29224/D

A.I.o

Skeleton in Suppl. Exhibit (Pm 9A)

24128
A2550 } dup

JAMES, R.

DICTIONNAIRE
UNIVERSEL
DE MEDECINE.

TOME PREMIER.

42550

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE MEDECINE,

DE CHIRURGIE, D'ANATOMIE,
DE CHYMIE, DE PHARMACIE,
DE BOTANIQUE, D'HISTOIRE NATURELLE, &c.

Précédé d'un Discours Historique sur l'origine & les progres de la Medecine.

Traduit de l'Anglois de M. JAMES,

Par Mrs DIDEROT, EIDOUS & TOUSSAINT.

Revu, corrigé & augmenté par M. JULIEN BUSSON, Docteur-Régent de la Faculté de Medecine de Paris.

TOME PREMIER.

A PARIS, RUE SAINT JACQUES,

Chez { BRIASSON, à la Science & à l'Ange Gardien.
DAVID l'aîné, à la Plume d'Or.
DURAND, à Saint Landry & au Griffon.

M. DCC. XLVI.

AVEC APPROBATIONS ET PRIVILEGE DU ROI.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A

MONSEIGNEUR

LE COMTE

DE MAUREPAS,

Miniſtre, & Secretaire d'Etat de la Marine, Commandeur des Ordres du Roi.

MONSEIGNEUR

J'AI l'honneur de préſenter à VOTRE GRANDEUR un Ouvrage qu'elle a bien voulu me permettre de lui offrir. L'intérêt Public peut ſeul fixer votre attention, MONSEIGNEUR, *il eſt l'unique objet*

de vos grandes occupations ; lorſque le choix d'un Prince éclairé a mis les Sciences ſous votre protection , ce choix ſi heureux pour elles , a paru vous toucher principalement , en ce qu'il vous fourniſſoit de nouveaux moyens de veiller à l'utilité Publique. Ces ſentimens , MONSEIGNEUR, *ont aſſuré votre bien-veillance à la Medecine ; l'importance de ſon objet vous l'a rendue recommandable , & ſon utilité a réglé la meſure de votre eſtime pour elle : C'eſt cette eſtime dont vous l'honorez ,* MONSEIGNEUR, *qui m'a fait prendre la liberté de faire paroître ſous vos auſpices un Ouvrage , qui , raſſemblant ſous des Articles généraux , tout ce qui a été écrit de mieux ſur les différentes parties de cette Science , ne peut qu'en rendre l'étude & la pratique plus ſimples , & plus aiſées. Je ſuis avec un profond reſpect ,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très-humble & très-obéiſſant
Serviteur, BUSSON.

AVERTISSEMENT DE L'EDITEUR.

SI quelque choſe eſt capable de prouver l'utilité des Dictionnaires, c'eſt la grande quantité qu'on en a vu paroître depuis quelque tems, & la ſatisfaction avec laquelle le Public a paru les recevoir : on les a regardés avec raiſon comme un moyen sûr & facile de donner des notions claires & diſtinctes des différentes matieres qui faiſoient leur objet, à ceux à qui elles étoient étrangeres ; de rappeller & de fixer en quelque ſorte à la faveur de l'ordre alphabétique, les connoiſſances de ceux qui étoient déja initiés dans les ſciences auxquelles ces ſortes d'Ouvrages étoient particulierement conſacrés.

Ces deux conſidérations, ſi importantes par elles-mêmes, en faiſoient ſouhaiter un depuis long-tems dans la Medecine : en effet, ſi le bonheur des hommes eſt intéreſſé à ce que les choſes d'une utilité générale ſoient univerſellement connues, quels ſoins ne doit-on pas apporter à répandre la ſcience de la Medecine, puiſqu'elle a pour objet la conſervation de la vie & le rétabliſſement de la ſanté. Quelle utilité n'en réſulteroit-il pas ſi chaque particulier étoit en état de traiter une maladie paſſagere ſans s'expoſer à en faire une maladie ſérieuſe par un mauvais régime ou par des remedes déplacés ? Ne ſeroit-il pas infiniment à ſouhaiter que dans des cas ſubits & imprévus, dans des accidens violens, où il n'eſt pas toujours poſſible d'avoir recours à un Medecin, dont toute l'attention ſeroit cependant néceſſaire, on pût en attendant ſon ſecours, du moins s'aider ſoi-même & les autres, & ne pas rendre ces accidens plus conſidérables par un traitement inconſidéré ? Ce beſoin s'eſt fait ſentir dans tous les tems ; & c'eſt en quelque ſorte pour y remédier qu'on a dans preſque toutes les familles un remede particulier & quelques axiomes généraux de Medecine que l'on applique à tout quoiqu'ils ſouffrent autant d'exceptions que de cas : l'univerſalité qu'on leur donne les rend ſouvent plus dangereux que le mal même auquel on veut remédier par leur moyen.

Cet abus d'une choſe bonne en elle-même, mais que l'ignorance, le préjugé & la ſuperſtition rendoient ſi nuiſible, avoit engagé des perſonnes amies de la Société, à entreprendre de réformer la Medecine domeſtique : ſenſibles à l'intérêt public, ils ont choiſi deux moyens qu'ils ont cru propres à cet effet ; les uns ont cru y réuſſir par des Ouvrages où l'Art a été rendu auſſi clair & familier qu'il a été poſſible ; les autres par des collections de Recettes ſimples & choiſies : mais les premiers ne donnant point aſſez d'étendue à leurs Ouvrages, n'ont point diſſipé l'ignorance ; & l'intention des ſeconds, quoique bonne en ſoi, a ſouvent produit les plus fâcheux effets en mettant entre les mains d'ignorans des remedes bons à la vérité, mais qu'il n'étoit pas moins dangereux de mal appliquer que s'ils euſſent été mauvais.

Le deſſein de répandre les connoiſſances néceſſaires & de corriger la pratique, a tenu le premier rang parmi les motifs qui ont engagé M. JAMES à entreprendre cet Ouvrage. L'exécution en a été d'autant plus difficile, qu'il n'avoit devant lui aucun Ouvrage dans ce genre qui pût lui ſervir de modele, & qu'il marchoit dans une route toute nouvelle. L'ordre alphabétique eſt tout ce que ſon

Dictionnaire a de commun avec ceux qui l'ont précédé. On trouve dans ces derniers des définitions claires & préciſes de l'Art, mais c'eſt auſſi tout ce que l'on y trouve ; on peut par-là ſe mettre en état de nommer les maladies, & ce n'étoit point aſſez pour remplir l'objet que M. James s'étoit propoſé. L'utilité qu'on en pouvoit retirer ne lui a cependant point échappé ; la connoiſſance des termes devant précéder la ſcience, il a donné place dans ſon Dictionnaire à toutes les définitions completes qu'il a pu trouver dans les autres : le ſoin avec lequel il les a parcourus, les rend déſormais d'une bien moindre utilité, puiſque l'on eſt sûr de trouver dans ſon Ouvrage tout ce qu'ils contenoient d'intéreſſant.

Après avoir défini avec préciſion les termes de l'Art, il s'eſt attaché à décrire avec exactitude le corps humain. Non content d'une expoſition générale des parties, & des réflexions ordinaires ſur l'œconomie animale, il explique en détail la ſituation, la contexture, la forme, l'articulation & les uſages de chaque os.

L'origine, la poſition, les inſertions, les uſages de chaque muſcle.

La ſituation, la contexture, les uſages de toutes les glandes & les humeurs qu'elles ſéparent du ſang.

La ſituation, la contexture & les fonctions de tous les viſceres.

La diſtribution & le cours des nerfs, des veines & des arteres.

Cette expoſition faite d'après les meilleurs Auteurs, peut paſſer pour un Traité complet d'Anatomie, dans lequel on trouvera tout ce qui peut appartenir à cette branche de la Medecine. Il étoit bien naturel que dans un Ouvrage uniquement conſacré à l'explication de tout ce qui concerne l'Art de guérir, on donnât une juſte étendue à la partie qui en peut & qui en doit être regardée comme le fondement le plus ſolide. L'Auteur ne s'eſt pas borné aux ſeules parties que les yeux peuvent appercevoir ; il en eſt, dont le microſcope ſeul a fait connoître l'exiſtence, & dont les opérations, peut-être juſqu'à préſent inconnues, ont exercé l'eſprit & la ſagacité des Philoſophes ; il a rapporté fidelement leurs découvertes & leurs conjectures : on trouvera un extrait fidele des théories les plus judicieuſes que l'on a imaginées d'après la ſtructure des parties, pour expliquer le mécaniſme merveilleux qu'emploie la nature pour opérer le mouvement perpétuel des humeurs, leurs ſecrétions, &c. enfin pour exécuter les principales fonctions de l'œconomie animale.

L'Anatomie eſt trop redevable de ſes progrès & de ſes plus curieuſes découvertes à l'Art des injections, pour qu'on ait pu paſſer ſous ſilence ce qui le concerne : il étoit difficile de décrire certaines opérations qui lui ſont particulieres : la difficulté n'a fait qu'encourager l'Auteur à travailler à la vaincre ; je crois qu'on trouvera qu'il y a réuſſi.

La matiere médicinale des anciens eſt pleine d'obſcurités pour les modernes ; pluſieurs plantes & quelques animaux ont eu chez les Grecs un nom différent dans différens ſiecles ; d'autres en changeoient d'un pays à l'autre de la Grece. Ce défaut d'uniformité de langage, joint aux variations de la langue, a jetté tant de confuſion dans les anciens Ouvrages, que nos Naturaliſtes ſe ſont quelquefois occupés à chercher telle plante qui leur étoit connue, mais ſous un autre nom.

Si nous n'avions que la perte de leur tems à regretter, nous pourrions nous en conſoler, mais il en eſt réſulté des inconvéniens plus conſidérables ; car ſur le témoignage des anciens, qui ont attribué à certaines plantes des vertus merveilleuſes, il eſt arrivé aux modernes, trompés par la reſſemblance des noms, d'en employer d'autres très-différentes, & ſouvent il en a couté la vie au malade.

Pour

Pour diſſiper ces ténebres & prévenir ces funeſtes erreurs, l'Auteur a rapporté les noms différens qu'on a donnés à la même choſe & marqué la différence qu'il y a entre pluſieurs choſes qu'on a déſignées par le même nom, s'appuyant partout de quelque autorité. Si quelque moyen eſt en état de mettre les Savans qui font leur principale étude de l'Hiſtoire Naturelle, à portée de débrouiller cette partie, c'eſt de rapporter ce que Pline, Théophraſte, Dioſcoride & les anciens Auteurs ont écrit ſur les plantes en particulier, ſur les minéraux & ſur les animaux, & d'en faire la comparaiſon avec ce qu'on en lit dans les modernes; c'eſt ce que M. JAMES a fait.

Il a parlé fort au long de la matiere médicinale dans ſon état actuel, il a parcouru les regnes, animal, végétal & minéral, & il a réuni à l'hiſtoire des drogues ſimples, c'eſt-à-dire, à leurs propriétés & à leurs deſcriptions, la maniere de les analyſer, de les combiner & de les déguiſer.

Les meilleurs Auteurs dans cette partie ainſi que dans les autres, lui ont ſervi de guides. Il a rapporté les principales compoſitions Pharmaceutiques, ſoit ſous leur nom particulier, ſoit ſous celui de la maladie contre laquelle on les emploie plus particulierement. Il les a ſuivies dans les différens changemens qu'elles ont eſſuyés, & il a ſouvent rendu compte des motifs qui ont engagé à les introduire.

Il n'eſt pas toujours aiſé de rendre raiſon de la façon d'agir des médicamens ſur le corps humain; quand l'Auteur a cru trouver une explication ſatisfaiſante de cette action, il l'a propoſée en citant celui à qui en appartenoit l'honneur: comme les médicamens particuliers ſe peuvent rapporter à un petit nombre de claſſes générales, il eſt néceſſaire pour faciliter l'étude de la matiere médicinale de les bien diſtinguer les unes des autres, & de ſpécifier avec exactitude ce qui les différencie, c'eſt ce que l'on trouvera ſous les Articles qui ſont particuliers à chacune de ces claſſes.

Il auroit manqué pour avoir un Traité complet des alimens utiles à la conſervation & au recouvrement de la ſanté, une liſte de toutes les plantes dont on ſe ſert, tant en remedes qu'en alimens, avec leurs propriétés, ainſi que l'analyſe de la nourriture animale: l'Auteur n'a encore rien laiſſé à déſirer à cet égard.

Quoiqu'il n'ait conſidéré la Chymie que comme une branche de la Pharmacie, il l'a cependant traitée en Medecin Philoſophe. Il a ôté le voile myſtérieux dont la malice de quelques petits eſprits, aidée de l'orgueil des Savans, s'étoit plu autrefois à la couvrir. Il l'a ſuivie dans ſes analyſes, les phénomenes ſurprenans qu'elle offre dans la décompoſition & la recompoſition des mixtes ont été détaillés avec les explications les plus probables qu'on en donne: mais de toutes ces opérations, il s'eſt principalement attaché à celles qui étoient rélatives à ſon objet, c'eſt-à-dire, à celles que la Medecine s'eſt appropriées & qu'elle a tournées à ſon avantage.

Les Alchymiſtes, cette eſpece de foux qui courent après la tranſmutation des métaux, & la Panacée univerſelle, ayant quelquefois trouvé dans leur chemin des compoſitions d'une énergie ſurprenante, on a rendu compte de leurs découvertes; & comme en expoſant les procédés par leſquels ils y étoient parvenus, on a été obligé d'entrer dans un certain détail, on pourra par ce moyen prendre une idée de l'Alchymie & du caractere de ceux qui s'y ſont livrés.

Toutes ces ſciences ne ſont malgré leur étendue & leur difficulté particuliere, qu'une introduction à l'Art de guérir. Pour traiter cet Art avec une attention proportionnée à ſon importance, voici la méthode que l'Auteur s'eſt propoſée & qu'il a ſuivie.

AVERTISSEMENT

Il a commencé l'hiſtoire de chaque maladie par des exemples choiſis de perſonnes mortes de la maladie dont il eſt queſtion. Il a donné enſuite une deſcription anatomique de l'état où ſe trouvoient les parties affectées, telles que la diſſection les a fait appercevoir. Il eſt aiſé de ſentir que de tous les moyens, celui-ci eſt le plus propre à faire connoître & comme toucher au doigt, la cauſe de la maladie & à mettre en état d'expliquer les ſymptomes qui la caractériſent.

On trouve enſuite une expoſition fidele de la maladie & de ſes ſymptomes ; on inſiſte principalement ſur ceux qui lui ſont eſſentiels & qui peuvent ſervir à la diſtinguer de quelques autres avec leſquelles on pourroit la confondre, ſi on n'y apportoit pas toute l'attention requiſe.

L'Auteur paſſe de-là aux prognoſtics, c'eſt-à-dire, aux préſages qu'on peut avoir de la guériſon, ou de la mort du malade, ou du changement de la maladie. Cette doctrine des ſignes, ſi importante au Medecin, eſt traitée avec toute l'étendue qu'elle mérite : ſi le diagnoſtic lui fait connoître la maladie & en lui indiquant la cauſe, le met en état de la combattre, le prognoſtic d'un autre côté en l'empêchant de porter de jugement démenti par l'évenement, releve ſa réputation & lui mérite la confiance du public.

Il deſcend enſuite à la cure qu'il conſidere, & quant aux remedes & quant au régime ; il adopte & propoſe partout la pratique des plus grands Medecins, parcourant les changemens qui ſont arrivés dans la pratique depuis le ſiecle d'Hippocrate juſqu'à préſent. Ces changemens ont été conſidérables, parce que la Medecine ayant eu pendant long-tems des Sectes dominantes qui ſuccédoient les unes aux autres, & qui différoient par les principes ſur leſquels elles établiſſoient leur pratique, cette différence a dû néceſſairement influer ſur les regles qu'elles preſcrivoient pour la cure des maladies. Mais depuis que la découverte de la circulation du ſang a ſervi de fondement à une théorie plus judicieuſe ces différences ne ſe font plus appercevoir, & les principes généraux ſur leſquels on porte dans le traitement des maladies, ſont univerſellement les mêmes. En examinant avec attention le détail que l'on donne ſous chaque Article de maladie des différentes méthodes employées pour les traiter, on s'appercevra aiſément de la diviſion des anciens par rapport aux principes d'où ils partoient, & de l'accord des modernes ſur ce point.

L'Auteur finit par quelques exemples propres à confirmer les regles preſcrites ; il les prend dans les meilleurs Auteurs, & il les a choiſis tels qu'ils puiſſent plaire & inſtruire.

Il s'eſt particulierement attaché à Hippocrate, & ce choix feroit ſeul la preuve de ſon diſcernement. Cet Auteur, ſous qui la Medecine a fait plus de progrès que ſous tous ſes ſucceſſeurs enſemble, ne ſera jamais du gout de ceux qui ſe livrant au déreglement d'une imagination échauffée, ſe plaiſent à entaſſer des ſyſtemes les uns ſur les autres, & donnent tout leur tems à ces compilations frivoles de théories qu'il eſt toujours dangereux d'étudier : mais il ſera à jamais la regle & le modele de ceux qui, ſcrutateurs curieux de la nature, ſe plaiſent à l'obſerver dans elle-même, qui la cherchent partout & ne ſe conduiſent que d'après ſes mouvemens. Quel prodigieux travail, quelle infatigable attention n'a-t-il pas fallu à Hippocrate pour débrouiller la doctrine des ſignes, fixer les caracteres des maladies, & en déterminer l'événement avec une juſteſſe qui fait encore notre admiration, & dont on ſe trouve heureux de pouvoir approcher !

Perſonne n'ignore que la guériſon de pluſieurs maladies chroniques dépend moins des remedes que du régime : cette partie du Dictionnaire ſera donc de quelque utilité à ceux qui en ſont attaqués, & à tout convaleſcent en général.

Ils y trouveront des regles de conduite, tant par rapport aux alimens, aux exercices, à l'air, que par rapport à l'uſage de toutes les autres choſes que les Medecins nomment non-naturelles.

Les erreurs ne ſont jamais plus fatales ni ſi communes que dans les maladies particulieres aux femmes. Il n'eſt que trop d'uſage (avec quelque force qu'on s'éleve contre, & quoiqu'une funeſte expérience eût dû depuis long-tems y remédier) de les confier à des perſonnes qui n'ont pas la moindre teinture de Medecine; & qui, à la place des connoiſſances qui leurs ſeroient néceſſaires, n'ont que des préjugés malheureux auxquels elles ſont opiniâtrément attachées. Cet Ouvrage ſera plein d'inſtructions ſur tous les cas dans leſquels elles peuvent ſe trouver dans le cours de leur vie.

La Chirurgie n'eſt pas moins néceſſaire aux hommes que la Medecine, dont on doit la regarder comme une branche; elles tiennent enſemble par la nature de leurs objets, & elles ne peuvent manquer de s'éclairer mutuellement. C'eſt par ces raiſons que l'Auteur a inſéré dans cet Ouvrage un corps de Chirurgie compoſé,

D'une hiſtoire générale de la Chirurgie;

D'un Traité des tumeurs de toute eſpece, avec les prognoſtics & la maniere de les traiter;

D'un Traité des ulceres, avec leurs remedes particuliers;

D'un Traité des plaies en général & en particulier, relativement aux différentes armes;

D'un Traité des opérations Chirurgicales & des bandages, avec la deſcription de tous les inſtrumens de Chirurgie.

La même méthode qui a été ſuivie dans l'hiſtoire des maladies internes, eſt exactement celle que l'Auteur s'eſt propoſée dans les cas relatifs à l'opération de la main. Après une définition préciſe du ſujet de l'Article dont il traite, il expoſe quels ont été les ſentimens des premiers Auteurs qui aient écrit de la Chirurgie, commençant par Hippocrate, deſcendant aux Auteurs Grecs qui l'ont ſuivi, paſſant de-là aux Romains, aux Arabes, & venant enfin juſqu'à ceux de nos jours qui ſe ſont fait quelque réputation dans cette partie. Les différentes pratiques employées depuis les tems les plus réculés juſqu'à préſent, pour exécuter une opération, ſont détaillées avec exactitude: on les met en oppoſition les unes avec les autres, & on fait voir quels ont été les moyens employés pour corriger ce qu'elles pouvoient avoir de défectueux. Les deſcriptions les plus vives & les plus juſtes ne donnent jamais des idées auſſi nettes & auſſi préciſes que celles que l'on peut prendre d'un coup d'œil: c'eſt pour remédier à cet inconvénient que l'on a fait graver des Planches où tous les inſtrumens de Chirurgie ſont non-ſeulement repréſentés, mais où l'on voit encore la maniere de les employer, & comment il s'en faut ſervir dans le tems même de l'opération. On a eu ſoin de ne prendre que celles des meilleurs Maîtres; & pour ne pas ſurcharger cet Ouvrage d'un ornement qui auroit pu devenir onéreux, on n'a fait graver que les inſtrumens qui ſont à préſent d'uſage.

On a eu la même précaution pour les Figures Anatomiques: inutilement, par exemple, auroit-on décrit le cours & les ramifications des arteres, ſi on n'avoit pas une figure que l'on pût aller conſulter, & d'après laquelle on pût en quelque ſorte fixer & placer ſes idées. On a donc choiſi les meilleures, & on n'a fait graver que les parties qui avoient beſoin de ce ſecours pour être connues. Cela fera plus de ſoixante Planches.

AVERTISSEMENT

La Medecine des animaux fait encore partie de cet Ouvrage. Les modernes ont depuis quelque tems beaucoup écrit ſur la partie Pharmaceutique de la Medecine des chevaux : mais ils ont paru négliger l'hiſtoire des cauſes & des ſymptomes de leurs maladies. Les anciens ont paru plus attentifs ſur ces Articles ; ils nous ont laiſſé des compilations très-curieuſes à ce ſujet ; M. James en a extrait ce qu'il a cru de plus intéreſſant & de plus propre à perfectionner les connoiſſances que nous en avons déja.

On auroit été en droit de faire un reproche d'ingratitude à l'Auteur s'il n'avoit pas inſéré dans ſon Ouvrage une hiſtoire des grands Medecins, y ayant plus de gratitude que de vaine oſtentation à faire connoître des perſonnes qui ont contribué à l'avancement d'une ſcience auſſi utile que la Medecine. On y trouvera un abrégé de leurs Ecrits & de leurs Vies, avec leurs caracteres. On connoîtra par ce moyen le tems auquel ils ont vécu, les découvertes qu'ils ont faites, la Secte à laquelle ils ont appartenu, & les opinions qui leur ont été particulieres.

Ce Dictionnaire eſt précédé d'un Diſcours hiſtorique ſur l'origine & les progrès de la Medecine. L'Auteur la conſidere dans ſa naiſſance, il la ſuit pas à pas dans ſon développement ; il examine les différentes Sectes dans leſquelles elle a été partagée, les révolutions que les ſyſtemes dominans de Philoſophie ont occaſionnées dans la pratique : il y démontre combien l'attachement opiniâtre à des ſpéculations, quoique ſpécieuſes & ſavantes, a rallenti les progrès de cet Art. Il y fait voir que la partie de la Medecine, qui a pour objet l'obſervation, a été portée par Hippocrate au point où elle eſt encore aujourd'hui ; que depuis ce tems juſqu'à la découverte de la circulation du ſang, on n'a rien fait autre choſe que bâtir des ſyſtemes pour l'explication de ces obſervations ; ſyſtêmes auſſi frivoles que le ſujet pour lequel on les imaginoit étoit utile & intéreſſant. Il montre enfin Harvey, jettant par ſa découverte les fondemens d'une nouvelle théorie sûre & lumineuſe & propre à nous faire appercevoir les reſſorts cachés qui produiſoient des effets dont la cauſe ſi long-tems cherchée, avoit juſqu'alors été inconnue. Ce Diſcours ſert à faire connoître les cauſes qui ont retardé les progrès de la Medecine & qui l'ont empêché de ſe perfectionner proportionnellement aux autres ſciences ; le corps de l'Ouvrage indique les défauts qui lui reſtent & ce qui manque à ſa perfection.

L'Auteur a évité un inconvénient, dans lequel tombent ſouvent les Compilateurs de Dictionnaires de Sciences, qui eſt d'expoſer leurs ſentimens ſans s'appuyer d'aucune autorité : Cet inconvénient en attire un autre ; leur Ouvrage n'étant eſtimé que ſelon la réputation de l'Auteur, n'eſt ſouvent d'aucun uſage dans les matieres importantes. M. James a cité exactement ceux dont il expoſe les ſentimens & la pratique ; de ſorte qu'à la fin de chaque paragraphe on eſt sûr de trouver le nom & l'ouvrage de celui de qui il eſt tiré.

Tel eſt le plan que M. James, Docteur en Medecine à Londres, a ſuivi dans l'exécution du *Dictionnaire Univerſel de Medecine*, qu'il y publia en Anglois il n'y a pas encore deux ans. Les Libraires qui le diſtribuent aujourd'hui ayant été informés du mérite de cet Ouvrage, crurent rendre un ſervice au Public en lui en procurant une Traduction Françoiſe : ils chargerent de ce travail Meſſieurs Diderot, Eidous, & Toussaint, connus par la grande intelligence qu'ils ont de la Langue Angloiſe. Si cette connoiſſance, jointe à une littérature profonde & choiſie, & à un jugement ſûr, avoit ſuffi pour donner à cet Ouvrage le degré de perfection que l'on étoit en droit d'exiger ; il eſt certain qu'il pouvoit paſſer d'entre leurs mains dans celles du Public : mais comme il étoit naturel qu'un Ouvrage de Medecine fût examiné par un Medecin, je fus chargé par

les Libraires de la réviſion & de la correction de cette Traduction, ainſi que d'y faire les additions ou les retranchemens que je jugerois néceſſaires.

C'eſt cette Traduction ainſi revue, corrigée & augmentée, que l'on préſente aujourd'hui au Public. Quoique dans un Ouvrage de cette nature, on s'attache plus à la doctrine qu'il contient, qu'au ſtile ; j'ai eu ſoin cependant de le rendre le plus ſimple, le plus uni, & le plus égal qu'il m'a été poſſible, & de ſauver la bigarrure qui auroit néceſſairement réſulté de la ſuite alternative des Traductions de différentes mains.

Ce ſoin n'a pas été celui qui a attiré ma plus grande attention. Quelque eſtime que j'euſſe pour l'Auteur Anglois, j'ai voulu vérifier par moi-même ſes citations, je l'ai fait, & toujours avec de nouvelles raiſons d'être ſatisfait de ſon exactitude.

Comme le principal mérite de ces ſortes d'Ouvrages de compilation conſiſte dans l'abondance, mais abondance réglée par le diſcernement ; j'ai cru que s'il étoit poſſible d'en donner plus à la Traduction Françoiſe qu'à l'original Anglois, je lui donnerois un degré de mérite de plus à cet égard, & c'eſt ce que j'ai tâché de faire.

Je me ſuis apperçu que quelque vigilant que ſoit le Compilateur le plus laborieux, il échappe toujours quelque choſe à ſa collection, qu'un autre peut retrouver après lui. Il s'eſt trouvé dans le Dictionnaire de M. James des articles omis totalement ; d'autres qui étoient ſuſceptibles d'une plus grande étendue, qui la demandoient même eſſentiellement. J'ai inſeré autant que je l'ai pu, les uns, étendu & expliqué les autres : l'introduction à l'Hiſtoire Naturelle Médicinale de M. Rieger (qui, à la vérité, n'a paru que depuis l'impreſſion du Dictionnaire de M. James) m'a été d'un grand ſecours pour remédier à ce défaut, ainſi que des matériaux que des Medecins célebres de la Faculté de Paris, avoient autrefois amaſſés pour compoſer un Ouvrage dans le gout de celui-ci. J'ai encore employé pour la même fin d'autres Ouvrages, dont l'énumération ſeroit trop longue ici. Je ne citerai qu'un exemple de ces additions : après avoir parlé de l'anevryſme des arteres, de ſes différentes eſpeces, de la cure qu'il admettoit relativement à ſes différentes eſpeces, & aux différentes arteres qui en étoient attaquées, l'Auteur finiſſoit là ce qui regardoit cette matiere, ſans parler en aucune façon de l'anevryſme du cœur, maladie, qui, quoiqu'elle ne ſoit pas commune, n'en eſt pas moins réelle. J'en ai expliqué la nature & les cauſes ; j'en ai propoſé les ſignes diagnoſtics ; j'ai fait connoître quel prognoſtic on en devoit tirer, & j'ai parlé des différentes méthodes curatives qui ont été propoſées en ce cas.

On trrouvera beaucoup d'articles dans le Dictionnaire qui n'avoient qu'une ſimple définition ; quand ils m'ont paru mériter par leur importance une plus grande étendue ; je la leur ai donnée : ſans que j'en cite ici des exemples, on s'en appercevra aiſément en parcourant le Dictionnaire.

Le peu de connoiſſance que les Anciens avoient de l'Anatomie, leur a fait ſouvent conſeiller & preſcrire des opérations qui n'étoient pas pratiquables, & dont le ſuccès ne dut jamais répondre à leurs eſpérances : J'ai eu ſoin d'attacher à ces endroits des notes, pour empêcher le Lecteur de partager avec eux leur erreur.

Il eſt un autre cas où je les ai jugé plus néceſſaires : la matiere médicinale des Anciens n'étoit pas pouſſée au point de perfection où ſe trouve la nôtre ; leurs connoiſſances dans cette partie de la Medecine étoient très-bornées. Ils regardoient ſouvent comme poiſon ce qui eſt adminiſtré à préſent comme remede : mais, ce qui étoit d'une toute autre conſéquence, ils employoient ſouvent

comme remede ce qui en ſoi eſt réellement un poiſon : je pourrois en donner pour exemple l'arſenic. Comme les erreurs en pareille matiere ſont extrememement dangereuſes, j'ai eu ſoin de les rélever par des notes. Il eſt des compoſitions dans la Pharmacie qui ſont bonnes par elles-mêmes, mais qui tirent leur principale vertu ou de la façon dont elles ſont préparées, ou de la doſe ſous laquelle elles ſont adminiſtrées. Lorſque les endroits du Dictionnaire qui traitoient de ces deux points m'ont paru ou peu juſtes ou peu clairs, je me ſuis attaché à les éclaircir ou à les réformer.

Je ne m'en ſuis pas rapporté dans ces différens points à mes propres lumieres ; je me ſuis fait une loi de conſulter les perſonnes qui, dans les différentes branches de la Medecine, s'étoient fait une réputation méritée.

Si ces additions & ces notes donnent à l'Ouvrage un degré de mérite, qui lui manqueroit ſans cela ; c'eſt ce que chacun ſera en état de connoître, parce que les endroits que j'ai ajoutés dans le Dictionnaire ſont tous précédés par une étoile *. Si j'avois eu le malheur de produire un effet contraire à celui que je me ſuis propoſé, il ne ſeroit pas juſte que la peine & le blâme en retombaſſent ſur M. James, non plus que l'honneur, ſi j'ai eu le bonheur de réuſſir. Quand je dis que les additions ou les changemens ſont précédés par une étoile, j'entens quand ils ſont un peu conſidérables ; car il y en a un grand nombre de petits répandus dans le corps de l'Ouvrage, qui ne ſont déſignés par aucune marque diſtinctive. J'aurois craint de marquer par-là une affectation & un amour propre puérile & ridicule.

J'avois trouvé dans le premier Volume, que M. James ſe livroit peut-être un peu trop au genie de l'érudition. Il y avoit des paſſages qui m'avoient paru longs, & revenant fréquemment ſur des points de matiere médicale, tirés du Livre de Saumaiſe, intitulé *de Homonymis hyles Iatricæ*. Comme je craignis que ce même gout ne regnât dans les autres Volumes, je réſolus de me tenir ſur mes gardes, & de ne laiſſer paſſer que ce qui me paroîtroit abſolument intéreſſer la Medecine. Je délibérai même ſi je n'élaguerois pas un peu ces lambeaux d'érudition médicinale du premier Volume ; mais pluſieurs raiſons, dont je dois rendre compte, m'en empêcherent. La premiere, c'eſt qu'un Dictionnaire étant fait pour tout le monde, & ſe trouvant des perſonnes qui font leur étude favorite de ce genre d'érudition ; il convenoit que je ne les privaſſe pas du plaiſir que ces diſſertations, trop ſavantes pour d'autres, pouvoient leur donner, étant facile à ceux qui ne ſe trouveroient pas en ſociété de gout avec eux, de les paſſer ſans les lire, & de s'attacher à quelque autre matiere moins épineuſe. La ſeconde raiſon eſt, qu'en parcourant les autres Volumes, je n'y trouvai plus ou preſque plus de ces diſſertations ſavantes qui avoient pour objet principal d'examiner ſi les drogues que nous connoiſſons ſous un nom, ſont les mêmes ou différentes de celles que les Anciens ont connues ſous le même, ou ſous d'autres noms. J'en conjecturai que M. James avoit épuiſé ſous quatre à cinq articles, tels que ceux d'*Amaracus*, d'*Acanthus*, &c. tout ce qu'il avoit à dire ſur le rapport de la matiere médicale des Modernes & de celle des Anciens, & ſur la reſſemblance ou la différence de leur nomenclature. Ce qui m'avoit paru un peu trop long auparavant, me ſembla alors dans ſa juſte meſure, & je fus très-content d'avoir laiſſé les choſes dans l'état où je les avois trouvées.

Quelques ſoins que je me ſois donné, & quelque attention que j'aye apporté pour donner à cet Ouvrage le degré de perfection dont je ſuis capable, je n'oſe cependant me flater de l'avoir conduit au point où le Public le ſouhaiteroit. Il ſeroit un moyen qui pourroit peut-être contribuer à le rendre plus parfait. Comme il doit s'écouler un certain eſpace de tems entre la publication des Volumes,

ſi l'on trouvoit que quelqu'endroit demandât un peu plus d'étendue ou d'éclairciſſement, qu'il y eût quelque choſe d'omis que l'on jugeât important, que l'on eût des ſcrupules ſur quelque article qui parût peu juſte, on pourroit s'adreſſer chez les Libraires, chez leſquels on aura ſouſcrit, & pour peu que les réflexions ou les objections paruſſent avoir de poids, on ſe feroit une loi d'en faire mention dans le Volume ſuivant, d'avouer & de corriger ſon erreur, ſi on avoit eu le malheur d'y tomber, ou de donner les éclairciſſemens néceſſaires, s'il ſe trouvoit quelqu'article qui en demandât. Chaque Volume ainſi contiendroit en quelque maniere l'*errata*, ou l'explication des paſſages un peu obſcurs de celui qui le précéderoit. Je dois avertir ici d'avance qu'il s'eſt gliſſé deux fautes dans le premier Volume : la premiere eſt aiſée à rectifier, à l'article *Ambe*, en parlant de cette machine d'Hippocrate pour la réduction des luxations de l'humerus, au lieu de lire la tête de l'*humerus*, on lit deux ou trois fois la tête de l'*humeur*. La ſeconde faute, qui eſt peu conſidérable en ſoi, pourroit cependant le paroître beaucoup aux yeux de certaines perſonnes qui croiroient que j'ai voulu attacher à la Faculté de Médecine de Paris, un homme que je ſai ne lui avoir jamais appartenu. C'eſt à l'article *Anatomia*, où en parlant de Jacques Berenger de Carpi, on dit qu'il profeſſa l'Anatomie & la Chirurgie dans l'Univerſité de *Paris*, il faut lire *Pavie*. Il ſe trouvera ſans doute quelques autres fautes d'impreſſion ; car quel Ouvrage en eſt exempt ; j'eſpére cependant qu'elles ne ſeront pas aſſez conſidérables pour que le Lecteur ne puiſſe pas les ſentir & les corriger lui-même.

Si quelque choſe pouvoit être d'un augure flateur pour le ſuccès de ce Dictionnaire, c'étoit l'approbation dont la Faculté de Medecine de Paris l'a bien voulu honorer, par Meſſieurs ſes Commiſſaires. La qualité de Membre de ce Corps reſpectable m'impoſoit la loi de le lui préſenter. Je conſerverai toujours avec la plus entiere reconnoiſſance le ſouvenir de l'approbation honorable pour lui & pour moi, qu'elle a bien voulu m'accorder.

Les perſonnes qui ont ſouſcrit pour cet Ouvrage n'ignorent pas dans quels tems les ſix Volumes dont il ſera compoſé leur ſeront délivrés. La promptitude avec laquelle on leur délivre le premier Volume, doit leur ſervir de garant de la fidélité avec laquelle les Libraires rempliront les engagemens qu'ils ont pris avec eux. J'eſpere même, ſi je continue à jouir d'une bonne ſanté, pouvoir, ſans préjudicier au bien de l'Ouvrage, dévancer les tems marqués.

Ce premier Volume contient douze planches, parmi leſquelles il y en a onze appartenant à la Chirurgie, & une ſeule Anatomique. On a apporté le plus grand ſoin à ce qu'elles fuſſent correctes & fideles. Ce ſont deux qualités qui font le principal mérite des planches des Livres du genre de celui-ci, & on peut aſſurer que tant à leur égard, que par rapport à l'élégance, elles l'emportent de beaucoup ſur celles de l'original Anglois. On les a fait précéder d'une feuille deſtinée à l'explication des inſtrumens ou des parties qu'elles repréſentent. Quoiqu'ils le fuſſent dans le corps de l'Ouvrage ; cette explication rapprochée m'a cependant paru utile pour quelques-unes, & abſolument néceſſaire pour d'autres.

Il ne me reſte plus, pour achever de rendre compte de cet Ouvrage au Public, qu'à dire un mot des Tables que l'on trouvera à la fin du dernier Volume. La premiere ſera purement & ſimplement un vocabulaire alphabétique François-Latin des articles contenus dans le Dictionnaire. Comme la Langue Latine eſt plus riche en mots que la Françoiſe, on lui a donné la préférence pour déſigner les articles parce qu'elle en préſentoit un plus grand nombre. Celui à qui cette Langue n'eſt pas familiere, pourroit ſe trouver embarraſſé pour chercher l'article dont il a beſoin ; la Table des mots Françoiſe-Latine remédiera à cet incon-

vénient ; il y cherchera l'article qui lui eſt néceſſaire, & il en trouvera le renvoi ſous le mot Latin correſpondant. La ſeconde Table ſera d'une toute autre nature, & bien plus importante. Pour comprendre quelle en ſera l'utilité & l'œconomie, il faut ſe rappeller que ce Dictionnaire peut & doit être regardé comme une collection abondante & générale de tout ce qui a été écrit de mieux ſur toutes les parties de la Medecine. Mais comme on a été obligé de s'aſtraindre à l'ordre alphabétique, les matieres ſont comme éparſes & confondues dans la totalité de l'Ouvrage. Il s'agit de rapprocher celles qui ſont de même nature les unes des autres, d'en faire un corps, & pour céla de les ranger ſous des claſſes générales. Par ce moyen on préſentera comme un canevas de Medecine dont les pieces néceſſaires pour le remplir, ſeront contenues dans le Dictionnaire. Les maladies, par exemple, ſeront diviſées en un certain nombre de branches principales, & on trouvera ſous chaque branche tout ce qui aura du rapport avec elle dans le Dictionnaire. On ſuivra la même méthode par rapport aux remedes, ainſi après le mot *Evacuans*, par exemple, ſous ſes diviſions ſpécifiques on trouvera avec des citations exactes tout ce qui leur appartiendra dans le corps de l'Ouvrage. Je le répete encore une fois ; cette Table ſera un corps de Medecine, & elle ſera moins faite pour le Dictionnaire qu'il ne ſera fait pour elle puiſqu'il n'en ſera qu'une explication.

Il eſt ſuperflu que j'inſiſte ſur l'utilité dont peut être ce Dictionnaire aux perſonnes de l'art : l'idée que cet Avertiſſement a dû leur en donner, ſuffit, à ce que je crois, pour régler leur jugement à cet égard. D'ailleurs, s'il ont lu la fin du Projet de ſouſcription, je ne pourrois que répéter ce que j'ai dit alors. Mais une choſe que je ne peux trop dire, c'eſt qu'on ſe tromperoit très-fort en croyant que ce Dictionnaire ſuffiſe pour devenir Medecin. Il dévoile les impoſtures de la charlatanerie ; il garantira les malades d'une infinité de Fourbes dont ils deviennent les victimes, après en avoir été les dupes. Il inſtruira ceux qui vivent loin des Medecins, à ſe conduire dans les premieres attaques d'une maladie, de maniere que les ſecours qu'ils auront attendus ne leur ſeront pas devenus inutiles. C'en eſt bien aſſez, à ce que je crois, pour le rendre précieux & intéreſſant au Public.

APPROBATION DE LA FACULTE' DE MEDECINE DE PARIS.

NOUS Docteurs-Régens de la Faculté de Medecine de Paris, nommés par Elle pour examiner le premier Volume d'un Livre intitulé, *Dictionnaire Univerſel de Medecine*, traduit de l'Anglois de M. JAMES, revu, corrigé, & augmenté par M. BUSSON notre Confrere : penſons que ce Livre ne peut être que très-utile & très-inſtructif, non-ſeulement en ce qu'il contient des définitions claires & nettes des termes de la Medecine, & de toutes les Sciences qui y ont rapport ; mais principalement en ce que les Articles les plus intéreſſans peuvent être regardés comme autant de Traités particuliers extraits avec choix des meilleurs Auteurs. Comme cependant dans un Livre d'une ſi grande étendue, il n'étoit pas poſſible qu'il ne reſtât rien à deſirer, on ne peut que ſavoir bon gré à l'Editeur du ſoin qu'il a pris de donner à l'Ouvrage plus d'univerſalité, par l'augmentation de pluſieurs Articles, par l'addition de quelques-autres qui avoient été omis, & par des notes judicieuſes qu'il a placées dans les endroits qui paroiſſoient avoir beſoin d'éclairciſſement. A Paris, ce 4 Octobre 1745.

Signés, BARON, COLDEVILARS, Ex-Doyen & Cenſeur, LE ROY DE S. AIGNAN, BOUVART, FERRET, Profeſſeur en Chirurgie Françoiſe, BARON, Fils.

Je ſouſſigné Doyen de la Faculté de Medecine ; vu l'Approbation des Commiſſaires nommés par ladite Faculté le 11 Septembre 1745. Conſens pour Elle à l'impreſſion dudit premier Volume du *Dictionnaire*, &c. A Paris, ce 6 Octobre 1745.

G. J. DE L'EPINE, Doyen de la Faculté de Medecine de Paris.

APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le premier Volume d'un Ouvrage de M. JAMES, intitulé : *Dictionnaire Univerſel de Medecine*, &c. traduit de l'Anglois.

Définitions juſtes, deſcriptions exactes, faits bien expoſés, théorie ſolidement établie, doctrine des Anciens & des Modernes utilement comparée, réflexions judicieuſes, hiſtoire des Sectes & des progrès de la Medecine : Telles ſont les matieres qui compoſent ce grand Dictionnaire. Les compilations & les extraits que l'Auteur a faits avec diſcernement, rapprochent ſous un même point de vue les ſentimens des meilleurs Auteurs, & préſentent au Lecteur intelligent un corps de doctrine d'autant plus utile qu'il eſt plus ample & plus commode. (M. Buſſon, Docteur en Medecine, Editeur de ce Dictionnaire, l'a encore enrichi par des additions & par des notes intéreſſantes.) J'ai jugé que cet Ouvrage méritoit d'être imprimé. Fait à Paris le 30 Novembre 1745. *Signé*, LASONE.

On trouvera le Privilége à la fin du dernier Volume.

DISCOURS

DISCOURS HISTORIQUE

SUR L'ORIGINE ET LES PROGRÈS

DE LA MEDECINE.

LA Providence nous avoit préparé dès le tems de la création une grande quantité de remedes dans les trois regnes des animaux, des minéraux & des végétaux. Les maladies & la mort, ſuites funeſtes de la déſobéiſſance de l'homme aux lois de ſon créateur, étant venues l'environner, il ſe trouva dans la néceſſité de chercher des moyens pour les éloigner & les combattre. Mais quels guides le conduiſirent à la connoiſſance des reſſources que la Providence lui avoit ménagées, dans la profonde ignorance où il ſe trouvoit de leur nature & de leurs propriétés ? Il fut redevable de ſes premieres découvertes à l'inſpiration & au haſard, & la raiſon lui ſervit à perfectionner ce que ces deux moyens lui avoient déja fait connoître.

J'entens par inſpiration une direction particuliere de la Providence dont les effets ſont communément attribués au haſard, parce que les cauſes qui les produiſent nous ſont inconnues. Nous n'aurons pas de peine à nous convaincre que la Medecine dans ſes commencemens lui dut ſes premiers progrès, puiſque nous ſommes obligés de reconnoître tous les jours ſon action dans les découvertes les plus importantes. L'intérêt de notre raiſon nous y engage : en effet ſans cette inſpiration ne ſeroit-il pas bien humiliant pour elle de voir que les remedes les plus ſûrs & les plus efficaces ſont non le fruit des veilles & des travaux des Savans qui ſe ſont conſacrés à l'avancement de la Medecine, mais ſont dûs le plus ſouvent à des ſauvages, & à cette eſpece de foux qui courent après la tranſmutation des métaux.

J'entens auſſi par inſpiration cet inſtinct naturel à l'homme & à la brute, qui les porte vers les choſes qui peuvent leur être utiles, & qui les éloigne de celles qui peuvent leur nuire ; mouvement dont les reſſorts nous ſont cachés, mais dont les effets ſont ſenſibles & ſe manifeſtent tous les jours. Dans les fievres, par exemple, à peine l'eſtomac eſt-il débarraſſé des alimens qui le ſurchargeoient & dont la putréfaction occaſionnoit & entretenoit la fievre, que l'on prend en dégout toute nourriture ſolide, & principalement celle qui par ſa nature tendant à l'alkaleſcence & à la putréfaction ſeroit propre à lui fournir un nouveau levain : le gout du malade le porte alors vers les liqueurs aigrelettes & rafraîchiſſantes, & l'expérience en fait connoître l'utilité.

Il eſt encore poſſible, il eſt même vraiſemblable que des gens ſans étude & qui n'avoient d'autre raiſon de leur conduite qu'une impulſion ſecrete qui les déterminoit, aient employé dans des cas ſinguliers, des médicamens dont la vertu leur étoit inconnue : ſi le ſuccès ſuivit cet eſſai, il étoit naturel qu'ils appliquaſſent les mêmes remedes toutes les fois que la raiſon leur découvriroit quelqu'analogie entre la maladie qu'ils avoient guérie & celle qui ſe préſentoit à guérir. Cependant il ſeroit difficile de déterminer en détail combien l'inſtinct, ou le haſard a contribué dans chaque découverte: je vais expoſer juſqu'où la raiſon peut avoir eu part à l'application des remedes & aux progrès de la Medecine.

Premierement, une obſervation qui s'offroit d'elle-même, c'eſt que dans des circonſtances

particulieres que nous appellons maintenant *ſymptomes*, un malade guériſſoit quelquefois ſans le ſecours de l'art, par des évacuations ſpontanées, telles que les hémorrhagies, les diarrhées violentes, les vomiſſemens, les ſueurs & la ſortie des tumeurs à l'extérieur; & qu'il périſſoit ordinairement lorſque ces évacuations ne ſe faiſoient pas. Or, s'il eſt à préſumer que les premiers habitans de la terre ne nous cédoient en rien pour le ſens commun, ils ne manquerent pas d'eſſayer ſi, dans des maladies qui ſe déclaroient par les mêmes ſymptomes, des évacuations artificielles ne produiroient pas un effet ſalutaire, au défaut d'évacuations ſpontanées: quant aux moyens de les procurer, on les découvrit en obſervant dans les animaux & dans l'homme l'action des mixtes pris par beſoin, par haſard, ou par curioſité. De-là vinrent la connoiſſance & l'uſage des ſaignées, des purgatifs, des vomitifs, des ſinapiſmes, ou topiques appliqués pour déterminer une tumeur à ſe former à l'extérieur.

Mais l'événement ne fut pas toujours tel que la raiſon l'attendoit: dans ces cas mêmes où les évacuations ſpontanées étoient ſalutaires, les évacuations artificielles devinrent quelquefois fatales. Alors il étoit raiſonnable de ſoupçonner que le ſuccès de l'évacuation dépendoit du tems & de la maniere de la procurer, & que pour être ſalutaire au malade, elle devoit être faite à propos & proportionnellement au beſoin de la nature. Ce ne fut donc qu'après des expériences réitérées & comparées, qu'on en vint à ſavoir qu'il y a dans les maladies aigues un tems critique que la nature a fixé pour l'expulſion des matieres qui les occaſionnent; qu'alors les évacuations artificielles ſont ſalutaires, & qu'elles ſont en toute autre conjoncture, ſinon fatales, au moins préjudiciables. Toutefois il eſt conſtant que, depuis que l'intempérance & l'oiſiveté ont rendu les Pléthores ou plénitudes de ſang plus fréquentes, les évacuations artificielles ſont devenues plus néceſſaires, & demandent plus de circonſpection qu'il n'en falloit pour des hommes ſobres & laborieux, tels en un mot qu'ils étoient dans les premiers âges du monde.

Je ne peux me diſpenſer de faire une réflexion qui ſuit naturellement de ce que je viens de dire; c'eſt que la Medecine peut continuer d'aller à la perfection par la voie qu'elle a commencé de ſuivre. En s'inſtruiſant avec ſoin des moyens que la nature emploie ſans le ſecours de l'art pour ſe délivrer par elle-même des maladies qui l'affligent, on tireroit de ſon opération des lumieres importantes & ſûres pour le ſecours d'un malade dans un état pareil & pour les progrès de la vraie Medecine. C'étoit l'opinion d'Hippocrate; & la forme qu'il a donnée au premier & au troiſieme Livre de ſes Epidémiques ne me permet pas de douter que ſon deſſein principal dans tout cet ouvrage ne fût de démontrer la ſolidité de cette méthode: car ſans entrer dans le détail des remedes employés, il s'eſt borné à nous apprendre l'état ou la conſtitution du malade, les ſymptomes à meſure qu'ils ſe manifeſterent dans le cours de la maladie, & l'évenement.

Secondement. La raiſon paroît encore avoir contribué à la naiſſance & aux progrès de la Medecine, en conſeillant aux hommes, & cela de bonne heure, de tenter leur guériſon par les remedes dont les animaux ſe ſervoient dans leurs maladies. C'eſt ainſi que la ſaignée leur vint, à ce que Pline dit, du cheval marin qui, lorſqu'il ſe ſent lourd & peſant, ſort du Nil, ſe pique une veine à la jambe avec une épine, & ferme l'ouverture avec du limon après une évacuation ſuffiſante: les Egyptiens uſerent les premiers de clyſteres à l'imitation de l'Ibis ou de la cigogne; & Herodote & Pauſanias nous aſſurent que Mélampe découvrit la vertu purgative de l'Ellébore par l'effet qu'il produiſoit ſur les chevres, après qu'elles en avoient brouté.

Un autre moyen d'avancer la Medecine & que la raiſon ſuggéra, ce fut d'expoſer les malades dans les places publiques, afin que, ſi quelque paſſant avoit été attaqué de leurs maladies, ils appriſſent de lui & employaſſent à leur guériſon, les remedes dont il avoit uſé; & quelquefois d'enregiſtrer dans les temples le remede & la maladie.

Il eſt difficile de fixer avec exactitude les progrès que la Medecine avoit faits avant le déluge: mais la nourriture dans les premiers âges du monde étant ſimple, les exercices néceſſaires, & l'uſage des boiſſons *préparées* inconnu, on peut aſſurer en général que la Medecine n'étoit alors ni bien utile, ni fort cultivée & que ſes progrès ne commencerent que, lorſque l'intempérance, l'oiſiveté & l'uſage du vin multipliant les maladies, firent ſentir le beſoin de cette ſcience.

Ce fut immédiatement après le déluge que l'uſage du vin, la débauche & ſes ſuites ſe répandirent ſur la ſurface de la terre; & c'eſt de-là qu'on pourroit dater l'utilité, les progrès & les ſervices de la Medecine. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain qu'ainſi que toutes les autres ſciences, elle prit naiſſance & fleurit d'abord chez les Orientaux, & qu'elle paſſa d'Orient en Egypte; d'Egypte en Grece, & de Grece dans toutes les autres parties du monde. Mais les Egyptiens ont ſi ſoigneuſement enveloppé leur Hiſtoire d'emblemes, d'hiérogliphes & d'allégories qu'ils en ont fait un cahos de fables dont il eſt preſque impoſſible d'extraire la vérité. On convient unanimement que l'Egypte & l'Afrique furent peuplées par Cham fils de Noé qui tranſmit ſans doute à ſa poſtérité les connoiſſances de ſon tems & avec

elles ; ce qu'on ſavoit de Medecine. Miſraïm, fils de Cham, paſſe chez les Hiſtoriens pour avoir conduit les arts en Egypte. Que ce ſoit Cham, que ce ſoit Miſraïm qui ait été le fameux Zoroaſtre des Perſes, c'eſt ce qu'il nous importe peu de ſavoir : il ſuffit pour notre deſſein que l'un ou l'autre, ou quelques-uns de leurs deſcendans immédiats furent déifiés par leurs ſuperſtitieux compatriotes, en mémoire des ſciences qu'ils avoient inventées, perfectionnées & communiquées. De-là vinrent les récits miraculeux des actions d'Iſis, d'Oſiris, d'Hermès, de Triſmégiſte, d'Horus le même qu'Apollon & le fils d'Iſis, de Toth, d'Eſculape & de quelques-autres, qu'on reconnoît pour les inventeurs de la Medecine & les premiers Medecins.

La Medecine fit ſans doute de grands progrès chez les Egyptiens ; car ils eurent les premiers des Medecins de profeſſion. Nous trouvons dans la Geneſe chap. 50. que Joſeph qui vivoit 1769 ans avant la naiſſance de J. C. ordonna aux Medecins qu'il avoit à ſon ſervice, d'embaumer le corps de Jacob ; car le mot hébreu רפאים, que nous avons traduit *Medecins*, ne peut ſignifier autre choſe. L'art & le ſoin d'embaumer les morts étoient donc en ces tems du reſſort de la Medecine.

Mais en parlant de l'état ancien de la Medecine dans cette contrée, Clement l'Alexandrin nous apprend que le fameux Hermès avoit renfermé toute la philoſophie des Egyptiens en quarante-deux Livres, dont les ſix derniers concernant la Medecine étoient particulierement à l'uſage des Partophores, & que l'auteur y traitoit de la ſtructure du corps humain en général, de celle des yeux en particulier, des inſtrumens néceſſaires pour les opérations chirurgicales, des maladies & des accidens particuliers aux femmes.

Quant à la condition & au caractere des Medecins en Egypte ; à en juger ſur la deſcription que le même écrivain en a faite à la ſuite du paſſage cité, ils compoſoient un ordre ſacré dans l'état : mais pour prendre une idée juſte du rang qu'ils y tenoient & des richeſſes dont ils étoient pourvus, il faut ſavoir que la Medecine étoit alors exercée par les Prêtres, à qui, pour ſoutenir la dignité de leur miniſtere & ſatisfaire aux cérémonies de la religion, nous liſons dans Diodore de Sicile, qu'on avoit aſſigné le tiers des revenus du pays. Le ſacerdoce étoit héréditaire & paſſoit de pere en fils, ſans interruption : mais il eſt vraiſemblable que le collége ſacré étoit partagé en différentes claſſes, entre leſquelles les embaumeurs avoient la leur ; car Diodore nous aſſure qu'ils étoient inſtruits dans cette profeſſion par leurs peres, & que les peuples qui les regardoient comme des membres du corps ſacerdotal & comme jouiſſans en cette qualité d'un libre accès dans les endroits les plus ſecrets des temples, réuniſſoient à leur égard une grande eſtime à la plus haute vénération.

Herodote fait encore un récit plus circonſtancié & plus complet de l'état de la Medecine en Egypte, en nous apprenant que les Medecins y démembrerent cette ſcience & diſtribuerent entre eux les maladies ; que chaque Medecin avoit la ſienne, & qu'aucun d'eux n'oſoit en ſuivre davantage. L'Egypte, dit-il, eſt pleine de Medecins : les uns ſont pour les yeux, les autres pour les dents ; ceux-ci ſe ſont emparés de la tête, & ceux-là du ventre. Il y a même une eſpece particuliere de Medecins qu'on appelle dans les *maladies inconnues*.

Les Medecins payés par l'état ne retiroient en Egypte aucun ſalaire des particuliers : Diodore nous apprend que les choſes étoient ſur ce pié, au moins en tems de guerre ; mais en tout tems ils ſecouroient ſans intérêt un Egyptien qui tomboit malade en voyage.

L'embaumeur avoit différens ſtatuts à obſerver dans l'exercice de ſon art. Des regles établies par des prédéceſſeurs qui s'étoient illuſtrés dans la profeſſion, & tranſmiſes dans des mémoires authentiques, fixoient la pratique du Medecin : s'il tuoit ſon malade en ſuivant ponctuellement les lois de ce code ſacré, on n'avoit rien à lui dire ; mais il étoit puni de mort, s'il entreprenoit quelque choſe de ſon chef, & que le ſuccès ne répondît pas à ſon attente. Rien n'étoit plus capable de rallentir les progrès de la Medecine ; auſſi la verrons-nous marcher à pas lents, tant que cette contrainte ſubſiſtera. Ariſtote, après avoir dit chapitre 2. de ſes queſtions politiques, qu'en Egypte le Medecin peut donner quelque ſecours à ſon malade le cinquieme jour de la maladie ; mais que, s'il commence la cure avant que ce tems ſoit expiré, c'eſt à ſes riſques & fortunes ; Ariſtote, dis-je, traite cette coutume d'indolente, d'inhumaine & de pernicieuſe, quoique d'autres en fiſſent l'apologie.

Voici le jugement ſuccinct qu'Iſocrate a porté de la Medecine des Egyptiens : les Prêtres, dit-il, dans l'éloge de Buſiris, qui ont en Egypte de grands priviléges, ont inventé, pour le bien des malades, un ſiſteme de Medecine qui exclut tout remede dangereux : ils n'emploient que ceux dont on peut uſer auſſi ſurement que des alimens journaliers ; de-là vient que les habitans de cette contrée ſont d'un tempérament ferme & robuſte, & parviennent à l'extreme vieilleſſe.

Par tout ce que nous venons de dire, il eſt aiſé de juger de la dignité de la Medecine chez les Egyptiens, de l'opulence de leurs Medecins & de la ſingularité de leur pratique, que les principes de l'art & l'exigence des cas

determinoient beaucoup moins que des lois écrites qu'il étoit dangereux de franchir. D'où nous pouvons conclurre que leur théorie étoit fixée ; que leur profeſſion exigeoit plus de mémoire que de jugement, & que le Medecin tranſgreſſoit rarement avec impunité les regles preſcrites par le code ſacré. Mais pour expoſer en détail la condition de la Medecine chez ces peuples, nous n'avons qu'à paſſer en revue l'état des différentes parties qui la compoſent.

D'abord il eſt conſtant que leur phyſiologie étoit dans un degré de perfection proportionné à leurs connoiſſances anatomiques ; car cette partie ſuppoſe des diſſections exactes & fréquentes. Or quel étoit l'état de leur anatomie ? C'eſt ce qu'on pourra voir dans le corps de cet ouvrage au mot *Anatomie*.

Diogene Laerce rapporte, ſur l'autorité de Manethon, qu'ils regardoient les animaux comme compoſés des quatre élémens, à quoi Seneque ajoute qu'ils diſtinguoient les élémens en mâles & en femelles. Ils accordoient de plus aux corps céleſtes une grande influence ſur celui de l'homme, qu'ils diviſoient en trente-ſix parties conſacrées à autant de dieux ou de démons, auteurs de la ſanté & des maladies qui ſurvenoient à la partie qui étoit vouée à chacun de ces démons : c'eſt pourquoi on adoroit ces génies, & il y avoit de certains enchantemens propres à calmer leur colere. Un autre moyen de ſe reconcilier avec ces êtres bien & mal-faiſans, c'étoit de graver leurs hiérogliphes ſur des pierres & ſur des plantes. Tels furent apparemment les premieres cauſes & les principaux fondemens de la magie. La doctrine des années climacteriques, ou ce que Pline a nommé *ſcanſilis annorum ſeries*, pourroit bien venir des Egyptiens, quoique cet auteur en faſſe honneur à Eſculape, & que d'autres l'aient attribué avec plus de vraiſemblance à Pythagore : mais celui-ci avoit, ſelon toute apparence, puiſé ſa doctrine des nombres en Egypte ou dans quelqu'autre contrée de l'orient ; ce qui concilieroit toutes ces opinions entre elles.

On peut en quelque maniere déduire de cet amas de ſuperſtitions l'état de leur Pathologie ; car il eſt évident qu'ils rapportoient les cauſes des maladies à des démons diſpenſateurs des biens & des maux : cependant quelques auteurs ont imaginé que cette partie s'étoit conſidérablement perfectionnée par les occaſions fréquentes qu'avoient les embaumeurs de voir & d'examiner les viſceres humains. Herodote & Diodore de Sicile penſent, que les trouvant affectés & corrompus de diverſes façons, ils conjecturerent que les ſubſtances qui ſervent à la nourriture du corps, ſont elles-mêmes la ſource de ſes infirmités. Vraiſemblablement cette découverte & la crainte qu'elle inſpira, donnerent lieu aux régimes & aux dietes qui s'obſervoient. De-là vint ſans doute cet uſage fréquent des clyſteres, des boiſſons purgatives, de l'abſtinence d'alimens & des vomitifs ; toutes choſes qu'ils pratiquoient dans le deſſein d'obvier aux maladies en éloignant leurs cauſes. Ils donnoient, ſelon Herodote, à ces remedes de précaution trois jours de ſuite par mois : mais ſi l'on en croit Diodore de Sicile, ils mettoient trois ou quatre jours d'intervalle entre chaque jour d'évacuation. Au reſte les témoignages de ces auteurs pourroient être vrais, quoique différens : il ſuffit pour cela qu'ils aient rapporté l'un & l'autre la pratique de leur tems.

Pline & Elien diſent que l'uſage du clyſtere leur vint de l'Ibis ou de la Cigogne, à qui la nature a fait le bec de figure propre à pouvoir s'introduire dans ſon anus, & à inſinuer dans ſes inteſtins un fluide qui les nettoie. Ils communiquerent à leurs voiſins cette méthode d'évacuer, & d'autres qu'ils avoient encore. Si cela eſt vraiſemblable, il ne l'eſt pas moins que les frictions, les bains & les oignemens étoient uſités parmi eux, avant que d'être connus des Grecs. Herodote attribue leur conſtitution ſaine & robuſte à la température de l'air, qui n'éprouvant dans ce climat aucune altération conſidérable, favoriſoit tous les ſoins qu'ils prenoient de leur ſanté. Avant que de terminer cet article, nous obſerverons contre le ſentiment de quelques auteurs, que, quoique reſtraints par rapport à l'uſage des viandes, cette nourriture leur étoit ordinaire : les Prêtres, dit Herodote, ſans entrer dans aucune dépenſe, avoient abondamment de tout. On leur fourniſſoit le vin, & ils emportoient des autels du bœuf & des oies : mais le poiſſon leur étoit défendu, & l'on ne ſemoit point des feves dans le pays. Ce fut peut-être par cette raiſon que Pythagore proſcrivit ce légume.

Les uſages variant ſelon l'intérêt des peuples & la diverſité des contrées ; les Egyptiens, ſans être privés de la chair des animaux, en uſoient plus ſobrement que les autres nations. L'eau du Nil, dont Plutarque nous apprend qu'ils faiſoient grand cas & qui les rendoit vigoureux, étoit leur boiſſon ordinaire. Herodote ajoute à cela que leur ſol étoit peu propre à la culture des vignes ; d'où nous pouvons inférer qu'ils tiroient d'ailleurs les vins qu'on ſervoit aux tables des Prêtres & des Rois. Le régime preſcrit aux monarques Egyptiens, peut nous donner une haute idée de la tempérance de ces peuples. Leur nourriture étoit ſimple, dit Diodore de Sicile, & ils buvoient peu de vin, évitant avec ſoin la replétion & l'ivreſſe ; enſorte que les lois qui régloient la table des princes étoient plutôt les ordonnances d'un ſage Medecin, que les inſtitutions d'un Légiſlateur. On accoutumoit

à cette frugalité les enfans dès leur plus tendre jeuneſſe.

Quant à leurs exercices, nous apprenons du même auteur qu'ils étoient tout autres que ceux des Grecs. L'étude de la muſique n'entroit point chez eux dans l'éducation ordinaire : pour la lutte, ils la croyoient plus capable de donner au corps une vigueur paſſagere dont il falloit garantir la jeuneſſe, qu'une conſtitution mâle & robuſte.

Au reſte, il étoient très-ſtudieux de la propreté, en cela fideles imitateurs de leurs prêtres, qui, ſelon Herodote, ne paſſoient pas trois jours ſans ſe raſer le corps, & qui, pour prévenir la vermine & les effets des corpuſcules empeſtés qui pouvoient s'exhaler des malades qu'ils approchoient, étoient vétus dans les fonctions de leur miniſtere, d'une toile fine & blanche. Nous liſons encore dans le même auteur, que la coutume de ſe raſer le corps étoit univerſelle en Egypte, & que ces peuples étoient nus ou légerement couverts ; ils ne laiſſoient croître leurs cheveux que lorſqu'ils étoient en pelerinage, qu'ils en avoient fait vœu, ou que quelque calamité déſoloit le pays.

Galien paroît faire un grand cas de leurs prédictions aſtrologiques, & c'eſt avec une attention particuliere qu'il leur recommande de ne pas négliger les obſervations ſur la lune, qui leur ſont enjointes par les regles de leurs ancêtres.

Quant à leur pratique en général, nous pourrions dire à ſa louange qu'elle étoit vantée dans les pays où elle étoit connue, & qu'au jugement d'Iſocrate, ils employoient les remedes les plus doux & les plus ſalutaires. Homere a célébré le népenthes, ou cette boiſſon que Diodore de Sicile appelle ὀργῆς καὶ λυπῆς φαρμάκον, l'antidote de la colere & du chagrin. Ce poëte lui attribue une propriété ſi merveilleuſe, qu'il aſſure que celui qui en aura pris le matin avec du vin, ſera tout le jour inacceſſible à la triſteſſe, eût-il le malheur de perdre ſon pere ou ſa mere, & vît-il maſſacrer ſous ſes yeux ſes freres & ſes plus chers amis. Il ajoute qu'Helene apporta le népenthes d'Egypte, où Polydamna, femme de Thon, lui communiqua ce remede. Quant aux ſentimens différens des auteurs ſur ſa compoſition, ils ſont en ſi grand nombre qu'il ſeroit ennuyeux de les rapporter tous. Olaus Borrichius a cru que c'étoit un mélange d'*Opium* & de *Datura*, remedes Egyptiens : cette conjecture eſt d'autant plus vraiſemblable, que les écrivains modernes orientaux conviennent avec Galien, que le meilleur opium eſt le thébain, ou celui qui vient maintenant d'Abutige, ville ſituée dans la Thébaïde.

Les Egyptiens avoient la coutume de s'enfermer dans le temple d'Iſis & de Serapis, & d'attendre là que ces divinités leurs révélaſſent pendant le ſommeil les remedes qui leur étoient néceſſaires. Strabon nous apprend que la même ſuperſtition les conduiſoit auſſi dans le temple de Vulcain aux environs de Memphis : ce qui porteroit à croire que les prêtres n'exerçoient pas ſeuls la Medecine, & que le peuple s'en mêloit auſſi dans les occaſions preſſantes ; d'autant plus que les anciens hiſtoriens nous diſent que l'Egypte étoit pleine de Medecins, & que tous ſes habitans ſe donnoient pour tels. Mais ce qu'il pourroit y avoir de vrai, c'eſt que les particuliers poſſédoient dans leurs familles des vomitifs, des purgatifs, & quelques moyens d'évacuer qui n'étoient pas communs : c'eſt à cela que ſe bornoit la Medecine du peuple ; car Diodore de Sicile aſſure, qu'il étoit expreſſément défendu de profeſſer la Medecine ſans être membre du collége ſacerdotal.

Cent ans après Moyſe, qui vivoit 1530 ans avant la naiſſance de J. C. Mélampe, fils d'Amythaon & d'Aglaïde, paſſa d'Argos en Egypte, où il s'inſtruiſit dans les ſciences qu'on y cultivoit, & d'où il rapporta dans la Grece une grande partie de leurs ſuperſtitions & de leur théologie, la magie, les différentes eſpeces de divination & la Medecine par rapport à laquelle il y a trois faits à remarquer. Le premier, c'eſt qu'il guérit de la folie les filles de Prætus, roi d'Argos, en les purgeant avec l'Ellébore blanc ou noir, dont il avoit découvert la vertu cathartique par l'effet qu'il produiſoit ſur ſes chevres, après qu'elles en avoient brouté, comme nous l'avons déja dit. Le ſecond, c'eſt qu'après leur avoir fait prendre l'Ellébore, il les baigna dans une fontaine chaude. Voilà les premiers bains pris en remedes, & les premieres purgations dont il ſoit fait mention. La troiſieme concerne l'argonaute Iphiclus, fils de Philacus. Ce jeune homme fort chagrin de n'avoir pas d'enfans, s'adreſſa à Mélampe, qui lui ordonna de prendre pendant dix jours de la rouille de fer dans du vin : & ce remede produiſit tout l'effet qu'on en attendoit. M. le Clerc doute du fait : mais s'il eſt vrai, il étoit explicable par la raiſon ; & pour parvenir à la découverte de ce remede, il n'étoit pas néceſſaire d'en impoſer à ſes compatriotes ignorans, comme fit Mélampe, & de recourir à ſon habileté dans l'art des augures, & à une voie auſſi extraordinaire que celle de la révélation d'un vautour. Cette ſupercherie digne des gens avides d'honneurs & d'argent, & dont la conduite des empiriques nous fourniroit cent exemples, étoit fort en uſage dans ces premiers tems.

Si Mélampe employa dans la cure des maladies les incantations & les charmes, ce fut apparemment à l'imitation des Egyptiens. Mais Herodote, Pauſanias, Ovide & Appollodore, en nous tranſmettant les faits

précédens, ſemblent nous ſuggérer les réflexions ſuivantes.

La premiere, que la Medecine n'étoit pas alors auſſi imparfaite qu'on le penſe communément. Car ſi nous conſidérons les propriétés de l'Ellebore, & ſur-tout de l'Ellebore noir dans les maladies particulieres aux femmes, & l'efficacité des bains chauds à la ſuite de ce remede, nous conviendrons que les remedes étoient bien ſagement preſcrits dans le cas des filles de Prætus. D'ailleurs en ſuppoſant, comme il eſt vraiſemblable, que l'impuiſſance d'Iphicle provenoit d'un relâchement des ſolides & d'une circulation languiſſante des fluides, je crois que pour corriger ces défauts en rendant aux parties leur élaſticité, des préparations faites avec le fer, étoient tout ce qu'avec les connoiſſances modernes on auroit pu ordonner de mieux.

2°. Quant aux incantations & aux charmes dont on accuſe Mélampe de s'être ſervi, il faut obſerver que ce manége eſt auſſi ancien que la Medecine, & doit vraiſemblablement ſa naiſſance à la vanité de ceux qui l'exerçoient, & à l'ignorance des peuples à qui ils avoient à faire. Ceux-ci ſe laiſſoient perſuader par cet artifice, que les Medecins étoient des hommes protégés & favoriſés du Ciel. Que s'enſuivoit-il de ce préjugé ? C'eſt qu'ils marquoient en tout tems une extreme vénération pour leurs perſonnes, & que dans la maladie ils avoient pour leurs ordonnances toute la docilité poſſible. L'on commençoit l'incantation : le malade prenoit les potions qu'on lui preſcrivoit comme des choſes eſſentielles à la cérémonie : il guériſſoit & ne manquoit pas d'attribuer *au charme* l'efficacité des remedes. Si les Prêtres d'Eſculape ou d'Iſis avoient connu la vertu du Quinquina, il leur auroit été bien facile d'accréditer aux dépens de cette écorce, quelque culte myſtérieux qu'on auroit eu la précaution d'ordonner en l'adminiſtrant. Cependant il faut convenir que ces auguſtes momeries pouvoient augmenter la confiance du malade en ſon Medecin, changer même l'état de la maladie par les influences néceſſaires des diſpoſitions de l'eſprit ſur celles du corps ; deux effets, qui, comme on ſait, ne ſont pas de légere importance.

L'hiſtoire nous apprend que Théodamas, fils de Mélampe, hérita des connoiſſances de ſon pere, & que Polyidus, petit-fils ou neveu de Mélampe, ſuccéda à Théodamas dans la fonction de Medecin : mais elle ne nous dit rien de leur pratique. Sur les fabuleuſes merveilles que ſes compatriotes racontent de celui-ci, nous aſſurerons ſeulement qu'il jouit d'une grande réputation. On dit que Minos, Roi de Crete, ne ſachant ce que Glaucus ſon fils étoit devenu, eut recours à Polyidus, qui découvrit par ſon habileté dans l'art des augures, qu'il étoit tombé dans un large vaiſſeau de miel, & lui rendit la vie.

Après Théodamas & Polyidus, le Centaure Chiron exerça chez les Grecs la Medecine & la Chirurgie ; ces deux profeſſions ayant été long-tems réunies. Ce grand homme (car il paroît avoir été tel) eſt vanté pour ſon habileté dans les ſciences de ſon tems, & ſur-tout dans la Medecine de l'homme & des beſtiaux ; ce qui a donné lieu aux poëtes de feindre qu'il étoit moitié homme & moitié animal. Son nom dérive de Κεὶρ, qui ſignifie main ; & l'épithete de Chironéens par laquelle on déſignoit les eſpeces d'ulceres les plus intraitables, prouvent que la Chirurgie étoit ſa partie principale : mais comme il n'eſt pas vraiſemblable qu'il ait ignoré ce que ſes contemporains ſavoient en Medecine, nous préfererons à des conjectures étymologiques les témoignages de Plutarque, de Pline, & d'autres Ecrivains qui nous le donnent pour fort inſtruit des vertus des plantes, & comme Auteur de pluſieurs remedes utiles dans des maladies internes. On rapporte en exemple la Centaurée, dont il découvrit, dit-on, les propriétés, & à laquelle il donna ſon nom.

Chiron parvint à une extreme vieilleſſe ; & pendant plus d'un ſiecle qu'il vécut, pluſieurs Princes, & quelques Citoyens puiſſans de la Grece lui confierent l'éducation de leurs enfans. Hercule fut un de ſes éleves : mais ce ne furent point ſes talens pour la Medecine qui l'illuſtrerent ; à moins qu'on ne rapporte à cette ſcience l'avanture d'Alceſte & la fable de l'hydre de Lerne, en déſignant par le monſtre à ſept têtes un marais qui portoit ce nom, & qu'il deſſécha, dit-on, pour obvier aux maladies endémiques que ſes exhalaiſons empeſtées répandoient dans le pays circonvoiſin, & par la victoire qu'il remporta ſur Pluton ou ſur la Mort en faveur d'Admete, la guériſon de quelque maladie dangereuſe dont Alceſte étoit attaquée. Cependant il eſt à remarquer que pluſieurs plantes portent le nom d'Hercule, & que l'épilepſie s'appelle *morbus Herculeus*. Quant aux plantes, je penſe que ce nom leur vint, non de ce qu'Hercule en avoit découvert les propriétés, mais de ce qu'on les regardoit comme ſouveraines dans certains cas. Il faut raiſonner de même par rapport à l'Epilepſie. L'épithete qu'on lui a donnée d'*Herculéenne*, ne marque point que ce Héros connût la nature de cette maladie, ou qu'il en fût attaqué, mais uniquement qu'elle étoit, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, invincible comme lui.

Un autre diſciple de Chiron, ce fut Ariſtée, qui paroît avoir aſſez bien connu les productions de la nature, & les avoir appliquées à des uſages qui n'étoient pas univerſellement connus avant lui : il paſſe pour avoir inventé l'art d'extraire l'huile des Olives, de tourner

le lait en fromage, & de recueillir le miel. M. le Clerc lui attribue de plus la découverte du *Laſer* & de ſes propriétés.

Jaſon, le chef des Argonautes, ce Héros de tant de Poëmes, & le ſujet de tant de Fables, fut auſſi élevé par Chiron. Borrichius ſe tourmente beaucoup pour prouver que la Toiſon dont il fit la conquête, n'étoit autre choſe qu'un Livre qui contenoit la maniere de faire de l'or. Mais en cherchant dans les circonſtances de cette entrepriſe, quels en furent les vrais motifs, on s'apperçoit malgré tous les efforts que les Auteurs Grecs ont faits pour pallier ce brigandage, que les richeſſes immenſes d'Oétés avoient raſſemblé cette élite de guerriers, qu'ils partirent dans le deſſein de l'en dépouiller, & qu'ils réuſſirent dans leur entrepriſe.

Hécate, femme d'Oétés, Circé & Medée filles d'Hécate, ſe rendirent fameuſes dans l'antiquité par la connoiſſance des ſimples.

Hécate s'occupa avec ſuccès à exprimer des plantes des ſucs mortels, tels que celui de l'aconit, dont elle a la réputation d'avoir remarqué la premiere la propriété dangereuſe.

Nous liſons dans Diodore de Sicile que le talent d'Hécate ſe perfectionna beaucoup entre les mains de Circé ſa fille : mais elle fit de ſes connoiſſances un uſage ſi déteſtable, que jamais nom ne parvint à la poſtérité auſſi chargé d'exécrations que le ſien. Elle empoiſonna le Roi des Sarmates ſon époux : forcée par ce crime & quelques autres de la même nature, d'abandonner ſon pays, elle ſe refugia en Italie, ou dans une Iſle déſerte qui n'en étoit pas éloignée. Les Grecs en ont fait avec leurs hyperboles, une Enchantereſſe, & qui plus eſt, une fille du Soleil. Cette premiere fable ſervit de fondement à toutes celles qu'on débita depuis ſur ſon compte.

L'hiſtoire de Medée, plus fabuleuſe que celle de Circé, lui donne un caractere moins féroce. Outre la connoiſſance des ſimples qui lui étoit commune avec ſa ſœur, elle rétablit l'uſage des bains chauds, qui avoient été inventés par Mélampe ; ce qui a donné occaſion aux Poëtes de débiter qu'elle avoit plongé dans des bains bouillans des perſonnes vivantes. L'accident qui arriva au Roi de Theſſalie accrédita beaucoup ce mauvais bruit : Pelias ayant oſé tenter l'effet du remede, ſuccomba dans l'épreuve. On a dit encore qu'elle avoit le pouvoir de rendre la jeuneſſe aux vieillards : ſur quoi, les uns ont conjecturé que tout ſon ſecret conſiſta à noircir les cheveux avec le ſuc de quelques plantes qu'elle avoit découvertes, & d'autres que cette fable n'avoit pour fondement que d'avoir rendu la force & la vigueur à des hommes efféminés, en leur preſcrivant un régime & des exercices convenables.

Tout ce que l'on raconte d'Angitie ou d'Angeronne, ſelon quelques Auteurs la même que Medée, & ſelon d'autres, ſa ſœur, eſt trop fabuleux pour en faire mention dans un Diſcours hiſtorique.

Pline nous apprend que le fameux Orphée, l'Argonaute & le Poëte, avoit écrit ſur les Plantes, & d'autres ajoutent à cela qu'il inventa quelques remedes : mais on ne ſait pas même à quelles maladies ils étoient propres.

On a attribué au Poëte Linus quelque connoiſſance de la Medecine, pour avoir écrit des arbres & des fruits.

Mais de tous les éleves de Chiron, aucun ne fut plus profondément inſtruit de cette ſcience que le Grec Eſculape, dont je parlerai dans le cours de cet Ouvrage au mot *Eſculape*.

Les Grecs s'emparerent de Troye 70 ans après l'expédition des Argonautes, 1194 ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, & la fin de cette guerre eſt devenue une époque fameuſe dans l'hiſtoire. Achille, qui s'eſt illuſtré au ſiége de Troye par ſa colere & ſes exploits, élevé par Chiron, & conſéquemment inſtruit dans la Medecine, inventa quelques remedes que nous ſpécifierons à l'article qui porte ſon nom. Pour s'aſſurer que Patrocle ſon compagnon n'étoit pas ignorant dans cet art, on n'a qu'à le voir panſer la bleſſure d'Euripile, à la ſollicitation d'Achille.

Proteſilaüs, fils d'Iphiclus, illuſtre pour avoir perdu la vie le premier ſous les murs de Troye, & plus encore par les connoiſſances qu'il avoit acquiſes en Medecine, devoit poſſéder cette ſcience dans un degré éminent, s'il eſt vrai, comme Philoſtrate l'aſſure, qu'il n'y avoit point de maladies qu'il ne guérît, mais particulierement les hydropiſies, la phtiſie, les fievres quartes & les maladies des yeux.

Pline attribue la découverte du *Teucrium* & de ſa vertu, contre les obſtructions de la rate à Teucer, qui fut encore un héros Grec.

Photius appuyé de l'autorité de Ptolomée d'Alexandrie, appellé communément Ptolomée, fils d'Epheſtion, dit que ce fut à peu près dans ce tems que Leucus, un des compagnons d'Ulyſſe, éleva ſur le roc Leucas un temple & des autels à Apollon. Mais il eſt vraiſemblable que la coutume de ſe précipiter du haut de ce rocher dans la mer pour guérir de l'amour, étoit plus ancienne que le temple de Leucus ; car nous liſons dans le même Auteur, qu'Apollon conſeilla à Venus d'employer ce remede contre ſa paſſion pour Adonis.

Homere dit à la louange d'Agamede, fille de Mulius, qu'elle connoiſſoit tous les remedes que la terre produit :

Ἣ τοσα φαρμακα ἠδη ὁσα τρεφει ἐυρεῖα χθὼν.

Mais Podalirius & Machaon, fils d'Eſculape, ſurpaſſerent dans l'art de la Medecine tous les Grecs qui aſſiſterent au ſiége de Troye,

Quoiqu'Homere ne les emploie jamais qu'à des opérations chirurgicales, on peut conjecturer que nés d'un pere tel qu'Eſculape, & Medecins de profeſſion, ils n'ignoroient rien de ce qu'on ſavoit alors en Medecine. Après la mort de Podalirius, la Médecine & la Chirurgie cultivées ſans interruption dans ſa famille, firent de ſi grands progrès ſous quelques-uns de ſes deſcendans, qu'Hippocrate, le dix-ſeptieme en ligne directe, fut en état de pouſſer ces deux ſciences à un point de perfection ſurprenant.

La ſaignée qu'on trouve dans l'hiſtoire de Podalirius, eſt la premiere dont il ſoit fait mention. Eſtienne de Biſance raconte qu'au retour du ſiége de Troye, ce fils d'Eſculape fut jetté par une tempête ſur les côtes de la Carie; que des Bergers qui l'avoient accueilli, apprenant quelle étoit ſa profeſſion, le conduiſirent au Roi Damete, dont la fille s'étoit laiſſée tomber du haut d'une maiſon; que Podalirius guérit la jeune Princeſſe en la ſaignant des deux bras, & que ſon pere tranſporté de joie, la lui donna en mariage, après l'avoir dotée d'une partie de ſon Royaume.

Depuis la priſe de Troye juſqu'au tems d'Hippocrate, l'antiquité nous offre peu de faits authentiques & relatifs à l'hiſtoire de la Medecine. Cependant dans ce long intervalle de tems, les deſcendans d'Eſculape ne furent pas les ſeuls qui s'appliquerent à cette ſcience. Joſeph nous repréſente Salomon, qui vivoit 160 ou 180 ans après la guerre de Troye, comme parfaitement inſtruit des propriétés médicinales des productions de la nature; ce qui s'accorde parfaitement avec le caractere que l'Ecriture donne à ce Prince. Le même Auteur rapporte que la Reine d'Æthiopie, celle que les Livres ſaints nomment la Reine d'Orient, & qui vint à Jeruſalem vérifier par elle-même ce qu'elle avoit entendu de la ſageſſe de Salomon, fit préſent à ce monarque de la plante qui produit le baume, & que la culture multiplia cet arbre précieux dans ſes jardins de Jericho.

On dit qu'Epimenide apprit aux Grecs l'uſage de l'oignon marin. Quant aux 27 ans que ce Philoſophe paſſa à dormir dans un ſouterrain, cette allégorie ne peut ſignifier autre choſe, ſinon qu'il fut long-tems abſent de ſa patrie, & qu'il employa l'eſpace de ce ſommeil emblématique à parcourir les contrées éloignées, dans le deſſein de s'inſtruire des connoiſſances que les peuples avoient en Medecine & en Philoſophie.

L'on croit que Thalès & Pherecide voyagerent auſſi en Egypte, & que la Medecine fut une des ſciences qu'ils rapporterent en Grece.

Pythagore, qui vivoit, à ce qu'on croit dans la ſoixantieme Olympiade, c'eſt-à-dire, 520 ans ou environ, avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, après avoir épuiſé les connoiſſances des Prêtres Egyptiens, alla chercher la ſcience juſqu'aux Indes: il revint enſuite à Samos qui paſſe pour ſa patrie; mais la trouvant ſous la domination d'un tyran, il ſe retira à Crotone, où il fonda la plus célebre des Ecoles de l'antiquité. Celſe aſſure que ce Philoſophe hâta les progrès de la Medecine: mais quoiqu'en diſe Celſe, il paroît qu'il s'occupa beaucoup plus des moyens de conſerver la ſanté que de la rétablir, & de prevenir les maladies par le régime que de les guérir par des remedes. On dit qu'il tenoit d'Epimenide les propriétés de l'oignon marin; & on ajoute qu'il le faiſoit entrer dans la compoſition d'une eſpece particuliere de vinaigre. On ne peut dire que Pythagore, ni aucun de ſes diſciples, aient pratiqué la Medecine: il paroît que ſi l'on faiſoit dans ſon école quelque leçon de cet Art, il n'étoit queſtion que de la Théorie. Quant aux cures, je n'en trouve aucune qui leur ſoit attribuée. Convenons cependant, à l'honneur de ce Philoſophe, que ne négligeant rien de ce qui pouvoit orner ſon eſprit & augmenter la ſphere de ſes connoiſſances, il apprit ſans doute la Medecine en Egypte: mais diſons auſſi qu'il eut la foibleſſe de donner dans les ſuperſtitions qui juſqu'alors avoient infecté cette ſcience; car cet eſprit domine dans quelques fragmens qui nous reſtent de lui. Quant à ſa Phyſiologie, cet écrit ne vaut preſque pas la peine qu'on en parle.

Il avoit imaginé qu'au moment de la conception, une ſubſtance imprégnée d'une vapeur chaude deſcendoit du cerveau; que cette vapeur faiſoit l'ame & les ſens, & que les chairs, les nerfs, les tendons, les os, les cheveux & la maſſe du corps n'étoient qu'un amas d'autres humeurs tranſmiſes dans la matrice. Quarante jours ſuffiſoient au fœtus pour ſe former & ſe conſolider en cette maniere: mais conſéquemment aux lois de l'harmonie, il n'étoit parfait qu'aux ſeptieme, neuvieme, & pour l'ordinaire au dixieme mois commencé. Tout ce qui devoit arriver à l'enfant pendant le cours de ſa vie, ſe régloit dans cet intervalle. L'ame occupoit la tête & le cœur: la raiſon ſéjournoit dans la tête, & les paſſions dans le cœur. Cette opinion lui venoit apparemment des Chaldéens avec leſquels il avoit converſé.

Quant aux cauſes des maladies, il n'en avoit d'autres notions que celles des peuples chez leſquels il avoit voyagé, & des magiciens qu'il avoit conſultés. L'air, diſoit-il, eſt plein d'eſprits & de démons auteurs des prodiges, des ſonges & des maladies qui ſurviennent, ſoit à l'homme, ſoit à la bête; & pour calmer la colere de ces êtres, il falloit, ſelon lui, uſer d'expiation & de luſtrations. C'eſt dans les mêmes Ecoles qu'il avoit appris ce qu'il écrivit de la vertu magique des plantes: quelques Auteurs ont attribué à un Médecin nommé

nommé Cléempore, le Livre qu'il paſſe pour avoir compoſé ſur cette matiere : quant aux propriétés naturelles des plantes, nous trouvons ſeulement dans Pline, qu'il en reconnoiſſoit de particulieres dans le chou.

On nous a tranſmis quelques-unes des maximes qu'il preſcrivoit pour la conſervation de la ſanté. « Si vous voulez vous bien porter, ac» coutumez-vous, diſoit-il, à des mets ſim» ples & que vous puiſſiez trouver par-tout. » C'eſt pour cette raiſon qu'il s'étoit interdit les viandes, & qu'il s'étoit réduit aux légumes & à l'eau ; il proſcrivit encore les féves, à l'imitation des Egyptiens. Il ne permit de s'approcher des femmes que quand on étoit incommodé par un excès de vigueur ; avec le régime qu'il ſuivoit, je crois qu'il ſe trouvoit rarement dans le beſoin de pratiquer cette recette. D'ailleurs il blâmoit l'intempérance en tout, ſoit dans la nourriture, ſoit dans le travail.

Il faiſoit conſiſter la ſanté dans une certaine harmonie dont nous n'avons pas des idées bien nettes ; elle conſtituoit auſſi la vertu, tout ce qui eſt bon, & Dieu même ; l'Univers ne ſubſiſtoit que par elle. Par cette harmonie, il entendoit apparemment les rapports mutuels des êtres & l'ordre naturel des choſes. Selon ſa célebre & myſtérieuſe doctrine des nombres, chaque nombre avoit ſa dignité & ſon degré de perfection ; mais elle attachoit aux nombres impairs bien d'autres propriétés qu'aux nombres pairs. Les premiers repréſentoient l'eſpece maſculine, & les ſeconds l'eſpece féminine ; mais entre tous les nombres, celui de ſept étoit le plus énergique.

Cette opinion fit éclorre celle des années climactériques qui prit naiſſance dans la Chaldée, où il eſt vrai-ſemblable que Pythagore s'en inſtruiſit. On donne ce nom aux ſeptieme, quatorzieme, vingt-unieme années & ainſi de ſuite, de la durée des choſes. En appliquant cette doctrine à la vie humaine, on aſſure que ſi la fortune ou la ſanté ont quelque révolution conſidérable à éprouver, c'eſt dans l'une de ces années qu'elle arrivera.

Si nous en croyons Celſe, nous rapporterons à ce préjugé, la diſtinction qu'on fait en Medecine du ſeptieme jour, & des jours impairs dans le cours des maladies.

Ceux qui ſoutiennent que Pythagore n'a point laiſſé d'écrits, & qu'on a tiré des Ouvrages de ſes diſciples, ce qu'on nous a tranſmis de la doctrine & des ſentimens de ce Philoſophe, peuvent repouſſer l'injure qu'on a faite à ſa mémoire, en lui prétant des idées ſi peu philoſophiques. Galien, qui, par des raiſons autres que celles des propriétés arithmétiques des nombres conſidérés en eux-mêmes, recommandoit la diſtinction des jours pairs & impairs dans la cure des maladies, s'étonne que Pythagore ſe fût entêté de cette opinion. Il eſt ſi facile de s'appercevoir, dit-il, combien eſt abſurde & vaine la puiſſance qu'on attribue aux nombres, qu'on s'étonneroit avec raiſon que Pythagore, qui a montré par-tout ailleurs tant de lumieres & de circonſpection, ait erré ſi groſſierement en ce point ; s'il étoit verſé, comme on nous en aſſure, dans l'arithmétique & la géométrie, il a ſans doute connu les propriétés ſingulieres attribuées aux nombres : mais par une ſolidité d'eſprit que ces ſciences communiquent ordinairement à ceux qui s'en font une étude, il n'en auroit dû concevoir que plus de mépris pour une auſſi frivole hypotheſe.

Il réſulte de la Médecine théorique de Pythagore une réflexion bien humiliante pour l'eſprit humain. Son ſiſteme n'étoit qu'un tiſſu d'abſurdités qu'il inventa ou qu'il adopta ; cela eſt évident : tout le mérite de cet homme extraordinaire ſe réduiſit donc à prendre des chimeres pour des réalités, à ſuppoſer dans l'œconomie animale des lois imaginaires, au lieu d'avoir découvert celles qui y régnoient, & à arrêter le progrès de la ſcience en enſeignant à ſes contemporains & en tranſmettant à la poſtérité des erreurs ſcellées de ſon autorité. La ſeule choſe qu'on puiſſe alléguer en ſa faveur, c'eſt qu'après tout, cette théorie n'étoit ni meilleure ni plus mauvaiſe que beaucoup d'autres qu'on appuya dans la ſuite ſur différens ſyſtemes de Philoſophie.

Zamolxis, à qui les Getes éleverent des autels, paſſe chez quelques Auteurs pour diſciple de Pythagore, à qui d'autres le font beaucoup antérieur : on dit qu'il fut très-verſé dans la Medecine ; mais tout ce que nous appercevons à travers les ténebres qui couvrent cette partie de ſon hiſtoire, c'eſt qu'il étoit d'avis qu'on ne pouvoit guérir l'œil, ſans traiter la tête ; que la tête ſe portoit mal tant que le corps étoit mal-ſain, & que la ſanté du corps dépendoit de la guériſon de l'ame, & que faute d'avoir connu cette gradation, les Medecins de la Grece avoient ſouvent travaillé ſans ſuccès. Des incantations, mais autres que celles d'Eſculape, étoient au ſentiment de Platon les remedes qu'il employoit dans les maladies de l'eſprit. Ces incantations de Zamolxis conſiſtoient en des diſcours moraux, à l'aide deſquels la ſageſſe s'inſinuoit dans l'ame ; la ſanté ſuivoit inceſſamment la ſageſſe, & s'étendoit de la tête à toutes les parties du corps.

Mais aucun des diſciples de Pythagore ne s'eſt fait autant de réputation qu'Empedocle. On dit qu'il découvrit que la peſte & la famine, deux fléaux qui ravageoient fréquemment la Sicile, y étoient cauſées par un vent du midi, qui ſoufflant continuellement par les ouvertures de certaines montagnes, infectoit l'air & ſéchoit la terre. Il conſeilla de fermer ces gorges ; ſes conſeils furent ſuivis, & ces calamités diſparurent.

Un fait qu'on peut lire au mot *Apnea*, le rendit fort célebre.

On trouve dans un Ouvrage de Plutarque intitulé : περι τῶν ἀρεσκόντων τοῖς φιλοσόφοις, qu'Empedocle connoiſſoit la membrane qui tapiſſe la coquille du limaçon dans l'organe de l'ouie, & qu'il la regardoit comme le point de réunion des ſons, & l'organe immédiat de l'ouie. Au reſte, nous n'avons aucune raiſon de croire que cette découverte anatomique ait été faite avant lui.

Quant à ſa Phyſiologie, il ne paroît pas qu'elle fût plus raiſonnée que celle de ſon maître ; cependant par une conjecture auſſi juſte que délicate ; il aſſura que les graines dans la plante étoient analogues aux œufs dans l'animal ; ce qui ſe trouve confirmé par les expériences modernes.

Empedocle étoit d'Agrigente en Sicile, & fleuriſſoit aux environs de la quatre-vingt-quatrieme Olympiade, ou 430 ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Il faiſoit un ſi grand cas de la Medecine, qu'il élevoit preſque au rang des immortels ceux qui excelloient dans cet art. En cela bien éloigné des idées du fameux Héraclite, qui diſoit que *les Grammairiens pourroient ſe vanter d'être les plus grands fous, s'il n'y avoit point de Medecins*. Quelques-uns de ſes contemporains qui profeſſoient la Medecine, avoient apparemment eu la prudence de fermer l'entrée de cette ſcience à ſa philoſophie, & la témérité de lui propoſer à lui-même quelques queſtions embarraſſantes ; deux injures dont il ſe vengeoit ſur leur profeſſion.

Acron étoit compatriote & contemporain d'Empedocle. On trouvera à l'article de ſon nom ce qui le concerne en qualité de Medecin.

Alcmœon de Crotone, autre diſciple de Pythagore, ſe livra entierement à la Medecine. Vous trouverez au mot *Anatomie*, quels furent ſes progrès. On l'a ſoupçonné de connoître la communication de la bouche avec les oreilles, que nous appellons maintenant la trompe d'Euſtachi, ſur ce qu'il aſſura que les chevres reſpiroient en partie par les oreilles.

J'ai cru devoir négliger les actions fabuleuſes de quelques Dieux du Paganiſme, à qui l'on a fait honneur de l'invention de la Medecine, parce que j'écris une hiſtoire ; & ne point parler des hommes illuſtres qui ſe ſont appliqués à cette ſcience, plutôt en Philoſophes qu'en Medecins de profeſſion, parce que j'écris l'hiſtoire de la Medecine.

Après avoir expoſé les premiers progrès que la Medecine a faits en Egypte & dans la Grece ; avant que de paſſer au ſiecle d'Hippocrate, nous jetterons un coup d'œil ſur l'état de cette ſcience chez quelques autres peuples de l'antiquité.

Chez les anciens Gaulois, les Druides exerçoient trois fonctions à la fois ; ils étoient revetus du ſacerdoce, ils rendoient la Juſtice, & ils profeſſoient la Medecine.

Quant à leur pratique, Pline remarque qu'ils faiſoient grand uſage du guy de chêne ; qu'ils le regardoient comme un remede ſouverain contre la ſtérilité & contre toutes ſortes de poiſons, & qu'ils en conſacroient la récolte par quantité de cérémonies ſuperſtitieuſes.

Nous voyons dans le même Auteur que les Druides vantoient beaucoup les propriétés d'une plante qui nous eſt inconnue, qu'ils nommoient *Selago*, & qui avoit quelque reſſemblance au ſavinier. On lit encore dans Céſar, Livre ſixieme de ſes Commentaires, que dans les grandes calamités, ces Peuples eſpéroient fléchir les Dieux en leur vouant du ſang humain, & que ces ſacrifices barbares ſe faiſoient par la main des Druides. On trouve dans les Annales d'Arentinus que les Druides exiſtoient dès le tems d'Herman ou d'Hermion, qu'on dit avoir été contemporain de Jacob : mais ce recit n'eſt qu'une fable. On ne peut fixer avec exactitude en quel tems commença leur miniſtére : mais Pline & Suétone nous apprennent qu'il ceſſa ſous les regnes de Tibére & de Claude. Il eſt certain que ces Empereurs donnerent contre eux des Edits ſéveres, & les condamnerent au banniſſement & à la mort, comme gens pratiquant la magie & d'autres arts ſiniſtres & illicites.

Je joindrai aux Druides cette eſpece de Gymnoſophiſtes dont a parlé Strabon : ils ſe mêloient de la Medecine, & ils ſe vantoient de procurer par leurs remedes, la naiſſance à des enfans, d'en déterminer le ſexe, & de les donner aux parens, mâles ou femelles à diſcrétion. Leur origine eſt très-ancienne.

Les Chinois & d'autres nations orientales, ont eu la réputation d'être fort verſées dans les Arts & dans les Sciences ; mais il ne paroît pas qu'elles la méritaſſent entierement. Le détail ſuivant fera connoître l'état de leur Medecine : je me ſers de ce que Schulze en a écrit, n'ayant point eu entre les mains les Auteurs de qui il l'avoit emprunté lui-même.

Entre les peuples Orientaux qui ſe diſputent l'antiquité de la Medecine, les Chinois, les Japonois & les habitans de Malabar paroiſſent les mieux fondés : les Chinois dont l'hiſtoire eſt confirmée en pluſieurs points par celle des Japonois, aſſurent que leurs Rois avoient inventé cette ſcience long-tems avant le déluge. Mais quels furent le rang & la dignité de ceux qui l'exercérent dans la ſuite, c'eſt ce que l'éloignement des tems ne nous permet pas de ſavoir. Si l'on en croit Jean Neuhofius, ce Corps eſt maintenant peu conſidérable parmi eux : malgré l'opinion déſavantageuſe qu'on en pourroit concevoir de l'habileté de ſes membres, il eſt certain que les Européens qui

habitent ces contrées, leur confient le ſoin de leur ſanté préférablement à leurs compatriotes Medecins. Ils parviennent à la connoiſſance des maladies par des obſervations ſur le pouls. Cette ennuyeuſe & longue méthode leur vient, diſent-ils, d'un certain Lipe & du Roi Hoamti, qui, ſelon leur chronologie, vivoit 2688 ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Outre le pouls, ils examinent auſſi les yeux, la langue & le viſage; mais ils négligent entierement tous les indices qu'ils pourroient tirer d'ailleurs: le pouls une fois connu, ils jugent de la nature de la maladie & prédiſent les ſuites qu'elle aura. Quant à la pratique, ils ont recours à un ancien Livre qu'on pourroit appeller le Code de la Medecine Chinoiſe, & ils ordonnent les remedes qu'ils y trouvent preſcrits pour l'eſpece de fievre en queſtion, quoiqu'elle ne ſoit qu'un des ſymptomes concomitans de la maladie qu'ils ont à traiter. La plûpart de leurs médicamens, ſimples & faciles à préparer, ne ſont que des eſpeces de décoctions. Ils n'ont point de Chymie, ils ſont dans une profonde ignorance de l'anatomie, & Cleyer nous apprend qu'ils ne ſaignent jamais. Ils ont imaginé que l'humide radical & la chaleur naturelle ſe répandoit dans tout le corps en vertu d'une je ne ſai quelle circulation du ſang & des eſprits qui ſe fait par le moyen des veines & des autres vaiſſeaux des douze membres. Ce mouvement périodique eſt réglé, ſelon eux, ſur celui des cieux par les 50 ſignes, & s'acheve 50 fois dans l'eſpace de 24 heures. C'eſt ſur cette théorie ridicule de la révolution des fluides dans le corps humain, que quelques Européens ont témérairement écrit que les Chinois avoient connu la circulation du ſang long-tems avant nous. Cleyer date l'opinion Chinoiſe de plus de quatre mille ans, quoique d'autres ſoutiennent qu'elle n'a pas plus de 400 ans d'ancienneté. Paſchius aura ſans doute donné lieu à cette erreur, en tranſcrivant avec peu d'exactitude dans ſon ouvrage *des nouvelles inventions*, le nombre fixé par Cleyer; & ſon autorité en aura trompé beaucoup d'autres.

Ils ont par rapport aux maladies aigues & ſpaſmodiques une eſpece de pathologie fort pompeuſe & fort peu ſenſée. C'eſt par elle toutefois qu'ils déterminent les cas de l'opération de l'aiguille & de l'uſage du moxa ou coton brûlant. Ces deux pratiques leurs ſont communes avec les Japonois, & ne different chez ces peuples qu'en quelques circonſtances légeres dans la maniere d'opérer.

Leur théorie, pour être fort ancienne, n'en eſt, comme on voit, ni plus philoſophique, ni moins imparfaite. Mais telle eſt l'induſtrie, telle eſt l'expérience des Medecins Chinois, qu'ils ſe ſont acquis les reſpects, l'eſtime & la confiance, je ne dis pas de leurs compatriotes, mais des Européens mêmes qui viennent aux Indes, & c'eſt avec raiſon que le célebre Boyle s'eſt ſervi de cet exemple pour relever les avantages de la pratique & le mérite de l'expérience.

On dit que les Bramines ont commencé à cultiver la Medecine en même tems que les prêtres Egyptiens. Quoiqu'il en ſoit, ſi nous connoiſſons l'état préſent de cette ſcience dans le Malabar, nous en avons l'obligation au fameux Danois Jean Erneſt Grundler, qui en fit le voyage en 1708. en qualité de Miſſionnaire. A peine ce ſavant homme fut-il arrivé dans cette contrée, qu'il ſe mit à lire les ouvrages des Medecins & à converſer avec les plus habiles d'entre les Bramines. On en reçut peu de tems après un petit ouvrage intitulé: *Medicus Malabaricus*, dans lequel nous voyons que la Medecine, fort ancienne d'ailleurs parmi ces peuples, étoit entierement contenue dans un ouvrage diviſé en ſix parties, & qu'ils appellent en leur langue *Vagadaſaſtirum*. A les en croire, cette ſcience fut inventée par le premier des Dieux, qui en fit part aux Dieux ſubalternes, de qui les prophetes la reçurent: ces derniers la communiquerent enfin au reſte des hommes: mais cela ne ſe fit pas en un jour: la Medecine employa des milliers d'années à deſcendre du ciel en terre. Le peu qu'ils ont de théorie eſt plein d'erreurs & d'abſurdités, comme on en pourra juger par leur doctrine du pouls. Ils prétendent que la ſource du pouls eſt ſituée à quatre doigts au-deſſous du nombril, & qu'elle ſe diviſe en ſoixante-douze mille arteres, qui vont ſe diſtribuer dans toutes les parties du corps. Ce réſervoir a quatre doigts de large ſur deux de long; il eſt figuré comme le corail, & c'eſt le lieu de la conception de l'homme. Ce qu'ils débitent ſur la reſpiration n'eſt pas mieux raiſonné. Ils reconnoiſſent ſix ſaveurs générales, qui ſont, l'acide, le doux, le ſalé, l'amer, l'âcre & l'aſtringent; elles ſervent de caractere particulier aux ſix claſſes dans leſquelles ils ont partagé leurs médicamens. Ils diviſent les maladies en huit eſpeces différentes: cette diviſion ſert de regle à leur pathologie. On paſſe ſucceſſivement de l'étude de l'une à celle de l'autre, & il faudroit être parfaitement inſtruit de tout ce qui les concerne pour exceller dans l'art de guérir. Mais comme la perfection eſt un point auquel il eſt impoſſible d'atteindre dans des matieres de cette étendue; chaque Medecin ſe borne ordinairement à deux genres de maladies, & néglige l'étude des autres pour ſe livrer tout entier à celles qu'il a choiſies. Le premier ordre de Medecins eſt compoſé de ceux qui traitent les enfans. Le ſecond, de ceux qui guériſſent de la morſure des animaux venimeux. Le troiſieme, de ceux qui ſavent chaſſer les démons & diſſiper les maladies de l'eſprit. Le quatrieme, de ceux qu'on conſulte dans le cas d'impuiſſance, & pour tout ce qui

concerne la génération. Le cinquieme, pour lequel ils ont une vénération particuliere, eſt compoſé de ceux qui préviennent les maladies. Le ſixieme, des Chirurgiens & de tous ceux qui ſoulagent les malades par l'opération de la main. Le ſeptieme, de ceux qui retardent les effets de la vieilleſſe, & qui entretiennent les poils & les cheveux. Le huitieme, de ceux qui s'occupent des maux de tête & des maladies des yeux. Chaque ordre a ſon dieu tutelaire, au nom duquel les opérations ſont faites & les remedes adminiſtrés ; cette cérémonie eſt une partie du culte qu'on lui rend. Le vent préſide aux maladies des enfans ; l'eau à celles qui proviennent de la morſure des animaux venimeux ; l'air à l'exorciſme des démons ; le vent violent à l'impuiſſance ; le ſoleil aux premieres atteintes des maladies, & l'ame (car ils la regardent comme une eſpece de divinité) aux maladies de la tête & des yeux.

L'homme, diſent-ils, apporte en naiſſant les germes des trois maladies principales : la premiere eſt le *Wodum*, les vents ou la flatulence ; la ſeconde, le *Bittum* ou *Vertige* ; la troiſieme, le *Tcheſtum* ou les humeurs impures. C'eſt ſelon les circonſtances dans leſquelles on s'eſt trouvé, & la conduite qu'on a tenue, qu'on eſt attaqué de l'une ou de l'autre de ces maladies. Elles donnent naiſſance à toutes les autres : ils ont fait l'énumération de celles qui appartiennent à chacune ; ils en comptent trois cens & plus pour la premiere branche : ils diſtinguent ſept cens quatre-vingt-douze maladies de l'eſprit ; & la ſomme des maladies, tant de l'ame que du corps, ſe monte à deux mille huit cens quatre-vingt-ſept. Pour découvrir la nature des maladies, ils ne s'en tiennent point au pouls, ainſi que les Chinois ; ils cherchent encore des indices dans les excrémens, & particulierement dans les urines. Lorſqu'ils ne croient point en avoir ſuffiſamment pour former un prognoſtic, ils ont recours à une expérience ſinguliere. Ils rempliſſent un vaſe de l'urine du malade, ils y laiſſent tomber de l'extrémité d'une paille une goutte d'huile pure ; ſi la goutte s'enfonce dans l'urine & s'y arrête, le malade mourra ; au contraire, ils aſſurent avec confiance qu'il en échappera, ſi la goutte d'huile nage ſur la ſurface de l'urine. Ils ont grand ſoin de conſulter les aſtres, avant que de juger d'une maladie : un Medecin qui va viſiter un malade, examine ſuperſticieuſement tout ce qui peut lui ſervir d'augure en chemin faiſant, le vol des oiſeaux, les objets qu'il rencontre, le meſſager qui l'eſt venu chercher, lui-même, quelle eſt, par exemple, la poſture qu'il tenoit quand on l'a fait appeller.

Ils ont raſſemblé un grand nombre d'obſervations exactes ſur le choix des médicamens, les lieux qui les produiſent, les tems de s'en pourvoir, la maniere de les préparer & de les conſerver après la préparation. Ils ont fixé la nature des boiſſons & des alimens dont on doit uſer dans chaque ſaiſon. Ils ont pouſſé l'attention juſqu'aux vaiſſeaux propres à les contenir. Ils ſont entrés ſur le régime dans un détail étonnant. Leur exactitude va juſqu'à déterminer le tems & la durée de la veille & du ſommeil en telles & telles maladies ; quand & combien de fois le malade peut nettoyer ſes dents & laver ſa bouche ; de quelle maniere il doit être logé.

Leur Chymie eſt diſtribuée en quatre Livres qu'ils tiennent du dieu Tſchiewen. On y a traité du mercure, de l'antimoine, du ſoufre & des autres minéraux ; du vitriol, de l'alun & des ſels ; du corail, des pierres & des métaux ; des inſtrumens & de leurs uſages dans les diverſes opérations. Ils ont des médicamens compoſés, & ils préparent des pilules univerſelles. Quant aux purgatifs, ils ont coutume de les adminiſtrer avec les véhicules analogues à leur nature & à l'effet qu'ils en attendent ; le régime qu'ils preſcrivent varie ſelon le genre de la maladie. La ſaignée n'eſt preſque point en uſage parmi eux : ils font très-rarement & plus mal-adroitement encore des ſcarifications : à peine connoiſſent-ils les clyſteres ; il n'y a que ceux qui ont eu quelque habitude avec les Medecins Européens qui oſent pratiquer la ſaignée & ſe ſervir des autres remedes que nous employons.

Leur Chymie eſt abſolument bornée aux compoſitions médicinales, dans leſquelles ils ne manquent jamais de faire entrer la fiente & l'urine de vache ; ce qu'il faut attribuer à la vénération profonde que leur religion leur preſcrit pour cet animal. La fiente de vache ſéchée, leur tient encore lieu de charbon. Là le Medecin n'eſt point diſtingué de l'Apothicaire : c'eſt le même homme qui ordonne & prépare les remedes. On ne peut exercer la Medecine, ſans être inſcrit ſur le regiſtre des Bramines : il eſt expreſſément défendu de paſſer d'une branche de la Medecine à une autre ; il faut renoncer à cette ſcience, ou ſe mêler de la partie que ſes ancêtres ont cultivée. Cette police eſt la même que celle des Egyptiens : ſi l'on compare la pratique d'une contrée des Indes avec la pratique d'une autre contrée, ou même avec celle de l'ancienne Egypte, on y remarquera beaucoup de reſſemblance. Il ſeroit à ſouhaiter que nous euſſions une traduction du *Vagadaſaſtirum* ; car je ne doute point que cet ouvrage ne nous éclairât beaucoup ſur la préparation, l'uſage & les propriétés des médicamens, tant ſimples que compoſés, qui nous viennent des Orientaux. Peut-être trouveroit-on peu de différence entre les Livres du dieu Tſchiewen & ces ouvrages d'Hermès, que les Egyptiens regardoient comme des regles inviolables dans

la pratique de la Medecine.

Nous avons tiré des Auteurs modernes, tout ce que nous avons dit de la Medecine des Chinois & des Malabares : mais si nous considérons les liaisons étroites de cette science avec la religion de ces contrées, nous ne pourrons douter qu'elle n'y soit très-ancienne. Il est à présumer, sur l'attachement presque invincible que ces peuples marquent pour leurs coutumes bonnes ou mauvaises, qu'elle ne perdit sa forme premiere que par la communication qu'ils ont eue avec nous.

Je ne finirai point l'Histoire de la Medecine des peuples lointains, sans observer que de tous ceux dont les mœurs nous sont connues par des relations authentiques, il n'y en a point où la Medecine ait été traitée avec plus de sagesse que chez les Américains : ils s'en rapportoient à la seule expérience. Or tout bien considéré, il vaut mieux manquer entierement de théorie, que d'en avoir une capable d'introduire des erreurs dans la pratique.

Antonio de Solis dit, en parlant de Montezume, Empereur du Mexique, qu'il avoit pris des soins infinis pour enrichir ses jardins de toutes les plantes que produisoit ce climat heureux, que l'étude des Medecins se bornoit à en savoir les noms & les vertus ; qu'ils avoient des simples pour toutes sortes d'infirmités ; qu'ils opéroient des cures surprenantes, soit avec les sucs qu'ils en exprimoient, soit en appliquant la plante même, sans autre préparation ; qu'une longue expérience leur en avoit appris les propriétés, & que sans aucune connoissance des causes des maladies, ils ne laissoient pas de s'en servir au grand soulagement des malades.

Il ajoute que le Roi distribuoit à quiconque en avoit besoin, les simples que les malades faisoient demander, soit que le Medecin les eût ordonnés ou non ; & que satisfait d'avoir procuré la guérison à quelqu'un, ou persuadé qu'il étoit du devoir d'un Prince de veiller à la santé de ses sujets, il ne manquoit jamais de s'informer de l'effet des remedes.

Le même Auteur raconte dans un autre endroit à l'occasion de la maladie de Cortez, que le Sénat convoqua les Medecins les plus habiles dans la connoissance & le choix des plantes médicinales; qu'ils montrerent dans l'usage qu'ils en firent un discernement singulier de leurs propriétés & de leurs effets, variant les remedes suivant les différens périodes de la maladie, & qu'ils rendirent la vie à Cortez. Ils userent d'abord de simples doux & rafraichissans, pour suspendre l'inflammation & calmer la douleur qui lui causoit la fievre : pour mûrir & guérir la plaie, ils en employerent d'autres, & cela avec tant d'intelligence, dit Antonio, que Cortez ne tarda pas à jouir d'une parfaite santé.

L'exemple des Américains auroit fourni un puissant argument à ceux qui combattoient les sentimens des dogmatiques, & qui soutenoient que la Medecine doit sa naissance & ses premiers progrès à l'expérience. On voit en effet que dans un pays où il n'y avoit pas l'ombre de cette philosophie qui remonte des effets à la nature des causes, on avoit avancé fort loin dans la connoissance de la nature.

Que la théorie pure & simple puisse nous instruire des propriétés des plantes, comme elle nous conduit quelquefois, quand elle est appuyée sur des fondemens solides de la connoissance des causes, à l'application des remedes convenables ; c'est ce qu'on ne viendra jamais à bout de prouver.

Les Américains n'avoient point de sisteme, mais beaucoup d'expérience ; & c'est d'eux que nous tenons les remedes les plus efficaces que nous connoissons : le Quinquina, l'Ipecacuanha, & une foule d'autres que ces grossiers habitans du nouveau monde avoient découverts ; tandis que nos subtils & savans Philosophes ne connoissoient de la vertu des plantes qui croissent autour d'eux que ce qu'ils en avoient lu dans Dioscoride & quelques autres anciens. Où étoient donc les progrès si vantés de la Medecine ? Car quant aux maladies, celles qui passoient pour incurables il y a deux mille ans, le seroient toutes encore aujourd'hui, si nous n'avions rencontré dans le quinquina, le mercure & l'antimoine, les moyens d'en guérir quelques-unes.

L'Histoire de la Medecine va commencer avec le siecle d'Hippocrate à être plus utile & plus lumineuse. Mais avant que d'y entrer, je parlerai de quatre personnages illustres qui cultiverent cette science, de son tems ou quelques années avant que ce grand homme parût.

Si l'on s'en tient au témoignage de quelques Auteurs anciens, le Medecin Iccus vécut avant Herodicus de Sélymbre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se livra particulierement à la Gymnastique militaire, & qu'il se distingua des autres athletes par une pratique rigoureuse de la sobriété. Il poussa cette vertu à un tel point, qu'on disoit en proverbe *un repas d'Iccus*, pour désigner un repas où il n'y avoit rien de superflu. On ajoute, que dans la crainte de dissiper entre les bras d'une épouse les forces dont il avoit besoin pour paroître avec honneur dans les jeux Olympiques, il garda le célibat pendant toute sa vie. Aussi conseilloit-il aux athletes qui se disposoient à entrer en lice, de s'abstenir de tout commerce avec les femmes; mais son exemple & ses avis ne furent pas généralement suivis. Nous lisons même de quelques lutteurs, qu'ils avoient senti leur vigueur s'augmenter par l'usage modéré des femmes.

Herodicus ou Prodicus de Sélymbre ou de Sélivrée, naquit quelque-tems avant Hippocrate. Il fut contemporain de ce prince de la Medecine, mais non ſon diſciple, comme Pline l'aſſure. Platon le fait inventeur de la Gymnaſtique médicinale, c'eſt-à-dire, de l'art de prévenir ou de guérir les maladies par l'exercice. Il nous apprend qu'Herodicus ayant trouvé le moyen de ſoutenir une conſtitution foible contre les progrès d'une maladie dangereuſe dont il étoit attaqué, & cela par la pratique ſeule des exercices; il fit une étude particuliere de cette Medecine; qu'il chercha les exercices convenables à chaque eſpece de maladie, & qu'il tint une académie où la jeuneſſe venoit s'exercer, & lui fournir par conſéquent des expériences qu'il pouvoit tourner à la perfection d'un art dont il étoit inventeur. On pourroit donc le regarder comme le maître d'Hippocrate en cette partie, à l'exemple de quelques Auteurs. Mais ſa méthode nous conduit à jetter un coup d'œil ſur la Gymnaſtique militaire, d'où la Gymnaſtique médicinale a tiré ſon origine.

Les exercices militaires étoient beaucoup antérieurs dans la Grece au tems d'Herodicus, & par conſéquent à la Gymnaſtique médicinale pratiquée par cet Auteur, ou par quelqu'autre que ce ſoit. Ils étoient en uſage au commencement des Olympiades; on en fait inſtituteur Hercule, préférablement aux autres héros de la nation. Iphitus les remit en vigueur, d'un conſentement général des peuples, ſix ou ſept cens ans avant la naiſſance de Jesus-Christ. Tout le monde ſait combien les jeux Olympiques étoient célebres: les Pythiens ſe préparoient avec un peu moins de pompe & de ſolennité. Les Grecs avoient encore tous les trois ans les jeux Néméens & Iſthmiens, qu'on appelloit ἱεροὶ ἀγῶνες, ou exercices conſacrés aux dieux; mais ils n'étoient pas à comparer aux premiers. Une couronne & l'honneur d'avoir vaincu, étoient toute la récompenſe du vainqueur.

Outre ces jeux, il y en avoit encore d'autres inſtitués dans des Villes particulieres, où l'honneur n'étoit pas le ſeul prix de la victoire. Toutes ces circonſtances réunies produiſirent un bon effet; ce fut d'engager les Grecs à traiter l'acquiſition de la vigueur & des forces du corps comme une affaire importante; & bientôt la connoiſſance du régime & des moyens propres à les procurer, devint entre eux une ſcience. Mais le tems & l'expérience firent connoître que les mêmes exercice étoient encore utiles à la ſanté; & ils en conclurent qu'on en tireroit de grands avantages en les introduiſant dans la Medecine; & telle fut l'origine de la Gymnaſtique médicinale.

On préſume qu'Ægymius vécut avant Hippocrate, & qu'il eſt le premier qui ait écrit touchant le pouls. Voyez l'article de ſon nom.

Démocrite voyagea beaucoup, & ſe plut à faire des expériences: mais il y a long-tems que nous avons perdu ſes ouvrages; & ce que l'hiſtoire nous apprend de ſa vie & de ſes ſentimens, eſt plein d'obſcurités & d'incertitude. On trouve dans ſes contemporains peu de choſe qui le concerne; & dans les ſiecles ſuivans, les auteurs ayant tiré de certains ouvrages ſuppoſés tout ce qu'ils en ont dit, leurs récits n'ont ſervi qu'à augmenter les ténebres. Cependant nous allons tenter de ſéparer les vraiſemblances des fictions, & de donner un abrégé ſatisfaiſant de la vie de ce Philoſophe.

Que Démocrite ſoit d'Abdere en Thrace, qu'il deſcendît d'une famille illuſtre & qu'il jouît d'une fortune conſidérable, ce ſont des faits qu'une multitude de circonſtances concourent à prouver; car lorſque Xercès paſſoit en Europe, réſolu de ſubjuguer la Grece, ſon pere eut, dit-on, l'honneur d'entretenir ce Prince, & d'en recevoir des Mages & des Chaldéens pour veiller à l'éducation de ſon fils. Il étudia dans la ſuite ſous Leucippe, chef de l'école Electique. Dans la haute idée qu'il avoit de la philoſophie de Pythagore, il ne négligea rien pour s'en inſtruire: dévoré d'une ardeur inſatiable d'apprendre, il alla en Egypte, en Perſe, à Babylone & aux Indes: il eut des converſations avec les Philoſophes, les Géometres, les Medecins, les Sacrificateurs, les Magiciens & les Gymnoſophiſtes. Ce fut dans ces longs & pénibles voyages qu'il employa ſa jeuneſſe & diſſipa ſon patrimoine. Revenu dans ſa patrie, fort âgé, fort ſavant & très-pauvre, il ſe retira dans une maiſon de campagne que ſon frere lui donna; & ce fut là qu'il raſſembla toutes les obſervations qu'il avoit faites, qu'il réitéra ſes expériences, & qu'il écrivit ſes Livres. Comme il s'étoit élevé au-deſſus des préjugés, & qu'il étoit aſſez ſouvent le trop juſte appréciateur des coutumes & des mœurs de ſes compatriotes, ce qu'ils regardoient avec le plus de vénération & de reſpect, étoit quelquefois l'objet de ſa bonne humeur & de ſes railleries: cette conduite le fit paſſer pour fou: quelques-uns opinoient qu'il fût renfermé comme un diſſipateur; d'autres alloient juſqu'à demander qu'on le mît à mort. Mais ſur la lecture de ſes ouvrages, il fut non-ſeulement abſous, mais récompenſé d'une ſomme d'argent incroyable. On ajoute que les Abderitains appellerent Hippocrate pour le guérir; que ce Medecin le trouva occupé à diſſéquer divers animaux pour découvrir la nature de la bile; & que charmé de la converſation & des lumieres de ce prétendu fou, il conſerva pour lui une grande eſtime: mais toutes ces circonſtances ne ſont pas ſuffiſamment conſtatées pour être crues.

Si Petrone eſt digne de foi, Démocrite avoit tiré des ſucs de toutes les plantes, & avoit donné la plus grande partie de ſon tems à faire des expériences ſur les pierres & ſur les arbriſſeaux. Mais la pratique de la Medecine étoit-elle la fin de ces occupations, ou ne cherchoit-il qu'à ſatisfaire ſa curioſité? C'eſt ce qu'il eſt difficile de décider. Seneque dit qu'il avoit trouvé le ſecret d'amollir l'ivoire, & celui de compoſer des émeraudes avec des cailloux mis au feu.

C'eſt ſur ces faits qu'on l'a regardé comme un ſavant Anatomiſte & comme un bon Chymiſte, & que des Auteurs ſoutiennent qu'il avoit écrit de ces deux ſciences. Il y en a d'autres qui vont plus loin, & qui prétendent que l'ouvrage qu'il avoit intitulé περὶ τῆς λίθου étoit un traité de la pierre philoſophale. Nous avons encore aujourd'hui quelques célebres manuſcrits grecs qui traitent de la Chymie, & qui portent ſon nom; mais les Savans conviennent qu'ils ſont ſuppoſés, & qu'ils ont été écrits par quelque Grec poſtérieur à Démocrite; ce qu'il eſt aiſé de démontrer en les comparant avec les fragmens qui nous reſtent de lui.

C'eſt par une ſuite de ces conjectures que quelques modernes ont été conduits à aſſurer que Démocrite avoit poſſédé l'Eau-divine, ou le Scythicus Latex, que d'autres appellent πνεῦμα, ou le ſecret de l'or potable & de la pierre philoſophale. Mais Schulze prétend avec beaucoup de vraiſemblance, que ce Latex Scythicus, qui porte encore le nom de ὕδωρ χρυσῦλκον, eſt la même choſe que l'eau-de-vie ou l'eſprit de vin, appellé en langage Sclavonique Korſolki; ce qui n'eſt pas fort loin de Κρυσῦλκον.

Quoique nous ne nous ſoyons point propoſé d'expoſer les ſentimens philoſophiques de Démocrite, nous ne pouvons nous diſpenſer d'obſerver en paſſant qu'il fut l'auteur, ou du moins le reſtaurateur de la Philoſophie corpuſculaire, que les diſciples d'Epicure, & particulierement les méthodiques, appliquerent dans la ſuite à la Medecine, & dont les Cartéſiens ont fait de nos jours un ſi grand uſage dans la phyſique.

Ce Philoſophe vécut fort long-tems. On dit que s'appercevant à la perte de ſes forces, que ſa mort étoit prochaine, il en avertit ſa ſœur, qui, pour n'être point privée par le deuil du plaiſir d'aſſiſter à certaines fêtes qu'on alloit célébrer, le ſollicita de vivre trois jours de plus; ce qu'il fit en flairant du pain chaud, d'autres diſent du miel. Quoiqu'il en ſoit du remede, ſi l'on fait attention au motif de cette femme, la complaiſance de ſon frere paroîtra bien ſinguliere.

Les choſes que nous avons dites juſqu'à préſent, ne ſont point à comparer pour l'importance & pour la certitude à celles auxquelles nous allons paſſer.

C'eſt d'ici proprement, je veux dire de la naiſſance d'Hippocrate qu'il faudra dater la connoiſſance que nous avons des progrès de la Medecine. On trouvera au mot *Aſclepiades* la généalogie & quelques particularités concernant la famille de ce grand homme, & à l'article de ſon nom, un abrégé de ſa vie. Mais je vais entrer ici dans l'expoſition de ſa doctrine, après avoir remarqué ſeulement qu'il naquit à Cos, la premiere année de la 80ᵉ olympiade, 30 ans avant la guerre du Peloponeſe, & 460 ans ou environ avant la naiſſance de J. C.

Je commencerai par avouer les obligations que j'ai à M. le Clerc, qui ne m'a laiſſé à dire de la philoſophie & de la phyſiologie d'Hippocrate, rien de plus exact & de plus judicieux que ce qu'il en a extrait des ouvrages mêmes de cet Auteur.

Au ſentiment de Galien, Hippocrate ne s'eſt pas moins diſtingué entre les Philoſophes qu'entre les Medecins. Il aſſure que Platon n'a rejetté aucune de ſes opinions; que les écrits d'Ariſtote ne ſont que des interprétations de ſa philoſophie, & qu'un commentaire d'Hippocrate & de Platon; & que c'eſt d'eux qu'il a tiré la doctrine des quatre élémens, le chaud, le froid, le ſec, & l'humide. Hippocrate paroît à la vérité ſe déclarer pour ces qualités, & compter entre les élémens, l'air, le feu, la terre, & l'eau. Il combat du moins dans le traité de la nature de l'homme, les Philoſophes qui n'admettoient qu'un ſeul principe: mais il établit un autre ſiſteme dans le premier Livre de la diete. Là, l'eau & le feu lui ſuffiſent: l'un donne le mouvement à toutes choſes, & l'autre les nourrit. Ces contradictions & d'autres qu'on remarquera dans la ſuite, ſont occaſionnées par le mélange qu'on a fait de ſes œuvres avec diverſes pieces qui ne ſont point de lui. Le Livre que l'on vient de citer, eſt une de celles qui ont anciennement paſſé pour ſuppoſées.

Mais ce qu'il y a de certain, & ce qui eſt d'autant plus important qu'il touche de plus près à la Medecine, c'eſt qu'on apperçoit dans preſque tous ſes ouvrages la néceſſité reconnue d'un principe général qu'il appelle, lib. de aliment. *La nature*, principe auquel il attribue un pouvoir ſupreme: « La nature, dit-» il, ſuffit ſeule aux animaux pour toutes cho-» ſes, ou leur tient lieu de tout. Elle ſait » d'elle-même ce qui leur eſt néceſſaire, ſans » avoir beſoin qu'on le lui enſeigne, & ſans » l'avoir appris de perſonne. » Conſéquemment à ces idées, il lui donne l'épithete de Juſte, comme à un être intelligent. Ce n'eſt pas tout: elle a des facultés ſubordonnées auxquelles elle commande, & qui lui obéiſſent. » Il y a, dit-il, une ſeule puiſſance, & il y en a » plus d'une. C'eſt, ajoute-t-il, par ces puiſ-

» ſances que tout eſt adminiſtré dans le corps » des animaux. Ce ſont elles qui font paſſer le » ſang, les eſprits & la chaleur dans toutes les » parties qui reçoivent par ce moyen la vie & » le ſentiment. » Il dit encore ailleurs, que la nature eſt la faculté qui nourrit & donne l'accroiſſement à tout. Quant à ſon opération ou à la maniere dont elle agit par l'entremiſe des facultés, elle conſiſte tant à attirer ce qui eſt bon ou ce qui convient à chaque eſpece, à le retenir, à le préparer, & à le changer, qu'à rejetter ce qui eſt ſuperflu ou nuiſible, après l'avoir ſéparé de ce qui eſt avantageux & utile. Voilà le fondement de preſque toute la philoſophie d'Hippocrate.

Ajoutez à cela un certain penchant qu'il attribue à chaque choſe, pour ſe joindre à celles qui lui ſont analogues, & pour s'éloigner de celles qui lui ſont contraires ; ſuppoſant encore une eſpece d'affinité entre les diverſes parties du corps, par laquelle elles compatiſſent réciproquement aux maux qu'elles ſouffrent, de même qu'elles partagent en commun le bien qui leur arrive à chacune en particulier, ſelon la grande maxime que tout concourt, que tout conſent & conſpire dans le corps relativement à l'œconomie animale.

Voilà ce qu'Hippocrate appelloit la *nature* : il ne décrit pas autrement ce principe de tant de merveilleux effets, ſinon qu'il paroît encore le comparer à une certaine chaleur dont il parle en cette maniere : « Ce que nous ap- » pellons, dit-il, la chaleur ou le chaud, me » ſemble être quelque choſe d'immortel qui » entend tout, qui voit tout & qui connoît » tout, autant ce qui eſt préſent que ce qui eſt » à venir. » On apperçoit du moins un grand rapport entre les prodiges qu'il attribue à cette chaleur, & ceux qu'il attribue à la *nature*.

On trouve dans un de ſes Livres qui eſt intitulé des Chairs, ou ſelon d'autres, des Principes, quelque choſe d'aſſez ſingulier touchant la formation du monde en général & des animaux en particulier. Il ſuppoſe d'abord que la production de l'homme, ou ſon exiſtence, ſa ſanté, ſes maladies, ſes biens, ſes maux, ſa naiſſance, ſa mort, tout cela lui vient des êtres qui ſont élevés au-deſſus de lui, μετέωρα, ou des choſes céleſtes. On pourroit entendre par-là les aſtres dont cet Auteur admet les influences, s'il ne s'expliquoit lui-même en attribuant tous ces effets à cette chaleur immortelle dont on a parlé, & que l'on a dit être la même choſe que ce qu'il appelle ailleurs la nature.

La plus grande partie de cette chaleur, ajoute-t-il, ayant gagné le haut dans le tems que tout étoit en confuſion, forma ce que les anciens ont appellé l'*Æther*. Une autre partie de la même ſubſtance étant demeurée dans le lieu le plus bas qu'on a nommé *Terre*, il s'y eſt auſſi rencontré du froid & du ſec, avec une grande diſpoſition au mouvement. Une troiſieme partie de cette chaleur ayant tenu le milieu entre l'*Æther* & la *Terre*, a formé ce que nous reſpirons, l'*Air*, qui eſt auſſi un peu chaud. Enfin, une quatrieme partie la plus voiſine de la *Terre*, la plus épaiſſe & la plus humide, a formé ce à quoi on a donné le nom d'*Eau*. Toutes ces choſes étoient agitées & mêlées par un mouvement circulaire dans le tems de la confuſion. La portion de chaleur qui étoit demeurée dans la terre, ſe trouvant répandue en pluſieurs endroits & diviſée en pluſieurs parties, dans un lieu plus & dans un autre moins ; la *terre* fut deſſéchée, & il s'y forma comme des tuniques, dans leſquelles les matieres fermenterent & engendrerent une eſpece de pourriture ; & ce qui ſe trouva de plus gras & de moins humide ayant été promptement calciné, il s'en fit des os : ce qui reſtoit, plus gluant & plus froid en quelque maniere, n'ayant pu ſe brûler, produiſit des nerfs, ou plutôt des tendons & des ligamens qui ſont durs & ſolides. Quant aux veines, elles s'engendrerent de ce qu'il y avoit de plus froid & de plus gluant ; & de là vinrent encore les membranes & les pellicules qui les compoſent. Cependant la partie entierement deſtituée de gluant & de gras s'étant diſſoute, donna l'origine aux liqueurs ou à l'humide qu'elles renferment. Telle fut auſſi la formation de la veſſie, de ce qu'elle contient & de toute autre cavité.

Dans les parties, continue Hippocrate, où le gluant ſurmontoit le gras, il s'eſt fait des membranes ; & dans celles où le gras prédominoit ſur le gluant, il s'eſt formé des os. Le cerveau étant la ſource & le lieu propre du froid & du gluant, la chaleur n'a pu ni le calciner, ni le diſſoudre. Il s'eſt formé d'abord des membranes en ſa ſuperficie, & enſuite des os, à l'occaſion de quelque portion de gras que la chaleur a rotie. C'eſt ainſi que s'eſt engendré la moëlle allongée, étant froide & gluante comme le cerveau, & par conſéquent fort différente en ſubſtance de la moëlle des os qui n'eſt revetue d'aucune membrane, parce qu'elle eſt d'un gras pur & ſimple. Le cœur ayant auſſi beaucoup de gluant, eſt devenu chair, mais chair dure, gluante, enveloppée d'une membrane & creux. Telle fut la formation du poumon, voiſin du cœur : le cœur ayant tranſmis ſa chaleur à ce qu'il y avoit de plus gluant dans l'humide qui devoit compoſer le poumon, l'a promptement deſſéché, & en a fait comme une eſpece d'écume pleine de trous & de tuyaux, & parſemée d'une infinité de petites veines. Le foie s'eſt formé d'une grande portion d'humide & de chaud qui n'avoient rien de gras ni de gluant entre eux ; en ſorte que le froid ayant ſurmonté le chaud, l'humide s'eſt coagulé & épaiſſi.

Hippocrate

Hippocrate ſuit la même hypotheſe dans la production de quelques autres parties : mais ce qu'on vient de rapporter ſuffit pour donner une idée de ſa maniere de philoſopher. Elle ne paroît pas éloignée de celle d'Héraclite ; car la chaleur par laquelle le premier prétend que toutes choſes ont été produites, eſt à peu près la même choſe que le feu qui étoit, ſelon le dernier, l'élément ou le principe de tous les corps. On trouve dans le livre de la Diete différens traits qui confirment cette réflexion. Celui-ci entre autres eſt formel. En un mot, dit Hippocrate dans un endroit de ce Livre, le feu a diſpoſé toutes choſes dans le corps ainſi que dans l'univers.

Cet échantillon de la philoſophie d'Hippocrate, peut ſuffire pour en donner une idée. Je parlerai de l'état où étoit de ſon tems l'anatomie à l'article *Anatomie*. Si l'on veut faire attention que je ne pouvois apporter trop de ſoins & d'impartialité pour faire connoître exactement ce qu'un homme tel que lui penſoit de l'œconomie animale, on ne me reprochera pas de m'étendre trop à ce ſujet.

Hippocrate admet donc trois principes dans la compoſition du corps humain. Le ſolide, l'humide & les eſprits ; ce qu'il explique par ce qui contient, ce qui eſt contenu, & ce qui donne le mouvement, ὁρμῶντα.

On ne peut entendre par ce qui contient, que les parties ſolides, telles que les os, les nerfs, les tendons, les ligamens, les cartilages, les membranes, les fibres & les autres parties ſemblables. Hippocrate déſigne par ce qui eſt contenu quatre ſortes d'humeurs, ou de matieres liquides, ſavoir, le ſang, la pituite ou le phlegme, la bile jaune, la mélancolie ou la bile noire. Quant à ce qui donne le mouvement, c'eſt proprement ce qu'il appelle eſprit, ou une matiere qui tient de la nature de l'air d'où elle tire ſon origine, & qui eſt répandue dans tout le corps.

Pour ce qui eſt des humeurs, Hippocrate veut que le ſang ſoit naturellement chaud & humide, de couleur rouge, & doux au gout ; la pituite, froide, humide, blanche, gluante & un peu ſalée ; la bile, jaune, ſeche & humide, gluante, amere & extraite de ce qu'il y a de plus gras dans le ſang & dans les alimens ; la mélancolie, noire, froide, ſéche, très-gluante, flatueuſe & prompte à fermenter.

L'homme d'Hippocrate eſt compoſé de ces quatre ſubſtances : c'eſt par elles qu'il eſt ſain ou malade ; ſain, tant que ces humeurs demeurent dans leur état naturel, & qu'elles ont entre elles une juſte proportion relativement à leur quantité, à leur qualité & à leur mélange ; malade, lorſque l'une d'entre elles eſt en moindre quantité ou en plus grande abondance qu'il ne faut ; lorſqu'elle ſe tient ſéparée des autres en quelque partie du corps ; enfin lorſque toutes n'ont ni les qualités, ni le mélange requis. C'eſt là-deſſus qu'il faut définir la maladie & la ſanté, dans le ſentiment d'Hippocrate : car quoique cet Auteur diſe quelque part qu'il faut appeller maladie tout ce qui incommode l'homme, cela eſt trop général & trop vague pour en faire une définition.

Quant aux uſages de chaque humeur en particulier, il croyoit que le ſang bien conditionné nourrit les parties, & qu'il eſt la ſource de la chaleur animale qui donne la bonne couleur & la ſanté ; que la bile jaune empêche les petits vaiſſeaux & les voies ſecretes dont le nombre eſt infini, de s'obſtruer ; qu'elle tient ouverts les conduits par où les excrémens s'évacuent ; qu'elle aiguiſe les ſenſations ; qu'elle aide à la coction des alimens, & qu'elle entretient par ces moyens le corps dans ſon état naturel ; que la bile noire eſt une eſpece de ſédiment qui ſert de baſe & de fondement aux autres humeurs ; enfin, que la pituite conſerve la ſoupleſſe, & facilite le mouvement des nerfs, des membranes & des cartilages, aux articulations, à la langue & dans les autres parties du corps.

Outre l'humidité, la ſéchereſſe, la chaleur & le froid, il paroît par quelques paſſages, qu'Hippocrate attribuoit encore aux humeurs une multitude de qualités différentes qui avoient chacune leurs uſages, & qui n'étoient nuiſibles que quand elles venoient à acquérir trop de force, à ſe dépraver & à ſe ſéparer. Voici comment il en parle lui-même dans le traité *de Priſca Medicina* : Les anciens, dit-il, n'ont point cru que le ſec, le froid, le chaud ou l'humide, ni aucune autre qualité ſemblable pût cauſer par elle-même une maladie : mais ils ont penſé que ces qualités n'incommodoient que quand elles péchoient, ſoit en force, ſoit en quantité ou par quelqu'autre excès que la nature ne pouvoit ſurmonter ; & c'eſt ce qu'ils ſe ſont appliqués à prévenir ou à corriger. Mais entre les choſes douces, ce qui eſt très-doux eſt le plus fort ; de même qu'entre les aigres & les ameres, ce qui eſt très-amer eſt très-aigre : en un mot, ce ſont les extremes de ces choſes, continue Hippocrate, que les anciens regardoient comme nuiſibles. Il ſe rencontre en effet dans notre corps de l'amer, du ſalé, du doux, de l'aigre, de l'inſipide, & une infinité de matieres revétues de qualités diverſes, tant en nature qu'en abondance & en force. Ces qualités ne s'apperçoivent point, & ne font aucun mal, tant que les humeurs ſont mêlées & qu'elles ſe temperent l'une l'autre par ce mélange : mais s'il arrive aux humeurs de ſe ſéparer & de ſéjourner à l'écart, alors leurs qualités deviennent ſenſibles, & en même-tems incommodes.

Il ſuit de-là qu'Hippocrate n'entendoit pas que les matieres dont on a parlé agiſſent par les qualités que les Philoſophes ont appellées

premieres : il dit au contraire peu après que ce n'eſt pas le chaud qui a une grande force ; mais l'aigre, l'inſipide, &c. ſoit dans l'homme, ſoit hors de l'homme, ſoit à l'égard de ce qu'il mange ou de ce qu'il boit, ſoit à l'égard de ce qu'on applique au-dehors de quelque maniere que ce puiſſe être.

Ce que l'on vient de dire de la ſéparation des humeurs, a beaucoup de rapport avec le mouvement qu'Hippocrate leur attribue en pluſieurs endroits de ſes ouvrages. Il explique cette révolution qui occaſionne différentes maladies par le mot ὄργαν, qui caractériſe une impétuoſité à peu près ſemblable à celle qu'éprouvent les animaux lorſqu'ils entrent en chaleur.

Il y a d'autres paſſages d'où l'on pourroit inférer que la bile & la pituite ſont les ſeules humeurs conſidérées par Hippocrate comme cauſes des maladies ; effets qu'elles produiſent lorſqu'elles ſe mêlent avec le ſang ou qu'elles pechent ſoit en quantité, ſoit en qualité, ſoit relativement aux lieux où elles doivent ſe porter ou ne ſe porter pas. Mais comme il diſtingue de deux ſortes de bile, ces deux premieres humeurs ſe réduiront à trois ; & en comptant le ſang, on en trouvera toujours quatre.

Il en ajoute ailleurs une cinquieme, qui eſt l'eau. La rate en eſt la ſource, comme le foie & le cerveau ſont les ſources du ſang, de la bile & de la pituite. Quelques commentateurs ont imaginé que cette eau étoit la même choſe que la mélancolie : mais on ne voit pas comment accorder leur ſentiment avec les deſcriptions qu'il donne de cette derniere humeur. Nous avons dit plus haut, qu'il regardoit la mélancolie comme une eſpece de lie qui ſervoit de fondement & de baſe aux autres fluides, en quoi elle n'a point de rapport avec l'eau. On ne trouve pas mieux ſon compte en diſtribuant la mélancolie en deux eſpeces ; l'une qui ſera celle dont on vient de parler, & l'autre qu'on appelleroit bile noire, ou cette portion de la bile jaune, que l'on peut ſuppoſer ſe noircir en s'échauffant exceſſivement : car qu'aura cette bile brûlée de commun avec l'eau ? Le ſeul fondement de cette opinion, c'eſt qu'Hippocrate dit au même endroit, que cette eau eſt la plus peſante des humeurs. Au reſte, rien n'empêche qu'on ne puiſſe regarder ceci comme un ſiſteme différent de celui d'Hippocrate, & le traité d'où ce ſiſteme eſt tiré, comme un ouvrage ſuppoſé ; car il a paſſé anciennement pour tel, & on l'a attribué à Polybe, gendre d'Hippocrate.

Cependant on peut dire que cette cinquieme humeur a quelque reſſemblance avec ce qu'Hippocrate appelle ailleurs *Ichor* ; car il entend quelquefois par ce mot toute liqueur aqueuſe & limpide qui ſe trouve dans l'homme ſain ou malade ; mais plus ſouvent à la vérité ce qu'il y a de plus clair dans les humeurs ; lorſqu'elles ſont mal diſpoſées ou corrompues ; car il appelle de ce nom cette eſpece de ſanie qui ſort d'un ulcere malin, & qui eſt plus tranſparente que ne doit être le pus : il fait auſſi mention d'humeurs ichoreuſes, acres, bilieuſes & brûlantes.

On trouve encore dans un Livre intitulé des Vents ou des Eſprits, & mis au nombre des ouvrages d'Hippocrate, un troiſieme ſiſteme ſur les cauſes des maladies. Le terme d'*Eſprit* y eſt employé pour déſigner l'air renfermé dans le corps ; & celui de *Vent*, pour marquer l'air extérieur d'où l'Auteur prétend que viennent les eſprits, ſoit par la reſpiration, ſoit par les alimens. Dans ce traité, un des mieux raiſonnés & des plus conſéquens d'Hippocrate, ſi toutefois il eſt de lui, ce que pluſieurs écrivains mettent en doute, il regarde l'air & les eſprits comme les cauſes réelles des maladies & de la ſanté, préférablement même aux humeurs qui ne ſont que l'office de cauſes auxiliaires, en tant que les eſprits ſe mêlent avec elles ; ſentiment qu'on peut concilier avec celui que nous avons rapporté plus haut, lorſque nous avons conſidéré ce que les humeurs opéroient relativement à la ſanté & aux maladies : car les effets qu'elles produiſent ſuppoſent toujours une impulſion de la part des eſprits : les eſprits ſont en elles le premier mobile, & c'eſt par cette raiſon qu'Hippocrate les a déſignés par ce qui donne le mouvement.

Il y a, ſelon Hippocrate, autant de cauſes externes de la ſanté & des maladies, qu'il y a de choſes hors de l'homme capables d'agir ſur lui, de variété dans ſa conduite & d'évenemens dans le cours de ſa vie.

Cela ſuppoſé, il eſt facile de conclurre, que la ſanté & la maladie dépendent en général des cauſes ſuivantes : de l'air qui nous environne ; des alimens que nous prenons ; du ſommeil & des veilles ; de l'exercice & du repos ; des choſes qui ſortent de notre corps & de celles qui y ſont retenues ; & enfin des paſſions qui nous agitent. On ajoute à cela la rencontre des corps étrangers qui nous eſt quelquefois utile & quelquefois nuiſible : tels ſont les poiſons & les animaux venimeux.

Hippocrate avoit imaginé une eſpece d'analogie entre les quatre âges de l'homme, les quatre ſaiſons de l'année, les climats & les lieux ſecs, humides, froids & chauds, & les quatre humeurs dont on a parlé. Il croyoit qu'on faiſoit dans l'enfance & dans l'adoleſcence, au printems & dans les pays tempérés plus de ſang qu'ailleurs & qu'en un autre tems, & que par conſéquent on y étoit plus ſujet aux maladies ſanguines, qu'à celles qui dépendent des autres humeurs ; qu'on engendroit plus de bile, & qu'il ſurvenoit conſéquemment plus de maladies bilieuſes dans la

jeuneſſe, en été & dans les pays ſecs & brûlans ; qu'il y avoit plus de mélancolie & plus de maladies mélancoliques dans l'âge viril, en automne & dans les lieux où l'air eſt épais & humide. Enfin, plus de pituite & de maladies pituiteuſes dans la vieilleſſe, en hiver & dans les climats humides & froids. Il avoit encore examiné ſoigneuſement quelle eſpece d'humeur étoit produite par chaque aliment en particulier ; & il a traité du ſommeil & des veilles, de l'exercice & du repos, & des autres cauſes externes, relativement à toute l'utilité & à tout le dommage que la conſtitution animale en peut recevoir.

Entre les cauſes de la ſanté & des maladies, il n'y en a point, ſelon Hippocrate, de plus générales que l'air & les alimens, ni de mieux diſcutées dans ſes ouvrages. Pour ce qui concerne la nourriture, il a compoſé ſur ce ſujet ſeul pluſieurs livres : il s'eſt attaché à diſtinguer celle qui convient ou ne convient pas, relativement aux différens états où l'on peut être. Il s'y trouvoit d'autant plus obligé, que ſa pratique étoit preſque entierement fondée ſur cette connoiſſance ; je veux dire le choix des alimens, tant par rapport à la qualité qu'à l'égard de la quantité, & du tems propre pour les prendre.

Il avoit fait une étude particuliere des effets de l'air : l'on a vu en gros ce qu'il penſoit des quatre ſaiſons & des différens climats. Il obſervoit auſſi les vents dominans d'un pays, les dérangemens de ſaiſons, le lever & le coucher des aſtres ; le tems de certaines conſtellations, comme de la Canicule, de l'Arcturus & des Pleyades ; le tems des ſolſtices & des équinoxes, & il étoit dans l'opinion que toutes ces circonſtances occaſionnoient des révolutions dans les maladies : mais il n'apporte aucune raiſon de leur action.

D'où l'on peut inférer qu'Hippocrate regardoit la connoiſſance de l'aſtronomie comme néceſſaire à un Medecin, & qu'il étoit perſuadé de l'influence des aſtres ſur nos corps ; ce que l'on peut confirmer par ce qu'il dit des choſes du Ciel, qu'il compte entre les cauſes des maladies, & d'où il fait dépendre, comme nous l'avons remarqué plus haut, notre ſanté, notre vie, notre mort, & tout ce qui nous regarde. Ne ſeroit-ce point par une conſéquence de la même opinion qu'il aſſure ailleurs, qu'il y a dans les cauſes des maladies quelque choſe de *divin ?* Quelques-uns de ſes plus anciens Commentateurs étoient d'avis qu'en s'exprimant ainſi, Hippocrate faiſoit alluſion à ce que les Poëtes, & ſur-tout Homere, ont débité ſur ce ſujet : mais Galien qui n'étoit pas de ce ſentiment, donne à cette occaſion une leçon fort cenſée à tous ceux qui ſe mêlent d'interpréter des auteurs, c'eſt de ne point leur attribuer ce qui leur ſemble vrai ; mais de laiſſer aux écrivains qu'ils commentent leurs opinions, quand même elles ſeroient fauſſes. Il ſoutient enſuite qu'il n'y a dans Hippocrate aucun paſſage, d'où l'on puiſſe inférer qu'il ait regardé les dieux comme auteurs des maladies à l'exemple des Poëtes : il prouve même que ce n'étoit point le ſentiment d'Hippocrate, par la raiſon que ce dernier a rendue, & des accidens qui ſurvinrent dans une maladie qu'il décrit, & du nom que portoit alors cette maladie. Le peuple la regardoit, ajoute Galien, comme un effet de la vengeance de quelque divinité ; & dans cette prévention, on diſoit de ceux qui en étoient morts, qu'ils avoient été frappés comme s'ils euſſent reçu un coup de foudre : mais Hippocrate remarque expreſſément que les anciens n'avoient ainſi parlé, que parce que les cadavres de ceux qui en avoient été atteints, avoient les côtés livides & meurtris, de même que s'ils avoient été battus. Le Livre intitulé de la Maladie ſacrée, c'eſt-à-dire de l'Epilepſie, lui fournit une ſeconde preuve : car Hippocrate s'efforce dans cet ouvrage de détruire le préjugé où l'on étoit, que les dieux envoyoient aux hommes certaines maladies. Galien auroit pu ſe fortifier encore de ce que dit Hippocrate d'une maladie particuliere aux Scythes, & qui paſſoit auſſi pour *divine*.

Le mot de *divin* qui ſe rencontre ſouvent dans les écrits d'Hippocrate, a ſouffert pluſieurs interprétations différentes, relativement aux cauſes des maladies. Galien ſoutient qu'Hippocrate a prétendu déſigner par-là une diſpoſition ſinguliere de l'air qui nous environne, & qu'il a nommée *divine*, parce qu'elle eſt très-extraordinaire. C'eſt auſſi le ſentiment de quelques Commentateurs modernes : mais Hippocrate me paroît avoir entendu par cette épithete quelque choſe de plus général & de moins obſcur. La maladie qu'on appelle ſacrée, dit-il, tire ſon origine des mêmes cauſes que les autres maladies, ſavoir des choſes qui ſont ſujettes à révolution, telles que les vents, le froid, le chaud qui ſont en continuelles viciſſitudes : or, quoique ces choſes ſoient *divines*, il ne faut pas, ajoute-t-il, s'imaginer que cette maladie ſoit plus divine que les autres ; mais toutes doivent être regardées comme *divines* & *humaines*.

On ne doutera point que le Livre qui a donné lieu à la diſſertation de Galien, ne ſoit de la compoſition d'Hippocrate, ſi l'on fait attention à la méthode qui y eſt obſervée ; c'eſt de marquer avec exactitude la conſtitution des ſaiſons, pendant ou après leſquelles les maladies décrites ont paru ; de n'introduire dans la deſcription des maladies même peſtilentielles que les viciſſitudes arrivées dans l'air par rapport au froid, au chaud, au ſec & à l'humide : on y remarque par exemple, ſelon la coutume conſtante d'Hippocrate, qu'un printems pluvieux a été précédé d'un hiver

humide, ou ſuivi d'un été brulant ; que tels ou tels vents ont ſoufflé, ſans dire un mot des autres qualités de l'air, & moins encore de ces qualités occultes qu'on ſuppoſe être la cauſe des maladies extraordinaires auxquelles Hippocrate a donné l'épithete de *Divines*.

Cependant il faut avouer qu'on trouve dans ſes écrits quelques paſſages favorables à l'interprétation de Galien & des Commentateurs modernes. On y rencontre premierement l'expreſſion de cauſe cachée. De plus, Galien prétend qu'Hippocrate, en parlant des maladies épidémiques, aſſure que ces accidens, qu'il croit provenir de l'air que nous reſpirons & d'une exhalaiſon mal ſaine dont il eſt chargé, ne ſont point occaſionnés par des qualités ordinaires de cette exhalaiſon, mais par une propriété cachée ou inexplicable de toute ſa ſubſtance. Cependant on a beau feuilleter Hippocrate, on ne voit point qu'il ſe ſoit expliqué ſur la nature de cette exhalaiſon, non plus que ſur celle de l'influence des aſtres, quoiqu'il ſuppoſe leur action.

On ſeroit porté à croire que cette exhalaiſon n'eſt autre choſe que ce qu'il appelle impuretés ou infections, μίασματα. Nous allons finir ce qui regarde les cauſes des maladies, en remarquant que dans le même endroit où Hippocrate déduit de l'action de l'air les maladies épidémiques, non content de prouver qu'elles ne viennent point des alimens comme les maladies ordinaires, il fait entendre que l'air eſt ſouvent la cauſe de celles-ci.

Puiſque les humeurs & les eſprits ſont avec l'eau les cauſes de la ſanté & des maladies, ce qui les contient, ou la troiſieme ſubſtance dont l'animal eſt compoſé, ſera ſaine ou malade ſelon leur bonne ou mauvaiſe diſpoſition, & ſelon les impreſſions avantageuſes ou nuiſibles qu'elle recevra des corps étrangers : c'eſt la conſéquence qu'on peut tirer de quelques paſſages d'Hippocrate, tels que les ſuivans. 1°. Lors, dit-il, que quelqu'une des humeurs ſe tient à part & ſe ſépare des autres, le lieu d'où elle eſt ſortie & celui où elle aura coulé en trop grande abondance, ſeront néceſſairement atteints de maladie. 2°. Les maladies qui naiſſent d'une partie conſidérable du corps, ſont les plus dangereuſes : car, ajoute-t-il, ſi la maladie doit demeurer ou avoir ſon ſiége dans l'endroit où elle a commencé, une partie importante étant en ſouffrance, conſéquemment tout le corps ſouffrira.

A l'égard des différences des maladies, ce qu'on peut recueillir des différens livres d'Hippocrate & de la doctrine qui y eſt répandue, c'eſt, 1°. que les maladies varient ſelon les cauſes différentes dont on a parlé, & les différentes parties du corps qui en ſont attaquées. 2°. Que les différences des maladies dépendent de la nourriture, de l'eſprit, de la chaleur, du ſang, de la pituite, de la bile & de toutes les humeurs ; & que ces différences ſe multiplient par les parties du corps, ſavoir, les chairs, la graiſſe, les veines, les arteres, les nerfs, la bouche, la langue, la gorge ou l'œſophage, l'eſtomac, les inteſtins, le diaphragme, le ventre, le foie, la rate, les reins, la veſſie, la matrice & la peau.

Entre ces maladies, il y en a, 1°. qu'Hippocrate regarde comme mortelles, d'autres comme ſimplement dangereuſes, & quelques-unes comme faciles à guérir, ſelon la cauſe génératrice, la partie attaquée & la conſtitution du malade.

Il les diſtribue, 2°. relativement à leur durée : les unes ſont aigues, courtes & violentes, & les autres chroniques ou longues. Les maladies aigues ont leur cauſe dans la bile & dans le ſang, & on en eſt attaqué à la fleur de l'âge, au printems & dans l'été. Les maladies longues ſont produites par la pituite & la bile noire dans la vieilleſſe & pendant l'hiver. De ces maladies, les unes ſont plus aigues & les autres moins : il en eſt de même des chroniques.

Il les diſtingue, 3°. ſelon les lieux où elles ſont fréquentes ou extraordinaires. Il appelle les premieres, des maladies endémiques, & les dernieres, ou celles qui regnent tantôt dans un pays, tantôt en un autre, & dont pluſieurs perſonnes ſe trouvent également atteintes pendant un certain intervalle de tems, maladies épidémiques ; c'eſt-à-dire, ſelon l'étymologie, maladies populaires, telles que la peſte, la plus cruelle de toutes celles de cette claſſe. A ce genre de maladies, il en oppoſoit un troiſieme, qu'il appelloit maladies diſperſées, *ſporadiques*, c'eſt-à-dire qui attaquent divers particuliers dans une même ſaiſon, ou dans des ſaiſons différentes, & qui ſont l'une d'une ſorte, & l'autre d'une autre.

Il avoit remarqué, 4°. qu'entre la plupart de ces maladies, les unes étoient héréditaires ou naiſſoient avec nous, & les autres étoient accidentelles ou ſurvenoient dans le cours de la vie ; & que la nature des unes & des autres étoit ou benigne, ou maligne. Les benignes, ce ſont, à ſon avis, celles dont on guérit fréquemment & ſans peine ; & les malignes, celles qui donnent beaucoup de peine aux Medecins, & dont on guérit rarement, quoiqu'ils y emploient tous leurs ſoins.

Mais ce n'eſt pas tout : Hippocrate avoit porté ſes vues plus loin. Il enviſageoit les viciſſitudes des maladies relativement à quatre tems différens ; le commencement de la maladie, ſon accroiſſement, ſon déclin & ſa fin. Il faut entendre cette diſtribution, des maladies dont la terminaiſon eſt heureuſe ; car dans les autres la mort tient lieu de déclin. Le troiſieme période de tems eſt donc marqué par la révolution la plus conſidérable, car elle déci-

de de la vie ou de la mort du malade ; ce qu'elle produit ordinairement par criſe.

Hippocrate appelloit criſe ou jugement, tout changement ſubit qui ſurvient dans une maladie, ſoit en mieux, ſoit en pis ; que la guériſon ſoit immédiate au changement, ou qu'elle tarde peu à le ſuivre : il n'importe, cette révolution eſt, dit-il, un effet de la nature qui juge pour ainſi dire le malade, & le condamne ou l'abſout dans ce moment. Mais pour entendre ceci, il faut ſe rappeller ſes idées ſur la *nature*, & ſe reſſouvenir qu'il la regarde comme l'arbitre de l'œconomie animale. Si donc les maladies conſiſtent dans un deſordre de cette œconomie, comme il s'enſuit de ce que l'on a dit ſur leurs cauſes, la *nature* & les maladies doivent toujours être en oppoſition. Mais comme dans ce débat, la nature eſt juge & partie, elle aura fréquemment l'avantage ; c'eſt pourquoi le mot de *criſe* ſe prend communément en bonne part pour un jugement favorable, ou qui termine heureuſement la maladie.

L'effort de la nature en cette rencontre, c'eſt de ramener les humeurs à leur état naturel, & relatif à la qualité, à la quantité, au mélange, au mouvement & aux lieux qui leur ſont requis. Mais entre les principaux moyens qu'elle emploie, Hippocrate comptoit la coction. C'eſt-là, dit-il, le but que la nature ſe propoſe d'abord ; c'eſt par la coction qu'elle ſe rend la maitreſſe, & qu'elle tend à une criſe heureuſe. Lorſqu'elle a conduit les humeurs à ce degré, ce qu'il y a de nuiſible & de ſuperflu ſe vuide de lui-même, ou du moins il eſt aiſé de le faire ſortir par l'hémorrhagie, le flux de ventre, le vomiſſement, les ſueurs, les urines, des tumeurs, des abſcès, des gales, des boutons, des puſtules, &c. c'eſt par ces voies que la nature remet les choſes dans leur état premier.

Mais il faut obſerver que ces évacuations ne ſont regardées par Hippocrate comme les effets d'une vraie criſe, que lorſqu'elles ſont conſidérables par leur quantité. Les décharges légeres ne ſuffiſent point pour une bonne criſe : elles marquent au contraire que la nature ſuccombe ſous le fardeau des humeurs, & qu'elle les laiſſe aller faute de pouvoir les retenir, parce qu'elle en eſt perpétuellement irritée. En ce cas ce qui ſort eſt crud : la maladie eſt la plus forte ; & tant que les choſes demeureront en cet état, on ne peut eſpérer qu'une mauvaiſe criſe, qu'une criſe imparfaite, qu'une criſe qui indique le triomphe de la maladie, ou l'égalité de ſes forces avec celles de la nature. Dans cette derniere conjoncture, la nature a quelquefois le tems de faire un effort plus heureux que le premier, & de déterminer les humeurs à la coction.

Nous remarquerons encore, que dans ce ſentiment le tems de la coction eſt fixé. Il en eſt de l'action de la nature par rapport aux humeurs comme par rapport aux fruits : ſi les fruits ont à mûrir, ils mûriſſent dans un certain intervalle de tems ; ſi les humeurs ont à ſe cuire, elles ſe cuiſent dans un certain tems, mais ce tems varie ſelon la différence des maladies. Dans les maladies très-aigues, la coction eſt parfaite, & la criſe arrive au quatrieme jour. Dans les aigues, elle ne ſe fait qu'au ſeptieme, quelquefois qu'au onzieme, cela va même juſqu'au quatorzieme jour : mais ce dernier délai eſt le plus long qu'Hippocrate ait accordé à la criſe dans les maladies vraiment aigues, quoiqu'il paroiſſe le pouſſer dans quelques endroits au vingtieme, vingt-unieme, quarantieme & même ſoixantieme jour.

Dans les maladies aigues, chaque quatrieme jour peut encore être un jour de criſe, & c'eſt par conſéquent un jour remarquable, & par lequel on peut augurer s'il y aura criſe dans le quaternaire ſuivant, & ſi la criſe ſera heureuſe ou non. Paſſé le vingtieme jour, ou dans les maladies qui vont de 20 à 40, Hippocrate compte par ſeptenaire. Le quarantieme jour paſſé, il commence à compter par vingtaines. La progreſſion ſuivante contient les jours critiques d'Hippocrate, le 4, le 7, le 11, le 14, le 17, le 20, le 27, le 34, le 60, le 100, le 120 : mais au-delà de ce terme, il n'y a plus de jours critiques à compter, & il faut alors calculer par les changemens généraux des ſaiſons, pour ſavoir ceux qui doivent arriver dans les maladies. Les unes, par exemple, ſe termineront aux environs des équinoxes ou des ſolſtices ; les autres, au lever ou au coucher des aſtres dont on a parlé : ou ſi l'on veut que les nombres aient encore lieu, ce ſera par mois ou par années entieres qu'il faudra compter. C'eſt dans ces hypotheſes qu'Hippocrate aſſure, que certaines maladies d'enfans ſeront jugées dans le ſeptieme mois de leur naiſſance, & qu'il renvoie le jugement de quelques-autres à la ſeptieme & même à la quatorzieme année.

Il nous reſte une remarque à faire ſur les vingtieme & vingt-unieme jours. L'un & l'autre ſont également comptés par Hippocrate entre les jours de criſes : mais il donne la préférence au premier ſur le dernier ; & la raiſon qu'il en rend, c'eſt, dit-il, parce que les jours d'une maladie ne doivent point être calculés par jours entiers, les années & les mois n'en étant pas compoſés. Cette raiſon de préférence pour le vingtieme, n'en eſt cependant pas une d'excluſion pour le vingt-unieme, en qualité de nombre impair, il fait, ſelon Hippocrate, un vrai jour de criſe ; car les ſueurs, dit-il dans ſes Aphoriſmes, qui commencent le 3, le 5, le 9, le 11, le 14, le 17, le 21, le 27, le 31 & le 34e jour d'une fievre ſont bonnes ; & celles qui ſurviennent en d'autres jours, annoncent que le malade ſera tour-

menté, & que ſon mal ſera long & ſujet à retour. Il dit encore expreſſément dans un autre Aphoriſme, que la fievre qui ceſſe dans un jour qui n'eſt pas impair, reprend ordinairement. Galien expliquant ce paſſage, prétend qu'il faut lire *jour qui n'eſt point de criſe*, au lieu de *jour qui n'eſt pas impair :* mais c'eſt envain qu'il ſe tourmente pour le prouver ; car la même choſe ſe trouve en d'autres endroits, & préciſément dans le ſecond des Epidémiques, où en diſant que ceux qui meurent de maladie, meurent néceſſairement dans un jour impair ; & même ſi la maladie eſt longue, au bout d'un nombre impair de mois ou d'années, il déſigne expreſſémen tles jours impairs pour les jours de criſe. On peut encore conſulter ſur ce ſujet le quatrieme Livre des maladies, où la doctrine des jours impairs eſt traitée comme un ſentiment général ; enſorte que, quand il ſeroit vrai que cet ouvrage ne fût point d'Hippocrate, mais de Polybe ſon gendre, la preuve qu'on en pourroit tirer ne ſeroit point affoiblie ; car l'Auteur ne prétend pas y débiter une opinion qui lui ſoit propre, mais expoſer un ſiſteme généralement adopté.

Galien obligé de ſe déclarer contre les jours impairs, par la même raiſon qu'il rejettoit tout ce que les Pythagoriens débitoient de la dignité du nombre ſeptenaire, & de l'énergie de tout autre nombre, ſoit qu'ils déduiſiſſent cette énergie de la perfection du nombre, ſoit qu'ils ſoutinſſent qu'il la poſſédoit par ſa nature, Galien convient toutefois que les ſeptiemes jours ſont de criſe : mais il ajoute qu'il faut attribuer cet effet à la Lune qui domine ſur les ſemaines, en les ſuppoſant compoſées de ſept jours. Je ne ſai ſi Hippocrate penſoit alors à l'influence de la Lune : mais on conjectureroit plus volontiers par ce qu'il dit dans un de ſes livres déja cité, d'une harmonie réſultante de la jonction de certains nombres plus entiers & plus parfaits, qu'il avoit donné dans les idées de Pythagore. C'eſt l'opinion de Celſe ; car lorſqu'il écrit que les nombres de Pythagore étoient jadis ſi célebres qu'ils avoient jetté les anciens Medecins dans l'erreur, il eſt viſible que ce reproche s'adreſſe à Hippocrate.

Au reſte, quelle que fût l'opinion de ce dernier, touchant le pouvoir des jours impairs & des autres jours de criſe que nous avons indiqués d'après lui, il reconnoît que cette regle n'eſt point invariable ; & il rapporte même l'exemple d'une criſe arrivée dans le ſixieme jour d'une maladie, & d'une autre qui ſe fit dans le quinzieme, & qui furent toutes deux ſalutaires : mais il faut obſerver que ce ſont des cas rares, & qui n'empêchent point que la regle ne puiſſe ſubſiſter, quoiqu'ils reſtraignent un peu ſa généralité.

Une ſeconde réflexion qu'il ne faut pas omettre, c'eſt qu'Hippocrate n'a jamais prétendu que toutes les maladies ſe terminaſſent par des criſes, quoiqu'il penſât qu'elles ne ſe terminoient jamais bien ſans cela ; & que quand on guériſſoit ſans qu'il y eût eu criſe, on étoit ſujet aux rechutes.

Il faut obſerver en troiſieme lieu, que la mort & la guériſon ne ſont pas les ſeules terminaiſons d'une maladie; Hippocrate fait mention d'un changement différent : c'eſt lorſque la maladie au lieu de finir, dégénere en une autre eſpece, comme quand la pleuréſie ſe tourne en inflammation du poumon, l'ophtalmie en phtiſie, ou le cancer des mamelles en cancer de la matrice, &c. ce qui arrive lorſque la cauſe matérielle de la maladie abandonne un lieu pour ſe jetter dans un autre.

Quelque opinion qu'on puiſſe avoir conçue ſur ce que nous venons d'expoſer de la Philoſophie & de la Phyſiologie d'Hippocrate, qui, pour le dire en paſſant, n'offrent rien de plus futile ni de plus abſurde qu'une foule d'hypotheſes modernes, qu'on ſe flate cependant d'avoir appuyées ſur des principes de méchaniques & des découvertes d'anatomie, il eſt conſtant qu'un Medecin aujourd'hui auroit pratiqué ſon art avec peu de ſatisfaction pour lui-même & d'avantage pour ſes malades, ſi Hippocrate n'eût obſervé dans preſque tous les cas tout ce qui a du rapport à la coction des humeurs & à la terminaiſon des maladies. Au reſte, Hippocrate a mérité la grande réputation dont il a joui par ſon attention à obſerver juſques aux moindres circonſtances des maladies, & par ſon exactitude à décrire les ſymptomes qui les ont précédées, les accidens qui les ont accompagnées, ce qui a ſoulagé le malade, ce qui a augmenté ſon mal, c'eſt-à-dire, en faiſant avec ſoin l'hiſtoire des maladies.

Engagé par cette méthode à comparer une maladie avec elle-même dans différens ſujets, & à remarquer la diverſité des ſymptomes occaſionnés par celle des tempéramens, il ſe formoit une habitude, je ne dis pas de diſtinguer les maladies les unes des autres par les ſignes qui leur ſont particuliers, mais de les annoncer avant qu'elles vinſſent, & d'en déterminer au juſte l'évenement quand elles arrivoient. Hippocrate inſinue même, qu'on ne connoiſſoit point cet uſage avant lui, & qu'il eſt le premier Medecin qui ait haſardé le prognoſtic. Sa ſagacité lui répondoit du ſuccès ; auſſi fut-il l'admiration de toute l'antiquité, perſuadée, ſelon ſes propres maximes, qu'un homme qui ſur quelques ſignes découvre tout ce qui eſt arrivé à un malade, & lui préſage ce qui lui arrivera de jour en jour, & ſupplée par ſes lumieres les circonſtances qu'on auroit omiſes dans le rapport de la maladie : mérite une confiance entiere. Le ſuccès n'eſt pas toujours dans la puiſſance du Medecin : mais un prognoſtic juſte le met à couvert de tout reproche. Cette partie de la Medecine étoit, s'il

eſt permis de s'exprimer ainſi, le *fort* d'Hippocrate ; & Celſe remarque, que ſes ſucceſſeurs qui innoverent pluſieurs choſes dans la maniere de traiter les maladies, s'en tinrent, pour ce qui eſt des ſignes, à ce qu'Hippocrate en avoit écrit.

En effet, tous ſes ouvrages ſont pleins d'obſervations de cette nature, mais ſur-tout le livre des Aphoriſmes : les ſignes ſont la matiere principale des prénotions ou des prognoſtics, des prédictions & des prénotions de Cos. Les fautes qui fourmillent dans ces deux derniers ouvrages, ont perſuadé Galien qu'ils n'étoient point d'Hippocrate, mais qu'on avoit tiré des deux premiers & des Traités ſur les maladies épidémiques, ce qu'on y rencontroit de bon. Ce jugement n'a point empêché pluſieurs Savans, tant anciens que modernes, d'en faire cas & de les commenter.

On ne comptera ſur un prognoſtic, c'eſt-à-dire, on n'aura quelque certitude que telle choſe paroiſſant, telle autre paroîtra, qu'après un grand nombre d'expériences qui ne ſe ſeront que rarement démenties : or c'eſt ce qu'on ne peut pas dire de tous les prognoſtics d'Hippocrate. On ſeroit tenté de conjecturer à l'égard de quelques-uns, que c'eſt un réſultat d'obſervations faites en des cas ſinguliers, par des gens qui remarquant avec exactitude ce qui arrivoit à chaque malade dans tout le cours d'une maladie, & qui comparant enſuite ce qu'ils avoient remarqué dans les premiers jours avec ce qui s'étoit paſſé dans la ſuite, en avoient tiré des conſéquences qu'ils érigeoient en axiomes bons ou mauvais.

C'eſt apparemment ce que Galien a voulu faire entendre, lorſqu'il a dit qu'une partie de ces prognoſtics avoient été tirés des Livres des Epidémiques. Au reſte il ſe peut que quelque Medecin jaloux d'exceller dans l'art de prédire le ſuccès des maladies ait cru que le plus court moyen d'acquérir ce talent, étoit de comparer les meilleures hiſtoires des maladies & d'en déduire des conſéquences ; moyen sûr, ſi l'on eût eu un nombre infini d'obſervations ſur chaque maladie ; car alors ſur la multitude des évenemens ſemblables en ſemblables cas, on auroit pu dire avec quelque confiance, lorſque dans telle maladie, tels & tels ſignes paroiſſent, le malade meurt ; il guérit au contraire, ſi l'on aperçoit tel & tel autre ſymptome. Si de 20 malades par exemple, qui dans des fievres continues ont rendu quelques gouttes de ſang par le nez, ou qui n'ont que légerement ſué par la tête ou par la poitrine, il en eſt mort 15 ou 18 ; & ſi de 20 qui ont abondamment ſaigné & qui ont ſué de même partout le corps, il en eſt réchappé autant qu'il en eſt mort des autres, on peut conclurre en général que le premier accident eſt funeſte, & le ſecond, de bon augure. Mais il n'y a pas d'apparence que ceux qui ont recueilli les prognoſtics en queſtion, & particulierement les prénotions de Cos, aient eu la patience d'attendre, pour former leurs axiomes, qu'ils euſſent un aſſez grand nombre d'expériences. La vie de l'homme n'y ſuffiroit pas : c'eſt ce qu'Hippocrate a reconnu lui-même. Cet ancien Medecin avoit toutefois de grands avantages à cet égard ; c'étoit de pouvoir ſuppléer au défaut de ſes propres obſervations, par celles des Aſclepiades ſes prédéceſſeurs, ſuppoſé qu'ils euſſent été gens capables d'en faire, ce qui eſt très-difficile, ainſi qu'Hippocrate le dit encore ; & telle étoit en cela la conviction de ce grand homme, qu'il ne fait aucune difficulté d'avouer qu'il eſt très-aiſé de faire un faux prognoſtic. Rien de plus incertain, dit-il, que les prédictions dans les maladies aigues ; il eſt preſque impoſſible de prévoir ſi le malade en mourra ou s'il en échappera. Or, qui fera ce qu'Hippocrate n'a pu faire ? Car ce n'étoit pas ſeulement de tout ce qui entre dans la compoſition du corps humain que cet Auteur tiroit des indices : les fonctions naturelles, les actions, les habitudes, les geſtes, les mœurs, en un mot toutes les circonſtances, ſoit antérieures, ſoit poſtérieures à la maladie, ce qui s'eſt paſſé, ſoit par la faute du malade ; ſoit par la négligence d'autrui, par la diſpoſition intérieure de l'automate, ou par celle où ſe trouvent à ſon égard les choſes extérieures ; tout cela, dis-je, fourniſſoit à ce pere de la Medecine des ſignes ſur leſquels il jugeoit de l'état où l'on étoit relativement aux maladies préſentes ou à venir.

La premiere choſe qu'Hippocrate conſidéroit, ſurtout dans les maladies aigues, c'étoit le viſage. C'eſt un bonſigne, ſelon lui, d'avoir dans la maladie un viſage de ſanté. Le danger étoit grand à proportion que le viſage s'éloignoit de cet état. Voyez la deſcription qu'il fait du viſage d'un moribond. Quand un malade, dit-il, a le nez aigu, les yeux enfoncés, les tempes creuſes, les oreilles froides & retirées, la peau du front dure, ſéche & tendue, & la couleur du viſage plombée : la mort eſt à la porte ; à moins, ajoute-t'il, que le malade ne ſoit épuiſé par des veilles, par un flux de ventre ou par une longue diete. Voilà ce qu'on appelle la face Hippocratique, pour marquer qu'on tient de lui ces obſervations. Les levres pendantes, froides & relâchées ſont regardées dans un autre endroit de cet Auteur comme une confirmation du prognoſtic précédent.

Il paſſoit enſuite à la diſpoſition des yeux : lorſqu'un malade ne peut ſupporter la lumiere, lorſqu'il répand des larmes involontaires, lorſqu'en dormant on ne lui voit qu'une partie du blanc des yeux, à moins que ce ne ſoit ſa coutume de dormir ainſi, ou qu'il n'ait le flux de ventre ; ce ſigne eſt funeſte, ainſi que les précédens : les yeux ternis préſagent la mort. Les

yeux étincelans, fixes & hagards marquent le délire & la phrénéſie préſente ou prochaine. Le malade voit-il rouges les objets, des étincelles, des éclairs : attendez-vous à une hémorrhagie ; ces ſymptomes redoublent, lorſque la criſe prend cette voie d'évacuer.

La maniere dont un malade ſe tient couché, peut faire preſſentir ſon état. S'il eſt couché ſur l'un des côtés, le col, les bras & les jambes un peu fléchies, c'eſt la poſture d'un homme en ſanté. Mais s'il ſe tient ſur le dos, les bras étendus & les jambes pendantes, c'eſt marque de foibleſſe. S'il gliſſe & ſi la péſanteur de ſon corps l'entraîne aux piés du lit, la mort eſt prochaine. S'il ſe couche ſur le ventre, il eſt en délire, ou il ſent de la douleur dans cette partie, lorſque ce n'eſt pas ſa coutume d'être couché ainſi.

Dans la fievre ardente, ſi le malade tâtonne continuellement des doigts, s'il porte ſes mains devant ſes yeux, au-devant de ſon viſage, comme s'il vouloit en écarter quelque objet ; s'il les étend ſur les couvertures & ſur le lit, cherchant & ôtant quelque ordure, & en arrachant de petits floccons de laine, ce ſont ſignes de délire & de mort.

Hippocrate met encore le ſymptome ſuivant entre les avant-coureurs du délire. Lorſqu'un malade naturellement taciturne commence à parler plus que de coutume, ou lorſqu'un grand parleur s'obſtine à garder le ſilence ; ce changement, ajoute-t'il, tient lieu de délire, ou marque que le malade eſt ſur le point d'y tomber.

Le trémouſſement ou le treſſaillement des tendons du poignet annonce auſſi le délire.

Quant aux différentes eſpeces de délire, le plus à craindre, ſelon notre Auteur, c'eſt celui dans lequel le malade s'occupe d'objets lugubres & terribles : celui dans lequel le malade eſt joyeux & gai, a des ſuites moins fâcheuſes.

La reſpiration fréquente & preſſée marque la douleur & l'inflammation aux parties qui ſont au-deſſus du diaphragme. La reſpiration longue & profonde précede le délire. La reſpiration aiſée & naturelle eſt de bon augure ſurtout dans les maladies aigues. Il paroît qu'Hippocrate s'attachoit beaucoup à la reſpiration en matiere de ſignes, par le ſoin qu'il a pris en pluſieurs endroits, de décrire les manieres diverſes de reſpirer d'un malade. Il diſtingue la reſpiration, en fréquente, rare, grande, petite ; en petite ou courte en dedans, c'eſt-à-dire, dans l'inſpiration ; en reſpiration comme doublée, & en beaucoup d'autres eſpeces.

L'inſomnie, dans les maladies aigues, marque la douleur actuelle ou le délire prochain.

Tous les excrémens fourniſſent des ſignes à Hippocrate. Il faiſoit attention aux urines, à la matiere fécale, aux vents, aux ſueurs, aux crachats, à la ſalive, à la morve, aux larmes, à l'ordure des oreilles, au pus des ulceres, &c. C'eſt en obſervant ces choſes qu'il s'inſtruiſoit de la diſpoſition des humeurs.

Cœlius Rhodiginus dit que tel étoit l'ardeur d'Hippocrate dans ſa profeſſion, qu'il goutoit même des excrémens. Ou ce fait eſt de l'invention de Cœlius, ou cet Auteur aura pris au pié de la lettre un mot de quelque mauvais plaiſant.

L'examen qu'Hippocrate faiſoit de ces matieres s'étendoit à leurs couleur, odeur, conſiſtence, mélange, compoſition, chaleur, âcreté, froideur, quantité, &c. ainſi qu'aux lieux d'où elles ſortoient, au tems de leur ſéjour, à leur évacuation & aux circonſtances qui l'avoient accompagnée ; & s'il jugeoit de quelques-unes par le gout, c'étoit par celui du malade & non par le ſien. Il tiroit des indices des crachats ſalés ou doux, de la ſueur, des larmes : & des excrémens du nez ; mais cela prouve-t'il qu'il s'inſtruiſoit des qualités de ces excrémens par lui-même ? De tous les eſſais que les prognoſtics d'Hippocrate ſuppoſent, il n'y a que celui de la cire des oreilles qu'il dit être douce dans les moribonds ou dans ceux qui doivent mourir de la maladie dont ils ſont attaqués ; amere au contraire dans ceux qui doivent en réchapper ; il n'y a, dis-je, que cet eſſai qui paroît n'avoir point été fait par le malade : mais rien n'empêche que le Medecin qui l'a jugé de quelqu'importance, ne ſe ſoit ſervi dans ce cas, de ceux que les malades touchoient de près, ou de cette ſorte de perſonnes qui ſont gagées pour leur rendre les ſervices les plus vils.

Il faut avouer qu'il y a deux paſſages qui préſentent d'abord quelque difficulté ; l'un eſt celui où Hippocrate parlant des excrémens du ventre, dit qu'ils ſont comme ſalés dans certains cas ; l'autre eſt celui où il donne l'épithete de *ſalée* à une eſpece de fievre ; ſurquoi Galien remarque qu'on ne juge point de la ſalure au toucher, & que dans les occaſions telles que celles-ci, ce n'eſt point au gout du malade qu'on s'en rapporte. Je répons à cela que par rapport aux excrémens, le Medecin prononce qu'ils ſont ſalés, ſur le picotement que le malade reſſent à l'anus dans leur évacuation ; & & que pour la fievre, Hippocrate l'aura nommée ſalée, parce qu'en tâtant le pouls, il y a pû trouver quelque choſe de rude ou de piquant, comme il arrive en touchant de la chair ſalée ou trempée dans de la ſaumure ; qu'ainſi c'eſt ſur le rapport du malade dans le premier cas & ſur le tact du Medecin dans le ſecond que les jugemens ont été portés.

Entre les excrémens, c'eſt des urines & de la matiere fécale qu'Hippocrate tiroit un plus grand nombre d'indices. L'urine dont le ſédiment eſt blanc, égal, & doux au toucher eſt, à ſon avis, la meilleure. Si elle conſerve ces qualités, juſqu'à ce que la maladie ſoit décidée par la criſe, on ne court point de danger ; & la

terminaiſon

terminaiſon ſera heureuſe & prompte. Hippocrate dit que cette urine eſt cuite ou marque la coction des humeurs. Il faut, ajoute-t'il, comparer cet excrément avec celui des ulceres, & en juger de même. Le pus dont la couleur eſt blanche & qui a les qualités du ſédiment de l'urine dont on vient de parler, prouve que l'ulcere eſt ſur le point de ſe guérir. Au contraire le pus clair, d'une couleur autre que blanche, & d'une odeur puante, caractériſe un ulcere malin & de guériſon difficile. Il en eſt ainſi des urines. Celles qu'on a décrites ſont les ſeules bonnes : les autres ſont mauvaiſes & ne different entre elles à cet égard que du plus ou du moins. Les premieres ne paroiſſent que quand la nature a ſurmonté la maladie ; c'eſt-à-dire, après la coction faite. On rend les dernieres, tant que la crudité ſubſiſte ou que les humeurs ne ſont pas cuites. Les moins dangereuſes entre celles-ci, ce ſont les rougeâtres dont le ſédiment eſt doux & égal : on en peut conjecturer que la maladie ſera longue, mais ſans péril. Les plus funeſtes ſont d'un rouge foncé, toutefois claires & ſans ſédiment, ou confuſes & troublées en ſortant.

On voit encore quelquefois une eſpece de nuage comme ſuſpendu dans le vaiſſeau où l'on a reçu les urines. Plus ce nuage s'éleve ou s'éloigne du fond & de la couleur blanche, plus il y a de crudités.

Les urines blanches & claires comme de l'eau, marquent auſſi beaucoup de crudité, & même un tranſport de la bile au cerveau. Les noires ſont plus mauvaiſes, particulierement ſi elles ſon fétides, & tout-à-fait épaiſſes ou tout-à-fait claires.

Si le ſédiment des urines eſt ſemblable à de la farine groſſiere ou à du ſon, s'il ſe forme en petites lames ou écailles ; c'eſt un mauvais préſage, ſurtout dans le dernier cas. On peut juger de là que la diſpoſition de la veſſie & des reins n'eſt pas ſaine. La graiſſe ſurnageant & formant comme une toile d'araignée ſur les urines, indique la conſomption des chairs & des parties ſolides. L'effuſion d'une grande quantité d'urine eſt un ſigne de criſe.

Hippocrate trouvoit de l'analogie entre l'état de la langue & celui des urines. Si la langue, dit-il, eſt jaune & chargée de bile, l'urine aura la même couleur ; & l'urine ſera de couleur naturelle, ſi la langue eſt rouge & vermeille.

Si la matiere fécale eſt molle & rouſſe, ſi elle a de la conſiſtence, ſi elle n'eſt pas d'une puanteur extraordinaire ; ſi elle répond à la quantité des alimens qu'on a pris, ſi on la rend aux heures accoutumées, elle eſt la meilleure qui ſe puiſſe. Elle s'épaiſſira, lorſque la maladie ſera ſur le point d'être jugée ; & l'on en pourra prendre bon augure, ſi l'on en voit ſortir des vers longs & ronds. Lorſqu'elle eſt liquide, le malade ſera ſoulagé, pourvu qu'elle ne ſorte pas avec bruit, & qu'on ne la rende pas en petite quantité & à pluſieurs repriſes, ou en ſi grande abondance & ſi ſouvent qu'il en ſurvienne défaillance.

Toute matiere aqueuſe, blanche, d'un verd pâle, rouge, écumeuſe, gluante, eſt mauvaiſe. La noire, la graiſſeuſe, la livide & celle qui eſt de couleur de verd de gris ſont funeſtes : celle qui eſt purement noire & qui marque par conſéquent une décharge de la bile de cette couleur, eſt d'un très-fâcheux augure. Cette humeur, de quelque façon qu'elle s'évacue, eſt un indice de la mauvaiſe diſpoſition des entrailles. La matiere de diverſes couleurs préſage danger & longueur de maladie. Hippocrate porte le même jugement de la matiere bilieuſe, ou jaune, & mêlée de ſang. Il regarde auſſi les ſelles qui ne contiennent que de la bile ou que de la pituite, comme mauvaiſes.

Les matieres que l'on rend par vomiſſement doivent être mêlées de pituite & de bile. Celles où l'on ne trouve que l'une de ces humeurs ſont mauvaiſes. Les noires, les livides, les vertes ou de couleur de porreau ſont funeſtes. Il en eſt de même des fétides, particuliérement ſi elles ſont en même tems livides. Souvent le vomiſſement de ſang eſt mortel.

Les crachats qui viennent promptement & ſans peine ſoulagent dans les maladies du poumon & dans les pleuréſies. Il eſt bon qu'ils ſoient d'abord mêlés de jaune : mais s'ils conſervent cette couleur ou s'ils ſont roux longtems après le commencement de la maladie, ils ſont mauvais. Il en eſt de même, s'ils ont de la ſalure, de l'âcreté, & s'ils donnent la toux. Les crachats purement jaunes ſont fâcheux : les blancs, gluans & écumeux ne ſoulagent point. La blancheur des crachats n'indique coction que quand ils ſont ſans viſcoſité, ni trop épais ni trop clairs. Il faut porter les mêmes jugemens des excrémens du nez, relativement à la coction & à la crudité. Les crachats noirs, verds & rouges ſont funeſtes. Dans les inflammations de poumon, les crachats bilieux & ſanglans ſont d'un heureux augure, s'ils paroiſſent dès le commencement : mais aux environs du ſeptieme jour, ils ſeront mauvais. Le ſymptome le plus fâcheux dans ces maladies, c'eſt, lorſque les crachats ſont retenus & que la trop grande quantité de matiere qui ſe préſente pour ſortir, cauſe un bouillonnement ou relâchement dans le goſier & dans la poitrine. Le crachement de ſang ſuivi du crachement de pus, amene la phtiſie & la mort.

La ſueur eſt bonne quand elle ſurvient dans un jour de criſe, qu'elle eſt abondante, univerſelle, rendue également par toutes les parties du corps & qu'elle fait ceſſer la fievre. Dans les maladies aigues, la ſueur froide eſt mauvaiſe : dans les autres, c'eſt un indice de durée. La maladie ſera longue & périlleuſe, ſi

l'on ne ſue que par la tête & par le cou. Une moiteur ou ſueur légere en quelque partie, comme à la tête, ne ſoulage point : elle indique ſeulement le ſiége du mal, ou la foibleſſe de la partie. Hippocrate appelle cette ſueur éphidroſe.

S'il s'amaſſe, ou s'il ſe fait du pus en quelque partie, on y ſent de la douleur, & la fievre continue. La douleur & la fievre ceſſent, ſitôt que le pus eſt cuit ou formé. On a vu cideſſus les qualités du bon & du mauvais pus.

Les hypocondres & le ventre en général doivent toujours être mous, tant du côté droit que du côté gauche. S'il y a dureté ou inégalité, chaleur ou élévation, ſenſibilité ou douleur ; ce ſont autant d'indices de la mauvaiſe diſpoſition des entrailles, à moins qu'il n'y ait inflammation extérieure.

Hippocrate examinoit auſſi l'état du pouls. Il eſt même, ſelon Galien, le premier des Medecins connus qui ait employé le terme de pouls dans le ſens ordinaire, c'eſt-à-dire, pour le battement naturel des arteres : car les anciens Medecins & Hippocrate lui-même quelquefois, entendoient par ce mot la pulſation ou le battement violent qui ſe fait & s'apperçoit dans l'inflammation, ſans porter la main ſur la partie. Mais en rendant ce témoignage à Hippocrate, Galien remarque que la matiere du pouls eſt la ſeule que ce grand homme n'ait fait qu'effleurer. C'eſt une obſervation que quelques Auteurs Grecs avoient faite avant lui. Cependant on peut recueillir des écrits d'Hippocrate pluſieurs préceptes ſur ce ſujet. Dans les fievres très-aigues, dit-il, le pouls eſt grand & fréquent. Il fait auſſi mention des pouls lents & des pouls tremblans. Il avoit obſervé que le pouls qui frappe légerement & languiſſamment eſt un ſigne de mort prochaine ; il donne ce prognoſtic à l'occaſion des fleurs blanches qui dégénerent en perte. Il remarque dans les prénotions de Cos que les léthargiques ont le pouls lent & tardif ; & ailleurs, que celui dont la veine, c'eſt-à-dire, l'artere du coude bat, entrera bientôt en fureur, à moins qu'il ne ſoit d'un tempérament extremement vif.

Ces paſſages prouvent que cet ancien Medecin n'a pas entierement ignoré les indices qu'on pouvoit tirer du pouls : mais il faut avouer que les préceptes qu'il a donnés ſur ce ſujet ſont en très-petit nombre en comparaiſon de ceux qu'il nous a tranſmis ſur les autres ſignes. D'ailleurs il ne paroît pas qu'il les mît en pratique & qu'il en fît un grand uſage. Les deux paſſages qu'on a cités, ſont les ſeuls en ſes Epidémiques qui concernent la matiere du pouls ; quoique ces livres ſoient une eſpece de Journal dans lequel il a fait l'hiſtoire des maladies qu'il a traitées. Le ſilence ſur l'état du pouls des malades eſt ſurprenant de la part d'un obſervateur auſſi exact qu'Hippocrate. A quoi peut-on juger qu'il connoiſſoit s'ils avoient de la fievre ou non ; ou qu'il en diſtinguoit les divers degrés, ne parlant point du pouls ? Il y a quelqu'apparence qu'il ne s'arrêtoit point à ce ſigne ; mais que la chaleur ou le froid & l'inquiétude plus ou moins grande des fébricitans, & leur maniere de reſpirer, à laquelle il faiſoit grande attention, lui paroiſſoient d'une toute autre conſéquence, & que c'étoit par ces derniers ſymptomes, qu'il s'aſſuroit de la préſence, de la nature, du degré, & de l'abſcence de la fievre.

Telles ſont les obſervations d'Hippocrate touchant le prognoſtic ; d'où l'on peut conclurre que s'il l'avoit juſte, c'étoit un effet de ſon jugement, de ſon exactitude & de l'attention particuliere qu'il donnoit à tous les cas qui ſe préſentoient. Voilà ce qui a fait dire à Galien qu'Hippocrate avoit été le plus ſoigneux & le plus exact de tous les Medecins. L'application à s'inſtruire de tout ce qui arrive dans le cours d'une maladie ſemble avoir été ſi parfaitement de ſon caractere, que, tout Philoſophe qu'il étoit, il s'eſt beaucoup moins occupé à raiſonner ſur les cauſes, qu'à décrire fidelement les accidens. Il s'étoit entierement livré à cette partie, & le fruit qu'il en a tiré, a été de diſtinguer les maladies avec préciſion, & d'annoncer avec confiance l'iſſue de celles qu'il traitoit, en les comparant avec de ſemblables qui lui avoient déja paſſé ſous les yeux. Telle choſe arrivant, quelle autre doit la ſuivre ? C'eſt ce qu'il ſe piquoit de ſavoir & de prédire, ſans s'embarraſſer beaucoup d'en rendre raiſon. Cette eſpece d'indifférence pour toute hypotheſe donna lieu aux Empiriques, ſecte qui s'éleva dans la ſuite, de diſputer aux dogmatiques ou raiſonneurs l'avantage d'avoir ce Pere de la Medecine de leur côté. Ces premiers prétendoient que la méthode d'Hippocrate n'étoit pas autre que la leur, & que par conſéquent il devoit être regardé comme un de leurs Auteurs.

Galien ſe récrie beaucoup contre eux à ce ſujet, & avec quelque raiſon, car Hippocrate a raiſonné & même quelquefois philoſophé dans ſa profeſſion. Mais ſi les Empiriques s'étoient contentés de dire que la philoſophie d'Hippocrate n'eſt pas aſſurément ce qu'il a de meilleur, & qu'ils préféroient ſes deſcriptions fideles des accidens, & ſes préceptes ſimples ſur la maniere de traiter les maladies, à tous les raiſonnemens qu'il a faits ſur les cauſes, qu'auroit répondu Galien ? Car il eſt conſtant que c'eſt par l'endroit qui lui eſt commun avec les Empiriques, qu'Hippocrate a rendu ſa Medecine recommandable à la poſtérité, & qu'il s'eſt acquis l'admiration de ceux même qui ne convenoient pas de la vérité de ſes principes. Il y a plus : on peut ajouter que les livres raiſonnés d'Hippocrate, que les ouvrages philoſophiques qui portent ſon nom, ſont attribués à d'autres Ecrivains ; tel eſt celui de la nature-

de l'homme, celui de la nature de l'enfant, celui des vents, le premier de la diete & quelques autres. C'eſt la penſée de l'Auteur du livre intitulé : *De ſubfiguratione Empirica*, qu'on trouve parmi les œuvres de Galien : ſi Hippocrate s'eſt fait chez la poſtérité une réputation égale à celle d'Eſculape, ç'a été, dit-il, pour avoir réduit des luxations, remis des fractures, & guéri des ulceres que d'autres auroient vainement entrepris ; c'eſt pour avoir annoncé ce qui étoit arrivé à un malade & ce qui devoit lui arriver encore ; & non pour avoir fait des raiſonnemens à perte de vue, & compoſé de longs & doctes écrits.

Telle fut l'habileté d'Hippocrate & de ſes ſucceſſeurs dans la partie des ſignes, que le peuple étonné de la juſteſſe de leurs prognoſtics, & ne ſachant juſqu'où pouvoit aller leur connoiſſance à cet égard, les regarda comme des devins, & en exigea des choſes au-deſſus de leurs forces. Quelques-uns d'entre eux ne manquerent pas d'entretenir le vulgaire dans ce préjugé qui flatoit leur vanité & leur avarice. Puiſque le peuple veut être trompé, dirent-ils, qu'il le ſoit ; maxime contraire à la probité, & peu charitable, & qu'on n'auroit jamais pratiquée de nos jours, ſi la ſotiſe des hommes n'y avoit donné lieu. Un Medecin qui a dequoi ſatisfaire un malade raiſonnable ſera quitté, s'il ne contrefait le charlatan ou le devin ; & qui lui préferera-t'on ? Un miſérable qui ne ſait la plupart du tems ni lire ni écrire, & qu'on va chercher au loin pour apprendre de lui à l'aſpect d'un verre d'urine, des nouvelles d'une maladie à laquelle il ne connoîtroit rien, quand il auroit le malade ſous ſes yeux. En parlant ici du vulgaire, on n'entend pas la lie du peuple. Le peuple ou le vulgaire à qui ces reproches s'adreſſent, eſt répandu dans toutes les conditions, & fait toujours le grand nombre dans quelque ſociété que ce ſoit. Il arrive même, je ne ſai par quelle fatalité, que des gens qui ont d'ailleurs du bon ſens & de la pénétration, & qui ſont très-intelligens en d'autres matieres, ſemblent s'être défaits de tout leur ſavoir & de tout leur jugement quand il s'agit de leur vie. Philoſophes dans la ſanté, mais peuple dans la maladie, ils ont recours aux prétendus devins avec le même empreſſement que le dernier des idiots.

Une choſe remarquable, & qui fait honneur à l'homme, dans Hippocrate, c'eſt qu'ayant vécu dans un tems où la Medecine étoit, comme on a vu, fort ſuperſtitieuſe, le torrent ne l'ait point entraîné. Ses raiſonnemens, ſes obſervations & ſes remedes ne ſe ſentent point de cette foibleſſe, ſi générale alors & ſi commune depuis, même parmi les Medecins. Ses prognoſtics ſont tous fondés ſur des choſes purement naturelles. S'il parle dans le livre des ſonges, des cérémonies & des ſacrifices qu'on fera à certaines divinités, ſelon la nature de ceux qui inquieteront le malade, c'eſt par devoir de religion, & non en qualité de Medecin. Son jugement paroît d'ailleurs dans le même ouvrage, en ce qu'il explique les rêves par les choſes qu'on a faites ou dites, & qu'il en tire des indices ſur l'état du corps, inférant des ſujets dont l'eſprit a été agité dans le ſommeil, & des circonſtances qui ont accompagné cette agitation, ſi le tempérament eſt dominé par la bile, par le phlegme ou le ſang.

Hippocrate connoiſſoit donc tout ce que nous ſavons des ſignes & des ſymptomes des maladies, & c'eſt de lui que nous les tenons. Nous lui ſommes encore obligés de quelques maximes importantes ſur la cure des maladies & la conſervation de la ſanté ; maximes que les Praticiens modernes ne doivent jamais perdre de vue, s'ils veulent travailler avec ſuccès, & dont tous les hommes devroient s'inſtruire, pour les ſuivre & ſe bien porter. Ils apprendroient de lui, que la ſanté dépend de la tempérance & de l'exercice. Il eſt impoſſible, dit Hippocrate, que celui qui mange, continue de ſe bien porter, s'il n'agit : l'exercice conſume le ſuperflu des alimens, & les alimens réparent ce que l'exercice a diſſipé. Quant à la tempérance, il la recommande, tant à l'égard de la boiſſon, du manger & du ſommeil, que dans l'uſage des femmes.

On peut réduire à ces deux regles, ce que les Modernes ont dit en mille & mille volumes. Elles ſont tellement ſures, que ſi tous les hommes s'entendoient pour les mettre en pratique, la ſcience de guérir deviendroit preſque inutile. En effet, excepté les maladies endémiques, épidémiques & accidentelles, les autres ſeroient en petit nombre, ſi l'intempérance n'en faiſoit éclorre à l'infini.

Hippocrate s'étoit attaché ſingulierement à obſerver l'air, les eaux, les lieux & les climats. Son infatigable induſtrie l'avoit pourvu de réflexions importantes ſur les différentes ſortes d'alimens & d'exercices conſidérés comme remedes ou comme préſervatifs. Il n'ignoroit pas que les bains, les clyſteres, les frictions & les vomitifs peuvent ſuppléer aux exercices. Je remarquerai à cette occaſion que le Docteur Cheyne recommande en différens endroits les vomiſſemens aiſés & fréquens, comme favorables aux conſtitutions valétudinaires.

Dans les maladies chroniques, la Medecine d'Hippocrate ſe bornoit au régime, à l'exercice, aux bains, aux frictions, & à un très-petit nombre de remedes : on a beau vanter les travaux des modernes, il ne paroît pas qu'ils en ſachent en ceci plus que cet ancien, qu'ils aient une méthode plus raiſonnée de traiter ces maladies, & qu'ils s'en tirent avec plus de ſuccès. Il y a des Medecins, je le ſai, qui ont alors recours à un grand nombre de remedes, entre leſquels il y en a de violens : mais

je doute que ce ſoit avec ſatisfaction pour eux, & avec avantage pour le malade ; car on a mis en queſtion, & peut-être avec juſtice, ſi en le guériſſant par ces moyens ils n'avoient point attaqué ſa conſtitution, & abrégé ſa vie en lui procurant un mal plus incurable que celui qu'il avoit. C'eſt à quoi Quarles fait alluſion, en repréſentant un Medecin occupé à ſouffler ſans ceſſe ſur une chandele. Par ce moyen elle pourra éclairer davantage : mais à coup ſûr elle durera moins. Je ne prétens pas proſcrire l'uſage des remedes violens : il y a des maladies qui demandent des ſecours proportionnés à leur violence ; c'eſt ce qu'Hippocrate n'ignoroit pas : mais il n'y avoit recours que lorſque les moyens les plus doux demeuroient ſans effet.

Il avoit découvert par ſa ſagacité, que les maladies aigues ſont ennemies de tout exercice : auſſi n'en preſcrit-il jamais en pareil cas ; il démontre au contraire dans le ſixieme de ſes Epidémiques, que cette pratique d'Herodicus étoit abſurde.

Il ſavoit par expérience que dans les maladies violentes la nature faiſoit elle-même la plus grande partie de l'ouvrage, & qu'elle étoit preſque toujours aſſez puiſſante pour préparer la matiere morbifique, la cuire, amener une criſe & l'expulſer ; car il faut qu'un malade paſſe par tous ces états pour arriver à la ſanté. En conſéquence de ces idées, ſans la troubler dans ſes opérations ſalutaires par une confuſion de remedes, ou faire le rôle de ſpectateur oiſif, il ſe contentoit de l'aider avec circonſpection ; d'avancer la préparation des humeurs & leur coction ; de modérer les ſymptomes quand ils étoient exceſſifs ; &, lorſqu'il s'étoit aſſuré de la maturité des matieres & de l'influence de la nature pour les expulſer, de lui tendre pour ainſi dire la main, & de la conduire où elle vouloit aller, en favoriſant l'expulſion par les voies auxquelles elle paroiſſoit avoir quelque tendance.

Voici les maximes principales par leſquelles il ſe conduiſoit. Hippocrate diſoit en premier lieu, que les contraires ſe guériſſent par les contraires ; c'eſt-à-dire, que, ſuppoſé que de certaines choſes ſoient oppoſées les unes aux autres, il faut les employer les unes contre les autres. Il explique ailleurs cet Aphoriſme en cette maniere. La plénitude guérit les maladies cauſées par l'évacuation, & réciproquement l'évacuation celles qui viennent de plénitude. Le chaud détruit le froid, & le froid éteint la chaleur.

2°. Que la Medecine eſt une addition de ce qui manque, & une ſouſtraction de ce qui eſt ſuperflu ; axiome expliqué par le ſuivant. Il y a des ſucs ou des humeurs qu'il faut chaſſer du corps en certaines rencontres, & d'autres qu'il y faut reproduire.

3°. Quant à la maniere d'ajouter ou de retrancher, il avertit en général qu'il ne faut ni vuider, ni remplir tout d'un coup, trop vîte ou trop abondamment ; de même qu'il eſt dangereux de refroidir ſubitement & plus qu'il ne faut, tout excès étant ennemi de la nature.

4°. Qu'il faut tantôt dilater & tantôt reſſerrer. Dilater ou ouvrir les paſſages par leſquels les humeurs ſe vuident naturellement lorſqu'ils ne ſont pas ſuffiſamment ouverts, ou qu'ils s'obſtruent : reſſerrer au contraire & rétrécir les canaux relâchés, lorſque les ſucs qui y paſſent n'y doivent point paſſer, ou qu'ils y paſſent en trop d'abondance. Il ajoute qu'il faut quelquefois adoucir, endurcir, amollir ; d'autres fois épaiſſir, diviſer & ſubtiliſer ; tantôt exciter, réveiller ; tantôt engourdir, arrêter, & tout cela relativement aux circonſtances, aux humeurs & aux parties ſolides.

5°. Qu'il faut obſerver le cours des humeurs, ſavoir d'où elles viennent, où elles vont ; en conſéquence les détourner lorſqu'elles ne vont point où elles doivent aller ; les déterminer d'un autre côté, comme on fait les eaux d'un ruiſſeau ; ou en d'autres occaſions les rappeller en arriere, attirant en haut celles qui ſe portent en bas, & précipitant celles qui tendent en haut.

6°. Qu'il faut évacuer par des voies convenables ce qui ne doit point ſéjourner, & prendre garde que les humeurs qu'on aura une fois chaſſées des lieux où elles ne devoient point aller, n'y rentrent derechef.

7°. Que, lorſqu'on ſuit la raiſon, & que le ſuccès ne répond pas à l'attente, il ne faut pas changer de pratique trop aiſément ou trop vîte, ſurtout ſi les cauſes ſur leſquelles on s'eſt déterminé ſubſiſtent toujours : mais comme cette maxime pourroit induire à erreur, la ſuivante lui ſervira de correctif.

8°. Qu'il faut obſerver attentivement ce qui ſoulage un malade & ce qui augmente ſon mal, ce qu'il ſupporte aiſément & ce qui l'affoiblit.

9°. Qu'il ne faut rien entreprendre à l'avanture ; qu'il vaut mieux quelquefois ſe repoſer que d'agir. En ſuivant cet axiome important, ſi l'on ne fait aucun bien, au moins on ne fait point de mal.

10°. Qu'aux maux extremes il faut des remedes extremes : ce que les médicamens ne guériſſent point, le fer le guérit ; le feu vient à bout de ce que le fer ne guérit point. Mais ce que le feu ne guérit point, ſera regardé comme incurable.

11°. Qu'il ne faut point entreprendre les maladies deſeſpérées, parce qu'il eſt inutile d'employer l'Art à ce qui eſt au-deſſus de ſon pouvoir.

Ces maximes ſont les plus générales, & toutes ſuppoſent le grand principe, que c'eſt la nature qui guérit.

Je donnerai à l'article *Alcali* un ample détail du régime qu'Hippocrate faiſoit obſerver dans les maladies aigues. Je vais donc paſſer tout de ſuite aux remedes qui lui étoient connus, & dont il fait uſage.

Sans connoître les différens cathartiques dont les Arabes & d'autres ont enrichi la Medecine, les anciens n'ignoroient pas qu'il eſt important dans la cure des maladies d'entretenir le ventre libre par des purgations douces. A cet effet, Hippocrate ordonnoit d'une décoction de mercuriale avec une égale quantité de tiſane, & quelque peu de miel, dont on prenoit par intervalle; le choux & ſon ſuc; & ſi cela n'opéroit point, des feuilles de ſureau. Il recommande particulierement le lait d'âneſſe : il en ordonne dans un endroit juſqu'à ſeize cotyles ou hémines, c'eſt-à-dire, plus de huit pintes. Il ne négligeoit ni le lait de vache, ni celui de chevre, ni celui de jument. Il preſcrivoit auſſi l'uſage du petit lait, ordinairement bouilli : ſi l'on en croit Schulze, commentant un paſſage du traité *De internis humoribus*, c'eſt le petit lait de jument.

Il provoquoit le vomiſſement en rempliſſant l'eſtomac d'un des laxatifs précédens, & faiſant prendre par-deſſus une décoction de lentille avec du miel & du vinaigre, ou une décoction d'hyſſope avec du vinaigre & du ſel : & ſi cela ne produiſoit aucun effet, le malade prenoit quelque-tems après un verre d'eau chaude.

Ses purgatifs violens étoient l'Ellébore blanc & noir, le Peplium ou Peplus, la Coloquinte, les baies Cnidiennes, le Cneorum, l'Elaterium, la Scammonée & le Thapſia. Je traiterai de chacun en particulier dans le cours de mon Dictionnaire.

Il ordonnoit la ſaignée dans différentes maladies & à différentes parties du corps; comme au bras, aux narines, au front, à l'occiput, aux veines de l'anus, à celles de la langue, & aux mains.

Il ne paroît pas avoir ignoré l'uſage des ſcarifications & des ventouſes. Voyez l'article *Phlébotomie*.

Quant à l'uſage des narcotiques ou des remedes ſomniferes, il ne lui étoit pas ordinaire. Cependant il preſcrit en quelque endroit de ſon traité des maladies des femmes, le ſuc de Pavot dans une maladie de la matrice : il fait auſſi mention de la Mandragore & de la Juſquiame, avertiſſant qu'on n'en doit donner qu'en petite quantité, de peur de troubler le cerveau.

A l'égard des fomentations, des bains, des inſeſſions, des ſuffumigations & des gargariſmes, il en connoiſſoit parfaitement l'efficacité, ainſi que le tems & la maniere d'en uſer. Il appuie particulierement ſur les oignemens. Je ne ſache point qu'il ait parlé d'emplâtres : mais en leur place, il ordonne fréquemment des cataplaſmes, & preſque toujours dans les cas où nous les préfererions aux emplâtres.

L'opinion de ceux qui font d'Hippocrate un adepte en Chymie, eſt d'un ſi parfait ridicule, que nous nous expoſerions à le partager en la réfutant ſérieuſement.

Lorſque la purgation & la ſaignée, les deux moyens principaux d'Hippocrate contre la plénitude de ſang & d'humeurs, ne lui réuſſiſſoient pas, il recouroit aux diurétiques & aux ſudorifiques : c'eſt ce qu'il inſinue dans le paſſage ſuivant. Toutes les maladies, dit-il, dans l'ouvrage intitulé : *De ratione victûs in acutis*, ſe terminent ou ſe guériſſent par les vomiſſemens, par les diarrhées, par les urines, ou quelque autre ſemblable évacuation. Mais la ſueur eſt commune à toutes, & les guérit toutes également.

Les diurétiques varioient ſelon le beſoin ou la diſpoſition des malades. Quelquefois on ſe ſervoit des bains; d'autres fois on ordonnoit le vin doux : on arrivoit quelquefois au même but encore par les nourritures. Entre les plantes uſitées en pareil cas, Hippocrate recommande l'ail, l'oignon, le porreau, le concombre, le melon, la citrouille, le celeri, le cythiſe, le fenouil, l'adiante, le ſolanum, ainſi que toutes les choſes acres & aromatiques. Il compte encore entre ces remedes, le miel mêlé avec du vinaigre, & toutes les viandes ſalées. Mais pour évacuer puiſſamment par les urines, il prenoit quatre cantharides, auxquelles il ôtoit les piés & les ailes, & il en faiſoit boire la poudre avec du vin & du miel. Dans pluſieurs maladies chroniques, lorſqu'il y avoit retention d'urine, ou qu'il croyoit que le ſang étoit chargé de l'humeur qu'il nomme ichor, il ordonnoit ces mêmes remedes à la ſuite d'une purgation.

Hippocrate employoit auſſi les ſudorifiques. Il ordonne expreſſément dans certains cas de provoquer les ſueurs & les urines, mais ſans indiquer les moyens de produire cet effet. Il garde le même ſilence dans un autre endroit, où il avertit d'obſerver ſoigneuſement quand & comment il eſt à propos de faire ſuer. Quant à la méthode, il conſeille quelque part de verſer ſur la tête de l'eau chaude juſqu'à ce que les piés ſuent, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que la ſueur s'étendant de l'une à l'autre extrémité du corps, elle paſſe de la tête aux piés : il ordonne enſuite de manger beaucoup de farine cuite, de boire là-deſſus du vin pur, de ſe couvrir & de demeurer en repos. Il ajoute immédiatement après, que le malade prendra à ſon ſouper deux ou trois bulbes de narciſſe : mais les narciſſes étant mis au rang des vomitifs par Dioſcoride, cela ne me paroît avoir aucun rapport avec l'eſpece d'évacuation dont il s'agit. Hippocrate donne peut-être le choix de faire ſuer ou vomir; peut-être auſſi le narciſſe dont il parle a-t-il changé de nom, comme il eſt arri-

vé à quelques autres plantes. On ne rencontre dans cet Auteur aucun autre ſudorifique pris par la bouche. La maladie pour laquelle il preſcrit les remedes précédens, eſt une fievre qui ne provient, dit-il, ni de la bile, ni de la pituite, mais de laſſitude, ou de quelque ſemblable cauſe ; d'où l'on pourroit conjecturer qu'il n'auroit pas conſeillé les ſudorifiques dans d'autres occaſions. Nous verrons que la pratique fatale d'employer les diaphorétiques violens eſt de nouvelle date, & qu'elle eſt fondée ſur une fauſſe théorie.

Au tems d'Hippocrate, la Chirurgie étoit ſi parfaitement unie à la Medecine, que l'une n'avoit pas même un nom particulier qui la diſtinguât de l'autre. Dans le livre intitulé *De officina Medici*, il entre dans un ſi grand détail des appareils, qu'on prendroit volontiers cet ouvrage pour un traité de Chirurgie. Que cet Ancien ait pratiqué l'art de guérir les maladies par l'opération des inſtrumens & de la main, c'eſt un fait qu'on ne peut révoquer en doute : on trouve dans l'écrit qui a pour titre, *De Ulceribus*, & dans lequel il traite auſſi des bleſſures récemment faites, la maniere dont il s'y prenoit pour penſer une plaie ou guérir un ulcere. Cet ouvrage étant généralement reconnu pour authentique, j'en tirerai tout ce qui concerne la Chirurgie d'Hippocrate.

On ne doit, ſelon ce Medecin, laver une bleſſure nouvelle avec autre choſe que du vin, à moins qu'elle ne ſoit dans les jointures. En ce dernier cas, tout ſon panſement ſe réduit à un cataplaſme, qu'il n'applique pas immédiatement ſur la plaie, mais ſur les parties circonvoiſines.

Il conſeille encore de modérer le boire & le manger, & de diminuer la quantité des alimens, à proportion de ce qu'ils ſont plus difficiles à digérer : il recommande auſſi le repos.

Lorſque la bleſſure n'étoit point à l'abdomen, mais ſeulement aux extrémités du corps, ſa coutume étoit de la laiſſer ſaigner abondamment, afin que les parties étant moins pleines, la corruption fût moins conſidérable.

Les huiles & les ſubſtances huileuſes ne ſont pas bonnes pour les bleſſures fraîches. La purgation eſt ſingulierement utile, lorſqu'il y a danger de putréfaction.

La bleſſure ſe cicatriſe difficilement, quelque bien approchées que ſoient les levres, ſi elle eſt mal nettoyée.

Lorſque l'éréſipele accompagne la bleſſure, la purgation eſt néceſſaire.

Lorſque la bleſſure eſt faite avec contuſion, la ſuppuration doit précéder la cure. C'eſt par cette raiſon qu'il faut appliquer les cataplaſmes ſur la partie gonflée, & non ſur la bleſſure.

Telle étoit ſa pratique par rapport aux bleſſures. On trouve enſuite un long détail des cataplaſmes qu'on peut employer. Ils ſont tels que ceux dont nous nous ſervirions pour nettoyer un ulcere purulent. Les remedes qu'il preſcrit, tant pour les ulceres récens que pour les ulceres invétérés, & ſes préparations dans ces cas, ont beaucoup d'analogie avec l'onguent Egyptien, que nous employons dans les mêmes circonſtances.

Il termine ſon ouvrage par quelques conſidérations ſur l'œdeme & les varices. Il conſeille de faire aux tumeurs œdémateuſes des piés, une grande quantité de petites ſcarifications, & de piquer en pluſieurs endroits les varices, afin de donner ouverture aux humeurs. Voici la raiſon qu'il donne ailleurs de cette ſinguliere pratique : quoiqu'une évacuation abondante de ſang puiſſe être nuiſible en quelques cas, dit-il, il peut arriver qu'une évacuation légere ſoit fort néceſſaire.

Quant aux bandages, il poſe les préceptes ſuivans. Mépriſez, dit-il, tous ces bandages biſarres & recherchés, qui ſemblent avoir été imaginés beaucoup plus pour récréer l'œil du ſpectateur que pour ſoulager le malade.

Ils ne ſont pas ſeulement inutiles ; je ſoutiens qu'ils ſont dangereux. Un malade ſe ſoucie fort peu d'une élégance déplacée dans la maniere de le panſer, lorſqu'elle eſt capable d'augmenter ſon mal.

Suppoſé qu'Hippocrate ſoit l'Auteur de l'ouvrage *De officina Medici*, on ne peut douter qu'il ne fût fort entendu dans la partie des bandages.

Il n'eſt queſtion dans ſon Livre *de Fiſtulis* que des fiſtules à l'anus. Après avoir diſſerté ſur les cauſes de cette maladie, il donne un moyen de s'aſſurer de ſon exiſtence, & de la ſonder. C'eſt d'introduire par l'anus la tige d'un ail verd ; d'inſérer enſuite par les orifices de la fiſtule un fil de lin retors & en quatre doubles, & de reſſerrer ces doubles par degrés, afin d'ouvrir ſes divers ſinus. Il ne fait aucune mention de l'inciſion entre les remedes qu'il preſcrit pour la cure de cette maladie.

Juſques à préſent nous n'avons pas remarqué une grande hardieſſe dans les opérations chirurgicales d'Hippocrate : mais ſi nous paſſons à ſes autres ouvrages, nous le trouverons le fer & le feu à la main, occupé à couper & à brûler. Il nous apprendra quand & comment dans les bleſſures de la tête l'os doit être enlevé ou percé. Si le Chirurgien néglige de faire cette opération quand elle eſt néceſſaire, la ſuppuration, dit-il, ſe fait intérieurement, & le malade meurt en convulſions ou dans le délire, & la convulſion ſaiſit le malade dans la partie oppoſée au côté affligé : ſi l'ulcere eſt à la partie gauche de la tête, la convulſion s'empare du côté droit du corps, & réciproquement.

On entrevoit en différens endroits de ſes ou-

vrages qu'il avoit différens inſtrumens propres à la perforation, entre leſquels il fait mention d'une eſpece de trépan, ou d'un inſtrument fort & creux qui lui reſſemble beaucoup, & dont il ſe ſervoit pour ſcier l'os juſqu'aux membranes. Nous voyons dans le livre *de internis affectionibus*, qu'il appliquoit la même machine à la perforation des côtes, lorſqu'il étoit queſtion de tirer les eaux dont un malade eſt rempli dans l'hydropiſie de poitrine. Il y a des Auteurs qui ſoutiennent que cette derniere opération ſe faiſoit avec un ſimple vilebrequin.

Dans les fractures, après avoir fait une extenſion convenable, il replaçoit les os, & appliquoit le bandage propre à l'eſpece : ſur le bandage il plaçoit des compreſſes enduites de quelque cérat, & il fixoit le tout avec de longues bandes de toile. Il ajoutoit à cela des écliſſes qu'il arrêtoit par des ligatures aſſez lâches ; car ſon but n'étoit pas de les employer à la compreſſion, mais de procurer du repos au patient, ſans l'expoſer à quelque inconvénient. Il recommande expreſſément cette derniere précaution.

Le Chirurgien doit être en état, ſelon lui, d'eſtimer à peu près le tems qu'il faut accorder à la réunion des parties, à la conſolidation de l'os & à la formation du calus. On trouve ſur cet article un grand nombre d'obſervations importantes dans ſes ouvrages. Après avoir prevenu le lecteur ſur les différences que l'âge & la conſtitution peuvent apporter à ſon calcul, il dit que le cubitus reprend dans l'intervalle de vingt jours ; que durant les dix premiers, le malade ne doit uſer que d'alimens légers ; qu'au dixieme il faut s'aſſurer autant qu'il eſt poſſible, ſi la réduction a été bien & exactement faite ; qu'il ne faut point ôter les écliſſes ; & qu'en cas qu'il n'y ait ni demangeaiſon, ni exulcération, on laiſſera les choſes dans cet état juſqu'au vingtieme jour. Pendant les dix derniers, on rétablira les forces du patient par des nourritures plus ſolides, & dont on proportionnera la nature & la quantité aux progrès de la cure. Sur la fin, on relâchera les bandages par degrés, & l'on en diminuera peu à peu le nombre juſqu'à la parfaite guériſon.

Cette méthode eſt générale : on peut appliquer ces regles à tout autre cas. Elles ſont devenues des lois dans la cure des fractures. Hippocrate ne fait aucune mention d'emplâtre dans cette conjoncture, & ce ne fut que très-long-tems après lui qu'on en appliqua. Paul Eginete, qui parut pluſieurs années après la naiſſance de J. C. n'en faiſoit aucun uſage dans les fractures.

La matiere des luxations eſt traitée à fond dans le livre *de Articulis*. Il faut, dit-il, dans les cas ſimples faire la réduction avec la main. Dans les autres, tels que la luxation de l'épine du dos, il ſe ſervoit d'un inſtrument qu'il nomme διαγχάσμος, & dont il donne la deſcription fort au long. En traitant de la luxation de l'humerus, il décrit une autre machine propre à ſa réduction. Quelques modernes s'en ſervent encore aujourd'hui. Elle a conſervé le nom d'Hippocrate, qui paroît en avoir été l'inventeur. Il s'occupe par-tout à trouver des méthodes abrégées d'opérer ; & pour être convaincu de ſon induſtrie en cela, on n'a qu'à parcourir l'hiſtoire qu'il nous a laiſſée de ſes tentatives inutiles, & les raiſons qu'il donne du défaut de ſuccès. Je tranſmets, dit-il, ces choſes à ceux qui me ſuccederont ; car il eſt bon de ſavoir quand & pourquoi l'expérience ne confirme pas ce que la raiſon avoit ſuggéré.

Nous avons expoſé juſqu'à préſent la Chirurgie d'Hippocrate par rapport aux bleſſures, aux ulceres, aux fractures & aux luxations : nous avons vu avec quelle intrépidité il ajoutoit quelquefois une bleſſure à une autre, pour guérir la premiere par le moyen de la ſeconde. Ses opérations ſur l'œil ne ſont ni moins hardies, ni moins curieuſes. Dans la ſuppuration des reins, s'il ſurvenoit une tumeur à l'épine, il l'ouvroit par une profonde inciſion, afin que le pus en ſortît. Lorſqu'il y avoit des eaux amaſſées & du pus formé dans la capacité de la poitrine, il en ordonnoit l'ouverture. Dans le cas de l'hydropiſie nommée Aſcite, il faiſoit la paracentheſe. Il convient à la vérité que la fin des unes & des autres étoit ordinairement malheureuſe. Dans toutes ces maladies, il employoit ſouvent le cautere au lieu de l'inciſion.

On peut aſſurer en général que l'uſage du cautere ne l'effrayoit pas. Il a même preſcrit des lois pour la cautériſation de l'épaule, & des parties circonvoiſines de l'aiſſelle, dans les cas où l'humerus ſeroit ſujet à ſe déplacer. Il brûloit les doigts des piés, des mains & la hanche avec du lin crud, aux goutteux & aux malades de la ſciatique. Ses ſectateurs conſerverent cette pratique.

On voit par le petit ouvrage *de exſectione Fœtus*, qu'il faiſoit l'extraction des enfans morts, à l'aide des inſtrumens. Quant à l'opération de la lithotomie, non-ſeulement il en diſpenſoit ſes éleves, mais il les obligeoit par un ſerment ſolennel de l'abandonner à ceux qui s'en étoient chargés de ſon tems. Si le ſerment dont on nous a tranſmis la formule eſt conſtant ; on ne peut révoquer le fait en doute : mais les Auteurs les plus éclairés croient avoir de bonnes raiſons de regarder cette formule comme ſuppoſée.

On ne connoiſſoit point alors les différentes opérations des diverſes eſpeces de hernie ; on ne rencontre pas même une ſeule fois le mot *Hernie* dans tous les ouvrages d'Hippocrate.

Pour déterminer juſqu'où la Medecine étoit pouſſée au tems d'Hippocrate, le judicieux

Monſieur le Clerc a fait un catalogue de toutes les maladies décrites ou mentionnées dans les Ecrits de cet ancien Medecin. Il les a diſtribuées en cinq claſſes différentes. La premiere comprend toutes les maladies qui ont retenu les noms qu'il leur a donnés, & que nous reconnoiſſons aux ſignes & aux ſymptomes qui les accompagnent à préſent, pour être les mêmes que celles qu'il a décrites.

La ſeconde claſſe comprend toutes les maladies qui portent d'autres noms que ceux qu'elles ont dans Hippocrate, mais qui ſont identifiées par les ſymptomes qu'il leur attribue.

Celles qu'il a décrites ſans leur donner des noms forment la troiſieme claſſe.

Les maladies qu'il a décrites & nommées, mais qui ne ſubſiſtent plus, fourniſſent la quatrieme claſſe.

Celles qu'il n'a pas décrites, & qui portent des noms dont la ſignification nous eſt inconnue, rempliſſent la cinquieme.

PREMIERE CLASSE.

A.

Ἀγκύλη, Ankyloſes.

Ἄγμοὶ, Κατάγματα, } Fractures des os.

Ὅις τὸ αἰδοῖον ἐπαίρειν ἀδύνατον, Erection empêchée.

Ἀιδοίων σηπεδόνες, Pourritures des chairs des parties naturelles.

Αἵματος πλύσις, Crachement de ſang.

Αἰμωδίη, Dents agacées.

Αἱμορραγίη, Hemorrhagie.

Αἱμορροίδες, Hemorrhoïdes.

Ἀκροχορδόνες, Verrues.

Ἀλγήματα, Douleurs.

Ἄλυσμὸς, Βλησμὸς, Ῥιπτασμὸς, Ἀλύκη, } Anxieté, inquiétude.

Ἄλφος, Lépre blanche.

Ἀλώπηκες, Alopécie.

Ἀμβλυαγμὸς, Eblouiſſement.

Ἀναυδίη, Extinction de voix.

Ἄνθραξ, Charbon.

Ἀνορεξίη, Dégout des alimens.

Ἀντιάδες, Tumeurs des amygdales.

Ἀποπλεξίη, Βλητοὶ, } Apoplexie.

Ἀπόληψις φλεβῶν, *Voyez* l'art. *Apolepſis.*

Ἀπόστημα, Ἀπόστασις, } Abſcès, ou apoſtume.

Ἀποφθορὴ, Ἔκτρωσις, Διαφθορὴ, Ἔκβολὴ, } Avortement.

Ἄρθρα τοῦ πλεύμονος σπασθέντα, Lobes du poumon en convulſion.

Ἀρθρίτις, Goutte.

Ἀρθρίτις μετ' ἐπιπαραμάτων περὶ τοῖσιν ἄρθροισιν, Goutte avec des matieres dures aux jointures.

Ἄσαι, Dégout, ou averſion pour les alimens.

Ἄσθμα, Aſtme.

Ἀσκαρίδες, Vers nommés *Aſcarides.*

Ἄτοκοι, ἢ ἄφοροι γυναῖκες, Stérilité.

Ἄφθαι, Aphtes.

Ἀφωνίη, Aphonie.

Ἀψυχίη; Λειποθυμίη, } Défaillance.

B

Βαρηκοίη, Dureté d'ouie.

Βὴξ, Toux.

Βλεφάρων ἐπιφύσεις ἢ σῦκα, Paupieres garnies par dehors & par devant d'excroiſcences.

Βλεφαρων ἐκτροπὴ, Paupieres renverſées.

Βλεφαρων ξυμφυσις, Paupieres colées & jointes enſemble.

Βλεφάρων ψῶρα, Paupieres galeuſes.

Βλητοί, Côtés livides qui paroiſſent quelquefois tels après la mort des apoplectiques & des pleurétiques.

Βόμβοι ἐν ὠσὶν, ou ἦχοι, Bruit & tintemens d'oreilles.

Βουβῶνες, Bubons,

Βράγχος, Enrouement.

Γ

Γαγγραινῶδες, Σηπεδόνες μέλαιναι, Σφάκελος, Σφακελισμὸς, } Gangrene.

Γαλιάγκωνες, Bras plus courts & plus minces qu'ils ne doivent être.

Γαργαρέων ἀνεσπασμένος, Luette retirée.

Γλαύκωμα, Γλαυκωσις, } Glaucoſis, *ou* Glaucoma.

Τῆς Γνάθου σφακελισμὸς, Gangrene à la joue.

Γογγῶναι, Gouetre.

Τὸ Γονοειδὲς διελθὸν, Flux de ſemence.

Δ

Διαῤῥοίη, Diarrhée.

Διαῤῥέγματα, Ἐκπτώσεις, Ἐξαρθρήματα, Ἐξαρθρώματα, } Luxations, entorſes.

Δοθίην, Furoncle.

Δυσεντερίη, Diſſenterie.

Δυσουρίη, Dyſurie.

Δυσπνοίη, Reſpiration laborieuſe.

Δυσκολία, Accouchement fâcheux.

E

Ἐγκεφάλου σεισμὸς, Emotion du cerveau.

Ἕδρη ἐπιφλεγμαίνουσα, Inflammation à l'anus.

Παρὰ τὴν Ἕδρην φῦμα σκληρὸν, Condilomes, crêtes de l'anus.

Ἕλκεος,

Εἰλεὸς, Χορδαψὸς, } Iléus, paſſion iliaque.
Εἰλεὸς ἰκτερώδης, Iléus avec jauniſſe.
Ἔκπληξις, Etonnement ſubit.
Ἔκπτωσις τῆς ὑστέρας, Chute de matrice.
Ἐκπύησις, Ἐμπύημα, } Empieme.
Ἔκστασις, Extaſe.
Ἔκστασις μελαγχολικὴ, Extaſe mélancolique.
Ἐκύμωμα, Ἐκύωσις, } Contuſion.
Ἕλκεα, Ulceres.
Ἕλκεα κακοήθεα, Ulceres malins, rongeans.
Ἕλκεα συριγγώδεα, Ulceres fiſtuleux.
Ἕλκεα χειρώδεα, Ulceres ſcrophuleux.
Ἕλλωσις, Ὀμμάτων διαστροφὴ, } Yeux de travers.
Ἕλμινθοι, Ἕυλαὶ, Θηλία, } Vers.
Ἕλμινθοι πλατεῖαι, Vers larges & plats.
Ἕλμινθοι στρογγύλαι, Vers longs & ronds.
Ἐμετὸς αἱματήρος, Vomiſſement de ſang.
Ἐμπροσθότονος, Emproſthotonos, eſpece de convulſion.
Ἐξανθίσματα, Exanthemes.
Ἐπικύημα, Superfœtation.
Ἐπιλεψία, Epilepſie.
Ἐπιμήνια διάπυα, Menſtrues purulentes.
Ὑμενώδεα, Regles exceſſives.
Ἐπινυκτίδες, Epinyctides.
Ἕρπης, Herpes.
Ἐρυσίπελας, Eréſipele.
Ἐφηλίδες, Taches au viſage cauſées par le ſoleil.

H

Ἡπατίτης, Ἧπαρ φλεγμαίνων, } Inflammation au foie.

I

Ἰδρῶα, Puſtules provenantes d'une ſueur âcre & mordante.
Ἴκτερος, Jauniſſe.
Ἴλιγγοι, Vertiges.
Ἴονθοι, Tubercules qui viennent au viſage.
Ἰσχίας, Sciatique.
Ἰσχνοφωνία, Ψελλισμὸς, } Bégayement.

K

Κάτοχος, Κατοχὴ, } Léthargie.
Καρδιαλγία, Καρδιωγμὸς, } Cardialgie.
Καρηβαρία, Tête peſante.
Καρκῖνος, Καρκίνωμα, } Cancer.
Καρκῖνος ἀκρόστατος, Cancer extérieur.
Καρκῖνος κρυπτὸς, Cancer caché.
Καρκῖνος σύμφυτος, Cancer héréditaire.
Κάρος, Carus.
Καταμήνια, ἢ τὰ γυναικεῖα πλείονα, Menſtrues trop abondantes.
Καταμήνια ἀκρίτως γινόμενα, Menſtrues ſans mélange.
Καταμήνια ἄχροα, Menſtrues ſans couleur.
Καταμήνια ἐκλείποντα, Menſtrues retenues.
Καταμήνια ὀλίγα, Menſtrues en petite quantité.
Καταῤῥοι συντόμως ἀπόλλυντες, Catharres qui tuent ſubitement.
Καταῤῥοος, Catharre.
Καταφορὴ, Cataphora.
Καῦσος, Fievre ardente.
Καχεξία, Cachexie.
Κεφαλαλγία, Mal, ou douleur de tête.
Κῆλαι, Tumeur de l'aine.
Κνημίδες, Ἄχωρ, } Ulceres de la tête.
Κίονες τηκόμενοι, Luette comme fondue, ou pourrie.
Κιρσοὶ, Ἰξίαι, } Varices.
Κιρσὸς ἐν πλεύμονι, Varice du poumon.
Κιων ἐν αἰδοίοις, Excreſcence de chairs aux parties naturelles.
Κνησμὸς, Κνιπότης, } Demangeaiſon.
Κνίδωσις διὰ τὸ σῶμα, Demangeaiſon accompagnée de picotement par tout le corps.
Κόνδυλοι ἄνωθεν τῶν ὄλων, Gencives chargées de caroncules rondes.
Κόραι αἱ σμικρότεραι φαίνοντες, ἢ γωνίας ἔχουσαι, Prunelle qui a des angles.
Κόρης ἕλκωσις, Ulcere de la prunelle.
Κορύζα, Rhume de cerveau.
Κριθὴ ἐν βλεφάρῳ, Orgelet.
Κυνάγχη, Eſquinancie.
Κυνάγχη ἐς τὸν πλεύμονα, Eſquinancie s'étendant ou ſe jettant ſur le poumon.
Κύρτωσις, Κύφωσις, } Boſſe.
Κύστις ἀποληφθεῖσα, Veſſie fermée.
Κῶμα, Coma.
Κῶμα ὑχ ὑπνῶδες, Coma veillant.
Κώφωσις, Surdité.

Λ

Λειεντερία, Lienterie.
Λειχῆνες, Dartres.
Λέπρη, Lepre.
Λεύκη, Lepre farineuſe.
Λήθαργος, Léthargie.
Λημαὶ, Chaſſie.
Λημαὶ ξηραὶ, Chaſſie ſeche
Λίθος, Λιθίασις, } Calcul, ou Pierre.
Λιμὸς, Faim canine.
Λοιμὸς, Peſte.
Λοπαὶ, Peau qui s'éleve par écaille.
Λόρδωσις, Epine du dos courbée.
Λοχεία καθάρσις κατεχομένη, Vuidanges de l'accouchement, arrêtées.
Λύγμος, Hocquet.

M

Μάδησις, Maladie où les poils tombent.
Μανία, fureur.

Μελαγχολία, Τὰ Μελαγχολικὰ, } Mélancolie.
Μύλη, Mole.
Μάρωσις, Folie.

N

Νάρκωσις, Engourdiſſement.
Νεφέλαι, Ἄχλυες, Αἰγίδες, Ἀργέμων, } Nuages qui paroiſſent devant les yeux.
Νεφρῖτις, Néphrétique.
Νηπίων ἐπιλάμψιες, Epilepſie des petits enfans.
Νυκτάλωπες. Voyez art. NYCTALOPS.

O

Ὀδαξισμὸς, Maladies des gencives des enfans.
Πρὸς τοὺς Ὀδόντας ἀλγήματα, Mal de dents.
Πρίσις τῶν Ὀδόντων, Grincement ou claquement des dents.
Συνεχισμὸς Ὀδόντων, Immobilité de la mâchoire inférieure.
Ὀδύναι, Douleur.
Οἴδημα, Œdeme, enflure.
Ὀμφαλὸς φλεγμαίνων, Nombril enflammé.
Ὀνείρωγμοι, Pollutions nocturnes.
Ὀπισθότονος, Opiſthotonos, eſpece de convulſion.
Ὀρθοπνοίη, Orthopnée, difficulté de reſpirer.
Ὄρχις μέγας, Teſticules tuméfiés.
Ὀσφύος πόνοι, Lombes douloureux.
Οὖλαι μέλαιναι, Gencives noires.
Οὐλὴ ἐν κόρῃ, Cicatrice ſur la prunelle.
Οὖρον κατεχόμενον, Rétention d'urine.
Ὀφθαλμὸς ἐῤῥωγὼς, Œil rompu.
Ὀφθαλμῶν ἕλκωσις, Ulcere de l'œil.
Ὀφθαλμίη ὑγρὴ, Ophtalmie humide.
Ξηρὴ, Ophtalmie ſeche.
Ὄψιες διεφθαρμέναι, Prunelle gâtée.
Τῆς Ὄψιος μετακίνημα, Prunelle qui a changé de place.
Ὄψις διὰ τῆς ῥώγμης ὑπερέχουσα, Prunelle qui avance, l'œil étant crevé.

Π

Παλμὸς, Palpitation.
Παραφροσύνη, Παραφορὴ, Παρακοπὴ, Παράκρουσις, Παραλῆρος, } Délire ou rêverie.
Παρακυνάγχη, Eſpece d'angine.
Παράνοια, Démence.
Παράτρεμμα εἰς τὸ στόμα, Bouche contournée.
Παιδιὰ μια, Maladie aux amygdales.
Παρονυχία, Paronychie ou Panaris.
Περιπνευμονία, Peripneumonie.
Περιῤῥοιὴ, Grande évacuation d'humeurs morbifiques.
Πιτυρίασις, Teigne ou gale à la tête.
Πλάναι τῆς ὑστερέων, Affections hyſtériques.
Πλεύμων ἔμπυος, Ulcere au poumon.
Πλευρῖτις, Pleuréſie.
Πλευρῖτις ξηρὴ, Pleuréſie ſeche.
Πλευρῖτις ὑγρὴ, Pleuréſie humide.
Πνὶξ ὑστερικὴ, Suffocations hyſtériques.
Πόδαγρα, Ποδαγρικὰ, } Goutte aux piés.
Πολύπους, Polype.
Πτερύγιον, Ongle de l'œil, épaiſſiſſement de la cornée.
Πτυαλισμὸς, Salivation fréquente.
Πύον διὰ ῥινῶν, évacuation de pus par les narines.
Πῦρ, Fievre ardente, nommée feu.
Πῦρ ἄγριον, Feu ſauvage.
Πυρετὸς, Fievre.
Πυρετὸς ἀκατάστατος, Fievre vague, ſans période réglé.
Πυρετὸς ἀκρηπιχολος, Fievre bilieuſe.
Πυρετὸς ἁλμυρώδης, Fievre ſalée.
Πυρετὸς ἀμφημερινος, Fievre quotidienne.
Πυρετὸς ἡμερινος, Fievre dont le paroxiſme revient à la même heure.
Πυρετὸς ἀσώδης, Fievre accompagnée d'inquiétudes.
Πυρετὸς ἄτακτος, Fievre ſans ordre.
Πυρετὸς ἀχλυώδης, Fievre où la vue eſt obſcurcie.
Πυρετὸς βληχρὸς, Fievre legere.
Πυρετὸς γλίσχρος, Fievre gluante. Voyez l'art. GLISCHROS.
Πυρετὸς δακνώδης, ἢ ὠρήνης τῇ χειρὶ, Fievre dont la chaleur eſt douce ou mordante à la main.
Πυρετὸς διαλείπων, Fievre intermittante.
Πυρετὸς ἐρύθρος, Fievre rouge.
Πυρετὸς ἐξωχρος, Fievre accompagnée d'une grande pâleur.
Πυρετὸς ἐπαναδιδοὺς, Fievre à redoublemens.
Πυρετὸς ἐπίαλος, Fievre accompagnée de friſſons.
Πυρετὸς εὐήθης, Fievre bénigne.
Πυρετὸς ἡμιτριταῖος, Fievre hemitritée.
Πυρετὸς ἰδεῖν δεινος, Fievre qui rend le malade hideux à voir.
Πυρετὸς ἰλιγγώδης, Fievre avec vertiges.
——— κακοήθης, Fievre maligne.
——— κοπώδης, Fievre laborieuſe.
Τὰ λειπυρικὰ, Fievre lipyrie.
——— λυγγώδης, Fievre avec hoquets.
——— μακρὸς, Fievre longue & lente.
——— μαλθακὸς, Fievre molle ou douce.
——— νοπώδης, Fievre humide.
——— νυκτερινος, Fievre nocturne.
——— ξηρὸς, Fievre ſeche.
——— ξυνεχὴς, Fievre continue.
——— ὀξὺς, Fievre aigue.
——— πελιὸς, Fievre livide.
——— πεμπταῖος, Fievre de cinq jours l'un.
——— πεμφιγώδης, Fievre venteuſe.
——— πυρικαὴς, Fievre brûlante.
——— πυρίψυχθεὶς, Fievre glacée.
——— πλανήτης, Fievre errante ſans période.

Πυρετὸς τεταρταῖος, Fievre quarte.
——— τριταῖος, Fievre tierce.
——— τριταιοφύης, Fievre qui tient du caractere de la tierce.
——— φονώδης, Fievre mortelle.
——— χειμερινὸς, Fievre d'hyver.
——— χλιαρὸς, Fievre dont la chaleur eſt modérée.

Πῶροι, Tubercules durs &
Ἐπιπωρώματα, } pierreux des
Συρρέμματα, } jointures des
Λιθίδια περὶ τοῖσιν ἄρθροισιν, } goutteux.

P

Ῥάχιος διαστροφὴ, Epine du dos qui eſt de travers.
Ῥεγχος, } Râlement.
Κέρχνος, }
Ῥεῦμα,
——— ἁλμυρὸν, } Catharre. { ſalé,
——— νιτρῶδης, } { nitreux,
——— δριμὺ, } { âcre,
——— θερμὸν, } { chaud.
Ῥήγματα, Crevaſſes à la langue & aux levres.
Ῥῖγος, Froid extreme.
Ῥόος ἐρυθρὸς, }
Ῥόος λευκὸς, } Flux, ou perte des femmes,
Ῥόος πυῤῥὸς, } qui vient en rouge, en
Ῥῶς γυναικεῖος, } blanc, & rouſsâtre.

Σ

Σκληρύσματα, Tumeurs endurcies.
Σκοτοδίνη, } Vertige ténébreux.
Τὰ Σκοτώδεα, }
Σπάσματα, Contractions violentes des fibres.
Σπασμοὶ, Convulſions.
Σπλὴν ἐπιρρεμένος, } Rate gonflée.
Σπλὴν μέγας, }
Σπληνῖτις, Rate enflammée.
Σταφύλη, Luette relâchée.
Στῆθος ἢ μεταφρένου ῥαγὲν, Rupture de la poitrine ou du dos.
Στόμα ἀνεσπασμένον, Bouche de travers.
Στόμα δυσῶδες, Haleine puante.
Στραγγουρίη, Strangurie.
Στρεβλοὶ, Cou de travers.
Στρόφοι ἢ ἀνείλησις, Tranchées.
Σύριγγες, Fiſtules.
Σῶμα παχυῶδες, Corps engourdi.

T

Ταχυγλωσσότεροι, Volubilité de langue qui fait bredouiller.
Τενεσμὸς, Teneſme.
Τερηδὼν, Carie.
Τερμινθοι, Terminthes.
Τετανὸς, Tetanos, eſpece de convulſion.
Τραυλισμὸς, Bégayement.
Τρίχωσις, Paupiere dont le poil eſt tourné en dedans.
Τρόμος, Tremblement.
Τρώματα, Plaies.

Τύφλωσις, } Cœcité, aveuglement.
Ὀφθαλμῶν τέρησις, }

Υ

Ὑδρωψ, } Hydropiſie.
Ὕδωρ, }
Ὑδρωψ λευκόν φλέγμα, } Leuco-phlegmatie.
Ὑδρωψ λευκοφλεγματίη, }
Ὑδρωψ ξηρὸς, h. ſeche.
Ὑδρωψ πλεύμονος, h. du poumon.
Ὑδρωψ ὑποσαρκίδιος, h. anaſaraque
Ὑδρωψ μετ' ἐμφυσημάτων, Tympanite.
Ὑπερέμετος τῶν φλεβίων περὶ τὴν ἐγκέφαλον, Veines qui répandent du ſang ſur le cerveau.
Ὑπερσάρκωσις, Hyperſarcoſe, chairs ſuperflues.
Ὑπγλωσσις, Tumeur à la langue.
Τὰ Ὑστερα κατεχόμενα, Supreſſion de regles.
Ὑστερικὰ, Affections hyſteriques.

Φ

Φαλακρώτης, Chauveté.
Φθίσις, }
Φθίη, }
Φθινώδεα νοσήματα, } Phtiſie.
Τῆξις, }
Φθίσις ἕξιος, Phtiſie de toute l'habitude du corps.
Φθίσις ἰσχιαδικὴ, Phtiſie iſchiadique.
Φθίσις νεφριτικὴ, Phtiſie néphretique.
Φθίσις νωτίας, Phtiſie dorſale.
Φλεγμονὴ, Inflammation.
Φλυκταῖναι, Phlyctenes.
Φοβοι ἐν ὕπνοις, Peur en dormant.
Φρενῖτις, Phrénéſie.
Φρίκη, Friſſon.
Φύματα, }
Κόνδυλοι, } Tubercules de diverſes ſortes.
Συρρέμματα, }
Φύματα περὶ τὴν κύστιν, Tubercules à la veſſie.
Φύματα ἐν τῇ ὐρήτρῃ, Tubercules dans le canal de l'uretre.
Φύματα χειρώδεα, Tumeurs ſcrophuleuſes.
Τὰ παρ' ὦς Φύματα, } Tubercules à l'oreille.
Φήρεα, }
Φωίδες, Taches qui viennent aux jambes à cauſe du feu.

X

Χάσμη ξυνεχὴς, Baillement trop fréquent.
Χίμετλα, Engelure.
Χοιράδες, Ecrouelles.
Χολέρα, Cholera morbus.
Χολέρα ξηρὴ, } Cholera ſec & humide.
Χολέρα ὑγρὴ, }
Χρῶμα πονηρὸν, Mauvais teint.
——— χλωρὸν, Les pâles couleurs.
Χώλωσις, l'incommodité de boiter.

Ψ

Ψώρα, Gale.

Ω

Ὠμὸν φῦμα ἐν πλεύμονι, Tubercule crud du poumon.

Ὠτων πόνοι, Douleurs d'oreilles.
Ὠτων ὑγρότητες, Oreilles humides des petits enfans.

Dans les deux autres claſſes, il n'y a que les deux maladies ſuivantes.

Ἀναντή. Voyez le mot *Avante*.
Φροντὶς νοῦσος χαλεπή. Voyez l'article PHRONTIS dans le Dictionaire.

La troiſieme claſſe contient trois maladies. La premiere eſt décrite dans le Traité *de aere locis & aquis*, & on la trouvera au mot *Aer*. C'eſt une maladie particuliere aux Scythes. Voici la ſeconde. Ceux, dit Hippocrate, qui ont la rate enflée, ſont ſujets à la corruption des gencives. Ils ont l'haleine puante. S'il ne leur ſurvient point d'hémorrhagie & ſi leur bouche ne pue point, il leur paroît de fâcheux ulceres & des taches noires aux jambes. Mais ſe forme-t'il un abſcès au viſage; ces malades deviennent-ils enroués & ſentent-ils des douleurs de dents : l'hémorrhagie ne tarde pas à venir. Ceux qui ont les parties d'au-deſſus des yeux fort élevées, ont auſſi la rate grande, & ſi leurs piés s'enflent, vous diriez qu'ils ſont hydropiques. Mais c'eſt un jugement qu'il ne faut porter qu'après avoir conſidéré le ventre & les reins. A ces ſymptomes il eſt aiſé de juger que la maladie qu'Hippocrate décrit, eſt celle que nous appellons le ſcorbut.

La troiſieme maladie eſt au troiſieme livre de ſes Epidémiques, ſect. 3. Avant le commencement du printems, dit-il, lorſque la ſaiſon étoit encore froide, il parut des éréſipeles. On connoiſſoit la cauſe des uns : mais il y en avoit d'autres dont les cauſes ſe déroboient. Ceux-ci étoient malins & mortels, accompagnés de maux de gorge avec enrouement, de fievres ardentes avec phrénéſie, d'ulceres rongeans à la bouche, de tumeurs aux parties honteuſes, d'opthalmies, de charbons, de diarrhées, d'un grand dégout, d'urines troubles & copieuſes, d'aſſoupiſſement en un tems & d'inſomnie en l'autre; point de terminaiſon entiere & parfaite, du moins qui fût heureuſe, mais un changement qui produiſoit hydropiſie ou phtiſie. En pluſieurs, de très-petits ulceres dégénéroient en dartres qui s'étendoient ſur toutes les parties du corps. Il en venoit autour de la tête, particulierement aux ſexagénaires, pour peu qu'ils négligeaſſent leur mal. Tandis qu'on s'occupoit à remédier à ces accidens, il ſurvenoit d'autres dartres & des inflammations. Ces dartres venant à abſcéder & à ſuppurer, les chairs, les tendons & les os tomboient à pluſieurs : ce qui ſortoit de ces ulceres ne reſſembloit point à du pus. C'étoit une pourriture toute particuliere, de diverſes couleurs & fort abondante. Ceux qu'ils attaquoient à la tête, avoient cette partie pelée ſurtout vers le menton; & les os entierement décharnés ſe détachoient en partie. La fievre n'accompagnoit pas toujours ces accidens : alors ils faiſoient plus de peur que de mal. La plupart de ceux en qui les matieres ſe cuiſoient & produiſoient une bonne ſuppuration, échappoient à la mort. Quant aux autres dont l'éréſipele ou l'inflammation ne ſuppuroit point, ils mouroient preſque tous. En quelque partie que ces éréſipeles ſe formaſſent, ils produiſoient les mêmes effets. Aux uns, le bras ſe dépouilloit entierement de ſes chairs; à d'autres, c'étoit le côté ou quelque endroit du devant ou du derriere du corps. Il arrivoit quelquefois que les os même des cuiſſes, de la jambe ou du pié reſtoient tout-à-fait nuds. Mais ceux qui étoient attaqués au bas-ventre ou aux parties génitales, ſouffroient plus que les autres.

Je trouve par la deſcription précédente que cette maladie avoit beaucoup d'analogie avec une eſpece de petite vérole maligne : je ſai que la plupart des Auteurs ſont d'une opinion contraire; & j'ai rapporté ce paſſage tout au long afin que chaque lecteur pût en juger par lui-même.

La quatrieme claſſe ne contient que deux maladies.

L'une appellée τῦφος. Voyez au mot *Typhus*.
Et l'autre παχὺ νόσημα. Voyez à l'article *Pachys*.

Quant à la cinquieme claſſe, voici les maladies que M. le Clerc y a rangées.

Ἀνεμίη, Anémie.
Ἱππῦρις. Voyez au mot *Hippouris*.
Νοῦσος φθινική. Voyez *Phtinice*.
Ταγγαί. Voyez *Tangæ*.
Τυφομανίη. Voyez *Tiphomania*.

L'Auteur que je viens de citer ajoute à ces maladies celle qu'Hippocrate a nommées φῦμα: mais c'eſt improprement, car nous ſavons que ce mot déſigne des tubercules derriere les oreilles.

Voici une liſte des principaux remedes dont Hippocrate fait mention : mais dans les révolutions de la langue Greque, les plantes ayant ſouvent changé de nom, on ne peut s'aſſurer qu'elle ſoit parfaitement exacte.

A.

Abrotanum.
Abſynthium.
Acacia.
Acetum.
Adiantum.
Ærugo æris.
Æs.
Æris Flos.
Æris Limatura.
Æris Squamma.
Æs Uſtum.
Agnus Caſtus.
Alica.
Allium.
Althæa.
Alumen.
Alumen Ægyptium.
Alumen Sciſſile.
Alumen Uſtum.
Ammoniacum.

Amomum.
Amygdalæ.
Anagallis.
Anagyris.
Anchuſa.
Anemone.
Anethum.
Aniſum.
Anſeris Axungia.
Anſeris Medulla.
Anſeris Stercus.
Anthemis.
Aparine.
Aqua marina.
Argentum.
Argenti Flos.
Ariſtolochia.
Aromatica varia.
Artemiſia.
Atriplex.
Aſinus.
Aſini Stercus.
Aſpalathum.
Aſparagus.
Aſphodelus.
Avena.
Auripigmentum.
Axungia.

B.

Baccharis.
Beta.
Bilis Bovina.
Bilis Porcina.
Bilis ſcorpii marini.
Bitumen.
Blitum.
Bombylium
Braſſica.
Bryonia.
Bulbus albus.
Bulbus inter ſegetes naſcens.
Bupreſtis Animal. Bupreſtis Herba.
Butyrum.

C.

Cachrys.
Calamintha.
Calamus aromaticus.
Calx viva.
Canis.
Cantharides.
Capparis.
Capra.
Capræ Lac.
Capræ Axungia.
Capræ Stercus.
Capræ Sudor.
Carabe.
Cardamomum.
Caſeus.
Caſtoreum.
Cedria.
Cedrus.
Centaureum.
Cepa.
Cera.
Cera alba.
Cervus.
Cervi Cornu.
Cervi Medulla.
Chalcitis.
Chamœleon.
Charien.
Chondrus.
Chryſitis.
Chryſocolla.
Cicer.
Cicuta.
Cinnamomum.
Cneorum.
Cneſtrum.
Cnicus.
Cnidia Grana.
Colocynthis.
Conyza.
Coriandrum.
Cornu Bovinum. } raſum & uſtum.
Cornu Caprinum. } raſum & uſtum.
Cornu Cervinum. } raſum & uſtum.
Cratæogonon.
Crinanthemum.
Crithmum.
Crocus.
Cucumis.
Cucumis ſylveſtris.
Cucurbita.
Cuminum.
Cuminum Æthiopicum.
Cupreſſus.
Cyclamen.
Cydonia.
Cyperus.
Cytiſus.

D.

Daphnoides.
Daucus.
Dictamnus.
Dictamnus Creticus.
Dracontium.
Dracunculus.

E.

Ebenus.
Echinus.
Echinus marinus.
Elaterium.
Epipetron.
Erice.
Eruca.
Ervilia.
Ervum.
Eryſimum.
Evanthemum.

F.

Faba.
Farinæ variæ.
Ferula.
Ficûs ſativæ. } Lignum, folia, fructus.
Ficûs ſylveſtris. } Lignum, folia, fructus.
Fœniculum.
Fœnugræcum.
Fraxinus.
Fuligo.
Fungus.

G.

Galbanum.
Galla.
Glans Ægyptia.
Glaſtum.
Glycyrrhiza.

H.

Hedera.
Helleborus albus.
Helleborus niger.
Hippomorathrum.
Hippophae.
Holoconitis.
Hordeum.
Hordeum Achilleum.
Horminum.
Hyoſcyamus.
Hypociſtis.
Hyſſopus.
Hyſſopus Ciliciæ.

I.

Ilex.
Iris.
Iſatis.
Juncus odoratus.
Juniperus.

L.

Lac Aſininum.
Lac Caninum.
Lac Equinum.
Lac Ovinum.
Lac Vaccinum.
Lactuca.
Lagopyrus.
Lapis Cyaneus.
Lapis Magneſius.
Laſerpitium.
Laurus.
Lens.
Lentiſcus.
Leporini pili.
Lepus.
Linum.
Lotus.
Lupinus.

M.

Magnes.
Malicorium.
Malva.
Malum Punicum.

Malus.
Mandragora.
Meconitis.
Meconium Catharticum.
Meconium Infantum.
Meconium Somniferum.
Mel.
Mel Cedrinum.
Melanthium.
Melilotus.
Meliſſæ, duæ ſpecies.
Mentha.
Mercurialis.
Milium.
Minium.
Miſy.
Modus Radix.
Molibdæna.
Morus.
Mulus.
Muli Stercus.
Muſcus.
Myrrha.
— Stacte.
Myrica.
Myrtidanum.
Myrtus.

N.

Narciſſus.
Nardus.
Naſturtium.
Niſus.
Nitrum.
Nitrum rubrum.
Nux.
Nux Thaſia.

O.

Ocymum.
Œnanthe.
Œſypos.
Oleæ folia.
Oleæ Fructus.
Oleæ Galla.
Oleæ Lignum.
Oleæ Nucleus.
Oleæ Oleum.
Oleum.
Omphacium.
Origanum.
Orobus.
Ova.
Oxyachanta.

P.

Pæonia.
Panax.
Papaver.
Parthenium.
Paſtinaca.
Pentaphyllum.
Peplium.
Peplus.
Pepo.
Perſea.
Petroſelinum.
Petroſelinum Criſpatum.
Peucedanum.
Phaſeolus.
Philiſtium.
Pinei Nuclei.
Pinus.
Piper.
Piſum.
Polium.
Polygonum.
Populus.
Porrum.
Portulaca.
Praſſium.
Pſeudodictamus.
Pulegium.
Pyra.

Q.

Quercus.

R.

Radix alba.
Rana.
Ranunculus.
Rapa.
Raphanus.
Reſina Lentiſcina.
Reſina Terebinthinæ.
Rhamnus.
Rhus.
Ricinus.
Roſa.
Roſmarinus.
Rubia.
Rubus.
Ruta.

S.

Sagapenum.
Sal.
Sal Thebanum.
Salix.
Salvia.
Sambucus.
Sandaracha.
Satureia.
Scammonium.
Scarabœus.
Scilla.
Scolopendrium.
Secundinæ humanæ.
Seleri.
Sepia.
Sepiæ os.
Sepiæ ova.
Serpens.
Serum lactis.
Seſamoides.
Seſamum.
Seſeli.
Sinapi.
Siſymbrium.
Solanum.
Sorbus.
Spodium.
Stœbe.
Staphyſagria.
Struthium.
Stoibe.
Stybe.
Stybos.
Styrax.
Succinum.
Sulphur.

T.

Tæda.
Tauri bilis.
Tauri hepar.
Tauri urina.
Telephium.
Terebinthina.
Terra Ægyptia.
Terra alba.
Terra Samia.
Teſtudo.
Thapſia.
Thlaſpi.
Thus.
Thuris manna.
Thymbra.
Thymus.
Tithymalus.
Torpedo Piſcis.
Tragus Herba.
Tribulus.
Trigonum.
Trifolium.

V.

Verbaſcum.
Verbena.
Vermes.
Vina varia.
Vini fœces.
Vini fæces calcinatæ.
Viola alba.
Viola nigra.
Vitis.
Vitis Capreoli.
Vitis Pampinus.
Vitis Sarmenta.
Vituli marini pulmones.
Vitulus marinus.
Umbilicus veneris.
Urina.
Urtica.
Uvæ paſſæ.
Uvarum poſt preſſionem magma.
Vulpes.
Vulpinum Stercus.

X.

Xanthium.

Z.

Zea.

On trouvera dans le corps du Dictionaire à leur rang alphabétique, le nom françois & ce que nous connoiſſons de la nature & des propriétés de ces différens médicamens.

J'ajouterai à ce que je viens de dire de la Medecine & de la Philoſophie d'Hippocrate, le jugement qu'en portoit un moderne qui s'eſt illuſtré dans la même profeſſion, & qui pouvoit apprécier équitablement le mérite de cet ancien. Telles ſont ſes paroles.

Conſerver aux hommes la ſanté ſoit en prévenant, ſoit en écartant les maladies, c'eſt le devoir du Medecin ; tout le monde en convient. Or le mortel capable de rendre ce ſervice important à ceux qui l'invoquent, honore ſon état & peut s'aſſeoir à juſte titre entre les fils d'Apollon.

Quelques ſoient les idées du vulgaire, les perſonnes inſtruites n'ignorent point combien il eſt difficile d'acquérir le degré de connoiſſance néceſſaire pour exercer la Medecine avec ſuccès.

Le chemin qui conduit, je ne dis pas à la perfection, mais à une intelligence convenable dans l'art de guérir, eſt rempli de difficultés preſqu'inſurmontables. Nous ſommes ſouvent dans une grande incertitude ſur la nature de la ſanté & des maladies. Leurs cauſes relatives ſont cachées dans une obſcurité qu'il ſera bien difficile de diſſiper parfaitement ; mais le fût-elle un jour : une connoiſſance ſuffiſante de la vertu des remedes nous manqueroit encore. D'ailleurs chacune des parties de la Medecine eſt d'une étendue ſupérieure à la capacité de l'eſprit humain ; cependant le parfait Medecin devroit les poſſéder toutes.

Eſt-ce à l'expérience, eſt-ce au raiſonnement que la Medecine doit ſes plus importantes découvertes ? Qui des deux doit-on prendre pour guide ? Ce ſont des queſtions qui méritoient d'être agitées & qui l'ont été ſuffiſamment. Il s'eſt heureuſement trouvé des hommes d'un mérite ſupérieur, qui ont démontré la néceſſité de l'une & de l'autre ; les grands effets de leur conſpiration, la force de ces deux bras réunis, & la foibleſſe de l'un & de l'autre, lorſqu'ils ſont ſéparés. Avant que la Medecine eût la forme d'une ſcience & fût une profeſſion, les malades encouragés par la douleur ſortirent de l'inaction & chercherent du ſoulagement dans des remedes inconnus : les ſymptomes qu'ils avoient eux-mêmes éprouvés leur apprirent à reconnoître les maladies. Si par haſard ou par un concours de circonſtances favorables, les expédiens auxquels ils avoient eu recours, avoient produit un effet ſalutaire, l'obſervation qu'ils en firent fut le premier fondement de cet art dont l'Univers entier retira dans la ſuite de ſi grands avantages. De-là vinrent & la coutume d'expoſer les malades ſur les places publiques, & la loi qui enjoignoit aux paſſans de les viſiter & de leur indiquer les remedes qui les avoient ſoulagés en pareil cas. La Medecine fit ce ſecond pas chez les Babyloniens & chez les Chaldéens, ces anciens fondateurs de preſque toutes les ſciences ; de-là paſſant en Egypte, elle ſortit entre les mains de ſes habitans induſtrieux, de cet état d'imperfection. Les Egyptiens couvrirent les murs de leurs temples de deſcriptions de maladies & de receptes. Ils chargerent des particuliers du ſoin des malades. Il y eut alors des Medecins de profeſſion, & les expériences qui s'étoient faites auparavant ſans exactitude & qui n'avoient point été rédigées, prirent une forme plus commode pour l'application qu'on en pouvoit faire à des cas ſemblables.

Cependant les hommes convaincus que l'obſervation des maladies & la recherche des remedes ne ſuffiſoient pas pour perfectionner la Medecine avec une rapidité proportionnée au beſoin qu'ils en avoient, eurent recours à cette raiſon dont ils avoient reconnu longtems auparavant l'importance dans la diſtinction & dans la cure des maladies. Mais on préféra, comme il n'arrive que trop ſouvent en pareil cas, les conjectures rapides de l'imagination à la lenteur de l'expérience, & l'on ſépara follement deux choſes qu'il falloit faire marcher de pair, la théorie & les faits. Qu'en arriva-t'il ? C'eſt que ſans égard pour la vérité & pour la ſureté de la pratique on établit la Medecine ſur des ſpéculations ſpécieuſes, mais fauſſes ; fort ſubtiles, mais peu ſolides.

L'éloquence des Rhéteurs & les ſophiſmes des Philoſophes ne tinrent pas long-tems contre les gémiſſemens des malades : l'art de préconiſer la méthode n'en prévint point les ſuites fatales : après qu'on avoit démontré que le malade devoit guérir, il ne laiſſoit pas de mourir. L'inſuffiſance de la raiſon n'étonnera point ceux qui conſiderent les choſes avec impartialité. La ſanté & les maladies ſont des effets néceſſaires de pluſieurs cauſes particulieres dont les actions ſe réuniſſent pour les produire. Mais l'action de ces cauſes ne deviendra jamais le ſujet d'une démonſtration géométrique, à moins que l'eſſence & les propriétés de chacune en particulier ne ſoient connues, qu'on n'ait déduit de cette comparaiſon les propriétés & les forces réſultantes de leur mélange. Or l'eſſence & les propriétés de chacune ne ſe manifeſtent que par leurs effets ; c'eſt par les effets ſeuls que nous pouvons juger des cauſes ; la connoiſſance des effets doit donc précéder en nous le raiſonnement. Mais qui peut aſſurer un Medecin de quelque profondeur de jugement qu'il ſoit doué, qu'un effet eſt l'entiere & pleine opération de telle & telle cauſe ? Pour en venir là, il faudroit diſtinguer & comparer une infinité de circonſtances pour la plupart ſi déliées qu'elles échappent à toute la ſagacité de l'obſervateur. D'ailleurs telle eſt la

variété prodigieuſe des maladies ; tel eſt le nombre des ſymptomes dans chacune d'elles, que la courte durée de la vie, la foibleſſe de notre eſprit & de nos ſens, les difficultés que nous avons à ſurmonter, les erreurs dont nous ſommes capables, & les diſtractions auxquelles nous ſommes expoſés, ne nous permettent jamais de raſſembler aſſez de faits pour fonder une théorie générale, un ſyſteme qui s'étende à tout & qui puiſſe diriger un vrai Medecin dans la pratique. Il s'enſuit de-là qu'il faut ſe remplir des connoiſſances des autres, conſulter les vivans & les morts, feuilleter les ouvrages des anciens, s'enrichir des découvertes modernes, & ſe faire de la vérité une regle inviolable & ſacrée. Celui qui craindra de contracter des préjugés dangereux, ne puiſera point dans toutes ſortes de ſources. Il y en a d'impures, de troubles & d'empoiſonnées qu'il évitera ſoigneuſement. Avoir beaucoup lu, ce n'eſt pas toujours être ſavant. Il ne ſe propoſera donc que les premiers modeles ; il ſe formera ſur eux, il mépriſera la foule obſcure des Auteurs, il ne s'inſtruira qu'avec ceux qui ont ſuivi la nature, qui l'ont peinte telle qu'elle eſt, qui avoient trop d'honneur pour appuyer une théorie favorite par des faits imaginés, qui ſe ſont laiſſé conduire par la vérité, & que des vues intéreſſées n'engagerent jamais à altérer les évenemens, ſoit en y ajoutant, ſoit en en retranchant la moindre circonſtance. Voilà les fontaines ſacrées dans leſquelles il ne deſcendra jamais trop ſouvent. Voilà les hommes qui lui frayeront le chemin à l'immortalité. Ces mortels extraordinaires ne ſont point des êtres de raiſon. Depuis que la Medecine eſt une ſcience, tel a été le bonheur du monde qu'elle n'a jamais ceſſé d'en produire. Elle ne faiſoit que de naître, lorſque Hippocrate parut ; & malgré l'éloignement des tems, elle eſt encore toute brillante des lumieres qu'elle en a reçues. Hippocrate eſt l'étoile polaire de la Medecine. On ne le perd jamais de vue, ſans s'expoſer à s'égarer. Il a repréſenté les choſes telles qu'elles ſont. Ni l'orgueil ni l'intérêt ne l'ont jamais écarté de la vérité. Il eſt toujours concis & toujours clair. Ses deſcriptions ſont des images fideles des maladies, graces au ſoin qu'il a pris de n'en point obſcurcir les ſymptomes & l'évenement par un verbiage inintelligible, en banniſſant de ſes écrits le jargon des ſyſtemes : il n'eſt queſtion chez lui, ni de qualités premieres ni d'élémens. Il a ſu pénétrer dans le ſein de la nature, prévoir & prédire ſes opérations, ſans remonter aux principes originels de la vie. La chaleur innée & l'humide radical, termes vuides de ſens, ne ſouillent point la pureté de ſa compoſition. Il a caractériſé les maladies, ſans ſe jetter dans des diſtinctions inutiles des eſpeces, & dans des recherches ſubtiles ſur les cauſes. Ceux qui s'imaginent qu'Hippocrate a donné dans les acides, les alkalis & les autres imaginations de la Chymie, ſe laiſſant guider par leur action, & ne voyant les opérations de la nature qu'à la faveur des lumieres qu'il en retiroit, ſont des viſionnaires plus dignes d'être moqués que d'être réfutés. Cet eſprit auſſi ſolide qu'élevé, mépriſa toutes les vaines ſpéculations. Non moins impartial dans ſes recits, qu'énergique dans ſa diction & vif dans ſes peintures, il n'omet aucune circonſtance & n'aſſure que celles qu'il a vues. Il expoſe les opérations de la nature & le deſir d'accréditer ou d'établir quelque hypotheſe ne les lui fait ni altérer ni changer. Tel eſt le vrai, l'admirable, je dirois preſque le divin Hippocrate. Il n'eſt pas étonnant que ſes expoſitions des choſes & ſes hiſtoires des maladies aient mérité dans tous les âges l'attention & l'eſtime des Savans. Nous pouvons joindre à ce grand homme, Aretée de Cappadoce, & Rufus d'Epheſe, qui, à ſon exemple, ne ſe ſont illuſtrés dans l'art de guérir, qu'en obſervant inviolablement les lois de la vérité. Preſque tous leurs ſucceſſeurs, juſqu'au tems de Galien, abandonnerent cette voie ſacrée. Quand on vient à peſer dans la même balance les travaux des autres Medecins de la Grece avec ceux d'Hippocrate, qu'on les trouve imparfaits, défectueux & légers ! Les uns dévoués en aveugles à des ſectes particulieres en épouſerent les principes, ſans s'embarraſſer s'ils étoient vrais ou faux. D'autres ſe ſont occupés à déguiſer les faits pour les faire quadrer avec leurs ſyſtemes. Pluſieurs plus ſinceres, mais ſe trompant également, négligerent les mêmes faits pour courir après les cauſes phyſiques des maladies & de leurs ſymptomes.

Ce n'eſt pas aſſez que de la pénétration dans un Medecin, & de l'impartialité dans ſes écrits : il lui faut encore un ſtyle ſimple & naturel, une diction vive & claire. Il lui eſt toutefois plus important d'être Medecin qu'Orateur. Toutes les phraſes brillantes, toutes les périodes, toutes les figures de la Réthorique ne valent pas la ſanté d'un malade. S'attacher trop à polir ſon diſcours, c'eſt vétiller dans des matieres de cette importance. Un uſage affecté de termes extraordinaires, une élocution pompeuſe, un tiſſu pédanteſque de jeux de mots, ne ſont capables que d'embrouiller les choſes & d'arrêter le lecteur. Un étalage d'érudition, une énumération des ſentimens tant anciens que modernes, les recherches ſubtiles des maladies, tout cela forme l'Auteur ſavant, & peut-être le mauvais Medecin. C'eſt la guériſon actuelle des maladies, & non la connoiſſance des antiquités médicinales qui conſtitue la ſcience de la Medecine. Ce n'eſt point avec ce qui peut plaire à des gens de lettres, qu'on fixera l'attention d'un homme dont le devoir eſt de conſerver la ſanté & de prévenir les maladies, & qui ne lit

que

que pour apprendre les différens moyens de parvenir à ces fins. Plein de mépris pour les productions futiles de l'éloquence, de l'imagination & du bel eſprit, lorſque ces talens déplacés tendront moins à avancer la Medecine qu'à briller à ſes dépens, il aura ſans ceſſe ſous les yeux le ſtyle ſimple & uni d'Hippocrate. Il aimera mieux entendre & voir la pure nature dans ſes écrits, que de ſe repaître des fleurs d'un Rhéteur ou de l'érudition d'un Savant : le mérite particulier de cet Ancien, c'eſt le jugement & la clarté. Il eſt par-tout guidé par le bon ſens, & ſes penſées ſont toujours ſimples & laconiques. Enfin, ſa compoſition répond parfaitement à l'importance de ſes maximes. Il n'a point eu d'égal en cela. La plupart des Auteurs qui l'ont ſuivi, ne font que ſe répéter eux-mêmes,& ſe copier les uns les autres: la ſeule choſe qu'on y trouve,& qu'on n'y cherchoit point, c'eſt une compilation d'antiquités, de fables, d'hiſtoires ou d'hiéroglifes; ſans parler de la barbarie de leur langage, occaſionnée par une vaine oſtentation de la connoiſſance de différens idiomes. Il n'y en a preſque aucun qui ait eu en vue l'honneur & les progrès de la Medecine. D'un côté, les Arabes & les Commentateurs de Galien ſemblent s'être piqués de barbarie dans le ſtyle ; au contraire, les Interpretes d'Hippocrate ont négligé les faits pour ſe livrer entierement à la diction. De-là vient qu'on n'apprend rien dans ceux-ci, & qu'on n'entend rien dans ceux-là. Mais Hippocrate ne l'emporta pas ſur les autres Medecins par le mérite ſeul de ſa compoſition. C'eſt par une infatigable contention d'eſprit à enviſager les choſes dans les jours les plus favorables ; c'eſt par une exactitude infinie à épier la nature,& à s'éclaircir ſur ſes opérations ; c'eſt par le deſintéreſſement généreux avec lequel il a communiqué ſes lumieres & ſes ouvrages aux hommes, que cet Ancien, conſidéré d'un œil impartial, paroîtra ſupérieur même à la condition humaine : ſon mérite ne laiſſera point imaginer qu'il puiſſe avoir de rivaux, rival lui-même d'Apollon & l'Eſculape de Cos. Il avoit porté tant d'intelligence dans ſes obſervations, qu'il étoit parvenu à fixer les différens progrès des maladies, leur état préſent, leurs révolutions à venir, & à en prédire l'évenement. Si nous conſidérons les diſtinctions délicates qu'il établit entre les accidens qui naiſſent de l'ignorance du Medecin, & de la négligence ou de la dureté des gardes-malades, & les ſymptomes naturels de la maladie, nous prononcerons ſans balancer, que de tous ceux qui ont cultivé la Medecine, ſoit avant, ſoit après lui, aucun n'a montré autant de pénétration & de jugement. Il y a plus, les travaux réunis de tous les Medecins qui ont paru depuis l'enfance de la Medecine juſqu'aujourd'hui, nous offriroient à peine autant de phénomenes & de ſymptomes de maladies qu'on en trouve dans ce ſeul Auteur. Il eſt le premier qui ait découvert, que les différentes ſaiſons de l'année étoient les cauſes des différentes maladies qu'elles apportent avec elles, & que les révolutions qui ſe font dans l'air, telles que les chaleurs brûlantes, les froids exceſſifs, les pluies, les brouillards, le calme de l'athmoſphere & les vents, en produiſent en grand nombre. Il a compté entre les cauſes des maladies endémiques, la ſituation des lieux, la nature du ſol, le mouvement ou l'amas des eaux, les exhalaiſons de la terre & la poſition des montagnes. C'eſt par ces connoiſſances qu'il a préſervé des Nations & ſauvé des Royaumes de maladies, qui, ou les menaçoient, ou les affligeoient ; &, ſemblable au Soleil, répandu ſur la terre une influence viviſiante. C'eſt en examinant les mœurs, la nourriture & les coutumes des peuples, qu'il remonta à l'origine des maladies qui les déſoloient : c'étoit beaucoup pour les contemporains d'avoir poſſédé un tel homme : mais il eſt devenu par ſes écrits le bienfaiteur de l'univers entier. Il nous a laiſſé ſes obſervations juſques dans les circonſtances les plus légeres ; détail futile au petit jugement des eſprits ſuperficiels, mais détail important aux yeux pénétrans des eſprits ſolides & des hommes profonds.

Son traité, *De Aere, locis & aquis*, eſt un chef-d'œuvre de l'art. Je ne dirai pas qu'il a poſé dans cet ouvrage les fondemens de la Medecine, mais qu'il a pouſſé cette ſcience preſque au même point de perfection où nous la poſſédons. C'eſt-là qu'on voit ce ſavant & reſpectable Vieillard décrivant avec la derniere exactitude les maladies épidémiques ; avertiſſant ſes collegues d'avoir égard non-ſeulement à la différence des âges, des ſexes & des tempéramens, mais aux exercices, aux coutumes & à la maniere de vivre des malades ; & décidant judicieuſement que la conſtitution de l'air ne ſuffit pas pour expliquer pourquoi les maladies épidémiques ſont plus cruelles pour les uns que pour d'autres. C'eſt-là qu'on le trouve occupé à décrire l'état des yeux, des cheveux & de la peau, & à réflechir ſur la volubilité ou le bégayement de la langue, ſur la force ou la foibleſſe de la voix du malade, déterminant par ces ſymptomes ſon tempérament, la violence de la maladie & ſa terminaiſon. C'eſt-là que l'on ſe convaincra, que jamais perſonne ne fut plus exact qu'Hippocrate dans l'expoſition des ſignes diagnoſtics, dans la deſcription des maladies caractériſées par ces ſignes, & dans la prédiction des évenemens. Mais s'il ſavoit découvrir la nature, obſerver les ſymptomes & ſuivre les révolutions des maladies, il n'ignoroit pas les ſecours néceſſaires dans tous les cas. Il n'étoit ni téméraire dans l'application des médicamens, ni trop prompt à juger de leurs effets : il ne

s'enorgueilliſoit point lorſque les choſes répondoient à ſon attente ; & on ne lui voit point la mauvaiſe honte de pallier le défaut du ſuccès, lorſque les remedes ont trompé ſes eſpérances : mais c'eſt un malheur auquel il étoit rarement expoſé ; ſon adreſſe maitriſoit pour ainſi dire le mal : les maladies ſembloient aller d'elles-mêmes où il avoit deſſein de les amener. Il en arrachoit les racines, ſans trouver de réſiſtance ; & c'étoit avec un petit nombre de remedes, mais dont l'expérience lui avoit fait connoître le pouvoir, & dont la préparation faiſoit tout le prix, qu'il opéroit ces prodiges. Moins curieux de connoître un plus grand nombre de médicamens que d'appliquer à propos ceux qu'il connoiſſoit, c'étoit à cette derniere partie qu'il donnoit ſon attention.

Imitateur & miniſtre de la nature, pour ne point empiéter ſur ſes fonctions, ni la troubler dans ſes exercices, il diſtingue dans les maladies différens périodes, & dans chaque période des jours heureux & malheureux. Il hâtoit ou réprimoit l'action des matieres morbifiques, ſelon les circonſtances ; il les conduiſoit à la coction par des moyens doux & faciles ; il les évacuoit, lorſqu'elles étoient cuites, par les voies auxquelles elles ſe déterminoient d'elles-mêmes, ne ſe chargeant que de leur faciliter la ſortie, & de ne la permettre qu'à tems.

Après qu'il eut appris, ſoit par haſard, ſoit par adreſſe, à diſcerner les remedes ſalutaires des moyens nuiſibles, & découvert la maniere & le tems que la nature employoit à ſe débarraſſer par elle-même des maladies, il fixa par des regles ſures l'uſage des médicamens. Ce ne fut que quand ces médicamens eurent été éprouvés par une longue ſuite d'expériences journalieres & de cures heureuſes, qu'il ſe crut en état d'indiquer les propriétés des végétaux, des animaux & des minéraux ; ce qu'il exécuta non d'une maniere ſeche & infructueuſe, mais en joignant à ſes inſtructions un détail des précautions néceſſaires dans la pratique ; détail capable d'effrayer ceux qui ſeroient tentés de ſe mêler des fonctions du Medecin, ſans en avoir la ſcience & les qualités. Voilà, pour parler ſans partialité, la vraie & unique méthode de traiter la Medecine avec dignité, de la pouſſer à ſa perfection, & de procurer aux hommes tous les ſecours qu'ils peuvent attendre de leurs ſemblables. Voilà la méthode qu'Hippocrate nous a tranſmiſe dans ſes écrits, & dont ſa pratique a démontré les avantages. Mais combien depuis ce ſiecle l'art de guérir a-t'il dégénéré ! Tantôt on a négligé l'expérience pour ſe livrer aux viſions d'une imagination bouillante : tantôt une indolence criminelle a dégradé le Medecin & ſa profeſſion. Ici, les faits & les obſervations ont été ſacrifiés à des rêveries philoſophiques : là, on a ſubſtitué aux préceptes ſimples & clairs de la nature, un monſtrueux aſſemblage de termes inintelligibles ; & on a préféré des fictions ridicules aux recherches importantes du Pere de la Medecine. On vient nous aſſurer maintenant avec impudence, que tels & tels remedes ont produit en telles & telles occaſions des effets merveilleux. Nous nous en ſervons en des cas tous ſemblables, & nous trouvons, à notre honte & aux dépens du malade, que ſon état eſt pire qu'auparavant. Ces inconvéniens ne rendoient-ils donc pas la condition des hommes aſſez malheureuſe, ſans que l'avarice & la charlatanerie vinſſent à l'appui de l'ignorance & de la témérité ? Que dirai-je des projets extravagans des Alchymiſtes ? Qu'ils ont achevé de défigurer la Medecine ; qu'elle a totalement perdu dans les creuſets ſa forme naturelle, & que le plus noble de tous les Arts a été comme proſtitué au ſoutien de l'empiriſme & du brigandage. Mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'eſt que des hommes que la nature ſembloit avoir envoyés au ſecours de leurs ſemblables par les talens dont elle les avoit doués, ſe ſont laiſſé entraîner au torrent. Quoi donc, le nombre des ſimples n'eſt-il pas aſſez grand, la multitude des médicamens compoſés aſſez embarraſſante, la diverſité des méthodes aſſez épineuſe, ſans ſurcharger, ſans accabler encore l'art des dangereuſes productions de l'erreur ? Tels que des ſources limpides & pures, les écrits d'Hippocrate ne ſont ni mêlés de fauſſetés, ni obſcurcis par l'ignorance, ni ſouillés par des rodomontades. Comme leur Auteur étoit exempt de la vanité & de la duplicité de ces Chymiſtes charlatans, on y reconnoît par-tout le ton de la vérité. Clair, net, précis, & toutefois exact, fidele, abondant, on peut aſſurer hardiment qu'il a été juſqu'à préſent dans ſon art le premier homme du monde. Mais, dira-t'on, ces louanges paroiſſent contradictoires avec les idées que nous avons de la Medecine : cette ſcience s'eſt perfectionnée par l'obſervation ; & nous avons obſervé une infinité de choſes nouvelles depuis le ſiecle d'Hippocrate ; deſorte qu'il faut convenir, qu'impaparfaite & informe, elle étoit encore au berceau, de ſon tems. Il eſt vrai que nous avons fait quelques découvertes : mais il ne l'eſt pas moins qu'Hippocrate travailloit ſur les expériences & les recueils d'un grand nombre de Medecins, qui tous avoient cultivé la Medecine avec ſuccès. Si nous ne voulons point donner dans un Pyrrhoniſme hiſtorique, nous conviendrons qu'Hippocrate deſcendoit d'Apollon, le premier Medecin de la Grece, & qu'il en hérita le ſecret de la Medecine. Apollon tranſmit l'art de guérir à ſon fils Eſculape, qui le perfectionna. Eſculape eut pour deſcendans & pour ſucceſſeurs en Medecine, Chryſamides, Cléomittades, Theodore, Soſtrate, Nebrus, Cnoſidicus, Hippocrate pre-

mier de ce nom, & Heraclide, pere du divin Hippocrate dont nous parlons. C'eſt ainſi que cette ſcience paſſa de pere en fils juſqu'à cet homme incomparable, que les hiſtoriens ont placé le dix-neuvieme en ligne directe depuis Apollon. Si nous ajoutons à cet avantage ſes propres travaux, ſa pénétration, la longueur de ſa vie, & ſes voyages à Babylone, en Egypte & aux Indes, nous avouerons qu'il devoit poſſéder un grand fonds de connoiſſances, toutes fondées ſur l'expérience. Mais non-content des inſtructions que ſes ancêtres lui avoient laiſſées, & de la ſcience qu'il avoit puiſée chez les nations étrangeres, il étudia avec une ardeur infatigable les opinions & les ſentimens des autres Medecins. Il y avoit alors un Temple renommé à Cnide, dont les murs étoient ornés de tables, ſur leſquelles on avoit inſcrit les obſervations les plus importantes concernant les maladies & la ſanté des hommes. Il ne manqua pas de le viſiter, & de tranſcrire pour ſon uſage tout ce qu'il y trouva d'inconnu pour lui. Il porta à Cnide une réputation ſi brillante, qu'on le jugea digne d'entrer dans les ſecrets de l'Ecole Cnidienne. D'ailleurs, quelle raiſon pourrions-nous avoir de croire que la Medecine étoit très-imparfaite au tems d'Hippocrate, lorſque nous liſons dans les hiſtoriens qu'elle étoit alors diviſée en ſectes, qu'on en avoit traité dans un grand nombre d'écrits, & qu'elle ſavoit emprunter des autres ſciences les ſecours dont elle avoit beſoin ? Circonſtances qui ſe trouvent confirmées par les témoignages d'Hippocrate même : on n'a qu'à conſulter là-deſſus les livres qu'il a compoſés ſur l'état de la Medecine ancienne, ſur le choix des alimens, ſur le régime des malades dans les maladies aigues, & ſur la Chirurgie ; ouvrages dont le ſtyle ne nous permet pas de douter de leur authenticité. Entre les moyens dont il ſe ſervoit pour augmenter le fonds de connoiſſances qu'il avoit ou reçu de ſes ancêtres, ou recueilli chez les Peuples éloignés, il y en a un d'une eſpece ſinguliere, & qui lui fut propre. Il envoya Theſſalus, ſon fils aîné, dans la Theſſalie ; Dracon, le plus jeune, ſur l'Helleſpont ; Polybe ſon gendre, dans une autre contrée ; & il diſperſa une multitude de ſes éleves dans toute la Grece, après les avoir inſtruits des principes de l'Art, & leur avoir fourni tout ce qui leur étoit néceſſaire pour la pratique. Il leur avoit recommandé à tous de traiter les malades, quels qu'ils fuſſent dans les lieux de leur miſſion ; d'obſerver la terminaiſon des maladies ; de l'avertir exactement de leurs eſpeces & de l'effet des remedes ; en un mot, de lui envoyer une hiſtoire fidele & impartiale de tous les événemens. C'eſt ainſi qu'il raſſembla en ſa faveur toutes les circonſtances qui pouvoient concourir à la formation d'un grand Medecin. Il eſt difficile de concevoir qu'un homme qui avoit ſu ſe procurer ces avantages, n'eût pas ſu en profiter. A l'aide des travaux & des obſervations d'une foule de Medecins, opérans ſur ſes inſtructions, & jugeans, pour ainſi dire, par ſes organes, il compoſa le plus parfait, le plus vaſte & le plus judicieux Corps de Medecine que nous ayons. Les Medecins ordinaires n'ont que leurs yeux : Hippocrate avoit multiplié les ſiens. Il réſidoit à Cos, & cependant il opéroit dans toute la Grece. Les Praticiens s'inſtruiſent en ſuivant un petit nombre de malades ; un peuple entier fourniſſoit à Hippocrate des expériences. Peu d'Auteurs ont embraſſé toutes les maladies qui ont paru dans une ſeule Ville : Hippocrate a pu traiter de toutes celles qui déſolerent les Villages, les Villes & les Provinces de la Grece. Cela ſeul ſuffiſoit ſans doute pour lui donner la ſupériorité ſur ceux qui avoient exercé & qui exercerent dans la ſuite la même profeſſion, mais ſans avoir les mêmes reſſources que lui, & ſans être placés dans des circonſtances auſſi favorables.

Eſt-il étonnant après cela que ſes ouvrages aient excité la mauvaiſe humeur de l'Envie, réveillé l'eſprit de contradiction & redoublé la fureur des critiques ? Mais tous ces obſtacles n'ont ſervi qu'à en faire mieux connoître la valeur. Semblables à l'acier, ils ont réſiſté à la dent des ſerpens, & l'uſage ne les a rendus que plus éclatans. C'eſt par-tout la nature accompagnée de la vérité toute nue, & d'autant plus puiſſante. Telle étoit enfin l'étendue de ſes lumieres & de ſes connoiſſances, que les plus ſavants d'entre les Grecs, les plus polis d'entre les Romains, & les plus ingénieux d'entre les Arabes n'ont que confirmé ſa doctrine en la répétant dans leurs écrits. Hippocrate a fourni aux Grecs Dioclès, Aretée, Rufus l'Epheſien, Soranus, Galien, Æginete, Trallien, Actius & Oribaſe, ce qu'ils ont dit d'excellent. Celſe & Pline, les plus judicieux d'entre les Romains, ont eu recours aux déciſions d'Hippocrate, avec cette vénération qu'ils avoient pour les Oracles ; & les Arabes n'ont été que les copiſtes d'Hippocrate, j'entens toutes les fois que leurs diſcours ſont conformes à la vérité. Enfin, que dirai-je de plus à l'honneur de cet Ancien ; ſi ce n'eſt qu'il a ſervi de modele à preſque tout ce qu'il y a eu de ſavans Medecins depuis ſon ſiecle, ou que les autres ſe ſont formés ſur ceux qui l'avoient pris pour modele ? Son mérite ne demeura pas concentré dans l'étendue d'une Ville ou d'une Province : il ſe fit jour au loin, & lui procura l'eſtime & la vénération des Theſſaliens, des inſulaires de Cos, des Argiens, des Macédoniens, des Athéniens, des Phocéens & des Doriens. Les Illyriens & les Pæoniens le regarderent comme un Dieu, & les Princes étrangers invoquerent ſon aſſiſtance. Les Nations opulentes honorerent ſa

perſonne, & le récompenſerent de ſes ſervices par de magnifiques préſens ; & l'hiſtoire nous apprend que ſes ſucceſſeurs dans l'art de guérir ont acquis, en l'imitant, la confiance des Rois & des Sujets, & ſont parvenus au comble de la gloire, des honneurs & de l'opulence en marchant ſur ſes traces. Comme j'eſtime que le plus grand ſervice qu'on puiſſe rendre à la Medecine, eſt d'inſpirer à ceux qui s'y appliquent du gout pour les écrits d'Hippocrate ; j'ajouterai à ce que j'ai dit, le ſentiment de M. Hoffman : le mien n'en acquerra que plus de certitude.

Après les fondemens heureux & ſolides d'une pratique raiſonnable qu'Hippocrate avoit poſés, il eſt étonnant, dit M. Hoffman, que la Medecine ne ſe ſoit point élevée à un plus haut degré de perfection dans les ſiecles ſuivans. Il faut attribuer ce malheur à la conduite extravagante de ſes ſucceſſeurs, qui mépriſant l'expérience & négligeant les faits, raiſonnerent ſur des principes incertains, & infecterent l'art de ſyſtemes, au lieu de l'enrichir d'obſervations. Telles furent les cauſes des erreurs de nos prédéceſſeurs, de la ſtérilité de la Phyſique & de l'imperfection de la Medecine. Voilà les écueils, c'eſt à nous à les éviter : & nous aurons ce bonheur, ſi nous nous attachons à ſuivre les pas d'Hippocrate. Le ſeul moyen de perfectionner la théorie & la pratique de la Medecine, c'eſt de multiplier les expériences & les obſervations, & de recourir à notre propre induſtrie, lorſque les lumieres de cet Ancien nous manqueront.

Hippocrate laiſſa deux fils, Theſſalus & Draco, qui ſuccéderent à leur pere dans l'exercice de la Medecine, avec une fille qu'il maria à Polybe, un de ſes éleves. Theſſalus l'aîné a fait le plus de bruit. Galien nous apprend qu'il étoit en haute eſtime à la Cour d'Archelaüs, Roi de Macedoine, dans laquelle il paſſa la plus grande partie de ſa vie. Quant à Draco, frere de Theſſalus, on n'en ſait aucune particularité, ſi ce n'eſt qu'il eut un fils nommé Hippocrate, qui fut Medecin de Roxane, femme d'Alexandre le Grand.

Polybe paroît s'être acquis plus de réputation que les fils d'Hippocrate. On le croit auteur de quelques traités mêlés avec les ouvrages de ſon beau-pere. Galien loue ſon adreſſe & ſon expérience, & lui rend le témoignage qu'il n'a jamais abandonné ni les ſentimens, ni la pratique de ſon beau-pere.

Le premier Medecin qui ſe ſoit illuſtré dans ſa profeſſion après Hippocrate & ſes fils, ce fut Dioclès de Caryſte, qui mérita par l'étendue de ſes connoiſſances le ſurnom de ſecond Hippocrate. Tous les anciens Auteurs conviennent qu'il a ſuivi de près ce pere de la Medecine, quant au tems, & qu'il l'a égalé en réputation. Il paſſe pour auteur d'une Lettre que nous avons, & qui eſt adreſſée à Antigonus, Roi d'Aſie ; ce qui marqueroit que Dioclès vivoit ſous le regne de ce ſucceſſeur d'Alexandre, & non ſous celui de Darius, fils d'Hiſtape, comme l'ont écrit quelques Auteurs modernes. Mais les erreurs de chronologie qu'on trouve dans les prétendues lettres d'Hippocrate, nous rendent cette ſorte de preuve fort ſuſpecte : car ces lettres étant démontrées apocryphes, qui nous aſſurera qu'il n'en eſt pas de même de celles de Dioclès ? Ceux qui ont placé cet Auteur ſous Darius, fils d'Hiſtaſpe, ſe ſont trompés groſſierement : car en ce cas il eût été antérieur à Hippocrate, ce qui eſt impoſſible. Ceux qui le renvoient ſous Antigone, ne ſont pas loin de compte, quoiqu'on puiſſe objecter contre leur opinion. Dioclès, qui eſt certainement poſtérieur à Hippocrate, & antérieur à Pranagore, qui eut pour diſciples quelques Medecins contemporains de Ptolomée Soter, pouvoit être de l'âge d'Ariſtote. Cela ſuppoſé, il ne ſeroit pas impoſſible qu'il eût ſurvécu à ce Philoſophe qui mourut à ſoixante-trois ans, & qu'il eût vu le commencement du regne d'Antigonus & des autres ſucceſſeurs d'Alexandre, dont la mort précéda de deux ans celle d'Ariſtote. Voilà ce qu'on peut dire en faveur de l'authenticité de la lettre de Dioclès à Antigonus. A cela près, M. le Clerc croit le premier plus ancien qu'Ariſtote de quelques années.

La lettre de Dioclès contient des préceptes ſur la conſervation de la ſanté ; préceptes qui conſiſtent à prévoir les maladies par des ſignes certains, & à les prévenir par des remedes ſûrs. Le corps y eſt diviſé en quatre parties, la tête, la poitrine, le ventre & la veſſie, & l'on y trouve les remedes uſités dans les maladies qui ſont particulieres à chacune de ces parties. Pour la tête, on ordonne de la purger par des gargariſmes & des frictions : on conſeille pour la poitrine le vomiſſement, ſoit à jeun, ſoit après le repas. A l'égard du ventre, on inſinue qu'il faut le tenir libre, non par des médicamens, mais par le régime, l'uſage des betes, de la mercuriale, de l'ail bouilli, de la plante appellée Patience, du bouillon de chou, & des confitures au miel. Quant aux maladies de la veſſie, on indique quelques diurétiques, tels que les racines de celeri & de fenouil cuites dans du vin, avec de l'eau où l'on aura fait bouillir du daucus, du ſmyrnium, de l'aunée & des pois chiches.

Voilà ce que contient cette lettre, qui pourroit paſſer pour l'analyſe de quelques livres de Dioclès, où il traitoit à fond de la conſervation de la ſanté, & des moyens qui conduiſent à cette fin. Un de ces ouvrages étoit dédié à un certain Plutarque. Dioclès en avoit compoſé d'autres qui ſe ſont perdus, ainſi que ceux dont je viens de parler. Athenée fait mention d'un écrit où cet Auteur traitoit des poiſſons,

& d'un autre ſur la maniere d'apprêter les viandes. Le même nous apprend que pluſieurs anciens Medecins avoient écrit ſur ce dernier ſujet. Il nomme entre autres Philiſtion, Eraſiſtrate, Philotime, Eutydeme, Glauque & Dyoniſius. Il y a de l'apparence que leur but n'étoit pas de rafiner ſur le gout, mais de rendre les viandes plus propres à la ſanté. Toutefois Platon ſe plaint de ce que l'art des Cuiſiniers s'eſt introduit dans la Medecine, où ſous prétexte de rendre les viandes plus ſaines, il a produit un effet tout contraire. Ce Philoſophe prétend que cet art eſt, par rapport à la Medecine, ce que l'art de farder & de parfumer eſt à l'égard de la Gymnaſtique dont on a parlé ci-devant. On voit par ce paſſage de Platon, qu'on avoit déja commencé de ſon tems à agiter des queſtions ſur les qualités & le choix des alimens ; & peut-être que ce qu'il dit regardoit les livres de Dioclès, qui pouvoit avoir écrit du vivant de ce Philoſophe.

Dioclès avoit compoſé un autre ouvrage intitulé des maladies, de leurs cauſes, & de leur cure. Galien en cite un fragment concernant une maladie que Dioclès appelloit maladie mélancolique ou flatueuſe, & dont il faiſoit la deſcription ſuivante. Ceux, dit-il, qui en ſont attaqués, rendent, quand ils ont pris des alimens difficiles à digérer, de la ſalive claire & en grande quantité : ils ont des rapports aigres, des vents, de la chaleur dans les hypocondres, avec un murmure ou grand bruit dans l'eſtomac, non ſur le champ, mais quelque tems après avoir mangé. Ils y reſſentent quelquefois des douleurs qui s'étendent juſqu'au dos. Après la digeſtion, tous ces ſymptomes diſparoiſſent, mais pour revenir auſſi-tôt qu'ils reprennent de la nourriture. Ces accidens les ſurprennent même à jeun, ainſi qu'après le repas ; alors ils vomiſſent les viandes crues, accompagnées de phlegmes amers & chauds dont leurs dents ſont agacées. Cette maladie commence ordinairement dès la jeuneſſe : mais en quelque tems & de quelque maniere qu'on en ſoit attaqué, elle dure longtems. On pourroit ſoupçonner, continue Dioclès, que ces malades ont plus de chaleur qu'il n'en faut dans les vaiſſeaux qui recevoient les alimens de l'eſtomac, & que le ſang s'y eſt épaiſſi : car il eſt conſtant que ces veines ſont obſtruées & bouchées, puiſque la nourriture ne ſe diſtribue pas dans le corps, mais demeure dans le ventricule ſans ſe cuire, & qu'au lieu de paſſer dans les canaux qui doivent la recevoir, & d'aller pour la plus grande partie dans le bas ventre, elle revient le jour ſuivant par le vomiſſement. Une preuve d'ailleurs que la chaleur eſt trop grande dans ces parties, c'eſt qu'effectivement les malades ſont fort échauffés, & qu'ils ſe trouvent ſoulagés en prenant des choſes rafraîchiſſantes. Dioclès ajoute que quelques Medecins prétendent, que dans ces maladies l'orifice du ventricule qui communique avec les inteſtins, s'enflamme ; que cette inflammation produit l'obſtruction, & empêche les alimens de deſcendre dans les boyaux au tems accoutumé, de ſorte que leur ſéjour occaſionne dans le ventricule le gonflement, la chaleur, & les autres accidens dont on a parlé.

Dioclès avoit encore traité des maladies des femmes & des plantes : il avoit compoſé un livre intitulé, *la Boutique du Medecin*, à l'exemple d'Hippocrate. Il en avoit écrit un autre *des ſemaines*, c'eſt-à-dire, du tems de la groſſeſſe.

Sa pratique étoit à peu près la même que celle d'Hippocrate : il purgeoit & ſaignoit dans les mêmes circonſtances. On trouvera dans Cælius Aurelianus la maniere dont il traitoit certaines maladies. Le même Auteur nous apprend qu'il faiſoit prendre de la colle de taureau, ou de la colle forte cuite dans de l'eau, avec de la farine & des ronces, à ceux qui crachoient le ſang. Il ordonnoit d'avaler une pilule, c'eſt-à-dire une balle de plomb à ceux qui étoient attaqués de l'iléus, remede dont Hippocrate ne fait point mention. Il mettoit quelque différence entre l'iléus & le chordapſus, deux noms qu'Hippocrate paroît avoir donnés à la même maladie. Dioclès prétendoit que le chordapſus étoit une maladie du boyau gras.

Si on en croit Galien, Dioclès exerça la Medecine par humanité, à l'exemple d'Hippocrate, & non comme la plupart des autres par intérêt ou vaine gloire. Il en parle d'ailleurs comme d'un grand homme, & qui poſſédoit l'art de guérir. C'eſt Dioclès qui diſoit, que ceux qui veulent rendre raiſon de tout, ne méritent pas d'être écoutés ; que pour uſer d'un remede & compter ſur ſon effet, il ſuffiſoit d'avoir l'expérience de ſon côté, quoiqu'on n'en pût expliquer les effets ; qu'il étoit néantmoins utile de rechercher les cauſes, quand cette connoiſſance ne ſerviroit qu'à acquérir la confiance des malades.

Pranagore eſt le troiſieme Medecin après Hippocrate & Dioclès qui ſe ſoit fait connoître. Dans la ſuppoſition que ce dernier étoit au moins de l'âge d'Ariſtote, M. le Clerc conclut que Pranagore étoit le plus jeune des trois.

Pranagore étoit fils de Néarque de l'Iſle de Cos, & de la famille des Aſclepiades, avec cette particularité qu'il fut le dernier de cette race qui ſe ſignala dans la Medecine. Le fameux Herophile fut ſon éleve.

Il étoit de la ſecte des Dogmatiques, & paroît avoir oſé le premier abandonner la méthode d'Hippocrate. Il rapportoit les cauſes des maladies aux qualités des humeurs. Il en diſtinguoit de dix eſpeces, ſans compter le ſang. Ce ſyſteme devant influer ſur ſa pratique,

il eſt à préſumer qu'il le conduiſoit plus ſouvent à l'erreur qu'à la vérité. Cælius Aurelianus remarque qu'il faiſoit grand uſage des vomitifs : il pouſſoit cette évacuation dans l'iléus juſqu'à provoquer celle des excrémens par la bouche ; & lorſque cette pratique ou ce remede étoit ſans effet, il ordonnoit une inciſion au ventre, & même au boyau, qu'on recouſoit après l'avoir vuidé ; opération hardie, qui fut abandonnée par ſes ſucceſſeurs.

Celſe fait mention de Petron, liv. 2. ch. 9. Il dit que ce Medecin vivoit avant Erophile & Eraſiſtrate, mais après Hippocrate. Il faiſoit couvrir les fébricitans, afin de provoquer les ſueurs & d'exciter la ſoif. Lorſque la fievre commençoit à ſe relâcher, il ordonnoit de l'eau froide ; & s'il venoit à bout d'accroître de cette maniere les ſueurs, il croyoit les avoir ſoulagés. Si les ſueurs ne paroiſſoient point, il redoubloit la doſe d'eau, & excitoit le vomiſſement. Lui arrivoit-il de les guérir par l'une ou l'autre de ces voies : il leur ordonnoit de manger ſur le champ de la chair de porc rotie & de boire du vin, ſinon il les faiſoit vomir derechef à force d'eau ſalée.

Par ce que j'ai dit d'Hippocrate & de ſa pratique, il paroît que s'il ne pouſſa pas la Medecine au degré de perfection dont elle eſt capable, il marqua du moins & ouvrit les voies qu'elle devoit ſuivre pour y parvenir. L'état actuel de la Medecine, & les efforts continuels que les Philoſophes de toutes les ſectes n'ont employés en tout tems qu'avec trop de ſuccès, pour arrêter les progrès que cette ſcience pouvoit faire, & détruire ceux qu'elle avoit déja faits, prouvent aſſez combien il étoit important de ſuivre le plan d'Hippocrate, & combien nous avons à regretter qu'on ne l'ait pas ſuivi. Nous aurons le chagrin de voir dans les ſiecles ſuivans de miſérables hypotheſes, des diſtributions futiles, des cauſes occultes, & un jargon inintelligible ſubſtitués aux obſervations exactes, aux détails des faits, & à des expériences confirmées par des évenemens certains. Je ſai que les Medecins ont eu dans tous les ſiecles un certain nombre de cures heureuſes pour juſtifier les hypotheſes philoſophiques ſur leſquelles ils avoient appuyé leur pratique : mais de quel poids peut être ce raiſonnement, quand on n'ignore pas qu'il y a des incommodités ſi légeres que la nature les guérit en dépit du Medecin, & des tempéramens ſi vigoureux qu'ils réſiſtent aux remedes les plus actifs ? Ce qu'il faudroit démontrer en faveur des ſyſtemes & contre la méthode d'Hippocrate, c'eſt que les ſyſtématiques ont conſervé la vie à un grand nombre de malades pour un ſeul à qui ils n'auroient pas pu apporter des ſecours efficaces.

Chriſippe de Cnide fut un des premiers qui ſe déclarerent contre la Medecine expérimentale. M. le Clerc prétend que ce Medecin vécut ſous le regne de Philippe, pere d'Alexandre le Grand. Pline l'accuſe d'avoir bouleverſé, à l'aide d'un babil extraordinaire, les ſages maximes de ceux qui l'avoient précédé dans ſa profeſſion. Galien nous apprend qu'il deſapprouvoit la ſaignée, & qu'il uſoit avec beaucoup de circonſpection des purgatifs : mais nous ne ſavons rien des raiſons dont il appuyoit ſes opinions ; ſes écrits, déja fort rares au tems de Galien, ne ſont pas venus juſqu'à nous : & d'ailleurs Galien s'eſt moins attaché à le réfuter, qu'Eraſiſtrate ſon diſciple, dont les ſentimens étoient les mêmes que ceux de ſon maître. On dit que quoiqu'il ne voulût point de purgatifs, il employoit quelquefois les vomitifs & les lavemens.

C'eſt par les connoiſſances philoſophiques, & non par ſon habileté dans la Medecine, qu'Ariſtote fit ſa réputation. Comme il ne paroît point qu'il ait jamais pratiqué cet art, ſans ennuyer le lecteur d'un détail de ſes rêveries philoſophiques, je vais paſſer à ſon éleve. Qui croiroit que la Medecine doit plus à Alexandre le Grand qu'à ſon Précepteur ? Ce Prince ouvrit aux Egyptiens & aux Grecs le commerce d'Orient, qui leur étoit inconnu avant ſon expédition aux Indes & la fondation d'Alexandrie. Au retour de ces contrées, ſa flotte aborda dans l'Iſle de Succotra, dont ce Monarque tranſporta les habitans ailleurs, pour y établir une colonie de Grecs qui priſſent ſoin & qui cultivaſſent les aloès qui croiſſoient en abondance dans leurs pays. C'eſt un fait que la tradition a conſervé chez les Arabes, & que les récits des voyageurs achevent de confirmer. Ils nous aſſurent que cette Iſle eſt maintenant habitée par deux ſortes de peuple. Les uns ſont noirs & ont les cheveux cotoneux, & les autres ſont blancs & portent les cheveux longs & comme les Européens. D'ailleurs il eſt conſtant que le ſuc d'Aloès étoit inconnu dans la Medecine avant le regne d'Alexandre, & qu'après la fondation d'Alexandrie, preſque tous ceux qui ont écrit de la Medecine ont parlé de ce remede.

Eraſiſtrate étoit de Julis dans l'iſle de Cea ou Céos. Suidas, de qui nous tenons cette circonſtance, ajoute qu'il fut inhumé vis-à-vis de Samos, ſur le mont Mycalé ; ce qui pourroit avoir donné lieu à l'Empereur Julien de croire que ce Medecin étoit de Samos. Etienne de Biſance trompé par la reſſemblance des noms Cos & Ceos, donne à Eraſiſtrate la même patrie qu'à Hippocrate. Chio eſt une troiſieme Iſle que d'autres ont encore confondue avec les deux précédentes ; & conſéquemment ils ſont tombés dans une erreur ſemblable à celle d'Etienne de Biſance.

Il y a des difficultés ſur le tems auquel Eraſiſtrate a vécu. Euſebe prétend qu'il fleuriſſoit ſous le regne de Ptolomée Philadelphe, aux environs de la 131e. Olympiade : mais il ſem-

ble que, ſi ce Medecin n'eſt pas un peu plus ancien, il auroit à peine eu le tems d'exercer ſa profeſſion & d'acquerir la réputation dont il jouiſſoit ſous le regne de Seleucus Nicanor, qui mourut dans la 124e Olympiade, 28 ans avant le tems marqué par Euſebe : cependant l'hiſtoire ſuivante prouve qu'Eraſiſtrate étoit connu long-tems avant la mort du Prince qu'on vient de nommer.

Antiochus devint éperduement amoureux de Stratonice, ſeconde femme de Seleucus ſon pere : les efforts qu'il fit pour dérober cette paſſion à la connoiſſance de ceux qui l'environnoient, le jetterent dans une langueur mortelle. Là-deſſus, Seleucus appella les Medecins les plus experts, entre leſquels fut Eraſiſtrate, qui ſeul découvrit la vraie cauſe de la maladie d'Antiochus. Il annonça à Seleucus que l'amour étoit la maladie du Prince ; maladie, ajouta-t'il, d'autant plus dangereuſe, qu'il eſt épris d'une perſonne dont il ne doit rien eſpérer. Seleucus ſurpris de cette nouvelle, & plus encore de ce qu'il n'étoit point au pouvoir de ſon fils de ſe ſatisfaire, demanda qui étoit donc cette perſonne qu'Antiochus devoit aimer ſans eſpoir. C'eſt ma femme, répondit Eraſiſtrate. Hé quoi, reprit Seleucus, cauſerez-vous la mort d'un fils qui m'eſt cher, en lui refuſant votre femme ? Seigneur, reprit le Medecin, ſi le Prince étoit amoureux de Stratonice, la lui cederiez-vous? Sans doute, reprit Seleucus en faiſant un ſerment. Eh bien, lui dit Eraſiſtrate, c'eſt d'elle-même dont Antiochus eſt épris. Le Roi tint ſa parole, quoiqu'il eût déja de Stratonice un enfant.

Le rang qu'Eraſiſtrate tient entre les Medecins anciens, nous oblige à parler de ſa pratique. Galien nous apprend que, ſectateur fidele de la doctrine de Chriſippe ſon maître, il étoit Antiphlebotomiſte déclaré, ce qu'il prouve par l'autorité de Strabon ſon diſciple, qui loue Eraſiſtrate d'avoir traité ſans ſaigner, toutes les maladies dans leſquelles la ſaignée étoit en uſage ; & ce qui ſe trouve confirmé par ſes ouvrages dans leſquels il ne fait mention de la ſaignée qu'une ſeule fois, à propos du vomiſſement de ſang ; encore eſt-ce pour montrer qu'elle étoit inutile même dans ce cas. On y liſoit auſſi qu'il n'avoit pas jugé à propos de ſaigner un nommé Criton qui mourut d'une eſquinancie, non plus qu'une jeune fille de Chio dont les regles s'étant ſupprimées occaſionnerent un regorgement de ſang vers le poumon, qui lui cauſa la mort en la ſuffoquant. Un des remedes par leſquels Eraſiſtrate ſuppléoit à la ſaignée, dans les pertes de ſang ; c'étoit les ligatures des extrémités du corps ; comme des bras & des jambes. La diete achevoit la cure.

Peut-on douter, après ce que nous venons de rapporter, qu'Eraſiſtrate ne rejettât entierement la ſaignée ? Ses ſectateurs ſoutenoient toutefois au tems de Galien, que leur maître n'avoit jamais proſcrit ce remede généralement, & qu'il s'en ſervoit, mais plus diſcretement qu'on n'avoit coutume : c'étoit l'opinion de Cœlius Aurelianus qui nous aſſure qu'Eraſiſtrate ſaignoit dans les hémorrhagies, rejettant ſur quelques-uns de ſes diſciples le reproche que l'on faiſoit à leur chef ; ce qui eſt poſitivement contraire au ſentiment de Galien.

Galien nous a tranſmis la raiſon pour laquelle Eraſiſtrate & Chriſippe ne ſaignerent point : c'eſt, diſoient-ils, que vu l'obligation où ſont les malades de faire abſtinence dans les cas d'inflammation & de fievre, la ſaignée pourroit les jetter dans une foibleſſe mortelle. Le même Auteur ajoute que les diſciples d'Eraſiſtrate étoient partagés entre eux ſur les motifs que leur maître avoit eus de condamner la Phlébotomie. Apémante & Straton, continue-t'il, en apportent de très-foibles. Ce qu'ils objectent ſe réduit à ceci. 1°. Qu'il eſt fort difficile de faire une ſaignée heureuſe, ſoit parce qu'on n'eſt pas sûr de rencontrer la veine qu'on veut ouvrir, ſoit parce qu'on riſque de piquer une artere pour une veine. 2°. Que quelques malades ſont morts de peur ou de défaillance, devant ou après cette opération ; à quoi d'autres ajoutent, qu'on ne peut déterminer la quantité de ſang qu'il eſt néceſſaire de tirer, & que ſi l'on en tire moins qu'il ne faut, la ſaignée eſt inutile, qu'au contraire ſi l'on en tire plus qu'il ne faut ; on riſque de tuer le malade : quelques-uns prétendent encore que l'évacuation du ſang qui remplit les veines eſt ſuivie de la tranſmigration des eſprits, des arteres dans ces vaiſſeaux ; enfin que l'inflammation étant une fois formée dans les arteres par le ſang qui s'eſt coagulé à leur entrée, il eſt tout-à-fait inutile de ſaigner.

Eraſiſtrate deſaprouvoit encore les purgatifs. Il purgeoit rarement, & lorſqu'il ordonnoit des lavemens ou des vomitifs, il vouloit qu'ils fuſſent doux, blâmant, à l'exemple de Chriſippe, la quantité & l'âcreté de ceux dont les anciens s'étoient ſervis. Voici les raiſons qu'il apportoit de cette pratique. La purgation & la ſaignée produiſent le même effet : l'une & l'autre ne ſervent qu'à diminuer la plénitude : or, diſoit-il avec Chriſippe, on a pour cela des moyens plus sûrs. Les humeurs, ajoutoit-il, n'étoient pas telles dans le corps qu'elles paroiſſent après qu'on les a rendues : le médicament les a fait changer de nature ; ſentiment embraſſé depuis par un très-grand nombre de Medecins.

Nous remarquerons ici qu'Eraſiſtrate n'admettoit pas l'attraction d'Hippocrate : il expliquoit l'action des purgatifs, parce qu'il appelloit la ſuite naturelle de l'évacuation την προς το κενουμενον ακολουθιαν ; c'eſt, ſelon M. le Clerc, quelque choſe de ſemblable à l'horreur du

vuide d'Ariſtote : voici le ſentiment de quelques-uns de ſes diſciples ſur la différence des purgatifs relative à celle des humeurs. Ils diſoient que les humeurs les plus déliées & les plus ſubtiles ſortoient les premieres ; & que les humeurs les plus groſſieres au contraire s'évacuoient les dernieres, qu'ainſi les médicamens foibles emportoient ſeulement quelques eaux ; que ceux qui ont un peu plus de force, chaſſoient la bile, & que la bile noire n'étoit entraînée que par les plus vigoureux. Mais Galien leur objectoit que cette explication contrediſoit l'opinion de leur maître.

Le même Auteur fait mention d'un médicament en forme ſolide dans lequel il entroit du caſtoreum, & dont Eraſiſtrate ſe ſervoit pour tenir le ventre libre ; mais on ignore quel purgatif il joignoit au caſtoreum : Galien ne décrit point cette compoſition ; il ſe contente de remarquer que, puiſqu'elle étoit purgative, Eraſiſtrate devoit en faire peu d'uſage.

Ces moyens plus sûrs de prévenir ou de diminuer la plénitude, qu'il falloit, à ſon avis, ſubſtituer à la ſaignée & aux purgations, ſont le jeûne & l'abſtinence. Lorſque ce remede, joint aux lavemens & aux vomitifs, n'opéroit pas, il avoit recours à l'exercice.

Il prétendoit que la plénitude étoit ordinairement ſuivie de la transfuſion du ſang des veines dans les arteres, & conſéquemment de la fievre & de l'inflammation. Il reconnoiſſoit, outre la plénitude d'humeur, commune à tous les membres, une plénitude particuliere à une partie malade. L'hiſtoire qu'il fait de la maladie de Criton en fournit un exemple. Il appelle l'eſquinancie dont il étoit attaqué, une plénitude ſynachique, c'eſt-à-dire, ajoute-t'il, inflammation de la luette & des amygdales. Il pouvoit de même nommer l'apoplexie, plénitude apoplectique ; la pleureſie, plénitude pleuretique ; de ſorte que la plénitude auroit toujours été la cauſe & le genre de la maladie.

Mais pour revenir à ſa méthode de prevenir ou de traiter les maladies par l'exercice ; voici comment il ſe conduiſoit à cet égard. Ceux, dit-il, qui ſont accoutumés à prendre beaucoup d'exercice, doivent en prendre un peu plus qu'à l'ordinaire, lorſqu'ils ſe ſentent de la plénitude. Après s'être ſuffiſamment exercés, qu'ils entrent dans un bain chaud & qu'ils ſuent. S'ils ſe trouvoient enſuite échauffés, qu'ils prennent pendant quelques jours le bain froid. Qu'ils faſſent ſuccéder le repos à ce régime pendant un autre intervalle de tems, qu'ils ſe retranchent ſur les alimens, qu'ils ne dînent point & qu'ils ſoupent legerement. Ils pourront encore obſerver de ne prendre que des nourritures foibles, telles que ſont la plupart des herbages tant cuits que cruds, les citrouilles, les concombres, les melons, les figues & les autres fruits accommodés avec des herbes : ſurtout que leur pain n'ait aucun défaut. En ſuivant ce régime, ils auront le ventre libre ; le contraire arriveroit, s'ils uſoient de nourritures fortes, telles que la chair, les poiſſons & les mets où il entre de la farine : il leur conſeille de ſe priver de cette eſpece d'alimens, ou d'en prendre fort peu ; s'ils ont réſolu de diſſiper la plénitude qui les menace de quelque accident. Quant à ceux qui ne ſont pas faits aux grands travaux & aux exercices pénibles, quoique l'exercice ſoit en lui-même très-propre à évacuer ſans danger ce qu'il y a de ſuperflu dans notre corps, ils ſe trouveroient mal de ſuivre cette méthode. Ceux d'entre eux qui vomiront aiſément, qu'ils le faſſent après le ſoupé ; obſervant de ne pas laiſſer trop d'intervalle entre le repas qu'ils auront fait, & le vomitif qu'ils ont à prendre. Il faut qu'ils commencent à vomir dans le tems que le chile commence à ſe diſtribuer, & lorſque ce qui reſte de la maſſe des alimens eſt encore dans l'eſtomac ; qu'ils ſe baignent les jours ſuivans ; qu'ils ſuent & qu'ils ſe remettent enſuite peu à peu à leur genre de vie ordinaire.

Comme la plénitude, continue Eraſiſtrate, peut attaquer diverſes parties, & qu'elle cauſe à quelques perſonnes des mouvemens épileptiques, à d'autres des douleurs de jointures, &c. Il faut régler différemment la cure de ces maladies. On ne traitera pas ceux qui ont du penchant à l'épilepſie, de la même maniere que ceux qui crachent le ſang. Les premiers doivent être dans un continuel exercice & les autres au contraire doivent éviter ſoigneuſement le travail & la fatigue, s'ils ne veulent dilater des vaiſſeaux qui ſont déja trop ouverts.

Les perſonnes ſujettes à l'épilepſie doivent, comme on l'a dit, travailler & fatiguer continuellement, manger & boire très-peu, ſe baigner rarement, & éviter tout ce qui cauſe un changement grand & ſubit dans le corps. Ceux au contraire qui ſont menacés de gravelle doivent prendre des alimens aiſés à digérer, ſe baigner fréquemment, & boire ſouvent, de peur que leur urine devenant âcre, ne ronge les canaux par où elle coule. L'exercice leur eſt nuiſible. Il l'eſt auſſi à ceux en qui il ſe fait fluxion ſur le foie ou ſur la rate. Ils ne prendront point de bains froids ; c'eſt par l'abſtinence du manger & du boire & par l'uſage des bains chauds qu'ils doivent tenter de guérir.

Ce ſont-là les propres termes d'Eraſiſtrate, rapportés par Galien ; d'où l'on peut conclurre que ce Medecin ne blâmoit point l'exercice en général, comme on pourroit l'inférer de ce que le même Auteur a dit ailleurs. Mais on pourroit conjecturer qu'il ne l'approuvoit que dans le cas de plénitude, & que ceux qui ſe portent bien devoient, à ſon avis, s'en paſſer. En quoi il auroit été oppoſé à Hippocrate, de même que par rapport à la ſaignée,

gnée, la purgation & même la diete.

On lit dans Galien qu'Eraſiſtrate faiſoit ſi grand cas de la chicorée dans les maladies des viſceres & du bas-ventre & particulierement dans celles du foie, qu'il n'avoit pas dédaigné de décrire tout au long la maniere de l'apprêter, qui conſiſtoit, ſelon lui, à la faire bouillir dans l'eau juſqu'à ce qu'elle ſoit cuite, à la jetter une ſeconde fois dans l'eau bouillante pour lui ôter toute ſon amertume, à la retirer enſuite, à la conſerver dans un pot avec de l'huile,& y répandre un peu de vinaigre qui ne ſoit pas fort, quand on la veut faire ſervir. Il craignoit ſi fort qu'on n'apprêtât mal ce légume, qu'il pouſſe le détail de cette opération, juſqu'aux minuties. Il en faut lier, ajoutoit-t'il, pluſieurs plantes enſemble, cette maniere de les cuire eſt la plus commode. Comme ſi les cuiſiniers, reprend Galien, ne ſavoient ce que c'eſt que faire bouillir une botte de chicorée. Au reſte ce défaut étoit une ſuite de la maniere dont on pratiquoit la Medecine au tems d'Eraſiſtrate. Toute cette ſcience conſiſtoit preſque dans le régime & quelques remedes extérieurs, tels que les fomentations, les cataplaſmes & les oignemens.

Eraſiſtrate s'étoit déclaré pour les remedes ſimples. Il ne vouloit entendre parler ni des compoſitions royales, ni de tous ces antidotes que ſes contemporains appelloient les mains des Dieux. Il ne pouvoit ſupporter qu'on mêlât les minéraux avec les plantes & avec les animaux; les productions de la mer avec celles de la terre; il vaudroit beaucoup mieux, diſoit-il, s'en être tenu à la tiſanne, à la citrouille, & à l'hydroleum. Par la tiſanne, les bouillons d'orge & la citrouille, il vouloit marquer la diete, & par l'hydroleum ou l'eau mêlée avec de l'huile, les lavemens, les fomentations & les oignemens, réduiſant ainſi la Medecine à des choſes bien ſimples.

Eraſiſtrate n'étoit pas moins ennemi des ſophiſmes que des remedes compoſés. La crainte qu'il avoit que les ſyſtemes qu'il pourroit former ſur les cauſes des maladies ne le jettaſſent dans des erreurs, n'influaſſent ſur ſa pratique & ne le trompaſſent également dans les cures qu'il auroit à faire, l'avoit obligé de prendre à cet égard beaucoup de précautions. Il n'étoit qu'à demi dogmatique, non plus qu'Hérophile; car ils ne raiſonnoient & n'employoient les remedes que la raiſon ſuggere, que dans les ſeules maladies organiques.

Il ſeroit à ſouhaiter que le livre qu'Eraſiſtrate avoit intitulé *des Cauſes*, fût parvenu juſqu'à nous. Nous y trouverions, ſans doute, quelque choſe de fort curieux ſur cette matiere. Cet ouvrage eſt cité par Dioſcoride, qui nous apprend que cet ancien Medecin étoit fort éloigné de la ſecte des Empiriques; qu'il jugeoit très-néceſſaire la recherche des cauſes, non-ſeulement dans les maladies des parties organiques, mais dans toute maladie en général. Il paroît, à la vérité, convenir avec les Empiriques, que la découverte des cauſes ſpécifiques & particulieres des maladies n'eſt pas toujours poſſible: mais il ne s'enſuit pas, ajoute-t'il, qu'il en ſoit de même des cauſes générales; celles-ci ſont apparentes, ſenſibles, & fourniſſent des indications ſures. Il apporte en exemple, ceux qui ont pris du poiſon ou qui ont été mordus par quelque animal venimeux: ce venin, continue-t'il, ne nous fournit pas une indication curative tirée de ſa nature ſpécifique qui nous eſt inconnue; mais cela n'empêche point que nous ne déduiſions une indication générale, des effets que ce venin produit, & ſur laquelle nous nous conduiſons dans le traitement de cette maladie, en raiſonnant ainſi. La cauſe des effets que nous voyons eſt une matiere venimeuſe qui détruit en peu de tems les parties qu'elle touche & qui cauſe la mort, en s'inſinuant promptement par tout le corps: il faut donc tâcher de l'attirer au dehors, le plus vîte qu'il ſera poſſible, & l'empêcher de ſe répandre. Dans cette vue, ſi quelqu'un a pris du poiſon, il faut inceſſamment lui faire avaler beaucoup d'eau & le faire vomir enſuite, afin que le poiſon ſorte de ſon eſtomac. Si un autre a été bleſſé de quelqu'animal venimeux, il faut dilater la plaie, la ſuccer, y appliquer des ventouſes, ſcarifier la partie, la cautériſer, mettre deſſus des médicamens propres à attirer, & retrancher enfin cette partie, ſi l'on ne peut mieux faire, & tout cela, pour rappeller la matiere de ce venin & prevenir ſes progrès.

On demandera, peut-être, ſi Eraſiſtrate ne joignoit point à ces remedes, les médicamens qu'on appelle antidotes. Il eſt probable qu'il s'en ſervoit auſſi, quoiqu'il déſapprouvât tout remede compoſé: mais c'étoit en qualité de remedes indiqués & autoriſés par l'expérience, ſans égard à la cauſe du mal, ni à leur action. Autrement il eût été contraint de ſe jetter dans les cauſes ſpécifiques & particulieres; ce qui étoit auſſi contraire à ſa Medecine qu'à celle des Empiriques. Toutefois il ne négligeoit pas totalement ces dernieres cauſes. Il avoit même recherché celle de la fievre, qui eſt une des plus difficiles à découvrir: mais il y a quelque apparence qu'en accordant une pleine carriere à ſon eſprit dans cette partie, il n'en tiroit pas de grands ſecours pour la pratique. Il avouoit ſans difficulté, qu'on ne peut raiſonner ſolidement que ſur les cauſes ſenſibles, & qu'elles ſont les ſeules dont on puiſſe tirer des indications curatives qui ſoient bien ſures.

Eraſiſtrate n'avoit pas écrit ſur toutes les maladies connues, peut-être faute d'avoir eu occaſion de faire un aſſez grand nombre d'expériences; ce qui paroît d'autant plus vraiſemblable, que Galien nous apprend qu'on accuſoit ce Medecin de négliger la pratique, d'être

trop ſédentaire, & de voir rarement des malades.

Cependant il avoit embraſſé toutes les parties de la Medecine : il avoit cultivé la Chirurgie à l'exemple des Medecins qui l'avoient précédé. Il paroît même avoir été autant hardi Chirurgien qu'il fut Anatomiſte impitoyable, s'il eſt vrai, comme on le dit, qu'il ait diſſéqué des hommes vivans.

Dans le skirre au foie, & dans toutes les tumeurs auxquelles ce viſcere eſt ſujet, on lit dans CæliusAurelianus qu'Eraſiſtrate inciſoit la peau & tous les tégumens qui couvrent cette partie ; & qu'ayant ouvert le ventre, il appliquoit des médicamens ſur le foie même. Mais je vais rapporter le paſſage tel qu'il eſt dans l'Auteur, afin que le lecteur puiſſe juger ſi l'on ne s'eſt point trompé dans l'explication qu'on en vient de donner. *Eraſiſtratus in jecoroſis, præcidens ſuperpoſitas jecori cutes atque membranam, utitur medicaminibus quæ ipſum jecur latè amplectantur ; tum ventrem deducit, audacter partem patientem nudans.*

Eraſiſtrate, qui opéroit ſi hardiment ſur le foie, n'approuvoit pas la paracenteſe, ou la ponction du ventre dans l'hydropiſie ; parce que, diſoit-il, les eaux étant vuidées, le foie qui eſt enflé, & qui eſt devenu comme une pierre, ſe trouve plus preſſé qu'à l'ordinaire par les parties circonvoiſines, que les eaux tenoient éloignées ; ce qui donne la mort au malade.

Il vouloit qu'une dent branlât pour qu'on la fît arracher. Il avoit coutume de dire à ceux qui lui parloient de cette opération, que l'inſtrument fait pour arracher les dents, que l'on montroit au Temple d'Apollon, étoit de plomb ; ce qui marque qu'on ne doit tenter l'extraction que de celles qui veulent tomber, & qui ne demandent pour être tirées que l'effort que l'on peut attendre d'un inſtrument de cette matiere.

De tous les livres qu'il avoit écrits, il ne nous reſte que les titres, que Galien & Cælius Aurelianus nous ont conſervés. Le premier de ces Auteurs lui rend le témoignage d'avoir parlé fort exactement de l'hydropiſie ; & il cite de lui les ouvrages ſuivans. Des maladies du ventre. De la conſervation de la ſanté. Des choſes ſalutaires. De la coutume. Des fievres & des plaies. Des diviſions ; ouvrage dans lequel il expoſoit diverſes obſervations ſur les maladies. De la réjection, ou du vomiſſement & crachement de ſang, auxquels Galien ajoute un traité de l'évacuation du ſang & de la ſaignée. Mais cet Auteur paroît ſe contredire lui-même ; car il aſſure ailleurs qu'Eraſiſtrate n'avoit rien fait ſur la ſaignée. Il pourroit bien y avoir quelque faute dans l'endroit où ce livre eſt cité.

Eraſiſtrate avoit encore traité de la paralyſie & de la goutte. Dans le premier de ces livres, il faiſoit mention de la paralyſie du péritoine, qui eſt ſuivie de la retention d'urine, parce que cette membrane, diſoit-il, ne preſſe plus la veſſie pour lui faire rendre ce qu'elle contient. Il parloit encore d'une autre eſpece de paralyſie, qu'il avoit nommée paradoxe, c'eſt-à-dire étrange ou extraordinaire ; maladie dans laquelle on eſt ſubitement contraint de s'arrêter ſans pouvoir marcher, & un moment après on marche librement. On ne ſait rien de ce qui étoit contenu dans le livre de la goutte, ſi ce n'eſt ſeulement qu'Eraſiſtrate y condamnoit l'uſage des purgatifs, & qu'il y promettoit à un Roi Ptolomée un cataplaſme pour cette maladie, mais ſans en donner la deſcription. Il s'étoit encore exercé contre les Medecins de Cos, entre leſquels étoit Hippocrate, qu'il s'étoit occupé à contredire perpétuellement. On avoit d'ailleurs pluſieurs livres d'Anatomie qu'il compoſa dans un âge fort avancé.

Petrus Caſtellanus raconte de ce Medecin, que s'étant ennuyé dans la vieilleſſe de ſupporter les douleurs que lui cauſoit un ulcere qu'il avoit au pié, & qu'il avoit vainement tenté de guérir, il s'empoiſonna avec du ſuc de cigue, & mourut.

L'hiſtoire de la pratique & des principes d'Eraſiſtrate nous fournit une réflexion que tout praticien ne doit jamais oublier, s'il prétend s'illuſtrer dans ſa profeſſion & ſatisfaire à ſa conſcience, en rendant religieuſement à ceux qui lui confient leur ſanté & leur vie, tous les ſoins qu'ils ont lieu d'en attendre : c'eſt qu'auſſi-tôt que les hommes ont commencé d'honorer leurs rêveries du titre ſpécieux de raiſonnement, & de préférer des concluſions vagues à des faits confirmés par l'expérience des ſiecles, on a tenté de bannir de la Medecine les deux remedes les plus puiſſans dont elle jouît alors, & que nous lui connoiſſons maintenant, la purgation & la ſaignée. Mais la Medecine n'eſt pas la ſeule ſcience qui ait à ſe plaindre de l'orgueil de l'eſprit humain. Il n'y a rien de ſacré que la raiſon n'ait attaqué ; rien de certain dans les choſes humaines & divines qu'elle n'ait tâché d'obſcurcir ; rien d'utile qu'elle ne ſe ſoit efforcé de décrier : il n'y a que ſes erreurs qui ſoient en auſſi grand nombre que les exemples que nous avons de ſa témérité.

Herophile paſſe pour contemporain d'Eraſiſtrate, mais pour un peu plus âgé que lui. Nous rendrons compte de ſon anatomie dans le cours de notre Dictionnaire. Cette partie n'étoit pas la ſeule à laquelle il s'étoit appliqué. Il avoit cultivé la Chirurgie : il étoit Baniſte, & il faiſoit ſi grand cas des ſimples, que Pline dit, liv. 28. ch. 5. qu'il avoit coutume d'aſſurer, que les plantes mêmes que nous foulons aux piés, avoient des propriétés admirables.

Il eſt le premier entre les anciens dogmati-

ques qui fit un grand uſage des médicamens tant ſimples que compoſés : ni ſes diſciples, ni lui n'entreprirent de traiter aucune maladie ſans les employer. Celſe, qui fait cette obſervation, ſuppoſe que les Medecins qui l'ont précédé, ſe paſſoient de médicamens. Mais Herophile ſoutenoit, contre leur pratique, que c'étoit au défaut de connoiſſance de leurs véritables uſages qu'il falloit s'en prendre de leur peu d'utilité dans de certains cas ; & qu'adminiſtrés ſagement par un Medecin inſtruit de leurs vertus, on devoit les regarder comme les mains des dieux.

La doctrine du pouls négligée par ſes prédéceſſeurs, fit ſous lui de grands progrès. Pline l'accuſe même de l'avoir pouſſée trop loin. Selon Herophile, il falloit, dit cet Auteur, être Muſicien, & même Géometre pour juger parfaitement du pouls, c'eſt-à-dire, pour en entendre la cadence & la meſure relatives aux âges & aux maladies.

Mais cette remarque de Pline eſt fondée ſur une erreur populaire à laquelle ce ſavant Medecin donna lieu, en introduiſant dans la Medecine le terme ῥυθμὸς, *rythmus*, cadence, qui convenoit à la muſique. Cependant il faut avouer que Galien, de qui nous tenons qu'Hérophile avoit traité à fond la matiere du pouls, prétend qu'il s'étoit embarraſſé dans des difficultés dont il ne put ſe tirer que par des abſurdités. Mais cela eſt pardonnable à un homme qui traitoit ce ſujet le premier.

Pline ajoute que cette grande ſubtilité n'étant pas du gout de tout le monde, on abandonna la ſecte d'Hérophile. Mais ce fait manque de vraiſemblance ; car nous ſavons qu'il eut long-tems après ſa mort un grand nombre de ſectateurs. D'ailleurs, comment accorder cette grande ſubtilité qu'on lui reproche avec le jugement de Galien, qui le traite de ſemi-Empirique, & dans un autre endroit, tous ſes ſectateurs de vrais Empiriques.

Nous liſons dans ce dernier, qu'Hérophile avoit écrit contre les prognoſtics d'Hippocrate, de tous les ouvrages de cet Auteur celui qu'on avoit le plus rarement attaqué & avec le moins de ſuccès. Le ſilence que le Pere de la Medecine a gardé ſur le pouls, donna lieu ſans doute à Hérophile d'accuſer ſes prognoſtics de peu d'exactitude.

Cælius Aurelianus, qui nous a tranſmis quelques particularités de la pratique d'Hérophile, nous apprend que ce Medecin n'avoit rien écrit ſur la cure de pluſieurs maladies fort communes. Quoiqu'il eût traité de la nature de la pleuréſie & de l'eſquinancie, il l'avoit fait ſi ſommairement, qu'on ne pouvoit pas regarder ce qu'il en avoit écrit comme des traités particuliers : il aſſuroit que le poumon étoit la partie malade dans la pleuréſie, & qu'elle ne différoit de la péripneumonie, qu'en ce que dans celle-là tout le poumon ſouffre, au lieu qu'il n'y en a qu'une partie qui ſoit atteinte dans celle-ci. Il a parlé d'une maladie aſſez rare, qu'il appelle paralyſie du cœur : mais tout ce qu'il en dit, c'eſt qu'il falloit lui attribuer certaines morts ſubites que l'on voit arriver quelquefois. Quant à ce qui concerne les humeurs, il ſuivoit les ſentimens d'Hippocrate, de Praxagore ſon maître, & il ne s'étoit écarté de leur pratique, ni dans la cure des maladies, ni par rapport à la conſervation de la ſanté. Il faiſoit un cas particulier de l'Ellébore blanc. Il comparoit ce remede à un vaillant Capitaine qui ſort des premiers d'une Ville, après avoir animé & mis en mouvement tous ceux qui doivent l'accompagner dans une ſortie.

Ce fut au tems d'Eraſiſtrate & d'Hérophile, ſi l'on en croit Celſe, que la Medecine, qui juſqu'alors avoit été exercée avec toutes ſes dépendances par une ſeule perſonne, fut partagée en trois parties, dont chacune fit dans la ſuite l'occupation d'une perſonne différente.

Ces trois branches furent la Diététique, la Pharmaceutique & la Chirurgique. La premiere traitoit par le régime, la ſeconde employoit les médicamens, & la troiſieme l'opération des mains. En prenant cette diviſion à la lettre, on en conclurroit, que ceux qui preſcrivoient la diete n'employoient point les médicamens ; & que ceux qui ordonnoient des médicamens ou qui opéroient de la main, ne recommandoient point la diete.

Mais Celſe s'eſt expliqué dans la préface de ſon premier livre. Toutes les parties de la Medecine, dit-il, ont entre elles une ſi grande liaiſon, qu'il eſt impoſſible de les ſéparer. Celle qui traite par la diete n'exclut point les médicamens. Celle qui preſcrit les médicamens, ordonne auſſi la diete. Mais chaque branche tire ſon nom de ce qui eſt principal & premier dans ſon emploi.

On ſeroit porté à croire que Celſe a voulu caractériſer par cette diſtinction les trois profeſſions par leſquelles la Medecine s'exerce aujourd'hui ; celle des Medecins, celle des Chirurgiens, & celle des Apothicaires. Mais les choſes n'étoient pas alors exactement ſur le même pié que parmi nous. Ceux qui s'étoient emparés de la premiere branche, de la diététique, ſont parfaitement repréſentés par nos Medecins : mais il n'en eſt pas ainſi de nos Chirurgiens & de nos Apothicaires. Les maladies internes, dont la cauſe eſt plus difficile à découvrir & la cure plus épineuſe à conduire, étant du département des premiers, ils avoient été de tout tems les plus eſtimés : ce qui leur avoit mérité cette préférence de la part des peuples, c'eſt que les Medecins diététiques ſoutenoient que l'exercice de leur profeſſion exigeoit une connoiſſance entiere

de la nature, & ſuppoſoit par conſéquent la Philoſophie.

Ceux qui exerçoient la deuxieme branche, différoient de nos Chirurgiens en ce qu'ils n'embraſſoient pas tant de choſes qu'eux. Ils s'en tenoient à la Chirurgie proprement dite, ou à l'opération ſeule de la main, abandonnant aux Medecins Diététiques & aux Pharmaceutiques, les maladies qu'il falloit traiter par d'autres moyens. Les plaies n'étoient pas même de leur reſſort, encore moins les ulceres & les tumeurs, à moins que l'inciſion ne fût néceſſaire. C'eſt le même Auteur qui nous apprend ce détail.

Les plaies, les ulceres & les tumeurs étoient le partage des Medecins Pharmaceutiques : ils traitoient ces maladies par l'application des remedes qui arrêtent le ſang, qui conſolident, qui mondifient, qui font croître les chairs, qui font ſuppurer, qui font percer ou vuider un abſcès. En un mot, ils avoient droit d'entreprendre la cure de toutes les maladies qui ne demandoient que des médicamens appliqués à l'extérieur, en cas de beſoin ; c'eſt-à-dire, s'il falloit employer le fer ou le feu, ils appelloient un Chirurgien, entre les mains duquel ils remettoient leur malade. On voit par-là combien ils différoient de nos Apothicaires.

Avant ce partage, ceux qu'on appelloit Medecins rempliſſoient ſeuls tous les devoirs des trois profeſſions, & l'on ne reconnoiſſoit dans la Medecine que deux ordres. Les *Architectes*, ἀρχιτέκτονικοι, ou ceux qui ne ſervoient les malades que de leurs avis, compoſoient le premier. Les Manœuvres, δημιυργοὶ, ou ceux qui travailloient de la main ſous les yeux des Architectes, ſoit pour la compoſition, ſoit pour l'application des remedes, ſoit pour les opérations manuelles, formoient le ſecond. La même ſubordination, dit Ariſtote, eſt établie dans tous les arts. Mais il arriva dans la Medecine que ces derniers, qui n'étoient que les ſerviteurs des premiers, quelquefois leurs enfans ou leurs diſciples, s'ingérerent d'exécuter ſeuls ce qu'ils n'avoient fait juſqu'alors que ſous la direction d'autrui, & exercerent en particulier ce qu'ils entendoient le mieux dans la Chirurgie & dans la Pharmacie ; ce qui fit naître la diviſion dont nous avons parlé plus haut.

Ceux qui pratiquoient la Chirurgie, portoient le même nom qu'ils ont aujourd'hui. On les appelloit Chirurgiens, ou Medecins-Chirurgiens, c'eſt-à-dire, Medecins opérans de la main. On trouve auſſi dans le premier chapitre du vingt-neuvieme livre de Pline, les noms de *Vulnerarius*, ou *Vulnerum Medicus*, qui conviendroient mieux à ceux qui exerçoient la Pharmaceutique qu'aux Chirurgiens ; car nous avons vu par la diviſion de Celſe, que les plaies étoient du reſſort des premiers. Je conviendrai pourtant que Pline parle dans l'endroit cité d'un Chirurgien : ces profeſſions n'ont pas toujours été ſi bien diſtinguées, qu'on ne les ait ſouvent confondues.

Ceux qui s'attacherent à la Pharmaceutique ou à la Medecine médicamentaire, furent appellés *Pharmaceutæ* ; car le nom de *Pharmacopœus* ſe prenoit alors en mauvaiſe part, & ſignifioit dans l'uſage ordinaire, un empoiſonneur : il étoit ſynonime à φαρμακὸς & φαρμακεὺς, dérivé de φαρμακὸν, mot générique pour toute ſorte de drogue ou de compoſition bonne ou mauvaiſe, ou pour tout médicament ou poiſon, tant ſimple que compoſé. Les Latins entendoient auſſi par *medicamentum*, un poiſon, & par *medicamentarius*, un empoiſonneur ; quoique le premier ſignifiât encore un médicament, & le dernier un Apothicaire.

Les Pharmacopoles (*Pharmacopolæ*) formoient encore chez les anciens un corps différent des premiers. En général on appelloit de ce nom tous ceux qui vendoient des médicamens, quoiqu'ils ne les préparaſſent point : en particulier, ceux que nous nommons aujourd'hui charlatans, bateleurs, gens dreſſans des échaffaux en place publique, allant d'un lieu en un autre, & courant le monde en diſtribuant des remedes ; & c'eſt de-là que dérivent les dénominations de *circulatores*, *circuitores*, & *circumforanei* : ils avoient encore celle d'Agyrtæ, du mot ἀγύρται, *qui aſſemblent*, parce qu'ils aſſembloient le peuple autour d'eux, & que la populace, toujours avide du merveilleux, accouroit en foule, auſſi crédule à leurs promeſſes qu'elle l'eſt encore aujourd'hui à celles des charlatans qui les repréſentent. C'eſt par la même raiſon qu'on les appelloit ὀχλαγωγοὶ. On leur donnoit enfin le nom de Medecins ſédentaires, *ſellularii Medici*, ἐπιδίφριοι ἰατροὶ, parce qu'ils attendoient les marchands aſſis ſur leurs boutiques. Epicure reprochoit à Ariſtote de faire ce métier. Ce fut auſſi celui d'Eudamus, d'un certain Chariton, de qui Galien a tiré quelques deſcriptions de médicamens, & à qui il donne l'épithete d'ὀχλαγωγὸς ; & de Clodius d'Ancone, que Ciceron appelle *Pharmacopola circumforaneus*.

On ne ſait ſi les Pharmacotribes, *Pharmacotribæ*, ou mêleurs, broyeurs de drogues, étoient les mêmes que les Pharmaceutes, *Pharmaceutæ*, ou ſi ce nom ne convenoit qu'à ceux qui compoſoient les médicamens ſans les appliquer. Ces derniers pourroient bien avoir été les valets des Droguiſtes, ou ces gens appellés par les Latins Seplaſiarii & Pigmentarii, & par les Grecs παντοπῶλαι ou καπηλικοὶ, ou vendeurs de drogues ; & dans les derniers tems de la Grece, πιμεντοπῶλαι, terme dérivé du Latin.

Les boutiques ou magaſins de ces marchands s'appelloient Seplaſia au neutre plurier, & leur métier Seplaſia, au féminin ſingulier. Ils vendoient aux Medecins, aux Pein-

tres, aux Parfumeurs & aux Teinturiers toutes les drogues, tant ſimples que compoſées, dont ils avoient beſoin : ils étoient, ainſi que les Charlatans, fort ſujets à débiter des compoſitions mal conditionnées & mal faites. Pline reprochoit aux Medecins de ſon tems de négliger la connoiſſance des drogues, de recevoir les compoſitions telles qu'on les leur donnoit, & de les employer ſur la bonne foi d'un marchand, au lieu de ſe pourvoir des unes & de compoſer les autres à l'exemple des anciens Medecins.

Mais ce n'étoit pas ſeulement des Droguiſtes que les Medecins achetoient : ils tiroient les plantes communes des Herboriſtes, *Herbarii* en Latin, en Grec ῥιζότομοι, ou coupeurs de racines, & βοτανολογοὶ ou βοτανικοὶ, cueilleurs d'herbes, & non pas βοτανίζαι, nom propre à ceux qui mondoient les blés, ou qui en arrachoient les mauvaiſes herbes. Les Herboriſtes, pour faire valoir leur métier, affectoient ſuperſtitieuſement de cueillir les ſimples en de certains tems particuliers, avec diverſes précautions & cérémonies ridicules : ils étoient encore fort attentifs à tromper les Medecins, en leur donnant une herbe ou une racine pour une autre, lorſque ceux-ci ne les connoiſſoient point.

Les Herboriſtes & ceux qui exerçoient la Pharmaceutique, avoient des lieux propres pour placer leurs plantes, leurs drogues & leurs compoſitions. On appelloit ces lieux en Grec ἀποθῆκαι, *Apothecæ*, d'un nom général qui ſignifie place où l'on renferme quelque choſe.

Les boutiques des Chirurgiens ſe nommoient en Grec ἰατρεῖα, de ἰατρὸς Medecin ; parce que tous ceux qui ſe mêloient de quelque partie de la Medecine que ce fût, s'appelloient Medecins, & que tous les Medecins exerçoient anciennement la Chirurgie. Plaute rend le terme ἰατρεῖα par celui de *Medicina ;* & comme de ſon tems la Medecine n'étoit point encore partagée, & que le Medecin, le Chirurgien, l'Apothicaire & le Droguiſte n'étoient qu'une ſeule perſonne : ce nom s'étend dans ce Poëte à toutes les boutiques en général, ſoit qu'on y panſât des bleſſés, qu'on y vendît des drogues & des médicamens, ſoit qu'on y étalât des plantes & des herbes ; de même que *Medicus* ſignifie dans le même Poëte, un vendeur de médicamens.

Le partage de la Medecine, comme nous l'avons expoſé, eſt tel, qu'il ſubſiſtoit au tems de Celſe. L'uſage changea dans la ſuite, les uns ayant empiété ſur la profeſſion des autres, ou en ayant exercé plus d'une, & les mêmes noms reſterent, quoique les emplois ne fuſſent plus les mêmes. Quelques ſiecles après Celſe, ceux que l'on nommoit en grec πιμενταειοί, & en latin *pimentarii* ou *pigmentarii*, qui devoient être des Droguiſtes, faiſoient auſſi la fonction d'Apothicaires ; ce que l'on prouve par un paſſage d'Olympiodore, ancien commentateur de Platon. Le Medecin, dit-il, ordonne, & le Pimentarius prépare & ſert ce que le Medecin a ordonné. On ne peut marquer avec exactitude la date de ce changement : mais Olympiodore vivoit environ 400 ans après Celſe.

La diviſion dont on a parlé, ne changea pas ſubitement la face de la Medecine. Pluſieurs Medecins ſuivirent dans le tems même de Celſe & après lui, l'ancien uſage. Quoique leur profeſſion tirât ſon nom de la diete, ſans ſe borner à ce moyen ſeul de ſecourir les malades, ils employoient les autres remedes connus, quoiqu'ils n'euſſent plus ſous eux des ſerviteurs pour ſaigner, ventouſer, donner des lavemens, appliquer des cataplaſmes & des emplâtres, oindre, fomenter, baigner, préparer & adminiſtrer des médicamens par leurs ordres.

Il arriva même qu'après Herophile, ſous lequel on a dit que la révolution s'étoit faite, divers Medecins fameux écrivirent ſur la Chirurgie & ſur la Pharmacie en particulier ; d'où l'on peut conclurre qu'ils n'avoient point renoncé à leur premier état, & qu'ils s'étoient réſervé le droit de connoître de tout ce qui dépend de la Medecine. Quant aux médicamens, quoiqu'on en trouvât des deſcriptions dans les écrits des anciens Medecins, cependant on peut dire que ces deſcriptions étoïent diſperſées, & que ce ne fut proprement qu'au tems du partage de la Medecine qu'on commença d'écrire ſur cette matiere, & d'en former des recueils qui remédiaſſent à la rareté extreme des livres dont Galien a fait mention. Herophile mit le premier les médicamens en grand uſage. Il fut imité par ſes diſciples, qui, par vénération pour la pratique de leur maître, ne manquerent pas d'en traiter à part : les Medecins empiriques qui leur ſuccéderent, s'occuperent beaucoup auſſi de la même matiere. Celſe compte entre les Herophiliens qui ſe diſtinguerent dans cette partie, Zenon, Andreas, Apollonius Mus, auxquels Galien ajoute Mantius.

Il arriva après la mort d'Eraſiſtrate & d'Hérophile, une ſeconde révolution dans la Medecine, beaucoup plus grande que la premiere ; ce fut l'établiſſement de la ſecte Empirique. Elle commença avec le trente-huitieme ſiecle, environ 287 ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Celſe nous apprend dans la préface de ſon premier livre, que Sérapion d'Alexandrie fut le premier qui s'aviſa de ſoutenir qu'il eſt nuiſible de raiſonner en Medecine, & qu'il falloit s'en tenir à l'expérience ; qu'il défendit ce ſentiment avec chaleur, & que d'autres l'ayant embraſſé, il ſe trouva chef de cette ſecte.

D'autres racontent la même choſe de Phi-

linus de Cos, disciple d'Herophile. Ils ne nous ont pas instruits des circonstances de cet évenement : mais après avoir dit d'Herophile qu'il étoit d'avis qu'on ne raisonnât que dans les maladies qui dépendent d'un desordre arrivé à quelques parties organiques, & que par conséquent il étoit à demi Empirique, on ne sera point étonné qu'il ait fait d'un de ses disciples un Empirique parfait. D'ailleurs, cet ancien Medecin recommandoit beaucoup l'usage des médicamens, & ses disciples s'étoient, comme on sait, entierement emparés de cette partie ; c'est-à-dire, qu'ils s'étoient proposé le même but que les Empiriques, la recherche des médicamens. Ce fut sans doute par cette raison que Galien mit dans la classe des Empiriques, Hérophile & Zeuxis, Héraclite l'Erythréen & Bacchius ses sectateurs ; quoique cet Auteur connût bien la différence qu'il y avoit entre les sentimens d'Hérophile & ceux de Philinus ou de Sérapion.

Quelques-uns ont prétendu qu'Acron d'Agrigente étoit fondateur de cette secte ; & les Empiriques jaloux de l'emporter par l'antiquité sur les Dogmatiques, dont Hippocrate fut le premier, appuyoient cette opinion. Pour éclaircir cette difficulté, il faut distinguer entre les anciens Medecins des deux sortes d'Empiriques, ceux qui exercerent la Medecine depuis qu'Esculape l'avoit réduite en art, jusqu'au tems de son alliance avec la Philosophie. On peut regarder ces premiers Medecins comme les premiers Empiriques : mais il y a cette différence entre eux & les disciples de Sérapion ou de Philinus, qu'ils étoient Empiriques sans en porter le nom, & qu'ainsi ils ne peuvent passer pour sectaires, d'autant plus qu'il n'y avoit alors qu'une opinion, au lieu que les Empiriques, qui leur succéderent, choisirent eux-mêmes ce titre, & se séparerent des Dogmatiques. Enfin, l'empirisme de ceux-là étoit purement naturel ; c'étoit au contraire dans ceux-ci un effet de leur méditation & de leur raison dont ils se servoient pour établir leur parti, & bannir le raisonnement de la Medecine ; se conduisant en ceci comme quelques Modernes, qui mépriſent toute théorie, excepté la leur.

Il paroît que Philinus & Sérapion ont été contemporains. Le premier fut disciple d'Hérophile, & fleurit à peu près dans le même tems que lui. Athenée nous apprend qu'il avoit traité des plantes, & qu'il avoit écrit quelques commentaires sur Hippocrate : mais nous ignorons comment il vint à bout de fonder une secte.

Quant à Sérapion, il pratiqua apparemment la Medecine dans sa patrie. Mais en quel tems la pratiqua-t'il ? C'est ce qu'on ne peut déterminer avec exactitude. Je l'ai supposé contemporain de Philinus, parce qu'il est postérieur à Erasistrate contre lequel il a écrit, & antérieur à Héraclide de Tarente, fameux Empirique dont je parlerai dans la suite. Nous lisons dans Galien, que Sérapion n'avoit pas ménagé Hippocrate dans ses ouvrages, où, ce qu'on remarquoit le plus distinctement, c'étoit une très-haute opinion de son savoir-faire, & un mépris excessif pour tout ce qu'il y avoit de grands Medecins avant lui. Il avoit écrit un traité des médicamens faciles à préparer, & l'on trouve quelque échantillon de sa pratique dans Cælius Aurelianus. A en juger par-là, on voit qu'en rejettant les sentimens d'Hippocrate & des autres Medecins de ce tems, il en avoit retenu les remedes. Nous ignorons les moyens dont il appuyoit ses opinions, ses écrits ayant été perdus : les ouvrages des autres Empiriques ont eu le même sort ; & ils seroient tous tombés dans un profond oubli, si leurs adversaires n'avoient été obligés d'en parler en les réfutant.

Cælius Aurelianus, en traitant de la maladie appellée Cholera, fait mention de certaines pilules dont Sérapion & Héraclide le Tarentin se servoient : elles étoient composées de deux dragmes de semence de Jusquiame, d'une dragme d'Anis & d'une demie dragme d'Opium. L'usage de cette derniere drogue n'étoit aussi familier dans aucune secte que parmi les Empiriques. Le même Auteur nous apprend, que Sérapion ordonnoit dans la passion iliaque des pilules composées de limaille de fer, de baies Cnidiennes, de sel, d'élaterium, de résine, de castoreum & de diagrydium. Il y a dans cette composition deux ingrédiens remarquables : la limaille d'acier, qu'il croyoit apparemment très-propre par sa pesanteur à débarrasser les passages, & le castoreum uni avec des purgatifs ; ce qui mérite d'autant plus d'être observé, qu'Erasistrate faisoit aussi entrer le castor dans des pilules purgatives. Il paroît par quelques compositions particulieres aux Empiriques, & que Cælius Aurelianus nous a transmises, qu'ils usoient fréquemment du castoreum. Je ne crois pas qu'ils l'employassent comme purgatif, mais au contraire comme correctif de la violence des purgatifs, ce à quoi il faut convenir qu'il est très-propre.

Cælius nous a laissé une longue liste de remedes que Sérapion employoit contre l'épilepsie, & parmi lesquels nous trouvons le castoreum : la croûte des especes de verrues qui viennent aux jambes de devant des chevaux, la cervelle & le fiel de chameau, la presure de veau marin ; un mélange préparé avec de la fiente de crocodile, le cœur & les reins d'un lievre, du sang de tortue, ou les testicules d'un ours, d'un bélier ou d'un coq. La purgation avec l'Ellébore blanc ou noir, ou la scammonée : la saignée devoit précéder ce remede.

Celse parle d'un remede recommandé par Sérapion dans la cure de la teigne, de la

lepre, de la galle & des autres maladies ſemblables à celle-là. C'eſt une préparation faite de deux parties de nitre, de quatre parties de ſoufre, avec une plus grande partie de réſine. Nous ne ſavons ce qu'il entendoit par nitre. Aëtius vante une emplâtre qu'il ne décrit point, qu'il appelle Emplaſtrum melinum. Myrepſus nous a laiſſé la compoſition d'un remede qu'il a nommé Antidotus choragus, parce qu'il étoit bon contre l'impuiſſance. Le ſatyrion & le caſtor ſont les principaux ingrédiens de l'antidote de Myrepſus. On peut juger là-deſſus de la matiere médicale & de la pratique de Sérapion : mais que ce ſoit Sérapion, ou que ce ſoit Philinus qui ait été fondateur de la ſecte Empirique, le Lecteur ſera ſans doute curieux de connoître quels étoient les principes de l'Empiriſme.

Il n'y avoit, ſelon les Empiriques, qu'un ſeul moyen d'acquérir l'art de guérir les maladies, qui étoit l'expérience. Le nom d'Empirique ne leur venoit point d'un fondateur ou d'un particulier qui ſe fût illuſtré dans la ſecte, mais du mot grec ἐμπειρία, expérience.

L'expérience, diſoient-ils, eſt une connoiſſance fondée ſur le témoignage des ſens. Ils diſtinguoient de trois ſortes d'expériences. La premiere & la plus ſimple eſt produite par le pur haſard ; c'eſt un accident imprévu par lequel on guérit d'une maladie, comme dans le cas où quelqu'un auroit été ſoulagé d'un grand mal de tête par une perte de ſang, qu'une chute dans laquelle la veine du front ſe ſeroit ouverte, auroit fortuitement occaſionnée, ou dans le cas où la fievre auroit été diſſipée par une hémorrhagie, des ſueurs, une diarrhée qu'on n'auroit point provoquées à deſſein.

La ſeconde eſpece d'expérience, eſt de celles qui ſe font par eſſai, comme il arrive lorſque quelqu'un ayant été mordu par un ſerpent ou un autre animal venimeux, il applique ſur la bleſſure la premiere herbe qu'il trouve ; ou lorſqu'un fiévreux guérit en buvant par inſtinct autant d'eau qu'il en peut ſupporter.

La troiſieme comprend celles que les Empiriques appelloient imitatoires, ou dans leſquelles on répete, dans l'eſpoir d'un pareil ſuccès, ce que le haſard, la nature ou l'eſſai ont indiqué.

C'eſt la derniere eſpece d'expérience qui conſtituoit l'art. Ils l'appelloient obſervation, τήρησις, ou autopſie αὐτοψία ; & la narration fidele des accidens, des remedes & des effets, hiſtoire. Or comme l'hiſtoire des maladies ne peut jamais être complete, ils avoient encore recours à la comparaiſon : c'eſt ce qu'ils nommoient *epilogiſmus*, ou ἀπὸ τοῦ ὁμοίου μετάβασις ; ce que les Latins ont rendu par *tranſitus ad ſimile*, *ſubſtitutio ſimilis*, & M. le Clerc par la ſubſtitution d'une choſe ſemblable.

L'obſervation, l'hiſtoire & la ſubſtitution d'une choſe ſemblable étoient les fondemens de l'Empiriſme. Toute la Medecine des Empiriques ſe réduiſoit donc à avoir vu, à ſe reſſouvenir & à comparer, ou, pour me ſervir des termes de *Glaucias*, les ſens, la mémoire & l'épilogiſme formoient le trépié de la Medecine, πεῖρα τῆς ἰατρικῆς.

Selon eux, on tiroit de l'obſervation deux avantages ; le premier, de diſtinguer quelles choſes ſont utiles, & quelles ſont indifférentes ; le ſecond, de connoître quel eſt le concours des ſymptomes particuliers à chaque maladie ; ſur quoi il faut remarquer qu'ils ne donnoient pas le nom de *concours* à la rencontre de toutes ſortes d'accidens indifféremment, mais ſeulement à la réunion de ceux que l'on pouvoit conjecturer par une longue ſuite d'expériences devoir paroître, augmenter & finir en même-tems. Il y avoit par conſéquent autant de concours différens que de maladies différentes.

Telle étoit la doctrine des Empiriques. Quoiqu'ils différaſſent entre eux ſur la diviſion de la Medecine, ils étoient tous d'accord ſur la partie principale & ſur les principes. Ainſi nous n'avons pas beſoin d'entrer dans un plus long détail.

Mon but dans cette Préface étant d'expoſer les différentes révolutions que les théories, en ſe ſuccédant, ont occaſionnées dans la Medecine, & les influences qu'elles ont eues ſur la pratique. Je ne peux me diſpenſer de rapporter ici les moyens des Medecins dogmatiques, & les objections de leurs adverſaires.

Les Dogmatiques ſoutenoient que la connoiſſance des cauſes occultes des maladies n'étoit pas moins néceſſaire que celle des cauſes apparentes & ſenſibles, & qu'un Medecin ne devoit point ignorer la maniere dont ſe font les fonctions naturelles & les fonctions animales ; ce qui exige l'étude des parties intérieures. Ils appelloient cauſes cachées, celles qui ſont relatives aux premiers élémens qui entrent dans la compoſition de nos corps, & aux qualités qui conſtituent la bonne ou la mauvaiſe ſanté. Il eſt impoſſible, diſoient-ils, de traiter méthodiquement une maladie dont on ne connoît point l'origine : ſi les maladies proviennent en général de l'excès, ou du défaut de l'un des quatre élemens, comme quelques Philoſophes l'ont ſuppoſé, ſe conduira-t'on de même que l'on feroit dans la ſuppoſition d'Héraclite, que tout mal naît des humeurs ; ou dans celle d'Hippocrate, qu'il ne faut point chercher la ſource des maladies ailleurs que dans les eſprits ? Eſt-il indifférent pour la pratique d'aſſurer avec Eraſiſtrate, que le ſang ſe tranſvaſant des veines qui ſont deſtinées à le contenir dans les vaiſſeaux qui ne doivent renfermer que des eſprits, il excite l'inflammation, & l'inflammation, ce mouvement extraordinaire du ſang que l'on obſerve dans la fievre ; ou de ſoutenir avec Aſclépiade, que

ce ſymptome eſt occaſionné par un engorgement de paſſages inviſibles dans leſquels les petits corps ſont arrêtés ? C'eſt ce qu'on ne peut pas ſuppoſer. Au contraire n'eſt-il pas évident que celui de tous ces Medecins qui ne ſe trompera point ſur la cauſe des maladies, travaillera à les guérir avec le plus de ſuccès ?

Les Dogmatiques convenoient avec leurs antagoniſtes de l'utilité des expériences : mais ils prétendoient qu'on n'en pouvoit faire d'exactes ſans le ſecours de la raiſon. Les premiers hommes qui ſe mêlerent de la Medecine, diſoient-ils, ne conſeillerent pas aux malades la premiere choſe qui leur vint dans l'imagination : ce fut ſans doute après avoir réfléchi qu'ils riſquerent leurs ordonnances ; enſuite l'expérience détruiſit ou confirma leurs réflexions. Car il importe peu que les remedes aient réuſſi dès le commencement, pourvu que l'on convienne que l'eſſai fut une ſuite du raiſonnement.

Mais, ajoutoient-ils, on voit paroître des maladies nouvelles : or dans ces cas où l'expérience n'a rien décidé, n'eſt-il pas néceſſaire d'examiner d'où elles viennent, & comment elles ont commencé ? Sans cela, y a-t'il quelqu'un qui puiſſe donner la préférence à un remede ſur un autre ? C'eſt par ces raiſons que nous nous attachons à la recherche des cauſes cachées, ſans négliger la connoiſſance des cauſes évidentes : nous convenons avec les Empiriques, qu'il eſt important de ſavoir ſi le mal vient de froid ou de chaud, d'inaction ou d'indigeſtion, ou de quelque autre cauſe ſemblable ; nous donnons à ces circonſtances toute l'attention convenable, mais nous ne croyons pas qu'il faille s'en tenir-là.

Quant aux actions naturelles, ſi vous ignorez comment l'air s'introduit dans nos poumons ; pourquoi il en eſt chaſſé après y être entré ; quel beſoin nous avons d'alimens ; comment ils ſe préparent & ſe diſtribuent dans tout le corps ; pourquoi les arteres s'élevent & s'abbaiſſent ; quelles ſont les cauſes de la veille & du ſommeil, pourrez-vous jamais remédier aux incommodités qui dérangeront ces fonctions ? Mais pour donner à ce raiſonnement une entiere évidence, l'exemple ſeul, tiré de la préparation des alimens, ſuffira : ou les nourritures ſe broyent dans l'eſtomac, comme l'a dit Eraſiſtrate ; ou elles s'y pourriſſent, ſelon le ſentiment de Pliſtonicus, diſciple de Praxagore ; ou elles s'y cuiſent par l'effet d'une chaleur particuliere, ſi Hippocrate a bien rencontré ; ou toutes ces opinions ſont fauſſes, s'il eſt vrai, comme Aſclépiade l'aſſure, que les matieres ſe portent dans toutes les parties du corps, crues & telles qu'on les a priſes. Or il faut convenir qu'on ne peut donner les mêmes alimens aux malades dans ces ſiſtemes différens. Eraſiſtrate auroit ordonné ſans doute ceux qui ſont les plus faciles à broyer ; Pliſtonicus, ceux qui ſe pourriſſent le plus promptement ; Hippocrate, ceux qui ont le plus de diſpoſition à exciter la chaleur qui doit les cuire : mais Aſclépiade, ſans s'embarraſſer de ces qualités, auroit preſcrit ceux qui changent le moins de nature. D'ailleurs les maladies intérieures ſont les plus conſidérables, & ne ſont pas les moins fréquentes. Or, comment les traiterez-vous, ſi vous ne connoiſſez pas les parties qui peuvent en être attaquées ? Et comment connoîtrez-vous ces parties, ſi vous n'ouvrez les cadavres, ſi vous n'en examinez les entrailles, ſi vous n'avez même le courage de diſſéquer des hommes vivans, à l'exemple d'Herophile & d'Eraſiſtrate, qui, profitant de la bienveillance des Rois qui leur livrerent des malfaiteurs condamnés à la mort, eurent occaſion de voir à découvert ce que la nature tenoit caché, & de conſidérer la ſituation, la couleur, la figure, la grandeur, l'ordre, la dureté, la molleſſe, l'âpreté, le poli, les éminences, les cavités, & toutes les autres modifications des parties, pour déterminer ce qui reçoit & ce qui eſt reçu ? Eſt-il poſſible que vous fixiez le lieu des douleurs d'un malade, ſi vous n'êtes inſtruit de la ſituation de chaque viſcere ? Guérit-on des membres qu'on n'a jamais vus ? Lorſque les entrailles d'un bleſſé ſortent par la bleſſure, comment diſtinguera-t'on ce qui eſt corrompu & altéré d'avec ce qui eſt ſain, ſi l'on ignore quelle doit être la couleur des parties dans ces différens états ? Il n'y a que celui qui eſt ſuffiſamment éclairé ſur toutes ces choſes qui puiſſe opérer convenablement ; & ce n'eſt point une cruauté, comme quelques-uns ſe l'imaginent, de chercher des remedes pour une infinité d'innocens, en faiſant ſouffrir un petit nombre de ſcélérats.

Les Empiriques diſoient au contraire, qu'ils ne ſe piquoient de connoître que les cauſes évidentes ; eſtimant que toutes les queſtions concernant les cauſes obſcures ou les actions naturelles, ſont ſuperflues, parce que la nature eſt d'elle-même incompréhenſible. Si cette vérité, ajoutoient-ils, n'étoit point inconteſtable, on s'en convaincroit par la diverſité des ſentimens de ceux qui ont diſcuté ces matieres. Ni les Philoſophes, ni les Medecins ne ſont d'accord entre eux : or pourquoi en croiroit-on plutôt Hippocrate qu'Herophile, ou Herophile qu'Aſclépiade ? Si l'on veut ſe payer de Sophiſmes, ils ont la vraiſemblance pour eux les uns & les autres. Demande-t'on des cures ? Les uns & les autres en ont fait. De quel côté ſe ranger ? S'il ſuffiſoit de raiſonner pour être Medecin, il n'y auroit point de plus habiles Medecins que les Philoſophes : mais par malheur, nous voyons que l'art de guérir leur manque, quoiqu'ils aient des raiſonnemens de reſte. D'ailleurs, les moyens que la Medecine emploie ſont différenciés par la nature

nature des lieux : ceux qui conviennent à Rome ſont autres que ceux dont on ſe ſerviroit en Egypte ou dans les Gaules. Or ſi les maladies ont partout les mêmes cauſes, les remedes ne devroient point être différens. Souvent les cauſes ſont manifeſtes, comme dans le cas des bleſſures : cependant les remedes n'en ſont pas moins difficiles à trouver. Si l'évidence des cauſes ne ſuggere point les remedes convenables, quelle apparence que les cauſes obſcures, cachées & douteuſes ſoient plus ſecourables ? Et ſi ces dernieres cauſes étoient de plus incertaines & preſque incompréhenſibles, n'y auroit-il pas plus de prudence à recourir aux choſes dont l'expérience & l'uſage ont conſtaté l'utilité ; méthode qui ſe pratique dans tous les autres Arts. Le laboureur & le Philoſophe ne deviennent point plus habiles gens par les diſputes, mais par l'uſage & par l'expérience. D'ailleurs on peut conclurre que toutes ces queſtions épineuſes n'appartiennent point à la Medecine, puiſque les Medecins, quoique partagés d'opinions, ne laiſſent pas de tirer également d'affaire leurs malades, ce qui n'arriveroit pas ainſi, s'ils n'abandonnoient dans la pratique les cauſes cachées, pour s'en tenir aux expériences qui leur ont autrefois réuſſi. Enfin la Medecine ne doit point ſon origine à des ſpéculations de cette nature, mais à des expériences telles que celles dont nous avons parlé.

Quelques malades, continuoient-ils, qui manquoient des ſecours de la Medecine, prenoient beaucoup de nourriture dans les premiers jours de leur indiſpoſition, parce qu'ils ſe ſentoient de l'appétit. D'autres ne mangeoient rien, parce qu'ils avoient pris les alimens en dégout. On remarqua que ceux qui avoient fait diete, s'en étoient bien trouvés. Dans la fievre les uns avoient mangé dans l'accès ; d'autres un peu auparavant, & quelques-uns, après qu'il étoit paſſé. On s'apperçut que ceux qui avoient attendu la fin de l'accès avoient été les premiers guéris. Ces expériences furent réitérées, & il ſe trouva des perſonnes qui les recueillirent ſoigneuſement, & qui conſeillerent aux malades ce que le ſuccès leur avoit fait obſerver. La Medecine naquit donc des eſſais tantôt favorables, tantôt préjudiciables aux malades : ce fut à leurs dépens qu'on apprit à diſtinguer ce qui étoit pernicieux dans telle & telle conjoncture, d'avec ce qui étoit ſalutaire. Les remedes propres à chaque maladie ayant été découverts par cette méthode, on ſe mit à raiſonner & à chercher la cauſe de leur opération : mais on ne raiſonna qu'après que la Medecine eut été inventée.

Les Empiriques demandoient encore aux dogmatiques, ſi le raiſonnement leur indiquoit les mêmes choſes que l'expérience, ou s'il indiquoit le contraire. S'il indique la même choſe, ajoutoient-ils, il eſt inutile & ſuperflu : s'il contredit l'expérience, il eſt faux & préjudiciable. Nous convenons à la vérité qu'il a été néceſſaire qu'on fît dans le commencement des eſſais avec beaucoup de ſoins & de peine : mais nous ſoutenons, diſoient-ils, qu'il y en a maintenant aſſez de faits ; nous n'avons qu'à jouir des travaux de nos prédéceſſeurs, ſans multiplier les expériences aux dépens des malades.

Ils aſſuroient qu'il ne ſurvenoit point de nouveaux genres de maladies qui demandaſſent une nouvelle pratique ; que dans le cas d'un mal inconnu, il n'étoit pas néceſſaire de recourir à des cauſes obſcures ; mais qu'un Medecin habile, en parcourant les différentes maladies qui lui paſſent ordinairement ſous les yeux, ne manqueroit pas d'en trouver qui ſeroient analogues à la maladie inconnue, & qu'ainſi il auroit toujours lieu d'employer des remedes éprouvés.

Ils diſoient de plus qu'ils étoient bien éloignés de croire que le raiſonnement fût inutile à un Medecin, ou qu'un Automate pût pratiquer la Medecine ; quoiqu'ils fuſſent très-perſuadés que les conjectures qu'on tire des cauſes cachées étoient entierement inutiles ; puiſqu'il n'étoit pas queſtion de ſavoir ce qui cauſe la maladie, mais ce qui la guérit, & qu'il importe peu de connoître comment ſe fait la coction des alimens, mais quels ſont ceux qui ſe cuiſent le mieux. De même que c'étoit perdre ſon tems que de chercher comment & pourquoi nous reſpirons, tandis qu'on pourroit l'employer à découvrir des remedes contre la toux, l'aſthme & les autres incommodités de la poitrine & des poumons. Qu'il étoit ſuperflu de ſavoir pourquoi les arteres battent, pourvu qu'on connût bien les divers changemens indiqués par le battement, ce qui s'apprend par l'expérience. Qu'à l'égard de toutes les autres queſtions agitées entre les dogmatiques, on pourroit diſputer pour & contre avec égalité de vraiſemblance, & que l'avantage étoit ordinairement du côté de celui qui avoit le plus d'éloquence ou d'eſprit. Or ce ne ſont pas les beaux diſcours qui guériſſent, mais les remedes. Un muet qui connoît les remedes propres aux maladies eſt un grand Medecin. Un Medecin qui parle bien, mais qui ne ſait point appliquer les remedes n'eſt qu'un ignorant.

Les Empiriques ne reprochoient pas ſeulement aux dogmatiques l'attention qu'ils donnoient à des choſes inutiles ou ſuperflues, mais ils accuſoient encore leur pratique de choquer viſiblement les principes de l'humanité. A quoi bon, diſoient-ils, diſſéquer des hommes vivans, & faire d'une ſcience qui doit ſervir à la conſervation des hommes, un cruel inſtrument de leur deſtruction, ſi par des voies ſi horribles on n'arrive point au but qu'on ſe pro-

poſoit, ou ſi l'on en peut apprendre autant qu'il eſt bon d'en ſavoir ſans les ſuivre : ni la couleur, ni la molleſſe, ni la dureté des viſceres, ni la plupart des choſes de cette nature ne ſe rencontrent point ſemblables dans un corps qu'on a ouvert, à ce qu'elles ſont dans un autre. Car ſi la crainte, la douleur, la diete, ou le trop de nourriture, la laſſitude & mille autres incommodités légeres ſont capables d'altérer les corps des perſonnes qu'on ne diſſeque pas ; comment voulez-vous que les parties du dedans qui ſont extremement tendres & qui ſe trouvent pour la premiere fois expoſées aux impreſſions de l'air & de la lumiere, ne changent point ſous le couteau ou par des plaies douloureuſes & cruelles, & à plus forte raiſon, par la mort. Qu'y a-t'il de plus ridicule que de s'imaginer que les choſes doivent être dans un mort ou un moribond, les mêmes que dans le même homme vivant ? On peut ſans doute ouvrir le bas-ventre, & parcourir tous les viſceres qu'il contient, pendant que l'homme reſpire : mais ſitôt que le diaphragme eſt ouvert, ne meurt-il pas ? Voilà pourtant le ſeul moyen pour le Medecin homicide d'enviſager le cœur & les parties qui l'environnent ; elles ſe préſentent donc à ſes yeux, non dans l'état où elles étoient pendant la vie, mais telles qu'elles ſont après la mort. Qu'a donc fait ce Medecin, ou plutôt ce boucher ? Il a égorgé un homme de la maniere la plus cruelle, ſans avoir retiré aucun avantage de ſon inhumanité.

Les Empiriques ajoutoient à cela que s'il y avoit quelque partie du dedans qu'on pût obſerver dans l'homme vivant, le haſard en fourniſſoit aſſez d'occaſions ; lors, par exemple, qu'un Gladiateur dans un Cirque, un ſoldat dans une bataille, ou un voyageur attaqué par des voleurs avoient reçu de grandes bleſſures. Que c'étoit-là un légitime moyen de s'inſtruire de la ſituation, de la figure des parties & de tout ce qu'on peut ſavoir à ce ſujet ; puiſqu'on le faiſoit par des actes de pitié & d'humanité, & non par une cruauté déteſtable, en s'occupant à conſerver la vie & non pas à donner la mort. Ils prétendoient même qu'il étoit inutile de diſſéquer les cadavres ; ajoutant, que ſi cela n'avoit rien de cruel, c'étoit du moins une ſaleté. En un mot, que les choſes étant fort changées dans un corps mort de ce qu'elles étoient dans un homme vivant, il valoit beaucoup mieux s'abſtenir de les diſſéquer, & ſe contenter de ce qu'on pourroit apprendre par d'autres voies. Voilà de quelle maniere Celſe a fait parler les Empiriques & les dogmatiques, & voici ſon ſentiment. Les queſtions agitées entre ces antagoniſtes ayant été le ſujet d'une multitude de volumes, & la matiere des plus vives diſputes, je ne peux me diſpenſer d'en dire mon avis. Je le ferai donc avec toute l'impartialité qui convient à un homme qui cherche ſincerement la vérité. Comme je n'ai, dit-il, ou pour l'un ou pour l'autre parti ni prédilection aveugle, ni averſion anticipée, il ne me ſera pas difficile de garder entre eux un juſte milieu.

Les cauſes de la ſanté & des maladies, la maniere dont les eſprits ſont diſtribués, & les alimens digérés, ſont des choſes ſi abſtraites & ſi peu proportionnées à la groſſiereté de nos ſens, que les plus ſavans Medecins ne formeront jamais là-deſſus que des conjectures : mais une conjecture, quelque vraiſemblable qu'elle ſoit, ne nous indiquera jamais avec certitude les remedes convenables dans une maladie inconnue, c'eſt à l'expérience à nous déterminer en pareil cas, l'expérience eſt le ſeul guide qu'on puiſſe ſuivre prudemment dans une conjoncture pareille. Voilà qui eſt, ce me ſemble, hors de conteſtation. Mais dans tous les arts, il y a des choſes qui, quoiqu'elles ne ſoient point renfermées dans leurs objets, méritent toutefois la curioſité des Artiſtes, & ſont propres à aiguiſer leur eſprit : telle eſt par rapport à la Medecine, la recherche des cauſes ; elle ne forme point à la vérité le Medecin ; mais elle le diſpoſe à pratiquer la Medecine avec plus de ſuccès.

Il eſt vraiſemblable que, ſi l'application qu'Hippocrate & Eraſiſtrate, qui ne ſe contentoient pas de panſer des plaies & de guérir des fievres, ont donné à l'étude des choſes naturelles, ne les a pas faits Medecins, à proprement parler, ils ſe ſont du moins rendus par ce moyen plus grands Medecins qu'ils n'auroient été. Ils n'auroient pas été l'ornement de leur profeſſion, s'ils s'en étoient tenus à l'expérience ſeule. En Medecine, il faut néceſſairement raiſonner, ſoit qu'il ſoit queſtion de découvrir les cauſes cachées des maladies, ou d'expoſer les actions naturelles des parties. L'art de guérir eſt purement conjectural ; la plus parfaite reſſemblance apparente d'un cas à un autre, aidée d'une très-grande expérience ne ſuffiſent pas toujours pour conjecturer juſte. Les fievres ſe transforment en cent façons différentes ; la digeſtion des alimens varie à l'infini ; & tout s'altere en nous par le repos & par les veilles. On rencontre des maladies nouvelles, rarement à la vérité, mais on ne peut nier qu'on n'en rencontre. De nos jours une Dame fut attaquée d'une maladie dont les plus habiles Medecins ne purent expliquer la nature, & à laquelle ils ne connoiſſoient point de remedes : ſa chair ſe deſſécha ; les parties naturelles ſe détacherent, tomberent, & elle mourut en peu d'heures. Comme c'étoit une perſonne de diſtinction, on n'oſa faire ſur elle aucune expérience, dans la crainte d'être accuſé de ſa mort, ſi on ne la ramenoit à la vie. Mais je crois que ſans cette politique cruelle on n'eût pas manqué de chercher des ſecours,

& peut-être en eût-on trouvé de salutaires. Si dans des circonstances pareilles, la similitude ou l'analogie apparente doit être le seul guide; encore faut-il raisonner pour distinguer entre toutes les maladies connues quelle est celle dont les rapports à la maladie présente sont les plus grands, & pour déterminer par ces rapports, les remedes qu'on doit employer. L'effet qu'on a dessein de produire augmentera peut-être le mal : mais c'est toutefois à la raison à indiquer les remedes propres à produire cet effet. D'un autre côté, sans se borner à la similitude entre les symptomes, il y a d'autres circonstances dont un Medecin prudent ne manquera pas de s'informer; au lieu de raisonner à perte de vue d'après des hypotheses incertaines, il s'informera si la maladie provient de froid, de chaud, de faim, de veille, ou de quelque excès dans l'usage du vin, des alimens ou des femmes. Il étudiera le tempérament particulier du malade : il s'appliquera à connoître, s'il est humide ou sec, fort ou foible, maladif ou sain. S'il est maladif, il s'informera si les indispositions ont été légeres ou sérieuses, longues ou courtes. Quant à la conduite ordinaire, il n'ignorera point si la personne a été oisive ou laborieuse; & sa maniere de vivre, somptueuse ou frugale; c'est de ces circonstances qu'il déduira peut-être une méthode nouvelle de traiter la maladie. Qui croiroit qu'on pût improuver cette pratique? Cependant Erasistrate soutient que ces dernieres considérations sont inutiles, & qu'on trouveroit beaucoup de personnes qui ont vécu dans celles de ces circonstances qu'on estime fâcheuses, & qui n'ont jamais ressenti un accès de fievre.

Les dogmatiques & les Empiriques ne s'écarterent point de la fin ordinaire qu'on se propose dans les disputes, la victoire & non la recherche de la vérité; aussi la querelle fut longue, quoique le sujet en fût très-simple. Les dogmatiques prétendoient-ils qu'on ne pouvoit appliquer les remedes convenables, sans connoître les causes premieres de la maladie : certes, s'ils avoient raison, les malades & les Medecins seroient dans un état bien déplorable, les uns se trouvant dans l'impossibilité de traiter des maladies dont les autres ne peuvent toutefois guérir sans le secours de l'art.

D'un autre côté, il est constant que les maladies ont des causes purement méchaniques, & qu'il seroit très-important pour la Medecine de les connoître si clairement qu'il ne pût y avoir ni doute ni contradiction. En ce cas le Medecin ne balanceroit jamais dans l'application des remedes. Mais quelque spécieuse que soit une théorie, si elle souffre la moindre difficulté, on ne peut la suivre dans la pratique, sans s'exposer à tomber dans l'erreur. Une hypothese n'égarera jamais ceux qui la distinguent bien d'une démonstration : mais par rapport aux autres, c'est un glaive entre les mains d'un furieux. Quant aux avantages de l'anatomie dont il paroît que les Empiriques ne faisoient pas grand cas, je crois qu'ils auroient changé de sentiment s'ils avoient connu & fait attention à ce que j'en dirai dans mon Dictionnaire à l'article *Anatomie*. J'avouerai cependant ici, que cette science qui devoit servir de fondement à une Physiologie raisonnée, a produit des systemes plus extravagans que celui du *Vagadasastirum* de Malabar, & dont on a déduit des regles de pratique plus absurdes que tout ce qu'on nous raconte des peuples barbares. Ces hypotheses destructives prirent naissance dans la tête de quelques dissecteurs qui n'avoient pour tout mérite qu'une grande dextérité à isoler un muscle ou à suivre le trajet d'un nerf ou d'un vaisseau sanguin, & qui se laisserent posséder de la manie de philosopher. C'est ce que le Docteur Freind insinue dans un passage dont j'ai fait usage ailleurs.

Après avoir parlé des fondateurs de la secte Empirique, & des principes généraux de leur Medecine, nous allons passer à quelques Auteurs célebres qui embrasserent les mêmes sentimens, & marcherent sur les traces de Serapion. Celse nous apprend dans la préface de son premier livre qu'Appollonius succéda à Serapion : mais il y a un si grand nombre d'Apollonius, qu'il n'est pas aisé de déterminer quel est celui dont il est question dans l'ouvrage de Celse. Galien en distingue deux, Apollonius le pere & Apollonius le fils, qui étoient, dit-il, d'Antioche & de la secte Empirique. On en trouve encore deux dans la liste que Celse nous a laissée des habiles Chirurgiens. Cælius Aurelianus fait mention d'un cinquieme qu'il surnomme Glaucus & qu'il dit avoir écrit sur les maladies internes. Mais la chronologie & l'histoire sont sur le compte des Apollonius si obscures & si incertaines, que ce seroit un ouvrage aussi long qu'inutile de s'étendre sur tous ceux qui ont porté ce nom.

A Apollonius, Celse fait succéder Glaucias dont nous savons peu de choses; Galien qui le cite souvent, rapporte qu'il avoit commenté le sixieme livre des Epidémiques d'Hippocrate. Il fait l'éloge de quelques-uns de ses médicamens; & nous lisons au 23e. chapitre du 22e livre de l'histoire naturelle de Pline, qu'il regardoit le boletus ou la morille comme un excellent stomachique, & qu'il prétendoit que l'arum & la serpentaire ou le *Dracontium Sylveſtre* étoient la même plante, d'où nous pouvons conjecturer qu'il s'étoit appliqué à la connoissance des simples.

Mais Héraclide le Tarentin fut le plus illustre de tous les sectateurs de Serapion. Galien nous apprend qu'il avoit été disciple de l'Hérophilien Mantias, qu'il s'appliqua, à l'exemple de son maître, à la matiere médicale, & qu'il perfectionna la diététique; ajou-

tant que ces deux Auteurs n'ayant rien avancé que ce qu'ils connoiſſoient par l'expérience, perſonne n'avoit mieux traité ces ſujets.

Il avoit écrit des médicamens ſimples, & Epiphanius le place entre les Botaniſtes. Il avoit encore traité du pouls & même oſé contredire Herophile en ce point. Galien cite avec de grands éloges le quatrieme livre d'un ouvrage qu'il avoit compoſé ſur la Chirurgie ; & comme le paſſage qu'il en rapporte, concerne une queſtion importante, & que les modernes n'ont pas moins agitée que les anciens, je le tranſcrirai en entier. Que l'os de la cuiſſe garde quelquefois ſa place après la réduction faite, c'eſt une choſe atteſtée, dit Galien, par Héraclide le Tarentin, qui ne s'eſt jamais ſervi de la fauſſeté pour accréditer une hypotheſe, ce qu'on peut reprocher à la plupart des autres Medecins de ſa ſecte ; qui entendoit la Medecine auſſi bien que qui que ce fût, & qui n'a rapporté que ce qu'il avoit appris par ſa propre expérience. Il ajoute à cela un long diſcours d'Héraclide, par lequel il paroît que cet ancien pratiquoit la Chirurgie avec ſuccès, qu'il avoit fait à deux enfans la réduction des os des cuiſſes, que ces os avoient conſervé après l'opération, leur ſituation naturelle. Galien rapporte ces exemples pour réfuter ceux qui prétendoient que l'os de la cuiſſe ſe déplaçoit après la réduction, à cauſe de la rupture du ligament qui l'attache à la cavité formée par les os iſchion & pubis. Nous liſons dans le même Auteur, qu'il avoit commenté tous les ouvrages d'Hippocrate ; & Cælius Aurelianus cite ſes livres de la cure des maladies internes : ce dernier fait encore mention de deux écrits dont l'un avoit pour titre, *Liber Regularis*, & l'autre *Nicolaüs*. Quant à ſa pratique, Celſe l'approuve dans les fievres occaſionnées par la bile ou par des crudités. Son avis en ce cas étoit de délayer la matiere corrompue par une boiſſon modérée : mais il blâme la maniere dont il traitoit la fievre quarte. Héraclide ordonnoit une purgation dans les premiers jours de la maladie, & enſuite une abſtinence de ſept jours. Peu de gens, ajoute Celſe, ſont capables de ſoutenir une diete ſi longue : mais ſuppoſé qu'il s'en trouvât quelques-uns, ils en ſeroient ſi fort affoiblis, qu'ils auroient de la peine à s'en remettre, après qu'ils ſeroient délivrés de la fievre ; & ils ne manqueroient pas de ſuccomber, ſi par malheur elle continuoit.

D'où l'on peut conclurre que, quoique Héraclide & les autres Empiriques fiſſent un grand uſage des médicamens, ils ne négligeoient point la Diététique ou cette partie de la Medecine qui concerne l'abſtinence & les alimens, & que Celſe a eu raiſon de dire qu'il y avoit entre eux deux partis, par rapport à la Diététique ; les uns en ayant fait une ſcience théorique, & les autres un art fondé ſur l'expérience.

L'Empiriſme a eu d'autres défenſeurs illuſtres avant & après Héraclide ; tels ſont Dionyſius, Criton, Menodote, Theodas, que Galien cite avec diſtinction, Hérodote de Tarſe, Sextus ſurnommé l'Empirique, dont nous avons encore trois livres qui contiennent la doctrine des Pirrhoniens, & dix autres contre la certitude des ſciences en général. Saturninus ſurnommé Cythenas, Callicles, Diodorus, Lycus, Æſchrion concitoyen & maître de Galien qui en fait un grand éloge, & dont il tenoit, à ce qu'il dit, un remede contre la morſure des chiens enragés. Philippe, Pline, Valerien, Marcelle & d'autres un peu moins connus.

L'opium étant un remede important & dont les Empiriques firent un grand uſage, je remarquerai ici qu'Homere eſt le premier qui en ait parlé ; s'il eſt vrai que le népentes n'étoit qu'une préparation de cette gomme. Mais il ne paroît pas qu'on s'en ſervît alors comme d'un médicament : on croiroit volontiers que les anciens Grecs en faiſoient le même uſage que les Orientaux en font aujourd'hui. Hippocrate parle du jus de pavot, & du pavot même, comme de ſomniferes ; & preſque tous les cas dans leſquels il les preſcrit, démontrent qu'il les regardoit comme des remedes. Eraſiſtrate aſſure dans Dioſcoride, que Diagoras avoit blâmé l'uſage de l'opium dans les douleurs des oreilles & dans les inflammations des yeux. Or Diagoras étoit eſclave de Démocrite & conſéquemment contemporain d'Hippocrate ; ce qui prouveroit que l'Opium étoit traité dès ce tems comme une drogue dangereuſe. En effet ce remede ne ſortit de l'oubli dans lequel il étoit tombé, qu'à la naiſſance de la ſecte Empirique.

Je ne dirai rien ici de l'introduction de la Medecine dans Rome, par Archagatus, ni du ſort de ce Medecin. Je parlerai de ces événemens à l'article de mon Dictionnaire *Archagatus*.

La ſeconde révolution conſidérable dans la Medecine ſe fit ſous Aſclépiade, qui vivoit 100 ans avant la naiſſance de J. C. Il paroît avoir eu de grands talens, & ſurtout celui de connoître l'homme. On trouvera quelques particularités de ſa vie à l'article de ſon nom. Je vais maintenant expoſer ſa théorie & ſa pratique.

Ceux qui veulent entendre ou expliquer aux autres les écrits d'Aſclépiade définiront d'abord, dit Galien, ce qu'il a voulu dire par les élémens détachés ou diſcordans, ἀναρμα στοιχεῖα, par les molécules ou petites maſſes ὄγκοι, par les pores, πόροι, & par le mouvement tendant à ſubtiliſer les parties, πρὸς τὸ λεπτομερὲς φορά ; ce qui ſuppoſe que ces termes étoient familiers à Aſclépiade, & que ſon ſyſteme philoſophique étoit fondé ſur ces idées. Le même Auteur remarque ailleurs que, ſuivant Aſclé-

piade, la matiere eſt inaltérable, & que tout ce que nous voyons eſt compoſé de divers petits corps, entre leſquels il y a pluſieurs vuides. Il ajoute que ce Medecin Philoſophe croyoit que l'ame même étoit compoſée de ces petits corps ; & faiſant un parallele des ſentimens d'Aſclépiade avec ceux d'Hippocrate, il dit, pour en faire ſentir la différence, que ce dernier penſoit que la matiere eſt une en elle-même, mais qu'elle peut recevoir de l'altération ; que la nature qui fait tout avec juſteſſe & par les moyens les plus courts, a formé, entre autres productions, les plantes & les animaux, & qu'elle les a doués de facultés, en vertu deſquelles ils attirent en cherchant ce qui leur eſt propre, repouſſant & rejettant ce qui leur eſt contraire ; que cette même nature bienfaiſante continuant de pourvoir aux beſoins de chaque eſpece, & particulierement à ceux du corps humain, travaille puiſſamment à le délivrer des maladies qui l'attaquent, ce que l'on obſerve en certains jours qu'il appelle critiques, comme qui diroit jours de jugement.

Aſclépiade ne convenoit d'aucune de ces ſuppoſitions. Cette nature dont Hippocrate avoit exalté la puiſſance, toutes les facultés ſubalternes, & particulierement la force attractive, étoient autant de chimeres pour lui. Il ne ſe ſervoit pas même de ce dernier principe pour expliquer la propriété de l'aimant. Pour ſatisfaire à ce phénomene, il avoit recours au mouvement, à la configuration des particules, & à la diſpoſition des pores.

Aſclépiade, continue Galien, ne vouloit pas que l'ame eût des connoiſſances innées ; qu'elle eût du penchant ou de l'averſion pour quoi que ce fût, ni quelque diſcernement de ce qui eſt juſte ou injuſte, honnête ou deshonnête : mais il prétendoit que tout ce qui ſe paſſe au-dedans de nous, nous vient des ſens, s'exécute par les ſens, & dépend d'eux. Que d'ailleurs l'animal eſt conduit par de certaines images, φαντασίαι, qui lui apparoiſſent & qui le déterminent. Galien ajoute que quelques-uns de ceux qui ſuivoient cette Philoſophie, ſoutenoient qu'il n'y a dans l'ame aucune faculté qui raiſonne ; que nous ſommes entraînés par nos paſſions, comme les bêtes, ſans qu'il ſoit en notre pouvoir de réſiſter à quoi que ce ſoit que les paſſions nous inſpirent ; enſorte que, ſelon ces Philoſophes, la généroſité, la prudence, la modération, la continence, en un mot, toutes les vertus morales ſont de pures chimeres, des mots dont les hommes ſont aſſez ſots pour ſe laiſſer leurrer. A les en croire, nous ne nous aimons point les uns les autres, ni nos enfans ; les Dieux ne prennent aucun ſoin de nous ; plongés dans une profonde indolence, ils laiſſent aller le monde à l'aventure : les ſonges, les prodiges, les augures & l'aſtrologie ſont des ſotiſes pour leſquelles on auroit autant de mépris qu'on leur porte de vénération, ſi on leur rendoit la juſtice qu'elles méritent.

Voilà ce que Galien, qui étoit dans des ſentimens tout oppoſés, a remarqué de plus conſidérable touchant la philoſophie d'Aſclépiade ; la même, comme l'on voit, que celle de Démocrite & d'Epicure, dans les écrits deſquels, ou dans ceux de leurs Commentateurs, on trouvera un détail plus circonſtancié de ce qu'on a rapporté.

Le ſeul des anciens Auteurs qui nous reſte, dans lequel les ſentimens d'Aſclépiade ſoient expoſés avec plus d'étendue & de clarté, c'eſt Cælius Aurelianus. Aſclépiade établiſſoit, dit cet Auteur, pour principes de tous les corps, les atomes, qui ſont, ſelon lui, de petits corps que l'eſprit ſeul peut ſaiſir, qui n'ont aucune qualité, mais qui dès le commencement étant dans un mouvement continuel, & venant à ſe rencontrer & à ſe choquer les uns les autres, ſe ſubdiviſerent encore par ce moyen en une multitude innombrable de fragmens d'une grandeur & d'une figure différentes. Il ajoutoit que ces particules s'approchant dans la ſuite, & ſe réuniſſant par leurs mouvemens divers, formerent tout ce qu'il y a au monde ou toutes les choſes ſenſibles, qui conſervent en elles la même diſpoſition au changement que les particules dont elles étoient compoſées ; changement qui ſe fait relativement à la grandeur, à la figure, au nombre & à l'ordre. Et quand on lui demandoit pourquoi les atomes n'ayant aucune qualité, il arrivoit que les corps en poſſédaſſent : il répondoit que ces qualités dépendoient de l'ordre, de la figure, du nombre ou de la grandeur qu'ils formoient étant réunis ; & il ſe ſervoit pour appuyer ſa réponſe, de la comparaiſon de l'argent, qui blanc en maſſe, paroît noir en limaille, & de la corne, qui noire en corps, paroît blanche en rapure.

On voit par ce que nous venons de dire, qu'il y avoit quelque différence entre le ſentiment d'Aſclépiade & celui d'Epicure ou de Démocrite. Ils reconnoiſſoient les uns & les autres des atomes : mais ceux d'Epicure étoient indiviſibles ; au contraire, ceux d'Aſclépiade pouvoient ſe diviſer à l'infini. Je crois que ce que Cælius Aurelianus appelle ici des atomes, eſt la même choſe que les ὄγκοι, ou molécules de Galien. Epicure admettoit des molécules, telles que celles d'Aſclépiade. Lucrece, contemporain de ce Medecin, parle auſſi de quelque choſe de ſemblable : mais Epicure & Lucrece ne regardoient point ces petits corps comme les premiers principes des autres ; c'étoit ſeulement le premier réſultat de l'aſſemblage des atomes, leſquels étoient les vrais élémens des choſes ; au lieu qu'Aſclépiade ſemble tirer les atomes des molécules, quoiqu'il ait donné le nom d'atomes aux

molécules elles-mêmes, du moins dans l'Auteur d'après lequel nous avons fait cet extrait. On pourroit conjecturer qu'il a mal traduit ou mal entendu Aſclépiade. Car, ſi l'on en croit Galien, Aſclépiade retenant les ſentimens de Démocrite & d'Epicure touchant les principes des corps, n'a fait que changer les noms, appellant les atomes des molécules, & donnant aux vuides le nom de pores. Cependant il faut avouer que ce dernier établit ailleurs une différence formelle entre le ſentiment des Philoſophes & celui du Medecin ; oppoſant les principes de l'un à ceux des autres, ſoit, dit-il, que les corps des animaux ſe trouvent compoſés de molécules & de pores, comme le croyoit Aſclépiade, ou de petits corps indiſſolubles, ſelon le ſiſteme d'Epicure, &c. Le premier des ouvrages qu'on a cités, eſt ſoupçonné n'être point de Galien : mais le ſecond eſt certainement de lui. L'Auteur du livre intitulé, *Introduction*, & qu'on a fauſſement attribué à Galien, nous apprend que les élémens d'Aſclépiade étoient des molécules ou de petites maſſes fragiles ; & c'eſt proprement cette fragilité qui diſtinguoit les principes d'Aſclépiade de ceux d'Epicure, qui étoient parfaitement durs.

Cælius Aurelianus ajoute, qu'Aſclépiade ſoutenoit encore que tout ſe fait par une certaine néceſſité, & que ce qu'on appelle la nature, n'eſt autre choſe que les corps, la matiere & le mouvement ; d'où il inféroit qu'Hippocrate n'avoit ſu ce qu'il diſoit, lorſqu'il avoit parlé de la nature comme d'un principe intelligent & doué de facultés diverſes, dont les unes attirent, & les autres retiennent ou repouſſent. Il portoit le même jugement de ce que cet Ancien avoit avancé de la terminaiſon des maladies & des jours de criſe ; criſes toujours favorables, lorſque la nature eſt la plus forte, & toujours fâcheuſes lorſque la maladie prend le deſſus ; comme ſi la nature & la maladie, diſoit Aſclépiade, étoient deux perſonnes différentes, agiſſant avec connoiſſance, & ſe combattant l'une l'autre. Tout ce qu'Hippocrate a remarqué ſur la fin des maladies & le jugement de la nature s'expliquoit fort bien, ſelon lui, ſans autre ſuppoſition que celle de la matiere & du mouvement : ces deux principes lui ſuffiſoient pour produire tout ce qu'on attribue communément à la nature. On ſe trompe, ajoutoit-il, en croyant que la nature fait toujours du bien : elle fait ſouvent du mal.

Quant aux jours marqués par Hippocrate, & dans leſquels cet Auteur prétendoit qu'il arrivoit ordinairement du changement, ſoit en pis, ſoit en mieux, Aſclépiade nioit que cela ſe fît ces jours-là plutôt que d'autres. Il alloit plus loin. Le tems, diſoit-il, ne ſe rend propre ni de lui-même, ni par aucune volonté des Dieux à la guériſon des maladies, c'eſt l'affaire du Medecin de le rendre tel par ſon habileté ; c'eſt-à-dire, qu'il ne faut jamais attendre, ſans rien faire, qu'une maladie ſe termine d'elle-même dans un certain tems, à l'exemple d'Hippocrate ; le Medecin doit par ſes ſoins & par ſes remedes, accélérer la guériſon, ſe rendant pour ainſi dire maître du tems. C'eſt apparemment cette inaction d'Hippocrate, qu'Aſclépiade avoit en vue, lorſqu'il diſoit en plaiſantant, que la Medecine des Anciens n'étoit qu'une méditation ou une étude de la mort : il lui ſembloit que les anciens Medecins ſe tenoient auprès des malades plutôt pour obſerver de quelle maniere & par quels accidens ils mourroient, que pour les empêcher de mourir, dans la crainte de troubler la nature dans ſes opérations.

Voilà de quelle maniere Aſclépiade diſputoit contre Hippocrate, & voici quel étoit ſon ſiſteme ſur les cauſes de la ſanté & des maladies, ſelon ce qu'on en peut recueillir dans Cælius Aurelianus, qui n'eſt pas toujours clair, & qui n'en parle qu'en peu de mots.

L'aſſemblage des petits corps dont on a parlé, & la diverſité de leurs figures, occaſionnent les divers interſtices ou pores dont tous les corps ſont percés dans toute leur maſſe. Cela ſuppoſé, diſoit Aſclépiade, tous les corps ayant des pores, le corps humain a les ſiens, remplis, ainſi que ceux des autres corps, de molécules, ou d'un fluide ſubtil qui circule dans la maſſe à la faveur de la communication des interſtices. D'ailleurs, ces eſpaces vuides étant plus ou moins grands, le fluide circulant eſt plus ou moins ſubtil ; il a des molécules plus ou moins groſſes. Le ſang eſt compoſé des parties les plus groſſieres ; l'eſprit ou la chaleur eſt engendré des molécules les plus déliées.

De ces principes, Aſclépiade inféroit que le corps humain ſubſiſte dans ſon état naturel, tant que les matieres dont on a parlé circulent librement par les pores, & qu'il commence au contraire à en ſortir, lorſque leur circulation eſt embarraſſée ; enſorte que la ſanté dépend, ſelon lui, du rapport des pores avec les matieres qu'ils ont à recevoir & qui doivent y paſſer, & les maladies de la diſproportion qui ſe rencontre entre les paſſages & les matieres qui les rempliſſent. L'inconvénient le plus ordinaire naît des petits corps qui s'embarraſſent dans leur cours, & obſtruent les canaux, ſoit parce qu'ils s'y portent en trop grande abondance, ſoit parce que leurs figures ſont irrégulieres, ſoit encore parce que leur circulation eſt trop lente ou trop prompte. Il arrive auſſi quelquefois que la qualité des matieres eſt bonne, mais que les paſſages ſont mal diſpoſés pour les recevoir ; comme lorſqu'ils ſont trop étroits ou diſpoſés obliquement, ou lorſqu'ils ſont trop fermés ou trop ouverts.

Entre les maladies occaſionnées par l'embarras des petits corps, Aſclépiade comptoit la phrénéſie, la léthargie, la pleuréſie & les fievres ardentes. Il rangeoit particulierement les douleurs entre les accidens cauſés par le ſéjour des corps les plus grands dans des interſtices trop étroits pour leur donner un libre paſſage, c'eſt-à-dire, du ſang. Il mettoit au nombre des maladies qui proviennent de la mauvaiſe diſpoſition des pores, les défaillances ou les langueurs, l'exténuation, la maigreur & l'hydropiſie : dans ces dernieres les pores étoient trop dilatés : dans l'hydropiſie en particulier, les chairs, diſoit Aſclépiade, ſont percées de petits trous, à travers leſquels les liqueurs ſont filtrées & réduites en eau. La faim canine naiſſoit de l'ouverture des grands pores de l'eſtomac & du ventre ; & la ſoif, de l'ouverture des petits.

Aſclépiade paroît encore reconnoître une troiſieme cauſe des maladies ; c'eſt la confuſion, ou le mélange des ſucs ou des matieres liquides & des eſprits : mais il prétend que le deſordre des eſprits peut être une cauſe antécédente, mais non une cauſe conjointe ou immédiate d'une maladie. Il diſoit la même choſe de la plénitude, laquelle, ſelon lui, augmente ſouvent le mal, quoiqu'elle n'en ſoit jamais la cauſe principale.

Aſclépiade appliquoit les mêmes principes aux fievres intermittentes : les fievres quotidiennes, ou dont les accès reviennent tous les jours, ſont cauſées, diſoit-il, par la rétention des corps les plus grands entre les petits. Celles qui reviennent de deux jours l'un, ou les tierces, ſont occaſionnées par le ſéjour de certains corps un peu plus petits que les premiers ; & les fievres quartes par l'engorgement des plus petits de tous les corps. Quant à la diverſité des périodes, elle provenoit, ſelon lui, de ce que les canaux ſont plus promptement vuidés & remplis de grands corps que de petits : telle eſt, à ce que je crois, la penſée de Cælius Aurelianus ; quoiqu'il ſe ſoit exprimé d'une façon à faire entendre que ce ſont les corps qui ſe vuident, & non les pores.

La pratique d'Aſclépiade étoit preſque entierement fondée ſur ces idées philoſophiques. Il avoit compoſé un ouvrage intitulé, des ſecours ou des remedes communs, qu'il réduiſoit à trois principaux ; ſavoir, la geſtation, ou les différentes manieres de ſe faire voiturer ; la friction, ou la maniere de ſe faire frotter ; & le vin, ou l'uſage de cette liqueur dans les maladies.

Aſclépiade prétendoit avoir traité le premier de la geſtation & de la friction : mais Celſe remarque qu'Hippocrate l'avoit fait avant lui. Toute la différence qu'il y avoit entre ce qu'ils avoient dit ſur ces ſujets, c'eſt que l'un en avoit parlé en peu de mots, ſelon ſa coutume, & que l'autre en avoit écrit fort au long.

D'ailleurs, ceux qui avoient traité de la gymnaſtique, avoient auſſi fait mention de la geſtation & de la friction. Hérodicus n'avoit pas oublié ces pratiques. A l'égard du ſoulagement que les malades pouvoient recevoir par l'uſage du vin, Aſclépiade tenoit de Cléophante, contemporain ou ſucceſſeur immédiat d'Eraſiſtrate, ce qu'il en ſavoit.

Aſclépiade ſe propoſoit par ces divers exercices, de dilater les pores & de faciliter la circulation des corps, dont le ſéjour eſt ſouvent la cauſe des maladies, au lieu que les anciens n'avoient eu recours à la geſtation que ſur la fin des longues indiſpoſitions, lorſque les convaleſcens étoient ſans fievre, & néantmoins trop foibles pour prendre de l'exercice en marchant. Aſclépiade faiſoit plus : il ordonnoit la geſtation dans les fievres les plus ardentes, & dès le commencement. Il avoit pour maxime, qu'il falloit employer la fievre contre la fievre, & épuiſer les forces du malade par les veilles & par la ſoif, ce qu'il pouſſoit au point de défendre aux fébricitans tout uſage de liqueurs rafraîchiſſantes, même de l'eau pendant les deux premiers jours. On ne manquera pas de remarquer avec Celſe, que cette pratique, qui a quelque rapport avec celle d'Herodicus, ne répondoit point du tout à l'indulgence qu'il promettoit à ſes malades. Mais cet Auteur ajoute, que ſi ce Medecin les traitoit durement pendant les premiers jours de la maladie, il leur accordoit dans la ſuite toutes les douceurs poſſibles, & qu'il pouſſoit l'attention juſqu'à régler lui-même la maniere dont leurs lits devoient être dreſſés pour qu'ils y fuſſent le plus mollement couchés.

Il y avoit des occaſions où Aſclépiade employoit la friction dans le deſſein d'ouvrir les pores. L'hydropiſie étoit une des maladies dans laquelle il pratiquoit ce remede : mais l'uſage le plus ſingulier qu'il en faiſoit, c'étoit d'endormir les phrénétiques à force de les frotter. Du reſte, il faiſoit ſi grand cas de la friction, qu'il s'étoit beaucoup plus étendu ſur ce remede, que ſur la geſtation & l'uſage du vin.

Ce qui paroîtra ſurprenant, c'eſt qu'Aſclépiade, qui exerçoit ſi violemment les malades, défendit l'exercice à ceux qui ſe portoient bien, aſſurant qu'il leur étoit abſolument inutile ; dogme qu'il avoit ſans doute emprunté d'Eraſiſtrate.

Pour ce qui eſt du vin, la troiſieme panacée d'Aſclépiade, il ſuivoit en le preſcrivant des regles particulieres. Il le permettoit aux fébricitans, lorſque le mal avoit perdu ſa premiere violence. Loin de l'interdire aux phrénétiques, il leur en faiſoit boire juſqu'à les enivrer : le vin, diſoit-il, aſſoupit ; or le ſommeil eſt abſolument néceſſaire dans la phrénéſie. Il ſemble

que par la même raiſon il en devoit priver les léthargiques qui ne dorment que trop ; néantmoins il le croyoit propre à réveiller leurs ſens aſſoupis, tandis que pour les faire éternuer il leur approchoit des narines des odeurs fortes, telles que celles du vinaigre, du caſtoreum & de la rue, & qu'il leur faiſoit appliquer ſur la tête des cataplaſmes de moutarde délayée avec du vinaigre. Ce n'étoit pas toujours du vin naturel qu'il ordonnoit : quelquefois il faiſoit prendre à ſes malades du vin mariné, c'eſt-à-dire, trempé avec de l'eau de mer, s'imaginant que le vin aidé de la pointe de ſel dont cette eau eſt chargée, pénétroit plus aiſément, & avoit plus de force pour dilater les pores : il en ordonnoit juſqu'à une chopine dans la jauniſſe ; il lâchoit le ventre avec de l'eau ſalée. Il n'étoit pas ſi fortement attaché à l'uſage du vin, qu'il ne preſcrivît ſouvent l'eau. Si l'on en excepte quelques cas particuliers, tels que celui de la phrénéſie dont il prétendoit guérir les malades par l'ivreſſe, il vouloit toujours que le vin fût trempé ; il ordonnoit, dit Cælius Aurelianus, à ceux qui avoient un catharre de doubler ou de tripler la quantité de vin qu'ils avoient coutume de boire : mais, ajoute le même Auteur, il leur enjoignoit de le boire avec autant d'eau ; ce qui nous montre avec quelle ſobriété les anciens uſoient du vin dans la plus parfaite ſanté. Cette liqueur n'entroit dans leur boiſſon que pour un quart ou pour un ſixieme : il n'eſt donc pas ſurprenant que dans les fievres même elle ne leur fût point interdite.

Il croyoit que l'eau la plus froide qu'on peut ſupporter, étoit ſalutaire dans les flux de ventre. Il faiſoit un grand cas de l'eau froide, & même des bains froids.

Aſclépiade ajoutoit à ces remedes un régime particulier par rapport au manger. Celſe dit, qu'après avoir bien fatigué ſes malades pendant les trois premiers jours de leur maladie, il leur donnoit à manger le quatrieme : mais Cælius Aurelianus ne fixe point le tems. Aſclépiade, dit-il, commençoit à nourrir ſes malades dès que l'accès ou la fievre diminuoit, accordant des alimens aux uns le premier jour, aux autres le ſecond, le troiſieme, & ainſi de ſuite juſqu'au ſeptieme. On aura de la peine à croire que le jeûne pût être pouſſé juſqu'à ce dernier terme. Néantmoins Celſe lui-même parlant de la pratique des prédéceſſeurs d'Aſclépiade, convient que ces Medecins ordonnoient une abſtinence de ſix jours, ajoutant que le climat de l'Aſie & de l'Egypte peut ſupporter cette longue diete ; d'où l'on peut inférer que cet Auteur ne la croyoit point pratiquable en Grece ou en Italie. Il remarque cependant ailleurs, que dans la fievre quarte, Heraclide de Tarente faiſoit jeûner juſqu'au ſeptieme jour. Tarente eſt à la vérité dans la grande Grece : mais on ignore ſi Heraclide exerçoit la Medecine dans ſa patrie. On pourroit conjecturer qu'il n'étoit pas queſtion d'une abſtinence parfaite, mais ſimplement de la privation de toutes nourritures ſolides, & que les malades pouvoient prendre quelques bouillons d'orge fort clairs, tels que ceux qu'Hippocrate ordonnoit dans le fort de la fievre, ſans pour cela rompre le jeûne preſcrit par Heraclide. Mais ſi cela étoit, les Auteurs cités l'auroient remarqué. Au reſte, nous ne devons pas eſtimer ce que les hommes étoient en état de ſupporter en ce tems-là, par ce qu'ils ſupporteroient aujourd'hui, la maniere de vivre des anciens ayant été fort différente de la nôtre.

Aſclépiade ne connoiſſoit preſque point d'autres remedes que ceux dont nous avons fait mention ; & comme il avoit banni de la Medecine la plupart des médicamens uſités, on a dit dans la ſuite qu'il les rejettoit tous. Scribonius Largus qui vivoit environ cent ans ou ſix-vingts ans après lui, traite d'impoſteurs ceux qui lui faiſoient ce reproche : après une ſortie aſſez vive contre eux, il convient qu'Aſclépiade n'employoit point de médicamens dans les maladies aigues, perſuadé que la nourriture & le vin donnés à propos, étoient ſuffiſans pour en guérir ; mais il ſoutient qu'il ſe ſervoit de médicamens, ainſi que les autres Medecins dans les maladies chroniques ou longues ; ce qu'il prouve par un paſſage d'un ouvrage d'Aſclépiade, intitulé περὶ παρασκευαστικῶν, *des Préparations*, dans lequel il dit expreſſément qu'un Medecin eſt bien pauvre, lorſqu'il n'a pas pour chaque maladie deux ou trois compoſitions toute prêtes, & dont il ait fait l'expérience. Mais il eſt vraiſemblable que ces compoſitions d'Aſclépiade n'étoient point de celles qui ſe prennent par la bouche : s'il ſe ſervoit de médicamens auſſi fréquemment qu'aucun autre Medecin, c'étoit de ceux qui s'appliquent à l'extérieur. Il faiſoit oindre les malades avec de l'huile, il les couvroit d'onguens & de cataplaſmes ; il employoit des parfums, des ſternutatoires, des gargariſmes, ſans compter les lavemens dont l'uſage lui étoit familier. Mais ce qui a fait dire à quelques-uns qu'il improuvoit tous les médicamens, c'eſt qu'il avoit proſcrit les purgatifs & que les mots φάρμακον ou *medicamentum* qui ſignifient ſtrictement un purgatif, ſe prennent en général pour un remede quelconque. Il eſt évident que lorſque Pline dit qu'Aſclépiade regardoit les medecines comme des ennemis de l'eſtomac, il eſt queſtion des purgatifs. Ce ne peut être que dans ce même ſens que Celſe accuſe les médicamens de produire le même effet.

Cælius Aurelianus ſe ſert du terme ſeul de *medicamentum* ou *medicamen* pour déſigner un purgatif. Hippocrate, dit cet Auteur, attendoit le quatrieme jour pour donner un *medicament* ; c'eſt-à-dire, un purgatif, comme il paroît

roît par ce qui précede. A ces autorités on peut ajouter celle d'Hippocrate qui oppoſe le mot *Pharmacia* ou la purgation, au mot *Phlebotomia* ou à la ſaignée. Ceux, dit-il, à qui la ſaignée ou la purgation ſont néceſſaires doivent être ſaignés ou purgés au printems.

Nous avons déja remarqué qu'Aſclépiade avoit adopté pluſieurs opinions d'Eraſiſtrate, entre leſquelles on pourroit compter encore ce qui concerne les remedes purgatifs. Eraſiſtrate penſoit que les matieres évacuées dans la purgation provenoient du ſang & des parties ſolides qui ont été comme fondues; enſorte que les purgatifs engendroient des humeurs au lieu de les chaſſer: la ſcammonée, par exemple, diſoit-il, change le ſang en bile, les fleurs d'airain le tournent en eau, le carthame & les baies cnidiennes le convertiſſent en pituite. Aſclépiade avoit les mêmes idées; & quand on lui objectoit le ſoulagement que pluſieurs malades avoient reſſenti par l'évacuation de ces humeurs, il répondoit que la qualité des humeurs n'entroit pour rien dans cet effet, qui n'avoit été produit que parce qu'on avoit remédié à la plénitude, en en diminuant la quantité: en un mot, qu'on avoit débarraſſé le corps d'un ſuperflu qui l'incommodoit, mais que ce ſuperflu étoit auſſi ſain que le reſte. Il alloit même juſqu'à dire que les excrémens du ventre n'étoient point étrangers au corps, & qu'ils n'avoient rien qui lui fût inutile ou nuiſible, puiſque quelques animaux s'en repaiſſent & que leurs corps en prennent de l'accroiſſement. Enfin s'il convenoit que les purgatifs pouvoient ſoulager dans quelques cas; il aſſuroit que ces cas étoient rares, & que le bien qu'ils produiſoient étoit toujours compenſé par quelque mal dont ils étoient ſuivis.

Une autre raiſon du peu d'uſage qu'Aſclépiade faiſoit des purgatifs, c'eſt qu'il nioit que la plénitude ou la trop grande abondance des humeurs fût la cauſe conjointe ou la plus prochaine des maladies; c'eſt-à-dire, la cauſe qui les produit, qui les entretient, & laquelle étant une fois détruite, le mal ceſſe. Si les choſes étoient autrement, diſoit Aſclépiade, après de fortes & amples évacuations faites dans le commencement de la maladie, le malade devroit être incontinent hors d'affaire; mais on remarque qu'après les évacuations, il arrive ſouvent que le mal augmente. La plénitude n'étoit donc, ſelon lui, qu'une cauſe antécedente ou accidentelle des maladies.

Lorſque le ventre étoit reſſerré, Aſclépiade jugeoit les lavemens ſuffiſans pour le relâcher: il en ordonnoit dans preſque toutes les maladies; cependant un peu plus rarement & avec beaucoup plus de précaution que les autres Medecins. Il craignoit qu'un uſage trop fréquent de ce remede ne causât de trop grandes évacuations & n'affoiblît les malades. Il preſcrivoit quelquefois des vomitifs qu'il faiſoit prendre après le ſouper; quant aux purgatifs, il s'en abſtenoit abſolument. En effet la maniere dont il expliquoit leur action, devoit le détourner de s'en ſervir: mais ſi les autorités de Celſe & Pline ne ſuffiſoient pas pour nous inſtruire de cette partie de la pratique d'Aſclépiade; en parcourant Cælius Aurelianus qui a expoſé la façon dont ce Medecin traitoit différentes maladies, nous nous aſſurerions de ſon averſion pour les purgatifs par le petit nombre de cas dans leſquels il les emploie. Il ne s'en ſert que dans la paralyſie & dans la maladie qu'on appelle catalepſie.

Si Aſclépiade penſoit de la purgation comme Eraſiſtrate, il n'étoit point de ſon avis ſur la ſaignée, ſoit que le ſuccès de ce remede l'eût convaincu de la néceſſité d'y recourir, ſoit que cette eſpece d'évacuation s'accordât mieux avec ſes principes que les autres. Quoiqu'Aſclepiade, dit Galien, ait été mécontent de preſque tous les dogmes des anciens; qu'il n'ait épargné aucuns des Medecins qui l'avoient précedé, ſans en excepter Hippocrate, & qu'en plaiſantant il ait dit de leur Medecine que c'étoit une méditation de la mort, il les a ſuivis dans la pratique de la ſaignée.

Aſclépiade comptoit ſur ce remede particulierement dans les douleurs, parce qu'elles ſont occaſionnées, diſoit-il, par la rétention des plus grands d'entre les petits corps, dans les canaux qui les reçoivent, & que le ſang étant compoſé de cette matiere, il n'y a que la ſaignée qui puiſſe les dégager. C'eſt par cette raiſon qu'il ſaignoit dans la pleuréſie, & qu'il ne ſaignoit point dans la péripneumonie ou inflammation du poumon. Mais dans la paſſion cardiaque dont les ſymptomes ſont un pouls fort petit & fréquent, une ſueur froide, un abbattement général des forces, des défaillances redoublées, avec froid aux extrémités, ſans aucune douleur; il eſt étonnant qu'il ſaignât. Il uſoit de ce remede dans l'épilepſie & généralement dans les maladies convulſives & dans les pertes de ſang, de quelque nature qu'elles fuſſent.

Il pratiquoit encore la ſaignée dans l'eſquinancie, ouvrant tantôt les veines du bras, tantôt celles de la langue, du front, des angles des yeux; appliquant encore des ventouſes & employant les ſcarifications. La dilatation des pores étoit le but de toutes ces opérations. Si ces expédiens ne ſuffiſoient pas, il faiſoit inciſion aux amygdales: il en venoit même, dit-on, à la *Laryngotomie*, c'eſt-à-dire, à l'ouverture du larynx ou de la trachée-artere. Mais Cælius condamne cette derniere opération, ajoutant qu'aucun des prédéceſſeurs d'Aſclépiade n'en avoit parlé & que c'étoit une invention téméraire de ce Medecin, qu'on avoit rejettée d'un conſentement général.

Aſclépiade approuvoit la paracenteſe;

c'eſt-à-dire, la piquure du ventre dans l'hydropiſie, mais il vouloit que l'ouverture fût fort petite. Ces deux opérations prouvent qu'il ne tenoit pas toujours à ſes malades la promeſſe qu'il leur faiſoit de n'employer que des remedes fort doux.

Cet abrégé ſuffit pour donner une idée générale de ſa pratique.

Nous n'omettrons pas quelques réflexions intéreſſantes que nous a ſuggérées cet abrégé judicieux de la théorie & de la pratique d'Aſclépiade, que le ſavant M. le Clerc a recueilli de toutes les autorités exiſtantes.

En premier lieu, quelque dangereux que ſoient ſes principes relativement à la morale, ils different très-peu, quant à la phyſique médicinale, de ceux qui ſont maintenant admis dans toutes les écoles. Mais nos idées ayant été éclaircies par la découverte de la circulation du ſang & par quelques autres connoiſſances anatomiques, nous nous ſommes expliqués plus nettement que lui. Qu'eſt-ce en effet que ſes molécules, ὄγκοι, différentes des atomes d'Epicure, dont l'aſſemblage forme les petits corps ou les particules; ſinon ce que les modernes appellent la matiere des obſtructions, qu'Aſclépiade nommoit embarras des paſſages? Qu'eſt-ce que ces paſſages, πόροι, ſinon les vaiſſeaux capillaires? Car Aſclépiade n'entendoit pas par πόροι ce que nous entendons actuellement. Il n'y a pas à s'y tromper; il eſt évident qu'il déſignoit par ce mot, des interſtices à travers leſquels les molécules couloient. Le προς το λεπτομερὲς φορὰ ou le mouvement tendant à rompre ou à ſubtiliſer les molécules, n'eſt autre choſe que ce que nous appellons l'atténuation des parties qui cauſent l'obſtruction, ou ce qu'Hippocrate avoit nommé πέψις ou coction, qualité ſur laquelle il a tant appuyé. Selon Aſclépiade l'action libre des molécules dans les paſſages répandus entre les parties ſolides conſtituoit la ſanté. Elle conſiſte ſelon nous dans la circulation aiſée du ſang dans les vaiſſeaux. Dans ſon ſyſteme tout ce qui génoit le mouvement des petits corps cauſoit une maladie; dans le nôtre, tout ce qui trouble la circulation du ſang & des humeurs dans les voies qui leur ſont deſtinées produit le même effet. Demandez à Aſclépiade, ce qu'il faut ſe propoſer dans la cauſe des maladies: il vous répondra de ſubtiliſer les petits corps & de dégager les paſſages. Faites aux modernes la même queſtion, & leur réponſe ſera d'atténuer les particules & de déſobſtruer les vaiſſeaux capillaires.

La ſeconde réflexion que j'avois à faire concerne l'application des remedes. Aſclépiade auroit dû faire des expériences & raiſonner enſuite. Il commença tout au contraire par ſe former des opinions bonnes ou mauvaiſes des choſes; & il recommanda les unes ou proſcrivit les autres ſans égard pour les obſervations de pluſieurs ſiecles qui conſtatoient l'efficacité d'un remede ou qui en banniſſoient un autre de la pratique, comme pernicieux. N'a-t'il pas décrié tant qu'il a pu la purgation, remede ſans lequel la Medecine ne mériteroit pas le nom d'art; tandis qu'il privoit quelques-uns de ſes malades des liqueurs rafraîchiſſantes dont ils avoient beſoin; il enivroit les phrénétiques; pratique déteſtable, mais toutefois moins fatale que la premiere? Qu'eſt-il arrivé à Aſclépiade & à tous les autres avanturiers en Medecine comme lui, à ces gens qui ont eu plus de confiance dans leur eſprit que dans leurs ſens, & qui à l'exemple des fous, ſe ſont formé des monſtres pour montrer leur adreſſe en les domptant? C'eſt que leur pratique a été funeſte à leurs contemporains dont ils avoient malheureuſement acquis la confiance, & qu'elle a été rejettée avec mépris par les hommes ſenſés qui leur ont ſuccédé.

Les femmes exercerent auſſi la Medecine. Nous avons déja parlé de quelques-unes. Nous mettrons de ce nombre Cléopatre, qui vécut quelques années avant la naiſſance de J. C. Nous avons encore aujourd'hui des livres qui portent ſon nom & qui traitent des maladies des femmes. Si ces ouvrages ne ſont point ſuppoſés, la préface ne nous permet pas de douter que cette Cléopatre ne ſoit la fameuſe Reine d'Egypte, car elle s'y dit ſœur d'Arſinoé, & nous ſavons que Cléopatre eut une ſœur de ce nom, que Marc-Antoine fit mourir par complaiſance pour cette Reine ambitieuſe. Il eſt fort vraiſemblable que les livres & la préface dont il eſt queſtion, ſont des pieces ſuppoſées: mais il faut convenir que peu de tems après la mort de Cléopatre, il y eut d'autres écrits de Medecine publiés ſous ſon nom. Galien rapporte diverſes compoſitions concernant l'ornement & l'embelliſſement du corps, tirées des livres d'une Cléopatre, & il ne cite pas ces livres comme nouveaux: or Galien vivoit à peu près 200 ans après la Reine d'Egypte dont il s'agit. L'on ſeroit encore tenté de lui attribuer ces derniers traités, ſur le témoignage des Hiſtoriens qui nous en parlent comme d'une princeſſe curieuſe & ſavante. Nous liſons dans la vie de Marc-Antoine, écrite par Plutarque, qu'elle parloit pluſieurs langues: le même Auteur nous apprend qu'elle fit des eſſais ſur les poiſons, dans le deſſein de connoître les plus prompts & les plus efficaces. Mais nous avons une preuve plus convaincante de l'intelligence de Cléopatre dans la Phyſique ou la Medecine, c'eſt la diſſolution de la perle dans du vinaigre en préſence de Marc-Antoine. Quant aux livres qui ſont parvenus juſqu'à nous ſous ſon nom, ils ne contiennent rien de particulier. On n'y trouve que les remedes uſités par les Medecins dans les maladies des femmes. Parmi ces écrits, je

ne comprens pas ceux dans leſquels il eſt traité de la Chymie ; car il eſt évident qu'ils lui ſont fauſſement attribués.

Cléopatre n'a été ni la ſeule de ſon ſexe, ni la ſeule de ſon rang qui ſe ſoit mêlée de Medecine. La fameuſe Artémiſe, Reine de Carie, a eu la réputation d'entendre cet art. On a dit qu'elle avoit donné ſon nom à l'armoiſe, que les Latins appellent *Artemiſia* : mais d'autres prétendent qu'Artemiſia vient d'Artemis, nom que les Grecs avoient donné à Diane. Artémiſe vivoit aux environs de la centieme Olympiade, plus de 400 ans avant Cléopatre. Il y a eu une Artémiſe plus ancienne encore que celle-ci.

On ne manquera pas de dire qu'il y a peu de fondement à faire ſur les hiſtoires des femmes qui ont exercé la Medecine chez les anciens. Nous convenons qu'elles ſont parſemées de fables : mais on ne nous niera pas qu'elles ne contiennent quelques vérités. Au reſte ce n'eſt pas ſur ce que nous avons dit de Cléopatre & d'Artémiſe, que nous aſſurons qu'il y a eu des femmes qui ont étudié ou exercé autrefois la Medecine, nous avons une autre preuve de ce fait.

L'averſion que la plupart des femmes ont à ſe confier aux Medecins dans certaines maladies ſecretes, les contraignit à chercher des perſonnes de leur ſexe à qui elles puſſent en faire confidence & qui puſſent les ſoulager. Ainſi la pudeur des unes fit étudier à d'autres la Medecine. On leur diſputa jadis le droit de l'exercer, & elles le perdirent dans quelques contrées. Une ancienne loi des Athéniens défendoit aux eſclaves & aux femmes de ſe mêler de la Medecine, juſques-là que l'art des accouchemens, qu'ils jugeoient dépendant de cette ſcience, ne pouvoit être pratiqué que par des hommes. Mais quelques Dames Athéniennes ayant mieux aimé mourir que de ſe laiſſer accoucher par des hommes, on dit qu'une d'entre elles nommée *Agnodia*, qui avoit appris la Medecine ou l'art d'accoucher, d'un certain Herophile, ſe traveſtit pour ſecourir ſes ſemblables ; mais ayant été découverte, les Athéniens changerent la loi & permirent aux femmes de condition libre de s'inſtruire de la Medecine.

Les Egyptiens avoient eu long-tems auparavant des Sages-femmes : l'hiſtoire ſainte nous a même conſervé les noms de deux Egyptiennes qui exerçoient cette profeſſion & qui déroberent un grand nombre d'enfans Juifs à la cruauté de Pharaon, l'une de ces femmes s'appelloit Sciphra & l'autre Puha.

Les Sages-femmes de Grece & d'Italie ne ſe mêloient pas ſeulement d'accoucher, elles exerçoient la Medecine dans preſque toute ſon étendue. Auſſi les mots *Obſtetrix* & *Medica* ſont ſynonimes dans les Juriſconſultes anciens, comme il paroît par ce paſſage d'Ulpien liv. 1. *Quoties de prægnatione dubitatur, quinque obſtetrices* ou *Medicæ jubentur ventrem aſpicere.* Quand on doutera de la groſſeſſe d'une femme, on la fera viſiter par cinq Sages-femmes, ou cinq femmes exerçant la Medecine. Les Grecs avoient auſſi leurs ἰατρίναι, ou *Femmes-Medecins*. Elles traitoient toutes les maladies qui ſont particulieres à leur ſexe, & l'affection hiſtérique ou le mal de mere étoit principalement de leur reſſort, comme on le recueille d'un paſſage de Galien, où cet Auteur remarque que ce ſont ces femmes qui ont nommé cette maladie hiſtérique, ou maladie de matrice. Martial dans une de ſes épigrammes qui commence ainſi : *Hiſtericam vetulo ſe dixerat eſſe marito*, fait mention & des Femmes-Medecins & de la maladie dont on vient de parler.

Elles s'appliquoient auſſi à tout ce qui concerne l'ornement & l'embelliſſement du corps ; comme toutes les eſpeces de fard & les médicamens qui ſervent à ôter ou à pallier les imperfections & les difformités occaſionnées par les maladies ou par quelque autre cauſe que ce ſoit.

Pluſieurs d'entre elles avoient écrit des ouvrages de Medecine que les anciens Medecins ne dédaignerent pas de citer. On trouve dans Aétius des fragmens des livres d'une Aſpaſie. Je ne ſai ſi c'eſt cette belle Phocéenne qui fut maitreſſe des Rois de Perſe Cyrus le jeune & Artaxercès. Elien qui parle aſſez au long de cette fille, ne nous dit rien là-deſſus. Mais comme il lui donne un génie preſque univerſel, juſques-là que les Princes que nous avons nommés, la conſultoient dans les affaires de politique les plus importantes, on pourroit conjecturer qu'elle réunit à ces connoiſſances celles de la Medecine, qu'elle en écrivit, ou que du moins cela donna lieu de publier ſous ſon nom les écrits dont nous avons parlé.

Entre les remedes propoſés par Aſpaſie, dans différentes maladies des femmes, il y en a de fort bons. Tel étoit du moins l'avis d'Aétius qui les a rapportés dans des recueils où l'on doit ſuppoſer qu'il n'a inſéré que ce qu'il eſtimoit le plus dans les Auteurs. Il y en a d'autres qui ſont fort dangereux ; comme ceux qu'elle preſcrit pour procurer l'avortement & la ſtérilité. Ces pratiques n'étoient pas moins criminelles chez les payens que parmi nous, comme il paroît par le ſerment d'Hippocrate, & par les lois que les anciens Juriſconſultes rapportent ſur ce ſujet. Au reſte, Aſpaſie prétendoit juſtifier ces vues, en ce qu'elle ne ſe propoſoit, comme elle dit elle-même, que le ſalut de quelques femmes qui ne peuvent accoucher ſans courir un péril manifeſte de perdre la vie.

Galien & Pline font mention d'une *Elephantis* qui avoit écrit des remedes abortifs & des fards. Il eſt vraiſemblable que ce n'eſt pas la

même que celle qui s'eſt rendue fameuſe par ſes vers laſcifs, & dont Martial, les Auteurs des Priapées & Suétone ont parlé.

Galien rapporte auſſi quelques médicamens d'une Antiochis, la même apparemment que celle à qui Héraclide le Tarentin avoit dédié quelques-uns de ſes livres.

On trouve encore dans les Hiſtoriens une *Olympias* de Thebes, une *Sotira*, une *Salpé*, une *Laïs*. Pline, qui les a toutes citées, ajoute que la ſeconde étoit Sage-femme. Toute leur Medecine n'étoit qu'un tiſſu de ſuperſtitions, ce qui n'eſt pas ſurprenant; les remedes de cette nature ont été de tout tems du gout du peuple, & ſingulierement de celui des femmes.

Il eſt parlé dans Galien d'une *Fabulla Libyca*, qu'on a miſe au rang des précédentes. Cornarius a penſé qu'il falloit lire Livia & non pas Libyca, & que cette femme n'étoit point de la profeſſion qu'on lui attribue, mais que Galien n'en a fait mention que comme d'une perſonne pour qui l'on avoit préparé le remede qu'il décrit dans l'endroit où l'on trouve ces mots : *Fabullæ Libycæ compoſitum medicamentum.*

Theodorus Priſcianus nous a conſervé les noms de *Victoria*, de *Salviana* ou *Salvina* & de *Leoparda.* Marcellus l'Empirique nomme une *Africana*, ſoit que ce fût le nom d'une femme qui ſe mêloit de la Medecine ou celui de ſa patrie. Scribonius Largus fait mention d'une Africaine qui lui vendit le ſecret d'une compoſition pour la colique.

On compte encore parmi ces femmes une *Trota* ou *Trotula*, & une *Achromos* de laquelle Tiraqueau a prétendu qu'Hippocrate avoit parlé à l'occaſion d'un remede pour la dyſſenterie. Voyez l'article du Dictionnaire *Achromos.*

Les Grecs avoient encore des femmes qu'ils appelloient ἀνεσθεΐδες, terme qui répond au mot latin *obſtetrices.* On le trouve dans Hippocrate ſur la fin du traité *de Carnibus*; où il paroît qu'il s'en ſert comme d'un ſynonime à *Sages-Femmes*, qu'on nommoit plus ordinairement μαιᾶι. Ils avoient des ἰατρίναι ou en latin *Medicæ.* Galien s'eſt ſervi de ce dernier dans le ſixieme chapitre *de locis affectis.*

On demandera peut-être ſi ces *Iatrinæ* ou *Medicæ* étoient toutes Sages-Femmes & s'il n'y en avoit point qui, ſans ſe mêler des accouchemens, traitaſſent d'ailleurs les femmes dans leurs maladies. Je crois que quelques-unes n'exerçoient que la derniere de ces branches; en un mot que toutes les Sages-Femmes étoient *Medicæ*; mais que toutes les *Medicæ* n'étoient point Sages-Femmes.

Je finirai cet abrégé de l'hiſtoire des femmes qui ont exercé la Medecine en confeſſant une erreur dans laquelle j'ai été jetté par la plupart des Auteurs qui ont écrit l'hiſtoire de cette ſcience; c'eſt à l'occaſion d'*Agamede.*

La connoiſſance des médicamens qu'Homere lui attribue n'a rien de commun avec la Medecine. Ce n'étoit qu'une infame empoiſonneuſe; car le terme φάρμακα employé par le Poëte ſignifie médicamens & poiſon, & Théocrite ne nous laiſſe point en doute ſur celui de ces deux ſens qui convenoit à Agamede.

Il ſe fit encore une révolution dans la Medecine ſous *Themiſon* de Loadicée. Il fut diſciple d'Aſclépiade, & vécut peu de tems avant Celſe; ce que l'on peut inférer d'un paſſage où cet Auteur en parle comme d'un homme qu'il a pu voir, mais qui n'étoit plus lorſqu'il écrivoit ſa préface dans laquelle on trouve ceci : *ex Aſclepiadis ſucceſſoribus Themiſon, nuper, ipſe quoque quædam in ſenectute deflexit.* Themiſon a changé dernierement, & dans ſa vieilleſſe, quelque choſe au ſyſteme de ſon maître. *Nuper*, c'eſt-à-dire, peu de tems avant que j'écriviſſe. Or Celſe a écrit ſur la fin du regne d'Auguſte ou au commencement de celui de Tibere.

La ſecte fondée par Themiſon prit l'épithete de *méthodique*, parce que le but qu'il s'étoit propoſé étoit de trouver une méthode qui rendît l'étude & la pratique de la Medecine plus aiſées. Voici quels étoient ſes principes.

1°. Il diſoit que la connoiſſance des cauſes n'étoit point néceſſaire, pourvu qu'on connût bien l'analogie ou les rapports mutuels des maladies. Cela poſé il réduiſoit toutes les maladies à deux ou trois eſpeces. Celles du premier genre naiſſoient du reſſerrement; celles du ſecond, du relâchement; & celles du troiſieme, de l'une & de l'autre de ces cauſes.

2°. Il obſervoit qu'entre les maladies, les unes ſont aigues, & les autres chroniques, qu'elles croiſſent ou vont en augmentant pendant un certain tems; qu'elles arrivent ainſi à leur plus haut période, & qu'enfin on les voit diminuer : Hippocrate avoit fait la même diſtinction dans le cours des maladies. En conſéquence, il ſoutenoit qu'il falloit traiter les maladies aigues autrement que les maladies chroniques; celles qui croiſſent autrement que celles qui ſont à leur plus haut dégré, & celles-ci autrement que celles qui déclinent. Toute la Medecine, diſoit-il, conſiſte dans l'obſervation de ce petit nombre de regles fondées ſur des choſes évidentes, & il n'y a point de maladie qui ne ſe trouve compriſe ſous un des trois genres que j'ai marqués. Or ſous quelque genre qu'elle ſe trouve, il faut la traiter de la maniere que je preſcrirai, de quelque cauſe qu'elle vienne, quelque partie qu'elle attaque & en quelque pays & dans quelque ſaiſon que l'on ſe rencontre. Sur ces idées, il définiſſoit la Medecine, une méthode évidente de connoître ce que les maladies ont de commun & de les traiter.

Themiſon rejettoit donc la connoiſſance

des cauſes occultes avec les Empiriques, & admettoit avec les dogmatiques l'uſage de la raiſon. Il avoit encore de commun avec ceux-ci l'indication qui ſervoit de baſe à ſa méthode & que ceux-là banniſſoient de la pratique, parce qu'elle ſuppoſe le raiſonnement : mais s'il s'accordoit avec les uns ſur l'uſage de l'indication en général, ils différoient beaucoup de ſentiment ſur la nature de l'indication.

Themiſon ne reconnoiſſoit d'autre indication que celle que le genre de la maladie fourniſſoit ; au lieu que les dogmatiques prétendoient que l'eſpece du mal ne déſignoit point le remede qu'il y faut apporter ou la maniere de ſe conduire dans la cure, mais qu'il falloit s'appliquer à connoître les cauſes qui l'ont produit & qui l'entretiennent, & déterminer par cette méthode, le traitement & les remedes ; méthode, diſoient-ils, d'autant plus naturelle qu'il n'y a point de maladie ſans cauſe, ni de guériſon ſans deſtruction des cauſes de la maladie. Il comptoit pour rien toutes les indications que les dogmatiques tiroient de l'âge du malade, de ſes forces, de ſon pays, de ſes habitudes, de la ſaiſon de l'année, & de la nature de la partie malade : en quoi il étoit encore oppoſé aux Empiriques qui avoient égard à toutes les circonſtances que nous venons de rapporter, quoiqu'ils ne vouluſſent point entendre parler d'indication.

La différence qu'il y avoit entre le ſiſteme de Themiſon & celui d'Aſclépiade ſon maître, eſt ſenſible. Celui-ci croyoit que la ſanté conſiſte dans une juſte proportion des pores avec le fluide circulant, & les maladies dans la diſproportion des mêmes choſes entre elles ; opinion qui avoit donné lieu à celle de Themiſon : mais Aſclépiade enviſageoit une partie de ces pores comme des cavités ou des eſpaces inſenſibles formés par le concours des atomes dans le tems de la génération de chaque corps ; au lieu que Themiſon, ſans philoſophie, ſe contentoit d'aſſurer qu'il y avoit des pores, de quelque nature qu'ils fuſſent : c'étoit du moins la penſée de quelques-uns de ſes ſectateurs qui ſe ſervoient de l'exemple de la peau, dont on n'apperçoit point les trous, quoiqu'on ne puiſſe douter par les ſueurs qui en ſortent, qu'elle n'en ait une infinité.

Themiſon ne pouvoit admettre les pores d'Aſclépiade ſans abandonner ſes principes, qui ſuppoſoient toujours l'évidence : mais il ne pouvoit rejetter les pores dont les ſueurs lui conſtatoient évidemment l'exiſtence. Les pores, diſoit-il, ne ſont pas évidens, mais il eſt évident qu'il ne peut y avoir de ſueurs ſans pores. C'eſt dans cet eſprit que les méthodiques définiſſoient la Medecine, une méthode qui conduit d'une choſe évidente ou ſenſible, à d'autres qui ne ſont pas également connues en ce qui concerne la ſanté & les maladies.

Mais les ſentimens d'Aſclépiade & de Themiſon différoient principalement en ce que le premier ne croyoit point que la connoiſſance générale des cauſes de la ſanté & des maladies qui conſiſtoient toujours, ſelon lui, dans la proportion ou diſproportion des interſtices avec les petits corps, ſuffit tellement à un Medecin, qu'il n'eût rien à ſavoir de plus. Il eſtimoit avec Hippocrate & tous les autres Medecins, excepté les méthodiques, qu'il falloit avoir attention à ce que les maladies ont de propre & de commun pour déterminer les remedes qui leur conviennent. Themiſon au contraire ne conſidéroit que ce qu'elles ont de commun, ſans s'embarraſſer de leurs différences particulieres. Il ne s'attachoit point à la recherche des cauſes ; il ne s'appliquoit qu'à connoître le genre qu'il découvroit, diſoit-il, à des ſignes évidens, aſſurant avec les Empiriques que le reſte étoit impénétrable pour nous. C'eſt en cela particulierement que s'accordoient les défenſeurs de l'Empiriſme & de la Méthode, je veux dire, à s'inſtruire de la nature des maladies par les ſignes, ce qui les rendit les uns & les autres fort exacts dans les énumérations qu'ils en firent.

Nous avons tiré toutes ces particularités des ouvrages de Celſe ; & c'eſt tout ce que nous ſavons du ſyſteme de Themiſon : il paroît aſſez différent de celui d'Aſclépiade, quoique le même Auteur ait inſinué quelque part que c'étoit à peu près la même choſe. Quant à la pratique, il eſt démontré par les extraits de ſes livres, que Cælius Aurelianus nous a tranſmis, que le diſciple ne s'écarta point des regles de ſon maître ; ce qui n'eſt pas ſurprenant : car Themiſon n'ayant inventé la Méthode que dans ſa vieilleſſe, il y a de l'apparence qu'il n'eut pas le tems d'aſſujettir ſa pratique à ſes raiſonnemens ſur la nature des maladies. Ce Medecin, dit Cælius, étoit encore engagé dans les erreurs d'Aſclépiade. La ſecte méthodique ne faiſoit que de naître, & ne ſortit du berceau que quelque tems après ſa mort.

Entre les fautes que Themiſon commit contre les lois de la méthode, on lui reprochoit d'avoir ordonné l'eau froide aux malades qu'il avoit fait ſaigner ; deux remedes contraires ſelon les Méthodiques, la ſaignée ſervant à relâcher, & l'eau froide à reſſerrer. Cælius Aurelianus nous apprend qu'il uſoit de purgatifs dans pluſieurs maladies. Il purgeoit dans l'aſthme avec du diagrede, & dans la léthargie avec de l'aloès diſſous dans de l'eau. Il employoit le premier de ces remedes dans la maladie appellée *Catalepſis*, y joignant le caſtoreum. Ce ne ſont pas-là les ſeuls cathartiques dont il ſe ſoit ſervi : mais les méthodiques qui lui ſuccéderent, deſapprouverent cette partie de ſa pratique. Il avoit auſſi des idées différentes de celles de ſes diſciples ſur les tems pro-

pres à prendre de la nourriture & les bains, à faire de l'exercice, à tirer du ſang, & à appliquer les ventouſes ou les ſangſues.

Je ne crois pas que Themiſon ait introduit le premier dans la Medecine l'uſage de ce dernier remede : mais il y fut continué par ceux qui embraſſerent ſa doctrine. Leur opinion étoit, que la ſaignée ou l'ouverture des grandes veines cauſant un relâchement général dans tout le corps, les ſangſues devoient relâcher en particulier les parties auxquelles on les appliquoit, à peu près comme les ventouſes qu'ils faiſoient quelquefois ſuccéder aux ſangſues pour vuider une plus grande quantité de ſang, ou, pour m'exprimer comme eux, relâcher de plus en plus. Il eſt vraiſemblable que l'effet des ſangſues fut remarqué d'abord par les Payſans qui ſont ſans ceſſe expoſés à entrer dans des marais les piés nuds : mais nous ignorons entierement l'origine de ce remede dans la Medecine.

Il nous reſte peu de choſe à dire de Themiſon. Dioſcoride nous apprend qu'ayant été mordu par un chien enragé, ou, ce qui ſeroit plus ſingulier, ayant ſimplement ſervi avec aſſiduité un de ſes amis qui étoit tombé dans la rage, il fut attaqué de la même maladie, & qu'il n'en guérit qu'après en avoir été beaucoup tourmenté. Cælius Aurelianus ajoute, que Themiſon fut tenté pluſieurs fois dans le cours de ſa cure d'écrire ſur ce ſujet, mais qu'autant de fois la rage l'avoit repris. Juvenal accuſe ce Medecin, ou quelque autre du même nom, d'avoir tué beaucoup de malades : *Quot Themiſon ægros autumno occiderit uno.* Ce trait ſatyrique ne nous en laiſſe pas une idée auſſi défavorable que celle que ſon auteur a prétendu nous donner. Car la foule des morts qu'on lui reproche, eſt une preuve de la multitude des malades qui ſe confioient à ſes ſoins. Galien nous apprend que ce Medecin avoit donné le premier la deſcription du *Diacod*, remede compoſé du ſuc & de la décoction des têtes de pavots & de miel ; & qu'il avoit écrit ſur les propriétés du plantain, ſimple qu'il ſe vantoit d'avoir découvert : il avoit encore inventé une compoſition purgative appellée *Hiera.*

Themiſon eut apparemment des diſciples : mais il n'y en a que deux dont les noms nous ſoient reſtés. Cælius Aurelianus traite comme tels un Proculus & un Eudeme. Quant à ſes ſectateurs, il faut mettre de ce nombre tous les Méthodiques, quoiqu'ils ſe ſoient écartés de ſes principes, & qu'ils aient tous aſpirés à l'honneur d'avoir fondé cette ſecte.

Nous ne ſavons preſque rien ni de Proculus, ni d'Eudeme. Cælius Aurelianus nous apprend ſeulement que ce dernier ordonnoit des clyſteres d'eau froide à ceux qu'on appelloit cardiaques.

Vectius Valens, qui eut avec Meſſaline, femme de Claude, la même familiarité qu'Eudeme avoit eue avec Livie, eſt cité par Pline comme auteur d'une nouvelle ſecte. Il y a de l'apparence que ſa doctrine n'étoit autre choſe que celle de Themiſon, déguiſée par quelques changemens, ce qu'il fit à l'exemple des autres méthodiques & dans le même deſſein, je veux dire, de s'ériger en fondateur de ſecte. Pline ajoute que Valens étoit éloquent, & qu'il ſe fit une grande réputation dans ſon art. Il eſt vraiſemblable que ce Valens eſt le même que celui que Cælius Aurelianus appelle Valens le Phyſicien.

Themiſon, comme nous l'avons remarqué, étant fort âgé lorſqu'il jetta les premiers fondemens de ſa ſecte ; & n'ayant pas eu le tems de perfectionner ſon ſyſteme, abandonna ce ſoin à ſes ſucceſſeurs. Ses diſciples dont nous avons parlé plus haut, y travaillerent ſans doute : mais on ne nous apprend aucune particularité de leur ſuccès, ni des progrès de Vectius Valens, qui s'étoit propoſé le même but, c'eſt-à-dire, la perfection & l'établiſſement de la doctrine de Themiſon. Il y a de l'apparence qu'ils n'allerent pas auſſi loin que Theſſalus, qui vivoit ſous Néron environ 50 ans après la mort de Themiſon, & qui amplifia & rectifia ſi conſidérablement les principes de celui-ci, qu'il en fut ſurnommé l'Inſtaurateur de la méthode.

Theſſalus étoit de Trallé en Lydie, & fils d'un cardeur de laine, chez lequel il fut élevé parmi des femmes, ſi l'on en croit Galien. La baſſeſſe de ſa naiſſance, & le peu de ſoin qu'on avoit pris de ſon éducation, ne firent que retarder ſes progrès dans le chemin de la fortune. Il trouva le moyen de s'introduire chez les Grands : il ſut adroitement profiter du gout qu'il leur connut pour la flaterie : il obtint leur confiance & leurs faveurs par les viles complaiſances auxquelles il ne rougit point de s'abbaiſſer : enfin il joua à la Cour un perſonnage indigne d'un Medecin. Ce n'eſt pas ainſi, dit Galien, que ſe conduiſirent les anciens Medecins, ces deſcendans d'Eſculape qui commandoient à leurs malades comme un Général à ſes ſoldats, ou un Prince à ſes ſujets. Theſſalus obéit aux ſiens, comme un eſclave à ſes maîtres. Un malade vouloit-il ſe baigner : il le baignoit; avoit-il envie de boire frais : il lui faiſoit donner de la glace & de la neige. A ces réflexions, Galien ajoute que Theſſalus n'avoit qu'un trop grand nombre d'imitateurs; d'où nous devons conclurre qu'on diſtinguoit alors auſſi bien qu'aujourd'hui, la fin de l'art & la fin de l'ouvrier.

Il ajoutoit aux qualités dont nous avons parlé, une impudence exceſſive. Autant qu'il étoit humble & ſoumis avec ceux dont il vouloit acquérir & conſerver la protection & la confiance, autant il étoit inſolent & fier vis-à-vis de ceux qui exerçoient la même profeſ-

sion que lui. Telle étoit la bonne opinion qu'il avoit de son mérite & de sa supériorité sur les autres Medecins, qu'il prit le titre de Vainqueur des Medecins ; titre qu'il fit graver sur son tombeau qui est sur la voie Appienne. Jamais bateleur, continue Pline, n'a paru en public avec une suite plus nombreuse. Il n'est pas étonnant que Thessalus eût un si grand nombre de disciples & d'auditeurs : il se faisoit fort d'enseigner toute la Medecine en six mois. En effet, si l'art n'eût consisté qu'en ce que les Méthodiques savoient, il ne falloit gueres plus de tems pour s'en instruire ; en rejettant les recherches pénibles des dogmatiques sur les causes des maladies, & substituant aux observations des Empiriques, les indications tirées de l'analogie d'une maladie à une autre. La seule étude qui restoit à faire aux Méthodiques, se bornoit à la connoissance & au choix des remedes qui ne demandoient que peu de tems & d'application, puisqu'ils n'en distinguoient que de deux especes.

Nous commencerons l'extrait du systeme de Thessalus, en rapportant les différences que Galien observe entre ses sentimens & ceux d'Asclépiade. Thessalus, dit Galien, *Méthode de guérir*, liv. 4. ch. 4. réduit toutes les maladies qui se peuvent guérir par le régime à deux sortes. En cela il est d'accord avec Asclépiade : mais il a rejetté comme inutiles plusieurs vues particulieres, selon lesquelles Asclépiade se conduisoit dans la pratique de l'art ; c'est-à-dire, qu'encore qu'Asclépiade regardât la dilatation ou le resserrement des pores comme la cause caractéristique des deux principaux genres des maladies, il croyoit néantmoins que la cure requéroit une connoissance plus particuliere des différences qu'elles ont entre elles. Galien oppose en un autre endroit Thessalus au même Medecin & à Themison : il a, dit-il, altéré le systeme de Themison & d'Asclépiade en quelques points. Ceux-ci croyoient, que comme la santé consiste en la symmétrie ou proportion des pores du corps, & la maladie en la disproportion des mêmes interstices, le retour à la symmétrie faisoit le rétablissement de la santé. Mais Thessalus a imaginé, que pour guérir une maladie il falloit entierement changer l'état des pores de la partie malade ; & c'est de là qu'est venu le terme de *Metasyncrise*, qui ne signifie autre chose qu'un changement arrivé dans les pores.

Quant à la différence particuliere des systemes de Thessalus & de Thémison, elle ne nous est pas exactement connue. On sait seulement en général, comme nous l'avons dit ci-dessus, que Thessalus avoit ajouté ou retranché dans la doctrine de Thémison, & qu'il passoit pour avoir perfectionné la Medecine méthodique ; de sorte que nous pourrions lui attribuer les sentimens des Méthodiques qui sont venus après lui, si Galien ne nous avertissoit que les Medecins de cette secte n'étoient presque point d'accord entre eux. Les uns prétendoient que le relâchement & le resserrement étoient communs à toutes les maladies ; d'autres, que ces causes n'avoient lieu & ne fourniſſoient des indications que dans les maladies qui se traitent & se guérissent par le régime : ainsi, toutes celles qui demandent les secours du Chirurgien, étoient exclues de ce nombre. Telle étoit apparemment l'opinion de l'Auteur du livre qui a pour titre, *Introduction*, & qu'on attribue à Galien : & c'est en conséquence de ces principes qu'il ajoute de nouveaux rapports à ceux de Thémison : ces rapports nouveaux étoient peut-être de l'invention de Thessalus ; mais on n'en est pas assuré.

L'Auteur de l'Introduction, après avoir remarqué qu'il y a non-seulement des rapports, des convenances, des analogies entre les maladies, mais encore entre les cures & les remedes ; que ces premiers rapports consistent dans le resserrement & le relâchement, & sont appellés passifs, & les seconds à relâcher & à resserrer, & qu'on appelle actifs, il ajoute qu'il y a une troisieme espece de rapports, qu'il nomme temporaires, ou concernant les différens tems d'une maladie. Voilà ce que Themison avoit dit avant lui : mais il distingue des convenances par lesquelles une maladie appartient à la Chirurgie, & ces convenances sont différentes des précédentes ; elles consistent à ôter ce qui est étranger ou non-naturel à l'égard du corps. Et il y a deux sortes de choses, poursuit cet Auteur, que l'on peut appeller non-naturelles & étrangeres : les unes sont intérieures & les autres extérieures. Les extérieures sont, par exemple, une épine, une fleche, ou quelque autre chose qui vient du dehors, qui blesse & qui cause par son séjour dans la partie blessée une grande incommodité. Il est visible que les choses de cette nature demandent qu'on les ôte & qu'on les retire de l'endroit où elles ont pénétré. Quant aux intérieures, il en distingue de trois especes. Premierement, il y a dans notre corps des choses qui en font partie, & qui dégénerent en incommodité lorsqu'elles sont déplacées, comme, par exemple, un os disloqué ou cassé ; qu'il faut par conséquent déranger de leur situation actuelle pour les remettre dans leur situation naturelle. Secondement, des choses qui deviennent non-naturelles par leur excès en quantité, en grandeur ou en grosseur : telles sont toutes les especes de tumeurs, tous les abscès, toutes les excroissances, les verrues, un sixieme doigt ; les unes veulent être ouvertes ou résoutes, & les autres amputées ou extirpées. Troisiemement, il y a des choses non-naturelles par défaut, comme sont les ulceres profonds, le bec-de-lievre qui est un défaut de chair, ou une fente dans la levre su-

périeure ; ce qui indique qu'il faut remplir le vuide & ſuppléer au défaut.

Voilà ce que cet Auteur appelle convenances des maladies chirurgicales & de leurs remedes. Il en compte encore d'une autre eſpece, qu'il nomme prophylactiques, qui concernent les maladies cauſées par les poiſons, les morſures d'animaux venimeux, & toutes les maladies en général dont la cauſe eſt inconnue.

Sans être certain que Theſſalus fût auteur de tous ces rapports, on ne peut nier qu'il n'eût inventé ceux qui regardent la Chirurgie, & qu'il n'eût diſtingué entre ces rapports la plupart des genres dont nous avons parlé. Les ſectateurs de Theſſalus, dit Galien, aſſurent que tout ulcere en quelque partie du corps qu'il ſoit, demande la même cure ; qu'il faut le remplir, s'il eſt creux ; le cicatriſer, s'il eſt égal ; ſi la chair y croît trop, la conſumer ; le fermer & en rejoindre les bords, s'il eſt recent & ſanglant.

Theſſalus établiſſoit même une convenance pour les ulceres invétérés en particulier. Voyez ſes propres termes tirés de Galien. Les convenances des vieux ulceres qui ne ſe ferment point, ou s'ouvrent derechef après s'être fermés, ſont très-importantes ; car il faut néceſſairement ſavoir à l'égard des premiers ce qui les empêche de ſe fermer, afin de l'ôter ; & à l'égard des ſeconds ce qui les renouvelle, afin d'en conſolider la cicatrice en changeant l'habitude ou la diſpoſition de la partie malade, ou même de tout le corps, & en le diſpoſant d'une maniere qui prévienne cet accident ; ce qu'on peut exécuter par les remedes *métaſyncritiques*.

Je remarquerai que tous les Chirurgiens qui ſuccéderent à Theſſalus embraſſerent cette doctrine, & avec juſte raiſon. Et il paroît par le paſſage ſuivant que c'étoit celle de M. Sharp. Il ne faut pas attendre, dit-il, de grands effets des remedes topiques, à moins qu'on ne prépare, qu'on n'aide & qu'on n'entretienne leur action par des remedes pris intérieurement.

La plupart des ulceres, par exemple, provenant d'une diſpoſition particuliere du corps, c'eſt elle qu'il faut attaquer pour parvenir à leur guériſon. Le mal ne s'amortira pas, tant que la cauſe ſubſiſtera dans ſa même force : & il y a peu de conſtitutions qu'on ne puiſſe changer en mieux par les remedes, & conſéquemment point d'ulceres qu'on ne puiſſe guérir, ou dont on ne puiſſe au moins arrêter le progrès.

Theſſalus continue de cette maniere. Les vieux ulceres qui ne ſe ferment point, ou qui s'ouvrent derechef après s'être fermés, fourniſſent les indications ſuivantes. Premierement, il faut ôter ou enlever de ceux qu'on ne ſauroit cicatriſer ce qui s'oppoſe à la cicatrice. Renouveller la partie malade ; & après avoir rendu l'ulcere ſemblable à une plaie récente, le traiter comme tel. Si cela ne réuſſit pas, vous emploierez les remedes adouciſſans & ceux dont on ſe ſert dans les tumeurs, accompagnées d'inflammation.

Quant aux ulceres qui ſe rouvrent après la cicatrice, pendant le tems qu'ils commencent à s'ouvrir ou à s'ulcérer pour la ſeconde fois, ils indiquent qu'ils doivent être traités comme un phlegmon, c'eſt-à-dire, une tumeur enflammée qui ſeroit toute nouvelle, & qu'il faut y appliquer un cataplaſme adouciſſant, juſqu'à ce que l'irritation ſoit paſſée ; après quoi vous travaillerez à cicatriſer : vous appliquerez tout autour du lieu où étoit l'ulcere, un emplâtre où il entre de la moutarde, qui rende la partie vermeille, ou quelque autre médicament qui en change la diſpoſition & faſſe que cette partie ne ſoit pas ſuſceptible de mal comme auparavant. Que ſi vous ne pouvez corriger par cette voie la diſpoſition de la partie, attachez-vous à tout le corps en général, tâchez d'y apporter du changement par la *métaſyncriſe* ; & vous y parviendrez, ſoit par les exercices, ſur l'eſpece deſquels vous conſulterez les Experts dans la gymnaſtique, ſoit en augmentant ou diminuant tour à tour la nourriture, ſoit même en débutant par des vomitifs.

Il paroît que Theſſalus ne s'en étoit pas tenu aux convenances de Themiſon, & qu'il entendoit par *métaſyncriſe* un changement opéré dans la diſpoſition générale du corps, ou dans quelqu'une de ſes parties. Voyez l'art. du Dict. *Métaſyncriſe*.

Si Theſſalus n'eſt pas l'auteur de la *métaſyncriſe*, du moins il eſt certain qu'il introduiſit le premier dans la Medecine l'abſtinence de trois jours : c'eſt par-là que les Méthodiques commençoient la cure de toutes les maladies, & ils en furent appellés *Diatritarii*, du mot grec διατριτὸς, nom que Theſſalus avoit donné à cette abſtinence.

Les raiſons que Theſſalus avoit de rejetter les purgatifs, étoient à peu près les mêmes que celles d'Eraſiſtrate & de Chriſippe, les premiers qui ſe ſoient déclarés contre cette eſpece de médicamens. Aſclépiade les avoit remis en uſage ; Theſſalus combattoit ſon ſentiment de la maniere ſuivante. Prenons, diſoit-il, un athlete tel qu'on voudra, c'eſt-à-dire, l'homme le plus vigoureux & le plus ſain que l'on puiſſe trouver, & donnons-lui un médicament purgatif ; nous verrons que quoi qu'il n'ait rien dans le corps que de bon, ce que le médicament en fera ſortir ſera corrompu : d'où nous conclurrons ſans réplique, qu'avant l'action du purgatif ce qui ſort n'étoit pas tel dans le corps de cet homme, puiſqu'il ſe portoit bien, & que le médicament a produit deux effets : le premier, de changer en pourriture ce qui étoit

étoit bon & ſain ; & le ſecond, de l'expulſer. Theſſalus ajoute que les ſectateurs d'Hippocrate étoient des inſenſés de ne point s'appercevoir, que quand ils vouloient purger la bile ils évacuoient de la pituite ; & qu'au contraire quand ils ſe propoſoient de chaſſer la pituite, ils purgoient la bile ; d'où il infere que les purgatifs produiſant un tout autre effet que celui qu'on en attend, ils ne peuvent que nuire.

En ſuivant ce raiſonnement, il n'y auroit point de remedes qu'on ne vînt à bout de bannir de la Medecine : il ne prouve donc autre choſe, ſinon que c'eſt à l'expérience à nous inſtruire de la nature des médicamens, tant ſimples que compoſés.

Nous finirons cet abrégé de la pratique & des opinions de Theſſalus par une réflexion ſur la multitude & l'étendue des ouvrages qu'il compoſa. Il eût fallu plus de tems pour les lire, que pour s'inſtruire dans l'art de guérir, s'il étoit vrai, comme il l'aſſuroit, que ſix mois ſuffiſoient pour faire un Medecin.

Soranus fut le plus habile des Medecins méthodiques. Il mit la derniere main au ſyſteme de Themiſon ; c'eſt du moins le jugement qu'en porte Cælius Aurelianus, qui étoit de la même ſecte, & qui reproche à Theſſalus des fautes commiſes contre les principes de la Méthode, quoique d'autres le regardaſſent comme l'Inſtaurateur de cette eſpece de Medecine ; d'où l'on pourroit conclurre que les Méthodiques étoient partagés entre eux ; que les uns donnoient la préférence à un Medecin, & les autres à un autre ; & que Cælius Aurelianus s'attacha à Soranus par quelque prévention pour ſes ſentimens. Quoiqu'il en ſoit, Soranus mérita l'eſtime de pluſieurs Medecins qui n'étoient point de la ſecte de Themiſon ; & Galien qui ne ménage pas les Méthodiques, & qui maltraite ſingulierement Theſſalus, ne dit rien de Soranus. Il témoigne au contraire, en rapportant la deſcription de quelques médicamens qu'on devoit à Soranus, que l'expérience l'avoit rendu certain de leur efficacité. Suidas nous apprend auſſi, que ce Medecin avoit écrit pluſieurs ouvrages qu'on eſtimoit beaucoup.

Soranus vivoit ſous les Empereurs Trajan & Adrien. Il étoit d'Epheſe. Son pere s'appelloit Ménandre, & ſa mere Phébé. Il avoit ſéjourné dans Alexandrie avant que de s'établir à Rome. Ses écrits ſe ſont perdus : mais Cælius Aurelianus nous a dédommagés en partie de cette perte. Cet Auteur nous avertit, que tout ce qu'il a écrit n'eſt qu'une traduction des ouvrages de Soranus.

Il y a eu trois ou quatre autres Medecins de ce nom qui ont vécu dans des tems fort éloignés les uns des autres. Le premier étoit Ephéſien, de même que celui dont nous venons de parler. Suidas remarque qu'il avoit écrit pluſieurs livres de Medecine, entre leſquels il y en avoit un des maladies des femmes. C'eſt appparemment de ce livre que faiſoit partie le fragment grec, intitulé de la Matrice & des parties naturelles de la femme, publié par Turnebe en 1554. & qu'on trouve auſſi à la fin du vingt-quatrieme livre d'Oribaſe.

Le troiſieme Soranus étoit de Malles en Cilicie. On le diſtingue des autres par le ſurnom de Mallotès. Suidas nous apprend qu'un certain Aſclépiade, Philoſophe & Medecin dont il faiſoit grand cas, donnoit à ce troiſieme Soranus le premier rang entre tous ceux qui ont exercé la Medecine depuis Hippocrate. Quelques-uns ont cru que le petit ouvrage latin imprimé à Bâle & à Veniſe, ſous le titre d'Introduction à la Medecine & ſous le nom de Soranus, étoit de Soranus Mallotès. Voſſius prétend que cet écrit n'eſt d'aucun des trois Soranus précédens, mais d'un Ecrivain latin : cette opinion eſt fort vraiſemblable. L'Auteur de cet ouvrage s'adreſſe à Mecene, comme s'il prétendoit faire à croire ſes Lecteurs qu'il vivoit dans le tems de ce favori d'Auguſte. Mais l'impoſture étoit trop groſſiere : il n'a trompé perſonne.

Il ſeroit inutile de nous étendre davantage ſur les opinions de Soranus, après ce que Cælius Aurelianus en a dit, & ce que nous allons dire de celui-ci.

Cælius Aurelianus a écrit en latin. Il paroît à ſon ſtyle qu'il étoit Africain, ce que le titre de ſon ouvrage acheve de confirmer. Il y eſt appellé Cælius Aurelianus Siccenſis : or Sicca étoit une Ville de Numidie. D'autres l'ont nommé Lucius Cælius Arianus, au lieu d'Aurelianus, comme s'il eût été d'Aria ou d'Ariana, Province de l'Aſie : mais le grand nombre des Savans s'en tient au premier de ces noms. On trouve encore dans Caſſiodore un Cælius Aurelianus, qui doit être le même que celui dont il eſt queſtion.

Nous n'avons rien de certain ſur le tems auquel il a vécu. Quelques-uns l'ont cru plus ancien que Galien, parce que celui-ci n'eſt point cité parmi les Auteurs dont Cælius a rapporté les ſentimens. Mais comme Galien auſſi n'a point fait mention de lui, & que Cælius a néceſſairement écrit après Soranus, qui vivoit ſous Adrien, & qui par conſéquent n'a précédé Galien que d'environ 30 ou 40 ans, il s'enſuivroit qu'ils auroient écrit à peu près dans le même tems, mais qu'ils ne ſe ſeroient point connus, ou que Cælius n'auroit point cité Galien par antipathie pour les Méthodiques. C'eſt la conjecture du judicieux Reineſius, qui ne place cet Auteur ſur ſa maniere d'écrire que 500 ans après Jeſus-Chriſt. Quoique Cælius Aurelianus s'avoue pour traducteur de Soranus, il paroît qu'il n'a pas rendu ſcrupuleuſement en latin ce que ce Medecin avoit écrit en grec ; car il en parle ſouvent comme d'un tiers. Un tel, dit-il, eſt de

cet avis, mais Soranus (dont il étoit l'admirateur) eſt d'un avis contraire.

Mais ce qui ſemble prouver mieux que toute autre choſe, que Cælius ne doit point être regardé comme un ſimple copiſte des ouvrages d'autrui, c'eſt qu'il cite lui-même pluſieurs ouvrages de ſa façon, & entre autres un livre de Lettres Greques, adreſſées à un nommé Prétextatus, dans leſquelles il combattoit l'uſage de la *hiere*, médicament purgatif dont Themiſon s'étoit ſervi. Cælius cite encore un autre ouvrage qu'il avoit dédié à un certain Lucrece, & qui contenoit un abrégé de la Medecine par demandes & par réponſes; des livres de Chirurgie, & d'autres ſur les fievres, ſur les cauſes des maladies, ſur les remedes ordinaires, ſur la compoſition des médicamens, ſur les maladies des femmes, & enfin ſur la conſervation de la ſanté. Il n'y a pas d'apparence que tous ces ouvrages fuſſent traduits du grec de Soranus. Quoiqu'il en ſoit, il ne nous eſt reſté des ouvrages de Cælius que ceux dont il fait honneur à Soranus: mais heureuſement, ce ſont les principaux. Ils renferment la maniere de traiter, ſelon les regles des Méthodiques, toutes les maladies qui n'exigent point le ſecours du Chirurgien. Un autre avantage que l'on en retire, c'eſt qu'en réfutant les ſentimens des plus fameux Medecins de l'antiquité, cet Auteur nous a conſervé des extraits de leur pratique, qui nous ſeroit entierement inconnue, ſi l'on en excepte celle d'Hippocrate, le premier dont il a parlé, & dont il rapporte néantmoins qelques paſſages qui ne ſe trouvent point dans ſes œuvres telles que nous les avons. Ceux qu'il cite le plus ſouvent après Hippocrate, ce ſont Dioclès, Praxagore, Héraclide le Tarentin, Aſclépiade & Themiſon. Il s'eſt attaché à ces grands hommes, & il en a examiné la pratique avec beaucoup d'exactitude. Il leur joint Herophile & Eraſiſtrate: mais il en parle moins ſouvent, par la raiſon qu'ils n'ont traité que d'un petit nombre de maladies. Il cite quelquefois Serapion, dont il eût fait mention plus fréquemment, s'il n'avoit regardé Heraclide comme le meilleur auteur de la ſecte Empirique.

Cælius Aurelianus diſtingue dans les livres que nous avons de lui, les maladies en aigues & chroniques; diſtribution fondée ſur les convenances de la méthode, & que ſes défenſeurs tranſportoient avec affectation dans les ouvrages même de pratique. On a vu que les Méthodiques regardoient toutes les maladies, tant aigues que chroniques, comme compriſes ſous deux genres dont il naiſſoit un troiſieme, le genre *reſſerré*, le genre *relâché*, & le genre *mêlé*. Nous allons maintenant expoſer les maladies que Cælius Aurelianus rangeoit ſous chacun de ces genres.

Les maladies dépendantes du reſſerrement, & qui ſont en même-tems aigues, ſont, ſelon notre Auteur, premierement la phrénéſie. Il reconnoît toutefois qu'il y en a une eſpece qui appartient au relâchement: on diſtingue celle-là par un flux de ventre immodéré, & par des ſueurs continuelles. Il vient enſuite à la léthargie, qu'il attribue à un reſſerrement plus violent que celui qui cauſe la phrénéſie. Il définit cette maladie après Soranus, un aſſoupiſſement profond, accompagné d'une fievre aigue, quoique le pouls ſoit en même-tems grand, tardif & vuide. Il traite après de la catalepſie, maladie analogue à la léthargie. Il paſſe de-là à la pleuréſie & à la péripneumonie, qui ſont, dit-il, du genre mêlé: elles tiennent du reſſerrement & du relâchement; de celui-ci entant que les malades crachent, & de celui-là en ce qu'il y a tumeur dans la partie malade; car toute tumeur indique reſſerrement. Toutes ces maladies ſont accompagnées de fievres: en voici d'autres qui en ſont exemptes, quoique aigues; l'eſquinancie, dont il y a différentes eſpeces; l'apoplexie, les convulſions, la paſſion iliaque, & l'hydrophobie ou la rage.

Les maladies chroniques & dépendantes du genre reſſerré, ſont la douleur de tête périodique, les vertiges, l'aſthme, qui tient en partie du relâchement; l'épilepſie, la manie, la jauniſſe, la ſuppreſſion des hemorrhoïdes & celle des menſtrues, la polyſarcoſe ou l'excès d'embompoint, la mélancolie, qui dépend auſſi en partie du relâchement à cauſe des vomiſſemens & des diarrhées qui ſurviennent de tems en tems à ceux qui en ſont atteints; la paralyſie, les catharres, la phtiſie, la colique, la dyſſenterie ſont auſſi du genre mêlé. L'hydropiſie eſt dans la même claſſe; on la place, dit Cælius, communément ſous le genre reſſerré: mais il eſt évident par les ſymptomes, qu'il y a dans cette maladie du reſſerrement & du relâchement.

Les maladies aigues compriſes ſous le relâchement, ſont la paſſion cardiaque, qui eſt ſouvent un ſymptome des fievres ardentes, ou une maladie accompagnée de défaillances & de ſueurs froides, avec un petit pouls. Le *Cholera*, que Cælius définit un relâchement ou un écoulement de l'eſtomac, du ventre & des inteſtins, qui cauſe un danger preſſant.

Les maladies chroniques rangées ſous le relâchement, ſont le crachement de ſang, la diarrhée, le flux exceſſif des regles, l'amaigriſſement & le flux hemorrhoïdal.

Quand on demandoit aux Méthodiques, par quels ſignes ils diſtinguoient le genre de chaque maladie; ils répondoient, qu'à l'égard de celles qui ſont ſous le genre reſſerré, ils les reconnoiſſoient par la ſuppreſſion des évacuations ordinaires, & par le gonflement ou la dureté des parties; le contraire arrivant dans les maladies qui ſont ſous le genre relâché, les évacuations accoutumées deviennent plus grandes; certaines matieres qui doivent être rete-

nues dans le corps en sortent, les parties s'affaissent, s'amollissent & maigrissent. Quant à celles dont les symptomes ne paroissent avoir rien de commun avec le resserrement & le relâchement, ils se tiroient d'affaires en les renvoyant au genre mêlé, s'attachant pour cela à la moindre circonstance qui pouvoit les déterminer.

Mais pour se mettre en état de juger sainement de la secte Méthodique, il faut entrer dans un plus grand détail de leur pratique, des maximes sur lesquelles elle étoit fondée, & des principaux remedes dont ils se servoient ou qu'ils desapprouvoient.

Ils prétendoient, comme on a vu, que les convenances qu'ils établissoient entre les maladies devoient être évidentes, & qu'il falloit s'attacher autant à ce que les maladies ont d'évident, qu'à ce qu'elles ont de commun. Cælius avoit tant d'égard pour cette évidence, qu'il évitoit autant qu'il étoit en lui les définitions, de peur de s'embarrasser dans quelque question obscure sur l'essence des choses, inconvénient presque inévitable quand on veut suivre dans ces matieres les regles de la Logique en toute rigueur. Il suppléoit aux définitions par des descriptions : il poussoit cette précaution plus loin encore, & il assuroit qu'il étoit inutile de s'intriguer par rapport à la partie qui souffre le plus. Les Medecins des autres sectes, dit-il, ont cherché quelle est la partie malade dans la phrénésie : les uns ont cru que c'est le cerveau, les autres le cœur ou le diaphragme. Quant à nous, nous ne nous fatiguons pas l'esprit là-dessus.

Il y avoit toutefois de certains cas où les Méthodiques se croyoient obligés de connoître précisément la partie malade : mais ce n'étoit point pour varier la cure. Quelles sont les parties, dit Cælius Aurelianus d'où coule le sang que l'on rend par la bouche ? Il y en a plusieurs ; l'entrée de la gorge, la trachée artere, le poumon, la poitrine, la pleure, le diaphragme, l'estomac, le ventre ; & selon quelques-uns, le foie, la rate, & la grande veine qui est attachée à l'épine du dos. Après avoir ainsi répondu à la question proposée, il en fait une seconde. Pourquoi, demande-t'il, tâchons-nous de découvrir de quelles parties coule le sang dans certaines maladies ? C'est, répond-t'il, pour appliquer nos remedes sur les parties mêmes, ou sur celles qui leur sont les plus voisines, & non, comme quelques-uns le pourroient croire, pour varier la cure selon la diversité des parties ; car la même cure convient à toutes dans la même maladie.

Une autre maxime des Méthodiques, c'est qu'on doit s'attacher à guérir les maladies par les choses les plus simples, par celles dont nous faisons usage dans la santé, telles que l'air que nous respirons & les nourritures que nous prenons. On est d'accord qu'il n'y auroit rien de mieux à faire, si ces moyens conduisoient toujours au but. Les anciens Medecins s'étoient occupés à en connoître les avantages. Les Méthodiques les surpasserent dans cette étude : ils prirent des soins tout particuliers pour rendre l'air que le malade respiroit, tel qu'ils le supposoient devoir être pour contribuer à sa guérison ; & comme ils ne distinguoient que de deux sortes de maladies, des maladies de relâchement & des maladies de resserrement, toute leur application tendoit à procurer au malade un air resserrant ou relâchant, selon le besoin. Pour avoir un air relâchant, ils choisissoient des chambres bien claires, fort grandes & médiocrement chaudes : au contraire, pour donner au malade un air resserrant, ils le faisoient placer dans des appartemens peu éclairés & fort frais. Non contens de distinguer les lieux tournés au septentrion ou au midi, ils faisoient descendre les malades dans des grottes & des lieux souterrains. Ils faisoient étendre sur les planchers des feuilles & des branches de lentisque, de vignes, de grenadier, de myrthe, de saules, de pin. Ils arrosoient les chambres d'eau fraiche. Ils se servoient de soufflets & d'évantails ; en un mot ils n'oublioient rien de ce qui peut donner de la fraicheur à l'air. Il faut, disoient-ils, avoir plus de soin de l'air qu'on respire, que des viandes qu'on mange ; parce qu'on ne mange que par intervalles, au lieu qu'on respire continuellement, & que l'air entrant sans cesse dans le corps & pénétrant jusques dans les plus petits interstices, resserre ou relâche plus puissamment que les nourritures.

Les méthodiques faisoient encore attention à la maniere dont les malades devoient être couchés ; ils ordonnoient des lits différens, selon les différentes maladies. Ils spécifioient quelles sortes de couvertures le malade devoit avoir ; s'il falloit qu'il eût un matelas, ou s'il pouvoit avoir un lit de plume : en quelle posture il devoit se tenir. Si le lit seroit grand ou petit, & comment il devoit être tourné par rapport aux fenêtres. Enfin ils appuyoient sur toutes ces choses, qui ne paroissoient pas aux autres Medecins, dignes de quelque considération.

Quant à la nourriture, ils la régloient aussi sur leurs principes. Ils s'étoient entierement appliqués à distinguer les viandes & les boissons qui relâchent de celles qui resserrent

Nous observerons que les méthodiques, ou du moins Cælius Aurelianus & Soranus, ne faisoient aucun usage des spécifiques ; ces remedes étant pour la plupart composés d'ingrédiens dont les malades n'usoient point dans la santé. Pourquoi, dit Cælius, donne-t'on aux épileptiques de la chair de belettes séchée, ou de la chair humaine, ou une certaine excroissance qui vient aux jambes des chevaux ? Pourquoi leur fait-on prendre du *penis* & des testi-

cules du barbet, des cloportes, de l'eau où les forgerons ont éteint leur fer, du cœur de lievre & de chameau, du cerveau de l'oiſeau aquatique *Javia* ou *Larus* ? On ne dira pas qu'on ait découvert ces remedes par le raiſonnement ; qu'on ſoit parvenu à connoître leurs propriétés en s'enfonçant dans la recherche des cauſes cachées ; ou qu'on en ait reconnu les effets par des eſſais que le haſard a procurés, comme les empiriques ſoutiennent qu'on a trouvé la plupart des remedes que nous connoiſſons. Car on ne voit point comment le haſard peut avoir introduit ces matieres dans l'uſage de la Medecine ; puiſqu'elles ſont toutes d'un gout ſi déteſtable & d'une eſpece ſi éloignée de celles dont on ſe ſert ordinairement qu'on ne conçoit pas qu'un malade y ait eu recours par caprice, ou s'en ſoit ſervi ſans y penſer. Si l'on dit que ces remedes nous ſont venus par les expériences que les premiers Medecins ont faites, il y a lieu de s'étonner qu'ils aient choiſis ces ordures & qu'ils ne ſe ſoient pas attachés à découvrir plutôt les grands avantages qu'on peut tirer de l'air, des veilles, du ſommeil, des alimens & des autres choſes dont perſonne ne peut ſe paſſer, en reglant chacune ſelon l'exigeance des cauſes. Cet Auteur ajoute que tous ces médicamens biſarres, ſont dangereux. Il cite à ce propos l'exemple de Themiſtocle qui mourut pour avoir bu du ſang de taureau qu'on recommande pour le mal caduc. Enfin portant le même jugement de tous les remedes de cette nature, il finit le chapitre de l'hydrophobie par ces mots : tous ces remedes que le peuple croit excellens & fort éprouvés ſont mauvais & preſque toujours contraires à ceux que l'art preſcrit ; c'eſt-à-dire, dans ſes principes, qu'ils relâchent quand il faut reſſerrer ; & qu'ils reſſerrent, quand il eſt queſtion de relâcher.

Cette derniere reflexion décida les méthodiques contre tout ſpécifique, eux qui n'employoient de remedes que ceux qui pouvoient ou relâcher ou reſſerrer, ſelon la nature de la maladie. Il y avoit pourtant des occaſions où ils ne pouvoient gueres s'en paſſer, & Cælius eſt contraint d'en avouer l'efficacité, lorſqu'il s'agit de faire mourir les vers. Mais comme les méthodiques avoient inventé des convenances particulieres pour les maladies chirurgicales, & que la principale de ces convenances conſiſtoit à ôter ce qui eſt étranger ou non naturel par rapport au corps ; Cælius ſe ſauvoit en rangeant les vers & leur expulſion dans cette claſſe, c'eſt-à-dire, qu'il prétendoit que les vers étant des choſes étrangeres, il falloit ſe ſervir des remedes qui les détruiſent & qui les chaſſent du corps. Il croyoit qu'on en pourroit venir à bout dans pluſieurs maladies dont ils ſont la cauſe, en les traitant par la regle générale du relâchement & du reſſerrement. Mais dans ces cas mêmes, Cælius employoit les ſpécifiques ſuivans ; la farine de lupins, le fiel de bœuf, l'huile, le vinaigre & la rapure de corne de cerf. Dire avec cet Auteur qu'il uſoit de ces remedes, comme de reſſerrans, c'eſt un ſubterfuge ; car il ne les emploie nullement comme tels en d'autres occaſions où il eſt queſtion de produire le reſſerrement.

Non contens de bannir de la Medecine les ſpécifiques, les ſectateurs de Themiſon en vouloient encore aux purgatifs. Ils croyoient que ces remedes attaquoient l'eſtomac ou relâchoient le ventre, & que par conſéquent en guériſant d'une maladie, ils en cauſoient une autre ; tout relâchement de ventre, ou toute évacuation qui paſſoit l'ordinaire, étant une indiſpoſition ſelon leur ſyſteme. Cependant ils ordonnoient des clyſteres, mais d'une eſpece émolliente. Je ne vois pas qu'ils fiſſent grand cas des diurétiques. Cælius ne les conſeille que dans l'hydropiſie. Ils rejettoient abſolument les narcotiques & les cauteres. Mais ce qui diſtinguoit particulierement les méthodiques des autres Medecins, c'étoit leur *Diatritos*, ou l'abſtinence de trois jours qu'ils faiſoient obſerver aux malades dans les commencemens de leur indiſpoſition. V. *Diatritos*.

Les méthodiques n'admettant que deux genres de maladies, le genre reſſerré & le genre relâché ; ils n'avoient beſoin que de deux eſpeces de remedes, les uns qui relâchaſſent & les autres qui reſſerraſſent. C'eſt au choix & à l'application de ces remedes qu'ils donnoient une attention particuliere.

Entre les remedes relâchans, la ſaignée tenoit chez eux le premier rang ; ils ſaignoient dans toutes les maladies qui dépendent du genre reſſerré & même dans celles qu'ils comprenoient ſous le genre mêlé, lorſque le reſſerrement prévaloit ſur le relâchement. Ils ſaignoient dans la pleuréſie, lors même qu'elle étoit accompagnée de flux de ventre ; parce qu'ils eſtimoient le reſſerrement qui cauſoit la tumeur du côté, plus dangereux que le relâchement du ventre. Ils avoient coutume d'attendre la fin du premier *Diatritos*, c'eſt-à-dire, le troiſieme jour avant que d'en venir à la ſaignée. Ils blâmoient les Medecins qui laiſſoient couler le ſang juſqu'à ce que l'on défaillît, parce que l'excès de cette évacuation, diſoient-ils, doit achever d'ôter les forces au malade déja fort affoibli par le mal & par l'abſtinence. Ils condamnoient l'ouverture des veines qui ſont ſous la langue. Ils croyoient cette opération plus nuiſible qu'utile ; opinion dont l'expérience ne put jamais les tirer, parce qu'ils la défendoient avec toute l'opiniâtreté de la diſpute. Ils étoient encore oppoſés à ceux qui ne ſaignoient que les jeunes gens. Ils jugeoient la ſaignée bonne toutes les fois que la maladie la requeroit & que le malade pouvoit la ſupporter.

Ils faiſoient grand uſage des ventouſes tantôt avec ſcarifications, tantôt ſans ſcarifications; ils y joignoient les ſangſues. Quant aux autres moyens de relâcher dont ils ſe ſervoient, ils conſiſtoient en fomentations faites avec des éponges trempées dans de l'eau froide, & en des applications extérieures d'huile chaude & de cataplaſmes émolliens, ſans oublier le régime par rapport aux choſes *non naturelles*.

Ils n'étoient pas moins occupés à trouver des moyens de reſſerrer. On a vu de quelle maniere ils s'y prenoient pour rendre l'air aſtringent & rafraîchiſſant. Ils tournoient encore à cette fin, autant qu'ils le pouvoient, la nourriture & les exercices.

Ceux qui voudront en ſavoir davantage ſur cette matiere n'ont qu'à feuilletter Cælius Aurelianus ou l'ouvrage de *Proſper Alpin de Medicina methodica*.

Les Medecins dogmatiques ſoutenoient contre les méthodiques, que les anciens Medecins connoiſſoient ce que les maladies ont de commun entre elles; qu'ils ont fait beaucoup d'attention à leurs analogies mutuelles; mais qu'ils n'ont eu garde de s'en tenir-là. Hippocrate, ajoutoient-ils, n'a-t'il pas dit poſitivement que pour guérir les maladies, il faut obſerver ce qu'elles ont de commun les unes avec les autres, & ce qui eſt particulier à chacune d'elles. Les méthodiques ne peuvent donc ſe diſpenſer d'admettre, à l'imitation des anciens, des differences eſſentielles entre les maladies qu'ils rangent ſous un même genre & conſéquemment de multiplier les genres. Car enfin autre choſe eſt de vomir du ſang; autre choſe de vomir de la bile. La dyſſenterie & la diarrhée ſont deux maladies différentes. L'évacuation ou la diminution du ſuperflu qui ſe fait dans la ſanté par les ſueurs, n'eſt pas la même choſe que l'amaigriſſement occaſionné par une fievre lente qui conſume le corps.

Ces Medecins différencioient encore les maladies ſelon les parties qu'elles attaquoient. L'on traite différemment, diſoient-ils, l'œil & l'oreille pour le même mal. Il n'y a preſque aucune partie du corps qui ne demande des égards particuliers. L'huile, par exemple, qui adoucit & amollit les tumeurs inflammatoires au bras, à la cuiſſe & ailleurs, cauſe une douleur inſupportable à celles de l'œil, & augmente le mal. Galien tombe ſur les méthodiques par un autre côté. Il leur reproche non-ſeulement de négliger les cauſes ſecretes des maladies, mais encore les cauſes extérieures & évidentes, par le fâcheux préjugé que ce n'eſt pas la cauſe de la maladie qui indique le remede, mais la maladie même. Pour les convaincre d'erreur, il ſe ſert de l'exemple de deux hommes qui ayant été mordus d'un chien enragé, s'adreſſerent à deux Medecins différens. Surquoi il arriva que l'un de ces Medecins s'étant informé de la cauſe extérieure du mal, & le traitant conſéquemment à la connoiſſance qu'il en avoit, laiſſa la plaie long-tems ouverte & ſe ſervit de ſpécifiques. L'autre au contraire ſans s'embarraſſer de la cauſe n'eut égard qu'à la maladie qui lui parut une plaie, & travailla, ſuivant l'indication commune des plaies, à cicatriſer au plutôt : d'où il s'enſuivit que ſon malade mourut enragé; au lieu que l'autre ſe tira d'affaire. Il ne les épargne pas davantage ſur le peu d'attention qu'ils donnoient à la ſaiſon, au pays, à l'âge, au ſexe & aux autres circonſtances pareilles.

Les méthodiques répondoient à cela, que toutes ces particularités n'introduiſoient aucune altération dans la méthode; qu'il falloit toujours reſſerrer où il y avoit relâchement, & relâcher où il y avoit reſſerrement quels que fuſſent les âges, les contrées, les ſexes & les parties affectées. D'où nous conclurrons que ces ſyſtematiques étoient plus jaloux d'accréditer leur hypotheſe que de ſoulager les malades; & qu'ils diſputoient pour l'emporter & non pour s'inſtruire. Toutefois les modernes ont trouvé dans leur théorie & dans leur pratique des choſes qu'ils ont jugées dignes d'être tranſportées dans leur Medecine. La doctrine concernant le reſſerrement & le relâchement des fibres, & la maniere de traiter les maladies attribuées à ces cauſes, ne different en rien de celles des méthodiques.

Proſper Alpinus reſſuſcita ces vieilles idées: Baglivi écrivit ſur le même ſujet. Le célebre Boerhaave a expoſé, éclairci & augmenté ce ſyſteme dans ſes aphoriſmes; & les neuf pages qu'il occupe dans cet ouvrage qu'il publia en 1709. peuvent être regardées comme le texte d'une multitude prodigieuſe de volumes qu'elles ont produit depuis ce tems, & qui n'en ſont que le commentaire.

Il ſortit encore de la ſecte méthodique un grand nombre d'autres Auteurs; mais preſque tout ſerviles imitateurs de ceux qui les avoient précédés, ils ne méritent pas d'avoir place dans l'hiſtoire de la Medecine. Nous ne ferons mention, avec M. le Clerc, que de Moſchion dont nous avons un traité des maladies des femmes; de Vindicianus qui vécut ſous l'Empereur Valentinien, & que S. Auguſtin traite comme le plus grand Medecin de ſon ſiecle; & de Theodorus Priſcianus diſciple de Vindicianus. Celui-ci avoit d'abord écrit en grec à la perſuaſion d'Olympius un de ſes collegues : mais il écrivit dans la ſuite en latin les quatre livres que nous avons de lui. Le premier eſt intitulé *Logicus*, quoiqu'il ne contienne rien moins que des raiſonnemens philoſophiques. Au contraire l'Auteur ſe déchaîne dans ſa préface contre les Medecins philoſophes ou raiſonneurs. Si la Medecine, dit-

il étoit exercée par des gens ſans étude, qui n'euſſent eu d'autre maître que la nature, qui ne connuſſent point la philoſophie, on ſeroit expoſé à des maladies plus légeres & on uſeroit de remedes beaucoup plus ſimples. Mais, pourſuit-il, on a négligé la maniere la plus naturelle de traiter la Medecine. Cet art eſt en la diſpoſition de certaines gens qui font conſiſter toute leur gloire à écrire avec politeſſe, & à contredire avec eſprit tous ceux qui ne ſont pas de leurs ſentimens. Le reſte de cette piece eſt un tiſſu d'imprécations contre l'abus qu'il vient de cenſurer, & il ſe déclare ſi ouvertement pour l'Empiriſme, qu'on le prendroit pour un des ſectateurs de cette ſecte. On ne voit point d'où vient à cet ouvrage le titre de *Logicus* qu'on a ſubſtitué dans l'édition d'*Aldus* à celui d'*Euphoriſton* ou des remedes faciles à trouver & à préparer, qu'il porte dans l'édition de Bâle.

Priſcianus dédie cet ouvrage à ſon frere Timothée. C'eſt encore à lui qu'il adreſſe le ſecond où il traite des maladies aigues & des maladies chroniques. Ce ſecond eſt intitulé *Logicus* dans la derniere édition dont on vient de parler, & ce titre paroît lui convenir, parce qu'il eſt plein de raiſonnemens. Le troiſieme intitulé *Gynecia* ou des maladies des femmes, eſt dédié à une femme qui a différens noms dans les différentes éditions. Elle eſt appellée Victoria dans celle d'Aldus & de Strasbourg, & Salvina dans celle de Bâle.

Le quatrieme, qui a pour titre *de Phyſica ſcientia*, eſt adreſſé à un fils de l'Auteur qui s'appelloit Euſebe. Le commencement de cet ouvrage n'a point de rapport avec ſon titre; il n'y eſt point queſtion de phyſique; c'eſt une compilation de médicamens ou de ſpécifiques empiriques dont quelques-uns ſont même ſuperſtitieux. L'Auteur revient ſur la fin à la phyſique dont il agite quelques queſtions, telles que la nature de la ſemence, celle de quelques parties du corps & quelques unes des fonctions animales : le tout d'une maniere barbare.

Au reſte, il paroît par le ſecond des livres précédens, que Priſcianus avoit embraſſé la doctrine des méthodiques. Toutes les cures commencent, à l'exemple de ces Medecins, par le choix d'une chambre convenable au genre de la maladie dont il parle, & cela relativement au relâchement & au reſſerrement. Dans la péripneumonie, maladie de reſſerrement, ſelon les méthodiques, il exige que la chambre à coucher du malade ſoit claire & chaude, parce que, dit-il, cela ſert à relâcher. Il fait auſſi mention des *Cycles* des méthodiques. Il pratique la ſaignée comme eux, dans les trois premiers jours de la maladie; quoiqu'il redoute ce remede & qu'il penſe qu'on s'en ſert en beaucoup d'occaſions où l'on pourroit lui en ſubſtituer d'autres auſſi utiles & moins dangereux. Quoiqu'on ne puiſſe nier qu'il ſoit de la ſecte méthodique, il faut convenir en même tems qu'il s'écarte ſouvent de la pratique de ſes prédéceſſeurs. Il ordonne ſouvent des purgatifs, ce que les anciens méthodiques avoient deſapprouvé; il uſe même de ſpécifiques, & ne s'aſtraint jamais à l'ordre ſcrupuleux que ſuivoit Soranus dans l'adminiſtration des remedes, ce qui ne ſurprendra pas, ſi l'on conſidere que Theodorus Priſcianus vivoit environ trois cens ans après Soranus, & que du tems même de celui-ci les méthodiques n'étoient point d'un ſentiment unanime. Deſorte que, ſi dès le tems de l'inſtitution de la ſecte, les Medecins qui l'avoient embraſſée n'étoient point d'accord entre eux, il étoit naturel que la diverſité allât toujours en augmentant, & que l'intervalle de trois ou quatre ſiecles eût preſque entierement changé la face des choſes. Mais la différence des premiers méthodiques & des derniers ne ſuffit pas pour les exclurre les uns ou les autres de cette ſecte; car enfin ils s'accordoient dans le principe fondamental, c'eſt qu'il n'y a que deux genres, le genre reſſerré & le genre relâché.

Nous avons dit que Theodorus Priſcianus vivoit environ trois cens ans après Soranus qui fleurit ſous Trajan, ſur ce que le premier nous apprend qu'il étoit diſciple de Vindicianus, qui étoit Medecin de l'Empereur Valentinien. Selon ce calcul, Theodorus Priſcianus a dû vivre ſous les regnes de Gratien & de Valentinien II. Son ſtyle a beaucoup de rapport avec celui de Cælius Aurelianus, ce qui a donné lieu de conjecturer qu'il étoit Africain. La premiere édition de ſes œuvres s'eſt faite à Strasbourg en 1532. On lui donne dans cette édition pleine de fautes, comme l'a remarqué Reineſius, qui a expliqué pluſieurs endroits de cet Auteur dans ſes leçons, le nom de Quintus Horatianus & le titre d'*Archiater*. La ſeconde édition s'en fit la même année à Bâle ſous le nom de Theodorus Priſcianus : mais le quatrieme livre ne ſe trouve point dans cette édition. Enfin Aldus ou ſes fils en donnerent une troiſieme édition en 1547. dans laquelle ils réunirent ſes œuvres à celles de tous les anciens Medecins qui ont écrit en latin. Il ne porte point dans l'édition d'Aldus le titre d'*Archiater*. Le troiſieme livre de cet Auteur, qui traite des maladies des femmes, a été inſéré par Spachius dans un recueil d'ouvrages ſur la même matiere. Nous avons un livre intitulé *Diæta*, attribué à un ancien Medecin nommé Theodore, & que Reineſius croit être le même que Theodorus Priſcianus.

Voilà tous les anciens méthodiques dont les écrits ou les noms nous ont été tranſmis. Depuis Theodore Priſcien, ou plutôt depuis Olympias, Timothée & Euſebe dont le premier a fait mention, auquel il a dédié ſes ou-

vrages, & qui tous étoient apparemment de la même ſecte, on ne rencontre plus de méthodiques, juſqu'au tems de *Gariopontus* qui n'a écrit qu'environ ſept ou huit cens ans après ceux dont nous avons parlé : quelques-uns l'appellent *Warimpotus* ; & d'autres *Raimpotus*, *Warmipotus*, *Guaripotus*, ou *Garimpotus*, *Gariponus*, & *Garnipulus*. On a cru cet Auteur beaucoup plus ancien qu'il ne l'eſt. Il paroît par le témoignage de *Pierre Damien*, que ce Medecin étoit du même ſiecle que lui ; car il en parle comme d'un homme qu'il avoit vu. D'ailleurs il y a lieu de croire que cet ancien étoit du nombre des Medecins qui compoſoient l'école de Salerne. M. Moreau rapporte un paſſage dans ſes prologomenes, *in ſcholam Salernitanam*, dans lequel il eſt appellé Warmipotus. Il a écrit ſept livres qui contiennent ſa pratique. Il traite dans les cinq premiers de preſque toutes les maladies, à la reſerve des fievres qui font la matiere des deux derniers. Cet ouvrage a été imprimé à Lyon en 1516 & 1526, ſous le titre de *Paſſionarius Galeni*, comme qui diroit, livre des paſſions compoſé par Galien.

La ſecte méthodique finit à *Gariopontus*, & demeura dans l'oubli juſqu'à la fin du ſeizieme, ou plutôt juſqu'au commencement du dix-ſeptieme ſiecle que *Proſper Alpin*, Profeſſeur en Medecine à Padoue, fit un effort pour la relever en publiant ſon ouvrage *de Medicinâ methodicâ*.

Quoique Themiſon eût fait un grand nombre de diſciples & que ſa ſecte ſe ſoit ſoutenue fort long-tems, cependant pluſieurs de ſes contemporains & de ſes ſucceſſeurs immédiats ne l'embraſſerent point. Les uns demeurerent fermes dans le parti des dogmatiques & continuerent de ſuivre Hippocrate, Herophile, Eraſiſtrate & Aſclépiade. Les autres s'en tinrent à l'Empiriſme. La diſſention qui régnoit entre les méthodiques, donna naiſſance à de nouveaux ſyſtemes. Leur ſecte pouſſa deux branches, l'*Epiſynthetique*, & l'*Eclectique*, comme il paroît par l'ouvrage intitulé *Introduction*, & attribué à Galien. Cet Auteur, après avoir remarqué que certains méthodiques, comme Olympicus, Mnemachus & Soranus s'étoient ſéparés du reſte des méthodiques continue de cette maniere : les uns furent appellés *Epiſynthetici*, comme Leonide d'Alexandrie ; & d'autres *Eclectici*, comme Archigene d'Apamée, en Syrie ; d'où l'on peut conclurre qu'il comprenoit les *Epiſynthetiques* & les *Eclectiques* dans la ſecte des méthodiques.

Cælius Aurelianus cite Leonide l'*Epiſynthetique* au ſujet d'une définition qu'il avoit donnée de la léthargie : mais cette définition n'a point de rapport avec les ſentimens particuliers de la ſecte. Aétius rapporte auſſi quelques paſſages d'un Leonide qui peut être le même que le précédent, ſans que nous en ſoyons plus inſtruits ſur l'*Epiſyntheticiſme*. Le terme *Epiſynthetique* eſt tiré d'un mot grec qui ſignifie *entaſſer* ou *aſſembler* ; d'où l'on ſeroit tenté de conjecturer que ces Medecins réuniſſoient les principes des méthodiques avec ceux des empiriques & des dogmatiques ; & que leur ſyſteme étoit un compoſé des trois autres. C'eſt tout ce que nous pouvons dire là-deſſus. Nous ignorons même en quel tems préciſément Leonide a vécu : il paroît ſeulement que Soranus l'a précédé.

Quant à ceux que Galien ou l'Auteur de l'*Introduction* appellé ἐκλεκτοὶ, ou choiſis, du nombre deſquels étoit Archigene, je ſoupçonne le texte original d'être fautif, & je crois qu'il faudroit lire ἐκλεκτικοὶ. Ce qui m'a fait naître cette penſée, c'eſt qu'environ cinquante ou ſoixante ans avant qu'Archigene parût, il y avoit un philoſophe d'Alexandrie nommé Potamon qui fonda une ſecte de philoſophes qu'on appella la ſecte *Eclectique*, ἐκλεκτικὴ ou choiſiſſante, ou dans laquelle on faiſoit profeſſion de choiſir & d'adopter ce que les autres ont enſeigné de mieux. Or on devoit plutôt appeller ceux qui entroient dans cette ſecte ἐκλεκτικοὶ ou ἐκλεγόντες, choiſiſſans, que ἐκλεκτοὶ, choiſis. Mais ce que Potamon avoit pratiqué à l'égard de la philoſophie, Archigene pouvoit l'avoir fait à l'égard de la Medecine. Quant à ce qui concerne ce Medecin en particulier, voyez dans le Diction. à l'article de ſon nom.

On trouvera un abregé hiſtorique de la ſecte pneumatique qui s'éleva à peu près dans ce tems, aux articles du Dictionnaire, *Aretée* & *Athenée*.

Quoique Celſe n'ait fondé aucune ſecte particuliere, il a écrit de la Medecine ſi judicieuſement & avec tant de pureté, que nous ne pouvons nous diſpenſer d'en parler.

Quelques Auteurs prétendent que Celſe a vécu ſous Auguſte. D'autres le placent ſous les regnes de Tibere ou de Caligula. Quelques-uns même le renvoient ſous Néron & ſous Trajan. Le grand nombre convient qu'il vécut ſous Tibere. Mais il y a de l'apparence qu'il naquit ſous le regne d'Auguſte, & qu'il n'écrivît qu'au commencement du regne de Tibere. C'eſt ce qu'on peut inférer d'un paſſage de Columella qui vivoit du tems de Claude, & qui parle de Celſe comme d'un Auteur qui avoit écrit avant lui, mais qu'il avoit vu. Corneille Celſe, dit-il, notre contemporain a renfermé dans cinq livres tout le corps de la diſcipline ou des beaux arts ; & ailleurs, Julius Atticus & Corneille Celſe, dit il, deux écrivains célebres de notre âge. Nous pouvons encore conjecturer en quel tems Celſe a paru, par la maniere dont il parle lui-même de Themiſon. Themiſon, dit Corneille Celſe, l'un des ſucceſſeurs d'Aſclépiade, a apporté der-

nierement & dans ſa vielleſſe, quelque changement aux opinions de ſon maître. Le mot *dernierement*, prouve que Themiſon n'étoit pas antérieur de beaucoup à Celſe. Mais Themiſon ayant été diſciple & ſucceſſeur d'Aſclépiade, doit avoir paru environ 40 ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt ; & comme ſa vie fut longue, à ce que Celſe nous apprend, il vécut apparemment quelques années après. A ce compte nous trouverons qu'il exiſtoit encore 12 ou 13 ans avant la mort d'Auguſte, dont le regne s'étendit juſqu'à la ſoixante-troiſieme année après Jeſus-Chriſt ; & conſéquemment que Celſe ayant écrit peu de tems après la mort de ce Medecin, fleuriſſoit ſur la fin du regne d'Auguſte, ou du moins au commencement du regne de Tibere.

Il y a quelques difficultés ſur le nom, la patrie & la profeſſion de Celſe. On lui donne dans la plupart des éditions de ſes œuvres, le ſurnom d'*Aurelius*, ſur ce que tous les manuſcrits portent le titre ſuivant, *A. Cornelii Celſi Artium, libri 6.* Il n'y en a qu'une d'Aldus Minutius, qui change *Aurelius* en *Aulus*, & peut-être avec raiſon ; car le prenom *Aurelius* étant tiré de la famille *Aurelia*, & celui de Cornelius de la famille Cornelia, ce ſeroit le ſeul exemple qu'on eût de la jonction des noms de deux familles différentes.

Quant à ſa patrie, les uns croient qu'il étoit de Rome, & d'autres de Verone. Les titres de ſes ouvrages ſur leſquels les premiers ſont fondés, me paroiſſent plus ſûrs que les titres cités par les derniers.

On n'eſt pas moins incertain de ſa profeſſion. Quelques Savans perſuadés qu'il n'étoit point Medecin, ont aſſuré que les ouvrages que nous avons de lui, n'étoient qu'une traduction de quelques Auteurs grecs. Ils apportent en preuve une lettre attribuée à Celſe, & adreſſée à un certain *Pullius Natalis*, dans laquelle l'Auteur parle de ſa traduction, & garde un profond ſilence ſur ſon état. Mais outre que cette lettre ne fait pas mention des livres que nous avons, elle n'eſt point du tout dans le ſtyle de Celſe.

D'autres prétendent que Celſe n'avoit étudié la Medecine que comme une branche de la philoſophie, non pour l'exercer, mais pour s'en inſtruire à l'exemple de Démocrite, Platon & d'autres grands hommes *univerſæ naturæ prudentes*, qui ne vouloient rien ignorer de ce qui concerne la nature. Ce qui favoriſe cette opinion, c'eſt que Celſe a écrit non-ſeulement de la Medecine, mais de tous les arts libéraux, comme l'un des titres de ſon livre le témoigne, & comme Quintilien le remarque expreſſément. Celſe, dit-il, homme d'un eſprit médiocre, ne s'eſt pas contenté d'écrire de tous ces arts, c'eſt-à-dire, de la Rhétorique, de l'art Poëtique, &c. mais il nous a même laiſſé des préceptes touchant l'art Militaire, l'Agriculture & la Medecine. Mais la plus forte preuve que Celſe n'a point été Medecin, c'eſt que Pline, qui donne la liſte de tous les Auteurs dont il a tiré ſon hiſtoire naturelle, & qui diſtingue avec beaucoup d'exactitude les Auteurs Grecs & étrangers des Auteurs Latins, & ceux qui exerçoient la Medecine d'avec ceux qui n'étoient pas Medecins, range Celſe entre ces derniers.

Cependant Scaliger, à la tête de quelques autres Savans, ſoutient que Celſe étoit Medecin. Il oppoſe l'autorité de Galien à celle de Pline, & prétend que le Cornelius Medecin, dont le premier de ces Auteurs fait mention, eſt le même que Celſe. Il fortifie cette preuve d'un paſſage de Pline même, dans lequel Celſe eſt cité comme auteur d'un certain médicament. Celſe, dit-il, veut qu'on applique ſur la goutte qui eſt ſans enflure, des racines d'*hibiſcum* cuites dans du vin. Cette ordonnance ſe trouve en effet dans les ouvrages de Celſe ; enſorte qu'on ne peut douter que Pline ne parle de lui. D'ailleurs on remarque que Celſe juge ſans héſiter de tout ce qui appartient tant à la pratique qu'à la théorie de l'art, & qu'il en décide hardiment & comme de ſon chef les queſtions les plus difficiles ; ce qu'il n'eût pas oſé, s'il ne l'eût exercé. Il cite même en quelques endroits ſes propres expériences, comme on peut voir dans le chapitre où il parle d'une maladie des paupieres, appellée *ancyloblepharon*. Après avoir rapporté la maniere de la traiter, ſelon quelques Auteurs, il ajoute qu'il ne ſe ſouvient pas d'avoir vu une ſeule perſonne guérie par cette méthode.

De tous les ouvrages de Celſe, il ne nous reſte que ceux qui concernent la Medecine, & quelques fragmens de ſa Rhétorique.

Toute la Medecine de cet Auteur eſt renfermée dans 8 livres, dont les quatre premiers traitent des maladies internes, ou de celles qui ſe guériſſent principalement par la diete. Le cinquieme & le ſixieme, des maladies externes ; à quoi il a ajouté diverſes formules de médicamens, tant pour le dehors que pour le dedans. Le ſeptieme & le huitieme, des maladies qui appartiennent à la Chirurgie.

Hippocrate & Aſclépiade ſont les principaux guides que Celſe a choiſis, quoiqu'il ait emprunté pluſieurs choſes de ſes contemporains : il ſuit le premier, lorſqu'il s'agit du prognoſtic & de pluſieurs opérations de Chirurgie. Il va même juſqu'à traduire ſur cette matiere Hippocrate mot à mot, d'où il a acquis le ſurnom d'*Hippocrate Latin*. Quant au reſte de la Medecine, il paroît s'être conformé à Aſclépiade, qu'il cite comme un bon auteur, & dont il convient avoir tiré de grands ſecours. Voilà ce qui a donné lieu à quelques-uns de compter Celſe entre les Méthodiques. Mais quand il ne ſeroit pas évident par la maniere dont il parle des trois ſectes principales

cipales qui partageoient la Medecine de ſon tems, qu'il n'en embraſſe aucune en particulier, on n'auroit qu'à conférer ſa pratique avec celle des Méthodiques, pour ſe garantir ou pour ſortir de cette erreur. Il n'y a d'autres rapports entre ſa maniere de traiter les maladies & celles de ces Medecins, que ceux qui réſultoient néceſſairement de quelque conformité des principes d'Aſclépiade, l'auteur favori de Celſe, quoiqu'il ne ſoit pas toujours de ſon avis, avec ceux des Méthodiques. Nous avons parlé d'une ſecte appellée Eclectique ou Choiſiſſante : ſi Celſe n'en étoit pas, il eſt certain qu'il en ſuivoit les principes, choiſiſſant ce qui lui paroiſſoit le meilleur dans chaque ſecte & dans chaque auteur. Mais comme ſa pratique tient beaucoup de celle d'Aſclépiade, d'où les Méthodiques avoient déduit la leur ; pour finir l'hiſtoire des ſentimens de tous ces ſectaires & de tout ce qui y a quelque affinité, nous allons expoſer ici la doctrine de Celſe.

On verra par ce qui ſuit en quoi Celſe s'écartoit d'Hippocrate pour ſuivre Aſclépiade, & en quels cas il les abandonnoit l'un & l'autre. Premierement, il ſe moquoit avec celui-ci des jours critiques du premier, & il en attribuoit l'origine à l'entêtement qu'on avoit en ces premiers tems pour les nombres de Pythagore. Il contrediſoit encore Hippocrate ſur la ſaignée, dont il faiſoit un uſage beaucoup plus général. Ce n'eſt pas, dit Celſe, une choſe nouvelle que de tirer du ſang des veines : mais il eſt nouveau qu'il n'y ait preſque aucune maladie où l'on n'en tire. On ſaignoit autrefois les jeunes gens, & les femmes qui n'étoient point enceintes : mais ce n'eſt que de nos jours qu'on a ſaigné des enfans, des femmes groſſes & des vieillards. Les anciens avoient imaginé que l'adoleſcence & la vieilleſſe ne pouvoient ſupporter ce remede, & que c'étoit bleſſer une femme groſſe que de la ſaigner. Mais l'uſage ou l'expérience a contredit ces idées, & nous a appris qu'il falloit en cela ſe conduire ſur d'autres obſervations que les leurs. Il eſt important de ſavoir, non quel eſt l'âge ou l'état des perſonnes, mais quelles ſont leurs forces. Si un jeune homme eſt trop foible, ou une femme qui n'eſt pas enceinte, trop abbattue, ce ſeroit mal-à-propos qu'on leur tireroit du ſang, parce que la ſaignée acheveroit de les affoiblir. Mais on emploiera ſans danger ce remede ſur un enfant vigoureux, un vieillard robuſte, & une femme forte dans ſa groſſeſſe.

Voici maintenant les cas particuliers où Celſe jugeoit la ſaignée néceſſaire. Il ſaignoit lorſque la fievre étoit violente, le corps rouge & les veines remplies ; dans la pleuréſie, lorſqu'elle commençoit à ſe former & que la douleur étoit grande, ſinon ce remede lui paroiſſoit ſuperflu ; dans la péripneumonie, lorſque le malade avoit des forces ; s'il en manquoit, il vouloit qu'on eût recours aux ventouſes ſans ſcarifications, ce en quoi il ne s'éloignoit pas du ſentiment d'Aſclépiade ; car s'il ne défendoit pas la ſaignée, il ſe gardoit bien de la recommander en pareil cas. Il ſaignoit dans la paralyſie, dans les convulſions, dans les difficultés de reſpirer accompagnées de ſuffocations, dans la privation ſubite de la voix, dans l'apoplexie. Mais dans ce dernier cas, ce remede, dit-il, eſt équivoque : il tue quelquefois le malade, & d'autres fois il le ſauve, dans les douleurs violentes. Il uſoit auſſi de la ſaignée dans les ruptures ou contuſions internes : ſi l'on crachoit ou vomiſſoit le ſang, il la réitéroit. Enfin il ſaignoit dans toutes les maladies aigues, lorſqu'il croyoit que le malade avoit trop de ſang ; dans la cachexie, eſtimant ſans doute que dans cette indiſpoſition les veines abondoient en humeurs dépravées ; d'où l'on peut conclurre en général qu'il recouroit à la ſaignée plus fréquemment qu'Aſclépiade.

A l'égard du tems propre pour la ſaignée, il étoit d'avis qu'on ne tirât point de ſang tant qu'il y avoit de l'indigeſtion ou des crudités. C'eſt pourquoi il attendoit ordinairement pour ſaigner, le ſecond ou le troiſieme jour de la maladie, à moins que le danger ne fût preſſant : mais il jugeoit la ſaignée inutile paſſé le quatrieme jour, parce que le mauvais ſang, diſoit-il, a pu s'être diſſipé de lui-même, ou avoir fait impreſſion ſur les autres parties. Il croyoit que c'étoit égorger un malade que de le ſaigner dans un redoublement. Lorſque le ſang venoit beau & vermeil, il ordonnoit de fermer la veine, la ſaignée étant alors, ſelon lui, plus nuiſible qu'utile. Il vouloit enfin que l'on partageât la ſaignée en quelque occaſion que ce fût, & que l'on ſaignât plutôt deux jours conſécutifs, que de tirer d'une ſeule fois la quantité de ſang que l'on jugeoit à propos d'évacuer, bien loin de ſaigner juſqu'à la défaillance.

Les ventouſes dont on ſe ſert auſſi pour tirer du ſang, étoient en uſage du tems même d'Hippocrate, mais on y recouroit plus fréquemment au tems de Celſe. Nous liſons dans cet Auteur qu'il y avoit deux ſortes de ventouſes ; les unes de cuivre fermées par le haut, dans leſquelles on allumoit des morceaux de linge bien ſecs pour les attacher ſur la partie ; les autres de corne ouvertes de part & d'autre, qu'on faiſoit prendre en pompant l'air avec la bouche par une des ouvertures, que l'on bouchoit enſuite avec de la cire.

Il eſt ſurprenant que Celſe, qui paroît avoir de l'exactitude, ne diſe rien du troiſieme moyen dont les Medecins ſe ſervoient pour tirer du ſang, je veux dire l'application des ſangſues. Elle étoit néantmoins en uſage longtems avant lui ; & nous avons lieu de croire qu'elle n'étoit point inconnue à Themiſon.

Si Celſe abandonne Hippocrate à l'égard de la ſaignée, il ne le ſuit pas davantage quant à la purgation. Les anciens, dit-il, à l'occaſion de ce remede, purgeoient & donnoient des lavemens dans preſque toutes les maladies. Lorſqu'ils vouloient purger, ils employoient l'ellébore noir, la petite fougere, les fleurs d'airain, ou le lait de laitue marine, dont une goutte mêlée avec du pain d'orge, eſt un purgatif puiſſant; ou le lait d'âneſſe, de vache ou de chevre, dans lequel ils jettoient du ſel, qu'ils faiſoient cuire enſuite,& dont ils faiſoient boire au malade ce qui reſte, après en avoir ſéparé le caillé: mais tous ces médicamens, ajoute-t'il, offenſent l'eſtomac; il faut mêler de l'aloès dans tous les cathartiques. Si le ventre eſt trop ému par des purgations, ou trop relâché par des lavemens, les forces ſe perdent. Ces remedes ne ſont donc pas propres dans les maladies accompagnées de fievre. On peut donner l'ellébore noir aux atrabilaires & aux fous, de même qu'à ceux qui ſont perclus de quelque membre: mais dans les fievres, il vaut mieux ordonner des boiſſons & des alimens qui nourriſſent & relâchent en même-tems.

Nous avons tiré des quatre premiers livres de Celſe, ce que nous avons dit juſqu'à préſent de ſes ſentimens & de ſa pratique. Il y parle auſſi de la geſtation & de la friction: mais il eſt entierement conforme à Aſclépiade dans l'uſage de ces remedes.

Quant aux regles qui concernent les nourritures, ce qu'il preſcrit là-deſſus ſe réduit à ce qui ſuit: qu'il eſt bon de faire endurer la faim & la ſoif dans le commencement des maladies; que dans la ſuite il faut donner aux mades de bonne nourriture, mais la leur ménager ſurtout immédiatement après qu'ils ont obſervé l'abſtinence dont il ne limite point le tems, recommandant ſeulement en ceci d'avoir égard à la maladie, au malade, au climat, à la ſaiſon & aux autres circonſtances de cette nature: il n'y a, ſelon lui, aucune regle invariable ſur ce ſujet. Celſe traite encore dans ſes quatre premiers livres, des bains, des fomentations, des moyens de faire ſuer, & des différens alimens, qu'ils diſtingue les uns des autres par leurs qualités.

Le cinquieme & le ſixieme livre comprennent la Pharmacie. On y trouve très-peu de médicamens pour l'intérieur du corps. Ils ſe réduiſent à deux ou trois compoſitions, tant pour procurer le ſommeil, adoucir les douleurs, la toux & la colique, que pour provoquer les urines & faciliter l'accouchement. Il y a de plus trois antidotes univerſels, dont le premier n'a point de nom; le ſecond eſt appellé *Ambroſia*: il eſt, dit Celſe, de l'invention de *Zopyre*, Medecin d'un *Ptolomée*; & le troiſieme eſt celui de *Mithridate*. On y trouve auſſi quelques antidotes particuliers contre quelques animaux venimeux & de certains poiſons. Les médicamens applicables à l'extérieur, y ſont au contraire en très-grand nombre; les uns pour arrêter le ſang d'une plaie & la conſolider, pour diſſiper ou amollir une tumeur, & pour conduire un abſcès à ſuppuration; les autres, pour nettoyer un ulcere, pour ronger ou conſumer la chair ſuperflue, pour cautériſer, pour nourrir les chairs, & pour faire cicatriſer une plaie; le tout par le moyen de diverſes ſortes d'emplâtres, d'onguens, de cataplaſmes, de malagmes, de poudres & de trochiſques.

Il n'eſt occupé que de la Chirurgie dans le ſeptieme & huitieme livres. Il traite dans l'un des maladies des os, des fractures & des luxations. L'on trouve dans la préface de l'autre les remarques ſuivantes ſur l'hiſtoire de la Chirurgie.

Hippocrate paroît avoir cultivé cette partie de la Medecine avec plus de ſoin que ſes prédéceſſeurs. A peine fit-elle une branche à part, qu'elle fleurit en Egypte, où elle commença à former une profeſſion. Philoxene en compoſa le premier pluſieurs traités. Il fut ſuivi de Gorgias, de Soſtrate, de deux Herons, de deux Apollonius, l'un pere & l'autre fils, d'Amonius d'Alexandrie, & d'une foule d'autres qui s'illuſtrerent par des découvertes qui tendoient toutes à la perfection de cet Art. Rome ne manqua pas d'habiles Chirurgiens. Elle eut particulierement dans les derniers tems un Triphon, un Evelpiſte, fils de Phleges & Meges, plus ſavans qu'eux tous. La Chirurgie doit ſes progrès aux changemens heureux que ces grands hommes y ont introduits ſucceſſivement à meſure qu'ils ont paru.

Voici ce que Celſe ajoute ſur les conditions du Chirurgien. Un Chirurgien doit être jeune, ou du moins ſortir de l'adoleſcence, avoir la main ferme, ſe ſervir indiſtinctement de la droite & de la gauche; il doit avoir l'œil bon, un courage inflexible, la force d'achever les opérations ſans céder aux cris du malade,& s'expoſer par une compaſſion déplacée, & en coupant moins qu'il ne faut, à perdre ſes peines & ſon malade.

Nous obſerverons que Celſe tenoit pour fort incertains la plupart des indices que l'on tire du pouls. On compte, dit-il, ſur le battement des veines ou des arteres, & rien n'eſt plus aiſé que de s'y tromper, ce ſigne variant ſelon l'âge, le ſexe ou le tempérament des perſonnes, relativement à la viteſſe & à la force. Il arrive même que le pouls eſt foible & concentré, lorſque l'eſtomac ſouffre ou que la fievre commence, quoiqu'on ait d'ailleurs le corps en aſſez bonne diſpoſition; enſorte qu'on peut croire, dans ce dernier cas, qu'un homme eſt fort foible, quoiqu'il ait des forces de reſte pour réſiſter à l'accès qu'il eſt ſur le point d'eſſuyer. Le pouls au contraire eſt ſou-

vent ému & élevé quand on a été expoſé au ſoleil, quand on ſort du bain ou de quelque exercice, quand on s'eſt mis en colere, quand on a eu peur, ou lorſqu'on a été agité de quelque autre paſſion. Le pouls s'altere même à l'approche du Medecin par l'inquiétude où le malade peut être touchant le jugement qu'il va porter de ſon état. Pour éviter cet inconvénient, le Medecin ne prendra pas le bras du malade en l'approchant ; il s'aſſeoira auparavant avec un viſage gai, il s'informera des diſpoſitions actuelles : s'il y a de la crainte, il la diſſipera par des diſcours conſolans, enſuite il examinera le battement de l'artere. Mais après tout, ſi la vue ſeule du Medecin ſuffit pour changer le pouls, ne pouvons-nous pas aſſurer qu'il y a mille cauſes capables de produire le même effet ?

Celſe a été fort eſtimé dans le ſiecle où il a vécu, & dans les âges ſuivans. Columella ſon contemporain, ou qui l'a ſuivi de prés, le met au rang des grands Auteurs de ce tems. Il n'eſt pas oublié dans la liſte de ceux qui ont contribué à l'hiſtoire naturelle de Pline. Quintilien a cité Celſe en pluſieurs endroits : quoique ce ſoit preſque toujours pour le réfuter, cela ne laiſſe pas de lui faire honneur ; car il eſt à préſumer qu'un Rétheur tel que Quintilien ne ſe ſeroit point donné cette peine, ſi Celſe ne l'eût méritée.

On répondra ſans doute que ſi Quintilien avoit quelque eſtime pour Celſe, il ne l'auroit pas traité en termes formels d'eſprit médiocre : mais il faut remarquer qu'il n'en parle ainſi que par comparaiſon avec Homere, Platon, Ariſtote, Caton, Varron, Ciceron, les plus grands hommes que la Grece & l'Italie euſſent produits ; enſorte que quelle que fût ſa médiocrité relativement à ces Auteurs, il eſt glorieux pour lui qu'on ait ſongé à le mettre en parallele avec eux. S'il n'a pas égalé les plus grands Auteurs, c'eſt beaucoup d'en avoir approché ; & on peut lui appliquer avec juſtice ce que Quintilien dit un peu plus bas. *Verum etiam ſi quis ſumma deſperet, tamen eſt pulchrum in ſecundis tertiiſque conſiſtere.* Si l'on n'occupe pas le premier degré, il y a du moins quelque gloire à être compté au ſecond ou au troiſieme. Ce qui doit augmenter d'ailleurs la bonne opinion que l'on a de Celſe, c'eſt qu'il avoit traité lui ſeul de tous les arts libéraux ; c'eſt-à-dire, qu'il s'étoit chargé d'un ouvrage que pluſieurs perſonnes auroient eu beaucoup de peine à exécuter. Cette entrepriſe parut ſi belle à Quintilien, qu'il ne put s'empêcher de dire, que cet Auteur méritoit que l'on crût qu'il avoit ſu tout ce qu'il faut ſavoir ſur chacune des choſes dont il a écrit. *Dignus vel ipſo propoſito ut illum ſciſſe omnia illa credamus.* Nous avons une ancienne Epigramme, où l'on introduit Celſe parlant ainſi de lui-même.

Dictantes Medici quandoque & Apollinis artes
Muſas Romano Juſſimus ore loqui.
Nec minus eſt nobis per pauca volumina famæ
Quam quos nulla ſatis bibliotheca capit.

J'ai contraint les muſes à dicter en latin l'art d'Apollon Medecin, & je n'ai pas moins acquis de réputation par le petit nombre de volumes que j'ai compoſés, que ceux dont les bibliotheques contiennent à peine les ouvrages. Il y a de l'apparence que cette Epigramme n'eſt pas entiere. Le *quandoque* marque que c'eſt la ſuite d'un diſcours où l'on parloit apparemment des autres ouvrages de Celſe.

Entre les Auteurs modernes qui ont parlé de Celſe avec éloge, on peut citer un très-habile Profeſſeur en Medecine & en Chirurgie, *Fabricius ab Aquapendente*, qui donnoit ce conſeil à ſes écoliers. Celſe, leur diſoit-il, eſt admirable à tous égards ; ayez nuit & jour ſes écrits entre vos mains.

D'autres ſemblent avoir fait plus de cas de ſa latinité que de ſa Medecine. Ceux qui en portent ce jugement, lui reprochent en même-tems trop d'attachement aux principes d'Aſclépiade.

On ne ſauroit s'empêcher de trouver étrange que Saumaiſe, homme très-ſavant à la vérité, mais qui n'entendoit rien en Medecine, ait pouſſé les choſes juſqu'à accuſer Celſe de n'en ſavoir là-deſſus pas plus que lui. Notre Auteur avoit apparemment excité ſa mauvaiſe humeur en ne traduiſant pas à ſon gré quelques paſſages qui ſemblent tirés d'Hippocrate, comme ſi Celſe ne pouvoit pas avoir travaillé ſur d'autres originaux d'Hippocrate que ceux que nous avons aujourd'hui ; ou comme s'il ne lui avoit pas été libre d'ajouter ou de retrancher à ce que dit Hippocrate, le traduiſant, comme il fait, ſans le nommer, & parlant ordinairement de ſon chef. Mais quand il ſeroit vrai que Celſe eût mal traduit Hippocrate, pour n'avoir point eu une connoiſſance ſuffiſante de la langue greque, s'enſuit-il qu'il étoit un ignorant en Medecine ? Il ſe conformoit à la vérité très-ſcrupuleuſement à Aſclépiade. Mais Aſclépiade n'étoit-il pas un grand auteur pour ſon tems ? Et parce qu'Aſclépiade & Celſe ont eu des ſentimens oppoſés à ceux de Galien, ou des Medecins modernes, faut-il pour cela les exclurre du nombre des Medecins ?

Nous finirons ce qui concerne la Medecine de cet Auteur par un conſeil qu'il donne pour la conſervation de la ſanté. Un homme né, dit-il, d'une bonne conſtitution, qui ſe porte bien & qui ne dépend de perſonne, doit obſerver de ne s'aſſujettir à aucun régime, de

ne conſulter aucun Medecin, & de n'appeller jamais ceux qu'on nomme *Iatraliptæ*. Pour diverſifier ſa maniere de vivre ; qu'il demeure tantôt à la campagne, tantôt à la ville ; mais plus ſouvent à la campagne. Il navigera, il ira à la chaſſe, il ſe repoſera quelquefois : mais il prendra plus fréquemment de l'exercice; car le repos affoiblit, & le travail rend fort. L'un hâte la vieilleſſe, l'autre prolonge la jeuneſſe. Il eſt bon qu'il ſe baigne tantôt dans l'eau chaude & tantôt dans l'eau froide. Qu'il s'oigne en certain tems & qu'il n'en faſſe rien en un autre. Qu'il ne ſe prive d'aucune viande ordinaire ; qu'il mange en compagnie & en particulier ; qu'il mange en un tems un peu plus qu'à l'ordinaire ; qu'en un autre il ſe regle ; qu'il faſſe plutôt deux repas par jour qu'un ſeul. Qu'il mange toujours aſſez, & autant que ſon eſtomac pourra ſupporter. Cette maniere de s'exercer & de ſe nourrir eſt autant néceſſaire que celle des Athletes eſt dangereuſe & ſuperflue. Si quelques affaires les obligent d'interrompre l'ordre de leurs exercices, il s'en trouvent mal. Leurs corps deviennent replets. Ils vieilliſſent promptement & tombent malades. Voici ſes préceptes pour les gens mariés. On ne doit ni trop rechercher ni fuir le commerce des femmes. Quand il eſt rare, il fortifie. Quand il eſt fréquent, il abbat. Mais comme la fréquence ne ſe meſure point ici par la ſeule répétition des actes, mais qu'elle s'eſtime par le tempérament, l'âge & les forces ; il ſuffit de ſavoir là-deſſus que le commerce qui n'eſt ſuivi ni de foibleſſe ni de douleur, n'eſt pas inutile. Le jour il peut être nuiſible, la nuit il eſt plus sûr. Il faut bien ſe garder de veiller, de fatiguer & de manger trop incontinent après. Voilà ce que doivent obſerver les perſonnes d'une forte ſanté, ſe gardant bien tant qu'ils ſeront dans cet heureux état, de ne pas uſer mal-à-propos des choſes deſtinées à ceux qui ſe portent mal.

Mon deſſein dans cette préface n'étant point de faire l'hiſtoire des Medecins, mais celle de la Medecine, je n'entrerai point dans le détail de ce qu'ils ont été à Rome, ſoit pendant la durée du Conſulat, ſoit ſous les regnes des Empereurs. Je remarquerai en général que la Medecine étoit exercée dans cette capitale du monde par des gens lettrés & tels à peu près que ceux qui l'exercent actuellement dans toutes les parties de l'Europe. Cette profeſſion étoit ouverte aux étrangers comme aux Romains, & ceux qui ſe ſentoient quelques reſſources dans l'eſprit, ne manquoient pas de s'y jetter, ſurtout lorſqu'ils étoient mécontens de leur état ; a l'exemple d'Aſclépiade qui commença par enſeigner la Rhétorique, métier ingrat qu'il abandonna pour devenir Medecin. Les uns ſe faiſoient Chirurgiens ; d'autres vendeurs de drogues, d'autres herboriſtes, compoſiteurs de Medecines, & Accoucheurs. Ce que je dis ici ne dégradera point la Medecine aux yeux des perſonnes ſenſées. Son objet n'en eſt pas moins important. Ses ſuccès ſont ſeuls capables de l'illuſtrer ou de la flétrir. Un eſclave qui ſait diſſiper une douleur, eſt plus pour un malade qu'un Prince qui n'a pas ce talent.

De tous les Medecins qui ont vécu ſous le regne d'Auguſte, Antonius Muſa a été le plus fameux. Il guérit cet Empereur d'une maladie opiniâtre par les bains froids ; & cette cure mit ce remede en vogue. Euphorbe ſon frere étoit Medecin de Juba ſecond du nom, Roi de Numidie, celui qui épouſa Selene, fille d'Antoine & de Cléopatre. Ce Prince étoit grand naturaliſte ; il avoit écrit de l'arbre qui porte l'encens & de la plante qui produit l'euphorbe. On dit qu'il la nomma euphorbia d'Euphorbe ſon Medecin, dans un ouvrage dédié à Caius Cæſar, petit fils d'Auguſte.

M. le Clerc a penſé qu'Artorius, que Cælius Aurelianus a cité comme ſucceſſeur d'Aſclépiade, eſt le même que celui que Suétone & Plutarque ont appellé l'ami d'Auguſte, & qui ſauva la vie à cet Empereur à la bataille de Philippe, en lui conſeillant de ſe faire porter ſur le champ de bataille, tout malade qu'il étoit. On dit qu'Artorius donna cet avis à Auguſte ſur un ſonge qui fut vérifié par l'évenement ; car ſi Auguſte fut demeuré dans ſon camp, il ſeroit infailliblement tombé entre les mains de Brutus qui s'en empara pendant l'action. Quoique ce Medecin ne ſe ſoit point illuſtré dans ſa profeſſion, tous ceux qui ont écrit l'hiſtoire de la Medecine en ont fait mention.

Les Medecins qui ſuccéderent à ceux dont nous avons parlé, juſqu'au tems de Galien, embraſſerent les ſentimens de l'une ou de l'autre des ſectes que nous avons diſtinguées. La plupart ſuivirent le chemin battu, plus occupés de leur fortune que des progrès de leur art. Il y en a toutefois quelques-uns dont les hiſtoriens ont fait mention avec éloge, tel eſt Andromachus Medecin de Neron & Rufus l'Epheſien qui vécut ſous Trajan. Voyez le Dictionnaire aux articles de leurs noms.

Galien naquit à Pergame, ſous le regne d'Adrien, environ la cent trente-unieme année de l'Ere chrétienne. Cet Auteur fournira beaucoup à l'hiſtoire de la Medecine.

Pour connoître l'état de la Medecine, lorſque Galien parut ; il faut ſe reſſouvenir que les ſectes Dogmatiques, Empiriques, Méthodiques, Epiſynthétiques, Pneumatiques, & Eclectiques ſubſiſtoient encore. Les méthodiques étoient en crédit & l'emportoient ſur les dogmatiques affoiblis par leur diviſion ; les uns tenant pour Hippocrate ou Praxagore, les autres pour Eraſiſtrate ou pour Aſclépiade. Les empiriques étoient les moins conſidérés. Les Eclectiques, les plus raiſonnables de tous,

puiſqu'ils faiſoient profeſſion d'adopter ce que chaque ſecte avoit de bon, ſans s'attacher particulierement à aucune, n'étoient pas en grand nombre. Quant aux epiſynthétiques & aux pneumatiques, c'étoient des eſpeces de branches du parti des méthodiques.

Galien proteſte qu'il ne veut embraſſer aucune ſecte, & traite d'eſclaves tous ceux de ſon tems qui s'appelloient Hippocratiques, Praxagoréens, & qui ne choiſiſſoient pas indiſtinctement ce qu'il y avoit de bon dans les écrits de tous les Medecins. Là-deſſus, qui ne le croiroit Eclectique ? Cependant Galien étoit pour Hippocrate préférablement à tout autre, ou plutôt il ne ſuivoit que lui : c'étoit ſon Auteur favori ; & quoiqu'il l'accuſe en pluſieurs endroits d'obſcurité, de manque d'ordre & de quelques autres défauts ; il marque une eſtime particuliere pour ſa doctrine, & il confeſſe qu'à l'excluſion de tout autre, il a poſé les vrais fondemens de cette ſcience. Dans cette prévention, loin de rien emprunter des autres ſectes, ou de tenir entre elles un juſte milieu, il compoſa pluſieurs livres pour combattre ce qu'on avoit innové dans la Medecine & rétablir la pratique & la théorie d'Hippocrate. Pluſieurs Medecins avoient commenté cet ancien, avant que Galien parût. Mais celui-ci prétendit que la plupart de ceux qui s'en étoient mêlés, s'en étoient mal acquités. Il n'étoit pas éloigné de ſe croire le ſeul qui l'eût jamais bien entendu. Cependant les Savans ont remarqué qu'il lui donne ſouvent de fauſſes interprétations.

Il entreprit donc d'expliquer Hippocrate & il écrivit beaucoup ſur cet Auteur. D'ailleurs comme il remarquoit que cet ancien étoit quelquefois obſcur, qu'il manquoit d'ordre & de méthode, & qu'il n'avoit qu'effleuré certaines matieres qu'on avoit approfondies depuis, il ſe propoſa de ſuppléer de ſon propre fond, aux principes d'Hippocrate : quand Galien ſe ſeroit borné dans toute ſa vie à expoſer clairement la Medecine d'Hippocrate ; ſon travail auroit toujours été d'un grand prix, ſuppoſé toutefois qu'Hippocrate ait pratiqué la vraie & ſaine Medecine. Or c'étoit un point aſſez important que d'avoir démontré cette vérité & redreſſé quelques novateurs qui s'étoient écartés mal-à-propos, à ſon avis, de l'ancienne route. Toutefois, ce n'étoit pas par cet endroit que Galien prétendoit s'être acquis le plus d'honneur ; mais en ce qu'il avoit trouvé le premier une méthode juſte & raiſonnée de traiter la Medecine ; choſe entierement omiſe par Hippocrate. Pour que le lecteur connût en quoi conſiſtoit cette découverte de Galien, il faudroit inſérer ici des inſtituts complets & une pratique entiere de Medecine ſelon ſes principes ; ce qui nous meneroit trop loin. La brieveté que nous nous ſommes propoſée, ne nous permet que des généralités ſur leſquelles on eſtimera le travail de Galien par les rapports & la différence de ſa Medecine & de celle d'Hippocrate. Dans cette vue nous commencerons par l'idée que cet Auteur avoit de l'art de guérir en général ; de-là nous avancerons dans quelque détail de ſon ſyſteme.

La connoiſſance d'un art, diſoit Galien, ſuppoſe celle de la fin qu'il ſe propoſe & la Medecine ſe définit & s'apprend par la même méthode que les autres ſciences. Il y a des arts purement ſpéculatifs, tels que l'arithmétique, la phyſique, & l'aſtronomie. Il y en a d'autres qui produiſent des effets à l'extérieur, & ces effets ceſſant, on ceſſe de les appercevoir ; ils diſparoiſſent ; tel eſt l'art de la danſe.

On en diſtingue encore dont les ouvrages ſont permanens, tels que l'architecture. Pluſieurs dont le but eſt d'acquérir, tels que la chaſſe & la pêche. Or la Medecine eſt du nombre de ceux qui operent au-dehors & dont les effets ſubſiſtent, quoique leur action ceſſe. Mais entre ceux dont les effets ſubſiſtent & s'apperçoivent, les uns ſont effectifs ou produiſent des choſes qui n'exiſtoient point ; les autres refont ou établiſſent ce qui exiſtoit déja ; telle eſt la Medecine. Elle ſoutient ou rétablit l'œconomie animale par la conſervation ou le rétabliſſement de la ſanté.

Or, continue Galien, comme un Architecte, doit néceſſairement connoître toutes les parties d'une maiſon, ſoit qu'il entreprenne d'en bâtir une nouvelle, ſoit qu'il ſe propoſe d'en réparer une vieille : de même celui qui prétend exercer l'art dont le ſujet eſt le corps humain, doit avoir connoiſſance de toutes les parties qui le compoſent, de leur ſubſtance, de leur grandeur, de leur figure, de leur ſituation, de leur nombre & du rapport qu'elles ont entre elles. Mais l'Architecte ne ſaura jamais quelles ſont les parties qui entrent dans la conſtruction d'une maiſon, s'il n'a examiné celles d'une maiſon ſemblable à l'édifice qu'il veut conſtruire, s'il ne les a vues les unes après les autres, détachées & réunies, enſemble & ſéparées; ni le Medecin n'acquerra la connoiſſance du corps humain, qu'en s'inſtruiſant par l'anatomie des parties qui le compoſent. Il y a plus : le Medecin ne ſe doit pas contenter de connoître les parties du corps humain, à l'exemple de l'Architecte ; il faut qu'il s'inſtruiſe encore de l'action de chacune, car il n'y a point de partie dans le corps animé qui n'ait ſon action ou ſa fonction particuliere.

Il faut convenir que tous ces longs raiſonnemens de Galien ſont aſſez ſuperflus. Il n'y a perſonne d'aſſez imbécile pour ignorer que la conſervation & le rétabliſſement de la ſanté ſont les objets de la Medecine. La comparaiſon de l'Architecte & du Medecin n'eſt point juſte, l'Architecte bâtit une maiſon. Le Medecin ne fait point l'homme. D'ailleurs, comme

il le remarque lui-même, la maiſon n'a ni fonction ni action, ni mouvement, à moins qu'elle ne tombe en ruine : alors l'Architecte pourroit perdre ſon tems à raiſonner ſur les cauſes de cette cataſtrophe, à l'exemple de Galien ; au lieu de l'employer à la réparer.

Le devoir du Medecin, après s'être inſtruit de ces choſes, continue Galien, c'eſt premierement de conſerver les parties dans leur état naturel, enſorte qu'elles faſſent librement leurs fonctions & ſervent ſans obſtacles aux uſages auxquels elles ſont deſtinées. Secondement, de rétablir en leur premier état celles dont les fonctions ſont interrompues. Il doit même travailler à la reproduction de certaines parties, lorſquelles viennent à manquer ; ſupoſé qu'elle ſoit poſſible ; car il y a des cas où tous ſes efforts ſeroient vains. Les nerfs, les tendons, & tout ce qui eſt formé de la matiere ſéminale ne ſe régenere point. Quant aux chairs qui s'engendrent du ſang, elles peuvent être reproduites par la nature aidée du Medecin. Les os ſont encore du nombre des premieres. Ils ne renaiſſent point en entier. Quand ils ont été caſſés & qu'une partie de leur ſubſtance a été enlevée ou s'eſt perdue, ils ſe rejoignent par un cal, & ce cal ſupplée à la partie qui manque.

Galien diviſe les parties du corps en ſimples ou ſimilaires, & en parties compoſées ou organiques. Les premieres, ce ſont les os, les ligamens, les nerfs, les membranes, les veines, les arteres, la graiſſe, les glandes & la chair. Elle ſont appellées ſimples relativement aux autres, telles qu'un bras, une jambe &c. celles-ci étant compoſées de preſque toutes les parties ſimilaires qu'on a déſignées. Elles ont encore le nom d'organiques ou inſtrumentelles, parce qu'elles ſont les inſtrumens ou les organes qui produiſent les actions les plus ſenſibles & les plus parfaites. Les jambes & les piés ſervent à marcher ; les mains à tenir & à prendre ; les yeux à voir, & les oreilles à entendre.

Les premiers élémens, les premiers principes des unes & des autres, ſont le feu, l'eau, l'air, & la terre. Les qualités de ces élémens ſont le chaud, le froid, l'humide & le ſec. Tant que l'une de ces qualités ne prédomine pas ſur les autres, tant qu'il y a entre elles & la diſpoſition naturelle des parties ſimilaires un rapport convenable, ces parties jouiſſent d'une juſte température & rempliſſent leurs fonctions. Mais ſi-tôt que ces qualités pechent par excès ou par défaut, l'intempérie s'enſuit, & conſéquemment les fonctions ceſſent ou du moins ſe dérangent. La température & l'intempérie concernent auſſi les parties organiques, en tant qu'elles ſont compoſées de parties ſimilaires. Il faut ſeulement obſerver par rapport à elles, qu'elles ſont ou ne ſont pas dans leur état naturel, relativement à la grandeur, & la figure, la ſituation & le nombre requis. Ajoutez à cela l'union ou la diviſion, accidens communs tant aux parties ſimilaires qu'aux parties organiques : & vous aurez une entiere connoiſſance de la bonne ou mauvaiſe diſpoſition du corps dans leſquelles conſiſtent la ſanté & les maladies.

Il eſt aiſé d'inférer de-là que le devoir du Medecin, eſt d'un côté d'entretenir la température & de corriger l'intempérie ; de l'autre d'entretenir la grandeur, la figure, le nombre, la ſituation & l'union des parties dans leur état naturel, & de les rétablir dans cet état lorſqu'il eſt troublé. A tous ces égards la maniere ſuivante a lieu : qu'il faut entretenir les parties dans leur état naturel par des moyens qui aient du rapport avec cet état ; c'eſt-à-dire, que le chaud convient pour conſerver la chaleur d'une partie chaude ; le froid pour entretenir cette qualité dans une partie froide. Il en eſt de même des moyens qu'on emploie pour entretenir la grandeur, le nombre, la figure, la ſituation & l'union. Ces moyens doivent être analogues à tous ces effets à produire ; c'eſt-à-dire, que pour conſerver la ſituation d'une partie, il faut la fixer dans cette ſituation, & écarter tout ce qui pourroit la faire changer. Pour entretenir le nombre & l'union, il faut prévenir la violence & tous les accidens qui occaſionneroient la perte ou la rupture d'une partie. Cette premiere maxime eſt pour la conſervation de la ſanté. En voici une ſeconde qui concerne la cure des maladies. Le but général que l'on doit ſe propoſer pour parvenir à la guériſon des maladies ; c'eſt de corriger l'intempérie & les deſordres qui ſurviennent par rapport à la ſituation & à la grandeur des parties, par des moyens contraires à cette intempérie & à ces deſordres : ſi une partie chaude eſt devenue froide, il faut la rechauffer ; ſi par un mouvement forcé ou par quelque accident elle eſt déplacée, il faut la rétablir en ſon lieu par un mouvement & par une violence contraires. S'eſt-elle abbaiſſée : il faut la relever. S'eſt-elle hauſſée : il faut la repouſſer en bas. En un mot les contraires ſe guériſſent par leurs contraires.

L'eſpece ou plutôt la cauſe de la maladie indique toujours le remede convenable : mais comme elle ne déſigne point ſi ce remede eſt pratiquable ou non, il faut encore que le Medecin ſache ce qui peut être fait & ce qui ne ſe peut faire. Cette connoiſſance nouvelle lui ſera ſuggérée par la nature des parties. Si l'une de celles qui ont été formées de la ſemence, lors de l'organiſation du corps, vient à manquer entierement, on ne peut la régénérer, comme nous l'avons déja dit : mais ſi celles que le ſang a produites ſont détruites, on peut travailler à leur reproduction. Surquoi il faut obſerver que ce que l'on aſſure de l'impoſſibilité de la cure concerne la nature & le Medecin,

Il y a des choſes que la nature peut opérer ; il y en a qui ſont au-deſſus de ſes forces. Elle reproduira des chairs en la place de celles qui auront été emportées dans une plaie, & qu'un abſcès aura conſumées, parce que la chair doit ſon origine au ſang : mais elle ne régénerera point un nerf, ou un os entier, parce que ces parties naquirent de la ſemence, dans le tems de la génération de l'homme. Ce que la nature ne peut faire, le Medecin qui n'eſt que ſon miniſtre ne le fera point. Il peut l'aider ; ſeconder ſes efforts, ſuivre ſa direction dans tout ce dont elle peut venir à bout : mais il ne vient à bout de rien ſans elle. Si la nature tend à remplir de chair un ulcere profond, le Medecin travaille de ſon côté à écarter tout ce qui s'oppoſe à l'opération de la nature. Si la nature s'efforce de cuire les viandes dans un eſtomac malade ; le Medecin la ſoulage en choiſiſſant celle dont la digeſtion eſt facile & en proſcrivant celles qui cuiſent difficilement.

Lorſqu'on eſt inſtruit de ces généralités, il faut paſſer, dit Galien, à la connoiſſance particuliere des cauſes & des ſignes tant de la ſanté, que des maladies, & des différens moyens qu'on peut employer pour entretenir l'une & détruire les autres, obſervant toujours d'appliquer aux cas particuliers les principes généraux. Voilà en abrégé ce qui eſt contenu dans un des ouvrages de Galien intitulé : *des fondemens de la Medecine*. Il n'y donne pas une définition expreſſe de cette ſcience : mais il eſt aiſé de conclurre de ce qu'il dit, que la Medecine eſt un art qui enſeigne à conſerver & à rétablir la ſanté ou à prevenir & à écarter les maladies. Le but de la Medecine a fourni cette définition. Cet Auteur en propoſe une autre qui eſt tirée de ſon objet. La Medecine, dit-il, eſt une ſcience qui enſeigne à diſtinguer ce qui eſt ſain, de ce qui n'eſt pas ſain, & de ce qui tient le milieu entre le ſain & le mal ſain. On attribue la même définition à Herophile. Cet Auteur ſe ſervoit à la vérité des mêmes termes : mais il y attachoit des idées différentes. Quant à Galien, il y a trois choſes, ſelon lui, contenues dans l'objet de la Medecine, & conſidérées comme ſaines, mal-ſaines & neutres. Ces trois choſes ſont le corps humain, les ſignes & les cauſes. Le corps eſt ſain, lorſqu'il eſt dans une bonne température juſques dans les plus petites parties dont il eſt compoſé & que les organes qui ſont formés par ces parties, gardent entre eux une juſte proportion ; mal-ſain, lorſqu'il eſt déchu de la température, & ſes organes de la proportion dont on vient de parler ; neutre, lorſqu'il tient un milieu entre les deux diſpoſitions précédentes. Les ſignes ſalubres, ſont ceux qui annoncent une bonne ſanté pour le préſent & pour l'avenir. Les ſignes mal-ſains indiquent une maladie préſente ou future. Les ſignes neutres ne marquent ni ſanté ni maladie ſoit pour le préſent ſoit pour l'avenir. Les cauſes ſalubres conſervent ou procurent la ſanté. Les mal-ſaines font & entretiennent la maladie, & les neutres n'ont point d'effet ſenſible relativement à la ſanté ou à la maladie.

Les trois diſpoſitions dans leſquelles on a remarqué que le corps humain pouvoit ſe trouver, ſavoir, la diſpoſition ſaine, la mal-ſaine & la neutre comprennent toute la diſtance qu'il y a de la ſanté à la maladie, & chacune a ſon étendue particuliere. Le corps ſain eſt, comme nous l'avons dit, celui dont toutes les parties ſont bien tempérées & bien proportionnées, ou dont les parties ſimilaires ſont diſpoſées de ſorte qu'elles poſſedent le degré de chaleur, de froid, d'humidité & de ſéchereſſe qui leur convient naturellement, ſans qu'aucune de ces qualités prédomine ſur les autres, & dont les parties organiques ont exactement la diſpoſition, la grandeur, la figure & la connexion qui leur eſt néceſſaire. Dans cette diſpoſition, le corps eſt cenſé d'une conſtitution parfaite, ou d'un tempérament auquel il ne manque rien. Un pareil tempérament eſt très-rare, ou, pour mieux dire, ne ſe rencontre peut-être jamais : mais cela ne doit point empêcher de le ſuppoſer comme un modele auquel on doit rapporter tous les autres tempéramens pour en juger. Suivant ce principe, Galien diſtinguoit huit autres tempéramens, déclinans tous à quelques égards du tempérament parfait. Les 4 premiers ſont ceux où l'une des quatre qualités premieres l'emporte ſur les autres, & donne ſon nom au tempérament qui eſt appellé chaud, froid, humide ou ſec, ſelon la qualité dominante. Les quatre autres eſpeces réſultent de la combinaiſon des mêmes qualités : il y a un tempérament chaud & ſec, un tempérament chaud & humide, un tempérament froid & humide, & un tempérament froid & ſec. Voilà les principales différences des tempéramens qui ſe peuvent ſubdiviſer à l'infini, ſelon les divers degrés de froid, de chaud, d'humide & de ſec, ſans compter certaines propriétés inexplicables de la conſtitution de quelques particuliers ; propriétés qui n'ont aucun rapport aux qualités que l'on a déſignées, mais qui dépendent des cauſes ſecretes & cachées. On appelle cette diſpoſition ſinguliere, *idioſyncraſe*. C'eſt par cette *idioſyncraſe* que quelques-uns ont de l'averſion pour certaines viandes, d'autres pour un autre mets ; que ceux-ci ne peuvent ſouffrir l'odeur d'une roſe, & ceux-là celle d'une autre fleur.

Mais quoique les huit derniers tempéramens déclinent de la perfection du premier, il ne s'enſuit pas que les corps qui ſont doués de l'un ou de l'autre de ces tempéramens, ſoient mis au nombre des corps malades. Ils demeurent compris dans la multitude des

corps ſains, tant que l'intempérie, qui les éloigne de la perfection, ne ſuſpend pas l'action des parties. Le corps n'eſt malade, que lorſque les fonctions animales ſont troublées. C'eſt donc proprement le deſordre introduit dans les fonctions qui conſtitue la maladie, ou c'eſt par ce deſordre que la ſanté finit & que la maladie commence. Tout ce qui eſt entre-deux, ou toute diſpoſition intermédiaire, eſt un état neutre, ou un état dans lequel on n'eſt ni malade, ni en ſanté. Si les actions des parties ne ſont pas ſenſiblement troublées, on n'eſt pas encore ſenſé malade : l'on n'eſt pas jugé ſain, lorſque ces actions ſont ſur le point de ſe troubler ſenſiblement.

Galien ſe jette enſuite dans la deſcription des ſignes particuliers à chaque diſpoſition. Tous ces ſignes ſont déduits des qualités premieres, le froid, le chaud, le ſec, l'humide, lorſqu'il eſt queſtion des parties ſimilaires ; & de la proportion & diſproportion relatives à la grandeur, à la figure, à la ſituation & à la connexion, lorſqu'il s'agit des parties organiques. De là il paſſe aux cauſes des diverſes conſtitutions, qu'il rapporte à la même origine que les ſignes.

Mais pour ajouter quelques traits à l'eſquiſſe que nous venons de faire de la Medecine de Galien, nous obſerverons qu'il ſuppoſoit avec Hippocrate trois principes du corps animé ; les parties, les humeurs & les eſprits. Il n'appelloit parties que celles qui ſont ſolides, qu'il diſtribuoit, comme on a vu, en ſimilaires & en organiques. Il diſtinguoit quatre eſpeces d'humeurs ; le ſang, la pituite, la bile & la mélancolie, & il attribuoit à chacune les mêmes propriétés qu'Hippocrate. Il regardoit avec cet ancien, le ſang comme une humeur chaude & humide ; la pituite, comme une humeur blanche, humide & froide ; la bile, comme une humeur jaune, chaude & ſeche ; & la mélancolie, comme un ſuc noir, ſec & froid. Quant aux eſprits, il en comptoit de trois ſortes ; les naturels, les vitaux & les animaux. Les eſprits naturels ne ſont autre choſe, ſelon lui, qu'une vapeur ſubtile qui s'éleve du ſang, & qui tire ſon origine du foie, lieu où ſe forme le ſang. Ces premiers eſprits ſont portés dans le cœur, & ils s'y mêlent à l'air que nous reſpirons, & deviennent la matiere des eſprits vitaux qui ſe métamorphoſent dans le cerveau en eſprits animaux.

Il ſuppoſe que ces trois ſortes d'eſprits correſpondent & ſervent d'inſtrumens à trois facultés qui réſident dans les lieux de leur formation. La premiere eſt la faculté naturelle, placée dans le foie, d'où elle préſide à la génération, à la nutrition & à l'accroiſſement de l'animal. La ſeconde eſt la faculté vitale qu'il loge dans le cœur, d'où elle communique la chaleur & la vie à tout le corps par le canal des arteres. La troiſieme & la plus noble des trois, c'eſt la faculté animale, à laquelle ſe réunit la faculté raiſonnable ou régente qui a ſon ſiége dans le cerveau, d'où elle diſtribue à toutes les parties le ſentiment & le mouvement par le moyen des nerfs. Cette derniere faculté préſide ſur toutes les autres. En conſéquence de ces trois facultés, il diſtingue trois ſortes d'actions ; actions naturelles, actions vitales, actions animales, qu'il diviſe derechef en internes & externes. Les actions internes de la faculté animale, ſont l'imagination, le raiſonnement & la mémoire : les actions externes, ſont les cinq ſens naturels, ou plus généralement le ſentiment & le mouvement. Les actions internes de la faculté vitale, ſont les paſſions violentes, telles que la colere ; les internes ſont le mouvement ou la pulſation des arteres, & la diſtribution de la chaleur & de la vie dans toutes les parties du corps par l'impulſion du ſang artériel. Les actions internes de la faculté naturelle, ſont la *ſanguification*, la coction des alimens avec ce qui en dépend, & même l'appétit ; les externes, ſont la diſtribution du ſang veineux dans tous les membres, pour nourrir, augmenter, conſerver le corps & multiplier l'eſpece. Outre ces facultés générales, il en admet de particulieres, qui réſident, à ce qu'il prétend, dans chaque partie du corps, & qui pourvoient tant à leurs beſoins qu'à leurs fonctions. Le ventricule, par exemple, cuit les viandes en vertu de ſa faculté concoctrice ; il les attire par ſa faculté attractive ; il les retient pendant quelque tems, & c'eſt l'effet de ſa faculté rétentrice ; enfin il s'en décharge par ſa faculté expultrice. Mais ſi l'on demande à Galien quel eſt le premier mobile de toutes ces facultés ? C'eſt la nature, répond-t'il avec Hippocrate.

Il étoit néceſſaire de rapporter tous ces termes & d'expoſer toutes ces diſtinctions, parce qu'ils ſervent de fondement à la théorie de Galien, tant ſur les cauſes que ſur la nature de la ſanté & des maladies. Il croyoit qu'on eſt en ſanté tant que les facultés ſont en état de produire leurs actions ordinaires, & que ces actions ſont entieres & parfaites ; & qu'au contraire on eſt malade pendant tout le tems que ces facultés ſont embarraſſées dans leurs fonctions. Or, comme les fonctions ne peuvent être entieres & libres que les humeurs & les parties ne ſoient bien diſpoſées, on peut donc dire que la ſanté dépend, ſelon lui, de la ſymmétrie des parties organiques, & de l'union ou de la liaiſon des unes avec les autres. Lorſque les humeurs & les parties ſont en bon état, les eſprits qui ſuivent la condition des humeurs ne peuvent être que bien diſpoſés, & les actions produites par le moyen des eſprits que les facultés dirigent, qu'entieres & parfaites. Au contraire, lorſque les humeurs & les parties s'alterent, ſe dérangent

& ſe deſuniſſent, le deſordre ſe met dans les eſprits, & les actions ſont interrompues.

En conſéquence de ces hypotheſes, Galien définit la maladie, une diſpoſition ou une affection contre nature des parties du corps; affection qui empêche premierement & par elle-même leur action. Il établiſſoit, comme nous avons vu, trois genres principaux de maladies. Le premier concerne les parties ſimilaires; le ſecond, les parties organiques; le troiſieme eſt commun aux unes & aux autres. L'intempérie des parties ſimilaires conſtitue le premier genre, & cette intempérie ſe diviſe en intempérie ſans matiere & en intempérie avec matiere. La premiere ſe manifeſte par le trop ou trop peu de chaleur de la partie, ſans que ce vice ſoit entretenu par quelque matiere. L'on a, par exemple, la tête échauffée & malade pour avoir été expoſé à l'ardeur du ſoleil, ſans que cette chaleur ſoit occaſionnée ou entretenue par l'abord ou le ſéjour de quelque matiere chaude dans cette partie. La ſeconde intempérie ſe déclare par la chaleur ou le refroidiſſement entretenus par une humeur froide ou chaude. Galien reconnoiſſoit de plus une intempérie ſimple, occaſionnée par l'excès d'une ſeule des qualités premieres, comme de la chaleur ou de l'humidité ſéparément; & une intempérie compoſée, cauſée par les excès réunis de deux qualités, comme de la ſechereſſe & de la chaleur enſemble, ou de l'humidité & du froid conjointement. Il diviſoit en dernier lieu l'intempérie en égale & en inégale. La premiere eſt celle qui ſe fait ſentir également dans tout le corps ou dans une partie, & qui n'eſt point accompagnée de douleur, parce que cette diſpoſition eſt devenue habituelle, comme la chaleur & la ſechereſſe d'un corps hectique. La ſeconde n'affecte pas également tout le corps ou une partie entiere, ſoit parce qu'elle commence à ſe former, ſoit parce que le dérangement eſt produit par des cauſes contraires qui agiſſent en même-tems, telles que le froid & le chaud. On a des exemples de cette intempérie dans certaines fievres, où le froid & le chaud attaquent également & preſque en même-tems une même partie, & dans d'autres fievres qui glacent le corps à l'extérieur, tandis que l'intérieur eſt en feu, ou enfin dans le cas où l'eſtomac eſt froid & le foie chaud.

Le ſecond genre de maladie qui concerne les parties organiques, réſulte des irrégularités de ces parties relativement à leur nombre, à leur grandeur, à leur figure, à leurs cavités, à leur ſituation & à leur liaiſon, comme lorſqu'on a ſix doigts, ou qu'on n'en a que quatre; quand on a quelque partie plus groſſe ou plus petite qu'il ne faut; lorſqu'elle n'eſt pas bien formée, ou que les trous dont elle eſt percée ſont trop ouverts ou ſont bouchés; lorſqu'elle eſt mal ſituée & hors de ſon lieu naturel, ou lors enfin qu'elle eſt ſéparée de celles auxquelles elle devroit être jointe, ou jointe à celles dont elle devroit être ſéparée.

Le troiſieme genre commun, tant aux parties ſimilaires qu'aux parties organiques, c'eſt la ſolution de continuité qui ſe fait lorſque quelque partie ſimple ou compoſée eſt coupée, rongée, meurtrie, rompue, étendue violemment, ou brûlée.

Galien diſtinguoit encore avec Hippocrate les maladies, relativement à leur durée, en aigues & en chroniques; eu égard à leur nature, en benignes & en malignes; & d'autres en épidémiques, endémiques & ſporades.

Les genres des maladies établis, il en faut examiner les cauſes. Galien les diviſoit premierement en internes & en externes. Il regardoit comme cauſes externes des maladies, ſix choſes néceſſaires à la conſervation de la ſanté, mais qui produiſent les maladies lorſqu'elles ſont mal diſpoſées, ou qu'on en fait un mauvais uſage: l'air que nous reſpirons, le manger & le boire, le mouvement & le repos, le ſommeil & les veilles, ce que nous retenons dans le corps & ce qui en ſort, & les paſſions.

Il renferme toutes ces cauſes externes ſous le nom générique, de *procatarctiques*, ou commençantes, parce qu'elles mettent en action les cauſes internes, qui ſont de deux ſortes, antécédentes & conjointes. Les premieres ne ſe découvrent que par le raiſonnement: elles conſiſtent pour l'ordinaire dans les vices des humeurs; & les humeurs pechent en quantité lorſqu'elles engendrent la pléthore, & en qualité lorſqu'elles produiſent la cacochymie. A cette occaſion, il faut remarquer que la trop grande abondance de toutes les humeurs enſemble & la ſurabondance d'une humeur particuliere, s'appelle indiſtinctement *pléthore*. Conſéquemment il doit y avoir quatre eſpeces de pléthores ou plénitudes; plénitude ſanguine, plénitude bilieuſe, plénitude pituiteuſe, & plénitude mélancholique. Mais il y a cette différence entre la pléthore de ſang & les autres, que le ſang peut ſurabonder ſans être corrompu, ni corrompre les autres humeurs; & cette plénitude retient le nom de *pléthore*: mais les autres humeurs ne pouvant pécher par excès ſans corrompre le ſang, c'eſt alors *cacochymie*. Galien diſtingue encore la plénitude relativement aux vaiſſeaux & relativement aux forces. La premiere a lieu, lorſque telle eſt l'abondance des humeurs, que les vaiſſeaux, c'eſt-à-dire, les veines & les arteres, ont peine à les contenir. La ſeconde s'eſtime par les forces du malade, qui ne ſuffiſent pas quelquefois pour ſupporter une certaine quantité d'humeurs, quoique médiocre. Le ſecond vice des humeurs appellé *cacochymie*, ou mauvais ſuc, exiſte lorſque les humeurs dégénerent en devenant plus froides

ou plus chaudes, plus humides ou plus ſeches, plus âcres, plus aigres, plus douces, plus ſalées qu'elles ne doivent être ; en un mot, en acquérant des qualités étrangeres & nuiſibles. Quoique Galien reconnoiſſe ici que les humeurs peuvent avoir d'autres qualités que les quatre élémentaires, il n'en eſt pas moins vrai qu'il rapportoit à celles-ci toutes les cauſes des maladies en faiſant dépendre celles-là, ſavoir, l'aigre, le ſalé, l'acre & le doux, du froid, du chaud, de l'humide & du ſec. Lorſque l'une des trois humeurs compoſantes du ſang venoit à prédominer, il en réſultoit une eſpece particuliere de cacochymie, parce que ces humeurs n'étant pas, chacune en particulier, ſi familieres à la nature que le ſang qu'elles forment, il en étoit incontinent corrompu. Cependant, à moins que ce vice de l'une des trois humeurs ne ſoit conſidérable, il retient le nom de pléthore.

La ſeconde des cauſes internes qu'on appelle conjointe, eſt celle qui produit immédiatement la maladie & qui l'entretient ; enſorte que la maladie ſubſiſte tant que la cauſe conjointe n'eſt pas détruite, & que celle-ci ceſſant de ſubſiſter, l'autre eſt détruite. Un exemple fera ſentir la différence de la cauſe antécédente & de la cauſe conjointe. Dans la pleuréſie, la cauſe conjointe, c'eſt cette portion d'humeurs qui eſt attachée à la pleure, & qui cauſe l'inflammation de cette partie. La cauſe antécédente, c'eſt la maſſe de cette même humeur conſidérée comme répandue dans tout le corps, & contenue dans les vaiſſeaux d'où elle s'eſt répandue ſur la partie malade.

Quant aux cauſes particulieres des maladies des parties conſidérées comme ſimilaires ou comme organiques, il eſt aiſé de les découvrir par ce qu'on a dit de la nature de ces maladies. Il eſt clair que celles qui conſiſtent dans une intempérie chaude ou froide, doivent être cauſées par tout ce qui peut échauffer ou refroidir, & que celles qui dépendent de la mauvaiſe conformation, ſont cauſées par tout ce qui eſt capable d'introduire un défaut dans la conformation. Les reins, par exemple, ou les uréteres qui doivent être ouverts pour donner paſſage à l'urine, peuvent être bouchés par du gravier, par du ſang caillé, par quelque autre humeur épaiſſe, par une tumeur qui comprime & étrangle les paſſages. La tumeur, le ſang, le gravier & les glaires ſont les cauſes de cette maladie.

Notre Auteur diſtribue enfin les cauſes des maladies en manifeſtes ou évidentes, en ſecretes & en cachées. Les premieres ſont celles qui ſont ſenſibles, ou dont l'action tombe ſous les ſens. Les ſecondes, imperceptibles par elles-mêmes, ſe découvrent à l'aide du raiſonnement. Toutes les cauſes précédentes ſont de la nature de l'une ou de l'autre de ces dernieres. Quant aux cauſes occultes ou cachées, ce ſont celles qui ne ſe manifeſtent point par elles-mêmes, & qu'on ne développe par aucun moyen. Galien ſemble compter parmi ces dernieres, la cauſe de l'hydrophobie ou de la rage. Les remedes qui guériſſent de cette maladie, agiſſent, dit-il, par une propriété inhérente à toute leur ſubſtance ; d'où il s'enſuit que la cauſe de cette maladie opere par une propriété qui n'eſt pas moins cachée que celle du remede. Lorſque je dis que cette propriété, ſoit du remede, ſoit de la cauſe du mal, eſt cachée, j'expoſe le ſentiment de Galien en des termes différens des ſiens. Car dire qu'un remede agit par une propriété de toute ſa ſubſtance, c'eſt avouer qu'on ne ſait comment il agit. J'en atteſte Galien même, qui cenſure *Pelops* pour avoir entrepris d'expliquer les effets de la cendre d'écreviſſes de riviere dans l'hydrophobie. Voici les propres termes de Galien. Mon maitre Pelops, dit-il, pour rendre raiſon de l'effet des écreviſſes dans la rage, ſuppoſoit que la rage dépendoit d'une extreme ſechereſſe qui ſe manifeſtoit par l'horreur que ceux qui en ſont atteints ont pour l'eau, & à laquelle cet animal aquatique pourroit remédier. Il ajoutoit que les écreviſſes de riviere valoient mieux que celles de mer, parce que ces dernieres ſont imprégnées du ſel dont l'eau marine eſt chargée, & qui de ſa nature eſt fort ſec. Mais quelqu'un lui ayant demandé pourquoi tous les animaux aquatiques n'étoient pas également ſalutaires dans cette maladie ; il répondit, que c'eſt parce qu'ils n'admettent pas tous la même préparation que les écreviſſes, dont on réduit la coquille en une cendre deſſéchante qui conſume & abſorbe le venin de la rage. La vanité de rendre raiſon de tout, continue Galien, jettoit Pelops dans ces abſurdités. Quant à moi, ſi je ne crois ſavoir parfaitement une choſe, je n'entreprens point d'en convaincre les autres. Il ſeroit à ſouhaiter que cette conduite de Galien fût plus fréquemment imitée, & que la crainte de paſſer pour ignorant, n'engageât point un Medecin à parler ſans être entendu & ſans s'entendre lui-même.

Après avoir traité des différences & des cauſes des maladies, Galien en examine les ſymptomes, c'eſt-à-dire, les accidens. Il définit le ſymptome, une affection contre nature qui dépend d'une maladie, & qui la ſuit comme l'ombre ſuit le corps ; d'où il eſt évident que le ſymptome & la maladie conviennent en ce qu'ils ſont l'un & l'autre une affection contre nature, & qu'ils different en ce que la maladie précede le ſymptome comme cauſe. Galien diſtinguoit trois ſortes de ſymptomes : les premiers conſiſtent dans l'action léſée ou empêchée des parties ; les ſeconds, dans le changement de la qualité des parties, leur

action ſubſiſtant toujours ; & les troiſiemes, dans les vices d'*excrétion* ou de *rétention*. Les uns different de la maladie, en ce que la maladie conſiſte dans une certaine diſpoſition des parties, & le ſymptome dans le trouble ou la ſuſpenſion de leur action. Un exemple rendra cette différence ſenſible. Dans la pleuréſie, la maladie conſiſte dans une inflammation de la pleure ; inflammation qui change la diſpoſition naturelle de cette membrane ; enſorte que la fonction qui eſt de ſervir à la reſpiration, conjointement avec d'autres parties, eſt interrompue ou gênée. Le ſymptome, c'eſt la difficulté de reſpirer, qui eſt une ſuite de l'inflammation : l'inflammation eſt la cauſe, la difficulté de reſpirer eſt l'effet. La cauſe, ſoit antécédente, ſoit conjointe de l'inflammation, ce ſont les humeurs mal conditionnées & répandues ſur la pleure. Il y a des ſymptomes de la faculté naturelle, & il y en a de la faculté vitale & de la faculté animale. La mauvaiſe digeſtion eſt un ſymptome de la faculté naturelle ; & ce ſymptome eſt une ſuite de la léſion ou de l'embarras de l'eſtomac & des inteſtins dans leur action naturelle de cuire & de digérer les alimens. La ſyncope eſt un ſymptome de la faculté vitale, & ce ſymptome provient de la léſion ou de l'embarras du cœur dans ſon action vitale, qui conſiſte à communiquer la chaleur & la vie à toutes les parties du corps. L'apoplexie eſt un ſymptome de la faculté animale, occaſionné par la léſion ou l'embarras du cerveau, dont l'action animale eſt d'entretenir le ſentiment & le mouvement. La folie & la phrénéſie ſont des ſymptomes de la faculté régente réunie à la faculté animale ; & ces maladies conſiſtent dans la léſion de cette faculté dans ſon action, qui eſt le raiſonnement. Il faut remarquer que de même que ſous ces trois facultés générales, Galien comprend les diverſes facultés particulieres ; il rapporte aux ſymptomes de celles-là, les ſymptomes de celles-ci.

D'ailleurs il faut ſavoir que les actions ſont embarraſſées ou léſées en trois manieres différentes. Ou elles ſont abolies & ceſſent entierement, ou elles ſont diminuées & ne ſe font qu'en partie, ou elles ſont dépravées & s'exécutent mal. L'aveuglement, par exemple, ou la perte de la vue, eſt un ſymptome de l'action abolie des yeux. L'affoibliſſement de la vue eſt un ſymptome de leur action diminuée, & l'altération dans la couleur des objets, eſt un ſymptome de leur action dépravée.

La ſeconde eſpece de ſymptomes, ou l'altération dans la qualité des parties, varie ſelon le nombre des ſens extérieurs. La premiere altération relative au ſens, c'eſt le changement de couleur. Ce changement n'eſt pas une action empêchée, & c'eſt toutefois un ſymptome de maladie, comme la couleur jaune dans la jauniſſe : il arrive de pareilles altérations à l'égard des autres ſens, des odeurs, du gout & du toucher.

La troiſieme ſorte de ſymptomes regarde les vices d'*excrétion* & de *rétention*, ou les défauts des choſes qui ſortent du corps, & de celles qui y ſont retenues. Ces choſes pechent ou dans toute leur ſubſtance, comme les vers & les pierres, qui ne doivent jamais ſe trouver dans un corps ſain, ou relativement aux voies qu'elles prennent, comme dans la paſſion iliaque où l'on rend les excrémens par la bouche. Il arrive encore que les matieres diſtinguées des excrémens, ſe vuident lorſqu'elles devroient s'arrêter dans le corps. C'eſt le cas des hémorrhagies, ſoit que l'on perde le ſang par la bouche, par les ſelles, ou de quelque autre maniere : il faut toutefois en excepter le flux menſtruel des femmes. Il y a dans les choſes qui ſe vuident ou que le corps retient, un défaut relatif à leur qualité : il en eſt ainſi lorſque les excrémens ſont retenus en tout ou en partie, ou lorſqu'ils ſortent en trop grande abondance ; lorſqu'on urine trop ou trop peu, ou point du tout ; lorſque le flux hémorrhoïdal ou menſtruel ne revient pas ou dure trop. Enfin le dernier défaut concerne la qualité, comme lorſque les excrémens ſont trop durs ou trop liquides, d'une couleur ou d'une puanteur extraordinaires ; que les femmes ont des fleurs blanches ; que la ſalive eſt amere ou ſalée. Quelques-uns de ces ſymptomes ont du rapport avec ceux qui naiſſent des actions empêchées.

Il faut obſerver à l'égard des matieres qui ſortent du corps dans quelques maladies, que l'excrétion de ces matieres n'eſt pas toujours un ſymptome, quoiqu'elles ſe vuident quelquefois en très-grande abondance. Les hémorrhagies, les ſueurs, les diarrhées qui terminent heureuſement les maladies, ne ſont pas des ſymptomes. Ces ſortes d'évacuations ſont conſidérées par Galien comme un effort de la nature qui vient de ſurmonter la maladie, & qui la finit par une criſe, comme on l'a expliqué dans la Medecine d'Hippocrate.

Après avoir parlé des maladies, de leurs cauſes & de leurs ſymptomes, il faut en venir à leurs ſignes. L'Auteur des définitions attribuées à Galien, dit qu'un ſigne eſt tout ce qui nous conduit à la connoiſſance d'une choſe. Galien diſtingue les ſignes en ſains, malſains & neutres. Pour abréger, nous n'expoſerons que les ſignes des maladies, ou les ſignes non-ſains. Il en faiſoit deux genres principaux ; les uns qu'il appelle diagnoſtics, & les autres prognoſtics : diagnoſtics, parce qu'ils caractériſent les maladies & les différencient entre elles, & il y en a de deux ſortes : les pathognomoniques, qui ſont tellement propres à une maladie, qu'ils en fixent l'eſpece & qu'ils l'accompagnent toujours, enſorte qu'ils ſe mon-

trent & disparoissent avec elle ; les adjoints qui sont communs à diverses maladies, & qui servent seulement à distinguer deux maladies de la même espece. Dans la pleurésie, par exemple, les signes pathognomoniques sont la toux, la difficulté de respirer, la douleur de côté, la fievre continue ; & les signes adjoints sont les crachats quelquefois sanglants, quelquefois bilieux, quelquefois blancs, épais, clairs, écumeux. Notre Auteur tiroit les signes diagnostics, premierement, de l'essence ou de la nature même des choses, c'est-à-dire, de la constitution lésée ou dérangée des parties, ou des maladies elles-mêmes ; secondement, des causes des maladies ; troisiemement, de leurs symptomes, entre lesquels il comptoit l'altération du pouls & des excrémens. Les dispositions particulieres de chaque corps, les dispositions héréditaires, les choses nuisibles ou salutaires, & les maladies épidémiques lui fourniſſoient aussi des indices.

Pour déduire des signes de la constitution lésée des parties, il faut premierement connoître quelles sont ces parties lésées, si c'est le pié ou la main, le foie ou le poumon. Celles qui sont extérieures se découvrent à l'œil ou au tact : on peut même juger de l'espece de la maladie par les mêmes moyens. Il n'en est pas ainsi des maladies internes : elles exigent de la part du Medecin bien d'autres connoissances. Pour les discerner, Galien observoit cinq choses : l'action lésée, la nature ou le genre de la douleur, le lieu de cette douleur, les accidens propres à chaque partie ; enfin les excrémens qui leurs sont particuliers, & la maniere dont elles les rendent. La connoissance de l'action ou de l'usage naturel des parties, sert beaucoup dans la recherche de celles qui sont affectées : car toutes les actions, soit animales, soit vitales, soit naturelles, étant produites chacune par quelques organes ou par quelques parties du corps, toutes les fois que l'action sera suspendue, la partie ou l'organe qui la produisoit sera nécessairement affectée. Si la coction des viandes se fait difficilement, l'estomac sera attaqué, parce que sa fonction est de cuire les alimens. La difficulté d'uriner indique une mauvaise disposition de la vessie, ou des reins & des parties qui en dépendent, parce que l'action de ces parties est de contenir l'urine, & de lui procurer un passage libre. L'altération du pouls est un signe de l'affection du cœur & des arteres, parce que le pouls est une action de ces parties. L'œil étant l'organe de la vue, l'aveuglement prouve que l'œil est atteint. L'immobilité d'une partie ou du corps entier, ne permet pas de douter que les nerfs ne soient attaqués. Mais une partie peut être attaquée en deux manieres : en premier lieu & par elle-même, ou seulement par consentement, c'est-à-dire, entant qu'elle dépend ou qu'elle communique avec une partie attaquée ; ce qui constitue deux especes d'affection. On s'assurera que l'affection est propre & premiere, si elle est seule, si elle dure long-tems, si elle ne s'accroît point à mesure qu'une autre augmente, si elle subsiste toute autre cessante, & si les remedes qui lui conviennent produisent leur effet ordinaire ; car l'affection par sympathie suit les diminutions & les accroissemens d'une autre, & le malade n'en est point soulagé par les remedes convenables tant à elle-même qu'à la partie. Ainsi le vomissement qui est une affection de l'estomac, se fait quelquefois par sympathie, ou par le rapport de cette partie avec les reins. Les reins étant une fois affectés, l'estomac souffre par liaison sympathique, & non par une maladie qui l'attaque lui-même, & qui agisse premierement & immédiatement sur lui. En ce cas les remedes pour l'estomac sont inutiles ; c'est aux reins qu'il faut porter du secours. Au contraire, si l'estomac étoit proprement & premierement affecté, il faudroit travailler à le soulager en particulier. L'espece ou la nature de la douleur détermine celle de la partie souffrante. Si la douleur est accompagnée de pulsation ou de battement, il y a donc quelque artere dans le voisinage, ou même dans la partie douloureuse ; si la douleur est poignante, la partie affectée est une membrane ; si elle est convulsive, ce sont les nerfs qui sont attaqués. Le lieu de la douleur indique la partie. La douleur interne & profonde, la tension & la tumeur de l'hypochondre droit, marquent que le mal est situé dans le foie. Les mêmes accidens du côté gauche, marqueront que c'est la rate qui est affectée. On distingue encore les parties affectées par les accidens propres à chacune d'elles. Le vomissement, le hocquet & le dégout, sont des maladies d'estomac ; le délire, une affection du cerveau ; & l'enrouement marque celle de la trachée artere. On tire les mêmes indices de la nature des excrémens. Les petites chairs que l'on rend quelquefois avec les urines, viennent des reins ; & les écailles qui sortent par la même voie, de la vessie. Les unes & les autres sont des parties détachées de la substance de ces organes. Les chairs molles que l'on appelle champignons, & qui naissent en peu de tems dans les fractures du crane, supposent que la membrane du cerveau est endommagée. L'urine qui sort d'une plaie du bas ventre, prouve que la vessie ou les ureteres sont blessés ; si la matiere fécale en sort, les gros boyaux sont nécessairement percés. Les menstrues sortent de la matrice. La semence vient des vaisseaux spermatiques. Les vers s'engendrent dans les intestins. Les graviers & les pierres se forment dans les reins & dans la vessie. La maniere dont certaines matieres sont rendues, fait reconnoître la partie qui les

rend. Le ſang qui jaillit d'une plaie en bouillonnant, ſort d'une artere ouverte. Le ſang que l'on crache après la toux, eſt tiré du poumon. Il eſt ſi important pour le malade & pour le Medecin de diſcerner le ſiége de la maladie, que Galien a compoſé ſur ce ſujet ſeul ſix ouvrages, & ce ſont les meilleurs qui ſoient ſortis de ſa plume.

Lorſque la partie affectée eſt connue, il eſt queſtion de déterminer quelle eſt la nature de l'affection. Pour cela, il faut recourir aux ſignes de la maladie même, à ſes cauſes & à ſes ſymptomes. Quant aux ſignes de la maladie, comme les deux principaux genres de maladies ſont l'intempérie & la mauvaiſe conformation, ces deux qualités ſe manifeſtent quelquefois d'elles-mêmes; elles parviennent quelquefois à un degré tel que les ſens en peuvent juger. Mais lorſque ces deux indiſpoſitions ne ſont pas ſi ſenſibles, on ſe ſert pour les découvrir à peu près des mêmes moyens qu'on emploie pour s'aſſurer de la partie affectée. Les cauſes des maladies conduiſent auſſi à la connoiſſance de leur nature. On juge qu'une maladie cauſée par la bile noire eſt maligne, & qu'une autre que le ſang a produite, ſera benigne. Si quelqu'un a pris un médicament acre ou du poiſon, la connoiſſance du poiſon & du médicament éclairera ſur l'indiſpoſition qu'ils auront occaſionnée; les ſymptomes ſont la ſource la plus féconde des ſignes caractériſtiques. Les ſymptomes des actions, ſoit animales, ſoit naturelles, ſoit vitales, ſont les premiers. Si le délire, ſymptome de l'action animale léſée, eſt accompagné de fureur, il indique une intempérie chaude du cerveau: mais s'il eſt accompagné de crainte & de triſteſſe, l'intempérie du cerveau ſera froide. Le ſommeil exceſſif, autre ſymptome de la même action léſée, déſigne une intempérie froide & humide de la même partie; les inſomnies, l'intempérie contraire. S'il y a privation de mouvement dans quelque partie, les nerfs qui y aboutiſſent ſont bouchés, relâchés ou coupés. La léſion de l'action vitale fournit des ſignes particuliers. Les diverſes altérations du pouls, ſymptomes dépendans de cette léſion, méritent toute l'attention du Medecin. Le pouls grand & fréquent marque une intempérie chaude; le pouls rare & petit l'intempérie oppoſée. On pourroit apporter pluſieurs exemples ſur cette matiere: mais comme les indices qu'on tire du pouls ſont des ſignes prognoſtics, nous en parlerons ailleurs. Les ſymptomes qui réſultent de la léſion de l'action naturelle, ne ſont pas moins conſidérables que les autres. L'appétit languiſſant accompagné d'une ſoif ardente, marque une intempérie chaude; le grand appétit ſans ſoif, une intempérie froide. Les ſymptomes, conſiſtant dans la nature, l'abondance & la qualité des excrémens, fourniſſent auſſi un grand nombre de ſignes. Si le ſang, par exemple, ſort en abondance par la bouche en touſſant, il y a rupture de quelque vaiſſeau dans le poumon. Si le ſang vient en petite quantité & avec pus, il y a ulcere à la même partie. Les alimens rendus par le bas, tels qu'on les a pris caractériſent la *Lienterie*. L'altération dans la couleur de la peau eſt commune à pluſieurs maladies. Dans la jauniſſe, c'eſt un indice de l'obſtruction de la véſicule du fiel.

Pour différencier les maladies, Galien ſuivoit la même méthode que dans l'obſervation des ſignes. Il jugeoit par les mêmes principes ſi la maladie ſeroit maligne ou benigne, aigue ou chronique.

La derniere eſpèce des ſignes diagnoſtics ſe tire des cauſes des maladies. Eclairciſſons cette matiere par des exemples. La pléthore & la cacochymie, les deux cauſes les plus ordinaires des maladies, nous en ſerviront. On reconnoît, ſelon Galien, aux indices ſuivans la pléthore qui naît d'une trop grande abondance de toutes les humeurs enſemble, mais particulierement du ſang. L'embompoint eſt extraordinaire; on groſſit plus que de coutume; les vaiſſeaux s'enflent; le pouls eſt fort, plein & grand; la reſpiration n'eſt pas bien libre, parce que le poumon & le diaphragme ſont preſſés; on ſe ſent aſſoupi, on dort beaucoup; le corps eſt engourdi & peſant; on perd du ſang conſidérablement, ſoit par le nez, ſoit par d'autres ouvertures. On s'aſſure encore de la pléthore par les cauſes qui peuvent la produire; telles qu'une vie oiſive & ſédentaire, un uſage de viandes ſucculentes, l'interruption d'un exercice ordinaire, la ſuſpenſion d'une évacuation périodique. La cacochymie qui provient d'une dépravation des humeurs, ou d'une trop grande abondance de celles qui different du ſang, varie ſelon la différence des humeurs. Or comme il y a trois ſortes principales d'humeurs ſans compter le ſang, il y a auſſi trois eſpeces de cacochymie. L'une que la bile produit, l'autre qui a pour principe le phlegme, ou la pituite & la troiſieme qui doit ſon origine à la mélancholie. On ne parle point de cacochymie ſanguine, parce que le ſang ne ſe dépave qu'en dégénérant en l'une des trois autres humeurs. Pour commencer par la cacochymie bilieuſe, on la diſtingue à des ſignes tirés des effets ordinaires de la bile. Or la bile étant une humeur jaune, amere, chaude & ſeche, elle produit des effets relatifs à ces qualités; tels que ſont la couleur jaune de tout le corps, ou de quelques parties, comme des yeux & de la langue, une chaleur acre & deſſéchante, une amertume de la bouche, des évacuations de matieres jaunes, ameres & acres, ſoit par haut, ſoit par bas, de la ſoif, du dégout, des maux de cœur. On ſupporte le jeûne avec peine; on eſt vif, prompt & colere; on a le pouls rapide. Ce qui peut engen-

drer une bile abondante, ſert à découvrir cette cacochymie. Les cauſes de la bile ſont le tempérament chaud & ſec de tout le corps, la jeuneſſe, l'été, la chaleur du climat, la chaleur du foie en particulier, l'uſage des viandes échauffantes, le grand travail ou l'exercice violent, les veilles, l'abſtinence, certaines paſſions, telles que le dépit, l'impatience & la colere. Il y a encore telles maladies qu'on ſait être cauſées par la bile & qui déſignent la cacochymie bilieuſe : ces maladies ſont la fievre tierce & l'éréſipele. Les dépravations diverſes de la bile ſe connoiſſent aux différentes couleurs qu'elle prend : tantôt, elle eſt d'un jaune plus éclatant, tantôt elle tire ſur le roux; elle devient rouge, verte & noire. Ces changemens ſe manifeſtent ou par les maladies qui les ſuivent, ou par la couleur des excrémens que l'on rend. L'on remarquera à cette occaſion que les accidens les plus fâcheux ſont produits par la bile noire.

La cacochymie mélancholique s'annonce par les effets de la mélancholie. Cette humeur étant froide, aigre & ſeche, elle cauſe des maladies & des ſymptomes analogues à ces qualités. Les excrémens noirs & la maladie qu'on appelle l'*uterus noir*, ſont des ſuites de la mélancholie. Les hémorrhoïdes ou tumeurs à l'anus par leſquelles ſe vuide un ſang groſſier & épais, le cancer, les varices, & la lepre partent de cette ſource. Les aigreurs de la mélancholie ſont caractériſées par des appétits deſordonnés : on ſe jette ſur du charbon, de la craie, du plâtre & autres choſes qui ne nourriſſent point; elle eſt accompagnée quelquefois de la faim canine, mais preſque toujours de rapports aigres & de vomiſſemens de matieres de la même qualité. Enfin la froideur de la mélancholie & ſa ſechereſſe ſont indiquées par les vents, ſignes de peu de chaleur & de peu d'humidité. Le pouls petit & tardif, la triſteſſe, la crainte, la taciturnité indiquent la même choſe. Les ſignes de la cacochymie mélancholique ſe déduiſent encore des cauſes qui la peuvent produire, telles que l'automne, l'âge viril, un tempérament froid & ſec, & des nourritures groſſieres & ſeches; lorſqu'on mene une vie triſte & chagrine, cette indiſpoſition ne manque pas d'augmenter.

Quant à la cacochymie pituiteuſe, on en a les indices ſuivans. La couleur eſt pâle, le corps eſt gros & peſant, froid au toucher, & ſans poil; l'urine eſt blanche; on eſt ſujet aux fluxions & à des tumeurs œdémateuſes; on n'eſt jamais altéré, on a le pouls mou, lent & petit; on craint beaucoup le froid. On peut compter parmi les cauſes qui l'engendrent, un tempérament froid & humide, un climat de même nature, des nourritures aqueuſes & crues, une vie ſédentaire, un ſommeil trop long. Lorſque la pituite qui eſt naturellement douce, devient aigre ou ſalée, la ſalive prend les mêmes qualités. On a des demangeaiſons; le corps ſe couvre de puſtules; on ſent trop d'appétit; on eſt ſujet à des rhumes, à des douleurs de ventre & à des catharres acres.

Tels ſont les ſignes, ſelon Galien, des trois cacochymies correſpondantes aux trois ſortes d'humeurs, la bile, la pituite & la mélancholie. Il compte auſſi les vents entre les cauſes des maladies : mais comme les vents ſont dans ſon ſyſteme la production d'une humeur pituiteuſe ou mélancholique qui ſe reſout en vapeurs; la chaleur qui doit diſſiper ces humeurs n'en ayant pas la force, on peut les regarder comme des dépendances de la cacochymie pituiteuſe ou mélancholique.

Après avoir parlé des ſignes diagnoſtics des maladies, voyons maintenant quels ſont les ſignes prognoſtics. Galien donnoit ce nom aux ſignes à l'aide deſquels on peut préſager la durée & l'iſſue d'une maladie. Il jugeoit de l'iſſue par la nature, l'eſpece & la force du mal. Les fievres continues, par exemple, & les fievres malignes ſont toutes dangereuſes. Il en eſt au contraire de preſque toutes les fievres intermittentes. Une grande inflammation eſt plus à craindre qu'une inflammation légere; la fievre maligne que la fievre ſimple. On meurt, ou l'on guérit encore, ſelon la partie malade, le tempérament & la diſpoſition du corps, la cauſe, l'âge, le tems & les lieux. Le mouvement de la maladie indique ſa durée. Si ce mouvement eſt prompt, la maladie ne tardera pas à ſe terminer. S'il eſt lent la terminaiſon eſt loin. On tire des conjectures de la nature & de la violence de la maladie. On ſait que les fievres éphemeres & les continues ſimples ſe terminent heureuſement & en peu de tems, & que les continues putrides ou malignes tuent promptement les malades; la guériſon d'une maladie ſimple eſt plus facile & plus prompte que celle d'une maladie compliquée. Le prognoſtic varie de plus ſelon la cauſe du mal. Les maladies produites par le chaud ou par le froid durent moins que celles qui naiſſent de la ſechereſſe ou de l'humidité. Les indiſpoſitions cauſées par le ſang ou la bile jaune ſont aigues ou courtes. Celles qui viennent de la pituite ou de la mélancholie ſont chroniques ou longues. L'âge du malade, la ſaiſon, la diſpoſition de l'air, les habitudes contractées, le ſexe, la maniere de vivre, allongent ou accroiſſent les maladies. L'état de la maladie ou du malade, indique la maniere dont la maladie ſe terminera : ſi elle finira peu à peu ou tout d'un coup; par une coction lente des humeurs ou par une criſe; par la mort ou par la ſanté; par l'oppreſſion ou par la diſſipation des forces.

Si la maladie ſe meut lentement, il y a de l'apparence que les humeurs ſe cuiront peu à peu; ſi ſon mouvement eſt prompt & violent, elle pourra ſe terminer par une criſe. On juge

d'ailleurs de la proximité d'une criſe, par l'approche des jours marqués. Alors l'inquiétude du malade augmente & ſon mal redouble. On preſſent même l'eſpece de criſe par l'obſervation de quelques accidens particuliers. Si le pouls eſt grand & prompt, & en même tems mou & ondoyant, la criſe ſe fera par une ſueur. Si le ventre eſt élevé & bruyant, ce ſera par une diarrhée. Si le viſage eſt enflammé & rouge, ou ſi le malade croit voir du rouge, quoiqu'il n'y ait rien de cette couleur devant ſes yeux, il y aura bientôt une hémorrhagie critique. Galien ſe rappellant à propos ce dernier ſigne qu'Hippocrate avoit obſervé, ſe fit une grande réputation dans Rome. Un jeune homme en étoit au cinquieme jour d'une maladie aigue ; & il alloit être ſaigné par l'avis de ſes Medecins, lorſque Galien ſurvint & s'y oppoſa. Les indications, leur dit-il, que vous avez ſuivies pour vous déterminer à faire une ſaignée ſont fort juſtes. Vous avez raiſon de croire que le malade a trop de ſang : mais vous ne prenez pas garde que la nature eſt ſur le point de faire elle-même ce que vous propoſez par l'ouverture de la veine. Galien parloit encore lorſque le jeune homme ſe levant bruſquement, s'élança hors du lit, en criant qu'il voyoit au plancher un ſerpent rouge qui s'approchoit de lui. Les autres Medecins faiſant auſſi peu de compte de ce nouvel accident que de l'avertiſſement de Galien, inſiſtoient ſur le beſoin de la ſaignée : mais le ſang que le malade commença de perdre à l'inſtant, les convainquit que notre Auteur étoit plus intelligent qu'eux. Ce qui le conduiſit à ce prognoſtic, ce fut une rougeur qu'il obſerva ſur le viſage du malade, & qui s'étendoit depuis le côté du nez juſqu'au milieu de la joue, allant toujours en augmentant en éclat ; ce qu'il prit pour un indice certain d'une hemorrhagie prochaine par la narine du même côté. L'apparition du ſerpent rouge vint encore à l'appui de cet indice. Galien ajoute que l'hémorrhagie fut ſi grande qu'il fallut travailler quelque-tems après à l'arrêter. Quant aux ſignes d'oppreſſion ou d'épuiſement, ils ſe tirent de l'état du malade & de la nature de la maladie. Si un malade a langui pendant long-tems ; s'il a eſſuyé quelque hémorrhagie ou diarrhée conſidérable ; s'il n'a point pris d'aliment & qu'il y ait d'ailleurs des ſignes de mort, ce ſera vraiſemblablement par épuiſement qu'il mourra. Mais ſi un malade eſt menacé de mort prochaine ſans avoir été affoibli par des évacuations, dans le commencement de ſa maladie ; il faut que ce ſoit par oppreſſion qu'il finiſſe.

Nous en avons dit ſuffiſamment des trois eſpeces de ſignes prognoſtics. Mais notre Auteur en diſtinguoit encore de trois ſortes relativement à trois choſes qui ſont la matiere de tous les prognoſtics. Il y a, dit-il, trois eſpeces de ſignes prognoſtics. Les uns regardent la coction ou la crudité des humeurs ; les autres la mort ou la guériſon du malade, & les troiſiemes concernent les criſes en particulier. Tous les prognoſtics partent de trois tiges différentes ; les trois facultés d'actions, c'eſt-à-dire, la vitale, la naturelle & l'animale forment la premiere ; les excrémens ou ce qui ſort du corps conſtituent la ſeconde ; & l'altération des qualités fait la troiſieme. Nous n'entrerons point dans le détail de ces branches & des ſignes qu'elles produiſent : nous ne manquerions pas de tomber dans des redites ennuyeuſes. Mais ſi le lecteur en veut ſavoir davantage ſur le ſyſteme de Galien, il n'a qu'à lire l'article du *pouls* dans notre Dictionnaire.

Après avoir expoſé le ſentiment de Galien ſur les maladies, leurs cauſes, leurs ſymptomes & leurs ſignes : venons maintenant à la maniere dont il les traitoit. Sa méthode eſt fondée ſur deux maximes principales que nous avons déja rapportées. La premiere que la maladie qui eſt un être contraire à la nature, doit être détruite par ſon contraire. La ſeconde, que la nature doit être fortifiée par ce qui lui eſt analogue. De ces deux maximes dérivent toutes les indications qui ſervent de baſe dans toute ſa pratique. Ce que Galien entend par indication, c'eſt une conjecture de ce qui doit être fait, tirée de la nature & de l'état des choſes. Des deux lois précédentes, cet Auteur déduit deux indications générales. La premiere eſt priſe de l'action contre nature qui demande d'être ôtée ; la ſeconde, de la conſtitution naturelle & des forces qu'il faut conſerver. Or il y a, comme on ſait, trois eſpeces d'affection contre la nature, la maladie, la cauſe & le ſymptome. La maladie étant la principale des trois, ou étant premierement & par elle-même contraire à la ſanté ; c'eſt la maladie qu'on ſe propoſe de guérir & par conſéquent, c'eſt elle qui fournit proprement la principale indication curative, laquelle doit être tirée, comme nous l'avons dit, de ce qui eſt contraire ou oppoſé à la maladie. Si l'on emploie quelquefois des choſes ſemblables & non des contraires, ſi l'on emploie un remede chaud, dans une maladie chaude, c'eſt par accident & par l'intervention de quelque autre qualité diamétralement oppoſée à la maladie. Au reſte, il faut proportionner l'agent au patient, & comparer le degré de force du remede, à celui de la maladie ; de peur que ſi l'un eſt plus foible que l'autre, il ne ſerve de rien, & qu'au contraire, s'il eſt trop énergique, il ne jette le malade dans l'excès oppoſé à ſa maladie. C'eſt-à-dire, que ſi un remede employé dans une intempérie chaude ſe trouve trop froid, non-ſeulement il corrige cette intempérie, mais il produit encore l'intempérie oppoſée qui n'eſt pas moins contre nature que celle qu'on attaquoit. Il faut encore obſerver, que les contraires dont il s'agit, doivent

être appliqués par degrés, parce que la nature ne ſupporte pas les changemens ſubits, enſorte qu'il faut commencer par les plus foibles, pour en venir aux plus forts. D'ailleurs comme il y a pluſieurs genres de maladies ; il y a auſſi divers genres de remedes. Une maladie ſimple demande un remede ſimple, une maladie compliquée, un remede compoſé. Mais dans ce dernier cas, il faut encore s'attacher premierement à la maladie principale, & qui empêche tant qu'elle ſubſiſte la guériſon des autres. Cette regle eſt générale, & le Medecin ne s'en écartera que dans quelques cas, tels que ceux où le danger le détermine à porter ces premiers ſecours ailleurs. La maladie la plus legere peut attaquer des parties conſidérables, avoir de la malignité & ſuſpendre des fonctions principales, & demander par ces raiſons un prompt ſecours.

Quoique la premiere indication curative ſe tire de la maladie : cependant comme il n'eſt pas poſſible de la guérir parfaitement, tant que ſa cauſe ſubſiſte ; il faut néceſſairement commencer la cure par l'affoibliſſement & la deſtruction de la cauſe, & s'il y a pluſieurs cauſes, il faut les attaquer & les vaincre l'une après l'autre. A propos de quoi Galien avertit qu'il y a de l'ordre à ſuivre ; qu'il faut d'abord travailler à détruire la premiere ou celle qui ſe trouve la derniere, en procédant par la méthode analytique. Cette maxime a lieu particuliérement dans cette partie de la Medecine qui s'attache à éloigner les cauſes des maladies & à en prevenir l'origine.

Les ſymptomes conſidérés comme tels, n'ont point de cure particuliere ; parce que la maladie dont ils dépendent étant détruite, ils diſparoiſſent avec elle. Néantmoins il arrive quelquefois que le Medecin eſt forcé d'abandonner le tronc pour ſe prendre aux branches, & de s'oppoſer au ſymptome, lorſqu'il produit un inconvénient plus terrible que la maladie qu'il accompagne, comme lorſqu'il détruit les forces. Mais il faut remarquer que dans ces cas, le ſymptome eſt traité comme cauſe, & que l'indication eſt déduite de l'affoibliſſement du malade.

Les forces & la conſtitution naturelle du corps ſont la ſeconde ſource des indications. Quant aux forces, elles n'enſeignent point ce qu'il faut faire pour guérir une maladie ; elles ne fixent point la qualité des remedes qu'il faut employer pour la détruire : mais elles en reglent la quantité. Lorſqu'elles ſont affoiblies, elles diſſuadent l'uſage d'un remede violent que la grandeur de la maladie ſemble exiger d'ailleurs. Conſéquemment Galien dit, que l'indication vitale ou celle qu'on tire des forces, (car des forces, dépend la vie) doit être la premiere des indications & précéder l'indication curative. Selon cette maxime, on examinera avant toutes choſes ce que le malade peut ſupporter :on eſt quelquefois obligé d'ordonner des remedes contraires au but qu'on ſe propoſeroit dans la cure d'une maladie, ſi l'état des forces le permettoit. Cela eſt d'autant plus néceſſaire que des remedes ne peuvent produire leur effet que lorſqu'ils ſont aidés par les forces du malade, qu'il faut donc ménager de façon qu'elles puiſſent réſiſter à la maladie & aux remedes. Ce conflict d'indication, ou cette contre-indication jette quelquefois le Medecin dans une grande perplexité : mais il faut porter du ſecours où le danger paroît le plus preſſant. Par la conſtitution naturelle du corps, on entend le tempérament, l'âge, les habitudes, le ſexe des perſonnes & l'état de chaque partie. Toutes ces choſes, ainſi que les forces, fourniſſent des indications particulieres. Le tempérament, ſoit naturel, ſoit acquis, demande des égards ; il en faut avoir pour les habitudes. Un malade ſupporte difficilement ſon indiſpoſition, lorſqu'on change ſubitement ſa maniere de vivre. Les perſonnes délicates doivent être traitées autrement que celles qui ſont robuſtes ; par rapport aux enfans & aux vieillards, il faut ſuivre les indications particulieres priſes dans leurs conditions diverſes. On conſidere ſept choſes relatives à l'état des parties. Premierement leur tempérament : une partie chaude attaquée d'une maladie chaude n'exige pas un remede auſſi puiſſant qu'une partie froide attaquée de la même maladie ; parce que l'une s'éloigne moins par ſon indiſpoſition de ſa condition naturelle que l'autre. Secondement l'importance de la partie : Les parties nobles veulent des remedes doux & fortifians, parce qu'elles ſont d'une utilité commune à tout le corps ; & par cette raiſon, il faut avoir pour elles tout le ménagement poſſible. L'eſtomac & le foie doivent toujours être fortifiés ; & ſuppoſé que ces parties euſſent beſoin d'être rafraîchies ou amollies, il faut tempérer par des aſtringens & des échauffans, les rafraîchiſſans & les émolliens qu'on emploiera, de peur que leur action ne cauſe plus de mal que de bien. Pour démontrer la néceſſité de cette pratique, Galien raconte fort au long comment le Medecin Attalus tua un philoſophe cynique nommé Theagene, en lui appliquant des cataplaſmes relâchans ſur la région du foie où il avoit une inflammation, contre l'avis de notre Auteur qui avoit conſeillé à ſon collegue de mêler des aſtringens avec les relâchans. Troiſiemement le ſentiment: plus ce ſentiment eſt vif & délicat, moins la partie ſupportera des remedes acres ou violens. Les remedes varient ſelon le ſiege de la maladie. L'œil atteint d'inflammation n'exige pas les mêmes remedes qu'une autre partie. L'huile qui adoucit les phlegmons ou les tumeurs inflammatoires qui ſurviennent aux bras ou aux jambes, irrite l'inflammation des yeux. Quatriemement la conſiſtence : une

partie

partie dure & épaiſſe demande des remedes plus pénétrans & plus forts que ceux qu'on appliqueroit ſur une partie ſpongieuſe ou molle. Cinquiemement la figure. La figure d'une partie détermine l'endroit par où elle pourroit être plus commodément délivrée de ce qui lui nuit. Sixiemement la ſituation. Plus une partie eſt cachée ou profondément ſituée & conſéquemment plus éloignée du lieu où l'on peut appliquer un médicament; plus il faut que ce médicament ait d'activité pour agir juſqu'au lieu de la maladie. Enfin le voiſinage. Cette derniere circonſtance fournit quelquefois des indications qui font varier la cure. Il y a des cas où les parties voiſines doivent partager l'attention du Medecin avec la partie malade. Celles-là ſont quelquefois plus ſenſibles & plus délicates que celles-ci, enſorte qu'elles pourroient être plus incommodées d'un médicament que l'autre n'en ſeroit ſoulagée; ſi le médicament étoit violent.

Aux deux ſources générales d'indications dont nous venons de parler, Galien en ajoute une troiſieme; l'air qui nous environne, que nous reſpirons & auquel il faut avoir égard dans la cure des maladies.

Il y a trois moyens généraux employés par les Medecins pour ſecourir les malades, la diete, la Pharmacie & la Chirurgie, & il n'y a point d'indication auxquelles ils ne puiſſe ſatisfaire. Il y auroit beaucoup à dire ſur cette matiere: mais Galien ſuivant dans la pratique les principales maximes d'Hippocrate, nous renverrons le lecteur à ce que nous avons expoſé de celle de ce dernier. Nous remarquerons ſeulement en peu de mots, premierement à l'égard de la Pharmacie, que cette partie de la Medecine ayant été fort cultivée depuis le tems d'Hippocrate juſqu'au ſiecle de Galien, le nombre des médicamens tant ſimples que compoſés s'étoit beaucoup augmenté, comme il eſt évident par les livres que Galien a compoſés ſur ce ſujet. Il a beaucoup écrit ſur les médicamens ſimples, & plus encore ſur la compoſition des médicamens. Mais il ne faut pas oublier que les propriétés que cet Auteur attribue aux médicamens en général, ſont déduites des qualités premieres, le chaud, le froid, le ſec & l'humide; & que chacune de ces qualités a ſelon lui quatre degrés; c'eſt-à-dire, que ce qui eſt chaud, l'eſt au premier, au ſecond, au troiſieme, ou au quatrieme degré. La chicorée eſt froide au premier degré. Le poivre eſt chaud au quatrieme. C'eſt par ces qualités & par leurs combinaiſons différentes que les médicamens operent ſelon lui. Quoiqu'il reconnoiſſe des médicamens aigres, ſalés, & âcres, il prétend que ces dernieres qualités dépendent des premieres; le ſalé, par exemple, dérive du chaud; l'amer du ſec; l'âcre du très-chaud; & l'aigre du froid. Il ajoute que tout ce qui eſt chaud, froid, ſec ou humide eſt tel actuellement ou en puiſſance. La glace eſt froide actuellement; le poivre l'eſt en puiſſance. Les matieres qui n'agiſſent point par quelqu'une des qualités déſignées, agiſſent par toute leur ſubſtance. Tels ſont les ſpéciſiques, les poiſons, & certains contre-poiſons. Tels ſont encore les purgatifs. Les anciens entendoient par cette façon de s'exprimer, la faculté d'attirer ou d'altérer les humeurs; chaque médicament opérant par toute ſa ſubſtance, avoit ſon humeur particuliere ſur laquelle il agiſſoit.

La Chirurgie avoit auſſi fait quelques progrès depuis Hippocrate; on en peut juger par ce que nous en avons dit de Celſe qui vivoit 150 ans avant Galien. Celui-ci exerça la Medecine & la Chirurgie en même tems. Il a écrit ſur cette derniere pluſieurs traités particuliers, ſans compter ce qu'il en a répandu dans le corps de ſes ouvrages. Il cite même des cures chirurgicales qu'il a faites lui-même.

Après ce petit nombre de remarques ſur la Pharmacie & ſur la Chirurgie de Galien, nous allons paſſer à l'uſage qu'il faiſoit des remedes généraux & communs, tels que la ſaignée, les ventouſes, la purgation, les ſomniferes & les autres que nous avons ſpéciſiés en parlant de la pratique d'Hippocrate. Galien étoit preſque entierement conforme à cet égard, à cet ancien Medecin. Quant à la ſaignée, ils ne différoient qu'en ce que Galien y avoit recours un peu plus fréquemment qu'Hippocrate: il s'étoit laiſſé entraîner par l'exemple de ſes contemporains qui avoient rendu la ſaignée ſi commune, que Celſe diſoit qu'il n'y avoit preſque aucune maladie dans laquelle on ne ſaignât de ſon tems. Galien meſuroit la quantité de ſang à tirer, ſur les forces du malade. Il penſoit qu'en certaines occaſions il falloit pouſſer cette évacuation juſqu'à la défaillance; & il dit en avoir tiré dans un même jour au même malade, ſix cotyles, c'eſt-à-dire, cinquante-quatre onces. Il tiroit cette quantité de ſang principalement dans le commencement des fievres aigues, lorſqu'il y avoit plénitude d'un ſang bouillant; eſtimant qu'une grande évacuation étoit alors capable d'emporter la fievre. En tout autre cas, il ne conſeille pas de telles ſaignées. Il cite même deux exemples dans leſquels elles ont eu des ſuites fâcheuſes; d'où nous pouvons conclurre qu'il n'y falloit avoir recours, ſelon lui, que dans un beſoin preſſant & après un examen ſérieux des forces du malade. Il eſt plus à propos, dit-il, de réitérer la ſaignée, que de tirer tant de ſang d'une ſeule fois. Il prenoit d'ailleurs pour ſaigner toutes les précautions ordonnées par Hippocrate; faiſant une attention particuliere à l'âge, au climat, à la ſaiſon, au tempérament, & à la vigueur; il avoit beaucoup de foi aux indices qu'il tiroit du pouls. Si le pouls étoit fort, il ouvroit la veine hardiment & tiroit

la quantité de ſang qu'il avoit jugé néceſſaire d'évacuer ; ſurtout ſi le pouls ſubſiſtoit dans la même force pendant la ſaignée. Il ne paroît pas qu'il tirât ni plus d'une livre & demie de ſang dans une ſaignée ordinaire, ni moins de ſept ou huit onces. Il rapporte l'exemple d'une femme dont les regles étoient arrêtées depuis huit mois, à laquelle il tira le premier jour une livre & demie de ſang ; le ſecond une livre ; & le troiſieme huit onces. Voilà la premiere citation que je connoiſſe de la quantité préciſe de ſang tiré dans une ſaignée. Hippocrate ni Celſe ne ſont point entrés dans ce détail ; & Cælius Aurelianus qui a décrit avec tant d'exactitude tous les remedes des Medecins méthodiques, ne fait point mention de la quantité préciſe de ſang qu'ils tiroient. Aretée garde le même ſilence ; & l'on ne trouve rien là-deſſus dans les fragmens qui nous reſtent des Medecins antérieurs à Galien. Au reſte c'eſt ce que Galien ſemble inſinuer lui-même au même endroit où il dit, qu'aucun des Grecs n'a jamais parlé ni de livres ni d'onces ; ce qu'il faut entendre du poids & de la quantité du ſang ; autrement cette remarque n'auroit point de juſteſſe. Il y a de l'apparence que Galien ne faiſoit ordinairement que trois ou quatre ſaignées, c'eſt ce que l'on peut inférer d'un paſſage où il dit, que ſi rien n'oblige à tirer tout d'un coup une grande quantité de ſang, il en faut laiſſer couler dans une premiere ſaignée, moins qu'il ne ſeroit néceſſaire ſi l'on vouloit tirer d'une ſeule fois, la quantité que la maladie demande qu'on en tire. Il faut, ajoute-t'il, réitérer la ſaignée, & l'on peut même ſaigner une troiſieme fois. Il faiſoit quelquefois les deux premieres ſaignées dans le même jour ; quelquefois il attendoit le ſecond jour pour la ſeconde ; il tiroit encore du ſang le troiſieme jour, même deux fois, s'il en étoit beſoin ; il ſaignoit à toute heure, de jour & de nuit ; il attendoit, autant qu'il étoit poſſible, que la digeſtion fût faite. Il avoit pour maxime d'ouvrir la veine du côté qui répondoit le plus directement au ſiége de la maladie. Il piquoit tous les vaiſſeaux qu'Hippocrate avoit piqués & d'autres encore ; il ouvroit trois veines au pli du coude, celle qui eſt en dehors, celle qui eſt en dedans & celle du milieu. Lorſque ces veines n'étoient pas apparentes, il ſaignoit au milieu du bras ; il ſaignoit deſſus la main, entre les trois plus gros doigts & les deux plus petits ; entre le pouce & le doigt *index* ; aux angles des yeux & derriere les oreilles ; il ouvroit les veines jugulaires & même les arteres en diverſes parties du corps.

Il cautériſoit, tant les unes que les autres, quand il le croyoit néceſſaire. Il ne ſaignoit point les enfans avant l'âge de quatorze ans : dans un âge un peu plus avancé, il commençoit par leur tirer neuf onces de ſang ; & s'il falloit en venir à une ſeconde ſaignée, il la faiſoit plus grande que la premiere de quatre ou cinq onces. S'il craignoit de ſaigner les enfans, il ne ſe faiſoit pas le même ſcrupule à l'égard des vieillards, ſuppoſé qu'ils fuſſent robuſtes. Il ſe propoſoit en ſaignant le même but qu'Hippocrate, c'eſt-à-dire, de diminuer la plénitude, & d'occaſionner une révulſion de ſang. Lorſque la cacochymie ſe joignoit à la plénitude, il débutoit par la ſaignée, dans le cas où la ſaignée & la purgation étoient également néceſſaires.

On n'a rien de particulier à remarquer ſur l'uſage qu'il faiſoit des ventouſes ; c'étoit le même qu'Hippocrate en avoit fait. Quant aux ſangſues, il ne paroît pas qu'il s'en ſervît.

Nous avons peu de choſe à dire ſur la purgation. Galien ſuivoit à cet égard les maximes importantes d'Hippocrate. Nous obſerverons ſeulement que comme il ſaignoit pour diminuer la pléthore, il purgeoit pour diſſiper la cacochymie. Il connoiſſoit un plus grand nombre de purgatifs qu'Hippocrate n'en avoit connu, & il ſemble qu'il en faiſoit auſſi un uſage plus fréquent. Il en étoit de même des ſomniferes & des anodins. Il décrit la maniere de compoſer le *Diacod*, médicament fait avec le miel & la décoction de pavot blanc. Il parle encore de diverſes compoſitions où il entre de l'opium. Mais il paroît qu'il employoit plus ſouvent ce remede pour arrêter les fluxions & calmer les douleurs, que pour procurer le ſommeil.

Il employoit rarement les ſudorifiques, du moins intérieurement. On trouve dans ſes écrits quelques compoſitions en forme d'antidote, & propres, dit le titre, à exciter les ſueurs. Mais on ne voit point que Galien s'en ſoit ſervi pour procurer des ſueurs critiques. Il ne propoſe aucun remede de cette nature dans ſa méthode de traiter les maladies. Les moyens les plus ordinaires en ſon tems de faire ſuer, étoient le bain & la friction ; Galien les pratiquoit ſouvent & même avec ſuccès dans les fievres continues ſimples, & dans celles que le froid avoit cauſées.

Il ordonnoit quelquefois des ſpécifiques, comme la cendre d'écreviſſe qu'il employoit contre la rage. Il faut avouer cependant qu'il n'avoit recours à ce genre de médicamens que dans les maladies dont les cauſes ſont occultes. En tout autre cas, il s'en tenoit aux remedes ſuggérés par les indications ordinaires.

Par tout ce que nous venons de dire de la Medecine de Galien, il eſt évident qu'elle avoit beaucoup de rapport avec celle d'Hippocrate. Il y a toutefois cette différence eſſentielle entre leurs méthodes, que l'une n'eſt preſque appuyée que ſur l'expérience, & ne conſiſte qu'en obſervations, au lieu que l'autre eſt fondée ſur le raiſonnement. La Medecine

d'Hippocrate eſt un recueil d'obſervations, ſur leſquelles il raiſonne ordinairement fort peu : celle de Galien n'eſt qu'un tiſſu de queſtions & de raiſonnemens. Or comme il eſt plus aiſé de ſe tromper en raiſonnant qu'en obſervant, les raiſonnemens étant ſujets à être conteſtés, & les expériences au contraire étant admiſes de tout le monde lorſqu'elles ont été bien faites, il eſt arrivé que le ſyſteme du premier a donné peu de priſe aux Medecins qui lui ont ſuccédé, au lieu que celui du dernier a été attaqué de tous côtés. Mais pour éclaircir ce que nous venons de dire, nous rappellerons au Lecteur ce que nous lui avons déja fait remarquer, que les livres d'Hippocrate où il y a le plus de raiſonnement, ont été regardés, même anciennement, comme ſuppoſés. Quelques Auteurs modernes qui prétendent que Galien ne s'eſt jamais écarté des principes d'Hippocrate, mettent de ce nombre le livre intitulé de l'ancienne Medecine. Mais il paroît qu'ils ont imaginé cette opinion pour concilier plus aiſément les ſentimens de ces deux Medecins ; car l'Auteur de ce livre, qui que ce ſoit, nous fournit encore une différence entre le ſyſteme de Galien & celui d'Hippocrate ; différence non moins conſidérable que la premiere. Les anciens, dit-il, n'ont pas cru que le ſec, le froid, le chaud ou l'humide, ni aucune autre qualité ſemblable, cauſât à l'homme quelque indiſpoſition : mais ils penſoient que ce qu'il y a de plus fort ou d'exceſſif en chacune de ces qualités, enfin de trop puiſſant pour la nature, cauſoit les maladies ; & c'eſt ce qu'ils ont tâché de corriger ou de ſupprimer. Or, entre les choſes douces, le très-doux eſt le plus fort ; comme entre les ameres & les aigres, le très-amer & le très-aigre ; en un mot, l'excès d'une qualité, c'eſt ſon plus haut degré. Ce ſont, continue cet Auteur, ces dernieres choſes que les anciens ont cru ſe trouver dans le corps de l'homme & lui être nuiſible. En effet, il ſe rencontre dans notre corps, de l'amer, du ſalé, du doux & de l'aigre, & une infinité d'autres choſes dont les actions varient ſelon leur force & leur quantité. Ces différentes qualités ne s'apperçoivent point & ne ſont de mal à qui que ce ſoit, tant que les humeurs ſont mêlées, & que par ce mélange elles ſe temperent l'une l'autre : mais s'il arrive que les humeurs ſe ſéparent & ſéjournent en quelque endroit, alors leurs qualités deviennent ſenſibles & nuiſibles en même-tems ; d'où l'on peut conclurre que cet Auteur n'entendoit pas que les humeurs en queſtion agiſſent par leurs qualités premieres qu'il a déſignées d'abord, plutôt que par les autres qu'il indique enſuite. Au contraire, il dit un peu plus bas que ce n'eſt pas le chaud qui a une grande force, mais l'aigre & l'inſipide, ſoit dans l'homme, ſoit hors de l'homme, ſoit à l'égard de ce qu'on applique à l'extérieur de quelque maniere que ce ſoit ; & il conclut, que de toutes les qualités il n'y en a point qui ait moins de pouvoir que le chaud & le froid ; ce qui ne s'accorde pas aſſurément avec le ſyſteme de Galien, qui eſt entierement fondé ſur l'action des quatre qualités premieres, le chaud, le froid, le ſec & l'humide, & dans lequel les qualités ſecondes, telles que l'aigre & l'amer, ne ſont regardées que comme des productions & des ſuites des autres. Cependant il n'y a pas d'apparence que l'ouvrage d'où nous avons tiré ce paſſage, ſoit ſuppoſé : on y reconnoît trop ſenſiblement & le ſtyle & la maniere de raiſonner d'Hippocrate. A la vérité, Galien ne l'a pas commenté : mais ne pouvoit-on pas dire qu'il n'avoit oſé l'entreprendre, à cauſe de la difficulté qu'il auroit trouvée à concilier ſes ſentimens avec ceux qui y ſont expoſés par cet ancien Medecin, qu'il entraîne dans ſon parti autant qu'il lui eſt poſſible ? Dans ce deſſein, il va quelquefois juſqu'à donner aux termes d'Hippocrate un ſens qu'ils n'ont point, lui qui ſe vante ailleurs d'être le ſeul qui ait bien entendu & bien expliqué cet Auteur. Quoique ces deux grands hommes ne ſoient pas entierement d'accord, ils conviennent toutefois dans les points importans, tels que le pouvoir de la nature, les facultés attractives & expulſives, les ſignes des maladies, les prognoſtics, & la pratique, qui eſt preſque la même dans l'un & dans l'autre.

Telle étoit la Medecine de Galien. Tous les défauts de ſon ſyſteme ne nous empêcheront point d'avouer qu'il eſt la production d'un homme d'eſprit, & doué d'une imagination des plus brillantes. Quant à ſa théorie, on pourroit lui appliquer avec juſtice ce que Celſe dit à propos d'autre choſe ; que comme il y a dans tous les arts des connoiſſances, qui, ſans avoir une liaiſon eſſentielle avec eux, ſervent toutefois à exciter la curioſité de l'artiſte & à lui former l'eſprit : il en eſt de même de ces ſpéculations relativement à la Medecine ; elles ne ſont point le Medecin : mais quand on en eſt capable, on eſt plus grand Medecin qu'on ne l'eût été ſans cela. Lorſque Galien commente ou éclaircit quelque point important de la doctrine d'Hippocrate ſur la connoiſſance ou la cure des maladies, perſonne ne montre plus de lumiere & plus de ſagacité : mais vient-il à ſe jetter ſur les quatre élémens, les qualités premieres, les eſprits, les facultés & les cauſes occultes, il ne nous donne que de la fumée, & il ne fait qu'augmenter l'obſcurité d'où il prétend nous tirer. Il raiſonne très-conſéquemment : mais à quoi bon ce talent, lorſqu'on part toujours de principes équivoques ou faux. C'eſt bien d'un ſyſteme tel que le ſien qu'on peut dire qu'il ſert moins au progrès de la Medecine, que ne feroit une hiſtoire claire, exacte & préciſe de quel-

ques faits bien examinés, c'eſt-à-dire, des ſymptomes caractériſtiques des maladies, des préſages avant-coureurs de leur terminaiſon, & des méthodes qu'on a ſuivies avec ſuccès dans la cure ſans le moindre veſtige de ſyſteme d'hypotheſe & de théorie, à moins qu'elle ne ſoit accompagnée de démonſtrations ; car l'expérience m'a confirmé, qu'il eſt toujours dangereux de réduire en pratique toute ſpéculation qui peut être conteſtée, quoiqu'en puiſſent dire ces Auteurs qui ſont plus Philoſophes que Medecins.

Si les ſyſtemes ſont bons à quelque choſe, j'entens ceux qui n'ont d'autre mérite que la ſubtilité de l'invention, c'eſt à ſatisfaire aux queſtions éternelles de certains diſcoureurs ; ces gens ſemblent ne vous interroger que pour recevoir des réponſes inintelligibles : moins ils entendent, plus ils admirent. Ce ne ſont pas toujours des choſes ſenſées & réfléchies qu'il leur faut, c'eſt de l'extraordinaire & du merveilleux. Gardez-vous bien de lever leurs doutes en termes clairs & familiers, & par des réponſes ſimples & qui ſoient à leur portée ; étonnez leurs oreilles par de grands mots ; confondez leurs idées & exercez leur imagination, & vous ſerez un grand homme, un homme admirable, un homme divin. C'eſt d'eux que Lucrece a dit :

Omnia enim ſtolidi admirantur, amantque
Inverſis quæ ſub verbis latitantia cernunt.

Je n'entrerai pas ici dans un plus long détail de la pratique des Auteurs grecs qui ſuivirent Galien. La plupart s'attacherent à ſes principes. Quant à ceux qui oſerent s'en écarter, nous en parlerons dans notre Dictionnaire aux articles de leurs noms. Afin que le Lecteur puiſſe y avoir recours, j'en ajouterai ſeulement le catalogue ſelon l'ordre des tems dans leſquels ils ont vécu. Oribaſe, Aétius, Alexander Trallianus, Paul Æginete, Actuarius & Myrepſus. Les hiſtoriens font mention de quelques autres encore : mais ils n'ont été que les diſciples ou les ſectateurs de ceux-ci ; & je ne les ai pas jugés dignes d'être placés à côté de leurs maîtres.

Aucun d'eux ne tenta d'introduire une révolution générale ſoit dans la théorie, ſoit dans la pratique de la Medecine ; ils s'en tinrent pour la plupart au gros de la doctrine & de la méthode de leurs prédéceſſeurs, les abandonnant ſeulement en quelques points particuliers. Preſque tous leurs ouvrages ſont des collections qu'on trouve à la lecture entierement défectueuſes. Ils ont négligé de marquer les propriétés des ſimples qu'ils connoiſſoient, & l'on ne s'apperçoit point qu'ils aient enrichi la Medecine d'aucune plante qui fût inconnue aux anciens, qu'ils n'ont fait que tranſcrire à proprement parler. Au lieu de ſe piquer de l'induſtrie des Auteurs dont ils étoient les copiſtes, ils ont miſérablement conſommé leur tems à décrire & à exalter un nombre infini de compoſitions. La Medecine en a été ſurchargée ; la pratique en eſt devenue plus incertaine, & ſes progrès en ont été retardés. Mais pour ne point priver ces Auteurs de l'éloge que le Docteur Freind en a fait, je rapporterai ce qu'il en dit. Il ne faut pas, dit-il, les repréſenter tellement comme des compilateurs, qu'on s'imagine qu'il n'y a rien de nouveau, rien qui leur appartienne en propre dans leurs ouvrages. Ils ont fait quelques découvertes : mais il faut convenir que le nombre n'en eſt pas proportionné à la groſſeur & à la multitude des volumes qu'ils ont écrits.

Ce que je viens de dire des derniers Medecins grecs, eſt encore plus vrai des Medecins arabes. Ceux-ci ont toutefois la réputation d'avoir introduit dans la Medecine l'uſage de quelques plantes inconnues aux Grecs & aux Romains, & particulierement de quelques cathartiques les plus doux, tels que la manne, le ſéné, les tamarins, la caſſe, les myrobolans & la rhubarbe. Le Docteur Freind dit, qu'Alexandre Trallianus a fait mention de ce dernier. Les Arabes firent encore entrer le ſucre dans les compoſitions médicinales ; d'où il arriva qu'elles ſe reproduiſirent ſous une infinité de formes inconnues aux anciens, & d'un très-petit avantage à leurs ſucceſſeurs. C'eſt à eux que nous devons les ſirops, les juleps, les confections, les conſerves & la confection alkermes, peut-être la meilleure de toutes. Ils nous ont encore tranſmis l'uſage du muſc, de la muſcade, du macis, des clous de gérofle, & de quelques autres aromates d'un uſage ſans doute auſſi ſalutaire que celui des pierres précieuſes & des feuilles d'or & d'argent que nous tenons encore d'eux. Ils ont eu quelque connoiſſance de la Chymie : mais il paroit que toutes leurs opérations ſe bornoient à la diſtillation des huiles & des eaux. Au reſte, s'ils méritent par quelque endroit d'être lus, c'eſt pour avoir décrit avec une grande exactitude quelques maladies que les anciens n'ont pas connues, telles que la petite vérole, la rougeole & le *ſpina ventoſa* : la premiere eſt la ſeule qu'on pourroit ſoupçonner d'avoir été apperçue par Hippocrate.

Mais pour donner une idée générale de l'état de la Medecine parmi les Arabes, je vais rapporter ici une lettre de M. l'Abbé Renaudot à M. Dacier, qu'il a miſe à la tête des ouvrages qu'il a traduits d'Hippocrate, & que Fabricius nous a données en latin dans ſa bibliotheque greque.

« La connoiſſance des langues orientales a » pu être autrefois fort utile aux Medecins, » quand ils n'étudioient leur art que dans des li-

» vres faits ou traduits par des Arabes, ce qui » a duré juſqu'à la fin du quinzieme ſiecle: » mais depuis qu'ils ont commencé à lire les » principaux Auteurs dans leur langue ; com- » me la lecture des Arabes eſt entierement » tombée, à peine eſt-il reſté un habile hom- » me qui voulût lire Hippocrate, Dioſcoride, » Galien dans de mauvaiſes traductions faites » ſur celles des Arabes. Il eſt cependant reſté » une opinion parmi les ſavans, que ſi la lec- » ture de leurs ouvrages n'étoit plus néceſſai- » re, elle n'étoit pas inutile pour corriger les » textes originaux. Cette opinion s'eſt établie » trop facilement, parce qu'on a pris trop ſé- » rieuſement ce que ceux qui ont cultivé les » langues orientales ont dit à la louange des » Arabes, & qu'on en a porté les conſéquen- » ces trop loin. Il eſt vrai que dans la déca- » dence des lettres en Europe, les Arabes ont » cultivé toutes les ſciences ; qu'ils ont tra- » duit les principaux Auteurs, & qu'il y en a » quelques-uns qui étant perdus en Grec, ne » ſe peuvent trouver que dans les traductions » arabes ; & c'eſt ce qui a produit tant de Phi- » loſophes, tant de Medecins & de Mathéma- » ticiens Arabes dont le mérite n'eſt pas égal. » Ils ont eu de plus habiles Mathématiciens, » & on trouve que leurs obſervations ont été » fort juſtes. On eſtime aſſez leurs Géometres, » quoiqu'aucun n'ait excellé, comme ceux qui » ont paru parmi nous dans ces derniers tems. » M. Bernier m'a dit ſouvent, que Dancſch- » mendchan, Miniſtre très-ſavant d'Aureng- » zeb, Empereur du Mogol, & les plus ha- » biles Philoſophes des Indes, préféroient » quelques traités de Gaſſendi qu'ils avoient » traduits, à tous leurs Philoſophes. M. Grea- » ves traduiſit de même quelques obſervations » de Tychobrahé, que les plus habiles Aſtro- » nomes de Conſtantinople trouverent con- » formes aux meilleures obſervations de leurs » auteurs. Ainſi on ne peut refuſer aux Orien- » taux la véritable louange qu'ils méritent d'a- » voir cultivé les ſciences : mais quand on » nous les donne pour d'excellens traducteurs, » c'eſt aſſurément parce qu'on ne les connoît » pas. M. Saumaiſe a beaucoup ſervi à établir » cette opinion, en citant toujours ces livres « qu'il ne connoiſſoit pas, & promettant de » reſtituer Dioſcoride par la verſion arabe qu'il » avoit lue dans Ebenbeitar. M. Dodart, qui a » vu quelques eſſais de cet Auteur, ne paroît » pas en juger de la même maniere ; & il n'y » a qu'à ſavoir l'hiſtoire de ces traductions pour » en juger. Les plus anciennes qui avoient » été faites par des Syriens & en langue Sy- » riaque, ſont entierement perdues, & il n'en » reſte que les titres. Mais ſi elles étoient ſem- » blables à celles des Auteurs Grecs Eccléſ- » ſiaſtiques qui nous reſtent, il n'y auroit pas » lieu de croire que ceux qui ſe ſont trompés » ſi ſouvent dans des matieres communes, ne » ne l'aient pas été encore plus dans d'autres » ſi difficiles, qu'elles ont obligé les Grecs » mêmes à ſe faire des Dictionnaires pour les » éclaircir. On en juge par pluſieurs mots » grecs reſtés dans les Dictionnaires ſyriaques, » parce que la langue ſyriaque ne pouvoit les » rendre ; & quand les Arabes les ont voulu » traduire en leur langue, ils les ont ſouvent » mal entendus. Cependant on ne peut diſ- » convenir que ces premieres verſions ſyria- » ques n'aient été faites dans un tems auquel » le grec étoit plus connu, & étoit même en- » core vulgaire ; au lieu que la plupart des ver- » ſions arabes n'ont été faites que ſous la ſe- » conde race des Califes, ſucceſſeurs de Ma- » homet, lorſque le grec littéral n'étoit plus » qu'une langue ſavante dans les Provinces » dont ils étoient les maîtres. La grande épo- » que des traductions eſt ordinairement mar- » quée ſous le regne d'Almamon, cinquieme » de ces Princes, qui favoriſa plus qu'aucun » autre les gens de lettres, & qui établit dans » ſa nation la curioſité d'apprendre les ſcien- » ces que les Grecs avoient cultivées. Abn- » Jufar Almanſor, ſon grand pere, avoit com- » mencé, & il avoit donné de grandes récom- » penſes aux ſavans, particulierement à ceux » qui par la traduction des livres grecs, don- » noient aux Arabes les moyens de cultiver la » Philoſophie, l'Aſtronomie, les Mathémati- » ques & la Medecine. Il y avoit déja pluſieurs » des principaux livres traduits en ſyriaque par » Sergius, Syrien, qui vivoit ſous Juſtinien, » & qui paſſe pour le plus ancien Interprete. » Almamon fit une recherche particuliere des » livres grecs, il les envoya demander aux » Princes Chrétiens ; & quand il en eut ramaſ- » ſé un grand nombre, il fit chercher des » hommes habiles pour les traduire en arabe. » On croit communément que la plupart des » traductions ſe firent ſur les originaux grecs ; » & il ſe peut faire qu'il y en ait quelques-unes. » Cependant les meilleurs hiſtoriens remar- » quent, que la plupart ſe firent ſur des tra- » ductions ſyriaques qui étoient entre les mains « des Syriens. Comme ce Calife & ſon grand- » pere Almanſor, qui bâtit Bagdad, réſidoient » ordinairement dans cette Ville, & que le » ſyriaque étoit encore vulgaire, qu'on par- » loit même encore grec en pluſieurs Villes, » & que cependant la connoiſſance du ſyria- » que n'étoit preſque plus que parmi les Chré- » tiens ; ce furent eux qui eurent la principale » part à ces ouvrages. Une des premieres tra- » ductions fut celle d'Hippocrate, faite par des » Medecins Chrétiens, qui eurent beaucoup » de crédit dans la Cour du Calife Almanſor. » Juſqu'à ce tems-là, les Arabes n'avoient pas » fait grand état de la Medecine étrangere ; & » on trouve dans les hiſtoires de Mahomet, » qu'un Prince lui envoya un Medecin qui de- » meura long-tems parmi eux ſans rien faire ;

» & qu'étant allé trouver Mahomet, il lui dit, » que depuis qu'il étoit parmi les Arabes, perſonne ne lui demandoit le ſecours de ſon art; » à quoi Mahomet répondit que les Arabes ne » mangeoient que quand ils étoient preſſés de » la faim, & que même ils finiſſoient leurs repas avant que d'être raſſaſiés. Le Medecin » lui fit une profonde révérence, & ſe retira, » diſant que c'étoit le véritable moyen de ſe » bien porter, & que partout où l'on pratiquoit ce régime, les Medecins n'avoient que faire. Les Hiſtoriens marquent, » que parmi les Arabes il y avoit un Medecin appellé Gareth Ebn Chalda, à qui » Mahomet envoyoit les malades, & qui les » traitoit avec des remedes fort ſimples. Mais » Almanſor étant fort incommodé, & ayant » eſſayé des remedes de toutes ſortes de Medecins, il fit venir de Perſe, Georges, fils » de Boct-Jechua, qui fut long-tems ſon premier Medecin. Cet homme étoit Syrien & » Chrétien Neſtorien. On attribuoit ſa grande » capacité à l'étude qu'il avoit faite des anciens, dont il traduiſit les principaux en ſa » langue. C'eſt ce qui mit les Mahométans » dans le gout de cette étude, dans laquelle » les Syriens furent leur maîtres; car on ne » trouve preſque aucun Mahométan qui eût » étudié le grec: & comme la plupart ignoroient » auſſi le ſyriaque, quand ils s'appliquerent à » la lecture des livres grecs, particulierement » de Medecine, ce ne fut que dans les traductions arabes, faites par les Chrétiens Syriens » ſous Almanſor & ſous Almamon. Les Egyptiens s'appliquerent auſſi avec grand ſoin à » cette étude. Le grec ſe conſerva plus long-» tems en Egypte qu'en Syrie, principalement » parmi les Chrétiens orthodoxes, appellés » ordinairement Melchites, qui avoient conſervé l'uſage de cette langue dans leurs offices; au lieu que les demi-Eutychiens ou Jacobites ne les célébroient qu'en Cofte ou » Egyptien. Cependant les Egyptiens ont fait » fort peu de traductions en comparaiſon des » Syriens, parce que les Califes, protecteurs » des ſciences, n'allerent point dans ces contrées qui étoient gouvernées par des Emirs » ou Gouverneurs ſous l'autorité des Califes, & » qu'ainſi les ſciences n'y étoient pas ſi floriſſantes.

On a tout ſujet de croire, ſuivant pluſieurs témoignages des Auteurs Orientaux, qu'il s'étoit fait des traductions d'Hippocrate dès les premiers tems d'Almanſor & d'Almamon: mais celle qui a effacé toutes les autres, a été celle de Honain, fils d'Iſaac, qui fut en grande réputation ſous le Calife Eimotewakel: ce Prince commença ſon regne l'an 232 de l'Hégire, de J. C. 846, & mourut l'an de l'Hégire 247, & de J. C. 861. Cet Honain fut diſciple de Jean, ſurnommé fils de Maſowia; & c'eſt celui qu'on appelle communément Meſué. Les hiſtoriens remarquent que Honain entreprit de nouvelles traductions des livres grecs, parce que celles de Sergius étoient fort défectueuſes. Gabriel, fils de Boct-Jechua, autre fameux Medecin, l'exhorta à ce travail, qu'il fit avec tant de ſuccès, que ſa traduction ſurpaſſa toutes les autres. Sergius avoit fait les ſiennes en ſyriaque; & Honain, qui avoit demeuré deux ans dans les Provinces où on parloit grec, alla enſuite à Balſora où l'arabe étoit le plus pur; & s'étant perfectionné dans cette langue, il ſe mit à traduire. La plupart des traductions arabes d'Hippocrate & de Galien portent ſon nom; & les hébraïques faites il y a plus de 700 ans, l'ont été ſur la ſienne. Les premiers traducteurs Syriens avoient fait leurs verſions en ſyriaque, la plupart ne ſachant pas aſſez bien l'arabe dans les premiers tems du Mahométiſme pour écrire en cette langue, ſur laquelle les Arabes avoient de grandes délicateſſes. Ceux qui vinrent enſuite avoient plus traduit ſur le ſyriaque que ſur les originaux grecs; & comme Honain joignit l'érudition greque à l'élégance de la langue arabeſque, ſes traductions ſurpaſſerent toutes les autres par leur exactitude & par la beauté du ſtyle. Les premieres traductions latines d'Hippocrate dont les Medecins des ſiecles paſſés ſe ſont ſervis dans toute l'Europe, n'étoient point faites ſur le grec. Quelques-unes qui ſe répandirent depuis les guerres d'outremer, furent faites ſur les livres arabes; & celles qui entrerent par l'Afrique & par l'Eſpagne, où les Juifs cultivoient extremement la Medecine, étoient la plupart faites ſur les traductions hébraïques, que les Juifs avoient faites ſur les arabeſques. Il eſt fort difficile de les diſtinguer les unes des autres, parce que les copiſtes, ou même les Medecins de ce tems-là, réformoient ſouvent leurs éditions latines ſur celles qui leur tomboient entre les mains; & la maniere de traduire étoit ſi mauvaiſe, que ces traductions, à force d'avoir été réformées par des Medecins qui ne ſavoient ni l'arabe, ni l'hébreu, ou par des Juifs qui ne ſavoient pas la Medecine, étoient devenues inintelligibles quand on commença à lire cet Auteur en original. On en peut dire autant de toutes les traductions des Auteurs Grecs, & particulierement d'Ariſtote. Il avoit été de même traduit en ſyriaque, puis en arabe, puis en hébreu; & c'étoit ſur cette troiſieme traduction qu'avoient été faites ou réformées toutes celles qu'on liſoit dans les écoles, juſqu'au rétabliſſement des lettres & de l'étude de la langue greque. L'ignorance ou la négligence des traducteurs alloit ſi loin, que quand on compare l'ancienne traduction d'Avicenne avec ſon texte, on ne le peut preſque reconnoître, encore moins celui des Auteurs plus difficiles.

Mais pour en revenir à Honain, fils d'Iſaac,

il eſt le plus conſidérable, & preſque le ſeul interprete d'Hippocrate ; & c'eſt de lui que les Arabes ont tiré tout ce qu'ils ont d'érudition ſur l'hiſtoire de la Medecine. Il y avoit encore dans ce tems-là deux traductions, l'une ſyriaque & l'autre arabe. La premiere paſſoit pour un ſecond original ; & on trouve ſouvent dans les exemplaires anciens des traductions arabes, particulierement de Dioſcoride, qu'elles avoient été conférées avec les éditions ſyriaques. Les premieres ſont fort rares depuis pluſieurs ſiecles, à cauſe que le ſyriaque eſt devenu une langue ſavante qui n'a plus été d'uſage que parmi les Chrétiens ; & ils l'ont même tellement oubliée, que quoiqu'ils célebrent le ſervice divin en cette langue, elle ne s'apprend plus que par étude ; c'eſt ce qui a rendu ces premieres traductions fort rares, de ſorte qu'on ne les trouve plus. L'on peut juger par ce qui a été dit juſqu'à préſent, qu'il ne faut pas en attendre de grands ſecours pour la réviſion des textes grecs.

D'où nous pouvons conclurre qu'il ſeroit difficile de trouver chez les Orientaux quelque choſe qui ſervît à l'hiſtoire d'Hippocrate, de plus que ce que nous liſons dans les Grecs & les Latins. Cependant il faut convenir qu'ils ont des vies de cet ancien Medecin, & qu'ils en parlent avec éloge, & comme d'un des plus grands hommes qui aient exiſté ; c'eſt ce qu'on trouve dans les deux ſeules qui ſoient imprimées, dont la premiere eſt d'Eutychius ou Sahid, fils de Patric, Patriarche d'Alexandrie ; l'autre eſt de Gregoire, ſurnommé Albufarage, qui étoit Métropolitain de Takrit, Ville d'Armenie, qui a vécu juſqu'au treizieme ſiecle : mais on ne trouve ni dans l'une, ni dans l'autre aucun trait qui ait un fondement ſolide.

Jean Leon l'Africain, nous fournira les abrégés hiſtoriques ſuivans des vies de quelques Medecins Arabes & Juifs.

Joanna, fils de Meſuach, étoit Chaldéen de nation & Chrétien de religion, de la ſecte de Neſtorius. Il étudioit la Medecine, la Philoſophie & l'Aſtrologie à Bagdad, lorſqu'Aaron Raſid, le vingt-troiſieme Calife de Bagdad, ſe déterminant à envoyer ſon fils Ebullach, ſurnommé Mammon, en qualité de Viceroi dans la Province de Chorazan, le jugea digne d'accompagner le Prince dans ſon nouveau Gouvernement, & de demeurer auprès de ſa perſonne, & cela ſur la réputation qu'il avoit d'être profondément verſé dans pluſieurs langues & dans toutes ſortes de ſciences. Mammon ſuccéda à ſon pere dans la dignité de Calife : deſirant de connoître la littérature des anciens dont on n'avoit encore rien traduit en arabe, il convoqua une aſſemblée de Savans dans pluſieurs langues, & ſe fit donner le nom & des Auteurs & des ouvrages qu'ils avoient écrits en Grec, en Perſan, en Chaldéen & en Egyptien, dans quelque art & ſcience que ce fût. Il s'occupa enſuite à recueillir de toutes parts ces ouvrages dont il avoit la liſte ; & choiſiſſant les plus utiles & les meilleurs en Medecine, en Phyſique, en Aſtronomie, en Muſique, en Coſmographie & en Chronologie, il les fit traduire : Joanna fut chargé de revoir les traductions des Auteurs Grecs. On mit alors pour la premiere fois en langue arabeſque les livres de Medecine de Galien, & tous les ouvrages d'Ariſtote. Il mourut à la quatre-vingtieme année de ſon âge, l'an de l'Hégire 284. & de Jeſus-Chriſt 819.

Abulhuſen-Ibnu-Telmid naquit à Bagdad : ſon pere étoit à la tête du Clergé de cette Ville. Il étoit Chrétien, de la ſecte des Jacobites. Il étudia avec tant de ſuccès, qu'il devint en peu de tems très-habile Medecin. Il compoſa un ouvrage, dans lequel il traite de toutes les maladies du corps humain, en commençant par la tête, paſſant aux différens membres, & finiſſant aux piés ; il eſt intitulé *Elmalihi*, c'eſt-à-dire, la *vraie réalité* ; & il fut préſenté par l'Auteur au Soudan qui régnoit alors. C'eſt ainſi qu'il ſe fit connoître à la Cour. Son ouvrage fit du bruit, & lui valut la place de Medecin ordinaire de la Maiſon du Soudan : il s'acquit dans ce poſte de l'honneur & des richeſſes. Il ne prit jamais d'argent ni des ouvriers, ni des pauvres, par la raiſon, diſoit-il, qu'il n'étoit pas homme à vendre ſes ſecours pour des bagatelles. Quant aux préſens conſidérables qui lui venoient des Princes, des Nobles & des Riches, il les acceptoit volontiers. Il aimoit paſſionnément la gloire & les honneurs. Il exerçoit ſa profeſſion avec un tel deſpotiſme, que s'il arrivoit à un de ſes malades de tranſgreſſer ſes ordonnances dans la plus légere circonſtance, il ceſſoit de le viſiter, fût-ce le Soudan même. Il mourut l'an de l'Hégire 384. & de Jeſus-Chriſt 994.

Raſis, qu'on appelle encore Albubecar-Muhamed, ou, comme d'autres écrivent par corruption, Abubeter, Albubeter, & Abubater, étoit fils de Zacharias, fils d'Arahi ou Errafis. Leon l'Africain, qui le nomme Abubachar & Raſi, nous apprend qu'il étoit Perſan, de la Ville de Rai, fils d'un Marchand, & qu'il étudioit la Philoſophie & la Medecine à Bagdad, d'où il vint au Caire ; du Caire il paſſa à Cordoue, à la ſollicitation d'Almanſor, homme puiſſant, riche & ſavant. Il fut honoré dans cette Ville, & il y pratiqua ſon art avec ſuccès. Il y mourut l'an de l'Hégire 401. & de Jeſus-Chriſt 1010. à l'âge d'environ 90 ans. Nous avons de lui un ouvrage diviſé en douze livres, qui a pour titre, Elhavi, ou, comme on l'écrit quelquefois, Helchavi, Elchavi & Elkavi, ou *Libri Continentes* ; dix livres dédiés à Almanſor ; ſix livres d'Aphoriſmes, & quelques autres traités. Un certain Ibn Chalicam

rapporte dans les *Analecta* d'Hottinger, qu'il dédia encore à Almanſor un livre de Chymie, que ſa dédicace lui valut une récompenſe de cent deniers : mais qu'il fut puni & banni pour n'avoir pu exécuter ce qu'il promettoit dans ſon ouvrage.

Arnaud de Villeneuve, homme de jugement, dit de Raſis qu'il avoit des notions claires des choſes ; qu'il opéroit avec fermeté ; qu'il jugeoit avec circonſpection, & qu'il étoit d'un mérite éprouvé.

Leon Afer ou l'Africain rapporte de lui l'hiſtoire ſuivante. Paſſant un jour dans les rues de Cordoue, il vit le peuple aſſemblé, & il apprit, en demandant la raiſon de ce concours, qu'un citoyen qui prenoit l'air en ſe promenant, étoit tombé mort ſubitement. Raſis s'approcha ; & après avoir examiné cet homme, il ſe fit promptement apporter des baguettes, qu'il diſtribua à ceux qui l'environnoient, en gardant une pour lui, & les exhortant à l'imiter. Alors il ſe mit à frapper le corps immobile du citoyen ſur toutes les parties, & particulierement ſous la plante des piés ; les autres en firent autant. Le reſte de l'aſſemblée les regardoient comme des fous : mais au bout d'un quart-d'heure l'homme mort commença à ſe remuer ; il revint enſuite parfaitement, au milieu des acclamations du peuple qui crioit au miracle. Raſis alors remonta ſur ſa mule & continua ſon chemin. Almanſor ayant appris cet événement, le fit venir, & lui dit en le complimentant : je vous connoiſſois pour excellent Medecin, mais je ne vous croyois pas homme à reſſuſciter les morts. Raſis lui répondit : j'avoue que j'entens la Medecine, mais je ne ſai pas rendre la vie aux morts, c'eſt l'ouvrage de Dieu. Quant à ce que je pratiquai dernierement avec tant de ſuccès, je ne l'ai trouvé dans aucun livre de Medecine, ni ne le tiens d'aucun maître : mais il m'arriva de faire en compagnie le voyage de Bagdad en Egypte. En entrant dans les deſerts, quelques Arabes, gens de qualité, ſe joignirent à nous. En chemin faiſant, un d'entre eux ſe laiſſa tomber de deſſus ſon cheval, comme s'il eût été mort. Un vieillard de notre troupe mit pié à terre ſur le champ ; & coupant une poignée de verges, il nous en diſtribua à tous, & nous commençames à nous exercer ſur le prétendu mort, comme nous fîmes il y a quelques jours ſur le citoyen de cette Ville, & avec le même ſuccès. Tout le mérite de ma cure ſe réduit donc à avoir remarqué, que le cas du Citoyen étoit le même que celui de l'Arabe : quant à l'évenement, c'eſt un pur haſard. Ce récit plut à Almanſor ; & il ne put s'empêcher de dire avec admiration à Raſis : la Contrée que vous habitez peut ſe vanter de poſſéder en vous Galien. A quoi Raſis répliqua modeſtement : l'expérience vaut mieux que le Medecin.

Ezarharagui fut Medecin de Manſor, Conſeiller de Cordoue. Il compoſa un ouvrage de Medecine ſemblable au Canon d'Avicenne : cet ouvrage eſt utile, & les Medecins Mahométans en font même à préſent un grand cas. Il mourut l'an de la guerre de Cordoue à l'âge de cent-un an, l'an de l'Hégire 404. & de J. C. 1013.

Ettabarani naquit dans le Tabarani, Province du Chorozan. Il fut Medecin du Sultan Thechm, Roi de Ghazna, Ville d'Aſie ſituée ſur les frontieres de l'Inde. Il compoſa un livre de Medecine fort vanté : il eſt intitulé, Firdius Ulhecime, ou le Paradis de la prudence, & contient pluſieurs obſervations concernant l'art de guérir, avec un détail des propriétés des plantes, des animaux & des minéraux. Il mourut à Ghazna l'an de l'Hégire 474. & de J. C. 1081.

Voyez l'article *Avicenne*.

Meſuach ou Meſué étoit Chrétien, de la ſecte des Jacobites ; il naquit à Maridin, Ville ſituée ſur les bords de l'Euphrate ; il étudia la Medecine & la Philoſophie à Bagdad, & fut un des diſciples les plus aſſidus d'Avicenne. Il compoſa des traités très-utiles ſur les choſes potables. On a de lui un autre ouvrage de la compoſition des médicamens. Il exerça ſon art au Caire ; il y jouit de la bienveillance du Calife, & y acquit de la réputation & des richeſſes. Il mourut à la quatre-vingt-dixieme année de ſon âge, l'an de l'Hégire 406. & de J. C. 1015.

Thograi ne fut pas ſeulement Medecin, mais encore Philoſophe, Rhéteur, Alchymiſte, Poëte & Hiſtorien. Il naquit à Hiſpahan en Perſe. Ses talens extraordinaires l'éleverent à la dignité de premier Miniſtre du Prince Maſchud, frere du Soudan d'Aſie. Il amaſſa dans ce poſte des richeſſes immenſes : mais ſon maître s'étant révolté contre ſon frere, il fut pris & empriſonné ; & Thograi ſon Miniſtre, dépouillé de tout ce qu'il poſſédoit, fut attaché à un arbre & percé à coups de fleches, l'an de l'Hégire 515. & de Jeſus-Chriſt 1112. Outre ſes œuvres hiſtoriques & poëtiques, il a laiſſé un ouvrage intitulé, *le Rapt de nature* ; il y traite de l'Alchymie.

Eſſeriph Eſſachali, deſcendant de Mahomet, naquit à Mazara dans la Sicile. Il excella dans la Medecine & dans la Philoſophie, & fut le premier homme de ſon tems en fait de Géographie. Il mourut à Ciudad dans l'Andalouſie, l'an de l'Hégire 516. & de Jeſus-Chriſt 1122. Nous n'avons aucun de ſes ouvrages de Medecine.

Ibnu Saigh naquit à Sancta-Maria dans l'Andalouſie. Ses ancêtres étoient Juifs ; il entendoit fort bien la Medecine & la Philoſophie. Il mourut l'an de l'Hégire 550. & de J.C. 1155. dans le lieu de ſa naiſſance. Il n'a laiſſé aucun ouvrage de Medecine.

Ibnu

Ibnu Zohar naquit en Sicile ; il fut Medecin de Ibnu Habad le rebelle & enſuite de ſon fils. Il fut enveloppé dans leur chute, mais il eut le bonheur d'entrer au ſervice du Roi de Maroc. Il exerça ſon art ſans intérêt, pour les pauvres & pour les artiſans : mais il acceptoit volontiers les préſens des Princes & des Rois. Il fit beaucoup de bien à ſes ennemis dont il avoit coutume de dire qu'ils le haïſſoient pour avoir ſeulement excité leur jalouſie ; mais qu'il les combleroit tant de biens qu'il les en feroit repentir. Il mourut à l'âge de 92 ans, l'an de l'Hégire 564. & de J. C. 1168. Averroès fut un de ſes diſciples & apprit la Medecine ſous lui.

Ibnu Thophail naquit à Seville dans l'Andalouſie, d'une famille noble : mais ſes parens ayant été dépouillés de leurs biens pour avoir pris parti dans une rebellion contre leur prince, il fut obligé de ſe jetter du côté des ſciences. Il fit des progrès ſurprenans dans la philoſophie & dans la Medecine. Averroès, Rabbi Moſes l'Egyptien & beaucoup d'autres vinrent prendre de ſes leçons ; il mourut l'an de l'Hégire 571. & de J. C. 1175. C'eſt le même que AbuBecr, Ebn Thophail, l'Auteur d'un ouvrage ingénieux & bien écrit, publié par le Docteur Pocock, en arabe & en latin ſous le titre de *Philoſophus autodidactus*, imprimé à Oxford en 1671. réimprimé pluſieurs fois depuis & traduit en d'autres langues.

Ibnu Zohar ou Zor, fils d'Ibnu Zohar dont nous avons parlé, apprit la Medecine de ſon pere, & devint après lui Medecin de Manſor, Calife & Roi de Maroc ; il mourut âgé de 74 ans à Maroc, l'an de l'Hégire 594. de J. C. 1197. Il a compoſé différens ouvrages de Medecine ; un entre autres ſur les yeux.

Ibnu el Baitar naquit à Malaga dans l'Andalouſie ; outre la Philoſophie & la Medecine, il connut très-parfaitement la Botanique. Pour ſe perfectionner dans la connoiſſance des plantes, il parcourut l'Afrique & preſque toute l'Aſie. A ſon retour de l'Inde par le Caire, il entra au ſervice de Saladin, le premier des Soudans d'Egypte, après la mort duquel il revint dans ſa patrie où il mourut l'an de l'Hégire 594. & de J. C. 1197. après avoir compoſé un excellent ouvrage ſur les propriétés des plantes, ſur les poiſons & les animaux, diviſé en trois livres, dans leſquels les matieres ſont traitées ſelon l'ordre alphabétique.

Voyez l'art. *Averroès.*

Albuhazan Ibnu Haidor, Philoſophe, Medecin, Aſtrologue, naquit à Fez : il fut pendant pluſieurs années Medecin des Rois de ce pays ; il mourut de la peſte l'an de l'Hégire 818. & de J. C. 1415. Il a laiſſé un Traité de la cure de la maladie dont il eſt mort.

Abu Bahar Ibnu Chalſon, Philoſophe, Medecin, Aſtrologue & Poëte élégant, naquit & mourut à Grenade, l'an de l'Hégire 828. & de J. C. 1424.

Voyez *Albucazis.*

Voyez *Avenzoar.*

Revenons maintenant aux fameux Medecins Juifs qui ont paru depuis J. Leon Aſer ou l'Africain.

Iſaac fils d'Erram, Philoſophe & Medecin, naquit à Damas, étudia à Bagdad & fut Medecin de Zaïde, Viceroi d'Afrique. Zaïde étant tombé malade, & un Medecin Chrétien collegue d'Iſaac, condamnant tout ce que celui-ci ordonnoit, il ceſſa de ſuivre la maladie, & quand on lui demanda la raiſon de cette conduite ; c'eſt que la diviſion de deux Medecins, répondit-il, eſt plus dangereuſe qu'une fievre tierce. Il mourut l'année de l'Hégire 183. & de J. C. 799. Il a compoſé un livre de la cure des poiſons.

Emram fils d'Iſaac, Medecin, Philoſophe & Aſtrologue, naquit à Tolede en Eſpagne. Le Roi d'Eſpagne ayant pris Tolede, de ſon tems ; Emram ſollicita la place de Secrétaire en langue Arabe, qui étoit vacante, & on la lui accorda. Ayant été dépêché quelque tems après à Seville, à l'occaſion de quelque tribut, il perdit la vie dans cette ville pour avoir tenu au Gouverneur Maure un diſcours dont celui-ci ſe tint injurié. Cela arriva l'an de l'Hégire 387. & de J. C. 997.

Haron, Medecin, Philoſophe & Aſtrologue, naquit à Fez d'une famille illuſtre. Il entra fort jeune au ſervice du Roi Habdalla, dont il devint le premier miniſtre ; ce Prince ayant, par ſes conſeils, ôté la vie à celui qui rempliſſoit cette place avant lui. Abdalla crut même qu'il importoit à ſes intérêts de lui confier le gouvernement de Fez, dont la fidélité lui étoit ſuſpecte : il remplit cette dignité pendant ſept ans, mais le Roi ayant été contraint d'éloigner ſon camp de cette ville à cent mille de diſtance, Fez ſe ſouleva, tous les Juifs furent tués ; & cette nouvelle ayant paſſé dans le camp d'Abdalla, ſon armée ſe révolta ; Haron perdit la vie dans cette conjoncture, l'an de l'Hégire 872. & de J. C. 1467.

L'introduction de la Chymie dans la Medecine occaſionna la plus grande révolution qui ſoit arrivée tant dans la théorie que dans la pratique de cette ſcience. Je n'agiterai point ici la queſtion de l'ancienneté de cet art ; elle n'entre point dans le plan de ce diſcours. Je remarquerai ſeulement que celui-là fut le premier Chymiſte qui travailla ſur les métaux ; honneur que les Hiſtoriens accordent d'un conſentement unanime à Tubalcain, le même que le Vulcain des Payens, ou ce Dieu qui apprit, ſelon eux, aux hommes l'uſage du feu. Il eſt vraiſemblable que les premiers habitans de l'Egypte apporterent avec eux de l'Orient l'art de travailler les métaux, qui ſe répandit de l'Egypte chez toutes les autres nations.

Quoiqu'on diſe des expériences que les anciens ont faites ſur la tranſmutation des autres

métaux en or, il eſt conſtant qu'il ne fut queſtion de l'Alchymie priſe en quelque ſens que ce ſoit qu'au milieu du quatrieme ſiecle. Julius Maternus Firmicus, qui écrivoit alors, en parle comme d'un art fort connu. Æneas Gazæus, qui fleurit ſur la fin du cinquieme ſiecle, dit poſitivement que l'Alchymie n'étoit pas une découverte nouvelle ; & au commencement du ſeptieme ſiecle, George Syncelle traita de cet art & fut ſuivi d'une foule d'Auteurs Grecs, Arabes & Latins.

Le judicieux Boerhaave a penſé qu'après que les Arabes ſe furent livrés à la Chymie, à la Métallurgie & à l'Alchymie, ils introduiſirent dans ces ſciences leurs façons de s'exprimer pleines d'hiéroglifes & de métaphores, donnant aux moyens de perfectionner les métaux, les noms de différentes Medecines, aux métaux imparfaits des noms de maladies, & à l'or celui d'homme vigoureux & ſain ; ce qui trompa les ignorans, qui prenant à la lettre ces expreſſions, ſuppoſerent que par une ſeule & même préparation chymique on pouvoit changer les métaux en or & rendre la ſanté au corps, ſuppoſition qu'ils firent d'autant plus facilement qu'ils s'apperçurent que les ſcories des plus vils métaux étoient déſignées dans les Auteurs Arabes & dans les autres, par le nom de lepre la plus incurable de toutes les maladies. On appella du nom de pierre philoſophale ou de *Don Azoth*, cette préparation chymique capable de produire ces merveilleux effets, & ceux qui en poſſédoient le ſecret, *Adeptes*. Le préjugé de la pierre philoſophale fut confirmé dans la ſuite par quelques expériences chymiques ſur les propriétés des drogues. Rhasès fit les premieres. Avicenne qui parut dans le ſeptieme ſiecle, marcha ſur ſes traces & trouva le Julep arabique ou l'eau-roſe diſtillée. Mais cette partie de la Chymie fut particulierement cultivée par Meſué.

Juſqu'à préſent les Arabes s'étoient occupés ſeuls de la Chymie. Au commencement du treizieme ſiecle, Albert le Grand, né dans la Souabe, & Roger Bacon, né dans le voiſinage d'Ilcheſter dans la province de Sommerſet en Angleterre & connu ſous le nom de frere Bacon, tenterent de l'introduire en Europe & ils y réuſſirent : mais ce ne fut que ſur la fin du même ſiecle qu'un François nommé Arnaud de Villeneuve fit ſervir la Chymie à la Medecine. Il trouva l'eſprit de vin, l'huile de térébenthine & pluſieurs autres compoſitions dont il ſpécifia les propriétés. Il s'apperçut que ſon eſprit de vin étoit ſuſceptible du gout & de l'odeur de tous les végétaux ; & de-là vinrent toutes les eaux compoſées dont les boutiques de nos Apoticaires ſont pleines, & dont on peut dire en général qu'elles ſont plus lucratives pour les diſtillateurs, que ſalutaires pour les malades.

Raimond Lulle, né à Barcelonne, ou ſelon d'autres à Majorque ou Minorque, en 1315. fut contemporain d'Arnauld de Villeneuve. Cet Auteur eſt un des premiers qui ait parlé d'un remede univerſel ou propre dans toutes les maladies.

On peut compter entre les Chymiſtes antérieurs à Paracelſe & qui nous ont laiſſé quelques compoſitions médicinales, *Joannes de Rupeſciſſa*, (Jean de la Roquetaillade) *Iſaac Hollandois*, *Jean Iſaac Hollandois*, & *Baſile Valentin*. Il eſt difficile de fixer les tems dans leſquels ils ont vécu, & peut-être me ſuis-je trompé à l'article *Antimoine*, lorſque j'ai dit que ce dernier avoit publié ſon traité de l'antimoine aux environs du douzieme ſiecle. *Helmont* prétend que *Baſile Valentin* parut cent ans avant Paracelſe. D'autres ont écrit qu'il naquit en 1394. & quelques-uns qu'il fleurit en 1415. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que ce Moine Bénédictin établit le premier comme principes chymiques des mixtes, le ſel, le mercure & le ſoufre, & qu'il a décrit le ſel volatil huileux dont Sylvius del Boé a parlé avec tant d'éloge & dont il s'eſt fait honneur ainſi que de quelques autres découvertes moins anciennes. *Baſile Valentin* enrichit la Medecine de pluſieurs préparations d'antimoine, & il eſt le premier qui ait fait prendre ce minéral intérieurement ; on dit qu'ayant jetté hors de ſon laboratoire de l'antimoine dont il s'étoit ſervi dans la fuſion de quelques métaux, il s'apperçut que des cochons qui en mangerent par haſard, en furent violemment purgés, & que peu de tems après, ils devinrent extremement gras, ce qui lui fit venir la penſée d'éprouver ce remede ſur le corps humain, & il paroît par ſon ouvrage intitulé, *Currus triumphalis Antimonii*, qu'il s'aſſura de ſon efficacité par une foule d'expériences.

Paracelſe, *Matthiole*, *Angelus Sala*, *Jacques Launai*, & d'autres ſavans Medecins prirent dans la ſuite la défenſe de l'antimoine & s'en ſervirent avec beaucoup de confiance. D'autres regarderent au contraire l'uſage intérieur de l'antimoine, comme une pratique dangereuſe, & *Jacques Grevin* traita ce minéral de poiſon dans un traité qu'il publia en 1566. & dans lequel il s'adreſſa aux Magiſtrats pour qu'ils en proſcriviſſent le débit, ainſi qu'ils avoient fait de l'orpiment & du vif argent. On eut égard à ſes remontrances, l'antimoine fut banni de la Medecine par un décret de la Faculté de Paris, confirmé par un Arrêt du Parlement, & en 1609. Paulmier, Medecin de Paris, convaincu d'en avoir fait uſage, fut chaſſé du corps des Medecins. En 1637. la Faculté le permit comme cathartique, & en 1666. ſur l'approbation des Medecins, le Parlement de Paris en rendit l'uſage entierement libre.

Mais avant que d'en venir à Paracelſe & aux innovations qu'il fit dans la Medecine, il ne ſera pas hors de propos de parler de deux

maladies qui parurent en Europe, l'une quelque tems avant ſa naiſſance, & l'autre deux ou trois ans après qu'il fut né, je veux dire la conſomption & la vérole. Nous liſons dans le Docteur Freind, que la conſomption eſt originaire d'Angleterre, & qu'ainſi il n'eſt pas étonnant qu'aucun Auteur n'en ait fait de deſcription plus exacte que le ſavant *Caius*, Anglois. Elle commença en 1483. à l'armée d'Henri VII. à ſa deſcente dans le port de Milford, d'où elle paſſa à Londres, qu'elle ravagea depuis le premier Septembre juſqu'à la fin d'Octobre ; elle y reparut depuis quatre fois, & toujours en été, en 1485. en 1506. en 1517. elle fut cette année ſi violente qu'elle emportoit les malades en trois heures de tems. Une grande partie de la nobleſſe en périt, & il y eut pluſieurs villes où elle ne laiſſa que la moitié des habitans. Elle s'y fit ſentir pour la quatrieme fois en 1528. & on en mouroit en ſix heures de tems. Pluſieurs Courtiſans en furent attaqués, & Henri VIII. lui-même fut en danger d'en périr. En 1529. elle infeſta les Pays-Bas & l'Allemagne ; elle fit de grands ravages dans cette derniere contrée ; elle interrompit les conférences que Luther & Zuingle avoient à Marpourg ſur l'Euchariſte. Elle parut en Angleterre la derniere fois en 1551. cent vingt perſonnes en moururent à Weſtminſter dans un ſeul jour. Les deux fils de Charles Brandon, Duc de Suffolk en moururent : mais il paroît par la deſcription que Caius nous en a laiſſée, qu'elle ne s'exerça nulle part avec plus de fureur qu'à Shrewbury lieu de ſa réſidence. La peſte dont Athenes fut déſolée n'offre rien de plus terrible. Voyez l'art. *Sudor Anglicanus*.

Quant à la vérole, je n'entrerai point dans le détail des raiſons pour & contre ſon ancienneté. J'aſſurerai ſeulement que les Medecins avoient remarqué, tous ou la plus grande partie des ſymptomes qui la caractériſent, dans des cas rares à la vérité & éloignés les uns des autres, mais fort antérieurs à la date de cette maladie parmi nous.

Au retour de *Chriſtophe Colomb*, dont on prétend que les ſoldats apporterent cette maladie d'Hiſpaniola où elle eſt endémique, elle fit en Europe des progrès ſi rapides qu'elle devint en peu d'années la plus commune parmi les peuples & la plus lucrative pour les Medecins.

Colomb étoit revenu d'Hiſpaniola avec pluſieurs mariniers & ſoldats en l'année 1492. il eſt donc vraiſemblable que ces gens étoient pour la plupart infectés par le commerce qu'ils avoient eu avec les femmes du nouveau monde, & qu'il y en eut quelques-uns d'entre eux qui ſervirent parmi les troupes Eſpagnoles qui marcherent peu de tems après, en Italie contre les François. Ces ſoldats Eſpagnols infecterent les Napolitaines & celles-ci communiquerent aux François le mal qu'elles avoient pris des Eſpagnols. Les François le rapporterent dans leur pays, d'où il ſe répandit dans tout le reſte de l'Europe. Si l'on conſidere que cette maladie commença par infecter une armée, & que de-là elle paſſa chez les peuples d'Europe les plus enclins à la galanterie, on ne ſera point étonné de la rapidité de ſes progrès.

La vérole eſt moins remarquable dans l'hiſtoire de la Medecine par ſa naiſſance, que par la multitude des remedes nouveaux, ou préparés d'une façon nouvelle dont l'art s'eſt enrichi à ſon occaſion. Telles ſont le gayac dont on commença à ſe ſervir en 1517. la ſquine qu'on ne connut en Europe qu'en 1535. & la ſarcepareille ; mais le plus important, celui qui changea, pour ainſi dire, la face des choſes, ce fut le mercure. Ce minéral parut en Europe en 1498. & fut employé preſque auſſi-tôt dans la cure des maux vénériens. On l'appliqua à l'extérieur à l'inſtigation des Arabes & de leurs copiſtes qui avoient preſcrit l'uſage du vif argent, contre la vermine & dans les maladies cutanées, long-tems avant qu'il fût queſtion de la vérole. Cette maladie attaquant la peau, on conjectura qu'on pourroit employer contre elle le mercure avec quelque ſuccès. J'ai dit à l'article *Anatomie*, que Jacques Berenger fut le premier qui oignit ſes malades de mercure : M. Aſtruc n'eſt pas de cet avis ; il prétend que Jean de Vigo & lui ne firent qu'accréditer cette pratique par leurs cures & par les raiſonnemens qu'ils firent en ſa faveur. Ces deux Auteurs fleurirent au commencement du ſeizieme ſiecle, & Jean de Vigo eſt le premier qu'on ſache avoir ordonné intérieurement quelques préparations mercurielles. Il recommanda le mercure précipité rouge en grande quantité dans la vérole & dans la colique. Il eſt vraiſemblable que nous devons cette préparation du mercure ainſi que la plus grande partie des autres, aux efforts que les Alchymiſtes ont faits pour le fixer & le convertir en or, & que les heureux effets de ſon application à l'extérieur encouragerent à l'adminiſtrer intérieurement.

Je vais maintenant paſſer à Paracelſe & aux révolutions qu'il occaſionna dans la Medecine ; après avoir obſervé qu'il trouva cette ſcience dans un état vraiment déplorable.

Si l'on guériſſoit les maladies avec des raiſonnemens ſubtils, & ſi des phraſes vuides de ſens ſuſpendoient les douleurs, on auroit pu s'en tenir à la doctrine de Galien & à la pratique des Arabes, qui étoient alors en vogue. Lorſque Paracelſe parut, l'eſprit de chicane & de diſpute avoit décrié la Medecine, & cette ſcience étoit dans un état pire que celui où elle tomba ſous les ſucceſſeurs d'Hippocrate. Avec les avantages que Paracelſe avoit ſur la plupart de ſes contemporains, il n'eſt pas

étonnant qu'il ait fait beaucoup de bruit & une brillante figure dans le monde.

Aureolus Philippus Paracelſus Theophraſtus Bombaſt de Hohenheim, étoit fils de Guillaume de Hohenheim, Licentié en Medecine, médiocre praticien, mais homme ſavant, poſſeſſeur d'une aſſez riche bibliotheque & fils naturel d'un Grand-maître de l'ordre Teutonique. Il naquit dans la Suiſſe en l'année 1493. à Einſidlen, village ſitué à deux milles de Zurich; ce fut-là qu'on lui donna le nom d'*Ermite*, qu'Eraſme lui a conſervé dans une lettre.

On dit que gardant un troupeau d'oies dans ſon enfance, il fut maltraité par un ſoldat qui le rendit eunuque; ce que l'antipathie qu'on lui remarqua pour les femmes, ſemble confirmer. On le repréſente toutefois avec une longue barbe; ſon pere l'inſtruiſit dans la Medecine & dans la Chirurgie, & il fit de grands progrès dans ces ſciences: mais lorſqu'il fut parvenu à un certain âge, il ſe détermina entierement pour l'étude de l'Alchymie; ce qui engagea ſon pere à en confier le ſoin à *Trithemius*, Abbé de *Spanheim*, homme d'une grande réputation dans cette partie. Paracelſe en apprit quelque ſecrets & le quitta pour aller conférer avec *Sigiſmond Fuggerus de Schwatz*, Chymiſte fameux en ce tems, qui, tant par ſa propre induſtrie, que par le commerce continuel qu'il entretenoit avec une foule de Chymiſtes qu'il appelloit & retenoit auprès de lui, marchoit à pas de géant dans l'Alchymie.

Paracelſe nous aſſure qu'il apprit ſous Schwatz les opérations ſpagiriques; il s'attacha enſuite à tous ceux qui avoient la réputation d'exceller dans l'art, & il avoue que c'eſt d'eux qu'il tenoit les ſecrets dont il étoit poſſeſſeur.

Il ne s'en tint pas-là. Dans le deſſein de ſe perfectionner dans la Medecine, il viſita toutes les Univerſités d'Allemagne, d'Italie, de France & d'Eſpagne. Il parcourut enſuite la Pruſſe, la Lithuanie, la Pologne, la Valachie, la Tranſilvanie, la Croatie, le Portugal, & les autres contrées de l'Europe, communiquant indiſtinctement avec les Medecins, les Barbiers, les gardes-malades, les prétendus ſorciers & les Chymiſtes. Ce fut en ſe familiariſant ainſi avec tous ceux dont il eſpéroit tirer quelque connoiſſance utile, qu'effectivement il en acquit un grand nombre relativement à la Medecine; il tira des livres de Baſile Valentin la doctrine des trois élémens, qu'il adopta dans la ſuite & qu'il eut l'effronterie de publier ſous ſon nom, & ſous les titres des trois principes; le ſel, le ſoufre & le mercure.

Il avoit vingt ans, lorſqu'après avoir vu les mines de l'Allemagne, il paſſa en Ruſſie, ſur les frontieres de laquelle il fut fait priſonnier par des Tartares qui le conduiſirent au Cham. Il accompagna peu après le fils de ce Prince dans un voyage à Conſtantinople, où il dit avoir appris le ſecret de la pierre philoſophale, à l'âge de vingt-huit ans. Il aſſiſta fréquemment à des ſiéges & à des combats, & il ſuivit des armées en qualité de Medecin.

Il faiſoit un grand cas d'Hippocrate & des anciens: mais il avoit un ſouverain mépris pour les Docteurs de l'école & ſingulierement pour les Arabes. Il faiſoit un grand uſage des préparations de mercure & d'opium, avec leſquelles il guériſſoit la lepre, la gale, la vérole, les hydropiſies légeres, & d'autres maladies incurables pour ſes contemporains, qui ne connoiſſoient point le premier de ces remedes, & qui regardoient l'autre comme un refrigérant du quatrieme degré.

C'eſt par ces cures qu'il ſe fit une grande réputation; ſurtout depuis qu'il eut traité Jean Frebenius, homme ſavant & fameux Imprimeur à Bâle, qui étoit fort tourmenté d'une douleur au talon; Paracelſe la fit paſſer aux orteils; elle ſe diſſipa bientôt après, & Frebenius en fut quitte pour ne pouvoir jamais remuer les orteils.

On attribua ſa mort qui arriva peu de tems après, à l'uſage immodéré qu'il faiſoit du laudanum.

La guériſon de Frebenius le mit en correſpondance avec le fameux Eraſme; & les Magiſtrats de Bâle l'engagerent par un honoraire conſidérable à profeſſer la Medecine dans leur ville. Il y fit en 1527. des leçons tous les jours pendant deux heures, quelquefois en latin, mais plus fréquemment en allemand. Il expliquoit ſes propres ouvrages, & particulierement les livres intitulés *de compoſitionibus*, *de Gradibus* & *de Tartaro*, livres, dit Helmont, pleins de bagatelles & vuides de choſes. Gravement aſſis dans ſa chaire, il faiſoit brûler les écrits de Galien & d'Avicenne, en préſence de ſes auditeurs, à qui il diſoit que, pour s'inſtruire, ſi Dieu ne l'eût aſſiſté de ſes lumieres, il eût conſulté le diable ſans ſcrupule, diſcours conforme à ce que l'on trouve en différens endroits de ſes écrits; que quand il étoit queſtion de découvrir des ſecrets de Medecine, il n'y avoit point de voies illégitimes.

Il eut un grand nombre de diſciples avec leſquels il vécut dans une parfaite intimité; il y en eut trois, entre autres, dont il prit un ſoin particulier, juſqu'à leur fournir même tout le néceſſaire; il leur communiqua quelques-uns de ſes ſecrets, mais ils l'abandonnerent enſuite, & ils pouſſerent même l'ingratitude, juſqu'à le diffamer par des écrits. Il ne trouva pas plus de reconnoiſſance dans quelques Barbiers & Chirurgiens qui vécurent long-tems à ſes dépens, & à qui il fit part de ſes connoiſſances chymiques & médicinales. Les Docteurs Pierre Corneille, André Urſin, le licentié Pangratius & maître Raphael, furent les ſeuls qui lui demeurerent inviolablement attachés.

Pendant les deux années de ſéjour qu'il fit à Bâle, il guérit avec trois pilules de laudanum, un Chanoine de *Liechtemfels* tourmenté d'un mal d'eſtomac & abandonné des Medecins. Le Chanoine avoit promis à Paracelſe cent florins pour la cure, ſomme qu'il refuſa de payer, alléguant pour toute raiſon une aſſez mauvaiſe plaiſanterie ; c'eſt qu'il y auroit de la folie à payer des crottes de ſouris à plus de trente florins la piece. Paracelſe s'adreſſa aux Juges, qui conſidérant moins l'excellence du remede, que ſa petite quantité, & le peu de peine du Medecin, ne lui décernerent qu'une gratification fort modique. Indigné de cette injuſtice, il les chargea de reproches & ſortit de leur ville, ſur les avis de ſes amis qui lui firent entendre qu'il ne pouvoit plus y demeurer en ſûreté : il abandonna tous ſes inſtrumens de Chymie à Jean Oporinus & ſe mit à parcourir l'Alſace. Oporinus l'accompagna pendant deux ans entiers, dans l'eſpoir d'apprendre la Medecine que Paracelſe s'étoit engagé de lui enſeigner parfaitement en ſix mois. Il fit dans ces voyages pluſieurs cures extraordinaires que Zwinger, contemporain de Paracelſe, rapporte ſur le témoignage qu'Oporinus même lui en avoit rendu de vive voix. Cet Oporinus qui ſervit pendant quelque tems Paracelſe en qualité de ſecrétaire, étoit un homme de lettres, fort verſé dans les langues greque & latine, que l'envie de s'inſtruire avoit attaché à Paracelſe, qu'il s'ennuya de ſuivre ſans en rien apprendre & qu'il abandonna à cette occaſion. Un ſoir Paracelſe fut appellé par un malade ; le danger étoit preſſant, mais ne jugeant pas à propos de rompre une partie de débauche dans laquelle il étoit embarqué, il remit ſa viſite au lendemain matin. En effet il y alla ; à peine fut-il entré qu'il demanda ſi le malade avoit pris quelques remedes : les aſſiſtans lui répondirent, que s'étant trouvé ſur le point de mourir, les ſacremens étoient la ſeule choſe qu'on lui eût adminiſtrée ; à quoi Paracelſe répliqua, eh bien, puiſqu'on a eu recours à un autre Medecin, on n'a pas beſoin de moi. Oporinus frappé de ce blaſpheme, prit le parti d'abandonner Paracelſe, dans la crainte de ſe trouver engagé dans quelque mauvais pas par la conduite ſinguliere d'un maître qu'il chériſſoit d'ailleurs.

Depuis ce tems Paracelſe ayant oublié le peu de latin qu'il avoit appris, continua d'errer d'un lieu dans un autre, ne ſe couchant point, ne changeant jamais ni de linge ni d'habit, & preſque toujours ivre. Enfin en 1541. il tomba malade dans une auberge à Saltzbourg, où il mourut dans la quarante-ſeptieme année de ſon âge, nonobſtant la promeſſe qu'il avoit faite de prolonger ſa vie à une durée égale à celle de *Mathuſalem*, par le moyen de ſon élixir. Il ne fut malade que pendant quelques jours.

Boerhaave dans ſa Chymie, & le Docteur Shaw, dans ſes notes font les remarques ſuivantes ſur cet homme, que l'on peut appeller extraordinaire à plus juſte titre que grand.

Dans l'état où étoit la Medecine de ſon tems, il n'eſt pas étonnant que Paracelſe ait paſſé pour un excellent Medecin, & pour un habile Chirurgien. Le langage de cette ſcience étoit un compoſé auſſi ridicule que barbare de latin, de grec & d'Arabe ; & Galien commandoit auſſi deſpotiquement dans les écoles de Medecine, qu'Ariſtote ſur les bancs de la Philoſophie. La théorie étoit fondée ſur les qualités, leurs degrés & les tempéramens, & toute la pratique ſe bornoit à ſaigner, purger, faire vomir & donner des clyſteres.

Il dut une partie de ſa réputation à la connoiſſance qu'il avoit de l'efficacité du mercure dans les maladies vénériennes qui commencerent alors à infecter l'Europe & à s'y répandre ; connoiſſance qu'il tenoit vraiſemblablement de *Jacques Carpus*, grand Anatomiſte & Chirurgien célebre de Boulogne, le ſeul qui ſût guérir de la vérole en procurant à ceux qui en étoient attaqués, la ſalivation par le moyen du mercure.

Il eſt vraiſemblable que la plupart des écrits qui portent ſon nom, ſont ſuppoſés ; en effet ils ſont en ſi grand nombre & d'un caractere ſi différent entre eux, qu'il eſt preſque impoſſible qu'ils ſoient ſortis de la même main. On pourroit conjecturer que les diſciples de Paracelſe ne trouverent d'autres moyens de mettre leurs productions à l'abri de la critique, qu'en les publiant ſous le nom de leur maître. Cependant outre les trois livres qu'il expliqua publiquement, il y en a quelques autres qu'on peut regarder comme originaux ; tel eſt celui de la peſte, celui des minéraux, le traité *de longâ vitâ* & l'*Archidoxa Medicinæ*, que *Bodenſtyn* mit au jour du vivant de Paracelſe ou très-peu de tems après ſa mort.

Cet ouvrage eſt appellé *Archidoxa Medicinæ*, parce qu'il contient les maximes principales de cet art. Il y en eut d'abord neuf livres de publiés ; & l'Auteur parle ainſi dans les prolégomenes : j'avois réſolu de donner les dix livres de l'Archidoxa : mais j'en ai réſervé dans ma tête le dixieme ; c'eſt un thréſor que les hommes ne ſont pas dignes de poſſéder, & il n'en ſortira que quand vous aurez tous abjuré *Ariſtote*, *Avicenne*, *Galien*, & promis une ſoumiſſion parfaite au ſeul Paracelſe. Cependant ce dernier livre parut ; je ne dirai point par quel moyen, mais j'avouerai que c'eſt une piece bien extraordinaire. Qu'elle ſoit de Paracelſe ou non, c'eſt ce que je n'oſerois aſſurer : mais je ne peux me diſpenſer de dire à ſa louange, qu'elle contient la plupart des découvertes dont les Chymiſtes qui lui ſuccéderent immédiatement, ſe firent honneur. Le *Lithontriptique* & l'*Alcaheſt* de *Van-Helmont* en

ſont viſiblement tirés. Le paſſage ſuivant de cet Auteur a donné de violens ſoupçons de plagiat contre lui. «Pour diſſoudre la pierre par » le moyen de l'eſprit volatil du ſel marin, met- » tez en digeſtion le ſel marin pendant un mois » avec le ſuc de grand raifort, & diſtillez le » tout : ce qui vous viendra, ſera cet eſprit de «ſel d'une efficacité ſinguliere contre la pierre.» Comment Helmont a-t'il découvert que le ſel marin fermentoit avec le ſuc de raifort ; car on ne trouve rien dans ſes autres écrits qui paroiſſe l'avoir conduit à cette opération ? Mais ſi nous la liſions dans le dixieme livre de l'Archidoxa, & dans les propres termes d'Helmont, n'aurions-nous pas lieu de conjecturer qu'il l'a tirée de cet ouvrage ? Or, elle y eſt effectivement, ainſi que tout ce qu'il a publié de l'Alchaeſt.

Il faut encore mettre au nombre des ouvrages de Paracelſe les livres *de Arte rerum naturalium*. Tous les autres peuvent être regardés comme ſuppoſés, mais particulierement les ouvrages théologiques.

Il a tranſmis dans ſes écrits l'air important qu'on remarquoit dans toutes ſes actions. Les promeſſes ne lui coutoient rien : mais elles étoient pour l'ordinaire moins magnifiques encore que le fondement n'en étoit léger. L'impudence avec laquelle il s'engageoit de faire vivre, par le moyen de ſon élixir, un homme auſſi long-tems que Mathuſalem, eſt un exemple de cette ſuffiſance outrée que nous lui avons reprochée. Peut-on rien imaginer de plus ridicule que Paracelſe, délibérant avec lui-même juſqu'où il étoit à propos qu'il prolongeât ſa vie ? Ces extravagances ſont d'un homme qui s'en rapportoit à ſon imagination plus volontiers qu'à l'expérience. Et comment concevoir que celui qui poſſédoit le ſecret d'allonger la vie à diſcrétion, ſe ſoit laiſſé mourir à la fleur de ſon âge ? Paracelſe étoit encore Charlatan par rapport à ce qu'il ſavoit, & il ne parloit point de ſes connoiſſances réelles avec le ton décent qui convient à un Medecin.

Tous les Chymiſtes de ſon tems, & beaucoup de ceux qui l'ont ſuivi, ſe ſont accordés, je ne ſai pourquoi, à le croire poſſeſſeur d'un remede univerſel ; & Paracelſe s'en eſt fait honneur le premier. Il jure ſur ſon ame, & il prend tout le Ciel à témoin, qu'il n'y a point de maladie, quelle qu'elle ſoit, qu'il ne puiſſe guérir avec une ſeule & même préparation métallique. Mais l'homme qui a le mieux connu Paracelſe, Helmont, n'en croit rien ; & quoiqu'il ſoit preſque continuellement occupé de l'éloge de cet Auteur, il nous avertit que ſes ouvrages ſont parſemés de menſonges. Au reſte, quand Paracelſe auroit pour lui un plus grand nombre de témoins, ils ſeroient tous démentis par ſa fin. Sa mort prématurée détruit toutes ces prétentions, relatives au remede univerſel.

Diſons pourtant à ſa gloire qu'il entendoit très-bien la Chirurgie, & qu'il opéra avec beaucoup de ſuccès ; qu'il connoiſſoit la pratique de la Medecine, auſſi-bien qu'aucun de ſes contemporains ; qu'il connut ſeul de ſon tems le ſecret de préparer les métaux de façon à pouvoir les rendre utiles à la Medecine ; que l'Opium étoit un remede qui lui étoit particulier, & avec lequel il opéra quelques cures merveilleuſes ; enfin, qu'il étoit peut-être l'unique avec Carpus, qui fût inſtruit des propriétés du mercure. Quant à la pierre philoſophale, nous n'avons pas de preuves qu'il en ait poſſédé le ſecret, & nous en avons de très-fortes qu'il ne le poſſédoit pas.

Mais ſur ce que je viens de dire par rapport à l'opium, après avoir aſſuré ailleurs que les Empiriques en avoient introduit l'uſage dans la Medecine, on m'accuſeroit peut-être de tomber en contradiction avec moi-même, ſi je n'obſervois que les ſectateurs de Galien l'avoient banni de la Medecine long-tems avant que Paracelſe parût, dans la ſuppoſition qu'il étoit trop froid pour qu'on pût en uſer en ſûreté.

Entrons maintenant dans quelque détail de ſon ſyſteme. Le premier de ſes principes conſiſte dans l'attention que tout Medecin doit avoir à une analogie, qu'il ſuppoſe entre le monde entier, le grand monde & le petit monde, c'eſt-à-dire, l'univers & le corps de l'homme. Il ne s'en tient pas aux comparaiſons uſées ſur ce ſujet ; il découvre entre ces objets des rapports merveilleux. Il apperçoit dans l'homme le mouvement des aſtres, la nature de la terre, de l'eau & de l'air ; les végétaux, les minéraux, les conſtellations & les quatre vents. Le Medecin, dit-il ailleurs, doit connoître parfaitement ce qu'on appelle dans l'homme la queue du dragon, le bélier, l'axe polaire, la ligne méridionale, le levant & le couchant : *quæ ſi ignorat, apage talem ad Pilatum.* C'eſt de lui & de ſes diſciples qu'eſt venue l'opinion d'une prétendue convenance des principales parties du corps avec les planetes, comme du cœur avec le ſoleil, du cerveau avec la lune, de la rate avec Saturne, du poumon avec Mercure, des reins & des teſticules avec Venus, du foie avec Jupiter, & du fiel avec Mars ; ainſi que des ſept métaux avec les ſept mêmes corps céleſtes. Il aſſure dans un autre endroit, que dans notre limbe ou corps, le ciel, la terre & les propriétés de tous les animaux ſont renfermés ; d'où il tire cette conſéquence, qu'un vrai Medecin doit être en état de prononcer ſur le corps de l'homme, voilà qui eſt un ſaphir, voilà du mercure, voilà un cyprès, voilà une fleur de violettes jaunes. Il établit encore des analogies entre les maladies & les plantes, & il donne aux unes les noms des autres : c'eſt par cette raiſon qu'on trouve chez lui la maladie

de l'acorus, celle de l'anthera, du pouliot, de la meliſſe, de la ſabine, de la térébenthine, du ſiler montanum, & de l'ellébore.

Quant à la matiere premiere, il prétend que toutes les choſes ont été créées d'un ſeul principe, d'une même nature. Il appelle cette matiere, le grand myſtere. Ce n'eſt, dit-il, rien de perceptible, rien de ſenſible, rien qui paroiſſe ſous quelque forme qui ait quelque propriété ou couleur, ou qui tienne de la nature élémentaire. Autant qu'a d'étendue toute la région du ciel, autant en a la ſphere du grand myſtere. Il eſt la mere de tous les élémens, la grand-mere de toutes les étoiles, de toutes les créatures; car toutes les choſes ſont nées du grand myſtere, comme l'enfant naît de ſa mere. De ce myſtere naquirent dans le commencement, non pas ſucceſſivement, mais par une ſeule création, la ſubſtance, la matiere, la forme & l'eſſence.

De cette matiere premiere, ſortirent encore, ſelon l'opinion de Paracelſe & de ſes ſectateurs, les ſemences des animaux, des végétaux & des minéraux; & toutes ces ſemences étoient cachées dans ſon ſein comme dans les ténebres, ou dans ce qu'il nomme l'abîme d'où elles s'écoulerent par la voie de la génération.

En ſuivant cette idée, les Paracelſiſtes croyoient que ce qu'on appelle génération conſiſte dans la ſortie ou le paſſage de chaque ſemence, ou de chacun des individus qu'elles contiennent, des ténebres à la lumiere; enſorte que d'inviſibles qu'ils étoient, quoique exiſtans, ils deviennent viſibles. Conſéquemment on ne peut pas dire que ce qui naît aujourd'hui ſoit nouveau, il ne l'eſt que pour nos yeux; car avant que nous l'apperçuſſions, il exiſtoit dans l'abîme: de même, ce qui ſe corrompt ne périt point pour cela, ou ne ceſſe point d'être; il retourne ſeulement à ſa ſource, après avoir rempli les fonctions auxquelles il étoit deſtiné. Ils appuyoient ce ſentiment ſur un paſſage d'Hippocrate, où cet ancien Medecin dit, que rien ne périt dans la nature, & que rien ne s'y produit de nouveau; c'eſt-à-dire, ſelon eux, qu'il ne naît rien qui n'exiſtât d'abord. Mais les ſemences ne ſortent pas d'elles-mêmes du lieu de leur origine. Pour qu'elles puiſſent ſe développer, elles ont beſoin des ſecours d'une puiſſance ou vertu céleſte qu'elles renferment, qui agit en elles, & que Paracelſe appelle *Archée*, ou, comme l'expliquent ſes Commentateurs, Architecte. Cet archée ſépare les divers élémens & tout ce qu'ils contiennent, plaçant chaque choſe en ſon lieu. C'eſt lui qui dans les corps des animaux ſépare le pur de l'impur, comme le feu ou l'antimoine purifie l'or. Il lui arrive quelquefois d'opérer imparfaitement, & telle eſt la cauſe des maladies: mais ce qui doit conſoler, c'eſt que ces ſortes de maladies ne ſont pas mortelles. Paracelſe ne reconnoît point pour vrais élémens les quatre êtres, conſidérés comme tels dans les écoles, l'air, l'eau, la terre & le feu: il prétend que ce ſont des corps morts qui ne poſſedent que des qualités inefficaces, incapables de produire, purement paſſives. Il attribue une toute autre énergie à trois principes, dont il ſoutient que tous les corps ſont compoſés, même les élemens; ce ſont le ſel, le ſoufre & le mercure, dont il prouve l'exiſtence par l'exemple du bois enflammé. Ce qui s'enflamme eſt ſoufre; ce qui ſe diſſipe en fumée eſt mercure, & ce qui ſe réduit en cendres eſt ſel. Ce ſyſteme étoit ébauché dans les écrits d'Iſaac Hollandois, & de Baſile Valentin; enſorte que Paracelſe n'en eſt pas proprement le premier inventeur. Je ne parlerai point de la diſtinction qu'il fait d'élémens viſibles & d'élémens inviſibles: ſes Sectateurs ne s'entendent pas entre eux là-deſſus, & on les entend encore moins.

Outre les principes & les élémens ordinaires, Paracelſe admettoit encore dans la compoſition des corps naturels, je ne ſai quoi de céleſte, qu'il déſigne par le nom de quinteſſence, & qu'il décrit de cette maniere. La quinteſſence, dit-il, eſt une matiere qui ſe tire de tout ce qui croît & vit. Cette matiere eſt dégagée de toute impureté & mortalité: elle eſt de la derniere ſubtilité, & extraite de tous les élémens. Il ajoute plus bas, que cette quinteſſence n'eſt pas, à proprement parler, diſtinguée des élémens, mais que c'eſt elle-même un élément. Ce qu'il ajoute ou ne s'entend point, ou contredit ce qu'il vient d'avancer. Il donne enſuite à cette quinteſſence le nom de teinture ou pierre des philoſophes, de fleur, de ſoleil, de ciel, d'eſprit éthéré: cette Medecine, ajoute-t'il, eſt un feu inviſible qui dévore toutes les maladies. J'ai guéri avec ce remede, la vérole, la lepre, l'hydropiſie, la colique, l'apoplexie, les ulceres malins, le cancer, les fiſtules, les skirres, ainſi que toutes les maladies intérieures. Pour démontrer les propriétés merveilleuſes de la teinture, voici ce qu'il rapporte. Quelques-uns, dit-il, ayant fait la teinture, & ne ſachant pas comment il falloit s'en ſervir, la négligerent; d'où il arriva que des poules l'ayant trouvée dans un lieu à l'écart, la mangerent ou la burent. Les plumes leur étant tombées, il leur en revint d'autres ſur le champ; phénomene qui convainquit ces gens de la puiſſance de cette Medecine.

Si Paracelſe eût poſſédé ce remede, il eût mal fait de perdre ſon tems à en chercher d'autres. Severinus, l'un de ſes principaux ſectateurs, dit qu'il ſeroit à ſouhaiter que le ſecret en fût commun: mais il avoue que peu de perſonnes ont eu l'avantage de le poſſéder. Je ne crois pas qu'on fît grand tort à ſon maître, quand on diroit qu'il n'en ſavoit là-deſſus pas

plus que les autres. Quoi qu'il en ſoit, ſans s'en tenir à ce remede univerſel, Paracelſe & ſes diſciples en reconnurent & en propoſerent un grand nombre de particuliers. Ils prétendirent que comme chaque ſorte de maladie tire ſon origine d'une ſemence particuliere, il y a pareillement un remede ſecret approprié à chacune d'elle, & ils parloient de ce remede comme d'un être intelligent qui opere avec connoiſſance, & même avec plus de connoiſſance que le Medecin qui l'ordonne. Si l'on demandoit à Paracelſe pourquoi ſon remede univerſel ni ſes remedes particuliers ne produiſoient pas toujours l'effet qu'il en attendoit, & n'empêchoit pas qu'on ne mourût, il répondoit qu'il falloit s'en prendre à la deſtinée, à qui rien ne peut réſiſter. Ce fut apparemment par la même raiſon, qu'avec tous ſes ſecrets qu'il appelle *Magnalia Dei*, il ne put jamais parvenir à ſe guérir de la goutte, & de quelques autres fâcheuſes incommodités, ni prolonger ſa vie au-delà de 47 ou 48 ans.

En parlant des ſemences des maladies, il en diſtingue de deux eſpeces ; l'une qu'il appelle *Iliaſtrum*, & l'autre *Cagaſtrum*. La premiere naît d'une matiere qui la produit de la même maniere que les pommes, les poires, les noix & les autres fruits ſont produits par leurs ſemences particulieres ; & de ce genre, ſont l'hydropiſie, la goutte & la jauniſſe. La ſeconde provient de la corruption de quelque ſubſtance ; & c'eſt ainſi qu'il prétend que s'engendrent la peſte, la pleuréſie & les fievres. Paracelſe & ſes ſectateurs appliquent encore l'*Iliaſtrum* & le *Cagaſtrum* à la génération équivoque des rats. Il croit ces animaux formés tantôt de la ſemence de leurs peres, tantôt éclos de la pourriture de quelque ſubſtance. La premiere génération eſt *ex Iliaſtro*, & la ſeconde *ex Cagaſtro*.

Il conſidere ailleurs les cauſes des maladies ſous une face différente. Il leur donne le nom d'Etres, *Entia*, & il en diſtingue de cinq ſortes. Le premier de ces êtres eſt *Ens Dei*, ou Dieu lui-même qui envoie des maladies aux hommes comme il lui plaît. Il appelle le ſecond *Ens aſtrale*, perſuadé que pluſieurs maladies nous viennent tant des aſtres qui ſont au ciel, que de ceux qui ſont dans l'homme. Le troiſieme, *Ens naturale*, c'eſt la cauſe des maladies qui proviennent de quelque vice de nature. Le quatrieme eſt *Ens ſpirituale* ou *Pagoycum*, & c'eſt à lui qu'il rapporte les maladies occaſionnées ou par notre propre imagination, ou par la mauvaiſe volonté d'autrui : tels ſont tous les maléfices & enchantemens. Il nomme le cinquieme *Ens veneni*, ſous lequel il comprend tous les venins ou poiſons, tant naturels qu'artificiels.

Il reconnoît encore un principe général des maladies qu'il appelle *iliadus*, c'eſt-à-dire, ſéparation d'humeurs, ou corruption. Pierre Severin, l'un des ſectateurs les plus eſtimés de Paracelſe, dit, que ce qu'Hippocrate a appellé *orcus*, & ce que d'autres entendent par *nox orphei* & *abyſſus*, eſt la même choſe que l'*iliadus* de Paracelſe.

Paſſant enfin des cauſes générales des maladies aux particulieres, il prétend que le corps n'eſt que ſel, ſoufre & mercure, & que la ſanté & les maladies dépendent de ces élémens, qu'il nomme les trois premieres ſubſtances. Il ne faut pas, dit-il dans le même livre, s'arrêter aux tempéramens ni aux quatre humeurs à l'exemple de ceux qui ont rempli la Medecine d'obſcurités. Une maladie eſt chaude ou froide : mais ni cette chaleur, ni ce froid n'en ſont la cauſe, ils n'en ſont que les ſignes. Qu'un homme ait le front chaud ; que ſa tête & tout ſon corps ſoient brûlans ; que ſon urine ſoit rouge & ſon pouls fréquent, voilà les ſignes de la maladie : mais il en faut chercher ailleurs les cauſes. Dans une colique qui vient de conſtipation, que ſent-on ? De cruelles douleurs de ventre, une grande ardeur accompagnée de ſoif, de vomiſſement, & quelquefois de paralyſie. Otez la conſtipation, tous ces accidens diſparoiſſent. Il en eſt de même dans la pierre ; les ſymptomes qui l'accompagnent, ceſſeront après l'opération. Vous n'emploierez dans ce dernier cas ni médicamens chauds, ni médicamens froids ; vous ne parlerez ni d'humeurs, ni de tempéramens, mais vous prendrez le couteau. Le couteau eſt l'*arcanum*, ou le ſecret de la pierre.

Il s'étend enſuite ſur la nature des maladies cauſées par les trois ſubſtances, & ſur la maniere dont elles ſont engendrées. Il remarque premierement à l'égard du mercure, que celui qui eſt dans le corps des animaux, & qui a beaucoup de rapport avec le mercure ordinaire ou le vif-argent, cauſe par ſa volatilité, la manie, les relâchemens des ligamens, & les tremblemens. Que ſi cette volatilité eſt portée à un degré ſi conſidérable que le mercure en contracte de l'acrimonie, ou, ce qui revient au même, s'il ſe ſpiritualiſe trop, la manie ſera accompagnée de la phrénéſie & de la folie.

Or voici comment ces accidens ſont cauſés, ſelon lui. C'eſt que l'eſprit de mercure en s'élevant & cherchant quelque iſſue, bleſſe le cerveau, & particulierement les endroits qui ſont le ſiége de la mémoire & du jugement : mais s'il vient à deſcendre, s'il pénetre juſqu'aux nerfs, & s'il s'attache fortement au cerveau, il produit l'apoplexie ; s'il touche la partie du cerveau prolongée juſqu'à la nuque du col, il fait la paralyſie : mais s'il ſe refroidit dans ſon cours, il occaſionne des tremblemens des mains & des piés, ou de la tête ſeule. Il cauſe pareillement la léthargie, & les convulſions de la bouche & des yeux.

Les maladies produites par le ſoufre, ſont diverſes

diverſes ſortes de fievres, les apoſtumes, les phlegmons & la jauniſſe. Si le ſel ſe ſépare du ſoufre, ce dernier ſe pourrit ; & ſe répandant ſur la poitrine, cauſe la pleuréſie ; dans l'eſtomac & dans le foie, il allume la fievre ; dans la tête, il donne la migraine & les autres douleurs de cette partie, telles que celles des yeux, des dents & des oreilles.

Pluſieurs maladies tirent leur origine du ſel, entre autres, la colique, la pierre, le gravier, & les autres congélations qui ſe font dans les veines & dans les cavités, la goutte des mains & des piés, & la ſciatique. Ces maux proviennent du mélange de l'eſprit de ſel avec le ſel même, qu'il coagule dans la veſſie, les reins & les articulations. La diſſolution du ſel produit les flux de ventre. S'il vient à ſe durcir & à ſe coaguler, il occaſionne des obſtructions, maladies que l'on guérira en fondant les ſels qui les ont formées. Si le ſel ſe ſubtiliſe trop, il cauſe les ulceres, la gale, la demangeaiſon & autres maladies de la peau. L'éréſipele, les ulceres malins & le cancer, partent de la même origine. Si le ſel a trop de force, il produit le *feu perſique* & les grandes inflammations. Ces trois principes ont dans le corps de l'homme, de même qu'au dehors, leurs différentes eſpeces qui cauſent différentes ſortes de maladies. Le vitriol, que l'on compte entre les ſels, produit une ſorte d'éréſipele : la matiere peccante dans la fievre, n'eſt autre choſe que le ſoufre & le ſalpetre. C'eſt par cette raiſon qu'il veut qu'on donne à la fievre le nom de maladie du ſalpetre & du ſoufre enflammé. Ailleurs, il dit de la fievre intermittente en particulier, qu'elle naît du mouvement du nitre, qui produit du froid en commençant, & de la chaleur ſur la fin.

Outre les cauſes des maladies déduites des trois principes, le ſel, le ſoufre & le mercure, Paracelſe en attribue un grand nombre d'autres au tartre. Le tartre produit tous les effets des premiers principes, & quelques autres particuliers. Il entend par ce terme une matiere aigre & dure, telle que celle qui s'attache aux parois d'un tonneau de vin, au lieu que la lie va au fond. Il prétend que la pierre de la veſſie & le gravier des reins ſont produits par le tartre.

J'appelle, dit-il, la pierre ou le calcul, la maladie du tartre, *tartareus morbus*, nom dérivé du Tartare, de ce lieu de tourmens imaginé par les anciens Poëtes ; car le tartre contient une huile, une eau, une teinture & un ſel, qui enflamment & brûlent le malade, comme feroit le feu d'enfer.

A l'égard des ſignes des maladies, ſes écrits contiennent peu de choſes ſur ce ſujet. Il en dit un mot en quelques endroits, & dans d'autres il paroît en faire peu de cas. Il établit diverſes eſpeces de pouls, qui ont toutes du rapport avec les planettes : il y en a deux aux piés qui ſont attribuées à Saturne & à Jupiter ; deux au cou, qui dépendent de Venus & de Mars ; deux aux tempes, qui ſont réglées par la Lune & par Mercure. Le pouls du Soleil eſt au côté gauche ſous le cœur ; d'où il s'enſuit, dit-il, que ſi le pouls bat plus vîte qu'à l'ordinaire, les ſept principales parties ſouffrent ; ſavoir, le cœur, le cerveau, le foie, le fiel, les reins, la rate, le poumon. Si l'une de ces parties en particulier eſt accablée par la maladie, le pouls bat plus foiblement, & cela vient de ce que l'air ou l'eſprit de vie n'y trouve pas un paſſage libre.

Il a parlé plus au long des urines, comme on le peut voir dans ſes ouvrages. Il dit dans le livre des jugemens qu'on en doit porter, que l'urine eſt un ſel réſout avec quelque mélange de ſoufre & de mercure. Je n'entrerai point dans le détail des ſignes qu'il en tire ſur la nature & les ſuites des maladies : je remarquerai ſeulement, que, ſelon quelques Chymiſtes imitateurs de Paracelſe, la connoiſſance des urines eſt de la derniere importance, s'il eſt vrai, comme le dit *Joannes Rhenanus*, dans ſon *Urocritorium Chymiatricum*, qu'on voit dans les urines, comme dans un miroir, tout ce que l'on doit attendre de bon ou de mauvais d'une maladie.

J'ai obſervé ci-deſſus que les plus habiles d'entre les Paracelſiſtes ne faiſoient pas difficulté d'avouer, que la quinteſſence ou le remede univerſel dont leur maître a parlé, & qu'il ſe vantoit de poſſéder, étoit un ſecret fort rare. Cela les obligea de chercher & d'uſer à ſon exemple de pluſieurs remedes particuliers. Un des moyens de parvenir à cette découverte, c'étoit d'obſerver ce qu'ils appellent la *ſignature des choſes*. Ils avoient imaginé que certaines analogies qui ſe rencontrent par rapport à la couleur, à la figure & aux autres marques extérieures dans les animaux, les végetaux, les minéraux, ſont autant d'indices des qualités dont ils ſont doués, chacun pour guérir telle ou telle maladie.

C'eſt ſur ce fondement qu'ils prétendent que l'eufraiſe a de la vertu contre les maladies des yeux, parce qu'on lui remarque au-dedans une petite figure noire qui repréſente, diſent-ils, la prunelle. Une des eſpeces de *dentaria*, dont la racine reſſemble à une chaine de dents enfilées les unes avec les autres, nous indique par cette configuration un médicament propre pour les maux de dents, & pour le ſcorbut. Les ſemences de grenades, les pignons, imitant auſſi la figure des dents, on en doit inférer, ſelon eux, qu'ils ont des propriétés convenables dans les maladies de ces parties. La pulmonaire eſt bonne dans les maladies du poumon ; auſſi eſt-elle légere, ſpongieuſe, & configurée à peu près comme ce viſcere. On prend du citron dans les cas où le cœur ſouffre, & nous voyons qu'il en à peu près la figure.

Autre preuve que ce fruit eſt cordial, c'eſt que le cœur a du rapport avec le Soleil, & que la couleur jaune du citron repréſente en quelque ſorte celle de cet aſtre. L'or ayant auſſi l'éclat du Soleil, pourroit-on douter qu'il ne fût le plus excellent des cordiaux ? La racine de la plante appellée *Satyrium*, indique auſſi fort ſenſiblement par ſa figure qu'elle eſt deſtinée à fortifier les parties de la génération. L'*Aſarum*, qui reſſemble ſi bien à une oreille, eſt par-là même un médicament pour les oreilles. Si l'on en veut ſavoir davantage là-deſſus, on peut conſulter *Crollius*. Mais *Libavius* avoue franchement, que c'eſt à un pur effet du haſard qu'il faut attribuer la conformité qu'il y a entre la figure de certaines plantes & les vertus qu'elles poſſedent, & qu'il faut remonter à d'autres principes pour connoître la ſource de leurs propriétés.

Nonobſtant toutes ces ſignatures, Paracelſe & ſes diſciples comptoient beaucoup plus ſur les médicamens métalliques, que ſur ceux qu'on tiroit des animaux & des végétaux ; en quoi ils différoient des anciens Medecins qui ne connoiſſoient preſque aucun autre uſage des premiers que celui qu'on en peut faire en les appliquant à l'extérieur. Les Paracelſiſtes exigeoient d'ailleurs, que tous les médicamens, quels qu'ils fuſſent, paſſaſſent par leurs fourneaux ; ſinon, loin d'être utiles, ils deviennent nuiſibles, diſoient-ils, parce qu'on n'en a pas ſéparé je ne ſai quoi de venimeux que la nature a répandu dans tous les mixtes.

Paracelſe croyoit encore qu'on pouvoit guérir par des paroles & par des caracteres certaines maladies qui ne cédoient point aux autres remedes, pas même à l'or potable, à la quinteſſence d'or, ou à celle de l'antimoine. La nature, dit-il, a tranſmis ſes vertus, ou fait part de ſa puiſſance aux paroles & aux pierres gravées, ainſi qu'aux herbes & aux racines. Nous avons vu ailleurs qu'il étoit d'avis qu'un Medecin recourût ſans ſcrupule à la magie.

Quoiqu'il donnât dans toutes ces opinions abſurdes, il ne négligeoit pas les remedes généraux de la Medecine, la ſaignée & la purgation : il croyoit qu'on pouvoit ſe paſſer de lavemens, & il n'en a rien écrit ; parce qu'il les regarde, ajoute-t'il, comme un très-vilain & très-abſurde remede.

Nous avons cinq traités de lui ſur la ſaignée : il ne la deſapprouvoit pas, mais il l'avoit aſſujettie à des regles tirées de la diſpoſition des aſtres, & ſans leſquelles il croyoit qu'il étoit impoſſible d'en uſer à propos. Je fais cette obſervation, pour démontrer que les Chymiſtes qui lui ſuccéderent, & qui rejetterent pour la plupart l'uſage de la ſaignée, s'écarterent en cela des ſentimens de leur chef. Il employoit auſſi les purgatifs : mais il donnoit à ceux que la Chymie fournit, la préférence ſur ceux des Grecs & des Arabes. Nous liſons dans Oporinus, que quand Paracelſe purgeoit ſes malades, il ſe ſervoit pour cela de mercure précipité qu'il réduiſoit en pilules, en y mêlant un peu de thériaque ou de mithridat, ou du ſuc de ceriſes ou de raiſiné dans quelque maladie que ce fût.

Ce diſciple de Paracelſe ne nous explique point de quelle ſorte de précipité ſon maître ſe ſervoit. Les Empiriques donnent communément à ceux qui ſont attaqués de la vérole, du précipité rouge, qui eſt un purgatif & même un émétique très violent, dont Paracelſe nous a donné la compoſition. Il faut préparer, dit-il, ce médicament en diſſolvant du mercure avec de l'eau forte, & en la retirant par la diſtillation, répétant la même opération cinq fois plus ou moins, juſqu'à ce que le mercure précipité ait acquis une belle couleur rouge, & verſer enſuite ſur cette poudre de l'eſprit de vin, le retirant auſſi par la diſtillation, & faiſant là même choſe ſept fois ou neuf fois, ou même plus ſouvent, juſqu'à ce que le précipité blanchiſſe dans le feu, & ne ſoit plus ſujet à s'enfuir ; puis il ajoute qu'on aura alors un mercure précipité diaphorétique. Ceux qui préparent aujourd'hui le précipité rouge, ſuivent de point en point la preſcription de Paracelſe. Ils ſe ſervent premierement d'eau forte, enſuite d'eſprit de vin : mais ils ont beau verſer & reverſer cet eſprit ſur la poudre, & le retirer autant de fois, jamais elle ne devient blanche, & moins encore fixe, c'eſt-à-dire, incapable de s'évaporer, & de retourner en mercure coulant. On voit par-là quelle foi l'on doit avoir aux diſcours de Paracelſe : il feint dans cet endroit, ainſi que dans beaucoup d'autres, d'enſeigner la maniere de compoſer un excellent remede, fort au-deſſus du précipité commun, mais avec quelque exactitude qu'on obſerve ce qu'il ordonne, on travaille envain ; ce qui fait penſer qu'il ne poſſédoit pas lui-même le ſecret de ce précipité diaphorétique ou ſudorifique. Quoiqu'il en ſoit, celui dont Oporinus fait mention, étoit purgatif, & n'étoit point donné par Paracelſe pour provoquer la ſueur. Il eſt même probable qu'il différoit peu du précipité rouge ordinaire, ſi ce n'étoit pas entierement la même choſe.

Paracelſe connoiſſoit d'autres médicamens purgatifs que ſon précipité, & quoiqu'en diſe Oporinus, il n'eſt pas vraiſemblable que ce ſoit le ſeul purgatif qu'il ait employé ; il n'eſt pas poſſible qu'ayant travaillé autant qu'il l'avoit fait, ſur l'antimoine qu'il regarde comme le minéral qui fournit les plus puiſſans remedes, il n'eut découvert qu'entre autres choſes, on en tiroit diverſes matieres purgatives. Il dit premierement que l'antimoine qui eſt plus propre que le feu ou quelqu'autre choſe que ce

ſoit à purifier l'or & l'argent, purge pareillement le corps humain & le nettoye de toute impureté. Il ajoute immédiatement après que le magiſtere d'antimoine chaſſe la lépre ; à cet effet nous pouvons juger qu'il n'entend pas par-là un purgatif ordinaire. Au reſte, voici comment il préparoit ce magiſtere, cette eſſence, ce ſecret, cette vertu de l'antimoine. Pour avoir la vertu de l'antimoine dont tous nos livres de Medecine ne ſont aucune mention : prenez garde, dit-il, au commencement qu'il ne ſe corrompe rien de ce minéral ; mais qu'il demeure tout entier ſans perdre rien de ſa forme, car c'eſt ſous cette forme qu'eſt caché l'*arcanum* : pouſſez-le par la cornue ſans qu'il reſte aucun *caput mortuum* : reduiſez-le par une troiſieme cohobation en une troiſieme nature. Alors ſortira cet *Arcanum* dont la doſe eſt de quatre grains pris avec de la quinteſſence de méliſſe. Quand on a bien lu cette recette, on n'en eſt gueres plus ſavant. Paracelſe parle rarement de purgatifs proprement dits, tirés de l'antimoine. Il fait mention en un ſeul endroit des fleurs de ce minéral, mais il n'en dit qu'un mot en paſſant, ſans expliquer la maniere de les faire. Il indique ailleurs une préparation dont ces fleurs ſont la baſe, & qu'il aſſure être un remede excellent contre le mal caduc, mais il ne le décrit point ; il ſe contente d'en marquer la doſe qui eſt de neuf grains avant le paroxiſme, & de dix-huit grains dans le paroxiſme même. Il dit ailleurs quelque choſe du mercure de vie. Il ne s'étoit gueres moins exercé ſur le vitriol que ſur l'antimoine, & il parle d'un *arcanum* qu'il en tiroit & qu'il tenoit préférable à celui qui ſe tire de l'or.

Je ne me jetterai point ici dans la deſcription des eſſences, des magiſteres, des élixirs, & de tous ces ſecrets importans que Paracelſe avoit nommés *magnalia Dei*, tels que la quinteſſence dont nous avons dit un mot, le fameux remede *azoth*, qu'il portoit toujours ſur lui, & ſon *laudanum*. Je dirai ſeulement de ce dernier, que je le ſoupçonne de n'avoir été qu'une compoſition dont l'opium étoit le principal ingrédient. En effet cette drogue eſt merveilleuſe, quand on s'en ſert à propos. Pluſieurs Medecins prétendent qu'il eſt inutile de ſe donner tant de peine à la préparer, car les préparations que l'on en fait avec le plus de ſoin & de dépenſe ne ſont gueres plus énergiques que les plus ſimples & que la drogue même telle qu'on nous l'apporte du Levant, & que les Turcs la prennent tous les jours. Paracelſe dit, à la vérité, en quelques endroits, que les médicamens où il entre de l'opium ſont venimeux; qu'il ne faut ſe fier ni au pavot, ni à la juſquiame, ni à la mandragore, & que nous n'avons aucun anodyn, aucun ſomnifere qui opere ſûrement & ſans danger, ſi l'on en excepte le ſoufre, qui ſe tire du vitriol qu'on peut employer contre le mal caduc, ſans compter les autres uſages : mais ailleurs il ne fait pas difficulté d'avouer que les adouciſſans tels que l'opium, ſont excellens pour la cure de la même maladie, & il propoſe quelques lignes plus bas une formule de médicament dans laquelle il joint à l'opium thébaïque, l'ambre, le muſc & la canelle, y ajoutant auſſi l'arcanum & le ſoufre de vitriol. Mais ſi le ſoufre eſt ſeul un anodyn ſi puiſſant, qu'il ſuffiſe pour guérir l'épilepſie, comme Paracelſe le prétend, pourquoi lui aſſocier l'opium ? C'eſt une objection qu'il a preſſentie & à laquelle il répond qu'il peut ſe rencontrer par haſard des défauts dans le vitriol dont on ſe ſert, que ſi les Artiſtes l'ont mal travaillé, il arrivera que le remede qu'on a prétendu en tirer ne fera pas ſon effet. D'où l'on peut conjecturer que Paracelſe n'étoit pas ſi ſûr des effets de ſon ſoufre de vitriol, qu'il ne jugeât à propos de l'unir à l'opium, dont l'efficacité n'eſt point équivoque. Cette précaution de ſa part me confirme dans le ſoupçon que j'ai formé ſur ſon laudanum. Je ne ſai ſi quelqu'un poſſede aujourd'hui ce merveilleux ſouffre ou cet arcanum de vitriol que Paracelſe préfere à tous les remedes extraits de l'or, & dont il préconiſe les vertus en tant d'endroits de ſes écrits. Cette découverte ne ſeroit-elle pas encore du nombre de celles qui lui étoient communes avec très-peu de perſonnes, & dont il dit que Dieu ne les indique qu'à ceux qui ont aſſez de prudence pour les tenir cachées, & qu'elles demeureront dans les ténebres, juſqu'à ce que l'artiſte Elie vienne mettre en lumieres les choſes les plus inconnues.

Quant à ſa Chirurgie, elle paroît avoir été beaucoup plus vantée qu'elle ne le méritoit. Il en a compoſé deux ouvrages ; l'un eſt intitulé *la grande Chirurgie*, & l'autre, *la petite Chirurgie*. Ces deux ouvrages font un volume aſſez conſidérable, dans lequel il n'a cependant traité que des ulceres & des plaies. Pour les guérir il ne s'en tient pas aux remedes tirés des plantes, aux remedes uſités de ſon tems ; il propoſe encore des médicamens chymiques entre leſquels il faut avouer qu'il s'en trouve d'excellens : mais dans les cas où ils ne ſuffiſoient pas, il ne faiſoit pas difficulté de recourir aux caracteres, aux paroles magiques, & à tous les autres expédiens de la charlatannerie & de la ſuperſtition. Quant aux plaies, il dit qu'il y a deux manieres d'arracher le fer d'un dard, lorſqu'il eſt demeuré enfoncé dans les chairs : la premiere, c'eſt d'employer des remedes attractifs, s'il n'eſt que long & pointu ; de le pouſſer plus avant & de le faire ſortir par la partie oppoſée, s'il eſt en forme de croc ; on ſuivra la même pratique, ajoute-t'il, lorſqu'une balle de mouſquet ſe trouve engagée entre des os : mais ſi l'uſage des herbes & des racines ne produit aucun effet, ce qu'il confeſſe arriver fréquemment, il faut alors,

c'eſt-à-dire, dans le cas des fers crochus & des balles engagées, recourir à certaines paroles conſtellées, *verba conſtellata*. Il aſſure hardiment que par la force de ces paroles, on peut ſans ſe ſervir d'autre inſtrument que de ſes doigts, tirer ſans difficulté d'une plaie toute ſorte de dards. Mais des ſophiſtes jaloux, pourſuit-il, ſe ſont efforcés de diffamer cet art; ils ont obtenu des défenſes de l'exercer ſous peine d'anatheme & de feu. Toutefois je le pratique, parce que je ſai qu'il n'y a rien que de naturel. Il ne dit preſque rien des tumeurs, des fractures, des luxations, & rien abſolument de l'amputation des membres, ni des opérations qui ſe font par le fer & par le feu. Il recommande dans un ſeul endroit que nous avons cité, l'uſage du couteau, comme le ſeul remede contre la pierre; mais il ne paroît pas qu'il approuvât ce dernier moyen dans les autres cas.

Il traite aſſez au long de la vérole. Il en examine les cauſes & les ſignes, & il propoſe un grand nombre de remedes dont les principaux ſont diverſes préparations de mercure, mais décrites à ſa maniere accoutumée, c'eſt-à-dire, de façon que perſonne, ou très-peu de de gens ſont capables d'y entendre quelque choſe.

Voilà ce que j'avois à dire de Paracelſe: ceux qui auront la patience de parcourir les deux volumes in-folio qu'il nous a laiſſés, s'appercevront aiſément qu'il avoit l'imagination vive, mais déréglée & la tête pleine d'idées creuſes & chimériques. Tel étoit le caractere de ſon eſprit, qu'il ſeroit étonnant qu'il n'eût pas donné dans toutes les rêveries de l'Aſtrologie, de la Géomancie, de la Chiromancie & de la cabale, tous Arts dont l'ignorance de ces tems entretenoit la vogue. Il aſſuroit que pour réuſſir dans la Medecine, il falloit néceſſairement y joindre la magie; ce qu'il ne faut pas entendre ſimplement de la magie naturelle; car on pourroit, ſelon lui, ſe ſervir ſans ſcrupule, du diable pour parvenir à la connoiſſance de certains ſecrets; il ſe vantoit même de s'être entretenu avec Galien & Avicenne dans le veſtibule de l'enfer. En un mot il n'a rien omis dans ſes écrits de ce qui pouvoit le faire paſſer pour ſorcier; & il auroit aſſurément joué de malheur s'il n'y avoit pas réuſſi. Le commun des hommes le regarde comme tel: on peut aſſurer qu'il y avoit plus de fourberie dans ſon fait, que de ſortilege.

Entre les abſurdités dont ſes ouvrages ſont remplis, on trouve quelques bonnes choſes & qui ont ſervi au progrès de la Medecine. On ne peut diſconvenir qu'il n'ait attaqué avec ſuccès les qualités premieres, le chaud, le ſec, le froid & l'humide; c'eſt lui qui a commencé à détromper les Medecins & à leur ouvrir les yeux ſur le faux d'un ſyſteme qu'on ſuivoit depuis le tems de Galien. Il oſa le premier traiter la philoſophie d'Ariſtote de *fondement de bois*; & l'on peut dire qu'en découvrant le peu de ſolidité de cette baſe, il donna lieu à ſes ſucceſſeurs d'en poſer une plus ſolide. Son opinion touchant les ſemences qu'il ſuppoſe avoir toutes exiſté dès le commencement, eſt adopté aujourd'hui par de très-habiles gens qui n'ont que le mérite de l'avoir expoſé d'une maniere plus vraiſemblable. Ce qu'il a avancé ſur les principes chymiques, le ſel, le ſoufre & le mercure, a ſes uſages dans la Phyſique & dans la Medecine. On ne peut diſconvenir d'un autre côté qu'il n'eût une grande connoiſſance de la matiere médicale, & qu'il n'eût beaucoup travaillé ſur les animaux, les végétaux & les minéraux. Il avoit fait un grand nombre d'expériences: mais il eut la vanité ridicule de cacher les découvertes auxquelles elles l'avoient conduit. C'eſt de quoi ſe plaignoit *Guntherius d'Andernac*. J'avoue, dit-il, que Théophraſte Paracelſe eſt un très-habile Chymiſte, & qu'il a mis dans ſes ouvrages d'excellentes choſes, mais il eſt fâcheux qu'il y en ait mêlé un grand nombre de frivoles & de fauſſes, ſans compter qu'il a répandu une ſi grande obſcurité ſur les meilleures, qu'il n'y a perſonne qui puiſſe les entendre & en profiter. Il ſeroit à ſouhaiter que Galien eût été moins diffus & plus exact, & Paracelſe moins obſcur & plus ſincere. Mais chacun a ſes bonnes qualités & ſes vices; il faut profiter du bon & laiſſer le mauvais. Ce jugement eſt court & vrai.

La cenſure qu'en a portée le Chancelier Bacon, en qualité de philoſophe, eſt juſte, quoique ſévere. Les Chymiſtes, dit-il, ont à leur tête une eſpece de monſtre; c'eſt Paracelſe: ſinge d'Epicure dans ſa Météorologie, il nous donne comme des oracles, ce que l'autre ne propoſe que comme une opinion. Le deſtin regle tout dans Epicure; mais plus aveugle que le deſtin, plus capricieux que le haſard, Paracelſe ne s'en rapporte qu'à lui-même. Plus une choſe eſt abſurde, & plus il eſt prompt à l'aſſurer: quelles rêveries que ſes reſſemblances, correſpondances & paralleles! Quelle fureur d'établir des rapports entre des choſes qui n'en eurent jamais! Ses principes ſont à la vérité fondés dans la nature; on en peut tirer quelque avantage, mais il ſe tourmente ſans fin pour y rapporter tout. Son adreſſe à ſe tromper lui-même eſt prodigieuſe. Ce n'eſt toutefois pas encore ce qu'on peut lui reprocher de pis. Que dirai-je de la manie avec laquelle ce ſacrilege impoſteur a ſouillé les choſes divines en les aſſociant aux choſes naturelles, a confondu le ſacré & le profane, les fables & les héréſies, la raiſon & la religion; ſans ceſſe occupé, je ne dis pas d'éclipſer la lumiere de la nature, à l'imitation des anciens ſophiſtes, mais de l'étouffer entierement.

Les ſophiſtes abandonnerent l'expérience;

Paracelſe la fit mentir : non content de ne pas entendre ſa voix, il en imagina des réponſes ; & les fauſſetés qu'il lui fait débiter, étoient capables de dégouter les amateurs de la vérité de la conſulter après lui. Il ſe fait encore un devoir d'exalter à tous propos les préventions auſſi abſurdes que magnifiques de la magie ; il appuie de toute ſa force les promeſſes extravagantes des ſorciers : les erreurs ſcellées de ſon autorité ont trouvé de l'accès dans les eſprits ; enſorte qu'on peut dire qu'il a été le miniſtre de l'impoſture qu'il avoit créée. Ses diſciples enthouſiaſtes embraſſerent ſes opinions ſur la promeſſe qu'il ne leur tint jamais, de leur en donner des preuves ; auſſi n'eurent-ils pour les défendre que cette ſuffiſance impertinente de leur maître ſur laquelle ils les avoient adoptées. Il lierent leurs dogmes le plus étroitement qu'ils purent avec la religion, dont ils emprunterent le deſpotiſme, la pompe & les myſteres, reſſources ordinaires des ignorans & des fourbes. Si les Paracelſiſtes s'accorderent tous dans les promeſſes qu'ils firent au monde, c'eſt qu'ils étoient unis enſemble par un même eſprit de menſonge qui les dominoit. Cependant en errant en aveugles à travers les dédales de l'expérience, ils tomberent quelquefois ſur des découvertes utiles : ils cherchoient en tâtonnant, (car la raiſon n'avoit aucune part dans leurs opérations) & le haſard leur mit ſous la main des choſes précieuſes. Ils ne s'en tinrent pas-là : tout couverts de la cendre & de la fumée de leurs laboratoires, ils ſe mirent à former des théories. Ils tenterent d'élever ſur leurs fourneaux un ſyſteme de philoſophie ; ils s'imaginerent que quelques expériences de diſtillations leur ſuffiſoient pour cet édifice immenſe; ils crurent que des ſéparations & des mélanges, la plupart du tems impoſſibles, étoient les ſeuls matériaux dont ils avoient beſoin, plus imbécilles que des enfans qui s'amuſent à conſtruire des châteaux de cartes.

Je ne prétens pas que cette peinture convienne à tous les Chymiſtes en général, je connois toute la différence qu'il y a entre les ſectateurs de Paracelſe, & ceux qui ſe propoſant pour modele Frere Bacon, ſe piquent d'une ſubtilité méchanique qu'ils emploient à faire de nouvelles expériences & à découvrir les propriétés utiles des êtres, laiſſant à d'autres le ſoin de former des hypotheſes frivoles, & de les accréditer par des fauſſetés, des promeſſes outrées, & un zele prétendu pour la religion, à l'exemple de Baſile Valentin & de la plupart des Auteurs Alchymiſtes.

Quoique le Chancelier Bacon diſe de Paracelſe & des Chymiſtes qui le prirent pour guide & pour modele ; il eſt conſtant qu'on ne peut ſans injuſtice leur refuſer quelques louanges pour avoir contribué aux progrès de la Medecine, premierement en démontrant la fauſſeté du ſyſteme de Galien qui fut dès lors banni de cette ſcience : quoiqu'on puiſſe leur reprocher de lui en avoir ſubſtitué un autre qui n'eſt pas mieux fondé ; il faut convenir que leur théorie étoit trop romaneſque, trop manifeſtement fauſſe pour être ſérieuſement embraſſée par d'autres que par des enthouſiaſtes, & que par conſéquent, elle étoit d'autant moins funeſte qu'elle étoit moins ſpécieuſe ; d'autant moins dangereuſe que le nombre de ceux qui pouvoient l'adopter étoit petit.

Secondement pour avoir remis en vogue des remedes importans dans la cure des maladies ; au nombre deſquels on peut compter le mercure, l'antimoine, le ſoufre, le nitre, l'opium & le fer dont ils ont fait différentes préparations & dont ils nous ont appris pluſieurs uſages. C'eſt d'eux que nous tenons encore les eſprits volatils d'urine, de même que ceux de corne de cerf, de ſang & d'autres ſubſtances animales.

Le fameux *Van-Helmont* parut environ quatre-vingt-dix ans après Paracelſe. Cet homme d'une induſtrie infatigable employa cinquante ans à examiner par la Chymie les foſſiles, les animaux & les végétaux. L'univers lui eût eu de grandes obligations, s'il eût fait un meilleur uſage de ſes découvertes, s'il les eût expoſées clairement ; & ſa réputation eût été mieux & auſſi-tôt établie, ſi ſans s'occuper à copier Paracelſe, il n'eût pas pouſſé le ridicule juſqu'à ſe vanter comme lui de poſſéder un remede univerſel. Au reſte, il faut convenir que Van-Helmont étoit ſavant, habile & éloquent.

Ses opinions ſe répandirent bientôt dans toute l'Europe ; bientôt la Medecine ne connut d'autres remedes que ceux que la Chymie préparoit, & les productions de cet art paſſerent pour les ſeuls moyens qu'on pût employer avec ſuccès à conſerver la vie & la ſanté. Mais ce qui acheva de mettre la Chymie & les préparations chymiques en réputation, ce furent les leçons que *Sylvius del Boé* dicta peu de tems après à Leyde, à un auditoire nombreux. Ce Profeſſeur prit à tâche d'accréditer cet art : il ne ceſſoit de vanter ſon utilité ; & ſon éloquence, ſon exemple & ſon autorité firent toute l'impreſſion qu'il en pouvoit attendre. *Otho Tachenius* parut quelque tems après *Sylvius del Boé*. Il ſe chargea de la défenſe de la Chymie. Il compoſa ſur ce ſujet trois traités non moins travaillés que profonds ; & la Chymie n'eut plus d'adverſaire. Tout le monde ſe tint pour convaincu que la nature opere en Chymiſte ; que la vie de l'homme eſt ſon ouvrage ; que les parties du corps ſont ſes inſtrumens ; en un mot qu'elle produit par des voies purement chymiques tout ce que la variété infinie des mouvemens fait éclore, non-ſeulement dans le corps humain, mais encore dans l'Univers, où rien ſans elle ne ſeroit mû, dirigé, accru, diminué & détruit. Les

écoles des Univerſités ne retentiſſoient que de ces propoſitions, & les écrits des Medecins en étoient remplis : c'eſt par leur acidité que de certaines liqueurs corrodent les métaux ; c'eſt donc un acide qui diſſout les alimens dans l'eſtomac. Les acides ſont extraits par le feu & ſi l'on les mêle avec les huiles des aromates qui ſont extremement acres, il ſe fait une violente efferveſcence ; l'acidité du chyle produira donc la chaleur naturelle en ſe mêlant avec le baume du ſang, & s'il arrive que le chyle & le ſang ſoient l'un & l'autre fort acres, alors il y aura fievre ardente. On ſait que le nitre, le ſel marin, & particulierement le ſel ammoniac réfroidiſſent l'eau ; c'eſt donc à ces matieres qu'il faut attribuer le friſſon de la fievre. Les exhalaiſons du vin en ébullition en ſe portant dans un vaiſſeau placé au-deſſus d'elles, nous offrent une image de la génération des eſprits dans notre corps. Les acides mêlés avec les alcalis produiſent une fermentation d'une violence capable de briſer les vaiſſeaux qui les contiennent ; c'eſt ainſi que le chyle occaſionne par ſon mélange avec le ſang des efferveſcences dans les ventricules du cœur, dans les veines & dans les cavités rhomboïdales & imaginaires des muſcles.

L'eſtomac eſt un vaſe dans lequel un levain acide & tiede met les alimens en fermentation. De-là viennent l'acidité du chyle, & ce mouvement d'efferveſcence qu'il éprouve à la rencontre de la bile, liqueur alcaline & propre à l'enflammer. Il ſe fait alors un combat violent entre ces deux champions, encouragés par l'humeur pancréatique qui eſt témoin de leurs efforts. Ce duel aſſez vif dégénere en une action générale : les adhérens des deux combattans ſe mettant de la partie & entrant dans la querelle de leurs chefs ; les uns emportés par une impétuoſité naturelle ſe jettent dans les veines lactées, en parcourent tous les détours & ſe précipitent dans le torrent ſanguin : c'eſt-là que de nouveaux ennemis placés en embuſcade commencent à les aſſaillir, & le combat renaît. D'autres cependant enfilent réſolument les détroits, marchent à la pourſuite des fuyards & atteignant l'ennemi dans le canal du ſang, ſe remettent aux priſes avec lui. Dans ce nouveau combat, les uns ſe refugient dans le premier ventricule du cœur, d'où ils franchiſſent les iſthmes des poumons, paſſant dans la chaleur qui les tranſporte, à travers un millier de petits canaux. Ce n'eſt pas tout : les troupes éparſes ſe raſſemblent au confluent des vaiſſeaux pulmonaires d'où elles ſont embarquées pour l'autre ventricule du cœur ; là animées par de nouveaux eſprits, elles forcent tout obſtacle & ſe répandent dans les parties les plus ſecretes & les plus étroites du corps, d'où pleines de vigueur & d'alacrité elles reviennent dans les cavités du cœur. Qui croiroit que des Medecins modernes ont embraſſé & ſoutenu ſérieuſement ce ſyſteme romaneſque, perſuadé que c'eſt ainſi que les actions naturelles de la vie s'exécutoient ? Auſſi-tôt qu'on poſſédoit bien le détail de cette hypotheſe ridicule on étoit cenſé un grand artiſte ; & c'étoit l'ouvrage d'un jour que de s'en inſtruire. Il falloit commencer par prendre des notions claires d'acides & d'alcalis ; par connoître les ſignes qui les différencient, & par conſéquent les cas ou l'un ou l'autre prédomine : ce qui reſtoit à faire enſuite, c'étoit de venir au ſecours du plus foible & de rétablir entre eux la balance. Voilà en ſubſtance ce que Sylvius & Tachenius débiterent fort au long ; ils ſe firent écouter, on les comprit peu, on les admira beaucoup & tout le monde ſuivit leur ſentiment. On auroit pardonné à ces Chymiſtes toutes ces imaginations, & ils n'auroient été que ridicules, s'ils n'en avoient pas fait le fondement de pluſieurs pratiques fatales au genre-humain. J'en vais rapporter une preuve authentique. Nous avons vu que Galien avoit imaginé les eſprits animaux : quelques Chymiſtes travaillant d'après cette invention, prétendirent qu'ils étoient engendrés dans le corps humain, de la même maniere que les eſprits du vin ſont ſéparés par diſtillation. D'autres firent un pas de plus : ils ajouterent que les uns étoient comme les autres ſujets à l'inflammation & ſuſceptibles de mauvaiſes qualités ; & comme ils avoient remarqué que la plupart des maladies aigues ſe terminoient par des ſueurs abondantes, ils conclurent que la méthode la plus expéditive de traiter ces maladies étoit de réſoudre cette inflammation prétendue ou de diſſiper ces je ne ſçai quelles qualités funeſtes dont les eſprits animaux étoient infectés, & cela par le moyen des ſueurs, qu'ils provoquoient par les remedes les plus chauds & les plus violens, ſi toutefois l'on doit honorer du nom de remedes des ingrédiens purement deſtructifs ; il ſembloient s'accorder en ceci avec Aſclépiade, qui prétendoit guérir une fievre en l'augmentant ou en lui en oppoſant une autre, mais ils heurtoient de front la doctrine d'Hippocrate. S'ils avoient conſulté cet Auteur & la nature qu'il avoit priſe pour guide ; ils en auroient appris que cette évacuation eſt funeſte, toutes les fois que la coction des humeurs n'eſt pas faite, ou pour exprimer la même choſe en des termes différens, toutes les fois que les matieres qui forment l'obſtruction & qui cauſent la maladie, n'ont pas été ſuffiſamment attenuées par les facultés vitales, pour ſe diſſiper à travers les pores de la peau.

Tel fut le premier uſage que l'on fit des ſudorifiques, à la honte de la Medecine, & au détriment de la ſanté d'une multitude infinie de malades. Et il ne fallut pas moins que l'expérience d'un ſiecle pour convaincre le gros des Medecins, que ces remedes étoient en

pareil cas plus dangereux que l'inflammation même qu'ils prétendoient calmer, ou que ces mauvaiſes qualités des eſprits qu'ils travailloient à détruire.

Au commencement du 17e ſiecle, Guillaume Harvey d'immortelle mémoire, découvrit la circulation du ſang; & l'on vit ſur le champ les méchaniques s'introduire dans la Medecine, & s'élever ſur les ruines des imaginations chymiques. Il faut convenir que de tous les moyens dont on s'étoit ſervi juſqu'alors pour conduire l'art de guérir les maladies à ſa perfection, c'étoit le plus propre à cet effet. Toutes les ſpéculations du monde ne peuvent entrer en comparaiſon avec la méchanique, tant qu'on ne partira que d'après des faits ſuffiſamment conſtatés, & qu'on ne poſera en principes que ce qui ſera généralement reconnu pour avéré. Pour mettre l'utilité de cette ſcience en Medecine dans tout ſon jour, je vais donner l'analyſe d'un diſcours que le célebre Boerhaave a prononcé ſur ce ſujet.

On appelle méchaniciens ceux qui s'occupent à calculer géométriquement ou ſur des ſuppoſitions, ou ſur des expériences, la force des corps relativement à leurs maſſes, à leurs figures & à leurs vîteſſes. Toute leur ſcience eſt fondée ſur un petit nombre de principes, mais d'une évidence généralement avouée; c'eſt de là qu'ils ont tiré les découvertes les plus ſubtiles & les plus merveilleuſes qu'ils aient faites. La méchanique a été eſtimée dans tous les âges: tous les arts conviennent des ſecours qu'elle leur prete. Il n'y a que la Medecine qui la traite avec mépris, & qui la regarde comme de peu & de nulle importance pour elle. Ce préjugé eſt indigne d'un Medecin qui entend un peu ſon art; & s'il influe dans ſa pratique, comme cela ne peut manquer d'arriver, il l'expoſe à de dangereuſes erreurs; c'eſt ce que j'entreprens aujourd'hui de prouver. Mon but eſt de démontrer que la connoiſſance des principes des méchaniques eſt utile, & même néceſſaire dans la Medecine.

Que la meilleure définition des corps en général nous vienne des Mathématiciens, c'eſt ce que je ne crois pas qu'on puiſſe me conteſter. Quant à leurs propriétés particulieres, quant à leur eſſence, il n'eſt pas poſſible de les déduire *à priori* de la notion générale des Géometres. Un aſſemblage des qualités communes à la matiere de tous les corps, excluſivement à tout ce qui peut les différencier, ne fournit aucun moyen d'où l'on puiſſe déduire ce qui les conſtitue tels en particulier: ces différences eſſentielles ſont toutefois les fondemens de leurs actions réciproques les uns ſur les autres. L'une de ces choſes étant inconnue, on ignore donc néceſſairement l'autre.

Celui qui ſe propoſe de découvrir la nature d'un corps, doit, pour ne pas multiplier ſes raiſonnemens & ſes expériences à l'infini, ſe rappeller toutes les propriétés qu'il connoît exiſter en différens ſujets, & s'inſtruire par l'obſervation & par les eſſais de celles dont eſt revêtu le corps qu'il prétend analyſer. Ces propriétés éparſes dans pluſieurs corps & réunies dans un ſeul, conſtitueront ſon eſſence, & en ſeront regardées comme des ſuites. Un effet indique une propriété; un aſſemblage d'effets, donne une ſomme de propriétés: ce n'eſt pas une ſeule propriété qui diſtinguera un corps d'un autre relativement à nous: c'eſt l'aſſemblage de toutes les qualités que nos ſens nous ont fait découvrir en lui. Mais ſi procédant géométriquement de ces propriétés ſenſibles & reconnues par l'expérience, nous démontrons par une ſuite de conſéquences néceſſaires & évidentes, que telles & telles autres propriétés s'enſuivent, n'avons-nous pas étendu la ſphere de nos connoiſſances; ne ſommes-nous pas parvenus à des découvertes auſſi utiles & auſſi ſûres que les premieres, en appellant les yeux de l'eſprit au ſecours du témoignage de nos ſens? Découvrir des propriétés par l'expérience; de ces propriétés en déduire par le raiſonnement quelques autres inconnues, il n'y a que ces deux voies de déterminer la conſtitution particuliere d'un corps: or une vérité à laquelle l'une & l'autre nous conduiſent, c'eſt que le corps humain eſt de la même eſpece que tous ceux qui l'environnent. L'autorité de la raiſon ſe réunit au témoignage des ſens, pour nous conſtater qu'il n'eſt compoſé d'aucun élément extraordinaire. En examinant ſcrupuleuſement ſes principes, la ſeule différence qui réſulte de cet examen, c'eſt qu'il a ſa configuration particuliere qui le rend propre à produire un grand nombre d'effets, & une variété prodigieuſe de mouvemens, qui tous étant relatifs à la maſſe, à la figure, à la ſolidité & à la connexion de ſes parties, ſont tous ſubordonnés aux lois de la méchanique; en un mot, que c'eſt un aſſemblage particulier de différentes machines réunies, conſervées, mues, agitées par l'influence des humeurs. Cela eſt démontré pour quiconque s'eſt apperçu que le mouvement méchanique de quelqu'une de ces machines étant détruit, ou leur liaiſon bleſſée, les mêmes effets ceſſent d'être produits. Le corps humain eſt donc une vraie machine: il a donc toutes les qualités requiſes pour une juſte application des principes de méchanique. Si l'on ne prend point pour des quantités *données*, des ſuppoſitions tirées ſans fondement de la multitude infinie des poſſibles, ou les caprices d'une imagination fertile pour des choſes *conſtantes*, le corps humain ſera ſoumis aux mêmes calculs que toute autre machine: il ſuivra les mêmes lois, ſi l'on part de propriétés que l'expérience nous ait démontré lui être parti-

culieres. Nous devons un grand nombre de ces propriétés à l'attention infatigable des Anatomiſtes à conſidérer & à décrire la ſtructure & la ſituation des parties les plus conſidérables dont il eſt compoſé, & un plus grand nombre encore au ſecours du microſcope : ſans le microſcope, comment nous ſerions-nous jamais aſſurés que la nature des unes & des autres eſt la même ? Nous avons encore tiré de l'hydroſtatique, ou de la ſcience qui traite des fluides, quelque lumiere ſur les qualités, les forces & les directions des humeurs qui circulent dans nos vaiſſeaux.

Cela ſuppoſé, ou il faut ſoutenir que ces découvertes ne prouvent rien en faveur des méchaniques, ou convenir que nous devons à cette ſcience la connoiſſance que nous avons du corps humain, & conſéquemment la maniere de le traiter ſelon l'exigence des cas. Mais qui oſeroit aſſurer, & qui croira que de cette multitude d'obſervations, ſoit qu'on les conſidere ſéparément, ſoit qu'on les combine les unes avec les autres, il ne réſulte rien de vrai, rien de certain, rien d'utile ? Celui qui parleroit ainſi, marqueroit par ſon ignorance & ſon imbécillité, du mépris pour les plus belles découvertes qu'on ait faites, & de l'ingratitude pour ceux qui en ont été les auteurs. L'on convient que le raiſonnement peut nous conduire de ce que nous connoiſſons à ce que nous ne connoiſſons pas : mais ſi l'on nie que ce progrès ſe faſſe en ſuivant les lois de la méchanique, que l'on m'indique donc quelque autre ſcience qui me conduiſe plus directement à la connoiſſance de la nature des corps. Si l'on entreprend de me ſatisfaire, ce ne peut être qu'en ſuppoſant que les principes les plus propres à développer leur nature, ſont ceux qui n'ont aucun rapport avec les choſes dont il eſt maintenant queſtion, & que les perſonnes de qui nous devons attendre des découvertes, ſont celles qui s'écartent le plus qu'elles peuvent de la route qu'ont ſuivie tous ceux qui ſe ſont mis à chercher la vérité, & qui l'ont fait avec le plus de ſuccès. Telles ſont les abſurdités dans leſquelles il faut tomber, quand on ſe propoſe de bannir les méchaniques de la Medecine. Sans m'occuper à les combattre, je peux donc tenir ma propoſition pour démontrée.

Mais, dira-t'on, avec une démonſtration ſi abſtraite, ſi peu proportionnée au commun des eſprits, on convainc peu de perſonnes. Mais doit-on juger du poids d'un raiſonnement par le nombre de ceux qui ſont en état de le ſaiſir ? Cette objection ne prouve rien. Toutefois en faveur de la multitude, je vais tâcher d'expoſer les choſes dans un plus grand jour.

Que la plus grande partie de notre corps ſoit compoſée d'arteres qui en entretiennent la force & la vigueur, cela eſt trop évidemment connu pour avoir beſoin d'être démontré. Que ces arteres ſoient des canaux qui renferment le ſang & qui dirigent ſon cours ; que les plus conſidérables partent du cœur, & que leurs diametres aillent toujours en diminuant juſqu'à devenir imperceptibles, c'eſt ce que les bouchers même n'ignorent pas. On ſait encore que le tronc de ces arteres ſe diviſe en partant du cœur en branches latérales, ſemblables au tronc même, & ſe ſubdiviſant comme lui ; que ces branches vont en diminuant en groſſeur, & que la cavité du tronc qui tend droit en bas, eſt communément d'une plus grande capacité à l'endroit de la diviſion que celle des branches qui en ſont engendrées ; que tous ces vaiſſeaux font dans leurs cours une infinité de ſinuoſités, & que ces ſinuoſités rallentiſſent conſidérablement la viteſſe du ſang : nous devons cette derniere obſervation à quelques perſonnes qui ont appliqué la Géométrie à la Medecine.

Le ſage Auteur de notre machine a rendu par une ſtructure non moins avantageuſe qu'admirable, tous ces canaux flexibles, afin qu'ils puiſſent céder à l'effort du fluide qu'ils contiennent, & ſe dilater ſans riſquer d'être rompus. Il y a plus : leur méchaniſme eſt tel, qu'ils réagiſſent & reviennent avec impétuoſité ; enſorte que leur diametre & leur capacité diminuent auſſi-tôt que l'effort du fluide ceſſe.

Malpighy obſerva le premier, que les dernieres branches d'une artere ſe ſubdiviſant en une infinité de petites ramifications, s'étendoient ſur une membrane qui leur ſervoit comme de baſe, & qu'elles communiquoient là les unes avec les autres par une multitude de petits canaux. Le même Anatomiſte ſuivit ces canaux dans les tours & retours innombrables qu'ils faiſoient prendre au fluide qu'ils tranſportoient. Alors il remarqua avec admiration, que les petites branches obſervoient une grande exactitude dans leur diſpoſition relative ; qu'elles laiſſoient entre elles des eſpaces égaux ; que les ramifications ceſſoient ; qu'il n'y avoit plus de ſubdiviſions latérales, mais que les canaux changeant de figures, formoient l'origine des veines & des conduits lymphatiques. On s'eſt aſſuré de ce méchaniſme, ſoit par la vue, ſoit par le microſcope, ſoit par les ligatures des vaiſſeaux dans les corps vivans, ou les injections du mercure dans les vaiſſeaux des corps morts, par l'inſpection ou la diſſection des cadavres ; ſoit en comparant les quadrupedes, les inſectes, les poiſſons, & l'homme avec les plantes. C'eſt auſſi tout ce que nous ſavons ſur cette matiere ; le reſte n'eſt qu'un tiſſu de fictions.

La plus grande partie du corps conſiſte donc (à en juger ſur la deſcription méchanique) (& cette diſpoſition ne contribue pas peu à la conſervation de la vie) en un canal conique, élaſtique & tortueux, qui ſe partage en canaux ſimilaires

ſimilaires & plus petits, qui partent d'un même tronc, dont l'aſſemblage forme enfin un tiſſu réticulaire, & qui communiquent les uns avec les autres. Si cela eſt vrai, & rien ne l'eſt plus inconteſtablement, tous les effets des arteres ſur le ſang ne dépendent que de leur figure; & conſéquemment c'eſt de leur figure ſeule, telle que nous l'avons décrite, qu'il en faut tirer la raiſon. Or, j'en appelle à tout juge éclairé; quel eſt l'homme capable de déduire de cette cauſe ſeule tous les effets qu'elle produit, ſinon celui qui a l'habitude de contempler des ſujets mathématiques, & de calculer les forces mouvantes des corps; celui qui n'a beſoin que d'une ſeule ſuppoſition, telle que l'élaſticité des canaux & de leur réaction ſur le fluide qu'ils renferment, pour en conclurre des vérités importantes? Or, le Méchanicien ſeul eſt cet homme. Mais conſidérons de plus près l'artere; car la connoiſſance de cette partie embraſſe preſque celle de tout le corps. L'artere, après avoir formé le tiſſu réticulaire dont nous avons parlé, pouſſe des tuyaux cylindriques, dont le diametre eſt ſi petit, que les molécules rouges du ſang ne peuvent y entrer; ils n'en reçoivent que la partie la plus fluide, & qui n'eſt point colorée. C'eſt cette particularité qui conſtitue le vaiſſeau lymphatique dans le même endroit; la même artere forme un tronc qui conſerve dans ſon étendue la même direction: ſa capacité eſt plus grande que celle des vaiſſeaux lymphatiques, & il reçoit la partie rouge & la plus épaiſſe du ſang, ſéparée de ſa partie claire & ſéreuſe. C'eſt-là qu'il faut fixer l'origine réelle des veines. Le diametre & la capacité des veines ſont en commençant fort petits: mais bien-tôt ils s'augmentent par le concours de nouveaux tuyaux lymphatiques & veineux; ce qui leur donne la figure d'un cone ſemblable au cone artériel auquel il eſt oppoſé au ſommet.

Si vous imaginez des arteres, des veines, des canaux lymphatiques avec toutes leurs appartenances, fixés dans un plan membraneux & traverſé de nerfs; ſi vous ajoutez à ces parties quelques filamens élaſtiques, & ſi vous les entrelacez toutes les unes dans les autres, vous aurez la ſtructure d'une glande; ſtructure ſur laquelle je ne peus jetter les yeux ſans la reconnoître pour la ſource d'une infinité d'effets merveilleux, comme elle le fut d'une infinité de fictions ridicules, qui ſubſiſterent juſqu'à ce que l'induſtrieux & infatigable Malpighy les anéantit par une expoſition claire & complete du méchaniſme des glandes. De quelle importance n'eſtimerons-nous pas cette découverte de Malpighy, ſi nous conſidérons que tout le corps humain n'eſt preſque qu'un compoſé de glandes? Le cerveau que le divin Hippocrate regardoit comme une glande, eſt, ſelon Malpighy, un amas de veines, d'arteres, de cavités & de nerfs. Le foie, la rate & les reins ne ſont que des glandes conglobées. Le laboratoire où l'humeur génitale eſt préparée, n'eſt qu'un amas glanduleux de canaux cylindriques artiſtement diſpoſés. L'enveloppe de l'embryon, le placenta, & les mamelles mêmes, ſont des compoſés de glandes. La même contexture regne dans les membranes & dans les os, comme il n'eſt pas libre d'en douter après la lecture des ouvrages ingénieux de Malpighy, de Kerkringius, & de Havers.

Paſſons maintenant aux parties muſculaires. J'apperçois en les examinant attentivement, que ce ne ſont que des machines compoſées ſelon les lois les plus déliées des méchaniques. Tout muſcle eſt compoſé de muſcles plus petits & ſimilaires. Mais où doit finir cette compoſition? Quel eſt le dernier de ces petits muſcles? Un filament? Le filament n'eſt autre choſe qu'une pellicule mince & dilatée d'un canal fort étroit & nerveux, qui forme une cavité plus grande que le canal dont elle fait partie, & que les eſprits rempliſſent & gonflent. La force immenſe de cette machine eſt bien connue de ceux qui ont comparé les expériences hydrauliques de Mariotte avec les principes de la méchanique de Deſcartes.

Si nous conſidérons le poumon, dont la ſtructure eſt ſi différente de celle des autres parties, nous trouverons que c'eſt un compoſé de ſachets ſphériques & élaſtiques, attachés au ſommet du tuyau conique qui forme la voix. La ſurface de ces ſachets eſt couverte d'un tiſſu réticulaire de veines, entre leſquelles on ne remarque preſque aucun vaiſſeau lymphatique, pour des raiſons qui nous ſont encore inconnues.

Qui auroit cru qu'il fallût ſi peu d'appareil pour compoſer une machine auſſi ſinguliere, auſſi admirable que le corps humain? Voilà pourtant tout ce qui y entre: mais pour être très-ſimple, elle n'en eſt que plus merveilleuſe. Un bon Méchanicien vous dira, que la ſagacité de l'Inventeur eſt d'autant plus grande, que la machine qu'il a compoſée produit facilement les effets qu'il en attendoit, & qu'elle eſt la plus ſimple de toutes celles qu'on pouvoit imaginer, & qui auroient été capables de les produire.

De toutes ces propoſitions préliminaires, que conclurrons-nous? Que le corps humain eſt une vraie machine, dont les parties ſolides, telles que les vaiſſeaux, ſont deſtinées à renfermer, tranſporter, diriger, changer, ſéparer, raſſembler & décharger les fluides, & dont les autres parties ſolides ſont des inſtrumens propres par leur figure, leur dureté & leur connexion, tant à ſoutenir les premieres, qu'à former différens mouvemens néceſſaires au tout. Cette diviſion des ſolides en deux eſpeces, comprend tout ce qu'Hippocrate avoit appris des Naturaliſtes Egyptiens, Babyloniens

& Grecs ; tout ce qu'il a découvert & tout ce qu'ont ſu les Medecins Grecs ſes ſucceſſeurs, qui le copierent, comme il avoit copié ceux qui l'avoient précédé. Il y a plus ; les Arabes avec toute leur induſtrie, les reſtaurateurs de l'anatomie, les Modernes qui ont cultivé cette ſcience, & ſous leſquels elle a fait de ſi grands progrès, avec tous leurs inſtrumens & leur adreſſe, n'ont rien trouvé qui ne s'y réduisît. A quoi bon recourir donc aux élémens, aux qualités premieres, aux formes ſubſtantielles, & à toutes les cauſes chymiques, *intellectuelles* ou méthaphyſiques, pour rendre raiſon de ce qui ſe paſſe dans notre corps ? C'eſt une machine ; elle entre donc dans l'objet des méchaniques. D'ailleurs, les ſolides qui la compoſent, n'ont rien qui ſoit étranger à ſes lois. Quelle méthode ſuivrons-nous donc ? Sur quels principes tablerons-nous ? Qui conſulterons-nous dans la recherche des effets des parties organiques ? Ceux que nous reconnoîtrons pour gens profondément verſés dans les méchaniques : il n'y a qu'eux de qui nous puiſſions eſpérer des démonſtrations ſolides dans cette matiere.

Quelle raiſon pourrez-vous rendre, ou quel uſage aſſignerez-vous à la figure de la cornée, à la diſpoſition de l'humeur aqueuſe & du criſtallin, & à la configuration & à la denſité de l'humeur vitrée ? Comment démontrerez-vous que le conduit auditif n'en eſt que plus propre à recevoir & à diriger un rayon ſonore, parce qu'il eſt plus étroit & plus tortueux dans le milieu qu'en aucun autre endroit, & que ſon diametre eſt plus grand, & ſa direction plus droite aux deux extrémités ? Voyez combien la membrane du tympan eſt déliée ; remarquez que ſa figure eſt elliptique, & que ſa convexité eſt tournée du côté des parties intérieures de l'os pierreux : obſervez la faculté qu'elle a de ſe transformer & de prendre une infinité de courbures différentes par le moyen du marteau qui lui eſt attaché, & qui a un muſcle propre à le mettre en mouvement ; & rendez-moi raiſon d'un méchaniſme ſi compliqué (& toutefois ſi néceſſaire, que le plus vil des animaux en eſt doué.) A quoi bon les circonvolutions du labyrinthe ? Quels ſont les uſages de la conque, du veſtibule, de la double ſpirale, du limaçon, de la fenêtre ovale & de la fenêtre ronde ? J'oſe aſſurer que ſi vous n'êtes profondément initiés dans les ſecrets de la méchanique, toutes ces particularités ſeront autant de myſteres pour vous.

Après avoir effleuré les propriétés des parties ſolides, conſidérons maintenant celles des fluides, dont le mouvement entretient la vie de l'animal, & dont le cours libre dans les canaux qui leurs ſont propres conſtitue la ſanté. Pour ſe former des idées juſtes de la nature des fluides, il faut remonter aux petits corpuſcules agités, dont l'aſſemblage forme ce qu'on appelle un fluide. Chacun de ces corpuſcules pris en particulier, doit être conſidéré comme un ſolide, dont l'action & les effets doivent conſéquemment être proportionnés à ſa maſſe, à ſa quantité de mouvement & à ſa figure. On détermine cette action, ces effets par des expériences ; & c'eſt le Méchanicien qui les fait. Chaque particule d'un fluide eſt dans un état ſpontané de fluidité.

Mais cette partie de la doctrine des fluides n'a pas encore atteint le point de perfection néceſſaire pour que nous en puiſſions tirer de grands ſervices. En conſidérant les fluides en maſſes, nous appercevons deux propriétés communes à tous ceux que nous connoiſſons ; c'eſt la peſanteur & la faculté de couler du côté où ils ſont le moins comprimés. Quant à ce qui les diſtingue les uns des autres, c'eſt la force élaſtique, les peſanteurs différentes en pareil volume, la denſité, la fluidité, la réſiſtance, la viteſſe avec laquelle ils ſe meuvent, & la direction de leur cours. Telle eſt l'énergie de ces propriétés, que la plus grande partie des accidens qui arrivent aux hommes dans l'état de ſanté, n'ont pas d'autres cauſes. Celui donc qui ſait ſoumettre ces propriétés au raiſonnement & au calcul, eſt en état de ſervir utilement la Medecine : mais comment combiner, peſer, développer & démontrer la force réſultante de ces qualités, ſans le ſecours de l'hydroſtatique ? N'eſt-ce pas à l'aide de cette partie délicate des méchaniques, qu'en prenant pour *données* quelques-unes des propriétés que nous avons détaillées, on arrive par une voie tout-à-fait géométrique à des théoremes dont le mérite eſt moins d'être évidens que de pouvoir être réduits en pratique ? Négligeant donc les cauſes phyſiques de la fluidité ; abandonnant à d'autres le ſoin de diſcuter quelle doit être la nature des particules qui compoſent un fluide ; conſidérant ſeulement les fluides en maſſe, nous voyons de quelle certitude & de quelle utilité ſeroient dans la Medecine les démonſtrations de l'hydrodynamique. Ceux à qui nous laiſſerions encore quelque doute là-deſſus, n'ont qu'à lire les écrits d'*Archimede*, de *Deſcartes*, de *Stevin*, de *Borelli*, de *Mariotte*, de *Newton* & de *Bellini*. Que nous aurions de graces à rendre à la Providence, ſi elle nous accordoit quelque homme d'un génie capable de perfectionner par ſes découvertes cette ſeconde branche des méchaniques ! La Medecine en recevroit des ſecours plus importans que d'aucune autre ſcience. La plupart de ceux qui ont entrepris de déterminer la force des fluides dans le corps humain, au lieu de travailler aux progrès de l'art de guérir les maladies, ne l'ont qu'aſſocié au ridicule dont ils ſe ſont couverts par leur ignorance dans la méchanique. Sans une connoiſſance profonde de cette ſcience, il n'eſt pas poſſible de diſcuter l'action des hu-

meurs vitales : les eſprits ſuperficiels peuvent s'amuſer à d'autres ſujets ; ceux-ci veulent être traités ſérieuſement.

J'entens d'ici les Philoſophes hermétiques, les défenſeurs de cette ſecte, à laquelle Hermès a donné nom ; je les entens me demander, ſi je ſuis en état de déduire des propriétés générales des fluides, celles qui conviennent à chacun d'eux ? Les lois de la méchanique me conduiront-elles jamais à déterminer l'effet des fermentations, l'efferveſcence occaſionnée par le mélange des liquides & les ſuites de la putréfaction ſpontanée ? Sans les renvoyer à ce que nous avons dit ailleurs, je leur répondrai que la Chymie peut, par des exemples ſenſibles, nous mettre ſous les yeux la maniere dont certains accidens ſont produits dans des conjonctures particulieres ; que la Medecine peut emprunter de cette ſcience des obſervations, & qu'elle nous fournit les méthodes les plus courtes de s'en pourvoir ; en un mot, que le Medecin tient d'elle les quantités *données*, & les conditions dont elles ſont chargées : mais que quant à la maniere d'en tirer des conſéquences & de parvenir à la ſolution du probleme, c'eſt à une autre ſcience qu'il les doit. C'eſt donc avec peu de raiſon que ceux qui profeſſent cet art ont pris l'habitude de débiter qu'il contient tous les thréſors de la Medecine. Car nous avons appris par notre expérience journaliere, que les propriétés ordinaires des fluides, dont il eſt toujours poſſible de combiner géométriquement les effets relativement à la ſanté & aux maladies, ſont plus énergiques que les qualités équivoques des liqueurs qui ſortent de l'alambic des Chymiſtes. Un homme boit de l'eau, un autre boit du vin ; celui-ci vit ſobrement, & ſe contente de pain & de fruits ; celui-là charge ſa table de tout ce que la terre & la mer produiſent d'exquis. Que de mets ne faut-il point au voluptueux, ſans compter la multitude des aſſaiſonnemens & des ſauces qui leur ſont propres ! D'autres irritent perpétuellement leurs entrailles avec des alimens acres, acides & ſalés ; cependant tous prolongent leur vie, tous conſervent leur ſanté pendant pluſieurs années ; les nourritures, quoique différentes, produiſent les mêmes effets. Il eſt donc évident que la nature des fluides, tels que les viſceres les engendrent dans le corps même, & que les méchaniques les conſiderent, importe plus à la ſanté que celle des particules qui les compoſent. Si l'excellent traité du Chancelier Bacon, de la vie & de la mort ; ſi les maximes d'Hippocrate, le livre de la nourriture des perſonnes en état de ſanté de Celſe, & l'expérience ne ſuffiſent pas pour convaincre le Lecteur, nous y ajouterons le témoignage de Lower, homme d'une ſagacité ſinguliere & d'une ſincérité avouée, qui raconte qu'un jeune homme épuiſé par une perte de ſang conſidérable, recouvra ſes forces & ſa ſanté en avalant du bouillon qui paſſoit de ſon eſtomac dans ſes veines, y circuloit, & reſſortoit par ſes bleſſures ſans avoir changé de couleur. Quel eſt celui qui a pratiqué la Medecine & qui ne s'eſt pas trouvé mille fois plus ſouvent obligé d'épaiſſir les fluides lorſqu'ils étoient trop ſubtils, de diſſoudre la coagulation, de diſſiper les amas, de délayer les humeurs trop épaiſſes, & de les conſolider lorſqu'elles étoient trop fluides, que de ſonger à calmer le conflict des ſels, à éteindre l'embraſement du ſoufre, & à découvrir l'eſpece du mercure ? Ceux d'entre les Chymiſtes qui exercent la Medecine, n'abandonnent-ils pas dans la pratique toutes les notions tirées de leur art, & ne ſe propoſent-ils pas le même but que nous ? Que veut dire cette méfiance qu'ils ont de leurs principes ? Concluons donc de nos raiſonnemens, de notre conduite dans les occaſions, & de la leur, que ſi les propriétés des fluides ſont les cauſes d'une multitude prodigieuſe d'effets que nous obſervons, & que ſi ces propriétés ne peuvent être bien diſcutées qu'en s'aſſujettiſſant aux lois de la méchanique, un Medecin doit s'inſtruire de cette partie des Mathématiques, ou renoncer à la connoiſſance des humeurs vitales.

Si vous conſidérez l'effet des liqueurs qui circulent dans les vaiſſeaux, vous y reconnoîtrez l'action d'une puiſſance méchanique. Le mouvement des fluides eſt-il arrêté : l'animal n'eſt plus qu'un cadavre. La circulation des humeurs eſt-elle libre : vous voyez un automate vivant & agiſſant. C'eſt ici une de ces propoſitions dont on peut démontrer la vérité aux yeux. Conſidérez ces perſonnes puſillanimes qui tombent en défaillance à la vue du ſang qui ſort de leurs veines : vous les croiriez mortes. Quelle eſt la cauſe de ce phénomene ? Les ſolides & les fluides néceſſaires à la vie, ſont-ils détruits ou diſſipés ? Non ; il ne manque aux fluides que la circulation. Tâchez par quelque moyen que ce ſoit de ſecouer les nerfs, dont l'uſage & la fonction ſont d'entretenir les mouvemens du cœur, & vous verrez la circulation des humeurs, la chaleur, la couleur, l'agilité, la penſée renaître, l'animal reſſuſciter, & toutes les actions humaines, naturelles & vitales s'accomplir. Quel levain favorable, quelle heureuſe fermentation ; ou quels ſels, quelles huiles, quels eſprits ont été engendrés ou détruits en ce cas ? Le mouvement eſt la ſeule choſe en quoi nous ayons apperçu augmentation ou diminution ; cependant l'animal a recouvré la vie. C'eſt par le même effet que la chaleur ranime les oiſeaux & les inſectes qui paroiſſent morts de froid. Telle eſt la nature de certains eſprits qu'ils ne peuvent admettre pour vrai, ce qui paroît tel au commun des hommes : ils ſe méfient de tout ce que d'autres peuvent comprendre auſſi

facilement qu'eux. Des phénomenes plus ſinguliers, les frapperoient plus vivement. C'eſt eux auſſi que j'invite à un ſpectacle extraordinaire. *Hook* va reſſuſciter à leurs yeux un animal mort, à qui on a coupé le goſier, en introduiſant l'air dans ſes poumons à l'aide d'un ſouflet appliqué au larinx. Mais s'ils ſont étonnés d'une réſurrection ſi méchanique, que répondront-ils à *Gliſſon*, qui va faire imiter à un cadavre toutes les actions vitales, en faiſant paſſer dans ſes veines un fluide à l'aide d'une veſſie. Ces exemples me diſpenſent d'en rapporter une infinité d'autres : ils ſuffiſent pour prouver que la plupart des choſes qui conſtituent la vie & la ſanté, ou qui en dépendent, ſont des ſuites de la circulation des fluides, ou de leur action mutuelle les uns ſur les autres; circulation, action qui ſe produiſent ſelon des lois ; lois que la méchanique expoſe & démontre en *hydraulique* & en *pneumatique* ; d'où je conclus que le corps humain, conſidéré par rapport aux fluides qu'il contient, entre encore dans l'objet de cette ſcience.

Ici les défenſeurs des levains & de la fermentation prétendent avoir ſur nous de grands avantages ; car, diſent-ils, ſi la circulation libre des liqueurs dans leurs vaiſſeaux eſt la cauſe de la vie, le premier principe du mouvement eſt en elle ; c'eſt d'elle que la machine le reçoit. Mais qui peut avoir mis les fluides en mouvement ? Quelle cauſe aſſez puiſſante peut les y conſerver, ſi ce n'eſt la fermentation ? N'eſt-ce pas là raiſonner comme s'ils ignoroient que le mouvement des fluides dans la mere eſt la premiere cauſe du mouvement des fluides dans l'embryon ; que la circulation qui ſe fait en elle, ſoutient, accroît & fortifie celle qui ſe fait dans le fœtus tant qu'il lui demeure attaché, & qu'elle ſe perpétue en lui par la conformation & l'arrangement des ſolides lorſqu'il en eſt ſéparé. Quiconque méditera ſur la ſtructure admirable des oreillettes du cœur, ſur leur connexion avec ſa baſe, ſur les effets qui s'enſuivent néceſſairement, l'abord & l'expulſion du ſang tranſmis du cœur aux arteres, des arteres à la ſubſtance médullaire du cerveau, à ſes éminences, aux nerfs, aux muſcles, aux veines, trouvera dans le méchaniſme des viſceres, des raiſons ſatisfaiſantes de la continuation de la circulation & de la durée de la vie. Seroit-il donc ſi difficile de démontrer géométriquement, la premiere contraction du cœur étant donnée, que le mouvement doit continuer dans un corps ſain ? La vie ſe conſerve dans l'animal par des moyens plus ſimples & en plus petit nombre que nous ne ſommes portés à l'imaginer. Nous croyons l'altération des choſes reçues dans nos corps beaucoup plus conſidérable qu'elle ne l'eſt en effet ; nous ſuppoſons les cauſes plus compliquées qu'elles ne le ſont. Si nous avions une connoiſſance exacte de la ſtructure du corps humain ; ſi nous ajoutions à cela des notions juſtes & préciſes de la nature des humeurs ; ſi nos ſens pouvoient juger de leurs qualités, nous découvririons bientôt que ces effets qui cauſent notre admiration, parce que nous en ignorons les cauſes, partent de principes d'une extreme ſimplicité. Un exemple ſeul ſuffira pour ôter à cette propoſition tout air de paradoxe. Entre les actions qui ſe paſſent dans notre corps, celle qu'on eſtime la plus importante, s'opere par des moyens vraiment ſimples & tout-à-fait méchaniques. On voit à l'aide du microſcope, à travers les parties tranſparentes, de certains animaux vivans, que l'impulſion ſeule du cœur tranſporte le ſang juſqu'aux extrémités des arteres ; & que dans le moment qu'il eſt un peu repouſſé par la contraction élaſtique de ces canaux, l'action du cœur ceſſe, les valvules tombent, & le ſang y entre derechef. Par ce mouvement d'impulſion & de repercuſſion, les parties du ſang de différentes groſſeurs ſont appliquées de tous côtés à des orifices de différens diametres, qui permettent le paſſage aux unes & qui le refuſent à d'autres. C'eſt par ce ſimple méchaniſme que le ſang ſe diviſe en pluſieurs fluides de couleurs & de conſiſtences diverſes, qui rentreront bientôt dans les veines, où ils ſe confondront de nouveau. Que ceux qui ne ſont verſés que dans la Chymie, qui veulent tout expliquer par le conflict des corps, approchent & examinent ſi la fermentation ſe joint à la contraction du cœur & à l'élaſticité des vaiſſeaux pour entretenir la circulation. En contemplant ces opérations, il m'eſt arrivé pluſieurs fois d'oublier que j'obſervois un animal vivant, & de n'appercevoir entre mes mains qu'une machine hydraulique compoſée par un Mathématicien d'une habileté prodigieuſe, conſtruite par d'excellens Machiniſtes, & deſtinée à mêler & à ſéparer des liqueurs ſous la direction d'un homme conſommé dans l'intelligence des ouvrages hydrauliques & dans la conduite de ces liqueurs. Si l'on convient de la vérité de tout ce que nous avons avancé juſqu'à préſent, on nous accorde que la connoiſſance des méchaniques eſt néceſſaire dans la Medecine théorique : mais ſi l'on nous ſoutient qu'elle n'eſt d'aucun uſage dans la pratique, car c'eſt-là l'ordinaire & dernier retranchement de nos antagoniſtes : que dirons-nous à cela ? Que cette diſtinction, quelque apparente qu'elle ſoit, avec quelque confiance qu'on la faſſe, eſt ſans fondement. Car qu'entendons-nous par théorie, ſinon une expoſition claire & déduite des cauſes prochaines de ce qui conſtitue la vie & la ſanté ? Cela ſuppoſé & admis, comme on ne peut s'en diſpenſer ; il s'enſuit que la ſeconde partie de la Medecine dépend de la premiere, & que la connoiſſance & la cure des maladies ſe déduiſent, avec la plus grande certitude que nous

en puiſſions avoir, des principes de la ſpéculation ; car celui qui connoît les cauſes de la ſanté, doit être en état de s'appercevoir de leur abſence, & de diſcerner mieux que perſonne l'origine & la nature de la maladie. Or celui qui eſt inſtruit de l'origine & de la nature de la maladie, ſera plus capable qu'un autre d'y remédier. Il en eſt du corps humain en ceci comme d'une montre. On s'apperçoit aiſément à l'aiguille quand elle eſt dérangée : mais il n'y a que l'ouvrier, ou celui à qui la ſtructure eſt parfaitement connue qui puiſſe indiquer le défaut, & le réparer. Il n'y a point de vérité théorique dans la Medecine dont un habile homme ne puiſſe faire ſon profit dans la pratique ; & conſéquemment avouer l'excellence de la méchanique dans la théorie de cette ſcience, c'eſt convenir de ſon utilité dans la pratique.

Il n'y a que quelques années que l'on deſeſpéroit de parvenir à la connoiſſance de pluſieurs vérités que les Méchaniciens nous ont géométriquement démontrées, ſans autres ſuppoſitions que celles de quelques expériences ſimples & bien conſtatées. Conſultez là-deſſus les ouvrages dans leſquels *Borelli* a appliqué les lois de la méchanique aux mouvemens des animaux. Parcourez ce que *Bellini*, aidé des découvertes de *Malpighy*, a déduit des mêmes principes que ceux de *Borelli*. Voyez les problemes que *Pitcairn* a propoſés au monde ſavant, & qu'il a réſolus. Examinez ce que *Scheiner*, *Deſcartes*, *Huygens* ont dit de l'œil, & ce que *Kircher*, *Schelhammer* & *Morland* nous ont donné ſur l'oreille & ſur l'ouie. Tous ces écrits ſont autant de preuves de la néceſſité des méchaniques dans la Medecine, & des avantages qu'on retireroit de la réunion de ces deux ſciences, ſi elle étoit formée & ſoutenue par d'habiles Medecins, ſeulement autant de tems & avec cette opiniâtreté qu'on a employés à défendre & à accréditer les ſyſtemes futiles de la plupart des ſectes qui ſe ſont élevées parmi nous.

La Chirurgie ne diſconviendra jamais qu'elle ait tiré de grands ſecours de la méchanique. En effet, à qui doit-elle la multitude des inſtrumens dont elle eſt pourvue, ſi ce n'eſt à cette ſcience ?

Ces nuages légers qui s'élevoient ſubitement, & ſembloient paſſer ſur la ſurface extérieure de l'œil, étoient regardés par des Medecins qui n'avoient aucune teinture des mathématiques, comme le commencement d'une cataracte qui ſe formoit dans l'humeur aqueuſe ; & en conſéquence de cette idée, ils traitoient cette maladie avec des remedes acres, dont la partie tendre de l'œil étoit pour l'ordinaire endommagée. Que cette méthode a changé, depuis que Willis a fixé par des raiſonnemens géométriques le lieu de ces images ſur la rétine, & qu'il en a cherché la cauſe dans les arteres ! Depuis que Pitcairn eſt venu à l'appui des raiſonnemens de Willis, on a rejetté les topiques extérieurs & corroſifs ; & la ſaignée, ſuivie de la purgation, a diſſipé cette indiſpoſition, lorſqu'elle a paru aſſez ſérieuſe pour mériter les ſoins d'un Medecin. Il y auroit de l'imprudence à ordonner un collyre ou quelque potion médicinale, pour un défaut dans la vue qui naîtroit de celui de la collection des rayons : le malade n'a beſoin alors que de lunettes, pour la conſtruction deſquelles Huygens a donné des regles qui s'étendent à tous les cas. J'exigerois ſeulement que ceux qui s'oppoſent à l'introduction des méchaniques dans la Medecine, ſe miſſent en état d'entendre, & priſſent la peine de lire le traité qu'Huygens a compoſé ſur les défauts de la vue, & ſur la maniere de les corriger : ils verroient comment cet Auteur réſout les différens problemes qui lui ſont propoſés par le Medecin ; comment la ſtructure de l'œil, telle que les Anatomiſtes l'ont obſervée, & le défaut de la viſion étant donnée, il trouve en deux lignes de calcul le remede qu'il faut y appliquer. Sans toucher à l'œil, il rétablit les choſes dans leur état naturel, & il opere avec un verre ce dont on ne peut venir à bout avec des médicamens. Quel exemple plus frappant pourroit-on deſirer de la méthode, de l'uſage & du ſuccès des méchaniques dans la Medecine ? Si pluſieurs autres points étoient traités de la même maniere, peut-on douter que l'art de guérir n'en acquît de la certitude, que les hypotheſes n'en fuſſent bannies à la longue, qu'on ne le mît à couvert des révolutions, & qu'il ne ſe fixât à jamais ?

Il eſt inutile de nous objecter qu'il n'eſt pas encore démontré qu'on puiſſe remédier au deſordre des fluides, & conſéquemment aux maladies internes, par des moyens méchaniques. Car qu'entend-on par-là ? Prétend-on qu'il eſt impoſſible que la méchanique nous rende jamais ce ſervice, ou demande-t'on ſi elle nous l'a déja rendu. Je répons à la queſtion, qu'il ſeroit ridicule d'exiger que quelques Méchaniciens qui n'ont qu'effleuré la Medecine, euſſent porté les choſes à un point de perfection dont les efforts réunis d'une multitude de génies ſupérieurs qui ont cultivé l'art de guérir pendant trois mille ans entiers, ne l'ont point encore approché. Il ne faut pas demander l'impoſſible ; or puiſque la ſtructure des ſolides, la nature des fluides, & leurs effets ſenſibles dans l'état de ſanté & de maladie doivent ſervir de *données* dans l'application des principes de la méchanique, à la Medecine ; cette application pour être heureuſe doit être précédée d'une étude longue & pénible. Il y a, comme on voit, des élémens dont il faut être inſtruit pour employer les regles géométriques avec ſuccès. Mais ſi l'on ſoutient que les méchaniques ſont abſolu-

ment inutiles, & qu'il ne faut point eſpérer qu'elles ſervent au progrès de la Medecine, je repréſenterai que toute maladie occaſionnée par un fluide, a ſon origine dans la maniere dont ce fluide circule dans les canaux qui le renferment, comme il paroît par les obſervations d'*Hippocrate* comparées avec celles que *Sanctorius* a faites & celles que nous faiſons tous les jours. Or celui qui a ſoigneuſement étudié l'anatomie du corps humain, qui s'eſt inſtruit des cauſes de la ſanté, des maladies, de la mort, & qui s'eſt familiariſé avec les phénomenes qui traverſent le cours de notre vie, ne manquera pas d'attribuer l'embarras de la circulation, ou à la foibleſſe de la force impulſive, ou à la contraction convulſive des vaiſſeaux, ou à quelques défauts des fluides, relatifs à la quantité, au mouvement, à la denſité ou à la fluidité. Mais nous remarquons que plus les remedes que nous preſcrivons aux malades ſont propres à corriger l'un ou l'autre de ces défauts, plus ils ſont ſalutaires. Comparez les précieuſes obſervations de *Sydenham* avec les démonſtrations de *Bellini* ſur la ſaignée; & vous vous convaincrez que les remedes les plus ordinaires ſoulagent par une opération purement méchanique, ce qui vous diſpoſera à croire, qu'on pourroit dans la ſuite des tems procéder géométriquement de leurs propriétés connues à leur application convenable, & réduire la Medecine en démonſtrations. J'oſerois prononcer, quoique trop précipitament, que les cauſes des maladies même les plus compliquées ſont plus ſimples & plus méchaniques qu'aucun Medecin ne l'a jamais ſuppoſé; & cela fondé, ſur ce que l'indiſpoſition la plus légere d'une partie, eſt capable de ſuſpendre ſubitement les fonctions principales de la machine la mieux conſtituée; le deſordre ſe communiquant d'un endroit à un autre à la faveur de l'union qui regne dans le tout. Piquez la fibre la plus légere d'un tendon ou d'un nerf, avec l'éguille la plus fine & de l'acier le plus pur, & vous verrez de quels terribles ſymptomes ſera ſuivie une ſi petite bleſſure; on verra ſurvenir preſque ſur le champ la douleur, l'inflammation, la rougeur, la tumeur, la chaleur brûlante, la pulſation dans la partie affectée, la fievre, la ſoif, le délire, les convulſions & la mort. Une épine ou le moindre éclat de bois enfoncé dans une partie membraneuſe produit les mêmes effets. Les pointes des ſels des poiſons, des particules empeſtées occaſionnent les mêmes accidens. Dans quel état n'eſt point jetté un homme ſain par la ſeule agitation extérieure? Qu'une perſonne ſoit pendant quelque tems mue circulairement ou qu'elle éprouve pour la premiere fois le mouvement des flots dans un vaiſſeau; elle aura des vertiges, elle pâlira, elle ſentira des nauſées, elle vomira, elle tombera dans un grand abbattement; telles ſeront les ſuites principales (car j'en omets une multitude d'autres) d'une altération momentanée de l'humeur vitale. Celui qui conſidere que les humeurs demeurent incorruptibles, tant qu'elles circulent librement dans leurs vaiſſeaux; mais qu'auſſi-tôt qu'elles ſejournent dans un endroit humide ou chaud, elles ſe corrompent & répandent au loin leur infection: celui qui a remarqué que le plus petit deſordre dans la machine eſt ſuivi d'une infinité d'autres, conviendra ſans peine qu'il ne faut attendre les remedes les plus efficaces que du Medecin qui ſera verſé dans les méchaniques; car qu'y a-t'il dont il ne puiſſe venir à bout en comparant les cauſes d'où naît l'embarras de la circulation, les lois de la réſiſtance, les moyens de rétablir l'élaſticité, & ceux d'augmenter la force du cœur, avec les ſymptomes de la maladie.

Mais, diront quelques-uns, l'empire que l'eſprit exerce ſur le corps ne démontre-t'il pas que la vie, la ſanté & les maladies ſont indépendantes des principes méchaniques? A quoi ſerviront donc au Medecin & les connoiſſances de cette partie des mathématiques & les ſecours que vous prétendez qu'il en tirera.

Il ſeroit à ſouhaiter que ceux qui nous font cette objection ne fuſſent pas auſſi ignorans que la plus grande partie de ceux qui partagent avec eux ce préjugé. Qui d'entre eux s'eſt jamais apperçu que le commerce merveilleux de l'eſprit avec le corps eût quelque influence ſur ce qui les conſtitue l'un & l'autre. L'ame ne cauſe aucune altération dans le corps qui ne ſoit matérielle & par conſéquent ſoumiſe aux lois de la méchanique. A peine commence-t'elle à préſider à ſes mouvemens que toute ſon action ſur lui eſt purement corporelle. Mais qu'importe au Medecin & au Méchanicien, que le principe ne ſoit pas du genre méchanique, pourvu que l'effet ne ſoit pas de la même eſpece. Ce n'eſt point à lui à travailler ſur l'ame; ſa fonction eſt bornée à en examiner, à en connoître & à en diriger les effets relativement au corps.

Il y a encore une objection ſur laquelle nos adverſaires ne manquent pas d'appuyer & qu'ils m'accuſeroient peut-être d'avoir éludée, ſi je n'y répondois expreſſément; c'eſt que ces philoſophes, diſent-ils, ces raiſonneurs, ces grands protecteurs de la méchanique, ne font rien qui vaille lorſqu'ils ſe mettent en œuvre. Preſque tous ont pratiqué la Medecine avec peu de ſuccès: à quoi bon tant diſputer, ajoutent-ils, le fait eſt conſtant: nous avons encore ici l'expérience pour nous. Il faut donc que la connoiſſance des méchaniques ſoit préjudiciable à l'exercice de la Medecine.

Si l'on faiſoit cette objection à ceux qui prennent dans les écoles le titre pompeux de philoſophes, je la croirois ſans réponſe; il ſeroit facile d'en prouver la ſolidité contre eux,

tant par le témoignage de l'hiſtoire que par la lecture des ouvrages qu'ils ont compoſés ſur la Medecine. Mais je ſoutiens que tandis qu'ils créoient dans leur imagination les premiers principes des choſes & qu'ils ſe tourmentoient à expliquer la nature particuliere des corps en partant des qualités dont ils les avoient eux-mêmes revétus ; la méchanique, cette ſcience dont ils avoient abuſé, & dont nous recommandons un meilleur uſage, étoit ſeule capable de démontrer la vanité de leurs idées & la foibleſſe de leurs efforts ; mais ſans elle, il étoit facile de preſſentir que n'ayant point prouvé que les qualités ſur leſquelles ils appuyoient leurs raiſonnemens, exiſtoient dans tous les individus, ils ne pouvoient appliquer avec quelque certitude aux choſes en général, les concluſions qu'ils en déduiſoient. La nature des étres étant ſuſceptible d'une variété infinie, il ne faut pas ſe flater de rencontrer la vérité en conjecturant au haſard. Si les ſcholaſtiques dont nous venons de parler, ſi les ſectateurs de Deſcartes & une multitude d'autres à qui nous ne pouvons refuſer la connoiſſance des méchaniques, ne s'étoient point propoſé de régler l'œconomie du corps humain ſur des principes imaginaires ; ſi au lieu de prendre leurs idées pour guides, ils s'étoient inſtruits par expérience des choſes qui conſtituent réellement l'homme, ils auroient pû poſer les fondemens de notre art par une application plus heureuſe des méchaniques.

Mais ſi c'eſt aux Medecins qui ont entendu les méchaniques que s'adreſſe le reproche auquel nous convenons que les philoſophes n'ont rien à répondre ; je le regarderai comme une calomnie, tant qu'on ne me prouvera point par des exemples qu'ils l'ont mérité. Ceux qui ont bien compris tout ce que nous avons avancé juſqu'à préſent, ne nieront point qu'un excellent Mathématicien ne puiſſe être un très-mauvais Medecin. Nous n'avons point prétendu qu'il ſuffiſoit d'être méchanicien pour être Medecin : mais nous avons avancé qu'un habile Medecin devoit néceſſairement être méchanicien. Celui qui préfereroit un homme verſé dans les méchaniques, mais ignorant dans la cure des maladies, à un praticien expérimenté qui n'entendroit rien dans les méchaniques ſeroit un inſenſé. Ce que je ſoutiens, ce que je me ſuis propoſé de démontrer ; c'eſt que de deux hommes en qui l'expérience eſt égale, celui qui ſera le mieux pourvu de la connoiſſance des méchaniques, ſera le plus capable de perfectionner l'art de guérir.

Mais pour obvier à toute mauvaiſe imputation, & prevenir cet inconvénient auquel on n'eſt que trop expoſé ; je vais vous faire le portrait d'un grand Medecin ſur les idées que je m'en ſuis formées. J'ai d'abord imaginé qu'il avoit poſé les fondemens de ſon art ſur la contemplation des figures géométriques, ſur l'eſtimation des ſolidités, des peſanteurs, des viteſſes, ſur la connoiſſance de la conſtruction des machines & de leur action ſur les autres corps. Son eſprit familiariſé avec ces matieres ſe ſera exercé à diſtinguer le vrai du faux, l'évident de l'obſcur ; car c'eſt dans ces ſciences que les préceptes ſont continuellement accompagnés d'exemples frappans. Les occaſions fréquentes qu'il a eues de trouver des réſultats de calcul contraires à ceux qu'il attendoit, l'auront rendu prudent & circonſpect dans ſes jugemens. De l'étude des actions pures & ſimples des corps & de leurs cauſes évidentes, il paſſera à celles des propriétés de la fluidité, de l'élaſticité, de la ſubtilité des parties, du poids des liqueurs & de leurs viſcoſités, connoiſſance qu'il puiſera en hydroſtatique. Dans cet exercice, ſa raiſon ſera fortifiée ; & je le crois en état de s'inſtruire de la force des fluides ſur les machines & de celle des machines ſur les fluides, de s'appliquer à en trouver des démonſtrations géométriques ou à entendre celles qu'on en donne, à confirmer ſes raiſonnemens par des expériences hydrauliques, à les éclaircir par des opérations chymiques, & à ſe familiariſer avec la nature & les actions du feu, de l'eau, de l'air, des ſels & des autres corps relatifs à ces premiers. Pourvu de ce fond précieux de vérités, qu'il ſe jette hardiment dans la Medecine ; qu'il porte ſes regards épurés par la géométrie ſur des cadavres ouverts ; qu'il parcourre lui même les entrailles des animaux ; qu'il examine la ſtructure, la figure, la conſiſtence, l'origine, les limites, la connexion, la courbure, la flexibilité & l'élaſticité des vaiſſeaux ? Animé par le ſpectacle de tant de merveilles, ſe pourra-t'il abſtenir d'appliquer les principes de méchanique qui lui ſont préſens à l'eſprit, au méchaniſme qu'il aura ſous les yeux? Avec quelle promptitude ne découvrira-t'il pas les uſages ſecrets des parties ! Quelle attention ne donnera-t'il pas à la variété prodigieuſe des découvertes dont l'anatomie s'eſt enrichie dans ces derniers tems. Mais tandis qu'il s'approprie par le raiſonnement ce que le travail & l'induſtrie des autres lui avoit préparé, quelle idée ne ſe forme-t'il pas du corps humain ! Qu'elle eſt juſte, claire & profonde ! Je le vois ſe ſaiſir des humeurs virales & employer toutes les reſſources de l'anatomie, de la chymie, de l'hydroſtatique & de l'optique pour en développer la nature. Qu'il s'occupe enſuite à parcourir les hiſtoires les plus fideles que nous ayons des révolutions qui arrivent dans le corps humain. Veut-il écrire & fonder une théorie : le voilà pourvû de *données*. De ces quantités, examinées, connues, comparées les unes aux autres par le ſecours des méchaniques & avec toute l'exactitude, la vérité & la circonſpection de la géométrie, il

tirera des concluſions évidentes à l'eſprit, quoique inacceſſibles au jugement des ſens. C'eſt par la méthode qu'il aura ſuivie que les cauſes prochaines des effets ſe détermineront, qu'on en définira la nature qui n'eſt qu'un aſſemblage de phénomenes dont on connoît les propriétés, qu'on réunit & qu'on compare les uns aux autres. Que ne devons nous point attendre de celui qui mettra cet ordre dans ſes études ? Une ſcience acquiſe par cette voie & appuyée ſur ces fondemens ſera immuable & durera autant que la nature de l'homme dont elle tire ſon origine. Elle aura toute la certitude poſſible, parce qu'en l'acquérant, on n'aura donné ſon conſentement qu'avec beaucoup de prudence, & qu'on n'aura pris pour baſe que des vérités généralement avouées. Elle ne peut manquer d'être d'une utilité invariable, puiſqu'elle avoit pour but la recherche des cauſes prochaines, par l'examen des propriétés ſenſibles des corps, & par une méthode qui ne peut conduire à l'erreur. J'avoue qu'elle s'eſt formée par des degrés inſenſibles & lents : mais elle n'a fait aucun pas qui ne fût aſſuré & qui ne tendît à la perfection. C'eſt ainſi qu'on ſe mettra en état de lire avec fruit Hippocrate & les autres Auteurs Grecs, & de faire recolte d'obſervations de tous côtés. Ici l'on s'occupera à parcourir les viſceres d'un cadavre dont on aura ſuivi la maladie ; là l'on obſervera dans la brute les ſymptomes d'un mal qu'on lui aura procuré, & l'on en combinera les effets avec ceux des remedes qu'on aura employés ſoit ſur les témoignages que les meilleurs Auteurs nous ont laiſſés, ſoit ſur l'expérience qu'on aura faite de leur efficacité. Toute la vie ſe paſſera à conſidérer, à raſſembler, à digérer, à rapporter la pratique à la théorie, & à déduire de leur confrontation une hiſtoire ſolide des maladies & de leurs cures. Telle eſt l'idée que j'ai d'un Medecin conſommé : c'eſt ſur ce modele que j'ai toujours eu les yeux ; je l'ai préſenté ſans ceſſe à ceux qui m'ont confié la direction de leurs études, & j'ai tâché de m'y conformer le plus que j'ai pu, en exhortant les autres à le copier de plus près.

Telle étoit l'opinion de Boerhaave, & il faut convenir avec lui qu'en ne partant que de principes dont la vérité ſoit généralement avouée, la méthode géométrique eſt le guide le plus ſûr qu'on puiſſe choiſir pour arriver au but qu'un Medecin doit ſe propoſer. Mais malheureuſement pour l'art de traiter les maladies, il eſt arrivé que les ſyſtématiques & quelques anatomiſtes, gens d'une imagination bouillante ont avancé comme des axiomes inconteſtables, des propoſitions extremement incertaines. Comme elles ſervoient à confirmer des ſyſtemes que leurs Auteurs s'étoient propoſé d'accréditer par toutes ſortes de voies, elles ont été défendues avec chaleur. Ce procédé n'a certainement été que préjudiciable à la Medecine, & j'oſerois bien aſſurer que le mauvais uſage des méchaniques a plus cauſé de mal, que la juſte & vraie application de cette ſcience n'a produit de bien : on ne peut donc ſe récrier trop haut contre l'abus qu'on en a fait ; il a été pouſſé à un tel point qu'on pourroit dire des Medecins géometres, qu'ils n'ont preſque fait que du bruit.

Les perſonnes les plus inſtruites & qui ſont douées du jugement le plus ſain, ſont expoſées à peindre les objets tels qu'ils ſe préſentent à leur imagination plutôt que tels qu'ils ſont en effets, lorſqu'ils ont une fois réſolu d'expliquer méchaniquement tous les phénomenes relatifs à l'œconomie animale. Boerhaave lui-même, n'eſt pas entierement exemt de ce défaut ; il s'eſt écarté de ſes principes dans le diſcours même que nous venons d'analyſer ; & dans l'ardeur de démontrer les avantages des méchaniques dans la Medecine, il a ſuppoſé, comme vraies, beaucoup de choſes qu'il eût été bien embarraſſé de prouver, ſi on les lui avoit niées. Il avance par exemple que les dernieres fibres des muſcles, les fibres élémentaires de ces organes du mouvement ſont de petits canaux gonflés par les eſprits. L'exiſtence de ces eſprits n'a point été démontrée. Tout ce qu'on établira ſur cette ſuppoſition ou ſur quelqu'autre ſemblable, ne ſubſiſtera donc qu'autant qu'il ne ſera point conteſté.

On pourroit encore demander à Boerhaave, ſi depuis l'introduction des méchaniques dans la Medecine, on a trouvé l'art de guérir les maladies qu'on eſtimoit auparavant incurables; & ſi on en a tiré quelques ſecours applicables à celles qu'on ſavoit guérir : il ſeroit forcé de convenir qu'il n'y a point d'exemples de l'un, & qu'il y en a très-peu de l'autre. Mais on a tenté fréquemment de bannir de la pratique des remedes dont l'expérience avoit conſtaté l'efficacité, parce qu'ils étoient contraires à des théories qu'on prétendoit être fondées ſur des lois de méchaniques, & de leur en ſubſtituer d'autres dont l'expérience a prouvé l'inutilité, quoiqu'on eût démontré leur conformité aux lois de la méchanique. Cependant je ſuis tout prêt à convenir que la Medecine peut tourner à ſon avantage & à ſes progrès les principes de cette ſcience : mais je ſuis perſuadé que l'application en ſera dans la ſuite auſſi infructueuſe qu'elle l'a été juſqu'à preſent, ſi elle ne ſe fait avec la derniere circonſpection.

J'ajouterai à ce que je viens de dire de l'état de la Medecine, ce qu'on pourroit faire pour ſon avancement, au jugement de M. Hoffman ; les moyens les plus ſûrs & les plus avantageux de perfectionner cette ſcience, ſeroient ſelon lui,

1°. D'écrire avec toute l'exactitude poſſible des hiſtoires completes & fideles des maladies

dies qu'on rencontre dans la pratique.

2°. De s'inſtruire par les diſſections les plus détaillées de la ſtructure du corps humain.

3°. De s'aider de la philoſophie expérimentale dont la Chymie & la Méchanique ſont deux branches, pour découvrir les cauſes ſecretes des différens effets.

Un quatrieme moyen que je prens la liberté de propoſer, ce ſeroit d'éprouver ſur les animaux les ſimples dont les propriétés nous ſont inconnues.

Dans les premiers tems, la Medecine fut inondée d'un déluge de remedes abſurdes & de compoſitions pharmaceutiques inutiles. L'uſage des ſimples fut négligé; on n'avoit ni obſervations exactes ni hiſtoires fideles des maladies, & l'on étoit ſurchargé de remedes. La pratique ſouffrit beaucoup de ces inconvéniens réunis. De nos jours, les Chymiſtes accréditerent les remedes violens qu'ils extrayoient des minéraux, en les diſtribuant comme des ſecrets infaillibles dans la cure des maladies, & ils jetterent dans le mépris la méthode ſimple de les traiter par la diete & les plantes les plus communes : quant à nous, quel parti tirerons nous des fautes de nos prédéceſſeurs? Comment travaillerons-nous aux progrès de la Medecine? Par quelle voie pouvons-nous eſperer de la conduire à la perfection? C'eſt en raſſemblant un corps d'obſervations choiſies, en nous attachant à un petit nombre de remedes, mais ſûrs dans l'uſage, dont les propriétés nous ſoient bien connues; dont l'efficacité dans les différentes maladies & relativement aux tempéramens différens nous ſoit conſtatée par l'expérience; en mépriſant la foule de recettes dont les praticiens ſubalternes abondent, en rejettant toutes ces compoſitions ſi vantées de certains Chymiſtes, & en nous appliquant à ſoulager les malades plutôt par le régime & par la diete que par les préparations pharmaceutiques. Juſqu'à preſent la théorie de la Medecine ne s'eſt perfectionnée & ſa pratique ne s'eſt dirigée avec quelque ſuccès, que par des obſervations pratiques, par la philoſophie expérimentale & la connoiſſance de l'anatomie.

Mais depuis la découverte de la circulation du ſang par Harvey, il eſt beaucoup plus facile de rendre raiſon de la vie, de la ſanté & des maladies : elle a répandu la lumiere ſur la nature & les cauſes des fievres, de l'hémorrhagie, de l'inflammation & d'un grand nombre d'autres maladies.

Depuis que nous connoiſſons la route du chyle, depuis que nous l'avons ſuivi des inteſtins juſques dans le ſang; que nous avons apperçu une infinité de petites glandes & de tuniques glanduleuſes dans le canal inteſtinal; que nous avons examiné le duodenum, qu'on a ſurnommé avec raiſon un ſecond eſtomac, que nous ſavons que c'eſt-là que ſe fait le mélange de la bile & du ſuc pancréatique; nous ſommes en état d'expliquer un peu plus clairement la digeſtion, la formation du chyle, ſa transformation en ſang & l'origine des maladies dont les premieres voies ſont le ſiége.

Depuis que Bartholin, Vieuſſens & Rudbeckius nous ont démontré les vaiſſeaux lymphatiques, & que Nuck & Ruyſch, nous les ont fait appercevoir plus clairement: depuis que la ſtructure & l'uſage des glandes ont été découverts par Warthon, Stenon, Nuck, Cowper, Malpighy & Morgagni : depuis que Pecquet, Bartholin, Van-Horne & d'autres ont vu le chyle couler dans les veines lactées & ſuivre le canal thorachique, nous ſommes beaucoup plus en état d'expliquer les maladies qui naiſſent du vice des glandes, de la lymphe ou d'une mauvaiſe nutrition.

Depuis que Malpighi nous a donné une expoſition exacte des viſceres contenus dans le basventre, des poumons & du cerveau, & Bellini, des reins : nous entendons beaucoup mieux l'origine & les cauſes des maladies dont ces parties ſont attaquées, telles que la phtiſie, l'hydropiſie & la douleur néphrétique. Nous avons encore de grandes obligations à Stenon, Vieuſſens, Willis, Ridley, Lewenhoek, Ruyſch, & à ceux qui ont anatomiſé le cerveau & les nerfs plus exactement qu'on n'avoit fait juſques alors. Le travail de Gliſſon, de Bianchy & de Morgagni ſur la ſtructure du foie ne nous a pas été inutile, non plus que celui de de Graaf & de Brunner ſur le pancréas.

Depuis que Caſſerius & Ruyſch nous ont aſſuré que le tiſſu de la rate étoit vaſculaire & celluleux, nous ſommes parvenus à découvrir les cauſes des maladies qui ſurviennent dans cette partie, & la maniere la plus ſûre de les traiter.

Depuis que nous connoiſſons la ſtructure & la diſtribution de la veine-porte, qui fait l'office d'une veine & d'une artere, avec le nombre, l'origine, la ſituation & le cours des vaiſſeaux hémorrhoïdaux; nous ſommes beaucoup plus en état de rendre raiſon de toutes les maladies occaſionnées par un vice de ces vaiſſeaux, ou par l'interruption du mouvement du ſang dans les viſceres de l'abdomen, au nombre deſquelles il faut placer la maladie hypocondriaque comme une des plus conſidérables.

Depuis que nous ſommes inſtruits de la ſtructure de la matrice & de la maniere dont le ſang circule dans les canaux tortueux dont elle eſt parſemée, les maladies qui attaquent cette partie, de même que celles qui proviennent de l'irrégularité des regles, leurs cauſes & leurs ſymptomes ſont moins inexplicables.

Depuis que Vieuſſens a ſuivi & démontré la merveilleuſe diſtribution des nerfs depuis le cervelet & la moelle allongée, juſqu'aux extremités du corps, les maladies ſpaſmodiques & convulſives s'expliquent mieux; nous en-

tendons plus clairement les affections hypocondriaques & hiſteriques, leurs ſymptomes terribles nous effrayent un peu moins. En un mot toutes ces découvertes réunies ont jetté un grand jour ſur la conſpiration mutuelle des parties, ſurtout des parties muſculeuſes, & ſur la maniere dont quelques mouvemens contre nature ſe communiquent de l'une à l'autre.

Depuis que Swammerdam & de Graaf, & après eux Cowper, Morgagni, Santorini & une infinité d'autres habiles gens ont examiné la ſtructure des parties de la génération de l'un & de l'autre ſexe, les maladies qui y ſurviennent ont été pour ainſi dire ſoumiſes au jugement de nos ſens, & leurs cauſes rendues palpables & expoſées à nos yeux.

Nous ſommes en état d'expliquer les défauts de l'ouie, grace aux deſcriptions que Duverney, Valſalva & Caſſebhomi nous ont donné de cet organe.

Depuis que Havers a vu de petites glandes dans les articulations; l'origine & les cauſes de la goute ſont moins impénétrables.

Depuis que l'exact & l'intelligent anatomiſte Ruyſch a injecté des liqueurs colorées dans les vaiſſeaux, nous avons découvert la multitude & les détours innombrables des canaux capillaires; l'uſage & la ſtructure des glandes ſe ſont éclaircis, les organes qui ſervent à la ſecrétion des humeurs, ont été mieux connus, & conſéquemment toutes les maladies auxquelles ces parties ſont ſujettes.

Il eſt évident que la ſtructure méchanique des muſcles, telle que Borelli, Stenon, Winſlow, Santorius & Albinus l'ont décrite; & que le tiſſu muſculaire du cœur, tel que Lower & Lanciſi l'ont découvert, peuvent ſervir de baſe à tout ce qu'on dira ſur le mouvement muſculaire, ſur la force & la preſſion du cœur, & ſur l'impulſion des fluides.

En un mot, il faut convenir que toutes les découvertes des Anatomiſtes modernes ont contribué aux progrès & à la perfection de l'art de guérir les maladies : pour en être convaincu, voyez l'art. *Anatomie*.

La Medecine a encore de grandes obligations à la Chymie-Phyſique; car depuis qu'elle a conſtaté par ſes expériences l'élaſticité & la peſanteur de l'air, depuis qu'elle nous a éclairés ſur la nature du feu, les cauſes de la chaleur, du froid, de la gravité & de la legereté; depuis qu'elle a développé la nature des ſolides & des fluides; depuis qu'elle nous a fourni les moyens de raiſonner avec quelque juſteſſe ſur les cauſes & la nature de la fermentation & de la putréfaction, & ſur les différens effets du ſoufre & des différentes eſpeces de ſels; depuis qu'on a fait toutes ces importantes découvertes, nous ne doutons plus du pouvoir que l'air exerce ſur nous & des changemens qu'il opere dans le mouvement des fluides ſoit en bien ou en mal. Nous avons appris à lui rapporter, comme à une cauſe premiere, la naiſſance de pluſieurs maladies. En conſéquence de ces connoiſſances recemment acquiſes, les propriétés & l'efficacité des remedes ont été développées plus clairement qu'elles ne l'avoient été auparavant.

La Chymie proprement dite & la Pharmacie ont été cultivées de nos jours avec tant de ſuccès, que l'art de guérir a fait de ce côté de grands progrès. C'eſt de ces ſciences que nous tenons la maniere de préparer & d'appliquer les remedes les plus importans que nous connoiſſions.

Depuis que le Phyſicien-Mathématicien nous a démontré les lois du mouvement & que l'expérience eſt venue à l'appui des démonſtrations de la Statique, de la Méchanique & de l'Hydraulique, nous connoiſſons mieux que jamais toute la puiſſance de la force mouvante des muſcles, la force du cœur & des fibres, leur diſtance au ton convenable, leur contraction ſpaſmodique & leur action ſur les fluides de même que les effets prodigieux des inégalités de la circulation du ſang.

Par un grand nombre de réflexions que j'ai répandues dans le cours de cette Préface, mes lecteurs auront ſans doute compris, que ce qui reſte maintenant à faire dans la Medecine, ce ſeroit d'en bannir tout ce qui eſt ſuperflu; c'eſt l'étable d'Augée, la nettoyer, ce ſeroit l'ouvrage d'un Hercule : le point important conſiſte à réduire l'art de guérir les maladies, à cette ſimplicité lumineuſe avec laquelle l'Etre ſuprême, compatiſſant aux infirmités de ſa créature, a prétendu ſans doute qu'on le pratiquât; du moins telle étoit l'opinion du grand Boerhaave, la diſſertation qu'il a compoſée ſur ce ſujet, mérite bien notre attention.

Les Sages ont dit que tel étoit l'éclat de la vérité; que les hommes en étoient éblouis, lorſqu'elle ſe montroit à eux toute nue. Mais celui, dit Boerhaave, qui a jamais eu le bonheur de la contempler dans cet état, aura plus été frappé de ſa ſimplicité que d'aucun autre de ſes charmes. La vérité fondée ſur la diſtinction & la netteté des idées, n'exige de ſes amateurs, autre choſe que de comparer ces images, lorſqu'elles ſont placées dans un jour favorable à la comparaiſon, & de juger de leur rapport & de leur diſconvenance. Or ils ſe mettront en état de porter ce jugement en fixant attentivement leur eſprit ſur ces tableaux qui ſont gravés en eux-mêmes, par quelque main que ce ſoit. Ces tableaux où les idées une fois débarraſſées des voiles qui les couvrent & tirées des ténebres qui les obſcurciſſent, ſont extremement ſimples, & la comparaiſon que l'eſprit fixé ſur elles peut en faire alors, devient la plus ſimple de toutes les opérations. La vérité qui eſt en tout le fondement de notre admiration, eſt donc le réſultat de l'acte le plus ſimple de notre entendement.

J'en appelle aux ſectateurs de la vérité pure & ſimple, les Mathématiciens. Demandons leur ſi le probleme, le plus compliqué à la premiere vue, ne ſe ſimplifie pas entre leurs mains, & ſi ſa ſolution n'expoſe pas à nos yeux la vérité dans toute ſa ſimplicité naturelle. C'eſt par un attrait invincible pour cette qualité, que dans la multitude innombrable des ſolutions, dont le même probléme eſt capable, ils ne manquent point de préferer la plus ſimple. Paſſez maintenant à ceux qui cultivent la partie des mathématiques la plus utile, je veux dire aux méchaniciens. Interrogez-les, ils vous apprendront que de tous les inſtrumens propres à produire le même effet, le meilleur eſt le plus ſimple. Par quel endroit eſt-ce que ceux qui ont fait de grands progrès dans la recherche de la vérité, ont mérité les honneurs & l'admiration des hommes? Eſt-ce ſeulement par leurs ſuccès? Non ſans doute, c'eſt encore par les méthodes qu'ils ont trouvées de dépouiller les vérités de tout ce qui les rendoit inacceſſibles & de les réduire à leur derniere ſimplicité. Il n'y a point de genre de littérature qui ne me fournît des preuves de ce que j'avance; j'en tirerois de l'hiſtoire de toutes les ſciences dans tous les âges. Tout le monde conviendra que la vérité n'a point eu de plus grands ſectateurs qu'Eſope, Socrate, Démocrite, Hippocrate, le Chancelier Bacon & le Philoſophe Deſcartes. Ouvrons leurs vies; parcourons leurs ouvrages, & nous verrons qu'ils n'ont excellé entre les autres hommes que par cette ſimplicité à laquelle ils ont réduit la vérité, ſimplicité qui, ſelon eux & ſelon nous, en eſt la marque la plus certaine, le caractere le moins ſuſpect.

Quiconque conſiderera cette premiere propoſition ſans impartialité, ſera ſans doute porté à croire qu'il n'y a point de regle d'excluſion pour la Medecine, & que ſi l'on étudioit l'art de guérir les maladies, avec cette intégrité & cette pureté d'eſprit & de motifs qu'il exige, il ſeroit ſuſceptible de la même facilité, de la même clarté & de la même ſimplicité que les autres ſciences. C'eſt ce que j'entreprendrai de prouver, d'autant plus volontiers qu'il eſt bon de s'oppoſer aux deſſeins de ces gens qui font retentir partout que l'art eſt difficile & que ce n'eſt que par un travail infini qu'on l'acquiert. C'eſt ainſi qu'ils parviennent à décourager l'induſtrie, en groſſiſſant à ſes yeux les obſtacles, & en cherchant à perſuader que ces obſtacles ſont inſurmontables.

Que la Medecine ſoit bornée dans ſon objet, à ce qui tend à la conſervation de la vie & de la ſanté des hommes, c'eſt un point qu'on ne peut, ce me ſemble, conteſter: mais l'opinion commune, c'eſt que cet objet s'étend à une infinité de choſes qui ne ſont limitées ni par le nombre, ni par les quantités; de ſorte qu'on aſſure comme une vérité, que la Medecine exigeant plus de connoiſſance qu'aucun des arts libéraux, & s'occupant d'un ſujet extremement difficile à bien connoître, c'eſt la ſcience la plus longue à acquérir & la plus difficile à pratiquer: mais l'homme qui ſait diſtinguer les choſes douteuſes des choſes certaines, le vrai du faux, ſera contraint de s'en tenir à un petit nombre de concluſions évidemment déduites de principes évidens; car dans des matieres auſſi importantes que la vie des hommes, on ſe gardera bien de prendre pour conſtant ce que les Savans dans l'art regardent comme ſuſpect. La prudence ordinaire nous dicte, qu'un des moyens les plus ſûrs d'éviter l'erreur, c'eſt de rejetter tout ce qui eſt particulier à une ſecte, & de n'embraſſer que ce que des juges éclairés ont admis d'un conſentement unanime comme vrai. Qu'on réforme, qu'on rédige maintenant la Medecine ſur cette regle; on la verra réduite à une étendue fort ordinaire & le coloſſe s'évanouira.

Pour donner du jour à ma penſée, parcourons les vies des hommes qui ſe ſont illuſtrés dans cette profeſſion, car les autres n'ont été que les compilateurs. Si nous examinons, ſi nous détaillons les ouvrages du divin Hippocrate, de cet homme à qui nous devons preſque tout ce que nous ſavons en Medecine, il ne nous reſtera qu'un petit nombre de vérités d'une ſimplicité comparable à leur évidence. Ecartons d'abord l'eau & le feu, enſuite les élémens avec leurs puiſſances; ſa nature avec ſes inclinations, averſions, attractions, répulſions & raiſonnemens, la chaleur naturelle, l'influence céleſte, les erreurs anatomiques avec toutes leurs ſuites: & ſes écrits ſe réduiront à un petit corps d'obſervations, dont la vérité étoit preſque palpable. Chaſſez des ouvrages de l'éloquent & harmonieux Platon, cet Auteur d'une ſecte dont les ouvrages ont rempli des bibliotheques immenſes, les triangles, les nombres, les idées, les élémens, les humeurs, les génies, les appétits, les harmonies, les paraboles, avec tous leurs myſteres ſacrés & leurs abſurdes conſéquences, & vous n'y trouverez plus qu'un petit nombre de vérités qu'Hippocrate avoit dites avant lui. Que deviendra ſon orgueilleux diſciple, ſi nous le faiſons paſſer par le même alambic? Hélas, depuis le fameux Ariſtote, cet oracle de la Medecine ainſi que de toutes les autres ſciences, juſqu'au tems de Paracelſe, nous ne tirerons rien de ſes écrits, ni de ceux de ſes diſciples, dont la Medecine puiſſe s'enrichir au-delà de ce qu'elle poſſédoit ſous Hippocrate. Tout ce qu'ils ont prétendu ajouter à ce qu'elle en avoit reçu, eſt obſcur, faux, & ne tendant point ou que très-peu aux progrès de la Medecine. Que trouverons-nous dans le *volumineux* Galien, qu'il n'ait emprunté du Medecin de Cos, ſi ce n'eſt quelques obſervations anatomiques? Privez-le de cette partie,

le reſte eſt inutile, foible & mauvais. Je ne conclurai point ſans avoir donné de la force à mes prémices, en ajoutant aux Auteurs précédens la foule innombrable des Arabes ; ſi je m'en tenois au nombre & à l'apparence, je ſerois tenté de changer d'opinion, mais je ſai par expérience que tout ce qu'ils ont fait, c'eſt d'avoir appris leur langue à Ariſtote & à Galien. Ils ont répeté en arabe ce que ceux-ci avoient dit en grec. Cela ſuppoſé vrai, comme il le paroîtra à tout homme inſtruit, il s'enſuit que tout ce qu'on a dit de bon & de certain en Medecine depuis le commencement du monde, juſqu'à l'ere de la Chymie, eſt borné à un petit nombre de propoſitions fort ſimples & peut-être contenues dans un très-petit nombre de pages.

Toute la difficulté pour un jeune étudiant en Medecine qui veut s'inſtruire de l'état ancien de cette ſcience, conſiſte donc à éviter la foule des Compilateurs, & à diſtinguer les originaux. Il n'eſt donc plus queſtion de feuilleter une bibliotheque d'Auteurs, mais de lire ſeulement ceux dont la connoiſſance nous diſpenſe de celles des autres, à moins qu'on ne s'imagine que le moyen d'arriver promptement, c'eſt de prendre le chemin le plus difficile & le plus long : l'ignorance, la folie, les hypotheſes fondées ſur de faux principes, la pareſſe d'examiner, les conſentemens précipités, voilà les défauts & les ſotiſes des hommes dans tous les ſiecles, & les ſuites n'en ont pas été moins fâcheuſes pour les anciens, qu'elles le ſont aujourd'hui pour nous. Quiconque mépriſe les inventions auſſi merveilleuſes qu'utiles des modernes, pour s'attacher ſcrupuleuſement à la doctrine des anciens, comme à autant d'oracles émanés de la bouche des Dieux, ſe laiſſe conduire par un eſprit de parti, & n'a pas en main la balance de la raiſon. Il s'expoſe à être ſoupçonné d'une baſſe jalouſie, en exaltant ceux qui nous ont précédés, aux dépens de ceux qui peuvent avoir marché ſur leurs traces avec autant & plus de ſuccès qu'eux ; mais le grand nombre eſt de ceux qui donnent dans l'excès oppoſé ; qui ont une très-mauvaiſe opinion du travail des anciens, & qui s'étendent ſans meſure ſur le mérite de leurs contemporains, qui repréſentent la Medecine comme un royaume dont on a étendu les limites bien au-delà des lieux où les anciens les avoient laiſſées, & qui font de ces fondateurs de l'art, une ſatire plus ingénieuſe que ſolide. Ceux qui tenterent de perfectionner la Medecine d'après les principes d'un grand Mathématicien du ſiecle paſſé introduiſirent d'étranges erreurs ; & qu'y a-t'il en cela d'étonnant, lorſqu'on attribue, comme ils le faiſoient, les évenemens à des cauſes qui n'exiſterent jamais que dans leur imagination. Tel eſt le progrès des connoiſſances humaines, c'eſt de paſſer des obſervations des phénomenes, à l'examen des cauſes ſecretes des effets, & de-là à d'autres effets qui s'en déduiſent par corollaires. Les Cartéſiens ne tinrent point cette route : ils poſerent d'abord des principes généraux ; demandez-leur ſur quel fondement, il n'importe, ils en partirent, comme s'ils avoient été bien démontrés, & ils ne ſe propoſerent rien moins que d'en déduire la nature de tous les êtres & de tous les effets en particulier. Qu'arriva-t'il de-là, c'eſt que la philoſophie Cartéſienne, loin d'être utile à la Medecine, fut bannie de nos écoles, comme dangereuſe.

En obſervant les effets réſultant du mélange de pluſieurs corps, les Chymiſtes ſont parvenus à découvrir des propriétés particulieres de quelques-uns d'eux, & à en évaluer l'efficacité, autant que les bornes de leur art le leur permettoient. Il y auroit peu de ſincérité à nier que leurs découvertes ne ſoient d'uſage dans la Medecine. Mais il eſt inconteſtable qu'auſſi-tôt qu'ils ont voulu paſſer de la connoiſſance d'un corps à celle de tous les corps en général, & à déduire des regles univerſelles de quelques expériences particulieres, ils ſont tombés dans des erreurs groſſieres. Tant qu'ils s'en tinrent aux obſervations ils mériterent d'être loués : mais ils ſe perdirent & coururent à l'erreur, auſſi-tôt qu'ils donnerent dans les théories générales. Quel profit avons nous retiré de leurs élémens, de leurs fermentation & des actions imaginaires des corps en effervéſcence ? Tout s'opéroit dans la nature, à les en croire, par des ſels oppoſés. Prolonger la vie des hommes bien au-delà du terme ordinaire, tel étoit le deſſein modeſte qu'ils ſe propoſerent. En conſéquence, ils ſoutinrent que leur art ne produiſoit rien qui ne fût ſalutaire ; & c'eſt ſur ces idées futiles qu'ils prétendirent qu'un Medecin devoit régler ſa pratique. Quelle ſource féconde d'abſurdités ! Otez tout ce que vous rencontrerez de ſemblable dans les écrits de Paracelſe, d'Helmont, de Tachenius & des anciens Chymiſtes ; & dites-moi ce qui vous reſtera d'utile pour la Medecine, & qui ſoit digne d'être retenu ; peu de choſes très-ſimples que Boyle, homme de probité & ſavant Chymiſte, ami de la vérité, ennemi de la charlatanerie, a miſes à la portée de tout le monde. L'étude de la Medecine eſt-elle donc à préſent ſi effrayante ? Demande-t'elle une ſi prodigieuſe étendue de connoiſſances ? Non Meſſieurs, continue Boerhaave, peu de principes nous ſuffiſent & ces principes ſont de la derniere ſimplicité : tout ce qui eſt au-delà ; tout ce qu'on exige de nous n'eſt point eſſentiel, & ne concerne pas plus la perfection de notre art, que celle de toute autre ſcience.

Si l'on avouoit que cette ſimplicité convient effectivement à la Medecine dans l'état d'imperfection où elle a été long-tems ; mais qu'on ſoutînt qu'elle s'évanouit & que l'art devient dif-

ficile & compliqué, à meſure qu'il ſe perfectionne que répondrons-nous ? Que c'eſt une erreur, & nous ſommes en état de le démontrer. Chaque choſe a ſa nature, & celui qui connoît bien la nature d'une choſe, peut en raiſonner ſans ſe tromper ; mais celui qui s'embarque dans des diſputes ſur des choſes dont l'eſſence lui eſt inconnue ; plus il marche, plus il s'écarte de la vérité, plus il multiplie les erreurs ; plus il s'embarraſſe lui-même. Un voyageur qui ſuit le droit chemin, arrive au terme de la journée, ſans fatigue & ſans délai : celui qui marche au haſard, fait une infinité de faux pas, & ne ſait ni quand ni comment il arrivera : celui qui excelle dans la Medecine, plus il eſt ami de la vérité, plus cet art lui paroît ſimple. Dans les premiers tems qu'une indolence à faire des expériences & un penchant effréné à imaginer, avoient accumulé un cahos de fictions, à la place d'obſervations ſur la ſtructure des corps, combien myſtérieuſe, combien effrayante ne devoit pas être l'étude de l'œconomie animale, dont les Auteurs faiſoient un ſi grand nombre d'expoſés différens ; mais lorſque l'induſtrie de ces derniers âges eut ſoumis à nos ſens la contexture de notre corps, quelle révolution ne ſe fit-il pas dans la Medecine ? Que devinrent les formes cachées des ſolides, les retraites ſecretes de l'*Archée*, la multitude des fermens, la variété prétendue des couloirs & leurs différens détours, avec la foule des facultés dont on tiroit de ſi grands ſervices & d'une maniere ſi inintelligible ? Si nous en étions encore réduits à acquérir la connoiſſance de toutes ces abſurdités, la Medecine ſeroit vraiment pour nous une étude difficile. A peine le fameux Harvey, ſecondé de l'induſtrieux Malpighy, eut-il pris le ſcalpel, & nous eut-il invités à examiner avec lui la machine humaine, que tous ces êtres chimériques, que toutes ces productions de l'imagination diſparurent. Le ſoleil ſe leva & les nuages furent diſſipés ; telle étoit l'évidence, telle étoit la ſimplicité des premieres découvertes, que les inventeurs en croyoient à peine leurs yeux. Ce ſuccès encouragea leurs ſucceſſeurs ; on continua les mêmes recherches, & plus on avançoit, plus les routes de la nature s'applaniſſoient, à peine les parties ſecretes qui entroient dans la ſtructure du corps humain, furent-elles bien connues, que tous confeſſerent que l'art ſe trouvoit réduit à un très-petit nombre de choſes. Qui s'étoit jamais propoſé de connoitre auſſi parfaitement les viſceres humains, qu'ils nous ſont connus ? Nous y appercevons, à l'aide du microſcope, auſſi diſtinctement les mêmes parties que celles que notre œil, notre vue ſimple remarque dans les plus grands vaiſſeaux. La nature, la figure, & même les actions ſont partout les mêmes, c'eſt partout la même ſimplicité, plus nous examinons, plus nous nous convaincons que les anciens ſe trompoient, en imaginant des différences qui ne ſont point. De quelle évidence toutes ces choſes ne nous ſont-elles pas devenues, depuis que nous poſſedons l'agréable & merveilleux ſecret de groſſir à nos ſens, les plus petits objets, de rendre viſibles ceux qui ſe dérobent, d'éclairer ceux qui ſont cachés dans l'obſcurité, & de rétablir l'ordre où régnoit une apparente confuſion. Je veux parler de l'art d'injecter les plus petits canaux du corps humain, & de les faire appercevoir par le moyen de cette injection. Ceux qui penſoient que la nature avoit répandu une variété ſi prodigieuſe dans les parties cachées de notre corps, qu'il falloit renoncer à les connoître, en peuvent maintenant croire leurs yeux & ſe tenir pour ſuffiſamment réfutés. Tout l'artifice qu'on a employé juſqu'à préſent pour les examiner, a confirmé conſtamment qu'elles avoient une exacte reſſemblance avec les parties les plus conſidérables. Or perſonne ne ſe plaignant qu'il ſoit difficile d'atteindre à la connoiſſance de ces dernieres, il n'y a pas plus de raiſon de ſuppoſer de la difficulté à parvenir à la connoiſſance exacte des premieres. J'oſe aſſurer au contraire que plus on avance dans l'étude du corps humain, plus cette machine ſe ſimplifie.

Il eſt à propos de répondre ici à une difficulté que l'on pourroit déduire de la variété innombrable des effets que quelques Savans Auteurs attribuent aux humeurs ; car, dira-t'on, c'eſt apparemment en conſéquence de la différence qui regne entr'elles. Quand nous conviendrions que chaque effet a ſa cauſe particuliere, quelle raiſon auroit-on de placer toutes ces cauſes dans la diverſité des humeurs ? Ne ſavons-nous pas que les effets d'un même fluide ſont différens, ſelon la différence des canaux dans leſquels il circule. Mais jettez l'œil ſur les fluides mêmes ; examinez-les avec quelques attention, & vous vous convaincrez facilement que la variété qu'on y ſuppoſe n'y exiſte point. Toutes les parties ſéparables des fluides dont notre corps eſt arroſé, ſont ou d'eau, ou de ſel volatil, ou d'huile, ou de terre ; mais elles n'y exiſtent pas, telles qu'elles ſortent des mains du Chymiſte ; malgré cette altération, le nombre n'en eſt pas grand, toutefois il eſt vraiſemblable qu'il eſt encore moindre dans notre corps.

L'uniformité des fluides qui circulent dans nos vaiſſeaux, eſt une choſe dont nous pouvons nous aſſurer par la Dioptrique. Quelle n'eſt pas la ſimplicité des humeurs vitales, quand on la conſidere à travers un microſcope ? Une eau ſalée ſert de véhicule aux particules rouges, la couleur de cette eau change ſelon les parties ſolides qui s'y mêlent pendant la circulation, juſqu'à ce que les globules rouges rempliſſant les plus petits canaux, y coulent d'eux-mêmes, & perdant peu à peu

leur couleur, deviennent tranſparens & diſparoiſſent.

Nous pouvons encore tirer de la ſimplicité de nos alimens, une preuve de celle de nos humeurs qu'ils réparent. L'herbe, le foin & l'eau engendrent dans le bœuf des humeurs toutes ſemblables aux nôtres. Le lait de vache avec du pain & de l'eau ſuffiſent pour entretenir par leur transformation, les fluides dans le corps d'un homme qui a l'habitude de vivre frugalement. Plus nous examinons de près la nature de nos humeurs, plus elle ſe ſimpliſie. Que deviennent donc toutes les hypotheſes futiles qu'on a faites ſur la cauſe ſurprenante de la chaleur vitale & ſur les différens effets des fermentations; que deviennent tous ces mouvemens intérieurs attribués aux fluides; ces opérations chymiques qu'on ſuppoſoit dans le ſang & tous ces ſels dont le conflit produiſoit les étincelles qui entretenoient la flame vitale; que deviennent le baume qui nourriſſoit les facultés naturelles, le ſoufre qui donnoit la couleur au ſang, le ſel qui aſſaiſonnoit les fluides, & qui les garantiſſoit de la putréfaction? Depuis que toutes ces fictions & la foule de leurs conſéquences, ſur leſquelles on avoit fondé la Medecine, & ſans leſquelles, on ne croyoit pas qu'elle pût ſubſiſter, ſont anéanties, les fluides qui circulent dans notre corps ont repris une extreme ſimplicité, & toutes nos découvertes ſe ſont accordées juſqu'à préſent à la leur conſerver.

Mais ſi l'objet de la Medecine eſt borné d'un côté, n'eſt-il pas immenſe de l'autre? Le nombre des maladies n'eſt pas encore fixé. Il eſt ſi grand & ſi varié, elle ſe transforment chacune en tant de façons différentes, qu'un ſiecle ne ſuffiroit pas pour épuiſer cette matiere: quand on n'auroit que ce détail à connoître, l'art, dira-t'on, ne ſeroit-il pas encore aſſez pénible à acquerir?

Voilà la grande objection, celle que ne ceſſent de rebattre ceux à qui la pratique de la Medecine n'eſt pas familiere; mais qu'ils me permettent de leur demander, ſi la maladie la plus ſimple de la partie du corps la plus ſimple, n'eſt pas relativement à cette partie & aux parties adjacentes une maladie particuliere? Tous, je crois, conviendront que les parties adjacentes partageront l'indiſpoſition de la partie ſouffrante par la connexion qu'elles ont avec elle; il y a plus: ce deſordre communiqué d'une partie à l'autre, & qui ſuſpend ſouvent les fonctions de celle-ci conſtitue une nouvelle maladie; c'eſt ce qu'ils ne nieront pas encore. C'eſt ainſi que la même cauſe ſe maſque par différens effets aux yeux du Medecin inexpérimenté; qu'il prend & donne aux autres ces effets pour des maladies différentes, & qu'il en allonge le catalogue à l'infini. Mais quant à nous, nous voyons après un mûr examen, que tous ces accidens n'ont qu'une même cauſe, que leur aſſemblage ne conſtitue qu'une maladie, & qu'en anéantiſſant l'une, l'autre diſparoîtra.

Mais, ajoute-t'on, la connoiſſance des remedes doit eſſentiellement entrer dans les notions que nous avons d'un parfait Medecin: or il y a un nombre infini de remedes, & chaque remede a ſa maladie particuliere dans laquelle il eſt propre. Si cette objection étoit ſolide, & s'il étoit vrai, comme on le ſuppoſe, qu'on ne dût ſe mêler de la pratique de la Medecine, à moins qu'on ne ſût appliquer dans chaque cas particulier le remede propre, il faudroit renoncer abſolument à l'étude de la Medecine. Il y auroit de la folie à s'appliquer à la connoiſſance d'un art dont on ne ſeroit jamais en état de tirer le moindre ſervice. Mais cet art a-t'il donc été ſi inutilement pratiqué par un Hippocrate & par un Sydenham? En traitant les maladies aigues, n'ont-ils pas ſu modérer la violence des douleurs, exciter l'engourdiſſement quand il en a été beſoin, & conſerver au malade ſa force par un régime convenable? Quelles voies ont-ils donc ſuivies pour parvenir à ces effets? Ils ont affoibli l'impétuoſité des maladies aigues, en procurant des évacuations, en diſſipant l'acreté, en raréfiant les humeurs épaiſſies, en les condenſant lorſqu'elles étoient trop raréfiées; en reſſerrant les parties relâchées, en les relâchant lorſqu'elles étoient trop reſſerrées, en faiſant paſſer les humeurs d'un lieu où elles incommodoient, dans un autre où leur préſence étoit moins nuiſible. S'ils ont ſu dans l'occaſion détruire l'irritation, ils ont ſu dans d'autres l'occaſionner; comme lorſqu'il s'agiſſoit de diſſiper un engourdiſſement, & c'eſt avec de l'eau, du vin, du vinaigre, de l'orge, du nitre, du miel, de la rhubarbe, l'opium, le feu & la lancette qu'ils ont opéré ces choſes. Il faut remarquer ici que Boerhaave ne prétend point qu'Hippocrate ait uſé du nitre & de la rhubarbe: mais comme il lui a aſſocié Sydenham, il a confondu leur pratique.) Sydenham a dit ingénieuſement qu'un bon Medecin ne manquoit jamais de remedes. Mais il ſe plaint ailleurs, que quand il s'eſt appliqué à la connoiſſance des maladies, il y a trouvé une ſi prodigieuſe variété, qu'il ne croit pas qu'un homme puiſſe jamais travailler aſſez pour parvenir à les traiter chacune ſelon leur nature particuliere; c'eſt ce qu'il penſa, & même c'eſt ce qu'il écrivit dans ſa jeuneſſe: il croyoit avant que l'expérience, qui vint avec les années, l'eût détrompé, que chaque maladie demandoit un traitement particulier: mais il changea d'avis dans la ſuite, & il ne ſe fit point une peine d'avouer, qu'il y avoit une méthode générale qui convenoit à toutes, & qu'il n'y en avoit aucune à laquelle la ſaignée, la purgation, l'opium & le régime ne fût applicable. Voyez combien la connoiſſance des ma-

ladies & des remedes eſt ſimple dans les Maîtres de l'art. En étendant la matiere médicale à l'infini, les autres ont-ils mieux réuſſi ? Point du tout. L'efficacité d'un remede dépend beaucoup de ſa ſimplicité, ce que l'on croira ſans peine, ſi l'on a obſervé qu'on ne multiplie jamais les remedes ſans danger. Quel beſoin avons-nous donc de ces collections pompeuſes faites dans l'intervalle d'un ſi grand nombre de ſiecles, & par les ſoins de tant de perſonnes différentes ? Que produiront tous les travaux de la Chymie & de la Pharmacie ? Les remedes que nous employons dans les maladies chroniques, ne ſont pas fort nombreux. Si nous opérons quelque cure dans ces cas, c'eſt avec les eaux minérales, les ſels, des diaphorétiques doux, le ſavon, le mercure, l'acier, les végétaux & l'exercice. A quoi bon tous ces remedes extraits des foſſiles, des plantes & des animaux ? Un homme de ſens appercevra d'abord, que le ſeul uſage que le Medecin en fait, c'eſt de pallier ſon ignorance & d'amuſer le malade, que le deſeſpoir pourroit ſaiſir, ſans la confiance qu'il place ſucceſſivement dans les remedes qu'on lui ordonne, & qui le trompent toujours. Quant aux remedes recommandés par Hippocrate, Theophraſte, Pline & Dioſcoride, nous ſommes condamnés pour toujours à n'en connoître qu'un petit nombre, par la raiſon que les Anciens ont été plus ſoigneux de nous conſerver les vertus des plantes, que de nous en laiſſer des deſcriptions exactes. Les Modernes ne ſont pas tombés dans ce défaut ; les plantes ſont exactement décrites dans leurs ouvrages, & diſtribuées artiſtement en différens genres & en claſſes différentes. Mais ne pourroit-on pas leur reprocher de ne connoître de leurs vertus que ce qu'ils en ont appris dans les Anciens ? Encore, quelle certitude ont-ils d'entendre leurs ouvrages ? Tout ce qu'ils ſavent eſt fondé ſur la ſuppoſition incertaine, que les premiers parlent des mêmes plantes que les derniers décrivent.

En un mot, qu'on me cite une ſeule préparation qui mérite par ſes effets la moitié de la peine qu'on prend à la faire ? Le mercure, l'opium, le quinquina, le feu & l'eau, ſont les remedes les plus ſûrs que nous ayons, de l'aveu des maîtres de l'art. Or il eſt conſtant que ces remedes ſont plus énergiques dans cet état brut où la nature bienfaiſante nous les offre, qu'au ſortir des mains des Artiſtes les plus habiles. En pratiquant la Medecine avec ſimplicité, ne deſeſpérons de rien : mais craignons toujours de nous tromper, lorſque nos opérations ſeront compliquées.

Je ne finirai point cette préface ſans répondre aux plaintes que les Libraires qui ſe ſont chargés d'imprimer ce Dictionnaire ne ceſſent de faire ſur ſa longueur ; comme il eſt impoſſible d'abréger ſans abandonner le plan que nous avons préſenté au Public, ſans rendre l'Ouvrage moins utile que je ne me le ſuis propoſé, & ſans tromper l'attente des Lecteurs dont les intérêts ſont inſéparables des miens ; dans les circonſtances préſentes, j'aurois eu peu d'égards aux remontrances des Libraires, ſi je ne m'étois trouvé dans la néceſſité de rendre compte de ma conduite au Public.

Premierement, comme il eſt abſolument néceſſaire que ceux qui liront mon ouvrage pour leur inſtruction, aient une juſte idée de ce que les Auteurs entendent par acides & alcalis ; car c'eſt de ces articles que dépend l'intelligence de preſque tout ce qu'on dit des remedes, des alimens & des maladies ; j'ai jugé à propos de traiter à fond cette matiere, qui s'eſt heureuſement préſentée tout en commençant. J'ai profité de l'occaſion ; j'ai anticipé ſur pluſieurs choſes qui auroient été répandues en différens endroits ; je les ai déduites ici tout au long ; & pour ne point tomber dans des répétitions, j'ai renfermé en deux articles ſeulement, tout ce qu'un autre auroit peut-être rendu moins clair en le partageant en un plus grand nombre.

Ce que nous avons dit de l'excès, ſoit des acides, ſoit des alcalis, qui occaſionne certaines maladies, ou qui les accompagne, eſt applicable à tout autre de même nature ; & ſi je ne m'étois pas épuiſé à l'article alkali, ſur le régime convenable dans les maladies aigues, il eût fallu revenir à chaque maladie de cette eſpece.

Secondement, comme les différentes parties de la matiere médicale portent différens noms, je me ſuis impoſé la loi de parler de chaque animal, de chaque plante & de chaque minéral, ſous le premier dans l'ordre alphabétique. Entre un grand nombre d'exemples que j'aurois pu choiſir, je n'en citerai qu'un On dit ambre, en latin *ambra* & *ſuccinum* ; c'eſt ſous *ambra* que j'ai parlé de l'ambre.

Troiſiemement, il y a dans toutes les branches de la Medecine des articles importans ; j'ai pris tâche de les traiter à fond, ce en quoi j'ai trouvé deux avantages ; le premier, d'introduire un certain ordre dans les connoiſſances, que la multitude des articles ne comportoit point ; le ſecond, d'épargner au Lecteur la peine de parcourir cinquante articles différens pour s'inſtruire parfaitement d'un ſeul. Ainſi à l'article *Alcohol*, la production la plus parfaite de la premiere fermentation des ſucs des végétaux, j'ai détaillé tout ce qui a rapport à cette premiere fermentation ; & à l'article *Acetum*, la plus parfaite production de la ſeconde fermentation, tout ce qui concerne cette ſeconde fermentation. C'eſt ainſi que j'ai anticipé ſur le mot fermentation.

Quatriemement, les vies des anciens Medecins ont conſidérablement groſſi la lettre A, & c'étoit un inconvenient inévitable, à moins

que de changer leurs noms, ou de manquer à la promeſſe que j'avois faite en les omettant; car il eſt arrivé que les noms de tous les Auteurs dont je m'étois propoſé de parler avec quelque étendue, commençoient par un A; tels ſont, *Actuarius*, *Ægineta*, *Æſculapius*, *Aetius*, *Aretæus*, *Albucaſis*, *Avicenna*, *Averroes*, *Archagathus*, *Aſclepiades*, & quelques autres. J'ai donné à l'article *Anatomie*, la vie de *Ruysch*, & de ceux qui ſe ſont illuſtrés dans cette partie; à l'article *Botanique*, une liſte de ceux qui ont excellé dans cette ſcience; & à l'article *Chymie*, les vies des Chymiſtes omis dans cette préface. Les hiſtoires des Medecins ſeront rares dans le reſte de l'ouvrage.

De ce que je viens de dire, il s'enſuit que les autres lettres de l'alphabet ſeront d'autant plus courtes, que les premieres auront été plus longues.

Quant à ce diſcours préliminaire, on conviendra qu'il étoit néceſſaire de connoître les caracteres & les ſentimens des Medecins dont nous parlerons dans la ſuite, pour bien entendre ce que nous avons à dire de leur pratique. Si le Lecteur n'eût été initié dans la théorie de Dioclès, d'Eraſiſtrate, d'Aſclépiade & de Themiſon, comme elle ſert de fondement à la maniere dont ils traitoient les différentes maladies, nous aurions été à tous momens expoſés à en parler inintelligiblement & ſans fruit. Pour ne point revenir ſur les ſyſtemes toutes les fois que nous aurons occaſion d'en citer les Auteurs, nous avons jugé à propos de les expoſer dans cette préface.

DICTIONNAIRE

DICTIONNAIRE
UNIVERSEL
DE MEDECINE.

A B A

A ou ALPHA. Terme employé par *Gerard Dorneus*, pour désigner le commencement d'une longue vie qui nous fut accordée, après que la faute de notre premier pere nous eut privés de l'immortalité. Cet Auteur marque par Oméga la fin de celle dont nous jouissons à present. Mais qu'entend-il par *le commencement de cette longue vie recouvrée ?* Le Lecteur curieux peut consulter là-dessus le Traité de *Tenebris contra naturam, & vita brevis*, contenu dans le *Theatrum Chymicum*, volum. I. depuis la page 457. jusqu'à la page 472.

Quelquefois il importe si peu d'entendre bien ou mal certains Chymistes que, pour ne pas faire plus d'honneur à des rêveries qu'elles n'en méritent en donnant une explication critique des termes dont ils se sont servis, je renverrai le Lecteur à leurs ouvrages que j'abandonne à ceux qui auront le tems & la patience de les feuilleter.

Raimond Lulle a désigné l'*Etre suprême* par la lettre A. Voyez l'*Alphabet Chymique*.

Ce caractere alphabétique est encore d'un usage fort étendu en Médecine. ā avec une petite ligne tirée au-dessus de ce caractere en cette sorte, se prend pour *Ana* qu'on abrege quelquefois, en écrivant ā ā, & marque *parties égales* des ingrédiens dont il est précédé dans une ordonnance. Ainsi ℞. *thuris, myrrhæ, aluminis* ā ℈j, signifie prenez de l'encens, de la myrrhe, de l'alun, de chacun un scrupule. ℞. *thurris, myrrhæ, aluminis*, ā ā *p. æ.* C'est la même chose que, prenez de l'encens, de la myrrhe, de l'alun, de chacun parties égales.

Ana n'est point un terme qui n'ait d'autre origine que la fantaisie du premier Médecin qui s'en est servi & dont l'autorité de ses successeurs ait prescrit la signification & l'usage : la proposition ἀνὰ se prenoit chez les Grecs dans le même sens que dans nos Auteurs.

Hippocrate, dans son Traité des maladies des femmes, après avoir parlé d'un pessaire qu'il recommande comme favorable à la conception, & spécifié les ingrédiens, ajoute, ἀνὰ, ὀβολὸν ἑκάτερον, c'est-à-dire, de chacun une dragme.

C'est une signification que Dioscoride lui donne plus d'une fois, comme dans ces propositions, ἀνὰ ἕγκιαν μίαν, une once de chacun. ἀνὰ δράχμας ιβ', de chacun douze dragmes.

Xiphilinus dit, en parlant d'*Auguste* :

Ῥωμαίοις ἀνὰ πέντε καὶ εἴκοσι δραγμὰς τελευτῶν καταλιπεῖν.

quand il mourut, il laissa à chaque Romain vingt-cinq dragmes.

ἔλαβον ἀνὰ δηνάριον. Saint Math. chap. 20. verset 9. *Ils reçurent chacun un denier.*

Je pourrois multiplier les autorités : mais celles-ci suffisent pour constater la signification de *Ana*, & montrer que cette prépositon étoit anciennement un signe d'égalité.

Dans un fameux Dictionnaire françois, mis au jour par une société de Savans, on dit que Ana est une plante médicinale : mais cette définition n'est pas heureuse.

Dans la composition des mots, A emporte négation, comme on verra en différens articles.

A. A. A. C'est ainsi que les Chymistes écrivent Amalgame. Voyez *Amalgame*.

AABAM. Signifie dans quelques Chymistes, Plomb. Ruland. Voyez les articles *Plomb*, *Saturne*.

ABACTUS. *Expulsé*, *chassé*. Chambers nous apprend que ce mot étoit usité chez les anciens Medecins pour désigner un avortement procuré par art ou par la violence des remedes, & le distinguer de la fausse-couche ou de l'avortement naturel qu'on appelle *Aborsus*. Mais je ne connois aucun Auteur de Medecine qui ait pris ce mot en ce sens ; on cite à la vérité un Ecrivain de la basse latinité qui dans un cas d'avortement a dit *Abactus venter*, & voilà ce qui aura trompé Chambers.

ABACUS-MAJOR. Espece d'auge dont on se sert dans les mines, pour y laver l'or. Ruland.

* ABADA. Animal à quatre piés, très-féroce, que l'on rencontre dans le royaume de Bengala en Afrique. Il a la tête accompagnée de crins, & elle ressemble beaucoup à celle du cheval ; il est cependant plus petit que ce dernier. Sa queue est comme celle du bœuf & n'en differe que parce qu'elle est plus courte. Il porte deux

cornes l'une ſur le ſommet de la tête, & l'autre ſur le front. La ſituation de cette derniere a fait croire aux naturels du pays, qu'elle avoit des vertus ſingulieres contre les venins & les poiſons. VALLISNERI. *T. III. p.* 367.

ABAISIR ou SPODIUM. Voyez *Spodium*, Tuthie griſe.

ABALIENATUS. *Corrompu.* CELSE. D'autres Auteurs ſe ſervent de ce mot pour marquer une corruption ſi complete qu'elle exige une amputation immédiate de la partie *corrompue.* Il ſe dit quelquefois des ſenſations, lorſqu'elles ſont affoiblies ou détruites par les maladies. SCRIBONIUS LARGUS.

ABANGA. C'eſt le nom que les habitans de l'Iſle Saint Thomas donnent au fruit de leur Palmier. C. Bauhin appelle cet arbre, *Palma ady S. Thomæ.* Quant au fruit, il eſt de la groſſeur d'un citron auquel il reſſemble beaucoup d'ailleurs : les Inſulaires regardent ſes pépins comme un pectoral merveilleux, & ils en font prendre à leurs malades trois ou quatre, deux ou trois fois par jour.

ABAPTISTON ou ABAPTISTA. C'eſt ſelon quelques Auteurs & particulierement Galien, Fabricius *ab Aquapendente*, & Scultet ; la couronne, la lame, la ſcie circulaire ; en un mot la partie de l'inſtrument qu'on appelle *trépan*, qui ſert à faire le trou. On lui à donné ce nom, parce qu'ordinairement elle eſt figurée de façon à ne pas s'enfoncer bruſquement dans la tête, lorſque l'os eſt percé ; ſans quoi elle ne manqueroit pas de bleſſer le cerveau. Pour prévenir cet accident ; au lieu d'un cordon qui régnât tout autour de la couronne ou de quelque éminence placée aux extrémités de ſon diametre ; on lui donne la figure d'un cone tronqué. Par ce moyen la partie de la couronne qui ſe préſente pour entrer étant toujours plus large que celle qui a déja pénétré dans l'os, la perforation ſe fait par des degrés ſucceſſifs, & l'opérateur n'eſt point expoſé à pouſſer l'inſtrument trop loin & à bleſſer le cerveau ou les membranes qui l'enveloppent. M. Sharp, prétend que toutes ces précautions ſont ſuperflues, & qu'entre les mains d'un homme attentif, l'inſtrument cylindrique eſt plus sûr. Quant à l'étymologie *d'Abaptiſton*, ce mot eſt compoſé de l'Alpha privatif & de βάπτω, *plonger.*

Les os du crane étant extremement durs, pour en enlever une piece il faut les ſcier, & c'eſt à quoi ſert le trépan. Mais afin que dans cette opération, l'uſage de l'inſtrument ne ſoit ſujet à aucun accident, on l'a façonné de maniere qu'il ne puiſſe s'enfoncer trop avant dans le crane, & c'eſt de-là qu'il a pris le nom d*Abaptiſta* : pour cet effet, on a ménagé à quelque diſtance, une eſpece de cordon qui ſert de limite à la perforation. GALIEN, *de Meth. Med. liv. VI. cap. 6.*

ABAPTISTA. Qui ne peut ſe plonger : c'eſt l'épithete par laquelle les Anciens déſignoient l'eſpece de trépan dont l'enfoncement dans le crane étoit limité par une éminence pratiquée ſur la meche entre ſa baſe & ſon ſommet ; précaution qu'ils avoient priſe de peur de bleſſer les membranes du cerveau.

* ABAREMO-TEMO. Arbre qui croît dans les montagnes du Breſil. Ses racines ſont de couleur rouge foncé, & ſon écorce eſt couleur de cendre : elle eſt amere, & l'on ſe ſert de ſa décoction pour déterger les ulceres invétérés. On l'emploie auſſi en ſubſtance pour le même uſage. *Diction. Trév.*

ABARIS, Scythe qu'on croit avoir été verſé dans la Medecine. Il étoit prêtre d'Apollon l'Hyperboréen : on le donne pour l'Auteur de pluſieurs Taliſmans dont la vertu étoit de préſerver à jamais les Villes, de la peſte. Platon exalte ſon intelligence dans l'art des Incantations : d'autres aſſurent que les Troyens acheterent de lui *le Palladium* qu'il avoit compoſé d'os humains : on ignore dans quel ſiecle il a vécu. Les uns le placent avant la guerre de Troye, & d'autres le renvoient au tems de Pythagore : quoiqu'il en ſoit, tout ce qu'on en raconte eſt fabuleux ; & la ſeule choſe qu'on en puiſſe inférer avec vrai-ſemblance, c'eſt que ce fut un homme très-conſidéré.

ABARNAHAS. Terme uſité chez quelques Alchymiſtes & particulierement dans le *Theatrum Chymicum*, par Senior Zadith, pour *Luna plena* ou *Magneſia*, à ce qu'il dit, vol. *V.* pag. 205. Je crois qu'il entend par ces ſynonimes, *la Pierre philoſophale* ou quelque menſtrue néceſſaire à la tranſmutation des métaux ; car il ſe ſert auſſi du terme de *mer* & de celui de *Pierre ronde & parfaite.*

ABARTAMEN. *Plomb.* RULAND. Voyez *Plomb. Saturne.*

ABARTICULATIO. Ἀπάρθρωσις. L'eſpece d'articulation des os qui eſt évidemment mobile : les Anatomiſtes l'appellent encore *Dearthroſe* ou *déarticulation* pour la diſtinguer d'une autre eſpece d'articulation à laquelle ils ont donné le nom de *Synarthroſe*, parce qu'elle arrête fixement les parties oſſeuſes enſemble, ou leur permet très-peu de mouvement, ce qui l'a fait nommer encore, *Articulation immobile.* Voyez *Articulation.*

ABAS. Voyez *Tinea, Teigne.* Ce terme ſignifie quelquefois Epilepſie. CONSTANTIN.

ABAVI, ABAVO ou ABAVUM. Grand arbre qui croît en Ethiopie & qui porte un fruit ſemblable à la citrouille.

A B B

ABBREVIATIO *Abbreviation.* C'eſt dans les ordonnances que les Medecins font particulierement uſage d'Abbréviations. Les Alchymiſtes ſe ſervent du mot *Abbréviation* pour déſigner une méthode plus courte de procéder dans quelques opérations. Voyez le *Theatrum Chymicum*, vol. VI. pag. 556. 7. 8.

A B D

ABDELAVI. Plante Egyptienne dont le fruit reſſemble beaucoup à un melon : il eſt pourtant un peu plus oblong & aigu à ſes extrémités. *Hiſtoire de* RAY.

ABDITUS. *Renfermé, contenu.* Ainſi *Abditus veſicâ*, ſignifie contenu ou renfermé dans la veſſie. SCRIBONIUS LARGUS.

ABDITÆ CAUSÆ. *Cauſes occultes.* Ce ſont les cauſes ſecretes & éloignées des maladies, qu'il eſt toutefois néceſſaire de connoître, ſelon les Medecins dogmatiques, pour déterminer la méthode de procéder dans la cure (*eum vero rectè curaturum quem prima origo cauſæ non fefellerit. Celſe*, dans ſa Préface.) Or ces cauſes ne peuvent être connues ſans une intelligence antérieure, & des principes qui entrent dans la conſtitution de nos corps, & de la différence ſpécifique de la ſanté & de la maladie : car dans leur ſiſteme, il eſt très-difficile d'appliquer aux maladies les remedes qui leur conviennent, ſans ſavoir auparavant ce que c'eſt que la ſanté & comment l'homme en eſt privé par chaque maladie.

Ainſi la goutte prive de la ſanté : or, cette maladie, diſent-ils, ne ſeroit pas ſi difficile à guérir ſi nous connoiſſions préciſément, & ce qui conſtitue la ſanté, & comment nous en ſommes privés par cette maladie. Voyez *Sectes.*

ABDOMEN. *Le bas-ventre.* Les Anatomiſtes ont partagé le corps en trois grandes cavités, qu'ils appellent *Ventres* ; *la tête* ou *le ventre ſupérieur ; la poitrine* ou *le ventre moyen* & l'*Abdomen* ou *bas-ventre.* Les Arabes & quelques Auteurs des ſiecles barbares ont appellé l'*Abdomen*, ou du moins ſes parties extérieures, *Mirach*, & le *Péritoine*, Syhac. ZACUTUS LUSITANUS.

La deſcription que M. Winſlow donne du *bas-ventre* eſt exacte, & nous allons nous en ſervir.

Le *bas-ventre* commence immédiatement au-deſſus de la poitrine & ſe termine par le fond du baſſin des os innominés. On en diviſe la circonférence ou la ſurface extérieure en régions. Antérieurement on en compte trois : ſavoir, la région épigaſtrique ou ſupérieure ; la région ombilicale ou moyenne ; & la région hypogaſtrique ou inférieure : poſtérieurement, on n'en compte qu'une ſous le nom de région lombaire.

La région épigaſtrique commence immédiatement ſous la pointe xiphoïde par un petit enfoncement ſuperficiel appellé le creux de l'eſtomac & ſe termine pour l'ordinaire dans l'adulte au-deſſus du nombril à la hauteur d'une ligne tranſverſale qu'on tireroit depuis l'extrémité des dernieres fauſſes côtes du côté droit, juſqu'à l'extrémité des dernieres fauſſes côtes du côté gauche.

On fait une ſubdiviſion de cette région en trois parties, ſavoir une moyenne, appellée épigaſtre; & deux latérales, nommées hypocondres. L'épigaſtre comprend l'eſpace antérieur qui eſt entre les fauſſes côtes d'un côté & les fauſſes côtes de l'autre. Les hypocondres ſont les eſpaces couverts des fauſſes côtes.

La région ombilicale commmence dans l'adulte au-deſſus de l'ombilic à la hauteur de la ligne tranſverſale dont je viens de parler & ſe termine au-deſſous de l'ombilic, à la hauteur d'une ligne qu'on tireroit parallelement à l'autre ligne, depuis la crête des os des iles du côté droit, juſqu'à la crête des os des iles du côté gauche.

On diviſe encore cette région en trois parties, une moyenne appellée proprement région ombilicale, & deux latérales nommées communément les flancs, & anciennement les iles, du Latin *ilia*. Ces parties latérales répondent à l'eſpace qui eſt entre le bas des fauſſes côtes & le haut de l'os des iles.

La région hypogaſtrique s'étend depuis les bornes inférieures de la région ombilicale juſqu'en bas. On la diviſe auſſi en trois parties, une moyenne appellée *pubis*, & deux latérales qu'on appelle les aînes.

La région lombaire eſt la partie poſtérieure du *bas-ventre* & comprend l'eſpace qui eſt depuis les dernieres côtes de chaque côté & la derniere vertebre du dos, juſqu'à l'os ſacrum & les parties voiſines de la crête des os des iles. Les parties latérales de cette région ſont appellées *lombes*; mais la partie moyenne qui les diſtingue n'a point de nom dans l'homme. On la nomme dans les animaux, le rable.

Enfin le fond du *bas-ventre* qui répond au baſſin du ſquelete, ſe termine en devant par les parties naturelles ou honteuſes, & en arriere par les feſſes & l'anus.

Les feſſes ſont ſéparées l'une de l'autre par une raie qui mene à l'anus, & chaque feſſe eſt bornée en bas par un grand pli qui la diſtingue du reſte de la cuiſſe.

Cette région comprend auſſi de côté & d'autre le muſcle quarré des lombes ou lombaire externe; la portion inférieure du muſcle ſacro-lombaire, celle du long dorſal, celle du grand dorſal, les muſcles vertébraux voiſins, le muſcle ſacré, &c.

L'eſpace qui eſt entre l'anus & les parties naturelles porte le nom de périnée, & il eſt diviſé également en parties latérales par une eſpece de goutiere qui s'étend plus loin dans l'homme que dans la femme, comme nous verrons ailleurs.

La cavité du *bas-ventre* formée par les parties qui viennent d'être expoſées en général & qui ſont recouvertes de la peau & de la membrane adipeuſe, eſt tapiſſée en dedans d'une membrane particuliere appellée péritoine. Elle eſt ſéparée de la cavité du thorax par le diaphragme, & terminée en bas par les muſcles releveurs de l'anus.

Cette cavité renferme le ventricule, les inteſtins que l'on diviſe en trois grêles appellés duodenum, jejunum, ileum, & en trois gros nommés cæcum, colon, rectum. Le méſentere, le meſocolon, l'épiploon, le foie, & la véſicule du fiel, la rate, le pancréas, les glandes méſentériques, les veines lactées, le réſervoir du chyle, les reins, les capſules atrabilaires, ou glandes ſur-rénales, les uréteres, la veſſie, les parties naturelles internes de l'un & de l'autre ſexe.

Les principales arteres du *bas-ventre* ou de l'*Abdomen* ſont :

La portion inférieure de l'artere mammaire interne, laquelle portion on peut appeller artere épigaſtrique ſupérieure.
L'aorte inférieure.
L'artere céliaque.

L'artere méſentérique ſupérieure.
Les arteres rénales, anciennement émulgentes.
Les arteres ſpermatiques.
L'artere méſenterique inférieure.
Les arteres lombaires.
Les arteres iliaques.
Les arteres hypogaſtriques.
Les arteres épigaſtriques inférieures.
Les arteres hémorrhoïdales.
Les arteres honteuſes.

Les principales veines du *bas-ventre* ou de l'*Abdomen* ſont :

La portion inférieure des veines mammaires internes.
Les veines rénales.
Les veines lombaires.
Les veines ſpermatiques.
Les veines iliaques.
Les veines hypogaſtriques.
Les veines hémorrhoïdales externes.
Les veines épigaſtriques
La grande veine porte ou veine porte ventrale.
Le ſinus de la petite veine porte ou veine porte hépatique.
La grande veine méſaraïque.
La veine ſplénique.
La petite veine méſaraïque ou veine hémorrhoïdale interne.

Les principaux nerfs du *bas-ventre* ſont :

Les nerfs ſtomachiques formés par l'extrémité des nerfs ſympathiques moyens ou de la huitieme paire.
Les grands nerfs ſympathiques ou faux nerfs intercoſtaux, portion inférieure.
Les deux ganglions ſemilunaires ou plexiformes.
Le plexus ſtomachique.
Le plexus hépatique.
Le plexus ſplénique.
Le plexus rénal de chaque côté.
Le plexus méſentérique ſupérieur.
Le plexus méſentérique inférieur.
Les nerfs lombaires.
Les nerfs ſacrés.
La naiſſance des nerfs cruraux.
La naiſſance des nerfs ſciatiques.

Sur le devant toute l'étendue du *bas-ventre* forme une convexité oblongue, comme une voute ovale, plus ou moins ſaillante dans l'état naturel, ſelon le plus ou le moins d'embompoint, ſelon qu'il eſt plus ou moins vuide ou chargé d'alimens, ou ſelon les différens degrés de groſſeſſe. Les régions hypogaſtrique & ombilicale ſont plus expoſées à ces variétés que l'épigaſtrique,

Sur les côtés entre les hypocondres & les os des iles ou hanches, le *bas-ventre* eſt ordinairement un peu rétréci. En arriere ſur le milieu de la région lombaire, il eſt légerement enfoncé & forme une eſpece de cavité tranſverſale, qui répond à la courbure naturelle de la portion lombaire de l'épine du dos.

Cette convexité antérieure du *bas-ventre* & cet enfoncement de la région lombaire varie, ſelon qu'on eſt debout, aſſis, agenouillé, couché tout de ſon long ou couché les cuiſſes fléchies. Cela dépend de l'attitude particuliere que chacune de ces ſituations donne au baſſin des os innominés.

Quand on eſt debout, la convexité du *ventre* & la concavité des lombes, ſont plus conſidérables que dans la plupart des autres ſituations : car alors l'extrémité inférieure de l'os ſacrum eſt plus reculée & par conſéquent les os pubis ſont abaiſſés à proportion. Par cette attitude du baſſin les inteſtins tombent naturellement ſur le devant & en pouſſant le ventre, augmentent ſa convexité, en même tems que l'infléxion des vertebres lombaires étant par la même raiſon plus grande, fait auſſi paroître davantage l'enfoncement des lombes.

Quand on eſt à genoux, les os pubis ſont encore plus abaiſſés que quand on eſt debout; ce qui non-ſeulement donne plus de creux aux lombes & plus de pente au *bas-ventre* & à ſes viſceres, mais cauſe auſſi à ſes muſcles une eſpece de tiraillement qui incommode beaucoup certaines

perſonnes, même juſqu'à les faire tomber en défaillance.

Ce plus d'abaiſſement du pubis quand on eſt agenouillé, dépend en partie de la tenſion de l'un & de l'autre muſcle grêle antérieur, dont le tendon inférieur eſt dans cette attitude violemment entraîné au-deſſous de la poulie condyloïdienne de l'os fémur.

Quand on eſt aſſis à la maniere ordinaire, & enſorte que les cuiſſes, ſelon leur longueur ſoient à peu près de niveau avec le plan du ſiege ; alors le creux ou l'enfoncement des lombes diminue, ainſi que la ſaillie du *ventre*.

Dans cette ſituation, le baſſin étant appuyé ſur les tubéroſités des os iſchion, & ces tubéroſités étant fort près du devant du baſſin, il arrive que le tronc en peſant ſur l'os ſacrum, abaiſſe le baſſin en arriere & le fait monter en devant.

Quand on eſt couché tout de ſon long ou ſur le dos, les cuiſſes tout-à-fait étendues, le *ventre* a moins de convexité ; mais il eſt en même tems un peu bandé & moins ſouple ; au lieu que les cuiſſes étant alors pliées ou levées, on le ſent mollaſſe & ſans tenſion. On trouve auſſi dans cette ſituation, la région lombaire comme applatie & moins enfoncée.

Dans cette même ſituation ſur le dos, toutes les fois qu'on ſouleve la tête, ou qu'on fait le moindre effort pour la ſoulever, on ſentira ſur le devant du *bas-ventre* une eſpece de tenſion plus ou moins roide, ſelon les dégrés d'effort qu'on emploie pour ſoulever la tête.

Ces variétés & ces changemens de la conformation externe du baſſin, ont tant de rapport avec quantité d'autres phénomenes dans l'œconomie animale du corps humain, qu'il ſeroit trop long & même hors de propos d'en expliquer toutes les particularités dans un ouvrage purement anatomique, où il faut s'étendre autant qu'il eſt poſſible ſur une bonne expoſition de la vraie ſtructure, & ſe contenter d'en indiquer les principaux uſages.

La ſurface de la peau du *bas-ventre* paroît moins marquée de mamelons ou de boſſettes papillaires qu'ailleurs. La portion antérieure de cette peau, non-ſeulement eſt plus mince & d'un tiſſu plus ſerré que la portion poſtérieure ; mais ce tiſſu a encore cela de particulier, qu'il peut naturellement augmenter beaucoup en largeur, & pendant un certain tems, quelquefois d'une maniere extraordinaire, ſans diminuer d'épaiſſeur à proportion.

L'épiderme participe auſſi naturellement de cette particularité. Je ne parlerai ici que de ce qui s'obſerve dans l'état naturel de corpulence & de groſſeſſe. Je n'ai pas encore pu découvrir dans le tiſſu même de cette peau & de ſon épiderme, la vraie ſtructure d'où cette particularité dépend. J'ai ſeulement obſervé dans le cadavre d'une femme dont le *ventre* étoit rétréci & affaiſſé, un grand nombre de loſanges ſuperficielles diſpoſées en maniere de réſeau dans la ſurface de la peau du *ventre*.

Les traces de ces loſanges ſuperficielles étoient dans l'épiderme : elles étoient compoſées de pluſieurs lignes très-fines, qui faiſoient enſemble une petite largeur. Les aires ou mailles de ces loſanges qui paroiſſoient avoir environ deux lignes de largeur, étoient plates & fort minces.

Par la maniere dont Stenon ouvroit les cadavres, en faiſant deux inciſions longitudinales des tégumens, & en laiſſant une bande de la peau & de la membrane adipeuſe dans leur place, on démontre aſſez évidemment la concurrence des productions aponérotiques ou tendineuſes & celle des arteres, des veines & des nerfs pour la compoſition de la peau du *bas-ventre*. On en peut encore faire le même uſage dans celle qui ſe trouve ailleurs.

Les cellules de la membrane adipeuſe qui couvrent la convexité du bas-ventre, ont un arrangement aſſez régulier, & même une eſpece d'ordre très-ſymmetrique. J'ai découvert cet arrangement par la méthode dont je me ſuis toujours ſervi pour l'ouverture des cadavres, dans mes Cours d'Anatomie. Cette méthode eſt de faire dans les tégumens, au-deſſous du nombril, deux inciſions obliques, ſavoir une à chaque côté depuis le nombril juſques dans l'aine, & de ſéparer par-là une portion angulaire de ces tégumens que je renverſe enſuite ſur les parties naturelles, pour leur ſervir de couverture pendant la démonſtration.

Cette portion triangulaire ainſi renverſée, il ſe préſente ſur la ſurface interne de la membrane adipeuſe une ligne longitudinale comme une eſpece de raphé, par la rencontre de ces rangées cellulaires qui forment ſucceſſivement les unes ſur les autres des angles vis-à-vis la ligne blanche du bas-ventre. Les cellules de ces rangées ſont plus oblongues que les autres & comme ovales, en maniere de grains de froment.

La pointe xiphoïde du ſternum, les portions cartilagineuſes de la derniere paire des vraies côtes, celles des quatre paires ſuivantes des fauſſes, entierement la cinquieme ou derniere paire de toutes les côtes, les cinq vertebres lombaires & les os innominés avec l'os ſacrum, font la charpente de cette cavité.

Le diaphragme, les muſcles nommés ſpécialement muſcles du bas-ventre, les muſcles quarrés des lombes, les muſcles pſoas & les muſcles iliaques, les muſcles du coccix & du rectum, en forment principalement le contour, dont toute la ſurface interne eſt revêtue d'une expanſion membraneuſe appellée Péritoine. Le tout eſt couvert des tégumens dont je viens de parler. On pourroit encore ajouter ici comme partie acceſſoire de cette cavité, les portions des muſcles grands dorſaux, des ſacrolombaires, des vertébraux & même des feſſiers, &c.

La cavité de l'*Abdomen* eſt irrégulierement ovale, quoique ſymmétrique. Par devant elle eſt uniformément voutée ou ovale, & ſa plus grande capacité repond aux environs du nombril, & à la partie voiſine de l'hypogaſtre. En haut elle eſt bornée par une portion de voute très-inclinée. En arriere, elle eſt comme diviſée en deux recoins ou loges, par la ſaillie de la colonne vertébrale des lombes. En bas, elle ſe rétrécit peu à peu juſqu'au petit bord du baſſin, & auſſi-tôt après, elle s'élargit encore un peu juſqu'au coccix & aux tubéroſités des os iſchion où elle ſe termine par l'intervalle de ces trois parties. Winslow, *Expoſ. Anatom.*

Comme les plaies à l'Abdomen different en quelque ſorte, des autres plaies, j'inſererai ici le panſement & le traitement Chirurgical qui leur eſt particulier.

On peut diviſer les plaies au *bas-ventre* en quatre eſpeces.

1°. Celles qui n'affectent que les tégumens.

2°. Celles qui affectant les tégumens & les muſcles, ne pénetrent point juſqu'au péritoine.

3°. Celles qui pénetrent à travers les tégumens dans la cavité, mais qui n'offenſent point les parties qu'elle contient.

4°. Celles qui pénetrent dans la cavité & offenſent quelques-unes des parties qui y ſont renfermées.

Celles de la premiere eſpece, où les plaies ſuperficielles de l'*Abdomen* ne paſſent pas pour dangereuſes & ne requierent pas un traitement différent de celui des plaies ordinaires. Cependant Arcæus, *Liv. II. chap.* 4. & Vigo, *Liv. III. chap.* 2. s'accordent à dire que celles qu'on a reçues à deux ou trois doigts du nombril, ſont plus dangereuſes & plus ſujettes à de fâcheux accidens que les autres. Wiſeman, Anglois, dit après Galien, « Que les plaies au milieu du *ventre* ſont les » plus funeſtes, par la raiſon qu'elles affectent le corps » nerveux qui ſe rencontre en cet endroit ; les plus » longues à guérir & les plus difficiles à cicatriſer, à » cauſe de la preſſion continuelle de l'épiploon & des » inteſtins. » Ces Auteurs entendent apparemment par *leur corps nerveux*, les tendons aponévrotiques de l'oblique aſcendant, du deſcendant & du tranſverſe qui ſont inſérés dans *la ligne blanche*.

L'inſpection ſuffiroit preſque pour diſtinguer cette eſpece de plaie des trois autres : mais l'uſage de la ſonde ne laiſſe point de doute.

C'eſt encore la ſonde qui diſtingue la ſeconde eſpece des deux dernieres. On placera le plus exactement qu'il ſera poſſible, le bleſſé dans la même poſture qu'il occupoit, lorſqu'il reçut la bleſſure ; & la ſonde pénetrera dans la cavité de l'*Abdomen*, ſi le péritoine eſt percé. Une autre méthode de connoître la nature de ces plaies, c'eſt d'y injecter de l'eau chaude : ſi l'eau rejaillit ſur le champ, on aura raiſon de croire que la plaie n'eſt que dans les muſcles ; mais ſi une quantité conſiderable de l'eau injectée demeure dans la plaie, c'eſt une preuve qu'elle pénetre dans la cavité.

On peut encore tirer en pareil cas quelque lumiere de la comparaiſon de l'inſtrument avec la direction de la bleſſure.

L'inſpection de l'inſtrument, ſi l'on en étoit ſaiſi immédiatement après le coup, avant qu'il ait été eſſuyé, & lorſqu'il eſt tout ſanglant, ſerviroit encore à déterminer la profondeur de la bleſſure par la longueur de ſa partie teinte de ſang ou ternie par la vapeur qui ſort du corps ; & cela beaucoup plus exactement que ne feroient les dimenſions extérieures de la plaie. TURNER.

C'eſt ce que l'on pratiqua ſur Henri III. Roi de France : le couteau dont l'aſſaſſin ſe ſervit, avoit un pié de long & n'étoit enſanglanté que de quatre doigts. DIONIS.

Ce qui rend la cure de ces plaies difficile, c'eſt le mouvement continuel de la reſpiration & les efforts plus ou moins grands que l'on eſt obligé de faire en allant à la ſelle.

Lorſqu'une plaie dans les muſcles pénetre juſqu'au péritoine, l'affoibliſſement des tégumens & la grande expanſion dont le péritoine eſt capable, peuvent occaſionner une hernie. Auſſi-tôt donc que le Chirurgien s'eſt aſſuré de la nature de la plaie, il doit examiner ſi la ſuture eſt néceſſaire ou ſi le bandage ſuffit pour prévenir cet accident.

Lorſque la plaie eſt petite & ſa direction longitudinale, la ſuture eſt ordinairement inutile & pourroit être dangereuſe, par l'inflammation qu'elle attire & les douleurs qu'elle occaſionne : en ce cas le bandage ſuffit pour garantir de la hernie.

On doit panſer cette plaie à l'ordinaire, (voyez *Vulnus*) en réunir les levres au moyen d'un rouleau à deux chefs ou avec un bandage uniſſant, & aſſurer le tout avec le ſcapulaire & la ſerviette. Voyez *bandage*.

Mais lorſque la plaie eſt extremement grande, tranſverſale ou oblique, il faut abſolument avoir recours à la ſuture pour prevenir une hernie. Voici la maniere dont on la fait.

Prenez deux aiguilles courbées enfilées d'un gros fil que vous plierez en trois ou quatre doubles, pour qu'il ſoit moins ſujet à ſe rompre, & que vous aurez ſoin de cirer, paſſez enſuite une des aiguilles à travers les muſcles, la graiſſe & la peau de dedans en dehors à un pouce des levres de la plaie, de peur que le point ne vienne à manquer, en obſervant de commencer toujours par la levre ſupérieure de la plaie ; paſſez enſuite l'autre éguille de la même maniere à travers la levre inférieure, en laiſſant toujours un bout de fil d'une longueur ſuffiſante de chaque côté. Lorſque la plaie n'a pas plus de deux pouces de long, on peut ſe contenter d'un ſeul point : mais lorſqu'elle eſt plus grande, on doit en faire pluſieurs éloignés l'un de l'autre d'environ un pouce. Tous ces points étant faits, l'aide aura ſoin de preſſer les levres de la plaie l'une contre l'autre, tandis que le Chirurgien arrêtera chaque point au moyen d'un nœud & d'une roſette, pour pouvoir le dénouer lorſqu'il en ſera beſoin. On fera les nœuds ſur la plaie, mais on aura ſoin de placer entre deux une compreſſe de linge ou de taffetas ciré, pour qu'ils ne l'endommagent point.

La ſuture étant achevée, on ſe conduira pour l'appareil de la même maniere que dans les plaies ordinaires, & l'on aſſurera le tout avec une bande roulée à deux chefs, ou avec un bandage incarnatif, & avec le ſcapulaire & la ſerviette.

Les tentes ſont inutiles & même dangereuſes dans le cas

dont nous parlons. Il y a encore quelques précautions à prendre pour prévenir les hernies ; au nombre de ces précautions, on peut mettre la ſaignée. Le malade doit auſſi éviter d'éternuer, de touſſer & de faire des efforts lorſqu'il va à la ſelle, de peur d'occaſionner une hernie & de faire rompre les points de la ſuture.

Le meilleur de tous les moyens qu'on puiſſe employer pour empêcher la toux, eſt de ſaigner le malade & de lui faire prendre de tems en tems du ſyrop de diacod, on peut auſſi lui faire tirer quelque peu de lait chaud par le nez, ſi l'on s'apperçoit qu'il ait envie d'éternuer.

Il eſt aiſé de prévenir la conſtipation par des clyſteres émolliens, par un régime laxatif & par l'uſage d'alimens liquides.

On connoît qu'une plaie pénetre dans la cavité du *bas-ventre*,

1°. Lorſque le doigt ou la ſonde entrent fort avant, le bleſſé ſe trouvant dans la ſituation où il étoit lorſqu'il a reçu le coup.

2°. Lorſqu'une partie de la liqueur qu'on a injectée dans la plaie ne reſſort point ſur le champ.

3°. En comparant l'inſtrument avec la direction de la plaie qu'il a procurée. Par exemple, ſi l'inſtrument eſt pointu & qu'il ait pénétré en droite ligne, on a tout lieu de croire que la plaie eſt pénétrante ; c'eſt tout le contraire, lorſque l'inſtrument eſt émouſſé, & que ſa direction eſt de haut en bas ou de bas en haut tranſverſale ou oblique. On doit s'en aſſurer encore davantage, en examinant combien ce même inſtrument eſt enſanglanté.

4°. Si quelqu'une des parties contenues dans le *bas-ventre* ſort hors de la plaie, c'eſt une preuve infaillible qu'elle eſt pénétrante. Il arrive quelquefois que la graiſſe déborde hors de la plaie, & qu'elle reſſemble en quelque ſorte à l'épiploon, dont elle differe cependant par le poli de ſa ſurface, celle de l'épiploon étant inégale.

Les parties contenues qui ſortent ordinairement par la plaie, ſont :

1. *Ros abdominis*, ou un fluide qui ſe ſépare de quelques glandes du *bas-ventre* pour humecter les viſceres qu'il renferme.
2. Une grande quantité de ſang vermeil, lorſque c'eſt une grande artere qui eſt percée, ou un ſang noirâtre ſi c'eſt une veine.
3. L'épiploon ou les inteſtins, & même tous les deux à la fois.

Comme il peut arriver que l'inſtrument pointu qui a pénétré dans le *bas-ventre* ait bleſſé quelqu'un de ſes viſceres, & fait une plaie trop petite pour que le Chirurgien puiſſe s'aſſurer au moyen des ſignes que nous avons indiqués ci-deſſus, qu'il a percé le péritoine, il eſt à propos d'indiquer ici les ſymptomes qui accompagnent ordinairement les bleſſures des viſceres contenus dans le *bas-ventre*.

Lorſque le foie eſt bleſſé ſuperficiellement, les parties extérieures qui ſont autour de la region du foie & de l'eſtomac, rentrent en dedans pour fixer, autant qu'il eſt poſſible cette partie, auſſi bien que celles qui lui ſont contigues, de peur que leur mouvement n'augmente la douleur, qui ne laiſſe pas d'être très-poignante dans le côté droit, & de s'étendre quelquefois juſqu'au cou. Le malade rend une grande quantité de ſang par haut & par bas. Ce cas eſt encore accompagné de fievre & de ſyncopes fréquentes.

Lorſque la bleſſure pénetre fort avant dans le foie, ces ſymptomes augmentent conſidérablement, le malade vomit de la bile & tombe à chaque inſtant dans des ſyncopes accompagnées de ſueurs froides, qui ſont les avant-coureurs de la mort. Le bleſſé trouve une eſpece de ſoulagement à demeurer couché ſur le ventre.

Les bleſſures de la rate occaſionnent les mêmes ſymptomes, avec cette différence, que la douleur ſe fait ſentir dans le côté gauche.

Celles de l'eſtomac ſont accompagnées d'un vomiſſement fréquent de bile & du hoquet ; le malade vomit tout ce qu'il prend, il ſurvient des convulſions & des ſueurs

froides dans les extrémités, qui ſont ſuivies de la mort. Les alimens ſortent par la plaie & tombent dans la cavité du *bas-ventre* qu'ils font enfler, ſur-tout aux environs de l'eſtomac. La plaie qui eſt auprès de l'orifice tant ſupérieur qu'inférieur de l'eſtomac, paſſe pour mortelle.

Les plaies des inteſtins grêles ſont accompagnées d'une douleur aigue, d'un vomiſſement de bile continuel, le chyle qui ſort de la plaie fait enfler le *bas-ventre* dans lequel il tombe, comme il arrive dans les plaies de l'eſtomac.

Les ſymptomes qui ſuivent les bleſſures des gros inteſtins, ſont moins violens: les excrémens ſortent ordinairement ou exhalent leur odeur par la plaie; lorſque le rein eſt bleſſé, la douleur ne ſe fait pas ſentir ſeulement dans la region rénale, mais on en reſſent auſſi dans l'aine du même côté, d'où elle s'étend juſqu'aux teſticules. Cette douleur eſt ſuivie de la difficulté d'uriner. L'urine eſt quelquefois ſanglante, quelquefois le malade rend du ſang tout pur.

Les plaies des ureteres ſont accompagnées des mêmes ſymptomes, avec cette différence que l'urine tombant & ſéjournant dans la cavité du *bas-ventre*, s'y corrompt & fait enfler conſidérablement le *ventre*.

Celles de la veſſie ſe manifeſtent par une douleur autour de la région du pubis, par la ſuppreſſion de l'urine ou par ſon écoulement mêlé avec du ſang, par un vomiſſement bilieux & par le hoquet.

Lorſque la matrice eſt bleſſée on reſſent une grande douleur dans cette partie qui s'étend juſqu'à l'os pubis & aux aines, la malade vomit continuellement, & rend une grande quantité de ſang par le vagin.

Une douleur très-aigue ſous le creux de l'eſtomac ou dans l'épine du dos preſque à ſon oppoſite, une reſpiration foible & interrompue, accompagnée de ſanglots, du hoquet, des convulſions, du délire, de l'inſomnie, & d'une grande inquiétude, ſont les ſymptomes qui diſtinguent les plaies du diaphragme de celles des autres parties.

Si l'on n'apperçoit aucun de ces ſymptomes, & que le malade reſſente cependant une douleur aigue, on doit conclurre que quelque grand nerf, ſur-tout de ceux qui ſe rendent au méſentere, eſt bleſſé.

Une chaleur brûlante & une foif continuelle, une grande inquiétude, un pouls vîte & intermittent, une reſpiration difficile & courte, les fréquentes ſyncopes, jointes à l'enflure du *bas-ventre*, ſont les ſuites d'une hémorrhagie interne conſidérable, occaſionnée par l'ouverture de quelque gros vaiſſeau.

Il y a des plaies qui ne ſont accompagnées d'aucun des ſymptomes que nous venons d'expoſer, & qui cependant pénetrent dans la cavité du *bas-ventre*, quoiqu'on ne puiſſe le découvrir par la ſonde, par les injections, ou par la ſortie de quelqu'une des parties qu'il renferme.

Lorſque tous les ſymptomes ſont favorables, que le malade ne ſent que peu ou point de douleur, qu'il n'y a ni fievre, ni inflammation, ou qu'elles ſont peu conſidérables, qu'il ne ſort point de ſang de la plaie, quoique le malade ſoit couché deſſus, & que les liqueurs qu'on a injectées reviennent ſans avoir ſouffert la moindre altération, on doit raiſonnablement eſpérer qu'aucun des viſceres du *bas-ventre* n'eſt endommagé.

Lorſque le Chirurgien eſt aſſuré que le péritoine eſt percé, & que l'épiploon ni les inteſtins ne ſortent point hors de la plaie, il doit examiner s'il eſt beſoin d'avoir recours à la ſuture, ou ſi elle eſt inutile.

La ſuture devient inutile lorſque la plaie eſt petite ou longitudinale; car dans ce cas on peut empêcher la ſortie de l'épiploon & des inteſtins de la maniere ſuivante: on commencera d'abord par introduire une tente dans la partie inférieure de la plaie, l'on mettra par deſſus une emplâtre contentif. On rapprochera les levres de la plaie au moyen de deux compreſſes, & l'on aſſurera le tout avec une bande roulée à deux chefs, ou avec un bandage incarnatif, ſur lequel on mettra le ſcapulaire avec la ſerviette. On fera obſerver au malade un régime exact, après l'avoir ſaigné, & on le fera repoſer ſur la plaie.

On ne doit ôter ce premier appareil qu'au bout de trois jours, à moins que quelque fâcheux ſymptome n'oblige à faire le contraire. Il ſuffira enſuite de panſer la plaie une fois par jour, ou de deux en deux jours, car ſi on le faiſoit plus ſouvent, on retarderoit ſa conſolidation.

Voilà quelle eſt l'opinion d'Heiſter. Les raiſons qu'il allegue pour autoriſer cette méthode, ſont la difficulté qu'il y a à faire une ſuture dans ces parties, ſur-tout lorſque les ſujets ſont gras, & la douleur & l'inflammation qu'elle cauſe. Il dit que ce ſeroit une cruauté au Chirurgien de tourmenter le malade par des ſutures, tandis qu'il peut le guérir ſans y avoir recours.

La ſuture lui paroît abſolument néceſſaire, lorſqu'on ne peut conſerver ſans elle les inteſtins dans leur ſituation naturelle, que la plaie eſt grande, tranſverſale ou oblique, quoique le péritoine reſte dans ſon entier.

Boerhaave eſt d'un ſentiment contraire à celui d'Heiſter, & veut qu'on emploie toujours la ſuture. Il la regarde comme le ſeul moyen propre à garantir les inteſtins du contact immédiat de l'air; accident auquel on ne peut remédier trop-tôt en retirant l'air, ſoit par la ſuction, ſoit en faiſant faire des efforts conſidérables dans l'expiration, lorſqu'il a pénétré dans la cavité de *l'Abdomen*, de crainte ſans doute qu'il ne cauſe une eſpece de tympanite, en ſe raréfiant dans cette cavité. Il trouve qu'il eſt néceſſaire d'aſſurer les viſceres contenus dans le *bas-ventre* dans la place qui leur eſt propre, en appliquant ſur la plaie un linge aſſez fort pour réſiſter à la preſſion des inteſtins & de l'épiploon durant ces efforts, & aſſez mince pour donner paſſage à l'air.

Fallope, Gui de Chauliac, Calmet, Fabricius *ab Aquapendente*, Theodoric & Roland, recommandent généralement la ſuture dans les bleſſures pénétrantes.

Lorſque la ſuture eſt néceſſaire, on doit la faire de la maniere qu'on a indiquée ci-deſſus en parlant des plaies des muſcles du bas-ventre, obſervant de piquer d'abord les levres de la plaie du péritoine, les muſcles, la graiſſe & la peau. On doit avoir ſoin d'écarter les levres de la plaie, & de couvrir la pointe de l'aiguille avec l'index, pour ne point bleſſer les inteſtins.

Les Chirurgiens François ont inventé un inſtrument très-commode pour faire les ſutures, qu'ils appellent un porte-Aiguilles. C'eſt une eſpece de manche que l'on met aux aiguilles pour qu'elles ne bleſſent point la main du Chirurgien lorſqu'il a beſoin d'employer une force conſidérable pour percer le péritoine, les muſcles & la peau. Cet inſtrument n'eſt pas moins utile au malade que commode pour le Chirurgien, car il hâte l'opération & la rend beaucoup moins douloureuſe.

Heiſter veut que l'on commence à nouer le fil qui a ſervi à faire la ſuture vers la partie ſupérieure de la plaie, lorſqu'il y en a plus d'un, & que l'on introduiſe une tente de la groſſeur du petit doigt, enduite de quelque baume digeſtif dans la partie inférieure, avant que de nouer le dernier fil, afin de faciliter la ſortie du pus. On doit attacher un fil à cette tente pour pouvoir la retirer, s'il arrivoit qu'elle vînt à tomber dans le *bas-ventre*. Boerhaave, Garengeot, Belloſte, & un grand nombre d'autres Auteurs rejettent entierement l'uſage des tentes, & alleguent pour appuyer leur ſentiment, différens exemples: nous en allons rapporter deux d'après ces différentes méthodes, qui mettront le lecteur en état de juger plus ſainement.

d'HEISTER.

Quelques Chirurgiens modernes, particulierement Garangeot dans ſa Gaſtroraphie, rejettent l'uſage des tentes dans les plaies du *bas-ventre*. En 1734. un jeune Chirurgien qui demeuroit aux environs de cette Ville, voulut à leur exemple s'en paſſer en panſant un jeune homme qui avoit reçu un coup d'épée entre le nombril & l'os pubis, & qui pénétroit dans le *bas-ventre*. Le malade ſembloit être en bon état les deux premiers jours: mais

il mourut le quatrieme après qu'il eut reçu le coup. Lorſqu'on vint à l'ouvrir on trouva une grande quantité de matiere putride dans le *bas-ventre*, qui avoit entierement rongé l'épiploon, toutes les autres parties étant d'ailleurs ſaines, entieres & ſans la moindre altération. Si l'on eût eu ſoin de tenir la plaie ouverte au moyen d'une tente, la matiere ſanglante & purulente ſe ſeroit écoulée, & n'auroit point cauſé la mort du malade par ſa ſtagnation. HEISTER.

Un Soldat du Régiment de Montferrat, nommé Sans-ſouci, reçut en 1688. un coup de mouſquet : la balle étant entrée par la région ombilicale, reſſortit par celle des reins & coupa l'uretere en paſſant. Il fut d'abord panſé par un Chirurgien de Turin attaché à ce Régiment, ſuivant la méthode qui lui étoit propre.

La plaie que la balle avoit faite au *ventre* ſe ferma malgré les tentes dont il ſe ſervit après que l'eſcarre des tégumens fut tombée : mais il arriva le contraire à celle du dos, que le Chirurgien eut ſoin de tenir ouverte au moyen d'une tente ; il empêcha même la réunion de l'urétere, ce qui occaſionna la ſortie de l'urine par la plaie. Ayant été le viſiter un jour, je conſeillai au Chirurgien d'ôter promptement la tente s'il ne vouloit occaſionner une fiſtule incurable : mais il ne fit aucune attention à mes paroles. Il eut cru pécher contre les regles & les maximes reçues, en écoutant un avis qui les heurtoit ſi viſiblement.

Je trouvai quelques jours après la plaie dans un très-mauvais état ; elle étoit couverte d'une chair blanche, preſque ſans aucun ſentiment & ſur le point de former une calloſité. Je jugeai donc à propos, pour prévenir les ſuites funeſtes, que le premier panſement n'eût point manqué d'occaſionner de conſumer avec un cauſtique liquide, tout ce qu'il y avoit de calleux autour des levres de la plaie, d'en introduire un peu dans ſon intérieur, & d'attendre ſans remettre la tente, la ſortie de ce que le cauſtique devoit détruire. Lorſque les chairs eurent repris leur premiere couleur, j'injectai dans la plaie une eau balſamique. J'uſai encore pendant quelques jours de baume du Pérou, & après avoir mis ſur la plaie l'emplâtre ſtyptique de Crollius, je réunis ſes levres au moyen de deux petites compreſſes longuettes. Les chairs commencerent à renaître, l'urine reprit peu à peu ſon premier cours, & le malade fut entierement guéri au bout de dix-huit à vingt jours.

Il eſt aiſé d'appercevoir dans le progrès de cette cure la différence qu'il y a entre ma méthode, & celle qui n'eſt fondée que ſur l'opinion de quelques Chirurgiens : car ſi le premier panſement eût été pratiqué pendant huit jours ſeulement, la plaie eût été extremement difficile & même impoſſible à guérir. Ceci ſe trouve confirmé par la plaie du ventre, dont on doit attribuer la prompte guériſon au mouvement des inteſtins, qui contraire au deſſein du Chirurgien chaſſa la tente auſſi-tôt qu'elle eut été miſe, & procura l'entiere guériſon de la plaie peu de tems après la chute de l'eſcarre.

On ne ſauroit donc trop blâmer ceux qui ſont entêtés de l'uſage des tentes dans les plaies du *bas-ventre* : on doit y renoncer malgré les raiſons qu'on peut alléguer en leur faveur, car elles ne ſont appuyées ſur aucun fondement ſolide. L'expérience que j'ai acquiſe dans la pratique m'a ſi fort deſabuſé ſur leur ſujet, que je ne les emploie jamais dans aucune plaie, à moins que je n'y ſois abſolument forcé. Elles cauſent dans celles des vaiſſeaux émulgens, des reins, des ureteres, de la veſſie & des articulations, des accidens quelquefois funeſtes, ou qui laiſſent après eux des maladies qui ne finiſſent qu'à la mort. BELLOSTE.

Fallope prétend que quand même le ſang qui s'eſt extravaſé dans le bas-ventre viendroit à s'y corrompre, il ne cauſeroit aucun dommage aux inteſtins ni aux autres viſceres, mais qu'il formeroit un abſcès dans les aines, à moins qu'il ne ſortît par les ſelles avant de ſe corrompre, ayant été repompé par les vaiſſeaux abſorbans. Chalmet & Jean de Vigo, ſemblent être du même ſentiment qu'Albucaſis & que Fabricius *ab Aquapendente*, qui

appréhendent cependant que le ſang extravaſé dans le *bas-ventre* ne causât une hydropiſie.

On peut conclurre de ce que nous venons de dire, que les tentes ſont quelquefois néceſſaires, quelquefois ſuperflues & même dangereuſes ; on doit donc laiſſer à la prudence du Chirurgien le ſoin d'en déterminer l'uſage. Lorſqu'il ſoupçonne qu'il y a quelque matiere dans le *bas-ventre*, dont l'évacuation eſt néceſſaire, & dont il appréhende la putréfaction, il doit tenir la partie inférieure de la plaie ouverte pendant quelque tems au moyen d'une tente, dont il doit ſe paſſer lorſque le défaut de matiere rend la précaution dont nous venons de parler, inutile.

On peut dire en général que l'uſage des tentes a cauſé beaucoup de dommage : il ſe préſente cependant certains cas dans la pratique où ce ſeroit une imprudence de le rejetter entierement. Voyez *Tente*.

Gabriel Ferrara dans l'Ouvrage intitulé : *Sylva Chirurgica ;* Botal dans ſon Traité *de Sclopetorum vulneribus*, Arcæus & Paré, approuvent l'uſage des tentes tant qu'il reſte quelque matiere à évacuer dans le *bas-ventre*.

Lorſque la ſuture eſt achevée, on doit oindre la plaie avec quelque baume vulnéraire, la couvrir d'un plumaſſeau de charpie qu'on aſſujettira avec une emplâtre ſur laquelle on mettra des compreſſes pour entretenir la réunion des levres, en obſervant d'aſſurer le tout au moyen d'un bandage dont on a parlé ci-deſſus. On doit à chaque panſement entourer le *ventre* avec une ſerviette, afin d'aſſurer l'appareil, & de réſiſter aux efforts que fait le malade en touſſant, en éternuant & en allant à la ſelle ; il ne faut pas cependant la ſerrer au point d'incommoder le malade.

Heiſter veut que l'on ôte l'appareil tous les jours, & que le malade demeure quelque tems couché ſur la plaie ; après qu'on a ôté la tente, pour que les matieres épanchées puiſſent s'écouler d'elles-mêmes. Il conſeille lorſqu'elles ſont abondantes, d'injecter deux ou trois fois dans la plaie, avant que de la panſer, une décoction de quelque plante vulnéraire, telle que l'aigremoine, la ſanicle, avec quelque peu de miel roſat tiede, & de coucher le malade ſur la plaie de telle ſorte que la liqueur puiſſe s'écouler à chaque injection avec le ſang, le pus, ou telle autre ſemblable matiere.

On doit enſuite introduire dans la plaie une nouvelle tente enduite de quelque baume digeſtif, & renouveller tous les jours l'appareil juſqu'à ce qu'il ne reſte plus aucune matiere épanchée dans le *bas-ventre*, après quoi on fermera avec ſoin la plaie, ſuivant la méthode ordinaire, ſans ſe ſervir davantage de tentes.

Quelques Chirurgiens deſapprouvent entierement l'uſage des injections, qui ne ſervent, ſuivant eux, qu'à irriter les parties, & à empêcher la réunion des chairs, & qui ont quelquefois beaucoup de peine à ſortir du *bas-ventre*. Ils prétendent encore qu'elles relâchent trop les parties, & qu'elles emportent le ſuc nourricier qui facilite la réunion des chairs.

Turner eſt d'avis qu'on applique ſur la plaie, à chaque fois qu'on la panſe, trois ou quatre compreſſes trempées dans une décoction de mauve, de bouillon blanc, de ſanicle, de centaurée, de fleurs de camomille, de ſureau & de melilot dans de l'eau de pluie, à laquelle on ajoutera un peu d'eau-de-vie.

Boerhaave ne veut point que l'on change ſouvent l'appareil, ce qui eſt une méthode excellente dans le cas où l'on ne ſe ſert point de tentes.

Tous ceux qui ont écrit ſur la Chirurgie conviennent que les lavemens réitérés font beaucoup de bien ; qu'une diete exacte, douce & laxative eſt d'une grande importance dans le traitement de ces ſortes de plaies ; que le malade ne ſauroit mieux faire que de s'abſtenir de tout aliment ſolide, & d'uſer de bouillons pendant tout le tems de la cure, à cauſe qu'ils engendrent beaucoup moins d'excrémens, à moins que quelque circonſtance ne s'y oppoſe ; qu'il n'y a rien de meilleur pour hâter la cure que de coucher le bleſſé ſur la plaie en mettant

deſſus un oreiller, qui, comme une eſpece de compreſſe entretienne l'union de ſes levres; que cette poſture facilite d'ailleurs la ſortie des matieres, dont l'évacuation doit ſe faire par l'orifice de la plaie.

Palfyn préfere la ſuture enchevillée à celle dont nous avons parlé ci-deſſus, comme étant plus propre à aſſurer les points & à les empêcher de ſe déchirer dans le mouvement que font les muſcles du *bas-ventre* lorſque le malade reſpire, qu'il ſe leve, qu'il touſſe, qu'il éternue ou qu'il s'efforce pour aller à la ſelle. Voyez *Suture*.

Mais d'autres Chirurgiens rejettent cette ſuture, parce qu'elle cauſe par ſa preſſion extraordinaire des douleurs, de l'inflammation & pluſieurs autres fâcheux accidens. Dionis.

Lorſque les plaies du *bas-ventre* ſont accompagnées d'une douleur aigue, poignante, d'une fievre conſidérable, de l'enflure & de la dureté du ventre, d'une chaleur interne très-vive, de l'altération, de l'inſomnie, de ſyncopes, & d'inquiétudes; que le pouls eſt vif & intermittent; qu'il ſort par la plaie une grande quantité de ſang, de ſéroſités, de chyle, de bile, de pus, d'urine, d'excrémens, & que les alimens qu'on a pris ſortent par cette même ouverture, c'eſt une preuve certaine que quelqu'un des vaiſſeaux ou des viſceres du *bas-ventre* eſt bleſſé, ſur-tout ſi le coup eſt ſuivi de la pâleur, de ſueurs froides & de ſyncopes fréquentes.

La comparaiſon de la plaie avec la ſituation dans laquelle étoit le malade lorſqu'il a reçu le coup, & avec l'inſtrument qui l'a faite, peut ſervir à nous faire connoître la partie qui eſt affectée, & ces circonſtances comparées avec les ſymptomes qui accompagnent pour l'ordinaire les plaies de chaque viſcere, & avec les matieres qui s'écoulent par l'orifice externe, déterminent notre jugement.

Ces plaies cauſent beaucoup de douleurs, & ſont ſuivies de quelques circonſtances qui les rendent extremement dangereuſes.

Tous les Anatomiſtes ſavent que la preſſion alternative que le diaphragme & les muſcles du bas-ventre font ſur les parties qu'il renferme, facilite beaucoup la circulation du ſang, qui paſſe par la veine-porte des viſceres du *bas-ventre* au foie, auſſi-bien que ſa circulation dans cette derniere partie. Tous ceux même qui ſont verſés dans la diſſection des animaux vivans, peuvent avoir obſervé que lorſque l'air pénetre dans la cavité du *bas-ventre*, il retarde extremement & empêche même tout-à-fait cette circulation.

D'où il ſuit que la circulation du ſang qui eſt ſi néceſſaire à l'œconomie animale, doit être retardée à proportion que l'action des muſcles du *bas-ventre* diminue, & que l'air pénetre dans ſa cavité.

Ces plaies ſont encore plus ou moins dangereuſes à proportion que la fonction du viſcere bleſſé eſt néceſſaire à la conſervation de la ſanté & de la vie.

Un autre inconvénient qui accompagne ces ſortes de bleſſures, eſt, que le ſang extravaſé ſe corrompt étant expoſé à l'air, & corrode les inteſtins & les autres parties voiſines, que la délicateſſe de leur tiſſu rend ſujettes à cet accident.

Ce n'eſt pas le ſeul dommage que l'air cauſe au malade: car lorſqu'il eſt enfermé dans le *bas-ventre* il s'y raréfie plus ou moins à proportion de la chaleur qu'il rencontre, & cauſe une preſſion ſur les inteſtins que leur action ne fait qu'augmenter.

Il arrive de-là que ces bleſſures ſont ſouvent mortelles.

Suppoſé que la grandeur de la plaie permette de découvrir le viſcere qui eſt bleſſé, on la remplira doucement avec de la charpie trempée dans de l'eſprit de vin rectifié, ou dans de l'eſprit de térébenthine, qu'on aſſurera avec des compreſſes & un bandage; ce qui ſuffit ordinairement pour arrêter l'hémorrhagie, à moins qu'il n'y ait quelque gros vaiſſeau ouvert. On ſuivra à l'égard des autres panſemens la méthode que nous avons indiquée ci-deſſus.

Mais lorſque la plaie eſt ou trop étroite ou trop profonde pour qu'on puiſſe appercevoir le viſcere bleſſé, le Chirurgien doit borner tous ſes ſoins à la plaie extérieure qu'il tiendra ouverte avec des tentes, juſqu'à ce qu'il ne ſorte plus aucune matiere. Il fera auſſi tous les jours des injections vulnéraires dans le *bas-ventre*, auſſi longtems que le viſcere bleſſé fournira des matieres dont l'évacuation eſt néceſſaire.

On preſcrira au malade un régime très-exact, on le ſaignera ſelon que l'inflammation paroîtra l'éxiger, on lui donnera de tems en tems des lavemens émolliens & carminatifs, & on lui défendra de ſe remuer autant qu'il ſera poſſible, pendant tout le tems qu'il ſera au lit.

Les remedes en général doivent être vulnéraires & balzamiques. Je renvoie le lecteur à l'article *Vulnus, plaie*, pour ce qui concerne les médicamens à employer en ce cas, & la maniere de les préparer.

Les viſceres qui ſortent ordinairement par les plaies du ventre, ſont les inteſtins & l'épiploon, qui demandent un ménagement particulier. Mais comme les Auteurs ſont partagés ſur la maniere dont on doit ſe conduire dans ce cas, je rapporterai en ſubſtance ce qui a été dit ſur ce ſujet par Celſe, Boerhaave & Heiſter, dont l'autorité eſt très-reſpectable, & qui ſemblent avoir examiné & choiſi ce qu'il y avoit de mieux dans les ouvrages de ceux qui les ont précédés & qui ont écrit ſur cette matiere.

Il arrrive quelquefois que les inteſtins ſortent par les plaies qui ont été faites au *bas-ventre*: le Chirurgien doit dans ce cas commencer par examiner s'ils ne ſont point endommagés & s'ils conſervent leur couleur. Suppoſé que quelqu'un des inteſtins grêles ſoit percé, il n'y a point de remede. On peut faire des points de ſuture à un gros inteſtin, ſans pour cela qu'on puiſſe répondre de la cure: mais comme il arrive quelquefois que l'inteſtin ſe réunit, il vaut mieux ſe flater d'une eſpérance douteuſe que d'abandonner le malade au deſeſpoir. Les remedes ſont inutiles lorſque l'inteſtin eſt livide, pâle, noir, & ce qui eſt un accident néceſſaire dans ces ſortes de cas, privé de tout ſentiment. Suppoſé que leur couleur ne ſoit point altérée, le Chirurgien ne doit pas perdre un moment de tems; car l'air extérieur auquel ils ne ſont point accoutumés, les flétrit dans un moment.

On doit coucher le malade ſur le dos, les hanches un peu élevées; & ſi la plaie eſt trop petite pour pouvoir remettre les inteſtins dans leur place, on l'élargira avec un biſtouri. Si la ſurface des inteſtins étoit deſſéchée, on les humectera avec de l'eau, à laquelle on mêlera un peu d'huile.

L'aide ſaiſira enſuite avec ſes mains ou avec deux crochets, la membrane intérieure, & écartera doucement les levres de la plaie, pour que le Chirurgien puiſſe remettre les inteſtins dans la place qu'ils occupoient auparavant, en commençant par ceux qui ſont ſortis les derniers.

L'inteſtin rentré de la maniere que nous venons de dire; on remuera doucement le malade afin que les inteſtins reprennent la ſituation qui leur eſt ordinaire.

Il faut réduire enſuite l'épiploon après avoir coupé avec des ciſeaux celle de ſes parties qui ſera noire & mortifiée, & poſer doucement ſur les inteſtins toutes celles qui ſeront ſaines.

Il ne ſuffit pas de faire la ſuture ſeule du péritoine, ou de coudre ſeulement les muſcles & la peau du *ventre*, mais il faut faire la ſuture de ces deux parties l'une après l'autre. Le fil doit être double & les points plus ſerrés que pour les autres parties, parce qu'ils ſont ſujets à ſe rompre à cauſe du mouvement continuel du ventre; d'ailleurs cette partie eſt beaucoup moins ſujette aux inflammations que les autres. On prend enſuite dans chaque main une aiguille enfilée du même fil, avec leſquelles on coud la membrane interne de la maniere ſuivante: on commence par une des extrémités de la plaie, & l'on perce de dedans en dehors avec l'aiguille de la main droite la levre gauche de la plaie, & avec celle de la gauche la levre droite, la pointe de l'aiguille

ſe

ſe trouve par ce moyen beaucoup plus éloignée des inteſtins que ſa tête. Cela fait on change les aiguilles de main, & l'on fait autant de points qu'il en eſt beſoin pour fermer entierement la plaie. On coud enſuite la peau de la même maniere, en la perçant toujours de dedans en dehors, & en changeant de main comme on l'a fait ci-devant. On met ſur la plaie une emplâtre agglutinative, & ſur celle-ci une éponge ou de la laine graſſe trempée dans du vinaigre, & l'on aſſujettit le tout au moyen d'un bandage. CELSE, *liv. VII. chap. 16.*

Suppoſé que les inteſtins qui ſont bleſſés ſe préſentent à l'ouverture de la plaie, on les coudra ſi leur plaie eſt grande, ou on les réduira ſans ſuture ſi elle eſt petite, en obſervant pour le reſte de la cure la méthode que nous avons indiquée ci-deſſus.

Si la plaie *de l'Abdomen* eſt grande, & que les inteſtins ſortent ſans être bleſſés, on les fomentera avec des animaux vivans que l'on ouvrira pour les appliquer deſſus, ou avec des décoctions convenables, au nombre deſquelles on peut mettre la ſuivante.

Prenez *les inteſtins bien lavés d'un animal jeune qu'on ne fait que de tuer, faites les cuire dans une ſuffiſante quantité d'eau, pendant trois ou quatre minutes.*

Ajoutez enſuite demi-poignée de fleurs de camomille, de lavande & de centaurée, & une poignée de feuilles de menthe. Laiſſez le tout en infuſion durant trois ou quatre minutes.

On trempe un morceau de flanelle dans cette décoction, & l'on en fomente la partie.

On peut employer au défaut de ces ingrédiens du lait tiede.

Si la plaie eſt petite & que les inteſtins ſoient tellement enflés par les vents, l'inflammation ou les excrémens, qu'on ne puiſſe les réduire, le Chirurgien ne doit rien négliger pour diſſiper les vents & pour procurer du relâchement avec des fomentations carminatives & émollientes; en cas que ces moyens ſoient inutiles, on fera pluſieurs piquures à l'inteſtin avec une aiguille, pour donner iſſue aux vents qui y ſont renfermés. Si ce premier moyen ne ſuffiſoit pas pour le faire rentrer, il faudroit alors agrandir la plaie.

On ne ſauroit ſe conduire avec trop de précaution dans une opération auſſi délicate que celle qui expoſe à bleſſer l'inteſtin : c'eſt pourquoi le Chirurgien doit faire la dilatation ſur une ſonde crenelée.

S'il arrivoit qu'une partie de l'inteſtin eût été coupée par l'inſtrument qui a fait la plaie, ou perdue par la ſuppuration ou la gangrene, on doit chercher ſa partie ſupérieure, je veux dire celle qui eſt la plus près de l'eſtomac ſuivant le cours des inteſtins, & qui pourroit être inférieure dans la ſituation où peut ſe trouver le malade, & la coudre à l'orifice de la plaie.

Cet accident met le malade dans la néceſſité de rendre ſes excrémens par la plaie pour tout le reſte de ſes jours. BOERHAAVE.

Le cas dans lequel s'eſt trouvé un hôte de Rotherdam eſt ſi peu ordinaire, qu'il mérite d'avoir place dans cet Ouvrage. Voici le rapport que m'en a fait le Chirurgien qui avoit aſſiſté cet homme, que je n'ai connu que quelques années après qu'il eut été entierement guéri.

Il reſſentit d'abord une douleur violente entre la région ombilicale & l'os pubis, à trois pouces de diſtance de la ligne blanche du côté droit. Il s'éleva enſuite une tumeur conſidérable ſur cette partie qui s'ouvrit d'elle-même, & rendit une grande quantité de pus & d'excrémens; ce qui fit juger au Chirurgien que l'inteſtin étoit percé. Les panſemens, autant que j'ai pu l'apprendre, furent les mêmes que ceux des abſcès ordinaires qui ſont venus à ſuppuration : mais on négligea d'unir l'orifice de l'inteſtin avec celui de l'ulcere. Je vis cet homme pluſieurs années après jouiſſant d'une parfaite ſanté, ſans qu'il lui reſtât de cet accident d'autre incommodité que celle de rendre tous les jours une petite quantité d'excrémens par cet ulcere, & d'être quelquefois déconcerté par des vents que le défaut de ſphincter le mettoit hors d'état de retenir.

Le cas de Marguerite White rapporté par Cheſelden, eſt de même nature que le précédent.

Il ſurvint à cette femme à l'âge de cinquante ans une exomphale qu'elle porta juſqu'à l'âge de ſoixante-treize ans. Après quelques accès d'une colique très-vive, qui fut accompagnée d'un vomiſſement preſque continuel, cette tumeur s'ouvrit dans les efforts violens que faiſoit cette femme. M. Cheſelden qu'elle fit appeller, la trouva dans cet état avec environ vingt-ſix pouces d'inteſtin ſorti & mortifié. Il coupa ce qui étoit mortifié & laiſſa pendre l'extrémité de l'inteſtin, qui s'attacha dans la ſuite au nombril. La malade recouvra la ſanté, & vécut pendant pluſieurs années rendant ſes excrémens par le nombril. Quoique la grandeur de l'ulcere, après qu'il eut ſéparé la mortification, laiſſât la largeur de deux inteſtins à découvert, & dût faire craindre qu'ils ne ſortiſſent par la plaie, ils ne la déborderent jamais.

Si c'eſt l'épiploon qui eſt ſorti, & qu'il ne ſoit point altéré, on le remettra après avoir dilaté la plaie s'il eſt néceſſaire.

Suppoſé qu'il ſoit deſſéché, froid & livide, le Chirurgien fera la ligature ſur la partie qui n'eſt point altérée, ſéparera ce qui eſt mortifié, & remettra la partie ſaine après l'avoir fomentée de la maniere que nous l'avons dit ci-deſſus.

Le Chirurgien s'étant acquité de ce qui le regarde, le Medecin aura ſoin de faire ſaigner copieuſement le malade, pour prevenir l'inflammation, la gangrene & la fievre. Les lavemens ſont encore beaucoup de bien, pourvu que les gros inteſtins ſoient dans leur entier : mais ils ne ſauroient que cauſer du dommage lorſqu'ils ſont percés, parce qu'il peut arriver qu'ils tombent dans la cavité du *bas-ventre* par la plaie de l'inteſtin.

Boerhaave recommande le clyſtere ſuivant.

Prenez *de décoction d'orge ſept onces.*
de miel, trois onces.
de ſel marin, une drachme.

Faites un lavement, que vous donnerez matin & ſoir les trois premiers jours.

La diete doit être rigide, & le malade ne doit prendre que du bouillon que l'on ſalera très-peu.

Les obſervations ſuivantes que je tire d'Heiſter, ne ſerviront pas peu à éclaircir ce qui concerne la Chirurgie du *bas-ventre.*

On doit commencer par examiner lorſque la plaie pénetre dans la cavité du *bas-ventre*, ſi les inteſtins ou l'épiploon débordent la plaie ou non. Dans le dernier cas on rapprochera ſes levres avec les mains, pour empêcher ces parties de ſortir, & le malade demeurera couché ſur le dos, les hanches un peu plus élevées que la tête, juſqu'à ce qu'on ait panſé la plaie, de telle ſorte que les inteſtins & l'épiploon ne ſoient plus en danger de ſortir.

Mais lorſque l'épiploon & les inteſtins ſont dehors, on ne doit point tarder à les remettre, parce que l'air ne manqueroit pas de les altérer en peu de tems. Le Chirurgien examinera d'abord ſi ces parties ne ſont point endommagées, & ſi elles conſervent leur chaleur & leur couleur naturelle. S'il arrivoit qu'elles fuſſent bleſſées, froides, deſſéchées & livides, on ne doit point les remettre ſans avoir pris les précautions que nous indiquerons ci-après.

Lorſque l'inteſtin eſt flétri & affaiſſé, c'eſt une preuve que la partie qui eſt dehors, ou quelque autre du conduit inteſtinal eſt bleſſée. Si la plaie n'eſt point dans la portion qu'on voit dehors, quoiqu'elle ſoit affaiſſée, il faut en tirer encore davantage, afin de tâcher de ſavoir où elle eſt & de la panſer.

Si l'inteſtin qui eſt ſorti n'eſt ni bleſſé, ni froid, ni ſec, ni livide, on doit le faire rentrer au plutôt dans le *ventre*, de la maniere qui ſuit.

On poſe le malade dans la ſituation que nous avons marquée ci-deſſus, pour empêcher les inteſtins de ſortir, obſervant de le coucher ſur le côté oppoſé à la plaie, à droite ſi elle eſt à gauche, & à gauche ſi elle eſt à droite. Un Aide écartera enſuite avec ſes doigts ou avec deux crochets, les levres de la plaie, & le Chi-

rurgien repouſſera avec les deux doigts *index* l'inteſtin dans le *ventre*, obſervant de ne point retirer le doigt qui eſt dedans, que celui qui eſt dehors ne ſoit entré, de peur que la partie de l'inteſtin qu'on a fait rentrer n'étant plus retenue par un doigt, elle ne reſſorte à l'inſtant. On doit en même tems recommander au malade de retenir ſa reſpiration le plus qu'il ſera poſſible.

Lorſque les inteſtins ſont froids & deſſéchés, il faut avant de les remettre les fomenter avec de l'eau chaude ou du lait, dans lequel on trempera un morceau de linge ou une éponge, ou dont on remplira une veſſie. On peut auſſi les envelopper dans la coiffe d'un veau, d'un agneau, d'un cochon ou de quelque autre animal tué ſur le champ, juſqu'à ce qu'ils aient recouvré leur chaleur & leur couleur naturelle, car la cure ne ſauroit réuſſir ſans cette précaution.

Si le froid & la ſéchereſſe ne ſont point exceſſifs, & que les inteſtins ne ſoient point encore altérés, on les remettra ſans délai, la chaleur & l'humidité naturelle du *ventre* leur étant beaucoup plus avantageuſes que toutes les fomentations qu'on pourroit faire.

Si la plaie étoit petite & que l'inteſtin fût tellement gonflé par les vents qu'il fût impoſſible de le remettre dans cet état, il faudroit en tirer davantage dehors afin que les vents venant à ſe diſtribuer dans un plus grand eſpace, on eût moins de peine à faire la réduction. L'Aide doit enſuite ſaiſir les levres de la plaie & les parties diviſées du péritoine, avec ſes doigts ou avec des crochets, & les tenir écartées tandis que le Chirurgien fera rentrer l'inteſtin par le bout qui eſt ſorti le dernier, afin qu'il ſe retrouve dans ſa place ordinaire. Il faut faire tenir enſuite avec les deux mains, par un Aide, les deux levres de la plaie rapprochées, pour empêcher que l'inteſtin ne reſſorte, juſqu'à ce qu'on ait fermé la plaie avec de la charpie retorſe ou avec une tente, ſuppoſé qu'il y ait une grande quantité de ſang extravaſé dans le *bas-ventre*. On aſſurera le tout avec des emplâtres, des compreſſes & un bandage. Le malade doit ſe tenir en repos, & demeurer couché ſur la plaie autant qu'il lui ſera poſſible.

Après avoir ôté le premier appareil, on panſera la plaie une ou deux fois par jour avec quelque baume vulnéraire, ſuppoſé qu'il y ait un écoulement abondant de matiere. On peut guérir par cette méthode de petites plaies, ſans employer la ſuture, qui n'eſt pas moins incommode au malade qu'au Chirurgien.

Lorſqu'on ne peut par cette pratique réduire les inteſtins, on doit dilater la plaie autant qu'il le faut pour pouvoir en venir à bout. Mais on doit ſe conduire avec beaucoup de prudence dans cette opération, pour ne point endommager la ligne blanche, les arteres qui ſont répandues ſous les muſcles droits & les inteſtins. On introduit ordinairement pour plus grande ſureté, une ſonde cannelée par les extrémités de la plaie, & on coule dans ſa cannelure la pointe du biſtouri ordinaire, ou celle d'un autre qu'Heiſter préfere au ſyringotome, dont on ſe ſert dans l'opération de la fiſtule à l'anus, & dont on peut voir la deſcription dans ſon Article. Ce biſtouri qui eſt de ſon invention, a un bouton à une de ſes pointes, comme on le voit dans la figure qu'il en donne, *Tab. V. fig.* 3.

Tandis qu'on dilate l'ouverture de la plaie, un Aide doit ranger l'inteſtin du côté oppoſé à celui où l'on fait la dilatation, après l'avoir couvert d'une compreſſe trempée dans quelque fomentation convenable, ou avec la coiffe chaude de quelque animal ouvert tout vivant.

S'il arrivoit que le gonflement trop conſidérable de l'inteſtin ne permît point de pouvoir ſe ſervir du biſtouri ou de la ſonde, le Chirurgien doit diſſequer la peau, la graiſſe & les muſcles, de la main droite, & mettre avec ſa gauche l'inteſtin hors de danger. Après avoir eſſuyé le ſang avec une éponge, il doit tâcher de réduire l'inteſtin ſans faire aucune inciſion au péritoine; ce que l'on peut faire quelquefois après qu'on a dilaté l'étranglement de la maniere dont on vient de le dire. Mais

lorſqu'on ne peut en venir à bout, on doit, ſans héſiter, dilater la plaie du péritoine avec la ſonde & le biſtouri.

Lorſque la quantité & la dureté des excrémens empêchent de pouvoir faire la réduction de l'inteſtin, on doit uſer des fomentations & des cataplaſmes émolliens & tirer un peu plus l'inteſtin dehors, car on peut par ce moyen & en preſſant doucement les excrémens avec la main, les ramollir & les rendre plus liquides, & remettre enſuite l'inteſtin ſans être obligé de dilater la plaie.

Paré, Severini & quelques autres Chirurgiens, propoſent de piquer l'inteſtin avec une aiguille pour diſſiper les vents qui peuvent y être enfermés, & pour pouvoir le replacer ſans dilatation : mais Heiſter préfere la dilatation, dans la perſuaſion où il eſt que ces piquures ſont plus nuiſibles qu'on ne le croit, & qu'elles ne ſont d'aucun effet dans le cas dont nous parlons.

Lorſque les inteſtins qui ſont ſortis par la plaie du *bas-ventre* ſont percés, les Chirurgiens ſe croient obligés avant de les remettre de les coudre, s'imaginant faciliter par ce moyen la réunion de la plaie, & empêcher le chyle & les excrémens de tomber dans le *ventre* & de nuire aux parties qui ſont encore ſaines. Quoique les plaies des inteſtins, ſur-tout des grêles, ſoient extremement dangereuſes, & que la cure en ſoit fort douteuſe; néantmoins comme les gros inteſtins peuvent ſupporter la ſuture & être quelquefois guéris, comme Celſe l'a remarqué, il vaut mieux ſuivant cet Auteur, eſſayer même ſur les inteſtins grêles ce remede douteux, que d'abandonner le malade à une mort certaine. Le Chirurgien ne doit donc rien négliger de tout ce qu'il croit pouvoir vraiſemblablement contribuer à la guériſon du malade.

Lorſque la plaie n'a pas plus de diametre que le tuyau d'une plume, il n'eſt pas néceſſaire de la coudre, & on doit laiſſer à la nature le ſoin de la guérir; ces ſortes de plaies ſe guériſſent ordinairement beaucoup mieux d'elles-mêmes que lorſqu'on les irrite par la ſuture, qui eſt preſque toujours accompagnée de douleurs, d'inflammation & d'autres fâcheux accidens. Le mieux donc que l'on puiſſe faire, eſt de replacer avec ſoin l'inteſtin, de ſaigner le malade pour prevenir l'inflammation, & de lui recommander le repos & l'abſtinence.

La ſuture continue, appellée communement ſuture du Pelletier, eſt employée dans les plaies conſidérables des inteſtins. La rareté des ſuccès n'empêche pas qu'on n'en faſſe uſage. En effet il paroît beaucoup plus humain de flater les eſpérances du malade, en prenant ſoin de lui, que de l'abandonner au deſeſpoir, en le négligeant. Lors donc qu'on veut faire cette opération, on prend une aiguille très-mince, droite & ronde, enfilée d'un fil ou d'une ſoie plate, beaucoup plus fine qu'à l'ordinaire. On fait tenir par un Aide, qui porte à deux de ſes doigts deux petits doigtiers de linge, une des extremités de la plaie; le Chirurgien ſaiſit l'autre de la main gauche, traverſe avec l'aiguille qu'il tient dans la droite, les deux levres de la plaie & fait autant de points que ſa longueur en demande, en laiſſant entre chaque point la diſtance d'une ligne ou même un peu plus, ſans oublier d'engager le bout de la ſoie ſous le ſecond & le dernier point, afin qu'elle ne puiſſe point couler. Suppoſé que l'on vînt à nouer le dernier, on laiſſera ſortir hors de la plaie un bout de ſoie long d'un pié, pour pouvoir la retirer lorſque la cicatrice ſera faite.

Quelques Chirurgiens préferent la ſuture entrecoupée à la précédente, parce qu'elle demande beaucoup moins de points, & qu'elle eſt par-là moins ſujette à procurer l'inflammation, les fils d'ailleurs qu'on laiſſe dedans étant plus petits, ſont moins incommodes. Garengeot enſeigne une autre méthode pour faire la ſuture du Pelletier.

La ſuture des inteſtins étant achevée, le Chirurgien doit

ſonger à fermer, ou s'il en eſt beſoin, à faire la ſuture du *ventre*. J'ai ici un avis à donner, qu'on ne ſauroit imprimer trop fortement dans la mémoire, qui eſt, qu'on doit placer une tente dans toutes les plaies du *bas-ventre* juſqu'à ce que les matieres étrangeres ſoient ſorties pour la plus grande partie, ou que l'inteſtin étant guéri on puiſſe retirer les fils.

Le Chirurgien doit encore avoir ſoin que les fils de la tente & de la ſuture ſoient de couleur différente, de peur qu'en voulant retirer la tente, ſi elle venoit à entrer trop avant, il ne confonde les fils & n'irrite par-là les inteſtins.

On ne doit point être ſurpris que les Chirurgiens modernes aient entierement rejetté les ſutures des inteſtins, ſur-tout celle du Pelletier: car ils ont remarqué que très-peu de malades échappent des bleſſures de ces parties. La raiſon en eſt que les piquures fréquentes occaſionnent, pour l'ordinaire, des inflammations, des douleurs aigues, des convulſions, des gangrenes & la mort même. De-là vient qu'ils ont jugé à propos, pour moins fatiguer leurs malades, de pratiquer la méthode ſuivante.

Ils paſſent un fil ciré par le milieu de la partie de l'inteſtin qui eſt bleſſé, & après l'avoir noué ils amenent l'inteſtin vers la partie intérieure de la plaie, où ils l'aſſurent avec tout le ſoin poſſible, après avoir auparavant fermé la plaie ſuivant quelqu'une des méthodes que nous avons indiquées ci-deſſus. Ils aſſurent le fil qui ſort dehors, au moyen d'une emplâtre agglutinative, de ſorte que l'inteſtin ne peut ſe retirer, ni rendre aucune matiere dans la cavité du *bas-ventre*. Lorſqu'on fait cette opération comme il faut, non-ſeulement les parties des inteſtins qui ſont percées s'attachent à la ſurface intérieure du *ventre*, mais le malade eſt encore traité d'une maniere plus sûre & moins douloureuſe que lorſqu'on met en uſage la ſuture continue ou entrecoupée, pourvu toutefois qu'il obſerve un régime exact, & qu'il ait ſoin de ſon bandage. Je ſerois d'avis qu'on ſuivît la même méthode pour les plaies de l'eſtomac, qui ſeroient à portée d'y être ſoumiſes, à cauſe qu'elle a été pratiquée avec ſuccès.

Lorſque l'inteſtin eſt tout à fait coupé, les parties ſéparées ne peuvent ſe réjoindre, de ſorte que le malade paroît devoir renoncer à toute eſpérance de guériſon. Il n'eſt donc pas ſurprenant que ceux qui ont reçu de pareilles bleſſures aient péri miſérablement, ſoit qu'ils n'aient reçu aucun ſecours du Chirurgien, ou que les deux extremités de l'inteſtin aient été rapprochées & couſues. Mais depuis qu'Hildanus, Bleony, Dionis, Palfyn, Hoffman, Scacher, Water, Cheſelden & pluſieurs autres Chirurgiens, ont obſervé que l'orifice de l'inteſtin mutilé s'eſt uni de lui-même à la plaie extérieure du *ventre*, contre l'attente du malade, rien ne doit empêcher le Chirurgien d'imiter de ſon mieux une méthode qui lui eſt indiquée par la nature, le meilleur guide qu'il puiſſe prendre pour le ſoulagement du malade. Toutes les fois donc qu'il ſe préſente un pareil cas, le Chirurgien doit ſe ſouvenir qu'il eſt de ſon devoir de ne point abandonner le malade à ſa deſtinée, d'examiner d'abord la partie ſupérieure de l'inteſtin mutilé, & de la joindre avec l'orifice de la plaie externe par une ſuture continue ou nouée, ou de telle autre maniere que ce ſoit: car par ce moyen on délivre ſouvent le bleſſé du danger qui le menace, & la plaie de l'inteſtin ſe forme & s'unit de telle ſorte avec celle du *bas-ventre*, que les matieres qui avoient coutume de ſortir par l'anus, ſe font un paſſage par cette ouverture. Quoique ce ſoit une choſe très-incommode d'avoir toujours à cet endroit une boîte d'étain ou de vieux linges pour recevoir les excrémens qui ſortent involontairement; on ſouffre cependant avec patience cette incommodité, quand on ſe rappelle qu'elle a été l'unique moyen d'échapper à la mort. D'ailleurs ce qui ſort par la plaie n'a point une auſſi méchante odeur que ce qui s'écoule par l'anus.

La méthode que nous venons d'indiquer peut être d'uſage lorſqu'une partie de l'inteſtin qui eſt dehors eſt corrompue & mortifiée: on doit dans un pareil cas, après avoir lié fortement les arteres méſentériques, ſéparer de l'inteſtin ce qui eſt gâté, & réunir l'extrémité de la partie ſupérieure, qui n'eſt point altérée avec la plaie externe du *bas-ventre*; car il vaut mieux, ſuivant l'avis de Celſe, riſquer un remede douteux, que de n'en employer aucun, & eſſayer de ſauver quelques perſonnes qui paroiſſent deſeſpérées, que de les abandonner toutes au deſeſpoir & à la mort.

Lorſque l'inteſtin eſt bleſſé ſans qu'il ſorte dehors, & que la plaie eſt par conſéquent tout-à-fait cachée, preſque tous les Chirurgiens ont pour méthode de mettre une tente dans la plaie du *ventre*, de ſaigner le malade lorſque ſes forces le permettent; de lui enjoindre le repos, l'abſtinence, de le faire coucher ſur le *ventre*, & de ſe repoſer pour le reſte ſur la Providence & ſur la force du tempérament du malade. Mais ne ſeroit-il pas plus à propos dans un pareil cas, d'élargir la plaie pour pouvoir découvrir l'inteſtin qui eſt endommagé, afin de le joindre enſuite par le moyen d'une ſuture avec la plaie externe? Il paroît en effet lorſqu'on examine la choſe attentivement, qu'il vaut mieux chercher la partie de l'inteſtin qui eſt bleſſée, après avoir auparavant dilaté la plaie autant qu'il le faut pour cet effet, & réunir enſuite cette partie avec la plaie, ſuivant la méthode la plus convenable; autrement on laiſſe le malade au pouvoir de la mort, dont peu échappent dans cet état. Scacher nous apprend dans un Programme publié à Leipſic en 1720. qu'on a tenté cette expérience avec ſuccès. Et Cheſelden dans une hernie accompagnée de l'étranglement de l'inteſtin, fit une inciſion au *bas-ventre*, tira l'inteſtin hors du ſac hernaire, & guérit enſuite parfaitement le malade.

Il n'eſt pas facile de nous déterminer ſur l'uſage des lavemens dans les plaies des inteſtins: les Medecins ſont partagés ſur l'utilité de ces remedes, que quelques-uns approuvent & que d'autres rejettent abſolument. Je ſuis perſuadé qu'on ne doit pas en condamner tout-à-fait l'uſage, mais qu'on ne doit pas non plus les employer toujours. Les lavemens me paroiſſent nuiſibles lorſque les gros inteſtins ſont percés: mais je crois qu'ils ſont très-utiles dans les bleſſures des inteſtins grêles. Le dommage qu'ils cauſent dans le premier cas, en pénétrant dans le *bas-ventre* par la plaie, ne détruit point l'utilité dont ils ſont dans le ſecond, je veux dire lorſque l'ouverture eſt aux inteſtins grêles, car la valvule du colon empêche qu'ils ne tombent dans ſa cavité; ils entraînent d'ailleurs les excrémens qui ſont dans ces derniers, & ils calment les mouvemens du ſang, appaiſent & détruiſent même la fievre & l'inflammmation, & font tout-à-fait ceſſer la douleur.

Ce qu'il faut faire lorſque l'épiploon eſt ſorti.

S'il arrive dans les plaies du *bas-ventre* que l'épiploon vienne à ſortir, ou ſeul ou avec les inteſtins, le Chirurgien examinera s'il eſt chaud, humide, & s'il conſerve encore ſa couleur naturelle. Dans ce cas il le remettra doucement dans le ventre, ſuppoſé qu'il puiſſe le faire commodément: mais ſi la petiteſſe de la plaie l'en empêchoit, comme il arrive ſouvent, il ſéparera tout ce qui eſt ſorti, & panſera la plaie à l'ordinaire. L'épiploon ſe réunira ſans qu'il en réſulte aucun inconvénient pour le malade. Mais lorſque l'épiploon ſort avec les inteſtins, l'Aide doit le tenir enveloppé dans un linge trempé dans de l'eau chaude ou du lait, juſqu'à ce que le Chirurgien ait réduit les inteſtins, ſur leſquels il l'étendra enſuite.

Suppoſé que quelque-une de ſes parties fût froide, ſeche, noire, mortifiée ou gangrenée, il doit la ſéparer avec ſoin avant que de la réduire, de peur qu'elle n'infecte les autres viſceres, ce qui cauſeroit infailliblement la mort au bleſſé.

On peut ſéparer la partie de l'épiploon qui eſt altérée, avec beaucoup de facilité, de la maniere ſuivante. On prend du gros fil ciré ou du petit cordonnet, au bout

duquel il y a une aiguille droite enfilée, que l'on paſſe à travers la partie de ce viſcere qui n'eſt point altérée.

On fait deux ou trois tours du cordonnet que l'on aſſure avec un nœud, afin que les veines & les arteres qui ſont coupées ne puiſſent verſer de ſang.

On coupe enſuite avec des ciſeaux ou avec un biſtouri la partie altérée, & l'on remet l'épiploon dans le *ventre* pour qu'il puiſſe s'étendre ſur les inteſtins, en obſervant de laiſſer ſortir un bout de fil long d'un pié, pour pouvoir le retirer quand l'eſcarre eſt tombée.

A l'égard du panſement de la plaie, je veux dire des déterſifs, du bandage & des agglutinatifs, on doit ſuivre la méthode que j'ai indiquée ci-deſſus : mais il faut placer une groſſe tente dans la partie la plus baſſe de la plaie, afin de faciliter l'écoulement des matieres qui peuvent ſe trouver dans le *bas-ventre*. Il eſt même à propos, pour ne point confondre le fil de la tente avec celui de la ſuture, qu'ils ſoient de différente couleur.

Six ou ſept jours après on donnera toutes les fois que l'on panſera la plaie, de petites ſecouſſes au fil qu'on a laiſſé pendre, juſqu'à ce que l'épiploon étant parfaitement guéri on puiſſe le retirer tout-à-fait ſans effort. Lorſque la ſuppuration intérieure ſera totalement tarie, on ôtera la tente & l'on panſera la plaie extérieure juſqu'à ce qu'elle ſoit entierement fermée. On doit commencer le traitement par ſaigner le malade, à moins qu'il n'ait d'abord beaucoup rendu de ſang par la plaie, cette précaution eſt néceſſaire pour prevenir l'inflammation ; il faut auſſi lui preſcrire une diete exacte.

Que peut-on penſer du conſeil étrange que donne Dionis, de ne couper aucune partie de l'épiploon, & de ſuivre l'exemple de M. Mareſchal, premier Chirurgien du Roi, qui, à ce que prétend cet Auteur, a pluſieurs fois remis l'épiploon ſans y faire ni de ligature, ni d'extirpation, ſans qu'il ſoit arrivé d'accidens fâcheux. Ce rapport de Dionis, outre ſon peu d'exactitude, me paroît encore pécher par le défaut de juſteſſe. Car il néglige de nous apprendre ſi les épiploons que M. Mareſchal a remis ſans extirpation, étoient grands ou petits, ſains ou gâtés. S'ils étoient ſains il pouvoit ſe diſpenſer de nous citer l'exemple de M. Mareſchal ; car on n'a jamais nié ni douté qu'il ne fallût le remettre lorſqu'il n'eſt point altéré. Mais s'ils étoient pourris & mortifiés, ce qu'il ne nous dit point, il eſt ſurprenant que le malade ne s'en ſoit point mal trouvé, ſur-tout ſi la portion alterée étoit conſidérable ; on ne ſait même ce qu'elle peut être devenue après qu'elle a été remiſe, & par quelle voie elle peut être ſortie. Je crois donc qu'on peut ſe diſpenſer de ſuivre l'avis de Dionis, juſqu'à ce qu'on ſoit mieux inſtruit de ce qui concerne cette matiere, d'autant plus que Palfyn rapporte dans ſa Chirurgie que M. Mareſchal a lié & coupé dans une occaſion la partie de l'épiploon qui étoit gâtée avant de le remettre, ce que quelques autres fameux Chirurgiens de Paris ont auſſi pratiqué.

Garengeot embraſſe l'opinion de Dionis ſans le nommer, & ſans nous apprendre de quelle grandeur étoit la portion altérée de l'épiploon que M. Mareſchal remit ſans cauſer de dommage au malade. En effet, je ſuis perſuadé qu'il n'eſt pas impoſſible qu'elle ſe digere dans le *ventre* lorſqu'elle eſt extremement petite, mais je ne puis croire qu'il en ſoit de même d'une autre dont la groſſeur eſt plus conſidérable, juſqu'à ce que j'en aie des preuves inconteſtables. Une ſeule obſervation, ſuppoſé même qu'elle fût vraie, ne ſauroit fournir un exemple qu'on dût ſuivre ; car quoiqu'il arrive de tems à autre des prodiges dans les plaies les plus dangereuſes, il eſt certain qu'une ſubſtance corrompue ne ſauroit ſéjourner dans les plaies, même dans celles qui ſont extérieures, ſans occaſionner des ſymptomes très-fâcheux. Que ne doit-on pas craindre quand elle ſe trouve enfermée parmi les parties internes, & ce qui eſt encore plus, quand elle y eſt engagée tout-à-fait ? Il n'eſt pas indifférent non plus, comme cet Auteur le ſuppoſe, que la ſuppuration ſoit foible ou abondante. Comme la ſuppuration eſt proportionnelle à la grandeur de la partie corrompue qui a été enfermée dans le *bas-ventre*, il eſt certain que la méthode de l'extirpation la rendant moins conſidérable, doit être préférée à la ſeconde & cauſer moins de préjudice au malade. La petite quantité de pus qui pourroit ſe former trouve une libre iſſue, qu'on lui facilite par le moyen d'une tente qui tient la plaie ouverte. Garengeot en rejette l'uſage, & veut qu'on ferme la plaie d'abord : mais il eſt contraire en ce point à M. Mareſchal, qui s'eſt ſervi en ce cas des tentes avec ſuccès ; & en effet quelle ſortie trouveroit la partie de l'épiploon qui s'eſt convertie en pus? D'ailleurs, comme cette matiere n'eſt pas ſuffiſamment éclaircie, Palfyn étant d'un ſentiment contraire à celui de Garengeot, qui ne paroît point avoir éprouvé l'effet de la méthode qu'il attribue à M. Mareſchal, je crois qu'il eſt plus sûr de lier & d'extirper la partie de l'épiploon qui eſt gâtée, ſur-tout lorſqu'elle eſt conſidérable, comme les Chirurgiens les plus habiles l'ont pratiqué juſqu'à préſent, que de la remettre dans le ventre au riſque & péril du malade. HEISTER.

Roland, Lanfranc, Guillaume de Salicet & Roger, veulent que l'on differe la ſuture de la plaie externe, juſqu'à ce que l'inteſtin qui eſt bleſſé ſoit tout-à-fait guéri.

Paré prétend que toutes les plaies des inteſtins ne ſont point mortelles, de quoi l'on trouve pluſieurs exemples dans Hildanus, Cæſar Magatus, Plazzoni *de Sclopetorum vulneribus*, Pierre de Marchettis, Fallope, Arcæus, Cabrol, Tulpius & Schenkius.

M. Sharp étant le dernier & le plus célebre des Auteurs Anglois qui ont écrit ſur la Chirurgie, je trouve à propos de rapporter ici ſon ſentiment ſur la Gaſtroraphie & les plaies des inteſtins.

Cette opération a exercé l'eſprit d'un grand nombre d'Auteurs, & occaſionné entre eux pluſieurs débats au ſujet de la meilleure méthode de la pratiquer ; il eſt pourtant vrai de dire qu'une grande partie des cas dont ils parlent ſont très-rares dans la pratique. M. Sharp a oui dire que M. du Verney, un des plus habiles Chirurgiens qui aient ſervi dans les Armées Françoiſes, n'avoit jamais eu occaſion de pratiquer la Gaſtroraphie de la maniere dont on la décrit pour l'ordinaire, quoiqu'il vécût dans un tems où les duels & les actions militaires étoient très-fréquentes ; car quoique le terme de Gaſtroraphie pris dans toute la rigueur de ſon étymologie ne ſignifie autre choſe qu'une ſuture que l'on fait aux plaies du *bas-ventre* ; néantmoins dans ſon acception ordinaire, il ſignifie que la plaie du ventre eſt compliquée avec celle de l'inteſtin. Les ſymptomes qui ſervent à faire connoître que l'inteſtin eſt bleſſé, ne prouvent point qu'il ne le ſoit que dans un ſeul endroit, ce qui rend abſurde la coutume qu'on a d'ouvrir le *bas-ventre*, à deſſein de découvrir la plaie ; cela étant la ſuture des inteſtins ne peut avoir lieu que lorſqu'ils ſortent hors de *l'Abdomen*, que l'on peut découvrir l'endroit où eſt la plaie, & s'il n'y en a qu'une : lorſque les inteſtins qui ſont dehors ne ſont point endommagés, le Chirurgien doit les remettre ſur le champ, ſans uſer de fomentations ſpiritueuſes ou émollientes ; & ſuppoſé que leur gonflement devînt un obſtacle à leur réduction, à cauſe du peu d'ouverture de la plaie, on peut la dilater autant qu'il le faut avec un biſtouri ordinaire, ou avec le biſtouri gaſtrique, ou piquer les inteſtins avec une aiguille pour en faire ſortir les vents, en tenant pour maxime dans cette opération, que l'on doit ſéparer de l'épiploon avant de le réduire, celles de ſes portions qui ſont mortifiées.

Suppoſé que la plaie de l'inteſtin exige une ſuture particuliere, car elle eſt inutile lorſqu'elle n'eſt point conſidérable, voici la maniere dont on doit la faire : on prendra une aiguille droite, enfilée, & ſaiſiſſant l'inteſtin de la main gauche, on ſe ſervira pour fermer la plaie de la ſuture du Pelletier, c'eſt-à-dire, on traverſera les levres unies de la plaie de dedans en de-

hors, & on laiſſera ſortir à chaque extrémité un bout de fil. On fermera enſuite la plaie extérieure avec une ſuture entrecoupée, en tirant l'inteſtin à ſoi au moyen des fils qui débordent, afin qu'en touchant le péritoine il ſe referme plus promptement. Il eſt beaucoup plus sûr de paſſer les fils à travers les bords inférieurs de la plaie du *bas-ventre* avec une aiguille droite, afin de mieux aſſujettir l'inteſtin dans cette ſituation. On prétend qu'au bout de ſix jours les fils qui ont ſervi à faire la ſuture de l'inteſtin, ſont aſſez lâches pour qu'on puiſſe les retirer, ce que l'on doit faire ſans effort. On panſera la plaie à l'extérieur, ſuivant la méthode ordinaire, en preſcrivant au malade une diete exacte. SHARP.

Le fait ſuivant, que je tire d'une Lettre de Claude Deodat, Medecin de l'Evêque de Bâle, à Hildanus, m'a paru digne à cauſe de ſa ſingularité, d'avoir place dans cet Ouvrage.

Il y a environ un an qu'un jeune Ouvrier en laine, âgé d'un peu plus de vingt ans, fut ſe promener pendant la nuit avec des compagnons de débauche. Comme ils rodoient autour de la Ville de Bruntrute, ils rencontrerent quelques Ecoliers qui n'avoient pas plus épargné le vin qu'eux. Une querelle s'étant élevée entre eux, un de ces Ecoliers bleſſa l'Ouvrier d'un coup de ſtylet un peu au-deſſus du nombril, vers le côté droit, qui reſſortit par le dos en tirant vers les reins. On le conduiſit à demi-mort chez un Chirurgien, tandis que l'Ecolier qui croyoit l'avoir tué ſortit ſécretement de la Ville. On mit le bleſſé entre les mains de deux célebres Chirurgiens. L'un étoit Jean Glanz, Chirurgien de la Cour, & l'autre, Werner Cramory, de Bruntrute. Le malade les conjura avec inſtance de lui ſauver la vie, que tout le monde croyoit qu'il perdroit bien-tôt. Ils réſolurent unanimement de l'entreprendre, quoiqu'ils doutaſſent beaucoup de la réuſſite de la cure. Après avoir examiné avec tout le ſoin poſſible, la grandeur, la profondeur, la ſituation & les autres circonſtances de la plaie, ils prévirent que quand même l'eſtomac ne ſeroit point endommagé, il ne ſe pouvoit faire que ſon orifice inferieur ou l'extrémité ſuperieure des inteſtins grêles ne fuſſent percés, malgré la petiteſſe des orifices de la plaie qui ne pouvoient admettre la plus petite ſonde. Prevenus de la difficulté de cette entrepriſe, ils mirent en uſage tous les remedes qu'une longue expérience leur avoit fait connoître, les huiles, les baumes, les onguens, les emplâtres, ſans négliger les potions vulnéraires & les apoſemes. Mais ils ne purent prevenir les fâcheux ſymptomes, qui ſont pour l'ordinaire inſéparables de ces ſortes de bleſſures, la fievre, les friſſons, l'altération, l'inſomnie, l'inquiétude, les foibleſſes & la conſtipation. Je lui fis donner de tems en tems des clyſteres émolliens, à deſſein d'évacuer les grumeaux de ſang qui pouvoient s'être arrêtés dans l'eſtomac & dans les inteſtins, & augmenter par leur putréfaction la fievre & les autres ſymptomes. Les trois lavemens que prit le malade dans le premier jour, entraînerent avec eux une grande quantité de grumeaux de ſang noir & corrompu; preuve certaine que les inteſtins étoient bleſſés. Enfin, au bout de quelques ſemaines les deux orifices de la plaie ſe cicatriſerent; le malade crut être guéri, & retourna chez lui. Il reſſentoit cependant toujours une douleur poignante aux environs de l'endroit où il avoit reçu le coup, accompagnée d'une tumeur qui l'obligeoit à marcher courbé. Ennuyé de cette incommodité, il conſulta un autre Chirurgien, qui ſoupçonnant que le pus pouvoit en être la cauſe, appliqua ſur la tumeur des remedes propres à l'amollir & à exciter la ſuppuration. Il l'ouvrit enſuite deux fois avec la lancette, mais ce fut inutilement, car il ne ſortit qu'une petite quantité de matiere ſéreuſe, ce qui n'appaiſa point la douleur.

Comme le malade étoit d'une mauvaiſe complexion, & qu'il avoit été long-tems ſujet aux obſtructions du foie, de la rate & des autres viſceres du *bas-ventre*, je

lui ordonnai des remedes propres à détruire ces obſtructions, mais ils furent inutiles; de ſorte que j'abandonnai le ſoin de ſa guériſon à la nature, d'autant plus que le malade étoit obligé de ſortir pour vequer à ſes affaires.

Comme il revenoit un jour chez lui vers la fin de l'année, l'envie l'ayant pris a moitié chemin d'aller à la ſelle, il rendit avec des douleurs exceſſives la pointe de l'inſtrument qui l'avoit bleſſé. Les Chirurgiens frappés de la nouveauté de cet accident, (quoique le malade eût refuſé d'avouer le fait juſqu'à ce qu'il y eût été forcé par l'autorité du Magiſtrat) ne négligerent rien pour s'en rendre les maîtres, afin de la montrer au public & de la comparer avec la bleſſure. Ils furent convaincus que c'étoit la pointe d'un ſtylet, dont ils ne purent jamais recouvrer l'autre partie.

La douleur poignante fixe qui continua d'affliger le malade, quoiqu'on en eût détruit la cauſe, prouve évidemment que c'étoit un morceau du ſtylet qui étoit reſté dans ſon corps. La plaie même étoit mortelle, ſelon toute apparence, puiſque l'eſtomac & les inteſtins étoient endommagés. La pointe du ſtylet s'étant rouillée demeura un an entier dans les replis des inteſtins, malgré tous les remedes expulſifs que l'on mit en uſage; car tout ce qui prend ſa route par en bas, doit paſſer par tous les inteſtins. Maintenant ſoit que le ſtylet ait été caſſé par la chute que fit le malade, ou lorſqu'on le retira, ne peut-il pas ſe faire que ſa pointe ou même le morceau qui manque, ait reſté dans l'eſtomac ou dans les inteſtins? Comment le malade a-t-il pu vivre ces parties étant percées? Comment & dans quel endroit du corps peut être reſté le fer, pour ne pas cauſer plus de dommage? Où peut s'être fixé l'autre morceau du ſtylet que nous croyons être reſté dans le corps? Je laiſſe à votre jugement & à l'expérience que vous avez acquiſe, le ſoin de réſoudre ces queſtions, & un grand nombre d'autres qu'on peut faire ſur ce ſujet.

RE'PONSE D'HILDANUS.

On ne ſauroit douter, pour peu qu'on ait de bon ſens, que la plaie dont vous me parlez dans votre Lettre n'eût dû être mortelle, puiſque celles des inteſtins le ſont toujours, ſuivant le témoignage d'Hippocrate, que l'expérience confirme preſque tous les jours. Elle étoit d'ailleurs très-près de la moëlle épiniere & des nerfs qui en ſortent, ce qui la rendoit plus ſujette aux douleurs, aux inflammations & à pluſieurs autres ſymptomes fâcheux.

La ſituation de la plaie autoriſe la croyance dans laquelle les Chirurgiens ont été que l'eſtomac ni le pylore n'étoient point percés, car le pylore ou l'orifice droit du ventricule eſt ſitué dans le côté droit, vis-à-vis le foie, & le ventricule eſt placé trop haut pour que le coup ait pu l'atteindre. Je doute même que les inteſtins grêles aient été endommagés, car étant privés de ſang, ils ſe réuniſſent rarement ou même jamais. Hippocrate, Liv. VI. Aph. 18. a donc raiſon de dire que les plaies de ces viſceres ſont mortelles. On trouve néantmoins dans Marcel Donat, & dans d'autres Auteurs, des exemples des plaies d'inteſtins grêles qui ont été guéries. Il me paroît donc plus probable, ſauf la ſoumiſſion que je dois à vos lumieres, que le ſtylet a percé le colon dans l'endroit où il eſt attaché au rein gauche, & bleſſé avec ſa pointe l'apophiſe tranſverſe de la ſeconde ou troiſieme vertebre des lombes dont la ſubſtance eſt ferme; & que lorſque le malade fut terraſſé, l'épée qui étoit de bonne trempe caſſa, & ſa pointe reſta dans l'inteſtin, & l'autre morceau dans les muſcles.

La conſtipation qui ſurvint au malade prouve que le colon étoit bleſſé. Cet inteſtin, comme vous le ſavez, étant fort étroit auprès du rein gauche, le paſſage des excrémens dans cet endroit peut être aiſément intercepté par l'affluence des humeurs; ce qui ſuffit pour occaſionner l'inflammation & le gonflement de la par-

tie. Cette quantité de grumeaux de ſang que rendit le malade, prouve encore que le colon étoit bleſſé. Vous avez donc bien fait d'ordonner des lavemens au malade, & je ne doute point qu'il ne leur ſoit redevable de ſa conſervation.

Je conclus donc, Monſieur, que le ſtylet s'eſt caſſé dans la chute qu'a faite le bleſſé, & que ſa pointe lui eſt reſtée dans le corps. Je crois même que celui qui aſſureroit que le coup a atteint les vertebres dont j'ai fait mention, ne s'éloigneroit pas beaucoup de la vérité.

Vous me demandez encore comment il s'eſt pu faire que le malade ait vécu ayant l'eſtomac ou les inteſtins bleſſés? Je répons avec Averrhoès que l'on voit ſouvent des prodiges en fait de maladies, je veux dire des évenemens qui ſont au-deſſus de l'intelligence humaine; Nicolas Nichols, Matthias à Cornace, & Marcel Donat dans ſon *V. Liv. chap.* 4. nous aſſurent qu'on a guéri quelquefois les plaies de l'eſtomac. On peut voir un exemple remarquable de ce que j'avance dans la Préface de Crollius.

Galien Wierus, Medecin fort renommé, m'écrivit il y a quelques années ce qui ſuit: « Je me ſouviens qu'é-» tant à Montpellier, mon Maître Laurent Goubert, » Profeſſeur Royal en Medecine, nous montra un cou-» teau émouſſé qu'un Berger avoit enfoncé dans la » bouche de ſon camarade, après l'avoir enveloppé » d'un linge. Ce couteau après avoir reſté deux ans » dans ſon corps, en ſortit par un abſcès qui ſe forma » dans l'aine, auquel le malade ſurvécut ſept ans après » avoir été guéri par un Chirurgien. WIERUS.

Je ſuis moi-même témoin que les bleſſures de cette partie des inteſtins où votre malade reçut le coup, ne ſont pas abſolument deſeſpérées. Vous en avez un exemple dans ma quatorzieme Obſerv. Cent. 1. En effet, l'inteſtin eſt dans cet endroit épais, charnu, près de parties charnues auxquelles il eſt même adhérent; de ſorte que quoique les autres inteſtins ſoient continuellement ébranlés par les vents & les excrémens, cette partie ſeule du colon demeure toujours fixe, ce qui la rend plus facile à guérir.

Vous me demandez en troiſieme lieu, comment le fer a pu demeurer ſi long-tems caché dans le corps ſans y cauſer de dommage? Il faut pourtant qu'il en ait cauſé, puiſque vous me marquez que le malade reſſentoit une douleur continuelle. D'ailleurs la nature qui pourvoit toujours à notre ſoulagement, a ſoin d'envelopper ces ſubſtances étrangeres & incommodes qui ſéjournent dans notre corps d'une eſpece de matiere calleuſe, pour les empêcher de nuire aux parties qui ſont aux environs. Vous trouverez dans ma ſoixante-deuxieme Obſerv. Cent. 1. l'exemple d'un couteau fixé dans l'aine, & un autre dans la deuxieme Obſerv. Cent. 2. d'une balle qui demeura ſix mois dans le cerveau ſans occaſionner aucun fâcheux ſymptome.

Vous voulez enfin ſavoir dans quel endroit du corps peut être reſté l'autre morceau d'épée qui manquoit? Cette queſtion n'eſt pas aiſée à reſoudre: cependant la douleur fixe & continue prouve aſſez que quelque corps de nature extraordinaire, comme pouvoit être le morceau d'épée ou un fragment de l'appendice des vertebres, étoit reſté dans la partie affectée. Il me paroît même vraiſemblable que la pointe de l'épée doit s'être rompue contre l'appendice ou aile des vertebres; car comment eût elle pu ſe caſſer dans la chair?

Deodat & Hildanus donnent le nom de mortelle à la bleſſure dont il eſt parlé dans cette hiſtoire & dans les obſervations, quoique le malade en ait rechappé. On ne doit point prendre cette expreſſion à la Lettre, je crois qu'ils veulent dire qu'une pareille bleſſure cauſe pour l'ordinaire la mort à ceux qui la reçoivent.

Les muſcles du *bas-ventre* & les viſceres qu'ils renferment, ſont quelquefois ſujets à des inflammations qui demandent une attention & un traitement tout particulier.

Les Medecins confondent quelquefois l'inflammation des muſcles du *bas-ventre* avec celle du foie: mais Galien nous apprend que les tumeurs inflammatoires de ces muſcles en conſervent la figure, ce qui n'arrive point à celles du foie. D'ailleurs l'inflammation de cette derniere partie eſt accompagnée de ſymptomes plus fâcheux.

Heurnius rapporte l'hiſtoire d'une femme dont les muſcles du *bas-ventre* étoient preſque auſſi durs qu'un caillou, & qui ne laiſſoient pas de conſerver leur forme. Il appliqua ſur une partie qui faiſoit une ſaillie un peu plus marquée, une emplâtre de mucilage, & lorſqu'elle fut devenue rouge & qu'elle put céder à la preſſion, il l'ouvrit. Il en ſortit une grande quantité de pus, & la malade recouvra la ſanté.

Il dit que ces muſcles ſont enveloppés d'une membrane très-épaiſſe, qui ne permet point au pus de ſortir, à moins qu'on ne l'ouvre. Il ajoute que ces tumeurs ſe convertiſſent en une dureté pierreuſe lorſqu'on n'a pas ſoin de les ouvrir, & qu'il arrive la même choſe au méſentere.

Il aſſure avoir vu un abſcès de cette eſpece dont la dureté s'étoit communiquée aux muſcles qui étoient deſſus.

Hildanus conſeille, pour prevenir ces accidens, & empêcher l'abſcès de s'ouvrir en dedans, & de verſer le pus qu'il contient dans la cavité du *bas-ventre*, de faire une inciſion au phlegmon des muſcles de l'*Abdomen* lorſqu'il tend plutôt à ſuppuration que les autres abſcès.

Comme l'inflammation des muſcles du *bas-ventre* reſſemble beaucoup à celle du foie, on doit pour ne point les confondre, les diſtinguer par les ſignes qui leur ſont propres.

Dans l'inflammation des muſcles du *bas-ventre*, la peau qui les couvre eſt ſi tendue qu'on ne ſauroit la pincer avec les doigts. Les tumeurs des muſcles droits ſont d'une figure oblongue, & s'étendant ſur toute la longueur du *ventre*, elles renferment le nombril. Les inflammations des autres muſcles repréſentent en quelque ſorte leur figure.

Au contraire l'inflammation du foie conſerve la forme & la grandeur de la partie qu'elle affecte: les muſcles cedent lorſqu'on les touche, & la tumeur paroît plus profondément ſituée. La couleur du corps ne ſert pas peu à faire diſtinguer ces maladies. Dans l'inflammation des muſcles la couleur eſt auſſi vive que lorſque le corps jouit d'une ſanté parfaite; au lieu que dans celle du foie il eſt pâle & jaunâtre. Galien rapporte à ce ſujet, Gal. *V. de Locis affect. c.* 7. un exemple remarquable d'un certain Stefianus, que les Medecins croyoient avoir un abſcès dans le foie. Mais Galien ne l'eut pas plutôt vu, qu'il jugea qu'il devoit être dans une autre partie, & en effet lorſqu'il vint à le viſiter, il trouva qu'il s'étoit formé dans les muſcles du *bas-ventre*.

Ce qui détermina ſon jugement, fut que la couleur du viſage du malade n'étoit point altérée comme elle eût dû l'être s'il y avoit eu une inflammation ou un abſcès dans le foie.

Valeriola, Obſerv. *Lib. IV. cap.* 5. rapporte un exemple ſemblable d'une femme qui paſſoit pour avoir une tumeur inflammatoire dans le foie. « La malade ne » m'eut pas plutôt fait appeller, dit cet Auteur, que » je jugeai que la tumeur n'étoit point dans le foie, mais » dans les muſcles qui le couvrent. » Dès que je fus arrivé, dit-il, quelques lignes plus bas, « Je tâtai » l'endroit & découvris dans l'hypocondre droit, une » tumeur oblongue qui s'étendoit juſqu'au nombril, & » qui devint auſſi-tôt après ſenſible au toucher par ſa » dureté. La malade eut le viſage rubicond, frais, & » d'un rouge vermeil entremêlé de blanc tant que du-» ra ſon incommodité. L'urine ne différoit en rien par » ſa couleur, ſa conſiſtance & ſon ſédiment, de celle » d'une perſonne en ſanté; & ce furent tous ces ſignes » qui ſervirent à fixer mon jugement. Car lorſque le » foie eſt indiſpoſé, il ne peut manquer d'altérer la cou-» leur du viſage. »

Galien nous apprend, *Liv. V. chap. 7. de Locis affectis*, que la couleur du viſage lui a ſervi à découvrir pluſieurs maladies du foie. Car il eſt ordinairement d'un jaune pâle mêlé d'un verd ſale, lorſque le foie eſt attaqué. Riviere.

Je fus appellé en 1588. chez la femme d'un Gentilhomme de Lauſanne, qui ſe plaignoit d'une douleur extremement poignante dans l'eſtomac. Je découvris en examinant le ſiege de la douleur, une dureté entre les muſcles du *bas-ventre* qui ſont placés ſur l'eſtomac, du côté de la ligne blanche en tirant vers le foie. Comme elle ne ſe manifeſtoit par aucun ſigne extérieur, on ne pouvoit la connoître qu'en la touchant. La malade avoit une fievre continue, accompagnée d'une douleur vive & de pulſations; ce qui me fit juger qu'il devoit y avoir un abſcès entre le péritoine & les muſcles du *bas-ventre*. Perſuadé que le cas étoit dangereux & que la malade ne pouvoit échapper, à moins qu'on ne perçât les muſcles du *bas-ventre*, je fis appeller en conſultation Jean Aubert de Vindon, le plus fameux Medecin qui fût pour lors à Lauſanne. Il convint avec moi qu'il y avoit une inflammation qui tendoit à ſuppuration, & qui ne pouvoit manquer de faire périr cette Dame ou de la jetter dans quelque maladie longue & opiniâtre, ſi on n'ouvroit cette partie de bonne heure. Ceux qui étoient préſens furent étonnés de notre propoſition, ne pouvant ſe figurer qu'il pût y avoir un abſcès interne ſans qu'il ſe découvrit par aucune tumeur ni autre ſigne extérieur. Ils refuſerent donc unanimement de ſouſcrire à l'opération que nous avions propoſé, d'ouvrir les muſcles, & nous prierent de tenter ſi nous ne pourrions point appaiſer la douleur au moyen de remedes externes anodyns, & diſſiper la fievre & les autres ſymptomes, par l'uſage des remedes internes. Après les avoir avertis du danger, nous aquieſçames à leur demande. Quelques jours après la douleur ayant tout-à-fait ceſſé vers le minuit, la malade crut être entierement guérie. Comme nous revenions à ſept heures du matin pour la viſiter, nous n'eûmes pas plutôt mis le pié ſur la porte, que le mari vint nous anoncer que ſa femme étoit rétablie, ce qui ſe trouva vrai. La douleur étoit à peine ſenſible, la tenſion, les rots & les envies de vomir avoient ceſſé, la dureté du *bas-ventre* étoit à peine ſenſible, la fievre étoit preſque diſſipée & le pouls étoit très-réglé. Il ne nous fut pas difficile de juger à ces ſignes que l'abſcès avoit crevé en dedans & verſé la matiere qu'il contenoit dans la cavité du *bas-ventre*. Nous prédîmes même au mari l'évenement de cette maladie. Quelques jours après la douleur ſe fit ſentir de nouveau dans le *bas-ventre*, accompagnée d'une fievre ardente continue, qui finit par des ſueurs froides, des ſyncopes, & par la mort de la malade. Je ne ſuis entré dans un auſſi long détail, qu'afin d'apprendre aux jeunes gens qui ſe deſtinent à la Medecine, la maniere de former un pronoſtic dans de ſemblables cas. Hildanus.

Un homme de trente-trois ans fut froiſſé par les roues d'un caroſſe extremement peſant qui lui paſſerent ſur l'hypochondre droit ſans lui briſer les côtes. Cet accident fut ſuivi d'une foibleſſe, d'une douleur conſidérable & de l'inſomnie, qui dégénérerent par la négligence du malade en une fievre qui conſuma ſes forces & lui cauſa la mort. Je ſoupçonnois, en examinant la ſituation des parties, que le foie étoit endommagé; mais l'ouverture que je fis de l'hypochondre, me déſabuſa. Je le trouvai extremement mou, & cédant aiſément au toucher, preuve qu'il n'avoit point été offenſé, & qu'il ne s'y étoit formé aucune obſtruction, ni aucune inflammation.

Je fis une inciſion cruciale à travers les muſcles du *bas-ventre*, & il ſortit du côté droit une pinte & demie de pus ſans qu'il parût aucun abſcès dans le foie; il s'étoit formé entre le péritoine & les muſcles du *bas-ventre*.

Une partie de l'épiploon étoit tellement adhérente à l'abſcès, que je ne pus l'en ſéparer qu'avec le biſtouri.

Le foie étoit hors de ſa place naturelle, au-deſſous du milieu du diaphragme, & inclinoit vers l'hypochondre gauche. Il tenoit de tous côtés aux fauſſes côtes & au ſternum, par des membranes que je déchirai avec mes doigts.

L'abſcès qui étoit plus gros que le poing, avoit déplacé le foie par ſa compreſſion.

Ce même abſcès avoit obligé l'eſtomac, malgré ſa grandeur, à ſe porter du côté droit. Bonet, *Sepulch. Anat.*

Une femme de condition âgée de vingt ans, ayant reſſenti pendant quelques mois des foibleſſes, des peſanteurs & des laſſitudes, & inutilement employé des purgatifs légers & des remedes corroborans, tels que les préparations de Mars avec de légers purgatifs, celles de tartre, des ſels volatils, &c. eut recours à un empirique ignorant, qui lui donna des pilules faites avec de la ſemence ſeche de tithymales d'inde, & autres pareilles drogues, qui la purgerent violemment & en agitant fortement les eſprits animaux, redonnerent en apparence la ſanté à la malade. Mais la violence de ces remedes ayant mis les humeurs en mouvement, il ſurvint une tumeur dans le *bas-ventre*, qui non-obſtant les moyens dont on ſe ſervit pour la diſſiper, devint au bout d'un an d'une groſſeur extraordinaire, occaſionna des douleurs extremement vives, & jetta la malade dans une fievre aigue. On employa un grand nombre de remedes pour diſſiper ces ſymptomes avec tant de ſuccès, que la fievre, la tenſion des parties & l'inflammation ceſſerent. Mais la tumeur continua toujours de ſubſiſter ſans cauſer aucune douleur. J'entrepris de la diſſiper avec des remedes convenables, tels que les eaux minérales & les préparations artificielles des végétaux & des minéraux: mais l'enflure ne fit qu'augmenter, le ventre devint d'une groſſeur extraordinaire, & la fievre revint neuf mois après avec tant de violence, qu'elle obligea la malade de ſe mettre au lit. L'enflure s'empara de ſes cuiſſes & de ſes jambes, & ces parties s'écorcherent & s'ouvrirent en pluſieurs endroits. La malade étant hors d'état de ſe mouvoir, & ſentant une eſpece de lacération dans les vaiſſeaux du *bas-ventre*, me conjura de percer cette tumeur. Je ſatisfis à ſa demande, & j'introduiſis une cannule dans ſa cavité, par laquelle il ſortit dans l'eſpace de dix jours trente pintes de pus extremement corrompu. Cette évacuation la ſoulagea beaucoup, mais elle mourut trente jours après qu'elle eut ſouffert la ponction. Lorſque je vins à ouvrir l'*Abdomen*, j'y trouvai au moins quarante pintes de pus viſqueux & puant, dans lequel les inteſtins avoient ſi long-tems flotté, que leur membrane extérieure avoit déja commencé à ſe mortifier.

L'ovaire droit étoit ſi affaiſſé par la preſſion de la tumeur que je vais décrire, que j'eus toutes les peines du monde à le découvrir. Ce qui attira le plus mon attention, fut une tumeur qui s'étoit formée dans le méſocolon; elle commençoit ſur un des côtés du colon, à l'endroit de ſon inſertion dans le rectum, par une baſe d'environ trois pouces de diamétre, & après avoir paſſé ſur les inteſtins, elle formoit dans le côté droit un corps qui n'avoit pas moins d'un pié de diametre. Elle remontoit enſuite pour aller ſe joindre au péritoine, d'où elle s'étendoit dans le côté gauche en tirant vers le lieu de ſon origine, & couvroit les gros inteſtins qu'elle environnoit preſque entierement, les inteſtins grêles & l'eſtomac ſe trouvant en liberté.

Cette tumeur étoit glanduleuſe & membraneuſe, & parſemée dans toute ſon étendue de cavités, de grandeurs & de figures différentes, dont la plupart avoient une communication reciproque, & contenoient différentes eſpeces de ſubſtances aqueuſes, mucilagineuſes, graiſſeuſes, à peu près de la conſiſtance du ſuif, qui avoient toutes une odeur inſupportable. La tumeur, avec tout ce qu'elle contenoit, peſoit environ trente livres. Toutes les autres parties étoient ſaines. Bonet, *Sepulch. Anat.*

Une fille dont la conduite étoit irreprochable, fut aſſi-

gée en 1691. d'une éruption galeuſe qui lui couvroit tout le corps, qui rendoit une grande quantité de ſanie, & qui, malgré tous les remedes qu'on mit en uſage, continua juſqu'à l'année 1696. Elle fut regardée par pluſieurs perſonnes comme une véritable lepre, parce que la chair paroiſſoit livide & calleuſe, lorſque la croute venoit à tomber. Au commencement de l'année 1696. l'éruption diſparut entierement, ou par le moyen des remedes ou d'elle-même : mais elle fut ſuivie auſſi-tôt après de douleurs dans tout le corps, & celles-ci de la contraction des muſcles fléchiſſeurs des jambes. Son appetit qui n'avoit jamais diminué, augmenta à un dégré prodigieux de voracité. Tout ſon corps, particulierement le *bas-ventre*, devint ſi extraordinairement enflé, qu'elle paroiſſoit avoir à la fois une aſcite & une anaſarque. Elle mourut au mois de Mai 1696. à l'âge de trente-cinq ans.

J'ouvris ſon corps le jour ſuivant ſans pouvoir y découvrir aucun reſte de gale; il étoit moite & livide, & il ſortit une grande quantité de matiere purulente du nez & des yeux. La tumeur du *bas-ventre* étoit produite par une eſpece de graiſſe anomale ou non naturelle, qui avoit augmenté à un tel point les cellules du pannicule graiſſeux, qu'il avoit dans certains endroits trois pouces d'épaiſſeur; il y en avoit beaucoup entre les membranes du méſentere & dans l'épiploon. Elle avoit transformé le méſentere en une maſſe confuſe dont on ne diſtinguoit plus les vaiſſeaux ni les glandes. Mais l'épiploon fut ce qui attira le plus notre attention. Ses vaiſſeaux auxquels Malpighi a donné le nom d'adipeux, ſembloient être augmentés par une hernie ou appendice latérale; comme ils étoient remplis dans toutes leurs diviſions juſques dans leur capacité la plus reculée, ils formoient une multitude de cavités ou ſacs d'environ un pouce de tour, qui débordoient de trois ou quatre pouces les vaiſſeaux qui les formoient. La ſubſtance qui rempliſſoit les cellules de l'épiploon, auſſi-bien que les cavités dont nous venons de parler, reſſembloit à de l'huile gelée, & ſe fondoit ſi promptement par la chaleur de la main, qu'elle nous donna lieu de conclurre avec Malpighi, qu'elle circuloit & communiquoit en partie avec les vaiſſeaux voiſins du méſentere & du pannicule graiſſeux. Les autres parties étoient dans leur état naturel. Bonet, *Sepulchret.*

Je crois que le Lecteur ne ſera pas fâché que j'ajoute aux hiſtoires des maladies propres au *bas-ventre* que je viens de rapporter, celle d'un accident dont j'ai été temoin.

Je pris ſoin en 1728. d'un jeune garçon de 15 ans qui avoit été long-tems malade, & qui ſix ſemaines avant que je le viſſe ſe plaignoit d'une douleur dans le côté droit du *ventre*, pareille à celle que cauſe l'inflammation des inteſtins, excepté qu'elle n'étoit pas ſi aigue, & qu'elle continuoit plus long-tems que les inflammations ordinaires. On me pria dans la premiere viſite, que je lui fis d'être temoin d'un ſymptome tout-à-fait extraordinaire, qui étoit, qu'il ſe trouvoit extrêmement ſoulagé lorſqu'il ſe tenoit placé de façon que ſes piés fuſſent en haut, & que tout ſon corps portât ſur ſa tête; ce qu'il faiſoit ſouvent. Ce jeune homme s'étant affoibli conſidérablement, mourut environ quatorze jours après.

On me permit de l'ouvrir, & je ne l'eus pas plutôt étendu ſur la table, que je trouvai ſon ventre conſiderablement enflé, mais moins que dans une hydropiſie ordinaire.

Dès que j'eus écarté les tégumens & les muſcles de l'*Abdomen*, j'apperçus que le péritoine avoit perdu ſa couleur, & je n'y eûs pas plutôt fait une petite ouverture qu'il en ſortit du vent, qui fut ſuivi d'une puanteur preſque inſupportable. Après avoir écarté le péritoine, je trouvai quelques ordures dans le *bas-ventre* & une grande ouverture au cæcum, peu éloigné de l'appendice vermiculaire. La figure extraordinaire de cette derniere partie me ſurprit. Elle étoit conſidérablement augmentée, & formoit une eſpece de ſac ſemblable à l'eſtomac. L'ouverture de l'inteſtin étoit preſque auſſi grande qu'une piece de ſix liards. J'ouvris l'inteſtin, & en tirai un corps dur qui reſſembloit beaucoup à une boule de chêne, & qui étoit auſſi gros qu'une balle de paume. Je trouvai après l'avoir ouvert qu'il étoit formé de la partie la plus groſſiere des excrémens qui s'étoit attachée autour d'un noyau qui étoit au milieu. J'en trouvai huit autres pareils qui n'étoient pas tout-à-fait ſi gros dans le colon & dans les inteſtins grêles, dont chacun avoit pour baſe un noyau de ceriſe. L'on me dit qu'il en avoit rendu plus de quatre-vingt par les ſelles avant ſa mort, en différens tems.

Il n'eſt pas difficile maintenant de comprendre la raiſon pour laquelle le malade ſe trouvoit ſoulagé lorſqu'il ſe dreſſoit ſur ſa tête : car dans cette ſituation la balle quittoit le fond du cæcum, & ne portoit plus ſur la partie douloureuſe, comme quand il étoit debout.

Ces ſortes de cas ne ſont pas rares, quoique les Auteurs n'en faſſent pas beaucoup mention. Bonet en rapporte un tout-à-fait ſemblable, *Sepulchret. Anatom. Liv. III. ſect. 17. obſ. 27.*

Le *bas-ventre* eſt ſujet à pluſieurs autres maladies dont je parlerai ſous les noms qui leur ſont propres, ou dans la deſcription anatomique des parties qu'ils affectent.

Mais il eſt bon d'obſerver que les muſcles du *bas-ventre* ſont ſujets à un rhumatiſme que l'on confond quelquefois avec la colique, & quelquefois avec l'inflammation de quelqu'un des viſceres qui ſont deſſous, ſurtout du méſentere, dont il n'eſt pas facile de le diſtinguer. On peut le connoître neantmoins par l'abſence des ſymptomes qui accompagnent toujours les inflammations des viſceres particuliers, par le peu d'effet des remedes qui calment pour l'ordinaire la colique, par une recherche exacte des différentes eſpeces de douleurs qui affligent le malade, & parce que ces douleurs augmentent lorſque les muſcles agiſſent, ſoit dans l'expiration, l'inſpiration ou dans les efforts pour aller à la ſelle.

Suppoſé que toutes ces conſidérations faſſent ſoupçonner un rhumatiſme, on n'aura plus lieu d'en douter ſi le malade y a été autrefois ſujet.

Comme les jeunes Anatomiſtes ſont quelquefois embarraſſés en commençant la diſſection d'un cadavre, ils trouveront dans ce qui ſuit les inſtructions dont ils peuvent avoir beſoin pour pratiquer cette opération, & pour connoître toutes les parties qui compoſent le *bas-ventre.*

Il faut commencer la diſſection du corps humain par le *bas-ventre*, de peur que la corruption de ſes viſceres ne devienne incommode & nuiſible. Pour cet effet on doit faire une inciſion cruciale dans les tégumens communs; la premiere ligne de diviſion doit être continuée en ligne droite depuis le cartilage xiphoïde, juſqu'à l'os pubis; & la ſeconde doit s'étendre en travers depuis chaque côté du nombril juſqu'à la région des lombes; après avoir levé la peau & la graiſſe de chaque portion, les muſcles qui couvrent le *bas-ventre* ſe préſentent dans leur ſituation naturelle. On peut les comprendre ſous le nom général d'épigatriſques. Ces muſcles ſont au nombre de dix, cinq de chaque côtés, qui ſont ſéparés de ceux du côté oppoſé par une ligne tendineuſe à laquelle on donne le nom de ligne blanche, & qui eſt formée par le concours des muſcles larges du *bas-ventre.* Quelques-uns ſont antérieurs, & ne ſe trouvent que dans la partie antérieure; d'autres latéraux, & d'autres poſtérieurs, mais ceux-ci appartiennent plus proprement au dos & aux lombes.

L'oblique deſcendant, l'oblique externe, le grand oblique.

Ce muſcle tire ſon nom de la direction de ſes fibres. Il ſort par pluſieurs productions, en partie charnues & en partie tendineuſes des bords inférieurs de la cinquieme, ſixieme, ſeptieme & huitieme côte, où ſes

différentes attaches ſont ſituées entre les dentelures du grand dentelé antérieur, & celles du grand dorſal : nous appellons celles-ci ſa premiere origine pour les mieux diſtinguer de celles par leſquelles il eſt attaché à la neuvieme, dixieme & onzieme côte, & quelquefois à l'extrémité de la derniere fauſſe-côte, que nous nommons ſa ſeconde origine & où il s'entrelace avec les digitations du dentelé inférieur poſtérieur, comme Veſale l'a obſervé. Dès ſa premiere origine ſa partie charnue oblique deſcendante forme un tendon membraneux fort large, avant que de paſſer ſur le droit pour aller s'inſérer dans la ligne blanche & dans l'os pubis. Deſcendant moins obliquement de ſa ſeconde origine, il s'attache par ſa portion tendineuſe au ligament du pubis, & par ſa portion charnue à la partie ſupérieure & externe de la crête de l'os des îles. Il n'eſt point attaché aux apophiſes tranſverſes des vertebres lombaires, comme Spigel, Veſlingius, & pluſieurs autres Anatomiſtes, l'ont cru. Mais ſa derniere digitation qui eſt la plus large & la plus charnue, ſe ſéparant de la derniere fauſſe-côte à ſon extrémité, & ſe portant obliquement en avant, elle s'éloigne toujours de plus en plus des vertebres, & forme un interſtice triangulaire, compris entre le ſacro-lombaire, l'os des îles & ſon côté le plus bas ; & l'on découvre clairement dans cet aire les fibres des muſcles qui ſont deſſous.

Outre les uſages qu'on attribue communément à ce muſcle, auſſi-bien qu'à tous les autres du *bas-ventre*, de comprimer les inteſtins & la veſſie, pour faciliter la ſortie des excrémens & de l'urine dans les deux ſexes, & celle du fœtus dans la femme ; ils en ont encore de plus conſidérables & beaucoup plus étendus.

Celle de leurs parties qui eſt ſituée entre leur derniere origine, & l'épine de l'os des îles, & qui a une analogie, eu égard à ſa poſition avec le ſterno-matoïdien, ſert à la circumrotation du tronc ſur l'axe des vertebres lorſque nous tournons le corps du côté oppoſé, ſans bouger les piés. Les Auteurs n'ont point aſſigné d'inſtrument pour ce mouvement qui eſt abſolument néceſſaire, je ſuis cependant perſuadé qu'il n'a point échappé aux réflexions judicieuſes de Gliſſon.

Voici la méthode qu'on doit obſerver pour faire la diſſection des muſcles du *bas-ventre*. Le corps étant appuyé ſur un de ſes côtés, on doit ſéparer le très-large du dos de ſes diverſes attaches charnues, à la courbure des côtes, ainſi que de ſes inſertions tendineuſes aux levres de la crête de l'os des îles. Après avoir eſſuyé le ſang & ôté la graiſſe, ce qui eſt une précaution que l'on doit toujours obſerver pour éviter la confuſion, on découvrira les attaches de l'oblique dont nous venons de donner la deſcription.

Commencez à le ſéparer en introduiſant le doigt index entre lui & le muſcle ſuivant, qui ſe trouve dans l'interſtice dont nous avons parlé ; levez enſuite ſa partie qui ſort de la derniere fauſſe-côte, & qui aboutit à la crête de l'os des îles, en continuant de dégager le reſte de ſes digitations d'entre celles des dentelés dont nous avons parlé, en prenant garde de ne point offenſer ſon aponevroſe en voulant la ſéparer de celle du muſcle qu'elle recouvre, principalement lorſqu'elle paſſe ſur le muſcle droit. On ne peut même entreprendre leur ſéparation dans tous les ſujets indifféremment, à cauſe de leur étroite adhérence ; c'eſt pourquoi on doit préparer ces muſcles de la maniere qui ſuit, lorſqu'on veut les démontrer après la diſſection.

Après avoir levé l'oblique deſcendant de chaque côté, comme ci-devant, levez enſemble les deux aponevroſes, ſans toucher à leurs inſertions dans la ligne blanche, en les ſéparant avec ſoin des interſections du muſcle droit. Cela fait, rejettez du côté oppoſé ſa partie charnue, & commencez à faire une ouverture dans ſon aponevroſe vers ſa partie inférieure, où il eſt aiſé de la ſéparer de celle du muſcle qui eſt deſſous, & après avoir introduit une ſonde entre les deux aponevroſes, coupez celle de deſſus tout le long du *bas-ventre*.

Après avoir auſſi élevé la partie ſupérieure de ce muſcle, l'avoir ſéparée de ſes digitations, il faut la rejetter du côté oppoſé à ſon origine, & la ſéparer juſqu'à la ligne blanche, où l'on doit la laiſſer. Les autres portions de ces muſcles paroiſſant dans leur place, n'ont pas beſoin de diſſection.

L'oblique aſcendant, l'oblique interne, le petit oblique.

Ce muſcle eſt ainſi nommé à cauſe de l'aſcenſion oblique de ſes fibres. Les Anatomiſtes ont commis à l'égard de ce muſcle la même erreur que nous avons obſervée dans la deſcription précédente, ce muſcle n'ayant aucune communication avec les vertebres des lombes. Sa portion charnue eſt attachée au bord circulaire de l'os des îles & au ligament du pubis, & ne tient par aucune membrane aux lombes ni à l'os ſacrum, comme Veſale veut nous le perſuader, ni aux extrémités de leurs apophiſes tranſverſes, comme d'autres le prétendent ; de-là ſes fibres s'étendent en montant obliquement & en avant, & ſe terminent en formant un tendon mince, large & membraneux, qui s'inſere dans toute la longueur de la ligne blanche, & dans les cartilages de la huitieme, neuvieme, dixieme, onzieme & douzieme côte.

Outre l'uſage de ce muſcle qui ſert à comprimer le *bas-ventre* & les viſceres qu'il renferme, ſa portion charnue qui eſt attachée à la levre externe & preſque poſtérieure de la crête de l'os des îles, par l'aſcenſion oblique de ſes fibres vers l'extrémité cartilagineuſe des côtes, les déprime non-ſeulement, & reſſerre la cavité de la poitrine dans l'expiration, mais peut encore ſervir dans la circumrotation du tronc du corps ſur l'axe des vertebres ; & par le trouſſeau de ſes fibres charnues qui ſont paralleles à celles du deſcendant dont on a parlé, il peut ſervir à le ſoulager dans ſon action. Dans la coopération réciproque de ces muſcles, l'aſcendant du côté droit, & le deſcendant de la gauche, tournent le corps vers la droite ; & au contraire, l'aſcendant de la gauche, & le deſcendant de la droite, tournent, par un artifice admirable de la nature, le corps du côté gauche.

Le pyramidal.

Ce muſcle étant placé ſur le muſcle droit, l'ordre naturel que l'on doit ſuivre dans la diſſection, demande que nous en parlions ici. Il a pris ſon nom de ſa figure qui repréſente une pyramide. Il eſt attaché à la partie ſupérieure des os pubis. Il diminue peu à peu en largeur & en épaiſſeur de bas en haut, & ſe termine en un long tendon qui s'inſere dans la ligne blanche un peu au-deſſous du nombril.

Rioland a obſervé que le gauche eſt toujours plus petit, & que lorſqu'un des deux manque, c'eſt pour l'ordinaire celui-ci.

Fallope qui a le premier découvert ces muſcles, conjecture qu'ils compriment la veſſie urinaire. Fabricius *ab Aquapendente*, veut qu'ils ſoutiennent le *bas-ventre*, & qu'ils empêchent la trop grande preſſion des parties ſupérieures ſur les inférieures. Mais ce qui paroît avoir donné lieu à cette opinion, c'eſt l'inſpection des ſujets anatomiques dans une ſituation renverſée. L'uſage qui ſuit me paroît le plus naturel & le plus vraiſemblable. Lorſque le *bas-ventre* vient à s'enfler par la preſſion du diaphragme ſur les viſceres, ces muſcles tirent le nombril en bas, & preſſent par ce moyen la veſſie avec beaucoup plus d'égalité qu'aucun autre muſcle de cette partie dans l'expulſion de l'urine ; quoiqu'il faille avouer qu'ils contribuent tous à cet uſage. Ceux qui en ont fait la découverte leur ont donné le nom de *Succenturiati* ou de muſcles auxiliaires, dans la ſuppoſition qu'ils ont faite, qu'ils ne font que ſuppléer à l'action du muſcle ſuivant, l'ordre des fibres étant le même dans tous les deux, & ceux-ci étant toujours abſens lorſque les autres s'attachent tout charnus à la ſymphiſe des os pubis.

Le droit.

On lui a donné ce nom à cauſe de la rectitude de ſa poſition. Les Anatomiſtes ne ſont point d'accord ſur l'origine de ce muſcle, que quelques-uns placent dans le ſternum & d'autres dans les os pubis : mais cette queſtion paroît plus curieuſe qu'utile. Il agit également ſur l'une & l'autre de ces parties, ſelon que l'une ou l'autre eſt fixée pour lui ſervir de point d'appui. On ne ſauroit ajouter beaucoup de choſes à la deſcription qu'on a donnée de ces muſcles qui s'étendent tout le long du *bas-ventre*, depuis le cartilage xiphoïde où ils ſont attachés, ainſi qu'aux cartilages des trois dernieres vraies-côtes, & de la premiere fauſſe juſqu'aux os pubis, & qui ſont partagés en quatre ou cinq portions, par autant d'énervations ou interſections tendineuſes & tranſverſales. Les vaiſſeaux qui paſſent ſous ſa portion ſupérieure ſont, l'artere mammaire deſcendante, & ſes veines aſcendantes. Ceux de ſa portion inférieure, ſont, l'artere épigaſtrique aſcendante, & ſes veines deſcendantes. On n'a pu diſcerner juſqu'aujourd'hui la place de ce muſcle entre les aponevroſes des muſcles aſcendans : il ſe peut faire que l'adhérence de l'aponevroſe du muſcle aſcendant dans la ligne blanche, à celle du muſcle qui ſuit, ait occaſionné cette difficulté.

Le tranſverſal.

Ce muſcle eſt appellé tranſverſe à cauſe que ſes fibres traverſent le *bas-ventre*. Il n'eſt point attaché comme on le croit communément, à aucun ligament de l'os ſacrum, ni à aucun autre qui couvre le ſacro-lombaire ; mais comme Realdus Columbus le dit fort bien, aux apophiſes tranſverſes des vertebres des lombes, à la crête de l'os des îles, au ligament du pubis, & aux extrémités cartilagineuſes des côtes qui ſont au-deſſous du ſternum, d'où ſa portion charnue traverſe la ſurface convexe du péritoine, & ſe termine par un tendon large avant que de paſſer ſous le muſcle droit, pour aller s'inſérer tout le long de la ligne blanche.

Lorſque ces deux muſcles agiſſent enſemble, ils preſſent directement le *bas-ventre* en dedans, comme il arrive dans l'expiration. Gaſpard Bartholin a obſervé que dans les bœufs & dans les grands animaux, une partie de ce muſcle s'unit avec le diaphragme aux extrémités cartilagineuſes des côtes qui ſont au-deſſous du ſternum ; d'où il conjecture que le diaphragme eſt un muſcle *trigaſtrique*. Je ne déciderai point ſi cette obſervation peut convenir au corps humain, dont la poſture eſt droite, & la maniere de reſpirer différente de celle des quadrupedes, juſqu'à ce qu'on ſoit mieux inſtruit ſur ce ſujet.

* Ce muſcle peut être regardé comme un double plan incliné de forces dont les baſes s'uniſſent. Cette baſe eſt repréſentée par ſes plus longues fibres, qui ſont celles qui partent des apophiſes tranſverſes. Les autres plans vont ſucceſſivement & en ſens contraires en diminuant de longueur, & conſéquemment d'action & de forces. Cette ſtructure peut beaucoup ſervir à expliquer la méchanique du vomiſſement & de la déjection des excrémens.

Les vaiſſeaux ſpermatiques traverſent ce muſcle auſſi-bien que l'aſcendant auprès des aines, entre la partie antérieure de la crête de l'os des îles & des os pubis, de-là deſcendant pour quelque tems entre la portion charnue de ce dernier muſcle & l'aponevroſe de l'oblique deſcendant, il ſe rendent par les ouvertures de cette aponevroſe auprès des os pubis. Le deſſein qu'a eu la nature en empêchant que ces ouvertures correſpondiſſent exactement l'une à l'autre, a été de prévenir la deſcente des inteſtins. C'eſt auſſi dans la même vue qu'elle a donné une inſertion oblique aux uréteres & au conduit biliaire qui paſſent entre les membranes des inteſtins, & entre celles de la veſſie, laquelle empêche le retour de la bile dans l'un, & celui de l'urine dans les autres.

On doit prendre garde en diſſéquant ces muſcles de ne point offenſer le cremaſter.

Galien dans ſon Traité de la diſſection des muſcles, & dans celui de la conſervation de la ſanté, remarque que l'action des muſcles du *bas-ventre* eſt néceſſaire à l'expiration, parce qu'ils tirent la poitrine en bas, auſſi-bien que dans les efforts que l'on fait en parlant haut.

Il obſerve dans pluſieurs endroits que ſans la contraction de ces muſcles, nous ne pourrions aller à la ſelle, ni uriner ; car l'action des muſcles ſphincters de l'anus & de la veſſie, eſt ſurmontée par celle des muſcles du *bas-ventre* & du diaphragme, (*De adminiſtrationibus Anatomicis. De ſanitate tuenda.*)

Il remarque encore (*De Locis affectis*) que quelques perſonnes qui ont une conſtipation ou une ſuppreſſion d'urine, ſe ſoulagent eux-mêmes, en ſe preſſant le *ventre* avec les mains.

Que l'expulſion du fœtus eſt l'ouvrage des muſcles du *bas-ventre*. *De naturalibus Facultatibus.*

ABDUCERE, pour *bibere*, *boire*. Scribonius Largus.

ABDUCTIO. *Abduction*, *écartement*. Eſpece de fracture dans laquelle l'os eſt tranſverſalement ſéparé aux environs de l'articulation ; enſorte que ſes extrémités fracturées ſont écartées l'une de l'autre.

Galien donne à cette eſpece de fracture l'épithete de καυλοδὸν, c'eſt-à-dire, fracture *dans laquelle l'os* a la figure d'une tige de plante rompue.

Abductio ſignifie dans *Cælius Aurelianus*, un effort violent. Il en fait mention comme d'une des cauſes des douleurs iſchiadiques & pſoadiques. *Morborum chronicorum*, *Lib. V. cap.* 1. *Item vehemens abductio vel raptus in exercitio factus.*

* Les Anatomiſtes nomment encore *Abduction* l'action par laquelle les muſcles qu'ils appellent *abducteurs*, éloignent une partie d'un plan qu'ils ſuppoſeroient diviſer le corps humain dans toute ſa longueur en deux parties égales.

ABDUCTOR, *Abducteur*. C'eſt le nom que les Anatomiſtes ont donné aux muſcles ſuivans.

Abductor auris. Voyez *Retrahens auriculam*, ou *Triceps auris.*

L'Abducteur de l'œil.

C'eſt un muſcle qui part par un tendon court du trou optique, à la partie externe du fond de l'orbite.

Il s'inſere par un tendon fort plat & fort large, dans la ſclérotique, du côté du petit angle de l'œil.

Il ſert à mouvoir l'œil à l'extérieur du grand angle au petit.

L'Abducteur du petit doigt de la main.

C'eſt un petit muſcle longuet placé le long de la partie poſtérieure interne du quatrieme os du métacarpe, à l'oppoſite du pouce. Il eſt attaché par un bout à l'os orbiculaire du carpe & un peu à la partie voiſine du gros ligament du carpe. L'autre bout ſe termine par un tendon court & un peu applati, attaché au côté cubital de la baſe de la premiere phalange du petit doigt. Ce muſcle couvre un peu le métacarpien.

Son uſage eſt non-ſeulement d'écarter le petit doigt des autres, mais encore de le tendre un peu.

L'Abducteur de l'index.

C'eſt un petit muſcle large qui part de la partie externe & ſupérieure du premier os du pouce.

Il eſt inſéré, par le moyen d'un tendon court, dans la partie ſupérieure du premier os du premier doigt, latéralement, en déclinant du côté du pouce.

Son uſage eſt d'approcher l'index du pouce, en l'écartant du doigt du milieu.

L'Abducteur du petit doigt du pié, ou le grand parathenar.

C'eſt un muſcle qui eſt attaché en arriere par un corps

charnu, à la partie latérale externe de la face inférieure du calcaneum, depuis la petite tubérosité postérieure externe, jusqu'à la tubérosité antérieure. Il tient encore par une autre extrémité tendineuse à l'os cuboïde, & d'un troisieme côté, à la partie supérieure du cinquieme os du métatarse.

Il s'insere extérieurement & latéralement dans la partie supérieure du premier os du petit orteil.

Son usage est d'écarter le petit doigt du pié de son voisin.

L'Abducteur du pouce de la main ou le Thenar.

C'est un muscle qui part du ligament transversal du carpe & de celui de ses os, qui soutient le pouce.

Il est attaché par une insertion tendineuse, à la seconde phalange du pouce, & son usage est d'écarter ce doigt des autres.

L'Abducteur du pouce du pié.

C'est un muscle qui part charnu de la partie inférieure interne du calcaneum, & de celle de l'os scaphoïde.

Il s'insere en partie à l'os sesamoïde interne, & en partie au côté interne de la premiere phalange du pouce près de sa base.

Son usage est d'écarter le gros orteil des autres.

Abducteur de la cuisse.

* On peut donner ce nom à trois muscles, qui sont, le grand, le moyen & le petit fessier. Nous ne considererons ici ces muscles que relativement à l'action d'*abduction* qu'ils peuvent produire, réservant à détailler leurs autres usages sous leurs Articles particuliers, dans lesquels nous indiquerons les directions de leurs fibres & leurs attaches.

Le grand fessier.

Le grand fessier, par sa portion antérieure, peut coopérer avec les autres à faire l'abduction de la cuisse, c'est-à-dire, à l'écarter de l'autre cuisse quand on est debout; mais quand on est assis, il n'exerce cette fonction que par sa portion postérieure.

Le moyen fessier.

L'usage du moyen fessier est d'écarter une des cuisses pendant qu'on est debout, & cela plus ou moins directement, selon l'action particuliere de ses portions antérieures, postérieures ou moyennes. Ainsi, dans cette attitude il est abducteur de la cuisse. Quand on est assis, son usage est d'en être rotateur, c'est-à-dire, de faire rouler l'os de la cuisse autour de sa longueur, de maniere qu'ayant en même tems la jambe fléchie, on l'écarte de l'autre.

Le petit fessier.

Le petit fessier est le coadjuteur du moyen, faisant avec lui le mouvement d'*abduction* ou d'écartement quand on est debout, & celui de rotation quand on est assis.

A B E

ABEBÆOS. Ἀβέβαιος. *Infirme, foible, inconstant.* Castell.

ABELE. Espece de Peuplier. Voyez *Populus*, *Peuplier.*

ABELICEA. Grand arbre qui croît particulierement en Crete; on l'appelle encore *Santalus adulterina*, ou *Pseudosantalum.*

Honorius Bellus croit que les anciens ne connoissoient point cet arbre, à moins qu'il ne soit l'Orme des montagnes de Theophraste. *Hist. de* Ray.

ABELMELUCH. Espece de ricin ou de palme de Christ. *Hist. de* Ray.

* Cet arbre croît aux environs de la Mecque: ses semences qui sont noires & oblongues, se terminant en pointe par les extrémités, sont regardées comme un purgatif si violent, qu'on les emploie préférablement à l'ellebore blanc dans les cas où l'on veut procurer de fortes évacuations. *Alp. Hist. nat. I.* 181.

ABELMOSCH. On lit dans Blancard que c'est le nom de la graine d'une plante Egyptienne qui a l'odeur du musc, & que les Arabes mêlent avec leur caffé, pour la lui communiquer.

L'Alcea Egyptia villosa de Casp. B. ou l'Egyptia moschata de Parkerison, ou le Belmuschus Egyptia de J. Bau. ou l'*Ab-el-mosch* ou Mosch-Arabum de Veslingius est la plante dont la graine s'appelle *Abelmosch.* Ray.

ABESAMUM. Ruland, & après lui Johnson, ont rendu ce mot par *lutum rotæ*, ou la boue dont les roues s'enduisent: mais le mot Allemand qui leur a fourni cette étymologie, ne signifie que *terre* ou *boue.*

ABESSI ou REBIS. Les excrémens, ou ce qui reste des alimens après que le chyle en est séparé.

ABESUM. Qui n'est pas delayé. *Chaux vive.* Voyez *Chaux.*

ABEVACUATIO. Evacuation incomplete d'humeurs peccantes, procurée soit par les forces seules de la nature, soit par le secours de l'Art.

* ABHAL. C'est un fruit de couleur rousse, tirant sur le noir, très-connu dans tout l'Orient, qui est à peu près de la grosseur de celui du Cyprès, & que l'on recueille sur un arbre de l'espece de ce dernier. On le regarde comme un puissant emmenagogue: l'on s'en sert aussi pour hâter l'expulsion des fœtus qui sont morts dans la matrice.

A B I

ABICUM ou COOPERTORIUM. *Couvercle.* Castell. Voyez *Coopertio.*

ABIES. *Sapin.* Dale fait mention de trois especes de *Sapins* qui ont quelque usage dans la Medecine.

Le premier est le *Sapin* vrai. Les sommités de ses feuilles & ses pommes, sont employées contre le scorbut. On les fait infuser dans la boisson journaliere.

On lit dans Miller qu'il en entre une grande quantité dans le mum ou la bierre de Brunswick. On dit que dans les contrées où cet arbre est commun, les peuples se servent d'une décoction de son bois ou de la sciure, dans les difficultés d'uriner, & contre les fleurs blanches.

Ce *Sapin* produit la térébenthine de Strasbourg. On l'appelle résine liquide, pour la distinguer de la résine seche, qui a quelque ressemblance avec l'encens. Voyez les Articles *Térebenthina* & *Résina.*

Voici comment on distingue cet arbre chez les Auteurs.

Abies, offic. ger. 1181. emac. 1363. Park. theat. 1539. Ray hist. 1394. synop. iii. 441. merc. bot. ii. 15. Phys. brit. 1. mer. pin. 1. ind. Med. 1. mont. ind. 35. *Abies conis sursum spectantibus sive mas, C. B.* pin. 505. Jons. dendr. 329. Buxb. 1. *Abies fœmina sive* Ἐλάτη θηλεία *J. B.* 1. 235. *Abies fœmina*, Chab. 68. *Abies taxi foliis*, Ray hist. ii. 1394. *Abies taxi folio, fructu sursum spectante*, Tourn. inst. 585. elem. bot. 457. Boerh. ind. A. ii. 179. Rupp. flor. Jen. 270.

Le second dont Dale a parlé, c'est l'épinette ou sapinette de Virginie & de Canada, dont on tire une térébenthine qu'on nomme *Baume de Canada.*

On l'appelle encore *Abies Canadensis*, ind. Med. 1. ou *Abies minor, Pectinatis foliis, Virginiana, conis Parvis subrotondis pluck.* Phytog. Tab. 121. Almag. 2.

Le troisieme est le *Sapin* commun, dont on tire une espece de térébenthine qui sert à la composition de la poix blanche. Voyez *Résine* du *Goudron.* Voyez *Goudron*, de la *Poix* ordinaire. Voyez *Poix*, de la *Poix* de Bourgogne. Voyez *Poix.*

On appelle ce *Sapin* Picea, offic. Ger. 1173. *Picea vulgaris*, Parck. theat. 1538. *Picea major.* Jons. dendr. 325. *Picea major.* Ger. emac. 1454. *Picea major pri-*

ma. Sive Abies rubra, C. B. pin. 493. *Picea Latinorum,* Chab. 68. *Picea Latinorum, ſive Abies mas Theophraſti*, J. B. j. 238. *Abies, picea* Volck. flor. nor. 1. ind. med. 1. *Abies rubra. Picea*, mont. ind. 35. *Abies mas Theophraſti*, Ray hiſt. II. 1396. ſynop. iii. 441. *Abies tenuiore folio, fructu deorſum ſpectante*, Tourn. inſt. 585. elem. bot. 457. Boerh. ind. A. ii. 179. Dill. cat. giſſ. 49. Rupp. flor. jen. 270. *Abies conis deorſum ſpectantibus*, Buxb. 1.

Outre ces *Sapins*, il y en a un grand nombre d'autres, dont nous ferons ſeulement l'énumération, étant de très-peu d'uſage dans la Medecine.

Abies taxi folio, fructu longiſſimo deorſum inflexo. Le Sapin à feuille d'if, qui a le fruit très-long & penché vers la terre.

Abies picea folijs brevibus, conis minimis. Rand. Le Sapin qui a la feuille petite, comme la peſſe, & les fruits très-petits.

Abies picea folijs brevioribus, conis parvis, biuncialibus laxis. Rand. Le Sapin dont les feuilles ſont les plus petites, & qui a les fruits petits & penchés.

Abies taxi folijs, odora balſami gileadenſis. Ray hiſt. App. Sapin à feuille d'if, qui produit le baume.

Abies folijs prælongis pinum ſimulans. Hiſt. Ray. Sapin à feuille longue, & reſſemblant au pin. Ray. hiſt.

Abies taxi folio fructu rotundiori obtuſo. Hiſt. Ray. Sapin à feuille d'if, & qui a les fruits arrondis.

Abies orientalis, folio brevi & tetragono, fructu minimo, deorſum inflexo. Tourn. *cor.* Sapin oriental, à feuille courte & quarrée, fruit petit, & tourné vers la terre.

Abies major ſinenſis, pectinatis taxi folijs, ſubtus caſis, conis grandioribus ſurſum rigentibus, foliorum & ſquamarum apiculis ſpinoſis; Pluck. Amalth. Sapin de la Chine, à feuille d'if, à grands fruits droits, & à feuilles découpées en forme de peigne & pointues.

Abies maxima ſinenſis; pectinatis taxi folijs, apiculis non ſpinoſis, Pluck. Amalth. Grand Sapin de la Chine à feuilles d'if, non pointues.

ABIGA. *herba.* Plante qu'on appelle encore *chamæpitys*, ou *ivette*, *moſchate*, *pinive artorique* : l'épithete d'*Abiga* lui vient d'*Abigere*, chaſſer, parce qu'elle facilite la délivrance des femmes enceintes; ou plutôt parce que ſa feuille eſt ſemblable à celle du Sapin qu'on nomme en latin *Abies*. Blancard.

ABIT ou ABOIT. *Céruſe.* Castell.

A B L

ABLACTATIO. Action ou maniere de ſevrer les enfans.

On ne doit donner à un enfant d'autre nourriture que du lait, juſqu'à ce qu'il ait acquis de la force; on peut lui donner pour lors de la mie de pain trempée dans du vin miellé, du vin doux ou du lait; & enſuite pendant peu de tems des œufs pochés : car les alimens qui ont beſoin d'être mâchés, abſorbent une trop grande quantité de ſalive. Sa boiſſon doit être de vin trempé. Lorſqu'il n'y a plus de danger pour lui à uſer d'alimens preparés avec du froment, (ce qui arrive ordinairement vers le vingtieme mois,) il faut le deſaccoutumer peu à peu de téter. S'il arrivoit qu'il tombât malade après qu'on l'a ſevré, on le remettra de nouveau au lait; & lorſqu'il ſera guéri & qu'il aura repris ſes premieres forces, on le ſevrera comme auparavant. Aetius, *Tetrab.* 1. *Serm.* 4. *c.* 28.

Les enfans que l'on a ſevrés ont beſoin de divertiſſement & de récréation; leur nourriture doit être légere & d'un bon ſuc. On ne doit point donner trop de vin à ceux qui ſont d'un tempérament robuſte : car il charge la tête d'une grande quantité de vapeurs. Je ne ſerois point d'avis non plus qu'on les privât entierement de l'eau froide, on doit au contraire leur en donner dans les tems chauds & entre leurs repas, pourvu qu'elle ſoit de bonne qualité. Aetius, *Tetrab.* 1. *ſerm.* 4. *c.* 29.

La nature qui a pris ſoin de préparer aux enfans un aliment proportionné à la foibleſſe de leur eſtomac, nous a auſſi laiſſés les maîtres de le changer ſelon les circonſtances, pour un autre plus ſolide & plus difficile à digérer.

Tous ceux qui ont étudié la nature, ſavent que le mouvement & l'exercice facilitent extremement la digeſtion; de ſorte qu'un Laboureur d'un tempérament & d'une force médiocre, digerera ſans peine toutes ſortes d'alimens; au lieu que les perſonnes ſédentaires quoique plus robuſtes, ont peine à ſupporter les alimens les plus légers, ſans s'appercevoir des ſymptomes d'indigeſtion. Il paroît donc que la digeſtion, toutes choſes d'ailleurs étant ſuppoſées égales, augmente à proportion de l'exercice.

Lors donc qu'un enfant eſt incapable d'un exercice & d'un mouvement ſuffiſant pour digérer les alimens ſolides, il trouve dans le lait un fluide léger qui a toutes les qualités propres à lui ſervir de nourriture avant même qu'il l'ait reçu dans ſon eſtomac. Et de peur que la mere ne lui donnât par imprudence un aliment impropre, la Providence ſemble avoir en quelque ſorte mis à couvert ſon foible eſtomac des atteintes de l'indigeſtion en lui refuſant pendant les premiers mois l'uſage des dents.

Il ſuit de ces obſervations qu'on ne doit point ſevrer un enfant que la nature n'en ait indiqué le tems, en lui donnant des dents, & en le rendant capable d'un mouvement ſuffiſant pour diviſer, & enſuite pour digérer un aliment plus ſolide & plus difficile à digérer, que ne l'étoit le lait de ſa nourrice.

Mais comme un enfant n'eſt muni que peu à peu des inſtrumens de la maſtication, & qu'il n'eſt pas tout d'un coup en état de faire de l'exercice, on ne doit pas non plus le priver trop-tôt du lait pour lui donner des alimens ſolides.

Les inſtructions que les Auteurs nous ont laiſſées touchant la maniere de nourrir les enfans, s'accordent avec ce que je viens de dire. Ils veulent que l'on ne donne autre choſe aux enfans que du lait pendant les deux ou trois premiers mois, pourvu qu'on puiſſe le faire ſans inconvénient; & que l'on ſubſtitue peu à peu à cet aliment, de la bouillie, des panades & du pain cuit dans du lait, juſqu'à ce que le mouvement & la maſtication le mettent en état de digérer des alimens plus ſolides.

Les meres connoiſſent donc bien peu ce qui eſt utile à la ſanté de leurs enfans, qui ſans aucune néceſſité & par pur caprice leur refuſent la mamelle, ſi-tôt après qu'ils ſont nés, & qui à la nourriture que la nature a proportionnée à leur complexion, en ſubſtituent une autre qu'ils n'ont pas la force de digérer.

Un petit nombre d'obſervations ſur la nourriture ordinaire des enfans, ſervira à mettre ce que je viens de dire, dans une plus grande évidence.

Le lait d'une femme ſaine qui eſt dans la fleur de ſon âge, qui fait un exercice modéré, & qui ſe nourrit de bons alimens, eſt l'aliment le plus aiſé à digérer que l'on connoiſſe, & par une ſuite néceſſaire, le meilleur reſtauratif qui ſoit dans la nature. On trouve un grand nombre d'exemples dans les Auteurs, de perſonnes extremement affoiblies par la maladie, qui ont recouvré leurs premieres forces en tétant une femme.

Il ne ſera pas difficile de rendre raiſon des effets ſalutaires du lait, ſi l'on conſidere l'eſtomac comme le laboratoire de la ſanté, & le lait comme un fluide qui s'eſt ſéparé de la maſſe du ſang dans les glandes des mamelles, ou qui paſſe immédiatement du réſervoir du chyle dans cette partie, au moyen de quelques vaiſſeaux qui nous ſont encore inconnus.

Lorſqu'on le boit tel qu'il eſt au ſortir des mamelles, il n'eſt pas difficile à digérer, ayant déja paſſé par les organes de la femme, qui ſervent à la digeſtion. Il n'a pas beaucoup de peine non plus à ſe convertir de nouveau en chyle, dont il ne differe pas beaucoup.

On doit obſerver que le lait, de même que tous les fluides des animaux, perd une grande partie de ſes vertus lorſqu'on l'a laiſſé refroidir, ſans qu'il ſoit poſſible de

les lui rendre de nouveau en le faiſant chauffer. Lorſqu'on le fait cuire, il perd totalement les qualités qui le rendoient préférable à tout autre aliment, & devient dès ce moment une nourriture mal ſaine pour les perſonnes qui ont l'eſtomac foible & délicat.

On donne ſouvent aux enfans, à la place de lait, du pain cuit dans de l'eau: mais il s'en faut de beaucoup que cette nourriture ſoit auſſi bonne que l'autre, car le pain, lorſqu'on le cuit de cette maniere, devient gluant & viſqueux, s'il n'eſt pas bien levé; & s'il l'eſt, il s'aigrit auſſi-tôt. Il eſt beſoin dans ces deux cas d'une action extraordinaire de l'eſtomac, pour qu'il puiſſe ſe changer en chyle; car autrement il cauſe des tranchées violentes, des inflammations de bas-ventre, des convulſions, des difficultés de reſpirer, & la mort même.

Il eſt impoſſible de donner des regles générales ſur le ſujet dont nous parlons. On doit avoir égard aux forces de la mere & de l'enfant, en un mot, on doit ſuivre la méthode que la nature paroît indiquer, à moins que quelques circonſtances ne la rendent impraticable. Ce que nous avons dit ci-deſſus peut fournir des regles faciles, à quelques changemens près, à accommoder aux cas particuliers qui peuvent ſe préſenter.

ABLATIO, Expulſion de toute matiere inutile ou nuiſible au corps. Ce terme s'étend à toutes ſortes d'évacuations.

Il ſe prend auſſi quelquefois pour le retranchement d'une partie de la nourriture journaliere, ordonné relativement à la ſanté.

On s'en ſert encore pour exprimer l'intervalle du repos dont on jouit entre deux accès de fievre.

Ablation en chymie ſignifie la ſouſtraction d'une choſe faite ou qui n'eſt plus néceſſaire dans l'opération. Ruland. Johnson & Castell.

ABLUENTIA MEDICAMENTA, *Remedes délayans*, ou propres à diſſoudre & à emporter les parties acres & ſalines qui affectent quelques parties du corps, particulierement l'eſtomac & les inteſtins.

ABLUIREN, *Lavage ou épurement.* Ruland.

ABLUTIO, *Ablution*, *lotion.* On appelle de ce nom pluſieurs opérations qui ſe font chez les apothiquaires. La premiere eſt celle par laquelle on ſépare d'un médicament, en le lavant avec de l'eau, des matieres qui lui ſont étrangeres. La ſeconde eſt celle par laquelle on enleve à un corps ſes ſels ſurabondans, en répandant de l'eau deſſus à différentes repriſes: elle ſe nomme encore *édulcoration.* La troiſieme eſt celle dont on ſe ſert quand pour augmenter les vertus & les propriétés d'un médicament, on verſe deſſus ou du vin ou de quelque liqueur diſtillée, qui lui communiquent leurs vertus ou leur odeur, comme par exemple, lorſqu'on lave les vers de terre avec le vin, &c.

A B O

ABOIT, Céruſe ou blanc de plomb.

ABOMASUM, nom du quatrieme eſtomac de la bête qui rumine ou remâche les herbes qu'elle a mangées. Le premier s'appelle *venter* ou *ventre*, le ſecond *reticulum*, & le troiſieme *omaſus*.

ABOMINATIO. Quelques Ecrivains barbares ſe ſont ſervis de ce mot pour exprimer le dégout des alimens ou l'averſion qu'ont quelques malades pour toute nourriture.

ABORTUS ou ABORSUS, *Avortement.* Quelques Auteurs prennent *aborſus* pour un avortement qui ſe fait dans les premiers mois de la groſſeſſe, & *abortus* pour celui qui ſe fait dans le dernier mois. Mais cette diſtinction ne me paroît point fondée, & il faut regarder ces termes comme ſynonymes.

L'Avortement arrive en tout tems & par diverſes cauſes; mais plus ordinairement ſur la fin du troiſieme mois, ainſi qu'Hippocrate l'a obſervé. Cet ancien en décrit un de ſix mois, & c'eſt le premier dont il ſoit fait mention dans les ouvrages des Medecins. En Grece, les courtiſannes ſe faiſoient avorter ſans ſcrupule; cette pratique leur étoit aſſez ordinaire, par la raiſon qu'étant moins recherchées lorſqu'elles étoient groſſes, leur commerce en devenoit d'autant moins lucratif. Il ne paroît pas qu'on fît dans la même Contrée un crime au Médecin d'en avoir indiqué les moyens; autrement Hippocrate ſe ſeroit bien gardé de nous apprendre que la jeune femme dont il décrit l'avortement, ſe l'étoit procuré en ſuivant la méthode qu'il lui avoit preſcrite.

Nous liſons dans le même Auteur, que ce qu'une femme rendit par le vagin ſix jours après la conception, avoit la forme d'un œuf ſans coque, ſans autre différence ſinon que cette maſſe étoit rouge & tout-à-fait ronde. L'extérieur de la membrane qui l'enveloppoit, offroit quelque choſe de reſſemblant à du ſang épais & noir; l'intérieur contenoit quelques fibres épaiſſes & blanches, nageant dans une eſpece de pus ichoreux & rouge.

La Motte remarque auſſi qu'un fœtus très-nouvellement formé, reſſemble, lorſqu'il eſt enveloppé de toutes ſes membranes, à un œuf ſans coque.

Galien dit dans ſon commentaire ſur le troiſieme livre des épidémiques, qu'une danſe violente, une peur, un poiſon, un purgatif, certains remedes propres à cet effet, une perte de ſang exceſſive, ſoit par une bleſſure, ſoit par des hémorrhoïdes, peuvent procurer l'avortement: mais outre ces cauſes, il y en a beaucoup d'autres dont nous donnerons des exemples particuliers.

Un flux de ventre opiniâtre & continu met le fruit d'une femme en danger. La perte de ſon lait eſt un ſigne de foibleſſe dans l'enfant: au contraire, une gorge ferme, remplie & potelée annonce un fœtus ſain & vigoureux.

Si le ſein d'une femme groſſe devient ſubitement flaſque & mou, elle eſt menacée d'avortement. Celle qui n'eſt ni groſſe ni accouchée, & qui cependant a du lait, ne doit point avoir ſes regles. Celse, *liv. 2. chap. 8.*

Les accidens antérieurs à l'*avortement* ſont d'abord une évacuation de matieres aqueuſes, purulentes & ſanglantes; lorſque l'inſtant approche, il ſurvient une perte de ſang pur & fluide; des caillots viennent enſuite; puis le fœtus enveloppé de ſes membranes, ou ſans elles. Quelques femmes ſe plaignent, avant que d'avorter, d'une peſanteur dans les reins, de douleurs au nombril, aux yeux & à la tête, d'un tiraillement d'eſtomac, de froid aux extrémités du corps, de foibleſſe, & d'un friſſon tel que celui qu'on éprouve dans un accès de fievre. D'autres tombent en convulſions ſemblables à celles de l'épilepſie: mais la plupart de ces ſymptomes ne précedent que l'*avortement* ſollicité par des remedes. Quant aux *avortemens* qui n'ont point été procurés par des moyens violens, l'affaiſſement de la gorge ſans cauſe connue, la froideur & la peſanteur des cuiſſes, froideur & peſanteur qui s'étendent juſqu'aux reins, ſont, ſelon Hippocrate, les ſignes ordinaires qui les annoncent. Les femmes ſaines, qui ont le ventre libre & l'uterus humide, qui ont mis au monde de gros enfans ſans douleurs exceſſives, qui ſont dans la vigueur de l'âge, & qui n'ont ni trop de ſang ni trop d'embonpoint, ſupportent mieux l'*avortement* & ſes ſuites, que d'autres. Aetius, *Tetrab. IV. ſerm. IV. chap.* 19.

Si l'enfant détaché de l'uterus & tombé dans le vagin, y eſt detenu, frottez le corps de la femme, & particulierement les parties voiſines de l'uterus, d'huile de cyprès mêlée avec de la térébenthine, dont vous vous ſervirez encore en embrocations après qu'elle ſera délivrée. Si ce remede n'opere point, vous la ferez aſſeoir ſur une décoction d'aromates, vous lui ferez prendre des ſternutatoires; vous eſſaierez la fumigation de poix réſine ſeche, de ſoufre, de bitume, d'écreviſſe & de galbanum. On aura recours à ces remedes & à d'autres ſemblables, pourvu qu'il n'y ait point d'inflammation; car en ce dernier cas, il faudroit ſe contenter de faire promener une fem-

me, ou de la faire asseoir sur des décoctions relaxatives & adouciſſantes. S'il n'y a point d'inflammation, & ſi l'enfant n'eſt retenu que faute de dilatation de l'orifice de la matrice, ſervez-vous de peſſaires de papier & d'éponge ſeche, obſervant de paſſer d'un petit à un plus gros, & d'en oindre la ſurface d'opopanax ou de racine de panax, avec du miel & de la térébenthine broyée. Si l'arriere-faix n'accompagnep as l'enfant, il ne faut point l'extraire par violence; il faut encore moins couper le cordon, & le laiſſer en arriere; car le reſſerrement de l'orifice & d'autres accidens ne manqueroient pas de ſurvenir. Mais s'il n'y a pas lieu à une promte extraction de l'arriere-faix, coupez le cordon, attachez-le à la cuiſſe de la femme, & faites tous vos efforts pour procurer l'évacuation de ce qui reſte. AETIUS, *Tetrab. IV. ſerm. IV. chap.* 19.

Toute femme dont le tempérament n'eſt point affoibli, & à qui il arrive d'avorter à deux ou trois mois, ſans que cet accident ait de cauſes manifeſtes, a les cotyledones ou les glandes dont le chorion eſt parſemé, chargées de mucoſités; & c'eſt, dit Hippocrate, ce qui l'empêche de retenir le fœtus, à qui cette mucoſité facilite la ſortie de la matrice. Il faut les traiter avec des phlegmagogues & par évacuations générales: car celui qui commenceroit à travailler ſur la partie affectée, avant que d'avoir purgé tout le corps, & prévenu par ce moyen l'affluence des humeurs, ſeroit dans le cas d'un homme qui tenteroit de deſſécher un puits, ſans en avoir tari la ſource. On peut préparer ainſi une injection très-efficace contre les phlegmes de la matrice. Ouvrez une pomme de coloquinte ou une pomme amere par l'extrémité la plus commode pour en arracher la pulpe & les pépins; rempliſſez la cavité formée par l'extraction de la pulpe & des pépins, d'huile d'Iris. Refermez l'ouverture avec la piece que vous aurez emportée pour évider la pomme, comme avec un couvercle, & laiſſez-la s'imprégner de l'huile pendant un jour & une nuit; après quoi vous la ferez cuire dans de la cendre chaude, d'où vous la retirerez pour en extraire l'huile. C'eſt cette huile qu'il faut injecter chaude dans la matrice. Ce remede a rendu fécondes pluſieurs femmes, en évacuant les phlegmes qui s'oppoſoient à la conception. Il faut encore qu'elles obſervent de ne prendre que des alimens chauds & deſſéchans, de joindre un exercice modéré à quelques frictions, & de s'abſtenir de tout ce qui eſt capable de rafraîchir.

Quant à celles qui avortent par la foibleſſe de la faculté rétentive, il faut leur faire boire dans de l'eau ou dans du vin de la peau d'un hériſſon réduite en poudre; on a découvert que ce remede leur étoit bon. Il produit le même effet, ſi elles s'en frottent les levres des parties naturelles. Le hériſſon & le poiſſon à coquille calciné ont la même propriété, qui leur eſt encore commune avec la graine de myrthe dans du vin & avec de l'huile de lentiſque ou de Succin. On peut encore leur preſcrire une lotion avec la décoction de ronce & de myrthe, ou autres choſes ſemblables. AETIUS, *Tet. IV. Serm. IV. c.* 21.

Les anciens Medecins n'en ſavoient pas davantage là-deſſus. Il faut convenir que les modernes ont fait de grands progrès dans la partie de la Medecine qui concerne les accouchemens en général, & qu'ils l'emportent de beaucoup ſur leurs prédéceſſeurs quant à la maniere de traiter les femmes dans le cas périlleux de l'*avortement*, ſoit qu'il faille remédier à ſes ſuites, ſoit qu'il faille le prevenir ou le faciliter.

L'*avortement* eſt produit en général par des cauſes qui affectent immédiatement ou l'enfant, ou le placenta, ou ſes membranes, ou le cordon ombilical, ou la mere. Quant à l'enfant, tout ce qui peut être la cauſe de ſa mort, peut cauſer l'*avortement*.

Lorſque les membranes qui enveloppent le fœtus ſont ſi foibles qu'elles peuvent ſe rompre par l'effort le plus léger, il y a danger d'*avortement*. On a des exemples d'*avortement* occaſionné par l'état ſkirreux du placenta & par le peu de longueur du cordon ombilical.

Pour ce qui eſt de la mere, toutes les maladies tant aigues que chroniques, toutes les paſſions vives de l'ame, les exercices violens, les efforts pour porter ou ſoutenir un fardeau, la plethore, la foibleſſe de quelque cauſe qu'elle provienne, les remedes violens, l'action de crier, les odeurs deſagréables, telles que celles du muſc, de l'ambre, de la civette, de la fumée d'une lampe ou d'une chandelle récemment éteinte, toutes ces choſes, dis-je, ſont capables de cauſer l'*avortement*.

Cependant, la rigidité trop grande ou le trop grand relâchement de l'uterus ſont les cauſes les plus ordinaires de cet accident. Il arrive dans le premier cas que la matrice n'eſt pas capable d'une dilatation telle que les accroiſſemens journaliers de l'enfant la demandent: ce qui ſe manifeſte par la tenſion, la dureté & les douleurs de ventre. Dans le ſecond cas, l'inoſculation des vaiſſeaux du placenta avec l'uterus même n'eſt pas aſſez ferme. Lorſque le fœtus avec ſes membranes & le placenta ont acquis de la groſſeur & du poids, alors elle vient à manquer, & l'avortement s'enſuit. Entre les cauſes dont nous avons fait l'énumération, il n'y en a point de plus communes que celles-ci.

Mais ſoit qu'il y ait rigidité, ſoit qu'il y ait relâchement de matrice, tant que ces cauſes ſubſiſteront, qu'elles ne ſeront point détruites par quelque heureux changement dans la diſpoſition générale du corps & dans l'état particulier de l'uterus, il y aura un terme fixé, au-delà duquel une femme ne conduira point ſa groſſeſſe; ce ſeroit un prodige qu'elle menât ſon fruit à maturité dans ces deux circonſtances.

Hippocrate, d'où les Auteurs ont tiré tout ce qu'ils ont dit des cauſes de l'*avortement*, appuie particulierement ſur ces deux dernieres. On m'accuſeroit peut-être de peu d'exactitude, ſi je n'avertiſſois qu'entre autres propriétés, le caſié a celle d'exciter les regles & toutes les hémorrhagies périodiques, & que parconſéquent il eſt dangereux pour les femmes groſſes. GEOFFROY.

Il faut bien ſe garder d'employer l'aloès avec les femmes groſſes, parce qu'il diſpoſe à l'hémorrhagie, en raréfiant le ſang. GEOFFROY.

Toute préparation dans laquelle il entre du ſoufre, eſt dangereuſe dans la groſſeſſe; parce qu'elle peut favoriſer l'*avortement*. Voici les ſignes que les Auteurs nous donnent de l'*avortement* prochain.

La perte ſubite de la gorge.

L'évacuation ſpontanée d'une liqueur ſéreuſe par les mamelons du ſein.

L'affaiſſement du ventre dans ſa partie ſupérieure & dans ſes côtés.

La ſenſation d'un poids & d'une peſanteur dans les hanches & les reins, accompagnée ou ſuivie de douleurs.

Incapacité de ſe mouvoir ou grande averſion pour le mouvement.

Mal de tête & d'yeux.

Tiraillement d'eſtomac.

Froid aux extremités du corps.

Foibleſſes, fievre, friſſon, & quelques convulſions pareilles à celles de l'épilepſie.

Ajoutez à cela les mouvemens plus fréquens & moins forts du fœtus, lorſque la groſſeſſe eſt aſſez avancée pour qu'une femme puiſſe le ſentir.

Quant aux ſignes avantcoureurs immédiats de l'*avortement*, ce ſont l'accroiſſement de la douleur des hanches & des reins, en s'étendant du côté de la matrice, la dilatation de l'orifice de la matrice, la formation des eaux, leur écoulement d'abord purulent, puis ſanglant, enſuite l'écoulement de ſang pur, enfin celui de ſang comme grumelé; à quoi la Motte ajoute *les envies fréquentes d'uriner*. LA MOTTE.

Les Auteurs penſent qu'un *avortement* eſt bien plus dangereux qu'un accouchement à terme; & l'expérience confirme tous les jours cette opinion. Les animaux ont par rapport à leur fruit quelque analogie avec les plan-

tes. Lorſque la noix eſt mûre, par exemple, elle quitte d'elle-même ſon écalle, d'où on ne peut l'arracher qu'avec peine, tant qu'elle n'eſt point en maturité.

Pareillement, les vaiſſeaux du placenta ſe ſéparent ſans violence du corps de la matrice, dans laquelle ils ſont inſérés, lorſque l'enfant eſt à terme : mais avant qu'il y ſoit parvenu, leur adhéſion eſt ferme, & ce n'eſt pas ſans effort qu'elle ſe rompt.

Le danger de l'*avortement* naît de l'hémorrhagie, qui l'accompagne ordinairement : car l'orifice de la matrice étant plus ferme dans le tems de l'*avortement*, & ſe dilatant plus difficilement que dans l'accouchement, le fœtus tarde plus à venir : or, dans cet intervalle, s'il arrive qu'une partie du placenta vienne à ſe détacher, les vaiſſeaux de l'uterus ne ceſſeront d'y verſer du ſang, pendant tout le tems que le fœtus ou le placenta y ſéjournera, parce que leur volume empêchant cette partie de ſe reſſerrer, les orifices de ſes vaiſſeaux demeureront toujours également ouverts.

Les hémorrhagies ſont quelquefois ſi violentes, qu'elles conduiſent la malade à la défaillance, qu'elles lui ôtent la connoiſſance pour un tems, & qu'elles la jettent dans des convulſions. Or les convulſions, dit Hippocrate, ſont communément mortelles, ſoit qu'elles arrivent pendant l'*avortement*, ſoit qu'elles ne ſurviennent que peu de tems après. Hippocrate.

La ſurface interne de la matrice ſe déchire quelquefois dans la ſéparation du placenta à tel point qu'il ne peut plus y avoir de groſſeſſe dans la ſuite.

Dans ces occaſions, il y a danger d'inflammation, tant à cauſe de la violence qu'on eſt obligé de faire à l'orifice de la matrice pour le dilater, & à la matrice même pour en ſéparer le placenta, qu'à cauſe de la grande abondance d'humeurs qui ſe portent à cette partie à la ſuite de ces opérations. Voyez l'art. *Uterus*, où nous décrirons les ſymptomes de cette inflammation, & la maniere de la traiter.

Les *avortemens* ſont quelquefois accompagnés de grandes douleurs à l'occiput. Galien.

L'*avortement* eſt plus dangereux & plus pénible dans la premiere groſſeſſe que dans les groſſeſſes ſuivantes, par la raiſon que les parties ſe dilatent plus difficilement la premiere fois, que lorſqu'elles y ſont accoutumées.

Le danger d'une fauſſe-couche eſt plus grand pour les femmes extremement maigres ou extremement graſſes, que pour les autres.

La fauſſe-couche eſt plus pénible & plus dangereuſe au ſixieme, ſeptieme & huitieme mois que dans les cinq premiers.

Les femmes d'un tempérament mou & lâche, ou dont quelques accidens ont affoibli la matrice, avortent plus facilement que les autres ; & les ſuites de l'*avortement*, ſurtout s'il arrive dans les premiers mois, ſont moins fâcheuſes pour elles.

Hippocrate prétend qu'un *avortement* qui arriveroit ſoixante jours après la conception, pourroit être ſalutaire en réglant le retour périodique du flux menſtruel, dans une femme en qui il ſeroit dérangé ; & l'expérience a confirmé cette opinion. On voit des femmes qui ont été ſtériles pendant pluſieurs années par défaut de regles, & qu'un *avortement* ou une fauſſe-couche a rendues fécondes pour la ſuite.

L'*avortement* occaſionné par la petite vérole, la fievre ou quelque maladie aigue, eſt regardé comme mortel. Cette regle n'eſt cependant pas ſans exception.

Lorſqu'une femme ſujette à la fauſſe-couche eſt groſſe, il y a des précautions à prendre pour prévenir cet accident, & auxquelles elle doit avoir recours, aux premiers ſymptomes qui l'en menacent. Si elle avorte malgré tous les ſoins de ſon medecin & les ſiens, il y a un régime à lui preſcrire, régime qui bien obſervé avant ſa groſſeſſe, peut la mettre en état de la conduire à terme & d'accoucher heureuſement.

Les cauſes de l'*avortement* déterminent les précautions à prendre pour le prévenir. Il eſt donc important de connoître ces cauſes, & par conſéquent d'obſerver toutes

les circonſtances, ſoit antécédentes, ſoit conſéquentes à l'*avortement*, qui peuvent conduire à cette connoiſſance : car ſi l'on ſe trompe une fois ſur la cauſe, on ne manquera pas de preſcrire un régime dangereux ou tout au moins ſuperflu.

On connoît qu'une femme eſt menacée d'*avortement* à cauſe de la foibleſſe du fœtus, par le défaut des ſignes qui ſuivent le progrès de la groſſeſſe ; ſi le mouvement du fœtus eſt languiſſant lorſque le tems de la groſſeſſe ou l'âge du fœtus eſt fort avancé. L'état de la mere doit être auſſi particuliérement comparé avec ces ſignes concomitans de la groſſeſſe.

La ſeule choſe qu'il y auroit à faire en ce cas, ce ſeroit de guérir la mere de ſon indiſpoſition particuliere ; pour cela, je crois qu'il y auroit de la prudence de s'interdire la plupart des médicamens, pour leſquels les perſonnes qui ſont dans l'état en queſtion, ont toujours de la répugnance, & qu'on emploie rarement ſans courir quelque danger ; mais de les traiter en réglant ſimplement les nourritures, les exercices & le reſte de ce qu'on appelle non-naturel.

J'ai vécu dans une Province où l'on avoit un remede pour ces foibleſſes de la mere & du fœtus, dont la réputation étoit ſi grande que peu de femmes accouchoient ſans s'en être ſervies pendant leur groſſeſſe. J'eus quelque raiſon de croire que pluſieurs d'entre elles s'en étoient bien trouvées, & conſéquemment qu'il étoit important de connoître quelle eſpece de compoſition ce pouvoit être. Je trouvai que c'étoit celle que Fuller a inventée, & qu'il a nommée *Mixtura aurea*, ſans la moindre altération.

Fuller lui a donné cette épithete pompeuſe, moins à cauſe des ingrédiens qui y entrent, que par rapport à ſes propriétés. Il aſſure qu'elle eſt très-propre à donner des forces à la mere & au fœtus, & qu'elle eſt capable de procurer un accouchement facile à celles qui en prendront deux cuillerées par jour, dans le dernier mois de leur groſſeſſe. L'enfant même s'en ſentira après ſa naiſſance ; & Fuller ajoute qu'il en ſera plus ſain & plus vigoureux.

Si le *fœtus* eſt mort, il faut attendre l'*avortement* ſans rien faire pour le hâter. La nature ſaura bien prendre ſon tems pour l'expulſion de ce corps, ſans que le Medecin s'en mêle. C'eſt pourquoi il ne faut que rarement ou jamais ſuivre le conſeil dangereux de Celſe ; je veux dire, accoucher une femme par force, lorſque ſon enfant eſt mort. Je proſcrirois même l'uſage des remedes violens, parce qu'on a pluſieurs exemples de femmes qui ont accouché à terme d'un enfant vivant, quoique leur groſſeſſe eût été accompagnée de la plupart des ſignes ſur leſquels les Auteurs diſent qu'il faut juger qu'un fœtus eſt mort.

En général, il n'y a point à craindre de conſéquences fâcheuſes pour la mere, de la putréfaction du fœtus dans la matrice, car il ne ſe corrompra point tant que les membranes qui l'enveloppent ſeront entieres ; & auſſi-tôt que les membranes ſe corrompront, les eaux perceront & le fœtus ſera ordinairement expulſé avec elles. Moriceau, la Motte.

Voici les ſignes ſur leſquels on conjecture qu'un enfant eſt mort dans l'uterus.

1. S'il y a ceſſation ou défaut de mouvement, lorſque la groſſeſſe eſt aſſez avancée pour que la mere puiſſe en ſentir.
2. Si la mere ſent dans la partie intérieure du ventre un poids indolent, qui ſuive le mouvement de ſon corps, ſur quelque côté qu'elle ſe couche.
3. Si elle ſouffre des douleurs dans le ventre, particuliérement aux environs du nombril & des reins, & quelqu'embarras dans l'eſtomac.
4. Si elle a le ventre plus froid que d'ordinaire ; ſi le défaut de chaleur eſt ſenſible au toucher, à l'orifice intérieur de la matrice ; s'il en eſt de même du nez & des oreilles.
5. Si elle a l'haleine mauvaiſe.
6. Si elle a les yeux creux, enfoncés dans la tête, & pri-

vés de leur éclat ordinaire. Si ſes paupieres ſont enflées, & ſa vue diminuée.

7. Si ſon viſage eſt enflé, bouffi & d'une couleur pâle & noirâtre.

8. Il faut ajouter à cela, les friſſonnemens fréquens, les défaillances & les convulſions ſemblables aux accès d'épilepſie.

9. Les inſomnies, les rêves fâcheux & le grincement des dents.

10. Le teneſme & la difficulté d'uriner.

11. Mais de tous ces ſignes le plus certain, c'eſt l'écoulement de ſanies fétides qui ſortent de la matrice.

Les *avortemens* qui proviennent de la foibleſſe des membranes qui enveloppent le fœtus, ne peuvent point être prévus ni par conſéquent prévenus par des attentions particulieres.

Cependant une femme prudente qui aura avorté par cette cauſe une premiere fois, ne s'expoſera point une ſeconde fois à ce malheur, en faiſant des mouvemens ſubits & violens.

Il eſt encore impoſſible de prévoir & de prevenir l'avortement occaſionné par la ſéroſité du placenta, ou le peu de longueur du cordon ombilical.

Le moyen de prevenir l'*avortement* dont on eſt menacé par une maladie aigue ou chronique, c'eſt de la guérir, s'il eſt poſſible, & d'en modérer les ſymptomes. On s'apperçoit aiſément que ce cas ſe ſubdiviſe en une infinité d'autres, & qu'il eſt impoſſible d'entrer ici dans ce détail.

Nous dirons ſeulement en général, que ſi une femme eſt ſujette à la fauſſe-couche, elle doit ſoigneuſement éviter les cauſes de cet accident qui lui ſont propres, & s'obſerver particulierement ſur celle qui lui a occaſionné le dernier *avortement*.

A cet effet, elle commencera par régler ſes paſſions; & ſes amis, ainſi que ſes domeſtiques, auront ſoin que rien de ce qui pourroit lui cauſer un plaiſir ou une peine ſubite, ne ſe préſente à elle, ou ne lui ſoit annoncé, ſans qu'elle y ait été préparée. Elle s'abſtiendra de tout exercice qui ne ſoit modéré; elle ne s'efforcera ni en parlant, ni en portant quelque poids; elle s'éloignera, autant qu'il ſera en ſon pouvoir, des parfums trop forts & des odeurs déſagreables, & particulierement des careſſes de ſon mari: car tous les Auteurs ont fait mention de cette cauſe de l'avortement, & l'ont miſe au nombre des plus ordinaires.

Comme l'hémorrhagie précede toujours la fauſſe-couche, les Auteurs l'ont traitée comme la cauſe immédiate de cet accident, & conſéquemment ils ſe ſont occupés des moyens de la prevenir ou de l'arrêter. Tous conſeillent d'une voix unanime de ſaigner au premier ſymptome d'*avortement*, ſi toutefois il n'y a point eu quelque évacuation conſidérable & antérieure, & ſi la foibleſſe de la mere le permet: mais la ſaignée eſt de néceſſité abſolue, toutes les fois qu'il y a quelque raiſon de craindre la plénitude ou la pléthore de ſang.

Ce dont une femme a le plus de beſoin après la ſaignée, c'eſt qu'au moindre ſigne d'une fauſſe-couche, elle ſoit miſe dans ſon lit pour n'en ſortir que quand il aura totalement diſparu, & qu'elle y ſoit tenue chaudement. Si elle ſe hâte de ſe lever, l'*avortement* eſt indubitable.

Les douleurs précédant toujours l'*avortement*; des opiates doux & mêlés d'aſtringens, ſont fort recommandés. Et il paroît en effet qu'il n'y a rien de plus propre à produire les effets qu'on doit ſe propoſer en pareil cas, d'empêcher la douleur d'augmenter & conſéquemment d'affoiblir une des cauſes les plus conſidérables de l'hémorrhagie, le plus terrible des ſymptomes de l'*avortement*, en calmant l'irritation qui accompagne toujours la douleur.

Voici la formule d'un Opiate recommandé par Boerhaave, avec la façon de l'adminiſtrer.

Prenez *de la ſanguine en poudre, une dragme.*

du bol armenien, une dragme,
du ſang de dragon, une dragme,
du ſirop de myrthe, une once,
du laudanum ſolide, trois grains,
eau de plantain, ſix onces.

Que la malade prenne de cette mixtion une once à chaque quart d'heure. Voyez l'art. *hémorrhagie.*

Les médicamens, les cataplaſmes & le régime aſtringent, étant très-propres à prevenir les hémorrhagies en général, ſont par cette raiſon recommandés en particulier, comme des préſervatifs contre l'*avortement.*

Ainſi, tous les remedes qu'on emploie pour modérer l'abondance exceſſive du flux menſtruel, peuvent ſervir dans le cas préſent. Voyez *menſes.*

On a coutume d'ordonner encore dans les circonſtances dont il eſt queſtion, une teinture de roſes, & Sydenham indique l'électuaire ſuivant.

Prenez *de conſerve de roſes ſeches, deux onces,*
de trochiſques, de terre ſigillée, une dragme & demie,
d'écorce de grenade, deux ſcrupules,
de corail rouge, deux ſcrupules,
de ſanguine, un ſcrupule,
de ſang de dragon, un ſcrupule,
de bol armenien, un ſcrupule,
de ſirop de corail, la quantité ſuffiſante pour former un électuaire.

La malade en prendra la quantité d'une groſſe noix de muſcade le matin, autant à cinq heures du ſoir, buvant la deſſus ſix cuillerées du julep ſuivant.

Prenez *d'eau ſimple, trois onces,*
de boutons de chêne, trois onces,
de plantain, trois onces,
d'eau de canelle orgée, une once,
de ſirop de roſes rouges, une once,
d'eſprit de vitriol, aſſez pour que le tout ſoit d'une acidité agréable.

Le même Auteur veut qu'on applique ſur la région des reins des emplâtres aſtringentes faites de diapalme & *d'emplaſtrum contra rupturam*, en parties égales. D'autres ordonnent la même choſe, y ajoutant l'emplâtre de minium, & d'autres compoſés d'ingrédiens aſtringens, comme de ſang de dragon, de bol d'armenie, de maſtic, de fiel, de racine de biſtorte & de corail rouge, à quoi l'on donnera la conſiſtance convenable à une emplâtre, avec de la réſine de cyprès.

Je ne finirois point, ſi je rapportois toutes les différentes eſpeces & formules de préparations médicinales dont on uſe dans le cas d'*avortement*; & je rendrois peut-être un mauvais ſervice au lecteur, en l'expoſant à ſe ſervir à contretems de remedes qui exigent une grande connoiſſance des cauſes de la maladie, & une attention particuliere aux circonſtances, pour être employés ſans danger. J'ai penſé que les réflexions ſuivantes lui ſeroient plus utiles qu'un catalogue infini de différentes ordonnances.

1. Il ne faut appliquer à l'extérieur, ni faire prendre intérieurement aucun aſtringent, lorſque l'*avortement* eſt ſi voiſin qu'il n'y a point ou peu d'eſpérance de le prevenir. Car dans cette conjoncture, tout ce qui retarde eſt pernicieux: or ce ſeroit toutefois l'effet des aſtringens; en s'oppoſant à la dilatation de l'orifice intérieur de la matrice, ils ſuſpendroient l'expulſion ſi néceſſaire au ſalut de la malade, du fœtus & de l'arriere-faix.

2. Lorſqu'il y a raiſon de croire que le fœtus eſt mort, ſon expulſion étant la ſeule choſe que l'on doive déſirer, il faut bien ſe garder de l'empêcher par des aſtringens.

3. Lorſque la tenſion & la rigidité de l'utérus eſt telle que la dilatation ne peut plus augmenter, & que par conſéquent

conſéquent l'*avortement* eſt inévitable ; les aſtringens augmentant la tenſion, ne feroient qu'augmenter le danger.

Je ſai que quelques Auteurs penſent que les aſtringens ſont quelquefois néceſſaires, même dans les cas mentionnés ci-deſſus, & cela, pour modérer la violence de la perte de ſang : mais je puis aſſurer contre leur opinion, qu'ils ne ſont pas en état de répondre de l'effet qu'ils en attendent, tant que le ſéjour du fœtus, du placenta ou de quelqu'une de ſes parties, où des caillots de ſang tiendront la matrice tenduc, & par conſéquent les vaiſſeaux ſanguins ouverts ; & que, quand elle ſera débarraſſée de ces corps, les aſtringens deviendront ordinairement ſuperflus, parce que l'hémorrhagie ceſſera d'elle-même, à moins qu'un déchirement conſidérable, ou quelqu'autre accident extraordinaire, ne contraigne de recourir au régime & aux remedes que nous preſcrirons à l'article *Hémorrhagie*.

Les précautions que l'on prend contre l'*avortement* pendant la groſſeſſe, ne réuſſiſſent pas auſſi ſouvent que celles que l'on prend entre l'*avortement* & la groſſeſſe qui ſuit. Ces dernieres conſiſtent en général à rétablir une femme dans l'état de ſanté, relativement aux indiſpoſitions de la matrice.

Si l'on conjecture à la douleur, à la tenſion & à la dureté de la région de la matrice, antérieures à l'*avortement*, qu'elle eſt trop reſſerrée dans ſon état actuel, pour que ſa dilatation puiſſe augmenter ſuffiſamment, il faut alors travailler à relâcher l'habitude générale du corps, par les méthodes que nous avons indiquées à l'article *Stricture*. Il faut adoucir les fibres de l'uterus par des fomentations émollientes, des cataplaſmes, des injections & des peſſaires. Mais ſur vingt *avortemens* habituels, il y en a dix-neuf de cauſés par un relâchement général de tout le corps, ou par un relâchement particulier de la matrice ; ce cas demande donc de notre part une attention plus marquée.

J'entens par *avortemens* habituels, ceux qui ſont arrivés plus d'une fois, dans un certain tems de la groſſeſſe, ſans aucune cauſe évidente.

On remarque que les femmes d'une baſſe condition ſont peu ſujettes à cette eſpece d'*avortement*. Lorſqu'elles font une fauſſe couche, cet accident leur arrive ordinairement ou par frayeur, ou par une chute, ou par quelque maladie aigue.

Il n'en eſt pas ainſi des femmes d'un état ſupérieur : avec tous les ſoins poſſibles, en prenant toutes les précautions imaginables ; la plupart ne peuvent conduire leur fruit à maturité. Elles avortent, ſans que cet accident ait été précédé par un autre qu'on puiſſe regarder comme une cauſe ſuffiſante.

La raiſon de cette différence ne nous échappera pas, pour peu que nous entrions dans le détail des cauſes qui produiſent le relâchement.

Je me trouve dans la néceſſité d'empiéter ici ſur ce que je dirai du relâchement comme maladie, & de remarquer que le défaut d'exercice, les veilles, le ſommeil long du matin & la chaleur, ſont les cauſes ordinaires & générales du relâchement.

Les femmes de bas étage préviennent donc le relâchement, ou y remédient par beaucoup d'exercice, en ſe couchant de bonne heure, en ſe levant matin, & en s'expoſant au froid, car leurs occupations journalieres les contraignent à ce régime.

Les femmes au contraire qui ſe trouvent dans l'aiſance, qui ſont diſpenſées par leur état de cette vie dure, augmentent en elles le relâchement ou le font naître, parce qu'elles ne prennent que trop peu ou point d'exercice, parce qu'elles ſe couchent tard, qu'elles demeurent long-tems au lit le matin, & qu'elles ſe tiennent toujours chaudement.

Les femmes de diſtinction ſe ſont habituées depuis une cinquantaine d'années à boire leurs liqueurs chaudes ; je ne connois rien de plus capable de contribuer au relâchement des fibres. Quoiqu'il ſoit très-bon d'en uſer ainſi dans quelques maladies, il eſt de la derniere imprudence de ſe faire une pareille habitude dans l'état de ſanté. Car la chaleur modérée produiſant toujours le relâchement ; les liqueurs chaudes communiqueront cet état aux parties qui les reçoivent d'abord ; il paſſera de là au reſte du corps ; & viendront à ſa ſuite l'indigeſtion, l'affoibliſſement des eſprits, les maladies hiſtériques, & les obſtructions de toutes ſortes ; ſources des maladies chroniques.

Je ſai que par une erreur aſſez groſſiere, on a rejetté tous ces fâcheux effets ſur le thé : c'eſt pourquoi j'avertis les perſonnes qui ſont dans l'habitude de boire chaud, que l'eau chaude priſe en grande quantité, eſt capable de les produire, ſans qu'on y ait fait infuſer une feuille de thé.

Les cauſes du relâchement nous conduiſent naturellement à parler de la cure de cette indiſpoſition. A peine une femme ſera-t-elle relevée de ſa fauſſe-couche, qu'il faut travailler à détruire cette cauſe, ſi l'on veut prévénir ſes effets dans une groſſeſſe future. On trouvera à l'article *Relâchement*, les remedes & le régime, à l'aide deſquels on peut y parvenir.

Mais s'il arrive que la maladie ſoit locale, ſi le corps eſt en bonne diſpoſition, & qu'il n'y ait que la matrice de relâchée : il faut que le traitement ſoit en quelque façon local. Ainſi, on ne négligera point d'appliquer ſur la région des reins des emplâtres aſtringentes. On uſera de fomentations & d'injections, mais avec quelque circonſpection : car s'il arrivoit qu'elles fuſſent un peu trop aſtringentes, elles pourroient troubler l'évacuation naturelle des regles, ſi néceſſaire à la ſanté.

Le relâchement de la matrice & des parties adjacentes, eſt ordinairement accompagné de fleurs blanches, qu'on traitera comme il eſt marqué à l'article des fleurs blanches, ſoit qu'elles ſoient la cauſe du relâchement, ſoit qu'elles en ſoient l'effet.

Il n'y a point de préſervatif plus efficace contre l'*avortement*, que les eaux minérales, légerement chargées de fer. Il faut les boire à la ſource, ſur les ſix heures ou même plus matin, & en prendre trois ou quatre pintes au plus. Pendant ce tems, la malade doit ſe procurer autant d'exercices que ſes forces & ſa ſanté le lui permettront, & ſuivre à la rigueur un certain régime, pendant tout le tems qu'elle prendra les eaux : on les prend ordinairement pendant deux ou trois mois de l'été.

On a ſubſtitué quelquefois les eaux de Pyrmont & de Spa à nos eaux chalybées : mais ſoit que leur vertu ſe fût diſſipée en chemin, ſoit qu'elles euſſent été altérées à la fontaine même, elles n'ont jamais produit parmi nous des effets bien merveilleux, dans la maladie préſente.

Les eaux chalybées priſes, comme nous venons de les ordonner, ſont très propres à prevenir les *avortemens*, en ce qu'elles tendent à reſtituer l'uterus dans ſon élaſticité naturelle, qu'elles produiſent le même effet ſur l'habitude générale du corps, & qu'elles agiſſent très-puiſſamment contre les obſtructions, la ſource principale des maladies.

Je pourrois citer ici un grand nombre de cures importantes que ces eaux ont opérées, & qui ſont venues à ma connoiſſance ; & j'oſe aſſurer, ce qu'on ne pourroit peut-être dire d'aucun autre remede, que je ne connois point de malade qui en ait uſé avec régularité, qui ne s'en ſoit bien trouvé.

Zacutus Luzitanus prétend que rien n'eſt plus capable de prevenir l'*avortement* qu'un cautere. Il recommande cette précaution dans les termes les plus forts ; & je la crois très-propre à contribuer à la ſanté de la mere & de l'enfant, & par conſéquent à prevenir les *avortemens* dont l'indiſpoſition de l'une ou de l'autre ſeroit la cauſe.

L'orifice intérieur de la matrice étant plus ſolide & plus difficile à dilater dans l'*avortement* que dans l'accouchement, l'expulſion du fœtus doit être conſéquemment plus pénible & plus dangereuſe dans le

premier cas que dans le ſecond : mais dans l'un & l'autre, l'accident le plus à craindre, c'eſt la grande perte de ſang ; accident contre lequel il n'y a point de remede tant que le fœtus ou quelque partie conſidérable de l'arriere-faix ſéjournera dans la matrice.

Dans l'accouchement à terme, le placenta ſe détache ordinairement de la matrice, ſans grand effort, & les douleurs naturelles ſuffiſent pour l'expulſer peu après l'enfant, quand même la Sage-femme n'auroit pas la précaution de profiter de la dilatation de l'orifice de la matrice, pour l'aller chercher. Mais s'il eſt adhérent, comme cela arrive quelquefois, & qu'il ſoit retenu juſqu'à ce que la perte de ſang commence à devenir trop grande ; alors elle ſe trouve contrainte à faire cette opération, à introduire ſa main dans le corps de la femme, & à ſéparer l'arriere-faix de la matrice, avec le moins de violence qu'il lui ſera poſſible.

Mais il n'en eſt pas ainſi de la fauſſe-couche ; une perte conſidérable dure quelquefois pendant pluſieurs jours, ſans que l'orifice intérieur de la matrice permette l'expulſion d'un petit fœtus. A plus forte raiſon ne permettra-t-il point l'introduction de la main, qui ſeroit toutefois d'autant plus néceſſaire, que dans ce cas le placenta eſt ſujet à être adhérent à la matrice.

Lorſqu'il n'y a point d'eſpoir de prevenir l'*avortement*, & que le fœtus eſt retenu dans la matrice, s'il ne barre point l'orifice, Hippocrate conſeille de faire éternuer la femme, & de lui boucher la bouche & le nez pendant l'effort, afin que toute la violence de la convulſion ſoit dirigée vers la matrice.

Je fais mention de cette pratique, parce que les Sages-femmes de Province s'en ſervent avec ſuccès.

Mais la conduite preſcrite en pareil cas par les meilleurs Auteurs, parmi leſquels il faut compter la Motte, c'eſt de s'en remettre à la nature, même quand on eſt sûr que le fœtus eſt mort ; & de ne rien entreprendre ſoit avec les mains, ſoit par des remedes, que la perte de ſang n'augmente à tel point qu'elle en devienne formidable, ou que les convulſions ne menacent la malade d'une mort prochaine. Dans ces circonſtances il faudroit encore mieux la délivrer de force, & l'expoſer à tous les inconvéniens de cette opération violente, que de la laiſſer périr ſans ſecours.

Cet avis eſt d'autant plus raiſonnable, qu'il eſt difficile d'employer des remedes capables de hâter l'expulſion du fœtus & de l'arriere-faix, ſans raréfier le ſang en même tems, & augmenter l'hémorrhagie, l'accident le plus fâcheux dans les *avortemens* ; & que l'opération manuelle n'eſt pas moins cruelle que dangereuſe.

Lorſque les ſymptomes funeſtes dont nous avons parlé rendent l'opération manuelle néceſſaire, il faut y venir, ſans attendre le ſecours des douleurs : car elles ceſſent pour ne plus revenir, lorſque la perte de ſang a été aſſez violente pour cauſer des défaillances ou des convulſions. Il ne faut pas non plus eſpérer que ſans douleurs l'orifice de la matrice puiſſe ſe dilater conſidérablement. Il faut donc ſe mettre à l'ouvrage, & s'effrayer d'autant moins de ce dernier obſtacle, que les parties ayant été amollies & relâchées par la foibleſſe & par la perte de ſang, avantages légers en comparaiſon de l'inconvénient qu'elles ont produit ; il eſt moins dangereux & moins pénible à lever.

Voici, ſelon Celſe, la poſture la plus convenable pour l'opération. La femme ſera étendue ſur un lit, couchée ſur le dos, les cuiſſes tellement repouſſées en arriere contre le ventre, qu'elles ſoient appliquées contre les îles & les flancs.

Mauriceau place la femme dans la même poſture ; il l'étend ſur un lit, la tête & l'eſtomac un peu plus hauts que les parties inférieures, pour lui faciliter la reſpiration ; les cuiſſes fléchies, de ſorte que les talons touchent aux feſſes ; les genoux tenus écartés par deux femmes vigoureuſes, tandis que par derriere une troiſieme la ſoutient par deſſous les bras, & l'empêche de gliſſer en en bas. Il conſeille à l'opérateur de ſe placer, pour ſa commodité, vis-à-vis de la femme, enſorte que ſes coudes ſoient à la hauteur & à la portée des parties naturelles de la patiente.

Alors il oindra ſa main avec de l'huile, du beure frais ou du lard qui ne ſoit point ſalé ; il l'introduira dans le vagin juſqu'à l'orifice intérieur de la matrice, dans lequel il inſerera d'abord un doigt ; Celſe veut que ce ſoit l'index ou le premier doigt, enſuite un autre ; à l'aide deſquels il fera place à un troiſieme, puis au quatrieme, pouſſant la dilatation juſqu'à ce que la main entiere puiſſe paſſer.

Tout cela ſe doit faire par degrés & avec le plus de ménagement qu'il ſera poſſible, n'exerçant la violence qu'autant que la nature de l'opération l'exige.

Pour la faciliter, il ne faut pas manquer d'oindre les parties de la femme de la même matiere dont l'opérateur ſe ſera ſervi pour ſa main.

Lorſque la main ſera introduite dans la matrice, ſi les membranes ſont encore entieres, il faut les percer & ſe ſaiſir ſur le champ des piés de l'enfant, par leſquels on le tirera de dehors. On cherchera enſuite le placenta. S'il adhere, on le ſéparera de la matrice avec les doigts, & on l'en tirera, mais obſervant ſoigneuſement de n'en pas laiſſer la moindre parcelle dedans la matrice, qu'il faut encore nettoyer du ſang engrumelé & coagulé, dont le ſéjour entretiendroit la perte de ſang.

Si le fœtus étant tiré, il reſtoit dans la matrice quelque portion du placenta, ou le placenta même, il ne ſeroit pas toujours néceſſaire d'y réintroduire la main entiere. On trouve dans la Motte quelques exemples où un ſeul doigt a ſuffi pour ſéparer le petit placenta, l'accrocher en recourbant ce doigt en forme d'hameçon, & l'attirer au dehors. Mais c'étoit dans le cas d'une groſſeſſe de quelques ſemaines, le placenta étant par conſéquent extremement petit, & la matrice très-peu tendue.

Nous avons remarqué que l'opération manuelle ne doit être tentée que dans la derniere extrémité, lorſque la perte de ſang eſt ſi violente qu'elle menace de mort ; que les remedes qni hâtent l'*avortement* ſont dangereux. Nous ajouterons qu'il en eſt de même des cordiaux, ils augmentent l'hémorrhagie en proportion de ce qu'ils réveillent les eſprits.

Lorſque le placenta eſt retenu dans la matrice, & que la perte de ſang n'exige pas ſur le champ l'opération de la main, les opiates ſont les remedes les plus propres à en hâter la ſéparation & l'expulſion, parce qu'ils relâchent les parties, & qu'ils appaiſent l'irritation dont la douleur eſt toujours accompagnée.

Un ſeul grain d'opium ou une once de diacod, vingt gouttes de laudanum, donnés dans un véhicule convenable, ont eu quelquefois un heureux ſuccès.

Boerhaave eſt, je crois, le premier qui ait introduit cette méthode dans la pratique.

Le même Medecin ayant obſervé le dangereux effet des remedes expulſifs & des cordiaux, dans les grandes hémorrhagies de matrice, occaſionnées par la détention du placenta, leur ſubſtitua des bouillons dont il ordonna qu'on ne prît que quelques cuillerées à la fois, mais de quatre en quatre ou cinq minutes, de la chaleur à peu près du lait récemment tiré.

Par ce moyen, l'eſtomac digere facilement & convertit promptement en chyle cette petite quantité d'aliment ; & la malade ſupplée par une formation continuelle de ſang, à celui qu'elle perd.

L'envie de me rendre utile aux femmes qui ſe trouvent dans les conjonctures dangereuſes dont il eſt queſtion, en indiquant les principaux ſecours qu'on peut leur donner, m'a fait anticiper ſur ce que je ne m'étois promis d'expoſer qu'à l'article *Hémorrhagie*.

Par la même raiſon, & en faveur de ceux qui ſe deſtinent particulierement à l'étude des maladies des femmes, je finirai cet article par un nombre conſidérable d'obſervations, plus capables d'inſtruire que des maximes

générales, & qui pourroient en quelque façon ſuppléer au défaut de pratique dans ceux qui les liront avec réflexion.

Elles ſont tirées pour la plupart de Mauriceau & de la Motte, & de quelques Auteurs Anglois.

Je ne puis refuſer à la Motte l'éloge qui lui eſt dû. Cet Auteur paroît avoir obſervé la nature de fort près; & ſes Obſervations me ſemblent écrites avec beaucoup d'exactitude. On diroit qu'il ſe ſoit propoſé dans chacune de confirmer quelque maxime importante d'Hippocrate, que j'oſerois bien aſſûrer qu'il n'avoit jamais lû. Sans cela il ſe ſeroit fait un honneur de le citer, à l'exemple de tous ſes compatriotes.

OBSERVATION I.

Avortement occaſionné par une pierre dans les reins.

Une femme de qualité avoit été tourmentée par des douleurs de reins pendant pluſieurs années, ſurtout du côté gauche, où elles avoient commencé à ſe faire ſentir; & quoiqu'elle en fût alors à ſa quatorzieme groſſeſſe, pendant le cours de laquelle elle mourut, jamais elle n'en avoit conduit aucune à terme, accouchant toujours ſur la fin du huitieme mois ou au commencement du neuvieme.

Quand je la diſſéquai, je trouvai le rein gauche entierement conſumé, & le droit prodigieuſement enflé: j'ouvris cette partie, & j'y trouvai une aſſez groſſe pierre. Bonet.

OBSERVATION II.

Fauſſe-couche occaſionnée par des eaux épanchées à l'origine des nerfs.

Une femme avoit été ſujette pendant pluſieurs années à des convulſions hiſtériques, mais qui n'étoient jamais ſi violentes & ſi fréquentes que dans ſes groſſeſſes. Au commencement de ſon troiſieme mois, terme ordinaire de ſes fauſſes couches, ſes regles revenoient; & pendant deux ou trois jours qu'elles continuoient, elles étoient accompagnées de morceaux de membranes déchirées, ce qui lui annonçoit une fauſſe-couche, qui en effet ne tardoit pas d'arriver.

Cette femme mourut d'apoplexie. J'avois toujours ſoupçonné la matrice d'être le ſiége de la maladie, & la curioſité me détermina à viſiter d'abord cette partie, que je trouvai parfaitement ſaine & dans ſon état naturel. Les circonvoiſines ne m'offrirent encore rien que je puſſe regarder comme la cauſe de l'accident ſur lequel je cherchois des lumieres. De-là je crus devoir aller à la tête, & ce ne fut pas en vain. Le cerveau avoit été comme inondé: ſes circonvolutions & ſes replis étoient couverts & pleins d'eau. Cette eau avoit pénétré juſqu'à l'origine des nerfs qui vont aux viſceres, & s'y étoit amaſſée en ſi grande quantité, qu'elle avoit ſéparé la piemere du tronc de la moëlle alongée de l'intervalle de deux doigts: cette matiere deſcendant par le moyen de ces nerfs ſur le plexus méſentérique, étoit ſans doute la cauſe & des convulſions & de la fauſſe-couche qui ſuivoit les convulſions. Bonet.

REMARQUE.

Hippocrate paroît avoir indiqué à cet Auteur la tête comme le ſiége de la maladie, quoiqu'il n'en faſſe pas mention: mais s'il a cherché juſques-là la cauſe de la fauſſe-couche, ſans avoir cet ancien Auteur en vue, cela prouve qu'il avoit comme lui une grande connoiſſance des maladies & une prodigieuſe ſagacité. En effet, il falloit poſſéder ces deux qualités dans un ſouverain degré, pour avoir dit dans ſon premier livre des maladies des femmes, « que ſi la tête d'une femme groſſe eſt char» gée d'eaux (φλεγματώδης) ces eaux pourront ſe précipi» ter dans le ventre, & occaſionner une fievre légere &

» des mouvemens convulſifs (σπασμοὶ) qui deviendront » quelquefois exceſſifs; & que ſi ces accidens ſont ac» compagnés de dégout & de foibleſſe, il y a grand dan» ger d'une fauſſe couche immédiate.

OBSERVATION III.

Avortement occaſionné par un exercice trop violent.

Le 25 Fevrier 1685. j'ai vu une femme groſſe de trois mois ou environ, qui avorta en ma préſence d'un petit fœtus qui n'étoit pas plus gros qu'une mouche à miel, la cauſe de cet accident procédant apparemment de ce qu'elle avoit fait en cinq jours de tems un voyage de cent lieues dans un carroſſe de voiture, n'étant groſſe pour lors que d'un mois ou environ: le principe de la vie ayant apparemment été détruit par la grande agitation qu'elle avoit reçue, ce petit fœtus n'avoit pas pris un plus grand accroiſſement. Un mois après ce premier accident, cette femme vuida de la matrice quelque peu de ſang durant un jour ou deux ſeulement: ce ſecond accident ayant ceſſé, recommença à paroître au bout d'un autre mois, & la fit enfin avorter de ce petit fœtus, qui auroit dû être de la longueur du plus grand doigt de la main, vers la fin du troiſieme mois, auquel tems la nature le pouſſa dehors, tout enveloppé de ſes membranes & de ſes eaux, le tout étant de la groſſeur d'un petit œuf de poule.

Si cette femme eût été ſaignée du bras avant que d'entreprendre ſon voyage, comme je lui aurois conſeillé, ſi elle m'eût fait demander mon avis, elle ſe ſeroit peut-être préſervée par ce remede de la fauſſe-couche qui lui arriva; car les femmes groſſes ſe bleſſent d'autant plus facilement que leurs vaiſſeaux ſont plus pleins de ſang, parce que la grande commotion du corps l'échauffant beaucoup, & lui donnant plus d'impétuoſité qu'à l'ordinaire, les vaiſſeaux de la matrice ſe dilatent conſidérablement, ou même ſe rompent. Les femmes groſſes qui ont quelque long voyage à faire de néceſſité, ne peuvent donc choiſir de meilleur préſervatif contre la fauſſe-couche, que la ſaignée, qui diminue la plénitude des vaiſſeaux. Mauriceau.

OBSERVATION IV.

Le premier Avril 1685. j'ai vu une femme qui avoit avorté, il y avoit une heure, d'un petit enfant de quatre mois, qui par ſa corruption me parut avoir été mort dans le ventre de ſa mere huit ou neuf jours devant que la nature l'eût expulſé d'elle-même. Et comme le corps de cet avorton étoit tout flétri & très-petit, & que pour cette raiſon il n'avoit que très-peu dilaté la matrice, je ne trouvai pas lieu pour lors de la pouvoir délivrer de l'arriere-faix qui y étoit reſté: ce qui fit que j'en commis l'opération à la nature, qui l'expulſa tout entier douze heures enſuite, l'ayant jugé plus à propos que de faire dans cette diſpoſition la violence néceſſaire pour dilater la matrice ſuffiſamment, & extraire cet arriere-faix retenu: car, comme on a pu le remarquer, je vis cette femme une heure après ſon avortement, qui lui étoit arrivé pour avoir été trop agitée en allant continuellement dans un caroſſe très-rude. Mauriceau.

OBSERVATION V.

Le 22 Avril 1687. je délivrai une femme d'un petit enfant mâle vivant, dont elle avorta étant groſſe de quatre mois, qui avoit environ huit pouces de long & une groſſeur proportionnée à cette longueur. Cette femme s'étoit bleſſée, comme je le lui avois bien prédit, en allant à Verſailles dans un caroſſe de voiture qui étoit très-rude. La grande agitation qu'elle reçut en ce voyage lui ayant cauſé depuis dix ou douze jours une petite perte de ſang qui recommença par pluſieurs fois, & continua juſqu'au jour qu'elle avorta, ſans aucun autre

accident que celui de voir malheureuſement périr cet enfant auſſi-tôt qu'il fut né prématurément, & par l'imprudence de ſa mere, qui n'ayant pas voulu ſuivre le bon conſeil que je lui avois donné, de s'abſtenir de ce voyage, où elle s'étoit ainſi bleſſée, fut elle-même, s'il faut ainſi dire, l'homicide de ſon propre enfant. MAURICEAU.

OBSERVATION VI.

Le 19 Avril 1689. j'ai accouché une femme d'un petit enfant mâle de cinq mois & demi, qui étoit encore vivant, quoique la mere eût eu une médiocre perte de ſang preſque continuelle pendant deux mois entiers, qui s'étant renouvellée, augmenta de telle ſorte que l'*avortement* en fut provoqué à cette femme, qui nonobſtant le mauvais état où elle étoit, n'avoit pas laiſſé d'aller en carroſſe, ayant négligé de ſuivre le conſeil que je lui avois donné, qui étoit de garder le repos en ſon lit, ou tout au moins dans la chambre; au moyen de quoi elle auroit peut-être conſervé juſqu'à terme ſa groſſeſſe, qui ſe termina ainſi malheureuſement par la mort de ſon enfant, qui expira une demi-heure après ſa naiſſance ſi prématurée. Cependant la mere ſe porta auſſi-bien après que je l'eus délivré de ce petit avorton, que ſi elle eût accouché naturellement à terme. MAURICEAU.

OBSERVATION VII.

Le 11 Août 1689. j'ai vu une femme qui venoit d'avorter d'un petit fœtus, qu'elle avoit rendu tout enveloppé de ſes membranes & de ſes eaux, croyant pour-lors être groſſe de deux mois & une ſemaine; mais ce petit avorton n'étoit pas plus gros qu'une groſſe feve d'haricot: ce qui faiſoit connoître qu'il n'avoit pas pris accroiſſement durant tout ce tems, n'étant pas plus grand que s'il n'avoit eu qu'un mois. Et comme il n'étoit point corrompu, & que la mere me dit qu'elle avoit été rudement cahotée en allant en caroſſe cinq ſemaines auparavant, je crus que depuis cette violente agitation qu'elle avoit reſſentie, ſon enfant n'avoit conſervé qu'une vie languiſſante qui l'avoit empêché de croître, ou même que cet enfant ayant ceſſé de vivre dès ce tems-là, il s'étoit néantmoins conſervé ſans corruption dans ſes eaux juſqu'au moment que la nature l'expulſa tout enveloppé, comme je l'ai dit, de ſes membranes & de ſes propres eaux. MAURICEAU.

OBSERVATION VIII.

Le 19 Aout 1690. j'ai délivré une femme d'un faux germe qui lui avoit cauſé une grande perte de ſang, dans lequel je trouvai un petit fœtus qui n'étoit pas plus gros qu'un grain de froment: ce qui faiſoit manifeſtement connoître que toutes ces ſortes de prétendus faux germes ne ſont véritablement que des arriere-faix de fœtus avortons de cette nature. Cette femme croyoit pour-lors être groſſe de deux mois & demi ou environ, & me dit qu'elle avoit été fort agitée par le rude ébranlement d'un caroſſe de voiture, il y avoit trois ſemaines, ce qui ayant apparemment détruit le principe de vie de ce petit fœtus dès ce tems-là, avoit été cauſe de ſon avortement dans la ſuite, joint à la foibleſſe naturelle de ce même fœtus, qui auroit dû être bien grand, s'il avoit été vigoureux dès le tems de ſa conception. MAURICEAU.

OBSERVATION. IX.

Le 7 Novembre 1681. je vis une femme qui avorta d'un enfant mort, au ſixieme mois de ſa groſſeſſe. Il y avoit douze ou quinze jours qu'elle s'étoit bleſſée en allant dans une voiture trop ſecouante: ce qui lui cauſa des douleurs de ventre durant tout ce tems, à la fin duquel elle vuida ſes eaux en grande abondance, ſans aucune véritable douleur; & comme ſon enfant préſentoit le

bras, la ſage-femme croyant d'abord que c'étoit le pié, n'y prenant pas garde, le tira dehors juſqu'à l'épaule: ce qui avoit engagé l'enfant dans une plus mauvaiſe poſture qu'il n'étoit auparavant. Les choſes étant en cet état, lorſque je fus mandé pour ſecourir cette femme, je repouſſai au-dedans ce bras ainſi ſorti: mais comme ſes eaux étoient entierement écoulées depuis un jour entier, & que l'orifice de la matrice étoit trop peu ouvert & trop dur, pour y pouvoir introduire ma main ſans violence, afin de retourner l'enfant, je jugeai plus à propos de commettre à la nature l'expulſion de cet enfant, que d'en tenter pour-lors l'extraction trop forcée, prévoyant bien que comme il étoit trop petit, il pouvoit facilement être expulſé en la mauvaiſe poſture qu'il étoit, quand la matrice auroit été ſuffiſamment dilatée; parce que cette femme avoit déja eu un autre enfant d'une juſte groſſeur, dont elle étoit accouchée à terme: ce qui arriva en effet douze heures enſuite, comme je l'avois prédit, la nature ayant d'elle-même pouſſé cet enfant dehors, par le moyen des douleurs qui ſurvinrent apres un lavement que je lui fis donner, qui dilaterent ſuffiſamment la matrice: mais la ſage-femme, qui étoit reſtée auprès de cette femme, ne s'étant pas ſervie de cette occaſion, laiſſa refermer la matrice, & ne la put délivrer de l'arriere-faix, qui demeura encore dans le ventre de la mere pendant ſix heures; après quoi la nature l'expulſa d'elle-même, comme elle avoit fait l'enfant; & cette femme ayant été ainſi heureuſement délivrée, ſe porta bien enſuite. Mais je ſuis certain que ſi j'avois voulu tenter l'extraction forcée de cet enfant, comme on m'en requeroit, lorſque je vis cette femme, la violence qu'il eût fallu faire en ce tems, pour dilater ſuffiſamment la matrice à y pouvoir introduire la main, auroit pu être très-préjudiciable à la vie de la mere, que je préſervai de ce danger en commettant prudemment l'expulſion de cet enfant à la nature, par les raiſons que j'ai déclarées. MAURICEAU.

OBSERVATION X.

Le 12 Octobre 1689. j'ai délivré une femme d'un enfant de quatre mois, qu'elle portoit mort en ſon ventre depuis un mois entier qu'elle avoit fait un voyage à la campagne dont elle avoit été fort fatiguée. Ce petit enfant étoit tout flétri, ſans néantmoins aucune corruption cadavéreuſe, s'étant ainſi conſervé durant tout ce tems dans ſes propres eaux, qui ne s'étoient écoulées que le jour avant que ſa mere avortât, comme elle fit ſans aucun accident conſidérable. Après quoi elle ſe porta auſſi bien que ſi elle eût accouché naturellement à terme d'un enfant vivant; à quoi contribua beaucoup le bon conſeil que je lui avois donné de ne point procurer l'expulſion de cet enfant mort en ſon ventre, par des remedes purgatifs, comme quelques perſonnes lui avoient propoſé, avant que la nature eût elle-même tenté de le mettre dehors: car ces ſortes de remedes ne la font qu'irriter en vain, ſi on les donne avant qu'elle ait commencé ſon opération; ce qu'on reconnoît bien par les douleurs que la femme ne laiſſe pas de ſentir dans l'accouchement, lorſque la nature tâche de ſe délivrer d'un enfant mort, ſemblables à celles qui arrivent quand elle s'efforce de mettre dehors un enfant vivant. MAURICEAU.

OBSERVATION XI.

Le 19 Juillet 1687. j'ai accouché une femme d'un petit enfant de cinq mois, qui étoit pour-lors encore vivant, la mere s'étant bleſſée par l'agitation d'un voyage de cent cinquante lieues qu'elle avoit fait avec précipitation, n'étant groſſe que de deux mois & demi; ce qui lui avoit excité en ce tems quelque écoulement de ſérosité rouſſâtre de la matrice avec quelque teinture de ſang par intervalle pendant quinze jours. Après quoi s'étant un peu mieux portée, & ſentant même remuer manifeſtement ſon enfant depuis un mois, elle ne laiſſa pas d'en avorter, comme je lui avois bien prédit quatre

jours auparavant, voyant qu'elle commençoit à négliger de garder exactement le repos qui lui étoit néceſſaire pour conſerver ſa groſſeſſe, & qu'elle avoit vuidé beaucoup d'eaux, qui me parurent être celles de l'enfant. On voit par cet exemple que les neuf jours de repos qu'ont coutume de garder les femmes groſſes qui ont peur de s'être bleſſées par quelque conſidérable agitation du corps, ne ſuffiſent pas quelquefois pour raffermir leur groſſeſſe ébranlée, puiſque celle-ci ne put point par le repos de deux mois entiers s'empêcher d'avorter comme elle fit. MAURICEAU.

OBSERVATION XII.

Madame la Comteſſe de . . . vint dans ce pays au mois de Mai 1703. Elle étoit alors groſſe de trois mois; elle m'appella, & quand j'arrivai, je la trouvai dans ſon lit ſe portant parfaitement bien, mais toutefois haraſſée des fatigues de ſon voyage. Elle me dit qu'en partant de Paris, M. Desforges lui avoit ordonné de ſe mettre au lit auſſi-tôt qu'elle ſeroit arrivée, & d'y demeurer neuf jours. Elle m'avertit enſuite qu'elle ſe feroit ſaigner dans quinze jours, & qu'elle garderoit encore le lit pendant neuf jours après ſa ſaignée, par les avis de la même perſonne

J'allai la ſaigner au tems qu'elle m'avoit indiqué, & elle ſuivit exactement le régime que lui avoit preſcrit M. Desforges. Je lui fis des viſites pendant deux mois de ſuite, & je fus témoin des ſoins qu'elle prit d'elle-même. Un Mardi au ſoir que je l'avois laiſſée en aſſez bonne ſanté, elle éprouva ſur le milieu de la nuit quelques douleurs de colique, & un domeſtique vint m'en avertir le lendemain. J'y courus, & je lui trouvai tous les ſymptomes d'une fauſſe-couche prochaine. Les eaux étoient formées, & les membranes prêtes à ſe percer: ce qui arriva quelques momens après; & l'enfant ſe trouvant en ſituation heureuſe, vint, & l'arriere-faix avec lui.

C'étoit un garçon, qui vécut une heure. La mere recouvra la ſanté au bout de huit jours, & ſix ſemaines après elle reprit la route de Paris. LA MOTTE.

REMARQUE.

On peut inférer de cette Obſervation, qu'avec tous les ſoins imaginables, on ne prévient pas toujours une fauſſe-couche.

OBSERVATION XIII.

Le 17 Novembre 1703. la femme d'un homme de robe m'envoya chercher ſur les trois heures du matin. Elle me dit qu'elle avoit aſſiſté à un mariage qui s'étoit célébré fort gaiement, & où elle avoit été preſque contrainte de danſer: que depuis ce tems elle s'étoit trouvé peſante & oppreſſée: qu'elle avoit des envies continuelles d'aller à la ſelle, ſans aucun effet: & qu'elle appréhendoit fort que tout cela ne fût ſuivi de quelque accident, parce qu'elle étoit groſſe de trois mois, & qu'elle avoit eu pendant la nuit des douleurs aſſez ſemblables à celles qu'elle avoit reſſenties dans l'accouchement.

Elle ſe ſoumit enſuite à un examen néceſſaire; & je trouvai les choſes en tel état, qu'en retirant ma main j'entraînai un petit fœtus, avec ſes membranes & ſon arriere-faix.

Elle n'éprouva pas le moindre accident, & elle ne tarda pas à ſe bien porter. LA MOTTE.

Fauſſes-couches occaſionnées par des efforts, des chutes, & des coups.

OBSERVATION XIV.

Le 12 Janvier 1693. je vis une jeune femme qui étant groſſe de près de 5 mois pour la premiere fois, venoit d'avorter d'un petit enfant tout corrompu, qu'elle avoit porté mort pendant plus de ſix ſemaines, comme il y avoit grande apparence, car il n'avoit que la proportion d'un enfant de trois mois. Comme cette femme me dit qu'environ ce tems de ſa groſſeſſe elle avoit été extraordinairement travaillée d'un vomiſſement, je crus que les efforts de ce vomiſſement avoient beaucoup plus contribué à la bleſſer, & à faire ainſi périr ſon enfant dans ſon ventre, dès ce tems-là, qu'un aſſez long voyage qu'elle avoit fait auparavant, dont elle étoit revenue en aſſez bonne ſanté, qu'elle avoit encore conſervée durant quinze jours, devant qu'elle eût été ſurpriſe de ce violent vomiſſement, auquel on devoit d'autant plus attribuer la véritable cauſe de cet *avortement*, qu'elle avoit toujours été aſſez valétudinaire depuis le tems de ce même vomiſſement juſqu'au jour qu'elle ſe délivra ainſi de ce petit enfant, que la nature expulſa d'elle-même; après quoi cette femme revint en parfaite ſanté. MAURICEAU.

OBSERVATION XV.

Le 10 Novembre 1670. je vis une femme groſſe de ſix mois, qui avoit depuis huit jours une médiocre perte de ſang avec quelques caillots, cauſée par les efforts d'une violente toux, qui avoit fait dilater l'orifice de la matrice de la largeur du doigt; pour raiſon de quoi je prédis qu'elle avorteroit certainement dans peu, nonobſtant qu'elle n'eût alors aucune douleur; parce que l'ouverture de la matrice me faiſoit connoître que cette perte de ſang venant des parties intérieures, il étoit impoſſible que l'agitation de cette violente toux n'achevât de produire le mauvais effet qu'elle avoit commencé, comme il arriva le jour enſuite, cette femme étant avortée d'un très-petit enfant, qui ne vécut qu'un jour & demi. MAURICEAU.

OBSERVATION XVI.

Le 12 Février 1690. je vis une femme qui venoit d'avorter d'un petit fœtus qui n'étoit pas plus gros qu'une petite mouche à miel, quoiqu'elle crût être groſſe de près de trois mois. Cette femme avoit eu, il y avoit quatre ou cinq jours, quelque petite perte de ſang, qui pouvoit venir d'un faux pas qu'elle me dit avoir fait peu de jours auparavant, joint à quelque mouvement de colere: mais comme ce fœtus avorton n'avoit que la proportion que pourroit avoir un fœtus de quinze jours ſeulement, il eſt vrai-ſemblable qu'ayant ſi peu profité depuis ſa conception, la mere en auroit avorté dans la ſuite, quand elle n'auroit point fait ce faux pas, à cauſe de la foibleſſe de ce petit enfant, dont le principe de vie pouvoit même avoir été détruit depuis long-tems par quelque autre cauſe qui n'avoit pas été connue à la mere. MAURICEAU.

OBSERVATION XVII.

Le 13 Mars 1687. j'ai accouché une jeune femme âgée de dix-huit ans, au terme de huit mois, de ſon premier enfant, qui fut une fille vivante; le travail de la mere étant accompagné d'une perte de ſang aſſez grande pour en craindre une mauvaiſe iſſue, d'autant qu'elle procédoit d'un violent faux pas qu'elle avoit fait quelques jours auparavant, qui avoit fait détacher l'arriere-faix en partie: ce qui m'obligea de percer les membranes des eaux de l'enfant, auſſi-tôt que je les ſentis ſe former, afin que n'étant pas pouſſées dans le tems des douleurs, elles ne fiſſent pas détacher davantage l'arriere-faix, auquel, après l'avoir tiré, enſuite de la ſortie de l'enfant, je trouvai plus gros que le poing de caillots de ſang endurcis & fortement attachés du côté où il avoit commencé à ſe détacher de la matrice par la ſecouſſe du faux pas que la mere avoit fait. Cet enfant n'étoit proportionné en groſſeur que comme les enfans de ce terme ont coutume d'être, c'eſt-à-dire, un tiers

plus petit qu'un enfant de neuf mois; mais auſſi un tiers plus gros qu'un enfant de ſept mois; cependant, bien qu'il fût né juſtement à huit mois,& que ſa naiſſance eût été ainſi accélérée d'un mois entier, il n'a pas laiſſé de vivre & de ſe bien porter dans la ſuite, ſon exemple me confirmant bien que les enfans de huit mois ſont toujours beaucoup plus forts, & qu'ils vivent incomparablement mieux que les enfans de ſept mois, qui pour leur petiteſſe & leur foibleſſe meurent preſque tous peu d'heures ou très-peu de jours après être nés ſi prématurément. MAURICEAU.

REMARQUE.

Mauriceau fait cette derniere obſervation, pour deſabuſer le peuple d'un vieux préjugé, ſelon lequel un enfant de ſept mois vit plutôt qu'un enfant de huit.

Cette opinion ſi contraire en tout à la raiſon & à l'expérience, étoit fondée ſur la doctrine des nombres de Pythagore, ſelon laquelle le nombre ſept avoit une infinité de propriétés.

OBSERVATION XVIII.

Le 4 Janvier 1712. la femme d'un fermier à un quart de lieue de cette Ville, groſſe de trois ou quatre mois, ſentant des douleurs conſidérables dans le ventre & les reins, & qui lui répondoient au fond de l'uterus, m'envoya chercher. Sur ce que ces douleurs reſſembloient beaucoup à celles d'un travail, & ſur ce que j'appris qu'elle avoit imprudemment levé & porté ſur ſes épaules une charge conſidérable de blé, je ne doutai nullement qu'elle ne fût ſur le point de faire une fauſſe-couche; mais venant enſuite à la toucher, je ne trouvai rien qui me confirmât dans cette conjecture.

Je lui ordonnai un clyſtere ſi à propos, qu'il ſuſpendit ſes douleurs pendant pluſieurs jours.

Mais preſque toutes les femmes étant dans le dangereux préjugé que neuf jours après les accidens qui annonçoient une fauſſe-couche, il n'y a plus rien à craindre, ſi elle n'eſt pas arrivée; & ce tems s'étant écoulé ſans que celle dont il eſt queſtion eût éprouvé de plus fâcheux ſymptomes que ceux des jours précédens; ceux qui étoient autour d'elle, & qui n'ignoroient pas mes craintes, ſe réjouirent de ce qu'elles avoient été vaines, & de ce qu'il n'y avoit plus rien à appréhender, à ce qu'ils croyoient: mais les douleurs ne ceſſant point, je perſiſtai dans mes ſoupçons, & je lui enjoignis de garder un entier repos tant que ſon état ne changeroit point, lui donnant ma parole de la viſiter tous les jours.

Le vingtieme jour au matin, je vis arriver, ſans en être beaucoup ſurpris, un meſſager qui m'apprit que ſa maîtreſſe étoit beaucoup plus mal, & qu'elle me prioit de lui rendre viſite. Sans attendre un nouvel exprès, je me hâtai, & je trouvai à mon arrivée qu'elle avoit avorté d'un fœtus de quatre à cinq pouces de long, & gros en même proportion, qu'une ſage-femme que mes ordres avoient attachée auprès d'elle, reçut. Je demandai à cette femme ce qu'étoit devenu le petit arriere-faix; elle me répondit que ces petits avortons n'en avoient point, & qu'elle n'en avoit point vu à celui-ci. Sans entrer en diſcuſſion avec elle, je plaçai la malade dans une poſture convenable, j'introduiſis deux doigts dans l'utérus, je détachai le petit arriere-faix, & l'attirai dehors au grand étonnement de la ſage-femme, à qui je le préſentai. Quant à la malade, en cinq ou ſix jours elle fut hors de danger. LA MOTTE.

OBSERVATION XIX.

Le 14 Février 1679. j'ai délivré une femme qui venoit d'avorter d'un enfant de ſix mois, après s'être bleſſée en levant trop les bras pour attacher un clou à une tapiſſerie. Auſſi-tôt qu'elle eut fait ce léger effort, elle fut ſurpriſe d'une petite perte de ſang qui continua durant les deux premiers jours, après quoi elle vuida ſeulement durant le reſte de ce tems une ſimple ſéroſité ſanglante, ſemblable à la lavure de chair, dont elle ſaliſſoit deux ſerviettes par jour: & nonobſtant cet accident, elle ne laiſſa pas d'accoucher heureuſement de cet enfant qui étoit encore vivant. La cauſe de ces ſortes de bleſſures qui arrivent aux femmes groſſes qui font effort en levant les bras, vient de ce que les grands muſcles qui les font abaiſſer, étant extremement tendus dans cette action des bras, ils exercent pour-lors une violente compreſſion ſur les côtés du ventre & de la matrice, compreſſion qui faiſant détacher en partie l'arriere-faix, cauſe une perte de ſang qui excite l'*avortement*. Il y a des femmes ſi délicates qu'elles ne peuvent faire le moindre effort étant groſſes, ſans ſe bleſſer, & avorter enſuite, comme fit cette femme dont je viens de rapporter l'exemple: & d'autres au contraire ſont d'une complexion ſi robuſte, que j'en ai accouché une qui étant groſſe de ſept mois étoit tombée du haut d'un troiſieme étage, voulant, pour ſe garantir d'être brûlée toute vive, deſcendre par la fenêtre du logis où elle étoit, ſe tenant à des draps, pour éviter le feu qui étoit en ce lieu; la grande peur qu'elle en avoit, lui ayant fait quitter priſe auſſi-tôt qu'elle ſe vit ſuſpendue en l'air hors de la fenêtre. Et quoique cette femme fût une des plus groſſes que l'on puiſſe voir, & qu'en ſe précipitant ainſi elle fût tombée ſur de groſſes pierres, & que dans cette chute elle ſe fût caſſé un des os de l'avant-bras, démis le poignet, & meurtri tout le corps, elle ne laiſſa pas de guérir, & d'accoucher enſuite heureuſement à terme d'un enfant qui ſe portoit bien. Cet exemple pourroit paſſer pour fabuleux, s'il n'étoit bien connu d'un très-grand nombre de perſonnes qui furent témoins de cet accident. MAURICEAU.

OBSERVATION XX,

Le 25 Juillet 1696. une jeune perſonne épouſe d'un ſellier, dans la vingt-deuxieme ſemaine de ſa groſſeſſe, s'amuſant dans la boutique avec un apprentif, voulut lui donner un coup de pié; mais le jeune homme eſquivant le coup, la jambe de cette femme ſouffrit une violente extenſion par la force qui l'animoit & qu'aucun obſtacle n'amortit. Elle ſentit auſſi-tôt des douleurs ſi violentes dans les reins & dans les aines, que s'il ne ſe fût trouvé une chaiſe à ſa portée pour la recevoir, elle ſeroit tombée par terre. L'extreme foibleſſe dont elle fut ſubitement ſaiſie faiſoit appréhender le plus funeſte ſort & pour la mere & pour l'enfant. Les bonds continuels & violens de celui-ci ſe faiſoient appercevoir de nous tous qui l'environnions, & marquoient aſſez l'état agité des parties intérieures. J'appréhendai qu'une hémorrhagie ou des convulſions ne vinſſent à la ſuite de ces ſymptomes, accidens auxquels une délivrance immédiate auroit été le ſeul remede: cependant tout ce que j'ordonnai quant à ce premier inſtant, ce fut de la coucher; ce qui fut fait ſur le champ, c'étoit la ſeule poſture qu'elle pût ſupporter.

Pendant ſix ſemaines, le ſeul ſymptome de fauſſe-couche qui lui reſta, ce fut une extreme foibleſſe, que je tâchai de diſſiper par les alimens les plus nourriſſans, tels que la gelée de viande. Je lui tirai quelques palettes de ſang à deux fois différentes: ce qui ne la rendit ni plus forte ni plus foible. J'eus recours enſuite aux cordiaux, mais avec auſſi peu de ſuccès: ce qui m'engagea de les diſcontinuer, pour m'en tenir aux alimens, y ajoutant de tems en tems une rôtie au vin.

Les choſes demeurerent en cet état juſqu'au ſeptieme mois, que les douleurs de l'accouchement la ſaiſirent. On m'envoya chercher; les eaux étoient formées, & je ſentis l'enfant qui me préſentoit les feſſes. Je la plaçai ſur ſon lit dans la poſture convenable; je perçai les membranes, je repouſſai l'enfant juſqu'à ce que je puſſe le prendre par les piés, & je le tirai en un inſtant. Je la délivrai enſuite, & pris d'elle tous les ſoins imaginables pendant qu'elle garda le lit. Quant aux ſuites de ſon accouchement, tout ſe fit aſſez régulierement;

mais nous uſâmes de précautions un peu différentes de celles qu'elle avoit coutume de prendre dans les circonſtances pareilles.

En trois ſemaines elle fut ſur pié, un peu plus forte qu'auparavant, mais toujours extremement foible en comparaiſon de ce qu'elle étoit antérieurement à ſon accident. Mais une toux accompagnée de la fievre ne tarda pas à lui ſurvenir: elle tomba en conſomption, & mourut peu de tems après. LA MOTTE.

OBSERVATION XXI.

Le 15 Novembre 1692. j'ai délivré une femme qui étoit avortée d'un petit enfant de trois mois & demi, avec une ſi grande perte de ſang, qu'elle en étoit tombée par pluſieurs fois en foibleſſe; & comme cet avorton étoit mort en ſon ventre depuis dix ou douze jours, ainſi qu'il paroiſſoit à ſa flétriſſure, & qu'il n'avoit fait d'ouverture à la matrice qu'à proportion de la petiteſſe & du peu de ſolidité de ſon corps; je ne trouvai pas lieu de la pouvoir délivrer de l'arriere-faix ſur le champ, mais cinq heures enſuite. Cette femme avoit eu pluſieurs accès de fievre quelque tems avant cet *avortement*, & avoit encore fait un effort le jour précédent en attachant elle-même la tringle d'un rideau. Elle attribuoit à cet effort l'*avortement* qui lui étoit arrivé: mais comme le petit enfant qu'elle avoit rendu étoit tout flétri, & qu'il paroiſſoit être mort dans ſon ventre long-tems auparavant, on pouvoit facilement connoître que cette derniere cauſe avoit ſeulement coopéré à la plus prompte expulſion de ce fœtus, & que la premiere, qui étoit la fievre que cette femme avoit eue auparavant, l'avoit déja privé de la vie, il y avoit au moins dix ou douze jours. Après l'avoir délivrée de ſon arriere-faix, la grande perte de ſang qu'elle avoit ceſſa, & elle ſe porta bien dans la ſuite: ce qui ne ſeroit point arrivé avec autant de ſureté pour elle, ſi j'euſſe fait quelque violence à la matrice, immédiatement après que la nature eut expulſé cet avorton, dont la groſſeur n'égaloit pas le tiers de celle de cet arriere-faix, dont je la délivrai lorſque la matrice eut été ſuffiſamment dilatée pour le pouvoir faire ſans violence; à quoi contribua beaucoup par accident cette perte de ſang qui ayant relâché & humecté cette partie, me donna lieu d'en tirer plus facilement ce corps étranger, qui l'avoit cauſée en y ſéjournant. MAURICEAU.

OBSERVATION XXII.

Le 4 Juillet 1692. je vis une femme qui venoit de vuider un reſte de membrane charnue, qui étoit demeuré dans la matrice. Il s'étoit détaché d'une autre plus grande portion de pareille nature, qu'elle avoit vuidée deux jours auparavant, croyant pour-lors être groſſe de deux mois & demi ou environ. Dans la premiere portion de membrane, qui étoit ſemblable à ce que l'on appelle communément un faux germe, il y avoit un petit fœtus corrompu, de la groſſeur d'une ſimple mouche à miel, qui n'avoit pris aucun accroiſſement depuis plus d'un mois que cette femme s'étoit bleſſée en faiſant un effort. Il étoit aiſé de connoître par-là que tous ces prétendus faux germes ne ſont véritablement que des arriere-faix de petits fœtus avortons, auxquels la matrice, en ſe contractant après que les eaux qui étoient contenues en leurs membranes, ſont écoulées, change la figure naturelle qu'ils avoient auparavant, en leur donnant ordinairement celle de ſa propre cavité, qui eſt ronde & oblongue. MAURICEAU.

OBSERVATION XXIII.

Le 16 Juin 1691. je vis une femme qui étoit accouchée toute ſeule le jour précédent d'un enfant de cinq mois ou environ qui vint mort, quoique la mere l'eût ſenti mouvoir auparavant. La cauſe de cet *avortement* venoit de ce que cette femme étant groſſe de deux mois ſeulement, avoit été bleſſée par un homme de ſes amis, qui ne la croyant pas groſſe l'avoit fortement embraſſée par le corps pour la faire ſauter par divertiſſement: ce qui lui cauſa dans ce moment une grande douleur dans le ventre, & lui fit vuider dès le lendemain beaucoup d'eau tout d'un coup, ſans rendre alors aucune autre choſe. Mais un mois enſuite elle eut une perte de ſang qui lui dura près de ſix ſemaines avec quelque interruption par intervalle; ayant même vuidé en un jours pluſieurs caillots de ſang endurcis, qu'un Medecin de ſes proches parens & un Chirurgien de mes confreres avoient pris par inadvertance pour de véritables morceaux de chair membraneuſe: ce qui leur faiſoit croire que cette femme n'étoit point groſſe d'enfant, quoique je leur certifiaſſe le contraire en leur faiſant voir manifeſtement à l'un & à l'autre que ces prétendus morceaux de chair que cette femme avoit vuidés n'étoient que de purs caillots de ſang, qu'ils avoient pris pour des parties de quelque corps étrange en maniere de *mole* ou faux germe, les aſſurant au ſurplus, comme j'avois fait auparavant, qu'elle étoit encore groſſe d'enfant, nonobſtant qu'elle eût vuidé ces prétendus corps étranges; ce qu'ils refuſerent de croire, telle étoit leur prévention, juſqu'à ce que cette femme accouchât, ainſi que j'ai dit, de cet enfant quelques jours après notre conférence. Cet exemple fait voir qu'il n'y a pas lieu de s'étonner grandement ſi des gardes d'accouchées & des ſages-femmes ſe trompent auſſi quelquefois: mais à la vérité je fus fort ſurpris que ce Chirurgien, qui faiſoit depuis très-long-tems une profeſſion particuliere des accouchemens, ſe fût ſi lourdement trompé, qu'il ne reconnût pas la groſſeſſe de cette femme, & qu'il prît de ſimples caillots de ſang qu'elle avoit vuidés quelques jours avant l'*avortement* de ſon enfant, pour des corps étranges, dont il croyoit que la matrice s'étoit entierement délivrée, ſans que cet enfant y eût reſté, comme il avoit fait, auſſi-bien que ſon arrierre-faix entier. MAURICEAU.

OBSERVATION XXIV.

Le 21 Avril 1676. j'ai vu une femme qui étoit avortée depuis trois heures d'un enfant mort, & qui pouvoit avoir quatre mois, après avoir été bleſſée à la preſſe dans une égliſe, il y avoit trois ſemaines; depuis lequel tems elle avoit toujours ſenti de grandes douleurs dans le ventre, & avoit commencé à vuider un peu de ſang vers le neuvieme jour de ſa bleſſure: après quoi elle n'avoit plus ſenti remuer ſon enfant, & en avoit avorté ſans avoir vuidé l'arriere-faix, qui lui étoit reſté dans la matrice, la ſage-femme qui étoit préſente ne l'ayant pas pu tirer, à cauſe que la matrice s'étoit refermée incontinent après qu'elle eut expulſé cet enfant mort. Ayant examiné moi-même ſi je trouverois de la diſpoſition à pouvoir délivrer cette femme de l'arriere-faix, & ayant reconnu que ſa matrice n'étoit ouverte que pour y introduire un ſeul doigt, je jugeai qu'il étoit plus ſûr d'en commettre pour-lors l'opération à la nature, & de la différer à un autre tems, que de lui faire aucune violence, pour lui tirer de la matrice auſſi peu dilatée cet arriere-faix, le remede me paroiſſant en cette conjoncture plus préjudiciable que la maladie. C'eſt ce qui me fit différer juſqu'au lendemain, auquel tems ayant trouvé la matrice de cette femme bien plus dilatée qu'elle n'étoit le jour précédent, je la délivrai heureuſement; & quoiqu'elle eût pour-lors la fievre, elle ſe porta bien dans la ſuite. MAURICEAU.

OBSERVATION XXV.

Le 19 Juillet 1693. la femme d'un laboureur de la paroiſſe de Gourbeville, fit une chute de deſſus un cheval ſi violente, qu'elle en demeura quelque tems ſans connoiſſance & ſans mouvement. Elle étoit groſſe de

de ſix mois. Je fus appellé ſur le champ, & je la trouvai un peu revenue à elle-même. J'examinai ſa tête, où je ne trouvai point de bleſſure; rien n'annonçoit une fauſſe-couche, ſinon le mouvement extraordinaire de ſon enfant: ce qui n'étoit pas ſurprenant, eu égard à la ſecouſſe que la chute avoit dû lui donner.

Je la fis poſer dans une eſpece de litiere, & tranſporter à la maiſon. J'ordonnai qu'on lui donnât la meilleure nourriture qu'on pourroit, & qu'elle ne ſortît de ſon lit de ſept à huit jours. Depuis ce tems elle ne ſentit plus remuer ſon enfant: mais il lui paroiſſoit qu'elle portoit dans ſon ventre un corps qui ſuivoit de lui-même tous ſes mouvemens, qui ſe fixoit du côté ſur lequel elle ſe couchoit, & qui l'incommodoit beaucoup, ſurtout quand elle étoit droite, comprimant alors la veſſie, cela lui donnoit de fréquentes envies de lâcher de l'eau. Elle demeura dans cette ſituation pendant le tems ordinaire de ſa groſſeſſe, cette chute n'ayant ni avancé ni retardé ſon accouchement. Je fus alors appellé pour la délivrer; mais l'enfant étoit ſorti du ventre de ſa mere long-tems avant que j'arrivaſſe: il étoit ſi foible qu'il mourut quelques heures après ſa naiſſance. Quant à la mere, elle n'eut aucun autre accident. LA MOTTE.

REMARQUE.

Concluons de cette Obſervation qu'il ne faut jamais précipiter l'expulſion du fœtus, à moins que quelque accident ſingulier ne rende ſon ſéjour dans la matrice dangereux pour la vie de la mere. Un enfant peut être plein de vie, & venir à terme, malgré tous les ſymptomes ordinaires qu'on pourroit avoir de ſa mort.

OBSERVATION XXVI.

Le 7 Décembre 1688. la femme d'un voiturier, à la fin du cinquieme mois de ſa groſſeſſe, appuya ſur ſon ventre un des paniers dont elle vouloit charger un cheval. Pendant deux jours & deux nuits elle ſentit remuer ſon enfant beaucoup plus qu'à l'ordinaire: mais il ceſſa pour ne plus remuer du tout. Elle croyoit avoir dans le ventre un poids indolent, qui ſuivoit la pente de ſon corps, & qui ſe fixoit, ainſi que dans l'exemple précédent, du côté qu'elle ſe couchoit, preſſant toutefois beaucoup en bas, & occaſionnant par cette action de fréquentes envies de lâcher de l'eau. Cette femme perdit l'appétit dans ces entrefaites, ſa peau prit une couleur plombée, & elle ſe plaignit beaucoup de laſſitudes dans tous ſes membres: ce fut alors qu'elle me conſulta.

Je m'apperçus d'abord que ces accidens étoient les ſuites de la mort de ſon enfant, que la preſſion du panier avoit étouffé. Je lui conſeillai le repos; ce qui n'étoit pas fort néceſſaire: car ſon extreme foibleſſe ne lui permettoit pas de prendre de la fatigue.

Dix-ſept jours après, elle ſentit les douleurs de l'accouchement, & elle m'envoya chercher. Je la trouvai dans un travail exceſſif, & preſque épuiſée: cependant, après lui avoir fait prendre un peu de vin & quelques cordiaux, je la délivrai d'un enfant qui vint les piés devant; l'arriere-faix ne ſe fit pas attendre. Il étoit noir, mais il n'avoit aucune odeur fétide. Enfin, cette femme recouvra la ſanté, mais avec plus de peine & de ſoins qu'elle n'en avoit donné à ſes couches antérieures. LA MOTTE.

REMARQUE.

Il y a dans cette Obſervation deux choſes qui méritent d'être remarquées: La premiere, c'eſt l'agitation exceſſive de l'enfant avant ſa mort. La Motte nous avertit en pluſieurs endroits que ce ſymptome eſt aſſez ordinaire en pareil cas.

La ſeconde, c'eſt que le Chirurgien ne hâta point l'expulſion du fœtus par des remedes, & n'en tenta point l'extraction avec les inſtrumens, quoiqu'il fût perſuadé de ſa mort, exemple qu'on devroit imiter dans preſque tous les cas.

OBSERVATION XXVII.

Le 4 Février 1678. j'ai délivré une femme d'un petit enfant mort qui préſentoit un bras avec ſortie du cordon de l'ombilic, lorſque je fus mandé pour la ſecourir. Cette femme avoit alors cinq enfans vivans, dont elle étoit accouchée fort heureuſement; mais elle me dit que depuis quatre ans qu'elle avoit été accouchée avec beaucoup de violence par un Chirurgien qu'elle me nomma, elle n'avoit pu porter juſqu'à terme aucun des autres enfans qu'elle avoit eus, qu'elle en avoit avorté comme de ce dernier, & même qu'elle avoit failli de mourir en l'un de ces *avortemens* où ce même Chirurgien lui avoit laiſſé l'arriere-faix dans la matrice, qui ne l'avoit expulſé que quatre jours enſuite avec de grands accidens. La cauſe de ces fréquens *avortemens* me paroiſſant procéder de ce que cette femme venoit à concevoir avant que ſa matrice, que la violence de cet accouchement avoit débilitée, eût été parfaitement rétablie & bien fortifiée, je lui conſeillai de s'abſtenir de coucher avec ſon mari au moins durant cinq ou ſix mois, afin que par ce grand repos néceſſaire à cette partie fatiguée par la fréquence de ces *avortemens*, elle pût plus facilement dans la ſuite, étant fortifiée, porter juſqu'à terme les enfans qu'elle pourroit concevoir, comme elle fit après avoir ſuivi les conſeils que je lui donnai: ce qui contribua beaucoup à conſerver quelques autres enfans qu'elle a eus depuis, dont elle eſt accouchée à terme auſſi heureuſement que des premiers qu'elle avoit eus avant ces derniers *avortemens*. MAURICEAU.

REMARQUE.

Mauriceau jugea fort parfaitement dans ce cas. Les eaux ferrugineuſes auroient pu ſervir à fortifier en cette femme les parties affoiblies & à rétablir ſa ſanté.

OBSERVATION XXVIII.

Le 29 Novembre 1687. j'ai vu une femme qui venoit d'avorter, au terme de deux mois & demi de groſſeſſe, d'un petit fœtus qui n'étoit pas plus gros qu'une mouche à miel, que la nature avoit pouſſé dehors avec une perte de ſang aſſez conſidérable, qui avoit été précédée d'un écoulement de ſéroſité rouſſâtre, qui avoit duré pluſieurs jours. Lorſque je fus appellé pour la délivrer de l'arriere-faix de ce petit fœtus, je trouvai que ſa matrice étoit entierement fermée, & que pour ce ſujet, il n'y avoit pas moyen de l'en délivrer ſans lui faire une violence qui lui auroit été préjudiciable, plus que je ne lui aurois donné de ſoulagement par l'extraction forcée de ce petit arriere-faix. C'eſt pourquoi je jugeai plus à propos d'en abandonner l'expulſion à la nature, qui n'en vint à bout qu'au douzieme jour; & ce corps étrange étant reſté durant tout ce tems en la matrice, en fut expulſé à demi ſuppuré, après quoi cette femme ſe porta bien.

La cauſe principale de ſon *avortement* fut, à ce que j'ai penſé, un ſi grand reſſerrement de ventre dans le tems de la groſſeſſe, qu'elle étoit quelquefois quinze jours entiers ſans aller à la ſelle; de ſorte que les grands efforts qu'elle faiſoit pour rendre ſes excrémens, exceſſivement durcis par un ſi long ſéjour, ne manquoient pas de faire en même tems à la matrice une très-violente compreſſion, capable d'ébranler & d'expulſer enfin le fœtus, nouvellement conçu, comme il lui étoit arrivé en pluſieurs autres fauſſes-couches qu'elle avoit déja eues avant ce dernier *avortement*. MAURICEAU.

OBSERVATION XXIX.

Le 22 Juillet 1691. j'ai délivré une jeune femme qui venoit d'avorter d'un enfant de quatre mois & demi, que la Sage-femme avoit reçu ſans la pouvoir délivrer

vrer de l'arriere-faix, dont le cordon s'étoit rompu. Cette femme étoit tombée ſur les genoux il y avoit douze jours ; & au lieu de ſe tenir en repos après cette chute, elle n'avoit pas laiſſé d'aller le jour même en carroſſe, ce qui lui occaſionna de grandes douleurs dans le ventre, dont elle fut ſurpriſe dès le lendemain : pour raiſon de quoi m'ayant conſulté, je lui conſeillai de ſe faire ſaigner du bras, & de ſe tenir au lit; ce qu'ayant fait, les douleurs ſe calmerent entierement ; mais quelques tems après lui étant ſurvenu un flux de ventre qui dura trois jours, ce nouvel accident renouvella ſes douleurs, & elle avorta d'un enfant qui fut ondoyé par la Sage-femme, ſur un pié qu'il préſenta d'abord que les membranes des eaux eurent été percées, ce qui étoit arrivé dès le jour précédent, ce pié étant ſorti avec le cordon de l'ombilic, au battement duquel on connoiſſoit manifeſtement que l'enfant étoit vivant : mais comme c'étoit le premier enfant de cette femme, & que la matrice n'étoit pour lors que très-peu dilatée, joint à ce que cet enfant qui n'étoit qu'un avorton, avoit été ondoyé, je conſeillai à ſa Sage-femme d'attendre, pour en faire l'extraction, que la matrice fût paſſablement dilatée, pour éviter la violence qu'il eût fallu faire à la mere; violence qui auroit pu lui être préjudiciable, ſans pouvoir être utile à cet enfant avorton, dont le corps foible & tendre auroit pu ſe démembrer, ſi on ſe fût efforcé de le tirer devant que la matrice eût été ſuffiſamment ouverte. Elle fut enfin délivrée le jour ſuivant avec ſuccès, comme j'ai dit plus haut. MAURICEAU.

OBSERVATION XXX.

Le 12 Juillet 1681. j'ai délivré une jeune femme de 20 ans d'un enfant mort, dont elle avorta au terme de quatre mois & demi, pour s'être bleſſée le jour précédent, en tombant ſur les genoux. Mais comme cet enfant me parut fort corrompu, auſſi-bien que l'arriere-faix, & que cette femme me dit, que depuis quelque tems elle n'avoit pas ſenti remuer ſon enfant, & que ſes urines avoient été extraordinairement épaiſſes: je crus que la cauſe externe, où ſa chute avoit ſeulement accéléré, ce que la cauſe interne auroit certainement excité dans peu. Cette femme qui étoit d'un tempérament ſanguin, étant devenue groſſe une ſeconde fois, appréhendoit fort de tomber dans ce premier accident qui lui étoit arrivé dans ſa premiere groſſeſſe. Mais ayant ſuivi le conſeil que je lui donnai, de ſe faire ſaigner dès le ſecond mois, elle en fut préſervée, comme elle a pareillement été dans toutes ſes autres groſſeſſes ſuivantes, ayant eu depuis ce tems ſix enfans vivans, dont je l'ai accouchée fort heureuſement à terme. MAURICEAU.

OBSERVATION XXXI.

Le 3 Octobre 1681. j'ai accouché une femme d'un enfant de ſix mois, qu'elle avoit porté mort en ſon ventre depuis près d'un mois qu'elle étoit tombée rudement ſur les genoux, ne l'ayant point ſenti remuer depuis ce tems ; nonobſtant quoi, elle s'étoit aſſez bien portée, ſentant ſeulement de tems en tems certains ſoulevemens de ventre, comme il arrive aſſez ſouvent aux femmes qui portent des enfans morts de cette nature. Ces ſoulevemens viennent de quelque bouillonnement & fermentation qui ſe fait des eaux de l'enfant & des autres humeurs qui ſont contenues en la matrice échauffée, & travaillée par la réſidence de l'enfant mort. Malgré cet accident, cette femme ne laiſſa pas d'accoucher aſſez heureuſement de cet enfant mort, & de ſe bien porter enſuite. MAURICEAU.

OBSERVATION XXXII.

Le 12 Août 1678. j'ai accouché une femme d'un petit enfant de cinq mois qui préſentoit les piés devant. Cette femme étoit ſi ſujette à ſe bleſſer en tombant, que c'eſt là le cinquieme enfant dont elle étoit avortée conſécutivement & par la même cauſe. Lorſque je fus mandé pour la ſécourir, je trouvai les eaux de ſon enfant formées qui ſe préſentoient de la groſſeur d'un œuf de poule, & l'orifice interne de la matrice ouvert en ſa partie extérieure, à proportion de la groſſeur de ces eaux. Mais comme cet orifice n'étoit dilaté en ſa partie intérieure que pour y introduire un ſeul doigt, faiſant en cet endroit un étranglement conſidérable, je jugeai qu'il étoit plus sûr de différer quelque peu de tems à accoucher cette femme, comme je fis durant quatre heures, pour éviter la violence qu'il auroit fallu employer à dilater la matrice, dans la diſpoſition où ſon orifice interne étoit alors. Mais cet orifice s'étant ſuffiſamment dilaté pendant ce délai, par le moyen des médiocres douleurs que la femme eut après un lavement que je lui fis prendre, je l'accouchai facilement de cet enfant que je n'aurois pu tirer auparavant qu'avec une difficulté qui auroit pu devenir préjudiciable à la mere qui ſe porta bien enſuite. Il faut remarquer que les femmes groſſes étant beaucoup plus ſujettes à tomber que les autres, tant à cauſe de la peſanteur du fardeau de leur groſſeſſe & de la débilité de leurs jambes, que parce que l'éminence de leur ventre les empêche de voir où elles poſent leurs piés en marchant. Celles qui ſont ſujettes à ſe bleſſer par ces ſortes de chutes, doivent demeurer au lit, ou au moins dans leur chambre, comme je conſeillai de faire à cette femme, pour ſe préſerver par ce moyen, autant qu'elle pourroit, du fâcheux accident qui lui étoit arrivé cinq fois de ſuite, faute de cette précaution. MAURICEAU.

OBSERVATION XXXIII.

Le 30 Mars 1693. je vis une femme qui après une perte de ſang qui lui avoit paru depuis deux jours, venoit d'accoucher d'un petit fœtus qui n'étoit pas plus gros qu'un grain d'orge, & encore étoit-il tout enveloppé de ſes eaux & de ſes membranes : lorſque la mere le vuida, elle croyoit être groſſe de deux mois paſſés, & avoit dans la penſée, à ce que me dit ſon mari, que cet *avortement* pouvoit lui avoir été cauſé par la trop grande attention qu'elle avoit eue à l'affreux récit qu'on lui avoit fait depuis quelques jours, d'une femme de ſa connoiſſance à qui on avoit coupé la cuiſſe, ou pour avoir paſſé & marché, étant dans un jardin, ſur une plante de ſabine, laquelle on croit avoir la propriété de faire venir les menſtrues aux femmes. Mais la petiteſſe de cet enfant qu'elle avoit vuidé, marquoit bien que la véritable cauſe de cet *avortement* venoit plutôt d'une violente chute qu'elle avoit faite ſix ſemaines auparavant, qui ayant dès lors détruit le principe de vie en ce petit fœtus, l'avoit fait reſter de la même petiteſſe qu'il pouvoit être en ce tems-là, s'étant ainſi conſervé dans ſes eaux & dans ſes membranes, que cette femme rendit toutes entieres dans le tems de ſon *avortement*; le tout ayant la figure & la groſſeur d'un de ces œufs de poule qui n'ont point de coquille ; & comme cet *avortement* ne fut accompagné d'aucun autre accident que celui d'une médiocre perte de ſang, elle ſe porta bien enſuite. MAURICEAU.

OBSERVATION XXXIV.

Le 15 Mars 1688. j'ai accouchai une jeune femme au terme de ſix mois & demi de ſa premiere groſſeſſe, d'une petite fille proportionnée en groſſeur au terme où elle étoit venue, la naiſſance de cet enfant ayant été avancée par une chute que la mere avoit faite trois jours auparavant, à quoi avoit encore beaucoup contribué le peu de longueur qu'avoit le cordon du nombril de l'enfant; lequel cordon n'avoit pas plus d'un quartier

d'aulne de notre meſure de Paris, qui étoit ſeulement le tiers de la longueur ordinaire qu'il auroit dû avoir; ce qui avoit été cauſe que l'arriere-faix avoit été beaucoup ébranlé par la chute de la mere, l'enfant ne pouvant avoir ſouffert l'agitation de cette chute ſans tirailler en même tems l'arriere-faix, à cauſe du peu de longueur qu'avoit ſon cordon. Cet enfant mourut peu d'heures après cette naiſſance prématurée: mais la mere ſe porta bien enſuite, & je l'ai accouchée depuis ce tems-là de deux autres enfans à terme qui ſe portoient bien, & qui avoient le cordon de leur nombril de la longueur qu'il devoit être. MAURICEAU.

OBSERVATION XXXV.

Une jeune Dame de cette Ville groſſe d'environ trois mois, fit une partie de plaiſir avec quelques perſonnes de ſa connoiſſance. Les montures dont on ſe ſervit étoient fort rudes, & cette femme eut occaſion de deſcendre de deſſus la ſienne, ce qu'elle fit en ſautant: cette imprudence n'eut alors aucune ſuite. Mais pendant la nuit, elle commença à rendre par le vagin quelques humeurs ſéreuſes: les douleurs ſuccéderent à cet écoulement, & elle avorta d'un fœtus. Cette Dame eut été bien aiſe que ſa femme de chambre ſeule eût été inſtruite de cet accident: mais l'arriere-faix ayant été retenu dans la matrice, elle ſe trouva dans la néceſſité d'appeller du ſecours. Elle confia ſon ſecret à ſon Chirurgien, qui vint me prendre & me conduiſit chez cette Dame, ſans me faire de ſon accident un détail qu'il vouloit que j'entendiſſe de la propre bouche de la malade.

Le fœtus étoit extremement petit, & il étoit venu avec un bout du cordon ombilical qui lui étoit attaché.

Je la plaçai dans une ſituation convenable, & trouvant le reſte du cordon, je le ſuivis juſqu'à l'orifice intérieur de la matrice, que je trouvai ſi ſerré, que ce ne fut pas ſans difficulté que j'y introduiſis un doigt, avec lequel je détachai le placenta; enſuite je ſecouai doucement le cordon ombilical, qui me rendit beaucoup plus de ſervice que je n'avois lieu d'en attendre de ſa ſituation. Par ce moyen, & à l'aide de mon doigt avec lequel je dilatai l'orifice de la matrice, lorſqu'il en fut beſoin, je fis ſortir l'arriere-faix. Mais comme elle ne vuidoit rien, la fievre la prit.

Cependant elle inſiſtoit pour que ſon accident ne fût point divulgué; il fallut donc traiter ſa fauſſe-couche ſous le nom d'une ſuppreſſion de regles. On lui fit deux ſaignées légeres, l'une du bras & l'autre du pié. Je lui ordonnai de la tiſanne faite avec du chien-dent, la racine de chicorée ſauvage, la ſcorſonere & un peu de canelle, & des lavemens fréquens faits avec une décoction de mauve, guimauve, camomille & mélilot, avec une addition de miel, de fumeterre & de violette. Elle prenoit encore ſur le ſoir quelques émulſions d'amendes douces, avec le ſirop de capillaire & quelques goutes d'eau de canelle.

Ces remedes, quoique adminiſtrés avec beaucoup d'exactitude, ne ſervirent à rien: elle mourut quatorze jours après ſon accident. Elle perdit la vue quelques jours avant ſa mort. LA MOTTE.

OBSERVATION XXXVI.

Avortement occaſionné par la frayeur.

Le 10 Mars 1687. j'ai délivré une femme d'un enfant de quatre mois & demi, laquelle avoit vuidé depuis deux jours entiers toutes les eaux de cet enfant ſans douleur; & quoiqu'il fût mort, lorſque je délivrai la mere, il m'avoit néantmoins encore paru être vivant le jour précédent, par le battement que je ſentis au cordon de ſon ombilic qui étoit ſorti: mais comme la matrice n'étoit pas pour lors aſſez dilatée pour la délivrer de cet enfant, ſans faire une trop grande violence à la mere, & que l'enfant même qui étoit d'ailleurs très-foible, auroit certainement péri dans l'opération, je fus obligé de différer à le tirer, juſqu'à ce qu'il fût venu à la mere d'aſſez fortes douleurs qui dilaterent ſa matrice ſuffiſamment pour faciliter l'extraction de l'enfant. L'*avortement* que cette femme fit, ne paroiſſoit avoir eu d'autre cauſe qu'une grande peur de ce que quinze jours auparavant les chevaux de ſon équipage avoient pris le mors aux dents. Cette exemple prouve que l'agitation violente de l'eſprit, & particulierement la peur ſubite & la colere, ne ſont pas moins capables de nuire aux femmes groſſes, que les violentes commotions du corps. Nonobſtant cet accident, cette femme ſe porta bien après avoir été délivrée. MAURICEAU.

Avortemens cauſés par frayeur & chute.

OBSERVATION XXXVII.

Le 30 Septembre 1684. je délivrai une femme qui eut une fauſſe-couche au terme de deux mois & une ſemaine de ſa groſſeſſe; & après avoir examiné l'arriere-faix dont je venois de la délivrer, je trouvai au milieu de ſes membranes un petit fœtus qui n'étoit pas plus gros qu'une mouche à miel, n'ayant pas profité depuis cinq ou ſix ſemaines que ſon principe de vie avoit été détruit, par une violente agitation de corps & d'eſprit que cette femme avoit eue dans le tems qu'elle ne pouvoit être groſſe que de dix-huit ou vingt jours au plus: de ſorte que ne croyant pas l'être pour lors, à cauſe que le tems de ſes regles n'étoit pas paſſé, elle négligea de ſe conſerver, ayant été durant deux jours à monter & courir pluſieurs fois par divertiſſement ſur un âne, qui la fit tomber par deux fois aſſez rudement; ayant eu outre cela une grande frayeur, pour s'être égarée dans un bois, où elle eut peur des voleurs: ce qui fit que le principe de vie ayant été détruit en ce fœtus dès le commencement de la groſſeſſe, il ne prit pas un plus grand accroiſſement que celui auquel il étoit pour lors, & reſta en cet état au ventre de ſa mere durant un mois ou cinq ſemaines; après quoi elle commença à vuider quelque peu de ſang durant dix jours, en vuidant ſeulement cinq ou ſix gouttes par jour: mais enſuite il lui ſurvint tout d'un coup une perte de ſang ſi exceſſive, qu'elle auroit couru grand riſque de la vie, ſi je ne l'euſſe délivrée dans ce même tems de l'arriere-faix de ce petit fœtus: lequel arriere-faix paroiſſoit être de figure & groſſeur, comme ces ſortes de corps étranges que l'on prend ordinairement pour de faux germes, mais qui ne ſont effectivement que des arrieres-faix de ces ſortes de petits avortons, auxquels la matrice en ſe contractant & ſe reſſerrant, après que les eaux contenues en leurs membranes s'en ſont écoulées, donne la figure de ſa cavité. La ſanté de cette femme ſe retablit peu à peu dans la ſuite: mais elle fut durant près de deux mois entiers à vuider de tems en tems quelque peu de ſang ou de ſéroſité teinte; elle fut cependant une fois dix jours ſans rien vuider, & pluſieurs autres fois elle n'avoit été que deux ou trois jours, ayant par intervalle quelque douleur, comme de colique dans le ventre; & ce qui eſt fort extraordinaire, cinquante-deux jours après que je l'eus ainſi délivrée de cette fauſſe-couche, elle vuida une petite portion membraneuſe & charnue, qui étant toute ramaſſée en globe, n'étoit pas plus groſſe qu'une médiocre févre d'haricot, & n'avoit aucune corruption, paroiſſant être tout nouvellement détachée de la matrice; l'expulſion de ce petit corps étrange fut précédée d'une médiocre évacuation de ſang durant trois ou quatre jours, avec des douleurs dans les reins & dans le ventre. La diſpoſition de ce petit corps étrange pouvoit faire croire que c'étoit plutôt un nouveau petit faux germe, engendré depuis cette fauſſe-couche, durant les dix jours que cette femme avoit été ſans avoir aucune évacuation, qu'un reſte de racine de cet arriere-faix dont je l'a-

vois délivré, il y avoit cinquante-deux jours, qui étant demeuré adhérent vers une des cornes de la matrice, & y ayant toujours eu quelque communication de vie, s'y étoit entretenu ſans corruption. Ce qu'il falloit néantmoins bien croire, s'il étoit vrai, comme cette femme me l'aſſura, qu'elle n'avoit eu depuis ſa fauſſe-couche aucune communication avec ſon mari, qui pût faire ſoupçonner que ce petit fragment de membrane procédoit d'une nouvelle conception. MAURICEAU.

Avortement occaſionné par la frayeur du tonnerre.

OBSERVATION XXXVIII.

Le 9 Août 1691. j'ai vu une femme qui étoit avortée il n'y a avoit que deux jours, d'un enfant de trois mois, mort en ſon ventre depuis ſept ou huit jours, par une grande & ſubite frayeur qu'elle avoit eue d'un grand éclat de tonnerre, étant reſtée pour lors preſque évanouie & ayant eu dès le lendemain de cette grande frayeur un commencement de perte de ſang, qui lui cauſa enfin un *avortement*. Cette ſeule violente agitation de l'eſprit produiſit en elle le même accident que la violente agitation du corps produit en d'autres. MAURICEAU.

OBSERVATION XXXIX.

Le 11 Aout 1693. je vis une femme qui venoit d'avorter d'un petit fœtus tout flétri, de la longueur du grand doigt de la main, étant pour lors groſſe de près de trois mois, & ayant eu, il y avoit neuf jours, une extreme & ſubite frayeur d'un grand éclat de tonnerre, qui contribua d'autant plus facilement à lui cauſer cet *avortement*, qu'elle ſentoit déja depuis quelques jours des douleurs dans le ventre, vers la région de la matrice, & que c'étoit une petite femme d'une compléxion fort délicate, néantmoins aſſez ſanguine, qui avoit déja eu auparavant deux fauſſes-couches de ſimples faux germes, à quelque intervalle l'une de l'autre; ce qui m'avoit obligé de la faire ſaigner une fois du bras, dès le commencement du deuxieme mois de ſa groſſeſſe, pour la préſerver, autant qu'il ſeroit poſſible, que cette troiſieme conception ne ſe convertît en faux germe, comme il lui étoit arrivé dans ſes deux précédentes: car il faut remarquer que c'eſt aſſez ſouvent la trop grande abondance de ſang, qui noyant & ſuffoquant le principe de vie en la conception dès le commencement, la convertit en ce qu'on appelle vulgairement faux germe. Cette ſaignée produiſant le bon effet que j'en avois attendu, auroit ſervi beaucoup à la conſervation de l'enfant dont elle étoit véritablement groſſe, ſi le fâcheux accident de ce grand éclat de tonnerre ne l'eût fait mourir en ſon ventre, par la grande frayeur qu'elle en eut. On pourroit néantmoins douter, ſi ce fut ſeulement cette grande frayeur qui fut cauſe que cette femme avorta ainſi, ou ſi cet accident lui arriva par l'effet des douleurs qu'elle avoit déja ſenties vers la région de la matrice, qui procédant de la grande plenitude des vaiſſeaux, pouvoient être les ſignes avant-coureurs de cet *avortement*: mais il eſt certain que l'une & l'autre cauſe y pouvoit avoir contribué: cependant cette femme après avoir ainſi vuidé d'elle-même ce petit avorton & ſon arriere-faix, ſans aucun accident, ſe porta bien dans la ſuite. MAURICEAU.

Avortement occaſionné par le chagrin.

OBSERVATION XL.

Le 14 Novembre 1685. j'ai délivré une femme âgée de vingt-ſix ans, avortée depuis trois heures, au terme de ſix mois de ſa premiere groſſeſſe, d'un enfant qu'elle avoit porté mort en ſon ventre depuis cinq ou ſix ſemaines qu'elle ne l'avoit ſenti remuer. Cette femme avoit été très-infirme depuis ſept ou huit ans; enſuite de quoi s'étant mariée & étant devenue groſſe, elle avoit été fort incommodée juſqu'au terme de quatre mois & demi, ayant dès ce tems-là les jambes très-enflées; & comme l'enfant dont elle avorta étoit mort en ſon ventre, il n'avoit que la groſſeur & la proportion d'un enfant de quatre mois & demi. C'eſt pourquoi la nature l'expulſa aſſez facilement d'elle-même. Cette femme ayant eu beaucoup de chagrin & d'inquiétude d'eſprit, je crus qu'outre la diſpoſition naturelle de ſon corps, qui étoit aſſez valétudinaire, cela avoit beaucoup contribué à la mort de ſon enfant en ſon ventre, qui s'y étoit néantmoins conſervé pendant un ſi long tems ſans grande corruption, parce que les eaux de cet enfant, qui l'avoient préſervé de pourriture, ne s'étoient écoulées que deux jours avant que la mere en avortât. Cette femme, nonobſtant cet accident, ſe porta bien enſuite; & de valétudinaire qu'elle avoit toujours été depuis ſept ou huit années avant ſon mariage, elle fut en bonne ſanté, & devint peu à près groſſe d'un autre enfant mâle qui ſe portoit très-bien, dont je l'ai accouchée heureuſement à terme & de pluſieurs autres encore après. De ſorte que l'on pouvoit croire que le mariage avoit plus contribué au parfait rétabliſſement de la ſanté de cette femme que tous les autres remedes dont elle avoit uſé. Ce ſalutaire évenement devoit être attribué à ce que par l'accouchement de cette femme, les voies qui ſervoient à l'évacuation naturelle de ſes regles, qui n'étoient pas aſſez libres lorſqu'elle étoit fille, étant devenues plus amples, cette évacuation ſe faiſoit bien mieux après l'accouchement qu'auparavant, comme on le voit arriver en beaucoup d'autres femmes qui ſe portent bien mieux étant mariées, qu'elles ne faiſoient étant filles. MAURICEAU.

OBSERVATION XLI.

Le 21 Mars 1687. j'ai délivré une jeune femme âgée de vingt-un ans, d'une enfant mort en ſon ventre au terme de quatre mois de ſa premiere groſſeſſe, lequel je tirai tout enveloppé de ſon arriere-faix & de ſes membranes. Ce fâcheux accident lui étoit arrivé par le grand chagrin qu'elle avoit eu huit jours auparavant, d'un vol qui lui avoit été fait par quelqu'un de ſes domeſtiques; ce qui joint à l'agitation d'eſprit qu'elle eut à ce ſujet, avoit été cauſe qu'elle s'étoit beaucoup fatigué le corps, ſans y faire reflexion, à monter & deſcendre par pluſieurs fois, avec grande promptitude l'eſcalier de ſon logis, pour tâcher de découvrir lequel de ſes domeſtiques lui avoit fait le larcin. La corruption du corps de cet avorton faiſoit aſſez connoître qu'il étoit mort dès ce tems-là au ventre de ſa mere, qui nonobſtant ce fâcheux accident, ſe porta auſſi-bien après que je l'eus délivré, que ſi elle eût accouché naturellement à terme d'un enfant vivant. MAURICEAU.

OBSERVATION XLII.

Le 26 Fevrier 1678. j'ai accouché une femme d'un enfant de ſix mois, laquelle avoit une perte de ſang depuis quinze jours, qui n'ayant été que médiocre dans le commencement, étoit devenue à la fin ſi exceſſive, que ſi je ne lui euſſe tiré du ventre ſon enfant, qui étoit encore vivant, il alloit indubitablement périr avec ſa mere, qui étoit déja tombée par pluſieurs fois en de grandes foibleſſes, à cauſe de l'excès de cette perte de ſang, qui venoit du détachement d'une partie de l'arriere-faix, comme il me parut après avoir délivré cette femme, par pluſieurs caillots de ſang noirâtre qui étoient fortement collés contre la partie de cet arriere-faix qui s'étoit ainſi détachée de la matrice; l'autre partie qui y étoit demeurée adhérente, ayant ſervi à la nourriture de l'enfant; cela fit, que

quoique très-foible, il étoit encore vivant, lorſque je le tirai du ventre de ſa mere, qui par ce ſalutaire ſecours, fut préſervée du grand danger où elle étoit de mourir dans peu d'heures, & cet enfant reçut le baptême, dont il auroit été privé, ſi je n'euſſe au plutôt rompu les membranes de ſes eaux pour le tirer en même tems par les piés, comme je fis après l'avoir retourné. Le mari de cette femme me dit que cette perte lui étoit arrivée par la grande affliction qu'elle avoit eue de la mort d'une Dame de ſes amies; à quoi il y avoit bien de l'apparence : car il eſt certain que les grands chagrins, auſſi-bien que la peur, ſont capables de cauſer cet accident, en concentrant ſubitement le ſang en trop grande abondance vers les parties intérieures, dont les vaiſſeaux ſe rompent à cauſe de leur extreme plénitude. MAURICEAU.

OBSERVATION XLIII.

Le 4 Octobre 1725. je fus appellé auprès de Madame Jackſon, veuve d'un Marinier, à Rotherbeth. Son mari étoit mort le jeudi précédent, & venoit d'être enterré la nuit d'avant celle que je fus appellé. Elle ſuivit le corps; cette démarche, & le chagrin qu'elle avoit eu de ſa mort, la jetterent dans une foibleſſe conſidérable, accompagnée d'une perte de ſang En l'examinant, je trouvai l'orifice intérieur de la matrice dilaté, & les deux piés du fœtus qui commencoient à paſſer; elle étoit au ſixieme mois de ſa groſſeſſe. Je jugeai à propos de la délivrer ſur le champ; & après avoir bien graiſſé ma main, j'introduiſis deux doigts avec leſquels je ſaiſis un talon, que je tirai doucement, & l'autre pié le ſuivant, je fus bien-tôt en état de prendre les deux jambes : mais toutes ces parties étoient ſi tendres, que le premier pié que j'avois ſaiſi étoit preſque ſéparé de la jambe. Cependant je continuai l'extraction le plus modérément qu'il me fut poſſible, juſqu'à ce que l'enfant en fût aux épaules : alors paſſant la main, je dégageai le bras de part & d'autre. Mon attention fut enſuite d'avoir la tête : ce que je tentai en appuyant une de mes mains ſur l'eſtomac, & l'autre ſur le haut des épaules : mais me trouvant arrêté, j'inférai le premier doigt dans la bouche: cette partie n'étant pas en état de réſiſter à l'effort, la mâchoire ſe détacha. Il ne me reſtoit de priſe qu'aux épaules, qui ne me ſervirent pas mieux que les autres parties: elle ſe détacherent de la tête, qui reſta dans la matrice. Inférant donc auſſi-tôt ma main, & l'embraſſant avec mes deux doigts, je la preſſai du côté de l'orifice, & la tirai.

J'aurois dû faire remarquer qu'après la ſéparation du corps & de la tête, l'arriere-faix ſe préſenta de lui-même, & ſortit; mais y ayant eu un intervalle fort court entre la ſortie de l'arriere-faix & l'extraction immédiate de la tête, la perte de ſang fut petite. GIFFARD.

Avortemens occaſionnés par la diarrhée ou la dyſſenterie.

OBSERVATION XLIV.

Le 3 Mai 1683. je vis une femme qui avoit depuis un mois un flux de ventre avec de grandes épreintes, dont elle étoit très-affoiblie, ayant pour-lors un ſoupçon de groſſeſſe de cinq mois ou environ; dont deux Medecins qui la voyoient, n'étant pas bien certains, m'avoient mandé pour en avoir mon ſentiment. Ayant examiné cette femme en leur préſence, je les aſſurai qu'elle étoit véritablement groſſe d'enfant, quoique l'orifice interne de la matrice me parût conſidérablement ouvert en ſa partie extérieure; mais il étoit exactement fermé en l'intérieure : ce qui joint avec les autres ſignes que je trouvai en cette femme, me fit juger qu'elle étoit certainement groſſe. Néantmoins, contre mon ſentiment, qui étoit très-véritable, la ſage-femme avoit certifié à ces Medecins qu'elle ne l'étoit pas, auſſi-bien qu'un autre Chirurgien qui l'ayant vue avant moi, & ſoutenant avec autant d'opiniâtreté que d'ignorance le ſentiment de la ſage-femme contre le mien, conſeilla à cette femme de prendre un lavement avec quatre onces de miel, au lieu de lavement de lait ou de ſimple décoction de ſon, que je lui avois ordonné; lequel lavement trop fort redoubla auſſi-tôt ſon mal, & la fit avorter d'un enfant de cinq mois, qui étoit encore vivant. Mais comme la mere avoit été extremement affoiblie de cette fâcheuſe maladie, elle mourut deux jours après ſon *avortement;* à quoi contribua beaucoup l'ignorance du Chirurgien, auſſi grande que celle de la ſage-femme. MAURICEAU.

OBSERVATION XLV.

Le 9 Juin 1683. je vis une jeune femme de vingt ans qui venoit d'avorter au terme de cinq mois & demi de ſa premiere groſſeſſe d'un petit enfant qui reſta en vie pendant une demi-heure : mais la ſage-femme qui l'avoit aſſiſté n'ayant pu la délivrer entierement de ſon arriere-faix, lui en avoit laiſſé le tiers dans la matrice, qui s'étant tout-à-fait refermée avant que je fuſſe arrivé pour la ſecourir, & ne pouvant être dilatée ſans violence, m'obligea d'en commettre l'expulſion à la nature, qui rejetta ce qui en étoit reſté en pluſieurs parcelles à demi-ſuppurées durant cinq ou ſix jours; pendant lequel tems je lui fis faire trois ou quatre fois chaque jour des injections émollientes dans la matrice, tant pour laver les excrétions fétides qui en ſortoient, que pour faciliter l'expulſion de ce corps étranger. Cette femme avoit été travaillée quelque tems auparavant, pendant pluſieurs jours, d'un flux de ventre qui avoit beaucoup contribué à la faire accoucher avant terme; & quelques jours après ſa couche elle eut durant un mois une fievre double-tierce, enſuite de quoi elle ſe porta bien. MAURICEAU.

OBSERVATION XLVI.

En 1692. nous eûmes beaucoup de ſoldats dans ce pays. Ils étoient attaqués d'une dyſſenterie qui ſe communiqua, & qui emporta preſque tous ceux qui en furent atteints, jeunes ou vieux. Le petit nombre de ceux qui en échapperent étoit des gens aiſés & bien conſtitués. Elle attaqua toutes les conditions, depuis le magiſtrat juſqu'au payſan: il n'y eut que les Medecins, Chirurgiens & Apothiquaires qui n'en furent point attaqués. Au mois d'Octobre, la femme d'un gantier groſſe de ſix mois & demi, que je traitois depuis ſix jours de cette terrible dyſſenterie qui devoit l'emporter, ſelon mes conjectures, m'envoya chercher l'après-midi. Elle me fit dire qu'elle m'attendoit avec impatience, parce qu'elle étoit travaillée de grandes douleurs. J'y courus, & la trouvai dans les douleurs de l'accouchement: l'enfant étoit placé comme il devoit être, & les eaux formées & prêtes à percer: ce qui arriva après quelques tranſes. L'enfant les ſuivit, & je la délivrai ſans aucune difficulté de ſon arriere-faix, qui étoit fort petit. L'enfant vécut deux jours, & la mere en vécut huit. LA MOTTE.

OBSERVATION XLVII.

Le 8 Février 1686. je vis une femme groſſe de ſix mois, qui étoit preſque réduite à l'extrémité par un flux dyſſentérique dont elle étoit tourmentée depuis trois mois. Comme elle reſſentoit pour-lors des douleurs extremes dans le ventre, & qu'elle vuidoit des matieres ſemblables à la lie de vin rouge délayee, marques certaines de l'inflammation & de l'éroſion aux inteſtins, je prédis à ſon mari qu'elle étoit dans un extreme danger; & ſur ce qu'il me dit qu'il croyoit, ſuivant la perſuaſion d'une perſonne qui avoit vu ſa femme, que ſi elle étoit accouchée, il y auroit lieu d'eſpérer qu'elle en réchapperoit, je lui dis que j'étois d'une opinion contraire, & qu'au point où ſa maladie étoit, je croyois qu'elle

mourroit certainement dans peu de jours, comme il arriva deux jours après ma visite : la violence de cette maladie la fit avorter, & elle expira le même-jour. Il faut remarquer que s'il y a lieu d'espérer du soulagement de l'accouchement dans les maladies dont les femmes grosses sont travaillées, ce n'est seulement que des simples incommodités causées par la grossesse, & non pas des autres maladies qui n'en dépendent aucunement, lesquelles assez souvent, au lieu de diminuer après l'accouchement, comme on espéroit, deviennent plus dangereuses qu'elles n'étoient auparavant ; parce que la nature empêchée par une maladie, ne peut alors bien régir les évacuations, & leur suppression cause incontinent après un reflux d'humeurs sur les parties principales qui étoient déja affectées. MAURICEAU.

Avortemens occasionnés par des saignées & des purgations inconsidérées.

OBSERVATION XLVIII.

Le 15 Mars 1689. je vis une femme grosse de quatre mois, qui par l'avis de deux de ses amis s'étoit fait saigner du pié au commencement de sa grossesse, qu'ils ignoroient, & qui lui avoient fait prendre beaucoup de remedes qui, à force de la tourmenter, la firent enfin avorter d'un enfant qui expira, si prématurément né. Quelques jours après l'avoir vue dans le mauvais état où ces remedes l'avoient réduite, ayant pour-lors un écoulement de férosité sanglante qui s'étoit renouvellée par plusieurs fois, ce qui m'annonça un *avortement* imminent de l'enfant dont je l'assurai qu'elle étoit grosse, nonobstant le sentiment contraire de ces deux amis, qui ne pouvoient se le persuader, ayant toujours attribué les incommodités que la grossesse causoit à cette femme, à une suppression de regles dont ils avoient prétendu lui procurer l'évacuation par quantité de remedes qu'ils lui avoient fait prendre, qui ne convenoient point à une femme grosse, comme elle l'étoit, contre leur opinion. La cause de l'erreur de ces personnes fut de n'avoir pas bien considéré, comme ils auroient dû faire, qu'il ne faut pas traiter une femme mariée qui a suppression de ses regles, comme on traiteroit une fille. Mais je crois que cet exemple les aura rendus plus prudens en d'autres occasions qu'ils ne le furent en celle-ci, où ils négligerent fort malheureusement pour l'enfant dont cette femme avorta, de bien examiner le véritable état où elle étoit. MAURICEAU.

OBSERVATION XLIX.

Le 18 Juin 1672. je vis une femme âgée de vingt ans, de complexion assez délicate, grosse de son premier enfant de six à sept mois, laquelle étoit au lit depuis quinze jours pour des douleurs de reins & de ventre qu'elle ressentoit, qui lui avoient causé dans la suite quelques accès de fievre précédés de frisson vers les derniers jours; pour raison de quoi les Medecins qui la voyoient ordinairement, l'avoient fait saigner jusqu'à six fois en six jours de tems contre mon sentiment, qui étoit d'user de ce remede avec modération, en la faisant saigner deux seules fois, que je croyois suffisantes pour la préserver, autant qu'il étoit possible, de l'*avortement* qui lui arriva ensuite de ces trop fréquentes saignées, comme je l'avois prédit, son enfant étant mort en son ventre depuis deux jours qu'elle avoit eu les accès de fievre précédés de frisson. De sorte que ce même remede qui auroit pu lui être salutaire, s'il eût été fait avec la modération que je viens de dire, contribua beaucoup, à ce que je crus, étant fait par excès, à causer l'accident qu'on vouloit éviter. Il seroit inutile, pour réfuter mon opinion, de m'alléguer que l'on a vu des femmes grosses qui ont été saignées des douze & quinze fois, & même d'avantage, pour des maladies dont elles étoient affligées, & qui n'ont pas laissé d'accoucher heureusement à terme : car je répondrois qu'on en a vu bien plus souvent aussi, que deux ou trois saignées faites mal à propos ont fait avorter. MAURICEAU.

OBSERVATION L.

Le 31 Mars 1688. j'ai accouché une femme de trente-trois ans, d'une fille dont elle n'étoit devenue grosse qu'après seize années de son mariage, ayant été stérile durant ce long espace de tems sans aucune cause manifeste, sinon qu'elle me dit en l'accouchant, qu'étant devenue grosse en la seconde année qu'elle fut mariée, & que son Medecin l'ayant fait saigner du pié & mal à propos, nonobstant la répugnance qu'elle y avoit, elle étoit avortée, par la violence des remedes qu'il lui ordonna, d'un petit enfant de deux ou trois mois, ce Medecin n'ayant pas connu sa grossesse; depuis lequel tems cette femme avoit toujours eu une grande aversion pour lui, dans la croyance qu'elle avoit avec quelque raison que sa longue stérilité ne procédoit que de ce premier *avortement*, qui avoit pu changer en elle la premiere disposition de sa matrice. Les Medecins ne peuvent donc apporter trop d'attention à s'instruire sur ces matieres, afin de ne pas confondre les petites indispositions de la grossesse avec d'autres maladies, & être cause de semblables *avortemens*, par les remedes qu'ils ordonneroient mal à propos & indifféremment aux personnes mariées comme aux autres, sans bien considérer qu'elles peuvent être grosses. MAURICEAU.

OBSERVATION LI.

Le premier Avril 1693. j'ai accouché une femme au terme de cinq mois & demi, d'un enfant qu'elle portoit mort depuis un mois entier qu'elle ne l'avoit point senti remuer, après une troisieme medecine qu'on lui avoit fait prendre, & dont elle avoit été trop fortement purgée. Cette femme n'étant grosse que de trois mois, avoit eu la petite vérole, dont elle étoit néantmoins bien guérie, sentant même après sa guérison très-bien remuer son enfant durant 16 jours, jusqu'à ce qu'ayant été trop agité par cette derniere medecine purgative, il vint à mourir, comme il parut bien en ce que la mere ne le sentit plus du tout remuer ensuite, & que quinze jours devant que d'avorter de cet enfant mort, elle fut surprise d'une perte de sang assez abondante, qui ayant continué durant tout ce tems, provoqua enfin l'expulsion de ce même enfant, qui me parut n'avoir que la proportion d'un enfant de quatre mois. Son corps étoit si corrompu, qu'il étoit tout dépouillé de son épiderme; mais il n'avoit aucun vestige de la petite vérole que sa mere avoit eue, comme j'en ai vu en quelques autres enfans de qui les meres avoient été affligées de la même maladie dans le tems de leur grossesse. L'arriere-faix de cet enfant étoit aussi gros que celui d'un enfant à terme : ce qui fit que j'eus un peu de peine à le tirer, parce que la matrice ne s'étoit ouverte qu'à proportion de la petitesse du corps de l'enfant : mais cet arriere-faix ne participoit point de la corruption qui paroissoit en cet enfant avorton, dont la mere ayant été fort heureusement délivrée, se porta si bien ensuite, que je crois même que si on ne lui eût pas fait prendre cette troisieme medecine, prétendant la purger des mauvaises humeurs qu'on supposoit pouvoir être restées dans ses entrailles, après la petite vérole dont elle étoit néantmoins fort bien guérie, elle auroit pu porter son enfant vivant jusqu'à terme, & en accoucher heureusement. MAURICEAU.

OBSERVATION LII.

Le 16 Août 1669, je vis une femme grosse de cinq mois qui avoit une petite perte de sang continuelle depuis trois semaines, & qui n'avoit pas laissé d'avoir tous les mois ses regles, mais un peu moins qu'à l'ordinaire ; & jusqu'alors elle n'avoit pas encore senti remuer son enfant : ce qui fit croire à un Medecin qui la voyoit, qu'elle étoit seulement grosse de quelque mole, quoique je l'assurasse que cette femme étoit vraiment grosse d'enfant, lui citant même plusieurs exemples de fem-

mes que j'avois vues, qui n'avoient pas laiſſé d'accoucher à terme d'enfants vivans, nonobſtant un ſemblable accident. Mais ce Medecin perſiſtant avec opiniâtreté dans ſa penſée, fit prendre à cette femme, quelques jours après que je l'eus vue, une medecine purgative, qui, au lieu de lui procurer l'expulſion d'une mole, comme il le prétendoit, lui cauſa l'*avortement* d'un enfant qui expira preſque auſſi-tôt; lequel il auroit pu conſerver, s'il s'étoit ſimplement contenté d'approuver une ſaignée du bras & le ſeul repos que j'avois conſeillé à cette femme pour tout remède. MAURICEAU.

OBSERVATION LIII.

Le 28 Août 1690. je vis une femme qui ne faiſoit que d'avorter d'un petit enfant de trois mois & demi, dont le cœur palpitoit encore manifeſtement, accident arrivé à cette femme par un remede purgatif qu'on lui avoit conſeillé de prendre ce même jour, prétendant purger ſon eſtomac d'une bile qui lui cauſoit des dégouts dont elle ſe plaignoit, ne prenant pas garde que ces ſortes de dégouts ſont ordinaires dans le tems de la groſſeſſe, outre que tous les remedes purgatifs ne convenoient point à une femme dans l'état où elle étoit, ayant pour-lors une petite perte de ſang depuis cinq ou ſix jours: de ſorte que ſa groſſeſſe qui, quoiqu'ébranlée par cette petite perte de ſang, auroit pu néantmoins ſe rétablir, vu la vigueur qu'avoit ce petit fœtus dont elle avorta, fut entierement détruite par ce purgatif ordonné ſi mal à propos par des perſonnes qui n'avoient pas pu croire que cette femme fût groſſe d'enfant, comme je l'en avois avertie, s'imaginant qu'elle ne pouvoit être groſſe que de quelque faux germe, que la nature avoit même tenté d'expulſer par cette petite perte de ſang qui avoit paru. Cette femme étant ainſi avortée de ce petit fœtus vivant, l'arriere-faix reſta dans la matrice, qui s'étant fermée incontinent après l'expulſion de l'enfant, ne permettoit pas qu'on l'en pût tirer ſans faire une trop grande violence à cette partie, qui lui auroit été plus nuiſible que le remede ne lui eût été ſalutaire. C'eſt pourquoi je jugeai qu'il étoit plus à propos d'en commettre en ce tems l'opération à la nature: mais cet arriere-faix reſté lui cauſa trois jours enſuite une ſi grande perte de ſang, qu'elle en tomba en de très-grandes foibleſſes, qui m'obligerent de lui tirer ce corps étrange, ayant trouvé pour-lors la matrice aſſez dilatée pour le faire ſans violence; après quoi cette femme revint peu-à-peu en convaleſcence: mais elle eut un très-ſenſible regret de n'avoir pas ſuivi le ſalutaire conſeil que je lui avois donné avant ſon *avortement*, qui étoit de ſe contenter pour tout remede du ſeul repos & d'une ſaignée du bras que je lui avois fait faire, à cauſe de la petite perte de ſang qu'elle avoit. MAURICEAU.

OBSERVATION LIV.

Le 21 Juillet 1692. je vis une femme âgée de vingt-cinq ans, nouvellement revenue de Bourbon, où elle avoit éte prendre les eaux minérales pour une paralyſie de toute la cuiſſe & de la jambe droites, qui lui étoit reſtée d'une eſpece d'apoplexie où elle étoit tombée, qui fut ſuivie de la paralyſie de la moitié du corps du même côté droit, mais qui s'étoit diſſipée, à l'exception de la paralyſie de la cuiſſe & de la jambe, qui étoit demeurée depuis le dernier accouchement que cette femme avoit eu à terme, il y avoit un an & demi. Comme après avoir fait beaucoup de remedes pour cette paralyſie de la cuiſſe, on lui avoit enfin conſeillé d'aller prendre les eaux de Bourbon, s'étant miſe en chemin avec ſon mari, qui la conduiſoit, elle devint groſſe dans ce voyage; enſuite de quoi elle ſe trouva mal, & fut fort travaillée de ſuffocations de matrice, qui étoient convulſives: mais croyant que toutes les incommodités que ſa conception récente lui cauſoit, ne venoient que de la fatigue de ſon voyage, elle ne laiſſa pas de prendre les eaux de Bourbon, & de ſe faire donner la douche avec ces eaux ſur la cuiſſe, & d'uſer des bains & de la ſaignée du pié, & de beaucoup d'autres remedes qu'on lui fit enſuite dans l'ignorance de ſa groſſeſſe, leſquels la firent enfin avorter d'un enfant de quatre mois mort en ſon ventre depuis long-tems, comme il parut par ſa corruption. Mais étant ainſi avortée de cet enfant, elle ne fut pas délivrée en même tems de l'arriere-faix, qui étant reſté dans la matrice, lui cauſa des ſuffocations convulſives qui obligerent un Chirurgien à tenter de la délivrer de cet arriere-faix retenu; ce qu'il fit ſeulement ſix heures après cet *avortement*, & avec beaucoup de peine, n'étant pas bien expert en ces opérations: ce qui a pu contribuer dans la ſuite à une tumeur extremement douloureuſe que cette femme avoit vers la région iliaque gauche, qui communiquoit à la partie latérale de la matrice de ce même côté qui étoit oppoſé à celui de la cuiſſe paralytique. Cette tumeur douloureuſe que l'on ne ſentoit que dans le profond, ne venoit que de la fluxion qui ſe renouvelloit de tems en tems vers ce côté-là, l'autre côté de la matrice, ou celui de la cuiſſe paralytique, n'étant aucunement ſenſible, & étant plutôt déprimé que tuméfié. Mais ces accidens venoient principalement de ce que cette femme, depuis dix mois qu'elle étoit ainſi avortée, n'avoit pas eu l'évacuation de ſes menſtrues auſſi abondante qu'elle avoit coutume auparavant: ce qui étoit cauſe que depuis tout ce tems elle étoit ſujette à une excrétion continuelle de fleurs blanches, dont l'acrimonie l'incommodoit beaucoup, & lui donnoit lieu de craindre que ces fleurs blanches ne vinſſent de quelque diſpoſition ulcéreuſe de la matrice. Cependant je ne trouvai pour-lors aucun ulcere formé dans ſa matrice, qui fût manifeſte au toucher; mais elle y avoit un ſentiment ſi douloureux vers le côté gauche, qui étoit celui de la tumeur, que je crus qu'il y avoit une grande communication de l'un à l'autre, & que cette continuelle excrétion de fleurs blanches dont cette femme étoit incommodée, n'étoit qu'une eſpece d'excrétion purulente de quelque ulcere, qui étant en la partie intérieure de la matrice, ne pouvoit être ſenſible au toucher; & comme cette femme, qui étoit venue expreſſément à Paris pour me conſulter ſur ſes indiſpoſitions, s'en retourna à la campagne ſon ſéjour ordinaire, après que je lui eus donné conſeil ſur le mauvais état où elle étoit quand je la vis, je n'ai point ſu ce qui lui eſt arrivé depuis ce tems-là: mais je crus pour-lors qu'elle ne paſſeroit pas un an ſans mourir. MAURICEAU.

Effets des Remedes abortifs.

OBSERVATION LV.

Le 20 Septembre 1682, j'ai vu une femme que je trouvai être groſſe de cinq ou ſix ſemaines, quoiqu'elle eût fait tout ſon poſſible pour ſe faire avorter, il y avoit environ vingt jours, avec l'aide d'une ſage-femme digne de la potence, qui lui avoit donné pour ce ſujet pluſieurs pernicieux remedes, & lui avoit fait une violence conſidérable pour faire ouvrir la matrice, ſans qu'elle fût venue à bout de ſa mauvaiſe intention: ce qui n'avoit ſervi qu'à lui cauſer de très-grandes douleurs dans tout le ventre, & principalement vers la région de la matrice où elle ſouffroit une diſpoſition inflammatoire, vuidant même quelque peu de ſang de cette partie; & comme je lui eus fait entendre qu'outre l'horreur de ſon crime, que je lui repréſentai auſſi fortement que le directeur de ſa conſcience auroit pu faire, elle avoit riſqué de ſe faire mourir elle-même, en voulant ainſi détruire ſa groſſeſſe; elle me dit quelle ne l'avoit fait que dans la penſée qu'elle avoit que l'enfant n'étant ni formé ni animé, à ce qu'elle s'imaginoit, il n'y avoit pas grand mal à ſe procurer l'*avortement* ou l'écoulement des ſemences dans ce commencement de groſſeſſe. Mais je lui fis bien connoitre que cette penſée étoit très-mal fondée, & qu'elle étoit auſſi pernicieuſe que l'action qu'elle avoit tâché de commettre étoit

mauvaiſe. C'eſt cette fauſſe & vieille croyance qui donne lieu à beaucoup de femmes de peu de conſcience de ſe procurer l'écoulement des ſemences conçues & des *avortemens* dans les premiers mois de leurs groſſeſſes. C'eſt pourquoi je trouve qu'il ſeroit fort à propos, pour éviter un ſi pernicieux abus, d'obliger un chacun de croire en ceci, qui me ſemble très-vrai-ſemblable; c'eſt que dès le premier jour & immédiatement enſuite de la conception l'ame eſt effectivement unie à ce point de matiere, (*punctum ſaliens*) vers lequel ont été concentrés tous les petits atomes qui étoient propres & diſpoſés à l'entiere formation du corps du fœtus, qui pour n'être pas plus gros qu'un grain de millet dans ces commencemens, & d'une matiere très-délicate, ne pourroit pas être ſenſible aux yeux de celui qui feroit l'ouverture du corps d'une femme morte par quelque accident dès le même jour ou le ſuivant de celui qu'elle auroit effectivement conçu; mais les yeux de l'eſprit nous peuvent bien faire voir ce que nous ne pouvons appercevoir avec ceux du corps, que l'extreme petiteſſe, la molleſſe, la délicateſſe de ce point n'eſt pas un obſtacle à l'infuſion & à la permanence de l'ame qui y réſide: car il ſuffit pour cela que ce même point de matiere ſoit organiſé par le parfait arrangement de tous les petits atomes dont il eſt formé après la conception. Au reſte ayant bien perſuadé cette femme par mes raiſons, & lui ayant conſeillé tout ce que je jugeai convenable pour raffermir ſa groſſeſſe, qui avoit été grandement ébranlée par les mauvais remedes qu'elle avoit faits pour la détruire, je la laiſſai dans l'intention qu'elle me parut avoir de ſuivre le bon conſeil que je lui donnai: mais comme elle m'étoit inconnue, je n'en ai pas ſu l'évenement, ſinon que huit jours enſuite j'appris qu'elle ſe portoit bien mieux que dans le tems que je la vis, & qu'il y avoit pour-lors grande eſpérance qu'elle pourroit conſerver ſa groſſeſſe. MAURICEAU.

OBSERVATION LVI.

Au mois de Juin 1685. je vis une femme qui m'avoit fait appeller, afin que je lui donnaſſe conſeil touchant une très-grande perte de ſang qu'elle avoit eue depuis un jour, ſe plaignant en même tems d'avoir été extremement fatiguée d'un flux dyſſentérique. Elle me fit montrer un grand nombre de linges tout baignés de ſang & beaucoup de caillots qu'elle avoit rendus de la matrice avec de très-grandes douleurs de reins, m'aſſurant au reſte qu'elle n'avoit pas vuidé autre choſe: mais l'ayant touchée, & ne lui trouvant plus pour-lors le ſoupçon d'une groſſeſſe de trois ou quatre mois, comme je l'avois reconnu en elle en l'examinant auparavant par deux différentes fois, je lui dis que je croyois qu'elle avoit aſſurément vuidé autre choſe que tous ces caillots de ſang qu'elle m'avoit fait montrer; & comme je m'étois apperçu auparavant qu'elle avoit eu beaucoup de chagrin de ce que je l'avois aſſurée que je la croyois groſſe, & qu'elle avoit fait contre mon ſentiment beaucoup de remedes provocatifs de l'*avortement*, par l'irritation deſquels elle s'étoit procuré une continuelle perte de ſang & de ſéroſités rouſſâtres pendant plus de deux mois, je crus qu'en continuant dans ſa mauvaiſe intention, elle en avoit pris cette derniere fois de ſi violens, qu'elle s'étoit enfin provoqué un *avortement* effectif, & qu'elle m'avoit envoyé querir après être venue à bout d'un auſſi mauvais deſſein; & que de peur que je ne fuſſe témoin de ſa méchanceté, elle m'avoit fait cacher l'enfant dont elle étoit avortée, s'imaginant me perſuader dans la ſuite que je m'étois trompé en la croyant groſſe auparavant: ce qu'elle ne vouloit pas avouer, de peur que ſon mari qu'elle ſavoit n'avoir point couché avec elle, ne s'apperçût de l'infidélité quelle pouvoit avoir commiſe. Cet exemple fait voir que comme il y a des femmes qui ſe trompent en ne ſe croyant pas groſſes, quoiqu'elles le ſoient ſans le connoître, il y en a d'autres auſſi qui veulent tromper le Medecin & le Chirurgien en leur célant

leur groſſeſſe, qu'elles ont intérêt de cacher pour leur réputation. MAURICEAU.

OBSERVATION LVII.

Le 2 Septembre 1685. j'ai vu une femme groſſe de deux mois ou environ, à qui une méchante ſage-femme avoit donné depuis deux jours un breuvage pour la faire avorter, qui l'avoit ſi violemment purgée, qu'elle avoit été, à ce qu'elle me dit, plus de cent fois à la ſelle, avec des efforts extraordinaires qui lui avoient fait rendre juſqu'au ſang par le fondement, nonobſtant quoi elle n'étoit pas venue à bout de ſon mauvais deſſein, quoiqu'elle l'eût encore fait ſaigner du pié trois jours avant que de lui donner le premier breuvage, & qu'elle lui eût fait outre cela pluſieurs violences avec la main à la matrice, que je trouvai fort irritée & très-abaiſſée, mais tout-à-fait cloſe & en état de pouvoir encore promettre la conſervation de la groſſeſſe, ſi la malade ſuivoit le ſalutaire conſeil que je lui donnai, pour calmer par le repos au lit & par l'uſage du lait, tant pris par la bouche qu'en lavemens, les cruelles douleurs que ce mauvais remede lui avoit cauſées: ce qu'elle me témoigna avoir deſſein de ſuivre, avec un grand regret d'avoir donné ſon conſentement à la méchante action de cette ſage-femme, dont elle ne voulut pas me dire le nom, de peur que je ne la fiſſe châtier de ſon crime. Deux jours après, je vis encore cette même femme qui étoit pour-lors en aſſez bon état, tous les fâcheux accidens dans leſquels je l'avois vue étant ceſſés par le ſalutaire conſeil que je lui avois donné, en lui faiſant connoître en même tems toute l'énormité du crime que commettent celles qui ſans beaucoup de ſcrupule ſe font ainſi volontairement avorter dans les premiers mois de leur groſſeſſe, dans la penſée abuſive qu'elles ont que l'enfant n'eſt pas encore animé: erreur auſſi pernicieuſe que grande; car il eſt certain que le corps du fœtus, quoique très-petit, eſt entierement formé & animé dès les premiers jours de la conception, tout le reſte du tems de la groſſeſſe ne ſervant qu'à le fortifier & à lui donner l'accroiſſement néceſſaire. MAURICEAU.

OBSERVATION LVIII.

Le 19 Juillet 1677. j'ai accouché une fille de vingt-cinq ans d'un enfant mort de ſix mois qui préſentoit le bras devant; laquelle s'étoit volontairement procuré cet *avortement* par des remedes qu'elle avoit pris quelques jours auparavant, pour cacher par cette voie criminelle ſa groſſeſſe. Elle avoit pour-lors une ſi grande perte de ſang, que je crois qu'elle ſeroit indubitablement morte, ſans le ſecours que je lui donnai, bien qu'elle ne le méritât pas pour l'énormité de ſon crime. Et quoique ces *avortemens* volontaires ſoient ordinairement plus dangereux que ceux qui viennent d'eux-mêmes, ſans les exciter, elle ne laiſſa pas de ſe bien porter dans la ſuite, Dieu n'ayant pas voulu la punir alors du crime qu'elle avoit commis en ſe procurant l'*avortement*. MAURICEAU.

Avortemens occaſionnés par la rigidité de la matrice.

OBSERVATION LXI.

Le 23 Avril 1691. j'ai vu une femme qui venoit d'avorter d'un petit fœtus de la groſſeur d'une mouche à miel, que la nature avoit expulſé d'elle-même, ſans aucun accident conſidérable, cette femme ayant pour-lors ſoupçon d'être groſſe de deux mois & demi. C'étoit le cinquieme *avortement* qu'elle avoit eu de cette nature depuis deux ans à ce même terme ou environ.

Cet exemple fait voir qu'il y a des femmes qui avortent auſſi facilement qu'elles conçoivent: le meilleur conſeil qu'on puiſſe leur donner pour prevenir ces fréquens accidens, c'eſt qu'elles s'abſtiennent entiere-

ment du coït durant cinq ou ſix mois entiers, afin que leur matrice étant fortifiée par le repos durant tout ce tems, elle puiſſe mieux retenir la conception qui s'y fait enſuite. Il eſt bon auſſi qu'elles s'abſtiennent d'aller en caroſſe, & encore plus dans d'autres voitures plus ſecouantes; il eſt même quelquefois néceſſaire, pour une plus grande précaution, qu'elles ſe tiennent au lit & qu'elles évitent le coït, pour ne pas trop ébranler par cette ardente action leur débile groſſeſſe. Cependant il ſe rencontre peu de femmes qui veulent ſuivre ſans répugnance ce ſalutaire conſeil, pour conſerver avec plus de ſureté leur groſſeſſe. MAURICEAU.

OBSERVATION LX.

Une Dame qui demeuroit à quinze lieues de cette Ville, & que j'avois déja accouchée heureuſement & ſans accident, vint avec ſon mari dans ce pays, pour quelques affaires de famille : elle étoit groſſe alors. Son ſéjour étant beaucoup plus long qu'elle ne s'y étoit attendu, & étant tombée malade, elle me conſulta par lettres deux ou trois fois, & enfin elle me pria de l'aller voir.

Je la trouvai auſſi groſſe qu'elle avoit coutume de l'être ſur la fin de ſa groſſeſſe, mais beaucoup plus incommodée : cependant elle n'en étoit alors qu'à ſon ſixieme mois. Elle avoit ſouffert des douleurs pendant près de quinze jours de ſuite; douleurs qui ne reſſembloient point à celles qui précedent l'accouchement, mais telles qu'elle croyoit à tout moment que ſon ventre étoit ſur le point de rompre & de s'ouvrir.

Quand elle étoit couchée ſur le dos, les genoux élevés, ſon ventre étoit ſi tendu & ſi gonflé; il laiſſoit ſi peu de place à l'eſtomac, que la plus grande partie des alimens qu'elle avoit pris, lui revenoit & qu'elle les vomiſſoit avant que la digeſtion fût faite. Au ſurplus, elle ſentoit remuer ſon enfant, mais foiblement.

Je conclus de ces circonſtances qu'elle étoit groſſe de plus d'un enfant, & que la maſſe qu'ils formoient enſemble occaſionnoient dans l'uterus une diſtention plus grande qu'il ne pouvoit la ſouffrir, cauſoit ſes douleurs & ſon incommodité.

Je lui tirai du ſang, dans le deſſein de la ſoulager en vuidant les vaiſſeaux, & je lui conſeillai de ſe repoſer dans la ſituation qui lui paroîtroit la plus commode, ſans lui en preſcrire aucune.

Elle m'envoya chercher huit jours après cette viſite; mais je ne pus arriver, quelque diligence que je fiſſe, avant qu'elle accouchât de deux enfans qui ne vécurent que quelques heures. Cette Dame revint bien-tôt en ſanté. Après cette couche, elle en eut d'autres fort heureuſes, mais dans leſquelles elle ne mit au monde qu'un enfant à chacune. LA MOTTE.

OBSERVATION LXI.

Une jeune femme de deux lieues de cette Ville, groſſe de cinq mois, ſentit des douleurs violentes qu'elle prit pour une colique. Sa mere me fit promptement appeller, ſoupçonnant ſa fille d'être en travail, comme cela étoit en effet : elle étoit accouchée, quand j'arrivai, & l'enfant vivoit. L'arriere-faix ayant été expulſé, il ne me reſtoit rien à faire. Je l'abandonnai donc aux ſoins de ſa mere, & je m'en retournai.

Quelque tems après étant devenue groſſe, elle avorta pour la ſeconde fois, au quatrieme mois de ſa groſſeſſe, mais ſi ſubitement, qu'on n'eut pas le tems de m'envoyer chercher : cependant elle revint de cet accident auſſi aiſément que du premier.

Elle eut une troiſieme groſſeſſe pendant laquelle elle fut ſur ſes gardes & quoiqu'elle vécût aſſez régulierement, elle redoubla ſes attentions pour éviter tout ce qui avoit pû occaſionner ſes premiers *avortemens*. Je lui tirai trois fois du ſang; la derniere ſaignée fut faite dans le cours de ſon ſixieme mois : je lui ordonnai un régime exact & laxatif : elle pouſſa par ce moyen ſa groſſeſſe juſqu'au ſeptieme mois; alors elle avorta : l'enfant vécut quelques jours, & mourut enſuite.

Comme elle attribuoit à ſa conduite réguliere & au régime qu'elle avoit ſuivi, la durée de cette derniere groſſeſſe plus grande que celle des précédentes, elle réſolut de multiplier encore ſes ſoins, ſi elle avoit une quatrieme groſſeſſe. Et pour repondre à ſes intentions, ſi-tôt qu'elle fut relevée de ſon dernier accident, je lui fis deux ſaignées légeres & je la purgeai autant de fois. Auſſi-tôt qu'elle fut enceinte, je la ſaignai de rechef; ce que je continuai de faire chaque mois, lui ordonnant en même tems de prendre tout ce que je croyois capable de rafraîchir & de relâcher, ne ſouffrant pas même qu'elle mangeât une rotie au vin ou qu'elle bût quelque liqueur ſpiritueuſe que ce fût.

Par cette conduite ou par quelque autre raiſon qui m'eſt inconnue, je conduiſis ſa groſſeſſe à terme, & je l'accouchai heureuſement d'un enfant vivant. Cette groſſeſſe fut ſuivie d'une autre, & celle-ci d'une troiſieme également heureuſe.

Mais dans ſa huitieme groſſeſſe, elle ſe trouva plus incommodée à trois mois, qu'elle ne l'avoit été à neuf dans les trois groſſeſſes précédentes. A ſix mois, elle reſſentit des douleurs ſemblables à celles qu'elle avoit éprouvées dans ſes premiers *avortemens*; & les eaux venant à percer, il n'y eut pas de doute qu'elle n'allât ſupporter encore le même accident. On m'envoya chercher & je l'accouchai de deux enfans qui ne firent que naître & mourir : ils étoient attachés à un large placenta qui leur étoit commun; leur mere ne tarda pas à ſe bien porter.

Depuis ce tems, je l'ai accouchée pluſieurs fois d'un ſeul enfant qu'elle a porté à terme ſans beaucoup d'incommodité. LA MOTTE.

REMARQUE.

Voilà des exemples remarquables de la trop grande rigidité de la matrice; défaut qui la rend incapable de ſe dilater au-delà d'un certain degré. Lors donc que la maſſe du fœtus, de ſes membranes, du placenta & des eaux, occupe plus d'eſpace que l'uterus n'en peut fournir ſans peine, il s'enſuit *avortement*. Mais quand l'habitude entiere du corps eſt ſuffiſamment relâchée par le régime & la ſaignée, la femme porte ſon fruit à terme; à moins que la matrice ne ſouffrant une diſtenſion ſubite par la conception d'un nouveau fœtus, le même accident ne ſurvienne encore.

Cette obſervation confirme ce qu'Hippocrate a dit, dans ſon Traité des maladies des femmes, touchant la rigidité des membranes de l'uterus : car il regarde ce défaut comme une cauſe d'*avortement*, & dans ſa diſſertation ſur la ſemence, comme une raiſon de la foibleſſe des enfans nés de parens robuſtes.

Avortemens occaſionnés par un ſckirrhe au placenta.

OBSERVATION LXII.

Le 31 Mai 1681. j'ai vu une femme âgée de trente-cinq ans, de tempérament fort atrabilaire, qui venoit d'avorter au terme de ſix mois & demi de ſa groſſeſſe, d'un enfant mort en ſon ventre depuis dix ou douze jours, ſans s'être aucunement bleſſée. Elle avoit déja eu trois ou quatre mauvaiſes couches précédentes au même terme ou environ, avec de pareils accidens, qui étoient qu'en ce tems là elle ne ſentoit plus mouvoir ſon enfant, mais elle ſentoit ſeulement certains ſoulevemens de la matrice, & vuidoit quelque peu de ſang durant douze ou quinze jours avant ſon *avortement*. Les arrieres-faix de cette femme étoient tous ſckirreux, à quoi contribuoit beaucoup ſon tempérament atrabilaire. Ce qui faiſoit que ſes enfans étant devenus grands & ayant pour lors beſoin d'une nourriture plus abondante & n'en pouvant pas recevoir une ſuffiſante, à cauſe de cette diſpoſition ſckirreuſe de l'arriere-faix,

riere-faix, mouroient ainſi en ſon ventre ſans aucune autre cauſe manifeſte. MAURICEAU.

OBSERVATION LXIII.

Le 1 Février 1679. j'ai accouché une femme d'un enfant de ſix mois & demi qui préſentoit le cul devant, lequel étoit mort en ſon ventre depuis dix ou douze jours qu'elle ne l'avoit point ſenti remuer. C'étoit le cinquieme enfant mort que cette femme avoit eu conſécutivement de la ſorte, ſans s'être aucunement bleſſée, ni s'être apperçue d'aucune cauſe manifeſte qui pouvoit avoir fait ainſi mourir à ce même tems de ſix mois & demi, tous ſes enfans en ſon ventre, douze ou quinze jours devant que d'en accoucher. Et nonobſtant qu'elle eût uſé dans cette derniere groſſeſſe de toutes les précautions que je lui avois conſeillées, dont les deux principales étoient de garder le repos au lit, ou à tout le moins en la chambre, & de s'abſtenir entierement du coït; ce même accident ne laiſſa pas de lui arriver. Mais comme l'arriere-faix des enfans de cette femme étoit tout ſckirreux, je crus que cette mauvaiſe diſpoſition qui empêchoit que l'enfant ne pût tirer de cette partie une ſuffiſante nourriture, lorſque commençant à devenir grand, il en avoit plus beſoin, étoit la véritable cauſe de ſa mort & de l'*avortement* qui arrivoit enſuite. MAURICEAU.

OBSERVATION LXIV.

Le 20 Juin 1686. je vis une femme qui avoit avorté le jour précédent d'un enfant de ſix mois & demi, mort en ſon ventre ſans aucune autre cauſe manifeſte, depuis cinq ou ſix jours qu'elle ne l'avoit ſenti remuer. Mais comme ſon arriere-faix étoit d'une ſubſtance toute ſckirreuſe, & que cette femme qui étoit d'un tempérament tout atrabilaire, avoit déja eu cinq ou ſix *avortemens* conſécutifs avant ce dernier, depuis le terme de quatre ou cinq mois, juſqu'à celui de ſix ou ſept mois, je crus que cette mauvaiſe diſpoſition ſckirreuſe de ſon arriere-faix, qui avoit paru ſemblable en tous ſes autres précédens *avortemens*, & qui procédoit de ſon tempérament trop atrabilaire, avoit été la véritable cauſe de la mort de ſes enfans en ſon ventre & de tous les *avortemens* qu'elle avoit ainſi eu à des termes de ſa groſſeſſe déja aſſez avancés; parce que cette même diſpoſition ſckirreuſe de l'arriere-faix faiſant une grande obſtruction dans toute ſa ſubſtance, étoit cauſe que l'enfant n'en pouvant tirer la nourriture convenable & ſuffiſante dont il avoit beſoin, étoit par ce défaut privé de la vie. Pour remédier à ce malheureux accident qui étoit arrivé tant de fois à cette femme, je lui conſeillai, pour humecter & tempérer l'extreme ſechereſſe & la trop grande chaleur de ſon tempérament atrabilaire, de ſe baigner durant quelque tems, devant que de devenir groſſe, & d'uſer fréquemment du lait d'âneſſe dans le tems même de ſa groſſeſſe, & d'un régime de vie tempéré qui la pût ſuffiſamment humecter, & de s'abſtenir entierement de l'uſage du vin & même du coït, lorſqu'elle ſeroit certaine d'être groſſe; afin que contribuant ainſi, autant qu'il étoit poſſible, a rectifier ſon tempérament, elle pût dans la ſuite porter juſqu'à terme les enfans qu'elle concevroit, ſans avorter ainſi qu'elle avoit malheureuſement fait de tous ceux qu'elle avoit eus. MAURICEAU.

Exemples d'arrieres-faix retenus dans la matrice & rendus par la ſuppuration, &c.

OBSERVATION LXV.

Le 8 Février 1674. je fus mandé avec deux de mes confreres, pour voir une femme qui avoit avorté depuis quatre heures d'un enfant de trois mois, dont l'arriere-faix qui lui étoit reſté dans la matrice, lui cauſoit une grande perte de ſang. Pour y remédier, je fus d'avis de l'en délivrer ſur l'heure, y trouvant de la poſſibilité par l'ouverture de la matrice, qui bien que médiocre étoit ſuffiſante: joint que la perte de ſang humectant le paſſage, rendoit l'extraction encore plus facile. Mais ces deux confreres, qui pour être mes anciens n'en étoient pas plus capables, éluderent mon ſentiment, en diſant qu'il y avoit danger que par cette opération on ne fit à la matrice une violence qui augmenteroit cette perte de ſang, ne conſidérant pas qu'elle n'étoit cauſée que par la rétention de l'arriere-faix. Ce terme de violence dont ils uſerent pour contrarier mon avis, fit que la malade aima mieux pour lors commettre à la nature l'expulſion de ce corps étrange, comme ils lui conſeillerent, que de ſouffrir que je l'en délivraſſe en ce tems, comme j'aurois facilement fait, ſi elle eût voulu me le permettre, ſans différer au lendemain qu'elle me manda à cet effet. Mais l'occaſion en étoit paſſée: car la matrice s'étant refermée, il n'y avoit plus de poſſibilité d'en tirer cet arriere-faix, qui reſtant ainſi retenu au dedans, la mit en danger de mort pendant trois ſemaines, à cauſe des accidens qui lui arriverent, ainſi que je lui avois prédit, par la ſuppuration de ce corps étrange, dont l'infection lui cauſa, comme il arrive ordinairement en pareilles occaſions, de très grandes douleurs vers la région de la matrice & des reins, une fievre continue avec des redoublemens, des ſuffocations de matrice, des excrétions ſanieuſes très-fétides de cette partie, & de fréquentes foibleſſes durant tout ce tems. MAURICEAU.

OBSERVATION LXVI.

Le 4 Avril 1687. je vis une femme qui étoit preſque réduite à l'extrémité, étant alors au troiſieme jour d'un *avortement* d'un enfant de quatre mois, dont l'arriere-faix étoit reſté tout entier dans la matrice, ſa ſage-femme n'ayant pu l'en délivrer pour la grande difficulté qu'elle y avoit trouvée, à ce qu'elle me dit: mais cet arriere-faix étant reſté durant ces trois premiers jours, il lui avoit cauſé une grande perte de ſang; & comme la nature n'avoit pu expulſer ce corps étrange & qu'il n'y avoit plus lieu de le tirer ſans violence, parce que la matrice étoit tout-à-fait fermée, lorſque je vis cette femme, il ſe convertit dans la ſuite en pourriture fort infecte, qui cauſa une groſſe fievre continue à la malade, avec deux ou trois redoublemens chaque jour, accompagnés de grandes foibleſſes & autres accidens qui arrivent ordinairement en ces occaſions. Nonobſtant ces accidens & un flux de ventre aſſez fâcheux, elle ne laiſſa pas de ſe bien porter, après avoir été bien malade pendant cinq ſemaines entieres. J'avois déja vu cette femme quelques années auparavant extremement malade de la même maniere, enſuite d'un autre *avortement* où l'arriere-faix étant ainſi reſté en ſa matrice, ſans que ſa Sage-femme l'en pût délivrer, n'avoit été expulſé qu'en ſuppuration comme cette derniere fois: mais il faut remarquer que quoique les accidens que cauſe la rétention de l'arriere-faix dans la matrice après des *avortemens* de cette ſorte, ſoient aſſez fâcheux, ils ne ſont pas néantmoins ſi dangereux que ceux qui arriveroient enſuite d'une inflammation de matrice, cauſée par la trop grande violence qu'on auroit faite à cette partie, pour en tirer l'arriere-faix qui y étoit reſté; & comme de deux maux, il faut toujours, autant que l'on peut, éviter le pire, l'on fait quelquefois prudemment de commettre à la nature l'expulſion des corps étrangers reſtés en la matrice, quand on ne peut les en tirer que par une grande violence faite à cette partie, pour la dilater ſuffiſamment lorſqu'elle eſt trop fermée. MAURICEAU.

OBSERVATION LXVII.

Le 12 Juillet 1684. je vis une femme qui commençoit à

ſe mieux porter, après avoir été très-dangereuſement malade pendant trois ſemaines entieres de fievre continue avec redoublemens, & autres fâcheux accidens procédans de la ſuppuration de l'arriere-faix reſté en ſa matrice, enſuite d'un *avortement* d'un enfant de trois mois ; ſa ſage-femme ne l'ayant pu délivrer de cet arriere-faix, pour la difficulté qu'elle y trouva, la matrice s'étant tout-à-fait refermée, à ce qu'elle me dit, immédiatement après la ſortie de l'enfant ; ce qui l'obligea d'en commettre l'expulſion à la nature, qui n'en vint à bout que par l'entiere ſuppuration de ce corps étrange, ainſi retenu durant trois ſemaines : car quoique les femmes vuident ordinairement dans le même jour l'arriere-faix tout entier en ces ſortes d'*avortemens*, ou peu de jours enſuite, on en voit neantmoins dans leſquels ce corps étrange n'eſt expulſé qu'en ſuppuration, qui dure bien plus long-tems & qui eſt toujours accompagnée de fievre, de grandes douleurs de tête & de vapeurs hiſtériques, avec de fréquentes foibleſſes cauſées par la corruption de cette ſuppuration, qui eſt encore accompagnée d'une grande infection cadavéreuſe : & tous ces accidens ne ceſſent point que cette ſuppuration ne ſoit entierement achevée ; ce que l'on reconnoît en ce que pour lors les excrétions de la matrice paroiſſent pures & entierement délivrées de leur précédente infection ; ainſi qu'elles commençoient à paroître en la femme dont je viens de parler, lorſque je la vis : après avoir été travaillée de ces fâcheux accidens durant un ſi long tems, elle ſe porta bien dans la ſuite. MAURICEAU.

OBSERVATION LXVIII.

Le 2 Avril 1679. j'ai vu une femme âgée de trente-cinq ans, de tempérament fort atrabilaire, qui venoit d'avorter d'un enfant de trois mois tout émacié ; & comme la matrice ne s'étoit ouverte qu'en proportion de la petiteſſe de cet avorton, l'arriere-faix fut retenu au dedans, ſans en pouvoir être expulſé ni tiré, à cauſe que la matrice s'étant preſque entieremeut refermée immédiatement après l'expulſion de ce petit fœtus, il eût fallu faire trop de violence pour la dilater ſuffiſamment. Cette diſpoſition nous obligea d'en commettre l'opération à la nature, dans l'eſpérance qu'elle en viendroit bien à bout d'elle-même, comme on le voit aſſez ſouvent arriver en pareille occaſion où l'arriere-faix de ſemblables petits fœtus eſt expulſé de la matrice ſans grand accident, deux ou trois jours après l'*avortement*, & quelquefois même au bout de huit ou neuf jours. Mais celui-ci ne vint que tout en ſuppuration, qui dura près de trois ſemaines, pendant lequel tems cette femme fut obligée de ſe ſervir d'injections émollientes dans la matrice, pour aider à laver & nettoyer journellement les excrétions purulentes & fétides de cette partie, qui venoient de la ſuppuration de cet arriere-faix retenu : & juſqu'à ce que la matrice eût été entierement délivrée de ce corps étrange qui ſe fondit ainſi en ſuppuration, cette femme fut incommodée de fievre par intervalles, avec grande douleur de tête & des ſuffocations de matrice, qui ſont les accidens ordinaires en ces ſortes d'occaſions ; après quoi elle ſe porta bien. MAURICEAU.

OBSERVATION LXIX.

Le même jour, je vis une femme qui avoit avorté, il y avoit vingt-ſept jours, d'un enfant de quatre mois, en la préſence d'un Chirurgien, qui n'ayant pu la délivrer de l'arriere-faix, en avoit commis l'expulſion à la nature : ce qui fit que cet arriere-faix s'étant putréfié, cauſa à cette femme tous les accidens ordinaires en pareils cas ; une grande peſanteur & douleur dans le ventre, fievre continue avec pluſieurs redoublemens par jour, fréquentes foibleſſes, grand mal de tête & de continuelles excrétions purulentes & fétides. C'eſt dans cet état que je trouvai cette femme,

quand je fus appellé ; on me dit qu'elle avoit vuidé il n'y avoit que deux jours, quelque portion ſuppurée de cet arriere-faix de la groſſeur du petit doigt : mais le ventre étant mollet & ſans douleur vers la région de la matrice, la fievre peu conſidérable & la reſpiration aſſez libre, je la crus entierement hors de danger ; & en ôtant au mari & à ſes parens la crainte qu'ils avoient qu'elle ne perdît la vie, je recommendai bien qu'on lui fît des injections & qu'on ne lui donnât aucune medecine purgative, comme on lui en avoit fait prendre une aſſez mal à propos peu de jours après ſon *avortement*. Le deſſein avoit été de procurer l'expulſion de l'arriere-faix par ce remede, qui tout au contraire, occaſionna une diſpoſition inflammatoire à la matrice, qui n'étoit déja que trop irritée par la préſence du corps étranger qui y étoit retenu : d'où il arriva que cette partie ſe tuméfiant au lieu de ſe relâcher, s'étoit plus exactement refermée qu'auparavant, & par conſéquent étoit devenue moins capable d'expulſer l'arriere-faix qui ne ſortit qu'en une ſuppuration d'une longueur ſi extraordinaire, que j'appris de la malade, quelque tems enſuite, qu'elle avoit vuidé pendant quarante jours de petites portions de cet arriere-faix, & pendant quelque tems encore des ſéroſités, juſqu'à ce que ſes regles revinrent à l'ordinaire, plus de ſix ſemaines après ma premiere viſite. Cependant quoique la matrice de cette femme eût été conſidérablement débilitée durant une ſi longue ſuppuration, elle ne laiſſa pas peu de tems après, de devenir groſſe d'une des plus puiſſantes filles que l'on puiſſe voir : je l'en accouchai heureuſement au mois de Novembre de l'année ſuivante. Elle porta ce fruit dix jours plus que le terme des neuf mois entiers. Cet enfant me parut ſi extraordinairement gros, que j'eus la curioſité de le mettre dans des balances : il péſoit plus de treize livres, de ſeize onces chacune, ſans y comprendre l'arriere-faix qui étoit proportionné à la groſſeur de l'enfant. MAURICEAU.

OBSERVATION LXX.

Le 23 Janvier 1687. j'ai vu une femme, qui après un ſoupçon de groſſeſſe de ſept mois entiers, avoit vuidé d'elle-même, il y avoit déja huit jours, un petit fœtus tout corrompu qu'elle me montra, lequel n'étoit ſeulement que de la grandeur d'un enfant de trois mois : mais comme elle n'avoit point vuidé l'arriere-faix de ce fœtus corrompu, elle rendoit depuis ce tems-là des matieres purulentes. Cette femme me dit qu'elle avoit bien eu ſoupçon d'être groſſe depuis ſept mois qu'elle n'avoit point eu ſes regles : mais que ſon ventre ayant ceſſé de groſſir depuis trois ou quatre mois entiers, elle n'avoit plus cru être groſſe. Son enfant étoit vraiſemblablement mort depuis ce tems-là, quoique la nature ne l'eût expulſé qu'au ſeptieme mois. Il ſembleroit aſſez difficile de ſe perſuader qu'un enfant mort pût reſter ſi long-tems dans le ventre de ſa mere, ſans en être expulſé ou lui cauſer la mort, ſi nous n'avions tous les jours de ſemblables expériences : ces enfans ſe conſervent ſans grande corruption, lorſque les eaux ne ſont point écoulées, ces eaux ſervant, pour ainſi dire, comme d'une eſpece de ſaumure qui les garantit de l'infection cadavéreuſe qui leur arrive immédiatement après leur écoulement, & qui contraint la matrice à les expulſer. C'eſt par cette raiſon que la femme dont je viens de rapporter l'exemple, conſerva ſi long-tems ce petit fœtus mort, ſans ceſſer de ſe bien porter. Après que l'arriere-faix eut été converti en ſuppuration, je lui conſeillai, quand je la vis, d'uſer trois ou quatre fois par jour d'une ſimple injection d'eau d'orge, pour faciliter le nettoyement des matieres infectes qui provenoient de la ſuppuration. MAURICEAU.

OBSERVATION LXXI.

Le 28 Mai 1686. j'ai vu une femme qui venoit d'avor-

ter d'un enfant de trois mois, après avoir eu quelque écoulement de ſérosités rouſſâtres durant un mois, ſigne avant-coureur de l'*avortement :* mais comme la matrice n'étoit ouverte qu'à proportion du corps de l'enfant, qui étoit très-petit, l'arriere-faix, qui étoit beaucoup plus gros, reſta au dedans; & comme il eût fallu faire trop de violence pour le tirer avec la main, & que cette femme n'avoit aucun accident preſſant, je jugeai qu'il étoit plus ſûr d'en commettre l'expulſion à la nature, qui s'en délivra d'elle-même dans la ſuite par le moyen de la ſuppuration. Cet arriere-faix ſe fondit ainſi peu-à-peu, ſans qu'il parût aucune autre excrétion que la purulente, qui a coutume de ſuccéder à la rétention de ces ſortes de corps étranges, & de durer juſqu'à ce que leur conſommation ſoit faite. Les vuidanges de la matrice commencerent à paroître pures, & à n'avoir plus l'infection pour laquelle on eſt obligé de faire tous les jours des injections dans la matrice, afin que cette partie ne reçoive pas une mauvaiſe impreſſion par le trop long ſéjour des matieres corrompues. Cette femme ſe ſervit de ces injections pendant dix ou douze jours, & ſe porta bien dans la ſuite. MAURICEAU.

OBSERVATION LXXII.

Le 29 Novembre 1685. j'ai vu une femme qui avoit avorté depuis ſept jours d'un enfant de quatre mois, dont l'arriere-faix étoit reſté dans la matrice. Sa ſage-femme n'avoit pu l'en délivrer, parce que cette partie s'étoit refermée immédiatement après avoir expulſé cet avorton, qui ſortit d'autant plus facilement qu'il étoit petit, mollaſſe & flétri : ce qui fit que la matrice ne s'étant ouverte en ce tems qu'à proportion de la petiteſſe de l'enfant, l'arriere-faix beaucoup plus gros ne put le ſuivre, & ne vint qu'en ſuppuration. Cette ſuppuration fut accompagnée d'ue groſſe fievre continue, avec redoublemens, grande douleur de tête, & autres fâcheux accidens qui la menaçoient de mort. Cependant elle ſe porta bien dans la ſuite, ayant uſé par mon avis tous les jours deux ou trois fois d'injections dans la matrice, faites avec une décoction d'orge, d'aigremoine, de mauves & de guimauves, y mêlant un peu d'huile d'amandes douces; afin de nettoyer par ces injections les matieres infectées, & prevenir l'impreſſion que la matrice en pouvoit recevoir. Il arrive aſſez ſouvent que la ſage-femme & le Chirurgien, pour éviter le blâme de n'avoir pu délivrer une femme, n'épargnent rien pour en faire l'extraction avec la main : ce que je conſeille, ſi cette opération n'exige point de violence, mais non autrement; car il y a moins de danger d'en abandonner l'expulſion à la nature, que de violenter la matrice pour l'en tirer. Cette violence peut cauſer une inflammation qui met la femme en péril de mort; ce que j'ai vu arriver quelquefois. MAURICEAU.

OBSERVATION LXXIII.

Le 7 Mars 1682. je vis une femme qui n'étant groſſe que de deux mois & demi, avorta en ma préſence d'un petit enfant, qui remua manifeſtement les bras & les jambes, ouvrant même la bouche durant une demi-heure. Je l'ondoyai auſſi-tôt que la mere l'eut elle-même pouſſé dehors : ce qu'elle fit avec une grande perte de ſang. Mais comme cet enfant étoit très-petit, & que la matrice ne s'étoit dilatée qu'à proportion de la petiteſſe du corps mollaſſe de cet avorton, l'arriere-faix y reſta, n'y ayant pas lieu de l'en tirer, à cauſe de l'épaiſſeur & de la dureté de l'orifice interne, qui étoit fort reſſerré, & qui ne permettoit pas la dilatation ſans une violence qui auroit pu occaſionner une inflammation dangereuſe : mais la rétention de cet arriere-faix augmenta tellement la perte de ſang, que la mere en tomba pluſieurs fois en de grandes foibleſſes durant le premier jour : après quoi cette perte de ſang s'étant un peu calmée durant un jour ou deux ſeulement, elle eut encore

par intervalles pendant trois ſemaines entieres pluſieurs fâcheuſes récidives, ſans que la matrice pût jamais être ſuffiſamment dilatée pour pouvoir d'elle-même expulſer ce corps étranger, qui n'en pouvoit être tiré ſans violence. Comme il adhéra pendant tout ce tems au fond de la matrice, cela l'empêcha de ſe convertir d'abord en ſuppuration; ce qui ſeroit arrivé, s'il n'eût eu aucune communication de vie avec elle. De ſorte que la vraie ſuppuration de cet arriere-faix n'ayant commencé qu'au bout de ces trois ſemaines de tems, la malade vuida enſuite ce corps en pluſieurs parcelles ſéparées pendant plus de huit jours, & employa ainſi un mois entier à ſe délivrer totalement; ce que la plupart des femmes font en trois ou quatre jours, & communément avant le neuvieme. Ce qui fut cauſe de cette lenteur, ce furent les vives racines de cet arriere-faix, qui empêchoient qu'il ne ſe détachât, & qu'il fût expulſé; à quoi contribua auſſi le peu de dilatation de l'orifice interne. Pendant les huit derniers jours de ſuppuration, cette femme eut, comme il arrive ordinairement, la fievre avec pluſieurs redoublemens, mal de tête & ſuffocations de matrice; après quoi cette partie ayant été purifiée de l'infection de cette ſuppuration, cette femme ſe porta bien dans la ſuite. On courut beaucoup moins de riſque en commettant à la nature l'expulſion de cet arriere-faix ainſi reſté, que ſi on l'eût délivrée par l'opération de la main, qui ne ſe pouvoit faire ſans une grande violence; remede par conſéquent pire que la maladie. Il faut remarquer que ce petit avorton que je vis vivant durant une demi-heure, eut bien la force de remuer les bras & les jambes, mais qu'il n'en eut pas aſſez pour pouſſer aucun cri ni former de voix, quoique je lui viſſe ouvrir manifeſtement la bouche par pluſieurs fois. Les avortons n'ont pas ordinairement de voix avant la fin du troiſieme mois, leur poûmon n'ayant pas encore la force de pouſſer l'air avec aſſez d'impétuoſité pour la former. MAURICEAU.

OBSERVATION LXXIV.

Le 19 Août 1676. je vis une femme qui avoit avorté depuis deux heures d'un enfant mort depuis quatre mois & demi, dont les deux tiers de l'arriere-faix étoient reſtés dans la matrice. Mais je trouvai cette partie ſi fermée intérieurement & embraſſant ſi étroitement cet arriere-faix, que je ne jugeai pas à propos de faire quelques efforts pour dégager le reſte de ce corps étranger; parce que la violence qu'il auroit fallu faire, lui auroit plus préjudicié que ſa maladie même; joint à cela que cette femme en étoit à ſon premier enfant, qu'elle avoit de grandes foibleſſes, & qu'elle étoit d'une impatience extraordinaire. Pour raiſon de quoi n'ayant tenté l'opération qu'imparfaitement, & lui ayant tiré environ la moitié de ce corps étranger, j'abandonnai le reſte à l'œuvre de nature : car la partie intérieure de la matrice faiſant un étranglement ſemblable à celui du ventre d'une calebaſſe, retenoit tellement au dedans de la matrice ce corps étranger, qu'il n'étoit pas poſſible alors de l'en faire ſortir, ſans expoſer cette femme au danger de périr. Mais pour aider la nature à expulſer le reſte de cet arriere-faix, je fis donner à cette femme pluſieurs clyſteres, & lui ordonnai trois ou quatre fois par jour des injections émollientes, dont l'effet fut l'expulſion du reſte de l'arriere-faix au quatrieme jour : enſuite elle ſe porta bien. MAURICEAU.

Exemples de pertes de ſang avec avortement.

OBSERVATION LXXV.

Le 14 Avril 1675. j'ai délivré une femme d'un petit enfant mort en ſon ventre depuis long-tems, ſelon l'apparence; car la mere étoit groſſe de ſept mois, & l'enfant n'étoit pas plus gros qu'un de trois. Elle avoit preſque continuellement vuidé quelque peu de ſang par la matrice depuis quatre mois entiers, ayant eu durant

tout ce tems des douleurs de reins & des diſpoſitions à cet *avortement*, qui lui arriva enfin par une grande perte de ſang dont elle fut tout d'un coup ſurpriſe, qui ceſſa auſſi-tôt qu'elle fut accouchée; après quoi cette femme ſe porta bien. La perte de ſang qu'elle avoit eue pendant quatre mois, avoit rendu ce petit enfant ſemblable à des fruits qui ne groſſiſſant plus ſi-tôt qu'ils ſont privés de la ſeve de l'arbre dont ils tiroient leur nourriture, deviennent tous flétris, & s'en ſéparent long-tems avant leur parfaite maturité. MAURICEAU.

OBSERVATION LXXVI.

Le 8 Mars 1689. j'ai accouché une femme d'un petit enfant qui vint le cul devant, & qui étoit encore vivant, quoique la mere eût auparavant vuidé pendant trois ſemaines une grande abondance d'eaux teintes de ſang, qui fut le ſigne avant-coureur de ſon *avortement*: car il faut remarquer que, quoique l'on voie quelquefois des femmes conſerver leur groſſeſſe, après avoir vuidé de ſimples eaux en aſſez grande abondance, il n'en eſt pas de même lorſque ces eaux ſont teintes de ſang; car pour-lors c'eſt un ſigne que la matrice commence à s'ouvrir plus conſidérablement, & qu'elle ne peut plus retenir l'enfant, à quelque terme qu'il ſoit. Cette femme ſe porta bien néantmoins, après avoir avorté de ce petit enfant, qui vécut une heure. MAURICEAU.

OBSERVATION LXXVII.

Le 21 Juillet 1683. je vis une femme qui venoit d'avorter d'un petit fœtus qui n'étoit pas plus gros qu'une mouche à miel; enſuite de quoi le délivre de ce petit avorton étant reſté dans la matrice, elle eut une perte de ſang aſſez abondante, qui néantmoins ne fut ſuivie d'aucune foibleſſe: & comme ſa matrice ne s'étoit ouverte qu'à proportion de la petiteſſe de ce fœtus, je ne trouvai pour-lors aucun lieu de la pouvoir délivrer; mais deux jours enſuite y appercevant plus de diſpoſition, je lui tirai de la matrice le corps étranger, lequel étoit tout ſemblable à ce qu'on appelle un faux germe, & de la groſſeur d'un médiocre œuf de poule. Cette expérience me fit connoître manifeſtement, & me confirma dans la croyance où j'avois toujours été, que tous ces prétendus faux germes que les femmes vuident ordinairement vers le troiſieme mois de leur groſſeſſe, ont toujours été de véritables germes dans le commencement, & que ce ne ſont effectivement que de petits arriere-faix dont les membranes ſont farcies de caillots de ſang qui en augmentent la groſſeur, & qui, après que les eaux qu'elles contenoient s'en ſont écoulées, étant toutes ramaſſées en un globe par la contraction de la matrice, & étant comme moulées dans ſa cavité confuſément avec ces caillots de ſang & le corps molaſſe de ces petits arriere-faix, les fait reſſembler au géſier de quelque volaille. Et comme aſſez ſouvent dans ces ſortes de fauſſes-couches on n'apperçoit pas d'autres fœtus, à cauſe de l'extreme petiteſſe & de la molleſſe du corps de ces petits avortons, dont la figure ſe corrompt & la matiere ſe confond avec les caillots de ſang que les femmes vuident dans ces ſortes d'accidens, & qu'elles ne rendent enſuite que ces ſortes de corps étrangers, on les prend ordinairement pour de ſimples faux germes, quoiqu'en effet ce ſoit de véritables arriere-faix, comme étoit celui que je tirai à cette femme, qui croyoit pour-lors être groſſe de deux mois & demi ou environ: mais comme elle avoit toujours été fort incommodée durant tout le commencement de ſa groſſeſſe, & principalement depuis plus de quinze jours qu'elle vuidoit des ſéroſités ſanglantes, & même quelque peu de ſang par intervalles, cela avoit été cauſe que ce petit fœtus dont elle avoit ainſi avorté, n'ayant pas profité, & s'étant flétri, n'étoit pas de la proportion qu'il devoit avoir à ce terme de groſſeſſe. MAURICEAU.

Avortemens moins laborieux, lorſqu'ils ſont précédés d'une perte de ſang.

OBSERVATION LXXVIII.

Le 28 Mars 1677. je vis une femme qui venoit d'avorter d'un petit enfant mort, de trois mois & demi, après avoir eu auparavant durant trois ſemaines entieres une petite perte de ſang, qui à la fin s'étoit augmentée conſidérablement durant deux heures, avec de grandes douleurs dans le ventre, qui lui firent vuider ce petit fœtus avec ſon arriere-faix en même tems. On doit remarquer que dans ces ſortes d'*avortemens* l'arriere-faix eſt auſſi facilement tiré ou expulſé avec l'enfant, lorſque la femme a ſenti, long-tems avant ſon *avortement*, des douleurs conſidérables avec quelque perte de ſang: car ces douleurs contribuent beaucoup à détacher l'arriere-faix de la matrice; ce qui n'arrive pas ordinairement de même, quand l'*avortement* ſe fait ſubitement & preſque ſans douleur: car l'enfant, qui eſt petit & mollaſſe, eſt bien aſſez facilement expulſé de la matrice; mais la matrice n'étant pas aſſez ouverte, à proportion de la groſſeur de l'arriere-faix, retient pour cette cauſe cet arriere-faix au-dedans, où il eſt encore adhérent, & d'où il ne peut pour-lors être tiré ou expulſé qu'avec peine. MAURICEAU.

OBSERVATION LXXIX.

Le 18 Octobre 1730. un charpentier proche Ruſſel-Court, à Drury-lane, vint chez moi, & me pria de viſiter ſa femme, qui ſe croyoit groſſe d'un mois & demi ou de deux mois. Elle avoit depuis quelques jours une perte de ſang ſi conſidérable, qu'elle étoit actuellement preſque ſans force & ſans courage, & qu'elle tomboit dans de fréquentes défaillances. En arrivant, je lui tâtai le pouls, que je trouvai lent & foible. Elle ſe plaignoit d'une grande douleur dans le dos & d'une peſanteur conſidérable ſur l'os pubis. Je jugeai donc à propos de la toucher, conjecturant que quoi que ce fût, la matiere de ce poids étoit placée dans cet endroit, & occaſionnoit ces douleurs. Je trouvai le vagin & l'orifice interne de la matrice bouchés de ſang coagulé, ce dernier permettant à peine l'introduction d'un doigt, tant il étoit peu ouvert. Cependant je ſentis une ſubſtance mollaſſe qui ſe préſentoit à l'orifice de la matrice. Je ne jugeai pas convenable d'en tenter alors l'extraction, dans l'eſpérance que l'orifice intérieur s'ouvriroit & ſe dilateroit plus qu'il ne l'étoit. Je me contentai d'ordonner la potion ſuivante, me propoſant de la revoir au bout de quelques heures.

Prenez *d'eau de plantain deux onces*,
d'eau diſtillée de canelle une demi-once,
de laudanum liquide douze gouttes,
de diacod trois dragmes,
de cachou un ſcrupule;

Faites-en une potion, que la malade prendra ſur le champ.

Prenez *d'eau de plantain trois onces*,
eau de bourgeon de chêne trois onces,
eau diſtillée de canelle une once,
eau de canelle non-diſtillée une once,
ſirop de limon une once,
de cachou une dragme;

Faites-en prendre à la malade deux ou trois cuillerées de tems à autre.

Je revins au bout de trois heures, & j'appris que la perte de ſang continuoit, & que les douleurs de dos & le poids à l'orifice de la matrice augmentoient. Je touchai la malade encore une fois, & je trouvai cet orifice plus deſcendu & aſſez ouvert pour y paſſer un doigt, avec lequel je ſentis encore la même ſubſtance mollaſſe. Je conjecturai que c'étoit le placenta qui s'étoit détaché, & qui fermoit l'entrée de la matrice. J'introduiſis un doigt dans l'uterus, & cette ſubſtance me parut flottante; & l'avançant un peu plus que je n'avois fait

jusqu'alors, je le courbai en forme de crochet, & embrassant cette masse, je l'attirai au-dehors: aussi-tôt la perte de sang, les douleurs de dos & la pesanteur cessérent. J'ordonnai aussi-tôt un bol cordial, qu'elle prit sur le champ. Elle usa du même remede pendant la nuit & le lendemain matin, avec trois ou quatre cuillerées de julep après chaque bol, & toutes les fois qu'elle se trouvoit mal. Je la revis le troisieme jour, & je la trouvai fort gaie, & sans aucun ressentiment de ses premieres douleurs. Quant à la perte de sang, elle cessa parfaitement à l'extraction du corps étranger qui la causoit apparemment. GIFFARD.

L'Auteur ne nous dit rien du fœtus.

OBSERVATION LXXX.

Le 20 Août 1730. je vis à Durhamyard la femme d'un portier, qui crut avoir senti la veille son enfant faire un bond subit, & tomber plus bas qu'il n'étoit. Quelques jours ensuite elle eut une violente perte de sang, & elle sentit des douleurs dans le dos. A mon arrivée, je la trouvai fort abbatue; son pouls étoit foible, & elle rendoit continuellement du sang pur. L'orifice de la matrice me parut au toucher assez dilaté pour y pouvoir introduire l'extrémité des trois doigts, & par conséquent assez, à mon avis, pour la délivrer sur le champ; d'autant plus qu'eu égard à la quantité de sang qu'elle avoit déja perdu, le délai pouvoit être dangereux. Il n'y avoit pas d'apparence que la perte cessât auparavant que l'enfant & le placenta ne fussent sortis: car tant que ce volume tiendroit l'uterus tendu, il falloit s'attendre que ces vaisseaux qui s'inosculent dans le placenta, mais qui pour-lors en étoient tous ou en grand nombre détachés, verseroient continuellement du sang dans la matrice, & que la masse entiere s'en écouleroit ainsi, à moins qu'on ne délivrât cette femme: car dans ce dernier cas, la contraction de l'uterus, & le resserrement des membranes, ne manqueroient pas d'influer sur les vaisseaux, & de suspendre & d'arrêter peut-être leur épanchement. Tous les assistans s'en remettant entierement à moi de l'évenement, je graissai ma main, je l'introduisis dans le vagin; parvenu à l'orifice intérieur, je tâchai de le dilater avec l'extrémité des trois doigts que j'y pouvois introduire: bientôt j'eus fait place pour un quatrieme & pour le pouce: les écartant ensuite tous ensemble, mais par des degrés presque insensibles, l'ouverture fut assez grande pour passer la main dans l'uterus, où je trouvai d'abord les membranes, que je rompis avec mes doigts. Je me saisis ensuite d'un bras, que j'écartai pour chercher les piés. Aussi-tôt que j'en eus trouvé un, je le tirai. L'enfant étant fort petit, & la dilatation que j'avois procurée à l'orifice intérieur fort considérable, je n'étois pas en peine comment j'aurois l'autre. Enveloppant donc celui que je tenois d'un linge fort doux, je le tirai doucement à moi, exhortant en même tems cette femme à faire des efforts en bas. Les hanches passerent, & ensuite le corps & la tête. Le cordon ombilical étoit entortillé autour du cou de l'enfant, & dans le mouvement que cette femme avoit senti la veille de ma visite, le placenta s'étoit, sinon entierement, du moins en grande partie séparé de l'uterus, & cette séparation avoit été occasionnée par la secousse qu'il avoit reçue, lorsque l'enfant se retourna, le cordon étant devenu trop court par les circonvolutions qu'il faisoit autour des membres de ce fœtus. Le placenta étant détaché, la perte de sang survint. Après l'extraction de l'enfant, j'allai chercher l'arriere-faix, que je trouvai partie dans le vagin, partie dans la matrice; en sorte qu'étant déja à demi passé, il ne me donna aucune peine nouvelle. L'enfant mourut pendant le travail, c'est-à-dire, quelques heures avant sa naissance; car sa mere ne le sentit point remuer dans ses douleurs. Elle étoit au huitieme mois de sa grossesse: elle mourut huit ou neuf jours après avoir été délivrée, malgré toutes les précautions que j'avois prises & les remedes que je lui donnai. Sa mort fut apparemment la suite de la grande perte de sang qu'elle avoit faite avant que d'entrer en travail. GIFFARD.

OBSERVATION LXXXI.

Le 1 Avril 1730. j'allai voir à Knaves-acre la femme d'un pauvre forgeron. Elle étoit grosse de six mois. Une perte de sang l'avoit prise la veille. Sa sage-femme m'étoit venue consulter, & j'avois ordonné des astringens dont elle devoit prendre trois ou quatre cuillerées de tems en tems, tant que dureroit sa perte, lui recommandant de m'informer de l'état de la malade dès le lendemain; ajoutant au reste que, si cet accident continuoit, le seul moyen de la conserver, c'étoit de l'accoucher. Les remedes que j'avois prescrits ayant opéré une partie de l'effet que j'en avois attendu, je fus deux ou trois jours sans entendre parler de rien: mais l'écoulement de sang reprenant avec plus de violence, son mari vint, & me pria de voir sa femme: ce que je fis sur le champ. Je la touchai, mais trouvant l'orifice intérieur si peu dilaté, & si peu disposé à l'être, qu'à peine y pouvois-je introduire un doigt, j'ordonnai les mêmes remedes qu'auparavant. Le troisieme jour, la sage-femme me fit avertir que la perte continuoit, mais que l'orifice intérieur étoit un peu plus dilaté que la veille: ce qui m'encouragea à tenter l'extraction. Quand j'approchai ma main de la matrice, l'ouverture pouvoit recevoir l'extrémité de trois doigts; je fis peu à peu place pour les autres & pour la main entiere, que je passai dans l'uterus. La premiere chose que je trouvai, ce fut une partie du placenta, qui en étoit séparé; je sentis ensuite les membranes & l'enfant flottant dans les eaux. Je rompis du doigt les membranes, & m'avançant dans leur capacité, je saisis un pié de l'enfant; & l'enveloppant avec un linge fort doux, je le tirai: exhortant cette femme à faire tous ses efforts en bas; le fœtus vint sain & entier. Telle étoit sa délicatesse, que je craignis plusieurs fois que les membres ne se détachassent du reste du corps. Le placenta ne tarda pas à venir, étant, comme j'ai déja dit, sinon totalement, du moins en grande partie, séparé de l'uterus. La délivrance mit fin à la perte de sang. GIFFARD.

OBSERVATION LXXXII.

Le 23 Janvier 1730. une femme vint chez moi sur les sept heures du soir, me priant de l'accompagner à Leather-lane, près d'Holbourn, chez la femme d'un épicier, qui avoit avorté, il y avoit une heure, d'un fœtus de cinq mois, & qui étoit mort depuis quelque tems. La sage-femme avoit rompu le cordon ombilical, qui étoit à la vérité très-foible, par les efforts qu'elle avoit été obligée de faire pour extraire le placenta. Si-tôt que je fus arrivé, je me mis à l'ouvrage. Je passai les deux doigts de la main gauche dans l'uterus, & je sentis le placenta à moitié sorti, partie dans la matrice & partie dans le vagin. Saisissant donc la partie qui sortoit, je la tirai doucement: l'autre la suivit, & la perte de sang cessa. Cette femme avoit été tourmentée pendant quelques jours d'une toux violente accompagnée de la fievre. Telle fut apparemment la cause de la mort du fœtus & de sa fausse-couche. GIFFARD.

Avortemens occasionnés par la pléthore.

OBSERVATION LXXXIII.

Le 22 Mai 1682. je délivrai une femme d'une fausse-couche qu'elle fit environ au troisieme mois de sa grossesse. Elle étoit d'une complexion fort sanguine; & j'avois tâché de prevenir cet accident, en lui conseillant de se faire saigner dès le premier mois; mais elle avoit négligé mon avis, & avoit mieux aimé suivre la mauvaise coutume que beaucoup d'autres ont d'atten-

dre qu'elles ſoient groſſes de quatre mois & demi. Cette femme ayant pour-lors une grande perte de ſang, je fis l'extraction d'un arriere-faix de l'épaiſſeur d'un bon doigt, & large comme les deux tiers de la paume de la main, quoique le fœtus, qui étoit encore enfermé dans ſes membranes, dont les eaux s'étoient écoulées il y avoit une heure, ne fût pas plus gros qu'une grande mouche à miel. Il ne faut pas néantmoins inférer de-là que cet enfant ne ſoit pas plus grand au terme que cette fauſſe-couche étoit arrivée; car ce petit avorton ne paroiſſoit pas être de plus de vingt-cinq jours: mais y il avoit apparence qu'il s'étoit flétri environ ce tems-là, & que n'ayant pas profité durant un long eſpace de tems, il étoit demeuré dans la matrice, & s'étoit conſervé dans ſes eaux juſqu'au tems de la fauſſe-couche. Cette femme au reſte ſe porta bien après avoir été ainſi délivrée. MAURICEAU.

OBSERVATION LXXXIV.

Le 22 Août 1685. j'ai vu une femme qui ayant eu un ſoupçon de groſſeſſe depuis plus de trois mois, venoit de vuider un petit fœtus tout enveloppé de ſon arriere-faix & de ſes membranes, qui n'étoit gueres plus gros qu'une mouche commune, & le tout environ de la groſſeur d'un œuf de pigeon. Cette femme avoit depuis deux mois entiers une perte de ſang continuelle, qui fut ſi grande lorſqu'elle vuida ce petit avorton, que ſon mari crut qu'elle alloit mourir: & comme le principe de vie avoit été détruit en ce petit fœtus dès le commencement de la groſſeſſe de la mere, il étoit reſté tel qu'il doit être dans le tems de l'accident qui l'avoit privé de la vie, & qui pouvoit être la cauſe de cette perte de ſang, qui ne ceſſa que lorſque la nature ſe fut délivrée de ce fardeau inutile: mais à peine cela fut-il fait, que cette femme qui avoit été ſi incommodée & pendant ſi long-tems, ſe porta bien. Il faut remarquer que l'on voit ſouvent des femmes groſſes ſe bleſſer de la ſorte, ſans aucune cauſe manifeſte, par l'effet ſeul de leur tempérament ſanguin, le trop de ſang ſuffoquant & noyant, pour ainſi dire, leur enfant auſſi-tôt qu'il eſt conçu, ſi elles ne préviennent de bonne heure cet accident par la ſaignée du bras. MAURICEAU.

OBSERVATION LXXXV.

Le 9 Juillet 1685. je délivrai une femme de l'arriere-faix d'un petit fœtus de ſix ſemaines, dont elle avoit avorté il y avoit deux heures, ayant vuidé en même tems beaucoup de gros caillots de ſang, ſans s'être manifeſtement bleſſée, à ce qu'elle me dit: ce qui prouve que la ſaignée que les femmes ont coutume de différer juſqu'après le quatrieme mois de leur groſſeſſe, ſeroit ſouvent beaucoup plus utile dans les premiers mois: car il eſt conſtant que la ſeule abondance du ſang cauſe l'*avortement* avant la fin du troiſieme; car alors l'enfant étant très-petit n'a beſoin que de très-peu de ſang pour ſa nourriture. De ſorte que ne pouvant alors conſommer tout celui qui eſt retenu par la ſuppreſſion des regles, il arrive que les vaiſſeaux de la matrice qui en ſont ſi pleins qu'ils en regorgent, venant à s'ouvrir extraordinairement, cauſent ces abondantes pertes de ſang que ſuit toujours l'*avortement*. MAURICEAU.

OBSERVATION LXXXVI.

Le 2 Juin 1672. J'ai vu une femme qui avoit depuis quinze jours une très-grande enflure des deux levres de la vulve, ainſi que des cuiſſes & des jambes: ce qui ſurvenoit d'un dépôt fait ſur ces parties & ſur la matrice, où elle ſentoit une grande douleur, lorſqu'on comprimoit médiocrement de la main ſon ventre, qui étoit aſſez enflé pour faire croire qu'elle étoit groſſe, quoiqu'elle n'eût pas eu ſes menſtrues depuis quatorze mois entiers qu'elle étoit accouchée de ſon deuxieme enfant, leur ſuppreſſion pouvant être attribuée à l'état maladif où elle avoit été, car elle avoit eu les fievres durant les huit premiers mois; ou à la groſſeſſe qui avoit ſuccédé à la bonne diſpoſition qu'elle avoit recouvrée après ſes fievres. Mais comme elle n'avoit encore ſenti aucun mouvement d'enfant, & que ſon ſein étoit fort flaſque, & qu'on ne la pouvoit toucher par bas pour examiner la diſpoſition de la matrice, à cauſe de la grande enflure des levres qui en empêchoit, je lui dis que, quoique je ne puſſe pas l'aſſurer poſitivement de ſa groſſeſſe, dont j'avois ſeulement grand ſoupçon, je lui conſeillois de ſe traiter en femme groſſe, & qu'on pouvoit néantmoins lui faire quelques ſcarifications aux deux levres extérieures de la vulve, pour évacuer par ce moyen une grande quantité de ſéroſités, dont elles étoient ſi prodigieuſement tuméfiées, qu'il y avoit danger que la mortification n'y arrivât. Cela fut exécuté par ſon Chirurgien ordinaire ſeulement deux jours enſuite. Il ſortit par les ſcarifications une très-grande abondance d'eau pendant pluſieurs jours: ce qui fit deſenfler conſidérablement toutes ces parties; & quelques jours après, cette femme accoucha de deux enfans de quatre mois ou environ, dont elle étoit groſſe, comme je l'avois ſoupçonné. L'un de ces enfans étoit vivant, & l'autre étoit mort en ſon ventre, & avoit été vraiſemblablement cauſe, par la mauvaiſe impreſſion que ſa corruption avoit faite en la matrice, d'une diſpoſition inflammatoire qui y étoit ſurvenue, & qui s'étant communiquée juſqu'aux parties extérieures, les fit tomber en mortification, & mourir la femme trois jours après. C'eſt ce qui arrive preſque toujours dans ces ſortes de tumeurs externes, lorſqu'elles ſont éréſipélateuſes, & qu'elles procedent de la diſpoſition inflammatoire des parties intérieures: mais quand elles ne ſont qu'œdemateuſes, comme il arrive aſſez ſouvent aux femmes groſſes de pluſieurs enfans, & principalement vers les derniers mois de leur groſſeſſe, elles ne ſont pas ordinairement ſi dangereuſes. MAURICEAU.

OBSERVATION LXXXVII.

Avortement procuré par une ceinture imprégnée de mercure.

Le 11 Fevrier 1685. j'ai vu une femme qui étant groſſe de deux mois, avoit mis autour de ſon corps une ceinture imbue de mercure, par l'avis de quelque imprudent, qui lui avoit conſeillé de s'en ſervir, pour la guérir d'une ſimple gratelle dont elle avoit été incommodée; lequel mauvais remede lui avoit cauſé quelques jours enſuite un copieux flux de bouche, avec une ſi grande enflure de toutes les parties intérieures de la gorge, que dans l'appréhenſion qu'elle n'en fuffoquât, ou qu'il ne lui prît un tranſport au cerveau, on avoit été obligé, à ce que me dit ſon Chirurgien, de la ſaigner quatre fois, & même de la purger pluſieurs fois, pour faire prendre cours aux humeurs par bas, lui-même ne la croyant pas groſſe: enſuite de quoi elle eut une perte de ſang aſſez abondante, qui lui ayant procuré pluſieurs foibleſſes réitérées, lui excita enfin un *avortement*, auquel les remedes purgatifs qu'on lui avoit donnés pouvoient bien avoir contribué, auſſi-bien qu'à la perte de ſang qui l'avoit précédé. Mais quoique la malade me parût extremement affoiblie par ces accidens, lorſque je la vis, je ne la crus pas en péril, & je préjugeai même que la grande évacuation dont ſon *avortement* avoit été précédé, & celle qui le devoit ſuivre, feroient indubitablement ceſſer dans peu ſon flux de bouche, comme il arriva: après quoi elle ſe porta bien. MAURICEAU.

OBSERVATION LXXXVIII.

Fauſſe-couche de deux enfans.

Le 6 Octobre 1730. on m'appella ſur les quatre heures du

matin dans le Dean-ſtreet, proche le Red-lion-ſquare, chez la femme d'un Tabletier, groſſe, ſelon ſon calcul, d'environ ſept mois. Je l'avois vue trois mois auparavant : elle ſe croyoit alors menacée d'un *avortement*; mais je prévins cet accident en lui ordonnant les remedes convenables. Quant à cette fois, elle s'étoit déja délivrée d'un fœtus lorſque j'arrivai; & la ſage-femme ne ſe trouvant point en état d'extraire le placenta, on m'envoya chercher. Je me ſerois mis incontinent à l'ouvrage; mais on eut quelque peine à réſoudre cette femme à recevoir mon ſecours : elle fit quelques difficultés, & ce ne fut qu'à la ſollicitation de ſes amis, & que par la crainte du danger qu'elle couroit, qu'elle ſouffrit que j'introduiſiſſe ma main dans le vagin, & de-là à l'orifice intérieur, que je trouvai ſi reſſerré, qu'à peine y pouvois-je paſſer les extrémités de quatre doigts; mais l'ayant dilaté par degrés, je gliſſai la main dans l'uterus, où je ſentis quelque choſe de plus dur qu'un placenta. Je ne doutai point que ce ne fût un ſecond fœtus enfermé dans ſes membranes, que les eaux tenoient dans une grande tenſion. Je les perçai ſur le champ avec le doigt, & avançant dans leur capacité, je cherchai les piés : mais la premiere partie que je rencontrai, ce fut la tête, que j'écartai, continuant à chercher les piés, que je trouvai bien-tôt. J'en ſaiſis un; & comme la dilatation que je m'étois procurée étoit conſidérable, je crus n'avoir beſoin que de cette partie pour l'extraction de ce fœtus, qui étoit fort petit. Ainſi, ſans aller chercher l'autre pié, & remettre la main dans la matrice, je tirai doucement celui que je tenois : je dis, doucement, car ſi j'avois employé quelque force dans cette opération, les membres étant fort tendres & fort déliés auroient bien pu ſe ſéparer. J'exhortai en même tems la malade à redoubler ſes efforts en bas : ce qu'elle fit, & ce qui contribua beaucoup à chaſſer les hanches, le corps & la tête, qui ſe ſuccederent au paſſage ſans obſtacle. Rentrant enſuite dans l'uterus pour en extraire les arriere-faix, je tombai ſur celui qui appartenoit au premier fœtus, que je tirai ſans difficulté, car il étoit déja deſcendu dans le vagin : quant à l'autre, je n'eus gueres plus de peine à en délivrer la femme; car il étoit ſéparé de l'uterus, & je n'eus qu'à le prendre. GIFFARD.

Avortemens ſans cauſes évidentes.

OBSERVATION LXXXIX.

Le 23 Juillet 1685. j'ai vu une femme qui venoit d'avorter, ſans aucune cauſe manifeſte, d'un petit enfant qui n'étoit pas plus grand qu'une mouche à miel, qu'elle avoit rendu tout enveloppé de l'arriere-faix & de ſes membranes, qui contenoient encore toutes les eaux. Le tout étoit de la groſſeur & de la figure d'un œuf de poule. Elle avoit eu un ſoupçon d'être pour-lors groſſe de trois mois & demi; quoique ce petit avorton ne fût pas ſeulement proportionné en ſa groſſeur à un fœtus d'un mois, n'ayant pas pris d'accroiſſement, à cauſe de quelques pertes de ſang que la mere avoit eues de tems à autre & par cas fortuit, preſque réglément dans le tems ordinaire de ſes menſtrues : ce qui avoit fait que cette femme ne ſe croyant pas groſſe, quoique je l'en aſſuraſſe, avoit négligé de ſe tenir en repos au lit, comme il auroit été néceſſaire pour conſerver ſa groſſeſſe, qui avoit été ébranlée dès le commencement de ces pertes de ſang, & de ſe faire ſaigner du bras, ainſi que je lui avois conſeillé dans la certitude que j'avois de ſa groſſeſſe, nonobſtant le ſigne des évacuations qui avoit paru en cette femme dans le tems ordinaire, mais par cas fortuit, comme j'ai fait remarquer; parce qu'après la ceſſation de ces évacuations réitérées, les ſignes de groſſeſſe ne laiſſoient pas de continuer comme auparavant, étant certain qu'ils n'auroient pas perſévéré, ſi ces pertes de ſang n'euſſent été ſimplement qu'une véritable évacuation menſtruelle. MAURICEAU.

OBSERVATION XC.

Le 12 Décembre 1685. j'ai vu une femme qui étant, à ce qu'elle croyoit, au terme de trois mois de ſa groſſeſſe, venoit d'avorter d'un petit fœtus, qu'elle vuida ſans beaucoup de douleur, tout enveloppé de l'arriere-faix & de ſes membranes & de ſes eaux. Le tout étoit de la groſſeur d'un œuf de canne. Cet avorton n'étoit en grandeur que de la proportion d'un fœtus de cinq ou ſix ſemaines, n'ayant pas profité au ventre de la mere, qui avoit eu, avant que de s'en délivrer, une perte médiocre durant trois ſemaines. De ſorte qu'ayant été privé de la vie long-tems avant que la nature l'eût expulſé, il étoit reſté de la grandeur qu'il pouvoit avoir pour-lors; & comme l'*avortement* de cette femme lui étoit arrivé ſans qu'aucune violence l'eût prevenu, elle ſe porta auſſi-bien enſuite que ſi elle eût accouché naturellement d'un enfant à terme. MAURICEAU.

OBSERVATION XCI.

Le 14 Janvier 1687. j'ai accouché une femme âgée de vingt-cinq ans, au terme de cinq mois de ſa groſſeſſe, d'un petit enfant vivant, qui préſentoit les piés devant, laquelle avoit pour-lors une perte de ſang aſſez conſidérable. C'étoit la ſixieme des fauſſes-couches que cette femme avoit déja eues tout de ſuite, ſans avoir jamais pu porter aucun de ſes enfans juſqu'à un terme plus avant que celui où étoit venu ce dernier, c'eſt-à-dire à cinq mois complets, les autres étant venus à trois mois ou environ, & un autre à quatre mois & demi : mais ce qui eſt aſſez extraordinaire, c'eſt que tous ces *avortemens* lui étoient arrivés ſans aucune bleſſure ni aucune autre cauſe évidente, nonobſtant qu'elle eût pris toutes les précautions néceſſaires pour prevenir ce fâcheux accident auquel elle étoit ſujette; je l'ai même encore délivrée dans la ſuite de quatre autres enfans, dont elle avoit pareillement avorté ſans aucune cauſe manifeſte. De ces enfans, deux ſont parvenus à quatre mois; un autre, à ſix mois & demi; & le dernier, à ſept mois. Elle n'a jamais pu conduire aucune de ſes groſſeſſes à un terme plus avancé que ce dernier. L'enfant, quoique vivant après l'accouchement, ne ſurvécut que ſept heures à ſon entrée dans le monde, étant, à cauſe de ſa naiſſance prématurée de deux mois entiers, très-petit & très-foible, comme ſont toujours les enfans qui naiſſent véritablement à ſept mois. Cet exemple nous fait connoître avec quelle facilité certaines femmes avortent. Telle eſt celle-ci, à qui ſa fécondité malheureuſe n'a procuré dix enfans que pour les voir périr en naiſſant. Cette femme étoit d'une taille au-deſſous de la médiocre, d'une habitude replete & d'un tempérament ſanguin & pituiteux; ce qui contribuoit beaucoup à faire relâcher & ouvrir prématurément l'orifice interne de la matrice, dès la moindre agitation qu'elle recevoit de corps ou d'eſprit. Je lui avois conſeillé le meilleur remede qu'elle pouvoit employer contre la récidive d'un ſi funeſte accident; c'étoit de s'abſtenir entierement du coït durant tout le tems de ſa groſſeſſe, de ſe faire ſaigner du bras dès qu'elle auroit ſix ſemaines, de réitérer la ſaignée de deux mois en deux mois, & cependant de ſe tenir en grand repos tant d'eſprit que de corps. Mais ce bon conſeil n'a ſervi qu'à lui faire porter ſes derniers enfans un peu plus long-tems que les premiers. Celui dont je l'accouchai le 11 Fevrier 1692. alla juſqu'à la fin du ſeptieme mois. Il y a encore lieu d'eſpérer que continuant à ſuivre le conſeil que je lui ai donné, elle pourra conduire dans la ſuite quelque groſſeſſe à terme, & accoucher plus heureuſement qu'elle n'a fait juſqu'à préſent. MAURICEAU.

OBSERVATION XCII.

Le 17 Janvier 1688. j'ai vu une femme, qui, après avoir

eu durant un jour une médiocre perte de ſang, venoit de vuider une eſpece de faux germe, dont elle avoit déja rendu dès le jour précédent quelque fragment membraneux. Ce prétendu faux germe étoit de la groſſeur d'un œuf de pigeon & de figure approchante de celle de la cavité de la matrice. L'ayant ouvert, je trouvai dans le milieu un petit avorton, qui, bien que cette femme ſe crût groſſe de trois mois, n'étoit pas plus gros qu'un grain de froment; ce qui me fit concevoir qu'il falloit que le principe de vie eût été détruit dans ce petit fœtus, peu de tems après ſa conception; & qu'à cauſe de cela, il n'avoît pas pris un plus grand accroiſſement. J'ai déja fait remarquer en pluſieurs autres obſervations, que tous les prétendus faux germes de cette nature, ne ſont proprement que de petits arriere-faix, auxquels la matrice donne la figure de ſa cavité, en ſe contractant après que les eaux qui étoient contenues en leurs membranes s'en ſont écoulées. MAURICEAU.

OBSERVATION XCIII.

Le 22 Août 1689. j'ai délivré une femme d'un enfant mort depuis long-tems, ſelon toute apparence : il étoit ſi petit que je le tirai tout enveloppé de ſes membranes & de ſes eaux. Cette femme ſe croyoit groſſe de ſix ou ſept mois; cependant ce petit avorton qu'elle n'avoit jamais ſenti remuer, n'étoit pas plus gros qu'un enfant de deux mois & demi : lorſque je la délivrai, elle avoit une perte de ſang ſi abondante qu'elle lui avoit déja cauſé pluſieurs foibleſſes réitérées, qui l'auroient miſe en danger de mort, ſi je ne l'euſſe promptement ſecourue de la maniere que je fis pour remedier à cette grande perte de ſang qui ceſſa auſſitôt que j'eus tiré de la matrice ce corps étrange qui l'entretenoit; après quoi cette femme qui juſqu'alors avoit été languiſſante, ſe porta bien. MAURICEAU.

OBSERVATION XCIV.

Le 29 Février 1690. je vis une femme qui étoit preſque réduite à l'extrémité : il y avoit ſept jours qu'elle avoit avorté d'un enfant de quatre ou cinq mois, ſans avoir pu être délivrée par ſa ſage-femme, qui, ayant rompu le cordon de l'arriere-faix, travailla beaucoup la malade durant une heure, ſans lui en pouvoir tirer que quelques portions : la plus grande partie étant reſtée dans la matrice, cauſa dans la ſuite de grandes pertes de ſang & une abondante excrétion de vuidanges puantes, avec une groſſe fievre continue qui avoit pluſieurs redoublemens par jour, grande tenſion du ventre, pluſieurs foibleſſes & autres accidens qui firent mourir la malade deux jours après que je l'eus vue en ce mauvais état, comme je l'avois prédit plus par la conſidération de la violence que la matrice avoit ſoufferte de la Sage-femme que par celle de la rétention de ce corps étrange : car il faut remarquer qu'il n'y auroit pas tant de danger de commettre entierement à la nature l'expulſion de l'arriere-faix ainſi reſté dans la matrice, que de faire une violence trop conſidérable à cette partie, pour l'en tirer; violence qui ne manque pas d'occaſionner une inflammation qui eſt d'autant plus funeſte, qu'elle eſt encore augmentée par la préſence de quelque partie qu'on y a laiſſée. MAURICEAU.

OBSERVATION XCV.

Le 16 Mars 1691. je délivrai une femme qui avoit avorté deux heures auparavant, d'un enfant de trois mois, mort depuis huit ou dix jours, comme il paroiſſoit à ſa corruption : ſa ſage-femme, faute de ſuffiſante capacité en ſon art, ne l'ayant pu délivrer de l'arriere-faix qui étant retenu en la matrice, lui avoit cauſé une ſi exceſſive perte de ſang, qu'elle riſquoit d'en perdre la vie, ſi je ne l'euſſe promptement délivrée; car cela fait, la perte de ſang ceſſa, & cette femme ſe porta bien dans la ſuite. MAURICEAU.

OBSERVATION XCVI.

Le 12 May 1692. une Dame me manda chez elle pour me montrer un petit fœtus avorton & ſon arriere-faix, qui étoient tout flétris & corrompus, l'un & l'autre étant néantmoins ſans féteur : elle me demanda de quel terme je croyois que pouvoit être cet enfant, qui étoit de la longueur du plus grand doigt de la main : je lui dis qu'à ſa grandeur il ne paroiſſoit pas avoir été vivant au ventre de ſa mere plus de deux mois ou environ, mais qu'il pouvoit s'y être conſervé encore autant de tems après ſa mort & peut-être même davantage, ſes eaux ne s'étant pas écoulées avant le tems de l'*avortement*. Sur cela elle me dit que c'étoit une de ſes femmes domeſtiques qui avoit avorté ce même jour de cet enfant, & que, comme le mari de cette femme étoit abſent depuis quatre mois & demi, elle croyoit, voyant cet enfant ſi petit, que c'étoit un autre homme qui le lui avoit fait. Quant à moi, de crainte d'imputer à cette femme un crime dont elle étoit peut-être innocente, je laiſſai la queſtion indéciſe, ne pouvant pas avoir une entiere certitude par l'inſpection de cet avorton, du véritable tems de ſa conception, en ayant vu d'auſſi petits dont les femmes ne ſe ſont délivrées qu'au bout de cinq mois, après les avoir portés morts pendant deux ou trois mois dans leur ventre, où ils s'étoient conſervés ſans grande corruption dans leurs propres eaux, comme font certains fruits dans une ſaumure convenable; de ſorte qu'ils n'étoient que de la groſſeur qu'ils pouvoient avoir lorſque leur principe de vie étoit détruit. MAURICEAU.

OBSERVATION XCVII.

Le 8 Mars 1693. j'ai accouché une femme d'un petit enfant de cinq mois, dont elle avorta ſans cauſe manifeſte, ſinon que l'arriere-faix avoit commencé à ſe détacher, à cauſe que l'enfant qui préſentoit le bras au devant de ſa tête avec une partie du cordon ombilical, s'étoit tellement embarraſſé dans le même cordon, que l'arriere-faix en avoit été tout ébranlé, comme il me parut par quelques caillots de ſang noir que l'on voyoit fortement adhérens à l'endroit de cet arriere-faix prématurément ſéparé : cet enfant vivoit encore deux heures avant que je le tiraſſe du ventre de la mere, comme je le reconnus par le battement que je ſentis à ſon cordon qui ſortoit; ce qui fit que je l'ondoyai pour lors ſur la main qu'il préſentoit. Comme la matrice étoit trop peu ouverte pour le pouvoir tirer alors ſans le démembrer, je fus obligé d'attendre qu'elle eût été aſſez dilatée pour le pouvoir permettre ſans violence. C'eſt pourquoi je fis donner à cette femme un clyſtere, qui ayant augmenté les foibles douleurs qu'elle avoit, contribua beaucoup à faire dilater la matrice ſuffiſamment, pour faciliter l'extraction de cet enfant, dont la mere avoit vuidé toutes les eaux deux heures avant que j'euſſe été appellé pour la ſecourir, comme je fis; & quoiqu'elle fût d'une complexion très-délicate, elle ne laiſſa pas de ſe bien porter après avoir été délivrée. MAURICEAU.

OBSERVATION XCVIII.

Le 30 Août 1693. je délivrai une femme de l'arriere-faix d'un petit fœtus de deux mois, dont elle avoit avorté trois heures auparavant, ſans aucune cauſe manifeſte. Cet arriere-faix retenu dans la matrice, avoit cauſé à cette femme une ſi grande perte de ſang, qu'elle en étoit tombée pluſieurs fois en de grandes foibleſſes dont elle revint auſſi-tôt que je l'eus délivrée, & la perte de ſang ayant ceſſé, elle ne tarda pas

pas à ſe bien porter : c'étoit le onzieme enfant dont elle avortoit. MAURICEAU.

OBSERVATION XCIX.

Le 15 Septembre 1693. j'ai délivré une femme d'un faux germe de la groſſeur du poing, dans lequel je trouvai un petit fœtus tout flétri, qui n'étoit pas plus gros qu'une petite mouche à miel, quoique cette femme eût pour lors un ſoupçon de groſſeſſe depuis près de ſept mois, par les ſignes de conception qu'elle avoit eus dès le premier mois après la derniere évacuation de ſes menſtrues. Il y avoit trois mois entiers qu'elle avoit une perte de ſang continuelle, qui faiſoit aſſez connoître que la nature avoit tenté dès le commencement de cette perte de ſang d'expulſer ce qui étoit contenu en la matrice : mais n'en ayant pu venir à bout, cela avoit été cauſe que ce faux germe y étant retenu durant un ſi long-tems, ſans en être tout-à-fait détaché, y avoit pris un accroiſſement conſidérable, & qu'il étoit deux fois plus gros que n'ont coutume d'être les faux germes ordinaires, que les femmes rendent preſque toujours environ le deuxieme ou le troiſieme mois de leur conception : & comme ce petit fœtus contenu dans ce faux germe n'étoit pas plus gros qu'un fœtus de quinze jours, je crus que le principe de vie avoit été détruit en lui dès ce commencement par quelque autre cauſe qui avoit précédé cette perte de ſang. MAURICEAU.

OBSERVATION C.

Le 3 Novembre 1697. une femme de cette Ville, groſſe de trois mois, ſentit quelques douleurs de colique qui furent ſuivies d'un mal de reins qui deſcendit enfin à l'uterus. On fit une conſultation, dans laquelle nous nous accordâmes à conjecturer que cette fâcheuſe diſpoſition tendoit à l'*avortement* ; & nous fûmes confirmés dans ce ſoupçon par de fréquentes envies de lâcher de l'eau, qui la retinrent ſur le pot de chambre avant que j'euſſe pu en venir à un examen néceſſaire. Dans les efforts qu'elle faiſoit pour lâcher de l'eau, elle ſentit ſortir bruſquement quelque choſe : c'étoient les eaux, qui percerent & que le fœtus ſuivit immédiatement : il étoit ſi petit, qu'ayant été mis ſur un papier, il ſe ſécha ſi fort que le lendemain on l'eût pris pour une membrane épaiſſe & rétrécie.

A cet accident, un autre plus dangereux ſuccéda ; ce fut une violente perte de ſang occaſionnée par la rétention du petit arriere-faix : le cordon ombilical étoit trop petit & trop foible pour ſervir à l'extraction.

Je fis tout mon poſſible pour l'avoir : j'employai l'extreme violence, ſans égard pour l'avis contraire de *Peu* & de *Mauriceau*. Je me ſervis d'un doigt ſeul, n'en pouvant introduire un ſecond ; je balayai avec ce doigt la ſurface intérieure de l'uterus, & par ce mouvement j'en ſéparai le placenta & le tirai au dehors, en recourbant ce doigt & m'en ſervant comme d'un crochet obtus, par lequel il étoit ſerré contre la ſurface oppoſée de la matrice. La perte de ſang ceſſa immédiatement après l'extraction.

L'extraction de cet arriere-faix, tout petit qu'il étoit, devenoit néceſſaire, car la femme n'eût pas manqué de périr par la perte de ſang qu'elle faiſoit, s'il eût ſejourné plus long-tems dans la matrice. Cette perte étoit ſi conſidérable, que dans ce court intervalle de tems elle réduiſit la malade dans une extreme foibleſſe. LA MOTTE.

OBSERVATION CI.

Le 2 Août 1692. j'ai accouché une femme groſſe de ſix mois, qui étoit en une très-grande perte de ſang cauſée par le détachement total de l'arriere-faix qui ſe préſentoit le premier. Elle étoit déja tombée par pluſieurs fois en de grandes foibleſſes, & couroit grand

riſque de perdre la vie dans peu d'heures, ſi je ne l'euſſe au plutôt délivrée de ſon enfant qui étoit déja mort à cauſe de l'excès de cette perte de ſang, qui ceſſa immédiatement après l'extraction. Je fus obligé, dans le doute où j'étois ſur l'état de l'enfant, de le retourner pour le tirer par les piés. Cette opération lui fut inutile, mais elle fut ſalutaire à la mere, qui ſe porta bien enſuite. Il faut obſerver que dans ces occaſions où l'arriere-faix ſe préſente le premier au paſſage, il ne faut jamais eſpérer que la nature qui eſt extremement affoiblie par l'exceſſive perte de ſang qui accompagne toujours cette diſpoſition, puiſſe d'elle-même pouſſer l'enfant dehors. C'eſt pourquoi il faut le tirer au plutôt du ventre de la mere, ſi on veut lui ſauver la vie & à ſon enfant, lorſqu'il en jouit encore : car ils ne peuvent manquer de périr l'un & l'autre, ſi la perte de ſang dure ; & elle durera tant que celui-ci ſéjournera dans la matrice. MAURICEAU.

OBSERVATION CII.

Le 24 Décembre 1692. je vis une femme qui avoit avorté, il y avoit quatre jours, d'un enfant de quatre mois. L'arriere-faix étoit reſté dans la matrice qui s'étoit refermée immédiatement après la ſortie de cet enfant. Sa ſage-femme ne l'ayant pu délivrer avoit été obligée d'en commettre l'expulſion à la nature, pour éviter la violence qu'il eût fallu faire pour tirer cet arriere-faix qu'elle venoit de vuider d'elle-même avec une grande perte de ſang, lorſque je la vis. Mais comme cette perte n'avoit de cauſe que la rétention de ce corps étrange, elle ceſſa auſſi-tôt qu'il fut expulſé. Cette femme revenue de ſon extreme foibleſſe, ſe porta bien dans la ſuite. MAURICEAU.

Avortemens cauſés par des maladies aigues.

OBSERVATION CIII.

Le premier Mars 1671. j'ai vu une femme groſſe de cinq mois, qui après trois ſemaines de fievre continue avec redoublemens, avorta d'un petit enfant qui expira ſur le champ : la mere mourut elle-même deux jours après, l'extreme danger où elle étoit s'étant augmenté après ſon *avortement*, ainſi que je le prédis aux Medecins qui la voyoient, & qui furent fruſtrés de la vaine eſpérance qu'ils avoient, que les vuidanges emporteroient la fievre, & qu'elle pourroit encore prendre les remedes convenables à ſa maladie. On voit au contraire dans ces cas que la fievre redouble après l'accouchement, par la ſuppreſſion des vuidanges qu'elle cauſe. Ces humeurs interrompues dans leurs cours, refluent & ne manquent pas de faire un dépôt ſur les parties internes qui ont occaſionné la premiere indiſpoſition ; après quoi la malade n'a pas long-tems à vivre ; parce que la nature déja preſque accablée par une maladie mortelle en ſoi, n'a plus la force, ni de régir, ni d'achever les évacuations néceſſaires. Ceux donc qui ſont appellés pour traiter les femmes groſſes en leurs maladies, doivent ſe précautionner dans l'adminiſtration des remedes, contre l'*avortement* : car celles à qui cet accident arrive, meurent peu de tems après, & particulierement ſi la fievre eſt accompagnée de fluxion de poitrine. J'ai vu beaucoup d'exemples ſemblables à celui de cette femme, & j'ai trouvé dans l'ouverture de leurs corps, le poumon du côté gauche tout purulent & beaucoup de ſéroſités ſanglantes épanchées en l'une & l'autre cavité de la poitrine avec le foie tout deſſeché. MAURICEAU.

OBSERVATION CIV.

Le 16 Mars 1678. j'ai accouché une femme de vingt-deux ans d'un petit enfant de ſix mois, qui ne vécut que trois heures après ſa naiſſance.

La mere avoit alors depuis neuf jours une grande flu-

xion de poitrine & une fievre continue, avec redoublemens; pour raiſon de quoi, les Medecins qui la voyoient l'avoient fait ſaigner cinq ou ſix fois. Quoiqu'elle fût accouchée fort facilement, car elle ne fut pas plus de deux heures en travail, je jugeai néantmoins que ſa maladieaugmenteroit;car pour avoir lieu de croire que la délivrance de cet enfant dût être ſalutaire à la mere, il eût été néceſſaire que les évacuations euſſent été bien réglées; ce qui n'étoit pas, la nature accablée par une ſemblable maladie, étant incapable de les régir. Outre que vers le deuxieme ou troiſieme jour de l'accouchement il ſe fait ordinairement un reflux d'humeurs vers la poitrine pour la génération du lait: d'où je conjecturai que cette femme mourroit,comme cela arriva quatre jours après avoir été accouchée. Le ſiége principal du mal étoit à la poitrine, qui étoit ſi fort engagée, que cette femme commencoit à râler dès le tems que je l'accouchai. MAURICEAU.

OBSERVATION CV.

Le 19 Juin 1685. j'ai vu une femme qui avoit avorté par la violence d'une groſſe fievre avec redoublemens:elle avoit eu même un commencement de tranſport au cerveau dans le tems de ſon *avortement*, qui arriva environ le douzieme jour de cette maladie: mais quoiqu'elle en eût été preſque réduite à l'extrémité, & que l'arriere-faix de l'avorton lui fût reſté dans la matrice, ſa ſage-femme ne l'ayant pu délivrer; elle commença à ſe porter mieux immédiatement après ſon *avortement*; de ſorte que ſa fievre ayant beaucoup diminué cinq ou ſix heures après & ceſſé dès le lendemain, la nature ayant auſſi expulſé dans cet intervalle l'arriere-faix, elle ſe porta mieux dans la ſuite, contre mon eſpérance. Mais il eſt extremement rare de voir échapper de ces ſortes de maladies, les femmes dont la maladie eſt accompagnée de fluxion de poitrine: elles meurent preſque toutes, quelques jours après l'accouchement. Je crois que ce qui contribua beaucoup à ſauver celle dont je viens de parler, ce fut la liberté de ſa poitrine qui ne fut jamais engagée, malgré la violence de ſa maladie. MAURICEAU.

OBSERVATION CVI.

Le 3 Février 1692. je fus appellé pour délivrer une femme qui avoit avorté le jour précédent d'un petit fœtus de trois mois: je lui tirai de la matrice un arriere-faix tout endurci, dont la nature n'avoit pû ſe débarraſſer: ſon ſejour avoit cauſé à cette femme une ſi exceſſive perte de ſang, qu'elle en étoit tombée pluſieurs fois en une extreme foibleſſe: elle avoit dans le tems de l'opération le pouls petit & fréquent, avec une ſoif ardente, que la fievre qu'elle avoit depuis trois ſemaines, & des potions d'armoiſe, de ſabine & d'autres remedes échauffans qu'on lui avoit fait prendre inutilement, avoient cauſée. Quoique je l'euſſe délivrée ſans aucune violence, je doutai fort qu'elle en échappât. Néantmoins elle ſe porta aſſez bien dans la ſuite, l'extraction de l'arriere-faix lui ayant été beaucoup plus ſalutaire que toutes les potions diurétiques & purgatives qu'elle avoit priſes, leſquelles n'ayant point procuré l'évacuation qu'on en attendoit, n'avoient ſervi qu'à augmenter encore davantage ſa perte de ſang. MAURICEAU.

OBSERVATION CVII.

Le premier Juillet 1693. j'ai accouché une femme d'un enfant de cinq mois, mort depuis plus de douze jours, comme il paroiſſoit à ſa corruption: le cordon ombilical étant très-foible & corrompu, il ſe rompit, & le corps de l'arriere-faix qui étoit gros & ſckirreux, reſta dans la matrice, qui s'étant refermée ſur le champ, ne me permit d'en faire l'extraction ſans violence qu'un heure après que je portai ma main à l'orifice intérieur, où je le ſaiſis comme il s'y préſentoit.

Cette femme avoit eu auparavant une fievre continue pendant dix ou douze jours avec redoublemens; ce qui avoit apparemment fait mourir ſon enfant. Cependant elle en avoit été délivrée cinq ou ſix jours avant ſon *avortement*; & c'eſt à cet heureux évenement qu'elle dut ſon ſalut. Car ſi l'*avortement* fût arrivé dans le tems de la maladie, il n'auroit pas manqué de l'augmenter, comme il arrive ordinairement, lorſque la nature affoiblie ne dirige pas les évacuations. MAURICEAU.

OBSERVATION CVIII.

Le 30 Mars 1687. j'ai vu une femme réduite à l'extrémité qui avoit avorté il y avoit ſix jours, d'un enfant mort à quatre mois: elle avoit pour lors une fievre continue avec fluxion de poitrine & crachement de ſang, ſa Sage-femme l'ayant délivrée avec grande peine, & lui ayant même laiſſé dans la matrice quelque portion de l'arriere-faix qui vint dans la ſuite en ſuppuration, comme il me parut en préſence de ſon Medecin qui m'avoit mandé pour joindre mon conſeil au ſien. Mais je trouvai la malade en ſi mauvais état, qu'il n'y avoit plus d'eſpérance qu'elle en échappât: ſon plus grand mal venoit bien moins des parcelles d'arriere-faix dont la nature ſe ſeroit bien délivrée, que de la fievre & de la fluxion de poitrine qui lui en ôtoient la force: elle mourut quelques jours après que je l'eus vue & vérifia ma prédiction. L'expérience m'a fait connoître que toutes les femmes qui ont, lorſqu'elles accouchent ou qu'elles avortent, une fievre continue avec fluxion de poitrine, ne manquent pas de mourir quelque tems après, par l'augmentation que cette funeſte maladie reçoit de la ſuppreſſion des vuidanges: car les humeurs retenues refluent vers la poitrine échauffée & mal affectée, & y font communément un ſurcroît d'engagement qui acheve de ſuffoquer la malade. MAURICEAU.

OBSERVATION CIX.

Le 8 Décembre 1681. j'ai vu une femme qui, après avoir eu une perte de ſang conſidérable, croyant pour lors être groſſe de deux mois & demi, venoit de vuider parmi des caillots de ſang, une poche membraneuſe de la groſſeur d'un œuf de poule, pleine d'eau, au milieu de laquelle je trouvai un petit fœtus de la groſſeur d'une petite mouche à miel, lequel avoit apparemment ceſſé de grandir & de vivre depuis ſix ſemaines que cette femme avoit eu la fievre quarte; le corps de cet avorton étant reſté de la même proportion qu'il pouvoit avoir, lorſque les violens accès de la fievre de la mere avoient détruit en lui le principe de vie. MAURICEAU.

OBSERVATION CX.

Le 14 Juin 1684. j'ai vu une femme réduite à l'agonie par une fievre continue avec une fluxion de poitrine qui l'avoit fait avorter il y avoit trois jours, au troiſieme mois de ſa groſſeſſe, d'un petit enfant mort tout corrompu; & ſur ce que l'on me dit que cet avorton n'avoit été expulſé de la matrice que deux heures après qu'elle eut vuidé quelques membranes mêlées de quelques caillots de ſang qui firent croire à ſa ſage-femme que c'étoit l'arriere-faix, j'aſſurai ſon mari & cette ſage-femme, que ſi la malade n'avoit pas vuidé autre choſe depuis la ſortie de l'avorton, elle n'étoit point délivrée: ce qui étoit vrai. Il arrive toujours que ces avortons précedent l'arriere-faix, à moins qu'ils ne ſoient expulſés tout enveloppés de leurs membranes. Le ſejour du délivre, joint à ſa maladie, fit mourir cette femme dès le lendemain de ma viſite, comme je l'avois prédit. MAURICEAU.

OBSERVATION CXI.

En 1704. la Ville & la Campagne furent déſolées d'une maladie extraordinaire qui emporta beaucoup de monde. Mais on remarqua que les vieillards, les perſonnes d'un tempérament foible & les pauvres, échappoient plus fréquemment que les jeunes gens, les perſonnes vigoureuſes & les riches. Ceux qui en étoient affligés ſentoient une violente chaleur, ou étoient dans un friſſon continuel, avec oppreſſion, douleur de côté, toux, crachement de ſang & vomiſſement.

Le 22 Juin une femme groſſe de trois mois en fut attaquée; elle éprouva tous ces ſymptomes à la fois, excepté qu'au lieu de chaleur, elle étoit dans un friſſon extreme & continuel. Je fus effrayé du danger qu'elle couroit, affligée d'une ſi violente maladie & dans un état de groſſeſſe : je lui conſeillai donc de mettre ordre à ſes affaires. Comme cette femme avoit l'ame & la fermeté d'un homme, elle écouta mes conſeils & les ſuivit avec réſolution. Je ne lui ai pas remarqué la moindre foibleſſe dans tout le cours de ſa maladie, pendant laquelle je lui ai donné mes ſoins : comme elle avoit une confiance entiere en moi, je crus que la ſaignée étoit, quant à préſent, le ſeul remede qui pût la ſoulager, ſa groſſeſſe & la violente oppreſſion qui la tourmentoient, ne me permettant pas l'uſage de l'émétique. Mais le froid qui l'avoit ſaiſie tenoit le ſang ſi concentré, que les extrémités de ſon corps en paroiſſoient privées; je tâchai de rappeller la chaleur dans un de ſes bras par un frottement violent; je le tins expoſé ſur un réchaud, enveloppé dans des ſerviettes bien chauffées, juſqu'à ce que j'apperçus enfin une veine aſſez pleine : je l'ouvris, & avec beaucoup d'efforts & de tems j'en tirai pluſieurs palettes de ſang.

Je différai une ſeconde ſaignée au lendemain, dans l'eſpoir que la chaleur ſuccederoit à ce froid ſi terrible, & d'autant plus ſurprenant, que l'on étoit alors au milieu de l'été : mais ce fut en vain, le froid & l'oppreſſion continuerent, & l'eſtomac ſujet à un vomiſſement continuel, ne pouvoit ſupporter de remedes. Dans la néceſſité d'abandonner cette malade dans ce funeſte état ou de la ſecourir, je me déterminai, malgré la foibleſſe du pouls, à une ſeconde ſaignée, quelque difficulté que je duſſe trouver & quelque tems que je duſſe employer à la faire. Dans ce deſſein, je me ſervis des mêmes moyens que ceux du jour précédent; je n'ignorois pas que la chaleur artificielle étoit mal ſaine pour un malade : mais toutefois avec elle, je vins à bout de tirer à la malade trois grandes palettes de ſang, & la toux, le froid & le crachement de ſang diſparurent : il lui reſtoit encore une douleur légere de côté, avec quelque oppreſſion que j'aurois pu diſſiper par une troiſieme ſaignée, ſi elle ne ſe fût plainte de quelques douleurs dans le ventre & dans les reins. Sur ces ſymptomes je lui déclarai qu'elle étoit menacée d'un *avortement*; & en effet elle avorta une heure après.

La nature de ces ſymptomes ne me laiſſant aucun doute ſur leur ſuite, je pris mes précautions : les douleurs étoient légeres dans le commencement, mais comme elles alloient toujours en augmentant, je m'aſſurai de l'état de la malade par le toucher : les eaux étoient formées : elles percerent à la premiere douleur, & l'enfant ſe préſenta dans la poſture favorable : il étoit de la groſſeur d'une ſouris. J'eus plus de peine à faire l'extraction de l'arriere-faix, que celle de l'enfant ne m'en avoit donné : & quoique ce ne ſoit point ici le lieu d'entrer dans ce détail, je dirai pourtant qu'on ne peut ſuppoſer ſans imprudence que le cordon d'un enfant ſi petit ſoit aſſez fort pour entraîner le délivre. Je me contentai donc de le ſuivre & de remonter juſqu'à ſon origine, avec deux doigts que j'avois introduits dans l'orifice intérieur avant qu'il ſe refermât : je le détachai & le tirai dehors de la matrice.

Quoique cette femme fût guérie du friſſon, elle ne laiſſa pas de ſe trouver très-mal pendant trois ou quatre jours : mais la reſolution avec laquelle elle prit les décoctions, les gelées, les boiſſons d'eau miélée avec un peu de vin, & généralement tous les remedes que j'ordonnai, la tirerent d'affaire en lui procurant des évacuations auſſi abondantes que ſi elle eût accouché à terme. Alors tous les ſymptomes diſparurent, & cette fauſſe-couche, dont les ſuites nous avoient d'abord paru ſi terribles, lui devint ſalutaire, & elle recouvra parfaitement ſa ſanté dans l'intervalle de ſix ſemaines. LA MOTTE.

OBSERVATION CXII.

Le 7 Août 1704. je fus appellé à quatre lieues de cette Ville auprès d'une femme groſſe qui reſſentoit une oppreſſion à la poitrine, des douleurs de côté, avec fievre continue & crachement de ſang.

Comme je l'avois ſecourue pluſieurs fois dans ſes accouchemens, elle avoit grande confiance en moi : elle me conjura de ne la point abandonner, eſpérant tout de mon aſſiſtance.

Je la ſaignai ſur le ſoir & lui ordonnai pour la nuit un clyſtere émollient : comme la fievre continuoit, je lui fis une ſeconde ſaignée le matin. Enſuite je l'avertis de ne pas négliger les ſoins de ſon ame, & de ſe procurer les ſecours de la religion, la raſſurant d'ailleurs en lui inſinuant qu'étant groſſe de cinq ou ſix mois, la fauſſe-couche pouvoit lui être ſalutaire en la délivrant des autres incommodités qu'elle reſſentoit. Je m'appliquai enſuite à diminuer la fievre & l'oppreſſion qui menacoit la malade de mort, par la violence de la toux & la perſévérance de la douleur de côté. Voilà ce que je fis juſqu'au cinquieme jour que cette femme entra en travail. Les douleurs devinrent ſi conſidérables en un quart d'heure de tems que je paſſai dans ſa chambre, qu'elles annoncerent un *avortement* immédiat : c'eſt pourquoi je m'aſſurai de l'état de l'uterus : je trouvai les eaux formées & les membranes ſi prêtes à rompre, qu'à la premiere douleur qui ſurvint, l'enfant fut expulſé tout vivant.

Le cordon d'un ſi petit fœtus étant extremement foible, je ne négligeai rien pour qu'il me fût de quelqu'utilité dans l'extraction de l'arriere-faix : mais toutes mes précautions furent inutiles; l'orifice de l'uterus ſe referma ſi parfaitement qu'il étoit preſque dans ſon état naturel; & dans ce mouvement le cordon ſe rompit, quoique je ne l'euſſe preſque point agité. Mais ſans me déconcerter, je fis ſi bien que j'introduiſis quatre doigts dans l'uterus avant qu'il fût entierement fermé; avec leſquels je détachai le placenta que j'attirai à l'orifice, & le ſaiſiſſant avec le pouce & le doigt, je l'entraînai dehors.

Cette femme ſe trouva fort mal le reſte du jour : le lendemain elle revint un peu : enfin ſa ſanté continuant de ſe rétablir de jour en jour, elle la recouvra en trois ſemaines de tems. LA MOTTE.

REMARQUE.

Dans cette obſervation de la Motte, on apperçoit que, malgré l'eſpoir qu'il donnoit à ſa malade, l'*avortement* & ſes ſuites étoient le plus grand ſujet de ſes craintes, & qu'il attribue ſon ſalut à l'abondance des évacuations qui ne furent point ſuſpendues dans ce cas, comme il arrive dans preſque tous les *avortemens* occaſionnés par des maladies aigues.

La vie de la malade dépendant alors des évacuations, il faut que toute l'attention du Medecin ſe tourne de ce côté là : il ne doit épargner aucun moyen pour les faciliter & les entretenir.

OBSERVATION CXIII.

Le 23 Septembre 1678. je vis une femme qui après avoir

ſenti pendant deux jours des douleurs de reins, de la fievre & un grand mal de tête, avorta d'un fœtus de trois mois ou environ, de la longueur de quatre travers de pouce, fort flétri & tout émacié ; l'arriere-faix beaucoup plus gros que cet avorton, fut retenu au-dedans de la matrice, qui ne put l'expulſer à cauſe du peu de dilatation : pouvant y introduire à peine un doigt, je jugeai plus à propos d'en commettre l'expulſion à la nature, que d'en tenter l'extraction : la violence qu'il eût fallu faire, auroit pu être préjudiciable à la malade, dont le corps fut dès le lendemain tout couvert de petite vérole. Le lendemain il lui ſurvint une petite perte de ſang avec quelques douleurs, qui firent un peu dilater la matrice. Je profitai de ce moment pour la délivrer. Mais la petite vérole qui étoit très-maligne, & qu'accompagnoit la fievre, avec douleur de tête & mal de gorge, emporta la malade neuf jours après ſon *avortement;* ce à quoi contribuerent peut-être auſſi les très-fréquentes ſaignées du bras qu'on lui fit faire, contre mon avis, juſqu'au nombre de dix. J'avois opiné de la ſaigner une fois du pié & une fois du bras, & d'abandonner le reſte à la nature. Mauriceau.

OBSERVATION CXIV.

En 1687. la petite vérole fut ſi cruelle à Valognes, qu'elle emporta tous ceux qui en furent attaqués, ſans aucune diſtinction d'âge, de condition & de ſexe. Une jeune Dame groſſe de ſix mois n'en fut pas exempte. Cette maladie ſe déclara en elle de la maniere la plus favorable ; la fievre étoit modérée, les puſtules larges, rondes & blanches ; enſorte que la ſeule choſe qu'on pût déſirer, c'étoit l'entiere guériſon. Dans cet état, elle fut ſaiſie d'une convulſion ſubite. J'étois alors à côté d'elle ; je lui fis prendre un verre de vin, & auſſitôt ſes douleurs augmenterent, & je la délivrai d'un enfant vivant. Mais un moment après l'opération, il lui ſurvint une nouvelle convulſion qui fut ſuivie d'une mort immédiate. La Motte.

OBSERVATION CXV.

Le 10 Août 1688. je vis une femme qui venoit d'avorter au terme de ſix mois d'un enfant qu'elle avoit porté mort plus de ſix ſemaines entieres, ne l'ayant point ſenti remuer depuis le tems qu'elle avoit eu la petite vérole, dont elle étoit cependant alors bien guérie. Une petite perte de ſang qui dura cinq ou ſix jours, fut le ſigne avant-coureur de cet *avortement :* mais auſſitôt que la nature eut expulſé ce fœtus, qui n'avoit que la proportion d'un enfant de quatre mois & demi, tems auquel il étoit mort dans le ventre de ſa mere, elle ſe porta bien. Mauriceau.

Entre les cauſes générales de l'*avortement*, aucun Auteur ancien & moderne un peu conſidérable, n'a compté les *envies* ; quoiqu'on ait fait pluſieurs traités pour en prouver ou combattre les effets.

Hippocrate, qui n'oublie rien, garde le ſilence ſur cet article. Galien & Actuarius parlent d'une maladie qu'ils appellent κίσσα ; & Pline d'une autre, qu'on nommoit communément *pica* ou *picatio*. Quelques Auteurs font mention d'une incommodité, dont le nom eſt μαλαχία : mais κίσσα, μαλαχία, *pica* & *picatio* déſignent une envie ſinguliere de manger de ces choſes qui n'excitent pas ordinairement l'appétit, comme de la craie, de la chaux, des cendres & de la boue, & autres choſes ſur leſquelles les envies des femmes groſſes ne ſe jettent pas. Les filles dont les regles ſont ſupprimées, ſont plus ſujettes à ces appétits deſordonnés que les femmes groſſes. Au reſte, les Allemands ſont les ſeuls peuples qui n'aient point de nom particulier pour cette maladie. Les Anglois l'appellent *longing*, les François *envies*, les Italiens *voglia* ou *donna ſuogliata*; & quoique les mots *envie* & *voglia* aient encore quelques autres appellations, nous n'en devons pas conclurre que cette maladie ſoit particuliere à ce pays ; car les femmes de toutes les autres contrées y ſont expoſées comme les nôtres.

Je ne connois d'autre moyen de prevenir cet effet des envies que de les ſatisfaire toutes les fois qu'il eſt poſſible. Mais ſi par négligence ou par impoſſibilité d'employer ce remede, on apperçoit des ſymptomes d'*avortement*, il eſt de la prudence de les écarter par le repos, le régime, & les évacuations requiſes & indiquées en pareil cas, pourvu qu'on ait le tems d'appliquer ces remedes ; ce qui n'arrive pas toujours.

A B R

ABRABAX ou ABRAXAS. Terme magique, marquant les jours de l'année en lettres numériques. Caſtel d'après Libavius.

ABRACADABRA. Terme cabaliſtique recommandé par Sirenus Samonicus comme un ſpécifique contre une eſpece de fievre, que les Medecins appellent hémitritée.

Pour qu'il puiſſe faire effet, il faut l'écrire ſur un papier de la maniere ſuivante ; retranchant à chaque fois qu'on écrit une lettre, & commençant ce mot ſans le finir autant de fois qu'il y a de lettres. Ainſi l'on formera une figure triangulaire, dont la baſe ſera le mot *Abracadabra*, & le ſommet la lettre A.

A B R A C A D A B R A
A B R A C A D A B R
A B R A C A D A E
A B R A C A D A
A B R A C A D
A B R A C A
A B R A C
A B R A
A B R
A B
A.

On ſuſpendra au col de la perſonne qu'on veut guérir, le papier ſur lequel on aura diſpoſé ce mot de cette maniere. On feroit trop d'honneur à de pareilles ſotiſes en ſe donnant la peine de les réfuter.

ABRACALAN. C'eſt encorre un terme cabaliſtique, auquel les Juifs attribuent la même vertu qu'à Abracadabra ; ce en quoi, je crois qu'ils ont raiſon. Buxtorf.

Saint Chryſoſtome & Saint Auguſtin deſapprouvent ces amulettes, dont l'uſage leur paroît tenir quelque choſe du paganiſme. Mais je me garderai bien d'appuyer leur ſentiment ; je ne veux point avoir affaire aux marchands de coliers anodyns, dont le fameux inventeur a trouvé le ſecret de précipiter les Chrétiens dans une ſuperſtition auſſi ridicule qu'aucune de celles des Payens & des Juifs.

Mais je ne puis me diſpenſer de rendre juſtice à l'Abracadabra & à l'Abracalan. Ils ont quelque choſe de plus que le colier anodyn. Le colier anodyn ne ſignifie rien ; au lieu que Selden nous apprend, en parlant *de Diis Syris*, que ces deux mots ſont des noms d'une idole Syriinne. Ainſi le charme ſuppoſe apparemment une invocation de cette ancienne divinité.

ABRAHAM, Abraham. On dit que ce Patriarche fut la Medecine, & qu'il l'apprit aux Egyptiens pendant ſon ſéjour dans leur pays. On ne trouve rien dans l'écriture qui puiſſe ſervir de fondement à cette opinion. Cette tradition doit ſon origine au ſentiment des Mages Perſes, qui confondent Abraham avec Zoroaſtre, le fondateur de leur religion & de leur philoſophie, ainſi que de la philoſophie & de la religion des Chaldéens. Schulze. Herbelot.

ABRASA. Ulceres accompagnés d'*abraſion* d'une partie de la ſubſtance du corps ; ou bien des ulceres dans leſquels la peau eſt ſi tendre & ſi lâche, qu'elle eſt ſujette à l'abraſion.

ABRASAXAS. Autre terme magique tiré de Baſilide l'Egyptien. On dit que ſi on l'inſcrit ſur la circonférence d'un cercle, les mouches s'éloigneront de l'eſpace renfermé dans cette circonférence. Castel d'après Libavius.

ABRASIO. Caſtelli rend ce mot par ulcération ſuperficielle des parties membraneuſes, avec déperdition de ſubſtance par petits fragmens.

Ainſi l'on dit qu'il y a abraſion dans les inteſtins, lorſque la membrane interne eſt exulcérée, & qu'il s'en détache de petites parcelles qui ſont expulſées avec les excrémens.

ABRASUM, *partie exulcérée.*

On ne coupe point la peau dans les exulcérations, mais on s'attache à la reſtituer dans ſa place; c'eſt pourquoi l'on étend deſſus les médicamens convenables. Par ce moyen la peau exulcérée reprend quelquefois, quoiqu'elle ſoit toute noire. Pour garantir dans le cas d'exulcération les parties affectées d'inflammation, frottez-les avec de la poudre de ſumac rouge mêlée avec du miel, ou avec de la cendre de jonc mêlée auſſi avec du miel. ORIBASE, *de morb. curat. lib. III. c.* 18.

ABRATHAN, ou ABROTANUM, *Aurone.* Les Juifs comptent cette plante entre les ſept eſpeces d'hyſope. SAUMAISE.

ABRIC, *ſoufre.* Voyez *Sulphur.*

ABROTANOIDES, eſpece de corail, ou de plante pierreuſe, reſſemblante à l'*aurone* femelle, d'où elle tire ſon nom. Elle croît, ſelon Cluſius, qui en a donné la deſcription, ſur les rochers au fond de la mer. RAY. *Hiſt.*

ABROTANUM, *Aurone.* Le nom *Abrotanum* lui vient du mot grec ἁβρὸς, *doux.*

Il y a différentes eſpeces d'*aurone.* La premiere eſt l'*Abrotanum mas officinarum*, Ger. 947. emaculat. 1105. Raii, hiſt. 1. 371. *Abrotanum vulgare*, J. B. 3. 192. *Abrotanum*, Chab. 376. *Abrotanum mas vulgare*, Park. 92. *Abrotanum mas, anguſti folium, majus*, C. B. 136. Tourn. inſt. 459. Boerh. ind. A. 127. *Abrotanum mas vulgare, Fuchſii*, Hiſt. Oxon. 3. 11.

Cette plante eſt très-connue, on la cultive dans preſque tous les jardins, ſa racine eſt ligneuſe, garnie de quelques fibres; elle pouſſe pluſieurs tiges ſarmenteuſes & branchues. Ses feuilles ſont nombreuſes & naiſſent ſur de larges queues; elles ſont découpées fort menu en des lobes plus larges que ceux du fenouil: mais elles ſont plus courtes, d'une couleur verte & blanchâtre par-deſſous. Les fleurs croiſſent aux ſommités des branches, & elles ſont en très-grand nombre; elles ſont compoſées de pluſieurs fleurons très-courts en forme de tuyaux diviſés en cinq parties, portés chacun ſur une gaine, & renfermés dans un calice écailleux. Il leur ſuccede de petites graines oblongues, nues, ſans aigrettes; les feuilles & les fleurs ont une odeur fort douce: mais on ſent un peu d'amertume au gout. Cette plante fleurit au mois de Juillet; ſes feuilles tombent dans l'hiver, & elle en repouſſe de nouvelles chaque printems. MILLER.

Ælien rapporte pluſieurs propriétés ſingulieres de l'*aurone.* Il en parle comme d'un préſent qu'Eſculape a fait aux hommes: & elle guérit, ſelon lui, radicalement la difficulté de reſpirer: elle tue ces vers monſtrueux d'une longueur prodigieuſe qui s'engendrent dans les inteſtins: mais elle ne produit pas ce dernier effet ſi infailliblement qu'il faille s'en tenir à ce remede ſeul.

Guillelmus Menens dit dans ſon traité intitulé *Vellus Aureum*, qu'une branche d'*aurone* miſe ſous un oreiller, préſerve de cette imbécillité dont on eſt affecté par ſortilége. Je cite ce paſſage pour démontrer dans quelle extravagance un homme de bon ſens & de lettres peut donner lorſqu'il s'abandonne à la chaleur de ſon imagination, & qu'il eſt un peu enthouſiaſte.

Galien prétend qu'elle affoiblit le friſſon de la fievre intermittente, ſi on en frotte le malade avant que cet accès commence. Il ajoute qu'elle tue les vers.

On ſe ſert en Medecine de ſes feuilles & de ſes ſommités, & les auteurs modernes leur attribuent les propriétés ſuivantes. Elles ſont bonnes contre les putréfactions & les poiſons, de même que contre les piquures des animaux venimeux, tels que le ſcorpion & l'araignée: elles tuent les vers. On les emploie quelquefois dans la ſuppreſſion des regles, & dans les maladies hiſtériques. On les mêle fréquemment dans les onguens chauds & corroboratifs. Le jus des feuilles & la leſſive de leurs cendres ſont recommandés contre la perte des cheveux & aux perſonnes chauves. MILLER, d'après Rai & Galien.

Les ſommités bouillies dans de l'eau ou du vin, avec du ſucre, ſont bonnes pour la difficulté de reſpirer, l'aſthme, la toux, & les autres maladies du poumon.

On dit que l'*aurone* guérit auſſi de la jauniſſe. RAY, DALE, MILLER.

Matthiole recommande la poudre de ſes feuilles ſéchées pour les fleurs-blanches.

Les anciens avoient coutume d'en faire infuſer dans l'huile, pour donner à cette huile une odeur aromatique & agréable.

Heiſter en recommande la décoction dans de l'eau ſalée ou de l'eau de mer, pour arrêter les progrès de la gangrene.

La ſeconde eſpece d'*Abrotanum* ou d'*Aurone*, c'eſt l'*Abrotanum famina* ou *chamæcypariſſus*, Off. Ger. *Abrotanum famina vulgaris*, Park. *famina fibris teretibus; female Abrotanum*, C. B.

On l'appelle encore *Santoline.*

Cette plante conſerve ſes feuilles pendant tout l'hiver: elle pouſſe des tiges ligneuſes, grêles, couvertes d'un duvet blanchâtre, & partagées en pluſieurs branches qui ſont environnées de feuilles menues chargées de petits tubercules: ces tubercules l'entourent quatre à quatre dans toute ſa longueur. Ces feuilles ſont toutes blanchâtres, d'une odeur forte, ſans être deſagréable, & d'une ſaveur acre, chaude & aromatique. Chaque petit rameau porte une fleur jaune, compoſée de pluſieurs fleurons en forme de tuyaux, renfermés dans un calice commun, écailleux & preſque ſémiſphérique. La graine de cette *aurone* eſt petite, oblongue & rayée; ſa racine eſt dure, ligneuſe, épaiſſe & branchue. Elle vient communément dans les lieux champêtres d'Italie & dans les vignobles, autour deſquels elle ſert de haies & de clôture. Elle fleurit en Juillet & Août.

On emploie en Medecine ſes feuilles, & quelquefois ſes fleurs. Elles paſſent pour très-énergiques contre les vers. On les fait bouillir dans du lait, que l'on prend à jeun. Les anciens ont recommandé cette plante contre toutes ſortes de poiſons, contre la piquure & la morſure des animaux venimeux, contre les obſtructions du foie; dans la jauniſſe, lorſqu'il eſt queſtion de provoquer les regles: pour ce dernier effet, on la fait infuſer dans du vin. MILLER.

Dale fait mention d'une troiſieme eſpece d'*aurone*, dont on fait, dit-il, uſage en Medecine, & qu'il décrit ainſi.

Artemiſia tenuifolia, Offic. hiſt. Oxon. 3. 6. *Artemiſia tenui folia ſeu leptophyllos, aliis abrotanum*, J. B. 3. 194. *Artemiſia tenuifolia ſeu leptophyllos, quibuſdam abrotanum ſylveſtre*, Chab. 375. *Abrotanum campeſtre*, Ger. 948. Ernac. 110. 6. Raii hiſt. 1. 371. Synop. 3. 190. C. B. Pin. 136. Park. Theat. 94. Tourn. inſt. 459. Boerh. ind. A. 1. 27. *Abrotanum inodorum*, Schwenck. 5.

On ſubſtitue quelquefois à cette eſpece d'*aurone*, l'*aurone* mâle: on dit qu'elle calme les douleurs d'eſtomac & des nerfs. DALE.

Miller compte dix-huit ſortes d'*aurones*, en y comprenant la premiere & la ſeconde dont nous venons de parler.

1. *Abrotanum mas, anguſtifolium majus*, C. B. Pin.
2. *Abrotanum mas, anguſtifolium minus*, C. B. P.
3. *Abrotanum mas, anguſtifolium maximum*, C. B. P.
4. *Abrotanum latifolium inodorum*, C. B. P.
5. *Abrotanum mas, anguſtifolium incanum*, C. B. P.
6. *Abrotanum campeſtre, cauliculis albicantibus*, C. B. P.

7. *Abrotanum campeſtre, cauliculis rubentibus*, C. B. P.
8. *Abrotanum campeſtri ſimile Tingitanum*, H. L. P.
9. *Abrotanum campeſtre incanum, carlinæ odore*, C. B. P.
10. *Abrotanum humile, corymbis majoribus aureis*, H. L. P.
11. *Abrotanum Hiſpanicum, abſynthii pontici folio*, Tourn.
12. *Abrotanum Hiſpanicum maritimum, folio craſſo, ſplendente & rigido*, Tourn.
13. *Abrotanum mas ex ſurinam molli hirſutia caneſcens*, Pluk. Almag.
14. *Abrotanum elatius ſubincanum, foliis creberrimis, ſecundum caulem in metæ formam faſtigiatis*, Pluk. Almag.
15. *Abrotanum orientale annuum, abſynthii minoris folio*, Tourn.
16. *Abrotanum orientale, chamæmeli folio*, Tourn.
17. *Abrotanum Africanum, foliis argenteis, anguſtis floribus ſpicatis capitulis copioſo tomento donatis*, D. Sherard. Raii Suppl.
18. *Abrotanum Africanum, foliis argenteis anguſtis, floribus umbellatis, capitulis tomentoſis*, Raii, ſuppl.

ABROTONITES, Vin imprégné d'*aurone*, dont Dioſcoride fait mention, & qu'on prépare de la maniere ſuivante.

Prenez *de l'aurone broyée & paſſée, cent onces.*
ουγκία, *l'once peſoit dix-huit deniers cinq grains* $\frac{1}{7}$.
enfermez-la dans un ſac de toile, & mettez ce ſac dans cinquante-ſix pintes de moût, Κεράμιοι.

Il eſt bon dans les maux d'eſtomac, dans le dégout, & dans la jauniſſe; car il eſt diurétique. Dioscoride. *l.* 5. *c.* 62.

ABRUPTIO. Voyez *Abductio.*

ABRUS, eſpece de feve rouge qui croît en Egypte & aux Indes. Hiſtoire de Ray.

ABRUS, Offic. Veſlin. obſ. 25. *Phaſeolus ruber abrus vocatus*, Alp. Ægypt. 76. *Phaſeolus Glycyrrhizites folio alato, piſo coccineo, atrâ maculâ notato.* Cat. Jamaic. 70. Hiſt. Jamaic. 1. 80. Tab. 112. *Phaſeolus alatus major, fructu coccineo, maculâ nigrâ notato*, Corneil. in not. Horſt. mal. 8. 72. Flor. mal. 211. *Phaſeolus ruber indicus bontio*, Raii, hiſt. 1. 889. *Phaſeolus ſecundus ruber, qui abrus Proſpero Alpino dicitur*, Bont. 136. *Phaſeolus ruber abrus vocatus minor coccineus, nigrâ maculâ notatus*, hiſt. Oxon. 2. 71. *Phaſeolus arboreſcens alatus & volubilis major Orientalis, fructu coccineo, hilo nigro notato*, Pluk. Phitog. T. 214. f. 5. *Piſum Indicum minùs coccineum, aliis abrus*, J. B. 2. 263. *Piſum Americanum coccineum vel nigrum, abrus quibuſdam*, Chab. 403. *Glycyrrhiza Indica vulgo*, Serm. Cat. 494. *Glycyrrhiza Indica ſiliquis & ſeminibus piſi coccineis, hilo nigro notata*, Par. Bat. Prod. 337. *Glycyrrhiza vel, ſimaris, Glycyrrhiza affinis, arboreſcens, Americana, floribus ex luteo & rubro variegatis, folio acuminato, ſiliqua latiſſima*, Breyn. Prod. 2. 53. *Arachus Indicus ſive Aricanus*, Parkinſon Theat. 1071. *Konni*, Hort. mal. 8. 71. *Olinda, olida*, Herm. Muſ. Zeyl. 16.

On l'apporte des deux Indes; on ſe ſert de la ſemence. Il y en a deux ſortes chez les Apothicaires; l'une de la groſſeur d'un gros pois, de couleur cendrée, tirant ſur le noir; l'autre eſt un peu plus groſſe que l'ivraie ordinaire. Elles ſont l'une & l'autre d'un rouge foncé tirant ſur le noir: elles ſont fort recommandées pour les inflammations des yeux. On leur attribue la propriété de deſſecher les rhumes, de fortifier les nerfs optiques, de ranimer les eſprits, de diſſiper les vapeurs qui ſe portent au cerveau, & d'éclaircir la vue. On attache la plus petite eſpece au col des enfans en forme d'amulette. Dale.

ABS.

ABSCEDENTIA. Parties corrompues qui ſe ſéparent dans l'état de maladie, des parties ſaines auxquelles elles ſont naturellement unies dans l'état de ſanté.

ABSCESSUS. *Abſcès.* ἀπόστημα. Les mots ἀπόστασις & ἀπόστημα, dont Hippocrate ſe ſert très-ſouvent, ſont rendus dans Celſe par *Abſceſſus* & quelquefois par *Vomica*: c'eſt pourquoi tous les Auteurs modernes emploient le mot *abſcès* pour ſignifier un phlegmon ou une tumeur inflammatoire qui ſuppure, quoique quelquefois il ſignifie une tumeur de toute autre ſorte, lorſqu'elle ne ſera pas ſpécifiée; en un mot toutes les tumeurs en général, & en particulier les tumeurs *enkyſtées.*

Ces mots, à conſidérer leur étymologie, ſemblent comprendre toutes ſortes d'éjection de matiere morbifique, ἄειραμαι & ἀφίστημι, ſignifiant ſortir, s'éloigner, Auſſi Hippocrate les emploie en général pour exprimer toute émiſſion d'humeurs nuiſibles hors des parties vitales, ſoit qu'elles ſe déchargent immédiatement par quelqu'un des émonctoires, comme les glandes des inteſtins, les reins & la peau, par où ſortent en abondance les matieres fécales, l'urine & la ſueur; ſoit par quelques parties où elles trouvent une iſſue facile par la rupture d'un vaiſſeau, comme la matrice & le nez; ou par quelque partie muſculaire, ou glande, d'où elles ne ſauroient ſe dégager ſi aiſément, & où par cette raiſon elles ſéjournent & ſe corrompent juſqu'à ce qu'à la fin elles en ſortent en forme de pus.

Quelquefois auſſi Hippocrate entend par ces mots la tranſmutation d'une maladie en une autre, comme de l'eſquinancie en péripneumonie, d'une fievre continue en une fievre quarte, & quelquefois la mutilation ou la deſtruction d'une partie cauſée par le ſéjour d'une matiere morbifique qui s'y eſt fixée.

Hippocrate ſe ſert auſſi du mot ἀπόστασις, pour exprimer la fracture ou l'exfoliation d'un os, qui arrivent quand les parties qui étoient contigues pendant l'état de ſanté, viennent à s'éloigner les unes des autres.

Paul Eginete ſemble reſtraindre au ſens de ſuppuration le mot *abſcès* [ἀπόστημα] qu'il définit corruption des parties charnues telles que les muſcles, les veines & les arteres.

Parmi les différentes ſignifications du mot *abſcès*, voici celle à laquelle je me borne: je le conſidere principalement comme étant une des ſuites de l'inflammation; qui eſt le ſens dans lequel les Chirurgiens l'emploient auſſi le plus ordinairement. Voyez *Inflammation.*

Quand, à meſure que la tumeur inflammatoire augmente, la douleur, l'ardeur & le battement augmentent auſſi, ce qu'il ne faut pas négliger d'obſerver; ſi la fievre s'opiniâtre & que ces ſymptomes continuent juſqu'à trois jours, nonobſtant les efforts qu'on aura faits pour réſoudre la tumeur, il faut s'attendre qu'il ſe formera du pus dans cette partie, & la marque à laquelle on reconnoîtra qu'il eſt formé, ce ſera ſi dans les *abſcès* extérieurs on ſent une fluctuation ſous les doigts lorſqu'on y touche; dans les *abſcès* internes on s'en appercevra à la diminution des ſymptomes dont nous venons de parler; & lorſqu'il y a déja quelque tems qu'il eſt formé, le malade a des friſſons fréquens ſemblables aux accès d'une fievre intermittente. Hippocrate. Boerhaave.

Dans ce cas là il ne faudra plus ſonger du tout à réſoudre, parce que ſi l'on continue à appliquer des réſolutifs dans le tems que la réſolution n'eſt plus poſſible, il arrivera de-là que les parties les plus fluides & les plus volatiles des humeurs obſtruées ſe diſſiperont, tandis que les plus groſſieres & les plus inactives ſe ſecheront & ſe durciront au point d'empêcher la ſuppuration ou de la rendre très-difficile; & alors il reſtera dans la partie un endurciſſement douloureux qui formera un skirrhe ſi la partie eſt glanduleuſe; c'eſt pourquoi l'eau-de-vie camphrée & les autres topiques ſpiritueux ne conviennent aucunement; les forts

cordiaux ne conviennent pas mieux dans le cas de l'inflammation interne.

Au lieu donc de perſiſter dans l'uſage des réſolutifs, les indications ſont,

1°. De faire murir les humeurs contenues dans la tumeur juſqu'à ce que tout ce qu'il y avoit de cru ſoit tourné en pus, ou matiere bien digérée, d'amollir en même tems la tumeurs & les parties voiſines, & d'attirer la matiere en dehors, afin que quand elle ſera murie, elle ſe dégorge plus promptement, ſoit qu'elle ſe faſſe une ouverture d'elle-même, ſoit qu'il faille employer l'art pour lui donner du jour.

2°. De faire ſortir le pus ou la matiere quand elle eſt murie; de nettoyer alors l'ulcere, & enſuite le conſolider & le cicatriſer.

Il faut obſerver que quand la matiere purulente eſt ſortie, la partie qui la contenoit ne s'appelle plus un abſcès, mais un ulcere, lequel il faut nettoyer juſqu'à ce qu'on le voie rouge juſqu'au fond, avant que de pouvoir entreprendre de le fermer.

On ſatisfait à la premiere indication en appliquant des médicamens propres à exciter & à augmenter la chaleur de la partie ou de toute l'habitude du corps, ou qui en même tems qu'ils augmentent la chaleur, amolliſſent la tumeur, ſans pourtant en chaſſer les parties volatiles & fluides qui ne ſauroient tranſpirer ni ſe diſſiper à travers la peau à cauſe de l'obſtruction des pores que ces mêmes médicamens occaſionnent.

On pourra employer à cet uſage les gommes ſuivantes.

L'Ammoniac,
le Bdellium,
l'Elemi,
le Galbanum,
l'Opoponax,
le Sagapenum. BOERHAAVE.

Toutes les applications émollientes & relâchantes contribuent à cette fin: j'en vais donner pour exemples les compoſitions ſuivantes.

Prenez *farine de ſeigle, quatre onces,*
Vinaigre, deux dragmes,
Galbanum, que vous ferez diſſoudre dans un jaune d'œuf, une once.

Mettez bouillir le tout avec de l'eau pour faire un cataplaſme; après quoi vous y ajouterez *de l'huile de lis blancs, une once.* Mêlez bien le tout.

Autre.

Prenez *feuilles d'ozeille ſauvage, quatre poignées,*
Beurre non-ſalé, un once,
Ecume de biere, deux onces,
Sagapenum, que vous ferez diſſoudre dans un jaune d'œuf, quatre dragmes.

Autre.

Prenez *Miel bouilli, qui ait un peu de conſiſtence, quatre onces,*
Oignons cuits ſous des cendres chaudes, trois onces.
Figues graſſes, quatre onces.

Mettez bouillir le tout avec un peu d'eau pour faire un cataplaſme, à quoi vous ajouterez

Graine de lin en poudre, une once & demie;

Mêlez le tout.

Autre.

Prenez *Gruau d'avoine, une once;*
Graine de lin nouvelle en poudre, deux onces;
Oignons de lis blancs, trois onces,
Fleurs de guimauve, une once;

Faites bouillir le tout dans du lait nouvellement trait & ajoutez-y.

deux onces de beurre non-ſalé.

Faites du tout un cataplaſme. BOERHAAVE.

Autre.

Prenez *feuilles de mauve,*
Guimauve,
Pariétaire & Camomille, } *de chaque, une poignée,*
Graine de lin ou fœnugrec en poudre, deux onces.

Faites bouillir le tout dans du lait ou de l'eau ſur un feu lent juſqu'à conſiſtence de cataplaſme: ajoutez-y enſuite

deux onces d'écume de biere,
& une once de galbanum diſſous dans un jaune d'œuf;

Etendez de ce cataplaſme ſur un linge en double, & l'appliquez tout chaud ſur la tumeur, & réitérez fréquemment la même application.

Autre.

Prenez *feuilles de mauve & branque-urſine, de chaque deux poignées,*
Figues graſſes coupées en deux demi-douzaine;

Faites bouillir le tout en la maniere ſuſdite & ajoutez-y

Oignons cuits ſous la cendre & autant de graine de lin en poudre, qu'il en faudra pour donner au tout mêlé enſemble, conſiſtence de cataplaſme.

Autre.

Prenez *oignons de lis blancs, deux onces,*
de feuilles de pariétaire,
mercuriale,
mélilot, } *de chaque une poignée,*
figues graſſes coupées en deux, demi-douzaine.

Faites bouillir le tout dans de l'eau, & joignez-y.

gommes, ammoniac,
ſagapenum diſſous dans des jaunes d'œufs,
de bon vinaigre, } *de chacun une once.*
huile de lin, une once & demie;

Mêlez le tout pour en faire un cataplaſme.

Autre.

Prenez *fleur de froment, deux ou trois poignées,*

Faites-les bouillir dans une quantité ſuffiſante de lait, & y ajoutez

Bdellium & opoponax diſſous dans des jaunes d'œufs, de chaque une once,
Safran, une once.

Faites-en un cataplaſme. HEISTER.

Cependant il faut régler le mouvement du ſang de maniere que la fievre ſoit aſſez forte pour produire une chaleur ſuffiſante pour la formation du pus, & qui en même tems ne ſoit pas aſſez exceſſive pour opérer la mortification.

Il faut ici beaucoup de jugement pour régler le régime, les médicamens & les topiques qu'on doit mettre en œuvre; car il n'eſt pas poſſible de ſpécifier une méthode uniforme pour tous les cas qui peuvent arriver. Il faut examiner avec attention, quel eſt le degré de chaleur qui regne par tout le corps; & ſi l'on trouve qu'il n'y en ait pas aſſez, il faudra l'augmenter par un ré-

gime & des médicamens échauffans, parce qu'il y a un degré de fievre qui eſt abſolument néceſſaire pour la formation du pus.

Mais ſi au contraire la fievre paroît trop forte, il la faudra modérer par un régime & des médicamens d'une nature toute contraire.

Il faut s'appliquer avec le même ſoin à connoître la chaleur actuelle & potentielle des topiques.

Ainſi quand une tumeur de cette eſpece vient à quelqu'un d'une conſtitution hypocondriaque ou abbatu par une fievre quarte, ou aux mamelles d'une femme d'un tempérament relâché, qui nourrit: ſi on ne trouve que peu ou point de fievre, il faudra employer un régime, des médicamens & des topiques plus échauffans dans la vue de provoquer la ſuppuration. Mais ſi cette tumeur vient à quelqu'un dans la fleur de ſa jeuneſſe, & que l'ardeur de la fievre ſoit exceſſive, il faut employer un régime & des médicamens laxatifs & des cataplaſmes émolliens, ſans aucuns mélange d'ingrédiens propres à échauffer.

Servons-nous de la petite vérole pour éclaircir les principes que je viens d'établir au ſujet des *abſcès*: car dans cette maladie, ſi l'ardeur de la fievre n'eſt pas aſſez forte, pour amener les puſtules à un état de ſuppuration, ces petites tumeurs inflammatoires ſe condenſent, & la matiere morbifique ne trouvant plus par où ſortir, le malade en eſt ſuffoqué.

Au contraire, ſi la fievre eſt trop forte, & que l'ardeur en devienne exceſſive, c'eſt de l'*ichor* qui ſe forme au lieu de pus, & les parties de deſſous les puſtules paroiſſent livides & mortifiées, & ſont véritablement gangrenées.

Mais s'il n'y a ni trop ni trop peu de chaleur, la ſuppuration ſe fait comme il faut, & le malade en réchappe.

Il faut avoir ſoin ſur toute choſe de ne pas donner d'ouverture à la tumeur, que toute la matiere qui cauſe l'obſtruction, & les vaiſſeaux engorgés ne ſoient tournés en pus, autrement ce qui n'eſt point ſorti lors de la ſuppuration, ſe durcira, & l'ulcere ne rendra que de l'*ichor* au lieu d'un pus bien digéré, quand on le panſera.

D'un autre côté, il eſt dangereux de laiſſer ſéjourner le pus dans la tumeur après qu'il eſt une fois bien formé, parce qu'il s'y corrompra, & devenant acre corrodera les parties adjacentes & formera des ſinus & des fiſtules qui ſeront très-difficiles à guérir & ſouvent fatales.

Ou bien quand les parties les plus fluides ſeront diſſipées par la tranſpiration ou abſorbées par les vaiſſeaux qui ont leur ouverture en dedans de l'*abſcès*, ce qui reſte venant à ſe condenſer, forme un endurciſſement dans la partie, ou un skirrhe, ſi c'eſt une partie glanduleuſe.

Mais ſpécialement dans le cas d'une ſuppuration abondante, il eſt de la derniere importance de faire écouler le pus ou la matiere, quand elle eſt une fois bien formée, ou même de l'exprimer pour la contraindre à ſortir; & cela pour une autre raiſon qui eſt qu'autrement elle ſeroit repompée par les vaiſſeaux dont les orifices ſont déja ouverts naturellement, mais qui s'élargiſſent encore de plus en plus par l'action de la matiere contigue qui les corrode.

De-là il arrive que le pus ſe mêlant dans le ſang, le corrompt; ce qui cauſe une fievre hectique & ſouvent la métaſtaſe ou la tranſlation de la matiere morbifique, qui ſe décharge dans quelque viſcere; ce qui devient plus ou moins fatal, à proportion que la partie qui la reçoit eſt plus ou moins néceſſaire à la ſanté & à la vie.

Or la partie la plus ſujette à recevoir les mauvaiſes impreſſions de la matiere repompée par les vaiſſeaux, eſt le poumon, & la derniere ſcene de cette tragédie eſt la phtiſie qui ſe termine très-ſouvent par la mort.

Le foie n'eſt pas non plus exemt de ce danger, ſe trouvant ſouvent attaqué par la matiere purulente qui ſe dépoſe dans quelqu'une de ſes parties. Cependant il arrive quelquefois que le pus s'ouvre un paſſage par les conduits biliaires, dans le duodenum, d'où il eſt enſuite expulſé hors du corps en forme de diarrhée purulente.

Ou bien il arrive d'autres fois que la matiere, avant que de ſe dépoſer dans aucune partie du corps déterminée, par un bonheur ſingulier dont le malade eſt redevable à ſon excellente conſtitution, ſe détermine à entrer dans les glandes des inteſtins ou des reins & de là va ſe décharger avec l'urine ou les matieres fécales.

On voit par-là comment la matiere des *abſcès* internes rentre dans la circulation & eſt ſéparée une ſeconde fois des fluides avec leſquels elle a circulé, par les glandes des inteſtins ou des reins.

Je ne doute pas qu'il ne ſe trouve des gens aſſez malaviſés pour ſoutenir que cette abſorption réitérée de la matiere, dans le cas des *abſcès* internes, n'eſt pas poſſible: mais je puis appeller, à cet égard, en toute ſureté à l'expérience de tous les Medecins de l'Europe qui ont étudié ces ſortes de cas avec l'attention qu'exige d'eux l'importance de leur profeſſion.

Quand les tégumens de l'*abſcès* & les parties adjacentes ſont amollies & relâchées par les topiques ci-deſſus ſpécifiés, & que leur conſiſtence eſt ſi fort amollie, qu'ils cedent au toucher, & que la matiere qu'ils contiennent s'efforce de s'ouvrir un paſſage; Boerhaave recommande qu'on applique des émolliens & topiques huileux mêlés avec des ingrédiens d'une âcreté médiocre; & par-là il eſpere que les tégumens ſeront amincis, & deviendront moins ſenſibles, & que par conſéquent l'ouverture de l'*abſcès* fera moins de mal & de douleur.

Voilà comment il enſeigne qu'il faut compoſer ces topiques:

Prenez *écume de biere vieille, deux onces,*
ſavon de Veniſe rapé, deux dragmes,
miel, demi-once,
huile de camomille par infuſion, deux dragmes;
Faites du tout un cataplaſme.

Heiſter recommande une autre compoſition bien approchante de celle-ci.

Prenez *écume de biere, trois onces,*
miel, une once,
ſavon de Veniſe rapé, demi-once,
huile de lis blancs, autant qu'il en faudra pour former du tout un cataplaſme.

Quand la tumeur eſt devenue molle & blanche, & que le Chirurgien, en la preſſant avec les doigts, ſent la fluctuation de la matiere qui eſt dedans; quand la douleur, l'inflammation, la rougeur, la tenſion & la pulſation de la partie ceſſent, & que la fievre diſparoît, & qu'en même tems la tumeur s'éleve en forme de cone, & qu'on ſent dans cette partie une eſpece de peſanteur; on eſt aſſuré que le pus eſt ſuffiſamment mûri, & pour-lors il ne faut plus tarder à lui donner du jour. Mais, comme on remarque à l'anevryſme quelques-unes de ces apparences, il faut prendre garde de le confondre avec l'abſcès. Voyez *Anevryſme.*

Celſe eſt d'avis que pour procurer la maturité des *abſcès* on ſe contente d'y appliquer des cataplaſmes émolliens, juſqu'à ce qu'ils percent d'eux-mêmes, pourvu que la matiere ne ſoit pas bien avant; afin qu'ils ſoient moins ſujets à laiſſer après eux des cicatrices qui défigurent la partie.

Mais comme la matiere, quand elle eſt enfermée, peut produire les accidens qu'on vient de dire, la plupart des Auteurs qui ont traité de la Chirurgie diſent unanimement qu'il faut la faire ſortir ou par l'inciſion ou par les cauſtiques; & de ces deux voies, c'eſt l'inciſion qu'ils préferent généralement.

Voici comme elle doit ſe faire: Le Chirurgien preſſera d'une

d'une main la matiere dans l'endroit le plus éminent de la tumeur, & de l'autre enfoncera un biſtouri dans l'*abſcès*, juſquà ce que voyant ſortir le pus par l'ouverture, il connoiſſe que l'inſtrument eſt entré aſſez avant. Alors il retirera ſon biſtouri, & en le retirant, élargira la plaie; ou bien il portera la pointe au côté oppoſé à celui qui s'éleve en cone, & fera une inciſion à la peau & à la chair intermédiaire, ayant toujours grand ſoin de commencer l'inciſion à la partie inférieure du cone, pour donner plus de facilité à la matiere de ſe dégorger.

Le Chirurgien en faiſant ſon opération aura grand ſoin d'éviter les nerfs & les vaiſſeaux qui pourroient ſe rencontrer, ſurtout s'il y en avoit dont la léſion pût être de conſéquence. Il aura auſſi attention à ne point couper les muſcles en travers.

Galien, Paul & Fabrice d'Aquapendente, diſent unanimement qu'il faudroit, en faiſant l'inciſion, obſerver de ſuivre la direction longitudinale des fibres, ainſi qu'ils s'en expliquent; par où ils veulent dire qu'il la faut faire dans un ſens parallele au cours des fibres de la partie qui eſt ſous la peau.

On recommande cette précaution dans la crainte que le biſtouri ne coupe les muſcles ou les tendons en travers, ou les nerfs, ou de gros vaiſſeaux; à quoi il faut bien prendre garde, parce que les accidens qui s'en enſuivroient ſont très-dangereux, & ſouvent irréparables. Par exemple, qu'un vaiſſeau fût coupé, il en arriveroit une grande hémorrhagie, avec tous les inconvéniens qui en ſont les ſuites; qu'un nerf le fût, la partie à laquelle il communique la ſenſation & le mouvement deviendroit paralytique. Enfin, qu'un muſcle fût coupé en travers, la partie qu'il meut ſeroit infailliblement privée de mouvement.

Le cours de ces fibres eſt ſi varié dans les différentes parties, qu'il n'eſt pas poſſible de donner des regles fixes pour la direction du biſtouri. C'eſt pourquoi il faut qu'un Chirurgien, avant de ſe mettre en devoir de faire une pareille inciſion, poſſede parfaitement l'anatomie de la partie qu'il veut inciſer, ſans quoi il ne ſeroit pas poſſible qu'il prît de juſtes meſures pour éviter les accidens ci-deſſus dits.

Il eſt arrivé trois fois de ma connoiſſance que faute de cette ſcience ſi néceſſaire, les muſcles qui levent les paupieres ont été coupés tranſverſalement à différentes perſonnes; en conſéquence de quoi la paupiere n'étant plus ſoutenue, couvroit l'œil perpétuellement. Or cette faute eſt d'autant moins excuſable, qu'Aquapendente, que tout Chirurgien eſt ſuppoſé avoir lu, enſeigne comment il faut s'y prendre pour l'éviter.

Quand l'inciſion eſt faite, on peut preſſer doucement avec la main les côtés de l'*abſcès*, afin d'en exprimer tout le pus qui s'y eſt formé. Dans le cas d'*abſcès* qui renfermeroient une grande quantité de matiere, les Auteurs qui ont écrit ſur la Chirurgie conſeillent d'en réſerver une partie juſqu'à ce qu'on leve le premier appareil, de peur que le malade ne tombe en foibleſſe, ſi on la faiſoit évacuer toute à la fois: mais il arrive rarement que cette précaution ſoit néceſſaire.

Quand tout cela eſt fait, il faut conſidérer l'ouverture de l'*abſcès* comme toute autre plaie, & y appliquer des mondificatifs, des ſuppuratifs, des digeſtifs, des balſamiques, des déterſifs & des deſſicatifs, différens ſelon les circonſtances, comme on l'explique fort au long à l'article *Vulnus*; mais point de tentes, rien ne ſeroit ſi pernicieux. Il faudra auſſi apporter toute l'attention poſſible, pour qu'il n'entre point d'air dans la plaie.

Si l'on juge à propos d'employer un cauſtique, au lieu de faire l'inciſion, il faudra l'appliquer ſur l'endroit de la tumeur que le Chirurgien trouvera plus diſpoſé à ouvrir un paſſage à la matiere.

On peut voir la maniere de préparer les cauſtiques & de les appliquer, à l'article *Cauſtique*.

Quand l'*abſcès* eſt une fois ouvert, on ſe ſert de la ſonde, pour ſavoir juſqu'où il s'étend. La méthode la plus ordinaire pour agrandir l'ouverture, eſt d'employer les

ciſeaux à inciſion. En effet, la plupart des Chirurgiens, dans toutes ſortes d'*abſcès*, ſe ſervent de ces ciſeaux, après qu'ils ont commencé l'ouverture avec la lancette. Mais, comme le biſtouri opere avec moins de lenteur, & fait moins de violence à la partie, que cette eſpece de ciſeaux, qui preſſe en même tems qu'elle inciſe; ce ſera épargner beaucoup de douleur au malade, que de ſe ſervir préférablement du biſtouri toutes les fois qu'on le pourra. Or on le peut dans preſque tous les cas, ſi ce n'eſt dans quelques fiſtules à l'anus, où il eſt mieux de ſe ſervir des ciſeaux à inciſion. La maniere d'inciſer avec le biſtouri eſt de le gliſſer le long du conducteur, dont la rainure l'empêche de s'écarter.

Si l'ouverture de l'*abſcès* eſt ſi petite que le conducteur ou la lame des ciſeaux à inciſion n'y puiſſent pas entrer, il la faudra élargir, en y mettant en guiſe de tente un morceau d'éponge, qu'on prépare de cette maniere. On trempe un morceau d'éponge dans de la cire fondue, & on le preſſe le plus fort qu'on peut entre deux tuiles ou deux marbres: & voici ce qui en arrive. L'éponge, dont le volume eſt naturellement ample, étant comprimée dans un eſpace étroit, tandis qu'il en entre une partie dans l'orifice de l'*abſcès*, la chaleur de la partie fait degouter ce qui y reſtoit de cire; & l'éponge attirant l'humide de l'*abſcès*, ſe gonfle, & en ſe gonflant, elle en élargit l'orifice, & cela par degré: de maniere que cette opération ne cauſe que très-peu de douleur. SHARP.

Si durant le traitement de l'*abſcès*, le malade dort bien, & reſpire aiſément; s'il a de l'appétit, & n'a que peu ou point du tout d'altération; s'il eſt quitte de la fievre qu'il avoit lors de la formation du pus; ſi la matiere eſt blanche, d'une conſiſtance égale & point fétide, ce ſont toutes circonſtances dont on a lieu de tirer un augure favorable.

Au contraire, la privation du ſommeil, la difficulté de reſpirer, l'altération, le manque d'appétit ou le dégout, la fievre, un pus noir, de conſiſtance inégale, & fétide, l'état éréſipélateux des environs de la plaie, une chair qui devient ſpongieuſe, des calloſités qui ſe forment ſur les levres de la plaie avant qu'elle ſoit refermée, ſont tous ſymptomes funeſtes. Mais les défaillances, ſoit dans le tems des panſemens, ſoit après, ſont encore des ſignes plus fâcheux.

Il ne faut pas perdre de vue le mal originaire dont l'*abſcès* eſt comme la criſe; car s'il ceſſe tout d'un coup, & que la tumeur s'éleve immédiatement après, ou bien s'il continue après que le pus eſt ſorti, ce ſont deux cas dans leſquels il y a un égal danger à craindre. CELSE.

A ce que je viens de dire des *abſcès* en général, j'ajouterai les opinions de quelques Anciens & de pluſieurs Auteurs modernes qui ont écrit ſur la Chirurgie, afin de ne rien omettre de ce qu'il importe & de ce que l'on déſire d'apprendre ſur ce ſujet. Il ne ſera pas poſſible d'éviter quelques répétitions, & de ne pas revenir ſur une partie de ce qui a déja été dit: mais ces répétitions mêmes pourront être de quelque utilité, en ce qu'elles ſerviront à confirmer & à éclaircir de plus en plus les principes qui ont été ci-deſſus établis.

La ſuppuration eſt occaſionnée par différentes maladies. Si la fievre continue ſubſiſte long-tems ſans douleur & ſans cauſe manifeſte, la maladie ſera terminée par un *abſcès* qui ſe formera dans quelque partie déterminée, dans les jeunes gens ſurtout; car dans les perſonnes plus âgées, elle dégénere plus ordinairement en fievre quarte. La ſuppuration arrive encore quand avec de la dureté & de la douleur dans les hypocondres, le malade n'eſt pas emporté en vingt jours, & qu'il n'y a point d'hémorrhagie par le nez, ſi le malade eſt jeune. Les premiers ſymptomes qui l'annoncent ſont l'obſcurciſſement de la vue, & des maux de tête. Dans ces cas-là, l'*abſcès* ſe forme dans quelque partie inférieure. Mais quand il y a une tumeur molle aux hypocondres, qui ne ſe diſſipe point dans l'eſpace de ſoixante jours, & que la fievre continue pendant tout ce tems-là; attendez-vous à un *abſcès* dans quelque partie

ſupérieure, lequel aboutira par les oreilles, s'il n'y a pas eu d'hémorrhagie par le nez tout au commencement. Et comme preſque toutes les tumeurs invétérées tendent à la ſuppuration, celles qui ſont aux hypocondres prennent plutôt cette voie que celle de ſe réſoudre, comme fait toute tumeur au-deſſus du nombril plutôt que celles qui ſont au-deſſous. Si le malade a une ſenſation de laſſitude pendant la fievre, c'eſt une marque qu'il ſe forme un *abſcès* dans quelqu'une des articulations ou dans les glandes de la mâchoire inférieure. Quelquefois l'urine que rend le malade eſt claire & crue. S'il ne ſurvient pas quelques ſignes plus ſalutaires, c'eſt qu'il ſe forme un *abſcès* au-deſſous de la cloiſon tranſverſe, que les Grecs appellent διαφραγμα d'où nous avons fait le mot *diaphragme*. S'il y a douleur aux poumons, qu'on ne puiſſe appaiſer ni par le crachement ni par les ventouſes, ni par la ſaignée, ni par un régime convenable, il pourra ſe former un *abſcès* (autrement appellé *vomica*) dans l'eſpace de vingt, trente ou quarante jours; ou même, mais rarement, au bout de ſoixante jours, à compter de celui que le malade a commencé à avoir la fievre ou le friſſon, ou à ſentir de la peſanteur dans cette partie. Or, ces *abſcès* ſe forment quelquefois dans les poumons, d'autres fois ſur les côtes: & quand ils viennent à ſuppurer, ils cauſent de la douleur & de l'inflammation à la partie, & tous les accidens qui ſont les ſuites de l'inflammation. Le malade ſent une plus grande chaleur à cette partie que partout ailleurs; & s'il ſe couche ſur le côté oppoſé, il lui ſemble qu'il y ait un poids qui peſe deſſus.

Avant de voir la ſuppuration du poumon, de ſes yeux, on peut s'en appercevoir par les ſignes qui ſuivent: ſi la fievre ne quitte point le malade, mais qu'elle ſe relâche ſeulement pendant le jour, & augmente la nuit, qu'il ſue abondamment, qu'il ait des envies de touſſer, & ne crache que peu ou point du tout; ſi ſes yeux ſont creux, ſes joues rouges; ſi les veines de deſſous ſa langue paroiſſent blanches, & les ongles de ſes doigts crochus; ſi ſes doigts, ſpécialement par le bout, ſont livides, & ſes piés enflés; enfin, s'il lui ſurvient des puſtules ſur le corps. Mais ſi la douleur, la toux, & la difficulté de reſpirer, tiennent le malade depuis le commencement, l'*abſcès* ſera formé avant vingt jours, ou du moins vers le vingtieme. Si ces ſymptomes ne font que de paroître, il faudra de néceſſité qu'ils augmentent; & plus ils tarderont à paroître, plus auſſi la formation de l'*abſcès* ſera lente.

Quand le mal eſt à ſon plus haut période, les piés, les doigts & les ongles des piés deviennent tout noirs; & s'il arrive que le malade en réchappe, ſes piés conſerveront cette couleur noire, comme s'ils étoient prêts à tomber en mortification. CELSE, *lib. II. chap. 7.*

Abſcès dans l'Uretre.

Les petits *abſcès* qui ſe forment dans le canal des urines, que les Grecs appellent ὑματτα ſe guériſſent par l'évacuation du pus hors de la partie. CELSE, *lib. II. chap.* 8.

Abſcès aux poumons.

Celui qui eſt attaqué d'une péripneumonie accompagnée de collection de phlegmes, & qui ne vient pas à bout de les vuider, ne laiſſe pas de ſurvivre à ce défaut d'expectoration: mais après que la maladie a épuiſé toute ſa rage, elle ſe trouve ſouvent ſuivie d'une empyeme ou *abſcès* ſur le poumon. Or, quand cette ſorte d'*abſcès* eſt prêt d'être mûr, il faut moins de ſoins & de peine pour l'évacuer, que pour ceux qui viennent à des parties plus ſolides du corps: car on en fait aiſément ſortir le pus, qui ſe dégorge ſans obſtacle dans les véſicules de cette partie; ce qui ne ſe peut faire avec la même facilité dans les autres parties du corps qui ont plus de conſiſtance. Car les poumons ſont une ſubſtance molle & déliée & remplie de pores comme une éponge, & ne peuvent jamais être bleſſés par l'humidité, qu'ils pouſſent au dehors, des paſſages plus étroits par les plus larges, juſqu'à ce qu'elle arrive à la fin à la trachée artere. La circulation des liquides n'y eſt pas difficile, & le pus en particulier eſt une ſubſtance flexible & gluante, dont la reſpiration facilite l'expulſion. Les malades en réchappent ordinairement, ſi ce n'eſt quelques-uns qui ſont étouffés par une irruption ſubite & un débordement abondant de pus qui bouche la trachée, & ferme le paſſage à l'air; & quelques autres qui meurent en langueur, de conſomption ou d'empyeme. Le pus dans ces cas eſt blanc & écumeux, & mêlé de crachats, quelquefois auſſi il eſt cendré ou noirâtre. Il arrive même, quand l'exulcération eſt conſidérable, & que l'*abſcès* eſt fort avant, que la toux détache, & fait cracher des parties de l'âpre artere & de la ſubſtance même du poumon. Le malade eſt enroué, a la reſpiration courte & le ſon de la voix creux. Le thorax eſt élargi, & ſemble encore trop étroit pour la grande quantité de flegmes qui le rempliſſent: la prunelle eſt vive, & le blanc des yeux eſt d'une blancheur extreme: les joues ſont rouges, & les veines du viſage ſont gonflées. Un vrai ſujet d'étonnement, c'eſt que le ton des nerfs excede d'autant celui de l'habitude du corps, que l'habitude du corps eſt affoiblie par le défaut de vigueur & d'activité des eſprits. ARETE'E περὶ αἰτιων καὶ σημειων χρονίων παθῶν *lib. I. chap.* 10.

* Il faut remarquer que la plupart des deſcriptions que les Anciens nous ont laiſſées des maladies, ſoit internes, ſoit externes, ne quadrent pas toujours avec nos notions anatomiques, ce qu'il faut attribuer aux grands progrès que l'anatomie a faits de nos jours, & au peu de connoiſſance qu'ils en avoient. Leur fidélité & leur exactitude à décrire les ſymptomes qui accompagnoient ces maladies, doit cependant toujours nous rendre ces deſcriptions très-précieuſes.

Abſcès au foie.

S'il y a inflammation au foie, & que la matiere ſe convertiſſe en pus, la douleur s'étend juſqu'au cou & au haut de l'épaule: car le foie par ſa peſanteur tire le diaphragme auquel il tient, & le diaphragme tire avec lui la membrane qui tapiſſe les côtes, à laquelle il tient lui-même. Or on ſait que cette membrane s'étend juſqu'au cou & au haut des épaules; & toutes ces parties ſont à la fois tirées en bas. Pendant que la ſuppuration ſe fait, le malade ſent une chaleur brûlante, friſſonne dans d'autres momens, & a une toux, ſinon fréquente, du moins ſeche; ſon teint devient verdâtre ou d'un jaune pâle, s'il a de la diſpoſition à la jauniſſe; ſon ſommeil eſt troublé par des rêves qui l'agitent, qui ne vont pas juſqu'à lui aliéner l'eſprit, à moins qu'il ne ſurvienne quelque cauſe ſubite qui occaſionne le délire pour un tems, lequel ne ſera pas de longue durée. Il s'éleve une tumeur au-deſſous des mamelles ou des côtes, qu'on a ſouvent priſe pour une tumeur au péritoine. Si la tumeur eſt au-deſſous des fauſſes côtes, le foie eſt douloureux au toucher, & enflé par les humeurs dont il eſt rempli. Si ces apparences ne ſont pas bornées à l'hypocondre, c'eſt une marque que la tumeur eſt au péritoine; la diſtinction en eſt aiſée: car ſi après avoir porté la main à l'endroit du foie, on ne trouve aucune tumeur au-delà, c'eſt une marque que l'*abſcès* eſt dans le foie; mais les tumeurs du péritoine n'étant pas renfermées dans un eſpace déterminé, & n'étant preſque jamais circonſcrites, on ne peut pas s'aſſurer au juſte de ce qu'elles ont fait de progrès. Voyez ce qui a été dit ſur la diſtinction de ces ſortes de tumeurs, au mot *Abdomen.*

Si l'*abſcès* eſt formé dans des parties internes, l'habileté du Medecin conſiſte à déterminer le pus à s'évacuer par les inteſtins ou par la veſſie: or la derniere de ces deux voies eſt la plus ſûre. Mais s'il eſt en dehors, le plus certain eſt de ne pas négliger l'inciſion: car faute de la faire, on donne le tems au pus de corro-

der le foie, & on expoſe le malade à une mort prochaine. Il y a cependant à craindre en employant l'inciſion, de mettre le malade en danger d'être emporté tout d'un coup par l'hémorrhagie au foie, que rien ne pourra arrêter. C'eſt pourquoi ſi l'on juge néceſſaire d'y faire une ouverture, il la faut faire avec un fer rouge; cette opération aura le double avantage de l'inciſion & du cautere. Et ſi le malade eſt aſſez heureux pour en guérir, il viendra par la plaie un pus blanc, mur, toujours égal, ſans odeur & fort épais; la fievre & les autres ſymptomes ſeront conſidérablement diminués, & il recouvrera une parfaite ſanté ſans beaucoup d'accidens. Si le pus ſe décharge par dedans les inteſtins, les excrémens ſeront aqueux, enſuite ſemblables à de l'eau où on auroit lavé de la viande crue, après cela ſemblables aux matieres qu'on vuide dans la dyſſenterie, lorſqu'il y a ulcere aux inteſtins. Quelquefois il ſortira du ſang caillé, d'autres fois une bile d'un jaune foncé ou poracée, & toute noire dans les derniers tems.

Quand la tumeur ne vient point à ſuppuration, les excrémens ont une odeur inſupportable, ſemblable à celle de quelque matiere animale pourrie, & cela, parce que les alimens ſortent du corps encore crus & indigeſtes, à cauſe de la foibleſſe de l'eſtomac & des inteſtins, l'état où eſt le foie le rendant d'ailleurs incapable de leur donner la ſeconde coction. Il y a des malades qui dans ce cas ſentent une chaleur aigue qui les corrode, & tous les jours ils vont de mal en pis. Leur chair ſe fond, leur pouls eſt foible, il ne reſpirent qu'avec peine, & leur mort alors n'eſt pas éloignée. Quelques-uns rechappent de la dyſſenterie & de l'*abſcès* : mais ils deviennent enſuite hydropiques. Mais ſi ces ſymptomes ceſſent, ſi le pus qui vient par les ſelles eſt blanc, ne change point de couleur & n'a pas mauvaiſe odeur, ſi les alimens ſe digerent bien, le malade a ſujet d'avoir bonne eſpérance.

Dans le cas de ces ſortes d'*abſcès*, ce qu'on doit le plus ſouhaiter eſt, que l'humeur qui le remplit s'en aille par les urines : c'eſt la voie la plus sûre & la moins douloureuſe. ARETE'E περὶ αἰτιῶν χρονίων παθῶν. *Liv. I. ch.* 13.

Abſcès à la Rate.

La rate eſt très-ſujette à une maladie chronique qu'on appelle *ſkirre* : mais il ne lui arrive gueres de ſuppurer. Dans ce premier cas elle eſt dure & réſiſte au toucher comme une pierre : mais dans le ſecond elle eſt plus molle, & ſa partie la plus éminente où s'amaſſe le pus, cede au toucher; ce qui n'empêche pas que les autres parties où il n'y a point de pus ne ſoient fermes & dures. Quelquefois la rate pend librement dans le ventre, & peut être balottée deçà & de-là, dans tout l'eſpace où elle pend. On a un dégout & une anxiété exceſſives quand l'*abſcès* eſt prêt à percer.

Cette ſorte de maladie, pendant tout ſon cours, ne va point ordinairement ſans fievre, douleurs & friſſons, quoique quelquefois l'ardeur en ſoit très-modérée, & qu'on ne voie pas d'autres ſymptomes apparens : & c'eſt la raiſon pour quoi l'*abſcès* à la rate échappe quelquefois à notre connoiſſance; car c'eſt une partie d'un tiſſu délié, ſans ſentiment, & d'une ſurface unie lorſqu'elle eſt dans ſon état naturel.

Les perſonnes affligées d'*abſcès* à la rate, enflent & ſont pénétrées d'eau comme s'ils étoient hydropiques. La couleur de leur chair eſt un noir mêlé d'une nuance de verd. Ils ont la région ſupérieure du ventre enflée par des vapeurs groſſieres, qui ne ſont humides qu'en apparence. Ils ont toujours envie de cracher, & ne crachent qu'un peu de matiere ſeche. S'ils ſentent quelque choſe remuer dans le bas-ventre, c'eſt qu'il y a des excrémens humides, dont l'évacuation leur procure du ſoulagement : mais en même tems qu'ils en ſont ſoulagés, cette évacuation les exténue auſſi ſi elle devient trop abondante.

Si l'*abſcès* vient à s'ouvrir, ce qui en ſort n'eſt point un

pus pur & digéré : c'eſt une eſpece de matiere blanchâtre ou cendrée, & quelquefois féculente ou livide. Mais ſi l'*abſcès* eſt bien avant dans la partie, ce qu'il vuide eſt une liqueur noirâtre, à laquelle ſe joint l'humide de la rate, & quelquefois même des morceaux entiers de ce viſcere : car la rate eſt d'une nature diſſoluble. Si l'ulcere dure long-tems ſans guériſon, le malade perd entierement l'appétit, & tombe dans la cachexie; il devient bouffi & hideux; il lui vient par tout le corps, & ſpécialement aux jambes, des ulceres ronds, creux, livides & dégoutans, qu'il eſt très-difficile de guérir; le ſeul remede qu'il puiſſe eſpérer à tous ſes maux, eſt la mort. ARETE'E, περὶ ἀιτιῶν χρονίων παθῶν. *Liv. I. ch.* 14.

Lorſqu'on ne voit aucuns moyens d'empêcher l'ouverture d'un *abſcès*, mettez ſur la partie du pain bouilli dans de l'hydroleum (c'eſt un mélange d'eau & d'huile) ou bien de la farine d'orge préparée de la même maniere, & étuvez la avec une décoction de racines de guimauve. Quand on a de la peine à faire venir la tumeur à ſuppuration & qu'on en a moins à la réſoudre, c'eſt le cas d'y appliquer un cataplaſme de figues ſeches. Il faut prendre des figues bien graſſes & bien douces, les faire bouillir dans de l'eau juſqu'à la conſiſtance de miel clarifié; à quoi on pourra ajouter de la farine d'orge ou du pain blanc de froment. Si la réſolution de l'humeur ne ſe fait pas auſſi bien qu'elle devroit, faites bouillir de l'hyſope ou de l'origan avec vos figues, & pour plus grande efficacité, mettez du ſel dans votre décoction : mais il faut avoir grande atttention en employant de violens deſſicatifs, de ne pas rendre la partie calleuſe. Et ſi vous voyiez quelque apparence de calloſité, il faudroit faire bouillir dans de l'eau des racines de concombres ſauvages, de mauve ou de brione, ou, ce qui feroit encore plus d'effet, & ſeroit un plus puiſſant digeſtif, de la racine de ſerpentine : faites bouillir ces racines ſeules ou avec des figues, & y ajoutez un peu de farine & de graiſſe. Le capillaire eſt auſſi un digeſtif, auſſi-bien que l'huile d'aneth, qui mûrit les humeurs crues & les tumeurs qui contiennent de la matiere indigeſte. La poix, ſurtout liquide, ajoutée à un cataplaſme, digere les tumeurs crues & dures.

Voici la compoſition d'un remede propre à guérir des *abſcès* dont la matiere eſt ſuffiſamment cuite, & cela ſans aucun déſordre, en attirant le pus en dehors ou en le digérant parfaitement s'il y reſte encore de la crudité.

Prenez *de la pierre appellée* pyrites, } *de chaque douze*
de la gomme ammoniac. } ʒ *dragmes.*

Faites-en une emplâtre, en y ajoutant de la réſine liquide; étendez cette compoſition ſur un morceau de peau, & la laiſſez appliquée ſur la partie juſqu'à ce qu'elle s'en détache d'elle-même. Or il ne faut pas faire cet onguent long-tems avant le moment de s'en ſervir: car il ſe ſeche promptement. ORIBASE, *de morb. curat. Liv. III. ch.* 43. PAUL EGINETE, *Liv. IV. ch.* 18.

Abſcès aux reins & à la veſſie.

L'*abſcès* aux reins eſt accompagné de douleurs vers la région des îles, de friſſons extraordinaires & entrecoupés, & d'une fievre anomale. Le pus qui ſe vuide par les urines indique manifeſtement un ulcere, qui demande un prompt ſecours, ſans quoi il ſera très-difficile à guérir. Les ulceres aux reins ſe diſtinguent de ceux à la veſſie par leur ſituation, par leur action, par les qualités de la matiere qu'ils fourniſſent & par les ſenſations qu'ils excitent. En premier lieu, par leur ſituation : car ſi l'ulcere eſt à la veſſie, la douleur ſe ſent au pubis, tout au bas du ventre; & quand il eſt aux reins, on la ſent dans la région lombaire. En ſecond lieu, par leur action, parce que quand la cauſe du mal eſt à la veſſie, il y a difficulté d'uriner

ou ſuppreſſion totale d'urine, au lieu que quand elle eſt aux reins, l'urine coule librement. En troiſieme lieu, par les qualités de la matiere qu'ils fourniſſent: par exemple dans le cas de l'ulcere aux reins, on vuide des morceaux de chair fibreux; & ſi c'eſt la veſſie qui eſt ulcérée, on rend des particules membraneuſes. Enfin on les diſtingue encore par la ſenſation qu'ils cauſent. Quand la veſſie eſt ulcérée, on y ſent une violente douleur: ſi l'ulcere eſt aux reins, on y ſent une douleur ſourde, accompagnée d'une ſenſation de peſanteur dans la région lombaire. Quelquefois les uréteres ſont ulcérés, & dans ce cas le pus & le ſang ſortent pêle-mêle avec l'urine: car les uréteres ſont ſitués entre les reins & la veſſie: mais ſi le canal de l'urétere même eſt ulcéré, le pus & le ſang en ſortent ſans ſe confondre avec l'urine.

Pour les abſcès aux reins & à la veſſie.

Prenez *graine de lin*, *graine de concombres*, *graine de pavots blancs*, *tragacanth*, *de l'amidon*, *quatre dragmes*; } *de chacun huit dragmes.*

Faites du tout un trochiſque.

Pour les ulceres à la veſſie, accompagnés d'inflammation.

Prenez *vingt pignons de pommes de pin*, *de concombres de jardin*, *quarante grains*, *de l'amidon*, *du ſpicnard ou lavande*, } *de chaque une dragme.* *de la graine d'ache*, *cinq dragmes.*

Mettez bouillir l'ache & le ſpicnard dans une pinte d'eau, & dans la ſixieme partie de la pinte de décoction, mettez les ingrédiens ci-deſſus indiqués.

Pour l'hémorrhagie de la veſſie.

Prenez *de l'alun foſſile*, *une dragme*, *de la gomme tragacanth*, *huit dragmes*, *de la gomme d'Arabie*, *deux ſcrupules & demi.*

Adminiſtrez le tout dans du vin fait de raiſins paſſes. Oribase, *ſynopſ. Liv. IX. ch.* 27.

Abſcès à l'uterus.

Quand l'inflammation commence à ſuppurer, on fera bien d'aider la ſuppuration par un cataplaſme de fœnugrec, & de graine de lin, ou plutôt de la farine d'orge, à quoi on ajoutera des figues. Quelquefois on y fait entrer auſſi de la fiente de pigeons. On recommande ſur tout des inſeſſions fréquentes & des peſſaires d'une nature échauffante & irritative. Il faut obſerver que l'*abſcès* ſe décharge quelquefois de lui-même par l'orifice de l'uterus, d'autres fois dans la veſſie & ſouvent dans l'inteſtin *rectum*. Oribase, *ſynopſ. Liv. IX. ch.* 51.

Une boiſſon de la graine de l'eſpece de moutarde qui entre dans la compoſition de la thériaque, a autant d'âcreté qu'il faut pour faire percer les *abſcès* internes. Oribase, *de virt. ſimpl. Liv. II. ch.* 1.

Si une maladie ſe termine par un *abſcès* dans le tems que le mal paroiſſoit ſe diſſiper, il faut tourner toutes ſes vues & ſon attention ſur ce nouvel accident. Quand la fievre continue, & que l'urine vient toujours claire & crue, ne dépoſant jamais de ſédiment au fond du vaſe; ſi le malade ſent à quelque partie inférieure, comme aux jambes ou a quelqu'une des articulations, de la peſanteur ou de la tenſion, de la chaleur ou de la douleur, ſans cauſe manifeſte, il n'y a qu'à compter ſur un *abſcès* dans cette partie. S'il ſurvient tout d'un coup au malade un difficulté de reſpirer, qu'il en ſoit bien-tôt ſoulagé, & qu'enſuite il lui vienne une peſanteur ou douleur de tête, qu'il tombe dans un état d'aſſoupiſſement ou de ſurdité, il eſt indubitable qu'il ſe forme un *abſcès* dans les glandes auprès des oreilles. Ces *abſcès* arrivent ſur-tout en hiver & aux perſonnes qui ont paſſé trente ans. Aetius, *Tet. II. ſerm.* 1. *ch.* 51.

Si l'inflammation continue & tourne à la ſuppuration, il faut alors tout mettre en œuvre pour procurer à l'humeur une maturité parfaite, le plutôt qu'il ſera poſſible. Etuvez la partie avec une décoction de figues graſſes & de guimauve. Si néantmoins l'inflammation s'opiniâtre, ajoutez de la fiente de pigeons, du nitre, (non pas notre nitre ordinaire, mais un ſel alkali fixe,) & de la térébenthine. Le pus étant bien formé, il faut ouvrir la partie à l'endroit le plus éminent où la peau eſt le plus mince. Et ſi l'on voit quelque choſe à cette partie qui ſoit pourri, il faut néceſſairement le couper: or cette amputation doit être faite en forme de feuille de myrthe, ſur tout dans le cas des *abſcès* au aiſſelles & aux aînes: mais à la tête & autres endroits qui demandent du ménagement, une ſimple inciſion ſuffit: après quoi on inſere dans la cavité de la plaie de l'encens pulvériſé & de la charpie par deſſus. Notre Auteur (Aétius) preſcrit enſuite le même traitement pour les *abſcès* auxquels on a fait pluſieurs inciſions, comme on le voit dans *Paul Eginete* qui le cite, & recommande dans ce cas pour déterſif l'emplâtre d'Egypte, qui eſt, dit-il, une compoſition de parties égales de térébenthine liquide, de miel & d'huile de roſes: mais pour les corps robuſtes & les ulceres fétides, il recommande comme un merveilleux déterſif, égales portions de térébenthine & de miel, ſans huile. Pour les ulceres difficiles à nettoyer, l'onguent jaune d'Egypte, qu'on appelle *collum*, eſt d'un excellent uſage. On fait cet onguent en mettant bouillir enſemble du verd de gris & du miel, juſqu'à ce que la compoſition ait aſſez de conſiſtance.

Un *ſuppuratif* excellent & fort approuvé pour les *abſcès*, eſt celui-ci:

Prenez *de la mauve ſauvage, coupée en petits morceaux*, *de la farine de froment*, *de la fiente de porc*, } *de chaque égales parties.*

Faites bouillir le tout dans du *ſapa*, juſqu'à ce qu'il ſoit réduit à moitié, & l'appliquez ſur la partie: la ſuppuration ne tardera pas à ſe faire.

En voici un autre qu'on appelle le *remede Philoſophique*, pour les *inflammations*: on s'en ſert principalement pour celles des glandes qui ſont à l'extérieur de la poitrine.

Prenez *de la graiſſe de cochon, une once & demie*, *deux blancs d'œufs*, *plein deux coquilles d'œufs de miel*, *deux onces de nitre*, *de la farine d'orge ſeche, appellée* polenta, *autant qu'il en faudra.*

Faites fondre la graiſſe & mêlez-y vos blancs d'œufs & votre miel; après cela mettez le nitre, & en dernier lieu de la farine d'orge, autant qu'il en faudra pour donner au tout la conſiſtance d'une emplâtre.

Quelques-uns le préparent ainſi:

Ils prennent *onze œufs avec leurs blancs & leurs jaunes*, *une livre de farine d'orge deſſéchée, appellée* polenta, *une livre de graiſſe de porc*, *du miel autant qu'il en faut, ſelon le cas préſent.*

Car s'il eſt queſtion d'expulſer la matiere, ils mettent plus de miel; s'il eſt queſtion ſeulement d'adoucir, ils en mettent moins.

Quelques-uns ajoutent du *nitre*.
Si l'on en met, l'onguent eſt plus diſcuſſif : mais ſi l'on n'y en met pas, il eſt plus adouciſſant.
Il y en a qui y ajoutent auſſi le ſuc d'*herbe aux puces*, ou d'*encenſiere*.

Pour faire percer un abſcès.

Prenez *nitre & gomme ammoniac digérés, tous deux dans du vinaigre*, & appliquez ſur la partie juſqu'à ce que l'*abſcès* perce. Quelques-uns au lieu d'ammoniac mettent de l'encens.
Quand il eſt ouvert & qu'il eſt queſtion de le nettoyer, ſervez-vous de l'emplâtre qu'on appelle *ariobarzanium ou dionyſianum*, ou du remede qui ſuit,

Déterſif d'Egypte dont Oribaſe enſeigne la compoſition.

Prenez *une pinte de miel clarifié*,
deux de vinaigre,
une once de cuivre en écaille,
quatre dragmes de verd de gris;

Faites bouillir le vinaigre & le miel juſqu'à la conſiſtance qu'auroit le miel ſeul, & ajoutez-y enſuite les deux autres ingrédiens.

Autre excellent déterſif du même Auteur, pour les ulceres fétides.

Prenez égale quantité *de lie d'huile*,
de miel clarifié,
& de diſſolution d'alun.

Autre remede pour faire percer un abſcès & le faire évacuer ſans douleur.

Prenez *litarge d'argent*, *Céruſe*, *gomme ammoniac*, } *de chaque une livre.*
huile, quantité ſuffiſante,
réſine de pin, *propolis, ou glue d'abeilles*, *opoponax*, } *de chaque une once & demie.*
caſtoreum, quatre onces.
galbanum, *myrrhe*, *encens*, } *deux onces de chaque.*
vinaigre, autant qu'il en faudra.

Faites bouillir la litarge d'argent & la céruſe dans le vinaigre; broyez ceux des ingrédiens ſuſdits qui ſont ſuſceptibles de broyement, dans le vinaigre; faites fondre le reſte & le mêlez avec ce qui a bouilli, & l'ajoutant à ce qui eſt broyé, laiſſez refroidir le tout & digérer enſemble. AETIUS, *Tetrab. IV. ſerm. 2. ch. 32.*

Emplâtre d'Ariobarzane.

Prenez *litarge d'argent, une once*,
céruſe, une livre cinq onces,
eau de mer, vingt-cinq onces,
huile vieille, une livre,
cendre de ſarment, ſept onces,
cire jaune, neuf onces,
térébenthine, ſix onces,
encens, trois onces & trois ſcrupules.
PAUL. EGINETE, *Liv. VII. ch. 17.*

La fameuſe emplâtre Deniſienne, pour les abſcès & les tumeurs, principalement aux glandes qui ſont à l'extérieur de la poitrine.

Prenez *huile vieille*, *eau*, } *de chaque une pinte.*

Mettez l'eau & l'huile bouillir enſemble un peu de tems. Après cela vous y ajouterez,

d'aphronitre, ſix onces;
miſy, une once ou deux :

Vous ferez bouillir le tout juſqu'à ce qu'il ne tienne plus aux doigts.
Vous y mettrez auſſi en dernier lieu,

de l'encens en grains, *de la cire*, *de la térébenthine*, } *de chaque ſix onces.*

PAUL EGINETE, *Liv. IV. ch. 17.*

Abſcès aux ongles, appellés Paronychies, & autrement maux d'avanture, ou panaris.

Au commencement de la paronychie, ſoit aux doigts des mains, ſoit à ceux des piés, avant que la ſuppuration s'établiſſe, appliquez-y de la laine trempée dans de l'eau froide, ou baſſinez continuellement avec un linge, auſſi trempé dans de l'eau froide, & preſſez-le ſur la partie; ou bien appliquez-y de l'encens & des noix de galle, broyés dans du miel ou ſéparément, ou l'un & l'autre enſemble; ou bien humectez-la avec du ſuc de feuilles de myrthe broyées, ou appliquez-y du cérat de myrthe, ou de la cire que rendent les oreilles, & vous la guérirez. S'il y a de l'inflammation, appliquez du pain trempé dans de l'eau avec de l'huile de roſes ou des feuilles tendres d'olivier, ou de la poudre de calamine. Il faut cerner la chair en rond tout autour de l'ongle, mettre de la charpie par-deſſus, & faite enſorte que ce qu'on applique y puiſſe tenir. On peut auſſi répandre deſſus du ſpodium pulvériſé. Un autre remede encore bon pour la paronychie ulcérée, eſt celui-ci :

verd de gris,
litarge d'argent, } *de chaque quatre dragmes.*
Sarcocolle, une dragme;

Pulvériſez le tout & répandez-en ſur la partie, ou bien mettez-y de la *farine de veſſe*.
Quand vous aurez ſoulevé la chair tout autour de l'ongle, comme il vient d'être dit : mettez-y un linge que vous aurez preſſé après l'avoir imbibé de vin, & par-deſſus une éponge trempée dans le vin; c'eſt la méthode que je ſuis ordinairement.
Voici encore un autre remede que j'emploie volontiers. (AETIUS.)

Nitre,
Cuivre en écaille,
Pierre-ponce calcinée, } *de chaque une once*,
Terre à foulon, trois onces;

Battez le tout dans du vinaigre où vous aurez mis un peu de miel, & faites-en un trochiſque; & quand vous aurez occaſion de vous en ſervir, vous le délayerez dans de l'eau & en étendrez ſur un linge.
Voici un autre trochiſque très-bon dont je fais auſſi uſage; on le délaye dans du vin, il s'appelle *Iris*; en voici la préparation.

Prenez *de l'alun liquide, cent dragmes*,
Saffran,
Myrrhe, } *de chaque huit dragmes*,
Quelques-uns y ajoutent *huit dragmes d'aloès*.

Broyez ces ingrédiens & faites un trochiſque, que vous délayerez dans du vin, quand vous le voudrez employer : pour le faire tenir ſur la partie malade, vous envelopperez le doigt avec un linge trempé dans du vin. Le trochiſque de *Maſa*, eſt un excellent remede pour ces ſortes de maux : il y en a encore pluſieurs au-

tres de même eſpece. Si l'*abſcès* rouge & s'étend, on peut arrêter ſon progrès en mettant deſſus une bonne quantité de poudre d'orpiment calciné, & enveloppant enſuite le doigt d'un linge qui aura été trempé dans le vin. J'emploie auſſi l'orpiment & l'arſenic (mauvaiſe pratique) par égale quantité, mis en poudre l'un & l'autre ; & lorſqu'il eſt queſtion de guérir la plaie, j'y ajoute de la térébenthine liquide. Si la paronychie eſt en état de ſuppuration, d'abord percez-la & en évacuez l'humeur ; enſuite mettez-y de la farine de *lentilles*, avec du *miel*, ou bien des *roſes* fraîches, ou des ſeches, mais qui aient été du moins broyées & humectées avec de l'eau. AETIUS. *Tetrab. IV. Serm.* 2. *ch.* 75.

* Les effets durent apprendre aux anciens, combien l'application, même extérieure, de l'arſenic étoit funeſte dans les plaies. L'augmentation de l'inflammation, la gangrene, les convulſions & la mort en ſont les ſuites les plus ordinaires. Si la nature de ce minéral leur eût été connue, ils ne l'auroient pas employé & preſcrit avec autant de ſécurité ; en général leur Chirurgie ſe reſſentoit & de la connoiſſance peu exacte qu'ils avoient de la ſtructure & de la ſituation des parties du corps humain, & du peu de progrès qu'ils avoient fait dans ce que nous nommons aujourd'hui *la matiere Médicale.*

Eclegme pour les abſcès *internes, qui eſt un ſi puiſſant déterſif, qu'il fait ſortir de larges membranes ou pellicules.*

Prenez *Cardamome, huit dragmes,*
Sagapenum, Myrrhe, } *de chaque quatre dragmes,*
d'opium, deux dragmes,
de caſtoreum, deux dragmes auſſi,
de poivre, une dragme.

Réduiſez le tout en forme de trochiſque, de la peſanteur de vingt grains, & donnez-en à propos, après l'avoir délayé dans de l'eau chaude.

Eclegme, nommé Theſpien, pour les abſcès *internes.*

Prenez *graine d'ache, Opium, de la graine de fenouil ancienne,* } *de chaque trois dragmes,*
de caſtoreum, deux dragmes,
Graine de carottes ancienne, Iris, Moutarde ; } *de chaque ſept dragmes,*

Faites du tout un éclegme avec du miel clarifié, & faites-en prendre gros comme une noiſette dans de l'eau. AETIUS. *Tetrab. II. Serm.* 4. *ch.* 65. dans ARCHIGENES.

Abſcès aux Inteſtins.

Il ſe forme quelquefois un *abſcès* aux inteſtins, & quand il perce, on vuide par les ſelles quantité de pus aqueux que des gens qui ne ſont pas au fait & qui manquent d'expérience, prennent pour un ſymptome de dyſſenterie ; & en effet ſi l'exulcération continue long-tems après que l'*abſcès* eſt percé, on le traite comme on feroit une dyſſenterie : mais dans les commencemens on le traite tout autrement, & il eſt certain qu'il y a eu plus d'un malade expoſé aux derniers dangers par l'impéritie de Medecins, qui commençoient par des infuſions ou autres choſes propres pour la dyſſenterie ; c'eſt pourquoi il faut avoir grand ſoin de diſtinguer ces deux maladies ; & en vérité rien n'eſt ſi aiſé que de ne les pas confondre. Avant que l'*abſcès* ſoit formé on reſſent immanquablement un battement douloureux à la partie où il ſe forme, mais non pas cette ſenſation aigue qui ſe promene de place en place, laquelle eſt un des ſymptomes avant-coureurs de la dyſſenterie.

De plus, le commencement de la ſuppuration eſt accompagné de friſſons inégaux qui augmentent & diminuent alternativement, & de la fievre ; & les ſymptomes empirent toujours vers le ſoir. Mais après que l'humeur eſt entierement tranſmuée en pus, les ſymptomes deviennent plus benins, & la douleur s'appaiſe, juſqu'au moment que l'*abſcès* perce ; car alors la douleur recommence, & ſouvent le ventre eſt extrememement gonflé. Après que l'*abſcès* eſt percé, les excrémens viennent tels que je l'ai dit ; au lieu que rien de tout cela n'arrive dans la dyſſenterie.

Dans ce cas appliquez des cataplaſmes de graine de lin, à quoi vous ajouterez des aſtringens tels que des dattes, des coins & autres ingrédiens de même qualité.

Pour prévenir un flux trop abondant, on fait prendre au malade de la tiſanne faite avec l'orge & à laquelle on mêlera quelque aſtringent doux ; car il faut prendre garde auſſi dans ces cas de ne pas trop le reſſerrer. Les cataplaſmes & les boiſſons que nous venons d'indiquer ſeront bonnes pour tempérer l'inflammation. Si l'on ſe doute que l'*abſcès* eſt prêt à ſe rompre, il faut aider la nature par des épithemes compoſés de figues & de guimauve, à quoi on ajoutera de la fiente de pigeon. S'il y a lieu de conter que l'inflammation ſoit diſſipée, il faudra appliquer des épithemes compoſés d'ingrédiens auxquels on connoiſſe des qualités diſcuſſives & digeſtives. Une des meilleures compoſitions dans ce genre, eſt l'emplâtre *anicetum*, emplâtre dont l'effet eſt immanquable. Si l'on eſt aſſuré que l'*abſcès* ſoit percé, il faut avoir recours aux infuſions, d'abord à la tiſanne ordinaire, à laquelle on ajoutera dans la ſuite un peu de miel pour nettoyer l'ulcere. Si ce qui en ſort indique une abondante collection d'humeurs, il faudra ajouter à la tiſanne & au miel, une décoction de lentilles, & par-deſſus tout cela de l'écorce de grenade, (qui eſt ce qu'on appelle *malicorium.*) Quand l'ulcere eſt nettoyé, il eſt inutile d'y mettre du miel ; on y ſubſtituera un peu de trochiſque fait de ceriſes d'hiver, dans la vue d'aider la cicatrice à ſe fermer. Quand tout cela eſt fait, les parties ainſi reſtaurées, il n'y a plus d'autre ſoin à avoir que de les tenir dans un état de molleſſe & de relâchement ; car il ſeroit à craindre qu'il ne ſe fît un nouveau dépôt d'humeurs dans la même partie. S'il reſte quelque ſinus, continuez les mêmes remedes qu'auparavant. Si la matiere en ſortant des ulceres, corrode les parties adjacentes, il faut recourir aux mêmes remedes dont il convient d'uſer au commencement de la dyſſenterie. AETIUS. *Tetrab. III. Serm.* 1. *ch.* 42.

Abſcès arthritiques ou gouteux aux inteſtins.

La dyſſenterie gouteuſe dégénere quelquefois en *abſcès*, tout de même que l'hémoptyſie tourne en *abſcès* aux poumons.

Ces *abſcès* ſe terminent comme les autres, ou par la guériſon, ou par un skirrhe, ou par la gangrene.

Ces ſortes d'*abſcès* ont quelquefois aſſez de capacité pour contenir juſqu'à deux & trois pintes de pus.

Celſe, Liv. V. ch. 28. obſerve que les *abſcès* d'une plus grande capacité viennent pour l'ordinaire à la ſuite de fievres, ou de douleurs à quelque partie, ſpécialement au ventre.

Ces *abſcès* ſont plus ſujets à des rechutes qu'aucuns autres, quels qu'ils ſoient.

Si un *abſcès* de cette ſorte vient à l'anus, il y faut apporter une grande attention dès la premiere fois.

Il arrive ſouvent qu'un *abſcès* ſe forme à l'œſophage, à l'eſtomac, ou aux inteſtins, ſans qu'on puiſſe s'en douter, juſqu'à ce que le même *abſcès* vienne à crever & que le pus s'évacue. Les ſeules choſes qui puiſſent donner un indice de la formation de l'*abſcès*, ſont les vomiſſemens de ſang qui précedent, ou la dyſſenterie arthritique. Quand l'un ou l'autre de ces accidens a précédé, il faut prendre des meſures pour empêcher

qu'il ne revienne, & en même tems & par les mêmes moyens prévenir l'*abſcès*.

Dès que l'*abſcès* eſt percé, il faut que le malade garde le lit, ou du moins qu'il ſe tienne en repos le plus qu'il ſera poſſible.

Si le pus vient avec trop d'abondance, ſoit par haut, ſoit par bas, il en faut modérer le flux avec du laudanum, mais non point l'arrêter totalement.

Humectez les tempes, le nez & la langue avec du laudanum, juſqu'à ce que le flux commence à être plus modéré.

Alors, afin de délayer le pus, de l'évacuer par degré, & de déterger l'ulcere, le malade prendra toutes les quatre, cinq ou ſix heures un verre de l'apoſeme ſuivant.

Prenez *orge mondé, demi-once,*
racines de petite conſoude, une once,
ſommités de bétoine & de ſanicle, de chaque deux dragmes;

Faites bouillir le tout dans trois pintes d'eau réduites à deux; & après l'avoir paſſé, mettez dans la décoction *deux ou trois onces de miel roſat.*

Faites un apoſeme.

Cependant ſi le malade ſe trouve trop foible, qu'il prenne un verre de bon vin ou quelque julep cordial; mais qu'on ne faſſe rien qui puiſſe ſupprimer l'évacuation du pus.

Quand le vomiſſement, la diarrhée & l'évacuation du pus ceſſent, le malade n'a qu'à prendre un ſcrupule ou demi ſcrupule de térébenthine dans un jaune d'œuf, ou un demi-ſcrupule de baume de locatelli, avec de la myrrhe autant qu'il en faudra pour y donner la conſiſtance de pillules. Il en prendra deux fois par jour, & continuera ſon même apoſeme.

Il ne faut pas qu'il prenne rien d'acide ou d'âcre, point de cordiaux capables d'agiter le ſang & de le porter dans les vaiſſeaux bleſſés. On lui donnera pour nourriture de la gelée faite avec du pié de veau, de la corne de cerf ou de l'ivoire; ou des bouillons faits avec orge, gruau d'avoine, poulet, mouton, ou veau.

Si le malade a des ſelles trop fréquentes, qu'il boive de la décoction blanche; ſi au contraire il eſt reſſerré, qu'il boive de l'hydromel.

Pour prévenir les rechutes, les eaux minérales froides & diurétiques, ſeront d'un excellent uſage : à quoi on peut ajouter du ſel & du ſafran de mars, de la myrrhe & du cachou avec du ſyrop de coins, dont on fera des pilules. Par-là on fortifiera & on reſſerrera les parties bleſſées & relâchées, & on fera écouler la matiere nuiſible par les urines.

La ſaignée, dans ces cas, peut convenir à des tempéramens pléthoriques, à moins qu'il n'y ait des indications contraires. La promenade, les frictions aux piés & le bain chaud ſeront d'un uſage ſalutaire; mais il faut éviter de purger. Musgrave, *de Arthritide anomala.*

Un *abſcès* eſt la corruption ou l'altération des chairs ou des parties charnues, comme muſcles, veines & arteres. Il y a des *abſcès* qui ſont contenus dans une poche ou kyſte, tels que les athéromes, les ſtéatomes, & le méliceris; d'autres ne ſont point enfermés dans une poche; tels ſont ceux qu'on appelle purement & ſimplement *abſcès*, qui ſont les ſeuls dont nous ayons intention de parler ici.

Un *abſcès* pour l'ordinaire eſt précédé d'inflammation dans la partie où il ſe forme, quoiqu'on voie quelquefois, comme le dit Galien, quelques exemples du contraire, comme il arrive quand la matiere de l'*abſcès* eſt ſéparée immédiatement du ſang. Car tout au commencement, dit-il, à l'occaſion du mouvement des humeurs, de quelque eſpece qu'elles ſoient, la peau s'enleve dans une partie, & en même tems la matiere qui conſtitue le mal, va s'évacuer par cet endroit. Il y a eu de tels *abſcès* qui après l'inciſion paroiſſoient contenir toutes ſortes d'humeurs & de corps ſolides; car il y en a eu où on a trouvé des corpuſcules qui reſſembloient à des excrémens, à de l'urine, à des grumeaux de ſang, à des jus mielleux & mucilagineux, des os, des ongles, des cheveux & même des animaux tout-à-fait ſemblables à ceux qui naiſſent de la putréfaction. Il ajoute même qu'on y a trouvé des choſes qui reſſembloient à des pierres, à du ſable, à des coquilles, à du bois, à du charbon, à de la terre glaiſe, à des copeaux, à de la lie d'huile ou de vin, & cela ſingulierement dans des *abſcés* invétérés formés par un flux impétueux d'humeurs qui venoient s'y loger.

Ce qui contribue beaucoup à murir l'*abſcès* outre l'inflammation, & qui cependant n'en eſt qu'une ſuite, c'eſt une chaleur violente qui ſurvient à la tumeur, laquelle à meſure que cette chaleur augmente, devient plus rouge & ſe durcit, & eſt accompagnée de battemens & de picotemens douloureux, & quelquefois d'une ſenſation de peſanteur comme ſi quelque choſe appuyoit deſſus. Si c'eſt une partie noble qui ſoit affectée, l'*abſcès* eſt accompagné de fievres & de friſſons; & ſur le ſoir la douleur & la fievre augmentent; par où il arrive quelquefois que l'inflammation gagne les glandes adjacentes. Quand l'*abſcès* eſt à ſa maturité, les ſymptomes ſont conſidérablement adoucis. Le picotement douloureux tourne en demangeaiſon, laquelle par degré dégénere en inſenſibilité. La tumeur s'éleve en pointe, devient molle au point de ceder au toucher, & à la fin la peau s'ouvre ou on la perce à l'endroit de la pointe. Si la tumeur perce d'elle-même ou par le ſecours des médicamens, on y applique un morceau de linge pour recevoir le pus, lequel ſe vuide avec le tems; ſi l'ouverture a été faite de la main d'un Chirurgien, on traite la plaie ſuivant les regles que l'art preſcrit en pareil cas. Paul Eginete, *Liv. IV. ch.* 18.

Après que l'altération de la matiere tournée en pus eſt complete, ce qui ſe connoît par l'adouciſſement des ſymptomes, tels que la fievre, la douleur, la rougeur, les battemens, & encore par l'élévation de la tumeur en pointe, le mouvement du pus, lorſqu'on le preſſe avec le doigt, ſingulierement ſi l'*abſcès* eſt immédiatement ſous la peau, on peut être ſon Chirurgien à ſoi-même : mais ſi l'*abſcès* ne fléchit pas ſous le doigt, qu'il ne s'éleve pas en pointe, par la raiſon qu'il eſt trop avant dans la chair, il faut ſe contenter des autres ſignes d'altération, & ne pas laiſſer de procéder à l'opération. Il eſt bon d'obſerver qu'on n'attend pas pour faire l'inciſion, que le pus ſoit parfaitement formé ſi l'*abſcès* eſt proche de quelque articulation, de peur que pendant la ſuppuration, il ne corrompît quelque ligament, ou autre partie néceſſaire. Hippocrate nous apprend qu'il faut inciſer avant la parfaite digeſtion, un *abſcès* qui eſt voiſin de l'anus, afin de prévenir la fiſtule. Lorſqu'on procede à l'inciſion, il ne faut pas la faire toujours de même dans tous les cas, mais la varier ſelon la partie qu'on inciſe. Par exemple, ſi on la fait au viſage, il faut ſuivre le ſens naturel des linéamens; ſi on la fait ſur la tête, il faut la faire du ſens que les cheveux ſont plantés, & généralement parlant, il faut autant qu'il eſt poſſible, avoir égard à la configuration de la partie affectée. Quand on fait une inciſion à quelqu'un des membres, à des muſcles, à des tendons, il la faut faire en long, (c'eſt-à-dire, ſelon la direction des fibres) & éviter les nerfs, les arteres & les principales parties; mais dans tous les cas ſe déterminer par la conſidération de ce qui eſt le plus ſûr pour le malade, coupant quelquefois en long, d'autres fois tranſverſalement, ſelon que le cas particulier le requiert. Aux petits *abſces*, on ne fait qu'une inciſion; à de plus grands on en fait davantage à proportion de leur groſſeur, inciſant partout les petits orifices qu'on juge propres à l'émiſſion du pus. Quand un *abſcés* a une tête bien pointue, mince & mortifiée, il faut faire une inciſion triangulaire ou à peu près de la figure d'une feuille de myrthe, mais jamais circulaire; parce qu'une plaie ainſi ouverte ne pourroit pas ſe cicatriſer. Quand il ne s'éleve pas en pointe, on y fait une inciſion toute ſimple. Si on y découvre un lar-

ge ſinus, & que la peau qui le couvre ſoit forte, & capable de glutination, il faut faire l'inciſion à cet endroit ſeulement, pour donner jour à la matiere. Mais ſi la peau eſt mince & n'eſt point charnue, on la diviſera dans toute ſon étendue, faiſant une inciſion en long, & après cela on emputera tout-à-fait les lambeaux des deux côtés de l'inciſion. Après qu'on a fait cette opération, & qu'on a bien nettoyé la plaie avec une éponge, ſi l'*abſcès* eſt petit & qu'il n'y ait qu'une inciſion, on ne fera d'autre appareil que d'y mettre de la charpie; mais s'il eſt large, & qu'il y ait eu pluſieurs inciſions, il y faudra enfoncer une tente qui recouvre & bouche toute la plaie. Il faut auſſi remplir de charpie les *abſcès* dont les lambeaux ont été emputés, & s'il en ſort du ſang, il faudra les laver avec de l'eau fraiche, ou du *poſca*; & s'ils continuent de ſaigner, y mettre un peu de poudre de chalcitis, dont on fait auſſi uſage fort ſouvent pour des chairs molles, fongueuſes & putrides. De plus, ſi c'eſt en hiver, & que le malade ſoit d'une conſtitution nerveuſe, appliquez ſur la partie des compreſſes imbibées de vin & d'huile chauds; ou ſi c'eſt en été, & que le malade ſoit d'un tempérament charnu, il ſuffira de tremper les compreſſes dans de l'eau & de l'huile, ou dans du vin & de l'huile à froid; d'y mettre un bandage par-deſſus, & de baſſiner le lendemain la partie avec les mêmes liqueurs. Le troiſieme jour après avoir ôté le bandage & détergé la plaie avec une éponge, on y pourra appliquer du *Tetrapharmacum* étendu ſur de la charpie, & s'il n'y a pas d'inflammation, répéter l'embrocation, afin que l'appareil ſoit toujours imbibé. Mais dans le cas de l'inflammation, après avoir bien lavé la partie, on mettra par-deſſus un cataplaſme digeſtif. Quand l'inflammation eſt calmée, ce qui reſte à faire eſt d'employer des ſuppuratifs, & des remedes propres à rapprocher les chairs: pour les ſinus on les guérit avec des conglutinans. Paul Eginete, *Liv. VI. ch.* 34.

L'emplâtre royale, appellée *Tetrapharmacum*, eſt compoſée d'égales quantités

de cire,
de colophone;
de poix,
de graiſſe de taureau.

Paul Eginete, *Liv. VII. ch.* 17.

Cataplaſme pour les Abſcès, *les Eréſipeles, les Herpes, les Parotides, & les brûlures.*

Prenez *une livre de feuilles tendres de guimauve,*

Faites-les bouillir dans du *vinaigre* & broyez-les bien; Ajoutez-y enſuite,

huile de roſes, quatre onces,
litarge d'argent, } *de chaque deux onces & demie;*
céruſe, }

Broyez le tout avec *du ſuc de coriandre, ou de joubarbe, ou de morelle.*

Cela fait, compoſez-en une emplâtre, en y ajoutant *de la mie de pain*, & l'appliquez ſur la partie malade: ou ſervez-vous de l'emplâtre ſuivante:

Prenez *de l'huile de noix,* } *de chacune une livre,*
de l'huile de myrthe, }
de la cire, cinq onces,
de litarge d'argent, trois onces;
des fleurs d'airain, deux onces;

Broyez les *fleurs d'airain & la litarge d'argent avec du vinaigre.* Paul Eginete, *Liv. IV. ch.* 21.

Emplâtre de nitre pour les abſcès *& les tumeurs endurcies.*

Prenez *huile vieille,* } *de chaque une livre.*
cire, }

aphronitre,
ſavon, } *de chaque une livre.*
leſſive de cendres de ſarment, }
térébenthine, ſix onces.
galbanum,
glue d'abeilles, } *de chaque une once.*
gomme ammoniac, }

Paſſez *la cire, l'huile & la leſſive à travers la chaux.*
Fondez *le nitre dans la leſſive.* Paul Eginete, *liv. VII. ch.* 17.

Pour faire percer un abſcès.

Comme il y a des perſonnes trop délicates pour ſoutenir l'inciſion, il faut voir ce qu'on pourroit faire par des médicamens attractifs, comme racine de narciſſe, miel & eau bouillis avec de l'huile d'Iris; ou des racines tendres de roſeau broyées avec du miel; ou ſi elles ſont dures, bouillies du moins avec du miel & de l'eau; ou bien appliquez-y de l'ariſtoloche avec du miel.

Faites ſécher de la poix & de la glue d'abeilles, égale quantité de chacune; l'un & l'autre fait percer & cicatriſer les *abſcès*. Paul Eginete, *liv. IV. ch.* 18.

Pour faire percer un *abſcès* cauſé par une inflammation au foie, ſervez-vous de cataplaſmes, faits de réſine, de grains d'encens, de poix, de racines de guimauve & de fiente de pigeons & de chevre. Il faut que le malade boive d'une décoction de petite centaurée, ou de fumeterre cueillie le long des haies, & bouillie juſqu'à ce qu'elle ſoit réduite à un tiers; ou bien de la décoction de thlaſpi, ou de chicorée, ou de germandrée. Quand l'*abſcès* eſt percé, il faut lui faire boire de l'hydromel ou autres boiſſons propres pour les ulceres des reins. Pour topique, il faut employer l'emplâtre de *mnaſeas* fait avec la guimauve & les autres émolliens, ou l'emplâtre Iceſienne.

L'emplâtre Icéſienne pour les écrouelles, les abſcès, *maux de rate, goutte & ſciatique.*

Prenez *de la litarge d'argent, cent vingt dragmes,*
huile vieille, deux pintes,
vinaigre, une pinte,
verd de gris, une dragme,
écorce de ſapin, huit dragmes;
chaméléon avec ſes racines,
euphorbe,
ſuc d'hypocyſtes,
glue d'abeilles, } *de chaque ſeize dragmes.*
myrrhe,
imperatoire,
racine d'aulnée,
& trois livres de cire. Paul Eginete, *liv. VII. ch.* 17.

L'emplâtre appellée Smilium, pour les abſcès.

Prenez *une livre & demie de vieille huile,*
litarge d'argent,
nitre rouge,
ſel ammoniac, } *de chaque une livre.*
leſſive de cendres de figuier, à laquelle on ajoute de la chaux,
du galbanum,
de la gomme ammoniaque; } *de chaque 4 onces.*
du vitriol,
cire, ſix onces,
verd de gris, } *de chaque une once.*
opoponax, }
de vinaigre, une quantité ſuffiſante.

Faites bouillir la litarge d'argent & le verd de gris dans l'huile, juſqu'à ce que la décoction ſoit éclaircie; & après

après cela, vous y ajouterez les autres ingrédiens. PAUL EGINETE, *liv. VII. ch.* 18.

Si l'*abſcès* tient contre ces médicamens, & qu'il y ait du pus, il faudra bien faire une inciſion pour l'évacuer. Après l'inciſion faite, il ne faudra plus employer d'huile mêlée avec l'eau. Mais s'il paroît qu'il ſoit beſoin de laver la partie, employez-y de l'hydromel, du *poſca*, du vin, ou ſeul, ou avec du miel. S'il y a inflammation, appliquez un cataplaſme de lentilles; s'il n'y en a point, ſervez-vous des emplâtres recommandées en pareil cas, & ſpécialement de celle qui eſt faite avec le chalcitis, par-deſſus laquelle vous mettrez une éponge, ou un morceau d'étoffe de laine trempé dans du gros vin: mais n'y mettez point de médicamens gras, tels par exemple, que le *tetrapharmacum*; car la plaie demande de puiſſans deſſicatifs. PAUL EGINETE, *liv. IV. ch.* 18.

Quand il y a dans les veines une trop grande quantité d'humeur ſéreuſe qui s'y putréfie, la ſuite de cet accident eſt la fievre; l'urine devient épaiſſe & trouble: mais elle eſt claire à cauſe du ſédiment qui ſe dépoſe, & abondante au moment que la criſe ſe forme: il en coule beaucoup plus que la quantité de boiſſon qu'on a priſe; & c'eſt ce qu'on appelle criſe par urine. Mais quand l'humeur eſt crue, & que la ſaiſon de l'année n'eſt pas favorable, & que la faculté expulſive chaſſe ce qui eſt ſuperflu: ſi l'humeur morbifique prend ſa route vers la tête, & y fait une éruption, il s'y forme au-deſſous des oreilles des *abſcès* qu'on appelle parotides. Quelquefois la bile ou les autres humeurs étant corrompues, donnent naiſſance à un éréſipele ou à des tumeurs au cou. Si les humeurs prennent leur cours par les évacuations inférieures, il arrive ce qu'on appelle *tranſlation* [& en grec ἀπόστημα.] Mais ſi l'humeur tourne en-dedans & ne s'évacue pas, il s'y forme un *abſcès* [ἀπόστημα.] Quand il eſt aſſez extérieur pour qu'on le voie, c'eſt le mieux, il en eſt plus facile à traiter: mais quand il eſt avant, & qu'on n'y ſauroit atteindre, ce n'eſt qu'avec beaucoup de ſoins & de bonheur qu'on parvient à le diſſiper; car à moins qu'il ne ſe décharge en embas par la voie des urines; ou s'il eſt dans la poitrine, par l'expectoration, ce dernier état eſt quelquefois pis que le premier, où les humeurs morbifiques étoient encore contenues dans les vaiſſeaux. ACTUARIUS, *liv. II. ch.* 2.

Pour les *abſcès*, prenez des racines de roſeau blanc, & les mêlez-bien avec de la graiſſe; oignez-en la partie, & vous ſerez étonné de l'effet de ce remede, qui amollira l'*abſcès*, le fera percer & évacuer d'une maniere ſurprenante. MYREPSUS, *ſect. XXXVIII. ch.* 107.

Remedes d'une excellence reconnue pour les abſcès, *les tubercules, & les tumeurs en général.*

Prenez *les feuilles d'ortie.*

Broyez-les & les écraſez, & appliquez-les toutes chaudes ſur la partie.

Ou bien, prenez *les feuilles de parietaire*; & ſervez-vous-en de la même maniere. MYREPSUS, *ſect. XLV. ch.* 11.

Remedes pour les bubons, & autres ſortes de phlegmons.

Prenez *les feuilles d'olivier vieux*, qu'on broie & dont on frotte la partie.

Ou *des feuilles d'herbe aux puces*, qu'on écraſe, & qu'on applique toutes chaudes ſur la partie. MYREPSUS, *ſect. XLV. ch.* 11.

Remede contre les abſcès, *les écrouelles, les atheromes, les meliceris & les tubercules.*

Prenez *laudanum*, *bdellium*, *galbanum*, *gomme ammoniac*, } *de chaque une once.*

glue d'abeilles, *térébenthine*, } *de chaque une once.*

Agitez & mêlez le tout enſemble. MYREPSUS, *ſect. XLVI. ch.* 16.

Comme preſque tous les *abſcès* ſont des ſuites d'inflammations, & qu'ils produiſent différens accidens ſelon qu'ils ſont différemment compliqués avec d'autres dérangemens, il ſera à propos d'examiner à fond tout ce qui pourra avoir quelque rapport avec eux. Les inflammations, de quelques cauſes qu'elles procedent, ſe terminent toujours de l'une de ces trois manieres, ou par la réſolution, ou par la ſuppuration, ou par la gangrene. Quelques-uns en comptent une quatrieme; ſavoir, le skirrhe qui ſe forme à la ſuite d'une inflammation à une glande: mais je ne crois pas que cela ſoit exactement vrai, parce que cet accident n'arrive que dans le cas de maux vénériens, d'écrouelles & de cancer: or, alors c'eſt plutôt un acheminement à l'inflammation, que ce n'en eſt une ſuite, la tumeur paroiſſant d'ordinaire quelque tems avant la décolération. SHARP.

Il eſt arrivé ſouvent qu'on a donné naiſſance à un *abſcès* pour avoir appliqué des médicamens trop chauds dans un tems où il ne le falloit pas, ou au commencement de l'inflammation. En voici un exemple remarquable.

Un homme caſſé de vieilleſſe, ſe promenant le ſoir dans les rues, fut ſerré contre une muraille par une charette. La roue lui fit une contuſion conſidérable à la jambe gauche en-dehors, mais ſans entamer la peau. La jambe devint tout d'un coup enflée & très-douloureuſe. Ses amis la lui baſſinoient avec de l'eau-de-vie, dont ils imbiboient enſuite un linge qu'ils lui appliquoient deſſus. Ce traitement ne ſervit qu'à lui faire enfler & lui enflammer la jambe de plus en plus. D'autres lui conſeillerent d'employer le baume de locatelli; ce n'étoit pas-là non plus ce qu'il lui falloit: ce baume augmenta la fluxion, & obligea le malade de garder le lit. Son état empirant tous les jours, je fus appellé pour le ſecourir. Je trouvai la partie externe de ſa jambe très-gonflée, & un apoſteme qui y régnoit depuis le haut juſqu'en bas. J'y fis avec un cauſtique une ouverture d'un ou deux pouces de largeur, la proportionnant à la longueur de la jambe. Lorſque l'eſcarre fut tombée, il en ſortit une grande quantité de matiere purulente mêlée avec du ſang caillé. Je panſai l'ulcere avec des lénitifs, & fis l'embrocation ſur les parties affectées, avec de l'huile de roſes & du vin rouge; & j'appliquai ſur la tumeur une emplâtre de bol armenien, avec une compreſſe & un bandage par-deſſus. Le lendemain je fis faire une décoction d'abſinthe, de fleurs de camomille, de roſes rouges, de baies de myrthe; je douchai la jambe avec, & je panſai l'ulcere avec des lénitifs pour hâter la ſuppuration. Alors je travaillai à exprimer la matiere par le moyen d'un bandage convenable, & à faire reprendre les chairs: mais je n'en ſerois pas venu à bout, ſi je n'euſſe donné un petit coup de ciſeaux à la peau pour faciliter la ſortie des matieres. Après cela, je détergeai l'ulcere avec la calamine rouge, & le baſilicum mêlé avec du mercure rouge précipité: je fis rejoindre par ce moyen & cicatriſer la plaie. Si au lieu de mettre de l'eau-de-vie à la jambe de ce bleſſé, on y avoit mis du bol d'Armenie, du vinaigre, des blancs d'œufs & de l'huile roſat, on auroit peut-être prevenu la douleur & les accidens qui ont ſuivi. WISEMAN.

Il y a quelques inflammations, telles que la plupart de celles qui procedent de la criſe de la fievre où l'on ne doit aucunement tenter la réſolution, de crainte que l'effet de cette tentative ne ſoit la mortification de la partie, ou la formation d'un clou ou furoncle; la liqueur qui conſtitue cette tumeur étant ſi groſſiere & ſi viſqueuſe, qu'elle eſt entierement incapable de réſolution ou de diſcuſſion. WISEMAN.

Comme toutes les tumeurs inflammatoires tendantes à la

ſuppuration ſont accompagnées de douleur, de pulſation, de tenſion & d'une fievre ſymptomatique, ſi tous ces ſymptomes augmentant, la tumeur groſſit; & ſurtout s'il y vient de la dureté, il n'y a pas lieu de douter que le pus ne ſe forme. SHARP.

Dans ce cas, il faut provoquer la ſuppuration par des topiques propres à augmenter la chaleur naturelle de la partie; car ſi l'on n'aide pas la nature à mûrir ces tumeurs, il arrivera ſouvent que la partie ſera mortifiée.

Cependant il n'eſt pas rare de voir la ſuppuration opérée accidentelement par des topiques froids, qui reſſerrant doucement les pores font l'office des emplâtres; comme l'onguent blanc, l'oſeille cuite ſous la cendre. Quelquefois j'ai vu la ſuppuration produite dans quelques tumeurs par de violens diſcuſſifs. WISEMAN.

Les *abſcès* ſont plus ou moins dangereux, ſelon leur différente nature ou leur différente ſituation. Ainſi ceux qui proviennent de la criſe de la fievre, ou les *abſcès* écrouelleux, ſont toujours plus dangereux & plus difficiles à traiter que ceux qui proviennent de l'abondance du ſang, les tendons, le périoſte & même les os étant ſouvent offenſés par ces ſortes d'apoſtumes.

Les *abſcès* aux muſcles du larinx, menaçant le malade de ſuffocation, ſont certainement bien plus dangereux que les *abſcès* aux muſcles des bras ou des jambes.

Tels ſont auſſi ceux qui viennent à la poitrine, au ventre, ou proche des articulations, à cauſe de l'importance de ces parties, & des ſinus & des fiſtules qu'ils laiſſent généralement après eux.

Les *abſcès* au foie, aux poumons, à la pleure & aux reins ſont tous extrememement dangereux, à cauſe de l'office & de la fonction de chacun de ces viſceres; & il eſt rare qu'on les puiſſe guérir par aucun moyen: l'ordinaire eſt qu'ils ſe terminent par la conſomption, & à la fin par la mort.

Il y a eu cependant des cas où la nature, avec un peu d'aide, a opéré des merveilles; j'en vais donner un exemple.

La fille d'un bon bourgeois avoit un *abſcès* à la région rénale gauche. Elle fut long-tems traitée par d'effrontés Empiriques qui promettoient de la guérir. Mais nonobſtant toutes leurs tentatives, cet enfant languiſſoit toujours, & ſentoit de tems en tems renouveller ſes douleurs, ſoit à l'intérieur du corps, ſoit à l'extérieur à l'endroit où étoit ſitué l'*abſcès*, tantôt à l'occaſion d'une grande abondance de matiere purulente qui venoit par les urines; tantôt par la ſuppreſſion totale de cette même matiere. Ayant été conſulté, j'obſervai que l'*abſcès* externe tiroit ſon origine d'un ulcere qui étoit dans la ſubſtance même du rein, & demandoit d'être gouverné tout autrement qu'il ne l'avoit été, cette cure devant être l'ouvrage du tems. Je me propoſai de l'ouvrir à l'endroit préciſément par où paſſoit la matiere qui partoit du rein. L'ayant ouvert, je découvris deux ſinus qu'il avoit formés, l'un ſupérieur & l'autre inférieur. J'appliquai un cauſtique ſur le ſinus inférieur; l'eſcarre étant tombée, je panſai avec des lénitifs. Alors la ſuppuration & la digeſtion de cette partie de l'ulcere ayant commencé à ſe faire, j'enfonçai ma ſonde, & je trouvai que le ſinus inférieur communiquoit avec le ſupérieur. J'ouvris auſſi ce dernier; j'y découvris le paſſage qui communiquoit au rein, que je trouvai rempli d'une quantité très-grande de matiere qui s'y étoit amaſſée. Je panſai l'ulcere avec l'onguent mondicatif d'ache, & je rapprochai enſuite les bords des ſinus que je travaillai à fermer, ne laiſſant ſubſiſter que l'ouverture qui étoit au milieu de l'*abſcès*. Tandis que je faiſois ces opérations, on conſulta le Docteur Barwick pour la cure de l'intérieur. Il preſcrivit une décoction traumatique de *ſalſepareille*, &c. avec des plantes émollientes & des pilules balſamiques propres à tempérer les humeurs. Tandis que je diſpoſois l'ulcere à retenir une cannule, il ſe déchargea une grande quantité de matiere purulente par les urines. La malade étoit extremement abbattue

par les douleurs qu'elle reſſentoit, & elle éprouvoit les mêmes ſymptomes que des perſonnes qui ont des pierres dans le rein: mais après que j'eus placé une cannule de plomb dans ſa plaie, ces ſymptomes diſparurent. Après avoir continué pendant quelques mois l'uſage de la cannule, je la retirai, & laiſſai préciſément à l'ouverture un pois, que j'empêchai de ſortir en appliquant par-deſſus une emplâtre & une compreſſe. Alors je laiſſai à la mere le ſoin de la panſer: je n'y venois plus que quand elles me faiſoient avertir qu'elles avoient beſoin de moi. Après avoir gardé un an ou environ l'ulcere ouvert, elle ne ſentit plus de douleurs internes, le flux des matieres impures ſe tarit, & elle reprit de l'embompoint & des forces. Elle alloit même tous les jours à une école voiſine, où elle s'exerçoit à danſer, &c. Au bout de deux ans ou environ, l'ulcere ne paroiſſant pas plus ſuppurer que n'auroit fait un petit cautere, elle ôta le pois, & le laiſſa refermer. Mais la mere ayant été bien-tôt allarmée par les anciens accidens qui revinrent tout comme auparavant à ſa fille, elle m'envoya chercher. Je rouvris l'ulcere, & le tins toujours ouvert. On conſulta de nouveau le Docteur Barwick, qui ordonna à peu près les mêmes choſes que la premiere fois qu'il avoit été appellé. L'ulcere continua de reſter ouvert dans la ſuite près de trois ans, pendant leſquels la jeune fille continua les mêmes remedes dont elle s'étoit ſervie d'abord, & me fut ſouvent amenée. Mais à la fin voyant qu'elle étoit bien rétablie, qu'elle avoit repris de l'embompoint & ſe portoit parfaitement bien, & que l'ulcere étoit pour ainſi dire ſec, je lui conſeillai d'ôter le pois comme n'étant plus d'aucun uſage; & depuis elle a toujours eu de la force & de la ſanté, & même a été mariée depuis. WISEMAN.

Les topiques propres à exciter la ſuppuration ſont la graiſſe de toutes ſortes d'animaux domeſtiques, de l'huile vieille, des oignons cuits ſous la cendre, des bulbes de lis, de la mauve ſoit de jardin, ſoit de marais; du pas-d'âne, de la brione, de la racine de patience; les feuilles d'oſeille, de la graine de lin, du fœnugrec, de l'orge, des lentilles, de la veſſe, du lupin, de la farine de froment, de la gomme galbanum, ammoniac & bdellium, & les emplâtres mucilagineuſes. Par exemple, ſi on a affaire à quelqu'un d'une bonne conſtitution, & ſi l'*abſcès* n'eſt pas bien avant, on pourra appliquer le cataplaſme ſuivant.

Prenez *racines de mauve de marais*, } *de chaque deux*
oignons de lis blancs, } *onces.*
feuilles de pas-d'âne, } *de chaque une*
de mauve, } *poignée.*

Faites bouillir le tout dans de l'eau; mêlez-bien tous ces ingrédiens enſemble;

Et y ajoutez enſuite,

une once de graine de lin en poudre.
farine de froment, deux onces.
du ſain-doux, } *de chaque une once*
du beurre frais, } *& demie.*
ſafran en poudre, deux ſcrupules.
& un jaune d'œuf;

Mêlez le tout, & faites-en un cataplaſme. WISEMAN.

Pour les tumeurs froides, & dans les cas où l'abcès *eſt bien avant ſous la peau.*

Prenez *de la brione*, } *de chaque deux*
de la racine de patience, } *onces.*

Faites bouillir le tout, & l'exprimez enſuite.

Ajoutez-y *des capres & de l'ail cuits ſous la cendre, de chaque trois onces.*
de la levure ou écume de biere, deux onces.
poudre de graine de lin, une once.

de fœnugrec, une once,
farine de froment, deux onces,
ſain-doux, deux onces,
miel, } *de chaque une once.*
graiſſe d'oie,
ſafran en poudre, une dragme.

Mêlez le tout.

Quand la matiere eſt viſqueuſe, & a de la conſiſtance, comme dans le cas du furoncle, les meilleures emplâtres qu'on y puiſſe appliquer ſont celles de galbanum, d'ammoniac, de bdellium & de mucilages. WISEMAN.

Les emplâtres de gommes dans les tumeurs ſcrophuleuſes ſont ſujettes à moins d'inconvéniens que les autres. Il faut les renouveller tous les quatre ou cinq jours, ces tumeurs étant lentes à ſuppurer.

Mais je ne conſeillerois point du tout d'appliquer des emplâtres ſuppuratives ſur les *abſcès* dont la formation eſt rapide, ou ſur des parties enflammées, ou ſur des corps foibles & hydropiques; parce qu'outre qu'on ne les place qu'avec peine ſur la partie enflammée, & qu'elles cauſent une nouvelle douleur, lorſqu'après cela on vient à les enlever pour viſiter la tumeur, elles augmentent, ſi le malade eſt d'une mauvaiſe conſtitution, la diſpoſition que la partie a déja d'elle-même à la mortification.

Parmi les différens cataplaſmes ſuppuratifs, il n'y en a peut-être pas de préférables à ceux qui ſont faits de pain & de lait adoucis avec l'huile; du moins nous ne voyons pas dans la pratique qu'il y en ait au-deſſus. SHARP.

On couvrira l'*abſcès* d'un cataplaſme deux fois par jour, juſqu'à ce qu'il ſoit devenu aſſez mûr pour qu'on le puiſſe ouvrir: ce qui arrivera plutôt ou plus tard, ſelon la nature de l'humeur qui l'a produit, ou la place où il s'eſt formé. WISEMAN.

Le baſilicum mêlé avec trois fois moins d'onguent de mauve de marais eſt un excellent ſuppuratif. TURNER.

Les *abſcès* qui viennent de pléthore, & qui ſe forment à des parties charnues, parviennent à maturité moins difficilement que ceux qui proviennent d'humeurs crues, & qui ſe forment proche des articulations ou dans les articulations mêmes, ou à des parties qui ont peu de chaleur, & ſingulierement que ceux qui ſont renfermés dans un kyſte. WISEMAN.

Il arrive ſouvent auſſi que, nonobſtant l'uſage des cataplaſmes; les vaiſſeaux étant engorgés, la ſuppuration ne ſe fait que lentement. Dans ce cas, la ſaignée l'avancera conſidérablement. Mais, quoiqu'il en ſoit, cette pratique doit être ſuivie avec beaucoup de précaution, étant une maxime établie en Chirurgie, que les évacuations ſont pernicieuſes dans toute indiſpoſition qui par ſa nature tend à la ſuppuration. SHARP.

Pendant la formation d'un *abſcès* qui occupe un grand eſpace, la douleur eſt quelquefois preſque inſoutenable. Pour la calmer, les boiſſons anodynes ſeront d'un excellent uſage: on en prendra par intervalles, juſqu'à ce que l'*abſcès* ſoit ouvert.

La méthode de Sydenham, dans le traitement de la petite vérole, ſert à juſtifier celle-ci.

Lorſqu'on ouvre un *abſcès* trop tôt, il en arrive pluſieurs accidens, ſpécialement à ceux qui ſe forment aux mamelles & aux glandes inguinales, dans le cas des maladies vénériennes; car le pus engendre du pus; & ſi on le fait ſortir avant que la matiere obſtructive & les vaiſſeaux détruits ſoient convertis en pus: ce qui reſte de matiere qui n'a point ſuppuré ſe durcira; il s'y introduira de l'air, & l'ulcere vuidera de l'ichor, au lieu de vuider du pus bien digéré. TURNER.

On reconnoit qu'une tumeur a été formée par la tranſmigration des humeurs venues d'une autre partie, en ce qu'elle contient de la matiere dès le premier moment qu'on l'apperçoit. Mais, comme cette matiere eſt ordinairement logée profondément ſous les muſcles, on ne la ſent que quand elle fait élever une tumeur: ce qui n'arrive pas ſans douleur & ſans pulſation, &c.

mais on ſent l'une & l'autre intérieurement; & l'inflammation ne ſe forme à la peau, que quand la matiere eſt parvenue juſques-là.

On n'attend pas, pour ouvrir ces ſortes de tumeurs, les ſymptomes de la ſuppuration: on le fait dès qu'il s'offre de ſoi-même une certaine quantité de matiere.

Tandis que la matiere purulente ſe forme, il faut conſerver & augmenter la chaleur naturelle de la partie en y appliquant des médicamens qui puiſſent diminuer la douleur, & aider la digeſtion de la matiere.

Il eſt des cas particuliers où il ſeroit dangereux d'attendre une ſuppuration telle qu'on la demande ordinairement: le panaris de l'eſpece la plus maligne en offre un exemple. Si dans ce cas on vouloit attendre une ſuppuration réguliere, on laiſſeroit par-là périr l'articulation.

On connoît que la ſuppuration eſt complete par la ténuité & l'éminence de la peau à quelque endroit de la tumeur, par la fluctuation de la matiere qui eſt deſſous & par le relâchement de la douleur, de la tenſion & de la fievre, quoiqu'il arrive quelquefois, quand la matiere eſt bien avant, que les ſymptomes, & ſpécialement la douleur, durent juſqu'à l'évacuation du pus.

Si la tumeur devient plus compacte, qu'elle s'éleve en cone, & paroiſſe pâle; il ne faut pas différer de l'ouvrir: car de même que, ſi on ouvre un apoſtume avant que la ſuppuration ſoit parfaite, il perd ſa chaleur, & ne mûrit plus: par la raiſon du contraire, ſi on laiſſe ſéjourner la matiere, après qu'elle eſt formée, elle tend à la putréfaction: d'où il arrive que les parties qui ſont au-deſſous ſe corrompent, & l'*abſcès* devient ſinueux, particulierement s'il eſt aux articulations ou ſur quelque ſuture du crane.

Diſons la même choſe des *abſcès* à l'anus, dans leſquels la putréfaction arrive plutôt qu'à d'autres, à cauſe de la molleſſe de cette partie & de la graiſſe qui l'environne, & de ceux qui ſe forment dans la gorge, leſquels mettent le malade en danger d'être ſuffoqué.

Dans ces cas-là, il n'eſt pas queſtion d'attendre la ſuppuration parfaite; mais il faut par de profondes ſcarifications évacuer le ſang & les liqueurs engorgées, & prevenir l'*abſcès*. Il faut auſſi avoir une grande attention aux *abſcès* qui ſe forment à la poitrine ou au ventre, à cauſe du danger qu'il y a qu'ils ne percent en dedans: mais ſi on les ouvre trop tôt, l'apoſtume ſe forme de nouveau; & il eſt bien difficile de le mûrir & de le guérir. WISEMAN.

Il eſt de regle d'ouvrir les *abſcès* critiques, avant qu'ils ſoient parvenus à une parfaite ſuppuration, dans la vue de donner plutôt du jour à la matiere morbifique. Cependant il faut convenir qu'en les ouvrant avant qu'ils ſoient formés, on manque préciſément ce qu'on ſe propoſe d'obtenir en faiſant l'ouverture: car juſqu'à ce qu'un *abſcès* ſoit arrivé à ſa maturité, il ne renferme que peu de matiere; & d'ailleurs, un autre inconvénient, c'eſt que l'ulcere devient ſanieux, & par cette raiſon moins facile à guérir. SHARP.

On ouvre les *abſcès* ou avec un biſtouri ou avec un cauſtique. Il faut ouvrir avec le biſtouri les petits *abſcès*, & ceux qui ſont au viſage; parce qu'un cauſtique en ce cas défigureroit la partie par la cicatrice qu'il laiſſeroit après lui.

Mais pour les *abſcès* d'un large volume, qui contiennent une grande quantité de matiere, & qu'on veut tenir long-tems ouverts, il eſt plus à propos de ſe ſervir du cauſtique, à cauſe de la grande ouverture qu'il laiſſe, que de ſe contenter de faire une piquure ou une inciſion. WISEMAN.

Monſieur Sharp aime mieux qu'on ſe ſerve du biſtouri, même pour ouvrir de grands *abſcès*; & il conſeille, ſi la peau eſt beaucoup décolorée en quelque endroit, d'en enlever un morceau rond ou oval: laquelle opération, faite par un Chirurgien adroit, eſt bien moins douloureuſe que l'effet du cauſtique, & en même tems met à découvert une grande partie de l'*abſcès*, que l'on peut par ce moyen panſer juſqu'au fond, & décharger

ſans obſtacle de toute la matiere qu'il tient ; au lieu que, dit-il, quoiqu'après le cauſtique on faſſe une inciſion dans l'eſcarre, la matiere ne laiſſera pas d'être juſqu'à un certain point renfermée, & on n'aura pas la commodité de panſer l'ulcere proprement, juſqu'à ce que l'eſcarre tombe, ce qui ſouvent demande un tems conſidérable ; de maniere qu'infailliblement par cette voie, la cure traînera en longueur.

Monſieur Wiſeman défend avec chaleur l'uſage du cauſtique, & prétend que c'eſt une voie plus ſûre & plus aiſée pour ouvrir l'*abſcès*, en ce que le pus ſe décharge plus abondamment de cette maniere que par l'inciſion ; & ce n'eſt pas là le ſeul avantage qu'il y trouve. Il ajoute que ſi l'on applique le cauſtique ſur la partie inclinée de la tumeur, l'*abſcès* pourra quelquefois être guéri avant que l'eſcarre ſoit tombée, à moins que la matiere ne ſoit enfermée dans un kyſte.

Furner eſt du même ſentiment : il dit qu'on eſt bien dédommagé de la douleur que cauſe le cauſtique par la facilité avec laquelle ſe font les panſemens, pendant leſquels on n'eſt pas obligé de ſe ſervir des tentes & des bourdonnets, comme il faut faire pour tenir ouvertes les levres de la plaie nouvellement faite par le biſtouri, & en exprimer la matiere : ce qui ne ſe fait pas ſans cauſer une augmentation de douleur dans la cavité des ſinus.

Si un *abſcès* a été ouvert avec le biſtouri, & que la matiere ne ſoit pas bien avant, il faut faire l'inciſion tout du long de la tumeur ; de maniere qu'elle puiſſe dans toute ſon étendue donner une libre iſſue à la matiere ; par où on évitera la douleur qu'on fait au malade en élargiſſant la plaie après coup.

Au moyen de cela & d'une bonne compreſſe avec un bandage, on a vu des apoſtumes guéris en très-peu de tems, ſans qu'on y ait mis autre choſe qu'un plumaſſeau enduit de quelque digeſtif ordinaire.

L'inciſion doit toujours être faite ſuivant la direction des fibres, ſi ce n'eſt aux aines ou aux aiſſelles, où on la fait obliquement. Partout ailleurs on la fait en ſuivant la longueur du membre.

Car ſi vous faiſiez l'inciſion tranſverſalement, la matiere ſéjourneroit au deſſous ; & de-là, faute de trouver par où ſe décharger, elle ſe pratiqueroit des paſſages dans les interſtices des muſcles, où elle produiroit des ſinus très-difficiles à guérir, ſans parler ici du danger qu'il y auroit qu'elle ne corrodât les veines, les arteres, les nerfs & les tendons, ou même les os proche deſquels elle croupiroit. WISEMAN.

En faiſant l'inciſion, il faut avoir grande attention à ne pas bleſſer de gros vaiſſeaux. C'eſt pourquoi, dans la crainte de tels accidens, le Chirurgien doit avoir ſur lui des applications aſtringentes telles que la poudre de Galien, qui n'eſt autre choſe que l'encens & l'aloès mêlés avec du blanc d'œuf, & des ligatures, pour ſervir au beſoin.

Il faut auſſi éviter avec un égal ſoin les nerfs & les tendons ; parce que la douleur & la fluxion que cauſent ces ſortes de bleſſures produiſent toujours des ſymptomes très-dangereux, & operent ſouvent la mortification des parties du corps auxquelles ils appartiennent.

Une regle générale, dont il ne faut jamais s'écarter, lorſqu'on ouvre un *abſcès* d'un grand volume, ſoit avec le biſtouri, ſoit avec le cauſtique ; c'eſt de ne pas évacuer toute la matiere à la fois, de peur d'ôter à la partie toute ſa chaleur, & au malade toutes ſes forces. WISEMAN.

Il y a des biſtouris de différentes ſortes : on ſe ſert de celui qui paroît le mieux convenir à la ſituation de l'*abſcès*. Celui dont on ſe ſert le plus ordinairement pour ouvrir des *abſcès*, eſt petit, étroit & courbe du côté du tranchant ; il ſert à dilater les ſinus, ou à élargir la plaie après l'inciſion. Celui qui a le tranchant tout uni, & dont on ſe ſert avec un conducteur, vaut mieux.

Le biſtouri dont on ſe ſert pour les *abſcès* à la gorge, a la lame plus courte, & le manche plus long, que les autres. WISEMAN.

Il arrive auſſi qu'on ſe ſert de la lancette pour ouvrir des *abſcès*, ſurtout les petits ; mais bien ſouvent il faut encore employer le biſtouri ou les ciſeaux, pour achever ce qu'elle n'a fait qu'imparfaitement.

Quelquefois l'*abſcès* creve avant que la ſuppuration ſoit complete. Dans ce cas il faudra continuer d'appliquer des cataplaſmes, juſqu'à ce que la tumeur ſoit en état d'être élargie avec un biſtouri ou des ciſeaux, (ce qui ordinairement ne tarde pas plus de deux ou trois jours.)

Pour cet effet, les Anciens ſe ſervoient de la racine du *papyrus*. DIOSCORIDES.

L'inciſion étant faite, il faut ſonger à écarter les accidens & les ſymptomes qui ont pu ſurvenir. Si par exemple il étoit arrivé une hémorrhagie, il faudroit l'arrêter avec la poudre de Galien dont nous venons de parler plus haut, mêlée dans du blanc d'œuf. WISEMAN.

Ordinairement, pour panſer un *abſcès*, au commencement on ſe contente d'y mettre ſimplement de la charpie ſeche ; & s'il ne vient pas de ſang, on y mettra enſuite des bourdonnets garnis de quelque digeſtif chaud, comme ſeroit de la térébenthine mêlée avec des jaunes d'œufs, ou, ce qui vaut encore mieux, du baſilicum & du baume d'Arcéus, obſervant de laiſſer des bourdonnets à l'aiſe dans la cavité de l'ulcere ; à moins que l'*abſcès* ne ſoit fort avant, & que la plaie ſoit étroite, comme il arrive quelquefois aux *abſcès* à l'anus, où l'on eſt obligé de mettre la charpie un peu ſerrée, afin de pouvoir panſer l'ulcere à fond, ſans y enfoncer des tentes.

Afin de pouvoir retirer les bourdonnets de la cavité enfoncée de l'ulcere, il faut paſſer autour un bout de fil ou de ſoie : car il eſt arrivé de grands accidens, pour avoir manqué à cette précaution. L'obſervation ſuivante en fournira une preuve.

Un homme d'environ cinquante ans, plein d'embonpoint & de vigueur, fut attaqué d'une douleur au bras droit, accompagnée de dureté & d'inflammation. Il m'envoya chercher. Comptant que c'étoit un bubon que la force du tempérament avoit fait pouſſer, j'y appliquai une emplâtre de diachylum avec des gommes, & me propoſai de l'y laiſſer juſqu'à ce que la ſuppuration fût à peu près faite ; mais la tumeur & la douleur augmentant, & devenant rouge & enflammée, je jugeai qu'il étoit néceſſaire d'y appliquer des cataplaſmes anodyns, au moyen deſquels la ſuppuration s'étant achevée en peu de jours, j'ouvris cette tumeur par la voie de l'inciſion, & en tirai une matiere bien digérée. Alors je mis pour appareil à l'ulcere une tente imprégnée de baſilicum mêlé avec des jaunes d'œufs, & j'appliquai par deſſus une emplâtre de diachylum uni avec l'onguent de guimauve ; dans la ſuite je le panſai avec l'onguent mondificatif de Paracelſe. Ayant ainſi diſpoſé l'ulcere à la guériſon, je laiſſai les appareils, & revins trois ou quatre jours après voir le malade. Alors voyant la dureté diſſipée, & que l'*abſcès* étoit en état d'être cicatriſé, je n'y mis plus de tentes, mais ſeulement un plumaſſeau enduit d'onguent de Pompholix, & du cérat par deſſus ; & j'en laiſſai au malade de quoi achever la cure. Mais peu de jours après il m'envoya encore chercher. Je trouvai la partie enflée, & la matiere qui en ſortoit, claire & fétide, & en beaucoup plus grande quantité que je ne me ſerois attendu. J'élargis l'ouverture ci-devant faite, par une inciſion. Il en ſortit une tente, qui lors des panſemens s'étoit gliſſée au-dedans de l'*abſcès*. Dès ce moment la matiere vint de jour en jour en plus petite quantité, & l'*abſcès* fut guéri totalement, ſans aucune rechute depuis, par la méthode que j'ai dite ci-deſſus. WISEMAN.

Il faut appliquer par deſſus les bourdonnets, des plumaſſeaux enduits de quelque digeſtif, qui couvrent les bords de la plaie, avec un autre plumaſſeau plus large par deſſus le premier ; & contenir le tout avec une compreſſe & un bandage.

Les compreſſes ordinaires ſont faites de morceaux de linge pliés en pluſieurs doubles ; mais la compreſſe qui eſt

faite de trois ou quatre doubles d'emplâtre défensive, mis l'un sur l'autre, & taillée conformément á la figure & à la dimension de la cavité qu'on à dessein de comprimer, observant avec soin d'en poser les bords sur les levres de la plaie; cette compresse, dis-je, est infiniment préférable aux autres, par la raison qu'elle reste mieux en place, & ne s'écarte point de dessus la partie où on l'a appliquée. TURNER.

Le bandage doit être assorti à la partie où est la plaie. Aux membres, le bandage n'est ordinairement qu'une bande roulée à un seul chef: mais souvent aussi il y a au bout un chausson, une chaussette, une genouillere, un calleçon, un gant, un coude, une manche, à chacun desquels on ajoute des rubans, quand ils vont bien à la partie qu'on en veut envelopper.

Si l'on se sert de la bande roulée, il faut avoir attention que ses circonvolutions soient faites, soit à droite, soit à gauche, de maniere que d'abord elle porte sur l'extrémité du sinus, avant que de couvrir les bords de la plaie; parce que moyennant ce soin, le bandage servira en même tems & à exprimer la matiere contenue dans l'ulcere & ses sinus, s'il y en a, & à refermer la plaie. TURNER.

Pour le bras ou la jambe, la bande sera longue d'environ deux verges ou six piés, & pour la cuisse de trois, & large de trois ou quatre pouces plus ou moins, selon qu'on le jugera nécessaire. Pour les doigts, une bande d'un pié de long & d'un pouce de large suffira.

Si la plaie est à la tête, il faudra un couvre-chef, ou un bandage à double chef. Voyez *Bandage*.

Après que l'*abscès* est pansé, s'il est à la jambe, il la faut mettre sur un coussin; si c'est au bras, le soutenir par une écharpe; moyennant quoi on empêchera l'humeur de tomber sur la partie, ce qui ne manqueroit pas de retarder la guérison, & seroit inévitable si on laissoit aller en embas le membre malade.

Si le malade tombe en foiblesse, ce qui arrive quelquefois, soit parce qu'il n'a pas assez de force pour supporter l'opération, soit parce qu'il en a peur; il faudra pour le faire revenir, le coucher à plat sur le dos, & lui jetter un peu d'eau fraîche sur le visage. Mais si cette défaillance provient de quelque indisposition précédente, & est entretenue par l'abondance de l'évacuation, & l'infection de la matiere qui sort, il faudra donner au malade des juleps cordiaux, & lui en laisser boire une quantité suffisante. WISEMAN.

Pour faire revenir les esprits, on se servira d'épithemes faits de quelques eaux distillées & de cordiaux, joints avec du vinaigre rosat, qu'on ne risque point d'employer lorsqu'on n'est pas à portée de consulter un Medecin sur le champ. WISEMAN.

Quant à la fréquence des pansemens, il se faut régler sur la quantité de matiere que donne l'*abscès*. Ordinairement c'est assez d'un en vingt-quatre heures: mais il y a des cas où il en faut faire des deux & trois dans ce même espace de tems.

Lorsqu'il s'agit de nettoyer la plaie, il est inutile de pousser le scrupule à l'excès; mais il est néantmoins important de remarquer, qu'elle ne sera jamais bien nettoyée, si l'on se contente de passer un morceau d'étoupes ou de linge par dessus; mais qu'il faut la détérger avec de la charpie bien fine; méthode qui est beaucoup moins incommode pour le malade: or, on ne sauroit fatiguer les parties en les nettoyant, qu'on n'y cause par-là quelque préjudice.

Je ne suis point persuadé que l'air produise d'aussi méchans effets qu'on se l'imagine ordinairement; & les *abscès* d'un grand volume à la poitrine, qui sont souvent exposés à l'air pendant tout le tems de la cure, ne se comporteroient pas bien, s'il leur étoit aussi pernicieux qu'on a coutume de le dire: mais comme il peut faire naître des croûtes, & qu'en hiver il cause toujours quelque douleur aux chairs nouvelles; il sera à propos de terminer le pansement avec le plus de promptitude qu'il sera possible, sans pourtant rien précipiter.

Un autre précaution qu'il faut avoir, ce sera que le Chirurgien ne fouille pas à tout propos dans les cavités de l'*abscès*, soit avec les doigts, soit avec la sonde, parce que fatiguant ainsi l'ouverture & l'intérieur de la plaie, il empêche qu'elle ne se referme. SHARP.

Si à un second pansement, on trouve une dureté considérable dans le fond de l'*abscès* provenante de ce que la tumeur n'aura pas assez suppuré, comme il arrive assez souvent dans de grands *abscès*, ou si les levres de la plaie sont douloureuses & enflammées, il faudra préparer une fomentation de sommités de mauve, de guimauve, d'absinthe, & de fleurs de camomille, dont on imbibera un morceau de flanelle qu'on appliquera sur l'*abscès* pour amollir la partie.

Mais si l'*abscès* étoit une suite d'une tumeur formée par congestion, & que la nature eût besoin d'aide pour conserver sa chaleur, & fortifier les parties relâchées; au lieu de mettre dessus une fomentation émolliente, il la faudroit doucher avec une décoction d'absinthe, de fleurs de sureau, de roses rouges, de baies de mirthe & de graine de fœnugrec, bouillis dans du vin & de l'eau, y ajoutant ensuite un peu d'eau-de-vie. WISEMAN.

On pensera l'*abscès* avec du basilicum, & les levres de la plaie, si elles sont enflammées, avec un mélange d'huile rosat, & le jaune d'un œuf frais; par dessus quoi on appliquera une compresse & un bandage, comme il a été dit.

On continuera l'usage de la fomentation à chaque pansement, jusqu'à la parfaite digestion de la matiere.

En hiver il faudra faire chauffer les appareils; en été cela est inutile.

Si l'ulcere a besoin d'être détergé, un peu de précipité rouge, pulverisé bien fin, & mêlé avec du basilicum, non-seulement le détergera, mais même fera reprendre les chairs, de maniere qu'au bout de très-peu de tems il ne faudra plus pour achever la cicatrice, que de l'onguent blanc, du cérat, dans lequel on fait entrer la pierre calamine, ou même une simple charpie sans rien plus.

Quelquefois, nonobstant tous les soins qu'on peut prendre, la matiere ne laissera pas de s'insinuer dans les parties d'alentour, & y formera des sinus qui s'opposent absolument à la guérison de la plaie. Dans ces cas-là, il faudra n'user de tentes qu'avec grande circonspection: car quoiqu'elles soient généralement décriées dans ce siecle-ci; il n'y a cependant encore que trop de gens qui s'en servent, même parmi ceux qui semblent en blâmer l'usage; on peut dire avec vérité qu'il y a bien peu de cas où elles soient d'une nécessité indispensable.

Quoiqu'il en soit, si elles sont jamais utiles, c'est surtout à amincir la peau & en faciliter la dilatation, qui ne manquera pas de s'en faire.

Il y a aussi des *abscès* larges & profonds, où la matiere ne peut pas se dégorger par une ouverture déja faite, & n'est pas cependant en état de se faire jour par un autre côté, quoiqu'on voie bien par où elle s'ouvriroit un passage, si elle étoit un peu resserrée. Dans ces sortes de cas, la tente seroit utile à boucher l'orifice de l'*abscès*, ce qui feroit que la matiere se jetteroit sur une partie propre à la recevoir, & marqueroit par-là d'elle-même l'endroit où on pourroit faire une autre ouverture. L'usage des tentes sera encore bon pour de petits *abscès* profonds, d'où il s'agit d'évacuer quelques corps étrangers, comme seroient des esquilles d'os, &c. SHARP.

Quelques Auteurs recommandent aussi l'usage des injections, comme très-avantageux dans les cas des *abscès* profonds, mais sans trop de fondement, car elles sont sujettes à des inconvéniens, en ce qu'elles distendent les parois de l'*abscès*, & macerent en quelque sorte les chairs nouvelles; de façon qu'il y a peu de cas où il soit à propos de les employer. Un des inconvéniens qu'ont produit les injections & les tentes, est que des Chirurgiens se sont imaginés, que c'étoient de sûrs

moyens de guérir une plaie, & pleins de cette idée, ils ont négligé de dilater les *abſcès*, leſquels ſont reſtés incurables après ce traitement, faute d'évacuation ſuffiſante, & par la ſeule raiſon que les panſemens avoient été trop ſuperficiels. SCHARP.

Pour la guériſon des *abſcès*. Voyez *Ulcere*.

La mortification eſt quelquefois la ſuite des grands *abſcès*, mais ce n'eſt pas l'évenement le plus ordinaire. Pour apprendre la méthode qu'il faut employer en ce cas. Voyez *Gangrene*.

Il arrive ſouvent que la nature par trop féconde, lorſque la plaie commence à s'incarner, pouſſe une grande quantité de chair fongueuſe & molle, qui donne bien de la peine au Chirurgien, en ce qu'elle s'éleve au-deſſus de la peau, & par-là empêche l'ulcere de ſe cicatriſer.

Pour remedier à cet inconvenient, il y faudra répandre du vitriol ou de l'alun en poudre, l'un ou l'autre mangera ces chairs, & cela ſans faire de douleur ou ſans en faire que très-peu. Une ſimple tenteſéche fera ſouvent le même effet, en abſorbant les liqueurs ſuperflues, & cicatriſera la plaie en même-tems. Mais ſi ces chairs ſont douloureuſes, & qu'il n'y ait pas moyen d'y appliquer les eſcarotiques ordinaires, il faudra les déchirer avec les doigts, & les arracher, après quoi on panſera la plaie avec des plumaſſeaux enduits de l'onguent qui ſuit:

Prenez *de la terebenthine, du miel clarifié, trois jaunes d'œufs.* } *de chaque une demi-livre.*

Faites bouillir le tout juſqu'à conſiſtance d'onguent.

Sur chaque once de ce mélange, ajoutez *une dragme de précipité rouge.* C'eſt ce qu'on appelle *le mondificatif* de Paracelſe, dont on continuera l'uſage juſqu'à ce que l'ulcere ſoit détergé; après quoi on le traitera comme il a été dit ci-deſſus. L'obſervation ſuivante montre la néceſſité qu'il y a de ſuivre quelquefois la méthode que nous venons de preſcrire.

Une jeune Dame étant reſtée incommodée à la ſuite d'une couche; le teton gauche devint douloureux, & il y ſurvint une tumeur ſenſible. D'abord on y fit tous les remedes qu'on emploie en pareil cas. Mais quelques jours après le ſein devenant toujours plus douloureux & plus gros, le Chirurgien qui fut appellé commença par travailler à procurer la ſuppuration, après quoi il donna iſſue à la matiere, & procéda à la continuation de la cure. Mais pendant qu'il panſoit cet ulcere, la fluxion augmenta, il ſe forma d'autres *abſcès*, qui tournerent en apoſtumes, & dégénérerent enſuite en autant d'ulceres ſinueux. Cela fit une cure difficile. Je fus conſulté. Je commençai par arracher une des tentes, il ſortit une grande quantité de liqueur claire & blanche. Le Chirurgien, mon Confrere, crut que c'étoit du lait: moi je penſai que c'étoit de la matiere purulente; & j'obſervai que l'*abſcès* avoit ſon origine fort avant dans la ſubſtance des glandes, qu'il avoit corrompues avec le tems, & que c'étoit-là ce qui rendoit dure la partie enflée; & que cette ample évacuation que nous avions vue ſous nos yeux, avoit été occaſionnée, parce que les tentes avoient retenu la matiere enfermée lors des panſemens. La méthode que je propoſai, fut, d'élargir l'orifice de l'ulcere qui me parut inſuffiſant pour l'évacuation de la matiere. On me chargea de continuer la cure, & je le fis, conjointement avec mon Confrere. Nous commençames par appliquer un cauſtique ſur la partie malade, tout autour de l'orifice, que nous fermames avec de la charpie. Par-là, en très-peu de tems nous ouvrîmes un paſſage libre à la matiere, & il fut aiſé dans la ſuite de voir que ce n'étoit point du lait.

L'eſcarre une fois tombée, laiſſa paroître de la chair fongueuſe, ſur laquelle nous mîmes du précipité rouge, panſant l'ouverture qu'avoit fait l'eſcarre, avec du baſilicum, & les autres ouvertures avec de l'onguent de pompholix, & du cérat d'althæa. Après une chute de l'eſcarre plus complete; comme nous vîmes ſortir une plus grande quantité de chair fongueuſe, nous mîmes deſſus un morceau d'étoffe imbibé de décoction de ſommités d'abſinthe, de rue, de mente, de roſes rouges & de balauſtes bouillies dans du vin & de l'eau, après y avoir répandu auparavant de la couperoſe pulveriſée; & nous mîmes des plumaſſeaux enduits d'onguent de tuthie, ſur les parties ulcérées. Au bout de deux jours nous levâmes les appareils, & ayant ſéparé ce qui reſtoit de l'eſcarre, nous panſâmes la plaie, comme nous avions fait en premier lieu, & continuâmes l'uſage des eſcarotiques. Outre ces remedes, nous appliquions par deſſus le ſein une emplâtre, dans la compoſition duquel entroit le bol d'armenie, que nous jugeâmes propre à reſtraindre le trop grand abord de la matiere: nonobſtant tout cela, l'excroiſſance augmentoit toujours, & s'élevoit entre les différens orifices de la plaie. Pour y remédier, nous appliquâmes deſſus un large cauſtique, qui couvrit la plupart de ces orifices; alors nous fendîmes l'eſcarre, & mîmes deſſus des lénitifs, ſur l'excroiſſance des eſcarotiques, partout où elle commençoit à ſortir, & par ce moyen nous vinmes à bout d'empêcher le progrès. Mais après la ſéparation de cette derniere eſcarre, voyant que l'excroiſſance étoit conſidérable, & quoiqu'on pût l'extirper avec des eſcarotiques lents craignant qu'il n'en arrivât de mauvaiſes ſuites, je paſſai mon doigt par deſſous, & je la déchirai d'un ſeul coup, & la tirai par morceaux; alors je remplis la place vuide de précipité rouge, & de mondificatif de Paracelſe, étendu ſur des plumaſſeaux, & j'ajoutai par deſſus, ſur toute l'étendue du ſein, l'emplâtre que j'ai dit ci-deſſus, laquelle je fis tenir avec un bandange. Deux jours après, nous levâmes cet appareil, & faiſant encore les mêmes opérations que nous avions faites en le poſant, nous retirâmes tout ce qui reſtoit de chair fongueuſe, ajoutant au mondicatif ci-deſſus ſpécifié, de la poudre de racines d'iris, de la myrrhe & de la ſarcocolle. Alors je mis ſur le ſein du cérat d'agrippa; & en peu de jours il ſe forma une cicatrice bien jointe, les levres s'étant réunies par le ſecours de la nature, aidée elle-même par des décoctions thraumatiques, &c. comme il eſt d'uſage en pareils cas. WISEMAN.

Quelquefois les levres d'un ulcere deviennent calleuſes & ne ſe cicatriſent pas. Dans ces cas là le cautere actuel eſt d'un excellent uſage, & l'on traite la partie comme d'une brûlure ordinaire. Pour ce qu'il y a à y faire de plus, voyez *Ulcere*.

Quand on juge à propos de ſe ſervir du cauſtique pour ouvrir un *abſcès*, il y a deux choſes à conſidérer: l'épaiſſeur des tégumens & l'âge du malade. Car il ſeroit ridicule d'appliquer un cauſtique brûlant ſur un enfant, tandis que quelque choſe de moins actif peut opérer tout auſſi-bien; & dans le cas où l'*abſcès* ſeroit profond, un Chirurgien ne ſeroit pas excuſable, qui y appliqueroit un cauſtique trop lent, ou bien qui en retireroit un qui y ſeroit propre, trop précipitamment, c'eſt-à-dire, avant que les corpuſcules du remede euſſent pu exercer leur action ſur les tégumens.

Il y a des cauſtiques de différente ſorte: mais il eſt certain que le plus actif de tous eſt la pierre infernale, qui n'eſt autre choſe que le premier ſuc qu'on tire de la lie du ſavon: on le fait bouillir dans un poëlon de cuivre, juſqu'à ce qu'il ait acquis de la conſiſtance, & on le coupe avec un couteau chaud en morceaux de différente groſſeur; puis on le met dans un vaiſſeau qu'on tient aſſez bien fermé pour qu'il n'y puiſſe point entrer d'air, juſqu'à ce que vienne le tems de s'en ſervir. Un morceau de la largeur d'une piece de deux ſols fera une eſcarre d'environ le double de ſa largeur, & ce ne ſera pour l'ordinaire que l'affaire d'une heure.

Un cauſtique moins actif que celui-là, eſt une pâte faite de lie de ſavon & de chaux vive en poudre; & un autre encore plus doux, qu'on appelle à cauſe de ſa

molleſſe, le cauſtique velouté, eſt une pâte faite de chaux vive en poudre & d'un peu de ſavon : il eſt ſingulierement propre aux enfans & aux perſonnes délicates. On le peut ſupporter vingt-quatre heures. TURNER.

Le meilleur cauſtique dont on puiſſe ſe ſervir eſt la pierre infernale en poudre, & miſe en pâte au moyen du ſavon qu'on y mêle; pour empêcher qu'elle ne gagne trop loin, il faudra faire une ouverture dans l'emplâtre qu'on voudra mettre ſur la partie, à peu près de la largeur dont on veut faire l'eſcarre; enſuite quand l'emplâtre ſera appliquée, on mettra le cauſtique dans cette ouverture; & pour le tenir en ſituation, on gliſſera un peu d'onguent tout autour du bord intérieur de l'emplâtre, on mettra par deſſus le tout une large compreſſe qu'on fera tenir avec un bandage. SHARP.

La largeur du cauſtique doit toujours avoir pour meſure l'étendue qu'on veut donner à l'eſcarre : car par la fonte de ſes ſels il arrive qu'il s'étend au point de faire une eſcarre beaucoup plus large qu'il ne l'eſt lui-même, quand il eſt une fois en place.

Cette attention n'eſt pas abſolument inutile : car on a vu ſouvent des ulceres qui n'auroient pas du être plus larges qu'une piece de quatre ſols, devenir par l'effet d'un cauſtique auſſi larges qu'un demi-écu, & cela, au viſage, au cou, à la gorge de pluſieurs Dames; toutes places où l'on doit éviter l'eſcarre autant qu'il eſt poſſible. TURNER.

Les cauſtiques pour l'ordinaire font leur effet en une heure & demie, deux heures ou quelquefois trois, à proportion de l'épaiſſeur de la peau; & ce qui eſt remarquable, c'eſt que malgré la promptitude & l'efficacité avec leſquelles ils agiſſent, ils ne cauſent pas autant de douleur, du moins quand la peau n'eſt pas enflammée, que quelques petits *abſcès*, lorſqu'on les perce & qu'on les ouvre. SHARP.

Quand l'eſcarre eſt faite, ce qu'on connoît par la diminution de la douleur, & que le cauſtique eſt ôté, il faut auſſi enlever l'emplâtre & laver les parties qu'elle recouvroit avec du lait chaud. Alors l'eſcarre n'étant point ſenſible à l'action du biſtouri, on la fendra par le milieu, & on vuidera la matiere, ſans pourtant trop comprimer les parties adjacentes pour tout faire ſortir en une fois, pour les raiſons qui ont déja été dites.

Si le malade ſoutient l'évacuation de la matiere ſans accident & ſans foibleſſes, il n'y aura qu'à emputer de l'eſcarre autant qu'on le jugera néceſſaire; & ce qui en reſtera, on le panſera avec des bourdonnets garnis de baſilicum & trempés dans de l'huile de lis chaude, & l'on mettra par deſſus le tout une emplâtre de diapalme, ou un cataplaſme anodyn, avec une compreſſe & un bandage, qu'on aura attention de ne ſerrer qu'autant qu'il ſera beſoin pour tenir l'appareil en état. WISEMAN.

Il faut continuer cette méthode juſqu'à ce que le malade ne reſſente plus de douleurs, ce qui ſera l'affaire tout au plus de deux ou trois jours, après quoi il faudra néceſſairement reſſerrer la compreſſe & le bandage; & peut être que par ce ménagement adroit & par la continuation des mêmes digeſtifs, on évitera les ſinus. Mais l'eſcarre une fois tombée, il ne ſera plus beſoin pour achever la cure, que d'une ſimple charpie. TURNER.

Comme les *abſcès* ouverts par la voie des cauſtiques ſont ſujets aux mêmes accidens que ceux qui l'ont été par l'inciſion, il faudra ſuivre la même méthode pour le traitement des uns & des autres. C'eſt pourquoi nous allons traiter des *abſcès* en particulier, & de la maniere de procéder à leur guériſon ſuivant les différentes parties du corps où ils ſe trouvent.

Abſcès à la tête.

Les *abſcès* au front & au péricrane ſont pour l'ordinaire des ſuites de contuſions, à l'occaſion deſquelles les liqueurs extravaſées faute de ſaignement arrivé à propos, & d'applications réſolutives, ne pouvant plus rentrer dans les vaiſſeaux capillaires, qui ont été rompus, cauſent l'inflammation & ſe convertiſſent en pus.

Si les *abſcès* ſe rencontrent ſur des ſutures, ils produiſent quelquefois des ſymptomes dangereux, par l'inflammation qu'ils cauſent à la dure-mere, qui paſſe immédiatement deſſous & qui y eſt contigue au péricrane. Voyez *Péricrane*.

Dans tous les *abſcès* au péricrane l'uſage du cauſtique eſt préférable à l'inciſion, (ſingulierement ſi la matiere a été renfermée aſſez long-tems pour noircir le crâne & le carrier) parce qu'il donne la commodité de ſe ſervir de la rugine. Voyez *Rugine*. On doit toujours employer la rugine dans les caries du crane excepté ſur les ſutures, où il ſeroit dangereux de le faire à cauſe de la minceur du crane dans ces endroits. Si on attendoit le tems de faire l'exfoliation des os du crâne par la méthode ordinaire, on ne la pourroit peut-être faire qu'au bout de quelques ſemaines ou même de quelques mois; au lieu qu'en y employant la rugine la plaie n'eſt que peu de jours à s'incarner.

Il faut toujours ouvrir les *abſcès* au front par inciſion; il la faut faire en ſuivant la direction des fibres : car ſi on la faiſoit tranſverſalement, il pourroit en arriver que les ſourcils tomberoient ſur les yeux.

Le baume d'Arcéus eſt le remede qu'on emploie ordinairement pour panſer ces ſortes d'*abſcès*; & c'eſt auſſi celui dont on ſe ſert pour les bleſſures à la tête; ſur la fin du traitement on ſe contente de panſer ſimplement avec de la charpie, mettant par deſſus une compreſſe & un bandage.

S'il y avoit un ſinus de formé, il faudroit faire l'ouverture dans la partie qui en approcheroit le plus, en faire ſortir la matiere & y appliquer une compreſſe de toute ſa longueur avec une bande à double-chef ou un couvre-chef; au moyen de quoi, & des panſemens indiqués ci-deſſus, l'*abſcès* ſe guérira ſans qu'il arrive de nouveaux accidens.

Abſcès aux paupieres.

S'il y a *abſcès* à l'intérieur des paupieres, la maniere de le traiter ſera de faire une inciſion à la partie la plus éminente, & d'évacuer l'humeur. Après cela on lavera l'ulcere avec de la ſaumure, & on mettra deſſus un morceau de laine trempé dans un œuf; le lendemain on fomentera la partie & on mettra du miel deſſus, & l'on continuera la cure en diſtillant fréquemment ſur la paupiere du collyre déterſif.

Si l'*abſcès* eſt externe, après que l'inciſion & l'évacuation ſont faites, on y applique comme nous venons de dire pour les *abſcès* internes, un peu de charpie enduite de miel, & par deſſus, un morceau de laine trempé dans quelque décoction vulnéraire.

Si l'*abſcès* affecte le cartilage de la paupiere, & cela en dehors; après qu'on l'a bien nettoyé avec les œufs & le miel, on peut parvenir à l'incarner avec quelqu'un des deſſicatifs qu'on emploie pour les plaies à la tête.

Si l'*abſcès* eſt en dedans du cartilage, après que vous aurez retourné la paupiere & que vous l'aurez miſe à découvert, mettez ſur le cartilage un peu de cuivre en poudre très-fine, & ſur la paupiere un œuf mêlé avec du vin & de l'huile roſat; le jour ſuivant fomentez la partie, & y mettez de la poudre de cuivre & de l'œuf comme le jour précédent. Le troiſieme jour, oignez la paupiere de miel, & venez enſuite à l'uſage du collyre déterſif. AETIUS, *Tetr.* 2. *ſerm. III. ch.* 79. Voyez *Collyre*.

Il vient quelquefois des *abſcès* aux paupieres où il n'y a rien autre choſe à faire que de les ouvrir avec la pointe d'une lancette, & d'y mettre une petite emplâtre de diachylum. Mais ce qui eſt encore mieux, on peut prévénir ces ſortes d'apoſtumes en faiſant ſortir avec la pointe d'une lancette le ſang qui à l'occaſion d'un coup s'eſt extravaſé dans ces parties en trop grande quanti-

té pour pouvoir rentrer dans la circulation. Il ne faut point alors d'autre appareil qu'une ſimple charpie enduite d'une emplâtre défenſive.

Il ſe forme ſouvent aux glandes lacrymales des *abſcès*, qui ſont cauſés, à ce que la plupart des Auteurs s'imaginent, par la ſéroſité de ces glandes qui devient âcre & corroſive, & par-là excite l'inflammation & l'*abſcès*, quoique beaucoup d'autres s'imaginent que les larmes elles-mêmes ne trouvant pas d'iſſue par le conduit naſal, ſe corrompent & croupiſſent dans le ſac lacrymal & forment la matiere purulente qui ſe décharge par les points lacrymaux. Mais cette derniere opinion eſt aſſurément très-mal fondée : car outre que les larmes ne ſont point une liqueur propre à former du pus, il faut obſerver en même tems que quand on comprime l'*abſcès* il en ſort deux fluides très-diſtincts l'un de l'autre ; & quant à ce qu'on peut dire en général du vice de la ſéroſité lacrymale qui produit ce déſordre, je croi qu'il eſt difficile de ſe décider à cet égard, car la cornée & la conjonctive étant des membranes bien plus délicates que le ſac lacrymal, il ſemble qu'elles devroient être les plus offenſées par cette humeur, au lieu que l'expérience nous apprend qu'elles ne le ſont point du tout, tandis que toutes les autres parties du corps ſont ſujettes à des inflammations occaſionnées par des cauſes externes : c'eſt pourquoi je le repete, il me ſemble qu'on ne peut rien dire de certain à ce ſujet. SHARP.

Quelquefois les *abſcès* qui ſurviennent aux paupieres vers le grand angle de l'œil, ſont ſi pleins de matiere qu'on ne peut pas les nettoyer comme il faut, par la voie de la ſimple inciſion. Dans ce cas il faut amputer une partie de la poche. SHARP.

Voici la maniere de faire l'opération. En ſuppoſant que l'*abſcès* ne ſoit pas percé de lui-même, choiſiſſez le tems où il ſera plus rempli de matiere ; commencez par fermer l'œil du malade un jour d'avance, & mettez en travers des paupieres une petite emplâtre qui recouvre les points lacrymaux : l'emplâtre comprimant leurs canaux, & empêchant la matiere de fluer par cette voie la fera s'amaſſer dans la poche, & indiquera par-là plus certainement l'endroit où il faudra faire l'amputation. Si l'*abſcès* eſt déja ouvert, l'orifice & la ſonde vous montreront par où il faut l'élargir : alors faiſant aſſeoir le malade à une hauteur proportionnée à la portée de votre main, vous élargirez l'ouverture d'un coup de biſtouri à la partie ſupérieure de la poche en redeſcendant juſqu'au bord de l'orbite, ſans vous embarraſſer des tendons du muſcle orbiculaire & ſans appréhender de bleſſer les vaiſſeaux ſanguins ; cependant ſi vous les appercevez, il eſt à propos de les éviter : vous ferez l'inciſion longue environ de quatre dixiemes de pouces. Quelques-uns conſeillent, lorſqu'on fait l'ouverture de la poche, d'introduire une petite ſonde par l'un des points lacrymaux dans leur cavité, dans la crainte d'en bleſſer la partie poſtérieure. Pour moi je crois que cet excès de ſoin ne peut que rendre l'opération plus douloureuſe ſans ſervir à rien ; parce que, pour peu qu'on ait de dextérité, quand le vaiſſeau eſt auſſi gros, il eſt difficile de ſe méprendre. Il faut bien prendre garde de ne pas faire l'inciſion trop près de l'endroit où ſe joignent les deux paupieres, afin d'éviter la difformité que cauſeroit la cicatrice qui s'y formeroit après ; la chaſſie aux yeux, ou une contraction inégale de la peau en cet endroit, eſt la ſuite ordinaire de l'uſage du cautere, ce que ne fait point l'inciſion du tendon du muſcle orbiculaire : la ſituation de ce muſcle eſt telle qu'on ne ſauroit éviter de couper tout à travers, mais il n'en arrive aucun inconvénient, parce que la cicatrice venant à ſe former enſuite l'attache fortement à l'os.

Quand la poche eſt ouverte, il y faut mettre de la charpie, qu'on ôtera le lendemain, & on y mettra en place un bourdonnet trempé dans quelque médicament digeſtif. On fera la même choſe tous les jours une ou deux fois, ſelon la quantité de matiere que l'*abſcès* rendra. Si la matiere n'eſt pas bien conditionnée, il faudra employer quelquefois le précipité, & mettre une tente d'éponge pour empêcher la partie ſupérieure de l'*abſcès* de ſe réunir trop-tôt. Quand il ne viendra plus guere de matiere, il faudra introduire une petite ſonde ou fil d'argent dans le nez par le canal naſal, toutes les fois qu'on panſera l'*abſcès*, afin de dilater un peu le canal & de donner une iſſue à la ſeroſité lacrymale & à la matiere purulente, qui coulant par-là, tiendront toujours ce paſſage ouvert. Il faut ſuivre cette méthode juſqu'à ce qu'il ne vienne plus de matiere, ce qui ne ſera que l'affaire de quelques ſemaines, & alors ne plus mettre pour appareil qu'une ſimple charpie, ou quelque topique deſſicatif ; au moyen de quoi la plaie ne manquera guere de ſe guérir. Pour empêcher la rechute, il ſera à propos, pendant quelques ſemaines, de porter par deſſus la partie qui aura été malade, quelque inſtrument propre à la comprimer. SHARP.

Ces *abſcès* ordinairement conduiſent à la fiſtule lacrymale. Quant à la maniere de la traiter, voyez *Fiſtula lacrymalis*.

Il vient quelquefois des *abſcès* au nez : on va voir dans l'obſervation ſuivante comment il les faut traiter.

Un homme fort âgé avoit un furoncle dans le nez, qui y cauſoit de l'inflammation & de la dureté. Je fomentai les parties malades avec une décoction de feuilles de guimauve, de mauve, de fleurs de violette, de camomille, de mélilot, de graine de lin & d'encenſiere ; je lui fis auſſi des injections dans les narines & lui appliquai ſur le nez un cataplaſme fait avec le marc de la décoction que je viens de dire. J'aurois voulu le ſaigner au bras : mais il n'y fallut pas penſer, à cauſe de ſon âge : au lieu de le ſaigner, je lui mis des ſang-ſues derriere les oreilles : ce moyen lui tira du moins un peu de ſang ; je lui appliquai de plus des véſicatoires au cou & aux épaules, dans la vue de parvenir à la révulſion ; je lui tins le ventre libre par des clyſteres, & continuai de lui mettre les mêmes topiques, qui calmerent un peu ſa douleur. Au bout de cinq ou ſix jours la peau s'amincit, & une liqueur blanche & épaiſſe parut en pluſieurs endroits, ſoit en dedans, ſoit en dehors du nez, & ſe fit petit à petit une iſſue par pluſieurs petites ouvertures, que j'agrandis enſuite avec la pointe de la lancette, je les panſai avec de l'huile de lis mêlée avec un jaune d'œuf ; je continuai l'uſage de la fomentation & y appliquai de plus du cérat. Je fus fort inquiet voyant les parties internes & externes du nez toutes farcies d'une humeur ſi gluante qu'elle n'en pouvoit pas ſortir ; & au cas même qu'elle pût ſortir, je craignois qu'elle ne laiſſât un enduit léger ſur les cartilages : pour l'évacuer plus vîte, je fomentois tous les jours le nez avec un mélange de miel roſat, & de la décoction d'ache ; & faiſant entrer dans chaque narine une groſſe tente imbibée de la même liqueur, j'excitois la matiere à ſortir & la tirois quelquefois avec mes pinces. Il en ſortoit qu'on auroit priſe pour des parcelles de moële allongée qu'on auroit diviſée ; & elle perça quelques-unes des ouvertures l'une dans l'autre. Mais la matiere qui rempliſſoit ces cavités n'ayant point d'acrété, & ayant repris inſenſiblement un peu plus de fluidité, les bords de ces ouvertures ſe rapprocherent. Je fourrois dans les narines de groſſes tentes : par-là je les élargis & j'amenai l'ulcere à une bonne cicatrice, & cela en peu de jours, & ſans qu'elle eût rien de difforme. WISEMAN.

Abſcès à la machoire.

Les glandes conglobées de deſſous la machoire inférieure ſont très-ſujettes à des *abſcès*, que quelques-uns ont pris pour des écrouelles, mais qui en ſont pourtant bien différens : l'humeur ſcrophuleuſe étant contenue dans un kyſte, veut être diſſipée par la voie des eſcarrotiques

escarotiques après l'évacuation ; au lieu que les sortes d'*abscès* dont nous parlons, ou se guérissent d'eux-mêmes, ou ne demandent, pour aider la nature, que des digestifs ordinaires.

Ces *abscès* pour la plupart étant situés à une partie où l'on ne peut pas employer de bandages, la meilleure voie pour les ouvrir est celle du caustique. WISEMAN.

Après que la matiere est évacuée & que l'escarre est tombée, il faut panser l'*abscès* avec des lénitifs ; & pour le reste de la cure suivre la même méthode que si l'*abscès* avoit été ouvert par incision.

Un enfant d'environ neuf ans ayant eu la fievre, quelques restes de matiere morbifique vinrent former au-dessus de l'angle de la machoire inférieure du côté droit, une tumeur de la grosseur d'un œuf de poule ; le pus fut bien-tôt formé, il étoit tems de lui donner du jour : je le fis au moyen d'une incision ; mais je ne gagnai rien par l'incision, il me fallut y appliquer un caustique : car la place n'étant pas susceptible de bandage, après la simple incision, je n'avois pas la commodité d'y faire ce qu'il auroit fallu : mais y ayant fait une ouverture plus grande par le moyen du caustique, la matiere se déchargea abondamment & l'*abscès* fut guéri. WISEMAN.

Abscès aux oreilles.

S'il y a inflammation ou *abscès* aux oreilles, il faut suivre le même régime qu'on suivroit pour la fievre, c'est-à-dire, ne prendre que des alimens extremement légers & peu nourrissans. Comme cet organe est bien près du cerveau, & qu'il a le sentiment très-subtil, la moindre erreur en cette matiere pourroit conduire à de dangereuses conséquences. C'est pourquoi il faut que le malade ne vive que de crême de ris ou d'orge, de tisanne & d'eau, & se tienne bien tranquille, & qu'on applique sur la partie affectée de la graisse nouvelle, bien purgée de tout ce qui pourroit la rendre acre. Si l'inflammation tourne en *abscès*, & que le pus paroisse, il le faut évacuer & nettoyer l'*abscès* avec des émolliens, des attractifs doux & des déterstifs. Mais comme il y a des gens qui par négligence laissent long-tems leurs oreilles rendre du pus, sans s'en embarrasser, ce qui fait qu'après cela il est difficile de le tarir, & qu'il rend une odeur tout-à-fait désagréable ; il faut dans ces cas se servir de dessiccatifs tels que celui qu'on fait de mâche-fer & de vinaigre, qui a une vertu admirable pour dessécher des ulceres invétérés & fétides, spécialement aux oreilles. AETIUS, *Meth. med. Liv. IV. ch.* 10.

Les *abscès* proche des oreilles, que les Grecs appellent παροτίδες, sont mis dans la classe des inflammations, parce qu'ils sont engendrés par une inflammation aux glandes voisines des oreilles. Mais il est rare qu'on traite les inflammations à ces parties, comme on a coutume de traiter toute autre inflammation : car quand l'inflammation ordinaire des autres parties n'est pas accompagnée de malignité, ni d'un flux extraordinaire d'humeurs, & que la personne n'est point pléthorique, il n'y a qu'à mettre sur la partie une éponge trempée dans du *pósca ;* cela seul emportera l'inflammation, sans qu'il y ait aucune mauvaise suite à appréhender : mais pour les parotides il faut prendre une méthode toute autre, & employer des médicamens attractifs ; & s'ils ne font que peu d'effet, appliquer des ventouses sur la partie ou du moins la fomenter très-fréquemment, & employer toutes sortes de voies pour attirer les humeurs peccantes, du fond à la surface. Cependant si le flux devient violent, il ne faut pas s'en embarrasser ni s'en inquiéter, la nature contribuera beaucoup toute seule à le modérer. Tout ce qu'il y a à faire dans ce cas, c'est, au lieu de seconder le cours des humeurs, de les adoucir avec des médicamens qui renferment éminemment des qualités lénitives ; tels sont ceux qui sont faits de farine de froment, d'orge & de graine de lin bouillie dans de l'eau édulcorée avec du miel, de la décoction de fœnu grec, de guimauve ou de camomille, & autres médicamens de qualité médiocrement échauffante & humectante, qui les rend propres, non-seulement à calmer la douleur, mais à mûrir les humeurs qui s'amassent & les amener à suppuration. Tels sont encore la farine de froment avec de la décoction de figues & de l'huile, ou bien de la fine fleur de froment avec de l'écume de biere. Quand les parotides sont en état de suppuration, il faut évacuer le pus par l'incision, & guérir l'ulcere suivant la méthode ordinaire, ou en faisant percer l'*abscès* par le moyen de médicamens acres, tels que le smilium ou l'onguent d'ail, ou enfin par des médicamens dont les particules soient de la derniere finesse, & qui en même tems possedent une vertu attractive ; & si, après que la plus grande partie du pus est évacuée il reste de la dureté, il n'y aura qu'à y appliquer des émolliens.

Voici les médicamens que recommande Archigene, pour mûrir ou pour résoudre ces sortes d'*abscès* auprès des oreilles. Appliquez tous les jours un cataplasme de plantain broyé avec du sel, de la fiente de chevre, avec du vinaigre, de l'oseille à feuilles pointues bouillie dans du vin, ou des figues broyées ou bouillies avec du vitriol, ou des figues bouillies avec de l'absinthe & macérées dans du vin ; ou bien mettez-y des coquilles d'œufs calcinées & mêlées avec le miel, & la vertu discussive de ces ingrédiens ne tardera pas à opérer. Vous pourrez tirer le même avantage des coquilles d'huîtres calcinéees & appliquées avec du miel ou du cérat rosat, ou de l'huile de chypre mêlée avec de la rue, ou du soufre vif amolli, & enfin de la terre-glaise & du vinaigre. Ce dernier, bouilli dans de l'eau de mer ou de la saumure, battu ensuite & appliqué sur la partie, sera un puissant discussif. Un morceau de laine imprégné de marrube & de sel, aura la même vertu & sera excellent à appliquer au commencement des parotides. Ou bien, & je finis par ce dernier, appliquez un cataplasme de farine de lupins amers, bouillis dans du miel, avec une quantité suffisante de chaux vive. ACTUARIUS, *Liv. VI. ch.* 3.

Les glandes salivaires externes, qui sont immédiatement au-dessous des oreilles, sont sujettes à des *abscès* d'un ample volume, qu'on peut regarder comme salutaires ou dangereux, selon la cause qui les produit. Par exemple, s'ils proviennent d'une cause externe, comme d'une contusion, à l'occasion de laquelle le sang s'est extravasé & confiné dans ces glandes ; ils sont faciles à guérir : mais s'ils viennent à la suite d'une grande évacuation, & sont causés par une fievre toujours subsistante ; alors ils sont de plus grande conséquence, & peuvent avoir de très-mauvaises suites.

Comme la nature laissée à elle-même est quelquefois long-tems à mûrir ces sortes d'*abscès*, il faut l'aider en appliquant dessus de puissans suppuratifs, ou même des ventouses. Les emplâtres de gommes sont bonnes pour ces cas-là ; & si la personne est d'un tempérament replet, ce ne sera pas mal fait que de la saigner. WISEMAN.

Quand la matiere sera bien digérée, appliquez un caustique sur la partie ; du reste, conduisez-vous comme dans le cas des autres *abscès*.

Quelquefois ces *abscès* s'ouvrent dans l'oreille. Dans ces cas un moyen d'avancer beaucoup la cure, sera de faire degoutter une fois chaque jour dans l'oreille quelques gouttes d'huile d'herbe de Saint Jean, mêlée avec le miel rosat, & de tenir les parties externes bien chaudes, en les couvrant d'un morceau de flanelle, tant que durera l'évacuation de la matiere.

Quelquefois la matiere de l'*abscès*, au lieu de se digérer, comme il arrive ordinairement, se tourne en sanie. Voyez *Ulcere*.

D'autres fois, après que la plaie est incarnée & cicatrisée, il reste encore de la dureté : pour la fondre, il faudra appliquer un second caustique qui couvre toute l'étendue de la partie endurcie ; & quand il aura fait son

effet, on amputera l'eſcarre juſqu'au vif, & on fera digérer la dureté, comme il a été marqué ci-deſſus.

Une perſonne âgée d'environ cinquante ans, qui avoit reſſenti long-tems des affections ſcorbutiques, étoit minée par une fievre lente. Il lui montoit des vapeurs à la tête, & ſa reſpiration étoit oppreſſée. Il ſe forma en même tems une tumeur derriere ſon oreille gauche, qui gagna juſques ſous la mâchoire inférieure. Elle groſſit & ſe durcit, & devint d'un rouge foncé. Nous mîmes tout en œuvre, les cataplaſmes diſcuſſifs & émolliens, & des embrocations de différentes ſortes. Le mal tint contre tous ces remedes. Nous revinmes à la ſaignée, dont nous avions déja eſſayé, & lui appliquâmes des cauteres entre les épaules. Nous réitérâmes auſſi les purgations, & tout cela ſans ſuccès. Alors je mis une emplâtre ſur la tumeur, & l'y laiſſai ſix ou ſept jours de ſuite, comptant qu'elle feroit ſuppurer la matiere, ou la réſoudroit: cependant il reſtoit toujours de la dureté dans les muſcles. Je remis encore l'emplâtre; & au bout de trois ou quatre jours, ſentant ſous le doigt la fluctuation de la matiere, j'ôtai l'emplâtre, & mis en place un cauſtique ſur l'*abſcès*, qui y occupoit environ un pouce de long; je fendis l'eſcarre, & donnai jour à la matiere, qui étoit crue & ſéreuſe: enſuite je panſai la plaie avec des lénitifs, & y appliquai une emplâtre mucilagineuſe de trois parties de diachylum ſur une de gomme. Après avoir amputé l'eſcarre, je détergeai l'ulcere avec de la pierre de vitriol, du baſilicum & du précipité rouge; & aux autres panſemens, je mis ſeulement du baſilicum avec du précipité en poudre. L'ayant ainſi détergé, je l'incarnai, & le cicatriſai ſolidement par le moyen des épuloticques. Durant ce tems, le malade fut ſouvent purgé, il prit des vulnéraires & des antiſcorbutiques: cependant il reſtoit toujours de la dureté. Comme cela me fit craindre une rechute, j'appliquai ſur la partie un ſecond cauſtique, auſſi étendu qu'il fallut pour couvrir toute la dureté; & ayant par cette voie pénétré aſſez avant, j'amputai l'eſcarre juſqu'au vif, après quoi la dureté ſe diſſipa, le malade fut guéri, & a joui depuis ce jour d'une très-bonne ſanté. WISEMAN.

Au commencement d'Avril 1599. je vis à Cologne une femme de quarante ans non mariée, qui avoit derriere l'oreille un *abſcès* que les Medecins appellent *parotide*. Elle n'avoit point de fievre, & ne gardoit point le lit, mais continuoit de vaquer à ſes affaires domeſtiques. Vers le quatorzieme jour, à compter depuis que l'on s'étoit apperçu de l'*abſcès*, la tumeur étant devenue groſſe comme mon poing, & la matiere étant bien mûre, mais retenue trop long-tems par l'épaiſſeur de la peau en cet endroit, elle rentra dans la circulation. Je fus appellé; & étant venu, je trouvai que l'*abſcès* avoit percé de lui-même quelques heures avant que j'arrivaſſe. La malade avoit la fievre, & tomboit dans des ſyncopes fréquentes; elle ſentoit du mal à l'eſtomac, étoit dégoutée, ne dormoit point, & avoit le dos & les reins douloureux. L'*abſcès* ne rendoit rien ou peu de choſe, & il ne fut pas poſſible d'y ramener la matiere: auſſi la malade mourut-elle peu de jours après. Cet exemple fait bien voir qu'à ces ſortes d'*abſcès* ſitués ſur des émonctoires ou aux environs, il ne faut point attendre qu'ils percent d'eux-mêmes. HILDANUS.

Il vient aſſez ſouvent aux enfans des *abſcès* ſous le menton: mais ils ſont aiſés à guérir par les méthodes ordinaires.

Il vient quelquefois à la mâchoire des *abſcès* qui ſont dangereux: ce ſont ordinairement des ſuites de maux de dents, ou de ce qu'on aura été bleſſé en ſe faiſant tirer une dent.

La maniere de traiter ces ſortes d'*abſcès* eſt expoſée fort au long dans l'obſervation ſuivante.

Un Officier d'un Régiment d'Infanterie, d'une conſtitution bonne & ſanguine, marchant à la tête de ſa compagnie un jour d'été fort chaud, s'échauffa le ſang, & fut attaqué d'un mal de dents du côté gauche de la mâchoire inférieure. Il envoya chercher un Arracheur de dents, qui, en lui arrachant ſa dent, lui rompit les alvéoles tout le long de la mâchoire. A la douleur que cet accident cauſa à la partie ſe joignit une fluxion qui demandoit qu'on procurât l'évacuation & la revulſion, ſoit par la ſaignée, ſoit par toute autre voie. Mais rien de tout cela n'ayant été fait, & la partie affectée n'ayant pas été traitée comme il falloit, les parties voiſines enflerent; il s'y forma un apoſthume, & toutes ſes dents inférieures, & la plupart des alvéoles tomberent. Au bout de quelques ſemaines qu'il étoit reſté à la campagne, trouvant que ſa maladie augmentoit, il vint à la Ville, & m'envoya chercher. Il avoit le côté de tête malade extremement enflé, à ſavoir le viſage & le cou en dehors, & en dedans la joue & les amygdales, & ſes os fracturés étoient cachés par la tumeur qui les ſurmontoit. En lui preſſant la joue par dehors avec la main, je m'apperçus que la matiere couloit en dedans de ſa bouche par une petite ouverture; alors j'y introduiſis une ſonde & je ſentis la mâchoire dépouillée en cet endroit. Il falloit néceſſairement agrandir cette ouverture pour donner une plus libre iſſue à la matiere: je le fis, après quoi j'appliquai tous mes ſoins à diſſiper la fluxion & la fievre, dont étoit travaillé le malade. Dans cette vue, je lui tirai du bras dix onces de ſang; je lui preſcrivis des cataplaſmes diſcuſſifs ſur la partie externe du viſage, & en dedans pour déterger l'ulcere, une injection où il entroit des racines d'Iris, de la tormentille, de la biſtorte, de l'ariſtoloche, du ſirop roſat, & un peu d'eau-de-vie; & pour laver ſa bouche, un gargariſme fait avec des roſes rouges, du plantain, des ſommités de ronces, &c. du diamorum & de l'eſprit de vitriol dulcifié. Le Docteur Warner ayant été conſulté, ordonna des boiſſons anodynes, des cordiaux, des juleps, des émulſions & des apoſemes purgatifs. Les humeurs vicieuſes étant ainſi évacuées & corrigées, nous comptions que l'enflure diminueroit en dedans & en dehors, & que la matiere ne viendroit plus avec la même abondance. Mais ces accidens ayant toujours continué d'être les mêmes, ſans la moindre diminution, je m'aviſai d'élargir l'ouverture qui étoit déja à la joue, & de pénétrer juſqu'à l'os, dans l'intention de le tirer dehors: mais il étoit ſi bien enfermé dans les chairs qui le ſurmontoient, que je ne pus en venir à bout qu'en le dégageant de tout ce qui le couvroit; après quoi les extremités ſortirent en dedans de la bouche. Je tirai ce qui ſe préſentoit, & il ſe trouva que c'étoient des eſquilles des alvéoles. Alors je ſentis les condiles de la machoire ſortir de leur place par la ſituation que j'avois été obligé de donner à la machoire, en faiſant cette opération, mais la réduction s'en fit avec facilité, & le malade qui ne répandit pas une goutte de ſang, ſentit ſeulement une violente douleur aux environs de l'oreille.

La machoire étant réduite, la joue n'auroit pas manqué de s'enfoncer: pour l'empêcher, je dis au malade d'introduire ſes doigts dans ſa bouche pour la tenir tendue, ayant un miroir devant lui afin qu'il vît à tenir cette partie toujours en même ſituation, tandis que j'y appliquois en dehors une eſpece de croûte faite de poudres conglutinatives & de jaunes d'œufs, que je fis tenir ſur la partie, en appliquant par deſſus un carton trempé dans du vinaigre qui tint la joue en état après qu'il fut ſec, & un bandage pour empêcher le carton de gliſſer, le malade contribuant auſſi à cette opération comme je viens de dire. Quelque choſe qui concouroit encore à affermir la partie, c'étoit la tumeur dure qui étoit encore à la joue.

Pour hâter la fomentation du calus, je mis tous les jours de l'oſtéocolle, comme je l'avois lu dans les Oeuvres ds Fabricius Hildanus. Tandis que la partie étoit ainſi arrêtée, je continuai de laver la bouche du malade avec la décoction que j'ai dit; je lui faiſois auſſi tous les jours des injections avec une ſeringue. Par là je nettoyai l'ulcere & le guéris, & avançai tellement la formation du calus, qu'en moins de vingt jours il

fut formé & durci à l'égal des parties de l'os qui n'avoient point été offenſées; de ſorte qu'il n'étoit pas poſſible de s'appercevoir de la différence, à moins que de regarder dans la bouche. WISEMAN.

Abſcès au cou.

Le cou n'eſt pas fort ſujet aux apoſtumes: il eſt plus ordinairement affecté de tumeurs enkyſtées & ſcrophuleuſes. Cependant il y en vient quelquefois, auquel cas il faut avoir grande attention, lors de l'inciſion, à ne pas bleſſer la veine jugulaire; & même pour être plus sûr d'éviter cet accident, il vaut mieux prendre la voie du cauſtique. Si toutefois ce malheur arrivoit il faudroit ſuivre, pour y remédier, ce qui ſe pratique dans les autres cas, lorſque des veines ou des arteres ſont bleſſées.

Comme la ſituation du cou eſt cauſe que ſouvent les *abſcès* qui s'y forment deviennent ſinueux, il faut avoir ſoin d'y mettre des compreſſes graduées & des bandages; moyennant cette attention, les ſinus ſe guériront en peu de tems, ſans qu'il faille en venir à les élargir; ce qui fait toujours une opération douloureuſe. Les panſemens ſeront les mêmes que ceux qui ont été indiqués plus haut.

Abſcès aux amygdales.

Les amygdales ſont ſujettes à de violentes inflammations qui mettent la vie du malade en un extreme danger, ſurtout quand elles tendent à la ſuppuration: car alors la tumeur augmente au point de lui ôter preſque entierement la reſpiration, & de le ſuffoquer.

Ces tumeurs ſont pour la plupart d'une nature ſi encline à ſuppurer, que toutes les évacuations qui peuvent être employées pour prévenir la ſuppuration ſont inſuffiſantes. Et il arrive ſouvent qu'au moment que le malade eſt ſur le point d'être ſuffoqué, la tumeur perce & le ſauve par là: car auſſi-tôt que la matiere eſt évacuée, les glandes ſe reſſerrent d'elles-mêmes; & pour les rétablir en peu de tems dans leur état naturel, il ne faut qu'un peu de miel roſat ou un gargariſme fait de décoction d'écorce d'orme, où l'on mettra un peu de miel.

Pour obvier à ces dangers, la méthode la plus ordinaire eſt de faire une inciſion profonde avec un biſtouri ou une lancette un peu large dans ces tumeurs, ce qui fait ordinairement un bon effet, en ce que par cette opération on décharge le ſang & les liqueurs ſuperflues, avant qu'ils ſoient convertis en pus. Voyez *Angina.*

Quand le malade eſt dans un danger éminent d'être ſuffoqué, on lui conſeille ordinairement l'opération de la bronchotomie: mais il y en a peu qui la veuillent ſouffrir. L'idée d'avoir le cou coupé les frappe tellement, que ſans examiner combien cette opération eſt efficace & sûre, la plupart aiment mieux mourir que de ſe la laiſſer faire. Voyez *Bronchotomia.*

Abſcès aux aiſſelles.

Les *abſcès* aux aiſſelles ſont quelquefois des ſuites de plaies douloureuſes, de tumeurs ou d'ulceres aux bras ou aux mains, par un effet de la ſympathie de ces parties les unes avec les autres: quelquefois auſſi ils proviennent de la tranſlation de la matiere morbifique dans la criſe de la fievre, & ſont plus ou moins difficiles à guérir, ſelon que cette matiere eſt plus ou moins maligne. S'ils viennent à la ſuite des fievres malignes, la ſuppuration ſe fait lentement; dans ce cas il faut aider la nature par des cataplaſmes actifs, ou même par l'application des ventouſes.

Quand l'*abſcès* eſt mûri, il le faut ouvrir par la voie du cauſtique, parce qu'on obvie par là à l'inconvénient de l'élargir enſuite après coup.

La matiere étant évacuée & la partie panſée avec les digeſtifs ordinaires, il faudra appliquer un cataplaſme adouciſſant par deſſus l'appareil, & le faire tenir avec une compreſſe & un bandage à double chef, & continuer cette méthode tant qu'on la jugera néceſſaire. Mais dans ces cas la digeſtion n'eſt jamais parfaite que la malignité ne ſoit corrigée par des remedes internes.

Un jeune homme d'environ vingt ans faiſant un long voyage à cheval dans les grandes chaleurs de l'été, ſon ſang échauffé fermenta, il reſſentit une douleur aigue à la main qui tenoit la bride; l'inflammation ſurvint & il ſe forma une tumeur au poignet. Pour y remédier, on le ſaigna de l'autre bras, on lui fit des embrocations d'huile roſat & de vinaigre ſur la partie malade, & on y appliqua enſuite une emplâtre de bol d'armenie; deux jours après on le purgea avec une infuſion de ſéné, &c. L'enflure, l'inflammation & la dureté augmentant, on y appliqua des cataplaſmes émolliens & diſcuſſifs, de mauve, de pariétaire, de plantain, &c. Mais le malade étant d'une mauvaiſe conſtitution, la tumeur augmentoit & s'étendant de plus en plus, il parut bien qu'elle tendoit à ſuppuration. C'eſt pourquoi je laiſſai les médicamens réſolutifs, & j'y ſubſtituai des oignons de lis blancs, &c. au moyen de quoi l'*abſcès* fut en état de ſuppuration en peu de jours. Je l'ouvris par la voie du cauſtique: il rendit une quantité ſuffiſante de matiere bien digérée, j'y mis des lénitifs pour hâter la ſéparation de l'eſcarre. Pendant que duroit la tumeur, (laquelle étoit au poignet ſur les tendons) le jeune homme ſe plaignit d'une douleur à l'aiſſelle du même côté: mais il n'y fit pas grande attention juſqu'à ce qu'après l'ouverture de l'*abſcès* au poignet, la douleur diminuant en cet endroit, elle augmenta à proportion à l'aiſſelle. J'y ſentis moi-même une petite glande gonflée, & j'y appliquai une emplâtre de mucilages, comptant que par ce moyen je la pourrois réſoudre. Mais après la ſéparation de l'eſcarre, tandis que je travaillois à faire digérer l'*abſcès*, & que je purgeois de nouveau mon malade, la tumeur de l'aiſſelle augmenta & ſuppura: je l'ouvris comme la précédente avec le cauſtique, & mis tout en œuvre pour faire digérer la matiere. Mais lorſque tout alloit à ſouhait au premier *abſcès*, la matiere du ſecond devint crue, elle ſe répandit & forma des ſinuoſités, le malade eut des convulſions, & la fievre ſurvint. Pour remedier à ces nouveaux accidens, il fut encore ſaigné & purgé par ordonnance du Docteur Walter Needham: la purgation conſiſtoit en une infuſion de ſéné dans de la décoction de tamarins, & de mauve, du ſirop purgatif de pommes & du ſirop de nerprun. Ce traitement réitéré lui emporta ſa fievre: mais trois jours entiers étoient déja paſſés ſans qu'aucun topique pût faire digérer l'*abſcès*: cela nous détermina à lui preſcrire pour boiſſon de la décoction des bois, &c. Il s'en trouva bien au bout de peu de jours, & fut bien-tôt après parfaitement guéri. WISEMAN.

Il ne faut pas trop précipiter la cure de ces ſortes d'*abſcès*: car dans des tems de contagion, lorſqu'il y a quelque virus peſtilentiel de répandu qui devient épidémique, s'il ſe jette par la force de la nature ſur ces glandes, il ne faut pas ſe preſſer de conſolider l'ulcere de peur que ces corpuſcules malins au lieu de ſortir par cette iſſue, ne reſtent enfermés dans le corps & ne faſſent par la ſuite périr le malade. C'eſt pourquoi ſi on laiſſoit une partie de l'ulcere ouverte, au cas que cela ſe pût commodément, du moins pour un tems & juſqu'à ce que le malade fût abſolument hors de danger, on y gagneroit ſuffiſamment en évitant les ſuites que je viens de dire. Mais ſi cela ne ſe peut pas faire, il faudra du moins appliquer des cauteres aux environs de la partie. TURNER.

Quoiqu'on ait pris le ſoin d'appliquer des compreſſes & des bandes graduées, il arrive très-ſouvent que les *abſcès* qui ont de la malignité, laiſſent après eux des ſinus fiſtuleux. Pour la maniere de les traiter, voyez *Fiſtula.*

Les *abſcès* au bras ne ſont pas rares ; ils peuvent provenir ou de contuſions ou de la criſe d'une fievre ; il en ſurvient ſouvent de ſcrophuleux.

Dans le premier cas, ils ne ſont pas ordinairement dangereux ni difficiles à guérir.

Ces ſortes d'*abſcès*, quand ils arrivent à des perſonnes d'une bonne complexion, doivent être traités par la méthode que nous avons établie plus haut pour la guériſon des *abſcès* en général.

Mais ſi, provenant de la criſe d'une fievre, ils deviennent ſinueux & carient les os, il faut ſuivre la méthode particuliere à ces ſortes d'*abſcès*.

Les *abſcès* aux mains & aux doitgs ſont, pour la plupart ſcrophuleux. Voyez la maniere de les traiter au mot *Struma*.

Ces parties étant très-expoſées à la vue, il ne faut pas ſe ſervir du cauſtique pour y faire des ouvertures à cauſe de la difformité qu'il laiſſe le plus ſouvent après lui.

Abſcès au ſein.

Si une inflammation opiniâtre au ſein, accompagnée de dureté, y forme une tumeur, qu'on ne vienne point à bout de diſſiper, il faut employer des médicamens propres à la mûrir ; quoique, pour ce qui eſt de moi, j'ai ſouvent diſſipé des inflammations au ſein après que le pus étoit formé par le moyen de l'emplâtre Dionyſienne, qui fait tranſpirer l'humeur par des iſſues imperceptibles, & diſſipe la dureté. L'emplâtre jaune de Piſcator, préparé ſans vinaigre, & la noire d'Aſclépiade, ſont auſſi très-bonnes pour ce cas-là : mais ſi rien de tout-cela ne réuſſiſſoit, il faudroit avoir recours à la Chirurgie. A toutes les parties du ſein, on ne riſque rien de faire l'inciſion quand la matiere eſt convertie en pus, ſi ce n'eſt que l'*abſcès* ſoit proche du mamelon ; car en ce cas il faudra faire une ſection circulaire, de maniere que l'*abſcès* puiſſe être ouvert juſqu'au fond, ſans pourtant endommager le mamelon ; par rapport aux hommes, pour ne point défigurer cette partie ; mais par rapport aux femmes, non-ſeulement pour ne point défigurer la partie, mais auſſi pour ne les pas mettre hors d'état de nourrir. Après cette opération, vous mettrez de la charpie dans la plaie, mais en même tems vous prendrez garde de n'en pas faire des tampons trop durs, parce que cela pourroit cauſer une fiſtule. Au bout de trois jours, il faudra ſonger à procurer la ſuppuration, & quand vous y ſerez parvenu, vous mettrez en uſage les mondicatifs, & enſuite les deſſiccatifs & les incarnatifs. Pour deſſécher & pour incarner, rien n'eſt meilleur que l'onguent jaune de Piſcator, ſans vinaigre, que j'ai déja indiqué plus haut, & le jaune de Galien pour les ulceres malins. Il faudra mettre par-deſſus une éponge trempée dans du vin & preſſée enſuite. L'emplâtre noir eſt auſſi un excellent médicament pour déterger l'ulcere & pour le fermer : ou bien encore broyez des vers de terre avec du *polenta* & mettez-en deſſus la plaie. Aetius, *Tetrab. 4. Serm. IV. ch. 9.*

Les *abſcès* au ſein ſont aſſez ordinaires ſurtout aux femmes & viennent pour la plupart d'une fermentation trop active & trop véhémente du lait lors de ſa ſécrétion ; quoique quelquefois ils puiſſent auſſi provenir de contuſion.

Pour faire ſuppurer la tumeur plus promptement, Heiſter conſeille d'appliquer une emplâtre de diachylum avec des gommes, ou, de juſquiame, ou ce qu'il regarde comme plus efficace encore, les cataplaſmes ſuivans.

Prenez *fleur de froment, une demi-once ou une once avec la quantité de miel ſuffiſante pour en faire un cataplaſme.*

Vous y ajouterez un peu de *ſafran & de lait*, & l'étendrez ſur un linge plié en double, que vous appliquerez tout chaud ſur le ſein, & le renouvellerez ſouvent.

Ou bien prenez *fleur de froment, quatre onces, gomme galbanum, que vous ferez diſſoudre dans un jaune d'œuf, une once ; vinaigre trois onces ;*

Vous ferez bouillir le tout dans une quantité ſuffiſante d'eau juſqu'à conſiſtance de cataplaſme.

Vous pourrez encore vous ſervir utilement du cataplaſme compoſé d'écume de biere, de miel, de ſavon de Veniſe, indiqué plus haut, qui eſt du même Auteur.

Ces apoſthumes produiſent ſouvent, quand on ne les ouvre pas à tems, des ulceres ſinueux très-difficiles à guérir.

Mais quand la tumeur eſt parvenue à un point de maturité où il eſt néceſſaire de l'ouvrir, il faut y appliquer un cauſtique ſur la partie la plus élevée, & même un peu plus large que cette éminence ; cela fait, & l'eſcarre ſéparée, ſi les remedes ordinaires appliqués ſur la partie avec une compreſſe, un bandage en forme de ſcapulaire, & une ſerviette par-deſſus, procurent une bonne digeſtion, la cure s'achevera en peu de jours. Si au contraire la fluxion continue, il faut s'attendre à un *abſcès* plus conſidérable, qui pour l'ordinaire formera pluſieurs ſinus difficiles à guérir.

Si le ſinus eſt immédiatement ſous la peau, il faut l'ouvrir avec le biſtouri ou des ciſeaux : mais s'il eſt enfoncé dans les glandes, il eſt à propos d'examiner par où la matiere paroît vouloir s'ouvrir un paſſage ; & pour parvenir à le connoître, il faut commencer par boucher l'ouverture déja faite, avec une tente qu'on y laiſſera pendant deux ou trois jours, afin que la matiere enfermée, ou ſe pratique elle-meme une iſſue pour ſe dégager, ou indique quel ſera le meilleur endroit à choiſir pour lui en donner une. Après cela on détergera & on fera incarner l'ulcere avec les moyens convenables, & on le cicatriſera avec de l'onguent de tuthie, ou avec une ſimple charpie.

A ces ſortes de plaies, il ſe forme quelquefois des chairs fongueuſes, qui ſont un grand obſtacle à la guériſon & font beaucoup ſouffrir le malade. Voyez *Fungus*.

Une varice empêche auſſi quelquefois la conſommation de la cure. Voyez *Varix*.

Une fille d'environ vingt ans fort puiſſante, ayant reçu par accident un coup au téton droit, il enfla & devint dur & douloureux. Malgré les topiques qu'on y appliqua, la dureté & la douleur allant toujours en augmentant, comme elle craignit que ce ne fût un cancer, elle me vint trouver. J'examinai le ſein, mais je n'y vis aucun ſymptome de ce qu'elle appréhendoit. J'y fis une embrocation avec de l'huile & du vinaigre, & y appliquai une emplâtre de minium avec du ſavon ; le lendemain je la ſaignai & la purgeai enſuite avec une medecine compoſée de petit lait, de manne & de tartre ſoluble ; il ſembla que la dureté fût diſſipée du moins pendant quelque tems : mais ſon appétit ſe dérangea & ſon ſein redevint enflé comme quand je l'avois vue la premiere fois. Pour remedier à ſon état, je lui mis ſur le téton des émolliens : mais voyant que nonobſtant ces émolliens la tumeur augmentoit, & que la malade perdoit patience à la vue du progrès de ſon mal, j'y appliquai un cataplaſme ſuppuratif de racines & de feuilles de guimauve, d'oignons de lis blancs, &c. Je continuai le même cataplaſme pendant quelques jours, au bout deſquels la ſuppuration ſe fit ; je donnai du jour à la matiere par la voie d'un cauſtique appliqué au-deſſous de l'endroit le plus éminent, & il en ſortit une grande quantité de pus. Je panſai l'*abſcès* avec des lénitifs, & continuai toujours le même cataplaſme juſqu'à ce que l'eſcarre fût tombée. Alors je détergeai l'ulcere avec du mondicatif de Paracelſe, j'y appliquai enſuite une emplâtre de mucilages, & je ne fis plus les tentes ſi groſſes. L'orifice ſe rétréciſſant ſans que la dureté fût encore diſſipée entierement ; j'y mis une petite cannule de plomb, & le

tins par-là ouvert jusqu'à ce que la dureté fût totalement résoute, & qu'il ne vînt que peu ou point du tout de matiere. Alors j'ôtai la tente, j'y substituai un plumasseau chargé d'onguent de pomphólix, & je laissai l'ulcere se fermer, ce qui se fit en peu de jours. Ce n'étoit autre chose qu'un phlegmon qui s'étoit logé avant dans le sein, & qui se termina heureusement par le soin qu'on avoit pris de le faire suppurer avant qu'il fût ouvert; car autrement, ces sortes d'*abscès* à de gros tétons se terminent ordinairement par des ulceres caleux, à cause du peu de consistance de ces parties, & du défaut de chaleur naturelle. WISEMAN.

Une femme sentant de la douleur au sein environ un an après être accouchée, & voyant que cette partie devenoit de plus en plus enflée, m'envoya chercher. Je visitai le sein que je trouvai dur, mais il n'y avoit point d'inflammation, & la peau n'étoit point décolorée; il rendoit une matiere bien digérée par le mamelon, & par un petit trou qui en étoit proche. Je fus étonné que nonobstant cette évacuation la guérison ne se fît pas: mais à la fin en maniant le sein j'y sentis une varice sous la peau, qui faisoit le même effet que si c'eût été un réseau. Je pansai l'ulcere tantôt avec du basilicum tantôt avec de l'onguent de tuthie; je mis sur le sein une emplâtre de bol d'armenie, avec un bandage par-dessus pour le tenir en état, & conseillai à la malade de porter sous l'aisselle un peu d'étoupes avec de la céruse dessus. Par-là elle se trouva guérie dans l'espace d'un mois ou environ. WISEMAN.

Les inflammations aux poumons & à la pleure produisent souvent des *abscès* au sein, ou sur les côtes, qui pour la plupart deviennent fistuleux & carient les os par-dessous.

Les dépôts critiques d'humeurs sont plus ou moins dangereux, selon la quantité de matiere qui se décharge; car il arrive quelquefois que cette quantité est si excessive qu'elle fait tomber le malade dans une consomption incurable.

S'il s'éleve une tumeur sur le sein ou sur les côtes, précédée d'une toux & d'une difficulté de respirer, il faut hâter la suppuration le plus qu'il est possible par des cataplasmes suppuratifs, dont on continuera l'usage jusqu'à ce que la tumeur soit en état d'être ouverte: alors on y appliquera un caustique, & on fera évacuer la matiere; car faute de ce secours, quelquefois l'*abscès* s'ouvre en dedans, & peut produire des accidens où il n'y aura pas d'autres remedes que l'opération de l'empyeme. Voyez *Empyema*.

Quand la matiere vient en grande abondance, il faut mettre une cannule de plomb à l'orifice de la plaie pour la tenir ouverte; car si on ne prend pas cette précaution il pourra se former des chairs fongueuses, comme il arrive très-souvent, qui causeront de grands accidens en bouchant l'orifice, & empêchant par-là la matiere de sortir.

On laissera la cannule jusqu'à ce que la matiere soit d'une bonne consistance, & ne vienne plus qu'en petite quantité: alors on la pourra retirer & faire incarner & cicatriser l'ulcere par les méthodes ordinaires, ou bien mettre un pois en place de cannule, & le laisser en guise de cautere aussi long-tems que vous le jugerez nécessaire.

S'il arrivoit qu'une côte fût cariée ou dépouillée de son périoste, comme cela peut arriver par le frottement continuel de la cannule qui la touche, il ne sera pas nécessaire d'y rien appliquer pour en faire l'exfoliation; parce qu'il est rare que la nature ait besoin d'être aidée en ce cas, si l'ulcere est toujours tenu dans un état de digestion parfaite. WISEMAN.

Le bandage pour le sein se fait avec une serviette & un linge en forme de scapulaire.

Me trouvant par hasard à la campagne, un Chirurgien des environs me fit voir un sein enflé par un apostume à un tel point que je n'en ai jamais vu de si gros. La malade étoit une femme d'environ quarante ans; elle avoit une toux & étoit oppressée au point d'avoir de la peine à respirer; le Chirurgien ouvrit le sein au-dessous du mamelon & en tira une quantité considérable de matiere fétide. Elle s'en trouva d'abord un peu mieux: mais après cela l'*abscès* gagna plus avant dans la poitrine, & la quantité excessive de matiere qu'il évacuoit la fit périr. WISEMAN.

Abscés au ventre.

Les *abscès* au ventre sont pour l'ordinaire l'effet de quelque violente contusion, & sont sujets à des fluxions considérables à cause du peu de consistance de ces parties, surtout dans les personnes d'une constitution mauvaise & scorbutique; la matiere trouve de la facilité à s'insinuer dans les muscles voisins, & forme par là des ulceres sinueux très-difficiles à guérir, par la raison, entre autre, qu'on ne sauroit appliquer de bon bandages sur ces parties, comme on pourroit faire partout ailleurs, vu leur figure, leur situation & leur mouvement perpétuel. WISEMAN.

Quand la tumeur est en maturité, ouvrez-la par la voie de l'incision dans l'endroit qui en paroît être le centre, & quand la matiere sera évacuée, pansez l'ulcere avec des plumasseaux enduits de mondicatif, ou de térébenthine mêlée avec un peu d'huile d'herbe de Saint Jean; vous mettrez par-dessus une emplâtre de mucilage, & ferez tenir le tout avec une serviette, & un linge en forme de scapulaire.

Un moyen de bien aider la nature à produire une bonne digestion, ce sera de fomenter l'*abscès* avec la décoction des feuilles d'absinthe, des sommités de sureau, de guimauve, de centaurée, & des fleurs de camomille, & d'étuver le ventre avec la même décoction lors des pansemens.

L'air froid est pernicieux pour ces sortes d'*abscés*: c'est pourquoi pour empêcher qu'il n'en vienne, il faudra mettre auprès du malade un rechaud de feu quand on le pansera.

S'il se formoit des sinus, il ne faudra pas les ouvrir dans toute leur longueur, mais seulement faire une incision pour évacuer la matiere dans l'endroit où le sinus est le plus apparent; on en applanira les parties les plus éminentes, par le moyen d'une bonne compresse & d'un bandage; on se conduira, quant au surplus de la cure, comme à l'ordinaire.

En 1597. un Savoyard vigoureux âgé d'environ quarante ans, sentit une grande douleur au côté droit du ventre vers les extrémités des fausses-côtes: il vint à Lausanne & m'envoya chercher, & appella aussi auprès de lui le Docteur Albertus Roscius, Medecin très-fameux de ce canton, pour nous consulter tous deux sur son état. Après avoir examiné la partie affligée, nous n'y trouvâmes pas la moindre tumeur: mais nous y sentîmes fort avant une dureté logée entre les muscles. Nous jugeâmes que la douleur qu'il sentoit, & un peu de fievre qu'il avoit, venoient de la compression & de l'extension du péritoine. Après l'avoir purgé doucement, nous lui appliquâmes des fomentations, des cataplasmes, des onguens discussifs, des résolvans & des anodyns pendant quelques jours, mais tout cela fut sans effet. Nous ne laissâmes pas d'espérer que la dureté pourroit se dissiper, comme j'avois vu arriver depuis peu dans un cas tout pareil. Nous lui fîmes prendre dans cette vue, pendant quelques jours, de la décoction de gayac, de salsepareille avec quelques herbes hépatiques: mais loin que ces médicamens eussent un effet discussif, au bout de quelques jours, il survint un abord de matiere à la région du foie entre les muscles abdominaux & le péritoine, & cela en si grande quantité que les picotemens douloureux & la pulsation nous indiquerent suffisamment de faire une incision pour en procurer l'évacuation: aussi nous convînmes qu'il la falloit faire sans délai, quoiqu'il ne parût rien en-dehors, de peur que la matiere ne perçât le péritoine & ne tombât dans les cavités de l'abdomen. L'opération fut faite le plus heureusement du monde, en présence

du Docteur Roſcius, ci-deſſus nommé, de Claude Mario & de pluſieurs autres ; il en ſortit une grande quantité de pus. La fievre, la douleur & la foibleſſe ſe diſſiperent petit à petit. Nous fumes obligés de tenir l'ulcere ouvert pendant quelques mois, à cauſe de la grande quantité de matiere qui en ſortoit, pendant cet eſpace de tems, au moyen du bon régime que nous fîmes obſerver au malade, des purgations que nous lui fîmes prendre de tems à autres, & de l'uſage de décoctions ſudorifiques & hépatiques, les parties reprirent des forces, & il fut, par la grace de Dieu, parfaitement guéri. HILDANUS, *Obſerv. XXXVIII. Cent.* 2. *pag.* 115.

Abſcès à l'aîne.

Les *abſcés* à l'aîne, comme ceux qui paroiſſent à l'aiſſelle, proviennent d'ordinaire de la ſympatie qui eſt entre cette partie, & une autre où il y a eu des plaies & des uiceres douloureux. Ils ſont auſſi quelquefois l'effet de la criſe d'une fievre peſtilentielle : mais ils le ſont encore plus ſouvent des maux vénériens.

La tranſlation de la matiere d'un *abſcès* ſitué dans les parties inférieures du ventre, dans les glandes & autres parties voiſines de l'iliaque interne, peut auſſi cauſer un *abſcés* à l'aîne, très-difficile à guérir : ſi cet *abſcès* ſuppure doucement, & eſt toujours ouvert à propos, il n'eſt pas dangereux ; ſans cela il le devient extrêmement, ſurtout lorſqu'il a une fois dégénéré en fiſtule, comme il arrive aſſez ſouvent dans ces cas-là. WISEMAN.

Fallope dit que le ſang extravaſé dans la cavité de l'abdomen, s'arrêtera dans l'aîne & y formera un *abſcès*.

Quand la matiere eſt formée, & qu'on s'apperçoit de ſa fluctuation en comprimant la tumeur, il vaut mieux pour y donner jour, ſe ſervir du biſtouri que du cauſtique. Il faut faire l'inciſion obliquement, & prendre bien garde de ne pas enfoncer la pointe du biſtouri aſſez avant pour qu'elle puiſſe bleſſer l'artere inguinale, ce qui mettroit le malade en danger de mourir.

S'il arrivoit une hémorrhagie par l'ouverture de quelques petits vaiſſeaux, il faudroit après avoir évacué la matiere, panſer la plaie avec des poudres aſtringentes, & enfoncer des bourdonnets de charpie, attachés avec du fil, un peu fortement contre les vaiſſeaux bleſſés & mettre ſur les levres de la plaie des plumaſſeaux enduits de digeſtif ordinaire, & par-deſſus le tout une emplâtre de mucilage, qu'on fera tenir avec une compreſſe & un bandage.

La cure de ces *abſcès*, lorſqu'ils n'ont point de malignité, eſt l'affaire de peu de jours, en ſuivant la méthode ordinaire.

Si l'*abſcès* eſt l'effet de la criſe d'une fievre, il faut l'ouvrir avec un cauſtique, & laiſſer la plaie ouverte juſqu'à ce que la nature ait ceſſé d'y dépoſer de la matiere.

Toutes les fois qu'on panſe ces *abſcès* critiques, il faut auſſi les fomenter, pour les raiſons que j'ai déja dites.

Il eſt rare que les déterſifs ordinaires ſuffiſent pour ces ulceres, à moins qu'on n'y ajoute du précipité rouge, qu'on répandra ſur l'ulcere & qu'on mêlera avec du baſilicum ou de l'onguent d'Arcéus, ſuivant qu'on jugera l'un ou l'autre convenir davantage.

Rarement manque-t'il de procurer une bonne digeſtion ; & c'eſt en même tems un ſi bon déterſif, que ſi l'on en met préciſément la doſe qui convient, il ne faudra bien ſouvent pour achever la cure, que de ſimple charpie ſans rien de plus.

La maniere de traiter les *abſcès* qui proviennent de la tranſlation d'une matiere qui s'eſt formée originairement dans le ventre, eſt la même que celle qui vient d'être indiquée : c'eſt auſſi celle qu'il faudra obſerver pour la cure des *abſcès* vénériens à l'aîne. Voyez *Bubo*.

Abſcès aux parties honteuſes.

Il vient quelquefois des *abſcès* aux levres des parties honteuſes des femmes : s'ils ne ſont pas vénériens, on les guérira par la méthode ordinaire. On les peut ouvrir avec le cauſtique ou par l'inciſion. Voyez *Ala*.

Abſcès au ſcrotum.

Le ſcrotum eſt ſujet à des *abſcès* qui proviennent ou de contuſions, ou de maux vénériens.

Lorſqu'on traite ceux qui ont pour cauſe une contuſion, il faut bien ſe garder de les ouvrir par la voie du cauſtique, de peur de détruire la chaleur naturelle de cette partie, d'où la mortification s'enſuivroit. Il faut auſſi lors des panſemens de ces ſortes d'*abſcès*, avoir grande attention de n'y rien appliquer de gras, de peur de rendre par-là l'ulcere fétide : ce qu'on peut y mettre de meilleur, c'eſt du baume du Pérou, de Copaü ou d'Arcéus. Il faudra auſſi y faire une fomentation d'herbes diſcuſſives à tous les panſemens, juſqu'à ce que la digeſtion ſoit dans ſa perfection : alors on pourra s'en tenir à la méthode ordinaire.

Quant à la maniere de traiter les *abſcès* vénériens au ſcrotum. Voyez *Hernia humoralis*.

Abſcès au dos & aux reins.

Le dos & les reins ſont ſujets à des *abſcès*, dont la matiere eſt pour l'ordinaire logée ſi avant, que les os en ſont très-ſouvent endommagés avant qu'on en ait pu ſentir la fluctuation de maniere à s'en aſſurer ; & faute d'être ſecourus à propos, il arrive quelquefois qu'ils crevent en-dedans, aux riſques de la vie du malade.

Pour obvier à ces inconvéniens, ſi l'on peut juger par l'élévation de la tumeur, ou par d'autres ſymptomes que la matiere ſoit formée, quelque avant qu'elle ſoit, il faut y appliquer un cauſtique, & l'y laiſſer juſqu'à ce que par la diminution de la douleur qu'il aura cauſée en agiſſant, on puiſſe s'aſſurer de ſon effet : alors on fendra l'eſcarre, qui quelquefois ſera épaiſſe de près d'un pouce, & l'on évacuera la matiere.

Le premier appareil conſiſtera en une ſimple charpie, & & par-deſſus des plumaſſeaux garnis de digeſtifs ordinaires, couverts d'un cataplaſme ſuppuratif ; & on fera tenir le tout avec une ſerviette & un linge en forme de ſcapulaire. On fera uſage de la fomentation diſcuſſive, ſi la digeſtion ne ſe fait pas comme il faut.

S'il ſort de l'ulcere un pus ichoreux & fétide, & que l'os ſoit dépouillé de ſon périoſte & carié, il ne faut pas fermer la plaie qu'on n'ait auparavant procuré l'exfoliation de l'os par la teinture de myrrhe, l'euphorbe, ou l'eſprit de vitriol, obſervant que ce dernier doit être employé avec beaucoup de précaution, & qu'il faut empêcher que les parties ſaines ne ſoient endommagées par ſon acreté, en mettant pardeſſus des bourdonnets qui tiennent les lévres de l'ulcere diſtendus, & l'os à découvert & à nu. WISEMAN.

Il ne faut pas s'aviſer d'y faire d'injections, parce que ſouvent elles cauſent des ſinus difficiles à guérir. Il peut arriver qu'il ſoit néceſſaire d'y mettre des tentes, ſi les tégumens ſont minces, afin d'élargir plus aiſément l'ouverture.

Le cautere actuel & la rugine, quoique d'une utilité reconnue pour exfolier des os cariés, ne peuvent pas être employés pour les vertebres du dos. WISEMAN.

Si au moyen de la fomentation, des topiques exfoliatoires & autres, & de bons bandages, l'ulcere eſt dans un état de degeſtion parfaite ; s'il n'a point les levres calleuſes, & que les chairs ſe forment, il faut pour empêcher qu'elles ne pouſſent en trop grande quantité, ſe ſervir d'applications & de déterſifs propres à cet effet, tels que le précipité mêlé avec des digeſtifs, ainſi qu'il a été dit plus haut. Au moyen de ces médicamens & enſuite d'une ſimple charpie, ou de l'onguent blanc, la cure arrivera bientôt à ſa perfection.

Mais il faut avoir ſoin en même-tems de ne pas négliger les remedes internes, qui ne ſont pas moins eſſentiels que les topiques.

Il vient assez souvent des *abscès* scrophuleux à ces parties : pour la maniere de les traiter, voyez *Struma* ou *Scrophula*.

M. T. P. homme fort replet, âgé d'environ cinquante ans, se trouva attaqué d'une inflammation au dos près de l'épine, sans fievre qui eût précédé ; elle étoit accompagnée d'une douleur insoutenable. M. * Chirurgien d'un mérite distingué, fut appellé. Après avoir examiné la partie malade, n'y trouvant qu'une très-petite tumeur, il essaya de guérir son malade en le saignant copieusement, & lui faisant des embrocations avec de l'huile & du vinaigre ; il lui relâcha un peu le ventre par un cathartique doux qu'il lui fit prendre le soir. Le lendemain la douleur & l'inflammation étant augmentées, la tumeur élevée, accompagnée d'une violente pulsation & d'une fievre symptomatique, il changea les pansemens : il employa une fomentation émolliente de guimauve, de sommités de sureau, de mélilot & de fleurs de camomille ; & après cela, il mit sur la tumeur un cataplasme de pain blanc & de lait, avec un peu d'huile de graine de lin. En conséquence, on vit le lendemain des signes plus marqués de suppuration commençante, avec une augmentation de fievre, de douleur & de pulsation.

Après ces nouveaux symptomes, il cessa la fomentation ; & au cataplasme que nous avons dit, il en substitua un autre d'oignons de lis blancs, de graine de lin & de graine de fœnugrec en poudre, d'oignons rotis & de sain-doux. L'effet de ces applications fut que le pus se fit sentir : mais il étoit logé bien avant sous les muscles.

Comme il étoit à craindre que la tumeur ne s'ouvrît en-dedans, parce qu'elle étoit toujours bien dure au-dessus, M.* y mit un caustique fait de pierre infernale & de savon blanc ; & au bout de deux heures de tems ou à peu près, il fendit une escarre épaisse d'environ un pouce, & large comme un demi-écu : par cette ouverture il sortit bien une chopine de matiere fétide. En examinant l'ulcere avec la sonde, il sentit qu'une des vertebres étoit cariée : il y enfonça un bourdonnet de simple charpie retenu avec du fil ; il mit sur les levres de la plaie des plumasseaux garnis de basilicum & d'huile de térébenthine, avec un cataplasme au-dessus, & fit tenir le tout avec une serviette & un linge plié en forme de scapulaire.

Il donna à son malade une boisson anodyne pour lui tranquilliser les esprits, & le remettre de la fatigue que lui avoit causée l'opération. Le lendemain il lui fit faire une boisson d'absinte, de centaurée, & de fleurs de camomille infusées dans du vin, & continua les mêmes pansemens, après avoir emporté une grande partie de l'escarre. Trois jours après, il apperçut lors du pansement qu'il se concentroit un peu de matiere dans une partie voisine : pour y remédier il y appliqua une large compresse & une bande : mais nonobstant cette précaution, s'étant formé un sinus environ deux pouces au-dessous de l'ulcere, il jugea à propos d'y mettre une tente d'éponge pour le pouvoir élargir plus aisément.

Deux jours après il fendit le sinus avec des ciseaux, & le pansa avec du mondicatif, aussi-bien que l'ulcere. Au bout d'environ trois semaines, il sortit une petite esquille d'os. Pendant cet espace de tems il avoit poussé des chairs fougueuses : mais M.* répandant de tems en tems dessus du précipité, les avoit fait rentrer ; de sorte que l'ulcere se trouva tout-à-fait incarné & cicatrisé par les topiques ordinaires, quinze jours après l'exfoliation de l'os.

Durant le traitement, le malade avoit été souvent purgé avec quinze grains de mercure doux qu'il prenoit avant de se coucher, & une once de sirop de nerprun mêlé avec dix grains de jalap en poudre qu'il prenoit le matin suivant dans du lait coupé. Il a continué à faire usage d'une boisson, par le moyen de laquelle il a toujours joui depuis d'une santé parfaite.

Les *abscès* aux hanches, aux fesses, au croupion ne sont pas rares : mais il est rare qu'ils soient dangereux, si

ce n'est que la personne soit d'un mauvais tempérament, auquel cas ils peuvent devenir sinueux ou causer la fistule, si c'est auprès du fondement, ou quelquefois la gangrene, si la graisse n'est pas promptement digérée. WISEMAN.

Pour ces sortes d'*abscès*, le caustique vaut mieux que le bistouri, surtout s'ils ont une étendue considérable. Quand la personne est d'une bonne complexion, on vient à bout de les guérir par les méthodes ordinaires ; sinon il faudra tenir la conduite qui est marquée dans les observations suivantes.

Un homme d'environ cinquante ans, s'étant tenu longtems au froid à regarder quelque chose d'extraordinaire, sentit de la douleur au-dessus de la hanche gauche, & le second jour envoya chez moi chercher une emplâtre. Le domestique ne me disant pas le nom de la personne pour qui c'étoit, ni où il logeoit, je lui donnai simplement une emplâtre telle qu'il me la demandoit, propre à empêcher qu'il ne se formât de fluxion sur la partie. Quatre jours après il envoya encore chez moi demander une autre emplâtre, & me fit dire que sa douleur étoit beaucoup augmentée ; & le surlendemain il m'envoya chercher. J'y allai, & je vis une large tumeur par derriere sur l'os des îles, accompagnée d'inflammation & de dureté considérable, avec tous les symptomes d'un phlegmon naissant. Je prescrivis un cataplasme de sommités de mauve, de guimauve, d'absinthe, de fleurs de sureau & de mélilot, de graine de lin & de fœnugrec, de farine d'orge ; à quoi je fis ajouter du miel, de l'huile de camomille, des jaunes d'œufs & du safran ; & en attendant que le cataplasme fût fait, je commençai par le saigner, & conseillai qu'on lui donnât un clystere l'après-midi. Si le malade eût été plus raisonnable & qu'il se fût fait saigner dès le premier jour qu'il envoya chez moi chercher une emplâtre, sa tumeur auroit été facile à dissiper : mais elle étoit devenue depuis trop invétérée ; cependant je répétai l'application du cataplasme jusqu'à ce que la visse plus grosse, & alors j'excitai la suppuration par un des plus doux suppuratifs. L'effet qu'il produisit fut d'amasser l'humeur dans l'*abscès*, & de le faire élever encore ; & je connus à la pâleur du malade & à la minceur de la peau que la suppuration étoit achevée. Alors j'appliquai sur la partie un des caustiques les plus doux, avec une simple emplâtre de diachylum, & un cataplasme par-dessus le tout. Le lendemain je levai l'appareil dans le dessein d'ouvrir l'escarre ensuite : mais l'*abscès* s'ouvrit de lui-même, & rendit une grande quantité de matiere bien digérée. Je fomentai *l'abscès* avec un morceau d'étoffe trempé dans du lait & exprimé ensuite, & je pansai l'escarre avec un plumasseau enduit de basilicum & trempé dans de l'huile rosat ; & continuai toujours l'usage du même cataplasme. En peu de jours la tumeur se desenfla, & l'escarre tomba. Alors je travaillai à déterger l'ulcere avec le mondicatif de Paracelse. Mais comme l'*abscès* étoit large, & que la suppuration se faisoit au milieu, cette partie n'étant pas susceptible de bandage, il restoit une cavité fort étendue : je jugeai que je ne pouvois pas me dispenser d'y donner une plus grande ouverture, si je voulois mener la cure un peu promptement ; aussi le fis-je avec des ciseaux à incisions. On ne sauroit se dispenser de faire cette opération quand le flegmon est large, comme étoit celui-là ; & c'est pourquoi, à ce que je pense, Sennert place son chapitre des sinus immédiatement après celui du phlegmon. Après avoir fait cette incision, je pansai la plaie avec un digestif composé de térébenthine, de jaunes d'œufs, &c. &, la digestion faite, je l'incarnai, en ajoutant au digestif des poudres d'Iris & de racines d'aristoloche ronde, & de la sarcocolle, &c. & au moyen du vitriol, de l'alun en pierre, de l'onguent de tuthie & de l'emplâtre de chalcitis, je cicatrisai l'ulcere. WISEMAN.

Je fus appellé auprès d'un homme âgé d'environ trente-six ans, extremement maigre & d'une mauvaise complexion ; il avoit une tumeur douloureuse qui lui étoit

venue au côté gauche de l'anus; elle prenoit depuis l'os coccyx juſqu'au périnée; elle étoit d'un rouge foncé, dure à ſa circonférence, mais étoit mollette au toucher le long des bords de l'anus; elle ſembloit s'élever de deſſous l'anus, & paroiſſoit une tumeur mal conditionnée. J'appliquai un cauſtique le long de la partie qui étoit molle tout auprès de l'anus. Quelques jours après je diviſai l'eſcarre & donnai jour à une matiere fétide de couleur brune. Je panſai l'eſcarre avec le baſilicum & l'huile de térébenthine, & j'appliquai par-deſſus un cataplaſme de farine de feves, de graine de lin & de fœnugrec, de fleurs de camomille, de ſureau & de roſes rouges; le tout bouilli dans de l'oxymel. Quand l'eſcarre fut tombée, il fut aiſé de voir que l'ulcere étoit putride. Je le fomentai avec de la leſſive de ſarment, dans laquelle avoit bouilli une grande quantité d'abſinthe; je panſai l'ulcere avec du mondicatif de Paracelſe, avec du précipité rouge & de l'alun, & l'eſcarre avec des lénitifs. Le reſte de la cure comme ci-deſſus.

Le malade eut pendant quelques ſemaines une diarrhée, qui, lorſque l'eſcarre fut ſéparée, couloit dans l'ulcere, & dérangea beaucoup la cure : c'eſt pourquoi, j'y fis injecter de la décoction d'abſinthe, d'herbe de ſaint Jean, de ſcordium, de centaurée, &c. à quoi j'ajoutai de l'eau-de-vie, du miel roſat & de l'onguent d'Egypte; & de crainte que les excrémens ou autres matieres impures n'y ſéjournaſſent & ne rendiſſent l'ulcere plus ſinueux, je l'ouvris dans toute ſa longueur en-deſſus & en-deſſous; je mis dans la cavité du précipité rouge, avec des bourdonnets enduits de mondicatif, une emplâtre par-deſſus, & ſur le tout un bandage. Alors je lui preſcrivis pour boiſſon une décoction de ſalſepareille, &c. & une électuaire fait de conſerve de roſes rouges, de diaſcordium, & de rhubarbe torréfiée, que je lui faiſois prendre de quatre heures en quatre heures; & par-là j'arrêtai ſon cours de ventre. L'ulcere ne ne ſe détergeant point par le moyen des topiques que j'y avois mis juſqu'alors, j'y répandis de la poudre ardente & préſervai les levres de la plaie avec du baſilicum, & une emplâtre de bol par-deſſus : par-là, en deux ou trois panſemens, ce qu'il y avoit de fétide dans l'ulcere fût conſumé; alors je le panſai avec le mondicatif de Paracelſe, & du précipité; je mis après cela par-deſſus des morceaux d'étouppes que j'avois imbibées de vin rouge dans lequel avoient infuſé des roſes rouges, des balauſtes, &c. & je preſcrivis au malade de prendre un ſcrupule de mercure doux tous les ſoirs avant de s'endormir. L'ulcere à la fin ſe trouva détergé : je le fis enſuite incarner avec une poudre compoſée d'aloës, de ſanguine, de myrrhe, de ſarcocole, de racines d'ariſtoloche ronde, d'Iris, & de la pierre calamine que je préparai en forme d'onguent en y joignant du miel roſat. Tandis que la plaie s'incarnoit & ſe cicatriſoit déja en quelques endroits, il parut un ſinus qui avoit gagné ſous le bord de l'anus environ un demi pouce. J'y appliquai une tente avec du mondicatif de Paracelſe, & après qu'il fût détergé j'ôtai la tente; mais alors il ſe forma encore un petit ſinus. En voyant ce nouveau, dans la crainte qu'il n'arrivât quelque accident plus dangereux à ces parties foibles, en même tems que je donnois mes ſoins à l'ulcere ſinueux qui étoit au-deſſous de l'anus, je dilatai le dernier, & l'ouvris avec un petit coup de ciſeaux à inciſion en dedans du grand ſinus. Depuis ce tems l'ulcere ſe guérit, & je crus avoir tout fait : mais peu de jours après parut encore un nouveau ſinus proche du bord de l'anus, du côté où l'ancien s'étoit formé. Ce nouvel accident découragea le malade, mais comme je vis que le ſinus étoit placé d'une maniere commode pour décharger la matiere purulente, & qu'il ne procedoit que de l'extreme foibleſſe de la partie, je jugeai à propos de ne le point fermer. Je me contentai de le nettoyer, & de mettre par-deſſus un ſimple plumaſſeau d'étouppes & rien de plus. Il reſta dans cet état ſans nouveaux accidens, & le malade a joui depuis d'une bonne ſanté pendant pluſieurs années, & cette ouverture à la fin, s'eſt guérie d'elle-même. WISEMAN.

Comme les phlegmons entraînent quelquefois après eux la mortification, lorſqu'on y a appliqué des médicamens aſtringens à contre-tems : de même auſſi dans les perſonnes graſſes, la gangrene s'y met après qu'on les a ouverts, ſi la graiſſe n'a pas été promptement digérée. C'eſt ce qui arriva à une perſonne qui avoit un phlegmon auprès de l'os ſacrum. Lorſque la matiere fut évacuée, l'ulcere devint cru & gangrené. Un ſecond Chirurgien fut conſulté : il ſcarifia le fond de l'*abſcès* & par des topiques chauds, il crut avoir diſſipé la mortification, mais comme elle reparut tout de plus belle, on me vint chercher. Je vis les levres & le dedans de la plaie gangrenés & corrompus. Nous ſcarifiâmes les levres, mais les trouvant plus gangrenées en dedans qu'en dehors, nous les coupâmes circulairement; enſuite nous ſcarifiâmes l'*abſcès* en dedans, nous en ôtâmes la graiſſe putréfiée, & avec une tente trempée dans de l'huile de gerofle chaude, nous nettoyâmes l'*abſcès* & remplîmes les ſcarifications de précipité rouge. Après cela nous panſâmes l'*abſcès* avec un mélange de baſilicum & d'huile de térébenthine, & y appliquâmes des cataplaſmes & des fomentations telles qu'il eſt d'uſage en pareil cas. Le lendemain nous vînmes à deſſein d'y appliquer un cautere actuel : mais nous trouvâmes l'*abſcès* chaud & diſpoſé à la digeſtion à l'endroit des levres & des parties charnues, & depuis ce tems là en effet la digeſtion s'en fit parfaitement bien; ſeulement à la baſe de l'ulcere où la mortification avoit atteint juſqu'au périoſte, l'eſcarre ſe ſéparoit plus l'entement; mais nous la fîmes tomber en y appliquant des lénitifs chauds, l'ulcere fut incarné le plus heureuſement du monde. WISEMAN.

Abſcès à l'anus.

A la ſuite d'une inflammation, il arrive quelquefois un *abſcès* à l'anus, auquel cas pour l'ordinaire la putréfaction s'étend aux environs, attendu la chaleur & l'humidité extreme de ces parties. Cela met le Chirurgien dans la néceſſité d'y employer la ſection, & cette opération entraîne ſouvent après elle la fiſtule; c'eſt pourquoi, quoique dans les ſimples *abſcès* la cure ne ſoit pas difficile, cependant, ſi la maladie eſt conſidérable, & qu'il y ait eu une amputation de faite autour de l'anus, tandis qu'on fait de ſon mieux pour cicatriſer la plaie, il arrive aſſez ſouvent de la conſtriction dans les parties voiſines & un rétréciſſement au paſſage de l'anus. Ces raiſons font qu'il ſera à propos quand on entreprendra cette cure, de mettre dans le fondement une tente enduite de tetrapharmacum ou de quelqu'autre réſolutif; & quand la cure avancera il ne ſera pas moins convenable de mettre au paſſage une cannule d'étain bien conditionnée, menue, ronde, & bien polie, du moins par le bout qui entre dans la partie; l'autre bout ſera plus gros & plus large, & elle ſera percée d'outre en outre pour donner paſſage par cette voie aux flatuoſités. Il faut garnir ce tuyau de quelque médicament incarnatif ou de terre de Samos, ou de céruſe, & mettre ſur le tout un couſſinet ou un floccon de laine, avec un bandage par-deſſus. Il ne faudra pas retirer le tuyau que la cure ne ſoit entierement achevée. AETIUS, *Tetrab. IV. Serm. 2. ch. 9. de Leonidas.*

Abſcès aux extrémités inférieures.

Il vient ſouvent des *abſcès* aux cuiſſes & aux jambes : quand ce ne ſont que des ſuites de tumeurs inflammatoires, & que le malade eſt d'une bonne conſtitution, on vient à bout de les guérir par les méthodes ordinaires.

Mais s'ils proviennent de la criſe d'une fievre, il arrive ſouvent qu'ils dégénerent en ulceres ſinueux qui carient les os.

Quelquefois

Quelquefois ils ſont ſcrophuleux, & dans ce cas il faut les traiter comme tels. Voyez *Struma*.

Souvent ces *abſcès*, en s'étendant, forment des ſinus tout le long du membre. Quand cela arrive, il ne faut pas pour cela ouvrir le ſinus dans toute cette longueur, il ſuffit d'y faire des ouvertures, & des orifices de diſtance en diſtance, avec le biſtouri ou le cauſtique, & enſuite quand la matiere ſera évacuée, on y mettra une compreſſe & un bandage convenable, qui ſouvent ſuffiront pour réunir & conſolider les plaies.

Pour ces ſortes d'*abſcès*, la chauſſe ou chauſſette nouée avec des cordons, ſera d'une grande commodité.

En 1652. paſſant de Cheshire dans le Comté de Rutland, & me rencontrant à Luffenham, qui étoit dans mon chemin pour retourner à Londres, on m'engagea à aller voir un Gentilhomme, Propriétaire d'un Fief dans cette Contrée, qui avoit la fievre, & avoit longtems gardé le lit, à cauſe d'une douleur aigue à la cuiſſe, que l'on croyoit être occaſionnée par la criſe de cette fievre. Je le trouvai extremement maigre; ſa cuiſſe malade étoit une fois plus groſſe que l'autre, mais elle n'avoit pas changé de forme, & on n'y voyoit ni tumeur particuliere, ni inflammation, ni dureté; je ne ſentois pas non plus de fluctuation aſſez diſtinctement, pour pouvoir m'aſſurer de l'endroit où étoit la matiere, parce qu'elle étoit logée fort avant, & répandue également dans la partie extérieure de la cuiſſe: comme je m'en doutai, je fis de ce côté-là une ouverture, en ſuivant la longueur du membre; & ſentant mon biſtouri dans la cavité, je la fis large: il en ſortit une matiere putride, ſemblable à de la lie de biere. Après en avoir tiré plein une pallette, je mis à l'ouverture une tente enduite de baſilicum, avec un emplâtre de minium par deſſus, & ſur le tout une compreſſe & une bande roulée. Le lendemain, trouvant le malade ſoulagé, & la matiere évacuée abondamment, je fomentai la cuiſſe avec une décoction d'abſinthe, de fleurs de camomille, de roſes rouges, & autres choſes ſemblables; & examinant l'intérieur de la plaie avec ma ſonde, je ſentis une grande longueur de l'os dépouillée. J'élargis encore l'ouverture pour donner un paſſage plus libre à la matiere, & plus encore pour faire que mes médicamens puſſent aller juſqu'à l'os; enſuite je penſai l'ulcere comme auparavant, & le lendemain j'y fis une injection de ſommités d'herbes de S. Jean, de centaurée, de racines de grande conſoude, de biſtorte, de tormentille, de genciane & d'iris, à quoi j'avois ajouté, après avoir paſſé la liqueur, du ſirop de roſes; j'injectois tous les jours un peu de cette décoction toute chaude pour déterger l'ulcere. Je tenois le ventre libre au malade par des clyſteres de lait & de ſucre, & je lui faiſois prendre tous les ſoirs un peu de theriaque de Veniſe, & d'oſeille ſauvage. Je lui preſcrivis auſſi un julep, fait avec des feuilles & des racines de fraiſier, de la rapure d'ivoire, & de la croute de pain, un bâton de canelle infuſé dans la décoction, après l'avoir paſſée; j'y ajoutai quelques gouttes d'eſprit de ſoufre, & édulcorai le tout avec du ſucre. Je lui ordonnai pour alimens de la crême d'orge, du bouillon, du gruau, & des figues; & à meſure que ſon appetit augmenta, je me relâchai ſur la diete. Quoique l'ouverture de la plaie fût large, & que l'os de la cuiſſe fût à cet endroit dépouillé de chairs; cependant à cauſe de la diſtance qu'il y avoit entre l'os & l'ouverture, & de la profondeur de l'ulcere, il n'étoit pas poſſible d'appliquer immédiatement ſur l'os aucuns médicamens exfoliatifs, qui ne fuſſent préjudiciables aux autres parties, & ſi l'on ſe fût ſervi de violens deſſicatifs, comme l'os le demandoit, on eût certainement rendu l'état de l'ulcere plus fâcheux. C'eſt pourquoi, je fis préparer un cautere actuel à une forge voiſine, pour deſſécher l'os par ce moyen; en attendant, je continuai mes panſemens comme à l'ordinaire, & tins toujours l'orifice de la plaie médiocrement ouvert avec des bourdonnets imbibés de la liqueur qui ſervoit à l'injection, & preſſés enſuite. Alors par le moyen de compreſſes & de bons bandages, j'exprimai la matiere de la plaie, de ſorte qu'elle diminuoit de jour en jour; les cavités les plus reculées ſe rempliſſoient, & l'ulcere ſembloit toucher à ſa guériſon, ſans les obſtacles qu'y mettoient les caries de l'os. Pour lever ces obſtacles, je fis faire le cautere en forme de coin, mais fort mince; & y ajuſtant une cannule, que je poſai ſur l'os, tout le long de la carie, je paſſai le cautere à travers juſqu'à l'os, & réitérai la même opération quantité de fois; rafraîchiſſant de tems en tems la cannule dans un baſſin d'eau que j'avois auprès de moi; alors je couvris l'os, & panſai l'ouverture avec des bourdonnets trempés dans une décoction faite avec de l'orge & des racines de conſoude, prenant la précaution d'attacher un fil aux bourdonnets, que je fis aller juſqu'à l'os, pour les pouvoir retirer; & je mis en dehors ſur l'ulcere de l'onguent refrigératif de Galien, & une emplâtre de cérat de Galien par deſſus le tout. Je continuai ces panſemens tous les jours juſqu'à ce que l'exfoliation fût avancée; enſuite je repris l'uſage des injections, que j'ai dites plus haut; ajoutant aux autres ingrediens, des roſes rouges, des balauſtes, & des fleurs de ſumac, avec un peu d'alun; puis avec une compreſſe, & un bon bandage, je travaillai à procurer la réunion en dedans, laiſſant l'exfoliation de l'os à la nature. Tandis que j'étois encore dans le pays, la cavité ſe remplit, & la matiere étant bien digérée, & ne venant plus qu'en petite quantité, l'ulcere ſembloit à peu près guéri: & j'appris un ou deux mois après, que le malade vaquoit à la régie de ſa terre. L'exfoliation s'étoit faite d'une maniere imperceptible, comme il arrive ſouvent, les eſquilles s'étant miſes en poudre, & étant ſorties avec la matiere. WISEMAN.

Abſcès aux piés.

Il vient quelquefois des *abſcés* aux piés, & pour l'ordinaire ils proviennent de contuſions à ces parties.

Ils peuvent auſſi provenir d'une ſaignée au pié, dans laquelle un nerf ou un tendon aura été piqué; ou bien de la tranſlation d'une humeur qui y eſt venue de quelque autre partie.

Mais les *abſcés* ſcrophuleux ſont les plus dangereux, parce qu'il eſt rare, ou pour mieux dire, qu'il n'arrive jamais que les os n'en ſoient pas endommagés.

Les *abſcés* aux piés pour l'ordinaire ſont très-difficiles à guérir, attendu leur ſituation, qui fait qu'il ſe forme toujours des ſinus dans les interſtices des muſcles, leſquels fort ſouvent carient les os.

Pour ouvrir ces ſortes d'*abſcès*, le cauſtique vaut mieux que le biſtouri, parce qu'en ſe ſervant de cette voie, on ne craint point de bleſſer, ni les nerfs, ni les tendons, ce qui peut arriver en ſe ſervant du biſtouri, & ce qui occaſionne des douleurs exceſſives.

L'obſervation ſuivante contient la maniere de traiter ces ſortes d'*abſcés*, & les fâcheux ſymptomes qui les accompagnent.

Un enfant incommodé, d'environ dix ans, me fut recommandé par le Docteur Mapletoft. Il avoit une tumeur ſcrophuleuſe en état de ſuppuration, au pié droit, ſur les tendons & les os du metatarſe, qui aboutiſſent aux deux plus petits orteils. Je ſoupçonnai qu'ils étoient endommagés: mais comme il s'agiſſoit de faire une ouverture, j'appliquai ſur la tumeur un cauſtique convenable pour l'âge de l'enfant; l'ouverture faite, il en ſortit une matiere blanchâtre, & je ſentis les os dépouillés depuis le commencement du metatarſe juſqu'à leur articulation avec les orteils. Je fomentai la partie malade, avec une décoction diſcuſſive, & je penſai l'eſcarre avec des lénitifs pour en hâter la ſéparation; & lorſqu'elle fut tombée en partie, je détergeai l'ulcere avec du précipité rouge, & du vitriol pulvériſé, afin de m'ouvrir un paſſage libre juſqu'à la carie, à travers la chair fongueuſe qui repouſſoit. Alors je recouvris les os avec des bourdonnets trempés dans du miel roſat, & de l'eau-de-vie, & preſſés enſuite, & je tins l'ulcere aſſez ouvert pour pouvoir appercevoir combien l'os étoit carié. Mais

comme les bourdonnets que j'avois mis dans la plaie comprimoient les tendons, ils rendirent l'ulcere douloureux, & en firent couler une matiere claire & séreuse, ce qui me fit craindre quelque accident funeste. Pour y remedier, je coupai les tendons, je pansai l'ulcere avec des digestifs, & j'y appliquai des réfrigérans en dehors, pour arrêter la fluxion. Lors du pansement suivant, trouvant les tendons retirés & les os plus aisés à atteindre, & voyant en même-tems que l'exfoliation seroit un ouvrage long, si on se contentoit d'y appliquer des digestifs, &c. la matiere s'étant déja fait un passage par dessous les os, & menaçant de former un apostume à la plante du pié, je me déterminai à y appliquer le cautere actuel. Dans cette vue, je pansai l'ulcere avec des bourdonnets de charpie, afin de me préparer une ouverture assez large pour voir jusqu'au fond; & le lendemain je passai le cautere actuel tout du long de la carie. Alors avec mes pincettes, je pris les esquilles piece à piece, & les tirai dehors par morceaux; après quoi je nettoyai l'ulcere, & j'y mis mes bourdonnets imbibés de décoction mucilagineuse, & pressés ensuite entre & sur les extrémités des os qui restoient: je pansai l'ulcere avec des digestifs, & j'appliquai par dessus des compresses trempées dans du vinaigre, où j'avois fait infuser du salpêtre, de la myrrhe, &c. & j'enveloppai le pié d'un chausson. Par-là, je réprimai le flux de la matiere, & la fis sortir des différentes cavités où elle s'étoit logée. Cependant je ne pus pas me dispenser après cela de faire une ouverture à la plante du pié, & d'ouvrir l'ulcere par dessous pour évacuer plus promptement la matiere. Je continuai de mettre des bourdonnets imbibés d'eau-de-vie, & pressés sur les extrémités des os, jusqu'à ce que le calus fût assez formé pour remplir l'espace vuide, & suppléer au défaut des os. Durant ce traitement, le malade étoit incommodé de toux, de cours de ventre, & de vomissemens. Le Docteur Mapletoft m'aida de ses lumieres à écarter ces accidens, en prescrivant au malade des remedes propres à tempérer la qualité acre de son sang; après quoi, par de bonnes nourritures l'enfant reprit ses forces. Arrivé jusques-là, & étant en beau chemin de guérir parfaitement, l'ulcere étant presque cicatrisé, & n'y ayant plus rien à faire, que de tenir la plaie ouverte avec des bourdonnets & un plumasseau garni de diapompholix, & de bander le pié: je laissai à sa mere le soin de le panser; je le vis quelque tems après, marchant, & à la fin il fut parfaitement guéri. Ainsi, on peut dire que le tems contribue beaucoup à la cure d'une pareille maladie: mais il faut dire aussi que, sans les soins d'un Chirurgien attentif, le malade languiroit misérablement, & mourroit à la fin. Et qu'on ne dise pas que l'amputation détruiroit la source du mal: c'est une mauvaise ressource, vu qu'à l'instant qu'on est venu à bout de guérir l'ulcere & la carie en un endroit, il s'en forme souvent de nouveaux à d'autres parties. WISEMAN.

Abscès au talon.

Il se forme des *abscès* au talon, qui la plupart sont scrophuleux. Il en vient quelquefois d'une piquure de clou rouillé qui sera entré dedans.

Ce qu'il y a à faire dans ces *abscès*, est de tenir l'ulcere ouvert, après qu'on en a évacué la matiere, en y mettant des bourdonnets ou des tentes d'éponge, tout le tems qu'il faudra, soit que l'os soit dépouillé ou qu'il soit carié. S'il ne l'est pas, il sera facile de faire incarner & cicatriser la plaie par les méthodes ordinaires.

S'il étoit carié, il n'est point de meilleure méthode, que d'employer le cautere actuel, qu'on insere par une cannule jusqu'à l'os; par-là on évite l'inconvénient d'attendre plusieurs semaines que l'exfoliation se fasse d'elle-même, comme on est obligé de faire en s'en tenant à la méthode ordinaire. Moyennant cette opération, il est rare que l'os s'en aille en esquilles; il se met en poudre & sort imperceptiblement avec la matiere. WISEMAN.

Le chausson avec la bande roulée est extremement commode à ces sortes d'*abscès*, pour tenir l'appareil en état.

Comme la plupart des *abscès* aux articulations sont scrophuleux. Voyez la maniere de les traiter au mot *Struma*.

ABSCISSIO. *Abscission.* Ἀποκοπή. Ce mot s'emploie par les Medecins en différens sens; mais on l'emploie le plus ordinairement, pour signifier le retranchement qu'on fait d'une partie du corps, gâtée, corrompue, & qui n'est plus d'aucun usage, avec un instrument coupant. Elle ne se fait gueres que des parties molles du corps: car le retranchement des os s'appelle amputation; quoiqu'on puisse aussi séparer par l'*abscission* de petits fragmens d'os, qui étant déja presque détachés par l'exfoliation ou la fracture, n'ont besoin que de cette voie pour être retranchés, comme étant inutiles ou même pernicieux.

Amputation, & *abscission*, ne se disent pas seulement des parties corrompues, on les applique aussi aux parties saines, dont on est quelquefois obligé de retrancher, lorsqu'elles ont une grandeur démesurée. C'est en ce sens qu'on dit l'amputation de la luette, du clitoris & du prépuce.

Le terme *abscissio*, signifie dans quelques Auteurs Latins, qui ont écrit de la Medecine, la terminaison subite d'une maladie, terminaison qui se fait avant qu'elle en soit à son troisieme période ou au déclin.

Abscissio, marque aussi quelquefois dans les mêmes Auteurs, une privation entiere & subite de la voix; c'est en ce sens que Celse a dit, *abscissa vox*, ce qu'on peut rendre exactement par la voix coupée.

ABSCONSIO. *Cavité.* Il paroît que ce terme s'entend d'une cavité qui n'est pas naturelle, & qui naît de quelque maladie. Lorsqu'il s'agit des cavités naturelles du corps, mais surtout de celles des parties de la génération, & du cerveau, les Auteurs Latins se servent du mot *Sinus*.

Absinthites vinum. *Vin d'absinthe.* Dioscoride décrit différentes manieres de faire le vin d'absinthe: la meilleure, selon Fucius, est de broyer une livre de la meilleure absinthe, de l'envelopper dans un linge, & de la faire infuser dans neuf gallons de vin, c'est-à-dire, environ trente-six pintes; d'y mêler ensuite du vin doux, de laisser fermenter le tout, & de laisser le vaisseau ouvert, afin qu'il ne soit pas brisé par la violence de la fermentation.

Vertus du vin d'absinthe.

Le vin d'absinthe est bon pour l'estomac, il est diurétique, il accélere la coction des alimens, il soulage ceux qui sont attaqués à la ratte, ceux qui ont la pierre, & la jaunisse; il dissipe les nausées, & fortifie les estomacs foibles. Il opere encore efficacement dans le gonflement invétéré des hypocondres, & dans toutes les inflammations; il tue les vers ronds, il remédie à la suppression des regles; c'est un antidote contre le poison du chaméléon blanc: mais il faut en boire en grande quantité, & le rendre par le vomissement, afin qu'il guérisse. Dioscoride l. 5. c. 49.

ABSINTHIUM. *Absinthe.* d'Ἀψίνθιον, désagréable; terme qu'Hesychius fait dériver de α privatif & de ψίνθος, qu'il rend par τέρψις, delectation. D'autres prétendent que *absinthium* vient d'Ἀπίνθιον, & Ἀπίνθιον, de α privatif, & de πίνω boire; qui n'est pas potable; ce qui lui convient assez à cause de son amertume. Il y en a qui en cherchent l'étymologie dans ἅπτεσθαι, toucher, ce que l'on dit par antiphrase de l'absinthe, parce que son amertume est si grande que les animaux n'y touchent pas.

On se sert en Medecine de différentes sortes d'absinthe: 1. *Absinthium vulgare offic.* Park 98. Raii hist. 1. 366. Synop. 3. 188. *Absinthium vulgare majus*, J. B. 3. 168. hist. Oxon. 3. 7. *Absinthium latifolium sive ponticum*, Ger. 937. Emac. 1096. *Absinthium*

Ponticum ſeu Romanum officinarum, ſeu dioſcoridis, C. B. 135. Tourn. Inſt. 457. Boerhaave ind. A. 126.

La racine de l'abſinthe eſt épaiſſe & ligneuſe, diviſée en différentes branches qui durent pendant pluſieurs années. Ses tiges ſont canélées, fermes, ligneuſes, & garnies d'autres petites tiges qui portent pluſieurs feuilles. Ces feuilles durent pendant tout l'hiver, elles ſont découpées en ſix, huit, & même en un plus grand nombre d'endroits, vertes dans la partie ſupérieure, blanchâtres & velues en deſſous. Elle pouſſe en été ces tiges dont j'ai parlé, à deux ou trois piés de haut, & pleines d'une poix blanche; les feuilles dont ces tiges ſont garnies, ſont au ſommet longues, étroites, & peu profondément découpées. On apperçoit au milieu de ces feuilles, ſur des pédicules grêles, qui ſortent des aiſſelles de quelques-unes de ces feuilles, & qui ſont pendans, des fleurs jaunâtres, naiſſant à côté les unes des autres, ayant la tête panchée, & contenant des ſemences fort menues. Les feuilles & les fleurs ſont très-ameres au gout, & très-fortes d'odeur. Cette plante croît dans les lieux champêtres, dans les haies, aux environs des grands chemins, & fleurit au mois de Juillet.

L'eſpece d'abſinthe que je viens de décrire, eſt ſelon Gerard, Bauhin, & d'autres, l'*abſinthium ponticum* des Anciens, qui croyoient que la meilleure abſinthe croît dans le Pont, Province de l'Aſie mineure. Dale.

On ſe ſert des feuilles & des ſommités; on les croit bonnes dans toutes les maladies d'eſtomac, comme la foibleſſe d'eſtomac, le dégout, le vomiſſement, & l'indigeſtion. Elles fortifient les viſceres, & ſont convenables dans les hydropiſies, la jauniſſe, & les fievres tierces & quartes. Elles tuent les vers. On les donne dans tous ces cas, infuſées dans de l'eau, de la bierre, ou du vin. Ray fait mention d'un cataplaſme des feuilles vertes de l'abſinthe battues avec du ſain-doux, comme d'un excellent remede contre le gonflement des amigdales & l'eſquinancie. Miller.

L'*abſinthe* eſt bonne dans les longues fievres, elle eſt diurétique & tue les tignes. Dale.

L'huile eſſentielle d'*abſinthe* préparée en pilules avec un morceau de pain, priſe deux heures avant les repas, après avoir fait diéte quelque tems, eſt un remede certain contre les vers. Boerhaave.

On croit à la campagne, dans quelques Provinces, que l'*abſinthe* portée ſur la poitrine, comme un bouquet, ou flairée de tems en tems, a la vertu de préſerver de la contagion de la petite vérole & de la rougeole, ou de quelqu'autre que ce ſoit; ce qui pourroit avoir quelque fondement.

L'eau d'*abſinthe* fraîche, préparée par pluſieurs cohobations, eſt excellente pour ſuppléer au défaut de bile, aider les organes *chilopoiétiques*, tuer les vers & les expulſer. Boerhaave.

Boerhaave traite d'immortelles les propriétés de cette plante. Son ſuc, dit-il, guérit toutes les hydropiſies où il n'y a point rupture de vaiſſeaux. Une once du ſuc tiré de ſes feuilles vertes, eſt un remede merveilleux pour ceux qui ſont en langueur. On fait une conſerve des ſommités tendres des feuilles, & ce remede eſt appellé l'ami & le pere de l'eſtomac. Il eſt excellent dans les cas où l'eſtomac eſt embarraſſé de phlegmes & de bile inactive: mais il eſt nuiſible dans les maladies inflammatoires. L'infuſion des feuilles d'*abſinthe* dans du vin, eſt bonne contre les vers. Cette plante eſt efficace contre la fievre quarte & le ſcorbut. Pour ces maladies, il faut prendre les ſommités des branches, les pulvériſer & en faire prendre la poudre le matin à jeun. Ce remede ſert principalement pour les pauvres: car les riches demandent des remedes plus éclatans. Les Chirurgiens tirent auſſi de grands ſervices de cette plante. Si quelque partie commence à ſe corrompre & à être menacée de gangrene, on l'enveloppera dans des feuilles d'*abſinthe* broyées dans du vin & dans du vinaigre, avec un peu de ſel, & l'on peut

aſſurer que le malade n'a rien à craindre de l'accident qui le menaçoit.

On tire des feuilles de cette plante brûlées à feu couvert, à la maniere de Tachenius, un ſel très-efficace; celui qu'on retire en les brûlant à feu ouvert, n'eſt pas ſi bon. Voyez *Sales Tacheniani*.

On fait encore avec cette plante le vin d'*abſinthe*, remede bon toutes les fois que la bile vient à manquer dans les maladies chroniques, il retablit l'appétit: mais il y a à craindre ſi l'on en prend en trop grande quantité, qu'il n'affoibliſſe la vue par ſa vertu deſſéchante. Il eſt très-bon dans la ſuppreſſion des regles & les rétentions d'urine; c'eſt un ſudorifique dans les fievres intermittentes, & dans le ſcorbut. Il ſoulage dans la colique. Son odeur forte provoque le ſommeil, il fortifie l'ouie.

2. *Abſinthium romanum*, *Offic. Abſinthium ponticum ſive romanum vulgare*, Park. 98. Raii hiſt. 367. *Abſinthium tenuifolium ponticum Galeni*, Ger. 937. emac. 1096. *Abſinthium ponticum tenuifolium incanum*, C. B. 138. Tourn. inſt. 457. Boerh. ind. A. 126. *Abſinthium ponticum vulgare, folio inferius albo.* J. B. 3. 175. hiſt. Oxon. 3. 8.

Cette eſpece d'*abſinthe* eſt un peu plus petite que la premiere; ſes feuilles ſont plus petites & plus fines; leurs découpures plus étroites & plus légeres; elles ſont velues & blanches en deſſus & en deſſous. Celles qui croiſſent aux ſommités des branches ſont longues, étroites & ſans découpure. Ses fleurs ſont en grand nombre, elles viennent aux ſommités des branches, comme dans la précédente: mais elles ſont d'une couleur moins éclatante & en tous ſens plus belles & plus élégantes que celles de la premiere eſpece; enſorte qu'on peut dire que pour la forme, la premiere le cede en tout à la ſeconde. Celle-ci n'a pas l'odeur ni l'amertume au même degré que l'autre. Parmi nous, elle ne croît que dans les jardins; les pays chauds ſont ſeuls ſon climat naturel. Elle fleurit au mois de Juillet.

Cette ſorte d'*abſinthe* eſt de la même nature que l'*abſinthe* commune: mais ſes propriétés ſont d'un degré un peu inférieur en force. Elle eſt bonne pareillement pour les maux d'eſtomac & de rate. Matthiole écrit avoir vu des hydropiques réduits par leur maladie dans un état déplorable, en être tirés par un uſage conſtant de la conſerve & des feuilles de cette plante. Et c'eſt en effet avec cette eſpece d'*abſinthe* que les apothiquaires devroient faire leur conſerve, au lieu d'employer, comme ils ont coutume, l'*abſinthe* romaine, parce qu'elle eſt moins amere & moins deſagréable au gout. Dale, Miller.

3. *Abſinthium alpinum*, cod. med. 2. *Abſinthium alpinum candidum humile*, C. B. Pin. 309. Prod. 71. Tourn. inſt. 458. *Abſinthe des montagnes.*

Cette *abſinthe* croît dans les montagnes de Savoie, & a les mêmes vertus que l'eſpece précédente.

4. *Abſinthium Ponticum antiquorum*; *Abſinthium orientale fruticoſum incanum, amplo folio tenuiſſimo diviſum*: Tourn. Cor. 33. Boerh. Ind. 126. *Abſinthe de Pont.*

Dale dit que cette eſpece d'*abſinthe* dont Tournefort fait mention, comme de l'*abſinthe* de Pont des anciens, n'étoit pas connue des modernes, ſelon cet Auteur, quoiqu'il y en eût au Jardin royal de Paris depuis vingt ans.

5. *Abſinthium ſeriphium*, *offic. Abſinthium marinum album.* Ger. 940. Emac 1099. Raii hiſt. 1. 370. Synop. 3. 188. Boerh. ind. A. 126. *Abſinthium ſeriphium ſive marinum Anglicum* Park. 102. *Abſinthium ſeriphium Belgicum.* C. B. 109. J. B. 3. 178. hiſt. Oxon. 3. 9. Tourn. inſt. 458.

Cette *abſinthe* croît ordinairement à la hauteur de deux ou trois piés, avec des feuilles aîlées en grand nombre, plus petites & plus fines que celles de l'*abſinthe* commune, très-blanches & velues: les branches le ſont auſſi; ſon odeur eſt à peu près comme celle de l'aurone. Elle eſt moins amere au gout que les autres *abſinthes*: elle donne un peu plus de ſel. Ses fleurs ſont petites &

nues, comme celles de la premiere eſpece, & elles fleuriſſent en même tems. Elle croît en abondance dans tous nos marais ſalés.

On ſe ſert des feuilles & des ſommités; c'eſt là l'*abſinthe* romaine dont on ſe ſert dans les boutiques de nos Apothiquaires, actuellement & depuis plus de cent ans.

Parkinſon s'eſt plaint dans ſon tems, que les Medecins & les Apothiquaires ſubſtituoient cette plante à la premiere, quoiqu'elle n'eût pas à beaucoup près autant de vertu; & Dioſcoride & Galien ont aſſuré que le *ſeriphium* étoit nuiſible à l'eſtomac.

6. *Abſinthium ſeriphium Gallicum, offic.* C. B. Pin. 139. Tourn. Inſt. 458. Elem. Bot. 363. Hiſt. Oxon. 39. Magnot, Bot. 1. Chomel. 431. *Abſinthium ſeriphium tenuifolium marinum Narbonenſe*, J. B. 3. 177. Chab. 373. Raii Synop. 3. 189. *Abſinthium ſeriphium Narbonenſe*, Park. Theat. 102. Raii Hiſt. 1. 370. *Abſinthium minus tenuifolium altè inciſis folijs, cinereum, ſalſum, Hiſpanicum*, Barr. Obſ. 1008. Icon. 460. *l'Abſinthe marine Françoiſe.*

Elle croît ſur les côtes d'Angleterre, & aux environs de Narbonne; ſes propriétés ſont les mêmes que celles des autres *abſinthes* marines. Dale.

7. *Abſinthium Santonicum, Offic. Abſinthium Santonicum Gallicum.* C. B. 139. Tourn. Inſt. 458. Magnot, Bot. App. 289. hor. Monſp. 2. *Abſinthe Françoiſe.*

On trouve ſa plante aux environs de Narbonne, avec le *ſeriphium Gallicum* dont j'ai parlé ci-deſſus; & elle a ſes propriétés.

8. *Santonicum & ſemen ſanctum, Offic. ſementina*, Ger. 941. Emac. 1100. *Abſinthium Santonicum Alexandrinum, ſive ſementina & ſemen ſanctum*, Park. 102. *Lumbricorum ſemen vulgare & matthioli.* J. B. 3. 180.

On ſe ſert de ſa ſemence; on l'apporte d'Alexandrie; elle eſt petite, oblongue, jaune, d'une amertume acre & d'une odeur deſagréable. On diroit qu'elle eſt formée de petites coques miſes les unes ſur les autres.

Ces ſemences ſont fort connues par la propriété qu'elles ont de tuer les vers. Dale. Voyez *Santonicum.*

9. *Abſinthium Santonicum Judaïcum.* C. B. Pin. 139. Raii Hiſt. 1. 369. Chomel. 445. Hiſt. Oxon. 3. 8. *Lumbricorum ſemen Rauvvolfij.* J. B. 9. 180. *Lumbricorum ſemen, ſive abſinthium Santonicum Rauvvolfij*; Chab. 375. *Scheba Arabum.* La mort aux vers Arabique.

On l'apporte à Alexandrie, de la Judée. Dale.

Les Botaniſtes ne ſont pas d'accord ſur la plante qui porte cette ſemence, les uns croient que c'eſt le zédoaire; ce qui n'eſt pas vrai-ſemblable, car les ſemences du zédoaire ſont rondes & d'une couleur brune, enfermées dans une triple capſule; au lieu que la graine contre les vers n'a aucun de ces caracteres.

D'autres, entre leſquels ſe trouve Bauhin, aſſurent que cette ſemence eſt produite par une eſpece d'*abſinthe.*

Dale paroît auſſi de ce ſentiment, ſans oſer pourtant décider ſi c'eſt une eſpece d'*abſinthe*, ou une eſpece d'aurone.

Rauwolfius dit que cette ſemence croît dans la Paleſtine, aux environs de Bethléem.

Miller prétend que ce que nous appellons la mort aux vers, n'eſt autre choſe que le bouton naiſſant de la fleur d'une eſpece d'aurone. Voyez *Santonicum.*

10. *Santonicum viride, Offic. Choccan.* Pomet.

Cette ſemence ſeroit tout-à-fait ſemblable aux premieres, ſi elle n'étoit un peu plus groſſe & d'une couleur verte tirant ſur le jaune; elle a les mêmes vertus.

Pomet dit qu'on l'apporta de Turquie à Paris, pour la premiere fois qu'on en vit. Dale.

11. *Heliochryſum Offic.* Chab. 369. *Heliochryſon*, Park. Parad. 374. *Heliochryſum quorumdam, folijs abrotani.* J. B. 3. 150. *Heliochryſon folijs abrotani.* C. B. 264. *Coma aurea, ſive heliochryſon.* Ger. 520. Emac. 645. *Abſinthium tenuifolium corymbis æqualibus ſeu compactis*, Hiſt. Oxon. 3. 8. *Abſinthium corymbiferum annuum.* Elem. Bot. 362. Tourn. Inſt. 458.

On cultive cette plante dans les jardins. Elle fleurit en Juillet. On ſe ſert des feuilles. Elle eſt recommandée contre la morſure des ſerpens & dans la ſtrangurie & les difficultés d'uriner. On dit qu'elle provoque les regles, qu'elle diſſout le ſang coagulé, & qu'elle arrete les catarrhes. Dale.

Miller diſtingue en tout vingt-trois ſortes d'*abſinthe*: mais il n'y a que celles dont nous avons parlé en qui nous reconnoiſſions des propriétés medecinales.

Il eſt étonnant que les modernes qui ont montré tant d'induſtrie & d'éxactitude à diſtribuer les plantes en différens genres & à les placer chacune ſous le genre qui lui convient, aient pour ainſi dire, borné leurs travaux à faire de la Botanique une ſcience ſtérile. Dans tous les volumes qu'on a compoſés ſur la Botanique, à peine trouvons nous quelques propriétés attribuées aux plantes, dont les Anciens n'aient pas fait mention avant nous. Le train que l'on a pris c'eſt de tranſcrire tout ce que l'on trouve dans les Auteurs, ſans s'embarraſſer beaucoup ſi ce qu'ils ont dit vaut cette peine, & ſi les vertus qu'ils donnent à certaines plantes ſont réelles ou imaginaires. Si au lieu de procéder ainſi, on s'occuppoit à vérifier ce que l'on trouve dans les Anciens, à confirmer aux plantes les propriétés dont on a dit qu'elles étoient douées & qu'elles poſſedent en effet, à rejetter tout ce que l'on a avancé de faux, tout ce que l'ignorance & le caprice ont introduit de fabuleux, & à découvrir des propriétés inconnues; l'art de guérir marcheroit à la perfection avec une rapidité qu'on ne lui remarque point.

Pour s'appercevoir d'un coup d'œil combien nous avons peu encheri ſur les Anciens, dans ce que nous avons dit de l'*abſinthe*, on n'a qu'à comparer les extraits ſuivans de Dioſcoride, de Pline & de Galien, avec ce que nous avons rapporté ci-deſſus des modernes.

De Galien, cité par Fucius.

L'*abſinthe* eſt aſtringente, amere & acre & en même tems échauffante, déterſive, corroborative & deſſéchante. C'eſt pourquoi elle chaſſe du ventre les humeurs bilieuſes, par les ſelles & par les urines. Elle eſt très-efficace pour nettoyer les vaiſſeaux qui portent la bile & la chaſſer par les urines. Mais elle n'agit point ſur les humeurs aqueuſes du ventre, non plus que ſur les phlegmes contenus dans la poitrine & dans les poumons, car ſa qualité aſtringente eſt plus puiſſante que ſon amertume.

De Pline.

L'*abſinthe* fortifie l'eſtomac, c'eſt pourquoi l'on communique au vin ſon amertume. On en boit la décoction dans de l'eau. Pour faire cette décoction prenez une demi-once de feuilles d'*abſinthe* avec les tiges; faites les bouillir dans trois pintes d'eau de pluie, jettez-y quelques grains de ſel, & laiſſez repoſer le tout un jour & une nuit en plein air. On broie rarement les feuilles. Son ſuc n'eſt pas d'un grand uſage, on l'emploie en infuſion. Le ſuc de l'*abſinthe* nuit à l'eſtomac & à la tête; mais on dit que la décoction en eſt très-ſaine; qu'elle fortifie l'eſtomac, qu'elle purge la bile, qu'elle provoque les urines, qu'elle en humecte & adoucit les paſſages, qu'elle calme les douleurs & qu'elle tue les vers dans les inteſtins. Mêlée avec un peu d'ariſtoloche, de nard gaulois & de vinaigre, elle diſſipe les nauſées; elle reſout les gonflemens d'eſtomac, elle rend l'appetit & aide la coction. Mêlée avec la rue, le poivre & le ſel, elle corrige les crudités. Les Anciens la faiſoient entrer dans la préparation d'un remede purgatif, avec une pinte d'eau de mer qu'on avoit laiſſé repoſer pendant long-tems, une demi-once de ſes graines, le quart d'une once de ſel, & un verre de miel. Si on lui ajoute une quantité double de ſel, elle operera mieux. Quelques-uns l'ordonnent dans un électuaire, avec une addition de pouliot. Il y en a qui s'en ſervent dans la paralyſie, d'autres en font prendre les feuilles à leurs enfans dans des figues

pour leur en dérober l'amertume. Infusée verte avec le pourpier ou le capillaire, elle est bonne pour la jaunisse. Prise avec l'Iris, elle purge doucement la poitrine. Il faut en boire la décoction chaude dans les œdemes. On l'ordonne avec le spicnard des montagnes dans les maladies du foie, avec le vinaigre, l'eau d'orge ou les figues, dans les maladies de la rate. On l'applique en cataplasme avec du vin nouveau, pour la fluxion des yeux ou pour les yeux humides, & avec du miel, pour les contusions aux yeux. Trois ou quatre tiges d'*absinthe* avec une racine de spicnard de montagne infusées dans une demie pinte d'eau, provoquent les urines & les regles, mais surtout les regles, si on les mêle avec du miel & qu'on en fasse avec de la laine un pessaire qu'on appliquera aux parties naturelles; elle guérit les plaies, si on l'applique dessus toute fraîche & verte, avant que ces plaies ayent été lavées; elle est bonne aussi pour la gale & pour la teigne. On ne s'en sert point dans les fievres. Prise en boisson, elle prévient les affections histériques; portée dans un sachet, elle resout les tumeurs aux aines. Son odeur assoupit; elle produit le même effet, mise sous l'oreiller. Ses cendres mêlées avec l'onguent ou l'huile de roses, noircissent les cheveux. L'*absinthe* marine, que quelques-uns appellent *seriphium*, est pernicieuse à l'estomac, elle relâche le ventre, & elle tue les vers dans les intestins. On fait bouillir une poignée de ses feuilles dans une pinte d'eau, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à la moitié. On suivroit la même proportion si la quantité d'eau étoit plus grande. Les branches de l'*absinthe* séchées & mises dans les greniers, en chassent les insectes & empêchent qu'ils ne se jettent sur le grain, à ce qu'on dit. GEOPONICA. L'*absinthe* est fatale aux abeilles. GEOPONICA.

Dioscoride, Liv. III. c. 26.

L'*absinthe* qu'on appelle encore *bathypicron*, est une plante bien connue. La meilleure est celle qui croît dans le Pont & dans la Cappadoce, sur le Mont Taurus. Elle est d'une qualité échauffante, astringente; elle aide à la digestion. Elle purge l'estomac & les intestins des concrétions bilieuses qui y adherent. Elle provoque les urines & elle prévient les indigestions. Elle est bonne dans les hydropisies. Si on la prend en boisson, avec l'aristoloche ou le spicnard des montagnes, elle calme les douleurs d'estomac & de ventre. Le quart d'une pinte de son infusion ou de sa décoction, pris par jour, dissipe les nausées, & guérit la jaunisse. Prise en boisson ou appliquée à l'extérieur avec du miel, elle fait couler les regles. Infusée dans du vinaigre, elle soulage l'oppression qui provient d'avoir mangé des mousserons. Dans du vin, c'est un antidote contre le poison du cameleon blanc, contre la cigue & contre la morsure vénimeuse de la musaragne & du dragon marin. En onguent avec du miel & du nitre, elle soulage dans l'esquinancie, & infusée dans de l'eau, elle guérit les pustules appellées épinyctides. Appliquée avec du miel, elle guérit les contusions de l'œil, elle éclaircit la vue trouble & elle arrête l'écoulement des oreilles. La vapeur chaude de la décoction calme les maux d'oreilles & des dents. Bouillie dans du vin doux, on en fera un bon cataplasme pour le mal des yeux. Broyée avec le cérat de chypre, on peut l'appliquer sur les hypochondres & sur la région du foie, dans les douleurs & les maladies opiniâtres & invétérées de ces parties. Quant aux maladies de l'estomac; elle y est bonne avec le cérat de roses. Mêlée avec des figues, du nitre & de la farine d'ivraie, elle soulage les hypochondriaques & ceux qui sont attaqués à la rate. On en fait une préparation en la faisant infuser avec le vin, nommé *absinthites* ou vin d'*absinthe*, surtout dans la Propontide & dans la Thrace, où l'on s'en sert dans tous les cas précédens, pourvu qu'il n'y ait point de fievre. On l'ordonne dans la chaleur même de l'été, & on la regarde comme un excellent préservatif des maladies. L'*absinthe* répandue dans les armoires qui contiennent les habits, en écarte les tignes, à ce qu'on dit; & mêlée avec de l'huile, on ajoute qu'elle empêche les cousins d'approcher du corps. Si on en fait infuser dans l'encre, les livres écrits avec cette encre ne sont point endommagés par les mites. Le suc de cette plante produit le même effet: mais il n'est pas bon à prendre intérieurement, parce qu'il attaque l'estomac, & qu'il donne des maux de tête. Il y en a qui adulterent le suc, en y mêlant la crasse d'huile bouillie.

ABSORBENTIA. *Absorbans.* C'est ainsi qu'on appelle tous les médicamens qui ont la propriété de se charger des humeurs surabondantes, soit qu'ils soient appliqués à l'extérieur, soit pris intérieurement. Tous les testacées pulvérisés sont des absorbans. Le Docteur Harris les recommande beaucoup dans les maladies des enfans. Les Medcins sont très-partagés sur l'efficacité de ces remedes. Les uns les vantent comme les remedes les plus puissans que nous ayons dans presque toutes les maladies, soit aigues, soit chroniques. D'autres au contraire, les regardent comme très-dangereux; par la raison, disent-ils, que si on en prend en grande quantité, ce qui est absolument nécessaire pour qu'ils operent, ils se mêlent avec la mucosité de l'estomac & des intestins, & se coagulant ensemble, enduisent le canal intestinal, ou une partie de ce canal, d'une croûte capable d'obstruer les orifices des vaisseaux lactés & des vaisseaux excrétoires des intestins: d'où il s'ensuivra que le sang ne sera plus rafraîchi & réparé par le mélange d'un nouveau chyle; & que les superfluités ne se dissiperont plus par la voie la plus ordinaire & la plus convenable, qui est celle des glandes intestinales.

Les *absorbans* sont attaqués & défendus avec cette opiniâtreté ordinaire à ceux qui sont plus jaloux de l'honneur de leur hypothese que de celui de la vérité: mais ce qu'il y a de plus affligeant pour ceux qui désirent vraiment de s'éclairer; c'est que les uns & les autres en appellent à l'expérience, c'est-à-dire, à la sentence du seul Juge, qui soit capable de décider entre eux. Au reste, il paroît que la chose est ainsi.

Lorsque le corps est attaqué de quelque maladie, soit aigue, soit chronique, les fonctions de l'estomac sont plus ou moins dérangées, & conséquemment les alimens ne peuvent être mis dans cet état, qui seul peut les rendre capables de donner un chyle bon & doux. Mais les alimens se corrompent dans l'estomac, à peu près de la même maniere qu'ils se corromproient hors l'estomac, par une chaleur égale. La putréfaction sera alcaline ou acide, selon la qualité des alimens: S'ils sont tirés du regne animal, excepté le lait, la putréfaction sera alcaline, telle que celle d'une charogne; mais si c'est le suc de végétaux aigres, ou si c'est du lait, la putrefaction sera acide. Par végétaux aigres, j'entens ceux qui s'aigrissent hors du corps, lorsqu'ils viennent à se corrompre. Maintenant, lorsque l'une ou l'autre de ces putréfactions se fait dans l'estomac, les sucs putrifiés s'aigrissent, & leurs sels picotant les fibres nerveuses de l'estomac, produisent de nouveaux symptomes, & donnent lieu en même-tems à l'accroissement de la maladie dont ils sont les effets. Ce n'est pas tout: car par ce moyen, l'efficacité des remedes est ou totalement détruite, ou fort affoiblie, avant que de parvenir à la partie sur laquelle on a dessein qu'ils agissent. Dans l'un & l'autre cas, je veux dire, soit qu'il y ait putréfaction alcaline, soit qu'il y ait putréfaction acide des matieres contenues dans l'estomac; les poudres testacées, ou les remedes absorbans me paroissent d'un très-bon usage. On en tirera double avantage dans le cas de la putréfaction acide. Le premier, par la vertu spécifique, s'il est permis de s'expliquer ainsi, qu'ils ont d'adoucir les acides. Le second, c'est qu'en se mêlant avec les sels acides, ils les rendent moins fluides, & par conséquent ils en diminuent l'énergie; car les sels n'agissent que dans l'état de fluidité,

C'eſt par la même raiſon qu'ils ſont encore utiles dans la putréfaction alcaline des matieres contenues dans l'eſtomac & les inteſtins. Dans l'un & l'autre cas, ils rendent les ſucs aigris, moins actifs, juſqu'à ce qu'enfin il ſoit à propos de les expulſer par la purgation.

D'ailleurs, on a remarqué, que dans toutes les maladies ſoit aigues, ſoit chroniques, une partie des ſucs corrompus, eſt perpétuellement ſéparée de la maſſe du ſang, par les glandes de l'eſtomac & des inteſtins, & diſtribuée dans les différentes cavités qui leurs ſont deſtinées, & où elle ne manquera pas de porter auſſi la putréfaction, ſurtout dans les maladies aigues, où l'accroiſſement de la chaleur augmente toujours la putréfaction, à moins qu'on ne ſe hâte d'y remédier. Or, on voit par les raiſons que nous avons données plus haut, qu'ici les *abſorbans* ſont encore utiles, ſurtout ſi on les prend exactement, à propos, & en quantité ſuffiſante pour l'effet qu'on en attend. Quant à l'inconvénient dont on craint que leur uſage ne ſoit ſuivi, il eſt aiſé d'y remédier en les expulſant par de légeres purgations, lorſqu'ils auront produit leur effet; ou en les donnant dans les maladies chroniques, mêlés avec une ſi petite quantité d'ingrédiens purgatifs, que le malade puiſſe en continuer l'uſage quelque tems.

Mais je ſerois fort trompé, ſi l'efficacité des *abſorbans* ne s'étendoit point au-delà de l'eſtomac & des inteſtins. Je ſuis fermement perſuadé que les ſels neutres ſavoneux qui ſe trouvent dans l'eſtomac, & qui conſpirent avec les autres cauſes à la diſſolution des alimens, ſont capables de diſſoudre une partie de ces poudres, ou du moins d'en tirer une teinture, qui entrant dans les veines lactées, eſt portée dans le ſang, & devient un déſobſtruant. Mais je n'entreprendrai pas de déterminer comment ces poudres font la fonction de déſobſtruant; ſi c'eſt en picotant les petits vaiſſeaux, en y excitant ainſi une contraction, en vertu de laquelle la matiere qui enduit leur parois eſt détachée; ou ſi elles agiſſent, comme la limaille de fer, & emportent les obſtructions peu à peu; ou enfin, ſi ſe mêlant avec les mucoſités qui produiſent les obſtructions, & pénétrant avec elles dans les pores de la matiere obſtruée, elles en ébranlent la cohéſion, & la rendent friable.

ABSORBENTIA. *Abſorbans.* On donne cette épithete à différentes eſpeces de vaiſſeaux dans le corps; tels que les veines lactées qui abſorbent le chyle; les vaiſſeaux cutanés qui pompent une petite partie de l'eau des bains, ou des fomentations, ou de quelqu'autre choſe que ce ſoit qu'on applique ſur la peau, où les vaiſſeaux qui s'ouvrent dans quelque cavité du corps, ſoit naturelle, ſoit accidentelle, & reçoivent les fluides qui s'y extravaſent, & les portent derechef dans le ſang.

ABSTEMIUS. Ce terme répond à l'ἄοινος des Grecs, & il ſignifie, ſelon Caſtelli, celui qui ne boit point de vin.

ABSTENTIO. Ce mot ſe prend dans Cælius Aurelianus, pour *ſuppreſſio, retentio, detentio; ſuppreſſion, rétention, détention.* C'eſt en ce ſens qu'il a dit, *Acut.* l. III. c. 17. *abſtentio ſtercorum,* détention des excrémens, ſymptome aſſez ordinaire du Priapiſme; & *Acut.* l. II. c. 5. *abſtentas officiorum naturalium egeſtiones,* ſignifie la même choſe; de même que Chron. l. I. c. 5. *abſtentis denique naturalibus officiis impletum caput magis gravatur.* Lorſque la tête eſt déja peſante, la ſuppreſſion des évacuations naturelles augmente encore la peſanteur, dit Cælius, en parlant des affections maniaques. Le même Auteur ſe ſert du mot *Abſtenta*, dans un ſens un peu différent; il applique cette épithete à la pleure, *Acut.* l. II. c. 16. *hinc denique, quoties tumore denſatur, oſſibus vicinantibus abſtenta ire latius prohibetur.* Ce qu'on peut rendre ainſi, les os adjacens empêchent que la tumeur de la pleure enflammée ne s'étende.

ABSTERGENTIA. *Abſtergeans.* Caſtelli ſemble confondre ce mot avec *abluentia, abluans;* il y a pourtant entre *abſtergeans* & *abluans,* une grande différence. Les abluans ſont des fluides qui ne peuvent fondre & emporter que les ſels que l'eau peut diſſoudre; au lieu que les *abſtergeans* ſont de nature ſavoneuſe, & peuvent diſſoudre les concrétions réſineuſes, & celles qui ſont formées d'huile & de terre; effets que les ſimples abluans, ou les menſtrues aqueux ne produiſent point.

ABSTINENTIA. *Abſtinence.* Se dit ou généralement de toute ſorte de nourriture, ou particulierement de quelques alimens.

Le *Diatritos* des méthodiques d'où ces Medecins furent ſurnommés *Diatritarii, Diatritaires,* ne ſignifie pas proprement une abſtinence de trois jours, comme on le penſe communément, mais l'eſpace de trois jours, eſpace, pendant lequel les Diatritaires enjoignoient l'*abſtinence.* Voyez *Diatritos.*

Dans les inflammations & dans les fievres, Eraſiſtrate ordonnoit une *abſtinence* rigoureuſe, au lieu de la ſaignée. GALIEN.

Diodore de Sicile remarque, que les anciens Egyptiens recommandoient l'*abſtinence*, comme un remede contre les maladies.

L'*abſtinence* paroît être le meilleur préſervatif contre les maladies, dont puiſſent uſer ceux qui menent une vie ſédentaire; & ſi l'on ſçait ménager à propos ce moyen, il ne contribuera pas peu à l'efficacité des remedes, dans la cure des maladies, tant aigues que chroniques.

Outre le ſens ordinaire, *abſtinentia* ſignifie encore dans Cælius Aurelianus, *ſuppreſſion.* On lit Chron. l. II. c. 9. *abſtinentia hemorrhoidarum veterum*, ſuppreſſion de l'écoulement habituel des hémorhoïdes; ce qu'il compte entre les cauſes des hémorrhagies ſpontanées, & *Acut. liv. II.* c. 37. *abſtinentia ſudoris,* ſuppreſſion de la ſueur: *Acut.* l. c. 17. *ſpiritus ob abſtinentiam clauſus,* les vents enfermés dans les inteſtins, & cauſant par la compreſſion où ils ſont la paſſion iliaque. D'où l'on voit qu'*abſtinentia* ſe prend encore dans cet Auteur pour *compreſſio, compreſſion.*

Le verbe *abſtinere*, ſignifie dans Cælius Aurelianus, empêcher, reſtraindre, & ſupprimer.

ABSTRACTITIUS. *Abſtrait.* C'eſt ainſi qu'on appelle l'eſprit naturel des végétaux aromatiques, pour le diſtinguer de celui qui eſt produit par la fermentation. CASTELLI, d'après LIBAVIUS.

ABSUS. *Lotus Ægyptien.* RAY, Hiſt.

ABU

ABVACUATIO ou ABEVACUATIO, c'eſt par ce mot que Leonicenus rend le mot Grec ἀποχένωσις. CASTELLI. Voyez *Apocenoſis.*

ABUNDANTIA. Surabondance des humeurs de quelque nature qu'elles ſoient.

ABUSUS. *Abus*, mauvais uſage d'une choſe. Les Auteurs en Medecine appliquent ce terme fréquemment aux choſes non naturelles.

ABUTIGE. *Abutige*, Ville d'Egypte, connue par ſon opium, le meilleur que l'on ait. Elle eſt ſituée dans le territoire de l'ancienne Thebes. SCHULZE.

ABUTILON. (nom Arabe.) *mauve jaune.*

Caractere de cette plante.

Elle reſſemble entierement à la guimauve ordinaire, tant par la fleur, que par les feuilles. La fleur ne s'ouvre qu'en deux parties. Ses ſemences ont la figure d'un petit rein; & elles ſont renfermées dans de petites gaines ſéparées.

Abutilon. offic. Elem. Bot. 83. Tourn. Inſt. 99. Boerh. Ind. A. 274. Rupp. flor. Jan. 31. *althæa lutea*, Ger. 790. Emac. 935. Raii Inſt. 1. 699. *althæa Theophraſti flore luteo.* C. B. Pin. 316. Hiſt. Oxon. 2. 531. *althæa Theophraſti flore luteo, quibuſdam abutilon.* J. B. 2. 938. Chab. 302. *althæa lutea, ſive abutilon Avicennæ putatum,* Park. Theat. 305. *alcea Indica, abutilon dicta major, pericarpio membranaceo, orbiculari, compreſſo, vertice corniculis extùs coronato, intùs in decem, aut duodecim loculamenta diviſo.* Pluk. Almag. 17.

Elle croît dans les jardins, & elle fleurit au mois de Juil-

let. On ſe ſert de ſes ſemences & de ſes feuilles. Ses feuilles appliquées à l'extérieur nettoyent les ulceres. Ses ſemences provoquent les urines, & chaſſent le gravier. Elle eſt diurétique & vulnéraire.

Miller en diſtingue les eſpeces ſuivantes :

1. *Abutilon. Dod.*
2. *Abutilon Indicum.* J. B.
3. *Abutilon Carolinianum reptans alceæ foliis gilvo flore.* act. Phil.
4. *Abutilon Americanum, ampliſſimo folio, caule villoſo.* Plum.
5. *Abutilon Americanum, fructu ſubrotundo, pendulo, è capſulis veſicariis criſpis conflato.* Rand.
6. *Abutilon aithæoides, flore carneo, fructu globoſo.* Hort. Elth. p. 1.
7. *Abutilon periplocæ acutioris folii, fructu ſtellato.* Hort. Elth. p. 4.
8. *Abutilon Americanum, folio haſtato, flore amplo purpuro-cæruleo, pediculis longis inſidentibus.* Houſt.
9. *Abutilon Americanum, flore albido, fructu è capſulis veſicariis plenis conflato pediculo geniculo.* Martyn. cent. I. Pl. 33.
10. *Abutilon Americanum ribeſis foliis, flore carneo, fructu pentagono aſpero.* Houſt.
11. *Abutilon Americanum fruteſcens, folio amplo cordato, ſubtùs lanuginoſo, floribus amplis luteis.* Houſt.
12. *Abutilon fruticoſum aquaticum, folio cordato ſcabro, flore pallido luteo.* Houſt.
13. *Abutilon Americanum, populi folio leviter ſerrato.* Houſt.
14. *Abutilon Americanum fruticoſum, foliis cordatis, floribus parvis purpuraſcentibus.* Houſt.
15. *Abutilon Americanum viſcoſum, altheæ folio mucronato, flore parvo luteo.* Houſt.
16. *Abutilon fruticoſum, foliis ſubrotundis ſerratis, floribus albis pentapetalis, ad alas foliorum conglomeratis.* Sloan. Cat.

ABYSSUS. Guillaume Menens deſigne par ce mot, la matiere premiere, dont tous les êtres ſont formés, *materia prima. Theat. Chym.* p. 274.

Les Chymiſtes entendent encore par *abyſſus*, un réſervoir propre pour la matiere ſéminale dont tous les êtres ſont formés. Castelli d'après Libavius.

A C A

ACACALIS. Arbriſſeau qui porte une fleur papillionacée, & un fruit couvert d'une coſſe. On l'appelle auſſi *Kirmerſen.* Ray. Hiſt.

On dit que cet arbriſſeau a reçu ſon nom de la Nymphe Acacalis qui fut enlevée par Apollon. Gorræus.

Dioſcoride dit que l'*acacalis* eſt le fruit d'un arbriſſeau qui croît en Egypte, ſemblable au tamaris, dont l'infuſion mêlée avec le collyre ordinaire, éclaircit la vue. Dioscoride, l. I. c. 118.

Cette plante eſt ſemblable au *ſiliqua ſylveſtris rotundifolia* de C. B.

C'eſt à Conſtantinople un remede populaire dans les maladies des yeux. Ray. Hiſt.

On ſe ſert de ſa coſſe, & elle eſt aſtringente. Dale.

Heſychius traduit ἀκακαλὶς par la fleur du narciſſe.

ACACIA. L'*acacia* eſt un arbriſſeau qui croît en Egypte. Il eſt ainſi appellé de ἀκαίω, *acuo*, parce qu'il eſt épineux.

1. *Acacia offic.* Alp. Ægypt. 9. Veſling. Obſ. VI. *acacia vera.* Schrod. 4. 6. Raii hiſt. 1. 976. J. B. 1. 9. Tourn. inſt. 605. Boerh. Ind. A. 2. 56. *acacia vera*, Chab. 92. *acacia vera, ſive ſpina Ægyptiaca*, Park. Theat. 1547. *acacia Dioſcoridis.* Germ. Emac. 1590. *acacia vera Ægyptiaca, ſiliquis ſinuoſis, ſive lupini.* Breyn. Prod. 2. 2. *acacia Ægyptiaca*, Col. in Rech. 866. *acacia Ægyptiaca foliis ſcorpioidis leguminoſæ, ſiliquis albis, compreſſis, iſthmo interceptis, floribus luteis*, Herm. Cat. Hort. Lugd. Bat. 5. *acacia vera*, Germ. 1149. *acacia foliis ſcorpioidis leguminoſæ*, C. B. Pin. 392. *acacia Ægyptia, ſiliquis lupini, floribus luteis*; Herm. Parad. Bat. Prod. 303. *acacia vera, ſeu ſpina Ægyptiaca, foliis ſcorpioidis leguminoſæ floribus luteis, ſiliquis compreſſis lupini*, Dougl. Ind. 2. *acacia vera, ſeu Ægyptiaca*, ind. Med. 2. *acacia vera, ſive ſpina Ægyptiaca, ſubrotundis foliis, flore luteo, ſiliquâ brevi, pauciioribus, iſthmis glabris & cortice nigricantibus donata.* Pluk. Almag. 3. *Mizquitl ſeu acacia*, Hern. 59.

L'*Acacia* eſt un arbre aſſez gros, mais qui n'eſt pas fort haut; très-branchu, & armé de fortes épines. Ses feuilles ſont très-menues, conjuguées & rangées par paires, ſur une côte de deux ou trois pouces de long; elles ſont d'un verd obſcur, & longues de trois lignes. Ses fleurs viennent dans les aiſſelles des côtes, à l'origine des petites branches qui portent les feuilles, & ſont ramaſſées en un bouton ſphérique, porté ſur un pédicule d'un pouce de long. Elles ſont d'une couleur jaunâtre, garnies d'étamines, & d'un piſtile qui devient une gouſſe ſemblable en quelque façon à celle du ſapin, longue de cinq ou ſix pouces, brune, rouſſâtre, applatie. L'intérieur de cette gouſſe eſt rempli par une ſemence ovale, applatie, & chaque grain de ſemence eſt ſéparé d'un autre par des eſpeces de capſules, rondes, courtes, & applaties, ce qui donne à chaque gouſſe la reſſemblance d'un boût de chapelet dont les grains ſeroient un peu applatis.

Il croît en Egypte & en Arabie, & on exprime le ſuc du fruit de l'*acacia*, lorſqu'il n'eſt pas encore mur. Quand il eſt épaiſſi, il eſt rougeâtre ou jaunâtre en dedans, & tirant ſur le noir à l'extérieur. On ſe ſert de ſes gouſſes, lorſqu'elles ne ſont pas encore mûres, pour compoſer le vrai *acacia* des Anciens, qui entre dans la compoſition de leur thériaque. C'eſt de cet *acacia* dont on parle, quand on fait mention de l'*acacia* purement & ſimplement. On croit que ce que nous appellons gomme Arabique, n'eſt autre choſe que la gomme de cet arbre. Elle eſt d'un blanc tirant ſur le jaune, pâle, & luiſante, inſipide au gout, & viſqueuſe. Elle ſort de l'arbre qu'on ouvre à cet effet. La meilleure eſt luiſante comme le verre, pure, & dans la forme de petits vers. Le ſuc de l'*acacia* rafraîchit & deſſeche. Comme les particules dont il eſt compoſé ſont aſſez groſſieres, il eſt fort aſtringent, & il incraſſe les humeurs. La gomme humecte & échauffe, elle incraſſe, elle bouche les pores de la peau, & elle corrige l'acreté des médicamens. Comme elle eſt douce & glutineuſe, on s'en ſert dans les toux, dans les enrouemens & d'autres maladies de la trachée artere. Elle eſt très-propre pour les maladies des yeux. C'eſt un excellent ingrédient dans les applications faites à l'extérieur dans les affections des arteres. Elle produit encore un bon effet dans la diſurie, & dans la maladie qu'on appelle *Diabetes.* Dale. Miller.

Proſper Alpin, dit qu'on bat les coſſes de l'*acacia* dans un mortier, qu'on en exprime le ſuc de cette maniere, & qu'on lui donne enſuite une juſte conſiſtance ſur un feu modéré. C'eſt-là ce qu'on appelle l'*acacia* liquide, & l'*acacia* ſec. On rend le dernier dur par évaporation; & l'on en fait un plus grand uſage que du premier dans la teinture des cuirs.

Le même Auteur prétend, qu'un clyſtere de la décoction des gouſſes vertes & non mures, ou des feuilles ou des fleurs de l'*acacia*, eſt capable d'arrêter le flux de ſang ou d'autres humeurs; & que ce remede eſt excellent dans les hémorrhagies de matrice.

Miller dit que le vrai *acacia* eſt fort rare dans les boutiques de nos Apothicaires, qui lui ſubſtituent le ſuc de petites prunes ſauvages, épaiſſi ſur le feu en conſiſtance ſolide : C'eſt ce qu'on appelle *acacia noſtras*, ou *acacia germanica.*

2. *Acacia Indica Farneſiana.* Ald. 2. Raii hiſt. 1. 977. Tourn. Inſt. 605. Elm. Bot. 477. Ind. Med. 57. Jonſ. Dendr. 366. Rupp. flor. jen. 18. *acacia Indica ſiliquâ tumidâ tuberoſâ*, Breyn. Prod. 2. 2. *acacia America ſiliquis teretibus ventrioſis, floribus luteis*, Herm. Par. Bat. Prod. 303. Cat. Jam. 152. Hiſt. 2. 56. *acacia Ame-*

ricana Farneſiana, Park. Theat. 1547. *Acacia Indica foliis ſcorpioidis leguminoſæ ſiliquis fuſcis teretibus reſinoſis*, Herm. Hort. Lugd. Bat. 5. Boerh. Ind. B. 2. 56. Volck. flor. nor. 4.

Les curieux le cultivent dans leurs jardins.

Quelques-uns prétendent que la gomme arabique ſe tire encore de cet arbre.

3. *Acacia ſiliquis compreſſis*, Ind. Med. 57. *Gummi ſenica*, Offic. *Gummi ſenica ſeu Orientalis*, Mont. Exot. 10.

La gomme qu'on appelle (Ind. Med.) gomme de ſénégal, eſt ſemblable à la gomme arabique, à cela près qu'elle eſt en plus gros morceaux. Sa ſurface extérieure eſt rude : elle eſt tranſparente & claire en-dedans : ſa couleur tire ſur le blanc, & quelquefois ſur le rouge : elle eſt aqueuſe & inſipide au gout : elle eſt viſqueuſe & n'a point d'odeur. On l'apporte de la Guinée, & quelques-uns prétendent qu'elle prend ſon nom du fleuve *Senega*. Je ſuis fort embarraſſé de dire de quel arbre on la tire, à moins que ce ne ſoit d'une eſpece d'acacia : c'eſt au moins ce que nous pouvons conjecturer ſur la reſſemblance de ſa forme extérieure, & l'analogie de ſes propriétés avec la gomme arabique.

Les Apothicaires ſe ſervent ſouvent des morceaux les plus blancs & les plus purs de la gomme de ſénégal, au lieu de la gomme arabique.

4. *Lycium Indicum*, Offic. *Lycium Indicum putatum garciæ*, Park. Theat. 1011. *Lycium garciæ ſive cate*, J. B. 1. 61. Raii Inſt. 2. 1628. *Lycium Indicum & cate*, Chab. 51. *Lycium ericæ foliis, cate garciæ*, Jonſ. Dendr. 268. *Lycium foliis ericæ*, C. B. Pin. 479. *Arbor ſpinoſa, unde cate ſive Lycium exprimitur*, Bont. 92.

Il croît aux Indes Orientales : ſon ſuc affermi s'appelle *cate*. Il raffermit les dents & fortifie les gencives. Il n'eſt pas aiſé de déterminer ſi le *cate* de Bontius & la terre du Japon, ou le cachou, ſont la même choſe. Je ſuis porté par la reſſemblance des mots cate & catechu, ou cachou, à le croire. Mais puiſque Holbigius nous aſſure que le cachou n'eſt autre choſe qu'un extrait de l'*arec*, arbre dont les naturels du pays mangent le fruit, je ne peux m'empêcher d'ajouter foi à ſon récit, ſurtout lorſque je viens à conſidérer le long ſéjour qu'il a fait dans le pays. Les Arabes appellent *faufel* l'arbre qui donne le cachou : mais on trouve dans le cachou une ſi grande variété, tant par rapport à la couleur que par rapport au poids, que je ne vois rien qui empêche de le regarder comme l'extrait de différentes plantes, & qui portent cependant le même nom.

Dale fait mention d'une cinquieme eſpece d'*Acacia*, dont on tire le *lycium Indicum* ou cachou, Germ. Ephem. an. 13. P. 8. 9. 10. T. 1.

ACACIA GERMANICA. Le College des Medecins de Londres en donne la compoſition ſuivante.

Prenez *des prunes ſauvages qui ſoient à peine mûres, en quantité quelconque ;*

Exprimez-en le ſuc, & épaiſſiſſez-le ſur un feu modéré. J. B. *Pharmacop. de* Quincy.

Il faut avoir grand ſoin, lorſque ce ſuc ſera ſur le feu, de le remuer continuellement, ſi l'on ne veut qu'il ſe brûle, (ce à quoi il eſt fort ſujet) avant que d'avoir acquis de la conſiſtance, & d'être parvenu à cet état qui le rend dur & fragile lorſqu'il eſt refroidi. *Notes de Shavv ſur la Pharmacop. d'Edimbourg.*

L'*Acacia* eſt extremement auſtere & aſtringent, ce qui le rend propre pour les hémorrhagies, les diarrhées & les dyſſenteries.

On l'emploie dans les gargariſmes pour reſſerrer les glandes ſalivaires & la luette lorſqu'elles ſont trop relâchées, & dans les collyres répercuſſifs pour les inflammations des yeux.

Les Egyptiens s'en ſervent pour raffermir les dents & les gencives. Geoffroy.

Comme l'*Acacia* eſt aſtringent, on peut le faire entrer dans la compoſition des médicamens deſtinés à raffermir les fibres qui ſont relâchées. La doſe du vrai *Acacia* eſt depuis quatre grains juſqu'à une dragme ; & celle de l'*Acacia* d'Allemagne depuis ſix grains juſqu'à une dragme & demie. Boerhaave.

Il eſt bon dans les hémorrhagies, étant diſſout dans du vinaigre & de l'eau. Cælius Aurelianus.

ACACIA FERREA, *cuillier de fer*. Ruland. Johnson.

ACACOS, d'α privatif, & κακὸς mauvais. Pechlin a donné ce nom aux maladies qui ne ſont point dangereuſes, auſſi-bien qu'aux aphtes des enfans. Castelli.

ACADEMIA, *Académie*. Société de perſonnes qui s'attachent particulierement à perfectionner les ſciences, ou à les enſeigner aux autres. Paracelſe diſoit qu'il n'avoit étudié ni à Paris, ni à Rome, ni à Toulouſe, ni dans aucune autre Académie, & qu'il n'avoit d'autre Univerſité que la nature dans laquelle Dieu fait éclater ſa ſageſſe, ſa puiſſance & ſa gloire d'une maniere viſible à ceux qui l'étudient. C'eſt à elle (ce ſont ſes paroles) que je dois tout ce que je ſai & tout ce qu'il y a de vrai dans mes écrits.

ACÆRIA, état d'une choſe qui eſt hors de ſaiſon ou à contre-tems ; d'α privatif, & καιρὸς, tems.

ACAHI ou ACHAHI. *Eau d'alun*. Ruland.

ACAID. *Vinaigre*. Ruland. Johnson.

ACAJA. *Piſonis. Acaja quæ & Nametara Braſilienſibus* Marcgrav. Cet arbre eſt encore appellé par Ray, *Prunus Braſilienſis fructu racemoſo, ligno intùs pro Officulo.*

Cet arbre eſt de la hauteur du tilleul ; ſon écorce eſt raboteuſe & de couleur cendrée comme celle du ſureau. Ses feuilles ſont douces au toucher, exactement oppoſées les unes aux autres, longues de quatre travers de doigts & larges d'un & demi ou de deux, de grandeur inégale, brillantes, traverſées dans leur longueur d'une groſſe côte comme celle du noyer.

Il produit un grand nombre de fleurs de couleur jaunâtre & preſſées, auxquelles ſuccedent des prunes ſemblables aux nôtres, tant en figure qu'en groſſeur, jaunes, couvertes d'une peau très-mince, d'un gout acide, dans leſquelles on trouve un gros noyau compoſé de filamens ligneux que l'on caſſe facilement avec les dents & dont l'amande eſt d'un blanc jaunâtre.

Ses feuilles ſont extremement acides & aſtringentes, propres à faire recouvrer l'appétit & à appaiſer la ſoif que cauſe la fievre.

On tire de ſes feuilles, lorſqu'elles ſont encore jeunes, un ſuc que l'on met ſur le roti.

Son bois eſt rouge & auſſi léger que le liége.

Les prunes qu'il produit, & que l'on appelle prunes de monbain, ont un gout acide fort agréable. Elles tombent lorſqu'elles ſont mûres & répandent une très-bonne odeur. Elles ſont rafraîchiſſantes, aſtringentes, bonnes contre la fievre, propres à fortifier l'eſtomac, & à arrêter la dyſſenterie.

On en tire un vin qui, lorſqu'il eſt vieux, eſt capable d'enivrer.

On confit les boutons & les ſommités de cet arbre, & on en tire une écume qui eſt bonne pour enlever les taches & les taies des yeux, pour éclaircir la vue & guérir les opthalmies. D'abord elle cauſe quelque douleur, mais elle n'eſt pas de durée.

Les feuilles, les boutons, le ſuc & l'écorce temperent les inflammations de la gorge, étant employées en forme de gargariſme. On en fait auſſi des bains pour remédier aux maladies des piés & des autres parties du corps, qui proviennent de chaleur.

C'eſt à l'extrémité des branches de cet arbre qu'un certain oiſeau de la groſſeur d'une pie & d'un plumage noir & jaune fort beau, fait ſon nid pour qu'il ſoit à couvert des ſerpens & des inſectes qui pourroient lui nuire. Ray, *Hiſt.*

ACAJAIBA. *Acajou. Pomifera ſeu potiùs prunifera Indica nuce reniformi ſummo pomo innaſcente, Cajum dicta. Anacardii alia ſpecies.* C. B. *Cajum*, Ger. Park. J. B. *Acajaiba*, Piſonis & Marcgravii. *Kapa Mara.* H. M.

P.

P. 3. T. 54. p. 65. *Anacardium occidentale Cajou dictum, Officulo reni leporis figura.* HERMAN. RAY, *Hiſt.* p. 1649.

Le calice de la fleur qui vient à l'extrémité de la tige eſt de figure oblongue & découpé en cinq parties. La fleur eſt du genre des monopétales, diviſée en cinq ſegmens longs & étroits. Dans le fond du calice eſt l'ovaire qui ſe change en un fruit charnu de la figure d'une poire, au ſommet duquel eſt un noyau dans lequel eſt enfermée une ſemence qui a la figure d'un rein & qu'on appelle noix, ou chateigne d'Acajou.

On ne connoît encore qu'une eſpece de cette plante qui eſt celle que nous décrivons.

Cet arbre eſt très-commun dans pluſieurs endroits de l'Amérique, ſurtout dans la Jamaïque & dans les Barbades, où il devient d'une grandeur conſidérable. MILLER.

Il croît dans tous les endroits du Malabar, quoiqu'il ait pris naiſſance dans le Breſil. Il porte pendant trente ans un fruit qui mûrit aux mois d'Aout & Septembre. Il commence à fleurir dans le Breſil, ſuivant Marcgraw, ſur la fin du mois d'Aout, il eſt tout-à-fait en fleur au mois de Septembre, & produit une grande quantité de fruit en Décembre & en Janvier.

On fait avec le ſuc de ce fruit une boiſſon qui, lorſqu'elle a fermenté ſuffiſamment, enivre de même que le vin. La ſemence de la noix étant rotie eſt beaucoup meilleure que la noix ordinaire & a le même gout que les amandes. On ne ſauroit la mordre lorſqu'elle eſt crue ſans s'excorier les gencives à cauſe de l'acrimonie de ſon ſuc, ce qui fait qu'on eſt obligé de l'ouvrir avec un couteau. Pour lui ôter ſon acreté & pour la rendre plus agréable, on la coupe par petits morceaux & on la met tremper avec du ſel dans de l'eau ou dans du vin. Elle fortifie l'eſtomac, facilite la digeſtion, & arrête le vomiſſement. Les Indiens la mangent après l'avoir fait légerement rotir pour s'exciter à l'amour. Son ſuc arrête la diarrhée, & guérit le flux immodéré d'urine. Ses noix s'allument lorſqu'on les met au feu; le fruit peut ſe manger cru, mais ordinairement on le fait confire avec du ſucre.

Les naturels du pays retirent de la liqueur qui eſt renfermée entre les deux coquilles de la noix, une huile dont les teinturiers ſe ſervent pour donner à leurs toiles un noir qui ne s'efface jamais, & qui empêche le bois de ſe corrompre. Ils prétendent qu'il n'y a rien de meilleur que cette huile toute acre qu'elle eſt, pour les dartres, la gratelle & pour les vers, lorſqu'on l'applique extérieurement.

Il ſort de cet arbre, lorſqu'on y fait une inciſion, une gomme tranſparente qui reſſemble par ſa couleur auſſi bien que par ſa conſiſtance, à la gomme arabique. MARCGRAW.

C'eſt une queſtion que de ſavoir ſi l'on ne peut pas faire de cette huile, le catechu ou caſſu.

Les habitans du Breſil comptent leur âge par les noix d'Acajou, dont ils ramaſſent & conſervent une tous les ans.

Comme ſon bois eſt fort dur & qu'il n'eſt point ſujet aux vers, on l'emploie à pluſieurs uſages, ſurtout dans la menuiſerie & dans la conſtruction des vaiſſeaux: il eſt aromatique & d'une odeur très-ſuave quand il eſt ſec.

Cet arbre eſt remarquable à cauſe du fruit qu'il porte, & peut être pourroit-on le mettre au nombre des différentes eſpeces de pruniers. RAY. *Hiſt. Plant.*

ACAJOUANUM LIGNUM. *Bois d'Acajou.* Ce n'eſt point cet arbre qui porte la noix d'*Acajou*. Son bois eſt de couleur rougeâtre & les vers ne l'attaquent jamais, ce qui le rend propre pour les meubles, mais on l'emploïe rarement dans la Medecine. GEOFFROY.

ACAIROS. Ἀκαιρός. Mot dérivé de α privatif & de καιρός, tems; *hors de ſaiſon.* On l'applique à tout ce qui arrive à contre-tems, ou qui differe de ce qui devoit arriver ſous la même circonſtance de tems & de lieu. C'eſt dans ce dernier ſens qu'on doit prendre le paſſage qu'on trouve dans Hippocrate, *Epidem.*

Liv. 1. ἄκαιρος ἀπόστασις, c'eſt-à-dire, l'Hypoſtaſe ou ſédiment cru de l'urine qui n'eſt point tel qu'il devroit être pour conſtituer un ſymptome favorable. De même ἄκαιρα διαχωρήματα, & ἀκαιρότερα διαχωρήματα, & ἄκαιροι ἱδρῶτες doit s'entendre des ſelles & des ſueurs qui viennent à contre-tems & qui n'apportent aucun ſoulagement au malade. Hippocrate emploie encore le mot Ἀκαίρως pour ſignifier une choſe qui eſt à contre-tems, comme *Epidem. Liv.* 1. οὐ νῦν δὲ ἀκαίρως τὰ τῶν λυχνίων. L'eau froide convient à la ſaiſon où l'on eſt. Et dans le même livre, διψώδεες οὐ λίην ἀκαίρως, pas plus altéré qu'il doit l'être eu égard à la fievre. Et dans ſon traité des maladies *Epidem. Liv. 6. Sect.* 3. *Aphor.* 28. Il dit en parlant des hémorrhoïdes, qu'elle soccaſionnent un grand nombre de maladies dont il donne le détail, (ἰσχνοῦντες ἀκαίρως) lorſqu'on les arrête mal-à-propos. πόνοι ἄκαιροι, *de ratione victus in acutis*, ſignifie un travail ou un exercice qui eſt hors de ſaiſon, ou qui ſuivant Galien, ne peut que nuire au corps dans l'état où il ſe trouve.

ACALAI. *Sel.*

ACALCUM. *Etaim.* CASTELLI, d'après MILLER.

ACALEPHE. Ἀκαλήφη ou Ἀκαλύφη *Ortie.* GORRÆUS. FOESIUS. CONSTANTIN.

C'eſt encore le nom d'un poiſſon dont la chair eſt très-tendre & très-facile à digérer. Je crois que c'eſt celui dont parle Athenée. Nicandre & Gellius font mention, le premier d'un oiſeau, & le ſecond d'un poiſſon qui porte ce nom. Ils prétendent qu'il eſt dérivé d'α privatif de καλή, beau ou agréable & ἁφή toucher; à cauſe que ce qui eſt rude au toucher ne ſauroit lui être agréable. CONSTANTINE.

ACAMATOS. Ἀκαματὶς, mot dérivé de α privatif & de κάμνω travailler. Galien entend par-là, ſi je ne me trompe, cette poſition dans laquelle un membre eſt autant éloigné de la flexion que de l'extenſion; ſituation dans laquelle il peut long-tems demeurer ſans ſe fatiguer. Ainſi par exemple lorſque nous dormons les genoux ſont pliés de telle ſorte, que ni les fléchiſſeurs ni les extenſeurs de la jambe ne font aucun effort. Les bras ſe trouvent de même par un mouvement ſpontané dans la poſition la plus commode & la moins fatigante. Cela arrive lorſque les bras font preſque un angle droit avec l'épaule, que la paume de la main eſt tournée en dedans & le dos de la main en dehors, car alors les fléchiſſeurs & les extenſeurs, les pronateurs & les ſupinateurs ſont dans une ſituation moyenne entre la flexion & l'extenſion, la pronation & la ſupination, & fatiguent beaucoup moins qu'ils ne feroient dans toute autre poſition.

ACAMECH ou ACEMECH, ſignifie ſuivant Ruland & Jonhſon, les parties ſuperflues de l'argent. Mais je ne ſaurois déterminer ſi c'eſt du ſuperflu de l'argent, de la fauſſe monnoie, des ſcories de ce métal, ou ſimplement du ſuperflu de l'humide radical de l'argent, qu'ils entendent parler.

ACANOR. Eſpece de fourneau dont on ſe ſert dans les opérations de Chymie.

ACANTHA, Ἄκανθα, ſignifie en général tout ce qui eſt pointu ou garni d'épines, comme l'épine ou les nageoires de quelques ſortes de poiſſons. On a donné ce nom à l'aſſemblage des apophyſes épineuſes des vertebres, dont chacune d'elles eſt appellée apophyſe épineuſe. Ἄκανθα λευκὴ eſt l'épine blanche ou l'aube-épine. GORRÆUS.

ACANTHABOLUS, Ἀκανθαβόλος, *épine*, βάλλω, *jetter dehors, chaſſer*; inſtrument de Chirurgie dont on trouve la deſcription dans Paul Eginete, & qui reſſemble à des pincettes. On s'en ſert pour enlever les eſquilles d'os cariés, les épines, les tentes ou tout autre corps étranger qui ſe trouve dans une plaie, ou pour arracher les poils des paupieres qui incommodent & irritent les yeux, ceux des narines ou des ſourcils.

Les tranchans ſont garnis de pluſieurs dents qui s'emboîtent les unes dans les autres, & qui, lorſque l'inſtrument eſt fermé, ſaiſiſſent les corps avec beaucoup plus de force.

Scultet a donné la figure de cet inſtrument, *Planch. IV. fig.* 1. Le manche de celui-ci eſt plat, pour pouvoir dans l'occaſion s'en ſervir au lieu de ſpatule pour faire une emplâtre.

ACANTHACEOUS. Terme de Botanique affecté aux Plantes qui tiennent de la nature du chardon, & qui ſont garnies de piquans.

ACANTHALZUCA. Le même qu'Echinopus, eſpece de chardon.

ACANTHICE. Ἀκανθικὴ μαστιχὴ, Gorræus veut que ce ſoit la larme qui eſt renfermée dans le ſommet de l'helxine ou pariétaire & qui eſt d'un gout fort agréable : mais je crois qu'il s'eſt doublement trompé, car premierement, c'eſt ſuivant Théophraſte le fruit du chardon argentin, & en ſecond lieu, le mot grec ἡδύσμιον, qu'il traduit *d'un gout agréable*, ſignifie ici *bon pour les maladies de la bouche.* SAUMAISE.

ACANTHIUM. Chardon qui porte le coton. Voyez *Carduus.*

ACANTHION. *Hériſſon.* Voyez *Echinus.* GORRÆUS.

ACANTHUS, *Acanthe.* (Ἄκανθος ainſi appellée d'ἄκανθα, *épine*, le jeune Acante, que les Poëtes prétendent avoir été métamorphoſé en la fleur de cette plante.) On l'appelle *Branque-urſine.*

L'*acanthe* eſt la *Branca urſina*, *Offic. Acanthus ſativus*, Ger. 986. Emac. 1047. Park. Theat. 992. Raii Hiſt. 2. 1325. *Acanthus ſativus vel mollis Virgilii*, C. B. Pin. 383. Tourn. Inſt. 176. Elem. Bot. 145. Boerh. Ind. C. 238. Hiſt. Oxon. 3. 604. *Acanthus mollis*, Rivin. Irr. M. Tab. 87. *Carduus Acanthus, ſive Branca urſina*, J. B. 3. 75. *Carduus Acanthus, Branca urſina*, Chab. 350. *Brank-urſine.* DALE.

Les feuilles de l'*acanthe* ſont d'un verd foncé & luiſantes, longues d'environ un pié, & larges de trois ou quatre pouces, découpées profondément en pluſieurs parties, d'une façon ſi agréable, que les Anciens les ont choiſies pour orner le chapiteau des colonnes de l'ordre corinthien, & les autres parties de leurs édifices. Du milieu de ſes feuilles qui ſont couchées ſur terre, s'éleve une tige à la hauteur de deux piés, épaiſſe d'environ un doigt, ronde, moëlleuſe, & qui n'eſt garnie de feuilles que vers ſon ſommet, qui eſt compoſé d'une tête chargée d'une longue ſuite de fleurs blanches entourées de petites feuilles rudes & piquantes qui leur tiennent lieu de calice ; elles couvrent & cachent preſque entierement un fruit en forme de gland, partagé en deux loges par une cloiſon qui eſt au milieu, dont chacune contient deux graines ou ſemences. Sa racine eſt longue & s'étend de côté & d'autre. On la cultive dans nos jardins, & elle naît en abondance en Italie, en Eſpagne, & dans les Provinces méridionales de la France. Elle fleurit dans les mois de Juillet & d'Août.

Dale prétend qu'elle eſt diurétique, & qu'elle arrête la diarrhée.

Elle a une vertu émolliente & apéritive. Celle à qui l'on donne le nom d'*acanthus mollis* dans les boutiques, eſt adouciſſante, tant ſoit peu ſavoneuſe comme la mauve, & inſipide. Elle contient un ſuc gluant & mucilagineux, qu'on emploie dans les lavemens & les cataplaſmes émolliens, & qui eſt excellent contre les brûlures & les autres cas où les émolliens conviennent, étant appliqué en forme de cataplaſme ; ſa racine eſt fort bonne pour ceux qui crachent le ſang après une chute. BOERHAAVE.

2. *Acanthus ſylveſtris*, *Offic.* Park. Theat. 992. Ger. 986. *Acanthus ſylveſtris aculeatus*, Ger. Emac. 1047. *Acanthus aculeatus*, C. B. Pin. 383. Raii hiſt. 2. 1325. hiſt. Oxon. 3. 624. Boerh. Ind. A. 239. Tourn. Inſt. 176. Elem. Bot. 145. *Acanthus ſylveſtris, ſive branca urſina ſpinoſa*, J. B. 375. *Brank-urſine ſauvage.*

On la cultive dans les jardins de Botanique, & elle fleurit au mois de Juillet. Ses feuilles ont les mêmes vertus que celles de la précédente, & on les emploie dans la Medecine. DALE.

Miller ajoute aux deux eſpeces d'*acanthe* dont nous venons de parler, les ſuivantes.

Acanthus rarioribus & brevioribus aculeis munitus, Tourn.

Acanthus Luſitanicus, ampliſſimo folio lucido.

Acanthus orientalis humillimus, foliis pinnatis aculeatis. Tourn.

Comme l'*acanthe* des Anciens a cauſé quelque embarras aux Savans, le Lecteur ne ſera peut-être pas fâché de trouver ici les obſervations que Saumaiſe a faites ſur cette plante. Elles peuvent être de quelque ſecours pour nous faire diſtinguer quelques plantes dont il eſt parlé dans les anciens Auteurs qui ont écrit ſur la matiere medicinale.

De l'Acanthe que l'on cultive dans les jardins, & de celle d'Egypte.

L'*acanthe* eſt une plante qui ſert à orner les jardins. L'*acanthe* d'Egypte que Théophraſte appelle *Acanthe* ou épine d'Egypte, eſt un arbre épineux à qui les Latins ont donné le nom d'*acanthus*, qui ſignifie une épine : car ἄκανθος eſt le même qu'ἄκανθα. Je ſuis moins ſurpris de cela que de l'erreur dans laquelle ſont tombés la plupart des Auteurs, qui l'ont confondue avec l'*acanthe* de jardin. Iſidore avance, ſur l'autorité d'un ancien Auteur, « Que le myrrhe, qui eſt un arbre d'A» rabie qui a cinq coudées de haut, eſt ſemblable à » l'épine qu'ils appellent *acanthus.* » Ce dernier eſt l'*acanthe* ou *acanthe* d'Egypte, qui, ſuivant Diodore de Sicile & Dioſcoride, eſt ſemblable à l'arbre qui produit la myrrhe. Le même Iſidore nous dépeint l'*acanthus*, qui eſt une plante d'Egypte, comme un arbre toujours verd, fort épineux, dont les branches ſont flexibles ; c'eſt-à-dire, qu'il ne met aucune différence entre l'*acanthe* de jardin & celle d'Egypte. Servius eſt du même ſentiment. Il eſt pourtant certain que l'*acanthe* d'Egypte dont Théophraſte nous a laiſſé la deſcription, & dont il diſtingue deux eſpeces particulieres, eſt tout-à-fait différente de celle dont parle Virgile, qui la met au rang des plantes étrangeres.

——— *Baccas ſemper frondentis* acanthi.

L'*acanthos* d'Egypte dont parle Théophraſte, porte des coſſes pour fruit, & celle de Virgile des baies. L'*acanthus* de Virgile eſt le lotos de Cyrene, qui, ſuivant Hérodote, n'eſt point différent de l'*acanthos* ou épine d'Egypte. De-là vient que le lotos de Cyrene eſt appellé par pluſieurs Auteurs *acanthos* ou *acanthe*, à cauſe de ſes piquans. Cette eſpece étoit commune en Egypte, de même que dans le territoire de Cyrene. C'eſt de ces épines dont prétend parler Démétrius dans Athenée, lorſqu'il dit dans ſon hiſtoire d'Egypte, « Le pays qui eſt au-delà produit une eſpece » d'*acanthos*, (épine) qui eſt un arbre dont les bran» ches ſont flexibles, & qui porte un fruit rond. »

De-là vient que le Poëte les appelle baies, car la baie eſt, à proprement parler, un fruit rond. C'eſt en ce ſens que Servius l'entend, lorſqu'il remarque qu'elle croît en abondance dans l'Iſle *Cercinna*, où on lui donne le nom d'*acanthus* à cauſe de ſes piquans. Il eſt certain que les Latins appelloient la gomme *acanthium*, parce qu'on l'apportoit d'Egypte, où on la ramaſſoit ſur une eſpece d'épine ; & Pline appelle les feuilles de l'euphorbe *acanthina*, qui certainement ſont remplies de piquans.

Il y a toute apparence que l'*acanthus* de Virgile eſt le même que ce que les Arabes appellent *ſadar*, & ſon fruit *nabac.* Avicenne décrit ſous ce nom le lotos de Dioſcoride, & le traducteur ajoute que cet arbre eſt l'*alſadar* qui porte le fruit *nabac.* D'autres veulent que ce ſoit le figuier ou quelqu'autre grand arbre. Serapion l'appelle *ſadar*, & fait mention ſous ce nom du lotos de Dioſcoride. C'eſt le même que celui dont parle Bellonius dans ſes obſervations, ſous le nom de *napeca*, que les Grecs, à ce qu'il prétend, appellent *œnopolia*, & qui eſt toujours verd. Proſper Alpin,

dans ſon traité des Plantes d'Egypte, en fait mention ſous le nom de *nabeca*, & dit que c'eſt un arbre épineux, mais qu'il y en a une autre qui ne l'eſt point. Leon d'Afrique, *Lib. III. cap. de zarfa*, l'appelle *rabich* au lieu de *nabich ou nabac*; l'arbre dont le fruit eſt appellé en Arabe *rabich*, étant plus petit que le ceriſier, & ayant preſque le même goût que les jujubes, il eſt certain qu'il veut parler du même fruit: mais peut-être qu'il y a faute dans la copie, ou que les Arabes d'Afrique appellent *rabich*, ce que ceux d'Orient appellent *nabac*. La deſcription qu'en donne Athenée ne permet point de douter que ce ne ſoit le *connarus* d'Agatocles; car il donne à cet arbre des épines & un fruit tout-à-fait ſemblable au *nabac*. Il dit encore que l'on fait de la farine avec ſes baies après les avoir fait ſécher: « Son fruit ſe mange verd, » & lorſqu'il eſt ſec on le réduit en farine; on ne le » pêtrit point avec de l'eau, mais après avoir pulvé- » riſé les baies, on le mange ſans aucune autre pré- » paration. » La raiſon dont Proſper Alpin ſe ſert pour prouver que le *napeca* eſt différent du *connarus* d'Agathocles, eſt qu'il n'a jamais vu que les Egyptiens en fiſſent de la farine. S'il eut pris la peine de lire les Auteurs Grecs même les plus modernes, il eût vu qu'il n'y a rien dont ils parlent plus ſouvent que de la farine de *nabac*, (ἄλφιτα) que l'on tire des baies du lotos & du nabac après les avoir fait ſécher, & qu'on l'employoit même il n'y a pas long-tems dans la Medecine. Il ne s'enſuit point de ce qu'il n'a jamais vu pratiquer ce dont nous parlons en Egypte dans le tems qu'il y étoit qu'on ne l'ait jamais fait. Prenez, dit Charito, dans la compoſition de la poudre cœliaque, qui eſt propre encore à arrêter le vomiſſement, de la farine (Alphita) de *nabac*, *guberes*, *hypociſtis*, *xylonnes* & de *ſuc*. Toutes ces drogues ont une qualité aſtringente, de même que le fruit du lotos. Les guberes ſont les *guberæ* d'Avicenne, en latin *corna*, le fruit du cornouiller ou cériſier ſauvage. Le même Charito les appelle *gomberes* dans un autre endroit. Un ancien Interprete Arabe prétend que le ſuc eſt le *galia muſcata*. Prenez, dit Charito dans un autre paſſage, de la farine de *nabac*, du *bdellium* & des *guberes*; faites-en un trochiſque que vous donnerez à ceux qui ont la dyſſenterie ou la diarrhée. On prétend que la farine de *nabac* eſt la même choſe que le *ſavich albanach* d'Avicenne. *Savich* ou *ſuich* ſignifie de l'orge roti & broyé, que les Grecs appelloient ἄλφιτον. Le *ſavich nabac* a une vertu ſtyptique de même que le fruit. Le fruit & les noyaux du *nabac* ſont différens, à ce que prétend Alpin, du fruit & des noyaux du *connarus*: car le noyau du *nabac* eſt rond, au lieu que celui du *connarus* a la figure d'un noyau d'olive. C'eſt ainſi qu'en parle Agathocles dans Athenée:

» Le fruit eſt fort doux; de la groſſeur d'une olive, à la- » quelle il reſſemble par ſa pulpe & par ſon noyau. » Il ne paroît pas avoir examiné l'olive dont parle Agathocles, qui ne compare point le noyau du *connarus* à celui de l'olive en général, mais au noyau de l'olive de *phaulie*, dont la figure eſt ronde. Polybe, dans la deſcription qu'il fait du *lotos* d'Afrique, « qui n'eſt » point différent du *connarus*, donne à ce fruit la groſ- » ſeur d'une olive ronde. » Suivant Alpin le *nabac* eſt garni de piquans de même que l'acacia. Hérodote dit la même choſe du *lotos* de Cyrene, qu'il prétend être ſemblable à l'épine d'Egypte qui eſt l'acacia des modernes. La plante dont nous parlons eſt donc l'*Acanthus* de Virgile, qui eſt toujours verte, porte des baies & eſt étrangere en Italie. De cette eſpece eſt le *paliure* d'Afrique, que Théophraſte regarde comme une eſpece de *lotos*. Athenée ne fait du *connarus* & du *paliure* qu'une ſeule plante; & Héſichius dit que le *connarus* eſt un arbre ſemblable au *paliure*. Agathocles dit lui-même que le *connarus* a des piquans, & le *paliure* en a auſſi. Les Grecs donnoient ce nom à une eſpece d'épine; & le *lotos* de Polybe, ſuivant Athenée, eſt armé de piquans. « Le *lotos* n'eſt point » un grand arbre, mais il eſt raboteux & garni de piquans. » Il parle du *lotos* de Libye, qui ſelon toute apparence eſt le même que le *rabich* de Leon d'Afrique, qui n'eſt point différent du *nabac*; car l'on met ſouvent une N pour une R. Le *paliure* eſt le ſeul de toutes les eſpeces de *lotos* dont parle Théophraſte, qui ſoit armé de piquans; on lui a donné ce nom à cauſe de ſa reſſemblance avec le *paliure* de Grece.

Il n'y a donc aucun doute que le *paliure* d'Afrique eſt armé de piquans, de même que le *ſadar* d'Arabie, dont le fruit eſt le *nabac*. Il y en a de deux eſpeces, l'une a des épines & l'autre n'en a point. La premiere eſt certainement le *paliure*, le *connarus*, l'*acanthus* de Virgile, & l'Ἄκανθα Διοσκορίδου de Démétrius.

La deſcription qu'on donne du *lotos* latophagiſte de Théophraſte, prouve que c'eſt la jujube rouge. Pour ce qui eſt du *lotos* ordinaire, que Pline dit avoir été tranſplanté d'Afrique en Italie, où il a changé de nature, il ne peut être autre que l'*Azadarat* des Botaniſtes, & le **** d'Avicenne. Il n'y avoit pour lors d'autre eſpece de *lotos* en Italie que celui que l'on cultive à cauſe de ſon ombre, & qui eſt une des plus grandes eſpeces d'arbre. Avicenne nous le repréſente comme un grand arbre dont le fruit reſſemble au *nabac*. Je ne doute point que les Anciens ne l'aient confondu avec le *lotos* dont ils lui donnoient le nom, & qu'ils n'aient prétendu parler de cet arbre, lorſqu'ils ont écrit, « que » le *lotos* eſt un grand arbre dont le tronc eſt fort » épais. » Cependant le vrai *lotos* n'eſt pas grand, au lieu que celui-ci l'eſt beaucoup & s'étend extremement, ſes feuilles forment beaucoup d'ombrage & couvrent les maiſons qui ſont autour, à ce que rapporte Pline. Le *lotos* ordinaire eſt connu à Rome ſous le nom de feve de Grece & de Syrie, où il eſt très-commun. Pline donne à l'autre *lotos* le nom de plante d'outre-mer, parce qu'elle étoit tout-à-fait étrangere en Italie. Le fruit de ce *lotos* n'étant pas plus petit qu'une ceriſe, il eſt étonnant que Dioſcoride le compare au poivre: « Il porte un fruit, dit cet Au- » teur, un peu plus gros que le poivre. » Il eſt même ſurprenant qu'il ne faſſe mention que d'une ſeule eſpece de *lotos* lorſqu'il y en a un ſi grand nombre d'autres. Mais il lui eſt aſſez ordinaire de confondre différentes plantes ſous le même nom. Les Commentateurs d'Avicenne ne ſe ſont pas moins trompés groſſierement lorſqu'ils rendent *hab almenen*, qu'Avicenne, *chap.* 305. prétend être plus gros que le poivre & à peu près de la même couleur, par le fruit du *lotos*. Bien plus, ils notent en marge qu'il eſt parlé du même fruit, *chap.* 520. où Avicenne décrit le *nabac* comme la baie d'un arbre, c'eſt-à-dire du *lotos*. Ces deux fruits ſont tout-à-fait différens. Les Arabes ſe ſervent rarement du mot *hab* pour déſigner le fruit des arbres. Mas ils donnent plus communément ce nom aux ſemences des plantes. Je n'ignore point qu'Avicenne donne ce nom au fruit du laurier, du térébinthe & du noyer, mais il l'emploie plus communément pour déſigner le noyau ou l'amande que le fruit entier; par exemple, lorſqu'il eſt queſtion d'une pomme ou d'une poire, ils ne donnent point le nom d'*hab* à tout le fruit, mais ſeulement à la graine qui eſt dedans. Ils n'appellent point *hab alſcunbar* un pignon, mais ſeulement l'amande qu'il renferme. Ce ſont les ſemences dont on ſe ſert pour multiplier les arbres, & qui repondent à celles des plantes. La baie du *lotos* reſſemble à la ceriſe, & eſt environnée comme elle d'une pulpe. C'eſt cette pulpe que les Grecs appellent περικάρπιον: mais le noyau intérieur, *nucleus* eſt le véritable Κάρπος des Grecs. Je ne nie point qu'on ne puiſſe ſe ſervir du terme *hab almenon*, pour déſigner le noyau des baies du *lotos*; mais on ne peut aucunement l'employer pour déſigner la baie entiere qu'on appelle *nabac*. La graine *almenon* eſt, ſuivant Avicenne, chaude & ſeche au ſecond degré, au lieu que le *nabac* eſt ſec & humide. Lorſqu'il dit que l'*almenon* eſt plus gros que le poivre, qu'il ſe rompt & ſe détache

aiſément de ſa moëlle qui eſt extremement blanche, il eſt clair qu'il veut parler du noyau ou *nucleus*. Il eſt indubitable que l'on peut appeller du mot Arabe *hab*, les fruits de quelque eſpece d'arbre que ce ſoit, qui contiennent une moëlle onctueuſe, comme les baies de laurier, la noix, le fruit du térébinthe & autres ſemblables : mais quant à ceux dont la pulpe eſt bonne à manger & qui renferment un noyau ; dans ceux-ci le noyau qui tient lieu de ſemence, eſt proprement appellé *hab*, & καρπὸς & πυρὴν par les Grecs, qui donnent le nom d'ἀπύρηνα aux fruits qui n'ont point de noyau. SAUMAISE, *de Hom. hyl. Iatr. cap.*

De l'Acanthe.

Le mot grec Ἄκανθος ſignifie une épine ou un chardon, & eſt le même qu'Ἄκανθα, qui eſt le nom que l'on donne généralement à toutes les eſpeces d'épines ou chardons. Ainſi ὀξυάκανθος & ὀξυάκανθα ſignifient la même choſe. L'Ἄκανθα Αἰγυπτία de Théophraſte eſt un arbre épineux qu'il appelle dans pluſieurs autres endroits Ἄκανθος Αἰγυπτία. Ce nom parmi les Grecs étoit affecté à une plante qui ſert à orner les jardins, & que les Latins, qui ont conſervé le nom grec ; appellent *acanthus :*

——— *& flexi tacuiſſem vimen acanthi.*

Mais cette eſpece d'*acanthe*, ſurtout celle que l'on cultive dans les jardins, n'a point d'épines ; car l'eſpece ſauvage qui en a, eſt appellée Ἄκανθος ἀγρία. Les Grecs appellent encore Ἄκανθα, dans un ſens abſolu, ce que les Latins appellent *carduus*, dont le ſommet, qui reſſemble à une pomme de pin, eſt bon à manger. L'*acantha* eſt encore appellée *cinara* par Pollux, poëte Dorien. Les Latins l'ont auſſi appellée *carduus*, comme par excellence ; & de-là vient que l'on trouve dans les anciens Gloſſaires le mot de *cardui*, κινάραι. C'eſt cette *homonymie* qui a donné lieu à Dioſcoride de décrire ſous le mot Ἄκανθος ou Ἄκανθα, comme quelques éditions portent, l'*acanthe* des jardins & le chardon, & de confondre leurs caracteres. Nos Botaniſtes tiennent pour choſe aſſurée que ce que nous appellons aujourd'hui *branque-urſine* eſt l'*acanthus* des Anciens. Dioſcoride lui donne une tête faite en forme de thyrſe. Il eſt pourtant certain que la branque-urſine n'eſt point terminée par une tête pareille à celle du chardon ou artichaud. Dioſcoride n'a jamais prétendu donner la deſcription de l'artichaud ; & ceux-là ſe ſont trompés qui ont cru qu'il vouloit parler de l'artichaud ſauvage. Il n'y a que la racine de l'artichaud ſauvage qui ſoit bonne à manger, ſuivant Théophraſte. Dioſcoride dit que les nouveaux jets ſont bons à manger : mais le chardon ou l'artichaud a quelque choſe qui reſſemble à peu près à une pomme de pin que l'on mange, je veux dire ſa tête *thyrſoïdale*. C'eſt pourquoi, lors qu'il a lu que l'*acanthe* a une tête faite en forme de thyrſe, ce que l'on doit entendre du chardon qui porte l'artichaud : il a cru que c'étoit l'*acanthe* de jardin, que l'on appelle auſſi *acantha* dans un ſens abſolu. Mais on doit d'autant plus pardonner cette faute à Dioſcoride, qu'il ſe peut faire qu'il n'ait point eu connoiſſance du chardon : car Théophraſte dit expreſſément que le κακτος (c'eſt ainſi qu'il appelle le chardon) ne croît point en Grece. Il y a une très-grande reſſemblance entre l'*acanthe* & le chardon, ſurtout l'*acanthe* qui n'a point d'épines. Columelle dit en parlant de l'artichaud ou chardon :

Nunc ſimilis CACTO *ſpiniſque minantibus horret,*
Pallida nonnunquam tortos imitatur ACANTHOS.

Dioſcoride trompé par cette reſſemblance & par l'*homonymie*, donne à l'*acanthus* une tête en forme de thyrſe, qui ne convient qu'à l'Ἄκανθος ou chardon. Dioſcoride paroît être le ſeul qui ſe ſoit trompé ſur cette matiere : car Pline, dans la deſcription qu'il donne de l'*acanthus*, ne dit rien de ſa tête *thyrſoïdale* : ce qui prouve qu'il a pris ce qu'il dit de l'*acanthus*, auſſi-bien que des autres plantes, non point dans Dioſcoride, mais dans quelque autre Auteur, puiſqu'il omet une pareille circonſtance. « Sa ſemence eſt de figure oblongue, jaune ; & la » plante eſt terminée par une tête faite en forme de thyrſe. » DIOSCORIDES *de acantho.*

Il ne ſera pas hors de propos, afin de prouver que l'*acanthe* n'a point une tête en forme de thyrſe, & que cette tête ne convient qu'à l'eſpece de chardon que nous appellons artichaud, d'expliquer ce que l'on entend par κεφαλὴ θυρσοειδὴς, *tête thyrſoïdale.*

Le thyrſe étoit un bâton qu'on donnoit à Bacchus, dont le ſommet étoit terminé par une pomme de pin, au-deſſous de laquelle étoit attaché un ruban dont les bouts flottoient au gré du vent. Telle eſt la figure que l'on donne au thyrſe dans les ſculptures anciennes. Quelques Auteurs aſſurent que l'on mettoit au haut du thyrſe une véritable pomme de pin, que les Grecs l'appelloient κῶνος & le thyrſe κωνοφόρος : ce qui paroît confirmé par un paſſage d'une épigramme ſur la dédicace des inſtrumens qu'on employoit dans les Bacchanales :

Καὶ θύρσα χλοερὸν κωνοφόρα κόμακα

Où κωνοφόρος θύρσος ſignifie un thyrſe dont le ſommet eſt terminé par une pomme de pin, que les Grecs appellent κῶνος. On lit dans les Grammairiens κωνοτόροι, θυρσοφόροι. La pomme de pin, qui reſſemble à une grappe de raiſin, & que les femmes portoient aux cérémonies de Bacchus, eſt appellée *cone*, parce que le cœur de l'homme a cette figure. Les Grecs prétendoient que Bacchus préſide ſur cette partie de l'homme ; & de-là vient qu'ils avoient établi cette cérémonie. Voilà donc la certitude de ce fait établie, quoique la raiſon qu'on en donne ſoit tout-à-fait puérile. Les cérémonies religieuſes de Bacchus nuiſoient beaucoup à celles de la Mere des Dieux. On rendoit à tous deux le même culte, & leurs ſymboles étoient les mêmes. De-là vient que Bacchus dit dans *les Bacchantes*, tragédie d'Euripide : Ρίπτε μήτρος ἔμαθ' εὑρήματα.. Perſonne n'ignore que le pin étoit conſacré à Cybele, & qu'on le plaçoit toutes les années à certain jour marqué dans ſon ſanctuaire. ARNOBIUS, *Lib. V.*

Ce jour étoit le onzieme des Calendes d'Avril, & il eſt marqué dans le Calendrier Romain de Conſtantin le Grand, par *Arbor intrat ;* ce que l'on doit entendre de l'introduction du pin dans le ſanctuaire de Cybele. Les jours ſuivans étoient deſtinés à différentes ſolemnités en l'honneur de cette même Déeſſe. Tel eſt le *ſanguinis dies* marqué dans le même Calendrier au neuviéme des Calendes d'Avril ; *Hilaria*, au huitieme ; *Requietio*, au ſeptieme ; & *Lavatio*, au ſixieme. Le Poëte appelle les pommes de pin, les pommes de Cybele, *Poma ſumas Cybeles.* Le pin étoit encore conſacré à Bacchus & à Neptune. πίτυς ἱερὰ Διονύσου ἢ Ποσειδῶνι. ARTEMIDORE. Orphée dans ſes myſteres met la pomme de pin au nombre des jouets dont ſe ſervirent les Titans pour amuſer Bacchus dans ſon enfance :

Κῶνοι θ' ῥόμβοι, παίγνια καμπεσίγυια,
Μήλατα χρύσεα, κάλα, παρ' Ἑσπερίδων λιγυφώνων

Clément cite ces vers dans ſon *Protrepticon*, où il nous apprend encore que tous ces παίγνια furent enſuite employés comme ſymboles dans les myſteres de Bacchus. « Je » crois ne pouvoir mieux faire pour vous convaincre, » que d'étaler à vos yeux les inutiles & vains uſtenſi- » les que vous employez dans vos cérémonies religieu- » ſes, les dés, la ſphere, la pomme de pin, (σφαῖρος) la » pomme, le ſabot, le miroir, la toiſon, &c. » Dans ce paſſage Clément rend le κῶνος d'Orphée par σφαῖρος qui eſt la pomme de pin. Arnobe s'eſt donc trompé lorſqu'il a rendu σφαῖρος & κῶνος par ſabot dans ſon cinquieme livre. Il eſt certain que les Grecs employoient le σφαῖρος, le κῶνος & le σρόμβος comme un jouet propre à amuſer les enfans. Les Latins l'appelloient *Turbo* (ſabot). Mais dans ce paſſage il veut ſurement parler de la pomme de pin, comme un ancien Scoliaſte le remarque fort bien, κῶνοι δὲ σφαῖροι καὶ ὁ θύρσος ὁ Διονυσιακός. L'Auteur parle ici des pommes de pin, qui étoient les ſymboles du culte de Bacchus, & dont les Bacchantes ornoient le ſommet de leur thyrſe. Ce ſont ces pommes qui formoient le θυρσοειδὴ κεφαλὴν, comme il paroît par les anciens monumens. C'eſt

pour cette raiſon que les Grammairiens rendent le mot θυρσος par κῶνος, parce que leur ſommet étoit terminé par une pomme de pin, Κωνοειδὲς θύρσοις ἢ στρόβιλοι. HESICHIUS. Les têtes des chardons (artichauds) ont la même figure, & ſont compoſées de feuilles diſpoſées en forme d'écailles qui ſe terminent en pointes, & qui toutes enſemble forment un cone. De-là vient que Columelle, en parlant de l'artichaud, dit:

——— *Nunc pinea vertice ſurgit.*

C'eſt donc le chardon qui a κεφαλὴν θυρσοειδῆ, & non point l'*acanthe*, qui, ſi c'eſt la branque urſine, comme on n'en peut point douter, a ſa tête tout-à-fait différente de la pomme de pin, ou pour mieux dire, n'en a aucune. Il n'eſt donc pas douteux qae Dioſcoride a confondu l'ἄκανθα proprement dite, avec l'ἄκανθος. La premiere a κεφαλὴν θυρσοειδῆ faite en forme de pomme de pin, au lieu que l'autre n'en a point. Les Anciens nous ont laiſſé la deſcription d'un grand nombre de plantes auxquelles ils donnent une tête en forme de thyrſe, qui ſont tout-à-fait différentes de celles dont nos Botaniſtes ont connoiſſance. Dioſcoride décrit la primevere de montagne comme ayant καυλὸς, λεπτὸς, ἁπλῆς, ὑπὲρ τῆχον, ἔχων κεφάλιον θυρσοειδές c'eſt-à-dire, « une tige mince & unie, d'une coudée de » haut, ayant ſon ſommet terminé par une tête en for» me de thyrſe. » On ne ſauroit croire combien des perſonnes même très-ſavantes ont altéré ce paſſage, pour avoir ignoré ce que c'étoit que Κεφάλιον θυρσοειδές. Cette même ignorance leur a fait prendre pour la primevere de montagne des plantes qui en ſont tout-à-fait différentes. La deſcription que Pline nous a laiſſée de la primevere de montagne, *aliſma*, eſt entierement conforme à ce qu'en dit Dioſcoride, qu'il n'a pourtant point conſulté.

Caule ſimplici ac tenui, cubitali, capite thyrſi.

Il eſt donc queſtion de trouver une plante dont la tête, ſuivant la deſcription qu'on vient d'en donner, ſoit faite en forme de thyrſe, pour que ce puiſſe être la vraie primevere de montagne. Le thym de Grece à qui l'on donne l'épithete de κεφαλωτὸς, a ſa tête en forme de thyrſe; de-là vient que les Grecs l'ont appellé θυρσίον. Les petites têtes du *Cirſion* ſont θυρσοειδῆ: c'eſt pourquoi Apulée les appelle *thyrſiculi*; c'eſt-à-dire, κωνία: (car θύρσοι ſont κῶνοι) Le *Cirſion thyrſo eſt bicubitali, trigono, inferiùs, ſummitate rotundâ, cum thyrſiculis purpureis atq; caneſcentibus.* Ces caracteres prouvent que le *cirſion* ou *criſſion* n'eſt point la bugloſe de Léonicene, puiſqu'elle n'a point de pareilles têtes. L'*Herba impia* (ou herbe à coton) dans Pline, l. *XXIV.* c. 19. *Thyrſi modo veſtita atque capitata.* On voit par-là que les thyrſes étoient non-ſeulement pointus, mais encore couverts. Et en effet, la tige des thyrſes étoit pour l'ordinaire entourée de lierre, comme il paroît par ce paſſage d'une ode d'Anacréon, θύρσοις βρίμιντες κατακίσσοις πλοκάμοις. Rien n'eſt plus commun dans les Auteurs, ſurtout dans les poëtes, que *thyrſos hederâ velatos & frondibus amictos*: ce que l'on doit entendre de la hampe des thyrſes, laquelle étoit entourrée de feuilles de lierre. Pline, *lib. 16. cap.* 34. dit, en parlant du lierre, « que lorſqu'Alexandre re» vint des Indes, après en avoir fait la conquête, il ſe » couronna de lierre, à l'exemple de Bacchus: ce que » perſonne n'avoit jamais fait avant lui, & que les » Thraces avoient coutume, dans leurs fêtes ſolemnel» les, d'orner le thyrſe du Dieu, dont nous venons de » parler, leurs caſques & leurs boucliers avec des feuil» les de lierre. » L'on voit donc par ce que nous venons de dire, que c'étoit là coutume d'orner les thyrſes de feuilles de lierre; & les poëtes oublient ſi peu cette circonſtance, que l'Auteur d'une épigramme greque ſur une femme qui, après avoir quitté le ſervice de Bacchus, lui conſacra ſes armes, emploie le terme κισσὸς pour ſignifier un thyrſe.

——— παραθήσασα δὲ κισσὸν
χεῖρα περισείξῃ χρυσείτιν σπάτᾳ.

Anacréon, après avoir employé le mot θύρσος dans une épigramme, Τὸν θύρσον ἔχων ἐλικοπίδι, ſubſtitue auſſi-tôt après celui de κίσσος, pour exprimer la même penſée:

——— Διωτύσω δὲ φέρουσα
Κισσὸν ἢ καρυλλὰν;

c'eſt-à-dire, un thyrſe orné de feuilles de lierre. Euripide, dans ſa tragédie des Bacchantes, emploie les termes κίσσινον βάκτρον, pour ſignifier un thyrſe:

——— Ἀλλ' ὅπου μοὶ κισσίνου βάκτρου μέτα:

Et dans un autre endroit κισσίνους θύρσους, il repréſente dans cette même tragédie les thyrſes ornés de couronnes de lierre; & dans pluſieurs autres endroits le thyrſe eſt appellé κίσσινον βέλος & κίσσινον κλάδος. De même Virgile:

Et foliis lentas intexere mollibus Haſtas.

prétend parler des Thyrſes entourés de feuilles de lierre. De-là *ſutiles Thyrſi* dans les Priapées, qui étoient ornés de mêmes feuilles entrelacées les unes dans les autres;

Liber ſutilibus committit prælia Thyrſis.

Les Thirſes étoient couverts de feuilles de lierre entrelacées. C'eſt ainſi qu'on appelle *ſutiles roſæ*, les roſes qui ſervoient à faire les couronnes *ſutiles*.

Je ne me ſerois point arrêté ſi long-tems ſur cette matiere, ſi je ne connoiſſois certaines perſonnes, qui, croyant en ſavoir plus que les autres, ont peine à convenir que les Thyrſes fuſſent entourés de lierre, à cauſe qu'ils ne ſont repréſentés dans leurs pierres prétieuſes & dans quelques monumens antiques que ſous la figure d'un ſimple bâton terminé par une pomme de pin, & orné d'un ruban qui pend de chaque côté. Je ne vois point cependant qu'il y ait de la ſageſſe à ajouter foi à quelques pierres contre le témoignage d'un ſi grand nombre d'Auteurs. Je ne connois point de perſonnages moins dignes de réfutation que ces ſortes d'antiquaires, dont tout le ſavoir ne conſiſte qu'à déchiffrer les figures & les caracteres de leurs pierres, & qui s'imaginent que ce qu'ils n'y trouvent point ne ſauroit exiſter ailleurs. Telle eſt la littérature des perſonnes qui n'ont point de jugement: ils nient par le même principe qu'il y ait eu des Thyrſes dont la pointe étoit couverte de lierre, parce que leur pierre ne leur en montre point de pareils. Il en eſt cependant parlé dans un grand nombre d'Auteurs anciens, que l'on peut regarder comme les monumens les plus aſſurés de l'antiquité. « Les Lacédémoniens, dit Macrobe dans ſon » premier livre, adorent encore l'image de Bacchus, » tenant dans ſa main une lance au lieu d'un Thyrſe; ce » qui revient au même, puiſque le Thyrſe n'eſt autre » choſe qu'un bâton couvert dont la pointe eſt envelop» pée & couverte de lierre. » Macrobe paroît être perſuadé que le Thyrſe n'eſt autre choſe qu'un bâton dont la pointe étoit couverte de lierre. Et en effet il eſt certain qu'il y avoit des Thyrſes de cette eſpece qui étoient tout-à-fait différens de ceux dont le ſommet étoit terminé par une pomme de pin. Bien plus, cette lance que tenoit la figure de Bacchus qu'on adoroit à Lacédémone, n'étoit autre choſe qu'un thyrſe de l'eſpece de ceux dont nous parlons, dont la pointe étoit couverte de lierre. On les appelloit λογχωτοὶ θύρσοι, & en un ſeul mot θυρσόλογχοι; c'eſt-à-dire, *terminé par un fer ſemblable à celui d'une lance, mais couvert de feuilles de lierre.* Juſtin le Martyr en parle en ces termes: « Les Bacchantes, dit-il, »portent λόγχαι attachés à leurs thyrſes. » λόγχη ſignifie proprement le fer ou la pointe d'une lance; de-là λελογχωμένα ἀκόντια, *præpilatæ haſtæ, aut piloinſpicatæ*, des lances dont le ſommet eſt armé d'un fer. *Præpilatæ* dans un autre ſens, eſt le même que σφαιρωμένα, arondies, mot qui n'eſt point dérivé de *pilum*, un fer pointu, mais de *pila*, qui eſt une balle que les Bacchantes mettoient à la pointe de leurs lances dans les combats feints. J'ai connu un ſavant qui s'eſt trompé ſur ce paſſage. Dans l'épigramme greque ſur la Prêtreſſe de Bacchus, qui après avoir quitté ſon ſervice, lui conſacra ſes armes

———— ἢ τὸ διθυρσον

τοῦτο τὸ λογχωτὸν ἢ το περισφόρεον

Cette paire de lances ou de thyrſes étoit armée d'un fer : dans les *Aſtériſmes* de *Proclus*, le Centaure tient un thyrſe armé d'une pointe θυρσόλογχον. Ptolemée l'appelle ſimplement θύρσον. Strabon compte parmi les armes des Dieux qui répandent la frayeur & la mort θυρσόλογχα ὅπλα, *lib.* 1. Il y avoit donc deux eſpeces de thyrſes ; les uns avoient une pointe λόγχος, mais couverte de lierre pour qu'elle ne parût point ; & les autres étoient terminés par une pomme de pin. Ceux qui portoient les premiers étoient appellés θυρσόλογχοι, & les autres κωνοφόροι. Ces deux eſpeces de thyrſes étoient ornées de feuilles de lierre. L'ancienne épigramme Καὶ θύρσα, &c. dont nous avons parlé ci-devant, donne au bâton de thirſe l'épithete de verd, à cauſe des feuilles de lierre dont il étoit couvert : ce thirſe n'avoit aucun fer, & ne pouvoit faire par conſéquent aucun mal. De-là vient qu'Euripide introduit les Bacchantes chaſſant & diſperſant des troupeaux de bœufs, χειρὸς ἀσιδήρου μέτα ; ce qu'il n'eût point dit, ſi leurs thyrſes euſſent été ferrés. Quelquefois le bâton entouré de lierre tenoit lieu de thirſe, comme on le voit dans une agathe d'une beauté extraordinaire qui repréſente une Bacchanale, dont Caſaubon & Scaliger ont donné l'explication. Une des Bacchantes ſemble tenir une baguette ornée de lierre & de pampre au lieu de thyrſe : il ſeroit ridicule de nier que cet inſtrument eſt un thyrſe, à cauſe qu'il n'eſt point terminé par une tête de figure conique, & que ſa pointe n'eſt point enveloppée de lierre. Les thyrſes étoient quelquefois ornés de guirlandes & de rubans au lieu de lierre. *Athenée*, *lib. V.* dit, en parlant d'une proceſſion que l'on faiſoit dans le tems des Bacchanales, « ceux qui y aſſiſtent tiennent de la main gauche un » thyrſe orné de guirlandes. » Je ne me ſouviens point d'avoir vu cette cérémonie repréſentée en peinture, ni ſur aucune pierre antique.

Puiſque les Auteurs font mention d'une eſpece de thyrſe dont le ſommet ſe termine par une tête θυρσοειδὴς κεφαλὴ, & qui reſſemble à celle de quelques plantes, il eſt naturel de penſer que c'eſt du thyrſe dont la tête reſſemble à une pomme de pin qu'ils prétendent parler, ce qui étoit la forme la plus ordinaire des thyrſes. Le chardon a une pareille tête : mais il n'en eſt pas de même de l'acanthe de jardin, que Dioſcoride confond avec l'acanthe proprement dite, qui n'eſt point différente du chardon.

Il eſt encore plus difficile de déterminer quelle eſt la figure du papyrus d'Egypte, à qui Pline donne une tête faite en forme de thirſe. La touffe de filamens du papyrus telle qu'elle nous eſt dépeinte par ceux qui l'ont vue, n'a rien qui puiſſe approcher de cette figure : elle ne ſe termine pas en pointe, au contraire elle s'élargit à meſure qu'elle s'éloigne de ſa baſe. Rien ne reſſemble davantage à la touffe de filamens du papier qu'une houpe : elles approchent encore beaucoup de la figure d'une vergette. Strabon ne dit autre choſe du papyrus, ſinon que ſa tige eſt fort mince, ἐπ ἄκρῳ ἔχουσα χαίτην, & qu'elle eſt terminée par une touffe de filamens : mais il ne nous dit rien de ſa figure. Voici comment Pline s'exprime : *Decem non ampliùs cubitorum longitudine, in gracilitatem faſtigatum thyrſi modo cacumen includens.* On voit par ce paſſage que la tête du papyrus s'éleve en forme de thyrſe, & qu'elle eſt auſſi mince que lui. Il entend parler du τὸ ἄκρον & du τὴν χαίτην qui s'éleve ἐπ' ἄκρῳ. Il eſt faux cependant qu'elle ſe termine en pointe de la même maniere qu'un thyrſe. Peu importe que l'on diſe que les ſavans qui ont été en Egypte ont deſſiné cette plante lorſqu'elle étoit dans ſon état de perfection, & lorſque ſa tête, qui auparavant étoit fermée & terminée en forme de cone, étoit ouverte & épanouie : il eſt évident, par la figure que nous en avons, qu'elle commence à ſe développer dès qu'elle commence à paroître, comme nous voyons que cela

arrive à la plupart des plantes qui portent des ombelles. Celle-ci a d'abord une baſe fort mince qui ſe développe à meſure qu'elle approche de ſon ſommet : mais le contraire arrive à celles dont la baſe ſe termine d'abord en pointe comme un cone, & qui enſuite ſe développent à meſure qu'elles approchent de leur maturité, comme il arrive aux artichauds en fleurs. Lobel nous avertit expreſſément que la touffe de filamens qui compoſent les fleurs, ne ſe développe point comme celle du ſouchet : mais qu'elle eſt au contraire ramaſſée comme celle de la férule. Pline a copié mot à mot ce qu'il dit du papyrus, du grec de Theophraſte, qui porte dans les éditions ordinaires κόμην ἔχοντας ἀχρείαν ἀσθενῆ, καρπὸν δὲ ὅλως ἀξύλον, que Pline rend par *in gracilitatem*, &c. comme auparavant. M'étant apperçu que le latin étoit traduit du grec, & que celui-ci étoit viſiblement corrompu dans la verſion latine, j'ai eſſaié de le corriger en liſant κόμην ἔχοντας ἀκρείαν ὑγροίνην. Et en effet, ſans ce changement je n'euſſe pu m'empêcher d'accuſer Pline d'avoir mal rendu le ſens de ſon Auteur. Cependant quelque bonne opinion que j'aie de lui, je ne ſaurois le préférer à la vérité qui ne s'accorde nullement avec ce qu'il nous dit du papyrus, dont il prétend que la tête ſe termine en pointe comme un thyrſe. Théophraſte ne s'eſt pas moins éloigné de la vérité, ſuppoſé qu'il ait dit la même choſe : mais comme le paſſage eſt corrompu, ou il faut qu'il recuſe la verſion de Pline, ou qu'il paſſe condamnation ſur ce paſſage. Voici comment je reſtitue ce paſſage, κόμην ἔχοντας ναρθηκίνην au lieu de ἀχρείαν ἀσθενῆ. Je défie, quelque peine que l'on ſe donne, de trouver une leçon plus ſimple & plus naturelle. Pline lui-même qui rend toujours νάρθηκα par *thyrſus*, fait voir que c'eſt ainſi que Théophraſte a écrit. On peut en voir un exemple au ſujet de l'euphorbe, que les Grecs nous décrivent comme un arbre qui a la figure d'un thyrſe δένδρον νάρθηκοειδές, que Pline traduit par *in ſpecie thyrſi*. Dans le paſſage en queſtion le papyrus a, ſuivant le véritable manuſcrit grec, κόμην ναρθηκίνην, que Pline rend par *thyrſi modo faſtigatum in gracilitatem cacumen*. Le νάρθηξ étoit une eſpece de plante que les Grecs portoient en l'honneur de Bacchus en forme de thirſe ; de-là vient qu'on les appelloit ναρθηκοφόροι βάκχοι & θυρσοφόροι. Les Auteurs ſe ſervent indifféremment de ces deux termes, & ceux de νάρθηκα βακχεύειν & θύρσα βακχεύειν ſont fort fréquens dans les Auteurs grecs. Le νάρθηξ étoit proprement une tige ou baguette coupée d'un arbriſſeau appellé *ferula*, férule, dont les maitres d'école ſe ſervoient pour donner ſur la main de leurs écoliers, & de-là le nom de *ferulæ magiſtrales*. Comme le bois en eſt léger & ſpongieux, ſes coups ne peuvent entraîner aucun accident ; ce qui fait qu'on s'en ſervoit pour châtier les enfans, que les auteurs ſatyriques diſent *manum ferulæ ſubducere*. On s'en ſert encore comme d'un inſtrument propre à châtier ; ce qui fait qu'on peut lui donner le nom de thirſe : car le mot θύρσος ſignifie quelquefois un ſimple bâton. Euripide l'appelle βάκτρον κίσσινον & κίσσινον κλάδον, un bâton entouré de lierre. Dans Heſychius, θύρσος, ῥάβδος, βακτηρία βακχικὴ ἢ κλάδος, c'eſt encore une verge νάρθηξ, mais proprement de l'arbriſſeau qu'on appelle férule. « *Pline*, *lib. XIII.* » *cap.* 22. dit qu'il n'y a aucun bois qui ſoit auſſi léger » que celui de la férule, & que c'eſt pour cette raiſon » que les vieillards s'en ſervent pour bâton. » Les Poëtes repréſentent ordinairement les vieux ſatyres qui ſont à la ſuite de Bacchus avec des bâtons de férule. On appelloit ceux-ci ναρθηκοφόροι. Les Bacchantes portoient ordinairement des thyrſes, que l'on peut auſſi appeller νάρθηκες, s'ils étoient faits de férule, comme au contraire on pouvoit donner aux férules le nom de thyrſes, ſur-tout lorſqu'elles étoient employées dans les fêtes de Bacchus. Les tiges des plantes étoient encore appellées par les Latins *thyrſi* : le nom de νάρθηκες leur convenoit encore, pourvu qu'elles fuſſent creuſes comme des roſeaux, ou comme les tiges de toutes les différentes eſpeces de férule. Il peut donc arriver que l'on ſe ſerve indifféremment des mots νάρθηξ & θύρσος,

puiſque ces deux inſtrumens ſervoient à l'uſage des Bacchantes, quoiqu'il n'y ait pas une petite différence entre eux. Le thirſe étoit quelquefois une lance armée d'un fer, enveloppée & couverte de feuilles de lierre dont ſe ſervoient les Bacchantes ; c'eſt ce qu'on appelloit λογχωτὸς θύρσος. Le thyrſe étoit auſſi un bâton pareillement entouré de lierre ou ſans lierre, dont le ſommet étoit terminé par une pomme de pin, qui étoit un des ſymboles de Bacchus ; on l'appelloit κωνοφόρος θύρσος, d'où eſt dérivé le κεφαλὴ θυρσόεις dans un grand nombre de plantes. Mais le νάρθηξ eſt la plante même que les Latins appellent *ferula*, que les Bacchantes portoient, parce qu'elle étoit conſacrée à Bacchus. « La férule, » dit Pline, *lib. XXIV. cap.* 1. eſt une nourriture dé» licieuſe pour les ânes, mais un poiſon mortel pour les » animaux à corne ; » de-là vient que cet animal eſt conſacré à Bacchus, à qui la férule l'eſt auſſi. Les Auteurs grecs prétendent que cette plante n'étoit conſacrée à ce Dieu qu'à cauſe que l'on s'en ſervoit pour conſerver le feu : car le vin a encore une qualité ignée ὅτι τῷ πυρὶ ἴσον ἔχει μένος. « Je cherche, dit un Per» ſonnage d'une Tragédie greque, une ſource de feu » qui eſt cachée dans la férule. » Heſychius, « renfer» mée dans la férule ; car les Grecs ſe ſervoient de cet» te plante pour allumer leur feu, ce qui fait qu'elle » étoit conſacrée à Bacchus, tant à cauſe des feux de » joie qu'ils faiſoient dans les jours de fêtes qu'ils célé» broient en ſon honneur, qu'à cauſe que le vin eſt » d'une nature chaude & vive. »

Perſonne n'ignore la fable de Promethée qui apporta le feu qu'il déroba au Ciel dans une férule. Il eſt encore d'autres raiſons qui engagerent les anciens à conſacrer cet arbriſſeau à Bacchus. Cette plante eſt creuſe & légere, & par là fort convenable à un Dieu oiſif & continuellement plongé dans l'ivreſſe. Bacchus lui-même en porte une dans les Bacchantes d'Euripide, ὁ Βακχεὺς δ' ἶκαν πυρσώδη φλόγα πεύκας ἐκ νάρθηκος αἴσσει, que le Traducteur rend par *geſtans ignitum facem piceæ, quæ ex ferula emicat ;* ce qui eſt ridicule & abſurde. Le feu eſt enfermé dans la férule, & ne peut point briller, *emicare*, à moins qu'il ne ſe faſſe un paſſage ; de-là, νάρθηξ πυρικαίτας dans l'épigramme, dans laquelle *le feu eſt enfermé.*

On ſe ſervoit de flambeaux, αἱ πεύκαι, auſſi-bien que de thyrſes & de férules dans les Orgies de Bacchus ; & de-là vient que quelques Auteurs expliquent θύρσους par λαμπάδας, & d'autres νάρθηκας par thyrſes. Héſychius, θύρσοι, κλάδοι, λαμπάδες, λύχνοι. Voilà qu'elles étoient les trois différentes armes des Bacchantes, les thyrſes, les flambeaux & les férules. Le même Euripide diſtingue fort bien les thyrſes θύρσους, d'avec les férules νάρθηκας, dans ce paſſage :

Θύρσον δὲ τὶς λαΐνῃ, &c.

C'eſt-à-dire, « l'une frappe le rocher avec ſon thyrſe & » il en ſort une ſource ; une autre grate la terre avec » ſa férule, & le Dieu lui envoie du vin. » Virgile repréſente Sylvain agitant & ſecouant des férules & des lys.

Venit & agreſti capiti Sylvanus honore ;
Florentes ferulas & grandia lilia quaſſans.

Ce que l'on doit entendre de l'arbriſſeau qui porte la véritable férule. De même Bacchus ἐκ νάρθηκος ἄϊσσων dans les Poëtes tragiques, agite une férule véritable qui lui étoit conſacrée ; de-là vient qu'il y avoit des ναρθηκοφόροι auſſi-bien que des θυρσοφόροι dans ſes myſteres. Perſonne n'ignore le proverbe ſuivant :

Πολλοὶ μὲν ναρθηκοφόροι, παυροὶ δέ τε Βάκχοι

Il y en a beaucoup qui portent la férule, mais peu qui ſoient véritablement inſpirés de l'eſprit de Bacchus.

Comme il y avoit encore des *Thyrſophores* θυρσοφόροι, un grand nombre de Commentateurs ont rendu νάρθηκας par θύρσους. De ce nombre eſt Pline, qui a cru que le ναρθήκινον κόμμι du papyrus ſignifioit que cette plante reſſembloit à la tête d'un thyrſe. Mais le Philoſophe parle du ſommet de l'arbriſſeau *ferula.*

Le Diſtique ſuivant de Martial prouve clairement que les férules dont on ſe ſervoit pour châtier les écoliers, étoient tirées de cet arbriſſeau.

Inviſæ nimium pueris, gratæque magiſtris
Clara Prometheò munere ligna ſumus.

Cela paroît encore par l'Epigramme greque du Maître d'École qui dédia ſa verge, après avoir renoncé à ſa Profeſſion.

Σκήπωνα προποδαγὸν, ἰμάντα τε ἠδὲ πυρικαίτην
Νάρθηκα, κροτάφων πλάκτορα παιδάχνων,

Je lis πυρικαίτην νάρθηκα au lieu de παρακαίτην : on trouve παρακαΐτην dans Suidas : l'épithete πυρικαίτης que l'on a donnée au *ferula*, exprime l'uſage dont elle eſt pour conſerver le feu. Le marteau des Medecins étoit de *ferula* νάρθηξ, & il retint toujours ſon ancien nom, quoiqu'il fût d'ivoire dans la ſuite. MARTIAL.

Artis ebur medicæ narthecia cernis habere.

Gloſſ. Malleus, νάρθηξ ἰατρικὸς. C'eſt pourquoi Martial joint ces *narthecia* aux fouets & aux férules ; & Dioſcoride emploie le terme ναρθηκισμὸς, lequel ſe rapporte à cette fuſtigation ἐπίπαρσις, pratiquée ſur le corps des eſclaves que l'on vouloit vendre, afin de rappeller le ſang & les eſprits dans les parties exténuées, par des coups réitérés de *ferula*. Tel eſt le νάρθηξ ἰατρικὸς du Gloſſaire qui le rend par *malleus*. Mais je ne crois point que l'on doive prendre le *narthecia* de Martial dans ce ſens, quoiqu'il parle auſſi-tôt après des fouets & des férules. Car le νάρθηξ ou ναρθήκιον, ſignifie une petite boîte de buis dans laquelle on garde l'onguent ; & le deſſein du Poëte prouve qu'on doit l'entendre de même dans ce paſſage. « Vous voyez, dit-il, que le *nar» thecia* d'ivoire renferme les préſens de la Medecine. De-là vient que les anciens Medecins donnent ſouvent ce titre aux Livres qu'ils ont compoſés ſur la Medecine. *Galien, Lib. V. de comp. Medic. ſecundum genera, cap. III.* « Eras, dit-il, compoſa un traité ſur la » compoſition des médicamens, qu'il intitula νάρθηξ. Il fait encore mention du νάρθηξ de Cratippe, qui étoit un Livre ſur les compoſitions. Le ναρθὴξ de Soranus eſt cité par Aétius. Le Νάρθηξ comme je l'ai déja dit, étoit une boîte dans laquelle on gardoit l'onguent *myrothecium*. De-là vient qu'on a donné à une des copies les plus correctes d'Homere le nom de Ἐκ τοῦ νάρθηκος. Strabon nous apprend *Lib. XIII.* qu'on ne lui donna ce nom, qu'à cauſe qu'Alexandre la tenoit enfermée dans une caſſette νάρθηκα d'un prix ineſtimable, qu'il trouva parmi les dépouilles de Darius. Ce νάρθηξ eſt ce que Pline appelle *ſcrinium unguentorum*, une caſſette propre à renfermer des onguents, enrichie d'or & de pierreries précieuſes, qui fut priſe avec les thréſors de Darius, qu'Alexandre deſtina à renfermer les Poëmes d'Homere, afin que l'ouvrage le plus parfait de l'eſprit humain fût enfermé dans la plus précieuſe caſſette du monde. Scaliger s'eſt donc trompé lorſqu'il a cru dans une de ſes Lettres que le ναρθήκιον qu'Alexandre deſtina à renfermer la copie la plus correcte des ouvrages d'Homere, qu'on appella à cauſe de cela, l'édition de la caſſette ἀπὸ τοῦ νάρθηκος, ſervoit à garder les bijoux ou peut-être les onguens de ce Prince. J'ignore pour quelle raiſon on donne ce nom aux boîtes dans leſquelles on conſervoit les onguens, à moins que la forme du *ferula* n'ait donné lieu à appeller ainſi toute boîte de figure ronde ; car le *ferula* eſt une eſpece de bois creux & léger comme un roſeau, καλαμώδες φυτόν. On avoit encore coutume, pour conſerver l'odeur des herbes aromatiques, d'en faire des paquets & de les placer entre des roſeaux & des férules. Théophraſte, *Liv. IX. chap.* 16. C'eſt ce qui donna lieu d'appeller, quoique mal-à-propos, toute boîte qui ſervoit à garder les onguens ναρθήκιον & νάρθηξ. Les Medecins ſe ſervent auſſi du mot νάρθηξ pour ſignifier une écliſſe. Νάρθηξ eſt encore un portique

ou un veſtibule qui étoit attenant les temples & les égliſes des anciens Chrétiens.

Il étoit d'autant plus néceſſaire d'éclaircir ces choſes, qu'elles ont jetté juſqu'à préſent les Botaniſtes qui les ont ignorées, dans l'erreur, au ſujet de la véritable ſignification de θυρσοειδοῦς κεφαλῆς. Les Grammairiens rendent κώνειον par νάρθηξ; ce n'eſt point que κώνειον & νάρθηξ *ferula* & *cicuta* ſoient la même choſe, mais parce que cette derniere eſt une eſpece de *ferula*. Les Grecs l'appelloient κώνειον ou κώνιον, parce que lorſqu'elle commence à monter en graine, ſon ſommet ſe termine en pointe & forme la figure d'un cone. J'ai ajouté cette derniere remarque aux précédentes, parce qu'elle m'a paru néceſſaire.

ACANUS. Eſpece de chardon, appellé *Acanus Theophraſti*. Voyez *Carduus*.

ACAPNON. Ἄκαπνον Nom que l'on donne à la marjolaine. Il ſignifie encore du bois deſſeché. Il dérive de la particule négative *a* & de καπνὸς fumée. GORROEUS.

ACARDIOS. Ἀκάρδιος. *Peureux*, *abbatu*, *timide*. CASTELLI.

ACARI ou ACARUS. Petit inſecte, qui, ſuivant Ariſtote, s'engendre dans la cire.

C'eſt encore le nom d'un inſecte ſemblable au pou qui ſe tient dans les pores de la peau. CASTELLI, d'après ALDROVANDI & PISON.

* ACARICOBA. Plante qui croît au Bréſil, & dont les racines qui ſont très-aromatiques, peuvent être rangées parmi les meilleurs apéritifs. On les emploie dans les obſtructions de la rate & des reins, & il n'eſt point de remede qui leur ſoit préférable dans ces cas. Les Indiens rangent le ſuc de ſes feuilles entre les antidotes les plus puiſſans, & ils s'en ſervent pour exciter le vomiſſement à peu près comme nous faiſons celui de l'*azarum*. PISON.

ACARNA. Chardon de mer. Voyez *Carduus*.

ACARNAN. Ἄκαρναν, Ἄκαρνες, Ἄκαρνα. Poiſſon de mer dont il eſt parlé dans Athenée, Rondelet & Aldrovandi. On prétend qu'il ſe digere aiſément & qu'il nourrit beaucoup. * Il paſſe pour diurétique. CASTELLI.

ACARON. *Myrthe ſauvage*. BLANCARD.

ACARTUM. Plomb rouge autrement appellé *Azemafor*. RULAND.

* ACARUS, mot dérivé du grec Κείρειν couper, & de α privatif, comme qui diroit animal qu'on ne peut couper à cauſe de ſa petiteſſe; *Ciron*. C'eſt un petit animal qui a huit piés, & qui eſt engendré de l'œuf d'une mouche ordinaire, en laquelle il ſe change enſuite, conſervant toujours une petiteſſe qui eſt telle qu'on ne peut l'appercevoir, ou du moins que très-difficilement ſans le ſecours du microſcope. Il a le corps partagé en douze ſections ou anneaux dont le premier contient la tête; c'eſt d'elle dont il ſe ſert pour ronger les ſubſtances végétales ou animales auxquelles il s'attache. Il s'ouvre quelquefois un paſſage entre l'épiderme & la peau, & il cauſe alors des demangeaiſons incommodes; on le rencontre quelquefois dans les puſtules de la gale & dans celles qui ſont occaſionnées par la vérole. On en a même trouvé dans des dents cariées. L'huile, le ſoufre, & toutes les odeurs fortes & pénétrantes font mourir ces incommodes inſectes: Leuwenhoc a obſervé que la vapeur de la noix muſcade que l'on faiſoit brûler, les détruiſoit très-promptement.

Il y a un autre eſpece de *Ciron* en Amérique auquel les naturels du pays donnent le nom de *Nigas*, & qui eſt bien plus incommode que celui dont nous venons de parler.

ACATALEPSIA. Ἀκαταληψία. Ce qu'il y a d'incertain ou d'incompréhenſible dans les ſciences: ſon contraire eſt la *Catalepſe* κατάληψις, connoiſſance certaine.

Ce mot ce trouve dans CASTELLI, & je ne l'euſſe point inſéré dans mon Dictionnaire, ſi Galien ne s'en fût point ſervi.

ACATALIS. *Baie de Genevrier*. CONSTANTIN.

ACATASTATOS. Ἀκατάστατος. Mot dérivé de α privatif & du verbe καθίσταμαι, qui ſignifie entre autres choſes, fixer, établir ou rendre certain. INCONSTANT.

On applique ce mot aux fievres irrégulieres dont le tems ou redoublement eſt incertain, & dont les ſignes que fournit l'inſpection de l'urine changent ſans ceſſe.

On l'applique encore aux accès de fievres qui ſont accompagnés de friſſon, dont le période du retour eſt irrégulier, qui reviennent quelquefois tous les jours, quelquefois de deux jours l'un, ou chaque troiſieme jour.

Ou bien on l'applique aux urines qui ſont troubles, & qui ne dépoſent aucun ſédiment régulier.

ACATERA. Le grand Genevrier dont les baies ſont noires. BLANCARD. BRUNFELS.

ACATHARSIA. Ἀκαθαρσία. Ce mot qui eſt dérivé de α privatif & de καθαίρω purger, déſigne l'impureté des humeurs; c'eſt ainſi qu'Hippocrate nous avertit dans ſon Traité des maladies, *Liv. III.* qu'un mal de tête violent occaſionné par la plénitude du cerveau, eſt un indice des impuretés (ἀκαθαρσίην σημαίνει) dont le ſang eſt rempli. Dans les accidens apoplectiques, dit-il dans le même Livre, le cerveau eſt rempli de beaucoup d'impuretés (πλῆθος πολλῆς ἀκαθαρσίας.)

On ſe ſert encore de ce terme pour déſigner la ſanie ou les impuretés des plaies.

ACATO ou ARAXOS. *Suye*. RULAND.

ACAULIS. Mot dérivé de α privatif & de *Caulis*, tige.

Une plante eſt dite ſans tige, lorſque ſes fleurs rampent ſur la terre.

ACAULOS. *Magno flore*. Eſt une eſpece de chardon. CASP. BAUHIN.

ACAZDIR. L'étaim, qu'on appelle encore *Alkain Alomba*. CASTELLI. RULAND. JOHNSON.

A C C

ACCATEM. ACCATUM. Le même qu'*Aurichalcum*, dont on peut voir l'article.

ACCELERATORES URINÆ. *Accelerateurs de l'urine*. Ce ſont des muſcles auxquels on a donné ce nom parce qu'ils ſervent à l'éjaculation de l'urine & de la ſemence. Les Auteurs ſe ſont trompés en aſſignant leur origine au ſphincter de l'anus ou aux tubéroſités des os iſchion. Ils ſont attachés par un tendon mitoyen au bas du ligament interoſſeux des os pubis, & à l'union des muſcles tranſverſes avec les ſphincters cutanés de l'anus; de-là, ils paſſent largement ſous le bulbe de l'uretre & couvrent ce bulbe & l'uretre même avec une eſpece d'adhérence juſques vis-à-vis la naiſſance du ligament ſuſpenſoire; de maniere que le tendon mitoyen répond à la cloiſon du bulbe, où ils ſe ſéparent l'un de l'autre; ils ſe rendent à leurs inſertions de chaque côté des corps caverneux du pénis.

Outre l'uſage qu'on attribue communément à ces muſcles de comprimer l'uretre afin de chaſſer les reſtes de l'urine, & de hâter l'éjaculation de la ſemence dans le coït, (à quoi contribue principalement leur portion qui embraſſe l'uretre en ſe rendant à leurs inſertions de chaque côté des corps caverneux du pénis), ils facilitent encore l'action des érecteurs de la verge en pouſſant le ſang contenu dans le bulbe, & le corps ſpongieux de l'uretre dans les glandes en plus grande quantité, ce qui en occaſionne la tenſion, les veines qui conduiſent le ſang qui revient du tiſſu ſpongieux de l'uretre ſe trouvant en même tems comprimées par le gonflement de ces muſcles. COUPER.

ACCESSIO. Eſt le commencement du paroxiſme ou de l'accès d'une fievre intermittente.

ACCESSORIUS, *Acceſſoire*. Willis a donné ce nom à un nerf particulier.

Les nerfs acceſſoires appartiennent à la huitieme paire, & naiſſent par pluſieurs filets des deux côtés de la moël-

le

le de l'épine du cou, quelquefois plus haut, quelquefois plus bas. Ils montent chacun entre les plans nerveux qui ſortent latéralement de la moelle de l'épine, pour former les nerfs vertebraux; & à meſure qu'ils montent, ils groſſiſſent par les filets qu'ils reçoivent des plans nerveux poſtérieurs.

Chacun de ces deux nerfs acceſſoires étant monté au-deſſus de la premiere vertebre, s'attache derriere le ganglion du nerf ſous-occipital, ou nerf de la dixieme paire; & ayant reçû au-deſſus de cette attache deux filets de la portion poſtérieure de la moelle, il s'en ſépare auſſi-tôt pour continuer ſa route en haut. J'ai trouvé ces deux filets ſans communication avec le ganglion ni avec le plan antérieur; de ſorte qu'ils paroiſſent plutôt appartenir au nerf acceſſoire qu'au nerf ſous-occipital.

Ils entrent dans le crane par le grand trou occipital; & ayant communiqué avec la naiſſance des nerfs ſous-occipitaux ou de la dixieme paire, & avec celle des grands nerfs hypogloſſes ou de la neuvieme paire, ils ſortent du crane avec la huitieme paire ou les nerfs ſympathiques moyens, & communiquent encore avec ces nerfs ſympathiques & moyens dans leur paſſage commun par le crane.

Auſſi-tôt après la ſortie du crane, ils donnent chacun un rameau conſidérable qui ſe diviſe en deux, dont l'un, qui eſt fort court, ſe jette d'abord dans le tronc de la huitieme paire, & l'autre va communiquer avec la petite portion ou premiere branche de la même paire, qui va à la langue. Ils communiquent encore chacun avec le grand nerf hypogloſſe ou la neuvieme paire, & avec le grand nerf ſympathique.

Enſuite le nerf acceſſoire ſe jette en arriere, perce le muſcle ſterno-maſtoïdien, & va gagner le muſcle trapeze, auquel il ſe diſtribue & ſe termine, après avoir fourni au muſcle rhomboïde. Dans ce trajet il communique avec les trois premieres paires cervicales, & donne des rameaux aux glandes du cou, au muſcle angulaire de l'omoplate, au complexus, au muſcle occipital voiſin, & aux tégumens. WINSLOW.

ACCESSUS eſt pris pour ſignifier l'approche ou le commerce charnel qu'on a avec une femme.

ACCIB. *Plomb.* RULAND. JOHNSON. CASTELLI.

ACCIDENS, *Accident*, le même que ſymptome, dont on peut voir l'article.

ACCIPITER, *Faucon*, *Autour*, ἱέραξ. Il y en a de différentes eſpeces. Celle dont Dale fait mention eſt ainſi diſtinguée, *Accipiter*, *Offic.* SCHROD. v. 13. *Accipiter Fringillarius*, Mer. Pin. 170. SCHW. A. 189. *Fringillarius Accipiter vulgò Niſus dictus.* ALDROV. ORNITH. I. 344. *Accipiter Fringillarius*, GESN. *de Avibus* 43. JONS. *de Avib.* 10. CHARLT. *Exer.* 72. *Accipiter Fringillarius ſeu recentiorum Niſus*, WILL. ORNITH. 51. Raii ORNITH. 86. Ejuſd. Synop. A. 18. *Fringillarius*, BELLON. *des Oiſeaux* 122.

On fait uſage de la chair, de la graiſſe, des excrémens & de toutes les parties de cet Oiſeau dans la Medecine.

On prétend que l'huile dans laquelle on l'a fait bouillir guérit toutes les maladies des yeux.

Sa graiſſe a la même vertu. Cette même huile remédie à toutes les difformités de la peau. Ses excrémens ſont ſi chauds, que Galien ne veut point qu'on les faſſe entrer dans la compoſition des médicamens. On trouve cependant quelques Auteurs qui les emploient dans les maladies des yeux. D'autres s'en ſervent pour faciliter l'accouchement, & les conſeillent ou intérieurement ou en forme de fumigation. Hippocrate & Pline les ordonnent comme un remede contre la ſtérilité. DALE.

ACCIPITRINA, *Laitue ſauvage.* Voyez *Hieracium.*

* ACCIPITRINA ou PRÆDATRIX, eſpece de papillon qui ne vole que la nuit, & qui a la queue & les aîles étroites & fort aigues. RAY. *Inſ. Proleg. p.* 10.

ACCRETIO, *Accroiſſement.* Voyez *Nutritio.*

ACCURTATORIA, *Epitome, abrégé.* Mot dont ſe ſert Raymond Lulle.

ACCUSATIO, le même qu'*Indicatio*, dont on n'a qu'à voir l'article. CASTELLI.

ACE

ACEDIA, ἀκηδία d'α privat. & κῆδος, ſoin, *Négligence, peu de ſoin.*

Ce mot ſe rencontre dans Hippocrate *de Locis in homine*, & n'eſt pas peu embarraſſant. Les interpretes le rendent par *Panniculus*; haillon; chiffon, guidés par d'autres paſſages du même Auteur, qui ont du rapport avec celui-là, quoiqu'ἀκηδία ſignifie toute autre choſe.

Fœſius prétend que ce paſſage eſt corrompu; à moins qu'Hippocrate n'ait voulu déſigner par le mot ἀκηδία un morceau de linge extremement uſé, & qui ne mérite point qu'on en faſſe cas, à cauſe de ſon inutilité. Cette conjecture paroît fondée, quoique Fœſius ne le croie pas ainſi.

Hippocrate ſe ſert encore du terme *acedia* dans ſon traité des glandes, pour ſignifier, travail ou fatigue.

ACEPHALOS, Ἀκέφαλος, mot dérivé de l'α grec privatif, & de κεφαλὴ, tête.

Nom que l'on donne aux monſtres qui naiſſent ſans tête, de quoi on a pluſieurs exemples.

ACER, *Erable.* Ce nom, qui, ſuivant Voſſius, eſt dérivé d'*acris*, n'a été donné à cet arbre qu'à cauſe de la grande dureté de ſon bois.

Ses feuilles ſont découpées ou angulaires, & ſa ſemence eſt renfermée dans des capſules couvertes de feuilles minces en maniere d'aîles. MILLER.

Voici quels ſont ſes caracteres:

1. *Acer majus*, Offic. Ger. 1299. Emac. 1484. Mor. Pin. 1. Raii Synopſis iij. 470. *Acer majus, multis falsò platanus*, J. B. j. 168. Raii Hiſt. ij. 1701. *Acer majus, quibuſdam platanus dictum*, Chab. 61. *Acer majus latifolium, ſycomorus falsò dictum.* Park. Theat. 1425. *Acer montanum candidum*, C. B. Pin. 430. Tourn. Inſt. 615; Elem. Bat. 488. Boerhaave Ind. A. ij. 134. Dill. Cat. Giſſ. 72. Rupp. Flor. Jan. 129. Buxb. 3. *Acer montanum candidum, aliis platanus*, Jonſ. Dendr. 131. *Acer majus ſive platanus Scotica Cardini*; Merc. Bat. j. 16; Phyt. Brit. 2.

On le trouve dans les promenades & les cimetieres: Il fleurit au mois de Mai, & ſon fruit eſt mûr dans le mois de Septembre. On tire par inciſion de cet arbre un ſuc dont on ſe ſert en Medecine dans les maladies ſcorbutiques.

Au commencement du Printems que les boutons ſont pleins de ſuc, on fait des inciſions ſur le tronc, les branches & les racines de l'*Erable*, d'où il ſort une grande quantité de liqueur fort douce & fort agréable à boire. La même choſe arrive au bouleau. *Buxb.* Quelques perſonnes s'en ſervent pour boiſſon ordinaire. *Rupp.* Les habitans du Canada tirent un ſucre de cette liqueur. Act. Philoſ. Lond. N° 171. p. 988. DALE.

2. *Acer*, Offic. Chab. 60. *Acer*, *Opulus*, Ment. Ind. 35, *Acer minus*, Germ. Emac. 1484. Raii Hiſt. ij. 1700. Synop. iij. 470. Mer. Pin. 2. Merc. Bat. ij. 16. Phyt. Brit. 2. *Acer minus ſive vulgare*, Park. Theat. 1415. *Acer campeſtre & minus*, C. B. Pin. 431. Tourn. Inſt. 615. Elem. Bat. 488. Boerh. Ind. A. ij. 234. Dill. Cat. Giſſ. 55. Rupp. Flor. Jan. 129. Buxb. 3. *Acer campeſtre, aliis Opulus campeſtris veterum*, Jonſ. Dendr. 132, *Acer vulgare minori folio*, J. B. 166.

Il croît communément parmi les haies, & fleurit au mois de Mai. Sa racine eſt en uſage dans la Medecine: & l'on en emploie l'infuſion dans du vin avec beaucoup de ſuccès dans les maladies du foie.

Miller fait mention de deux autres eſpeces d'*Erable*, outre celle dont nous venons de parler.

Acer majus foliis eleganter variegatis, Hort. Edin. Le grand *Erable* à feuilles rayées, communément appellé, ſycomore rayé.

Acer Virginianum, folio majore, ſubtùs argenteo, ſuprà viridi ſplendente. Pluk. Phyt.

Acer Americanum, folio majore, ſubtùs argenteo, ſuprà viridi ſplendente, floribus multis coccineis.

Acer maximum, foliis trifidis, vel quinquefidis Virginianum. Pluk. Phyt.

Acer Platanoïdes, Munt.

Acer Platanoïdes foliis eleganter variegatis.

Acer trifolia. C. B. P.

Il y a une autre eſpece d'érable qui eſt fort commune dans la Virginie, & qui eſt connue ſous le nom d'*érable à ſucre*, parce que les Habitans en tirent une grande quantité de ſucre excellent. Cet arbre eſt maintenant très-rare en Europe: mais je ſuis perſuadé qu'il y a plus d'une eſpece d'érable qui fournit du ſucre. Meſſieurs Ray & Liſter, tirent un ſucre aſſez bon de notre grand érable, en y faiſant des inciſions dans une ſaiſon convenable; & j'ai même vû ſortir d'un érable dont les feuilles ſont de couleur de cendre, & dont j'avois coupé une branche au mois de Fevrier, une grande quantité de ſucre fort doux pendant pluſieurs jours. MILLER.

* Le fruit & les feuilles du grand érable ſont aſtringentes. Dans les larmoyemens involontaires, on ſe ſert pour collyre, de la décoction des feuilles les plus tendres dans du vin. On emploie celle des boutons contre le ſcorbut & les douleurs de rhumatiſme. Son écorce qui eſt rouge, aſtringente, & amere, bouillie dans du vin ou de l'eau, eſt bonne contre la gale. BOECLER. II. 135. 513.

Le petit érable a à peu près les mêmes propriétés que le grand.

ACERATOS. Ἄκρατος, mot dérivé de α privatif, & de κεράω ou κεράννυμι mêler: *ſans altération, ſans mélange.* Hippocrate en fait quelques fois l'application aux humeurs du corps. Paul Eginete fait mention d'une emplâtre qui porte ce nom, & qui n'eſt autre vraiſemblablement que l'*Aceron.* Voyez *Acerides.*

ACERBUS. Στρυφνὸς. *Aigre, âpre.* On ſe ſert de ce mot pour exprimer ce gout aigre, accompagné d'aſtringence, que l'on trouve dans les fruits qui ne ſont point encore mûrs.

Il eſt pris quelquefois dans le ſens figuré, pour ſignifier une choſe qui eſt hériſſée de piquans, στρυφναὶ ἄκανθαι. DIOSCORIDE.

ACERIDES. Ἀκηρίδες, mot dérivé de α privatif, & de κηρὸς Cire. On donne ce nom aux emplâtres, dans leſquelles il n'entre point de cire. GALIEN. Tel eſt par exemple, l'emplâtre de Nuremberg.

ACEROSUS. Ἄκυρον Paille. On appelle ainſi le pain le plus bis, & dont on n'a point ôté le ſon.

* ACESCENTIA. On donne ce nom aux alimens, aux liqueurs, & aux médicamens qui ont une ſaveur approchante de l'acide, & qui, à un degré de chaleur modéré, peuvent le devenir. Ils ſont d'un uſage très-ſalutaire dans les maladies qui diſpoſent les humeurs à la putréfaction, & qui les alkaliſent, qui ſont accompagnées de chaleurs brûlantes, & d'une ſoif extreme.

Comme toutes les humeurs de notre corps, par une ſuite naturelle du mouvement continuel dont elles ſont agitées, tendent à la putrefaction alkaline; la Providence en a arrêté les progrès en donnant une qualité légerement acide à la plus grande partie des productions de la terre, que nous employons pour notre nourriture. On la découvre aiſément dans les oranges, les coins, les ceriſes mûres, & preſque toutes les eſpeces de prunes, les mûres, le raiſin, les fraiſes, &c. elle eſt encore bien marquée dans le petit lait bien dépuré.

ACESIAS, Medecin Grec, dont nous ne ſavons autre choſe, ſinon qu'il étoit ſi malheureux dans l'exercice de ſa profeſſion, que lorſqu'on parloit de quelqu'un qui avoit échoué dans une entrepriſe, on diſoit communément en Proverbe Ἀκεσίας ἰᾶσατο, Aceſias s'en eſt mêlé. Il en eſt parlé dans les Auteurs qui ont recueilli les Proverbes d'Ariſtophane.

Athenée fait mention d'un Aceſias que l'on met au nombre des Auteurs, qui ont traité de la maniere de faire des conſerves, lequel, à ce que prétend Fabricius, eſt différent de celui dont nous parlons.

ACESIS. Ἄκεσις. *Remede* ou *Cure.*

ACESIUS. Le même que *Teleſphore*, ou *Evamerion*, ſuivant Pauſanias. On ne ſait poſitivement ce qu'on entend par cette perſonne réelle ou ſuppoſée. Elle eſt repréſentée ſous la figure d'un jeune garçon dans quelques anciennes Médailles frappées à Pergame, que l'on conſerve dans le Cabinet de quelques Curieux. Voyez *Teleſphorus.*

ACESO. Fille d'Eſculape, à qui la Fable attribue une connoiſſance profonde de la Medecine. Le Clerc prétend que les Anciens, ſous l'allégorie d'*Aceſo*, ont voulu déſigner un air épuré par les rayons du Soleil, & rendu par là medicinal & propre à réparer les forces de ceux qui le reſpirent.

ACESTA. Maladies que l'on peut guérir. GORRÆUS.

ACESTIDES. Nom que l'on donne aux cheminées des fourneaux, dans leſquels on fait fondre le cuivre. Elles ſe rétréciſſent à meſure qu'elles approchent de leur ſommet, afin que les exhalaiſons du métal, qui eſt en fuſion s'y attachent, & que la cadmie puiſſe s'y former en plus grande quantité. DIOSCORIDE, SAUMAISE *Hyl. Jatrica.* Voyez *Cadmia.*

ACESTIS. Ἀκεστὶς, eſpece de chryſocolle artificielle, compoſée avec du verd-de-gris de Chypre, de l'urine d'enfant, & du nitre. PLINE.

ACESTORIS. Ἀκεστορὶς, d'ἄκος, *Cure.*

Ce mot ſignifie, à la rigueur, une femme qui ſe mêle de Medecine, & l'on s'en ſert pour ſignifier une Sage-femme.

ACESTRA. Ἄκεστρα. *Aiguille.*

ACESTRIDES. Ἀκεστίδες d'ἀκέομαι, guérir. Les Grecs donnoient ce nom aux Sages-femmes. Hippocrate s'en ſert dans ce ſens à la fin de ſon Traité des Chairs.

ACETABULUM. Κοτύλη, Κοτυλιδὼν, ὀξύκαφον, plante appellée *Umbilicus veneris*, dont on peut voir l'article.

ACETABULUM ſignifie une grande cavité dans un os qui en reçoit un autre convexe pour faciliter le mouvement circulaire. On donne particulierement ce nom à la cavité des os innominés qui reçoit la tête du fémur ou os de la cuiſſe.

Elle eſt formée par la jonction des os ilium, iſchion & pubis. Il faut en conſidérer le bord qu'on nomme ſourcil, la cavité cartilagineuſe, l'empreinte du fond & l'échancrure du bord.

Le bord ou ſourcil eſt fort ſaillant, principalement en haut. Il diminue en ſaillie ſur les côtés vers le bas, & eſt interrompu entre ſa portion antérieure & ſa portion inférieure. Dans l'état naturel, il eſt augmenté par un bourlet élaſtique.

La cavité eſt proportionnée à la ſaillie du bord, & par conſéquent plus profonde en haut & en arriere, qu'en bas & en devant. Elle eſt revétue d'un cartilage très-poli, excepté depuis le milieu, juſqu'à l'interruption du bord.

L'empreinte inégale eſt en cet eſpace dénué de ce cartilage dont je viens de parler. Cette empreinte eſt plus large vers le fond de la cavité, que vers le bord. Elle ſert à loger un ligament & un paquet de glandes.

L'échancrure eſt préciſément entre la portion antérieure & la portion inférieure du bord de la cavité cotyloïde. Elle eſt près du trou ovalaire, qu'elle paroît unir avec la cavité. Par rapport à la direction de tout le corps de l'homme conſidéré comme étant debout, la ſituation de cette échancrure eſt abſolument oblique.

Le bourlet cotyloïdien, c'eſt-à-dire, le bourlet à reſſort ou élaſtique peut auſſi être rapporté parmi les ligamens. Il eſt comme un bord acceſſoire poſé préciſément ſur le bord de la cavité cotyloïde, auquel il eſt attaché très-fortement, de maniere pourtant qu'il cede facilement aux doigts, quand on le pouſſe en dedans vers la cavité, ou en dehors. Il prete quand on l'écarte, & reprend ſon diametre quand on ceſſe de l'écar-

ter. Son tiſſu eſt très-particulier, & compoſé de fibres élaſtiques qui s'entrelacent tout le long de la circonférence de ce bourlet, & ſe recourbent peu à peu d'eſpace en eſpace vers le bord propre de la cavité cotyloïde; il fait un cercle entier, & paſſe ſur l'échancrure de cette cavité, où le ligament tranſverſal, dont je viens de parler, lui ſert de ſoutien & d'attache, comme le reſte du bord oſſeux. WINSLOW. *Anat.*

ACETABULUM ſignifie encore une eſpece de ſubſtance glanduleuſe que l'on trouve communément dans le placenta de quelques animaux. Voyez *Cotyledon.*

ACETABULUM. Sorte de meſure qui étoit en uſage parmi les anciens & qui contenoit la huitieme partie de notre pinte.

Elle paroît avoir tiré ſon nom d'un vaiſſeau dans lequel ils mettoient le vinaigre dont ils ſe ſervoient à table, qui contenoit, ſelon toute apparence, à peu près la même quantité, & qu'on appelloit *Acetabulum* d'*Acetum*, vinaigre. Agricola prétend qu'elle étoit faite comme une boîte, & admet la même dérivation qui paroît d'autant plus vraiſemblable que le mot ὀξύβαφον, *Oxybaphon*, qui eſt exactement la même meſure, paroît auſſi dérivé d'ὄξος, qui ſignifie du vinaigre.

Les Auteurs ſe ſont donné beaucoup de peine pour fixer le poids de l'*Acetabulum* des différens liquides ſur lequel ils ne ſont point d'accord. Comme la peſanteur ſpécifique des liquides varie, le poids de l'*Acetabulum*, de même que celui des autres meſures doit auſſi varier.

ACETARIA. *Salades.* On donne ce nom à toutes les herbes qui ſe mangent avec le vinaigre, tant feuilles que racines; les plus en uſage ſont la laitue, la chicorée, le pourpier, la pimprenelle, le creſſon, le cochlearia, &c.

ACETARIUM SCORBUTICUM. Eſpece de remede, ou plutôt de ſaumure dans laquelle Bates veut que ceux qui ſont ſujets au ſcorbut, trempent leurs alimens avant que d'en uſer.

Prenez *des ſommités de feuilles de cueillerée de mer, trois onces.*
ſucre blanc, ſix onces.
ſel de cueillerée, une once.
Mêlez le tout enſemble & ajoutez-y ſix onces de *ſuc d'orange.*

ACETOSA. *Oſeille.* Les feuilles de l'*Oſeille* ſont liſſes, ſucculentes, tendres, longuettes, pointues, à oreilles comme les épinards, du côté qu'elle tiennent à leurs queues, & d'un gout très-acide; ſa tige eſt longue & grêle garnie de deux ou trois petites feuilles; elle porte des fleurs qui ont pluſieurs étamines auxquelles ſuccede une graine triangulaire & luiſante. Sa racine eſt épaiſſe d'environ un travers de doigt, branchue fibreuſe & d'un jaune foncé. Elle porte pluſieurs années; elle croît dans les champs & dans les prairies, & fleurit au mois de Mai; on emploie ſes feuilles, ſa ſemence & ſa racine dans la Medecine. MILLER.

1°. *Acetoſa vulgaris, Oxalis*, Offic. *Acetoſa vulgaris*, Park. 742. Raii. Hiſt. j. 178. *Acetoſa pratenſis*, C. B. 114. Hiſt. Oxon. ij. 582. Tourn. Inſt. 502. Boerh. Ind. A. ii. 85. Dill. Cat. 67. Buxb. 4. *Acetoſa major vulgatiſſima*, Schw. 5. *Acetoſa vulgaris, ſive Rumex campeſtrinus*, Munt. Herb. Brit. 221. *Oxalis ſeu Acetoſa*, Ger. 319. Emac. 396. Park. Parad. 486. Chab. 311. *Oxalis vulgaris folio longo*, J. B. ii. 989. *Lapathum Acetoſum vulgare*, Raii ſynop. iii. 56.

Elle croît dans les prés & les paturages & fleurit au mois de Mai. Les parties de cette plante, qu'on emploie dans la Medecine, ſont: 1. les feuilles qui ſont ſucculentes, luiſantes, pointues, d'un verd foncé & acides. 2. La racine qui eſt fibreuſe, jaune, ſtiptique & amere. 3. Les ſemences qui ſont d'une figure triangulaire & d'un rouge éclatant. Elle eſt cordiale, hépatique, réſiſte à la corruption, excite l'appétit, atténue la bile, déſaltere, ce qui fait qu'on la donne fréquemment dans les fievres ordinaires & peſtilentielles. DALE.

Ses feuilles ſont dun grand uſage dans le ſcorbut; on les ordonne au printems en forme de ſalade à ceux qui en ſont attaqués; ſon ſuc paſſe pour un excellent anti-ſcorbutique; ſa racine n'eſt point acide, mais amere & aſtringente; elle préſerve du ſcorbut & arrête les diarrhées bilieuſes. Comme ſa ſemence eſt aſtringente elle entre dans le diaſcordium & dans les autres remedes aſtringens. MILLER.

Cette plante eſt excellente pour les perſonnes d'un tempérament chaud, foible, bilieux & putride. BOERHAAVE.

La racine de cette plante n'eſt point acide, comme le prétend Matthiole, mais amere & aſtringente. Elle teint le papier bleu d'une couleur de pourpre foible, au lieu que ſes feuilles lui donnent un rouge foncé qui ſe conſerve même après que le papier eſt ſec, mais le premier diſparoît & ne laiſſe qu'une tache brune. Le ſel eſſentiel de l'*Oſeille* eſt un mélange de ſel ammoniac & de nitre; il pétille dans le feu & répand une odeur urineuſe lorſqu'on le fait diſſoudre dans l'huile de tartre. Le ſel ammoniac ſemble plus développé dans ſes racines, puiſqu'il teint le papier bleu en pourpre, ce que le nitre ne fait point; mais l'acide des feuilles eſt dégagé d'une grande quantité de ſel acre, & eſt en quelque ſorte ſemblable à l'eſprit de ſel ammoniac où à celui du nitre. Dans les racines ces deux eſpeces de ſels ſont mêlées avec quelque peu d'huile & de terre, au lieu que dans les feuilles, ils ſont diſſous dans une grande quantité de phlegme. Ce qui fait croire que l'*Oſeille* ne contient point de vitriol, c'eſt que ſes feuilles ne noirciſſent pas plus la teinture de noix de galle que les autres acides qui ne contiennent aucunes parties métalliques. Il n'eſt donc pas ſurprenant que les différentes parties de l'*Oſeille* aient différentes vertus. Ses racines dans leſquelles le ſel ammoniac, le ſoufre & la terre dominent ſont propres à ouvrir & à lever les obſtructions. Elles entrent dans les bouillons les décoctions & les tiſanes apéritives; ſes feuilles au contraire qui agacent les dents par leur acidité, rafraîchiſſent en appaiſant la fermentation du ſang, temperent la bile ou l'empêchent de s'enflammer. Simon Paulli rapporte que les Peuples du Groenland ſont miſérablement tourmentés du ſcorbut, & qu'on les guérit avec des bouillons ou des décoctions de cochléaria dans leſquelles on met de l'*Oſeille* pour corriger ſon acreté. On a remarqué encore que l'uſage des racines & des feuilles de l'*Oſeille* ſoulage extremement les perſonnes ſcorbutiques qui ſont d'un tempérament ſec & bilieux. Les feuilles d'*Oſeille* pilées ou cuites ſous la cendre, hâtent la ſuppuration des tumeurs, de même que le levain. Sa racine donne une couleur de vin aux tiſannes, & l'on peut s'en ſervir pour tromper les malades qui ont envie de boire du vin, ſurtout en y ajoutant un peu de ſuc de grenades. MART. TOURNEFORT. On peut voir à l'article *Botanica*, un détail de la méthode dont on ſe ſert pour découvrir les principes qui compoſent les végétaux, par les changemens qu'ils apportent à la couleur du papier bleu.

2°. *Acetoſa arvenſis*, Offic. *Acetoſa minor, ſeu Lujula*, Ind. Med. 111. *Acetoſa arvenſis lanceolata.* C. B. 114. Raii Hiſt. i. 180. Dill. Cat. 52. Hiſt. Oxon. ii. 584. Boerh. Ind. A. ii. 86. Tourn. Inſt. 503. Buxb. 4. *Acetoſa minor lanceolata.* Park. Theat. 744. Munt. Herb. Brit. 222. *Acetoſa lanceolata major.* Schw. 8. *Oxalis parva auriculata repens.* J. B. ii. 992. Chab. 312. *Oxalis tenuifolia.* Ger. 320. Emac. 397. *Lapathum Acetoſum repens lanceolatum.* Raii. Synop. 56.

Elle croît dans les champs, & l'on ſe ſert de ſes feuilles dans la Medecine; elle eſt beaucoup plus agréable au gout, que l'*Oſeille* ordinaire, dont elle a toutes les vertus. CHAB. DALE.

Cette eſpece d'*Oſeille* eſt plus petite que l'autre; ſes feuilles ſont longues & pointues & à oreilles du côté qu'elles tiennent à leurs queues, ce qui leur donne la figure du fer d'une lance. Elles ſont aigres comme celles de l'*Oſeille* ordinaire. Ses fleurs finiſſent en pointe

de même que celles de la premiere eſpece, elles ſont petites & compoſées d'étamines. Ses ſemences ſont triangulaires & plus petites; ſa racine eſt petite & rampante; elle croît dans les lieux ſecs & ſtériles & fleurit au mois de Mai. On lui attribue moins de vertus qu'à l'*Oſeille* ordinaire, ce qui fait qu'on s'en ſert rarement. MILLER.

3°. *Acetoſa Romana rotundifolia*, Offic. Munt. Herb. Brit. 224. *Acetoſa rotundifolia hortenſis.* C. B. 111. Raii. Hiſt. i. 180. Hiſt. Oxon. ii. 583. Boerh. Ind A. ii. 86. Tourn. Inſt. 503. Buxb. 4. *Acetoſa Sabaudica.* Schw. 214. *Oxalis Franca ſeu Romana.* Ger. 320. Emac. 397. *Oxalis ſativa Franca ſive Romana rotundifolia.* Park. 743. *Oxalis folio rotundiore repens.* J. B. ii. 990. Chab. 311.

Elle croît dans les jardins, & elle a les mêmes vertus que les autres. DALE.

Les feuilles de cette eſpece d'*Oſeille* ſont d'un verd bleuâtre, elles ſont plus larges, plus courtes & plus rondes que celles de l'*Oſeille* ordinaire, leurs oreilles ſont auſſi beaucoup plus grandes; ſa tige n'eſt pas ſi haute, elle eſt moins forte & moins droite; ſes fleurs & ſes ſemences ne different point de celles des deux premieres eſpeces.

Elle croît dans les jardins, & fleurit au mois de Juin. Ses feuilles ſont auſſi aigres que celles de l'oſeille ordinaire, & l'on peut les mêler indifféremment ſoit dans les remedes, ſoit dans les ſalades. MILLER. *Bot. Off.*

Cette plante eſt d'un grand uſage dans la Medecine. Son ſuc étant cuit, dépuré & épaiſſi, donne lorſqu'on le met dans un lieu ſouterrain, un ſel acide qui aiguillonne, purge, fortifie & reſſerre, & eſt propre à toutes les maladies accompagnées d'une fievre ardente, putride & continue. Ses feuilles ou ſes racines miſes en décoction dans du petit lait, ſont excellentes dans toutes les maladies de langueur, lorſqu'il y a dans le corps une acrimonie qui tend à la pourriture. On emploie l'oſeille confite, ſon ſirop & le phlegme qu'on en tire. Il n'y a point de plante qui ſoit plus propre à purger le corps des humeurs féculentes qui s'y ſont amaſſées pendant l'hiver: une poignée de feuilles d'*oſeille* bouillies dans une pinte de petit lait, fournit un remede excellent pour cet effet dans le mois d'Avril. Enfin l'*oſeille* eſt un des remedes les plus efficaces que l'on puiſſe employer contre le ſcorbut, ſoit qu'on la mange crue, ou qu'on en boive le ſuc: elle corrige la puanteur de l'haleine, elle raffermit les dents, remédie à la pourriture des gencives, & eſt extrêmement utile dans tous les cas où le ſang eſt trop fluide & les vaiſſeaux trop relâchés. Ceux qui crachent le ſang & qui ſont menacés de tomber en conſomption, reçoivent beaucoup de ſoulagement de l'uſage du ſuc d'*oſeille*, que l'on emploie auſſi à l'extérieur pour nettoyer les ulceres.

Les feuilles pilées avec du beurre frais, ſont excellentes contre les charbons qui tendent à la gangrene. BOERH. *Hiſt. Plant.*

Miller joint aux trois eſpeces principales d'*oſeille* dont nous venons de parler, les ſuivantes.

Acetoſa foliis criſpis, C. B. P.
Acetoſa montana maxima, C. B. P.
Acetoſa Pyrenaica, anguſtiſſimo & longiſſimo folio, Schol. Bot.
Acetoſa montana, lato Ari rotundo folio, Bocc. Muſ.
Acetoſa montana pumila, fagopyri folio, Bocc. Muſ.
Acetoſa tuberoſa radice, C. B. P.
Acetoſa calthæ folio, peregrina, C. B. P.
Acetoſa lucida, folio atriplicis, H. R. Par.
Acetoſa major Italica, ſemine rotundiore & glomerato, H. R. Par.
Acetoſa lanceolata anguſtifolia elatior, Mor. Hiſt.
Acetoſa ocymifolio, Neapolitana, C. B. P.
Acetoſa Americana, foliis longiſſimis pediculis donatis.
Acetoſa rotundifolia repens Eboracenſis, folio in medio deliquium patiente, Mor. Hiſt.
Acetoſa arboreſcens, ſubrotundo folio, ex inſulis fortunatis, Pluk. Almag.
Acetoſa Muſcovitica ſterilis, M. H.

Comme Boerhaave attribue de grandes vertus au ſel eſſentiel d'*oſeille*, je trouve à propos d'indiquer la méthode dont il ſe ſert pour l'extraire.

1°. *Prenez* une grande quantité d'*oſeille* de jardin lorſqu'elle eſt dans ſa vigueur, & un peu avant qu'elle ſoit en fleurs: cueillez-là de grand matin; après l'avoir lavée & coupée, il faut la piler & en exprimer tout le ſuc par la preſſe, l'ayant miſe auparavant dans un ſac de toile bien propre: ce ſuc ſera extremement acide, verd, & auſſi épais que du moût. 2°. Ajoutez à ce ſuc ſix fois autant d'eau de pluie, afin qu'il paſſe mieux par la chauſſe. Paſſez ce ſuc juſqu'à ce qu'il ſoit clair, vous aurez alors une liqueur acide, agréable & tranſparente. 3°. Mettez cette liqueur dans un grand vaiſſeau de terre, & faites-la évaporer dans un lieu où il n'y ait point de pouſſiere, ou à un petit feu, juſqu'à la conſiſtance de ſirop clair, ou de crême de lait frais; vous la trouverez bien plus aigre qu'auparavant. 4°. Verſez cette liqueur épaiſſe dans une bouteille, que vous remplirez de façon qu'il y ait place pour ajouter un peu d'huile: laiſſez cette bouteille en repos dans un lieu frais pendant huit mois. Cette huile ſert à empêcher la fermentation, la putréfaction & l'épaiſſiſſement de la liqueur. Il ſe formera ſous cette huile un ſel approchant du tartre. 5°. Après avoir décanthé la liqueur, verſez de l'eau ſur ce qui reſte au fond de la bouteille, afin d'enlever les parties mucilagineuſes adhérentes à ce ſel. Faites-le ſécher, & vous aurez le ſel que vous demandez. BOERH. *Chem.*

* Voici quelques expériences qui peuvent inſtruire des différentes ſubſtances que l'on peut retirer de l'*oſeille*. Cinq livres d'*oſeille* deſſéchées à l'ombre & réduites à dix-neuf onces & demie, miſes en digeſtion au bain-marie pendant deux jours dans ſoixante-une once d'eau de fontaine, ont donné d'abord par la diſtillation une liqueur qui troubloit la diſſolution du ſublimé corroſif, & la rendoit laiteuſe, & qui teignoit le vitriol en jaune. Ce qui reſtoit, pouſſé à grand feu par la cornue, a fourni une liqueur qui fermentoit vivement avec l'eſprit de ſel. On a eu enſuite neuf drachmes d'huile, & ſix drachmes & cinquante-quatre grains de ſel lixiviel. HAMEL. *Hiſt. p.* 232. *Hiſt. Ac. R. Sc. T.* 1. *p.* 405.

* Les feuiles d'*oſeille* fraîches pouſſées par la cornue à feu nu que l'on augmente par degrés, donnent ordinairement dans la diſtillation un ſel volatil ou en forme concrete, ou en forme liquide. La liqueur qui vient enſuite ne contient point ou que très-peu d'acides. Si la diſtillation des feuilles fraîches ou du ſuc qu'on en a exprimé ſe fait au bain-marie, la liqueur qui monte après le ſel volatil eſt très-chargée d'acides. Les feuilles miſes en macération avant que de les diſtiller, & dans leſquelles il a déja commencé à ſe faire une légere fermentation, donnent dans la diſtillation une liqueur bien plus acide que celle que l'on obtient par les autres procédés. Sur la fin de la diſtillation, on a encore un peu de ſel volatil. *Mém. Ac. R. Sc.* 1721. *p.* 24. *& ſuiv.*

ACETOSA ESURINA. Eſprit eſurine de vinaigre, dont on donnera la deſcription dans l'article *Acetum.*

ACETOSELLA, *Alleluia* ou *Oſeille ſauvage.*

Acetoſella Lujula, Alleluia, Offic. *Acetoſella & Lujula ſive Alleluia Officinarum*, Buxb. 5. *Acetoſella vulgo*, Herm. Hort. Lugd. Bat. 2. *Acetoſella vulgaris & Officinarum*, Rupp. Flor. Jen. 101. *Trifolium Acetoſum vulgare*, C. B. Pin. 330. Hiſt. Oxon. ij. 183. Park. Theat. 746. Raii, Hiſt. ij. 1098. *Trifolium Acetoſum vulgare Lujula, Alleluia Officinarum*, Merc. Bot. j. 74. Phyt. Brit. 123. *Oxys alba*, Mer. Pin, 90. Ger.

1030. Emac. 1201. Raii, Synop. iij. 281. *Oxys flore albo*, Tourn. Inſt. 88. Elem. Bot. 76. Boerh. Ind. A. 319. *Oxys ſive trifolium acidum flore albo*, J. B. ij. 387. *Oxys ſive trifolium acidum*, Chab. 168. DALE.

La racine de l'*oſeille* ſauvage eſt petite, longue, écailleuſe, tirant ſur le rouge, & jette un grand nombre de fibres très-déliées. Ses feuilles ſortent directement de ſa racine; elles ſont nombreuſes, & ſoutenues chacune ſur une queue mince, rougeâtre, d'environ deux ou trois pouces de long, diviſées en trois parties égales, & ayant la figure d'un cœur, d'un verd pâle & d'un gout aigre agréable. Il s'éleve d'entre ces feuilles des pédicules qui portent chacun une fleur monopétale découpée en cinq parties, quelquefois blanche, & quelquefois d'un rouge pâle. Quand cette fleur eſt paſſée, la loge qui renferme la ſemence augmente, & ſe partage en cinq angles: elle s'ouvre lorſqu'elle eſt mûre pour peu qu'on la touche, & laiſſe paroître des ſemences petites & rondes. Cette plante croît dans les bois & dans les lieux ſablonneux, & fleurit au mois d'Avril.

Les feuilles de l'*oſeille* ſauvage, qui ſont la ſeule de ſes parties dont on faſſe uſage, paſſent pour avoir beaucoup plus de vertus que celles de l'*oſeille* ordinaire, pour être plus cordiales & d'une plus grande utilité dans les fievres inflammatoires. Elles deſalterent & & temperent la chaleur de l'eſtomac qu'elles fortifient: elles excitent l'appétit, remédient aux maladies du foie, à l'hydropiſie & à la jauniſſe. Lorſque ſon ſuc eſt clarifié, il eſt d'un très-beau rouge, & fournit un ſirop très-agréable.

Les préparations de l'*oſeille* ſauvage que l'on garde dans les boutiques pour l'uſage de la Medecine, ſont le ſirop que l'on fait avec ſon ſuc, & les feuilles d'*oſeille* confites. MILLER.

Le ſuc de cette plante eſt huileux, acide & nitreux; de-là vient qu'il eſt bon dans toutes les maladies brûlantes, putrides & peſtilentielles: étant bouillie dans du petit lait, elle eſt un remede excellent contre l'inflammation, la pleuréſie & toutes ſortes de maladies aigues. Il n'y en a point qui ſoit plus propre à corriger les vices & la putréfaction des humeurs; elle ne peut donc qu'être excellente contre le dégout & l'indigeſtion qui eſt cauſée par une bile corrompue, ou par quelque humeur alkaleſcente qui ſéjourne dans l'eſtomac. Comme cette plante eſt aigre par elle-même, on doit la donner aux malades en ſalade, ſans vinaigre. Elle eſt bonne dans la diarrhée, la dyſſenterie & le cours de ventre; ce qui doit engager les Medecins à en faire un plus fréquent uſage. L'eau qu'on en tire par la diſtillation, n'a aucune vertu. Cette plante eſt d'un gout aigre deſagréable, preſque auſſi pénétrant que celui du jus de citron, & plus apéritif qu'aſtringent. Elle eſt bonne dans les fievres ardentes, les inflammations, les bubons, les charbons peſtilentiels, ſur leſquels on l'applique après l'avoir pillée. Elle eſt excellente étant confite avec du ſucre. On a compoſé en Allemand un volume qui a été traduit en Latin ſur les propriétés de cette plante, que l'on prétend avoir guéri de la peſte, & reparé les gencives qui avoient été preſque détruites par le ſcorbut. BOERHAAVE.

ACETUM. *Vinaigre.* Ce fluide que tout le monde connoît, a été regardé de tous tems comme abſolument néceſſaire dans la Medecine & la Chirurgie.

Hippocrate en recommande l'uſage dans les maladies hyſtériques, & l'ordonne avec du miel dans les inflammations du foie & de la poitrine. Voyez *Oxymel.* Il nous avertit cependant qu'il fait beaucoup plus de bien aux perſonnes bilieuſes qu'à celles qui ſont d'un tempérament atrabilaire, & qu'il eſt très-nuiſible aux mélancholiques. Il convient beaucoup plus aux hommes qu'aux femmes, parce qu'il nuit à l'utérus, *de Ratione victûs in Acutis.*

Galien regarde le *vinaigre* comme un remede extremement atténuant, diſcuſſif, répercuſſif & antiphlogiſtique. Il dit qu'ayant voulu connoître par lui-même les effets du *vinaigre*, il appliqua la thapſie ſur différens endroits des jambes, qui dans quatre ou cinq heures furent enflammées & douloureuſes. Il baſſina un endroit avec de l'eau, un autre avec de l'huile, l'un avec de l'eau roſe & l'autre avec du *vinaigre*, & il trouva que ce dernier fut celui qui procura le plus prompt ſoulagement.

Il dit qu'il pénetre tous les corps de même que le feu, & qu'il paſſe à travers les vetemens les plus épais, plus promptement que l'eau; qu'il diſſout les tumeurs ſquirrheuſes de la rate, & qu'il eſt un antidote contre les champignons vénéneux & la thapſie.

Il fait ceſſer le hoquet, qui eſt cauſé par la putréfaction des alimens que l'eſtomac n'a pu digérer. Je crois qu'il veut parler d'une putréfaction alkaline à laquelle le *vinaigre* ne peut que remédier.

Il recommande le *vinaigre* avec de l'eau comme un remede efficace dans les fievres ardentes qui ſurviennent en été, & qui cauſent une alteration extraordinaire, auſſi-bien que dans celles qui viennent dans une autre ſaiſon, qui échauffent & altérent le malade. Il veut qu'on l'applique extérieurement pour guérir les *achores* qui ne ſont point envenimées, & qui ne demandent que des topiques, auſſi bien que l'herpes ſuperficiel.

Il prétend que le *vinaigre* dans lequel on a mis en infuſion des herbes ameres, eſt propre pour les tumeurs inflammatoires qui ſont prêtes à dégénérer en ſkirre, ſur tout pour celles de la rate, parce qu'il atténue ſans échauffer. Il aſſure même qu'il n'y a point de ſckirres qu'on ne puiſſe guérir, lorſqu'on y peut faire parvenir la vapeur qui s'éleve du vinaigre jetté ſur un caillou calciné juſqu'à rougeur.

Il conſeille de frotter les narines des léthargiques avec du vinaigre, dans lequel on a fait bouillir du thym, du pouliot & de l'origan. Nous verrons ci-après ce que dit Boerhaave de cette propriété du *vinaigre.* Je puis aſſurer après l'expérience que j'en ai faite, que c'eſt le remede le plus efficace que l'on connoiſſe dans les évanouiſſemens, les affections hyſtériques & dans toutes les maladies ſoudaines qui ſont de cette eſpece. Il eſt préférable à toutes ces exhalaiſons puantes ou ſels volatils, qui pour l'ordinaire ne ſont d'aucun effet & ſouvent cauſent beaucoup de dommage.

Vertus du Vinaigre, ſuivant Dioſcoride.

Le *vinaigre* rafraîchit & reſſerre. Il fortifie l'eſtomac, il excite l'appetit, il arrête les flux de ſang, ſoit qu'on en uſe intérieurement ou qu'on l'applique extérieurement, il fait ceſſer auſſi le cours de ventre lorſqu'on en met dans les alimens. Il eſt bon pour les bleſſures & en prévient l'inflammation, étant appliqué avec de la laine graſſe (ὀσιμῳ ῥοΐτῃ) ou avec une éponge. Il guérit les chutes de l'anus & de la matrice, la pourriture & le ſaignement des gencives; les ulceres corroſifs, les éreſipeles, les herpes, la lepre, les dartres & la gale, étant mêlé avec des drogues convenables. Il arrête les progrès des ulceres chancreux, qu'on a ſoin de fomenter ſouvent avec cette liqueur. Une fomentation chaude de vinaigre avec du ſoufre, appaiſe les douleurs de la goutte, & le mélange du vinaigre & du miel efface les meurtriſſures occaſionnées par des coups. Appliqué avec de l'huile roſat, (ῥοδίνῳ) avec de la laine graſſe ou avec une éponge, il guérit tous les maux de tête qui proviennent de chaleur. Sa vapeur toute chaude eſt très-efficace contre l'hydropiſie, la ſurdité & le tintement d'oreilles; le vinaigre tue auſſi les vers qui s'y engendrent lorſqu'on y en met quelques gouttes. On guérit le gonflemennt des glandes & les demangeaiſons de la peau, en les fomentant avec une éponge trempée dans du vinaigre chaud. Cette eſpece de remede eſt encore très-efficace contre le poiſon froid des animaux venimeux.

Le *vinaigre* chaud pris comme vomitif, eſt efficace contre toutes ſortes de poiſons, ſurtout contre celui de

la gratiola & de la cigue. Il eſt bon avec du ſel pour diſſoudre les coagulations du ſang ou du lait dans l'eſtomac, pour détruire le poiſon des champignons, de la carline & de l'if. Il chaſſe, lorſqu'on en boit, les vers de l'eſtomac, il appaiſe la toux invétérée en en cauſant une nouvelle. Il eſt bon contre l'aſthme étant avalé chaud. Il guérit les catarrhes employé en gargariſme. On l'emploie dans l'eſquinancie, le relâchement de la luette & contre le mal de dents qu'il appaiſe, étant gardé chaud dans la bouche.

Comme l'illuſtre Boerhaave a fait des recherches très-grandes ſur le *vinaigre*, qu'il a examiné avec ſoin ſa nature, & que le détail qu'il nous a laiſſé de ſes propriétés eſt très-exact, je ne puis mieux faire que de rapporter ici ſes ſentimens ſur ce ſujet, que je prendrai la liberté d'accompagner de mes remarques. Je conſeille cependant au Lecteur de parcourir les Articles *Fermentatio* & *acidum*, pour l'intelligence de ce qui ſuit.

Nous avons déja vu que l'effet le plus remarquable qui réſulte de la premiere fermentation des ſucs végétaux, eſt un *alcohol* ou eſprit inflammable ; il nous reſte maintenant à examiner l'autre production qui en eſt une ſuite, c'eſt-à-dire le *vinaigre*, qu'on ne peut avoir que par le moyen d'une ſeconde fermentation, puiſque la génération du *vinaigre* ſuppoſe auparavant celle d'une liqueur vineuſe, qui de quelque eſpece qu'elle ſoit peut enſuite ſervir pour cet effet. Si l'on met dans du vin une grande quantité de lie, & qu'on ajoute à l'écume qui s'éleve ſur ſa ſurface pendant qu'il fermente, du tartre pulvériſé, des pédicules & des peaux de raiſin, auſſi-bien que les feuilles de vigne qui contiennent une grande quantité de matiere ſaline & tartareuſe, qu'on agite le tout enſemble, & qu'on le mette dans un lieu chaud, ſurtout dans un tonneau, que la vapeur du *vinaigre* ait entierement pénétré & dans un air pareillement imprégné de ces mêmes vapeurs, il ſe fera une ſeconde fermentation accompagnée d'une chaleur conſidérable, ce qui diſtingue particulierement cette ſeconde fermentation de la premiere. Lorſqu'elle continue trop long-tems le vin s'aigrit bien à la vérité, mais il devient foible & ne fait jamais de bon vinaigre.

Il s'enſuit donc que toute plante qui eſt capable de fermenter comme le raiſin, & de paſſer à la fermentation vineuſe, devient la matiere éloignée de la génération du vinaigre. La matiere qui ſert immmédiatement à faire le vinaigre, c'eſt le vin de quelque eſpece qu'il ſoit, avec cette circonſtance néantmoins, que plus il eſt fort, plus le vinaigre l'eſt auſſi. Il eſt bien vrai que l'on peut en faire avec du vin médiocre, mais il eſt d'une nature plus foible & moins pénétrante.

Les fermens qui contribuent avec le plus d'effet à la génération du *vinaigre*, ſont :

1°. Le marc ou la lie d'un vin acide.

2°. Celle du vinaigre retirée des vieux tonneaux, de ceux principalement où il y en a eu de tres-fort.

3°. Le tartre d'un vin acide, réduit en poudre.

4°. Le *vinaigre* lui-même préparé auparavant comme il faut, & dans ſon plus haut dégré d'acidité.

5°. Les vieux tonneaux dans leſquels il y a eu pendant long-tems du *vinaigre* très-fort, & qui ſont par conſéquent imprégnés de cet acide.

6°. L'agitation fréquente du vin dans lequel il y a de la lie.

* L'expérience ſuivante de M. Homberg prouve combien le mouvement contribue à la formation du *vinaigre*. Il remplit une bouteille bien nette du meilleur vin, & l'ayant ſuſpendue à une aîle de moulin à vent, dont elle ſuivit les mouvemens pendant trois jours, le vin ſe changea en *vinaigre* très-fort. *Hiſt. Acad. Roy. Sc.* 1700. *p.* 11.

7°. Les queues & la peau des ceriſes, les grappes des groſeilles, les ſurgeons de vigne & autres parties ſemblables des végétaux acides.

8°. Le levain de ſeigle aigri.

9°. Le mélange de toutes ces choſes enſemble, ſurtout ſi on a ſoin d'y joindre quelques aromates, donne du *vinaigre* extremement fort.

Glauber a donné il y a long-tems un mémoire fort exact ſur la génération du *vinaigre*, qui a été inſéré depuis dans les *Tranſactions Philoſophiques*, dont voici le contenu.

On prend deux tonneaux de bois de chêne de la figure des tonneaux ordinaires, dans chacun deſquels on place environ à un pié de diſtance du fond, une claie d'oſier, ſur laquelle on met une couche médiocrement épaiſſe, de ſurgeons nouveaux, & ſur celles-ci des pédicules de grappes de raiſin dont on remplit les tonneaux qui ſont debout à un pié près. Ces tonneaux ainſi préparés, on verſe dans tous les deux le vin dont on veut faire du *vinaigre*, en obſervant que l'un ſoit tout-à-fait plein, & que l'autre ne le ſoit qu'à demi. On remplit tous les jours alternativement ce dernier avec du *vinaigre* de l'autre, enſorte que ni l'un ni l'autre ne ſoit jamais plein plus de vingt-quatre heures. Au bout de deux ou trois jours il ſurvient une fermentation dans le vin du vaiſſeau qui eſt à demi plein, ſuivie d'une chaleur ſenſible, qui augmente tous les jours par dégrés, tandis que la fermentation & la chaleur ſont preſque éteintes dans celui qui eſt tout-à-fait rempli, & ceſſent preſque tout-à-fait pendant les vingt-quatre heures qu'il reſte plein. Cette fermentation & cette chaleur recommencent & ceſſent alternativement dans les deux tonneaux.

On continue cette opération juſqu'à ce que la chaleur ſoit éteinte, & qu'on n'apperçoive plus de fermentation dans le tonneau qui eſt à demi plein ; ce qui eſt un ſigne que le *vinaigre* eſt fait, & pour lors on l'ôte de ces tonnneaux pour le mettre dans d'autres que l'on a ſoin de bien boucher.

Plus l'endroit où ſont les tonneaux dans leſquels on fait le *vinaigre* eſt chaud, plutôt auſſi eſt-il fait. L'opération eſt achevée en France en été, au bout de ſeize jours ; elle eſt beaucoup plus longue dans les tems & les climats froids. Lorſque la ſaiſon où l'attelier eſt extremement chaud, il eſt ſouvent néceſſaire de remplir le vaiſſeau qui eſt à demi plein de douze en douze heures ; autrement la chaleur & la fermentation deviennent ſi violentes, que les eſprits volatils du vin n'étant point encore ſuffiſamment fixés, ſont diſſipés par la chaleur, & s'évaporent avant qu'ils aient eu le tems de ſe convertir en *vinaigre* ; d'où il arrive que la liqueur qui devroit s'aigir, devient vappide & ne fait point un auſſi bon *vinaigre* qu'il l'eut été ſans cet accident. On doit donc avoir ſoin de fermer exactement le tonneau qui n'eſt qu'à demi plein, avec un couvercle de bois de chêne, afin de réprimer le bouillonnement de la liqueur pendant la fermentation, & que les eſprits ainſi repouſſés puiſſent agir plus long-tems & avec plus de force ſur les ſubſtances qui ſont deſſous, & que leur réaction les empêche de ſe diſſiper. Le vaiſſeau au contraire qui eſt plein doit reſter découvert, afin que l'air puiſſe s'introduire avec plus de facilité dans la liqueur que l'on veut convertir en *vinaigre*.

Cette ſeconde fermentation qui ſe termine ici, eſt la cauſe de la production du *vinaigre*, que quelques perſonnes regardent mal-à-propos comme une liqueur produite par la diſſipation des eſprits ſulphureux que la premiere fermentation avoit produits : car une pareille liqueur ſeroit très-foible & tout-à-fait différente de celle dont nous parlons. Au contraire, plus le vin qu'on emploie pour cet effet eſt fort & ſpiritueux, plus auſſi le *vinaigre* a de force ; c'eſt tout le contraire lorſque le vin eſt foible. De-là vient que les liqueurs fortes que l'on tire des grains, fourniſſent, lorſqu'on les traite de la même maniere, d'auſſi bon *vinaigre* que les meilleurs vins d'Eſpagne.

Il y a cela de remarquable dans cette opération, que ce changement de vin en *vinaigre* ne peut ſe faire qu'au moyen de la chaleur conſidérable qu'excite la fermentation ; tandis qu'elle eſt preſque imperceptible dans

le moût qui fermente dans le tems des vendanges, auſſi-bien que dans les différentes eſpeces de bieres, qui nonobſtant la fermentation violente qui ſurvient dans le tems qu'elles travaillent, ne s'échauffent jamais. Ce qui prouve que cette eſpece de chaleur eſt néceſſaire pour la génération d'un acide, c'eſt que le froment, le lait & les alimens qu'on en compoſe, ne ſauroient s'aigrir qu'au moyen de la chaleur des ſaiſons, du feu artificiel ou du corps. Nous voyons même que la violence du feu convertit le nitre, le ſoufre & le ſel marin, qui ne ſont point acides, en eſprits qui le ſont extremement. Ceci pourroit même nous donner lieu de croire que preſque tous les changemens qui ſurviennent dans la nature, exigent un certain dégré de chaleur.

Une autre circonſtance qui ſe préſente dans cette opération; & qui mérite notre attention, c'eſt, que pendant que le vin ſe change en *vinaigre*, il dépoſe une quantité incroyable de lie épaiſſe, graſſe, huileuſe & ſavoneuſe, qui s'attache aux parois du vaiſſeau, aux rejettons des vignes, & aux pédicules des grappes de raiſin. D'où peut venir une pareille matiere? Il n'y a certainement rien de ſemblable dans le vin, rien qui en ait la moindre apparence. Elle s'engendre même de nouveau après qu'on l'a ôtée, de ſorte qu'il eſt néceſſaire de purger une fois l'an les ſurgeons & les rejettons de vigne, ainſi que les pédicules des grappes de raiſin, de cette matiere épaiſſe & onctueuſe, car autrement le vin que l'on met dans les vaiſſeaux ne ſe changeroit point en *vinaigre*, mais donneroit une liqueur épaiſſe, graſſe & corrompue, qui ne ſeroit propre à aucun uſage.

On doit avoir ſoin de nettoyer les rapés de cette matiere graſſe qui s'y eſt attachée, en jettant deſſus une grande quantité d'eau, que l'on doit bien écouler, de peur que s'il en reſtoit quelque choſe, elle ne les privât du ferment acide dont ils ſont emprégnés. On doit auſſi nettoyer les claies, les côtés & les fonds des vaiſſeaux dans leſquels on fait le vinaigre, avec la même précaution, & diſpoſer les claies & les rapés comme auparavant; car ils ſont propres à faire de nouveau vinaigre, juſqu'à ce que le long uſage qu'on en fait donne lieu à la matiere dont nous parlons de ſe former de nouveau: ce qui prouve évidemment que le vin jette cette huile tandis qu'il ſe dépouille de ſa propre nature pour prendre celle du *vinaigre*. Comme le ferment *acétifique* reſte dans les vaiſſeaux, les claies & les rapés, il arrive que les vaiſſeaux qui ont ſervi long-tems ſont plus propres que les autres à faire le *vinaigre*, dont ils ſont avec les claies & les rapés comme le réſervoir.

On doit encore ſe ſouvenir que comme il eſt impoſſible de diſtinguer l'*alcohol* d'une vieille bierre forte de celui du plus excellent vin, de même cette premiere liqueur traitée de la maniere que nous l'avons dit, peut donner d'auſſi bon *vinaigre* que le meilleur vin qu'on puiſſe trouver. Il ne ſeroit pas même aiſé d'en appercevoir la différence, ſi les ingrédiens amers qu'on y met pour la conſerver plus long-tems ne lui donnoient une couleur & un goût différent de celui qu'elle auroit eu, ſi on ne l'eût faite qu'avec de l'orge ſeul. Elles ſont d'ailleurs entierement ſemblables.

Il s'enſuit donc que l'effet de cette ſeconde fermentation, quand elle eſt parfaite, eſt la production d'un *vinaigre* excellent. Examinons maintenant quelle eſt la nature du *vinaigre*.

Le *vinaigre* eſt une liqueur acide, pénétrante, volatile & végétale, que l'on tire du vin au moyen d'une ſeconde fermentation. La premiere partie qui s'en éleve dans la diſtillation eſt acide, nullement inflammable; mais éteint le feu tout de même que l'eau; en quoi il differe eſſentiellement du vin.

On tire donc le vin du ſuc des végétaux au moyen d'une fermentation, & le *vinaigre* de celui-ci, au moyen d'une ſeconde. La partie volatile qui s'éleve la premiere, lorſqu'on fait diſtiller le vin, prend feu, & donne une flamme brillante, au lieu que la partie la plus volatile

du *vinaigre* éteint le feu. On voit en ceci un exemple de la production extraordinaire d'une choſe par une autre d'une nature tout-à fait différente. Quelques-uns des plus habiles Chymiſtes ont donné le nom de tartre volatil du vin au *vinaigre*, à cauſe que le tartre eſt la partie la plus acide du vin, & que le *vinaigre* a converti le vin en un acide volatil qu'ils croient être le tartre volatiliſé; & ce qui les a confirmés d'avantage dans cette opinion, c'eſt que le vin dépoſe ordinairement un tartre, & que le *vinaigre* n'en dépoſe jamais la moindre portion, quelque tems qu'il reſte enfermé: ce qui devroit pourtant arriver, à cauſe de la grande quantité d'huile dont on l'a dépouillé en le faiſant, & dont la privation augmente ſon acidité. Il faut convenir que ce qui reſte au fond de la cornue après la diſtillation du *vinaigre*, ſemble approcher de la nature du tartre; mais lorſqu'on l'examine avec ſoin, on trouve que c'eſt une ſubſtance tout-à-fait différente.

Comme c'eſt rendre un ſervice conſidérable à la Chymie, à la Médecine & à l'Hiſtoire naturelle, que de développer la nature ſpécifique du *vinaigre*; je vais tâcher de le faire avec le plus d'exactitude qu'il me ſera poſſible.

Le *vinaigre* eſt une liqueur qu'il eſt aiſé de connoître aux marques caractériſtiques qu'on a vues ci-deſſus; j'ajouterai ſeulement que c'eſt un ſel volatil, huileux & acide; ſon huile ſe manifeſte par un grand nombre d'expériences, quoique cachée par l'acide.

Ce mixte eſt extremement utile, à cauſe qu'il réſiſte de la maniere la plus forte à la putréfaction dangereuſe à laquelle les ſucs animaux ne ſont que trop ſujets. Il n'y a point à craindre qu'il puiſſe nuire par ſon acreté, à cauſe des particules huileuſes qu'il contient. Cette liqueur eſt ſi pénétrante, qu'elle ſe fraie un paſſage à travers les corps les plus épais, (ainſi que Galien l'a obſervé) lorſqu'il eſt dans toute ſa force; & qu'il n'a perdu aucune de ſes parties, il s'inſinue dans toutes les parties du corps, ſi on en excepte un petit nombre de vaiſſeaux; & venant à ſe diſtribuer dans preſque tout le ſyſteme vaſculeux, il y agit avec efficacité, ſurtout lorſqu'il eſt aidé par la chaleur naturelle & par le mouvement vital. Il ſe mêle encore très-promptement avec tous les fluides animaux, de quelque eſpece qu'ils ſoient, ſans en excepter même l'huile, & produit par ce moyen un grand nombre d'effets dans le corps.

Il rafraîchit efficacement dans les fievres cauſées par les picotemens de la bile qui eſt devenue trop acre, par des ſels trop exaltés, ou par la putréfaction des ſucs du corps humain, ou enfin par des piquures ou morſures de bêtes venimeuſes, il appaiſe en même tems la ſoif qui accompagne ces maladies. De-là vient que Dioſcoride & Hippocrate ne recommandent rien tant dans les cas dont nous parlons que l'*oxycrat* ou le *vinaigre* avec de l'eau, ſurtout lorſqu'on l'adoucit avec un peu de miel. Les Chirurgiens l'emploient avec ſuccès dans un grand nombre de maladies externes, telles que l'éréſipele, le phlegmon & les ulceres putrides. Il n'eſt rien de meilleur que l'*oxycrat* dans les morſures des bêtes venimeuſes. Tant s'en faut que le *vinaigre* enivre, qu'au lieu que l'eſprit du vin qui a fermenté, eſt la ſeule choſe qui cauſe l'ivreſſe, l'eſprit du *vinaigre* au contraire eſt un remede contre un pareil accident; & que quand même un homme ſeroit plongé dans le ſommeil le plus profond, pour avoir fait un trop grand excès de liqueurs ſpiritueuſes, le *vinaigre* ſuffiroit pour l'en faire revenir. Il n'y a rien qui ſoit plus propre que cette liqueur à ranimer le mouvement des nerfs & des eſprits. J'ai ſouvent ſoulagé des malades foibles, languiſſans, aſſoupis & léthargiques, auſſi-bien qu'un grand nombre de perſonnes ſujettes aux ſyncopes & au vomiſſement, en leur faiſant flairer du *vinaigre*, ou en leur en donnant intérieurement, après avoir inutilement employé les plus célebres productions de la Chymie. Bien plus, j'ai ſouvent éprouvé ſa vertu dans les mouvemens convulſifs, hypocondriaques & hyſtériques: ce qui paroîtra peut-être incroyable à ceux qui ne ſe ſont point trouvés dans l'occaſion d'en faire uſage. De-là vient qu'Hip-

pocrate le recommande fortement dans de ſemblables maladies en pluſieurs endroits de ſes ouvrages, & que Galien de même que lui l'ordonne aux hypocondriaques. Rien n'eſt comparable à cette liqueur pour réſiſter à la pourriture & à la corruption des humeurs, & pour arrêter le progrès de la gangrene, comme je m'en ſuis aſſuré par expérience. L'obſervation ſuivante rend ſuperflues toutes les preuves qu'on pourroit alléguer pour prouver ce que j'avance.

Dans les plus grandes chaleurs de l'automne, que les ſubſtances animales ont un penchant extreme à la corruption, on en garantit la chair & le ſang en les arroſant d'une grande quantité de *vinaigre*. J'attribue même une vertu atténuante à cette liqueur, malgré l'opinion de ceux qui ſont d'un ſentiment contraire : car ſi on mêle le *vinaigre* après l'avoir fait chauffer, avec le ſang, tant s'en faut qu'il le coagule, & qu'il occaſionne des excroiſſances polypeuſes en ſe mêlant avec lui, qu'il l'atténue au contraire, & diſſout ſans violence les coagulations qui étoient déja formées. De-là vient que le *vinaigre* eſt un ſi excellent remede dans les fievres aigues, ardentes & malignes, dans la peſte, la petite vérole, la lepre, & autres ſemblables maladies ; au lieu que les ſels volatils alcalis ſont dangereux, & cauſent beaucoup de préjudice aux malades, en augmentant par leur acrimonie piquante la vélocité, & par une ſuite néceſſaire la denſité du ſang. Ceci s'accorde avec ce que pratiquoit l'illuſtre *de le Boë Sylvius*, qui étoit grand partiſan du ſel volatil huileux, & qui pour ſe garantir de la peſte dans les viſites qu'il étoit obligé de faire, n'avoit d'autres préſervatifs que du *vinaigre*, dont il buvoit une ou deux onces. Il nous apprend même qu'ayant une fois négligé cette précaution, il fut puni de ſa négligence par un violent mal de tête. Enfin, l'on ne connoît point de ſudorifique plus certain & plus efficace que le *vinaigre* pour occaſionner des ſueurs abondantes dans la peſte & dans les autres maladies malignes, ſoit qu'on le mêle avec de l'eau, ou qu'on l'emploie ſeul.

Le *vinaigre* paroît être produit par la combinaiſon de l'eſprit ſulphureux, à qui la premiere fermentation a donné naiſſance avec un acide un peu plus fixé, qui eſt caché dans le vin ; car ces eſprits ſulphureux ne ſont point diſſipés. Peut-être auſſi que ces eſprits ſe mêlent dans la ſeconde fermentation avec le ſel eſſentiel du vin, c'eſt-à-dire, le tartre : ce que je laiſſe à examiner. Je me contente ſeulement d'obſerver qu'il ſemble que l'eſprit du vin ait changé de nature pour prendre celle du *vinaigre ;* & ſi cela eſt vrai, c'eſt le ſeul moyen que l'on connoiſſe pour changer la matiere de l'*alcohol*, en quelque autre ſubſtance de nature tout-à-fait différente.

Il eſt très-probable que le ſel eſſentiel le plus pur du vin ou ſon tartre ſe conſume entierement dans la compoſition du *vinaigre ;* du moins il ne ſe ſépare autre choſe de lui, lorſqu'on le fait, qu'une huile épaiſſe : car ſi l'on met du vin du Rhin le plus pur & le plus clair, tandis qu'il eſt nouveau, dans un tonneau bien propre, il donnera une grande quantité de tartre excellent. Cependant ſi l'on convertit ce même vin en *vinaigre*, ſuivant la méthode que nous ayons indiquée dans le procédé ci-deſſus, il ne donnera pas la moindre portion de tartre, quelque tems qu'il y reſte. Il eſt pourtant certain, comme je l'ai déja obſervé, qu'il ne ſe fait aucun dépôt dans la ſeconde fermentation qui reſſemble en la moindre choſe au tartre, & qu'on ne trouve qu'une matiere graſſe & viſqueuſe, qui en eſt tout-à-fait différente.

Lorſqu'on diſtille le vin, l'eſprit produit par la premiere fermentation s'éleve avant l'eau ; au lieu que dans le *vinaigre* produit par la ſeconde fermentation, ce ſont les parties aqueuſes qui s'élevent les premieres. Il s'éleve après elles un eſprit acide, qui eſt d'autant plus fort & plus acide, qu'il tarde plus long-tems à monter : ce qui prouve que les productions de la premiere fermentation ſont plus volatiles, & celles de la ſeconde plus fixes. On ne peut que s'étonner de la force de la fermentation qui change le moût, qui eſt doux de ſa nature en un vin qui tire ſur l'aigre, qui produit un *alcohol* d'un fluide qui en étoit auparavant privé, qui change en acide une liqueur d'une nature tout-à-fait différente, & qui fait que la matiere de l'*alcohol* en donne une autre très-différente.

Il faut, pour exciter cette ſeconde fermentation,

1. Un dégré ſuffiſant de chaleur.
2. Que l'air ait un libre accès, & ſe mêle même avec la liqueur.
3. Qu'on ait ſoin d'agiter ſouvent la liqueur à découvert.
4. Qu'on y mêle pendant la fermentation quelques aromates entierement chauds. Les obſtacles qui s'oppoſent à cette ſeconde fermentation ſont les mêmes qui retardent la premiere, avec cette différence que l'agitation de la liqueur, qui la facilite, nuit au contraire à l'autre. Voyez *Fermentatio.*

Boerhaave, comme l'on voit, attribue une vertu atténuante au vinaigre, contre le ſentiment de pluſieurs grands hommes qui ont reconnu dans cette liqueur une qualité contraire. Je ſuis perſuadé que ſes effets ſur le ſang qui n'eſt plus à portée de circuler, ne décident rien à l'égard de ceux qu'il produit ſur le même fluide pendant qu'il circule dans les vaiſſeaux. Néantmoins la queſtion dans laquelle il s'agit de décider, ſi le *vinaigre* mêlé avec le ſang nouvellement tiré du corps, entretient ou détruit ſa fluidité, me paroît aſſez importante pour qu'on l'examine ; d'autant plus qu'un homme qui tient un rang conſidérable parmi les Medecins a avancé ſur ce ſujet des raiſons qui paroiſſent directement oppoſées.

Dans le deſſein où j'étois de m'aſſurer de la vérité, je fis ſaigner au bras le 29 Juillet 1741. un jeune garçon de ſeize ans, qui avoit la fievre. Je partageai le ſang dans différentes taſſes, chacune deſquelles contenoit une once & demie. Je mis dans la premiere trois cuilleres à caffé du meilleur vin blanc qu'il me fut poſſible de trouver. Auſſi-tôt qu'elle fut preſque pleine, je la remuai deux ou trois fois. Je ne mis point de *vinaigre* dans la ſeconde ; mais je la remuai autant que je pus de la même maniere que j'avois fait la premiere, pour voir ſi le mouvement produiroit le même effet ſur le ſang des deux taſſes.

Je mis quatre cuillerées de *vinaigre* dans la troiſieme taſſe, & je l'agitai comme auparavant.

Je remuai de même la quatrieme, mais je n'y mis point de *vinaigre.*

Au bout d'une demi-heure je trouvai le ſang de la ſeconde & de la quatrieme taſſe tout-à-fait figé ; celui de la premiere ne l'étoit que très-peu, & celui de la troiſieme point du tout.

Environ quatre heures après, la ſéroſité ſe trouva tout-à-fait ſéparée de la partie rouge du ſang dans la ſeconde & dans la quatrieme taſſe.

Celui de la premiere n'étoit pas beaucoup figé, & celui de la troiſieme l'étoit à peine.

Le matin ſuivant, je ne remarquai aucune différence dans le ſang de la ſeconde & de la troiſieme.

Celui de la premiere n'étoit point extremement figé, & il ne s'étoit fait aucune ſéparation.

Celui de la troiſieme s'étoit un peu épaiſſi, mais il avoit conſervé ſa fluidité. Je ſuis perſuadé que ceux qui ont avancé que le *vinaigre* coaguloit le ſang, ne ſont tombés dans cette erreur qu'après avoir vu l'effet que les acides minéraux les plus forts produiſent ſur le ſang ; car ils le figent promptement & avec beaucoup de force : ce que le *vinaigre* ne manqueroit pas de faire auſſi ſelon toute apparence, s'il contenoit autant d'acide : mais le *vinaigre* le plus fort ne contient qu'environ quatorze grains de véritable acide ſur une once, au lieu qu'il y a trois drachmes & ſix grains d'acide dans cinq drachmes d'huile de vitriol. Il arrive ſouvent que la même choſe dans différens degrés produit auſſi des effets différens ſur le même corps.

Autant

Autant néantmoins qu'on peut en juger par les effets, l'on peut dire que le *vinaigre* eſt de toutes les liqueurs celle qui atténue le plus le ſang pendant qu'il circule, & ce qui paroît encore plus ſurprenant, il le garantit de la diſſolution à laquelle il incline dans la peſte, & dans les fievres peſtillentielles. Cela paroîtra moins extraordinaire, ſi l'on fait attention que le *vinaigre* en tant qu'acide, empêche la corruption, comme nous l'avons remarqué ci-deſſus; & que quand les particules les plus élaſtiques d'un acide, ſe mêlent dans une proportion convenable avec le ſang; la chaleur du corps les rarefie & les développe avec aſſez de force pour leur faire détruire les coagulations ou concrétions du ſang, qui ſont les principales cauſes des inflammations.

Je dis, dans une proportion convenable, parce que le ſang peut être ſurchargé de particules acides. C'eſt probablement pour cette raiſon qu'Hippocrate conſeille l'uſage du *vinaigre*, mêlé avec de l'eau & du miel dans les fievres: car, comme le dit Galien, le *vinaigre* donne des aîles à l'eau, & fait qu'elle pénetre dans les parties les plus reculées du corps.

Cælius Aurelianus, conſeille d'injecter du *vinaigre* dans les narines de ceux qui ſont dans un accès d'épilepſie.

Lorſque je réfléchis ſur les phénoménes des deux fermentations qui ſont néceſſaires pour la génération du *vinaigre*; je ſuis porté à croire que l'acide du *vinaigre* eſt une nouvelle production, ou plutôt qu'il demeure caché & enveloppé dans l'huile du ſuc végétal, juſqu'à ce qu'il en ſoit dégagé par les deux fermentations, qui ne ſont autre choſe qu'un continuel effort que font les parties les plus élaſtiques de l'acide, aſſiſtées d'un degré de chaleur convenable, pour le ſéparer de l'huile qui le déguiſe, le retient, & l'empêche de s'exhaler & de ſe mêler avec l'air dont il faiſoit peut-être partie au commencement; étant parvenu à ſe dégager, & venant à s'exhaler, il laiſſe le fluide auquel il étoit joint, inſipide & ſans force, ce dernier n'étant que de l'eau pure, mêlée avec une petite portion d'huile mucilagineuſe & ſans action.

On verra dans l'article *Acidum*, qu'il y a un acide qui flotte continuellement dans l'air, & qui eſt ſi fortement attiré par les ſels alcalis de toute eſpece, qu'on y expoſe, qu'à force d'en être impregnés, ils deviennent tout-à-fait neutres. Les ſels alcalis contribuent le plus à la fertilité de la terre; de ſorte qu'à moins qu'elle n'en ſoit ſuffiſamment ſaoulée, elle ne produit aucune ſorte de végétaux, parce que ces ſels ſont abſolument néceſſaires pour la formation d'un menſtrue neutre & ſavoneux, capable de diſſoudre la terre, ce que l'eau toute ſeule ne ſauroit faire, pour qu'elle puiſſe pénétrer dans les pores des racines, & contribuer à la formation des parties ſolides des plantes.

Lorſqu'on examine toutes les ſubſtances qui ſont dans la Nature, & dont on ſe ſert pour rendre la terre fertile; l'on découvre qu'elles renferment un ſel alcali. Tous les excrémens des animaux, par exemple, contiennent un ſel alcali, que l'on trouve plus ou moins dans les végétaux, dont la corruption s'eſt emparée. La chaux contient pareillement un ſel alcali extremement volatil & pénétrant, qui eſt d'une efficacité ſinguliere pour fertiliſer les terres. On peut mettre au rang des différentes eſpeces de chaux, une ſorte de ſel terreſtre, qui ſe manifeſte par ſes effets dans tous les pays: car la terre étant en quelque maniere calcinée pendant l'été par l'ardeur continuelle du Soleil, donne un ſel qui tient de la nature de la chaux. On voit par-là de quelle utilité il eſt d'expoſer une terre en friche à l'action du Soleil. De-là réſulte encore la fertilité des prairies qui ont été inondées: car les eaux ayant emporté & diſſout dans leur paſſage une grande quantité de ce ſel terreſtre, le dépoſent ſur les terres qu'elles inondent.

Il n'eſt point d'endroit où cela paroiſſe davantage qu'en Egypte, dont la prodigieuſe fertilité ſemble dépendre entierement de cette eſpece de ſel alcali: car l'eau du Nil qui prend ſa ſource dans les montagnes voiſines d'Ethiopie, entraîne ce ſel dans ſon paſſage, & le dépoſe enſuite ſur les campagnes.

C'eſt peut-être cette eſpece de ſel que les Egyptiens ont recueilli de tout tems en grande quantité, ſous le nom de *Natron*. Il ne differe point des cendres gravelées, & peut ſervir aux mêmes uſages.

Lorſque ces ſels alcalis ſont répandus ſur la terre, & qu'ils ſe trouvent expoſés à l'air, ils attirent l'acide qui y flotte, juſqu'à ce qu'ils en ſoient ſaoulés, & qu'ils deviennent neutres. Ils attirent en même-tems l'humidité, & avec elle les huiles volatiles des animaux & des végétaux qui flottent dans l'air. Se mêlant enſuite avec l'huile de la terre, & étant digérés par la chaleur du Soleil, ils forment une eſpece de ſavon pénétrant, qui étant délayé par la pluie, devient un menſtrue propre à diſſoudre la terre, & à la reduire en des particules aſſez ſubtiles pour s'inſinuer dans les pores & les racines des plantes.

Je donne à cette ſubſtance le nom de *ſavon*, parce qu'elle eſt compoſée des mêmes ingrédiens que le ſavon, & qu'elle ſert au même effet, c'eſt-à-dire, à diſſoudre les amas de terre, ou pour me ſervir d'autres termes, la boue. Je crois que tout le monde a remarqué que la terre forme une écume ou mouſſe, lorſque la pluie eſt abondante. Les ingrédiens qui entrent dans le ſavon, ſont un ſel alcali, & une huile. Maintenant, toute huile contient un acide, qui neutraliſe les ſels alcalis, avec leſquels on la mêle lorſqu'on fait du ſavon. C'eſt peut-être cet acide qui fait que l'huile s'enflamme: car, quoique les acides ne ſoient pas ſuſceptibles d'une prompte inflammation, ils font cependant une violente exploſion, lorſqu'ils viennent une fois à prendre feu. Je ne ſache pas même qu'il y ait aucun corps inflammable dans la Nature, qui ne contienne un acide. Les térébenthines qui ſont des huiles tirées des végétaux, & qui contiennent une grande quantité d'acides, ſont remarquables par la violence de la flamme qu'elles donnent.

C'eſt de ce ſavon terreſtre qu'eſt fait le ſel que nous appellons nitre, qui eſt peut-être le plus fort diſſolvant qui ſoit dans la nature, & qui pour cette raiſon eſt un remede des plus importans que l'on connoiſſe dans la Medecine. Il faut obſerver ici, afin de pouvoir mieux comprendre ce que je vais dire, que l'acide aérien qui entre dans la compoſition du nitre ordinaire, n'eſt point perdu ni anéanti, mais ſeulement déguiſé & caché ſous le ſel alcali & l'huile, avec lequel il eſt uni, & dont on peut le ſéparer de nouveau, comme il l'eſt effectivement lorſqu'on fait l'eſprit de nitre.

Ce menſtrue ſavoneux, joint avec la terre, qui eſt diſſoute, pénetre dans les pores des racines des plantes, où une partie de la terre & du ſel eſt employée à la formation des ſolides; tandis qu'une partie de l'huile ſert de ciment pour lier entre elles les particules terreſtres qui ſe ſépareroient ſans cela les unes des autres; de même que les cendres des végétaux, qui ne ſont autre choſe que de la terre & des ſels dont le feu a détaché les parties huileuſes qui les tenoient unies. Cependant les ſucs qui ſont dépouillés d'une partie de leur terre, de leur ſel, & de leur huile, ſont tant ſoit peu acides: je veux dire, que l'acide étant en quelque ſorte dégagé de l'huile qui l'enveloppoit, des ſels auxquels il étoit uni, & de ſa terre, agit & affecte les organes du gout. A meſure que la plante approche de ſa maturité, l'huile & la terre qui ont pénétré dans ſa racine, étant employées en moins grande quantité à ſon accroiſſement, ſe mêlent avec les ſucs, & contribuent inſenſiblement à leur neutraliſation, que la chaleur du Soleil qui les digere, hâte beaucoup: car le feu eſt un corps, ainſi qu'un grand nombre d'expériences le prouvent; qui, ſuivant les différens degrés, a le pouvoir de neutraliſer les acides, ou de les détacher des ſubſtances auxquelles ils ſont adhérens: mais, je ne ſache point qu'aucune expérience ait montré que la cha-

leur ſoit capable de les détruire entierement.

On doit ſe ſouvenir encore, que les végétaux attirent l'air, auſſi bien que l'acide qu'il contient. Et en effet, cette eſpece de reſpiration n'eſt pas moins néceſſaire aux végétaux, qu'aux animaux : car aucune plante ne peut vivre ſans cette communication, & lorſqu'elle eſt interrompue, elle ſe fane, & meurt très-promptement. Si l'on conſidere encore, que cette eſpece de reſpiration ſe fait par le moyen des feuilles, qui ſe fanent & tombent dans un grand nombre de plantes, à meſure que le fruit approche de ſa maturité; on aura lieu de croire que les ſucs des végétaux reçoivent par la reſpiration un ſurcroît d'acide, qui ceſſe inſenſiblement lorſqu'il n'eſt plus d'aucune utilité, & que la neutraliſation des ſucs eſt néceſſaire à la maturité des fruits.

Ce que je viens de dire ſe trouve confirmé par ce qui arrive à la plupart des végétaux qui donnent un fruit extremement acide lorſqu'il eſt mûr. De ce nombre, eſt l'oranger, le citronier, le limonier, & autres ſemblables, dont les feuilles ne tombent point, quoique le fruit ſoit dans ſa maturité.

Les différentes ſaveurs des végétaux dépendent des différentes combinaiſons de l'acide, des ſels alcalis, des huiles, de l'eau, & du principe inflammable. De-là vient encore que quelques plantes ſont ſalutaires & medecinales, tandis que d'autres ſont nuiſibles & funeſtes aux animaux qui en mangent. Je ne ſaurois déterminer juſqu'à quel point l'acide peut contribuer à les rendre vénéneuſes; mais l'on ſait parfaitement que les acides tous ſeuls ſont le plus grand poiſon qu'il y ait dans la nature; quoiqu'ils ſoient non-ſeulement ſalutaires, mais encore doués d'un grand nombre de vertus, lorſqu'ils ſont mêlés, comme ils le doivent être, avec des ſubſtances d'une nature différente.

Ce qui arrive à la vigne, peut ſervir à éclaircir ce que j'ai avancé. Ses ſucs ont dans le printems beaucoup de penchant à l'acidité, tandis que les parties ſolides, je veux dire, les tendrons & les branches, croiſſent extremement vîte. Le ſuc du raiſin eſt très-acide, juſqu'à ce qu'il ait atteint ſa maturité, & qu'il ait été neutraliſé par l'union des particules huileuſes & alcalines, & par le mélange de la chaleur ou du feu dont l'action eſt néceſſaire pour le faire mûrir.

Lorſque ces ſucs ſont neutraliſés, c'eſt-à-dire, tout-à-fait mûrs; ils ſont doux, ou pour me ſervir d'autres termes, l'acide eſt enveloppé d'huile & d'une portion de terre & de ſels, & mêlé avec des particules ignées: car un acide ainſi modifié ſemble néceſſaire à la formation d'une ſaveur douce, comme cela paroît dans le ſucre & le miel.

C'eſt ainſi que le moût du vin, & de la biere qui eſt doux de ſa nature, commence à fermenter lorſqu'on le met dans un vaiſſeau convenable, & qu'on l'expoſe à un degré ſuffiſant de chaleur; c'eſt-à-dire, que l'acide qui eſt extremement élaſtique, commence à ſe développer & à ſe dégager de l'huile dont il étoit enveloppé. En même-tems une partie de l'acide s'échappe avec un effort ſi prodigieux, qu'aucun vaiſſeau ne peut être aſſez fort pour l'arrêter. C'eſt ce que Van-Helmont appelle eſprit ſauvage. C'eſt le plus dangereux poiſon que l'on connoiſſe dans la nature; & c'eſt à la portion qui en reſte dans les liqueurs qui ont fermenté qu'eſt due la faculté qu'elles ont d'enivrer.

Je donne à cet eſprit le nom d'acide, parce qu'il en a l'odeur, & qu'il eſt capable d'une plus grande expanſion qu'aucun autre corps que l'on connoiſſe dans la nature; ſi on en excepte l'acide du nitre avec lequel il paroît avoir beaucoup de rapport.

Les particules les plus groſſieres de l'huile ſe ſéparent en même-tems, & s'élevent en forme d'écume ſur la ſurface de la liqueur qui fermente, s'y épaiſſiſſent peu à peu; elles ſont alors plus légeres que la liqueur. Lorſqu'elles tombent au fond, on leur donne le nom de lie ſi c'eſt du vin, & celui de levûre dans les liqueurs que l'on tire des grains.

Lorſque cette premiere fermentation eſt finie, la liqueur devient quelque peu acide, de douce qu'elle étoit auparavant; les parties les plus déliées & les plus ſubtiles qui ont été ſéparées des plus groſſieres dans la diſtillation, s'enflamment; ce qui ne ſauroit arriver qu'à une huile que la fermentation a atténuée, & qui contient un acide.

Dans la ſeconde fermentation les particules les plus groſſieres qui entrent dans la compoſition de l'huile, & qui enveloppent l'acide, l'abandonnent & s'attachent aux parois & au fond du vaiſſeau qui les contient; & pour lors l'acide ſe trouvant à nu, affecte les organes du gout d'une ſenſation à laquelle nous donnons le nom d'aigre. Mais ſi cette ſeconde fermentation eſt pouſſée un peu trop loin, l'acide s'échappe, ſe mêle de nouveau avec l'air qui l'environne, & la liqueur eſt alors inſipide & ſans force.

Ce que Galien obſerve par rapport au *vinaigre*, fait beaucoup en faveur de ce que j'ai avancé. Cet Auteur prétend que le *vinaigre* reſſemble, par ſa qualité pénétrante au vent du Nord.

Hoffman nous apprend, que ceux qui travaillent au nitre, obſervent que les vents du Nord & d'Orient, favoriſent la production de ce corps; c'eſt-à-dire, qu'ils amenent un acide qui ſe fixe ſur la terre, qui eſt imprégnée de ſels alcalis, & la rendent nitreuſe.

Il y a toute apparence que c'eſt une portion de cet acide, qui ſe mêlant avec les particules les plus groſſieres de l'huile, s'attache aux côtés & au fond des tonneaux, & forme ce que nous appellons tartre. Voilà quelle eſt l'origine de cet eſprit incoercible qui s'éleve du tartre dans la diſtillation, qui ſe fraie un paſſage au travers du lut, ou briſe les vaiſſeaux dans leſquels il eſt enfermé. Voyez *Tartarus*.

On m'objectera peut-être que l'eſprit de vin eſt plus léger que l'eau & s'éleve le premier dans la diſtillation; au lieu que l'acide du *vinaigre* eſt plus fixé & ne vient qu'après l'eau; mais il eſt aiſé de répondre à cette objection. Lorſque les particules d'un acide ſont diviſées en pluſieurs autres extremement petites, & que la ténacité de l'huile les empêche de ſe joindre, elles doivent néceſſairement être mues par un moindre degré de chaleur, que lorſque leur peſanteur eſt augmentée par leur union, ce qui arrive dès qu'elles commencent à ſe dégager des liens qui les retenoient. Leur liaiſon doit alors être conſidérable; car les acides ſont de tous les fluides, ceux qui ont le plus de peſanteur ſpécifique, & par conſéquent le plus de ſolidité.

Ce que j'ai dit ci-deſſus du *vinaigre* ſe trouve confirmé par les obſervations & les expériences ſuivantes dont Lewenhoek eſt l'Auteur.

Un homme de diſtinction qui loge dans mon voiſinage, m'a ſollicité pluſieurs fois d'entreprendre l'examen de quelques ſels, ſans que j'aie pu juſqu'ici répondre pleinement à ſa demande, non-ſeulement à cauſe du travail infini qu'exige un pareil examen, mais encore à cauſe du mauvais ſuccès qu'ont eu quelques-unes des tentatives que j'ai faites. Comme le chaud & le froid peuvent cauſer divers changemens dans la figure des criſtaux des ſels; j'ai imaginé un nouveau moyen pour faire cette recherche, qui n'a pas eu cependant le même ſuccès dans toutes les différentes eſpeces de ſels.

J'ai coutume de remplir toutes les années, pour l'uſage de ma famille, un baril de *vinaigre*, que je garde une année entiere. Au bout de trois mois qu'il eut reſté dans ma cave, il contracta une telle acidité qu'elle ſurpaſſoit de beaucoup celle de tous les *vinaigres* que j'avois eus juſqu'alors. En ayant expoſé une certaine quantité à l'air pendant quelques heures, j'y découvris une grande quantité de corpuſcules auxquels j'ai coutume de donner le nom de ſel de *vinaigre*. Ils étoient pointus par les deux bouts comme on les voit repréſentés. Pl. I. *Fig.* A. Pluſieurs d'entre eux avoient dans le milieu une figure oblongue de couleur brune; d'autres, qui n'étoient pas en moins grande

quantité, avoient la figure du criſtal, *Fig.* B. Quelques-unes de ces figures longues & brunes avoient une clarté brillante que l'obſcurité de leur couleur ſervoit à rehauſſer, *Fig.* C. On découvroit dans un autre endroit un petit nombre de figures ovales, ſur quelques-unes deſquelles paroiſſoit un clair de la même forme, *Fig.* D. Parmi les figures ABD, dont je viens de parler, je crus en voir d'autres qui étoient creuſes & qui avoient la forme d'un vaiſſeau. J'en découvris auſſi quelques-unes de la premiere figure, dont une moitié étoit obſcure & l'autre tranſparente. Quelquefois ces corpuſcules étoient poſés les uns ſur les autres, comme dans la *Fig.* E. J'en découvris quelques-autres qui n'étoient que la moitié de ceux qui ſont repréſentés par la *Fig.* ABC, comme on le voit dans la *Fig.* F. Un grand nombre de ces corpuſcules étoient ſi petits qu'on avoit peine à les appercevoir. Ces corpuſcules, que j'appelle ſel de *vinaigre* ou de vin, étoient en ſi grande quantité dans le *vinaigre*, que j'en découvris des milliers dans une petite goute, ſans compter un nombre infini de petits globules dont ſix n'équivaloient qu'à un du ſang. Enfin il paroît incroyable, & l'on a peine à concevoir comment une multitude ſi prodigieuſe de particules peut être contenue dans une ſi petite quantité de fluide auſſi clair que le *vinaigre*. Je ſuis donc perſuadé que ces corpuſcules ne ſont autre choſe que ces parties aigues & piquantes qui cauſent ſur la langue ce ſentiment que nous appellons aigreur. Quoique ces parties m'aient ſemblé avoir la groſſeur que j'ai marquée lorſque je les ai examinées avec le microſcope ordinaire; je ne doute point qu'elles ne ſoient beaucoup plus petites, & que toutes ces figures, tant les grandes que les petites ne ſoient compoſées d'un grand nombre de plus petites particules de la même figure, ainſi que j'ai ſouvent eu occaſion de m'en convaincre en examinant avec le microſcope, de l'eau de mer ou de l'eau commune dans laquelle j'avois fait diſſoudre du ſel marin. La petiteſſe des figures quadrangulaires que j'ai apperçues eſt ſi prodigieuſe, que dix millions d'elles n'égalent point la groſſeur d'un grain de ſable ordinaire. Néantmoins ces particules imperceptibles de ſel dont le nombre augmente à l'infini un moment après qu'on les a vues, conſervent exactement leur figure quadrangulaire. Je conclus donc de-là, & je tiens pour certain que je n'ai découvert aucune particule dans le *vinaigre*, qui ne ſoit compoſée d'un grand nombre d'autres de même eſpece.

Je plaçai un vaiſſeau de verre de figure cylindrique; de deux travers de doigt de diametre, rempli de *vinaigre*, dans ma ſalle, où je le laiſſai à découvert environ huit ſemaines. Au bout de ce tems-là je trouvai un nombre infini de particules ſalines qui flottoient ſur la ſuperficie. Je découvris en les examinant avec ſoin, ce qui avoit échappé la premiere fois à mes recherches, ſavoir que ces figures ſalines avoient une cavité; car j'en découvris dans un grand nombre de particules; j'eu ſoin d'en faire deſſiner quelques-unes dont les cavités étoient les plus apparentes, telles qu'on les voit dans la *Fig.* G. Il y en a d'autres que je ne voyois que de profil, & dont une partie de la cavité eſt repréſentée ſuivant cette poſition dans la Figure H. La Figure LM repréſente encore une petite anguille vivante dans toute ſa groſſeur, & la Fig. NO une autre que je tuai pour que le Peintre pût la deſſiner avec plus d'exactitude. Je n'ai donné ces Figures qu'afin que l'on puiſſe mieux appercevoir la petiteſſe des particules ſalines contenues dans le *vinaigre*, en les comparant avec la groſſeur de l'anguille; (on doit obſerver ici que je me ſuis ſervi d'un microſcope ordinaire pour découvrir les figures dont il a été parlé auſſi-bien que les anguilles, mais que j'ai diſcerné par la ſimple vue cette prodigieuſe quantité de particules ſalines contenues dans le *vinaigre*, les microſcopes n'ayant pu m'être d'aucun ſecours pour cet effet) & afin de réfuter l'erreur d'un grand nombre de perſonnes qui attribuent l'acidité du *vinaigre* aux piquures que cauſent ces petites anguilles ſur notre langue avec le tranchant de leurs queues. Cette opinion eſt très-mal fondée, car ſi cela étoit vrai, il s'enſuivroit que tous les *vinaigres* dans leſquels on ne voit point de pareilles anguilles devroient être inſipides, & qu'ils perdroient leur acidité en hiver, que ces petits poiſſons meurent.

Je continuai mes recherches ſur le *vinaigre*, & j'en examinai dans lequel j'avois fait diſſoudre des yeux d'écreviſſes qui ont, à ce qu'on prétend, la vertu d'abſorber toute ſon acidité. Si cela étoit, ces particules aigues dont on a parlé, devroient néceſſairement recevoir d'autres figures plus émouſſées & plus flexibles, qui ne puiſſent piquer la langue ni cauſer ce ſentiment auquel nous donnons le nom d'acidité. J'ai pris pour cet effet différentes ſortes de *vinaigres* dans leſquels j'ai mis quelques yeux d'écreviſſes rompus par petits morceaux pour m'éviter la peine de les pulvériſer; & j'ai trouvé que ces petites figures oblongues dont on a parlé, & qui étoient pointues par les deux bouts comme la navette d'un Tiſſerand, étoient changées en d'autres dont la baſe étoit quarrée & qui s'élevoient en forme de pyramide comme un diamant taillé & poli, *Fig.* P. Quelques-unes avoient pour baſe un quarré comme dans la Figure Q. & d'autres un parallélogramme, *Fig.* R. Je jugeai que ces deux dernieres figures s'étoient formées par haſard, la matiere n'ayant point été ſuffiſante pour achever tous les côtés. (On obſervera qu'on ne doit point comparer la figure de ces particules avec celles des particules ſalines précédentes qui ſe trouvent dans le *vinaigre* ſimple, à cauſe que j'ai apperçu ces dernieres avec un microſcope qui groſſiſſoit beaucoup plus que celui dont je me ſuis ſervi pour découvrir les autres dont la figure m'eût été inconnue ſans cela.) Le nombre de ces particules ſalines étoit extremement grand & montoit ſuivant mon calcul à plus de ſix mille dans une goutte de la groſſeur d'un grain d'orge; & ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt qu'elles étoient toutes de la même groſſeur, ce que je n'ai jamais remarqué dans les autres eſpeces de ſel. Ayant verſé le *vinaigre* ſur les yeux d'écreviſſes, il ſe fit une violente effervescence, & il ſe forma une grande quantité de bulles; je découvris enſuite dans ce *vinaigre* un nombre prodigieux de particules ſalines dont la baſe étoit quarrée; mais il me fut impoſſible d'en découvrir de pareilles dans le *vinaigre* avant d'y avoir fait diſſoudre des yeux d'écreviſſes. Après que l'effervescence eut ceſſé & que les bulles eurent preſque toutes diſparu, je mis dans ma bouche la troiſieme partie d'un dé à coudre de ce *vinaigre*, je n'y trouvai aucune acidité, mais ſeulement un gout amer & deſagréable. Je mis auſſi quelques morceaux de craie blanche dans du *vinaigre*, & il s'éleva une grande effervescence & un grand nombre de bulles comme auparavant. Les particules acides du *vinaigre* produiſirent un égal nombre de particules ſalines, & ſon acidité s'évanouit de même.

Lewenhoek obſerve que le *vinaigre* tue les Animalcules que l'on découvre par le moyen d'un microſcope dans la matiere blanche qui s'attache aux dents & aux gencives, comme on le verra plus au long dans l'article *Animalcula*.

J'ai paſſé de l'examen du *vinaigre* à celui d'un vin dont je fais uſage, qui eſt auſſi bon qu'agréable, & qu'on appelle en France *vin de Demoiſelle*; j'y ai découvert un grand nombre de particules très-déliées & exactement figurées & pluſieurs autres d'une extreme petiteſſe auxquelles je donne le nom de ſel de vin. Pluſieurs de ces figures reſſemblent aux particules ſalines que j'ai trouvées dans le *vinaigre*. Quelques-unes d'elles avoient une cavité, & leur groſſeur avoit tellement augmenté, à cauſe que j'avois laiſſé le vin à découvert pendant vingt-quatre heures, qu'elle égaloit celle des particules du *vinaigre* dont j'ai parlé, on peut les voir dans la *Fig.* S. Je découvris quelques particules dont

la pointe étoit émouſſée & arrondie comme dans la *Fig.* T ; d'autres étoient pointues par un bout & émouſſées par l'autre, *Fig.* V ; d'autres différoient de ces dernieres en ce qu'une de leurs extrémités étoit applatie, *Fig.* W. Il y en avoit un petit nombre qui avoient la figure d'un rectangle oblong, *Fig.* X. Un grand nombre d'autres avoient la forme d'un baril de biere, *Fig.* Y. Quelques-unes repréſentoient un quarré parfait ; d'autres étoient deux fois plus longues que larges, & aboutiſſoient en pointe du côté le plus court ; elles avoient une élevation conſidérable dans le milieu & reſſembloient à un batteau plat dont la poupe & la proue eſt applatie, *Fig.* Z. Toutes ces figures dont le nombre étoit infini, flottoient pêle-mêle dans une petite goutte de vin, & c'étoit un ſpectacle très-agréable de les voir ſe traverſer continuellement les unes les autres & courir çà & là dans le vin. Je ne doute point que les figures ſalines dont on a parlé n'imprimaſſent une ſaveur acide ſur la langue, ſi elles n'étoient point enveloppées dans une grande quantité de particules douces que l'on trouve dans toutes ſortes de vin, & dont elles ne peuvent être ſéparées que par une fermentation violente ; car dès que le vin commence même le plus légerement à fermenter, leur douceur ſe diſſipe en partie & ſe perd à meſure que la fermentation augmente, juſqu'à ce que cette ſaveur douce & agréable étant tout-à-fait détruite, elle ſe change en un gout extremement acide & nous donne du *vinaigre* pour du vin. Ce phénomene me confirme dans l'opinion où je ſuis que la ſaveur qui rend le vin ſi agréable, ne provient que des parties qui ne ſont ni trop douces ni trop acides, & qui ſont dans un parfait équilibre, ce qui fait que le vin ayant une température convenable, & une certaine harmonie de parties, affecte la langue & le palais de cette ſaveur qui nous le rend agréable. C'eſt ce que nous éprouvons tous les jours par expériences en mêlant différentes choſes, qui employées toutes ſeules ſeroient ou trop douces ou trop acides. Je n'en apporterai qu'un exemple. Le *vinaigre* le plus fort que l'on fait bouillir avec du beure, juſqu'à ce qu'ils ſoient parfaitement mêlés, donne une ſauce fort agréable. Quant à la douceur du ſucre qui eſt lui-même un ſel ; pour l'expliquer, il faut obſerver que, quoique ſes particules ſoient aigues & à pluſieurs angles, elles ſe fondent aiſément dans l'eau ſurtout dans un lieu chaud comme peut être la bouche, où elles ſe fondent non-ſeulement dans un moment, mais en ſe mêlant avec la ſalive, elles deviennent encore ſi flexibles qu'elles laiſſent aux autres particules la liberté d'affecter la langue de cette ſaveur qui nous flate ſi fort. Ces choſes ſuppoſées, il eſt aiſé de rendre raiſon des différentes ſortes de vin, quand même elles ſe trouveroient toutes réunies dans un ſeul ; car les raiſins qui croiſſent dans les montagnes du haut Palatinat, qui ſont expoſées au Midi, doivent être plus doux, parce qu'ils ſont plus expoſés à la chaleur du ſoleil ; mais il peut encore arriver que les particules aigues du vin acquierrent une telle dureté qu'elles deviennent enfin inflexibles. On voit encore la raiſon pour laquelle le vin qui a été long-tems expoſé à l'air, perd ſa douceur, ſavoir parce que pluſieurs de ſes particules ſalines ſe joignent en une maſſe ou ne deviennent qu'une ſeule partie ſaline ; il arrive de-là que la diminution des particules ſalines qui eſt occaſionnée par l'union d'un grand nombre des plus petites en un petit nombre de plus groſſes, empêche que la langue & le palais ſoient affectés d'une ſenſation auſſi agréable que le ſeroit le chatouillement d'une plus grande de particules plus déliées. LEWENHOEK.

Diſtillation du vinaigre *en une eau & un eſprit acide, en extrait, ſapa, huile & ſel fixe.*

Mettez dans une cucurbite de verre haute & étroite, de vieux *vinaigre ;* qu'elle ſoit pleine aux trois quarts, & faites-en diſtiller un quart à un feu modéré. Cette liqueur ſera claire & limpide, & répandue dans tout l'alambic en forme de gouttes de roſée coulantes comme l'eau, & non point en ſtries comme les eſprits. Elle aura le gout quelque peu acide ; & étant jettée ſur le feu, elle l'éteindra comme ſi c'étoit de l'eau. Si l'on fait diſtiller cette eau à moitié dans une cucurbite, la partie qui s'éleve la premiere n'eſt qu'une eau qui peut être d'une grande utilité lorſqu'on a beſoin d'un acide extremement doux. Les Chymiſtes s'accordent tous ſur ce point. *Vigani* a néantmoins oſé avancer, que la liqueur qui s'éleve la premiere dans la diſtillation du *vinaigre*, eſt inflammable, & qu'elle brûle lorſqu'on la jette dans le feu. Je trouve à propos, pour terminer ce différend, de rapporter ce qui en eſt, après l'examen que j'en ai fait. J'ai pris trente pintes de *vinaigre* que j'avois eu de France, & qui n'avoit point encore acquis toute ſon acidité. Je le mis dans une grande retorte de verre, je le diſtillai avec beaucoup de patience à un feu très-modéré. Je fus extremement ſurpris lorſque je vis monter dans le récipient une vapeur, qui, lorſqu'elle fut refroidie, forma des ſtries huileuſes ſemblables à celles qui paroiſſent dans la diſtillation du vin. Je continuai de la même maniere juſqu'à ce que ces ſtries fuſſent remplacées par quelques vapeurs diſperſées, de même que dans la diſtillation de l'eau & du *vinaigre*. Je retirai la liqueur qui s'étoit élevée la premiere, & lui trouvai le même gout qu'a l'eſprit de vin ordinaire, elle brûla même comme l'eſprit de vin étant jettée ſur le feu. Après avoir gardé du *vinaigre* un peu plus d'un an dans un vaiſſeau bien bouché, je réiterai la même opération avec un ſuccès tout différent ; car la liqueur qui s'éleva la premiere, n'étoit point un eſprit inflammable, mais une vapeur du *vinaigre* purement aqueuſe. Je compris de-là que les eſprits inflammables s'uniſſent dans la ſuite intimement avec l'acide du *vinaigre* ; que celui qui eſt nouveau conſerve toujours le gout du vin, mais qu'il devient peu à peu plus fort & plus acide ; que les eſprits qui étoient d'abord inflammables changent entierement de nature, & qu'il n'y a que ceux qui ſont acides qui reſtent ; qu'il y a quelque choſe d'inflammable qui ſe convertit en acide du *vinaigre* par ce moyen, & qui perd ſa premiere nature, ce qui prouve la certitude de ce qu'ont avancé les Chymiſtes. L'opinion de Vigani ne laiſſe pas pourtant d'être vraie, à l'égard du *vinaigre* qui eſt nouveau.

Je pouſſai enſuite tant ſoit peu le feu, & entretins toujours ce même degré de chaleur juſqu'à la diſtillation des trois quarts, de ſorte qu'il ne reſtoit plus dans la retorte qu'une pinte des quatre que j'y avois miſes d'abord. La liqueur qui parut en forme de gouttes de roſée avoit un gout beaucoup plus acide que la premiere ; ſon odeur n'étoit point deſagréable, mais quelque peu empyreumatique. Elle étoit auſſi plus peſante que la premiere ; car elle ſe précipita lorſque je les eus mêlées enſemble. Cette liqueur eſt proprement ce qu'on appelle du *vinaigre* diſtillé.

Diſtillez la quatrieme partie qui reſte à un feu violent, & recevez ce qui s'éleve dans un récipient qui ne ſoit point trop froid, ce ſera une liqueur limpide extremement acide, & ſi pénétrante, qu'elle s'inſinue à travers le lut. Elle ne peut s'élever, à moins qu'on ne pouſſe le feu, ce qui échauffe tellement les vaiſſeaux, qu'ils courent riſque de ſe rompre. On ne voit dans cette opération aucune apparence de ſtries, & la liqueur éteint le feu lorſqu'on l'y jette. Continuez ce procédé juſqu'à ce qu'il ne reſte que la douzieme partie du *vinaigre* qu'on a d'abord employé. Cette derniere liqueur aura une odeur empyreumatique.

Cela fait, il reſtera au fond de la cornue une liqueur noire, épaiſſe, acide & huileuſe, d'une odeur d'empyreume très-forte, qui étant pouſſée par le dernier degré de feu, donnera une liqueur extremement acide, peſante, empyreumatique & fétide, & une huile d'une puanteur inſupportable ; & il reſtera dans la cornue un

caput mortuum noir & acide, qui étant brûlé à l'air libre, donne une flamme brillante, & quelques cendres de couleur foncée qui contiennent une grande quantité de sel acre. On voit par-là qu'il n'y a pas la moindre apparence d'*alcohol* dans une si grande quantité de *vinaigre ;* qu'il ne contient rien qui approche de la nature du tartre : mais que le tout, si on en excepte une très-petite partie, est devenu volatil, & que le *vinaigre* est d'une nature tout-à-fait différente de celle de tous les autres acides dont nous avons connoissance. Je n'ai procédé de la maniere qu'on vient de voir, qu'afin de pénétrer plus avant dans la connoissance de la nature du *vinaigre* par la décomposition de ses principes. Il seroit cependant trop ennuyeux & trop couteux de se servir de cette opération pour distiller le *vinaigre* dont on a besoin pour les différens usages de la Chymie. Il vaut donc mieux se servir d'un alambic de cuivre bien étamé en-dedans, en remplir les trois quarts de *vinaigre*, y adapter un récipient de verre, & le distiller à un feu suffisant pour le faire bouillir. Le premier quart s'éleve de lui-même, & l'on garde les deux autres qui viennent ensuite, sous le nom de *vinaigre* distillé pour les opérations chymiques. On peut aussi conserver la quatrieme partie qui reste dans l'alambic, jusqu'à ce qu'on en ait tiré une quantité suffisante au moyen de plusieurs distillations réitérées : & pour lors on peut s'en servir pour préparer le *vinaigre* distillé le plus fort dont on a besoin pour différens usages. J'ai toujours remarqué cependant qu'il prend la teinture du cuivre qu'il ronge, ce qui fait qu'on ne peut l'employer intérieurement sans danger.

REMARQUES.

Ce *vinaigre* distillé est un acide salin & huileux qui posséde les mêmes vertus que le *vinaigre* dont on a parlé, avec cette différence qu'il est plus pénétrant, plus actif & plus volatil, à cause qu'il est purgé de toutes sortes d'impuretés terrestres. Le *sapa* qui reste dans la retorte, après qu'on a tiré sept huitiemes du *vinaigre* par la distillation, est le meilleur remede *antiseptique* que l'on connoisse, de quelque façon qu'on l'emploie : mais comme son gout est très-desagréable, on doit le mêler avec beaucoup de sucre & de miel, comme Angelus Sala l'a observé. Ce *sapa* est un savon acide & détergent, qui devient de plus en plus efficace à mésure qu'il s'épaissit ; car par ce moyen il acquiert peu à peu une qualité plus huileuse. Cette expérience sert encore à nous prouver que les élémens des corps, quoique distinct, peuvent se confondre entre eux jusqu'à devenir méconnoissables : car, qui eût pu s'imaginer que le vin, après s'être éclairci, contient encore une aussi grande quantité de matiere huileuse que celle qu'il dépose lorsqu'on fait le *vinaigre ?* Qui se fût attendu à trouver dans du *vinaigre* si clair & si acide un *sapa* noir, huileux, épais & inflammable, & qu'il y eût dans du *vinaigre* aussi clair que de l'eau, une huile grasse invisible, & en aussi grande quantité ? Quelques-uns des plus savans Chymistes ont observé, que si l'acide du *vinaigre* distillé se trouve uni de telle sorte avec la poudre de saturne, jusqu'à former le sucre de saturne, il compose avec elle une espece de sucre gras, doux & visqueux, qui étant légerement seché, donne par la distillation une liqueur huileuse qui s'enflamme comme l'esprit de vin ; d'où il sembleroit que la partie sulphureuse qui étoit cachée dans le *vinaigre*, se manifeste d'elle-même dans cette opération comme si elle étoit régénérée ; à moins qu'on n'aime mieux croire que l'acide du *vinaigre* sépare une huile inflammable de la substance métallique du plomb, & par une conséquence nécessaire que la liqueur inflammable doit entierement son origine à ce métal. J'avoue que cela ne paroît point probable ; car le plomb, qui est corrodé par l'esprit acide du nitre, ne donne point, que je sache, un pareil liquide inflammable, quoiqu'il donne un vitriol coueâtre dans la distillation. D'ailleurs, lorsqu'on mêle de l'esprit de *vinaigre* bien pur avec du sel de tartre entierement calciné, il se forme de ce mélange une liqueur inflammable, comme cela paroît évidemment dans la préparation du tartre régénéré. Ce qu'il y a néantmoins de surprenant ici, c'est que les lies du vinaigre, quoique extremement acide, donnent un sel alcali. BOERHAAVE, *Chem. Proceſſ.* 51.

Rectification du Vinaigre *distillé.*

Versez telle quantité que vous voudrez de *vinaigre* distillé, par le procédé ci-dessus exposé, dans une grande cucurbite de verre, & faites-en distiller la moitié à un feu modéré : ce qui monte dans le récipient est léger, clair, phlegmatique, & n'est pour ainsi dire point acide : ce qui reste dans la cucurbite, est un *vinaigre* distillé, plus fort & plus acide, & plus pesant que le premier.

REMARQUES.

Les procédés pour rectifier le vin & le *vinaigre* sont donc bien différens. Dans la rectification du premier, c'est la partie volatile qui s'éleve la premiere qui est la meilleure ; au lieu que dans celle du *vinaigre*, c'est la partie la plus fixe, & qui reste la derniere. Le *vinaigre* devient en bouillant plus fort & plus acide ; & le vin au contraire, foible, épais, trouble, desagréable & vappide : c'est ce qui fait que la chair, les cartilages, les os & les peaux, que l'on fait bouillir pendant longtems dans le *vinaigre*, se réduisent enfin par l'action de l'acide du *vinaigre* qui est agité, & dont la force augmente pendant qu'il bout en une matiere épaisse & liquide. On se sert de ce dernier *vinaigre* distillé pour dissoudre les métaux ; ce qu'on ne peut faire qu'au moyen d'un acide extremement fort. BOERHAAVE, *Proceſſ.* 52.

Distillation du Vinaigre *suivant la méthode du Collége Médicinal de Londres.*

Prenez autant de *vinaigre* qu'il en faut pour remplir les deux tiers d'une cucurbite, que vous placerez sur la cendre chaude ; distillez-le d'abord à une chaleur modérée pour le déflegmer ; augmentez ensuite le feu peu à peu, & finissez l'opération en le poussant au plus haut degré.

Rectification du Vinaigre *distillé par le moyen du verd-de-gris.*

Si l'on verse sur des plaques de bon cuivre rouge l'esprit qui s'exhale de raisins qu'on a foulés, après en avoir séparé le moût, qu'on l'y laisse jusqu'à ce qu'elles s'échauffent, & qu'il s'éleve une vapeur spiritueuse, il se formera sur leur surface une efflorescence d'un verd bleuâtre. Après l'avoir raclée pour la garder, si on échauffe ces plaques de la même maniere, elles donneront une plus grande quantité de cette efflorescence.

C'est ce qu'on appelle verd-de-gris, lequel n'est autre chose que du cuivre corrodé par cet esprit, avec lequel il se mêle. On ne peut réussir à le faire, lorsque la lie du moût qu'on emploie est privée de cette qualité acide & pénétrante. Cet esprit n'est donc point, à proprement parler, un esprit de *vinaigre*, ; mais plutôt un autre qui tient le milieu entre un véritable acide & le vin qui a fermenté.

Mettez telle quantité qu'il vous plaira de verd-de-gris qui ait une couleur agréable, après l'avoir réduit en poudre, dans une cucurbite de verre, versez dessus du *vinaigre* distillé rectifié, qui surpasse la matiere de dix doigts. Mettez la cucurbite sur un feu assez fort, par exemple, de cent cinquante degrés ; & remuez souvent la matiere avec un bâton. Le *vinaigre* prendra en peu de tems une couleur verte foncée. Lais-

ſez repoſer le mêlange; enſuite verſez la liqueur claire par inclination, remettez de nouveau *vinaigre* diſtillé, & retirez-en la liqueur claire, après l'avoir mis en digeſtion comme auparavant. Continuez cette opération juſqu'à ce que le *vinaigre* ne tire plus de teinture du verd-de-gris: il en reſtera une grande partie qui n'aura point été diſſoute.

Filtrez ces liqueurs par le papier gris, & les verſez dans une cucurbite de verre, pour les diſtiller à un feu de deux cens degrés, juſqu'à ce qu'il ſe forme une pellicule ſur la liqueur qui reſte dans la cucurbite. Ce qui ſort par la diſtillation eſt un phlegme clair comme de l'eau, & très-peu acide. Portez l'autre liqueur à la cave, il s'y formera en peu de tems des criſtaux verds tranſparens, qui s'attacheront particulierement aux côtés du vaiſſeau en forme de croûte. Séparez la liqueur qui reſte, auſſi exactement qu'il ſera poſſible, de ces criſtaux; faites-les ſécher à l'air le plus doucement que vous pourrez, ſéparez-les du vaiſſeau, & gardez-les, en prenant garde de ne point les mettre dans un lieu trop chaud, parce qu'ils deviendroient opaques. Faites évaporer la liqueur tranſvaſée juſqu'à pellicule; elle formera de pareils cryſtaux, à l'égard deſquels on obſervera les mêmes précautions. Continuez la même opération juſqu'à ce que tout le cuivre que le verd-de-gris contenoit, ſoit réduit en cryſtaux, que l'on appelle communément dans les boutiques verd-de-gris diſtillé. Il entre dans la compoſition des plus beaux fards, étant réduit en poudre. Lorſqu'on en met ſur un ulcere fétide, il cauſe de la douleur, forme une eſcarre, & ſe ſeche ſur l'ulcere, tandis qu'il ſe forme une inflammation au-deſſous qui ſépare la croûte: ce qui guérit quelquefois les plus fâcheuſes eſpeces d'ulceres; car il eſt de la même nature que les cauſtiques que l'on fait avec le mercure & l'argent.

Lorſque vous aurez une quantité ſuffiſante de ces cryſtaux, mettez-les dans une cucurbite de verre, & diſtillez-les à un feu que vous augmenterez peu à peu. Vous aurez d'abord une petite quantité de liqueur aqueuſe, qu'il vous eſt libre de garder ou de jetter. A cette liqueur il en ſuccedera une autre acide & graſſe, en forme de ſtries. Elle eſt extremement peſante & beaucoup plus imprégnée d'acides qu'aucune autre liqueur préparée avec le *vinaigre*. De-là vient que Baſile Valentin, dans ſon ouvrage intitulé, *Manuductio Medicinæ*, s'en ſert pour diſſoudre les perles, & que Zwelfer, qui en a eu connoiſſance, faiſoit parade de ſon *Acetum eſurinum*, comme s'il eût poſſédé l'*alceſtha*: ce qui lui attira la critique de Tachenius. L'opération étant finie, il reſte dans la cornue une poudre de cuivre dont on peut encore former des cryſtaux avec le *vinaigre diſtillé*.

REMARQUES.

Cet acide eſt le plus fort que l'on puiſſe tirer des végétaux, & poſſede par une conſéquence néceſſaire les propriétés les plus admirables que les Médecins & les Chymiſtes puiſſent déſirer. La faculté qu'il a de rétablir l'appétit, lorſque la putréfaction de la bile & des humeurs l'a détruit, lui a fait donner le nom d'*Acetum eſurinum*. Mais il eſt très-nuiſible dans les cas où le défaut d'appétit ne vient que d'une ſurabondance d'acide: ce qui arrive très-ſouvent. Lorſqu'on mêle néantmoins cet acide avec d'autres ſubſtances abſorbantes ou alcalines, il perd ſa qualité comme les autres. On ne doit donc point s'en rapporter dans cette occaſion à Zwelfer, qui prétend le contraire. Pour comprendre maintenant la théorie de cette opération, on doit obſerver que le *vinaigre* diſtillé eſt compoſé d'eau & d'un acide. Cet acide eſt attiré par le cuivre, qui n'a aucune action ſur l'eau, qui reſte ſeule. Il s'attache donc au cuivre, & s'unit avec lui en forme de corps ſolide. Il ne ſouffre pas même la moindre altération, juſqu'à ce qu'en étant ſéparé par l'action du feu, il reprenne ſa premiere nature, & laiſſe le cuivre qu'il a réduit en poudre ſans aucune altération. Cela ne peut ſe faire, autant que j'ai pu le connoître, par aucun autre métal que le cuivre: car il ne ſauroit diſſoudre l'or, l'argent, le mercure & l'étain; & quoique le fer & le plomb ſouffrent une diſſolution, ils le changent néantmoins de telle ſorte qu'on ne peut en tirer un acide pareil à celui dont nous avons parlé, mais quelque choſe d'une nature tout-à-fait différente. On voit par-là quelle eſt la prodigieuſe différence qui ſe rencontre dans les diſſolutions: l'acide du *vinaigre* pénetre dans le cuivre, d'où on l'en tire de nouveau par la diſtillation, ſans qu'on y apperçoive la moindre altération, ſi ce n'eſt qu'il eſt ſéparé de ſa partie aqueuſe. Le plomb abſorbe le même acide & rejette l'eau. Cependant, lorſqu'on eſſaie de l'en ſéparer par la diſtillation, elle donne une liqueur graſſe, huileuſe, d'une nature tout-à-fait différente de celle du *vinaigre;* le fer, lorſqu'il eſt diſſous par le même acide, ne donne que de l'eau extremement altérée dans la diſtillation. Quant aux autres abſorbans ou alcalis fixe ou volatils, avec leſquels on l'unit, ils alterent ſa qualité; de ſorte que le cuivre ou le verd-de-gris qu'on en tire, eſt peut-être le ſeul corps qui ait la vertu d'aiguiſer & d'exalter l'acide du *vinaigre*.

Quelques Chymiſtes donnent à ce *vinaigre* diſtillé le nom d'*Acetoſa eſurina*. Il en eſt parlé dans quelques pharmaciens ſous celui de *ſpiritus Aceti*.

Les Anciens & les Modernes nous ont laiſſé pluſieurs préparations du *vinaigre*, qui ont toutes un uſage différent. Je me contenterai d'en rapporter quelques-unes entre une infinité d'autres, qui compoſeroient un volume.

La premiere eſt l'*Oxalme*, dont on trouve la deſcription ſuivante dans Dioſcoride. *Liv. V. c.* 23.

OXALME.

Le *vinaigre* imprégné de ſel ou de ſaumure, que les Anciens appellent *oxalme*, guérit les ulceres putrides & rongeans, les morſures des chiens enragés & des animaux venimeux, étant employé en forme de fomentation. Il arrête la perte de ſang qui ſuit l'opération de la pierre, étant verſé tout chaud dans la plaie. Il eſt bon pour la chute de l'anus & les dyſſenteries accompagnées de l'éroſion des inteſtins. On le donne en forme de lavement, mais on doit avoir ſoin d'en donner auſſi-tôt un autre de lait. Il guérit encore la teigne & la gale de la tête, lorſqu'on la lave de cette liqueur.

THYMOXALME.

Les Anciens ordonnent le *thymoxalme* pour les foibleſſes d'eſtomac, la goutte & les enflures. La doſe eſt d'environ un quart de pinte dans de l'eau chaude. Il purge les humeurs noires & groſſieres. En voici la préparation.

Prenez *deux onces de thym pilé*,
autant de ſel,
de farine,
de rhue,
de pouliot,
} *de chaque quelque peu.*

Mettez-les dans un pot, & verſez deſſus *trois pintes d'eau*, & *quatre onces & demie de vinaigre*.

Couvrez le pot d'un linge, & mettez-le à l'air. Dioscoride, *liv. V. c.* 24.

Acetum aminum. C'eſt le *vinaigre* blanc. Ruland. Johnson.

Les trois préparations ſuivantes ſont de Bates.

Acetum lithargirites. Vinaigre de litharge.

Prenez *litharge d'or en poudre, quatre onces*,
de vinaigre excellent, demi-pinte;

Mettez ces drogues en digeſtion pendant trois jours, remuez-les ſouvent, & les filtrez.

Ce *vinaigre* ſert à faire diſparoître les rougeurs & les boutons du viſage.

Acetum mellis, Vinaigre miellé.

Prenez *du miel, une livre,*
de bon vinaigre, trois pintes;

Diſtillez à un feu de ſable, & rectifiez.

Ce *vinaigre* paſſe pour diſſoudre les cailloux, ſans qu'il ſoit beſoin de les calciner auparavant.

Acetum peſtilentiale, Vinaigre peſtilentiel.

Prenez *des racines d'angélique, & de zédoaire,* } *de chaque une once.*
baies de génevrier, deux onces,
rhue, trois poignées,
vinaigre, trois pintes;

Faites macérer ces drogues enſemble, & décantez la liqueur.

Bates recommande ce *vinaigre* en forme de fumigation ou de gargariſme, comme un préſervatif contre la peſte.

Acetum roſaceum, Vinaigre roſat.

Prenez *des roſes mondées de leurs onglets, une livre,*
du vinaigre, quatre pintes;

Faites infuſer ces drogues au ſoleil pendant quarante jours dans un pot bien bouché, & exprimez-en la liqueur.

Cette préparation eſt plutôt faite en faiſant bouillir ces drogues pendant quelques heures à un bain chaud. Pharmacope'e *d'Edimbourg.*

Il eſt rare que l'on emploie le *vinaigre* roſat à d'autre uſage que pour les embrocations de la tête & des tempes dans quelques eſpeces de maux de tête, contre leſquels il eſt d'une grande utilité. Quincy.

On peut encore l'employer avec ſuccès dans les juleps, les potions, & autres remedes ſemblables, dans les fievres malignes qui demandent des cordiaux acides. Shaw. *Notes.*

Acetum rutaceum. Vinaigre de rhue.

Faites infuſer *des feuilles de rhue,* } *de chaque 3 poignées,*
& de ſcordium, mondées,
baies de génevrier, } *de chaque deux onces,*
& racines d'angélique,
zédoaire,
peau d'oranges } *de chaque une once,*
de ſéville,
dans huit pintes de bon vinaigre;

Mettez-les en digeſtion pendant un mois; exprimez-en le *vinaigre*, & gardez-le pour l'uſage.

L'on ne trouve point ce *vinaigre* dans les boutiques: mais la préparation en eſt ſi facile, & c'eſt un ſi excellent remede pour exciter la ſueur, lorſqu'on craint une fievre, ou après un excès dans le boire ou dans le manger, qu'on ne ſauroit mieux faire que de s'en pourvoir & de le garder pour le beſoin. On peut en donner depuis une demi-cuillerée juſqu'à deux ou trois dans une liqueur chaude convenable. Si l'on ſe couvre après l'avoir pris, on ne peut manquer de ſuer. On le peut ſubſtituer dans l'occaſion à l'eau de thériaque, au défaut de celle-ci. Quincy.

On fait encore avec le ſureau un *vinaigre* dont il eſt parlé dans la Pharmacopée d'Edimbourg ſous le nom d'*Acetum ſambucinum*, qui conſerve les vertus du ſureau.

Préparation du vinaigre *des ſquilles, ſuivant Dioſcoride.*

Prenez *des ſquilles* blancs; & après les avoir mondés, coupez-les par morceaux, enfilez-les de façon qu'ils ne ſe touchent point, & faites-les ſécher pendant quarante jours à l'ombre. Prenez-en une livre, (la livre dont parle Dioſcoride eſt d'environ dix onces) & mettez-la infuſer dans ſix pintes de bon *vinaigre;* laiſſez les ſquilles macérer au ſoleil dans un pot bien bouché pendant ſept jours. Retirez-les, & coulez le *vinaigre* que vous garderez pour l'uſage. Quelques-uns mettent une livre de ſquilles dans cinq pintes de *vinaigre.* D'autres mettent à infuſer la même quantité de ſquilles mondés, ſans les faire ſécher, & les laiſſent en macération pendant ſix mois: ce qui rend ce *vinaigre* d'une nature beaucoup plus inciſive.

Le *vinaigre* de ſquilles eſt bon pour conſolider les gencives qui ſont trop lâches & trop humides, & pour affermir les dents. Il eſt excellent pour guérir les ulceres putrides qui ſe forment dans la bouche, & pour remédier à la puanteur de l'haleine. Il durcit, lorſqu'on en boit, la gorge & l'intérieur des joues, & les rend calleuſes. Il fortifie la voix, qu'il rend claire & ſonore. On le donne à ceux qui ont l'eſtomac affoibli, & qui ne digerent pas aiſément, aux épileptiques, à ceux qui ſont ſujets aux vertiges, à la mélancolie & à la folie. On le donne encore dans les affections hyſtériques, dans les maladies de la rate, & les douleurs ſciatiques. Il fortifie & ranime les perſonnes valétudinaires: il rend le corps ſain, & lui donne une bonne couleur. Il éclaircit la vue, & guérit la ſurdité, étant verſé goutte à goutte dans les oreilles. Enfin, il eſt bon pour toutes ſortes de maladies, excepté les ulcérations internes, les maux de tête & les maladies des nerfs.

On doit en boire tous les jours à jeun, en commençant par une petite quantité, que l'on peut augmenter peu à peu juſqu'à une once & demie. Quelques-uns en ordonnent deux fois autant.

Le *vinaigre* de ſquilles, de la maniere dont le Collége Médicinal de Londre le prépare, eſt un peu différent de celui de Dioſcoride.

Acetum ſcilliticum, Vinaigre de ſquilles.

Prenez la partie *des ſquilles* qui eſt entre les feuilles & le trognon, coupez-les par petits morceaux, mondez-les, & les expoſez à la chaleur pendant trente jours; mettez-en une livre dans une bouteille avec ſix pintes d'excellent *vinaigre.* Et ſi c'eſt en été, expoſez le vaiſſeau au ſoleil pendant trente jours, après l'avoir exactement bouché; après quoi coulez la liqueur que vous garderez pour l'uſage.

On emploie quelquefois ce *vinaigre* ſeul, mais plus ſouvent en forme d'*oxymel ſcillitique.*

On attribue la découverte de ce *vinaigre* à Pythagore, ou plutôt à Epimenides, qui en enſeigna la compoſition au premier. Il commença à cinquante ans à prendre tous les jours un peu de ce *vinaigre*, & jouit juſqu'à l'âge de cent-dix-ſept ans d'une ſanté parfaite; ce que l'on attribue à la vertu de cette liqueur. Il paſſe pour conſerver l'ouie, & pour deſobſtruer la trompe d'Euſtachi, étant pris en forme de gargariſme. Les Modernes ont donné le nom de *tuba Euſtachiana* au canal auditif, dont la découverte eſt due à Alcmæon, diſciple de Pythagore. Galien. Pline. Schulze.

Acetum theriacale, Vinaigre thériacal.

Prenez *de la thériaque d'Andromachus, & de celle du Collége d'Edimbourg, une livre,*
du bon vinaigre, deux pintes.

Mettez les en digeſtion pendant trois jours à une chaleur modérée, & coulez enſuite la liqueur. *Pharmacopée d'Edimbourg.*

Ce *vinaigre* eſt un remede excellent, & on doit même le préférer dans pluſieurs cas à l'eau thériacale, ſurtout lorſqu'il eſt beſoin d'exciter promptement la ſueur, lorſqu'on a été mordu de quelque bête venimeuſe, ou pris quelque poiſon. Il mérite donc une

place dans les diſpenſaires publics, & par conſéquent dans les boutiques. SHAW *notes.*

J'ajouterai aux préparations précédentes celles des différentes ſortes d'oxymels, pour la commodité du Lecteur.

Oxymel de Dioſcoride.

On fait l'*Oxymel* de la maniere ſuivante :

Prenez *deux pintes & demie de vinaigre,*
une pinte d'eau de mer,
dix pintes de miel,
& cinq pintes d'eau commune ;

Mêlez ces matieres enſemble, & faites leur faire dix bouillons ; retirez-les du feu, & lorſque la liqueur ſera refroidie, verſez-là dans un vaiſſeau.

L'*Oxymel* eſt excellent pour chaſſer les humeurs groſſieres, contre la ſciatique, la goutte & l'épilepſie. C'eſt un remede contre la morſure de la vipere, qu'on appelle *ſeps*, contre le poiſon du *peplus*, (μηκώνιον) & de l'if (ἰτέαν). Il eſt bon pour l'eſquinancie, étant employé en forme de gargariſme.

L'*Oxymel* dont nous nous ſervons, de la maniere dont le College Médicinal de Londres le prépare, eſt tout-à-fait différent de celui-là.

Oxymel ſimplex, Oxymel ſimple.

Prenez *deux livres de bon miel,*
une pinte de vinaigre blanc ;

Faites les bouillir à petit feu, juſqu'à conſiſtance de ſirop clair.

Oxymel compoſitum, Oxymel compoſé.

Prenez *des racines de fenouil, d'ache, de perſil, de bruſc, d'aſperges ;* } *de chacune deux onces,*
des ſemences d'ache, de fenouil, de perſil, d'anis ; } *de chacune une once,*

Après avoir nettoyé & coupé les racines par petits morceaux, & concaſſé les ſemences, on les mettra en infuſion dans *dix pintes d'eau & une pinte & demie de vinaigre.*

Le jour ſuivant vous les ferez bouillir à un feu modéré juſqu'à conſomption du tiers.

Vous coulerez le reſte avec expreſſion, & y ajouterez *trois livres de miel*, & les ferez bouillir à une chaleur modérée, juſqu'à conſiſtance de ſirop S. A. *Diſpenſaire de Londres.*

Oxymel pectorale, Oxymel pectoral.

Prenez *des racines d'élicampane, d'iris de Florence ;* } *de chaque demie once.*

Coupez, pilez & faites les bouillir dans une quarte d'eau de pluie, juſqu'à ce qu'elle ſoit réduite à une pinte & demie.

Ajoutez à la colature *une once de gomme ammoniac* qui ne ſoit point préparée, & diſſoute dans quatre onces de vinaigre.

Ajoutez-y encore *quatre onces de miel.*

Faites bouillir ces drogues enſemble, écumez-les & coulez-les. *Diſpenſaire d'Edimbourg.*

Ce *vinaigre* paſſe pour un remede très-efficace, & paroît être un des meilleurs qu'on ait jamais ordonnés ſous cette forme ; il eſt vrai qu'il eſt quelque peu dégoutant, mais il ne peut manquer de cauſer une expectoration abondante, & de faire beaucoup de bien aux aſthmatiques & aux phtiſiques.

Oxymel pectorale, Oxymel pectoral.

Prenez *des racines d'élicampane, de cabaret, de gingembre ;* } *de chacune ſix onces ;*
des racines d'iris de Florence, de galanga, coupées par morceaux, du poivre blanc, groſſierement concaſſé ; } *de chaque, trois onces.*
eau de pluie, dix pintes,
vinaigre blanc, ſix pintes ;

Mettez ces drogues en infuſion pendant vingt-quatre heures.

Faites les bouillir juſqu'à ce qu'elles ſoient réduites à dix pintes.

Ajoutez à la colature *ſix livres de miel.*

Faites les bouillir, & après avoir clarifié la liqueur, ajoutez-y *une demi-livre d'extrait de regliſſe*, & faites-en un ſirop.

Ce remede eſt un détergent très-efficace, & facilite extremement l'expectoration ; ce qui fait qu'on le donne aux perſonnes aſthmatiques. On en donne auſſi deux ou trois cuillerées en tout tems aux perſonnes dont la poitrine eſt embarraſſée d'humeurs viſqueuſes. *Pharmacopée des Pauvres.*

Oxymel Scilliticum, Oxymel de Squilles.

Prenez *de miel, trois livres,*
de vinaigre de Squilles, une quarte ;

Faites les bouillir enſemble juſqu'à la conſiſtance d'un ſirop, en obſervant d'en ôter l'écume. *Diſpenſaires de Londres & d'Edimbourg.*

On a dit que le *vinaigre* de Squilles empêche les obſtructions, diſſout les coagulations qui commencent, facilite les ſécrétions & excite les urines.

L'*Oxymel de Squilles* eſt un vomitif fort doux, lorſqu'on le donne en grande quantité, & ne fait que cauſer des nauſées lorſque la doſe n'eſt pas aſſez forte. Il eſt dégoutant pour un grand nombre de perſonnes, & c'eſt en partie la raiſon qui empêche d'en faire un grand uſage dans la pratique de la Medecine, & qui fait qu'il eſt aſſez difficile de l'ordonner en qualité de préſervatif contre les maladies. Mais il paſſe pour un excellent remede, & dont on devroit faire un plus grand uſage. La meilleure façon de le donner, eſt de le mêler avec quelque eau compoſée ou ſirop, qui lui faſſe perdre une partie de ſon mauvais gout, & l'empêche de cauſer des nauſées. On donne ſouvent la mixtion ſuivante aux hydropiques & aux aſthmatiques, le ſoir avant qu'ils ſe couchent. Elle facilite la reſpiration & excite l'urine.

Prenez *de l'eau de cannelle, très-forte ;* } *de chaque, demi-once.*
ſirop de baume, oxymel de Squilles, deux ou trois dragmes ; mêlez.

Il y a pluſieurs autres préparations de cette eſpece dont on fait uſage dans des cas particuliers, & que l'on donne en une ſeule priſe, ou par cuillerées ſouvent repétées. Voyez *Oxymel, Squilla, Apomeli.*

Chambers ſe trompe lorſqu'il avance que le College a conſervé le *vinaigre* thériacal de Nuremberg, car il en a proſcrit l'uſage depuis le dernier réglement qui fut fait long-tems avant que M. Chambers compoſât ſon Ouvrage.

Les Chymiſtes parlent beaucoup de leur *vinaigre* Philoſophique, ſans nous apprendre ce qu'ils entendent par ce nom. Il y a toute apparence que c'eſt le mercure ſimple ou quelque eau mercurielle. Voici ce que Lagneus

gneus en dit : *Acetum Philoſophorum eſt denigratio noſtra, quæ eſt lignum diſſolutionis veræ.* Cette définition que j'apporte ici pour exemple, n'eſt pas moins difficile à traduire qu'à comprendre. On donne quelquefois le nom de *vinaigre* des Philoſophes à la diſſolution du beurre d'antimoine dans l'eau.

* On a employé différens moyens pour calculer la quantité d'acides que contient le *vinaigre*. M. Geoffroi, *Mem. Ac. R. Sc.* 1729. *p.* 69. ayant mis dans une bouteille ronde de verre, deux gros de *vinaigre*, trouva qu'il falloit depuis quatre juſqu'à douze grains de ſel de tartre pour en abſorber l'acide, & que les *vinaigres* faits avec les vins de Bordeaux ou d'Orleans, donnoient une moindre quantité d'acide que les vins des environs de Paris.

M. Homberg, *Mem. Ac. R. Sc.* 1699. *p.* 49. ayant verſé du *vinaigre* diſtillé, par conſéquent plus fort que le *vinaigre* ordinaire, ſur du ſel de tartre, trouva que pour ſaouler d'acides une once de ſel de tartre, il falloit quatorze onces de *vinaigre* diſtillé. Ayant peſé enſuite ſon ſel, il étoit augmenté de poids de trois dragmes & trente-ſix grains. Un calcul aiſé lui fit connoître que chaque once de *vinaigre* diſtillé ne contenoit que dix-huit grains de véritable acide, & que tout le reſte n'étoit qu'un phlegme qui lui ſervoit de véhicule.

M. Boulduc trouva que deux onces de tartre avoient abſorbé vingt-ſept onces de *vinaigre* diſtillé, dans leſquelles il ſe trouva ſept dragmes de ſel acide ; cette infuſion du *vinaigre* diſtillé fut repetée juſqu'à trois fois, que le ſel de tartre ne fit plus effervescence avec le *vinaigre* qu'on verſa deſſus. Il deſſécha ſon ſel, ſur lequel il jetta encore du *vinaigre* diſtillé. Lorſqu'il ſe ſervit de ſel de tartre calciné au creuſet juſqu'à le rendre bleuâtre & plus alkali, il a fallu pour la ſaturation de deux onces de ſel, employer trente onces de *vinaigre* diſtillé, & le ſel s'eſt trouvé après trois cohobations peſer une once de plus. *Hamel, Hiſt. pag.* 494. *& Hiſt. Ac. R. S. T.* 2. *p.* 335. Boerhaave aſſure que dans le *vinaigre* le plus fort, il n'y a qu'une quatre-vingtieme partie d'acide.

ACETUM RADICATUM. Boerhaave croit que le tartre regénéré eſt l'*Acetum radicatum* des anciens Chymiſtes. Voyez *Tartarus regeneratus.*

A C H

ACHAHI. *Eau d'alun.* Johnson.

ACHAMELECH. Le même qu'*Acamech.*

* ACHANACA. Plante qui croît en Afrique, au Royaume de Mély, dont les feuilles ſont auſſi grandes & ſemblables à celles du chou, à cela près qu'elles ne ſont pas ſi épaiſſes & qu'elles ont la côte plus menue. Elle porte un fruit gros comme un œuf & de couleur jaune, que les naturels du pays nomment, les uns *alfar* & les autres *le fach.* Il emploient les feuilles & le fruit comme ſudorifiques dans les maladies vénériennes. *Boeh. II.* 835.

ACHAOVAN ou ACHAOVA. Quelques perſonnes donnent ce nom à une plante ſemblable à la camomille, qu'ils appellent *achave* ou *uchove*, & quelquefois *alacuan.* Cette plante eſt fort abondante en Egypte, ſurtout au Caire, dans un lieu appellé *Sbechie.* Elle n'eſt pas tout-à-fait ſi haute que la camomille, mais elle lui reſſemble beaucoup par ſes fleurs, & à la matricaire par ſes feuilles. Proſper Alpin l'a ſouvent cueillie fraîche, & lui a trouvé un gout & une odeur deſagréable. Quelques autres peut-être, ſur l'autorité d'Avicenne, qui dit que l'*Achaova* a un gout & une odeur acide, l'ont confondue avec une autre plante aromatique de couleur blanche & preſque auſſi acre que l'origan. Il paroît par-là qu'Avicenne ne s'eſt point tout-à-fait trompé, lorſqu'il a avancé que les fleurs de l'*Achaova* ont à peu près l'odeur & le gout de celles de *marum*, dans la penſée que la plante dont nous parlons a un gout & une odeur acre. Mais je ne ſaurois déterminer ſi c'eſt le vrai *marum* ou non. Proſper Alpin, *de Medicina Egyptiorum.*

ACHARISTON. Ἀχάριστον, mot dérivé de l'α privatif, & de χάρις *graces, remerciment*, parce que la choſe eſt trop prétieuſe pour être prodiguée. C'eſt une épithete d'un grand nombre d'antidotes & de collyres, dont on trouve la deſcription dans pluſieurs Auteurs anciens qui ont écrit ſur la Medecine. Aétius fait mention de deux ſortes de collyres qui portent ce nom, & qui ont tous les deux une qualité aſtringente, & qu'il appelle ἐερακῖνον d'ἔρικη bruyere, qui eſt une des drogues qui y entrent. Galien preſcrit la forme des deux collyres ſuivans, qui ont pareillement une vertu aſtringente. Le premier eſt l'*Achariston* ſec de Philoxene, dont voici la préparation.

Prenez *de cadmie, dix drachmes,*
de chalcitis, huit drachmes,
d'aloès,
de verd-de-gris, } *deux oboles,*
de poivre, dix grains,
de fleurs de roſes, une drachme ;
Battez le tout enſemble.

Voici l'autre *achariston*, que les Medecins d'Egypte emploient utilement contre les rhumes tenaces, ſur-tout ſi le malade eſt d'une forte conſtitution.

Prenez *de cadmie, ſeize drachmes,*
d'acacia, huit drachmes,
de cuivre calciné & lavé, huit drachmes,
d'opium,
baies de bruyeres, } *quatre drachmes,*
de la myrrhe,
de la gomme, ſeize grains ;
Mettez toutes ces drogues dans de l'eau, & prenez-en avec du lait de femme.

Voici la deſcription d'un autre collyre, que l'on trouve dans Celſe ſous le nom de *Theodoti Collyrium ſive Acharistum.*

Prenez *du caſtoreum,* } *de chaque p. j.*
de l'aſpic d'Inde,
du lycium, } *de chaque une égale*
ſuc de pavot ; } *quantité.*
de la myrrhe, p. ij.
du ſafran,
de la céruſe lavée, } *de chaque p. iij.*
de l'aloès,
de cadmie botrytis lavée, } *de chaque p. viij.*
cuivre calciné,
de la gomme, p. xviij.
ſuc d'acacia, p. xx.
pareille quantité d'antimoine ;
Mettez ces drogues dans de l'eau de pluie.

On trouve dans *Marcellus, lib. VIII.* la deſcription d'un autre *Achariston*, qu'on attribue à Antiochus.

Achariston eſt encore le nom d'un antidote décrit par Aétius, *lib. XIII. cap.* 109. & par Marcellus, qui conſeille de ſe faire payer du malade auſſi-tôt après qu'il aura pris ce remede : car pluſieurs, dit cet Auteur, ont payé leur Medecin d'ingratitude après avoir été promptement guéris ; ce qui a fait donner à cet antidote le nom d'*acharistus*, qui ſignifie ingrat.

Prenez *de la caſſe,*
de la myrrhe,
du poivre noir & blanc,
du caſtoreum,
du galbanum, } *de chaque pareille quantité.*
du ſtyrax,
de ſafran,
du coſtus,
de l'opium,
d'aſpic,
miel, une quantité ſuffiſante.

On donne ce remede à la doſe de la groſſeur d'une feve pour guérir les abſcès invétérés de la poitrine. Il gué-

rit, étant pris dans de l'hydromel, la colique & les maladies du foie, & devient un remede excellent contre celles de la rate, lorſqu'on le prend dans de l'oxymel. Gorræus, *Med. Def.*

ACHATES, *Agate.* Pierre prétieuſe qui a pris ſon nom d'une riviere de Sicile, où elle a été trouvée pour la premiere fois. Elle varie non-ſeulement par ſes couleurs, mais encore par les figures qu'elle repréſente, & qui ſont formées par la nature même. Ses veines & ſes taches ſont tellement diſtribuées, qu'elles repréſentent quelquefois un pigeon, & on l'appelle pour lors *phaſſachates ;* quelquefois un cerf, & on la nomme *Kerachates ;* d'autres fois elles repréſentent un, deux, & même pluſieurs arbres qui forment comme une petite forêt, d'où elle reçoit le nom de *dendrachates.* On voit dans quelques-unes de ces pierres des figures de chariots, de rivieres, de différentes ſortes d'oiſeaux & de bêtes à quatre piés, & même des hommes. Pyrrhus, Roi d'Epire, avoit une *Agathe*, ſur laquelle étoient repréſentées les neufs muſes & Apollon la lire en main, ſans que l'art y eût aucune part. Les taches, à ce que rapporte Pline, étoient ſi heureuſement diſtribuées, que chaque muſe avoit la marque qui lui eſt propre. On trouve dans les Indes une grande quantité de ces ſortes d'*agates* : elles ſont de couleur noire, brune, cendrée, d'un rouge de corail, de couleur de hyene de lin ou de panthere : celle-ci eſt appellée *pardalion*, l'autre *leontion* & *leontideiran* : ces couleurs, ſur-tout la premiere, ſont quelquefois entre-mêlées de veines blanches, & pour lors la pierre eſt appellée *leucachates ;* d'autres fois de veines couleur de ſang, & pour lors on la nomme *hemachates*, ou de couleur de cornaline, ce qui lui fait donner le nom de *ſardachates.*

Quoiqu'elle ait tiré ſon nom d'une riviere de Sicile, cela n'empêche pas, comme le remarque Pline, qu'on ne la trouve dans d'autres pays. Elle conſerve toujours ſon ancien nom, au changement d'une lettre près.

C'eſt cette pierre, ſur-tout celle qu'on appelle *leontion*, qui entre dans l'emplâtre appellée *diachaton* qui guérit les morſures des animaux venimeux, réſout les tumeurs ſcrophuleuſes, mûrit, ouvre & fait ſuppurer les abſcès. Voyez-en la deſcription dans Aetius, *lib. XV.* Gorræus, *Def. Med.* Cette pierre étant gardée dans la bouche, appaiſe la ſoif que cauſe la fievre. Dale.

Achates, Offic. Worm. 96. Mer. Pin. 209. Boet. 245. Charl. Foſt. 34. De Laet. 79. Schw. 357. Aldrov. Muſ. Metall. 904. Calc. Muſ. 247. Geoff. Prælect. 78. *Lapis Jaſpis Achates antiquorum*, *Agatha vulgo dictus*, Cup. Hort. Cath. ſupp. 2. 44.

L'*Agate* eſt une pierre prétieuſe qui tient le milieu entre l'opaque & le tranſparent, de différentes couleurs, & parſemée de taches que l'on s'imagine repréſenter des arbres, des poiſſons & autres choſes ſemblables. Les plus fines nous viennent des Indes Orientales, & les autres d'Allemagne, de Boheme, &c. On a attribué de grandes vertus à cette pierre : mais elles ſont toutes imaginaires. Geoffroy.

ACHEIR. de Ἀχειρ, mot dérivé de l'α privatif, & de χειρ main, *ſans main.* Galien.

ACHEMENIS. Nom d'une plante dont Pline fait mention, & qui avoit la vertu, à ce que prétend la Fable, de répandre la terreur & de mettre en fuite les Armées dans leſquelles on la jettoit.

ACHICOLUM. Mot dont ſe ſert Cælius Aurelianus, *Acut. l. III. c.* 17. pour ſignifier le *Fornix*, le *Tholus*, ou le *ſudatorium* des anciens bains, qui étoit un endroit où l'on alloit pour ſuer. On l'appelloit encore *Architolus.*

ACHILLEA. Eſpece de *Millefeuille*, appellée herbe d'Achille, dont on parlera à l'article *Millefolium.*

ACHILLEA MONTANA. Eſpece de *Jacobée.* Voyez *Jacobæa.*

On écrit quelquefois *Achyllea* avec un *y :* mais cette orthographe ne vaut rien, puiſque cette plante tire ſon nom du mot *Achilles*, qu'on écrit avec un *i* ſimple.

ACHILLEION. Sorte d'éponge propre à faire des tentes, & qui a tiré ſon nom d'Achille, qui, à ce qu'on prétend, en a fait uſage le premier. Gorræus.

ACHILLEIOS. Eſpece de gâteaux faits avec de l'orge d'Achille. Gorræus.

ACHILLEIS, Ἀχιλλεὶς. Eſpece d'orge dont il eſt parlé dans Theophraſte. Galien prétend qu'il a tiré ſon nom d'un laboureur nommé Achille : mais il y a plus d'apparence que c'eſt la groſſeur & la bonté de ſon eſpece qui le lui a fait donner, par alluſion à Achille qui étoit le plus vaillant des Grecs.

Ariſtophane & Sophocles en font mention.

Hippocrate, dans ſon troiſieme livre des maladies, emploie cette eſpece de grain pour l'eau d'orge dont il donne la préparation, & qu'il recommande pour boiſſon dans les fievres ardentes. C'eſt le premier exemple que nous ayons de cette eſpece d'eau qu'il prétend être d'une grande efficacité dans les cas qu'il indique.

Prenez, dit-il, *d'orge d'Achille ſéché*, *une hemine*, (κοτύλην, *environ demi pinte ;*) *ôtez-en l'écorce*, (ἀφέλε) *& lavez-le ;*

Mettez-le dans un gallon. (χόες, *environ ſix pintes*) d'eau, & faites-le bouillir juſqu'à conſomption de moitié ;

Coulez la liqueur qui reſte, & donnez-la pour boiſſon.

Il indique quelques lignes plus bas ce même *orge* pour une infuſion qu'il ordonne contre la jauniſſe.

ACHILLES, *Achilles.* On prétend que ce Heros apprit la Medecine du Centaure Chiron, dont il avoit été diſciple. Le fer de ſa lance avoit la vertu de guérir les bleſſures qu'elle avoit faites. Il étoit d'airain ; & Pauſanias rapporte qu'on le voyoit encore de ſon tems dans un Temple de Minerve qui étoit à Phaſelis, ville de Pamphylie. Chiron avoit fait préſent de cette lance à Pelée, pere d'*Achille*, comme nous l'apprend Homere, *Iliad. XVI. v.* 143. 144. On aſſure que ce fut avec cette lance qu'*Achille* guérit Telephe : mais Pline prétend qu'il dut ſa guériſon à l'achillea qui retint le nom d'*Achille*, qui l'introduiſit le premier dans la Medecine. On attribue auſſi à ce Heros la découverte des vertus du verd-de-gris dont les Chirurgiens font un ſi grand uſage, & dont on ne peut ſe paſſer pour la guériſon des ulceres.

ACHILLIS, *Tendo.* Voyez *Tendo Achillis.*

ACHIMBASSI. Nom d'un Office, ou plutôt d'un Officier du Grand Caire. Il ſignifie le Chef ou le Préfet des Medecins. Son Office eſt de s'informer du mérite de ceux qui exercent la Medecine dans cette Ville, & de leur accorder des priviléges. On a fort peu d'égard au mérite & au ſavoir de celui qu'on honore du titre d'*Achimbaſſi ;* car le Baſſa du Caire en revet toujours celui qui le paie le mieux. Celui-ci à ſon tour ne s'embarraſſe pas davantage du mérite de ceux qui ſe préſentent pour obtenir leurs licences ; & ils en ſavent toujours aſſez, pourvu qu'ils ne ſe préſentent point les mains vuides. Prosper Alpin.

ACHIOTL. C'eſt l'*Orleana.* Offic. Mont. Exot. 10. Chomel. Plant. Uſu. 81. *Orleana ſeu Orellana folliculis lappaceis*, Hem. Cat. Hort. Lugd. Bat. 464. Pluk. Almag. 292. Phytog. 209. f. 4. *Orleana ſeu Orellana, ſive urucu*, Parad. Bat. Prod. 357. *Urucu*, Piſon. (Ed. 1648.) 65. (Ed. 1658.) 133. Cat. Jam. 150. Hiſt. 2. 52. *Urucu Braſilienſibus*, Marcgr. 61. *Kaiebaka*, *Daburi*, Ger. Emac. 1554. *Achiotl ſeu Medicina tingendo apta*, Hern. 74. *Arbor Mexicana fructu caſtaneæ, coccifera*, C. B. Pin. 419. Raii, Hiſt. 2. 1771. Jonſ. Dendr. 119. *Bixa Oviedi*, J.B. 1. 440. *Metella Americana maxima tinctoria*, Tourn. Inſt. 242. Boerh. Ind. A. 208. *Arbor finium regundorum*, Scalig. *Arnotto.* Dale.

Ses feuilles ſont larges & rondes ; ſes fleurs grandes & d'un rouge incarnat ; ſes coſſes petites & de figure pyramidale, piquantes & pleines de grains ou ſemences.

Elle croît dans la nouvelle Eſpagne & dans le Breſil.

On tire de ſon fruit une teinture que l'on emploie dans la compoſition du chocolat. On la prépare de la maniere ſuivante.

Après avoir cueilli les grains qui ſont parfaitement mûrs, on les met infuſer dans l'eau chaude, & l'on donne à la pâte qui reſte au fond la forme de tablettes dont on ſe ſert pour teindre la laine, ou comme d'un fard connu ſous le nom de crepon d'Eſpagne.

Cette teinture mêlée avec une quantité d'eau convenable, appaiſe l'ardeur de la fievre, arrête les flux de ſang & diſſipe les tumeurs, ſoit qu'on en uſe intérieurement ou extérieurement. Pison.

Le *Roucou*, que les Indiens appellent *Achiotl* ou *Urucu*, les Hollandois *Orleana*, & les Anglois *Roucou*, eſt une farine que les habitans des Iſles ſous le vent & de Saint Dominique tirent d'une petite graine rouge qui ſe trouve dans une gouſſe.

L'arbriſſeau qui porte le *roucou*, pouſſe, ſuivant le pere du Tertre, dès la racine, pluſieurs branches qui croiſſent en arbriſſeau, & ſe diviſent en pluſieurs autres petites branches. Ses feuilles ſont fort ſemblables à celles du lilac, & portent deux fois l'année pluſieurs bouquets de fleurs blanches mêlées de rouge, & ſemblables à celles de l'ellébore noir. Ses fleurs ſont remplies d'une infinité de petites étamines jaunes à pointes rouges : à la chûte de ſes fleurs croiſſent des boutons tannés, tout hériſſés de petites pointes brunes, délicates, qui ne piquent point. Quand ils ſont mûrs, il y a dans le milieu deux doubles grains ou pépins, environnés d'un certain vermillon ou peinture rouge liquide, que les Sauvages appellent *roucou*. C'eſt avec elle qu'ils ſe peignent lorſqu'ils voyagent : mais ils ont ſoin auparavant de la diſſoudre avec de certaines huiles qu'ils tirent de quelques graines.

Les Européens l'accommodent avec de l'huile de lin ; ils la battent dans un mortier avec cette huile ; & après l'avoir réduite en maſſe, ils l'envoient en France, où l'on s'en ſert pour rehauſſer la couleur de la cire jaune lorſqu'elle eſt trop pâle, auſſi-bien que celle du chocolat. Il y en a auſſi qui ſe contentent de la mettre dans un mortier ſans huile, & de la réduire en maſſe ou en tablettes, qui étant diſſoutes avec de l'urine, donnent une teinture rouge qui tient auſſi fort que les meilleures teintures de l'Europe. C'eſt une aſſez bonne marchandiſe pour le commerce.

Cette deſcription du *roucou* eſt tout-à-fait différente de celle de M. François Rouſſeau, qui m'écrit que c'eſt un arbre de huit à neuf piés de haut, qui a ſes feuilles à peu près comme le pêcher, après leſquelles naiſſent des gouſſes qui approchent fort de la couverture de nos châtaignes, garnies de petites épines ou pointes tout autour. On trouve dedans une petite graine rouge que l'on briſe dans un mortier ou ſur une pierre, & de là on la met dans des vaiſſeaux pleins d'eau. En un mot, le *roucou* ſe fait aux Iſles de la même ſorte que ſe fait ici l'amidon, non pas de la même maniere qu'en a écrit M. de Meuve, mais comme nos Amidoniers le font. Après qu'on l'a mis en pain & qu'il eſt ſec, on nous l'envoie.

Cette derniere relation eſt beaucoup plus juſte que la premiere, puiſque les gouſſes que j'ai ſe rapportent en tout avec elle. D'ailleurs il eſt aiſé de voir par le *roucou* que nous vendons, ſurtout quand il eſt de bonne qualité, qu'il n'a jamais été trempé dans de l'huile, puiſque la bonne odeur du véritable *roucou* fait aſſez connoître qu'il n'eſt point mélangé. On ſera encore deſabuſé de croire que l'*achiotl* ſe faſſe de la maniere que l'a écrit M. de Blegny, quand il dit que l'*achiotl* eſt le ſuc épaiſſi que l'on tire du fruit de l'*achiotl*, arbre fruitier de l'Amérique ; que ce fruit eſt une graine rouge qui ſe trouve en grande quantité dans de groſſes gouſſes rondes ; que quand on a tiré cette graine de ſes gouſſes, on la pile & on l'exprime pour en tirer le ſuc, que l'on expoſe enſuite dans un lieu chaud pour en faire évaporer l'humidité : & que quand il eſt épaiſſi à peu près comme la pâte ; on en fait des maſſes de différentes formes, qui étant entierement deſſéchées, ſont proprement ce qu'on appelle *achiotl*. Il eſt certain au contraire que le *roucou* ſe fait comme l'amidon, & qu'il eſt impoſſible d'en tirer le ſuc, puiſque la matiere dont on le fait eſt une ſubſtance rougeâtre & veloutée qui ſe trouve attachée à la graine qui eſt dans les gouſſes ; & qui ne ſe peut ſéparer que par le moyen de l'eau, en y procédant de la même maniere que nos Amidoniers ſéparent la farine qui eſt reſtée au petit ſon, & non pas le ſuc tiré par expreſſion de ſes graines, comme cet Auteur le marque.

On doit choiſir le *roucou* d'une odeur d'iris ou de violette, le plus ſec & le plus haut en couleur que faire ſe pourra. Le *roucou* de cette nature eſt celui qui doit être appellé *achiotl* ; car la plupart de celui que nous vendons, eſt humide, ſale, moiſi, ſentant la cave ; en un mot, incapable d'être employé dans le chocolat ou autrement. Il eſt fort en uſage chez les Teinturiers. On nous envoyoit il y a quelques années des îles, & même de Hollande, un *roucou* en petit pain, de la forme & figure d'un écu, qui avoit un grand nombre de bonnes qualités, & étoit fort propre pour l'uſage intérieur. C'eſt tout le contraire de celui que nous voyons aujourd'hui, qui eſt en gros pains quarrés comme le ſavon de Marſeille, ou en boules rondes, & qui eſt quelquefois ſi vilain & ſi puant, qu'il eſt impoſſible d'en ſupporter l'odeur.

Les Sauvages de l'Amérique cultivent les arbres qui portent le *roucou* avec grand ſoin, à cauſe des grandes utilités qu'ils en reçoivent. La premiere, c'eſt qu'il ſert à orner leurs jardins, & le devant de leurs caſes ou habitations. La ſeconde eſt, que le bois de cet arbre eſt ſi dur, qu'ils s'en ſervent comme d'une pierre à fuſil pour faire du feu. Troiſiemement, ils ſe ſervent de ſon écorce pour faire des cordages & de la toile. Quatriemement, ils mettent de ſes feuilles dans leurs ſauces pour leur donner bon gout, & leur communiquer une couleur de ſafran. Cinquiemement, ils tirent le *Roucou* de ſes graines & s'en ſervent pour ſe peindre le corps après l'avoir delayé dans l'huile de *Carapa*, ſurtout dans les jours de réjouiſſance, & l'échangent pour d'autres marchandiſes dont ils ont beſoin. Pomet.

Le *Roucou*, que les Indiens appellent *Achiotl* ou *Urucu*, eſt une pâte ſeche que l'on fait avec une petite graine rouge renfermée dans une longue gouſſe qui a la figure du mirobolan, & qui eſt hériſſée de pointes à peu près comme l'écorce d'une châtaigne. Les Auteurs ne s'accordent point ſur l'eſpece d'arbre ou d'arbriſſeau qui porte ce fruit ; quelques-uns veulent que ſes feuilles ſoient ſemblables à celle du lilac, & d'autres à celles du pécher.

On prépare la pâte du *Roucou* en pilant les grains & tout ce qui les environne ; on les fait enſuite diſſoudre dans l'eau & on coule la liqueur par un crible, afin d'en ſéparer les parties les plus groſſieres, après quoi on la fait ſécher pour en faire une eſpece de farine ou d'amidon. Il faut choiſir la pâte du *Roucou* ſéche & de couleur de violette. Les Teinturiers s'en ſervent, elle entre auſſi dans la compoſition du chocolat. Lorſque le *Roucou* eſt pur, il fortifie l'eſtomac, il arrête le cours de ventre, il aide à la digeſtion & à la reſpiration, & excite l'urine. Lemery.

ACHIOTE. Les ſemences rouges de l'*Achiotl*, que l'on réduit en tablettes ou paſtilles, pour les faire entrer dans la compoſition du chocolat & dans les teintures. Ray, *Hiſt. Plant.*

ACHLADES. Eſpece de poire ſauvage qui croît ſur les montagnes de Crete. Ray, *Spinoſ. Stirp. Europ.*

ACHLYS, Ἀχλύς. *Obſcurité.* On ſe ſert de ce mot pour ſignifier en général un air obſcur, épais & rempli de brouillards. De-là ἀχλυώδης ὄμμα, un œil noir & trouble ou qui ne voit qu'avec peine, ce qu'Hippocrate regarde comme un mauvais ſymptome dans les maladies aigues, *Prædic. L.* 1. 46. & dans les pronoſtics de Cos, 218. ce même Auteur appelle encore ἀχλώδεις les vents

méridionaux, *Aphor.* 5. *L.* 3. à cauſe qu'ils offuſquent la vue, & comme Celſe le remarque, qu'ils émouſſent tous les ſens, *Liv.* 2. *ch.* 1. On appelle encore ἀχλυώδεις, ceux qui ont la vue trouble durant la fievre, *Coac. Prænot.* 35. Quelques-uns croient cependant qu'Hippocrate veut parler de ceux dont les humeurs ſont extremement agitées, ou dont la couleur & le tempérament ſont altérés & obſcurcis par la maladie. Mais Galien donne ce nom à ceux qui pendant la maladie perdent cette vivacité & cet éclat qu'on obſerve autour de la prunelle, lorſque le corps jouit d'une ſanté parfaite.

ACHLYS, (Ἀχλύς) ſignifie encore un air condenſé dans l'uterus. HIPPOCRAT. *de Morb. Mul. Liv. II.*

Il ſignifie auſſi un petite marque ou cicatrice devant la prunelle de l'œil, laiſſée ſur la cornée par une ulcération ſuperficielle, ſuivant l'interprétation de Galien, ou ſuivant Aétius, l'ulcération même qui couvre preſque toute la prunelle d'une couleur bleue légere. C'eſt en ce ſens qu'on doit entendre le terme Ἀχλύες. HIPPOCRAT. *Prædict. l.* 2.

ACHMADIUM ou ACHIMADIUM, termes dérivés par corruption de l'Arabe ACHMAN ou ACHIMAN, *Antimoine.*

ACHNE, Ἀχνη. Ce mot ſignifie une paille, l'écume de la mer ou de l'eau en général, ou enfin toute choſe qui eſt molle & légere.

Les Medecins l'emploient cependant dans un ſens différent, mais Hippocrate, *Epidem. Sect. I. n.* 16. ne lui en donne point d'autre, lorſqu'en faiſant le dénombrement des ſymptomes de mauvais augure que l'on apperçoit dans les yeux de ceux qui ont la fievre, il fait mention entre autres de celui-ci, ἢ τὸ ἐπιξηραινόμενον οἷον ἄχνη, quelque choſe qui ſe ſeche ſur eux comme de l'écume. Les Medecins qui ont des malades, peuvent connoître par ce paſſage qu'il ne prétend point parler de ces humeurs viſqueuſes qui collent quelquefois les paupieres enſemble, mais d'une eſpece de mucilage blanchâtre qui nage dans les yeux, ce qui arrive très-ſouvent dans les fievres. C'eſt en ce ſens qu'on doit prendre le mot Ἀχνώδεις, *Coac. Prænot.* 225. quoique Foeſius ait jugé à propos de lui ſubſtituer celui d'Ἀχλυώδεις.

L'œil n'eſt pas la ſeule partie à qui cet accident arrive, car Hippocrate, *de Internis affect.* parlant de l'ulcération des poumons, dit que le goſier ſe trouve quelquefois rempli dans cette maladie (ἄχνη) d'une matiere écumeuſe, que les interpretes rendent par *Lanugo*, ce qui n'exprime point, à ce que je crois, la penſée de l'Auteur.

ACHNE, ſignifie encore *Charpie.* C'eſt ainſi que dans la fracture du nez, lorſque le cartilage eſt enfoncé, Hippocrate, *Mochl.* 2. *& de Art.* 18. conſeille de le relever avec de la *charpie* trempée dans quelque choſe qui ne puiſſe point l'irriter, & de l'introduire dans le nez.

Ce même Auteur ordonne aux femmes qui veulent concevoir, de tremper de la *charpie* dans du fiel de bœuf bouilli dans l'huile & de l'introduire dans l'utérus ſous la forme d'un peſſaire, (*de Morb. mulierum, L. I.*) il emploie auſſi, *de Morb. mulierum, L. II.* la *charpie* pour un peſſaire avec d'autres drogues.

ACHOR. *Achore.* L'*Achore* eſt un petit ulcere qui ſe forme ſur la peau de la tête, & qui paroît être l'effet d'un phlegme ſalé & nitreux. Il rend un pus qui n'eſt point tout-à-fait auſſi clair que de l'eau ni auſſi épais que du miel auquel reſſemble celui qui découle des κηρία (ou *Favi*). Car ceux-ci s'enflent & s'ouvrent en un grand nombre de petits trous d'où découle une humeur mielleuſe; ils forment auſſi pluſieurs petites tumeurs qui ſont beaucoup moindres que celles de l'*Achore.* GALIEN *de Tumoribus.*

On peut mettre au nombre des maladies qui affectent la peau de la tête l'*achore*, qui eſt une eſpece de tumeur extraordinaire qui tire ſon nom de quelque qualité qui lui eſt propre; car elle eſt percée de pluſieurs petits trous qui rendent une humeur claire tant ſoit peu viſqueuſe. Elle reſſemble beaucoup à une autre maladie de la peau appellée κηρίον (*Favus*) dont les trous ſont plus larges & rendent une humeur très-approchante de celle qui découle des rayons de miel. GAL. *de Comp. Pharm.*

Ce qu'on appelle *Achore*, affecte la peau de la tête: & eſt rempli d'une infinité de petits trous par où découle une humeur aſſez viſqueuſe. Il eſt une autre maladie fort ſemblable à celle-là, connue ſous le nom de κηρίον (*Favus*) dont les trous qui ſont beaucoup plus grands, contiennent une humeur ſemblable au miel. ORIBASE, *ad Eunap. L. IV. ch.* 11.

L'*Achore* eſt un ulcere extérieur de la tête, percé d'une infinité de petits trous d'où découle une humeur très-approchante du pus, ce qui a fait donner à cette maladie ou à l'ulcere le même nom d'*Achore.* TRALLIANUS, *L. I. c.* 8.

On doit ſavoir maintenant que le *Cerion* eſt une maladie ſemblable à l'*Achore*, avec cette différence que le *Cerion* eſt plus grand; car l'orifice des ouvertures par où l'humeur découle, reſſemble à celui des rayons de miel; ce qui lui a fait donner par les anciens le nom de *Cerion;* mais dans les *Achores*, ces orifices ou iſſues des humeurs ſont imperceptibles. TRALLIANUS, *L. I. c.* 2.

Parmi les maladies de la tête, qui ſe font jour à travers la peau, il en eſt une que l'on appelle *Achore*, dans laquelle la peau eſt percée d'un grand nombre de petits trous qui donnent iſſue à une humeur quelque peu viſqueuſe. De cette eſpece eſt celle qu'on appelle *Cerion*, dans laquelle les ouvertures ſont grandes & pleines d'une humeur pareille à celle que l'on trouve dans les rayons de miel. ÆGINET. *L. III. c.* 4.

La maladie qu'on appelle *Achore* a ſon ſiége dans la peau de la tête, qui eſt percée de pluſieurs petits trous d'où découle une humeur aſſez viſqueuſe. Le *Cerion* eſt une maladie de même nature, mais dont les ouvertures, qui ſont plus larges, contiennent une humeur ſemblable au miel & appellée *Meliceris.* AETIUS, *Liv. VI. c.* 68.

L'*Achore* eſt un ulcere qui ſe forme ſur le péricrane avec un grand nombre de petits trous remplis d'une humeur quelque peu viſqueuſe; il differe du *Favus* & de la teigne par ſa malignité ſeule, toutes les trois étant cauſées par une humeur ſalée corroſive qui ronge les glandes cutanées.

On l'appelle *Favus* lorſque les trous ſont grands & ſemblables à ceux des rayons de miel; & *Tinea*, de la reſſemblance qu'ont ſes trous avec ceux que les teignes font dans les hardes, mais on donne en général le nom de teigne à cette gale ſeche qui ſe forme ſur le péricrane qu'elle couvre d'une croûte ſale, qui rend une mauvaiſe odeur, & à laquelle les enfans ſont très-ſujets; elle affecte ſouvent leur viſage, & dans ce cas on l'appelle *Cruſta lactea*, elle eſt quelquefois légere & de peu de conſéquence, quelquefois auſſi elle eſt maligne & dangereuſe. Il eſt encore une très-mauvaiſe eſpece de teigne qui couvre tout le péricrane d'une croûte épaiſſe de couleur de cendre, laquelle eſt extremement incommode par ſa puanteur & la demangeaiſon qu'elle cauſe. Il arrive ſouvent qu'on a beaucoup de peine à la guérir. La plupart des malades qui en ſont attaqués ſont pâles & décolorés. Les enfans y ſont beaucoup plus ſujets que les adultes, & elle eſt ordinairement cauſée par le mauvais régime des nourrices ou des enfans, qui en corrompant le ſang, occaſionne ces ulceres. Elle attaque auſſi quelquefois les perſonnes d'un âge avancé, & reſſemble à une eſpece de lepre, qu'il eſt très-difficile de guérir. Les perſonnes qui ſont attaquées du mal vénérien ont ſouvent le crane & ſurtout le front couvert d'une croûte ſeche & de pareils ulceres qu'on appelle *Gale vérolique.* On peut mettre au même rang les *Gummata* & *Tophi venerei* de la tête en tant qu'ils s'ulcerent ſouvent: mais quoique les ulceres dont on parle different peut-être entre eux; comme la méthode de les traiter eſt cependant la même, je ne les ſéparerai point, & j'enſeignerai ici la maniere dont on doit s'y prendre pour les guérir. Lors donc qu'ils n'ont aucune ſorte de malignité, il eſt à

propos d'évacuer les humeurs vicieuſes par des purgations réiterées & des remedes mercuriels, ſurtout le mercure doux, & de corriger en même tems la maſſe du ſang, ſuppoſé que l'âge du malade le permette, avec une décoction & des poudres, des pilules & des eſſences altérantes. Si cette maladie attaque les enfans qui ſont à la mamelle, on peut leur donner des poudres, & à leurs nourrices des décoctions, des pilules, des eſſences & des poudres diaphorétiques. On peut encore oindre la teigne pluſieurs fois par jour avec de la crême mêlée avec quelque peu de céruſe préparée avec de l'huile d'œuf ſeulement ou avec quelque peu d'huile de cire, ou avec de l'onguent d'*Elicampane*, *Diapompholix*, de céruſe ou telle autre préparation de ſaturne; en obſervant en même tems un régime convenable & tenant le corps chaudement. On guérit par cette méthode, non-ſeulement les ulceres qui n'ont rien de malin, mais encore ceux qui ſont plus opiniâtres, ſurtout en donnant le mercure doux avec précaution, & en petite quantité, comme un altérant, ou même en mêlant le mercure cru avec l'onguent de Saturne.

Lorſque les ulceres ſont extremement opiniâtres & que le malade ne veut point s'aſſujettir aux remedes mercuriels, la cure ne ſauroit réuſſir, à moins qu'on n'arrache les cheveux qui ſont collés à ces ulceres, ou peu à peu ou tout d'un coup avec une emplâtre de poix commune fondue à petit feu & étendue ſur un gros linge ou ſur une peau; après avoir coupé les cheveux le plus près que l'on peut de la teigne, on l'applique deſſus pendant qu'elle eſt encore chaude, pour quelle puiſſe s'y attacher, & l'on tient enſuite la tête très-chaudement. On doit laiſſer l'emplâtre ſur la partie pendant douze ou vingt-quatre heures, & l'arracher enſuite avec force avec la gale & la racine des cheveux; mais cela ne ſe peut faire ſans des douleurs violentes & ſans que la tête ſaigne. Après l'avoir eſſuyée avec de vieux linges, on la baſſine avec de l'huile de briques toute chaude mêlée avec un peu d'huile de cire. On y applique enſuite une emplâtre de frai de grenouilles impregné de camphre, ou une emplâtre de réſine, que l'on doit avoir ſoin de changer tous les jours, juſqu'à ce que la partie affectée ſoit parfaitement nette; on l'oint enſuite d'huile d'œufs, ou d'eſſence d'ambre, juſqu'à ce qu'elle ſoit entierement guérie, ſans négliger l'uſage des remedes internes auſſi-bien que le régime dont on a parlé. L'antimoine ſeul ou mêlé avec une petite quantité de fleurs de ſoufre, eſt d'une utilité admirable pour chaſſer la matiere nuiſible. On doit éviter au commencement l'uſage des onguens mercuriels & du ſoufre; car on a ſouvent remarqué qu'ils repouſſent la matiere corrompue & mettent la vie du malade en danger, ce qu'ils ne font point lorſqu'on a eu ſoin d'uſer auparavant de remedes internes convenables.

Dans les ulceres galeux qui viennent ſur le viſage des enfans, & qu'on appelle communément *Cruſtæ lacteæ* ou *Achores*, les nourrices doivent uſer des remedes internes dont on a parlé, de purgatifs & d'altérans. On doit purger les enfans des humeurs vicieuſes qui cauſent cette maladie en les évacuant ſouvent, & en leur donnant de tems à autre des poudres d'antimoine diaphorétique, d'yeux d'écréviſſes, d'antimoine cru, & de fleurs de ſoufre. Après avoir uſé quelque tems de ces remedes, on oindra pluſieurs fois par jour la partie affectée avec un liniment de crême, avec de la craie ou de la ceruſe, ou avec de l'huile de tartre par défaillance, ou de l'huile d'œufs, avec un peu d'huile de brique. J'ai déja dit que les onguens préparés avec du mercure, & du ſoufre, ſont extremement nuiſibles aux perſonnes foibles. S'il arrivoit cependant qu'on les eût trop tôt employés, comme cela arrive ſouvent, & que les enfans s'en trouvaſſent incommodés, on doit leur donner auſſi-bien qu'à leurs nourrices, des ſudorifiques internes, des poudres, des eſſences & des potions; leur ordonner de boire chaud & d'uſer d'un régime qui le ſoit auſſi, & en continuer l'uſage juſqu'à ce que la matiere morbifique ſoit entierement évacuée, & que les enfans aient recouvré la ſanté. HEISTER, *Chirurg. l. v.* c. 10.

On peut voir par l'Obſervation ſuivante, que je tire de *Turner*, le danger qu'il y a d'uſer de remedes externes repercuſſifs, pour guérir ces ſortes d'ulceres.

OBSERVATION.

Je fus appellé avec précipitation pour voir l'enfant d'un Gentilhomme qui étoit dans un accès convulſif: comme j'étois ſur le point de lui appliquer des ventouſes; après avoir inutilement tenté de lui tirer du ſang par la voie ordinaire; je ſentis une odeur forte qui ſortoit de ſa tête; ce qui m'obligea de demander à la Garde s'il avoit quelque ulcere ou quelqu'autre maladie dans cette partie. La nourrice me dit qu'il avoit eu deux jours auparavant un rhume violent, qui avoit beaucoup diminué, depuis qu'elle lui avoit appliqué une emplâtre ſur la tête, dans la croyance de bien faire. M'étant informé de la nature du remede, j'appris que c'étoit un *Nutritum*, dont la froideur & la qualité répercuſſive en obligeant la matiere à rentrer dans le cerveau, avoit occaſionné cette convulſion funeſte contre laquelle la ſaignée, les véſicatoires, les ventouſes, les remedes antiſpaſmodiques, & antiépileptiques, furent inutiles.

L'emplâtre ſuivante paſſe pour infaillible dans cette ſorte de maladie.

Prenez *de la poix, une livre,*
verd-de-gris en poudre; deux dragmes,
fleurs de ſoufre, } *une once.*
ſain-doux,

Faites bouillir ces drogues pendant un quart d'heure à petit feu, en les remuant ſans ceſſe.

Après avoir coupé les cheveux le plus près que l'on pourra de la tête, on appliquera cette emplâtre de la même maniere que celle dont nous avons parlé, & on aura ſoin de la renouveller juſqu'à ce que les racines des cheveux ſoient entierement arrachées.

ACHORISTOS. Ἀχώριστος, mot dérivé de α privatif, & de χωρὶς ſéparé diſtinct, ſe dit des accidens, ſymptomes ou ſignes qui ſont inſéparables des cas particuliers. Ainſi la douleur de côté eſt un ſymptome inſéparable de la pleuréſie. CASTELLI.

* ACHOUROU, eſpece de laurier qui croît en Amérique, que l'on appelle *bois d'Inde*. Il s'éleve beaucoup; ſon bois eſt très-dur, de couleur rouge, & on l'emploie dans les ouvrages auxquels on veut donner la plus grande ſolidité. Ses feuilles & ſon fruit, qui ſont aromatiques, entrent dans les ragouts, qu'ils rendent plus agréables au gout. Les feuilles, qui ſont très-ſucculentes, ſont employées en décoction pour fortifier les nerfs & guérir de l'hydropiſie. Les fruits qui ont à peu près la figure d'une grappe de raiſin, qui ſont plutôt ovales que ronds, d'un violet foncé, ſont recouverts d'une pellicule mince, & remplis d'un ſuc clair & doux. Ils renferment auſſi des ſemences qui ont la forme d'un rein qui ſont vertes à l'extérieur, & d'un violet foncé en dedans. Les oiſeaux qui les mangent ont la chair violette & d'un gout amer. *Mem. Trev.* 1727. p. 1307. an. 1732. p. 1092.

ACHRAS. *Poirier ſauvage*, dont le fruit eſt plus aigre, plus aſtringent, & plus deſſicatif que les poires ordinaires. Theophraſte l'appelle ὀχνὶς. GORRÆUS.

ACHREION. Ἀχρεῖον, mot dérivé de α privatif, & de χρεία, uſage. *Inutile.* Hippocrate donne ce nom aux parties du corps que leur foibleſſe rend inutiles. FOESIUS.

ACHROI. Ἄχροι, d'α privatif & χρὼς. Couleur. *Pâle.* Hippocrate l'emploie dans ce ſens (*de Victûs ratione in Acutis.*) Galien veut qu'il ſignifie une pâleur cauſée par le défaut de ſang. Et Hippocrate (*Epidem. l. VI.*

sect. 6. Aph. 19.) en parle dans ce sens comme d'un mauvais symptome, lorsqu'il succede à une perte considérable de sang par le nez.

ACHROMOS. Calvus qui a traduit le premier les Ouvrages d'Hippocrate en Latin, s'est trompé lorsqu'il a cru qu'*Achromos* étoit le nom d'une femme qui possédoit un remede infaillible pour la dyssenterie; ce qui a jetté vraisemblablement Tiraqueau dans la même erreur. Voici le passage en question tel qu'on le trouve dans le septieme Livre des Epidémiques d'Hippocrate, πορνείη ἄχρωμος δυσεντερίης ἀκοή. *La fornication poussée à l'excès, est un remede pour la dyssenterie.* Ordonnance extraordinaire, & dont, à ce que je crois, on fait rarement usage dans cette intention. Hippocrate n'est pas cependant le seul qui en fasse mention. Aétius dit que la fornication arrête les dyssenteries chroniques: Paul dit presque mot à mot la même chose, & quelques Auteurs modernes paroissent l'avoir copié.

Le peu d'attention que Calvus a fait, à ce que les Auteurs qui sont venus après Hippocrate, on dit de cette sorte de cure, jointe au ridicule apparent de ce remede, l'ont obligé à donner un autre sens à ce passage.

ACHROUS. Ἀχρὼς, de α privatif & χρόα, couleur. Ce mot, à ce que prétend Saumaise, signifie *blanc*, & Theophraste donne ce nom aux fleurs de cette couleur.

ACHY. Ἄχυ. Espece de casse qui croît dans l'Arabie, & que l'on appelle encore (δαφνῖτις) *Daphnites*. GORRÆUS.

ACHYRON. Ἄχυρον. Ce mot signifie proprement son, paille, ou fétu. C'est ainsi qu'Hippocrate (*de Natura muliebri*) ordonne une fumigation de son d'orge mouillé (ἄχυρα ὑγρὰ) dans les maladies de l'uterus causées par la pituite. Les Interpretes rendent ce mot par *fétu*. Ce même Auteur emploie fréquemment la même chose dans les fumigations ou cataplasmes pour les maladies de l'uterus, dans le Traité dont nous venons de parler, aussi-bien que dans celui *de Morbis Mulierum l. II.* Il semble lorsqu'on compare ces passages ensemble, que ce mot signifie plutôt du *son* que toute autre chose.

ACHYRON, signifie encore un fétu, un cheveu, ou telle autre chose légere que ce soit qui s'attache aux murailles. Hippocrate (*Prænot.*) faisant mention des symptomes de mort qui surviennent dans les fievres aigues, les inflammations des poumons, la frénésie ou la céphalalgie, spécifie entre autres celui où les malades arrachent ἄχυρα des murailles, que Celse rend par tout petit corps qui s'y attache (*si qua minuta eminent.*) Ce symptome est très-fréquent, & je crois que les Medecins n'éprouvent que trop souvent la vérité de ce pronostic d'Hippocrate.

A C I

ACIA. Ce mot est cité par Celse, *l. II.* c. 26. & n'a pas peu embarrassé les Sçavans qui sont partagés sur sa signification; les uns voulant qu'il signifie une aiguille, & d'autres un fil. Jean Rhodius a composé un Volume entier sur ce mot, mais l'explication qu'en donne Fabricius ab Aquapendente, paroît la plus raisonnable.

Celse, après avoir parlé de la suture, & de l'anneau, dit, *utraque optima est ex acia molli, non nimis torta, quo mitius corpori insideat.* De-là vient qu'Aquapendente interprete *acia*, par une espece de fil. *Filum*, dit cet Auteur, comprend le *linum* & l'*acia*. Le *linum* est un simple fil de lin, & l'*acia* un fil composé d'un double lin *linum*, & retort. Les Italiens l'appellent *Azza* ou *Refe*.

ACICYS. Ἀκίκυς, mot composé de α privatif, & de κίκυς, force, vigueur. Il signifie un homme foible, malade & languissant; & c'est dans ce sens qu'Hippocrate l'emploie (*de Morbis l. IV.*)

ACIDA. *Acides.* On appelle *acide*, tout ce qui affecte les organes du gout, d'une aigreur piquante. Mais les Chymistes donnent ce nom à toutes les substances qui fermentent, lorsqu'on les mêle avec un alcali. Il ne paroît pas néantmoins que cette proprieté suffise pour caractériser les *acides*, parce qu'il y en a quelques-uns qui causent une effervescence lorsqu'on les mêle avec des *acides* d'une espece différente; & que la même chose arrive aux substances alcalines mêlées avec les alcalis, aussi-bien qu'aux *acides* qui se trouvent mêlés avec des corps qui ne sont ni alcalis ni *acides*, mais neutres.

On connoît encore les *acides* à ce qu'ils rougissent le suc de tournesol, de roses, & de violettes; au lieu que les alcalis animaux lui font prendre une couleur verte. Je parle ici des alcalis animaux, parce que les autres ne font pas toujours la même chose.

Il n'y a pas long-tems que les Medecins avoient pris à tâche d'expliquer la nature & les causes des maladies, par la doctrine des alcalis & des *acides*, & d'en déduire une méthode de les traiter: mais ce sisteme, de même que tous les autres, est tombé lorsque l'expérience en a fait connoître la fausseté, & l'inutilité, sans rendre d'autre service à la Medecine, que de détruire la doctrine de Galien touchant les quatre Elemens, les qualités, les quatre degrés, & les quatre humeurs, qui a causé d'autant plus de préjudice, qu'elle a eu plus de crédit pendant plusieurs siecles; & qu'en empêchant les recherches qu'on eût pu faire sur la nature des maladies & des remedes, elle a retardé les progrès de la Medecine.

Les *acides*, si je ne me trompe, ont un autre caractere sensible beaucoup plus propre à les faire reconnoître dans les corps où ils se trouvent, que leur effervescence avec les alcalis, ou que le changement de couleur qu'ils occasionnent lorsqu'on les mêle avec le suc du tournesol, des roses, & des violettes. Je m'explique. Tous les corps de quelque espece qu'ils soient, qui s'enflamment, contiennent un *acide* ou apparent, ou caché; & les *acides* sont les seuls corps dans la nature qui se convertissent en cette espece de feu que nous appellons flamme. Boerhaave a tenté de prouver par un grand nombre d'expériences, que l'huile sert de nourriture au feu; & je ne sache point d'huile qui ne renferme un *acide*; de sorte que je crois ce dernier absolument nécessaire à la composition de l'huile. Les huiles des végétaux contiennent un *acide* qui est sensible au gout dans quelques-unes, & que l'on peut séparer de la plupart des autres, par le moyen de la distillation. C'est cet *acide* qui fait que les huiles se mêlent si promptement avec les sels alcalis, qu'elles neutralisent & convertissent en savon en s'unissant avec eux. De-là vient aussi, que les huiles ont la force, lorsqu'elles sont échauffées à un certain point, de dissoudre quelques métaux; & c'est à cet *acide* qu'est due la vertu qu'ont les huiles d'empêcher la corruption des substances animales & végétales qui y sont plongées.

L'*Alcohol* ou l'esprit de vin, est une huile végétale subtilisée par la fermentation; & il y a toute apparence, comme nous l'avons dit en parlant du vinaigre, qu'elle contient un *acide* à qui elle doit la facilité qu'elle a de s'enflammer.

Les végétaux ne brûlent qu'autant de tems qu'ils contiennent une huile; & il est évident par l'odeur & par les effets que cette huile contient un *acide*. La fumée par exemple, qui s'éleve du charbon, a une odeur *acide* & sulphureuse, qui est funeste aux animaux qui la respirent dans un endroit fermé. La cire est une huile de même espece que celle des végétaux, & elle ne s'enflamme que parce qu'elle contient un *acide*.

Les huiles minérales en général, contiennent un *acide* qu'il est aisé de découvrir. De ce nombre est l'huile de charbon, de pétrol, de naphte, & de toutes les différentes especes de bitumes.

L'*acide* n'est pas si manifeste dans les huiles animales, & y paroît déguisé par une grande quantité de sels volatils alkalis. Mais on peut assurer qu'il entre dans leur composition, premierement, parce qu'après qu'elles ont été

dégagées des cloiſons membraneuſes dans leſquelles elles étoient enfermées, & des vaiſſeaux ſanguins qui les contenoient, elles ne ſe corrompent point de même que les autres parties des animaux, quelque long-tems qu'on les garde, & ne deviennent point un nid où les inſectes dépoſent leurs œufs & engendrent des vers. Mais lorſqu'elles ont une fois été dépouillées d'une partie de leurs ſels alkalis, par l'ébullition, elles ſe conſervent pluſieurs années ſans recevoir la moindre altération, même dans les tems les plus chauds, de quoi les chandelles de ſuif nous fourniſſent un exemple ſenſible. Les *acides* ont encore la propriété d'empêcher la corruption, & de détruire ces eſpeces d'inſectes qui s'engendrent dans les corps des animaux.

Secondement, à cauſe que les huiles animales ſe conſervent non-ſeulement elles-mêmes, mais préſervent encore toutes les ſubſtances animales & végétales qui y ſont plongées, de la corruption.

Troiſiemement, elles ſe mêlent auſſi promptement que les huiles tirées des végétaux, avec les ſels alkalis qu'elles neutraliſent, en formant, ſelon toute apparence, quelque eſpece de ſavon.

Les *acides* purs ne s'enflamment pas aiſément par la voie ordinaire, à cauſe peut-être de leur ſolidité & de leur union étroite. Mais lorſqu'ils ſont diviſés en particules extremement petites, & qu'ils ſe trouvent diſperſés entre les inteſtins des autres corps, & qu'on y met le feu par le moyen de quelqu'autre ſubſtance, ils repandent une flamme brillante, & font une violente exploſion.

Je me ſouviens à ce propos, que M. Lemon, Apothiquaire en gros, ayant débouché il y a quelques années, une retorte dont il s'étoit ſervi quelques jours auparavant pour faire de l'eſprit de nitre dulcifié, ſuivant la méthode ordinaire, il n'y trouva qu'une petite portion d'eſprit qui étoit attachée aux parois, & qui étoit preſque imperceptible: cependant cette quantité, toute petite qu'elle étoit, ayant pris feu, briſa le vaiſſeau avec un bruit pareil à celui d'un canon, & avec une force qui jetta les éclats de la cornue à une diſtance conſidérable du Laboratoire.

Nous trouvons d'autres exemples de l'exploſion prodigieuſe des *acides*, dans les expériences qu'a faites M. Hoffman avec de l'eſprit fumant de nitre & des huiles aromatiques. Ayant mêlé dans un verre ordinaire une dragme d'huile eſſentielle de girofle, avec une pareille quantité d'eſprit fumant de nitre, ce mélange prit feu tout d'un coup avec une ébullition extraordinaire.

Ce même eſprit mêlé avec de l'huile de ſaſſafras, l'huile de térébenthine ou de carvi, s'allume de même, mais avec moins de violence que lorſqu'il eſt mêlé avec de l'huile de girofles.

Nous ne connoiſſons point de flamme plus vive & plus pénétrante que celle des éclairs, qui n'eſt produite, ſelon toute apparence, que par l'*acide* aérien qui s'enflamme par quelque moyen qu'il n'eſt pas aiſé de déterminer. Nous pouvons cependant recevoir quelque lumiere ſur ce ſujet, ſi nous faiſons attention que dans les grandes chaleurs l'air eſt rempli d'une grande quantité d'huiles végétales, animales, & peut-être minérales; & cela eſt ſi remarquable dans les climats chauds, à l'égard des huiles aromatiques végétales, qu'on les diſtingue à leur odeur à une diſtance prodigieuſe du lieu où croiſſent ces végétaux.

Il peut donc arriver, lorſque ces huiles ſe trouvent engagées dans les nuages avec l'*acide* de l'air, qu'elles s'enflamment au moyen d'une fermentation pareille à celle de l'eſprit fumant de nitre avec l'huile de girofles; & que les huiles les plus volatiles ſervent comme d'un moyen pour embraſer l'*acide* aérien, qui ne ſauroit s'enflammer lorſqu'il eſt pur & ſans mélange, ainſi que nous l'avons déja vu.

Rien n'imite mieux les éclairs & le tonnere que la poudre à canon, qui reçoit toute ſa force & ſa vertu exploſive de l'*acide* du nitre, qui eſt le principal ingrédient qui entre dans ſa compoſition: car la poudre de charbon fait l'office de la meche & met le feu, qui ſe communique en un inſtant au ſoufre, qui eſt le troiſieme ingrédient, & de celui-ci à l'eſprit *acide* du nitre.

Il eſt à remarquer que l'*acide* du nitre n'eſt point différent de celui de l'air qui cauſe les éclairs: car la terre alkaline qui eſt la baſe du nitre, eſt neutraliſée par l'*acide* de l'air, comme on l'a dit à l'Article *Acetum*, & qu'on le verra plus au long dans celui du nitre. Voyez *Nitrum*.

Ceux-là ſe trompent groſſierement, qui attribuent l'exploſion de la poudre à canon à la raréfaction de l'air qu'elle renferme, car je n'ai pu encore me convaincre par aucune expérience que l'air ſoit capable d'être raréfié par aucun degré de feu artificiel, juſqu'à occuper trois fois plus d'eſpace qu'il en occupe naturellement dans les jours d'été les plus chauds. L'exemple de la pompe à feu ne conclut rien contre moi dans le cas dont il s'agit, car le piſton eſt élevé par la vapeur de l'eau, qui quoiqu'incapable de s'enflammer, a une force expanſive beaucoup plus grande que la poudre à canon, lorſqu'elle eſt échauffée à un certain point.

Quoiqu'il en ſoit, je conſidere le bois & tous les autres corps inflammables, comme une eſpece de poudre à canon naturelle, dont l'exploſion eſt continuelle, mais moins violente, à cauſe que l'*acide* qui eſt repandu dans chaque particule de la matiere inflammable, eſt en moindre quantité que les autres ingrédiens.

Il ne ſera pas hors de propos de faire remarquer une erreur dans laquelle je crains que les défenſeurs de la Philoſophie méchanique ne ſoient tombés touchant la diſſolution des corps minéraux par les eſprits *acides*. Ils avancent que cette diſſolution ſe fait par l'attraction des ſels *acides* du menſtrue au corps que l'on veut diſſoudre, & par la répercuſſion des particules élaſtiques de ces ſels qui enlevent les ſuperficies, juſqu'à ce que le corps ſoit entierement diſſout. Il ſe peut faire que cette attraction réciproque des particules des ſels *acides* & des corps métalliques produiſe quelque effet: mais ſi elle étoit la cauſe principale de la diſſolution, elle devroit être retardée par la chaleur qui affoiblit généralement l'attraction réciproque des corps, au lieu que la chaleur hâte toujours cette diſſolution. Il eſt donc plus raiſonnable de croire que la diſſolution des corps métalliques ſe fait de la maniere ſuivante. Lorſqu'un corps métallique eſt plongé dans un menſtrue *acide*, le fluide pénetre dans ſes pores, & entraîne avec lui une partie des ſels *acides* qui ſont extremement durs & pointus. Bien plus, comme la chaleur de l'atmoſphere varie continuellement, la figure des particules *acides* doit auſſi varier à proportion: car tous les corps qui exiſtent dans la nature ſe dilatent par le chaud & ſe reſſerrent par le froid. C'eſt à cette dilatation que j'attribue la diſſolution inſenſible des particules qui compoſent les métaux, & dont la déſunion rend le métal inviſible à meſure qu'il ſe mêle avec le menſtrue. Lorſqu'on emploie le feu artificiel & que la chaleur vient à augmenter, la diſſolution devient d'autant plus prompte & plus ſenſible, que la force expanſive des particules *acides* augmente. L'argent ſe diſſout dans l'eau-forte, mais le diſſolvant propre de l'or eſt l'eſprit *acide* du ſel commun. L'or ne reçoit pas la moindre altération de la part de l'eau-forte, parce que les particules *acides* de cet eſprit ne ſont point aſſez petites pour pénétrer dans ſes pores; & ſi l'argent n'eſt point altéré par l'eau régale, c'eſt parce que les particules *acides* du ſel commun ſont ſi petites, qu'elles ſont incapables d'une dilatation ſuffiſante, quelque degré de chaleur qu'on emploie pour détruire l'union des particules de l'argent, dont les pores ſont beaucoup plus légers que ceux de l'or.

Ce qui me fait croire que les *acides* ſont de quelque utilité conſidérable dans l'œconomie de l'Univers, ç'eſt qu'ils ſont repandus par-tout. On les trouve dans preſ-

que toutes les mines qui ſont cachées dans les entrailles de la terre; mais ſurtout dans ces montagnes prodigieuſes de ſel que l'on trouve preſque dans chaque pays, & que l'induſtrie des hommes n'a point été capable d'épuiſer depuis un ſi grand nombre de ſiecles. Telles ſont les fameuſes ſalines de Pologne & celles de Cheshire, dont on tire toutes les années une très-grande quantité de ſel; ſans compter la quantité d'*acides* qui ſe déchargent à tous momens des entrailles de la terre, dans le ſel que l'on trouve dans l'eau des rivieres lorſqu'on les examine avec ſoin, ſans en excepter celles qui ſont les plus deſſalées.

Cet *acide* eſt généralement répandu dans toutes les parties de l'air, de ſorte qu'il ſemble être le vrai principe, ſans le ſecours duquel les animaux & les végétaux ne ſauroient ſubſiſter. Je ſuis même tenté de croire que ſi quelque partie de l'air venoit à être privée de ſon *acide*, elle perdroit en même tems ſon élaſticité. C'eſt une choſe remarquable, que l'*acide* eſt plus abondant dans l'air lorſque les vents d'Orient & du Nord ſouflent, & que le tems eſt ſerein. Hoffman nous apprend d'après les obſervations de ceux qui travaillent aux nitre, que c'eſt particulierement lorſque ces vents regnent, que leur terre alkaline s'impregne d'un *acide*. Bien plus, comme ces vents ſont extremement froids & comme les eſprits *acides*, ceux du nitre particulierement, augmentent la froideur de la glace à un point extraordinaire, je trouve qu'il y a lieu de croire que cet *acide* aérien a plus de part à la production du froid qu'on ne le croit communément. L'analogie qu'il y a entre les *acides* & le froid, & entre les alkalis & le chaud, eſt fort remarquable. La chaleur hâte la corruption des corps animaux, ou pour me ſervir d'autres termes, détruit l'union des parties dont ils ſont compoſés, & pour lors les huiles, le ſel & l'eau qui ſont volatils, s'évaporent auſſi-tôt qu'ils peuvent ſe dégager de la terre qui les retenoit. Les ſels alkalis occaſionnent de la même maniere la corruption des ſubſtances animales, & la diſſolution de tous les corps; ce qui fait qu'on les emploie avec ſuccès pour extraire les teintures des corps durs, ce qu'on ne ſauroit faire ſans leur ſecours. Les ſels alkalis encore, comme la pierre infernale, le ſel de corne de cerf & tous les autres, cauſent dans un degré proportionné à leur force & à leur foibleſſe, la même eſpece d'eſcarre ſur la partie vivante des animaux, que le feu actuel qu'on y appliqueroit à leur place.

Les *acides* au contraire, garantiſſent les ſubſtances animales de la corruption, c'eſt-à-dire entretiennent l'union des parties qui les compoſent, & préviennent leur diſſolution, ce que le froid fait auſſi.

Les *acides* extremement forts, appliqués ſur la chair des animaux vivans, occaſionnent la gangrene des parties qu'ils touchent: mais elle eſt d'une nature tout-à-fait différente de celle que cauſent le feu & les ſels alkalis. Le froid exceſſif cauſe une gangrene de même nature, & l'on ſait par les perſonnes qui ont voyagé dans les pays froids, que la peau de leurs levres s'eſt quelquefois gelée contre le verre en buvant de l'eau-de-vie; ce qui eſt un effet que les *acides* produiſent auſſi.

Les Medecins ont obſervé que les vents du Sud entretiennent la qualité peſtilentielle de l'air, ſurtout lorſque la ſaiſon eſt humide & pluvieuſe, & que ceux du Nord ou du Nord-eſt joints à la froideur & à la ſérénité de l'air, détruiſent la malignité des maladies peſtilentielles. De ſorte qu'on a tout lieu de croire dans le premier cas, que la diſſolution des humeurs qui eſt ordinaire dans les maladies peſtilentielles eſt augmentée par la chaleur, & la contagion répandue par une putréfaction alkaline; & dans le ſecond, que le froid empêche cette diſſolution, & que l'*acide* aérien détruit cette contagion alkaline.

Lorſque je ſuis venu à réfléchir ſur la reſſemblance exacte qui ſe trouve entre les effets des alkalis & de la chaleur, & entre les opérations des *acides* & du froid, j'ai été ſouvent tenté de croire que le froid eſt lui-même, auſſi-bien que le feu ou la chaleur, un corps capable d'être fixé & retenu dans les autres corps; & que de même que le feu eſt le principe qui s'uniſſant avec la terre & l'huile conſtitue les ſels alkalis, de même le froid qui eſt concentré & uni aux corps végétaux ou minéraux, eſt le vrai principe des ſels que nous nommons *acides*. Bien plus, que l'efferveſcence qui réſulte du mélange des alkalis & des *acides*, a la même cauſe que celle qui ſurvient lorſqu'on trempe un charbon ou un fer ardent dans l'eau froide.

Il eſt pluſieurs autres raiſons qui peuvent nous donner lieu de croire que le froid eſt un corps. L'on ſait par exemple qu'il reſſerre toutes les parties de la matiere qui exiſte dans l'Univers, c'eſt-à-dire, qu'il rapproche les dernieres particules dont les corps ſont compoſés les unes des autres, & diminue par-là l'étendue du mixte. Je ne ſaurois comprendre comment le froid peut agir de cette ſorte ſur la matiere, s'il n'eſt point matiere lui-même. Je laiſſe à ceux qui ſont accoutumés aux recherches Philoſophiques, d'examiner plus à fond cette matiere, & je me contente de remarquer ici que ſuppoſé que l'alkali & le chaud, l'*acide* & le froid ſoient la même choſe, les Chymiſtes ne ſe ſont pas beaucoup éloignés de la vérité en expliquant toutes les opérations de la nature par l'action des alkalis & des *acides*, quoiqu'ils ſemblent n'avoir pas toujours compris la raiſon de leur certitude.

J'ai dit ci-deſſus que les *acides* empêchent la corruption de l'air; & nous verrons qu'ils ne ſont pas moins efficaces pour empêcher celle de la mer: car cette vaſte maſſe d'eau à laquelle nous donnons ce nom, ne manqueroit point de ſe corrompre, ſurtout dans les climats chauds & pendant l'été, & de cauſer la mort à tous les animaux qu'elle contient, ou qui demeurent aux environs, ſi l'*acide* du ſel, qui eſt diſſous dans l'eau de la mer, n'en empêchoit la corruption. Bien plus, comme la chaleur hâte extremement la corruption, il ſemble qu'il eſt beſoin d'une plus grande quantité de ſel, pour la prevenir dans les climats chauds, que dans ceux qui ſont froids. Auſſi voyons-nous que l'eau de la mer eſt d'autant plus ſalée qu'elle approche de la ligne. L'Ami de M. Boyle, à qui nous ſommes redevables de cette découverte, a trouvé, par une autre expérience, qu'une pinte d'eau de mer dans la Méditerranée contient une once de ſel; au lieu que la même quantité d'eau n'en contient que demi-once dans la mer Baltique.

Rien n'eſt comparable aux *acides*, lorſque la quantité d'alimens alcalis qu'on a priſe, eſt trop grande pour pouvoir être digérée, & qu'elle ſe corrompt dans l'eſtomac & dans les inteſtins; que les ſucs qui ſont dans le corps inclinent à une putréfaction alcaline, ou que le ſang tend à ſe diſſoudre, comme il arrive dans quelques eſpeces de fievres. On ſpécifiera plus particulierement ces vertus dans les articles qui leur ſont relatifs & où elles ſont indiquées. Voyez cette partie de l'article *Alcali*, où l'on traite des maladies qui naiſſent de l'*acide*.

Je ne dois point laiſſer ignorer au Lecteur que l'eau acide qui s'éleve la premiere dans la diſtillation de la térébenthine, eſt, ſuivant Boerhaave, l'acide végétal le plus efficace que l'on connoiſſe, lorſqu'elle eſt parfaitement ſéparée de ſon huile; & je crois tout le monde du même ſentiment que lui là-deſſus. Floyer, dans ſon traité de l'*Aſthme*, la recommande comme un diurétique excellent.

On a parlé des effets des *acides* ſur le ſang dans l'article *Acetum*, & je vais rapporter ici les obſervations de Boerhaave ſur ce ſujet.

Les *acides* du vin de la Moſelle & du Rhin, du *vinaigre*, & du *vinaigre* diſtillé, délaient le ſang, alterent à peine ſa couleur, & l'empêchent en quelque ſorte de ſe coaguler.

L'*acide* du nitre le coagule en un inſtant, & lui donne une couleur bleuâtre. L'*acide* du ſel marin le coagule auſſi, & lui donne une couleur griſe qui tire ſur le

le noir. Les eſprits acides du vitriol & du ſoufre le coagulent auſſi, & lui donnent une couleur blanchâtre pour l'ordinaire.

On voit par-là dans quelle erreur funeſte ſont les Médecins qui condamnent tous les *acides*, dans la fauſſe perſuaſion qu'ils coagulent le ſang, fondés ſur les effets qu'ils produiſent ſur le lait; tandis qu'Hippocrate, qui connoiſſoit ſi parfaitement la nature, a jugé le *vinaigre* propre dans les maladies inflammatoires. On ne peut même décider quels ſont les effets que les *acides* produiſent ſur le ſang, à moins qu'on ne ſache auparavant de quelle eſpece d'*acide* on entend parler. L'uſage des *acides* minéraux eſt dangereux; mais celui des *acides* végétaux eſt ſalutaire. Il arrive ſouvent que les choſes qui coagulent le ſang en effet, paſſent pour le diſſoudre. Boerhaave, *Chymie*.

Les obſervations ſuivantes, que je tire du même Auteur, ſont auſſi inſtructives qu'amuſantes. Il paroît néantmoins ſe tromper lorſqu'il avance que les végétaux tirent tous leurs *acides* de la terre, puiſqu'il eſt vrai-ſemblable qu'ils en reçoivent auſſi de l'air.

L'obſervation du Comte de Marſilli ſur les plantes marines, prouve ſeulement que dans ces dernieres la terre n'eſt pas aſſez unie avec le principe alcalin, pour fixer le ſel, & qu'elles contiennent une moindre quantité d'*acides*, que les plantes qui ont leurs racines dans la terre.

Les *acides* des végétaux ſont ou naturels ou produits par le moyen de la fermentation. Les *acides* végétaux naturels ſemblent devoir entierement leur origine aux ſucs que les plantes tirent de la terre qui les nourrit: ce qui fait peut-être qu'on peut les regarder tous comme appartenans originairement au regne foſſile, ſurtout puiſque les plantes qui croiſſent dans la mer, & dont les racines ne pénetrent point dans la terre qui eſt au fond, ſont purement compoſées de parties alcalines, & donnent dans la diſtillation un alcali huileux volatil, comme le Comte de Marſilli l'a obſervé depuis long-tems. Dans quelques végétaux les *acides* naturels ſe manifeſtent d'eux-mêmes, comme dans l'oſeille, l'alleluia, & les ſucs de tous les fruits qui ne ſont point encore mûrs, car ils s'adouciſſent lorſqu'ils ſont mûris par la chaleur du ſoleil. La ſeve de tous les végétaux au printems eſt preſque auſſi acide que le *vinaigre*. Une grande quantité de bois & d'aromates contiennent un *acide* véritable, qui n'eſt pas ſi viſible. Dans le gayac, le ſaſſafras, la canelle, & un grand nombre de ſemblables drogues, on n'eût jamais ſoupçonné un *acide*, s'il ne ſe fût manifeſté par la diſtillation. Qui croiroit que les meilleurs baumes contiennent un *acide* pareil à celui que l'on tire de la térébenthine dans la diſtillation? Mais comme il eſt impoſſible d'avoir ces *acides* purs & ſans mélange, il eſt auſſi extremement difficile de rendre raiſon de chacun de leurs effets en particulier. On voit néantmoins l'effet de quelques-uns d'entre eux ſur certains corps d'une maniere viſible. Le ſuc d'orange, par exemple, de citron & de limon, diſſout le plomb, l'étain, le cuivre & le fer, & les calcine avec autant de force que les *acides* foſſiles. Ces ſels acides néantmoins ont la forme de globules ſolides, différens en cela des ſels foſſiles; car leurs ſucs les plus acides étant exprimés, filtrés & épaiſſis, & expoſés dans un lieu froid, forment des globules ſalins pareils à ceux du tartre, qui contiennent un véritable *acide* végétal.

La fermentation paroît exalter de plus en plus l'*acide* qui eſt caché dans les végétaux: car les ſucs de ceux qui ſont parvenus à une trop grande maturité, ne donnent pas la moindre marque d'acidité, comme on le voit manifeſtement dans le ſuc que l'on tire du raiſin. Je défie à qui que ce ſoit d'appercevoir le moindre *acide* dans la caſſe, la manne, le miel & le ſucre: cependant, lorſque ces drogues ont fermenté comme il faut, l'*acide* ſe manifeſte tout d'un coup, ſurtout lorſque le vin commence à ſe ſubtiliſer. Y a-t-il la moindre marque d'*acide* dans la farine de froment? Cependant, lorſqu'elle a fermenté quelque tems, elle découvre ſon acidité. Comme ces *acides* qui ſont produits par la fermentation, ſont d'une nature un peu différente & plus ſubtile que les *acides* naturels, on me permettra de les appeller à l'avenir, pour les diſtinguer, *acides vineux*. Ces *acides* vineux ſont donc de deux ſortes; car, ou ils ſont diſperſés dans le vin en forme d'*acides* liquides, ou bien ils ſe joignent enſemble dans la ſuite du tems, & s'attachent aux parois du vaiſſeau en forme de tartre. Ces *acides* vineux ont à peu près la même vertu que ceux qui ſont naturels.

Je donne le nom d'*acéteux* aux *acides* des végétaux produits par une ſeconde fermentation. Car ſi l'on fait fermenter une ſeconde fois quelque eſpece de vin que ce ſoit, en le mêlant avec des ſucs auſteres, crus & acides, il ſe convertira en *vinaigre*, perdra ſon tartre, deviendra beaucoup plus acide, & acquerra une acidité plus forte & plus durable, qu'il conſervera même dans la diſtillation. On obtient donc par le moyen du *vinaigre* un *acide* pur & actif, auquel on donne pourlors le nom d'*acide pur acéteux diſtillé*. Ces derniers ſont d'une ſi grande utilité & d'une ſi grande efficacité dans la Chymie, que ceux qui cultivent cette ſcience ont donné le nom d'*aceta* à tous les autres menſtrues.

On peut mettre au nombre des *acides* les ſucs végétaux qui ſont dans un état de fermentation actuelle, & qui ſont par-là dans un état moyen entre celui qui leur eſt naturel, & celui dans lequel ils ſe trouvent lorſque la fermentation eſt finie: pendant ce tems-là les parties les plus élaſtiques des liquides qui fermentent, acquierent une force que rien n'égale dans la nature. Si cet eſprit ſauvage, incoërcible exploſif & acide qui s'éleve d'une grande quantité de végétaux qui fermentent, pénétroit par quelque ouverture dans le nez de l'homme le plus robuſte, il le tueroit ſur le champ. Suppoſé qu'il ne puiſſe point agir de toute ſa force, il cauſe une apoplexie ſoudaine; une paraplégie ſuivie de l'affoibliſſement des ſens, ſi cette force diminue; & enfin un vertige, lorſqu'elle eſt extremement affoiblie. Pluſieurs exemples funeſtes n'ont que trop ſouvent prouvé la vérité de ce que j'avance. Ceci peut ſervir à nous donner une idée plus diſtincte de la cauſe la plus immédiate de l'ivreſſe & des tremblemens qu'elle cauſe dans les nerfs, & à rendre raiſon de ce phénomene ſurprenant dont parle Cornaro dans le traité qu'il a compoſé à la louange de la ſobriété, dans lequel il rapporte qu'étant parvenu à un âge fort avancé, il tomboit toutes les années, peu de tems avant les vendanges, dans une langueur & dans un abbattement d'eſprit, contre lequel les remedes & le régime étoient inutiles, & qui ne fit qu'augmenter, juſqu'à ce qu'ayant bu du moût nouveau, il recouvra ſes eſprits & ſa premiere vigueur. Il retomboit dans ſa premiere foibleſſe dès que le vin de cette année commençoit à vieillir, & n'étoit tout-à-fait rétabli qu'à la nouvelle récolte. On voit par-là quel pouvoir incroyable a cet *acide* ſur le corps des animaux, ſoit pour leur préjudice ou leur avantage. D'où vient que le *cholera morbus* cauſe la mort en ſi peu de tems? Ce n'eſt certainement qu'à cauſe du moût & des fruits d'été qui fermentent dans l'eſtomac & dans les inteſtins grêles, & qui par l'exploſion de leurs eſprits jettent les fibres muſculaires de ces parties dans des contractions ſpaſmodiques, qui deviennent ſouvent mortelles. On peut voir un exemple remarquable de ce que je viens de dire dans les *Tranſactions philoſophiques*, où l'Anatomiſte Saint André rapporte l'hiſtoire d'un homme qui fut attaqué d'un *cholera morbus*, dont il mourut en peu de tems, à ce qu'il rapporte, pour avoir bu avec excès de la bierre douce qui avoit été miſe en bouteille. Si ces exemples ſervent à nous convaincre de l'efficacité de cette eſpece d'*acide*, ils peuvent auſſi nous donner lieu de croire avec beaucoup de vraiſemblance que ces eſprits, conſidérés comme un menſtrue, produiſent ſouvent des effets très-ſurprenans ſur les autres corps. Il m'eſt quelquefois venu en penſée que cet eſprit mer-

veilleux pouvoit être fixé dans le tartre, & qu'étant enſuite mis en liberté par l'action du feu dans la diſtillation de ce ſel, il produiſoit cette vapeur élaſtique, que les Chymiſtes ont toujours trouvée aſſez conſidérable pour mettre en pieces tous leurs vaiſſeaux, quelque grands qu'ils ſoient.

Il eſt certain néantmoins qu'en mêlant les corps qu'on a deſſein de diſſoudre avec les liqueurs qui fermentent, ils le ſont d'une maniere tout-à-fait différente de celle dont ils l'euſſent été, ſi on les avoit plongés dans cette liqueur dans le tems qu'elle ne fermentoit point. On voit un exemple ſenſible de ce que je viens de dire dans les plantes fraîches que l'on jette dans le moût de biere qui fermente; car il en réſulte une liqueur qui participe de toutes leurs vertus, & qui agit de concert avec elles. C'eſt ainſi encore que les différens ingrédiens qui entrent dans la compoſition de la thériaque de Veniſe, ne forment plus qu'une maſſe homogene, lorſqu'on les mêle avec du miel, & concourent tous enſemble au même effet. On ne peut donc qu'être ſurpris de la folie de ceux qui dans cette compoſition, auſſi-bien que dans les autres de cette eſpece, ſubſtituent le diacod au miel, & qui gâtent par-là ce remede.

On retire les *acides* acéteux plus purs, plus légers, & dans une forme beaucoup plus naturelle des végétaux qu'on expoſe au feu : car ſi l'on prend une piece de bois encore verte, & qu'on la poſe par le milieu ſur des charbons ardens, enſorte que ſes deux bouts ſoient hors du feu, le feu venant à agir ſur le milieu du bois, fondra les humeurs qu'il contient, & les chaſſera par les extrémités en forme d'eau, avec un ſiflement accompagné d'écume. Cette liqueur, lorſqu'on l'examine, paroît être un pur acide; elle en poſſede toutes les vertus, & a comme lui une qualité diſſolvante. On voit par-là d'où vient que la fumée du bois, ſurtout lorſqu'il eſt vert, doit picoter les yeux par l'acreté de l'*acide* qui eſt répandu dans toute ſa ſubſtance. C'eſt encore cette fumée qui pénétrant dans la viande ou le poiſſon que l'on y expoſe, leur donne une couleur rouge, & les empêche par ſon acidité de ſe corrompre ou de devenir rances. Cet *acide* eſt tout-à-fait ſemblable à ceux qui exiſtent naturellement dans la plupart des arbres.

On a découvert d'autres *acides* particuliers d'une nature huileuſe & balſamique, que l'on tire des végétaux par le moyen du feu, & par toutes les eſpeces de diſtillations, en les enfermant dans un vaiſſeau. Si l'on coupe, par exemple, le bois de gayac, de genevrier, de chêne, & un grand nombre d'autres, en morceaux, & qu'on le mette à diſtiller dans une cornue, il donnera une liqueur limpide rougeâtre, extremement acide, un peu huileuſe, & qui tient beaucoup de l'odeur du hareng enfumé. Ce liquide ainſi préparé eſt très-acide, & peut le devenir encore d'avantage par la dépuration & la rectification; & pour-lors la qualité diſſolvante de ce menſtrue eſt tout-à-fait extraordinaire. Il produit des effets ſurprenans ſur le corps humain, en atténuant, préſervant, aiguillonnant, réſiſtant à la corruption, & en chaſſant la matiere nuiſible par les ſueurs & les urines. Les plantes qu'on diſſout dans ces ſortes de menſtrues leur communiquent une vertu d'autant plus efficace, qu'ils agiſſent au moyen d'un *acide* ſubtil & pénétrant, & exaltent les qualités des corps que l'on y fait diſſoudre. On peut donc avancer, ſans crainte de ſe tromper, que tous ces *acides* végétaux ont la vertu de diſſoudre un grand nombre de ſubſtances animales, végétales, foſſiles & métalliques. Ils diſſolvent par la digeſtion & la coction les cornes, les os & la chair des animaux : ils réduiſent les coquilles des poiſſons & des autres animaux en une liqueur tranſparente, & diſſolvent les métaux, excepté le mercure, l'or & l'argent.

On a donc été obligé de chercher d'autres *acides* propres à diſſoudre le mercure, l'or, l'argent, & les autres foſſiles qui ne reçoivent aucune altération de la part des *acides* végétaux, & qui ne cedent point à l'action des corps animaux. Les *acides* végétaux peuvent être tellement altérés par l'action des corps extremement

chauds, ſurtout lorſqu'elle ſe joint à un mouvement violent, qu'ils perdent leur qualité *acide*, & ſe changent en un autre eſpece de ſel : Mais les *acides* dont nous parlons, & qui ſont capables de diſſoudre le mercure, l'or, & l'argent, ne cédant point à l'action des corps animaux, les détruiſent avec d'autant plus de facilité, que ceux-ci ſont incapables de les ſurmonter. C'eſt ce qui fait qu'ils deviennent ordinairement un poiſon pour les animaux; ſi on en excepte un petit nombre de cas où une alcaleſcence putride domine; comme lorſqu'ils ont pris un poiſon alcali, ou que les humeurs ſont dans un état de corruption, lorſqu'une virulence peſtilentielle, ou une putréfaction générale dans la petite vérole, menace le malade d'une mort prochaine.

Il eſt rare que l'on trouve des *acides* foſſiles naturels; car l'on a découvert que les eaux médicinales qui paſſoient autrefois pour un *acide*, approchent beaucoup à tous égards de la nature des alcalis. Il eſt vrai qu'on obſerve ſouvent dans les mines une vapeur, qui par ſa qualité ſuffoquante, reſſemble à un *acide* ſulphureux, & qui manifeſte ſon acidité par pluſieurs autres ſignes : Mais il eſt rare qu'on la trouve ſeule, ſans aucun mélange, & ſous une forme fluide.

Toutes les fois cependant qu'elle vient à rencontrer un corps ſolide, capable d'attirer cet *acide*, ce qui arrive très-ſouvent, elle s'unit à lui, & devient fixe & palpable : lorſqu'on vient enſuite à la tirer du corps où elle s'eſt fixée, elle ſe fait appercevoir aux ſens, & pour lors autant qu'il eſt poſſible d'en juger, elle paroît toujours la même.

Lorſque cet *acide* vient à s'unir à un foſſile huileux, il produit différentes eſpeces de ſoufre, qui rendent lorſqu'on les brûle, une vapeur qui étant ramaſſée, réfroidie & mêlée avec l'humidité de l'air, donne l'eſprit ou l'huile de ſoufre par la campane. Si l'on met cette huile dans un vaiſſeau de verre bien net, & qu'on l'expoſe pendant un tems conſidérable à une chaleur égale à celle de l'eau bouillante, on en tirera par la diſtillation une quantité conſidérable d'eau claire, qui s'eſt inſinuée pendant que le ſoufre brûloit dans la vapeur acide de ce minéral; & il reſtera au fond un *acide* peſant, épais & cauſtique, qui reſſemble à tous égards à l'huile de vitriol la plus épurée; avec cette différence ſeulement qu'il ne contient aucun métal volatil, dont on trouve toujours une plus ou moins grande quantité dans l'huile de vitriol.

Si cet *acide* vient par haſard à corroder des pierres à chaux, il produit différentes ſortes d'aluns, qui varient ſuivant la diverſité des matieres qui s'y ſont mêlées. Si après les avoir légerement calcinées, on oblige, au moyen d'un feu violent, cet *acide* à s'élever en vapeurs, elles donneront après que les dernieres ſeront condenſées, une liqueur qui étant purifiée ſelon l'art, ne differe pas beaucoup de la premiere que l'on a tirée du ſoufre.

Si l'on réduit du vitriol vert naturel en une poudre blanche, au moyen d'une chaleur modérée, & qu'on l'expoſe à un feu pouſſé peu à peu au dernier degré, il s'élevera des fumées blanches, épaiſſes, qui fourniſſent un liquide entierement ſemblable aux deux précédens.

Le vitriol bleu traité de la même maniere, donne un liquide qui ne differe point du premier, lorſqu'il eſt rectifié ſuivant l'art, pour me ſervir des termes des Chymiſtes. Toutes ces liqueurs *acides* étant pouſſées à un feu de cinq-cens-ſoixante degrés, commencent à bouillir, & donnent une fumée blanche & épaiſſe qui ſe répand à une diſtance conſidérable, & tue tous les animaux & tous les inſectes que l'on connoît.

Lorſque ces vapeurs viennent à pénétrer dans les poumons, elles cauſent auſſi-tôt une toux violente qui réſiſte à tous les remedes, & qui eſt ſuivie de la ſuffocation, & de la mort, ou tout au moins d'un aſthme incommode & incurable. Le ſoufre, l'alun, les deux eſpeces de vitriol, produiſent exactement les mêmes

effets par les vapeurs que l'action du feu en fait élever lorſqu'on les brûle, ou qu'on les diſtille. Chacun de ces *acides* produit du ſoufre, étant mêlé avec une huile graſſe ; de l'alun lorſqu'on le mêle avec la chaux ; avec le fer, du vitriol de fer, & avec le cuivre, du vitriol de cuivre. On peut donc conclurre de ce que nous venons de dire, que l'on ne trouve dans la plus grande partie des foſſiles, qu'un ſeul *acide* naturel extrememement peſant, & qui a beſoin d'un violent degré de chaleur pour pouvoir être mis dans un état d'ébullition.

Les propriétés de cet *acide*, ſont, premierement, qu'il eſt naturellement le plus peſant de tous les *acides*. Sa peſanteur ſpécifique eſt à celle du nitre, comme 11 à 9, à l'eſprit de ſel, comme 11 à 8 : à l'eau forte, comme 11 à 9 : & au vinaigre diſtillé à peu près comme 11 à 7. *Mém. de l'Acad. Roy. des Sc.* 1699.

Secondement, il eſt le plus fixe de tous les *acides ;* car il ne jette jamais aucune fumée, étant expoſé à la chaleur de l'eau bouillante, & quoique l'eau avec laquelle il eſt uni, puiſſe s'élever en fumée ; l'*acide* ne le fait jamais à un pareil degré de chaleur ; car il a beſoin pour bouillir, d'une chaleur de cinq-cens-ſoixante degrés, & pour lors il jette des vapeurs très-nuiſibles.

Troiſiemement, lorſque ces *acides* ſont entierement dégagés au moyen d'un feu violent, de l'eau qu'ils contenoient, & qu'ils ſont devenus par-là plus purs, plus peſans & plus acides, ils abſorbent avec avidité l'eau qui ſe trouve dans l'air, s'y uniſſent & augmentent de poids.

Quatriemement, après qu'ils ſont ainſi purifiés, ils s'échauffent extraordinairement lorſqu'on vient à verſer de l'eau deſſus.

Cinquiemement, cet *acide* a une telle action ſur le ſel marin, celui de fontaine & le ſel gemme, étant aidé du feu, qu'ils donnent, lorſqu'on les mêle, un eſprit de ſel dans la diſtillation ; étant mêlé avec le nitre, il en fait élever un eſprit de nitre ; & lorſqu'on le mêle avec d'autres corps diſſous par des eſprits *acides*, il les dégage de leurs *acides* diſſolvens en les délogeant & en les rendant volatils ; tandis qu'il s'inſinue ſouvent & ſe fixe dans les places qu'ils occupoient. C'eſt ſur ce principe que ſe fait l'eau forte, en pouſſant par la diſtillation un mélange de nitre & de vitriol ou d'alun calcinés. Ces deux dernieres ſubſtances mêlées au ſel marin, dégagent encore l'eſprit de ſel par le même principe : car il reſte toujours dans le colcothar un *acide* de vitriol extremement fort, & ſi fixé, que le feu eſt incapable de le chaſſer, & qui étant mêlé avec le nitre, fournit une eau forte, qui n'eſt autre choſe que l'eſprit de nitre pur ſans aucun mélange d'huile de vitriol ; mais en même-tems cette partie de l'*acide* vitriolique qui reſtoit dans le colcothar, demeure au fond de la cornue unie à une partie du nitre décompoſé, & y forme un ſel neutre extremement fixe qui reſſemble au tartre vitriolé. La même choſe arrive à l'égard du ſel marin ; mais le ſel reſtant eſt d'une autre nature que celui qui réſulte de l'union de l'*acide* du vitriol avec la baſe du nitre.

Sixiemement, il diſſout le fer avec beaucoup de promptitude, plus lentement le cuivre, l'argent avec beaucoup de peine ; & le mercure, au moyen d'une chaleur de cinq-cens-ſoixante degrés. Il ne peut diſſoudre le plomb ni l'étain. Cet *acide* eſt à d'autres égards entierement ſemblable aux autres *acides*, il a même cela de commun avec quelques-uns d'eux, qu'il réduit le camphre en une huile extremement liquide, qui reprend ſa premiere forme au moyen d'une grande quantité d'eau.

Il eſt une autre eſpece d'*acide* foſſile, qu'on ne ſauroit tirer d'ailleurs que du nitre ; de ſorte qu'on n'en a jamais vû une ſeule goutte qu'on ne l'ait due à la diſtillation de ce dernier. Si l'on mêle parfaitement du nitre avec trois fois autant de bol, de terre glaiſe, de briques en poudre, ou telle autre choſe ſemblable, & qu'on le pouſſe à un feu violent, il s'élevera une grande quantité de vapeurs rouges, qui étant condenſées en forme liquide, reçoivent le nom d'eſprit de nitre. On peut encore le retirer en mêlant du nitre deſſéché, avec une égale quantité d'huile de vitriol, & en le faiſant diſtiller à un feu de ſable, que l'on pouſſera peu à peu au plus haut degré.

Enfin, le nitre pilé & mêlé avec une égale quantité de colcothar, ou d'alun, & pouſſé à un violent degré de chaleur, jettera les mêmes fumées, & donnera un eſprit de nitre auſſi bon & auſſi pur que celui qu'on retire par les autres procédés ; & qui eſt pour lors appellé par les Chymiſtes, eau forte, *aqua ſtygia*, & *aqua docimaſtica*. Cet eſprit, de quelque maniere qu'on le prépare, eſt toujours le même, & conſerve les mêmes propriétés ; ſuppoſé qu'il y ait quelque différence, elle paroît à peine par les expériences. Il a cela de particulier, qu'étant extremement échauffé, il jette une fumée très-rouge, & réduit l'argent en cryſtaux cauſtiques très-corroſifs, ce qu'aucun autre *acide* ne ſauroit faire : Je crois même que l'huile pure de vitriol, ne produiroit cet effet qu'avec beaucoup de difficulté. Il diſſout encore le mercure, le plomb & le cuivre ; il ne fait aucune impreſſion ſur l'or, & diſſout à peine l'étain. Lorſque cet *acide* eſt parfaitement uni au métal qu'il diſſout ; il s'y attache avec tant de force que le feu le plus violent ne ſauroit l'en ſéparer. On en voit un exemple dans l'argent diſſout de la maniere dont je viens de le dire, lequel ne ſe ſépare point de ſon *acide* corroſif, lorſqu'il eſt réduit en cauſtique de lune. Le mercure précipité rouge, lorſqu'il eſt fixé comme il faut, réſiſte long-tems au feu le plus violent, avant que de ſe ſéparer de l'*acide* avec lequel il eſt uni.

Le ſel marin auſſi-bien que le nitre, lorſqu'il eſt pur, ne donne aucune marque d'*acide ;* cependant étant traité de la maniere que je viens d'expoſer, il ſe décompoſe en partie en une liqueur *acide* volatile. Si on le mêle pour l'empêcher de ſe fondre avec trois fois autant de terre, & qu'on le pouſſe à un feu augmenté peu à peu juſqu'au plus haut degré, il donne des fumées blanches & épaiſſes qui flottent à l'entour, qui ſont extremement volatiles, & qui étant recueillies donnent un liquide de couleur verte ou dorée ; étant diſtillé avec l'huile de vitriol, il donne la même liqueur avec cette différence qu'elle eſt plus volatile ; & mêlé avec le colcothar ou l'alun deſſéché & pulvériſé, & expoſé enſuite à un feu violent, il donne le même eſprit de ſel. Ces eſprits préparés, ſuivant les trois manieres que nous venons d'indiquer, ne different point entre eux ; ſoit qu'on les tire du ſel gemme, du ſel de fontaine ou du ſel marin. Cet eſprit a cela de particulier, que ſi on le tire du ſel le plus pur, & qu'on réitere la diſtillation ſur du ſel nouveau purifié, lorſqu'il commence à être extremement chaud, il jette une fumée blanche, & diſſout l'or, qu'aucun autre *acide* ne ſauroit pénétrer : il diſſout pareillement l'étain, le mercure, le fer & le cuivre. Il ne fait aucune impreſſion ſur l'argent, & ne peut diſſoudre entierement le plomb ; en un mot, cet *acide* eſt d'une eſpece tout-à-fait particuliere.

Il ſuit de ce que nous venons de dire, que l'eſprit de nitre, & celui du ſel, ſont deux choſes tout-à-fait diſtinctes, quoiqu'ils aient beaucoup de rapport, & qu'ils s'uniſſent l'un à l'autre avec beaucoup de facilité. Si l'on cohobe, par exemple, dans une retorte de verre, de l'eſprit de nitre, ſur du nitre parfaitement ſec, & purifié de telle ſorte qu'il n'y reſte pas le moindre grain de ſel marin, cet eſprit de nitre ſe volatiſera de plus en plus à chaque cohobation, & deviendra toujours plus propre aux opérations qui ſont particulieres à cet eſprit. Mais ſi l'on fait cette cohobation ſur du nitre ordinaire, qui n'ait point été purifié par la cryſtalliſation ; pour lors l'eſprit cohobé de nitre ſe dépouillera de la nature qui lui eſt propre, pour acquérir les propriétés de l'eſprit de ſel marin, ou de l'eau régale, & diſſoudra l'or. Si nous examinons avec ſoin cet effet extraordi-

naire, nous nous appercevrons aiſément que le nitre naturel contient quelque peu de ſel marin qui ſe mêle avec l'eſprit nitreux dans la diſtillation, pour produire l'eau régale. Cela paroît encore plus évidemment par l'expérience ſuivante :

Prenez une partie de ſel marin deſſéché, purifié, & réduit en poudre :

Mettez-le dans une cornue de verre bien nette, & verſez deſſus quatre parties d'excellent eſprit de nitre ou d'eau forte; diſtillez-le ſelon l'art juſqu'à la derniere ſiccité, en conſervant le même degré de feu de ſable, qui doit être extremement fort juſqu'à la fin ; l'eſprit *acide* que vous aurez par ce moyen ne ſera plus une eau forte, mais une eau régale qui diſſoudra l'or, ſans toucher à l'argent. Si vous examinez le ſel qui reſte au fond de la retorte après l'opération, par la ſolution, la filtration & la cryſtalliſation, vous aurez un nitre quadrangulaire pur inflammable. DU HAMEL. *Hiſt. de l'Acad. Roy. des Sc.* p. 158. BOYLE. *Orig. Form.* p. 215.

Prenez de nouveau une partie de nitre parfaitement pur, deux parties d'eſprit de ſel marin, & diſtillez-les dans une retorte à la maniere ordinaire : il s'élevera un eſprit qui diſſoudra l'or plus facilement, & en moins de tems que l'eſprit de ſel marin. Le ſel qui reſte après la diſtillation étant diſſout dans l'eau, filtré & cryſtalliſé, devient un excellent nitre inflammable. BOYLE 16. *depuis la p.* 215 *juſqu'à la pag.* 224. BOHN. CHEM. 35. 36. 163. HOFFM. *Diſſert. Chym. Phyſ. l. III. Obſerv.* 20.

On voit par-là que l'eau forte ſe change en eau régale, auſſi-tôt que l'eſprit de nitre, & celui du ſel viennent à ſe mêler enſemble de quelque maniere & dans quelque proportion que ce ſoit : bien plus, quelque portion de ſel ammoniac, de ſel gemme, de ſel marin, de ſel de fontaine, de ſel fébrifuge de ſylvius, ou de véritable eſprit de ſel que l'on mêle avec l'eau forte; on a toujours de l'eau régale plus ou moins forte à la vérité.

Ce qui mérite d'être obſervé dans cette hiſtoire des *acides*, eſt 1°. Qu'ils ſoient produits avec tant de facilité par des ſubſtances qui ne ſont point *acides* elles mêmes, comme on l'a vu ci-deſſus dans l'Article des *Acides végétaux*. Le vin même qui n'avoit pas la moindre acidité, ſe convertit au bout de trois jours en vinaigre excellent, pour avoir été exactement enfermé dans une bouteille bien nette, & attaché aux aîles d'un moulin à vent, ſuivant l'obſervation de M. HOMBERG, *Mem. de l'Ac. Roy. des Sciences*, *Tom. II. p.* 11.

Secondement, c'eſt une choſe tout-à-fait remarquable, que lorſque ces *acides* ſont une fois produits, ils ne reçoivent pas la moindre altération de la part du feu quelque tems qu'ils y reſtent expoſés : car l'eau forte, l'eau régale, l'eſprit de nitre, de ſel, & l'huile de vitriol, enfermés dans des bouteilles de verre, ſcellées hermétiquement, & expoſés pendant quatre ans à la chaleur d'un *athanor*, ont conſervé la même qualité diſſolvante : le vinaigre eſt ſeulement devenu inſipide & a acquis une odeur aromatique, & l'eſprit de ſel avoit commencé à ronger le verre.

Troiſiemement, ces mêmes *acides* perdent leur acidité lorſqu'ils agiſſent comme menſtrues ſur les corps que l'on veut diſſoudre, comme M. Homberg l'a fort ingénieuſement conclu d'une expérience qu'il fit avec le mercure & l'eſprit de nitre. DU HAMEL, *Hiſt. de l'Acad. Roy. des Sc. p.* 442. 443.

Il eſt donc évident que le menſtrue *acide* le plus fort, ſe change, en diſſolvant le corps ſoumis à ſon action, en un fluide inſipide & ſans activité, ſemblable à l'eau, & dépouillé de la faculté diſſolvante qu'il avoit auparavant. Il ne ſeroit peut-être pas difficile de prouver, ſuivant ce principe, que ces *acides* périſſent & ſont reproduits. Car qui a jamais découvert aucun eſprit de nitre dans la nature, à moins qu'il n'ait été tiré du nitre qui exiſtoit avant lui. Le nitre eſt produit par les terres expoſées à l'air & qui ſont remplies d'excrémens animaux, de chaux & d'alkali, ou par un pur eſprit de nitre attiré par un alkali. Les terres graſſes & fertiles encore lorſqu'on les met à couvert de la pluie, & qu'elles ne perdent point leurs forces en nourriſſant des végétaux, ſe trouvent imprégnées au bout d'un certain tems d'un nitre abondant, lorſqu'on empêche le ſel marin d'y pénétrer. BOYL. *Scept. Chem.*

On ne peut douter que l'eſprit *acide* du nitre ne ſoit retiré du nitre pur, par la ſeule action du feu ; au lieu que le nitre naturel eſt produit ſans qu'il ſoit beſoin que cet eſprit ait auparavant exiſté ſous une forme ſenſible.

Quatriemement, ces *acides* en diſſolvant les corps, s'uniſſent avec eux, ſe changent & ſe convertiſſent en d'autres, & par-là en produiſent pluſieurs d'un ſeul : car l'eſprit de nitre diſſout l'argent, le plomb, altere extremement l'étain, le cuivre, le mercure, le nitre, l'antimoine, l'étain de glace & l'emeri, & forme avec eux de nouveaux corps, qui different par l'odeur, le gout, la couleur, la denſité & les effets. BOYL. *Mech. Qual.* 118. 119.

Cinquiemement, tous ces *acides* ſe reſſemblent par certains endroits, & différent par d'autres.

Ils ſont les mêmes quant à leur union avec les alkali, à l'efferveſcence qui en réſulte, & à la génération des nouveaux ſels que cette union occaſionne ; comme auſſi par leur combinaiſon avec la craie, les coraux, les yeux d'écreviſſes, les perles, la nacre de perles, les coquilles calcinées de pétoncles, de moules, & d'huîtres, les pierres, les os, les cornes des animaux, la chaux vive & éteinte, le fer & le cuivre. Car tous ces corps ſont généralement diſſous par les *acides*, de quelque eſpece qu'ils ſoient, plutôt ou plutard, ſuivant que l'efferveſcence eſt plus ou moins grande. Ces corps, lorſqu'ils ſont ainſi diſſous, ſéparent l'*acide* du diſſolvant de l'eau avec laquelle cet *acide* étoit auparavant délayé, & l'attirent. Cette matiere ainſi diſſoute venant à s'unir avec lui, ſe change en une eſpece de ſel, & ſe diſſout dans l'eau auſſi long-tems qu'elle demeure unie à ſon *acide*, quoique ces corps avant ce mélange fuſſent incapables de cette diſſolution. Mais lorſque cet *acide* eſt de nouveau ſéparé de la matiere qui a ſouffert la diſſolution par quelque moyen que ce ſoit, elle conſerve conſtamment la forme d'une terre qui réſiſte avec beaucoup plus de force à l'action de l'eau. On voit par-là, dans quelle erreur nous ſommes lorſque jugeant de l'eau ſur ſon apparence, nous l'employons dans nos opérations en qualité d'eau purement élémentaire ; tandis qu'elle contient réellement différentes eſpeces de corps avec les diſſolvans qui en ont cauſé la diſſolution. Il arrive ſouvent de là qu'on attribue à l'eau ſeule des effets qui ne ſont produits que par ces diſſolvans, dont l'exiſtence nous eſt cachée. Cela arrive d'autant plus aiſément, que les *acides* en général, lorſqu'ils ſont parfaitement unis aux corps dont on a parlé ci-deſſus, (certains métaux exceptés) perdent toute leur acrimonie, & pour l'ordinaire leur ſaveur, & demeurent par là entierement cachés. Qu'on jette par exemple des yeux d'écreviſſes dans de l'eſprit de nitre, juſqu'à ce qu'il en ſoit parfaitement ſoûlé ; l'on aura une liqueur limpide & preſque inſipide ; qu'on la mêle avec de l'eau bien pure, qu'on la filtre & qu'on l'expoſe pendant quelque tems à une chaleur modérée, elle aura toute l'apparence de l'eau ordinaire : cependant on n'y aura pas plutôt jetté un alkali fixe extremement fort, que toute la maſſe des yeux d'écreviſſes ſe précipitera au fond, & manifeſtera l'erreur dans laquelle on étoit, lorſqu'on a pris cette liqueur pour de l'eau pure.

Ces *acides* ont encore cela de commun, qu'en diſſolvant les corps, ils s'uniſſent non-ſeulement avec eux, mais ſe transforment encore en leur propre nature : car l'expérience a démontré que les *acides* les plus forts reçoivent de l'altération de la part des objets

ſur leſquels ils agiſſent, & perdent leur qualité *acide* & diſſolvante. C'eſt ainſi que l'eſprit du nitre, par exemple, lorſqu'on vient à le ſéparer du mercure qu'il a corrodé, ſe trouve hors d'état de le diſſoudre une ſeconde fois. Une autre propriété qui eſt commune à tous les *acides*, c'eſt de teindre en rouge les ſucs des végétaux, comme on le voit dans le tourneſol, les roſes & les violettes. Ils ont encore cela de commun, que l'altération qu'ils cauſent ſur les corps qu'ils diſſolvent, eſt moindre que celle qu'ils en reçoivent, & cela ſe trouve vrai dans preſque tous les cas. Le vinaigre qui a diſſout le plomb, ceſſe d'être vinaigre même après qu'il en a été ſéparé; au lieu que le plomb ne change point de nature. L'eſprit de nitre diſſout le mercure ſans y cauſer la moindre altération; mais il n'en eſt pas de même de l'eſprit de nitre, dont la nature ſe trouve tout-à-fait changée, après qu'il en a été retiré. On voit par là que les *acides* ſe reſſemblent en ce point, qu'ils s'anéantiſſent continuellement pour la plus grande partie.

Ces *acides* different néantmoins eſſentiellement, 1°. quant à la proportion qu'il y a entre leur partie vraiment *acide* & l'eau avec laquelle elle eſt mêlée. On trouve par exemple, dans une once du meilleur vinaigre, dix-huit grains d'*acide* pur, tout le reſte n'eſt que de l'eau : ſoixante & treize grains de véritable *acide* dans une once d'eſprit de ſel : une once d'eſprit de nitre donne deux dragmes & vingt-trois grains d'*acides* : la même quantité d'eau-forte, deux dragmes & vingt-ſix grains : enfin une once de vitriol donne quatre dragmes & ſoixante - cinq grains d'*acide*, ſuivant les obſervations de M. Homberg, *Hiſt. de l'Acad. Roy. des Sciences.*

Secondement, ces *acides* lorſqu'ils ſont purs, produiſent des effets tout-à-fait différens par leur vertu diſſolvante : car l'*acide* du nitre dans lequel on fait bouillir de l'or, ne produit preſque point d'altération ſur ce métal, ſi ce n'eſt qu'il le noircit; au lieu qu'il diſſout l'argent ſur le champ : l'eau régale fait tout le contraire. Il s'enſuit donc que l'*acide* agit moins ici en qualité d'*acide*, que comme un corps doué d'une vertu particuliere.

Troiſiemement, les *acides* different en ce que, tandis qu'ils diſſolvent les corps diſſolubles, quelques-uns d'entre eux reçoivent une plus prande altération que les autres; l'eſprit de vinaigre, par exemple, ſe change en un eſprit gras huileux, en diſſolvant le plomb; au lieu que l'eſprit de nitre diſſout ce même métal ſans éprouver un ſemblable changement.

Quatriemement, ce même *acide* qui eſt extremement altéré en agiſſant ſur quelques corps particuliers, ne l'eſt que peu ou point du tout en agiſſant ſur d'autres. Le vinaigre diſtillé par exemple, ſouffre l'altération dont nous avons parlé en diſſolvant le plomb; il perd entierement ſa premiere nature & ne peut plus la recouvrer lorſqu'il agit ſur le fer : mais les cryſtaux que l'on tire du cuivre que le vinaigre a corrodé & diſſous en une liqueur verte, contiennent un vinaigre extremement fort, qui étant diſtillé dans une cornue à un feu violent, donne un eſprit *acide* de vinaigre très-fort, dans lequel on n'apperçoit pas la moindre altération de la part du cuivre auquel il étoit adhérent. On voit donc par là que les *acides* reçoivent différentes altérations de la part des métaux auxquels ils ſont unis; ce qui eſt également vrai à l'égard des autres corps. Tous les *acides* en général peuvent être délayés dans l'eau; ils peuvent auſſi ſe mêler avec les eſprits inflammables. L'eſprit de nitre mêlé avec l'alcohol, excite une chaleur prodigieuſe, donne des fumées extremement rouges & fait une efferveſcence qui va juſqu'à l'inflammation. Ils peuvent auſſi être mêlés avec des huiles : l'eſprit de nitre qu'on unit avec ces huiles, occaſionne d'abord une efferveſcence ſuivie d'une chaleur qui s'augmente par degrés & devient très-conſidérable. L'huile de vitriol excite auſſi une chaleur prodigieuſe par ſon mélange avec un alcohol & des huiles. Toutes les fois

que les *acides* ſe trouvent mêlés avec des huiles, des ſubſtances bitumineuſes, ſulphureuſes, ou qui tiennent de la nature de la poix, ils produiſent preſque la même chaleur, & il réſulte ſouvent de ce mélange des changemens extraordinaires.

Des maladies cauſées par la ſurabondance de l'acide.

On doit obſerver que tous les ſucs animaux ſont retirés, ou des végétaux ou d'autres animaux qui ſervent de nourriture, & qu'ils ſont transformés par l'action des organes digeſtifs en un chyle neutre balſamique, qui n'eſt ni alkali ni *acide*. Ce chyle ainſi préparé paſſe dans le ſang, & ne forme plus avec lui qu'une ſeule maſſe homogene propre à la nutrition, & à ſuppléer à tous les beſoins de l'œconomie animale. Mais lorſque les organes digeſtifs ſont foibles, ou que la quantité d'alimens qu'on a pris eſt diſproportionnée à leur force, au lieu de ſe convertir en chyle de la maniere qu'on l'a dit ci-deſſus, ils ſe corrompent dans l'eſtomac & dans les inteſtins, & acquierent cette ſorte d'acrimonie qu'ils produiroient hors de l'eſtomac en ſuppoſant un degré égal de chaleur & d'humidité. Dans ce cas on ne peut pas dire qu'ils ſe digerent dans l'eſtomac, mais plutôt qu'ils s'y corrompent. Suivant donc que les alimens ſont d'une nature *alkaleſcente* ou *aceſcente*, les ſucs qui en ſont formés ont une acrimonie alcaline ou acide. Les alimens *alkaleſcens* ſont ceux dont les ſucs deviennent alcalis par la putréfaction, & on appelle *aceſcens* ceux qui contractent de l'acidité en ſe corrompant.

Les alimens qui engendrent des ſucs *acides*, ſont ceux que l'on appelle communément farineux. Tels ſont entre pluſieurs autres, le froment, le ſeigle, l'orge, l'avoine, les feves, les pois, le millet & le ris. Lorſque ces alimens ſont mêlés avec une quantité ſuffiſante d'humidité, ils fermentent & s'aigriſſent à un degré de chaleur qui n'excede point celui de l'eau chaude; lorſque l'humidité qui s'y trouve eſt en petite quantité, ils ne fermentent pas ſi aiſément, mais forment une eſpece de ſubſtance viſqueuſe & tenace comme la glu. On peut mettre le lait au nombre des alimens *aceſcens*. Toutes les parties des végétaux qui ſont naturellement *acides*, ou qui peuvent le devenir par la fermentation, rempliſſent les ſucs animaux d'acidités. Tels ſont les fruits d'été, comme les pommes, les poires, les abricots, les pêches, les pavies, les prunes, les oranges, les limons, les citrons, les ceriſes, les meures, les groſſeilles, les framboiſes, les fraiſes, les graines de ſureau, les figues, les grenades, les concombres, les melons, les jujubes & pluſieurs autres de cette eſpece.

Quoique ces alimens ſoient généralement fort bons, ſurtout pour les perſonnes qui mangent beaucoup de viande, ils ne laiſſent pas de devenir nuiſibles à cauſe de leur acidité, lorſque la quantité en eſt trop grande pour être digérée. On ne ſauroit en déterminer exactement la quantité, car les organes digeſtifs des perſonnes les plus robuſtes, peuvent être ſurchargés; mais ils ſont capables de digérer & d'aſſimiler une plus grande quantité d'alimens, que lorſque les fibres dont ces organes ſont compoſés, ſont relâchées & affoiblies, & ne peuvent agir ſuffiſamment ſur ces alimens pour détruire leur acidité, & pour empêcher qu'ils n'en acquierent une nouvelle dans l'eſtomac & dans les inteſtins. On remarque par exemple, que les filles ſujettes au chloroſis, les gens de Lettres qui menent une vie ſédentaire & les enfans, dont les fibres ſont relâchées par maladie, naturellement, ou faute de mouvement & d'exercice, contractent une acidité dans les ſucs, en ſe nourriſſant d'alimens *acides* ou *aceſcens*. L'exercice donne du reſſort aux fibres & hâte la digeſtion. Le repos ou le défaut de mouvement, produit un effet contraire; ce qui fait qu'on peut le regarder comme une des cauſes de l'acrimonie *acide* qu'acquierent les ſucs formés d'alimens *aceſcens*.

On peut encore mettre au nombre des cauſes antécedentes de cette acrimonie acide, le ſang mal travaillé & appauvri, dans ceux qui uſent de ces alimens *aceſcens*, car le chyle, qui eſt formé de cette eſpece d'alimens, s'aigrit de même que le lait, à moins qu'il ne ſoit mêlé avec une quantité de ſang ſuffiſante pour ſa parfaite aſſimilation. De-là vient qu'on peut appliquer la maxime d'Horace,

Vacuis committere venis
Nil niſi lene decet,

à la Medecine auſſi-bien qu'à la cuiſine.

Cette acrimonie prend naiſſance & réſide principalement dans les organes de la premiere digeſtion, dans l'eſtomac & les inteſtins grêles, d'où elle paſſe peu à peu au réſervoir du chyle, & de-là dans le ſang & dans toutes les humeurs du corps.

Elle produit un grand nombre d'effets auſſi incommodes que dangereux pour l'économie animale, comme des rots acides qui quelquefois cauſent par leur acidité l'agacement des dents.

Un ſentiment de faim, en irritant & picotant les fibres de l'eſtomac On doit cependant obſerver que ceci ne ſauroit confirmer la doctrine de ceux qui avancent que la faim eſt cauſée par un *acide*, puiſqu'on n'en découvre pas le moindre veſtige dans le ventricule des quadrupedes, des oiſeaux & des poiſſons les plus voraces.

La cardialgie, ou, comme on l'appelle communement, l'ardeur de cœur, par l'aiguillonnement que cauſent ſur cette partie ou ſur l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, qui eſt doué d'un ſentiment extremement exquis, les ſucs *acides* qui ſont renfermés dans l'eſtomac. On guérit cette eſpece de maladie par les craies ou tel autre abſorbant alcali que ce ſoit. Pour ce qui eſt de l'autre eſpece qui eſt cauſée par une acrimonie alcaline, elle demande des *acides* delayés.

La coagulation des alimens qu'on a pris, ſurtout ſi c'eſt du lait, excite des douleurs, des vents, des contractions ſpaſmodiques d'inteſtins & ſurtout de l'*Ileum*. Ces accidens ſont cauſés ou par l'acrimonie des ſucs *acides*, qui irritent les membranes des inteſtins, ou ce qui eſt beaucoup plus fréquent, par la raréfaction de cette vapeur extremement ſubtile & élaſtique qui s'éleve des ſucs végétaux pendant la fermentation, que quelques Chymiſtes ont appellée *Gas ſylveſtris*. Ces ſymptomes ſont ſouvent ſi violens qu'ils occaſionnent un *cholera morbus*, qui cauſe en peu d'heures la mort au malade, à moins qu'on n'y remedie avec tout le ſoin poſſible. Voyez *Cholera morbus*.

Lorſque ces acidités ſe mêlent avec la bile dans le duodenum, elles ne peuvent qu'altérer ſa nature & empêcher ſon action; & comme la bile contribue conſidérablement à l'aſſimilation des alimens & à la formation du chyle, on doit y remédier à proportion que la bile s'éloigne de la nature qui lui eſt propre par quelque mélange étranger. On doit uſer de la même précaution à l'égard du ſuc pancréatique & de la ſalive, qui dans leur état naturel contribuent à la digeſtion des alimens & les convertiſſent en un chyle balſamique capable de pénétrer dans les vaiſſeaux lactés & de ſe mêler avec le ſang, ſans lui communiquer aucune acrimonie alcaline ou *acide*; mais lorſque l'action des liqueurs dont on a parlé ci-deſſus eſt affoiblie par un *acide* qui réſide dans les premieres voies: elle rend le chyle *acide* & en communique l'odeur aux excrémens.

On peut en obſervant ces ſignes avec ſoin, découvrir quand une acrimonie *acide* domine dans l'eſtomac & dans les inteſtins; & pour lors c'eſt l'affaire du Medecin & l'intérêt du malade de le corriger dans les premieres voies avant qu'il infecte la maſſe du ſang, à cauſe que les maladies qui en réſultent pour lors ſont beaucoup plus difficiles à guérir: mais lorſque les glandes & les ſécretions qui s'y font ſont affectées, le cas devient encore plus difficile & plus dangereux.

Lorſque l'acrimonie *acide* domine dans le ſang & dans les liqueurs, elle ſe manifeſte par ſes effets. Par exemple, quand un chyle *acide* paſſe dans le ſang, comme il ne peut par la force de la circulation ſe mêler intimement avec lui pour ne compoſer qu'une maſſe homogene, le ſang perd peu à peu ſa couleur, & par une ſuite néceſſaire le malade devient pâle. C'eſt ce dont on voit des exemples fréquens dans les enfans qui ſont foibles, & dans les filles d'une complexion lâche & ſujettes au *Chloroſis*, dont le ſang eſt blanchâtre & ſeulement parſemé de quelques ſtries rouges. La ſéroſité du ſang eſt encore chyleuſe, & eſt fort long-tems à s'en ſéparer.

Les ſécrétions qui ſe font du ſang qui eſt infecté d'une pareille acidité ſont ſouvent *acides*, & le lait des femmes qui ſont d'une complexion lâche l'eſt quelquefois. La ſalive eſt dans quelques cas attaquée du même vice, & la ſueur même a une odeur *acide*: mais l'acidité de la ſueur n'eſt pas toujours un mauvais ſymptome; car dans les fievres où les liqueurs inclinent à une putréfaction alcaline, ces ſortes de ſueurs ſont un ſymptome d'autant plus favorable, qu'elles nous raſſurent contre le danger d'une telle putréfaction. Hippocrate fait mention de ce ſymptome, qu'il met au nombre de ceux qui ſont d'un heureux préſage.

Cette diſpoſition du ſang cauſe des obſtructions dans les vaiſſeaux capillaires, & de-là viennent ces demangeaiſons incommodes de la peau, ces puſtules que cauſe le trop grand uſage de fruits, & ces ulceres pâles qui ſont auſſi lents dans leurs progrès, que difficiles à guérir.

De-là encore ces coagulations du ſang, qui empêchent ſa circulation, & font qu'il n'eſt plus propre à la nutrition ni aux fonctions de l'économie animale.

L'acrimonie *acide* produit cependant de plus mauvais effets lorſqu'elle affecte les nerfs, les expanſions aponevrotiques & le cerveau: car venant à picoter ces parties qui ſont d'un ſentiment exquis, elle occaſionne des convulſions, des accès épileptiques, une irrégularité dans la circulation du ſang, & enfin la mort, comme on n'en voit que trop d'exemples dans les enfans.

Ce que nous venons de dire des effets de la ſurabondance de l'*acide* dans les corps animaux, peut ſervir à nous faire découvrir la cauſe d'un grand nombre de maladies auxquelles les perſonnes ſédentaires & les femmes d'une complexion lâche ſont ſujettes. Il peut nous être ſurtout d'une grande utilité dans l'explication des maladies des enfans dont la mort ne paroît avoir d'autres cauſes que celles d'une acrimonie *acide* occaſionnée par les alimens *aceſcens*, la foibleſſe & le défaut de mouvement.

Le bas peuple qui ne ſe nourrit que de végétaux & d'alimens farineux, & qui fait très-peu d'uſage de viande, eſt ſujet à ces ſortes de maladies, & le ſeroit encore d'avantage ſans les violens exercices auxquels il eſt accoutumé; car l'exercice, comme nous l'avons obſervé, préſerve les liqueurs de cette acrimonie *acide*, en fortifiant les fibres animales, en facilitant la digeſtion des alimens & l'aſſimilation du chyle.

Les ouvriers qui préparent les eſprits *acides*, ou qui en font trafic, ſont fort ſujets à cet acident. De ce nombre ſont ceux qui préparent la céruſe & qui teignent l'écarlatte.

On doit employer généralement dans les maladies qui naiſſent de la ſurabondance d'*acide* des choſes directement oppoſées aux cauſes de cette acidité. De ce nombre ſont les alimens de nature alcaleſcente, ou qui deviennent alcalis en ſe corrompant; les bouillons d'oiſeaux, de poiſſons & quadrupedes; leurs chairs principalement roties ou bouillies, les gelées qu'on en prépare, en les faiſant bouillir ſuffiſamment.

Les végétaux qui contiennent une huile aromatique alcaline étant contraires à l'acidité, fourniſſent encore des remedes & des alimens convenables aux cas dont

nous parlons. Boerhaave en donne le Catalogue ſuivant :

L'Abſinthe.
L'Alliaire.
L'Ail.
L'Anet.
L'Anthora.
L'Angelique.
L'Anis.
L'Ariſtoloche { longue. / ronde.
L'Artichaud ſauvage.
L'Aunée.
L'Armoiſe.
L'Arum.
L'Aſperge.
L'Aſphodele.
La Benoite.
Le Baſilic.
Le Calament.
La Camelée.
Le Carvi.
La Carotte ſauvage.
La petite Centaurée.
Le Chardon-benit.
Le Chardon-marie.
Le Chardon-rolland.
La Chevrette.
Le Chou.
Le Cochlearia.
Le Creſſon.
Le Celeri.
L'Eupatoire.
Les deux eſpeces de Galanga.
Le Geroſle.
Le Gimgembre.
L'Herbe au Chat.
La Marjolaine.
Le Marrube.
La Matricaire.
La Moutarde.
Le Navet.
Les Oignons.
L'Ortie.
L'Origan.
La Paſſerage.
Le Poivre.
Le Poreau.
Le Pyrethre.
Le grand Raifort.
Le petit Raifort.
La Roquette.
Le Roſeau aromatique.
La Rhue.
La Sabine.
La Sariette.
La Savonniere.
Le Satyrium.
Le Serpolet
Le Trique-Madame.
Le Thim.
Le Thlaſpi.
La Victoriale.
Le Velar.
La Zedoaire.

On met au nombre des alimens qui ſont propres à détruire l'acrimonie *acide* des ſucs.

Premierement les oiſeaux aquatiques qui ſe nourriſſent de poiſſons ou de grenouilles.

Secondement, ceux qui vivent d'inſectes, & dont les ſels volatils ſont devenus plus alcalis par la double ſublimation ou rectification qu'ils ont eſſuyée premierement dans le corps du poiſſon, de la grenouille ou de l'inſecte, & en dernier lieu dans l'oiſeau qui s'en nourrit.

Une troiſieme eſpece d'animaux convenables dans ces maladies ſont ceux qui bien que nourris d'alimens ſimples, ont leurs ſels alcalis fort exaltés, & rendus extrement alcalis & pénétrans par un mouvement exceſſif.

Les poiſſons de proie & les différentes eſpeces de coquillages compoſent la quatrieme eſpece d'animaux dont nous parlons.

Le canard eſt un des animaux de la premiere eſpece. Lemery prétend que cet animal domeſtique contient beaucoup d'huile, de ſel volatil & de phlegme, mais que le ſauvage donne plus de ſel volatil & moins de phlegme. C'eſt pour cette raiſon que le canard ſauvage a beaucoup plus de gout que le domeſtique. Toutes les différentes eſpeces de canards, les ſarſelles, le vidgeon & la macreuſe appartiennent encore à la même claſſe. Le butor contient plus de ſel volatil que le canard.

Toutes les différentes eſpeces d'oies donnent beaucoup de ſel volatil, mais les ſauvages plus que les domeſtiques. On peut même avancer comme un principe général, que les animaux ſauvages contiennent une plus grande quantité de ſels volatils de nature purement alcaline, parce qu'ils ſont beaucoup plus d'exercice que les domeſtiques. C'eſt ce ſel volatil qui fait que la graiſſe de l'oie eſt ſi pénétrante; il ſembleroit même que l'oie *ſolan* dont l'huile répand, lorſqu'on la fait fondre, une odeur extremement pénétrante & puante, & dont la chair eſt d'un gout très-exalté, doit contenir une plus grande quantité de ſels alcalis qu'aucune autre eſpece que ce ſoit.

Boerhaave met la mouette au nombre de ces oiſeaux de proie.

Les oiſeaux de la ſeconde eſpece ſont, le moineau, le pinçon, la mauve, l'alouette, la grive, la perdrix, le faiſand, la caille, le râle & le pluvier. Lemery.

Ceux de la troiſieme eſpece ſont, la bécaſſe, la bécaſſine, le lievre, le daim, & le ſanglier, qui contiennent tous une grande quantité de ſel volatil extremement exalté.

Les œufs de ces oiſeaux, de même que leur chair, ſont une excellente nourriture contre la ſurabondance d'*acide*.

On peut mettre preſque tous les poiſſons au nombre des animaux de la quatrieme eſpece, parce qu'ils ſe nourriſſent d'autres poiſſons ou inſectes, & qu'ils contiennent un ſel alcali extremement volatil.

Il eſt néceſſaire pour mieux entendre la ſignification des termes *ſels volatils*, dont on s'eſt ſervi tant de fois, de ſavoir que les ſels de la plupart des plantes ſont fixes, c'eſt-à-dire, qu'ils ne s'élevent point dans la diſtillation, à cauſe qu'ils en ſont empêchés par une grande portion de terre à laquelle ils ſont fortement attachés. Ils s'en ſéparent cependant en ſe pourriſſant, de ſorte que la plupart des végétaux donnent par ce moyen dans la diſtillation un ſel ſemblable à celui des animaux; & comme la diſſolution des végétaux dans l'eſtomac des animaux, produit le même effet ſur eux que la putréfaction, c'eſt-à-dire, dégage le ſel de la terre qui le fixoit; il arrive de-là que tous les ſels des corps animaux ſont volatils, extremement alcalis & d'une nature pénétrante.

Un grand nombre de plantes qui ont une acrimonie aromatique, donnent un ſel alcali volatil par la diſtillation; telles ſont la moutarde, le raifort, le cochlearia & un grand nombre d'autres dont il eſt fait mention dans le catalogue précédent. Ce ſont ces ſels végétaux & animaux qui neutraliſent & détruiſent l'acrimonie *acide* qui domine dans les premieres voies & dans les fluides animaux.

Boerhaave conſeille outre l'uſage des alimens dont il eſt parlé ci-deſſus, de boire de trois en trois heures trois onces du vin ſuivant.

Prenez *de vin blanc, une pinte & demie.*
Sel d'abſinthe, deux dragmes; mêlez.

Il y a un grand nombre de remedes qui détruiſent l'*acide* & l'empêchent d'agir, enſorte que leur acrimonie ne peut plus nuire au corps ; c'eſt pourquoi on doit les employer dans les cas dont nous parlons.

Les abſorbans ſemblent être préférables à tous les autres, parce que les *acides* venant à s'y plonger, ils perdent leur acrimonie & deviennent par-là incapables de nuire.

Tels ſont les os ſecs des poiſſons, comme les machoires de brochet.

Les yeux, les pates, les écailles d'écreviſſe, du cancre, & des hommars.

Les écailles d'huîtres, de moules, &c. calcinées.

Les différentes ſortes de corail, les perles, la nacre de perle.

La craie, le bol, l'oſteocolle, l'agaric minéral.

La pierre hémathite, la limaille d'étaim & de fer.

La plupart de ces abſorbans ont les défauts dont on a parlé dans l'article *Abſorbentia;* c'eſt-à-dire, ils ſe mêlent avec les viſcoſités qu'ils rencontrent dans l'eſtomac & dans les inteſtins, & forment avec elles un maſtic dangereux par ſon volume & par ſon poids.

On peut cependant prevenir cet inconvénient en les mêlant en petite quantité avec des drogues légerement cathartiques, ou bien en purgeant de tems en tems le malade.

Hoffman eſt dans la perſuaſion, que les remedes de cette eſpece ſont beaucoup de mal en augmentant les viſcoſités qu'ils rencontrent dans l'eſtomac & dans les inteſtins, à moins qu'ils n'y trouvent un *acide;* & dans ce cas ils deviennent très-propres non-ſeulement à détruire & à empêcher les effets de l'acrimonie *acide*, mais encore à former un ſel neutre, qui eſt lui-même une eſpece de fondant réſolvant admirable dans les maladies qui proviennent de la ſurabondance d'*acides*.

On voit par-là le préjudice que ſe cauſent les jeunes filles qui ſont attaquées de la jauniſſe, en faiſant un trop grand uſage de craies, de chaux & d'autres ſemblables abſorbans. Un penchant naturel joint à l'envie qu'elles ont d'être délivrées des ſenſations incommodes que cauſent dans leur eſtomac le picotement de l'acrimonie *acide*, les porte à ce choix : mais comme elles prennent ces remedes en trop grande quantité, & ſans avoir ſoin de les chaſſer hors de l'eſtomac & des inteſtins au moyen de purgations convenables après qu'ils ont produit leurs effets, ils forment des concrétions viſqueuſes qui empêchent la digeſtion, obſtruent les orifices des vaiſſeaux lactés, & empêchent le chyle de paſſer dans le ſang ; & de-là proviennent les foibleſſes, l'incapacité d'agir, la pâleur, & les autres ſymptomes que les Medecins obſervent dans les filles qui ont accoutumé d'uſer de pareils abſorbans. Cette inclination naturelle pour les choſes qui ſont propres à la guériſon des maladies, à laquelle on donne le nom d'*inſtinct*, eſt commune à toutes les brutes ; les Medecins peuvent même tous les jours, avec un peu d'attention, appercevoir quelque choſe de ſemblable dans l'homme, qui le porte à chercher ce qui peut le ſoulager. C'eſt ſans doute pour cette raiſon qu'Hippocrate établit pour maxime, *que les alimens & les boiſſons qui plaiſent au malade, doivent être préférés à ceux pour leſquels il témoigne du dégout, quand même ils devroient lui être moins avantageux.* Aph. *l. II.* 28.

Les délayans conviennent auſſi quelquefois dans le cas dont nous parlons, à cauſe que plus l'*acide* eſt délayé, plus il eſt foible, & par conſéquent moins en état de nuire. Les *acides* les plus forts, par exemple, dont une ſeule goute ſuffit pour corroder la peau ou la chair des animaux, ne produiſent aucun effet lorſqu'on en délaie la même portion dans une grande quantité d'eau.

C'eſt ſans doute cette conſidération qui engagea Sydenham à donner une grande quantité d'eau chaude en forme de vomitif & de lavement, à un homme qui avoit pris du ſublimé corroſif.

Mais on doit uſer de ces ſortes de remedes avec ſoin & précaution ; car ils affoibliſſent & relâchent les organes de la digeſtion, & augmentent par-là les cauſes de l'acidité.

Ces délayans ſont l'eau ou les boiſſons aqueuſes.

Une autre claſſe de remedes propres à émouſſer l'acrimonie *acide*, ſont ceux qui par leur ténacité molle embarraſſent tellement les matieres acres ou *acides*, que leurs pointes émouſſées ne peuvent plus nuire : ces remedes défendent auſſi en même-tems les membranes contre l'impreſſion des pointes *acides* qui pourroient les excorier. Mais ils ſont ſujets aux mêmes inconvéniens que les délayans ; c'eſt-à-dire, ils augmentent la foibleſſe & le relâchement des fibres des organes de la digeſtion. De ce nombre ſont les ſuivans.

Les amandes douces & ameres.

Les piſtaches.

Les noix, les noiſettes, la noix de cacao dont on fait le chocola.

La graine de pavot blanc.

Les huiles tirées par expreſſion de toutes ces choſes, ainſi que des olives.

Les matieres gélatineuſes, faites de bouillons épais de viande & de poiſſon.

Les végétaux aromatiques huileux, dont j'ai donné ci-devant le catalogue, appartiennent encore à la même claſſe.

Il eſt une autre claſſe de remedes fort utiles dans le cas dont nous venons de parler. Ce ſont ceux qui étant mêlés avec des *acides*, fermentent auſſi-tôt avec eux, détruiſent l'*acide*, & ſont eux-mêmes détruits en même-tems ; & enſuite en s'uniſſant avec les *acides*, forment une nouvelle eſpece de ſel neutre, dans lequel il reſte encore une vertu ſtimulante, diaphorétique, diurétique & réſolutive.

Les ſubſtances qui produiſent cette altération ſur les *acides*, ſont :

Les ſels alkalis fixes tirés par la combuſtion de quelque plante que ce ſoit.

Les ſels volatils alkalis tirés par la diſtillation de parties animales, de végétaux putréfiés, & de plantes aromatiques alcalines.

Les ſavons fixes, comme le ſavon de Veniſe, ou volatils comme les eſprits volatils, huileux & ſalins, de ſang humain, d'urine, de corne de cerf, de ſoie, &c. l'offa de Van-Helmont qui eſt faite d'alcohol, de vin très-pur, & d'eſprit de ſel ammoniac très-fort. Voyez *Offa Helmontiana.*

On peut mettre encore dans cette claſſe les ſels volatils alkalis très-forts & très-ſouvent ſublimés avec les huiles eſſentielles d'aromates, & unis de cette maniere, dont on trouve l'exemple ſuivant dans Boerhaave.

Prenez *de ſel volatil de corne de cerf, ſec & très-pur, une once,*
d'huile eſſentielle diſtillée d'écorce de citron, une drachme ;

Mêlez-les par pluſieurs ſublimations dans une phiole haute.

L'uſage de ces remedes demande cependant beaucoup de précautions ; car toutes les fois que le ſang eſt dans un mouvement trop violent, & qu'il y a la fievre la plus légere, ils l'augmentent infailliblement, occaſionnent pluſieurs autres fâcheux ſymptomes, & mettent en danger la vie du malade qu'ils étoient deſtinés à conſerver.

Tous les alimens & les remedes dont on a parlé ci-deſſus, ſont d'un grand ſecours dans la cure des maladies qui proviennent d'une acrimonie *acide :* mais ils ne ſuffiſent point pour l'achever ; car tant que les organes de la digeſtion ſont relâchés, les alimens *aceſcens* produiſent la même acrimonie, & renouvellent les maladies qui en dépendent. C'eſt pour cette raiſon qu'on doit

achever

achever la cure par un régime & par des remedes corroboratifs, c'eſt-à-dire, propres à rétablir les fibres des vaiſſeaux & des membranes qui compoſent les viſceres deſtinés à la digeſtion & à l'aſſimilation des alimens, dans la tenſion & l'élaſticité dont ils ont beſoin pour s'acquiter de leurs fonctions.

Les alimens propres à fortifier les fibres des organes de la digeſtion, & toutes les autres en général, ſont ceux qui n'ont pas beſoin, pour former un bon chyle, d'une trop grande action de la part de ces organes: ils doivent être pris à propos & en très-petite quantité, ſouvent répétée, je veux dire, d'une maniere proportionnée à la facilité qu'a l'eſtomac de les digérer: car rien n'eſt moins ſenſé que de croire, que les bons alimens pris en grande quantité puiſſent augmenter la force d'un animal, dont les organes ſont hors d'état de les digérer autant qu'il le faut pour la formation d'un bon chyle.

Hippocrate a donc raiſon de dire, *que plus on nourrit les corps qui contiennent beaucoup d'impuretés, plus on leur cauſe de dommage. Aph. ſect.* 2. 10.

Les alimens dont la digeſtion eſt la plus facile, ſont,

1. Le lait, qui eſt une eſpece de chyle déja préparé, & que l'eſtomac n'a pas beaucoup de peine à digérer: mais il eſt nuiſible tant qu'il reſte quelque acidité dans l'eſtomac & dans les premieres voies, à cauſe qu'il eſt ſujet à s'aigrir en ſe mêlant avec elle: mais lorſqu'il n'y reſte aucune acrimonie *acide*, il devient une excellente nourriture, pourvu que la quantité qu'on en donne ſoit proportionnée à l'action des organes de la digeſtion, ce qui l'empêche de s'aigrir. Il perd toutes ſes vertus médicinales, & une grande partie de ſes vertus alimentaires, lorſqu'on l'a fait une fois chauffer; c'eſt pourquoi on doit le boire immédiatement après qu'il eſt ſorti des mamelles de l'animal.

Le lait d'une femme ſaine qui eſt au période de ſon accroiſſement, qui fait un exercice modéré, & qui ſe nourrit de bons alimens, eſt le meilleur dont on puiſſe faire uſage. Après le lait de femme, le meilleur eſt celui d'âneſſe, enſuite celui de chevre, & enfin celui de vache. Boerhaave.

2. Le blanc d'œuf frais ſortant du corps de la poule, avant qu'il ait eu le tems de refroidir. Il approche beaucoup de la nature de la ſéroſité du ſang, & ſert de nourriture au poulet pendant l'incubation: mais il perd, de même que le lait, ſa vertu lorſqu'on le fait cuire. Il faut l'avaler délayé dans parties égales d'eau & de lait, à moins qu'il n'y ait dans les premieres voies quelque acidité qui empêche l'uſage de ce dernier.

3. Les bouillons de viande d'animal ſain, jeune, & qui fait de l'exercice, dont on a enlevé toute la graiſſe. Ceux de poulets tiennent le premier rang, enſuite ceux de veau, de mouton & de bœuf. On en ôte facilement la graiſſe, après les avoir laiſſé refroidir. Ils ſont beaucoup meilleurs lorſqu'on fait cuire la viande dans un vaiſſeau bien bouché, pour empêcher les parties les plus ſubtiles de s'exhaler. Boerhaave.

4. On peut préparer différentes ſortes d'alimens avec du pain de froment ou du biſcuit modérément levés, pour détruire la viſcoſité à laquelle tous les végétaux farineux ſont ſujets. Boerhaave veut que l'on faſſe cuire dans un pot de terre couvert pendant l'eſpace d'une heure, huit onces de pain ou de biſcuit dans trois pintes d'eau, & qu'on paſſe enſuite la décoction au travers d'un tamis. On peut la mêler avec du lait, du bouillon, du vin, de la biere ou de l'eau, ſuivant que l'on jugera l'une ou l'autre de ces liqueurs convenable à la ſituation du malade.

On donnera toutes les heures, ou de deux en deux heures, une petite quantité de ces alimens au malade, ſelon que les organes de la digeſtion ſeront plus ou moins foibles, mais jamais juſqu'au point de le raſſaſier. Boerhaave.

Je ſuis perſuadé que quelques perſonnes regarderont les inſtructions que je viens de donner touchant l'uſage de

ces ſortes d'alimens, comme plus dignes de l'attention des nourrices & des cuiſiniers, que de celle d'un Medecin. Il n'eſt rien cependant de tout ce qui peut contribuer à la guériſon des maladies qui ne ſoit digne de ſes ſoins; & ceux qui ont été témoins des effets ſurprenans qu'a produits un bon régime continué pendant un certain tems dans le cas où les meilleurs remedes avoient été inutiles, ne me ſauront point mauvais gré des détails dans leſquels je ſuis entré.

Le vin eſt une partie des alimens qu'on ne doit point négliger. Ceux qui conviennent le plus dans le cas dont nous parlons, ſont les vins de Florence auſteres, les vins François âpres, les vins Grecs noirâtres, & quelques-uns d'Eſpagne, qui abondent en eſprits, & dont la qualité ſtyptique, qui ſe manifeſte par leur gout âpre & auſtere, contribue à l'élaſticité & à la tenſion dont les fibres animales ont beſoin. On peut y joindre les eſprits de vin adoucis comme il faut, les bieres fortes & l'hydromel. Boerhaave.

Tous les ſimples qui contiennent une grande quantité de particules terreuſes auſteres, & tous les amers aromatiques, ſont propres à donner de la force aux fibres, à hâter la digeſtion, & à détruire la cauſe originelle de l'acidité. On trouvera les propriétés de ces ſimples détaillées plus au long dans l'article Laxitas.

Mais rien n'eſt plus efficace dans le cas dont nous parlons, que les opiates ameres, dans la compoſition deſquels on fait entrer la limaille d'acier, qui n'eſt pas moins propre à détruire l'*acide*, qu'à fortifier les fibres animales.

Ce régime & ces remedes ſont très-peu d'effet ſans l'exercice qui doit être proportionné aux forces & à la ſituation du malade; car le mouvement hâte l'alcaleſcence des ſucs, & augmente en général les forces, comme on en voit des exemples dans les porteurs de chaiſes & les bateliers.

Les différentes eſpeces d'exercices propres à rendre aux fibres l'élaſticité qu'elles ont perdues, ſont l'exercice du cheval, la promenade, la navigation & les frictions. Voyez *Laxitas* & *Gymnaſtica*.

ACIDULÆ, *Aigrelettes*. On a donné ce nom aux eaux minérales froides, qui contiennent un eſprit éthéré élaſtique pour les diſtinguer des *thermales* qui ſont des eaux chaudes.

Ce nom doit ſon origine à la ſuppoſition qu'on a faite que ces eaux étoient acides: mais les obſervations & les expériences modernes ont démontré qu'elle n'avoit aucun fondement.

Ces eaux minérales, tant les chaudes que les froides, étoient appellées par les Grecs ὑδατα φαρμακωδη, ou ἀυτοφυη, eaux médicinales produites naturellement.

Galien rapporte que dans ſon tems un grand nombre de perſonnes ſe purgeoient dans le printems & dans l'automne avec des eaux ſulphureuſes, bitumineuſes & nitreuſes; & que ceux qui étoient ſujets à la pierre, en buvoient par précaution.

Cælius Aurelianus, *Chronicor. L. III. c.* 2. recommande les eaux de *Cotilia* (il veut dire *Cutilia*) & de *Nepi*, dans la maladie qu'il appelle *ſtomachica paſſio*. Le Clerc s'eſt donc trompé, lorſqu'il a avancé que Cælius Aurelianus n'avoit jamais employé intérieurement les eaux minérales.

Pline, qui de tous les Anciens eſt celui qui s'eſt le plus étendu ſur les uſages & ſur les avantages des eaux minérales, fait mention des eaux de *Cutilia* dans l'extrait ſuivant, où l'on trouve parmi quelques hiſtoires fabuleuſes pluſieurs récits dont l'expérience journaliere prouve la vérité. Avant que de rapporter ce qu'il dit ſur ce ſujet, je trouve à propos de faire obſerver à mon Lecteur, que, quoique le mot *acidulæ* ſignifie proprement des *eaux minérales froides*, on ne peut en faire une mention ſi particuliere, qu'on ne ſoit obligé de parler quelquefois en même tems de celles qui ſont chaudes. Pline, *Lib. XXXI. ch.* 2.

Des différentes qualités & des vertus médicinales des Eaux.

On trouve une grande quantité de ſources médicinales dans pluſieurs pays, dont les unes ſont froides, & les autres chaudes. Elles poſſedent même ces deux qualités enſemble dans quelques endroits, à une très-petite diſtance les unes des autres; comme chez les Tarbelliens dans l'Aquitaine, & dans les Montagnes des Pyrenées. Quelques-unes guériſſent les maladies, au moyen d'une chaleur douce, ou d'un froid perçant, & ſortent de la terre pour l'utilité des hommes, préférablement à celle des autres animaux. Ces eaux ont fait augmenter le nombre des Dieux; parce qu'on en a imaginé qu'ils étoient prépoſés à leur garde. Les villes leur doivent leurs origines, comme Pouſſolles dans la Campanie, *Statyellæ* dans la Ligurie, & Aix dans la Gaule Narbonnoiſe. Mais il n'y a point d'endroit où elles ſoient en plus grand nombre que dans le Territoire de Baies, & où elles poſſedent plus de vertus à cauſe du ſoufre, de l'alun, du ſel, du nitre, du bitume & du mélange de l'*acide* & du ſalin dont elles ſont emprégnées, & qui rend les vapeurs de quelques-unes extremement ſalutaires. Celles qu'on appelle poſidiennes ont tant de force, qu'elles échauffent les bains, font bouillir l'eau froide, & cuiſent entierement les viandes. Celles qui appartiennent à Licinius Craſſus jettent leurs vapeurs du ſein de la mer même; de ſorte que l'homme trouve ſa guériſon dans le milieu des flots.

Elles ſont généralement fort bonnes pour les nerfs, la goutte & la ſciatique. Quelques-unes ſont propres dans les luxations & dans les fractures. Elles nettoyent & guériſſent les ulceres. Elles ſont particulierement ſalutaires à la tête & aux oreilles; & celles qu'on appelle Cicéroniennes, aux yeux. On prétend que les eaux de Sinueſſe dans la même contrée (Campanie) guériſſent la ſtérilité des femmes & la folie des hommes; celles de l'Iſle d'Ænaria, la gravelle, de même que celles qui ſont à quatre milles de Tiano dans la Terre de Labour, qu'on appelle Aigrelettes. Ces dernieres ſont froides. Celles de Stabianum, que l'on appelle Dimidia, poſſedent la même vertu; & il en eſt une autre de la même nature à Venafre, qui vient d'une ſource minérale. Ceux qui boivent de l'eau du Lac Velin & d'une fontaine qui eſt dans la Syrie auprès du mont Taurus, éprouvent les mêmes effets, à ce que rapporte Varron. Callimaque dit la même choſe du fleuve Gallus, qui paſſe dans la Phrygie. On doit uſer modérément de cette derniere, de peur qu'elle ne cauſe la folie, comme il arrive à ceux qui boivent de l'eau de la Fontaine rouge qui eſt en Ethiopie, ſuivant le rapport de Cteſias. Les eaux d'Albula, près de Rome, guériſſent les bleſſures: elles ſont exceſſivement froides; mais celles de Cutilie dans le pays des Sabins, qui ſont encore remarquables par leur froideur, cauſent ſur le corps une eſpece de ſucement qui approche de la morſure. Elles ſont d'ailleurs très-ſalutaires à l'eſtomac, aux nerfs & à tout le corps. Il y a une fontaine à Theſpie & une riviere en Arcadie, qu'on appelle Elatum, qui facilite la conception. La fontaine Linus dans l'Arcadie conſerve les enfans dans la matrice, & empêche l'avortement; au lieu que le fleuve Aphrodiſium cauſe la ſtérilité. Le lac Alphion guérit la lepre. Varron rapporte qu'un Préteur nommé Titius étoit tellement défiguré par cette maladie, qu'il avoit le viſage comme celui d'une ſtatue de marbre. Le fleuve Cydnus dans la Cilicie guérit la goutte, que l'eau de Trezene occaſionne au contraire. Il y a à Tongres, ville des Gaules, une fontaine fameuſe, dont l'eau bouillonne, & laiſſe ſur la langue un gout de fer dont on ne s'étoit point auparavant apperçu: elle guérit les fievres-tierces & la gravelle. Lorſqu'on la met ſur le feu, elle devient trouble & épaiſſe, & enfin rougeâtre. Les eaux Leucogéennes, entre Naples & Pouſſoles, guériſſent les bleſſures & les maux des yeux. Cicéron rapporte que les ſabots des beſtiaux ſe pétrifient dans les marais de Rieti; & Eudicus nous apprend qu'il y a deux fontaines à Heſtiæote, dont l'une appellée Cerone noircit la laine des brebis qui boivent de ſon eau, & l'autre, Melan, les blanchit; mais que celles qui boivent de toutes les deux, deviennent couleur de pie. Théophraſte écrit que le Crathis, dans le territoire de Sybaris, rend les brebis & les bœufs blancs, & que le Sybaris les noircit: que cette altération eſt viſible ſur les habitans mêmes: car ceux qui boivent de l'eau du fleuve Sybaris ſont noirs, ont la peau dure & les cheveux bouclés; au lieu que ceux qui boivent de celle du Crathis ſont blancs, ont la peau douce & les cheveux plats.

Les Macédoniens qui veulent avoir des troupeaux blancs, conduiſent les brebis au fleuve Aliacmon, & ceux qui les veulent noires ou brunes, au fleuve Axius. Ce même Auteur rapporte que dans certains pays, dans le territoire d'Otrante, par exemple, tout ce que la terre produit eſt de couleur noire: que le fleuve Aleos, qui paſſe à Erythrée, fait croître des poils ſur le corps. Dans la Bœotie, près de la ſtatue de Trophonius, aux environs du fleuve Orchomene, il y a deux fontaines, dont l'une donne de la mémoire, & l'autre la fait perdre. Dans la Cilicie, près de la ville de Ceſcus, eſt un ruiſſeau appelle *Nus*, qui, à ce que rapporte Varron, réveille les ſens de ceux qui en boivent. Il y a une fontaine dans l'Iſle Céa qui cauſe des engourdiſſemens, & une autre à Zama en Afrique, qui rend la voix forte & claire. Ceux qui ont bu de l'eau du Lac Clitorien ne peuvent plus ſouffrir le vin. Polyclete fait mention d'une Fontaine, qui eſt auprès de Soli dans la Cilicie, qui donne de l'huile; & Théophraſte parle d'une autre qui eſt en Ethiopie, qui a la même propriété. Lycus nous apprend qu'il eſt une Fontaine dans les Indes & à Ecbatane, qui allume les flambeaux. Théopompe rapporte qu'il y a un Lac à Scotuſſe, qui guérit les bleſſures; & Juba fait mention d'un autre qui eſt dans le pays des Troglodytes, à qui ſes mauvaiſes qualités ont fait donner le nom de Lac enragé, qui devient amer & ſalé trois fois par jour, & reprend enſuite ſa douceur ordinaire: que la même choſe lui arrive pendant la nuit, & qu'il engendre des ſerpens de vingt coudées de long. Ce même Auteur rapporte qu'il y a une Fontaine dans l'Arabie, dont l'eau ſort avec une force ſi prodigieuſe, qu'elle entraîne tous les corps, quelque peſans qu'ils ſoient. Théophraſte dit que la Fontaine de Marſyas, qui eſt à Celene dans la Phrygie, jette des cailloux. A quelque diſtance de-là on en trouve deux autres, dont l'une cauſe la joie, & l'autre la triſteſſe: ce qui leur a fait donner par les Grecs le nom de Clæon & de Gelon. La Fontaine de Cupidon, qui eſt à Cyzique, guérit de l'amour ceux qui boivent de ſon eau, à ce que prétend Mutianus. Il y en a une autre à Cranon, dont l'eau, qui n'eſt que médiocrement chaude, étant jettée ſur du vin, en reſte ſéparée pendant trois jours. A Mattiacum en Allemagne, au-delà du Rhin, il y a des fontaines dont l'eau conſerve ſa chaleur pendant trois jours. On trouve ſur les bords de ces Fontaines des pierres-ponces, que l'eau y a engendrées.

Si ce que je viens de rapporter paroiſſoit incroyable à quelqu'un, qu'il ſe ſouvienne que la nature ne manifeſte jamais mieux ſes merveilles que dans les propriétés des eaux. Cteſias rapporte qu'il y a dans les Indes un Etang appellé Siden, dans lequel tout ce qu'on jette va au fond. Cœlius prétend que l'eau du lac Averne ne ſauroit ſoutenir les moindres petites feuilles; & Varron, que les oiſeaux qui volent deſſus, tombent morts. C'eſt tout le contraire du lac Apuſcidamus, qui eſt en Afrique, dans lequel rien ne peut aller au fond. Apion rapporte la même choſe du puits de la Pythie, qui eſt en Sicile, d'un lac qui eſt dans la Médie, & du puits de Saturne. Il y a un ruiſſeau dans la Judée qui tarit tous les jours de Sabbat.

Quelques-unes de ces merveilles ſont d'une nature à nous cauſer de l'horreur. Ctéſias écrit qu'il y a une Fontaine dans l'Arménie dont le poiſſon, qui eſt noir, cauſe la mort à ceux qui en mangent. J'ai oui dire que l'on

trouvoit une ſemblable eſpece de poiſſon vers la ſource du Danube, juſqu'à ce que l'on ſoit arrivé à une fontaine qui eſt ſur le bord de ſon lit : ce qui fait croire que ce fleuve prend ſa ſource à cet endroit. On rapporte la même choſe de l'Etang des Nymphes en Lydie. On trouve dans l'Arcadie, près du Phenée, une ſource appellée Styx, dont l'eau tue ſur le champ ceux qui en boivent. Théophraſte nous apprend qu'elle contient des petits poiſſons qui ſont un poiſon mortel; en quoi elle differe des autres fontaines empeſtées. Théophraſte fait mention de quelques autres ſources ſemblables qui ſont à Cychri dans la Thrace; & Lycus parle de certaines eaux que l'on trouve dans le pays des Léontins, qui cauſent la mort trois jours après qu'on les a bues. Varron parle auſſi d'une fontaine qui eſt auprès de Soracte, dont la ſource a quatre piés de largeur, qui bout au lever du ſoleil, comme le feroit un pot qu'on auroit mis ſur le feu, & qui tue tous les oiſeaux qui boivent de ſon eau. La plupart de ces ruiſſeaux funeſtes ont un aſpect attrayant, & une qualité qui fait donner dans le piége, comme il paroît par le Nonacris, qui eſt dans l'Arcadie. Il y a toute apparence qu'elles nuiſent par leur froid exceſſif, puiſqu'elles ſe pétrifient au ſortir de leur ſource. Celles de Tempé dans la Theſſalie ſont tout-à-fait différentes, & on ne ſauroit les voir ſans terreur. Elles paſſent pour corroder le fer & le cuivre. Leur ſource, qui eſt fort étroite, eſt entourée par les racines d'un carouge ſauvage, & ſes bords couverts d'une herbe qui ne croît que dans cet endroit. Dans la Macédoine, à une petite diſtance du tombeau d'Euripide, ſont deux ruiſſeaux qui ſe mêlent. L'eau de l'un eſt tout-à-fait ſalutaire, tandis que l'autre cauſe la mort.

Il y a à Perperenne une fontaine dont l'eau pétrifie tous les endrois par où elle paſſe. Celle de Delium dans l'Eubée, dont les eaux ſont chaudes, a la même propriété; & les rochers qu'elles baignent ſont extremement élevés. Il y a à Eurymene une fontaine dont l'eau pétrifie les fleurs; & à Coloſſe, une Riviere qui change en cailloux les briques qu'on y jette. L'eau qui ſe filtre à travers la grotte de Corycie ſe pétrifie. Il arrive la même choſe à Micza dans la Macédoine, où l'eau ſe convertit en cailloux en ſortant de la voute : elle ſe pétrifie à Cerycum auſſi-tôt après être tombée; & dans quelques endroits elle forme des piliers qui n'ont aucune couleur, comme dans la grotte des Rhodiens à Phauſie, dans la Cherſoneſe.

On voit par ce récit de Pline juſqu'à quel point les Anciens ont eu connoiſſance des eaux minérales. Elles ont été depuis plus ou moins en uſage, ſuivant les différens ſyſtemes qui ont pris le deſſus en Medecine. L'uſage des eaux minérales dans la pratique de cette ſcience tient beaucoup de l'empyriſme, perſonne n'ayant découvert juſqu'à préſent une méthode ſûre, qui pût ſervir à déterminer les effets de ces eaux *à priori*, ou avant qu'un grand nombre d'expériences faites au haſard ſur des malades ait découvert leur efficacité. Il eſt arrivé de-là que, quoique les eaux minérales ſoient abondantes dans tous les pays, on n'en a employé qu'un petit nombre dans la Medecine.

Hoffman ayant connu l'erreur dans laquelle les Anciens avoient été ſur la nature des eaux minérales, & combien il étoit important de la bien connoître pour les ordonner avec fruit, a fait pluſieurs expériences qui jettent un peu de jour ſur cette matiere, & qui ont ſervi de baſe à toutes celles qu'on a faites dans la ſuite ſur ce ſujet. Schaw a pouſſé encore ſes recherches plus loin; de ſorte que joignant ces différentes expériences avec la certitude que nous avons des effets qu'elles produiſent dans différens cas par le nombre d'eſſais qu'on a faits, nous ſommes en état d'approcher de plus près de cette méthode.

C'eſt à ce dernier Auteur & à M. Slare que je ſuis redevable de ce que je vais dire ſur cette matiere, que je détaillerai plus ou moins, ſuivant que l'importance du ſujet paroîtra l'exiger; car je ſuis perſuadé que ſi l'on connoiſſoit parfaitement toutes les vertus des eaux minérales, les moyens que l'on a employés juſqu'à préſent, deviendroient inutiles dans toutes les maladies chroniques, que l'on pourroit guérir par une méthode plus ſûre, plus prompte, plus agréable & plus efficace. Ce ſentiment, quelque extraordinaire qu'il paroiſſe, ne m'eſt point propre, comme il eſt aiſé d'en juger par les obſervations & les réflexions ſuivantes, que je tire du célebre Hoffman.

1. Il paroît que les eaux minérales chaudes & froides ſont par leur efficace, & par la vertu qu'elles ont de prevenir les maladies, & de les guérir, au-deſſus de tous les remedes que l'on vend dans les boutiques, & qui ſont préparés avec le ſoin le plus ſcrupuleux. Il n'y a même que ceux qui ſont entierement ignorans ſur cette matiere qui puiſſent révoquer ce fait en doute.
2. Il n'y a rien dans la nature qui approche de plus près du remede univerſel que l'on cherche depuis ſi long-tems pour la cure de toutes les maladies, que ces ſortes d'eaux. Une recherche laborieuſe n'eſt point néceſſaire pour le trouver, puiſque la nature nous offre d'elle-même des eaux qui conviennent à toutes ſortes de maladies. Je défierois même quelque Medecin que ce ſoit, qui ait le plus de connoiſſance & d'expérience dans ſon art, de pouvoir citer quelque remede qui poſſede les mêmes propriétés que les eaux dont nous parlons, je veux dire, qui guériſſe avec ſuccès & avec promptitude, ſans affoiblir les forces du malade, qui opere ſans violence par tous les excrétoires du corps, & chaſſe par ſes pores la matiere qui engendre les maladies. Car ces eaux non-ſeulement délayent, chaſſent & entraînent les humeurs impures qui ſéjournent dans l'eſtomac & dans les inteſtins, mais hâtent encore l'évacuation de la matiere morbifique, ſaline & onctueuſe, par les conduits de l'urine, & expulſent en même tems par les ſueurs les particules nuiſibles les plus ſubtiles & les plus raréfiées.
3. Ces eaux outre leur vertu évacuante, en poſſedent une autre extremement altérant; de ſorte qu'on ne connoît juſqu'à préſent aucun remede plus propre à diſſoudre les humeurs viſqueuſes & gluantes, à délayer & à tempérer celles qui ſont acres & corroſives, à corriger & à changer celles qui ſont *acides* & auſteres, & à détruire les obſtructions & les coagulations qui ſe ſont formées dans les vaiſſeaux les plus fins. Ajoutez à cela, qu'elles poſſedent une vertu par laquelle elles fortifient & rétabliſſent les parties ſolides du corps qui ont perdu leur élaſticité naturelle, & qui ſe ſont relâchées. Ce qui eſt encore plus extraordinaire, c'eſt qu'elles produiſent tous ces bons effets ſans occaſionner aucune ſuite fâcheuſe : ce qui fait qu'on peut les donner en toute ſureté, non-ſeulement aux perſonnes robuſtes, mais encore à celles qui ſont d'une complexion foible, aux femmes en couche, aux vieillards & aux enfans. Enfin, elles ont encore cela de propre, qu'elles conviennent à toutes ſortes de tempéramens, d'âges & de ſaiſons, ſans en excepter l'hiver.
4. Ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, mais qui n'eſt pas moins certain, c'eſt que chaque ſource minérale paroît poſſéder des vertus tout-à-fait contraires, eu égard aux différens effets qu'elle produit. Lors, par exemple, que les excrétions du corps ſont trop abondantes, ces eaux les répriment ſans aucun danger, ou les augmentent avec efficacité lorſqu'elles ne le ſont pas aſſez; s'il arrive que les premieres voies particulierement l'eſtomac & le duodenum, ſoient ſurchargées de matieres bilieuſes, ces eaux les évacuent ſans violence par le vomiſſement; & au contraire, elles font ceſſer ſur le champ les vomiſſemens violens & opiniâtres auxquels les perſonnes hypochondriaques ſont quelquefois ſujettes. Elles arrêtent de même le flux menſtruel ou hémorrhoïdal qui eſt trop abondant, & lui font reprendre ſon cours ordinaire, ſuppoſé qu'il vienne à ceſſer.
5. C'eſt une preuve ſenſible de la ſageſſe & de la bonté de la Providence, d'avoir empêché que les ſources minérales perdiſſent leur vertus, ainſi qu'il arrive à la

plupart des autres corps, ou quelles vinſſent à tarir. Car quoique cela ſoit arrivé quelquefois, néantmoins celles qui ſont le plus d'uſage dans la Medecine, ont conſervé leurs vertus pendant un grand nombre d'années, & donné une quantité d'eau ſuffiſante, même dans les tems les plus chauds, quoique toutes les autres fontaines euſſent tari. Les principes ou ingrédiens qu'elles contenoient n'ont pas alors changé de qualités, & leur quantité a toujours été proportionnée à celle de l'eau. Enfin, quoique les parties de la terre par leſquelles ces eaux paſſent ſoient remplies de métaux & de minéraux, dont quelques-uns ſont un poiſon pour le corps humain, elles n'en diſſolvent jamais aucun de cette eſpece, & comme ſi elles agiſſoient par choix, elles ne s'impregnent que des principes convenables aux parties ſolides & fluides du corps.

Les ſources médicinales ſont d'une ſi grande utilité pour le genre humain, que les anciens les regardoient comme ſacrées. On ne peut donc que s'étonner du peu de ſoin qu'ont les Philoſophes & les Medecins, d'examiner leurs principes, leurs opérations & leurs effets. La plupart des Auteurs qui ont écrit ſur ce ſujet, n'ont point connu les principes dont ces eaux ſont compoſées, & en ont ſubſtitué d'autres à leur place, dont il eſt impoſſible d'appercevoir le moindre ſigne. Il eſt arrivé de-là que les Medecins qui ſont ſur les lieux, auſſi-bien que ceux des autres pays, qui n'ont point eu la commodité d'examiner les eaux dont nous parlons, les ont tenues pour ſuſpectes & dangereuſes, & n'en ont conſeillé l'uſage qu'aux perſonnes qui ſont d'une complexion forte & vigoureuſe, dans la crainte qu'ils ont eue qu'elles ne nuiſiſſent ou qu'elles ne cauſaſſent même la mort par la très-grande quantité de principes minéraux dont ils les ont crues compoſées, & qui ſont pour la plupart dans ce degré nuiſibles au corps humain, à moins que toutes ſes parties ne ſoient ſaines & entieres. Il ſemble cependant que ces Medecins n'ont pas agi conſéquemment à leur opinion, lorſqu'ils ont employé ces eaux pour guérir les maladies chroniques contre leſquelles tous les autres remedes avoient été inutiles, & qui avoient réduit les malades à la derniere extrémité, comme ſi ceux à qui ils les ordonnoient pouvoient avoir les viſceres ſains & entiers, après avoir été ſi long-tems attaqués de ces maladies. Il faut donc qu'ils avouent que les eaux minérales qui ne font aucun mal, & qui guériſſent même des perſonnes qui ſont extremement affoiblies par la maladie, doivent être d'une très-grande utilité, quoiqu'ils ne puiſſent pas toujours rendre raiſon de leur opération.

Les découvertes que je puis avoir faites ſur ce ſujet, ne ſont qu'une ſuite de la réſolution que j'avois priſe de ne point m'en rapporter à la bonne foy des autres, ni de juger du ſçavoir des Medecins ſur le plus ou le moins de réputation qu'ils pouvoient avoir; mais d'éprouver mes forces & d'examiner autant que j'en ſerois capable, toutes choſes ſuivant les lois que la raiſon dicte. Mes obſervations, & l'expérience m'ayant fait connoître la vertu & l'utilité des eaux minérales dans la Medecine, je me ſuis cru obligé de continuer mes recherches avec toute la précaution & l'exactitude que l'importance de la matiere exige. Lors donc que je ſuis venu à examiner la nature, les principes & les vertus de ces eaux, en me ſervant des moyens que la Chymie & la Philoſophie fourniſſent, j'ai trouvé que la plus grande partie de ce que les Auteurs en ont dit, étoit faux & imaginaire; ce qui m'a engagé à m'oppoſer à ces erreurs qui pouvoient nuire à l'Art que je profeſſe, & à appuyer mes découvertes de toutes les raiſons que j'ai crues propres à les confirmer. Mes efforts n'ont point été inutiles, & j'ai heureuſement découvert certaines ſources dont la vertu eſt extraordinaire, dont j'ai introduit l'uſage dans la Medecine avec beaucoup de ſuccès. Je ne doute point que les autres Medecins ne réuſſiſſent également dans leurs recherches, s'ils tiennent la même route que moi, ce que

je ſouhaite de tout mon cœur pour le bien du genre humain. HOFFMAN.

M. Slare paroît être un des premiers qui ſe ſont apperçus de l'erreur dans laquelle on eſt, au ſujet des eaux minérales. Ses obſervations méritent d'avoir place ici. Je puis aſſurer auparavant, une fois pour toutes, que j'ai été temoin des effets ſurprenans des eaux dont je parle, dans quelques-uns des cas dont Pline fait mention, comme dans la gravelle. J'oſe même avancer qu'il n'y a point de remedes comparables à celui-là pour guérir les maladies hyſtériques, pour hâter la fécondité & pour prevenir les fauſſes-couches; ce qui ne me permet point de douter des vertus qu'on attribue aux eaux de Spa & de Pyrmont dans les pages ſuivantes. J'avouerai cependant que je n'ai jamais pu voir par moi-même ces effets, quoique je m'en ſois ſervi dans pluſieurs occaſions; de ſorte que leur ſuccès ayant démenti le caractere qu'on leur avoit attribué, je ne les ai pas employées davantage. Je ne prétens point diminuer ici la réputation que ces eaux ont acquiſe, mais faire voir ſeulement qu'elles perdent leurs vertus lorſqu'elles ſont éloignées de leurs ſources; ou ce qui eſt plus vrai ſemblable, que ceux qui les vendent en gros ont trouvé les moyens de les contrefaire avec tant d'artifice, qu'elles ne different des naturelles qu'en ce qu'elles n'ont aucune vertu.

Comme M. Jordis, membre de la Société Royale, avec qui je ſuis en correſpondance depuis plus de trente ans, pratique la Medecine à Francfort & ſouvent à Swalbach pendant l'été, je le priai d'examiner les eaux de Spa, & de me rendre compte de ce que contiennent les *aigrelettes*, qui ſont auſſi célebres par leurs vertus que par l'uſage qu'en font les perſonnes de la premiere qualité. Il y trouva quelques parties ferrugineuſes qu'il fit calciner pour voir ſi elles ne contenoient point de ſoufre, mais il n'a jamais pu tirer de ces eaux la moindre goutte d'acide par la diſtillation, quelque expérience qu'il ait tentée pour cela. Le premier ſoupçon que j'ai eu que les eaux chalybées ne contiennent aucun ſel groſſier, vitriolique ou acide, n'eſt venu que de l'uſage accidentel d'une eau ferrée très-forte, dans laquelle j'avois fait diſſoudre du ſavon, & que j'ai trouvée très-propre à laver mes mains. Je me ſuis fait raſer enſuite avec la même eau & avec pluſieurs autres de cette eſpece, dont j'ai fait l'eſſai de la même maniere, & je les ai trouvées beaucoup meilleures pour cet effet que l'eau de pompe.

J'ai conſulté mon palais, & eſſayé ſi je ne pourrois point découvrir quelque aigreur ou acidité dans les eaux minérales d'Angleterre, mais elles m'ont paru laiſſer une ſaveur douce, & j'ai trouvé dans un grand nombre des ſels alcalis, fixes & adoucis, en les examinant ſcrupuleuſement.

J'ai fait des expériences avec pluſieurs ſortes d'eſprits propres à fermenter avec des acides, avec celui de corne de cerf, de ſel ammoniac, &c. mais ils n'ont occaſionné aucune fermentation, ni aucune altération dans ces eaux.

J'ai regardé les maladies auxquelles ces eaux conviennent, comme étant ſouvent produites par des matieres acres, acides ou tendantes à l'acrimonie. Telles ſont les cardialgies, les vomiſſemens aigres, les diarrhées dyſſenteriques, les coliques cauſées par le ſcorbut & la ſtrangurie, dans leſquelles on emploie des remedes adouciſſans, qui ont une vertu alcaline.

Je conſidere ces eaux comme poſſedant les propriétés du fer, qui eſt un des remedes les plus oppoſés aux acides qu'il corrige beaucoup, comme l'expérience m'en a convaincu, ce qui fait qu'on doit le regarder comme approchant de l'alcali.

1. Prenez *une dragme de limaille de fer*, ſur laquelle vous verſerez environ une once de vinaigre, de verjus ou de ſuc de citron, qui ſont les acides les moins forts, & ces ſucs perdront leur acidité: ſi vous verſez ſur cette limaille des acides minéraux, comme de l'eſprit corroſif de nitre, de ſel, ou de l'huile de vitriol, ils

perdront auſſi-tôt leur acidité, & donneront par l'évaporation un ſel doux, que les Chymiſtes appellent ſucre de Mars, & qui paſſe pour un excellent altérant. On peut le donner intérieurement ſans rien craindre lorſqu'il eſt préparé comme il faut.

2. On emploie l'acier réduit en poudre très-ſubtile, avec beaucoup de ſuccès dans les maladies de l'eſtomac, dans les pâles-couleurs, l'affection hypochondriaque & dans pluſieurs autres maladies cauſées par l'acidité & l'acrimonie des humeurs.

Le lait m'ayant paru propre à décider cette queſtion, je m'en ſuis ſervi dans les expériences que j'ai faites avec tout le ſoin poſſible. J'ai d'abord éprouvé ſi les eaux chalybées, ſurtout celles de Spa prenoient la teinture du fiel; ce qui m'ayant réuſſi, j'ai mêlé une partie de ces eaux avec du lait froid, une autre partie avec du lait tiede, & j'en ai fait bouillir une égale quantité enſemble; mais loin de le cailler, ces liqueurs ont été pluſieurs jours ſans s'aigrir.

Les eaux minérales, ſurtout les chalybées, ſont d'une ſi grande importance dans la Medecine, la réputation qu'elles ont parmi nous eſt ſi juſtement acquiſe, & l'uſage qu'on en fait dans les maladies les plus opiniâtres eſt ſi fréquent, que j'ai cru rendre ſervice aux curieux, principalement à ceux qui s'appliquent à la Medecine, d'examiner à fond ce remede, d'établir ſes véritables propriétés & de démontrer que ce à quoi l'on a donné juſqu'aujourd'hui le nom d'acide, eſt un véritable alcali. N'eſt-ce pas une eſpece de juſtice que l'on doit au Public, d'obliger les Allemands qui nous envoient ces eaux avec le faux caractere d'*aigrelettes*, de ne plus donner ce nom à l'avenir à celles de Spa? Cette fauſſe dénomination a obligé les Medecins à défendre l'uſage du lait à ceux qui prennent les eaux, comme s'il étoit un poiſon pour eux.

Quoique ce préjugé ſoit généralement repandu en Angleterre parmi ceux qui prennent les eaux, je n'ai pas laiſſé de donner du lait tous les ſoirs à des malades dans certains cas, avec beaucoup de ſuccès, pendant tout le tems qu'ils ont uſé de ce remede. J'oſe même aſſurer que quelques-uns n'ont pu les ſupporter ſans y mettre un tiers de lait, ce qu'ils ont continué de faire pluſieurs ſemaines ſans en être incommodés. Je n'ai jamais pu découvrir la moindre raiſon qui pût obliger à défendre l'uſage du lait à ceux qui prennent les bains d'eaux minérales, quelques recherches que j'aie faites pendant un an & demi ſur les propriétés, les vertus & les vices que ces eaux peuvent avoir.

L'expérience ſuivante prouve que les acides ne s'accordent point avec les eaux minérales, bien différens en cela des ſubſtances qui ſont d'une nature adouciſſante alcaliſée, que nous avons trouvé avoir avec elles un grand rapport. Je n'ai mis qu'une ſeule goutte d'huile de vitriol dans un grand verre d'eau de Spa, qui avant l'addition de cet acide, donnoit une couleur de pourpre foncé, mêlé à la diſſolution du fiel, & qui n'a pas produit après cette addition la moindre altération, quoique la quantité de fiel fût quatre fois plus forte dans la diſſolution avec laquelle elle fut unie enſuite. Je conclus de-là que les vertus des parties chalybées, que je regarde comme l'ame de ces eaux, ont été détruites juſqu'au point de perdre leur faculté cordiale ou corroborative; & que la bile qui ſe trouve dans les inteſtins, ne peut point ſéparer en ce cas les particules chalybées, qui ſont les ſeules qui operent, ni les mêler avec le chyle. Ceux qui veulent que ces eaux paſſent plus facilement dans les veines, doivent donc prendre garde de ne point les mêler avec aucun acide, quoiqu'on ait coutume ordinairement d'employer l'eſprit de vitriol, celui de nitre dulcifié, en qualité de diurétique, à moins qu'on ne veuille les dépouiller de la vertu cordiale & altérante qu'elles poſſedent, & les rendre par-là ſemblables à l'eau commune; ce que l'on eſt forcé de faire à la vérité, lorſqu'on veut employer les eaux de Bath dans quelques maladies inflammatoires.

Je finirai l'examen des eaux de Spa par une expérience fort aiſée en faveur des alcalis, qui eſt que ſi l'on met dans l'eau à laquelle on a ajouté l'huile de vitriol, quelque ſel alcali volatil ou fixe, tel que le ſel volatil de corne de cerf ou de ſel ammoniac, du ſel fixe de tartre ou d'abſinthe, ou quelqu'autre véritable alcali, on abſorbera l'eſprit acide, on redonnera à ces eaux leur premiere vertu, & on les diſpoſera à donner leur teinture mêlées avec la bile, comme elles ont accoutumé de le faire dans leur état naturel.

Je fis l'été dernier quelques expériences avec les eaux de Pyrmont dont j'avois une douzaine de pintes. Je trouvai en les goutant qu'elles poſſédoient une vertu chalibée, & qu'elles faiſoient une vive impreſſion ſur le palais, beaucoup plus agréable & ſpiritueuſe que les meilleures eaux de Spa que j'aie jamais goutées. Ces dernieres paſſent pour excellentes lorſqu'elles pétillent un peu dans le verre: mais lorſqu'on verſe les premieres dans un verre en été, & ce qui eſt bien plus, lorſqu'on débouche la bouteille, & que l'air vient à s'y introduire, il ſurvient une ébullition conſidérable approchante à celle du cidre qui eſt en bouteille, mais qui n'eſt pas de longue durée; elles conſervent leur gout piquant & ferrugineux juſqu'à la derniere goutte, quoique l'on ſoit quelque-tems à les boire. Ces eaux ne pétillent ni ne fermentent point en hiver, s'il en faut juger par les miennes. Il eſt vrai que je ne les avois point conſervées avec ſoin, & qu'elles avoient été pendant l'hiver dans une cave où j'ai coutume de tenir mon vin & ma biere: mais elles n'ont point perdu leur gout ferrugineux ni la ſaveur piquante & agréable qu'elles avoient auparavant.

On a mis ces eaux au nombre des *aigrelettes* d'Allemagne, & quelques-uns de mes amis à qui j'en fis gouter les trouverent dabord aigres; lorſqu'ils vinrent à les examiner plus attentivement, ils furent forcés de changer d'avis & d'avouer que leur gout piquant les avoit ſéduits juſqu'au point de les leur faire trouver acides ou véritablement aigres. Le cidre & la biere douce en bouteille affectent le palais d'une ſenſation aigue, qui eſt fort éloignée de l'aigreur; on peut même faire enſorte que les alcalis volatils du ſel ammoniac ou de la corne de cerf picotent la langue de la même maniere.

Je fis d'autres recherches pour voir ſi je ne découvrirois pas quelque acidité dans les eaux de Pyrmont. J'y verſai une quantité conſidérable d'eſprit de corne de cerf & de ſel ammoniac préparé comme il faut, mais ce mélange ne produiſit aucune fermentation. Pour mieux m'aſſurer de la nature de ces eaux, je les mêlai avec une quantité égale & quelquefois double de lait que je fis chauffer à différens degrés: mais ces eaux au lieu de cailler le lait, le conſerverent dans ſon état naturel pendant quatre ou cinq jours, quoique ce fût dans le mois de Septembre & que le tems fût très-chaud.

Mettez environ un demi-grain de bile de la véſicule du fiel deſſéchée & pulvériſée dans un quart de pinte d'eau de Pyrmont, il la troublera ſur le champ & lui donnera une couleur de pourpre foncé, ſurtout ſi vous avez ſoin de la remuer: mais ſi vous mettez cette poudre ſur la ſurface de cette eau, elle la teindra d'un fort beau bleu. Vous aurez une teinture beaucoup plus agréable en mettant cinq feuilles de thé fort vert dans le fond d'un verre qui tienne un quart de pinte. Vous verrez ces feuilles ſe développer d'elles-mêmes & teindre en un quart-d'heure cette eau d'un bleu d'azur que peu de végétaux peuvent donner. J'ai obſervé que plus ces feuilles ou tel autre ſtyptique reſtent dans l'eau, plus elles dégénerent en un pourpre foncé, ou même en une couleur noire.

Pour mieux connoître l'effet que produit l'uſage interne de ces eaux, j'en bus une quarte à la fois de la maniere qui ſuit: je commençai par les eaux de Spa, que j'avois eues de la premiere main, & dont j'uſai pendant une ſemaine. Je bus enſuite celles de Pyrmont pendant trois ou quatre jours, & uſai alternativement de

ces eaux pendant vingt jours. Il me parut que celles de Pyrmont étoient plus agréables, donnoient plus de force & de vivacité, & qu'on devoit par conſéquent les préférer aux autres, tant par rapport à leurs vertus qu'à cauſe qu'elles ont un gout beaucoup plus agréable.

Ces eaux ont encore cet avantage ſur toutes les eaux chalybées étrangeres dont nous avons connoiſſance, qu'elles ſe conſervent beaucoup mieux & ne ſont pas ſi ſujettes à perdre leur vertu, étant expoſées à l'air, ce qui les rend d'une plus grande utilité. Le minéral chalybé eſt entierement diſſous, parfaitement uni & mêlé avec l'eau, ce qui l'empêche de ſe précipiter aiſément & le rend plus propre à paſſer dans les vaiſſeaux lactés, à pénétrer dans la maſſe du ſang, & à produire des effets conſidérables. L'expérience ſuivante prouve que ce que j'avance ici n'eſt point une ſimple hypotheſe.

Je remplis à demi une bouteille d'eau de Spa & l'expoſai douze heures à l'air ſans la boucher. Lorſque je vins à l'examiner, je ne la trouvai point différente de l'eau commune, au lieu que celle de Pyrmont que j'avois expoſée à l'air de la même maniere, conſerva ſon gout & donna ſa teinture comme auparavant. Elle ne perdit point ſa vertu pendant deux jours que je la laiſſai dans cet état, & peut-être euſſai-je pu la laiſſer plus long-tems encore, mais je crus que ce tems ſuffiſoit. Je crois donc pouvoir conclurre de cette expérience, que puiſque les eaux de Spa ont été ſi ſalutaires dans les maladies chroniques, celles de Pyrmont qui ont beaucoup plus de vertus, doivent ſurmonter les maladies les plus opiniâtres.

Ces eaux ont quelquefois une qualité purgative : je voulus examiner ſi elles contenoient en effet quelque parties qui poſſedent cette propriété, & quelles étoient ces parties.

Je fis évaporer environ une quarte d'eau de Spa, & verſai ſur ce qui reſtoit une quantité d'eau de pluie ſuffiſante pour diſſoudre & pour enlever les ſels. Après qu'elle fut évaporée j'eus un ou deux grains de ſel qui avoit un gout de ſaumure pareil à celui des ſels qu'on retire de la plupart des eaux de riviere. Tout le monde ſait que les eaux purgatives ont un gout très-amer, & que le ſavant Grew donne au ſel qu'on en retire, le nom de *ſal catharticum amarum*, pour le diſtinguer des autres eſpeces de ſels naturels. Celui qu'on retire des eaux de Pyrmont n'a aucun rapport avec lui, n'ayant pas la moindre amertume.

L'on ſait auſſi qu'à moins que les eaux dont nous parlons ne ſoient imprégnées d'une quantité conſidérable de ce ſel amer, elles ne purgent point du tout; deux ou trois grains ne ſuffiſent point & n'ont pas la moindre vertu cathartique. Par exemple, mettez deux dragmes de ſels purgatifs ſur une quarte d'eau commune; cette quantité fera aller une ou deux fois à la ſelle une perſonne qui a le ventre naturellement libre. J'ai examiné pluſieurs autres eaux chalybées, & je ne me ſuis jamais apperçu qu'elles continſſent aucune partie qui eut une vertu purgative.

Je crois qu'il eſt d'autant plus aiſé de démontrer que les eaux chalybées ont une vertu ſtyptique & aſtringente, qu'elles doivent leur origine au fer & ſurtout aux Pyrites, que M. Liſter regarde avec raiſon comme le principe de toutes les mines de fer auſſi-bien que des eaux chalybées. J'ai ſouvent examiné la ſolution des Pyrites par l'eau de pluie à Deptfort & dans d'autres endroits où l'on fait la couperoſe, & je ne l'ai pas trouvée différente des autres eaux chalybées. C'eſt à ce minéral que nous devons les remedes ſtyptiques aſtringens que l'on emploie extérieurement & intérieurement; les poudres & les ſels d'acier, le vitriol de mars; ſouvent par l'uſage des eaux de Tunbridge & des autres eaux ferrées, pluſieurs perſonnes ont été délivrées de diarrhées invétérées qui avoient réſiſté à tous les autres remedes.

On peut objecter contre ce que je viens de dire, que les eaux de Pyrmont purgent ceux qui les boivent à leur ſource. Je ſai auſſi que celle de Tunbridge poſſedent outre cette qualité celle de cauſer le vomiſſement lorſqu'on les boit à la hâte & en trop grande quantité : mais nos Medecins ont remédié à cet inconvénient, & on ne s'apperçoit pas qu'elles produiſent cet effet ſur ceux qui obſervent un régime convenable. Il faut donc convenir que ces eaux ſont aſtringentes de leur nature, & qu'elles exigent ſouvent des remedes apéritifs. La quantité d'eau que l'on boit à Pyrmont eſt ſouvent de trois à quatre pintes. Il n'eſt pas ſurprenant que leur poids les force à deſcendre, puiſque la même choſe arrive à l'eau commune lorſqu'on la boit à la hâte & en même quantité : mais lorſqu'on boit les eaux de Pyrmont ou telle autre eau chalybée que ce ſoit, petit à petit, ſavoir une pinte, ou plutôt une demi-pinte toutes les heures, on en peut prendre trois pintes en autant d'heures ſans crainte d'en être purgé. Il eſt impoſſible que ces eaux ne produiſent l'effet qu'on en attend lorſqu'on a ſoin de conſerver le corps & l'eſprit dans une aſſiette tranquille : car moins on agit, mieux on rend ces eaux par les urines. Quoique cela ſemble un paradoxe, ſurtout aux Medecins étrangers, qui ordonnent à leurs malades de ſe promener beaucoup pendant qu'ils prennent les eaux; je ſuis perſuadé que j'ai pour moi la raiſon & l'expérience. Je ne m'arrêterai pas plus long-tems ſur ce ſujet pour le préſent, & me contenterai de rapporter une obſervation que j'ai faite, qu'aucune de nos eaux ferrugineuſes d'Angleterre ne donne une couleur de pourpre pareille à celle que donnent les eaux chalybées des pays étrangers; elle eſt beaucoup moins vive & plus obſcure; plus les eaux ſont mauvaiſes, plus auſſi leur ſédiment eſt noir. Celles d'Iſlington contiennent beaucoup d'ocre; le minéral n'eſt pas aſſez diſſous & donne une couleur noire, au lieu que celles de Pyrmont ſont au-deſſus de toutes les eaux que j'ai examinées juſqu'à préſent par l'éclat de leur couleur qui eſt un bleu céleſte. SLARE, *Diſſert. Phil. Tranſ.*

Examen des Eaux Minérales.

Les vertus admirables & l'efficacité extraordinaire des eaux minérales froides, qu'on appelle *aigrelettes*, & des chaudes qu'on nomme *thermales* dans la cure des maladies les plus opiniâtres & les plus invétérées, ſont ſi connues & ſi atteſtées par le long uſage & le nombre infini d'expériences qu'on a faites, que cette matiere ne ſouffre plus aujourd'hui aucune difficulté. Mais il n'eſt pas ſi facile de ſavoir d'où ces eaux tirent la vertu qu'elles ont de guérir les maladies; & en effet, il y a peu de perſonnes qui ſachent ſe ſervir de la Chymie pour découvrir les principes & les ingrédiens d'où elles reçoivent leurs vertus.

Le meilleur moyen dont on puiſſe ſe ſervir pour découvrir les principes des eaux médicinales, eſt de faire évaporer le liquide à une chaleur douce, ou dans un vaiſſeau d'étain poſé ſur la cendre chaude à découvert, ou ce qui vaut encore mieux, dans une cucurbite de verre, en conſervant avec ſoin la liqueur qui ſort par le bec de l'alambic, pour qu'on puiſſe connoître la proportion qu'il y a entre les parties ſolides & liquides. Si l'on peſe avec ſoin après l'évaporation la maſſe ſeche qui reſte dans la cucurbite, on ſaura au juſte le poids des ingrédiens qui ſont d'une nature plus fixée, qu'il n'eſt pas difficile d'examiner enſuite, quoiqu'ils aient un tiſſu différent.

On doit commencer par diſſoudre ce qui a reſté avec de l'eau pure diſtillée, ce qui eſt toujours néceſſaire dans l'examen des préparations chymiques, car la plupart des eaux de fontaine contiennent une grande quantité de principes ſalins & terreſtres. On ſépare le ſel par ce moyen, & il ne reſte que la terre que l'eau a le plus de peine à diſſoudre. Il eſt aiſé de connoître ſi ce ſel eſt alcali en le mêlant avec un acide : car pour lors il forme un ſel neutre; ou avec du ſel ammoniac, & dans ce cas, il ſe manifeſte par l'odeur volatile urineuſe. On peut encore le connoître en y ajoutant du mercure

ſublimé diſſous dans l'eau, car il ſe fait une précipitation d'une poudre jaune ; ou par la couleur verte qu'il donne au ſirop de violettes.

Le cas devient un peu plus difficile lorſque les ſels qui reſtent après l'évaporation ſont de différente eſpece ; comme, par exemple, lorſque les ſels alcalis ſont mêlés avec des ſels neutres, tels que le ſel commun ou le ſel de chaux, l'*Aphronitrum* ou ſel ſulphureux, qui approche de la nature de l'*Arcanum duplicatum* ou du tartre vitriolé. On me demandera peut-être comment il eſt poſſible de les ſéparer les uns des autres ? On peut le faire de la maniere ſuivante : verſez de l'eau commune ſur la maſſe deſſéchée & écoulez-la après une légere agitation. Il reſtera par ce moyen une poudre ſaline, qui n'eſt pas aiſée à diſſoudre, telle que ſont tous les ſels moyens ; car les ſels alcalis ſe diſſolvent promptement dans l'eau. Il eſt un autre moyen de ſéparer les ſels neutres des alcalis, qui eſt la cryſtalliſation, dans laquelle, lorſqu'on s'y prend comme il faut, les ſels moyens, comme étant les plus propres à recevoir une forme concrete, deſcendent les premiers, & ſe préſentent ſous la figure de cryſtaux, & il ne reſte qu'une liqueur lixivielle qui flotte ſur la ſurface, qui contient les ſels alcalis, & qui ne prend une forme ſolide qu'avec beaucoup de peine.

On peut faire ici une autre queſtion ; ſavoir, comment on peut découvrir la véritable nature & les proprietés des ſels moyens ? On doit ſavoir qu'il ne paſſe d'autres ſels des entrailles de la terre dans ces eaux, qu'un ſel commun, ou un ſel neutre d'une nature vitriolique & ſulphureuſe, formé par l'union de l'acide du ſoufre ou du vitriol, avec une eſpece de ſel ou de terre de nature alcaline. Le premier, c'eſt-à-dire, le ſel commun, eſt aiſé à diſtinguer par ſa ſaveur & la figure cubique qu'il a reçue dans la cryſtalliſation, & par la fumée blanche, abondante & d'une odeur pénétrante qu'il répand lorſqu'on le mêle avec de l'huile de vitriol. Voici la maniere dont on éprouve l'autre ſel, qui tire ſon origine d'un *acide* ſulphureux, qui eſt généralement répandu dans les entrailles de la terre.

Mêlez deux parties de ce ſel avec une partie de ſel de tartre, & une partie de charbon en poudre, & faites-les fondre & incorporer dans un creuſet à un feu de fuſion ; il ſe formera une maſſe rouge d'un gout ſulphureux alcalin fort approchant du foie de ſoufre, dont on tire au moyen de l'eſprit de vin parfaitement rectifié, la véritable teinture jaune de ſoufre, qui donne à l'argent une couleur de ſuie.

Cette maſſe étant diſſoute dans de l'eau, il ſe précipite au moyen d'une liqueur *acide* un véritable lait de ſoufre ; ce qui prouve manifeſtement que le ſoufre minéral qui eſt compoſé de l'*acide* univerſel, & d'un principe inflammable, revit dans ce procédé. Cela ſe trouve vrai, non-ſeulement dans tous les ſels que l'on obtient par le ſecours de l'art, & qui ſont compoſés d'un *acide* vitriolique ou ſulphureux ; mais l'on retire encore par le moyen de ce procédé une maſſe ſulphureuſe alcaline de tous les ſels moyens, excepté le ſel commun, que l'on trouve dans les eaux minérales, tant chaudes que froides ; avec cette différence, que ſi le ſel moyen eſt compoſé d'un ſel alcali & de l'eſprit de ſoufre, il ſe fond beaucoup plus aiſément au feu, que lorſque cet *acide* ſe trouve uni avec un principe terreſtre, comme eſt le ſel dans ce qu'on appelle aphronitre, & qui s'attache aux cailloux.

On trouve dans la plupart des eaux minérales, outre les ſels alcalis & moyens dont on vient de parler, un ſel vitriolique, qui eſt rarement fixe, mais ; pour l'ordinaire, ſubtil & volatil. Ce même ſel ſe manifeſte dans toutes ces eaux, moins par ſon gout, que par la couleur noirâtre & de pourpre foncé qu'elles reçoivent de la noix de galle réduite en poudre, de l'écorce de grenades ou des fleurs de grenadier miſes en infuſion lorſqu'on les mêle avec elles. La volatilité de cet eſprit vitriolique, ou plutôt de l'*acide* de ce minéral, qui conſtitue, étant joint avec les particules martiales, le ſel volatil de vitriol paroît principalement, en ce que les eaux minérales qui prennent la teinture des noix de galle, & qui noirciſſent les excrémens lorſqu'on les boit, perdent auſſi-tôt qu'on les expoſe à l'air dans un lieu chaud, leur gout vitriolique & la faculté qu'elles ont de changer de couleur, ce qui arrive encore plus promptement pour peu qu'on les faſſe bouillir.

Il reſte encore quelque choſe à examiner dans les eaux minérales, qui eſt leur principe ſpiritueux extrêmement ſubtil, lequel paroît être d'une nature aérienne & éthérée, & avoir une vertu élaſtique. Il ſe manifeſte non-ſeulement par les vapeurs qui ſortent de ces eaux en abondance, & par leur odeur vive & pénétrante ; mais encore par les effets qu'il produit ſur la tête lorſqu'on boit ces eaux. C'eſt ce principe qui fait que les eaux minérales, ſurtout celles qui ſont froides, forment, lorſqu'on les verſe d'un verre dans l'autre, une grande quantité de bulles qui s'attachent aux parois du vaiſſeau.

Mais ces bulles s'élevent en plus grand nombre & avec plus de force & de viteſſe des interſtices de ces eaux ſur leur ſurface, lorſqu'on les mêle avec une égale quantité de vin de la Moſelle ou du Rhin, ou quelqu'autre qui contient un *acide* ſubtil, ou auquel on a joint un peu de ſucre. Par ce moyen la couleur & le gout de ces eaux deviennent beaucoup plus agréables, & les vapeurs qui s'en élevent, ſont ſi abondantes qu'elles paroiſſent fumer. Cette efferveſcence qui fait élever ces bulles, dépend du choc du ſel alcali, qui domine dans les eaux minérales avec l'*acide* ſubtil de ces vins.

C'eſt encore ce principe ſpiritueux qui réſide dans les eaux qui fait caſſer les vaiſſeaux ou les bouteilles avec une violence extraordinaire, lorſqu'étant bien bouchées, elles viennent à s'échauffer, ce qui eſt une preuve évidente de la vertu élaſtique & ſuſceptible de raréfaction de cette matiere extrêmement ſubtile.

On peut encore découvrir fort commodément dans le vuide, au moyen de la machine pneumatique, l'exiſtence de ce principe ſpiritueux. Car il s'éleve une ſi grande quantité de bulles à la ſurface du vaiſſeau, qu'il ſemble que la liqueur ſoit échauffée au point de bouillir.

On doit donc regarder les eaux qui étant ſoumiſes à l'examen, ne produiſent point de ſemblables effets comme fort inférieures aux précédentes. Car c'eſt cet eſprit minéral extrêmement ſubtil qui donne aux eaux & aux ingrédiens qui les compoſent une vertu ſi extraordinaire, qu'elles pénetrent non-ſeulement avec promptitude dans les organes les plus fins & les plus éloignés, & dans les émonctoires du corps ; mais qu'elles communiquent encore une force ſurprenante aux parties ſolides, & aux fibres motrices, pour hâter le paſſage des eaux par tout le ſiſteme vaſculeux de notre corps, ce qui détruit les obſtructions des vaiſſeaux, & hâte les ſécrétions, & les excrétions des liqueurs ſuperflues.

Mais comme il n'y a point d'eau de fontaine qui ne donne, après l'évaporation, quelque choſe de terreſtre, qui ne ſe diſſout qu'avec peine, on ne doit point être ſurpris de trouver la même choſe dans les eaux minérales, chaudes & froides ; même dans celles qui ſont les plus renommées par leurs vertus médicinales. Il eſt maintenant néceſſaire de rechercher la nature & les propriétés de cette ſubſtance groſſiere. Car les eaux paſſent par différentes eſpeces de terres dont elles emportent quelques parties à cauſe de leur mouvement inteſtin.

Les matieres terreſtres qui pénetrent dans les pores de l'eau, & qui s'uniſſent avec elle, ſont principalement : les terres qui tiennent de la nature de la chaux, de l'ocre, de la terre glaiſe, & de la craie. On connoît celle de la premiere eſpece par ſon efferveſcence avec un *acide*, auſſi-bien que par la cuite dans laquelle elle aquiert une acrimonie extraordinaire. Lorſqu'il y a une grande quantité de chaux dans les eaux, ſurtout

dans celles qui ſont chaudes, elles s'en ſépare lorſqu'il fait froid, s'attache aux vaiſſeaux & les couvre en peu de tems d'une croûte pierreuſe, comme il arrive à celles de Carls-Bath, qui contiennent une ſi grande quantité de terre alcaline de la nature de la chaux, qu'il ſe forme des pierres d'une grandeur démeſurée dans les vaiſſeaux où elles ſont. Si le ſédiment qui reſte dans le filtre après l'évaporation & la cryſtalliſation, eſt de couleur jaune, & qu'il rougiſſe lorſqu'on le calcine ; c'eſt une preuve qu'il y a dans ces eaux une matiere martiale qui ne manque jamais de produire des effets ſalutaires dans le corps humain par ſa vertu légerement aſtringente & corroborante.

Quoique la terre qui tient de la nature de l'ocre, reçoive ſa couleur du fer ; elle ne peut être diſſoute par aucun acide ; la plupart des eaux minérales ſont remplies de cette eſpece de terre martiale, ſans aucun autre ingrédient ſalin ou ſulphureux ; ce qui les rend d'une très-grande utilité dans la cure des maladies chroniques, ſoit qu'on en uſe en forme de boiſſon ou de bain. On peut mettre de ce nombre les eaux de Freyenwald dans le Marquiſat de Bibra, dans la Thuringe, & de Leuchſtad, dont on ne peut trop priſer la vertu corroborante, deſſiccative, & diaphorétique, ſurtout lorſqu'on s'en ſert en forme de bain.

Il eſt aiſé de connoître qu'il y a quelque matiere terreſtre dans les eaux minérales ; car en verſant promptement une quantité ſuffiſante d'eau, & la laiſſant repoſer, les particules les plus ſubtiles nagent dans la liqueur, mais les plus groſſieres deſcendent au fond, & leur peſanteur les empêche de s'élever avec facilité.

Outre les eaux minérales, chaudes & froides, dans leſquelles nous avons prouvé que les alcalis dominoient ; il y a encore des eaux médicinales qui ne ſont imprégnées d'aucun acide, ni d'aucun alcali, & qui ne ſauroient altérer la couleur du ſirop de violettes ; elles contiennent cependant un ſel moyen, qu'il eſt aiſé d'avoir par l'évaporation & la cryſtalliſation. Telles ſont celles que je découvris il y a quelques années en Boheme, dans la Ville de Zetliz, à deux mille de Tœplis. Ces eaux ſont très-ameres, laxatives, & contiennent une quantité conſidérable de ſel moyen, qui approche beaucoup par ſa nature, & par ſes vertus de l'aphronitre ou du ſel d'epſom artificiel. HOFFMAN, *Obſerv. Phyſ. Chym.*

« Les particularités ſuivantes qui concernent quelques-
» unes des principales eaux minérales d'Allemagne,
» doivent encourager les Curieux qui ſont à portée de
» quelqu'unes des ſources qui ſont très-abondantes en
» France, & dont on n'a point une connoiſſance ſuffi-
» ſante, à examiner leurs principes auſſi-bien que leur
» nature reſpective, afin que le public ait une connoiſ-
» ſance plus aſſurée, & plus étendue des effets ſalutai-
» res qu'elles produiſent dans la cure des maladies. »

1. Puiſqu'il eſt certain que les eaux médicinales, chaudes & froides que l'on trouve dans différens pays, different conſidérablement par les principes ou ingrédiens qu'elles contiennent, auſſi-bien que par leur pureté, ce qui fait que les unes ſont propres à une ſorte de maladie, & les autres à une autre ; que quelques-unes conviennent à certains tempéramens, tandis que d'autres leur ſont contraires : il eſt important de déterminer préciſément les vertus & les effets des différentes eaux par des expériences certaines. Le but que je me propoſe dans cette ſection, eſt d'indiquer une méthode exacte & réguliere, de découvrir dans chaque pays les eaux qui peuvent contribuer le plus efficacement à la guériſon des maladies. Pour rendre cette matiere plus familiere & plus intelligible, je me ſervirai d'exemples plutôt que de préceptes, & je rapporterai pluſieurs expériences que j'ai faites ſur certaines eaux qui ont le plus de réputation en Allemagne ; ce qui me fournira en même-tems l'occaſion de confirmer l'efficacité qu'on leur attribue dans la Medecine par l'expérience, & par l'exemple des perſonnes qui en ont uſé avec ſuccès, & de prouver que leurs vertus s'accordent avec les principes qu'on y découvre.

2. Je commencerai par les eaux de Pyrmont qui tiennent la premiere place parmi les *aigrelettes*, à cauſe de leur nature pénétrante, & de la facilité avec laquelle elles paſſent. Ces eaux ont cela de particulier qu'elles briſent avec beaucoup de facilité les vaiſſeaux de verre ou de terre dans leſquels on les enferme au ſortir de leur ſource, pour peu qu'on les agite ; de ſorte qu'il faut avoir ſoin de ne point remplir tout-à-fait les bouteilles que l'on veut tranſporter dans les pays étrangers, & les laiſſer même débouchées pendant quelques heures, afin que leur eſprit volatil élaſtique puiſſe s'évaporer en partie.

3. Lorſque l'on boit ces eaux à jeun, elles frappent non-ſeulement l'odorat par la ſubtilité des vapeurs qui s'en élevent, mais elles cauſent encore des vertiges pareils à ceux que l'on reſſent après avoir bu trop de vin.

4. Elles operent quelquefois par les ſelles, mais avec beaucoup plus d'effet lorſqu'on ne les boit point à leur ſource, & qu'on en uſe à quelque diſtance du lieu où elles naiſſent. La matiere qu'elles évacuent eſt plus noire que lorſqu'on boit d'autres eaux *aigrelettes*. Mais elles perdent leur vertu purgative, & ne donnent plus la même couleur aux excrémens, lorſqu'on les laiſſe long-tems expoſées à l'air.

M. Slare refuſe à ces eaux la vertu purgative que nous venons de leur attribuer, ſur ce qu'elles ne laiſſent aucun ſel cathartique amer après l'évaporation ; & veut que cet effet ne provienne que de ce qu'on les boit à la hâte & en grande quantité. L'eau commune devroit dans ce cas produire un ſemblable effet. Mais il paroît par ce qu'on vient de dire, qu'elles ſont quelque peu purgatives, à raiſon de leur eſprit vitriolique volatil, qui ne manque pas de cauſer le vomiſſement lorſqu'il abonde dans les eaux minérales, comme il paroît par les eaux de Paſſy qu'on a découvertes depuis peu en France. Voyez *l'Hiſtoire de l'Acad. Roy. des Sciences, ann.* 1720.

5. Lorſqu'on met des feuilles de thé, des fleurs de balauſtes, ou de la noix de galle en poudre dans un verre de cette eau, elle ſe teint d'abord en bleu, auſſi-tôt après en pourpre, & enfin en noir ; ce qui prouve que cette derniere couleur provient de la concentration du pourpre, & que le bleu n'eſt autre choſe qu'un pourpre foible & mêlé. Mais lorſque l'on y ajoute quelques gouttes d'eſprit de vitriol, toutes ces couleurs s'évanouiſſent auſſi-tôt.

6. Lorſqu'on mêle cette eau avec quelque eſprit acide extremement fort, tel que l'eſprit de vitriol & l'eau forte ; ou même un autre plus foible, tel que peut être le vinaigre, le jus de citron ou le vin du Rhin, il ſurvient une ébullition ſenſible, & il s'éleve une grande quantité de bulles à la ſurface de la liqueur, qui s'exhale auſſi en vapeurs.

7. On ne remarque point de ſemblable ébullition enſuite du mélange de cette eau avec une liqueur alcaline, ou fixe comme l'huile de tartre, ou volatile comme l'eſprit de ſel ammoniac : mais l'eau devient ſeulement un peu blanche & épaiſſe. Elle reprend de nouveau ſa tranſparence, lorſqu'on y verſe une quantité d'eſprit de vitriol ſuffiſante pour ſoûler le principe alcali.

8. Lorſqu'on mêle cette eau avec une quantité égale de lait de vache, elle empêche la coagulation de ce dernier qui devient fluide, & qu'elle met par-là hors d'état de ſe cailler ; ce qui prouve évidemment que cette eau ne contient aucun acide.

Cette particularité eſt confirmée par M. Slare, qui a découvert que ces eaux ne caillent point le lait, quoiqu'on les faſſe bouillir enſemble, mais qu'elles le conſervent pluſieurs jours dans ſon état naturel.

9. Le ſirop de violette mêlé avec cette eau, prend une couleur verte foncée, qui diſparoît de nouveau lorſqu'on y ajoute quelques gouttes d'eſprit de vitriol.

10. En faiſant évaporer quarante-huit onces de cette eau à petit

à petit feu, on retire deux ſcrupules de matiere ſeche. Si on en met la moitié dans un verre, & qu'on verſe deſſus trente gouttes d'huile de vitriol, il ſe fait une efferveſcence violente, & il s'éleve une vapeur extremement ſubtile, qui affecte l'odorat de la même maniere que lorſqu'on verſe de l'huile de vitriol dans du ſel commun. En verſant de l'eſprit de vitriol rectifié ſur l'autre moitié de cette matiere ſeche, il ſurvient une pareille efferveſcence ; & elle ſe convertit en une ſubſtance ſaline amere, qui dépoſe une portion conſidérable de terre de la nature de la chaux. Cette ſubſtance ſaline étant diſſoute, filtrée & cryſtalliſée, ne fermente plus avec aucun acide.

11. Ayant expoſé pendant vingt-quatre heures pluſieurs pintes d'eau de Pyrmont à l'air dans un grand vaiſſeau d'argent, je la trouvai ſi fort altérée, qu'on auroit eu de la peine à la reconnoître. Elle étoit inſipide, épaiſſe & trouble, & il s'étoit précipité une terre fine jaunâtre. Lorſque j'eus verſé la liqueur qui flottoit ſur cette poudre, elle ne fermenta plus avec les acides, elle ne ſe teignit plus en noir avec la noix de galle pulvériſée, & ne changea plus en verd le ſirop violat qu'on y mêla.

12. Il paroît par ces obſervations que les eaux de Pyrmont ſont chargées d'un eſprit minéral, pur, pénétrant & élaſtique, d'où dépend leur vertu & leur efficacité dans les maladies auxquelles elles conviennent. Tant que ce principe extremement raréfié eſt uni aux particules terreſtres & aux craies qui ſe trouvent dans cette eau, il prend une nature alcaline : mais comme il eſt encore uni à une terre ſubtile & ferrugineuſe, il approche de la nature du vitriol, & a le même gout, il noircit les excrémens, & prend une couleur noirâtre avec la noix de galle. C'eſt pourquoi, tant que ce principe reſte dans ces eaux, il les rend extremement actives, & propres à détruire les obſtructions & à hâter les ſécrétions du corps : mais lorſque cet eſprit s'eſt une fois évaporé, elles perdent entierement toutes leurs vertus médicinales. Comme les eaux de Pyrmont ſont pénétrées de ce principe ſpiritueux d'où elles tirent toute leur force, il eſt évident que leur uſage convient beaucoup mieux à ceux qui ſont d'un tempérament robuſte, qu'aux perſonnes d'une complexion foible & délicate. Ces dernieres peuvent cependant les boire ſans danger & avec avantage, pourvu que ce ſoit en petite quantité, & qu'ils les mêlent avec de l'eau de fontaine qui n'ait aucune mauvaiſe qualité. On les mêle encore avec une égale quantité de lait, ce qui les rend extremement ſalutaires à ceux qui ſont incommodés de la goutte & du ſcorbut, comme j'en ai été convaincu par le long uſage que j'ai fait de ces eaux.

13. Les eaux d'Egra ſont celles qui approchent le plus de celles de Pyrmont par leur vertu. Comme elles ne ſont pas auſſi ſpiritueuſes, elles ſont d'une nature plus douce, ce qui contribue à les rendre beaucoup plus ſalutaires. Elles ſont même aujourd'hui plus en uſage que celles de Pyrmont, & l'on en tranſporte toutes les années une quantité prodigieuſe dans les pays étrangers.

14. Lorſqu'on verſe de l'eſprit de vitriol dans cette eau, il cauſe une ébullition manifeſte, qui eſt cependant moins grande que dans celles de Pyrmont.

15. L'huile de tartre ne détruit point la tranſparence de cette eau, ni ſa fluidité ; au lieu que les autres eaux minérales deviennent bourbeuſes ou laiteuſes par leur mélange avec une liqueur alcaline, à cauſe du ſel commun, ou de la terre à chaux qu'elles contiennent.

16. Cette eau ſe teint en rouge mêlée avec la noix de galle au ſortir de ſa ſource, ce qui n'arrive point lorſqu'on la tranſporte à une trop grande diſtance, à moins que le vaiſſeau ne ſoit exactement bouché ; ce qui prouve qu'elle contient une tres-petite quantité de terre ferrugineuſe.

17. Elle donne une couleur de verd pâle au ſirop violat, preuve certaine que le principe alçali y domine.

18. Lorſqu'on ajoute à cette eau une diſſolution de vitriol de Mars, il ſe précipite au fond une matiere d'un jaune obſcur ; ce qui vient moins de l'eau que du vitriol lui-même qui la donne, tandis que l'acide du vitriol rencontrant le ſel alcali, s'y unit, & laiſſe aller les particules ferrugineuſes auxquelles il étoit joint.

19. J'ai fait diſtiller douze onces de cette eau au bain-marie, ce qui m'a d'abord donné un phlegme parfaitement inſipide, & vingt-quatre grains de matiere ſaline ſeche qui s'eſt trouvée au fond du vaiſſeau. J'ai verſé ſur cette matiere de l'huile de vitriol, qui n'a produit aucune efferveſcence, ni fait élever aucune vapeur volatile ; ce qui prouve que cette eau ne contient aucun ſel commun.

20. Il eſt donc évident que les eaux d'Egra doivent leur qualité purgative à la grande quantité de ſel cathartique amer qu'elles contiennent, lequel eſt d'une nature neutre, eu égard à l'acide & à l'alcali. On tire annuellement ce ſel purgatif de ces eaux en les faiſant bouillir, & on en envoie une grande quantité dans les pays étrangers. Ce ſel a la même vertu que celui qu'on appelle communément ſel d'Epſom, & il n'en faut qu'une once diſſoute dans une pinte d'eau pour faire aller trois ou quatre fois à la ſelle ſans violence. Ces eaux ſont encore extremement recommandables par la ſubtilité, la légereté & la pureté de leurs parties aqueuſes, ce qui les rend préférables à cet égard à celles de Pyrmont, qui contiennent une grande quantité d'ocre & de terre à chaux. C'eſt donc une choſe démontrée par la raiſon & par l'expérience, que les eaux d'Egra ſont très-propres à entraîner les viſcoſités des premieres voies, auſſi-bien que les matieres qui cauſent des obſtructions dans le corps des perſonnes hypochondriaques ou d'un mauvais tempérament, & de les évacuer par les ſelles ; comme auſſi pour enlever les obſtructions des vaiſſeaux ſanguins des viſceres, & diſſoudre les humeurs gluantes & viſqueuſes qui s'y ſont fixées.

21. Nous allons maintenant examiner les eaux de Seltz, qui ne ſont pas moins célebres que les précédentes, & qui, par la maniere douce dont elles agiſſent, ſont extremement ſalutaires aux perſonnes qui ſont d'une complexion foible, ſur-tout à celles qui ſont dans un état de conſomption, ou qui ont les poumons attaqués.

22. Ces eaux fermentent avec quelque eſpece d'acide que ce ſoit ; elles bouillonnent avec violence, & jettent beaucoup de fumée lorſqu'on les mêle avec du vin du Rhin ou du ſucre pulvériſé ; le mélange écume même comme du lait.

23. Elles noirciſſent ou deviennent d'une couleur rouge foncée, étant mêlées avec une égale quantité de vieux vin d'Allemagne appellé *Kock*, de même que lorſqu'on verſe de l'huile de tartre ou de l'eſprit de ſel ammoniac dans de bon vin blanc.

24. Leur gout n'eſt point auſſi vif, auſſi pénétrant, ni auſſi aigre que celui des autres eaux minérales, mais quelque peu lixiviel.

25. Elles ne ſe teignent ni en blanc, ni en rouge, & encore moins en noir, mêlées avec la noix de galle, & ne noirciſſent point les excrémens de ceux qui en uſent.

26. Elles deviennent laiteuſes avec l'huile de tartre, & ne dépoſent aucun ſédiment.

27. Vingt-quatre onces de cette eau donnent par l'évaporation une drachme & douze grains de matiere ſaline, qui étant diſſoute dans l'eau, & filtrée, donne un ſel lixiviel, dont on tire deux ſcrupules de ſel pur alcali. Le mélange de la diſſolution de ce ſel avec celle du mercure ſublimé, fait précipiter un turbith minéral de couleur jaune, qui tombe peu à peu au fond. J'ai encore eu le plaiſir de voir que cette diſſolution teignoit en rouge l'infuſion de rhubarbe.

28. Ce même ſel alcali, mêlé avec du ſel ammoniac, lui enleve ſon acide, & dégage la partie volatile urineuſe, qui, en s'évaporant, frappe le nez d'une odeur pénétrante.

29. Ayant ſoûlé vingt-quatre onces de cette eau avec de l'eſprit de vitriol, & fait évaporer peu-à-peu ce mélange, il m'a donné une drachme & demie de ſel neutre, ſemblable au tartre vitriolé.

30. Je ne connois point d'eaux médicinales ſi ſujettes à ſe corrompre que celles-ci ; de ſorte qu'il faut avoir ſoin, lorſqu'on veut les conſerver, de bien remplir la bouteille, la boucher exactement, & enduire le bouchon de poix.

31. Cette eau perd entierement ſon gout, lorſqu'on l'expoſe vingt-quatre heures à l'air dans un grand vaiſſeau, & devient lixivieuſe, comme ſi on y avoit mêlé de l'huile de tartre. Il ne ſe précipite aucune ſubſtance jaunâtre.

32. Il eſt aiſé de s'appercevoir, en faiſant attention à ces phénomenes, que ces eaux minérales contiennent une plus grande quantité de ſel alcali qu'aucune autre qui ſoit en Allemagne. Comme elles n'ont aucun ſel cathartique amer, ni aucun principe ferrugineux : elles operent plutôt par les urines que par leur qualité purgative ou aſtringente, qui n'eſt pas fort conſidérable. Elles ne contiennent pas beaucoup non plus d'eſprit volatil minéral : ce qui fait qu'elles ſont d'une nature plus douce. Il s'enſuit donc que ces eaux non-ſeulement ne ſont pas dangereuſes, mais qu'elles peuvent encore être employées avec utilité par ceux qui ſont d'une complexion foible, ſurtout dans les maladies ſcorbutiques, phtiſiques & nerveuſes. On peut les prendre ſeules, ou, ce qui vaut encore mieux, avec du lait d'âneſſe ou de chevre : ce qui eſt une méthode que j'ai introduite avec ſuccès depuis plus de vingt-cinq ans, & dont pluſieurs Medecins ſe ſont bien trouvés. J'oſe même aſſûrer que les eaux de Seltz bues avec du lait ſont le remede le plus ſûr, le plus prompt & le plus efficace que l'on puiſſe employer, pour délayer & entraîner les humeurs acides & mal digérées, pour corriger la mauvaiſe diſpoſition du ſang & des liqueurs dans la goutte, pour relâcher & rétablir les parties nerveuſes attaquées de mouvemens ſpaſmodiques.

33. Les eaux de Tonnſtein ſont celles de toute l'Allemagne qui ont le plus de réputation, & qui ſont le plus agréables au gout.

34. Elles ont cela de commun avec toutes les autres eaux minérales froides, qu'elles bouillonnent mêlées avec les acides. Etant mêlées avec du ſucre ou du vin verd, elles écument comme le lait avec bruit, & laiſſent échapper une fumée abondante & une grande quantité de bulles.

35. Elles ne ſont point altérées par le mêlange de l'infuſion de la noix de Galle, & conſervent leur tranſparence ordinaire : ce qui prouve qu'elles ne contiennent aucunes particules ferrugineuſes ou vitrioliques.

36. Elles donnent au ſirop violat une couleur verte très-foible, ce qu'elles ont de commun avec les autres eaux minérales froides : preuve évidente que le principe alcalin s'y trouve.

37. Elles deviennent laiteuſes, étant mêlées avec de l'huile de tartre, & dépoſent un léger ſédiment : ce qui fait voir qu'elles contiennent du ſel commun ou quelque ſubſtance qui tient de la nature de la craie.

38. Elles perdent, en demeurant long-tems expoſées à l'air, leur gout piquant & leur tranſparence.

39. Lorſqu'on les fait évaporer ſur le feu dans un baſſin d'étain, il ſe forme ſur leur ſurface une pellicule de différentes couleurs : ce qui eſt un phénomene qu'on n'obſerve point dans les autres eaux de cette eſpece.

40. Ayant fait évaporer vingt-quatre onces de ces eaux, elles m'ont donné deux ſcrupuules de matiere ſolide, qui étant diſſoute dans de l'eau claire & deſſéchée, m'a donné un ſcrupule de ſel & un autre de terre à chaux. Je mis ce ſel dans un verre, & verſai deſſus quelques gouttes d'huile de vitriol, qui occaſionnerent une grande efferveſcence, & firent élever une vapeur épaiſſe, picotante, pareille à celle qui réſulte du mélange du ſel commun & de l'huile de vitriol.

41. Ce que nous venons de dire prouve évidemment que les eaux de Tonnſtein contiennent peu de ſel alcali, beaucoup de ſel commun, de la craie & de l'eſprit minéral : ce qui fait que leur nature eſt fort douce, & qu'elles n'agiſſent pas beaucoup par les ſelles & par les urines. On peut donc les employer avec ſuccès dans les maladies chroniques & aigues, ou ſeules ou mêlées avec du vin, au lieu des autres liqueurs faites avec différens grains qui conviennent rarement dans ces maladies. Elles paroiſſent encore fort propres dans les maladies hypochondriaques.

42. Les eaux de Wildung ont beaucoup d'affinité avec celles de Tonnſtein ; & elles tiennent plutôt lieu de boiſſon ordinaire que de remede.

43. Elles donnent des ſignes manifeſtes du principe alcalin, qu'elles contiennent, par leur efferveſcence avec les acides. Elles paroiſſent encore entierement imprégnées d'un eſprit minéral extremement ſubtil, puiſqu'étant long-tems expoſées à l'air, elles perdent le gout minéral qui leur eſt propre.

44. Elles ne prennent ni la teinture de la noix de Galle, ni celle des fleurs de balauſtes, & ne ſe teignent que foiblement en verd avec le ſirop violat.

45. Vingt-quatre onces de cette eau donnent après l'évaporation quatre grains de ſel alcali, & huit de terre extremement blanche, qui ſe diſſout dans l'eſprit de vitriol.

46. On peut conclurre de ces expériences que les eaux de Wildung ſont d'une nature beaucoup plus douce que toutes celles qu'on a examinées juſqu'ici : ce qui fait qu'on peut les employer pour boiſſon ordinaire, ou ſeules ou mêlées avec du vin. Quoiqu'elles ne ſoient pas ſi propres à détruire les maladies chroniques invétérées, ou à débarraſſer les premieres voies, elles peuvent être néantmoins fort utiles pour adoucir l'acrimonie des liqueurs dans la goutte & dans le ſcorbut.

47. Lorſqu'on n'a pas ſoin de boucher exactement les bouteilles dans leſquelles on garde les eaux de Swalbach, elles ſe corrompent, & dépoſent un ſédiment jaunâtre.

48. Etant mêlées avec la noix de Galle au ſortir de leur ſource, elles ſe teignent en rouge, & noirciſſent un peu les excrémens : preuve évidente qu'elles ſont d'une nature ferrugineuſe.

49. Elles fermentent avec les acides ; elles s'épaiſſiſſent & deviennent laiteuſes avec l'huile de tartre ; & elles perdent leur gout & leur vertu laxative, lorſqu'elles demeurent expoſées à l'air.

50. Vingt-quatre onces de cette eau ont laiſſé après l'évaporation environ deux ſcrupules de matiere ſaline, dont le tiers étoit une eſpece d'ocre.

51. Il ſuit de ce qu'on vient de dire, que les eaux de Swalbach tiennent le milieu entre celles d'Egra & de Pyrmont, & que l'eſprit minéral & le principe ſubtil ferrugineux qu'elles contiennent, les rend non-ſeulement propres à hâter les excrétions par les ſelles & par les urines, mais encore à fortifier les parties : ce qui les rend d'un grand uſage dans les maladies hypocondriaques.

52. Quoique je n'aie pas eu occaſion d'examiner moi-même les eaux de Spa, je ne puis m'empêcher d'en dire quelque choſe d'après Henri d'Eer, qui a compoſé ſur ce ſujet un ſavant traité ſous le titre de *Spadacrene*, & d'après les Eſſais phyſiques de Valerius.

53. Lorſqu'on tranſporte les eaux de Spa à une diſtance conſidérable de leur ſource dans des bouteilles bien fermées, elles dépoſent au bout de quelque tems une petite quantité de matiere ſemblable à l'ocre.

54. Un ſeul grain de noix de galle pulvériſée ſuffit pour teindre en pourpre une once de cette eau ; mais elle ne change point de couleur, lorſqu'on a eu ſoin de la faire chauffer auparavant.

55. Ces eaux ne caillent point le lait. Lorſqu'on les mêle avec du vin, elles jettent des vapeurs pareilles à celles de l'eau bouillante, & d'une odeur très-agréable, & laiſſent échapper une infinité de bulles dont la variété forme un ſpectacle très-amuſant.

56. Ces eaux paroiſſent cauſer une ivreſſe qui ne dure pas plus d'un quart d'heure.

57. Leur peſanteur ſpécifique eſt moindre que celle de l'eau commune diſtillée, d'un grain ſur une once & demie.

58. Douze onces de cette eau donnent par l'évaporation un grain & demi de poudre blanche.

59. Suppoſé que ces expériences ſoient juſtes, il s'enſuivroit que les eaux de Spa ſont peut-être auſſi légeres & auſſi ſubtiles qu'aucune autre eau que ce ſoit, leur peſanteur ſpécifique étant moindre que celle de l'eau commune diſtillée. Comme elles contiennent une petite portion de terre ou de matiere ſaline, & une grande quantité de l'eſprit univerſel minéral, il eſt aiſé de conclurre qu'elles doivent poſſéder toutes les vertus qu'Henri d'Eer leur attribue. Cet Auteur en recommande l'uſage dans les maladies de la veſſie & des reins, dans la gonorrhée & dans les ulceres vénériens de la bouche & de la langue. Outre ces vertus qui leur ſont particulieres, elles en ont d'autres qui leur ſont communes avec les eaux minérales froides.

60. Les eaux de Buchen fermentent conſidérablement avec l'huile de vitriol: elles donnent une couleur verte foncée au ſirop de violettes, & ne prennent aucune teinture avec la noix de galle.

61. En verſant goutte à goute la diſſolution de vitriol de Mars dans ces eaux. il ſe précipite inſenſiblement une matiere.

62. Vingt-quatre onces de cette eau donnent par l'évaporation vingt-deux grains de matiere ſaline alcaline, qui étant diſſoute de nouveau donne ſeize grains de ſel purement alcali, & ſix de terre.

63. L'huile de vitriol, verſée ſur ce ſel, fait une fermentation violente, ſans aucune vapeur pareille à celle qui réſulte du mélange de cette huile avec le ſel commun.

64. Ces eaux n'ont aucune vertu purgative, en quelque quantité qu'on les prenne: mais elles operent efficacement par les urines. Lorſqu'on y ajoute une quantité convenable d'eſprit de vitriol, il en réſulte un ſel qui change leur gout, & leur donne une vertu purgative.

65. Elles ſont imprégnées d'un eſprit minéral abondant, dont la privation les rend inſipides.

66. Il ſuit de ce que nous venons de dire que les eaux de Buchen ſont au-deſſus des autres eaux minérales par leur légereté, leur pureté, leur ſubtilité, par le ſel alcali & l'eſprit élémentaire abondant dont elles ſont imprégnées. Cependant, comme elles ſont au voiſinage des eaux d'Egra & de Carles-Bade, les habitans n'en font aucun cas, & il eſt rare que les Medecins les ordonnent, à moins que leurs malades ne prennent les bains de Carles-Bade. Il eſt cependant extraordinaire qu'on ne tranſporte point ces eaux dans les pays étrangers, puiſqu'elles ne ſont point inférieures à celles de Seltz & de Tonnſtein par leurs vertus, & qu'elles ſe conſervent parfaitement, lorſqu'on a la précaution de les tenir bien bouchées. HOFFMAN.

Nous avons examiné juſqu'ici les eaux minérales auxquelles on donne le nom général d'*Aigrelettes*, qui doivent effectivement leur vertu au principe alcali dont elles ſont pénétrées. Nous allons examiner maintenant celles qui en different par le nom auſſi-bien que par les principes qui les compoſent, en commençant par les eaux qui tirent leur vertu de la ſubſtance ferrugineuſe qu'elles contiennent, & qui leur a fait donner le nom de *Martiales*.

De ce nombre ſont les eaux de Radeberg, de Leuchſtad, de Bebran, de Feyemwald & de Weiſſembourg. On trouve, en examinant ces eaux avec ſoin, qu'elles ne contiennent d'autre matiere viſible qu'un léger ſafran de Mars, qui eſt aiſément tenu en diſſolution dans cette eau extremement légere & élémentaire. Elles ne manifeſtent ni ne perdent pas auſſi promptement les particules ſpiritueuſes dont elles abondent, que les eaux dont nous avons parlé ci-deſſus; elles ne contiennent aucun principe alcali, ne fermentent jamais avec les acides, & ne teignent jamais en verd le ſirop de violettes.

Elles different encore de la plupart des autres eaux médicinales, en ce qu'elles prennent une teinture de pourpre foncé, avec la noix de galle; & qu'étant long-tems expoſées à l'air, elles dépoſent un ſédiment jaune: ce qui leur arrive auſſi lorſqu'elles ont bouilli. Cette matiere qu'elles dépoſent découvre leur nature particuliere, auſſi-bien que le principe ferrugineux dont elles abondent: car non-ſeulement les environs de ces ſources ſont quelquefois couverts d'un ocre jaune; mais le dedans des vaiſſeaux dans leſquels on les renferme, eſt encore enduit d'une eſpece de croûte de la même matiere, & elles dépoſent une pareille ſubſtance au bout de quelques ſemaines. Lorſqu'on vient à examiner cet ocre, il ne paroît être autre choſe que du fer réduit en une poudre ſubtile, ou en ſafran de mars natutel, qui ne differe point de l'artificiel, puiſqu'on peut, au moyen de la calcination, le convertir en un véritable ſafran, & qu'en le jettant dans un creuſet rougi au feu avec une égale quantité de ſel ammoniac, il s'en éleve des fleurs brillantes, qui étant recueillies & jettées dans de l'eſprit de vin, donnent une teinture de Mars excellente.

Si nous examinons les vertus médicinales de ces eaux Martiales, nous trouverons qu'elles ont une vertu apéritive & fortifiante, qui en rend l'uſage interne & externe extremement utile. Elles lâchent le ventre lorſqu'on les boit; mais elles fortifient tous les viſceres, & ſpécialement l'eſtomac; elles excitent l'appétit: ce qui fait qu'on peut les employer avec ſuccès & ſans rien craindre dans les maladies qui admettent les préparations de Mars. Etant employées en forme de bain, elles raniment les membres qui ſont engourdis & privés de mouvement; elles appaiſent les douleurs, remédient aux contractions & aux relâchemens des parties; deſſechent & guériſſent les vieux ulceres. Quoique l'on ne faſſe que légerement chauffer ces eaux, lorſqu'on en uſe en forme de bain, elles ne laiſſent pas d'échauffer le corps, d'ouvrir les pores, & d'exciter la ſueur, ſurtout lorſque les malades paſſent du bain au lit.

» Ces eaux martiales ſont très-communes en Angleterre » & en France, & il n'y a preſque point de contrée où » il n'y en ait pluſieurs ſources. Dans les lieux où il y » a des mines de charbon, preſque toutes les fontaines » ſont imprégnées de mars, & les eaux que l'on fait » écouler des mines pour les deſſécher, dépoſent cette » eſpece d'ocre dont parle Hoffman. »

Il y a d'autres eaux minérales qui ne ſont ni chaudes, ni froides, ni martiales, qui ont une nature particuliere, & contiennent un ſel purgatif neutre amer. Ces ſortes de ſources ſont très-rares en Allemagne, & on n'en connoît point d'autres juſqu'aujourd'hui que celles que je découvris il y a quelques années à Sedlitz dans la Boheme, dont j'ai introduit l'uſage avec beaucoup de ſuccès, après avoir examiné avec ſoin leurs principes. Elles ſont très-communes en Angleterre, car celles d'Epſom, de Dulwich, de Northal, &c. & un grand nombre d'autres ſemblent être de cette eſpece. On en parlera à meſure que leurs noms ſe préſenteront.

Avant que j'examinaſſe cette eau, elle ne ſervoit à aucun uſage domeſtique; les habitans ſavoient ſeulement qu'il n'en falloit qu'une demi-pinte pour purger. On avoit obſervé que quoique cette eau fût plus abondante en hiver & dans les tems pluvieux que dans les grandes chaleurs de l'été, elle conſervoit toujours le même gout, & comme je l'ai obſervé depuis, les mêmes vertus & donnoit la même quantité de ſel. Je trouve à propos de rapporter ici les expériences que j'ai faites à leur occaſion, pour inſtruire ceux qui pourroient être moins verſés dans l'examen des eaux dont on ne connoît point encore la nature.

1. Je mis une quantité de cette eau dans un verre de cryſtal bien net, où elle me parut extremement claire & tranſparente, mais je lui trouvai un gout conſidérablement amer & ſalin.

2. J'y verſai quelques gouttes d'acides très-forts, comme de l'eſprit de vitriol, de nitre, &c. ſans appercevoir la moindre ébullition ; & comme elle ne ſe teignit point en verd avec le ſirop de violettes, je fus aſſuré par là qu'elle ne contenoit aucun principe alcalin.
3. Elle ne ſe teignit point non plus en rouge avec la noix de gale, ce qui prouve qu'elle ne contient aucune ſubſtance ferrugineuſe.
4. L'ayant mêlée avec de l'huile de tartre, elle s'épaiſſit un peu, comme il arrive pour l'ordinaire lorſque l'eau contient quelque terre à chaux.
5. Douze onces de cette eau m'ont donné par l'évaporation, deux dragmes de ſel neutre amer, ſemblable au ſel d'Epſom.

Sur ces expériences je recommandai aux Medecins des environs, de ſubſtituer ces eaux aux purgatifs que l'on vend dans les boutiques, & je les priai d'examiner plus à fond quelles pouvoient être leur vertus ; mais ils ne firent aucune attention à ma demande, & il ne fallut pas moins qu'une occaſion auſſi favorable que celle dont je vais parler, pour établir la réputation de ces eaux. L'Impératrice ayant été au Printems de 1721. aux eaux de Carles-Bade, elle prit celles de Sedlitz en préſence & par le conſeil de ſon premier Medecin, à qui j'avois fait part de ma découverte, & devant qui je répétai enſuite mes expériences ; elle en reçut du ſoulagement. J'ordonnai enſuite ces mêmes eaux avec beaucoup de ſuccès, à des perſonnes qui avoient des fievres intermittentes.

Le Medecin étant retourné à Prague avec l'Impératrice, il recommanda l'uſage de ces eaux à la nobleſſe de Boheme, & l'on en envoya une grande quantité à Prague & à Vienne, où on les trouva très-propres à purger aiſément & ſuffiſamment, & à fortifier l'eſtomac. L'Automne ſuivant la grande & la petite nobleſſe de Boheme, qui va toutes les années aux eaux chaudes de Toplitz, ſe trouva très-bien de l'uſage de ces eaux purgatives. Elles ſont maintenant connues à Dreſde, à Berlin, & dans pluſieurs autres Villes conſidérables où l'on uſe des eaux de Sedlitz, auſſi communément que de celles d'Egra.

Comme la principale vertu de ces eaux réſide dans leur ſel, & qu'on ne peut les tranſporter dans les pays étrangers ſans beaucoup d'embarras & de dépenſe, j'ai perſuadé aux Chymiſtes de Toplitz de tirer le ſel de ces eaux par l'évaporation pour le vendre au Public. Le ſuccès a répondu à notre attente, & l'on en vend toutes les années une quantité conſidérable dans l'Allemagne & dans les pays étrangers.

Après m'être ainſi aſſuré du caractere de ces eaux, je voulus examiner plus à fond la nature du terrein qui eſt aux environs ; & j'eus cet avantage dans ma recherche, que je découvris une autre ſource auprès de Seydſchutz, à peu de diſtance de Sedlitz. Elle eſt un peu plus élevée & plus abondante, & ſon eau a un gout plus ſalin & plus amer que la premiere. On ne peut point douter que cette ſource ne ſoit la même que celle de Sedlitz. Ses principes & la nature de ſon ſel ne different point de ceux de la premiere, les phénomenes ſont les mêmes, quoique la derniere donne une plus grande quantité de ſel, douze onces de celle-ci en contenant dix dragmes & dix grains, & ſix de terre à chaux. Cela vient, à ce que je crois, de ce que la ſource la plus élevée eſt moins expoſée à ſe mêler avec l'eau de pluie que celle de Sedlitz, qui étant plus baſſe, peut être aiſément affoiblie par l'eau de pluie, ou par le mélange des autres eaux.

Comme ce ſel a beaucoup de rapport avec le ſel d'Epſom, je trouve à propos de rapporter ici les expériences que j'ai faites ſur tous les deux, pour qu'on ſoit mieux inſtruit de leur nature particuliere. M. Grew eſt le premier qui ait tiré des eaux d'Epſom un ſel purgatif amer, & qui ait écrit ſur ce ſujet : mais comme douze onces de ces eaux ne donnent pas plus d'une demi-dragme de ſel, il y a toute apparence que celui auquel on donne communément le nom de ſel d'Epſom, qu'on envoie dans de grandes boîtes dans les pays étrangers, & que l'on vend au plus ſix ſols la livre, n'eſt qu'un ſel d'Epſom factice. En effet on en tire une grande quantité de la liqueur amere qui reſte après qu'on a fait le ſel commun, non-ſeulement en Angleterre, mais encore à Leipſick & dans pluſieurs autres Villes d'Allemagne.

Il eſt même évident qu'il y a dans la liqueur qui le fournit, un certain acide alumineux mêlé avec la terre alcaline du ſel commun. Il eſt à remarquer que toutes les ſources ſalées ne donnent point ce ſel neutre purgatif, à cauſe peut-être que leurs eaux ne paſſent point ſur des couches d'alun.

1. Le ſel de Sedlitz eſt opaque, d'un blanc de neige ou de lait ; mais celui d'Epſom eſt plus tranſparent & plus aqueux ; de-là vient qu'il eſt plus peſant & plus ſujet à ſe fondre à l'air.
2. Le ſel de Sedlitz en forme ſolide ou diſſous dans l'eau, eſt plus amer & plus dégoutant que celui d'Epſom.
3. Ils ſe fondent tous les deux lorſqu'on les jette dans un creuſet rougi, & la moitié de leur poids ſe diſſipe en une vapeur aqueuſe ; celui de Sedlitz eſt clair & liquide comme de l'eau, mais celui d'Epſom eſt plus viſqueux & moins fluide dans le tems de la fuſion.
4. Ils ne ſe diſſolvent ni l'un ni l'autre avec l'eſprit de vin le mieux rectifié.
5. Ils ſe fondent tous deux avec de la potaſſe & du charbon en poudre, & forment une maſſe ſemblable à l'*hépar ſulphuris* ; mais la maſſe faite avec le ſel d'Epſom, prend lorſqu'on la diſſout dans l'eau, une couleur verte beaucoup plus foncée que l'autre ; & lorſqu'on précipite la diſſolution avec un acide, elle donne une plus grande quantité de lait de ſoufre.
6. Lorſqu'on fait rougir ces deux eſpeces de ſels dans un creuſet avec du colcothar, ils jettent une vapeur pareille à celle de l'eſprit de ſel, qui eſt auſſi-tôt ſuivie par celle de l'eſprit volatil de vitriol.
7. La diſſolution de ſel de Sedlitz prend une teinture verte avec le ſirop de violettes, & celle d'Epſom une teinture bleue.
8. L'huile de tartre coagule la diſſolution de ces deux ſels ; de ſorte que l'on peut renverſer le vaiſſeau ſans qu'elle ſe répande, mais celui de Sedlitz ſe coagule plus fortement.
9. Lorſqu'on ajoute de l'eſprit de ſel ammoniac à la diſſolution de ces ſels, elle devient extremement trouble, & donne une grande quantité de matiere épaiſſie.
10. Une once d'eau diſſout une once & deux ſcrupules de ſel de Sedlitz, mais elle ne diſſout qu'une once de celui d'Epſom.
11. La diſſolution du ſel de Sedlitz paroît de couleur jaune, mais celle du ſel d'Epſom conſerve ſa tranſparence & ne change point de couleur.
12. Les cryſtaux qu'ils donnent par la diſſolution & l'évaporation ſont preſque entierement ſemblables, excepté que ceux du ſel d'Epſom ſont beaucoup plus grands & plus beaux, & approchent du nitre.
13. Le ſel d'Epſom étant expoſé pendant quelques jours au feu de ſable, perd ſa tranſparence & devient ſemblable à celui de Sedlitz ; ce qui prouve que ces deux ſels ont une grande affinité entre eux, tant par leurs principes & leur nature, que par leur vertus.

L'expérience de ceux qui ont bu les eaux de Sedlitz, prouve qu'elles ſont très-propres à évacuer par les ſelles les humeurs crues, viſqueuſes, acides, bilieuſes & corrompues, qui ſéjournent dans l'eſtomac & dans les inteſtins, d'une maniere ſi ſûre, ſi facile & ſi peu incommode, que rien ne ſemble plus propre ou plus efficace pour cet effet. Quoique les autres eaux médicinales ſoient propres à lâcher le ventre, elles n'opérent que lorſqu'on les boit en grande quantité ; ce qui fait qu'elles ſurchargent l'eſtomac, au lieu que celles-ci operent promptement & en petite doſe ; de ſorte qu'il n'en faut pour l'ordinaire que trois ou quatre taſſes à thé, & une pinte tout au plus pour les tempéramens les plus forts. Ces eaux ont encore cela de

particulier, qu'il n'eſt pas beſoin qu'on en uſe long-tems. Huit ou dix jours ſuffiſent pour qu'elles produiſent leurs effets, encore peut-on ſe diſpenſer de les prendre de ſuite. Elles ſont autant au-deſſus des autres eaux par la promptitude & l'efficacité de leur opération, que préférables aux remedes cathartiques qui ſont en uſage, par leur ſalubrité & leur vertu purgative. Il n'y a preſque point de remede qui n'agiſſe plus ou moins qu'il ne faut, qui n'affoibliſſe le malade, qui n'incommode l'eſtomac & qui ne détruiſe l'appétit; au lieu que les eaux de Sedlitz ne produiſent aucun de ces mauvais effets, quoiqu'elles purgent vivement. Elles ne rendent point la bouche ſeche, mais elles fortifient l'eſtomac par leur amertume, & excitent l'appétit. On peut donc aſſurer qu'il n'y a point de purgatif qui opere avec autant de certitude, d'efficacité, de promptitude & d'agrément, que les eaux dont nous parlons. Je n'ai jamais rien trouvé de ſi ſalutaire que ces eaux dans les maladies hypochondriaques. J'ai même connu pluſieurs perſonnes qui n'euſſent jamais été guéries de la conſtipation à laquelle elles étoient ſujettes depuis pluſieurs années, ſans l'uſage de ces eaux. Elles ſont très-ſalutaires dans les mauvaiſes diſpoſitions du corps, dans les dérangemens des regles, dans les obſtructions qui en ſuivent aſſez ſouvent la ceſſation dans un âge avancé, dans les maladies ſcorbutiques, pour les hémorrhoïdes, contre les vers, en un mot, pour guérir & pour prévenir un grand nombre d'autres maladies, lorſqu'on en uſe avec précaution.

Comme les vertus extraordinaires de ces eaux ſemblent dépendre principalement de leur ſel, il eſt à propos de rechercher ſi après l'en avoir tiré, il ne produiroit point les mêmes effets. Il eſt certain qu'on peut en tirer un ſel, qui étant diſſous dans l'eau, la rende preſque ſemblable aux eaux minérales; mais il eſt douteux que cette imitation puiſſe être aſſez parfaite pour la rendre auſſi ſalutaire que les eaux médicinales naturelles. Car l'on ſait par expérience qu'il y a une grande différence entre les eaux minérales qui ſortent de leur ſource, & celles que l'on prépare artificiellement, en faiſant diſſoudre dans de l'eau de fontaine les matieres qui reſtent après que les eaux minérales ſont évaporées : ces eaux artificielles ne paſſent pas avec autant de facilité, ne ſont point ſi propres à exciter l'appétit, à augmenter les forces & à purger auſſi efficacement que les naturelles. Cela paroît évidemment dans les eaux dont nous parlons, qui lorſqu'on les boit à leur ſource ou ailleurs, pourvu qu'elles aient été bien bouchées, ont un gout beaucoup plus amer que ſi on faiſoit diſſoudre la même doſe de ſel qu'elles donnent dans une moindre quantité d'eau commune; ſix dragmes de ce ſel purgent à peine auſſi vivement qu'une pinte & demie de ces mêmes eaux, qui ne contient que trois dragmes de ſel.

Cela prouve que ces eaux minérales naturelles, outre les particules fixes ſalines avec leſquelles elles ſont intimement unies, ſont imprégnées d'un principe éthéré ſubtil, qui par ſon élaſticité s'ouvre un paſſage à travers les vaiſſeaux les plus déliés, & fraye, pour ainſi dire, le chemin à l'eau qui le ſuit; ce qui augmente conſidérablement ſes effets: ceci ſe doit non-ſeulement entendre des eaux purgatives, mais encore de toutes les autres eaux minérales. Car l'accès de l'air & la chaleur du feu, alterent, affoibliſſent & détruiſent extraordinairement, la liaiſon, l'arrangement & le mélange des parties qui donnent aux eaux médicinales les vertus qu'elles poſſedent.

Les ſels que l'on obtient par l'évaporation des eaux minérales, ne ſont pas les ſeuls que l'on peut employer pour compoſer des eaux minérales artificielles : on peut avoir recours à quelqu'autre ſel propre à donner à l'eau commune la qualité purgative que poſſedent les eaux minérales. Le ſel admirable de Glauber, par exemple, a quelque reſſemblance avec celui d'Epſom, & devient, lorſqu'on atteint le point de ſaturation, un ſel neutre, amer & purgatif. Il a le gout beaucoup plus piquant que le ſel d'Epſom ou de Sedlitz, quoiqu'il contienne une plus grande quantité d'eau; elle eſt telle qu'il devient liquide comme l'eau, & perd le tiers de ſon poids lorſqu'on l'expoſe au feu de ſable. Etant diſſous dans une égale quantité d'eau, & expoſé à l'air, il ſe convertit en une maſſe ſolide. Lorſqu'on ajoute de l'huile de tartre à ſa diſſolution, elle ne ſe coagule point comme celle des ſels d'Epſom & de Sedlitz. On peut encore avoir par le moyen de l'huile de vitriol pluſieurs autres ſels neutres d'un gout amer, & qui purgent en en donnant une forte doſe. De cette eſpece eſt l'*arcanum duplicatum*, ou le tartre vitriolé. Il faut pourtant avouer que cette amertume & cette vertu purgative eſt beaucoup plus grande dans les ſels naturels, & que leurs parties ſont plus ſubtiles, comme il paroît en ce que ces ſels naturels ſe diſſolvent très-promptement dans une quantité d'eau à peu près égale à leur poids; au lieu qu'il en faut quatre fois autant pour diſſoudre les ſels artificiels.

Le tartre vitriolé dont il eſt ici queſtion, eſt différent de celui que l'on vend pour l'ordinaire dans les boutiques, quoiqu'il ſoit compoſé des mêmes principes. Il eſt un peu amer, exactement neutre, & le meilleur remede peut-être que l'on puiſſe trouver dans toutes les différentes eſpeces d'obſtructions inflammatoires. Celui des boutiques eſt quelquefois très-acide, & capable alors de faire plus de mal que de bien. Voy. *Tartarus Vitriolatus*.

Outre les eaux purgatives dont nous avons parlé ci-deſſus, qui contiennent un ſel neutre, amer, compoſé d'un principe acide, & d'une terre de la nature de la chaux; il y en a pluſieurs autres, comme celles de Ratzebourg, &c. qui donnent non-ſeulement un ſel approchant de la chaux, mais encore une quantité conſidérable de ſel commun. Ces eſpeces d'eaux ſont d'une utilité conſidérable pour débarraſſer les inteſtins des humeurs viſqueuſes dont ils ſont enduits, pour rétablir l'appétit, hâter la digeſtion, & détruire les crudités & les flatuoſités qui occaſionnent des affections ſpaſmodiques dans les parties du corps les plus éloignées. Mais il n'eſt point à propos de les boire long-tems, & en grande quantité; ce qui les rend moins propres aux maladies qui ont leur cauſe dans les viſceres, & qui proviennent des obſtructions qui s'y ſont formées, à cauſe qu'il eſt beſoin d'uſer long-tems des eaux médicinales, pour détruire les obſtructions des vaiſſeaux qui compoſent les viſceres. On peut cependant les employer pour cet effet, en les mêlant avec d'autres eaux.

Il y a d'autres eaux minérales dans leſquelles il eſt impoſſible de découvrir le moindre ſel neutre ou alcali, ou la moindre quantité de terre minérale ou ferrugineuſe, qu'on ne laiſſe pas d'eſtimer beaucoup à cauſe de leur légereté & de leur ſubtilité : il y en a pluſieurs de cette eſpece, tant chaudes que froides. Les plus renommées ſont celles de Toplitz, qui ſont extrêmement chaudes, & qui approchent beaucoup des eaux de Piperine, qui coulent depuis le mois de Mai, que le Soleil commence à fondre les neiges, juſqu'à la fin de Septembre. Quoique les eaux de Toplitz ne contiennent pas la moindre matiere ſaline ou terreſtre; de ſorte qu'elles conſervent leur tranſparence naturelle, lorſqu'on les mêle avec des liqueurs acides ou alcalines, & ne laiſſent aucune ſubſtance concrete après l'évaporation : elles ont néantmoins de très-grandes vertus, & ſont par leur pureté & leur légereté au-deſſus de l'eau de pluie la plus épurée, ce qui les rend extrêmement propres, étant employées en forme de bains, pour la cure des maladies externes; comme dans les contractions, la ſéchereſſe, l'infléxibilité, l'engourdiſſement, & le défaut de mouvement des membres; car elles relâchent & fortifient les fibres, & contribuent à la circulation du ſang & des eſprits. Elles ſont encore fort utiles, lorſque les parties nerveuſes & tendineuſes internes ſont affectées, comme

il arrive dans les maladies hypocondriaques, la colique, l'asthme ; on s'en sert aussi dans les contractions, & les distensions des membres ; surtout lorsque le bain n'est que tiede. Je crois qu'il vaut mieux faire apporter ces eaux chez soi ; car plusieurs personnes ne sauroient supporter leur chaleur excessive : de-là vient que le bain qui est hors de la Ville, qu'on appelle communément le bain de soufre, est d'un usage beaucoup plus fréquent, & plus salutaire, quoiqu'il soit de la même nature que celui qui est dans la Ville, excepté que sa chaleur est plus modérée. Comme les Medecins conviennent unanimement que les eaux sont d'autant plus salutaires, qu'elles sont plus pures & plus légeres ; & que celles de Piperine en fourniſſent un exemple sensible, je ne doute point que les eaux de Toplitz ne puissent être extremement utiles dans un grand nombre de maladies, quand même on les boiroit froides ; quoiqu'on n'ait point encore coutume de les boire autrement qu'avec du vin.

C'est à cette subtilité, à cette pureté & à cette légereté que la plupart des autres eaux, surtout celles de Schlangenbad dans la Hesse, sont redevables de leurs vertus, & des effets qu'elles produisent dans la cure des maladies. Les dernieres ne contiennent aucun principe salin, terrestre ou ferrugineux, & quoiqu'elles n'aient d'autres qualités que celles d'être extremement simples, pures, & légeres ; elles ne laissent pas de produire des effets surprenans. Les eaux que les Allemands appellent *Withems-Brunn*, sont encore recommandables par leur pureté, & par leur excellence. Elles laissent échapper, étant mises sous le récipient de la machine pneumatique, une grande quantité de bulles ; elles ne s'épaississent point, & ne déposent aucun sédiment, quoiqu'on y ajoute de l'huile de tartre, une dissolution d'argent, ou du sucre de Saturne ; & déposent toutes leurs impuretés dans le sable & les pierres par où elles passent ; elles ne reçoivent aucune altération de la part de la noix de galle, des acides, des alcalis, &c. & ne laissent aucune substance terrestre après l'évaporation. Il s'ensuit donc que plus ces eaux sont pures & légeres, plus on doit les estimer, puisque leur salubrité, & la vertu qu'elles ont de guérir les maladies chroniques, dépend de ces qualités : car elles sont par-là plus propres à pénétrer dans les vaisseaux les plus déliés du corps, à dissoudre & à entraîner les humeurs visqueuses qui s'y trouvent.

Il suit des observations précédentes, que l'Univers est rempli de sources médicinales de différentes especes, qui conviennent admirablement à la cure des différentes maladies. Est-il besoin, par exemple, de debarrasser les premieres voies des matieres grossieres qui y séjournent : on trouve une grande quantité d'eaux qui satisfont beaucoup mieux à cette indication, que les remedes des boutiques les plus renommés. De ce nombre, sont les eaux de Carles-Bade, d'Aix-la-Chapelle, celles d'Egra, de Sedlitz, & de Ratzebourg. Faut-il entraîner des humeurs séreuses par les urines : celles de Seltz & d'Embsen servent à cet effet. Faut-il fortifier les visceres : les eaux de Pyrmont le font admirablement. S'il faut évacuer des humeurs grossieres & visqueuses, détruire les obstructions des visceres, fortifier les fibres, chasser les matieres pierreuses & graveleuses des reins & de la vessie : les eaux Antoniennes, celles de Wildung & de Spa sont souveraines. S'il faut délayer & corriger les liqueurs salines, acres, & tartareuses, qui causent la goutte & les rhumatismes, relâchent les parties nerveuses : les eaux de Schlangenbad, de Seltz, &c. sont très-efficaces, surtout étant mêlées avec du lait. Enfin, rien n'est comparable aux eaux martiales, pour tempérer & adoucir les humeurs acres & bilieuses, & rétablir le ton de l'estomac & des intestins lorsqu'il est affoibli.

L'usage externe des eaux minérales n'est pas moins avantageux dans les différentes maladies qui affligent les différentes parties du corps. Lors, par exemple, que les fibres des parties externes sont trop seches, trop dures & trop resserrées, les bains de Toplitz, d'Embsen, de Piperine, ou de Schlangenbad, sont plus propres qu'aucun autre remede à les relâcher, les ramollir, & les rendre flexibles. Supposé qu'elles soient trop foibles, trop lâches, & trop humides ; les eaux martiales sont très-propres à les lier, les dessécher & les fortifier. Enfin, lorsqu'on veut resoudre des tumeurs, évacuer des humeurs ou les dessécher, enlever & dissiper les taches & les difformités de cette nature du visage, la gale, les dartres ou les ulceres ; on ne peut mieux faire que d'user des bains de Carles-Bade & d'Aix-la-Chapelle.

Dans toutes les recherches que j'ai faites sur les principes, la nature, les usages & les propriétés des eaux médicinales ; j'ai évité à dessein de faire parade d'un grand nombre d'expériences Chymiques & Philosophiques ; & je n'en ai rapporté qu'un petit nombre qui sont aisées, simples & décisives, pour ne point donner dans l'ostentation qu'on a reprochée à plusieurs Auteurs, & ne point multiplier inutilement les expériences. Il est inutile d'examiner ces eaux en les mêlant avec du sel commun, du nitre, du vitriol, de l'alun, du cuivre, du soufre, de l'orpiment, & un grand nombre d'autres minéraux ; puisque de semblables expériences ne sauroient nous faire découvrir d'autres principes, que ceux que nous avons trouvés par notre méthode, toute simple qu'elle est, comme en conviendront tous ceux qui sont versés dans les recherches naturelles & expérimentales.

J'ai évité pour la même raison les expériences hydrostatiques de ceux qui se servent des hygrometres, pour connoître la pesanteur spécifique des liqueurs ; car quoique ce moyen semble d'abord aussi propre à découvrir celle des eaux minérales, que celle du vin, de la biere, de l'urine, de l'eau commune, & des lessives ; il n'est pas difficile de reconnoître la fausseté de cette expérience à l'égard des eaux minérales, pour peu qu'on y fasse attention. Plusieurs observations réitérées ont fait connoître que l'hygrometre plongé dans les eaux minérales, qui ne font que sortir de leur sources, s'y plonge beaucoup moins, & fait paroître leur pesanteur plus grande qu'elle ne l'est en effet ; & que lorsqu'on le plonge le lendemain dans la même portion d'eau, il s'enfonce beaucoup plus, & fait paroître l'eau plus légere. Comme personne, que je sache, n'a eu connoissance, avant moi, de ce phénomene, j'en ai recherché la cause, & trouvé que cet effet ne provient que de la présence ou de l'absence du principe aérien subtil & expansible qui abonde dans ces eaux au sortir de leurs sources, & soutient les instrumens, comme le feroit une pareille quantité d'air, qui feroit effort pour sortir, & laisseroit échapper une grande quantité de bulles : mais après que cet esprit s'est évaporé, l'instrument ne trouvant plus la même résistance s'enfonce beaucoup plus. D'où il paroît, que la vertu élastique des corps, agit comme leur pesanteur, ou que la force de l'élasticité & de la pesanteur est la même.

La balance hydrostatique ne peut pas servir non plus à déterminer précisément la pesanteur des eaux minérales, ou la quantité de matiere qu'elles contiennent, lorsque ce principe élastique s'est une fois évaporé ; car pour lors ces eaux deviennent communément troubles, & les parties de la nature de l'ocre se précipitent au fond, ce qui fait qu'on ne peut déterminer leur véritable pesanteur. On le peut encore moins lorsque ces eaux sont bien chaudes, à cause qu'elles se raréfient & deviennent plus légeres ; de sorte que si on plonge l'instrument dans l'eau, tandis qu'elle est encore chaude, elle paroît extremement pesante, & beaucoup plus légere lorsqu'elle est froide, car pour lors l'hygrometre s'y enfonce davantage. HOFFMAN.

On examine les objections qu'on a formées contre les eaux minérales, & l'on donne des regles pour rendre ces eaux sures & efficaces dans la cure des maladies, d'après Hoffman.

I. Quoique les vertus des eaux médicinales soient consi-

dérables, & leur uſage fort étendu, elles ont néantmoins cela de commun avec les autres remedes, que leurs bons effets dépendent de la maniere dont elles ſont adminiſtrées. Cette adminiſtration ſuppoſe la connoiſſance de l'état du malade & de la maladie, ſans laquelle on ne ſauroit faire un uſage convenable de ces eaux. Lorſqu'on eſt inſtruit de la maladie, de ſes cauſes, & de l'état du malade, rien n'eſt plus néceſſaire que de connoître parfaitement les propriétés & les vertus des eaux médicinales, auſſi-bien que la maniere dont elles operent. Cette connoiſſance ſert non-ſeulement à nous diriger dans le choix des eaux qui conviennent le mieux à la maladie, mais encore à en uſer de telle ſorte, que leurs effets répondent à notre attente. Lorſqu'on néglige au contraire ces précautions, il n'eſt pas ſurprenant que les malades s'en trouvent incommodés, & que leurs effets ſoient auſſi mauvais, que l'uſage qu'on en a fait a été téméraire. Il eſt pourtant vrai de dire que ces eaux ſont ſouvent une idole pour beaucoup de Medecins, qui croient & débitent ſur leur ſujet un grand nombre de fables auſſi frivoles que mal fondées. Il y en a d'autres qui, guidés par un préjugé puérile, regardent l'uſage de ces eaux comme extrêmement dangereux, & ne les ordonnent que dans des cas deſeſpérés, ou que comme un dernier remede dans les maladies incurables. Mais l'uſage que j'en ai fait pendant pluſieurs années, auſſi-bien que les expériences que j'ai employées pour découvrir leur nature, m'ont convaincu que ces craintes ſont mal fondées, que ces eaux ſont en meme tems le remede le plus efficace & le moins dangereux qu'on ait découvert juſqu'aujourd'hui, & qu'elles ne manquent jamais de produire leurs effets, lorſque les Medecins ſavent les employer. Je trouve donc à propos de rapporter les obſervations que j'ai faites ſur le mauvais uſage de ces eaux, les bons effets qu'elles ont produits, lorſqu'on les a employées comme on le devoit, & d'indiquer les regles & les précautions dont on doit uſer en les prenant; afin que perſonne ne puiſſe ſe plaindre dans la ſuite d'avoir uſé de ce préſent de la nature à ſon préjudice, ou ſans en éprouver les effets ſalutaires.

II. Comme on ne peut mieux détruire les erreurs qui prévalent toujours au deſavantage des eaux minérales, qu'en remontant à leurs cauſes, je vais parler ici des ingrédiens dont elles ſont compoſées, & par le moyen deſquels elles agiſſent. Pluſieurs perſonnes s'imaginent que la plupart des moyens dont on ſe ſert pour découvrir la nature de ces eaux, ſont faux ou incertains. Il faut convenir qu'on ne connoît point de méthode abſolument ſûre, pour pouvoir déterminer préciſément leur contenu, à cauſe de la quantité de corps qu'elles lavent & peuvent diſſoudre en paſſant dans les entrailles de la terre: mais on ne ſauroit nier, pour peu qu'on ſoit au fait des moyens que la Philoſophie & la Chymie fourniſſent pour pénétrer dans la nature de ces eaux, qu'on ne puiſſe découvrir & démontrer les principaux ingrédiens qu'elles contiennent, d'où dépendent leurs opérations & leurs effets, bien qu'on ne ſoit pas toujours les maîtres de déterminer préciſément la nature de chaque ingrédient en particulier. Je ſuis même bien aiſe de faire obſerver ici que l'on ſe tromperoit beaucoup, ſi l'on s'imaginoit acquérir une connoiſſance certaine ſur ce ſujet en conſultant les anciens Auteurs: car on ne retireroit d'autre fruit de ce travail, qu'une collection abſurde de principes imaginaires. Il eſt même ſurprenant que dans un ſiecle auſſi éclairé que le nôtre, il ſe trouve encore des perſonnes qui adherent avec tant d'opiniâtreté aux opinions des Anciens, ſoit par une vénération aveugle pour l'Antiquité, par amour de la contradiction, ou pour telle autre raiſon que j'ignore.

III. La plupart des Auteurs modernes qui ont écrit ſur les eaux minérales prétendent qu'elles contiennent un vitriol qui n'eſt point différent du vitriol de Mars ordinaire. Ils tâchent même de prouver, pour ſoutenir leur

opinion, que les eaux minérales produiſent les mêmes phénomenes que la diſſolution de ce vitriol dans l'eau commune. Voici les expériences qu'ils rapportent ſur ce ſujet.

1. Que les eaux minérales ont preſque le même gout que l'eau commune, lorſqu'elle eſt imprégnée de vitriol.
2. Qu'elles prennent toutes deux une teinture rouge avec une petite quantité de noix de galle.
3. Qu'elles noirciſſent comme de l'encre, lorſque la noix de galle eſt plus abondante.
4. Qu'aucune d'elles ne caille le lait.
5. Qu'elles s'épaiſſiſſent, & dépoſent un ſédiment avec l'huile de tartre.
6. La terre qu'elles donnent après l'évaporation, auſſi-bien que le ſédiment de la nature de l'ocre, qu'elles dépoſent, fermentent conſidérablement avec l'eſprit de nitre, & jettent la même vapeur que le vitriol de Mars mêlé avec l'eſprit de nitre.
7. Enfin, que le ſel qu'on tire de cette terre inſipide a une couleur pâle, une figure irréguliere, & produit les mêmes effets que le vitriol de Mars. Il y en a même qui croient que cela ſuffit pour prouver l'exiſtence actuelle du vitriol dans les eaux minérales.

IV. Mais cette opinion eſt très-mal fondée, & les preuves qu'on apporte, n'étant d'aucun poids, n'ont pas beſoin d'être examinées en détail. Il ſuffira donc, pour les détruire entierement, de faire voir la fauſſeté du principal argument dont on ſe ſert pour appuyer ce ſentiment. On ne ſauroit douter qu'il n'y ait dans les eaux minérales quelque choſe qui approche de la nature du vitriol, puiſqu'il ne faut qu'avoir du gout, & être inſtruit du changement que la noix de galle apporte à ces eaux, &c. pour en être convaincu. La queſtion eſt de ſavoir ſi cette matiere vitriolique eſt de même nature que le vitriol groſſier dont on ſe ſert communément: ce qu'on n'a point encore prouvé juſqu'ici. Car la matiere vitriolique des eaux médicinales eſt volatile; au lieu que le vitriol commun eſt fixe: de ſorte que leur nature & leurs opérations ſont tout-à-fait différentes. On ſait par expérience que la noix de galle n'altere preſque point la couleur des eaux minérales chaudes, à moins qu'elles ne ſoient nouvellement tirées de leurs ſources; & que quand elles ont été quelque tems expoſées à l'air, elles ne changent point de couleur. Il eſt vrai que cette teinture eſt beaucoup plus noire dans celles qui ſont froides: mais leur gout ferrugineux s'évanouit, & elles ne ſe teignent plus en noir avec la noix de galle, lorſqu'on les expoſe à une chaleur douce ou à l'air. Les eaux martiales les plus fortes, ſans en excepter celles de Pyrmont, paroiſſent ne plus contenir rien de vitriolique, lorſqu'on les fait chauffer, ou que l'on les laiſſe à l'air pendant vingt-quatre heures. Il n'y a même aucun de ceux qui admettent un vitriol ſolide dans les eaux martiales, qui ait pu en tirer un ſeul grain ſur cent pintes, quelque effort qu'il ait fait pour y réuſſir. Quoique Van-Helmont, dans ſon quatrieme paradoxe, prétende avoir retiré du vitriol de l'eau de Spa par la diſtillation, on auroit tort de l'en croire ſur ſa parole, puiſque perſonne n'a pu juſqu'ici en tirer un vitriol actuel par la même opération, quelque exacte qu'elle ait été. Je conclus donc que ces ſortes d'eaux contiennent quelque choſe qui approche de la nature du vitriol, qui venant à s'unir à un eſprit ſulphureux, ne reſſemble au vitriol commun que par le gout & la couleur qu'il donne, & que c'eſt une erreur de croire, ſur ce qu'on a fait mention de vitriol en parlant de ces eaux, qu'elles contiennent effectivement une grande quantité de vitriol groſſier ſemblable à celui des boutiques.

V. Les Medecins croient encore mal-à-propos que les eaux minérales, ſurtout les *Aigrelettes*, contiennent un ſel acide, comme leur nom paroît le ſignifier: ce qui fait qu'on a jugé de leur vertu plutôt par théorie que par pratique. Tous les Auteurs qui ont écrit ſur ce ſujet ont été de cette opinion, ſi on en excepte Giurius, qui publia en 1667 un Traité à Paris avec ce ti-

tre : *Le ſecret des Aigrelettes nouvellement découvert avec la réfutation du ſentiment où l'on eſt que ces eaux contiennent un acide.* Il s'en faut beaucoup que l'ouvrage réponde à ce titre. Il eſt plein de vanité, & l'Auteur promet plus qu'il ne donne. Il s'eſt trouvé, il eſt vrai, quelques Auteurs qui ont reconnu un ſel alcali dans les eaux minérales chaudes : mais je ſuis le premier qui aie prouvé par expérience qu'il exiſte pareillement dans les *Aigrelettes*. Car quoique Henri de Heer déclare expreſſément dans ſon Traité des eaux de Spa, que celles-ci, auſſi-bien que la plupart des *Aigrelettes* d'Allemagne fermentent, jettent une vapeur chaude, répandent une odeur agréable, & laiſſent échapper une quantité prodigieuſe de bulles à une hauteur conſidérable, lorſque l'on les mêle avec du vin, il n'a jamais ſoupçonné qu'elles continſſent un principe alcali; & s'eſt déclaré pour l'exiſtence d'un acide. J'ai prouvé ſi clairement dans les pages précédentes, le contraire de cette opinion, ou l'exiſtence actuelle d'un principe alcali dans ces eaux minérales, qu'il eſt inutile de m'arrêter plus long-tems ſur ce ſujet. J'ai fait la même choſe à l'égard de leur eſprit élaſtique minéral, dont leurs vertus dépendent pour la plus grande partie.

VI. Je paſſe maintenant à l'examen des différentes vertus qu'ont les eaux minérales, lorſqu'on en uſe intérieurement. J'oſe même avancer, comme une choſe certaine, qu'elles ſont beaucoup au-deſſus des autres remedes, de quelque nature qu'ils ſoient. La connoiſſance de cette vérité a donné occaſion à une erreur conſidérable : car un grand nombre d'Auteurs ont attribué les vertus extraordinaires de ces eaux aux ingrédiens qu'elles contiennent, ſans avoir égard à l'eau pure ou véhicule, dans lequel le plus grand nombre des parties médicinales eſt contenu. Un examen attentif m'ayant fait connoître que les ſels neutres ou alcalis les plus purs, ni l'eſprit aérien élaſtique dont ces eaux ſont imprégnées, ne ſont capables de produire de ſemblables effets, & d'opérer des cures ſi ſurprenantes, indépendamment de l'eau qui les contient, je n'ai plus douté que la vertu qu'ont les eaux minérales de prevenir & de guérir les maladies, ne vînt pour la plus grande partie de l'eau même, & que les autres principes ne ſerviſſent qu'à hâter leur opération. Ce que je viens de dire paroîtra beaucoup plus évident à ceux qui connoiſſent exactement les lois de la circulation, des ſécrétions & des excrétions du corps humain : car comme toutes les liqueurs du corps ont beſoin d'être dans un mouvement continuel, & qu'elles ſont néceſſairement compoſées d'une grande portion de fluide aqueux, il ſuit qu'il n'y a rien dans la nature qui y ait plus de rapport que l'eau. On a même pluſieurs exemples de perſonnes qui ſont parvenues à un âge très-avancé, & qui ſe ſont délivrées elles-mêmes de maladies très-opiniâtres, par l'uſage journalier de l'eau dont elles faiſoient leur boiſſon ordinaire. Cela ne doit point paroître ſurprenant, puiſque l'eau eſt un fluide capable d'entretenir toutes les liqueurs & toutes les fonctions du corps dans leur état naturel, de prevenir la putréfaction ou la corruption des particules ſubtiles, terreſtres, ſalines & ſulphureuſes, qui réſident dans ces liqueurs, de délayer & de diſſoudre toutes les humeurs viſqueuſes, gluantes ou tenaces, qui ſont capables d'obſtruer les vaiſſeaux les plus déliés; en un mot, puiſqu'elle eſt le fluide qui aide & facilite toutes les excrétions qui ſe font par les ſelles, les urines, la ſueur, & les autres couloirs du corps, & qui entraîne toutes les matieres qui peuvent lui nuire.

VII. Ce qui confirme encore ce que j'ai avancé eſt, qu'il y a une grande quantité d'eaux minérales qui paroiſſent ne contenir aucun principe minéral ou ſalin, & qui ont cependant une vertu médicinale & curative qu'on ne peut attribuer qu'à leur pureté & à leur légereté. Mais comme une telle eau, quelque pure qu'elle ſoit, ne ſauroit produire aucun effet conſidérable, à moins qu'on n'en boive copieuſement, puis qu'elle devient plus nuiſible que ſalutaire lorſqu'on en boit trop peu, & que cependant ſa trop grande quantité peut aiſément ſurcharger la nature ou ne point ſe diſtribuer comme il faut dans le corps, & cauſer par là des ſtagnations, des extravaſations, &c. rien ne paroît plus propre à prevenir ces inconvéniens, que d'aiguiſer cette eau avec quelque matiere ſaline & active, qui ſoit non-ſeulement propre à aiguillonner les fibres motrices du corps & à accélerer leur mouvement, mais encore à diſſoudre les humeurs viſqueuſes & groſſieres qui s'attachent aux parois des vaiſſeaux, & empêchent la circulation des liqueurs. Il eſt donc évident que cette augmentation des vertus que reçoivent les eaux minérales, eſt principalement due aux principes ſalins, actifs & ſpiritueux qui entrent dans leur compoſition, quoique je ne prétende point leur attribuer d'effets qu'ils ne produiſent naturellement.

VIII. Cette fauſſe notion des effets des eaux minérales a fait naître une autre erreur conſidérable. Car il y a pluſieurs perſonnes, même parmi les Medecins, qui s'imaginent qu'on ne peut mieux juger des vertus & des effets ſalutaires de ces eaux, que par l'examen des ingrédiens qu'elles donnent après l'évaporation, ſans faire attention que la voie du feu dont on ſe ſert dans cette opération n'eſt point ſûre, puiſqu'il ne ſert qu'à découvrir les principes les plus fixes de cette eau, leurs principes ſubtils d'où dépend une partie de leurs vertus demeurant inconnus. La matiere terreſtre de la nature de la chaux, dont la plupart des eaux ſont chargées, eſt plus propre, par exemple, à ſuſpendre qu'à hâter leurs effets, ſurtout lorſqu'elles ſont dépouillées de leur chaleur & de leur principe ſpiritueux. C'eſt ce qui fait que les eaux minérales chaudes qu'on a laiſſées refroidir, ou qui ont été expoſées quelque tems à l'air, occaſionnent lorſqu'on en boit un grand nombre de maladies, & ne paſſent pas auſſi vîte que lorſqu'on en uſe au ſortir de leurs ſources. C'eſt de quoi nous avons un exemple remarquable dans les eaux de Carles-Bade chaudes & froides, dont on a parlé ci-devant.

IX. Puiſque les Medecins eux-mêmes ſe ſont trompés ſur les principes & les effets des eaux minérales, on ne doit pas être ſurpris que la fauſſeté de pareilles notions ait donné lieu à pluſieurs opinions abſurdes & pernicieuſes touchant l'uſage de ces eaux. Un grand nombre de perſonnes condamnent les eaux minérales par oui-dire, ſans avoir jamais viſité ces ſources, & ſans avoir été temoins de leurs effets : de là, comme c'eſt la coutume ordinaire des hommes, elles ſuppoſent que ces eaux contiennent un grand nombre d'ingrédiens dangereux, & ſans ſe donner la peine de pouſſer plus loin leur recherches, elles les annoncent comme une eſpece de poiſon violent & dangereux, à qui il leur plaît de donner le nom de remede de cheval, ne le jugeant propre qu'à ceux qui ſont d'un tempérament très-robuſte. Comme un pareil préjugé pourroit ſe répandre, je ſuis bien aiſe de faire voir ici qu'il eſt directement oppoſé à la raiſon & à l'expérience. Je connoîtrois avec plaiſir ceux qui pourroient me prouver que l'eau eſt un remede violent, car je ne ſai aucun remede plus ſûr & plus innocent dans la nature. Je voudrois que l'on m'indiquât dans la Medecine un remede plus ſûr que les ſels neutres & alcalis. Qu'y a-t-il de plus doux & de plus convenable aux perſonnes d'une complexion foible, qu'une terre ferrugineuſe, ſubtile & aſtringente, mêlée avec un ſel doux & diſſoute dans une eau extremement pure & légere ? Je demanderois enfin ſi l'on connoît quelque choſe plus propre à augmenter les forces du corps qu'un fluide ſubtil, inſipide & ſpiritueux ? Voilà cependant les principes actifs qui donnent aux eaux minérales toutes les vertus qu'elles poſſedent. Tant s'en faut qu'elles ſoient violentes, qu'elles agiſſent ſans cauſer aucun trouble, de ſorte que ſoit qu'elles purgent ou qu'elles excitent le vomiſſement, elles ne détruiſent ni les forces, ni l'appétit, & ne cauſent pas la moindre indiſpoſition, lors même qu'elles operent avec le plus d'efficacité : au contraire, elles excitent l'appétit, fortifient l'eſtomac,

mac, & réparent les eſprits. Lorſqu'elles paſſent par les urines, elles n'occaſionnent aucune ſtrangurie, ni aucune acreté, mais elles ſortent ſans cauſer le moindre ſentiment douloureux. Operent-elles par les ſueurs, elles ne cauſent aucune défaillance ni autre ſemblable accident. On a vu des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, d'un tempérament très-délicat, attaquées de fievres, d'hémorrhagies, &c. des femmes après des couches réduites à l'extrémité, boire hardiment les eaux de Carles-Bade, ſans en reſſentir la moindre incommodité; au contraire, ces eaux hâtoient toutes les ſécrétions, rétabliſſoient leurs forces & terminoient la cure. Ces eaux ſont ſi peu dangereuſes que les enfans & les femmes enceintes peuvent en uſer avec ſuccès. Les perſonnes d'un tempérament délicat s'en trouvent beaucoup mieux que celles qui ſont robuſtes, & n'ont beſoin que d'en prendre une doſe modérée. Il faut cependant avouer que les eaux chaudes de Carles-Bade ſont extremement dégoutantes lorſqu'on en boit dix à douze pintes par jour ou dans l'eſpace de quelques heures, ſurtout pour ceux qui ne ſont point accoutumés à leur mauvais gout : mais il ne s'enſuit point de là qu'on doive les appeller un remede de cheval; & ce ſeroit mal raiſonner que de juger de la violence de ces eaux par l'étendue de leur doſe.

« Les Allemands ſemblent être les ſeuls qui faſſent un ſi » grand uſage des eaux minérales en d'auſſi grandes » doſes : mais je ne ſerois point d'avis qu'on les imi- » tât, ſi ce n'eſt dans des occaſions extraordinaires. » Deux quartes d'eau minérale paſſent pour une forte » doſe en Angleterre; & la meſure ordinaire n'eſt que » d'une quarte ou de trois pintes. Une bouteille d'eau » de Spa ou de Pyrmont bue à différentes repriſes, eſt » une doſe conſidérable pour nous; & l'on trouve que » quatre ou cinq verres de demi-pinte chacun, de » nouvelles eaux de Tunbridge à Iſlington, ſuffiſent » pour l'ordinaire. » SHAW. *Notes ſur Hoffman.*

X. Quoique les eaux minérales ſoient un remede extremement sûr & innocent, eu égard à leur nature & à leurs vertus, il arrive ſouvent néantmoins, par le conſeil de Medecins imprudens, qu'elles deviennent un remede dangereux. Car quelques-uns ont la mauvaiſe coutume de donner un purgatif violent à leurs malades le jour qu'ils commencent à prendre les eaux ou un jour auparavant, pour préparer, diſent-ils, leur corps pour les eaux. Une pareille méthode ne peut être qu'extremement préjudiciable, car la nature des purgatifs violens & réſineux que l'on vend dans les boutiques, tels que la coloquinte, le jalap, la ſcammonée, l'élaterium, &c. eſt telle, qu'ils peuvent, par le principe cauſtique d'où dépend leur action, détruire entierement le ton & la force de l'eſtomac & des inteſtins, & altérer leur mouvement périſtaltique naturel.

Cela ne ſauroit être qu'extremement préjudiciable, puiſque rien n'eſt plus néceſſaire pour aſſurer l'effet de ces eaux, que de conſerver le ton & le mouvement de ces parties dans leur entier. Mais l'uſage de ces ſortes de purgatifs eſt beaucoup plus dangereux & plus funeſte à ceux qui prennent les *aigrelettes*, car elles ne ſont qu'augmenter par leur froideur le dommage que ces remedes leur ont cauſé; au lieu que les eaux minérales chaudes peuvent en quelque ſorte y remédier par leur chaleur, réſoudre les contractions, & rétablir le mouvement de ces parties. Ce qui rend encore les mauvais effets de ces purgatifs violens plus ſenſibles, eſt, que dès le jour même que l'on boit ces eaux, elles ne paſſent point avec la même facilité par les couloirs du corps qu'elles l'euſſent fait, ſi on n'eût point uſé de ces purgatifs qui reſſerrent les inteſtins & leurs vaiſſeaux excrétoires, comme l'expérience le fait voir tous les jours. Car on remarque que ceux qui ont pris quelque purgatif violent ſont pendant pluſieurs jours beaucoup plus conſtipés qu'ils ne l'étoient auparavant.

XI. Mais comme l'abus que l'on fait d'une choſe n'eſt point une raiſon qui doive nous obliger à en proſcrire l'uſage, nous ne condamnerons point indifféremment tous les purgatifs qui ſervent à préparer le corps aux effets des eaux, mais ſeulement ceux qui ont une qualité violente & pernicieuſe. Il eſt même néceſſaire dans quelques cas de prendre un léger purgatif, lorſque les inteſtins ſont embarraſſés par une matiere groſſiere & viſqueuſe, qui ne manqueroit point ſans cette précaution, de s'oppoſer au paſſage des eaux, d'empêcher leurs effets, & d'occaſionner un grand nombre d'autres inconvéniens. Cette précaution eſt encore néceſſaire lorſqu'on prend les bains, pour prévenir les maladies auxquelles ſont ſouvent expoſés ceux qui vont à ceux de Carles-Bade, après l'avoir négligée. Mais on doit choiſir des purgatifs doux qui nettoyent les premieres voies ſans violence, comme peuvent être la ſolution de manne avec de la crême de tartre; ou une demi-once de ſel d'Epſom diſſous dans une demi-pinte d'eau, ou une quantité convenable de quelque eau purgative que l'on peut prendre un ou deux jours avant qu'on prenne les eaux. Mais lorſque le corps a été long-tems conſtipé, & que les excrémens ſe ſont endurcis dans les inteſtins, il vaut beaucoup mieux prendre un ou deux clyſteres émolliens préparés avec des feuilles & des racines de mauve bouillies dans du gruau ou du lait, auxquelles on ajoutera quelque peu d'huile & de ſel. Il ſuffit à ceux dont les premieres voies ne ſont point obſtruées par une grande quantité d'humeurs, de diſſoudre dans le premier verre d'eau qu'ils boivent environ trois gros de ſel d'Epſom, qui faciliteront efficacement le paſſage des eaux minérales. Ceux dont le ventre eſt ſuffiſamment libre n'ont pas beſoin d'uſer de ces ſortes de précautions.

XII. Les Medecins ont encore la mauvaiſe coutume lorſque leurs malades ont ceſſé de prendre les eaux, d'uſer de cathartiques violens pour évacuer ce qui peut en être reſté dans le corps, ſans avoir égard au tempérament des perſonnes, ni au régime qu'on doit obſerver dans un pareil cas. Il eſt certain, & l'expérience le prouve tous les jours, que lorſqu'on a pris les eaux pendant long-tems, elles forment des ſtagnations dans différens endroits du corps, ſurtout dans les circonvolutions des inteſtins, qu'il eſt abſolument néceſſaire de détruire. On ne doit point cependant le faire imprudemment ou en altérant les forces, mais uſer pour cet effet de moyens doux & innocens. Il eſt donc du devoir du Medecin de choiſir des remedes appropriés au tempérament & aux forces du malade, ſans rejetter abſolument l'uſage des purgatifs les plus forts, mais de leur préférer toujours ceux qui n'agiſſent par aucun principe cauſtique, & qui ont cependant aſſez de force pour produire l'effet qu'on deſire. De cette eſpece ſont particulierement la manne aiguillonnée de quelque ſel purgatif, l'extrait de rhubarbe ou celui d'aloès : car ces remedes étant facilement diſſous par les humeurs des inteſtins, operent promptement ſans s'attacher à leurs tuniques, ſans les irriter, & ſans occaſionner des tranchées, des inflammations, &c. comme il n'arrive que trop ſouvent lorſqu'on emploie la réſine de jalap, la ſcammonée & le diagred, ſans les correctifs convenables. Cependant comme il peut ſe trouver des perſonnes aſſez prévenues en faveur de ces ſortes de purgatifs, pour ne point vouloir en abandonner l'uſage, je le leur permets, pourvu qu'ils les donnent en petite doſe & avec une dragme ou deux de ſel d'Epſom ou de ſel neutre, pour hâter leur opération & pour en faciliter la ſortie. Ces ſortes de ſels, comme tout le monde le ſait aujourd'hui, augmentent ſi fort l'efficacité des cathartiques réſineux, qu'un ſeul grain de ſcammonée ou de réſine de jalap, mêlé avec dix ou quinze grains de ſel neutre purgatif, produit beaucoup plus d'effet que ſix grains de pareille ſubſtance réſineuſe priſe toute ſeule; & cela ſans incommoder le malade, & en éloignant les inconvéniens qui ſuivent aſſez ordinairement l'uſage des purgatifs réſineux. Lorſqu'une perſonne a l'eſtomac & le conduit inteſtinal naturelle-

ment forts, & que les eaux minérales ont formé une ſtagnation conſidérable dans cette derniere partie, on ne peut mieux faire que de lui donner un purgatif très-fort, pourvu qu'on lui preſcrive un régime convenable, c'eſt-à-dire, qu'elle ſe garantiſſe avec ſoin de quelque ſorte de froid que ce ſoit, & qu'elle prenne quelque tems avant & après l'opération de ces remedes des bouillons émolliens, du gruau & autres choſes ſemblables, pour garantir l'eſtomac & les inteſtins de l'acrimonie corroſive, qui ne manqueroit pas de leur nuire ſi l'on négligeoit cette précaution.

« L'exercice du cheval & les autres différentes eſpeces » d'exercices ſemblent très-propres à prevenir ce mau» vais effet, de ſorte qu'on pourroit peut-être en ap» prouver l'uſage, ſinon tandis qu'on prend les eaux, du » moins après qu'on a ceſſé de les prendre. M. Slare eſt » perſuadé que les eaux paſſent beaucoup mieux lorſ» qu'on ſe tient en repos dans un lit. Il eſt vrai que cette » précaution facilite le paſſage des eaux par les urines: » mais comme cette voie n'eſt pas la ſeule par où elles » puiſſent s'évacuer, & qu'il eſt néceſſaire dans certains » cas qu'elles trouvent une iſſue par les autres couloirs » du corps, & par tous les conduits excrétoires, un » exercice & un mouvement modéré ne peut être que » très-utile pour cet effet. SHAW. *Notes.*

XIII. Les Medecins tombent encore dans une autre erreur au ſujet des purgatifs dans le cas des eaux minérales; car la plupart n'en connoiſſent que d'une ſeule eſpece, qu'ils ordonnent indifféremment ſans avoir égard à l'état du malade & de la maladie, comme ſi la nature avoit formé tous les corps de la même maniere, & les avoit rendus propres à éprouver l'effet d'un ſeul & même remede. Il eſt pourtant certain que les purgatifs ne peuvent être avantageux, à moins qu'ils ne ſoient appropriés au tempérament, à l'âge, au ſexe, & à la maladie. La rhubarbe eſt par exemple le purgatif qui convient à ceux dont le ton de l'eſtomac & des inteſtins eſt détruit, qui ſont ſujets aux diarrhées, aux femmes enceintes, ou qui ont accouché depuis peu, &c. La manne & les ſels neutres purgatifs valent beaucoup mieux pour les perſonnes dont les humeurs ſont âcres & acrimonieuſes, qui ſont ſujettes à la goutte, aux rhumatiſmes ou aux affections hypocondriaques. Lorſque la bile domine, que l'on veut en diminuer la quantité & détruire ſa chaleur, il n'y a rien de meilleur que les tamarins. Mais lorſqu'on renverſe cet ordre & que l'on donne des remedes différens dans des cas qui ſont les mêmes, on doit s'attendre à leur voir produire des effets contraires à ceux qu'on attendoit.

XIV. C'eſt une queſtion qui n'eſt pas moins embarraſſante pour le malade que pour le Medecin, que celle de ſavoir s'il eſt toujours néceſſaire après que l'on a ceſſé de prendre les eaux, de ſe purger avant que de prendre les bains? Je répons à cela, que cette précaution n'eſt pas toujours néceſſaire; car ſi les eaux ont paſſé comme il faut & qu'on n'apperçoive aucune marque de ſtagnation dans le corps, il eſt inutile de fatiguer l'eſtomac & tout le corps par des purgatifs réitérés, ſurtout ſi la cure n'eſt que préſervative; & s'il faut que j'avoue la vérité, il me ſemble que les Medecins ont plus en vue leur intérêt que la ſanté de leurs malades, lorſqu'ils donnent un ſemblable conſeil. « J'o» ſe me flater qu'il eſt peu de Medecins qui méritent » ce reproche, ceux que j'ai fréquentés en Angleterre » ayant trop d'honneur & de probité pour agir par un » motif auſſi mépriſable. Je ne prétens point cepen» dant juſtifier tous ceux qui exercent cette profeſſion » du reproche d'une avarice qu'on ne ſauroit approu» ver ».

Mais le cas eſt tout-à-fait différent lorſqu'on ne rend point les eaux à meſure qu'on les prend, & qu'elles reſtent dans le corps, ou que l'eſtomac des perſonnes hypochondriaques eſt ſurchargé d'un amas de matiere viſqueuſe & acide, que le défaut de digeſtion a occaſionné: les purgatifs deviennent abſolument néceſſaires dans ces circonſtances; à moins qu'on ne veuille expoſer le malade à un danger évident en lui ordonnant l'uſage des bains. On doit éviter cependant les purgatifs violens & n'en employer que d'extremement doux, comme peuvent être le ſel d'Epſom, la manne, les pilules de Ruffus, l'extrait de Rhudius, &c.

XV. Nous n'aurions rien fait, ſi après avoir inſtruit le lecteur de tout ce qui concerne l'uſage des purgatifs, nous négligions de le prevenir ſur les bons & mauvais effets que peut produire la ſaignée dans le cas de l'uſage des eaux minérales. On trouve pluſieurs Medecins qui avancent ſur la bonne-foi d'Eraſiſtrate & de Van-Helmont dont ils ſuivent l'opinion, que la ſaignée eſt de tous les remedes celui qui eſt le plus propre à détruire la vie, & qui ſur ce principe en proſcrivent entierement l'uſage. Nous n'examinerons point pour le préſent ce ſentiment, & nous nous contenterons de faire voir que la ſaignée eſt ſouvent utile pour nous faire retirer de l'uſage des eaux tous les avantages qu'on peut en eſpérer, & qu'elle eſt quelquefois ſi néceſſaire qu'on ne peut la négliger ſans danger. Je ne prétens point cependant en conſeiller l'uſage à toutes ſortes de perſonnes indifféremment, mais ſeulement à celles qui ont trop de ſang & de liqueurs, ſurtout aux femmes dont les regles ont ceſſé pour quelque cauſe que ce ſoit, auſſi-bien qu'aux hommes qui ſont ſujets au flux hémorrhoïdal, lorſqu'il vient à ſe ſuprimer. La ſaignée eſt encore fort utile à ceux dont les vaiſſeaux ſont trop pleins, à ceux enfin qui ſont accoutumés à la bonne chere, qui font un grand uſage de vin, ou qui ſont d'une complexion vigoureuſe & d'un embonpoint conſidérable.

XVI. Pour que les fluides naturels puiſſent circuler promptement dans tous les conduits du corps, il eſt néceſſaire que les vaiſſeaux ne ſoient point ſurchargés de ſang. L'on ſait par expérience que les perſonnes qui ſont d'un tempérament pléthorique & replet, ont le pouls plus lent, & que les excrétions ſe font avec plus de peine: mais auſſi-tôt qu'on leur a tiré une certaine quantité de ſang, le pouls devient plus libre & plus fort & les ſécrétions plus abondantes. Si donc, lorſque le corps eſt ſurchargé de ſang & d'humeurs, on boit les eaux en grande quantité, elles circulent non-ſeulement avec plus de peine, elles croupiſſent & ſe corrompent, elles peuvent même forcer le ſang à ſe porter dans les parties les plus eſſentielles à la vie, & occaſionner par-là des inflammations, des hémorrhagies, des obſtructions de viſceres & pluſieurs autres facheux accidens capables de cauſer la mort à ceux qui prennent les eaux ſans avoir pris la précaution de ſe faire ſaigner. Les perſonnes au contraire, qui uſent de la ſaignée un ou deux jours avant que de commencer les eaux, ne courent point le même riſque, & ſe trouvent très-bien de ce remede, comme le ſavent ceux qui ont obſervé avec ſoin les effets des eaux minérales, car l'on remarque communément que ceux qui ſe trouvoient incommodés des eaux à cauſe qu'elles ne paſſoient point, & qui avoient été forcés d'y renoncer, les ont repriſes de nouveau avec beaucoup de ſuccès, après s'être fait tirer quelque peu de ſang.

XVII. Pluſieurs Medecins ſe font un ſcrupule d'ordonner les *Aigrelettes* à ceux dont les nerfs ſont affoiblis, de peur de les affoiblir encore davantage. Il faut convenir en effet, & l'expérience fait voir tous les jours, que le froid extérieur cauſe ſouvent de très-facheux ſymptomes dont la violence augmente encore davantage, lorſqu'il pénétre juſqu'aux parties internes qui ne ſont point accoutumées à le ſupporter. L'on a vu, par exemple, des perſonnes qui ont perdu tout d'un coup la vue, & qui ont été ſaiſies d'un tremblement dans tous les membres pour s'être refroidies tout d'un coup; & d'autres à qui un lavement froid a cauſé la mort: mais il faudroit être extremement ignorant pour rejetter entierement l'uſage des eaux minérales froides, à cauſe que quelques perſonnes s'en ſont mal trou-

vées. Cela prouve tout au plus qu'on ne doit point les ordonner de la ſorte, lorſqu'on en appréhende quelque fâcheux accident ; mais preſcrire une méthode qui convienne à l'état dans lequel le corps ſe trouve. Celle que j'ai pratiquée pendant long-tems avec le plus de ſuccès a été de plonger les bouteilles dans un bain-marie, juſqu'à ce que l'eau eût acquis une chaleur convenable, après avoir auparavant percé le bouchon avec une aiguille, pour faciliter l'évaporation de l'eſprit élaſtique qui ſe dilate par la chaleur, & empêcher les bouteilles de ſe caſſer. On ne doit point appréhender de dépouiller par-là les eaux minérales de l'eſprit élaſtique d'où leurs vertus dépendent ; car comme la chaleur n'eſt point exceſſive & que l'on uſe de précautions néceſſaires, elles en retiennent toujours une quantité ſuffiſante. Quoique ce que je viens de dire n'ait pas beſoin de preuves, puiſque c'eſt une matiere de fait, je ſuis bien aiſe néantmoins de faire obſerver que les eaux des ſources les plus chaudes, dont la chaleur eſt beaucoup au-deſſus de celles dont il eſt queſtion, ne ſont point entierement dépouillées de ce principe volatil minéral.

Maladies auxquelles les Eaux Minérales conviennent contre l'opinion commune.

XVIII. Après avoir indiqué aux malades & aux Medecins la méthode qu'on doit ſuivre auſſi-bien que les précautions dont on doit uſer en prenant les eaux, je vais examiner quelles ſont les maladies à qui ces eaux conviennent préférablement à tout autre remede. Mais comme le nombre de ces maladies eſt très-grand, je ne parlerai que de celles où la plupart des Medecins croient ces eaux plus nuiſibles que ſalutaires, & je me ſervirai de la raiſon & de l'expérience pour faire voir la fauſſeté de ce ſentiment.

XIX. L'uſage des eaux minérales paſſe pour extrêmement dangereux dans les hémorrhagies violentes de quelque nature qu'elles ſoient. Les raiſons dont les Medecins s'appuient pour les défendre dans ces ſortes de cas, ſont fondées ſur le peu de connoiſſance qu'ils ont de la cauſe de ces évacuations, & de la nature de ces eaux qu'ils croient compoſées d'ingrédiens métalliques, vitrioliques & ſtyptiques ; & l'expérience leur ayant fait connoître que les aſtringens ſont ordinairement nuiſibles dans de pareils cas, ils ſe ſont crus en droit de défendre l'uſage des eaux minérales chaudes & froides. Mais comme il ne faut qu'être inſtruit des lois de la circulation du ſang pour découvrir la vraie cauſe de ces excrétions, & que la crainte que l'on a des ingrédiens ſtyptiques que les eaux minérales contiennent, eſt mal-fondée ; on doit rejetter leur ſentiment comme frivole & puérile. L'on ſait aujourd'hui que ces hémorrhagies violentes ne viennent que des obſtructions qui ſe forment dans certaines parties du corps & qui s'oppoſent à la circulation du ſang. Le cours du ſang ſe trouvant intercepté, il faut néceſſairement qu'il s'engendre des matieres dans les viſceres & que les obſtructions deviennent plus conſidérables. Il arrive de-là que le ſang qui ſe porte toujours en plus grande quantité dans les parties obſtruées, ne trouvant aucun paſſage, il ſe détourne de ſa route & ſe porte dans les parties où il a accoutumé de trouver une iſſue ou une moindre réſiſtance. Le principal but que l'on doit ſe propoſer dans la cure de ces maladies, eſt de détruire les obſtructions des viſceres pour que le ſang puiſſe y reprendre ſon cours. Rien n'eſt plus propre à cet effet que l'uſage des eaux minérales aiguillonnées de quelque ſel, car elles ont la propriété de délayer & de rendre plus fluides au moyen de la grande quantité de parties aqueuſes qu'elles contiennent, les humeurs qui croupiſſent & d'en faciliter le mouvement, tandis que leurs particules ſalines diſſolvent les viſcidités, picotent & ébranlent les vaiſſeaux & les obligent à ſe débarraſſer des matieres qu'ils contiennent ; c'eſt ce qui doit naturellement arriver dans le cas dont nous parlons. Et en effet ; Henri de Heer déclare expreſſément que les eaux de Spa ſont extremement propres à provoquer les regles, comme un millier d'exemples en font foi, & en même-tems à en modérer l'écoulement lorſqu'il eſt trop abondant.

XX. Mais afin que l'effet de ces eaux ſoit plus aſſuré, il faut que le corps ne ſoit point accablé par la quantité qu'on en prend, que la doſe en ſoit petite, & leur chaleur modérée. Ce qui arrive à ceux qui prennent les eaux de Carles-Bade, ſuffit pour nous faire juger de la néceſſité dont il eſt d'avoir égard à cette circonſtance. Celle des deux ſources, qui eſt la plus tempérée produit des effets admirables dans les cas dont nous parlons, au lieu que l'autre qui eſt extremement chaude ne fait qu'augmenter la maladie. Il eſt encore très-important, lorſque les hémorrhagies dont on a parlé ci-deſſus, ſont abondantes, d'éviter avec ſoin, pendant, & après qu'on a pris les eaux, tous les aloétiques, & tous les purgatifs violens qui agitent conſidérablement le ſang. Supposé cependant que les purgatifs fuſſent néceſſaires, on peut ſubſtituer aux précédens ceux qui ont une qualité légerement fortifiante, comme le ſel d'Epſom, la rhubarbe, le ſéné, &c.

XXI. Ces eaux qui ont une vertu ſinguliere pour arrêter les hémorrhagies accidentelles, ne ſont pas moins utiles dans les ſuppreſſions de celles qui ſont naturelles & ordinaires. Il n'y a même que ceux qui n'en ont jamais fait uſage qui puiſſent révoquer ce fait en doute. Comme la ſuppreſſion de ces excrétions naturelles & critiques ne vient que de l'obſtruction ou de la contraction ſpaſmodique des vaiſſeaux ſanguins ; on ne peut rien employer de plus efficace que les eaux minérales qui ont la vertu de pénétrer juſqu'aux extrémités de ces vaiſſeaux, de ramollir & d'atténuer les ſubſtances groſſieres qui obſtruent les paſſages, & de les chaſſer par la force de l'eſprit éthéré qu'elles contiennent, en même-tems qu'elles relâchent par l'abondance de leur partie purement aqueuſe, les fibres endurcies ou trop tendues, & déſobſtruent les vaiſſeaux par où le ſang a coutume de prendre ſon cours. Je trouve à propos, pour confirmer mon raiſonnement, d'inférer ici l'hiſtoire d'un cas extraordinaire dont j'ai été témoin, & que j'ai choiſi parmi un grand nombre d'autres qui ont rapport à mon ſujet.

« Une perſonne de diſtinction, âgée d'environ cinquante ans, d'un tempérament ni trop ſanguin ni trop » bilieux, qui menoit depuis long-tems une vie oiſive, » & ne ſe refuſoit à aucun plaiſir, fut attaquée de la » goutte, & d'un flux hémorrhoidal dont les périodes » étoient réglées, & dont il ne ſe reſſentit pas beaucoup, » tant qu'il eut la précaution de ſe faire ouvrir la veine à propos. Un Medecin, dont j'ignore le nom, lui » ayant conſeillé il y a quelques années de renoncer à la » ſaignée, ſous prétexte qu'il commençoit à vieillir, & » le malade ayant eu le malheur d'adhérer à ſon avis, » il fut attaqué l'été ſuivant d'une colique violente, » d'une conſtipation opiniâtre, & de douleurs exceſſives. Le Medecin, dont il avoit coutume de ſe ſervir, » ne ſachant point la véritable cauſe de ſa maladie, » l'attribua à une goutte remontée, & lui défendit la » ſaignée, comme un remede inutile & dangereux. » Un autre Medecin qu'il fit appeller, ayant examiné » de près la cauſe de ſa maladie, le fit auſſi-tôt ſaigner » au pié, & lui ordonna des clyſtéres émolliens. La » violence des douleurs diminua auſſi-tôt, & ſa ſanté » s'étant rétablie de jour en jour, il fut aux eaux de » Carles-Bade, dont l'uſage externe & interne lui » ayant procuré le retour périodique de ſa goutte & de » ſes hémorrhoïdes, il fut entierement guéri de ſa co» lique. »

XXII. Les vaiſſeaux lymphatiques ne ſont pas moins ſujets que les vaiſſeaux ſanguins aux évacuations immodérées, dont les plus ordinaires ſont la gonorrhée dans

les hommes, & les fleurs blanches dans les femmes. La plupart des Medecins ſont d'avis que les eaux minérales ne valent rien pour ces ſortes de maladies : mais Henri de Heer a fait voir dans ſon tems la fauſſeté de cette opinion, & prouvé que quelque douteux que ſoit l'effet des autres eaux dans les cas dont nous parlons ; celles de Spa ſont extremement utiles dans la gonorrhée virulente, ce qu'il prouve par pluſieurs exemples dont il a été témoin. Il eſt pourtant certain que ces ſortes de flux ne ſont ordinairement qu'augmenter par l'uſage des eaux minérales, & que cela peut les avoir décréditées. Car tant que les Medecins ont ignoré la cauſe de ces deſordres, ils ont attribué l'augmentation de ces flux à celle de la maladie. Mais puiſque les découvertes qu'on a faites dans l'Anatomie, nous ont inſtruits du ſiége & de la nature de ces ſortes d'incommodités ; il eſt naturel que la cure y ſoit relative. La gonorrhée ne vient pour l'ordinaire que d'une perte de ſemence occaſionnée par le virus vénérien, qui ronge les proſtates, & les autres glandes qui appartiennent aux parties de la génération, & y cauſe des skirres & des fiſtules. Les pertes blanches proviennent d'une humeur acrimonieuſe, que l'uſage trop violent & trop fréquent du plaiſir vénérien a engendrée ; ou d'une humeur virulente qui infecte les glandes du vagin, au point de leur faire évacuer les liqueurs qu'elles contiennent, ſur les parties qui ſont auprès. Ces mêmes liqueurs ſe trouvant pareillement infectées, corrodent les fibres les plus déliées des parties par où elles paſſent, & occaſionnent par-là des douleurs aigues & poignantes, des excoriations & des ulceres, d'où découle la matiere virulente dont nous avons parlé. Il paroît par ce détail qui eſt tiré des diſſections, qu'il n'y a rien de plus propre que les eaux minérales pour entraîner, délayer, & affoiblir ces ſucs infectés ; pour ramollir les glandes endurcies, fortifier les fibres picotées & corrodées, & les réunir de nouveau aux parties qui ſont dans leur entier ; & quoiqu'il ſoit vrai que le flux augmente tant qu'on prend les eaux, la cure n'en eſt que plus aſſurée dans la ſuite. Mais rien n'eſt plus propre à la faciliter, que l'uſage modéré des remedes balſamiques, & des décoctions des bois deſſiccatifs, pendant que l'on boit ces eaux.

XXIII. Les eaux minérales ne ſont pas moins avantageuſes pour la cure des maladies qui ont leur ſiége dans les glandes du corps, & qui proviennent de l'obſtruction & du relâchement des parties glanduleuſes ; car ces eaux ont une qualité apéritive, délayante, réſolutive, déterſive, & fortifiante. Pour donner plus d'autorité à ce que j'avance, je trouve à propos de faire part au Lecteur d'un fait extremement curieux qui eſt arrivé depuis peu.

« Une Dame Portugaiſe ayant demandé à ſon Medecin » un purgatif de précaution ; il lui ordonna un élec- » tuaire, dont l'uſage lui cauſa une ſalivation très-vio- » lente qui dura preſque huit mois, qui la jetta dans » une foibleſſe extraordinaire, & la rendit preſque auſſi » maigre qu'un ſquelete. On lui conſeilla de prendre » les eaux de Carles-Bade, & de ſe purger de tems en » tems, ce qui produiſit un ſi bon effet qu'elle fut dé- » livrée de ſon incommodité, & qu'elle recouvra ſa » beauté & ſes forces ordinaires. Une choſe qui mérite » d'être remarquée, eſt que cette Dame ayant pris plus » long-tems les bains chauds qu'on ne le lui avoit or- » donné, penſa retomber après ſa guériſon dans la mê- » me incommodité qu'auparavant, & ce malheur n'eût » pas manqué de lui arriver, ſi ſon Medecin ne l'eût » prévenu par des remedes convenables. »

Comme ces deux cas ſont extremement remarquables, je n'ai point voulu les laiſſer ignorer au Lecteur, quoiqu'ils n'appartiennent point directement à mon ſujet.

XXIV. On eſt dans l'opinion que les eaux minérales nuiſent aux poumons, & augmentent les maladies de ce viſcere. Cette erreur doit, ſelon toute apparence, ſon origine au peu de connoiſſance que l'on a des principes qui compoſent ces eaux, & au mauvais uſage qu'en ont fait des perſonnes dont les poumons étoient déja ulcérés ; ce qui fait que des Medecins peu inſtruits, les ont déclarées nuiſibles dans les maladies de ce viſcere. Il eſt manifeſte par l'inſpection anatomique des corps des perſonnes qui ſont mortes de conſomption ; que la plupart des maladies de cette partie ne viennent que de l'obſtruction & de la dureté des glandes dont il abonde. De-là naiſſent les toux opiniâtres, les phtiſies, les difficultés de reſpirer, l'aſthme, &c. Le principal but qu'on doit ſe propoſer dans toutes ces maladies, eſt de détruire les obſtructions & les skirrhoſités qui ſe ſont formées dans les poumons, à quoi rien n'eſt plus propre que les eaux minérales. Mais pour empêcher que leur acrimonie ſaline, qui eſt certainement contraire à la ſubſtance délicate & ſpongieuſe des poumons, devienne nuiſible ; il faut les mêler avec du lait d'âneſſe, que l'on ſait être par expérience le meilleur pour cet effet, ou avec celui de chevre. Ce mélange non-ſeulement émouſſe leurs particules ſalines, mais adoucit encore l'acrimonie de toute la maſſe du ſang, ce qui rend ces eaux extremement ſalutaires dans ces maladies : j'ai été pluſieurs fois témoin des bons effets qu'elles ont produits dans ces ſortes de cas lorſqu'on en a uſé avec cette précaution.

XXV. Ce que nous avons dit ci-deſſus des maladies des poumons, peut s'appliquer à celles du bas-ventre, & des autres viſceres. Si l'on en croit les écrits & les diſcours de quelques Medecins, rien n'eſt plus préjudiciable aux viſceres que les eaux minérales. En effet, elles ne ſauroient être d'uſage lorſqu'ils ſont conſumés ou corrompus, lorſque les humeurs ſont extravaſées par la rupture des vaiſſeaux, dans la poitrine ou dans le bas-ventre, ou qu'il s'y eſt formé des abſcès. Ordonner les eaux dans de ſemblables circonſtances, c'eſt vouloir augmenter la maladie, & hâter la mort du malade. Mais cela n'eſt point également vrai dans toutes les maladies des viſceres. La plus grande partie des maladies chroniques qui viennent avec lenteur & qui durent long-tems, ne proviennent que des obſtructions qui ſe ſont formées dans ces parties, & qui empêchent la circulation du ſang. Rien n'eſt plus propre à les prevenir ou à les détruire, que les eaux minérales, qui entretiennent les viſceres dans leur état naturel, & qui enlevent les obſtructions. C'eſt par-là qu'elles préviennent admirablement le ſcorbut, l'aſthme, l'avortement, la ſtérilité, l'hydropiſie, & la pierre des reins & de la veſſie ; qu'elles corrigent la mauvaiſe diſpoſition du corps, qu'elles appaiſent ou qu'elles préviennent les douleurs de la goutte, comme les obſervations en font foi. Il s'enſuit donc que les Medecins ont tort d'appréhender leurs mauvais effets.

XXVI. Il eſt à propos de dire un mot du régime qu'on doit ſuivre en prenant les eaux. Car, comme les remedes ne peuvent produire aucun effet, ſans un régime convenable, on ne peut de même retirer de l'uſage des eaux minérales le fruit qu'on en attend, ſi on n'en obſerve un très-exact. Les malades pechent ordinairement par trop ou trop peu d'indulgence pour eux-mêmes. Quelques Medecins pouſſent leurs ſcrupules au point de défendre à leurs malades toutes ſortes d'acides, & de mets aſſaiſonnés, quoique ces derniers ſoient peut-être les ſeuls qui leur plaiſent. Mais la véritable exactitude dans le cas dont il eſt queſtion, conſiſte à ne point trop s'éloigner du régime auquel on eſt accoutumé ; autrement on court riſque de perdre l'appétit, de nuire à la digeſtion, ce qui ne peut manquer d'engendrer des crudités, & de nouvelles maladies. D'autres n'ayant en vue que l'eſtomac, n'ordonnent à leurs malades que des choſes ſpiritueuſes & aromatiques, ce qui ne peut que nuire aux excrétions ; car l'on ſait par expérience, que ces ſortes d'alimens conſtipent extraordinairement. On doit fuir ſur toutes

choſes, tous les excès, & toutes les paſſions violentes, qui ſont les grandes ennemies de la digeſtion loſqu'on s'y livre. Il arrive de-là que le corps eſt chargé d'un poids auquel il n'eſt point accoutumé, & que les eaux n'ont plus la force de ſurmonter & d'entraîner les crudités qu'elles rencontrent. L'eſtomac ſe trouvant encore relâché & affoibli, les eaux y ſéjournent trop long-tems, & occaſionnent pluſieurs accidens fâcheux.

L'expérience journaliere ne prouve que trop combien les paſſions violentes ſont nuiſibles à ceux qui ſe portent bien. Quel préjudice ne doivent-elles donc pas cauſer aux malades & à ceux qui prennent les eaux? Elles mettent les humeurs & les impuretés du corps en mouvement, & cauſent des apoplexies, des paralyſies, & autres maladies nerveuſes. C'eſt pourquoi je conſeille aux perſonnes malades de ne point prendre les eaux ni les bains, ſi elles ne ſont reſolues à obſerver un régime très-exact. HOFFMAN.

Je terminerai les obſervations de M. Hoffman ſur les eaux minérales, par la méthode qu'il donne pour les imiter. Comme je n'ai jamais été témoin des effets de ces eaux artificielles; je ne puis les recommander beaucoup. Je doute même que leurs vertus égalent celles des eaux naturelles. L'expérience ſeule peut déterminer leurs effets; & les eſſais ſont d'autant moins dangereux dans le cas dont il s'agit, que ces eaux contrefaites ne peuvent pas faire de mal lorſqu'on s'en ſert avec prudence.

I. Puiſqu'il eſt évident par la Section précédente qu'il n'y a point de remedes comparables aux eaux minérales pour détruire ou prevenir les maladies les plus difficiles à guérir, comme le ſavent parfaitement ceux qui fréquentent les eaux minérales, & ſuivent leurs opérations ſur les lieux, & que tout le monde n'a pas les facultés & les occaſions néceſſaires pour aller aux ſources mêmes faire uſage de leurs eaux, & que ces eaux ſont quelquefois, quoique rarement, ſujettes à perdre leurs forces; il eſt à propos d'examiner, ſi, connoiſſant bien les ingrédiens dont dépend leur vertu, il ne ſeroit pas poſſible à l'art de les imiter parfaitement. Je ſai que le plus grand nombre des Chymiſtes du dernier ſiecle, étoit perſuadé qu'il n'étoit point difficile de contrefaire ces eaux, & ſurtout les *aigrelettes*. Ils ne doutoient point en effet, ſuivant l'erreur très-commune de ce tems, que la principale partie des vertus des eaux minérales froides, ne vînt d'un principe vitriolique martial; & ſur ce fondement ils s'imaginoient qu'il n'étoit pas difficile de communiquer à l'eau ce principe énergique, en verſant dans l'eau de fontaine une diſſolution de vitriol martial: mais ils ſe ſont apperçus de leur erreur, lorſqu'ils ont voulu en faire l'eſſai; car ces eaux ne contiennent aucun vitriol ſolide. Je ne connois même aucune ſource qui contienne un ſel qui ait le caractere vrai & naturel du vitriol martial, & qui en faſſe preuve, c'eſt-à-dire, qui teigne en noir l'infuſion de noix de galle; qui mêlé avec une ſolution de ſel alcali forme un ſel moyen de la nature du tartre vitriolé, & qui après l'entiere évaporation de l'eau, laiſſe au fond du vaiſſeau une concrétion ſaline, qui mêlée avec le nitre, répande une odeur d'eau forte.

II. Pour imiter la nature avec plus de ſuccès dans la préparation des eaux minérales, il faut obſerver qu'il y en a quelques-unes de chaudes & de froides, qui ne renferment aucun principe ſalin ou martial, & dont les bons effets ne dépendent que de leur ténuité, de leur légereté & de leur pureté. L'eau de pluie très-pure peut remplacer très-utilement ces eaux minérales, ſuppoſé qu'on n'ait pas le moyen d'en avoir.

III. Il y a des ſources minérales dont l'eau eſt très-pure & très-légere, qui ne contiennent aucun principe terreux ou ſalin, & ſont ſeulement empreintes d'une ſubſtance martiale; eaux qu'on a raiſon de regarder comme martiales, & qui ne ſouffrent aucun changement par le mélange des acides ou des alcalis, mais laiſſent précipiter par la chaleur, ou en les gardant, un ſédiment martial jaunâtre. Or il n'eſt pas difficile d'imiter ces eaux ferrugineuſes. Il ne faut que faire bouillir dans un vaiſſeau fermé de l'ocre choiſie & pure, telle qu'on la peut trouver dans les boutiques, dans de l'eau très-pure & très-légere; & ces eaux artificielles feront le même effet que les naturelles.

IV. Il y a d'autres ſources également recommandables par la légereté de leurs eaux & de leur ténuité, qui, outre une certaine quantité de terre martiale de la nature de l'ocre, contiennent beaucoup de ſel commun, d'où dépend leur principale vertu. Elles ſont purgatives, & très-utiles pour les bains. On n'y remarque aucun changement, en y mêlant des liqueurs alcalines ou acides; & elles ne ſont point empreintes d'un eſprit éthéré élaſtique. Je crois qu'on peut les imiter parfaitement en diſſolvant du ſel commun ou du ſel gemme dans les eaux martiales, naturelles ou artificielles, dont nous avons parlé ci-deſſus; à la doſe d'environ un gros ſur chaque pinte.

V. Il n'eſt pas auſſi aiſé d'imiter les eaux minérales aigrelettes, c'eſt-à-dire, d'en faire une préparation ſi reſſemblante aux naturelles, qu'elles aient le même gout, la même odeur, & qu'elles ſoient pénétrées d'une quantité d'eſprits éthérés élaſtiques. Cependant j'ai eſſayé le procédé ſuivant pour en compoſer de pareilles. J'ai mis dans un vaiſſeau de grès à cou étroit une pinte de l'eau la plus pure que j'aie pu trouver. J'y ai verſé goutte à goutte la diſſolution d'un gros, ou même plus de ſel de tartre bien calciné & bien purifié. Enſuite j'ai ajouté de l'eſprit de vitriol, plus ou moins, ſelon qu'il étoit plus ou moins foible; de ſorte cependant qu'après l'effervescence & le mélange le ſel alcali dominoit encore. J'ai bien remué le vaiſſeau, & l'ai bouché. L'eau a acquis par ce procédé un gout fort reſſemblant à celui des eaux aigrelettes; elle a lâché en la verſant des bulles qui s'élançoient fort haut; les effets & les propriétés de cette eau artificielle ont été auſſi les mêmes, c'eſt-à-dire que je l'ai employée avec beaucoup de ſuccès dans les maladies qui demandoient la boiſſon des eaux aigrelettes tempérées, que je n'avois pas à ma diſpoſition. Mais ſi l'on veut en faire de pareilles à celles de Pyrmont, qui renferment une terre martiale, de la nature de l'ocre, il faut mettre dans des eaux martiales, naturelles ou artificielles, un peu plus de ſel de tartre, & de l'eſprit de vitriol; de maniere cependant que le principe alcalin y domine.

Il eſt à craindre qu'on ne ſe ſerve de cet expédient, ou de quelque autre encore plus mauvais, pour imiter les eaux de Spa & de Pyrmont, & autres eaux étrangeres & domeſtiques, ſans que l'on puiſſe en avoir connoiſſance. Si les marchands en ſavoient aſſez pour rendre cette imitation parfaite, cette ſupercherie ſeroit plus ſupportable: mais comme ils ne préparent point ces eaux avec aſſez de précaution pour l'ordinaire, il vaut beaucoup mieux, au défaut des naturelles, en faire ſoi-même d'artificielles, à meſure qu'on en a beſoin, en ſuivant la méthode que nous venons d'indiquer. Je conſeille même à ceux qui ſe piquent d'exactitude, de ſe ſervir d'eau de pluie, & de préférer à l'eſprit de vitriol le véritable eſprit de ſoufre. Un grand nombre d'obſervations & d'expériences ont fait connoître que les eaux minérales tirent toutes leurs vertus, & ſont redevables de l'eſprit minéral & du principe ferrugineux, dont elles ſont pénétrées, aux Pyrites qu'elles diſſolvent en paſſant par les entrailles de la terre; ce que je ſuis bien aiſe de faire obſerver ici, pour qu'on ſoit au fait des moyens dont ſe ſert la nature, & qu'on puiſſe mieux les imiter dans la préparation de ces eaux. Il ſe pourroit donc faire qu'en mettant pluſieurs couches de ſemblables cailloux dans le lit d'une ſource, ils s'échauffaſſent, & communiquaſſent leur vertu à l'eau, ſans être obligé de recourir au vitriol. On recommande cette expérience aux Phyſiciens & aux Chymiſtes. SHAW, *Notes*.

VI. Il y a encore d'autres eaux minérales purgatives, leſquelles, bien qu'elles fermentent avec les acides, laiſſent pourtant après l'évaporation un ſel neutre amer,

Ces eaux ſe préparent de la même maniere que les autres eaux aigrelettes dont nous avons parlé. Il faut ſeulement y ajouter le ſel d'Epſom, de Sedlic ou de Glauber, ou de celui qu'on prépare avec la manganeſe & l'eſprit de vitriol. On peut faire de la même maniere des eaux empreintes d'un ſel parfaitement moyen, & qui purgent efficacement, en faiſant fondre dans la meilleure eau ſimple du ſel de Glauber, ou, ce qui vaut encore mieux, en préparant le ſel qu'on y joint avec la manganeſe & l'huile de vitriol, ou une terre à chaux, & un acide vitriolique, comme il ſe fait dans les eaux naturelles; de ſorte que le poids du ſel ajouté à l'eau ſoit égal à celui qu'on tire de ces eaux par l'évaporation: ce qui monte au moins à deux gros ſur douze onces.

VII. Enfin, ſi l'on veut préparer des eaux minérales artificielles dans le gout de celles de Carles-Bade, c'eſt-à-dire, des eaux fort alcalines, & en même tems laxatives, il ne faut pas choiſir une eau pure & légere, mais une eau chargée d'une terre à chaux, & y mêler une ſolution de ſel de tartre & de l'eſprit de vitriol, de maniere pourtant que la partie alcaline domine. La terre à chaux, par ſon effervescence avec l'eſprit de vitriol, formera un ſel neutre de vertu purgative.

VIII. Telles ſont les méthodes, tels ſont les procédés par leſquels je ſuis intimement perſuadé qu'on peut imiter pour l'uſage interne les eaux minérales naturelles. En effet, ceux qui voudront l'éprouver, ſe convaincront non-ſeulement que ces eaux artificielles contiennent les matieres épaiſſes, terreſtres & ſalines, qui ſe trouvent dans les naturelles, mais un principe aérien éthéré élaſtique pareil, produit pendant l'effervescence par l'action & la réaction de l'acide vitriolique & du ſel alcali.

On verra auſſi que ces eaux artificielles ſont très-ſalutaires, & peuvent être employées très-efficacement pour purifier le ſang, prevenir les maladies, & à toutes les vues que les Medecins peuvent avoir quand il eſt queſtion de diſſiper des obſtructions, &c. Je ne voudrois pourtant pas avancer que ces eaux artificielles ne cedent en rien aux naturelles.

IX. Il nous reſte à faire connoître en peu de mots de quelle maniere on peut préparer pour les bains des eaux minérales artificielles, qui tiendront la place des naturelles. Nous ne rappellerons pas ce que nous avons remarqué plus haut ſur la maniere de préparer des bains d'une maniere très-avantageuſe à la ſanté, en y mêlant le ſel de tartre, les cendres gravelées, le ſel des fleurs & feuilles des plantes; nous ne parlerons que des bains qu'on prépare avec les ſcories des métaux. Les plus communs & les plus utiles ſont ceux qu'on apprête avec des ſcories martiales remplies de la ſubſtance terreuſe, ſaline & ſulphureuſe du mars. Leur vertu fortifiante & aſtringente, les rend ſi utiles pour raffermir les membres fatigués, affoiblis, épuiſés, & pour arrêter & provoquer des évacuations de pluſieurs eſpeces, qu'on peut les employer ſans ſcrupule au lieu des eaux martiales.

X. On eſt auſſi dans l'uſage dans les pays où il y a des mines de métaux, & où ſe trouvent en abondance celles de cuivre, d'antimoine & de Cobalt, d'employer des bains préparés avec les ſcories de ces minéraux, leſquels, à cauſe du ſel vitriolique du ſoufre & du principe terreux qu'ils contiennent, peuvent être employés dans toutes les occaſions où il faut fortifier le ton des fibres. Ces bains ont encore une vertu déterſive & mondificative, dont on peut tirer avantageuſement parti. Voici la maniere de préparer ces bains artificiels.

Après la fuſion des métaux ou des minéraux, on jette les ſcories encore rouges dans l'eau tiede miſe dans un vaiſſeau qu'on couvre exactement, afin qu'elles communiquent à l'eau leur vertu médicinale & ſalutaire; & l'on emploie cette eau en forme de bain, de demi-bain ou de fomentation.

On ſe ſert auſſi très-utilement des bains artificiels préparés avec l'alun & la chaux vive, ſur leſquels, quand ils ont bouilli quelque tems enſemble, on jette de l'eau de pluie la plus légere. Ces bains réuſſiſſent très-bien dans les paralyſies & les relâchemens des membres. HOFFMAN *expliqué par* SHAW.

La méthode que M. Shaw a ſuivie dans l'examen des eaux minérales eſt beaucoup plus exacte & beaucoup plus intelligible que celle d'aucun Auteur qui l'ait précédé. Je la rapporterai telle qu'on la trouve dans cet Auteur, pour qu'elle puiſſe guider avec ſuccès ceux qui s'appliquent à l'étude & à la pratique de la Medecine, dans les recherches qu'ils auront deſſein de faire ſur la nature des eaux minérales. Comme le ſujet eſt très-important par lui-même, je crois que le Lecteur excuſera ſans peine les détails dans leſquels l'Auteur eſt entré.

I. Il eſt néceſſaire, avant que d'entreprendre cette recherche, de connoître les principaux inſtrumens & les préparatifs qu'elle exige, pour n'être point obligé dans la ſuite d'interrompre le fil de notre diſcours.

II. On peut ſe ſervir avantageuſement de la bouſſole, pour déterminer la poſition de la ſource & la route de l'eau juſqu'au lieu où on la reçoit: car l'aiguille de cet inſtrument indiquant le Nord & le Sud (ſi on excepte ſes variations avec exactitude) elle met l'Obſervateur en état de déterminer préciſément les tours & les retours des ruiſſeaux, auſſi-bien que la ſituation reſpective des Villes & des contrées qui ſont aux environs.

III. Il eſt beſoin, pour examiner l'eau, les matieres qu'elle contient, & les ſubſtances minérales que l'on trouve ſur les bords des ſources, ou le long du courant, d'avoir

1. Des poids & des balances exactes.
2. Une balance hydroſtatique.
3. Différentes eſpeces de vaiſſeaux de terre.
4. Des cimens ou luts.
5. Un thermometre.
6. Une petite pompe.
7. Une machine pneumatique.
8. Différens microſcopes.
9. Une pierre d'aimant armée.
10. De l'eau diſtillée.
11. Des creuſets.
12. Un fourneau de fuſion.
13. Du flux.
14. Différens végétaux.
15. Des matieres animales.
16. Des minéraux.
17. Des ſubſtances artificielles.

IV. (1) Les balances doivent être fort juſtes & de trois grandeurs différentes, pour peſer les grains, les dragmes & les onces, & même quelques livres. Les poids de livre doivent être de douze onces, qui eſt le poids dont on ſe ſert dans la Medecine & dans les Apoticaireries. La livre eſt de douze onces; l'once contient huit dragmes; la dragme trois ſcrupules; & le ſcrupule vingt grains.

V. (2) La balance hydroſtatique eſt une eſpece d'inſtrument dont on ſe ſert pour peſer les corps dans l'eau & pour déterminer leur peſanteur ſpécifique, auſſi-bien que celle de quelque eau minérale que ce ſoit: ce que l'on fait en peſant une eſpece de bouteille de verre, dont on a ſoin de connoître auparavant la peſanteur dans l'air & dans l'eau commune.

VI. (3) Les verres doivent être clairs & tranſparens, pour que l'on puiſſe mieux examiner l'eau; il eſt même beſoin d'en avoir quelques-uns de figure cylindrique. On doit en avoir qui puiſſent ſupporter la chaleur & ſervir pour faire évaporer les liqueurs. Ils doivent pour cet effet être plus bas que les autres, & s'élargir par en-haut. Les phioles, les bouteilles & les autres vaiſſeaux de cette eſpece, ſont auſſi néceſſaires. On doit enfin avoir des vaiſſeaux propres à diſtiller: tels ſont les pots de verre, les alambics, les retortes & les récipiens.

VII. (4) On donne le nom de cimens ou luts à ces matieres ou compoſitions artificielles, qui étant appliquées à l'embouchure des vaiſſeaux, conſervent l'eau qui y eſt

renfermée, dans ſon état naturel, en empêchant ſa communication avec l'air extérieur : tels ſont la réſine fondue, la cire d'Eſpagne, ou plutôt certaines mixtions faites avec de la cire & de la térébenthine.

VIII. (5.) On ſe ſert du thermometre pour déterminer le degré de chaleur & de froideur de l'eau. Cet inſtrument eſt compoſé d'une boule de verre, à laquelle eſt attaché un long tuyau gradué, que l'on remplit juſqu'à une certaine hauteur d'eſprit de vin coloré. On juge du plus ou du moins de froideur du fluide, dans lequel la boule eſt plongée par le plus ou le moins d'élévation de l'eſprit de vin dans le tuyau.

IX. (6.) Il eſt néceſſaire d'avoir une petite pompe à main de bois ou d'étaim, munie de ſon piſton, pour pouvoir la plonger le plus près qu'on peut du fond de la ſource, & connoître par ce moyen la différence de l'eau qui eſt dans cet endroit d'avec celle qui eſt plus près de la ſurface ſupérieure, quoique l'on puiſſe uſer d'autres moyens pour cet effet.

X. (7.) La machine du vuide avec ſes récipiens de verre, eſt un inſtrument fort commode pour découvrir la quantité d'air ou d'eſprit volatil contenu dans l'eau; car les eaux ſpiritueuſes placées ſous le récipient, laiſſent échapper une grande quantité de bulles, & l'on juge qu'elles ſont plus ou moins ſpiritueuſes, ſuivant que le nombre & la groſſeur de ces bulles eſt plus ou moins grand.

XI. (8.) On peut ſe ſervir des microſcopes pour découvrir les particules viſibles qui ſont contenues dans chaque goutte d'eau, & pour déterminer la figure des cryſtaux, ou ſels de l'eau après l'évaporation ou pendant le tems de la cryſtalliſation. Il eſt encore à propos d'examiner avec le microſcope toutes les autres matieres ſolides & viſibles qui ſont contenues dans l'eau, tant dans l'état de mélange, qu'après qu'elles ont été ſéparées l'une de l'autre.

XII. (9.) La pierre d'aimant ſert à découvrir ſi les matieres minérales que l'on trouve aux environs des ſources, ou parmi les ſédimens que l'eau laiſſe après l'évaporation, ſont d'une nature ferrugineuſe; car tout ce que l'aimant attire eſt tenu pour fer. On pourroit s'en aſſurer de pluſieurs autres façons. Il ſe peut faire que l'aimant n'attire le fer que lorſqu'il eſt extremement pur, & qu'il a toutes les qualités néceſſaires pour être malléable; de ſorte qu'une ſubſtance minérale peut être ferrugineuſe ſans que l'aimant l'attire.

XIII. (10.) L'eau diſtillée, ou dépouillée autant qu'il eſt poſſible de toutes les matieres minérales, ſalines, terreſtres & étrangeres qu'elle contient, ſert à découvrir les principes ſalins & diſſolubles des ſubſtances minérales, ou des matieres deſſéchées des eaux minérales, en les détachant des parties les moins aiſées à diſſoudre, & les donnant tous ſous une forme ſolide par l'évaporation ou la cryſtalliſation. L'eau dont on ſe ſert pour cet effet, doit être pure; car autrement il eſt à craindre que les matieres ſalines ou minérales qu'elle contient, ne ſe mêlent avec celles de la matiere que l'on ſe propoſe d'examiner; ce qui rendroit l'expérience fauſſe ou incertaine. Le meilleur moyen dont on puiſſe ſe ſervir pour purifier l'eau, eſt de la diſtiller à petit feu dans des vaiſſeaux de verre bien nets.

XIV. (11.) Les creuſets de terre ſervent dans les eſſais que l'on fait pour découvrir ſi les matieres contenues dans l'eau ou dans quelque ſubſtance minérale ſont métalliques, ou renferment quelque portion conſidérable de métal; car lorſque cela eſt, on peut l'en tirer en réduiſant la ſubſtance en poudre; & s'il eſt néceſſaire, en la mêlant avec un diſſolvant convenable, pour les faire fondre enſemble à un feu violent.

XV. (12.) Il eſt beſoin d'un feu violent pour fondre la plupart des ſubſtances minérales, & pour en ſéparer le métal qu'elles contiennent; quoiqu'il ſuffiſe dans certains cas d'un fourneau de fuſion, ou d'un feu animé ſimplement par le courant de l'air. Mais lorſque la matiere eſt opiniâtre ou difficile à fondre, il faut néceſſairement attiſer le feu avec un ſoufflet pareil à ceux dont ſe ſervent les Orfevres & les Forgerons.

XVI. (13.) Les flux ſont une eſpece de ſubſtance que l'on ajoute au minéral ou à la mine que l'on fait fondre pour en faciliter la fuſion, & en tirer le métal plutôt ou en plus grande quantité qu'on ne l'auroit fait ſans cela. Ainſi le tartre, le nitre ou ſalpetre, le borax, le verre de plomb, la limaille de fer, &c. ſont des flux, & on doit les avoir toujours à la main pour s'en ſervir dans l'examen des ſubſtances minérales qui peuvent ſe rencontrer dans la recherche dont il eſt queſtion.

XVII. (14.) Il y a certaines matieres végétales qui donnent différentes couleurs aux liqueurs avec leſquelles on les mêle, & l'on juge que telles ou telles ſubſtances ſont contenues dans la liqueur par la couleur qu'elles produiſent. Si l'on met, par exemple, pendant quelque tems des violettes fraîches dans de l'eau minérale bien nette, & que cette derniere prenne une teinture rouge, c'eſt une preuve que l'acide domine; on connoîtra au contraire que l'acali domine dans cette eau, ſi elle prend une couleur verte : mais ſi l'eau conſerve la couleur bleue qui eſt naturelle aux violettes, on peut aſſurer qu'elle eſt neutre, & qu'elle n'eſt dominée ni par l'acide, ni par l'alcali. On doit donc ſe munir des principales ſubſtances végétales qui ont la propriété d'indiquer les matieres contenues dans les eaux minérales, ou dans quelque autre liqueur que ce ſoit par le changement de couleur qu'elles y apportent, pour s'en ſervir au beſoin.

XVIII. On peut réduire ces végétaux à quatre claſſes.

Dans la premiere, ſont les aſtringens.
Dans la ſeconde, ceux qui ont des parties fines & ſubtiles.
Dans la troiſieme, les purgatifs.
Dans la quatrieme, les altérans.

XIX. (1.) Du nombre des aſtringens, ſont les feuilles de thé, les feuilles & l'écorce de chêne, l'écorce de grenadier, les fleurs de balauſte, le ſumach, mais ſurtout la noix de galle, qui ſont tous propres à nous faire connoître ſi l'eau eſt d'une nature ferrugineuſe, ou ſi elle contient quelques particules de fer ou de vitriol de Mars : c'eſt ce qu'elles font en donnant à cette eau une couleur rouge, noire ou obſcure, & en précipitant avec le tems une ſubſtance légere, noire ou obſcure au fond du vaiſſeau. On peut ſe ſervir pour cet effet de noix de galle bleues, ſaines & nouvellement réduites en poudre, que l'on conſervera dans un vaiſſeau de verre bien bouché. Cette poudre vaut beaucoup mieux que la teinture de noix de galle faite avec de l'eau qui affoiblit ſes vertus. D'ailleurs cette teinture perd ſa vertu lorſqu'on la garde, & acquiert une couleur foncée qui peut nuire aux expériences.

XX. (2.) Les végétaux d'une couleur délicate, ſont ceux qui ſont colorés ou qui ont la vertu de colorer, & dont la couleur s'altere aiſément par un ſimple mélange; telles ſont les roſes rouges, la mauve, les violettes, le bluet, la giroflée muſquée, le bois néphrétique, &c. qui indiquent par le changement de couleur qu'ils cauſent dans l'eau les eſpeces de matieres ſalines ou terreſtres qui y dominent. C'eſt ainſi que nous avons vu ci-devant, que les violettes donnent une couleur rouge à l'eau où l'acide prédomine; qu'elles teignent en verd celle qui eſt dominée par un alcali, mais qu'elles communiquent la couleur bleue qui leur eſt naturelle, à celle qui n'eſt ni acide, ni alcali. Par exemple, l'eau commune qui n'eſt ni acide, ni alcaline, dans laquelle on fait infuſer des fleurs de violette, ſe teint d'un très-beau bleu. Comme le ſucre rafiné n'eſt ni acide, ni alcali, il n'altere point la couleur de l'infuſion dont nous venons de parler. On peut ſubſtituer aux fleurs de violettes le ſirop qu'on en tire.

XXI. (3.) Les végétaux purgatifs qui ſervent à cette recherche, ſont, le ſené, la rhubarbe, le méchoacan, le jalap, &c. On emploie leur infuſion, leur teinture ou

leur décoction, leur ſubſtance entiere même, pour découvrir certaines matieres qui ſont contenues dans les eaux, leur vertu diſſolvante, mais ſur tout leurs ſels; car l'on ſait par expérience que les ſels alcalis rehauſſent les teintures ou les vertus de ces ingrédiens purgatifs, & qu'ils font qu'ils communiquent à l'eau une plus grande quantité de leurs parties, ſurtout lorſqu'ils ſont gras ou réſineux. Les ſels neutres produiſent encore le même effet dans un moindre degré, au lieu que les acides ne ſont point propres à pénétrer dans la ſubſtance de ces drogues, & à en tirer une teinture forte.

XXII. (4.) Les bois que l'on appelle communément altérans, comme le gayac, le ſaſſafras, le ſandal, &c. peuvent encore nous aider à découvrir ce que les eaux contiennent, parce qu'ils communiquent leurs vertus à certaines eaux préférablement à d'autres, ſur-tout à celles qui ſont pénétrées d'un ſel propre à diſſoudre leurs parties onctueuſes & réſineuſes d'où dépendent leurs vertus médicinales. Cet expédient peut encore nous faire découvrir les uſages auxquels ces eaux peuvent être propres, puiſqu'il n'y a qu'à les employer dans les infuſions, les décoctions, ou les extraits que l'on fait de certaines drogues ou ſimples.

XXIII. (15.) Il eſt encore très-important de connoître à quel point l'eau affecte les fluides animaux ou autres ſubſtances animales; car cela peut non-ſeulement nous mettre au fait des matieres qu'elle contient, mais nous guider encore dans l'uſage qu'on en peut faire, & nous inſtruire des effets qu'on doit raiſonnablement en attendre lorſqu'on en boit. On doit ſur-tout faire attention aux changemens qu'elle cauſe dans le ſang qui vient d'être tiré d'une perſonne ſaine; dans celui qui eſt coagulé ou deſſéché; dans la ſéroſité du ſang de ceux qui ſe portent bien; dans le ſang des perſonnes ſujettes à différentes eſpeces de maladies, au rhumatiſmes, au ſcorbut, à la pleuréſie, à la pthiſie, aux affections hypocondriaques & à la manie; dans le calcul ou pierre de la veſſie, ſur les pierres qui ſe forment dans la veſſicule du fiel, ſur les craies qui ſe forment aux articulations des perſonnes goutteuſes, dans le pus, l'urine récente, ſur celle qui a été long-tems gardée, ſur celle qui eſt graveleuſe, &c. ſur les phlegmes, ſur la lymphe coagulée & autres ſubſtances animales ſaines & morbifiques, ſur tout aidée d'un degré de chaleur égale à celle du corps humain.

XXIV. (16.) Il eſt auſſi à propos de mêler différens minéraux avec l'eau, pour voir ſi elle n'en reçoit point quelque altération conſidérable, ſi ſes vertus ne ſont point augmentées, & ſi l'on ne peut point découvrir ſes principes. On peut ſe ſervir pour cet effet de pluſieurs mines, ſurtout de celles qui ſont les plus faciles à diſſoudre, de la mine de fer, des marcaſſites, des pyrites, de la pierre à chaux, de l'alun de roche, du vitriol, du ſoufre & des autres ſels minéraux. Chacune de ces matieres peut, lorſqu'on la fait diſſoudre dans l'eau, l'altérer conſidérablement, ou augmenter ſes vertus lorſqu'elles dépendent de principes de même eſpece. Par exemple, ſi l'eau tire une partie de ſes vertus du fer, on peut les augmenter en y en introduiſant par art une plus grande quantité. Si elle contient naturellement du vitriol, de l'alun ou du ſoufre, il n'eſt pas difficile d'y en ajouter encore. Il n'eſt pas inutile d'eſſayer ſi l'eau n'altere point la couleur de l'argent ou ne le noircit point; ſi elle ne diſſout point le plomb, le mercure, &c. car l'on peut s'aſſurer par-là de ſes principes & de ſes propriétés.

XXV. (17.) Il y a un nombre infini de ſubſtances artificielles; mais on peut réduire celles qui ſont les plus néceſſaires:

1. Aux alcalis;
2. Aux acides;
3. Aux préparations & aux diſſolutions métalliques.

XXVI. (1.) On entend ici ſous le nom d'alcalis, ce que les Chymiſtes appellent ſels & eſprits alcalis fixes ou volatils. On retire les ſels fixes alcalis en faiſant bouillir dans l'eau les cendres de quelque ſubſtance végétale, comme peuvent être une piece de bois ordinaire, les tiges de feves, les branches de vigne, le tartre, &c. pour diſſoudre le ſel qu'elles contiennent, & qui reſte après l'évaporation. Le ſel de tartre eſt le principal de cette eſpece, & il eſt d'un uſage conſidérable dans l'examen des eaux minérales; car comme il ſe diſſout plus promptement & beaucoup mieux dans l'eau qu'aucune ſubſtance terreuſe, il précipite celle qui eſt contenue dans l'eau; ce qui donne le moyen de ſéparer la terre qui ſe trouve dans l'eau minérale, & de l'avoir ſous une forme ſeche. Comme ce ſel eſt alcali, il ſe fait une efferveſcence lorſqu'on le mêle avec une eau acide; car elle arrive toujours quand un acide & un alcali ſe mêlent enſemble. Suppoſé que l'addition de ce ſel ſoit aſſez juſte pour détruire entierement l'acidité de l'eau, on peut tirer de cette eau un ſel neutre; & en le traitant ſelon les regles de l'art, ſe fournir une preuve convaincante qu'il y avoit des acides contenus dans cette eau minérale. Le ſel de tartre ſe réſout promptement, étant expoſé à l'humidité de l'air, en un liquide peſant, qu'on appelle huile de tartre par défaillance, dont l'uſage eſt ſouvent plus commode que celui du ſel même; car il eſt plus pur, il s'unit plus aiſément avec l'eau, & l'on peut l'y verſer plus commodément. Suppoſé que la terre ou l'acide de l'eau ſoient légers, déliés & preſque imperceptibles, & qu'ils ne ſe manifeſtent point par le mélange d'un fort alcali, on doit employer les ſels volatils alcalis qui ſont d'une eſpece plus douce, tels ſont les ſels ou eſprits de corne de cerf, de ſang, d'urine, &c.

XXVII. (2) On doit auſſi ſe pourvoir des acides minéraux ou eſprits acides retirés par l'art, comme ſont l'eſprit & l'huile de vitriol, l'eſprit de ſoufre par la cloche, l'eſprit de ſel, celui de nitre, &c. car ces acides ſervent à découvrir la qualité alcaline de l'eau. Comme l'huile de vitriol eſt un acide extremement fort, il n'en faut qu'une ou deux gouttes pour communiquer une acidité ſenſible à quatre ou cinq onces d'eau. Lorſque cela n'arrive point, c'eſt une preuve que l'eau minérale eſt alcaline, ou qu'elle eſt imprégnée de quelque ſubſtance qui a la force d'émouſſer les acides, de détruire leur nature acide en s'uniſſant avec eux & de les rendre neutres. Lorſque l'eau minérale contient un alcali ſubtil & léger, on peut ſe ſervir d'acides de même eſpece, comme du ſuc de citron, du vinaigre diſtillé, de vin du Rhin, &c.

XXVIII. (3) Les ſolutions ou préparations métalliques de la Chymie ſont auſſi très-utiles, non-ſeulement pour établir la certitude des expériences ſuivantes, mais encore pour nous faire découvrir plus à fond les principes & les propriétés de l'eau. Les plus néceſſaires ſont,

1. La ſolution de ſublimé corroſif dans l'eau diſtillée.
2. La ſolution d'argent pur dans de l'eau-forte.
3. La ſolution de mercure dans l'eau-forte.
4. La ſolution de ſucre de Saturne dans l'eau.
5. La ſolution de l'or dans l'eau régale.
6. Celle du cuivre dans l'eau-forte, & une autre de ce même métal dans l'eſprit de ſel ammoniac.
7. La ſolution du fer dans l'eau-forte, dans le vinaigre diſtillé, ou dans quelque vin verd. On verra les uſages de toutes ces différentes préparations dans le cours de ces recherches.

I. Je n'ai d'autre deſſein pour le préſent que de faire voir la poſſibilité qu'il y a de découvrir les principes des eaux minérales, car tant que cette vérité ne ſera point établie, nous ſerons hors d'état d'entreprendre cette recherche. On n'a point juſqu'ici réduit en art, ni ſoumis aux lois des démonſtrations Phyſiques, la méthode de les examiner. Il eſt vrai que l'on a fait quelques tentatives ſur ce ſujet, mais elles ſont ſi imparfaites, qu'elles ont fait naître pluſieurs objections de la part des Naturaliſtes, des Medecins & des Chymiſtes.

miſtes. La raiſon en eſt, que les expériences qui ont été tentées juſqu'à préſent pour déterminer le contenu des eaux minérales, n'ont pas été fort exactes, on ne les a point vérifiées, & elles n'ont pas été faites en forme d'introduction.

II. On entend par le nom d'induction, l'art de faire des recherches; l'invention en eſt due au Chancelier Bacon, qui en traite fort au long, (quoiqu'il ne l'ait jamais perfectionné,) dans le ſecond volume de ſon *Novum Organum*. Cet art n'eſt autre choſe qu'une méthode raiſonnée ou ſcientifique, de rechercher & de découvrir la nature des choſes, & de faire voir par quelles lois, par quels moyens & par quelles cauſes elles exiſtent & produiſent leurs effets. Cet art paroît être à tous égards le plus propre à perfectionner la Phyſique, pourvu qu'on obſerve les précautions & qu'on ſuive les regles que l'Auteur a données. Son principal uſage eſt d'indiquer la méthode que l'on doit ſuivre, les obſervations & les expériences qu'on doit pratiquer ſur chaque ſujet, l'application qu'on en doit faire, les particularités qu'elles mettent en évidence, & les découvertes qu'elles donnent moyen de faire. Cet art ne peut être parfait qu'on ne forme par ſon moyen certains axiomes, & qu'on ne tire certaines conſéquences générales qui comprennent la nature du ſujet & en déterminent l'uſage. Cet art conſiſte donc dans l'uſage prudent & convenable, de l'invention, de la mémoire, du raiſonnement & de l'expérience. L'invention indique les articles dont on doit faire la recherche, le raiſonnement dirige les expériences; & lorſque ces dernieres ſont achevées, elles fourniſſent des nouveaux ſujets à l'invention & au raiſonnement, & indiquent d'autres expériences à faire, juſqu'à ce qu'on ſoit parfaitement inſtruit de la nature du ſujet. Dans la recherche préſente, par exemple, l'art dirige l'invention, la raiſon & la mémoire, à méditer & à ſuggérer les premiers ſujets de recherches & les expériences que l'on doit faire: mais il ne peut aller plus loin, que les expériences ne ſoient achevées, & que la nature n'ait repondu aux queſtions qui lui ont été propoſées; après quoi la raiſon ſe trouvant plus éclairée, peut indiquer des expériences nouvelles, juſqu'à ce qu'on n'ait plus rien à deſirer dans la recherche qu'on a entrepriſe.

III. Le but que nous nous propoſons maintenant, eſt de developper la nature des expériences qui ſont néceſſaires pour nous faire connoître le ſujet dont nous traitons, & d'enſeigner la maniere de les faire ſuivant les regles de l'art dont nous venons de parler, pour qu'elles deviennent plus inſtructives pour nous, & qu'elles ne nous laiſſent point dans l'erreur & dans la confuſion. Nous ne prétendons point cependant dans ce procédé, pouſſer l'exactitude & le ſcrupule auſſi loin qu'ils pourroient aller: car outre qu'un ſemblable détail ſeroit capable de fatiguer le Lecteur, il nous éloigneroit de notre deſſein. Cependant comme l'exactitude eſt d'une extreme importance à la recherche que nous entreprenons de faire, & à toutes les autres de cette eſpece, il convient de nous y arrêter un peu, afin que l'on juge par cet exemple, de la rigueur & de la certitude qu'éxigent les recherches Phyſiques, & juſqu'à quel point on pourroit pouſſer la premiere en examinant les eaux minérales.

IV. Nous nous propoſons donc de découvrir les principes, les vertus & les uſages de quelque eau minérale: mais comme ſes vertus & ſes uſages dépendent néceſſairement des matieres & des ingrédiens qu'elle contient, ou des parties qui la compoſent, nous tâcherons de les découvrir autant qu'il nous ſera poſſible, & de les aſſujettir à la connoiſſance des ſens & de la raiſon.

V. Nous allons d'abord examiner quelles ſont les eſpeces de matieres dont cette eau minérale peut être imprégnée, en nous ſervant de la connoiſſance que nous avons des propriétés de l'eau commune & des ſubſtances qu'elle eſt capable de diſſoudre. Il eſt évident que les matieres qui ſe trouvent dans quelque eſpece d'eau que ce ſoit, doivent être d'une nature à ne point détruire ſa tranſparence, & à ne point lui donner des propriétés différentes de celles que nos ſens y découvrent, autrement ce ne ſeroit plus la même eau.

VI. On donne ordinairement le nom de minérales aux eaux courantes qui reçoivent quelque qualité ou propriété remarquable dans la terre par où elles paſſent, par où elles différent de l'eau commune. De-là vient auſſi qu'elles ſont plus ſalutaires dans la cure de certaines maladies, ou plus nuiſibles & plus préjudiciables au corps humain que cette derniere. Suivant cette définition, les matieres contenues dans les eaux minérales, ſemblent d'après la ſignification du nom, limitées aux ſujets du regne minéral. Mais comme on ne peut jamais donner une définition exacte d'une choſe, qu'on n'ait découvert ſa nature, nous ne ferons d'uſage de la précédente qu'autant qu'elle pourra ſervir à nous diriger dans nos recherches ſur les matieres minérales qui ſont contenues dans l'eau, ſans négliger celles qui ſont d'une nature végétale ou animale: car comme ces dernieres ſont très-abondantes dans la terre, & peuvent ſe trouver ſur la route ou aux environs des ſources, il peut fort bien arriver que quelques-unes de leurs parties ſe mêlent avec l'eau.

VII. Mais pour abréger notre travail, il eſt à propos de ne nous arrêter qu'aux choſes que l'eau diſſout pour l'ordinaire, & que l'on ſait exiſter dans les eaux minérales; car nous n'avons point deſſein de compoſer un ſyſteme de Phyſique & de Chymie, mais ſeulement d'indiquer une méthode de découvrir les propriétés des eaux minérales par le ſecours des expériences.

VIII. Les corps capables de ſe diſſoudre conſtamment dans l'eau, ou d'y être contenus ſans détruire la tranſparence, & qui exiſtent dans les eaux minérales, ſemblent pouvoir ſe réduire

1 aux ſels,
2 aux terres;
3 aux ſoufres;
4 aux vapeurs ou eſprits.

Il eſt maintenant queſtion de ſavoir ſi la Phyſique & la Chymie, même dans l'état où elles ſont à préſent, ne pourroient point nous fournir des moyens pour découvrir avec une certitude phyſique, ſi les eaux minérales ne contiennent pas quelqu'un de ces corps. Les obſervations & les expériences que nous avons faites & que nous avons trouvées dans quelques Auteurs, nous perſuadent que la choſe eſt poſſible, & nous allons indiquer les moyens par leſquels on peut s'en aſſurer.

(1) *Les Sels.*

IX. Tous les ſels véritables ſe diſſolvent dans l'eau, & c'eſt là une de leurs propriétés eſſentielles. Comme il y a peu d'eaux minérales dans leſquelles on ne trouve une ſubſtance ſaline par l'analyſe ordinaire, & que leurs principales vertus en dépendent quelquefois, on doit commencer par découvrir ſi l'eau minérale que l'on ſe propoſe d'examiner ne contient point de ſel; pour déterminer enſuite ſon eſpece, aſſigner les proportions dans leſquelles il ſe trouve avec l'eau ou avec les autres ingrédiens, décrire ſes propriétés, ſes vertus & ſes uſages particuliers, & retirer ce ſel ſous ſa forme & ſon apparence naturelle.

X. Les ſels minéraux naturels, où qu'on ſuppoſe tels, ſont:

1. Le ſel marin, ou ſel commun.
2. Le nitre.
3. L'alun.
4. Le borax.
5. Le ſel ammoniac.
6. Le ſel d'Epſom, ou ſel cathartique amer.
7. Le ſel mural de M. Liſter; ou le nitre approchant de la nature de la chaux.

8. L'acide univerſel.
9. Le ſel minéral alcali.

(1) *Le Sel marin.*

XI. On ne peut découvrir le ſel marin ou les autres eſpeces de ſels qui ſont naturellement contenus dans une eau minérale, qu'on ne ſoit auparavant inſtruit de la nature & des propriétés de ces ſels, autrement on ſeroit en peine de les connoître lorſqu'ils ſe préſentent à nous.

XII. Les propriétés qui diſtinguent le ſel marin des autres eſpeces de ſels, ſont les ſuivantes.

1. Son gout ſalin & ſa forme, car il eſt en grains ou cryſtaux de figure cubique, lorſqu'il eſt bien retiré.
2. La vertu qu'il a de conſerver les chairs des animaux.
3. La maniere dont il pétille & décrépite lorſqu'on le jette dans le feu, & la vertu qu'il a d'augmenter ſa force lorſqu'on le jette ſur les charbons ardens.
4. L'odeur particuliere qu'il repand dans cette décrépitation, qui eſt la même que celle de l'eſprit de ſel.
5. Il donne par la diſtillation le véritable eſprit de ſel qui paſſe ſous la forme d'une vapeur blanche, épaiſſe & piquante. Cet eſprit, de même que le ſel en ſubſtance, convertit l'eau-forte en eau régale, & fournit un diſſolvant pour l'or.
6. Il ſe fond avec difficulté à un feu violent, & pénetre enfin à travers les pores du creuſet.
7. On le retire de l'eſprit qu'il a donné, en y ajoutant quelque ſel pur alcali fixe.
8. Son acide uni avec un alcali volatil, conſtitue le ſel ammoniac, & le ſel commun lui-même, donne du ſel ammoniac par la ſublimation, étant diſſous avec l'urine.
9. Il s'en diſſout la quantité de ſix onces dans une pinte d'eau.
10. Il précipite l'argent qui a été diſſous par l'eau-forte, il en augmente le poids & le volatiliſe à un feu violent. La connoiſſance de ces propriétés ſuffit pour nous faire découvrir le ſel marin qui eſt contenu dans les eaux minérales, ſous quelque forme qu'il ſoit déguiſé.

XIII. Les moyens que l'on connoît pour découvrir le ſel marin que l'eau peut contenir, ſe réduiſent à trois.

1. A ajouter quelque choſe à l'eau.
2. A l'évaporation & à l'addition de quelque ſubſtance, à la matiere deſſéchée.
3. A la cryſtalliſation.

(1) *Par addition aux Eaux.*

XIV. *Cas I.* Mettez deux onces d'eau commune diſtillée dans un vaiſſeau de verre de figure cylindrique. Verſez-y goutte à goutte quatre grains d'une ſolution d'argent faite avec une once d'argent rafiné mis dans quatre onces d'eau forte bien pure & à l'épreuve, & l'eau ne perdra point ſa tranſparence, elle ne blanchira point & ne changera point de couleur.

XV. *Cas II.* Ajoutez à deux onces d'eau commune diſtillée un ſeul grain de ſel marin ; ayez ſoin qu'il s'y diſſolve parfaitement en le remuant avec une baguette de verre ; verſez-y quatre grains de la même ſolution d'argent : l'eau blanchira, deviendra laiteuſe, & il ſe précipitera un ſédiment blanc au fond du vaiſſeau.

XVI. Comme on n'a ajouté dans le ſecond cas qu'un ſeul grain de ſel marin, il eſt évident par la qualité laiteuſe que la ſolution d'argent a fait prendre à l'eau, qu'elle ſert à indiquer ce mélange : c'eſt pourquoi, toutes les fois que la ſolution d'argent n'apporte aucun changement à une quantité convenable d'eau, il y a

tout lieu de croire que l'eau ne contient que peu ou point de ſel marin ; mais qu'il y en a une certaine portion lorſqu'elle acquiert une qualité laiteuſe ou qu'elle dépoſe un ſédiment blanchâtre.

XVII. Voici quelle eſt la raiſon chymique de cette expérience. L'argent ſe diſſout conſtamment dans ſon propre menſtrue ou dans l'eau forte, mais non point dans l'eau régale qui eſt le diſſolvant de l'or. Cette derniere ne pénetre point l'argent, mais elle le précipite toujours à cauſe du ſel ou de l'eſprit de ſel marin qu'elle contient, qui ſeul établit la différence qu'on remarque entre ces deux menſtrues : c'eſt pourquoi, lorſqu'on ajoute une ſolution d'argent faite dans l'eau forte à de l'eau commune diſtillée, qui ne contient point de ſel marin, elle ſe mêle intimement avec elle, l'argent conſerve ſa tranſparence, quoique diſſous, & demeure également ſuſpendu & diſperſé dans toute la maſſe de l'eau ; mais après qu'on y a ajouté du ſel marin qui convertit la liqueur en eau régale, l'argent ſe détache, le mélange blanchit & acquiert la couleur du lait, & l'argent qui eſt peſant, ſe précipite au fond du vaiſſeau en forme de poudre blanche.

XVIII. *Cas III.* Mettez une pareille quantité d'eau dans différens verres & ajoutez-y ſéparement un grain de nitre, d'alun, & de borax, dans lequel il ne ſe trouve aucun mélange de ſel marin ; verſez dans chaque verre la même ſolution d'argent qu'auparavant, l'eau ne changera point de couleur, elle ne perdra point ſa tranſparence, & il ne ſe fera aucune précipitation. Cette propriété eſt naturelle à tous les ſels qui ne contiennent aucun ſel marin.

XIX. *Cas IV.* Pilez dans un mortier de verre bien net une certaine quantité de nitre, de borax, & d'alun. Mettez quatre grains de ce mélange dans deux onces d'eau diſtillée, & laiſſez l'y diſſoudre entierement ; ajoutez-y comme auparavant de la ſolution d'argent : l'eau ne ſera pas plus altérée que dans le cas précédent. Il en eſt de même de quelque mélange de ſels que ce ſoit, lorſqu'il n'y a point de ſel marin parmi eux.

XX. Il paroît par l'examen & la comparaiſon des quatre cas précédens, que la ſolution d'argent dans l'eau forte eſt d'une grande commodité pour découvrir le ſel marin qui eſt contenu dans l'eau, en quelque petite quantité qu'il y ſoit. On pourroit s'en aſſurer auſſi, mais moins parfaitement par la ſolution du mercure dans l'eau forte, ou par une ſolution du ſucre de ſaturne dans l'eau commune. Il peut cependant arriver quelquefois que ces ſortes de preuves ſoient trompeuſes, ou inſuffiſantes, parce qu'il peut y avoir d'autres ſels ou ſubſtances dont la nature & les propriétés nous ſont encore inconnues, propres à précipiter l'argent de la même maniere que le ſel marin ; ce qui fait que ces ſortes d'expériences ne ſauroient être propoſées comme démonſtratives. Tout ce qu'on peut en conclurre avant qu'on les ait vérifiées eſt, que puiſqu'elles réuſſiſſent toujours également, ſoit que le ſel commun quel'eau contient y ait été ajouté par haſard, par la nature, ou par art, elles nous fourniſſent un ſigne probable du ſel marin qui peut ſe trouver dans l'eau, quelque petite qu'en ſoit la quantité.

(2) *Par évaporation & addition à la matiere deſſéchée.*

XXI. *Cas I.* Ajoutez à demi-pinte d'eau commune diſtillée une ou deux dragmes de ſel marin ; lorſqu'il ſera entierement diſſous ; faites évaporer la ſolution à petit feu, juſqu'à ce qu'il reſte au fond une matiere ſeche que l'on trouvera être du ſel par l'expérience ſuivante. Mettez une partie de cette matiere ſur un morceau de verre bien net, verſez deſſus quelques gouttes d'huile de vitriol parfaitement rectifiée. Elle occaſionnera une chaleur & une ébullition conſidérable, & il s'élevera une vapeur ou fumée blanche & piquante, qui a la même odeur que l'eſprit de ſel marin de Glau-

ber. Comme il n'y a point d'autre ſel, à moins qu'il ne contienne du ſel marin ou de l'eſprit de ſel marin qui ne laiſſe échapper la même odeur ou la même vapeur, nous ſommes aſſurés par cette expérience qu'il y avoit du ſel marin dans la matiere qui étoit reſtée après l'évaporation. On peut même l'avoir ſous ſa premiere forme en ajoutant une quantité ſuffiſante d'eau diſtillée, à cette matiere, & en faiſant évaporer & cryſtalliſer.

XXII. *Cas II.* Comme le nitre & le ſel marin peuvent ſe trouver mêlés dans l'eau, & qu'ils laiſſent chacun échapper des vapeurs & des acides qui leur ſont propres lorſqu'on y ajoute de l'huile de vitriol; faites diſſoudre parties égales de ces deux ſels dans de l'eau diſtillée, & mettez la matiere qui reſtera après l'évaporation dans une retorte, & après y avoir ajouté de l'huile de vitriol, diſtillez-la à un feu de ſable, vous aurez de véritable eau régale, c'eſt-à-dire, un mélange d'eſprit de nitre & d'eſprit de ſel marin; cela prouve évidemment que ce mélange eſt compoſé de l'acide du ſel marin & de celui du nitre, puiſqu'il n'y a que ces deux matieres dont l'union donne la véritable eau régale.

XXIII. *Cas III.* Mêlez enſemble parties égales ou inégales de ſel marin, de ſel de tartre, de ſel d'epſom, de borax & d'alun, ajoutez-y une quantité convenable d'huile de vitriol, il s'élevera ſur le champ une vapeur blanche & pénétrante qui fera connoître qu'il y avoit du ſel marin dans le mélange. Il réſulte le même effet du mélange de différens ſels avec le ſel marin, ſi on en excepte le nitre, dont nous avons examiné le mélange avec le ſel marin, dans le ſecond cas; car le nitre donne, étant mêlé avec l'huile de vitriol, une vapeur qui lui eſt propre, & qu'il eſt aiſé de diſtinguer de toutes les autres.

XXIV. *Cas IV.* Mêlez enſemble telle quantité qu'il vous plaira de ſel marin, de bol d'arménie, de craie & de poudre de briques; verſez deſſus de l'huile de vitriol: & vous vous appercevrez aiſément par l'odeur & la vapeur qui s'élevera, qu'il y a du ſel marin dans ce mélange. Il réſulte le même effet du mélange du ſel marin avec les autres ſubſtances pierreuſes, terreuſes ou minérales.

XXV. Si cette eſpece de preuve que l'on tire de l'odeur & de la vapeur ne paroiſſoit point ſuffiſante à ceux qui ne ſont point au fait de la ſenſation qu'imprime la vapeur de l'eſprit du ſel marin ſur l'organe de l'odorat, on pourroit avoir recours à une expérience plus déciſive, qui eſt de diſtiller le mélange qui donne cette odeur dans une retorte de verre, mêlé avec une quantité ſuffiſante d'huile de vitriol. On auroit par ce moyen un véritable eſprit de ſel marin, qu'il eſt aiſé de connoître en ce qu'il ſe convertit de nouveau en ſel marin, lorſqu'on le mêle avec une quantité convenable de ſel alcali fixe.

XXVI. Voici le principe chymique ſur lequel ces expériences ſont fondées. L'huile de vitriol étant un acide extremement fort, agit puiſſammment ſur le ſel marin & ſur le nitre, & pénetre dans les parties les plus groſſieres & les plus fixes, tandis que celles qui ſont plus légeres & plus volatiles, ſe ſéparent des précédentes & s'élevent avec le ſecours du feu & paſſent dans le récipient en laiſſant au fond la matiere la plus peſante & la plus terreſtre avec l'huile de vitriol auquel elle eſt entierement unie; ce qui arrive dans la diſtillation de l'eſprit de ſel marin de Glauber, & dans celle de l'eſprit de nitre.

(3) *Par Cryſtalliſation.*

XXVII. *Cas I.* Faites diſſoudre telle quantité de ſel marin qu'il vous plaira dans de l'eau diſtillée, & faites évaporer la diſſolution juſqu'à ce qu'il ſe forme une pellicule ſur ſa ſurface; mettez la liqueur qui doit être contenue dans un vaiſſeau de terre bien net, dans un lieu froid. Au bout de quelques jours une grande partie du ſel ſera réduite en grains, ou en cryſtaux de figure cubique, ſuppoſé qu'on n'ait pas fait trop bouillir la ſolution & qu'on la laiſſe repoſer autant qu'il le faut.

XXVIII. *Cas II.* Pilez dans un mortier parties égales ou inégales de ſel marin, de nitre & de ſel d'Epſom; faites diſſoudre le tout dans de l'eau diſtillée, & laiſſez évaporer la ſolution juſqu'à ce qu'il ſe forme une pellicule ſur la ſurface. Après que cette liqueur aura reſté quelque-tems dans un lieu froid, on trouvera le nitre en forme de cryſtaux. Retirez-le, faites bouillir la liqueur qui reſte, autant qu'il ſera néceſſaire, laiſſez-la repoſer comme auparavant: & vous aurez le ſel marin en grains ou en cryſtaux cubiques. Suppoſé que l'on veuille pouſſer l'expérience plus loin en faiſant bouillir de nouveau la liqueur, elle donnera après qu'elle ſera repoſée, du ſel d'Epſom. On peut réduire par ce moyen tant de ſels qu'on voudra ſous la forme qui eſt naturelle à chacun. C'eſt une regle dans la cryſtalliſation que le ſel qui ſe diſſout le plus abondamment dans l'eau, ſe ſépare plus tard du mélange, que celui qui ſe diſſout en moins grande quantité; d'où il ſuit que le nitre doit ſe ſéparer avant le ſel marin, & celui-ci avant le ſel d'Epſom.

XXIX. Cette derniere épreuve par la cryſtalliſation peut paſſer pour certaine; elle a la même force qu'une démonſtration phyſique étant jointe aux deux premieres, je veux dire à celle qui ſe fait en ajoutant à l'eau, en la laiſſant enſuite évaporer, & en ajoutant à la matiere qu'elle laiſſe. Lorſque ces deux expériences ſe trouvent conformes, on ne peut douter qu'il n'y ait du ſel marin dans l'eau minérale pourvu qu'on l'éprouve de la même maniere; car la premiere prouve que cette eau contient naturellement du ſel marin; la ſeconde qu'il reſte après l'évaporation, & la troiſieme qu'on peut le ſéparer de l'eau ſous la forme qui lui eſt naturelle, ce qui donne le moyen de l'examiner plus à fond pour ſavoir s'il a ou non les propriétés du ſel marin. Si l'on doutoit encore de ſa nature, il faudroit le comparer à de véritable ſel marin, en ayant égard à toutes les marques caractériſtiques que nous avons dit ci-deſſus appartenir à ce ſel; & ſuppoſé qu'on ne remarque aucune différence entre eux, on doit les regarder comme étans de même eſpece.

XXX. On peut, il eſt vrai, m'objecter que quoiqu'il y ait du ſel marin dans l'eau, la nature peut tellement l'avoir mêlé avec elle ou avec les autres matieres qu'elles contient, qu'il ſoit impoſſible de le diſcerner après un grand nombre d'expériences; qu'il ſoit dans l'eau de même que le ſel alcali fixe eſt caché dans le verre, l'acide dans les cailloux, ou le ſoufre & le mercure dans les métaux, ou de la même maniere que les autres principes le ſont dans les corps qu'on appelle mixtes, pour les diſtinguer des compoſés dont le tiſſu eſt moins fort & les parties beaucoup plus aiſées à ſéparer. Cette objection peut être de quelque poids, juſqu'à ce que nous ayons fait voir que l'on peut décompoſer ces mixtes, & préſenter les principes dont ils ſont compoſés aux ſens & à la raiſon: mais cela regarde une chymie plus relevée que celle dont il s'agit pour le préſent, car ſans cela il nous ſeroit aiſé de prouver que les mixtes, eu égard à la facilité de leur analyſe, ne different point des compoſés, pourvu que nous ſoyons munis d'inſtrumens & de menſtrues convenables. On peut ſans beaucoup de difficulté ſéparer le ſable & le ſel alcali fixe dont le verre eſt compoſé; on ſépare l'acide des cailloux en faiſant le verre, comme on le voit dans la ſubſtance qu'on appelle dans les verreries ſuint de verre; on peut même analyſer les métaux les plus purs avec le miroir ardent ou autrement. Mais nous ne ſaurions répondre à l'objection précédente, que nous n'ayons fait voir auparavant que la nature n'a point fait de mélanges dans les eaux minérales pareils à ceux dont on a parlé ci-deſſus. Au contraire, il paroît par un grand nombre d'expériences,

que leurs principes ſont moins unis, & qu'on peut les ſéparer par les moyens ordinaires avec tant de ſimplicité, qu'on n'ait plus de peine à découvrir leurs vertus, leurs effets & leurs uſages dans la Medecine. Nous croyons donc que les expériences précédentes nous fourniſſent une méthode ſure pour connoître le ſel marin qui eſt contenu dans quelque eau minérale que ce ſoit, pour le ſéparer des autres ſubſtances auxquelles il eſt uni, pour le rendre ſenſible, & pour en déterminer la quantité.

XXXI. Nous ne nous ſommes arrêtés ſi long-tems ſur l'article du ſel marin, que pour donner un exemple de la méthode d'induction dont on doit ſe ſervir dans les expériences, & ſur-tout dans les recherches pareilles à celle-ci, dans leſquelles on n'a point encore poſé les fondemens d'une certitude phyſique. Nous ſouhaitons qu'on la ſuive avec aſſez d'exactitude pour découvrir la nature de ce que nous avons entrepris d'examiner. Comme ce ſeroit une choſe trop ennuyeuſe que de répéter ſi ſouvent les mêmes expériences, nous expoſerons ce qui reſte à faire d'une maniere plus conciſe & plus abrégée.

(2.) *Le Nitre.*

XXXII. On connoît le nitre pur, ou ſalpetre, aux marques ſuivantes :

1. Ses cryſtaux ont la figure d'un priſme exagone, & ſe terminent en forme de pyramides par une de leurs extrémités, lorſqu'ils ſont purs & dans leur entier.
2. Il a un gout acre ou pénétrant, & un peu amer qui cauſe un ſentiment de froid.
3. Il conſerve la viande, & lui donne une très-belle couleur rouge ; à quoi on peut ajouter qu'il rehauſſe la couleur du ſang auquel on le mêle, ſur-tout lorſqu'il tire ſur le blanc ou le noir.
4. Il rafraîchit, il calme le pouls : mais ſa vertu ne paroît jamais mieux que dans les fievres ardentes & les pleuréſies.
5. Il laiſſe échapper une vapeur rouge, très-épaiſſe dans la diſtillation, & donne par ce moyen l'eau forte ou eſprit de nitre, qui a la vertu de diſſoudre l'argent, mais non point l'or.
6. Il ſe fond très-promptement dans un creuſet rougi au feu : mais il ne s'enflamme jamais, quelque violente que ſoit la chaleur.
7. Il fulmine ou détonne, & ſe convertit en un ſel alcali fixe, étant mis en fuſion avec du charbon, du tartre, &c. & perd une partie conſidérable de ſon poids.
8. Il compoſe la poudre à canon, avec le ſoufre commun & le charbon.
9. On le reproduit de nouveau avec ſon eſprit acide, en y joignant une quantité convenable de ſel alcali fixe.

XXXIII. Maintenant que l'on eſt inſtruit des propriétés du nitre, il n'eſt pas difficile de connoître ſi le ſel que l'on trouve dans les eaux minérales ou ailleurs, eſt du véritable nitre ou non. Il eſt évident par ce qu'on vient de dire, que le nitre ou ſalpetre dont nous parlons eſt tout-à-fait différent du nitre à chaux de M. Liſter, dont on indiquera ci-après les propriétés ; & du nitre des Anciens, qui, ſelon toute apparence, étoit un ſel de nature alcaline, au lieu que le ſalpetre purifié dont on ſe ſert en Chymie, dans la Medecine, & dans la compoſition de la poudre à canon, eſt un ſel neutre qui ne tient ni de l'acide, ni de l'alcali, quoiqu'il ſe change en un acide & un alcali extremement fort par le moyen du feu, étant joint à des ſubſtances convenables.

XXXIV. Les moyens dont on peut ſe ſervir pour découvrir le nitre qui eſt contenu dans l'eau, ſe réduiſent à quatre :

1. A l'immerſion ou à l'infuſion de certains corps dans l'eau ;
2. A l'évaporation, & à l'addition à la matiere deſſéchée ;
3. A la diſtillation avec addition ;
4. A la cryſtalliſation.

(1.) *Immerſion ou infuſion.*

XXXV. Si l'on fait tremper quelque tems un morceau de papier dans de l'eau, dans laquelle on aura fait diſſoudre quelques grains de nitre, qu'on le faſſe ſécher au feu, & qu'on réitere pluſieurs fois de ſuite la même opération ; ce papier approché de la flamme de la chandelle, ou jetté ſur les charbons ardens, brûlera ſans jetter aucune flamme, & étincellera, preuve certaine qu'il a reçu cette propriété du ſalpetre ; car on ne remarque point le même phénomene lorſqu'on fait tremper du papier dans une ſolution d'alun, de ſel d'Epſom, de ſels fixes alcalis, de vitriol, de borax, de ſel de nitre à chaux, de ſel marin, & autres ſels ſemblables. Il s'enſuit donc que ſi après avoir fait tremper du papier dans de l'eau minérale, il produit le même effet & brûle de la même maniere, c'eſt une preuve qu'il y a du nitre dans cette eau.

XXXVI. Cette expérience n'a pas beſoin d'explication ; car il eſt évident que le papier que l'on met tremper dans la ſolution, s'impregne d'eau, & en même-tems de particules du nitre. Lorſqu'on le fait ſécher, les particules aqueuſes s'exhalent : mais celles du nitre reſtent fixées dans les pores du papier, qui prend feu étant approché de la flamme d'une chandelle, & brûle avec exploſion, de même que le nitre lorſqu'il eſt jetté ſur les charbons ardens. Comme il peut arriver que la trop grande quantité de ſels qui ſe trouvent mêlés avec le nitre empêche cet effet, on ſe ſervira de l'expérience ſuivante, pour diſtinguer le nitre d'avec les ſels qui le déguiſent.

XXXVII. Si l'on fait diſſoudre parties égales ou inégales de nitre, de ſel marin, de ſel d'Epſom & de borax dans de l'eau diſtillée, & que l'on mette tremper pendant quelques heures un morceau de viande crue dans la ſolution, on la trouvera, après l'avoir retirée, beaucoup plus rouge que celle qui n'aura point ſouffert cette opération, ou qui aura trempé quelque tems dans une ſolution des différens ſels dont on a parlé ci-deſſus, excepté le nitre ; d'où il ſuit que c'eſt au nitre à qui l'on doit attribuer la rougeur de la viande. C'eſt pourquoi, ſi une eau minérale produit un ſemblable effet ſur la viande qu'on y aura fait tremper, on doit préſumer qu'elle contient du nitre.

XXXVIII. On croira peut-être que le nitre ne communique cette rougeur à la viande qu'à cauſe du ſang qui y reſte ; car il agit puiſſamment ſur le ſang dont il réhauſſe la couleur, & qu'il conſerve, quoiqu'il croupiſſe ou qu'il ſoit extravaſé. Pour décider cette queſtion, il eſt à propos d'eſſayer ſi après avoir parfaitement nettoyé & lavé un muſcle en le faiſant tremper dans l'eau, en faiſant des injections dans les vaiſſeaux ſanguins ou autrement, il reçoit quelque rougeur de la part du nitre, ou ſi ce ſel rougit un tendon ou autre ſubſtance animale naturellement blanche.

(2.) *Par évaporation & addition à la matiere deſſéchée.*

XXXIX. Si l'on fait diſſoudre du nitre dans de l'eau, & qu'on faſſe entierement évaporer la ſolution, le nitre reſtera au fond du vaiſſeau. On l'éprouvera en le mêlant avec du charbon en poudre, pour voir ſi, étant jetté ſur les charbons, il fulminera & ſe changera en un ſel alcali. Si la poudre à canon, qui réſultera de ſon mélange avec le ſoufre & le charbon de ſaule, eſt telle qu'elle doit être ; s'il jette une fumée rouge, pénétrante & ſuffocante, ſemblable à celle de l'eau forte, lorſqu'on verſe deſſus de l'huile de vitriol, c'eſt une preuve que c'eſt de véritable nitre. Quand même il ſe trouveroit mêlé dans l'eau avec d'autres ſels, il ne ſeroit pas difficile de le découvrir après l'évapora-

tion, ſur-tout en ajoutant de l'huile de vitriol à la maſſe qui reſteroit, & en examinant les vapeurs & l'odeur qui s'en élevent.

(3.) *Par la diſtillation.*

XL. On peut de même découvrir le nitre qui ſe trouve mêlé avec la matiere qui reſte après l'évaporation de quelque eau que ce ſoit, en y ajoutant de l'huile de vitriol, du vitriol calciné & de la poudre de briques, & en faiſant diſtiller ce mélange ſur le feu : car par ce moyen l'acide du nitre ſe ſéparera & s'élevera dans le récipient en forme de nuages rouges. Suppoſé qu'il y eût du ſel marin dans le mélange, on aura de l'eau régale au lieu d'eſprit de nitre, ce qui prouve encore l'exiſtence de ce dernier, puiſqu'on ne peut avoir de l'eau régale ſans l'eſprit de nitre. On peut encore pouſſer cette épreuve plus loin, en ajoutant une quantité ſuffiſante d'eſprit alcali fixe à l'eſprit dont nous venons de parler, pour voir ſi l'on ne retirera point de véritable nitre, & s'il ne pourra point ſervir à la compoſition de la poudre à canon ; car l'on prétend que le nitre régénéré ne vaut rien pour cet effet.

(4.) *Par la cryſtalliſation.*

XLI. Il eſt inutile de répéter ici après ce qu'on a dit de la cryſtalliſation, qu'il ſuffit de faire diſſoudre du nitre dans de l'eau ; & après l'évaporation, de le mettre dans un lieu frais, pour avoir au bout de quelques jours des cryſtaux priſmatiques à ſix côtés. S'il arrivoit donc qu'une eau minérale ne contînt d'autre ſel que du nitre, il ſeroit aiſé de l'en tirer par l'évaporation & la cryſtalliſation. Quand même le nitre ſe trouveroit mêlé dans l'eau avec pluſieurs autres ſels, on pourroit par des évaporations & des cryſtalliſations répétées, les réduire chacun ſous la forme de cryſtaux qui leur eſt propre, ſuivant ce qu'on a dit ci-deſſus en parlant de la cryſtalliſation du ſel marin. On peut par ce moyen avoir le nitre pur & dégagé des autres ſels que l'eau minérale contient.

XLII. Il eſt bon de ſavoir qu'il peut y avoir des matieres nitreuſes ou ſalines dans les eaux minérales, ſans qu'on puiſſe les réduire en forme ſolide ou cryſtaux, à moins qu'on n'emploie des moyens convenables pour cela. De-là vient que ceux qui fabriquent le ſalpetre ſe ſervent d'un ſel alcali fixe pour conſolider le nitre, & lui donner une forme cryſtalliſée. La raiſon de cela eſt, que les matieres dont on peut retirer ces ſels ſont ordinairement trop chargées d'acides, & qu'il y en a peu de cette eſpece qui ſoient diſpoſées à ſe réduire en cryſtaux, à moins qu'on ne détruiſe l'excès de leur acidité, & qu'on ne les rende neutres au moyen des ſels alcalis fixes, ou des alcalis terreſtres, comme le pratiquent ceux qui font le ſel, qui travaillent au nitre, à l'alun & aux ſels artificiels neutres, &c. Les obſervations & les expériences précédentes peuvent nous fournir une méthode pour découvrir le nitre qui eſt contenu dans les eaux minérales, pourvu qu'on ſache les appliquer comme il faut.

(3.) *L'Alun.*

XLIII. Voici quels ſont les principales propriétés de ce minéral.

1. Ses cryſtaux ſont compoſés de onze plans, dont cinq ſont ſexangulaires, & ſix quadrangulaires.
2. Son gout eſt acre, rude, ſtyptique ou aſtringent.
3. Il ſe fond étant expoſé à un feu léger, & forme des bulles : mais il ſe change enſuite en une ſubſtance blanche, légere & friable, que l'on appelle alun brûlé.
4. On en retire par la diſtillation un eſprit acide qui approche de l'huile de vitriol, même ſans le mêler avec d'autres ſubſtances : mais il faut que le feu ſoit violent.

5. On a encore des cryſtaux d'alun, en mêlant de nouveau cet eſprit avec quelque ſel alcali fixe.
6. Il ſert, étant mêlé avec d'autres ingrédiens, pour donner & pour fixer certaines couleurs : on l'emploie dans les teintures, dans la préparation des cuirs, &c.
7. Il eſt le ſeul ſel qui donne par ſon mélange avec les ſubſtances animales ou végétales, le phoſphore noir, ou pyrophore.

Le phoſphore noir eſt une poudre noire compoſée ordinairement d'une certaine quantité de fleur de farine, & d'alun, que l'on fait calciner juſqu'à ce qu'elle ait acquis la propriété de s'allumer à l'air, & de paroître ſous la forme d'un charbon ardent.

8. Il approche beaucoup du vitriol ſéparé des parties métalliques qu'il contient.
9. Il ſert, de même que le vitriol, à retirer du nitre l'eau forte ordinaire.

XLIV. On peut s'aſſurer qu'il y a de l'alun dans les eaux minérales ;

1. Par le gout ;
2. Par l'évaporation & la préparation de la matiere qu'elle laiſſe ;
3. Par la cryſtalliſation.

(1) *Par le Gout.*

XLV. Lorſque la quantité d'alun qui eſt diſſoute dans l'eau eſt conſidérable, il n'eſt pas difficile de s'en appercevoir au gout : mais ſuppoſé qu'elle ſoit trop petite pour qu'on puiſſe la découvrir, on fera évaporer une partie de l'eau, & l'on goutera le reſtant ; car l'alun ne s'évapore point pendant l'ébullition, & l'on peut par ce moyen en augmenter la quantité au point de rendre ce ſel ſenſible ; ſuppoſé qu'il y en ait dans l'eau. Quand même elle contiendroit d'autres ſels, comme du ſel d'Epſom, du nitre, du ſel alcali fixe, &c. la même expérience ne ſeroit pas moins utile. De tous les ſels ou autres ſubſtances capables de déguiſer le gout de l'alun lorſqu'elles ſe trouvent mêlées avec lui dans les eaux minérales ; les principales ſont, le ſel marin, les acides, le vitriol, les terres ſtyptiques ferrugineuſes, la craie ou la pierre à chaux corrodée ou diſſoute par un acide ou autrement : ils empêchent de s'appercevoir du gout de ce minéral, quand même il exiſteroit réellement dans l'eau ; de ſorte qu'il eſt beſoin d'avoir recours à des expériences particulieres plus ſures & plus exactes que la précédente. Je ne puis pour le préſent en indiquer aucune au Lecteur dont on puiſſe ſe ſervir pour s'aſſurer, en ajoutant quelques ſubſtances à l'eau, ſi elle contient de l'alun ou ſeul ou mêlé avec d'autres ſels ; quoique l'on aſſure qu'il y a des plantes qui donnent une couleur rouge à l'eau, dans laquelle il y a de l'alun diſſous.

(2) *Par l'évaporation & la préparation de la matiere qu'elle laiſſe.*

XLVI. Lorſque l'alun eſt le ſeul ſel que l'eau contienne, il eſt aiſé de le découvrir & de le rendre ſenſible par l'évaporation, & en mettant la matiere qu'elle a laiſſée à toutes les épreuves qui peuvent l'obliger à le manifeſter. Mais lorſque ce ſel ſe trouve mêlé avec d'autres, on mettra la maſſe deſſéchée ſur une plaque de fer chaude, où l'alun formera des bulles, & ſe ſéparera du reſte du mélange ſous la forme d'alun brûlé. On peut le diſſoudre enſuite dans de l'eau diſtillée, & lui rendre ſa premiere forme par la cryſtalliſation. On ne doit pas beaucoup compter ſur cette méthode débullition, ſurtout lorſque ce ſel eſt mêlé avec d'autres qui forment auſſi des bulles, étant mis ſur un fer chaud ; comme il arrive au borax & au nitre à chaux, quoique d'une maniere un peu différente ; de

ſorte qu'il eſt beaucoup plus sûr dans un pareil cas d'avoir recours à la cryſtalliſation.

(3) *Par la Cryſtalliſation.*

XLVII. Quand même l'eau ſeroit véritablement alumineuſe, on ne doit point s'attendre, comme nous l'avons obſervé en parlant du nitre, à reduire la matiere qu'elle contient en forme de cryſtaux, ſans uſer des moyens convenables pour cet effet. Ceux qui travaillent à l'alun, ne lui donnent point la forme qu'il doit avoir, ſans le ſecours de l'urine corrompue; ce qui eſt un expédient dont on doit ſe ſervir quand on veut le retirer de l'eau en forme de cryſtaux. Suppoſé donc que l'eau contienne pluſieurs ſels mêlés avec celui dont nous parlons; il eſt aiſé de l'en ſéparer par des cryſtalliſations réitérées, & de le réduire ſous la forme qui lui eſt propre.

(4) *Le Borax.*

XLVIII. Comme on ne trouve point de borax naturel dans ces Contrées, je n'en parlerai qu'en paſſant; quoiqu'il importe extremement aux Medecins, & aux Chymiſtes de le connoître, à cauſe que c'eſt un ſel d'une nature tout-à-fait extraordinaire. Voici quelles ſont ſes principales propriétés.

1. On nous l'apporte des Indes Orientales en maſſes brutes, ou en une ſubſtance ſaline d'une très-mauvaiſe odeur, mêlée avec une grande quantité de matiere onctueuſe, terreuſe & pierreuſe; on l'appelle communément dans cet état, *Tincal* ou *Tincar*.
2. Ses cryſtaux, lorſqu'ils ſont dans leur entier, & purifiés de la maniere ordinaire, ont la figure d'un priſme octogone, qui eſt rarement régulier.
3. Il n'eſt pas aiſé de décrire ſon gout qui eſt doux, acre, & un peu urineux ou lixiviel.
4. Il ſert, uni avec d'autres ſubſtances, à ſouder les métaux, ſurtout l'or.
5. Il eſt un excellent flux pour les métaux, & certaines mines, & lorſqu'on le fait fondre avec une quantité convenable de ſable ou de cailloux, il ſe convertit en peu de tems en verre extremement dur, qui peut ſervir à couper le verre ordinaire, comme le diamant.
6. Il eſt d'une nature extremement vitrifiable; de ſorte qu'au moyen d'une chaleur convenable, il ſe convertit, quoique ſeul, & ſans mélange, en peu de minutes, en véritable verre.

XLIX. Les moyens de connoître s'il y a du borax dans les eaux minérales, ſe réduiſent à deux:

1. A l'évaporation.
2. A la cryſtalliſation.

(1) Comme ce ſel ne s'évapore point en bouillant dans l'eau, puiſqu'il eſt néceſſaire de le faire bouillir longtems pour le purifier; on peut faire en ſorte qu'il reſte parmi la ſubſtance que l'évaporation laiſſe. Si une partie de cette ſubſtance devient aqueuſe, ſe gonfle & forme une maſſe blanche ſpongieuſe, étant expoſée au feu ſur une plaque de fer, on peut la ſéparer & la recueillir, & ſe ſervir d'expériences particulieres pour découvrir ſi c'eſt du borax, de l'alun ou du nitre à chaux; car ces ſubſtances ſe gonflent d'abord de la même maniere: mais lorſqu'on pouſſe le feu pendant quelque tems, le borax ſe fond une ſeconde fois, & ſe convertit en verre; ce que ne font point l'alun ni le nitre à chaux, par où il eſt aiſé de le diſtinguer de ces derniers. Ce verre a les mêmes propriétés que le borax même; il ſoude les métaux, & en facilite la fuſion, &c.

L. (2) Il faut avoir recours à la cryſtalliſation, pour réduire le borax ſous ſa forme naturelle, & le ſéparer des autres ſels ou ſubſtances étrangeres avec leſquelles il eſt mêlé. Il eſt même néceſſaire pour le réduire en cryſtaux parfaits, d'uſer de certaines précautions & préparations, dans leſquelles conſiſte tout le ſecret de ſa purification. Il eſt néceſſaire, par exemple:

1. D'employer un ſel alcali très-fort, & de l'eau de chaux.
2. De rendre la ſolution parfaitement pure.
3. De la couvrir pendant qu'elle eſt chaude, & de la laiſſer refroidir peu à peu.
4. De ſe ſervir de fils de métaux convenables, pour que le ſel s'y attache.
5. De ne point déboucher le vaiſſeau que quelque tems après que la liqueur eſt refroidie. On découvrira par ces moyens ſi le borax que l'eau minérale peut contenir, eſt parfait ou imparfait.

(5) *Sel Ammoniac.*

LI. Les propriétés ſuivantes ſuffiſent pour diſtinguer le ſel ammoniac de tout autre ſel.

1. Son gout eſt un peu urineux, beaucoup plus vif, & beaucoup plus pénétrant que celui du ſel marin.
2. Il rafraîchit l'eau à meſure qu'il s'y diſſout.
3. Il ſe réduit par la cryſtalliſation en une ſubſtance blanche, & qui approche de la légereté de la plume.
4. Lorſqu'on le mêle avec quelque ſel fixe alcali, il laiſſe échapper une vapeur volatile, pénetrante, qui affecte l'odorat de la même maniere que le ſel de corne de cerf. Ce mélange étant ſublimé, il donne un ſel volatil alcali.
5. Il a la propriété de ſouder l'étain & le cuivre enſemble.
6. Il ſe ſublime entierement ſans changer de nature, étant expoſé à un degré de feu convenable.
7. Il contribue à la ſublimation de certaines eaux minérales, & de certains métaux.
8. Il convertit l'eau forte en une eau régale, à cauſe de l'eſprit de ſel marin qu'il contient.

LII. La connoiſſance de ces propriétés, jointe aux obſervations précédentes, nous mettent en état de découvrir ſi ce ſel eſt contenu dans une eau minérale. On peut s'en aſſûrer:

1. Par le gout, ſurtout, après qu'une grande partie de la liqueur eſt évaporée.
2. En eſſayant, ſi, après que l'eau eſt preſque entierement évaporée, la matiere reſtante facilite l'union de l'étain avec le cuivre en forme de ſoudure.
3. En faiſant évaporer l'eau entierement, & en mettant la matiere qu'elle laiſſe dans de l'eau commune, pour voir ſi elle en augmentera la fraîcheur.
4. En diſſolvant dans l'eau, les ſels qui ont reſté après l'évaporation, & en cryſtalliſant la ſolution, pour en tirer du véritable ſel ammoniac.

(6) *Sel d'Epſom ou ſel Cathartique amer.*

LIII. Voici quelques-unes des principales propriétés du ſel cathartique amer, lorſqu'il eſt parfaitement purifié.

1. Les cryſtaux ſont plats, clairs & tranſparens lorſqu'on les regarde ſéparément à la lumiere; mais il paroiſſent blancs & opaques lorſqu'ils ſont par monceau, & qu'on les voit par réflexion. Le ſel admirable de Glauber eſt auſſi quelquefois formé en très-petits cryſtaux blancs, qui ont quelque reſſemblance avec le blanc de baleine en écailles.
2. Son gout eſt extremement amer & pénétrant, de ſorte qu'il paroît s'inſinuer fort avant dans la langue lorſqu'il ſe diſſout dans la bouche.
3. Il ſe diſſout entierement, & avec beaucoup de promptitude dans un poids égal d'eau commune; & la ſolu-

tion ſe coagule en une ſubſtance blanche preſque ſolide, lorſqu'on y ajoute de l'eſprit de vin rectifié.

4. Lorſqu'il eſt bien purifié, & totalement ſéparé du ſel marin, il ne s'échauffe point, & ne cauſe aucune efferveſcence, étant mêlé avec de l'huile de vitriol.
5. Etant diſſous dans l'eau, la ſolution ne blanchit point lorſqu'on la mêle avec celle de l'argent dans l'eau forte, pourvu que le ſel ſoit pur, ce qui peut ſervir à nous faire connoître ſa pureté & ſon entiere ſéparation du ſel marin.
6. Il a une vertu purgative très-forte, en quoi il reſſemble au ſel admirable de Glauber.
7. Etant mêlé avec du charbon en poudre & expoſé à un feu violent, il s'exhale entierement, & jette une fumée ſulphureuſe abondante.

LIV. Ces propriétés nous mettent en état de découvrir s'il y a du ſel cathartique amer dans une eau minérale, puiſqu'il ne faut que faire attention,

1. A l'amertume dégoutante & pénétrante de l'eau, ſurtout après une évaporation conſidérable de ſa partie aqueuſe; car ce ſel ne ſe diſſipe point dans l'évaporation, puiſque pour le compoſer, les Ouvriers qui travaillent au ſel marin, après avoir fait bouillir l'eau de la mer, & en avoir retiré le ſel marin, ſe ſervent de la liqueur amere qui reſte, qu'ils évaporent enſuite, & dont ils retirent des cryſtaux qui font le ſel d'Epſom.
2. Comme il n'y a point de ſel qui ſe diſſolve plus promptement dans l'eau, ſi on en excepte le ſucre, on ne doit point s'attendre à le retirer par la cryſtalliſation, qu'on n'ait auparavant ſéparé de l'eau minérale les autres ſels avec leſquels il ſe trouve mêlé. Il eſt aiſé enſuite de le recouvrer ſous la forme qui lui eſt propre, en réitérant l'évaporation & la cryſtalliſation, & de s'aſſurer par les propriétés dont nous avons fait l'énumération s'il eſt pur & parfait.

(7) *Nitre des murailles ou nitre à chaux.*

LV. On trouve ce ſel non-ſeulement dans les eaux minérales; mais l'on peut encore le retirer en pulveriſant, & en faiſant bouillir les vieux décombres & en laiſſant évaporer & cryſtalliſer la ſolution ou leſſive. Voici quelles ſont les propriétés de ce ſel:

1. Lorſque ſes cryſtaux ſon parfaits, ils ſont longs, minces, compoſés de quatre & quelquefois de cinq parallélogrammes irréguliers; l'une de leurs extrémités eſt terminée par deux triangles, & l'autre par deux quarrés.
2. Il eſt un peu amer, il ne ſe fond pas aiſément dans la bouche, & ne cauſe pas le même ſentiment de froid que le nitre.
3. Ce ſel eſt neutre, mais il differe du ſalpetre avec lequel on l'a confondu. Car il ne peut point ſervir à la compoſition de la poudre à canon ni de l'eau forte; il ne fulmine, & ne détonne point avec le charbon étant mis ſur le feu, & ne ſe convertit point en ſel alcali fixe.
4. Lorſqu'on l'expoſe au feu ſur une plaque de fer, il ſe gonfle, & ſe change en une ſubſtance légere, blanche & ſpongieuſe, qui, lorſqu'on pouſſe le feu, ne ſe vitrifie point, & reſte friable comme la chaux. Le moyen le plus ſûr que l'on ait pour s'aſſurer s'il y a de ce nitre dans les eaux minérales, c'eſt de faire évaporer la liqueur, & d'examiner ſéparément les ſels qui reſtent, pour voir s'ils ont les caracteres que nous venons d'indiquer.

(8) *Acides minéraux.*

LVI. Il y a différentes eſpeces d'*acides* répandus dans les trois regnes des végétaux, des animaux & des minéraux, tels que le jus de citron, la preſſure, l'eſprit de ſoufre ou l'huile de vitriol, &c. Comme les *acides minéraux* exiſtent naturellement dans la terre, & qu'ils peuvent ſe mêler avec les eaux minérales, c'eſt à eux que nous nous arrêterons particulierement. Il paroît que l'on a été généralement dans la croyance que certaines eaux s'imprégnoient d'acides en paſſant dans la terre, puiſque l'on donne encore aujourd'hui le nom d'*Aigrelettes* aux eaux minérales froides & ſpiritueuſes. Ce qui paroît avoir donné lieu à cette opinion, c'eſt le gout de ces eaux, qui eſt aigre, vif & piquant, lorſqu'elles ſont nouvellement tirées de leurs ſources; & en ſecond lieu, la ſuppoſition qu'on a faite, qu'il y a un acide général ou univerſel répandu dans la terre, qui en corrodant ou en diſſolvant une certaine eſpece de terre, forme l'alun; ou qui en s'uniſſant au cuivre ou au fer, compoſe les vitriols reſpectifs de ces métaux.

LVII. Pour déterminer le genre d'acide qui eſt contenu dans une eau minérale, il eſt néceſſaire d'être inſtruit des propriétés des *acides*, en tant que tels. Ces propriétés ſe réduiſent aux ſuivantes.

1. Au gout, qui doit être aſſez fort pour qu'on puiſſe le diſtinguer: car, quoique le ſuc de citron & l'eſprit de ſoufre ſoient acides, ils peuvent néantmoins être délayés dans une ſi grande quantité d'eau, qu'il ſoit impoſſible de ſentir leur acidité. Le jugement qu'on forme ſur la ſenſation qu'on appelle gout, eſt d'autant moins aſſuré, qu'elle n'eſt pas la même dans tout le monde, puiſque le gout qu'il plaît à quelques-uns d'appeller vif, pénétrant ou alcalin, paroît à d'autres verd, aigre ou acide, comme cela eſt arrivé à l'égard de pluſieurs eaux minérales. Il eſt donc néceſſaire de s'être fait une habitude de juger, & d'avoir, pour ainſi dire, le gout inſtruit & exercé.
2. Au changement de couleur que les *acides* où les liqueurs où l'acide dominent, produiſent ſur certains végétaux ou ſur des préparations de l'art. Ce moyen eſt beaucoup plus aſſuré que le gout pour découvrir la moindre petite portion d'acide que les eaux minéralas peuvent contenir. Ces expériences ſont de différentes eſpeces. Quelques-feuilles de roſes rouges ou de violettes fraîches ſuffiſent pour donner une couleur rouge à l'eau, quelque peu acide qu'elle ſoit, comme l'on peut s'en convaincre en mettant quelques gouttes d'eſprit de ſoufre ou d'huile de vitriol dans de l'eau diſtillée, & en y ajoutant enſuite des roſes, des violettes, ou les ſirops que l'on tire de ces fleurs. Si l'eau contient quelque acide, quelques gouttes d'huile de tartre par défaillance altereront conſidérablement ſon gout, & lui donneront pour quelque tems un degré de vivacité, de pénétration, ou une qualité piquante qu'elle n'avoit point auparavant; & détruiront ſon acidité, ou en entier ou en partie, ſuivant que la quantité d'huile de tartre ſera plus ou moins grande.
3. La troiſieme propriété des *acides*, celle qui eſt la plus eſſentielle & la plus propre à les faire diſtinguer, eſt qu'ils deviennent neutres avec les alcalis, & forment une nouvelle ſubſtance entierement différente des deux, tant par ſes vertus que par ſes effets. Cette épreuve eſt aiſée à faire avec le jus de citron & le ſel de tartre, dont le mélange donne le fameux anti-émétique neutre de Riviere; avec le vinaigre diſtillé & le ſel de tartre, qui compoſent ce remede & menſtrue neutre, qu'on appelle tartre régénéré, avec l'huile de vitriol & le ſel de tartre, qui donne le véritable tartre vitriolé. Nous avons donc trois moyens principaux & aſſurés, pour déterminer ſi une eau minérale contient un acide ſous la forme qui lui eſt propre.

LVIII. Les particularités qui peuvent annuller ou rendre ces épreuves de nul effet, ſont la volatilité, la petite quantité, & le mélange des *acides* avec d'autres ſubſtances. Suppoſé que l'acide de l'eau minérale ſoit volatil, & en même tems peu abondant, on doit tâcher par la diſtillation, de le ſéparer, de le concentrer, ou de le réduire en une petite maſſe, pour qu'il ſoit plus proportionné au véhicule aqueux qui le contient, & le ſoumettre aux expériences dans cet état, ſuppoſé que l'on ne puiſſe point le découvrir dans l'eau natu-

relle même. Si l'acide eſt en petite quantité, mais d'une nature plus fixe, en ſorte qu'on puiſſe le faire bouillir ſans qu'il ſe diſſipe, l'évaporation eſt propre à le concentrer ou à le réduire en un moindre volume : ce qui le rend plus propre aux expériences. Mais lorſqu'il eſt mêlé ou intimement uni avec un ſel terreſtre alcalin, ou quelque ſubſtance métallique, on ne doit point eſpérer qu'il ſe manifeſte dans cet état; d'autant plus que nous n'avons point deſſein dans nos recherches de décompoſer un mixte dans lequel ſa nature ſe trouve confondue ou totalement détruite, quoique nous puiſſions employer ici des agens plus puiſſans, par exemple, un feu violent; une diſtillation convenable, pour rompre leur union, & recouvrer l'acide par ce moyen. C'eſt de quoi nous avons un exemple dans la diſtillation du nitre, du ſel marin, de l'alun, du vitriol, &c. où l'acide eſt ſéparé des matieres terreſtres ou métalliques avec leſquelles il étoit auparavant intimement uni.

(9) *Alcalis minéraux.*

LIX. Il y a deux eſpeces générales d'*alcalis*. Les uns ſont terreſtres, & les autres ſalins : il s'agit de tous les deux dans cette recherche. Nous donnons le nom d'*alcalis* terreſtres à ces ſubſtances qui ont peine à ſe diſſoudre dans l'eau pure, mais qui détruiſent l'acidité des acides avec leſquels on les mêle, & forment une nouvelle ſubſtance de nature neutre, dans laquelle on ne découvre aucun ſigne d'acide ou d'*alcali*. De cette eſpece ſont la craie, la pierre à chaux, les yeux d'écreviſſes, les écailles d'huitres & les coquilles d'œufs calcinées, &c. Si l'on met, par exemple, de l'huile de vitriol dans de l'eau commune, aſſez pour la rendre acide, & qu'on y jette un peu de craie, il ſe formera une efferveſcence, pendant laquelle l'eau acquerra un gout vif & pénétrant. Lorſque la ſaturation ſera parfaite, elle aura tellement perdu ſon acidité, qu'il ſera impoſſible de l'appercevoir, malgré les expériences dont on ſe ſert pour l'ordinaire, pour découvrir les acides. C'eſt là le vrai caractere & l'idée que l'on doit ſe former de ce qu'on appelle *alcali*.

LX. Les *alcalis* ſalins ſont de deux eſpeces, fixes ou volatils. On a fait voir ci-deſſus de quelle maniere on peut avoir les premiers, dont voici les principales propriétés.

1. Leur gout a une grande acrimonie ; mais ils n'ont point d'odeur.
2. Ils ſont corroſifs, & mangent ou conſument les chairs ſur leſquelles on les applique.
3. Ils compoſent le ſavon, après avoir bouilli long-tems avec de l'eau & de l'huile.
4. Ils s'humectent promptement, & deviennent liquides en attirant l'humidité de l'air.
5. Ils ont la propriété de ſouder & de joindre enſemble l'étain & le cuivre.
6. Ils ſe changent en verre étant fondus avec du ſable, ou avec quelque autre matiere vitrifiable.
7. Etant mêlés avec de l'eſprit de nitre ou de l'eſprit de ſel marin, ils les changent chacun en leurs ſels reſpectifs.
8. Ils teignent en jaune ou en pourpre la ſolution du ſublime corroſif dans l'eau; & en verds les ſirops de violettes & de roſes rouges, &c.

LXI. Les ſels volatils alcalis ne different de ceux qui ſont fixes que par les propriétés qui dépendent de leur volatilité. Ils ſont corroſifs & d'un gout acre. Ils affectent l'odorat avec beaucoup de force par leur volatilité, qui eſt telle qu'ils ſe diſſipent lorſqu'on les laiſſe à découvert, & qu'ils montent plutôt que l'eſprit de vin dans la diſtillation. Ils régénerent encore le nitre & le ſel marin; mais ces ſels ainſi régénérés ſont demi-volatils, ou beaucoup plus volatils que les naturels, puiſqu'ils reſſemblent à cet égard au ſel ammoniac. Enfin, ils produiſent, étant mêlés avec d'autres ſubſtances, les mêmes changemens de couleurs que les ſels fixes.

LXII. On doit donc avoir recours aux expériences pour découvrir ſi les eaux minérales contiennent quelque alcali terreſtre, fixe, ſalin ou volatil. Suppoſé qu'elles renferment un alcali volatil, il y a tout lieu de croire qu'il ſe manifeſtera par ſon odeur, par des additions, ou par la diſtillation. On s'appercevra de l'odeur du ſel alcali volatil, s'il ſe trouve dans l'eau, en la portant au nez, ſurtout, ſi elle ne fait que ſortir de la ſource : car lorſque l'on met quelques grains de ſel volatil ou quelques gouttes d'eſprit de corne de cerf ou de ſel ammoniac dans un verre d'eau claire, on n'a pas de peine à diſtinguer leur odeur. Si l'eau contient quelque ſel volatil alcali, il ſe manifeſtera par la couleur verte qu'il donnera au ſirop violat. Les expériences par addition peuvent ſervir au même effet, quoiqu'elles ne ſuffiſent point pour déterminer ſi ce ſel alcali eſt fixe ou volatil, puiſque les effets de ces deux ſortes de ſels ſont les mêmes à cet égard; de ſorte qu'il eſt beſoin d'avoir recours à l'évaporation ou à la diſtillation, pour voir ſi ce ſel s'élevera par la chaleur, ou s'il s'unira avec la matiere qui reſte après que toutes les parties aqueuſes ſe ſont évaporées. Lorſque l'eau contient une quantité conſidérable de ſel volatil alcali, il eſt aiſé de le ſéparer de la maſſe de l'eau par une légere diſtillation, & de le retirer d'abord ſous la forme d'un eſprit volatil urineux, comme cela arrive toujours dans la rectification de l'eſprit volatil urineux avec l'eau.

LXIII. Lorſqu'une eau minérale contient un ſel alcali fixe, il eſt aiſé de le découvrir par l'addition des ſubſtances que l'on ſait être propres à altérer ſa couleur; quoique cet expédient ne ſuffiſe point pour le diſtinguer de celui qui eſt volatil. On doit donc ſe ſervir de l'évaporation, afin qu'après avoir retiré de l'eau une matiere ſeche, on puiſſe en ſéparer le ſel fixe par le moyen de l'eau diſtillée, & lui rendre ſa forme naturelle. Cela peut ſe faire du moins après qu'on l'a ſéparé par des cryſtalliſations réitérées des ſels avec leſquels il peut ſe trouver mêlé : car les ſels alcalis fixés ne forment pas aiſément des cryſtaux, ou peut-être n'en forment-ils aucuns, à moins qu'ils ne ſe trouvent unis avec des acides.

LXIV. Suppoſé qu'une eau minérale contienne des *alcalis* terreux ou des terres alcalines, il eſt aiſé de les en ſéparer, & de les rendre ſenſibles par l'évaporation, & de retirer enſuite la partie ſaline de la matiere qu'elle a laiſſée par le moyen de l'eau diſtillée : car par ce moyen la ſubſtance terreuſe la plus groſſiere reſte au fond. Nous verrons ci-après de quelle maniere on peut ſéparer différentes ſubſtances terreuſes les unes des autres. Il ne s'agit point ici des terres métalliques les plus groſſieres, mais de celles qui ſont d'une eſpece alcaline, & qui approchent en quelque ſorte des ſels alcalis fixes : ce qui fait qu'elles peuvent reſter mêlées ou diſſoutes dans une eau minérale, ſans détruire ſa tranſparence, & même paſſer à travers les filtres avec la matiere ſaline; car cette eſpece de terre ſe trouve mêlée avec les ſels alcalis fixes, & l'on ne peut l'en ſéparer que par des ſolutions & des filtrations réitérées, une partie de cette terre reſtant à chaque fois dans le filtre. En voilà aſſez ſur les ſels en général.

(2) *Les Terres.*

LXV. Nous donnons le nom de *terres* aux parties les plus fixes d'une eau minérale, qui reſtent après que toutes les matieres ſalines ont été ſéparées, ſoit que ces parties terreſtres fixes tiennent de la nature de la chaux, des métaux, du ſable, des cailloux, de la marne, de l'ocre, &c. Quoique toutes les différentes eſpeces de *terres* puiſſent être contenues dans les interſtices de l'eau, ſans détruire ſa tranſparence, lorſqu'elles ſont réduites en particules aſſez ſubtiles : il ſemble néanmoins que l'on peut réduire celles que l'on a trouvées dans les eaux minérales aux trois eſpeces ſuivantes, aux terres à chaux, à celles qui tiennent de la nature de la craie, & des cailloux. Suppoſé qu'il y en eût quelques-autres dans l'eau, on pourroit les ſéparer de même, & les rendre ſenſibles. Car, comme les *terres*

ne

ne s'évaporent point par la chaleur, ſurtout par celle de l'eau bouillante, toutes celles que l'eau contient reſtent, après que toutes les parties aqueuſes ſe ſont évaporées, unies avec la matiere ſeche qu'elles laiſſent. En faiſant bouillir cette matiere une ou deux fois dans de l'eau diſtillée, & en la filtrant à chaque fois, les parties les plus groſſieres reſtent ſur le filtre. Lors donc que l'eau minérale ne contient qu'une ſeule eſpece de *terre*, on la retire aiſément par ce moyen ſous la forme qui lui eſt naturelle.

LXVI. Mais lorſqu'on ſoupçonne que pluſieurs eſpeces de terres ſont contenues dans l'eau, on doit avoir ſoin dès le commencement de l'évaporation, de ramaſſer toutes les particules terreſtres qui nagent ſur ſa ſurface en forme de ſable; car elles peuvent donner, lorſqu'elles ſont ſeches, une terre différente de celle qui ſe précipite au fond du vaiſſeau pendant que l'eau boût. On remarque ici, par exemple, une différence conſidérable entre leurs péſanteurs ſpécifiques ou la ſubtilité de leurs parties. On peut auſſi retirer différentes eſpeces de terres ſéparément, en laiſſant repoſer l'eau pendant un tems conſidérable dans un vaiſſeau de verre, dont l'ouverture ſoit fort large, que l'on aura ſoin de couvrir pour la garantir de la pouſſiere. Il ſe formera ſouvent ſur ſa ſurface une pellicule terreuſe, tandis que les ſubſtances qui tiennent de la nature de l'ocre, ou les terres métalliques ſe précipiteront ou s'attacheront aux parois du vaiſſeau.

LXVII. La précipitation eſt une autre méthode de ſéparer de l'eau les matieres terreſtres qu'elle contient, ſurtout en y ajoutant un ſel fixe alcali, qui a la vertu de précipiter la matiere terreſtre au fond du vaiſſeau. On peut enſuite la ſéparer aiſément par le filtre, & lui redonner ſa premiere forme en la lavant avec ſoin & la faiſant ſécher enſuite, pour la ſoumettre à un examen plus rigoureux.

LXVIII. Les propriétés de la terre à chaux ſe réduiſent aux ſuivantes.

1. Elle ſe diſſout ſans peine dans la bouche, comme ſi elle approchoit de la nature des ſels alcalis fixes.
2. Elle fermente avec les acides & détruit leur acidité.
3. Elle devient auſſi acre & auſſi corroſive que la chaux lorſqu'elle reſte long-tems dans le feu.
4. Elle ne ſe fond ni ne ſe vitrifie point, quelque violente que ſoit la chaleur.

LXIX. On connoit les terres pierreuſes que l'on trouve dans les eaux minérales,

1. A la facilité qu'elles ont de ſe précipiter au fond du vaiſſeau pendant que l'eau boût. Elles ſont ordinairement les dernieres qui reſtent après que les ſels & les autres terres ont été ſeparées par des lotions réitérées.
2. Elles reſſemblent à de véritable ſable, & ſe convertiſſent en verre étant expoſées à un feu violent avec un alcali fixe.

LXX. On connoît les terres qui tiennent de la nature de l'ocre.

1. Par la couleur jaune, rouge ou rougeâtre qui leur eſt naturelle.
2. A l'augmentation de la rougeur, après qu'elles ont été calcinées.
3. A leur gout âpre, ſtyptique ou aſtringent.
4. A la portion de fer qu'elles donnent lorſqu'on les met en fuſion.

LXXI. Comme toutes les terres métalliques, ſulphureuſes ou ſalines, telles que les mines, les demi-métaux, les marcaſites, les vitriols, &c. ont chacunes leurs propriétés; on peut les rendre ſenſibles lorſqu'elles ſe trouvent dans une eau minérale par les moyens que nous venons d'indiquer, ſurtout par la lotion, l'élixation & la fuſion, ou ſeule ou avec l'addition de flux convenables, ſuivant les regles de la métallurgie.

(3) *Les Soufres.*

LXXII. On donne le nom général de ſoufres à pluſieurs ſubſtances minérales, au ſoufre commun, à l'orpiment, au pétrole, au bitume, &c. mais il n'eſt ici queſtion que de ceux qui exiſtent dans les eaux minérales, ſans qu'on puiſſe les appercevoir, & ceux là ſont principalement le ſoufre commun & l'orpiment. Comme on ne trouve point d'orpiment en Angleterre, & que celui que nous avons nous eſt apporté des pays étrangers, nous n'en parlerons que pour relever quelques erreurs qui ſe ſont gliſſées à ce ſujet, car l'on eſt dans la fauſſe croyance que ce minéral eſt un poiſon. L'orpiment naturel eſt un minéral de couleur jaune, ſulphureux, brillant, compoſé d'écailles ou de feuilles minces comme le talc. On l'apporte de Grece où on le tire de certaines montagnes. Il eſt différent de toutes les eſpeces d'arſenic, qui ne ſont que des préparations du cobalt. Ce dernier minéral eſt un poiſon que l'on trouve dans la Miſnie, où on le prépare pour en faire l'arſenic. L'orpiment étant réduit en poudre & mis ſur le feu, s'allume & répand une fumée blanche ou jaune, qui a la même odeur que le ſoufre commun, & qui donne une couleur blanche, jaune ou rougeâtre au fer poli qu'on y expoſe, & il laiſſe au fond du vaiſſeau une terre ſablonneuſe. Les Peintres ſe ſervent de l'orpiment pour donner une couleur d'or. Il entre auſſi dans la compoſition de l'encre de ſympathie, &c. On le trouve auſſi communément dans les boutiques que l'antimoine ou le ſoufre, qui ne paſſent point pour des poiſons. Quelques perſonnes en ont uſé en forme de fumigation & pour guérir des ulceres vénériens; d'autres intérieurement pour l'aſthme, ſans en être incommodées. En un mot, l'orpiment a beaucoup de rapport avec l'antimoine, qui eſt un minéral ſulphureux qui ne fait aucun mal, tant qu'il eſt uni à ſon ſoufre, mais qui acquiert une qualité émétique dès qu'il en eſt ſeparé; ce qu'il a de commun avec l'orpiment. Nous ne ſommes entrés dans ce détail que parce que pluſieurs perſonnes reſpectables par leur ſavoir, ont cru fauſſement que les eaux minérales pouvoient recevoir une qualité pernicieuſe de l'orpiment qu'elles contiennent, ſans faire attention qu'il eſt tout-à-fait différent de l'arſenic. Ce que nous venons de dire peut encore ſervir à le faire connoître & diſtinguer des autres minéraux. Si quelque eau minérale étoit imprégnée d'orpiment, ce qu'on n'a point encore vu juſqu'aujourd'hui, on pourroit avoir recours aux expériences dont nous nous ſommes ſervis pour découvrir le ſoufre qu'elle contient.

LXXIII. Voici quelques-unes des principales marques caractériques du ſoufre.

1. Il ſe fond très-promptement au feu, & ſe durcit au froid.
2. Il s'allume facilement, répand une flamme bleue & légere, & une vapeur nuiſible, ſuffocante & très-abondante, quoiqu'il ſoit en petite quantité.
3. Lorſqu'on le fait brûler ſous une cloche de verre, cette fumée ſe condenſe en une liqueur extrememement acide, appellée huile de ſoufre par la cloche.
4. Il eſt abſolument néceſſaire dans la compoſition de la poudre à canon.
5. Il s'unit promptement avec les alcalis fixes étant expoſé au feu, & compoſe une maſſe obſcure, rouge ou couleur de foie, qui étant diſſoute dans l'eau & précipitée, répand une odeur auſſi puante qu'un œuf corrompu.
6. Lorſqu'on le fait diſtiller avec de la chaux vive & du ſel ammoniac, il donne un eſprit jaune, fumant, & d'une tr s-mauvaiſe odeur, ce qui lui eſt commun avec l'orpiment & l'antimoine.
7. Sa ſolution dans une leſſive d'alcali fixe, noircit l'argent.

8. Si on le mêle après l'avoir fait fondre avec du mercure, il compoſe une maſſe noire.
9. On le réduit en baume en le faiſant bouillir avec de l'huile.
10. Il démétalliſe le fer, étant appliqué ſur ce métal tandis qu'il eſt rouge, & produit pluſieurs autres effets ſurprenans ſur les métaux.

LXXIV. La connoiſſance de ces propriétés ſuffit pour nous mettre en état de découvrir le ſoufre dans les eaux minérales. On peut y réuſſir,

1. En ajoutant à l'eau des matieres convenables.
2. En traitant ſelon les regles de l'art la matiere qui reſte après l'évaporation.

Mais il eſt bon d'obſerver que lorſque le ſoufre eſt ſeul, il ne ſe diſſout pas aiſément dans l'eau ni dans les liqueurs acides, quoiqu'il le faſſe dans celles qui ſont d'une nature alcaline; ce qui fait qu'on doit s'attendre à le trouver dans les eaux minérales qui ont cette qualité. Il eſt aiſé de le découvrir en mettant des pieces d'argent dans l'eau: car ſuppoſé qu'il y en ait, ce métal perdra ſa couleur & deviendra noir. On peut encore s'aſſurer de ſon exiſtence dans les eaux minérales, en y ajoutant une ſolution d'argent qui ne manquera pas de leur donner une couleur noire. Il eſt encore aiſé de le découvrir par ſon odeur, qui eſt la même que celle d'un œuf corrompu, ou d'un canon de fuſil qu'on n'a pas nettoyé. Mais le moyen le plus sûr eſt de faire évaporer l'eau & d'examiner la matiere qu'elle laiſſe, en en mettant une partie ſur une plaque de fer rouge, pour voir ſi elle ſe fond, ſi elle prend feu, ſi elle répand une flamme bleue & une odeur pareille à celle du ſoufre allumé; ou ſi en la brûlant ſous une cloche de verre elle donne l'huile de ſoufre. Enfin, ajoutez une quantité ſuffiſante d'eau & d'eſprit de vitriol à une partie de la maſſe qui a reſté après l'évaporation: le ſoufre, ſuppoſé qu'il y en ait, ſe précipitera en forme de poudre. On le ramaſſera, on le ſublimera en fleurs ou on le fondra pour le réduire en canons, comme le ſoufre commun.

(4) *Vapeurs ou eſprits.*

LXXV. On donne en général le nom de vapeurs ou d'eſprits, aux parties volatiles d'une eau minérale, qui s'évaporent d'elles-mêmes lorſqu'on la laiſſe à découvert, ou qui abandonnent l'eau au moyen d'un degré de chaleur moindre qu'il ne le faudroit pour faire élever en vapeurs ſes parties purement aqueuſes par la diſtillation ordinaire.

LXXVI. Comme on n'a point ramaſſé ni examiné ſéparément juſqu'ici les vapeurs ou eſprits de cette eſpece, on ne doit point s'attendre que nous décrivions leurs propriétés & leurs effets: mais comme on a ſuffiſamment prouvé que ces eſprits ou matieres ſubtiles exiſtent dans certaines eaux minérales, ſurtout dans celles qui ſont d'une eſpece alcaline & froide, & qu'ils quittent très-promptement l'eau lorſqu'on la laiſſe à découvert, ou qu'elle ſent le moindre degré de chaleur, (ce qui rend l'eau moins ſpiritueuſe & plus inſipide,) nous ne nous attacherons qu'à rendre ſenſibles, qu'à ſéparer, qu'à ramaſſer & examiner ces eſprits, à deſſein de déterminer leur nature, leurs propriétés & leurs uſages. Les moyens pour y réuſſir ſe réduiſent aux ſuivans.

1. A l'odeur.
2. Au gout.
3. A la vue.
4. A la peſanteur ſpécifique.
5. A la dilatation de ces eaux.
6. A la quantité d'air pompé par la machine pneumatique.
7. A la diſtillation.

8. Aux effets que produiſent les eaux lorſqu'on les boit.
9. Aux additions.

LXXVII. (1) Si une eau minérale au ſortir de ſa ſource a une odeur pénétrante ou piquante, & qu'elle la perde après avoir reſté quelque tems à découvert, ou après avoir ſenti une chaleur légere, il eſt à préſumer qu'elle contient des eſprits, il eſt certain tout au moins, qu'elle perd étant expoſée à l'air ou au feu, la propriété qu'elle avoit lorſqu'elle étoit fraîche, d'affecter les nerfs olfactifs d'une maniere particuliere, & de cauſer une certaine ſenſation dénommée par cette odeur.

LXXVIII. (2) Si une eau minérale a un gout vif & piquant lorſqu'elle ſort de ſa ſource, & qu'elle le perde auſſi-tôt après, pour avoir été expoſée à l'air ou au feu, il eſt à préſumer que cette eau contenoit un eſprit.

LXXIX. (3) Si verſée dans un verre, elle pétille & laiſſe échapper une grande quantité de bulles, ou qu'agitée dans une bouteille bien fermée, elle vienne à jetter, lorſqu'on l'ouvre, beaucoup de vapeurs, & qu'elle paroiſſe bouillonner ou éprouver une violente agitation dans ſes parties les plus déliées, qu'elle ne faſſe point la même choſe après avoir été expoſée à l'air, il y a tout lieu de croire qu'elle contenoit une eſprit où des parties ſubtiles & actives qui ont abandonné celles qui l'étoient moins & qui ſe ſont évaporées.

LXXX. (4) Si l'on examine la peſanteur ſpécifique de l'eau, tandis qu'elle eſt encore dans la ſource, ou immédiatement après qu'on l'en a tirée, & qu'en réitérant la même expérience quelque tems après qu'elle a été expoſée à l'air dans le même vaiſſeau où on l'avoit miſe, ſa peſanteur ait augmenté, c'eſt-à-dire, ſi ſes parties paroiſſent plus réunies ou la maſſe de l'eau plus condenſée, c'eſt une preuve ſenſible que l'eau eſt naturellement pénétrée d'une ſubſtance légere ou volatile, qui entretient ſes particules beaucoup plus éloignées les unes des autres pendant qu'elle y fait ſon ſéjour, qu'après qu'elle a abandonné l'eau.

LXXXI. (5.) Si l'on remplit entierement ou à demi des phioles de verre ou des veſſies ordinaires d'eau minérale, & qu'après avoir exactement fermé leurs orifices, on les mette devant le feu, ou dans une chaudiere que l'on mettra vuide ſur le feu; ſi l'on remplit de même d'autres phioles & d'autres veſſies de la même eau, après l'avoir expoſée quelque tems à l'air; & que les veſſies qui renferment la premiere eau s'enflent ou crevent plutôt que les ſecondes, ou que les premieres phioles caſſent plutôt que les dernieres, la chaleur demeurant la même, ce ſera une preuve que la premiere eau contient quelque choſe de plus élaſtique, de plus ſpiritueux que l'autre. On peut faire l'expérience avec les phioles en les enfermant dans un baſſin de cuivre, dans le couvercle duquel on ménagera des ouvertures pour donner paſſage à leurs goulots, afin d'éviter le danger auquel on ſeroit expoſé, ſi elles venoient à caſſer; par ce moyen la chaleur ſera également répandue, & l'on pourra la meſurer exactement avec un thermometre rempli d'huile ou de mercure: quoiqu'il ſoit aſſez difficile d'avoir des phioles ou des veſſies tout-à-fait ſemblables, quant à la force, on pourra eſſayer ſi l'eau minérale, au ſortir de ſa ſource, ne rompra point le verre qui a réſiſté à une portion de la même eau qu'on a laiſſée quelque tems à l'air.

LXXXII. (6.) Mettez ſous le récipient de la machine du vuide, un verre d'eau nouvellement tirée de ſa ſource, & un autre de même figure & de même grandeur, que vous remplirez de la même eau, après l'avoir expoſée à l'air, ou à une chaleur modérée: ſi après avoir pompé l'air, la premiere pétille davantage, ou laiſſe échapper une plus grande quantité de bulles que la ſeconde, ce ſera une preuve que la pre-

miere contenoit plus d'air, ou une plus grande quantité de particules élaſtiques que la derniere.

LXXXIII. (7.) Mettez de l'eau minérale nouvellement tirée de ſa ſource, dans une cornue de verre bien nette, dont vous luterez le récipient avec un morceau de veſſie mouillée, que vous fixerez avec un fil ciré. Mettez la cornue au bain-marie, ou au feu de ſable. Si dès le commencement de l'opération, ou dès que la retorte commence à s'échauffer, l'air paroît vouloir ſe frayer un paſſage à travers le lut, & que la retorte ou le balon ſe caſſent, quoique l'on ait ménagé le feu, on doit attribuer cet effet à l'eſprit ou vapeur que l'eau contient. Si l'on fait diſtiller une partie de la même eau, après l'avoir expoſée auparavant à l'air ou au feu, & qu'elle ne produiſe point un ſemblable effet, on n'aura plus lieu de douter de la certitude de la premiere conſéquence.

LXXXIV. (8.) Si l'on boit de l'eau minérale au ſortir de ſa ſource, qu'elle cauſe une eſpece d'ivreſſe, qu'elle donne de la gaîté, ou qu'elle occaſionne un mal de tête ou un aſſoupiſſement, on doit être aſſuré qu'elle contient un eſprit, ſurtout ſi elle ne produit point de pareils effets après avoir été chauffée ou expoſée à l'air pendant quelque tems.

LXXXV. (9.) Si l'on mêle telle eau minérale que ce ſoit, pourvu qu'il n'y ait pas long-tems qu'on l'ait tirée de ſa ſource, avec un acide, mais ſurtout avec du vin du Rhin & du ſucre, & qu'il ſurvienne un bouillonnement violent accompagné d'une grande quantité d'écume, que l'eau laiſſe échapper une vapeur ſenſible à une hauteur conſidérable; & que pendant ce combat, ſon gout ſoit extremement vif & pénétrant, c'eſt une preuve certaine qu'elle contient une matiere ou eſprit léger, ſubtil & actif, qu'elle perd en reſtant à l'air, puiſque ces effets ſont beaucoup moindres lorſqu'on tente cette expérience ſur une eau qui y a été expoſée. Si la noix de galle en poudre altere conſidérablement ſa couleur, qu'elle la teigne en rouge, en brun ou en noir, mais qu'elle ne ſouffre point le même changement, après avoir été expoſée à l'air pendant quelques heures, il s'enſuivra que l'eau eſt pénétrée d'un eſprit, qui eſt du moins en partie un vitriol de mars volatil, puiſqu'on ne remarque point de propriétés pareilles dans les autres ſubſtances.

LXXXVI. Nous allons finir par une expérience, que l'on peut regarder comme déciſive, ſuppoſé qu'elle réuſſiſſe, & comme une démonſtration phyſique, ſi on la joint aux précédentes. La voici.

Prenez une phiole ou une bouteille d'une quarte, que vous remplirez d'eau minérale nouvellement tirée. Ayez une veſſie que vous froiſſerez dans les mains en la frottant avec de l'huile, pour qu'elle devienne plus ſouple. Après que l'air qu'elle contenoit ſera tout-à-fait ſorti, peſez-la avec ſoin; attachez-la par le cou au goulot de la bouteille avec un fil ciré. Expoſez la bouteille à un feu de ſable modéré, ou au bain-marie. Si après qu'elle ſera échauffée la veſſie s'enfle comme ſi on l'avoit ſoufflée, on preſſera ſa partie qui eſt la plus proche du goulot pour former un vuide; & l'on y fera une ligature avec un fil ciré, qu'il eſt bon de peſer auparavant pour en connoître le poids. Otez la premiere ligature; & après avoir retiré la veſſie, peſez-la pour voir de combien ſon poids eſt augmenté par la matiere ou l'eſprit qui l'agonflée: en prenant la différence de la peſanteur ſpécifique qui ſe trouve entre la veſſie flaſque & la veſſie tendue, ou entre la veſſie pleine & la veſſie vuide, le tout ayant été peſé dans l'air, & non dans le vuide; ſuppoſé qu'on ait du poids de ſurplus, c'eſt celui de l'eſprit que contenoit l'eau dont on s'eſt ſervi, pourvu que l'expérience ait été faite avec exactitude. On peut non-ſeulement par ce moyen rendre cet eſprit auſſi ſenſible à la vue & au toucher, que l'air qui eſt enfermé dans une veſſie, mais le ſoumettre encore à d'autres expériences pour découvrir ſa nature, ſes propriétés & ſes uſages. On pourroit

encore examiner ici ſi cet eſprit eſt ſimple ou compoſé; comment on peut, s'il eſt compoſé, le décompoſer, l'imiter & l'introduire artificiellement dans l'eau; quelle eſt ſa compoſition, & d'où il tire ſon exiſtence, &c.

LXXXVII. On m'objectera peut-être qu'il peut y avoir des ſels, des terres, des ſoufres, des vapeurs, des eſprits, & pluſieurs autres ſubſtances dont on ignore la nature, qui entrent en plus ou moins grande quantité dans la compoſition naturelle des eaux minérales, ſans qu'on ait pu juſqu'aujourd'hui les rendre ſenſibles, malgré les moyens & les expériences dont on s'eſt ſervi pour cet effet. Cette objection ſe préſente aſſez naturellement d'elle-même: mais il nous reſte à conſidérer juſqu'à quel point la raiſon l'approuve.

LXXXVIII. On ne peut nier, pour peu qu'on ſoit au fait de l'état dans lequel la Chymie & la Phyſique ſe trouvent aujourd'hui, qu'elles ne ſoient encore fort éloignées de leur perfection, & que les moyens dont on ſe ſert pour analyſer les corps naturels & artificiels ne ſoient encore fort imparfaits. Il faut avouer d'un autre côté qu'on a déja fait un grand nombre de ſéparations, de compoſitions & de récompoſitions des corps, fort utiles, & qu'on pourroit en faire encore une infinité d'autres, ſi la Phyſique & la Chymie venoient à ſe perfectionner. Lorſque l'on fait attention à la conduite qu'on a tenue à l'égard des eaux minérales, il ſemble que l'on n'ait plus rien à deſirer pour découvrir leurs principes, leurs vertus & leurs uſages, & qu'il ne manque plus pour rendre l'ouvrage complet, que de ſavoir employer à propos les moyens qui ſont entre les mains de tout le monde, ou, pour parler plus clairement, que l'art d'induction eſt la principale choſe qui reſte à deſirer: car la Chymie nous fournit un grand nombre d'expériences & de méthodes aſſurées pour découvrir le contenu de ces liqueurs, & pour les rendre ſenſibles; & on ne doit point douter qu'une Chymie un peu plus relevée & plus conforme aux lois de la Philoſophie, telle que celle qu'un grand nombre de Philoſophes pratiquent aujourd'hui, ne nous menât très-loin; de ſorte que ſi la Chymie continue à ſe perfectionner, il n'y aura plus d'analyſe de cette eſpece qui puiſſe paroître trop difficile.

LXXXIX. Mais pour revenir à l'objection précédente, quelles ſont les choſes que l'on prétend être contenues dans les eaux minérales, que l'on ne puiſſe venir à bout de découvrir par le moyen des expériences qui nous ſont connues? Ces choſes ne devroient-elles point par haſard leur exiſtence à l'imagination? Car il faut qu'elles ſoient de cette eſpece, ſi les ſens, la raiſon & les expériences ne peuvent point les découvrir. Mais ſi ces moyens les peuvent montrer, l'objection tombe d'elle-même, puiſqu'elle eſt fondée ſur la ſuppoſition qu'on ne peut les connoître. Toute l'objection paroît donc ſe réduire à ceci, que l'imagination ſuggere à la raiſon, qu'il y a un grand nombre de compoſés ou de mixtes qu'il eſt impoſſible de décompoſer au point de réduire leurs principes dans l'état le plus ſimple, ſéparés les uns des autres, ſans que leurs propriétés ſe trouvent altérées; & qu'il y en a quelques-uns qui changent tellement de nature, ou qui ſe diſſipent de telle ſorte dans l'opération, qu'ils ne compoſent plus le même ſujet avec quelque ſoin qu'on les réuniſſe; ou, pour l'appliquer aux eaux minérales, qu'elles peuvent contenir un grand nombre de parties différentes ſi ſubtiles, ſi étroitement unies, ou d'une nature ſi inconnue, que les expériences Chymiques ne ſauroient les développer; & néantmoins que ces eaux peuvent avoir des vertus particulieres, ou produire peut-être des effets pernicieux ſur les corps, à cauſe de quelques propriétés cachées, que des expériences auſſi inſuffiſantes que celles dont nous parlons, ne ſauroient découvrir.

XC. Nous avons tâché de prévenir cette objection dans le cours de ce procédé; mais ce ſeroit trop nous éloigner

de notre ſujet, & entrer dans un détail chymique & inutile, que de nous y arrêter davantage, & de la réfuter par des exemples & des preuves particulieres. Ceux qui ne ſeront point auſſi ſatisfaits de ce que je viens de dire que je le ſouhaiterois, n'ont qu'à conſulter les traités de Chymie que j'ai cités, ceux particulierement qui traitent des eaux & de la chymie ſynthétique & analytique. J'ajouterai en forme de ſupplément aux moyens que j'ai indiqués, pour découvrir les ſubſtances contenues dans les eaux minérales, une méthode générale d'en faire l'analyſe, qui nous mettra en état de découvrir encore mieux les ſubſtances, ſurtout celles d'une nature fixe qui peuvent être contenues dans une eau minérale, & de leur rendre leur premiere forme, afin qu'on puiſſe, en les examinant avec plus d'attention, développer leur nature & leurs propriétés particulieres.

Méthode générale d'analyſer les eaux minérales.

I. Je ſuppoſe que l'on veuille faire l'analyſe d'une eau, voir les changemens qui lui arriveront, les parties ou les matieres qui s'en détacheront, en la laiſſant ſéjourner dans des vaiſſeaux ouverts ou fermés. On remplira des vaiſſeaux de verre fort bas & de figure cylindrique, d'eau minérale nouvellement tirée, dont on examinera la couleur, l'odeur & le gout. Après qu'elle aura reſté à découvert une heure, deux heures, quatre heures, un ou pluſieurs jours, on l'examinera de nouveau pour découvrir, en la comparant avec d'autre eau nouvellement ſortie de la ſource, les altérations ſenſibles que ce ſéjour peut y avoir cauſées: on obſervera ſurtout ſi quelques-unes de ces parties ne ſe ſont point détachées; & ſuppoſé qu'il ſe ſoit formé une écume ſur ſa ſurface, ou un ſédiment au fond du vaiſſeau, on le mettra à part pour l'examiner plus à fond, en obſervant de tenir un journal de tous les phénomenes & de tous les procédés. Réitérez les mêmes expériences & les mêmes obſervations ſur de l'eau que vous aurez eu ſoin de tenir couverte pour découvrir les changemens qui lui ſeront ſurvenus, tant à l'égard de ſes propriétés, qu'à l'égard des matieres qui s'en ſéparent, ou qui ſe portent vers la ſurface, le fond ou les parois des vaiſſeaux.

II. Réitérez la même expérience ſur quelqu'un des vaiſſeaux qui ne ſont point fermés, en les laiſſant dans un lieu chaud juſqu'à ce que les parties aqueuſes ſoient entierement évaporées, & qu'il ne reſte qu'une ſubſtance ſeche. Gardez-la pour la comparer avec celle qu'a laiſſée la même eau après l'évaporation qui s'en eſt faite ſur le feu, pour voir ſi on n'appercevra point quelque différence entre deux ſubſtances obtenues par des moyens ſi différens.

III. Je ſuppoſe maintenant que l'on veuille faire une analyſe exacte de cette eau & la comparer avec la premiere. Pour cet effet, l'on mettra une certaine quantité d'eau, je ſuppoſe cinq ou ſix livres de douze onces chacune, dans une retorte de verre dont le cou ſoit fort large, à laquelle on adaptera un récipient. On placera la retorte ſur un fourneau convenable, & l'on pouſſera le feu autant qu'il le faut pour faire évaporer toutes les parties aqueuſes, afin qu'il ne reſte au fond de la retorte qu'une ſubſtance ſeche. Lorſque le vaiſſeau ſera refroidi, on peſera exactement la liqueur contenue dans le récipient, & on la gardera dans un vaiſſeau de verre bien fermé. Retirez auſſi la matiere qui a reſté au fond de la retorte, peſez-la tandis qu'elle eſt encore ſeche, & gardez-la de même que l'autre dans un vaiſſeau de verre bien net & bien bouché.

IV. Au commencement de l'opération, & dès que la retorte commence à s'échauffer, on obſervera ſoigneuſement ſi quelque vapeur volatile ou élaſtique ne ſe préſente point à l'endroit où l'on a appliqué le lut: ſi cela arrive, c'eſt une preuve que l'eau contient un eſprit ou une matiere légere & ſubtile qui peut en être ſéparée; bien qu'on ne puiſſe point la recueillir pour le préſent; ce qui nous oblige d'avoir recours à une autre méthode pour la rendre plus ſenſible, & pour la ſoumettre aux épreuves que nous avons indiquées ci-deſſus.

V. On peut examiner les parties aqueuſes que la diſtillation a données en les mêlant avec d'autres ſubſtances, ou en les employant de différentes manieres, pour voir ſi elles ne different point de l'eau commune diſtillée, ou ſi elles ne ſont point imprégnées de particules ſalines ou minérales, pareilles à celles qu'on a découvertes avec le ſecours des mêmes expériences dans les eaux minérales naturelles. Suppoſé, comme nous l'avons obſervé ci-deſſus, qu'elles contiennent du ſel marin, elles blanchiront avec la ſolution d'argent; elles ſe teindront en noir avec la noix de galle en poudre, s'il s'y trouve du vitriol de Mars; & avec quelque ſolution métallique que ce ſoit, ſi le ſoufre qu'elles contiennent eſt uni avec un ſel alcali. On peut, en variant les expériences, connoître en quoi elles different de l'eau commune ou des eaux minérales qui les ont données.

VI. Faites bouillir une partie de la matiere qui a reſté après l'évaporation avec cinq ou ſix fois autant d'eau commune diſtillée qu'elle peſe, après vous être aſſuré auparavant par des expériences particulieres qu'elle ne contient aucunes particules minérales ſenſibles; car par ce moyen toutes les parties ſalines de la matiere ſeront enlevées par l'eau en forme d'une diſſolution, qui étant filtrée & évaporée autant qu'il le faut & réduite en cryſtaux, donnera les ſels qu'elle contenoit ſous la forme qui leur eſt propre. Quand même il y auroit différentes eſpeces de ſel dans cette ſolution, on pourroit par des évaporations & des cryſtalliſations réitérées, les retirer ſéparément, ainſi qu'on l'a déja obſervé plus d'une fois; & examiner ſi leur eſpece eſt connue ou non. Quand même on ignoreroit entierement la nature des ſels que l'on retire par ce moyen; on pourroit imaginer certaines expériences chymiques & philoſophiques pour découvrir leurs propriétés & leurs uſages. Il eſt aiſé, par exemple, de déterminer ſi le ſel qu'on a obtenu par ce moyen eſt d'une nature acide ou alcaline; car les ſels acides teignent en rouge le ſirop violat, & deviennent neutres avec les alcalis, &c. Les ſels alcalis prennent une couleur verte avec le même ſirop, & deviennent neutres avec les acides; ils obligent le ſel ammoniac à laiſſer échapper une vapeur volatile urineuſe; & teignent en jaune la ſolution de ſublimé corroſif.

VII. Il paroît plus difficile de connoître la nature des ſels neutres. Nous apprenons de la Chymie & de la Phyſique, que les ſels neutres que l'eau diſſout en paſſant dans les entrailles de la terre, ſont le ſel marin & ceux qui ſont compoſés d'un acide ſulphureux ou vitriolique (c'eſt-à-dire, d'un acide pareil à celui du ſoufre ou du vitriol) & d'un ſel ou d'une terre de nature alcaline. Mais on connoît aiſément le ſel marin à ſon gout, à la forme cubique de ſes cryſtaux, & à la vapeur blanche & abondante qui s'en éleve lorſqu'on le mêle avec de l'huile de vitriol. On peut diſtinguer l'autre eſpece de ſels neutres par la propriété qu'ils ont de produire ou de régénérer le ſoufre, lorſqu'on les met en fuſion avec du ſel de tartre & du charbon en poudre. Par exemple, ſi l'on mêle deux onces de ce ſel avec une once de ſel de tartre, & une once de charbon en poudre, & que l'on faſſe fondre le mélange dans un creuſet; il s'y formera une maſſe rougeâtre, d'un gout ſulphureux alcalin, qui donnera une teinture couleur d'or, avec l'eſprit de vin rectifié. Cette teinture détruit la couleur de l'argent & le noircit. Etant précipitée par un acide, elle donne le véritable lait de ſoufre que l'on peut ſublimer & réduire en ſoufre commun par la fuſion.

VIII. On donne le nom général de terre à ce qui reſte après que toute la matiere ſaline s'eſt entierement diſſoute dans l'eau bouillante. On peut en la lavant pluſieurs fois dans de l'eau diſtillée, & en écoulant l'eau

à chaque fois, la ſéparer en des matieres terreſtres dont les eſpeces varieront à proportion de leur nature & de leur peſanteur ſpécifiques, par exemple; en bols, en ocres, en terre à chaux, en ſables, & en différentes autres eſpeces de terres, que l'on peut examiner ſéparément par des additions particulieres, ou par le moyen du feu, afin de déterminer quelles ſont leur nature & leurs eſpeces; comme, par exemple, ſi elles ſe convertiſſent en verre étant miſes en fuſion ou expoſées à un feu violent; ſi elles ſe calcinent & donnent une eſpece de chaux; ſi elles ne donnent point quelque ſubſtance métallique ou régule. Suppoſé que la matiere terreſtre ne puiſſe point ſe ſéparer par les lotions, on aura recours au feu pour voir ſi elle ne ſe ſéparera point en différentes parties, comme elle le fait lorſqu'elle eſt compoſée, par exemple, en chaux, en parties qui tiennent de la chaux, des métaux, & du verre, ſoit qu'on l'eſſaye ſeule, ou avec le ſecours du borax, du verre de Saturne & autres flux convenables. Si la matiere métallique étoit en ſi petite quantité qu'il fût impoſſible de la retirer ſéparement, on la mettra en fuſion avec du verre pulvériſé, pour voir ſi elle ne donnera point à la maſſe qui en réſultera une couleur particuliere, qui ſuffira pour faire connoître la nature du métal qu'elle contenoit; ſi c'eſt du fer, du cuivre, de l'argent, &c. car ces métaux étant réduits en chaux, & mis en fuſion avec du verre, lui donnent chacun une couleur conforme à leur nature.

IX. On peut par ce moyen faire une analyſe exacte & inſtructive de quelque eau minérale que ce ſoit, & découvrir ſinon entierement, du moins avec autant d'exactitude qu'il eſt néceſſaire les vertus & les propriétés des ſubſtances qu'elle contient.

X. Je finis en priant le Lecteur, qui eſt peut-être mieux au fait que moi, des moyens dont on doit ſe ſervir pour analyſer les eaux minérales, d'excuſer la prolixité avec laquelle j'ai donné la méthode de le faire; & les répétitions dans leſquelles je puis être tombé: j'aurois moins abuſé de ſa patience, ſi les traités que nous avons ſur ce ſujet, euſſent été plus propres à nous inſtruire, & ſi la méthode d'induction dont j'ai parlé y étoit obſervée avec plus d'exactitude. J'ai cru qu'il étoit de mon devoir de réfuter les objections de quelques perſonnes qui doutent de la certitude de cette méthode, & d'abuſer de la patience de quelques-uns pour devenir utile à un grand nombre d'autres. J'ai tâché, au haſard de répéter pluſieurs fois la même choſe; de mettre cette matiere dans tout ſon jour, pour que tout le monde ſoit en état d'en juger. SHAW.

Voilà ce que j'ai cru le plus important à ſavoir par rapport aux eaux minérales en général, & à quelques-unes d'elles en particulier, dont j'ai parlé comme pour ſervir d'exemple. Nous examinerons plus au long les vertus & les propriétés des eaux minérales particulieres, à meſure que leurs noms ſe préſenteront.

ACIES. Comme le mot *acies* ſignifie le tranchant ou la pointe des inſtrumens qui ſont pour l'ordinaire d'acier: quelques Auteurs de la moyenne & de la baſſe latinité ont appellé l'acier *acies*; & c'eſt ainſi que Ruland traduit ce mot. Mais cette dénomination eſt arbitraire, & n'eſt appuyée d'aucune autorité.

Oculorum acies, ſignifie encore la vue; mais je crois que le mot *acies* ſeul, ſans faire mention des yeux, n'eſt jamais employé dans ce ſens.

ACINESIA, d'α privatif, & κινέω, mouvoir, remuer, agiter. Immobile en général. Galien ſe ſert de ce mot pour ſignifier le repos du pouls, ou le petit intervalle de tems qui s'écoule entre la contraction & la dilatation de l'artere. GALIEN, *de differentia Pulſuum; l.* 1. *c.* 7.

ACINIFORMIS, ou ACINOSA TUNICA. Une des membranes du globe de l'œil, qu'on appelle encore *Tunica uvea*. Voyez *Uvea*.

ACINOS. *Baſilic ſauvage.* Les feuilles de cette plante ſont ſemblables à celles du petit baſilic. Ses feuilles ſont oblongues & ſillonnées. Ses fleurs s'élevent en forme de bouquets portés par de petites tiges qui ſortent d'entre la queue des feuilles, & la tige de la plante, en quoi elle differe du ſerpolet. MILLER.

C'eſt l'Ἄκινος Dioſc. l'*Acinos*, Offic. Dill. Cat. Gif. 125. Rivin. Irr. Mon. *Acinos rivini*, Rupp. Flor. Jen. 188. *Acinos Anglica*, Merc. Bot. 1. 16. Phyt. Brit. 2. *Acinos multis*, J. B. 3. 259. Raii Hiſt. 1. 553. Synop. 3. 238. Chab. 411. Buxb. 5. Boerh. Ind. A. 176. *Acinos ſive Ocymum Sylveſtre*, Hiſt. Oxon. 3. 404. *Acinos Ocymum Sylveſtre*, Ger. 548. Emac. 675. *Acinos Clinopodium arvenſe Ocymi facie*, C. B. Pin. 225 Tourn. Inſt. 195. Elem. Bot. 163. *Acinos minus ſeu vulgare*, Park. Theat. 21.

Elle croît ſur les montagnes où il y a de la craie, & fleurit au mois de Juin. Elle eſt propre pour arrêter les flux immodérés des regles & la diarrhée. Elle guérit les ulceres, les éréſipeles, & le feu ſauvage, étant employée en fomentation. DIOSCORIDE.

Ses vertus ſont les mêmes que celles du calament, excepté qu'elles ſont un peu plus foibles. BOERHAAVE.

Les Herboriſtes quelquefois vendent cette plante pour le pouliot de montagne. DALE.

Miller fait mention d'une eſpece appellée *Acini pulchrà ſpecies*. J. B. On ne la trouve que dans les jardins des Botaniſtes.

ACINUS. Ce mot ſignifie proprement une grappe de raiſin: mais on l'applique à pluſieurs autres fruits ou baies qui croiſſent en forme de grappes, comme celles du ſureau & du lierre; on diſtingue celles-ci des *Baccæ*, qui ſont une eſpece de baies qui croiſſent ſéparément comme celles de l'olivier ou du laurier. *Acinus*, ſuivant ſa ſignification ordinaire, eſt le pepin d'un grain de raiſin; de-là *uvæ exacinatæ*, raiſins dont on a ôté les pepins. RAY. *Hiſt. Plant.* DALE, d'après Galien, *de Alimentorum facultatibus*.

Quelques Anatomiſtes ont appellé les glandes qui ſont diſpoſées en forme de grappes, *Acini glanduloſi*, telles ſont celles du foie. BLANCARD.

ACIS. Ἄκις, ſignifie dans Hippocrate, le fer d'une lance, d'un dard ou de quelque arme que ce ſoit.

A C M.

ACMASTICOS. Ἀκμάστικος. Nom d'une eſpece de fievre continue dont Actuarius donne la deſcription ſuivante. Des fievres qui naiſſent de la putréfaction, quelques-unes ſont appellées continues, ou continentes (συνέχεις τε ἢ σύνοχοι); d'autres, intermittentes (διαλείπουτες). On donne le nom d'*Iſotoni* ou d'*Acmaſtici* (ἰσότονοι τε ἢ ἀκμάστικοι) à celles de la premiere eſpece qui conſervent la même violence ſans augmentation ni diminution ſenſibles tant qu'elles durent; d'autres ſont appellées *Epacmaſtici* (ἐπακμάστικοι) & celles-ci augmentent en force & en violence juſqu'à ce qu'elles ceſſent; d'autres enfin ſont appellées *Paracmaſtici* (παρακμάστικοι) celles-là diminuent par degrés juſqu'à ce qu'elles ceſſent tout-à-fait.

ACME'. Ἀκμή. Ce mot ſignifie en général l'état d'une choſe qui eſt à ſa plus haute perfection, & c'eſt dans ce ſens qu'Hippocrate s'en ſert dans ſon Traité *de Priſca Medicina*.

Il ſignifie pour l'ordinaire l'état du corps d'un animal qui a atteint toute ſa vigueur. De-là vient que les Auteurs qui ont écrit ſur la Medecine l'ont appliqué à l'état d'une maladie qui eſt arrivée au plus haut degré de violence. Hippocrate l'emploie dans ce ſens; *Aphor.* 9. & 10. *L. I.* & dans pluſieurs autres endroits de ſes ouvrages.

ACME' eſt encore un terme employé dans les ouvrages qui traitent de la Gymnaſtique, pour ſignifier un exercice extrêmement violent, & c'eſt ainſi qu'il faut l'entendre dans Galien.

Foeſius croit qu'on doit lire ἀκμὰς au lieu de ἄνας, dans Aétius; *Tetrab.* 16. *L. IV. c.* 13. & qu'il ſignifie dans cet endroit une petite puſtule ou élevure, à qui on

donne ce nom, parce qu'elle s'éleve ordinairement vers le tems (τῆς ἀκμῆς) que le corps a atteint toute sa vigueur; il cite même pour confirmer son sentiment un passage de Cassius, qui donne cette signification à ἄκμας.

Quincy se trompe lorsqu'il dérive ἄκμη d'ἀκμάζω, acquérir de la force ou de la vigueur, car ἀκμάζω est dérivé d'ἀκμη. D'autres le dérivent de α privatif, & de κάμνω, être fatigué : mais cette dérivation est trop éloignée, & n'a aucun rapport à notre sujet. ἄκμη semble être la racine de plusieurs autres mots.

ACMELLA. Cette plante est appellée *Acmella*, Offic. *Akmella*, *Ahamella*, Herm. Mus. Zeyl. 17. *Chrysanthemum Bidens Zeylanicum Acmella dictum*, Breyn. Dissert. Bot. 12. *Chrysantemum Bidens, seu Bidens Zeylanicum, flore luteo, Lamii folio, Acmella dictum*, Ejusd. 20. *Cannabina aut Bidens Urticæfolia Indica Lithontriptica.* D. Hotton. Act. Phil. Lond. n. 257. p. 365. *Senecio Indiæ Orientalis Ocymi majoris folio profundè crenato*, Pluk. Almag. 343. Phytog. 315. *Ceratocephalus Ballotes foliis Acmella dictus*, Act. Reg. Par. A. 1720. p. 326. *Acmella, Achmella & Admella.* Dale.

On nous apporte cette plante de l'Isle de Ceylan où elle croît en abondance.

Ray donne la description suivante de l'*Acmella*, d'après P. Hotton, Professeur de Botanique à Leyde.

Les fleurs de cette plante sortent de l'extrémité des tiges & sont composées d'un grand nombre de petites fleurs jaunes radiées, qui composent par leur union une tête soutenue par un calyce composé de cinq feuilles. Lorsque ces fleurons sont tombés, il leur succéde des semences d'un gris obscur, longues & lisses, excepté celles qui sont au sommet, immédiatement sous les fleurons. Elles sont armées d'une double barbe qui les rend fourchues. La tige est quarrée & couverte de feuilles posées par paires, semblables à celles de l'ortie morte, mais plus longues & plus pointues.

La vertu qu'a cette plante de dissoudre la pierre l'a rendue très-célebre. Un Officier Hollandois assura en 1690. à la Compagnie des Indes Orientales, qu'il avoit guéri plus de cent personnes de la pierre & des douleurs néphrétiques, par l'usage de cette plante. Le Gouverneur de l'Isle de Ceylan, cita la même année l'exemple de deux malades qui avoient été guéris de la pierre par le secours de ce remede, & qui avoient rendu un grand nombre de petites pierres & une grande quantité de sable sans ressentir beaucoup de douleurs.

En 1699. le premier Chirurgien de l'Hôpital de la ville de *Colombo*, dans l'Isle de Ceylan, confirma les vertus de l'*Acmella* contre la pierre & les douleurs néphrétiques, dans une lettre qu'il écrivit à P. Hotton. Ce Chirurgien rapporte qu'il a observé trois sortes d'*Acmella*; la premiere a ses feuilles d'un verd pâle & sa semence jaune; les feuilles de la seconde sont d'un verd foncé, & les semences jaunes; les semences de la troisieme sont noires, & ses feuilles sont beaucoup plus grandes que celles des deux autres, elle passe pour avoir plus de vertus. Il ajoute que chaque plante produit plus de mille graines, que les feuilles & les semences produisent beaucoup plus d'effet, quoiqu'on ne se serve ordinairement que de la racine, des tiges & des branches.

On cueille les feuilles avant que les fleurs paroissent & on les fait secher au soleil. On les prend ou en poudre dans quelque véhicule convenable, ou en infusion comme du thé.

On fait encore infuser la racine, les tiges & les branches dans de l'esprit de vin, que l'on distille ensuite.

Un autre Chirurgien du même Hôpital dit s'être servi des fleurs, de l'extrait de la racine & des sels de cette plante avec beaucoup de succès dans la pleurésie, les coliques & les fievres.

On peut ajouter à la description précédente celle que Jean Philippe Breyn donne de cette plante. Il dit que sa racine est blanche & fibreuse, sa tige presque quarrée, d'environ un pié de haut & divisée en plusieurs branches, ses feuilles sont longues, pointues, un peu raboteuses & découpées. Les fleurs naissent aux extremités des branches.

Breyn dit que cette Plante est diurétique, qu'elle guérit les douleurs néphrétiques, qu'elle chasse la pierre des reins, qu'elle est bonne pour la strangurie, l'ischurie & la dysurie, & pour exciter ou rétablir les regles.

Les feuilles tirent leurs vertus, qui sont considérables, de la subtilité, de la volatilité, & de l'activité de leurs principes, ce qui fait qu'elles excitent l'urine & la sueur, qu'elles dissipent les obstructions, qu'elles facilitent les excrétions & chassent la pierre des passages urinaires, & qu'elles la dissolvent lorsqu'elle n'est point trop dure. On peut les donner pour cet effet en infusion comme le thé, en grande quantité & deux ou trois fois par jour. Mais on doit avoir soin en même tems de boire copieusement de quelque liqueur délayante, dans laquelle on aura mis de la réglisse, du sirop de mauves ou quelque chose de semblable.

On peut aussi prendre deux ou trois fois par jour de la teinture de l'*Acmella*, faite avec de l'esprit de vin dans un verre de vin de France ou du Rhin, ou dans quelque décoction anti-néphrétique, en y ajoutant toujours du syrop de mauve, pour faciliter la sortie du gravier & de la pierre.

ACMO. *Corail rouge.* Ruland. Johnson.

A C N

ACNE'. Ἀκνη. Gorræus veut que ce mot signifie un petit tubercule dur qui s'éleve sur le visage. Foesius croit qu'on doit lire dans Aétius, d'où Gorræus l'a tiré, Ἀκμας au lieu de Ἀκνας. Voyez *Acme*.

ACNESTIS. Ἀκνηστις; la partie de l'épine du dos comprise dans le μεταφρενον, qui s'étend depuis les palerons jusqu'aux lombes. Il paroît qu'on n'a donné ce nom à cette partie dans les animaux à quatre piés, qu'à cause qu'ils ne peuvent y atteindre pour la grater, d'α privatif & κνᾶν, *grater*.

C'est encore le nom d'une herbe dont parle Nicandre. Quelques-uns veulent que ce soit l'ortie & d'autres la squille. Gorræus.

A C O

ACO. Poisson que l'on appelle encore *Sarachus*, *Sarachinus* & *Aquo*. Aldrovandi, qui en fait mention, prétend qu'il fait une nourriture excellente. Il est fort commun dans l'Epyre, dans la Lombardie & dans le lac Como, dans le Duché de Milan.

ACOE. Ἀκοή. Le sens de l'Ouie.

ACOELIOS., Ἀκοίλος d'α privatif & de κοῖλος, ventre; *Sans ventre.* On donne ce nom à ceux qui sont si exténués qu'ils semblent n'avoir point de ventre. Castelli d'après *Galien.*

ACOITUS. Ἄκοιτος. Epithete que Pline donne au miel, parce qu'il n'a point de sédiment, que les Grecs appellent κοῖτην. Constantine.

ACOLASTOS. Ἀκόλαστος, d'α privatif, & de κολάζειν, retenir, réprimer; *impudique*, *obscene.* Hippocrate, *Epid. L. IV. S. 7.* parlant d'un jeune homme qui avoit la fievre, dit: « Il commença le huitieme jour à proférer « des paroles fort obscenes. (πρόσωπον τὸν ἀκόλαστον)

ACON. Instrument dont les Anciens se servoient dans leurs exercices. Schulze croit qu'il ne différoit pas beaucoup du Disque. Voyez *Discus.*

ACONE. Ἀκόνη, *Mortier.* C'est l'explication que Fœsius & Gorrœus donnent de ce mot, qu'Hippocrate a employé dans la derniere partie de son Traité *de Ratione victûs in Acutis*, ἐπ' ἀκόνης τρίβων, pilant les ingrédiens dont on a parlé ci-dessus, dans un mortier. Il se sert encore du même mot dans un petit Traité intitulé, *de Videndi acie*, où il ordonne de broyer des fleurs de cuivre (ἄνθος χαλκοῦ) sur une pierre dure, (πρὸς ἀκόνην) suivant l'interprétation de Fœsius. Mais je ne vois aucune raison de croire qu'Hippocrate veuille parler de deux choses différentes dans ces deux passages. Les ingrédiens qu'il

nomme ſont extremement durs & très-difficiles à réduire en poudre dans un mortier. Dans le premier paſſage, c'eſt l'ébene & le cuivre brûlé ; dans le ſecond, les fleurs de cuivre, qui paroiſſent être une eſpece de ſcorie de cuivre. Il eſt donc plus vraiſemblable qu'il entend dans ces deux paſſages, par Ἀκόνη, une pierre pareille à celle dont nos Apothicaires ſe ſervent pour broyer. C'eſt le ſens qui paroît le plus naturel, d'autant plus que ce mot, pris dans le ſens le plus général, ſignifie une pierre dure ou un porphyre ; & que Dioſcoride, *L. I. c.* 129. faiſant mention de l'ébene, dit : « Elle prend une couleur rouge, » τριφθεῖσα ἐπ' ἀκόνης, que je traduis par broyer ſur un marbre.

ACONION. Ἀκόνιον. C'eſt une eſpece de remede en uſage parmi les Anciens. Il étoit compoſé de poudre broyée ſur un porphyre, & ne différoit point, ſelon toute apparence, des collyres, comme on peut l'inférer d'un paſſage de Dioſcoride, *L. I. c.* 120. qui dit en parlant des effets de l'ébene ſur les yeux, elle opere beaucoup mieux, εἴ τις ποιήσας ἐξ αὐτῆς ἀκόνιον, étant réduite en forme d'*aconion :* & *L. V. p.* 344. il dit, en parlant de la ſanguine ou pierre hématite, qu'on en fait des collyres, (Ἀκόνια)

ACONITIFOLIA. Nom de l'*Anapodophyllon Canadenſe Morini*, dont il eſt parlé dans l'*Index* de Boerhaave.

ACONITON. Ἀκονίατον ou Ἄκονιτον d'α privatif & Κονία, chaux ou plâtre. Qui n'eſt point enduit de plâtre. On donne ce nom aux vaiſſeaux qui ne ſont point enduits en dedans. Dioſcoride, *L. IV. c.* 65. veut que l'on mette les cantharides dans un vaiſſeau (Ἀκόνιτον) *non picatum*, que les Traducteurs rendent par *non enduit de poix*. D'où nous pouvons conclurre qu'il eſt pris en général pour déſigner tout ce qui n'eſt point enduit.

ACONITUM, *Aconit.* (Ἀκόνιτον), que quelques-uns dérivent d'Ἀκών pierre ou rocher ; parce qu'il croît, à ce que Pline prétend, dans les lieux ſtériles & pleins de rochers. Ovide adopte cette étymologie, comme il paroît par ce paſſage :

Quæ, quia naſcuntur durâ vivacia caute,
Agreſtes aconita vocant.

D'autres le dérivent de l'α privatif, & de Κονίς, pouſſiere, parce que cette plante croît dans des lieux où il n'y a preſque pas de terre ; d'autres d'Ἄκων, Ἄκη dard ; parce que les Barbares s'en ſervent pour empoiſonner leurs dards ; d'autres d'Ἀκονίζομαι, accélérer, parce qu'elle hâte la mort.

Ses caracteres.

Ses feuilles ſont rondes, découpées en lanieres ou en beaucoup de parties. Ses fleurs ſont compoſées de quatre pétales, & ont la figure d'un capuchon. Quand les fleurs ſont paſſées, il naît en leur place pluſieurs coſſes qui renferment un grand nombre de graines ridées. MILLER.

Il y a différentes ſortes d'*aconits*.

1. *Napellus*, Offic. *Napellus vetus cæruleus*, Germ. 823. Emac. 972. *Napellus vetus*, Park. Theat. 318. *Napellus vetus flore cæruleo*, Park. Parad. 215. Buxb. 233. *Napellus flore cæruleo*, Rivin. Rupp. Flor. Jen. 234. *Aconitum cæruleum, ſeu Napellus primus*, C. B. Pin. 183. Tourn. Inſtit. 425. Elem. Bot. 337. Boerh. Ind. A. 300. Hiſt. Oxon. 3. 463. *Aconitum magnum Napellus*, Chab. 531. *Aconitum magnum purpureo flore, vulgò Napellus*, J. B. 3. 655. Raii Hiſt. 1. 702.
2. *Aconitum Ponticum*, Offic. *Aconitum luteum Ponticum*, Germ. 821. Emac. 970. *Aconitum lycoctonum*, Chab. 531. *Aconitum lycoctonum luteum*, C B. Pin. 183. Hiſt. Oxon. 3. 462. Tourn. Inſt. 425. Elem. Bot. 337. Boerh. Ind. A. 300. *Aconitum luteum Ponticum ſerotinum flore albido*, Park. Theat. 310. *Aconitum flore platani. flore luteo palleſcente*, J. B. 3. 652. Raii Hiſt. Dill. Cat. Giff. 97. *Napellus flore luteo*, Rivin. Irr. P. Buxb. 233. Rupp. Flor. Jen. 234.

On cultive ces deux eſpeces d'*aconits* dans les jardins. Elles fleuriſſent au mois de Juillet, & ne ſont pas moins un poiſon pour les hommes que pour les bêtes. La derniere eſt appellée *lycoctonum* & *Cynoctonum* par Dioſcoride, c'eſt-à-dire, mort aux chiens & aux loups. Il nous la dépeint avec des feuilles ſemblables à celles du platane, avec cette différence qu'elles ſont plus longues, plus noires & plus profondément dentelées. Sa tige eſt pareille à celle de la fougere, nue & d'environ un pié de haut. Sa ſemence eſt enfermée dans de longues coſſes, & ſa racine eſt noirâtre comme celle de la ſquille.

3. *Anthera*, *Antithora*, Offic. *Anthora*, Park. Parad. 215. *Anthora, ſive Antithora*, Chab. 530. *Anthora, ſive Aconitum ſalutiferum*, Ger. 820. Emac. 969. *Antithora flore luteo Aconiti*, J. B. 3. 660. Raii Hiſt. 1. 705. *Aconitum ſalutiferum, ſive Anthora*, C. B. Pin. 184. Tourn. Inſt. 425. Elem. Bot. 338. Boerh. Ind. A. 300. *Aconitum ſalutiferum luteum tenuifolium, ſive Anthora.* Hiſt. Oxon. 3. 463.

On la cultive dans les jardins de Botanique, & elle fleurit au mois de Juin. Sa racine qu'on emploie dans la Medecine, eſt petite, épaiſſe ; branchue, d'un noir foncé en dehors, & d'un blanc pâle en dedans ; d'un gout acre, & d'une odeur deſagréable. DALE.

L'*Anthora*, ſuivant M. Tournefort, eſt une plante un peu plus rare que la genciane ; c'eſt une eſpece d'*aconit* qui ſert de contrepoiſon à ceux qui ont mangé la racine d'*aconit ;* c'eſt pourquoi C. Bauhin l'appelle *Aconitum ſalutiferum ſive anthora.* Sa racine eſt compoſée de deux navets aſſez courts : elle eſt très-amere, blanche en dedans, & charnue, mais brune en dehors, & garnie de quantité de fibres. Sa tige monte à la hauteur d'environ deux piés, accompagnée d'un bout à l'autre de quantité de feuilles, de la figure & grandeur à peu près de celle du pié d'alouette. Les fleurs naiſſent au bout des tiges en maniere d'épis. Elles ſont jaunâtres, & reſſemblent à une tête couverte d'un caſque ; les graines ſont noirâtres, ridées, & naiſſent dans des gaines ou cornets ramaſſées cinq ou ſix enſemble. La racine de cette plante eſt un bon contrepoiſon, & contient beaucoup d'huile & de ſel eſſentiel & volatil. Les payſans qui ſont dans les Alpes & dans les Pyrénées, où cette plante ſe trouve, s'en ſervent avec ſuccès contre les morſures des chiens enragés & contre la colique. On croit que c'eſt un remede ſouverain pour ceux qui ont mangé de l'herbe nommée *thora.* POMET.

L'*Aconitum ſalutiferum* ou *Anthora*, *quaſi Antithora*, à cauſe que la racine de cette plante eſt eſtimée un remede contre le poiſon d'une eſpece de renoncule appellée *thora.* Sa racine eſt alexitaire, cordiale, ſtomacale & propre pour la colique venteuſe. Elle contient beaucoup d'huile & de ſel eſſentiel & volatil. LEMERY.

Miller ajoute aux eſpeces précédentes celles qui ſuivent.

Aconitum luteum majus, ampliore caule, amplioribuſque foliis. Dod.
Aconitum Pyramidale multiflorum. H. R. Par.
Aconitum lycoctonum, humili caule ac minoribus foliis. Dirarf.
Aconitum Pyrenaicum, ampliore folio tenuiùs laciniato. Tourn.
Aconitum cæruleum napelli flore. C. B. P.
Aconitum comâ inflexâ, foliis anguſtioribus. C. B. P. 283.
Aconitum comâ inflexâ, foliis latioribus, Tourn.
Aconitum inflexâ comâ maximum, C. B. P.
Aconitum, ſeu Napellus 1. *flore roſeo*, C. B. P.
Aconitum ſeu Napellus 1. *flore albo*, C. B. P.
Aconitum ſeu Napellus 1. *flore ex cæruleo & albo variegato*, C. B. P.
Aconitum violaceum, ſeu Napellus 2. C. B. P.
Aconitum purpureum, ſeu Napellus 3. C. B. P.
Aconitum cæruleum minus, ſive Napellus minor, C. B. P.
Aconitum cæruleo-purpureum, flore maximo, ſive Napellus 4. C. B. P.

Aconitum lycoctonum orientale, flore magno albo. T. Cor.

On a donné à quelques-unes de ces eſpeces le nom de *lycoctonum*, parce qu'on les mêle avec les viandes que l'on expoſe pour empoiſonner les loups.

Toutes ces plantes ſont un poiſon, à cauſe de leur qualité cauſtique & ſuffoquante. Elles empêchent la déglutition des alimens aux animaux qui en mangent, & rongent les parties internes de leurs corps.

On prétend que la premiere eſpece eſt un contre-poiſon, mais tous les Auteurs qui lui attribuent cette propriété n'ont fait que ſuivre Matthiole, qui l'a découvert le premier. Bauhin a donc raiſon d'avertir le Lecteur de ne pas trop ſe fier à ce qu'il en dit, puiſqu'il l'a copié comme les autres. Boerhaave.

Galien conſeille à ceux qui ont mangé de l'*aconit*, de boire du vin trempé dans lequel on aura mis une poignée de rhu pilée. Il prétend qu'un bouillon de poule peut faire beaucoup de bien dans un pareil cas.

Aconitum Hiemale. *Aconit d'Hiver.* Ses feuilles ſont les mêmes que celles de l'*aconit* ordinaire ; ſes fleurs qui s'élevent du milieu des feuilles, ſont ſemblables à celles de la renoncule, & ont un grand nombre d'étamines dans leur centre ; il ne differe en rien de l'ellébore dont Boerhaave veut qu'il ſoit une eſpece.

C'eſt une des premieres plantes qui fleuriſſent au Printems ; elle porte même ſouvent des fleurs au milieu de Janvier, & mérite par là qu'on la cultive dans les jardins.

ACONTIAS. Ἀκοντίας. Nom d'un ſerpent très-venimeux dont il eſt parlé dans Aétius, Paul, Lucien, Aldrovandi & pluſieurs autres Auteurs. On l'appelle encore *Cenchreas* & *Jaculus*. Voyez *Cenchreas*. Castelli. Constantin.

ACOPIS. Ἄκοπις. Nom d'une pierre précieuſe tranſparante comme le verre, ornée de taches de couleur d'or. On lui a donné ce nom parce que l'huile dans laquelle on l'a fait bouillir paſſe pour un remede contre les laſſitudes. Pline. Constantin.

Il eſt dérivé de l'α privatif & de Κόπος, *foibleſſe, laſſitude.*

ACOPON. Ἄκοπον, d'α privatif & Κόπος, *foibleſſe, laſſitude.* On ſe ſervoit anciennement de ce mot pour déſigner un remede pour la laſſitude, & c'eſt dans ce ſens qu'Hippocrate l'emploie, *Aph.* 8. *Liv. II.* On a donné ce nom dans la ſuite à un onguent d'une conſiſtance particuliere, dont Celſe donne quelques exemples, *Liv. V. c.* 24. On trouve dans les écrits de Galien & de pluſieurs autres Auteurs, la forme d'un grand nombre d'autres onguens de cette eſpece.

ACOPA. (Ἄκοπα) ſignifie encore qui n'eſt pas rongé de la tigne. Théophraſte dit en parlant du citron, qu'il garantit les hardes Ἄκοπα (que Pline traduit par *arcetque animalium noxia*,) de la tigne.

Quant aux remedes appellés *acopa*, il ſuffit de lire les paſſages ſuivans que je tire de Galien & de Paul Eginete, pour en avoir une idée.

Le nom d'*acopa Pharmaca* que l'on donne aux remedes dont nous parlons, déſigne aſſez quel eſt leur uſage, car les indiſpoſitions cauſées par un mouvement trop violent ou de trop longue durée, ſont appellées Κόποι, *laſſitudes*, ſoit qu'elles affectent tout le corps ou les parties qui ont fatigué le plus. Lorſque ces indiſpoſitions ſont parvenues à un certain point de violence, elles troublent le repos même après que l'on a ceſſé de travailler. (Quoique les Medecins n'ordonnent aucun remede pour les *laſſitudes*, mais ſeulement pour les douleurs invétérées, pour la difficulté de ſe mouvoir, pour les duretés, les tenſions où les tumeurs ſkirrheuſes, ils ont donné dans la ſuite le nom d'*acopa* aux remedes qui ſont propres à ces ſortes de cas, pourvu qu'ils ſoient d'une conſiſtance liquide, comme les *acopa*, qui ſont à peu près les mêmes que les cérats dont on ſe ſert pour les luxations & les fractures.) Les Medecins modernes appellent *cerelaium* les compoſitions les plus liquides de cette eſpece ; après elles viennent les onguens acopeux, les cérats liquides qui ont une conſiſtance plus ſolide que les deux premieres, & enfin les amolynta (qui ne ſaliſſent point) qui ſont ſemblables à ce que nous appellons épithemes. A cette claſſe ſuccedent les compoſitions d'emplâtres, qui different encore beaucoup par rapport à leur conſiſtance. De-là vient que quelques Medecins ont donné le nom de *ceratomalagmata* à une certaine compoſition, n'ayant égard qu'à ſa conſiſtance, qui n'eſt point auſſi liquide que celle des épithemes, ni auſſi ſolide que celle des emplâtres.

Comme toutes ces diſtinctions n'expriment point les vertus des remedes, & ne donnent qu'une idée de leurs conſiſtances, de même le nom d'*acopa*, qui déſignoit autrefois les qualités des médicamens, n'a ſervi dans la ſuite qu'à déſigner le degré de leur conſiſtance. C'eſt ce qui obligea les Medecins à le diſtinguer par des noms différens, de nommer par exemple, celui-ci un *acopum* laxatif, celui-là un *acopum* émollient ; de donner à l'un le nom d'anodyn, à l'autre celui d'attractif, ſuivant qu'ils convenoient à certaines maladies, à la paralyſie, par exemple, à la ſciatique, la pleuréſie ou à toutes les douleurs en général. Galien, *de Comp. Med. Liv. VII. c.* 21.

Quoique le nom d'*acopa* n'eût été employé d'abord que pour déſigner des remedes propres pour les laſſitudes, on le donna dans la ſuite aux autres médicamens qui avoient la même conſiſtance, quoiqu'ils ne fuſſent deſtinés qu'à exciter une grande chaleur dans le corps. *Idem, de Comp. Pharm. ſecundum Loc.*

On ne donna le nom d'*acopa* à certains remedes, qu'à cauſe qu'ils étoient propres pour les maladies qui provenoient de laſſitudes, pour les tenſions, les douleurs dans les os, &c. quoiqu'ils ſerviſſent également dans d'autres maladies, car quelques-uns avoient la vertu d'échauffer & d'autres de ramollir. Eginete *Liv. VII. c.* 19.

ACOPOS. Plante dont il eſt fait mention dans Pline, & que l'on prétend être la même que l'anagyris (Ἀναγυρις) de Dioſcoride, qui eſt, ſuivant Gérard, une eſpece de *trifolium.*

ACOR. *Aigreur.* Les Medecins ſe ſervent ordinairement de ce mot pour déſigner ce que j'ai appellé au mot *acidum* acidité ou acrimonie acide dans l'eſtomac. Van-Helmont dit, que le ferment vital de l'eſtomac qui digere les alimens, eſt doué d'une aigreur *acor* ſpécifique, mais que cette aigreur *acor* n'eſt point le ferment même, mais ſeulement une de ſes propriétés eſſentielles. Les découvertes modernes ont fait voir le ridicule de cette doctrine.

ACORDINA. *Tuthie d'Inde.* Ruland.

ACORIA. Ἀκορία, d'α privatif, & Κορέω, *raſſaſier, faim canine.* Ce mot ne ſignifie autre choſe dans Hippocrate. *Epid. L. VI. ſect.* 4. *Aphor.* 20. qu'un bon appétit & une grande facilité à digérer.

ACORITES VINUM. Vin dont il eſt parlé dans Dioſcoride, que l'on fait en infuſant huit onces d'*acorus* & autant de régliſſe pendant trois mois dans vingt-quatre pintes de vin. Il eſt excellent dans les maladies de la pleure & de la poitrine, & pour exciter les urines. Dioscoride, *Liv. V. ch.* 73.

ACORNA. Ἄκορνα. Eſpece de chardon dont il eſt parlé dans Théophraſte. Il le décrit comme ayant la tige & les feuilles velues & piquantes, de même que l'atractylis.

Pline décrit cette plante comme une eſpece de chêne verd ſemblable au houx ou au génévrier.

ACORTINUS. *Lupin.* Ruland.

ACORUS. Ἄκορον. *Glayeul.* C'eſt l'*acorus verus*, *Calamus aromaticus*, Offic. *Acorus verus, ſive calamus Officinarum*, Park. Theat. 140. Raii Hiſt. 2. 1313. Synop. 3. 437. Mer. Pin. 2. *Acorus verus, ſive calamus aromaticus Officinarum*, C. B. Pin. 34. Theat. 626. Boerh. Ind. A. 2. 167. Dill. Cat. Giſſ. 110. Buxb. 5. *Acorus verus, ſive calamus aromaticus*, C. Commel. Plant. uſu. 18. *Acorus verus, Officini falſo Calamus,*

Calamus, Ger. Emac. 62. *Acorum legitimum*, Rupp. Flor. Jen. 261. *Acorus vel Acorum, Calamus aromaticus*, Chab. 244. *Typha aromatica clavâ rugosâ*, Hiſt. Oxon. 3. 246. *Glayeul odoriferant.* Dale.

Cette plante differe de toutes les autres du même genre, en ce que d'entre ſes feuilles, qui ſont plus longues & plus étroites que celles de l'iris, il s'en éleve une ou deux autres ſemblables aux premieres, ſi ce n'eſt qu'elles ſont un peu plus étroites, plus épaiſſes & plus arondies vers leur ſommet, près duquel naît un chaton, rarement deux, ſemblable à celui qui couvre la coquille de la noiſette, ou au poivre long, avec cette différence qu'il ſe termine plus en pointe, & qu'il eſt poſé obliquement.

Sa racine eſt épaiſſe, pleine de nœuds, elle rampe obliquement ſur la ſuperficie de la terre dans laquelle elle ne pénetre pas beaucoup. Elle eſt garnie de groſſes fibres blanches, qui croiſſent conſidérablement, & qui occupent en peu de tems un grand eſpace de terrein. Son odeur eſt très-forte, moins agréable & moins aromatique lorſqu'elle eſt verte, que lorſqu'elle eſt ſeche. Elle croît le long de pluſieurs ruiſſeaux & dans les endroits humides de l'Angleterre, comme aux environs de Norwich, de Cheshire & de Surrey, ſuivant M. Ray : mais celle dont on ſe ſert dans les boutiques nous eſt apportée pour l'ordinaire des pays étrangers. Elle produit ſes chatons dans les mois de Juillet & d'Août.

Sa racine, qui eſt la ſeule de ſes parties dont on uſe dans la Medecine, eſt chaude & ſeche, apéritive & atténuante, bonne pour les obſtructions du foie & de la rate, pour exciter l'urine & & les regles. Elle appaiſe la colique, elle réſiſte à la corruption, elle paſſe auſſi pour préſerver de la contagion & de la corruption de l'air. Elle entre dans la compoſition de la thériaque & du mithridate; on l'emploie extérieurement dans des couſſinets de ſenteur & dans les parfums. Miller.

L'*acorus* eſt chaud, deſſiccatif & ſtomacal; les principes dont il eſt compoſé ſont très-ſubtils. Il eſt apéritif & atténuant. On l'emploie pour enlever les obſtructions du foie & de la rate, pour exciter les regles & pour appaiſer la colique. Schroder. Dale.

Il eſt ſtomacal & cordial, ſa racine eſt bonne pour détruire les crudités acides de l'eſtomac & pour appaiſer les tranchées qu'elles cauſent, pour rétablir les regles qui ſont arrêtées par des obſtructions qui doivent leur origine au défaut de digeſtion & d'atténuation des alimens dans l'eſtomac. Elle eſt un excellent cordial dans l'hydropiſie & le ſcorbut; elle facilite l'expectoration dans l'aſthme. On donne rarement l'*acorus* en ſubſtance & ſans le préparer. Sa racine entre dans pluſieurs compoſitions. Boerhaave.

On choiſira l'*acorus* nouveau, bien nourri, mondé de ſes fibres, difficile à rompre, d'un gout acide, accompagné d'une amertume aſſez agréable, d'une odeur douce & fort aromatique; ce qui fait qu'il eſt beaucoup plus connu ſous le nom de *calamus aromaticus*, quoique mal-à-propos, que ſous celui d'*acorus*. Cette racine, qui eſt pour l'ordinaire de la groſſeur du petit doigt, & d'environ un demi-pié de long, nous eſt apportée de pluſieurs endroits de Pologne & de la Tartarie, & même de l'Iſle de Java, où elle eſt appellée *diringo*. Pomet.

Cette plante differe du véritable *calamus aromaticus*. Lemery.

La deſcription que Miller donne de cette plante eſt exactement conforme à celle de Dioſcoride, qui dit, que la racine de l'*acorus* a une qualité fortifiante, qu'elle eſt diurétique & bonne, étant priſe en décoction dans les maladies de la pleure, de la poitrine & du foie, dans les coliques, les ruptures des vaiſſeaux & les mouvemens convulſifs. Elle déſobſtrue la rate, elle guérit la ſtrangurie & réſiſte au venin. On l'emploie utilement dans les bains chauds pour les maladies de la matrice. Le ſuc que l'on tire de ſa racine éclaircit la vue. Elle entre dans la compoſition des antidotes, Dioscoride, *L. I. c.* 2.

Acorus adulterinus, *Pſeudo-acorus*, *Gladiolus Luteus*, Offic. *Acorus adulterinus*, C. B. Pin. 34. *Acorus paluſtris, ſive Pſeudoiris, & iris lutea paluſtris*, Park. Theat. 1219. *Acorus noſtras paluſtris*, Merc. Bot. 1. 16. Phyt. Brit. 2. *Iris lutea paluſtris*, Ger. 46. Emac. 50. Raii Hiſt. 2. 1186. Synop. 3. 374. Rupp. Flor. Jen. 26. Tourn. Inſt. 360. Elem. Bot. 192. *Iris paluſtris lutea, ſive Acorus adulterinus*, J. B. 2. 732. Chab. 244. Dill. Cat. Giſſ. 79. Buxb. 168. *Acorus bâtard.* Dale.

Cet *Iris*, qui croît ſi abondamment dans les foſſés & dans les lieux aquatiques, a les mêmes feuilles que le lis ordinaire, excepté qu'elles ſont un peu plus longues & un peu plus étroites; ſa tige eſt plus haute & porte à ſon ſommet trois ou quatre fleurs poſées les unes ſur les autres, qui naiſſent ſucceſſivement. Leur figure eſt la même que celle de la fleur de lis ordinaire, avec cette différence qu'elle n'a que deux petits morceaux de feuilles, à la place des feuilles droites dont elle manque. Quand cette fleur eſt paſſée, il lui ſuccede un fruit oblong de figure triangulaire, qui contient trois ſemences plates. Sa racine eſt longue & grêle, elle ne pénetre pas fort avant dans la terre, mais elle rampe de travers à ſa ſurface. Elle fleurit en été.

La racine du *faux acorus* eſt aſtringente, deſſicative & très efficace dans la dyſſenterie, le flux de ſang, &c. Elle paſſe pour fortifier les nerfs & le cerveau. On l'emploie rarement. Miller. Dale.

Acorus Aſiaticus, Off. *Acorus verus, ſive calamus aromaticus Aſiaticus, radice tenuiore*, Herm. Cat. Hort. Lugd. Bat. 9. C. Commel. Flor. Mal. 3. Boerh. Ind. A. 2. 169. *Acorus aſiaticus radice tenuiore Hermanni*, Raii Hiſt. 2. 1910. Hiſt. Oxon. 3. 246. *Acorus Braſilienſis aromaticus minor, capitatinga, aliis jacarecatinga Piſonis ejuſdem. Acorus verus Aſiaticus, radice tenuiore, vel calamus aromaticus Garziæ*, Pluk. Almag. *Calamus aromaticus*, Garz. ab Hort. 200. *Calamus aromaticus orientalis, folio & radice tenuiore*, Act. Philoſoph. Lond. N°. 274. p. 943. *Capicatinga, aliis Jacarecatinga acori ſpecies*, Piſ. 241. *Vazembu*, Hort. mal. 11. 99. Tab. *Vazabu, vazum* 60. Herm. Muſ. Zelan. 56. *Glayeul d'Aſie aromatique.*

Cette plante croît dans les deux Indes. Sa racine eſt en uſage dans la Medecine, & elle a les mêmes vertus que celles du vrai *Acorus*. Dale.

Saumaiſe fait les obſervations ſuivantes ſur l'*acorus*.

Il eſt certain que la racine d'*acorus*, que l'on vend dans les boutiques, & que la plupart des Medecins ordonnent, eſt tout-à-fait différente de l'*acorus* des Anciens, & qu'elle poſſede des qualités contraires. Quelques-uns veulent que l'*acorus* des Modernes ſoit le même que le jonc-fleuri; mais je ne ſuis point de leur avis. Les Anciens donnent à cette derniere plante des feuilles ſemblables à celles du lis. Démocrite, *in excerptis Geoponicis*, L. 11. cap. περὶ ὑδρ. φυτ. ς, en parle en ces termes: « Le jonc-fleuri, *butomus*, croît dans les marais; ſes » feuilles reſſemblent à celles du lis, & les beſtiaux en » ſont avides. Il ſort pluſieurs tiges de ſa racine. » L'*acorum* ordinaire a les feuilles de l'iris plutôt que du lis. Ceux qui prétendent que le grand galanga eſt le vrai *acorum*, ſe trompent. Le grand galanga ne croît que dans les Indes, & il étoit entierement inconnu aux Anciens, qui tiroient leur *acorum* du Pont, de la Galatie, de la Colchide & de l'Iſle de Crete. La deſcription du grand galanga ne s'accorde point d'ailleurs avec celle de l'*acorum*. Je ne ſai ſi l'on doit s'en rapporter aux Grecs modernes, qui traduiſent Ἄκορον par κάλαμος ἀρωματικός; ce qui a fait croire à quelques-uns que le *calamus aromaticus* dont on uſe communément, eſt le vrai *acorum*. On pourroit croire par la même raiſon, que le jonc odorant (*ſchœnus odoratus*) eſt le même que la berle (*ſium*), à cauſe que τὸ σιον eſt auſſi appellé σχοῖνος ἀρωμα τικὸς.

Les Arabes appellent l'*acorum*, vgi ou vegi: mais ils paroiſſent ne point connoître la plante. Sérapion la dé-

crit mot à mot comme Dioſcoride, & ne cite aucun Auteur Arabe qui en ait donné la deſcription. Avicenne dit que l'*acorum* eſt la racine d'une plante qui reſſemble au papyrus, c'eſt-à-dire, à l'*alburdi*; c'eſt ainſi que les Arabes appellent le *Niloticus juncus*, qui étoit le papyrus des Anciens. Mais l'*acorum* de ces derniers ne reſſemble aucunement au papyrus. Leurs feuilles ſont pointues, il eſt vrai, mais elles different par leurs figures & à pluſieurs autres égards. Néantmoins dans le lexicon de Granada, *burdo acoris* eſt traduit par *gladiolus*. Il ſemble qu'on ne lui a donné ce nom que parce que l'*acorum* eſt une plante aquatique; car les Grecs donnent non-ſeulement le nom de πάπυρος à la plante d'Egypte, mais encore au, φλέυ qui eſt le jonc ordinaire. L'Auteur d'un ancien lexicon Arabe traduit le mot jonc par *biblon*.

Avicenne écrit que cette eſpece d'*acorum* croît dans les ruiſſeaux & dans les lieux aquatiques. Dans Néophytus, & dans les ouvrages ſuppoſés de Dioſcoride, il eſt appellé πεπυράκιον, au lieu de παπυράκιον, ce qui ſignifie peut-être la même choſe: car les Latins appellent l'*acorum*, *papyraceum*, à cauſe de ſa reſſemblance avec le *papyrus*. Il ſemble qu'Avicenne avoit conſulté cet Auteur lorſqu'il a écrit que l'*acorum* eſt une plante ſemblable au *papyrus*. On lit dans un ancien manuſcrit d'Apulée *de herbis*, *piperapium*, en un ſeul mot: mais ce qui fait croire qu'on doit écrire, *piperapium*, en deux mots ſéparés, c'eſt qu'il rapporte quelques lignes plus bas que l'*herba venerea* (c'eſt ainſi qu'il appelle l'*acorum*) empêche les abeilles de s'enfuir, lorſqu'on la pend à leurs ruches. Cette raiſon ne me paroît pas bien fondée, & je ſuis fortement perſuadé que l'on a écrit, *piperapium*, pour *piperacium*, que l'on trouve dans Néophytus. Il eſt aſſez ordinaire de trouver dans les anciens Auteurs un P pour un C. Il y a des peuples qui prononcent même encore aujourd'hui *diptamnus* par *dictamnus*; & l'on trouve dans les notes de Tyro, & dans un ancien manuſcrit de Séneque, *Cercopithepus* pour *Cercopithecus*. Je ne doute point que l'*acorum* n'ait été appellé *piperacium* au lieu de *papyraceum*, à cauſe de ſa reſſemblance avec le *papyrus*, ainſi qu'Avicenne nous en aſſure. Il prétend encore que l'*acorum* a une odeur forte & malfaiſante. Tous les Auteurs anciens veulent au contraire que ſon odeur ſoit agréable. Dioſcoride dit en parlant de la racine de l'*acorum*, qu'*elle a un gout amer & une odeur agréable*. Pline, Galien & les autres Auteurs ſont du même ſentiment. Il paroît donc qu'Avicenne a confondu l'*acorum* avec une autre plante, peut-être avec la *ſpathula fœtida* ordinaire; car celle-ci, de même que l'*acorum*, a les mêmes feuilles que l'iris, excepté qu'elles ſont plus petites & plus étroites. Le Traducteur de Sérapion traduit *acorum* par *ſpathella*, qui eſt le même que *ſpathula*, qui ſignifie un glayeul, nom que l'on donne à l'*acorum* dans le lexicon de Granada. Le glayeul aquatique eſt ordinairement appellé *acorum*; le *ſpathula fœtida* ne croît point dans les lieux aquatiques, mais parmi les haies & les buiſſons. Le faux Apulée dit que l'*acorum* croît dans les jardins, dans les terres labourées & dans les prairies. Il eſt donc différent du vrai *acorum*, qui naît dans les marais & dans les lieux humides. En effet, les Anciens ne donnent pas à une ſeule plante le nom d'*acorum*. Pline rapporte que la racine du petit houx eſt appellée par quelques-uns *acorum*, L. XXV. cap. 13. *Necnon inveniuntur qui oxymyrſines radicem acoron vocant, ideoque quidem hanc acorion vocare malunt*: c'eſt ainſi qu'on doit lire ce paſſage. Pour ne point confondre ces plantes, on appelloit l'une *acorion*, & l'autre *acoron*. On lit dans l'index, *acoron ſive acrion*, liſez *acoron ſive acorion*. Il eſt donc évident que l'*acorum* d'Apulée eſt tout-à-fait différent du vrai *acorus*, qui croît dans les lieux humides, ſuivant le témoignage de Pline, qui ne s'accorde point avec Dioſcoride ſur la couleur de ſa racine. Dioſcoride prétend qu'elle eſt blanche, au lieu que Pline nous la dépeint comme noire. « L'*acoron*, dit cet Auteur, a » les mêmes feuilles que l'iris, excepté qu'elles ſont » plus étroites, & que leur queue eſt plus longue. Sa ra- » cine eſt noire, & n'eſt pas ſi remplie de veines. » Cluſius donne la figure & la deſcription du *vrai acorus*, Hiſtor. L. 2. qu'il prétend avoir la racine blanche. Le bas de ſa tige eſt de figure triangulaire, de même que celle du *papyrus*. Elle porte, au lieu de fleurs, un chaton ſemblable à celui qui couvre la coquille d'une noiſette. Cette plante aime les lieux aquatiques. On peut conſulter cet Auteur. Apulée dit que l'*acorum* dont il parle eſt difficile à trouver, & qu'on ne peut le diſtinguer des autres plantes du même genre, qu'il ne ſoit en fleurs. Dioſcoride nous apprend que le meilleur vient de la Colchide & de la Galatie. On l'appelloit *ſplenium*, parce qu'il a la vertu de deſenfler la rate. Néophytus dit la même choſe. Il eſt appellé *ſplenium*, à cauſe qu'il guérit les maladies de la rate; de même qu'on donne à la thapſie le nom d'ὑπώπιον, parce qu'elle efface les taches livides du viſage, occaſionnées par des coups. Pline eſt d'accord avec Dioſcoride ſur le pays d'où l'on tire le meilleur *acorum*.

ACOS. Ἄκος, *Médicament, remede*.

ACOSMIA, Ἀκοσμία, mot compoſé de l'α privatif, & de κόσμος, ordre; *irrégularité*, ſurtout dans les fievres, eu égard aux criſes & aux jours critiques.

Caſtelli rapporte ſur l'autorité de Pollux, qu'on donnoit le nom d'Ἄκοσμοι, *acoſmi*, à ceux qui étoient chauves, à cauſe qu'ils avoient perdu leurs cheveux, qui ſont un des plus grands ornemens de l'homme; car κόσμος ſignifie ornement auſſi-bien qu'ordre.

ACOUSA. Ἄκουσα, d'α privatif, & d'ἑκών, volontaire. Galien traduit ἄκουσαι par πεπλημμέναι, *plein*; & il eſt ſuivi par quelques-uns des Commentateurs d'Hippocrate, par Cordæus & Fœſius: mais cette interprétation paroît mal fondée. On n'a qu'à conſulter, pour s'en convaincre, un paſſage qui ſe trouve dans le premier livre *de Morbis mulierum*, où Hippocrate, en rapportant les cauſes des avortemens, dit: « Les femmes qui ſont de » petite taille accouchent avant terme, à cauſe que leur » enfant eſt ordinairement foible: il arrive la même » choſe à celles qui ſont extremement groſſes. » Il n'eſt donc pas ſurprenant que ces femmes accouchent, ἄκουσαι, involontairement, ou ſans aucune cauſe manifeſte. Il paroît que c'eſt le ſens de ce paſſage, par pluſieurs autres du même Auteur, où il dit, « qu'une des cauſes » les plus fréquentes qui fait que les femmes avortent, » eſt que la matrice n'eſt pas aſſez flexible pour pou- » voir ſe dilater à proportion de la grandeur de l'en- » fant. » C'eſt auſſi pour cette raiſon que les femmes qui ne ſont point incommodées pendant leur groſſeſſe, lorſquelles ne portent qu'un enfant, ne laiſſent pas de faire ſouvent des fauſſes-couches, lorſquelles ſont groſſes de deux. Voyez l'art. *Abortus*.

ACOUSIA, *Involontaire*. Hippocrate donne ſouvent ce nom aux larmes qui coulent involontairement dans les maladies. On doit y avoir égard dans les pronoſtics.

ACOUSTICA, d'Ἀκούειν, ouir, entendre. On donne ce nom aux remedes qui guériſſent la ſurdité.

A C R

ACRAI. Mot Arabe qui paroît ſignifier ce qu'on appelle *ſatyriaſis* dans l'homme, & fureur utérine dans la femme. Castelli d'après Avicenne.

ACRAIPALA, Ἀκραίπαλα, d'α privatif, & κραιπάλη, crapule, ivrognerie, ivreſſe. On donne ce nom aux remedes qui empêchent ou font ceſſer l'ivreſſe.

ACRALEA, Ἀκραλέα. Galien rend ce mot par Ἄκρα. Je crois qu'il veut déſigner les extrémités du corps.

ACRAS. Ἀκράς. Ray donne ce nom à la poire ſauvage; ce fruit eſt appellé Ἀχράς achras par les Grecs. Il eſt aſtringent & deſſiccatif. Pline le recommande pour les dévoîmens en forme de décoction. Il faut qu'il ſoit auparavant coupé par tranches, & deſſéché. Les feuilles & le fruit en décoction ſont eſtimées propres au même uſage. Ray, *Hiſt. Plant.*

ACRASIA. Ἀκρασία ou Ἀκρησία d'α privatif, & κεράννυμι, mêler; *intempérance*. Les anciens étoient extremement

ſobres, quant à la boiſſon. Ils mettoient quatre ou cinq parties d'eau ſur une de vin, comme il paroît par un paſſage de Cælius Aurelianus, qui nous apprend qu'Aſclépiade ordonnoit aux perſonnes qui avoient un catharre, d'augmenter la quantité du vin dont ils uſoient pendant qu'ils ſe portoient bien, du double & du triple ; de ſorte qu'il leur faiſoit boire moitié vin & moitié eau. De-là vient qu'on appelloit la boiſſon de vin pur Ἀκρασία. On employoit ce mot pour déſigner tout excès dans le boire & le manger, dans le ſommeil & dans l'uſage des femmes. Hippocrate & les autres Auteurs grecs l'emploient fréquemment dans ce ſens.

Mais Hippocrate ſe ſert auſſi du mot (Ἀκρᾶσια) *acraſia* dans différens ſens. Il ſignifie dans pluſieurs endroits la même choſe qu'*acratia* (Ἀκράτια) foibleſſe, impuiſſance, ou incapacité de ſe mouvoir. Ἀκρασία, dans ce ſens, devroit avoir la même dérivation qu'Ἀκράτια.

ACRATIA. Ἀκράτια, d'α privatif, & κράτος, force ; foibleſſe, ou incapacité de ſe mouvoir. Ce mot, de même que l'adjectif Ἀκράτων, ſe trouve fréquemment dans Hippocrate, Galien & les autres Auteurs qui ont écrit ſur la Medecine. Ils s'en ſervent pour déſigner le corps entier privé de mouvement, ou quelque partie, comme la langue, lorſque la maladie l'a rendue incapable d'articuler les ſons. On l'applique encore à l'eſtomac & aux inteſtins qui ſont trop foibles, pour pouvoir garder les alimens, & qui les rendent auſſitôt qu'ils les ont reçus ou par le vomiſſement, ou par les ſelles.

Ἀκρατὴς eſt employé dans un ſens différent par Hippocrate, *Epidem. L. VI. Sect.* 8. *Aphoriſm.* 45. ſi l'on en croit ſes Interpretes. Voici le paſſage ἐν οἷσιν ἀκρατὴς σοφιστής ; cela ſignifie, diſent-ils, que le Medecin doit connoître quand il eſt à propos d'épouvanter un malade qui eſt opiniâtre, & qui ne veut point ſe ſoumettre à ſes ordonnances. Si cette interprétation eſt juſte, Ἀκρατὴς ſignifie dans cet endroit revêche, obſtiné, ou qui ne veut point ſe ſoumettre à aucun régime.

ACRATISMA. Ἀκράτισμα. Déjeuner des anciens Grecs, qui conſiſtoit en un morceau de pain trempé dans du vin pur. Constantin, Castelli.

La dérivation de ce mot eſt la même que celle d'*Acraſia*, parce que le vin dont on ſe ſervoit dans cette occaſion, n'étoit point trempé.

ACRATOMELI. Ἀκρατόμελι. Vin mêlé avec du miel. Voyez *Mulſum*.

ACRATOS. Ἄκρατος ou Ἄκρητος, d'α privatif, & κεράννυμι, *mêler ; pur*, ſimple, exempt de mélange. Hippocrate emploie ſouvent ce mot pour déſigner les excrétions de différentes eſpeces, & il eſt toujours d'un très-mauvais préſage. Il obſerve, par exemple, dans ſes Prognoſtics, que dans toutes les maladies de la pleure & des poumons, les crachats ſont mêlés de jaune, & que c'eſt un très-mauvais ſymptome s'ils ſont entierement jaunes ſans le mélange d'aucune autre couleur (ξανθὸν ἄκρητον.) Il dit auſſi-tôt après, que ſi les crachats ſont ſans mélange, & qu'ils paroiſſent noirs, c'eſt un très-mauvais ſigne.

Il répete encore la même choſe, *Coac. Prænot.* 390. preſque dans les mêmes termes.

Il obſerve au ſujet des matieres que l'on rend par le vomiſſement (*Prænot.*) que celles qui ſont mêlées de phlegme & de bile, ne ſont point ſi mauvaiſes que celles qui ſont ſans mélange (ἀκρητίσματα.) Il dit (*Coac. Prænot.* 560.) que ſi les matieres que l'on rend par le vomiſſement en petite quantité, après des purgations trop copieuſes & dans les maux des reins, ſont bilieuſes & ſans mélange (Ἄκρητα,) c'eſt un mauvais préſage. Les vomiſſemens dans leſquels on rend les matieres ſans mélange (Ἄκρητα) & qui ſont accompagnés d'inquiétudes & d'inſomnies, ſont très-dangereux. Il obſerve (*Epidem. L. II. ſect.* 2.) que ſi après avoir pris un vomitif pour guérir une fievre, l'on rend ſur la fin de ſon opération une matiere ſans mélange, (ἀκρατίσματα) c'eſt un un ſigne de putréfaction.

Le même Auteur regarde les ſelles qui ſont ſans mélange comme très-mauvaiſes ; comme dans l'*Aph. 6. L. VII.* où il dit, que dans les maladies chroniques, la perte d'appétit & les ſelles dans leſquelles on rend les excrémens ſans mélange, ſont d'un très-mauvais préſage.

La leçon n'eſt pas la même dans Fœſius que dans Heurnius. Dans le premier, les ſelles ſont appellées Ἄκρητοι : dans le ſecond, χωλαδεῖς : mais le ſens eſt le même ; & il y a toute apparence qu'il eſt queſtion des ſelles qui ſont ſans mélange. Dans la même Section, *Aphor.* 23. ces ſortes de ſelles ſont encore regardées comme un ſigne très-fâcheux.

Galien prétend qu'Hippocrate veut parler des ſelles qui ne contiennent aucunes parties aqueuſes, & qui ſont toutes de la même couleur, jaunes, noires, vertes ou poracées.

Hippocrate fait encore l'application du mot Ἄκρητος, au ſang que l'on rend par le nez, & il en parle toujours comme d'un mauvais ſymptome. Il rapporte dans le cas de Philiſcus, qui eſt le premier du premier livre des épidémiques, qu'il rendit le cinquieme jour vers le midi un pareil ſang (Ἄκρητον) par le nez. Il mourut le lendemain à la même heure. Les Medecins qui ont fait attention aux gouttes de ſang noir que leurs malades ont rendues par le nez dans les mêmes circonſtances que Philiſcus, entendront beaucoup mieux la ſignification du mot Ἄκρητον dont ſe ſert Hippocrate, que je ne puis la rendre par des mots, & s'appercevront de la juſteſſe de l'interprétation de Galien. Les hémorrhagies par le nez dans les fievres, ſont critiques & ſalutaires, lorſque le ſang eſt aſſez fluide pour couler en quantité ſuffiſante : mais lorſqu'il eſt noir & épais comme dans le cas de Philiſcus, la criſe par les vaiſſeaux ſanguins ne peut ſe faire, & le malade périt pour l'ordinaire après cette eſpece d'effort.

Ἄκρητον ſignifie encore chez les Grecs du vin ſans mélange, de même que *Merum* chez les Latins.

Hippocrate ſe ſert auſſi du mot Ἄκρητον, pour ſignifier véhément, exceſſif, intempéré : il en fait l'application aux ſymptomes des maladies, aux menſtrues, à la pâleur, aux alimens dont la force eſt exceſſive. D'autres Auteurs l'appliquent à la diarrhée, à la colere, à la chaleur, ou à tout ce qui peche par excès.

ACRE. Ἄκρη. Le bout ou l'extrémité du nez.

ACREA. Ἄκρεα. Les extrémités du corps, au nombre deſquelles on met les bras, les jambes, le nez & les oreilles. On tire de ces parties quelques prognoſtics dans les maladies. Hippocrate, par exemple, *Prædict. L. I.* 43. obſerve, que tout changement qui ſurvient aux extrémités par rapport au chaud & au froid, eſt un mauvais ſymptome. Il répete la même choſe dans les mêmes termes, *Coac. Prænot.* 50. Il fait mention dans pluſieurs endroits de ſes Epidémiques, de la froideur des extrémités, qui accompagne les fievres d'une mauvaiſe eſpece, & il la regarde comme un très-mauvais ſigne, lorſqu'elles ne ſe réchauffent point facilement.

On emploie encore le mot Ἄκρεα pour déſigner les extrémités des animaux dont on ſe nourrit. Par exemple, *Epidem. L. VII.* une partie de la diete d'Alcman, conſiſte en κώλικας ὑὸς ἀκρέων ἕδωρ, que Celſe appelle *Trunculi ſuum*, *L. II. c.* 20. & qu'il place parmi les meilleurs alimens.

ACRESPERON, Ἀκρέσπερον, d'Ἄκρος, fin, & Ἕσπερος, le ſoir. L'entrée du ſoir ou de la nuit dans le ſens d'Hippocrate. Foesius, Gorræus, Constantin, Galien.

ACRETOPOSIA, Ἀκρητοποσία, d'Ἄκρητον, vin qui n'eſt point trempé, & πόσις, boiſſon. Boiſſon de vin, ſans y ajouter de l'eau. Castelli.

ACRIBES, Ἀκριβὴς. Galien donne la ſignification de ce mot dans ſon Traité de *Simpl. Med. l. IV. c.* 22. Lors, dit-il, que je dis d'une choſe qu'elle eſt exactement (Ἀκριβῶς) telle ou telle, j'entens qu'elle eſt ſimplement

telle, en faisant abstraction autant qu'il est possible de ses autres qualités.

La fievre tierce qui cesse au bout de douze heures, est appellée une fievre tierce exacte (Ἀκριβής.) Mais, lorsque l'accès excede ce tems, ce n'est point une fievre tierce exacte (οὐκ ἀκριβής.) ORIBASE.

ACRIMONIA, *Acrimonie*. Il est parlé des différentes especes d'acrimonie aux articles qui y ont rapport. On dit qu'une chose est acrimonieuse lorsqu'elle est piquante & corrosive, tels sont les corps alcalis, acides, ou muriatiques.

ACRIFOLIUM. Les anciens Botanistes donnent ce nom aux plantes dont les feuilles sont garnies de piquans.

ACRIS. Ἄκρις. Ce mot signifie proprement le sommet d'une montagne. L'on s'en sert pour désigner les extrémités des os fracturés, comme dans Hyppocrate, *de articulis*. Fœsius prétend qu'on doit lire Ὄκρις au lieu de Ἄκρις. Ὄκρις signifie exactement la même chose.

ACRIS, Ἄκρις est encore le nom d'un insecte, que nous appellons sauterelles que l'on mange chez les Parthes & les Indiens, & qui servoit à ce que l'on croit de nourriture à S. Jean pendant qu'il étoit dans le desert.

ACRISIA. Ἀκρισία, d'ἀ privatif, & κρίνω, juger ou séparer. On se sert de ce mot pour désigner cet état de crudité des humeurs, qui empêche la séparation de la matiere morbifique, & son expulsion hors du corps, ce qui est tout le contraire de la crise.

Il signifie, suivant Galien, un défaut de crise, ou une crise qui ne se fait qu'avec difficulté, & qui n'apporte aucun soulagement au malade, qui se trouve beaucoup plus mal après qu'elle est arrivée, qu'il ne l'étoit auparavant. Voyez *Crisis*.

ACRITON. Ἄκριτον. Galien rend ce mot par Ἀδιάκριτον, inséparable, confus où dont ne peut se former aucune idée.

Il signifie, suivant Gorræus, immense, infini.

ACRIVIOLA. (d'*acer*. acre, & *viola*, c'est-à-dire, violette acre) communément appellée *Nasturium Indicum*, ou cresson d'Inde.

Ses feuilles sont rondes, & placées sur la tige alternativement; sa tige est rempante, ses fleurs sont composées chacunes de cinq feuilles, qui forment une espece de violette, leur calice est découpé en cinq parties; les semences qui succedent à chaque fleur sont rondes, raboteuses & au nombre de trois.

On connoît cinq différentes especes de cresson d'Inde.

1. *Acriviola*, Frid Cæs. T. 935.
2. *Acriviola, flore sulphureo*, Boerh.
3. *Acriviola, maxima odorata*, Boerh.
4. *Acriviola, maxima odorata, flore sulphureo*. Boerh.
5. *Acriviola, maxima odorata, flore pleno*. Miller.

Cette plante passe pour un excellent antiscorbutique. On confit ses bourgeons. Elle contient beaucoup de sel acre, huileux & volatil.

ACROASIS, Ἀκρόασις ou Ἀκρόησις. Explication, harangue, leçon. Hippocrate dans son Serment, distingue παραγγελία d'Ἀκρόασις; il y a toute apparence qu'il entend par le premier des préceptes ou des maximes générales & aphoristiques; par le second, les explications de ces préceptes & de ces maximes. Cette interprétation se trouve confirmée par l'usage que cet Auteur fait du mot Ἀκρόασις dans son Traité intitulé des Préceptes, où il dit: *Si vous voulez faire un discours public* (Ἀκρόασιν) *devant le peuple, faites-le sans ostentation.*

ACROBYSTIA, Ἀκροβυσία, l'extrémité du prépuce, d'Ἄκρος, extrémité, & βύω, couvrir. Voyez *Acroposthia*.

ACROCHEIRIA, Ἀκροχειρία, *Acrocheiresis*, Ἀκροχείρησις, *Acrocheirismos*, Ἀκροχειρισμὸς, d'Ἄκρος, extrémité & χεὶρ, main. Exercice qui étoit en usage parmi les Anciens. Il paroît que c'étoit une espece de lutte dans laquelle on ne se servoit que des mains. M. Dacier dit que les Combattans se serroient fortement les mains les uns les autres, jusqu'à ce que quelqu'un d'eux fût obligé

de demander quartier. Il est fait mention de cette espece d'exercice dans le second & le troisieme Livre d'Hippocrate, *de Victûs ratione*.

ACROCHEIRIS. Ἀκροχειρὶς. Ce mot a la même dérivation que le précédent. Gorræus prétend que l'on donne ce nom à la partie du bras, comprise depuis le coude jusqu'aux extrémités des doigts, χεὶρ signifiant le bras depuis l'épaule jusqu'aux bouts des doigts.

ACROCHLIARON, Ἀκροχλιαρὸν, d'Ἄκρος extreme, & χλιαρὸς, chaud, très-chaud, tiede, ou aussi chaud que peut l'être un liquide pour qu'on puisse le boire.

ACROCHOLIA, Ἀκροχολία, d'Ἄκρος, extréme, & χολὴ, colere, colere violente.

ACROCHORDON, Ἀκροχορδὼν, d'Ἄκρος, extrémité, & χορδὴ, cordon.

Galien dit que les Anciens imposoient des noms aux choses sur des analogies très-bisarres. Il cite en exemple les mots *épinyctide acrochordon*, & *nyctalops*. Ils ont nommé, dit-il, certaines pustules épinyctides, parce qu'elles sortent pendant la nuit: l'*acrochordon* a été ainsi appellé de sa situation sur la surface de la peau; le terme *nyctalops* vient de ce que ceux qui en sont attaqués, ne peuvent voir clair pendant la nuit, même à l'aide de la lumiere. *De Methodo Medendi.*

L'*Acrochordon* est une excroisscence ronde sur la peau, avec une base mince. GALIEN. *Def. Medic.*

Les Grecs donnent le nom d'*acrochordon* à toute excroissence qui se forme sur la peau, qui en a la couleur, dont la superficie a quelque chose de rude, & qui s'élargit à mesure qu'elle s'éloigne de sa base. Sa grosseur est petite & excede rarement celle d'une feve. Il n'est jamais seul; mais il en paroît ordinairement plusieurs à la fois, surtout dans les enfans. Quelquefois il disparoît subitement, d'autres fois il excite une légere inflammation, & souvent il suppure.

L'*acrochordon*, étant coupé ne laisse aucune racine, ce qui fait qu'il n'est point sujet à renaître. CELSE, *l. V. c.* 28.

On voit par cette description que l'*acrochordon* est cette espece de verrue que Wiseman appelle *Pensile*. On l'extirpe ordinairement lorsqu'elle commence à devenir incommode, soit en y faisant une ligature, soit en la coupant. Voyez *Verruca*.

ACROCHORISMUS. Ἀκροχορισμὸς, d'ἄκρος, *extremus*, *extreme*, & de χορεύω, *salto*, danser. C'est une espece d'exercice qui consistoit à danser, en agitant violemment les jambes & les bras.

Schulze dit que dans l'*achorismus* les luteurs se tenoient par les mains & tâchoient de se déplacer en appuyant le devant de la tête l'un contre l'autre.

ACROCOLIA. Ἀκροκώλια, d'ἄκρος, *extremus*, extreme, & de κῶλον, *membrum*, membre. Ce sont les extrémités des animaux, dont l'on se sert pour nourriture, comme les piés de veau, de cochon, de mouton, de bœuf ou d'agneau, & avec le bouillon desquels on fait des gelées. Castelli dit d'après Budæus, que les Anglois appellent encore de ce nom les parties intérieures des animaux mises en pâte.

Hippocrate recommande cette nourriture, *de mulierum morbis*, *L. II.* comme très-salutaire, lorsqu'il y a disposition à l'hydropisie. Il en parle en d'autres endroits, comme d'alimens faciles à digérer & bons pour les estomacs foibles.

ACRODRYA. Ἀκρόδρυα, d'ἄκρος, *extremus*, extreme, & de δρῦς, chêne proprement, mais arbre en général. C'est ainsi que les Grecs appelloient les fruits que les arbres produisent en Automne, tels que les noix, les pommes & les prunes de toute espece. Il ne faudroit entendre proprement par ce mot que ceux qui sont couverts de cosse ou de coquille. Mais l'usage qu'en fait Hippocrate & qu'en ont fait après lui les autres Auteurs de Medecine, ne donne lieu à aucune distinction.

ACROLENION, Ἀκρολήνιον. Castelli prétend que c'est la même chose que *olecranon*, ou *ancon*, le coude. Il est le seul chez qui ce terme se trouve.

ACROMION, Ἀκρώμιον, d'ἄκρος, *extremus*, extreme, &

d'ὦμος, *humerus*, épaule. La partie de l'épine de l'omoplate qui reçoit l'extrémité de la clavicule. Voyez *Scapula*.

ACROMPHALION, Ἀκρομφάλιον, d'ἄκρος, *extremus*, & d'ὀμφαλὸς, *umbilicus*. L'extremité du cordon ombilical. GORRÆUS.

ACRON. Ἄκρον. Ce terme signifie en Medecine ce qu'il y a de plus énergique, de plus fort. C'est en ce sens qu'Hippocrate a dit *de morbis mulierum*, ἄκρον ἴριτον, le meilleur onguent *irinum*. FOESIUS.

ACRON, signifie dans les anciens Botanistes, le chapiteau, le sommet ou la fleur des plantes du genre des chardons. SAUMAISE, *Hyl. Iatric.*

ACRON, ancien Medecin, naquit à Agrigente, & fut contemporain d'Empedocle. Il exerça la Medecine quelque tems avant Hippocrate.

Pline dit qu'*Acron* fut très-étroitement lié avec Empedocle, mais les Savans ont conjecturé que Pline avoit été trompé par une épitaphe d'*Acron*, qu'on attribue à Empedocle, qu'il interprétoit à sa louange, & qui ne contient qu'une raillerie de ce Medecin : en effet, il y avoit tant d'opposition entre les sentimens de ces Medecins, qu'il est difficile de croire qu'ils aient été si bons amis. Empedocle expliquoit les symptomes des maladies & l'efficacité des remedes par les principes de la Philosophie; aulieu qu'*Acron* pensoit que le raisonnement étoit tout-à-fait superflu en fait de Medecine. Il passe pour avoir pratiqué cette science avec beaucoup de succès, & l'empyrisme le revendique comme un de ses sectateurs.

L'Histoire nous apprend qu'*Acron* eut au moins autant de vanité que de science. Il se regardoit comme le Prince des Medecins, & il s'en arrogeoit le titre, par une allusion ridicule à son nom, qui signifie *supremus*, le premier, le plus éminent.

Plutarque dit qu'*Acron* se trouva à Athenes, lors de la grande peste qui ravagea ce pays, au commencement de la guerre du Péloponnese, & qu'il conseilla aux Athéniens d'allumer dans les rues de grands feux, dans le dessein apparemment de purifier l'air. On raconte le même fait d'Hippocrate. C'est assez la coutume des anciens, d'attribuer à plusieurs grands Medecins, les cures remarquables & les actions singulieres d'un seul; & les modernes ont donné dans une erreur assez semblable, en faisant honneur à des Medecins célebres, de choses qui avoient été faites ou dites plusieurs siecles avant qu'ils existassent, par d'autres Medecins.

Suidas prétend qu'*Acron* exerçoit à Athenes la profession de Sophiste; mais le Clerc n'est pas de son avis.

Ce dernier remarque que la vanité d'*Acron* est une réfutation complete de l'opinion de Celse, qui attribuoit aux Philosophes l'invention de la Medecine. Car si l'art de guérir avoit dû sa naissance à la Philosophie, il n'est pas vraisemblable qu'*Acron*, qui ne parut qu'après Pythagore & du tems d'Empedocle, & qui d'ailleurs s'en tenoit à la seule expérience, eut eu la hardiesse de prétendre à la principauté de la Medecine à leur préjudice.

ACROPATHOS, Ἀκρόπαθος, d'ἄκρος, *extreme*, & de πάθος, maladie; maladie aux extremités du corps, ou aux parties supérieures.

Hippocrate, dans son Traité *de superfœtatione*, se sert de ce terme à l'occasion de l'orifice intérieur de la matrice. Il l'applique, *Prædict. L. II.* aux chancres qui sont à la surface du corps. Il appelle ces chancres ἀκρόπαθοι pour les distinguer de ceux qui attaquent les parties intérieures & cachées. Il nomme ceux-ci κρύπτοι; à moins qu'on ne prétende qu'il emploie l'épithete d'ἀκρόπαθοι lorsqu'il y a exulcération, & celle de κρύπτοι, lorsque l'ulcere n'est point encore ouvert.

ACROPIS, Ἄκροψις, d'ἄκρος, *extreme*, & d'ὄψ, *voix*. Hippocrate donne plusieurs fois dans le septieme Livre des Epidémiques, cette épithete à la langue de ceux qui, soit par sécheresse, soit par défaut de configuration dans les muscles de cette partie, ne peuvent articuler des sons. On se sert aussi de ce terme lorsque cet accident survient dans le cours d'une maladie, ou même lorsqu'il la constitue.

ACROPLOA, Ἀκρόπλοα, d'ἄκρος, *extreme*, & de πλέω, *naviger; superficiel*. Hippocrate après avoir parlé, *L. I. de Morbis*, des maladies auxquelles les veines du poumon sont sujettes, ajoute que les veines qui sont à la surface intérieure de la pleure ou du thorax, sont quelquefois affectées de la même maniere.

ACROPOSTHIA, Ἀκροποσθία ou ἀκροποσθία, d'ἄκρος, *extreme*, & de πόσθη, prépuce ou la peau qui couvre le gland du membre viril. *L'extremité du prépuce*, cette partie que l'on coupe dans la circoncision.

Hippocrate parle, *Aphor.* 19. *L. VI.* & *Coac. Prænot.* 504. de *l'acroposthia*, comme d'une partie qui ne reprend point, lorsqu'elle est une fois coupée. Il dit, *de morbis*, *L. IV.* qu'on reconnoîtra à cette partie l'existence d'une pierre dans la vessie, au défaut de tout autre symptome, mais il ne s'explique point sur la maniere. Celse & Aretée ont éclairci cet endroit, en remarquant que ceux qui ont la pierre trouvent du soulagement à se tirer & à s'étendre le penis, comme s'ils vouloient arracher la vessie avec la pierre. A cet effet, ils se saisissent de l'*acroposthia*, où ils ressentent de vives douleurs, ainsi qu'au gland. Ceux qui ont eu la pierre n'ont que trop bien vérifié ce symptome.

ACROPSILON, Ἀκρόψιλον, d'ἄκρος, *extreme*, & de ψιλὸς, *nu*, *découvert*. Hippocrate applique, *Epid. L. IV.* ce nom aux parties naturelles d'un enfant, qui avoit une tumeur aux hypochondres & une exulcération au nombril.

ACROS, Ἄκρος, *extreme*. Il se dit ordinairement de ce qu'il y a de plus fort, de plus énergique & de meilleur en chaque chose.

ACROSAPES, Ἀκροσαπὲς, d'ἄκρος, *extreme*, & de σήπω, *putréfier*. Galien prétend que ce mot signifie, promptement changé à la surface, (Ἐπισολὴς.) Mais Fœsius nous avertit qu'on trouve dans quelques manuscrits βραχὺ, au lieu d'Ἐπισολὴς. βραχὺ convient davantage, en ce qu'il marque changement prompt ou fait en peu de tems.

Hippocrate a employé ce terme dans le traité *de Alimento*. Voici le passage : σίτιον νέοισιν ἀκροσαπές. Ce que Fœsius interprete de la maniere suivante. Il faut aux jeunes gens des alimens légerement cuits. Mais l'explication d'Ἀκροσαπὲς que donne Castelli, d'après Valesius, me paroît beaucoup plus juste. Ἀκρόσαπὲς signifie selon lui, une digestion aisée & le passage que nous avons cité, *les jeunes gens digerent aisément;* où *les alimens sont de facile digestion dans l'estomac des jeunes gens.* Ce qui est conforme à l'expérience.

ACROSPELOS. Ἀκρόσπελος, ou le bromos de Dioscoride. GORRÆUS.

ACROTERIA. Ἀκρωτήρια. Les extrémités du corps, comme les piés & les mains. Castelli ajoute la tête, & Galien la tête, le nez & les oreilles.

Hippocrate, *Aphor.* 1. *sect.* 7. dit que la froideur des extrémités du corps dans les maladies aigues, est un symptome funeste; il prononce la même chose, *Aph.* 26. de la même *sect.* du refroidissement des extrémités, dans les maladies inflammatoires du ventre. On lit dans l'édition de Geneve que Fœsius a donné en 1657. ἀκρωτηρίων, au lieu d'ἀκρωτήριον. L'*acroteria* ou la froideur des extrémités, est encore mise au nombre des symptomes fâcheux dans le traité *de Ratione Victus in acutis*. Hippocrate en parle un peu plus bas comme d'un effet de l'oxymel donné mal-à-propos dans les maladies aigues, comme d'un des symptomes du *causos* ou de la fievre ardente. Il en fait mention dans le même ouvrage, comme d'un symptome d'une certaine maladie dont ont est brusquement attaqué, & dans laquelle, selon la description d'Hippocrate, on perd subitement la voix, sans aucune cause évidente. Si le malade à toutes les parties du corps dans une chaleur égale, c'est généralement, selon Hippocrate & tous les Medecins qui ont écrit depuis lui, un bon signe dans les maladies aigues. C'est au contraire un signe fâcheux, que de

trouver à un malade le ventre & les côtés chauds, & les bras & les piés froids. Cette obſervation ſe confirme tous les jours.

Galien dit que le refroidiſſement des extrémités du corps eſt quelquefois cauſé par l'affection cardiaque ou de l'orifice gauche de l'eſtomac, & que ce ſymptome eſt funeſte lorſqu'il y a inflammation dans les viſceres. Cette doctrine n'eſt point démentie par la pratique.

ACROTERIASMUS, Ἀκρωτηριασμός; amputation d'une des extrémités du corps. Voyez *Amputatio.*

ACROTHOREX. Ἀκροθώρηξ. D'ἄκρος, *extreme*, & de θωρήσσω, *s'enivrer*. A en juger par l'étymologie, ce mot ſignifie, qui eſt exceſſivement ivre; & c'eſt ainſi que quelques-uns l'interpretent, ſelon Conſtantin. Mais il ſe prend plus communément pour marquer le premier degré de l'ivreſſe. L'*acrothorex* répond au *benè potus* des Latins, ſelon d'autres.

ACROTHYMION, Ἀκροθύμιον, d'Ἄκρος, *extreme*, & de θύμον, *thim*; eſpece de verrue décrite par Celſe. Elle eſt large à la baſe, mais étroite au ſommet; elle eſt dure & rude. Son ſommet a la couleur de la fleur de thim, d'où elle eſt appellée *acrothymion*. Elle s'ouvre facilement & ſaigne. Cette verrue eſt ordinairement de la groſſeur d'une feve d'Egypte, rarement plus groſſe, aſſez ſouvent plus petite. Elle vient quelquefois dans la paume de la main, d'autre fois aux parties inférieures des piés, mais elle n'eſt nulle part ſi incommode ni plus ſujette à ſaigner qu'aux parties de la génération. Celse *L. V. c.* 28. *f.* 14.

ACT

ACTÆA. Herbe dont Pline fait mention, *L. XXVII. c.* 7. Ray penſe que c'eſt *l'aconitum racemoſum*, qu'on appelle encore *Chriſtophoriana*, *herbe de S. Chriſtophe*. Tous les Botaniſtes la regardent comme un vrai poiſon. Cependant Pline dit qu'on en peut ordonner le quart d'une pinte dans les maladies internes des femmes. Il faut donc que Pline ou Ray, & tous les Botaniſtes qui regardent l'*aconitum racemoſum* comme un poiſon, ſe ſoient trompés.

ACTE. Ἀκτή. *Sureau.* Voyez *Sambucus.*

ACTIN, Ἀκτὶς ou ἀκτίς. *Rayon de Soleil ou éclair.*

ACTINE. Ἀκτίνη. C'eſt le bunias ou le napus; *navet.* Gorræus. Voyez *Napus.*

ACTINOBOLISMUS. ἀκτινοβολισμός, ἀκτινοβολία, *irradiatio.* C'eſt cette action inſtantanée des eſprits animaux en vertu de laquelle les parties organiques prennent les mouvemens que l'ame veut leur être imprimés. On l'appelle auſſi *diradiatio.*

ACTIO, *Action.* Ceux qui ont écrit des Inſtituts de Medecine, ont diviſé les fonctions du corps, ou ſes actions en vitales, animales & naturelles. Les actions vitales, ce ſont celles ſans l'exercice deſquelles l'individu ne peut ſubſiſter un inſtant. Tel eſt le mouvement du cœur & celui des poumons; la ſécrétion des eſprits dans le cervelet, de laquelle le mouvement du cœur & celui des poumons ſont dépendans. La circulation du ſang & des eſprits dans leurs vaiſſeaux.

Les actions naturelles ſont celles qui ne ſont pas tellement néceſſaires à la conſervation de la vie de l'animal, qu'il ne puiſſe ſubſiſter un tems conſidérable ſans elles; telle eſt la digeſtion des alimens & leur tranſmutation en ſang.

On entend par actions animales, celles qui conſtituent le ſens du toucher, le gout, l'odorat, la viſion, l'ouie, la perception, l'imagination, la mémoire, le jugement, le raiſonnement, les affections de l'ame & les mouvemens volontaires; l'animal peut vivre ſans la plupart de ces actions, mais ſa vie eſt triſte. Boerhaave.

Les Auteurs d'Inſtituts font encore mention d'autres actions, qu'ils appellent particulieres aux ſexes, publiques & privées. Les actions particulieres aux ſexes, ce ſont celles des organes de la génération. Les actions privées concernent chaque membre en particulier. Les actions publiques concernent tout le corps en général. Ainſi, l'action de l'eſtomac dans la digeſtion des alimens, eſt dirigée au bien de la machine entiere.

On donne auſſi à ces dernieres actions le nom de fonctions.

Mais chaque partie du corps a une action qui lui eſt propre. Ainſi les actions exécutées par les muſcles, les vaiſſeaux, les glandes & les viſceres, ſont des actions particulieres à chacune de ces parties. Ce que nous venons de dire s'éclaircira, lorſque nous parlerons de chacune de ces parties, ſous leur nom particulier.

ACTIVUS, *Actif.* On donne cette épithete aux remedes dont l'action eſt vive & prompte, de même qu'à ceux dont l'action eſt grande & ſubite.

ACTON, ville ſituée à cinq milles de Londres, fameuſe par ſes eaux minérales purgatives. Voici ce que le Docteur Allen a dit de ces eaux.

On trouve ſur la terre aux environs du Puits, des matieres qui étant examinées, paroiſſent contenir une grande abondance de nitre.

Les eaux ſortent du côté du Nord: de toutes les eaux purgatives qu'on ait aux environs de Londres, ce ſont les plus énergiques. Elles cauſent à ceux qui les prennent, des douleurs au fondement & dans les inteſtins; ce que l'on attribue avec raiſon à la grande quantité de ſels qu'elles chaſſent du corps, & qui réunis à ceux dont ces eaux ſont chargées, en deviennent plus actifs & plus piquans. Elles ſont blanchâtres. Elles ne ſont pas auſſi claires que celles d'Epſom. On ne les trouve point ſalées au gout; elles m'ont paru douces, & tenir un peu de l'amertume de celles d'Epſom. Elles s'épaiſſiſſent mêlées avec du ſavon, comme toutes les autres eaux.

Le ſel de ces eaux eſt doux & ne prend point la forme de cryſtaux, ce en quoi il reſſemble au ſel d'Epſom; mais je ne le crois pas tout-à-fait ſi doux. La nature particuliere de ces eaux, ou plutôt du ſel qu'elles contiennent, conſiſte en ce qu'il approche beaucoup du ſel de chaux de M. Liſter. Lorſqu'on fait chauffer ces eaux & qu'on y mêle une diſſolution de ſublimé corroſif dans de l'eau commune, elles ſe troublent & il ſe précipite un ſédiment jaune: elles demeurent même plus jaunes qu'elles ne l'étoient avant ce mélange. Ce ſel eſt légerement nitreux, & approche beaucoup de l'alcali. Ces eaux mêlées avec la noix de galle, ne ſe troublent point, elles ne dépoſent aucun ſédiment, elles deviennent ſeulement un peu plus jaunes. Mêlées avec le ſirop de violettes, elles prennent une couleur verdâtre. Mêlées avec une diſſolution d'argent dans de l'eſprit de nitre, elles ne ſe troublent ni ne deviennent point laiteuſes, comme il arriveroit ſi elles contenoient du ſel commun.

Une pinte & demie de cette eau donna quarante-huit grains de ſel, & ſix grains d'une terre rouge, qui ſe précipite dans l'ébullition & que les acides rongent & attaquent. *Allen, Hiſt. des Eaux minéral. purg.*

ACTUALIS, *actuel.* Ce terme s'applique à tout ce qui eſt doué de quelque vertu, faculté ou propriété, dont l'action eſt immédiate & préſente. L'épithete de potentiel ſe donne au contraire à tout ce qui ne produit pas actuellement tel effet, quoiqu'il ait la puiſſance de le produire.

C'eſt par cette raiſon qu'on donne le nom de cautere actuel au feu & au fer chaud, pour le diſtinguer des cauteres qui n'ont que la puiſſance de produire le même effet ſur les ſolides & ſur les fluides qui entrent dans la compoſition des animaux, & qu'on appelle cauteres potentiels. On dit de même des liqueurss bouillantes, qu'elles ſont actuellement chaudes, *actu calidæ*; quant à celles qui ſont froides elles-mêmes, mais qui ont la puiſſance d'échauffer ou de produire la chaleur dans le corps, on dit qu'elles ſont chaudes en puiſſance, *potentiâ calidæ.*

Cela ſuffit pour entendre ce que l'on veut dire par les termes de *potentia* & *actu.*

Les Logiciens & les Métaphyſiciens y ont attaché un ſens un peu différent de celui-ci: mais quant à pré-

ſent, il ſuffit d'avoir expoſé la valeur de ces termes dans les ouvrages des Medecins.

David Lagneus dans ſon Harmonie Chymique, imprimée dans le Théatre Chymique, volume IV. donne d'après Ægidius la définition ſuivante de *Actus Activorum* : *Actus Activorum*, dit-il, *ſunt in patiente diſpoſito ; id eſt forma agit ſecundum materiæ diſpoſitionem* ; au lieu de *diſpoſito* ; Caſtelli corrige & ſubſtitue *diſpoſitio*. Que le lecteur qui ne ſait point le latin, ne ſe plaigne pas de ce que je ne traduis point la définition d'Ægidius ; elle n'auroit dans ma langue aucun ſens, non plus que dans celle ou je la laiſſe.

ACTUARIUS. Ce n'eſt point le véritable nom de Jean, fils de Zacharias, Ecrivain grec des derniers ſiecles. Tous les Medecins de la Cour de Conſtantinople porterent ce titre qui par une diſtinction dont nous ne connoiſſons point la cauſe & dont nous ne pouvons rendre raiſon, demeura ſi particulierement attaché à l'Ecrivain dont il eſt ici queſtion, qu'à peine le connoît on ſous un autre nom que ſous celui d'*Actuarius*.

La ſeule circonſtance de ſa vie qui ſoit parvenue juſqu'à nous, c'eſt qu'il fut honoré de ce titre ; & ſes ouvrages ſont des preuves ſuffiſantes qu'il le mérita ; qu'en l'élevant à cette dignité, on rendit juſtice à ſon habileté & qu'elle ſeule l'en rendit digne.

Les ſix livres de Thérapeutique qu'il écrivit pour l'uſage du grand Chambellan qui fut envoyé en Ambaſſade dans le Nord, quoique compoſés, comme il nous l'apprend, en fort peu de tems, deſtinés à l'utilité particuliere de l'Ambaſſadeur, contiennent au jugement du Docteur Freind, une compilation judicieuſe des Ecrivains qui l'ont précédé, & quelques obſervations qu'on n'avoit point faites avant lui ; comme on peut voir dans la ſection de la palpitation du cœur. Il en diſtingue de deux ſortes ; l'une provient de la plénitude ou de la chaleur du ſang, c'eſt la plus commune. Les vapeurs ſont la cauſe de l'autre. Il indique la maniere de les diſtinguer en remarquant que celle qui naît de plénitude eſt toujours accompagnée d'inégalité dans le pouls, ce qui n'arrive point dans celle qui provient de vapeurs. Il conſeille dans cette maladie la purgation & la ſaignée ; & cette pratique a été ſuivie par les plus grands Medecins de ces derniers tems.

Quant à ſes deux ouvrages concernant les eſprits, ce n'eſt, ſelon le Docteur Freind, qu'un extrait de Galien, & ils ne ſont preſque d'aucun uſage dans la pratique de la Medecine.

Il a expoſé fort au long la doctrine des urines dans ſept traités. Il ſe flate d'avoir pouſſé cette partie bien au-delà du point où ſes prédéceſſeurs l'avoient laiſſée, & il aſſure qu'il a fait à leurs obſervations des additions très-conſidérables.

Fabricius le place au tems d'Andronic Paléologue, aux environs de l'an 1300. ou ſelon d'autres de l'an 1100. mais aucun Ecrivain de ces ſiecles n'en ayant parlé, il eſt difficile de fixer le tems auquel il a vécu. Nous n'avons d'autres connoiſſances de ſon éducation, de ſes ſentimens & de ſes études, que celles que nous pouvons tirer de ſes ouvrages.

Il finit ſon diſcours ſur les urines par une ſortie fort vive ſur ceux qui excercent ſur les connoiſſances & la vérité, une eſpece de monopole ; qui ne peuvent ſouffrir qu'on en faſſe part au public, & qui ne voient que d'un œil chagrin les hommes ſe familiariſer avec des lumieres qui leur ſont utiles. La méchanceté de ces gens eſt un mal, dit-il, contre lequel il ne ſeroit pas moins intéreſſant de trouver un remede que contre la peſte ou toute autre maladie. Mais un antidote, ajoute-t'il, d'une efficacité preſqu'au-deſſus de toute obſtacle dans le cas préſent, ce ſeroit de ſe confier généreuſement en Dieu, de ſe conduire avec fermeté, & d'uſer d'une grande circonſpection dans les actions & dans les diſcours, relativement à ceux avec leſquels nous ſommes obligés de nous rencontrer.

Son diſcours des eſprits animaux n'eſt ni plus ni moins intelligible que la plupart de ceux que les modernes ont compoſé ſur ce même ſujet Il les conſidere comme les miniſtres de l'ame ; & le but de ſon ouvrage eſt d'indiquer les moyens par leſquels on peut les tenir en état d'exécuter pleinement & promptement ſes ordres.

Actuarius avoit du penchant pour les ſyſtemes, la théorie & les raiſonnemens. Il ne ſe contentoit pas de philoſopher ſur les maladies qui lui étoient connues par ſa propre expérience ; il étendoit ſes ſpéculations juſques à celles dont il n'étoit inſtruit que par les deſcriptions qu'il en trouvoit dans les Auteurs, qui ſont en ceci preſque toujours des guides trompeurs. Il nous apprend dans le dernier chapitre des urines, qu'ayant donné quelque tems à l'étude de la nature ; il ſe ſentit puiſſamment entraîné à celle de la Medecine ; & que les liaiſons étroites de la théorie de cette ſcience avec la philoſophie naturelle, le déterminerent pour cette partie ; quant à la pratique, que le travail & les dégouts dont elle ne manque jamais d'être accompagnée, l'en auroient éloigné pour jamais, s'il ne s'étoit apperçu qu'une juſte & ſolide théorie de la Patologie étoit d'une néceſſité abſolue pour la connoiſſance de l'art de guérir.

Je penſai, dit-il, qu'on ne pourroit compter ſur une méthode de traiter une maladie, quelle qu'elle fût, ſi elle n'étoit fondée ſur le raiſonnement, & qu'avec une bonne théorie on pourroit faire ſans peine de grands progrès dans l'étude de la Medecine, & la pratiquer avec ſuccès.

L'autorité d'*Actuarius* n'étant pas d'un aſſez grand poids pour entraîner le lecteur dans ſes erreurs, je ne m'occuperai point à démêler ce qu'il y a de vrai dans ſes idées d'avec ce qu'il y a de faux. Je remarquerai que la théorie peut faciliter l'art de guérir ; mais que c'eſt à l'expérience qu'il faut en rapporter les ſuccès.

Cet Auteur a compoſé les ouvrages ſuivans.

Sept livres ſur les urines, qui n'ont jamais été publiés en grec, qu'Ambroſius Leo Nolanus a traduit en latin, dont Goupilus a revu la traduction, & qu'on a imprimés *in*-8°. Ils ſe trouvent auſſi dans l'*Artis Medicæ principes* de Henri Eſtienne.

Six livres de Thérapeutique qui n'ont jamais paru en grec ; Ruellius a traduit en latin le cinquieme & le ſixieme, & ſa verſion a été imprimée à Paris. L'ouvrage entier a été traduit par Henricus Mathiſius. On trouve ſa verſion dans l'*Artis Medicæ Principes*.

Goupilus fit paroître en grec à Paris deux livres du même Auteur ; l'un des Actions ou Affections, & l'autre de la génération des eſprits animaux, ſous le titre commun, περὶ ἐνεργειῶν καὶ παθῶν τοῦ ψυχικοῦ πνεύματος, καὶ τῆς κατ' αὐτὸν διαίτης.

On trouve dans l'*Artis Medicæ Principes*, une traduction latine de l'ouvrage précédent ; elle eſt de Julius Alexandrinus Tridentinus ; elle a été auſſi imprimée ſéparément.

Ses Traités *de Venæ ſectione*, *de Diæta*, ſes *Regales* & *Commentarii in Hippocratis Aphoriſmos*, ſont demeurés en manuſcrits.

ACTUATIO. On entend par ce mot le changement opéré ſur un médicament ou quelque autre choſe que ce ſoit, pris intérieurement, par la chaleur vitale abſolument néceſſaire pour que le médicament agiſſe ou produiſe ſon effet. CASTELLI.

ACUITAS. *Acreté*. CASTELLI.

ACUITIO. C'eſt l'action d'augmenter l'acidité d'un médicament en y ajoutant quelque choſe de plus acide ; ou plus généralement, c'eſt l'action d'augmenter la force d'un remede en y ajoutant quelque choſe capable de produire le même effet, mais dans un degré plus grand.

ACULEI. Les pointes ou les épines des végétaux. BLANCARD.

ACULEOSA. C'eſt la même choſe que le *Carduus Polyacanthos*. RAY.

ACULOS. Ἄκυλος. Le gland de l'yeuſe ; on l'écrit quelquefois ἄκυλον, *Aculon* au neutre. GORRÆUS, FOESIUS, THEOPHRASTE, HESYCHIUS.

Hippocrate, *de Ratione victûs, L. II.* dit que ce fruit a la vertu de reſſerrer, & que ſon action eſt plus forte lorſqu'il eſt roti.

ACUMEN. Il n'y a pas long-tems que Henri Deventer a introduit ce terme dans l'Anatomie. On le trouve pour la premiere fois dans ſon *Ars obſtetricandi.* Il nomme page 17. édit. 1725. les éminences des os innominés, ſur leſquels nous nous aſſeyons, os ſédentaires, *oſſa ſedentaria*, qui ne ſont, ajoute-t'il, que les pointes des os pubis, *Acumina oſſium pubis.* Et il dit page 16. que l'os coxis forme la pointe de l'os ſacrum, *Acumen oſſis ſacri.*

ACUMENUS, Medecin d'Athenes dont Platon fait mention. Il fut ami de Socrate, & pere d'Euriximachus. Tout ce que nous ſavons de ſes ſentimens relativement à la Medecine, c'eſt qu'il croyoit avec raiſon que la promenade en plein air étoit un exercice plus ſain que la promenade ſous le portique.

ACUPUNCTURA. La piqure d'aiguille. C'eſt une façon particuliere de tirer du ſang par un grand nombre de petites ouvertures que l'on fait avec un inſtrument pointu, d'or ou d'argent; cette opération eſt fort commune à Siam, au Japon & chez les autres Nations Orientales; elle ſe pratique ſur toutes les parties du corps, & même ſur le ventre des femmes enceintes. Heister.

ACUREB, *plomb.* Ruland. Johnson.

ACURON ou ALISMA. Voyez *Aliſma.* Dioscoride.

ACUS, *aiguille.* Il y a un grand nombre d'opérations Chirurgicales dans leſquelles l'aiguille eſt très-utile, & quelques-unes dans leſquelles elle eſt abſolument néceſſaire; ſans l'uſage de l'aiguille. ni la cure des plaies qui pénetrent dans la cavité du ventre, ni celle des tendons rompus ne peuvent être que très-difficilement completes. Il s'enſuivra un boitement incurable ſi dans la rupture du tendon d'achille ou du grand tendon du talon, on n'en rejoint les parties ſéparées à l'aide de l'aiguille; & dans d'autres cas, quoiqu'on ſoit parvenu à guérir les parties bleſſées ſans ſe ſervir de cet inſtrument, cependant on ne peut nier que la longueur du tems conſommé à la cure & la cicatrice deſagréable qui reſte toujours après la guériſon, prouvent ſuffiſamment & l'utilité de l'aiguille & la fauſſe prévention de quelques Chirurgiens qui en négligent l'uſage.

On ſait par expérience que dans les amputations l'aiguille eſt préférable au cautere actuel & aux applications aſtringentes,, quelles qu'elles ſoient, & qu'on parvient plus ſurement à fermer les vaiſſeaux ſanguins & à prevenir l'hémorrhagie avec cet inſtrument que par aucun autre moyen.

Il eſt conſtant que dans les opérations de l'anevryſme, du bubonocele, dans la lithotomie & toutes les fois que l'on ſe trouve dans la néceſſité de couper des vaiſſeaux ſanguins conſidérables, & de rapprocher les levres d'une plaie, l'aiguille eſt très-utile & que ſon uſage hâte la guériſon. Elle eſt abſolument néceſſaire dans quelques opérations, telles que celles de la cataracte & du bec-de-lievre.

Il y a des aiguilles de pluſieurs ſortes; il y en a de droites, de courbes, & de plates; toutes très-pointues & d'un métal bien trempé. Vauguion.

Celles dont on ſe ſert pour le bec-de-lievre, doivent être faites en partie d'argent & en partie d'acier. Si on imagine l'aiguille diviſée en quatre parties, il faut que le quart qui forme la pointe ſoit d'acier, & que les autres trois quarts ſoient d'argent; parce que l'argent offenſe moins les parties que l'on perce, que le cuivre ou l'acier. Sharp.

Celles dont on ſe ſert dans la cataracte, le bec-de-lievre, pour faire les ſetons, & généralement dans la ſuture des tendons, & dans l'embaumement des corps morts, ſont droites.

Voyez *Planche II.* les différentes figures des différentes ſortes d'aiguilles dont on ſe ſert dans les opérations chirurgicales.

Fig. 1. Aiguille courbe pour la ſuture du tendon; elle eſt tranchante ſur les bords de ſa partie concave & convexe. Elle eſt très-fine, afin qu'il y ait un plus petit nombre de fibres d'un corps auſſi foible que le tendon, offenſé en paſſant. Cette aiguille eſt aſſez large pour la ſuture du tendon d'achille.

Fig. 2. Les plus larges d'entre les aiguilles courbes; ce ſont celles qu'on emploie pour lier les gros vaiſſeaux; ſoit le cordon des vaiſſeaux ſpermatiques dans la caſtration, ſoit les arteres crurales ou de l'épaule dans l'amputation des membres où elles ſe trouvent. Il faut s'en ſervir avec une ligature telle que celle avec laquelle on en voit une enfilée dans cette figure. On ſe ſert auſſi de cette aiguille dans la ſuture des plaies profondes.

Fig. 3. Aiguille courbe avec une ligature d'une forme extremement avantageuſe; elle n'eſt ni trop étroite pour les plus grands vaiſſeaux, ni trop large pour les plus petits. C'eſt celle qu'on emploie préférablement à toute autre, lorſqu'il eſt queſtion de lier un très-grand nombre de vaiſſeaux dans une amputation. Elle eſt encore d'uſage dans la ſuture de pluſieurs plaies.

Fig. 4. Petite aiguille courbe enfilée, pour les plus petites arteres, telles que celles du péricrane, ou celles de la peau qui ſont bleſſées dans l'ouverture des abſcès.

Fig. 5. Aiguille droite, telle que celles dont ſe ſervent les Pelletiers, prenant vers la pointe une figure triangulaire. On s'en ſert dans les ſutures continues ou du Pelletier, & quelquefois dans la ſuture des tendons, à moins qu'on ne lui préfere l'aiguille courbe de la figure 1. Elle eſt auſſi d'uſage dans les embaumemens. Sharp.

Ceux qui travaillent ces aiguilles, doivent prendre de grandes précautions pour leur donner la trempe convenable: car ſi elles ſont molles, il faut quelquefois employer tant de force pour les faire paſſer à travers les chairs, qu'on les fera plier; ſi elles ſont trop dures, elles ſe caſſent ou s'émouſſent, & tous ces accidens peuvent avoir les ſuites les plus terribles, s'il arrivoit ſurtout que le Chirurgien n'eût que celle dont il ſe ſert. Un Chirurgien aura donc ſoin de ſe pourvoir d'un nombre ſuffiſant d'aiguilles.

Il eſt auſſi très-important de leur bien donner la courbure convenable, afin qu'elles puiſſent embraſſer plus facilement les vaiſſeaux, ce qu'elles ne feroient pas ſi commodément ſi elles étoient trop courbes ou trop peu, ou en partie droites & en partie courbes. Cela eſt ſurtout néceſſaire, lorſqu'il eſt queſtion de lier un vaiſſeau ſitué dans une plaie profonde: car il eſt impoſſible dans ce cas de ſe ſervir d'une aiguille dont la partie que l'on tient à la main ſeroit droite; cette direction ne favoriſant nullement celle qu'il faut donner à l'aiguille pour embraſſer le vaiſſeau. La ſurface convexe de l'aiguille doit être applatie, & ſes bords tranchans.

Sa ſurface concave ſera formée de deux ſurfaces s'élevant & formant en ſe joignant ou s'inclinant l'une contre l'autre, une éminence qui va toujours en diminuant juſqu'à la pointe de l'aiguille. Cette éminence de l'aiguille, dans ſa partie concave, la rend extremement forte; elle ne va pas de la pointe juſqu'à l'autre extremité de l'aiguille; cette autre extremité eſt plate. Il y en a quelques-unes qui l'ont ronde; mais cette figure ne permet pas au pouce & au doigt index de la tenir ferme; ainſi je ne les crois pas bonnes dans l'uſage. On fait auſſi des aiguilles dont la ſurface concave eſt plate & qui ont l'éminence que nous avons décrite, à la ſurface convexe; mais je ne vois dans cette ſtructure aucun avantage particulier. Sharp.

Fig. 6. Aiguille dont on fait un uſage fréquent, lorſqu'il eſt queſtion de lier des arteres ouvertes. Heister.

A. Sa pointe eſt émouſſée.
B. L'œil ou le trou.
C. La tête.

Fig. 7.

Fig. 7. Aiguille un peu courbe, inventée par Fabricius ab Aquapendente on s'en ſert dans la fiſtule du thorax.

Fig. 8. Une cannule d'argent qu'on introduit au fond de la fiſtule & qui dirige l'aiguille de la *Fig.* 7.

Fig. 9. Aiguille pour le ſeton ; il faut la faire chauffer rouge pour s'en ſervir. Scultet.

Fig. 10. Aiguille pour le ſeton. Heiſter dit qu'on peut auſſi s'en ſervir commodément pour couper la cornée dans l'*Hypopyon* ou œil purulent ; mais lorſqu'on s'en ſert, il faut l'entortiller avec un morceau de peau placé à l'endroit A, qui y forme une éminence qui empêche l'aiguille d'entrer trop avant dans l'œil.

Fig. 11. Aiguille pour percer l'oreille ; elle eſt creuſe à l'extrémité qu'on tient à la main, & cette cavité s'étend juſqu'à l'autre extremité. Elle a été pratiquée pour y introduire un fil de plomb qui puiſſe demeurer dans l'ouverture faite à l'oreille, lorſqu'on en retire l'aiguille.

Figure 12. Aiguille dont Scultet nous apprend que les Chirurgiens Italiens ſe ſervent dans l'opération de la caſtration. Il en recommande l'uſage, lorſqu'il eſt queſtion de percer une fiſtule. Les bords de la concavité ſont tranchans, & ceux de la convexité ſont émouſſés ; lorſqu'on l'a introduite dans la fiſtule, il faut en garnir le bord tranchant d'un morceau de cire.

Fig. 13. Aiguille à pointe triangulaire, pour le bec-de-lievre.

Fig. 14. Aiguille à pointe plate, pour la même opération.

Fig. 15. Autre eſpece d'aiguille pour le même uſage.

Fig. 16. On voit la maniere de paſſer les aiguilles & d'y diſpoſer le fil, dans l'opération du bec-de-lievre.

Fig. 17. Large aiguille courbe, pour le ſeton longitudinal du cou. Heister.

Fig. 18. Aiguille large, très-pointue, qu'il faut paſſer par la baſe de la mamelle avant l'amputation. Scultet.

Fig. 19. Aiguille dont les Anciens ſe ſervoient pour déprimer la cataracte. Cet inſtrument étoit d'argent ; la pointe en étoit menue & cylindrique comme celle d'une aiguille ordinaire.

Fig. 20. Autre de même eſpece, avec la pointe triangulaire.

Fig. 21. Autre pour le même uſage. La lettre A marque une longue pointe d'acier fort foible. B, une autre pointe un peu plus forte & plus large ; & C un manche d'argent, de cuivre, d'ivoire ou de bois.

Fig. 22. Autre aiguille dont on ſe ſert dans la cataracte, avec une pointe un peu plus large que la précédente.

Fig. 23. Autre, recommandée par Briſſeau, peu différente de la premiere ; elle a ſeulement de plus une rainure vers la pointe.

Fig. 24. & 25. Deux aiguilles dont on ſe ſert auſſi dans l'opération de la cataracte. Celle de la *Fig.* 24. a une rainure à la pointe de même que la précédente ; on s'en ſert pour ouvrir les tuniques de l'œil. Cela fait, on ſe ſert de l'aiguille de la *Fig.* 25. qui eſt plus émouſſée & plus propre à abaiſſer la cataracte. On l'introduit le long de la rainure de la premiere aiguille que l'on retire enſuite.

Fig. 26. & 27. Deux aiguilles dont on ſe ſert comme des deux précédentes repréſentées *Fig.* 24. & 25. Albini.

Fig. 28. Autre aiguille propoſée par Albini. Il faut en introduire la pointe A dans l'œil. Si la cataracte eſt membraneuſe, il faut s'en ſaiſir & l'abbattre en abaiſſant le manche B. Heiſter prétend que l'uſage n'en eſt pas avantageux.

Fig. 29. & 30. L'inſtrument précédent par parties. *Fig.* 29. A, la pointe avec une rainure. B, une ouverture qui reçoit l'éminence D, *Fig.* 30. qui eſt arrêtée en C, *Fig.* 28. par une petite goupille. E *Fig.* 30. eſt une petite plaque d'acier qui, par ſon élaſticité, tient la pointe C, *Fig.* 30. enfermée & ſerrée dans le ſillon ou la rainure A, *Fig.* 29. Mais lorſque la partie B, *Fig.* 28. & 30. eſt déprimée, la pointe C, *Fig.* 30. ſort de la rainure A, *Fig.* 29. & ſaiſit la cataracte membraneuſe.

Fig. 31. Aiguille pour la cataracte à l'œil droit, & dont l'Opérateur doit ſe ſervir de la main droite. Elle a une courbure en C, qui embraſſe le nez pendant l'opération.

Fig. 32. Eſpece de cannule qu'on place ſur l'aiguille, 31. pour en couvrir la pointe, lorſqu'il n'eſt pas beſoin de s'en ſervir.

Fig. 33. Aiguille pour faire un ſeton tranſverſal, avec un trou en A.

Fig. 34. Aiguille pour recoudre le tendon d'Achille, lorſqu'il eſt rompu. Heister.

Fig. 35. Aiguille pour la Gaſtroraphie.

Fig. 36. *Acutenaculum*, ou un Porte-aiguille.

Fig. 37. Le Porte-aiguille de Garangeot.

Acus *paſtoris*, ou *Scandix*, ou *Pecten Veneris*, peigne de Vénus. Voyez *Scandix*.

Acus *moſchata*, ou *Geranium moſchatum*. V. *Geranium*.

Acus, Aiguille d'Ariſtote, eſt un petit poiſſon que l'on trouve dans la mer Adriatique ou dans le golfe de Veniſe. Galien ordonne que dans la ſtrangurie on le brûle, & qu'on en prenne les cendres dans quelque véhicule convenable. Dale.

Il en eſt parlé dans Ariſtote. *Acûs ſecunda ſpecies*, Rondel, *de Piſc.* 1. 229. *Acûs ſecunda ſpecies Rondeletii*, Geſn. *de Aquat.* 9. *Acus Ariſtotelis*, Aldrov. *de Piſc.* 103. Jonſ. *de Piſc.* 36. *Acus* 7. Salv. 68. *Acus Ariſtotelis, ſeu acûs ſecunda ſpecies Rondeletii*, Raii, Ichth. ejuſdem ſynop. piſc. 46. *Acûs altera ſpecies, ſive acus Ariſtotelis, Blennus aliquibus dicta*, Schonf. Ichth. 11. *Typhle marina*, Bellon. *de Aquat.* 446. *Petimbuaba*, Charlt. Piſc. 16.

Il y a encore un autre poiſſon du même nom latin *acus*. On les regarde l'un & l'autre comme un mets aſſez mauvais. Ils n'ont point de ſuc, & ſont peu nourriſſans. Castelli.

Acus ſignifie encore une paille.

ACUSTICUS. Ἀκουστικός, *Acouſtique*. On donne cette épithete aux nerfs qui ſervent à l'ouie, de même qu'aux remedes & aux inſtrumens qu'on emploie pour conſerver ou pour réparer ce ſens. Castelli.

ACUSTO, *Nitre*. Ruland.

ACUTENACULUM. Heiſter appelle de ce nom un inſtrument que les Chirurgiens François ont nommé *porte-aiguille*. C'eſt une eſpece de manche qu'on adapte à l'aiguille, & qui en facilite le manîment dans les opérations où il faut employer quelque force pour la faire entrer. Voyez la planche 2. & les fig. 36. & 37.

ACUTUS, *aigu*. Voici l'interprétation que Galien donne de ce mot. La plupart des Medecins diſent qu'une maladie doit être appellée aigue, lorſqu'il y a promtement une criſe ; & qu'au contraire, il faut la regarder comme chronique, lorſque la criſe ſe fait attendre longtems ; mais ils ſont dans l'erreur : car on ne peut pas dire que le *brachuchronion*, βραχυχρόνιον, ſoit une maladie aigue, ni que ce ſoit une maladie chronique, polychronique, ou de quelque autre eſpece qu'on voudra en diſtinguer relativement au tems de la criſe. Cette maladie, qui n'a point encore de nom, eſt d'une nature contraire à celle des maladies aigues. Il eſt de la nature d'une maladie aigue, ou d'une maladie dont la violence fait le danger, ſelon Archigene, ou qui eſt accompagnée d'une fievre continue, ſelon Hippocrate, de tendre rapidement à la criſe. L'épithete d'*aigue* vient d'un mouvement particulier aux maladies qu'elle déſigne ; d'où il eſt évident que toute maladie aigue tendant rapidement à ſa fin, doit être de courte durée : car ſe mouvoir rapidement, c'eſt la même choſe que s'avancer rapidement au repos. Ainſi, toute maladie où il y aura ce mouvement particulier, qui la fait appeller aigue, ſera donc courte ; mais c'eſt relativement à deux choſes différentes, qu'elle ſera aigue & courte ; & c'eſt par l'impoſſibilité qu'il y a qu'un mouvement violent ſoit durable, qu'elle eſt courte. Toute maladie aigue tient de la nature d'une autre eſpece de maladie. Les fievres accidentelles, telles que celles qui naiſſent du chaud, du froid, de la fa-

tigue, des veilles, du chagrin, de l'ivreſſe, de la colere, & de ſemblables cauſes, ſont courtes, ainſi que les maladies aigues, dont elles different ſeulement en ce qu'elles ne ſont point dangereuſes. Aucun Medecin, ni qui que ce ſoit, n'a jamais appellé ces dernieres maladies, des maladies aigues; tout le monde dit cependant qu'elles ſont courtes: il y a donc de la différence entre ces deux épithetes, *court* & *aigu*.

On confond encore la lenteur avec la longueur; cependant ces mots préſentent des idées bien différentes. L'aigu eſt proprement l'oppoſé à lent, & le court s'oppoſe à long. Ainſi, toute maladie aigue eſt néceſſairement courte, & toute maladie chronique eſt néceſſairement lente: mais il ne s'enſuit pas de-là que toute maladie courte ſoit aigue, ni que toute maladie lente ſoit chronique.

Galien n'eſt pas ici auſſi clair qu'il eſt preſque partout ailleurs. Il paroît entendre par une maladie aigue, celle qui tend rapidement à une criſe, & qui eſt accompagnée de danger: ce en quoi il eſt d'accord avec lui-même, & avec la plupart des autres Auteurs; car c'eſt là préciſément la notion qu'ils ont d'une maladie aigue.

Nous avons coutume d'appeller maladies aigues, toutes celles où il y a fievre, & conſéquemment mouvement conſidérable dans le ſang, & chaleur; & qui ſe terminent promptement. C'eſt ainſi que nous les diſtinguons des maladies chroniques, qui s'avancent avec moins de viteſſe, & qui arrivent plus lentement à leur terminaiſon.

Acutus, en général, *aigu*, *tranchant*, *pointu*. Il ſe dit des remedes, des alimens, des inſtrumens, de certaines parties du corps, & d'une infinité d'autres choſes.

ADAL. C'eſt, ſelon Paracelſe, la partie des plantes qui conſtitue leurs vertus médicinales, ou, ce qui revient au même, la partie pure & active des plantes, ſéparée de la partie impure & terreſtre.

ADAMAS, *Diamant*, d'α privatif & δαμάω, vaincre; qu'on ne peut caſſer.

Adamas, Offic. Worm. 102. Calc. Muſ. 202. Kentm 47. Schw. 358. Aldrov. Muſ. Metal. 945. Charlt. Foſſ. 36. Boet. 115. *de* Lact. 1. Geoff. Prælect. 83.

C'eſt une pierre précieuſe extremement dure, fort chere, ordinairement ſans couleur, & tranſparente comme l'eau. Les plus beaux *diamans* ſont apportés des Indes Orientales.

Quant à ſes vertus & à celles des autres pierres précieuſes, nous allons expoſer ici au Lecteur l'opinion de Paulus Ammannus, pour n'y plus revenir. Nous ne nous accordons gueres ſur les noms des pierres précieuſes. Les Anciens font mention de quelques-unes qui nous ſont inconnues, ou que nous connoiſſons ſous des noms différens de ceux qu'ils leur avoient impoſés. Nous nous accordons encore moins ſur leurs propriétés. Ils ont débité ſur le compte des pierres précieuſes une infinité de fables & d'abſurdités. Sans nous arrêter aux noms qu'on leur donne, ni à la valeur qui leur eſt aſſignée, nous allons paſſer aux vertus qu'on leur attribue. A les conſidérer en elles-mêmes, en qualité de productions de la nature, on ne peut douter qu'elles ne ſoient capables de produire des effets conſtans & déterminés. Mais qui connoît toutes les manieres de les contrefaire, & toutes les fourberies pratiquées à cet égard par les Juifs, les Portugais, & d'autres? En général on peut être leur duppe de deux manieres. Premierement, en achetant d'eux des pierres occidentales pour des pierres orientales; car je ſuppoſe, & c'eſt l'opinion commune, que celles qui viennent des Indes orientales ſont préférables aux autres, & qu'elles ont un feu & un éclat que celles-ci n'ont point. En effet, qui eſt-ce qui ne ſait pas diſtinguer un *diamant* des Indes, d'un autre? Secondement, en prenant des compoſitions artificielles pour des pierres précieuſes; en un mot, du verre pour des *diamans*. Worm. p. 101. On ne peut pas douter, dit Faber, *Panchym. l.* 4. *ſ.* 4. *p.* 521. que les pierres précieuſes ne ſoient capables de produire quelques effets naturels, & que la nature ne les ait

douées de quelques propriétés, mais dont l'énergie eſt peut-être fort affoiblie par les obſtacles que la ferme union de leurs parties peut y apporter. Cette ſeule réflexion peut ſuffire pour anéantir toutes les opérations merveilleuſes que quelques Auteurs racontent des pierres précieuſes, & particulierement Wierus, *de Cur. malef.* p. 411. Si des effets attribués à ces ingrédiens rares on écarte une multitude prodigieuſe de menſonges, il reſtera peu de choſes qui puiſſent en rendre l'uſage recommandable dans la Medecine. S'il étoit permis de juger de toutes les autres pierres par le *diamant*, de quel avantage nous ſeroient-elles? D'aucun: car il eſt faux

1°. Que le *diamant* réſiſte à l'enclume & au marteau.

2°. Qu'il rétabliſſe la paix dans les ménages, en calmant les démêlés qui s'élevent entre les époux.

3°. Que mis ſous l'oreiller, il manifeſte l'adultere.

4°. Qu'en jettant les yeux ſur un *diamant* héréditaire, dans de certaines conjonctures, il en naiſſe un enfant dans la famille.

Abandonnons toutes ces fables au mépris qui leur eſt dû, & voyons quel eſt le mérite du *diamant* dans la Medecine. On dit qu'il guérit de la dyſſenterie. Comment cela ſe peut-il faire? car tout le monde convient qu'il déchire les inteſtins. Mais quand il auroit effectivement cette propriété, qui eſt-ce qui ſeroit en état de ſe ſervir de ce remede? Car il en faut au moins une dragme pour qu'il puiſſe opérer. Or un *diamant* de ce poids eſt preſque ineſtimable. J'en dis tout autant de l'améthiſte. Quand on porte ſimplement cette pierre, elle ne guérit de rien: mais ſi on l'avale, elle prévient l'ivreſſe, dit-on. L'améthiſte eſt miſe auſſi au nombre des pierres précieuſes. Quand d'autres que des Princes ſeroient en état de s'en pourvoir, je doute fort qu'on en fît uſage. On trouve, à la vérité, dans les apothicaireries des morceaux de ſaphir, de grenat, d'émeraude, de jacinthe & de cornaline: mais examinez les vertus de ces pierres; & vous verrez que le caprice & la charlatanerie ſeuls les ont introduites dans la Medecine. On a tenté de perſuader aux Princes & aux perſonnes opulentes, qu'elles contenoient en elles je ne ſai quoi d'extremement cordial. Il eſt inutile de dire par quel motif: mais il eſt conſtant que certaines pierres ordinaires, ou quelques ſimples les plus communs, poſſedent cette qualité plus inconteſtablement dans un degré fort ſupérieur. Tel eſt mon avis. Je permets à ceux qui penſent autrement, de prouver le contraire: mais je les avertis que les perſonnes ſinceres ne les en croiront que ſur l'expérience. Nous n'avons ni raiſon ni expérience qui nous perſuadent en faveur des pierres précieuſes, de la vertu cordiale qu'on leur attribue. Je peux donc conclurre, quant à préſent, que l'éloge que l'on en a fait n'a aucun fondement réel & ſolide; & que toutes les propriétés qu'on leur a prêtées, ſont plus imaginaires que vraies. Dale.

Le *diamant* eſt la pierre précieuſe la plus dure de toutes. Elle eſt toute tranſparente & brillante comme l'eau la plus pure. Quelquefois le *diamant* eſt gâté par une couleur étrangere, blanche, jaune ou noire; ce qui eſt un défaut. Il eſt compoſé de lames cryſtallines poſées les unes ſur les autres. Les lapidaires habiles le fendent aiſément en deux ou trois tablettes, en appliquant la pointe du couteau dans les jointures des lames. Le feu ordinaire ne le calcine pas: le feu même du ſoleil ne l'altere pas, ſi ſes lames ſont expoſées à ſes rayons ſelon leurs ſurfaces plates: mais ſi les extrémités reçoivent les rayons du ſoleil, les petites lames ſe diviſent aiſément par la matiere du feu, & ſe fondent enſuite en une maſſe de verre, qui ne retient plus rien de l'éclat du *diamant*. On ne trouve des *diamans* que dans l'Inde. On n'en fait aucun uſage en Medecine. Voilà ce qu'en dit M. Geoffroy.

Quelques Auteurs regardent le *diamant* comme un poiſon; d'autres ne ſont point de cet avis. Ceux qui ont pris le parti du *diamant*, & qui l'excluent du nombre des poiſons, ſont en plus grand nombre, & me paroiſ-

ſent plus fondés en raiſons que leurs adverſaires.

Bembe raconte d'un certain Triſtan Cibelet, de Chypre, ambaſſadeur de Ferdinand Roi de Naples, qu'il ſe tua en avalant un *diamant* qu'il portoit à ſon doigt : mais il ajoute qu'il but auſſi de l'eau forte ; ce qui met en doute ſi ce fut le *diamant* qu'il avoit avalé, ou l'eau forte qu'il prit, qui lui donna la mort. Nous liſons dans Aventin, que ce fut avec le *diamant* qu'Henri VII. Empereur des Romains, fut empoiſonné par le Moine qui le communia : mais il eſt preſque incroyable qu'une quantité de poudre de *diamant*, auſſi légere que celle qui peut entrer dans une hoſtie, ait été capable de produire cet effet. Il ſe ſervit ſans doute d'un poiſon plus violent & plus énergique.

Mais afin qu'on ne nous reproche point d'avoir omis ce que les Auteurs ont écrit des ſymptomes qui ſuivent cette eſpece d'empoiſonnement, & de la maniere d'y remédier, j'ajouterai à ce que j'ai dit les articles ſuivans, tirés de ces Auteurs.

Ceux qui ont pris du *diamant* réduit en poudre éprouvent les ſymptomes ſuivans. Ils ſentent dans l'eſtomac & dans les inteſtins des douleurs violentes. Ces douleurs ſont cauſées par le déchirement & la corroſion des parties : cet accident eſt ſuivi de la ſyncope ; & la ſyncope, de la mort.

La cure conſiſte à ſe ſervir de tous les moyens poſſibles pour chaſſer le *diamant* hors du corps. Il faut commencer par provoquer le vomiſſement, ſoit avec du beurre, ſoit avec de l'huile douce, du bouillon fait avec de la graiſſe de poule ou de chapon, & d'autres ingrédiens ſemblables. Si le poiſon eſt deſcendu dans les inteſtins, on aura recours aux clyſteres adouciſſans & humectans, préparés avec la mauve, la guimauve, la graine de lin, le bouillon gras, l'huile, le beurre, & d'autres matieres propres à le faire gliſſer. Les Auteurs ajoutent à cela le ſang de bouc frais ou ſec, avec le bouillon gras. Si leur deſſein n'eſt pas de provoquer la ſortie des urines par ce dernier remede, il faut qu'il leur ait été ſuggéré par le préjugé vulgaire, que le ſang de bouc briſe le *diamant*. D'autres ordonnent du baume depuis un ſcrupule juſqu'à deux ; & du vin clairet & diurétique. Si ces remedes ne produiſent aucun effet, on emploiera les antidotes généralement uſités dans la corroſion & les ulceres des inteſtins ; car le poiſon pourroit bien avoir cauſé par ſa nature ces deux accidens. SENNERT.

ADAMAS. Les Aſtrologues déſignent auſſi la Lune par ce mot. JOHNSON.

ADAMANTIS. C'eſt le nom d'une plante qui croît, ſelon Pline, dans la Cappadoce & dans l'Arménie. Il lui donne la vertu de terraſſer les lions, & de leur ôter leur férocité. *Lib. XXIV. ch.* 17.

ADAMITUM ou ADAMITA. La plus dure des pierres blanches. Paracelſe la regarde comme une eſpece de tartre. Il appelle les pierres blanches qui ſont les plus dures, *adamitum ;* & *adamita*, la pierre contenue dans la veſſie. *De Tartaro, Lib. I.*

ADAMUS, *Adam*, le premier homme. Les profeſſions ont toutes la vanité de faire remonter leur origine le plus loin dans l'antiquité qu'elles peuvent. La Medecine ne s'eſt non plus oubliée en cela qu'aucune autre ; mais il faut convenir que ſes prétentions ſont appuyées & juſtifiées par le témoignage des Auteurs ſacrés, qui aſſurent que Dieu doua notre premier pere d'une ſi grande pénétration, qu'il connoiſſoit au premier coup d'œil la nature ſpécifique de toutes les productions de la terre, & qu'il lui avoit révélé les propriétés médicinales de toutes les plantes. Ces deux qualités, ajoutent-ils, lui étoient abſolument néceſſaires pour impoſer aux choſes des noms convenables : d'où les Medecins ont conclu qu'Adam avoit été non-ſeulement le premier Medecin, mais le plus grand qui eût jamais exiſté, ſans avoir été favoriſé de la même inſpiration divine.

D'ailleurs, *Adam* a vécu ſi long-tems, qu'il eſt impoſſible qu'il ne ſe ſoit pas offert à lui un grand nombre de choſes relatives à la Medecine & à la Chirurgie ; & qu'il n'ait fait beaucoup d'obſervations de phyſiologie & de Medecine.

ADAMUS, Adam ; terme uſité par les Alchymiſtes, pour déſigner la pierre philoſophale, qu'ils appellent encore un animal, & en vertu de laquelle Adam porta, diſent-ils, ſon Eve inviſible dans ſon côté, juſqu'au moment auquel le Créateur l'en tira, & les unit. *Theat. Chym. p.* 509.

Ils ajoutent que cette divine pierre adamique eſt formée du mercure adamique des Sages ; qui par ſon union avec l'Eve femelle engendre une troiſieme ſubſtance, qui eſt, à ce que je crois, leur pierre philoſophale. *Theat. Chym.* p. 520.

ADARCES. Ce qu'on appelle *adarces* ou *adarcé* eſt une eſpece d'écume ſalée, qui s'engendre dans les lieux humides & marécageux, qui s'attache aux roſeaux & à l'herbe, & qui s'y endurcit en tems ſec. On la trouve dans la Galatie : elle eſt de la couleur de la poudre la plus fine de pierre aſſienne ; ſa ſubſtance eſt lâche & poreuſe, comme celle de l'éponge bâtarde ; en ſorte que l'on pourroit l'appeller l'éponge bâtarde des marais.

Elle eſt déterſive, pénétrante, réſolutive, propre pour diſſiper les dartres, la lepre, les rouſſeurs & les autres taches de la peau. Elle eſt encore attractive ; ainſi l'on peut s'en ſervir dans la ſciatique. DIOSCORIDE, *L. V. ch.* 137.

ADARCES. Offic. Boet. 402. Matth. 1377. Aldrov. Muſ. Metall. 213. *Adarce*, J. B, 3. 804. Chab. 575.

Perſonne n'a encore examiné juſqu'à préſent ſi l'*adarces* de Dioſcoride eſt le même que celui dont le Docteur Plott fait mention dans ſon Hiſtoire naturelle de la province d'Oxford, & s'il a les mêmes propriétés. L'*adarces* de Plott n'eſt autre choſe qu'une concrétion de particules pierreuſes, de couleur blanche, qu'une eau à la rencontre d'une autre eau qu'on ſuppoſe ferrugineuſe, précipite & répand ſur l'herbe, les roſeaux & d'autres corps qui y ſont expoſés.

Pluſieurs Auteurs ont obſervé cette eſpece d'incruſtation ; Pancirolle, à quatre milles de Rome, hors la porte d'Oſtie, appellée vulgairement la porte Saint Paul, & M. Litre dans le canal des eaux d'Arcueil à Paris : ce qui donna lieu à celui-ci de les regarder comme mal ſaines, & de conclurre que toutes les eaux qui enduiſoient les canaux dans leſquels elles couloient, d'un limon dur & formé en croûte, devoient vraiſemblablement produire le même effet dans les reins & dans la veſſie, ſurtout ſi ces parties étoient foibles & tendres, & engendrer la gravelle & la pierre. Voyez ſon *Voy. à Paris* & ſon *Eſſai ſur la pierre*. Si vous voulez en ſçavoir d'avantage ſur l'*adarces*, liſez *Boetius*, p. 405. DALE.

On l'appelle encore *Calomochnus* ou *Calomochanus*. SAUMAISE.

ADARNECH, ou AURIPIGMENTUM, *orpiment.*

ADARIGO. Caſtelli interprete ce mot d'après Ruland & Jonhſon par orpiment : mais ſi l'on ſe donne la peine de recourir à ces Auteurs, on ne trouvera ce terme ni dans l'un ni dans l'autre. On trouve dans Jonhſon *adariges*, qu'il traduit par *ammoniac*, & qu'il cite de Ruland, qui a écrit *adirige*. Je ſerois porté à croire que Jonhſon veut parler du ſel ammoniac, & non de la gomme de ce nom ; car il dit de même que Ruland, *adirige*, ou *ammoniacum.*

ADARRIS. Ruland entend par ce mot *flos maris*, fleur de mer : ce qui pourroit ſignifier écume de mer, *ſpuma maris :* mais ſi l'on s'en tient au mot allemand, par lequel il rend *adarris*, c'eſt proprement fleur, *flos*. Cependant je perſiſte dans ma conjecture, & je crois qu'il n'a voulu dire autre choſe qu'écume de mer, *ſpuma maris.*

ADARTICULATIO, ou ARTHRODIA. Eſpece d'articulation des os. Voyez *Arthrodia.*

ADAXOMA. Caſtelli a latiniſé ce mot, & il en a fait un article dans ſon lexicon. Il eſt dérivé du verbe grec ἀδαξασθαι, ſentir une demangeaiſon douloureuſe. GALIEN.

ADDEPHAGIA, ou ADEPHAGIA, Ἀδηφαγία ou ἀδηφαγία, d'ἄδην, abondamment, & de φάγειν, manger. *Appé-*

tit vorace, appétit insatiable. Constantin. Castelli.

ADDITAMENTUM, ou EPIPHISIS. La grande épiphise de l'*ulna* au coude, est appellée *additamentum necatum.* Casselli.

ADDITIO, *Addition;* l'action par laquelle le Chirurgien répare une chose à laquelle il y a défaut, s'appelle *addition*, πρόσθεσις, pour la distinguer d'une autre opération par laquelle il retranche le trop ou le superflu, & qu'on appelle soustraction, ἀφαίρεσις. La Chirurgie est fondée là-dessus. Il faut ou ajouter, ou retrancher.

* ADDUCTIO, *Adduction*; l'action par laquelle une partie du corps est approchée d'un plan que l'on supposeroit le diviser en deux parties égales depuis la tête jusqu'aux piés.

ADDUCTOR. *Adducteur.* C'est un nom commun à un grand nombre de muscles.

Adductor minimi digiti pedis, ou Tranversalis pedis placentini. Il part tendineux de l'os extérieur sésamoide du grand orteil; il est fortement adhérent à la partie tendineuse de l'*adducteur* du pouce du pié; il devient promptement charnu; il s'avance au-delà de l'extrémité des deux derniers os du métatarse, s'insérant entre eux & les fléchisseurs des orteils : alors il devient plus large, & il se termine dans un tendon qui naît de l'expansion tendineuse, située sous la plante du pié, & en partie dans le ligament cartilagineux qui couvre l'articulation de la premiere phalange du troisieme doigt, avec son os métatarse; quelques-unes de ses fibres charnues s'étendent au même endroit du petit orteil.

Son usage est d'approcher le troisieme & le quatrieme doigt du pié, des deux autres, & du gros orteil. Douglas.

Adductor oculi. *Adducteur de l'œil.* Il part tendineux & charnu des bords du trou qui donne passage à travers l'os sphenoide, au nerf optique entre le grand oblique & l'abaisseur.

Il s'insere par un tendon foible dans la sclérotique, du côté du grand angle.

Son usage est de tourner l'œil du côté du nez. Douglas.

Adductor pollicis manus ad indicem, ou Antithenar Rioiani. *L'adducteur* du pouce de la main à l'index, ou l'antithenar de Riolan. Il part du côté externe de la face supérieure de l'os du métacarpe qui soutient l'index. Il s'insere dans la premiere phalange du pouce, & il se termine par un tendon grêle qui s'étend le long du grand extenseur du pouce.

Son usage est d'approcher le pouce du doigt le plus voisin. Douglas.

Adductor pollicis ad minimum digitum. *L'adducteur* du pouce au petit doigt part plus charnu que tendineux de toute la longueur de l'os du métacarpe, qui soutient le doigt du milieu, d'où ses fibres qui l'embrassent également d'un & d'autre côté, se rendent au pouce. Il s'insere à sa seconde phalange, un peu au-dessous d'un de ses os sésamoides.

Son usage est d'approcher le pouce du petit doigt, & de celui qui précede celui-ci. Douglas.

Adductor pollicis pedis. *L'adducteur* du gros orteil part par un tendon long, foible & grêle de l'os calcis, il passe sous la partie tendineuse de la masse charnue, l'os cuboïde, l'os cunéiforme, & la face supérieure de l'os du métatarse du second orteil. Il forme en se dilatant un ventre assez considérable peu au-delà de son origine. Il s'insere dans l'os extérieur sésamoide du grand orteil.

Son usage est d'approcher ce doigt des autres. Douglas.

Il y a plusieurs autres muscles qui portent la qualité d'*Adducteurs*, relativement à différentes parties; on en parlera sous leurs noms particuliers.

A D E

ADEC. *Lait tourné*, ou *babeurre.* Ruland. Johnson.

ADECH. *Spiritum interiùs agentem districtionis causâ adech vocare soleo*, dit Paracelse. Celui qui a traduit ce passage de Paracelse, entend par *adech*, l'homme invisible, intérieur, ou cette partie de l'homme qui reçoit les formes & les idées des choses qui sont soumises aux sens de l'homme extérieur.

Ruland dit qu'*adech* c'est l'homme intérieur & invisible, ordonnant & formant le plan de tout ce que l'homme visible & extérieur exécute ou imite avec ses mains.

Tout homme sensé se seroit servi du terme familier d'esprit ou d'ame : mais les enthousiastes, les alchymistes & les fous se croiroient deshonorés, s'ils avoient parlé comme les autres hommes.

ADECTOS. Ἀδηκτός, d'α privatif, & δήκω, *mordre.* On donne cette épithete aux remedes qui calment les douleurs, ou qui dissipent les sensations fâcheuses causées par des humeurs ou des remedes trop acres. Castelli d'après Tiraqueau.

ADEDENTES. *Phagedæniques* ou *rougeurs.* Il se dit des ulceres. Voyez *Phagedæna.* Castelli.

ADHEMEST. *Aiohonec*, ou *Alhohonec.* C'est, selon Ruland, une lame, *lamina*, un plaque de métal.

ADELOS. Ἄδηλος, d'α privatif, & de δῆλος, *évident; inévident, insensible.* ἄδηλα πρόσκαιρα, ce sont des choses qui sont soumises aux sens quand elles paroissent, mais qu'on n'apperçoit point alors. Ainsi leur évidence est momentanée, ce que le terme πρόσκαιρα désigne. Il est de l'invention des Empyriques. Gorræus d'après Galien.

ADELPHIA. d'ἀδελφὸς, *allié.* C'est ainsi qu'Hippocrate appelle les maladies qui ont du rapport les unes aux autres.

ADELPHIXIS, Ἀδελφιξις, dérivé d'ἀδελφὸς, ainsi qu'*Adelphia.* C'est l'analogie, le rapport ou la similitude que certaines maladies du corps ont les unes avec les autres; ou la liaison, la symphatie, la conspiration qui regne entre certaines parties. Hippocrate. Fœsius.

ADEMONIA. Ἀδημονία, d'α privatif, & δαίμων, *génie, divinité, sort.* Hippocrate se sert quelquefois de ce mot pour désigner l'anxiété, l'inquiétude extreme, & le mal-aise cruel dans lesquels se trouve souvent un malade, surtout dans les maladies aigues. Hippocrate regarde cet état comme un symptome de certaines affections histériques, dans le petit traité, *De his quæ ad virginem spectant.*

ADEN, Ἀδὴν, *une glande.* Voyez *Glandula.*

ADENIOS, Ἀδηνιῶς, d'α privatif, & de δηνος, *conseil;* imprudemment, sans attention, sans soin, sans jugement. Fœsius d'après Galien & Hesychius.

ADENOIDES. Ἀδενοειδὴς, de ἀδὴν, *glande*, & εἶδος, semblable. Glanduleux, glandiformes; épithete que l'on donne aux Prostates. Voyez *Prostatæ*, Castelli.

ADENOSUS ABSCESSUS. C'est une tumeur, dure, crue, fort semblable à une glande, & difficile à résoudre. Castelli d'après Marc-Aurele Severinus.

ADEPHAGIA. Voyez *Addephagia.*

ADEPS. *Graisse.* C'est une huile animale, contenue dans la membrane adipeuse, ou dans la membrane celluleuse, comme Boerhaave l'appelle. Ce n'est pas une membrane simple, mais un tissu de plusieurs feuillets membraneux, attachés inégalement les uns aux autres, de distance en distance, de sorte qu'ils forment quantité d'interstices plus ou moins étendus qui communiquent ensemble. On donne à ces interstices le nom de cellules, & ce qui est composé de telles cellules, est appellé tissu cellulaire.

L'épaisseur de la membrane adipeuse n'est pas égale partout le corps, & dépend de la pluralité des feuillets qui la composent.

Ce tissu feuilleté ou cellulaire, est fort adhérent à la peau, s'insinue entre les muscles en général, entre leurs fibres en particulier, & communique même avec les membranes qui tapissent l'intérieur du bas-ventre & de la poitrine.

Cette structure est évidemment démontrée tous les jours par les bouchers; lorsqu'ils soufflent l'animal nouvellement tué, ils gonflent non-seulement la membrane adipeuse; mais le vent se répand même dans les inter-

ſtices des muſcles, pénetre juſqu'aux viſceres, & y produit partout une eſpece d'emphyſeme artificiel.

Ces interſtices cellulaires ſont comme autant de petits ſacs ou ſachets remplis d'un ſuc huileux, onctueux, & plus ou moins fermes ou coulans, que l'on appelle graiſſe, & dont le plus ou le moins de fermeté dépend non-ſeulement de la conſiſtance particuliere de ce ſuc; mais auſſi de l'étendue ou de la petiteſſe des cellules plus ou moins diviſées & ſubdiviſées.

Tout le monde ſait que l'illuſtre Malpighy a beaucoup travaillé là-deſſus; que dans les oiſeaux & dans les grenouilles, dont les viſceres & les vaiſſeaux ſont tranſparens, il a entrevu une eſpece de conduit adipeux ou graiſſeux; & qu'en preſſant ces conduits, il a obſervé des gouttes huileuſes rouler diſtinctement dans les petites ramifications de la veine-porte.

La fabrique du ſavon, la compoſition de l'onguent nutritum, les différens mélanges des huiles avec des liqueurs ſalines & acides, donnent quelque idée de la formation de la graiſſe dans le corps humain : mais l'organe qui la ſépare de la maſſe du ſang, & dont il s'agit principalement ici, n'eſt pas encore aſſez connu.

La *graiſſe* ou matiere graiſſeuſe eſt plus coulante dans les vivans que dans les morts : on voit qu'elle ſe fond par la chaleur des doigts en la maniant, & que ce ſont en partie les ſacs membraneux qui l'empêchent de couler. Pour l'en faire ſortir entierement, on met le tout dans un vaiſſeau ſur le feu. Alors les ſacs cellulaires crevent, & ſe ramaſſent en forme de pelottes irrégulieres, qui nagent dans la vraie graiſſe ou ſubſtance huileuſe, fondue & coulante.

Cette matiere ou ſubſtance s'amaſſe & augmente par le repos & la bonne chere : elle diminue & ſe conſume par la fatigue, & par le peu de nourriture. On conçoit aſſez cet effet par rapport aux alimens. Il n'eſt pas moins aiſé de concevoir que le repos continuel & une vie oiſive la rendent moins coulante, & par conſéquent capable d'embarraſſer le paſſage de la tranſpiration cutanée, & d'empêcher la déperdition naturelle qui ſe fait par-là.

La fatigue au contraire la met en fonte, & la fait peu à peu accompagner la matiere de la tranſpiration cutanée hors du corps. On croit qu'elle rentre dans la maſſe du ſang par les veines capillaires quand la nourriture manque, & qu'elle y ſupplée juſqu'à un certain degré.

On explique par-là les longues abſtinences de certains animaux : mais il me ſemble que le ſeul empêchement de la diſſipation cutanée par le repos continuel, & l'inaction de ces animaux, y a bonne part.

La différence de l'épaiſſeur de la membrane adipeuſe eſt déterminée, & ſe remarque aſſez régulierement en certains endroits du corps, tant pour l'agrément, que par rapport à l'utilité.

Elle eſt plus conſidérable aux endroits où les interſtices des muſcles auroient laiſſé des creux & des vuides très-deſagréables, leſquels ſont remplis & comme tamponnés par cette matiere graiſſeuſe, qui en même-tems ſouleve la peau, & lui donne une certaine forme agréable & proportionnée.

L'embompoint ordinaire, comparé avec la maigreur extreme, ou un cadavre dépouillé de ſa *graiſſe* par la diſſection, ſurtout le viſage, font aſſez la preuve de ce que je viens de dire.

Dans quelques endroits du corps, elle ſert de couſſinet & de matelas, comme aux feſſes, où les feuillets & les cellules ſont en grand nombre. Dans d'autres parties, cette membrane n'a point de feuillets, ou en a peu, & par conſéquent a peu de *graiſſe*, ou n'en a point; par exemple, au front, aux coudes, &c.

Il y a des endroits où ſon épaiſſeur paroît comme étranglée, ou entrecoupée par un rétréciſſement naturel en forme de pli, comme dans celui qui ſépare l'arriere-menton d'avec le col, & dans celui qui diſtingue les feſſes d'avec le reſte de la cuiſſe. On la voit quelquefois entierement enfoncée, & en quelque maniere percée par une eſpece de point ou de foſſette, comme cela paroît dans le nombril des perſonnes graſſes.

Ces enfoncemens & ces plis ne s'effacent jamais, quelque exceſſif embompoint que l'on acquierre, parce qu'ils ſont naturels, & dépendent de la conformation particuliere de la membrane graiſſeuſe, dont les feuillets manquent dans ces endroits.

La *graiſſe* ou matiere graiſſeuſe, eſt d'une grande utilité par rapport aux muſcles, qu'elle entretient dans une ſoupleſſe néceſſaire à leurs actions, & dont elle empêche ou adoucit en quelque maniere les frottemens mutuels. Cet uſage eſt à peu près ſemblable à celui de la matiere onctueuſe ou ſynoviale qui ſe trouve dans les articulations.

Enfin cette *graiſſe*, comme une ſubſtance huileuſe, aſſez liquide dans ſon état naturel, peut encore ſervir de quelque défenſe contre le froid, qui fait ſouvent plus d'impreſſion ſur les perſonnes maigres que ſur les perſonnes graſſes. C'eſt ainſi que pour ſe rendre moins ſenſible à la rigueur de l'hiver, & pour prévenir les angelures, les voyageurs ſe frottent les extrémités, ſurtout les piés avec des huiles ſpiritueuſes, comme celle de térébenthine, &c.

Cette maſſe graiſſeuſe qui ſert de tégument & d'enveloppe générale au corps humain, eſt différente de celle qui ſe trouve dans le bas-ventre, dans la poitrine, dans le canal de l'épine du dos, dans les articulations des os, & dans les os mêmes.

Mais la différence de toutes ces maſſes particulieres de *graiſſe* conſiſte principalement dans l'épaiſſeur ou la fineſſe des pellicules, dans la largeur ou la petiteſſe des cellules, dans la conſiſtance ou la fluidité, comme auſſi dans le plus ou moins de ſubtilité de la matiere onctueuſe. WINSLOW, *Expoſ. Anat.*

A cette expoſition anatomique de la *graiſſe*, j'ajouterai ce que le célebre Leuwenhoek en a dit.

Après mes découvertes ſur la circulation du ſang, après m'être apperçu que je ne pouvois pas trouver les dernieres extrémités des vaiſſeaux ſanguins, je me mis à rechercher la formation des particules de la *graiſſe*; car je ne penſois point qu'elles fuſſent ſéparées du ſang, & qu'elles vinſſent des vaiſſeaux ſanguins. Mais ayant bien-tôt remarqué que les membranes proprement dites, ne ſont autre choſe que de très-petits vaiſſeaux; & conjecturant qu'ils avoient été faits pour la nutrition ſeule des parties, & qu'il n'y avoit point de circulation dans ces vaiſſeaux, j'imaginai que la matiere que nous appellons *graiſſe*, y étoit portée, lorſque la nourriture deſtinée aux parties du corps étoit trop abondante, & qu'elle étoit contrainte d'en ſortir lorſqu'ils étoient trop pleins; car toutes les particules de la *graiſſe* ſont renfermées dans de petites cellules, comme je l'ai obſervé.

Il me paroît beaucoup plus raiſonnable d'expliquer ainſi l'origine de la *graiſſe*, que de la faire venir des vaiſſeaux ſanguins. Mais quelle eſt la formation des particules de la *graiſſe*, qui ſont, ainſi que je l'ai remarqué, des globules aſſez gros compoſés d'autres globules plus petits? C'eſt ce qui ne m'eſt point encore connu. Je ne peux non plus déterminer l'origine de ces vaiſſeaux qui conſtituent ce que nous appellons membrane, ni leur commencement, ni la maniere dont la *graiſſe* y eſt apportée.

Un morceau de bœuf enveloppé dans un morceau de papier étoit reſté dans un tiroir pendant près de quatre ans, lorſqu'il me tomba ſous la main. Je le trouvai couvert en pluſieurs endroits d'une membrane. J'en coupai quelques particules, ainſi que de la membrane qui y étoit attachée, & j'obſervai aux environs de la membrane ſeize ou dix-huit petits filets nerveux, qui dans le deſſéchement de la chair, s'étoient tellement reſſerrés enſemble, qu'ils étoient à peu près deux fois auſſi longs que larges; & j'apperçus très-diſtinctement dans quelques-uns les vaiſſeaux qui ſont dans les nerfs.

Ces petites fibres nerveuſes étoient renfermées dans une eſpece de demi-cercle qui les ſéparoit de leurs fibres muſculeuſes ; & ce demi-cercle étoit formé par un rang de petites fibres tendineuſes, dont chacune étoit preſque deux fois auſſi forte qu'un poil de barbe. Je vis au-delà de ces petites fibres tendineuſes, les fibres muſculeuſes qui avoient été coupées tranſverſallement; & j'apperçus dans cette partie du demi-cercle différentes ouvertures, qui me parurent au microſcope aſſez grandes pour recevoir des grains de chenevi : on auroit pu prendre ces ouvertures pour des vaiſſeaux, ſi elles n'avoient pas été raſſemblées en ſi grand nombre. Mais en conſidérant que les nerfs ſont ordinairement couverts de particules graiſſeuſes, je conclus que ces ouvertures n'étoient point des vaiſſeaux, mais de ſimples particules graiſſeuſes ; ce que je vérifiai en les coupant : car alors je vis que les mites avoient rongé l'intérieur des globules graiſſeux ; qu'il ne reſtoit plus que l'écorce des globules, & que toutes ces ouvertures étoient formées par ces écorces. Sans cette occaſion ſinguliere, je ne ſerois peut-être jamais parvenu à m'aſſurer de l'exiſtence de ces écorces, par la raiſon que la chaleur les détruiſoit en diſſolvant la graiſſe qu'elles contenoient.

J'ai dit il y a long-tems que la matiere que nous appellons farine, ou fleur de froment, de ris, d'orge, d'avoine, & de toutes ſortes de grains, étoit enfermée dans de petites capſules, & que ces capſules étoient ſéparées les unes des autres par de petites membranes qui ſont extremement fines dans le froment. Dans l'examen que j'ai fait ſur le bœuf & ſur le mouton, de la partie qu'on appelle périoſte, j'en ai pluſieurs fois détaché de petites particules pour les conſidérer au microſcope ; j'ai pareillement placé quelques-uns des globules de la *graiſſe* ſur un verre bien tranſparent; & j'ai tenu ce verre ſur un charbon ou à la flamme d'une chandelle, juſqu'à ce que tous les globules fuſſent diſſous & réduits en une matiere liquide ; de ſorte que non-ſeulement la *graiſſe* contenue ſous la pellicule de ces globules étoit fondue, mais la pellicule même. Je me mis ſur le champ à examiner cette matiere fluide ; & j'apperçus, en la conſidérant avec beaucoup d'attention, lorſque la graiſſe fondue fut refroidie, que les globules graiſſeux contenoient différentes ſortes de matiere ; je vis une multitude inconcevable de particules coagulées d'une petiteſſe infinie; & le reſte, dont l'amas de *graiſſe* que je conſidérois étoit compoſé, formoit une ſurface douce & égale. Je cherchai enſuite à connoître s'il n'y auroit point dans un globule graiſſeux différentes cellules, de même que dans les graines & les ſemences : mais je ne pus jamais parvenir à cette découverte, qui ne paroît pas ſe pouvoir faire avec les yeux. Ainſi nous n'aurons jamais là-deſſus que des conjectures.

Revenant enſuite à l'examen de ces globules de graiſſe coagulés, dont pluſieurs ſe réuniſſent pour former une bulle ; je crus y voir à pluſieurs repriſes une trace ou ſuture tranſparente, telle que celle que j'avois obſervée dans les globules de farine de froment & d'autres grains.

Je me ſuis donc imaginé ; car, je conviens ne m'en être jamais convaincu par mes yeux, que chaque particule graiſſeuſe étoit diviſée en différentes petites cellules, telles que celles qu'on voit dans les ſemences ou les fruits des plantes.

J'avois écrit ces choſes, lorſqu'on m'avertit que mon Boucher avoit tué un mouton d'une groſſeur extraordinaire, qu'il peſoit cent quarante livres, ſans la graiſſe qu'il en avoit tiré immédiatement après l'avoir tué, dont il y avoit cinquante livres, enſorte que le mouton peſoit en entier cent quatre-vingt-dix livres.

Je penſai que la graiſſe de ce mouton pourroit être d'un grain plus gros que celle des moutons ordinaires ; car j'avois remarqué pluſieurs fois que plus un bœuf étoit gros, plus groſſes étoient les particules graiſſeuſes dont j'ai parlé. Je me fis donc apporter un morceau de celle qui enveloppe les rognons : & comme il n'y a perſonne qui connoiſſe la contexture de ces particules, parce qu'il n'y en a pas deux de la même figure ; ces particules variant de forme & de figure, ſelon la compreſſion de ce qui les environne ; j'en ai fait repréſenter quelques-unes, telles qu'on les voit entre A, B, C, D, *planche III. fig.* 1.

Lorſque nous trouvons de ces amas de particules de graiſſe, comme j'en ai ſouvent remarqué, dans leſquels les particules ſont quatre fois plus groſſes qu'elles n'ont coutume d'être : j'imagine que ces particules ne ſont point ſorties d'un ſeul vaiſſeau adipeux ; mais que ce vaiſſeau ſe ſubdiviſoit en ramifications ; & ces ramifications en d'autres, & que c'eſt des particules fournies par ces différentes ouvertures, que l'amas en queſtion s'eſt formé, amas qui reſſemble par la cohéſion des particules à une grape de raiſin.

Je coupai le morceau de graiſſe de mouton, en pluſieurs morceaux les plus petits qu'il me fut poſſible. Je mis ces petits morceaux de graiſſe ſur différentes plaques de verre, que j'expoſai à la chaleur ſur un charbon, juſqu'à ce qu'ils fuſſent fondus. Auſſi-tôt que je me fus apperçus qu'ils l'étoient, je me mis à les examiner avec un verre qui groſſiſſoit les objets. Je vis alors des pellicules, ou enveloppes membraneuſes des globules graiſſeux diſperſées parmi les particules de graiſſe fondues ; & dans ces particules, on ne remarquoit autre choſe qu'une matiere limpide, environnée de petites bulles d'air. Mais lorſque la graiſſe fut figée, je n'apperçus plus qu'un très-petit nombre de membranes, parce qu'elles étoient couvertes des particules de graiſſe dont elles étoient remplies auparavant.

J'ai fait repréſenter, *Planche III. fig.* 1. quelques-unes de ces pellicules de globules graiſſeux, entre E, F, G, H. Dans l'obſervation dont je viens de parler, je fixai attentivement mes yeux ſur les particules graiſſeuſes de mouton qui avoient été fondues, & qui s'étoient encore coagulées ; & je ne pus m'empêcher de reconnoître que ces particules graiſſeuſes qui étoient d'une petiteſſe extreme, étoient analogues à la matiere intérieure, dont quelques-unes des plus petites ſemences ſont pleines ; & je remarquai, lorſque le tems étoit beau, & le jour fort clair, quelque tranſparence dans quelques-unes de ces particules dont la petiteſſe étoit extreme.

Je coupai derechef de petits morceaux de graiſſe ; ils étoient ſi minces, que la peſanteur de cinq ou ſix enſemble de ces morceaux n'alloit pas à un grain. Je les mis dans un pot d'eau chaude, à deſſein d'éprouver ſi je ne parviendrois pas par ce moyen à quelqu'autre découverte ſur les petites particules de graiſſe : mais ce fut en vain. J'en vis ſeulement flotter ſur l'eau quelques-unes des plus petites. Elles avoient la forme ſphérique ; & la plus groſſe l'étoit moins qu'un très-petit grain de ſable. Je mis ces particules ſur une plaque de verre, & les examinant au microſcope, j'y remarquai très-diſtinctement la figure dont j'ai parlé plus haut ; mais j'en vis à la vérité quelques-unes qui n'avoient point cette figure. J'en choiſis une. Je la mis ſur la main de mon Peintre ou de mon Deſſinateur ; je lui commandai de la repréſenter telle qu'il l'obſervoit ; & cette particule coagulée dans l'eau, dont la figure n'eſt pas tout-à-fait la même que la figure des particules fondues au feu, eſt une de celles qu'on voit entre les lettres I, K, L, M. *Planche III. fig.* 1.

Au reſte, il faut remarquer que dans cette expérience, toutes les particules ne ſont pas fondues, toutes ne ſont pas détachées par l'eau, & coagulées ſur ſa ſurface en globules, les uns plus grands & les autres plus petits. Si l'on prend les reſtes de petits morceaux de graiſſe qui flottent ſur l'eau, & qu'on les examine au microſcope ; on s'appercevra qu'il y a un grand nombre de particules graiſſeuſes, qui n'ont ſouffert preſqu'aucune altération, & qui y ſont tout entieres : au lieu ſeulement qu'elles étoient d'abord polies & unies ſur leur ſurface ; elles ſont alors inégales & an-

guleuſes ; enſorte qu'on ſeroit tenté de croire qu'il y a des particules de deux eſpeces dans la graiſſe, & que l'une ſe fond plus aiſément que l'autre.

Pour tirer ces particules de graiſſe fondue hors de l'eau, ſans les altérer, je me ſervois d'un verre rond, avec lequel j'écumois la ſurface de l'eau. Par ce moyen, quelques-unes des particules s'y attachoient. Je fis fondre derechef quelques-unes des particules qui s'étoient coagulées ſur la ſurface de l'eau, en les mettant ſur un charbon, telles qu'elles étoient au ſortir de l'eau. Et lorſqu'elles furent coagulées pour la ſeconde fois, je les examinai au microſcope, & j'en trouvai les particules plus petites encore que celles que j'avois tirées de l'eau.

Dans cette derniere opération, je vis avec étonnement le nombre inconcevable de veines & de membranes diſperſées dans la graiſſe, & la multitude prodigieuſe de particules de graiſſe ſéparées qui ſont contenues ſous leurs différentes membranes.

Après cette obſervation, je me fis apporter le quartier de derriere d'un agneau, ſur lequel étoit étendu cette membrane qu'on appelle la coeffe. Je coupai quelques petits morceaux de cette membrane, ſur laquelle il y avoit très-peu de graiſſe, & je l'examinai au microſcope. Je remarquai que par-tout où il n'y avoit qu'un très-petit nombre de particules contenues entre les membranes, elles avoient une figure plus ſphérique que dans les endroits où elles étoient en grand nombre ; je vis des places où elles étoient applaties & rompues, ce que j'attribuai à la preſſion que la main du boucher pourroit avoir faite ſur ces endroits. Elles étoient tellement altérées dans d'autres endroits qu'il n'en reſtoit que les pellicules.

Je m'aperçus toutefois que les particules de *graiſſe* avoient ſur elles la même trace, ou pour mieux dire, la même ſuture que celle que j'avois remarquée dans les globules de la fleur de froment ; ce qui acheva de me confirmer dans l'opinion que les globules de graiſſe pouvoient être ſéparés en tout ou en partie de l'eſpece d'écorce qui les environnoit, en écartant la ſuture, ſans rompre cette écorce.

Je paſſai enſuite à l'examen des membranes déliées qui enveloppoient les particules de graiſſe, & les conſidérant au microſcope, je remarquai que les particules de graiſſe avoient donné une figure ſphérique aux membranes : cette figure approchoit en quelques endroits de l'exagone ; & dans d'autres elle étoit tout-à-fait elliptique. Cette obſervation me fit un vrai plaiſir.

Je pris un poiſſon plat que nous appellons *Plaiſe*. J'enlevai la *graiſſe* qui étoit attachée aux vaiſſeaux & aux arrêtes, & je l'examinai au microſcope. J'en trouvai les particules de différentes groſſeurs. Les unes étoient ſi petites, que je jugeai que cinquante auroient eu peine à former un gros globule de *graiſſe*. J'y apperçus toutefois la même ſuture que dans les fleurs de ces petites feves blanches, que nous appellons *féves Françoiſes*.

On m'apporta enſuite de la *graiſſe* d'une perche, qui pouvoit avoir neuf ou dix pouces de long. J'en pris un peu que j'examinai au microſcope ; mais je n'y pus diſtinguer des particules, ni ces tracés ou ſutures que j'avois vues ſi diſtinctement dans la *graiſſe* du *Plaiſe*, qui n'eſt qu'un très-petit poiſſon.

La *graiſſe* de perche ayant demeuré une heure ou deux ſur la plaque de verre, je l'obſervai derechef ; je m'apperçus que les particules en étoient devenues plus petites, & que la pellicule de ces particules qui étoit encore couverte de quelques autres particules plus petites ; étoit, pour ainſi dire, pliſſée ou ridée, & que la *graiſſe* qui en étoit ſortie, étoit ſi fluide & ſi tranſparente qu'on ne pouvoit plus y diſtinguer de parties.

Cette obſervation me fit penſer que les globules *graiſſeux* pourroient bien être percés d'un orifice ou d'un trou, par lequel la *graiſſe* ſortiroit en tout tems, ou du moins toutes les fois que les autres parties du poiſſon auroient beſoin de nourriture ; & que cette effuſion de la *graiſſe* n'éxigeoit point que la pellicule des globules s'entrouvrît & ſe ſéparât ; il eſt conſtant que quand les œufs de la perche augmentent en groſſeur, la perche diminue de *graiſſe*, & qu'à peine remarque-t-on de la *graiſſe* dans les inteſtins de ce poiſſon, lorſque ſes œufs ont toute leur groſſeur.

Quant aux principes de la *graiſſe*, elle eſt compoſée d'une petite portion de terre unie avec le principe inflammable, un ſel acide, & de l'eau, ſelon ce qu'en a dit M. Geoffroy, qui ajoute que ſi l'huile d'olive & l'eſprit de nitre mêlés enſemble, ſont mis en digeſtion, il en réſultera une ſubſtance fort ſemblable à la *graiſſe* des animaux.

Cela confirme ce que j'ai dit à l'article *acide*, ſur l'inflammabilité des huiles des animaux. Voyez l'article *Acidum*.

Quant à l'uſage de la *graiſſe* dans la Medecine, Quincy, après avoir parlé de celle d'oie, de chien, d'homme, & d'ours, dit qu'on s'en ſert pour mûrir, & attirer, parce qu'elles ſont d'une nature pénétrante & conſéquemment propres à diſſoudre & à raréfier les humeurs contenues dans les tumeurs, & à les amener à coction. On leur attribue quelques vertus ſpécifiques dans des cas particuliers ; mais cela n'eſt confirmé ni par la raiſon, ni par l'expérience. Elles ne paroiſſent être revétues d'aucunes autres propriétés que de celles des ſubſtances qui leur ſont analogues, à moins que ces propriétés ne ſoient déduites de leurs différentes conſiſtances & de leurs différens degrés de volatilité.

L'Auteur entend apparemment par-là qu'en Medecine, on ne fait gueres de différence entre les *graiſſes* : cependant ſi l'on conſidere que la *graiſſe* n'eſt point une ſubſtance homogene ; mais une ſubſtance compoſée de principes fort différens les uns des autres, comme la terre, le feu, l'eau, & les ſels acides ; ſi l'on ajoute à cela que toute *graiſſe* a une petite portion de ſels volatils alcalis ; on n'aura pas de peine à concevoir que la *graiſſe* d'un animal eſt capable de produire un effet très-différent de celui de la *graiſſe* d'un autre animal ; & cela, ſelon le rapport & la combinaiſon des principes compoſans, & ſelon le plus ou moins de volatilité des ſels. Je croirois volontiers que la *graiſſe* des animaux qui prennent peu d'exercice, & qui vivent des végétaux, eſt la plus lénitive & la plus émolliente, & que celle des animaux qui s'exercent beaucoup & qui vivent d'autres animaux, eſt la plus pénétrante, la plus échauffante, & la plus réſolutive, parce que dans ces animaux, les ſucs doivent être plus exaltés & plus atténués que dans les premiers.

Il paroît par-là qu'il y a des vertus particulieres attribuées à des *graiſſes* d'animaux, & fondées en raiſon : quant à l'expérience, à moins qu'on ne veuille s'en tenir opiniâtrément à des théories & expliquer par elles les propriétés des choſes ; on ſera forcé de ſe rendre à celles qui ont engagé les hommes à reconnoître & à attribuer des vertus déterminées à de certains corps, dès le tems même que la Medecine étoit au berceau. Si le Docteur Quincy veut s'en rapporter à ce guide, qu'il doit regarder comme le ſeul qui ſoit ſûr, il conviendra de la vertu particuliere à certaines *graiſſes*.

J'aurai ſouvent occaſion d'appuyer ſur l'extravagance qu'il y a à contredire des faits, parce qu'on n'en connoît pas la cauſe. Je vais donner un abregé des propriétés médicinales des *graiſſes* de différens animaux.

GRAISSE DES ANIMAUX.

Graiſſe de Cheval.

La *graiſſe* de Cheval eſt un bon onguent dans les luxations. DALE.

De Bœuf.

Toutes les *graiſſes* en général ont la vertu d'échauffer, d'adoucir & de rarefier.

Mais celle de bœuf, de vache & de veau, eſt un peu aſtringente. Dioscoride.

La *graiſſe* de bœuf où le ſuif eſt recommandée ſingulierement dans les mortifications des inteſtins, le teneſme, les ulceres, les gerçures des levres, dans les maladies qui tiennent de la goutte & du skirrhe. La *graiſſe* du buffle a la même vertu. Dale.

La *graiſſe* de bœuf eſt émolliente. On l'emploie dans les baumes, les onguens, & les emplâtres. Elle calme les douleurs cauſées par le froid; elle guérit la mule, les engelures, les gerçures aux mains, aux levres, aux mamelles, au fondement, &c. Pomet.

De Lion.

La *graiſſe* de Lion a la même propriété que la *graiſſe* de bœuf. Dioscor.

La *graiſſe* de lion lavée & préparée, à la maniere de Dioſcoride, guérit la douleur d'oreilles, en en faiſant couler dedans. C'eſt un fort bon remede contre la mortification dont les membres qui ont trop ſouffert du froid, peuvent être menacés. Elle eſt bonne contre les engelures, & même les tumeurs skirrheuſes. Dale.

D'Eléphant.

La *graiſſe* d'Eléphant écarte de ceux qui s'en font frotter, les ſerpens & les reptiles venimeux. Dioscoride.

De Cerf.

La *graiſſe* de Cerf, a, ſelon Dioſcoride, ainſi que la *graiſſe* d'éléphant, la vertu d'éloigner les reptiles venimeux.

Hyppocrate la recommande dans la compoſition d'un peſſaire, comme un émollient. *De Nat. mul. L. I.*

Cette *graiſſe* paſſe encore pour être bonne dans les tumeurs endurcies, les engelures & les douleurs. Dale.

La *graiſſe* ou le ſuif de cerf, eſt un des plus puiſſans émolliens. Elle adoucit & relâche les calloſités, les contractions, & les tumeurs, tant chancreuſes, que skirrheuſes. Pomet.

De Bouc.

Hyppocrate recommande la *graiſſe* de Bouc, comme un bon émollient dans un peſſaire. *De Nat. mul. L. I.*

La *graiſſe* de bouc eſt un peu aſtringente. La *graiſſe* de chevre eſt un puiſſant diſſolvant; on en fera par conſéquent un bon topique dans la goutte, ſi on la bat avec quelques gouttes de *graiſſe* de bouc & du ſaffran. Dioscoride.

Le ſuif ou la *graiſſe* de chevre eſt un puiſſant réſolutif; elle eſt bonne dans la goutte, & dans la ſtrangurie; & elle calme les douleurs cauſées par les hémorrhoïdes. Dale.

On tire d'Auvergne & des environs de Lyon & de Nevers, une grande quantité de ſuif de chevre; on en tire encore plus de celui de bouc, outre l'uſage qu'il a de commun dans la Medecine avec celui de chevre, il eſt auſſi propre à beaucoup d'autres choſes.

Il faut qu'il ſoit ſec, d'un blanc clair en dedans & en dehors. Il faut auſſi prendre garde qu'il ne ſoit pas mêlé avec du ſuif de mouton, ce qui n'eſt pas aiſé à reconnoître; & par conſéquent il n'en faut prendre que de Marchands en qui l'on ait confiance.

De Brebis & de Mouton.

Hyppocrate recommande dans la compoſition d'un peſſaire, la *graiſſe* de mouton, comme un émollient. *De Nat. mul. L. I. & de Morb. mul. L. II.*

Le même Auteur dit que celle qui enveloppe les reins eſt préférable à celle qu'on trouve dans les autres endroits, qu'il faut la mêler avec l'élaterium, pour en compoſer un peſſaire qui provoque les regles. *De Morb. mul. L. I.*

Il conſeille encore dans les exulcérations douloureuſes de la matrice, la *graiſſe* de mouton bouillie avec des lentilles dans du vin. *De Morb. mul. L. I.*

Il dit ailleurs qu'un peſſaire fait avec de la *graiſſe* de mouton enveloppée dans de la laine, eſt un puiſſant émollient.

Il ordonne la *graiſſe* de mouton priſe intérieurement pour prévenir l'avortement. *De his quæ uterum non gerunt.*

Elle eſt bonne dans les douleurs de la goutte. Dioscoride.

La *graiſſe* de mouton bouillie dans du vin rouge, arrête les hémorrhagies, les diarrhées, les dyſſenteries, & calme les tranchées. Dale.

De Cochon.

Hyppocrate conſeille la *graiſſe* de cochon bouillie avec des lentilles & du vin dans les exulcérations douloureuſes de la matrice. *De Morb. mul. L. I.*

Le lard ou la *graiſſe* de cochon eſt bonne dans les maladies de l'uterus, de l'anus, & pour les brûlures. Dioscoride.

On dit qu'elle échauffe moins que celle des autres animaux, & que par conſéquent elle vaut mieux dans les onguens rafraîchiſſans. Elle calme les douleurs invétérées des articulations & des reins.

La *graiſſe* de ſanglier a les mêmes vertus, mais dans un degré ſupérieur. Dale.

D'Aſne.

On dit que la *graiſſe* d'âne rend les cicatrices de la même couleur que le reſte de la peau.

D'Ours.

La *graiſſe* d'ours fait croître les cheveux, & elle eſt bonne contre les engelures.

La *graiſſe* d'ours échauffe, amollit & réſout. Elle fait renaître les cheveux; elle calme les douleurs aux jointures, elle diſſipe le gonflement des glandes parotides, & les autres tumeurs, de même que les ulceres aux jambes. Dale.

On fait venir la graiſſe d'ours de Suiſſe, de Savoye, & du Canada. Pour être de bonne qualité, elle doit être nouvellement fondue, griſâtre, gluante, d'une odeur forte & déſagréable, d'une conſiſtance moyenne; c'eſt-à-dire, entre le mou & le dur. Il faut rejetter celle qui eſt blanchâtre & dure, étant mélangée de ſuif.

Cette axonge ou *graiſſe* eſt un ſouverain remede pour guérir les humeurs froides & les rhumatiſmes. Elle eſt auſſi fort eſtimée pour appaiſer la goutte & les autres maladies de pareille nature, en en frottant la partie affligée. L'on y ajoute quelquefois de l'eau-de-vie camphrée, & de l'eſprit de vin. Il ſera bon de faire des frictions aux parties avant que de ſe ſervir de ce remede. L'on s'en ſert encore pour faire croître les cheveux, principalement quand on y a incorporé des abeilles pulvériſées & de l'huile de noix.

A l'égard du ſuif d'ours, nous n'en faiſons venir que très-peu; il n'eſt pas d'un grand uſage en France, il n'y a que ceux qui ne veulent pas mettre le prix à la *graiſſe* qui s'en ſervent. Pomet.

Du Renard.

La *graiſſe* de renard eſt bonne dans les maux d'oreille. Dioscoride.

On peut encore s'en ſervir dans les convulſions, les tremblemens, & les contractions des membres. De même que dans les maux d'oreille, les plaies à la tête & la chute des cheveux. Dale.

De Chameau.

La *graiſſe* de chameau eſt adouciſſante, émolliente & réſolutive; on s'en ſert dans les hémorrhoïdes. Lem.

De Souris.

De Souris.

On vend à Veniſe une pommade à un prix exceſſif ; elle eſt faite de *graiſſe* de ſouris ; on s'en ſert dans la chute des cheveux.

De Chat.

La *graiſſe* de chat eſt échauffante, émolliente & réſolutive ; elle opere des merveilles dans les douleurs des articulations. DALE.

De Chien.

La *graiſſe* de chien eſt plus chaude que celle de la plupart des autres animaux ; on l'ordonne extérieurement pour déterger & conſolider les plaies & les excoriations. Elle eſt bonne dans la phtiſie, & pour diſſoudre le ſang coagulé par un coup ou par une chute. On l'applique extérieurement dans la goutte, & dans les maux d'oreille. Elle guérit de la ſurdité & de la gale. Elle tue les lentes & les pouls. DALE.

De Loup.

La *graiſſe* de loup a les mêmes propriétés que celle de chien ; elle échauffe, elle digere les tumeurs, elle guérit les maladies des jointures, & elle eſt bonne dans l'inflammation des yeux. DALE.

On dit qu'un cheval refuſe d'avancer, ſi ſa bride eſt frottée de *graiſſe* de loup.

De Loutre.

Hollerus aſſure que la *graiſſe* de loutre eſt très-bonne en fomentation dans les maladies des jointures. DALE.

De Heriſſon.

Hartman donne la *graiſſe* de hériſſon pour un ſpécifique dans les hernies. DALE.

De Cheval marin.

La *graiſſe* de cheval marin appliquée au poignet ou ſur l'eſtomac, tempere les accès de la fievre. Elle eſt émolliente & convient dans les maladies des nerfs. POMET.

De Chamois.

La *graiſſe* de chamois eſt recommandée dans la conſomption & dans l'exulcération des poumons. DALE.

De Lievre.

La *graiſſe* de lievre appliquée extérieurement, eſt extrêmement attractive, ſurtout lorſqu'elle eſt vieille. On dit qu'elle fait ſortir les épines qui ſont entrées dans la peau & dans les chairs. Elle fait percer les abſcès, & calme le mal de dents. DALE.

De Lapin.

La *graiſſe* de lapin eſt bonne dans les contractions & l'inflexibilité des jointures & des nerfs. DALE. (Il veut apparemment dire des tendons.)

De Caſtor.

La *graiſſe* de caſtor eſt bonne particulierement dans les maladies de la matrice & des nerfs. On s'en ſert auſſi dans les épilepſies, les paralyſies, les convulſions & les apoplexies. DALE.

On ſe ſert de la *graiſſe* de caſtor en onguent dans la paralyſie, les convulſions, les maladies hiſtériques, l'apoplexie & l'épilepſie.

Prenez *une demi-livre de* graiſſe *de caſtor*, *d'huile de romarin*, *de muſcade*, *d'ambre*, *de macis*, } *de chaque une dragme.* POMET.

De Tigre.

Les propriétés de la *graiſſe* de tigre ſont les mêmes que celles de la *graiſſe* de chien. DALE.

De Leopard.

La *graiſſe* de leopard paſſe pour un excellent coſmetique. DALE.

De Linx.

La *graiſſe* de linx eſt recommandée dans les luxations, la paralyſie & la convulſion des membres. DALE.

De Vipere.

La *graiſſe* de vipere eſt ſudorifique, anodyne & réſolutive. On la prend intérieurement & on l'applique à l'extérieur. La doſe, quand on s'en ſert intérieurement, eſt depuis une goutte juſqu'à ſix. LEMERY.

De l'Homme.

La *graiſſe* humaine fortifie & réſout ; elle appaiſe les douleurs ; elle guérit les contractions ; elle amollit les cicatrices & elle diſſipe les taches de la petite vérole. DALE.

Nous vendons, dit Pomet, de l'axonge humaine que nous faiſons venir de pluſieurs endroits : mais comme chacun ſait que le maître des hautes œuvres en vend à ceux qui en ont beſoin, les Apotiquaires & les Droguiſtes n'en font pas grand débit. Néantmoins celle que nous pourrions vendre ayant été préparée avec des herbes aromatiques, ſeroit, ſans comparaiſon, meilleure que celle qui ſort des mains de l'Exécuteur de la Juſtice.

On eſtime l'axonge ou *graiſſe* humaine fort convenable pour les rhumatiſmes & autres maladies provenantes du froid.

La *graiſſe* humaine eſt émolliente, réſolutive, anodyne, & anti-paralytique ; elle eſt bonne dans la goutte & les contractions de nerfs. On en fait un onguent de la maniere ſuivante.

Prenez *de graiſſe humaine, deux livres*, *de gomme elemi, une demi-livre*, *de cire*, *de térébenthine*, } *une livre de chacune*, *de baume du Pérou, quatre onces.*

Mêlez le tout & faites-en un onguent en fondant toutes ces drogues enſemble. POMET.

DE LA GRAISSE DES OISEAUX.

De l'Oie.

Hippocrate recommande dans la compoſition d'un peſſaire, la *graiſſe* d'oie, comme un ingrédient émollient, *de Natura muliebri, L. I.*

Il la conſeille comme un onguent très-convenable dans les excoriations douloureuſes de la matrice, *de Morb. mul. L. I.* Il dit que le peſſaire recouvert avec la *graiſſe* d'oie eſt le meilleur de tous, *de Morbis mulierum. L. II.* & il le recommande en pluſieurs autres endroits.

Il en ordonne intérieurement pour prevenir l'avortement. *De His quæ uterum non gerunt.*

La *graiſſe* d'oie eſt bonne dans les maladies des femmes,

Elle diſſipe les gerçures des levres, elle adoucit la peau, & elle calme les maux d'oreille. DIOSCORIDE.

La *graiſſe* d'oie eſt plus chaude que la *graiſſe* de porc. Comme elle eſt en même-tems plus ſubtile, elle eſt plus pénétrante & plus réſolutive ; auſſi s'en ſert-on dans les clyſteres, lorſqu'il y a exulcération aux inteſtins. Elle fait renaître les cheveux ; elle diſſipe la gerçure des levres, le tintement d'oreilles, le ſpaſme & la contraction des nerfs (ou plutôt des tendons,) & elle prévient le reſſerrement du ventre, ſurtout dans les enfans. DALE.

Les propriétés de la *graiſſe* d'oie ſauvage ſont les mêmes, mais dans un plus haut degré.

De Poule.

Dioſcoride recommande la *graiſſe* de poule dans les maladies des femmes ; elle guérit la gerçure des levres, & elle calme les maux d'oreilles.

La *graiſſe* de poule échauffe & humecte ; elle eſt émolliente & lénitive. On dit que ſa nature eſt mitoyenne entre celle de porc & celle d'oie, & qu'elle corrige l'acreté de cette derniere ; elle eſt bonne pour la gerçure des levres, les maux d'oreilles & les puſtules aux yeux. DALE.

D'Autruche.

La *graiſſe* d'Autruche s'applique avec ſuccès ſur les parties nerveuſes ; elle adoucit les douleurs néphrétiques & elle amollit la rate endurcie, ſi on en frotte la région.

Elle eſt plus chaude que celle d'oie ; elle eſt fort convenable pour amollir les tumeurs dures, relâcher les nerfs retirés & calmer les douleurs. POMET.

De Cygne.

La *graiſſe* de cygne eſt émolliente, lénitive, atténuante & par conſéquent bonne dans les hémorrhoïdes & les conſtipations. Elle éclaircit la vue ; & mêlée avec du vin, elle efface les taches de la peau. DALE.

De la Frégate.

L'huile de ces animaux eſt un ſouverain remede pour la goutte ſciatique & pour toutes les autres maladies provenantes du froid. On en fait grand cas dans toutes les Indes. C'eſt dans ces contrées un médicament précieux. POMET.

Du Canard.

La *graiſſe* du canard eſt recommandée dans l'herpes & dans les tumeurs au viſage. DALE.

Du Corbeau.

On dit que la *graiſſe* de corbeau noircit les cheveux. DALE.

Du Paon.

La *graiſſe* de paon, mêlée avec du miel & du ſuc de rhue, eſt excellente pour la colique. DALE.

De la Caille.

La *graiſſe* de caille paſſe pour avoir la vertu d'enlever les taches des yeux. DALE.

De la Tourterelle.

On fait avec la *graiſſe* de tourterelle un fort bon onguent pour les reins, le ventre, la poitrine, & les aînes. DALE, d'après SCHRODER.

De Vautour.

On ſe ſert de la *graiſſe* de vautour, particulierement dans les maladies des nerfs. DALE.

La *graiſſe* eſt la ſeule choſe du vautour & des autres oiſeaux de proie qui ſe vende chez les Droguiſtes. On s'en ſert en onguent dans la paralyſie & les autres maladies des nerfs. POMET.

Du Milan.

On ſe ſert de la *graiſſe* du milan dans les maladies des articulations. DALE.

De l'Epervier.

La *graiſſe* de l'épervier eſt bonne dans les maladies des yeux & de la peau. DALE.

Du Hibou.

La *graiſſe* du hibou, blanche ou griſe, éclaircit la vue. DALE.

De la Grue.

La *graiſſe* de Grue, diſtillée dans les oreilles, guérit la ſurdité ; elle amollit les duretés de la rate & des autres parties du corps, & elle eſt bonne auſſi dans la roideur du cou. DALE.

De la Cigogne.

La *graiſſe* de la Cigogne eſt bonne pour la goutte & pour le tremblement, & la foibleſſe des membres. DALE.

DE LA GRAISSE DE POISSON.

Si l'on ſe frotte les yeux avec de la *graiſſe* de poiſſon de riviere, fondue au ſoleil & mêlée avec du miel, ils en ſeront éclaircis. DIOSCORIDE.

Du Brochet.

On frotte la poitrine & la plante des piés, aux enfans ; avec de la *graiſſe* de Brochet, dans le rhume & dans la toux. DALE.

De la Carpe.

La *graiſſe* de Carpe eſt bonne dans les maladies des nerfs & des tendons, qui proviennent de chaleur. DALE.

De la Perche.

Sa *graiſſe* eſt bonne contre les maux d'oreille & l'affoibliſſement de la vue. Pour s'en ſervir, il faut la mêler avec du fiel de ce poiſſon. DALE.

De l'Ombre.

La *graiſſe* d'Ombre nettoye les yeux ; elle en diſſipe la chaſſie, fondue au ſoleil & mêlée avec du miel ; elle enleve les taches de la peau & les marques de la petite vérole. DALE.

De la Truite.

La *graiſſe* de Truite eſt bonne pour les hémorroïdes & les gerçures à l'anus. DALE.

Du Dauphin.

La *graiſſe* du Dauphin, fondue & bue dans du vin, guérit l'hydropiſie. PLINE. DALE.

Voici la maniere de la préparer, ſelon la Pharmacopée d'Edimbourg.

Après qu'on l'aura purgée de ſes membranes, fibres & vaiſſeaux ſanguins, on la lavera dans de l'eau fraîche juſqu'à ce qu'elle n'y laiſſe plus aucune teinture rouge ; on la fondra & après l'avoir paſſée, on la tiendra à l'a-

bri des injures de l'air. Il paroît que les Anciens préparoient les *graiſſes* avec beaucoup plus de ſoin que nous. Pour en être convaincu, on n'a qu'à lire ce que nous en avons tiré de Dioſcoride.

De la graiſſe *de Poule & d'Oie.*

La *graiſſe* de Poule & d'Oie, nouvelle ou gardée ſans ſel, eſt bonne dans les maladies de la matrice; mais elle eſt nuiſible à cette partie ſi elle eſt ſalée, ou ſi elle eſt devenue rance pour avoir été gardée trop long-tems.

Prenez la *graiſſe* nouvelle de l'un ou de l'autre de ces oiſeaux. Mettez-la dans un pot de terre neuf, capable d'en contenir une quantité double de ce que vous avez envie d'en garder. Expoſez ce pot à l'ardeur du ſoleil & faites enſorte qu'à meſure que la *graiſſe* fond, elle paſſe à travers un couloir, & qu'elle ſoit reçue dans un autre pot de terre, & lorſqu'il ne tombera plus de *graiſſe* dans ce nouveau pot, éloignez-le & laiſſez refroidir la *graiſſe*, dont vous vous ſervirez dans l'occaſion.

Au lieu d'expoſer le pot au ſoleil, il y en a qui le mettent dans de l'eau chaude, ou ſur des charbons qui donnent une chaleur modérée. Il y a encore une autre maniere de la préparer.

Prenez la *graiſſe*, & après l'avoir ſéparée de ſes membranes, battez-la dans de l'eau; mettez-la dans un pot, dans lequel on la fondra; jettez-y enſuite un peu de ſel bien broyé; paſſez-la dans un morceau de linge, & ſerrez-la pour vous en ſervir dans le beſoin.

Cette *graiſſe* ainſi préparée, eſt un excellent ingrédient dans les remedes dont on uſe contre les laſſitudes. Dioscoride. *L. II. c.* 86.

De la graiſſe *de Sanglier & de Cochon.*

On prépare de la maniere ſuivante la *graiſſe* de Sanglier & de Cochon.

Prenez la *graiſſe* la plus nouvelle & la plus compacte, telle que celle qui enveloppe les reins; ſéparez-la de ſes membranes; jettez-la dans une quantité ſuffiſante d'eau de pluie; lavez-la en la frottant beaucoup avec les mains, enſorte qu'elle ſoit réduite, pour ainſi dire, en bouillie; relavez-la enſuite en la faiſant paſſer ſucceſſivement par pluſieurs eaux; mettez-la dans un pot qui puiſſe en tenir une quantité double de celle que vous y mettez; jettez-y deſſus autant d'eau qu'il en faudra pour que la *graiſſe* ſoit couverte; mettez le pot ſur le feu; remuez la *graiſſe* avec une ſpatule, tandis qu'elle ſe diſſoudra. Lorſqu'elle ſera toute fondue, faites-la tomber dans de l'eau à travers un couloir, & laiſſez-la ſe refroidir. Séparez-la enſuite d'avec l'eau; mettez-la dans un autre pot que vous aurez eu ſoin de laver. Jettez deſſus un peu d'eau, & faites-la réſoudre doucement. Cela fait, ôtez-la de deſſus le feu; laiſſez-la repoſer autant de tems qu'il en faut pour que les ordures & parties groſſieres tombent au fond. Mettez-la enſuite dans un mortier que vous aurez bien nettoyé avec une éponge. Lorſqu'elle ſera coagulée, retirez-la du mortier; ſéparez-en les parties groſſieres qui ſeront au fond, & faites-la fondre pour la troiſieme fois ſans eau. Remettez-la pour la ſeconde dans le mortier, d'où vous la retirerez après l'avoir bien purgée de toute ordure, pour la mettre dans un pot de terre qui ſera bien couvert, & qu'on placera dans un endroit frais.

On ſe ſervira de cette *graiſſe*, ainſi préparée, dans le beſoin. Dioscoride, *L. II. c.* 87.

De la graiſſe *de Bouc, de Mouton & de Daim.*

On prépare de la maniere ſuivante la *graiſſe* de ces animaux.

Prenez la *graiſſe* de bouc, de mouton ou de daim; lavez-la; ſéparez-la de ſes membranes, & faites-la chauffer dans un mortier. Battez-la; jettez-y de tems en tems un peu d'eau, juſqu'à ce que vous n'apperceviez plus de ſang à ſa ſurface, que la *graiſſe* ſurnage & qu'elle paroiſſe claire & tranſparente. Mettez-la dans un pot de terre; jettez deſſus autant d'eau qu'il en faudra pour la couvrir. Mettez-le pot ſur un feu modéré & remuez la *graiſſe* tandis qu'elle ſe fondra. Lorſqu'elle ſera toute fondue, jettez-la dans l'eau, d'où vous la retirerez lorſqu'elle ſera coagulée. Faites-la fondre de rechef dans un pot de terre que vous aurez ſoin de bien laver, & procedez comme dans la préparation de l'article précédent. Lorſqu'elle aura été fondue ſans eau; c'eſt-à-dire, pour la troiſieme fois, mettez-la dans un mortier que vous aurez humecté, & lorſqu'elle ſera coagulée, mettez-la dans un pot & ſerrez-la, comme nous avons dit de la *graiſſe* de ſanglier & de cochon. Dioscoride. *L. II. c.* 88.

De la graiſſe *de Bœuf.*

Il faut choiſir cette *graiſſe* autour des reins, la ſéparer de ſes membranes & la laver dans de l'eau de mer; la mettre dans un mortier & la bien battre avec de l'eau de mer; la faire fondre, la mettre dans un pot de terre, y jetter de l'eau enſorte qu'il y en ait quatre doigts au-deſſus de la *graiſſe*, & la faire bouillir juſqu'à ce qu'elle ait entierement perdu l'odeur qui lui eſt propre; enſuite y mêler quatre dragmes de cire d'étrurie, pour chaque livre de *graiſſe*, & paſſer le tout. Lorſque cette mixtion ſera coagulée, ôter la craſſe qu'on trouvera au fond; remettre le reſte dans un pot de terre bien couvert, qu'on expoſera chaque jour au ſoleil, juſqu'à ce que la *graiſſe* ait perdu ſa rancidité & ſoit devenue blanche. Dioscoride. *L. II. c.* 89.

De la graiſſe *de Taureau, de Panthere & de Lion.*

Voici la maniere dont on prépare la *graiſſe* de Taureau.

Prenez-la fraîche, & choiſiſſez celle d'autour des reins. Lavez-la dans une eau courante. Séparez-la de ſes membranes. Mettez-la dans un pot de terre. Jettez-y un peu de ſel & faites-la fondre. Jettez-la enſuite dans de l'eau pure & lorſqu'elle commencera à ſe figer, prenez-la avec les mains & frottez-la beaucoup, la faiſant paſſer ſucceſſivement dans différentes eaux, juſqu'à ce qu'elle ſoit bien lavée. Mettez-la enſuite dans un pot & faites-la bouillir avec parties égales de vin dont l'odeur ſoit douce. Lorſqu'elle aura jetté deux bouillons, retirez le pot de deſſus le feu, & laiſſez repoſer cette mixtion pendant une nuit. Le lendemain, ſi vous y remarquez quelque odeur de rance, vous la mettrez dans un nouveau pot; vous jetterez deſſus encore du même vin, & vous recommencerez la derniere opération, juſqu'à ce que cette odeur ſoit diſſipée.

Il y en a qui n'y mettent point de ſel, lorſqu'ils la fondent pour la premiere fois, ſurtout lorſqu'ils la préparent pour certaines maladies dans leſquelles le ſel n'eſt pas bon: mais en ſuivant cette derniere prépara-

tion, il ne faut pas s'attendre qu'elle devienne bien blanche. On traite de la même maniere la graiſſe de panthere, de lion, de ſanglier, de chameau, de cheval & d'autres animaux ſemblables. Dioscoride, *L. II. c.* 90.

ADEPTA PHILOSOPHIA. *Philoſophie des Adeptes.* On entend par cette Philoſophie, l'art de transformer les métaux en or, & de compoſer un remede univerſel. Cet art, ſi l'on en croit Paracelſe, vient immédiatement du Ciel. Il ne peut paſſer d'un homme à un autre, quoiqu'il convienne en quelques autres endroits qu'on puiſſe l'apprendre de ceux qui le poſſedent. Van-Helmont & Paracelſe ſe ſont donné beaucoup de peine pour nous apprendre ce que ce n'étoit point; mais ils n'ont pas voulu que nous leur euſſions l'obligation de ſavoir ce que c'eſt. Les profeſſeurs dans cet art chymérique, ſont appellés *Adeptes.*

Paracelſe définit la Medecine des *Adeptes*, celle qui traite les maladies ſeules qui viennent immédiatement du Ciel, dont les hommes ſont affligés par l'opération des puiſſances ſupérieures.

Ceux qui auront la curioſité de connoître plus à fond cette doctrine extravagante, n'auront qu'à conſulter le Traité de Paracelſe, *de Occulta Philoſophia, L. I. c.* 8. Au reſte, je ne crois pas qu'ils y faſſent quelques découvertes qui les dédommagent de la peine de leur lecture.

ADER. Ruland définit ce mot, *lac recens ſine butyro*, c'eſt-à-dire, ce me ſemble, du lait frais dont on a ôté la crême, ou du babeure de lait frais.

A D H

ADHÆRENTIA. *Adherence.* Castelli.

ADHATODA. *Noyer de Malabar.*

DESCRIPTION.

Ses feuilles croiſſent oppoſées les unes aux autres. Le calice de la fleur eſt oblong, & compoſé d'une ſeule piece. La fleur eſt du genre des monopétales irrégulieres; elle eſt diviſée en deux levres: ſa partie ſupérieure eſt courbée en forme d'arc, & ſes levres ſont retournées en embas. Son ovaire ſe change en un fruit dont l'écorce eſt ligneuſe, & qui eſt partagée en deux cellules qui contiennent une ſémence applatie, & qui a la forme d'un cœur. Nous ne connoiſſons quant à préſent, que les deux eſpeces ſuivantes de cette plante.

1. *Adhatoda Zeylanenſium*, H. L. *Le noyer de Malabar commum.*
2. *Adhatoda Indica folio ſaligno, flore albo*, Boerh. L'*adhatoda Indien*, à fleurs blanches & à feuilles de ſaules. *Dict. de Miller.*

Elle a la vertu d'expulſer le fœtus mort; c'eſt ce que ſignifie *adhatoda* dans la langue de Ceylan.

ADHEHE. *Lait aigre* ou *babeurre.* Ruland.

ADHO ou ADOC. *Lait.* Ruland,

A D I

ADIACHYTOS. Ἀδιάχυτος, d'ἀ privatif, & διαχύω, *repandre, diſſiper, prodiguer; habillé décemment.* On trouve ce mot dans le Livre d'Hippocrate, *de Decenti habitu.* Ce grand homme n'a pas dedaigné de donner aux Medecins quelques préceptes ſur la maniere dont ils devoient être vétus. Il a dit poſitivement que les airs & la contenance d'un fat deshonoroient le Medecin qui ſe les donne. Il a décrit une eſpece de perſonnes qui tâchoient de ſuppléer de ſon tems, aux connoiſſances qui leur manquoient pour pratiquer la Medecine avec ſuccès, par la magnificence impoſante des habits. On les voit, dit Hippocrate, ſur les places publiques, ſe donner en ſpectacle au peuple, qu'ils tâchent de ſurprendre par des dehors brillans. L'eſpoir du gain eſt la ſeule raiſon qu'ils aient de chercher à en captiver la bienveillance. Il ajoute, vous reconnoîtrez les gens que j'ai en vue à leurs habits; plus leur profuſion en ce point eſt extravagante, plus ils doivent être mépriſés & fuis de ceux qui les voyent.

ADIANTUM, *Capillaire* ou *Adiante.* C'eſt une plante qui pouſſe pluſieurs tiges à la hauteur d'un demi-pié, menues, noirâtres, diviſées en rameaux très-déliés, où ſont attachées beaucoup de petites feuilles ſemblables à celles de la coriandre, preſque triangulaires, découpées, molles, douces au toucher, odorantes & d'un gout aſſez agréable.

La décoction de cette plante priſe en boiſſon, ſoulage dans la difficulté de reſpirer, dans l'aſthme, les maladies de la rate, dans la difficulté d'uriner & dans la jauniſſe. Elle diſſout la pierre, elle reſſerre le ventre & elle eſt bonne contre la morſure des animaux venimeux. On la fait infuſer dans du vin pour les foibleſſes d'eſtomac. Elle provoque les menſtrues & les vuidanges; elle arrête le crachement & vomiſſement de ſang. On en fait un cataplaſme contre la morſure des animaux venimeux. Elle fait renaître le poil & les cheveux, & elle reſout les tumeurs ſcrophuleuſes. La leſſive d'*adiante* nettoye la tête des enfans qui ont la teigne ou la gale. Appliquée avec le laudanum, le myrſininum & l'huile de lis ou avec de la laine graſſe & du vin, elle arrête la chute des cheveux & elle raffermit ceux qui reſtent. En décoction avec du vin, elle produit le même effet. Si on en mêle dans la mangeaille des cailles & des coqs, elle les excitera au combat. On en plante autour des étables de moutons, pour l'uſage de ces beſtiaux. Elle croît dans les endroits humides & marécageux, ſur les vieilles murailles, & aux environs des fontaines. Dioscoride. *L. IV. c.* 136.

Les modernes comprennent ſous le nom d'*adiante*, pluſieurs eſpeces de capillaires. On diſtingue ainſi la premiere dans les Auteurs.

1. *Adiantum vulgare, capillus veneris.* Offic. *Adiantum*, Cod. Med. II-II. *Adiantum ſive capillus veneris*, J. B. 3. 751. Raii Hiſt. 1. 147. *Adiantum, capillus veneris*, Chab. 555. *Adiantum verum, ſive capillus veneris verus*, Park. 1049. *Adiantum folijs coriandri*, C. B. 355. Tourn. Inſt. 543. Elem. Bot. 433. Hiſt. Oxon. 3. 587. *Capillus veneris verus.* Ger. 982. Emac. 1143. *Vrai capillaire.*

Adiante vulgaire. C'eſt une eſpece de capillaire qui pouſſe pluſieurs tiges, à peu près à la hauteur d'un pié, foibles, menues, noirâtres, diviſées en rameaux très-déliés, où ſont attachées beaucoup de petites feuilles rondes, ſemblables à celles de la coriandre, rangées par ordre autour de ſa tige. Sa racine eſt fibreuſe & noire. Son fruit naît ſur les plis des extrémités de ſes feuilles, qui après s'être allongées, ſe replient ſur elles-mêmes; il reſſemble à une petite ſemence.

Le meilleur que nous ayons vient des parties méridionales de la France.

Cette eſpece d'*adiante* étant le vrai capillaire, c'eſt d'elle qu'il faut ſe ſervir pour compoſer le ſirop de capillaire; & c'eſt de ce ſirop qu'on parle, lorſqu'on ordonne le ſirop de capillaire. Lorſqu'on n'a point de capillaire, on lui ſubſtitue le *trichomanes.*

L'*adiante* ou le vrai capillaire, pouſſe pluſieurs tiges à la hauteur d'un demi-pié & quelquefois d'un pié, menues, noirâtres, partagées en rameaux très-déliés, où ſont attachées beaucoup de petites feuilles ſemblables à celles de la coriandre, preſque triangulaires, découpées, molles, tendres, douces au toucher, odorantes, d'un gout aſſez agréable. Cette plante ne porte point de fleurs. Son fruit, ſelon les obſervations de M. de Tournefort, naît ſur les plis des extrémités de ſes feuilles, qui après s'être allongées, ſe replient ſur elles-mêmes, & couvrent pluſieurs capſules ſphériques, qui ſont collées contre ces mêmes plis, & qui ne peuvent être découvertes que par le moyen d'un microſcope. Ces capſules ſont garnies d'un cordon à reſſort, qui par ſa contraction les fait ouvrir. Elles contiennent quelques ſemences preſque rondes. Sa racine eſt fibreuſe & noire. Le capillaire ſe trouve ſouvent entrelacé dans une ſorte de gaſon mouſſeux &

roux. Il croît aux lieux humides, pierreux, contre les murailles, au bord des fontaines & des puits, ſurtout s'ils ſont à l'ombre. Le meilleur que nous ayons en France, naît au Languedoc, aux environs de Montpellier. LEMERY.

Le capillaire eſt apéritif & atténuant, bon pour les maladies des poumons & de la poitrine, telles que la toux, la difficulté de reſpirer, l'enrouement & autres ſemblables. Il paſſe encore pour avoir quelque efficacité contre la pierre & la gravelle, l'ardeur d'urine & la difficulté d'uriner. La ſeule préparation qu'on en faſſe dans les boutiques d'Apotiquaires, c'eſt le ſirop. MILLER.

On fait un grand uſage des feuilles du capillaire. On croit qu'elles purifient le ſang, en réduiſant les humeurs qui le compoſent à un tempérament convenable. Elles atténuent & chaſſent les phlegmes & la bile, de quelque nature qu'elle ſoit, c'eſt-à-dire, la bile proprement dite, & celle que les Anciens appelloient la bile noire. Elles diſſipent les humeurs ſuperflues & principalement les ſéroſités qu'elles font évaporer par la tranſpiration. Elles provoquent les urines & la ſueur & elles réſiſtent puiſſamment à la putréfaction. On l'ordonne par conſéquent avec ſuccès dans toutes les fievres.

On s'en ſert particulierement dans toutes les maladies auxquelles les poils & les cheveux ſont ſujets. C'eſt un remede contre l'*alopécie*. Le capillaire nettoye la tête & les cheveux, raffermit ceux qui ſont menacés de tomber, & les empêche de devenir gris. Il excite toutes les fonctions du cerveau, il tempere l'excès des humeurs qu'il contient, & il corrige les défauts qu'elles ont. Ainſi il purifie les eſprits animaux, il abbat les vapeurs chaudes & bilieuſes, & il adoucit celles qui tendent à devenir acres, acides ou narcotiques. Conſéquemment il eſt excellent dans les inſomnies, les maladies des poils & des cheveux, les épilepſies, la frénéſie, la folie, la mélancholie, le mal de tête, toutes les maladies & les tumeurs qui ſurviennent dans cette partie. Il éclaircit la vue, il diminue & diſſipe les fluxions habituelles d'humeurs ſur les dents, les oreilles & les glandes de la gorge & du col. Il rejouit le cœur par ſon odeur agréable, & il fortifie les facultés vitales. Il eſt d'un uſage ſalutaire dans les maux de poitrine, il débarraſſe les poumons, il atténue & diſſipe les humeurs épaiſſes & viſqueuſes qui s'attachent aux bronches de la trachée-artere. C'eſt un fort bon remede contre la toux, la difficulté de reſpirer, l'aſthme, la péripneumonie, la pleuréſie, le crachement de ſang, les défaillances & l'ardeur d'eſtomac. Il reſſerre les fibres de l'œſophage & de l'eſtomac, & les remet au ton convenable. Il diſſipe les amas d'humeurs qui cauſent les nauſées & les envies de vomir. Il étanche la ſoif, il pénetre, il humecte, & il purge doucement l'eſtomac & les inteſtins. Il rafraîchit le foie & la rate, il diſſipe les obſtructions qui y ſont formées, quelqu'invétérées qu'elles puiſſent être. Il emporte le gravier qui ſe trouve dans les reins & dans la veſſie. Il en dégage les uréteres. C'eſt un préſervatif & un remede contre la jauniſſe & les pâles-couleurs. Il agit puiſſamment ſur les parties de la génération en particulier. Il eſt capable de prévenir la ſtérilité, il chaſſe les vuidanges & l'arriere-faix de la matrice, il provoque les regles, ſi elles retardent & ſi elles manquent; il les arrête, lorſqu'elles ſont trop abondantes & qu'elles durent trop long-tems. Il diſſipe les fleurs blanches. Il eſt bon dans les maladies des articulations & dans les affections des nerfs, dans les engourdiſſemens, les ſpaſmes, les relâchemens & les contractions des muſcles. Il adoucit & reſout les concrétions qui attaquent les ligamens aux articulations; on peut donc en uſer dans la goutte & dans la ſciatique. Il eſt convenable à toutes ſortes de tumeurs chaudes ou froides, œdemateuſes, ſquirreuſes, inflammatoires ou érépilateuſes. Il eſt bon dans les plaies, les ulceres, les fractures, les luxations & toutes les maladies de la peau. RAY d'après PETRUS FORMIUS.

Voilà ſans contredit un bel éloge du capillaire; trop beau peut-être, dira-t-on. Quoiqu'il en ſoit, nous pouvons en conclurre qu'on a regardé cette plante comme un excellent apéritif & un merveilleux altérant. Si nous conſidérons d'ailleurs que la plupart des eſpeces d'*adiante* abondent en ſels neutres & ſavoneux, approchans de la nature du nitre, nous ne ſerons point étonnés des effets ſinguliers du capillaire dans toutes les maladies dont l'obſtruction ſera la cauſe ou l'effet. Au reſte, il en faut prendre en grande quantité, fréquemment & en continuer l'uſage pendant long-tems, ſi l'on veut en tirer quelqu'avantage.

La meilleure maniere d'en uſer, c'eſt de le prendre en décoctions ou en infuſions, mais très-fortes.

M. Ray obſerve que cette plante ne poſſédant aucune qualité ſenſible que dans un degré très-modéré, il ſeroit tenté de dire qu'on ne doit pas en attendre de grands effets. Mais nous ſavons par expérience, que la vertu apéritive & altérante des ſimples ne dépend en aucune maniere de la force de leurs qualités ſenſibles; d'où nous conclurrons que la remarque de l'Auteur que nous venons de citer, ne contient rien de déſavantageux à la plante dont il eſt queſtion.

L'*adiante* ou capillaire de Canada, dont nous faiſons grand uſage, a beaucoup de reſſemblance, tant par la deſcription qu'on en fait, que par les vertus qu'on lui attribue, à l'*adiante* ou capillaire vulgaire. On le diſtinguera dans les Auteurs de la maniere ſuivante.

Adiantum Canadenſe, vel capillus veneris Canadenſis; Cod. Med. 4. *Adiantum Americanum*, Corn. 7. Raii Hiſt. 1. 148. Fill. Hort. Piſ. 3. Tourn. Inſt. 543. Elem. Bot. 433. Boerh. Ind. A. 26. *Adiantum fruticoſum Americanum*. Park. Theat. 1049. *Adiantum fruticoſum Braſilianum*, C. B. Prod. 150. Pin. 355. Chomel. 83. *Adiantum fruticoſum Americanum, ſummis ramulis reflexis, & in orbem expanſis*. Pluk. Phytog. 124. Almag. 10. Hiſt. Oxon. 3. 588. DALE.

Les capillaires ſont de petites plantes qui nous ſont apportées dans leur entier, de différens endroits, dont les premiers & les plus eſtimés ſont ceux qui nous viennent de Canada, & qui pour cette raiſon ſont appellés Capillaires de Canada, & par les Botaniſtes, *Adiantum album Canadenſe*, c'eſt-à-dire, *Adiante* blanc de Canada. Cette plante croît environ de la hauteur d'un pié. Sa tige eſt fort menue, dure & noirâtre, il en ſort de petites branches chargées de feuilles & dentelées. Il en croît auſſi au Breſil, ce qui a fait donner à celui-ci le nom d'*Adiantum Braſilianum*, ou *Adiante* du Breſil. On cultive cette petite plante avec grand ſoin au Jardin du Roi à Paris, ainſi qu'une grande quantité d'autres plantes étrangeres qui y ont été apportées de pluſieurs endroits du monde.

Nous employons les capillaires qui nous viennent du Canada, à en compoſer des ſirops, auxquels nous donnons en les faiſant bouillir, aſſez de conſiſtance. Nous leur ajoutons un peu d'ambre gris. On attribue beaucoup de propriétés à ces ſirops; on s'en ſert dans la toux, les catharres & les maladies de la poitrine; & nous en donnons aux enfans nouveaux-nés, en y mêlant un peu d'huile d'amande-douce. Quant au choix de cette plante, il faut la prendre la plus nouvelle, la moins fanée & la plus entiere qu'il ſera poſſible. POMET.

On nous apporte auſſi du Canada & du Breſil & de pluſieurs autres lieux de l'Amérique, une eſpece de capillaire ſec, beaucoup plus grand que le nôtre. Il eſt appellé par C. Bauhin, *Adiantum fruticoſum Braſilianum*, & en François Capillaire de Canada. Il croît comme la fougere. Sa tige eſt menue, dure, liſſe, de couleur rouge, brune ou purpurine, tirant ſur le noir, ſe diviſant en pluſieurs branches, preſque ſemblables à celles de l'*adiante* ordinaire, mais obtuſes, oblongues, dentelées d'un côté, entieres de l'autre, molles, tendres, odorantes. Ce capillaire eſt le plus eſtimé, par ce qu'il a le plus d'odeur.

Il eſt ſi commun en pluſieurs lieux de l'Amérique, & principalement en Canada, que les Marchands en garniſſent leurs marchandiſes au lieu de foin, quand ils veulent les envoyer dans les pays éloignés. C'eſt par ce moyen que nous en recevons beaucoup: mais il eſt meilleur quand il vient enveloppé à part dans des ſacs de papier, ou enfermé dans des boîtes, parce que ſon odeur s'y eſt mieux conſervée. On doit le choiſir nouveau, vert, odorant, entier, mou au touché.

Les capillaires contiennent peu de phlegme, beaucoup d'huile, médiocrement de ſel. Ils ſont pectoraux, apéritifs, ils excitent les crachats, ils adouciſſent les acretés du ſang, ils provoquent les regles. LEMERY.

La troiſieme eſpece de plante que les Botaniſtes ont compriſe ſous le nom d'*adiante* ou de capillaire, eſt le *ruta muraria*. Voici les noms qu'ils lui donnent.

Adiantum album, *Ruta muraria*, *ſalvia vitæ*. Offic. *Adiantum album*. Raii Hiſt. 1. 146. Synop. 48. *Adiantum album montanum*. Herm. Hort. Lugd. Bat. 10. *Ruta muraria*. C. B. 356. Tourn. Inſt. 541. Elem. Bot. 433. J. B. 111. 753. Chab. 555. Boerh. Ind. A. 26. *Ruta muraria ſive ſalvia vitæ*. Park. 1050. Ger. 983. Emac. 1144. *Filicula petræa*, *rutæ facie*. Hiſt. Oxon. 111. 585. *Muraria ſemper virens vulgaris*, Dill. Cat. 73. DALE. *Capillaire blanc*.

C'eſt une très-petite plante, qui croît rarement à plus de trois pouces de hauteur. Ses tiges ſont foibles, de couleur blanche; elles pouſſent un grand nombre de petites feuilles rondes, épaiſſes, ſemblables à celles de la rue, dentelées aux extrémités, d'un verd blanchâtre, couvertes dans leur partie inférieure & lorſqu'elles ont toute leur grandeur, de graines menues comme de la pouſſiere. On la trouve ſur les pierres des vieilles murailles & des vieux bâtimens. Sa petite racine eſt fibreuſe & elle demeure attachée aux lieux où elle croît, pendant pluſieurs années.

Cette plante eſt un des cinq capillaires dont on fait mention dans les Pharmacopées, & elle a les mêmes propriétés que les quatre autres. On s'en ſert quelquefois dans les décoctions pectorales & dans les apoſemes diurétiques.

On a pris cette herbe pour l'hyſſope de Salomon. Elle vient ſur les murs dans les pays chauds, & elle eſt très-bonne dans les maladies de poitrine. Elle a le gout de l'huile douce, & elle corrige la puanteur de l'haleine. Broyée avec de l'eau chaude & du miel, elle ſoulage les aſthmatiques & les malades qui ont la poitrine attaquée. Elle provoque les urines, elle chaſſe le gravier, & elle eſt d'un uſage ſalutaire dans l'aſthme & dans la pleuréſie. BOERHAAVE.

La quatrieme eſpece d'*adiante* eſt l'*adiante* noir, *adiantum nigrum*, Offic. *adiantum nigrum officinarum*, J. B. III. 742. Raii Hiſt. 1. 152. Synop. 50. *adiantum nigrum vulgare*. Park. 1049. *Adiantum foliis longioribus pulverulentis, pediculo nigro*. C. B. 355. Hiſt. Oxon. III. 588. Boerh. ind. A. 26. *Onopteris mas*, Ger. 975. Emac. 1137. *Filicula, quæ adiantum nigrum officinarum*, El. Bot. 432. *Filicula quæ adiantum nigrum officinarum pinnulis obtuſioribus & acutioribus*. Tourn. Inſt. 542. Buxb. 113. *Capillaire ordinaire noir*.

Ce capillaire croît à peu près de la hauteur d'un demi-pié. Ses tiges ſont foibles, douces & noires, partagées en pluſieurs rameaux qui pouſſent des feuilles petites, fermes, éclatantes, vertes, aſſez profondément découpées & pointues par le bout. Elles croiſſent ſur de petites branches; elles ſont oppoſées deux à deux, & l'on en trouve dans cet ordre juſqu'à douze & quatorze paires. Le ſommet de la branche ſe termine comme la fougere. Les ſemences ſont attachées, comme une pouſſiere brune, à l'extrémité des feuilles en deſſous. La racine de cette plante eſt foible & aſſez longue. Elle croît dans les haies, au pié des arbres. C'eſt une des cinq eſpeces que l'on comprend ſous le nom commun de capillaire. Elle a les mêmes propriétés que les quatre autres; & l'on s'en ſert de même dans les toux, dans toutes les maladies du poumon & des reins. Quelques Auteurs la recommandent dans la jauniſſe.

La cinquieme eſpece d'*adiante* eſt l'*adiante* de couleur d'or, *adiantum aureum & polytrichum aureum*, Offic. *Adiantum aureum majus*. Raii Hiſt. I. 123. Synop. 28. Cat. Angl. VII. 123. *Polytrichum aureum majus*. C. B. 356. Park. 1051. *Polyt. Apuleii, & majus quibuſdam*, J. B. III. 760. *Polytrichum Apuleii majus*, Chab. 558. *Polytrichum vulgare & majus, capſulâ quadrangulari*, Dill. Cat. 221. *Muſcus ſaxatilis, aut ſylveſtris trago*. El. Bot. 439. *Muſcus capillaceus major, pediculo & capitulo craſſioribus*. Tourn. Inſt. 550. Bux. 219. *Aureus capillaris medius*, Herm. Hort. Lugd. Bat. 431. *Muſcus coronatus major, pileolo villoſo aureo*. Hiſt. Ox. III. 630. Boerh. Ind. A. 21. *Muſcus capillaris, ſeu adiantum aureum*, Ger. 1371. *Muſcus capillaris, ſeu adiantum aureum majus*, Ger. Emac. 1559. *Capillaire doré*. DALE.

C'eſt une petite plante longue environ comme le doigt, portant beaucoup de feuilles petites, courtes & épaiſſes. Ses tiges portent en leurs ſommités de petites têtes longuettes: ſes racines ſont très-menues & filamenteuſes. Elle croît dans les bois, contre les vieilles murailles crevaſſées & humides, entre la mouſſe des vieux arbres. Sa tête contient la ſemence, qui tombe ſur la terre lorſque le chapiteau qui la couvre vient à ſe ſéparer du reſte.

C'eſt une des cinq plantes qui portent le nom de capillaire. On en fait rarement uſage; cependant quelques Auteurs lui attribuent les mêmes propriétés qu'aux quatre autres. On dit de plus qu'elle eſt très-bonne pour prevenir la chûte des cheveux; à cet effet, on la fait bouillir dans de l'eau, & l'on s'en lave la tête. Dale dit que ſa décoction eſt recommandée dans la pleuréſie. MILLER.

ADIAPHOROS. Ἀδιάφορος, d'α privatif & διάφερω, différer. *Qui ne differe point*. CONSTANTIN.

On applique quelquefois ce terme aux alimens.

ADIAPNEUSTIA. Ἀδιαπνευσία, d'α privatif & de διαπνέω, tranſpirer. C'eſt un accident qui naît de l'obſtruction des pores. *Défaut de tranſpiration*. Galien en fait mention, *L. XI. Meth. Med.* GORRÆUS.

Ce terme ne ſignifie autre choſe que défaut de tranſpiration; & ce défaut eſt ſouvent la cauſe ou l'effet de pluſieurs maladies, ſoit aigues, ſoit chroniques.

ADIAPTOTOS. Ἀδιάπτωτος, d'α privatif & de διαπίπτω, gliſſer. Ce terme ſignifie *ferme*. C'eſt le nom que Galien donne à un remede contre la colique, *L. IX.* τῶν κατὰ τόπους. Ce remede eſt compoſé de pimprenelle, de ſemence de juſquiame, de poivre blanc, quarante dragmes de chacun; de jus de pavots, vingt dragmes; de ſafran, ſix dragmes; d'opobalſamum, trois dragmes. Faites du tout un électuaire. Ce remede paroît avoir été nommé *adiaptotos*, de ſon efficacité conſtante dans la plupart des coliques. GORRÆUS.

ADIARRHOEA Ἀδιαῤῥοία, d'α privatif & de διαῤῥέω, couler. Suppreſſion générale de toutes les évacuations néceſſaires du corps, & rétention de toutes les humeurs qui doivent être expulſées. FOESIUS.

ADIB. Animal dont Avicenne a fait mention. Caſtelli croit que c'eſt le loup.

ADIBAT. En jargon alchymiſte, *mercure*. RULAND. JOHNSON.

ADIBISI ou ADIBIZI, *Teſtudo, tortue*. Le mot allemand par lequel Ruland interprete celui-ci, ſignifie limaçon. RULAND.

ADIDACUS, ou ſelon Ruland, ADIDE ALARCHOS, ou ADIDA LARCHOS, ou CALCECUMENON. Johnſon, le copiſte de Ruland, & Caſtelli ont prudemment banni de leurs Dictionnaires ces mots & quelques autres, dont la ſignification eſt encore plus difficile a déterminer. Le ſeul Ruland a fait mention de celui-ci; & quand j'en apporterois la définition qu'il en donne, je ne vois pas que le Lecteur en fût plus inſtruit, ni qu'il en tirât quelque utilité.

ADJECTIO, ou ADDITIO, *Addition*, l'action par laquelle on ſupplée en quelque choſe ce qui y manque. CASTELLI.

ADICE. Ἄδιξ. On donne quelquefois ce nom à l'ortie. Gorræus.

ADIPSATHEON. C'eſt, ſelon Pline, un arbriſſeau couvert d'épines, qui croît dans les Iſles de Nigros & de Rhodes. Pline, *L. XXIV. c.* 13.

ADIPOSA MEMBRANA. Voyez *Celluloſa membrana* & *Adeps*.

ADIPSON. Ἄδιψον, d'α privatif & de διψα, ſoif.

Hippocrate dit dans ſon traité *de Ratione victûs in acutis*, que la tiſane eſt, à cauſe de ſa partie glutineuſe, un *adipſon*, ou qu'elle prévient & étanche la ſoif. Dans le même ouvrage, il applique ce mot à l'oxymel, auquel il attribue la même propriété qu'à la tiſane.

On appelloit de ce nom tous les remedes propres à prevenir ou à calmer la ſoif, ſoit qu'on les prît en boiſſon, ſoit qu'on en fît des gargariſmes. On peut auſſi l'appliquer à ceux qui écartent la ſechereſſe : car la ſechereſſe étant la cauſe principale de la ſoif, il eſt évident que ce qui étanche la ſoif doit être humectant ; ſi la fraîcheur ſe réunit à cette premiere qualité, l'effet n'en ſera que plus prompt, car la fraîcheur tend à conſerver la moiteur, que le feu tend à détruire. Il y a toutefois pluſieurs ingrédiens chauds capables d'appaiſer la ſoif ; tels ſont la régliſſe & le poivre, en les gardant dans la bouche ; la régliſſe, en vertu de ſon ſuc humide & viſqueux ; le poivre, par la vertu qu'il a en picotant d'attirer dans la bouche, & de faire ſéparer une grande quantité de ſalive. On peut encore mettre au nombre des *adipſons* les éclegmes & les potions rafraîchiſſantes dont Galien a fait une multitude de deſcriptions *Lib.* τοπ κατ τόπους. Gorræus.

ADIPSOS. Ἄδιψος ; *Palmier d'Egypte*. C'eſt un grand arbre qui ne vient pas droit, verd, ayant l'odeur du cognacier, la feuille du mirthe, le fruit du caprier. Ce fruit a une odeur agréable : mais il n'eſt pas bon à manger, il n'eſt point renfermé dans une coquille. Lorſque le fruit n'eſt pas encore mûr, on l'appelle μυροβάλανος ; lorſqu'il eſt mûr & noir, on l'appelle φοινικοβάλανος. Théophraſte donne à cet arbre le nom de βάλανος, c'eſt-à-dire, glandée, à cauſe de ſon fruit. Comme ce fruit cueilli avant qu'il ſoit mûr, a la vertu d'étancher la ſoif, l'arbre qui le porte s'appelle encore ἄδιψος. Salinus prétend que ce dernier nom lui vient de ce qu'une potion faite de ſon ſuc, qui eſt aigre, raffraîchiſſant & aſtringent, étanche la ſoif, de même que celle que l'on prépare avec nos poires, nos pommes & la corme.

La régliſſe eſt auſſi appellée *adipſos* par Théophraſte, Dioſcoride & Pline, parce que le ſuc viſqueux & doux de ſa racine calme la ſoif & la faim. C'eſt pourquoi on l'ordonne quelquefois aux hydropiques, qui ſont toujours altérés.

Adipsos eſt encore le nom d'une pilule compoſée par Aſclépiade de la maniere ſuivante.

Prenez *de la graine de concombre de jardins, de pourpier*, } 8. *drag. de chacun.*
de gomme tragacanthe, trois dragmes.

Diſſolvez la gomme dans des jaunes d'œufs frais ; & ajoutez-la enſuite aux autres ingrédiens : réduiſez le tout en poudre très-menue ; mêlez bien les poudres, & leur donnez la forme de pilules. Faites les ſécher, & ordonnez-en une au malade, qui la tiendra ſous ſa langue, & qui la ſucera. Galien fait mention de ce remede, *L. III.* τῶν κατὰ τόπους. Gorræus.

ADIRIGE. Ruland rend ce mot par ammoniac : c'eſt apparemment du ſel ammoniac qu'il veut parler ; ce ſel étant en chymie d'un uſage beaucoup plus grand que la gomme de même nom, & étant ſouvent appellé par cette raiſon du nom ſeul d'ammoniac.

ADJUTORIUM. L'os du bras appellé plus ordinairement l'*humerus*. Castelli d'après *Jean l'Anglois* & *Veſale*.

Adjutorium ſe dit quelquefois d'un remede extérieur appliqué ſur la partie affectée, pour concourir par ſon action avec un remede intérieur. Castelli d'après *Théodorus Priſcianus*.

ADJUVANTIA, *Aidans*. On déſigne par ce mot les remedes qui aident & fortifient la nature dans la cure des maladies.

ADIYLISTOS. Ἀδιύλιστος, d'α privatif & de διυλίζω, couler ; du vin qu'on n'a point paſſé, qui eſt ſur la lie. On en uſoit ainſi toutes les fois qu'on vouloit conſerver à de certains vins toute leur force & tout leur gout. Quant à d'autres vins qu'on vouloit affoiblir pour l'uſage de la Medecine, & rendre plus doux & plus gracieux à boire, on pratiquoit auſſi quelquefois la même méthode. Gorræus.

A D M

ADMIRABILIS, *Admirable*. Epithete que quelques Chymiſtes ont donnée par hyperbole à quelques-unes de leurs compoſitions. Ils l'ont appliquée généralement à toutes les pierres factices & médicinales, dont il y a un grand nombre. En voici une dont M. Lemery donne la deſcription, & qu'on a ainſi nommée, dit-il, à cauſe de ſes grandes qualités.

Pulvériſez & mêlez enſemble *du vitriol blanc*, 18 *onces*.
du ſucre fin, du ſalpetre ; } *de chacun neuf onces.*
de l'alun, deux onces ;
du ſel ammoniac, ſix dragmes ;
du camphre, deux onces.

Mettez le mélange dans un pot de terre verniſſé ; humectez-le en conſiſtance de miel avec de l'huile d'olive. Puis ayant mis le pot ſur un petit feu, faites deſſécher doucement la matiere, juſqu'à ce qu'elle ait pris la dureté d'une pierre : gardez la couverte ; car elle s'humecte aiſément.

Elle eſt déterſive, vulnéraire, aſtringente ; elle réſiſte à la gangrene ; elle arrête le ſang, étant appliquée ſeche ou diſſoute. On l'emploie pour les cataractes des yeux en collyre, pour les ulceres ſcorbutiques, pour les vieilles gonorrhées, en injection. On ne s'en ſert qu'extérieurement.

On doit obſerver de modérer un peu le feu dans cette opération, à cauſe de la volatilité du camphre ; mais quelque ſoin qu'on y apporte, il s'en diſſipe toujours une grande partie. Pour ſuppléer à ce défaut, on peut en ajouter quelques grains dans la pierre, à meſure qu'on veut s'en ſervir. Lemery.

Caſtelli cite une pierre *admirable* de Junken.

ADMISURAB, *terre*. Ruland.

A D N

ADNATA TUNICA, *tunique de l'œil*, qu'on appelle auſſi la conjonctive & l'albuginée. Elle forme ce qu'on appelle le blanc de l'œil. Elle eſt formée par une expanſion tendineuſe des muſcles qui ſervent à mouvoir l'œil. Elle couvre tout le globe de l'œil, excepté la partie antérieure qu'on appelle la cornée. On ne la compte point entre les *tuniques* propres. Elle eſt d'une extreme ſenſibilité ; & elle abonde en veines & en arteres, qu'on apperçoit aiſément dans l'inflammation des yeux. Winslow, Drake, Keil.

Cette *tunique* couvre la partie de l'œil qu'on appelle le blanc. Elle s'étend en rond, & elle s'unit avec les deux paupieres. En s'avançant ainſi juſqu'au haut de la partie interne des paupieres, elle empêche que les corps étrangers n'entrent dans l'intérieur de l'œil. D'ailleurs elle aide par ſon poli à rendre inſenſible la friction des paupieres ſur les parties de l'œil qu'elle couvre. Cheselden.

ADNATA ou ADNASCENTIA. Ce ſont ces reproductions nouvelles qui s'engendrent ſous terre, & qui partent du lis, de l'hyacinthe, du narciſſe, &c. qui deviennent à la longue des racines réelles : en un mot, c'eſt ce que nous appellons des cayeux. Miller.

On entend encore par ce terme tout ce qui croît avec les corps des animaux & des végétaux, & ce qui en fait partie inſéparable, comme la laine, les cheveux, les cornes & les fruits; ou accidentelle, comme les fungus, le gui & les excreſcences. GALIEN.

On écrit quelquefois *agnata*.

ADO

ADOC, *lait.* RULAND.

ADOLESCENS. Les bares de fer qui ſoutiennent le feu dans un réchaut ou dans un fourneau. Telle eſt au moins la ſignification du mot allemand par lequel Ruland rend le terme *adoleſcens*: mais je ne ſai d'où il l'a tirée. Le mot allemand eſt *grender*, auquel on pourroit encore trouver un autre ſens. Entre les autres extravagances qui vinrent en tête à Paracelſe, il eut celle de produire un homme ſans l'aſſiſtance de la femme, par une ſuite apparemment du mépris qu'il faiſoit du ſexe, il n'eût pas été fâché de le priver de cet avantage, qu'il poſſede excluſivement. Ses Diſciples diſent qu'il produiſit effectivement quelque choſe qui en avoit la forme, en mettant de la liqueur ſéminale en digeſtion dans une bouteille couverte de fumier. On appelle cette production l'*homuncio* de Paracelſe; explication qui revient au mot allemand, & qui s'accorde mieux avec le mot latin.

ADONION. Ἀδώνιον. Gorræus prétend que c'eſt une eſpece d'auronne qu'on mettoit dans des pots, & qui ſervoit d'ornement dans les jardins.

ADONIS FLOS. Eſpece de renoncule.

Deſcription.

Elle a la feuille comme la camomille. Sa fleur a pluſieurs feuilles diſpoſées comme dans la roſe. Ses ſemences ſont renfermées dans des capſules oblongues.

Il y a deux eſpeces de *flos Adonis*.

1. *Adonis hortenſis, flore minore atrorubente.* C. B. La rouge & commune.

Gerard dit que les marchandes de fleurs l'appellent roſe à Ruby.

On croit ſa graine bonne pour la pierre, miſe en poudre & infuſée dans du vin. Elle ſoulage dans la colique. RAY d'après *Parkinſon*.

Ses fleurs infuſées dans du vin produiſent auſſi ce dernier effet. GERARD.

2. *Adonis ſylveſtris, flore luteo, foliis longioribus.* La jaune, à feuilles longues, la ſauvage. MILLER.

Ray prétend que cette eſpece ne differe de la premiere que par la couleur.

3. *Adonis ellebori radice, buphtalmi flore.* L'adonis à racine d'ellébore, & à fleur d'œil de bœuf.

Les Allemans s'en ſervent dans leurs compoſitions médicinales, comme de l'ellébore même. MILLER.

ADOR. Eſpece de grain, qu'on appelle encore *ſpelta* & *zea*. Voyez *ſpelta* & *zea*.

ADORAT. Le poids de quatre livres. RULAND.

ADOS. Eau dans laquelle on a éteint un fer rouge. RULAND.

ADP

ADPLUMBATUM. On ne trouve ce mot que dans Scribonius Largus, 271. après avoir fait la deſcription d'une eſpece d'acopum, il recommande de le mettre dans un vaſe bien couvert & fermé, *adplumbato*, avec du plomb.

On trouve le terme *circumplumbato* employé à peu près dans le même ſens, dans la deſcription que Caton fait d'une machine propre à exprimer l'huile d'olive.

ADR

ADRA RIZA. C'eſt ainſi, ſelon Blancard, qu'on appelle la racine d'ariſtoloche. Je n'ai trouvé ce terme que dans cet Auteur.

ADRACHNE. Il eſt ainſi marqué dans les Auteurs. *Adrachne Officinarum*, Park. Theat. 1490. Raii, Hiſt. 11. 1577. *Adrachne Theophraſti*, Ger. Emac. 1602. J. B. 87. *Adrachne Theophraſti arbuto, ſeu cemaro, proximè accedens*, Chab. 4. *Arbutus folio non ſerrato*, C. B. Pin. 460. Pluk. Almag. 49. Jonſ. Dendr. 65. Tourn. Cor. 41. *Arbutus diſcoridis vera cometa dicta*, Whecl. Itin. 452. DALE, p. 312.

On en trouve en abondance dans l'Iſle de Candie, ſur les montagnes de Leuce & dans d'autres endroits, entre des rochers; il reſſemble plus à un buiſſon qu'à un arbre. Il eſt toujours verd. Ses feuilles reſſemblent beaucoup à celles du laurier; on ne peut même les en diſtinguer que par l'odorat. Celles de l'*adrachne* ne ſentent rien. L'écorce du tronc & des branches eſt ſi douce, ſi éclatante & ſi rouge, qu'on les prendroit pour des morceaux de corail. L'écorce ſe fend en été, & tombe par petits morceaux. L'arbriſſeau perd alors ſa couleur rouge, & il en prend une qui tient le milieu entre le rouge & le cendré. Il fleurit & porte fruit deux fois l'an, de même que l'arbouſier. L'*adrachne* a ſes fruits tout ſemblables à ceux de l'arbouſier; & il n'y a pas moyen de les diſtinguer. Quant aux arbres, le premier differe du ſecond, en ce qu'il ne croît que ſur les montagnes, qu'il n'a point la feuille dentelée, & que ſon écorce n'eſt point crevaſſée au tronc. Son bois eſt dur, luiſant & roide.

Les payſans en font du feu, & les Tourneurs des fuſeaux.

Théophraſte le compte parmi les arbres qui ne meurent point, pour être dépouillés de leur écorce; qui ſont toujours verds, & dont le ſommet eſt couvert de feuilles en hiver.

On appelle cet arbre en Crete & dans toute la Grece, ἀδράκλα, *adracla*. BELLUS.

Bellonius a eu pluſieurs fois occaſion dans ſes voyages de remarquer cet arbre, mais particulierement dans celui d'Alep à Antioche, ſur les montagnes. Les voyageurs n'y avoient point laiſſé de fruit, parce qu'il étoit mûr; qu'il eſt bon à manger, & qu'il eſt d'une couleur qui invite à le cueillir. Il vient en grappe, & il eſt de la groſſeur & de la couleur de la framboiſe.

Tous ceux qui ont lu dans Théophraſte la deſcription de l'*Adrachne*, ne douteront point que cet arbre ne ſoit le même que l'*Adracla* de Bellus: ce qui eſt encore confirmé par la ſimilitude des mots *Adrachne* des anciens Grecs, & d'*Adracala* des modernes.

Ἀδράκνη. *Adracne.* Pline prétend que celui-ci differe d'*andracne*, ἀνδράκνη. L'un, dit-il, eſt une herbe que nous appellons *portulaca*, pourpier; & l'autre eſt un arbre.

ADRAM. *Sel gemme.* RULAND.

ADRARAGI. *Safran des jardins.* On l'appelle encore *alfar*, *afan*. RULAND.

ADRARIGES. *Encre verte.* RULAND.

ADRIANUS. *Adrien.* Nous liſons dans Aurelius Victor, que cet Empereur poſſédoit pluſieurs arts, entre leſquels il compte la Medecine. Cette circonſtance honore trop notre Profeſſion pour la paſſer ſous ſilence. Son ſavoir joint à celui des Medecins, n'empêcha point qu'une perte de ſang, à laquelle il étoit ſujet, ne le jettât dans une hydropiſie qui le détermina à ſe donner la mort, ne voyant aucun moyen de guérir de cette maladie. Il aima mieux mourir que de vivre quelque tems d'une façon languiſſante.

L'antidote qui porte ſon nom, paſſe pour être de ſon invention. En voici la préparation.

Prenez *du poivre*, *de la ſemence de juſquiame blanc*, *d'opium*, *dix dragmes*, *de ſafran*, *cinq dragmes*, } *vingt dragmes de chacun*,

de ſpicnard,

de ſpicnard,
d'euphorbe,
d'amome,
d'impératoire,
de ſouchet,
de cardamome,
de malabathrum; } *une dragme,*
de feuilles ſeches de rue,
de caſſe;
de caſtoreum,
de ſemence de daucus;
de myrrhe,
d'ache,
de roſes ſeches, & de ſemences d'apium, une dragme & demie,
de gingembre & d'opobalſamum; deux dragmes de chacun,
du miel, ſuffiſamment pour faire du tout un électuaire.

La plus forte doſe eſt de la groſſeur d'une noiſette, & la plus petite d'une feve d'Egypte. Il eſt bon pour la colique, pris dans l'eau chaude avant le ſommeil. Pour les foibleſſes d'eſtomac, & pour le vomiſſement des alimens, il faut le prendre dans de l'eau & du vinaigre. Pour la ſtrangurie, dans de l'eau chaude; pour la dyſſenterie, en pilules, après leſquelles on prendra de l'eau vinaigrée, un peu chaude; pour la conſomption, il faut en prendre la nuit dans de l'hydromel. Pour la toux ſeche, en éclegme avec du miel. Pour la morſure des viperes & la piquure des animaux venimeux, dans du vin bouilli avec du miel. Il provoque les menſtrues, ſi l'on le prend dans du vin où l'on aura fait bouillir du poulliot, du calament, ou de la rue. Aetius, *Tetr. IV. Serm.* 1. *c.* 108.

ADROP. Ruland dit pour toute explication de ce mot, qu'il eſt ſynonyme à *azar*, à *lapiſipſe*, *azane*.

Ripley interprete *adrop* par *uzifur*, où *plumbum rubeum*, plomb rouge. *Theat. Chym. vol. II. p.* 114. & il entend par ces mots un compoſé de la pierre philoſophale, ou de la ſubſtance qui la produit; comme il paroît par un paſſage ſemblable d'un Auteur anonyme dans la même collection. *vol. IV. p.* 472.

Caſtelli s'eſt trompé en rendant *adrop* par plomb; car en langage alchymiſte, le plomb déſigne l'antimoine, de même que la Lune des Philoſophes marque le régule d'antimoine. Ce terme doit s'entendre dans David Lagneus, *Theat. Chym. vol.* 4. *p.* 726. au ſentiment d'Arnaud, comme s'il y avoit Saturnus, ou antimoine, ou la matrice de la pierre philoſophale.

ADROBOLON. Ἀδρόβωλον, de ἀδρὸς, & de βῶλος, *groſſe maſſe*. Le bdellium d'Inde qui eſt un peu plus compact que celui d'Arabie, noir, plein d'impuretés, & en plus gros morceaux. Constantin, Gorræus.

ADROS. Ἀδρὸς, *gras, en embompoint, adulte*. Hippocrate a employé ce terme dans cette derniere ſignification, *Lib. de Geniturâ*. Le même Auteur ſe ſert du mot ἀδρὸς pour abondamment, à l'occaſion de la purgation des mélancoliques.

Adros, s'applique encore au pouls, lorſqu'il eſt ample, plein, & que l'artere paroît extremement dilatée dans toute ſa dimenſion.

A D S

ADSAMAR. *Urine*. Ruland.

ADSELLARE. Ce terme eſt particulier à Vegece. Je ne connois que lui qui s'en ſoit ſervi. Il ſignifie à la lettre aller à la ſelle. On le trouve *L. III. c.* 45. & dans quelques autres endroits.

Caſtelli le cite, *De Rei ruſticæ ſcriptoribus*.

ADSTRICTIO, *Reſſerrement*. On entend par ce terme, la rétention de quelque évacuation naturelle cauſée par la rigidité des parties qui ſervent à l'éjection; & en ce ſens on l'applique aux pores de la peau, & à ceux des inteſtins.

On l'applique auſſi à la vertu ſtyptique des médicamens.

ADSTRINGENS. *Aſtringent*. Styptique. Voyez *Styptica*.

A D U

ADULTERATIO, *Adultération*, ou frelaterie de médicamens, par laquelle ceux que l'on fabrique reſſemblent aux médicamens vrais & naturels, mais n'en ont pas l'efficacité. C'eſt un manege dont on s'eſt plaint dans tous les tems: mais il eſt maintenant ſi commun, que ſi les Magiſtrats n'en prennent connoiſſance, & ne s'y oppoſent, on en verra des ſuites très-fâcheuſes; les ſecours des Medecins deviendront inutiles, & la moitié des malades périront par cette ſeule cauſe. C'eſt en vain que l'ordonnance du Medecin ſera bien raiſonnée, & fidelement exécutée par l'Apothicaire: ſi les drogues ſont falſifiées avec tant d'adreſſe, que la ſupercherie ne puiſſe ſe reconnoître qu'aux effets, l'intelligence de l'un & la probité de l'autre ſeront ſuſpectes, & la ſanté du malade en ſouffrira.

Je ſai bien que tout ce que je pourrois dire là-deſſus, ne feroit nulle impreſſion ſur ceux qui en ſont coupables; ce n'eſt pas par des raiſons qu'il faut eſpérer de corriger des gens qui n'ont aucune horreur du vol & du meurtre; car ce ſont deux effets qui s'enſuivent néceſſairement de l'*adultération* des remedes, lorſqu'elle eſt pouſſée à un certain point.

Mais une choſe à laquelle je m'appliquerai ſcrupuleuſement dans tout le cours de cet Ouvrage, ce ſera de dévoiler toutes les friponneries auxquelles on eſt expoſé par rapport aux drogues, en marquant exactement les différentes manieres de les falſifier, en les décrivant avec ſoin telles qu'elles ſont, lorſqu'elles ne ſont point falſifiées, & en indiquant les différens moyens de s'aſſurer de la falſification.

ADULTERIUM. Paracelſe ſuppoſe, ſelon ſa façon ſinguliere de s'exprimer, un mariage ſymbolique entre l'ame ſenſitive, qu'il regarde comme l'époux, & le corps qui eſt l'épouſe, ſelon lui. Conſéquemment, ſuivre l'appétit juſqu'à ſurcharger le corps d'aliment, c'eſt une eſpece d'adultere.

ADUSTIO. *Calcination*. Avicenne n'a point renoncé à l'obſcurité ordinaire des Alchymiſtes, dans la définition qu'il donne du mot *aduſtio*, *Theat. Chym. p.* 869. *Aduſtio autem eſt*, dit-il, *quando commiſcetur aut aduritur, aut corrumpitur humiditas ſubſtantialis rei*. Caſtelli ne s'eſt pas donné la peine de mettre de la clarté dans cette définition.

Adustio, ou Siriasis, ſorte de maladie cauſée par l'inflammation de la ſubſtance du cerveau & de ſes membranes, & dans laquelle on a le ſynciput douloureux, les yeux creux, le viſage pâle, & le corps maigre & ſec.

Le remede indiqué dans cette maladie, eſt d'appliquer ſur le devant de la tête un jaune d'œuf avec de l'huile de roſe, en forme de liniment. Oribase, *Synop. L. V. cap.* 13.

On peut encore appliquer ſur la même partie les feuilles du tourneſol appellé *ſcorpiurus*, (parce que ſes feuilles & ſes branches s'entrelacent les unes dans les autres, comme la queue d'un Scorpion) ou la peau d'une courge, ou celle qui enveloppe la pulpe de la courge ou le ſuc de la morelle des jardins, avec de l'huile de roſes. Æginete. *L. I. c.* 13.

A D Y

ADY, Le *Palmier* de l'Iſle de Saint Thomas. C'eſt un très-grand arbre, excédant en hauteur le pin; ſon tronc eſt fort, droit, nu, partant ſeul de ſa racine, d'un bois clair & léger. Il eſt plein de ſuc. Ses feuilles reſſemblent à celles du palmier qui porte le coco. Son ſommet eſt orné d'une multitude de branches. Si l'on coupe ces branches, ou ſi l'on fait une ouverture au tronc, il en ſort des larmes ou un ſuc, que les Indiens

ne manquent pas de recevoir dans des vaſes. Il leur tient lieu de vin. Cette liqueur enivre aiſément. Elle eſt douce au ſortir de l'arbre, mais elle s'aigrit en peu de jours. Les branches qui n'ont point été offenſées, portent du fruit. Les habitans de l'Iſle de Saint Thomas ne recueillent point les bourgeons de l'*ady*, comme les Indiens recueillent ceux du palmier qui porte le coco.

Les Portugais appellent le fruit entier de l'*ady*, *caryoce*, & *caryoſſe*; & les naturels du pays, *abanga*. Son écorce extérieure eſt jaune : ſous cette écorce, on trouve une pulpe jaune ; & au centre de la pulpe, une pierre dure & noirâtre qui contient une amande noire avec ſa peau, blanche quand elle eſt pelée, & qui eſt bonne à manger. Le fruit entier eſt de la forme & de la groſſeur du citron. Les habitans le mangent roti, & ils en ſervent ſur leurs tables les amandes toutes crues, mêlées avec de la farine de mandioc.

Ils croient que ces amandes ont au ſupreme degré la vertu de rendre les forces aux malades, à qui ils en font prendre trois ou quatre fois par jour. Ils tirent encore de l'huile de ce fruit ; & voici la maniere dont ils s'y prennent. Ils ſéparent la pulpe du noyau ; ils la jettent dans une aſſez grande quantité d'eau chaude, qu'ils font bouillir enſuite ſur le feu pendant un tems conſidérable, remuant toujours la pulpe, puis ils la retirent de deſſus le feu. Ils la laiſſent repoſer juſqu'à ce que toutes les parties groſſieres ſoient deſcendues au fond du vaſe ; après quoi ils enlevent avec une cuiller l'huile qui nage ſur la ſurface de l'eau. Après cette opération, ils augmentent la quantité d'eau chaude, & ils recommencent tout ce qu'ils ont fait juſqu'alors. L'huile eſt de la couleur du ſafran. Lorſque le froid ne la fige point, elle eſt bonne à manger, & les habitans s'en ſervent, comme nous nous ſervons de l'huile d'olive & du beurre. Cependant il faut convenir qu'elle n'eſt comparable ni à l'un ni à l'autre pour l'odeur, ni pour le gout.

Ils s'en frottent les parties du corps où il y a de la roideur & de la contraction. Ils la croient d'une efficacité ſinguliere contre la rigidité des tendons. Ils s'en oignent tout le corps après l'exercice, ou lorſqu'ils ſe ſentent fatigués du travail. Dans l'exercice, les parties ſimilaires du corps s'exhalent, diſent-ils, & ſe ſechent ſur la peau. Or, on prévient, ajoutent-ils, les ſuites fâcheuſes de cet effet, en ſe frottant légerement avec cette huile. En un mot, c'eſt leur *acopum*; & ils le regardent comme un excellent remede contre les laſſitudes. Ray, *Hiſt. Plant.*

ADYNAMIA. Ἀδυναμία, d' privatif, & de δυναμι, *force*. Foibleſſe, abbattement occaſionné par une maladie. Voyez *Adynatos*.

ADYNAMON, a la même étymologie que le mot précédent. C'eſt une ſorte de vin qu'on fait en mettant dans deux gallons & demi de vin doux, la moitié autant d'eau, qu'on fait bouillir juſqu'à ce que le tout ſoit réduit à une quantité égale à celle de l'eau qu'on a miſe. Il eſt bon pour les perſonnes malades, lorſque le vin pur eſt trop fort pour elles; car ce vin eſt foible, & c'eſt de-là qu'il tire le nom d'*adynamon*. Dioſcoride veut qu'on mette autant d'eau que de vin, qu'on réduiſe le tout à la moitié, & qu'on conſerve le reſte lorſqu'il ſera froid, dans un vaiſſeau bien bouché. Gorræus.

ADYNATOS. Ἀδύνατος, a la même étymologie qu'*adynamia* & *adynamon*. Ce terme ſignifie dans Hippocrate, foible, débile, abbattu ; & cette foibleſſe, ſelon cet Auteur, eſt un très-fâcheux ſymptome dans les maladies où il n'y a point eu d'évacuation capable de la cauſer. Lorſqu'elle eſt accompagnée de ſelles fréquentes, de laſſitude, de mal de tête, de ſoif, d'inſomnie, & lorſque le malade parle tout ſeul, de maniere à ne pouvoir être entendu, c'eſt une marque que le délire eſt proche. *Prædic. L. I. Coac. prænot.*

AEA

ÆAZO. Αἰαζω, *ſe plaindre, crier, gémir*. Fœsius, Castelli, d'après Hippocrate.

AED

ÆDEIA. Αἰδοῖα, de αἰδὼς, *modeſtie*. Les parties honteuſes, *pudenda*. Les parties qui ſervent à la génération dans l'un & l'autre ſexe.

AEDES. Ἄηδης, d' privatif, & de ἡδὺς, *doux ; dégoutant, deſagréable*. Il ſe dit quelquefois des alimens.

Æ G A

ÆGAGROPILA, de Αἰγαγρος, *Chevre ſauvage, Chamois*, & πῖλος, *balle*. Velſchius a fait un livre des vertus de l'*Ægagropila*.

C'eſt une petite boule qu'on trouve dans l'eſtomac des dains & des boucs en Allemagne. Quelques-uns ont prétendu qu'elle étoit formée par le doronic que ces animaux paiſſent : mais on ſait maintenant qu'elle eſt compoſée de poils qu'ils avalent ; & l'on trouve de pareilles boules dans l'eſtomac des bœufs, des cochons, des ſangliers, &c. & conſéquemment elles n'ont aucune propriété médicinale, quoiqu'en aient dit ceux qui ſe trompant ſur leur origine, les ont recommandées dans les flux de ſang, les hémorrhagies, &c. Ils imaginoient qu'elles devoient avoir les vertus des plantes dont ils les croyoient formées. Ils les ont auſſi ordonnées pour le vertige, & cela fondé ſur ce que les boucs grimpent ſur des rochers très-eſcarpés, ſans que la profondeur qu'ils ont au-deſſous d'eux les étourdiſſe. Geoffroi.

Æ G E

ÆGEIRINON. Αἰγείρινον, de ἄιγειρος, *Peuplier*. C'eſt le nom qu'on a donné à un onguent, dont le fruit ou le chaton du peuplier eſt un des principaux ingrédiens. Voici la maniere de le préparer.

Au printems, lorſque les ſemences du *peuplier* noir ont une plus grande quantité de réſine autour d'elles, broyez-les, & mettez-en quatre onces dans une pinte d'huile douce. Laiſſez-les en digeſtion pendant quarante jours au ſoleil ; ou faites les bouillir pendant trois heures dans un double vaiſſeau ; paſſez enſuite le tout, & l'onguent ſera fait. Paul Æginete, *L. VII. c.* 20.

(Il entend apparemment par un double vaiſſeau, ce que nous appellons un vaiſſeau circulatoire.)

ÆGEIROS. Αἰγειρος, *le Peuplier*. Hippocrate ordonne neuf graines de peuplier de Crete broyées dans du vin rouge, comme nne potion propre à hâter l'expulſion du fœtus. Fœſius prétend qu'il eſt queſtion dans cet endroit du *peuplier* noir. Voyez *Populus*.

Æ G I

ÆGIDES. Αἰγίδες. C'eſt le nom d'une maladie des yeux. Hippocrate en fait mention, *Prædic. L. II.* & c'eſt dans cet endroit, ſelon Fœſius, de petites cicatrices blanches formées ſur l'œil par une fluxion d'humeurs corroſives : mais ce Commentateur rend le même terme d'une autre façon dans un autre endroit. Il dit dans ſes remarques ſur les *Coac. prænot.* 218. qu'*ægides* ſignifie de petites concrétions blanches, d'humeurs qui s'attachent à la prunelle, & qui obſcurciſſent la vue. Caſtelli reprend Fœſius, pour avoir appellé une de ces cicatrices ou concrétions, αἰγὶς, au lieu d'αἰγίδες, dit-il. Mais il n'eſt pas bien décidé que cette correction ſoit juſte, non plus qu'il faille prendre en deux ſens différens le mot *ægides* dans les deux paſſages

d'Hippocrate, où il ſe trouve. Criſpinus rend αἰγὶς par une petite membrane ou cicatrice blanche dans l'œil. Dans les inflammations des yeux, où l'affluence des humeurs à cette partie eſt conſidérable, nous remarquons fréquemment de petites taches s'élever ſur la prunelle, & augmenter quelquefois juſqu'à acquérir l'apparence d'une membrane déliée. Mais ces taches diſparoiſſent d'elles-mêmes, lorſque l'inflammation eſt diſſipée, & les humeurs détournées ailleurs.

Si on attaquoit ces taches avec des poudres corroſives ou avec des collyres, alors la matiere dont elles ſont formées ſe durciroit, ſe fixeroit dans l'endroit où elle eſt attachée, & il ſeroit quelquefois impoſſible de la détruire par quelques moyen que ce ſoit.

Il me ſemble que ce ſont ces taches qu'Hippocrate a déſignées par le mot *ægides*.

ÆGIDION. Αἰγίδιον, de αἰγὶς ou αἴγιδος. Nom d'un collyre décrit par Aétius contre les fluxions ou inflammations des yeux. AETIUS.

ÆGILOPS. Αἰγίλωψ, *yeuſe*. C'eſt le nom du *Cerrus mas majore glande*. Park.

Gerard en fait mention ſous le nom de *Cerris majore glande*.

C'eſt le *Quercus, calyce echinato, glande majore*, Αἰγίλωψ *Ideorum, aſpris maurorum, cerrus latinorum* de Caſp. Bauhin.

Caſp. Bauhin penſe que c'eſt auſſi l'*aſpris* de Theophraſte.

On voit à Veniſe une grande quantité de coquilles des glands de cet arbre. On les appelle en Vénitien *Vallonia*, du nom de Vallonia, Ville de Dalmatie, autrefois Apollonie, d'où on les tire. On s'en ſert à Veniſe à préparer les peaux, ainſi que nous faiſons de l'écorce de chêne.

Voici la deſcription que J. Bauhin donne de la coquille du gland de cet arbre, que Valerand Dourez avoit apportée du Cap d'Iſtrie.

Sa cavité avoit un pouce & demi de largeur, & un peu moins d'un pouce & demi de profondeur. Elle étoit hériſſée d'une multitude de pointes très-aigues & très-fortes; ce qui lui donnoit quelque reſſemblance avec un morceau de rocher fort anguleux. Elle n'avoit pas moins de trois pouces de diametre dans ſa plus grande dimenſion. Le dédans en étoit couvert de poils; ſes écailles étoient larges & d'un blanc cendré. Je ne ſai ſi quelqu'un a déja donné la deſcription de l'arbre. Ceux que l'on trouve ſur la route de Peſaro à Rome, ſont, à ce que je crois, les mêmes que ceux qu'on voit aux environs du lac de Bolſene, & que Lobel a décrits. Mais la coquille des glands de ces derniers eſt plus petite, plus douce, & moins anguleuſe.

Il paroît encore que cet arbre eſt le même que celui dont Dalechamp envoya des branches à Bauhin. Ces branches portoient des feuilles du chêne ordinaire. Elles étoient ſeulement un peu plus longues & découpées d'une façon plus déliée & plus profonde. La ſurface ſupérieure en étoit éclatante. Celle de deſſous étoit d'une couleur cendrée. Le fruit y étoit fortement attaché, & les coquilles des glands tout hériſſées de pointes, avoient un pouce de diametre. A la vérité le gland n'étoit pas encore mûr; & ſes coquilles étoient en tout ſens fort reſſemblantes aux coquilles anguleuſes du chêne de Bourgogne.

Les feuilles du *cerrus* que nous vîmes aux environs du Lac de Bolſene dans la Toſcane, ſont exactement telles que celles que Bauhin vient de décrire; quant aux coquilles des glands, elles étoient fort différentes de celles du *cerrus*, que les Venitiens appellent *Vallonia*. L'uſage de ces coquilles eſt de ſuppléer à la noix de galle, dans la teinture des laines en noir. Mais la couleur qu'elles donnent eſt plus foible, moins durable, & par conſéquent moins eſtimée. RAY. *Hiſt. des Plant.*

Il y a quelques autres végétaux qui portent auſſi le nom d'*Ægilops*. Tels ſont les ſuivans.

Feſtuca avenacea ſterilis elatior. C. B. *Bromos herba ſive avena ſterilis*. Park. Bromos ſterilis Ger. *Ægilops Matthiolo*. J. B.

Les racines de cette plante ſont pleines de petites fibres entrelacées les unes dans les autres. Toutes les tiges ont une racine commune; elles s'élevent à la hauteur d'une coudée & plus. Elles ſont foibles & diviſées par pluſieurs nœuds; elles en ont juſqu'à cinq. Elles portent chacune un épi coupé en pluſieurs endroits; dont de petits lambeaux ſont ſuſpendus à des filamens foibles & longs. Cet épi eſt compoſé de pluſieurs couches d'une ſubſtance compacte, couchées les unes ſur les autres, & renfermées dans de petites poches ou ſacs, ce qui lui donne une forme peu différente de l'épi coſſu de l'avoine; il porte une longue barbe, douce & quelquefois de couleur de pourpre.

Les feuilles de cette plante ſont d'une moyenne grandeur, rudes & velues à l'extrémité. Lorſqu'elle devient paille, ſa racine ſe ſeche. Elle croît ſur le bord des haies, des ſentiers & des prés, au mois de Mai.

Tragus recommande la décoction de ſa racine dans du vin blanc, comme un remede excellent contre les vers des enfans. RAY.

Voici la deſcription que Dioſcoride donne de l'*ægilops*.

L'*Ægilops*, dit-il, eſt une petite plante, dont les feuilles reſſemblent à celles du froment, mais elles ſont plus douces. Elle porte ſes graines tout à ſa ſommité. Ces graines ſont au nombre de deux ou de trois; elles ſont de couleur rouge, & enfermées dans des capſules barbues. Le cataplaſme fait avec cette herbe & le miel, reſout les tumeurs & guérit l'*ægilops*. On détrempe avec ſon ſuc de la farine, qui ſe durcit enſuite; & l'on conſerve cette farine pour les cas dont j'ai parlé. DIOCORIDE, *l. IV. c.* 139.

Voici encore une autre eſpece d'*ægilops*.

Feſtuca longiſſimis ariſtis, C. B. *Ægilops Bromoides*. Tab. Ger. L'*avoine ſauvage, barbue*.

Elle pouſſe pluſieurs feuilles oblongues, étroites & petites; elles ſont très-artiſtement bouclées. Au milieu d'elles s'élevent trois ou quatre tiges menues, à la hauteur d'un pié, portant chacune un épi ſemblable à celui de l'avoine, avec des capſules vuides, d'une couleur rouge, brune, éclatante. Ces épis ſont armés d'une longue barbe, qui partant de ces capſules eſt inclinée de tout côté.

Cette eſpece d'*ægilops* eſt fort commune en Allemagne. Tabernamantanus la trouva entre Worms & Frankendal. Comme ſa barbe eſt foible, elle dégénere quelquefois en boucles.

La troiſieme eſpece d'*ægilops* eſt

L'*Ægilops Narbonenſis*, Lob. *Feſtuca, ſive ægilops Narbonenſis*. Park. *Feſtuca Italica*, Ger. *Gramen feſtuca* XIV. *ſive feſtuca altera capitulis duris*, C. B.

Cette plante a une petite racine blanche & fibreuſe. Elle pouſſe quelques tiges foibles, à peu près à la hauteur d'un pié. Ces tiges ont peu de feuilles, & ces feuilles reſſemblent aſſez à celles du froment & de l'orge; mais elles ſont plus unies & plus douces; elles ſont velues ſur les bords. Aux ſommités des tiges ſont quelques petits épis; ces épis contiennent deux, trois ou quatre grains fort durs qui reſſemblent beaucoup à ceux de l'orge. Ils ſont enveloppés dans une eſpece de coſſe ou de ſac, & de l'extrémité de ces ſacs il en part une barbe blanche, longue & droite.

Cette plante eſt fort commune en Sicile, en Italie, en Languedoc, & en Provence. Elle croît dans les lieux ſabloneux & chauds; on la trouve auſſi dans les champs parmi l'orge & le froment. *Lob. C. B.* On la cultive dans les jardins. Elle y vient un peu plus haute & un peu plus forte; & les épis ont cinq ou ſix grains. On en diſtingue en Sicile de deux eſpeces, une blanche & une noire. Celle-ci a la barbe plus droite. *Cæſ.* (nous n'avons point remarqué cette différence.)

Nous avons expérimenté pluſieurs fois ſa vertu dans l'*ægilops*, ſurtout lorſque le mal commençoit à ſe former, avant qu'il eût fait quelque progrès conſidérable. Elle reſſerre & deſſéche ſans échauffer beaucoup. Si

l'on mêle ſa graine avec celles qui entrent dans la compoſition de la biere, elle lui communiquera la vertu d'enivrer plus promptement. Lob. Ray 1289. 1290.

L'Ægilops ou l'*anchilops*, eſt un abſcès au grand angle de l'œil, proche le nez, qui contient du pus, qui s'ouvre, qui ſe vuide par le coin de l'œil, ou qui, s'il vient à ronger l'os, ſe vuide par le nez. Galien, *in Eſag. vel Med. C.* 15.

Il ſe forme quelquefois entre l'os du nez & le grand angle de l'œil un tubercule ſemblable à un abſcès, qui s'ouvre ordinairement dans l'angle, & qui devient de difficile guériſon, s'il a été négligé. Galien, *de Compoſ. Med. Sect. Loc. L. V. C.* 1.

L'*Anchilops*, eſt une tumeur formée dans le grand angle de l'œil, qui contient du pus qui coule ou ne coule point. Galien. *Definit. Med.*

L'*Ægilops* eſt un abſcès ſitué proche le grand angle de l'œil. La cure en eſt difficile, parce que l'os ſubjacent n'étant point d'une ſubſtance compacte, eſt aiſément endommagé. Aet. *lib. VII. c.* 87.

L'*Ægilops* eſt un abſcès formé entre le grand angle de l'œil & le nez, qui, s'il vient à percer & à être négligé, ronge l'os & dégénere en fiſtule, avant que l'abſcès ſoit ouvert & qu'il y ait ulcere ; on l'appelle *anchilops*. P. Æginete, *Lib. III. c.* 22.

L'*Ægilops* eſt une tumeur qui ſuppure, entre le grand angle de l'œil & le nez. P. Æginete, *L. VI. c.* 22.

L'*Ægilops* eſt un abſcès entre le grand angle de l'œil & le nez. Tant que l'abſcès n'eſt point ouvert, on l'appelle *anchilops*. Si on le néglige, lorſqu'il eſt ouvert, il dégénere en fiſtule, il attaque l'os, & la guériſon en devient très-difficile. Actuarius, *L.* 1. *de Diagnoſ. Path. c.* 7.

A l'angle de l'œil, proche le nez, il ſe forme une eſpece de petite fiſtule qui rend perpétuellement une humeur. Les Grecs l'appellent *Ægilops*. C'eſt une incommodité perpétuelle pour l'œil. Quelquefois elle ronge l'os & pénétre juſques dans le nez. D'autres fois elle devient chancreuſe, & cela lorſque les veines paroiſſent tendues & recourbées, la couleur pâle & la peau dure, & qu'il y a diſpoſition à l'irritation : alors l'inflammation s'étend aux parties voiſines. Il eſt dangereux d'entreprendre la cure de celles qui ſont chancreuſes. Les remedes ne ſont ordinairement en ce cas que hâter la mort.

Lorſque l'ulcere a pénétré dans le nez, les remedes ſont inutiles, le mal eſt incurable. S'il ne s'étend point au-delà de l'angle de l'œil, la cure en eſt difficile : mais on peut l'entreprendre. Plus l'ouverture de l'ulcere ſera proche de l'angle, plus la cure ſera difficile ; l'eſpace dans lequel on aura à travailler en étant d'autant plus petit. L'ouvrage ſera d'autant plus facile, que le mal ſera plus récent.

Il faut prendre la partie ſupérieure de l'ouverture avec un crochet, & couper tout ce qui ſera creuſé, comme dans la fiſtule, juſqu'à ce qu'on ſoit parvenu à l'os ; on prendra bien garde de ne point offenſer l'œil, ni les parties adjacentes. Si l'os eſt carié ; s'il faut le cautériſer, c'eſt une partie de l'opération qu'il faut faire avec beaucoup de ſoin. Dans ce cas quelques-uns ſe ſervent de cauſtiques qui puiſſent exfolier une grande partie de l'os, tels que le chalcanthum, le chalcitis ou le verd-de-gris. Ce dernier agit plus lentement & moins efficacement que les deux autres. Après qu'on aura cautériſé l'os, on travaillera à l'exfolier, de même que tout autre os ſur lequel on auroit fait la même opération. Celse. *L. VII. c.* 7.

Ægilops vient d'αἴξ, bouc & de ὤψ, œil. Parce que ceux qui ſont attaqués de ce mal, ont les yeux tournés, comme on le voit aux boucs. Virgile a fait alluſion à cette diſpoſition des yeux de bouc, lorſqu'il a dit, *tranſverſa tuentibus hircis*. Avant que la tumeur ſoit ouverte, Paul Æginete l'appelle *anchilops ;* il l'appelle *ægilops*, après qu'elle eſt ouverte. Les Ecrivains modernes ont adopté cette diſtinction. Avicenne nomme dans ſes Ouvrages ce mal *Garab* & *Algarab*.

C'eſt un tubercule formé dans le grand angle de l'œil, & ce tubercule eſt ou ſcrophuleux, ou enkyſté, ou de la nature d'un méliceris. Il a du penchant à s'étendre. Lorſqu'il eſt profond, on l'appelle fiſtule lachrymale, ſoit qu'il ſoit calleux ou non calleux. Wiseman.

La matiere contenue dans cette tumeur, eſt ſi acre & ſi corrompue qu'elle ronge non-ſeulement la peau, mais les conduits lacrymaux, la graiſſe placée aux environs du globe de l'œil & quelquefois les os *planum*, & même les parties voiſines du nez où elle porte ſouvent une carie très-dangereuſe. Les conduits lacrymaux, tant ſupérieurs qu'inférieurs, en ſont quelquefois tellement endommagés, que les larmes confondues avec le pus, coulent continuellement dans l'œil par les points lacrymaux, & engendrent enfin une fiſtule lacrymale réelle : il arrive d'autres fois que les larmes dégoutent ſeulement de l'œil, & la maladie s'appelle alors aſſez exactement du nom d'*épiphora*. Heister.

L'*Ægilops* eſt aſſez ordinairement accompagné de fiſtule lacrymale, & cela vient de ce qu'il eſt ſitué de façon que les larmes & la matiere ne peuvent paſſer dans le nez, & conſéquemment doivent affoiblir & dilater par degrés le ſac lacrymal.

La principale cauſe de l'*ægilops*, eſt un abſcès qui naît à la ſuite d'une inflammation. Il eſt ſouvent produit par la petite vérole, & par l'ophtalmie. Heister.

Les cauſes de l'*ægilops* ſont les mêmes que celles qui occaſionnent des tumeurs pareilles en d'autres endroits. Il y a quelque cas où il eſt produit par une fluxion, & où il ſe manifeſte d'abord comme un petit phlegmon. Ce mal eſt ſouvent un ſymptome du mal vénérien.

S'il ſe forme par congeſtion, comme l'athérome, le ſtéatome, & le meliceris, c'eſt un tubercule rond qui ne décolore point la peau ; mais s'il naît de fluxion, il paroît rouge ; il eſt accompagné de douleurs & d'inflammation, & cette inflammation affecte l'œil en entier. Il commence quelquefois par un écoulement de matiere par cet angle, & il ne ſe reconnoît qu'à la rougeur qu'il cauſe à l'œil. Alors ſi l'on appuie le doigt ſur cet angle, il ſort une matiere mêlée, dont une partie reſſemble aſſez à du blanc d'œuf. Cette matiere ronge quelquefois l'os & ſe décharge dans le nez qu'elle infecte d'une grande puanteur. Wiseman.

Si l'on ne s'y prend à tems, on guérit l'*ægilops* difficilement, il eſt très-fâcheux lorſqu'il eſt profond ; mais le danger n'eſt jamais plus grand que quand il s'ouvre en dedans ; parce qu'alors il attaque & corrompt ſouvent les os adjacens.

Si la tumeur n'eſt point inflammatoire, comme le meliceris & l'athérome, la cure en eſt plus aiſée.

S'il devient chancreux, il eſt très-dangereux d'entreprendre de le guérir ; car les remedes qu'on apporte en ce cas, ne ſervent preſque jamais qu'à augmenter le mal & à hâter la mort du malade. Sennert.

Si l'ulcere eſt accompagné de corroſion ; il tend à devenir chancreux ; & en ce cas la cure devient preſque impoſſible. Viseman.

L'indication ſe prend pour la cure de l'*ægilops* de la nature même de l'*ægilops*. Il faut examiner s'il commence avec inflammation, ou s'il y a amas de matiere qui coule par deſſous les paupieres dans l'œil.

On en commence néceſſairement la cure par la ſaignée, & par la purgation ; quant au reſte, on ſe conduit comme dans le traitement général des écrouelles, & on preſcrit dans l'*ægilops* le même régime que dans ces dernieres maladies. Voyez *Struma*.

On applique extérieurement ſur la partie affectée des répercuſſifs, comme les eaux de pourpier, de laitue, de plantain, de prêle, de dulcamere, & le frai de grenouilles, avec des blancs d'œufs & du bol d'Arménie. On ſe ſert de répercuſſifs pour prévenir la fluxion. Pour intercepter la matiere, on ſe ſervira de gomme, de maſtic, de tacamahac, ou de l'emplâtre *contrà rupturam*, appliqué aux tempes & ſur les parties adjacentes.

Si la tumeur augmente avec tenſion & douleur ; il faut alors en tenter la réſolution avec une décoction d'aluine, de fleurs de ſureau, de rue, de lentille & de farine de veſſe, ſoit dans du vin, ſoit dans de l'eau. Si la tumeur tend à ſuppuration, il faut en hâter la maturité avec un cataplaſme de racine de lis blancs, de mucilage de ſemences de guimauve, de graines de lin, de fenugrec, de fleur de froment & de lard de cochon ou ſain-doux. Lorſque la matiere ſera bien digérée, ouvrez-lui une ſortie avec le ſcalpel ou le cautere. La ſeule précaution qu'il y ait à prendre dans cette opération, c'eſt que l'ouverture ſoit aſſez éloignée de l'angle des paupieres, pour qu'elles n'en ſoient pas partagées ; car ſi les paupieres étoient une fois diviſées, il s'enſuivroit une difformité incurable ; l'œil même ſeroit ſujet à la fluxion, & il y auroit danger qu'il ne pleurât perpétuellement.

Les ſoins que l'opération demandera ſeront plus grands, ſi on ouvre la tumeur avec le cauſtique. Quant à moi, je l'ouvre la plupart du tems par inciſion ; je la panſe avec un bourdonnet trempé dans l'huile roſat, & le jaune d'œuf, ſurquoi j'applique le cérat de Galien ou quelqu'autre de la même eſpece, avec une compreſſe trempée dans quelques-unes des eaux diſtillées dont j'ai parlé plus haut, pour tempérer la chaleur de la partie ; je la déterge enſuite avec du miel roſat, & du ſirop de roſes, ou avec le détergent qui ſuit.

Prenez *du miel commun, deux onces,*
du verd-de-gris, une dragme,
de l'eſprit de vin, quatre onces.

Faites bouillir ce mélange, juſqu'à ce que le tout ſoit réduit aux deux tiers.

Voici maintenant comment je la diſpoſe à cicatriſer.

Prenez *des myrobolans jaunes, une dragme,*
de l'encens & de la myrrhe, de chacun deux ſcrupules,
de tuthie, un ſcrupule,
de camphre, deux grains.

Infuſez-les dans de l'eau roſe & dans du vin blanc, de chacun deſquels vous aurez mis quatre onces.

Faites bouillir le tout juſqu'à ce qu'il ſoit réduit aux deux tiers, paſſez-en après pour votre uſage.

Servez-vous enſuite d'onguent de tuthie & d'eau de chaux & achevez de cicatriſer en en étuvant fréquemment la partie.

Si l'ulcere eſt fiſtuleux, il s'enſuivra une fiſtule lacrymale. WISEMAN.

Voyez *Fiſtula lacrymalis.*

L'*Ægilops* inflammatoire tendant plutôt à ſuppuration qu'à réſolution, il faut le conduire à maturité le plus rapidement que faire ſe pourra, de peur que par le délai, il ne vienne à dégénérer en une fiſtule très-fâcheuſe. Ce qu'il eſt à propos d'employer alors, ce ſont des cataplaſmes émolliens ou les emplâtres de diachylon, avec les gommes. Mais auſſi-tôt qu'on s'apperçoit que le pus eſt formé, il faut ouvrir immédiatement avec un ſcalpel ou une lancette la partie inférieure du tubercule, & après avoir fait ſortir la matiere, il faut nettoyer l'abſcès avec l'huile des Philoſophes, quelqu'onguent déterſif, ou de l'huile de roſes, avec un peu de myrrhe, d'ægyptiaque ou de précipité rouge, enſuite travailler à la guériſon de l'ulcere avec quelque baume convenable. Mais ſi l'abſcès perce de lui-même, comme il arrive quelquefois, & que l'ouverture ſoit ſi petite que la matiere ne ſorte pas aiſément ; il faut l'agrandir ſur le champ avec un morceau d'éponge préparée, ou la racine de genciane, ou avec le ſcalpel, après quoi on le traitera comme nous avons dit. Si l'on s'apperçoit que l'os ſoit carié, il faudra le

panſer avec de la charpie trempée dans de l'eſprit de vitriol ou de ſoufre. On peut ſubſtituer à cet eſprit, la poudre ou l'eſſence d'euphorbe, & mettre ſur l'appareil une compreſſe trempée dans l'eau de chaux, ou dans quelque liqueur rafraîchiſſante, juſqu'à ce que la carie ſoit emportée, & qu'on puiſſe travailler à guérir la plaie. On peut quelquefois emporter la carie avec la rugine. Mais le cautere actuel appliqué par une cannule propre à cet effet, avance merveilleuſement la cure. On emploiera enſuite les balſamiques pour déterger & fermer l'ulcere. HEISTER.

Une jeune Dame incommodée par des ſéroſités acres, fut attaquée d'une inflammation accompagnée de tumeur au grand angle de l'œil. Elle avoit été panſée par un ami du voiſinage, juſqu'à ce que l'inflammation lui ferma la paupiere, & l'allarma par un grand écoulement de matiere ſéreuſe. Ayant obſervé que la tumeur avoit parfaitement ſuppuré, & m'appercevant à travers l'épiderme que la matiere étoit prête à percer ; je l'ouvris avec la pointe d'une lancette, ſans qu'il vînt une goutte de ſang. Mais la matiere ſortit abondamment. Je panſai l'ulcere avec un bourdonnet trempé dans un jaune d'œuf, avec un emplâtre du cérat de Galien, & pardeſſus des linges trempés dans du vin rouge, arrêtant le tout avec un bandage convenable. Le lendemain je levai l'appareil, & je fomentai la plaie avec une décoction de feuilles de mauves, de violettes, de betoine, de ſauge, & de roſes rouges, dans du vin & de l'eau, répétant le panſement comme ci-devant. Après quoi, je la ſaignai du bras. Au lever du ſecond appareil, je trouvai l'enflure de la paupiere relâchée, & l'inflammation extérieure mitigée ; mais l'œil même enflammé. Je fomentai & panſai l'abſcès avec un bourdonnet trempé dans le ſirop roſat, appliquant deſſus un plumaſſeau d'onguent de tuthie, avec une compreſſe fort douce, laiſſant à l'œil la faculté d'être rafraîchi par l'air & étuvé avec du lait. Mais pour réprimer & intercepter l'affluence des humeurs ; je lui fis appliquer des fronteaux. Je lui preſcrivis des purgatifs doux & des décoctions traumatiques. L'orifice de l'abſcès étoit tenu ſuffiſamment ouvert pour que les matieres en puſſent couler, & qu'il pût être panſé commodément. Je fis appliquer à l'extérieur des médicamens deſſéchans & raffraîchiſſans. J'ajoutai quelques gouttes de teinture de verd-de-gris au ſirop, dans lequel je trempois mes bourdonnets. Malgré tous mes efforts, la matiere s'étant ouvert un chemin dans l'œil, coula d'un & d'autre côté exceſſivement pendant quelque-tems. Là-deſſus j'employai un bourdonnet trempé dans le précipité. J'appliquai deſſus un plumaſſeau, l'onguent de tuthie, & de Vigo, avec une compreſſe & un bandange. Après avoir ainſi nettoyé l'ulcere, je le panſai avec un bourdonnet trempé dans l'eau verte. Il alla de jour en jour en diminuant & ſe cicatriſa enfin. WISEMAN.

Le bandage eſt le même que pour la fiſtule lacrymale. Voyez *Faſcia.*

ÆGIMIUS. C'eſt le premier Medecin qui ait écrit expreſſément ſur le pouls, ſi nous en croyons Galien. Il étoit de Velie ou d'Elis. Nous ne ſavons dans quel ſiecle il a vécu. Le Clerc croit qu'il a précédé Hyppocrate. Pline fait mention d'un Ægimius qui fut remarquable par le grand âge auquel il pouſſa ſa vie. Il vécut deux cens ans. Comme cet Auteur n'ajoute rien de plus, on ne ſait ſi cet Ægimius eſt l'ancien Medecin dont il eſt queſtion, ou quelqu'autre perſonnage du même nom.

Son Traité ſur le pouls étoit intitulé περὶ σφυγμῶν ; *des palpitations ;* car c'étoit-là le terme dont on ſe ſervoit alors pour ſignifier ce que nous entendons aujourd'hui par le pouls. Cela fait même une preuve pour Schulze, que l'Auteur de ce Traité étoit très-ancien, puiſqu'il exiſtoit ſans doute avant que les autres termes dont les Auteurs de Medecine ſe ſont ſervis pour exprimer la même choſe, fuſſent inventés.

On tire une autre preuve en faveur de l'ancienneté d'Æ-

gimius, du témoignage que Galien lui rend d'avoir été le premier qui ait traité du pouls *ex profeſſo*; ce que Galien, ajoute-t'on, n'auroit pu dire & n'auroit pas dit aſſurement, ſi Ægimius n'eût été antérieur à Hippocrate, ce dernier ayant fait mention du pouls dans ſes Ecrits, & cela très-fréquemment.

Schulze eſt tombé dans une petite erreur, en diſant que l'Ægimius dont Pline parle, *Lib. VII. c.* 48. étoit de Velie; car cet Auteur fait mention de ſon grand âge ſans dire un mot de ſon pays.

ÆGINETA (Paulus.) *Paul Eginete* exerçoit la Medecine dans le ſeptieme ſiecle, comme il paroît par le frontiſpice de la premiere édition de ſes Ouvrages.

Παύλε πόνον με γνῶθι, τᾷ γῆς τὸ πλέον
Διαδραμόντες, φῶτος ἐκ γῆς Αἰγίνης.

Voilà les Ouvrages de Paul, né à Ægine, qui a parcouru la plus grande partie du monde.

Cette inſcription contient la particularité de ſa vie, la plus intéreſſante qui nous ſoit connue. Le lecteur ſouhaiteroit ſans doute que nous entraſſions dans quelque détail de ſes voyages; mais c'eſt un point ſur lequel nous ne ſommes point en état de ſatisfaire ſa curioſité. Nous ſommes contraints de nous en tenir à ce qui concerne ſes Ouvrages.

On n'a que trop d'occaſions de connoître & de ſe convaincre tous les jours que le caprice a une grande part dans l'établiſſement des réputations même les plus brillantes.

Les Auteurs, non plus que les autres hommes, n'en ſont pas toujours partagés ſelon leur mérite. Paul Eginete eſt, au ſentiment du Docteur Freind, un de ces Ecrivains infortunés à qui l'on n'a point rendu juſtice. Il n'a point été eſtimé ce qu'il valoit; & on l'a mépriſé long-tems ſans l'avoir lu & parce qu'on ne le liſoit point. Quand on examine attentivement le travail de cet Auteur, on ne trouve point, ce que l'on imagine généralement, que ce ne ſoit qu'un copiſte. On s'apperçoit qu'il avoit murement diſcuté la pratique des Anciens, & qu'il étoit fondé en raiſons dans ce qu'il en a admis & rejetté. Il n'eſt pas toujours de l'avis de Galien; & il a dans plus d'une occaſion le courage de rejetter les ſentimens d'Hippocrate même.

Il fait mention dans ſon ſixieme Livre, où il traite *ex profeſſo*, des opérations chirurgicales, & que le Docteur Freind regarde comme le meilleur corps de Chirurgie que l'on eût avant le rétabliſſement des ſciences & des arts, il fait mention, dis-je, de pluſieurs opérations & de pluſieurs pratiques qui paroiſſent avoir été ignorées de ſes prédéceſſeurs.

Il décrit avec beaucoup d'exactitude les différentes eſpeces d'hernies; & il expoſe avec préciſion la maniere de faire l'inciſion dans le cas où l'inteſtin ne peut être replacé ſans y avoir recours. Il n'eſt pas moins exact en parlant de l'ouverture des arteres derriere les oreilles par une inciſion tranſverſale, & de l'application du cautere.

Le Docteur Freind n'a pas dédaigné de traduire ce qu'il a dit de la Bronchotomie; c'eſt un morceau qu'on trouvera à l'Article *Bronchotomia*.

Ses Ouvrages ſont diviſés en ſept Livres, & ils ont été pluſieurs fois imprimés en grec.

La premiere édition eſt celle d'Aldus. Elle fut faite en 1528. Ils parurent pour la ſeconde fois à Bâle en 1558. chez André Cratander, par les ſoins de Jerôme Gemuſæus, qui fit quelques corrections dans le texte, & qui mit au bas quelques notes.

On en a trois traductions latines, l'une d'Albanus Torinus, l'autre de Johannes Guniterius Andernacus, & la troiſieme de Janus Cornarius, à qui nous avons encore l'obligation de pluſieurs remarques importantes ſur cet Auteur.

Les Arabes nomment ce Medecin *Bulos al Ægianithi*.

Herbelot dit qu'il vécut ſous l'Empereur Héraclius, & du tems que regnoit Omar, ſecond Calife des Muſulmans, qui mourut l'An de l'Hégire 23, ou 645 de Jeſus-Chriſt. Honani, fils d'Iſaac, paſſe pour avoir traduit en Arabe neuf Livres de Paul Eginete. Je ne ſai ſi l'exemplaire grec ſur lequel le traducteur Arabe a travaillé contenoit deux Livres de plus que nous n'avons, ou s'il n'y avoit de différence que dans la diviſion de l'ouvrage, & ſi les neuf Livres d'Honani ne contiennent que les ſept Livres que nous poſſédons. L'opinion de Fabricius eſt que l'Arabe diviſa le ſixieme & le ſeptieme Livres de Paul, qui ſont aſſez longs, chacun en deux.

Le mérite principal de cet Auteur eſt d'avoir bien connu les maladies particulieres aux femmes. Il fut ſurnommé Paul *Alkavabeli*, *Obſtetricius*, l'accoucheur, parce qu'il s'étoit fait une occupation d'inſtruire les ſages-femmes de la maniere d'accoucher les femmes & de les traiter après l'accouchement. FABRICIUS, HERBELOT.

Æ G L

ÆGLE', Fille allégorique d'Eſculape. Æglé ſignifie ſelon le Clerc, la lumiere du Soleil, en tant qu'elle purifie l'air.

ÆGLIA, Αἰγλία ou ἀιγλίη, ou ſelon Gorræus & Caſtelli ἀιγὶς, *ægis*, ou ἀιγιὰς, *ægias*. Voyez *Ægides*.

Æ G O

ÆGOCERAS, Αἰγοκέρας, d'αἴξ, *bouc*, & de κέρας, *corne*. *fœnu-grec*. Cette plante eſt ainſi appellée de la forme de ſes coſſes, qu'on imagina reſſembler à des cornes de bouc. GORRÆUS.

ÆGOLETHRON, de Αἴξ, *bouc*, & d'Ὄλεθρος, *deſtruction*. Tournefort a décrit ſous le nom de *chamærododendros pontica maxima, meſpili folio, flore luteo*, une plante qu'il trouve en Aſie, & qu'il croit être l'*ægolethron* de Pline.

Cette eſpece s'éleve quelquefois plus haut que la précédente, (M. Tournefort a déja parlé d'une qu'il dit s'élever à la hauteur d'un homme, & avoir le tronc preſque auſſi gros que la jambe,) le tronc eſt accompagné de pluſieurs tiges plus menues, diviſées en branches inégales, foibles & caſſantes, blanches en dedans, couvertes d'une écorce griſâtre & liſſe, ſi ce n'eſt aux extrémités où elles ſont velues & garnies de bouquets de feuilles aſſez ſemblables à celles du neflier des bois. Ses feuilles ſont longues de quatre pouces, ſur un pouce & demi de largeur vers le milieu, pointues par les deux bouts & ſurtout par celui d'embas, verd-gai, légerement velues, excepté ſur les bords, où les poils forment comme une eſpece de ſourcil. Leur côte eſt aſſez forte & ſe diſtribue en nervure ſur toute la ſurface. Cette côte n'eſt que la ſuite de la queue des feuilles, qui le plus ſouvent n'a que trois ou quatre lignes de longueur, ſur une ligne d'épaiſſeur. Les fleurs naiſſent dix-huit ou vingt enſemble, ramaſſées en bouquets à l'extrémité des branches, ſoutenues par des pédicules d'un pouce de long, velues & qui naiſſent des aiſſelles de petites feuilles membraneuſes, blanchâtres, longues de ſept ou huit lignes, ſur trois de large. Chaque fleur eſt un tuyau de deux lignes & demie de diametre, légerement cannelé, velu, jaune tirant ſur le verdâtre. Il s'évaſe au-delà d'un pouce d'étendue, & ſe diviſe en cinq quartiers, dont celui du milieu a plus d'un pouce de long, ſur preſque autant de largeur, refleuri en arriere, ainſi que les autres, & terminé en arcade gothique, jaune pâle, quoique doré vers le milieu. Les autres quartiers ſont un peu plus étroits & plus courts, jaune pâle auſſi. Cette fleur eſt percée en derriere, & s'articule vers le piſtile, qui eſt pyramidal, cannelé, long de deux lignes, verd, blanchâtre, légerement velu, terminé par un filet courbe long de deux pouces, lequel finit par un bouton verd pâle. Des environs du trou de la fleur ſortent cinq étamines plus courtes que le piſtile, inégales, courbes, chargées de ſommets longs d'une ligne & demie, remplis de pouſ-

ſiere jaunâtre. Les étamines ſont de même couleur, velues dès leur naiſſance juſques vers le milieu, & toutes les fleurs, ainſi que celles de l'eſpece précédente, ſont penchées ſur les côtés de même que celles de la fraxinelle. Le piſtile devient dans la ſuite un fruit d'environ quinze lignes de long, du diametre de ſix ou ſept lignes, relevé de cinq côtes, dur, brun & pointu. Il s'ouvre de la pointe à la baſe en ſept ou huit parties, creuſées en goutiere, leſquelles aſſemblées avec le pivot cannelé, qui en occupe le milieu, forment autant de loges. M. de Tournefort n'en a jamais vu la graine mûre.

Les feuilles de cette plante ſont ſtyptiques. L'odeur des fleurs approche de celle du chevrè-feuille, mais elle eſt plus forte & porte à la tête.

Cette fleur, continue M. de Tournefort, me parut ſi belle, que j'en fis un bouquet pour préſenter à Numan Coprogli, Pacha de Candie préſentement, & Pacha d'Erzeron dans le tems que j'eus l'honneur de l'accompagner ſur la mer noire; mais je fus averti par ſon Chaia que cette fleur excitoit des vapeurs & cauſoit des vertiges. La raillerie me parut aſſez plaiſante, car le Pacha ſe plaignoit de ces ſortes d'incommodités.

Cependant le Chaia parloit ſérieuſement, & venoit d'apprendre par les gens du pays que cette fleur étoit nuiſible au cerveau. Ces bonnes gens par une tradition fort ancienne, fondée apparemment ſur pluſieurs obſervations, aſſurent auſſi que le miel que les abeilles compoſent de ce qu'elles ſucent de cette fleur, étourdit ceux qui en mangent & leur donne des nauſées.

Dioſcoride a parlé de ce miel à peu près dans les mêmes termes. Autour d'Heraclée du Pont, dit-il, en certains tems de l'année, le miel rend inſenſés ceux qui en mangent, & c'eſt ſans doute par la vertu des fleurs d'où il eſt tiré. Ils ſuent très-copieuſement, mais on les ſoulage en leur donnant de la rue, des ſalines & de l'hydromel, à meſure qu'ils vomiſſent. Ce miel, ajoute le même Auteur, eſt acre & fait éternuer. Il efface les rouſſeurs du viſage, ſi on le broye avec du *coſtus*. Mêlé avec du ſel ou de l'aloès, il diſſipe les noirceurs que laiſſent les meurtriſſures. Si les chiens ou les cochons avalent les excrémens des perſonnes qui ont mangé de ce miel, ils ſouffrent les mêmes accidens.

Cette plante & le *chamærododendros Pontica, maxima, folio laurocerafi, flore è ceruleo purpuraſcente*, croît aux environs d'Heraclée dans le Pont, qu'on appelle aujourd'hui Penderactis ou Elegri, & naiſſent en abondance tout le long des côtes & dans les bois, juſqu'au de-là de Trébiſonde. La premiere eſpece paſſe auſſi pour malfaiſante. Les beſtiaux n'en mangent que lorſqu'ils ne trouvent point de meilleure nourriture.

Pline a mieux debrouillé l'hiſtoire de ces arbriſſeaux que Dioſcoride ni qu'Ariſtote, qui a cru que les abeilles amaſſoient ce miel ſur le buis; qu'il rendoit inſenſés ceux qui en mangeoient & qui ſe portoient bien auparavant, & qu'au contraire il guériſſoit les inſenſés.

Pline s'en explique de la ſorte. Il eſt des années, dit-il, où le miel eſt fort dangereux autour d'Heraclée du Pont. Les Auteurs n'ont pas connu de quelles fleurs les abeilles le tiroient. Voici ce que nous en ſavons. Il y a une plante dans ces quartiers appellée *Ægolethron*, dont les fleurs dans les printems humides acquierent une qualité très-dangereuſe, lorſqu'elles ſe flétriſſent. Le miel que les abeilles en font eſt plus liquide qu'à l'ordinaire, plus peſant & plus rouge. Il a une odeur étrangere & provoque à éternuer. Ceux qui en ont mangé ſuent horriblement, ſe couchent à terre & ne demandent que des rafraîchiſſemens. Il ajoute enſuite les mêmes choſes que Dioſcoride, dont il ſemble qu'il ait traduit les paroles: mais outre le nom d'*ægolethron* qui ne ſe trouve pas dans cet Auteur, voici une excellente remarque qui appartient uniquement à Pline.

On trouve, continue-t'il, ſur les mêmes côtes du Pont, une autre ſorte de miel, qui eſt nommé *mænomenon*, parce qu'il rend inſenſés ceux qui en mangent. On croit que les abeilles l'amaſſent ſur la fleur *rododendros* qui s'y trouve communément parmi les forêts; & les peuples de ce quartier là, quoiqu'ils payent aux Romains une partie de leur tribut en cire, ſe gardent bien de leur donner de leur miel. L'antidote contre les mauvais effets de ce miel eſt le même dans Pline que dans Dioſcoride, & le premier ajoute que l'hydromel préparé avec ce miel eſt inconnu quand il eſt vieux.

De-là M. de Tournefort détermine les noms de deux eſpeces de *chamærododendros*. La ſeconde, ſuivant les apparences, eſt l'*ægolethron* de Pline; car la premiere qui a les fleurs purpurines, approche beaucoup plus du *rododendros* & l'on peut la nommer *rododendros Pontica Plinij*, pour la diſtinguer du *rododendros* ordinaire, qui eſt notre laurier roſe, connu par Pline ſous le nom de *rhododaphne* & *nerſum*. Il eſt certain que le laurier-roſe ne croît point ſur les côtes du Pont-Euxin. Cette plante aime les pays chauds. On n'en voit gueres paſſé les Dardanelles, mais elle eſt fort commune le long des ruiſſeaux dans les Iſles de l'Archipel. Ainſi le *rododendros* du Pont ne ſauroit être notre laurier-roſe. Mais il eſt vrai ſemblable que le *chamærododendros* à fleur purpurine eſt le *rhododendros* de Pline.

Les citations de M. de Tournefort n'ayant pas toute l'exactitude poſſible, j'ai tâché de les rectifier.

Quand l'Armée des dix milles approcha de Trébiſonde, il lui arriva un accident fort étrange, & qui cauſa une grande conſternation, ainſi que le rapporte Xenophon, qui étoit un des principaux Chefs de ces troupes. Comme il y avoit pluſieurs ruches d'abeilles, dit-il, *Liv. IV.* de la retraite des dix milles, les Soldats n'en épargnerent pas le miel. Mais auſſi-tot qu'ils en eurent mangé, il leur prit un devoiement par haut & par bas, ſuivi de rêveries; de ſorte que les moins malades reſſembloient à des ivrognes & les autres à des furieux ou à des moribons. On voyoit la terre jonchée de corps comme après une bataille. Perſonne néantmoins n'en mourut, & le mal ceſſa le lendemain environ à l'heure qu'il avoit commencé; de ſorte que les Soldats ſe leverent le troiſieme & le quatrieme jour, mais en l'état qu'on eſt après avoir pris une forte medecine.

Diodore de Sicile rapporte le même fait avec les mêmes circonſtances. Il y a toute apparence que le miel avoit été tiré de quelqu'une de nos eſpeces de *chamærododendros*. Tous les environs de Trébiſonde en ſont pleins; & le Pere Lamberti Miſſionnaire Théatin, convient que le miel que les abeilles ſucent ſur un certain arbriſſeau de la Colchide ou Mengrelie, eſt dangereux & fait mourir. Il appelle cet arbriſſeau *oleandro giallo*; c'eſt-à-dire, laurier-roſe jaune, qui ſans contredit, dit M. de Tournefort, eſt notre *chamærododendros Pontica, maxima, meſpili folio, flore luteo*. La fleur, dit-il, tient le milieu entre l'odeur du muſc & celle de la cire jaune. Elle nous paroît aſſez ſemblable à celle du chevre-feuille, mais incomparablement plus forte. *Mem. de l'Acad. Roy. des Sciences*, 1704.

ÆGONYCHON, Αἰγώνυχον. Dioſcoride dit, *Liv. III. c.* 138. que c'eſt ainſi qu'on appelle quelquefois le *lithoſpermus*, *le grémil*. Ce mot eſt dérivé de αἴξ, *bouc*, & de ὄνυξ, *corne du pié*. Et on l'a donné au *grémil*, à cauſe, dit Gorræus, de la dureté & de la ſolidité de ſa ſemence.

ÆGOPROSOPON ou ÆGIDION. Voyez celui-ci.

Æ G Y

ÆGYPTIACUM UNGUENTUM. *Onguent Egyptien*. C'eſt une compoſition dont Meſué paſſe pour l'inventeur. Tous les Auteurs de Pharmacopée l'ont adoptée ſans y faire aucun changement conſidérable. La voici telle qu'elle ſe trouve dans la Pharmacopée du Collége de Londres.

Prenez *cinq parties de verd-de-gris ou de rouille de cuivre réduite en poudre très-menue,*
quatre parties de miel,
ſept parties d'un vinaigre très-fort.

Faites bouillir ces ingrédiens enſemble, juſqu'à ce que le tout ait acquis une conſiſtance moyenne & une couleur rouge-brune.

L'écume de cet onguent eſt ce qu'on appelle le miel d'Egypte, *mel Ægyptiacum.*

Les Compilateurs de la Pharmacopée d'Edimbourg paroiſſent avoir eu peur que la doſe de verd-de-gris ne fût trop forte. Pour l'affoiblir, ils ont augmenté celle du miel.

Prenez *du verd-de-gris réduit en poudre, cinq onces,*
quatorze onces de miel,
ſept onces de vinaigre ;

Faites bouillir le tout ſur un feu modéré, juſqu'à ce qu'il ait acquis la conſiſtance d'un onguent.

C'eſt un détergent admirable & fort recommandé par tous ceux qui ont traité des matieres chirurgicales, pour emporter les excroiſſances fongueuſes des ulceres. Mais je le crois trop corroſif, ſurtout celui de la Pharmacopée de Londres. On aura donc ſoin, lorſqu'on voudra s'en ſervir, dé l'affoiblir ſelon l'éxigence des cas. Dioſcoride paroît avoir mis Meſué ſur la voie de cette compoſition; car il recommande le verd-de-gris bouilli dans du miel, pour déterger les ulceres. On trouve même dans *Aétius, Tretrab. IV. Serm.* 2. *c.* 3. un *onguent* dont la compoſition eſt preſque la même que celle de l'*onguent* de Meſué. Voyez *Abſceſſus.*

Il ſeroit aſſez difficile de rendre raiſon de la dénomination de cet *onguent.* Car il n'y a aucun des ingrédiens qui entrent dans ſa compoſition qui ait quelque rapport avec l'Egypte. Aétius fait mention d'un certain Egyptien qui ſe ſervit avec ſuccès du verd-de-gris dans la cure d'une eſpece de gale. Peut-être eſt-ce de-là que vient le nom d'*onguent* Egyptien. Cependant il faut convenir que le médicament dans lequel le verd-de-gris étoit un ingrédient eſſentiel & dont Aétius fait mention, *Tretrab. II. Serm.* 2. *c.* 68. étoit un emplâtre & non pas un *onguent.*

ÆGYPTION. Αἰγύπτιον. Hippocrate parle de l'*Ægyption* en plus d'un endroit, comme d'un topique excellent dans les maladies de la matrice. Galien nous apprend que cette dénomination étoit commune à quatre choſes différentes; par *Ægyption* on entendoit.

1°. L'*Ægyptium oleum.* Αἰγύπτιον ἔλαιον, l'huile d'Egypte qu'on appelloit encore *Cicinum oleum.* On la tiroit, ſelon Dioſcoride, des ſemences du κίκι, c'eſt-à-dire, du Ricin, ou du *Palma Chriſti.* Le même Auteur nous avertit qu'elle n'entre point dans les remedes pour l'intérieur, & qu'elle n'eſt bonne qu'en emplâtre ou dans la lampe. Nous liſons dans Aétius qu'on tiroit en Egypte l'huile du Ricin, dont nous avons parlé, qu'on appelloit encore *Croton*, en en broyant la ſemence, en la preſſant & en la faiſant bouillir. Il en recommande l'uſage dans la lepre, dans les taches & les maladies de la peau, qu'elle diſſipera, dit-il, ſi on le continue.

2°. L'*Ægyptium oleum album.* Αἰγύπτιον ἔλαιον λευκὸν. L'huile blanche d'Egypte. Elle ſe tiroit, ſelon Galien, du lis, & on l'appelloit encore *Crininon* ou *Suſinon oleum.* C'eſt vraiſemblablement l'huile ſimple de lis dont il eſt fait mention dans Dioſcoride.

3°. L'*Unguentum Ægyptium album.* Αἰγύπτιον μύρον λευκὸν.

L'onguent blanc Egyptien, qu'on appelloit encore *Mendeſium, crenomuron,* ou *ſouſinon muron,* κρινόμυρον, σέσινον μύρον. C'eſt apparemment celui dont Dioſcoride donne la compoſition ſuivante.

Prenez *d'huile, neuf livres ſix onces,*
de calamus, quatre livres & un quart,
de myrrhe, cinq onces.

Délayez le tout enſemble avec du vin dont l'odeur ſoit douce & faites-le bouillir.

Paſſez l'huile & faites-y infuſer *trois livres & demie de cardamomes*, qui auront été broyés & macérés dans de l'eau de pluie.

Reverſez-la pour la ſeconde fois. Laiſſez macérer les cardamomes & preſſez-les. Prenez de cette huile épaiſſie, trois livres & demie, & mille lis; arrachez les feuilles de lis; mettez-les dans un baſſin large, mais peu profond. Verſez l'huile deſſus, & remuez-les avec les mains, que vous vous frotterez auparavant avec du miel. Laiſſez-les repoſer dans cet état un jour & une nuit. Mettez enſuite le tout dans un tamis, & enlevez légerement l'huile qui nagera ſur l'eau qui paſſera avec elle par le tamis; car il n'en ſera pas de cette huile, ainſi que de l'huile de roſe; elle ne ſe mêlera point avec l'eau. Si on les faiſoit chauffer enſemble, elle fermenteroit & ſe tourneroit. Il eſt bon que vous faſſiez paſſer cette huile, après que vous l'aurez ramaſſée, dans pluſieurs vaiſſeaux frottés de miel, jettant deſſus auparavant un peu de ſel bien menu & enlevant avec ſoin toutes les impuretés que vous y remarquerez. Remettez enſuite dans le baſſin ce qui reſtera dans le tamis, & verſez deſſus une égale quantité d'huile imprégnée d'aromates, comme ci-devant, & ajoutez-y dix dragmes de cardamomes broyés. Après que vous aurez bien remué le tout avec vos mains, vous le laiſſerez repoſer un peu de tems; vous le preſſerez enſuite, & vous ſéparerez de la liqueur les impuretés qui s'y trouveront. Recommencez l'opération pour la troiſieme fois, verſant de l'huile, ajoutant des cardamomes & du ſel & remuant le tout avec les mains que vous frotterez d'huile. Paſſez le tout après cette troiſieme opération. La premiere *huile* qui viendra ſera la meilleure; la ſeconde ſera moins bonne & ainſi de ſuite. Prenez derechef mille lis; arrachez-en les feuilles; travaillez-les comme ci-devant, & verſez deſſus la premiere *huile* que vous aurez tirée. Procédez enſuite comme vous avez fait ci-deſſus avec les mille premiers lis, obſervant toujours d'ajouter des cardamomes, avant que de mettre la compoſition dans le tamis. Cela fait, verſez la ſeconde huile, verſez enſuite la troiſieme; recommençant toujours la même opération à chaque effuſion. Plus promptement l'on macerera les lis fraîchement cueillis, plus l'onguent aura de force & d'efficacité. Lorſque vous croirez avoir ſuffiſamment réitéré toute cette opération, ajoutez à chaque préparation ſoixante-douze dragmes de la meilleure myrrhe, dix dragmes de ſafran, ſoixante-quinze dragmes de canelle; il y en a qui mettent autant de ſafran que de canelle. Broyez le tout & mettez-le dans un baſſin d'eau. Répandez deſſus l'onguent que vous avez fait. Enſuite renfermez-le dans de petits vaiſſeaux ſecs, que vous aurez ſoin de frotter auparavant avec de la gomme, de la myrrhe, du miel & du ſafran délayé dans de l'eau. Recommencez la même choſe pour le ſecond & le troiſieme *onguent.* Il y en a qui ſe contentent ſimplement de l'*onguent* fait avec de l'huile de noix, ou quelque autre huile & des lis.

Celui qu'on prépare en Phénicie & en Egypte paroît meilleur que les autres. L'excellent eſt celui qui a l'odeur des lis.

Il échauffe, il adoucit, & réſout les obſtructions de la matrice; il eſt bon dans les inflammations qui ſurviennent à la même partie, & en général dans toutes les maladies des femmes. Il guérit la teigne & les gales de la tête; il diſſipe fort promptement la lividité des bleſſures & les noirceurs cauſées par les coups. Il rend ces endroits de la même couleur que le reſte de la peau. Pris en potion, il purge la bile par bas, & provoque les urines; mais il eſt nuiſible à l'eſtomac, & il donne des nauſées. DIOSCORIDE. *L. I. c.* 62.

Paul Eginete décrit de la maniere ſuivante, ce que l'on entend apparemment par l'*huile* ſimple de lis.

L'*huile* de lis, dit-il, que d'autres appellent *oleum Suſinum*, par la raiſon peut-être que la premiere s'eſt faite à Suſe, eſt compoſée de deux onces de feuilles ſéchées de lis blancs, miſes dans un vaiſſeau de pinte rempli d'*huile*, exactement fermé, enſorte que rien ne puiſſe tranſpirer; on l'expoſera pendant trois jours au ſoleil; on paſſera enſuite la liqueur, après quoi l'on ôtera les

vieilles

vieilles feuilles ; on leur en ſubſtituera deux onces de nouvelles, qu'on expoſera dans la même *huile* pendant trois autres jours au ſoleil ; enſuite on paſſera le tout & on aura l'*huile* ſimple de lis.

Le μύρον αἰγύπτιον, ou *onguent* d'Egypte, tout court, ſans ajouter l'épithete λευκὸν, blanc ; étoit, ſelon Galien, compoſé de fleurs d'Acanthe. On l'appelloit encore, à ce que dit le même Auteur, μετώπιον, *metopium*.

Paul Eginete donne, *L. VII. c.* 20. la compoſition du *metopium* ; mais il paroît que ce *metopium* n'eſt pas le même que celui de Galien ; car il n'y a point de fleurs d'acanthe entre les ingrédiens marqués par Paul Eginete.

ÆGYPTIA ALUTA. Αἰγύπτιον σκῦτος. Hippocrate en fait mention au livre *de Fractis*, & il paroît entendre par là, une peau douce, telle que celle dont on ſe ſert pour les emplâtres.

Αἰγυπτία στυπτηρία, *alun d'Egypte*. Voyez *Alumen*.

ÆGYPTIA ANTIDOTUS, *antidote Egyptien*. Myrepſus a décrit pluſieurs *antidotes* de ce nom dans ſa premiere ſection, où il traite des *antidotes*. Comme ces deſcriptions ſont plus longues qu'importantes, nous avons cru devoir nous diſpenſer de les rapporter.

ÆGYPTIA ULCERA, *ulceres Egyptiens*. Aretée fait la deſcription d'une eſpece d'*ulceres* malins qui attaquent la gorge & les amygdales ; il les appelle *ulceres* Egyptiens ou Syriens, parce qu'ils ſont très-fréquens dans ces contrées. Cette deſcription ſe trouve *L. I. de Cauſis & ſignis acutorum Morborum*.

Il n'y a point de contrées, dit-il, où cette maladie ſoit plus fréquente qu'en Egypte, tant à cauſe de la ſechereſſe de l'air que de la nature des alimens ; car les habitans vivent de racines, d'herbes & de ſemences acres. Les eaux bourbeuſes du Nil, ou une liqueur acide faite avec de l'orge, eſt leur boiſſon ordinaire. La Syrie ou plutôt cette partie de la Syrie qu'on appelle Cœloſyrie, en eſt particulierement infectée ; c'eſt de-là que ces *ulceres* ont été nommés *ulceres* Syriens ou Egyptiens.

Ils cauſent des douleurs cruelles à ceux qui en meurent. Les malades qui en ſont attaqués, outre ces douleurs, ſont encore dans une chaleur brûlante, comme s'ils étoient ſur des charbons. Ils ont l'haleine entierement corrompue, & ils n'exhalent par la bouche que la vapeur empeſtée de l'*ulcere*, qu'ils attirent bientôt à eux dans l'inſpiration. La puanteur de leur haleine eſt telle qu'elle leur eſt inſupportable à eux-mêmes. Les excrémens qu'ils rendent ſont pâles & livides. Ils ont une fievre aigue ; une ſoif auſſi violente que s'ils étoient dans les flammes ; & ce qu'il y a de plus affreux, c'eſt que la crainte de la douleur qu'ils ſouffrent en buvant, les empêche de boire ; ſi la boiſſon vient à rencontrer les amygdales ou à remonter par le nez, ils éprouvent un tourment inoui. Lorſqu'ils ſont couchés, ils veulent être debout, & lorſqu'ils ſont debout, le mal les contraint de ſe coucher. La plupart prennent le parti de ſe promener dans leur chambre ; comme ils n'ont pas un inſtant de relâche, ils tâchent de balancer la vivacité d'une douleur par une autre douleur ; & ils ne demeurent point en repos. Ils retirent leur haleine le plus profondément qu'il leur eſt poſſible, parce qu'ils déſirent violemment la fraîcheur. Mais ils ont l'expiration la plus courte qu'ils peuvent ; parce que l'ardeur de leur haleine augmenteroit l'inflammation de leurs *ulceres*, qui ſont déja brûlans comme du feu. A ces ſymptomes ſuccedent l'enrouement, & l'affoibliſſement de la voix ; affoibliſſement qui va toujours en augmentant, juſqu'à ce qu'enfin le malade tombe par terre & expire. Voyez *Tonſillæ*.

ÆGYPTIUM ANDROMACHI EMPLASTRUM, *Emplâtre Egyptien d'Andromachus*. Aétius donne à cet *emplâtre* de grands éloges, *Tetrab. IV. Serm.* 3. *c.* 13. Il eſt fameux, dit-il, par la vertu qu'il a de refermer les plus grandes ſolutions de continuité, de guérir les coupures par leſquelles les os ont été mis à nu ; de

ſoulager dans les luxations & entorſes des membres ; dans les morſures d'homme, de reptiles & de quadrupedes ; de diſſiper les fluxions ſur les yeux, en l'appliquant ſur le devant de la tête, & de conduire à cicatrice en trois jours de tems les coups d'épées les plus larges & les plus profonds. C'eſt encore, ſelon le même Auteur, un excellent réſolutif ; il diſſipe les amas de pus, & cela ſans ouvrir la peau, à moins que ces amas ne ſoient très-conſidérables. Il amollit & donne de la ſoupleſſe, quelque roideur qu'il puiſſe y avoir dans les parties ſur leſquelles on l'applique, & il conduit les ulceres malins à cicatrice. On le prépare de la maniere ſuivante.

Prenez *de cire*, *de litharge*, } *cent vingt-quatre dragmes*,
de gomme ammoniaque, ſoixante-deux dragmes.
de térébenthine, trente-deux dragmes,
de laine graſſe brûlée, dix-huit dragmes,
d'ariſtoloche, *d'encens*, *d'écaille d'airain*, *de rouille d'acier*, } *huit dragmes*,
de myrrhe, trois dragmes,
d'opoponax, deux dragmes,
d'huile cicinum ou ſicyonium, ou de vieille huile, trois livres.

Faites bouillir l'huile avec la litharge, juſqu'à ce que le tout ait quelque conſiſtance ; ajoutez-y l'écaille d'airain, & laiſſez le tout ſur le feu, juſqu'à ce qu'il ait acquis aſſez de ſolidité pour ne point couler. Jettez-y enſuite la cire, puis la gomme ammoniaque broyée. Lorſque ces ingrédiens ſeront bien mêlés, & fondus enſemble, vous y joindrez la térébenthine ; enſuite retirez le tout de deſſus le feu, jettez-y l'encens broyé & les cendres de laine brûlée ; paitriſſez enſemble ces ingrédiens avec les mains, & vous aurez un onguent dont vous vous ſervirez quelquefois en maſſe, quelquefois délayé.

ÆGYPTIUM CROCEUM UNGUENTUM, *onguent Egyptien de ſafran*. Aétius décrit cet *onguent*, *Tetrab. II. Serm.* 4. *c.* 45. Il eſt nommé *unguentum croceum*, du *crocus* ou ſafran, qui n'y entre que pour le colorer.

ÆGYPTIUM LINUM, *lin d'Egypte*. Hippocrate en fait mention, *L. II. de Morbis*, à l'occaſion d'un polype au nez. Il ordonne de tailler une éponge & de lui donner la figure d'une bale d'une groſſeur à pouvoir être introduite dans le nez, & de l'envelopper enſuite dans du *lin* d'Egypte, λίνῳ αἰγυπτίῳ ; d'où l'on peut conjecturer qu'il n'eſt pas queſtion dans cet endroit d'Hippocrate, du fil de *lin* ; mais qu'il s'agit d'une eſpece d'étoupes.

ÆGYPTIUM MEDICAMENTUM AD AURES, *médicament Egyptien*, bon pour les oreilles. Aétius en parle, *Tetrab. II. Serm.* 2. *c.* 83. comme d'un excellent détergent pour les ulceres fétides des oreilles, qu'il guérit, ajoute-t'il, quand même on les auroit apportés en venant au monde. Il ſe compoſe de la maniere ſuivante.

Prenez *d'amendes ameres*, *de poivre blanc*, *de la ſubſtance intérieure de féves d'Egypte*, *de ſafran*, *de la myrrhe*, *de l'opium*, *de l'encens*, *de caſtor*, *d'aphronitre*, } *deux dragmes*.
de verjus, *de vitriol*. } *quatre dragmes*.

Jettez le tout dans du vinaigre dans lequel vous aurez fait

bouillir de l'écorce de grenade ; donnez-lui une consistance un peu visqueuse. Delayez-le ensuite avec de l'onguent de nard, & faites-en distiller dans les oreilles.

ÆGYPTIUS PESSUS, *pessaire Egyptien*. Paul Eginete a décrit d'après Antylus, cette espece de *pessaire L. VII. c.* 24. Il est composé de miel, de térébenthine, de beurre, d'huile de roses ou de lis, & de safran, de chacun parties égales. S'il y a quelques impuretés dans le vagin, mais sans inflammation, on pourra joindre aux ingrédiens précédens, le verd-de-gris en quantité égale à la moitié de celle d'un des ingrédiens. C'est apparemment cette addition qui lui donne le nom d'Egyptien.

AEI

AEICHRYSON. Ἀειχρυσόν, de ἀεὶ, *toujours*, & de χρυσὸς, *or*. C'est ainsi que les Grecs appellerent le *Sedum majus*. GORRÆUS. Voyez *Sedum*.

AEIGLUCES, Ἀειγλυκὶς, de ἀεὶ, *toujours*, & de γλυκὺς, *doux*. Espece de vin *doux* auquel on donna ce nom, parce qu'il ne perdoit point sa douceur. On le préparoit ainsi : aussi-tôt que le vin étoit sorti de dessous le pressoir, on en rempliſſoit un vaisseau, qu'on mettoit dans l'eau & qu'on y laissoit pendant tout l'hiver, pour le tenir toujours frais ; & conséquemment toujours *doux* ; car c'est la chaleur seule qui ôte au vin nouveau sa douceur, & qui de moût le change en vin.

AEIPATHEIA. Ἀειπάθεια, de ἀεὶ, *toujours*, & de πάθεια, *affection, passion*. Une affection ou une passion qui dure toujours.

AEITHALES. Ἀειθαλὲς, de ἀεὶ, *toujours*, & de θαλλω, *être verd, qui est toujours verd*. C'est un autre nom du *Sedum majus*.

AEIZOON. Ἀειζωὸν, de ἀεὶ, *toujours*, & de ζωὴ, *vie* ; *Semper-vivum sedum*, *Joubarbe*. C'est une plante dont Dioscoride à distingué trois especes ; la grande, la petite & la troisieme, que les Grecs appelloient ἀνδραχνη ωγρὶη, & les Latins, *Illecebra*. La grande espece pousse sa tige à la hauteur d'une coudée, grosse comme le pouce, grasse, verte crevassée comme la *lactaria vallaris*, qu'on appelle χαρακὶας τιθύμαλος. Ses feuilles sont grasses & charnues, de la largeur du pouce, finissant en forme de langue, quelques-unes tournant leur convexité du côté de la terre ; d'autres sont placées à la sommité de la tige, si serrées en rond les unes contre les autres, qu'elles représentent la figure d'un œil, d'où la plante a été appellée χαροφθαλμὸς & βαρθαλμὸς. La petite *joubarbe* pousse plusieurs tiges d'une seule racine ; ses feuilles sont foibles, rondes, grasses & pointues. La tige du milieu s'éleve à un demi-pié de haut ; elle porte des fleurs herbacées qui sont figurées en ombelle. Les deux premieres especes de *joubarbe* sont rafraîchissantes, un peu dessechantes & modérément astringentes. La troisieme espece a la feuille compacte, petite, velue, assez semblable à celle du pourpier ; elle est échauffante, acre & exulcérante. GORRÆUS.

Æ L I

ÆLIANUS MECCIUS. Ce Medecin vécut sous l'Empereur Adrien. Nous lisons dans Galien, qu'il avoit bien traité des muscles ; & dans d'autres Auteurs, qu'il fut un des maîtres de Galien, & que Galien en a fait mention comme d'un savant Medecin & d'un grand homme.

ÆLIUS PROMOTUS. Il paroît qu'il y a eu deux Medecins de ce nom ; l'un fut disciple d'Ostanes de Perse, & accompagna Xercès en Grece.

L'autre exerça la Medecine à Alexandrie, & vécut du tems de Pompée. Il a écrit un Traité περὶ ἰοβόλων ϗ δηλητηρίων, φαρμάκων, des poisons & des médicamens mortels. Gesner & Tiraqueau disent qu'on voit dans quelques Bibliotheques Italiennes, cet ouvrage en manuscrit : Mercurialis & Fabricius assurent qu'il est au Vatican.

Æ M I

ÆMILIUS MACER. Poëte de Veronne, vécut sous le regne d'Auguste. Il est contemporain d'Ovide, mais un peu plus âgé que lui, comme il paroît par ces vers d'Ovide.

Sæpe suas volucres legit mihi grandior ævo,
Quæque nocet serpens, quæ juvat herba, MACER.

d'où l'on sait qu'il avoit écrit des oiseaux, des serpens, & des plantes. M. le Clerc prétend qu'il n'avoit parlé que des végétaux qui servoient d'antidote aux poisons qui faisoient la matiere de son Poëme. Servius dit que le même Auteur avoit écrit aussi des abeilles.

C'est par la matiere de son Poëme qu'*Æmilius Macer* a obtenu une place entre les Auteurs de Medecine. Ses Ouvrages ont été perdus. Ceux qui portent son nom passent parmi les savans, pour supposés ; ils ont été écrits, à ce qu'on dit, par un certain Odobonus.

Æ O L

ÆOLIPYLÆ. *Eolipiles*. Je ne sai qu'elle raison on a eue d'inférer ce mot dans les Dictionnaires de Medecine ; l'instrument désigné par-là n'ayant lieu que dans la Physique expérimentale. Cependant Castelli en ayant fait mention, je ne l'omettrai point. L'*Eolipile* est un vaisseau de fer ou de cuivre dont l'orifice est fort petit ; si l'on y met de l'eau, que l'on ferme cet orifice, & qu'on mette le vase sur le feu, l'eau se raréfiera à un point, que si on lui donne issue, elle sortira avec impétuosité & bruit ; ce bruit imitera celui des vents.

Æ O N

ÆON. Ἀιὼν, l'âge entier d'un homme, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Hippocrate l'emploie fréquemment pour signifier le reste de la vie.

Il signifie aussi la moelle spinale, & l'on dit qu'il faut le substituer sur la fin du septieme Livre des Epidémiques à νεκεῶνα. Voici le passage corrigé. ὁ τὸν ὀπῶνα φθινήσας ἑβδομαῖος ἀπέθανεν. Une personne étant tombée malade de la maladie nommée phtisie dorsale, elle mourut le septieme jour. EROTIEN, FOESIUS, HESYCHIUS, VARINUS.

ÆONION. Ἀιώνιον, le *Sedum majus*, ou la grande espece de *joubarbe*. GORRÆUS.

ÆONESIS. Ἀιόνησις, de ὀνίνάω, *je verse, j'arrose, j'humecte*. C'est l'action d'humecter les parties extérieures par la fomentation, ou l'aspersion de quelque liqueur. EROTIEN, FOESIUS.

Æ O R

ÆORA. ἀώρα, de ἀιωρέω, *élever, suspendre, porter en haut* ; *la gestation*, espece d'exercice dont Aétius donne l'exposition suivante. *Tetrab. I. Serm.* 3. *c.* 6.

Les autres sortes d'exercice consistent, dit-il, dans le mouvement du corps. Mais la *gestation* est une espece de composé de mouvement & repos. Certaines parties du corps sont en repos dans cet exercice, tandis que le tout est en mouvement dans la direction de la *gestation* ; d'où l'on doit conclurre que la *gestation* est un exercice très-bienfaisant & très-doux, puisqu'il ne procure point de lassitude, & qu'il agite le corps de la même maniere que les exercices les plus violens.

Toute *gestation* a la propriété d'exciter & d'animer la chaleur naturelle, de dissiper la surabondance des humeurs, de fortifier le tempérament, & de réveiller les facultés assoupies & languissantes.

Il y a différentes especes de *gestations*. Les principales sont les suivantes.

La *gestation* se fait dans un lit suspendu, (comme qui diroit nos estrapontins) ou mobile sur les appuis ou sur les piés qui le soutiennent.

La *geſtation* ſe fait dans une litiere pliante, afin que la perſonne puiſſe ſe tenir aſſiſe ou couchée.

Elle ſe fait ou dans un char ou dans un bâteau, ou ſur un cheval.

La *geſtation* dans un lit eſt convenable à ceux qui ſont ſujets à la fievre à ceux qui ont été malades pendant long-tems, dont les forces ſont diſſipées, & qui ne peuvent ſoutenir leurs corps. Elle eſt bonne encore pour ceux qui ſont délivrés de la fievre, & qui commencent à recouvrer leurs forces; pour ceux qui ont pris l'ellébore; de même que pour les phrénétiques: car elle appaiſe les agitations de l'eſprit, & conduit au ſommeil. On en ſera auſſi ſoulagé dans la léthargie & dans la perte de l'appétit.

La *geſtation* en litiere convient à ceux qui ſont ſujets à la léthargie & à ceux qui ont la fievre double-tierce ou la quotidienne. Elle eſt bonne pour les hydropiques, pour ceux qui ont des engourdiſſemens, à la ſuite d'une attaque d'apoplexie ou de paralyſie; ainſi que pour ceux qui ſont attaqués de la goutte ou qui ſont menacés de la pierre. Lorſque l'accès de fievre ſera totalement paſſé, on ſe fera porter aſſis dans une litiere.

Quant à la *geſtation* dans un char, elle communique à toute la machine une agitation qui peut opérer des effets ſalutaires dans les maladies chroniques.

Il y a différentes ſortes de *geſtations* dans un char. Les unes ſont douces, & les autres très-rudes. On ſe ſervira des douces dans les maladies de la tête & dans les diarrhées conſidérables. Les violentes ſeront bonnes pour les maux de la poitrine & de l'eſtomac; pour les tumeurs indolentes; pour les tempéramens diſpoſés à l'hydropiſie, & pour les perſonnes ſujettes aux engourdiſſemens. Quant à celles qui ont des diſpoſitions au vertige, & dont la tête eſt affectée, elles ſe feront voiturer doucement dans un char, & elles auront le dos & la tête appuyés par derriere pendant le mouvement. J'ai vu pluſieurs cures opérées par ce ſeul remede. On aura ſoin de placer le malade de façon qu'il puiſſe être aſſis dans une poſture un peu renverſée en arriere.

Enfin, la *geſtation* dans un bâteau ou dans un vaiſſeau, faite proche de la terre & pendant le calme, ſera ſalutaire pour ceux qui ſont attaqués d'hydropiſie ou de lepre; pour ceux qui ſont enflés ou qui ſont tombés dans une paralyſie ſubite. Cette *geſtation* provoque le vomiſſement dans le commencement, mais on ne tarde pas à s'y faire, & à la trouver agréable.

La *geſtation* en pleine mer eſt violente, & elle peut apporter des changemens conſidérables dans l'habitude du corps; & cela ne manque pas d'arriver, ſi l'eſprit ſe trouve partagé entre l'eſpoir & la crainte; ſi le vaiſſeau retentit d'allegreſſe, ou ſi la préſence du danger en jette l'équipage dans un profond deſeſpoir. Ces révolutions ſont capables de diſſiper une maladie chronique, & de la guérir radicalement: mais, ſans compter ſur ces grands effets, on peut dire en faveur de cette *geſtation*, & même de la *geſtation* en général, qu'un mélange d'agitation & de repos eſt autant propre que quelque autre choſe que ce puiſſe être, à fortifier le corps.

Æ P O

ÆPOS, ἄϊπος. Ce terme ſignifie dans Hippocrate un lieu élevé, un terrain dont la montée a quelque difficulté.

Æ Q U

ÆQUALIS, *égal*. Ce terme s'applique en Medecine à tout ce qui conſerve toujours le même état, à tout ce qui eſt toujours le même en ſoi & dans toutes ſes parties. C'eſt en ce ſens que l'on dit de la matiere purulente ou du pus, qu'il eſt *égal*, ou d'une conſiſtance *égale*, lorſqu'il n'eſt point mélangé de ſanie, & qu'il eſt partout le même.

On dit qu'un tempérament eſt *égal*, lorſqu'il n'eſt point ſujet à des altérations, lorſqu'il eſt toujours le même.

Le pouls eſt *égal*, quand il marche toujours de la même maniere; lorſqu'on n'y remarque aucune variation ſoit par rapport au tems, ſoit par rapport à la maniere dont l'artere ſe dilate & ſe reſſerre.

L'urine eſt *égale*, lorſqu'elle conſerve toujours la même apparence, ſoit par rapport a la couleur & à la conſiſtance, ſoit par rapport aux matieres qu'elle contient; en ſorte que celle qu'on a rendue dans un tems ſoit parfaitement ſemblable à celle qu'on a rendue dans un autre.

On dit que le ſédiment de l'urine eſt *égal*, lorſque toutes ſes parties ſont les mêmes, ou paroiſſent homogenes.

Une maladie eſt *égale*, lorſqu'il ne ſurvient aucune révolution dans les ſymptomes & dans les circonſtances qui l'accompagnent. Les Grecs déſignent cet état par le mot ὁμαλὸς, & nous donnons l'épithete d'*æquantia* aux médicamens qui y conſervent ou réduiſent les maladies. Voyez *Caſtelli*. Il cite entre les Auteurs qui ſe ſont ſervis de cette expreſſion, *Jul. Cæſ. Claudinus*.

ÆQUILIBRIUM, *équilibre*. Ce mot eſt trop généralement entendu dans ſa ſignification ſimple, pour en donner une définition. On s'en ſert en Medecine pour marquer la juſte proportion qui doit régner entre les ſolides & les fluides du corps; afin que les différentes fonctions ſoient bien exécutées, & que la machine entiere ſoit dans un état parfait de ſanté.

ÆQUINOCTIUM, *équinoxe*. Il y en a deux, comme on ſait; l'*équinoxe* du printems, & l'*équinoxe* d'automne. Les Medecins en font mention, parce qu'ils ont remarqué que certaines maladies régnoient dans ces deux tems de l'année. Paul Æginete dit d'après Diocles, *L. I.* c. 100, que l'*équinoxe* du printems augmente le phlegme & les ſéroſités douces du ſang, juſqu'au lever des Pléiades, c'eſt-à-dire, pendant quarante-ſix jours. C'eſt pourquoi l'on doit ſe nourrir dans cet intervalle d'alimens acres & aromatiques, & prendre beaucoup d'exercice. Il prétend au même endroit que l'*équinoxe* d'automne augmente le phlegme, & diſpoſe aux fluxions, juſqu'au coucher des Pléiades, c'eſt-à-dire, pendant l'eſpace de quarante-ſix jours. Conſéquemment il faut, pour obvier à tout accident, vivre pendant cette ſaiſon d'alimens acres & aromatiques, s'interdire les émétiques, prendre beaucoup d'exercice, & s'abſtenir du commerce des femmes.

Paul Eginete fixe l'*équinoxe* d'*automne* environ le vingt-quatre de Septembre, *Lib. VII. c.* 11.

Aétius fixe l'*équinoxe* du printems au vingt-trois de Mars, & l'*équinoxe* d'automne au vingt-cinq de Septembre. Aetius, *Tetrab. I. Serm.* 3. *c.* 167. Voyez *Aer*.

ÆQUIPOLLENS, *équipollent*. Il ſe dit de la force avec laquelle les muſcles antagoniſtes meuvent la même partie, ſelon les directions différentes des muſcles dont ils ſont les antagoniſtes.

A E R

AER, ἀήρ, *air*. Ce que l'on entend par ce mot eſt ſi généralement connu, qu'il ſeroit ſuperflu d'en donner une définition. Les Medecins de tous les tems ont conſidéré l'*air* comme un grand agent dans toutes les révolutions qui arrivent aux corps naturels, & comme une cauſe importante dans la production & la cure des maladies, ainſi que dans la conſervation & l'altération de la ſanté. Ils l'ont tous mis au nombre des choſes non-naturelles, & l'ont regardé comme plus néceſſaire à la vie des animaux & des végétaux, que la nutrition même.

Voici ce qu'Hippocrate penſoit de l'*air*, & ce qu'il en a dit dans ſon Traité *de Flatibus*. Trois choſes ſervent à l'entretien du corps de l'homme & de ceux des autres animaux, les alimens, les boiſſons & les eſprits, πνεύματα. Les eſprits s'appellent dans notre corps vents ou flatulences, φῦσαι; hors de notre corps, *air*. L'*air* a tant de part à ce qui ſe paſſe dans l'univers, que ſa force eſt un ſujet digne de toute notre attention. Le vent n'eſt autre choſe qu'un courant d'*air*. Lorſque le volume d'*air* eſt grand, telle eſt la force du courant, qu'il déracine les arbres, & qu'il ſouleve les flots, juſqu'à

porter dans les nues des bâtimens dont le poids eſt immenſe. Ce fluide, dont nous voyons, dont nous comprenons ſi bien les effets, échappe cependant à nos yeux. L'*air* eſt inviſible, & rien ne ſe fait dans l'univers ſans *air*. Il remplit tous les corps, il eſt préſent partout, il occupe l'intervalle de la terre aux cieux. Il eſt la cauſe des hivers & des étés : il eſt froid & condenſé dans l'hiver; il eſt doux & tranquille en été. C'eſt par ſon moyen que le ſoleil, la lune & les étoiles achevent leurs révolutions. Il eſt l'aliment du feu : car le feu ne ſubſiſte point ſans *air*. Il eſt continu & leger; & c'eſt par ces deux qualités qu'il entretient la courſe perpétuelle du ſoleil.

Il eſt évident que l'*air* pénetre encore au fond des mers. Les animaux marins ne vivroient point ſans *air* : mais comment en jouiſſent-ils, ſi ce n'eſt en le reſpirant & dans les eaux & hors des eaux?

L'*air* eſt le ſoutien de la lune, & le véhicule de la terre. Rien n'eſt vuide d'*air* dans la nature : rien ne joue donc un ſi grand rôle dans la nature que l'*air*, ainſi que nous l'avons avancé ci-deſſus.

C'eſt par l'*air* que les hommes vivent. Il eſt la cauſe de la plupart de leurs maladies. Il eſt ſi néceſſaire à nos corps, que quoiqu'ils puiſſent ſubſiſter l'eſpace de deux ou trois jours ſans aucune nourriture, ils périſſent, ſi le paſſage par lequel ils reçoivent l'*air* eſt fermé pendant un petit eſpace de tems. La plûpart des autres fonctions des hommes ſont quelquefois ſuſpendues : cette ſuſpenſion fait même les états différens par leſquels nous paſſons dans le cours de la vie. La reſpiration ſeule ne ceſſe point : tous les animaux ſont continuellement occupés à inſpirer & à expirer l'*air*.

J'ai dit que l'*air* avoit une grande influence ſur les corps des animaux; je prétens maintenant démontrer qu'il n'eſt pas vraiſemblable que les maladies aient d'autres cauſes que l'*air* reçu dans nos corps, ou en trop grande ou en trop petite quantité; ou trop dilaté, ou trop condenſé, ou imprégné de quelque qualité peſtilentielle.

J'ai cité ce paſſage, 1°. Pour faire voir qu'Hippocrate s'étoit apperçu de l'influence générale de l'*air* ſur les corps des animaux; ce dont on trouveroit des preuves plus évidentes encore dans ſon Traité *de Aere, locis & aquis*. 2°. Pour faire ſentir combien la plupart des théories ſont haſardées en Medecine. Hippocrate, cet homme à la pénétration duquel les plus légers changemens qui arrivent dans les maladies n'échapperent point, qui en fit des deſcriptions ſi exactes, qui ſut ſi bien choiſir entre les différentes méthodes de traiter les maladies, qu'il rencontra les meilleures qu'il étoit poſſible de ſuivre, eu égard à l'état dans lequel étoit la matiere médicale de ſon tems, Hippocrate donna dans des abſurdités, ſe perdit dans des hypotheſes futiles, lorſqu'il ſe mit à raiſonner ſur des choſes qui ſont au-delà de la portée de notre eſprit & de nos ſens.

Virgile, poëte excellent & grand philoſophe, a parlé plus ſenſément qu'Hippocrate des effets de l'*air* ſur les corps des animaux. On diroit, à la maniere dont il s'eſt exprimé là-deſſus, qu'il avoit connoiſſance de quelques-unes des propriétés de ce fluide, qu'on a démontrées dans la ſuite, par le moyen de la machine pneumatique, & par d'autres expériences dont nous ferons mention dans le cours de cet article.

Après avoir détaillé les prognoſtics ſur les différens changemens de tems, que l'on peut tirer de ce que l'on remarque dans les animaux; voici comment il rend raiſon de ces changemens qui ſe font en eux :

Haud equidem credo, quia ſit divinitus illis
Ingenium, aut rerum fato prudentia major.
Verùm ubi tempeſtas & cœli mobilis humor
Mutavere vias, & Juppiter humidus aſtris
Denſat erant quæ rara modò, & quæ denſa relaxat,
Vertuntur ſpecies animorùm, & pectora motus
Nunc alios, alios dum nubila ventus agebat,
Concipiunt. Hinc ille avium concentus in agris,
Et lætæ pecudes, & ovantes gutture corvi.

On ſera forcé de convenir, ſur les paſſages que je citerai de différens Auteurs, que les anciens Medecins ont parfaitement connu toute l'importance de l'*air*, tant par rapport à la conſervation de la ſanté, que par rapport à la cure des maladies, & qu'ils ont été plus attentifs que nous ne le ſommes communément, à corriger les mauvaiſes qualités qu'il peut contracter dans des tems particuliers & dans de certaines ſaiſons, à en prevenir les dangereux effets, & même à le diriger à leur fin, & à s'en aider dans la cure des maladies.

L'*air* qui nous environne opere des changemens continuels ſur notre tempérament, lorſqu'il s'échauffe ou qu'il ſe refroidit, qu'il ſe charge ou ſe décharge de vapeurs humides. Les autres cauſes qui agiſſent ſur nos corps, n'y agiſſent pas toutes à la fois ni perpétuellement. Mais l'*air* qui preſſe ſur nous nous environne perpétuellement, & nous l'attirons ſans ceſſe au-dedans de nous par l'inſpiration. De-là le tempérament des animaux eſt néceſſairement affecté d'une maniere ou d'une autre, ſelon les différentes altérations qui arrivent à ce fluide. Quelquefois l'*air* qui nous environne acquérant un degré de chaleur & d'humidité exceſſif, donne à nos corps une conſtitution peſtilentielle; & comme les humeurs du corps qui proviennent d'alimens mal-ſains, ſont ſujettes à la putréfaction, la ſuite de cette influence eſt une fievre peſtilentielle. Aetius, *Tetrab. II. Serm.* 1. *c.* 94.

Oribaſe rapporte dans ſes collections, *Lib. IX. c.* 1. le paſſage ſuivant de Galien, concernant l'*air*.

Le meilleur *air* eſt celui qui eſt le plus pur; celui qui n'eſt point chargé des vapeurs humides & peſantes qui s'élevent des marais & de tout amas d'eaux croupiſſantes, qui n'eſt point infecté des exhalaiſons mal-faiſantes qui ſortent de cavernes voiſines, comme à Sardes & à Hiérapolis. L'*air* à qui les égouts de quelque grande ville, ou le voiſinage d'une armée, ou la mauvaiſe odeur des cadavres ou de fumiers aura communiqué quelques mauvaiſes qualités, doit être mal-ſain & proſcrit pour les malades. Celui que le voiſinage d'un lac ou d'une riviere rend épais, de même que celui qui, concentré entre des montagnes, n'eſt jamais agité par les vents, eſt nuiſible à la ſanté. Le dernier ſemblable à celui qui eſt renfermé dans des maiſons inhabitées, prend une odeur de pourriture & de moiſi, corrompt & ſuffoque. Tous ces différens *airs* ſont funeſtes à tout âge. Les différences dans l'*air* du froid au chaud, de la ſechereſſe à l'humidité, n'affectent pas également toutes ſortes de perſonnes. L'*air* le plus pur ne ſemble même être propre que pour les corps parfaitement tempérés. Quant à ceux en qui quelque qualité prédomine, l'*air* qui peche par la qualité contraire me paroît plus convenable; car par ce moyen la chaleur de l'*air* contrebalancera la froideur du tempérament, & la ſechereſſe de l'un corrigera l'humidité de l'autre, les excès oppoſés ſe détruiſant mutuellement.

Alexandre Trallianus dit à propos d'une maiſon dans laquelle logeoit un malade attaqué de la fievre hectique : « Ce n'eſt pas aſſez de procurer au malade tous les raf» fraîchiſſans que nous avons dans nos mains; nous de» vons encore nous appliquer à changer par quelque » moyen la conſtitution de l'*air* qui l'environne, & à » lui donner une qualité qui conſpire à notre but. Ain» ſi, ſi l'on eſt en été, on fera coucher le malade dans » quelque lieu ſoûterrain, & l'on aura ſoin de faire ar» roſer le plancher d'eau fraîche. De l'eau qui tombe» roit alternativement d'un vaiſſeau dans un autre non» ſeulement raffraîchiroit l'*air* par les particules qui » s'en exhaleroient, mais inviteroit encore au ſommeil » par ſon murmure égal & continuel. En changeant la » conſtitution de l'*air*, il ſeroit beaucoup plus avanta» geux de le rendre tel qu'il fortifiât le corps, en le raf» fraîchiſſant : ce que l'on effectueroit en grande partie » en jonchant le plancher de roſes, de joubarbe, de » ronces, de branches de lentiſques, de ſurgeons d'a-

» ventin, & de toutes les plantes dont la propriété ſe-
» ra de fortifier en raffraîchiſſant. Un *air* ainſi tempé-
» ré doit certainement être bon pour tous les malades at-
» taqués de la fievre hectique, & particulierement pour
» ceux qui ſe ſentent le cœur & les poumons affectés
» d'une chaleur brûlante comme le feu: car ces mala-
» des ſe trouvent moins ſoulagés par un régime raffraî-
» chiſſant, que par l'inſpiration d'un *air* frais; au con-
» traire, ceux qui ont le foie, l'eſtomac, ou quelque
» autre partie du ventre ſenſiblement dérangée, ſe trou-
» vent mieux du choix des alimens que du changement
» de l'*air*. En un mot, en été nous devons travailler à
» raffraîchir l'*air*, & le laiſſer en hiver tel qu'il eſt: car
» quoiqu'il ſoit très-froid dans cette ſaiſon, il ne nuit
» point aux malades dont nous avons parlé d'abord. On
» pourvoira donc à ce qu'ils ſoient modérément cou-
» verts, à ce qu'ils ne ſoient point ſurchargés de cou-
» vertures: ce qui pourroit les conduire à la défaillan-
» ce. » *L. XII. c.* 4.

Paul Eginete ordonne pour ceux qui ont été trop violemment purgés, entre autres choſes, qu'on les éloigne de tout *air* qui n'eſt pas dans un degré modéré de froid & de chaud, « par la raiſon, dit-il, que le premier repouſ-
» ſeroit la matiere des parties intérieures au-dedans,
» & augmenteroit le flux; & que le ſecond relâchant les
» membres, détruiroit la force du corps. *L. VII. c.* 7.

Le même Auteur, après avoir parlé des changemens que produit ſur les corps des animaux l'altération de l'*air*, à peu près en mêmes termes qu'Aétius, que nous avons cité, pourſuit ainſi: « Celui qui connoît bien ces effets
» ſera en état, je ne dis pas ſeulement de prédire les ma-
» ladies que chaque conſtitution doit naturellement oc-
» caſionner, mais de trouver les moyens de les preve-
» nir, en preſcrivant un régime oppoſé à l'intempérie
» de l'*air* actuellement dominante. Tout corps ſujet
» par la nature de ſon tempérament propre, à quelque
» maladie, ſera facilement affecté & dérangé par une
» conſtitution de l'*air* conſpirante avec la nature de ſon
» tempérament; de même que, ſi le tempérament natu-
» rel eſt oppoſé à la conſtitution de l'*air*, le corps, loin
» d'en être dérangé, ne s'en trouvera que mieux; l'ex-
» cès d'un côté contrebalançant l'excès oppoſé de l'au-
» tre, & les qualités contraires du tempérament & de l'*air*
» ſe compenſant naturellement. Un Medecin qui ſera
» bien inſtruit de ces choſes, travaillera donc à conſer-
» ver la ſanté de ceux qui ſe confient en lui, & la ſienne
» propre, en oppoſant prudemment les contraires les
» uns aux autres, & joignant à cela des médicamens
» échauffans ou raffraîchiſſans, ſelon l'exigence des
» cas.

» Il ſe raffraîchira, en faiſant un grand uſage d'eau, en
» prenant du repos, en mangeant peu, & en buvant co-
» pieuſement. Il produira l'effet contraire, par des ve-
» temens chauds & beaucoup d'exercice, en mangeant
» beaucoup, & en buvant peu. C'eſt par ces moyens
» qu'il échauffera ſon tempérament autant qu'il le ju-
» gera à propos. On peut corriger conſidérablement un
» *air* humide & froid. On lui donnera les qualités con-
» traires, on le rendra chaud & ſec, en faiſant grand
» feu; c'eſt ainſi qu'Acron d'Agrigente détruiſit, à ce
» qu'on dit, les vapeurs peſtilentielles dont l'air étoit
» infecté. *Lib. II. c.* 35.

Ce Chapitre ſur l'*air* eſt pris de Galien, & Paul Eginete ne fait que répéter ce que nous avons cité d'Oribaſe juſqu'au paſſage incluſivement où l'*air* enfermé entre de hautes montagnes eſt proſcrit; après quoi il pourſuit ainſi. « Sur les hautes montagnes, & dans les contrées
» montagneuſes, lorſque l'*air* n'eſt point agité par les
» vents, il eſt plus ſain. Ceux qui ſont attaqués de la
» conſomption & de l'aſthme s'en trouvent bien. Il eſt
» bon pour toutes les maladies de la poitrine & de la
» tête. L'*air* des vallées ſera bon pour les vieillards &
» pour ceux qui ſont ſujets aux défaillances, s'il eſt pur.
» Les hydropiques & tous ceux dont les maladies ſont
» aqueuſes, doivent prendre l'*air* de la mer, ſurtout ſi
» la cauſe de ces maladies eſt froide. On s'en trouvera

» bien dans l'affection des nerfs qui naît de l'obſtruc-
» tion de leurs parties, & dans la perte de l'appétit. L'*air*
» qu'on reſpire entre les rochers eſt mal ſain: il eſt trop
» froid en hiver, & en été il eſt d'une chaleur étouffan-
» te. L'*air* imprégné d'exhalaiſons métalliques eſt fu-
» neſte. L'*air* des lieux bourbeux & marécageux relâ-
» che l'eſtomac: celui des lieux dont la terre eſt jaune
» & légere eſt plus deſſéchant que les autres. Le meil-
» leur eſt celui que l'on reſpire dans les lieux dont la
» terre eſt graſſe & noire. »

La conſtitution de l'*air* change encore ſelon les ſaiſons de l'année. Au printems il eſt chaud & humide: en été, chaud & ſec; en automne, froid & ſec; & en hiver, froid & humide. Il varie auſſi, ſelon les différens tems de la même ſaiſon. Il n'eſt pas le même au commencement, au milieu & à la fin. C'eſt dans le milieu de la ſaiſon qu'il a la vraie conſtitution convenable à la ſaiſon. Aux deux extrémités de la ſaiſon, il tient de la conſtitution des ſaiſons les plus prochaines. La lune apporte dans l'*air* quatre changemens à chaque révolution. Dans le premier ſeptenaire ou quartier, c'eſt-à-dire, depuis le premier jour de la lune nouvelle juſqu'au ſeptieme jour incluſivement, il eſt chaud & humide, comme au printems. Dans le ſecond ſeptenaire, qui dure depuis le ſeptieme jour juſqu'à la pleine lune, il eſt chaud & ſec comme en été. Dans le troiſieme ſeptenaire, c'eſt-à-dire, pendant les ſept jours qui ſuivent la pleine lune, il eſt froid & ſec comme en automne; & dans le dernier ſeptenaire, il eſt froid & humide comme en hiver. Mais on pouſſe les choſes plus loin: chaque jour apporte quelque différence dans l'*air*; & même chaque partie du jour. Il eſt chaud & humide le matin comme au printems; & il relâche les corps tant des perſonnes malades, que de celles qui ſont en ſanté; c'eſt même pour les fébricitans la partie du jour la plus ſupportable. On peut comparer le commencement du jour au printems, ſon milieu à l'été, le ſoir à l'automne, & la nuit à l'hiver.

Par l'*air*, nous entendons ce fluide que nos ſens apperçoivent à peine, mais dont l'exiſtence nous eſt conſtatée par la réſiſtance qu'il fait aux corps qui s'y meuvent, & par l'impulſion violente qu'il exerce contre eux, ſoit qu'ils ſe meuvent, ſoit qu'ils ſoient en repos, lorſqu'il eſt agité, & dans cet état où nous lui donnons le nom de vent. C'eſt par cette réſiſtance & ce mouvement que l'on éprouve partout, que nous ſommes aſſurés qu'il couvre la ſurface entiere de la terre. Nous vivons dans l'*air*; nous reſpirons l'*air*; c'eſt par l'*air* que nous vivons. Quel qu'il ſoit, nous l'inſpirons & l'expirons, par une des lois obſervées dans le méchaniſme de notre corps, & eſſentielle à ſa ſubſiſtance; enſorte que tout ce que la nature a produit pour notre uſage, & tous les ſecours que nous pouvons recevoir de l'art, nous deviennent parfaitement inutiles, ſi nous ſommes privés de la liberté de reſpirer l'*air*.

Si nous examinons quelles ſont les lois ſelon leſquelles le ſouverain Ordinateur a prétendu que tout s'opérât dans l'univers, nous reconnoîtrons bientôt combien grand, néceſſaire & puiſſant eſt l'uſage de l'*air*, & de quelle importance eſt cet inſtrument entre les mains de la nature. Tous les corps, de quelque eſpece qu'ils ſoient, ſont placés dans l'*air*, ils ſe meuvent dans l'*air*, ils agiſſent dans l'*air*, ils rempliſſent dans l'*air* toutes leurs fonctions tant particulieres & propres, que relatives à d'autres corps. Nous ſavons par expérience que de tous les fluides qui nous ſont connus, il n'y en a preſque pas un qui ne contienne de l'*air* entre ſes particules, & qu'il n'y a preſque pas un ſolide dont on ne puiſſe tirer de l'*air* par art; enſorte qu'il ſeroit difficile de citer une ſeule opération de la nature dans laquelle l'*air* n'entrât pour rien. Rien ne ſe fait ſans l'*air*, ſi vous en exceptez l'action de l'aimant, la gravité & l'attraction & répulſion des particules de la matiere. Toutes les opérations de la Chymie s'exécutent dans l'*air*; ſi ce n'eſt peut-être, à ce que prétendent les Alchymiſtes, la compoſition de la pierre philoſophale,

qui, bien préparée & exactement enfermée dans l'œuf philoſophique, eſt privée de tout *air* crud, & conduite à maturité dans le vuide; car tous conviennent que rien n'eſt plus contraire à la maturité de ce fruit merveilleux que l'*air* cru. Mais ils entendent par *air* cru, celui qui a des particules hétérogenes mêlées avec lui, & non l'élément pur de ce nom, dégagé de toutes particules étrangeres.

Le feu qui met tout en mouvement, ne peut certainement être ni ramaſſé, ni conſervé, ni dirigé, ni augmenté, ni modéré ſans *air*. Si l'*air* eſt abſolument néceſſaire à l'action du feu, il entrera néceſſairement pour quelque choſe dans toutes les opérations du feu. Mais ſans *air*, le feu ne peut être appliqué à d'autres corps; ſans *air*, il ceſſe d'agir ſur eux. Par feu, j'entens celui qui eſt excité & nourri par des matieres combuſtibles, & en vertu duquel l'art & la nature rempliſſent tous leurs deſſeins.

Ceux qui auront le tems, les commodités & la curioſité d'entrer dans un examen plus général des différentes ſortes de corps naturels, trouveront qu'il n'y en a preſque pas un dont la vie, l'action, l'accroiſſement & la vigueur ne dépendent de l'*air*; car ſi leur vie conſiſte dans la circulation des humeurs dans les canaux qui leur ſont propres; & leur accroiſſement, dans la faculté de recevoir en eux-mêmes des ſucs étrangers, & de les convertir en leur propre ſubſtance; il eſt évident qu'ils ſubſiſtent & qu'ils s'accroiſſent par le moyen de l'*air*; car il eſt conſtant que les deux opérations dont nous venons de parler, ne ſe peuvent exécuter ſans l'aſſiſtance continuelle de ce fluide.

Les Chymiſtes ſeront ſans doute bien étonnés, lorſqu'ils m'entendront intéreſſer l'*air* dans la formation & l'arrangement des parties des foſſiles; car il ſemble que l'extreme ſimplicité de la matiere dont ils ſont compoſés, n'a beſoin que de l'action du feu pour produire tout ce qui conſerve ces eſpeces de corps. Mais ceux qui ont murement examiné la nature des choſes, ſavent depuis long-tems que les foſſiles ſont engendrés & multipliés dans le fond des mines, où ils ſeroient enſevelis pour jamais, s'ils n'en étoient chaſſés par la violence d'un feu ſouterrain qui les approche de la ſurface de la terre. Or, il faut convenir que c'eſt l'*air* qui raſſemble, retient & dirige ce feu ſouterrain & perpétuel.

Ceci n'ayant jamais été bien développé, il eſt à propos de le mettre dans tout ſon jour. L'*air* eſt un fluide peſant, élaſtique, denſe en raiſon du poids dont il eſt comprimé. Il agit ſur l'eſpece de feu central dont je viens de parler, d'autant plus puiſſamment, qu'il eſt plus denſe. Sa dilatation eſt toujours proportionnelle à ſa compreſſion, & ſa raréfaction à l'intenſité du feu qui agit ſur lui. Il s'inſinue partout; & ſes propriétés ſont d'autant plus efficaces, que les profondeurs de la terre auxquelles il pénetre ſont grandes.

Leur action eſt d'autant plus grande, que la diſtance de l'*air* au centre de la terre eſt petite: mais cet *air* qui agit d'autant plus puiſſamment que le lieu de ſon action eſt profond, & que ſa conſtitution propre eſt denſe, mis en mouvement par le feu que ce mouvement qu'il communique, ne fait que raſſembler en plus grande quantité, produit la compreſſion, le broyement, le reſſerrement, la dépuration & l'union violente des particules homogenes. Telle eſt la cauſe génératrice des foſſiles; auſſi leur nature eſt-elle analogue à celle de leur cauſe. Sans l'*air*, il n'y en auroit aucun de produit. Et c'eſt peut-être là la ſeule raiſon pour laquelle ils ne ſont formés que dans les lieux profonds de la terre.

*Tout ce que M. Boerhaave dit ici des feux ſouterrains, & de la formation des métaux par le moyen de l'*air, *me paroît avancé ſans beaucoup de fondement.*

Il n'eſt pas, je crois, néceſſaire d'expoſer la puiſſance de l'*air* ſur les animaux & ſur les végétaux. Nous ſavons par expérience que les œufs des animaux & les graines des plantes, de quelque nature qu'ils ſoient les uns & les autres, quelque mures que ſoient les graines, quelque bien fécondés que ſoient les œufs, quelque douce & bien entretenue que ſoit la chaleur dans laquelle on les conſerve, ne produiront jamais rien, que ce qu'ils contiennent y demeurera enſeveli, s'ils ſont privés d'*air*, ou s'ils ſont renfermés dans un *air* dormant, ſous un verre hermétiquement ſcellé. Les plus petites plantes, la mouſſe la plus légere, les végétaux aquatiques ſe fanent, & meurent, ſi on les tient quelque tems dans un vuide d'*air*, ou dans un lieu où l'*air* ne puiſſe ſe renouveller. Il en eſt de même de tous les animaux, depuis les plus grands juſqu'aux inſectes les plus petits. Ces faits ſont au-deſſus de toute contradiction.

Le Philoſophe, le Medecin & le Chymiſte, ſont donc obligés de connoître exactement l'*air*, & les facultés puiſſantes, en vertu deſquelles ce fluide produit ſes effets. Il n'y a peut-être que ce moyen pour eux de comprendre un grand nombre des opérations de l'art & de la nature même; ces opérations pouvant avoir pour cauſe principale quelqu'une de ces propriétés dont l'*air* ſeul eſt revétu, & qui lui ſont eſſentielles.

Mais ſi de tous les corps naturels il n'y en a preſque aucun qu'il ſoit plus eſſentiel de connoître, je peux ajouter qu'il n'y en a preſque aucun à la parfaite connoiſſance duquel il ſoit plus difficile de parvenir, parce qu'il eſt tel, qu'il échappe preſque entierement à nos ſens. Son extreme ſubtilité le dérobe à la groſſiereté de nos organes; nos yeux aidés des plus parfaits microſcopes, ne l'apperçoivent point. Mais ce qui s'oppoſe le plus invinciblement à l'exactitude de nos recherches ſur la nature de l'*air*, c'eſt la multitude infinie de parties hétérogenes dont il eſt mêlé. Il n'y a peut-être pas un ſeul fluide dans l'univers dont la compoſition admette une plus grande variété.

Pour éviter toute confuſion, nous allons examiner chaque propriété connue de l'*air* en particulier; enſuite nous les conſidererons toutes en corps, & raſſemblées dans un ſeul fluide: c'eſt de cet aſſemblage que nous déduirons de l'*air* une définition auſſi exacte que la nature de cet élément le permet.

La premiere propriété de l'*air* qui s'offre à notre examen, c'eſt ſa fluidité. La fluidité eſt tellement eſſentielle à l'*air*, qu'il ne réſulte d'aucune expérience qu'il en puiſſe être privé. Tout le monde ſait que dans les plus grands froids, lorſque preſque tous les autres corps ſont gelés, l'*air* eſt toujours liquide. Sa fluidité tient contre le froid artificiel, qui ſurpaſſe de quarante degrés le plus grand froid qu'on ait jamais obſervé dans la nature: cet excès prodigieux de froid ne fait aucune impreſſion ſur elle. Quel que ſoit le poids, & quelle que ſoit la force avec laquelle vous condenſiez l'*air*, le rapprochement de ſes parties n'en fait point un ſolide. Il eſt auſſi fluide qu'auparavant; & auſſi-tôt que la compreſſion ceſſe, il revient à ſon premier degré de liquidité. Dans le grand nombre d'expériences que j'ai faites ſur la coagulation des différentes liqueurs, je n'en ai trouvé aucune par laquel il parût que l'*air* ſe coaguloit en maſſes ſolides. Un jour d'hiver, ſur le midi, il faiſoit grand froid, l'*air* étoit fort ſerain; je vis flotter dans ce fluide quelques petits corpuſcules, brillans au ſoleil, & que la réflexion des rayons ſur leurs petites ſurfaces faiſoit reſplendir d'un éclat extraordinaire. Je trouvai en les examinant attentivement, que ce n'étoit autre choſe que de petits globules d'eau, qui étoient auparavant diſperſés dans le vague de l'*air*, & que le froid avoit unis & congelés. Ils avoient dans cet état la forme d'une gelée blanche fort ſubtile.

Le feu paroît ſe conſolider avec les autres corps: mais l'*air* retient ſa fluidité plus opiniâtrément que le feu même. Il eſt très-vraiſemblable qu'il y a dans la nature deux fluides compoſés d'élémens, qui ne peuvent ni s'unir entre eux, ni avec d'autres corps; de ſorte que du tout, il n'en réſulte qu'une ſeule

masse homogene. Ces deux fluides, sont l'*air* & le feu. Cependant, qu'on ne m'accuse point d'avoir oublié que l'*air* s'incorpore dans presque tous les corps que nous connoissons, qu'il s'unit avec eux, & qu'il est un élément de leur composition.

C'est un fait trop évidemment & trop fréquemment démontré par la grande quantité d'*air* qui s'en exhale, lorsqu'on les réduit à leurs premiers principes. C'est ce que nous appellons communément, & peut-être assez improprement de l'*air* factice. En examinant les choses de près, il paroît qu'elles sont ainsi, il y a de l'*air* contenu dans toutes les liqueurs que nous connoissons; il s'insinue avec elles dans tous les petits intervalles des corps solides composés. Lors de l'union de leurs parties, il se trouve renfermé dans ces petits intervalles, comme dans autant de petits vaisseaux dans lesquels il demeure seul, après que la liqueur avec laquelle il y est entré, s'est évaporée; d'où il paroît que l'*air* ne s'étoit point consolidé avec ces corps; qu'il y étoit simplement resserré & contenu. Aussi, à la premiere occasion qu'il a de se débarrasser de cet obstacle, il sort sans avoir éprouvé la moindre altération, & il retourne avec viteſſe à son état premier. Ce que je dis, prendra un nouveau degré de certitude, en considérant ce qui arrive à l'eau commune lorsqu'elle se glace. Ce fluide contient une grande quantité d'*air* invisible: mais aussi-tôt qu'il commence à se tourner en glace, aussi-tôt que ses particules sont plus rapprochées & plus unies, lorsqu'elles sont pour ainsi dire privées de ce degré de chaleur nécessaire pour les tenir séparées, & empêcher le penchant naturel qu'elles ont à se joindre, les particules d'*air* détenues entre les molécules de l'eau, au lieu de se congeler, sortent des petits interstices où elles étoient renfermées; & s'unissant les unes aux autres, elles forment un volume sensible, que nous nommons bulles; & ces bulles sont formées d'un *air* très-fluide. Cette seule expérience prouve, je crois, sans réplique, que l'*air* n'est point consolidé, coagulé, ou altéré dans les fluides, qu'il y est seulement détenu. En supposant que la chose soit de même dans les autres corps, l'inaltérable fluidité de l'*air* sera démontrée.

La fineſſe extreme de chaque petite particule d'*air* contribue beaucoup à sa fluidité. Elle est telle, qu'on n'en peut appercevoir aucune avec quelque microscope que ce soit. Cependant elles sont beaucoup plus grosses que celles du feu; car elles ne peuvent passer à travers des métaux, du verre, des pierres, du bois épais, ni même du papier fort. Il suit de-là qu'il n'y a point d'endroit qu'on ne puisse vuider d'*air*: il n'a pas même la facilité de s'insinuer dans les pores invisibles des corps, quoique le vin, les huiles, l'eau, la saumure, les lessives & les esprits acides, en viennent bien à bout. Toutes ces observations sont confirmées par la machine pneumatique; car si l'on place un morceau de cuir sur la plaque de cuivre qui soutient le récipient, ensorte que les bords du récipient soient appliqués sur ce morceau de cuir; Lorsque le récipient sera vuide d'*air*, le poids de l'athmosphere pressera ses bords avec tant de force sur le morceau de cuir, que l'*air* extérieur ne pourra s'insinuer dans la cavité du récipient, à travers la substance poreuse du cuir, & qu'il demeurera tout à l'extérieur; au lieu que si vous versez l'une des liqueurs dont j'ai parlé ci-dessus, sur la partie du cuir qui paroît hors du récipient, elle sera imbibée dans un moment, & elle pénetrera dans le récipient par-dessous les bords de ce vaisseau; preuve évidente que les autres fluides, quoique épais & visqueux, entrent facilement dans les pores des corps qui sont imperméables à l'*air*. Au reste, ce fait est démontré par une infinité d'autres expériences.

En second lieu, ces petites particules aériennes sont très-facilement séparées les unes des autres: la force nécessaire à cet effet est si petite, qu'elle échappe presque à l'observation de nos sens. La séparabilité de l'*air* est telle, que quel que soit la direction du corps qui le divise, en haut, en bas, horisontalement, de côté, elle n'en est point altérée. Pour s'assurer de la facilité avec laquelle l'*air* se divise, on n'a qu'à considérer le mouvement d'un petit corps poli à travers ce fluide lorsqu'il est calme. On meut une aiguille d'acier en tout sens, sans presque sentir la moindre résistance. Il en est à peu près de même des autres corps. Voilà ce qu'on pourroit proprement appeller *Aeris lubricatio*.

Cependant à parler dans la derniere exactitude, il faudroit convenir que les particules de l'*air* ont quelque attraction les unes vers les autres: attraction légere à la vérité, & facile à détruire, mais en vertu de laquelle elles se réunissent assez rapidement; car on sait par expérience, que tant qu'une particule d'*air* est seule engagée dans un fluide, il n'est pas possible de l'appercevoir: mais qu'aussi-tôt que cette particule s'est jointe à quelques autres, il en résulte une bulle; que cette bulle résiste à la séparation des parties qui la composent; que si elle rencontre dans son mouvement une autre bulle, elles se fondent l'une dans l'autre; qu'il en résulte une nouvelle bulle plus grosse que l'une ou l'autre bulle génératrice, tenace comme elles, & d'une figure sphérique. On dira peut-être que tous ces effets sont une suite de la compression du fluide environnant. Je ne nie point la possibilité de cette hypothese: mais du moins on conviendra avec moi, que l'effet des particules de l'*air* pour s'unir, quelle qu'en soit la cause, est plus grand que celui des particules d'eau pour les retenir, ou pour se joindre à elles. L'attraction que ces particules exercent les unes sur les autres, est fort petite à la vérité; peut-être est-ce une illusion: il faut même le dire, puisque le grand Newton l'a démontré. Mais il n'en est pas moins certain, que lorsque ces particules sont réunies, quelle que soit la cause de leur union; lorsqu'elles sont en assez grand nombre pour former un volume sphérique, il y a en elles une puissance en vertu de laquelle elles conservent cette figure, malgré l'action des corps qui les environnent.

Si nous considérons plus attentivement ce penchant des particules de l'*air* à la cohésion, nous nous appercevrons bien-tôt que prises séparément, elles se mêlent volontiers avec un autre fluide quelconque vuide d'*air*, & qu'elles séjournent opiniâtrément dans ses interstices de la même maniere que les particules des sels dissous dans de l'eau.

D'ailleurs, il paroît qu'une grosse bulle d'*air*, composée de plusieurs molécules unies ensemble, placée sur la surface d'un fluide entierement vuide d'*air*, se résoudroit dans ses particules élémentaires, & que ces particules se disperseroient après la séparation dans les pores vuides du fluide d'où elles ne sortiroient, reformant une bulle pour la seconde fois, que contraintes par quelque cause étrangere & plus forte.

Ce que nous avons dit suffit pour concevoir combien l'*air* est imperceptible à nos sens. Nous ajouterons seulement que personne peut-être n'eût soupçonné l'existence de ce fluide, sans la résistance qu'il fait au mouvement des corps, & de ceux surtout qui forment un grand volume avec une petite quantité de matiere. Il fait bien sentir par cette résistance que c'est un corps qui résiste.

Cette résistance, ou plutôt cette répulsion de l'*air* étant d'autant plus grande, que les viteſſes des corps sont grandes; ou, pour m'exprimer comme les Mathématiciens, la résistance de l'*air* étant en raison doublée de la viteſſe des corps, on pourra rencontrer la solidité d'une pierre dans ce fluide si doux & si facile à diviser.

Celui qui tentera de mouvoir devant soi une plaque de cuivre fort mince de cent piés quarrés de surface, dans une direction perpendiculaire à cette surface, avec une viteſſe à parcourir vingt-deux piés dans une seconde, pendant un tems calme, éprouvera cette solidité incroyable de l'*air*. Il seroit aisé d'en faire le

calcul par la méthode de Mariotte. Celui qui recevra ſur la même plaque droite & immobile un coup de vent violent, connoîtra quel coup furieux l'*air* eſt capable de donner, lorſqu'il eſt mu avec quelque viteſſe.

Ceci doit être entendu de l'*air*, conſidéré comme un vaſte fluide, dans lequel des corps fort gros & fort peſans peuvent flotter; & même nous en avons des exemples dans les oiſeaux, & d'autres choſes qui ſont d'une peſanteur conſidérable qui ſont quelquefois emportées par le vent, pour ne rien dire de celles qui ſont légeres, comme la pouſſiere, la paille, les plumes, &c.

La ſeconde propriété de l'*air*, conſidéré comme un vaſte fluide, c'eſt la peſanteur ſpécifique de toute ſa maſſe. L'aſſemblage de toutes les particules d'*air*, forme un fluide qui peſe ſur chaque point de la ſurface de la terre, ſelon les directions qui tendent à ſon centre: il forme autour d'elle par ſa fluidité, une calotte ſphérique, qu'on pourroit appeller aéroſphere, mais à laquelle les Philoſophes ont donné le nom d'atmoſphere, à cauſe des vapeurs & des exhalaiſons dont elle eſt chargée.

Torricelli, ce grand Géometre de Toſcane, entreprit en 1643. de démontrer la peſanteur de l'*air*; c'eſt ce qu'exécuta après Torricelli, par un grand nombre d'expériences, le fameux Otton Guerick. Le ſubtil Paſcal éclaircit encore cette matiere. Le célebre Bayle la débarraſſa de toute difficulté: mais elle devint de la derniere évidence entre les mains de Mariotte. Toutes les expériences que l'on avoit faites avant lui, n'étoient pas de la force des ſiennes. Enfin, la peſanteur de l'*air* eſt un phénomene ſi parfaitement démontré, & ſi généralement avoué, qu'il n'y a rien dans la Philoſophie naturelle qui ſoit appuyé ſur des fondemens plus ſolides. Les travaux réunis de tous ces Philoſophes, nous ont mis en état de calculer avec aſſez d'exactitude, & d'exprimer en meſures ordinaires le poids entier de l'atmoſphere.

Il n'a pas encore été poſſible de déterminer la peſanteur relative de deux volumes d'air. Il paroît que deux portions égales d'air priſes en même tems à des hauteurs différentes, ne ſont pas de même poids; mais au contraire que la plus baſſe peſe plus que la plus haute. Cette inégalité entre des portions égales d'air, s'obſerve depuis la ſurface de la terre juſqu'aux ſommets des plus hautes montagnes. La peſanteur ſpécifique de l'air varie auſſi dans le même lieu, en des tems différens.

L'atmoſphere dans notre climat éprouve des révolutions continuelles. Il paroît par les obſervations qu'on y a faites juſqu'à préſent ſur la peſanteur de l'air, qu'elle n'y eſt preſque jamais la même.

Les inégalités qu'on y remarque ne ſont jamais plus ſenſibles que dans les changemens de tems qui y ſont fréquens. Les pluies, les ondées ſubites, les brouillards, la grêle, la neige, les éclairs, le tonnerre, les différens vents, les tempêtes, les ouragans, les ſéchereſſes & les changemens d'aſpects des planetes, ſont autant de circonſtances accompagnées de changemens dans la péſanteur de l'atmoſphere. Les différentes ſaiſons de l'année y apportent auſſi des altérations conſidérables. C'eſt de la ſucceſſion continuelle des cauſes dont nous venons de parler, & des inégalités qu'elles produiſent dans la peſanteur de l'air, que nous concluons que notre atmoſphere ne perſevere pas long-tems dans le même état; c'eſt encore de là que nous déduiſons l'inconſtance & la viciſſitude d'une multitude innombrable d'effets qui dépendent de l'action de la péſanteur de l'*air*. Les ſeules inégalités de la peſanteur de l'*air* donnent lieu à un grand nombre d'évenemens différens. Cependant à l'aide d'une ſuite d'obſervations faites avec certitude & pendant l'eſpace d'environ quatre-vingt-ſix ans, nous ſommes parvenus à connoître la plus grande & la plus petite peſanteur de l'*air* en Europe. On a trouvé que la plus grande peſanteur de l'*air* faiſoit monter le vif argent dans le barometre à la hauteur de trente pouces & demi; & que la plus petite péſanteur ne le faiſoit monter qu'à vingt-ſept pouces & demi. Enſorte que la plus grande différence de peſanteur dans l'air paroît être de la dixieme partie de la plus grande hauteur du mercure dans le barometre ou environ, ou que la plus grande différence de la péſanteur de l'air paroît être la dixieme partie de ſon plus grand poids. C'eſt dans l'étendue de cette différence que ſont compriſes toutes les révolutions qui arrivent dans la peſanteur de l'atmoſphere.

L'altération journaliere qu'on obſerve dans la peſanteur de l'*air*, dépend de pluſieurs cauſes particulieres & d'une nature tout-à-fait différente, mais qui ſont toutefois connues & ſoumiſes à nos obſervations. Nous prononcerons ſur les variations qu'elles apportent dans l'aſcenſion du vif argent dans le barometre, lorſque nous aurons un nombre ſuffiſant d'expériences pour fonder un jugement: mais ces expériences ſont encore à faire. Nicolaus Kruquius paroît deſtiné par ſon génie, ſes connoiſſances & ſa ſagacité, à nous éclairer ſur cette matiere; l'exactitude qui regne dans ſes Tables Météorologiques, où l'on voit d'un coup d'œil à chaque degré d'accroiſſement dans la peſanteur de l'atmoſphere, toutes les cauſes qui y ont contribué, nous promet d'autres découvertes. Il ſeroit ſeulement à ſouhaiter que ce ſavant maître dans l'art d'obſerver la nature, fût encouragé dans ſon travail d'une maniere proportionnée à ſon mérite, de crainte que lorſque nous l'aurons perdu, il ne ſe trouve perſonne qui veuille avec les mêmes talens, s'engager dans la même carriere.

Enfin on a trouvé que le poids de l'atmoſphere qui nous environne, lorſque le vif argent étoit monté dans le barometre à moyenne hauteur, c'eſt-à-dire dans la peſanteur moyenne de l'atmoſphere & dans la ſaiſon la plus tempérée de l'année, étoit à celui de l'eau comme 1 à 850: mais ce rapport n'eſt déterminé que dans la ſuppoſition que les limites de la deſcente & de l'aſcenſion du vif argent dans le barometre nous ſont bien connues, ſans quoi il ne ſeroit pas poſſible de rien aſſurer là-deſſus.

Toute la maſſe de l'*air* eſt appuyée ſur la terre, & elle preſſe continuellement ſa ſurface de tout ſon poids. Cette preſſion ſur chaque corps en particulier eſt égale à une force qui ſoutiendroit une colonne perpendiculaire de mercure dont la hauteur ſeroit égale à la hauteur actuelle du mercure dans le barometre, & la baſe égale à un plan horiſontal qui couperoit une pyramide dont le ſommet ſeroit au centre de la terre, & dont les côtés toucheroient la ſurface horiſontale du corps dont il faut eſtimer la compreſſion, qui couperoit, dis-je, cette pyramide en l'endroit où les côtés touchent le corps. L'on aura donc aſſez exactement la valeur de cette force, en obſervant la hauteur du vif-argent dans le barometre dans l'inſtant du calcul, & en meſurant la ſurface du corps comprimé; d'où l'on peut inférer que les corps placés ſur la ſurface de la terre ſont d'autant plus comprimés par l'*air*, qu'ils ſont plus proches du centre; car on a démontré en hydroſtatique que les preſſions des fluides ſur leurs baſes ſont entre elles comme leurs hauteurs perpendiculaires. Il ſuit de là que ſi nous conſidérons l'*air* comme un fluide homogene & de la même denſité dans toute la longueur de ſes colonnes, il ſera facile de découvrir comment ſont entre elles les compreſſions des corps placés en chaque endroit de la perpendiculaire, depuis la ſurface juſqu'au centre de la terre. Mais la force élaſtique de l'*air* ſurchargeant ce probleme d'un grand nombre de conditions contraires à la ſuppoſition précédente; il eſt abſolument néceſſaire de traiter de ſes effets en particulier.

Cependant il eſt conſtant par tout ce que nous avons dit juſqu'à préſent, que plus un corps eſt éloigné du centre de la terre, & moins, tout le reſte étant égal, il ſe reſſent de la compreſſion de l'atmoſphere; que tout étant

étant égal comme auparavant, les corps ſeront d'autant plus preſſés les uns contre les autres, que la peſanteur de l'*air* ſera jugée grande ſelon les obſervations que nous avons indiquées ci-deſſus. Que la preſſion des corps ſur la terre & les uns contre les autres, diminuera proportionnellement à la diminution que l'on remarquera dans la peſanteur de l'*air*. Que les corps expoſés à la compreſſion de l'*air*, ne ſont pas long-tems comprimés avec la même force; que cette preſſion varie à chaque inſtant; que la différence entre la plus grande & la plus petite preſſion qu'ils éprouvent, n'excede jamais la dixieme portion de la plus grande. Mais ſi l'*air* en s'appuyant ſur les corps les comprime avec des forces variables, s'il eſt élaſtique, il en pourra être comprimé à ſon tour, particulierement par ceux qui ont en eux la faculté naturelle de s'étendre & de reprendre leur état naturel. De là & de ce que nous avons dit plus haut, il s'enſuit que les parties des corps ſitués dans l'air, ſont dans une oſcillation perpétuelle, cauſée par l'accroiſſement & la diminution inſtantanés des peſanteurs de l'*air*. Cette oſcillation renfermée dans les limites de la variation de la peſanteur de l'*air*, ne peut être que fort petite, mais toujours eſt-ce une vraie oſcillation & même continuelle. Cette altération jointe aux changemens perpétuels que le chaud & le froid, produiſent dans le volume des corps, ne peut manquer d'avoir des effets très-conſidérables. Nous reconnoîtrons donc deux cauſes perpétuelles du mouvement interne & conſtant des corps élaſtiques, l'atmoſphere & le feu. Cependant il faut obſerver que les accroiſſemens & les diminutions de la force compreſſive de l'atmoſphere, ne produiſent aucun effet ſur les corps parfaitement mous, s'il y en a quelques-uns entierement privés de la faculté de ſe reſtituer dans leur premier état, lorſque la cauſe qui les comprime ceſſe d'agir, non plus que ſur les corps, tels que l'eau, que la plus grande compreſſion extérieure ne peut réduire dans un eſpace plus petit que celui qu'ils occupoient avant que d'être comprimés. Le feu agiſſant ſur ces corps comme ſur les autres, & même quelquefois plus puiſſamment ſur les premiers, il eſt évident qu'il faut regarder la puiſſance du feu comme plus étendue que celle de l'*air*, & conſéquemment que la puiſſance d'aucun autre corps.

Il ne ſera pas maintenant inutile de conſidérer en Chymiſte les effets produits par l'*air* extérieur, conſidéré & comme un fluide & comme un corps peſant; car il s'enſuit de là, comme nous l'avons déja remarqué plus haut, qu'il doit exercer une eſpece d'action ſur la ſurface extérieure des corps. C'eſt en vertu de cette action qu'il s'inſinuera, 1°. Entre les ſurfaces de tous les corps, leurs diſtances des unes aux autres formant des interſtices aſſez grands pour le recevoir, & ce fluide étant propre par ſa nature à remplir ces eſpaces vuides. 2°. Qu'il pénetrera dans les petits pores inviſibles des corps & qu'il les occupera, quoiqu'ils paroiſſent vuides. Or l'*air* produiſant dans ces deux eſpeces d'intervalles, dont les uns ſont formés par la diſtance des corps, & les autres par les pores dont ils ſont percés, tous les effets dont il eſt capable, il aura part dans la plupart des opérations de la nature.

Un phénomene important démontré en hydroſtatique, & concernant l'*air* conſidéré comme fluide & comme corps peſant, c'eſt de comprimer les corps en tous ſens avec une force égale, perpendiculairement, horiſontalement, obliquement, ſelon toutes ſortes de directions.

Paſſons maintenant à l'examen des propriétés qui ſont particulieres à l'*air*, ou que lui ſeul poſſede.

La premiere qui ſe préſente, c'eſt ſon élaſticité. L'élaſticité de l'*air* eſt cette qualité ſinguliere par laquelle, cédant à l'action d'un poids qui le comprime dans un eſpace d'où il ne peut s'échapper, il occupe un eſpace d'autant plus petit que le premier, que l'action du poids eſt grande; & alternativement il ſe répand dans un eſpace d'autant plus grand que celui dans lequel il a été réduit, que la force qui le comprimoit diminue; enſorte que l'action de cette force venant à ceſſer entierement, & nul obſtacle ne s'oppoſant d'ailleurs, il remplit tout l'eſpace qu'il occupoit avant qu'il fût comprimé & ſe reſtitue dans ſon premier état; l'eſpace qu'il occupe dans ce premier état eſt petit, à proportion de ce que les cauſes qui le compriment ſont fortes, & il eſt grand, à proportion de ce qu'elles ſont foibles.

Je n'ai point d'idée d'avoir remarqué dans aucun autre fluide cette facilité de céder à la compreſſion, & de ſe reſtituer dans ſon premier état, lorſque la compreſſion ceſſe. Elle n'exiſte certainement ni dans l'alcohol, ni dans l'huile, ni dans l'eau, ni dans les eſprits, ni dans aucune leſſive. Toutes ces ſubſtances peuvent à la vérité être condenſées par le froid & dilatées par le chaud: mais elles ne cédent point à l'action d'un poids, enſorte qu'elles ſoient réduites ſous un plus petit volume, & ce poids étant écarté, elles ne s'étendent pas d'elles-mêmes. L'*air* a donc cette propriété excluſivement.

Toutes les expériences que l'on a faites juſqu'à préſent, tendent à démontrer que ſon élaſticité ne s'affoiblit point. Le plus long repos, la compreſſion la plus violente, n'ôtent point cette qualité à ſes parties. Pour s'aſſurer de ce fait, Meſſieurs Boyle & Mariotte tinrent pendant long-tems de l'*air* violemment comprimé dans une canne à vent, ils trouverent en lui rendant la liberté, qu'il étoit auſſi parfaitement élaſtique, que lorſqu'ils l'enfermerent. Le fameux Géometre de Roberval n'apperçut non plus aucune diminution dans l'élaſticité d'un *air* qui avoit été renfermé pendant quinze ans. Voyez *du Hamel, Hiſt. de l'Académie des Sciences, p.* 368. On verra dans la ſuite plus au long, que ces particules élaſtiques d'*air* qui ſont contenues dans les interſtices des parties les plus intérieures des fluides ou des corps ſolides, exercent, lorſqu'elles en ſont ſorties, cette élaſticité qui paroiſſoit ſi parfaitement éteinte qu'il n'étoit pas poſſible de ſoupçonner qu'il leur en reſtât; qu'elles l'exercent, dis-je, dans un degré égal à celui que poſſedent toutes autres particules d'*air*. D'où il s'enſuit évidemment que cette merveilleuſe propriété de l'*air* tient contre la longue inaction contre toute compreſſion, & même contre ſa concrétion ſuppoſée avec les ſubſtances animales, foſſiles & végétales.

Telle eſt toutefois la nature de l'air, que ſes parties élaſtiques ſéparées les unes des autres, peuvent s'unir à d'autres corps par leſquels elles ſont interceptées, & y ſéjourner des ſiecles entiers ſans produire le moindre effet ſenſible d'élaſticité; mais cette élaſticité, comme nous l'avons déja dit, n'eſt pas anéantie: ſi ces particules viennent à ſe débarraſſer de ces corps & à s'unir avec d'autres, on s'appercevra bien-tôt qu'elles l'ont conſervée toute entiere.

On peut conſerver, par exemple, de la corne de cerf pendant des ſiecles entiers. Cependant je ſai par des expériences que j'ai faites ſur des cornes de cette eſpece, qui avoient été gardées pendant plus de cinquante ans & qui étoient devenues extremement dures & ſeches, qu'on tire dans leur diſtillation une quantité prodigieuſe d'*air* élaſtique. D'où je conclus qu'il eſt très-vrai-ſemblable que ce n'eſt pas l'augmentation ou la diminution des poids comprimans qui fait l'élaſticité d'une particule d'*air* en particulier; mais que cette élaſticité ne commence à y exiſter que lorſque cette particule vient à en rencontrer une autre & à en être repouſſée, & conſéquemment que ſi toutes les particules de l'*air* étoient tellement éloignées les unes des autres, que ce mouvement répulſif n'eût plus aucun lieu, alors le fluide entier ſeroit privé pendant tout le tems que dureroit l'éloignement de ſes particules les unes des autres, de la faculté de s'étendre de lui-même & de réſiſter à la compreſſion. Elles ne reprendroient cette propriété que, lorſque venant à ſe

rapprocher, elles ſe trouveroient replacées dans la ſphere de leur activité mutuelle. La force élaſtique n'eſt donc point une modification d'une particule d'*air* en particulier; c'eſt une qualité réſultante de l'union de pluſieurs particules enſemble. De-là vient, ſelon toute apparence, la durée & l'immutabilité de l'élaſticité de ce fluide.

De quelque maniere qu'on condenſe l'*air*, avec quelque violence qu'on le comprime, il conſerve toujours une extreme fluidité. Si on lui rend la liberté de s'étendre, il remplira exactement tout l'eſpace qu'il occupoit auparavant, & les particules s'écarteront les unes des autres avec la même promptitude que ſi elelles n'avoient ſouffert aucune compreſſion, aucune condenſation. Comme dans toutes les expériences qu'on a faites juſqu'à préſent, on n'a remarqué aucune altération dans cette propriété, nous en conclurrons que tout l'atmoſphere eſt fluide, & que la plus grande condenſation, non plus que la plus grande raréfaction ne changent point cette qualité, & conſéquemment que la compreſſion la plus grande & que le froid le plus violent, ne ſont pas capables de le conſolider.

Mais de tous les phénomenes cauſés par l'élaſticité de l'*air*, il n'y en a point de plus étonnant pour les perſonnes à qui cette matiere n'eſt pas parfaitement connue, que celui que M. Boyle leur fera remarquer; c'eſt que la force élaſtique d'une petite portion d'*air* peut ſans être aidée d'une beaucoup plus grande condenſation que celle qu'elle reçoit du poids de l'*air* même, faire équilibre à toute la force de toute une colonne de l'atmoſphere; de plus, que la force élaſtique d'une très-petite quantité d'*air* eſt capable de repouſſer en ſe dilatant, les corps qui la compriment, avec une force égale à celle qu'exerçoit ſur eux la maſſe entiere de l'*air* environnant.

Les Chymiſtes doivent faire une attention particuliere à cette qualité puiſſante de l'*air*, car elle eſt capable de produire des effets prodigieux & même terribles, rompant les vaiſſeaux, diſperſant la matiere qu'ils contenoient & occaſionnant d'autres ravages auxquels ils ſont expoſés dans toutes les opérations qui ſe font par le feu dans des vaiſſeaux fermés.

Il eſt conſtant, par tout ce que nous avons dit juſqu'à préſent, qu'en quelque lieu qu'une très-petite quantité d'*air* ſoit retenue, elle y peut produire les mêmes effets qu'une très-grande quantité dans un autre lieu. Si quelque portion d'*air* eſt contenue dans une cavité où elle puiſſe être aiſément comprimée, elle y ſoutiendra la preſſion entiere de tout l'atmoſphere, & n'en permettra pas l'entrée à l'*air* extérieur. Si dans cette cavité l'on venoit à l'échauffer ou à la délivrer ſubitement de la compreſſion extérieure qu'elle éprouvoit, elle ſe dilateroit ſubitement & elle ſe raréfieroit ſi prodigieuſement dans cette dilatation, que les maſſes d'*air* les plus conſidérables ne produiroient pas de plus grands effets.

Une autre loi de l'élaſticité de l'*air*, c'eſt que ce fluide acquiert, lorſqu'il eſt condenſé à un certain degré déterminé, par l'application du feu, le pouvoir de s'étendre & de ſe dilater en tous ſens, plus fortement que ſi le feu lui avoit été appliqué avant la condenſation; enſorte qu'on peut dire que raréfier l'*air* par la chaleur, c'eſt la même choſe quant à l'énergie communiquée à ſon élaſticité, que de le condenſer. Pourvu que la condenſation ſoit égale à la raréfaction, les effets produits par l'*air* animé, ſoit de l'une, ſoit de l'autre de ces cauſes, ſeront les mêmes.

Nous ne connoiſſons dans l'Univers aucun corps ſolide ou fluide où la chaleur produiſe plus promptement la dilatation. Une augmentation de chaleur, telle qu'il n'y a que le thermometre de Drebbelius qui la puiſſe rendre ſenſible, produit une ſubite raréfaction dans l'*air*.

Il eſt encore démontré par l'expérience que de tous les corps que nous connoiſſons, il n'y en a point où la dilatation ſoit pouſſée par la chaleur à un degré plus conſidérable que dans l'*air*. L'*air* ſe dilate ſi prodigieuſement par l'application du feu, que les limites de cette dilatation nous ſont encore inconnues. La chaleur de l'eau bouillante augmente d'un tiers le volume de l'*air*. *Hiſt. de l'Acad. Roy. des Scienc.* 1699. *p.* 101. Quel effet n'y produiroit donc pas la chaleur, qui eſt capable de mettre les métaux en fuſion!

*Boerhaave me paroît s'être trompé dans cette partie de ſon Hiſtoire de l'*Air, *car l'eau eſt beaucoup plus raréfiée par le feu que l'*air. *Elle en acquiert même une force capable d'élever les plus grands poids. On n'a point fait juſqu'à préſent, à ce que je crois, d'expériences qui prouvent que l'on puiſſe raréfier l'*air *par un feu artificiel, juſqu'à lui faire occuper un eſpace plus de trois fois plus grand que celui qu'il occupe dans ſon état naturel.*

Nous ſavons encore par expérience que le même degré de chaleur produit le même degré de raréfaction dans des maſſes inégales d'*air*, d'une égale denſité; enſorte que par une loi conſtante de la nature, les raréfactions ſont entre elles, comme les degrés de chaleur, la denſité étant la même. D'où il ſuit que ſi l'on connoît la raréfaction d'un *air* d'une denſité donnée, & le degré de chaleur qui l'a cauſée; ce ſera la même choſe pour tous les cas ſemblables. Permettez-moi de vous renvoyer là-deſſus aux *Mémoires de l'Académie des Sciences* 1699. p. 113. *&* *aux Mémoires de* 1702. vous y trouverez un grand nombre d'obſervations curieuſes ſur la matiere dont il eſt queſtion.

Une obſervation qu'on a faite encore, c'eſt que la force élaſtique que la chaleur communique à l'*air*, eſt d'autant plus grande qu'il eſt plus comprimé; enſorte que le degré de chaleur étant toujours le même, l'élaſticité communiquée à l'*air* eſt à peu près dans la raiſon directe des denſités; propriété ſinguliere que l'ingénieux M. Amontons a découverte. *Hiſt. de l'Acad. Royale des Sciences* 1702. *Mém.* 155. La Chymie doit aſſurément lui en avoir de grandes obligations. D'où il ſuit qu'un petit feu peut communiquer une grande force à un air exceſſivement denſe. Si donc il étoit poſſible de reſſerrer l'*air* dans un eſpace qui fût réellement huit cent fois plus petit que celui qu'il occupe naturellement; alors il pourroit ſoutenir par la force ſeule que l'eau bouillante lui communiqueroit 29600 pouces de mercure; puiſque l'*air* dans ſon état naturel d'expanſion, aidé de cette chaleur eſt capable d'en ſoutenir 37 pouces. Que conclurrons-nous de cette force immenſe? Que ſi ce feu ſouterrain qui eſt concentré dans les entrailles de la terre, étoit appliqué à un *air* reſſerré dans un eſpace huit cens fois plus petit que celui qu'il occupe naturellement; il en réſulteroit une force ſupérieure à toutes celles qui nous ſont connues. Quoiqu'il en ſoit, il eſt démontré que ſi vous augmentez la denſité de l'*air*, & le degré de chaleur que vous lui appliquez, ſa force élaſtique croîtra en raiſon compoſée de la directe, de la denſité, & du degré de chaleur.

Au contraire moins il eſt comprimé, moins le même degré de chaleur lui communique de force élaſtique; enſorte qu'il faut deux fois plus de chaleur pour donner la même force élaſtique à un *air* deux fois plus rare; & il en eſt de même dans tout autre degré de raréfaction.

Toutes ces propoſitions ont été démontrées par les expériences les plus exactes, & nous les devons à l'illuſtre Auteur que nous avons déja cité. D'où il s'enſuit que dans les régions ſupérieures de l'athmoſphere, la plus violente chaleur ne communique preſqu'aucun degré d'élaſticité à l'air; que par conſéquent à de grandes hauteurs, il eſt preſque dans un état d'inertie; & c'eſt ce qui eſt conforme à l'obſervation.

Remarquez enfin par rapport à l'élaſticité de l'*air*; qu'il eſt reſſerré dans un plus petit eſpace par le froid, comme par un accroiſſement de poids; & conſéquemment que ſa denſité eſt d'autant plus grande que le froid eſt grand.

Toutes ces obſervations que l'illuſtre Boerhaave a puiſées dans les différens Auteurs qui ont traité de cette matiere, & que nous rapportons d'après lui, ſont très-importantes pour la Chymie. Il ne ſeroit pas moins important pour la Medecine de faire connoître tous les corps qui nagent dans l'*air*. Il y en a un nombre infini d'une nature différente ; & ce nombre varie encore ſelon les différentes parties de l'atmoſphere. Ce ne ſeroit donc pas s'écarter beaucoup de la vérité que de conſidérer ce fluide comme une eſpece de cahos, dans lequel des molécules de toutes ſortes ſont mêlées les unes avec les autres ; d'où il réſulte un compoſé dans l'examen duquel nous ſommes contrains d'entrer, ſi nous voulons donner quelque certitude à ce qui nous reſte à dire de l'*air*.

En premier lieu, il y a toujours du feu ou de la chaleur dans l'*air* naturel.

En ſecond lieu, il y a toujours de l'eau dans l'*air*, & dans chaque portion d'*air* ; de ſorte même que nous n'avons aucune méthode par laquelle nous puiſſions le deſſécher parfaitement.

L'eau ſort à tout moment en vapeur inviſible de nos corps dans l'état de ſanté. Sanctorius a calculé que dans l'eſpace d'une nuit & d'un jour il s'exhale d'une perſonne ſaine à peu près le poids de cinq livres, & que la plus grande partie de ce poids étoit d'eau. Tous les animaux qui couvrent la ſurface de la terre, répandent donc, comme nous, continuellement dans l'*air*, une grande quantité de parties aqueuſes. Qu'il ſorte de même de toutes les plantes une vapeur aqueuſe ; c'eſt un fait prouvé & confirmé par des expériences faites (*Halles Statique des Végétaux*) il y a long-tems ; ſans faire mention de l'eau, qui, raréfiée par les feux ſouterrains, les fourneaux des Chymiſtes, & les feux de nos foyers, s'éleve inceſſamment dans l'air. M. Halles déduit d'expériences qui paroiſſent avoir été faites avec tout le ſoin & toute l'attention poſſible, & rapportées dans les *Tranſactions Philoſophiques*, qu'il s'éleve de la ſurface de la Méditerranée dans un ſeul jour d'été, par la ſeule chaleur de la ſaiſon, ſans l'aſſiſtance d'aucun vent 52, 800, 000, 000, muids d'eau ; & que le vent & le ſoleil en enleve de deſſus la même mer une beaucoup plus grande quantité. Les vapeurs exhalées des plantes forment une quantité prodigieuſe d'eau ; ce que l'induſtrieux & ſavant M. Halles a démontré par une infinité d'expériences dans le beau Traité qu'il vient de publier ſur la Statique des végétaux.

Si l'on compare maintenant la quantité de brouillards, de roſées, de pluies, de gelées blanches, de grêle, de neige, & d'humidités nocturnes qu'on peut ramaſſer dans l'eſpace d'une année, avec l'eau qui s'exhale dans l'air pendant le même intervalle par le moyen de la chaleur naturelle ; nous trouverons qu'il tombe dans une année ſur la terre aſſez d'eau pour en couvrir toute ſa ſurface, de la hauteur de trente pouces. C'eſt ce que le laborieux Kruquius a prouvé clairement dans ſes Tables Météorologiques. D'où il s'enſuit qu'il s'éleve chaque année dans l'*air*, de toute la ſurface de la terre, une quantité équivalente à un ſolide d'eau qui auroit une baſe égale à la ſurface de la terre, & une hauteur de trente pouces. Or la ſurface de la terre étant aſſez connue, il eſt fort aiſé de déterminer la quantité immenſe d'eau qui eſt perpétuellement ſuſpendue dans l'*air*.

Que chaque portion d'*air* ſoit chargée d'eau, c'eſt ce que l'on démontre à l'œil par le moyen de la machine pneumatique. Car à meſure qu'on le rend plus rare en le pompant, & moins propre par conſéquent à porter l'eau dont il eſt chargé ; la ſurface intérieure du récipient ſe ternit d'une humidité aqueuſe.

D'où il ſuit, comme nous l'avons déja inſinué, que toutes les portions d'*air* ſont chargées d'eau, & qu'à meſure qu'on les raréfie, elles deviennent moins propres à la ſoutenir.

Mais cette expérience de la machine pneumatique n'eſt pas la ſeule qui démontre qu'il y a une grande quantité d'eau répandue dans l'*air*, partout & en tout tems. Si on expoſe à l'*air* des ſels alcalis, & parfaitement fixes, ils en attireront de l'eau & ſe diſſoudront d'eux-mêmes. Je pris à neuf heures du matin, deux onces & une dragme de ſel de tartre, ſéché à un feu ſi violent qu'il ſe fondit dans le creuſet. Ainſi il n'y avoit pas apparence qu'il y reſtât de l'eau. Je le plaçai ſur un plat de verre bien propre, & je l'expoſai à l'*air* dans un tems froid & ſec, dans un lieu extremement ſec, depuis le 17. de Janvier, juſqu'au 20. Je trouvai en le mettant dans mes balances qu'il peſoit trois onces quatre dragmes & demie ; enſorte qu'il étoit augmenté en poids, d'une once, trois dragmes & demie. Si l'on peſe à chaque moment ce ſel dans un trébuchet, on s'appercevra qu'à chaque moment il augmente en poids. A l'augmentation qui s'y fit en trois jours, on croira aiſément qu'en le laiſſant plus long-tems dans l'*air*, il ſe tournera tout entier dans une liqueur fluide, graſſe, épaiſſe, un peu gluante & onctueuſe, trois fois plus peſante à peu près que le ſel qu'on avoit expoſé : les Chymiſtes appellent cette liqueur, huile de tartre par défaillance, *per deliquium*. Outre cette liqueur on trouvera au fond du vaſe, de la terre blanche, mais en très-petite quantité. Si on met cette liqueur produite par le ſel & par l'*air* dans une cucurbite de verre, avec un alambic, & qu'on la diſtille, juſqu'à ce qu'il ne vienne plus rien ; on trouvera dans le récipient une eau pure & élémentaire, & il reſtera au fond de la curcurbite un ſel de tartre ſec, plus pur qu'il n'étoit auparavant & moins peſant. D'où ce ſel auroit-il reçu cette grande quantité d'eau, ſinon de l'*air* ? Il faut obſerver que la maniere dont cette eau communiquée au ſel expoſé à l'*air*, le diſſout, eſt tout-à-fait différente de la maniere dont il eſt diſſous par l'eau pure qu'on verſe deſſus. L'*air* fondant lentement & ſucceſſivement le ſel qu'on lui expoſe, en y jettant peu à peu une très-légere quantité d'eau, ne fond que les ſels purs alcalis dont la diſſolution eſt facile, & par conſéquent cette partie ſe trouve ſéparée du reſte qui ſe diſſout plus difficilement, c'eſt-à-dire, de la partie qui eſt un peu plus terreſtre ; & c'étoit-là la ſeule maniere dont cette délicate ſéparation ſe pouvoit faire. Par ces ſolutions & coagulations réitérées, tout ce ſel ſe convertit en terre, & en un principe volatil qui diſparoît, & qu'on ne retrouve plus. Cette opération étoit fort connue de Van-Helmont : mais d'autres Alchymiſtes l'avoient poſſédée avant lui. Ce qu'il y a d'étonnant dans cette expérience, c'eſt que ce ſel qu'on vient de tirer du feu le plus violent, n'eſt pas plutôt expoſé à l'*air* qu'il commence à s'humecter, à ſe diſſoudre & à augmenter en poids ; & cette augmentation ſe fait & peut s'appercevoir à chaque moment, par le moyen d'une balance exacte. Il y a plus, la diſſolution commence, le ſel étant encore exceſſivement chaud & placé dans un endroit très-échauffé par le feu, enſorte que quelque précaution que j'aie priſe, je n'ai jamais pu prévenir ſon union avec l'eau. Mais il y a encore une choſe à remarquer dans cette attraction merveilleuſe de l'eau dont l'*air* eſt chargé, par le ſel alcali ſec. Il y a quelques années qu'ayant eu beſoin de ſel fixe, alcali, ſec, & fort acre, pour convaincre quelques perſonnes, qu'on peut produire en un inſtant une teinture de ce ſel, & d'un alcohol pur, choſe qu'ils ne vouloient point croire, dont ils nioient même la poſſibilité, & que quelques Auteurs de Chymie ont traitée de chimere dans leurs écrits : je pris de ce ſel bien préparé dans ſa grande chaleur, & preſqu'en fuſion ; je le jettai dans un mortier de cuivre très-chaud ; je le pilai avec un pilon de même métal fort chaud, le plus promptement que je pus, & auſſi-tôt qu'il fut réduit en poudre, je le mis dans une bouteille de verre, fort ſeche & fort chaude que je fermai ſur le champ avec un bouchon de liége, que je couvris avec un morceau de peau paſſée à l'huile, liée ſur le col de la bouteille le plus étroitement qu'il me fut poſſible. Voici la ſuite de mon opération : je l'avois faite cent fois avec ſuc-

cès, l'évenement ne répondit point alors à mon attente. Surpris, comme on peut penſer, j'examinai avec ſoin d'où pouvoit provenir cette viciſſitude. J'apperçus que la ſurface de mon ſel avoit été humectée légerement par l'*air* de la bouteille, & je conjecturai qu'étant déja imprégné d'eau, l'alcohol n'avoit pu agir immédiatement deſſus. Cette expérience attira toute mon attention; & maintenant que je me la rappelle, elle me convainc qu'il y a aſſez d'eau dans une quantité d'*air* auſſi petite que celle qui peut être contenue dans une bouteille d'environ trois pintes, pour humecter une once de ſel de tartre, & en augmenter le poids. Je répétai la même expérience avec le même ſuccès, & je découvris par ce moyen, que l'eau contenue dans cette étendue d'*air*, eau qui eſt à peu près huit cens cinquante fois plus peſante que l'*air* naturel, devoit faire une grande partie, pour ne pas dire la plus grande partie du poids que la ſtatique attribue à l'*air*. Car ſi un huit-cent-cinquantiéme de l'*air* commun étoit eau, il faudroit certainement convenir que tout le poids de l'*air* ſeroit celui de l'eau ſeule dont il eſt chargé. Peut-être qu'alors les autres parties contenues dans la maſſe d'*air*, n'ajouteroient rien à ſon poids; peut-être qu'elles ne peſeroient plus. J'eus dernierement quelque converſation ſur cette matiere avec Henri Van-Deventer dont j'ai l'honneur d'être ami, qui s'eſt immortaliſé par ſes excellens Ouvrages ſur les accouchemens, & il me dit avoir poſitivement obſervé les mêmes choſes.

Si nous peſons bien ces phénomenes, nous en infererons la premiere ou la ſeconde des trois Propoſitions ſuivantes; peut-être les en déduirons-nous toutes trois.

Premiere Propoſition. Où l'*air* contenu dans les lieux ſouterrains, calmes & fermés, eſt dans une agitation perpétuelle, en conſéquence de laquelle il répand ſur le ſel la petite quantité d'eau dont toute ſa maſſe eſt imprégnée; car ſi un pié cubique d'*air* contient au plus $\frac{32}{425}$ d'une livre d'eau de douze onces, & communique cette eau au ſel, dans un vaiſſeau bien fermé, il s'enſuit que toutes les particules d'*air* dont le pié cubique eſt compoſé, ſe ſont appliquées ſur la ſurface du ſel, ſucceſſivement; du moins il paroît que la dépoſition de l'eau exige néceſſairement ce mouvement de révolution de la part de l'*air*.

Seconde Propoſition. Où nous devons conclurre que toutes ces particules d'eau contenues dans la maſſe de l'*air* qui les dépoſe ſur le ſel, ne ſont point diſperſées dans cette maſſe; qu'au contraire, elles y ſont réunies, mais flottantes tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, juſqu'à ce qu'enfin elles rencontrent le ſel ſur lequel elles s'arrêtent.

Troiſieme Propoſition. Où il faut admettre une attraction réelle entre le ſel alcali fixe, & l'eau; enſorte que ces deux corps ſont l'un par rapport à l'autre, comme deux aimants; s'attirant mutuellement, de la même maniere que Sendigovius prétend qu'un alcali terreſtre attire la roſée & procure la fertilité à nos champs.

Si l'attraction mutuelle eſt la cauſe des phénomenes en queſtion; cette attraction de l'eau & du ſel alcali doit s'exercer à une très-grande diſtance; puiſqu'une très-petite quantité de ce ſel eſt capable d'en attirer une aſſez grande d'eau pour devenir en peu de tems quatre fois plus peſante qu'elle n'étoit. Une once de ſel de tartre convertie en quatre onces d'huile de tartre par défaillance, *per deliquium*, doit avoir attiré trois onces d'eau. Mais trois onces d'eau étoient au moins répandues dans deux piés & demi cubiques d'*air*; eſpace fort grand rélativement à la quantité du ſel ou à la maſſe attractive. Il paroît par toutes les expériences qu'on a faites, que les trois cauſes dont nous venons de parler concourent à la production de cet effet.

Mais ce qu'il y a d'extraordinaire dans cette opération, c'eſt que tandis que l'eau eſt attirée de l'*air* dans l'alcali, & forme l'huile de tartre par défaillance dont le poids eſt à celui de l'eau comme ſept eſt à cinq, & à celui de l'*air*, comme 1190 à 1; on n'y trouve rien de l'élaſticité de l'*air*; enſorte qu'on pourroit dire que l'alcali ſépare l'eau de l'*air* élaſtique, s'unit à elle, & rejette entierement cet *air* élaſtique. D'où nous pouvons conclurre que l'*air* ſans eau eſt vraiment élaſtique; & qu'au contraire, il perd quelque choſe de l'élaſticité qui lui eſt propre, ſelon qu'il eſt plus ou moins chargé de vapeurs aqueuſes. De plus, c'eſt qu'il peut fort bien ſe faire qu'une grande abondance d'eau ſoit attirée de l'*air* ſur la terre, par le moyen d'une grande quantité de ſel fixe alcali qu'elle contient.

Dans les tems ſereins & ſecs, l'*air* devient d'autant plus peſant, l'atmoſphere plus chargé & l'eau plus élevée dans l'*air*, que cette ſérénité & cette ſechereſſe du tems durent. Enſorte qu'à proprement parler, il n'y a jamais plus d'eau dans l'atmoſphere, que quand la ſechereſſe qui regne ſur la terre, fait croire au peuple qu'il y en a le moins. Mais l'eau dont l'atmoſphere eſt plein eſt alors plus éparſe, plus épandue; car plus l'eau s'éloigne de la terre en montant; plus l'eſpace dans lequel elle doit s'étendre devient grand, & conſéquemment plus ſes particules ſont éloignées les unes des autres; mais exiſtant ſéparément, ne s'uniſſant point immédiatement, elles ne peuvent cauſer aucune humidité. Si le Barometre eſt haut, & s'il paroît en même-tems des brouillards épais & puants; alors les particules aqueuſes flottent dans la partie inférieure de l'atmoſphere; elles y ſont mêlées d'exhalaiſons groſſieres, onctueuſes & ſalines; & toutes ces vapeurs différentes ne ſont point alors également diſtribuées. Si le Barometre eſt bas, & en même-tems, l'*air* chaud & chargé de nuages, alors l'eau s'approche de la région inférieure de l'atmoſphere, mais en vapeurs uniformes, très-humides, incapables toutefois de produire encore de la pluie. Il eſt évident par ces obſervations que l'*air* paroît ſouvent ſec, brillant, & parfaitement clair, lorſqu'il eſt chargé d'une grande abondance d'eau, & qu'il eſt quelquefois couvert, ſombre, & très-humide, ſoit par la deſcente de l'eau, ſoit par ſa collection, ſoit par ſa diſtribution inégale; quoiqu'il ſoit moins chargé de vapeurs que dans un autre tems. On a des exemples de ces phénomenes dans les cornues, les alambics & les récipiens, dans leſquels on diſtile l'eau. Si l'on tient ces vaiſſeaux bien exactement fermés, tandis que la diſtilation ſe fait, tout paroît brillant & clair; on n'apperçoit pas la moindre vapeur. Mais l'eau renfermée dans la cornue, n'a pas plutôt la liberté de s'évaporer dans l'*air*, le récipient n'eſt pas plutôt, ôté que tout eſt obſcurci de vapeurs aqueuſes, très-épaiſſes; parce qu'alors l'égalité de compreſſion ne ſubſiſte plus.

Dans l'été, lorſque le tems eſt beau & vraiment ſec, & que la ſurface de la terre a été long-tems échauffée par le ſoleil, l'*air* eſt alors chargé d'eau; il y a plus, des particules moins volatiles que les aqueuſes, telles que les huileuſes & les ſalines, ont été enlevées de la terre par les rayons du ſoleil & rempliſſent cette partie de l'atmoſphere qui eſt la plus baſſe. Tant que la chaleur tiendra ces exhalaiſons en mouvement, l'œil n'appercevra dans l'*air* aucune différence ſenſible. Mais auſſitôt que la chaleur du ſoleil, qui eſt la plus grande à trois heures après midi, commencera à diminuer, alors l'*air* ſe raffraîchira, quoique la terre qui retient ſa chaleur infiniment plus long-tems que l'*air*, continue d'être chaude & de pouſſer de ſon ſein des exhalaiſons. C'eſt ainſi que ſe forme une vapeur blanche & épaiſſe, que je crois fraîche dans ſa partie élevée, quoiqu'elle ſoit chaude dans ſa partie inférieure, qui paroît d'abord ſur les étangs & les lieux humides & marécageux, d'où ſe diſperſant peu à peu, elle s'étend le ſoir & pendant la nuit ſur la ſurface de la terre & la couvre d'un nuage compoſé de particules de différentes eſpeces, que la chaleur du ſoleil levant diſſipe toujours.

Voilà ce qu'on appelle ordinairement la roſée, qui doit

être, ſelon ce que nous venons de dire de ſa formation, un fluide très-compoſé; enſorte qu'on ne peut rien aſſurer de ſes propriétés, qu'on puiſſe regarder comme bien fondé & généralement vrai. Ce fluide ſe formant de tous les corpuſcules que la chaleur éleve de la terre & rend volatils, & qui y retombent ſi-tôt que la chaleur ſe rallentit, il eſt conſtant que ce fluide doit paroître aux yeux d'un Chymiſte un parfait cahos. Nous dirons cependant que ſa nature doit varier ſelon les différens endroits & ſelon la différence des corps qui exiſtent dans les endroits d'où il s'éleve. Il ſe forme peu de cette vapeur, & elle eſt preſque entierement aqueuſe, ſur les lieux ſabloneux, hauts, ſecs, brûlans, & d'une grande étendue. Les eaux croupiſſantes au contraire, les fondrieres, les marais, les terres graſſes & bitumineuſes & les lieux où il y a des poiſſons & d'autres animaux putréfiés, en fourniſſent en grande quantité, d'une nature tout-à-fait différente de la premiere & quelquefois très-malfaiſante. Il n'eſt donc pas étonnant que les Chymiſtes aient trouvé la roſée compoſée de principes ſi différens, & que de tous ceux qui en ont publié des décompoſitions artificielles, à peine il y en ait deux qui ſoient entierement d'accord. Quant à ceux qui s'attendent de trouver dans la roſée, l'eſprit de vie, le menſtrue univerſel, le mercure des Philoſophes, & le nitre & le ſel de Sendigovius, ils paroiſſent n'avoir rien entendu dans tous les ouvrages qu'ils ont lus là-deſſus. Je ne nie point qu'il y ait dans ce fluide des particules actives, ſavoneuſes, gluantes & très-propres à la nourriture des végétaux. La roſée recueillie dans de certains endroits de la terre, a donné par la diſtilation une liqueur qui imprimoit ſur le verre, les couleurs brillantes de l'arc-en-ciel, & cela ſi fortement, que ni le frottement, ni une leſſive alcaline, ou l'eau-forte ne pouvoient les enlever. Cette liqueur étoit inflammable comme l'eſprit de vin, à ce qu'il paroît par les Expériences Chymiques rapportées dans la *Rep. des Lett. Tom. I. p.* 590. On trouve dans le même Ouvrage, 1708. *pag.* 152. que de la roſée diſtilée & tenue en digeſtion pendant huit jours ſur un feu modéré, & rendue ſix fois plus ſubtile qu'elle n'étoit par des diſtilations réitérées, rompit trois vaiſſeaux de verre & demeura parfaitement inſipide, quoiqu'elle fût ſi claire qu'elle reſſembloit à de l'eſprit pur. On lit encore dans *les Tranſact. Philoſoph.* la deſcription d'une roſée ſemblable à du beurre, d'une couleur jaunâtre, douce, ſe fondant dans la main par le frottement, ſe ſéchant & ſe durciſſant ſur un feu modéré, d'une odeur fétide en hiver & particulierement au printems, & engendrée pendant la nuit en morceaux aſſez gros.

Mais la nature de la roſée change encore d'une maniere prodigieuſe, ſelon les diſpoſitions différentes du tems, & ſelon les révolutions différentes qui ſe font dans les météores. On la croit chargée des petits œufs des inſectes & d'une infinité d'autres choſes qui digérées, miſes en fermentation, putréfiées & diſtilées toutes enſemble, ne peuvent manquer de produire des principes très-différens ſelon les tems & les lieux, & jetter les Philoſophes qui n'y feront aucune attention, dans des opinions très-extravagantes. La partie principale de la roſée eſt aqueuſe. Quant au reſte, il admet une variété ſi grande, qu'il n'eſt pas poſſible d'en rien déterminer.

Que l'eau ſeule produiſe les nuages qui ſont ſuſpendus dans l'*air*, c'eſt un fait qui n'eſt preſque pas mis en doute : mais l'eau partout également diſtribuée eſt tranſparente. Ainſi il paroît que les nuages ſont formés de ce qui commence à devenir aqueux, d'un fluide qui tient de l'eau, mais dont les parties ſont agitées les unes autour des autres d'une agitation inégale, enſorte qu'on ne peut dire ni qu'elles ſoient en repos, ni mues ſemblablement. Si l'eau qui flotte dans l'*air* s'éleve dans l'atmoſphere à une grande hauteur, dans cette ſituation éloignée de la terre, ſes particules ſe déſuniront & s'écarteront tellement les unes des autres, quelles ne conſtitueront plus un fluide, mais plûtôt les élémens épars d'un fluide.

Ces élémens viennent-ils à deſcendre des régions élevées où ils ſont & à occuper des contrées de l'atmoſphere moins vaſtes, ils ſe réuniſſent derechef, ils forment une eſpece d'eau, & ils conſtituent les nuages. Conſéquemment plus l'eau s'élevera dans l'*air*, plus le Ciel ſera ſec, ſerein, & nettoyé de tout nuage; l'abaiſſement de l'eau dans l'atmoſphere produira les effets contraires. Quant à la hauteur à laquelle l'eau s'éleve dans l'*air*, elle eſt très-conſidérable, car il y a dans la Carniole, aux environs de Veniſe, des montagnes qui ont juſqu'à 10274 piés géométriques de hauteur, & ſur le ſommet deſquelles on trouve des ſignes d'humidité, *Act. Leipſ.* 1689. *pag.* 552. Mais d'ailleurs on ſait que les ſommets de ces plus hautes montagnes ſont couverts de neiges perpétuelles; preuve inconteſtable que l'eau s'éleve à cette hauteur. Sur le Ténérif, une des plus plus hautes montagnes du monde, il s'éleve régulierement à midi ou environ, des brouillards ou de petits nuages blancs qui ſe réſolvent tous les jours en eau; & cette eau tombe en ſi grande abondance des montagnes, qu'elle ſupplée au défaut de pluie & qu'elle ſuffit ſeule pour arroſer l'Iſle entiere. *Act. Leipſ.* 1691. *pag.* 98. Il n'y a donc pas de doute que l'eau ne monte à cette hauteur. Mais ſi ce que le Maignan de Toulouſe a dit dans ſon *Traité de Perſpective*, *pag.* 93. d'un phénomene ſingulier obſervé par lui-même, étoit conſtaté par un nombre ſuffiſant d'expériences; l'aſcenſion de l'eau dans l'atmoſphere ſeroit démontrée beaucoup plus grande qu'elle paroît être par celles qu'on a faites juſqu'à préſent. Il dit avoir apperçu ſur le milieu d'une nuit fort éclairée, un petit nuage extremement brillant, placé à ſon zénit, ou occupant la partie du Ciel qui lui correſpondoit verticalement; il aſſure que Riccius avoit obſervé la même choſe aux environs de Rome. Le Maignan fit cette obſervation au mois d'Août. Il en conclut que les nuages s'élevent dans l'*air* à une hauteur qui excede la projection de l'ombre de la terre. Mais ſelon le calcul aſtronomique de la projection de l'ombre terreſtre dans le tems de l'obſervation de le Maignan, ſon petit nuage brillant devoit être ſitué à une diſtance prodigieuſe. D'où il me ſemble qu'il eſt plus raiſonnable de conclurre que cette apparence avoit quelqu'autre cauſe inconnue que la formation d'un nuage, telle que celle qui fait les aurores boréales; d'autant plus que c'eſt fort rarement qu'on apperçoit des nuages ſur les ſommets des plus hautes montagnes, mais qu'il arrive ſouvent au contraire à ceux qui y ſont placés, de les voir dans la vallée & fort au-deſſous d'eux.

La région inférieure de l'*air* étant pleine d'eau, les élémens de cette eau commencent à s'unir & à former par cette réunion des petites gouttes qui venant à tomber, produiſent une petite pluie, généralement fort ſerrée, mais deſcendant avec peu de viteſſe. Car plus ces gouttes ſont petites, plus elles ont de ſurface, relativement à leur maſſe ou à la quantité d'élémens qu'elles contiennent; & conſéquemment plus elles éprouvent de réſiſtance de la part de l'*air* & moins elles doivent deſcendre promptement.

Lorſque l'eau qui ſéjourne dans les régions élevées de l'atmoſphere s'eſt aſſemblée, qu'elle forme un volume péſant & qu'elle commence à deſcendre peu à peu, elle ramaſſe & entraîne avec elle toutes les particules aqueuſes qu'elle rencontre ſur ſon chemin. C'eſt ainſi que ſont formées ces groſſes gouttes qu'on a obſervé en Europe avoir trois lignes de diametre, & dans la Négritie, quelquefois un pouce entier. *Act. Leip. Suppl.* 1. 425. Ces gouttes ayant une ſurface petite relativement à leur maſſe ou à la quantité d'eau qu'elles contiennent, paſſent dans l'*air* avec une viteſſe incroyable, & frappent la terre avec une force conſidérable. Elles ſont d'autant plus groſſes, que le lieu d'où elles partent en tombant eſt élevé; & alternativement

moins ce lieu eſt élevé, plus elles ſont petites. Car c'eſt une obſervation qui ne s'eſt jamais démentie, que la pluie eſt plus menue ſur le ſommet qu'au pié des montagnes. Les gouttes s'augmentent à meſure qu'elles deſcendent, & elles ne ſont jamais plus groſſes que quand elles ſont parvenues au lieu le plus bas. C'eſt par cette raiſon que les plus fortes pluies arrivent en été, lorſque l'eau précipitée en embas avec impétuoſité & ſubitement, produit les éclairs, le tonnerre & les tempêtes; & que c'eſt encore dans cette ſaiſon que les gouttes en ſont plus larges. Enfin ont ſait par une expérience conſtante, que l'endroit de l'atmoſphere où la pluie eſt la plus petite & la plus menue, c'eſt celui où elle s'engendre, celui où elle commence.

Lorſque l'*air* chargé d'eau & refroidi pendant la nuit, eſt porté contre les ſommets des hautes montagnes, il arrive, ſurtout s'il y a une longue chaîne de ces montagnes, que ces maſſes froides & ſolides, particulierement du côté du Nord & du Levant, arrêtent & uniſſent les particules d'eau dont l'*air* qui les frappe eſt chargé, & qu'elles en forment un vrai fluide dont il naît ſur leur ſurface de petits ruiſſeaux qui vont toujours en augmentant à meſure qu'ils s'approchent en ſerpentant du pié du rocher. C'eſt ainſi que s'engendre cette humidité continuelle dont nous trouvons les rochers mouillés; humidité qui ramaſſée, compoſeroit une maſſe d'eau incroyable, mais qui ſe diſperſe d'un & d'autre côté, & va formant de petites ſources, d'où elle ſort en eau pure & claire, où d'où elle jaillit en fontaine, ſelon la diſpoſition de l'endroit où il s'en eſt fait un réſervoir, & les routes par leſquelles elle ſort de ce reſervoir.

En un mot on conçoit aiſément que le jeu de ces fontaines variera ſelon la ſituation & la hauteur à laquelle le réſervoir ſera placé. On déduira auſſi des mêmes cauſes la différence que l'on remarque entre les fontaines, tant par rapport à la qnantité d'eau qu'elles fourniſſent, que par rapport à une infinité d'autres circonſtances. C'eſt là-deſſus qu'eſt fondée une obſervation aſſez générale, c'eſt qu'il y a rarement des fontaines où il n'y a point de montagnes & rarement de hautes montagnes, ſans qu'il y ait des fontaines.

Rien ne ſeroit plus capable de démontrer la vérité de ce que nous venons de dire des fontaines, que la deſcription de la vallée fortunée de Caſſimire, dont Bernier fait mention dans la relation de ſon voyage dans l'Empire du Grand Mogol.

L'explication que Boerhaave donne ici de l'origine des fontaines, convient ſans doute à quelques-unes : mais je ſuis fort éloigné de penſer avec lui qu'elle ſoit appliquable à toutes. Un calcul aiſé à faire juſtifiera ma critique. Boerhaave a démontré que les eaux qui s'exhalent de la terre en une année, couvriroient ſa ſurface à la hauteur de trente pouces. Mais je ſuis sûr qu'un ſolide de trente pouces de hauteur & dont la baſe ſeroit égale à la ſurface de la terre, ne contiendroit pas une quantité d'eau ſuffiſante pour fournir à la Tamiſe, au Danube & à la Seine, ce qu'elles en portent dans une année dans la mer. Il faut donc faire entrer en compte, pour expliquer l'origine des fontaines & des rivieres, d'autres eaux que celles dont Boerhaave fait mention.

Partout où il y a des montagnes & des réſervoirs, tels que ceux dont nous avons parlé, l'eau coule en ruiſſeaux du haut de ces montagnes, ou jaillit en fontaines qui en produiſent auſſi: ces ruiſſeaux coulent pour la plus part fort doucement à leurs ſources; mais lorſqu'ils ſe ſont réunis pluſieurs dans un même lit, la rapidité de leurs eaux augmente; cette décharge continuelle de ruiſſeaux dans un même canal, ne tarde pas à former une riviere. Cette riviere recevant auſſi continuellement de nouvelles eaux, ſoit par les ruiſſeaux qui s'y jettent, ſoit par d'autres rivieres plus petites qui s'y joignent, augmente ſans ceſſe en largeur, en profondeur & en rapidité, ſuivant toujours la pente du terrein, paſſant d'un lieu bas dans un plus bas, & parvenant enfin à la mer, où elle ſe perd. Il ſembleroit que la quantité des eaux de la mer en devroit être augmentée; mais non, la mer rend à l'*air*, par les exhalaiſons, autant qu'elle reçoit par la décharge continuelle des fleuves.

Il arrive quelquefois que des torrens rapides s'engouffrent dans des paſſages ſouterrains, diſparoiſſent long-tems, & reſſortent au loin. Dans les pays plats, où il n'y a ni montagnes ni réſervoirs, il n'y a point de rivieres; c'eſt pourquoi la ſageſſe du Créateur à diſtribué les montagnes ſur toute la ſurface de la terre. Par ce moyen, ces amas d'eaux qui ſont formés à leur occaſion, & dont tout le genre humain a beſoin, ne ſe trouvent pas réunis dans un même lieu. De-là vient que dans tout l'univers le cours des rivieres eſt toujours correſpondant aux montagnes adjacentes. Mais pour ne point ravir à M. Halley l'honneur qu'il a ſi bien mérité par les belles découvertes qu'il a faites ſur cette matiere, permettez-moi de vous renvoyer aux *Tranſactions philoſophiques*.

De tout ce que nous avons dit juſqu'à préſent, il n'y a rien dont la connoiſſance ne fût utile à ceux qui ſe ſont deſtinés à l'étude de la Chymie: car tout Chymiſte ſe trouve continuellement dans le cas d'avoir égard à la nature & aux qualités différentes de l'*air* & de l'eau: mais il n'y a rien d'où l'on puiſſe déduire avec quelque préciſion la plus grande hauteur à laquelle l'eau peut s'élever dans l'atmoſphere. Ce que nous pouvons aſſurer poſitivement, c'eſt que l'*air* eſt imprégné d'eau ſur le ſommet des plus hautes montagnes, ce que l'on reconnoît aux vapeurs humides qui y regnent, & à la moiteur dont elles ſont chargées en tout tems: c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible d'employer dans une opération chymique quelconque un *air* parfaitement deſtitué d'eau. Peut-être n'eſt-il pas impoſſible d'attirer toute l'eau contenue dans une quantité d'*air* donnée & renfermée bien exactement dans un vaiſſeau de verre fort ſec. Car, ſi l'on réduit en poudre du ſel de tartre le plus chaud qu'il ſoit poſſible de l'avoir, & qu'on le jette dans un vaiſſeau de verre, qu'on bouchera enſuite bien exactement, cet alcali ſec attirera peut-être toute l'eau dont l'*air* contenu dans le même vaiſſeau ſera chargé: mais cet *air* n'eſt applicable a aucune opération chymique, par la raiſon que le vaiſſeau n'eſt pas plutôt ouvert, que l'*air* commun ſe mêle avec la portion d'*air* qu'on a deſſéché, & lui communique ſur le champ une partie de l'eau dont il eſt humecté.

De plus, nous ſavons par des obſervations inconteſtables que, plus la hauteur à laquelle l'eau s'éleve dans l'*air* eſt grande, plus ſes parties ſont ſéparées, plus grands ſont les eſpaces dans leſquels elles ſont diſperſées; & plus en même tems elles deviennent froides. Car, par une expérience faite dans toutes les parties du monde habitable, il eſt certain que la chaleur eſt la plus grande à la ſurface de la terre, & qu'un froid violent entretient des neiges perpétuelles ſur les ſommets des plus hautes montagnes. Ce fait eſt conſtant même à l'Equateur & ſous la Zone torride; en ſorte que dans les contrées de la terre les plus chaudes il n'y a point de haute montagne dont le ſommet ne ſoit extremement froid. Le froid augmente à meſure qu'on approche du ſommet; en ſorte qu'on peut dire en partant du pié, que les accroiſſemens du froid ſont juſqu'au ſommet proportionnels aux accroiſſemens de hauteur. Cette proportion ſera vraie en tout endroit de la terre, tout étant égal d'ailleurs.

Lors donc que l'eau s'éleve à une hauteur où le froid eſt glaçant, elle ſera congelée, à moins que ſes parties ne ſoient ſi parfaitement ſéparées, qu'elles ne ſe touchent point. Tant que les particules de l'eau demeureront ainſi ſéparées les unes des autres, il n'y aura aucune apparence de glace: mais auſſi-tôt qu'il y aura un contact mutuel entre elles dans cette région haute & froide, auſſi-tôt il s'en formera par congélation de petits flocons, qui, après avoir flotté pendant quelque tems

dans l'*air*, ſe répandront ſur la ſurface des corps, ſur laquelle ils formeront une gelée blanche ſi fine, qu'à peine l'appercevra-t-on. Il y a donc dans l'atmoſphere une couche ſphérique, concentrique à la terre, au-deſſus de laquelle l'eau ne peut s'élever ſans être glacée, à moins que ſes élémens ne ſoient deſunis. Et plus haut elle s'éleve au-deſſus de cette couche, plus promptement elle eſt gelée : mais il eſt aſſez vraiſemblable qu'à proportion auſſi que l'eau s'éleve au-deſſus de cette couche, à proportion ſes particules ſont plus ſéparées ; de façon qu'il y a rarement congélation dans les hauteurs exceſſives. Ces particules flottent dans ces régions, juſqu'à ce qu'il ſurvienne quelque choſe qui les raſſemble, & qui donne lieu à la glace de ſe former.

Lorſque l'eau s'eſt congelée au-deſſus de la couche concentrique dont nous venons de parler ; alors un plus grand nombre de particules étant ramaſſées ſous un même volume, ou la ſurface étant diminuée par rapport à la maſſe, le poids eſt devenu plus grand ; conſéquemment la maſſe ſera forcée de deſcendre ; & traverſant en tombant des eſpaces plus étroits & plus chargés d'eau, elle s'aſſociera une grande quantité d'autres particules aqueuſes : les concrétions partielles qui formoient cette maſſe, augmenteront ſucceſſivement en chemin faiſant ; & il en réſultera de la neige ou de petite grêle. Mais tel eſt le nombre, telle eſt la variété des cauſes en vertu deſquelles les élémens de l'eau diſperſés les uns des autres dans la région glaciale de l'atmoſphere peuvent être rapprochés ſubitement & en grande quantité, qu'il n'eſt pas étonnant qu'il ſe forme dans ces lieux élevés en très-peu de tems des amas conſidérables de glace.

S'il arrive que ces maſſes de glace ſe raſſemblent, alors on verra ſuſpendus dans l'air à une grande hauteur de petits nuages, que la réflexion des rayons de lumiere fera paroître blancs. Ces petits nuages deſcendant du côté de la terre avec une viteſſe incroyable paroîtront augmenter en grandeur. S'ils viennent à rencontrer dans leur chûte d'autres nuages de la même eſpece, la violence de leur choc produira du tonnerre, des éclairs, des tempêtes, des orages mêlés de pluie & de grêle, qui ſeront d'autant plus violens, que le lieu du choc & de la chûte de la pluie & de la grêle ſera élevé. C'eſt pourquoi dans l'été, lorſque le beau tems a duré, que la région baſſe de l'*air* eſt ſeche, que l'atmoſphere eſt peſant, & que l'eau dont il eſt chargé s'eſt élevée à une grande hauteur ; ſi l'atmoſphere s'allege ſubitement, tous les phénomenes dont j'ai fait mention, ſe ſuccéderont, ſurtout vers les tropiques, où l'apparition d'un petit nuage blanc élevé dans l'air annonce toujours un orage furieux.

Il eſt très-vraiſemblable que la grêle, qui ſe forme toujours dans les régions les plus hautes & les plus froides de l'*air*, précipitée par ſon poids à travers les régions inférieures & moins froides, s'y diſſout, & produit ces groſſes ondées qui accompagnent, ſuivent & mettent fin aux tonnerres & aux éclairs. Mais ſi elles paſſent par des régions inférieures & chaudes, relativement à celles qu'elle vient de quitter, ſi rapidement qu'elle n'ait pas le tems de s'y diſſoudre ; alors elle tombe ſur la ſurface de la terre en maſſes, qui par leurs poids, leurs figures & leur mouvement cauſent de grands dommages. Il eſt parlé dans les *Tranſactions philoſophiques*, *n.* 11. *p.* 144. de molécules de grêle, de la peſanteur d'une livre.

Nous ſavons, pour l'avoir obſervé, que les nuages blancs qui deviennent ſubitement d'une noirceur épaiſſe, accompagnée de tonnerre furieux, d'éclairs & d'orage, ne produiſent jamais ces effets, ſans que la grêle en ſoit : d'où l'on pourroit mettre en doute, ſi le nitre & le ſoufre ſont néceſſairement les cauſes des plus grands tonnerres & des plus terribles éclairs. La colliſion violente des maſſes de glace ſuffit peut-être ſeule pour faire briller une quantité de feux, (il n'y a pas de doute qu'elle ne puiſſe produire un très-grand bruit) ſurtout quand on conſidere en combien de différentes façons la chaleur du ſoleil, la réflexion & la réfraction de ſes rayons peuvent agir ſur les maſſes d'eau gelée dont nous parlons. Car en faiſant entrer ces cauſes en calcul, quelle variété de couleurs, quelle diverſité de figures, & quelles différences dans les dimenſions ne pourrons-nous pas ſuppoſer dans les glaces agitées par l'*air* !

Cette explication du tonnerre & des éclairs ſans nitre & ſans ſoufre me paroît plus ingénieuſe que vraie.

Quoiqu'il en ſoit, nous pouvons compter la diminution de peſanteur dans l'atmoſphere entre les cauſes principales qui concourent à la production ſubite de ces phénomenes ſi extraordinaires & ſi variés, qui ſe paſſent dans une région qui paroiſſoit calme & ſéreine un moment auparavant. Lorſque l'*air* s'allége, la premiere choſe qui commence à s'en ſéparer, & qu'on n'y voyoit point, c'eſt l'eau qui ſe manifeſte alors : ce dont nous nous appercevons enſuite, c'eſt qne les maſſes portées dans l'*air* ſont pouſſées ſelon des directions oppoſées, frappent les unes contre les autres ; & que des élémens auparavant ſéparés s'uniſſent ſubitement dans cette colliſion. Les différens aſpects des planetes, ſans compter l'impétuoſité des vents, & les viciſſitudes du froid & de la chaleur, pourroient bien entrer pour quelque choſe dans ces effets : mais il n'y en a aucun que chacune de ces cauſes priſes ſéparément, & qu'à plus forte raiſon, toutes enſemble réunies, ne puiſſent aiſément produire.

D'ailleurs, nous en trouverons un grand nombre d'autres capables d'y contribuer, ſi nous entrons dans l'examen des cauſes qui élevent l'eau, & qui l'incorporent avec l'*air*. La principale de ces cauſes de l'élévation de l'eau, c'eſt le ſoleil : plus la direction de ſes rayons eſt perpendiculaire ſur l'eau, plus ils ont de force pour en élever les particules. Vous pouvez encore conſulter là-deſſus les obſervations du ſavant Halley, que j'ai citées. Une ſeconde cauſe qui conſpire bien efficacement à l'action de la premiere, c'eſt le feu ſouterrain qui eſt dans une agitation continuelle : car on eſt convaincu par des obſervations ſur les mines & les puits les plus profonds, qu'on parvient d'abord à une profondeur à laquelle l'eau ne ſe glace jamais, mais conſerve toujours le même degré de chaleur, ſans la moindre altération, phénomene remarqué il y a long-tems par l'Académie des Sciences de Paris dans le puits de ſon Obſervatoire ; que plus on deſcend enſuite, plus la chaleur augmente ; ſes accroiſſemens ſuivant les accroiſſemens de la profondeur ; qu'enfin elle devient ſuffocante, & que les mineurs en ſeroient réellement ſuffoqués, ſi l'*air* n'étoit raffraîchi par les eaux qui coulent dans les mines. Nous voyons de plus la terre & l'eau fumer dans l'hiver, ſi l'on vient à bêcher l'une, & à fendre la glace dont l'autre eſt couverte. Et certes, c'étoit ſans fondement que les Philoſophes chez qui j'ai entendu jadis diſcuter cette matiere, prétendoient que ces faits étoient inventés, & qu'il eſt impoſſible que le feu ſubſiſte dans le ſein de la terre, manquant là d'alimens qui lui ſoient propres, & de l'agitation de l'*air*, dont il ne peut toutefois ſe paſſer. Ils ne conſidéroient point que le frotement ſeul de l'*air* condenſé dans les entrailles de la terre, pouvoit y produire du feu, & que ce feu n'avoit beſoin ni d'autre aliment ni d'autre cauſe, pour ſe perpétuer. Car, ſi l'*air* ſe trouvoit à quelque grande profondeur ſix cens fois plus denſe que l'*air* commun, de quels effets ne ſeroit-il point capable ? D'effets prodigieux, ſans doute ; puiſque des Auteurs dignes de foi ont avancé que l'*air* comprimé dans un tuyau de fer y avoit acquis de la chaleur. D'ailleurs, peut-on douter que dans les entrailles de la terre, où les corps éprouvent une compreſſion immenſe de la part des corps dont ils ſont ſurchargés, le plus petit frottement ne doive cauſer une très-grande chaleur ? Or, l'action de ce feu étant perpétuelle, ſon effet ou l'exhalaiſon de l'eau ne doit jamais ceſſer.

Boerhaave a beau défendre de toute ſa force le feu ſouterrain ; ſon exiſtence a beſoin encore de bien des preuves, pour être évidente.

Il ne faut pas non plus paſſer légerement ſur les effets conſidérables & conſtamment réitérés des feux ordinaires allumés par les hommes dans toutes les parties habitées de l'univers; quelle diſſipation d'eau, ſoit ſeule, ſoit contenue dans les animaux, dans les foſſiles & dans les végétaux, ne ſe fait pas par ce moyen? Si quelqu'un entreprenoit de faire le calcul de l'eau évaporée par ces feux, je ne doute point qu'il n'en trouvât une quantité prodigieuſe.

Ajoutez à cela la force du grand froid. Le grand froid enleve à chaque moment de la glace une quantité d'eau ſurprenante. Une maſſe de glace eſt conſumée par l'*air* en fort peu de tems, & diſperſée dans ce fluide : c'eſt une expérience qui, pour être bien faite, ne demandoit que de bonnes balances, & non pas toute la ſagacité du célebre Boyle, à qui nous la devons. Mais n'avons-nous pas l'expérience journaliere en hiver, que le grand froid diſſout, diminue: conſume & diſperſe dans l'*air* toutes ſortes de corps.

Il eſt encore vraiſemblable que toute cauſe phyſique capable de deſunir tellement les particules de l'eau, qu'elles exiſtent enſuite ſéparées les unes des autres, doit les répandre dans un ſi grand eſpace, & leur donner un volume ſi conſidérable par rapport à leur poids, qu'elles peuvent flotter dans l'*air* ſans qu'il ait de la peine à les ſoutenir. En effet, cette diſſolution des corps dans leurs particules élémentaires augmente tellement leur ſurface relativement à leur quantité de matiere, que leur aptitude à nager, même dans un fluide plus léger, en eſt conſidérablement accrue; & c'eſt ce que les Géometres ont obſervé il y a long-tems. Mais la Phyſique expérimentale nous a appris de plus, qu'outre la peſanteur, il y a dans les corps une certaine force répulſive qui tend à empêcher le contact des ſurfaces des corps ; force qui augmente conſéquemment en raiſon de l'augmentation de leurs ſurfaces : d'où il ſuit que les corps diviſés & ſubdiviſés en petites particules tombent plus difficilement en vertu de leur poids ou de l'action de la gravité, jointe à cette force répulſive, que s'ils étoient en maſſe, & dénués de cette ſeconde force. Cette ſeconde propriété des corps paroît deſtinée particulierement à prevenir la chute immédiate des particules d'eau dont l'atmoſphere entier eſt chargé.

C'eſt en vertu de la même propriété que les particules d'eau ſont capables d'envelopper une portion d'*air*, de la tenir renfermée entre elles, & de former ce corps ſphérique, que nous appellons une bulle. La chaleur, & toute matiere capable de les dilater, comme l'*air*, peut produire le même effet, & rendre l'eau plus légere : mais lorſque l'eau eſt diviſée en petites bulles ſphériques, elle s'éleve ; & à meſure que la hauteur à laquelle les bulles montent, augmente, à meſure leur capacité devient plus grande. Cette diſpoſition leur donne la facilité de monter fort haut, & de demeurer long-tems ſuſpendues en l'*air*. Voilà le méchaniſme par lequel M. Halley a trouvé le moyen d'élever dans l'*air* à une très-grande diſtance, les particules de l'eau plus peſantes que lui. Voyez les *Tranſactions Philoſophiques*, 1692. *n.* 92. *pag.* 468.

Enfin il n'y a point de cauſe, quelle qu'elle ſoit, qui porte dans l'air une auſſi grande quantité d'eau que le vent, comme l'a très-bien démontré le ſavant M. Halley, & comme je m'en ſuis convaincu moi-même par pluſieurs expériences, non ſans en être très-ſurpris. Ayant expoſé à l'*air* dans un tems très-venteux un cylindre plein d'eau, je fus étonné de la quantité incroyable qui en fut enlevée en très-peu de tems. Le vent n'ayant pas tardé à ſe calmer, j'eus une occaſion immédiate de meſurer ce qui s'en exhaloit dans ce nouvel état de l'*air* ; & je trouvai que la quantité en étoit fort petite, quoique le tems ne fût point rafraîchi. Voici maintenant la raiſon pour laquelle il ſemble établi, que les grands vents ſeront accompagnés de grandes pluies; c'eſt afin que l'eau en étant agitée en tombant, & portée derechef dans l'*air*, elle ne vienne pas à croupir, à ſe corrompre, & à faire périr les végétaux qui doivent en être arroſés.

Toutes les cauſes dont nous venons de parler, réunies, s'aidant mutuellement dans la production du même effet, ſont très-capables de porter dans l'*air* une grande quantité d'eau, & de l'y tenir dans une agitation continuelle.

Si nous nous attachons à préſent à conſidérer l'action de cet *air* élaſtique, & chargé d'eau ſur les corps des hommes, des animaux, des foſſiles & des végétaux, nous ne pouvons manquer d'y trouver la cauſe d'une multitude prodigieuſe de révolutions. Si nous appuyons ſur ſa ſubtilité ſinguliere, qualité qui le rend extremement pénétrant, & par laquelle il s'inſinue continuellement dans les plus petits eſpaces vuides ; ſi nous joignons à cette ſubtilité, la conſidération de cette activité & de cette vigueur qu'il reçoit de ſon extreme mobilité, nous ne douterons point de l'influence que ces propriétés combinées doivent avoir ſur les corps auxquels la gravité le tient continuellement appliqué. L'eau même partageant les propriétés de l'*air* dans lequel elle eſt répandue, & qui l'agite ſans ceſſe, n'en ſera que plus efficace. Elle deviendra capable par ſon moyen, de diſſoudre les ſels, & les ſubſtances ſalines & ſavoneuſes des corps qu'elle pénetrera. Mais comme il y a beaucoup de ces parties dans les corps, & qu'elles y ſont les inſtrumens principaux de leur action, il eſt aiſé de concevoir que les propriétés des corps qui dépendent des ſels & des ſavons, ſeront miſes en action par l'application de l'*air* : mais que l'altération la plus conſidérable occaſionnée dans les corps par l'eau, dont l'*air* eſt chargé, ſoit d'en volatiliſer les ſels fixes, & de ſéparer les ſubſtances qui compoſent ces ſels ; c'eſt un phénomene obſervé il y a long-tems par les anciens Chymiſtes. On a trouvé par toutes les expériences qu'on a faites depuis eux, que ſi l'on rend un ſel naturel quelconque, exceſſivement ſec ſur un feu ouvert, qu'on le peſe, & qu'on l'expoſe enſuite à l'*air* ſur un plat de verre, il ſera converti par l'eau dont l'*air* l'arroſera, en un fluide, & qu'il ſe ſéparera de la partie parfaitement ſaline une terre qu'on n'appercevoit point auparavant. Si cette liqueur ſaline, dégagée de la partie terreſtre que la diſſolution a rendue ſenſible, eſt bien ſéchée derechef ſur un feu clair, ſi on la bat enſuite, & qu'on la faſſe diſſoudre à l'*air* pour la ſeconde fois ; elle dépoſera un peu plus de terre que la premiere fois. Répétez cette diſſolution & cette évaporation ſucceſſive juſqu'à ce qu'il ne ſe produiſe plus de terre ; vous en ramaſſerez une grande quantité: mais auſſi c'eſt tout ce qui vous reſtera ; car cet autre principe, qui conſtituoit le ſel conjointement avec la terre, ſera tellement ſéparé de cette terre avec laquelle il étoit incorporé, par l'action réitérée de l'eau dont l'*air* eſt imprégné, qu'il en ſera devenu parfaitement volatil, qu'il s'évaporera dans l'*air*, & qu'il n'aura plus rien de perceptible à nos ſens. L'induſtrie des Chymiſtes ne s'eſt pas bornée à découvrir cette ſurprenante métamorphoſe dans les ſeuls ſels naturels ; ils ſe ſont apperçus qu'elle avoit lieu ſemblablement dans les ſels fixes des végétaux préparés par le feu. Par cette ennuyeuſe & longue opération, ces ſels ſont pareillement réſous en terre qui les fixe, & en un principe parfaitement volatil qui eſt intimement uni à cette terre. Mais ces diſſolutions & réſolutions ſi ſingulieres & ſi merveilleuſes, ne peuvent ſe faire par d'autres moyens que par l'application ſubtile de l'eau diſtribuée dans l'*air*. On en a fait long-tems un ſecret : mais à préſent que ces opérations ſont bien connues, & aſſez communément pratiquées, il s'en eſt répandu beaucoup de lumiere ſur la Chymie ; l'art y a gagné ſans doute : mais il faut avouer auſſi que les Artiſtes y ont perdu ;

car

car la plupart fatigués de la longueur des opérations, n'ont point trouvé ce qu'ils cherchoient, & n'ont retiré aucun fruit de leur travail.

Lorſque l'*air* eſt abondamment chargé d'eau, s'il eſt en même-tems agité par la chaleur & par le vent, alors il relâchera les parties des corps, mais ſi ſubitement & ſi conſidérablement, que quiconque n'eſt pas familiariſé avec ces effets, ne manquera pas d'en être ſurpris. Par ces moyens, pluſieurs corps ſont macérés, & d'autres mis en fermentation. Quant à la putréfaction, rien peût-être n'y contribue plus efficacement que l'humidité d'un *air* chaud. Elle produit cet effet en très-peu de tems ſur les corps qui y ſont ſujets. C'eſt par cette raiſon que les Medecins ont ſoutenu pendant très-long-tems que la peſte s'engendroit dans les animaux, par le moyen d'un *air* qui avoit été long-tems humide & chaud. Enfin, puiſque l'*air* diſſout les corps ſalins, les ſavons & les ſubſtances ſavoneuſes; puiſqu'il les ſublime tous, qu'il les diſpenſe, qu'il les pouſſe, & qu'il les fait entrer dans tous les corps qui ſe préſentent, il eſt conſtant qu'il doit par ce moyen appliquer les forces de certains corps à d'autres, & produire entre eux des actions auxquelles aucune autre cauſe ne pourroit donner lieu; car, quelle autre cauſe que l'*air* & l'humidité dont il eſt chargé, pourroit produire cette roſée fétide & ſemblable à du beurre dont nous avons fait mention plus haut, & qu'on trouve décrite dans l'abrégé des tranſactions Philoſophiques, *Tom. II.* 141? De quel autre principe pourroit provenir cette pluie ſalée obſervée en mer, dont il eſt parlé *Journ. des Sav.* 1683. 435?

Nous avons, je crois, ſuffiſamment examiné l'*air*, tant par rapport à ſon élaſticité, que par rapport au feu & à l'eau qu'il contient: nous allons maintenant le conſidérer ſous une autre face. Cherchons à préſent avec quelque exactitude quels autres corpuſcules, excepté ceux que nous avons ſpécifiés, flottent encore perpétuellement dans l'*air*. L'*air* eſt une matiere infinie d'obſervations: de même que la terre, conſidérée par rapport à toute ſon étendue, reçoit tout ce qui tombe de l'*air*, l'*air* alternativement reçoit de la terre tout ce qu'il contient. Il y a entre ces deux élémens un commerce, une révolution & une circulation perpétuelle de tous les êtres.

Premierement, les végétaux répandent dans tous les changemens qui leur arrivent, une multitude de particules dans l'*air*. Que les eſprits des végétaux s'exhalent perpétuellement & partout, & qu'ils rempliſſent l'*air* d'une odeur continuelle; c'eſt ce que perſonne ne nie. Il eſt conſtant que les odeurs des plantes diſperſées dans le vague de l'*air* annoncent aux mariniers la proximité du rivage & des terres, avant qu'ils ſoient à portée de les découvrir. On ſait de plus que ces eſprits s'exhalent d'eux-mêmes hors des corps dans leſquels ils ſont engendrés, & qu'à peine vient-on à bout d'en ſuſpendre la diſſipation, à moins qu'on ne place les corps dans des vaiſſeaux bien fermés: d'où il s'enſuit que tous les eſprits odoriférans produits en quelque tems que ce ſoit par la nature, ont été répandus dans l'*air*. Il n'eſt donc point étonnant que ces eſprits repaſſent avec l'eau dont l'*air* eſt chargé dans les corps deſtinés à les recevoir, & que l'*air* rende enfin à la terre ce qu'originairement il en a reçu. Rien dans la nature n'eſt moins imitable par l'art, que la production des odeurs particulieres à chaque plante. Les eſprits de ces odeurs une fois débarraſſés de la viſcoſité de l'huile & des ſoufres qui les entrelacent & qui les retiennent, deviennent volatils par leur propre eſſence, & ſe diſperſent d'eux-mêmes dans l'*air*. Quelle variété prodigieuſe d'effets n'en doit-il pas réſulter? Et à quelle ſurprenante transformation cette diſſipation ne donne-t-elle pas lieu?

De plus, lorſque nous venons à nous appercevoir que les végétaux bien préparés, & diſpoſés par des fermentations convenables, rendent une grande quantité d'eſprits vineux qui s'exhalent continuellement, peut-il ne nous pas venir en penſée que tous ces eſprits qui ont jamais été produits par la fermentation de quelques végétaux que ce ſoit ſur toute la ſurface de la terre, ne ſe ſoient à la fin exhalés dans l'*air*? Et dans ce point de vue, ne devons-nous pas voir l'*air* ſous la forme d'un nuage d'eſprits vineux? En effet, tout le vin bu par les hommes, tout celui qu'on emploie dans les fomentations extérieures, celui qui eſt conſommé pour l'uſage de la cuiſine & des médicamens, eſt privé tôt ou tard de ſes eſprits; tôt ou tard ces eſprits s'exhalent dans l'*air*, où ils ſéjournent pendant quelque tems, & d'où ils rentrent enſuite dans la terre lorſqu'il eſt à propos. Quelle merveille y a-t'il donc que la fermentation, qui eſt la cauſe génératrice du vin, n'en produiſe point ſans un libre accès de l'*air* extérieur? N'eſt-il pas poſſible que l'*air* remette dans les mêmes lieux & dans les mêmes corps les eſprits qu'il en a tirés? Et ne devons-nous pas l'appeller à notre ſecours, lorſqu'il eſt queſtion de les régénérer.

Enfin, toutes ces parties des végétaux que le feu diviſe en corpuſcules d'une petiteſſe extreme, & convertit en une vapeur volatile, que les Chymiſtes ont encore appellée eſprits, ſont auſſi élevées dans l'*air*, & y flottent continuellement. Toutes ces ſortes d'eſprits tendent donc, de même que l'eau pure des végétaux, à ſe diſperſer dans l'atmoſphere.

D'un autre côté, il n'eſt pas moins conſtant que la chaleur naturelle de l'*air* évapore auſſi entierement les huiles naturelles des végétaux, & que tout ce qu'ils en contiennent en ſort de lui-même, ou en eſt extrait par preſſion: car il n'y a qu'un très-petit nombre de bois en qui les huiles ſoient ſi parfaitement unies avec leur terre propre, que cette union ſubſiſte long-tems en plein *air*. Quant aux huiles des végétaux que la Chymie en tire par le feu, ſoit que cette opération ſe faſſe avec de l'eau ou ſans eau, elles n'en ſont que plus volatiles, & ne s'en diſſipent que plus promptement. Qu'arrivera-t'il de cela? C'eſt qu'elles formeront dans l'*air* des exhalaiſons viſqueuſes, très-diſpoſées à s'enflammer, & très-propres à entretenir le feu; car ces parties huileuſes ſont alors ſi ſubdiviſées, elles ſont ſi petites lorſqu'elles flottent dans l'*air*, qu'elles reſſemblent beaucoup à un alcohol: échauffées d'abord par le frottement des nuages, quelle facilité n'ont-elles pas pour s'enflammer au feu produit par l'*air*? Quoiqu'il en ſoit, je conclus que toutes les huiles qui ont jamais été produites par les végétaux, ont fait partie du cahos aérien; d'où elles ſont ſorties, de même que l'eau & les eſprits, lorſqu'il en a été tems, pour imprégner la terre d'une humidité viſqueuſe, en être tirées par les plantes, rentrer derechef dans les végétaux, retourner dans l'*air* pour revenir encore dans la terre, & perpétuer cette circulation. Mais ces effets ſe produiſent principalement dans un tems extremement chaud. Car ſi dans le cours d'une longue ſechereſſe accompagnée d'une grande chaleur, il s'eſt élevé dans l'*air* une grande quantité d'eau & de particules viſqueuſes, & qu'il ſurvienne enſuite des éclairs, du tonnere & de la pluie, cette pluie ſera fort différente de celle qui tombe dans un tems froid; elle ſera plus acide & plus écumeuſe. C'eſt pourquoi, la pluie qui tombe en été ou dans un tems chaud, fertiliſe toujours la terre; au lieu que celle qui vient par un tems froid, n'a preſque point cette vertu.

J'obſerverai que l'eſprit de nitre rendu extremement fort & volatil, mêlé avec quelques huiles aromatiques, comme celle de girofle, produit une exploſion violente, avec une eſpece d'éclair. Comment ſe peut-il donc faire que les exhalaiſons aromatiques qui s'élevent des végétaux, mêlées avec l'acide de l'*air*, prennent feu & entrent pour quelque choſe dans la production des éclairs & du tonnere; c'eſt ce que j'abandonne au jugement des Philoſophes.

Si nous conſidérons maintenant les ſels naturels acides, auſteres, ſavoneux des plantes, & ceux qui approchent de la nature de l'alcali, qu'on obtient par cryſ-

talliſation, fermentation, putréfaction & combuſtion, nous trouverons qu'ils diſparoiſſent tous, tôt ou tard, ſans en excepter un ſeul. Tous ces corpuſcules ne ſont pas plutôt débarraſſés de la terre qui les fixe, qu'ils s'élevent en l'air.

Cette terre même qui eſt dans les plantes un élément fixe, réduite en petites particules, devient capable de s'élever en haut & de ſe diſperſer dans l'*air*; car la ſuie priſe au haut d'une cheminée & engendrée de la fumée volatile de végétaux brûlés, rend dans une diſtilation chymique, une grande quantité de terre pure. Nous ſommes donc convaincus par-là, que la fumée qui s'éleve librement dans l'*air*, eſt chargée d'une vraie terre, qu'elle y flotte avec ce poids, & qu'elle s'y étend fort au large. Sans parler des vents qui agitent les ſables de l'Egypte & de la Libye, & qui les tranſportent dans les *airs* par flots, & qui portent les cendres du Mont Ætna à une prodigieuſe diſtance; n'avons nous pas de meilleures preuves encore de ce fait dans les étincelles du Mont Véſuve qui ſont lancées à plus de deux milles dans l'*air*? *Phil. Tranſ. Abr. Tom. II.* 142. Dans la graine du lierre diſperſée dans l'étendue d'un vaſte pays, *Ibid.* 144. Ainſi que de petits poiſſons, *Ibid.* Et la pouſſiere ſéminale des plantes. *Phil. Tranſact.* 168. *p.* 911. Il eſt donc démontré par ces obſervations, que tous les élémens des végétaux peuvent être enlevés & ſoutenus dans l'*air*.

Il ne l'eſt pas moins que des parties des plantes, & même des parties conſidérables ſont portées dans l'*air* à une hauteur incroyable. Les ſemences des plantes cotoneuſes diſperſées par les vents, vont quelquefois multiplier leur eſpece juſques ſur le ſommet des montagnes, ſi elles tombent par haſard ſur un endroit couvert d'un peu de terre. Le célebre Tournefort à prouvé que les *Fungus*, qui portent preſque tous leurs ſemences, les répandent par le moyen de l'*air*, tout autour d'eux; où elles pouſſent & croiſſent en abondance, ſi elle ſe trouvent ſur un terrein qui leur ſoit propre. Pareillement les mouſſes, les plantes du genre des capillaires & des mucilagineuſes, & les *épiphylloſpermophoræ*, ou celles qui portent leurs ſemences ſur leurs feuilles, les tranſmettent à des diſtances très-conſidérables. La petite pouſſiere ſéminale du ſaule enlevée du ſommet des fleurs & portée par les vents fort loin de ces arbres, retombe ſur la terre, lorſque les vents ſont calmés & eſt priſe par ceux à qui elle n'eſt point connue, pour de la fleur de ſoufre, & même par le vulgaire crédule pour une pluie de ſoufre, *Phil. Tranſ. Abr. Tom. III.* Si quelque pouſſiere ſemblable à celle-ci étoit d'un rouge remarquable, pourquoi ce même vulgaire n'aſſurera-t'il pas qu'il a plu du ſang? Des cendres ſortirent d'un Volcan & furent chaſſées par les vents en 1633. à cent milles de diſtance, *Tranſact. Philoſ. n.* 21. *p.* 377. Mais ces effets ne doivent point étonner, depuis que l'excellent Philoſophe Mariotte dans ſon Traité *du Mouvement des Eaux*, *p.* 437. nous dit avoir obſervé un nuage d'où il tomba une ondée de grêle, élevé à cinquante mille de hauteur. Si nous peſons bien tous ces phénomenes, nous ne pourrons nous diſpenſer d'en conclurre que l'*air* en produit un grand nombre d'autres qu'il faut attribuer au mélange des ſubſtances végétales avec ce fluide.

Si nous cherchons à preſent à ſavoir ſi l'*air* contient auſſi des particules d'animaux, nous obſerverons qu'il s'exhale de ces êtres une grande quantité d'eſprits, & que chacun de ces eſprits eſt particulier à chacun d'eux: ils ſont connus des Medecins ſous le nom de la *matiere perſpirable de Sanctorius*. Cette matiere ſort continuellement des animaux vivans; elle eſt portée dans l'*air*, & elle s'attache aux autres corps. C'eſt à la faveur de ces eſprits que les chiens qui chaſſent du nez, reconnoiſſent ſi bien la trace des animaux, d'où ils ſont exhalés & les ſuivent par des détours extremement longs. Au reſte, l'infection qui accompagne les maladies contagieuſes eſt une bonne preuve de l'écoulement des corpuſcules des corps des animaux dans l'*air* & de l'abondance de ces écoulemens.

Les excrémens rendus par les différentes eſpeces d'animaux ſont diſſipés & diſparoiſſent en ſi peu de tems, ne laiſſant d'après eux qu'une pouſſiere très-légere, que nous ne pouvons douter que l'*air* ne ſoit plein de leurs particules. Dans les pays chauds, la fiente des animaux expoſée en plein air, eſt rendue parfaitement volatile; & pour cela, il ne faut que la chaleur d'un ſeul jour. Dans nos contrées même où la chaleur n'eſt pas grande, les fumiers ſont conſumés en fort peu detems; quant à l'urine, avec quelle promptitude ne ſe volatiliſe-t'elle pas? Avec qu'elle viteſſe n'eſt-elle pas évaporée?

Mais il y a en ceci des choſes plus dignes d'attention. Si une baleine entiere eſt jettée par la mer, morte ſur le rivage pendant un tems chaud, n'infecte-t'elle pas promptement ces lieux d'une puanteur empeſtée, & cette puanteur ne s'étend-elle pas à une grande diſtance? Cet animal, le plus gros que la nature ait produit, ne ſe réſout-il pas en petites particules volatiles, & infectées, enſorte qu'à la longue, il ne demeure de toute cette maſſe, que quelques os blancs & nus; le reſte ſubtiliſé s'eſt diſperſé dans l'*air*. Quelle multitude de carcaſſes d'éléphans, de chameaux, de chevaux, & de toutes ſortes d'animaux; combien même de corps humains, après quelque bataille ſanglante, ne demeurent pas expoſés à l'*air* qui les corrompt, les volatiliſe & ſe charge de preſque tous leurs élémens; d'où il ſuit que telle eſt la diſpoſition naturelle des corps des animaux, qu'ils ne ſont pas moins parfaitement enſevelis dans l'*air* que dans la terre. Ceux mêmes qui ſont inhumés, ne deviennent point à beaucoup près tout entiers la pâture des vers; une grande partie de leur ſubſtance ſe convertit en une matiere volatile qui ſort bientôt de la terre & s'évapore dans l'*air*; ainſi toute la matiere dont tous les animaux ont été compoſés a donc floté dans l'*air*, avec cette différence ſeulement qu'elle y a été tranſportée ſur le champ, s'ils ont été brûlés, & que ce tranſport s'en fait plus lentement, s'ils ont pourri dans les champs, & dans un tems encore plus long, s'ils ont été enterrés: mais dans tous ces cas elle s'eſt toujours exhalée. Qu'y a-t'il donc de ſurprenant qu'il deſcende de l'*air* ſur la terre, une matiere de même nature que celle qui a ſervi d'alimens aux premiers animaux, & capable de nourrir ceux qui ſont venus & qui viendront dans la ſuite des tems?

Mais il y a une autre choſe ſur laquelle nous devons fixer notre attention d'autant plus volontiers, que ſi elle nous eſt bien connue, nous ne ſerons point expoſés à donner dans un grand nombre d'erreurs. J'aſſurerai que les œufs mêmes des différens animaux, tous pleins des êtres qui en doivent éclorre, ſont portés dans les airs. L'induſtrieux Redi a démontré que tous les inſectes, ſans exception, s'engendrent par copulation du mâle & de la femelle. Leuwenhoeck a prouvé que le premier embryon paſſe de la ſemence du mâle dans l'œuf de la femelle; & Boyle a fait voir que les œufs fécondés ne peuvent éclorre qu'en plein air. Inſtruit de ces différentes obſervations, je pris un morceau de chair, je le gardai pendant fort long-tems dans un alcohol bouillant; je le frottai enſuite avec un peu d'huile de térébenthine bien claire, & l'attachant à un long bout de fil, je le ſuſpendis en un *air* humide & chaud dans un lieu où il n'y avoit pas d'apparence qu'il y eût de petits animaux. Cependant au bout de fort peu de tems, ce morceau de chair ſuſpendu fut rempli de vers qui vivoient & qui dévoroient les parties ſucculentes qui y étoient reſtées. Il eſt évident que dans ce cas les œufs dont ces vers avoient été produits, n'avoient pu ſe loger dans ce morceau de chair; à moins que d'y avoir été portés par l'*air* dans lequel il étoit ſuſpendu. Mais les habitans de la campagne ne font de ceci qu'une trop fâcheuſe expérience, lorſque pendant un printems chaud, de certains vents infectent ſubitement tous les arbres & toutes les plantes, d'une vermine innombrable, qu'ils font éclore en un moment d'œufs inviſibles & fécondés. Mais permettez-moi de rapporter un fait

plus remarquable ; je veux parler de ces pluies qui tombent fréquemment chez les Negres, & qui frappent un homme d'un froid si subit, qu'il en frissonne sur le champ. Ces pluies tombent en gouttes de la largeur d'un pouce ; elles rongent la peau & produisent sur les habits qui en sont mouillés, des tignes & des vers vivans. *Act. Lipsf. Suppl. Tom. I. p.* 425. Je pourrois citer ici un grand nombre d'autres phénomenes semblables : mais ce que j'ai dit doit suffire pour faire comprendre aux Chymistes que les petits animaux produits d'une maniere merveilleuse dans les corps, & cela quelquefois tandis qu'ils travaillent sur ces corps, doivent leur existence à de petits œufs qui nagent dans l'*air*, & non à l'efficacité de quelque opération ou de quelque matiere chymique. Qu'ils ne perdent donc jamais de vue la nature de l'*air* & sa prodigieuse fertilité ; qu'ils commencent par examiner ces causes, avant que d'en chercher d'autres, lorsqu'ils auront quelque phénomene à expliquer. Mais si la connoissance de l'*air* est, comme on voit, nécessaire au Chymiste, on ne peut manquer de s'appercevoir à combien plus forte raison elle l'est au Medecin & à ceux qui se sont livrés à l'étude des autres parties de la Philosophie naturelle.

Passons maintenant aux fossiles ; car on trouve aussi les fossiles dans l'*air*. Tous les sels fossiles, quoique fixes, se dissipent dans l'*air*, s'ils sont dissous dans de l'eau, & surtout dans celle qu'ils attirent eux-mêmes de l'*air*, digérés pendant long-tems à une chaleur convenable, & poussés ensuite dans la distilation par un degré violent de feu. Si l'on calcine ce qui en reste après ces premieres opérations sur un feu ouvert & violent, il se dissipe presque tout entier dans l'*air*, ainsi que les autres principes. En suivant ce procédé, ils retourneront dans l'*air*. Un grand Chymiste annonça cette vérité au monde savant, il y a plus de cent ans. Je ne parlerai point de la distilation de ces sels avec le sable, le bol, la poussiere de brique, l'argile, & la terre dont on fait les pipes à fumer ; à l'aide du feu le plus violent. Les Chymistes ne convertissent-ils pas par cette méthode des milliers de livres par an, de ces sels, en vapeurs acides & volatiles qu'ils appellent esprits ? Toutes ces opérations chymiques n'infectent-elles donc pas l'*air* ? Cet *air* ne doit-il donc pas détruire les corps qui y sont exposés. Le mélange unique & simple d'huile de vitriol, d'esprit d'alun, ou de soufre dans un mortier avec le nitre, le sel marin, ou le sel gemme, convertit dans un moment ces sels vraiment fixes en vapeurs si volatiles, qu'il est presqu'impossible de les ramasser, & l'*air* en est en peu de tems si fortement imprégné, qu'on ne peut douter qu'elles ne soient portées au loin, selon toutes sortes de directions : mais il y a une multitude prodigieuse de manieres de produire les mêmes effets. Avant l'industrieux Glauber, on ne connoissoit point à la vérité la méthode admirable de métamorphoser les sels. Mais qui déterminera maintenant le nombre des moyens secrets que la nature possede pour opérer de pareils changemens & pour volatiliser les matieres fixes ? Ces vapeurs si funestes qu'on ne peut les respirer sans danger, ne prouvent-elles pas en s'élevant du fond des mines, que la nature elle-même disperse des sels dans le vague des *airs*, & qu'elle a pour produire nos opérations chymiques des méthodes qui ne nous sont pas connues? Cependant nous pouvons assurer que cela n'arrive que dans certains endroits de la terre ; dans ces lieux seulement où il se trouve de pareilles matieres ; & où la nature est capable d'agir sur elles par quelques-unes de ces méthodes cachées qui lui sont propres pour les volatiliser. Il n'est pas moins constant que la hauteur à laquelle ces vapeurs salines s'élevent dans l'*air*, n'est pas fort considérable ; & c'est sur ce fondement que les Adeptes ont prétendu pendant longtems que l'*air* étoit divisé en différentes couches qui contenoient chacune une sorte particuliere de vapeur & d'exhalaison. Il suit enfin de ce que nous venons de dire, que par le moyen de l'eau, de la chaleur, de la digestion, de la dissolution, de l'exsiccation, de la distilation, de la calcination, de la combustion, du mélange, de l'union & de la séparation, les sels fossiles sont volatilisés & dispersés dans l'atmosphere.

Les principes des fossiles qu'on nomme soufres, s'évaporent totalement dans l'*air*, dans la combustion des substances qui les contiennent ; ils disparoissent, la partie acide & saline se changeant en une vapeur suffoquante & la partie huileuse étant atténuée par le feu, & se dissipant en une vapeur invisible ou noire & semblable à la fumée. Il est constant que la terre ne reçoit alors presque pas une de toutes ces parties. Le soufre même, lorsqu'il est seul & séparé des autres principes, est porté dans l'*air* sous la forme d'une fleur impalpable, & il y est absorbé comme le reste. Mais lorsqu'il est mêlé avec d'autres corps, il en acquiert quelquefois une volatilité surprenante. Les Chymistes ont connoissance de plusieurs méthodes tant naturelles qu'artificielles par lesquelles les soufres deviennent capables de s'élever dans l'atmosphere & d'enlever d'autres corpuscules avec eux. On voit dans les mines de tems en tems des exhalaisons grasses, puantes, suffoquantes, extremement incommodes à ceux qui y travaillent, qui prennent feu à l'approche d'une chandelle allumée ; non sans un extreme danger pour les mineurs. Mais on sait que ces exhalaisons sont produites par l'arsenic, l'orpiment, le cobalt, le soufre d'antimoine, le bismuth, le zinc & autres corps de cette nature, unis au soufre. On nous parle encore de la chute d'une pluie de soufre accompagnée d'éclairs, & d'un feu qu'on ne put éteindre ni avec l'eau, ni par l'agitation. *Nouv. Litt. ann.* 1684. *p.* 63.

Le changement s'introduit entre les métaux mêmes à un point qu'il est constant qu'ils sont quelquefois élevés sous la forme d'une fumée volatile & dispersés dans l'*air*. Tout le monde sait qu'il en est ainsi par rapport au mercure. S'il est agité par un feu de six cens degrés, il s'évapore & devient invisible. Et si l'*air* qui en est imprégné, environne le corps humain & s'y applique : que son action est prompte, qu'il pénetre profondément ! La salivation s'ensuit presque sur le champ. Mais en s'évaporant, il emporte & éleve avec lui des particules d'autres métaux, comme il paroît par la distillation du plomb & de l'étain avec le mercure. Il y a plus, le plomb, l'étain, le fer, & le cuivre exposés à un feu violent disparoîtront aussi en vertu de la volatilité qu'ils acquerront ; & se répandront pareillement dans l'*air*. Une grande partie des métaux imparfaits est emportée par le plomb de dessus la coupelle. Mais lorsque le cobalt, l'arsenic, & les autres soufres voraces sont intimement unis avec la mine d'or ou d'argent ; si ce mélange approche du feu, les particules de la mine deviennent volatiles, & tous ces métaux précieux se dissipent en l'*air* en si grande quantité, que la meilleure partie en est perdue. On auroit pu prevenir cette perte par une lente calcination & par l'addition de quelques poudres propres à fixer. D'où il est aisé de conjecturer quel est le poids immense d'or & d'argent dont l'*air* est chargé. De l'or volatil ! cela paroît un grand paradoxe. Cependant il est constant par des expériences Chymiques auxquelles on ne peut se refuser ; que si vous prenez du mercure sublimé corrosif, & que vous le mêliez bien avec de l'or en poudre, en distillant ensuite le tout dans une cornue avec le régule d'antimoine ; l'or montera sous la forme d'une huile rouge, & deviendra parfaitement volatil. Le soufre, le vitriol calciné, & le sel ammoniac mêlés & appliqués convenablement ; volatilisent sur le feu presque tous les métaux. Il n'est donc pas étonnant que dans le tems le plus serein, il paroisse aux environs des mines des fumées subites ; capables d'éteindre un flambeau ; (*Voyez les Ouvrages de Boyle*) puisque les corps les plus denses peuvent être réduits sous cette forme, & portés dans l'*air*, de façon qu'il n'est presque plus possible de reconnoître

de quelle eſpece de corps ces vapeurs ſont formées. Mais une autre cauſe qui contribue conſidérablement à parſemer l'*air* de parties métalliques ; c'eſt l'*air* même, en tant qu'abondant en ſels & en ſoufres. Car il eſt certain, & je l'ai démontré plus haut que l'*air* eſt plein de ſels & de ſoufres ; & il n'eſt ni moins certain, ni moins démontré par les expériences que je viens de citer, que ces ſels & ces ſoufres ſont très-capables d'enlever des particules métalliques, lorſque les métaux ſont en diſſolution, & de les répandre dans l'*air*. Le contact immédiat, & le mouvement de l'*air* ne tournent-ils pas en tout tems & en très-peu de tems, le fer, le cuivre & le plomb, en chaux, en fleur & en poudre ? N'eſt-ce pas de-là que naiſſent les rouilles, les verds-de-gris, & la céruſe ? Or on obſervera qu'après ces tranſmutations, ſi on les réduit en une poudre impalpable, cette poudre ſe diſſipera & ſera diſperſée dans l'*air* par les vents. J'avoue que l'or, l'argent & l'étain ſont moins ſujets à ces altérations, par la raiſon que les acides volatils de nitre & de ſel marin, qui ſont les vrais diſſolvans de ces métaux, ne ſe trouvent gueres que dans l'*air* qui environne les laboratoires des Chymiſtes.

Je ſoupçonnerois volontiers M. Boerhaave de s'être mépris dans cet endroit ; car l'air *eſt certainement pourvu, & même abondamment, d'eſprits acides, qui fixés dans une matrice propre conſtituent l'eſſence du nitre.* Voyez *Nitrum.*

En Amérique, l'*air* eſt d'une nature ſi corroſive, qu'il conſume les tuiles dont les maiſons ſont couvertes, les pierres & preſque tous les métaux ; c'eſt ce que les Anglois aſſurent d'un conſentement unanime de l'*air* des Bermudes où les métaux mêmes s'anéantiſſent en très-peu de tems. Il ſemble qu'il faille attribuer au ſéjour des parties métalliques dans l'*air*, le phénomene le plus ſurprenant que ceux qui travaillent dans les mines, aient jamais obſervé ; je veux dire, l'effet ſingulier que l'air produit ſur les motes foſſiles, lorſqu'on les tire de la terre, & qu'on les expoſe à l'*air* pour la premiere fois. N'eſt-ce pas une choſe qui arrive fréquemment, que les marcaſſites, les pyrites, les pierres vitrioliques, & d'autres ſubſtances métalliques preſque conſumées, ſoient pour ainſi dire, régénérées par l'action de l'*air*, transformé, réintégré, imprégné d'une vertu nouvelle, & enrichi d'une vraie matiere métallique ? On diroit à ces effets, que l'*air* eſt le grand & univerſel réſervoir des ſemences des corps ; qu'il porte dans ſa vaſte étendue les élémens de toutes les ſubſtances ; qu'il rend à la terre ce qu'elle a déja produit, & ce qu'il avoit tiré de ſon ſein ; enfin que les corps reparoiſſent ſur la ſurface & dans les entrailles de la terre, plutôt à l'aide d'une circulation perpétuelle, que d'une reproduction nouvelle. Il eſt conſtant que la roſée a rendu par la diſtilation une liqueur qui s'attachoit au verre, & qui le peignoit des couleurs de l'arc-en-ciel, y pénétrant ſi profondément que ces couleurs ne pouvoient être emportées ni par l'eau forte, ni par l'huile de tartre, ni par un long & violent frotement : mais il n'eſt pas moins vrai que cette même liqueur étoit ſi ſubtile qu'elle brûloit dans le feu, de même qu'un alcohol. *Républ. des Lett. T. I. p.* 590. Cet effet a aſſurément beaucoup de rapport à celui d'une teinture métallique ſur le verre. *Philoſ. Tranſ. Abr. T. II. p.* 143.

Ce que je viens de dire ſur l'*air*, ſuffit, je crois, pour nous donner les idées que nous devons avoir de l'*air* dans nos recherches médicinales & chymiques. L'*air* doit donc être conſidéré comme un cahos réel de toutes choſes mêlées & confondues les unes avec les autres ; car nous avons démontré qu'il eſt chargé de toutes ſortes de particules, & qu'il n'y a point de corps qui ne lui paie tribut. Or ces particules diverſes étant dans un mouvement perpétuel, peuvent produire par leur rencontre, dans l'eſpace de l'*air*, toutes les opérations que nous reconnoiſſons dans les corps dont elles ont été détachées. Mais ces opérations ſont variées à l'infini. On ne doit donc pas être ſurpris que l'atmoſphere ſoit le théatre des plus terribles événemens que nous remarquions dans la nature ; j'entens les météores. Il y a ſans doute dans l'*air* des corps doués d'une vertu magnétique, & ces corps ne peuvent manquer de produire par leur attraction mutuelle, leur répulſion, leur cohéſion, leur raréfaction, & par une infinité d'autres modifications, des phénomenes plus ſurprenans que ceux qu'on obſerve partout ailleurs. L'expérience ſuivante ſervira beaucoup à jetter de l'évidence ſur les propoſitions que je viens d'avancer. Prenez d'une main une petite phiole de verre dans laquelle il y ait de l'eſprit de ſel ammoniac, & de l'autre une autre phiole qui contienne de l'eſprit de nitre. Tant que ces deux corps demeureront fort ſéparés l'un de l'autre, il n'arrivera rien d'extraordinaire : mais auſſi-tôt qu'on les approchera aſſez pour que les vapeurs qui ſortent des bouteilles commencent à ſe mêler, il ſe formera ſur le champ un petit nuage, & ce nuage naîtra de la rencontre ſeule de l'acide & de l'alcali. Si l'on diſtille dans une cornue avec de l'eſprit de ſel marin, un amalgame préparé avec l'étain & le mercure, on aura une liqueur qui ne produit aucun effet, tant qu'on la tient bien renfermée dans un vaiſſeau : mais ſi l'on vient à l'expoſer en plein air, même pluſieurs années après ſa préparation, elle s'évapore ſur le champ en une fumée fort épaiſſe. L'*air* eſt rempli de ces cauſes, & par conſéquent ces effets y doivent être ſouvent produits. Nous ne connoiſſons pas toutes les autres eſpeces de ſels qui peuvent flotter dans l'*air*, ni les propriétés de ces ſels. Nous ne ſommes pas mieux inſtruits, & des eſpeces & des vertus des huiles qu'il porte. Mais il s'y produit des effets prodigieux que nous ne pouvons attribuer à d'autres cauſes qu'à la nature particuliere, & à la rencontre de ces ſels, de ces huiles, & de ces eſprits dont toutes les eſpeces & toutes les propriétés ne nous ſont cependant pas connues. Si l'eſprit de Saſſafras ſe rencontre avec l'eſprit de ſel de nitre de Glauber ; quel phénomene terrible ne ſera pas produit ſur le champ ? Il n'y a preſque que cette expérience dont l'effet ſoit auſſi prodigieux. On trouvera la maniere de la faire à l'Article *Nitrum.*

Maintenant, conſidérez ce qui arrivera, quels ſurprenans phénomenes s'enſuivront, ſi un nombre de particules revêtues de propriétés ſemblables, viennent à ſe raſſembler dans l'air, & à ſe mêler les unes avec les autres ? Il faut convenir qu'il ſe paſſe dans cet élément dans certain tems, des choſes qu'on n'y voit point arriver dans d'autres tems. Il ſe pourroit faire que les Cometes, les Météores, les différens aſpects des planetes, & peut-être même l'influence des aſtres, contribuaſſent à la production de ces effets rares & extraordinaires. Car enfin, il faut convenir que ſi la diſtance de ces corps eſt grande, les effets qu'ils peuvent produire en vertu de leur attraction, répulſion, chaleur, lumiere, froid, & émiſſion de particules ſont bien conſidérables.

De tout ce que nous avons dit, il ſuit que la nature de l'*air* varie ſelon la différence des lieux, 1°. par rapport au terrein, au ſol, ou à la partie de la terre ſur laquelle l'*air* eſt appuyé. Car ſelon les différens corps dont la terre abonde dans les différens endroits, les exhalaiſons & les vapeurs qui s'en élevent, auront des qualités différentes, & l'*air* ſera rempli de corpuſcules dont il ne ſera point chargé ailleurs. On pourroit confirmer cette propoſition par un nombre infini d'exemples. D'où l'on peut inférer que telle expérience ſe fera avec ſuccès dans un endroit, qu'on tenteroit vainement dans un autre.

2°. Par rapport aux hommes qui les habitent & aux animaux qui s'y nourriſſent, de même que par rapport à la maniere dont on y fume la terre & dont on la cultive ; aux occupations auxquelles les habitans ſont livrés, & aux exercices qui y ſont ordinaires. Toutes

ces circonſtances ſervent à remplir l'*air* de différentes ſortes de particules. Et c'eſt en conſéquence qu'il arrivera dans les différens lieux un grand nombre d'effets qu'on ne remarquera point ailleurs. Il arriva, par exemple, à un Chymiſte qui s'occupoit dans ſon laboratoire à diſtiler une grande quantité de vinaigre, d'expoſer à l'*air* un peu de ſel pur, ſec, & alcali de tartre ſur un plat de verre. L'*air* qui environnoit ſon laboratoire, étant conſéquemment à la nature de la matiere qu'il y travailloit, plein de vapeurs acides, tranſmua ce ſel en huile de tartre, *per deliquium*, & unit en même-tems les parties acides volatiles du vinaigre, avec l'alcali de tartre, ſi fortement que la matiere imprégnée ſe trouva convertie en tartre régénéré, que l'Artiſte fondit dans le feu comme de la cire, & dont il tira un excellent remede pour réſoudre les humeurs ténaces & viſqueuſes, dans preſque toutes les maladies. On peut juger quelle fut ſa joie d'avoir trouvé une ſi belle production; il crut tenir le ſecret des Alchymiſtes, celui, pour m'exprimer comme eux, d'incérer les ſels fixes alcalis. Mais lorſqu'il entreprit la même opération dans un autre lieu, où l'*air* n'étoit point imprégné d'une ſi grande quantité de vinaigre, ce fut vainement; ſon opération ne lui réuſſit pas. On pourroit apporter d'autres exemples de la même choſe; je veux dire de la différence de l'action de l'*air*, ſelon la différence des particules dont il eſt chargé. Peſez maintenant l'altération prodigieuſe qui doit ſe faire dans ce fluide, dans une contrée particuliere; lorſque quelque tremblement de terre en aura rempli l'*air* d'exhalaiſons d'une nature toute autre que celle des exhalaiſons dont il y eſt ordinairement chargé. L'hiſtoire s'accorde en ceci avec nos reflexions; car elle nous apprend que certaines parties de la terre ſont devenues inhabitables, par la puanteur inſoutenable des vapeurs dont elles ont été infectées, après des tremblemens de terre. Mais ce n'eſt pas le tremblement de terre ſeul qui peut cauſer de funeſtes effets: les inondations occaſionnées par les pluies, les débordemens de rivieres, & le progrès de la mer dans les terres, ſont capables de cauſer les mêmes révolutions dans l'*air*, & d'en changer totalement la conſtitution par les vapeurs humides & les exhalaiſons de ſubſtances corrompues dont il ſe remplira dans ces occaſions. Les vents doivent auſſi porter avec eux quelque choſe des lieux d'où ils commencent à ſouffler, & par conſéquent varier perpétuellement, plus ou moins, la compoſition de l'*air*, y introduiſant des particules de matiere particuliere aux lieux ſur leſquels ils ont paſſé, & en enlevant de particulieres au lieu ſur lequel ils ſoufflent actuellement pour les tranſporter ailleurs. Cette cauſe ne peut manquer non plus d'influer ſur les opérations Chymiques. Quant aux influences des cieux, relatives aux différens aſpects des Planetes, du Soleil & de la Lune, à leur approche, & à leur éloignement, à l'émiſſion de leurs rayons oblique ou perpendiculaire, à leurs conjonctions & à leurs oppoſitions: quels changemens ne doivent-elles point cauſer dans l'*air*? Car quelle n'eſt point la force de leur attraction & de leur répulſion? D'ailleurs n'eſt-ce pas de la direction des rayons que dépendent le froid & le chaud? Quelle diverſité cette cauſe ſeule ne produiroit-elle pas dans les vapeurs & les exhalaiſons qui s'éleveront de la terre?

Mais il y a ici quelque choſe de plus à conſidérer: c'eſt la viciſſitude des ſaiſons. On ne ſauroit preſque croire combien cette circonſtance eſt importante. Si le dix de Mars le ſoleil à une certaine hauteur & avec un certain degré de chaleur darde ſes rayons ſur la terre; il agit alors ſur un corps qui pendant l'hiver précédent a été reſſerré par le froid, a gardé & accumulé ſous une enveloppe de glace ſes propres exhalaiſons, & qui en même tems a reçu & retenu tout ce qui lui eſt venu de l'*air*. Ainſi, lorſque cette maſſe commence à ſe diſſoudre, lorſque ce corps imprégné commence à s'amollir & à donner accès entre ſes particules aux premiers rayons du ſoleil, ils en enlevent une quantité de vapeurs dont l'*air* ne tarde pas à être ſurchargé. De là vient que toutes les fois preſque qu'un printems chaud ſuccedera à un hiver long & très-froid, il y aura des pluies, des tonnerres, & des éclairs, & il ſe répandra dans les animaux, dans les végétaux, & ſur toute la face de ces êtres un *air* de vigueur & de force ſinguliere. Mais au dix de Septembre, lorſque le ſoleil à la même hauteur & avec le même degré de chaleur, agit ſur la terre, il la trouve brûlée, épuiſée par les chaleurs de l'été précédent, & n'étant point encore humectée des pluies de l'automne: auſſi n'élevera-t-il pas dans l'*air* les mêmes exhalaiſons qu'au commencement du printems; auſſi n'excitera-t-il pas ſur la terre la même chaleur, n'y produira-t-il pas les mêmes effets, & ne remarquera-t'on ni dans les végétaux, ni dans les animaux, ni ſur toute la face des êtres, les mêmes ſymptomes de vie & de vigueur. Cela ſuffit, je crois, pour faire comprendre quelle révolution apporte dans l'atmoſphere la viciſſitude des ſaiſons, conſidérées ſeules & en elles-mêmes.

Cette connoiſſance importe beaucoup à la Chymie & à la Philoſophie naturelle; & il paroît que les anciens Chymiſtes n'étoient pas éloignés de le penſer ainſi, puiſqu'ils attribuoient à la roſée du printems de toutes autres qualités qu'à la roſée de l'automne, en les ſuppoſant l'une & l'autre produites dans le même degré de chaleur. Ils avoient imaginé que cette leſſive de l'*air* entraînoit avec elle ſur la terre en s'y répandant, des vapeurs & des exhalaiſons qui varioient ſelon les ſaiſons; & cette varieté repondoit aſſez exactement à ce que nous avons dit ci-deſſus.

Avant que de finir l'examen des différens corps contenus dans l'*air*, & des qualités diverſes dont ils ſont revêtus, nous dirons un mot de cette propriété par laquelle il eſt ſalutaire aux animaux, aux végétaux, & néceſſaire à leur vie & à leur ſubſiſtance; propriété qui n'a point encore été conſidérée comme telle; mais dont il n'eſt pas impoſſible que nous acquérions dans la ſuite une grande connoiſſance; quant à moi, je penſe que nous n'avons beſoin pour cela que d'obſervations, & que ces obſervations ſe peuvent faire. Nous ne ſommes point en état de déterminer à préſent ſi cette propriété de l'*air* conſiſte dans une vertu ſecrete qui paſſe de l'*air* dans les animaux & dans les végétaux, & qui s'épuiſe & ſe conſume en peu de tems, & ſi l'animal périt néceſſairement, lorſqu'elle vient à manquer. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que ſi l'on enferme un petit oiſeau ſous un grand récipient, rempli d'*air* commun froid, & que le récipient ſoit fermé bien exactement, en moins d'un quart-d'heure il ſe trouve mal, il vomit & meurt dans l'eſpace d'une demi-heure. *Boyle de l'Air.* 184. Un poiſſon dans de l'eau bien enfermée, & dont l'*air* ne peut ſe renouveller, meurt en fort peu de tems. Le poiſſon meurt dans les étangs qui ſont gelés partout, & il périt promptement dans l'eau dont on a pompé l'*air*. *Hiſt. de l'Academ. Roy. des Scienc.* 1699. 240. 1701. 46. *& Mem.* 224. La flamme & les charbons rouges s'éteignent bien-tôt dans un *air* renfermé. Les petits œufs d'un inſecte, quel qu'il ſoit, n'éclоſent point dans un vaiſſeau bien fermé, quoiqu'on y entretienne toujours une douce chaleur. Les graines des plantes ſemées dans la meilleure terre & bien arroſée, ne pouſſent point, ne donnent aucun ſigne de vie, ſi on les tient ſous un vaiſſeau de verre, quoiqu'on les excite par un degré de chaleur aſſez vif. La ſurface ſupérieure du ſang qui eſt expoſée à l'*air*, eſt d'une couleur d'écarlate, brillante, au lieu que le dedans où l'*air* n'a point pénétré eſt auſſi noir que le ſang deſſéché. Mais expoſez à l'*air* ce ſang noir, & il ſe teindra ſur le champ d'un rouge d'écarlate. Que conclurre de ces expériences? Qu'il y a dans l'*air* une certaine vertu qu'on ne peut déduire de toutes les propriétés que nous lui connoiſſons. Sendigovius a ſoutenu que l'*air* contenoit l'aliment ſecret de la vie. Quelques Chymiſtes ont dit la même choſe. Mais qu'eſt-ce

que cet aliment, comment agit-il, quel eſt ſon effet réel, c'eſt ce qui nous eſt parfaitement inconnu. Heureux celui qui découvrira ces choſes. BOERHAAVE.

Ce principe vivifiant de l'*air*, ſi néceſſaire à la ſubſiſtance de la flamme & du feu & à la vie des animaux & des végétaux, paroît être, à en juger ſur les phénomenes, l'acide univerſel diſtribué dans tout l'atmoſphere dans une certaine proportion, enſorte qu'il n'y a aucune quantité d'*air* qui en ſoit dénuée. Quoique cette diſtribution ne puiſſe s'appercevoir par les ſens, elle eſt cependant évidente par les effets. C'eſt cet acide qui mine en peu de tems les métaux imparfaits, & dont l'or & l'argent reſſentent auſſi quelque atteinte. C'eſt par cet acide, que la chaux de vitriol, d'alun & la terre dont on tire le nitre, ſont régénérées de façon qu'elles peuvent produire derechef de nouveaux eſprits acides. C'eſt de cet acide que nous devons conclurre que la chair expoſée pendant quelque tems à l'air, prend le rouge dont elle eſt colorée, & cela d'autant plus volontiers, que le nitre produit la même couleur. Les huiles aromatiques des végétaux ſont teintes en rouge par l'acide de l'*air* : car ſi l'on en remplit exactement une phiole & qu'on la ferme bien, ces huiles conſerveront leur tranſparence premiere; au lieu que ſi la bouteille n'eſt pas entierement pleine, l'huile deviendra rouge, par l'action ſeule de l'acide que contient la petite portion d'*air* qui occupe le reſte du vaiſſeau. C'eſt d'Hoffman que nous tenons cette obſervation. Nous pouvons conjecturer de là que les fleurs qui ont toutes, plus ou moins, de l'huile aromatique, doivent les belles couleurs dont elles ſont nuancées à l'acide de l'*air*; cet acide les fait d'une couleur plutôt que d'une autre, ſelon la qualité des huiles & des ſoufres qu'il rencontre dans leurs pédicules. Les Chymiſtes ont découvert il y a long-tems, que le ſoufre ou l'huile, comme ils l'appellent, eſt la mere des couleurs. Remarquez que les Teinturiers en écarlate ne peuvent faire prendre leurs couleurs ſans l'aſſiſtance d'un acide. C'eſt de la même cauſe qu'il faut déduire le phénomene de la ſurface du ſang qui eſt rouge ou le devient en l'expoſant à l'*air*. Tous ceux qui entendent un peu l'art de teindre, ſavent qu'un *air* humide & chargé nuit à la beauté & à la vivacité des couleurs, & qu'au contraire un *air* ſerein les exalte & les rend plus douces & plus agréables. Or il eſt conſtant que l'*air* dans ce dernier état eſt beaucoup plus abondant en acide que dans le premier. Les fleurs ſont ſujettes à la même influence de l'*air*. Leurs couleurs ne ſont jamais plus brillantes que dans les jours clairs & ſereins, c'eſt-à-dire lorſque l'*air* eſt le plus chargé d'acide.

Quiconque a quelque teinture de Medecine, ſait que toutes les préparations de l'antimoine tiennent leur qualité émétique des acides; & il eſt conſtant que les mêmes remedes deviendront émétiques en les expoſant à l'*air* naturel. D'où nous concluons qu'ils reçoivent de l'*air* un acide.

Le nitre tient auſſi tout ſon acide de l'*air*. Voyez *Nitrum*.

Je dirai plus; je ſuis convaincu que l'acide de l'*air* ſe mêle avec le ſang des animaux, quoique je ne puiſſe expliquer la maniere ſpécifique dont ce mélange ſe fait. Je ſuis porté à croire que cette grande opération s'accomplit dans les poumons; car après pluſieurs inſpirations, l'*air* ne ſuffit plus à la reſpiration, à moins qu'il ne communique avec l'*air* extérieur. D'où nous pouvons inférer qu'il a été dépouillé dans l'inſpiration de quelque qualité qu'il poſſédoit auparavant; qualité qui lui eſt rendue par une communication libre avec un nouvel *air*, & qui le rend propre à la conſervation de la vie. Ajoutez à cela qu'il eſt certain que le ſang prend une couleur rouge dans les poumons: rapprochez cette circonſtance de ce que nous avons dit plus haut de la puiſſance des acides dans la production des couleurs, par leur mélange avec les ſoufres; & vous aurez fait un pas du côté de l'évidence de mon ſentiment. Mais dans les aſthmes où l'*air* ne peut être porté régulierement dans les poumons, on n'ignore pas qu'il y a diſpoſition à l'hydropiſie. Pourquoi cela?

C'eſt que le ſang perdant ſa couleur & ſa contexture, devient pâle & aqueux. Les filles attaquées des pâles-couleurs ſont tourmentées d'une eſpece d'aſthme, & c'eſt peut-être par cette raiſon que leur ſang eſt toujours clair & pâle.

Je ſai que cette opinion n'eſt point encore à la mode, que je ſerai peut-être ſeul de mon ſentiment, & que Boerhaave, pour le jugement duquel j'ai un extreme déférence, l'a rejettée. Mais j'avouerai que je ne vois point encore pourquoi un corps auſſi ſubtil & auſſi pénétrant que l'acide de l'*air*, ne s'inſinueroit pas auſſi facilement dans les pores des vaiſſeaux du poumon, pendant l'inſpiration, qu'une vapeur groſſiere & viſible s'en exhale dans l'expiration. Nous n'ignorons pas qu'on apperçoit à l'aide du microſcope, les molécules qui compoſent le ſang: mais de quelque artifice que l'on ſe ſerve, on ne peut parvenir à rendre ſenſibles à la vue les parties qui conſtituent l'acide de l'*air*; tant ſes parties ſont petites. Les vaiſſeaux peuvent donc recevoir l'acide de l'*air* par leur ſurface extérieure, & retenir le ſang dans leur ſurface intérieure.

* Les raiſons qu'allégue M. *James* pour prouver l'exiſtence d'un acide dans l'*air*, ne me paroiſſent pas auſſi convainquantes qu'à lui, & je crois qu'on peut expliquer par des propriétés plus connues de l'*air* quelques-uns des phénomenes, pour l'explication deſquels il a recours à un acide. L'*air* après pluſieurs inſpirations n'eſt plus propre à entretenir la vie de l'animal, il faut qu'il communique avec l'*air* extérieur: eſt-ce pour s'y charger d'un nouvel acide qui remplace celui qu'il a tranſmis au ſang dans les poumons? Mais ſi l'on fait attention que l'*air* eſt élaſtique, ſi l'on conſidere les effets qu'il peut produire par ſon élaſticité, ce qu'il peut perdre de cette qualité étant renfermé dans un lieu auſſi chaud que les poumons, & ſurchargé par les vapeurs chaudes & humides qui s'en exhalent continuellement, peut-être pourrions nous entrevoir pourquoi il ceſſe d'être propre à entretenir les mouvemens de la reſpiration à moins qu'on ne le faſſe communiquer avec de nouvel *air*.

* Depuis que Leuwenhoeck a fait voir que chaque globule du ſang étoit compoſé de ſix autres petits, qui, ſans être rouges en particulier, donnoient par leur réunion la couleur rouge au globule qu'ils compoſent; on a expliqué la formation du ſang dans les poumons, par les différens degrés de preſſion, de réunion, d'atténuation, que le chyle qui en traverſe les vaiſſeaux capillaires eſſuie dans des eſpaces qui ne ſont jamais, pendant deux inſtans ſucceſſifs, de la même étendue ni de la même capacité; les petits globules qui le compoſent réunis & rapprochés de façon que ſix paroiſſent ſe confondre, prendront alors une couleur rouge. Dans les aſthmatiques où un vice particulier du poumon s'oppoſe à la dilatation de ſes cellules, l'*air* ne les rempliſſant plus qu'en partie, ne pourra point broyer, diviſer, atténuer, & unir enſuite par ſon élaſticité & par ſon poids les molécules des liquides qui traverſent les vaiſſeaux qui rampent ſur ces cellules; & delà dépendra la pâleur & le peu de conſiſtance de leur ſang.

* La quantité plus grande de rayons rouges réfléchis du ſang qui eſt au fond du vaiſſeau, comparée avec celle qui eſt réflechie de ſa ſurface, ſuffira pour faire entendre pourquoi le premier paroît d'un rouge noirâtre, & le ſecond d'un rouge vermeil; & il ne ſera pas beſoin de recourir, pour l'explication de ce phénomene, à l'union de l'acide de l'*air* avec le ſang dont il touche la ſurface.

On peut déduire de cet abrégé de l'hiſtoire de l'*air*, de ſes propriétés & de ce qu'il contient, un grand nombre de propoſitions vraiſemblables & curieuſes, concernant l'œconomie animale.

D'abord l'*air* en qualité de fluide, eſt le véhicule qui porte aux organes de l'odorat toutes les particules dont il eſt affecté; comme fluide peſant, il les preſſe aſſez fortement contre les nerfs de ces organes pour y exciter la ſenſation. C'eſt auſſi par ſon moyen que les ſubſtances ſavoureuſes font impreſſion ſur les organes du gout. Il eſt l'inſtrument principal du ſon. Les ondulations qui y ſont excitées par les corps qui s'y meuvent de mille manieres différentes, viennent frapper l'oreille extérieure, qui par un méchaniſme merveilleux, communique le mouvement qu'elle a reçu aux nerfs qui tapiſſent l'oreille intérieure. Le poids de l'*air* appliqué ſur toute la ſurface extérieure des animaux & des végétaux, empêche par ſa preſſion que leurs vaiſſeaux ne ſoient rompus par l'action de la force néceſſaire pour y faire circuler les fluides. Ce poids contrebalance cette violente action. Tous ces effets ſont évidens, car au haut des montagnes, où l'*air* eſt fort raréfié, l'odorat, l'ouie & le gout, ſont moins exquis. On dit que ſur le pic de Ténérif, le poivre, le gingembre, le ſel & les eſprits ardens, n'ont aucune énergie; & que rien n'affecte ſenſiblement les organes du gout que le vin de Canaries; ce qu'on explique en ſuppoſant qu'en vertu de ſes parties huileuſes il s'attache fortement aux fibres du palais. De plus on eſt fort ſujet aux hémorrhagies, aux ſommets des montagnes, & ceux qui les habitent ont fréquemment des ruptures de vaiſſeaux.

L'*air*, comme fluide peſant & élaſtique, contribue beaucoup à la diſſolution des alimens dans l'eſtomac des animaux: car lorſque les fragmens des alimens ſont raréfiés & étendus par la chaleur qu'ils trouvent dans ce viſcere, l'*air* alors détruit par ſon action la cohéſion des parties qui les compoſent, & concourt avec les autres moyens employés à la digeſtion, à les conduire à l'état de fluidité. Auſſi-tôt que l'*air* eſt renfermé dans l'eſtomac, il faut néceſſairement qu'il agiſſe ſur les alimens; & cette action ne peut que produire ſur eux un effet conſidérable, dans l'état de raréfaction où la chaleur les a mis.

C'eſt par le moyen de l'*air* que ſe fait la reſpiration, cette action ſi néceſſaire à la vie. Car, lorſque l'*air* eſt chaſſé des poumons, les vaiſſeaux pulmonaires, dans leſquels le ſang circule du ventricule droit du cœur au ventricule gauche, s'affaiſſent, & ſont imperméables, juſqu'à ce que l'*air* ſe précipitant dans les branches de la trachée artere, dans le moment de l'élévation de la poitrine, gonfle les poumons, & rouvre non-ſeulement les canaux de l'air, mais encore les branches de la veine & de l'artere pulmonaires, qui ſuivent partout celles de la trachée artere. Ici l'*air*, comme fluide peſant, comprime & atténue le ſang; & comme fluide élaſtique, & capable d'être raréfié par la chaleur, il agit, comprime & atténue avec d'autant plus d'efficacité. Si de plus, comme je l'ai ſuppoſé, l'acide de l'*air*, ou l'eſprit vital ſe mêle avec le ſang dans les poumons, il s'enſuivra de cette opération quelque effet néceſſaire & important à l'œconomie animale.

En effet, ſous quelque face que nous conſidérions l'*air*, nous trouverons toujours que les altérations qu'il éprouve, entraînent après elles des révolutions conſidérables dans les corps des animaux. Eſt-il peſant: il preſſe la ſurface de nos corps & les parties intérieures du poumon, avec une force d'autant plus grande, qu'il eſt plus peſant. On a démontré par une ſuite d'obſervations très-curieuſes, que la différence de la preſſion qu'il exerce ſur nos corps dans ſa plus grande peſanteur naturelle, & de la plus petite preſſion dans ſa plus petite peſanteur naturelle, monte à 3982 $\frac{1}{2}$ livres de douze onces. Or, cette différence étant extremement ſenſible, elle ne peut manquer de produire des effets très-conſidérables.

Eſt-il chaud & élaſtique: les effets qu'il produira en vertu de ces deux cauſes, ſeront proportionnels à leurs degrés. Les différentes ſubſtances dont il eſt chargé ne doivent pas moins occaſionner des changemens dans les

corps ſur leſquels l'*air* agit, qu'aucune autre de ſes qualités. Le ſang & les liqueurs qui circulent dans les animaux ſe reſſentiront néceſſairement des exhalaiſons prédominantes dans l'*air*. Il ſera donc le véhicule de la contagion, & le propagateur des maladies tant épidémiques qu'endémiques: & ces maladies varieront à l'infini, ſelon la variété infinie des particules de l'*air* & des propriétés réſultantes de la combinaiſon de ces particules.

Nous conclurrons de-là que l'*air* le plus ſain eſt celui qui eſt ſec & ſérein, & conſéquemment peſant & chargé d'eſprits vitaux acides. Un terrein pierreux doit, ſelon toute apparence, être couvert d'un *air* de cette conſtitution, par la raiſon qu'il ne produit aucune particule capable d'infecter l'atmoſphere, ou qu'il n'en produit que fort peu. Les pays où l'on trouve des montagnes & des vallées arroſées de ruiſſeaux d'une eau claire & rapide, doivent auſſi fournir un bon *air*, parce que cette ſituation ſuppoſe néceſſairement un *air* circulant. Des courans d'eau tels que ceux dont j'ai parlé, en produiſent de ſemblables dans l'*air*.

Je ne quitterai point cette matiere, ſans remarquer une erreur conſidérable, dans laquelle pluſieurs perſonnes ſont tombées par rapport à l'exercice. Elles penſent que le mouvement eſt bon pour le corps uniquement par lui-même. Sydenham paroît avoir été de cet avis, en attribuant à la ſuccuſſion les avantages de l'exercice à cheval. Cependant nous trouvons par l'expérience, que les mêmes degrés de mouvement, que la même ſuccuſſion reçue à la maiſon, en s'exerçant à couvert, n'a pas la même efficacité dans les cures des maladies, ni relativement à la conſervation de la ſanté, que celle qui ſe fait en plein *air*, ſurtout en *air* pur & peu chargé de vapeurs & d'exhalaiſons. La raiſon de cette différence n'eſt pas bien éloignée. Lorſqu'un animal s'exerce en plein *air*, il reſpire continuellement un *air* que l'inſpiration réitérée n'a point dépouillé de ſon principe vital, quel que ſoit ce principe. Or ce principe, comme Boerhaave l'a obſervé, eſt un puiſſant ſoutien de la vie & de la ſanté. C'eſt par la même cauſe que la promenade en bâteau ſur des rivieres dont le cours n'étoit pas rapide, paſſoit chez les Anciens pour un excellent remede dans les maladies les plus opiniâtres. La ſuccuſſion dans cet exercice eſt fort légere; mais le malade reſpirant continuellement un *air* nouveau, ne pouvoit que s'en trouver fort bien.

Vitruve perſuadé que l'*air* contribue beaucoup à la conſervation & au dérangement de la ſanté, propoſe les regles ſuivantes ſur le choix d'un lieu propre à bâtir une ville. Ces regles ſont telles qu'on peut les appliquer à tout établiſſement nouveau, & qu'elles ne doivent pas même être négligées dans la conſtruction d'une ferme. Sa philoſophie n'eſt pas cependant la meilleure qui ſe puiſſe; mais on trouvera les raiſons de ſes regles dans les obſervations précédentes, enſorte que le Lecteur ne ſera point embarraſſé d'expliquer & de prouver ce que Vitruve ſe contente d'avancer ſans preuves ou ſur des preuves aſſez mauvaiſes.

Quand on veut bâtir une ville, la premiere choſe qu'il faut faire, eſt de choiſir un lieu ſain. Pour cela elle doit être en un lieu élevé, qui ne ſoit point ſujet aux brouillards & aux bruines, & qui ait une bonne température d'*air*, n'étant expoſé ni au grand chaud ni au grand froid. De plus, elle doit être éloignée des marécages, car il y auroit à craindre qu'un lieu dans lequel au matin le vent ſouffleroit ſur ſes habitans les vapeurs que le ſoleil en ſe levant auroit attirées de l'haleine infecte & venéneuſe des animaux qui s'engendrent dans les marécages, ne fût mal-ſain & dangereux. De même, une ville bâtie ſur le bord de la mer & expoſée au midi, ou au couchant, ne peut être ſaine, parce que durant l'été, dans les lieux expoſés au midi, le ſoleil eſt fort chaud dès ſon lever, & brûlant à midi: & dans ceux qui ſont expoſés au couchant, l'*air* ne commence à s'échauffer que quand le ſoleil ſe leve; il eſt déja chaud à midi, & il eſt très-brûlant au coucher du ſoleil; de ſorte que par

ces changemens ſoudains du chaud au froid, la ſanté eſt beaucoup altérée. On a même remarqué que cela eſt d'importance pour les choſes inanimées; car perſonne n'a jamais fait les fenêtres des celliers du côté du midi, mais bien vers le ſeptentrion, parce que ce côté-là du ciel n'eſt point ſujet au changement. C'eſt pourquoi les greniers dans leſquels le ſoleil donne tout le long du jour ne conſervent preſque rien dans ſa bonté naturelle; & la viande & les fruits ne ſe gardent pas long-tems, ſi on les ſerre en d'autres lieux qu'en ceux qui ne reçoivent point les rayons du ſoleil: car la chaleur qui altere inceſſamment toutes choſes, leur ôte leur force par les vapeurs chaudes qui viennent à diſſoudre & épuiſer leurs vertus naturelles. Le fer même, tout dur qu'il eſt, s'amollit tellement dans les fourneaux par la chaleur du feu, qu'il eſt aiſé de lui donner telle forme que l'on veut; & il ne retourne en ſon premier état que quand il ſe refroidit, ou lorſqu'étant trempé, on lui redonne ſa dureté naturelle. Cela eſt ſi vrai, qu'on éprouve que pendant l'été la chaleur affoiblit les corps non-ſeulement dans les lieux mal-ſains, mais même dans ceux où l'*air* eſt le meilleur; & qu'au contraire, en hiver, l'*air* le plus dangereux ne nous peut nuire, parce que le froid nous affermit & nous fortifie. L'on voit auſſi que ceux qui des régions froides paſſent en des pays chauds, ont de la peine à y demeurer ſans devenir malades; & que ceux qui vont habiter le ſeptentrion, bien loin de reſſentir aucun mal de ce changement, s'en trouvent beaucoup mieux. C'eſt pourquoi il faut bien prendre garde, lorſqu'on choiſit un lieu pour bâtir une ville, de fuir celui où les vents chauds ont accoutumé de ſouffler; car tous les corps étant compoſés de principes appellés Στοιχεῖα par les Grecs, qui ſont le chaud, l'humide, le terreſtre & l'aérien, du mélange deſquels il réſulte un tempérament naturel qui fait le caractere de chaque animal; s'il arrive qu'en quelque tems l'un de ces principes, par exemple, le chaud ſoit augmenté, il corrompt tout le tempérament en diſſipant ſes forces: ce qui arrive, lorſque le ſoleil agiſſant ſur le corps, y fait entrer par les veines qui ſont ouvertes aux pores de la peau, plus de chaleur qu'il n'en faut pour la température naturelle de l'animal; ou bien, lorſque l'humidité trop abondante s'inſinuant auſſi dans les conduits des corps, change la proportion qu'elle doit y avoir avec la ſechereſſe; parce que cela fait perdre à toutes les autres qualités la force qui conſiſte dans la proportion qu'elles doivent avoir les unes à l'égard des autres. L'*air* rend auſſi les corps malades par la froidure & par l'humidité des vents, & la terre détruit auſſi la proportion des autres qualités, en augmentant ou diminuant les corps contre leur état naturel, ſoit que cela leur arrive lorſqu'ils s'empliſſent de trop de nourritures ſolides, ou qu'ils reſpirent un *air* trop groſſier.

Pour mieux connoître la nature différente des tempéramens, il faut conſidérer celle des animaux, & comparer les animaux de terre avec les poiſſons & les oiſeaux; car leur compoſition eſt tout-à-fait différente, les oiſeaux ayant peu de terreſtre, & encore moins d'humide, mais beaucoup d'*air*, avec une chaleur tempérée; ce qui fait qu'ils s'élevent aiſément dans l'*air*, n'étant compoſés que d'élémens fort légers. Les poiſſons ont une chaleur tempérée avec beaucoup d'*air* & de terreſtre, & très-peu d'humidité; d'où vient qu'ils vivent aiſément dans l'eau, & qu'ils meurent quand ils en ſortent. Au contraire, les animaux terreſtres, parce qu'ils ont médiocrement d'*air* & de chaleur, peu de terreſtre & beaucoup d'humidité, ne peuvent long-tems vivre dans l'eau. Si cela eſt ainſi, & ſi les corps des animaux ſont compoſés, comme nous le voyons, de ces principes & de ces qualités dont l'excès & le défaut cauſent les maladies, il eſt de très-grande importance, afin que les villes que l'on doit bâtir, n'y ſoient point ſujettes, de choiſir les lieux que l'on reconnoît les plus tempérés.

C'eſt pourquoi, j'approuve fort la maniere dont uſoient les Anciens, qui étoit de conſidérer le foie des animaux qui paiſſoient dans les lieux où ils vouloient bâtir, ou camper; car s'ils le voyoient livide ou corrompu, & qu'ils jugeaſſent, après en avoir conſidéré pluſieurs, que cela n'arrivoit que par la maladie particuliere de quelqu'un de ceux qu'ils avoient ouverts, & non par la mauvaiſe nourriture qui ſe prend dans le lieu, puiſque les autres avoient le foie ſain & entier par l'uſage de bonnes eaux & de bons pâturages; ils y bâtiſſoient leurs villes. Que s'ils trouvoient généralement les foies des animaux gâtés, ils concluoient que ceux des hommes étoient de même, & que les eaux & la nourriture ne pouvoient être bonnes en ce pays-là; de ſorte qu'ils l'abandonnoient incontinent, n'ayant rien en ſi grande recommandation en toutes choſes que ce qui peut entretenir la ſanté.

Mais pour faire voir qu'on peut connoître ſi les lieux ſont ſains par la qualité des herbes qui y croiſſent, il ne faut que faire comparaiſon des deux pays qui ſont ſur les bords du Pothérée qui paſſe entre Gnoſſus & Cortyne en Candie; car il y a des animaux qui paiſſent à droite & à gauche de cette riviere: mais ceux qui paiſſent près de Gnoſſus ont une rate, & ceux qui paiſſent de l'autre côté près de Cortyne, n'en ont point qui paroiſſe. Les Medecins qui ont cherché la cauſe de cela, ont trouvé qu'en ce lieu il croît une herbe qui a la vertu de diminuer la rate, & dont ils ſe ſont ſervis depuis pour guérir les malades qui l'avoient beaucoup gonflée. C'eſt pourquoi les Candiots appellent cette herbe *aſplenon*. Ces exemples font voir qu'il y a des lieux que la mauvaiſe qualité des fruits & des eaux rend tout-à-fait mal ſains.

Mais les Villes qui ſont bâties dans les marécages, pourront n'être pas mal placées, ſi les marécages ſont le long de la mer, & s'ils ſont au ſeptentrion à l'égard de la Ville, ou entre le ſeptentrion & le levant, principalement ſi les marais ſont plus élevés que le rivage de la mer. Car on pourra faire des foſſés & des tranchées par où l'eau des marais s'écoulera dans la mer, & par leſquels la mer y ſera pouſſée lorſqu'elle s'enflera par les tempêtes, enſorte que la ſalure fera mourir & même empêchera de naître tous les animaux des marais. L'expérience a fait voir cela dans les marécages qui ſont autour d'Altine, de Ravenne & d'Aquilée, & dans pluſieurs autres lieux de la Gaule Ciſalpine, où les marais n'empêchent point que l'*air* ne ſoit merveilleuſement ſain.

Au contraire, quand les marais ont des eaux dormantes, & qui ne coulent point à l'aide d'aucune riviere ni d'aucuns foſſés, comme ceux de Pontine; ces eaux, faute d'agitation, ſe corrompent & infectent l'*air*. C'eſt pourquoi, les habitans de Salapie ancienne ville de la Pouille bâtie en un lieu de cette nature par Diomede à ſon retour de la guerre de Troye, où, comme quelques-uns croient, par Elphias Rhodien, ſe voyant tous les ans affligés de maladie, vinrent demander à M. Hoſtilius, qu'il leur fût permis de tranſporter leur Ville en un lieu plus commode, tel qu'il leur voudroit choiſir; ce qu'il leur accorda ſans difficulté; & ayant avec beaucoup de prudence & de capacité examiné les qualités d'un lieu près de la mer qu'il jugea fort ſain, il y bâtit, avec la permiſſion du Sénat & du peuple Romain, une nouvelle Ville, faiſant payer à chacun des habitans, ſeulement un ſeſterce pour la place de chaque maiſon. Enſuite il fit une ouverture à un grand lac qui étoit près de la Ville, pour y laiſſer entrer la mer & le changer en port. De maniere que les Salapiens ſont à préſent en un lieu fort ſain, diſtant de quatre milles de leur ancienne Ville. VITRUVE, *c.* 4. *L. I.*

J'ajouterai à ce que je viens de citer de Vitruve, le ſentiment du fameux Arnaud de Villeneuve. Il a jugé de l'*air* avec aſſez d'exactitude; & Boerhaave paroît avoir tranſporté des écrits de cet Auteur dans les ſiens, beaucoup d'excellentes choſes ſur ce ſujet. J'avertis toutefois le lecteur qu'il faut lui pardonner quelque choſe. Il y a des défauts qui ſont plutôt du ſiecle dans lequel un homme

homme écrivoit, que de l'écrivain.

Un *air* clair, ſubtil & pur, clarifie, ſubtiliſe & rafine le ſang & les eſprits. Conſéquemment il rend le cœur gai, l'eſprit ſerein, le corps léger, & il accélere la digeſtion dans tous les viſceres. Au contraire, un *air* épais, groſſier & orageux, ſerre le cœur, trouble l'eſprit, appeſantit le corps, empêche ou retarde la digeſtion, de ſorte que les ſuperfluités, celles du moins qui ſont vaporeuſes & fuligineuſes ne peuvent être diſſipées par l'action du corps. Pluſieurs cauſes extérieures influent ſur l'*air*, telles ſont les aſtres, les minéraux, les plantes, les animaux, ou d'autres ſubſtances qui échappent aux ſens; & toutes ces choſes ſont capables de produire dans le corps de grandes altérations; car par elles l'*air* devient empeſté & peſtilentiel dans certains lieux & dans certaines ſaiſons; il devient dans d'autres lieux & dans d'autres ſaiſons ſi pur, ſi ſalutaire, &, pour ainſi dire, ſi thériacal, qu'il n'y a pas de poiſon qui puiſſe agir efficacement ſur le corps: il eſt tel en Iſlande & dans les Iſles circonvoiſines, dans quelques-unes deſquelles un cadavre expoſé à l'*air* ne ſe corrompt pas. En un mot, l'effet de l'*air* ſur les corps eſt ſi remarquable dans quelques ſaiſons, qu'il tempere & fortifie le cerveau & les eſprits à un point, qu'ils en ſont élevés d'une maniere extraordinaire à la contemplation des ſciences occultes & à la ſpéculation des choſes à venir, & qu'ils en acquerent la plus grande facilité poſſible à produire tous les actes de l'entendement & de la volonté; au lieu que dans d'autres tems l'*air* cauſe dans nous de ſi grands troubles, que la raiſon en eſt violemment affectée, & que l'uſage en eſt même quelquefois détruit ou ſuſpendu. Les effets accidentels de l'*air* varient à l'infini, ſelon les différentes diſpoſitions du corps dans les circonſtances diverſes de la vie. Un *air* froid, par exemple, comprimant la chaleur naturelle & la repouſſant en-dedans, fortifie la faculté digeſtive, & raffermit un corps où les viſceres abondent en eſprits. Un *air* chaud au contraire, attirant la chaleur naturelle du dedans au dehors, produira ſur le même corps un effet oppoſé au premier.

Il eſt donc important qu'un Medecin connoiſſe les différentes cauſes qui produiſent des changemens dans l'*air*. L'*air* eſt altéré par l'influence des corps céleſtes & des corps élémentaires. La premiere de ces cauſes lui fait éprouver un grand nombre de révolutions; les plus ſenſibles proviennent du Soleil dans les quatre ſaiſons de l'année, & de la Lune dans les quatre quartiers. C'eſt dans le milieu de chaque ſaiſon que domine pour l'ordinaire la conſtitution de l'*air* qui eſt ordinaire & naturelle à la ſaiſon: aux deux extrémités de la ſaiſon, la conſtitution de l'*air* tient de celle qui précede & de celle qui commence, ou de celle qui finit & de celle qui ſuit. Au printems, par exemple, le cours ordinaire du Soleil & ſon action ſur l'*air*, le rendent tempéré, relativement aux quatre qualités dont il eſt revétu, le chaud, le froid, le ſec & l'humide; auſſi le printems paſſe-t'il pour une ſaiſon tempérée. L'*air* eſt donc tel dans cette ſaiſon, qu'il maintient le corps dans une diſpoſition moyenne, n'excitant en lui aucun changement conſidérable, ne le faiſant ni ſuer, ni avoir trop de chaud, ni trembler, ni friſſonner de froid; ne l'endurciſſant point, ne le flétriſſant point, ne le ridant point par la ſechereſſe; ne l'amolliſſant point, ne le ſurchargeant point, ne l'accablant point par une humidité exceſſive. La chaleur & la ſechereſſe prédominent ſur le milieu de l'été d'une maniere beaucoup plus ſenſible que ſur le milieu du printems, ſurtout lorſque le Soleil paſſe par le lion, & ſe trouve en conjonction avec la canicule. Au milieu de l'autonne l'*air* eſt modérément chaud, & manifeſtement incliné à la ſechereſſe. Au milieu de l'hiver, il eſt froid & humide: mais dans toutes les ſaiſons, des cauſes particulieres changent quelquefois ſa diſpoſition convenable. Les changemens que la Lune apporte dans la conſtitution de l'*air*, tant par rapport au froid que par rapport à l'humidité, ſont très-ſenſibles dans les quatre quartiers.

Les changemens produits dans l'*air* par les corps élémentaires, naiſſent ou du feu qui agit actuellement ſur les corps ſubjacens, ou de l'eau, ou de la terre, ou de ce qu'ils contiennent, ou des vapeurs & des exhalaiſons qui s'en élevent.

Le feu échauffe, ſeche, & quelquefois remplit l'*air* de fumée. Maintenant ſi l'*air* d'un ſéjour où il y a des fours, des fourneaux, & où l'on allume de grands feux, eſt par ſa conſtitution naturelle, ſec & chaud: ces qualités ne manqueront pas d'y être exceſſives, lorſque les feux ſeront allumés. Mais ſi la conſtitution de l'*air* penchoit aux qualités contraires, elle ſeroit rectifiée, & les feux corrigeroient alors l'excès du froid & de l'humidité.

L'effet des eaux eſt de rafraîchir & d'humecter l'*air* environnant, & particulierement des eaux fraîches & non ſalées. Mais d'un autre côté, en réfléchiſſant les rayons du Soleil, elles doublent l'éclat & la chaleur de l'*air*; car il eſt d'expérience que ſi la mer, ou un corps d'eau conſidérable, ſe trouve expoſé au Soleil, ſurtout à l'heure de midi, & voiſin de quelque habitation, cette habitation en ſera beaucoup plus chaude; & l'*air* y ſera ſi lumineux, que ceux d'entre les habitans qui auront la vue tendre, en perdront l'uſage à midi pendant l'été.

Les qualités & la ſituation de la terre influent ſur l'*air*.

Premierement, ſes qualités; car ſi elle eſt graſſe & bourbeuſe, elle rendra l'*air* humide & épais; ſi elle eſt ſeche & ſabloneuſe, l'*air* en deviendra ſec & poudreux; ſi elle eſt ſeche & pierreuſe, l'*air* en ſera ſec & pur. La ſituation d'une contrée quelconque, peut varier en quatre manieres: ou c'eſt une montagne, ou c'eſt un côteau, ou c'eſt une vallée, ou c'eſt une plaine. L'*air* au ſommet des montagnes eſt relativement à celui des pays-bas & environnans, fort raréfié, peu chargé de vapeurs, & froid. Dans les vallées entourées de montagnes, il eſt groſſier, impur & chaud, par comparaiſon avec celui des montagnes, ſurtout en été, à cauſe de la réflexion des rayons du Soleil. Mais en hiver, ſi les montagnes environnantes ſont très-hautes, l'*air* ſera plus froid dans la vallée par la raiſon qu'elle ſera preſque toujours couverte d'ombre. Sur le penchant des montagnes, il eſt d'une conſtitution moyenne entre celles dont nous avons parlé; il eſt modérément pur, à moins qu'il ne ſoit infecté de vapeurs par quelques marais ſitués dans le voiſinage, d'où venant à monter au ſommet de la montagne, il peut les renvoyer dans l'*air* qui couvre les côteaux, l'épaiſſir conſidérablement, & le rendre quelquefois plus chaud ou plus froid qu'il ne l'eſt au ſommet, & quelquefois d'une conſtitution tempérée. Si le coteau eſt au nord, l'*air* y ſera très-froid, à cauſe de l'ombre du ſommet dont il ſera toujours couvert; s'il eſt au midi, il ſera très-chaud, tant à cauſe de ſon expoſition aux rayons du Soleil, que de l'abri où il ſe trouve des vents du nord; s'il eſt à l'orient ou à l'occident, le froid & le chaud y ſeront modérés. Une campagne bien découverte n'eſt point à la portée des ombres des montagnes, & jouit des influences du Soleil pendant toute la durée de ſa courſe: dans cette poſition, l'*air* a toutes les qualités dans un degré modéré.

Les ſubſtances contenues dans la terre & dans les eaux, alterent conſidérablement l'*air*, mais ſurtout celles qui ſont contenues dans la terre. Lorſque les eaux ſont dans une agitation continuelle, comme les eaux de la mer, elles ne produiſent aucun changement ſenſible dans l'*air*: mais les eaux croupiſſantes, de même que les carcaſſes des animaux, ou les plantes pouries, envoient dans l'*air* des exhalaiſons très-nuiſibles. L'influence la plus fréquente qui ſe faſſe ſur l'*air*, part des choſes contenues dans la terre: de ces choſes, les unes ſont naturelles, les autres artificielles. Des naturelles, les unes ſont les minéraux & les plantes, les autres les ſuperfluités engendrées par les animaux.

Les mineraux agiſſent ſur l'*air*, ſelon les propriétes naturelles dont ils ſont doués; ainſi les mines de ſoufre & d'arſenic échauffent & ſechent l'*air*; les marcaſſites & l'antimoine le rafraîchiſſent & le ſechent, & ainſi des autres. Les mines de pierres thériacales, telles que celles que les Arabes appellent *Bezabar*, communiquent à l'*air* une vertu theriacale, contraire à toutes ſortes de poiſons.

Les Plantes alterent l'*air* par leur quantité & par leur qualité. Par leur quantité; car les grands arbres, ſurtout s'ils ſont plantés fort près les uns des autres, comme dans les forêts, ombragent l'*air*, & s'oppoſent à ſon mouvement, d'où il arrive qu'il devient épais & peſant; ainſi une maiſon ſituée dans un bocage, n'eſt point une habitation ſaine. Si vous avez un bois au Nord de votre maiſon, il vous garantira des vents qui ſouflent de ce côté; s'il eſt au midi, il temperera la chaleur étouffante de l'été. Les plantes agiſſent ainſi ſur l'*air* par leur qualité. Les aromates le temperent par leur douceur & leur pureté aromatique; les fétides l'infectent de leur qualité deſagréable & nuiſible, & ainſi des autres. La tête, le cerveau & les eſprits ſeront obſcurcis & abbatus en ſe repoſant ſous un arbre dont les fruits ſont acres & amers; tels ſont le figuier, le noyer & le grenadier; mais ſurtout ſi cet arbre répand une odeur rance & fétide, comme le ſureau. Il faut raiſonner de la même maniere par rapport aux plantes dont on fait choix pour joncher les maiſons.

Les ſuperfluités qui proviennent des animaux en ſont engendrées pendant leur vie, ou occaſionnées par leur mort.

Entre les premieres, il n'y a que les excrémens qui puiſſent produire une altération ſenſible dans l'*air*. Tous excrémens échauffent l'*air*. Quelques-uns, tels que la fiente de pigeon le ſechent. D'autres, comme la fiente de bœuf & de cochon, l'humectent & l'épaiſſiſſent. Il n'y a que les excrémens de l'homme qui lui communiquent une odeur fétide. Les carcaſſes & les cadavres changent ſenſiblement l'état de l'*air*, par leur putréfaction.

Les choſes qui s'élevent de la terre, des eaux & de ce qu'elles contiennent, ſont des vapeurs. Il eſt évident par ce que nous avons dit ci-deſſus, que ce qui eſt contenu ſur la terre & dans la mer, cauſe de l'altération dans l'*air*: mais j'ajoute que cette altération eſt telle que ſa ſubſtance en eſt corrompue, & rendue peſtilentielle au point de vitier & de porter la putréfaction dans le ſang & les eſprits, dans le cœur & dans les arteres, particulierement des perſonnes qui ſont affectées de quelques maladies & dont le tempérament actuel eſt porté à la putréfaction. Les vapeurs des carcaſſes & des excrémens des animaux & celles qui s'exhalent des malades d'une nombreuſe armée, particulierement dans un *air* chaud, concentré & tranquille, ſont capables de produire ces funeſtes effets. Les vapeurs qui proviennent de l'eau rafraîchiſſent & humectent l'*air*; ſi ces vapeurs ſont épaiſſes & ſemblables au brouillard, elles le rendent groſſier & peſant.

Les vapeurs qui s'élevent des entrailles de la terre alterent manifeſtement l'*air*; & il en eſt de même des vents qui l'agitent.

Il y a quatre vents principaux, diſtingués par les quatre points cardinaux. Ils ſont tous quatre ſecs de leur nature: mais en paſſant ſur les mers ou ſur des contrées fort humides, ils en enlevent des vapeurs qu'ils chaſſent devant eux, dans des contrées plus éloignées. C'eſt par cette raiſon que le vent du midi porte la pluie & un *air* humide à ceux qui ſont au Nord de la mer Méditerranée, & le beau tems & la chaleur à ceux qui ſont au Midi de la même mer. Le vent du Nord produit les effets contraires dans les deux ſituations relatives à la mer méditerranée. Il faut porter le même jugement des vents d'Orient & d'Occident, qui font l'humidité d'un pays & la ſechereſſe d'un autre, & cela par les mêmes raiſons que les précédentes. On peut dire

que le vent du Midi eſt chaud par lui-même & le vent du Nord froid par lui-même; & que les autres ſont tempérés. Mais ils acquerent les uns & les autres, ainſi que nous l'avons déja dit, différentes qualités, ſelon les régions différentes qu'ils ont à traverſer; ils deviennent froids en paſſant ſur des contrées nébuleuſes & couvertes; & chauds en paſſant ſur des ſables & dans des deſerts: mais leur impreſſion n'eſt jamais plus ſenſible que dans les vallées étroites au ſortir des gorges des montagnes.

On peut changer l'*air* par le ſecours de l'art; avec de l'induſtrie on peut en modifier, dans les maiſons, la quantité & la qualité par la matiere dont on les conſtruit, la forme qu'on leur donne, l'étendue qu'on y embraſſe & l'expoſition qu'on leur détermine. 1°. Quant à la matiere dont on les bâtit; je crois qu'une maiſon bâtie toute de pierre, ou de terre, ou de briques & de mortier, doit contribuer à la fraîcheur de l'*air* environnant; & qu'une maiſon conſtruite de bois & couverte de paille doit échauffer l'*air*; ſi un appartement eſt pavé ou carrelé, l'*air* en ſera beaucoup plus pur & beaucoup plus froid; mais ſi l'on marche dans une chambre ſur la terre, on y reſpirera un *air* poudreux dont les poumons ſe trouveront incommodés.

2°. La forme dont on bâtit une maiſon influant ſur les jours qu'on lui donne, & déterminant la grandeur & le nombre des ſoupiraux, des fenêtres & des cheminées, ne peut manquer d'influer ſur la nature de l'*air* qu'on y reſpirera; car la multitude des jours donne lieu à la circulation & à la pureté de l'*air*, quoiqu'elle nuiſe à ſa tranquillité. Les fenêtres tournées au Nord rafraîchiſſent une maiſon; celles qui ſont tournées au Midi l'échauffent; celles qui regardent le Levant & le Couchant ſont indifférentes. Si une maiſon manque de jours, ou ſi les jours en ſont bouchés, & ſi les habitans y ſont comme dans une boîte, ils y auront un *air* groſſier, impur & difficile à inſpirer. Si cette maiſon eſt très-habitée ou fréquentée de beaucoup de monde, l'*air* s'y échauffera à l'excès; il y deviendra étouffant comme dans une étuve, ou comme dans les lieux où l'on tient des malades; la mal-propreté & la corruption des humeurs ne tarderont point à l'altérer; d'où on peut conclurre que l'*air* eſt beaucoup plus pur & plus dégagé dans les tentes ou les pavillons élevés en plein *air*, car il s'y renouvelle à tous momens en pénétrant de toute part à travers les toiles dont ces habitations ſont faites: mais elles ne ſont pas propres à toutes ſortes de perſonnes. Il n'eſt pas permis à tout le monde d'habiter en plein *air*: car là les changemens de l'air ſont très-fréquens, & les rayons du ſoleil n'étant briſés par aucuns corps, & tombant à plomb ſur les habitans ou ſur les matieres déliées qui les en défendent, produiſent le plus grand effet dont ils ſoient capables. Mais j'eſtimerois que des pavillons couverts d'un bon cuir bien épais, depuis le haut juſqu'au milieu, ſeroient des lieux où l'on paſſeroit la nuit très-commodément.

3°. Une Maiſon peut être ſituée à fleur de terre, ou au-deſſous du ſol. Un appartement au rez-de-chauſſée doit certainement contenir un *air* plus pur & plus ſain que quelque lieu ſouterrain. Dans les ſouterains l'*air* doit être épais & impur, très-froid dans l'été, chaud & vaporeux dans l'hiver & propre à cauſer des rhumatiſmes en toute ſaiſon.

4°. L'étendue d'une maiſon peut être conſidérée ou par rapport à la maiſon entiere, ou relativement à ſes différentes parties.

L'*air*, tout le reſte étant égal, ſera toujours plus pur & plus froid dans une maiſon vaſte & élevée, que dans une maiſon étroite & baſſe. Il ſera dans celle-ci plus chaud & moins pur. Celle dont les murs ſeront les plus épais & qui ſera la mieux couverte du côté du Midi, ſera ſans contredit la plus fraîche; mais ſi ſes murs épais & ſa couverture la plus forte ſont tournés du côté du Nord, elle en ſera d'autant plus chaude. On y ſentira le froid ou le chaud, ſelon qu'elle ſera

plus ou moins bien défendue contre ces qualités, de quelque côté que ce ſoit en général, mais ſurtout du côté qu'elle en eſt le plus vivement attaquée ; du côté du Nord pour le froid, du côté du Midi pour le chaud.

5. Si une maiſon eſt toujours habitée, l'*air* y ſera plus chaud, plus pur & plus ſec, que ſi elle reſtoit inhabitée de tems à autre ; car dans le premier cas, l'*air* eſt continuellement échauffé & purifié tant par la chaleur des corps que par celle du feu. Mais ſi elle étoit vuide d'habitans pendant très-long-tems, l'*air* y deviendroit humide & froid, il s'y corromproit même s'il n'avoit aucune communication avec l'*air* extérieur, ſurtout ſi cette maiſon étoit bien fermée, ſi elle étoit baſſe & ſouterraine, ſi elle manquoit de jours, & ſi elle contenoit dans ſon enceinte & ſous ſes toits pluſieurs caves, des ſouterrains, des foſſés, des puits & des citernes. ARNAUD DE VILLENEUVE.

Je ne peux me diſpenſer d'inſérer ici le fameux Traité d'Hippocrate, περὶ ὑέρων, ὑδάτων, τόπων ; ce que nous avons dit juſqu'à préſent étant capable de jetter un grand jour ſur pluſieurs propoſitions importantes de ce grand homme, & ce Traité étant lui-même rempli d'une infinité d'obſervations curieuſes.

*Hippocrate, de l'*air, *des eaux & des lieux.*

Celui qui veut s'inſtruire à fond de la Medecine, doit premierement examiner avec beaucoup de ſoin toutes les ſaiſons de l'année & les effets qu'elles peuvent cauſer ; car elles ne ſe reſſemblent point du tout, au contraire, elles ſont très-différentes entre elles par leur nature, & il leur arrive d'ailleurs une infinité de changemens qui ſont tous divers. Il faut auſſi qu'il connoiſſe la nature des vents froids & des vents chauds, tant de ceux qui ſont communs à toutes les contrées, que de ceux qui ſont particuliers & qui regnent en chaque pays. Enfin il faut qu'il ſache bien exactement toutes les qualités & les vertus des eaux. Autant les eaux ſont différentes par leur gout & par leur peſanteur autant ſont-elles différentes par leurs vertus.

Un Medecin donc qui arrive dans une ville qu'il ne connoît point, doit d'abord conſidérer ſa ſituation par rapport aux vents & au ſoleil ; car il y a bien de la différence entre une ville qui eſt au Nord, & une qui eſt au Midi, entre une qui eſt au Levant & une qui eſt au Couchant. Cela lui étant parfaitement connu, il doit examiner ce qui regarde les eaux, ſi elles y ſont marécageuſes, ſi elles viennent des montagnes & des rochers, ou enfin ſi elles ſont ſalées ou crues, légeres ou peſantes.

Enſuite il doit conſidérer le terroir & voir s'il eſt nu & ſec, ou couvert & humide ; s'il eſt dans un fond & étouffé, ou élevé & froid. Il en viendra après cela à la vie de ceux qui l'habitent ; il examinera s'ils ſont grands buveurs & grands mangeurs, pareſſeux & ennemis du travail, ou bien s'ils aiment le travail & l'exercice, & s'ils boivent peu, quoique d'ailleurs ils mangent beaucoup ; car c'eſt de-là qu'il doit tirer ſes conſéquences ſur tout ce qui ſe préſente. S'il eſt bien inſtruit de toutes ces choſes, ou du moins de la plus grande partie, il n'ignorera la nature d'aucune maladie, ſoit particuliere, ſoit générale ; & par conſéquent il ne balancera point ſur les remedes qu'il doit y apporter & ne fera aucune faute, ce qui arrive immanquablement à ceux qui n'ont pas eu la prudence de s'inſtruire de tout ce que je viens d'expliquer. Bien plus, il prédira par avance les maladies générales dont cette ville ſera affligée à chaque ſaiſon, & celles dont chaque particulier eſt menacé, par la maniere différente de vivre ; car connoiſſant les changemens des ſaiſons, le lever & le coucher des aſtres, leurs cauſes & leurs effets, il connoîtra parfaitement quelle ſera l'année dans laquelle il va entrer. Mais un Medecin qui aura étudié très-exactement toutes les différentes qualités des tems, & qui pourra prédire quelle ſera chaque année, connoîtra à plus forte raiſon, ce que chaque choſe ſera en particulier, il ſaura ce qui contribue le plus à la ſanté, & sûr de ſon art, il marchera ſans crainte dans tout ce qui regarde la pratique.

Que ſi quelqu'un penſe que ces choſes ſont trop élevées au-deſſus du Medecin & qu'elles n'appartiennent qu'à ceux qui traitent des météores, pour peu qu'il veuille ſuſpendre ce préjugé, il ſera convaincu que la connoiſſance de l'Aſtronomie eſt d'un très-grand ſecours dans la Medecine ; car le changement des ſaiſons, en apporte de très-grands dans la vigueur ou la foibleſſe des organes qui ſervent dans l'homme à la digeſtion. Mais il faut expliquer clairement de quelle maniere il faut faire cette étude.

Toute ville qui eſt expoſée aux vents chauds, c'eſt-à-dire, aux vents qui s'élevent entre le Levant & le Couchant d'hiver, & qui eſt à couvert des vents du Nord, eſt abondante en eaux ; mais ſes eaux ſont falées & peu profondes ; elles ſont chaudes en été & froides en hiver. *

Les Villes qui ont une belle expoſition & par rapport aux vents & par rapport au ſoleil, & qui ont de bonnes eaux, ne ſont pas ſi ſujettes aux changemens dont je parlerai, mais celles qui ont des eaux marécageuſes ou des eaux de lac, & qui ont une mauvaiſe expoſition, y ſont plus ſujettes.

Si l'été y eſt ſec, les maladies y ſont courtes, & s'il eſt pluvieux, elles y durent fort long-tems, & produiſent preſque toutes des ulceres rongeans. Si l'hiver eſt froid, les hommes y ont la tête fort humide & pleine de pituite, qui ſe déchargeant dans le ventre, cauſe de fréquentes diarrhées. Ils ont peu de force & peu de vigueur ; ils ne digerent qu'avec peine : tout homme qui a la tête foible ne ſauroit porter le vin, le moindre excès l'incommode ; auſſi le vin leur eſt-il contraire. Pour les maladies particulieres qui y regnent, les voici. Premierement les femmes y ſont malſaines & ſujettes aux fluxions. Il y en a beaucoup que la maladie & non pas la nature, rend ſtériles ou fait ſouvent avorter. Les enfans y ont des aſthmes & tombent dans de fréquentes convulſions qu'on traite de mal caduc. Les hommes y ont des dyſſenteries, des flux de ventre, de petites fievres appellées *épiales*, des fievres d'hiver fort longues & fort opiniâtres, des puſtules qui s'engendrent la nuit & des hémorrhoïdes : mais on n'y voit preſque ni pleuréſies, ni péripneumonie, ni fievre ardente, ni aucune des maladies aigues : car il eſt impoſſible que ces ſortes de maux regnent dans les lieux où l'on a le ventre libre. Il y a des ophtalmies humides qui ne ſont ni longues ni fâcheuſes, à moins qu'il ne ſurvienne quelque maladie épidémique particuliere par le changement des ſaiſons. Quand les hommes ont paſſé cinquante ans, les catarrhes ou fluxions qui coulent du cerveau, les rendent paralytiques, ſi le ſoleil leur donne tout d'un coup ſur la tête ou qu'ils y aient ſouffert un trop grand froid. Voilà quelles ſont les maladies du pays, ce qui n'empêche pas qu'ils ne ſoient expoſés aux maladies que les changemens de ſaiſons cauſent ordinairement partout.

Quant aux Villes qui ont une expoſition contraire à celle dont je viens de parler, & qui à couvert des vents chauds, reçoivent les vents froids entre le couchant & le levant d'été, voici ce qui leur eſt particulier. Premierement les eaux y ſont froides & deviennent ordinairement fort douces, & il faut néceſſairement que les hommes y ſoient grands & ſecs, qu'ils aient le ven-

*Et peu profondes. ΜΗ' ΜΕΤΕΩΡΑ. Cette expreſſion a beaucoup embarraſſé les Interpretes qui l'ont expliquée de façon à obſcurcir tout ce paſſage. M. James n'eſt pas d'accord ici avec M. Dacier. Celui-ci rend le mot Grec par *non alta* ; & M. James, par *non volatilia*.

tre inférieur dur & cru, & le ſupérieur mou & humide, & que la bile les domine plus que la pituite. Ils ont la tête ſaine & forte, & la plupart ſont ſujets à des ruptures de vaiſſeaux. Les maladies qui y regnent ſont les pleuréſies & toutes les maladies qu'on appelle aigues : car c'eſt néceſſairement le partage des lieux où l'on a le ventre dur & conſtipé. On y eſt auſſi fort ſujet à avoir des ſuppurations, & cela vient de la rigidité de leurs fibres & de la dureté & de la conſtipation du ventre. La froideur de l'eau fait auſſi que les vaiſſeaux ſe rompent. C'eſt encore une néceſſité que les hommes de cette complexion ſoient plus grands mangeurs que grands buveurs; car il eſt impoſſible qu'ils mangent & boivent également. Ils ſont ſujets de tems en tems à des ophtalmies fort longues & fort fâcheuſes, qui font ſouvent perdre les yeux. Ils ont en été juſqu'à l'âge de trente ans, de grands & fréquens ſaignemens de nez. Le mal caduc y eſt rare, mais violent : & la raiſon veut que ces hommes là vivent plus longtems que les autres; que leurs ulceres ne ſoient ni ſi humides ni ſi dangereux, & que leurs mœurs ſoient plus ſauvages que douces. Voilà quelles ſont les maladies ordinaires aux hommes de ces Villes : mais ils ne laiſſent pas de participer à celles qui ſont communes & générales, & qui viennent du changement & de l'altération des ſaiſons.

Pour les femmes, il y en a beaucoup de ſtériles à cauſe des eaux qui ſont dures, crues & froides, ce qui fait que leurs regles ne viennent pas comme il faut, mais en petite quantité & d'un ſang fort mauvais. Celles qui accouchent, accouchent difficilement. Elles ſont peu expoſées à avorter. Quand elles ont accouché, elles ne peuvent pas nourrir leurs enfans, car leur lait eſt détruit par la crudité & par la dureté des eaux. Il y en a beaucoup qui tombent en phtiſie après leurs couches; car la violence qu'elles ont ſoufferte & les efforts qu'elles ont faits, leur ont cauſé des ruptures de vaiſſeaux. Leurs enfans ont le ſcrotum enflé pendant qu'ils ſont petits; mais cette incommodité paſſe avec l'âge. Il eſt vrai que l'enfance y dure plus qu'ailleurs, & que la puberté y eſt plus tardive. Voilà ce que l'on peut dire des vents froids & des vents chauds, & des Villes qui y ſont expoſées.

Pour celles qui ſont expoſées aux vents entre le levant d'été & celui d'hiver, & celles qui ont une expoſition toute contraire, voici ce qui leur eſt propre. Celles qui ſont tournées au levant, ſont ſans comparaiſon plus ſaines que celles qui ſont au nord, & que celles qui ſont tournées aux vents chauds, quand il n'y auroit qu'un ſtade de différence : car premierement le froid & le chaud y ſont plus modérés, & les eaux qui reçoivent les rayons du ſoleil levant, ne ſauroient être que très-claires, d'un très-bon gout, très-molles & très-agréables; car les premiers rayons du ſoleil les purifient, & l'*air* retient long-tems l'impreſſion du matin : les hommes y ont le teint fort bon & fort fleuri, à moins que quelque maladie ne le corrompe. Ils ont la voix claire & nette, & ſont mieux diſpoſés que ceux du Nord pour l'entendement, & ils ont leurs paſſions plus réglées. Enfin tout ce qui y vient eſt meilleur, & l'on peut dire qu'une Ville ſituée de cette maniere reſſent un printems continuel à cauſe de la douce température de ſon *air*, qui n'eſt ni trop froid ni trop chaud. Les maladies y ſont en petit nombre & fort légeres & preſque de même nature que les maladies des Villes expoſées aux vents chauds. Les femmes y ſont fécondes & accouchent facilement.

Mais les Villes qui regardent le couchant, de maniere qu'elles ſont à couvert des vents du levant, & ne reçoivent que les vents chauds & les vents du Nord; ces Villes, dis-je, ſont néceſſairement mal ſaines : car premierement les eaux n'y ſont point claires, parce que l'*air* qui, comme je l'ai déja dit, retient la premiere impreſſion du matin, ſe mêle avec ces eaux, en corrompt toute la pureté, & le ſoleil ne peut les voir que lorſqu'il eſt déja fort haut. L'été pendant tout le matin, il ſouffle des vents froids & il tombe de la roſée, & le reſte du jour le ſoleil brûle & deſſeche les hommes : c'eſt pourquoi ils n'ont ni force ni couleur, & ſont ſujets à toutes les maladies dont j'ai parlé. Ils ont de plus la voix rude & enrouée, à cauſe de la groſſiereté & de l'impureté de l'*air* qui ne peut être purgé par les vents ſecs du Nord, parce que ces vents n'y ſont pas de longue durée, & que ceux qui y durent ſont très-humides & très-pluvieux. Les vents du couchant reſſemblent très-parfaitement à ceux de l'automne, & la ſituation de ces Villes leur donne une température à peu près pareille à celle de cette ſaiſon, à cauſe du changement qui y arrive dans un même jour; car le matin & le ſoir y ſont d'une conſtitution entierement oppoſée. Voilà ce que j'avois à dire quant aux vents commodes ou incommodes, ſains ou mal-ſains.

Je paſſe préſentement aux eaux, & je vais indiquer celles qui ſont ſaines ou mal-ſaines, & quels biens & quels maux elles doivent cauſer; car elles contribuent à la ſanté autant & plus qu'autre choſe.

Celles des marais, celles des lacs, & en général toutes les eaux croupiſſantes, doivent être néceſſairement chaudes en été, épaiſſes & de mauvaiſe odeur, parce qu'elles ne coulent point, qu'elles reçoivent toujours de nouvelles pluies & qu'elles ſont néceſſairement brûlées par le ſoleil; c'eſt pourquoi il eſt impoſſible qu'elles ne ſoient d'un blanc jaune, mauvaiſes & bilieuſes. En hiver elles ſeront froides, glacées & toutes troubles, tant par les neiges que par les pluies. C'eſt pourquoi elles ſeront très-groſſieres & très-pituiteuſes. Ceux qui en boiront auront la rate fort groſſe, & pleine d'obſtructions, le ventre dur, tendu & chaud, les épaules, les clavicules & le viſage fort décharnés; car les chairs ſe fondent & ſont reçues dans la rate; ainſi ils ſeront fort déliés & fort maigres. Il s'enſuit de là encore qu'ils ſeront altérés & affamés, & qu'ils auront les cavités ſupérieures & inférieures ſi ſeches & ſi chaudes, qu'ils auront beſoin de violentes purgations, & cette maladie ne les quittera ni en hiver, ni en été. Il y aura de plus quantité d'hydropiſies, toutes mortelles. Il regnera en été des dyſſenteries, des flux de ventre & des fievres quartes fort longues : or toutes ces maladies, quand elles durent trop long-tems, menent ces ſortes de complexions tout droit à l'hydropiſie, & il n'en rechappe preſque point. Voilà les maladies qu'ils ont en été.

Pour l'hiver, les jeunes gens y ſont ſujets à des inflammations de poumons & à la phrénéſie, les vieillards à des fievres ardentes, qui ſont l'effet de l'exceſſive conſtipation du ventre, & les femmes y ont ordinairement des tumeurs, elles ſont ſurchargées d'une pituite blanche, elles conçoivent avec peine, accouchent difficilement & mettent au monde des enfans fort gros, fort enflés, & qui dans la ſuite tombent en conſomption & ſont toujours mal-ſains; après leurs couches, ce qu'elles évacuent par les vuidanges eſt de très-mauvaiſe odeur. Les enfans y ont ordinairement des deſcentes & les hommes des varices & des ulceres aux jambes; de ſorte qu'il eſt impoſſible qu'avec ces ſortes de complexions ils vivent long-tems. Il faut de néceſſité qu'ils vieilliſſent avant l'âge. Il arrive auſſi ſouvent que les femmes croient être groſſes, & quand le terme eſt venu cette groſſeſſe s'évanouit; car ce n'étoit qu'une enflure occaſionnée par l'eau qui s'étoit amaſſée dans la matrice. Je juge donc ces ſortes d'eaux très-mal-ſaines.

Les plus mauvaiſes après celles-là, ſont celles qui coulent des rochers, car elles ſont dures, & celles qui viennent des lieux où il y a des eaux chaudes, & où il naît du fer, du cuivre, de l'argent ou de l'or; du ſoufre, du vitriol, du bitume ou du ſalpêtre; car c'eſt la violence de la chaleur qui produit toutes ces matieres. Il n'eſt donc pas poſſible que les eaux qui viennent dans ces terres ſoient bonnes; elles ſont dures & ardentes; elles paſſent avec peine, & empêchent le ventre de faire ſes fonctions.

Les meilleurs ſont celles qui viennent des lieux hauts &

des colines qui n'ont que de la terre, car elles ſont douces & blanches, & elles portent auſſi peu de vin qu'on veut. Elles ſont chaudes en hiver & froides en été, ce qui marque qu'elles ont leurs ſources très-profondes : mais il faut louer ſurtout celles qui coulent vers le levant & particulierement vers le levant d'été, car ce ſont néceſſairement les plus claires, les plus légeres & celles qui ont le meilleur gout. Toutes celles qui ſont ſalées, acres & crues, ſont en général très-mauvaiſes à boire. Il y a pourtant certains tempéramens & certains maux, auxquels elles ſont fort bonnes, comme je l'expliquerai tout à l'heure.

Cependant il faut ſe ſouvenir que celles qui ſont au levant ſont les plus excellentes ; qu'après celles-là, ce ſont celles qui coulent entre le levant & le couchant d'été, & plus vers le levant que vers le couchant, & que le troiſieme degré de bonté eſt pour celles qui coulent entre le couchant d'été & celui d'hiver.

On met au dernier rang celles qui coulent vers le midi, & celles qui coulent entre le levant & le couchant d'hiver : mais elles ſont moins dangereuſes dans les pays froids que dans les pays chauds ; & quant à l'uſage qu'il en faut faire, voici mon avis.

Ceux qui ont beaucoup de force & de ſanté, peuvent boire de toutes les eaux qui ſe préſentent : mais ceux que quelque maladie oblige à ſe ménager & à chercher les eaux les plus ſaines, trouveront du ſoulagement en ſuivant les regles que je vais donner. Ceux qui ont le ventre dur, conſtipé & diſpoſé à s'enflammer, doivent uſer des eaux les plus douces, les plus claires & les plus légeres, & ceux qui l'ont mou, humide & pituiteux, doivent chercher les plus dures, les plus crues & un peu ſalées, car elles conſumeront toute cette pituite & toute cette humidité.

Toutes les eaux qui cuiſent facilement, qui fondent & pénetrent les viandes, lâchent par conſéquent le ventre & lui communiquent leurs vertus, & celles qui ſont crues & dures & qui cuiſent difficilement ces mêmes viandes, ne peuvent que deſſécher & reſſerrer. L'erreur populaire fait que la plupart des hommes ſe trompent ſur les eaux ſalées. Il les croient très-propres à lâcher le ventre, quoiqu'elles y ſoient très-contraires, car elles ſont crues & ne peuvent ſervir à cuir les viandes ; c'eſt pourquoi elles ſont plus propres à boucher & à reſſerrer, qu'à ouvrir & lâcher. Voilà pour ce qui eſt des eaux de ſource. Venons aux eaux de pluie & de riviere.

Les eaux de pluie ſont très-légeres, très-douces, très-délicates & très-claires. Car premierement le ſoleil attire les parties les plus légeres & les plus déliées de l'eau, comme cela paroît manifeſtement par le ſel : car ce qu'il y a de plus ſalé dans l'eau y eſt laiſſé à cauſe de ſa peſanteur & de ſa groſſiereté, & c'eſt ce qui fait le ſel : mais ce qu'il y a de plus ſubtil eſt élevé à cauſe de ſa légereté, & le ſoleil n'éleve pas ſeulement les vapeurs des rivieres & des étangs, mais de la mer & de toutes les choſes où il ſe trouve quelque humidité, & il s'en trouve partout. Il en attire même des hommes, car il éleve ce qu'il y a de plus ſubtil & de plus léger dans leurs humeurs. Une preuve de cela bien évidente, c'eſt un homme qui marche ou qui eſt aſſis au ſoleil ; on ne voit aucune marque de ſueur dans toutes les parties ſur leſquelles le ſoleil donne ; car toute la ſueur eſt attirée par ſes rayons : mais toutes celles qui ſont cachées par les habits ou par quelqu'autre choſe que ce ſoit, ſont couvertes d'eau ; l'humidité eſt attirée par la chaleur & retenue par les habits, de maniere que le ſoleil ne ſauroit la boire, & ce même homme n'eſt pas plutôt à l'ombre, qu'il ſue partout également, le ſoleil n'éclairant plus aucune de ſes parties.

De ce que je viens de dire, il s'enſuit que de toutes les eaux, celles de pluie ſe corrompront le plus promptement, & auront la plus mauvaiſe odeur ; car elles ne ſont qu'un amas & un mélange de pluſieurs ſortes d'eaux toutes différentes ; c'eſt ce qui fait la corruption. Ajoutez à cela, que quand ces vapeurs ſont élevées en haut, qu'elles ſont agitées çà & là, & mêlées avec l'air, ce qu'il y a de plus trouble, de plus épais & de plus obſcur ſe ſépare, devient *air* & nuage, & ce qu'il y a de plus ſubtil & de plus léger demeure-là & devient doux ; parce qu'il eſt brûlé & cuit par le ſoleil, car telle eſt la nature de toutes choſes, elles deviennent douces quand elles ſont cuites.

Pendant que ces vapeurs ſont diſperſées, & qu'elles ne ſont pas ramaſſées & unies, elles flottent en l'*air* : mais lorſque des vents contraires les ont raſſemblées, alors le nuage creve où l'amas eſt le plus grand ; en effet, il y a bien de l'apparence que cela arrive, lorſque les nuages pouſſés par les vents, donnent dans d'autres nuages pouſſés par des vents contraires ; car alors ces premieres vapeurs étant arrêtées, & celles qui les ſuivent ſurvenant, cet amas s'épaiſſit, en s'épaiſiſſant il devient obſcur & noir, & enfin chargé de ſon propre poids, il ſe rompt & tombe en pluie. Cette eau ne peut être que fort bonne ; mais elle a beſoin d'être miſe au feu & paſſée par un linge ; car autrement elle a une mauvaiſe odeur, & rend la voix enrouée & rude.

Les eaux de neige & de glace ſont toutes très mauvaiſes : car toute eau qui a été gelée ne recouvre jamais ſa premiere qualité ; parce qu'elle a perdu ce qu'elle avoit de plus clair, de plus léger, & de plus doux, & qu'elle ne conſerve que ce qu'elle avoit de plus épais, de plus peſant & de plus trouble. Il eſt aiſé de ſe convaincre de cette vérité par l'expérience. Qu'on prenne un vaiſſeau dans le plus grand froid, qu'on l'empliſſe d'une certaine quantité d'eau qu'on aura meſurée ou peſée, qu'on l'expoſe à l'*air* afin qu'elle gele juſqu'au fond ; que le lendemain on la mette dans un lieu bien chaud afin que la glace fonde, & qu'on meſure ou qu'on peſe enſuite cette eau, on la trouvera beaucoup diminuée ; marque ſure que la gelée a emporté ce qu'il y avoit de plus ſubtil & de plus léger ; & nullement ce qu'il y avoit de plus peſant & de plus craſſe. Voilà pourquoi j'eſtime que toutes ces eaux de neige, de glace, & autres de même nature ſont très-mauvaiſes à tout.

La pierre, la colique néphrétique, la ſtrangurie, l'ardeur d'urine, la ſciatique & les tumeurs viennent particulierement aux hommes qui boivent de toutes ſortes d'eau, ou des eaux de grandes rivieres où d'autres rivieres ſe déchargent ; des eaux de lac où ſe rendent différentes eaux, & des eaux dont la ſource eſt fort éloignée ; car il eſt impoſſible qu'une eau ſoit ſemblable à une autre eau ; l'une eſt douce & l'autre eſt ſalée ou alumineuſe ; celle-ci eſt froide & celle-là eſt chaude ; & quand elles ſont mêlées enſemble elles ſe font une guerre continuelle, juſqu'à ce qu'enfin la plus forte prenne le deſſus, & ce n'eſt pas toujours la même ; mais c'eſt tantôt l'une & tantôt l'autre.

Les vents contribuent encore beaucoup à cette différence ; car le vent du Nord donne de la force à celle-ci, & le vent du Midi en donne à celle-là, & ainſi des autres. Ces eaux laiſſent au fond du vaiſſeau qui les renferme, du limon & du ſable, & c'eſt ce qui fait qu'elles cauſent les maladies dont je viens de parler : mais elles ne les cauſent pas à tous les hommes généralement. Car ceux qui ont le ventre libre & ſain, la veſſie peu échauffée, & le cou de la veſſie bien tempéré, ceux-là urinent facilement ; & il ne ſe fait aucun amas au fond de la veſſie : mais pour ceux dont le ventre eſt fort ſec & fort ardent, & qui ont par conſéquent la veſſie fort échauffée ; cette chaleur ſe communique au cou de la veſſie, ce qui fait que l'urine ne pouvant couler, ſe cuit & ſe brûle ; car il ne paſſe que ce qu'il y a de plus léger & de plus ſubtil ; ce qu'il y a de plus craſſe & de plus épais s'amaſſe au fond & s'augmente peu à peu ; le premier amas étant remué & agité par l'urine qui cherche un paſſage, attire à ſoi tout ce qu'elle a d'épais, & s'augmente & ſe durcit ; & quand on veut uriner, il eſt pouſſé vers le cou de la veſſie dont il ferme l'entrée, empêche l'urine de paſſer, & cauſe des douleurs inſupportables, & qui ſe font ſentir tout le long

de la verge ; c'eſt pourquoi les enfans qui ont la pierre frottent & tirent inceſſamment cette partie où ils rapportent la cauſe de leurs douleurs. Une marque certaine que telle eſt la formation de la pierre ; c'eſt que lorſque la pierre ſe forme, on rend une eau très-claire & qui eſt comme du petit lait ; parce que ce qu'il y a de plus craſſe & de plus bilieux, ne coulant point demeure dans la veſſie où il s'augmente tous les jours ; elle eſt auſſi formée dans les enfans, du mauvais lait qu'ils tetent ; c'eſt-à-dire, du lait qui eſt trop chaud & trop bilieux, car il leur échauffe le ventre & la veſſie, ce qui cauſe les accidens dont je viens de parler. C'eſt pourquoi je dis qu'il vaudroit mieux donner aux enfans du vin bien trempé, car il deſſéche & brûle moins les veines que le mauvais lait. Le même inconvénient n'arrive pas aux filles, car elles ont l'uretre plus court & plus large ; de ſorte que l'urine paſſe facilement, auſſi ne donnent elles aucune marque qu'elles aient de la difficulté à uriner, & comme elles ont l'uretre plus large, elles urinent plus que les garçons.

Pour ce qui eſt de la conſtitution de l'année, voici les ſignes qui peuvent faire conjecturer ſi elle ſera ſaine ou mal-ſaine. Si le lever ou le coucher des aſtres ſont ſuivies des ſignes & des effets qu'ils doivent produire ; ſi l'automne eſt pluvieux, & l'hiver modéré, c'eſt-à-dire, qu'il ne ſoit ni trop doux, ni trop violent, & que le printems & l'été ſoient tempérés par des pluies douces & convenables à la ſaiſon ; il eſt conſtant qu'une telle année ne peut être que ſaine : mais ſi l'hiver eſt ſec, boréal, froid, & le printems pluvieux & auſtral, échauffé par les vents de Midi ; il faut néceſſairement que l'été cauſe des fievres, des dyſſenteries & des ophtalmies ; car lorſque le chaud vient tout d'un coup, la terre étant relâchée par ce vent de Midi, & abreuvée des pluies du printems, il eſt impoſſible que la chaleur ne ſoit double : celle de la terre ſe joignant à celle du ſoleil ; & les ventres des hommes n'étant pas encore reſſerrés, ni le cerveau défait de l'humidité qu'il a contractée, le printems étant tel, il ne ſe peut pas que le corps & les chairs n'abondent en humeurs, ce qui cauſe généralement des fievres aigues, ſurtout aux phlegmatiques, & des dyſſenteries, particulierement aux femmes & aux hommes qui ont le plus d'humidité.

Si le lever de la canicule eſt accompagné de pluies & de vents, & rafraîchi par les éteſies, (vents du Septentrion) on peut eſpérer que ces maladies ceſſeront, & que l'autonne ſera fort ſain : que ſi le contraire arrive, la mortalité ſe mettra ſur les femmes & les enfans, & point du tout ſur les vieillards ; ceux qui réchappent des maladies de cette conſtitution, tombent dans des fievres quartes qui menent à l'hydropiſie.

Si l'hiver eſt auſtral, chaud, pluvieux & doux, & le printems boréal, froid & ſec ; les femmes groſſes qui doivent accoucher au printems, ſeront ſujettes à avorter, & celles qui accoucheront ſans accident n'auront que des enfans mal-ſains & infirmes, qui mourront bientôt ou qui ſeront toute leur vie languiſſans & foibles. Les autres perſonnes auront des dyſſenteries & des ophtalmies ſeches. Il y aura même des fluxions qui tomberont de la tête ſur le poumon. Les phlegmatiques, & les femmes auront des dyſſenteries, la pituite coulant toujours de leur cerveau, à cauſe de l'humidité de leur tempérament. Ceux qui ont trop de bile ne manqueront pas d'avoir des ophtalmies ſeches, à cauſe de la chaleur & de la ſechereſſe de leurs chairs. Les fluxions & les catarrhes ſurviendront aux vieillards, parce que leurs veines ſont raréfiées & ouvertes, & les humeurs fondues dans les vaiſſeaux ; les uns mourront ſubitement, & les autres demeureront paralytiques d'un côté ; car lorſque l'hiver eſt chaud & humide, & que le corps par conſéquent n'eſt point raffermi ni les veines reſſerrées, ſi le printems vient à être froid & ſec, le cerveau au lieu de ſe relâcher & de ſe fondre, pour ainſi dire, par la douceur de la ſaiſon, & de ſe purger des humeurs qui cauſent la diſtilation du nez

& la toux, ſe reſſerre & ſe raffermit, & l'été venant tout d'un coup, la grande chaleur, & ce changement d'une extrémité à l'autre, cauſent toutes ces maladies qui venant à finir, laiſſent des lienteries & des hydropiſies, l'humidité des ventres ne pouvant être facilement deſſéchée.

Si l'été eſt pluvieux & auſtral, chaud, & que l'automne ſoit de même, l'hiver ſera néceſſairement mal-ſain. Ceux qui auront paſſé l'âge de quarante ans, & les phlegmatiques tomberont dans des fievres ardentes, & les bilieux dans des pleuréſies & des péripneumonies.

Mais ſi l'été eſt ſec & boréal, froid, & l'automne humide & auſtral, chaud ; l'hiver ſuivant apportera des maux de tête, des corruptions ou ſphacles de cerveau, des enrouemens, des diſtilations du nez, des toux, & quelquefois même des phtiſies.

Si l'autonne eſt ſec & boréal, froid, & qu'on n'ait eu des pluies, ni avant le lever de la canicule, ni après le lever de l'arcturus, il eſt très-ſain pour les phlegmatiques, & pour tous ceux qui ſont naturellement humides, & ſurtout pour les femmes : mais il eſt très-ennemi des bilieux, car il les deſſeche extremement, & leur cauſe des ophtalmies ſeches, des fievres aigues fort dangereuſes, & des affections hypocondriaques. Car ce qu'il y a dans la bile de plus détrempé & de plus humide étant conſumé, il ne reſte que ce qu'il y a de plus épais & de plus acre, ce qui arrive auſſi au ſang, & c'eſt ce qui cauſe ces maladies ; au lieu que cette conſtitution eſt très-bonne pour les phlegmatiques, parce qu'ils ſont deſſéchés par les deux ſaiſons qui ſe ſuivent, & que l'hiver les trouve ſans humidité. Si quelqu'un donc prend garde à toutes ces choſes, telles que nous les propoſons, & qu'il les conſidere de près, il connoîtra par avance la plupart des choſes que tous ces changemens doivent cauſer. Surtout, il faut bien obſerver les grands changemens des ſaiſons, pour ne pas donner alors des médicamens ſans une preſſante néceſſité, & pour n'inciſer & ne pas cautériſer les parties qui ſont autour du ventre ; il faut laiſſer paſſer tout au moins dix jours. Les deux ſolſtices ſont très-dangereux, particulierement le ſolſtice d'été ; les deux équinoxes le ſont auſſi, particulierement l'équinoxe d'automne. Il faut encore bien prendre garde au lever des aſtres, ſurtout à celui de la canicule, & à celui de l'arcturus, & bien obſerver le coucher des pleyades ; car ces jours-là ſont des jours critiques pour les maladies, & emportent les malades ou les guériſſent, ou font que les madies changent de nature & d'état. Cela arrive ainſi que je l'ai expoſé.

Je veux auſſi faire voir combien l'Europe & l'Aſie ſont différentes en toutes choſes, & combien leurs peuples ſe reſſemblent peu. Ce ſeroit s'engager à un trop long diſcours, ſi on vouloit expliquer tout en détail. Je me contenterai de parler des choſes principales & des différences les plus eſſentielles, & les plus importantes que j'ai remarquées.

L'Aſie differe ſurtout de l'Europe par la nature des plantes & des hommes ; car tout vient plus beau & plus grand en Aſie qu'en Europe. Ce climat eſt plus doux, & les mœurs des hommes plus polies & plus cultivées ; & la cauſe de cela, c'eſt la bonne température des ſaiſons ; car l'Aſie eſt ſituée au milieu du lever du ſoleil, & également éloignée du grand froid & du grand chaud. Or ce qui contribue le plus à la bonté & à l'accroiſſement des choſes qui naiſſent dans un pays, c'eſt un *air* bien tempéré, & dans lequel aucune qualité ne domine avec violence.

Ce n'eſt pas que l'Aſie ſoit également tempérée partout. Je ne parle que de cette partie qui eſt ſituée entre le froid & le chaud ; c'eſt celle-là qui abonde en toute ſorte de fruits, qui eſt couverte d'arbres, qui jouit d'un excellent *air*, & qui avec les pluies du ciel dont elle eſt ſuffiſamment arroſée, a encore les eaux que la terre fournit. Elle n'eſt ni brûlée par les grandes chaleurs, ni miſe à ſec par la ſechereſſe, ni hériſſée de frimats ;

mais modérément échauffée par les vents du Midi, & humectée & rafraîchie par les ſources, les pluies, & les neiges; de ſorte qu'il ne ſe peut que tous les fruits n'y viennent parfaitement beaux, tant ceux que la terre produit naturellement que ceux que les hommes plantent & cultivent & dont ils mangent, qu'ils rendent doux de ſauvages qu'ils étoient, en les entant ou en les tranſplantant. Tous les troupeaux y réuſſiſſent mieux qu'ailleurs : ils y ſont mieux nourris, on y éleve les enfans avec plus de facilité, & les hommes y ſont mieux conſtitués, plus beaux, plus grands & mieux faits; & pour la taille & la beauté de la voix, il n'y a preſque pas entre eux de différences; de ſorte qu'on peut aſſurer que ce climat approche plus que tout autre de la conſtitution la plus naturelle & la plus tempérée. Mais il eſt impoſſible que la force, le courage, la vigueur & la patience dans les travaux accompagnent de telles conſtitutions, non plus qu'un attachement conſtant pour la même eſpece, ou pour une eſpece différente : elles ſont toujours entraînées par la volupté; & delà vient qu'on y voit tant de monſtres parmi les bêtes. Il en eſt de même en Egypte & en Lybie.

Pour ce qui eſt des peuples qui habitent à la droite du levant d'été juſqu'au Palus-Méotide, (car ce ſont les limites de l'Europe & de l'Aſie) ils ſont plus différens entre eux que ceux dont je viens de parler, à cauſe des fréquens changemens des ſaiſons & de la nature de leur pays: car la nature des pays, comme celle des hommes, eſt différente, ſelon ces changemens. Par-tout où ces changemens ſont les plus fréquens & les plus ſenſibles, le pays eſt plus ſauvage & plus inégal. Vous y trouverez des montagnes & des forêts, des prairies & des plaines; & par-tout où ils ſont peu ſenſibles, le pays eſt plus égal. Il en eſt de même des hommes, ſi l'on y prend garde de près; dans les uns la nature eſt la même que celle des montagnes, des forêts & des lieux arides; dans les autres elle eſt ſemblable à celle des terres légeres & humides; dans ceux-ci elle eſt la même que celles des pays qui ont des prairies & des marais; & dans ceux-là on reconnoît la nature des plaines & des lieux découverts & ſecs: car les variétés des ſaiſons, qui changent la nature des choſes, ſont grandes & en grand nombre; & ſi elles ſont différentes entre elles, les diverſités qu'elles cauſent, ne le ſont pas moins.

Je ne parlerai point des Nations où l'on remarque peu de différence, pour ne m'attacher qu'à celles où les différences, ſoit de la nature, ſoit de la coutume, ſont les plus ſenſibles, & je commencerai par les peuples qu'on appelle *Macrocéphales*.

LES MACROCEPHALES.

Les Macrocéphales ſont ainſi appellés parce qu'ils ont la tête fort longue. Dans le monde il n'y a point de peuples qui aient la tête longue comme eux. La coutume ſeule fut d'abord la cauſe de cette exceſſive longueur; mais la nature s'eſt enſuite conformée à la coutume. Ces peuples croient que ceux qui ont la tête la plus longue ſont les plus vaillans; c'eſt pourquoi anciennement dès qu'un enfant étoit né, pendant que ſa tête étoit encore toute tendre, on la lui formoit avec les mains, on l'allongeoit autant qu'il étoit poſſible; & avec des plaques & des bandes on la lioit & ſerroit de maniere qu'elle ne pouvoit croître qu'en long; ce qui n'étoit d'abord que coutume devint peu-à-près nature, & avec le tems cette nature devint ſi forte, qu'elle n'eut plus beſoin du ſecours de la coutume. En effet la ſemence vient de toutes les parties du corps, & ſe ſent également de leur ſanté & de leurs maladies. Si ceux qui ont les yeux pers engendrent des enfans qui ont les yeux pers, & les louches, des louches, & ainſi de même de toutes les autres configurations du corps, pourquoi des hommes à longue tête ne feront-ils pas des enfans

à longue tête? Il eſt vrai qu'aujourd'hui ils ne naiſſent plus avec la tête ſi longue; & cela vient de ce qu'ils ont laiſſé perdre par négligence leur premiere coutume, & que peu-à-peu la nature travaille à reprendre ſon premier pli. Tel eſt mon ſentiment.

DES PHASIENS.

Je vais parler de ceux qui habitent le long du Phaſe. Ce pays eſt marécageux, chaud, humide & couvert. En tout tems il y tombe des pluies très-fortes, & ſes habitans vivent dans les marais, où ils bâtiſſent au milieu des eaux des maiſons avec du bois & des cannes. Ils vont rarement dans les villes & dans les marchés, mais ils courent çà & là dans de petites barques, qu'ils font d'un ſeul tronc d'arbre, & dont ils ſe ſervent dans leurs canaux, qui ſont en fort grand nombre. Ils ne boivent que des eaux chaudes & croupies, qui ſont corrompues par le ſoleil & groſſies par les pluies. Le Phaſe même n'eſt qu'une eau dormante; car de tous les fleuves c'eſt le plus tranquile & le plus lent. Les fruits qu'ils mangent ſont maigres, ſans force & imparfaits; l'exceſſive humidité ne leur permet pas de mûrir & de croître. C'eſt cette humidité qui rend l'*air* de ce climat fort épais & fort groſſier. Tout cela joint enſemble fait que les habitans du Phaſe ſont très-différens des autres pour la figure; car ils ſont exceſſivement grands & horriblement gros. Il ne paroît ſur leurs corps ni tendons ni veines. Ils ſont pâles & défaits, comme ceux qui ont la jauniſſe. Ils ont la voix groſſe & rude, à cauſe de la groſſiereté & de l'humidité de l'*air*. Ils ſont lâches dans les travaux. Les changemens des ſaiſons n'y ſont pas ſenſibles, ni pour le chaud ni pour le froid. Tous leurs vents ſont des vents de midi, excepté un ſeul, qui eſt un vent particulier qui s'appelle *Cenchron*, ſouvent fort violent & toujours fort incommode, parce qu'il eſt chaud. Le vent de nord n'arrive pas juſqu'à eux, ou s'il y arrive, il eſt ſi languiſſant & ſi foible, qu'il ne ſe fait preſque pas ſentir. Voilà ce qu'il y a de plus remarquable ſur la différente nature & la conformation particuliere des Européens & des Aſiatiques.

Pour ce qui eſt de la molleſſe & de la lâcheté de ces derniers; qui ſont beaucoup moins forts & moins courageux que les Européens, & ont des mœurs plus douces, la cauſe en doit être attribuée ſurtout aux ſaiſons, qui ne paſſent jamais d'un grand froid à un grand chaud, ni d'un grand chaud à un grand froid, & qui ſont toujours égales; ce qui fait que les eſprits n'y éprouvent pas de grands mouvemens, ni les corps des changemens fort violens; deux choſes qui excitent les paſſions, & qui rendent vif & courageux, ce que ne ſauroient être ceux qui habitent un climat où l'égalité regne; car ces changemens éveillent l'ame plus que toute choſe, & ne la laiſſent pas un ſeul moment en repos. Outre ces raiſons, qui me paroiſſent très-vraiſemblables, il y a encore celles de la coutume.

DES SAUROMATES.

Il y a en Europe une nation Scythique, près des Palus-Méotides, qui differe de toutes les autres, qu'on appelle les *Sauromates*. Les femmes montent à cheval, lancent le javelot & combattent, pendant qu'elles ſont vierges. Il faut qu'elles aient tué trois de leurs ennemis, pour obtenir la permiſſion de ſe marier; & elles n'habitent avec leurs maris qu'après avoir fait le ſacrifice ordonné par la loi. Celle qui ſe marie eſt diſpenſée de monter à cheval & d'aller à la guerre, à moins que le pays ne ſoit forcé de prendre les armes pour quelque grande néceſſité. Elles n'ont que la mamelle gauche; car pendant qu'elles ſont jeunes, les méres ont grand ſoin de leur brûler la mamelle droite avec un inſtrument d'airain fait exprès; de ſorte que cette mamelle ne pouvant croître, toute la force & toute la

nourriture vont à l'épaule & au bras droit. * A l'égard du reste des Scythes, ils sont semblables entre eux, & ne ressemblent en rien aux autres peuples. Il en est de même des Egyptiens, excepté que les Egyptiens sont affoiblis par la grande chaleur, & les Scythes par le froid excessif. Ce qu'on appelle le *Désert de la Scythie* est une vaste plaine toute nue, semée de prairies & arrosée de beaucoup de sources & de ruisseaux. Elle a aussi de grandes rivieres, où se déchargent les eaux de la plaine par des rigoles ou des canaux.

C'est là le pays des Scythes qu'on appelle *Nomades*, parce qu'ils n'ont point de maisons, & qu'ils habitent dans des chariots dont les plus petits sont à quatre roues, & les autres à six, mais tous couverts & formés de grands tapis de laine, & faits comme des maisons qui ont jusqu'à trois étages, qui les mettent à couvert des neiges & des pluies, & qui les défendent contre la violence des vents. Ces chariots sont tirés par deux ou trois paires de bœufs qui n'ont point de cornes, à cause de l'excessive rigueur du froid. Les femmes vivent dans ces chariots, & les hommes suivent à cheval à la tête de leurs troupeaux & de leurs harras. Ils demeurent dans un même lieu, tant qu'ils y trouvent du fourage ; & quand ils ont tout consommé, ils décampent, & vont ailleurs. Ils mangent des viandes bouillies, & boivent du lait de jument, dont ils font aussi du fromage, qu'ils appellent *hippace*. Voilà pour leurs coutumes & leur maniere de vivre, pour leur climat & pour leur figure, qui est entierement différente de celle de tous les autres peuples ; car ils se ressemblent tous ; de même que ceux d'Egypte. Il n'y a point de nation moins féconde, & où les animaux soient & moins nombreux & plus petits : Aussi les Scythes habitent précisément sous l'ourse & vers les monts Riphéens, d'où souffle le borée. Le soleil ne s'approche d'eux qu'à la fin du solstice d'été : alors il les échauffe en peu de tems. Les vents chauds ne parviennent jusqu'à eux que rarement, encore n'ont-ils que peu de force ; ils ressentent toujours les vents de bise, que les neiges, les glaces & les eaux rendent extremement froids, & qui soufflant continuellement de ces montagnes, les rendent inhabitables. Ils vivent dans des lieux humides & dans un *air* grossier, toujours obscurci par des brouillards. L'hiver y est perpétuel, car l'été n'y dure que peu de jours, & même est très-foible pendant ce peu de tems. Ses plaines sont nues & découvertes, sans aucun abri de montagnes, & entierement exposées au nord.

Aussi les animaux qui y naissent sont fort petits, comme devant être toujours cachés dans des trous, à cause du grand froid & de la nudité de la terre qui n'est point couverte, & où ils ne trouvent aucun abri ; les saisons n'y éprouvent point de changement fort grand & fort sensible, & sont toujours égales, ou peu inconstantes ; c'est pourquoi les habitans se ressemblent tous. Ils ont toujours la même nourriture & les mêmes habits, hiver & été ; ils ne respirent qu'un *air* épais & humide ; ils ne boivent que des eaux de neige & des eaux glacées ; ils n'ont ni force ni vertus ; car il est impossible qu'on ait ni force de corps ni fermeté d'ame, dans un climat qui n'est point sujet à des changemens considérables. Tout cela joint ensemble, fait qu'ils sont gras & charnus, qu'ils ont les jointures lâches & humides, & que leurs ventres supérieurs & inférieurs sont toujours pleins d'humeurs, & surtout le bas-ventre : car il ne se peut pas que le ventre soit sec dans un climat de cette nature & dans des hommes de ce tempérament. Cette masse de chair & cette graisse dont ils sont chargés, les rendent tous si semblables, qu'un homme n'y differe presque pas d'un autre homme, ni une femme d'une autre femme. Cela vient aussi en partie de ce que les saisons étant toujours égales, il n'arrive aucun changement ni aucune altération dans la semence, si ce n'est par quelque maladie ou par quelqu'accident fort violent & fort rare.

Je vais donner une marque bien évidente de leur humidité. La plupart des Scythes, & généralement tous les Nomades, ne se brûlent les épaules, les bras, les jointures des mains, la poitrine, les cuisses & les lombes, qu'à cause de cette excessive humidité & de cette nature molle qui les énerve, de maniere qu'ils n'ont la force ni de tendre un arc, ni de lancer un javelot ; mais quand ils se sont brûlés, l'extrémité des jointures étant desséchée, leur corps devient plus robuste, plus ferme & mieux nourri. Ils sont fort mous, fort humides & fort gros : premierement à cause qu'ils ne sont point enmaillotés dans leur enfance, non plus que les Egyptiens, afin qu'étant plus charnus ils puissent se tenir plus long-tems à cheval, & en second lieu, parce qu'ils passent assis presque toute leur jeunesse, car jusqu'à ce qu'ils soient en âge de monter à cheval, ils se tiennent toujours dans leurs chariots & ne marchent que très-rarement, à cause de la vie ambulante qu'ils menent, n'étant jamais fixes en nul endroit. Leurs femmes sont aussi prodigieusement grasses & grosses. Les Scythes ont le tein & les cheveux roux ; car le soleil n'y ayant jamais eu de force, ils sont frappés par le grand froid qui consume leur blancheur, & les rend roux. Pour ce qui est de la fécondité, il n'est pas possible qu'elle se trouve dans des tempéramens de cette nature. Les hommes n'y sont point du tout enclins aux femmes. Ils sont trop humides, & ont le ventre trop mou & trop froid ; d'ailleurs ils sont affoiblis par le continuel exercice qu'ils font à cheval. Voilà la cause de la stérilité des hommes. Celle des femmes vient de leur humidité & de leur graisse, qui bouchant l'orifice de la matrice, les empêche de concevoir. Elles ne sont point réglées comme il faut, mais en petite quantité. Avec cela elles ne font aucun exercice & ont le ventre mou & froid. Toutes ces raisons font que les Scythes sont les plus stériles de tous les Peuples.

Cela est rendu encore plus évident par l'exemple de leurs esclaves, qui n'ont pas plutôt couché avec un hom-

* Parmi la plupart des peuples Tartares les femmes sont encore aujourd'hui fort belliqueuses. On trouve dans une conversation que Bernier eut avec quelques Ambassadeurs du Kam des Tartares-Usbecs, l'histoire suivante ; malgré les hyperboles dont elle est pleine, elle prouve la valeur des femmes de ce pays-là. « Ils se jetterent ensuite, dit Bernier, sur la force & sur » la valeur de leurs femmes, qu'ils me peignirent bien au-dessus des Amazones. Ils m'en raconterent des histoires surprenantes, mais une entre autres qui vous émerveilleroit, si je » pouvois vous la rendre avec cette éloquence Tartare qu'ils » avoient. Ils me dirent que du tems qu'Auring-Zebe porta la » guerre dans leur pays, un parti de vingt ou trente cavaliers Indiens tomba sur un petit village pour le piller. Tandis qu'ils » s'en acquitoient, & qu'ils lioient tous ceux qu'ils pouvoient » attraper, pour en faire des esclaves, une vieille femme s'approcha, & leur dit : Enfans, ne faites pas tant les méchans, » ma fille n'est pas loin. Retirez-vous, si vous êtes sages : elle ne » tardera pas à venir ; & vous êtes perdus, si elle vous trouve ici. » Ils se moquerent de la vieille & de son avis, & ils continuerent » de charger, de prendre, de lier, & ils l'emmenerent elle-même. Mais ils n'avoient pas fait un mille, que la vieille retournant la tête poussa un grand cri de joie, appercevant sa fille qui » venoit au grand galop. Cette généreuse fille étoit montée sur » un cheval furieux, ses fleches étoient pendues à son côté, elle » avoit son arc à la main. Elle leur cria de loin qu'elle leur laisseroit la vie, s'ils se dépêchoient de reporter dans le village » tout ce qu'ils y avoient pris, & s'ils se retiroient ensuite paisiblement. Cet avis ne fut pas mieux reçu que celui de sa mere : mais ils furent bien étonnés lorsqu'ils virent tomber sur » eux trois ou quatre fleches en un moment, qui étendirent autant d'hommes par terre. Ils se mirent en défense, ils prirent » des fleches. mais elle se tenoit à une si grande distance, qu'aucune de celles qu'ils lui lançoient ne parvenoit jusqu'à elle. » Elle se moqua de leurs efforts & de leurs fleches. Elle connoissoit bien la portée de son arc & la force de son bras. Ils » étoient l'un & l'autre d'une autre trempe que les leurs. Elle en » tua la moitié avec ses fleches, & mit le reste en déroute. Alors » prenant le sabre à la main, elle poursuivit les fuyards, les atteignit, & les tailla tous en pieces.

me,

me, qu'elles ſont groſſes, à cauſe du continuel exercice qu'elles font & à cauſe de leur maigreur.

Il faut ajouter à cela que la plupart des Scythes deviennent eunuques. * Ils ſont toutes les fonctions des femmes, & parlent comme elles. On les appelle les efféminés. Les habitans du pays croient que c'eſt une maladie qui vient de la colere des Dieux; c'eſt pourquoi ils honorent particulierement ceux qui en ſont attaqués; ils les adorent même, & ce grand reſpect vient de la crainte qu'ils ont de tomber dans le même accident: quant à moi, je ſuis perſuadé que cette maladie vient des Dieux, comme toutes les autres; que de ce côté il n'y a entre elles aucune différence, & qu'il n'y a rien de plus divin & de plus naturel dans les unes que dans les autres, toutes les maladies venant également des Dieux. Cela n'empêche pourtant pas qu'elles n'aient chacune leurs cauſes marquées, car dans la nature il ne ſe fait rien qui n'ait ſa cauſe. Voici ce qui me paroît de la maladie en queſtion.

Nous avons déja dit que les Scythes ſont toujours à cheval, & comme ils ont toujours les jambes pendantes, cela y fait tomber ſur les jointures, des fluxions, qui étant invétérées, rétréciſſent les nerfs & les rendent boiteux. Pour ſe guérir, ils ont recours au remede ſuivant. Quand ils ſentent cette maladie ſe former, ils ſe font couper les veines qui ſont derriere les oreilles & laiſſent couler le ſang, juſqu'à ce qu'ils tombent en défaillance. Ils s'endorment en cet état; après leur réveil, les uns ſont ſoulagés & les autres encore plus malades.

Je crois donc que c'eſt ce même remede qui les perd, & que c'eſt lui qui fait ſeul la maladie qui les rend ſemblables aux femmes: car derriere les oreilles, il y a deux veines qui ne ſont jamais coupées, qu'elles ne cauſent la ſtérilité, & ce ſont juſtement ces deux veines qu'ils coupent. Quand ils approchent donc de leurs femmes, ils ne ſe trouvent plus hommes. Ils ne s'embarraſſent pas pour la premiere fois que cela leur arrive, & ſe tiennent en repos: mais après pluſieurs eſſais, voyant que cette foibleſſe continue, alors ils ne doutent plus qu'ils n'aient offenſé les Dieux, qui pour ſe venger leur font ſentir ces effets de leur colere. Ils prennent donc des robes de femmes, & avouant publiquement leur impuiſſance, ils vivent en femmes & en font toutes les fonctions. Mais ce mal n'arrive point du tout aux pauvres. Il n'y a que les nobles & les riches qui en ſont attaqués, parce qu'ils vont toujours à cheval, au lieu que les pauvres vont à pié. Or ſi cette maladie étoit envoyée particulierement par les Dieux, elle arriveroit aux uns comme aux autres, & encore plutôt aux pauvres qu'aux riches, car les pauvres honorent bien moins les Dieux. En effet ce ſont les riches qui leur font des ſacrifices très-fréquens, qui leur élevent des temples, qui leur érigent des ſtatues & qui leur font mille offrandes & mille dons; ce que les pauvres ne ſont pas en état de faire. Le plus ſouvent même ces derniers au lieu d'honorer les Dieux, murmurent & blaſphement contre eux, à cauſe du partage ſi inégal qu'ils font des richeſſes. La punition de tous ces crimes devroit donc plutôt tomber ſur les pauvres que ſur les riches qui n'y ont point de part. Mais, comme je l'ai déja dit, cette maladie ne vient des Dieux que comme les autres, & elles ont toutes leurs cauſes dans la nature. Voilà ce qui produit la maladie des Scythes, & il en eſt de même dans tous les autres pays. Car partout où l'on monte ſouvent à cheval, on eſt ſujet à des douleurs de jointures, à des ſciatiques & à des gouttes, & l'on eſt peu enclin à l'amour, comme cela arrive aux Scythes, à qui le grand froid & la laſſitude ne donnent pas le tems de penſer au plaiſir, & qui d'ailleurs ne regardent pas la perte de leur virilité comme une grande infortune. Voilà ce qui regarde les Scythes.

Tous les autres Européens ſont fort différens entre eux, & pour la taille & pour le viſage, à cauſe des grands changemens de ſaiſons qui ſont très-fréquens chez eux, car ils ont de grands hivers & des étés inſupportables, de grandes pluies, de grandes ſechereſſes; & de grands vents qui produiſent beaucoup de changemens très-conſidérables; & ces changemens cauſent cette différence dans la génération par la grande varieté de leur ſemence, qui n'eſt pas toujours la même dans le même homme, étant tout autre l'hiver que l'été, & pendant la ſechereſſe que pendant les pluies. Voilà pourquoi les Aſiatiques ſe reſſemblent bien plus que les Européens; car il arrive bien plus d'altération dans la ſemence dans les pays ſujets à ces fréquens changemens de ſaiſons, que dans ceux où les ſaiſons ſont preſque toujours égales. Par là l'on trouve auſſi la raiſon de la différence des mœurs; la ruſticité, la férocité, l'audace, ſont le partage des premiers tempéramens; car les fréquentes altérations des eſprits engendent la férocité & l'audace, & détruiſent la bonté & la douceur.

Par là je juge que les Européens ſont plus courageux que les Aſiatiques, car l'égalité des ſaiſons engendre la pareſſe, & leur changement exerce le corps & l'eſprit & les porte au travail. Or la lâcheté naît de l'oiſiveté & de la pareſſe, & le courage eſt nourri par l'exercice & par l'action. Auſſi les Peuples d'Europe ſont-ils plus belliqueux que ceux d'Aſie.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait en Europe des nations différentes pour la taille, le viſage & la force; mais la cauſe de cette différence vient des raiſons que j'ai déja expoſées, & je vais le faire entendre plus clairement. Tous ceux qui habitent un pays montagneux, rude, fort élevé & fort ſec, éprouvent des changemens fort conſidérables, & par conſéquent ils ſont plus grands, plus agiſſans & plus courageux; & ces ſortes de tempéramens ne peuvent pas manquer d'être cruels & féroces: mais ceux qui vivent dans un pays enfoncé, étouffé & plein de prairies, plus ſujet aux vents chauds qu'aux vents froids, & qui n'ont que des eaux chaudes, ſont gros & charnus, ils ont les cheveux noirs, ils ſont eux-mêmes plus noirs que blancs, ils ont moins de phlegme que de bile, & n'ont ni tant de force ni tant de courage que les premiers, à moins que l'habitude ne leur donne ces qualités dont la nature leur eſt avare. Que s'ils ont dans leur pays des rivieres où ils puiſſent faire décharger les eaux de pluie & les eaux croupies, ils ſont fort ſains & ont le teint fort bon; mais s'ils n'ont point de riviere, & qu'ils ſoient obligés de boire des eaux croupies & puantes, il eſt de toute néceſſité qu'ils aient le ventre & la rate mal diſpoſés.

Ceux qui habitent un pays élevé, découvert, expoſé aux vents & où il y a abondance d'eaux, ſont grands & preſque tous ſemblables, mais ils ont moins de courage & plus de douceur.

Ceux qui demeurent dans des pays nus, maigres & ſecs, & qui ne ſont point ſujets à de grands changemens, ont le corps dur & robuſte, & ſont plus blancs que noirs; ils ſont arrogans & coleres, opiniâtres & entêtés.

Partout où l'on éprouve des changemens de ſaiſons très-fréquens & très-différens, là on trouve des hommes d'une figure très-différente & qui ne ſe reſſemblent en rien, ni pour la compléxion, ni pour les mœurs.

---

* Hérodote fait mention de cette maladie des Scythes; il nous apprend que c'eſt une punition de Vénus dont ils avoient pillé le Temple, dans quelques-unes de leurs guerres Hérodote appelle, autant que je peux m'en ſouvenir, cette maladie [illegible]; & Longin cite cette périphraſe comme un modele de métaphore. Les Commentateurs de Longin ſe ſont fort tourmentés pour s'éloigner du ſens naturel qu'elle préſente, & pour trouver de l'obſcénité dans un paſſage où il n'a eu aucun deſſein d'en ſous-entendre.

Cela vient premierement des changemens de la nature, & enſuite du terroir où l'on eſt nourri & des eaux que l'on eſt obligé de boire; car on trouvera preſque toujours que les hommes & pour la figure & pour les mœurs, reſſemblent naturellement aux pays qu'ils habitent. Dans tous les lieux où la terre eſt graſſe, molle, & aquatique, où les eaux ſont ſi peu profondes qu'elles ſont chaudes en été & froides en hiver, & où les ſaiſons ſont fort tempérées, les hommes y ſont très-charnus, peſans, ſans force & ſans vigueur, & pour l'ordinaire fort méchans; ils n'aiment qu'à dormir; c'eſt la lâcheté & la pareſſe même, & ils n'ont ni eſprit ni adreſſe pour les arts.

Mais partout où le pays eſt nu, ouvert & rude, où l'on ſent les rigueurs de l'hiver & les ardeurs de l'été, vous y trouverez des hommes maigres & tout velus, qui ſont vigoureux & robuſtes, vigilans & laborieux, arrogans & opiniâtres, plus féroces que doux, propres aux arts & nés pour la guerre; en un mot tout ce qui vient dans quelque terre que ce puiſſe être, ſe ſent des qualités de la terre qui le produit. Il ſuffit d'avoir expliqué les plus grandes différences qui ſe trouvent parmi les hommes, & pour la figure & pour le tempérament, on pourra tirer de cela des conſéquences juſtes pour parvenir ſurement à la connoiſſance de toutes celles dont on n'a point parlé. HIPPOCRATE.

AERA, Ἀίρα, *Ivroye*. Voyez *Lolium*.

AERDADI. Nom que Paracelſe donne à de certains eſprits dont il eſt le créateur, qu'il dit habiter l'air, & vivre fort long-tems. Il fait mention de ces *aerdadi* dans ſon traité *De longâ vitâ*, *L. IV. c.* 3. entre beaucoup d'autres êtres imaginaires.

ÆREOLUM. Un poids d'environ deux grains. On l'appelle encore *chalcus*. Le nom d'*æreolum* lui vient d'*æs*, airain, matiere dont il étoit fait.

AERIFICATIO. L'action de tirer l'air des autres corps; ou plus exactement, l'action de convertir les autres corps en air.

AERITIS, Ἀερῖτις ou *Anagallis*. Voyez ce dernier.

AEROLOGICE, *Aéorologie*, ou la partie de la Medecine qui traite de l'air, de ſes propriétés, de ſon uſage dans l'œconomie animale, & de ſon efficacité pour le rétabliſſement ou pour la conſervation de la ſanté. Ce mot vient d'ἀὴρ, air, & de λόγος, diſcours.

AEROMELI, Ἀερόμελι, *Miel*. Il paroît que ce mot eſt dérivé d'une expreſſion de Virgile, qui donne au *miel* l'épithete d'*aerium*;

Protinus aerii mellis cœleſtia dona
exequar.

AEROPHOBOS, de Ἀὴρ, air, & φόβος, crainte; qui craint l'air. Cælius Aurelianus dit, *Morb. Acut. L. III. c.* 12. qu'il y a des phrénétiques que le grand jour effraie, & d'autres qui craignent l'obſcurité. Il appelle ceux-là Aérophobes, *aerophobi*. Ainſi l'*aérophobie* eſt un ſymptome de phrénéſie.

AEROSIS. Réſolution imaginaire de l'air en vapeurs, qu'on ſuppoſoit néceſſaire à l'entretien des eſprits vitaux: ces vapeurs étoient engendrées, ſelon ceux qui admettoient la réſolution dont nous parlons, par l'action de l'air qu'on attire dans l'inſpiration, de la même maniere, diſoient-ils, que la flamme eſt engendrée en ſoufflant ſur la matiere allumée.

Comme cette opération n'a pas le moindre fondement dans l'œconomie animale, il ſeroit ridicule d'en parler plus au long. Au reſte, ceux qui ne ſeront pas contens de ce peu que j'en viens de dire, n'auront qu'à conſulter les *Exercitationes Phyſico-Anatomicæ de Charlton*.

Æ R U

ÆRUGINOSUS. De couleur de verd-de-gris; *Verd*. On applique ſouvent cette épithete aux matieres verdâtres que l'on rend par le vomiſſement. Voyez *Vomitus*. *Æruginoſus* ſe dit auſſi de la bile. Voyez *Bilis*.

ÆRUGO. Rouille en général d'un métal quelconque: mais il ſe dit proprement de celle du cuivre. On appelle cette rouille, verd-de-gris. Voyez *Æs*.

Æ S

ÆS, *Cuivre; Cuprum* en latin; χαλκὸς en grec; & *Venus* en langue chymique: c'eſt un des métaux imparfaits. Il eſt plus mou que le fer, ſonore, de couleur d'un rouge brillant lorſqu'il eſt poli, fuſible, & tellement ductile, que l'on en peut faire des feuilles très-minces. On trouve quelquefois le *cuivre* tout pur dans les mines, & de différentes figures; ſavoir, en petites lames très-fines, en filamens, en petites branches, en rameaux, en globules, ou en petites maſſes: mais le plus ſouvent il eſt caché dans une pyrite ou dans une mine particuliere. La pyrite de *cuivre* ſe diſtingue quelquefois par ſon éclat ſemblable à celui de l'or, & qui eſt très-beau. Cette eſpece de mine n'eſt pas la plus riche pour cela, puiſque cette couleur dépend d'un ſoufre combuſtible. La veine de *cuivre* n'eſt pas la même partout; l'une eſt jaunâtre, & l'autre purpurine ou violette; une autre griſe, une autre noire; ſouvent elle eſt mêlée avec des paillettes ou des veines d'or, & avec une teinture verdâtre. Le *cuivre* eſt rarement ſeul dans ſa mine: mais il eſt uni avec d'autres métaux, qui ſont, l'argent, le fer & le plomb; & il eſt le plus ſouvent enveloppé d'une grande quantité de ſoufres combuſtibles, très-difficiles à ſéparer. On traite différemment cette mine, ſelon les différens métaux qu'elle contient avec le *cuivre*. On calcine pluſieurs fois la mine qui contient beaucoup de ſoufre, juſqu'à ce qu'il ſe ſoit tout diſſipé; c'eſt ce que les ouvriers appellent torréfier. On briſe la mine de *cuivre* de Goſlear en morceaux gros comme le poing, & on la brûle à feu ouvert avec des copeaux & des charbons; enſuite on la caſſe en plus petits morceaux, & on la calcine de nouveau. Enfin on la calcine en très-petits morceaux, & on la torréfie une troiſieme fois; enſuite on la fond en une matiere rouge qui a la figure de pierre, & on l'appelle pierre de *cuivre*. On la torréfie une quatrieme fois, & on la fond de nouveau, & elle donne un *cuivre* noir; enſuite on la torréfie encore huit fois, alors le *cuivre* eſt dépouillé de tout ſoufre. Mais s'il contient de l'argent, on le retire ainſi.

On mêle avec le *cuivre* qui contient de l'argent, environ quatre parties de plomb plus ou moins, ſelon que le plomb dont on ſe ſert eſt plus pur, ou qu'il contient plus ou moins d'argent. On fond ces métaux enſemble à un grand feu, & on les verſe dans des formes pour en faire des pains. On place ces pains métalliques dans le fourneau d'affinage ſur deux pierres ſéparées l'une de l'autre d'un demi-doigt. On met par-deſſus des charbons, avec leſquels on fait un feu médiocre. Alors le plomb uni à l'argent ſe fond, & tombe dans un plat qui eſt deſſous. Le *cuivre* reſte ſeul dans le fourneau ſans être fondu, & reſſemble à une maſſe ſpongieuſe. Cette maſſe de *cuivre* qui ne contient plus d'argent s'appelle *cuivre* apauvri: on la fond juſqu'à ce que le *cuivre* ſoit malléable & propre aux uſages auxquels on le deſtine. Dans ce dernier travail, il ſe forme des ſcories qui ſont chargées de *cuivre*, d'argent & de plomb, que l'on fond en y mêlant de la litharge pour faire la ſéparation de ces métaux.

On trouve quelques fontaines *cuivreuſes* dont on fait du vitriol par l'ébullition, ou dont on retire du *cuivre* par la précipitation, par le moyen du fer. Quelques-uns ont regardé cette précipitation comme une tranſmutation du fer en *cuivre* faite par l'eau de ces fontaines. Il y a une fontaine célebre de cette nature auprès de la Ville de Smolnic dans la province de Scépus, près du mont Carpathi, dont l'eau corrode les morceaux de fer que l'on y jette, & ſubſtitue du *cuivre* à ſa place, ſans changer la figure qu'avoit le

fer. On retire de cette eau après quelques jours, un fer à cheval changé en *cuivre*. Les feuilles mêmes de chênes qui ſont tombées par haſard dans cette fontaine, ſe trouvent changées en *cuivre* apres quelque tems.

On trouve des mines de *cuivre* en pluſieurs endroits: mais les meilleures & les plus riches ſont dans la Suede & l'Allemagne. Le *cuivre* eſt plus mou que le fer, & plus dur que le plomb & l'étain. Il rougit au feu avant que de fondre. Sa peſanteur eſt à celle de l'or un peu plus que de quatre à neuf. Lorſqu'il eſt expoſé à l'air humide, il contracte une rouille verte: quand on le manie, il laiſſe dans les mains une odeur deſagréable; il a un gout auſtere, acre, qui cauſe des nauſées. L'eau le diſſout avec le tems, auſſi-bien que les huiles. Tous les ſels le corrodent.

La ſolution du *cuivre* par les ſels acides & par les alcalis fixes, eſt verte: mais les ſels urineux lui donnent une couleur bleue très-belle. La limaille de *cuivre* jettée ſur la flamme de la chandelle, devient ardente: mais elle ne fait point d'étincelles, & elle rend la flamme verdâtre. Fondue avec le nitre, elle fuſe légerement. Si on mêle enſemble une partie de limaille de *cuivre* & deux parties de ſublimé corroſif, & qu'on les diſtille dans une cornue de verre, le vif-argent ſe ſépare des ſels, & paſſe ſous la forme de mercure coulant par le cou de la cornue; le *cuivre* reſte au fond intimement mêlé avec les ſels, ſous la forme d'une réſine citrine ou rouge, tantôt diaphane, tantôt opaque, qui étant approchée de la flamme de la chandelle, ſe fond, s'allume, & forme une flamme verte. Le *cuivre* calciné à un feu violent & de longue durée, étant privé de ſon ſoufre, ſe réduit à une cendre rougeâtre, qui étant expoſée ſur une thuile au foyer d'une grande lentille de verre, ſe change en un verre fort rouge & preſque opaque. Ce verre étant fondu au même foyer ſur des charbons, reprend ſon ancienne forme de *cuivre*, en reprenant un nouveau ſoufre. Nous pouvons conclurre de-là que le *cuivre* contient une grande quantité de ſoufres combuſtibles, quoiqu'il n'en contienne pas tant que le fer, & que ſa ſubſtance métallique eſt une terre rouge vitrifiable. Le *cuivre* reçoit par les vapeurs du mercure ou de l'arſenic, une couleur argentée, mais qui ne dure pas. Lorſqu'on le fond avec la pierre calaminaire, ou le zinc, il prend une couleur jaune ou dorée, & on l'appelle laiton. Nous rapporterons les différentes manieres de faire le laiton aux articles *Cadmia* & *Zinc*.

Le *cuivre*, à cauſe de ſa grande ductilité & de ſon éclat, eſt d'un fréquent uſage: mais on l'emploie rarement en Medecine, du moins intérieurement; car ce métal eſt mis au rang des poiſons, principalement ſa rouille. L'eau & les alimens que l'on garde quelque tems dans les vaiſſeaux de *cuivre*, deviennent fort nuiſibles: ils produiſent des douleurs & des coliques dans l'eſtomac & les inteſtins, des vomiſſemens extremes, des envies fréquentes & inutiles d'aller à la ſelle, des exulcérations dans les inteſtins; quelquefois une grande difficulté de reſpirer, des contractions ſpaſmodiques dans les membres; enfin la mort, ſelon que la quantité qu'on a priſe de ce poiſon, eſt plus ou moins grande.

La maniere de remédier à ce poiſon, eſt la même que celle qu'on emploie contre l'arſenic & le ſublimé corroſif pris intérieurement, ſavoir, le lait, le beurre frais fondu que l'on fait boire abondamment; après cela le vomiſſement que l'on excite par une abondante boiſſon d'eau tiede, des lavemens avec l'huile, le beurre, ou les bouillons gras, enſuite les cordiaux & la diete de lait.

Les Anciens ont fait différentes préparations du *cuivre* qu'ils employoient dans les remedes; telles ſont le verd-de-gris, la fleur de *cuivre*, le *cuivre* brûlé & l'écaille de *cuivre*. De toutes ces préparations, il n'y a gueres que le verd-de-gris qui ſoit en uſage. Le verdet ou verd-de-gris, eſt une certaine rouille verte, raclée des lames de *cuivre*. On le prépare ainſi en Languedoc. On met dans des vaiſſeaux de terre des grapes de raiſins ſeches, arroſées de bon vin: on les laiſſe neuf ou dix jours pour exciter une légere fermentation; enſuite on les froiſſe dans les mains, & on en fait des pelotons, & on les arrange dans des vaiſſeaux de terre deſtinés à cet uſage, dans leſquels on verſe une quantité ſuffiſante d'excellent vin, juſqu'à ce que le peloton trempe environ à moitié: on couvre le pot d'un couvercle de paille: on le met à la cave pour le faire macérer pendant douze ou quinze heures: on retourne ces pelotons de quatre en quatre heures, afin que le vin les pénetre de tous côtés. Enſuite on arrange les pelotons ſur des lattes à la hauteur d'un doigt, au-deſſus de la ſuperficie du vin; & on ferme le vaiſſeau pendant dix ou douze jours. Alors les pelotons exhalent une odeur forte & ſubtile, & qui eſt propre à la diſſolution du *cuivre*. On les froiſſe dans les mains, afin que la partie extérieure qui eſt plus ſeche, ſe mêle avec la partie intérieure qui eſt encore imbibée de vin. Les grapes étant ainſi préparées, on les place dans le vaiſſeau dont nous avons parlé, où l'on a laiſſé le vin aigri, & on les met alternativement avec les lames de *cuivre* ſur des lattes lit ſur lit. Le premier lit eſt toujours de lames de *cuivre*, & le dernier de grapes. Les lames de *cuivre* ſont de quatre pouces de long ſur trois de large. Si elles ſont neuves, on les enſevelit pendant vingt-quatre heures dans le verd-de-gris; avant que de s'en ſervir; puis on les chauffe un peu au feu. Les lits étant ainſi diſpoſés, & le vaiſſeau étant rempli & bouché, on laiſſe le tout juſqu'à ce que le verd-de-gris ſoit fait, & qu'il paroiſſe un duvet d'un verd blanchâtre, ce qui arrive plutôt ou plus tard, ſelon le caractere du *cuivre*; car il y en a qui donne du verd-de-gris en ſix ou ſept jours; d'autre demande douze ou quinze jours. On tire alors du vaiſſeau les lames couvertes de rouille, on les met les unes ſur les autres, & on verſe d'excellent vin ſur les bords; on les arrange en pile ſur une latte, & on les enveloppe de linges trempés dans le vin. Par-là, dit-on, la rouille ſe pourrit, après quoi on la racle, & on la garde pour l'uſage. Les Peintres & les Teinturiers ſe ſervent de verd-de-gris; les Medecins l'emploient rarement à l'intérieur. Il déterge & deſſeche les ulceres; il conſume les chairs fongueuſes & ſuperflues; il ronge les calloſités. On l'emploie dans le baume verd. GEOFFROI.

Quant à l'uſage du verd-de-gris dans les emplâtres, Oribaſe ordonne d'après Antillus, de ne point l'ajouter aux autres ingrédiens, tandis qu'ils bouillent. On mettra, dit-il, le verd-de-gris dans un mortier, & on le broyera dans du vinaigre, que l'on verſera enſuite ſur les autres ingrédiens avec leſquels on le mêlera.

Le même Auteur compte le verd-de-gris entre les émétiques, *Lib. VII. c.* 26. & entre les cicatriſans, *Lib. XIV. c.* 57.

Actuarius le recommande dans les calloſités des paupieres.

On ſent au gout l'acreté du verd-de-gris: il réſout, il emporte & conſume les chairs tant molles que dures. Si l'on en jette un peu dans une quantité de cérat, on aura un détergent qui ne ſera point mordicant. PAUL ÆGINETTE, *L. VII. c.* 3.

Oribaſe dit les mêmes choſes à peu près dans les mêmes termes, *L. II. c.* 1.

Le verd-de-gris naturel eſt une eſpece de marcaſſite verdâtre ſemblable à du mâche-fer qui ſe trouve dans les mines de *cuivre*, & qui n'eſt d'aucun uſage que je ſache.

Le verdet ou verd-de-gris, ou rouille de *cuivre*, ſe fait avec des lames de *cuivre* rouge & des raffés de raiſins imbibés de bon vin, mis enſemble dans un grand pot de terre lit ſur lit; c'eſt-à-dire, que l'on met une poignée de raffés au fond d'un pot & deſſus des lames de *cuivre*, & enſuite des raffés, & après du *cuivre*; &

l'on continue ainſi juſqu'à ce que le pot ſoit plein.

On le porte enſuite à la cave ; & au bout de quelques jours, on retire ces lames de *cuivre* qui ſont chargées d'une rouille verte, qu'on appelle en latin *Ærugo æris ;* & après avoir ratiſſé cette rouille, ils remettent les plaques tout de nouveau dans ces pots avec des raffés, & continuant de la même maniere juſqu'à ce que le *cuivre* ſoit conſommé, ou rendu ſi mince, qu'on puiſſe le mélanger avec le verdet.

La plupart de ceux qui ont écrit du verd-de-gris, nous diſent qu'il ſe fait avec du vinaigre, ce qui n'eſt pas vrai ; car le meilleur vin n'y eſt pas trop bon: & cela eſt ſi vrai, qu'il n'y a preſque que le vin de Languedoc qui ſoit capable de faire du bon verdet ; c'eſt ce qui fait que la plus grande partie du verd-de-gris qui ſe conſomme en France, & même dans le pays étranger, ſe fait dedans & autour de Montpellier. Et c'eſt une marchandiſe fort difficile à bien faire, quoiqu'il ſemble d'abord qu'il n'y ait rien de ſi aiſé ; car pour le peu qu'on le manque, on l'engraiſſe & on le perd, en ce qu'il noircit, & qu'on ne lui peut plus faire prendre corps.

Il y a quelques Auteurs qui diſent que l'on peut faire du verd-de-gris en mettant des lames de *cuivre* dans un creuſet avec du ſel, du ſoufre & du tartre ; & après avoir été calcinées & refroidies, ces lames de *cuivre* ſont converties en un très-beau verd-de-gris : mais ces façons, ſuppoſé qu'elles ſoient véritables, ne ſont préſentement d'aucun uſage, en ce que tout le verdet que nous vendons, eſt fait & fabriqué de la maniere que j'ai dit ci-devant.

Nous tirons de Montpellier de deux ſortes de verdet, ſavoir, en poudre & en pain, lequel pour être de bonne qualité, il faut qu'il ſoit ſec, d'un beau verd foncé, & le moins rempli de taches blanches qu'il ſera poſſible. Le verd-de-gris eſt la marchandiſe la plus ingrate, & celle de l'épicerie où il y a le plus à perdre ; c'eſt ce qui fait que ceux qui le fabriquent, ſont obligés d'y mélanger des drogues qu'il n'eſt pas beſoin de nommer, & de le rendre ſi humide, que les marchands qui le reçoivent y perdent beaucoup, à cauſe du gros déchet qu'il fait, ſans comprendre la peau qui l'enveloppe, qui eſt comptée au détailleur comme le verdet. Il ſeroit beaucoup plus à propos que ceux qui l'emploient l'achetaſſent plus cher, & qu'il fût de la qualité requiſe ; car je crois qu'il n'y a point de pain de verdet du poids de vingt-cinq livres, tel qu'on nous l'envoie de Montpellier, qui après avoir été ſéché ne ſoit déchu d'un grand tiers : ainſi du verd-de-gris qui aura couté vingt ſols mou, reviendra à près de vingt-huit ſols étant ſec. Il faut choiſir le verdet d'un beau verd foncé, le moins rempli de taches blanches & de petites parties de *cuivre* ; enfin le plus ſec qu'il ſe pourra.

Le verd-de-gris eſt une drogue des plus uſitées que nous ayons ; & c'eſt une choſe preſque incroyable que la quantité qui s'en emploie, non pas pour la Medecine, mais par les Teinturiers, Pelletiers, Chapeliers, Maréchaux & Peintres. Mais ce qu'il y a à remarquer, c'eſt que l'on ne ſauroit employer le verd-de-gris ſeul broyé à l'huile : il faut de néceſſité abſolue y mêler, pour la peinture, de la céruſe ; car au lieu de faire du verd, il feroit du noir. A l'égard des propriétés médicinales du verd-de-gris, on l'eſtime propre pour manger les chairs : les Apothicaires en emploient dans quelques onguens & emplâtres, comme l'*égyptiac*, l'*apoſtolorum*, l'emplâtre *divin* & autres.

Ceux qui colorent le papier en verd, ſe ſervent du verd-de-gris & du tartre blanc pour lui donner cette couleur.

Les Apothicaires ou autres perſonnes qui auront beſoin de verd-de-gris pour employer dans les compoſitions ci-deſſus nommées, ou autres, au lieu de le mettre en poudre, pourront le diſſoudre dans le vinaigre, & le paſſer par un tamis de crin, & par ce moyen éviteront la méchante qualité du verdet, qu'ils ſeroient obligés de ſouffrir en le mettant en poudre.

Il déterge puiſſamment, il conſume les excroiſſances des chairs, l'atténue & réſout, & on ne s'en ſert que dans les médicamens extérieurs. Il eſt acre & digeſtif : il cicatriſe les ulceres, ſi on le mêle avec de l'huile & de la cire.

Il eſt d'un bon uſage dans la goutte, diſſous dans de l'eau bien pure, & appliqué chaud ſur la partie.

On l'emploie dans les maladies des yeux, & il emporte effectivement les taches & les taies. Mais avant que de s'en ſervir, ſoit pour les yeux, ſoit pour les plaies & les ulceres, il faut le purifier de la maniere ſuivante.

Mettez-le en poudre. Jettez deſſus ſix ou ſept fois ſon poids d'eſprit de vinaigre ; laiſſez le mélange en digeſtion juſqu'à ce que le vinaigre ait une couleur très-verte. Tranſvaſez & ſéparez les impuretés. Evaporez le vinaigre dans un vaiſſeau de *cuivre*, & vous trouverez au fond un excellent verd-de-gris : une once de ce verd-de-gris en vaudra dix de l'autre.

Prenez de ce *verd-de-gris raffiné, une dragme,*
d'eſprit de ſel ammoniac, une demie-once,
d'alcohol de vin camphré, deux onces ;

Faites-en un collyre pour laver les yeux.

Prenez *de blancs d'œufs battus avec de l'eau de fontaine ;*
quatre onces ;

Ajoutez y *du ſucre de ſaturne, dix grains,*
du vitriol blanc, ſix grains,
& autant de ce collyre qu'il en faut pour lui donner une couleur d'azur ;

Lavez-vous les yeux avec cette compoſition, deux, trois ou quatre fois par jour.

L'onguent préparé avec ce verd-de-gris rectifié, le miel, les ſucs des vulnéraires, le vinaigre & le ſoufre détergent de vitriol, ſera bon pour les plaies ſuppurantes, les ulceres aux jointures, &c. Lemery.

Du verd-de-gris cryſtalliſé.

Le *verd-de-gris* cryſtalliſé, ou cryſtaux de verdet, & ſuivant les marchands & les peintres, verd calciné ou diſtillé, eſt du *verd-de-gris* diſſous dans du vinaigre diſtillé, & enſuite filtré, evaporé & cryſtalliſé à la cave, ces cryſtaux de verdet ſont de quelque uſage dans la Medecine, pour manger les chairs fongueuſes. Ils ſont auſſi employés par les peintres, pour peindre en verd, ſurtout pour la mignature.

Tous les cryſtaux de verdet, que nous vendons à Paris, viennent de Hollande ou de Lyon, & à la couleur près reſſemblent beaucoup au ſucre candi, ſurtout à celui qui eſt en bâtons. Pour qu'il ſoit de la qualité requiſe, il doit être en beaux cryſtaux, clairs & tranſparens, bien ſecs, & le moins chargés de bois qu'il ſe pourra. On remarquera ici que les cryſtaux de verdet, que les Apothicaires font, ſont cryſtalliſés en portant la diſſolution de *verd-de-gris* à la cave ; au lieu que ceux que nous faiſons venir de quelques endroits ſont faits de la même maniere que le ſucre candi, ainſi que quelques perſonnes me l'ont aſſuré.

Je ne ſai ce qui a porté les marchands à appeller ces cryſtaux de verdet, verd diſtillé ou verd calciné, vu qu'il n'eſt ni diſtilé ni calciné, puiſqu'on le prépare comme j'ai dit ci-deſſus.

L'on peut faire encore des cryſtaux de verdet, en faiſant diſſoudre du *cuivre* en grenaille dans l'eſprit de nitre, enſuite évaporer juſqu'à pellicule, & porter à la cave, pour le réduire en cryſtaux.

Si l'on veut réduire ces cryſtaux en liqueur, après avoir été ſéchés, on les reporte à la cave, où ils deviennent fluides, en attirant l'humidité. Cette liqueur eſt appellée par les Apothicaires & par les Chymiſtes, liqueur

de *cuivre* ou de Vénus; & les cryſtaux, vitriol de Vénus, ou vitriol de *cuivre*. POMET.

De l'Ærugo Scolecia.

Il y a deux ſortes d'*Ærugo Scolecia;* l'une foſſile, & l'autre artificielle. Voici comment on prépare la derniere.

Prenez le quart d'une pinte de fort vinaigre de vin blanc: mettez-le dans un mortier de *cuivre* de Chypre, dont le pilon ſoit de même métal; frottez le pilon contre le mortier, juſqu'à ce que le vinaigre ſoit devenu viſqueux & gluant. Jettez-y alors une dragme d'alun rond, & le même poids de ſel gemme blanc & tranſparent, ou du ſel marin le plus blanc, ou à leur défaut, du nitre. Remuez le tout au ſoleil pendant les chaleurs de la canicule, juſqu'à ce qu'il prenne la couleur de *verd-de-gris*, & qu'il devienne d'une conſiſtance gluante. Retirez-le, & le mettez ſous la forme de vers, tels que ceux qui s'engendrent ſur les roſiers, & gardez-le pour votre uſage. Cette compoſition ſera plus efficace & d'une beaucoup plus belle couleur, ſi, au lieu de vinaigre pur, on prend deux parties d'urine croupie & une partie de vinaigre, & qu'on acheve le reſte comme nous l'avons preſcrit.

Il y a des marchands qui réparent avec de la gomme les défauts de leur *ærugo raſilis*, lorſqu'elle a été mal travaillée; & qui la vendent pour bonne. C'eſt une friponnerie à laquelle il faut prendre garde.

Les orfevres ſe ſervent, pour ſouder l'or, d'une eſpece de *verd-de-gris* fait avec de l'urine d'enfant agitée dans un mortier de *cuivre* avec un pilon de la même matiere.

Toutes ces ſortes de *verd-de-gris* ont les vertus du *cuivre* brûlé, mais dans un degré ſupérieur. Le *Scolecia* foſſile eſt le plus eſtimé; le *raſilis* occupe la ſeconde place; la troiſieme eſt occupée par l'*artificiel*, qui eſt le plus corroſif & le plus aſtringent des trois. Quant à celui des orfevres, il répond au *Scolecia raſilis*.

Tous les *verd-de-gris* en général ſont corroſifs & aſtringens. Ils rongent & atténuent les cicatrices aux yeux; ils excitent les larmes; ils temperent les ulceres phagédéniques; ils préſervent les plaies d'inflammation: mêlés avec de la cire & de l'huile, ils conduiſent les ulceres à cicatrice. Bouillis dans du miel ils détergent les ulceres purulens & calleux. Appliqués comme collyres, (voyez *Collyrium*) avec de la gomme ammoniaque, ils conſument les calloſités dans les fiſtules lacrymales. Ils diſſipent le gonflement & les excroiſſances des gencives. Mêlés avec du miel, ils produiſent le même effet ſur les paupieres en les en frottant & en les étuvant avec une éponge trempée dans de l'eau chaude, après qu'elles en auront été frottées. En mêlant de la réſine de térébenthine, du cuivre & du nitre, on fait un remede propre à guérir la lepre.

De quelque *verd-de-gris* que vous vous ſerviez, vous commencerez par le brûler de la maniere ſuivante. Après l'avoir mis en petits morceaux, vous l'expoſerez ſur le feu dans un pot de terre, le remuant juſqu'à ce qu'il ait pris une eſpece de couleur cendrée; vous l'ôterez enſuite, & le laiſſerez refroidir pour vous en ſervir. Il y en a qui le font brûler dans un pot de terre non cuite: mais alors il ne prend pas toujours cette couleur cendrée. DIOSCORIDE, *Lib. V. c.* 92.

De l'Ærugo raſilis.

L'*Ærugo raſilis* ſe prépare de la maniere ſuivante. Mettez du vinaigre, n'importe de quelle ſorte, pourvu qu'il ſoit fort, dans un vaiſſeau; couvrez ce vaiſſeau le plus exactement qu'il eſt poſſible; enſorte qu'il n'y ait aucune communication du dedans avec l'*air* extérieur, avec un pot de *cuivre*, dont la cavité ſoit tournée du côté de celle du vaiſſeau qui contient le vinaigre. Il eſt bon que ce pot de *cuivre* ait un ventre, ou

ſoit rond: s'il étoit cylindrique, cela n'empêcheroit pas qu'on s'en ſervît. Au bout de dix jours, ſéparez ces vaiſſeaux, & vous trouverez du verd-de-gris attaché à la ſurface de celui de *cuivre*; enlevez-le. Au lieu de ſe ſervir de deux vaiſſeaux, on pourroit ſe contenter de ſuſpendre dans celui qui contient le vinaigre une plaque de *cuivre;* de ſorte que cette plaque ne touchât point au vinaigre. On la trouvera couverte de verd-de-gris, au bout du même terme. On en fera encore, en mettant une ou pluſieurs plaques de *cuivre* ſur des pédicules & des grappes de raiſin qui commencent à s'aigrir. On convertit la limaille de *cuivre* en *verd-de-gris* de la même maniere. On aura du *verd-de-gris*, ſi l'on jette du vinaigre ſur des plaques de *cuivre* couvertes d'or battu en feuilles. Il faut jetter ſur ces plaques, ainſi que ſur la limaille de *cuivre*, du vinaigre à trois ou quatre repriſes, recommençant & les retournant juſqu'à ce qu'on s'apperçoive qu'elles ſoient toutes rouillées.

On dit qu'il ſe forme de deux eſpeces de verd-de-gris dans les mines de Chypre; l'un qui eſt attaché aux pierres qui contiennent des particules de *cuivre*; l'autre qui diſtille de la cavité d'un rocher, dans les jours caniculaires.

Le premier de ces *verd-de-gris* ſe forme en petite quantité, mais il eſt excellent. L'autre eſt en abondance & d'une très-belle couleur, mais il eſt mélangé de particules pierreuſes & d'une mauvaiſe qualité.

Le *verd-de-gris* ſe peut adultérer de différentes manieres; les ſuivantes ſont les plus ordinaires. Les uns y mêlent de la pierre-ponce; d'autres du marbre ou du vitriol: on s'appercevra du mélange de la pierre-ponce & du marbre, en mouillant le pouce de la main gauche, & en écraſant deſſus avec le pouce de la droite un petit morceau de *verd-de-gris*; car le *verd-de-gris* ſe diſſoudra & s'en ira, mais le marbre & la pierree ponce demeureront indiſſolubles. Si l'on continue à les mouiller & à les frotter, la couleur verte diſparoîtra, & ils deviendront blancs. On peut encore découvrir cette falſification, en mettant ſous la dent un petit morceau de *verd-de-gris*. Le *verd-de-gris* pur eſt mou, & n'oppoſe rien de dur & de réſiſtant à la dent; qualités qu'il n'aura point, s'il eſt adultéré avec la pierre ponce ou le marbre. Quant au mélange du vitriol, on s'en appercevra en frottant une plaque de métal ou une thuile avec le verd-de-gris adultéré, & en mettant cette plaque ſur des charbons ardens. Ce qui ſera mêlé de vitriol rougira, parce qu'il eſt de la nature du vitriol de rougir ſur le feu. DIOSCORIDE, *Lib. V. c.* 91.

Oribaſe a dit exactement les mêmes choſes d'après Dioſcoride.

Du Cuivre brûlé.

L'*Æs uſtum* ou *cuivre brûlé*, eſt du *cuivre* rouge coupé en petites plaques, & miſes par couches dans un creuſet avec du ſoufre & quelque peu de ſel marin, que l'on expoſe à un grand feu de charbon. Lorſque le ſoufre eſt brûlé, on retire le *cuivre* qui ſe trouve d'une couleur de gris de fer au-deſſus, & d'un gris rougeâtre & brillant en-dedans, & fort caſſant.

Pour que l'*æs uſtum* ſoit de bonne qualité, il doit être moyennement épais, de la couleur ci-deſſus; & lorſqu'on le frotte l'un contre l'autre, il doit donner un rouge de cinabre; ce qu'il ne fera point, à moins que l'on n'y ait ajouté du ſel; c'eſt le ſecret des Hollandois, & c'eſt pour cela qu'ils le font plus beau qu'en France.

L'*æs uſtum* eſt de quelque uſage dans la Medecine, en ce qu'il eſt déterſif & eſcarotique: mais ceux qui s'en ſervent le font rougir au feu juſqu'à neuf fois, & l'éteignent chaque fois dans l'huile de lin; & après l'avoir mis en poudre, ils s'en ſervent pour manger les chairs: on appelle cette poudre d'*æs uſtum* ainſi préparée, *crocus*, ou ſafran de *cuivre*. POMET.

Le bon *cuivre* brûlé eſt rouge, & il prend en le frot-

tant, la couleur du cinabre. Celui qui eſt noir, eſt trop brûlé. On le fait avec les clous qu'on tire des vaiſſeaux qu'on déchire. On met ces clous dans un pot de terre non cuite, avec du ſel & du ſoufre arrangés lit ſur lit. On couvre ce pot; on ſcelle ſon couvercle deſſus avec de la même terre, & on le met dans le fourneau juſqu'à ce qu'il ſoit parfaitement cuit.

Il y en a qui ſe ſervent d'alun, au lieu de ſoufre & de ſel.

D'autres font brûler les clous dans le pot pendant pluſieurs jours ſans ſoufre & ſans ſel. Quelques-uns les brûlent avec du ſoufre ſeulement: dans ce dernier cas, les clous prennent une couleur de ſuie. Il y en a qui les frottent d'alun, & qui les brûlent dans un pot de terre non cuite, avec du ſoufre & du vinaigre. D'autres enfin les mouillent de vinaigre, les font brûler à trois repriſes dans un pot de *cuivre*, & les laiſſent repoſer enſuite.

Le meilleur *cuivre* brûlé eſt celui de Memphis; celui de Chypre lui ſuccede. Il eſt aſtringent, deſſéchant, atténuant, réſolvant & détergeant: il conduit les ulceres à cicatrice, il emporte les excroiſſances aux yeux, il conſume celles des chairs, & il empêche les ulceres de s'étendre. Pris dans de l'hydromel, ou en éclegme, ou mêlé avec du miel, il provoque le vomiſſement. On le lave de même que la cadmie, en changeant l'eau quatre fois par jour, juſqu'à ce qu'il n'y ait plus d'écume. Ses ſcories lavées de la même maniere, poſſedent la même vertu, mais dans un degré moindre que le *cuivre* brûlé. Dioscoride, *L. V. c.* 87.

Du verd de Montagne.

Le verd de montagne, ou verd de Hongrie, eſt une eſpece de poudre verdâtre en petits grains comme du ſable qui ſe trouve dans les montagnes de Kernauſen en Hongrie, qui vont depuis Presbourg juſqu'en Pologne. Il s'en trouve auſſi dans les montagnes de la Moravie. D'autres veulent que ce ſoit ce que les Anciens ont appellé fleur d'airain, qui ſe fait en jettant de l'eau, ou plutôt du vin ſur le *cuivre* de roſette encore rouge, c'eſt-à-dire, comme il ſort du fourneau, & que cette fleur, ou verd de montagne, ſe reçoit & ſe trouve attaché à d'autres plaques de *cuivre* froid que l'on expoſe deſſus, en petits grains comme ceux du ſable, & que cela ſe fait par les vapeurs qui s'élevent quand on jette l'eau ou le vin ſur le *cuivre* chaud; & c'eſt ce qui fait que le *cuivre* de roſette que nous avons eſt ſi mal uni & ſi rempli de petites inégalités. D'autres m'ont aſſuré que le verd de montagne étoit fait avec des lames de *cuivre* diſſoutes dans le vin, & qu'il ſe faiſoit à peu près comme le verd-de-gris. Mais comme je n'ai pu en ſavoir davantage, je dirai qu'on doit choiſir le ſec, haut en couleur, bien grenu, c'eſt-à-dire, ſableux, ce qui eſt la marque du verd de montagne naturel, & le différencie d'avec l'artificiel, que quelques-uns font en pulvériſant du verd-de-gris, & en y mêlant quelque peu de blanc de céruſe.

Le verd de montagne n'a d'uſage que dans la peinture, principalement pour peindre en verd d'herbe; c'eſt pourquoi preſque toute la peinture verte qui repréſente des jardins, eſt faite de verd de montagne.

Comme le verd de montagne eſt une marchandiſe qui vient de différens endroits, c'eſt par cette raiſon qu'on en voit de pluſieurs ſortes & à différens prix. Ceux qui en auront beſoin ne s'attacheront pas au bon marché, pourvu qu'il ſoit de la qualité que j'ai dit. Pomet.

De la fleur de Cuivre.

La fleur de *cuivre Officin.* n'eſt autre choſe que du *cuivre* réduit en petits grains comme la ſemence de millet. On la retire du *cuivre* en fuſion, ſur lequel on jette de l'eau froide; elle nage à ſa ſurface; on la recueille, & on s'en ſert pour différens uſages. Geoffroi.

La fleur de *cuivre*, que quelques anciens ont appellé ἄνθος, ou *le reſte des clous*, eſt bonne, quand elle eſt friable, d'une couleur jaune, après avoir été frottée, ſemblable à la graine de millet, petite, peſante: elle eſt peu brillante, lorſqu'elle n'eſt point mêlée de limaille de *cuivre*, ce avec quoi on l'adultere ſouvent. On reconnoîtra cette falſification, en en mettant ſous la dent, car la limaille la quittera & s'étendra ſous la dent. Voici comment on la ramaſſe. Lorſque le *cuivre* eſt en fuſion & qu'il coule du fourneau par les rigoles qu'on lui a préparées, dans le lieu deſtiné à le recevoir: alors les ouvriers qui travaillent à rafiner les métaux, jettent deſſus de l'eau fraîche pour le refroidir. Le métal ardent ſe condenſe par la chute ſubite de l'eau fraîche, pétille, jaillit & jette, pour ainſi dire, la fleur.

Elle eſt aſtringente & elle réprime les excroiſſances. Elle diſſipe de deſſus la prunelle de l'œil, les taies qui peuvent obſcurcir la vue; elle eſt très-corroſive. Donnée au poids de douze grains, elle chaſſe les humeurs groſſieres. Elle conſume les excroiſſances charnues aux narines & à l'anus. Priſe dans du vin, elle arrête les évacuations immodérées. La blanche réduite en poudre & ſoufflée dans l'oreille par un petit tuyau, eſt capable de remédier à une ſurdité invétérée; & appliquée avec du miel, elle diſſipe le gonflement de la luette & des amygdales. Dioscoride, *L. V. c.* 88.

Pline fait le même éloge de la fleur de cuivre, d'après Dioſcoride.

De l'écaille de cuivre.

L'écaille de *cuivre Officin.* differe peu du *cuivre* brûlé; car ce ſont des particules de *cuivre* brûlé qui s'en détachent, lorſqu'on le frappe avec le marteau. Cette écaille, ou à ſa place la limaille de laiton pulvériſée avec le ſoufre & la racine d'iris de Florence, miſe dans les ſouliers, arrête l'odeur puante des piés, mais ce n'eſt pas toujours ſans danger. Car ſi on arrête imprudemment cette ſueur fétide, il ſurvient quelquefois des maux plus funeſtes. Geoffroi.

Celle qui eſt faite en Chypre dans les boutiques où l'on travaille le *cuivre*, épaiſſe & connue ſous le nom d'*hélitis*, eſt la meilleure. Celle qui vient du travail des ouvrages en *cuivre*, peu épaiſſe & preſque ſans conſiſtance, ne vaut rien, ou du moins paſſe pour ne rien valoir. Ainſi, laiſſant celle-ci, on choiſira l'autre qui eſt épaiſſe & d'un jaune foncé. Si on la mouille avec du vinaigre elle ſe tournera en rouille.

Elle eſt atténuante. Elle réprime & elle arrête le progrès des ulceres phagédeniques, elle les fait ſuppurer & cicatriſer. Priſe dans l'hydromel, elle purge le phlegme. Quelques-uns la donnent dans de la farine, ſous la forme de pilules. On la compte entre les collyres ou remedes pour les yeux, car elle diſſipe la dureté des paupieres, & elle en deſſeche les fluxions.

On la lave de la maniere ſuivante: Mettez une demie livre d'écaille de *cuivre*, ſeche & nettoyée de toutes parties hétérogenes, dans un mortier avec de l'eau. Agitez l'eau avec la main, juſqu'à ce que l'écaille ſoit deſcendue au fond de l'eau. Enlevez ce qui ſurnagera. Jettez cette premiere eau. Prenez enſuite un petit verre ou la douzieme partie d'une pinte d'eau de pluie, & jettez-là ſur l'écaille que vous frotterez contre le mortier avec le plat de la main, comme ſi vous la vouliez réduire en poudre. Lorſque l'eau commencera à devenir viſqueuſe, remettez deſſus un autre petit verre d'eau. Recommencez cette opération ſix fois, c'eſt-à-dire juſqu'à ce que vous ayez verſé une demi-pinte d'eau ſur l'écaille que vous frotterez contre le mortier pendant tout ce tems avec force. Alors prenez l'écaille dans votre main & frottez-là vivement contre les parois du mortier: mettez enſuite tout ce qui eſt humecté dans cette opération, dans un vaſe de *cuivre* rouge. Voilà ce qu'on peut proprement appeller la fleur de l'écaille; cette fleur a beaucoup de vertus, & elle eſt très-efficace dans les maladies des yeux. Ce qui reſte après cela ne vaut preſque rien. Cependant on peut continuer de le laver, juſqu'à ce qu'il n'y ait plus de viſcoſité; le couvrir enſuite avec un linge propre; le laiſſer repoſer pendant deux jours; jetter l'eau qui ſera deſſus & après qu'il ſera ſuffiſamment ſec,

l'enfermer dans une boîte pour s'en ſervir dans le beſoin. Dioscoride, *L. V. c.* 89.

Les principaux médicamens préparés avec le *cuivre* ſont, le précipité verd, dont on trouvera la deſcription parmi les préparations du mercure, & l'*ens veneris* de M. Boyle, qu'on prépare de la maniere ſuivante.

Prenez *du colcothar de vitriol bleu de Hongrie, ou du* cuivre *bien calciné & bien lavé, deux dragmes, de ſel ammoniac, quatre dragmes.*

Mêlez exactement & ſublimez trois fois les fleurs, les cohobant ſur le *caput mortuum.* La doſe eſt depuis un grain juſqu'à ſix. Boyle le recommande dans le rachitis, & on le vante comme un excellent remede dans la gonorrhée invétérée.

On prépare une teinture bleue avec le cuivre, le ſel ammoniac & l'eau de chaux, que l'on appelle collyre bleu. Il ſert pour les maladies des yeux, pour arrêter les gonorrhées & pour déterger & deſſecher les ulceres.

On prépare un collyre excellent pour les cataractes commençantes, les taies, le larmoyement involontaire, & la plupart des maladies des yeux, en faiſant infuſer pendant une nuit des lames de *cuivre* dans de l'eau de chaux ou ſeule, ou à laquelle on aura ajouté de l'eſprit de ſel ammoniac. Lemery.

Les Chymiſtes croient que le *cuivre* contient un ſoufre rouge, que Van-Helmont appelle feu de Venus & ſoufre des Philoſophes, propre pour faire vivre longtems. Ils font tous leurs efforts pour le tirer de ce métal, pour deux raiſons, 1°. Pour avoir un excellent remede contre toutes les maladies & un puiſſant anodyn dans les douleurs. 2°. Pour dépouiller le *cuivre* de ſa teinture rouge, & pour le changer en un métal blanc & très-approchant de l'argent : mais nous ne reconnoiſſons aucun autre ſoufre dans le *cuivre*, excepté une ſubſtance bitumineuſe ou inflammable qui eſt commune à tous les métaux, & telle que celle qui ſe trouve dans tous les mixtes inflammables ; c'eſt pourquoi c'eſt à tort qu'ils lui donnent tant d'éloge. La couleur rouge du *cuivre* ne vient pas du ſoufre, mais de la terre ; c'eſt donc en vain qu'ils aſſurent qu'ils ont tiré du *cuivre* un ſoufre rouge, dans les différentes teintures qu'ils en ont faites. Car ces teintures ne ſont autre choſe que du cuivre diviſé en des parties très-fines qui nagent dans divers menſtrues ſous différente couleur ; ce que l'on peut démontrer facilement par la précipitation de ces couleurs. C'eſt auſſi en vain qu'ils diſent que le *cuivre* a été dépouillé de ſon habit rouge, & qu'il a été blanchi en le dépouillant de ſon ſoufre rouge. Car le *cuivre* ainſi préparé ne devient pas blanc, parce qu'il a perdu ſon ſoufre, mais à cauſe de l'union d'une terre blanche qui eſt contenue dans les ſels alkalis, comme le ſavant Becher l'a fort bien obſervé. Geoffroy.

Diſſolution du cuivre *par le vinaigre diſtillé, de Boerhaave*

Prenez un large vaiſſeau de verre, dont l'ouverture ſoit auſſi fort large ; adaptez-y le chapiteau d'un alambic. Mettez dans ce chapiteau des plaques de *cuivre* fort minces, diſpoſées de façon qu'elles puiſſent ſe tenir un peu droites, ſans tomber, & rangées tout autour des bords de ſa partie concave. Mettez du vinaigre dans le vaiſſeau, & le vaiſſeau ſur un feu de ſable, ajuſtez deſſus le chapiteau avec les plaques de cuivre, appliquez-y un récipent, & diſtilez pendant douze heures à un feu modéré. Alors le vinaigre paſſera teint en verd ; & ſi l'opération eſt pouſſée pendant un tems ſuffiſant, toute la ſubſtance du *cuivre* ſera diſſoute. La liqueur ainſi préparée, filtrée & épaiſſie à une chaleur modérée, prendra la couleur de l'émeraude, mais ſon odeur ſera déſagréable, & la plus petite goutte ſera un émétique puiſſant. Les plaques étant ſéchées donnent une rouille ou fleur de *cuivre*, mais qui n'eſt point le vrai verd-de-gris de *cuivre*, il ſe fait ſeulement à Montpellier, de la maniere que nous l'avons décrit plus haut.

Si le verd-de-gris ordinaire qu'on vend chez les Apothiquaires eſt mis en ébullition dans un vaiſſeau bien fermé avec du vinaigre pur diſtillé, juſqu'à ce que la teinture en ſoit extraite ; ſi l'on ôte ce vinaigre, qu'on en remette de nouveau & qu'on faſſe bouillir derechef ce mélange, répétant toute cette opération juſqu'à ce que le vinaigre ne ſoit plus teint, il reſtera une grande quantité de matiere indiſſoluble ; ce qui démontre qu'il y a quelque matiere étrangere mêlée avec le verd-de-gris commun, & qu'il eſt adultéré. Si l'on dépure par la filtration toutes ces liqueurs teintes & qu'on les diſtile, juſqu'à ce qu'il en reſte ſeulement une quatrieme partie, on aura une très-forte liqueur de *cuivre.*

On voit par cette opération, combien eſt grande la ſolubilité du *cuivre*, & quelle eſt l'origine du *verd-de-gris.* Comme le *cuivre* devient promptement verd par le moyen des acides, cela nous fournit une méthode de découvrir ce métal, lorſqu'il eſt mêlé avec de l'argent, auquel cas il eſt exceſſivement émétique & purgatif. Si on touche avec la liqueur dont nous avons parlé, les ulceres aqueux, ſanieux & virulens, elle les reſſerrera, les deſſechera & les nettoyera juſqu'au vif.

Diſſolution du cuivre *par le ſel ammoniac.*

Mêlez trois parties de ſel ammoniac, avec une partie de limaille de cuivre le plus pur. Verſez deſſus quatre parties d'eau pure.

Mettez ce mélange dans une cucurbite faite exprès. Séchez-le ſur un feu modéré, & faites-le diſſoudre derechef à l'air. Répétez cette réſolution & cette diſſolution pluſieurs fois, & vous aurez enfin une diſſolution entiere de cuivre. Faites bouillir ce mélange dans de l'eau, filtrez-le & épaiſſiſſez-le un peu, & vous aurez une teinture bleue. Si ſelon la méthode de l'art, vous la cryſtalliſez, vous aurez de fort beaux cryſtaux de *cuivre.*

Cette opération montre comment le *cuivre* & les ſels agiſſent l'un ſur l'autre ; cette liqueur eſt le fameux anti-épileptique pour les enfans. Si on leur en donne quelques goutes à jeun dans de l'hydromel, elle operera par les ſelles, elle excitera des nauſées & elle produira des effets conſidérables ſur leur eſtomac foible & languiſſant, en le picotant & en chaſſant les eaux & les glaires qu'il pourroit contenir ; elle agira auſſi dans les inteſtins & y tuera les vers. On peut donc diſſiper avec ce remede quelques mauvaiſes affections du corps, & guérir quelques eſpeces d'épilepſies.

Diſſolution du cuivre *par l'eau-forte.*

Mettez une petite quantité de limaille très-fine de *cuivre* pur dans de l'eau-forte commune ou dans de l'eſprit de nitre. Il y aura ſur le champ une violente effervescence, qui donnera une fumée rouge, & au bout d'un moment la liqueur prendra une belle couleur verte. Procédez de cette maniere juſqu'à ce que la portion de *cuivre* que vous y jetterez n'augmente plus la couleur verte. Lorſque le repos aura dépuré la liqueur, filtrez-là & l'évaporez à la moitié.

Nous voyons par-là l'effet de l'acide du nitre ſur le *cuivre.* Cette teinture eſt émétique priſe en très-petite quantité. Elle tue tous les inſectes. Si on la mêle dans une grande quantité d'eau, elle détruit très-promptement les puces & les poux, tant les poux ordinaires & de l'eſpece commune, que ceux qui ſont plats & qui viennent ſur le pubis. Elle produit ſur les ulceres les mêmes effets que le vinaigre de *cuivre.* Il faut s'en ſervir avec précaution.

Diſſolution du cuivre *par l'eau régale.*

Jettez de la limaille de *cuivre* dans de l'eau régale ou de l'eſprit de ſel. Procédez comme dans l'opération précédente & l'effet ſera le même.

D'où il paroît que l'eau régale & l'eau-forte diſſolvent également le *cuivre*. C'eſt ſans trop de fondement que quelques Chymiſtes ſuppoſant entre elles de la diverſité, ont cherché des raiſons pourquoi l'une diſſolvoit l'or ſeulement, & l'autre l'argent. Cela vient moins de leur diverſité, que de la diverſe diſpoſition de ces corps, relativement à chacune de ces liqueurs. Il n'y a que l'expérience qui puiſſe nous éclairer ſur cette diſpoſition. C'eſt avec auſſi peu de fondement qu'ils aſſurent une reſſemblance entre les métaux, de ce qu'ils ſont diſſous dans les mêmes menſtrues. La bonne Chymie procede lentement dans les queſtions de cette nature, & elle ne ſe jette point dans des jugemens ſi généraux, ſans être bien appuyée ſur l'obſervation.

Diſſolution du cuivre *par un alkali volatil.*

Verſez ſur une dragme de limaille de *cuivre* miſe dans un vaiſſeau bien propre, douze fois autant d'un bon eſprit alkali de ſel ammoniac; fermez le vaiſſeau. Agitez-le fréquemment, & vous aurez d'abord une teinture d'azur & enſuite d'un violet extremement beau. Verſez la teinture. Jettez derechef de l'eſprit ſur le reſte de la limaille. Vous diſſoudrez par ce moyen tout le *cuivre* peu à peu, & vous le convertirez en teinture.

Si la limaille de *cuivre* eſt humectée avec trois fois autant d'huile de tartre, *per deliquium*, enſuite digérée, ſéchée & diſſoute de nouveau, en répétant pluſieurs fois cette opération, faiſant enſuite bouillir la liqueur, la filtrant & l'épaiſſiſſant, on aura une autre diſſolution du *cuivre*, mais d'une nature fixe.

La teinture volatile alkaline contient la ſubſtance du *cuivre* diſſous. Si on en prend à jeun dans un peu d'hydromel, & qu'on ſe promene après en avoir pris, commençant d'abord par trois gouttes & augmentant dans la ſuite la doſe de trois autres gouttes tous les matins, juſqu'à quatre fois, uſant de la derniere doſe pendant quelques jours, elle eſt apéritive, elle atténue, elle échauffe, & on trouvera que c'eſt un très-prompt & très-puiſſant diurétique. Boerhaave dit avoir guéri parfaitement & avec ce remede ſeul, un homme malade d'une hydropiſie aſcite, qui rendit une ſi prodigieuſe quantité d'eau, qu'elle ſortoit de ſon corps comme d'un robinet ouvert. Les tégumens de l'abdomen lui devinrent ſi flaſques après cette évacuation, qu'on pouvoit les doubler les uns ſur les autres. Il lui ordonna enſuite un régime reſtaurant & deſſéchant; & ce malade revint en ſanté & continua de ſe bien porter pendant pluſieurs années. Cela, dit-il, lui étant arrivé, lorſqu'il commençoit à exercer la Medecine, l'encouragea beaucoup. Mais ayant éprouvé le même remede dans des cas qui lui paroiſſoient tout ſemblables au premier, le défaut de ſuccès rabattit beaucoup ſa confiance, & lui apprit que la nature avoit grande part dans tous ces évenemens extraordinairement heureux. Je ſuis convaincu, ajoute-t'il, qu'entre les différentes ſortes d'hydropiſies, il y en a beaucoup qu'on peut guérir par des méthodes entierement différentes, & qu'il y en a qu'on ne peut point guerir du tout. La teinture précédente toutefois peut être regardée comme un bon remede dans les maladies où il y a de l'acreté, des eaux, de la foibleſſe, du froid, des glaires & de la pituite. La diſſolution du *cuivre* dans tous les ſels acides, alkalins & compoſés, manifeſtes ou cachés, paroît, à en juger par l'expérience, extremement facile, puiſque l'huile exprimée des olives, l'huile diſtilée de térébenthine & d'autres qui contiennent un acide caché, prennent une couleur verte, étant miſes en digeſtion avec du *cuivre*, & deviennent de quelque utilité dans les cas où la Medecine & la Chirurgie emploient les diſſolutions de *cuivre*. Boerhaave. *Chymie.*

Je me ſuis étendu fort au long ſur le cuivre, afin que ceux à qui il convient de connoître toutes les parties de la matiere médicale, ne puiſſent pas être accuſés de l'ignorance que Pline attribue aux Medecins de ſon tems à cet égard. Cet Auteur dit en parlant des récrémens de cuivre, que les Medecins ne ſont point inſtruits de la maniere de les préparer, que la plupart d'entre eux ne les connoiſſent même pas, & qu'ils ſont par cette ignorance incapables de compoſer la plupart des médicamens; ce qui toutefois n'eſt pas moins de leur fonction que de les ordonner. Auſſi, ajoute-t-il, au lieu de travailler à acquérir les connoiſſances qui leur manquent, s'ils rencontrent dans les Ouvrages des autres quelques médicamens qu'ils aient en fantaiſie d'éprouver, ils ſont forcés de s'en rapporter à des Apothiquaires, (*Sopiariæ*) qui les falſifient au grand préjudice du malade, & de ſe contenter de vieux onguens, de vieilles emplâtres, de mauvais collyres, & du rebut des drogues.

Quiconque connoît un peu la maniere dont ſont formés nos Medecins, ne ſera pas tenté de leur appliquer le reproche que Pline fait ici aux Medecins de ſon tems; & nous avons beaucoup d'Apothiquaires qui ne manquent ni de lumieres ni de bonne foi. Ils ont profité des occaſions qu'ils ont eues d'acquérir des connoiſſances, & leur probité en eſt devenue d'autant plus utile au public.

Il falloit de deux choſes l'une, ou que l'ignorance que Pline reproche aux Medecins de ſon tems fût générale parmi eux, ou que par haine contre quelque particulier, il ait avec plus de méchanceté que de juſtice, étendu ſur tout le corps une cenſure qui ne convenoit qu'à quelques membres.

ÆSA

ÆSALO. Αἰσάλων. C'eſt le nom d'un petit oiſeau de proie, que nous appellons *Emerillon*. Aldrovandi & Ariſtote en ont fait mention. On ne lui attribue aucune propriété médicinale. Et je ne ſai pourquoi Caſtelli en a parlé dans ſon Dictionnaire. C'eſt un des oiſeaux qu'il étoit défendu aux Juifs de manger.

ÆSC

ÆSCHOS. Αἶσχος. Difformité du corps en général ou d'un membre en particulier. Constantin. Castelli.

ÆSCHRION. Medecin de la Secte empyrique dont nous ne ſavons rien, ſinon qu'il étoit extremement verſé dans la connoiſſance de la matiere médicale, & qu'il eut part à l'inſtruction de Galien qui nous a laiſſé la deſcription d'un remede contre la morſure d'un chien enragé, qu'il tenoit de lui, & qu'il eſtime très-efficace.

Voici la maniere de préparer ce remede:

Prenez *des cendres d'écreviſſes brûlées vives dans un vaiſſeau de cuivre rouge, dix parties,*
de genciane, cinq parties,
d'encens, une partie.

Que le malade prenne de ces ingrédiens mêlés dans de l'eau une bonne cuillerée pendant quarante jours de ſuite. Si on n'a point uſé de ce remede immédiatement après qu'on a été mordu; il faudra en doubler la doſe & appliquer en même-tems ſur la plaie unè emplâtre de poix *brutia*, d'opopanax, & de vinaigre, faites de la maniere ſuivante:

Prenez *de poix brutia, une livre,*
d'opopanax, trois onces,
Du plus fort vinaigre, une pinte d'Italie.

Galien

Galien dit que ſa confiance en ce remede venoit de ce qu'il n'avoit jamais vu périr aucun de ceux qui en avoient uſé. *Æſchrion* choiſiſſoit, pour brûler ſes écreviſſes, le tems du lever de la canicule, lorſque le ſoleil étoit entré dans la conſtellation du lion, trois jours après la pleine lune ou le dix-huitieme de la lune.

ÆSCHYNOMENOS, de αἰσχυνόμενος; *pudibundus*, honteux. On déſigne par cette épithete le genre des plantes que nous appellons en François *ſenſitives;* comme ſi elles donnoient quelques marques de ſentiment. La contexture de ces plantes eſt ſi foible & ſi tendre, que pour peu qu'on les touche ou qu'on les preſſe avec la main, elles reſſerrent leurs feuilles & leurs fleurs, comme ſi elles avoient été ſenſibles à ce mouvement. *Diction. de* MILLER.

ÆSCULAPIUS, *Eſculape*. On a débité ſur le compte de ce grand Medecin un ſi grand nombre de fables, qu'il eſt preſque impoſſible maintenant de les ſéparer de la vérité avec laquelle elles ſe ſont, pour ainſi dire, alliées. Cicéron dit qu'il y a eu trois Eſculapes.

Le premier qui eſt adoré en Arcadie, étoit fils d'Apollon. Il eſt l'inventeur de la ſonde & du bandage.

Le ſecond, qui étoit frere du ſecond Mercure, fut foudroyé par Jupiter & inhumé à Cynoſure dans le Peloponeſe.

Le troiſieme étoit fils d'Arſippus & d'Arſione. Il inventa la purgation, & il arracha le premier des dents.

M. le Clerc prétend qu'il n'y a eu qu'un *Eſculape*, qui a été Phénicien, ou plutôt neveu de Chanaan, qu'il dit être le même que Hermès; ou que s'il y a eu un autre homme du même nom & de la même profeſſion chez les Grecs, il n'a dû ſa réputation qu'à l'erreur dans laquelle on eſt tombé en le confondant avec le Phénicien.

Les Egyptiens rapportent qu'*Eſculape* apprit la Medecine d'Hermès, qu'ils regardent comme l'inventeur de la Medecine; & ſi l'on en croit Sanchoniathon (voyez *Euſebe*) *Eſculape* & Hermès étoient couſins germains. Car Saduc ou Sadoc frere de Miſor, pere d'Hermès, eut premierement ſept fils qu'on nomma *Dioſcures, Cabyres* ou *Corybantes*, & un huitieme qui fut *Eſculape*, dont la mere étoit une des filles de Saturne & d'Aſtarté. Cette généalogie rend vraiſemblable l'opinion de ceux qui veulent qu'*Eſculape* ait appris la Medecine d'Hermès. Au reſte, il paroît par le même Auteur dont on tient ce qu'on a déja dit, que toute cette famille s'étoit appliquée à l'étude de la Medecine; car Sanchoniathon ajoute que les Cabyres eurent des enfans qui rechercherent les vertus des plantes, qui trouverent des remedes contre la morſure des animaux venimeux, & qui ſe ſervirent d'enchantemens dans la cure des maladies.

On lit dans les Auteurs Orientaux qu'*Eſculape* fut diſciple d'Edris, & les Chrétiens d'Orient ont une tradition par laquelle il paroît qu'Enoch ou Edris eſt le même que celui que les Egyptiens ont appellé Triſmégiſte.

On croiroit volontiers ſur ce que les Auteurs Orientaux nous racontent d'*Eſculape*, qu'il donna naiſſance à l'idolâtrie, en cette maniere: *Eſculape*, diſent-ils, après la mort d'Edris ou d'Enoch, éleva à l'inſtigation du Diable, une ſtatue à ſon Maître & ſon Bienfaiteur, qu'il repréſenta avec une branche de guimauve à la main; il viſitoit ſouvent cette ſtatue à laquelle il paroiſſoit rendre des honneurs extraordinaires. Cette ſuperſtition paſſa d'*Eſculape* à ſes ſucceſſeurs. On éleva d'autres ſtatues à l'imitation de la ſienne; & de-là vint l'Idolâtrie.

Voilà tout ce que nous ſavons de l'*Eſculape* Egyptien ou Phénicien: quant à celui des Grecs, nous en ſavons beaucoup plus de choſes, mais toutes très-fabuleuſes, & conſéquemment très-incertaines; les Grecs ayant eu la manie d'enlever aux Egyptiens leur Mithologie, & de la déguiſer par des fictions & des allégories, pour ſe l'approprier.

Cet *Eſculape* paſſe pour fils d'Apollon & de Coronis, ou ſelon d'autres, d'Arſinoé, fille de Leucippe, Roi de Meſſenie; quant à Coronis, elle étoit fille de Phlegias, Roi des Lapithes. Voici quelques circonſtances de la naiſſance d'*Eſculape*, ſelon Pauſanias: « Coronis » enceinte d'Apollon, allant avec ſon pere dans le Pé» loponeſe, accoucha d'un fils ſur le territoire d'Epi» daure où elle le laiſſa. Un Berger du voiſinage s'é» tant apperçu que ſon chien & une de ſes chevres » manquoit au troupeau, ſe mit à les chercher, & il » les trouva auprès de cet enfant. La chevre lui don» nant la mamelle, & le chien faiſant le guet. Et comme » il vit de plus que cet enfant étoit environné d'un feu » céleſte, il conçut pour lui une grande vénération. »

D'autres comptent cette naiſſance autrement; mais elle n'en eſt que plus miraculeuſe. Ils diſent que » Coronis étant groſſe d'Apollon, n'avoit pas laiſſé » que d'accorder des faveurs à un jeune Arcadien » nommé Iſchies, qu'Apollon en fut ſi irrité qu'il en» voya Diane ſa ſœur à Lacerie Ville de Theſſalie où » demeuroit Coronis, pour y attirer la peſte; que Co» ronis mourut de cette peſte, & que lorſqu'elle fut » étendue ſur le bucher, le Dieu ſe ſouvenant du pré» cieux gage qu'elle portoit dans ſon ſein, y accourut, » tira l'enfant du milieu des flammes, le porta au » Centaure Chiron, & le chargea de ſon éducation. » PINDARE.

On a débité ſur la naiſſance d'*Eſculape* beaucoup d'autres fables dont nous faiſons grace au Lecteur. Pluſieurs contrées ſe ſont diſputé l'honneur de lui avoir donné le jour; c'eſt aſſez la coutume des Grecs, par rapport à leurs Perſonnages illuſtres. Mais on convient unanimement qu'il fut élevé ſous la direction du Centaure Chiron, & que par les ſecours & les leçons d'Apollon ſon pere, il poſſéda l'art de guérir les maladies à un haut point de perfection; que ſa ſupériorité dans cet art lui mérita des autels, & qu'il fut mis au nombre des dieux, après avoir rendu de grands ſervices aux hommes, en guériſant ceux qui implorerent ſon aſſiſtance, des ulceres, des plaies, des fievres, & des maladies cruelles dont ils étoient attaqués, par des enchantemens, des potions lénitives, des inciſions & des remedes appliqués à l'extérieur. Ce fut par la grande connoiſſance qu'il avoit dans toutes les parties de la Medecine, qu'il fut trouvé digne d'accompagner dans la périlleuſe entrepriſe des Argonantes, cette troupe de Héros à qui l'on a donné ce nom.

Les Grecs ne renoncerent pas à leurs hyperboles dans ce qu'ils écrivirent d'*Eſculape;* ils l'ont traité avec les mêmes exagérations que les autres Perſonnages qui ont illuſtré la Grece, & dont ils nous ont tranſmis les éloges. Selon eux, *Eſculape* ne guériſſoit pas ſeulement les Peuples des plus dangereuſes maladies, mais il avoit encore le pouvoir de reſſuſciter les morts. Ils citent là-deſſus un grand nombre d'exemples. Hyppolite fut le dernier à qui il rendit la vie. Car la fable ajoute que ſur la plainte que fit Pluton, que ſi on laiſſoit faire ce Medecin, perſonne ne mourroit plus, & que les enfers ſeroient bien-tôt deſerts; Jupiter tua *Eſculape* d'un coup de foudre, & avec lui Hyppolite qu'il avoit reſſuſcité; mais qu'à la ſollicitation d'Apollon, il fut placé entre les aſtres ſous le nom d'*Ophiucus*.

Il laiſſa deux fils Machaon & Podalirius, dont Homere a fait tant d'éloges. La femme d'*Eſculape* s'appelloit *Epione*, ſelon d'autres *Higeia* ou *Lampetia*. Il eut pour filles *Æglé*, *Panacaa*, *Jaſon*, *Remé*, & *Aceſo*. On fait encore mention d'une autre qu'on appelle *Eriopis*. On dit qu'elles s'appliquerent toutes à l'étude de la Medecine.

Après la mort d'*Eſculape*, on lui éleva tant dans la Grece, que dans les colonies Greques un grand nombre de Temples. Schulze en compte après Pauſanias, & d'autres Auteurs, juſqu'à ſoixante-trois. Les peuples y accouroient de toutes parts pour être guéris des maladies dont ils étoient attaqués, ce que l'on faiſoit apparemment par des moyens fort naturels, mais

qu'on déguiſoit par mille cérémonies aux malades qui ne manquoient pas d'attribuer à la protection miraculeuſe du Dieu, ce qui n'étoit qu'un pur effet de l'habileté des Prêtres.

Les Romains, qu'on pourroit appeller les Copiſtes de la ſuperſtition & de l'idolâtrie des Grecs, éleverent un Temple à *Eſculape* dans l'Iſle du Tibre, l'occaſion en fut très-extraordinaire au récit d'Aurelius Victor.

Rome & le territoire qui l'environnoit étoient ravagés par la peſte. Dans cette déſolation, on envoya dix Ambaſſadeurs à Epidaure avec Q. Ogulnius à leur tête, pour inviter *Eſculape* à venir au ſecours des Romains. Les Ambaſſadeurs étant arrivés à Epidaure, comme ils s'occupoient à admirer la ſtatue extraordinaire d'*Eſculape*, un grand ſerpent ſortit de deſſous ſon autel & traverſant le Temple, il alla dans le vaiſſeau des Romains, & entra dans la chambre d'Ogulnius. Les Ambaſſadeurs comblés de joie à ce préſage, mirent à la voile, & arriverent heureuſement à Antium, où les tempêtes qui s'éleverent alors, les retinrent pendant quelques jours. Le ſerpent prit ce tems pour ſortir du vaiſſeau ; & il alla ſe cacher dans un Temple ſitué dans le voiſinage, qui étoit dédié à *Eſculape*. Le calme étant revenu ſur la mer, le ſerpent rentra dans le vaiſſeau, & les Ambaſſadeurs continuerent leur voyage. Mais lorſqu'ils furent arrivés dans l'Iſle du Tibre, le ſerpent quitta pour la ſeconde fois le vaiſſeau & s'avança ſur le rivage, où on lui bâtit un Temple & la peſte ceſſa.

Pline dit qu'on bâtit le Temple d'*Eſculape* en cet endroit par une eſpece de mépris pour l'art qu'il avoit inventé, comme ſi les Romains avoient envoyé à Epidaure une Ambaſſade ſolennelle à deſſein d'injurier le Dieu dont ils avoient alors beſoin.

Plutarque a rendu une meilleure raiſon, au jugement de M. le Clerc, du choix que l'on faiſoit de certains lieux pour y bâtir les Temples d'*Eſculape*. Il a penſé que celui des Romains & preſque tous ceux de la Grece, avoient été ſitués ſur des lieux hauts & découverts, afin que les malades qui s'y rendoient, euſſent l'avantage d'être en bon air.

Il n'y a point de doute que ce ne fût à l'imitation des Grecs que les Romains placerent le Temple d'*Eſculape* hors de leur Ville. Et l'on pourroit apporter une raiſon beaucoup meilleure que celle de Plutarque, de la préférence que les Grecs donnerent à cette ſituation : ils avoient éloigné le Temple d'*Eſculape* des Villes, de peur que la corruption occaſionnée par la foule des malades qui s'adreſſoient aux Prêtres de ce Dieu pour être guéris, ne paſſât dans les lieux qu'ils habitoient, ſi les Temples en avoient été voiſins, ou qu'ils n'euſſent reſpiré un air empeſté par la même cauſe, s'ils avoient été élevés dans les villes mêmes.

On voyoit dans le Temple d'Epidaure la ſtatue d'*Eſculape ;* elle étoit compoſée partie d'or & partie d'ivoire & elle avoit été ſculptée par le fameux Thraſimede. Elle étoit d'une grandeur extraordinaire. Le Dieu étoit repréſenté aſſis ſur un throne, tenant d'une main un bâton, & s'appuyant de l'autre ſur la tête d'un dragon, avec un chien à ſes piés. Pauſanias dit que ce chien étoit mis aux piés d'*Eſculape*, parce qu'un chien l'avoit gardé lorſqu'il fut expoſé, comme on l'a dit ci-deſſus : mais ne pourroit-on pas penſer, dit M. le Clerc, que ce chien étoit l'embleme de la ſagacité, ſi néceſſaire à un Medecin.

On repréſentoit encore *Eſculape* avec une verge de pin à la main, & un ſerpent à ſes piés ; ce ſerpent ſe trouvoit particuliérement ſur le territoire d'Epidaure, il lui étoit conſacré. Ce n'étoit point un animal dangereux. On en nourriſſoit quelques-uns dans ſon Temple. Le bâton qu'on lui mettoit à la main en étoit pour l'ordinaire entortillé.

Quelquefois on mettoit un coq à ſes piés pour ſymbole de la vigilance, d'autre fois un aigle, embleme du jugement ou de la longue vie. L'aigle étoit ordinairement à ſa droite, & à ſa gauche c'étoit une tête de bélier, qui marquoit les ſonges & les divinations.

Dans pluſieurs médailles *Eſculape* ſe voit accompagné d'une petite figure repréſentant un jeune homme couvert d'une robe à capuchon. M. Spon a prétendu que c'étoit un embleme de la maladie, qui eſt l'objet de la Medecine, parce que chez les Anciens, les malades prenoient la robe & le bonnet pour ſe couvrir, au lieu que ceux qui ſe portoient bien, alloient tête nue. On appelloit ce jeune garçon ou ce petit homme *Teleſphore*, *Aceſius*, *Evamerion*, ou comme M. le Clerc le remarque, OB.

Ce que ce dernier a dit là-deſſus eſt trop curieux pour être omis. Je finirai donc par là le fabuleux de la vie d'*Eſculape*.

M. Patin rapporte une médaille frappée à l'honneur de l'Empereur Adrien, (peut-être à cauſe de la connoiſſance qu'il avoit de la Medecine,) où l'on voit d'un côté *Eſculape* avec *Hygeia*, & de l'autre *Teleſphore*, avec cette inſcription autour.

ΠΕΡΓΑ. ΕΠΙ ΚΕΦΑΛΑΙΩΝΟΣ.

Et tout auprès du *Teleſphore*, il y a ces lettres OB. Ce ſavant Antiquaire & Medecin, explique les premiers mots de cette maniere, *Pergamenorum ſub Cephalione*, ajoutant en caractere italique *Teleſphorus*. Il dit enſuite après Pauſanias, que *Teleſphore* étoit une divinité des Pergameniens qui avoit été ainſi nommée par le commandement de l'Oracle, & que quelques-uns traduiſoient ce mot par celui de *devin* ou de *ventriloque*. Cette explication, dit M. le Clerc, m'a fait croire que *Teleſphore* & OB étoit une même choſe, trouvant d'ailleurs ce dernier nom auſſi traduit par celui de *devin* ou d'eſprit ventriloque.

Voici comme en parle Selden. On traduit ordinairement le mot OB, par celui de *pithon* ou de *magicien* : mais OB étoit un eſprit ou un démon qui donnoit ſes réponſes, comme ſi les paroles étoient ſorties des parties que l'honnêteté ne permet pas de nommer, ou quelquefois de la tête, & quelquefois des aiſſelles ; mais d'une voix ſi baſſe, qu'il ſembloit qu'elle vînt de quelque cavité profonde, comme ſi un mort avoit parlé dans le tombeau, enſorte que celui qui le conſultoit, ne l'entendoit ſouvent point du tout, ou plutôt entendoit tout ce qu'il vouloit. Selden ajoute peu après ce qui ſuit. Voyez l'hiſtoire de Samuel dont la figure fut montrée à Saül par une femme, des parties honteuſes de laquelle OB parloit, ou étoit cenſé parler. L'Ecriture dans le premier Livre de Samuel, *chap.* 38. appelle cette femme *Pithoniſſe* ou *Ventriloque*, comme traduiſent les Septantes, une femme qui avoit OB. De-là vient que Saül lui parle ainſi. Prophétiſe-moi, je te prie, par OB ; ce que les Septantes ont traduit, prophétiſe-moi par le Ventriloque. OB étoit donc un eſprit qui parloit du ventre.

Voilà ce qu'on lit dans M. le Clerc. Le mot hébreu eſt אוב, OB, que les Septantes on rendu par ἐγγαστρίμυθος, & nos Traducteurs par eſprit familier ; ainſi il ne peut y avoir de conteſtation ſur la ſignification de ce mot.

Buxtorf interprete le mot hébreu OB, par celui de *python*, ou d'eſprit qui rend des réponſes par quelque puiſſance diabolique, & qui travaille à éloigner les hommes de Dieu, *Levit.* XIX. 31. & XX. 27. Il remarque que OB ſignifie encore en hébreu, *bouteille*, *Job.* XXXII. 19. Ce qui a fait dire à Aben-Eſra, qu'on l'avoit tranſporté par métaphore, à un eſprit qui enfloit le ventre de celui qui en étoit poſſédé, comme une bouteille, & rendoit ſes oracles par cette partie, d'où le poſſedé étoit appellé ἐγγαστρίμυθος.

Je remarquerai à cette occaſion qu'il y a eu des gens de nos jours, qui ſavoient ménager leur voix de façon qu'elle paroiſſoit ſortir de quelque endroit hors d'eux, ſoit éloigné de leur corps, ſoit voiſin, & cela d'un ton tel que celui de l'OB décrit par Selden. Il y avoit aux environs de Londres un garçon âgé de vingt-cinq ans,

qu'on appelloit en Anglois *The Speaking-Smith*, ce qui revient à *Voci-faber* qu'on ne peut rendre en françois, qui poſſédoit ce talent dans une grande perfection. Il ne lui eût pas été difficile de ſe faire paſſer pour ſorcier parmi la populace : mais il ſe contentoit d'effrayer des portiers, des charetiers & d'autres gens de cette eſpece, qui ne connoiſſoient point ſon ſavoir, & que leurs amis mettoient à deſſein dans la compagnie de cette eſpece d'OB. Il parut encore, il y a une dixaine d'années, quelqu'un qui avoit le même art, mais dans un degré moins parfait. Je me ſouviens d'avoir vu pluſieurs fois ce dernier dans la Province. Mais j'ai entendu parler d'une femme qui parcouroit l'Angleterre en mendiant, en comparaiſon de laquelle, ceux dont je viens de parler, n'étoient que des ignorans ; elle paroiſſoit s'entretenir avec pluſieurs perſonnes à la fois, & elle faiſoit croire aux peuples idiots, que ſes interlocuteurs étoient ſon mari & ſes enfans, qu'elle avoit perdus, il y avoit pluſieurs années. J'ai avancé plus haut qu'il ne tenoit qu'au premier de ces eſpeces de Ventriloques, de paſſer pour ſorcier parmi la populace : je dis plus ; je ſuis convaincu qu'avec un peu d'adreſſe, il en auroit impoſé dans un ſiecle ignorant, & s'il fût mort avec ſon ſecret; je ne doute point que la femme qui en ſavoit beaucoup plus que lui, n'eût eu le même ſuccès dans un ſiecle éclairé.

Mais pour revenir à l'hiſtoire d'*Eſculape*, ſans avoir aucun égard pour les recits fabuleux dont la Théologie des Grecs eſt remplie ſur ſon compte, je penſerois volontiers que c'étoit un Phénicien qui ayant étudié la nature avec ſuccès, ſurtout cette partie qui a rapport à la Medecine & à la Pharmacie, ſe fit une grande réputation & s'acquit une grande eſtime entre ſes compatriotes.

Je ſerois porté à croire qu'*Eſculape* n'eſt point ſon vrai nom ; mais celui dont les peuples qui connoiſſoient ſa capacité & ſes talens, l'avoient honoré ; car c'étoit aſſez la coutume chez les peuples Orientaux de donner aux hommes d'un mérite ſupérieur un nom tiré des choſes dans leſquelles ils excelloient ; il en étoit à peu près de même chez les Romains, où les ſurnoms étoient fort communs, & ces ſurnoms avoient la même origine que celles des noms chez les Orientaux. Ce fut par une ſuite de cet uſage qu'Hermès, le reſtaurateur de la Littérature en Egypte, fut appellé Triſmégiſte, ou plutôt du nom Egyptien qui répond à la traduction greque d'où nous eſt venu Triſmégiſte ; ce nom étoit *Siphoas*, comme nous l'apprend Sincellus, d'après Manethon Σιφωὰς ὁ ὃς Ἑρμῆς.

Les Egyptiens qui avoient nommé Hermès, *Siphoas*, par une diſtinction honorable & relative à ſes grands talens, firent la même choſe pour *Eſculape*, & ils lui impoſerent un nom relatif à l'art qu'il poſſédoit, & à l'adreſſe qu'il montroit dans l'exercice de cet art. Ils l'appellerent תשכל אב, *Haskel-ab*, le pere de la ſcience ou de l'adreſſe. Or, le dernier de ces mots paroît très-clairement dérivé du mot hébreu Phénicien שבל, *Sekel*, connoiſſance, adreſſe, intelligence.

Il étoit aſſez ordinaire chez les premiers Orientaux, d'appeller celui qui avoit ſervi le genre-humain, par quelque découverte utile, du nom de pere de cette découverte. Jubal, le premier inventeur de la muſique, eſt appellé dans les ſaintes Ecritures, *Gen. IV.* 21. le pere de tous ceux qui ſavent jouer de la harpe & des inſtrumens. Tubalcain, qui fut le premier amollir & façonner le fer par le moyen du feu, y porte le nom de אשחא אב, *Ab Eſta*, ou de pere du feu ; d'où les Grecs compoſerent leur Ἥφαιστος, & d'où les Latins dériverent leur Vulcain. Ce fut par une ſuite de cet uſage que celui qui eſt le ſujet de cette diſſertation, fut appellé par les Phéniciens ſes compatriotes, d'un nom relatif à ſes talens, *Askel-ab*, ou pere de la ſcience, ou de l'adreſſe; nom que les Grecs ne tarderent pas à corrompre, & dont ils firent *Æſculapius*.

Eſculape étant Phénicien d'origine, dit M. le Clerc dans ſon Hiſtoire de la Medecine, il eſt juſte de chercher l'étymologie de ſon nom dans la langue Phénicienne. On ne peut conteſter cette propoſition : cependant je doute qu'on ſoit ſatisfait de ce qu'il ajoute. Or, cette langue, continue-t'il, fournit dans les mots *Is Calaphot*, homme de couteau, une étymologie qui paroît la plus juſte de toutes, ou du moins qui exprime parfaitement la profeſſion d'*Eſculape*, dont le talent principal étoit la Chirurgie. Quand il ſeroit vrai qu'*Eſculape* exerçoit particulierement la Chirurgie, ce qui paroît abſolument faux, n'auroit-on pas lieu de douter que le couteau fut aſſez ancien dans cet art, pour qu'on en eût formé le nom d'*Eſculape*, comme le prétend ce ſavant.

Une vérité que l'on apperçoit au travers de toutes les fables que les Grecs ont débitées ſur le compte d'*Eſculape*, c'eſt que ce fut un des bienfaiteurs du genre-humain. Mais pour ſe former une idée juſte de ſa perſonne & de ſon caractere, il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût ſéparer exactement le vrai de la multitude prodigieuſe de fictions dont il eſt enveloppé ; c'eſt ce que nous allons eſſayer de faire. Le lecteur nous permettra, ſans doute, d'uſer du témoignage de ceux qui ont écrit ſur la Medecine : car il eſt à préſumer que ſi quelqu'un a du s'inſtruire de l'hiſtoire réelle d'*Eſculape*, ce ſont apparemment ceux qui ont exercé un Art dont il eſt le fondateur. Le premier qui en ait parlé, & que je citerai, c'eſt Celſe. La fin de l'Agriculture, dit-il dans ſa Préface, c'eſt de fournir au corps des alimens ; la fin de la Medecine, c'eſt de lui procurer la ſanté. Il n'y a point de partie du monde où cet Art ait été parfaitement ignoré. Les nations les plus barbares connoiſſent les vertus des plantes & d'autres remedes que la nature ſemble préſenter aux hommes, d'elle-même; & dont les plus ſauvages font uſage, lorſqu'ils ſont malades ou bleſſés. Mais on peut dire que la Medecine n'a fait nulle part de ſi grands progrès que dans la Grece ; on diroit que ce fût ſa patrie, elle y a fleuri peu de tems avant que de fleurir parmi nous ; car *Eſculape* paſſe pour en être le premier inventeur ; il dut les autels qu'on lui éleva, aux efforts heureux qu'il fit pour donner à cet Art, imparfait & groſſier avant lui, une forme plus ſcientifique & plus réguliere.

On trouve dans Galien quelque choſe de plus particulier ſur *Eſculape*. Si cet Auteur eût été pardonnable de donner dans les exagérations de ſes compatriotes, c'eût été dans cette occaſion, où il avoit à parler du pere de ſon Art & du Dieu de ſon pays. Cependant il a preſqu'entierement évité ce défaut.

Eſculape, le Dieu de notre pays, dit-il, preſcrivit des chanſons, des divertiſſemens, & une eſpece de muſique, à ceux qui par une agitation d'eſprit trop violente avoient tranſmis dans leur corps plus de chaleur que la modération n'en comportoit. Il conſeilla à d'autres, (& ceux à qui il donnoit cet avis n'étoient pas en petit nombre) de chaſſer, d'aller à cheval & de s'occuper aux exercices militaires ; il leur indiqua l'eſpece de mouvement qui leur ſeroit ſalutaire, & des exercices militaires, ceux qui leur étoient convenables. Il ne croyoit pas qu'il ſuffît d'avoir appris aux hommes les moyens de relever l'eſprit de ſon abatement, par l'exercice ; s'il ne leur montroit encore à proportionner ce remede à la maladie, & la nature de l'un à la nature de l'autre. Galien, *de Sanit. tuend. Liv. II. c.* 8.

La vraie Medecine forme des conjectures ſur la nature ou la conſtitution du malade ; & c'eſt ce que le gros des Medecins appelle *Idioſyncraſe* ; mais tous conviennent que ce ſujet de leurs conjectures eſt extremement difficile à connoître, & c'eſt par cette raiſon qu'ils font remonter l'origine de leur Art à Apollon & à *Eſculape*. Galien, *Meth. Med. L. III. c.* 7.

Les Grecs font deſcendre les Arts du ciel ; ils furent, diſent-ils, communiqués aux hommes par les fils & les deſcendans des Dieux. C'eſt ſur ce fondement qu'*Eſculape* fut regardé comme l'inventeur de la Medecine, qu'il avoit appriſe d'Apollon ſon pere, & qu'il

enſeigna aux hommes. Quoique les hommes euſſent avant lui quelque connoiſſance de la vertu des plantes; ce qu'on ne peut refuſer au Centaure Chiron, & aux autres Héros de la Grece dont l'éducation lui fut confiée: il s'en falloit bien que la Medecine eût la forme d'un Art. Aretée avoit, à ce qu'il paroît, fait quelques expériences, de même que Melampe & Polyidus; on peut prouver par Homere, que les Egyptiens connoiſſoient d'autres remedes que ceux qu'on tiroit des plantes; d'ailleurs on ne peut diſconvenir que l'ouverture des cadavres, que la coutume de les embaumer avoit rendue néceſſaire, n'eût inſtruit les premiers Medecins de pluſieurs choſes concernant la Chirurgie & les opérations de la main; accordons encore au haſard quelques méthodes de guérir, comme l'opération de la cataracte qu'on doit à un bouc, qui étant attaqué de cette maladie, recouvra la vue par une épine qui lui entra dans l'œil; on dit que l'uſage des clyſteres nous vient de la cigogne ou de l'Ibis, qui rempliſſant d'eau toute la longueur de ſon cou & s'inſérant le bec dans l'anus, fait faire à l'un & à l'autre l'office de nos ſeringues. L'Hiſtorien Hérodote nous dit que c'étoit la coutume d'expoſer les malades dans les rues & dans les lieux les plus fréquentés, afin qu'ils puſſent recevoir de ceux qui auroient été attaqués de leurs maladies, des avis ſalutaires; & certes, il eſt conſtant que par ce moyen la Medecine faiſoit quelque progrès, les expériences & les faits ſe multiplioient; mais on ne voit point que la raiſon eût encore joué le moindre rôle dans la guériſon des maladies; l'obligation qu'on eut à *Eſculape*, ce fut d'avoir appris aux hommes à raiſonner ſur un objet auſſi important pour eux, que leur ſanté; & c'eſt en poſant les fondemens d'une Medecine raiſonnée qu'il mérita le titre d'inventeur de la Medecine en général. Les principes d'*Eſculape* paſſerent aux Aſclépiades ſes deſcendans, comme une partie de l'héritage de leur ayeul. Entre ces deſcendans, il n'y en a point ſous qui la Medecine ait fait plus de progrès, & ſous qui elle ait eu plus de ſuccès que ſous *Hippocrate*. GALIEN, *Introduct.*

En conferant les recits fabuleux des Poëtes Grecs, avec ce que nous venons de citer de Galien & de Celſe, on pourroit former quelques conjectures, ſinon vraies, du moins fort approchantes de la vérité, ſur le compte d'*Eſculape*.

Il paroît d'abord qu'il fut fils naturel de quelque femme d'un rang diſtingué, qui le fit expoſer ſur une montagne ſituée dans le territoire d'Epidaure, pour pallier ſon crime & éviter les reproches ordinaires en pareil cas, & qu'il tomba entre les mains d'un berger dont le chien l'avoit decouvert; car c'eſt aſſez la coutume de ces animaux, pleins de ſagacité, d'avertir leurs maîtres ſoit en s'arrêtant, ſoit en aboyant, de tout ce qu'ils rencontrent d'extraordinaire pour eux. En ajoûtant à cet évenement toutes les circonſtances dont la ſuperſtition ne manqua pas de l'orner, nous retrouverions bien-tôt le fait tel qu'on le lit dans les Auteurs Grecs. Il eſt vraiſemblable que la mere de cet enfant retrouvé ſe chargea ſecretement de ſon éducation, & le fit donner à Chiron qui élevoit dans ce tems tous les enfans de la Grece qui avoient quelque naiſſance.

Nous pouvons ſuppoſer que le jeune *Eſculape* montra à Chiron des talens ſupérieurs; cette ſuppoſition n'eſt point contraire à l'experience, & nous voyons tous les jours des enfans illégitimes que la nature ſemble avoir dédommagés par là de l'obſcurité de leur naiſſance. Il eſt encore vraiſemblable que le maître proportionna ſes ſoins, au mérite de ſon éleve; & que l'éleve qui prévit que ſon eſprit & ſes connoiſſances ſeroient un jour toute ſa fortune, tâcha par ſon application aux leçons de Chiron à s'aſſurer cette reſſource. Peut-être auſſi l'ambition s'en mêla-t'elle. Ne pouvant ſe promettre de faire dans le monde un rôle égal à celui que la naiſſance promettoit à ſes condiſciples, peut-être fut-ce un nouvel aiguillon pour lui. Toutes ces conjectures paroîtront moins chimériques, ſi on conſidere qu'il ſe rencontre quelques circonſtances de cette nature dans la vie de beaucoup de grands hommes.

Eſculape profita donc de l'occaſion de s'avancer à la fortune & à la gloire par un chemin que Chiron lui ouvroit, & où il étoit entrainé par ſon génie. La medecine fit ſon étude favorite, car il parvint à un ſi haut point d'intelligence dans cet art que ſes compatriotes lui donnerent le ſurnom d'*Eſculape*, emprunté de celui qui avoit inventé la medecine en Phenicie, avec lequel il pouvoit avoir d'ailleurs des rapports qui nous ſont inconnus. Peut-être auſſi fut-ce à Chiron même qu'il dut ce titre honorable, l'obſcurité de ſa naiſſance, jointe à la connoiſſance de la medecine qu'il poſſédoit, aiderent ſes ſuperſtitieux compatriotes à lui donner Apollon pour pere. Et l'orgueil national en fit enſuite un Dieu.

Voilà ce que je crois de plus vraiſemblable par rapport à *Eſculape*; car je ne peux convenir avec quelques Auteurs que ce perſonnage ſoit de pure invention.

Hippocrate fut un de ſes deſcendans; & l'on produit une généalogie par laquelle il paroît qu'il étoit le dix-huitieme en ligne directe. Si la choſe eût été autrement; ſi les Aſclépiades avoient été aſſez impudens pour appuyer de leur conſentement un tiſſu de fictions; c'eſt ce que les Medecins de l'école de Cnide jaloux d'Hippocrate, n'auroient pas manqué d'expoſer au public. On trouvera cette généalogie à l'article *Hippocrate*. Nous remarquerons ſeulement ici que les deſcendans d'*Eſculape* régnerent dans la Carie depuis Podalirius, juſqu'à Théodoſe ſecond du nom, qui fut obligé de ſe retirer dans l'Iſle de Cos voiſine de la Carie, lors de la deſcente des Heraclides.

Je finirai cet article par l'obſervation qui ſuit: c'eſt que ſi la medecine n'eût pas déja fait des progrès conſidérables, lorſqu'*Hippocrate* parut; cet homme, tout habile qu'il étoit, n'auroit jamais eu aſſez d'expérience pour en déduire les regles que nous tenons de lui; regles dont nous éprouvons tous les jours la vérité; qui ne ſe ſont point démenties dans l'eſpace de deux mille ans, ſans leſquelles la medecine ne mériteroit pas le nom de ſcience; regles dont j'oſe faire un ſi grand éloge, parce que je ſuis convaincu qu'il n'y a point en Europe de Medecin qui connoiſſe ſa profeſſion & qui ſoit ſincere, qui oſe le deſavouer.

ÆST

ÆSTAS, *Eté*. Ce mot n'a pas beſoin d'être défini pour être bien entendu.

Mais les Auteurs ont fait ſur cette ſaiſon quelques obſervations qu'il eſt important de connoître.

Comment ſe fait-il que la lippitude ou la chaſſie & les autres autres maux d'yeux ſoient plus fréquens dans cette ſaiſon chaude & ſeche qu'en une autre? Ne ſeroit-il pas raiſonnable de penſer que la ſechereſſe naturelle de ce tems, devroit ſuſpendre toutes fluxions? Cependant cela n'arrive point, du moins par rapport aux yeux. Cette partie ne reſſent point les effets ſalutaires qu'elle pourroit attendre de la chaleur, le reſſerrement & la condenſation. Je répons, que, quand même la condenſation & le reſſerrement ſeroient des ſuites naturelles de cette ſaiſon, on ne peut nier que l'air n'ait alors un éclat extraordinaire qui éblouit les yeux & bleſſe cet organe; tout degré exceſſif de blancheur offenſant la vue. C'eſt par cette raiſon, que nous cherchons l'obſcurité, pour prendre le repos; évitant avec ſoin tout ce qui pourroit exciter en nous quelque ſenſation. Il eſt donc évident que c'eſt à l'éclat des rayons du ſoleil qu'il faut attribuer la frequence des maladies des yeux, pendant l'*été*. CASSII *Probl.* 16.

Les maladies communes en *été*, ſont les fievres continues, les fievres tierces & les fievres ardentes, les vomiſſemens, les cours de ventre, les maux d'oreilles, les ulceres à la bouche, les maladies chancreuſes, ſurtout aux parties honteuſes, & toutes celles qui ſont

occaſionnées par les ſueurs exceſſives. Celse *L. II. c.* 1. d'après Hippocrate,

Aétius ajoute à ces maladies les inflammations aux yeux. Tetrab. *Serm. III. c.* 12.

En *été*, le pouls bat plus promptement ; & cette viteſſe eſt cauſée par la chaleur de l'air environnant. Philaret, *de Pulſibus*, *c.* 6.

Il faut ſe repoſer dans cette ſaiſon & diminuer la nourriture & les exercices.

Il faut boire plus qu'en un autre tems, & ne prendre que des nourritures qui rafraîchiſſent; humecter & rafraîchir le corps, ce ſont les deux effets que l'on doit ſe propoſer de produire dans cette ſaiſon. P. Eginete, *L. I. c.* 53. Oribase, Euporiſt. *L. I. c.* 10.

Dans l'*été* buvez & mangez peu & ſouvent; car le corps a beſoin d'être ſouvent rafraîchi. C'eſt pourquoi il eſt à propos de diner ; les légumes & les viandes ſont les nourritures convenables. Il faut extrêmement tremper ſon vin, afin qu'il puiſſe appaiſer la ſoif, ſans cauſer d'inflammation. Il faut uſer de bains froids, de viandes roties, & de tout aliment froid & capable de rafraîchir. Celse, *L. I. c.* 3.

Il faut obſerver que la digeſtion ſe fait moins bien en *été* & qu'on a ordinairement moins d'appetit qu'en hiver, par la même raiſon que les habitans des pays chauds mangent moins & digerent des alimens ſolides avec plus de difficulté que ceux qui habitent des contrées froides.

Voici, à ce que je crois, quelle en eſt la cauſe.

Dans les tems chauds & dans les pays chauds, la chaleur relâche toutes les fibres en général, & conſéquemment elle diminue l'élaſticité de celles qui forment les organes de la digeſtion ; d'où il ſuit néceſſairement que l'appetit & la faculté de digérer & de transformer les alimens en chyle, ſeront diminués. C'eſt pourquoi les peuples des climats brulans ſeront foibles, & ſous les mêmes climats, les peuples ſeront moins forts en *été* qu'en hiver. Auſſi la Providence a-t'elle proportionné la nature des fruits de la terre à celle du climat. On peut remarquer que le ris qui vient en ſi grande abondance dans les contrées méridionales, & qui fait la nourriture ordinaire de ceux qui les habitent, eſt aſtringent comme il eſt bon qu'il ſoit pour corriger le relâchement que la chaleur eſt capable de produire dans les corps. Les pays chauds abondent encore en plantes aromatiques qui, comme on ſait en medecine, excitent l'appétit & hatent la digeſtion, en augmentant l'élaſticité des fibres qui compoſent les organes de l'un & de l'autre. Et les habitans de ces pays en font un grand uſage.

Au contraire le froid reſſerre les fibres & augmente leur élaſticité ; conſéquemment, on eſt plus fort, on mange plus & on digere mieux en hiver qu'en *été*. Il ſuit de là que les peuples ſeptentrionaux procréent des enfans plus robuſtes & qui paroiſſent plus deſtinés au travail que ceux qui vivent ſous la ligne. C'eſt par cette raiſon que la viande, qu'ils ſont en état de digérer, eſt leur nourriture ordinaire. La nature n'a pas jugé à propos de répandre dans ces climats une ſi grande quantité de plantes aromatiques que dans les climats tres-chauds ; parce qu'elles ne ſeroient que de fort peu d'uſage à ceux qui y habitent.

On a remarqué que les François qui paſſoient ſous quelque climat ardent, y étoient communément attaqués de quelques maladies dangereuſes ; ce qu'on ne dit point arriver à ceux qui paſſent d'un pays chaud, dans un pays froid. Dans le premier cas, on eſt obligé pendant le trajet, de manger dans les vaiſſeaux de la viande ſalée que le vinaigre dont on l'aſſaiſonne rend encore de plus difficile digeſtion, ou des végétaux farineux qui n'ont point fermenté, dont l'eſtomac s'accommode d'autant moins que ſes forces vont en diminuant, par la chaleur qui va toujours en augmentant. D'ailleurs on ne fait point un exercice tel que les alimens durs ſemblent l'exiger ſous quelque climat & dans quelque ſaiſon que l'on ſoit. Ajoutez à cela que la plupart de nos Voyageurs retiennent par habitude dans les climats chauds, la même maniere de vivre qu'ils avoient en France, ſans conſidérer que la faculté digeſtive n'eſt pas la même.

Les mêmes circonſtances par rapport à la nourriture & à l'exercice, produiſent un effet tout contraire dans ceux qui paſſent d'un pays chaud dans un pays froid. Car s'ils ſe trouvent auſſi dans la néceſſité d'uſer d'alimens durs ; les fibres de l'eſtomac augmentent en force à meſure qu'ils approchent des tropiques. Ainſi l'accroiſſement du froid les garantit d'un accident que l'augmentation de la chaleur cauſe dans les premiers. Il réſulte de tout cela que les lois des Anciens ſur le régime qui convient aux différentes ſaiſons, ſont pleines de bon ſens.

ÆSTATES. Taches de rouſſeur au viſage. Pline dit, *L. XXVIII. c.* 12. qu'on les efface avec de la fiente de veau mêlée avec de l'huile, & de la gomme Arabique.

ÆSTHESIS, Αἴσθησις ; ſenſation, ou le pouvoir d'être affecté d'une ſenſation. Constantin

ÆSTPHARA. L'action de réduire en cendre ou de brûler la chair ou quelqu'autre partie du corps. Castelli, d'après Dorneus.

ÆSTUARIUM. C'eſt le nom de pluſieurs inſtrumens différens, propres à donner de la chaleur ſoit à tout le corps, ſoit à quelques-unes de ſes parties ; on déſigne encore par ce mot, une étuve. Blancard le rend par *Vaporarium*, bain de vapeurs ; mais le *Vaporarium* n'eſt qu'une eſpece d'*æſtuarium*.

ÆSTUATIO, *Effervescence*. Quelques Auteurs entendent par *æſtuatio*, l'ébullition que l'on remarque dans des liqueurs mêlées enſemble, & qui fermentent l'une avec l'autre. Mais ce ſens n'eſt pas claſſique.

ÆSTUS, Chaleur en général, excitée ſoit par le feu, les remedes, l'inflammation, les maladies, ou les fomentations.

Æ T A

ÆTAS, *Age*. Chaque âge a ſes maladies qui lui ſont particulieres. Ainſi, ſelon Hyppocrate, *Aphoriſ.* 24. *L. III.* les enfans nouveaux nés ſont ſujets aux aphtes, au vomiſſement, à la toux, aux inſomnies, à ſe réveiller en ſurſaut ; aux inflammations du nombril, & aux fluxions d'oreilles.

Celſe a traduit ce paſſage à la lettre : mais il a omis le terme φόβοι, que je rens par réveil ſubit. φόβος ſignifie crainte, ou ce qui cauſe de la peur, & non pas une maladie, du moins que je connoiſſe.

Lorſque les enfans ſont parvenus à l'âge de pouſſer des dents ; alors ils ſont attaqués de douleurs & d'exulcérations aux gencives, de fievres, de convulſions, de diarrhées, ſurtout lorſqu'ils pouſſent les dents de devant qu'on appelle canines. Ce tems eſt fâcheux, & ces accidens ſont d'autant plus dangereux que le tempérament & l'habitude de leur corps ſont moins lâches. Celse, *L. II. c.* 1.

Dans un *âge* plus avancé, ils ſont ſujets aux inflammations des amygdales, aux détorſes de l'épine, (ſelon la traduction de Celſe) à la difficulté de reſpirer, aux vers ronds & aſcarides, aux verrues, aux tumeurs, aux glandes parotides, aux ſtranguries, aux écrouelles, & à beaucoup d'autres tumeurs, mais ſurtout à ces dernieres. Hippocrate, *Aph. L. III.* 26. Celse. *L. II. c.* 1.

J'ai rendu σατυριασμὸς, par *tumeurs aux parotides*, par déférence pour le ſentiment de Heurnius ; car je ſoupçonne qu'il ſignifie teigne ou gale à la tête. Qu'il ſoit ſynonime à *Satyriaſis* ; c'eſt ce qui ne peut être ſoutenu, car le priapiſme n'eſt point une maladie d'enfant. Quant à la troiſieme ſignification qu'on pourroit lui donner, je veux dire, celle de lepre ; elle ne leur convient gueres davantage ; car les enfans ne ſont pas communément attaqués de cette maladie. Mais comme on eſt dans le bas *âge* fort ſujet à la teigne qui eſt une eſpece de lepre, il eſt très-vraiſemblable que c'eſt-

là la maladie qu'Hippocrate a entendue par le mot καταρριασμὸς ; d'autant plus qu'on ne trouvera point cette maladie au nombre de celles qu'Hippocrate dit être communes aux enfans, si on refuse cette signification à ce terme. Celse l'a omise.

A mesure que les enfans approchent de l'*âge* de puberté, ils deviennent plus sujets aux maladies dont on vient de parler ; & ces maladies ont pour compagnes de longues fievres, & des hémorrhagies par le nez. Hippocrate, *Aphoris. L. III.* 17. Celse, *II. c.* 1.

Les maladies d'enfans ne sont jamais plus dangereuses qu'à quarante jours, à sept mois, à sept ans, & lorsqu'ils approchent de l'*âge* de puberté. Quelles qu'elles soient, si elles ne cessent pas dans les hommes au tems de la puberté, (Celse ajoute, lorsqu'ils connoissent les femmes pour la premiere fois) & dans les femmes, à l'éruption des regles, elles sont ordinairement très-opiniâtres & durent très-long-tems. Hippocrate. *Aphor. L. III. c.* 28.

J'ai suivi dans la traduction du passage précédent, le latin de Celse. *L. II. c.* 1.

L'adolescence est très-sujette au crachement de sang, aux consomptions, aux fievres aiguës, aux épilepsies & aux autres maladies de la même espece. Hippocrate, *Aphor. L. III. c.* 29. Celse, *L. II. c.* 1.

Ceux qui sont d'un *âge* au-dessus de l'adolescence, sont plus souvent attaqués des maladies suivantes que d'autres, savoir d'asthmes, de pleurésies, de péripneumonies, de léthargies, de phrénésies, de fievres ardentes, de diarrhées chroniques, du *cholera morbus*, de dyssenteries, de lienteries & d'hémorrhoïdes. Hippocrate, *Aphor. L. III. c.* 30. Celse, *L. II. c.* 1.

Les vieillards ont la respiration courte, des toux qui naissent des catarrhes, des stranguries, des disuries, des douleurs aux articulations & aux reins, des vertiges, des apoplexies, des cachexies, des demangeaisons par tout le corps, des insomnies, trop d'humidité dans les intestins, dans les yeux & dans le nez, les yeux eteints, le *glaucoma* & la surdité. Hippocrate, *Aphor. L. III. c.* 31. Celse ajoute à cela que ceux qui sont foibles & maigres, sont affligés de cours de ventre, de distilations ou catarrhes, de douleurs dans les visceres & aux hypochondres, & que ceux qui sont gras sont sujets à des maladies aiguës & à des difficultés de respirer, dont ils meurent subitement ; accident qui arrive plus rarement à ceux qui sont maigres. *L. II. c.* 1.

Celse fait aussi les observations suivantes sur les différens *âges*. La santé varie aussi dans les différens *âges*, selon les différences des saisons & le changement de la température de l'air. Les enfans qui sont sur le point d'entrer en adolescence ne se portent jamais mieux qu'au printems, & ne sont exposés dans aucun tems de l'année, à moins d'accidens qu'au commencement de l'été. Les vieillards sont vigoureux en été & pendant la premiere partie de l'automne. Les jeunes gens, & ceux qui sont d'un *âge* moyen, s'accommodent fort bien de l'hiver. La saison la plus fatale pour les vieillards, c'est l'hiver ; & la plus dangereuse pour les enfans & les jeunes gens, c'est l'été. Celse, *L. II. c.* 1.

La santé est la plus ferme dans l'*âge* moyen, parce qu'alors on n'a ni la chaleur de la jeunesse, ni le froid de la vieillesse. Celse, *L. II. c.* 1.

Aétius prescrit les regles suivantes pour la conservation de la santé, dans les différens *âges* de la vie.

Il faut nourrir de lait un enfant, jusqu'à ce qu'il ait acquis quelque force. On lui donnera après cela de la mie de pain trempée dans du vin mêlé de miel, dans du vin doux ou dans du lait ; de ces alimens on le fera passer aux œufs pochés. On mettra du vin dans sa boisson. Lorsqu'il sera en état de prendre des alimens préparés avec de la farine, c'est-à-dire, lorsqu'il aura à peu près vingt mois, faites lui perdre peu à peu, & avec adresse, l'usage du téton. S'il tombe malade après avoir été fevré, rendez-lui le lait de sa nourrice. Lorsqu'il sera guéri, votre soin doit être de le bien faire téter, de lui donner de la force & de travailler ensuite à le fevrer, comme nous venons de dire. Aetius, *Tetrab. I. Serm.* 4. *c.* 28.

Les enfans fevrés ont besoin d'amusemens ; il faut leur en procurer tant qu'on peut ; que leurs alimens soient légers & d'un bon suc. On ne donnera du vin que très-rarement aux enfans qui seront d'un tempérament vigoureux. Le vin envoie des vapeurs à la tête, dans les corps chauds & humides. Je ne suis point d'avis qu'on leur interdise l'eau froide. Je leur en permettrois l'usage, surtout dans les tems chauds & dans les intervalles des repas, pourvu toutefois qu'elle fût bonne.

A sept ans on leur fera apprendre les élémens de la grammaire, & on les mettra entre les mains de maîtres dont la douceur & l'humanité seront bien connues. Depuis quatorze ans jusqu'à ving-un, on les exercera à l'étude de la Philosophie. Il faut veiller surtout à ce qu'ils n'usent point de femmes. On ne leur permettra pas non plus un grand usage du vin, & on augmentera peu à peu la force des exercices. Dans l'*âge* viril, & lorsqu'ils seront parvenus à la vigueur de l'*âge*, une maniere de vivre plus indulgente & un régime moins austere, tant par rapport au corps qu'à l'esprit, seront plus convenables. Mais lorsque la chaleur naturelle commence à s'affoiblir, & les principes du froid à se faire sentir dans le tempérament, on s'abstiendra peu à peu des exercices du corps, de quelque nature qu'ils soient, & on diminuera peu à peu, proportionnellement à l'accroissement des années, la quantité de la nourriture. Aetius, *Tetrab. I. Serm.* 4. *cap.* 29.

Régime pour les Vieillards.

La vieillesse est naturellement froide & seche : son effet ordinaire est de refroidir & de dessécher le tempérament. Mais lorsque la chaleur abandonne par degrés les parties essentielles du corps, lorsqu'une grande secheresse s'en empare, elles sont moins propres à leurs fonctions ; leurs actions s'exécutent d'une maniere plus languissante, & l'animal perd de sa grosseur, de sa force & de son embompoint. Lorsque la secheresse est poussée à un certain degré, les rides lui succedent ; les rides sont précédées de la maigreur & suivies de la foiblesse des membres & de ceux surtout qui servent à marcher. Celui donc à qui la théorie du froid & du sec est familiere, sera un excellent Medecin pour les vieillards. Il saura que ces deux qualités doivent être combattues par des choses qui humectent & échauffent ; telles que sont les bains chauds d'eaux douces, l'usage du bon vin, les alimens capables de produire en même tems les deux effets que j'ai dit, les frictions modérées avec l'huile le matin, la promenade ou la gestation, mais qu'il ne faut point pousser jusqu'à la lassitude. Le vieillard mangera peu & souvent, car l'excès pourroit l'incommoder. Il fera trois repas par jour. Il goutera sur les trois heures, avec de bon pain & du miel clarifié, le meilleur qu'il pourra l'avoir. A sept heures, après la friction & les exercices convenables à cet *âge*, qu'il prenne le bain & qu'il soupe ; que sa nourriture principale à diner soit de choses qui relâchent le ventre, comme des salades de betes & de mauves ; il pourra manger avec quelque poisson de mer, de ceux surtout qui vivent aux environs des rochers. Qu'il se repose un peu après ce repas, & qu'il fasse ensuite un peu d'exercice. Il ne mangera point de poisson à souper ; que ses alimens soient le soir d'un bon suc, de difficile corruption, comme le poulet, ou quelque autre volaille bouillie dans de l'eau seulement & sans sauce. Le vin est excellent pour les vieillards, non-seulement en ce qu'il répand la chaleur dans tout leur corps, mais de plus, en ce qu'il purge la sérosité du sang par les urines : or cette évacuation est d'autant plus nécessaire dans la vieillesse, qu'on y abonde davantage en superfluités aqueuses. Aetius, *Tetrab. I. Serm.* 4. *c.* 30.

ÆTH

ÆTHALE, ἀιθάλη, *ſuie*. On écrit quelquefois αἰθαλὶς. Voyez *Fuligo*.

ÆTHALES, de ἀεὶ, *toujours*, & θάλλω, *être verd*, ou *ſempervivum*, *joubarbe*.

ÆTHER, l'*Æther*. Les Phyſiciens ſe ſont ſervis de ce mot pour déſigner un fluide extremement ſubtil, qui pénetre tous les corps, dont ils ne connoiſſent rien, pas même l'exiſtence.

Les Chymiſtes ont donné le même nom à un fluide extremement pénétrant & léger, fait avec l'eſprit de vin dépouillé de tout phlegme, & uni & diſtilé avec l'huile de vitriol, dont on trouve l'expoſition ſuivante dans les Tranſactions Philoſophiques.

L'*æther* paroît deſtitué de tout air groſſier; car placez-le ſous le récipient de la machine pneumatique; pompez l'air ſi exactement que vous voudrez, cette liqueur *æthérée* demeurera ſans agitation & vous n'en verrez point de bulles s'élever, comme il arrive dans les autres liqueurs. Plus ces liqueurs ſont pleines d'air, plus prompte eſt leur agitation, plus elles forment d'écumes; & leur ébullition eſt proportionnelle à leur viſcoſité. Il ſuit de là que la meilleure maniere de conſerver l'*æther*, c'eſt de le tenir dans le vuide, puiſqu'il n'y perd rien, au lieu qu'en plein air il s'évapore très-promptement, & que ſa maſſe ſe diſſipe entierement.

Nous apprenons par une note de l'abrégé des Tranſactions, que cette expérience ne ſe fit point avec ſuccès: mais je ſuis très-bien informé qu'elle auroit parfaitement réuſſi, ſi l'eſprit dont on ſe ſervit dans la préparation de l'*æther*, avoit été concentré ſur des fleurs de zinc.

Un peu d'*æther* verſé ſur la ſurface de la main, l'affecte d'une ſenſation de froid, ſemblable à celle que la neige excite: mais ſouflez deux ou trois fois ſur votre main avec la bouche, & ſur le champ votre main ſera ſeche. Gardez vous bien d'en approcher une chandelle, dans cet état d'humidité, car le feu ne manqueroit pas de prendre à cette moiteur & vous en ſeriez brûlé. Cette expérience a réuſſi.

Si on en verſe dans de l'eau chaude, il ſe fait un bruit ſemblable à celui qu'on entendroit ſi on y trempoit un fer chaud. Prenez un morceau de ſucre, laiſſez-le s'imbiber d'*æther* pendant quelque tems; & mettez-le enſuite dans un vaſe plein d'eau chaude, ce ſucre ira ſur le champ à fond; mais l'*æther* s'en échappant avec violence, y excitera une grande ébullition. Si vous verſez une cuillerée d'*æther* dans un pot de cuivre plein d'eau bouillante, ſans qu'il y ait de ſucre avec l'*æther*, & que vous approchiez ſur le champ du pot une chandelle ou un papier allumé, vous verrez auſſi-tôt ſortir de l'eau une grande flamme. Il faut que la poignée de la cuillere & le bout du papier ſoient d'une certaine longueur, afin que l'effuſion de la liqueur *ætherée* & l'application de la chandelle ou du papier allumé puiſſent ſe faire dans le même moment; car ſi on laiſſoit entre ces deux opérations quelque intervalle, l'*æther* ſe diſſiperoit & l'effet qu'on en attendroit ne ſe produiroit point. Il faut donc être deux pour cette expérience ou ſe ſervir des deux mains en même tems; il faut encore choiſir une chambre où l'on puiſſe donner à l'air extérieur un accès proportionné à la grandeur de la flamme; car l'air en eſt ſi conſidérablement raréfié, qu'on en pourroit être ſuffoqué. Cette expérience a réuſſi.

Il paroît par là que cet *æther* eſt un feu & en même tems une eau très-fluide, mais ſi volatile, qu'elle s'évapore ſur le champ; un feu, dis-je, mais ſi pur qu'il brûle ſans qu'on puiſſe l'éteindre, dans une quantité d'eau froide mille fois plus grande. C'eſt pourquoi, ſi vous prenez un vaiſſeau de terre d'une grandeur quelconque, dont l'orifice ait une ou deux aunes de large, & dont la capacité ſoit de ſix cens ou ſix mille quartes d'eau, l'expérience aura le même ſuccès; ſi vous y verſez une once ou une petite phiole d'*æther*, & que vous en approchiez auſſi-tôt une petite bougie, il s'élevera une flamme qui brillera paiſiblement, tant qu'on ne verſera point dans le vaiſſeau de nouvelle eau; mais l'effuſion la plus abondante, loin de l'éteindre, ne feroit qu'en accroître la violence: cette flamme durera juſqu'à ce qu'elle ait conſumé toutes les parties de l'*æther*. Il faut faire cette expérience dans un appartement fort vaſte & dont le plafond ſoit extremement élevé, pour que la flamme n'y puiſſe atteindre.

Les ſens ne diſtinguent dans l'*æther* aucune huile ni graiſſe: il eſt cependant le vrai, le naturel & le ſeul diſſolvant de toutes les graiſſes, huiles, réſines ou gommes, de quelque nature qu'elles ſoient. C'eſt l'unique menſtrue de toutes ces ſubſtances.

On a dans l'*æther* un moyen prompt, ſûr & agréable, de développer toutes ſortes d'huiles & de matieres inflammables. La liqueur *æthérée* ne s'unit avec aucune eſpece de ſel que nous connoiſſions: mais elle diſſout en un moment & extrait avec une extreme facilité, les meilleures eſſences qu'on puiſſe avoir de toutes ſortes d'huiles, de poix, de térébenthine, d'opobalſamum, de camphre, de cire, d'ambre gris, de blanc de baleine, de maſtic, de muſc, de gomme copal & d'autres corps ſemblables.

On remarque entre cette liqueur & l'or, une analogie merveilleuſe, elle eſt même plus grande que celle qui eſt entre l'or & l'eau régale; car par ſon moyen, l'or paroît plus approcher de la nature des huiles que des terres. Si l'on diſſout un morceau d'or dans la meilleure eau régale; & qu'on verſe ſur la ſolution froide une once ou une quantité quelconque d'*æther*, après qu'on aura bien ſecoué le vaiſſeau qui contiendra le mélange, on verra l'or paſſer dans la liqueur *æthérée*, & l'eau régale dépouillée de ce poids précieux, dépoſer le cuivre au fond du vaiſſeau, comme une poudre blanche qui deviendra d'une couleur verte, & qui ſera certainement la portion du cuivre avec laquelle on avoit allié l'or. Quant à l'*æther*, il occupera comme une huile, la ſurface des eaux corroſives. Cette expérience eſt digne de la derniere attention; car on voit l'or, le plus peſant de tous les corps, attiré & diſſous, ſoutenu par un fluide extremement léger: or ce corps devant deſcendre en vertu de ſa gravité, il faut convenir qu'il y a entre lui & le fluide qui le ſoutient, une ſimilitude d'où naît l'étonnant phénomene de la ſuſpenſion. Mais un autre prodige, c'eſt que ce fluide aſſez puiſſant pour attirer & ſoutenir l'or, n'admet point d'air; & comme il occupe toute la ſurface du vaiſſeau, la preſſion de l'air ſe fait immédiatement ſur lui. Cette expérience ſe fit avec ſuccès.

L'*Æther* eſt donc ſans contredit le plus énergique, le plus utile, & le plus bel inſtrument de la Chymie & de la Pharmacie; *ubi enim ignis potentialis, ibi actuali non opus eſt*; car par ſon moyen, on extrait ſur le champ les eſſences & les huiles eſſentielles des bois, des écorces, des racines, des feuilles, des fleurs, des graines, des ſemences, des animaux, & de leurs parties, & cela ſans la médiation du feu. On obtient à l'aide de la liqueur *æthérée*, du caſtor, une huile plus douce que celle de la canelle, & l'huile eſſentielle du ſafran, ſans recourir à la diſtilation.

Prenez par exemple, de la mente, de la ſauge, de l'écorce d'orange, de la canelle, ſéparément, ou toutes ces choſes enſemble. Coupez-les, mettez-les dans une bouteille. Verſez deſſus une cuillerée ou deux de liqueur *æthérée*; & après avoir laiſſé le tout repoſer pendant une heure dans un lieu frais; rempliſſez la bouteille avec de l'eau froide, & vous verrez l'huile eſſentielle nager ſur l'eau que vous aurez verſée, & dont elle ſera aiſément ſéparable. Si l'on met ſur un morceau de ſucre une ſeule goutte de cette huile eſſentielle, elle manifeſtera aux ſens les propriétés médicinales de la plante, parfaitement extraites & compriſes dans cette eſſence qu'on a nommée à juſte titre eſſence

COS, c'eſt-à-dire, qui contient la Couleur, l'Odeur & la Saveur de la plante. La préparation des huiles eſſentielles des exotiques ne demande pas plus d'appareil. Cette expérience a réuſſi, mais on ne peut pas dire qu'on ait la vraie huile eſſentielle des ſubſtances ſur leſquelles on la tente; ce qu'on obtient par l'*æther*, c'eſt une teinture extremement forte, qu'on peut bien appeller eſſence.

La liqueur *æthérée* produit le même effet ſur les corps dépendans du regne animal; elle donne une huile eſſentielle de phoſphore. Il en eſt de même dans le regne minéral; l'opération en eſt moins immédiate, parce qu'elle ſuppoſe la réſolution des terres. Il eſt toutefois démontré qu'elle extrait l'or le plus pur, ou tout ce qu'il y a d'or dans quelque minéral que ce ſoit, & que cet or ainſi extrait ſe purifie beaucoup mieux, & bien plus promptement que par la fuſion avec l'antimoine.

Cette liqueur n'eſt ni corroſive par elle-même, ni mêlée avec des corroſifs, car rempliſſez d'*æther* autant de bouteilles que vous avez de différentes ſortes de ſels corroſifs. Faites diſtiller dans la premiere, de l'huile de vitriol, goutte à goutte. Mettez dans le ſecond, de l'eſprit de ſel marin; dans la troiſieme, de l'eſprit de nitre, ou d'alun, ou de ſel ammoniac préparé avec l'eau, ou de la leſſive de tartre, ou du vinaigre rectifié; tous ces ſels tomberont ſur le champ au fond.

C'eſt encore la plus légere de toutes les liqueurs; car rempliſſez un vaiſſeau avec vingt onces d'huile de vitriol, le même n'en contiendra que ſept d'*æther*. Elle donne la plus pure de toutes les flammes, ſa déflagration ne laiſſe ni cendres ni ſuie. Ces expériences réuſſirent.

Tout ce que nous avons dit de l'*æther* eſt de Frobenius. Nous allons maintenant joindre à ceci deux articles tirés d'un écrit de M. Geofroi excellent Chymiſte, & qui s'étoit auſſi occupé de l'*æther*, dans le même tems que Frobenius.

Fev. 19. $17\frac{29}{30}$. Il paroît que la liqueur *æthérée* étoit jadis très-eſtimée & très-connue du célebre Boyle, dont j'ai l'honneur d'être diſciple. Voici une expérience que j'ai faite ſous lui: Je me ſervis d'une ſolution métallique & nommément de la ſolution de mercure cru uni avec le phlogiſtique du vin ou d'autres végétaux; & je vis nager l'*æther* ſur la ſolution dont je le ſéparai. Remarquez que Iſaac Newton connoiſſoit très-bien cette expérience que j'avois faite dans le Laboratoire de Boyle. Après que le Docteur Frobenius m'eut montré dans mon Laboratoire, le procédé par lequel il obtenoit une quantité d'*æther* beaucoup plus grande que celle que Newton obtenoit du ſien; il fut curieux de ſavoir comment ce grand homme s'y étoit pris; & nous vîmes qu'il s'étoit ſervi pour cela de l'huile de vitriol & de l'eſprit de vin.

La liqueur *æthérée* de Newton eſt le *ſp. vini ætherius*. Il n'y a de différence entre cet *æther* & celui des autres que dans le procédé. Il ſe fait en prenant parties égales en meſures & non en poids. On ſépare la liqueur jaune ſupérieure de la partie ſulphureuſe qui n'eſt point inflammable. On rejette cette liqueur inférieure. On met la ſupérieure de couleur jaune dans une retorte pour être diſtilée ſur un feu modéré. On pouſſe l'extraction du liquide *æthéré* juſqu'à ce que l'hémiſphere ſupérieur de la retorte ſoit froid; alors tenant la retorte avec la main, on trouve dans ce récipient un *Gas vino-ſulphureux* vraiment *æthéré*. Précipitez le ſoufre par l'addition d'un alcali; faites cette addition peu à peu, juſqu'à ce que l'ébullition ceſſe. Alors l'alcali ira de lui-même au fond ou ſe précipitera aiſément dans l'eau commune. *Abrégé des Tranſ. Phil. vol. VIII. p.* 744. 7.

ÆTHERIA HERBA, ou *Eringo*. Cælius aurelianus. Voyez *Eringo*.

AETHES. Ἀηθὴς, de α privatif, & de ἦθος coutume, inaccoutumé, extraordinaire. Hippocrate applique ce mot aux crachats, *Prædict. L. I.* 122. mais Fœſius lit au lieu d'ἀηθὴς, ἐνήθεα; il y a beaucoup d'apparence que cette correction eſt juſte.

ÆTHIOPICUM CUMMUM. *Cumin d'Ethiopie*. Voy. *Cuminum*.

ÆTHIOPICUS LAPIS. *La pierre d'Ethiopie*. Oribaſe aſſure qu'elle a beaucoup plus de vertu que l'hématite, la melitite, la galactite, ou le ſchiſtos. On l'apporte d'Ethiopie; & elle eſt de la couleur du jaſpe verdâtre. Elle ſe réſout en une liqueur de couleur de lait, mais d'un gout amer. Oribase, *L. XV. c.* 1.

ÆTHIOPIS. Offic. Ger. 634. Emac. 779. Chab. 435. Raii Hiſt. 1. 543. *Æthiopis multis*, J. B. 3. 315. *Æthiopis foliis ſinuoſis*, C. B. Pin. 241. *Sclarea vulgaris lanuginoſa, ampliſſimo folio*. Tourn. Inſt. 179. Elem. Bot. 148. *Sclarea Æthiopica, ſive Æthiopis, laciniatis & non laciniatis foliis*, Park. Theat. 57. *Horminum Æthiopicum incanum foliis ſinuoſis, Æthiopis dictum*. Herm. Hort. Ludg. Bat. 318. Volck. Flor. Nor. 214. *Horminum Æthiopicum foliis ſinuoſis*, Hiſt. Oxon. 3. 392. *Æthiopis. Orvale d'Ethiopie*. Dale, *Pharmacol.*

L'*Æthiopis* eſt une plante qui pouſſe de grandes feuilles larges, molles, blanches, lanugineuſes, ſemblables à celles du bouillon blanc, mais plus blanches & plus chargées de laine, ſinueuſes & dentelées en leurs bords, couchées la plupart en rond par terre. Il s'éleve d'entre elles une tige quadrangulaire, revétue d'une laine rude, & portant des feuilles pareilles à celles d'embas, mais plus petites. Cette tige ſe diviſe en petits rameaux qui portent des fleurs en gueules, aſſez ſemblables à celles du lamium, de couleur blanche. Il leur ſuccéde quatre graines dans le bas du fond du calice; ſes racines ſont longues & elles noirciſſent en ſéchant. Elle croît en abondance dans la Meſſenie & aux environs du Mont Ida. Dioscoride, *L. IV. c.* 105.

Oribaſe repete cette deſcription mot pour mot. *L. XI.*

Elle pouſſe d'abord des feuilles larges comme la main, gueres plus longues & couvertes ſur l'un & l'autre côté, d'une grande quantité de duvet mollet, comme qui diroit de la filaſſe, ſans quoi elles reſſembleroient beaucoup à celles de l'orvale des jardins; elles ſont ſillonnées dans quelques plantes, découpées dans d'autres, & il y en a où elles ne ſont ni cannelées, ni ſillonnées, ni découpées. Du milieu de ces feuilles s'éleve une tige couverte pareillement de duvet, quadrangulaire, & environnée de feuilles qui ne different de celles du pié qu'en ce qu'elles ſont plus petites. Cette tige a de petits rameaux ſur leſquels tiennent les fleurs.

Ces fleurs ſont compoſées de deux feuilles, diſpoſées comme celles de l'orvale commune, d'un blanc de neige. Une de ces feuilles s'éleve & forme une eſpece de chaperon, du fond duquel il ſort un paquet de filamens jaunes, dont la pointe eſt comme argentée. Le calice en eſt oblong, partagé en cinq ſegmens, & preſque entierement caché ſous le duvet, tant il eſt épais. Son odeur eſt auſſi déſagréable que celle de l'ortie ſauvage. Sa racine eſt fibreuſe; elle porte quatre graines dans une capſule, & non deux ſeulement, comme Bauhin l'a dit, & après lui Parkinſon; ſemblables à celles de l'orvale, d'un brun foncé & d'une figure triangulaire. Il y a deux eſpeces d'*æthiopis*, l'une à feuilles découpées, & l'autre à feuilles tout-à-fait rondes.

Elle croît abondamment en Grece, & dans l'Illyrie.

On la cultive dans les jardins, & elle fleurit en été. Sa racine eſt la partie qu'on emploie. Dale.

La décoction de ſa racine priſe en boiſſon ſoulage dans la ſciatique, la pleuréſie, le crachement de ſang & l'enrouement. On la prend avec du miel en forme d'éclegme. Dioscoride, *L. IV. c.* 105.

Paul Æginete repete la même choſe d'après Dioſcoride. *L. VII. c.* 3. & Dale en dit autant d'après ces deux Auteurs dans ſa Pharmacologie.

L'*Æthiopis* eſt un ingrédient qui entre dans le *droſaton* contre la toux & les pleuréſies, décrit par Myrepſus, *Sect. VIII. c.* 54. Pline rapporte que les Magiciens diſoient que l'*æthiopis* deſſéchoit les rivieres & les lacs, dans leſquels

quels on la jettoit; & que ſon application faiſoit ouvrir tout ce qui étoit fermé. Mais il ſe moque de ces éloges ridicules. *L. XXVI. c.* 4.

ÆTHIOPS MINERALIS. *Æthiops minéral.* Cette préparation eſt un alliage de mercure & de ſoufre qui tire ſon étymologie de ce qu'il eſt fait avec des ſubſtances minérales, & noir comme un Æthiopien. Elle ſe fait de la maniere ſuivante :

Mettez en fuſion ſur le feu la quantité qu'il vous plaira de ſoufre dans un pot de terre qui réſiſte au feu, & qui ne ſoit point verniſſé. Mêlez-y peu à peu avec une ſpatule de fer, un égal poids de vif argent révivifié avec du cinabre ; mettez le feu à ce mélange, quand la déflagration du ſoufre ſera faite, il vous reſtera une maſſe noire, friable, peſante. Laiſſez-là refroidir ; ſéparez-là du pot & la gardez : c'eſt l'*æthiops minéral.*

La doſe, ſelon Lemery, eſt entre huit grains & deux ſcrupules : mais il y a des cas où on peut l'augmenter beaucoup au-de-là. On le recommande dans l'aſthme, l'épilepſie, les rhumatiſmes, les maladies vénériennes & les écrouelles. LEMERY.

On fait encore de l'*æthiops minéral*, ſans feu, ſe contentant de mêler exactement deux parties de mercure cru, avec trois parties de fleurs de ſoufre, dans un mortier de marbre, ſelon les Pharmacopées de Londres & d'Edimbourg, & dans un mortier de fer, ſelon Wilſon. Ce n'eſt pas une choſe facile que de mêler bien le mercure avec le ſoufre, & de les incorporer l'un avec l'autre : mais on s'épargnera beaucoup de peine en faiſant chauffer le mortier ſur un feu modéré pendant la trituration. L'union s'en fera plus promptement, & le remede n'en ſera pas moins bon.

L'*Æthiops minéral* s'allie difficilement avec d'autres ſubſtances. La doſe ordinaire eſt depuis dix grains, juſqu'à une dragme ; il y a des occaſions où on l'augmente beaucoup au-de-là.

Les Auteurs parlent diverſement de ce remede. Il y en a qui le recommandent dans toutes les maladies de la peau, dans les vieux ulceres, & dans toutes les maladies vénériennes. Tous ſont d'accord qu'il agit très-puiſſamment contre les vers. D'autres ont aſſuré qu'il blanchiſſoit l'or qu'on portoit dans ſa poche, & qu'on en retrouvoit une grande quantité ſur les emplâtres de ceux qui en avoient uſé pendant quelque-tems.

Un des grands avantages de l'*æthiops minéral*, c'eſt qu'on ne riſque point de ſaliver en le prenant, lorſqu'il eſt bien préparé. Mais je ne voudrois point donner ceci comme une marque de ſon énergie.

Boerhaave eſt d'un ſentiment tout-à-fait différent ſur les vertus médicinales de l'*æthiops mineral.* Il aſſure qu'il n'entre point dans les vaiſſeaux lactés ; & qu'on le rend par les ſelles, comme on l'a pris : le meilleur & le plus grand effet, dit-il, qu'on en puiſſe eſpérer, c'eſt de tuer les vers. Il paroît même craindre qu'une maſſe qui a tant de poids, & ſi peu d'action, puiſſe offenſer les inteſtins des enfans, qui ſont extremement tendres. Et il prétend que l'expérience & la raiſon parlent en faveur de cette conjecture. Mais remarquez 1°. qu'il eſt difficile de concevoir qu'un alliage intime de deux ſubſtances auſſi pénétrantes que le ſoufre & le mercure, puiſſe faire un corps auſſi privé d'action que ce ſavant Auteur le prétend. 2°. Que ſi l'expérience ne l'a point convaincu de l'énergie de ce remede ; il faut que toutes les circonſtances dans leſquelles il l'a employé aient été bien ſingulieres ; car il eſt conſtant que pluſieurs Medecins s'en ſont ſervis & s'en ſervent tous les jours avec beaucoup de ſuccès : j'avoue qu'il faut en continuer l'uſage conſtamment, excepté dans le cas des vers.

Mais ſi je ne refuſe pas à l'*æthiops minéral* toute vertu, je ne conviens pas pour cela de tous les éloges que d'autres Auteurs lui ont donné. Je crois qu'ils ont parlé les uns & les autres avec peu de fondement. Ce remede eſt le moins énergique des mercuriels ; mais il a quelque énergie.

Au reſte, l'*æthiops minéral* a eu le même ſort que tous les autres remedes. Lorſque quelque Auteur de diſtinction en a pris la défenſe, tous ceux qui exerçoient la Medecine ſans avoir de nom, & je dirois encore plus volontiers, ſans avoir d'idées qui leur appartinſſent ; tous ceux qui ne penſoient & ne parloient que d'après les autres, ſe ſont fait un mérite d'enchérir ſur celui qui leur avoit donné le ton. Mais cette réputation n'a point été de durée : ceux qui l'avoient préconiſé, n'attendoient pour chanter la palinodie, qu'un autre perſonnage illuſtre pour leur en donner l'exemple & le courage.

La proportion qu'il doit y avoir entre le mercure & le ſoufre dans cette préparation, varie ſelon les différens Auteurs. Boerhaave le compoſe de trois parties de ſoufre, & de deux parties de mercure.

Un remede dont on trouve la premiere deſcription dans le traité de Cockburn ſur la gonorrhée, & qu'on appelle généralement æthiops antimonial, eſt une imitation de l'*æthiops minéral.* L'æthiops antimonial paſſe pour beaucoup plus énergique que le minéral.

ÆTHIOPS ANTIMONIALIS, *Æthiops antimonial.* Il ſe prépare de la maniere ſuivante.

Premierement, faites fondre dans un creuſet parties égales d'antimoine & de ſel marin ; tenez le tout en fuſion pendant une heure. Laiſſez-le refroidir, briſez le creuſet, & ſéparez de cette matiere les ſcories que vous y remarquerez.

Secondement, prenez parties égales de ce régule & de mercure, & broyez-les enſemble, juſqu'à ce qu'ils ſe mêlent exactement & qu'ils s'incorporent.

Cette ſeconde partie de la préparation eſt plus pénible que celle de l'*æthiops minéral :* mais l'efficacité du remede que l'on obtient, dédommage bien de la peine qu'on prend à le compoſer. Je connois peu de compoſitions plus puiſſantes que celles-ci. Elle guérit pluſieurs maladies chroniques de la peau, & elle eſt merveilleuſe dans toutes ſortes d'obſtructions : elle eſt par conſéquent ſalutaire dans les écrouelles & dans les maladies des glandes les plus opiniâtres, ainſi que dans quelques autres qui réſiſteroient à tout autre remede. Je ne voudrois pas ajouter foi à tout ce que les Auteurs en diſent dans leurs ouvrages ſur la cure des cancers : mais j'ai lieu d'attribuer à l'uſage conſtant de ce remede, & à des eaux minérales priſes même fort loin de leur ſource, la guériſon de deux tumeurs eſtimées chancreuſes par tous ceux qui les avoient examinées. Il a produit dans des maladies vénériennes invétérées d'auſſi grands effets qu'aucun autre mercuriel qu'on emploie. Cette préparation contractera, ſi on l'expoſe à l'air, ainſi que toutes les autres préparations d'antimoine, une vertu émetique ; ce qu'il faut ſans doute attribuer à l'acide dont elles s'impregnent. La doſe ordinaire eſt d'un ſcrupule ; on l'augmente pour des perſonnes d'une certaine conſtitution. Je conſeillerois toutefois d'en uſer d'abord en fort petite quantité ; car il m'eſt arrivé de le trouver émétique dans une occaſion où je n'avois aucun lieu de craindre cet effet, n'en ayant ordonné que huit grains à une jeune Dame qui reſſentoit des élancemens dans une tumeur à une de ſes mamelles. Dans la même matinée, une autre Dame en prit quinze grains, chez ce même Apothicaire, dans la même phiole, & il ne produiſit ſur elle rien de ce qu'il avoit operé ſur la premiere perſonne dont j'ai parlé.

* ÆTHIOPS ALBUS. On le prépare en broyant enſemble dans un mortier de verre trois parties de mercure cru, & cinq parties d'yeux d'écreviſſe pulvériſés. On l'appelle auſſi mercure alcaliſé dans la Pharmacop. d'Edimbourg.

ÆTHNA, *Æthna.* Ruland & Jonhſon entendent par ce mot, le feu ſouterrain, inviſible & ſulphureux, qui calcine les rochers dans les entrailles de la terre. C'eſt pourquoi, ils diſtinguent par l'épithete latine *æthnici* les météores ignés qui paroiſſent ſous différentes formes aux environs des montagnes qui jettent du feu.

ÆTHOLICES, Αἰθολίκες, de αἴθω, *enflammer.* Puſtules ſuperficielles de la peau, cauſées par la chaleur. Il me

ſemble qu'on veut dire des ulceres ou furoncles.

ÆTHYA, Αἴθυα; oiſeau de mer, que les Latins appelloient *mergus* ou *fulica*. *Fouque.*

ÆTHYIA, Αἰθύια. *Un Mortier.*

ÆTI

ÆTIA, Αἰτία, cauſe d'une maladie; d'où l'on a fait,

ÆTIOLOGIA, Αἰτιολογία, *Ætiologie*, ou cette partie de la Medecine théorique, dans laquelle on expoſe les cauſes des maladies & leurs ſymptomes concomitans.

ÆTITES. *Pierre d'aigle.* On la reconnoîtra de la maniere ſuivante dans les Auteurs.

Ætites, aquilæ lapis, Offic. *Ætites ſeu aquilinus lapis*, Worm. 77. Charlt. Foſſ. 31. *Ætites*, Schrod. 345. Schw. 361. Kentm. 34. Adrov. Muſ. Metall. 580. *Lapis Ætites*, Boet. 375. De Lae. 114. Matth. 1389. *Ætita*, Geſn. de Lap. 10. p. 9. Geof. Prælect. 68. *Ætites, ochreo ferreus*, Wodw. Att. Tom. II. P. I. pag. 9.

Pierre que l'on trouve en différens lieux, dans les rivieres, ſur les montagnes, &c. & qui paroît en renfermer une autre au-dedans d'elle-même, d'une couleur brune, rouſſâtre ou cendrée; d'une figure ordinairement ovale. L'orientale eſt la plus eſtimée. Dale.

* Ce que Pline avance, qu'on trouve cette *pierre* dans les nids des *aigles*; que chaque nid en contient deux, ſans la préſence deſquelles leurs œufs ne peuvent point être fécondés, a peut-être donné origine au nom qu'elle porte.

La *Pierre d'aigle*, agitée, ſecouée, fait du bruit, comme ſi elle en contenoit une autre. Attachée au bras gauche, elle retient le fétus dans la matrice des femmes qui ſont ſujettes à avorter. Dans le tems du travail, il faut la détacher du bras, l'attacher à la cuiſſe, & la femme ſera délivrée ſans danger. Mêlée dans du pain, elle décele les voleurs: un voleur aura beau la mâcher, il ne parviendra point à l'avaler.

Bouillie avec les alimens, on dit qu'elle produit le même effet, & que le voleur ne peut manger d'aucune des choſes avec leſquelles on l'a fait bouillir.

Broyée & appliquée avec le cérat de Chypre, ou quelque autre compoſition chaude, elle eſt très-efficace dans la goutte & dans la paralyſie. Aetius, *Tetrab. I. Serm.* 2. *cap.* 32. *p.* 69.

Dale, après avoir attribué d'après Schroder à la *pierre d'aigle* toutes les propriétés merveilleuſes qu'Aétius en a racontées, de retenir le fœtus dans la matrice, attachée au bras gauche; d'en hâter la ſortie, attachée à la cuiſſe; & après avoir ajouté de ſon chef qu'il faut la détacher de la cuiſſe immédiatement après l'accouchement, de peur qu'elle n'attirât à elle tout d'un tems la matrice même, il tranſmet d'Amman les réflexions ſuivantes.

Certaines traces que l'on apperçoit ſur la *pierre d'aigle* ont exercé l'imagination: on a cru que la nature avoit gravé ſur ſa ſurface ſes propriétés intérieures: de-là l'on a conjecturé qu'elle étoit ſalutaire dans les accouchemens laborieux, & qu'elle hâtoit la délivrance. Quoique je ne nie point abſolument ces faits, je ſuis bien éloigné de blâmer Pline, Galien & d'autres Auteurs qui les ont traités de ſuperſtitions; car qui prouvera que la pierre *ætites* ſoit capable de deux effets qui paroiſſent contraires, l'un de faire tomber la matrice, & l'autre de prevenir l'avortement. Wormius & Valeriola ſont pleins d'obſervations qui ſemblent conſtater le premier. Mais je ne trouve point que ces obſervations ſoient bien fondées. L'Anatomie ne nous apprend-t'elle pas que la matrice a des ligamens qui la retiennent dans ſa ſituation naturelle, & qui s'oppoſent aux effets prétendus de la *pierre d'aigle*? Comment les produira-t'elle donc? A moins que Wormius & Valeriola ne lui attribuent la vertu de relâcher ou de rompre ces ligamens, nous ne pouvons admettre leurs obſervations: ils ont beau citer des exemples, nous perſiſterons à chercher dans les efforts violens & mal-adroits de la Sage-Femme, la cauſe d'un accident qui arrive quelquefois de cette maniere, & dont ils accuſent mal-à-propos la *pierre d'aigle*, & à nous étonner que de pareilles abſurdités aient pu trouver place entre des obſervations anatomiques. Il n'y a point de preuve que la *pierre d'aigle* manifeſte le poiſon mêlé dans les alimens, ou dans quelque autre choſe que ce ſoit. C'eſt encore par une ſuppoſition gratuite, qu'on lui reconnoît la vertu de déceler les voleurs, par l'impoſſibilité où ils ſe trouvent d'avaler le pain dans lequel on en a mêlé la poudre. La déglutition peut être empêchée par tant de cauſes, qu'il ſeroit abſurde de s'en tenir à celle-là. Quel rapport y a-t'il entre elle & les richeſſes & l'amour, pour qu'elle puiſſe communiquer, comme on le dit, les unes ou l'autre. Pour rendre à la *pierre d'aigle* la juſtice qu'elle mérite, nous conviendrons qu'elle poſſede en commun avec les terres ſigillées, quelque propriété contre les poiſons & les maladies contagieuſes, &c. Dale.

AET

AETIUS. Il paroît qu'il y a eu trois Medecins de ce nom, & qu'ils ont tous trois mérité que les ſavans en fiſſent mention.

Le premier eſt *Aetius Sicanius*. C'eſt de ſes écrits & des ouvrages de quelques autres Auteurs, qu'on dit que Galien a tiré le livre de *Atra bile*, qu'on lui attribue. Fabricii, *Bibliot. Græc.*

Le ſecond eſt *Aetius* d'Antioche, fameux pour les différens états qu'il embraſſa ſucceſſivement: il ceſſa d'être vigneron pour devenir Orfevre: il quitta le tablier d'Orfevre pour étudier la Medecine, & il renonça à la Medecine pour ſe rendre chef de parti. Ce fut un des grands défenſeurs de l'héréſie Arienne. Il entra au ſervice d'un Medecin nommé Sopolis: il étudia les belles-lettres aux dépens d'un certain Armenien: il exerça la Medecine, qu'il abandonna pour prendre les Ordres ſacrés. Il paroît qu'il s'avança dans ce dernier état; car il devint Evêque aux environs de l'an 361.

Il ſoutint l'Arianiſme avec tant de zele, que cette héréſie fit plus de progrès ſous lui que ſous ſon auteur. On la accuſé d'athéiſme, je ne ſai ſur quel fondement; car il n'eſt pas trop vraiſemblable qu'un homme qui n'eût point cru en Dieu, ſe fût fait une ſi grande affaire d'établir des opinions ſingulieres dans la religion Chrétienne.

Le troiſieme, ſelon les ſavans, fut *Aétius d'Amida*, celui dont nous poſſédons les ouvrages, & qui n'eſt point le même qu'*Aétius* l'Arien. On croit qu'il vécut ſur la fin du quatrieme ſiecle, ou au commencement du cinquieme. Tout ce que nous ſavons de ſa vie, c'eſt qu'il voyagea en Egypte, où il eſt vraiſemblable qu'il étudia la Medecine, & en Cœloſyrie.

Les deux paſſages ſuivans démontrent qu'il étoit Chrétien. On lit, *Tetrab. II. Serm.* 4. *cap.* 50. à propos de la maniere d'arracher quelque choſe qui ſe ſeroit arrêté dans le goſier; qu'après avoir tenté tous les moyens précédens, (car il ne conſeille de recourir à ce dernier, qu'après avoir éprouvé les autres) il faut ſe tourner du côté du malade; & après l'avoir exhorté à prêter attention, dire, ſi c'eſt un os, os ſors de ce goſier, comme Jeſus-Chriſt fit ſortir le Lazare du ſépulcre, & comme Jonas ſortit du ventre de la baleine: ou prendre le goſier, & dire, os, je te conjure par Blaiſe martyr, & ſerviteur de Jeſus-Chriſt, de deſcendre ou de ſortir.

Voici l'autre paſſage. *Aétius* dit, *Tetrab. IV. Serm.* 1. *cap.* 11. à l'occaſion des piquures des guêpes & des abeilles, que l'image vénérable & vivifiante de la Croix de Jeſus-Chriſt gravée ſur un cachet de fer, & appliquée par ce moyen ſur la partie piquée, préviendra toute inflammation. J'ajouterai ſans craindre qu'on m'accuſe de ſuperſtition, que le remede *d'Aétius* eſt effectivement très-efficace dans les cas dont il fait mention, & qu'il diſſipe la douleur ou prévient l'inflammation: mais qu'un cachet de fer ſans la figure de la croix,

ou même le plat de la lame d'un couteau, ne ſeroit pas moins bon.

Ces paſſages prouvent certainement qu'*Aétius* étoit Chrétien : mais ils démontrent en même-tems que telle étoit ſa crédulité, que ſa foi faiſoit peu d'honneur à ſa religion. La vérité du Chriſtianiſme eſt ſuſceptible de toute l'évidence qu'un homme raiſonnable peut exiger ; & c'eſt préciſément par cette raiſon qu'elle n'a pas beſoin de l'appui de tous ces faits dont un zele aveugle prétend tirer de nouvelles preuves ; n'eſt-ce donc pas aſſez de celles que la raiſon & la révélation nous fourniſſent ?

Ces preuves ne ſont pas les ſeules que nous ayons de la crédulité de cet Auteur ; car il ne faut pas croire, comme le Docteur Freind l'a prétendu, que la deſcription qu'il a donnée de certains remedes, tendît à les décrier : ces remedes étoient en réputation ; ils étoient d'un ſi grand prix que peu de perſonnes pouvoient ſe les procurer, & il paroît qu'*Aétius* ne fait valoir cette derniere circonſtance que pour exciter dans ſes Lecteurs une haute opinion de leur efficacité. Il ne parle point du collyre de Danaüs & de l'antidote Iſotheos, pour jetter du doute ſur leur propriétés ; c'eſt au contraire pour les conſtater, ces propriétés, qu'il appuye ſur le prix de ces remedes.

Malgré ce défaut, *Aétius* eſt un Auteur conſidérable ; il nous a conſervé dans ſes collections pluſieurs pratiques qui auroient immanquablement été perdues avec les écrits d'où il les a tirées. La preuve de ce fait ſe trouvera en différens endroits de ce Dictionnaire, ainſi je n'inſiſterai point ici là-deſſus davantage.

Fabricius & Freind diſent qu'on lui donne dans quelques manuſcrits le titre de κόμης ἐψίκιε, *Comes obſequii*, que ce dernier rend par le premier des Officiers qui alloient devant l'Empereur & faiſoient les proviſions, comme ceux qu'on appelle à preſent Maréchaux des Logis.

Ses Ouvrages ſont maintenant diviſés en quatre *Tetrabibles* ; chaque Tetrabible en quatre diſcours & chaque diſcours en pluſieurs chapitres ; mais cette diviſion ne paroît point avoir été faite par lui-même ; c'eſt l'ouvrage de quelque copiſte, car la maniere dont il s'eſt cité lui-même & dont il eſt cité par Photius, eſt relative à la ſuite numérique des Livres, qui étoient alors au nombre de ſeize ; c'eſt-à-dire, que chaque diſcours faiſoit un Livre.

Photius dit qu'*Aétius* ne compoſa pas ſes Ouvrages, ſeulement ſur les Auteurs qui avoient ſervi aux collections d'Oribaſe ; mais qu'il s'enrichit encore de tout ce qui lui convenoit dans la Thérapeutique de Galien, dans Archigene, Rufus, Dioſcoride, Soranus, Philagrius, Philomenus, Poſidonius, & quelques autres dont les noms ſe trouvent avec éloge dans l'Hiſtoire de la Medecine.

Ses collections commencent par l'expoſition des vertus des remedes ſimples & des alimens, & finiſſent par les maladies des femmes. Ce qu'il dit des remedes ſimples & des alimens, eſt un abrégé de Galien. Il ajoute à ſes ſeize Livres quelques chapitres ſur la maniere de nettoyer & d'embellir la peau, avec la préparation des *oinantharia*, ou onguent doux faits avec du vin & des lis, & quelqu'autre choſe de cette nature. Mais de crainte qu'on ne nous accuſe de n'avoir fait connoître des Ouvrages d'*Aétius* que le commencement & la fin, nous allons expoſer la matiere de chacun de ſes Livres en particulier.

Le premier Livre eſt un abrégé de la nature des remedes ſimples & des alimens. Ce Livre eſt le premier diſcours du premier Tetrabible, en ſuivant la diviſion préſente.

Il traite dans le ſecond Livre des propriétés & des uſages des ſubſtances métalliques, & des animaux, qu'il conſidere ſoit entiers, ſoit relativement à leurs différentes parties. Quoiqu'il le faſſe dans un détail aſſez ſerré, cependant on peut dire que ce diſcours contient une partie aſſez conſidérable de la matiere Médicale ; c'eſt le ſecond diſcours du premier Tetrabible.

Le troiſieme Livre comprend la Gymnaſtique & ſon appareil. Là, après avoir parlé des évacuations inſenſibles, il s'étend fort au long ſur la Phlebotomie ; il diſtingue les différentes manieres d'ouvrir les vaiſſeaux, il marque la forme & la grandeur de l'ouverture, & il fixe le tems & la meſure de l'évacuation : il paſſe enſuite à l'ouverture de l'artere ; il preſcrit des remedes pour arrêter l'hémorrhagie qui ſuit cette opération ; il diſſerte ſur les ventouſes, les ſcarifications & le choix des ſangſues. De-là, il ſe jette ſur les cathartiques & les différentes préparations des vins purgatifs, des hydromels cathartiques, des vins purgatifs médicamentés, de l'abſinthalon, du roſaton, du miel de roſes, de l'oxymel, du garum purgatif, du miel, du métheglin, de l'oxigarum, des bouillons émolliens, du lait & des olives purgatives. Il donne des préceptes ſur tous ces remedes. Il traite après cela des *Oxiporia*, des différentes ſortes de médicamens purgatifs compoſés, des pilules purgatives & des trochiſques. Il donne la deſcription des remedes compoſés d'aloès & de ſels, (ἀνωμαλία ἐκ ἅλατα) avec celle des cinq hieres. Il indique des ſecours, tant pour ceux qui ont pris des médicamens purgatifs qui n'operent point, que pour ceux au contraire en qui ils operent trop ; il donne ſon avis ſur les émétiques ; il détaille les vertus de l'ellebore ; il indique les tempéramens auxquels les remedes où il domine, ſont convenables, & comment on doit le préparer à leur uſage ; il diſtingue les différens uſages de l'ellebore, les diverſes manieres de le préparer, & le ſoin qu'il faut avoir des malades à qui on l'a ordonné. Il paſſe de-là aux épithemes purgatifs qui conviennent aux parties de notre corps qui, comme les yeux, les oreilles & d'autres parties peuvent être purgées. Il parle enſuite des fumigations qui produiſent le même effet, & des remedes qui évacuent les inteſtins grêles & la partie concave du foie avec ſes dépendances ; de l'air, des vents, & des influences des aſtres ; des eaux, des bains naturels & artificiels, du bain froid (ψυχρολαβσιάς), des bains d'huile, (τῆς ἐις ἔλαιον ἐμβασέως) des inſeſſions, des perfuſions, & des irrigations, des effuſions d'eau ſur le viſage, τῆ προσώπῃ κλυσμάτων, & des fomentations ſeches, πυριάσεως. Il traite encore dans le même Livre, des différentes ſortes de cataplaſmes ; du dropaciſme, du ſinapiſme, de la *rubification*, de la *pication*, φοινιγμὸν & des remedes métaſyncritiques, μεταυγκριτικοῖς βοηθήμασιν. Voilà le troiſieme diſcours du premier Tetrabible.

Il traite dans le quatrieme Livre du régime, ou de la maniere de conſerver la ſanté. Il commence par diſcourir de la nature des enfans ; il en décrit les maladies, & il indique les remedes qui leur conviennent. Il preſcrit enſuite les régimes convenables à tous les âges & à toutes les conditions de la vie ; il marque les occaſions de paſſer des viandes à des nourritures plus ſeches ; il traite de la laſſitude qui naît de l'exercice ; des différentes ſortes de laſſitudes & particulierement de celle que l'on prend à la chaſſe ; de celles qui proviennent de cauſes qui ne ſont pas évidentes & qu'on appelle ſpontanées ; du ſoin qu'on doit prendre pour bien digérer ; de la tranſpiration & de ſes embarras, de la maniere de les diſſiper ; des chaleurs brûlantes ; ἐγκαύσεις ; des frictions faites à propos ; de l'indigeſtion, de la crapule, κραιπάλης & des *dyſcraſies* égales, (ἐγκαλὲς δυσκρασίας) ; de la maniere de connoître les tempéramens ; des différences des tempéramens, tant ſimples que compoſés, & tant du corps entier que de ſes parties en particulier ; des tempéramens de la tête, du cerveau, du ventre, des poumons, du cœur, du foie & des teſticules, & des remedes qui conviennent dans toutes les maladies de ces parties. C'eſt-là la matiere du quatrieme diſcours du premier Tetrabible.

Le cinquieme Livre eſt un Traité des maladies. Il commence par recommander l'étude d'Hippocrate ; puis il diſſerte des fievres, de leurs ſignes (σημειώσεις) prognoſtics & diagnoſtics de leur cure, de tout ce qui appartient exactement à cette branche de la Medecine ; de

ce qu'il faut regarder comme le commencement des maladies ; des différentes manieres dont elles ſe déclarent ; de ce que l'on doit entendre par paroxiſme, (παροξυσμὸς) & remiſſion ou relâche, par accroiſſement & déclin du paroxiſmes (ἀκμὴ ἢ παρακμὴ) ſoit que tout le corps en ſoit affecté, ou qu'il ne ſe faſſe ſentir que dans quelques parties ; des ſignes de mort, ou de recouvrement de la ſanté ; de ceux qui annoncent une mort prochaine ; de ceux qui annoncent une mort éloignée ; de ceux qui tiennent le milieu entre ces deux premiers ; de tous les ſignes relativement à la ſanté ; des ſignes qu'on retire du pouls ; des conjectures que l'on peut tirer des urines ; de ce qu'on en peut déduire ; de la nature & des indices des excrémens ; des ſignes & du prognoſtic du vomiſſement ; de l'hémorrhagie par le nez & les regles ; des ſignes critiques ; des ſueurs ; des abſcès, & de ce qu'on peut déterminer par les crachats ; de la maniere dont un habile Medecin s'appercevra des progrès & de la fin d'une maladie, & dont il pourra prédire le jour & l'heure de la mort du malade. Il paſſe de-là aux maladies épidémiques & peſtilentielles en général ; à celles qui dans certaines circonſtances, ſont accompagnées de défaillances ; aux défaillances & à leur cauſes ; aux maux de tête, d'oreilles & d'yeux ; aux inſomnies & à un certain affoibliſſement de la vue accompagné de fievre ; aux fievres accompagnées d'hémorrhagies ; à leur cure, & aux ſoins qu'on doit avoir des fébricitans. Il ajoute à cela ce qui concerne les maladies de la veſſie, la difficulté d'uriner, les douleurs de reins, les exulcérations aux parties voiſines de l'os ſacrum, des teſticules & de l'anus ; l'éruption des puſtules (ἐξανθήματα) ſur tout le corps, ou ſur quelque partie ſeulement ; les tremblemens & les convulſions, avec un détail des remedes ſalutaires dans tous ces cas. C'eſt-là le premier diſcours du ſecond Tetrabible.

Aétius traite dans le ſixieme Livre de ſes collections, des maladies de la tête & du cerveau en général ; il ne ſe contente pas de les décrire, il en indique les remedes. Il parle enſuite de la morſure du chien enragé ; de l'apoplexie & de la paralyſie ; des ſourcils ; des paupieres, de la langue, des organes de la voix & de l'œſophage. Il marque les remedes convenables dans les maladies dont toutes ces parties peuvent être attaquées. Il paſſe delà au priapiſme ; il indique la maniere de traiter le relâchement de la veſſie, du penis, du rectum, des jambes, ou de tout autre membre. Il traite enſuite de la contraction des muſcles, des différentes eſpeces de maux de tête, de leurs cauſes particulieres, de la *cephalaia* (mal violent de la tête), de l'*hemicrania* (mal de tête qui n'occupe qu'un côté de cette partie), de l'alopecie & de ſa cure, de la chute des poils, de la perte des ſourcils, de la maniere de ſécher, de boucler & d'enlever les cheveux, de les embellir & d'en prévenir la chute ; de la maniere de préparer les *pſilothra*, ou les onguens propres à fortifier les cheveux ; du *pituriaſis* (eſpece de dartre), du *phthiriaſis* (maladie pédiculaire, des ulceres, des puſtules, ἐξανθήματα, qui s'élevent autour de la tête, ſans aucune cauſe évidente, de la cure de ces maladies & de celles qui y ſont analogues, des différentes maladies qui ſurviennent aux oreilles par différentes cauſes, de l'hémorrhagie par les oreilles, & des parotides. Il traite enſuite du nez, des maladies de cette partie, des ſternutatoires & de la maniere d'appaiſer l'éternument immodéré. Voilà ce que contient le ſecond diſcours du ſecond Tetrabible.

Il examine dans le ſeptieme diſcours, la nature de l'œil & les différentes maladies auxquelles cet organe eſt ſujet, ſoit qu'elles procedent de cauſes internes, ſoit de cauſes externes. Il nous inſtruit enſuite de la maniere d'ouvrir une artere, & de faire des ſcarifications au ſinciput, (περισκυφισμῶ, on lit dans l'édition de la Bibliotheque de Photius, à Rouen 1653. περὶ σκυθισμῶ, erreur qui a paſſé dans la traduction latine,) de ſcarifier l'occiput, & de la maniere d'ouvrir les veines. Le reſte de ce Livre eſt en deſcription d'onguens, de caplaſmes, & de différentes ſortes de collyres, & l'Auteur montre dans tout cela beaucoup d'exactitude & de jugement. C'eſt ce qui forme le troiſieme diſcours du ſecond Tetrabible.

Il commence le huitieme diſcours par un petit abrégé de la maniere de cultiver, d'orner & d'arranger les ſourcils ; il parle enſuite de la lividité de l'œil & de ſa cure ; il indique les précautions qu'il faut prendre pour garantir le teint, des impreſſions du ſoleil ou du vent, & des rides, & les moyens de diminuer la couleur noire, d'embellir le corps & de donner à la peau une odeur agréable. Il ſe jette de-là dans le détail des maladies de la face, de la bouche & des amygdales, ſoit que leurs cauſes ſoient internes, ſoit qu'elles ſoient exterieures. Il traite des maladies auxquelles les dents ſont ſujettes, & de leur cure ; de celles de la langue, de la luette & de toutes les parties qui forment la bouche ; entre ces maladies, il fait mention de la *Synanche* & *Cynanche*, qui attaquent les machoires ; il inſiſte ſur celles des amygdales. Il donne après cela la maniere de faire revenir ceux qui ont été étranglés, & qui ne ſont pas encore morts ; il diſcourt enſuite des maladies des arteres & de leur cure, des toux & des catharres ; il ordonne pour la toux, les anodyns avec les fumigations & les fomentations. Il traite des aſthmes, de la difficulté de reſpirer, & des palpitations de cœur ; & comme il a déja parlé plus haut des maladies de la poitrine & des poumons, il ferme ce Livre par un examen de la pleuréſie fauſſe ou réelle ; par une deſcription de l'une & de l'autre, & par une expoſition de la methode de les traiter. Voilà le quatrieme diſcours du ſecond Tetrabible.

Le neuvieme Livre s'ouvre par une expoſition de l'affection cardiaque ; il deſcend enſuite à ceux qui ont l'eſtomac embarraſſé de bile noire, ou l'orice inférieur du ventricule attaqué par quelque cauſe que ce ſoit. Il décrit les cataplaſmes convenables dans les différenres maladies de l'eſtomac. Il diſcute le cas de ceux qui reſſentent des convulſions à ce viſcere, de la même maniere que l'épilepſie ; il traite du défaut d'appétit ; de la faim canine, de l'indigeſtion & de la cure de ces maladies. Il parle en particulier de l'indigeſtion. Il preſcrit quelques remedes contre la conſtipation. Il fait ſuccéder à cela, l'examen des borborygmes, de la paſſion iliaque, de la colique, des cours de ventre, de tout ce qu'on entend par diſpoſition à la colique. Il parle des diarrhées, des vers longs & larges, des vers aſcarides, & de toutes les maladies des inteſtins. Il ordonne quelques remedes à ceux qui ont avalé de l'or, du cuivre, ou autres choſe ſemblable, & à ceux qui ont la dyſſenterie ; de ces remedes, les uns ſe prennent par haut & les autres par bas ; ce ſont des paſtilles, des ſuppoſitoires, des onguens & des fomentations. Il finit ce Livre par un traité de la Lienterie. C'eſt le premier diſcours du troiſieme Tetrabible.

Il traite tout en commençant le dixieme Livre, du foie, de ſon affaiſſement & de ſes autres maladies ; & il en indique les remedes. Il paſſe de là aux maladies de la rate, & à ſes differentes affections, comme les gonflemens, les inflammations, les ſkirroſités, les tumeurs contre nature, & la dureté. Il décrit la maniere de les traiter. A cela ſuccedent la jauniſſe, la cachexie & l'hydropiſie. Il montre l'origine particuliere de chacune de ces maladies ; & il inſtruit de la maniere de les guérir. Voilà ce que contient le ſecond diſcours du troiſieme Tetrabible.

Il eſt traité dans le onzieme Livre, du diabetès, de la foibleſſe des reins, du ſang rendu par les urines, de la pierre dans les reins & dans la veſſie, de l'inflammation, de la dureté & de la ſuppuration des reins ; de la dyſurie, de l'iſchurie, du relâchement de la veſſie, de l'écoulement des urines pendant le ſommeil, de l'inflammation, de l'hémorrhagie, des caillots de ſang, des tubercules & des ulceres à la veſſie, du prurit & de l'écoulement au gland & de l'écoulement par l'uretre. Du ſatyriaſis, ou du priapiſme & des rêves obſ-

cenes. Il donne à toutes ces maladies, des origines particulieres, autant qu'il en peut trouver ; il indique les précautions néceſſaires ; & la maniere de les traiter. Il ordonne à la fin de ce Livre quelques exercices & quelques remedes pour l'impuiſſance. C'eſt le troiſieme diſcours du troiſieme Tetrabible.

Il parle dans le douzieme Livre, de la ſciatique, de la goutte, des cauſes tant générales que particulieres de ces maladies, & des différents regimes convenables dans l'une & l'autre cas & dans tous ceux qui leur ſont analogues. Il paſſe de-là aux différentes ſortes d'évacuations, aux chrêmes, aux emolliens, aux linimens, aux *acopa*, & aux onguens ; à quoi il ajoute les cathartiques, les antidotes, & la multitude prodigieuſe de choſes qui peuvent ſoulager dans les maladies dont il a fait mention dans ce livre. C'eſt le quatrieme du troiſieme Tetrabible.

Il traite dans le treizieme Livre de la morſure & de la piquure des animaux venimeux, des changemens & des ſymptomes qu'elle produit dans le ſujet mordu, des remedes & de la cure tant des ſymptomes que de la morſure ; il ajoute à cela quelques obſervations ſur les animaux qui lancent & répandent leur poiſon ; & il indique avec un ſoin particulier les plantes veneneuſes & mortelles. Il parle des ſuites du ſang de bœuf, des champignons, & du lait caillé & retenu dans l'eſtomac ; il nous indique les ſubſtances métalliques qui priſes intérieurement nuiroient à l'animal ; il explique comment on peut être incommodé par l'eau chaude & par le vin. Il fait quelques obſervations ſur ceux qui ont été étranglés, noyés ou précipités de quelque lieu élevé, ſur la prévoyance & l'inſtinct des animaux & ſurtout de quelques animaux domeſtiques. Il parle enſuite de la thériaque d'Andromachus & des viperes, il donne la préparation de cet antidote, & il marque les occaſions de s'en ſervir, la maniere de l'éprouver, la doſe qu'il en faut prendre & les maladies dans leſquelles on peut l'ordonner. Il ajoute à cela ſon ſentiment ſur les autres thériaques, ſurtout ſur l'antidote de Mithridate, dont il donne la préparation & l'uſage, & indique les maladies dans leſquelles il convient. Il joint d'autres antidotes à ceux-là ; il fait mention des deux cyphes, ou onguens précieux. Il traite enſuite de l'*elephantiaſis*, des eruptions prurigineuſes, (κνησμωδῶν ἐξανθημάτων,) appellées *Pſydraces*, des puſtules cauſées par les ſueurs (ψυδράκων ἢ ἱδρωτίδων ;) des ulceres, (ἑλκωδῶν ἐκθυσμάτων) aux jambes ; des cicatrices des ulceres qui deviennent noires, & défigurent le corps. Il paſſe de-là aux deux eſpeces d'*alphos* (ἄλφος) ſortes de lepre, & à la lepre blanche, (λεύκη) & enfin à la lepre proprement dite. Il en explique l'origine & les cauſes, & il en preſcrit les remedes. C'eſt le premier diſcours du quatrieme Tetrabible.

Aétius parle avec beaucoup d'exactitude dans le quatorzieme Livre des differentes maladies de l'anus, des verues & des crevaſſes aux parties honteuſes, du phlegmon, du charbon, des ulceres phagedeniques, & de ceux qui naiſſent dans les conduits urinaires, du ſcrotum dartreux, de l'inflammation au ſcrotum, & aux teſticules, & des différentes eſpeces de hernies ; de la compoſition des emplâtres ; & de la maniere d'en préparer les ingrédiens ; des nerfs bleſſés ou rompus, des bubons, & des Phlegmons en général ; des abſcès & des ulceres profonds de leur nature, & des remedes qui y ſont propres ; des vers qui s'engendrent dans les ulceres & des remedes dont il faut uſer contre ces vers, de même que pour empêcher l'ulcere de s'étendre, de ſaigner, ou de ſe corrompre. Il étend ce diſcours juſqu'aux fiſtules, à la gangrene, au ſphacele, aux tumeurs chancreuſes, aux éréſipeles, aux herpes, au *terminthe* & aux puſtules, ſpécifiant les cauſes & la cure de ces maladies. Il indique les remedes propres aux brulûres, ſoit par le feu ſoit par l'eau chaude, & aux écorchures cauſées par les coups de fouet ; aux exulcérations, aux égratignures, aux contuſions, ſoit que la partie affectée ſoit entiere, ſoit que la chair en ait été emportée, (σαρκὸς ἐκκοπῆς ἢ ῥαγέσης) aux convulſions, aux entorſes, aux luxations, & aux engelures, ſans omettre les excroiſſances aux ongles, les maux d'avanture, ou panaris, (πτερυγίων παρωνυχίας) les ongles écraſés, ſanglants, emportés ou corrompus. Il donne les moyens dont il faut uſer pour faire revenir les ongles à la place de ceux qu'on a perdus, diſparoître les cors & les crevaſſes aux piés, de même que les varices. Il termine ce Livre par un traité des dragonaux aux jambes & aux bras. Voilà ce que contient le ſecond diſcours du quatrieme Tetrabible.

Le quinzieme livre eſt compoſé de la théorie & de la cure des tumeurs œdémateuſes, emphyſemateuſes, endurcies, & enkyſtées, des écrouelles, de la broncocele, des meliceris, des ſteatomes, des ganglions, de la teigne & de l'hydrocephale. Il expoſe ſur toutes ces maladies, leur origine, leurs cauſes, les methodes de les traiter & la préparation de pluſieurs emplâtres qui ſervent dans la cure qu'on en fait. Voilà le troiſieme diſcours du quatrieme Tetrabible.

Dans le ſeizieme & dernier Livre, l'Auteur s'occupe de la ſituation, de la ſtructure & de la grandeur de la matrice, & il fixe le tems convenable pour la purgation de cette partie & auquel elle eſt propre à contenir un fœtus. Il traite enſuite de la conception, des marques de la fécondité, de la conception actuelle & des ſymptomes particuliers aux femmes groſſes, des ſoins qu'il en faut avoir dans cet état ; de celles dont l'accouchement ne ſera point laborieux ; de celles qui auront un travail dangereux ; des accouchemens laborieux, des avortemens, de l'opération céſarienne, de l'extraction de l'arriere-faix, des cauſes de la ſtérilité, tant dans l'homme que dans la femme ; des remedes convenables dans toutes les conjonctures précédentes où ils ſont néceſſaires ; des potions, des peſſaires & des fumigations propres à hâter l'accouchement. De-là il paſſe aux maladies qui attaquent les femmes au ſein, il en développe l'origine, la nature, & la maniere de les traiter. Il cherche enſuite la cauſe de la ſuppreſſion des regles, de leur écoulement pénible, ſoit en blanc, ſoit en rouge ; des maladies hiſtériques, & des fleurs blanches. Il eſt plein de préceptes & de remedes excellens dans tous ces cas. Il procede à l'expoſition des autres maladies de la matrice ; il parle des abſcès, des tumeurs œdémateuſes, des moles, des hydropiſies, des ulceres, & autres maladies ſemblables auxquelles cette partie eſt ſujette ; il n'oublie pas le phimoſis, ou le défaut d'ouverture à l'orifice du vagin, & autres accidens de cette nature ; avec les remedes convenables. L'amputation des nimphes, la *cercoſis* ou excroiſſance de la matrice, l'hernie variqueuſe, les tyms & les indiſpoſitions pareilles, non plus que la maniere de les traiter. Il ajoute à cela quelques *ſmegmata* ou ſavonettes pour le viſage, & autres parties du corps, avec la maniere de compoſer quelques onguens précieux ; c'eſt par là qu'il termine ſon ſeizieme Livre & ſon traité de Medecine. Ce ſeizieme Livre eſt le quatrieme du quatrieme Tetrabible.

Les ouvrages d'Oribaſe ne me paroiſſent pas comparables à cette collection d'*Aétius* ; j'entens ceux qu'il a dédiés à Euſtathius & à Eunapius ; car il ne ſe contente pas de nous donner les définitions des choſes, les cauſes des maladies, les ſignes diagnoſtics & prognoſtics d'une maniere plus claire qu'Oribaſe ; mais il l'emporte encore ſur lui par l'étendue & la profondeur de la thérapeutique. Mais ce n'eſt pas tout. Je peux encore dire que l'un ne mérite pas d'être mis en parallele avec l'autre pour la netteté des idées, la multitude des connoiſſances & le dénombrement des maladies. Mais dirat-on, l'ouvrage d'*Aétius* n'a que ſeize livres ; celui d'Oribaſe au contraire en a ſoixante-dix ; Oribaſe a traité à fond de l'anatomie, *Aétius* n'en a pas dit un mot. Mais on ne conſidere pas que pluſieurs des choſes omiſes par *Aétius* ſont plutôt du reſſort de la Philoſophie que de la Medecine. Si cependant on a reſolu de juger *Aétius* par ces endroits ; il faudra bien que nous

convenions de la supériorité de son rival ; l'Epitome de Galien l'emportera en ce sens sur la collection immense tirée par notre Auteur d'une multitude d'écrits différens. Mais pour dire librement ma pensée, si quelque Eleve en Medecine me consultoit sur le choix de ses lectures, je lui conseillerois de résister courageusement au torrent qui entraine tous les esprits du côté de ces Theories aussi sublimes qu'inutiles, & de feuilleter sans cesse les ouvrages d'*Aétius* ; à moins que se livrant encore à un des défauts de quelques Medecins de ce siecle, il n'ait embrassé le parti de guérir les maladies, beaucoup moins pour l'interêt général du genre humain, que pour son bien particulier & sa propre réputation. Il trouvera là des remedes en abondance, & de quoi se dédommager des veilles qu'il sacrifiera à l'étude de sa profession. PHOTIUS, *Bibliot.*

Tel est l'éloge que Photius fait d'*Aétius* ; & il a paru si juste à Cornarius qu'ayant à parler du même Auteur, il n'a fait que transcrire ce discours.

Nous n'avons des Ouvrages d'*Aétius* imprimés en Grec que les deux premiers Tetrabibles, ou les huit premiers Livres ; ils ont paru in fol. à Venise en 1534. On dit que le reste est en manuscrit dans plusieurs Bibliotheques. Janus Cornarius le traduisit en entier & publia sa traduction à Bâle en 1542. Elle a été réimprimée plusieurs fois, & on la trouve dans la collection des *Artis Medicæ principes* de H. Etienne.

Æ T O

AETOI PHLEBES, Αετοὶ φλέβες, *veines d'aigle.* Ruffus Ephesius rapporte qu'un Medecin Italien nommé Philistion, qui a écrit en langue Dorique, qui étoit en usage dans sa Patrie, donnoit ce nom à certaines veines qui passent par les tempes pour se rendre à la tête. RUFFUS *Ephes. L. I. c.* 33.

ÆTOLION. Αἰτόλιον. Le même que *granum cnidium.* GORRÆUS. Voyez *Cnidia grana.*

AETOMA. Αετωμα. *Le toit d'une maison.* Ce mot est employé par Hippocrate dans son Traité *de Articulis*, ce qui fait que je le place ici.

AETONYCHUM, d'Αετὸς, *un aigle*, & Ὄνυξ, *griffe* ou *ongle.* Le même que *lithospermon*, à qui on a donné ce nom, à cause de la dureté de ses semences. Voyez *Lithospermon.*

A F F

AFFAX, AFFARX ou AFFARIS. *Encre.* RULAND. JOHNSON.

AFFECTIO ou AFFECTUS. *Affection.* Les Grecs rendent ce mot par πάθος, maladie qui affecte tout le corps ou quelqu'une de ses parties. Ainsi *affectio colica*, c'est la colique ; *affectio melancholica*, la mélancolie. On exprime par ce moyen un grand nombre de maladies auxquelles le corps est sujet, en ajoutant un adjectif à *affectio* ou *affectus.*

AFFENICUM. *Ame, esprit.* RULAND.

AFFEOS. Le même qu'Αφρὸς, *spuma, écume.* RULAND.

AFFIDRA. *Céruse.* RULAND.

AFFION. Nom qu'on donne à l'opium. Les Peuples du Royaume de Bantam appellent ainsi un électuaire dont l'opium fait le principal ingrédient ; ils s'en servent pour s'animer & s'exciter à l'amour. CASTELLI.

AFFLATUS ou ADFLATUS. *Vapeur* ou *bouffée*, pour me servir de l'expression des gens de la campagne, qui affecte le corps d'une maladie soudaine & dangereuse. On s'en sert pour exprimer les effets violens de quelque matiere nuisible contenue dans l'air, ou des morsures des serpens. On l'applique souvent aux enchantemens, ce qui fait dire à Horace :

———— *Velut illis*
Canidia Afflaſcet, *pejor ſerpentibus afris.*

AFFLICTIO, *Affliction.* Je n'ai jamais vu que les Auteurs qui ont écrit sur la Medecine, aient mis cette passion au nombre des maladies, il est pourtant certain qu'elle en occasionne un très-grand nombre, qui sont souvent funestes. Plusieurs personnes meurent de chagrin, & cela par une raison fort sensible.

Personne n'ignore que les passions de l'ame qui augmentent le mouvement du sang, augmentent en même tems les contractions, la tension ou l'élasticité des fibres animales. Cet effet leur est commun avec tout ce qui oblige le cœur à se resserrer avec force & à imprimer un plus grand mouvement au sang. Comme ce dernier agit pour lors bien plus fortement sur les parties solides, & que l'action réciproque des vaisseaux sur le sang augmente aussi, il arrive de là, eu égard aux parties solides, que l'application des parties qui les composent ou les réparent, se fait avec beaucoup plus de force, & pour user d'autres termes, ce que la nutrition fournit est beaucoup plus fermement lié aux endroits où il s'applique. Quant aux fluides, comme la pression des solides sur eux est de beaucoup augmentée, ils se resserrent davantage & contiennent par conséquent une égale, ou peut être une plus grande quantité de matiere sous un moindre volume. Les sécrétions se font encore avec plus de force, un grand nombre de particules aqueuses se séparent du sang & sortent hors du corps par les émonctoires convenables. D'où il arrive que les fibres deviennent dures, roides & élastiques, & que la force animale en général augmente. Mais lorsque cela est poussé à un certain point, il survient plusieurs maladies, comme la manie, les inflammations, la goutte, la pierre & les ulceres malins.

Les passions qui produisent ordinairement ces effets sont, la colere, l'envie & la haine. C'est ainsi qu'Achille, le plus vaillant & le plus vigoureux des Grecs, nous est représenté comme extremement colere ; & que l'homme envieux seche, comme l'on dit, d'envie, en voyant la prospérité de son voisin.

Les passions au contraire qui retardent le mouvement du sang, produisent des effets tout-à-fait opposés ; car l'action reciproque des solides ou des fluides étant beaucoup plus foible, ces derniers sont moins ramassés qu'auparavant. Les secrétions sont aussi moins abondantes, & un grand nombre de particules qui ne sont d'aucune utilité à l'œconomie du corps, ne pouvant point en sortir, relâchent les fibres, obstruent les glandes, & rendent le corps extremement foible.

Les passions qui produisent cette altération sont, la crainte, le chagrin, la joie & le plaisir. On remarque que la crainte & le chagrin maigrissent ceux qui s'y livrent trop, & que la joie au contraire augmente l'embompoint ; ce sont là deux causes qui contribuent au relâchement des fibres.

On ne peut déterminer comment les passions augmentent ou diminuent la force du cœur, qu'on ne soit mieux au fait de la maniere dont l'ame agit sur le corps. Comme je n'ai point dessein d'entreprendre une pareille recherche, je me contenterai de rapporter un exemple remarquable de l'effet que produisent les afflictions. Je le tire des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences.

Une Dame de Dauphiné, âgée de 47 ans, ayant été frappée d'une violente douleur au mois de Septembre 1729. par la mort de son fils unique, commença dès-lors à tomber dans un état très-languissant, & dans une maigreur qui ne fit plus qu'augmenter. Au bout de 19 mois M. Patras, Docteur en Medecine à Grenoble, de qui l'Académie tient cette relation, la trouva attaquée d'une fievre lente, & il lui sentit dans l'hypogastre une tumeur dure, de la grosseur dont la matrice peut être dans une grossesse de trois mois & demi, & il crut qu'en effet c'étoit la matrice. Il y avoit déja quelque tems que cette Dame avoit perdu ses regles depuis son malheur. «

Le mal devenoit toujours plus considérable, tout l'abdomen s'enfla, on sentoit des eaux répandues dans sa capacité, & l'on se resolut à la ponction, qui fut faite

deux fois à la campagne, dans l'automne de 1731. Par la premiere opération, on n'eut que quelques gouttes d'eau, & par la ſeconde rien du tout.

Comme l'enflure du ventre toujours plus grande, cauſoit une violente oppreſſion de poitrine, M. Patras crut qu'il falloit recommencer la ponction, mais dans un autre endroit que celui où elle avoit été faite à la campagne. Le Medecin qui l'avoit ordonnée ne comptoit que ſur l'hydropiſie *aſcite* qu'il voyoit, & non ſur cette tumeur de l'hypogaſtre, que M. Patras connoiſſoit, & qui étoit alors cachée par l'hydropiſie. M. Patras fit donc choix d'un autre lieu pour la ponction, mais à ſon grand étonnement, il ne ſortit encore rien que quelques gouttes de ſang. Cependant la fluctuation des eaux dans l'abdomen étoit très-ſenſible, & à tel point, que M. Patras crut ne ſe devoir pas rebuter par les tentatives de ponction, car tous les autres remedes n'avoient aucun effet, l'opération fut réitérée & il ne vint abſolument rien.

Enſuite les jambes de la malade s'ouvrirent naturellement, & il en ſortit pendant quinze jours beaucoup de ſéroſités, qui étoient, du moins en partie, celles de l'abdomen, puiſque l'oppreſſion de poitrine diminua conſidérablement, mais ce fut le ſeul ſoulagement qui s'en enſuivit. La fievre lente ne diſcontinua point, & M. Patras qui put alors reconnoître facilement cette tumeur de l'hypogaſtre qu'il avoit d'avoir ſentie, la trouva conſidérablement augmentée. De plus, elle lui paroiſſoit accompagnée d'un bord ſaillant, d'une eſpece de ceinture qui la traverſoit d'un côté à l'autre ſous l'ombilic. Cette ceinture étoit d'une conſiſtance molle, & peut-être d'un demi pouce de relief.

Enfin la malade entierement épuiſée de forces, horriblement maigre & atténuée, ne pouvant plus prendre d'alimens, mourut le premier Mai 1732.

On l'ouvrit. Nous irons promptement au point eſſentiel en ſupprimant de cette hiſtoire, curieuſe & inſtructive, le détail des difficultés que l'on eut encore à bien demêler des parties qui ne tenoient preſque plus rien de l'état naturel. M. Patras reconnut ſurement que la tumeur de l'hypogaſtre qu'il avoit ſentie d'abord, & qu'il avoit cru être la matrice, étoit le rein gauche, ſi prodigieuſement augmenté, qu'il peſoit 35 livres. Sa ſtructure naturelle étoit altérée à proportion de cette augmentation de grandeur & de poids. Cette eſpece de ceinture dont on ſentoit le relief, étoit le colon qui paſſoit ſur la tumeur & s'y étoit attaché.

Il n'eſt plus étonnant que l'on ſentît des eaux qui flottoient dans l'abdomen, & que les ponctions n'en tiraſſent pourtant rien. Ces eaux ne flottoient que dans les intervalles vuides que laiſſoit l'énorme maſſe du rein, il ne s'en trouvoit pas aſſez dans les endroits préciſement où le trois-quart perçoit, ce peu ſe déroboit peut-être & ſe rangeoit ailleurs; & quand l'inſtrument étoit retiré, & qu'on appliquoit la cannule, on ne l'appliquoit que contre une maſſe aſſez ſolide. Ce qu'il y a ici ſurtout de remarquable, c'eſt que de grandes *afflictions* puiſſent changer à cet excès juſqu'à la ſtructure du corps humain. *Hiſt. de l'Acad. Roy. des Sciences, année* 1732.

AFFODIUS. Eſpece de ſerpent qui, ſuivant Caſtelli, eſt le même que l'*hæmorrhoüs*, ou lui reſſemble beaucoup.

AFFORMAS. *Verre.* Ruland.

AFFRENGI. *Plomb rouge.* Ruland.

AFFRODINA. Le même que Venus ou le cuivre. Ruland.

AFFRONITUM. Voyez *Aphronitum.*

AFFROTON, *Ecume.* Ruland.

AFFUSIO, *Affuſion.* L'action de verſer une liqueur ſur une autre ſubſtance. Il ſignifie quelquefois la même choſe que *ſuffuſio*, cataracte.

A F R

AFRA, *Autruche.* Voyez *Struthiocamelus.*

AFRAGAR. *Verd-de-gris.* Ruland.

AFRICANUS FLOS. *Fleur d'Afrique, œillet d'inde.* Il y a un grand nombre d'eſpeces de cette plante; on diſtingue la quatrieme dont Gerard fait mention, de la maniere qui ſuit.

Othonna, Offic. *Othonna*; *Tagetes Indicus, flos Africanus*, Chab. 358. *Tagetes Indicus minor ſimplici flore ſive Caryophillus Indicus, ſive flos Africanus*, J. B. 3. 98. Raii Hiſt. 1. 343. Boerh. Ind. A. 114. Tournef. Inſt. 488. Elem. Bot. 390. *Flos Africanus minor ſimplici flore*, Ger. 611. Emac. 750. *Flos Africanus minor ſimplex*, Park. Parad. 304. *Tanacetum Africanum ſive flos Africanus minor*, C. B. 133. *Chyſanthemum Africanum tanaceti folio procumbens, ſive minus flore ſimplici*, Hiſt. Oxon. 3. 16. *Tlapalcoſatli coaxochitl, Caryophillus Mexicanus.* V. Hern. 156. *Tagetes minor flore luteo rubeſcente*, Act. Reg. Par. an. 1720. 315.

Gerard compte quatre eſpeces de cette plante; il appelle la premiere,

Flos Africanus major polyanthos.

Celle-ci, dit cet Auteur, a une groſſe tige, longue, brune, rougeâtre, ſillonnée & quelque peu noueuſe. Elle pouſſe près de ſon ſommet d'autres branches qui portent des feuilles compoſées d'un grand nombre d'autres plus petites, attachées de deux en deux à une côte, ſemblables à celles de la valériane blanche. Leur ſommet eſt terminé par des doubles fleurs jaunes fort belles, beaucoup plus grandes & compoſées d'un plus grand nombre de fleurons que la roſe incarnate, d'une odeur forte qui n'eſt pas déſagréable. Lorſque les fleurs ſont paſſées, il leur ſuccede des ſemences longues, noires & plates; cette plante périt entierement à la premiere approche de l'hiver.

La ſeconde ne differe de la précédente qu'en ce qu'elle eſt plus petite & qu'elle pouſſe plus de fleurs, ce qui fait que nous pouvons l'appeller *Flos Africanus minor multiflorus.*

Il appelle la troiſieme *Flos Africanus major ſimplici flore.*

Sa racine eſt épaiſſe & garnie de quelques fibres. Elle pouſſe une groſſe tige cannelée & ſillonée, haute de deux coudées, diviſée en d'autres petites branches auxquelles ſont attachées des feuilles longues & compoſées d'un grand nombre d'autres plus petites, ſemblables à celles du frêne, d'une odeur forte, qui n'eſt pas déſagréable. De l'extrémité des branches ſortent des fleurs jaunes, compoſées d'un amas de fleurons fort ſerrés entourés de feuilles jaunes, auxquelles ſuccedent des ſemences longues & noires. Toute la plante périt à la premiere gelée, ce qui fait qu'on doit la ſemer de bonne heure.

La quatrieme eſt appellée,

Flos Africanus minor ſimplici flore.

L'*Afriquaine commune* a des petites branches foibles & minces, qui rampent ſur la terre où elles s'attachent de tous côtés, garnies de feuilles compoſées d'un grand nombre de petites feuilles particulieres dentelées à leurs extrémités. Lorſqu'on les regarde à l'oppoſite du ſoleil ou de la lumiere, elles ſemblent percées d'un grand nombre de petits trous comme un tamis, ce qu'elles ont de commun avec celles de l'herbe de S. Jean. Ses fleurs naiſſent au ſommet des branches, elles ſortent d'un calice de figure oblongue; elles ſont compoſées de huit ou dix petites feuilles, jaunes par-deſſous & d'un jaune foncé par-deſſus, tirant ſur la couleur du velours cramoiſi; elles ſont douces au toucher. Je ne puis mieux décrire leur couleur qu'en me ſervant de l'expérience ſuivante. Peignez un morceau de papier avec du maſſicot. Lorſque la couleur ſera ſeche, paſſez une ſeconde couche de la même couleur, mêlée avec un peu de ſafran delayé dans de l'eau ou dans du vin, ce qui augmentera de beaucoup ſon éclat & vous aurez une couleur fort approchante de celle de la fleur de la plante dont nous parlons. Cette plante a une odeur fort déſagréable & périt à la premiere gelée.

L'odeur déſagréable, ſurtout de cette eſpece commune

dont les fleurs ſont ſimples, (qui produit un enchifrenement pareil à celui que cauſe la ciguë,) prouve la qualité froide & venimeuſe de cette plante. Je me ſouviens, dit Dodonæus, d'avoir vu un jeune homme qui pour en avoir mâché les fleurs, eut les levres & la bouche extraordinairement enflées. La même choſe eſt ſouvent arrivée à ceux qui ont tenu pendant quelque tems dans la bouche des tuyaux de ciguë dont ils avoient fait des chalumeaux. Cet Auteur nous aſſure qu'ayant donné à un chat les fleurs de cette plante avec leurs calices mêlées avec du fromage frais, il enfla ſur le champ & mourut peu de tems après. Une ſouris qui avoit mangé de ſa ſemence, fut auſſi trouvée morte. Tout cela prouve que cette plante eſt un véritable poiſon; & l'on ne doit point ajouter foi à ceux qui veulent qu'elle ne faſſe aucun mal. En un mot, ces plantes ſont extremement vénimeuſes & on ne doit ni les toucher, ni les ſentir, encore moins les employer dans les alimens & dans la Medecine. GERARD, *Traité de Botanique.*

Miller compte trente eſpeces de cette plante.

La premiere dont Gerard fait mention eſt appellée *othonna*, comme on l'a dit ci-deſſus. Mais on n'eſt point aſſuré que ce ſoit l'*othonna* de Dioſcoride & de Pline, qui en donnent la deſcription ſuivante.

Quelques-uns veulent que l'*othonna* ſoit le ſuc de la grande éclaire, d'autres celui du pavot cornu, & quelques autres un mélange des ſucs de la pimprenelle femelle, de la juſquiame & du pavot; enfin, il y en a qui prétendent que c'eſt le ſuc de la plante troglodytique, appellée *othonna*, qui croît dans cette partie de l'Arabie qui confine à l'Egypte, & dont les feuilles ſont tout-à-fait ſemblables à celles de la roquette, percées d'une infinité de petits trous comme ſi elles avoient été mangées par les tignes, d'une couleur ſale, & peu nombreuſes; ce qui la fait regarder par quelques-uns comme une eſpece d'anemone.

Le ſuc qu'on en tire par expreſſion eſt propre pour nettoyer les yeux, & pour effacer tout ce qui eſt capable d'offuſquer la vue. On réduit, à ce qu'on prétend, la liqueur qui découle de cette plante en trochiſques, qui ſervent au même uſage. Il y a des perſonnes qui veulent que ce que nous employons ſous le nom d'*othonna*, ſoit une pierre que l'on trouve dans la Thébaide, de la couleur du cuivre, d'un gout amer & ſtyptique. DIOSCORIDE, *L. II. c.* 213.

L'*othonna* croît dans la Syrie, & reſſemble à la roquette. Ses feuilles ſont percées en pluſieurs endroits & ſes fleurs ne different point de celles du ſafran; on lui a donné auſſi le nom d'anemone. Son ſuc entre dans les collyres; il a une qualité deſſiccative & aſtringente, & propre à effacer toutes les taches & les taies qui peuvent incommoder la vue. PLINE, *Nat. Hiſt. L. XXVII.* . 12.

AFROB. Ruland rend ce mot par *Plumbum noſtrum, corpus immundum.* Je crois qu'il veut parler du plomb des Alchymiſtes, qui n'eſt autre choſe que l'antimoine.

A G A

AGA CRETENSIUM. Ray veut que ce ſoit le *Silybum minus bœticum* de Parkinſon. *Carduus lacteus peregrinus camerarii*, J. Bauh. *Albis maculis notatus*, C. Bauh. Le petit chardon laiteux d'Eſpagne. Voyez *Silybum.*

AGALACTIA. Ἀγαλαξία, d'ἀ privatif, & γάλα, *lait.* Défaut de lait dans une femme en couche. De-là vient qu'Hippocrate donne l'épithete d'ἀγάλακτος, *agalactos*, aux femmes qui n'ont point de lait après avoir accouché.

AGALLOCHUM. *Bois d'aloes.* C'eſt une eſpece de bois qu'on nous apporte des Indes & de l'Arabie, ſemblable au *Thya* (arbre de vie) parſemé de petites taches, odorant, d'un gout amer & aſtringent. Son écorce eſt épaiſſe, luiſante, & quelque peu bigarrée.

Lorſqu'on le mâche ou qu'on ſe lave la bouche avec ſa décoction, il paroît doux au gout: étant réduit en poudre il ſert dans les parfums, on l'emploie dans les fumigations au lieu d'encens. Sa racine priſe au poids d'une dragme, détruit l'excès d'humidité, remédie à la foibleſſe & à la chaleur de l'eſtomac. Etant priſe dans de l'eau, elle appaiſe les tranchées, les douleurs de côté & du foie, & arrête la dyſſenterie. DIOSCORIDE. *L. I. cap.* 21.

Ἀλόη, arbre des Indes, dont le bois qui eſt odorant, eſt appellé ξυλαλόη. Il eſt le même que l'*agallochum.* L'ἀλόη, *aloes* eſt auſſi une autre plante qui croît dans les Indes, comme la précédente, & dans pluſieurs autres pays. Son ſuc eſt fort amer, & paſſe pour un excellent cathartique. C'eſt ce qui fait que pluſieurs Auteurs anciens & modernes, ont confondu l'*aloes* aromatique avec le purgatif. Le mot *agallochum* eſt dérivé de l'Hebreu אהלת, *Ahaloth.* Le maſculin אהל, *Ahel*, dont le pluriel eſt אהלים, *Ahalim*, a, dit-on, la même ſignification. De-là eſt venu le mot Grec ἀλόη, qui étoit fort en uſage parmi les Grecs modernes, qui diſoient auſſi ξυλαλόη, au lieu que les Anciens ſe ſervoient plus communément du mot Ἀγάλλοχον. Les Septantes connoiſſoient néantmoins l'ἀλόη aromatique. L'*aloes* cathartique ὑπὸη, s'appelle en Syriaque עלר, *Olar.* Nom que les Grecs ont enſuite adopté. Les Arabes appellent cette plante *cebar*, *ſebar.* On trouve dans un ancien Gloſſaire Grec & Arabe σύπερις, ἢ ἀλόη. Dans le Serapion imprimé, on a mis mal-à-propos *laber* pour *Saber.* Un ancien Gloſſaire Latin & Arabe traduit *aloe* par *ſeru*, nom que l'on donne au cyprés dans ce même Ouvrage. Un ancien Commentateur d'Avicenne, appelle le ciprès *ſeru.* Je ſuis perſuadé que l'Auteur de ce Gloſſaire a mis *ſeru* pour l'*aloes* aromatique. Un manuſcrit de Dioſcoride très-ancien avec des notes Arabes, ſous le mot ἀλόη, ajoute un article (l'article Arabe *Al*) à *Cebar Alcebar.* D'où eſt dérivé l'Eſpagnol *Acera.*

Quant à l'*aloes* aromatique, ou *agallochum*, les Grecs modernes qui le devoient aux Arabes, l'ont diviſé en deux eſpeces Ἀγάλλοχον ἰνδικὸν (*agallochum Indicum*) & Ἀγάλλοχον Σίνφι (*agallochum ſinphi.*) C'eſt ainſi que je le trouve dans les Ouvrages de Chariton, Medecin. Le Traducteur de Sérapion a mis fort mal-à-propos *ſeifi* pour *ſenſi* ou *ſinſi*; d'une Iſle des Indes appellée *Sinf*: Il y a une grande différence entre le *ſinfic*, & ce qu'on appelle *agallochum Indicum.* On a donné ce nom au dernier, plutôt à cauſe de ſa couleur, que par rapport au pays où il croît, le noir qui eſt le plus eſtimé eſt appellé de ce nom. De tous les *myrobolans* des Indes, le noir eſt le ſeul à qui l'on donne ce nom d'*Indicum.* J'ai même obſervé la même choſe à l'égard de pluſieurs autres drogues. Avicenne fait auſſi mention de l'*agallochum Indicum* à la lettre *A*, où il décrit toutes les eſpeces d'*agallochum* qui viennent de différentes contrées des Indes, comme le mundalic, le cumeric, celles qu'on nous apporte de Calay & de la Chine. Dans ce Chapitre, il traduit *haud* par un mot Arabe qui ſignifie bois en général. *Haud* ſignifie encore chez les Arabes une *flute*; nous appellons auſſi du nom de *Hautbois* une eſpece de flute; mot qui eſt peut-être compoſé du mot Arabe & de ſon interprétation. Mais l'*agallochum* eſt appellé *haud* κατ' ἐξοχὴν, par diſtinction, &, étoit ſon véritable nom chez les Arabes. Garcias ab Horto rapporte, qu'à *Decan* & *Guzarate*, que l'on croit être le pays des Gedroſiens, l'*agallochum* eſt appellé *ud*, que je crois dérivé de l'Arabe. Il ſe peut faire auſſi que l'Arabe en ſoit dérivé. Dans les Auteurs Portugais il eſt appellé *udo*, le même ſans doute que *haud* dans la prononciation Arabe. Il eſt donc beaucoup mieux de traduire ce que les Arabes appellent *haud*, *heud* par *agallochum Indum*, que par *lignum Indum*, comme l'a fait un Savant. L'Interprete d'André Alpagus s'eſt trompé en liſant *heudeen* i, e. *Lignum aloes Indum.* Liſez *heud hen*, ou *haud hend*, qui eſt dérivé d'*haud hendi.* Je lis dans le Grec Ἀυδχεντο (*eaudchento*) comme ταμαρχίντι, (*tamarchenti*) pour *tamarhendi. Haud alcumeri*, dans les

les Géographes Arabes, n'eſt point le *lignum comaricum*, mais l'*agallochum comaricum*; de même que l'αγαλλοχον Σινικ dans Chariton, eſt *Haud ſinſi*. Les Arabes l'appellent encore *agalugi*, ce qui eſt une corruption du Grec ἀγαλλοχος; & dans Avicenne l'on trouve *agallugun*. Les Grecs modernes l'appellent communément ξυλαλόη, *Xylaloes*, ſans avoir égard à la ſignification du mot Arabe, ſeulement pour le diſtinguer de l'autre *aloes*, dont on ſe ſert plutôt à cauſe de ſon ſuc que de ſon bois. SAUMAISE, *de Homonym. Hyl. Iatr. cap. 6.*

Les différentes eſpeces d'*agallochum*, ſont:

1. *Agallochum*, *Xyloaloes*, *& lignum aloes*, Offic. *Agallochum & Xylo-aloes*, Offic. Geoff. Tract. 309. *Agallochum ſive lignum aloes*, Park. Theat. 1564. *Agallochum Officinarum*, C. B. Pin. 393. Raii Hiſt. 2. 1808. *Agallochum verum*, Ephem. Germ. Dec. 11. ann. 3. p. 74. *Agallochum lignum aloes*, *xyloaloes*, Chab. 35. *Agallochum Officinarum*, *aliis lignum aloes*, Johnſ. Dendr. 460. SINKOO *vulgo Japonum Kavoriki*, i, e. *Lignum ſeu arbor fragrans*, *Siamenſibus Kiſſina*, *Latinis arbor aquilæ & aloes dicta*, *cujus fragrans lignum appellatur agallochum*, Kemph. Amœn. Exot. 903. *Lignum aloes vulgare*, Ger. Emac. 1622. *Lignum aloes*, *vel xyloaloes*, Ind. Med. 67. *Lignum aloes*, *agallochum*, *xyloaloes*, Mont. Exot. 7. *Lignum aloes officinarum & agallochum pleriſque putatum*, J. B. 2. 477. DALE.

C'eſt un arbre des Indes ſemblable à un *thyia*, ou arbre de vie, ſon bois eſt odorant & rend l'haleine douce lorſqu'on le mâche. P. ÆGINETE, *L. II. cap.* 3. d'après DIOSCORIDE.

Son gout eſt amer & ſtyptique; ſon écorce eſt de couleur tannée, & variée. ORIBASE, *Lib. II.* d'après DIOSCORIDE.

L'*Agallochum*, en François *bois d'aloès*, eſt un bois qu'on nous apporte des Indes Orientales. On dit qu'il croît dans la Chine où il eſt appellé *Calambac*. Nous n'avons aucune deſcription certaine de l'arbre dont on le tire. Il nous vient en petits morceaux, & il eſt rare qu'on en voie d'une groſſeur conſidérable. Il eſt dur, ſolide, & peſant, de couleur brune foncée, parſemé de petites taches noires ou rougeâtres, réſineux, d'un gout amer aromatique, & ne répand une odeur forte que lorſqu'on le brûle. Quoique pluſieurs Auteurs aſſurent que le meilleur bois d'*aloès* eſt celui qui flote ſur l'eau, je n'en ai jamais vu qui ne ſoit allé au fond, quoiqu'il eût tous les autres caracteres du véritable bois d'*aloès*.

Ce bois a une qualité chaude & deſſiccative, il eſt cordial, il fortifie les nerfs & le cerveau, il ranime les eſprits, il prévient les défaillances & les maladies de l'uterus. En poudre il entre ſouvent dans les cordiaux. MILLER. DALE.

Dale regarde les deux bois ſuivans comme très-approchans de l'*agallochum*.

2. *Aſpalathum*, Offic. Geoff. Tract. 310. Mont. Exot. 7. *Lignum aſpalathum*, Pharmacop. *Aſpalathus*. Ind. Med. 15. *Agallochum præſtantiſſimum*, Johnſ. Dendr. 460. C. B. Pin. 393. *Calambac*.

On nous apporte encore ce bois des Indes Orientales en morceaux plus petits & moins ſolides que le bois d'*aloès*. La couleur en eſt plus pâle, & l'odeur moins forte, il eſt bitumineux, gras, réſineux, & d'un gout amer.

Il a les mêmes vertus que le précédent auquel on le ſubſtitue ſouvent dans les boutiques, mais elles ſont dans un degré plus foible.

3. *Lignum aquilæ*, Ind. Med. 67. *Bois-d'aigle*.

On l'emploie dans les boutiques de Paris au lieu de l'aſpalath, mais il eſt rare ailleurs.

Un grand nombre de Botaniſtes prétendent que l'*agallochum* des Anciens eſt le bois d'*aloès* des boutiques; d'autres, qu'il eſt le même que leur aſpalath; d'autres enfin, ſurtout les Arabes, en admettent différentes eſpeces. Garcias ne connoît que celle des Indes. On emploie, ſuivant Cluſius, deux ſortes de bois d'*aloès* dans les boutiques. Caſpard Bauhin le diviſe en trois différentes eſpeces. La premiere eſt l'*agallochum* choiſi, que l'on garde pour l'uſage des Rois de Perſe. La ſeconde, eſt celle que l'on vend dans les boutiques; & la troiſieme eſt l'*agallochum* ſauvage. On n'en trouve que deux eſpeces dans les boutiques, comme nous l'avons dit ci-devant. On aſſure même que le *calambac* qu'on apporte de la Chine, eſt le vrai *agallochum* ou bois d'*aloès*. Nous n'avons aucune deſcription exacte de cet arbre, car celui dont parle *Garcias ab Horto* eſt l'aſpalath dont nous avons fait mention, comme pluſieurs ſavans Botaniſtes qui ont voyagé dans les Indes Orientales nous en aſſurent.

On ne ſait point, dit Paul Amman, pourquoi on appelle l'*agallochum*, *lignum aloes*. Peut-être, dit Hoffman, *Lib. II. cap.* 35. qu'Αλοὴ ſignifie parfum en langue Indienne. Bontius ſur le Chapitre XVI. de Garcias *ab Horto*, p. 43. le dérive de *ſaveur*. *Ce bois*, dit cet Auteur, *a un gout amer, & aromatique particulier, ce qui lui a fait peut-être donner le nom d'aloes.* Je ne crois point que perſonne ſoit du ſentiment de Wormius, qui veut p. 272. que l'*aloès* des boutiques ſoit le ſuc épaiſſi de cet arbre; car l'*aloès* dont nous parlons eſt un arbre particulier, au lieu que l'on tire le ſuc d'*aloès* d'une plante du même nom.

Le bois d'*aloès* qu'on nous apporte de Manilam dans la Cochin-Chine eſt de trois eſpeces. 1. *Sokhio*, qui paroît être la partie extérieure du tronc, eſt fort légere, de couleur cendrée, parſemé de veines noires; il eſt très-peu amer, aſſez odorant, & non gommeux. 2. *Thimhio*, ſe trouve dans les boutiques. Il eſt de couleur noire, ſolide & peſant, perſemé de veines, gommeux, amer, très-odorant, flottant ſur l'eau. Les Eſpagnols l'appellent *calamba*. 3. *Gilam-hio*, eſt de couleur cendrée tirant ſur le pâle, uni & extremement odorant.

Il y en a une autre eſpece qui vient de *Kalapa*. La couleur en eſt plus foncée que celle du *thim-hio*. Il eſt plus peſant, & va au fond de l'eau. Les Chinois nous apportent encore un bois fort noir aſſez odorant, qu'ils appellent *vai-hio*; & un autre dont la couleur, eſt rougeâtre & l'odeur extremement agréable, appellé *chitua*.

Deſcription du bois de Calambac, & du bois d'Aloès adreſſée à M. Petiver, par M. Cunningham.

Le *calambac* a une odeur très-ſuave, ſon gout eſt un peu amer & aromatique, il eſt uni, mou preſque comme de la cire ou du maſtic, ce qui fait qu'il céde aux dents & aux ongles. Il y en a de plus ou moins bon, car dans le Royaume de la Cochin-Chine ou d'Annam, le principal, ſi ce n'eſt le ſeul endroit où il croît, on le vend depuis 10 juſqu'à 50 taels la livre. Il y en a trois eſpeces par rapport à la couleur. La premiere eſt panachée de noir & de pourpre, comme la tête d'un canard à qui les gens du pays la comparent. La ſeconde eſt tachetée comme la peau de tigre. La troiſieme eſt de la couleur d'un jaune d'œuf. Celui qui tombe de lui-même ſans qu'on le coupe, eſt pour l'ordinaire parſemé de différentes couleurs & le plus eſtimé. Le *Calambac* eſt appellé *Kenam* en langue Anamique. Les Marchands Chinois de *Fokien* prononcent *Kelam*, d'où le mot *Calambac* eſt peut-être dérivé. Quelques-uns vendent le bois d'*aloès* bouilli dans la décoction ou dans le ſuc du *calambac*, pour du vrai *calambac*; mais lorſqu'on le laiſſe ſécher quelque tems il perd ſon odeur & ſes autres qualités, &c.

Le bois d'*aloes* ou l'*agallochum* eſt d'autant meilleur, qu'il approche du *calambac*. Mais le premier eſt pour l'ordinaire plus dur, plus ſec, & paroît comme de la pouſſiere lorſqu'on en met de petits morceaux dans la bouche, il n'eſt point ſi réſineux, & eſt de beaucoup inférieur au ſecond. Il vaut depuis 5 mas juſqu'à 6 taels la livre. Le bois d'*aloès* eſt appellé par les Portugais *pao agula*, & par les habitans du pays *keang*, c'eſt-à-dire, *odorant*. Les Mandarins Chinois l'appellent

tchin-hiang. Quelques-uns veulent que ce ſoient différentes eſpeces d'arbres qui portent toutes le nom de bois d'*aloès*, mais tous conviennent que le *calambac* vient d'un arbre dont le fruit (comme vous pourrez le voir par celui que je vous envoie) eſt preſque en forme de poire, velu de la groſſeur d'un mirobolan citrin; l'écorce de ce fruit eſt épaiſſe & ligneuſe, quelquefois fongueuſe, s'ouvrant en deux & contenant deux graines ſéparées par une cloiſon mitoyenne; ce fruit a des appendices membraneuſes, appuyées ſur un calice partagé en cinq parties. Ce fruit étant réduit en poudre eſt un remede excellent pour appaiſer les tranchées. DALE.

(Le *tael* peut valoir environ cinquante ſols de notre monnoie, & le *mas* la dixieme partie du *tael*.)

La racine de l'*agallochum* réduite en poudre, & priſe au poids d'une dragme, remédie à la foibleſſe & à la trop grande humidité de l'eſtomac: elle eſt bonne auſſi dans les maladies du foie, dans les dyſſenteries & les pleuréſies. PAUL ÆGINETE, *Lib. VII. cap.* 3.

De tous les bois que nous vendons, nous n'en avons point de plus précieux & de plus rare que le véritable *bois d'aloès*; c'eſt pour ce ſujet qu'il eſt ſi peu connu, & que chacun lui ſuppoſe différentes ſortes de bois. Comme il a été ſujet à être contrefait, ceux qui en ont écrit en ont parlé ſi différemment, qu'il n'a pas été poſſible de ſavoir poſitivement ce que c'étoit.

Il y en a de pluſieurs eſpeces, dont le meilleur eſt l'*Agallochum* d'Inde, qui vient de Calecut. Le plus exquis eſt le noir, de couleur changeante, plein, peſant, gros & épais, qui ne tire point ſur le blanc, & qui s'allume difficilement. Il y a des écrivains qui diſent ſérieuſement, que ce qui fait que nous n'avons point de véritable *bois d'aloès*, c'eſt qu'il a été emporté par les eaux du déluge du Paradis terreſtre, où il a été planté: d'autres, parce qu'il ne croît que dans les déſerts & ſur des montagnes inacceſſibles, tant à cauſe de leur grande hauteur, qu'à cauſe des bêtes féroces, comme lions, ours, tigres; pantheres & autres animaux ſemblables qui les habitent, & ainſi de mille autres contes qu'il ſeroit trop ennuyeux de rapporter. Je dirai ce que j'en ai appris des gens de la ſuite des Ambaſſadeurs de Siam, qui ont apporté de ce *bois* en préſent au Roi Louis XIV. tant ouvragé que non ouvragé; entre autres une aiguiere à laver les mains avec ſon baſſin, faite à Siam, & à la mode du pays. Cette éguiere, quoique de bois, eſt plus eſtimée que ſi elle étoit d'or maſſif. Ils diſent que l'arbre du véritable *bois d'aloès* croît dans la Cochinchine, dans le Royaume de Lao & dans la Chine, & qu'il eſt de la hauteur & de la figure de nos oliviers, ayant ſes feuilles à peu près de même, après leſquelles naît un petit fruit rouge ſemblable à nos ceriſes. On apporte à Surate quantité de *bois d'aloès*, dont le plus réſineux, qui eſt le plus eſtimé, eſt diſtingué par *bois d'aloès* du grand & petit morceau.

Il eſt à remarquer que le tronc de cet arbre eſt de trois couleurs. Le premier bois qui ſe trouve immédiatement ſous l'écorce, eſt d'une couleur noire, compact, peſant, & aſſez ſemblable à l'ébene noire; & à cauſe de cette couleur, les Portugais lui ont donné le nom de *pao d'aquila*, qui ſignifie *bois d'aigle*. Le ſecond qui eſt un bois léger, veineux, ſemblable à du bois pourri, & d'une couleur tannée, eſt ce que nous appellons bois de calambac, ou vrai *bois d'aloès*. La troiſieme qui eſt le cœur, eſt ce précieux bois de tambac ou calambac. Comme je n'en ai jamais vu, je n'en dirai autre choſe, ſinon qu'il eſt très-rare, & d'un prix exceſſif. POMET.

Les Arabes diſent, que l'*aloès* le plus précieux de tous les bois, croît ſur la montagne de Comorin. Les Grecs l'appellent *Xylaloe*, & les Arabes *Ud* & *Al ud*, c'eſt-à-dire, *le bois*, comme pour le diſtinguer de tous les autres. Il eſt fort commun ſur cette montagne, & on le préfere à celui qui nous vient des autres pays, HERBELOT, *Bibl. Orient. Art. Cameron.*

Tous les Géographes Orientaux nous aſſurent que ce bois, dont l'odeur eſt des plus exquiſes, ne croît que dans les contrées des Indes qui ſont ſituées dans le climat le plus tempéré. Le plus eſtimé ſe trouve dans l'Iſle de Senf dans la mer des Indes ſur le chemin de la Chine. On l'appelle *Al O'ud al ſenſi*, pour le diſtinguer de celui à qui on donne le nom *Al O'ud al comari*, à cauſe qu'il croît dans une autre Iſle appellée Comar, à peu de diſtance de celle de Senf: mais il eſt beaucoup inférieur à l'autre.

Pluſieurs Auteurs prétendent néantmoins que le *bois d'aloès* de Camnon ou Comron, qui eſt le Cap-Comorin, dont le Roi des Indes préſenta dix quintaux à Nouſchirvan, eſt le meilleur. Il ſe fond & s'allume au feu comme la cire.

Quelques Géographes remarquent encore qu'il vient une grande quantité de *bois d'aloès* de l'Iſle de Semender, que nous appellons Sumatra; & le Sheriff Al-Edriſſi prétend qu'on en trouve auſſi dans l'Iſle de Serandib ou de Ceilan. HERBELOT.

Nouſchirvan eſt le même que Khoſroes, premier Roi de Perſe de ce nom. Ce Prince, après avoir terminé ſes conquêtes, ſe retira dans ſa capitale pour y jouir des douceurs de la paix. Tous les Princes voiſins lui députerent des Ambaſſadeurs chargés de riches préſens, parmi leſquels étoit une eſclave qui avoit ſept piés de haut, un tapis fait de la peau d'un ſerpent d'une grandeur extraordinaire, auſſi doux que de la ſoie.

Le troiſieme conſiſtoit en ce *bois d'aloès* dont nous avons parlé, qui lui fut envoyé par le Roi de l'Indoſtan.

AGARICOIDES. Eſpece de fungus qu'on diſtingue de la maniere ſuivante. *Agaricoides parvum, album, lamellis ſubluteis. Fungus parvus, lamellatus, pectunculi formâ alno adnaſcens*, Raii Syn. Vaill. 70. M. Martyn l'a trouvé dans les bois d'Hampſtead & de Madingley. TOURNEFORT cité par MARTIN.

AGAPE, Ἀγάπη, *Amour*. Il ſignifie encore, *goûté, collation*.

AGAR, *Chaux*. RULAND.

AGARICUS, *Agaric*. Quelques Auteurs anciens ont cru mal-à-propos que l'*agaric* étoit une racine, comme nous l'apprenons de Dioſcoride, qui en donne la deſcription ſuivante.

On prétend que l'*agaric* eſt une racine ſemblable au ſylphium, mais plus poreuſe & plus ſpongieuſe. On diviſe l'*agaric* en mâle & en femelle. Le dernier eſt meilleur, & on le connoît aux veines droites paralleles dont il eſt parſemé. Le mâle eſt rond, & égal partout. Ils ont tous deux le même gout, je veux dire qu'ils ſe font d'abord ſentir doux ſur la langue, & enſuite amers & acres. L'*agaric* a tiré ſon nom d'une contrée de la Sarmatie appellée Agarie, où il croît. Quelques-uns veulent que ce ſoit la racine d'une plante; d'autres diſent qu'il croît ſur le tronc des arbres, & qu'il eſt produit par la corruption de même que les champignons. Il croît auſſi dans la Galatie, contrée de l'Aſie mineure, & dans la Cilicie ſur les cedres: mais il y eſt très-mince & très-friable.

Il a une qualité chaude & aſtringente, & il eſt très-efficace contre les tranchées, les crudités, les entorſes & les meurtriſſures cauſées par une chute. La doſe eſt de ſix grains dans du vin mêlé avec du miel, ſuppoſé que le malade n'ait point la fievre; car s'il l'avoit, il faudroit le lui donner dans de l'hydromel. On en donne le poids d'une dragme à ceux qui ſont attaqués des maladies du foie, de l'aſthme, de l'ictere, de la dyſſenterie, de la dyſurie, aux hyſtériques & aux perſonnes qui ont une mauvaiſe couleur (κακόχροιος.) On le donne dans du vin doux (γλεῦκος) aux pthiſiques, & dans de l'oxymel à ceux qui ſont incommodés de la rate. Ceux qui ſont ſujets aux rots acides & à d'autres maladies de l'eſtomac, doivent le mâcher & l'avaler cru. Il arrête le vomiſſement & le crachement de ſang, étant pris dans de l'eau au poids d'un demi-ſcrupule. La même quantité dans de l'oxymel eſt très-efficace contre la

ſcyatique, la goutte, l'épilepſie, les inflammations de la matrice, & pour exciter les regles. Il fait ceſſer la fievre, lorſqu'on en prend avant l'accès. Pris au poids d'une ou deux dragmes dans de l'eau, il purge le ventre. Il réſiſte au poiſon, & guérit les morſures des reptiles venimeux lorſqu'on en prend une dragme dans du vin trempé, ou un demi-ſcrupule dans un verre de vin. En un mot, il eſt propre à toutes les maladies internes, pourvu qu'on ait égard à l'âge & aux forces du malade. On le donne à quelques-uns dans de l'eau, à d'autres dans du vin; aux uns dans de l'oxymel, & à d'autres dans de l'hydromel. Dioscoride, *L. III. cap.* 1.

L'*agaric* croît ſur les troncs des arbres qui ſont d'une conſiſtance poreuſe, & eſt compoſé d'une ſubſtance aérienne & terreſtre. Il a la vertu d'atténuer & d'inciſer les humeurs groſſieres, & de lever les obſtructions des viſceres. Il opere ſans violence & ſans beaucoup fatiguer l'eſtomac. On le donne au poids de deux dragmes dans du miel & de l'eau. On doit choiſir celui qui eſt le plus blanc, le plus friable, le moins ligneux & le moins vermoulu. Paul Eginete, *L. VII. cap.* 3. & 4.

L'*Agaric* purge ſans violence les phlegmes & la bile; la doſe en eſt de deux dragmes dans de l'oxymel. Oribase. *Med. Collect. L. I. c.* 17.

L'*Agaric* ſe fait d'abord ſentir doux ſur la langue, mais il laiſſe après une eſpece d'acrimonie & un gout un peu aſtringent, ce qui prouve que ce remede eſt compoſé d'une ſubſtance aërienne & terreſtre, que la chaleur atténue, & qu'il contient très-peu de particules aqueuſes; c'eſt ce qui le rend propre à atténuer les humeurs groſſieres & à lever les obſtructions des viſceres. Oribase, *Med. Collect. L. XV. c.* 1. d'après Galien.

Sa qualité digeſtive & inciſive le rend propre à guérir la jauniſſe lorſqu'elle eſt cauſée par une obſtruction du foie, l'épilepſie, & la fievre qui eſt occaſionnée par des humeurs groſſieres & viſqueuſes. Oribase, *Virt. Simpl. L. II. c.* 1.

Les Modernes diſtinguent l'*Agaric* de la maniere ſuivante.

Agaricus, Ger. 1183. Emac. 1366. Sterb. 245. Tab. 27. C. *Agaricus, ſive Fungus Laricis.* C. B. 375. Elem. Bot. 441. Tourn. Inſt. 562. *Agaricus ex Larice*, Park. 249. *Agaricum*, J. B. 1. 268. Raii Hiſt. 1. 107. Dale.

Il y a deux eſpeces d'*Agaric*: l'*Agaric* femelle, qui eſt blanc, léger, friable & ſe met aiſément en farine, paroît d'abord doux, mais il laiſſe enſuite une amertume. Son odeur eſt pénétrante. L'*Agaric* mâle eſt jaune, compact, peſant, difficile à diviſer & n'eſt d'aucun uſage.

L'*Agaric* eſt de la claſſe des Fungus & croît ſur les troncs & les branches d'un grand nombre d'arbres, ſurtout ſur le larix & le chêne; il eſt fort poreux, & lorſqu'on le bat avec un marteau & qu'on fait tomber deſſus quelques étincelles de feu, il s'enflame, ce qui lui a fait donner le nom d'*Igniarius*. Boerhaave.

Il ne croît point dans une nuit comme les autres champignons, & il n'acquiert ſa perfection qu'au bout d'un an. Dale.

Lorſque l'*Agaric* n'opere point par les ſelles, il cauſe à quelques perſonnes des tremblemens & une réſolution des nerfs. Aetius, *Tetrab. IV. Serm. I. c.* 81.

On le met au nombre des racines venimeuſes, comme la thapſie, l'aconit, l'iſias, l'ellebore blanc & l'éphemeron. *Ibid. c.* 45.

L'*Agaric* venimeux eſt appellé *Agaric* noir par Actuarius, *Meth. Med. L. V. c.* 12. & Paul Eginete, *L. V. c.* 64.

L'*Agaric* eſt une excroiſſance ligneuſe & fongueuſe qui vient ſur le tronc des vieux Larix; il eſt couvert extérieurement d'une écorce dure de couleur brune, mais il eſt blanc en dedans; le meilleur eſt celui qui eſt léger, blanc & friable, ſans nœuds, qui ſe diviſe aiſément. Les marques du bon *Agaric* ſont renfermées, à ce que Dale prétend dans ce diſtique.

Res frangi præſto pretioſus Agaricus eſto,
Candidus & ſplendens, bonus in librâ leve pendens.

Il eſt amer & dégoutant, il a une douceur déſagréable, ce qui fait qu'on le donne rarement ſans le mêler avec d'autres drogues purgatives.

Il paſſe pour purger les humeurs aqueuſes & bilieuſes; il eſt bon pour la goutte, le rhumatiſme, l'hydropiſie & la jauniſſe; pour débarraſſer les poumons du phlegme qui s'y trouve, dans l'épilepſie & dans les toux invétérées.

Le meilleur *Agaric* vient de Barbarie, celui de Tartarie eſt moins bon, on lui préfére celui qu'on nous apporte des Alpes & du Trentin. Dale.

Les préparations officinales faites avec l'*Agaric* ſont des pilules & des troſchiſques. Milier, *Bot. Offic.*

On le corrige avec le gingembre, le clou de girofles, le ſel gemme, & le cryſtal de tartre. Dale.

L'*Agaric* eſt une excroiſſance qui ſe trouve aux troncs & aux groſſes branches de différens arbres, mais principalement ſur la meleſſe, que les Latins appellent *Larix*, & ſur quelques eſpeces de chênes; mais le premier & le meilleur de tout doit être blanc, léger, tendre, friable & d'un gout amer & ſtyptique: c'eſt cet *Agaric* que les Anciens ont appellé femelle; car pour celui qu'ils ont appellé *Agaric* mâle, il eſt ordinairement peſant, jaunâtre & ligneux, & doit être abſolument rejetté dans l'uſage de la Medecine.

Le meilleur *Agaric* eſt celui qui nous vient du Levant; on doit le préférer à celui qu'on nous apporte de Savoye ou du Dauphiné; il nous en vient auſſi d'Hollande, qui eſt rapé & blanchi par-deſſus avec de la craie, qu'il faut auſſi rejetter. En un mot, on ne doit employer que celui du Levant. Pomet.

L'*Agaric* étoit un remede ſi familier aux Anciens, qu'ils l'employoient non-ſeulement pour purger le phlegme, mais encore dans toutes les maladies cauſées par les humeurs & les obſtructions, comme l'épilepſie, le vertige, la folie, la mélancolie, l'aſthme, les maladies de l'eſtomac & autres ſemblables. Ils trouvoient cependant qu'il affoibliſſoit les inteſtins & qu'il purgeoit trop fortement, ce qui obligea Galien à le mêler avec du Gingembre & à le donner au poids d'une dragme dans de l'oxymel ou du miel de ſquille; on en donne, quoique rarement en ſubſtance, depuis une dragme juſqu'à deux, mais on peut en augmenter la doſe depuis deux dragmes juſqu'à demi-once, lorſqu'on le preſcrit en forme de décoction ou d'infuſion.

Dans l'analyſe Chymique, il ſe convertit preſque tout en huile. Il ne contient aucun ſel volatil; mais une grande quantité d'une eſpece de terre écailleuſe, & un phlegme acide, ce qui fait que ſon infuſion dans l'eau donne la couleur de pourpre au papier bleu. On voit par-là qu'il eſt beſoin de le corriger avec des clous de girofles, de la canelle, du macis, de la mente, de l'abſinthe & autres choſes ſemblables. On peut hâter ſon effet avec la ſcammonée & le mercure doux, ou l'aiguiſer avec quelque décoction purgative, d'aſarabacca, de ſené & autres drogues purgatives & le faire ſécher de nouveau pour le réduire en trochiſques en y ajoutant du baume du Pérou ou de l'huile de canelle.

Luſitanus nous avertit d'employer les trochiſques ou tablettes d'*Agaric*, tandis qu'elles ſont fraîches, parce qu'elles perdent leurs vertus lorſqu'on les garde longtems. Pomet.

L'*Agaric* paroît avoir été fort eſtimé des Anciens, mais les Modernes en rejettent l'uſage pour de bonnes raiſons; il opere fort lentement & cauſe par ſon long ſéjour dans l'eſtomac des vomiſſemens, ou tout au moins des naufées inſupportables accompagnées de ſueurs, de défaillances, de foibleſſes continuelles & d'un dégout pour toutes ſortes d'alimens. Il y a toute apparence que les Anciens qui n'avoient point un ſi grand nombre de

purgatifs que nous, n'étoient point si délicats.

L'*Agaric* est une espece de champignon qui vient sur le larix ou meleſſe. Quelques-uns croient que c'est une excroiſſance, une tumeur produite par une maladie de l'arbre, mais M. Tournefort le range sans difficulté parmi les plantes, ainsi que les autres champignons. On croit que celui qui nous est apporté du Levant vient de la Tartarie, & c'est le meilleur. Il en vient aussi des Alpes & des montagnes de Dauphiné & du Trentin. Il y a un mauvais *Agaric* qui ne croît pas sur le larix, mais sur les vieux chênes, les hêtres, &c. & dont l'usage seroit très-pernicieux. On divise l'*Agaric* en mâle & femelle; le premier a la superficie rude & raboteuse, sa substance intérieure très-fibreuse, ligneuse, difficile à diviser, de diverses couleurs, hormis la blanche, il est pesant; le second au contraire a la superficie fine, lisse, brune; il est intérieurement blanc, friable, & se met aisément en farine, & par conséquent il est léger; tous deux se font d'abord sentir doux sur la langue, & ensuite amers & acres, mais le male a plus d'amertume & d'acreté. Celui-ci ne s'emploie point en Medecine, & peut-être est-ce le même que celui qui ne croît pas sur le larix.

M. Boulduc a employé sur l'*Agaric* femelle, les deux grandes especes de dissolvans, les sulphureux & les aqueux. Il a tiré par l'esprit de vin une teinture résineuse d'un gout & d'une odeur insupportables, une goutte mise sur la langue faisoit vomir, & donnoit un dégout de tout pour toute la journée. De deux onces d'*Agaric*, il est venu six dragmes & demie de teinture, le marc qui ne pesoit plus que neuf dragmes, ne contenoit plus rien que l'on ait pu tirer, ce n'étoit qu'un mucilage, ou une espece de boue.

Sur cela M. Boulduc vint à soupçonner que ce mucilage inutile, qui étoit en si grande quantité, pouvoit venir de la partie farineuse de l'*Agaric* détrempé & amolli, & la teinture résineuse de la seule partie superficielle ou corticale. Il s'en assura par l'expérience, car ayant séparé ces deux parties, il ne tira de la teinture que de l'extérieure, & presque point de l'intérieure, ce qui fait voir que la premiere est la seule purgative & la seule à employer, si cependant on l'emploie, car elle est toujours trés desagréable, cause toujours beaucoup de nausées & de dégout, & pour diminuer ses mauvais effets, il faudroit la mêler avec quelque autres purgatifs.

Les dissolvans aqueux n'ont pas trop bien réussi sur l'*Agaric*. L'eau seule n'en tire rien, on n'a qu'un mucilage épais, une boue & nul extrait. L'eau aidée du sel de tartre, parce que les sels alcalis des plantes dissolvent ordinairement les parties résineuses, donne encore un mucilage, dont après quelque jours de repos, la partie supérieure est transparente, en forme de gelée, & fort différente du fond qui est très-épais. De cette partie supérieure séparée de l'autre, M. Boulduc a tiré par évaporation à chaleur lente, un extrait d'assez bonne consistance, qui devoit contenir la partie résineuse & la partie saline de l'*Agaric*, l'une tirée par le sel de tartre, l'autre par l'eau. Deux onces d'*Agaric* avec demi-once de sel de tartre, avoient donné une once & demi-dragme de cet extrait; il purge très-bien, sans nausées, & beaucoup plus doucement que la teinture résineuse tirée avec l'esprit de vin. Quant à la partie inférieure du mucilage, elle ne purge point du tout, ce n'est que la terre de l'*Agaric*.

M. Boulduc ayant employé le vinaigre distillé au lieu de sel de tartre, & de la même maniere, il a eu un extrait tout pareil à l'autre, & de la même vertu, mais en moindre quantité.

La distillation de l'*Agaric* a donné à M. Boulduc assez de sel volatil, & un peu de sel essentiel. Il y a très-peu de sel fixe dans le caput mortuum.

L'*Agaric* mâle que M. Boulduc appelle faux *Agaric*, & qu'il n'a travaillé que pour ne rien oublier sur cette matiere, a très-peu de parties resineuses & encore moins de sel volatil ou de sel essentiel, Aussi ne vient-

il que sur les vieux arbres pourris, dans lesquels il s'est fait une résolution ou une dissipation des principes actifs.

L'infusion de cet *Agaric* faite dans l'eau devient noire comme de l'encre lorsqu'on la mêle avec la solution de vitriol. Aussi l'*Agaric* mâle est-il employé pour teindre en noir. L'on voit par-là qu'il a beaucoup de conformité avec la noix de Galle, qui est une excroiſcence d'arbre, *Hiſt. de l'Academie Royale des Sciences* 1714.

L'*Agaric* est décrit si différemment par les Anciens & avec des caracteres si differens de ceux qui conviennent à la drogue à qui nous donnons ce nom, que je serois tenté de croire qu'elles ne sont point les mêmes. Les Anciens ne savoient pas trop ce que c'étoit ni d'où il venoit. Son nom nous fait assez connoître quel est son pays, car Dioscoride dit qu'on l'appelle Ἀγαρικὸν, *Agaricon*, parce qu'il n'aît ἐν τῇ Ἀγαρίᾳ, *in Agaria*; il dit néanmoins qu'il croît ἐν τῇ Ἀγρίᾳ τῆς Σαρματίας, *in Agria*, contrée de Sarmartie; mais pour lors on ne devroit point l'appeller *Agaricum*, mais *Agricum* ou *Agriacum*. Les Traducteurs ont rendu ce passage par *in incultis & agreſtibus Sarmatiæ*, *dans les Regions incultes & déſertes de la Sarmatie*. Les Ἀγρίαι, *Agriai* dans Etienne sont des Peuples de la Pannonie, entre l'Hæmus & le Rhodope; Strabon place les Ἄγροι, auprès du Palus Mæotide, ce qui vaut beaucoup mieux, car leur pays seroit pour lors appellé Ἀγρία, *Agria*. Cela n'empêcheroit pas que le nom κτητικὸν (nom formé de celui du pays) ne dût être Ἀγρικὸν, *Agricum*, & non point Ἀγαρικὸν, *Agaricum*, car il faudroit que le pays d'où lui est venu son nom s'appellât Ἀγαρία, *Agaria*. Mais où est cette *Agaria*? Ptolomée fait mention du fleuve *Agarus*, & du cap *Agaricus* dans la Sarmatie d'Europe. Les brebis de cet endroit sont appellées Ἀγαρικαὶ, *Agariciennes*, dans une Epigramme de Crinagoras que l'on trouve parmi les Anecdotes. Il décrit une espece extraordinaire de brebis qui vient de l'Agarie, qu'il place dans l'Armenie sur le fleuve Araxes :

Τῆς δίος γενεὴ μὲν Ἀγαβρικὴ ἐντὸς Ἀράξεω
Ὕδωρ πιλοτόροις πίνεται Ἀρμενίοις, &c.

Le peu de suite qu'il y a dans cette Epigramme prouve qu'il manque quelque chose au commencement, mais on peut y suppléer en disant qu'on avoit apporté ces brebis d'*Agarica* pays de la Sarmatie dans l'Armenie. Le Scholiaste de cette Epigramme remarque que l'on trouve cette espece de brebis non seulement dans l'Armenie mais encore dans la Scythie. Je ne doute point qu'il ne faille lire dans Strabon *L. II.* Ἄγαρι, *Agari* au lieu de Ἄγραι, *Agri*, & que l'Ἀγρία, *Agria* de Dioscoride n'ait été mis par mépriſe pour Ἀγαρία. De là vient *Agaricum*, & αἱ Ἀγαβρικαὶ dans Crinagoras, qui a doublé le *Rho* en faveur de la mesure de même que nous lisons Ἀβραβίαν & Ἀβαβικῶν. Il s'ensuit donc que l'*Agaric* Ἀγαρικὸν vient du pays des *Agariens* peuples de la Sarmatie, & il n'est pas surprenant que les Anciens en aient eu si peu de connoissance : on auroit même lieu de s'étonner si les Modernes le connoissoient mieux qu'eux. Bien plus, on peut conclurre de ce que nous venons de dire, que ce que l'on vend aujourd'hui pour de l'*Agaric* n'en est point, s'il ne vient pas d'un pays plus éloigné que les montagnes du Trentin, du Tirol ou des Grisons, où l'on trouve une grande quantité de larix; car l'on assure que c'est le seul arbre qui le produise. Si les Anciens avoient été aussi à portée que nous de connoître l'*Agaric*, ou qu'il fût venu sur un arbre aussi commun, ils n'eussent point été aussi embarrassés de connoître sa nature aussi bien que le lieu où il croît. Dioscoride ne fait point trop si c'est une racine & n'en parle que par oui-dire. Ἀγαρικὸν ῥίζα φέρεται σιλφίῳ ἑτερεία. On prétend que l'*Agaric* est une racine semblable au Silphium ou *Laſer*. La racine du Silphium, suivant Théophraste, a une coudée

de long, & s'éleve sur la terre en forme de tuberosité. Si l'on compare l'*Agaric* des Modernes avec cette description, il aura peine à supporter cette épreuve, car c'est un champignon du larix, semblable à ceux qui naissent sur les troncs des vieux chênes, dont les Anciens se servoient pour allumer le feu. Les Grecs modernes l'appellent τσοκας, c'est-à-dire, *Escas*, *amorces*. Si l'*Agaric* des Anciens eût eu toutes ces qualités ils n'eussent plus eu lieu de douter que ce ne fût une racine semblable au *Laserpitium*. Mais Pline dit expressément que l'*Agaric* est un champignon qui croît principalement dans les Gaules, sur des arbres qui portent du gland. C'est, dit cet Auteur, un champignon blanc, odorant médicinal, qui croît sur les sommets des arbres & brille pendant la nuit, d'où il tire sa marque caractéristique, & que l'on doit cueillir dans les ténebres. Dioscoride ne dit pas un mot de cette espece d'*Agaric*. Quant à Pline, je ne doute point qu'il n'ait pris mal-à-propos un morceau de bois corrompu au point de luire pendant la nuit, pour un *Agaric*. Il m'est souvent arrivé de voir la même chose en Bourgogne, & j'en ai même eu entre les mains. C'est un morceau de chêne corrompu, blanc & odoriférant. Il a la même odeur qu'une espéce de champignon, communément appellé *Potirones*, & brille pendant la nuit avec tant de force qu'il épouvante ceux qui s'éveillent en sursaut, & qui ne connoissent point la cause d'une pareille lumiere. Les Payſans l'appellent *bois luisant*. Il est à la vérité d'une nature fongueuse, d'une consistance légere, comme l'*Agaric* dont Dioscoride donne la description; ce qui a fait croire à Pline, ou à l'Auteur qu'il a suivi, que c'est un champignon. Mais la porosité de sa substance n'est point naturelle, mais accidentelle; car c'est un bois qui devient fongueux en se pourrissant. Il a outre cela des veines droites en dedans comme l'*Agaric* femelle dont parle Dioscoride. Enfin Pline avance, sur le rapport des autres, que l'*Agaric* est engendré par la corruption, & qu'il croît sur certains arbres; & il en est de même de notre *bois luisant*. Le passage dans lequel Dioscoride rapporte les differens sentimens des Auteurs sur la génération de l'*Agaric*, se trouve dans un ancien manuscrit, tout-à-fait différent de l'imprimé, en ces termes, λέγουσι δὲ οἱ μὲν φυτῦ ῥίζαν, τινὲς δὲ ἐν σητίνοις δὲ δρυσὶ κατὰ σῆψιν γίνεσθαι καθάπερ καὶ οἱ μύκητες ἐπιγίνονται, c'est-à-dire, *quelques-uns disent que c'est la racine d'une plante; d'autres qu'il s'engendre sur les arbres de Setin par la corruption, de la même maniere que les autres champignons*. On doit préférer ce passage à celui qui se trouve dans les Editions que nous avons de Dioscoride. Remarquez qu'il ne dit point que c'est un champignon, mais qu'il croît comme les champignons sur un arbre, par exemple un chêne ou tel autre que ce soit. Maintenant, il est certain que l'*Agaric* ordinaire est un champignon qui croît sur le larix. Si l'*Agaric* des Anciens avoit été un champignon, ils ne se seroient jamais imaginés que c'étoit la racine d'une plante, d'autant plus qu'ils le dépeignent semblable à la racine du *Laserpitium*, qui a, disent-ils, une coudée de long, & une épaisseur proportionnée.

Tâchons maintenant de découvrir quels sont ces arbres de setin dont Dioscoride écrit que l'*Agaric* est formé par leur putréfaction, car tels sont ses termes dans le manuscrit dont nous avons parlé, qui sont écrits en plus gros caracteres qu'à l'ordinaire. τινὲς δὲ ἐν σητίνοις, au lieu que nos Editions portent τινὲς δὲ ἐν τοῖς σελίχνοις τῶν δένδρων, c'est-à-dire, *d'autres disent* sur les troncs des arbres. La corruption qui fait croître l'*Agaric* sur les arbres a plus contribué à cette leçon que la correction du premier passage. Nous savons qu'Avicenne lit, σήτινα δένδρα dans Dioscoride, dont il a traduit tout le Chapitre sur l'*Agaric*, & rendu σήτινα par *Corrosas* corrodées, comme qui diroit σητίβρωτα. Bien plus, au commencement du Chapitre il cite Dioscoride par son nom dans l'Edition Arabe, & non le fils de Me-

sue, comme dans la version latine. Serapion lit aussi le passage de Dioscoride de la même maniere, car après avoir fait mention de cet Auteur, il cite toutes ces paroles, & traduit ainsi ce passage suivant le traducteur latin. *Et quidam dicunt quod generatur in putrefactione arborum quando corroduntur, sicut generantur fungi. Quelques-uns disent qu'il s'engendre de même que les autres champignons de la corruption des arbres, lorsqu'ils sont corrodés*; par où il est évident, qu'il prend σητινα *setina*, pour σητιβρωτα *setobrota*, *corrodés*.

Cette altération du texte de Dioscoride est si ancienne, que toutes les copies que j'ai vues, excepté l'ancienne dont j'ai parlé, portent la même leçon que l'imprimé ἐν τοῖς σελίχνοις τῶν δένδρων, *in truncis arborum*, *sur les troncs des arbres*. Mais l'original n'étoit point altéré du tems d'Avicenne & de Serapion, qui ont eu le malheur cependant de mal interpréter ce passage; car je suis assuré que ceux qui entendent le Grec ne conviendront point que l'on doive rendre σήτινα *setina* par *corrosa*. Car premierement les Grecs n'appellent point les vers qui rongent le bois σῆτες *setas*, mais σκώληκας *tripas* & σκώληκας *scolecas*. De-là vient qu'ils appellent σκωληκοβρωτα δένδρα, *scolecobrota dendra*, & θριπόβρωτα *thripedesta*, les arbres rongés par les vers. σῆς *ses* signifie proprement un ver ou mite qui vit parmi les hardes; de-là σητοκοπα ἱμάτια, *setecopa himatia*, *habits rongés par la tigne*. Bien plus, je ne crois point que l'on puisse mettre σητινον, *setinon* pour σητόβρωτον, *setebroton* ou σητόκοπον, *setocopon*; & tous ceux qui sont versés dans la langue Greque seront du même sentiment que moi. Car qui a jamais vu que σκωλήκινον, *scolecinum* signifiât ce qui est rongé par les vers? Suivant cette étymologie on pourroit appeller un homme qui a été mordu par un dragon δρακοντινος *dracontinus*, celui qui a été mordu par une vipere *viperinus*, & celui qui l'a été par un serpent *serpentinus*. Enfin, l'*Agaric* est produit par corruption des arbres, mais non point par leur corrosion par les vers. Car les champignons qui doivent leur origine au même principe, je veux dire à la corruption, croissent sur toutes sortes d'arbres. Dioscoride ajoute un peu après, que l'*Agaric* nait dans la Galatie & dans la Cilicie sur les Cedres, mais il ne dit point que ces Cédres soient rongés des vers.

On doit donc conclurre que σητινον *setinum*, est le nom d'une espece particuliere d'arbre sur lequel l'*agaric* croît, suivant le rapport de ceux que Dioscoride a suivis, car on ne peut interpréter autrement ce mot dans cet endroit, à moins qu'on ne veuille donner dans le faux. Je ne trouve aucun arbre chez les Grecs à qui ce nom convienne, si ce n'est celui dont il est si souvent parlé dans les Saintes Ecritures, où nous lisons que tel ou tel ouvrage ou ustencile étoit faite de bois de *setim*, car l'arche d'alliance aussi-bien que le Tabernacle, étoient de ce bois. Il est appellé en Hebreu שטים, *sittim*. On écrivoit encore Σητιμ *setim*, comme on le voit par la Vulgate *ligna setim*, *bois de setim*, on entendoit communément par là le cedre le plus beau & le plus rare. J'assurerois même que quelques Auteurs Grecs ont formé de Σητιμ leur σήτινα δένδρα, *setina dendra*, pour signifier un cédre. C'est ainsi que de Ειμιτι, ἱμα, ils ont fait Παλαιστῖνοι, *Philisti eim*, *Palæstini*, & de Χερουβὶμ, *Cherubini*. Les Arabes disent encore *cherubin* pour le mot Hebreu *cherubim*. On trouve encore Σήτινα δένδρα *setina dendra* pour κέδρινα δένδρα, λεύκινα, δρύινα, *Cedrina*, *leucina*, *dryina dendra*, dans Dioscoride *de Bryo*, *Lib. I. cap.* 20. Il étoit donc fort naturel que les Auteurs Grecs missent σήτινον δένδρον, *setinon dendron*, pour l'Hebreu שטה, *setah* ou *sittah*, qui est du nombre singulier & fait au pluriel *setim*. Il est employé pour désigner une espece d'arbre, *Isaïe XLI.* 19. où quelques-uns le joignent mal-à-propos avec הדס, *hadas*, un *myrthe* en forme d'adjectif. D'autres le joignent avec le nom précédent d'un arbre, qu'ils veulent être le cedre ארז שטה, *erez sittah*, qui est suivant eux la meilleure espece de cédre. Il est fait mention de trois especes

d'arbres dans ce paſſage, *erez*, *ſittah & hadas*; ſi donc l'*erez* eſt un cedre, le *ſittah* doit être une autre eſpece d'arbre. En effet, les Arabes donnent au cedre les noms d'*erez* & d'*erza*; mais la plupart prennent le *ſittah* pour la meilleure eſpece de cedre, & leur ſentiment paroît confirmé par ce paſſage où σήτινα δένδρα, *ſetina dendra* ſont κέδρινα, *cedrina*, le bois de cedre. Les Septantes mettent toujours au lieu de *bois de ſetim*, ἄσηπτα ξύλα, *bois incorruptible*; l'incorruptibilité eſt une propriété du cedre, qui n'eſt point ſujet à vieillir ni à ſe vermouler. « Sa matiere, dit Pline, dure éternelle-» ment, ce qui fait qu'on l'emploie pour les ſtatues » des Dieux. » Théophraſte parle encore de la nature incorruptible de ce bois. Dioſcoride a tiré de différens Auteurs ce qu'il dit de l'*agaric*; de ſorte qu'ayant trouvé dans les uns que l'*agaric* croît ἐν σηπτινοις δένδροις ſur les *arbres de ſetin*, & dans d'autres qu'il vient ἐπὶ κέδρου, c'eſt-à-dire ſur les cedres, il a conjecturé que c'étoient des arbres différens; au lieu que ceux qui aſſurent que l'*agaric* croît ſur les arbres de *ſetin*, & les autres qui veulent qu'il vienne ſur le cedre diſent la même choſe, car l'arbre de *ſetin* eſt le cedre.

Si l'*agaric* croît ſur les cedres, je ne vois point comment il peut venir de la Scythie ou Sarmatie où il n'y en a point. Mais il a tiré ſon nom de l'Agarie, contrée de la Sarmatie? Voyons la raiſon que les Auteurs en donnent. Théodotion traduit *ſetim* par *buiſſon*, ἄκανθον; & en effet, il y a une eſpece de cedre qui tient de la nature du buiſſon, que les Grecs appellent ὀξύκεδρον, *oxycedrum*, qui eſt fort abondant dans la Licie & dans la Cilicie, où l'*agaric* eſt très-commun, comme Dioſcoride nous en aſſure ſur la foi d'autrui. Mais Théodotion veut parler d'un arbre tout-à-fait différent de l'*oxycedrum*, ou du cedre épineux. C'eſt, ſuivant Saint Jerôme, un arbre qui croît dans les déſerts, ſemblable à l'aube-épine, dont le bois eſt incorruptible, plus uni (λειότατον) que tous les autres bois, qu'il ſurpaſſe en force, en ſolidité & en beauté. Toutes ces qualités conviennent au buiſſon d'Egypte, que les Grecs appellent ἄκανθος ou ἄκανθα, l'épine, comme par diſtinction. Il croît dans les déſerts, il eſt incorruptible & remarquable par ſa dureté & ſa beauté. Lorſque Saint Jerôme dit qu'il reſſemble à l'aube-épine, il veut parler de l'*oxyacanthus* des Grecs, que nous appellons encore aujourd'hui aube-épine. Il eſt encore appellé aube-épine par Columella. La comparaiſon entre le buiſſon d'Egypte & cette aube-épine eſt très-juſte. Car le buiſſon d'Egypte n'eſt point fort haut, ce qu'il a de commun avec l'aube-épine. Théophraſte diviſe le buiſſon d'Egypte en *blanc* & en *noir*. Le blanc n'eſt point dur, ce qui le rend ſujet à la corruption; le noir eſt ſolide & incorruptible, ce qui fait qu'on emploie ſa ſubſtance intérieure pour la conſtruction des vaiſſeaux. Pline parlant des arbres qui croiſſent en Egypte dit: « L'épine noire de ce pays ne » mérite pas moins notre attention, car elle peut de-» meurer dans l'eau ſans ſe corrompre, ce qui fait » qu'on s'en ſert pour conſtruire des vaiſſeaux. » C'eſt de cette épine dont Théodotion veut parler, lorſqu'il rend *ſetah* & *ligna ſetim* par Ἄκανθα, *acanthe*, & Ἀκάνθινα, *acanthina*, car ce nom ne convient à aucune autre plante.

Les Arabes appellent cet arbre *ſeitan*, *ſaten* ou *ſitan* qui eſt la même choſe. C'eſt de ce buiſſon qu'ils tirent la gomme arabique & qu'ils font l'acacia. Alphagus dans ſon *Index* ſur Avicenne dit: « *Alcharad* ou *Alchara*, » ou *Alchrath*, eſt le fruit d'un grand arbre épineux » qui croît dans un pays d'Egypte appellé Baſſera, les » naturels du pays l'appellent *ſetan*. » Proſper Alpin dit qu'on l'appelle *ſant*. « L'acacia, que les Egyptiens » appellent *ſant*, croît dans les contrées d'Egypte qui » ſont les plus éloignées de la mer. »

Le fruit de l'épine d'Egypte eſt appellé en Arabe *karath*, du Grec Κεράτιον, qui ſignifie une *coſſe*, avec l'article *al*, *Alkarath*, car ſon fruit eſt une coſſe, ſuivant Théophraſte. Je ne doute point que le *ſittah* ou *ſetah* des Hebreux ne ſoit le même que le *ſetten* des Arabes, qui eſt l'épine d'Egypte qui croît dans les déſerts, & que Théodotion traduit avec raiſon par Ἄκανθα, *acantha*. Car dans le paſſage d'Iſaïe que nous avons cité, *ſetah* eſt manifeſtement diſtingué du cedre, que les Arabes, de même que les Hebreux, appellent *erez*. Ils conviennent par leurs noms autant que par leurs caracteres. Cependant les Auteurs Grecs, de qui Dioſcoride avoit appris que l'*agaric* naît ſur les arbres de *ſetin*, paroiſſent les avoir pris pour des cedres, ſuivant la ſignification que l'on donne à ce mot: car c'étoit une opinion commune que l'*agaric* croiſſoit ſur les cedres.

Dioſcoride a emprunté pluſieurs autres choſes des Auteurs Grecs qui ont traduit les mots étrangers en leur langue, comme quand il dit du *cancamum* que c'eſt une larme, Ἀραβικῆ ξύλῳ, *Arabici ligni*, pour Ἀραβικῆ δένδρῳ, *Arabicæ arboris*, qui eſt conforme à la Dialecte Syriaque, & tout à fait éloigné du Grec. Il dit même en parlant du palmier, que la datte verte & qui eſt encore dans ſon enveloppe, eſt appellée Ἐλάτης, *elates*, & par quelques-uns Βόρασσις, *boraſſus*, qui eſt un nom purement Hebreu, pour Βόσσαρος, *boſſarus*; car כסר, *boſer*, eſt un *raiſin verd*. Les Arabes appellent encore une datte qui n'eſt pas mûre *beſſer*, que les Grecs qui ont adopté les termes Arabes appellent Βασής. Un ancien traducteur d'Avicenne lit *buſſurum*.

Pline, *L. XVI. c.* 8. prétend que l'*agaric* eſt un arbre particulier à la Gaule, & que c'eſt un champignon qui croît ſur les chênes, mais dans le *Lib. XXV. cap.* 9. il dit qu'il s'engendre en forme de champignon ſur les arbres qui croiſſent aux environs du Boſphore. Ces récits ſont très-différens, & néantmoins il fait mention dans ce dernier de l'*agaric* des Gaules, qui eſt, ſuivant lui, le moins eſtimé. Il ſe peut faire qu'il ait été trompé par l'homonymie dans le mot Γαλατία, dont les Grecs ſe ſervent pour déſigner la Gaule & la Galatie, *Gallia* & *Galatia*. Dioſcoride appelle toujours cette derniere Γαλατίαν τὴν κατ' Ἀσίαν, *la Galatie d'Aſie*, pour la diſtinguer de l'autre Galatie qui eſt en Europe, qu'il appelle dans un autre endroit Γαλατίαν κατ' Ἄλπεις, *la Galatie dans laquelle* ſont les Alpes, *L. III. c.* 28. En un mot, l'*agaric* de Pline paroît tout-à-fait différent de l'*agaric* de Dioſcoride: le dernier croît ſur les cedres en forme de champignon; celui de Pline eſt un champignon qui naît ſur les arbres qui portent du gland, & qui brille pendant la nuit, ce qui, comme je l'ai dit, eſt ordinaire au bois pourri, ſurtout au chêne qui luit dans l'obſcurité. Dioſcoride diviſe l'*agaric* en mâle & femelle, ſans le diſtinguer en blanc & en noir. Mais dans un autre endroit, *Lib. V.* il met l'*agaric* noir au rang des poiſons & des racines venimeuſes & mortelles qui ſont, ſuivant lui, l'ellébore, l'ixias, l'*agaric* noir & l'éphumeron, que quelques-uns appellent colchicum. Je ſuis ſurpris qu'il n'en parle point dans le chapitre de l'*agaric*. Je crois qu'il entend par *agaric* mâle celui qui eſt noir & d'une qualité venimeuſe, quoiqu'il n'en diſe rien ici. « L'*agaric* mâle ne vaut » rien, mais il eſt noir & dur, dit Avicenne. » Ces deux eſpeces different beaucoup par leur forme & leur ſubſtance, ſuivant Dioſcoride; & néantmoins, dit cet Auteur, elles ont le même gout. Les modernes priſent beaucoup l'*agaric* qui eſt friable, Dioſcoride au contraire ne fait aucun cas de l'*agaric* de Cilicie & de Galatie, parce qu'il a cette qualité.

Ces choſes conſidérées, je ſuis preſque perſuadé que l'*agaric* des anciens eſt différent du nôtre. Je trouve dans Iſidore que l'*agaric* eſt la racine de la vigne blanche; dans Héſichius, que l'*agaric* eſt une plante à qui les Medecins ont donné ce nom. Il l'appelle plante, parce qu'ils lui donnoient le nom de racine. Galien, *L. VII.* περὶ δυνάμεων, après avoir nommé l'*agaric* & rapporté ſes vertus, fait mention de la racine d'*agaric* en ces termes, qui ſont corrompus. Ἀγαρικῆ ῥίζα τυτέστιν ἐπιτυμβίῳ κρέμνῳ; c'eſt-à-dire, « La racine eſt ce qui croît ſur le » tronc de l'arbre. » Ce paſſage paroît falſifié, à moins

qu'on ne lise : Ἀγαρικῆ βίζα τοῦτό ἐστιν ἐπιφύομενον πεύκῳ, c'est-à-dire, « On doit prendre pour la racine de l'*agaric*, la » partie par où il tient au tronc de l'arbre. » Les Arabes ne savent de l'*agaric* que ce qu'ils en ont appris des Auteurs Grecs. Le nom qu'ils lui donnent est purement grec, *garicon*, & dans une ancienne traduction de Dioscoride en Arabe, on trouve ce mot *agaricon* en entier. Saumaise, *de Homonym. Hyl. Iatric.*

On donne encore le nom d'*Agarics* a différentes especes de champignons.

Agaricus digitatus maximus, ex luteo, coccineo, & nigro colore eleganter variegatus.

Agaricus villosus tenuis, infernè lævis, C. Giss. 193. *Fungus arboreus villosus, inferne planus*, Doody, Syn. 2. App. 335.

Agaricus membranaceus sinuosus substantia gelatinæ C. Giss. 194. *Fungus membranaceus parvus aureus*, Sterb. P. 242. Spec. 113. T. 26. *Luteus Sambucino similis, colore suo manus inficiens, Geniſtæ vulgari spinosæ adnascens*, Merr. Pin. *Putridus arborum ramis inhærens, plurimis simul cohærentibus.* C. B. Pin. 372. 2. *Fungi dicti spongiæ lignorum pernicioſi.* J. B. 3. 841. F. *Pernicioſi*, Gen. 24. Species 3. Clus. H. 288. Syn. 2. 19. 40. Il croît en Angleterre & en Irlande sur les arbres pourris. M. Sherard & Dale l'ont observé.

Agaricus mesentericus violacei coloris, C. Giss. 194. *Fungus arboreus purpureus corrugatus.* Doody. Syn. 2. App. 336.

Agaricus Lichenis facie variegatus, Inst. R. H. 562. *Fungus Salignus Lichenis forma variegatus.* C. B. Pin. 372. 7. *Quartus pernicioſus*, Clus. H. 277. *Depictus*, Sterb. 240. T. 26. A. *Fungi Salicum, colore varii pernicioſi.* J. B. 3. 842. *Nec lamellatus, nec porosus est.* Observé par M. Sherard.

Agaricus pedis equini facie, Inst. R. H. 562. *Fungus durus sive igniarius.* Park. 1323. (Fig. mal.) *In caudicibus nascens, unguis equini figura.* C. B. Pin. 372. 3. F. *Arborei ad Ellychnia.* J. B. 3. 840.

Agaricus intybaceus. Inst. R. H. 562. *Fungus intybaceus* J. B. 3. 839. Syn. 2. 14. 21. *Arboreus maximus porosus, diversimodè se dividens & protrudens.* Doody. Syn. 2. App. 336.

Agaricus Officinali similis. C. Giss. 192. *Agarico similis Fungus diversarum arborum caudicibus adhærens*, C. B. Pin. 375. 2. *Fungus arboreus albidus maximus, seu Agaricus spurius.* Doody, Syn 2. App. 335.

Agaricus porosus rubens carnosus, hepatis facie. C. Giss. 192. *Fungus hepatis facie & colore.* Merr. Pin. *Arboreus rubens carnosus, hepatis facie.* Doody, Syn 2. App. 340.

Messieurs Doody & Chaplin ont observé cette derniere espece dans différens endroits de l'Angleterre, mais principalement dans les Comtés de Kent & de Suffolk & dans l'Isle de Wigth.

Agaricus multiplex porosus. C. Giss. 193. *Fungus circulum gradatim perficiens, cujus diameter quandoque triginta vel plures pedes conficit.* Merr. Pin. *In montosis pascuis non infrequens, referente.* Merret. *Memorabilis est magnitudinis & plures juxta se oriri solent, qui satis latum spatium ambitu suo complectuntur.*

Agaricus porosus igniarius Fagi, supernè candicans, infernè fuscus. C. Giss. 193. *Fungus pedem equinum referens, subtus foraminosus.* Dood. Syn. 2. App. 336. *Ad arbores. Igniarius dicitur, quod caro ejus in fomitem igni concipiendo idoneum præparari queat.*

Agaricus porosus igniarius Carpini. C. Giss. 193. *Fungus arboreus maximus fuscus, subtus planus*, Dood. Syn. 2. App. 335. *Lateraliter Ulmo adhærentem prope Epsom invenit.* D. Plukenet.

Agaricus varii coloris Squamosus, Inst. R. H. 562. *Fungus arborum & lignorum putrescentium, coloris varii*, Syn. 2. 18. 31. *Cerasorum imbricatim alter alteri innatus variegatus*, C. B. Pin. 372. 8. *Fungi Cerasorum coloris varii pernicioſi*, J. B. 3. 842. *Fungus semicircularis durus, multos durans per annos*, Merr. Pin. *Holosericeus iridiformis, quasi colorum alternatione variegatus*, Cat. Att. *Inferne foraminulentus est, non lamellatus colore albicante. Non Cerasо tantum, sed & aliis passim arboribus adnascitur.*

Agaricus villosus & porosus, substantiæ coriaceæ, C. Giss. 193. *Fungus arboreus variegato illi Cerasorum, &c.* C. B. *Similis, sed hirsutior, foraminulis etiam majoribus*, Dood. Syn. 2. App. 336. *Arboribus junioribus plerumque adnascitur.*

Agaricus villosus, lamellis sinuosis & invicem implexis, C. Giss. 192. *Fungus arboreus villosus albus foraminibus oblongis, semicircularis*, Dood. Syn. 2. App. 336.

Agaricus quernus lamellatus, coriaceus albus, C. Giss. 191. *Fungus arboreus infernè foraminibus longis & rotundis insculptus*, Dood. Syn. 2. 18. 33. *Hic à* D. Dale, *pariter observatus.*

Agaricus quernus lamellatus, coriaceus villosus, C. Giss. 191. *Fungus arboreus Holosericus, infernè lamellatus*, Syn. 2. 14. 26.

Agaricus parvus lamellatus, pectunculi forma elegans, C. Giss. 192. *Fungus parvus lamellatus, pectunculi forma Alno adnascens*, Syn. 2. 14. 27. Il est commun dans les forêts d'Irlande. D. Sherard. Dans les forêts qui sont aux environs de Dulwich, & dans plusieurs autres endroits. M. Doody.

Agaricus parvus lamellatus croceus, è Corylorum ramulis dependens. Undulatus est & figura sua lobum nucis juglandis non malè refert. Croceo colore manus inficit. Corylorum ramis aridis & è mortuis plerumque adnascitur.

Agaricus coriaceus longissimus, pectinatim infernè divisus. Raii, Synopsis Methodica.

On donne encore le nom d'*Agaric*, *Agaricus*, à la *Marga candida*, ou marne blanche. Voyez *Marga.*

AGASYLLIS. Ἀγάσυλλις. Dioscoride veut que ce soit l'arbrisseau (θάμνος) qui produit la Gomme Ammoniaque, *L. III. c.* 98. Voyez *Ammoniacum.*

AGATHARCIDES. Auteur dont il est parlé dans Plutarque, *Symposiac*, *L. VIII.* Probl. 9. Il a écrit une histoire où il parloit d'une maladie endémique, à laquelle les peuples qui habitent les côtes de la mer Rouge, sont sujets; c'est ce qui fait que le Clerc l'a mis au rang des Medecins, quoiqu'il ne fût pas de cette profession. Il a composé entre autres Ouvrages une histoire des pays voisins de la Mer Rouge, dans laquelle il décrit certains petits Dragons ou petits Serpens d'une longueur assez considérable, qui s'engendrent dans les parties musculeuses des bras & des jambes. Voyez *Dracunculi* & *Uena Medinensis.*

Cet Auteur que l'on distingue des autres du même nom par le surnom de *Cnidien*, vivoit sous Ptolomée Philometor, qui régnoit environ 130 ans après Alexandre le Grand. Il avoit composé un grand nombre de Traités, comme nous l'apprenons de Photius, dont aucun ne regardoit la Medecine, si on en excepte ce qu'il rapporte de la maladie dont nous avons parlé dans son histoire de la Mer Rouge.

Ses Ouvrages sont perdus.

AGATHINUS, Medecin dont il est parlé dans Galien, dans Cœlius Aurelianus, & dans Aétius. Il a composé différens Traités sur l'ellebore, le pouls & divers autres sujets. Il étoit de la secte Pneumatique, & par conséquent partisan d'Athenée. Suidas nous apprend qu'il avoit été Maître d'Archigene, qui exerça la Medecine à Rome, sous l'Empire de Trajan. Ses Ouvrages sont perdus.

AGATHON, Ἀγαθόν. Ce mot signifie pour l'ordinaire, *bon.* Hippocrate, si l'on en croit Galien, l'emploie assez souvent dans un sens différent; il signifie quelquefois dans cet Auteur, *certain, ferme, vrai*, ou *perpétuel.*

AGATHONIS ANTIDOTUS HEPATICA. *Antidote d'Agathon pour le foie.* Myrepsus donne la description de ce remede, *Sect. I. c.* 268. On le prépare de la maniere suivante.

Prenez *de gentiane, six dragmes,*
racine d'aunée,
feuilles d'absinthe. } *une dragme.*
de lavande,

On le donne à ceux qui ont la fievre, dans de l'eau ou dans du vin.

AGATY, H. M. *Galegæ affinis Malabaricæ arboreſcens, ſiliquis majoribus articulatis.* D. Syen.

C'eſt un arbre qui a quatre à cinq fois la hauteur ordinaire d'un homme, & dont le tronc a environ ſix piés de circonférence. Les branches qui ſortent du milieu & du ſommet de l'arbre, s'étendent beaucoup plus en hauteur qu'en largeur. Il croît dans les lieux ſabloneux. Sa racine eſt de couleur noire d'un gout aſtringent, & pouſſe des fibres à une diſtance conſidérable. Son bois eſt fort tendre, & le dévient d'autant plus qu'il approche du cœur. Lorſqu'on fait une inciſion dans l'écorce, il en ſort une liqueur claire & aqueuſe, qui s'épaiſſit & devient gommeuſe quelque-tems après. Ses feuilles ſont aîlées d'environ un palme & demi de long, compoſées de deux lobes principaux attachés à la principale côte, directement oppoſées; leurs pédicules ſont fort courts & tournés en avant; les petits lobes ſont d'une figure oblongue, arrondis par les bords d'environ un pouce & demi de long, larges d'un travers de doigt, auſſi larges à leurs baſes qu'à leurs ſommets, d'un tiſſu extremement ſerré & extraordinairement uni, d'un verd vif par-deſſus, mais plus pâle par-deſſous, ayant la même odeur que les feves lorſqu'on les froiſſe. De la principale côte ſortent des veines extremement déliées qui tapiſſent toute la ſurface des feuilles, qui ſe ferment pendant la nuit, leurs lobes oppoſés ſe joignant l'un l'autre.

Ses fleurs qui ſont papilionacées & n'ont aucune odeur, naiſſent de quatre en quatre, de cinq en cinq, ou même en plus grand nombre ſur une petite tige qui ſort d'entre les aîles des fueilles. Elles ſont compoſées de quatre pétales qui ont cela de particulier, qu'un d'eux qui s'éleve au-deſſus des autres, & les deux latéraux qui forment un angle, ſont quelque peu épais, blancs, & ſtriés par des veines qui s'étendent ſuivant leur longueur: le quatrieme qui eſt le plus large, eſt de figure oblongue, ſtrié avec un nombre infini de petites veines qui partent de ſa baſe, qui ſont d'abord blanches, jaunes, & enfin rouges. Les étamines forment un angle, & ſe diviſent à leur ſommet en pluſieurs filamens qui portent des ſommets jaunes de figure oblongue. Le calice qui environne les baſes des pétales, eſt fort profond, compoſé de quatre feuilles courtes, arrondies d'un verd pâle. Lorſque les fleurs ſont tombées, il leur ſuccede des coſſes longues de quatre palmes & larges d'un travers de doigt, un peu arrondies, droites, vertes & épaiſſes. Elles contiennent des feves de figure oblongue, arrondies, renfermées chacunes dans une loge, ſéparées par une cloiſon charnue placée le long de la coſſe: elles ont le gout des feves, & reſſemblent exactement à un haricot, excepté qu'elles ſont plus petites: elles blanchiſſent à meſure qu'elles approchent de leur maturité. Elles ſont bonnes à manger.

Cet arbre porte des fleurs & du fruit dans des tems pluvieux, trois ou quatre fois l'année, & quelquefois, ce qui eſt aſſez rare, pendant toute l'année. Sa racine mêlée avec l'urine de vache, diſſipe les tumeurs des parties ſur leſquelles on l'applique. Le ſuc que l'on tire de l'écorce, mêlé avec du miel & employé en forme de gargariſme, eſt bon pour l'eſquinancie & les aphthes de la bouche. Sa racine cuite dans de l'eau eſt très-efficace dans la petite vérole lorſqu'on la mange. Le ſuc des feuilles tiré par le nez, guérit les fievres quartes les plus obſtinées. La décoction des feuilles purge les humeurs bilieuſes & pituiteuſes; ces mêmes feuilles, lorſqu'on les mange, guériſſent le vertige & le cholera-morbus. On ordonne ſes fleurs cuites dans l'eau pour les catharres; elles paſſent pour exciter à

l'amour. Le ſuc que l'on tire des fleurs verſé goutte à goutte dans les yeux, en efface les taies, & rétablit la vue. Ray, *Lib. XXXI. cap.* 23.

AGE

AGELÆOS, Ἀγελαῖος, *Vulgaire, commun.* On le joint quelquefois avec ἄρτος, *artos*, pour déſigner l'eſpece de pain la plus commune. Athene'e.

AGEM. Nom du *Syringa Perſica*, ou Lilach de Perſe. *Inciſis foliis.* Voyez *Syringa.*

AGER CHYMICUS. Dorneus, dans ſa *Genealogia mineralium*, dit, l'eau eſt le champ (*ager*) dans lequel le Tout-puiſſant a fixé la racine des minéraux, dont le tronc & les branches s'étendent dans la terre.

L'Uterus eſt auſſi appellé *Ager naturæ.*

Ager, ou *agrorum terra*, eſt encore la terre ou le ſol ordinaire. Toutes les terres graſſes ſont des topiques admirables pour les parties qui ont beſoin d'être deſſéchées.

On emploie la terre argilleuſe d'Egypte dans l'hydropiſie & les maladies de la rate. Un grand nombre de perſonnes attaquées de ces maladies s'en couvrent les jambes, les cuiſſes, les bras, les flancs, le dos & la poitrine avec ſuccès. Elle guérit les anciennes tumeurs & les inflammations, & ceux qui, à cauſe d'une évacuation exceſſive par les veines hémorrhoïdales, ſont couverts de tumeurs aqueuſes. Elle diſſipe auſſi les douleurs invétérées qui ſe ſont fixées ſur quelque partie du corps. Aetius, *Tetrabib. 1. Serm. 2. c. 3.* d'après Galien. Voyez *Terra.*

AGERASIA, Ἀγηρασία, d'α privatif, & γῆρας, *Vieilleſſe.* L'état qui conſerve la force & la vigueur de la jeuneſſe dans un âge avancé; ce que les Latins appellent *viridis ſenecta.*

AGERATUM, *Eupatoire*, dont voici la diſtinction: *Ageratum, Eupatorium Meſues*, Offic. *Ageratum foliis ſerratis*, C. B. 221. Boerh. Ind. A. 125. *Ageratum pleriſque, herba julia quibuſdam*, J. B. 3. 142. *Ageratum, herba julia*, Chab. 367. *Ageratum vulgare, ſive coſtus hortorum minor*, Park. 78. Raii, Hiſt. 1. 364. *Achillea lutea, Agerati folio longiore*, Act. Reg. Par. an. 1720. 322. *Balſamita fœmina*, Ger. 523. *Balſamita fœmina, ſive Ageratum*, Ger. Emac. 648. *Ptarmica lutea ſuaveolens*, Elem. Bot. 398. Tourn. Inſt. 497. Maudlin Dale.

L'*Eupatoire* eſt une plante dont la racine pouſſe un grand nombre de tiges. Elle n'a pas plus d'un palme de haut, & ne jette pas beaucoup de branches. Elle reſſemble à l'origan, & porte une ombelle avec des fleurs jaunes plus petites que celles de l'amarante jaune. On l'appelle *ageratum*, parce qu'elle conſerve long-tems ſa beauté. Dioscoride, *L. IV. cap.* 59. Cette deſcription ſe trouve dans *Oribaſe, Collect. L. II.*

La racine de cette plante eſt ligneuſe, fibreuſe & pénetre fort avant dans la terre. Elle pouſſe un grand nombre de tiges rondes. Elle a environ un pié de haut, & n'eſt pas fort branchue. Ses feuilles ſont très-nombreuſes, étroites, longues, arondies par la pointe, profondément dentelées. Le ſommet des branches eſt garni d'ombelles, compoſées d'un grand nombre de fleurs jaunes renfermées dans un calyce écailleux, qui contient de petites graines. Toute la plante a une odeur forte qui n'eſt point déſagréable. Elle ne croît que dans nos jardins. Elle naît dans l'Italie & les autres pays chauds, & fleurit dans les mois de Juillet & d'Août. Miller, *Bot. Off.*

Sa décoction eſt bonne dans les fomentations. La fumée qui s'éleve de cette plante lorſqu'on la brûle, excite l'urine, & amollit les duretés de la matrice. Dioscoride, *L. IV. cap.* 59.

Elle eſt digeſtive & appaiſe les inflammations. Oribase, *Med. Coll. 1. L. XV. c. 1.* Æginete, *L. VII. cap.* 3. Aetius, *Tetr. I. Serm. 1.*

L'*Eupatoire* a un gout amer, elle échauffe & deſſeche, & eſt

& eſt d'une grande utilité dans les maladies de l'eſtomac & du foie. Elle eſt bonne pour la jauniſſe, pour exciter les regles & l'urine, & pour tuer les vers. MILLER, *Bot. Offic.*

Elle poſſede les vertus de l'ariſtoloche & de la Tanaiſe, & elle entre dans beaucoup de compoſitions. On a employé ſa ſemence avec ſuccès au lieu de barbotine, pour tuer les vers. L'eau & l'eſprit qu'on en tire par la diſtilation répandent une odeur très-agréable. On ſe ſert de cette plante en forme de ſirop, d'huile, d'infuſion, de décoction, de poudre, & de pilule. M. Boyle obſerve qu'elle eſt nuiſible aux yeux. BOERHAAVE.

Outre l'*Eupatoire* commune de M. Dale, Miller fait mention des eſpeces ſuivantes :

Ageratum quæ ptarmica incana, pinnulis criſtatis, F. *Eupatoire* blanche orientale.

Ageratum peruvianum, arboreum, folio lato, ſerrato. BOERHAAVE.

Ageratum ſerratum alpinum glabrum, flore purpuraſcente. Tourn. *Eupatoire* à fleurs rouges.

Ageratum Americanum erectum ſpicatum, flore purpureo. Houſt.

Ageratum Americanum procumbens, gnaphalii facie, floribus ad foliorum nodos. Houſt.

Ageratum Americanum fruteſcens, chamædryos folio, floribus ex foliorum alis. Houſt.

AGERATUS LAPIS. Pierre dont les Savetiers ſe ſervent pour polir les ſouliers des femmes. Elle paſſe pour diſcuſſive & aſtringente. On l'emploie dans les inflammations de la luette. GALIEN, & d'après lui PAUL ÆGINETE, *Lib. VII. cap.* 3. & ORIBASE, *Lib. XIV. cap.* 10.

AGES. Ἄγης. La paume ou le creux de la main. HESYCHIUS.

AGE VITA. Nom d'un antidote décrit par Myrepſe. Le paſſage où il en parle eſt fort corrompu, & les Commentateurs conjecturent qu'il faut lire ἰούγις βῖτα, *jugis vita*, vie longue ou continuelle, & qu'on n'a donné ce nom à cet antidote, qu'à cauſe de la vertu qu'il a de prolonger la vie. Myrepſe nous apprend que les Saraſins l'appellent *Meelchagée*. C'eſt un vin médicinal dont les Auteurs donnent la deſcription ſuivante.

Prenez *ſix meſures de bon vin rouge :*

Mettez dedans les drogues ſuivantes, après les avoir pilées & paſſées par un tamis :

de galanga, deux onces,
de poivre long & blanc, de chaque une once.
de la ſauge, une once & demie,
de gingembre & de canelle commune, une once & demie,
de ſafran, trois dragmes,
de clous de girofle, une dragme & demie.

Faites bouillir ces drogues juſqu'à ce que les ſix meſures ſoient réduites à une & demie. La doſe eſt d'une demie-once, qu'on prendra tous les matins à jeun dans un verre de vin.

Ce remede eſt excellent pour la colique, la paralyſie, les maux d'eſtomac, les tremblemens, la cachexie & l'hydropiſie, pour remédier aux crudités, aux enflures, aux foibleſſes de l'eſtomac, & de toutes les autres parties du corps. Il guérit les hydropiſies de l'uterus, le teneſme, les maladies qui proviennent des fluxions, comme la goutte, auſſi-bien que toutes les maladies des nerfs cauſées par l'humidité & les crudités. NICH. MYREPSUS, *Sect. I. cap.* 500.

Ce remede paroît être excellent pour l'eſtomac, & peut-être d'une grande efficace dans les maladies dont l'Auteur parle. C'eſt ce qui l'a fait appeller νεῦρον τῆς ζωῆς, *le nerf de la vie.*

AGEUSTIA, d'α privatif & γεύομαι, Gouter. *Jeûne.*

A G G

AGGLUTINATIO, *Agglutination.* L'action de réunir, de joindre les parties du corps qui ont été ſéparées. De là vient que l'on donne aux topiques qui produiſent cet effet le nom d'*Agglutinans.*

Aétius ſe ſert encore de ce mot dans un ſens différent, comme il paroît par l'article qui ſuit.

AGGLUTINATIO PILORUM, Réduction des poils des paupieres qui croiſſent en dedans dans l'ordre & la ſituation qui leur eſt naturelle. On peut la faire avec du maſtic appliqué avec une ſonde, qui tienne les poils dans la ſituation convenable. Le bitume, la glaire du colimaçon enlevée avec une aiguille, le ſuc de l'algue, la liqueur des *agglutinans*, ou ammoniaque peuvent ſervir au même uſage. On peut préparer à cet effet un remede compoſé de la maniere ſuivante :

Prenez *de la reſine ſeche, de la poix ſeche, du ſoufre vif, du bitume de Judée, de la cire*, } *de chaque une dragme, demi-dragme ;*

Faites fondre ces drogues enſemble, & gardez-les pour l'uſage.

Prenez de cette préparation avec la tête d'une ſonde, & ſervez-vous-en pour coller les poils de la maniere que nous l'avons dit. AETIUS, *Tetrabib.* 2. *Serm.* 3. *cap.* 681.

AGGREGATUM. *Compoſé.* Corps qui réſulte de l'union & de l'aſſemblage d'un grand nombre d'autres plus petits.

A G I

AGIAHALID. C'eſt une plante d'Égypte, que Ray diſtingue de la maniere ſuivante : *Lycio affinis Ægyptiaca.* C. B. *Agiahalid Ægyptiaca lycio affinis*, Park. *Agiahalid Ægyptium folio Buxi, aut lycium.* J. B.

C'eſt un arbre grand comme un poirier ſauvage, peu branchu, épineux, reſſemblant au Lycium : ſes feuilles ſont comme celles du buis, mais plus larges & plus éloignées les unes des autres. Ses fleurs ſont en petite quantité, blanches, ſemblables à celles de l'hyacinte, mais plus petites. Il leur ſuccede de petits fruits noirs, approchans de ceux de l'hieble, d'un gout ſtyptique tirant ſur l'amer. Cet arbre croît en Ethiopie & en Egypte. Ses feuilles ſont aigrelettes & aſtringentes ; elles ſont eſtimées bonnes pour faire mourir les vers. LEMERY *des Drogues.*

AGITATIO. *Agitation, ſecouſſe.* Elle paſſe dans la Medecine pour un exercice, & c'eſt à elle que Sydenham attribue les grands avantages qu'on retire de l'exercice du cheval. Je ne doute point qu'elle ne ſoit fort utile pour lever les obſtructions des viſceres, ſurtout lorſqu'elle eſt aidée de la fraîcheur de l'air. Voyez *Aer.*

A G L

AGLIA. Voyez *Aeglia* & *Ægides.*

AGLITHES. Ἀγλίθες. Les diviſions ou ſegmens d'une tête d'ail, que nous appellons pour l'ordinaire gouſſes. Hippocrate emploie ce terme dans ſon Traité *de Morbis mulierum*, Lib. II. Voyez *Allium.*

A G M

AGME. Ἀγμὴ, ou Ἄγμα, d'ἄγω, rompre, caſſer, briſer, *Fracture.*

A G N

AGNACAT. *Scaligeri pyri ſpecie.* Dans une contrée de l'Amérique au-delà de la Terre de Labrador, vers l'Iſthme de Darien, on trouve un arbre de la figure ſ

de la grandeur du poirier, toujours couvert de feuilles d'un verd & d'une beauté extraordinaire. Il porte un fruit ſemblable à la poire, qui eſt verd lors même qu'il eſt mûr. Sa pulpe eſt de la même couleur, douce, graſſe, & du même gout que le beurre. Ce fruit paſſe pour exciter & porter violemment à l'amour. RAII. *Hiſt. Plant.*

AGNANTHUS, Eſpece de plante dont Vaillant fait mention. Ses fleurs ſont placées aux extrémités des tiges & des branches en forme de grappes. Chaque fleur qui reſſemble beaucoup à celle de l'agnus-caſtus, forme un petit tuyau, dont le bord antérieur eſt diviſé pour l'ordinaire en portions inégales, trois ſupérieures diſpoſées en forme de trefle, & trois inférieures dont celle du milieu eſt la plus grande des ſix & les deux latérales les plus petites. L'ovaire naît du fond du calice qui eſt découpé. Cet ovaire eſt attaché au fond du tuyau de la fleur, & lorſque celle-ci eſt tombée, il ſe change, à ce que rapporte Plumier, en une baie qui renferme une ſeule ſemence.

Le mot *agnanthus*, eſt dérivé du mot Grec ἁγνὸς, *chaſte*, & ἄνθος *fleur*, à cauſe que la fleur de cette plante reſſemble à celle de l'*agnus-caſtus*.

On ne connoît qu'une ſeule plante de cette eſpece, qui eſt l'*agnanthus viburnifolio. Cornutia flore pyramidato, cæruleo, foliis incanis*, Plum. Nov. Gen. 32. *Calychirichibou caraibæarum*, Surian. Hort. Sic. *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences* 1722.

AGNATA. Voyez *Adnata.*

AGNINA MEMBRANA ou PELLICULA. Aétius, *Tetrabib. IV. Serm.* 4. *cap.* 2. donne ce nom à une des membranes qui enveloppent le fœtus, à cauſe de ſa délicateſſe. Il y a toute apparence que Bartholin & Drelincourt ont tiré cette expreſſion de lui. C'eſt ce que les Anatomiſtes appellent communément *Amnios.*

AGNINA LACTUCA. Voyez *Lactuca.*

AGNOIA. Ἄγνοια, d'ἀ privatif, & γινώσκω, *connoître.* Lorſqu'une perſonne attaquée de la fievre ou de telle autre maladie que ce ſoit, oublie & ne connoît plus les perſonnes qui lui ſont les plus familieres; Hippocrate donne à cet oubli le nom d'*agnoia*, & il le regarde comme un très-mauvais ſymptome, ſurtout lorſqu'il eſt accompagné de friſſon. *Prædict. L. I. c.* 64. L'expérience ne prouve que trop la certitude de ce pronoſtic.

AGNUS, *Agneau.* Cet animal eſt trop connu pour qu'il ſoit beſoin d'en donner la deſcription. On emploie pluſieurs de ſes parties dans la Medecine. Hippocrate dans ſon Traité de *Superfœtatione*, ordonne d'appliquer une peau d'*agneau* toute chaude ſur le ventre des filles qui ſont incommodées par une ſuppreſſion de regles, dans le deſſein, à ce que je crois, de relâcher les vaiſſeaux de l'utérus & d'en diminuer la tenſion. M. Freind dans ſon *Emmenologie*, recommande des fomentations émollientes pour le même effet : mais la chaleur balſamique de la peau d'un *agneau* nouvellement tué, me paroît plus propre qu'aucune autre chaleur artificielle, à relâcher les vaiſſeaux.

Ses poumons ſont bons dans les maladies de la poitrine, ſon fiel eſt propre pour l'épilepſie. La doſe en eſt depuis deux gouttes juſqu'à huit. LEMERY.

La caillette qui ſe trouve au fond de ſon eſtomac eſt regardée comme un antidote contre les poiſons. LEMERY.

Les poumons de cet animal brûlés & réduits en poudre, guériſſent les meurtriſſures que cauſent les ſouliers trop étroits. AETIUS, *Tetrab. I. Serm.* 2. *c.* 155.

L'*agneau* contient une grande quantité d'huile & de ſel volatil.

Les parties de l'*agneau* les meilleures & les plus légeres ſont, ſuivant Celſe, la tête & les piés. CELSE, *L. II. c.* 18.

Il donne un ſuc gluant. CRIEASE, *Eup. L. I. c.* 21.

L'*agneau* eſt humectant & rafraîchiſſant; il nourrit beaucoup & adoucit les humeurs acres & picotantes.

Quand il eſt trop jeune ou qu'il n'eſt pas aſſez cuit, il eſt indigeſte & peſant ſur l'eſtomac.

Il convient dans les tems chauds aux jeunes gens bilieux; mais les perſonnes d'un tempérament froid & phlegmatique doivent s'en abſtenir, ou en uſer modérément. LEMERY, *des Alimens.*

AGNUS CASTUS. *Agnus Caſtus, Vitex*, Offic. *Agnus Caſtus*, Hort. Monſp. 7. Chab. 63. Herm. Hort Lugd. Bat. 11. Mill. Cat. 124. *Agnus folio non ſerrato*, J. B. 1. 205. Raii Hiſt. 2. 1696. *Vitex, Agnus caſtus*, Rand. Ind. 94. *Vitex*, Rivin. Rupp. Flor. Jen. 201. *Vitex ſive Agnus caſtus*, Ger. 1201. Emac. 1387. *Vitex folio anguſto*, Park. Theat. 1437. *Vitex foliis anguſtioribus, Cannabis modo diſpoſitis*, C. B. Pin. 475. Tourn. Inſt. 603. Elem. Bot. 475. Boerh. Ind. A. 2. 222. DALE.

L'*Agnus caſtus* eſt un arbriſſeau de la nature du ſaule, qui mérite preſque le nom d'arbre. Il croît ſur les bords des rivieres, dans les lieux rudes & marécageux, & dans les ravins. Ses branches ſont longues & déliées, pliantes, difficiles à rompre, & ſes feuilles reſſemblent à celles de l'olivier, excepté qu'elles ſont plus longues & plus tendres. L'une de ſes eſpeces porte des fleurs blanches & l'autre des fleurs rougeâtres. Sa ſemence reſſemble au poivre.

Il eſt d'une nature chaude & aſtringente. Son fruit pris en décoction eſt bon pour les morſures des bêtes venimeuſes, & guérit ceux qui ont des maux de rate & qui ſont attaqués de l'hydropiſie. Pris dans du vin au poids d'une dragme, il engendre beaucoup de lait & excite les regles aux femmes, mais il les met en danger de faire une fauſſe-couche; affecte la tête & cauſe une diſpoſition léthargique. La décoction des feuilles & de la ſemence eſt un excellent demi-bain pour les femmes qui ſont ſujettes aux inflammations & autres maladies de l'utérus. Sa ſemence priſe avec du pouliot ou employée en forme de fumigation, lâche le ventre; appliquée extérieurement, elle appaiſſe les maux de tête & l'on en fait des embrocations avec de l'huile & du vinaigre pour la léthargie & la phrénéſie. La fumée qui l'éleve de ſes feuilles quand on les brûle, chaſſe les animaux venimeux; elles guériſſent leurs morſures étant appliquées en forme de cataplaſme. Employées avec du beurre & des feuilles de vigne, elles ramolliſſent les duretés des teſticules. La forte décoction de ſa ſemence avec de l'eau, guérit les crevaſſes qui ſe forment autour de l'anus, les plaies & les luxations lorſqu'on y ajoute les feuilles. On prétend qu'une branche de cet arbre portée en guiſe de bâton, empêche la laſſitude.

On donne à cet arbriſſeau le nom d'ἁγνὸς, (*caſtus, chaſte*) parce que les femmes qui vouloient vivre chaſtement pendant les Fêtes de Cerès, avoient coutume de dormir deſſus; il eſt appellé λύγος, (*lygus*, c'eſt-à-dire *oſier*) à cauſe de la flexibilité de ſes branches. DIOSCORIDE, *Lib. I. cap.* 135.

Hippocrate (*de Morbis mulierum, L. I.*) recommande la ſemence de l'*agnus caſtus*, pour faire ſortir l'arriere-faix, & principalement celle dont l'eſpece eſt blanche pour hâter l'expulſion du fœtus.

Cet arbre n'eſt pas fort haut ni fort épais, il pouſſe un grand nombre de branches de couleur de cendre, pliantes, dures & difficiles à rompre, ſur leſquelles naiſſent des feuilles diſpoſées en main ouverte, ou compoſées de cinq & ſouvent de ſept lanieres, longues, étroites & pointues, ſur une ſeule queue; elles reſſemblent à celles du chanvre, excepté qu'elles ne ſont point dentelées; elles ſont d'un verd foncé par-deſſus, & blanchâtres par-deſſous : de l'extrémité des branches ſortent des fleurs en épis de couleur de pourpre mêlé de blanc, d'une ſeule piece, découpées irrégulierement en cinq parties, qui les font paroître comme armées d'un caſque ou de levres. Elles ont quelque reſſemblance avec celles de la lavande, & il leur ſuccede de petites ſemences rondes, comme un grain de poivre, mais plus petites, d'un gris tirant ſur le noir, portées ſur un calice découpé en pluſieurs quartiers, d'un gout acre & aſtringent.

Cet arbre croît dans les pays chauds, comme en Italie, dans le Royaume de Naples & de Sicile, & fleurit au mois d'Août.

Les feuilles, les fleurs & la semence de l'*agnus castus*; échauffent & dessechent; elles sont bonnes contre les obstructions du foie & de la rate, pour chasser les vents & pour exciter les regles aux femmes. On recommandoit autrefois sa semence pour adoucir l'acrimonie de la semence, pour appaiser les feux & les désirs que cause son abondance, & conserver la chasteté, mais on n'en fait pas grand usage aujourd'hui, & le *sirop d'agnus castus* est entierement banni du nouveau Dispensaire. MILLER, *Bot. Offic.*

Les feuilles, les fleurs & la semence de cet arbrisseau sont composées de parties extremement déliées. Son fruit échauffe sensiblement lorsqu'on le mange, & cause des maux de tête. Roti dans une poile il n'affecte pas si fort la tête, mais il échauffe & dessеche le corps & fournit une nourriture légere & qui n'est pas flatueuse, ce qui le rend propre à réprimer les feux de l'amour. On prétend qu'il conserve la chasteté, non-seulement lorsqu'on en boit la décoction, mais encore lorsqu'on en met dans le lit. Sa semence est beaucoup plus efficace que la rue pour résoudre les tumeurs dures de la rate & du foie. AETIUS, *Tetrab. I. Serm.* 1. *Agnus.*

Il contient beaucoup de sel & d'huile, & peu de phlegme.

AGNUS SCYTHICUS. La plante appellée *agneau de Scythie*, & *barametz*, *berometz* ou *boronetz* en langue barbare, est fort célebre parmi les Naturalistes.

Le premier qui en a parlé est Athanase Kircher dans son *Ars Magnetica*, (il cite Sigismond, L. B. de Herberstein, Hayton Armenien, Surius & Jul. Cæsar Scaliger,) ensuite le Chancelier Bacon, Fortunius Licetus, André Libavius, Eusebe de Nuremberg, Adam Olearius & Olaus Wormius, sans compter un grand nombre d'autres Auteurs, la plupart Botanistes, qui n'ont fait que répéter ce qui avoit été dit avant eux.

Jules Cæsar Scaliger décrit cette plante sous le nom d'*agneau de Scythie*, *barametz*, de la maniere suivante. « Ce que l'on a vu ci-devant n'est rien en comparaison du merveilleux arbrisseau de Tartarie. Il croît » principalement dans le Zauolhan, aussi célebre par » son antiquité que par le courage de ses habitans. » L'on seme dans cette contrée une graine presque semblable à celle du melon, excepté qu'elle est moins » oblongue, qui produit une plante d'environ trois » piés de haut, qu'ils appellent *barametz*, c'est-à-dire *agneau*, car elle ressemble à cet animal par les » piés, les onglets, les oreilles & la tête, si on en excepte les cornes, à la place desquelles elle a une » touffe de poils. Elle est couverte d'une peau légere » dont les habitans se servent pour faire des bonnets. » On prétend que la pulpe intérieure ressemble à la » chair de l'écrevisse de mer, & qu'il en sort du sang » lorsqu'on y fait une incision; elle est d'un gout extremement doux, & sa racine s'étend fort loin dans » la terre: ce qui augmente le prodige, elle tire sa » nourriture des arbrisseaux qui sont aux environs, » mais elle périt lorsqu'ils meurent ou qu'on vient à » les arracher. Le hasard n'a point de part à cet accident; on lui a causé la mort toutes les fois qu'on l'a » privée de la nourriture qu'elle tiroit des plantes qui » étoient au voisinage. Ce qu'il y a de plus surprenant » est, que les loups sont les seuls de tous les animaux » carnassiers qui en soient avides. Mais je crois qu'on » n'a ajouté cette derniere circonstance que pour augmenter le merveilleux de l'histoire. J'ignore la maniere dont les piés sont produits & sortent du tronc. » Les particularités que je viens de rapporter m'ont été » communiquées par des personnes qui méritent la » plus haute considération, & par les plus fameux naturalistes. »

D'autres Auteurs donnent la même description de cette plante, ou pour mieux dire, ne font que copier Scaliger. Quelques-uns cependant varient sur certaines circonstances, & Kircher a même jugé à propos d'ajouter à sa description une figure qu'il ne doit qu'à son imagination. On assure que l'on trouvoit dans les Cabinets de quelques Curieux, comme dans ceux de Wormius & de Swammerdam, la peau de cette admirable production de la nature.

Antoine Deusingius, qui a examiné avec soin cette matiere, traite de fable tout ce qu'on rapporte de cet *agneau*, & prétend que Scaliger, qui est un de ceux qui en ont parlé les premiers, n'a débité cette histoire que comme une fable, & que d'autres qui n'étoient point d'humeur à s'en laisser imposer, l'ont revoquée en doute.

En effet, si l'on prend la peine d'examiner ce qu'on rapporte de cet *agneau* avec un esprit exempt de préjugé, on en appercevra tout le romanesque, & l'on acquiescera sans peine au sentiment de Deusingius, dont les raisons suivantes prouvent la certitude.

1. Il n'y a aucune personne digne de foi qui ait vu cet *agneau* végétal. Ce qu'Olaus Wormius en a appris de M. Eovaldi de Kleiss, Ambassadeur de l'Electeur de Brandebourg, qui lui dit, que lorsqu'il étoit sur les frontieres de la Tartarie, un habitant lui offrit en échange pour quelques feuilles de tabac, une plante seche parfaitement ressemblante à un *agneau*, d'un pié de grandeur, couverte d'une laine frisée; n'est point convainquant, car il se peut faire que le Tartare lui en ait imposé.

2. Engelberd Kæmpfer qui n'étoit pas moins versé dans l'histoire Naturelle que dans la Medecine, s'est donné tous les soins possibles pour trouver cet *agneau* dans la Tartarie, sans qu'il ait pu y réussir. « On ne connoit dans la Tartarie, dit cet Auteur, ni chez le » menu peuple, ni chez les Botanistes, aucun zoophyte » qui broute l'herbe, & je n'ai retiré d'autre fruit de » mes recherches, que la honte d'avoir été trop crédule. Les brebis & les autres animaux de cette espece » sont les seuls à qui on donne le nom de *barametz*. » Je suis donc pleinement convaincu que tout ce que » l'on a débité au sujet de cette plante n'est qu'une » pure fiction. » *Amœnit. Exoticæ.*

3. L'histoire de cet *agneau* a tout l'air d'une fable, & Kæmpfer dont nous venons de parler, en a découvert l'origine. Après avoir dit quelque chose de l'étymologie du mot *barometz*, qui est dérivé par corruption du Moscovite *boranetz* ou Polonois *baranez*, qui est un diminutif de *baran*, dont l'origine est Esclavone & dont les Russes & les Polonois se servent pour signifier une brebis; il rapporte que dans quelques-unes des Provinces qui sont aux environs de la Mer Caspienne, on trouve des brebis différentes des brebis ordinaires, que l'on prise beaucoup à cause de la finesse de leurs peaux. Il en donne la description, & il expose la maniere dont on les prépare avant de les vendre aux Perses & aux Tartares, qui en font des fourrures.

« Les personnes de condition, dit-il, dont l'état exige » un habillement plus magnifique que celui du bas » peuple, recherchent avec empressement les peaux de » ces *agneaux* qui sont beaucoup plus fines que celles » des *agneaux* ordinaires. On les prise d'autant plus » que l'animal est plus jeune; on en frise la laine & » l'on en fait une grande quantité de boucles qui servent à en augmenter la beauté. Quelques Marchands » ont poussé l'avidité du gain jusqu'à prévenir la naissance des *agneaux*, en ouvrant le ventre des brebis, afin d'avoir des peaux d'une plus grande finesse. Lorsque ces sortes de peaux sont préparées comme il faut, elles sont d'une beauté si extraordinaire, » que ceux qui n'en ont jamais vu ne savent ce que » c'est, & lorsqu'on en a retranché les extrémités, elles ne conservent rien de la figure de l'*agneau*, & » trompent les personnes ignorantes & crédules, par » l'apparence d'une membrane couverte de laine & figurée comme une citrouille. Elles valent, continue » cet Auteur, trois ducats chacune, & même davanta-

» ge, ſuivant qu'elles ſont plus ou moins belles. On » en borde des turbans & ſouvent même des robes & » des manteaux. » Il finit en ces termes : « Soit que » cette fable de l'*agneau de Tartarie* doive ſon origine » aux conjectures de quelque Savant, ou à l'ignorance » de ceux qui en ont parlé les premiers, & qui par né- » gligence ou pour avoir ignoré la langue du pays, » n'ont pas compris la nature d'une choſe dont ils » avoient oui parler en paſſant, il eſt arrivé que cette » erreur s'étant répandue juſques dans les régions les » plus éloignées a été cauſe qu'on a ignoré le nom & » l'origine de ces ſortes de peaux qu'on nous a ven- » dues comme une choſe extraordinaire, dont l'appa- » rence a ſurpris quelques perſonnes curieuſes qui ad- » mirent tout ce qui vient des pays étrangers; de ſor- » te que par un privilége qu'ont toutes les choſes qui » tiennent du merveilleux, on a ajouté foi à toutes les » fables qu'on a débitées à leur ſujet. Cette erreur a » pris de ſi profondes racines dans les eſprits, que l'on » montre encore aujourd'hui cette peau dans les Cabi- » nets des Curieux comme une eſpece de zoophyte, » quoique ce ne ſoit autre choſe que la dépouille d'un » *agneau* dont on a anticipé la naiſſance. »

Il y a environ trois ans qu'un Ruſſien, que le déſir de voyager conduiſit dans cette Ville, voulut voir mon Cabinet, qui contenoit entre autres curioſités naturelles cet Agneau de Tartarie, qui paſſe pour le véritable *Borometz*. Il avoit environ ſix pouces de long, une tête, des oreilles & quatre piés de couleur de fer, tout ſon corps, ſi on en excepte les piés & les oreilles, étoit révêtu d'une eſpece de duvet de couleur noire. Je trouvai lorſqu'on vint à l'examiner, que ce n'étoit ni un animal ni le fruit d'aucune plante, mais la racine de quelque plante épaiſſe & fibreuſe, ou plutôt la tige de quelque plante à qui l'on avoit fait prendre la figure d'un quadrupede, dont les quatre jambes étoient les reſtes d'autant de tiges ou pédicules qui avoient porté des feuilles, & qu'on avoit taillé de même que les oreilles qui reſſembloient cependant à des cornes. D'ailleurs les fibres qui pouſſoient de part & d'autre, & par le moyen deſquelles la racine & la plante tiroient leur nourriture ne laiſſoient plus aucun doute ſur ce ſujet. Une des jambes de devant n'étoit point contiguë au reſte du corps & y avoit été ajoutée; & lorſque je vins à examiner la figure avec plus d'attention, je trouvai que la tête & le cou étoient auſſi poſtiches; en un mot cet *agneau* étoit un aſſemblage de différentes pieces ou morceaux de racine, de même que nos Pigmées ſont compoſés de morceaux rapportés de racine de mandragore & de brioine. Il me reſtoit encore à ſavoir de quelle plante cet aſſemblage pouvoit avoir été formé : mais il me vint auſſi-tôt dans la penſée qu'elle devoit être de l'eſpece de celle à qui on donne communément le nom de capillaire, & en effet, je trouvai qu'elle avoit beaucoup de rapport avec les plantes exotiques de cette eſpece dont j'avois connoiſſance auſſi-bien qu'avec celles dont M. Hans-Sloane & le Pere Plumier nous ont laiſſé la deſcription. Car quelques-unes de ces plantes pouſſent un grand nombre de tiges couvertes d'un duvet ferrugineux ou d'une mouſſe rougeâtre; mais je ne ſaurois déterminer l'eſpece qui a ſervi à faire cet ouvrage, quoique je ſois perſuadé qu'elle eſt particuliere à la Tartarie, juſqu'à ce que j'aie occaſion de pouſſer plus loin mes recherches.

Je perſiſte d'autant plus dans ce ſentiment, que j'ai trouvé dans les Tranſactions Philoſophiques, la deſcription & la figure d'un de ces prétendus *agneaux* de Scythie, par M. Hans-Sloane qui l'a reçu des Indes Orientales; il reſſemble beaucoup moins à un *agneau*, que celui dont je viens de parler.

Je ſuis perſuadé que l'on fabrique ces ſortes d'*agneaux* avec certaines racines qui naiſſent dans la Ruſſie & dans la Tartarie, ce qui rend en quelque ſorte l'hiſtoire de l'*agneau* végétal de Scythie véritable : mais il eſt aiſé de voir que cet *agneau* eſt tout-à-fait différent de celui dont les Auteurs nous ont donné la deſcription, & il s'en faut de beaucoup qu'on doive le regarder comme une merveille; car il n'eſt pas fort difficile de donner aux racines & aux troncs des plantes une figure qui reſſemble à ce que l'on veut imiter, comme nous l'avons obſervé ci-deſſus, des racines de mandragore; & l'on peut donner à la figure groteſque de ces racines le nom de Pigmée avec autant de raiſon, que l'on donne celui d'*agneau* à l'autre qui eſt conſtruit avec différens morceaux de racines jointes enſemble. *J. H. Breynius. M. D. Dantiſc. Philoſ. Tranſ.*

Voici la deſcription de M. Hans-Sloane, dont nous venons de parler.

Cette racine eſt longue de plus d'un pié, auſſi groſſe que le poignet, ayant pluſieurs tubéroſités, des extrémités deſquelles ſortent quelques tiges d'environ trois ou quatre pouces de long, qui reſſemblent exactement à celles de la fougere, une grande partie de ſa ſurface extérieure eſt couverte d'un duvet d'un noir jaunâtre, auſſi luiſant que la ſoie, & long d'un quart de pouce. On emploie pour l'ordinaire ce duvet pour le crachement de ſang à la doſe de ſix grains, & l'on aſſure que trois priſes ſuffiſent pour arrêter ces ſortes d'hémorrhagies. On trouve dans la Jamaïque pluſieurs plantes de fougere qui deviennent auſſi groſſes qu'un arbre, & qui ſont couvertes d'une eſpece de duvet pareil à celui qu'on remarque ſur quelques-unes de nos plantes capillaires. Il ſemble qu'on ait employé le ſecours de l'art pour leur donner la figure d'un *agneau*, car les racines reſſemblent au corps & les tiges aux jambes de cet animal. M. Merret fait mention de ce duvet à la fin du *Muſ. Soc. Reg.* de M. Grew, ſous le nom de *Poco ſempie, mouſſe dorée*, & il l'eſtime un très-bon cordial. M. Brown, qui a fait un grand nombre d'excellentes obſervations dans les Indes Orientales, prétend avoir appris de perſonnes qui ont été à la Chine qu'on y emploie ce duvet pour arrêter le ſang des bleſſures, comme nous nous ſervons de la toile d'araignée, & qu'il y a peu de maiſons où il n'y en ait, tant eſt grande l'eſtime qu'on en fait. J'en ai vu donner auſſi, dit cet Auteur, pour le crachement de ſang, mais je ſuis aſſuré que ce remede n'eſt point infaillible quelque innocent qu'il puiſſe être d'ailleurs. *Philoſ. Tranſ.*

AGO

AGOGE. Ἀγωγὴ, d'Ἄγω, *mener, conduire*. Ce mot ſignifie l'ordre ou la diſpoſition entiere d'une choſe, comme la maniere de vivre, le cours d'une maladie, la diſpoſition de l'air. Castelli.

Pline, *L. XXXIII. c.* 4. appelle *Agogæ* les petites rigoles que l'on fait dans les mines d'or pour faire écouler l'eau qui y dépoſe l'or qu'elle contient.

AGOMPHIASIS ou GOMPHIASIS, maladie qui rend les dents branlantes dans les alvéoles. Blancard.

AGONE. *Juſquiame.* Hesychius. Voyez *Hyoſcyamus.*

AGONIA. Ἀγονία, d'α privatif, & γόνος, *poſtérité, race, ſtérilité.*

AGONIA. Ἀγωνία, d'Ἀγών, *Combat. Agonie* dans laquelle on ſuppoſe qu'il ſe fait une eſpece de *combat* entre la vie & la mort.

AGONISTICON. Ἀγωνιστικὸν. Paul Eginete (*L. II. c.* 30.) donne cette épithete à l'eau, & rend ce mot par (ψυχεσιτάτω) exceſſivement froide.

AGONOS. Ἄγονος, d'α privatif, & γόνος, *lignée, race; ſtérile.*

Hippocrate, ſi l'on en croit Fœſius, donne ce nom aux femmes qui n'ont jamais eu d'enfans, & qui ſont encore en état d'en avoir, où à celles dont la fécondité eſt retardée par quelque obſtacle qu'il eſt aiſé de lever.

On applique encore ce mot aux jours (ἡμέραι) pairs, comme le quatrieme ou ſixieme dans leſquels on ne doit point attendre de criſe, pour les diſtinguer des jours impairs (γόνιμοι ἡμέραι) comme le troiſieme ou ſeptieme, dans leſquels la criſe arrive pour l'ordinaire.

AGORÆUS Ἀγοραῖος. Epithete du pain bis.

AGOSTUS. Ἄγοστος, d'Ἄγω *mener, conduire.* La partie du bras qui s'étand depuis le coude juſqu'aux doigts. Il ſignifie auſſi la paume ou le creux de la main. Castelli, Constantin.

AGR

AGRESTA, *Verjus.* Lemery dit que le *Verjus* contient beaucoup de ſel eſſentiel & de phlegme, peu d'huile & de terre. Il ajoute qu'il eſt déterſif, aſtringent, rafraîchiſſant, propre à tempérer l'acreté de la bile & à réveiller les eſprits.

AGRESTEN, Tartre qui n'eſt pas encore dépuré. Castelli.

AGRESTIS, *ſauvage.* On emploie ce nom pour diſtinguer les végétaux qui croiſſent naturellement dans les champs d'avec ceux que l'on cultive.

On ſe ſert encore de ce mot pour exprimer la diſpoſition maligne de certaines maladies, & une certaine brutalité dans les manieres.

On l'emploie ſouvent comme une épithete pour diſtinguer les animaux domeſtiques d'avec les ſauvages.

Les animaux *ſauvages* échauffent & deſſechent davantage que les domeſtiques. Actuarius, *de Spirit. Animal. c.* 315.

Les animaux *ſauvages* fourniſſent une meilleure nourriture que les domeſtique. Oribase, *Synopſ. L. IV. c.* 1.

Les animaux domeſtiques ou privés ſont d'un tempérament plus humide que les *ſauvages*, dont la chair eſt plus ferme & moins graſſe, & ſe conſerve plus longtems que celle des premiers qui ſont nourris dans la molleſſe; d'où il paroît que les animaux *ſauvages* doivent fournir des alimens moins chargés de parties excrémentielles que les autres. Oribase, *Med. Col. L. II. c.* 41.

Comme les animaux *ſauvages* en général ſont beaucoup plus d'exercice que les domeſtiques, ils ont leurs ſels & leurs huiles plus exaltés, ce qui en augmente le gout. De-là vient auſſi qu'ils ſont plus ſains & plus robuſtes, & qu'ils fourniſſent une meilleure nourriture aux perſonnes qui ont la force de les digérer, car le même exercice qui exalte leurs ſels & leurs huiles, rend auſſi leur chair plus ferme & plus dure.

AGRIA, chez les Botaniſtes, ſignifie la même choſe qu'*Agrifolium*, *houx*, ſuivant Blancard; mais,

Agria, eſt encore une eſpece de puſtule maligne dont il eſt fait mention dans Celſe, qui en diſtingue de deux eſpeces. La premiere, dit-il, eſt fort petite & rend la peau rouge & rude ſans la corroder beaucoup. Elle eſt un peu plus unie vers le centre, que vers ſes bords & ne s'étend que fort lentement. Ces puſtules ſont d'abord de figure ronde & conſervent leur rougeur. La ſeconde eſpece de puſtule eſt appellée Ἄγρια par les Grecs. Elle irrite non-ſeulement la peau, mais y cauſe encore une corroſion & une rougeur conſidérable, qui eſt ſouvent ſuivie de la chute des poils. Elle eſt d'autant plus difficile à guérir, qu'elle s'éloigne de la figure ſphérique, & lorſqu'on n'y remedie point de bonne heure, elle dégénere en lepre. On guérit aiſément les premieres en les mouillant tous les matins à jeun avec de la ſalive, quant aux autres on parvient quelquefois à les guérir en y appliquant des feuilles de pariétaire pilées. De tous les remedes compoſés, dont on ſe ſert en ce cas, il n'y en a point de plus efficace que celui de Mycon.

Prenez *du nitre rouge*, *de l'encens*, } *de chacun* 1 *P.*
de cantharides, *de ſoufre cru*, } *de chacun* 2 *P.*
de réſine de térébenthine liquide, 20 *P.*
de la farine d'ivraye, trois chopines,
de fleurs de fenouil, un poiſſon.
de la poix crue, une once.

Celse, *L. V. c.* 38.

AGRIAMPELOS. d'Ἄγριος, *ſauvage*, & Ἄμπελος, *vigne. Vigne ſauvage.* Voyez *Vitis ſylveſtris*.

Gerard prétend que c'eſt la brioine noire.

AGRICULTURA, *Agriculture.* Elle n'eſt du reſſort de la Medecine qu'en tant qu'on la conſidere comme un exercice. Les exhalaiſons qui s'élevent d'une terre légere & ſabloneuſe nouvellement remuée, paſſent pour très-ſaines; c'eſt ce qui fait qu'on a ſouvent ordonné à des malades de ſuivre la charrue pour reſpirer un air imprégné de ces vapeurs ſalutaires.

AGRIELÆA, d'Ἄγριος, *ſauvage*, & Ἐλαία, *olive.* L'*Olive ſauvage.* Voyez *Oleaſter*.

AGRIFOLIUM. *Houx. Agrifolium*, Offic. Ger. 1155. Emac. 1338. Raii Hiſt. 2. 1622. Synop. 3. 466. Merc. Bot. 1. 17. Phyt. Brit. 3. Mer. Pin. 3. *Agrifolium ſive Aquifolium*, Park. Theat. 1486. *Aquifolium ſive Agrifolium*, Chab. 605. *Aquifolium ſive Agrifolium vulgo*, J. B. 1. 114. Tourn. Inſt. 600. Elem. Bot. 473. *Aquifolium Tournefortii*, Rupp. Floſ. Jen. 35. *Aquifolium baccis rubris*, Herm. Hort. Lugd. Bat. 56. Boerh. Ind. A. 2. 219. *Ilex aculeata baccifera folio ſinuato*, C. B. Pin. 425. Johnſ. Dendr. 206.

Agrifolium, *ſeu Aquifolium* (d'Ἄκρις épine & *Folium*, *Lat.* feuille à cauſe que les feuille ſonts armées de piquants.)

Cette étymologie n'eſt point naturelle. Il ſemble qu'il ſeroit beaucoup mieux de la dériver d'Ἄγριος, ſauvage, rude, feroce & de φύλλον une feuille.

Ses Caracteres.

Ses feuilles ſont dures, aiguës, piquantes ou épineuſes tout autour; ſes baies petites, rondes, & pour la plupart rouges, & renferment chacunes quatre ſemences triangulaires ſtriées. Miller.

Cette plante eſt trop connue pour avoir beſoin d'une deſcription.

Les baies du Houx ſont chaudes & ſeches, & chaſſent les vents. Elles ſont bonnes contre la colique; étant priſes au nombre de dix ou douze intérieurement, elles chaſſent par les ſelles les humeurs épaiſſes & phlegmatiques.

La glu que l'on tire de ſon écorce n'eſt pas moins nuiſible que celle du gui, car elle eſt extremement viſqueuſe, elle colle les inteſtins, elle bouche & reſſerre les paſſages des excrêmens, & cauſe la mort par ſa ſubſtance glutineuſe, ſans avoir d'ailleurs d'autres mauvaiſes qualités. Le *Houx* réduit en poudre, & bu dans quelque liqueur, eſt un remede dont on a éprouvé l'efficacité contre toutes ſortes de flux de ventre, comme la dyſſenterie, &c. Gerard.

Voici la maniere dont on fait la glu.

On dépouille le *Houx* de ſon écorce aux mois de Juin & Juillet, & on la fait bouillir dans l'eau de pluie pendant ſept à huit heures juſqu'à ce qu'elle ſoit extremement molle. On la retire, & lorſqu'elle eſt ſeche on l'entaſſe avec de la fougere en entremêlant les couches. On la laiſſe fermenter & pourrir pendant deux ou trois ſemaines juſqu'à ce qu'elle ſoit réduite en mucilage. On la pile enſuite dans un mortier juſqu'à ce qu'elle ſoit réduite en pâte, on la paîtrit dans les mains dans de l'eau courante, qui la nettoye en peu de tems de toutes les ordures, & ne laiſſe autre choſe que la glu purifiée. Après quoi on la met dans un pot de terre où on la laiſſe trois ou quatre jours, juſqu'à ce qu'elle ſe ſoit entierement purgée & perfectionnée par l'écume qu'elle jette, on la met enſuite dans un autre vaiſſeau pour s'en ſervir lorſqu'il en eſt beſoin. Ray. *Hiſt.*

On tire la glu non-ſeulement de l'écorce de ces arbres, mais encore du fruit du gui, du chataigner & du ſebeſte.

On trouve le détail dans Miller des eſpeces ſuivantes de *Houx*.

1. *Aquifolium ; baccis rubris*. H. L.
2. *Aquifolium ; baccis luteis*, H. L.
3. *Aquifolium ; baccis albis.*
4. *Aquifolium ; foliis ex luteo variegatis*, H. R. Par. *Aquifolium aureum*, Munt. H. 163.
5. *Aquifolium ; foliis ex albo variegatis*, H. L.
6. *Aquifolium ; Echinata folii ſuperficie*, Corn. 180.
7 *Aquifolium ; Echinata folii ſuperficie Foliis ex luteo variegatis.*
8. *Aquifolium ; Echinata folii ſuperficie Limbis aureis.*
9. *Aquifolium ; Echinata folii ſuperficie Limbis argenteis.*
10. *Aquifolium ; foliis longioribus, limbis & ſpinis ex unico tantum latere per totum argenteo pictis*, Pluk. alm. 38.
11. *Aquifolium ; foliis ſubrotundis, limbis & ſpinis utrinque argentatis. Aquifolium elegans*, D. Doct. Ealeſ. Pluk. alm. 38.
12. *Aquifolium ; foliis oblongis lucidis, ſpinis & limbis argenteis.*
13. *Aquifolium ; foliis oblongis, ſpinis & limbis argenteis.*
14. *Aquifolium ; foliis ſubrotundis, limbis argenteis, ſpinulis & Marginalibus purpuraſcentibus.*
15. *Aquifolium ; foliis oblongis ſpinis & limbis flaveſcentibus.*
16. *Aquifolium ; foliis oblongis lucidis, ſpinis & limbis aureis.*
17. *Aquifolium ; foliis oblongis, ſpinis & limbis aureis.*
18. *Aquifolium ; foliis ſubrotundis, ſpinis minoribus, foliis ex luteo elegantiſſimè variegatis.*
19. *Aquifolium ; foliis oblongis atro-virentibus, ſpinis & limbis aureis.*
20. *Aquifolium ; foliis latiſſimis, ſpinis & limbis flaveſcentibus.*
21. *Aquifolium ; foliis oblongis, ſpinis majoribus, foliis ex aureo variegatis.*
22. *Aquifolium ; foliis ſubrotundis, ſpinis & limbis aureis.*
23. *Aquifolium ; foliis longioribus, ſpinis & limbis argenteis.*
24. *Aquifolium ; foliis & ſpinis majoribus, limbis flaveſcentibus.*
25. *Aquifolium, foliis minoribus, ſpinis & limbis argenteis.*
26. *Aquifolium ; foliis anguſtioribus, ſpinis & limbis flaveſcentibus.*
27. *Aquifolium ; foliis oblongis, ex luteo & aureo elegantiſſimè variegato.*
28. *Aquifolium ; foliis oblongis viridibus ; maculis argenteis notatis.*
29. *Aquifolium ; foliis oblongis, ſpinis & limbis luteis.*
30. *Aquifolium ; foliis oblongis, ſpinis & limbis ocroluteis.*
31. *Aquifolium ; foliis parvis, interdum vix ſpinoſis.*
32. *Aquifolium ; foliis parvis, interdum vix ſpinoſis, limbis foliorum argentatis.*
33. *Aquifolium ; carolinianum, anguſtifolium, ſpinis raris breviſſimis.*

AGRIMONIA. *Aigremoine.* L'*aigremoine* eſt une plante de l'eſpece de celles qui pouſſent des rejettons (ῥιζωτώδης) ſa tige eſt menue, ligneuſe, droite, vélue, haute d'une coudée & plus, garnie de feuilles alternes, découpées en quatre, & quelquefois en un plus grand nombre de lobes, ſemblables aux feuilles de chanvre ou de la quinte-feuille, d'un verd foncé, crénelées tout autour. La ſemence croît vers le milieu de la tige. Elle eſt quelque peu raboteuſe & inégale à la ſurface, de ſorte qu'elle s'attache aux habits lorſqu'elle eſt ſeche.

Les feuilles pilées & appliquées avec du vieux ſain-doux guériſſent les ulceres qui ont peine à ſe fermer. Les feuilles ou ſa ſemence priſes dans du vin arrêtent la dyſſenterie, guériſſent les maladies du foie & les morſures des ſerpens. Quelques Auteurs confondent cette plante avec l'armoiſe qui en eſt tout-à-fait différente. Dioscoride, *Lib. IV. c.* 41. Cette plante eſt appellée *Hociamſanum* par *Marcellus* l'*Empirique. cap.* 20.

Les Modernes diſtinguent l'*Aigremoine* de la maniere ſuivante.

Agrimonia, Eupatorium Græcorum, Offic. *Agrimonia*, Ger. 575. Emac. 712. Raii Hiſt. 1. 400. Synop. 3. 202. *Agrimonia vulgaris*, Park. Theat. 594. *Agrimonia Officinarum*, Tourn. inſt. 301. Boerh. Ind. A. 79. *Agrimonia ſeu Eupatorium*, J. B. 2. 398. Chab. 172. *Eupatorium veterum ſive Agrimonia*, C. B. Pin. 321. *Eupatorium veterum ſive Agrimonia inodora, vel minus odora.* Hiſt. Oxon. 2. 614. Dale.

C'eſt l'*Eupatorium* de Dioſcoride, de Galien & des Anciens Grecs. Elle eſt haute d'environ deux piés & plus. Ses feuilles ſont larges, velues d'un verd pâle, compoſées d'un nombre inégal de parties, quelquefois de cinq, & plus ſouvent de ſept, dont les trois des extrémités ſont les plus grandes ; elles ſont crénelées tout autour comme celles du Fraiſier & alternes ; il naît d'entre ces feuilles d'autres feuilles plus petites. Ses fleurs ſont rangées à l'extrémité des tiges, pointues, un peu recourbées ; elles ſont jaunes, petites, compoſées de ſix petales, avec deux appendices verdâtres. A ces fleurs ſuccedent des petits fruits hériſſés de piquans qui s'attachent à tout ce qu'ils trouvent dans leur chemin, dont chacun contient deux graines. Sa racine eſt longue & grêle, & s'étend fort avant dans la terre. Elle pouſſe des feuilles & des tiges tous les ans. Cette plante croît dans les haies & & ſur le bord des champs, & fleurit dans les mois de Juin & de Juillet.

Quelques Auteurs prétendent qu'on a donné à cette plante le nom d'*Eupatorium quaſi Hepatorium*, parce qu'elle eſt bonne pour les maladies du foie ; d'autres veulent qu'elle tire ſon nom de *Mitridate Eupator*, qui, à ce que Pline prétend, découvrit le premier les vertus de cette plante.

Lemery ajoute qu'elle eſt bonne pour arrêter le cours de ventre, & qu'elle entre ſouvent dans les décoctions des lavemens aſtringens, dans les Gargariſmes & dans les apoſemes aſtringens, Lemery, *des Drogues.*

L'*Aigremoine* paſſe pour purifier le ſang, pour fortifier le foie, ce qui fait qu'on l'emploie dans toutes les maladies qui proviennent de la foibleſſe de cette partie, dans l'hydropiſie, la jauniſſe, &c. on la recommande auſſi dans la ſtrangurie & dans le piſſement de ſang ; & Riviere propoſe la poudre des feuilles pour arrêter l'écoulement involontaire de l'urine. On la met encore au nombre des plantes vulnéraires, & elle entre dans les potions vulnéraires, dans les bains & les fomentations. Miller. *Bot. Offic.*

C'eſt un des meilleurs hepatiques, vulnéraires & ſpleniques que nous ayons, & c'eſt pour cette raiſon qu'on l'emploie ſouvent dans les maladies qui proviennent de la foibleſſe du foie, dans l'hidropiſie, la cachexie & la jauniſſe. On l'ordonne auſſi pour les catharres, la toux & la ſuppreſſion des regles. Elle entre ſouvent dans les bains & les fomentations. Dale.

L'*Aigremoine* a une odeur très-agréable, & étant miſe en infuſion dans du vin juſqu'à ce qu'elle lui ait communiqué ſon odeur, elle paſſe pour un remede ſouverain contre la mélancolie. Elle eſt un excellent vulnéraire, &, quoique corroborative & aſtringente, elle eſt bonne dans les inflammations. Elle eſt fort ſalutaire dans les maladies qui viennent du relâchement des fibres, dans les flux de ſang & dans les obſtructions que la foibleſſe des fibres cauſe dans les viſceres. Sa vertu eſt admirable contre le flux hépatique, la diarrhée, la dyſſenterie, le ſcorbut, la pourriture des gencives, la conſomption, le crachement de ſang, l'hydropiſie & la langueur que cauſe la fievre. On emploie extérieurement les feuilles de l'*Aigrimoine* bouillies dans du vin éventé avec du ſon en forme de cataplaſme pour les luxations, & les deſcentes de matrice. Il paroît, par ce qu'on vient de dire, que cette plante eſt d'une grande utilité lorſqu'il eſt queſtion de fortifier, & de ranimer les eſprits. On peut en uſer en forme de thé, & mettre un peu de miel dans l'in-

fuſion pour la rendre moins aſtringente. On prétend que cette plante eſt appropriée au foie, à cauſe qu'étant miſe en infuſion dans du vin ou du petit lait, elle dégage les inteſtins des matieres qui y ſéjournent & les fortifie enſuite, ce qui peut être fort avantageux au foie. Elle eſt d'un uſage admirable dans les pays froids. BOERHAAVE.

Les eſpeces de cette plante ſont, ſuivant Miller,

1. *Agrimonia officin.* Tourn.
2. *Agrimonia odorata*, Cam.
3. *Agrimonia minor, flore albo*, Hort. Cath.
4. *Agrimonia Orientalis humilis, radice craſſiſſima repente, fructibus in ſpicam brevem & denſam congeſtis*, T. Cor.

Dans l'analyſe chymique, cinq livres de feuilles fraîches d'*Aigremoine* donnent quatre livres de liqueur acide preſque auſtere, deux onces de liqueur urineuſe alcaline, deux onces d'huile de conſiſtance de miel, ſix dragmes de ſel fixe purement alcali, & une once de terre inſipide. On peut conclurre de cette analyſe, que cette plante contient très-peu de ſel de nature ammoniacale, puiſqu'on n'en retire aucun ſel urineux concret, & que le ſel acide dont elle abonde étant uni à la terre, forme un compoſé ſemblable au tartre, enveloppé de beaucoup de ſoufre groſſier. L'*Aigremoine* a un gout un peu ſalé, acide & aſtringent, & ſon ſuc teint le papier bleu d'une couleur rouge-claire; de ſorte qu'il ſemble que ſes vertus aſtringentes & apéritives doivent être attribuées à ce ſel auſtére : quoique les effets qu'elle produit paroiſſent quelquefois directement oppoſés, ils dépendent cependant de la vertu qu'a cette plante de fortifier les fibres des parties ſolides. L'expérience prouve que l'*Aigremoine* poſſede les vertus que l'on ſuppoſe être une ſuite de ſa compoſition, car elle eſt aſtringente, déterſive, réſolutive, vulnéraire & apéritive. GEOFFROY.

AGRIMONOIDES. *Agrimoniæ ſimilis*, C. B. *Agrimonoides*, Park. Col. *Pimpinella foliis Agrimoniæ, nonnullis.*

Sa racine eſt petite, fibreuſe, ligneuſe & rougeâtre. Les feuilles les plus baſſes ſont attachées à des pédicules velus & rougeâtres; elles ſont ſemblables à celles du fraiſier, mais d'un verd plus foncé & en plus grand nombre, diſpoſées comme les feuilles de l'aigremoine, entremêlées de plus petites, velues, ſouples, crenelées tout autour, mais les découpures ſont plus ſerrées & plus pointues que celles de l'aigremoine, quoique les feuilles ſoient plus rondes. Elle produit pluſieurs tiges rouges & velues, d'où ſortent trois ou quatre branches garnies de feuilles plus petites, plus rondes & moins nombreuſes que les précédentes, qui ont des oreilles autour de la tige, de même que les autres de cette eſpece; elles portent à leurs ſommets trois ou quatre boutons pareils à ceux de la grenade, profondément découpés tout autour, dans leſquels eſt enfermée une fleur ſemblable à celle de l'aigremoine, laquelle s'ouvre quelquefois avec peine, quoique le fruit ſoit déja tout à-fait formé. Après que les fleurs ſont tombées, il leur ſuccede des ſemences de figure ronde, oblongue, de la groſſeur d'un grain de froment compoſées de deux tubéroſités. Lorſqu'elles ſont mûres, elles tombent d'elles-mêmes & laiſſent leurs coſſes ouvertes. Son gout eſt amer, ſon odeur eſt aromatique, & tient de celle de l'aigremoine commune. Elle eſt deſſiccative & détergente.

Cette plante fleurit au mois d'Avril, elle monte dans le mois de Mai, & elle naît parmi les ronces & les arbriſſeaux, dans quelques montagnes d'Italie. RAY, *Hiſt.*

Elle a les mêmes vertus que l'aigremoine. BOERHAAVE.

AGRIOCARDAMUM, d'Ἄγριος, *ſauvage*, & Κάρδαμον, *creſſon.* Le même qu'*iberis*, creſſon ſauvage. Voyez *Iberis.*

AGRIOCASTANUM. Le même que *Bulbocaſtanum*, truffe, dont on peut voir l'Article.

AGRIOCINARA, d'Ἄγριος, *ſauvage*, & Κινάρα, *artichaud.* Artichaud ſauvage. Voyez *Cinara.*

AGRIOCOCCIMELEA Ἀγριοκοκκιμηλέα, d'Ἄγριος, *ſauvage*, Κόκκος, *une baie*, & Μηλέα, *pommier.* Le même que *Prunus ſylveſtris.* BLANCARD.

AGRIOMELA. Ἀγριόμηλα, *Pomme ſauvage*, le fruit du Pommier ſauvage, dont voici les eſpeces.

Malus ſylveſtris, Offic. Ger. 1276. Emac. 1460. Jonſ. Dendr. 1. Raii Synop. 3. 452. Park. Theat. 1502. *Malus ſylveſtris ſive agreſtis*, J. B. 1. 26. Raii Hiſt. 2. 1448. *Mala ſylveſtria, quæ & alba & rubra, & majora & minora*, C. B. Pin. 433. *Malus ſylveſtris acido fructu*, Tourn. Inſt. 634. DALE, *Pharmac.*

Le *pommier ſauvage* eſt pour l'ordinaire plus petit que le *pommier* cultivé, plus tortu, plus maigre & plus branchu, mais d'une ſubſtance plus dure & plus ferme. Le deſordre & l'entrelaſſement de ſes branches & de ſes rejettons, qui ſont en très-grand nombre, l'abondance & l'inflexibilité naturelle des jets qu'il pouſſe de tous côtés, tant de la racine que du tronc, font aiſément connoître ſa nature ſauvage & inculte. Ses feuilles ſont en général plus petites & plus ridées que celles du *pommier* cultivé; leurs fleurs ſont les mêmes, mais celles du *pommier ſauvage* ſont plus petites, odorantes, & quelquefois tirant ſur le rouge. Ils different principalement par leur fruit, car celui du *pommier ſauvage* eſt petit, rarement auſſi gros qu'une noix, environ de la groſſeur d'une neſle, plus rond, attaché à un pédicule long & grêle, de couleur verte, jaunâtre ou rougeâtre. Ce fruit n'eſt point à comparer à la moindre pomme cultivée, ni par la délicateſſe de ſa ſubſtance, ni par ſon gout, car il eſt tellement ſtyptique, qu'on ne ſauroit le manger.

Les eſpeces de *pommier* ſauvage ſont auſſi nombreuſes que celles du *pommier* cultivé, & il eſt impoſſible d'en faire le dénombrement.

Le ſauvage fleurit en même tems, ou un peu plus tard que le cultivé, & ſon fruit eſt dans ſa maturité au mois d'Octobre.

Il croît communément dans les bois & dans les haies, non-ſeulement en France, mais encore dans les pays étrangers.

Son fruit, de même que le ſuc qu'on en tire, eſt extrêmement auſtere, acide & aſtringent, & on l'emploie fréquemment en Angleterre, en France & en Allemagne, au lieu de verjus. Quelques-uns l'appellent *agreſta.* On peut le garder pluſieurs années. Les François & les Allemands prétendent qu'il rend le poiſſon plus ferme & plus ſavoureux, & Bauhin qui en a fait l'expérience, nous aſſure que cela eſt vrai. RAY, *Hiſt. Plant.*

Les pommes ſauvages ont une qualité aſtringente. Dans les cas où l'uſage des aſtringens eſt néceſſaire, on doit choiſir celles qui ſont les moins mûres. DIOSCORIDE, *L. I. c.* 163.

Leur ſuc mêlé avec du levain de biere, eſt bon pour l'éréſipele, la gale & toutes ſortes d'inflammations. On aſſure qu'étant mis dans les yeux, il en guérit la rougeur, l'inflammation & la chaſſie.

Lorſqu'on veut s'en ſervir pour les écrouelles, on doit en laver les ulceres, & y appliquer enſuite de la laine noire trempée dans de l'huile de pié de bœuf. RAY, *Hiſt. L. II.*

On vend le fruit du *pomier* ſauvage & ſon ſuc, dans les boutiques ſous le nom de verjus, il eſt extremement auſtere, acide & aſtringent. DALE, *Pharmac.*

AGRION. Blancard prétend que c'eſt le nom du *peucedanum, queue de pourceau.* Je ne ſai ſur quoi il ſe fonde, car je n'ai trouvé ce nom dans aucun autre Auteur. Voyez *Peucedanum.*

AGRIOPHYLLON. C'eſt encore un des noms de la queue de pourceau, ou fenouil de porc, ſuivant Blancard.

AGRIORIGANUM, d'Ἄγριος, *ſauvage*, & Ὀρίγανον, *origan*; Origan ou marjolaine ſauvage. Voyez *Origanum.*

AGRIOSELINUM. Le même qu'*hippoſelinum*, dont on n'a qu'à voir l'Article. Dioscoride.

AGRIOSTARI. Eſpece de froment appellé *Triticum creticum*. Voyez *Triticum*.

AGRIPALMA. Nom de la matricaire. Voyez *Cardiaca*.

AGRIPPÆ. On appelle ainſi les enfans qui naiſſent les piés les premiers, à cauſe qu'on prétend qu'Agrippa naquit de la ſorte.

De tous les accouchemens où l'enfant ſe préſente par toute autre partie que par la tête, celui où il paroît par les piés eſt le moins dangereux & le plus facile à faire; & ſouvent entre les mains d'un habile accoucheur il eſt plus prompt & moins douloureux que celui où la tête de l'enfant ſe préſenteroit la premiere.

Quand c'eſt la tête qui doit ouvrir le paſſage, elle ne le peut faire qu'en pouſſant fortement contre l'orifice interne de la matrice, & en redoublant ſes efforts dans le tems des douleurs qui en ſont une ſuite, & qui conduiſent à la même fin: mais après que les eaux ſont percées, ſi les piés de l'enfant ſe préſentent au paſſage, l'accoucheur en les tirant doucement, oblige cet orifice de ſe dilater pour laiſſer paſſer les jambes, enſuite les cuiſſes, & enfin tout le corps. Ainſi les parties les premieres ſorties, étant moins groſſes que celles qui ſuivent, elles s'ouvrent le chemin les unes aux autres; & dans cette ſituation l'accouchement en eſt plutôt fait, & épargne beaucoup de douleurs à la mere.

Il y a des ſignes qui ſont connoître que l'enfant n'eſt pas bien tourné, & qu'il ſe préſente par quelqu'autre partie que par la tête: par exemple, ſi les douleurs ſont lentes & éloignées les unes des autres, & qu'elles ne répondent pas tout-à-fait en embas, ce ſont des ſignes que ce n'eſt point la tête de l'enfant qui les cauſe; & l'accoucheur en eſt certain, ſi en touchant la femme, il ne ſent rien qui pouſſe contre l'orifice interne, ou s'il ſent quelque partie elle n'eſt point dure & ronde comme ſi c'étoit la tête; il ſent bien les eaux ſe former; mais en pouſſant ſon doigt contre la membrane qui enveloppe les eaux, il ne ſent point la même réſiſtance que ſi c'étoit la tête de l'enfant.

Dans cette conjoncture, l'accoucheur doit attendre que les eaux percent d'elles-mêmes, leſquelles étant écoulées, donnent moyen à l'enfant de deſcendre, & de faire ſentir la partie qui ſe préſente la premiere au paſſage; quand ce ſont les piés ou l'un d'eux, il ne doit point ſonger à retourner l'enfant, ni travailler à lui faire prendre une autre poſture. Il doit le recevoir & l'accoucher par les piés, en ſe conduiſant de la maniere que nous dirons dans un moment.

Quand je dis qu'il faut attendre que les eaux percent d'elles-mêmes, je ne prétens pas en faire une regle générale, j'entens quand les douleurs ſont lentes, & que l'accouchement paroît encore éloigné, mais quand elles ſont vives & fréquentes, & que les eaux forment un gros boudin qui remplit tout le vagin, il faut que l'accoucheur les perce avec ſes ongles, parce qu'alors par leur écoulement, l'enfant a la liberté de deſcendre & de ſe préſenter au paſſage: s'il eſt bien tourné, la tête ſe poſe ſur l'orifice interne & empêche que le reſte des eaux ne s'écoule, ce qui facilite la ſortie du corps de l'enfant après que la tête eſt paſſée: mais ſi c'eſt toute autre partie que la tête qui ſe place au paſſage, toutes les eaux s'écoulent peu à peu, parce que rien ne les empêche, & il n'en reſte plus quand l'enfant ſort, ce qui rend pour lors l'accouchement plus difficile.

Il ne ſeroit pas impoſſible ſi l'orifice interne étoit aſſez dilaté pour y introduire la main auſſi-tôt que les eaux ont percé, & avant que l'enfant ſe fût embarraſſé dans le paſſage, de le retourner s'il préſentoit les piés, & de lui faire prendre la poſture naturelle, qui eſt de venir par la tête, comme il ne ſeroit pas auſſi impoſſible quand il préſente la tête de le retourner & de le faire venir par les piés; mais on ne doit point travailler à changer l'une & l'autre de ces deux ſituations qui ſont les plus naturelles; & ſoit qu'il préſente la tête ou les piés, il faut le recevoir de l'une ou de l'autre maniere, & ne point expoſer la mere à ſouffrir des douleurs inutiles, ni l'enfant aux violences qu'il faudroit lui faire pour le changer de ſituation.

Auſſi-tôt que les eaux ont percé & que le premier flot en eſt écoulé, l'accoucheur n'ayant point de bague à ſes doigts ni les ongles trop longs, & ayant frotté ſa main d'huile ou de beurre, l'introduira dans le vagin; s'il ne trouve pas l'orifice interne aſſez dilaté pour aller juſqu'à l'enfant, avec deux ou trois doigts il faudra doucement l'obliger de s'ouvrir davantage; ſi les piés de l'enfant ſe préſentent il les empoignera, & les tirant ſans violence, il obligera les autres parties de les ſuivre, & ainſi l'accouchement ſe fera heureuſement & en très-peu de tems.

Mais s'il ne ſe préſentoit qu'un pié, il faudroit l'amener dans le vagin, & examiner ſi c'eſt le droit ou le gauche, afin de conduire la main le long du dedans de la jambe que l'on tient, pour trouver l'autre plus facilement, ce qui n'eſt pas difficile à un habile accoucheur, qui quand il tient un pié a bien-tôt trouvé l'autre. Les tenant tous deux il les joint l'un à l'autre, & les ayant enveloppés d'un chauffoir, il les amene doucement dehors avec le reſte du corps qui eſt obligé de les ſuivre.

Mauriceau nous avertit de prendre garde que les deux piés que l'on tient ne ſoient pas de deux différens enfans: mais comme il eſt impoſſible que cela arrive, l'avertiſſement paroît inutile. Quand il y a deux enfans, ils ſont enfermés dans deux membranes diſtinctes qui ne ſe percent que l'une après l'autre; ainſi les quatre piés ne peuvent pas ſe préſenter en même tems: des deux enfans, l'un eſt au paſſage & l'autre au fond de la matrice, ce qui les empêche de pouvoir ſortir enſemble: & de plus, quand même on voudroit joindre le pié droit d'un enfant avec le pié gauche d'un autre, on ne pourroit pas y réuſſir par la diſtance qu'il y auroit de l'un à l'autre; de ſorte qu'il auroit pu s'épargner la peine de faire une obſervation qui ne peut être qu'en idée & non pas en effet.

Deventer & Heiſter ſont cependant d'une opinion contraire, & prétendent avec Mauriceau, que les piés de deux enfans différens peuvent ſe préſenter à la fois.

Ceux qui prennent la précaution de lier le premier pié de l'enfant qui eſt ſorti avec un ruban, & de l'attacher autour de la cuiſſe de la mere, dans la crainte qu'il ne le retire dans le tems qu'on eſt occupé à trouver le ſecond, & qu'on ne ſoit obligé de l'aller chercher une ſeconde fois, croyent ſans doute qu'il eſt au pouvoir de l'enfant de retirer ſon pié; mais ils ſe trompent, car la mere qui pouſſe ſans ceſſe en embas, contraint plutôt l'enfant de s'avancer en dehors, que de lui permettre de ſe replacer en dedans. Ainſi c'eſt une précaution tout-à-fait inutile dont on ne doit point ſe ſervir.

En tirant doucement le pié ſorti, ſouvent l'autre ſe préſente, & pour peu qu'il differât de paroître, il faudroit l'aller chercher, ce qui ſe fait en coulant la main le long de la cuiſſe de l'enfant, juſqu'à la feſſe où l'on ne manque pas de le trouver. Les deux piés étant ſortis & joints enſemble, on les enveloppe d'un linge ſec pour pouvoir par ce moyen tirer l'enfant & empêcher que les humidités glaireuſes dont ils ſont couverts ne faſſent gliſſer les mains de l'Accoucheur dans le tems de l'opération.

De cette maniere on tire l'enfant juſqu'au deſſus des hanches où l'Accoucheur s'arrête quelque tems pour débarraſſer les bras de l'enfant l'un après l'autre & les coucher le long de ſon corps; quand cela eſt fait il recommence à tirer de nouveau, & même avec plus de force à cauſe des épaules, qui étant la partie la plus groſſe du corps, ont le plus de peine à ſortir. Quand les épaules ſont paſſées, la tête ſuit aiſément, pourvu qu'elle ne ſoit pas extremement groſſe, & pour éviter qu'elle ne ſoit arrêtée en ſortant, dans le tems que les

épaules

épaules paſſent, l'Accoucheur recommande à la mere de redoubler ſes effort, afin que lui tirant d'un côté, & la mere pouſſant de l'autre la tête puiſſe couler plus aiſément & ſuivre le reſte du corps.

Mauriceau ne veut pas qu'on laiſſe un des bras de l'enfant ſans l'abbaiſſer, pour ſervir de conducteur & d'écliſſe au cou de l'enfant, quoique ce ſoit le ſentiment de beaucoup d'Accoucheurs qui diſent, que c'eſt un trait de pratique dont ils ſe ſont bien trouvés. Il dit qu'un bras laiſſé faiſant pencher la tête, empêche qu'elle ne vienne en ligne directe, & peut la faire accrocher aux os pubis : mais ils lui répondent qu'il n'y a qu'à laiſſer les deux bras, qu'alors la tête ſera droite, & que ſon volume n'en ſera pas pour cela augmenté, parce qu'ils ſe placent aux deux parties latérales de la tête ſur les tempes où elle eſt applatie ; mais ſoit qu'on couche les bras ſur les côtes, ou ſoit qu'on les laiſſe ſortir au côté de la tête, cela ne fait point une différence eſſentielle dans l'accouchement, & ne peut être préjudiciable.

Quand les piés de l'enfant ſortent les premiers, c'eſt une marque qu'il n'a point fait la culbute, au commencement du neuvieme mois, comme font tous les autres enfans, & qu'il ſe préſente dans la même poſture qu'il a toujours eue dans le ventre de ſa mere ; s'il a le viſage en deſſus, & qu'il ſoit couché ſur le dos, ce qui ſe connoît aiſément par les piés ſortis ; il faut que l'Accoucheur ſe donne bien de garde de le tirer dans cette ſituation, parce qu'ayant le viſage en deſſus, le menton ne manqueroit pas de s'accrocher aux os pubis, ce qui feroit une difficulté très-grande : il faut que l'Accoucheur à meſure qu'il tire l'enfant peu-à-peu, lui faſſe faire un demi-tour, & qu'au lieu d'être ſur le dos, il le mette ſur le ventre, la face en deſſous, parce que c'eſt la ſituation la plus commode pour ſortir, & celle où il court le moins de riſque d'être arrêté par les os qui forment le paſſage.

L'enfant ainſi tourné la face en deſſous, pour peu qu'on le tire ſort aſſez aiſément, ſuppoſé que la groſſeur de la tête ſoit proportionnée à celle du corps : mais quand la tête eſt extremement groſſe, elle ſe trouve arrêtée par les os du baſſin, qui ne pouvant pas préter, ne lui permettent point de ſortir ; il ne faut pas pour lors tirer le corps de l'enfant avec trop de violence, de crainte de ſéparer le corps d'avec la tête, comme il n'eſt arrivé que trop ſouvent. L'Accoucheur doit faire tenir les piés par une autre perſonne, lui ordonnant de ne les tirer que quand il lui dira. Enſuite de la main gauche le dos tourné du côté du coccyx, il en coulera un ou deux doigts dans la bouche de l'enfant pour en abaiſſer le menton ; & de la droite ayant empoigné le col proche l'occiput de l'enfant, il le tirera doucement avec l'aide de la perſonne qui tiendra les piés, à qui il dira de tirer conjointement avec lui ; & ainſi l'enfant ſortira ſans courir le riſque d'être décollé.

Si on recommande de ne point tirer le corps de l'enfant avec trop de violence, de peur de le ſéparer de la tête, on recommande en même-tems de ne pas le laiſſer trop long-tems dans cette ſituation, parce qu'infailliblement il y mourroit s'il y reſtoit plus d'un demi-quart d'heure, il faut qu'il reſpire pour que la circulation du ſang ſoit entretenue ; il ne peut pas reſpirer ayant la tête ainſi embarraſſée, & la circulation de la mere à l'enfant & de l'enfant à la mere ne ſe peut pas faire, parce que le cordon par où elle ſe faiſoit, eſt preſſé entre la tête de l'enfant & les os qui l'environnent ; ainſi l'une & l'autre ne ſe pouvant pas faire, il faut qu'il périſſe. Ce malheur eſt arrivé en 1695. à un des fils du Duc de Savoye, ayant été trop long-tems dans cette ſituation par la faute de la Sage-femme. C'eſt ce qui fit que deux ans après la Ducheſſe de Savoye étant devenue groſſe, M. le Duc de Savoye envoya ſon premier Chirurgien à Paris, pour y apprendre l'art des Accouchemens, qui étant retourné à Turin, a accouché la Reine des enfans qu'elle a eu & qui ſe ſont bien portés. DIONIS *des Accouch.*

Deventer, qui eſt un très-bon Juge dans ces ſortes d'affaires, eſt d'accord avec Dionis ſur la maniere dont on doit procéder en pareil cas. Il ne veut point que l'on laiſſe ſortir un des piés de l'enfant trop avant, mais qu'auſſi-tôt que les eaux ont percé, on arrête le pié qui ſe préſente dans le vagin, & que l'Accoucheur conduiſe ſa main le long du dedans de la jambe qu'il tient pour trouver l'autre qu'il ne ſauroit manquer ; puiſque le gros orteil lui indique ſi c'eſt le droit ou le gauche. Les tenant tous deux, il les joindra & les amenera doucement dehors.

S'il arrivoit que la jambe eût pénétré trop avant dans le paſſage ; il faut, ſuivant lui, placer la femme de maniere que les hanches ſoient beaucoup plus hautes que la tête, pour que la matrice & l'enfant puiſſe réculer tant ſoit peu, & repouſſer la jambe qui eſt ſortie, tout au moins juſqu'aux genoux, afin de pouvoir chercher l'autre plus facilement, & les tirer enſuite toutes deux, comme nous l'avons dit ci-deſſus.

Cet Auteur rejette abſolument la méthode qu'ont quelques Accoucheurs, de débarraſſer les bras de l'enfant l'un après l'autre, & veut qu'on tire l'enfant de la maniere la plus prompte, la moins douloureuſe, & qui l'expoſe a reſter le moins de tems qu'il eſt poſſible au paſſage. Il aſſure même que l'enfant peut ſans danger ſortir avec les deux bras au côté de la tête.

Tous les Auteurs veulent, avec Deventer, que la mere redouble ſes efforts lorſque la tête eſt au paſſage, ſoit qu'elle ſouffre ou non, pour qu'elle puiſſe couler plus aiſément & ſuivre le reſte du corps.

Tous ceux qui ont écrit ſur les Accouchemens, ne ſont point d'accord ſur la ſituation dans laquelle doivent être les bras de l'enfant. Quelques-uns veulent avec la Motte, Giffard & Chapman qu'on les couche le long de ſon corps. Dionis, comme nous l'avons vû, regarde la choſe comme indifférente ; Deventer la croit nuiſible. On doit conclurre de-là que tous ces Auteurs ont également réuſſi dans les différens moyens qu'ils ont employés pour accoucher une femme dans dep areilles circonſtances. Cela étant, on doit préférer à toute autre la méthode qui cauſera le moins de douleur à la femme, qui eſt la moins incommode pour l'Opérateur, & la moins dangereuſe pour l'enfant, eu égard aux circonſtances. Celle de Deventer qui veut que l'on laiſſe ſortir l'enfant les deux bras au côté de la tête, me paroît la meilleure.

Les accouchemens de cette eſpece ne ſont pas fort difficiles avant que l'enfant ſoit ſorti juſqu'à la tête : mais comme elle eſt quelquefois ſujette à s'arrêter au paſſage, il eſt beſoin d'uſer de quelques précautions pour la tirer le plus promptement qu'il eſt poſſible, autrement, comme l'obſerve Dionis, la circulation ſe trouvant interceptée par la compreſſion des vaiſſeaux ombilicaux, l'enfant eſt en danger de perdre la vie. Les obſervations ſuivantes ſerviront à mettre dans un plus grand jour toutes les circonſtances de ces ſortes d'accouchemens, à appuyer ou à éclaircir la Doctrine de Dionis.

Lorſque la tête s'arrête au paſſage & ne ſort point auſſi promptement qu'il le faudroit, on doit introduire un ou deux doigts dans la bouche de l'enfant, & repouſſer de l'autre main le derriere de la tête, afin que les mains agiſſant alternativement, & quelquefois toutes deux enſemble, l'on puiſſe la retirer, ce que l'on fait pour l'ordinaire aſſez promptement par ce moyen. LA MOTTE.

Lorſque l'enfant eſt ſorti juſqu'aux feſſes, ſi les orteils ſont tournés du côté du ventre de la mere, on le tournera peu-à-peu de telle ſorte que les orteils ſoient du côté de l'anus, & par conſéquent les talons du côté du ventre, autrement il eſt à craindre que le menton s'accroche aux os pubis, ce qui mettroit la vie de la mere & de l'enfant en danger. Lorſque cela arrive il eſt beſoin de beaucoup de force pour tirer l'enfant dehors, & l'on court riſque de ſéparer le

corps d'avec la tête qu'il eſt très-difficile enſuite de retirer. La Motte.

Lorſque, pour avoir négligé cette précaution, le menton vient à s'accrocher aux os pubis, on doit introduire les doigts d'une main entre la partie poſtérieure de la tête & l'os coccyx pour repouſſer quelque peu la tête en arriere, & introduire en même-tems un ou deux doigts de l'autre main entre le menton & l'os pubis juſqu'à ce qu'on ait atteint la bouche de l'enfant. Enſuite, faiſant un peu tourner la tête de côté, & agiſſant alternativement, & quelquefois des deux mains enſemble, ſuivant le beſoin, on dégagera la tête ſans la ſéparer du corps, ce qui ne manqueroit pas d'arriver ſi l'on négligeoit ces précautions, & ſi l'on tiroit avec trop de violence. La Motte.

Cette méthode paroîtra fort ſenſée à quiconque fera attention à la figure & à la ſituation préſente de la tête. Lorſque le menton eſt ainſi arrêté aux os pubis, le derriere de la tête ſe porte du côté de l'os ſacrum, & cela à proportion de la force dont on uſe pour tirer l'enfant dehors; deſorte que la tête ainſi placée, il eſt impoſſible qu'elle puiſſe ſortir, à moins que le paſſage ne ſoit extremement grand. Mais lorſque la partie poſtérieure de la tête eſt tournée vers le fond de la matrice, le menton s'approche davantage du cou, & il eſt plus facile de le débarraſſer des os pubis. Les deux mains agiſſant de la maniere que la Motte l'ordonne, elles s'aident réciproquement & dégagent l'enfant de la ſituation dangereuſe où il eſt.

Suppoſé que l'on ait peine à trouver les deux piés, on tirera l'enfant par celui qui ſe préſente, en prenant garde de ne point le tirer avec la même violence qu'on tireroit les deux, de peur d'eſtropier l'enfant pour toujours. La Motte.

La Motte obſerve, dans un autre endroit, qu'avant de tirer l'enfant par une jambe on doit être sûr qu'il peut ſortir dans cette poſture, c'eſt-à-dire, que le paſſage eſt proportionné à ſa grandeur, & qu'il ne ſera pas beſoin de violens efforts; car, dit-il, lorſqu'il eſt engagé dans le paſſage à un certain point, il n'eſt plus au pouvoir de l'Accoucheur de lui donner une autre ſituation, c'eſt-à-dire, d'aller chercher l'autre pié.

Les Auteurs Anglois qui ont traité des Accouchemens, tels que Chapman & Giffard, prétendent que l'on doit tirer l'enfant par les deux piés, ſuppoſé qu'on puiſſe le faire commodément; mais lorſqu'ils ne peuvent en avoir qu'un, ils ne ſe mettent pas fort en peine de l'autre qu'ils aſſurent être replié du côté du ventre; & pour lors, enveloppant la jambe avec un linge chaud, ils tirent l'enfant par celle la ſeule, ſurtout lorſque le paſſage eſt ſuffiſamment large, que la femme a déja eu des enfans, & que l'enfant eſt d'une grandeur modérée.

Cette eſpece d'accouchement eſt d'une aſſez grande importance pour mériter une attention particuliere, puiſque tous ceux où l'enfant préſente toute autre partie que la tête doivent ſe réduire à celui-ci; car la méthode de tourner l'enfant, qui ſe préſente dans une mauvaiſe attitude, la tête vers le paſſage, eſt unanimement rejettée par les meilleurs Auteurs, qui la regardent comme auſſi dangereuſe pour la mere & l'enfant qu'incommode pour l'Opérateur. Deventer prétend même qu'il vaut beaucoup mieux lorſque l'enfant préſente la tête, mais que l'accouchement eſt retardé par la mauvaiſe poſition de la matrice, le tirer directement par les piés, ſans s'arrêter à réduire la matrice dans ſa ſituation naturelle; ce qu'on ne peut faire ſans beaucoup de peine & de difficulté. Heiſter conſeille la même choſe que Deventer, ſuppoſé qu'on ne puiſſe réduire immédiatement la matrice & la tête de l'enfant dans leur poſition naturelle. J'appelle une mauvaiſe poſition de matrice lorſqu'elle panche trop en avant, en arriere, ou ſur les côtés; car pour lors l'orifice, au lieu de répondre directement au paſſage, regarde, ou l'os ſacrum, ou le pubis, ou les os qui forment les parois du baſſin, ce qui retarde l'accouchement & rend les efforts de la mere inutiles quelques violens qu'ils ſoient.

Je ne dois pas laiſſer ignorer au Lecteur la méthode dont ſe ſert Heiſter pour dégager la tête de l'enfant lorſque le viſage eſt tourné vers l'os ſacrum. Comme cet Auteur appréhende que la délicateſſe de la machoire inférieure ne l'expoſe à être diſloquée ou rompue par les doigts de l'Accoucheur, il conſeille d'introduire la main aſſez avant pour placer deux doigts, un de chaque côté du nez de l'enfant, & de preſſer enſuite doucement, avec cette main, vers l'inteſtin rectum pour que l'enfant ait plus de place pour ſortir.

Il conſeille encore, lorſque l'enfant a le viſage tourné du côté du ventre de la mere, de placer les doigts de chaque côté du nez, au lieu de les introduire dans la bouche. Tandis que l'Accoucheur tache de tirer la tête dehors, un aide doit tirer l'enfant doucement, afin que ces efforts réunis facilitent l'accouchement.

Il arrive quelquefois que le corps de l'enfant eſt ſitué de telle ſorte que les orteils ſont tournés en en bas; ce qui peut faire croire que le viſage regarde l'os ſacrum, & que le cou ſoit cependant entrelaſſé de telle ſorte que le viſage ſoit tourné vers le ventre de la mere, & pour lors le menton court riſque d'être accroché à l'os pubis. On ne peut découvrir cette poſture que par l'attouchement; & lorſque l'Accoucheur eſt sûr de ſon fait, il doit ſe conduire de la maniere que nous l'avons dit.

C'eſt une regle générale, que la force avec laquelle on tire l'enfant qui ſe préſente par les piés ne doit point ſe faire ſuivant une direction perpendiculaire au paſſage, mais par une ligne quelque peu inclinée au coccyx. Quelques exemples ſuffiront pour éclaircir la doctrine que nous venons d'expoſer.

Cas I. rapporté par la Motte.

Le premie Septembre de l'année 1693. l'on me vint prier d'aller voir la femme d'un Charpentier. Je trouvai la Sage-femme qui tiroit de ſon mieux l'enfant, dont les piés étoient venus les premiers, & dont le corps étoit ſorti juſqu'au menton, qui me parut accroché aux os pubis. Je coulai ma main entre cet os & le menton de l'enfant, qui étoit mort il y avoit déja quelque tems, & par le moyen de mon doigt, que j'introduiſis dans ſa bouche, en repouſſant un peu le derriere de la tête de mon autre main, que j'avois introduite par-deſſous vers la fourchette; enſorte que mes deux mains s'entre-aidoient de la ſorte, je fis un peu tourner le tête de côté, & par ce mouvement je fis avancer encore mon doigt, & agiſſant alternativement, puis de mes deux mains enſemble, je fis tant enfin que le menton s'avança au paſſage, & me donna une meilleure priſe, n'oſant faire agir le col que foiblement, crainte d'arracher la tête, qui ne tenoit que tres-peu quand j'arrivai. Après avoir mis toutes choſes en cet état, j'attendis que la malade eût une nouvelle douleur, qui, par bonheur, fut aſſez vive, jointe au foible ſecours que je lui donnai, pour finir un accouchement où la tête de l'enfant ſeroit infailliblement reſtée, ſi je n'euſſe pas pris toutes les précautions que je rapporte.

Cas II. rapporté par le même Auteur.

Le 6 Mars 1717. le Curé de Cherbourg envoya un exprès me prier de m'y rendre avec toute la diligence poſſible, afin de ſecourir une pauvre femme qui étoit en travail depuis trois jours, & dont l'enfant étoit très-certainement vivant, ſans que deux Sages-femmes, qui étoient auprès d'elle depuis ce tems-là, euſſent pu lui donner aucun ſecours. Je m'y rendis le plutôt qu'il me fut poſſible. Je trouvai les piés de l'enfant au paſſage, dont les orteils étoient tournés du côté du ventre de la mere, & par conſéquent les talons du côté de l'anus. Je joignis ces deux piés enſemble, que je ſaiſis d'une de mes mains, puis je fis un effort pour les atti-

rer au-dehors, ſans y pouvoir réuſſir. Ayant réſiſté à ce premier mouvement, qui étoit plus que ſuffiſant pour l'ébranler au moins ſi je ne l'euſſe pas attiré en partie, je ne doutai point qu'il n'y eût quelque choſe de particulier qui y faiſoit obſtacle. Pour m'en convaincre, je coulai mon autre main au-dedans du vagin, par deſſous & le long des jambes de cet enfant, au haut deſquelles je trouvai les feſſes qui tenoient les genoux repliés & fermoient ſi exactement le paſſage que l'on auroit plutôt briſé les cuiſſes, les jambes & les piés de cet enfant que de l'attirer dehors, à moins que de l'avoir fait changer de ſituation pour finir l'accouchement que je terminai bien-tôt dès que j'eus repouſſé les feſſes au-dedans de la matrice.

Cas III. rapporté par Giffard.

Le 28 Janvier 1725 je fus appellé de grand matin à Weſtminſter, pour y voir une femme qui étoit en travail. L'enfant, dont les piés étoient venus les premiers juſqu'aux feſſes, étoit arrêté aux os pubis depuis deux heures, ſans que la Sage-femme eût pû venir à bout de ſurmonter cet obſtacle. Je perdis d'autant moins de tems que l'enfant couroit riſque de la vie s'il eût reſté plus long-tems dans cet état, & que la mere ſouffroit des douleurs très-vives. J'enveloppai les cuiſſes de l'enfant avec un chauffoir, & je fis effort pour le tirer en dehors, ſans pouvoir y réuſſir. Enfin, après beaucoup de tems & de peine, je vins à bout de tirer les bras. J'introduiſis enſuite une main vers la fourchette, & repouſſai les épaules avec l'autre; mais comme je vis que tout cela étoit inutile, j'introduiſis un doigt dans la bouche de l'enfant & le tirai par la machoire inférieure, en repouſſant un peu la tête avec deux de mes doigts, mais malheureuſement la machoire ayant cédé, cet accident rendit ma tentative inutile; néantmoins, après bien de la peine, je vins à bout de tirer l'enfant, mais ce ne fut pas ſans crainte de lui arracher la tête.

Cas IV. par Giffard.

Le 6 Avril 1726. l'on me vint prier d'aller voir la femme d'un Ebeniſte qui étoit en travail. La Sage-femme qui l'aſſiſtoit me dit que le corps de l'enfant étoit ſorti juſqu'au menton, qui étoit accroché aux os pubis. Comme il couroit riſque d'être étranglé s'il eut reſté encore quelque tems dans cet état, je travaillai à lui débarraſſer la tête, à quoi je réuſſis de la maniere qui ſuit. Je ſaiſis l'enfant par la poitrine & par les épaules, & le tirai vers moi ſans pouvoir venir à bout de faire ſuivre la tête; c'eſt pourquoi j'introduiſis mes doigts dans ſa bouche en le preſſant du poignet & du bras vers la poitrine, & le tirant en même-tems, avec l'autre main, par les épaules, je finis l'accouchement, mais l'enfant mourut peu de tems après.

Cas V. par le même.

Le 3 Juin 1726. je fus appellé ſur les onze heures du ſoir chez un Apothicaire du voiſinage, dont la femme étoit en travail depuis vingt-quatre heures. Je trouvai les membranes extremement gonflées par les eaux; elle ſouffroit des douleurs violentes, qui durerent juſqu'à cinq heures du matin que les eaux percerent. Je dois faire obſerver que je ne ſentis aucune des parties de l'enfant qu'après que les membranes eurent crevé, ce qui me fit ſoupçonner qu'il ſe préſenteroit dans une mauvaiſe poſture, comme cela arriva effectivement; car, lorſque les eaux ſe furent écoulées, les piés ſortirent les premiers, les orteils tournés vers la hanche droite de la mere; l'enfant étant ſorti juſqu'aux hanches je lui tournai le viſage vers le fondement de la mere & le tirai enſuite juſqu'aux épaules au moyen d'un chauffoir avec lequel je lui enveloppai les hanches & le corps. Ce ne fut pas ſans beaucoup de peine que j'attirai ſes bras dehors; je plaçai enſuite une de

mes mains à plat ſur ſa poitrine pour le ſoutenir, & le ſaiſiſſant de l'autre par les épaules, je le tirai vers moi; mais la tête s'étant arrêtée au paſſage, je fus obligée pour la débarraſſer, d'introduire mes doigts dans la bouche de l'enfant. Je liai auſſi-tôt le cordon & l'entortillant autour de mes doigts, j'introduiſis ma main vers le placenta, & le trouvant attaché au fond de la matrice, je l'en ſéparai avec mes doigts. L'enfant me parut mort lorſqu'il commença à ſortir, mais il remua au bout de quelque tems, & reprit entierement ſes forces.

Cas VI. rapporté par Chapman.

Je fus appellé pour voir une femme dont l'enfant ſe préſentoit par les piés; la ſage-femme l'avoit tiré juſqu'à la tête, qui depuis quatre heures étoit arrêtée au paſſage. J'introduiſis auſſi tôt deux de mes doigts dans la bouche de l'enfant, & le ſaiſiſſant par le cou avec l'autre main, je remuai doucement la tête de côté & d'autre, & finis par ce moyen l'accouchement avec facilité.

Car VII. par Chapman.

Je fus appellé pour voir une femme en travail de deux enfans qui avoient rompu leurs membranes, & qui étoient tellement ſitués, qu'il me fut aiſé en introduiſant ma main dans le vagin, de les diſtinguer. Les eaux avoient percé en ſi grande quantité, & la contraction de la matrice & du vagin étoit ſi grande, que j'eus quelque peine, non à diſtinguer les parties, mais à apparier les jambes. Ce que je fis pourtant en coulant ma main le long de la cuiſſe de l'enfant juſqu'aux hanches. Je tirai le premier par les piés & enſuite le ſecond, de la même maniere avec plus de facilité. Je ſéparai après cela un double placenta qui étoit attaché à la matrice un peu plus fortement qu'à l'ordinaire, & je le tirai dehors par les deux cordons.

AGRONOMOS, Ἀγρόνομος, d'Ἀγρὸς, *champ*, & Νέμω, *paître*. On donne cette épithete aux animaux qui cherchent leur nourriture dans les champs.

AGROPHON. Ἄγρωφον. Galien dans ſon *Exegeſis*, rend ce mot par ὄρεινὸν, *montagneux*.

AGROSTIS. Ἄγρωστις, *chien-dent*. C'eſt l'*agroſtis* de Dioſcoride. *Gramen*, Officin. *Gramen caninum*, Ger. 22. Emac. 23. Mer. Pin. 50. *Gramen caninum vulgatius*, Park. Theat. 1173. Hiſt. Oxon. 3. 178. *Gramen caninum vulgare*, Merc. Bot. 1. 38. Phyt. Brit. 51. *Gramen caninum arvenſe, ſeu gramen Dioſcoridis*, C. B. Pin. 1. Theat. 7. Elem. Bot. 417. *Gramen caninum ſpicæ triticeæ aliquatenus ſimile*, Raii Meth. Gram. 171. Boerh. Ind. A. 2. 155. *Gramen ſpica triticea repens vulgare caninum dictum*, Raii Synop. 3. 390. *Gramen repens Officinarum*, Chab. 181. *Gramen repens Officinarum forte, ſpicæ triticeæ aliquatenus ſimile*, J. B. 2. 457. Raii Hiſt. 2. 1255. *Gramen lôliaceum radice repente ſive gramen Officinarum*, Tourn. Inſt. 516. Rupp. Flor. Jen. 245. Buxb. 145. Dale.

Le *chien-dent* produit pluſieurs branches qui rampent ſur la terre, diviſées de diſtance en diſtance par des nœuds auxquels ſont attachés des filamens. Sa racine eſt noueuſe & douce au gout. Ses feuilles ſont pointues, dures, larges, ſemblables à celles du roſeau, & ſervent de nourriture aux troupeaux. Dioscoride, *L. IV. c.* 30.

C'eſt une plante qui a quelquefois environ trois coudées de haut. Ses feuilles, qui pour la plupart ſont rudes, ſortent d'une longue gaine, & ſont au nombre de quatre ou cinq à chaque tige, une à chaque nœud. Les tiges portent à leurs ſommités des épis ſemblables à ceux du froment, mais plus petits, garnis d'une barbe fort courte. Ses graines ſont noires & oblongues. Sa racine eſt aſſez groſſe, ſi on la compare à toute la plante, & s'étend conſidérablement; elle eſt dure, armée de piquans à ſes extrémités & d'une ſaveur douce.

Cette plante nuit beaucoup dans les champs & les jar-

dins, à cauſe de l'abondance & de l'entortillement de ſes racines, que l'on a bien de la peine à arracher tout-à-fait.

J'ai trouvé une autre eſpece de *chien-dent* dont l'épi eſt beaucoup plus barbu, près de Settle, petite ville dans Yorkshire & dans pluſieurs autres lieux ſeptentrionaux de l'Angleterre. RAY, *Synop.* 2. 1255.

Sa racine pilée guérit les plaies ſur leſquelles on l'applique. Sa décoction eſt efficace contre les tranchées, la ſuppreſſion d'urine, les ulceres de la veſſie & la pierre qu'elle a la vertu de diſſoudre. DIOSCORIDE, *L. IV. c.* 30.

La racine du *chien-dent* eſt froide & ſeche, mais ſes feuilles rafraîchiſſent, quoique foiblement; elle tient le milieu entre l'humide & le ſec. Elle a une qualité inciſive & une certaine délicateſſe de parties qui la rend propre à diſſoudre la pierre, comme on l'a ſouvent éprouvé. La ſemence du *chien-dent* ordinaire n'a pas beaucoup de force, mais celle qui croît ſur le Parnaſſe eſt compoſée de parties plus déliées, elle eſt deſſiccative & aigrelette. ORIBASE, *Med. Col. L. XV. c.* 1. AETIUS, *Tetrab. I. Serm.* 1. *Tit. A.*

Les plantes graminées, de quelque eſpece qu'elles ſoient, diſſolvent les pierres qui ſont formées par les concrétions de la bile. Les bœufs & les brebis qui en ſont incommodés pendant l'hiver, en ſont délivrés au printems en broutant le gaſon, comme l'obſervent François de la Boe, Sylvius & Gliſſon, dans *ſon Anatomie du foie.* RAY, *Synop.* 2. 1255.

Cette plante eſt rafraîchiſſante, deſſiccative, apéritive & quelque peu aſtringente, compoſée de particules ſubtiles & pénétrantes. SCHROD. DALE, *Pharmac.*

Sa racine entre dans preſque toutes les tiſanes. L'eau qu'on en tire par la diſtilation paſſe pour tuer les vers. Elle eſt modérément apéritive & adouciſſante, & purge ſans aucune fâcheuſe ſuite.

Cette plante donne dans l'analyſe chymique une grande quantité d'huile, de terre, & différentes liqueurs acides, un peu de ſel fixe, mais aucun ſel volatil; de ſorte qu'elle n'agit, ſelon toute apparence, que par un ſel analogue à la nature du corail, enveloppé dans une grande quantité de ſoufre commun.. *Hiſtoire des Plantes de Tournefort, par Martin.*

M. Scheuchzer dans ſon *Agroſtographiæ Helveticæ prodomus*, dit, que le *chien-dent* eſt celle de toutes les plantes des Alpes dont il a recherché les différentes eſpeces avec plus de ſoin, perſuadé que comme elle eſt la plus commune & la moins utile en apparence de toutes les plantes, elle eſt auſſi fort peu connue des Botaniſtes & très difficile à diſtinguer ſous ſes différentes eſpeces. Il en décrit ſeize, dont il donne en même tems la figure. *Hiſt. de l'Acad. des Scien. Ann.* 1708.

Boerhaave a connu la vertu lithontriptique de cette plante, dont on eſt aſſuré par un grand nombre d'expériences.

La décoction de ſa racine eſt excellente pour tuer les vers des enfans.

AGRUMINA, *oignons, poreaux.* CASTELLI.

AGRYPNIA, d'ἀ privatif, & ὕπνος, *ſommeil; inſomnie.* Voyez *Vigiliæ.*

A G U

AGUAPE. *Nymphæa alba Ger.* J. B. *Nymphæa alba major.* Nom que les habitans du Bréſil donnent au Nenuphar blanc. RAY. *Hiſt. Plant.*

AGUARA QUIYA, eſt le nom que les habitans du Bréſil donnent à la morelle, ſuivant Ray.

AGUARA PONDA. *Braſilianis Marggravii, Rutenſteert Belgis*, i. e. *Myoſuros, viola ſpicata Braſiliana.*

C'eſt une plante haute d'un pié & demi & plus, qui pouſſe une tige liſſe, ronde, verte & pleine de nœuds, de chacun deſquels ſortent quatre ou cinq feuilles étroites, crénelées, pointues, vertes & inégales. Le ſommet de ſa tige eſt chargé d'un épi long d'un pouce & plus, uni & couvert de fleurs d'un bleu violet, compoſées de cinq feuilles rondes. Cette fleur reſſemble à la violette & approche de ſon odeur. Sa racine eſt droite, d'une groſſeur médiocre, ſe diviſe en pluſieurs autres branches garnies de filamens.

Il y en a une autre eſpece qui differe de la précédente par la largeur de ſes fleurs. Elle eſt marquée au ſommet des tiges d'un creux de figure cubique, & qui repréſente un caſque de couleur verte. De ce creux ſortent des fleurs bleues ſemblables aux premieres. RAY. *Synop.* 2. 1337.

AGUL, J. B. *Alhagi Maurorum*, Rauwolf. *Geniſta ſpartium Spinoſum foliis Polygoni*, C. B.

L'*Agul* eſt un petit arbriſſeau fort épineux dont les feuilles ſont longuettes & reſſemblantes à celles de la ſanguinaire: ſes fleurs ſont abondantes, de couleur rougeâtre, il leur ſuccede des gouſſes rouges: ſa racine eſt longue, de couleur purpurine. Cette plante croît en Arabie, en Perſe, en Méſopotamie. On trouve le matin ſur ſes feuilles de la manne groſſe comme des grains de coriandre, du même gout & de la même ſaveur que la nôtre: mais ſi on laiſſe paſſer le ſoleil deſſus, elle ſe fond & ſe diſſipe. Les feuilles de cet arbre ſont eſtimées purgatives. LEMERY, *des Drogues.*

AGUTIGUEPA *obi Braſilienſibus Marggr.* La racine de cette plante eſt ronde à ſa partie ſupérieure, d'un rouge foncé & bonne à manger. Elle pénetre obliquement dans la terre de la longueur de ſix, ſept ou huit travers de doigts, & eſt garnie d'une grande quantité de gros filamens. De cette racine s'éleve une tige droite, longue depuis trois piés juſqu'à cinq, de la groſſeur du doigt, portant ſans ordre ſur des pédicules qui ont ſouvent ſix travers de doigt de longueur, des feuilles longues depuis un pié juſqu'à deux, larges de quatre travers de doigt, pointues, d'un très-beau verd, luiſantes, ſemblables au *vellum* ou aux feuilles du *paco-eira*, relevées dans toute leur longueur d'une côte & d'une infinité de petites veines qui rampent obliquement ſur toute ſa ſurface, bordées tout autour d'une ligne rouge. Du ſommet de la tige s'éleve une fleur ſemblable au lis, de couleur de feu, compoſée de trois ou quatre feuilles; chacune de ces fleurs eſt garnie de trois, quatre ou cinq étamines, de même couleur, faites comme une défenſe de ſanglier. Sa racine pilée guérit, mondifie, incarne & cicatriſe les ulceres. On la mange dans les tems de diſette, après l'avoir fait bouillir ou rôtir.

AGUTI TREVA ou AGOUTI TREVA, *inſulæ marignanæ. De Lact.* Les feuilles de cette plante ſont ſemblables à celles de l'oranger, mais plus minces. Sa fleur eſt couverte d'une eſpece de roſée, ſon fruit eſt gros, couvert d'une écorce rougeâtre, & contient des ſemences pareilles à celles de la grenade, tranſparentes, douces & agréables au gout. RAY, *Hiſt. Plant.*

A G Y

AGYION. Ἄγυιον, d'ἀ privatif, & γύιον, *membre; foible, qui n'a point de forces.* Hippocrate s'en ſert (*de Morbis mulierum, L. I.*) pour exprimer la foibleſſe d'un fœtus qui eſt extremement petit.

AGYNOS, d'ἀ privatif, & γύνη, *femme.* Nom que l'on donne à l'agnus caſtus, à cauſe qu'il paſſe pour conſerver la chaſteté. BLANCARD.

AGYRTÆ, d'Ἀγυρτὴς, foule de peuple, ou populace; ou d'Ἀγείρω, amaſſer, aſſembler. *Charlatans, Saltimbanques,* gens qui courent de pays en pays pour vendre des remedes. On les appelle encore *Circulatores, Circumforanei,* Ὀχλαγωγοὶ, *Ochlagogi*, & *Pharmacopolæ;* quoique l'on puiſſe donner ce dernier nom à tous ceux qui vendent des médicamens, on l'employe néantmoins pour déſigner ceux que nous appellons *Charlatans.*

Cette maniere d'exercer la Medecine eſt fort ancienne, car il y a eu de tous tems des Impoſteurs, qui profitant de la foibleſſe & de la crédulité des autres, ont ſu faire valoir leurs remedes, leurs ſpécifiques, & leurs amulettes. Ariſtophane fait mention d'un certain Euda-

mus qui ſemble avoir fait ce métier. Il vendoit des anneaux auxquels il attribuoit la vertu de guérir les morſures des bêtes venimeuſes. Cicéron parle auſſi d'un Clodius d'Ancone, qu'il appelle *Pharmacopola Circumforaneus*, qui vendoit des poiſons, & Galien d'un nommé Chariton, qu'il appelle ὀχλαγωγός.

A H A

AHATE DE PAVNCHO RECCHI, eſt un arbre d'une groſſeur médiocre, d'environ vingt piés de haut, couvert d'une écorce fongueuſe dont le dedans eſt rouge. Son bois eſt blanc & extremement dur; mais le cœur & l'aubier ſont verdâtres, ſans odeur, d'un gout amer, & un peu auſtere. Ses branches qui ſont en petit nombre, ſont couvertes d'une écorce verte, parſemée çà & là de petites taches couleur de cendre. Sa racine qui eſt jaunâtre eſt revétue d'une écorce d'un rouge foncé, d'une odeur forte & d'un gout onctueux; elle eſt extremement fibreuſe, quoiqu'elle ne s'étende pas fort avant dans la terre. Ses feuilles ſont oblongues, unies & raſes, ſemblables à celles du malakatijambou, poſées alternativement; la partie de deſſus eſt verte & luiſante, celle de deſſous l'eſt beaucoup moins; elles donnent une huile étant froiſſées dans les mains, mais elles n'ont aucune odeur. Les fleurs ſont attachées par des pédicules aux plus petites feuilles dont elles prennent la place; ces fleurs ſont compoſées de trois feuilles épaiſſes, triangulaires, ſemblables à du cuir, blanches par dedans & d'un verd pâle en dehors; lorſqu'on les jette dans le feu elles ont l'odeur du cuir brûlé.

Le fruit ſort des étamines de la fleur. Il eſt dans ſa maturité de la groſſeur d'un citron ordinaire, verd & ſtrié par dehors, blanc en dedans & plein d'une pulpe ſucculente, d'un gout & d'une odeur agréable. Ses ſemences ſont oblongues, unies, pelées, luiſantes, enfermées dans des coſſes revétues extérieurement de la pulpe du fruit. On cueille ce dernier avant qu'il ſoit mûr, & il le devient comme la néfle dans la ſerre où on le met.

Cet arbre n'eſt point originaire du Malabar, & on l'a apporté dans les Indes des Iſles Philippines. Il ſe plaît dans les climats chauds & humides, & dans les terres fumées avec de la fiente de cheval, qui ne manquent point d'eau, & qui ſont expoſées au ſoleil.

Il porte du fruit au bout de deux ou trois ans. Il fleurit deux fois l'année; la premiere fois en Avril, & le fruit qui ſuccede à ces fleurs eſt mûr vers le mois d'Août; la ſeconde fois eſt en Septembre, & le fruit qui vient enſuite eſt mûr au mois de Fevrier ſuivant. Il porte du fruit pendant ſix ans, & même davantage lorſqu'on a ſoin de le cultiver.

Ses feuilles réduites en forme de cataplaſme avec du ſel, ſont très-propres à faire ſuppurer les tumeurs malignes. Son fruit verd cuit dans de l'eau commune, avec un peu de gingembre, guérit le vertige; mais après une préparation ſuffiſante on le mange avec plaiſir. Il rafraîchit & lâche le ventre lorſqu'on boit de l'eau après. Ray, *Hiſt. Plant.*

A H E

AHENUM. Quoique ce mot ſignifie proprement une chaudiere ou pot d'airain, on s'en ſert néantmoins pour déſigner un pot de quelque métal qu'il ſoit. Il ſe trouve ſouvent dans les Auteurs qui ont écrit ſur la Pharmacie, ce qui m'oblige à l'inférer dans ce Dictionnaire.

A H I

AHIUS, *ſel gemme.* Ruland.

A H M

AHMELLA. Voyez *Acmella.*

A H O

AHOVAI THEVETI CLUSII. *Park. Arbor Americana foliis pomi fructu triangulo*, C.B. *Aiioai. Haouway.*

L'*Ahovai* eſt un fruit du Breſil, gros comme une chataigne, blanc approchant en figure du *tribulus aquaticus*, ou des truffes d'eau; il croît ſur un arbre grand comme un poirier, dont l'écorce eſt blanche, très-piquante & remplie de ſuc; la feuille de cet arbre eſt longue de deux ou trois pouces, large de deux, toujours verte; ſa fleur eſt du genre des monopétales, formée en entonnoir, découpée en pluſieurs parties; il s'éleve de ſon calice un piſtile qui ſe change enſuite en fruit.

Si l'on fait des inciſions à l'écorce de cet arbre, il en ſort une liqueur laiteuſe, d'une odeur d'ail très-déſagréable. Ce fruit eſt un poiſon pernicieux. Lemery *des Drogues.*

Miller fait mention de deux eſpeces d'*ahovai.*

1. *Ahovai*, Thev. Franc. Antarct. 66.
2. *Ahovai nerii ſolio, flore luteo.* Plum.

Ces deux plantes croiſſent en abondance dans les parties Méridionales du continent de l'Amérique, mais moins fréquemment dans les Iſles. Le bois de cet arbre eſt d'une odeur inſupportable, & ſon fruit un poiſon mortel, ce qui fait que les Indiens recommandent toujours à leurs enfans de n'en point manger, parce qu'ils ne connoiſſent aucun antidote contre ce poiſon. Ils n'employent pas même ſon bois pour ſe chauffer. Miller, *Dictionnaire, Tom.* 2.

A H U

AHUSAL. C'eſt le ſoufre d'arſenic, appellé auſſi par quelques Chymiſtes, *Aquila alba.*

A J A

AJARAZAT. *Plomb.* Ruland.

A I D

AIDRIS, Ἄϊδρις, d'α privatif, & ἴδρις, ſavant; *ignorant.*

A I P

AIPATHIA. Voyez *Aiepathia.*

A I R

AIRA, Ἄϊρα, *Yvraie.* C'eſt une plante qui croît abondamment parmi le blé. Hippocrate, (*de his quæ utero non gerunt*) ordonne l'*yvraie* pilée groſſierement en forme de fomentation dans les maladies de l'uterus. Il en eſt ſouvent parlé dans Théophraſte, & Dioſcoride décrit ſes vertus médicinales.

Voici quelles ſont ſes eſpeces ſuivant les Botaniſtes modernes. *Lolium*, Offic. *Lolium album*, Ger. 71. Emac. 78. Raii Hiſt. 2. 1262. Synop. 3. 395. Park. Theat. 1145. Hiſt. Oxon. 3. 181. Merc. Bot. 48. Phyt. Brit. 69. Mer. Pin. 73. *Lolium verum*, Boerh. Ind. A. 2. 157. *Lolium Gramineum ſpicatum, caput tentans*, J. B. 2. 437. *Lolium phœnix, gramen loliaceum*, Chab. 187. *Gramen loliaceum ſpicâ longiore*, C. B. Pin. 5. Rupp. Flor. Jen. 245. Buxb. 146. Elem. Bot. 418. Tourn. Inſt. 516. *Gramen loliaceum, ſpicâ longiore, ſeu lolium Dioſcoridis* C. B. Theat. 121. Dale.

On l'appelle *lolium* qu'on a fait de λόλιον, *adulterinum*, adultéré, parce qu'on le ſuppoſe engendré du grain d'orge ou de froment corrompu; changeant pour la formation de ce mot *d* en *l*, comme d'Ὀδυσσεύς, qui eſt la prononciation des Eoliens, on a fait *Uliſſes*, de δάκρυα, *lacrymæ*; ou bien on le peut dériver ἀπὸ τοῦ λυτοῦ ἐλεῖν, *perte des blés*, ou λωβητὸν ὅλον, *blé mal faiſant.*

L'*Yvraie* differe des autres grains par ſon épi qui eſt plat & menu, auſſi-bien que par ſon grain qui eſt enveloppé d'une bourſe. L'épi eſt droit & poſé ſur le même plan que ſa tige.

Sa racine eſt fibreuſe, avec des filamens très-déliés, ſa tige eſt haute de deux ou trois coudées, auſſi épaiſſe

que celle du froment, un peu plus petite, ayant quatre ou cinq nœuds qui pouſſent chacun une feuille, comme dans les autres plantes dont la tige ſe change en chaume, plus verte & plus étroite que celle du froment, luiſante, liſſe, graſſe, cannelée, embraſſant ou enveloppant la tige par l'endroit d'où elle ſort, de la longueur d'une palme & demie ou de deux palmes. La tige porte un épi long d'un demi-pié, & d'une figure particuliere, car il eſt formé par l'union de ſix, ſept, huit grains, & quelquefois plus, qui ſortent alternativement des deux côtés du ſommet de la tige en forme de petits épis ſans pédicule; chacun de ces petits épis étant enveloppé d'une petite feuille. Ses grains ſont plus petits que le froment & enfermés dans des coſſes noirâtres, terminées par une barbe pointue qui manque quelquefois. Cette plante ne croît que trop fréquemment parmi le froment & l'orge. RAY, *Hiſt. Plant.*

L'*Yvraie* que quelques-uns appellent *thyarus*, & qui croît parmi le blé, étant réduit en farine & en forme de cataplaſme, avec du ſel & des raves, a la vertu de conſumer les bords des ulceres putrides, rongeans & corrompus. Avec du ſoufre cru & du vinaigre, elle guérit la lépre. Bouillie dans du vin avec de la fiente de pigeon & de la grainê de lin, elle réſout les tumeurs ſcrophuleuſes, & mûrit celles qui ont peine à ſuppurer. Cuite dans de l'hydromel, & appliquée en forme de cataplaſme, elle guérit la ſciatique. Employée en forme de fumigation avec du *polenta*, ou farine d'orge ſeche ou rotie, de la myrrhe, du ſafran ou de l'encens, elle facilite la conception. DISCORIDE, *Lib. II. cap.* 122.

Virgile donne à l'*yvraie* l'épithete de ſiniſtre, *infelix*, cependant ſa farine cuite dans du vinaigre & appliquée en forme de cataplaſme, guérit l'*impetigo* (eſpece de lépre) avec d'autant plus de promptitude qu'on la renouvelle plus ſouvent. Priſe dans de l'oxymel, elle guérit la goutte & les autres douleurs de cette eſpece.

Voici la maniere dont on la prépare pour cet effet:

Délayez deux onces de miel dans une pinte de vinaigre.

Faites bouillir deux parties de farine d'*yvraie* dans trois parties de ce mélange, juſqu'à une conſiſtance convenable, & appliquez cette compoſition ſur la partie affligée. Ce même cataplaſme tire dehors les eſquilles d'os. PLINE, *Nat. Hiſt. Lib. XXII. cap.* 25.

L'*Yvraie* échauffe, deſſeche, atténue, réſout & déterge. Mêlée avec de la dréche elle enivre. Lorſqu'elle eſt en trop grande quantité dans le pain, elle rend ceux qui en mangent ſtupides & comme ivres. Delà vient qu'elle eſt appellée *yvraie*.

La plupart des Anciens & une grande partie des Modernes ont cru que le blé dégénere en *yvraie*; mais les plus habiles Naturaliſtes ont révoqué ce fait en doute pour des bonne raiſons.

Quoique l'*yvraie* cauſe des vertiges à ceux qui en mangent, elle le diſſipe cependant lorſqu'on l'applique extérieurement avec de la graiſſe d'oie.

Elle incommode les yeux & obſcurcit la vue par les vapeurs acres qu'elle porte au cerveau. Delà vient que l'on dit en proverbe de ceux qui ont la vue baſſe qu'ils ont mangé de l'*vraie*. RAY, *Hiſt. Plant.*

AIRI. Voyez *Hayri*.

A I S

AISTHESIS. Voyez *Æſtheſis*.

AISTHERIUM. Le *ſenſorium commune*, ou ſi l'on peut l'appeller ainſi le Laboratoire des Senſations; c'eſt le lieu où les nerfs portent les impreſſions que les objets extérieurs ont faites ſur eux. Les ſentimens des Auteurs ſont fort partagés ſur ce ſujet. Les Cartéſiens veulent que ce ſoit la glande pinéale. Willis s'efforce de prouver que c'eſt le commencement de la moelle alongée. Il ſera toujours difficile de déterminer le lieu où ſe fait la ſenſation, tant que l'on ne connoîtra pas mieux l'union de l'ame & du corps.

A I T

AITMAT. Nom que les Arabes donnent à l'antimoine. CASTELLI, d'après FALLOPE.

A J U

AJUBATIPITA BRASILIENSIUM. Nom d'un arbriſſeau qui a cinq ou ſix palmes de haut, & dont le fruit eſt ſemblable à l'amande, excepté qu'il eſt noir. On en tire une huile de la même couleur, dont les Sauvages ſe ſervent pour fortifier les articulations. RAY, *Hiſtor. Plant.*

AJUGA. Nom de l'*ivette*. Voyez *Chamapitys*.

Deux dragmes de cette plante pulvériſée avec des figues, ou du miel cuit, ſuffiſent pour purger les phlegmes. ACTUARIUS, *de Methodo Medendi, Lib. V. cap.* 8.

A I Z

AIZOON, *Aizoon paluſtre*, J. B. *Aloe 4. ſeu paluſtris*, C. B. *Stratiotes ſive militaris aizoides*, ad Lob. *Stratiotes aquatica*, Lugd. *Stratiotes potamios*, Dod. Gal. *Sedum aquatile*, Dod. fol.

C'eſt une plante aquatique, reſſemblant à l'aloès ordinaire, excepté que ſes feuilles ſont plus petites, épineuſes en leurs bords; il s'éleve de leur milieu des eſpeces de tuyaux ou des gaines diſpoſées en pattes d'écreviſſes, leſquelles s'ouvrant, laiſſent paroître des fleurs blanches à trois feuilles, ayant en leur milieu des petits poils jaunes: ſes racines ſont fibreuſes, longues, rondes, blanches, reſſemblantes à des vers; cette plante croît dans les marais & dans les autres lieux aquatiques; elle contient beaucoup d'huile & de phlegme, peu de ſel.

Elle eſt propre pour rafraîchir & pour épaiſſir les humeurs, extérieurement appliquée. LEMERY, *des Drogues*.

A K I

AKIBOT, *Soufre*. RULAND.

A K O

AKON, *Pierre à aiguiſer*. RULAND.

A L

AL. Particule Arabe qui ſignifie *le* ou *la*, elle eſt ſouvent employée au commencement d'un nom pour exprimer une choſe relevée, grande, excellente, de la même maniere que l'article Grec ὁ.

L'on ſait que les Orientaux ſe ſervent du nom de *Dieu* pour exprimer un ſuperlatif, comme *les montagnes de Dieu*, pour déſigner les montagnes qui ſont d'une hauteur extraordinaire; & il ſe peut que l'article *al*, lorſqu'on s'en ſert dans le ſens que nous avons dit ait un rapport particulier au mot *Alla*, *Dieu*, & qu'il n'en ſoit qu'un abrégé; de ſorte que l'Alchymie peut être non-ſeulement *la* Chymie, mais encore la Chymie de *Dieu*, c'eſt-à-dire, la Chymie la plus parfaite, & la plus relevée.

A L A

ALA, *Aile*. C'eſt dans la Botanique le creux ou ſinuoſité que forme la feuille ou ſon pédicule avec la tige, ou ce vuide qui reſte entre la tige & la feuille, d'où ſort un nouveau rejetton, en françois les *aiſſelles des plantes*; c'eſt quelquefois une petite branche, comme quand on dit, un tronc ou tige garnie de pluſieurs *ailes*, à cauſe que les rameaux ſortent du tronc comme autant d'*ailes*.

On ſe ſert encore du mot d'*aile*, pour déſigner les pétales des fleurs en papillon placées entre le pavillon & la carene, en françois *ailes des fleurs légumineuſes*.

Le mot d'*ailes*, eſt encore employé pour les extrémités déliées & membraneuſes de certaines ſemences, comme dans la *Bignonia plumeria*, la pomme, &c. Elles ſont appellées en françois, *ſemences ailées*.

On donne auſſi ce nom aux membranes en forme de feuilles qui enveloppent toute la tige qu'on appelle à cauſe de cela *Caulis alatus*, en françois *Tige ailée*. MILLER, *Diction.* T. 1.

ALABANDICUS ou ALABANDINUS LAPIS, Sorte de piere de couleur noirâtre mélangée. Elle eſt tranſparente, & paroît diviſée en pluſieurs ſegmens; étant pulvériſée, elle rend gris les cheveux qui étoient noirs auparavant. AE'TIUS, *Tetrab. I. Serm.* 2. *c.* 33.

ALABARI. *Plomb.* RULAND.

ALABASTRA. Ce ſont les feuilles vertes qui environnent les fleurs. Jungius entend par *Alabaſtrum*, le bouton qui ne fait que de pouſſer. MILLER, *Diction.*

ALABASTRON, eſt, ſelon Myrepſe, le nom de l'onguent avec lequel Sainte Marie-Magdelaine oignit le Sauveur. Il eſt bon dans toutes les maladies de l'utérus & des reins, auſſi-bien que pour les meurtriſſures.

Prenez *de feuilles de Savinier, deux onces & demie,*
de la térébenthine, deux dragmes & demie,
du romarin verd,
de la ſauge,
des feuilles de liere rampant,
de mille-feuilles,
d'Armoiſe,
de l'avoine,
du fœnugrec,
de la graine de lin.
} *deux onces & demie.*

Pilez toutes ces drogues enſemble dans un mortier, & faites-les bouillir dans douze pintes d'eau.

Ajoutez-y enſuite deux livres & demie d'huile, & remettez-les de nouveau ſur le feu juſqu'à ce que toute l'eau ſoit conſumée.

Prenez enſuite tout ces ingrédiens, & faites bouillir ce que vous en aurez exprimé, après y avoir ajouté,

de la cire,
de la colophone,
de la térébenthine,
du Galbanum,
de la gomme de liere,
de la poix d'Eſpagne.
de la réſine,
de l'encens,
du maſtic,
} *deux onces & demie.*

du ſtirax,
de la calamine,
du ſel ammoniac,
de la lavande,
} *une livre & demie.*

de l'huile balſamique, une once & demie.

MYREPSE, *Sect. III. c.* 61.

Je ne ſai ſi Myrepſe a raiſon ou non, lorſqu'il prétend que c'eſt avec cet onguent qu'on oignit le Sauveur. Le mot que l'on trouve dans le nouveau Teſtament, & que nous traduiſons par *boîte d'albâtre à onguent* eſt, Ἀλάβαστρον μύρου; ce qui ſignifie, ſuivant Conſtantin, *un vaiſſeau ſans anſes propre à contenir de l'onguent*, d'α privatif, & de λαμβάνω, *ſe ſaiſir d'une choſe, l'empoigner.*

D'autres Auteurs prétendent que comme l'albâtre eſt très-ſolide, les anciens en faiſoient des vaiſſeaux pour y enfermer leurs onguens précieux, afin qu'ils ſe conſervaſſent long-tems. De-là vient peut-être qu'on donnoit à ces vaiſſeaux le nom général d'*Alabaſtra*. Il peut auſſi ſe faire que ces onguens aient reçu leur nom des vaiſſeaux dans leſquels on les mettoit pour l'ordinaire.

ALABASTRUM, *Albâtre.*

1. *Alabaſtrum* & *Alabaſtritis*, Offic. Merr. Pin. 211. Worm. 42. *Alabaſtrum*, Aldrov. Muſ. Metall. 748.

Kentm. 54. Charlt. Foſſ. 18. *Alabaſtrites ſeu Alabaſtrum*, Boet. 490. *Lapis Alabaſtrites*, Matth. 1386. *Alabaſtrites*, Schrod. 345. *Albâtre.* C'eſt une pierre blanche fort connue ou plutôt une eſpece de marbre qui n'a pas reçu une coction parfaite, ce qui fait qu'elle eſt moins dure. On trouve l'*Albâtre* à Stafford-shire, Derbyshire & dans pluſieurs autres endroits. DALE.

Cette pierre étant calcinée & appliquée avec de la poix ou de la réſine, amollit & réſout les tumeurs ſchirreuſes, appaiſe les douleurs de l'eſtomac & raffermit les dents & les gencives. DIOSCORIDE.

2. *Alabaſtrum Citrinum*, Mont. Exot. 14. *L'Albâtre* jaune a les mêmes vertus que le précédent. MONT.

3. *Gypſum*, Offic. Merr. Pin. 213. Kentm. 25. Worm. 46. Charlt. Foſſ. 20. Boet. 398. Aldrov. Muſ. Metall. 673. Matth. 1376. *Plâtre de Paris.*

Les Auteurs ne s'accordent point ſur l'origine du plâtre. Quelques-uns veulent que ce ſoit la chaux de l'*Albâtre*, d'autres celle de l'alun de Scajola; les uns la chaux du verre de Moſcovie, & les autres celle de la pierre Selenite.

Notre plâtre eſt une chaux faite avec une certaine eſpece de pierre blanchâtre, & des morceaux opaques de talc, calcinés juſqu'à ce qu'ils petillent. Le meilleur, à ce que prétend le Docteur Merret, eſt celui de Derbyshire, dont on ſe ſert pour les plafonds. M. Liſter rapporte dans ſon voyage de Paris, que l'on trouve des carrieres de ce plâtre à Montmartre, qu'on le calcine à grand feu, & que le plus dur n'a beſoin de cuire que trois ou quatre heures. Il en a vu auſſi une carriere à Clifford Moor dans Yorkshire, où on l'appelle *Hall-Plaſter.*

Le plâtre eſt aſtringent, propre pour abſorber & deſſécher les humidités ſuperflues & pour arrêter le ſang. Nos Peintres, nos Statuaires, & nos Plâtriers s'en ſervent.

Quelques Medecins employent l'*Albâtre* calciné dans les maladies de l'eſtomac. PAUL EGINETTE, *L. VII. c.* 3.

Lemery ajoute qu'il abſorbe par ſa vertu alcaline, l'acrimonie qui tombe ſur les gencives dans le ſcorbut. LEMERY, *des Drogues.*

L'*Albâtre* d'Orient eſt tranſparent; il y en a pluſieurs carrieres à Cambaia. Les Arabes l'appellent *Rokham Alabiadh.* HERBELOT.

ALACAB, *Sel ammoniac.* CASTELLI, *d'après Ruland.*

ALACHASCHEE. Ruland rend ce mot par *Tribulus*, qui a différentes ſignifications, de ſorte qu'il eſt difficile de ſavoir ce qu'il entend.

ALACNOTH. Caſtelli nous apprend d'après Avicenne, que les Arabes donnent ce nom à un homme qui rend ſes excrémens dans l'acte vénérien.

A L Æ

ALÆ NASI, que l'on appelle auſſi *Pinnæ Naſi*, ſont les cartilages qui ſe joignent aux extremités des os du nez, & en forment la partie inférieure & mobile. Voyez *Naſus.*

ALÆ AURIS ou PINNÆ AURIS. La partie ſupérieure de l'oreille externe.

ALÆ. *Aiſſelles.* Pour en corriger la puanteur,

Prenez *d'alun liquide, deux parties,*
de myrrhe, une partie, diſſoute dans du vin.

Lavez-les ſouvent avec ce mélange:

Ou bien prenez *de la litharge* calcinée & éteinte dans du vin odoriférant, & battez-la en y ajoutant un peu *de myrrhe*, juſqu'à ce qu'elle ait acquis la conſiſtance du miel.

Ou bien prenez *de litharge d'argent, ſix dragmes,*
de myrrhe, deux dragmes,
d'amome, une dragme, que vous arroſerez avec du vin.

Enfin prenez *d'alun liquide*, *huit dragmes*,
d'amome,
de myrrhe,
de lavande, } *de chaque* 4 *dragmes.*
Et broyez-les avec du vin.
PAUL EGINETTE, *L. III. c.* 36.

Aétius conſeille de boire de la décoction de la racine de l'artichaud ſauvage dans du vin, laquelle, à ce qu'il prétend, fait rendre une grande quantité d'urine puante, & guérit par ce moyen la puanteur des *aiſſelles* & celle de tout le corps. AETIUS, *Tetrab. I. Serm.* 1.

Aétius a tiré cette recette de Dioſcoride. Le Scolymus de ce dernier eſt l'artichaud ſauvage. Voyez *Scolymus.*

ALÆ, *Ailes.* Aétius donne ce nom aux Nymphes. Il ne veut point, lorſqu'il ſe forme un abſcès dans ces parties ou ſur les levres de la vulve, qui s'étend vers l'anus, qu'on y faſſe d'inciſion, parce, dit-il, qu'elle dégenere auſſi-tôt en fiſtule à cauſe de la quantité de rides dont ces parties ſont couvertes ; mais lorſque l'abſcès s'étend du côté du paſſage urinaire, on peut recourir à cette opération ſans rien craindre. AETIUS, *Tetrab. IV. Serm.* 4. *c.* 120.

ALÆ, les *ailes* de tel oiſeau que ce ſoit. Ces parties conſiderées comme un aliment, ſont dures & fibreuſes. Les *ailes* d'oie fourniſſent une bonne nourriture, mais celles de poulets ſont meilleures. ORIBASE, *Collect. L. II. c.* 43. 44.

ALAFI. *Sel alcali.* CASTELLI.

ALAFOR & ALAFORT. *Sel alcali.* RULAND. Johnſon veut que ce mot ſignifie un Vaiſſeau, *Vas.*

ALAFREG. *Eſpece de Céruſe.* RULAND.

ALAHABAR. *Plomb.* RULAND. Caſtelli dit que Johnſon rend ce mot par *Calx*, chaux, mais je n'ai jamais trouvé ce mot dans Johnſon.

ALAHATIB. Ruland traduit ce mot par *Lapis rubens*, pierre rouge.

ALAIA PHTHISIS. ,'Αλαΐα φθίσις d'αλαὸς, *Aveugle*, Galien dans ſon *Exegeſis* : cite ce mot d'après le traité d'Hippocrate *de Locis in Homine*, mais on ne l'y trouve plus aujourd'hui. Fœſius a néanmoins éclairci cette difficulté. Hippocrate parlant dans le Livre que nous venons de citer de pluſieurs maladies dont il attribue la cauſe aux humeurs qui découlent du cerveau, dit, lorſqu'elle tombe ſur (μυελὸν) la moelle épiniere, il ſurvient une autre ſorte de conſomption (φθίσις ἀλλὰ γίνεται) Il ſe peut faire que l'on ait mis dans cet endroit ἀλαΐα pour ἀλλὰ, & pour lors le ſens ſeroit qu'une telle fluxion cauſe une conſomption qui détruit le malade inſenſiblement, comme l'atrophie, ou peut-être qu'il ſurvient cette maladie que l'on appelle *Tabes Dorſalis.*

ALAIS. Johnſon rend ce mot par *das*, vaiſſeau.

ALAMANDINA, Pierre prétieuſe dont Dorneus fait mention dans ſon traité *de Gemmarum Structura.* Caſtelli croit qe'il veut parler du *Lapis Alabandicus.*

ALAMBIC. Voyez *Alembic.*

ALANABOLUS, eſpece de terre dont il eſt parlé dans Paul Eginete, *L. VII. c.* 3. qui lui donne les mêmes vertus qu'au Bol d'Arménie. On ne doit point douter qu'elle ne ſoit la même que l'*alana terra.*

ALANA TERRA. *Tripoli.* On l'appelle encore *Terra Tripolitana & Tripolis*, Offic. *Tripolis*, Schrod. 320. *Terra ſeu Gleba Alana*, Calc. Muſ. 131. *Alana Terra.* Cette terre eſt eſtimée defficcative & aſtringente. Elle ſert principalement à empêcher les ſels avec leſquels on la mêle, de ſe fondre dans la diſtillation. DALE.

Le *tripoli* eſt une pierre légere, blanche, tirant tant ſoit peu ſur le rouge, qu'on tire de pluſieurs mines de Bretagne, d'Auvergne & d'Italie. On croit que la légereté de cette pierre vient de ce qu'elle a été calcinée par des feux ſouterrains ; nous en voyons de deux ſortes en France, la premiere & la meilleure eſt celle qui ſe tire d'une montagne proche de Rennes en Bretagne ; on la trouve diſpoſée par lits épais d'environ un pié. Elle ſert aux Lapidaires, aux Orfevres, aux Chaudronniers pour blanchir & polir leurs ouvrages.

La ſeconde & la moins eſtimée ſe tire d'Auvergne proche Riom, elle ſe diviſe par feuilles ; & elle ne peut ſervir aux Lapidaires, ni aux Orfevres, ni aux Chaudronniers ; on l'emploie dans les ménages pour blanchir & éclaircir la batterie de cuiſine.

Le *tripoli* eſt déterſif & deſſiccatif, appliqué extérieurement ; mais on ne s'en ſert guere en Medecine. Quelques-uns tiennent que le *tripoli* eſt ce que les Anciens appelloient *ſamios lapis.* LEMERY, *des drogues.*

ALANDAHAL. *Coloquinte.* JOHNSON.

ALANFUTA, nom d'une veine ſituée entre le menton & la levre inférieure, que l'on a coutume d'ouvrir pour remédier à la puanteur de l'haleine. CASTELLI d'après Avicenne.

ALAPÆ. Soufflets ou coups appliqués avec la paume de la main. Aétius, *Tetrabib. III. S.* 1. *c.* 8. ſe ſert de cet expédient pour faire revenir les perſonnes qui tombent en défaillance pour avoir reſté trop long-tems dans un bain chaud.

ALAQUECA, eſt une pierre qui ſe trouve en petits fragmens polis, à Balagate dans les Indes.

Elle eſt fort eſtimée pour arrêter le ſang, étant appliquée extérieurement. LEMERY, *des drogues.*

ALARIS, ou ALIFORMIS. En forme d'aile.

ALARIS VENA. Des trois veines oppoſées au coude, l'interne eſt celle qu'on ouvre dans la ſaignée. Cette veine a ſous elle une artere, celle du milieu un nerf, ce qui fait qu'on doit les ouvrir avec précaution ; mais l'externe qu'on appelle *humeralis*, peut être ouverte ſans danger. P. ÆGINETTE, *Lib. VI. cap.* 40.

ALARTAR. *Cuivre brûlé.* RULAND.

ALASALET. *Sel ammoniac.* RULAND.

ALASTROB. C'eſt le plomb, ſuivant Ruland, & la chaux ſuivant Johnſon. CASTELLI.

ALATAN. *Litharge de plomb.* RULAND.

ALATERNUS. *Alaterne.* C'eſt *alaternus*, Offic. Chab. 43. Park. Parad. 603. *alaternus* 2. Cluſio. J. B. 1. 542. *alaternus major & minor*, Raii Hiſt. 2. 1608. Park. Theat 1445. *ſpina Burgi Monſpelienſium*, ejuſd. *alaternus Plinii, & humilior*, Ger. 1212. Emac. 1398. *alaternus, ſive Philica elatior & humilior*, C. Bauhini. Pluk. Almag. 12. *alaternus* 1. *Cluſii & minori folio*, Tourn. Inſt. 595. Boerh. Ind. A. 2. 213. *alaternus prior & altera*, Cluſ. Hiſt. 56. Elem. Bot. 468. *Philyca elatior & humilior*, C. B. Pin. 476. Jonſ. Dend. 261.

C'eſt un petit arbriſſeau grand à peu près comme le Troeſne, couvert d'une écorce noire & preſque ſemblable à celle du ceriſier : ſon bois eſt jaune pâle, ſes feuilles ſont oblongues par le bout, aſſez grandes, fermées autour, ſans ordre, armées de quelques petites épines, reſſemblant à celles du *phylirea*, mais rangées ſur les branches alternativement, au lieu que celles du *phylirea* ſont rangées deux à deux : les fleurs ſont petites, ramaſſées pluſieurs enſemble. Ce ſont des entonnoirs à pavillon, découpés en étoile à cinq pointes, de couleur blanche, odorans. Il leur ſuccede des baies groſſes à peu près comme celles du ſureau, diſpoſées comme en grappes, molles, ſucculentes, noires, quand elles ſont mûres ; elles renferment chacune trois ſemences jointes enſemble, arondies ſur le dos, applaties par les côtés où elles ſe touchent ; ſes racines s'étendent beaucoup dans la terre. Il croît dans les haies, on le cultive dans les jardins. Il contient beaucoup d'huile & de phlegme & peu de ſel. LEMERY *des drogues.*

Cette plante eſt déterſive, aſtringente & rafraîchiſſante, propre pour les inflammations de la bouche & pour l'eſquinancie en forme de gargariſme. BOERHAAVE. LEMERY. Son fruit eſt modérément aſtringent. DALE.

Cluſius avoue qu'il ignore l'uſage de ces deux eſpeces d'*alaterne*, mais que les Portugais l'ont aſſuré que les pêcheurs ſe ſervent de la décoction de leurs racines dans l'eau pour teindre leurs filets en rouge, & que les Teinturiers employent le bois qui eſt d'une couleur pâle

pâle pour teindre en bleu foncé. Ray, *Hiſt. Plant.*

L'autre eſpece d'*alaterne* eſt le

Celaſtrus, Offic. Johnſ. Dendr. 262. *Celaſtrus Theophraſti*, C. B. Pin. 477. Ger. Emac. 1600. Park. Theat. 1448. *Celaſtrus Theophraſti Cluſio*, Parad. 603. *alaternus latifolia*, *Celaſtrus dicta*, Herm. Cat. Hort. Lugd. Bat. 11. Raii Hiſt. 2. 1608. *Alaternus Hiſpanicus*, *Celaſtrus dicta*, Boerh. Ind. A. 2. 213. Dale.

Il eſt beaucoup plus haut qu'un homme, ſon tronc eſt ferme & dur, & jette un grand nombre de branches couvertes d'une écorce verte tant qu'il eſt jeune, mais cette écorce noircit au bout d'un an. Ses feuilles ſont nombreuſes, oppoſées, placées près à près, d'un verd foncé par deſſus, mais d'un verd plus pâle par deſſous, elles ne tombent jamais, à moins qu'elles ne ſoient remplacées par d'autres, ce qui eſt aſſez ordinaire aux arbres qui conſervent toujours leur verdure. Les feuilles ſont unies & luiſantes, de la largeur de celles de l'*alaterne*, mais la plupart, ſurtout celles d'une année ſont plus petites; ces dernieres couvrent la partie inférieure des petites branches, elles ne ſont point dentelées, ſurtout lorſqu'elles ſont jeunes, & on ne peut point les regarder comme telles quoiqu'elles paroiſſent avoir quelque choſe d'approchant des dentelures, leur gout eſt amer. De l'extrémité des rameaux, d'entre les feuilles, s'élevent des pédicules qui portent cinq ou ſix petites fleurs ordinairement compoſées de quatre ou cinq petites feuilles, d'un jaune verdâtre, d'une odeur douce, diſpoſées par pelotons comme celles de l'arbre qui porte le maſtic, & non point en forme d'ombelles comme celles du ſureau. Elles ne s'ouvrent que vers la fin de l'automne ou au commencement de l'hiver, quelquefois même au printems. P. Paaw ajoute à cette deſcription que j'ai tirée de Cluſius, que cet arbre qui eſt dans le jardin de Leyde commença dans le mois de Juin de 1610. à porter du fruit, & produiſit un pédicule fort court, chargé d'une baie environ de la groſſeur de celle du myrthe. De verd qu'il étoit au commencement il devint rouge lorſqu'il eut atteint ſa maturité: mais ce rouge qui étoit d'abord pâle ſe changea inſenſiblement en un rouge de corail tout-à-fait ſemblable à la baie de l'aſperge de la ſeconde eſpece. Il conſerva cette couleur juſqu'au commencement d'Août, que ſa peau commença à ſe rider & à changer en même tems de couleur; il prit une figure oblongue de rond qu'il étoit, & ſa couleur devint d'abord brune & enſuite d'un noir de charbon. Lorſqu'il fut tombé, je trouvai, continue-t-il, qu'il renfermoit une ſeule graine oblongue & en quelque ſorte triangulaire, ſemblable à un pepin de raiſin; & l'orſque j'eus rompu la coque qui étoit dure & tant ſoit peu pierreuſe, je n'y trouvai qu'une ſeule amande, couverte d'une membrane légere, de couleur de ſafran, ſous laquelle étoit une pulpe dure, blanchâtre, & ſemblable à celle de la noiſette. Ray, *Hiſt. Plant.*

La troiſieme eſpece d'*alaterne* eſt

Caſſina Offic, C. B. Pin, 170. *Herba Caſſiana famem ſitimque retardans*, J. B. 3. 631. Chab. 655. *Caſſine vera Floridanorum, arbuſcula baccifera alaterni ferme facie, foliis alternatim ſitis, tetrapyrene.* Pluk. Mant. 40. Phitog. Tab. 376. F. 2. *Apalachine ſive Caſſine*, Ind. Med. 11. *Alaternoides africana lauri ſerrata folio* Comm. Rat. Exot. 1. 61. Dale.

Cet arbriſſeau croît dans la Caroline. Ses feuilles ont environ un pouce de long & deux de large; elles reſſemblent à celles du ſené, elles ſont noirâtres lorſqu'elles ſont ſeches, luiſantes par deſſus, mais plus vertes par deſſous quand elles ſont ſur l'arbre, ſans odeur, & d'un gout quelque peu aromatique.

paſſe pour un excellent remede dans la petite vérole, il appaiſe la fermentation exceſſive du ſang ſans oppoſer un trop grand obſtacle à l'éruption de la matiere. Il hâte l'expectoration, garantit les poumons, & préſerve la tête & la gorge du venin de la petite vérole. Dale. *Pharmac.*

La quatrieme eſpece d'*alaterne* dont Dale fait mention, *eſt Perygua*, Offic, Marl. Obſ. Mont. Exot. 8. *Caſſine vera perquam ſimilis arbuſculæ Phyllireæ foliis antegoniſtis ex Provincia Carolinenſi*; Pluk. Mant. 40. Phytog. 381. F. 3.

Il croît dans la Caroline. Les fragmens de ſes feuilles deſſéchées, & la poudre de ſes tiges ſont d'uſage dans la Medecine.

Il purge quelquefois, excite le vomiſſement, ou facilite la tranſpiration inſenſible, agiſſant toujours ſuivant les vues de la nature. Il paſſe pour un ſpécifique excellent contre le *Diabetés*, & Marloe cite un grand nombre de perſonnes qu'il a gueries de cette maladie par ſon moyen. Ses feuilles en infuſion ſont bonnes pour la colique néphrétique.

Il n'eſt pas aiſé de déterminer de quelle eſpece de plante on tire le *Perigua*, & les ſentimens des Botaniſtes ſont partagés ſur ce ſujet. Quelques-uns veulent que ce ſoit une eſpece d'*alaterne*, & ce n'eſt qu'en faveur de leur autorité que je l'ai inſéré ici. D'autres ſoupçonnent que c'eſt le *Peragu. Hort. Mal. Tom.* 2. Il me ſemble que c'eſt la plante dont Du Biſcay donne la deſcription dans ſon voyage del Rio de la Plata ſous le nom de *plante du Paragay*, dont les habitans ſe ſervent comme d'un préſervatif contre les vapeurs qui s'élevent des mines, & pour exciter le vomiſſement dans l'occaſion. On croît que les fragmens des plantes qu'on nous a apportées depuis peu ſous le nom d'*arbre de Paragay*, ſont les mêmes que le *Perygua* de Marloe dont nous avons parlé. Dale *Pharmacologia.*

Miller compte ſix différentes eſpeces d'*Alaterne.*

ALATERNOIDES (d'*Alaternus* & d'εἶδος Gr. forme ou figure) eſpece d'*alaterne.*

Elle differe des autres en ce qu'elle a trois graines jointes enſemble de même que le tithymale, au lieu que l'*alaterne* ordinaire a trois ſemences enfermées dans une membrane commune qui, lorſqu'elle vient à s'ouvrir, les laiſſe paroître très-diſtinguées & ſéparées les unes des autres.

Miller compte trois ſortes d'*Alaternoïdes.*

ALATI. On donne ce nom à ceux dont les épaules ſont extremement ſaillantes & forment des eſpeces d'ailes. On prétend que les perſonnes qui ont une pareille conformation ſont très-ſujettes à la conſomption.

ALATI PROCESSUS ou ALARES, ſont les aîles de l'os ſphénoïde. Voyez *Sphenoïdes.*

ALAUDA, *Alouette.* Cet oiſeau eſt un remede très-efficace dans toutes les maladies du colon & des autres inteſtins, tant pour les hommes que pour les bêtes à corne, ſoit qu'on le mange rôti, ou qu'après l'avoir brûlé & réduit en poudre on en donne trois cuillerées dans de l'eau chaude pendant trois jours de ſuite.

Il eſt appellé par les Grecs Κορυδαλὶς. On doit le faire brûler avec toutes ſes plumes dans un pot de terre bien bouché au milieu des charbons ardens, juſqu'à ce qu'il ſoit propre à être réduit en poudre. Marcellus Empiricus, *cap.* 29.

L'*alouette* bouillie guérit la colique, mais il faut en manger long-tems. Paul Æginete, *Lib. VII. c.* 3.

L'*alouette* eſt un petit oiſeau gris aſſez connu, dont le ramage eſt agréable. Il a coutume de chanter le matin quand il fait beau tems. Il couve en Mai, en Juillet & en Aout, & met ſes petits en état de ſortir en dix ou douze jours.

Il y a deux eſpeces d'*alouette*, une hupée ou crêtée; & l'autre qui ne l'eſt point; cette derniere vole en troupe. L'*alouette* eſt le premier oiſeau qui annonce le printems. La hupée va plus ſouvent à terre que l'autre. Elles ſe nourriſſent toutes deux de grains, de vers, de fourmis. On en garde quelques-unes en cage. Elle eſt délicieuſe lorſqu'elle eſt jeune. Leur chair eſt ferme, brune, de bon ſuc, facile à digérer. On doit les choiſir tendres & bien nourries.

Le cœur & le ſang de l'*alouette* ſont bons pour la colique venteuſe, pour la néphrétique, & pour chaſſer le ſable & les phlegmes des reins & de la veſſie.

Schroder prétend que le ſang de l'*alouette* pris dans de bon vinaigre ou du vin chaud, eſt très-efficace contre la pierre & la gravelle.

On dit que le nom *Alauda* eſt de l'ancien Gaulois, & que Jules Céſar ayant levé des Soldats dans les Gaules, on leur donna le nom d'*Alouettes* à cauſe de la figure de leurs caſques, qui reſſembloit à une *alouette* crêtée. LEMERY, *des Drogues.*

Quand l'*alouette* eſt vieille, ſa chair eſt dure, ſeche, d'un mauvais ſuc & difficile à digérer.

Elle contient beaucoup d'huile & de ſel volatil.

Elle convient à toute ſorte d'âge & de tempérament, principalement en automne, où elle eſt plus graſſe & plus délicate qu'en aucun autre tems de l'année.

L'*alouette* eſt fort délicate & très-eſtimée pour ſon bon gout & pour les bons effets qu'elle produit. Comme elle eſt dans un grand mouvement, elle tranſpire beaucoup, & par conſéquent elle contient peu d'humeurs groſſieres, & beaucoup de principes volatils & exaltés. LEMERY, *des Alimens.*

Comme l'*alouette* fait beaucoup d'exercice, ſes ſels volatils doivent être néceſſairement très-exaltés & ſes ſucs alcaleſcens, d'autant plus qu'elle ſe nourrit quelquefois d'inſectes.

L'*alouette* hupée eſt ainſi diſtinguée, *Galerita*, Offic. Bellon. des Oiſe. 268. *Alauda criſtata*, Schrod. 5. 314. Aldrov. Ornith. 2. 841. Mer. Pin 176. Jonſ. de Avib. 70. *Alauda criſtata albicans*, Gen. de Avib. 72. *Alaudas criſtata major*, Raii Synop. A. 69. *Alauda criſtata Galerita*, ejuſd. Ornith. 208. *Alauda criſtata, Vienna Auſtriæ viſa, & deſcripta*, Will. Ornith. 151. *Alauda, galerita, caſſita, criſtata*, Charlt. Exer. 88.

L'*alouette* bleue eſt ainſi nommée par les Auteurs, *Alauda*, Offic. Mer. Pin. 176. *Alauda non criſtata*, Schrod. 5. 314. Johnſ. de Avib. 70. Aldrov. Ornith. 2. 844. Bellon. des Oiſe. 269. *Alauda vulgaris*, Raii Ornith. 203. ejuſd. Synop. A. 69. Will. Ornith. 149. *Alauda altera*, Geſn. de Avibus.

ALAURAT, *Nitre.* RULAND.

A L B

ALBA ANIMALIA. Les animaux blancs ſont preſque généralement plus foibles que les noirs, ce qui paroît par la comparaiſon de leurs chairs, car celles des derniers eſt beaucoup plus ſavoureuſe. AETIUS, *Tetrab. I. Serm.* 2. *cap.* 88.

On peut juger en quelque ſorte de la nature de chaque eſpece de ſemences, de racines ou de ſucs par leur couleur. Par exemple, les oignons, les ſquilles & les vins, ſont d'autant moins chauds qu'ils ſont plus blancs; c'eſt tout le contraire de ceux qui ſont d'un jaune pâle ou foncé. Il en eſt de même du froment, des haricots & des pois chiches, comme auſſi des racines d'iris, d'aſphodele & d'un grand nombre d'autres plantes qui ſont d'autant plus chaudes, que leur couleur eſt plus jaune ou plus foncée. AETIUS, *Tetr. I. Serm.* 1.

ALBA TERRA. David Lagneus dans le *Theatrum Chymicum, Tom. IV. p.* 721. nous apprend que la matiere de la pierre philoſophale eſt le mercure & le ſoufre, & que l'on donne à cette compoſition le nom de *Terra alba.*

ALBA VITILIGO. Voyez *Vitiligo.*

ALBADARA. C'eſt le nom que les Arabes donnent à l'os ſeſamoïde de la premiere phalange du gros orteil. Il eſt environ de la groſſeur d'un pois.

On dit que les magiciens lui attribuent des vertus extraordinaires. Quelques Rabins rapportent des hiſtoires ſurprenantes d'un petit os appellé *luz*, que l'on trouve, à ce qu'ils prétendent entre la derniere vertebre des lombes & l'os ſacrum. Comme il n'y a point de pareil os dans cet endroit, il ſe peut faire qu'ils veuillent parler de cet os ſeſamoïde, & qu'ils aient pris tous les contes qu'ils débitent à ſon ſujet dans les ouvrages qui traitent de la magie. Ils diſent qu'on ne peu détruire cet os ni par l'eau ni par le feu, parce que Dieu doit s'en ſervir au jour du jugement pour reſſuſciter les morts & reproduire le corps par ſon moyen, de même qu'une plante l'eſt de ſa ſemence.

Mais comme il y a quelque choſe d'extremement remarquable dans cet os, par rapport à la Medecine, ſans recourir aux fables que les Rabins & les Magiciens débitent, je rapporterai ce que j'ai oui dire & obſervé ſur ſon ſujet.

Il y a environ vingt ans qu'un Medecin fort renommé qui vivoit à Oxford, & que pluſieurs perſonnes ont connu, fit une cure dont on parla beaucoup. Une jeune Dame étoit ſujette à de fréquens accès d'une maladie convulſive & extraordinaire, contre leſquels tous les remedes avoient été inutiles. Elle s'adreſſa enfin à ce Medecin, qui lui dit que ces accès étoient cauſés par la diſlocation de l'os qui fait le ſujet de cet Article, & que l'amputation du gros orteil l'en délivreroit infailliblement. La malade ſuivit ſon avis, on lui coupa le gros orteil & elle recouvra parfaitement la ſanté. Je n'ai connu ni le Medecin ni cette Dame, mais ce fait étoit atteſté dans ce tems-là, & perſonne ne l'a jamais révoqué en doute. Le fait ſuivant dont j'ai été témoin, prouve que ces ſortes d'accidens peuvent ſouvent arriver & arrivent effectivement, quoique les Auteurs qui ont écrit ſur la Medecine n'en aient point eu connoiſſance.

Je fus appellé en 1737. pendant l'été, chez le nommé Fitter Fermier d'Henwood-Hall, près de Solihull, dans Warwickshire. Je le trouvai aſſis ſur le bord de ſon lit, où il me dit qu'il avoit paſſé tout ce jour, & la nuit précédente, ſans oſer remuer, à cauſe qu'il étoit sûr d'avoir des mouvemens convulſifs auſſi-tôt qu'il remuoit le pié, ce qui lui cauſoit un chagrin extraordinaire. Il me dit que quelques jours auparavant, en traverſant avec précipitation un chemin mauvais, & dont le terrein étoit très-dur, il avoit fait un faux pas & s'étoit bleſſé le gros orteil du pié gauche; qu'au bout de quelques minutes il eut des mouvemens convulſifs qui revenoient toutes les fois qu'il le remuoit, ce qu'il ne pouvoit faire ſans reſſentir des douleurs violentes. Ces accès approchoient beaucoup de ceux de l'épilepſie, excepté qu'il ne rendoit aucune écume par la bouche, & que les convulſions commençoient par le pié malade, ſe communiquoient enſuite à la jambe, & lui cauſoient une ſenſation très-douloureuſe dans la tête, ſuivie de convulſions par tout le corps.

J'appris qu'il n'avoit jamais été ſujet à de pareils accidens, quoiqu'il eût déja plus de cinquante ans. Il avoit toujours paru jouir d'une ſanté parfaite, & ne reſſentoit d'autre mal que celui dont je viens de parler.

Je ne me ſouviens point des remedes que je lui ordonnai: mais je ſai qu'ils furent tous inutiles; de ſorte qu'il mourut au bout d'une ſemaine, autant peut-être par la négligence de ceux qui en avoient ſoin, que par la violence du mal.

Je ne pus jamais obtenir qu'il me laiſſât examiner ſon orteil avec autant de ſoin que je l'euſſe ſouhaité, car il craignoit ſi fort qu'on le lui touchât, qu'il tomboit preſque en foibleſſe toutes les fois que j'en approchois ma main. J'aurois demandé la permiſſion de diſſéquer cet orteil, ſi j'en avois eu la commodité: mais on l'avoit enterré quelques jours avant que j'appriſſe ſa mort.

Hipp. (*de-Morb. mul. L. II.*) donne une deſcription fort exacte de l'eſpece d'accès convulſif dont la perſonne affligée de cette maladie eſt attaquée; il en attribue la cauſe à l'uterus. Je trouve à propos de rapporter le paſſage en entier, pour que le lecteur ſoit mieux en état de juger du cas dont il s'agit: Ἢν ἐς τὰ σκέλεα τῶ ποδὶ τράπωνται, γνῶσις ὧδε· Οἱ, μεγάλοι δάκτυλοι τῶν ποδῶν σπῶνται ὑπὸ τὰς ὄνυχας, ἢ ὀδύνη ἔχει τὰ σκέλεα ἢ τὸ μέρω, ἢ ἴγκειται ἢ θλίβει τὰ ὀμφὶ τὸ μηρόν πεῦρα. ——— Ην δὲ ἄναυδος γένηται ἐξαπίνης, τὰ σκέλεα ψυχρὰ ἴυρις ἄν, ἢ τὰ γόνατα ἢ τὰς χεῖρας, ἢ ἡ καρδίη, πάλλεται ἢ βρίχει, ἢ ἱδρὼς πουλυς, ἢ τ' ἄλλα ὅσα ὑπὸ ἱερῆς νόσου ἐπίληπτοι πάσχουσι.

« *Si ad crura & pedes uteri convertantur, cognoſces ſic.*

» *Magni pedum digiti convelluntur ſub ungues, & dolor*
» *habet crura ac femora, & incumbit ac premit nervos*
» *circa femur. Quum ſic habuerit, multa calida fre-*
» *quenter lavare oportet, & fomentum adhibere ſi ferre*
» *potuerit & graveolentia ſubter ſuffire. Et femora ro-*
» *ſacco oleo inungat. Si vero loqui non poterit, crura de re-*
» *pente frigida repereris, & genua & manus & ſi uterum*
» *contigeris, non in ſuo mundo eſt : & cor vibratur, &*
» *dentibus frendit, & ſudor eſt multus, & alia quæ à*
» *ſacro morbo correpti patiuntur, & quæ ab aure exſu-*
» *dant. »*

ALBAGIAZI. Nom que les Arabes donnent à l'os ſacrum. Castelli d'après *Fallope*.

ALBANI. Ruland traduit ce mot par *lapis ſalis lactis*, ce qui n'eſt pas fort intelligible. Johnſon & Caſtelli n'entreprennent pas de l'expliquer, ce qui leur eſt aſſez ordinaire, lorſqu'ils rencontrent quelque difficulté. On retire du lait une eſpece de ſel en cryſtaux, qui ont la forme d'un gateau, & dont on attribue la découverte à Louis Teſti. Il ſe peut que l'on donne à ce ſel le nom d'*albani*, & que Louis Teſti ait appris des Chymiſtes qui l'ont précédé, la maniere de le retirer.

ALBANUM, *Sel d'urine*. Ruland.

ALBARA. Eſpece de lepre. Castelli. Voyez *Vitiligo*. Il ſignifie encore un peuplier blanc.

ALBARAS, *Arſenic*. Ruland.

Blancard rend *Albaras alba* par *leuce*, lepre blanche, & *Albaras nigra*, par *lepra Græcorum*.

ALBATIO, ALBIFICATIO & DEALBATIO, ſont des termes uſités parmi les Alchymiſtes, dont il n'eſt pas aiſé d'entendre la ſignification. Je crois qu'ils entendent par-là l'art de blanchir les métaux les plus communs pour les transformer en d'autres plus précieux.

Ils ſignifient encore la calcination des métaux & des minéraux, juſqu'à ce qu'ils aient acquis une couleur blanche, ſans aucun égard à l'Alchymie.

ALBEDO, *Blancheur*. Les chairs des animaux deviennent d'autant moins ſucculentes qu'elles perdent de leur blancheur. Actuarius, *de Spir. Anim. cap. 7*.

Il y a quatre eſpeces de blancheur par rapport à l'urine, la cryſtalline, celle de neige, de chaux & la limpide, qui eſt la même que celle de l'eau bien nette. Theophraste, *de Urinis, c. 5*.

ALBERAS, Nom que les Arabes donnent à la *Staphiſagria*, ou herbe aux poux. Schroder.

ALBERICK. Ruland rend ce mot par *Album æris*. Le mot Allemand dont il vient ſignifie pierre de mine blanche.

ALBETON, *Chaud vive*. Ruland.

ALBETAD, *Galbanum*. Ruland.

ALBI. Ruland & Johnſon rendent ce mot par *Sublimati*.

ALBIFICATIO. Voyez *Albatio*.

ALBINUM, Nom du *Gnaphalium marinum*. Voyez *Gnaphalium*.

ALBIR, Poix qui découle de l'écorce de l'if. Johnson.

ALBOR, *Urine*. Ruland.

ALBORA, Eſpece de gale, ou plutôt de lepre dont Paracelſe donne la deſcription ſuivante : Je dis que l'*Albora* eſt une complication de trois choſes, des dartres farineuſes, du *Serpigo* & de la lepre. Lorſque pluſieurs maladies, dont l'origine eſt différente, viennent à ſe réunir, il s'en forme une nouvelle ſous un nom différent.

Les Signes.

Lorſqu'il ſe forme ſur le viſage des marques & des taches ſemblables au *Serpigo*, & qu'elles ſe changent en de petites puſtules de la nature des dartres farineuſes ; comme cette maladie n'a point de nom, je dis que le malade à l'*Albora*.

La Terminaiſon.

Elle ſe termine, ſans aucune ulcération, par une évacuation extremement puante par la bouche & le nez. On ne connoit cette maladie que par ſes ſignes extérieurs ; elle a auſſi ſon ſiége dans la racine de la langue.

Précaution.

On doit éviter tous les remedes internes de quelques eſpeces qu'ils ſoient, & les eaux corroſives.

Cure.

Prenez *de l'étain*, *du plomb*, *de l'argent*, } *de chaque une dragme.*
Eau diſtillée de blancs d'œufs, demi-pinte.
Mêlez ces drogues enſemble.

On doit diſtiller les blancs d'œufs après les avoir fait cuire, verſer l'eau ſur la limaille des métaux & en laver l'*Albora*. Paracelse, *de Apoſtematibus, cap. 42*.

ALBORCA, *Mercure*. Jonhson.

ALBOT, *Creuſet*. Ruland, Johnson.

ALBOTAT, *Ceruſe*. Ruland. Johnſon l'appelle *Albotar*. Elle eſt encore nommée *Alfidas*.

ALBOTIM, *Térébenthine*. Ruland. Elle eſt auſſi appellée *Albotai*, à ce que prétend cet Auteur.

ALBOTIS, le même que *Terminthus* dont on peut voir l'article.

ALBUCASIS, Auteur Arabe connu ſous le nom d'*Albucaſius*, *Albuchaſius*, *Bûchaſis*, *Bulcaſis Galaf*, *Alſaharavius & Azaravius*, ſuivant Fabricius, qui le place parmi les Auteurs de l'onzieme ſiecle. On voit par là que M. Freind n'eſt pas le ſeul, ni le premier Auteur qui ait ſu qu'*Alſaharavius* eſt le même qu'*Albucaſis*. Il paſſe pour avoir été très-verſé dans la Chirurgie. *Wolf. Juſtus* le place vers l'année 1085. M. Freind dit beaucoup de choſes touchant ſa pratique qui n'ont aucun rapport à cet article. Je me contenterai de rapporter ce qu'il dit de ſa perſonne, de ſon caractere & de ſes ouvrages.

Alſaharavius eſt un Auteur dont aucun Medecin Arabe n'a parlé, & qui n'a été connu en Europe que de Mathieu de *Gradibus*, qui mourut en 1460. juſqu'à ce que P. Ricius en ait donné une aſſez mauvaiſe traduction en 1519. que Geſner n'a jamais connue. Le Traducteur le comble d'éloge, & ne reconnoît qu'Hippocrate & Galien au deſſus de lui. Il prétend que ſes Ouvrages ſont écrits avec beaucoup de clarté, de préciſion & de netteté. Il a compoſé un Ouvrage appellé *Al-Taſrif*, ou *Méthode de Pratique*, diviſé en trente-deux Traités, dans lequel il paroit exceller dans la partie Diagnoſtique & dans la deſcription des ſymptomes des maladies. Il eſt vrai que ce livre eſt fort méthodique, & mérite qu'on en faſſe cas, mais il eſt bon d'obſerver qu'il ne contient rien qu'on ne trouve dans les Ouvrages des Rhazes : par exemple,

Le vingt-ſixieme Traité, ſur les Maladies des Enfans, le vingt-huitieme, ſur les Maladies Arthritiques, & le trentieme, qui traite des Médicamens capables de cauſer la mort, ſont entierement copiés d'après cet Auteur. Bien plus, la deſcription qu'il donne de la petite vérole, dans le trente-unieme Traité, eſt mot à mot la même que celle que Rhazes donne de la peſte ; dont il a même conſervé les diviſions & les titres des chapitres. Il parle auſſi de la vertu extraordinaire d'un remede qui prévient la ſortie d'une dixieme puſtule quoiqu'il y en ait déja neuf, mais ſa deſcription eſt un peu différente de celle de Rhazes.

J'ai obſervé, en parcourant cet Auteur, qu'il cite très-ſouvent un livre qui contenoit la Théorie & la Pratique de la Chirurgie : c'eſt ce qu'il fait, ſurtout dans les pages 80, 81, 88, 97, 99, 107, 117, 118, 123, 124, 125, 127, 129, &c. J'ai comparé ces paſſages avec *Albucaſis*, qui paſſe communément pour le ſeul Auteur Arabe qui ait laiſſé un Traité particulier des Opérations de Chirurgie, & j'ai eu la ſatisfaction de voir qu'il traite de tous les cas qui ſe préſentent dans la Chirurgie, & dont il eſt fait mention dans *Alſaha-*

ravius. Je priai M. Gagnier, qui eſt très verſé dans les Langues Orientales, de s'informer ſi l'on ne trouveroit point l'Original Arabe d'*Albucaſis* dans la Bibliothéque de M. de Boyle : ſes ſoins ne furent point inutiles,& il trouva dans la Collection de l'Archevêque Marsh, n°. 54. un Manuſcrit, avec ce titre dont voici la traduction : *Tractatus X. Libri* ZAHARAVI *dictus operatio manus (id eſt) Chirurgia & ars Medica,circa cauteriſationem, & diſſectionem & commiſſionem fracturarum, in tres partes diſtributus :* mais n'y trouvant point le nom d'*Albucaſim*, que lui donne, dans un manuſcrit latin, Gerard de Cremone qui l'a traduit, il pouſſa plus loin ſes recherches, & trouva un autre manuſcrit chez le D. Huntington, n°. 156. avec ce titre, *Pars XI. Libri Al-Taſrif, Authore Abûl-câſem Chalaf Ebn-Abbas Al-Zaharavi*, & ſur la fin du manuſcrit les mots ſuivans, dont voici la traduction d'après l'Arabe, *Explicit hîc Tractatus de Chirurgia, eſt que concluſio totius Libri Practices Medicinæ cujus Author eſt Abûl-câſem, &c. Die primo menſis Safar, A. H.* 807. Dans le manuſcrit latin de Gerard, dont j'ai déja parlé, il eſt appellé *Particula XXX. Libri Albucaſim*. L'autorité de ces deux manuſcrits, jointe à ce que j'ai dit ci-deſſus, ne permet plus de douter que les ouvrages que nous avons ſous le nom d'*Alſaharavius* & d'*Albucaſis* ne ſoient du même Auteur. Ajoutez à cela qu'*Albucaſis* renvoye ſouvent le Lecteur au livre qu'il avoit écrit ſur la pratique de la Medecine.

On ignore en quel tems cet Auteur a vécu, mais on ſuppoſe communément (je ne ſai pour quelle raiſon) qu'il vivoit vers l'année 1085. quoiqu'on ait lieu de croire qu'il n'eſt pas ſi ancien ; car, en traitant des bleſſures, il décrit les fleches dont ſe ſervent les Turcs, qui n'ont commencé à figurer dans le monde que vers le milieu du douzieme ſiecle. On peut même inférer de ce qu'il dit, que la Chirurgie étoit preſque éteinte dans ſon tems, & qu'il reſtoit à peine quelques veſtiges de cet Art ; qu'il eſt venu long-tems après Avicenne ; car on ſait que du vivant de cet Auteur la Chirurgie étoit fort cultivée. *Albucaſis*, qui la fit revivre, croit que c'eſt une témérité extreme de s'en mêler ſans être parfaitement verſé dans l'Anatomie, & ſans connoître à fond les vertus des remedes qu'on doit employer ; & il conſeille à tous ceux qui l'exercent de ne point traiter par avidité du gain une maladie dont ils ignorent la cauſe, & qu'ils ſont incapables de traiter. Quoiqu'il ait pris beaucoup de choſes dans les Auteurs Grecs, ſurtout dans Aétius & Paul, il ne cite cependant, de tous les Auteurs qui ont écrit ſur la pratique, qu'Hippocrate & Galien, ce qui nous donne lieu de croire qu'il eſt le même qu'*Alſaharavius*, qui ne cite de même dans ſa pratique que quatre ou cinq Auteurs, tels que Rhazes, Honain, &c. outre les deux dont nous venons de parler. Il rejette tout ce qui n'eſt ſimplement que de précaution dans l'art de guerir, & ne retient que ce qui eſt d'une néceſſité abſolue. Il nous apprend qu'il joignoit beaucoup de lecture à une longue expérience, & qu'il ne rapporte rien dont il n'ait été témoin. Il eſt le ſeul de tous les Anciens qui ait décrit & enſeigné l'uſage des inſtrumens qui conviennent à chaque opération. On en trouve les figures dans les deux manuſcrits que j'ai cités, mais elles n'y ſont pas auſſi exactes que dans la copie latine. Une choſe qui eſt extremement remarquable eſt, qu'il avertit le Lecteur toutes les fois qu'il y a quelque danger dans l'opération ; il en indique les cauſes, & fait connoître les moyens qu'on peut employer pour le diſſiper ou au moins le diminuer.

Nous avons une traduction d'*Albucaſis*, intitulée *Methodus medendi certa, clara, & brevis, pleraque, quæ ad Medicinæ partes omnes, præcipue quæ ad Chirurgiam requiruntur, Lib. III. exponens, cum inſtrumentis ad omnes fere morbos utiliter & γραφικῶς depictis.* Elle a été imprimée à Bâle avec quelques autres Auteurs, en 1541, *in-folio*.

On a auſſi imprimé les Ouvrages d'*Albucaſis* en latin à Veniſe en 1500. *in-fol.* & à Strasbourg en 1532. *in-fol. Vander-Linden.*

ALBUGINEA TUNICA OCULORUM. La tunique de l'œil appellée *adnata*, ou *conjunctiva*. Voyez *Adnata.*

La membrane qui enveloppe les teſticules eſt auſſi appellée *albuginea*, à cauſe de ſa blancheur. Elle eſt forte, épaiſſe, extremement unie par dehors, mais ſa ſurface interne qui eſt adhérente à la ſubſtance du teſticule, eſt rude & inégale. Sur la ſurface externe de cette membrane ſont diſtribués les vaiſſeaux ſanguins, & lymphatiques, auſſi-bien que les nerfs dont les branches ſe répandent enſuite dans la ſubſtance du teſticule. DRAKE.

ALBUGINEUS HUMOR OCULI, *l'humeur aqueuſe de l'œil.* Voyez *Aqueus humor.*

ALBUGO OCULORUM, *Tache blanche*, ou *taie* qui vient ſur l'œil.

Le nitre réduit en poudre très-fine, & mêlé avec de l'huile, emporte auſſi-tôt les taies des yeux. Le ſuc d'anemone a une vertu atténuante qui produit le même effet. ORIBASE, *de Loc. affect. Lib. IV. cap.* 24.

Le collyre d'Archigenes efface dès la premiere fois qu'on s'en ſert la plupart des taies. Il eſt encore excellent pour diſſiper la chaſſie & la rougeur des yeux quelque invétérée qu'elle ſoit.

Prenez *des limaçons calcinés, trois dragmes.*
du cuivre brûlé, quatre dragmes,
batiture de cuivre, ſix dragmes,
de limaille de fer, douze dragmes,
du verd-de-gris, ſix dragmes,
Lapis ſciſſilis, } *une dragme ;*
de l'aloès, }
du verjus ſec, deux dragmes,
épine d'Inde, quatre dragmes,
chalcitis,
myrrhe, } *de chaque trois dragmes ;*
encens,
l'écorce d'encens,
ſafran, } *de chaque deux dragmes,*
crocomagma,
de la lavande, trois dragmes,
fleurs de grenades, deux dragmes,
gomme Arabique, huit dragmes,

Broyez-les avec de l'eau, & en faites un collyre dont vous vous ſervirez avec de l'eau, ou bien broyez ce collyre, & employez-le ſec. AETIUS, *Tetrab. II. Serm. III. cap.* 39.

Toutes les cicatrices paroiſſent blanches dans le noir de l'œil ; car la cornée venant à s'épaiſſir, le bleu ne peut point paroître à travers ; les parties les plus éminentes de cette tunique blanchiſſent, les parties unies ſont moins blanches, & celles qui baiſſent ſont preſque noires. Les parties ſur leſquelles on a employé des remedes aſtringens juſqu'à ce que la cicatrice ait été formée, ſont plus noires que les autres, à cauſe que leurs pellicules ſe ſont épaiſſies par adſtriction. Quoique l'on ne doive point entreprendre les cicatrices ou taies invétérées, calleuſes & épaiſſes, à cauſe qu'il eſt beſoin d'uſer de collyres extremement acres qui peuvent ulcérer les autres parties de l'œil : nous ne laiſſerons pas de donner la deſcription de quelques-uns des remedes qui ont la vertu de donner une autre couleur aux taies ou cicatrices. Pour cet effet, prenez des noix de galle en poudre, & lorſque vous en aurez beſoin, faites chauffer la tête d'une ſonde, & la chargeant d'un peu de cette poudre, appliquez-la ſur la taie avec un peu de vitriol délayé dans l'eau ; ou bien appliquez-y du malicorium en poudre, & enſuite du vitriol comme ci-devant. Voici un autre remede qu'Aétius a pris dans Oribaſe, *de Loc. Lib. IV. cap.* 21.

Prenez la pulpe d'une grenade douce, pilez-la le mieux

que vous pourrez, en y ajoutant de tems en tems quelque peu d'eau ; lavez-en l'œil, & après que vous aurez uſé de ce remede pendant quelque tems, oignez la partie avec du ſuc de juſquiame pendant ſeize jours de ſuite. Ce remede effacera la couleur des taies, & les emportera tout-à-fait au bout d'un an, pourvu qu'on en uſe fréquemment. AETIUS, *Tetrab. II. Serm. III. cap.* 37 & 40.

Les cicatrices qui ſe forment ſur la ſurface de l'œil ne ſont ainſi appellées que par quelques Auteurs, d'autres les appellent *nubeculæ* (petits nuages) & celles qui ſont plus profondément ſituées, *albugines*. Le ſuc d'anemone ou de la petite centaurée, efface les *nubécules* ; on réſout & on atténue celles qui ſont plus invétérées avec de l'huile de cedre & du cuivre pilé dans l'eau & employé en forme de collyres, & par tous les collyres déterſifs. Le nitre réduit en poudre extremement fine & mêlé avec de l'huile, eſt un excellent détergent, il en eſt de même de l'os de ſeche calciné & broyé avec du miel. Le collyre ſuivant eſt un déterſif fort doux & fort efficace.

Prenez *de mamera* (*la racine d'une plante que le Commentateur de Myrepſe croit être la doronic*)
de la gomme ammoniaque,
de la myrrhe,
de la fiente de crocodile,
} *quantité égale.*

Et faites-en un collyre ; ou bien prenez de la fiante de crocodile terreſtre, & pilez-la dans l'eau pour en faire un collyre. ÆGINETE, *Lib. III. cap.* 22. ACTUARIUS, *Lib. II. cap.* 2.

Pour les taies *albugines*, prenez du ſafran & du poivre, de chaque une quantité égale, & faites-en un collyre avec des excrémens de chat. ACTUARIUS, *de Meth. Med. Lib. VI. cap.* 7.

Arrachez la langue à un renard, & après l'avoir fait ſécher, attachez-la au cou du malade avec un ruban écarlate. MARCEL. EMPYR. *cap.* 8.

Pour ce qui eſt des taies *albugines* auxquelles les enfans ſont ſujets, & dont leurs larmes ſont cauſe, on doit les oindre avec le ſuc de morelle. AETIUS, *Tetr. I. Serm. IV. cap.* 11.

ALBUHAR, *Ceruſe*. RULAND.

ALBULA. Le même qu'*Albugo*.

ALBULA eſt auſſi le nom d'un poiſſon que l'on trouve dans le Lac de Zurich, & dont il eſt parlé dans Aldrovandi. Il paſſe pour un mets excellent.

ALBULA, petite *Perle*. RULAND.

ALBULÆ AQUÆ ou ALBÆ, ſuivant Cælius Aurelianus. Ces eaux étoient fort célebres chez les Anciens à cauſe de leurs vertus médicinales.

Les eaux appellées *albæ* ou *albulæ* ont une vertu rafraîchiſſante, ce qui fait que les anciens Medecins en approuvoient l'uſage dans les paralyſies, les cours de ventre, & les autres maladies qui troublent les fonctions naturelles. CÆLIUS AURELIANUS, *Chron. Lib. II. cap.* 1.

Les eaux alumineuſes, comme celles qui ſont connues en Italie ſous le nom d'*albulæ*, ſont bonnes pour toutes ſortes d'ulceres ; mais ſurtout pour ceux qui fluent, car elles les deſſechent promptement, & en procurent la guériſon par ce moyen. GALIEN, *de Simp. Med. Lib. I. cap.* 7. 50.

Galien dans ſa *Méthod. Med. Lib. VIII. cap.* 2. rapporte l'hiſtoire d'une cure qu'il opéra ſur un homme qui avoit la fievre pour avoir pris les bains dans les eaux alumineuſes, appellées *albulæ* ; leur froideur ayant obſtrué tous les pores de ſon corps & occaſionné cette maladie.

Archigenes dans Aétius, recommande les eaux dont nous parlons pour les ulceres de la veſſie. Il veut qu'on en boive après la promenade du matin trois demi-pintes le premier jour, & qu'on en augmente la quantité juſqu'à cinq ou ſix ; car outre qu'elles lavent les inteſtins, leurs vapeurs fuligineuſes émouſſent le ſentiment douloureux qu'on reſſent dans cette partie, & ſéparant les humeurs, elles rendent le ſang plus pur & plus fluide. Elles détergent auſſi les ulceres avec beaucoup d'efficacité, & cauſent une ſenſation agréable en entrant dans la veſſie ; en un mot, rien n'eſt plus propre à hâter la guériſon des malades qui ſont affligés d'un ulcere en quelque partie du corps qu'il puiſſe être. Il vaut mieux les boire après que la fraîcheur de la matinée eſt paſſée. AETIUS, *Tetr. III. Serm.* 3. *cap.* 30.

Aétius prétend que ces eaux ſont alumineuſes, ſulphureuſes, & auſſi chaudes que le lait nouvellement tiré. *Ibid.*

ALBUM GRÆCUM. Les excrémens du chien recueillis dans le mois de Mars. Ils ſont encore appellés *Spodium Græcorum*, *nihil album*, & *album canis*. Ils ſont deſſiccatifs, abſtergens, diſcuſſifs & apéritifs. On prétend qu'ils facilitent la ſuppuration des tumeurs, & qu'ils détergent les ulceres ; ce qui les rend utiles dans la dyſſenterie & la colique. On les applique extérieurement ſur la gorge dans l'eſquinancie & ſur les ulceres malins, après les avoir mêlés avec du miel. Ils ramolliſſent les tumeurs, guériſſent l'hydropiſie & les verrues. DALE.

ALBUM HISPANICUM, *Blanc d'Eſpagne*, qu'on appelle *Bianca Alexandrina*, *ſeu album Hiſpaniæ*. On le tire de l'étain de la même maniere que l'on prépare la céruſe avec le plomb. On ne l'emploie que pour le fard dans la perſuaſion où l'on eſt qu'il blanchit la peau. DALE.

ALBUM NIGRUM, *Crote de ſouris*. Voyez *Mus*.

ALBUM OLUS. Nom de la mâche ou doucette appellée en Latin *lactuca anigna*. DALE.

ALBUM OCULI, *le blanc de l'œil*. Les poils qui croiſſent ſur le blanc de l'œil, qui ne cauſent aucune douleur, & dont la couleur ne differe pas beaucoup de celle des autres poils, s'enlevent en les arrachant, ou en les levant avec un crochet pour les couper avec un inſtrument propre pour les ptérygions. On applique enſuite ſur la partie un peu de ſel, & un floccon de laine, & le panſement eſt le même que dans l'opération du ptérygion. Pour ce qui eſt des eſpeces de puſtules qui paroiſſent rouges, humides, & avec des veines gonflées, qui cauſent de la douleur, & affectent les tempes à cauſe de la correſpondance que les parties ont entre elles ; il eſt beaucoup mieux de ne point en entreprendre la cure, parce qu'elles ſont d'une nature maligne, & que l'on court riſque de faire perdre l'œil au malade en tentant de les extirper. AETIUS, *Tetr. II. Serm.* 3. *cap.* 57.

ALBUM JUS, *Bouillon blanc*. Il eſt bon pour les malades, & on le prépare de la maniere ſuivante :

Faites bouillir du merlan, ou tel autre poiſſon blanc dans de l'eau, avec une quantité d'huile ſuffiſante ; ajoutez-y quelque peu d'anis, & de porreaux & un peu de ſel lorſque le tout ſera à moitié cuit, pour en rehauſſer le gout. ORIBASE, *Med. Col. Lib. II. cap.* 51.

ALBUM, eſt encore le nom de pluſieurs médicamens compoſés, comme

ALBUM SEVERI COLLYRUM, *Le collyre blanc de Severus* qu'Aétius recommande beaucoup. On le prépare avec du ſuc de fœnugrec, de la cadmie, de la céruſe, & de la gomme tragacanth. AETIUS, *Tetr. II. Serm.* 3. *cap.* 102.

ALBUM UNGUENTUM, *Onguent blanc*. Il eſt communément appellé *Unguentum album Rhaſis*, & ordonné comme il ſuit dans le Diſpenſaire.

Prenez *de l'huile roſat, neuf onces*,
de la céruſe lavée avec ſoin dans de l'eau roſe & pulvériſée, trois onces,
de la cire blanche, deux onces.

Lorſque la cire ſera fondue dans l'huile, mettez-y la céruſe apres l'avoir lavée dans de l'eau commune, & enſuite dans de l'eau roſe & paſſée par un tamis.

Donnez à ces drogues la forme d'onguent S. A.

Ajoutez-y deux dragmes de camphre humecté avec quelque gouttes d'huile d'amandes douces. On l'appelle pour lors *Onguent blanc camphré.*

On trouve dans la *Pharmacopœia Regia*, un *Onguent* tout-à-fait différent ſous le même nom, auquel on ajoute ſi l'on veut du camphre. Avicenne en a indiqué un autre ſous le même nom dans lequel il entre de la litharge & du blanc d'œufs battu. Le Diſpenſaire d'Ausbourg l'a adopté, mais on ne s'en ſert preſque plus aujourd'hui.

On attribue celui dont je viens de donner la deſcription à Rhazes, dont les compoſitions ſont plus ſimples & plus uniformes que celles des autres Medecins Arabes.

Les Apothicaires ont appris à le falſifier en ſubſtituant à l'huile roſat & à la Cire, de la graiſſe de cochon, ce qui prive ce remede de la vertu rafraîchiſſante qu'il poſſédoit; de ſorte que les Medecins doivent veiller avec ſoin à la compoſition de ce remede dont on fait un fréquent uſage. Quincy. *Notes.*

L'Onguent blanc du Diſpenſaire d'Edimbourg eſt un peu différent du précédent.

Prenez *de l'huile d'olives vertes, trois pintes,*
de la céruſe, une livre,
de la cire blanche, neuf onces.

Mêlez ces drogues enſemble, ſelon l'art pour en faire un *Onguent.*

ALBUMEN OVI, *Blanc d'œuf.* Comme le *blanc d'œuf* fournit aux petits des oiſeaux leur premiere nourriture & qu'il a beaucoup de rapport à la ſéroſité du ſang, il eſt important de connoître parfaitement ſa nature.

Le *blanc d'œuf*, dit Fabricius, appellé *Ovi albus liquor*, par Pline; *Ovi candidum*, par Celſe; *Ovi albor*, par Palladius; *Ovi albŭm*, & *albamentum* par Apicius; par Ariſtote ὠὸν λεύκωμα; par Anaxagore, ὄρνιθος γάλα, *lait des oiſeaux*, eſt une liqueur froide, blanche & viſqueuſe dont la conſiſtance & la diſtribution varient, car vers les parties les plus obtuſes, & les extrémités de *l'œuf*, elle eſt plus liquide que dans ſes autres parties; elle eſt en plus grande abondance vers les parties les plus obtuſes que vers les extremités de *l'œuf*, & même que dans aucun autre endroit; elle couvre & environne le jaune de tous côtés.

J'ai non-ſeulement remarqué cette différence dans le *blanc d'œuf*, mais encore qu'il y en a deux différens & enveloppés dans des membranes qui leur ſont propres: de ceux-ci, l'un eſt très-clair & très-liquide; l'autre plus épais & plus viſqueux & d'une couleur blanche, mais qui tire ſur le jaune dans les vieux *œufs*, après quelques jours d'incubation. Ce ſecond blanc qui couvre le jaune de tous côtés, eſt lui-même environné d'un autre liquide.

Il eſt aiſé de s'aſſurer de la différence de ces deux blancs en dépouillant l'*œuf* de ſa coque & perçant la membrane qui y eſt contigue; car le blanc extérieur s'écoulera auſſi-tôt entierement; mais quoique cette membrane ſoit ouverte, le blanc intérieur, qui eſt le plus épais, conſervera ſa place & ſa figure ſphérique, à cauſe qu'il eſt enfermé dans une membrane qui lui eſt propre, & qui eſt imperceptible à cauſe de ſon extreme fineſſe. Si vous venez à percer cette membrane, le ſecond blanc s'échappera de tous côtés & perdra ſa figure; & tout de même qu'en perçant une veſſie, la liqueur qu'elle contenoit s'échappe de tous côtés, la liqueur jaune s'écoulera & ne conſervera plus ſa figure ſphérique après qu'on aura percé la membrane dans laquelle le jaune étoit enfermé. Harvey, *de Generat. Animal. Exercit.* 11.

Comme les *œufs* des poules ſont compoſés de deux liqueurs de couleurs différentes, ſéparées par des membranes & diſtinguées par deux branches de la veine ombilicale, dont l'une aboutit au jaune & l'autre au blanc, il y a toute apparence que leur nature eſt différente & qu'elles ſont deſtinées à différens uſages. « Le jaune de » l'*œuf*, dit Ariſtote, differe autant du blanc par ſa » couleur que par ſes autres propriétés. Le jaune eſt » condenſé par le froid qui rend le blanc plus liquide; au contraire le feu qui condenſe le blanc laiſſe » le jaune liquide, à moins qu'on ne le brûle; le blanc » ſe coagule & ſe deſſeche davantage dans l'eau bouillante que ſur le feu. » Lorſque le jaune s'échauffe dans l'incubation, il devient plus humide & ſemblable à de la cire ou de la graiſſe fondue, ce qui fait qu'il occupe un plus grand eſpace: à meſure que le fœtus groſſit, le blanc diminue inſenſiblement & ſe condenſe; le jaune au contraire, paroît n'avoir preſque rien perdu de ſa maſſe lorſque le fœtus eſt tout-à-fait formé, & paroît ſeulement plus liquide & plus humide, lorſque le bas-ventre du fœtus commence à ſe former.

Le poulet qui eſt dans l'*œuf* ſe nourrit d'abord du blanc, & lorſque celui-ci eſt conſumé, du jaune qui lui tient lieu de lait. De-là vient que les rameaux de la veine ombilicale, qui aboutiſſent à la premiere de ces liqueurs, ſe ſechent & ſe rompent avant qu'il ſoit éclos ſans qu'il en reſte la moindre trace; ils diſparoiſſent même avant que le bas-ventre vienne à être fermé par ſes enveloppes.

Les deux blancs ſervent à la nutrition du poulet, & l'extérieur eſt celui qui eſt conſumé le premier, parce qu'il reçoit le premier les branches de la veine ombilicale qui traverſent les blancs avant de pénétrer dans le jaune qui eſt la derniere nourriture du poulet. Harvey, *de Generat. Animal. Exercit.* 59.

Le *blanc d'œuf* eſt enfermé dans des membranes concentriques: mais il n'eſt pas tout entier de même conſiſtance; car ſa partie extérieure eſt claire & coule preſque comme l'eau lorſque les membranes ſont rompues, au lieu que ſa partie intérieure eſt plus viſqueuſe.

Il pénetre à travers la coque, comme il paroît par le vuide qu'il laiſſe lorſqu'on le garde long-tems, ſurtout lorſqu'on l'expoſe à une chaleur douce.

Il eſt beaucoup plus léger que le jaune.

Le *blanc d'œuf* devient plus clair & plus liquide par l'incubation ſurtout dans ſa partie extérieure, vers le milieu de l'*œuf* où il commence à diminuer; il diminue enſuite vers les extrémités juſqu'à ne laiſſer qu'une ſubſtance blanche de la nature de la craie dans la partie inférieure de la coque.

Le *blanc* d'un *œuf*, qui eſt devenu fécond eſt auſſi doux & auſſi exempt de corruption pendant tout le tems de l'incubation qu'il l'étoit lorſque la poule l'a rendu. *Eſſ. Med. d'Edimbourg.*

Boerhaave a fait quelques expériences ſur le *blanc d'œuf* & ſur la ſéroſité du ſang, à deſſein de faire voir le rapport qu'il y a entre ces deux ſubſtances. Je les inférerai ici parce qu'elles ſerviront à nous mettre au fait de pluſieurs choſes relatives, non-ſeulement au *blanc d'œuf*, mais encore aux effets de la chaleur ſur les ſucs nourriciers.

Expériences ſur les blancs d'œufs, qui prouvent qu'ils ne ſont ni alcalins ni acides, & qu'ils n'ont aucun caractere d'acrimonie.

Mettez quelques *blancs d'œufs* frais ſéparés de leur coques, de leurs membranes & de leurs jaunes dans des vaiſſeaux de verre bien nets. Après avoir mis dans chacun d'eux différens acides; agitez-les & mêlez-les parfaitement enſemble; il ne réſultera aucune effervescence de ce mélange. Mettez dans un autre vaiſſeau où il y ait une partie de ces mêmes *blancs d'œufs*, un alcali fixe, & dans un autre un alcali volatil, on n'y appercevra aucun ſigne d'effervescence.

Si vous mettez des *blancs d'œufs* dans une cucurbite, &

que vous les diſtiliez à un feu de cent degrés, vous aurez une eau inſipide qui ne contiendra aucune partie ſpiritueuſe. Les *blancs d'œufs* étant appliqués ſur l'œil ou ſur des nerfs découverts, n'y cauſent pas la moindre douleur; ils affectent à peine les organes de l'odorat; appliqués ſur la langue, ils ſont tout-à-fait inſipides & paroiſſent viſqueux & gluans au toucher, ſans la moindre marque d'activité.

REMARQUE.

Il ſuit de cette expérience, que le *blanc d'œuf* ne contient aucun acide ni aucun alcali, ni aucune partie formée par la combinaiſon de ces deux enſemble; mais que c'eſt un liquide viſqueux, épais, ſans activité, & tout-à-fait inſipide. Il paroît néantmoins que c'eſt de ce fluide animal que ſe forme dans l'eſpace de vingt-un jours au moyen d'une chaleur de quatre-vingt-treize degrés, un poulet qui peſe plus d'une once, quoique le germe auquel il doit ſa formation peſe à peine la centieme partie d'un grain. Nous avons donc dans le *blanc d'œuf* un fluide, qui par l'application des cauſes néceſſaires, produit les fibres, les membranes, les vaiſſeaux, les viſceres, les muſcles, les os, les cartilages, toutes les parties tendineuſes & ligamenteuſes, les becs, les pattes, les plumes & toutes les humeurs renfermées dans ces parties. Ce liquide eſt cependant foible & inactif, dépouillé de toute partie acide alcaline ou ſpiritueuſe & n'a aucune diſpoſition à fermenter; & en effet s'il ſurvenoit la moindre efferveſcence l'*œuf* ſe caſſeroit infailliblement. Il ſuit donc que toute la ſubſtance du poulet eſt compoſée de la matiere dont nous avons parlé, & nous voyons en même tems de quelle maſſe gluante & inactive toutes les parties ſolides & fluides du poulet, peuvent être formées. Cette ſubſtance n'eſt cependant plus propre à la production du poulet, pour peu que la chaleur ſoit un peu trop forte; car elle ſupporte à peine une chaleur de cent degrés; une chaleur trop foible ne lui eſt pas moins préjudiciable, & devient inutile lorſqu'elle eſt moindre de quatre-vingt degrés.

Malpighi a démontré que le *blanc d'œuf* n'eſt point un liquide également fluide dans toutes ſes parties, comme la ſéroſité du ſang qui circule dans les vaiſſeaux du corps; mais que c'eſt une ſubſtance compoſée de pluſieurs ſacs membraneux différens entre eux, & remplis du fluide qui leur eſt propre, de la même maniere à peu près que nous voyons que l'humeur vitrée de l'œil eſt formée. De-là ces eſpeces de vagues concentriques au *ſacculus colliquamenti*, au moyen deſquels le ſuc nourricier étant inſenſiblement atténué, paſſe enfin dans l'amnios du poulet.

Expérience qui prouve l'analogie qu'il y a entre la ſéroſité du ſang & le blanc d'œuf.

Si l'on tire du ſang d'une jeune perſonne ſaine, pendant qu'elle eſt à jeun, & qu'on le laiſſe repoſer dans un vaiſſeau bien net; il ſe ſéparera auſſi-tôt de lui-même en deux parties, dont l'une eſt une matiere coagulée & rouge, & l'autre une ſéroſité claire, fluide & jaunâtre qui augmente toujours pendant un tems conſidérable, tant que la maſſe reſte ſans mouvement. Séparez cette ſéroſité le mieux qu'il vous ſera poſſible, de la partie ſolide; & mettez-là dans différens vaiſſeaux. Verſez ſur l'une du vinaigre très-fort, ſur une autre de l'eſprit de ſel; ſur la troiſieme de l'eſprit de nitre, & ſur la quatrieme de l'huile de vitriol, il ne réſultera aucune efferveſcence de tous ces différens mélanges.

Ajoutez à une portion de cette ſéroſité un alcali fixe, & un alcali volatil à un autre, ces deux mélanges demeureront dans le même état, ſans la moindre apparence de bouillonnement.

Cette ſéroſité a un gout laiteux, qui ne tire que très-peu ſur le ſalé; elle répand une odeur deſagréable, mais qui n'eſt ni acre ni extremement active. Si l'on en met une goutte chaude dans l'œil, elle n'y cauſe aucune ſenſation douloureuſe, mais elle eſt un des plus prompts lénitifs que l'on connoiſſe dans les inflammations & les bleſſures de cette partie. Lorſqu'on l'applique ſur les nerfs qui ſont à découvert dans les ulceres ou dans les bleſſures, on la ſent à peine.

REMARQUE.

Cette ſéroſité eſt douce & ſans activité, & paroît approcher beaucoup de la nature du *blanc d'œuf*; elle donne la nourriture à toutes les parties du corps humain, de même que l'autre contribue à la formation de toutes celles du poulet.

Expériences ſur le blanc d'œuf *avec de l'eau chaude.*

Si l'on expoſe un *œuf* à une chaleur continue de quatre-vingt degrés, le *blanc* perd auſſi-tôt ſa ténacité & devient ſi ſubtil, qu'il pénetre & paſſe à travers le ſommet de l'*œuf*, où les membranes étant détachées de la coque s'affaiſent ſur le jaune, & laiſſent un grand vuide. L'autre partie du blanc ſe diſſout en même tems, devient claire & ſéreuſe, ne ſe durcit plus enſuite à la chaleur de l'eau bouillante, mais devient fétide, putride, extremement acre, & détruit le tiſſu & la liaiſon des parties du poulet.

Le *blanc d'un œuf frais* mis dans de l'eau échauffée juſqu'à cent ſoixante degrés, perd ſa tempérance, devient blanc & opaque, & ſe convertit en une maſſe épaiſſe qui ſe fend aiſément. Si vous mettez un peu de *blanc d'œuf* dans de l'eau bouillante, il ſe coagulera d'une maniere ſurprenante, même pendant l'agitation du fluide qui le pouſſe de côté & d'autre. Enfin ſi vous mettez un *œuf* entier dans de l'eau auſſi bouillante, il s'y durcira de la même maniere. Il paroît par-là, que cette coagulation n'eſt point cauſée par la perte du liquide du *blanc d'œuf*, que la chaleur a diſſipé, mais par la ſeule action du feu, car cela arrive dans le milieu même de l'eau. Si vous mettez ce même *blanc* dans une grande quantité d'eau froide, il s'endurcira & ſe ſéparera de l'eau dès qu'elle ſera prête à bouillir.

Si vous faites bouillir un *œuf* juſqu'à ce qu'il ſoit bien dur, & qu'après avoir ſéparé avec ſoin le blanc des membranes, du jaune & du *ſacculus colliquamenti*, vous le mettiez ſur un baſſin verniſſé, il commence à ſuer peu à peu, & ſe réſout en une liqueur aqueuſe ſubtile qui diſſout la myrrhe & d'autres corps encore plus difficiles à diſſoudre.

REMARQUE.

Nous apprenons de cette expérience quel eſt l'effet que produit en très-peu de tems la chaleur ſur la matiere, dont toutes les parties animales, ſans en excepter aucune, peuvent être formées; l'on voit ici qu'un certain degré de chaleur la diſſout, qu'un plus grand la coagule & qu'un moindre la réſout de nouveau après quelle a été coagulée.

Tous ces effets ne proviennent que des degrés déterminés de chaleur, à laquelle il faut néceſſairement avoir toujours égard pour être convaincu de la certitude de ce que nous avançons. Il eſt même facile de s'aſſurer qu'une chaleur de plus de deux cens vingt-quatre degrés eſt capable d'atténuer & de diſſoudre cette coagulation qui a été cauſée par une moindre chaleur. Cela nous avertit qu'il eſt beſoin d'agir avec beaucoup de circonſpection, lorſqu'il s'agit de déterminer la force qu'a le feu de diſſoudre ou de coaguler les humeurs & les ſucs nourriciers, ou pour les atténuer, les corrompre, les épaiſſir & les réſoudre de nouveau.

Expériences ſur la ſéroſité du ſang avec de l'eau chaude.

Mettez la ſéroſité du ſang dans de l'eau bouillante bien nette, elle blanchit auſſi-tôt, & il ſe forme une

eſpece de coagulation au milieu de l'eau. Cette propriété lui eſt commune avec le *blanc d'œuf*, mais on doit obſerver que ce dernier forme une coagulation beaucoup plus ſolide que la ſéroſité du ſang.

REMARQUE.

Cette expérience rend ſenſibles les effets de la chaleur ſur la ſéroſité du ſang; elle nous apprend la maniere dont l'eau bouillante agit ſur les humeurs, & brûle les parties des corps vivans. Il eſt évident encore que les parties ſalines ni les huiles du ſang, ne deviennent point volatiles par ce moyen.

Examen de la ſéroſité du ſang par le moyen du feu.

Mettez une certaine quantité de ſéroſité du ſang dans un vaiſſeau, & expoſez-là à une chaleur graduée du feu. Lorſqu'elle commencera à fumer, ſa partie qui touche le vaiſſeau deviendra d'un blanc opaque & ſe coagulera. Continuez le feu & toute la ſéroſité ſe durcira à la fin & ſe convertira en une maſſe blanche, tenace, opaque & facile à diviſer, ondée dans le milieu de ſa ſurface, ſolide, d'une ſaveur approchante du lait, comme celle du *blanc d'œuf* cuit dans l'eau, & preſque ſans aucune odeur: ſi l'on expoſe cette maſſe à l'air, il en ſortira peu à peu une liqueur aqueuſe fort claire, tout de même que cela arrive au *blanc d'œuf* cuit. Si la coagulation ſe fait au moyen d'un degré de feu convenable, c'eſt-à-dire, ni trop fort, ni trop foible, la ſéroſité s'endurcira ſans répandre aucune odeur empireumatique, ſans laiſſer échapper aucun ſel & ſans la moindre apparence d'alcali. Lorſqu'elle eſt une fois conſolidée de cette ſorte, on a peine à la réſoudre de nouveau, quelque moyen dont on ſe ſerve pour cet effet.

REMARQUE.

On voit par là qu'une chaleur qui n'eſt pas beaucoup au-deſſus de cent degrés, ſuffit pour réduire toutes les humeurs de notre corps en une maſſe incapable de circuler dans les vaiſſeaux. Le corps humain ne ſauroit donc ſupporter une chaleur d'un peu plus de cent degrés, de quelque cauſe qu'elle vienne, parce qu'elle arrêteroit entierement la circulation des humeurs, & cauſeroit la mort par une ſuite néceſſaire. Les effets d'une pareille chaleur ſe font d'abord ſentir dans la tête & dans les poumons, à cauſe qu'elle ſuſpend & arrête les actions qui leur ſont propres.

Examen du blanc d'œuf *au moyen de l'alcohol.*

Mettez du *blanc d'œuf* dans un vaiſſeau tranſparent, & verſez deſſus de l'eſprit de vin extremement pur, en obſervant de le faire couler doucement le long du vaiſſeau, pour voir diſtinctement celle des parties de la ſurface du *blanc d'œuf* qui ſe coagulent à meſure que l'alcohol les touche, tandis que la partie inférieure conſerve ſa liquidité & ſa tranſparence. Si vous agitez légerement ce mélange, la coagulation augmentera, & le *blanc* ſe figera entierement quand le mélange ſera parfait. Si l'on fait chauffer l'eſprit de vin avant que de faire l'expérience, la coagulation ſera beaucoup plus forte, & la même choſe arrivera ſi l'on agite le *blanc d'œuf* & l'alcohol avec rapidité, car la chaleur & le mouvement hâteront la coagulation.

REMARQUE.

Il ſuit de là que les eſprits des végétaux qui ſont très-purs, coagulent la matiere qui eſt la baſe de la nutrition; & en effet elle devient en un inſtant incapable de ſervir à cet uſage. L'alcohol empêche cependant la corruption du *blanc d'œuf*. Quel penchant n'a donc point la matiere nourriciere des animaux à ſe coaguler? Quels effets ne doit point produire ſur eux la trop grande dépuration de certains corps? Le vin ſe mêle & s'unit avec le *blanc d'œuf*; l'alcohol qu'on en retire ſe coagule avec le *blanc* qui eſt déja coagulé; & cependant l'alcohol délayé avec une aſſez petite quantité d'eau ne le coagule point.

Examen de la ſéroſité du ſang par le moyen de l'alcohol.

Mettez de la ſéroſité dans un vaiſſeau tranſparent & verſez deſſus de l'eſprit de vin froid bien pur, & auſſi-tôt les parties de la ſéroſité qu'il touchera deviendront troubles, blanches & opaques. Il arrivera la même choſe ſi vous les agitez enſembles, le tout ſe coagulera, quoique moins fortement que le *blanc d'œuf*, & les parties ſeront moins adhérentes les unes aux autres. Si l'on fait chauffer l'alcohol, la coagulation ſera beaucoup plus forte. La ſéroſité qui eſt coagulée de cette ſorte, ne ſe corrompt pas aiſément & ſe conſerve pluſieurs années ſans recevoir la moindre altération.

REMARQUE.

Cette expérience nous fait voir de plus en plus le rapport qu'il y a entre la ſéroſité de notre ſang & le *blanc d'œuf*, puiſque l'alcohol a la vertu de les coaguler l'une & l'autre. Si l'alcohol ne convertit point la ſéroſité en une maſſe auſſi compacte que celle du *blanc d'œuf*, on doit en attribuer la cauſe à la ſolidité naturelle de ce dernier. Car le *blanc* qui contient toute la matiere qui ſert de nourriture au poulet pendant tout le tems qu'il eſt enfermé dans la coque, ne contient rien de putride & n'eſt pas beaucoup délayé, au lieu que la ſéroſité du ſang contient des particules urineuſes & une grande quantité d'eau, mais l'alcohol délayé avec de l'eau ne condenſe point la ſéroſité ni même le *blanc d'œuf*. Ceci peut ſervir à nous faire connoître l'efficacité de l'alcohol pur ſur notre ſang, car il le condenſe comme le feu, & le garantit de la corruption à laquelle il eſt naturellement enclin. Ses propriétés le rendent un des ſtyptiques les plus prompts dont nous ayons connoiſſance; car outre qu'il empêche la corruption, il produit une eſcarre, mince à la vérité, mais très-ſolide. Si l'on applique une compreſſe trempée dans un alcohol bouillant, ſur une plaie, & qu'après l'avoir couverte avec un morceau de veſſie de cochon imbibée d'huile, on aſſure le tout avec un bandage convenable, l'hémorrhagie ceſſera ſur le champ. On peut laiſſer l'appareil pendant trois jours, car les vaiſſeaux qui ne ſont pas d'un diametre trop conſidérable, ſe réuniſſent ordinairement dans cet intervalle, étant extremement contractés & conſolidés au moyen de l'alcohol. L'alcohol coagule tous nos fluides, rend la réunion des parties fibreuſes plus ſolide, & garantit toutes nos humeurs de la corruption à laquelle elles tendent naturellement. Samuel Cabelliau nous a laiſſé, *Eph. Germ. Dec.* 3. *An.* 5. *&* 6. *p.* 495. un exemple fameux d'une jambe entierement ſphacelée, que l'on garantit pendant ſix mois de l'extirpation, ſans que la corruption augmentât, avec de l'eſprit de térébenthine & de l'eſprit alcoholiſé de genievre: mais les parties du corps qui ſont compoſées de vaiſſeaux extremement déliés, ſe durciſſent auſſi-tôt dans l'alcohol avec les humeurs qu'elles contiennent. Il n'eſt donc pas ſurprenant que ceux qui uſent trop fréquemment de cet alcohol, ſoient ſujets à des maladies de nerfs ſi terribles & à des polypes dans le ſang, quoiqu'ils aient ſoin de le délayer un peu.

Diſtillation du blanc d'œuf.

Prenez des *blancs d'œufs* cuits, coupés par morceaux, mettez-les dans une cucurbite de verre, adaptez-

y un alambic & un récipient. Mettez toute la cucurbite dans un bain-marie que vous échaufferez par degrés juſqu'à ébullition. Il ſortira par gouttes une eau pure. Continuez le même feu juſqu'à ce qu'il ne ſorte plus de cette liqueur. Cette eau n'eſt ni huileuſe, ni ſalée, ni ſpiritueuſe, elle eſt tranſparente, inſipide, ſans odeur, excepté vers la fin qu'elle eſt un peu amere & empyreumatique. Elle n'eſt ni acide ni alcaline, il ne reſte au fond que très-peu d'une maſſe jaune, comme de l'or, & tranſparente comme un verre coloré. Au reſte, ces fragmens ſont durs, ſolides, fragiles, d'un gout & d'une odeur empyreumatique. Voilà la premiere production du *blanc d'œuf*.

Mettez le réſidu de la premiere diſtilation dans une cornue de verre, dont il ne faut remplir que le tiers. Expoſez-la au feu de ſable, après y avoir adapté un grand récipient. Lutez les jointures, & diſtilez en augmentant le feu par degrés; il s'élevera un eſprit gras huileux, & en même tems un ſel volatil concret, qui s'attachera de toutes parts aux parois du récipient, & enfin une huile noire & épaiſſe comme la poix. Alors quand cette huile vient à s'élever par la violence du feu, le charbon qui eſt dans le fond étroitement uni avec la derniere huile ténace, ſe raréfie & monte juſqu'au cou de la cornue; enſorte que ſi elle étoit trop remplie, elle pourroit ſe rompre, non ſans péril pour celui qui fait l'expérience. Il faut continuer l'opération juſqu'à ce que rien ne ſorte. Cet eſprit huileux, gras, eſt fort alcali, comme il paroît par l'efferveſcence violente qui ſurvient lorſqu'on le mêle avec un acide. Lorſqu'on le rectifie il ſe réſout en ſel alcali volatil, en huile & en eau inſipide & fétide. Le ſel qui eſt attaché aux parois eſt parfaitement alcali, très acre, huileux & volatil, & la derniere huile eſt acre, cauſtique & d'une puanteur extraordinaire. La terre qui reſte dans la cornue eſt très-noire, brillante, poreuſe & friable, & a une odeur fétide & un gout d'amertume que lui communique l'huile empyreumatique avec laquelle elle eſt unie. Si on la calcine, elle ne laiſſe qu'un peu de terre fixe, blanche, inſipide, ſans odeur, dont on ne peut tirer aucun ſel, mais ſeulement une poudre extremement ſubtile.

REMARQUE.

Il paroît par-là que le *blanc d'œuf* contient une grande quantité d'eau ſans la moindre portion d'alcali qui puiſſe s'élever, même à une chaleur de deux cens douze degrés. C'eſt pourquoi la matiere qui ſe convertit en un alcali volatil au moyen d'un plus grand degré de chaleur, ne devient ni alcaline, ni volatile à une chaleur de deux cens douze degrés, quelque conſidérable qu'elle ſoit. On peut donc conclurre de-là qu'il ne contient naturellement aucun ſel volatil; car on donne dans la Chymie le nom de ſel volatil à celui qui l'eſt plus que l'eau, & qui s'éleve à un moindre degré de chaleur. On n'y découvre aucun eſprit qui s'éleve, ni aucune huile qui ſe ſépare au moyen de la chaleur de l'eau bouillante; le réſidu n'eſt pas même ſi altéré par l'action du feu, après que les parties aqueuſes ſe ſont évaporées, qu'il paroiſſe contenir la moindre portion de ſel: mais les parties les plus liquides étant diſſipées, il acquiert de lui-même l'apparence d'un verre fragile. Nous apprenons donc de cette expérience que l'on peut tirer un ſel volatil du *blanc d'œuf*, mais qu'il n'y exiſte point naturellement ſous cette forme; car lorſque ce ſel eſt ſéparé du reſte de la maſſe & qu'il eſt devenu volatil au moyen d'un degré de feu convenable, il s'éleve à une chaleur de ſoixante degrés, quoiqu'il ne pût point le faire auparavant à une de trois cens. Cette volatilité n'eſt donc point naturelle au ſel du *blanc d'œuf*, mais elle lui eſt communiquée par le feu; & cela eſt encore vrai à l'égard de ſa qualité alcaline. La facilité avec laquelle l'eau ſe ſépare des parties les plus fixes du *blanc d'œuf*, ſert à nous convaincre de l'union étroite qu'il y a entre elles & l'huile: on voit encore que le charbon animal ne ſe dépouille jamais entierement de ſon huile, lorſqu'il eſt enfermé dans un vaiſſeau, mais qu'elle eſt ſi étroitement unie aux principes terreſtres; qu'aucun feu ne ſauroit détruire leur union, à moins que ce ne ſoit un feu ouvert. Ce que nous venons de dire ſuffit pour nous donner une juſte idée de ce qui concerne le *blanc d'œuf*, qui ſert à la production de toutes les parties de l'animal.

Putréfaction du blanc d'œuf.

Une chaleur de ſoixante & dix degrés ou plus atténue, diſſout & corrompt en peu de jours les *œufs* frais, & on ne peut les durcir alors dans l'eau bouillante. Cette putréfaction ſe fait plus promptement dans les *œufs* fécondés que dans ceux qui ne le ſont point, car dans ceux-ci la plus grande partie de l'humidité s'exhale, & la coque ne ſe trouve remplie à la fin que d'air & de vent. Si vous continuez à garder les *œufs* ou leurs blancs dans le même degré de chaleur, toutes les parties venant à ſe corrompre & à s'alkaliſer, fermentent avec les acides, & la premiere choſe qui s'en éleve dans la diſtilation eſt un eſprit & un ſel alcali; ſemblable à celui que l'on tire de l'urine corrompue. Si l'on fait corrompre le *blanc* à l'air, il devient preſque entierement volatil & s'évapore à meſure que la putréfaction augmente. Dans toutes ces expériences il ne s'engendre jamais la moindre portion d'acide.

REMARQUES.

L'*œuf* corrompu au point d'acquérir une nature alcaline produit des effets extraordinaires dans le corps humain, quelque petite que ſoit ſa quantité. Il cauſe des nauſées, des friſſons, des inquiétudes, le vomiſſement, la diarrhée, des tranchées, il enflamme la bile, il excite la chaleur, la ſoif, & la fievre. Les ſeules exhalaiſons corrompues qui s'en élevent, cauſent le friſſon, le dégout & le vertige, & diſſolvent les humeurs du corps avec autant de force que le venin peſtilentiel.

Voilà quelle eſt la nature de la matiere qui approche de l'état où elle doit être pour ſe transformer en toutes les parties du corps animal. Le repos ſeul joint au degré de chaleur dont nous avons parlé, produit dans cette ſubſtance toutes les qualités que nous venons de ſpécifier.

Il n'eſt pas difficile maintenant de connoître la cauſe de la corruption & de l'altération à laquelle elle eſt naturellement ſujette. Mais ce quil y a de plus ſurprenant eſt que ſi on met digerer un *œuf* fécondé dans un lieu convenable à une chaleur de quatre-vingt-douze degrés, les parties que la chaleur a altérées & atténuées ſervent pendant vingt-un jour de nourriture à un poulet dans lequel on n'apperçoit rien d'alcalin; de fétide ou de putride. Les Medecins peuvent obſerver ici quelques phénomenes ſurprenans; car au moyen du repos & d'un certain degré de chaleur, une ſubſtance qui étoit épaiſſe, tenace, ſans odeur, inſipide & extremement laiteuſe, devient claire, liquide, fétide, d'un gout acre & inſupportable, cauſtique & extremement alcaline quoiqu'elle ne le fût point auparavant; l'huile qu'elle contient perd ſa douceur & ſe corrompt. On ne fait ces expériences que ſur le *blanc d'œuf* dont on ſépare avec ſoin toutes les autres parties, parce qu'il eſt le ſeul qui ſerve de nourriture à l'embryon; le reſte ne ſervant qu'à le préparer, afin qu'après avoir ſubi les changemens convenables il puiſſe s'unir à l'embryon du poulet, & contribuer à ſa perfection.

Putréfaction de la ſéroſité du ſang.

La ſéroſité du ſang expoſée dans un vaiſſeau de verre fort haut, à une chaleur de ſoixante & dix degrés, devient plus claire d'heure en heure, de ſorte qu'au bout de trois ou quatre jours elle eſt entierement diſſoute & corrompue. Elle devient auſſi extremement fétide, & répand une puanteur cadavéreuſe quoiqu'elle n'eût auparavant aucune odeur; d'inſipide qu'elle étoit, elle aquiert un gout rance, acre, déteſtable, & ſi on la garde pendant quelques jours, en conſervant le même degré de chaleur, elle devient alcaline, putride & fermente avec les acides. Etant diſtilée en cet état, elle donne un ſel volatil alcali, de même que le *blanc d'œuf.*

REMARQUES.

On voit par cette expérience que la ſéroſité du ſang devient d'elle-même plus liquide au moyen du repos & du degré de chaleur dont nous avons parlé. Lors donc qu'elle s'arrête dans les vaiſſeaux obſtrués d'une perſonne malade, elle ſe diſſout d'elle-même avec le tems au moyen d'une chaleur modérée, & dégage ſouvent les vaiſſeaux qu'elle avoit obſtrués. Il s'enſuit donc que dans les maladies aiguës inflammatoires, lorſque le corps eſt réduit à une chaleur modérée, la matiere qui cauſe l'obſtruction devient en peu de jours capable de circuler dans les vaiſſeaux, comme on l'obſerve tous les jours dans la pratique. Nonobſtant tous les changemens que la ſéroſité éprouve dans ces expériences, elle ne s'aigrit jamais, quoique pluſieurs Auteurs fameux prétendent le contraire, mais elle ſe corrompt. On n'a même jamais pu appercevoir le moindre ſigne de fermentation, quelques moyens qu'on ait employés pour l'occaſionner, & tout s'eſt reduit à une putréfaction déterminée. Il faut cependant avouer qu'en ſe putréfiant elle ſe raréfie & qu'elle laiſſe échapper un air elaſtique: mais il s'en faut de beaucoup que ce ſoit un air occaſionné par la fermentation, c'eſt la diſſolution qui le dégage. Les eſprits qui réſultent de cette putréfaction ſont des eſprits putrides d'une eſpéce particuliere, volatils & capables de s'enflammer. Car il eſt arrivé quelquefois que des excrémens enfoncés dans des lieux où ils étoient fort preſſés, ont fermenté avec violence & laiſſé échapper en même-tems une vapeur extremement fétide, qui a pris feu à l'approche d'une chandelle allumée.

La même cauſe a ſouvent excité autour du bas-ventre des cadavres une chaleur & une raréfaction qui n'étoit pas à la vérité fort conſidérable. Ce que nous venons de dire prouve la facilité qu'ont les humeurs animales à ſe corrompre lorſqu'elles ſéjournent dans leurs vaiſſeaux ou dans les cavités du corps. On peut cependant prévenir cette putréfaction, au moyen des ſubſtances acides, ſalines & ſpiritueuſes.

Les expériences précédentes qui paroiſſent avoir été faites avec beaucoup de jugement & d'exactitude, prouvent qu'il y a un très-grand rapport entre le *blanc d'œuf* & la ſéroſité du ſang. Bien plus, comme le *blanc d'œuf* contient tout ce qui eſt néceſſaire à la nutrition & au développement du corps animal, ſans qu'il ait beſoin d'être digéré par l'eſtomac, il doit néceſſairement être des alimens le plus convenable dans les maladies lorſque les organes de la digeſtion ſont relâchés & affoiblis, que les fibres de tout le corps ſont privées de la tenſion & de l'élaſticité qui leur eſt néceſſaire, & qu'il eſt beſoin d'employer des reſtaurans: mais pour qu'il produiſe tous les bons effets qu'on en attend, il doit être frais, cru, chaud par lui-même & non par une chaleur empruntée, car la chaleur, comme il paroît par les expériences précédentes, le rend impropre à la nutrition; la chaleur naturelle du corps étant plus que ſuffiſante pour le faire paſſer dans les parties qui ont beſoin de nourriture.

On doit le donner dans des parties égales d'eau & de lait, dans du bouillon, ou le prendre ſeul après l'avoir ſéparé du jaune.

Les anciens Medecins l'employoient à pluſieurs uſages, comme il paroît par ce qui ſuit.

Le *blanc d'œuf* cru, rafraîchit, reſſerre les pores, appaiſe les inflammations des yeux, prévient les puſtules que cauſent les brûlures lorſqu'on a ſoin d'en oindre la partie ſans délai. Il garantit le viſage du hâle; appliqué ſur le front avec de l'encens en forme d'*anacolleme*, il arrête les fluxions; mêlé avec du vin, du miel & de l'huile roſat, & appliqué ſur les yeux avec de la laine, il en appaiſe l'inflammation. Il eſt bon contre la morſure du ſerpent Hæmorrhoïs étant avallé crud. Quand on le prend après l'avoir expoſé au plus petit degré de chaleur, il eſt très-efficace dans les inflammations de la veſſie, les ulceres des reins, la roideur de la trachée artere, le vomiſſement de ſang & les fluxions qui tombent ſur la poitrine. DIOSCORIDE, *L. II. c.* 155.

Le *blanc d'œuf* a une qualité rafraîchiſſante, aſtringente & agglutinante.

On l'employe ſouvent pour diſſiper la rougeur des yeux, pour conſolider les plaies étant mélé avec du bol ordinaire, & dans les fractures. On s'en ſert encore dans les anacollemes. Voyez *Anacollema.*

Hippocrate ordonne trois ou quatre *blancs d'œufs* dans les fievres, à deſſein de rafraîchir & de chaſſer la matiere morbifique.

Le *jaune d'œuf* a une qualité anodine, maturative, digeſtive & laxative, ce qui fait qu'on l'employe ſouvent dans les lavemens. On le mêle avec un peu de ſel, & après l'avoir enfermé dans une coquille de noix, on l'applique ſur le nombril des enfans pour leur tenir le ventre libre.

On en compoſe une boiſſon dont les femmes d'Allemagne uſent ordinairement pendant leurs couches; elles l'appellent *Seiff.* On la prépare comme il ſuit.

Prenez *trois ou quatre jaunes d'œufs,*
Une meſure d'eau,
Et demi meſure de vin (plus ou moins.)

Faites les bien bouillir enſemble, & faites-en uſage. SCHRODER, *Pharmacop. Med. Chy.*

Sydenham ordonne le *blanc d'œuf* comme un excellent gargariſme dans l'eſquinancie, de la maniere ſuivante.

Prenez *de l'eau diſtilée de Plantain, de roſes rouges, & de frai de grenouilles,* } *trois onces.*
trois blancs d'œufs battus,
ſucre blanc, trois dragmes.

Mêlez ces drogues enſemble pour un gargariſme.

ALBUMOR. On employe quelquefois ce mot pour ſignifier la même choſe qu'*Albumen.* Le *blanc d'œuf.*

ALBURNUM. Le blanc de l'arbre ou la partie la plus tendre qui touche l'écorce. Les ouvriers l'appellent aubour ou aubier pour le diſtinguer du cœur qui eſt plus dur & d'une couleur plus foncée.

ALBURNUS AUSONII, *Albe* ou *Albette*, eſt un petit poiſſon de riviere qui reſſemble à l'anchois; ſa tête eſt petite, ſes yeux ſont grands à proportion & rouges, ſon dos eſt verdâtre, ſon ventre blanc, avec deux lignes aux côtés.

Il paſſe pour apéritif. LEMERY, *des Drogues.*

Ce poiſſon eſt fort commun, & il en eſt parlé dans *Aldrovandi.*

ALBUS, eſpece de poiſſon très-commun dont il eſt parlé dans Aldrovandi & dans Geſner. Sa chair eſt dure & difficile à digérer. Geſner l'appelle *Capito Lacuſtris.*

ALBUS FLUOR, ou *Fluxus.* Voyez *Fluor Albus.*

ALC

ALCADP, *Encre blanche.* Ruland. Johnſon l'appelle *Alcady.*

ALCAFIEL, *Antimoine.* Ruland.

ALCAHEST, eſt un nom arbitraire qui n'eſt dirivé d'aucune langue, & que Paracelſe a forgé pour exprimer, à ce que prétend Van-Helmont, un menſtrue ou diſſolvant univerſel. Comme la découverte d'un tel diſſolvant ne peut être que d'une utilité infinie dans la Medecine, il eſt à propos d'examiner les ſentimens des Auteurs qui en ont écrit: mais je ſuis fâché de dire d'avance que nous ignorons entierement ſa nature, & que tout ce qu'ils avancent ſur ce ſujet ne diſſipe point les ténebres dans leſquelles nous ſommes.

Après que Van-Helmont eut publié ſes ouvrages, les Chymiſtes commencerent à apprendre l'hiſtoire d'un menſtrue univerſel, que l'on prétend que Paracelſe poſſédoit, & auquel il donnoit le nom myſtérieux & énigmatique d'*Alcaheſt*, ne s'éloignant point en cela de ſon obſcurité ordinaire. S'il étoit vrai, comme nous en aſſure Van-Helmont, que l'on poſſedât un pareil ſecret, on devroit le regarder comme le plus grand préſent que Dieu ait jamais fait aux hommes, ſoit que l'on ait égard à la Chymie ou à tel autre Art que ce ſoit; on devroit même le préférer à la pierre philoſophale, puiſque nous aurions, en le poſſédant, l'inſtrument le plus aſſuré pour obtenir la ſanté & les richeſſes. M. Boyle, après des recherches infinies, a nié l'exiſtence d'un pareil menſtrue, bien loin de prétendre connoître ſa nature. Cependant beaucoup d'habiles Chymiſtes ſe ſont ſi fort fiés à l'autorité de Van-Helmont, qu'ils en parlent comme d'une choſe dont il avoit connoiſſance. Des Impoſteurs en ont pris occaſion de ſéduire & de tromper ceux qui ſont curieux de pareils ſecrets: mais les perſonnes ſenſées ont toujours ſuſpendu leur jugement & n'ont rien oſé decider ſur cette matiere; c'eſt ce qui m'engage à recueillir ce que les Auteurs ont écrit ſur ce menſtrue, pour que le Lecteur ſoit au fait du ſentiment de ceux qui prétendent avoir poſſédé ce ſecret & en avoir fait uſage. Van-Helmont eſt le ſeul Auteur où ils aient puiſé ce qu'ils ont écrit ſur ce ſujet, & l'on n'eût jamais ſoupçonné que Paracelſe eût caché de ſi grands myſteres ſous le nom extraordinaire d'*Alcaheſt*, ſi Van-Helmont ne nous en eût inſtruit. Comme j'ignore entierement ce ſecret alchymique, je ne puis faire autre choſe qu'examiner avec ſoin & comparer fidelement les paſſages des Auteurs qui ont parlé de ce menſtrue, pour éviter au Lecteur le ſoin d'une pareille recherche. S'il eſt vrai qu'ils en aient eu connoiſſance & qu'ils aient voulu en faire part à ceux qui liront leurs Ouvrages, je ne connois point de moyen plus sûr de s'en inſtruire que celui que je viens d'indiquer. Par ce moyen, au moins, ceux qui ont deſſein de chercher ce merveilleux diſſolvant, connoîtront la matiere dont ils doivent faire uſage, les inſtrumens qu'ils ont beſoin d'employer dans leurs opérations, & la maniere dont ils doivent procéder pour ne point perdre leur peine & leur argent: ils auront de plus l'avantage de n'être plus expoſés à être ſéduits par les artifices des fourbes, dont l'impudence eſt tous les jours funeſte aux crédules; car il n'y a perſonne qui ne puiſſe, étant inſtruit de la doctrine de Paracelſe & de Van-Helmont, découvrir leur fourberie & la fauſſeté de leurs prétentions.

Commençons d'abord par examiner le nom *Alcaheſt*. Ce terme n'a jamais été en uſage avant Paracelſe, même parmi les Chymiſtes: autant que j'ai été capable de le découvrir, il ne l'a employé qu'une ſeule fois dans ſon Traité *de Viribus Membrorum*, Lib. II. cap. 6. où l'on trouve ce qui ſuit: « La liqueur *alcaheſt* eſt d'une efficacité ſurprenante pour fortifier, rétablir & conſerver le foie, & pour prévenir l'hydropiſie & toutes » les autres maladies qui ont leurs ſiéges dans cette » partie. Le procédé pour ſa préparation eſt de la réſoudre après l'avoir coagulée, & de la coaguler de » nouveau ſous la forme dont on fait la tranſmutation; ſuivant le procédé qu'on employe pour coaguler & pour réſoudre. Ce qui ſe ſépare de cette coagulation devient un remede pour le foie, ſupérieur à » tous les autres; deſorte que ſi cette partie venoit » à être brûlée, ou détruite, ce remede la remplaceroit » comme ſi elle n'avoit jamais manqué. Ceux qui s'appliquent à la Médecine doivent faire tous leurs efforts pour poſſéder la préparation de l'*alcaheſt*, s'ils » veulent prévenir les maladies qui proviennent du » foie ». On voit que Paracelſe n'a jamais employé ce mot plus de deux fois, & cela dans ce paſſage ſeulement; car je n'ai point trouvé qu'il ait fait mention de rien de ſemblable ni devant ni après, quelque ſoin que j'aie donné à la lecture de ſes ouvrages. Perſonne n'auroit jamais eu connoiſſance de ce grand ſecret ſi Van-Helmont n'eût ajouté ſon interpretation à ce que Paracelſe en dit.

Voyons maintenant d'où ce mot peut être dérivé. Comme il eſt aſſez ordinaire à Paracelſe de déguiſer les mots les plus communs en tranſpoſant les lettres dont ils ſont compoſés, on a cru qu'il pouvoit fort bien avoir fait la même choſe à l'égard de celui-ci; il lui arrive auſſi ſouvent de former des mots extraordinaires, en joignant enſemble les commencemens de pluſieurs autres. On a des exemples de ces deux ſingularités, lorſqu'il ordonne d'employer le tartre pour diſſoudre & chaſſer les viſcoſités qui ſe ſont amaſſées dans la rate, il dit, *prenez du ſutratar*, *Lib, XI. De Virib. Membr. c.* 7. lorſqu'il ordonne le ſafran, que les Chymiſtes appellent, à cauſe de ſa couleur dorée, *Arema Philoſophorum*, pour les maladies des reins, il dit, *l'on guérit ces maladies avec l'Aroph*; *Lib. XI. De Virib. Membr. cap.* 10. quelques-uns ont conclu de-là qu'*Alcaheſt* ſignifie *Alcali eſt. Rolfinc. Eph. Germ. D.* 12. *Ann.* 6. 7. Ruland, dans ſon Lexicon, & Glauber ont cru que la baſe de ce remede étoit toujours un alcali ſoûlé de ſon propre acide; d'autres ont prétendu qu'il a été appellé *alcaheſt*, c'eſt-à-dire, *ſtaltzgeiſt*, dans la penſée que ſi l'*alcaheſt* eſt le même que le *circulé*, il devoit être fait avec le ſel marin coagulé, réſout & coagulé en la forme dont la tranſmutation a été faite; mais d'autres ont ſoupçonné qu'*alcaheſt* étoit la même choſe qu'*algeiſt*, c'eſt-à-dire, un eſprit parfaitement pur & ſimple, fondés ſur la nature des procédés; enfin, c'eſt l'opinion de Faber que l'*alcaheſt* eſt un eſprit pur, mercuriel & métallique ſi étroitement uni avec ſon corps que leur union ne forme plus qu'une ſeule ſubſtance, qui eſt indiviſible & indeſtructible. *Eph. Germ. D.* 11. *Ann.* 8. *App.* 3. Voilà tout ce que l'on peut apprendre de l'étymologie de ce nom. Voyons ſi en comparant les expreſſions les unes aux autres, nous pourrons ſavoir quelque choſe de plus ſur ce ſujet. Paracelſe ne nous a laiſſé aucun nom ſynonime, mais Van-Velmont en a un grand nombre que nous allons examiner. Nous n'avons d'autre autorité à alléguer que celle de Van-Helmont, qui aſſure que ce ſecret lui a été communiqué.

Pour rendre la doctrine de Van-Helmont ſur l'*alcaheſt* auſſi intelligible qu'il eſt poſſible, je rapporterai les principaux paſſages de cet Auteur qui y ont rapport, auxquels je joindrai le ſentiment de Boerhaave en forme de commentaire.

« Je connois une eau, dont je ne trouve point à propos » de donner la compoſition, qui change tous les vé» gétaux en une liqueur que l'on peut diſtiler, ſans » qu'il reſte les moindres feces au fond du vaiſſeau s'il » eſt de verre. Cette liqueur étant diſtilée avec l'ad» dition d'un alcali, ſe convertit en une eau élémen» taire inſipide. » Helmont *Complexionum atque Miſtionum elementalium Figmentum. ſect.* 27.

« Je mis une égale quantité de charbon de chêne & d'une » certaine eau, dans un vaiſſeau ſcellé hermetique» ment; au bout de trois jours tout le charbon ſe con» vertit, par la chaleur du bain marie, en deux li-

» queurs transparentes, différentes par leur couleur & » leur pesanteur, qui étant distilées à un feu de sable » de deux degrés, le fond de la cucurbite demeura » aussi net que si elle n'eût jamais servi ; les deux li- » queurs s'éleverent toutes deux au bain de sable, don- » nant le même poids que la masse de charbon : mais » la liqueur dissolvante resta au fond du vaisseau sans » rien perdre de ses vertus ni de son poids. Les deux » liqueurs, mêlées avec une petite quantité de craie, » s'éleverent par une troisieme distilation, sans avoir » presque rien perdu de leur premier poids, & avec » toutes les qualités de l'eau de pluie. De-là vient » que le *gas* du charbon, qui ne sauroit s'exhaler, à » moins que le vaisseau ne soit ouvert & extremement » échauffé, ne differe point de l'eau pure ; car la pro- » priété séminale du composé qui reste dans le *gas*, » périt avec le tems & par le froid, & le *gas* se con- » vertit en eau, à laquelle il doit son origine. » Hel- MONT. *Ibid. Sect.* 29.

» Etant un jour extremement fatigué, comme je cherchois » une méthode pour faire retomber toutes mes afflic- » tions sur la tête de Neron & de Tibere, je me sentis » tout d'un coup délassé & consolé, & tombant dans une » espece de sommeil, je me trouvai dans un Palais qui » surpassoit en beauté & en magnificence tous ceux dont » on a connoissance, & où étoit un throne exhaussé, en- » vironné d'une lumiere divine. Celui qui étoit assis sur » le throne s'appelloit *Est*, & son marche-pié *nature*. » Le Portier s'appelloit *Intelligence*, & sans me dire un » seul mot, il me presenta un livre, *le choix de l'obscu- » rité*, qui avoit pour titre, *le bouton de rose qui n'est point » encore ouvert*. Et quoique le portier ne me parlât point, » comme je viens de le dire, je compris que je devois » le manger ; c'est ce que je fis. Il avoit une saveur aus- » tere & terrestre, peu s'en fallut qu'il ne me restât au » gosier, & ce ne fut qu'avec beaucoup de tems & de » peine que je l'avalai. Cela fait, je crus avoir la tête » transparente ; il vint ensuite un autre esprit d'un ordre » supérieur, qui me présenta une coupe, dans laquelle » étoit écrit, en un seul mot, *ignis aqua*, nom simple, » unique, indéclinable, indivisible & immortel ». *Po- testas Medicaminum. Sect.* 3.

« C'est l'*arbor vitæ*, le seul arbre de vie, qui peut réta- » blir les forces qu'on a perdues, & conserver la vie » pendant un très-long-tems ; mais la difficulté de le » préparer consiste en ceci : que le bois de (*cetim*) doit » être résout, sans rien perdre de ses vertus, par une » chaleur égale à celle du Soleil de Mars, en son *Ens* » *Primum*. Ce sont ces qualités qui lui communiquent » la faculté fermentative de conserver, d'assaisonner » & de pénétrer dans nos premiers principes consti- » tuans, & de s'insinuer à travers les organes, pour » se mêler & s'unir avec nos esprits naturels. La li- » queur que l'on obtient par une pareille résolution a » toutes les vertus du cedre vital, avec sa propriété » séminale & celle de prolonger la vie ; car toute la » masse du bois se résout en une liqueur ; mais si on » la distile autrement, elle souffre un changement » & devient une nouvelle substance ; comme il paroît » suffisamment par l'eau-de-vie que l'on tire par la » distilation du froment ou de la lie de biere, & » par l'huile que l'on tire du bois & des olives par le » même moyen. Voici la maniere de faire cette pré- » paration.

« *Faites* résoudre à petit feu, dans une cucurbite de ver- » re bien fermée, des morceaux de bois de cetim, » avec un poids égal de liqueur *alcahest* ; au bout » d'une semaine vous trouverez tout le bois dis- » sout & converti en une liqueur laiteuse ; au » bout de quinze jours il nagera sur la surface » deux sortes d'huiles, dont la quantité augmen- » tera pendant un mois, & la séparation devien- » dra plus sensible. Séparez l'huile de l'eau, dis- » tilez l'eau au bain-marie, & la liqueur *alca- » hest* demeurera au fond, sans que son poids ait » diminué. Faites digérer l'eau & l'huile pendant » trois mois à un feu modéré, & toute l'huile ac- » querra la nature du sel & se mêlera avec l'eau. C'est-là l'*ens primum cedri*. » Van-Helmont, *Ar- bor vitæ*.

« Le plus noble & le plus excellent de tous les sels, est » celui qui a acquis le plus haut degré de pureté & de » subtilité, il pénetre tous les corps & est la seule cho- » se qui demeure immuable en agissant, & qui dissout » promptement toutes choses, en triomphant de la » matiere rébelle avec autant de facilité, que l'eau » chaude fond & volatilise la neige. Van-Helmont, *Potestas Medicaminum.*

« J'ai appris d'un théoreme spagyrique, que l'on peut » préparer une liqueur qui conservera toute seule les » simples & les mettra en tout tems à couvert des at- » teintes de la corruption. Van-Helmont, *Pharmac. Sect.* 34.

« L'*alcahest* réduit tous les corps palpables qui sont ren- » fermés dans l'Univers à leur premiere vie, sans souf- » frir aucun changement & sans rien perdre de ses ver- » tus. Il n'y a qu'une substance de même nature que » lui qui puisse le vaincre & l'altérer. Van-Helmont, *Ignota Actio Regiminis. Sect.* 11.

« On ne viendra jamais à bout de guérir la lepre, que par » le moyen de la liqueur *alcahest*, dont la préparation » est si longue & si laborieuse qu'un homme ne peut y » réussir, quelque habile qu'il soit dans son art, sans » une grace spéciale du Ciel : il faut un choix privilé- » gié & des qualités extraordinaires, pour obtenir un » intermede aussi extraordinaire, qui pénetre égale- » ment tous les corps sublunaires, sensitifs & privés » de sentiment, même jusqu'à la racine séminale & » & intrinseque *de l'ens primum*, & qui soumet toutes » choses & les change sans réaction de la part du corps » sur lequel il agit, & sans préjudice de l'agent, ce » qui fait qu'il est le même en nombre, en poids & en » activité après la millieme action ainsi qu'après la pre- » miere. » Van-Helmont, *de Lithiasii, Sect.* 27. *de Febribus* 11.

« *Prenez* du *ludus* ou *cevilla* de Paracelse, & de la liqueur » *alcahest*, de chaque une pinte. Distilez ce mé- » lange, & tout le *ludus* se convertira d'abord en » un sel que l'on recueillera dans un plat de verre » posé dans un lieu humide, sans aucun résidu ter- » restre. La liqueur dans laquelle il se résoudra » ensuite sera d'une couleur jaune, & étant her- » métiquement bouchée, elle s'élevera en petites » bulles, en forme d'écume, qui surnagera com- » me de la graisse verte fondue. »

« C'est l'*altholizoim correctum* de Paracelse & le fiel de la » terre. Mais ceux qui croyent pouvoir l'obtenir en y » ajoutant du salpêtre ou autre chose semblable, doi- » vent savoir que de pareils sels, quoiqu'on les mêle » souvent & avec soin avec le *ludus*, n'empêcheront » point que les sels ne s'écoulent seuls, & ne laissent » la terre sur l'assiette en forme de lie. Mais le *ludus* » doit être entierement transformé en un sel volatil » teint, qui conserve son premier poids aussi-bien que » le *ludus*, & ce dernier retient les vertus minérales » que le Créateur lui a données. Cette opération est » extremement difficile, moins par rapport à la pré- » paration du *ludus*, qu'à celle de l'*alcahest*. » Van- Helmont, *de Lithiasi, Sect.* 23.

» La liqueur *alcahest*, *l'ens primum salium*, *lili*, le pre- » mier métal, le mercure diaphorétique, ou l'or ho- » risontal, un de ceux-ci, tel qu'il puisse être, (car » tous ont une qualité également dissolvante) suffit pour » guérir toutes sortes de maladies. Van-Helmont, *Res- pondet author. Sect.* 1.

Voici quels sont les secrets de Paracelse.

« 1. La teinture de *lilium* ; réduite d'un *electrum imma- » ture*, à un *vinum vitæ*, dont une partie est le premier

» métal, l'autre l'eſſence des membres.
» 2. Le mercure de vie, le deſcendant parfait de l'anti-
» moine, qui guérit abſolument toutes les maladies
» des nerfs.
» 3. La teinture de *lilium*, qui eſt une préparation anti-
» moniale, qui a les mêmes vertus que la précédente,
» mais qui eſt plus foible.
» 4. Le mercure diaphorétique, qui eſt plus doux que le
» miel, & qui fixé par le feu a toutes les propriétés du
» ſoleil horiſontal. Il fait tout ce que les Medecins &
» les Chirurgiens peuvent ſouhaiter pour la guériſon
» des parties; mais il n'eſt pas auſſi efficace, quant à
» leur renouvellement, que les préparations précé-
» dentes.
» 5. Son *alcaheſt*, cette liqueur immortelle, cette eau
» réſolutive, immuable, qui eſt au deſſus de tout.
» 6. Son ſel circulé, qui réduit tous les corps palpables à
» la liqueur de leurs compoſés.
» 7. L'élément du feu retiré du cuivre, l'élément ou lait
» de perles; mais les eſſences des pierres précieuſes &
» des végétaux, ſont fort inférieures aux précédentes.
» 8. Enfin les ſels volatils poſſedent les mêmes proprié-
» tés que les plantes & quelques minéraux, mais n'ont
» point l'efficacité des remedes univerſels. Le ſel de
» corail qui eſt le ſeul catharctique parmi eux, guérit
» les ulceres des poumons, de la veſſie, du larinx & des
» reins par ſa vertu purgative, & détruit ſouvent la
» goutte.
» C'eſt du mercure ordinaire que l'on tire la liqueur *alca-*
» *heſt* par la diſtilation. Il reſte au fond du vaiſſeau coa-
» gulé & propre à être pulvériſé, ſans que ſon poids
» ſoit ni augmenté ni diminué. On doit cohober l'eau
» des blancs d'œufs avec cette poudre, juſqu'à ce qu'el-
» le ait acquis la couleur du corail. VAN-HELMONT,
Arcana Paracelſi.

» Van-Helmont appelle l'*alcaheſt* ſimplement *eau* dans
» le premier paſſage, & nous dit qu'il connoît une *eau*
» dont il ne doit point découvrir la compoſition, par
» le moyen de laquelle on peut convertir tous les végé-
» taux en une liqueur que l'on peut diſtiler, ſans qu'il
» reſte les moindres feces au fond de la cornue. » Il dit
de plus, « Qu'il mêla une égale quantité d'une certai-
» ne *eau* & de charbons de chêne, & qu'il les mit en
» digeſtion au bain-marie, dans une cornue de verre
» ſcellée hermétiquement. »

Il l'appelle auſſi une *eau épaiſſe*, car il dit, « Que dans le
» ſecond Livre des Macabées, Chapitre premier, il
» eſt fait mention d'une eau épaiſſe, qui étoit un feu
» perpétuel, & qui ne différoit peut-être pas de la ſien-
» ne. » Il l'appelle dans un autre endroit *eau diſſolvan-*
te, quand il dit, « La liqueur *alcaheſt* eſt une eau diſ-
» ſolvante immuable. » Mais il approche de plus en
plus de la choſe, lorſqu'il l'appelle en un ſeul mot
(*ignis aqua*); car rapportant allégoriquement la ma-
niere dont il en eut connoiſſance, il prétend, « Qu'il
» reçut une bouteille ſur laquelle étoit écrit *ignis aqua*
» en un ſeul mot; nom parfaitement ſimple, unique, in-
» déclinable, indiviſible & immortel. » Il l'appelle
encore rosée, *latex*, compoſée des plus petits ato-
mes qui puiſſent exiſter dans la nature: mais il lui don-
ne très-ſouvent le nom de liqueur, *liquor*. " On peut
„ connoître au moyen de la liqueur *alcaheſt* de Paracel-
„ ſe, combien chaque végétal contient de chaque mi-
„ nérai. „ Il l'appelle auſſi *liqueur* diſſolvante. Il pa-
roît par ce qu'on vient de dire, que cet *arcanum* avoit
une forme liquide & étoit une eſpece d'eau. Dans un
autre endroit il ſe ſert des termes de *feu d'enfer* comme
d'un ſynonime, car il dit expreſſement, " Le *feu d'en-*
„ *fer* eſt la liqueur *alcaheſt* de Paracelſe; le ſable pri-
„ mitif réſiſte à l'art & à la nature, & on ne peut le
„ changer par aucun moyen, ſi ce n'eſt par un feu d'en-
„ fer artificiel, dans lequel le ſable ſe convertit en ſel. „
Suppoſé que Van-Helmont ait pris ce nom dans Para-
celſe, on peut ſavoir ce qu'étoit l'*alcaheſt*, à cauſe que
Paracelſe a écrit ſur ce feu infernal.

Van-Helmont dit enſuite, " C'eſt un ſel excellent & ad-

„ mirable qui eſt arrivé au plus haut point de pureté &
„ de ſubtilité qu'il ſoit poſſible dans la nature. „ Il ſem-
" ble l'appeller pour cette raiſon *ens primum ſalium*;
ſal circulatus, & *ſal circulatus Paracelſi*. Il en parle
dans ſon Livre de *Renovatione & reſtauratione*. Si Van-
Helmont a agi de bonne foi dans cette affaire; nous
pouvons au moyen de ces termes ſynonimes & des Ou-
vrages de Paracelſe, eſpérer de découvrir la nature de
ce menſtrue ſurprenant. Mais il eſt bon avant de paſſer
plus avant, de conſidérer ſon origine. Premierement,
" il n'exiſte point de lui-même dans la nature, car la
„ nature eſt ici en défaut. „ Il aſſure dans le même en-
droit, " Que l'on peut convertir par art une partie de
„ la terre en eau „; mais il nie en même tems, " Que la
„ nature puiſſe le faire toute ſeule, à cauſe qu'elle ne
„ produit aucun agent capable de convertir de la terre
„ véritable en ſel & en eau.

„ Cet agent ne ſauroit exiſter non plus ſans le ſecours de
„ la Chymie, qui ſeule découvre une liqueur qui ne
„ peut recevoir aucune altération, étant réduite aux
„ plus petits atomes qui puiſſent exiſter dans la nature.
„ On ne doit point eſpérer d'y réuſſir par le ſecours de
„ la Chymie ordinaire, mais par celui de l'art des
„ Adeptes. Cet agent, comme il l'aſſure expreſſément,
„ eſt la derniere & la plus parfaite production de cette
„ Chymie ſublime. Il dit enfin, la Chymie prépare un
„ diſſolvant univerſel, comme le plus admirable de ſes
„ effets. Il n'y a point dans cet art d'opération plus dif-
„ ficile que la préparation de l'*alcaheſt*, ni rien de plus
„ laborieux. La connoiſſance de cette opération ne peut
„ s'acquérir par la lecture ou la ſpéculation; mais par
„ une plénitude de ſavoir, comme l'on n'en eſt que
„ trop convaincu, ce qui fait que peu de perſonnes peu-
„ vent ſe flater d'en avoir connoiſſance. De-là vient
„ que la préparation de cette liqueur eſt au-deſſus de
„ l'intelligence humaine, par ſa difficulté & par la pa-
„ tience qu'elle exige: car quand même on ſeroit aſſez
„ verſé dans la Chymie pour eſpérer de parvenir à la
„ connoître, à moins que le Tout-puiſſant n'y condui-
„ ſît, on n'y arriveroit jamais; car celui qui poſſede ce
„ ſecret doit être choiſi par un privilége particulier:
„ Dieu ſeul en eſt le diſpenſateur, pour des raiſons
„ qui ſont connues aux Adeptes. „

Il paroît par ce que nous dit Van-Helmont de l'origine
de l'*alcaheſt*, combien ceux-là ſe trompent, qui s'i-
maginent follement de pouvoir le préparer ſans peine.
Rien ne découvre mieux leur ignorance & leur mau-
vaiſe foi, que ce procédé. Les eſpérances dont ils
nous flatent ne doivent point non plus nous ſéduire,
car Van-Helmont fait voir la fauſſeté de leurs promeſſes,
en avançant ouvertement, " Que comme il n'y a dans
„ toute la nature qu'un ſeul feu, (*Vulcanus ardens*) *un*
„ *feu ardent*, de même il ne peut y avoir qu'une ſeule
„ liqueur qui puiſſe diſſoudre tous les corps & les ré-
„ duire à leurs premiers principes, comme les Adeptes
„ peuvent en rendre témoignage. „

La connoiſſance de cette doctrine m'a mis en état d'im-
poſer ſilence à un grand nombre d'ignorans riches en
promeſſes & en eſpérances, & quelquefois remplis d'ar-
tifices: car leur ayant fait quelques queſtions, ils ont
découvert par leurs réponſes leur profonde ignorance
dans la ſcience qu'ils ſe vantoient de poſſéder.

Examinons maintenant les vertus étonnantes que l'on at-
tribue à ce ſecret merveilleux. « Ce menſtrue peut fai-
» re éclater ſon pouvoir diſſolvant ſur tous les corps
» ſenſibles ſoit ſimples ou compoſés, volatils ou fixes,
» ſolides ou liquides, animaux, végétaux ou foſſiles;
» même ſur l'or & le mercure, ſur leſquels rien ne
» peut agir au point d'affecter leurs parties les plus inti-
» mes ». Voici comme il s'explique.

» L'expérience m'a appris que toutes les ſubſtances pier-
» reuſes, les pierres précieuſes, les pierres à feu, le
» ſable, les marcaſſites, les craies, la terre, les briques,
» la chaux, le ſoufre, &c. peuvent être transformés en
» un ſel actuel de même poids que le corps d'où on l'a
» tiré: on réduit les végétaux, la chair, les os, les poi-

» ſons & autres choſes ſemblables, à leurs trois premiers » principes ; on convertit cependant les métaux en ſel » avec peine à cauſe du mélange intime de leur ſel & de » leur terre ; car le ſable ou la terre principe réſiſte à » l'art & à la nature qui ne peuvent par aucun moyen » lui faire perdre ſa premiere fermeté : mais à l'aide du » feu infernal artificiel, le ſable ſe change en ſel & en- » fin en eau. L'*alcaheſt* de Paracelſe transforme tous les » corps naturels en les ſubtiliſant ». Et dans un autre en- » droit. « Tous les corps ſe convertiſſent aiſément en eau » au moyen de la liqueur *alcaheſt* de Paracelſe, ſans en » excepter ceux que l'on peut réduire à leur trois pre- » miers principes. On peut auſſi avec ſon ſecours con- » vertir tous les végétaux & même le charbon en une li- » queur qui ne laiſſe aucunes feces dans la diſtilation ; » car la même liqueur *alcaheſt* réduit parfaitement tous » les corps palpables qui exiſtent dans l'Univers à leur » premiere vie, ſans en excepter les poiſons de quelque » nature qu'ils ſoient, & diſſout tous les corps avec au- » tant de facilité que l'eau chaude diſſout la neige ; rien » ne lui réſiſte, pas même l'huile, l'eſprit de vin, le » bois de cedre, toutes les eſpeces d'élixirs de proprié- » té ; le *Ludus* de Paracelſe, le mercure, l'or, que l'on » ne peut réduire avec aucun autre diſſolvant que ce » ſoit à ſes premiers principes, de ſorte qu'il eſt beau- » coup plus aiſé de faire de l'or de ce qui ne l'étoit point » auparavant, que de produire quelque choſe avec ce » métal qui en ſoit tout-à-fait différent ; » vérité dont tout le Corps des Adeptes demeure d'accord.

Voyons maintenant la maniere dont l'*alcaheſt* agit ſur les corps qu'on lui préſente. Nous trouvons d'abord qu'il tire ſon efficacité d'un degré modéré de chaleur, ſoit qu'il agiſſe dans la digeſtion, la diſtilation & la cohobation ; « car ayant mis l'*alcaheſt* avec une égale quan- » tité de charbon de chêne en digeſtion pendant trois » jours au bain-marie dans une cucurbite ſcellée her- » métiquement, la ſolution ſe trouva parfaite. Le ſel » circulé réduit par la digeſtion ſeule toutes les huiles » ſous des formes tout-à-fait différentes de celles qu'el- » les avoient auparavant. Si l'on mêle l'*alcaheſt* avec » une égale quantité de bois de cedre coupé par petits » morceaux & qu'on l'expoſe à une chaleur modérée » dans une cucurbite de verre exactement fermée, » tout le bois ſera réduit au bout d'une ſemaine en une » liqueur laiteuſe. Quelquefois auſſi il n'eſt beſoin que » d'une ſimple diſtilation ; car ſi l'on diſtile une ſeule » le fois la liqueur *alcaheſt* du mercure ordinaire, elle » le laiſſe au fond du vaiſſeau ſous la forme d'un *coagu-* » *lum* qu'il eſt aiſé de réduire en poudre ſans que ſon » poids ait diminué ou augmenté, & cela dans l'eſpace » d'un quart-d'heure : mais on a quelquefois beſoin de » recourir à la cohobation pour y réuſſir ; car ſouvent, » lorſque les corps ſont convertis en un ſel du même » poids que celui dont ils étoient auparavant, il eſt né- » ceſſaire de les cohober un certain nombre de fois avec » le ſel circulé de Paracelſe, avant qu'ils aient entiere- » rement perdu leur nature fixe, ce qui arrive princi- » palement aux métaux, ſurtout à l'or, à cauſe de l'u- » nion parfaite de ſes principes. D'un autre côté, ſi » on la tire par une ſeule diſtilation du *Ludus* ou *Ce-* » *villa* de Paracelſe, cette diſtilation dans un auſſi pe- » tit eſpace de tems que celui de deux heures, conver- » tit toute la pierre en un ſel de même poids. Je ne ſai » aucune autre maniere d'appliquer ce diſſolvant uni- » verſel, & il ne paroît point que cette opération exige » un plus grand degré de feu ; la ſeule agitation de ſes » parties cauſée par le feu le rend propre à diſſoudre » tous les corps ; car l'*alcaheſt* lui-même s'éleve dans la » diſtilation avec le ſecond degré d'un feu de ſable ; » mais il ne monte point à la chaleur de l'eau bouil- » lante ».

Rien n'eſt plus ſurprenant dans toute la nature que les effets phyſiques que les Auteurs attribuent à l'action de ce menſtrue : car il convertit entierement le corps ſur lequel il agit, en une matiere dont le poids n'a ni augmenté ni diminué pendant l'opération, & qui paroît

toujours ſous une forme liquide ou ſaline. Il y a néantmoins quelque variété en ceci ; « car le mercure eſt ré- » duit par l'action de l'*alcaheſt* en une poudre fine & » ſubtile qui réſiſte au feu, & qui demeure fixe étant » mêlée avec du plomb. Preſque tous les autres corps » ſe convertiſſent en un ſel d'un poids égal à celui de » leur premiere maſſe. Le charbon de chêne ſe change » auſſi-tôt en deux liqueurs tranſparentes qui different » par leur ſituation & par leur couleur. Le bois de ce- » dre ſe convertit en une liqueur laiteuſe, de même » poids que lui, & en deux huiles différentes, qui ſe » convertiſſent enſuite par une ſimple digeſtion, en un » ſel pur qui ſe mêle aiſément avec l'eau. Mais le *Lu-* » *dus* ou *Cevilla* de Paracelſe, qui eſt une pierre que » l'on trouve au fond du *Schelde*, près d'Anvers, ſe » convertit dans l'eſpace de deux heures par une légere » diſtilation en un ſel de même poids que ce corps, qui » ſe diſſout étant expoſé à l'air, & devient liquide ſans » dépoſer la moindre partie terreuſe. » Il paroît donc par ce qu'on vient de dire, que cette ſolution ſe fait au commencement en différentes manieres, mais qu'à la fin néantmoins, " il réduit tous les corps en une eſ- „ pece de ſel que l'on peut convertir en eau, ſi on en „ excepte le mercure, qui, à cauſe de ſon extreme ſim- „ plicité, qui le rend plus pur que l'or, ne peut point „ ſe convertir en ſel ; ce qui fait qu'il réſiſte à toutes „ les diviſions radicales, ſoit naturelles ou artificielles, „ & qu'il eſt entierement indeſtructible. Après que ces „ corps ont été réduits par le moyen de l'*alcaheſt*, en „ un ſel de même poids, ils conſervent toujours les ver- „ tus qui leurs ſont propres & qui dépendent de leur na- „ ture premiere, ce qui fait qu'ils les poſſedent ſans les „ partager avec d'autres „. Il décrit cette circonſtance en ces termes : " l'*alcaheſt* de Paracelſe transforme tous les „ corps qui exiſtent dans la nature en les ſubtiliſant ; „ car lorſque les corps ſont réduits en parties les plus „ ſubtiles qu'il ſoit poſſible, ils ſe convertiſſent en une „ autre ſubſtance en retenant cependant leurs proprié- „ tés ſéminales. Au moyen du diſſolvant univerſel tou- „ tes choſes retournent à leur *ens primum*, & manifeſ- „ tent leurs qualités naturelles, ce qui leur donne la fa- „ cilité d'acquérir un pouvoir ſans bornes „. Mais il s'explique encore plus clairement lorſqu'il aſſure, " que cette liqueur ſeule réduit tous les corps à leurs „ premiers principes ſans ſouffrir la moindre altéra- „ tion „. De-là vient qu'il s'écrie : " commmencez par „ vous rendre maître de ce diſſolvant homogene & im- „ muable, qui réſout tous les corps en leur premiere ma- „ tiere liquide, & pour lors vous ſerez en état de con- „ noître l'eſſence intime des choſes & d'examiner leurs „ qualités. Tous ces corps ſe convertiſſent donc par ce „ moyen en une matiere ſaline volatile qui conſerve „ toujours ſon eſprit recteur particulier. C'eſt ce qui „ fait qu'elle peut ſe mêler intimement avec les hu- » meurs du corps humain, circuler avec elles dans les » vaiſſeaux, & produire, par tout où elle paſſe, les effets » qui lui ſont propres, eu égard à nos corps, c'eſt pour- » quoi les Chymiſtes donnent à ces ſortes de liqueurs le » nom de *potables* ». On voit donc parce qu'on vient de dire ce que c'eſt que l'or potable des Adeptes, & combien la préſomption de ceux qui prétendent en être maîtres, eſt vaine & mal-fondée. L'or étant corrodé par les acides ne change point de nature, quoique ſes particules ſoient déguiſées : mais l'or potable des Philoſophes eſt une liqueur ſaline de même poids que l'or, qui n'eſt mêlée avec aucun menſtrue, étant ſeulement la premiere matiere pure & ſimple de l'or ou ſon *Ens primum*. Ce qu'il y a de remarquable ici eſt que l'*alcaheſt* ne ſe mêle jamais avec la ſubſtance qu'il diſſout, & qu'il en eſt toujours parfaitement ſéparé ; c'eſt ce qui fait qu'il n'augmente ni ne diminue la ſubſtance du corps qu'il a diſſous & qu'il le laiſſe tel qu'il l'a trouvé. Cela paroît évidemment par ce que dit Van-Helmont, " que „ les deux liqueurs que l'on tire du charbon de chêne „ par la diſſolution, & qui different en couleur & en „ ſituation, s'élevent à la chaleur d'un bain-marie, tan

„ dis que la liqueur diſſolvante reſte au fond du vaiſ-
„ ſeau ſans avoir rien perdu de ſon poids; car elle ne
„ trouve aucun corps auquel elle puiſſe s'unir, étant
„ trop pure, trop ſubtile & réduite à ſes derniers ato-
„ mes, ce qui fait qu'elle dédaigne tous les fermens &
„ demeure toujours ſimple. De-là vient qu'elle n'agit
„ que par une action extérieure ſans ſe mêler avec les
„ corps qu'elle transforme, comme le feu qui eſt très-
„ pur a coutume d'agir ſur les ſubſtances qu'on y ex-
„ poſe, & comme l'eau chaude fond la neige; car cette
„ liqueur ne laiſſe aucune de ſes parties mêlées avec le
„ corps qu'elle diſſout „. Ce menſtrue paroît donc avoir deux grands avantages ſur tous les autres: le premier, qu'il n'agit ni par attraction ni par répulſion, mais ſeulement par un pouvoir réſolutif mécanique contraire à tous ceux dont nous avons connoiſſance, excepté peut-être le feu ſeul. En ſecond lieu, il ne détruit point les propriétés naturelles des ſubſtances qu'il diſſout, néantmoins en diſſolvant les poiſons, il leur fait perdre leurs qualités violentes & mortelles & leur communique les vertus médicinales les plus excellentes, en les réduiſant à leur *Ens primum*, ce qui eſt néantmoins très-difficile à comprendre. Lors donc que les corps ont été réduits par le moyen de l'*alcaheſt*, à leur *Ens primum* ſalin volatil, ſans perdre leurs propriétés ſéminales, ſi on les pouſſe davantage par l'action de ce diſſolvant, ils perdent entierement la vertu ſéminale, qui leur eſt propre; & l'on tire de chacun, quelques différens qu'ils ſoient entre eux, une eau élémentaire ſimple, inſipide, ſans force, & ſans odeur, de ſorte que la trop grande action de ce même menſtrue, nous prive de tous les avantages qu'on en avoit retirés auparavant. Il paroît donc que l'eau qui eſt la derniere matiere de toutes les ſubſtances palpables, n'eſt point ſoumiſe à l'action de l'*alcaheſt*, & qu'étant de nouveau imprégnée de la fécondité ſeminale de quelque ſemence que ce ſoit, on peut la convertir en un nouveau corps quelconque. Ecoutons ce qu'il dit lui-même: « chaque corps eſt » transformé en un ſel actuel de même poids que lui, » & ce ſel étant cohobé un certain nombre de fois avec » le ſel circulé de Paracelſe, perd entierement ſa na- » ture fixe: & ſe convertit en une liqueur qui devient » elle-même à la fin une eau inſipide de même poids » que le ſel d'où on l'a tirée; il n'y a que le feu infer- » nal artificiel qui puiſſe changer le ſable originel en » ſel & enſuite en eau; » & je connois une eau par le » moyen de laquelle tous les végétaux ſe convertiſſent » en un ſuc par la diſtilation, qui s'éleve ſans laiſſer » les moindres feces au fond du vaiſſeau, & qui étant » diſtilée avec les alcalis, ſe réduit totalement à une » eau élémentaire inſipide. Le charbon de chêne con- » verti en deux liqueurs au moyen de l'*alcaheſt*, mêlé » avec un peu de craie & enſuite diſtillé, s'éleve ſans » rien perdre de ſon poids, & avec toutes les qualités » de l'eau de pluie. Toutes ces ſubſtances ſe volati- » liſent tellement, qu'elles s'élevent à la chaleur du » bain-marie; & ſe ſéparent de l'*alcaheſt* qui reſte au » fond ».

Mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, eſt, que ce menſtrue qui opere ſur tous les autres corps d'une maniere ſi merveilleuſe, ne reçoit pas là moindre altération de leur part: de ſorte qu'à cet égard, il reſſemble encore au feu à qui on le compare avec beaucoup de raiſon. C'eſt pourquoi rien n'eſt plus expreſſif que ce qu'on dit, « qu'il agit ſur tous les corps ſublunaires ſans réaction. » Et après qu'il a diſſout le charbon de chêne d'une » maniere ſi extraordinaire, la liqueur diſſolvante reſte » au fond ſans que ſon poids ni ſa force aient dimi- » nué. Car ſa tranſmutation eſt impoſſible, puiſqu'on » ne peut trouver aucun corps qui mérite de lui être » aſſocié, & qu'il eſt unique en puiſſance eu égard à cha- » que ferment auquel il pourroit être ſoumis & mêlé, » ce qui fait qu'il ne ſauroit périr. Dans ſon action la » plus parfaite, il réduit chaque ſubſtance palpable à » ſa vie moyenne, ſans ſouffrir aucun changement, & » ſans que ſes forces diminuent. Il eſt donc immuable » & immortel. Il eſt le ſeul qui ne reçoive aucune al- » tération en agiſſant. De-là vient qu'il agit ſans aucu- » ne réaction de la part du corps auquel on le mêle, » ou ſans préjudice de l'agent; car ce diſſolvant eſt ho- » mogene & immuable, & étant le même tant en quan- » tité qu'en peſanteur & en activité; il eſt auſſi effica- » ce à la millieme opération qu'à la premiere. »

Une autre choſe qui eſt encore remarquable dans ce menſtrue, ce ſont ſes degrés de fixité ou de volatilité dans le feu, qui ſont encore extremement ſurprenans. « Car » après avoir rendu les corps, ſans en excepter les plus » fixes, ſi volatils qu'ils s'élevent à la chaleur modérée » d'un bain-marie, il reſte fixe au fond du vaiſſeau, & » ne monte point avec eux. En même tems, néantmoins, » l'*alcaheſt* lui-même eſt ſi volatil, qu'il monte dans la » diſtilation au ſecond degré du feu de ſable, ce qui » fait qu'on peut le tirer par la diſtilation du mercure » ordinaire qu'il fixe & qu'il coagule. » Voilà donc déterminés au juſte les degrés de chaleur néceſſaires pour que l'*alcaheſt* agiſſe avec toute ſa force ſur tous les corps qui exiſtent dans la nature.

Il eſt bon d'obſerver avant de quitter cette matiere que ce diſſolvant qui ſe conſerve en entier dans toutes ſes opérations, & qui n'eſt jamais vaincu ou laſſé par la réſiſtance qu'il rencontre, eſt forcé de reconnoître un corps auquel il s'unit très-étroitement. Cela paroît évident par le texte de l'Auteur. « La Chymie cherchoit depuis » long-tems un corps ſi pur qu'il ne pût être diſſipé par » aucune ſubſtance capable de le corrompre. Enfin, » elle a été ſurpriſe de la découverte d'une liqueur qui » étant réduite aux plus petits atomes qui puiſſent exi- » ſter dans la nature, conſerve ſa ſimplicité, & dédai- » gne de s'unir à quelque autre ferment que ce ſoit. » On déſeſpéroit de ſa tranſmutation faute de pouvoir » trouver un corps digne de lui être aſſocié. Mais on » a enfin trouvé un corps naturel anomal qui naît ſans » aucun ferment différent de lui. Ce ſerpent ſe mord » lui-même, renaît de ſon poiſon, & n'eſt plus ſujet » enſuite à la mort » : de ſorte que nous voyons ici l'union de deux choſes tout-à fait différentes entre elles. Mais il inſinue cela plus ouvertement & plus diſtinctement, lorſqu'il dit, « que la même liqueur *al-* » *caheſt* réduit tous les corps palpables qui exiſtent dans » la nature à leur premiere vie, ſans recevoir la moin- » dre altération, & ſans que ſes forces diminuent, & » qu'elle n'eſt ſubjuguée & altérée que par ſon ſembla- » ble. Lorſque le mercure, dit encore cet Auteur, eſt » parfaitement ſéparé du ſoufre originel auquel il eſt » intimement uni, il ne reçoit plus aucun changement » de la part du feu, mais il détruit immédiatement » toutes les autres ſemences, excepté ſes ſembla- » bles. »

Voilà la ſubſtance de ce que Van-Helmont a dit de l'*alcaheſt*: l'on doit d'autant plus s'en rapporter à ſon autorité, qu'il eſt le ſeul Auteur de ma connoiſſance qui en parle en ces termes. Les anciens Philoſophes & Chymiſtes ſemblent n'en avoir eu aucune connoiſſance, du moins ils n'en font point mention, quoique ce ſoit une des plus importantes découvertes auxquelles la Medecine ait jamais aſpiré.

Ce que l'on a dit donnera ſans doute envie de ſavoir dans quelle eſpece de matiere on doit s'attendre à trouver l'*alcaheſt*. C'eſt ce qui m'engage à m'arrêter quelque peu ſur ce ſujet, d'autant plus que j'ai fait un nombre incroyable d'expériences, de la plupart deſquelles j'ai eu ſujet de me repentir.

Paracelſe a une liqueur qu'il tire par une circulation extremement ennuyeuſe du ſel marin, qui eſt à ſon plus grand degré de perfection. Il la réduit par une induſtrie infatigable a une huile permanente qu'il appelle *Ens primum ſalium*, *oleum ſalis*, *liquor ſalis*, *aqua ſalis*, *circulatus ſal minor*, *circulatum minus*. Il décrit la préparation laborieuſe de ce *ſal circulatus* ſans obſcurité, excepté qu'il ne dit point quel eſt cet eſprit de vin dont on a beſoin pour ſéparer le pur de l'impur. Cela s'accorde avec le ſentiment de Van-Helmont qui

dit que « le ſel des corps étant cohobé un certain nom-
» bre de fois avec le *ſal circulatus* de Paracelſe, ſe con-
» vertit en eau. » De-là vient qu'il attribue les vertus de *l'alcaheſt* à l'*ens primum ſalium*, & qu'il dit que
» tous les poiſons ſe détruiſent au moyen du *ſal circu-*
» *latus*, qu'il appelle pour cette raiſon le ſel le plus
» ſupreme & le plus admirable, qui eſt réduit au dernier
» degré de pureté & de ſubtilité, ce qui fait qu'il péne-
» tre tous les corps, qu'il demeure ſeul immuable dans
» ſes opérations, tandis qu'il diſſout toutes choſes avec
» une extreme promptitude. Ce *ſal circulatum* agit avec
» beaucoup de force ſur l'huile & l'eſprit de vin. Ce
» *ſal circulatus* réduit les corps à la liqueur de leur
» compoſé, & l'on peut préparer avec lui le *ludus*. »

Mais Paracelſe poſſede un autre menſtrue beaucoup plus efficace que le premier *circulatum minus*, dont la connoiſſance eſt auſſi beaucoup plus difficile, ce qui fait qu'il l'appelle *circulatum majus*, *Archidox. X. cap.* 4. il l'appelle dans le même endroit *materies mercurii ſalis*, & enſuite *feu vivant*, *Archid. X. c.* 4. Il reconnoît dans le mercure ordinaire un feu très-parfait, & une vie céleſte cachée, il ajoute que la quinteſſence du mercure eſt un feu céleſte, étant diſſoute avec ſa mere; ſavoir, avec un *arcanum* de ſel, *Archidox. X. c.* 6. Lors donc que ces deux ſubſtances ſont intimement unies, & devenues pures, ſubtiles & volatiles, elles donnent cette eau mercurielle & admirable dont il donne la deſcription dans le Chapitre de *Corrodente ſpecifico* en ces termes : « L'or meurt ici & ne conſerve
» pas plus long-tems ſa nature, au lieu que dans les
» autres corroſions de ce métal, il eſt ſeulement réduit
» en particules fort petites ſans ceſſer d'exiſter; de ſor-
» te qu'on peut encore le revivifier au moyen d'une ré-
» duction artificielle. Par ce moyen donc, il y a un par-
» fait mariage de l'eau avec l'eau : car l'eau eſt de deux
» ſortes, l'une qui eſt l'eau commune, réſide dans le
» ſel, & l'autre qui eſt métallique réſide dans le mer-
» cure, ſans pour cela que leurs principes ſoient diffé-
» rens. » Il ſemble que Van-Helmont a pris tout ce que je viens de dire dans le même ſens, comme il paroît par ce qui ſuit : « Le mercure interne des
» métaux, parfaitement dégagé de tout ſoufre métal-
» lique eſt indiſſoluble, & réſiſte radicalement à tou-
» tes les diviſions poſſibles, ſoit naturelles ou artificiel-
» les. Je ne puis même connoître la nature de l'eau,
» ſans la baguette mercurielle. Je trouve la nature du
» mercure équivalente à celle de l'eau; car il ne con-
» tient pas la moindre particule terreſtre; mais il eſt
» toujours le fils de l'eau ſeule. » Il dit avec tous les anciens Alchimiſtes : « Si je n'avois vu que le mercure
» élude tous les travaux des Artiſtes, ſoit en s'échap-
» pant entierement du feu, ou en y demeurant ſans
» perdre ſon identité immuable & primitive, & l'ho-
» mogénéité anatique de ſon identité; je douterois de
» la certitude d'un art que l'on ne ſauroit accuſer de
» fauſſeté, & qui eſt beaucoup plus sûr que tous les au-
» tres. De ſorte que ce qui eſt deſſus eſt le même que
» ce qui eſt deſſous, & au contraire. Il eſt donc impoſ-
» ſible à l'art & à la nature de trouver différentes par-
» ties dans l'homogénéité du mercure, même par le ſe-
» cours de l'*alcaheſt*, le mercure étant plus ſimple que
» l'or, & formé avec une plus grande identité anati-
» que : ce qui fait qu'il eſt auſſi indeſtructible que les
» élémens eux-mêmes, & que tous les Etres ſublunai-
» res ſont trop foibles pour ſurmonter le mercure,
» pour l'altérer, le pénétrer, ou le ſouiller. Il n'a rien
» à craindre de l'air, du feu, & des liqueurs acres. Il
» n'eſt affecté par aucun diſſolvant, & encore moins
» pénétré par l'air; de ſorte que rien n'approche dans
» la nature de ce mercure pur. Il reſſemble à l'*ens pri-*
» *mum* des métaux. Enfin, comme ſon exiſtence eſt
» ſimple, il n'eſt point une partie conſtitutive des cho-
» ſes. Ces principes nous font connoître qu'il ne peut
» être dompté ou altéré que par une ſubſtance de mê-
» me nature que lui : Car ce corps naît ſans le ſecours
» d'aucun ferment différent de lui; mais il ſe mord lui-
» même, il renaît du poiſon, & n'eſt plus enſuite ſujet
» à la mort. »

Voilà l'hiſtoire de l'*alcaheſt* de Paracelſe & de Van-Helmont telle que nous l'avons recueillie de leurs Ouvrages avec le plus d'exactitude qu'il nous a été poſſible. Il paroît donc que c'eſt inutilement que l'on cherche ce menſtrue univerſel dans l'urine de l'homme ou dans telle autre matiere animale que ce ſoit. On ne ſauroit non plus le trouver dans le tartre ni dans aucune de ſes préparations, quoiqu'on puiſſe lui ſubſtituer quelquefois ce dernier, à qui on donne le nom de *Vices gerens Principis*. Le phoſphore n'eſt non plus d'aucune utilité pour cet effet, à cauſe que ſes propriétés ſont tout-à-fait différentes de celles que nous avons ſpécifiées. On voit encore que Glauber s'eſt trompé lorſqu'il l'a cherché dans l'alcali fixe du nitre, & que Zwelfer n'a pas eu plus de raiſon que lui d'eſpérer de le trouver dans l'eſprit acide extremement concentré de vinaigre tiré du verd de gris par la diſtillation. Le célebre Guernerus Rolfincius paroît n'en avoir pas eu une meilleure idée, l'orſqu'il a ſuppoſé qu'on pouvoit le tirer d'un alcali fixe, & d'un acide minéral, végétal ou animal. L'on ne retire du ſel de tartre & de l'acide vitriolique qu'un ſimple tartre vitriolé; du ſel de tartre & du vinaigre, qu'un tartre régénéré, & du ſel de tartre ſoûlé de petit lait acide, qu'un tartre tartariſé plus précieux. L'addition du ſel ammoniac ne change pas beaucoup le cas dont nous parlons. Voyez *Ephem. Germ. D.* 1. *art.* 6. 7. *p.* 193-196. *app.* Il faut avouer que perſonne n'a approché de plus près des ſentimens de Paracelſe & de Van-Helmont dans la deſcription de l'*alcaheſt* que Pierre-Jean Taber dans le Manuſcrit ſur l'alchymie qu'il a dedié au Duc de Holſtein, & qui a été inſéré dans les *Eph. Germ. D.* 2. *art.* 8. *app. p.* 111. 117. On y trouve le paſſage ſuivant qui fait beaucoup pour ce que j'ai avancé, « La liqueur *alcaheſt* eſt un eſ-
» prit mercuriel, pur & metallique, ſi étroitement uni
» au corps naturel qui lui eſt propre, qu'il ne compo-
» ſe avec lui qu'un ſeul être indeſtructible & inſépa-
» rable, qui détruit toutes choſes & les réduit à leur
» premier principe. C'eſt le vrai mercure des Philoſo-
» phes, tiré du regne minéral, qui uni à ſon propre corps
» dont il eſt inſéparable, compoſe une liqueur laiteuſe
» & butireuſe, qui pénetre & diſſout toutes choſes. Il
» eſt de deux ſortes, ſimple & compoſé. Le premier
» eſt tiré d'un acide & d'un ſel métallique pur volati-
» liſé avec ſon eſprit, & ſa préparation eſt extreme-
» ment difficile. Mais celle du compoſé l'eſt beaucoup
» plus, car il eſt fait d'un acide minéral, & d'un ſel
» animal & végétal pur. La liqueur *alcaheſt* ou le vrai
» Mercure Philoſophique *Mercurius Philoſophorum*,
» eſt comme le feu, d'une nature incorruptible & inal-
» térable, & reduit toutes choſes à leurs premiers prin-
» cipes. » Joachim Becher dans ſa *Phyſica Subterranea* eſt à peu près du même ſentiment; car il aſſure qu'il a découvert dans le ſel marin une certaine vertu arſenicale & mercurificative, qui n'a beſoin que d'être ſéparée & purifiée pour être un véritable *alcaheſt*, qui ſeroit néantmoins très-différent du *Mercure Philoſophique*. D'où il paroît qu'il regarde le mercure comme une ſubſtance métallique ſulphureuſe ſolide par elle-même, & qui reçoit toute ſa fluidité du ſoufre arſenical contenu dans le ſel commun. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il eût démontré plus clairement la certitude de cette conjecture qui eſt extremement ingénieuſe. La ſubſtance de ce raiſonnement ſe reduit à ceci : « L'argent étant corro-
» dé par l'eſprit de nitre & précipité par l'eſprit de ſel
» marin, devient volatil, & acquiert beaucoup de diſ-
» poſition à approcher de la nature du mercure; ce qui
» fait que le ſel marin peut faire perdre aux métaux
» leur nature fixe, & les convertir en véritable mercu-
» re. » On me demandera peut-être ſi je crois que quelque Chymiſte ait jamais poſſédé ce grand ſecret : à quoi je répons que Van-Helmont ſe plaint de ce qu'ayant eu une bouteille de cette liqueur, il n'eut pas le tems d'en faire l'eſſai, parce qu'on la lui prit, & que Paracelſe

celſe n'attribue point d'auſſi grandes vertus à ce diſſolvant ; de ſorte qu'il eſt difficile d'avancer quelque choſe de certain ſur ce ſujet. J'oſe néantmoins aſſurer que ceux qui prendront la peine d'examiner le ſel marin & le mercure, en ſe ſervant des méthodes que la Chymie nous fournit, n'auront jamais lieu de regretter le tems qu'ils auront employé à cette recherche. BOERHAAVE, *Chymie.*

Il me ſuffit d'ajouter à ce que Boerhaave a dit de l'*alcaheſt*, que le *circulatum minus* de Van-Helmont eſt préparé, à ce que l'on prétend, par une circulation de neuf ſemaines de parties égales d'eſprit volatil d'urine rectifié trois fois, d'alcohol ou d'eſprit de vin extremement rectifié, & de vinaigre rectifié deux fois.

Ceux qui ont connoiſſance des effets que ces liqueurs produiſent ſéparément, ne douteront point qu'elles ne puiſſent, étant unies, compoſer un menſtrue capable d'opérer des choſes ſurprenantes; puiſque les menſtrues neutres de la nature de celui-ci, agiſſent ſur certains corps que les menſtrues acides, alcalis, aqueux ou ſpiritueux ne ſauroient diſſoudre.

Je n'avance ceci que ſur l'autorité d'un Gentilhomme qui l'a appris du fils de Van-Helmont qui a vécu pendant quelques années à la Cour d'Hanovre, ſous la protection de la Princeſſe Sophie, Ayeule du Roi d'Angleterre aujourd'hui régnant.

* L'*Alcaheſt* de Glauber eſt une liqueur alcaline un peu épaiſſe, reſſemblant & approchant en tout des proprietés de l'huile de tartre par défaillance. On la prépare en faiſant détonner ſur des charbons ardens du nitre que l'on réduit par ce moyen en alcali fixe. On l'expoſe enſuite à l'air dans un lieu frais, où il ſe reſout bientôt en liqueur en attirant l'humidité de l'air. On filtre cette liqueur que l'on garde ſous le nom d'*alcaheſt* de Glauber. *Boerh. c.* 11. *p.* 400.

ALCALI, ou ALKALI, eſt un mot dont les Chymiſtes ſe ſervent pour déſigner un corps tout-à-fait oppoſé à un acide. Quelques Chymiſtes d'une imagination déréglée ont établi un grand nombre de théories imaginaires, ſur la ſuppoſition qu'il y a une certaine inimitié entre ces deux ſubſtances.

Cet article eſt aſſez important pour m'engager à l'examiner avec ſoin, quand ce ne ſeroit que pour donner une juſte idée de certaines choſes qui ne ſont connues que des Philoſophes ou des Chymiſtes du premier rang.

Le mot kali qui eſt fort connu ſur les côtes de l'Orient & dans l'Egypte, eſt donné à une certaine plante très-abondante en ſel qui croît ſur le rivage de la mer, les bords du Nil & ſur ceux du fleuve Belus dans la Paleſtine, comme Pline nous en aſſure d'après le témoignage des Anciens. Cette plante ayant aquis ſa parfaite grandeur, donne, lorſqu'on la brule, des cendres d'un gout acre ſalé, ce qui prouve qu'elles contiennent une grande quantité de ſel. Lorſqu'on fait bouillir ces cendres dans l'eau, elles donnent une leſſive extremement acre & ſalée, les ſels ſe ſéparant, ſe fondant & s'uniſſant avec l'eau. Cette leſſive étant ſéparée avec ſoin, laiſſe une matiere griſâtre que l'eau ne peut diſſoudre, qui ne brûle point au feu, mais qui eſt tout à-fait inſipide & d'une nature terreuſe. Si l'on fait évaporer cette leſſive dans un vaiſſeau de fer, il reſte une maſſe blanche, ſolide, d'un gout âcre & cauſtique qui ſe diſſout parfaitement dans l'eau. Comme *lix* en latin ſignifie *cendre*; & *lixa* celui qui travaille aux cendres, Pline emploie les expreſſions ſuivantes, *Cinerum Lixivium*, L. XXXIX. c. 99. & *Lixivium Cinis*; L. XIV. c. 2. 25. L. XV. c. 18. Columella appelle l'eau qui eſt imprégnée de ce ſel, & filtrée, *Lixivium*, L. XII. c. 41. On donne donc aſſez proprement à tous ces ſels le nom de *ſels lixiviels*; quoique la coutume reçue les ait fait appeller *alcalis* ou *ſels alcalis*. Ils ſont encore appellés par quelques-uns *rochetta*, *ſoda*, ou *zoda*. On peut faire du verre commun en mêlant ces ſels avec des cailloux que l'on a fait calciner. On les convertit auſſi en ſavon en les aiguiſant avec de la chaux & les mêlant avec une ſubſtance huileuſe quelconque. Le meilleur

de tous ces ſels nous vient d'Alexandrie, d'Egypte & de Tripoli.

Comme la connoiſſance phyſique que nous avons des choſes n'eſt fondée que ſur les découvertes que font nos ſens dans les corps naturels, il s'enſuit que l'on ne doit déduire leurs différences caractériſtiques que des ſignes ſenſibles que nous découvrons par le moyen des ſens. C'eſt la ſeule maniere que nous ayons pour diſtinguer les corps. Les Caracteres ſuivans de l'*alcali* peuvent donc paſſer pour vrais, & ſuffiſent pour ſatisfaire aux vues du Chymiſte, du Philoſophe & du Medecin.

I. Le *ſel alcali* fixe eſt produit d'une ſubſtance végétale.

II. Sa préparation n'eſt due qu'à l'action du feu, qui réduit cette ſubſtance en cendres.

III. Lorſqu'il eſt ainſi préparé, il ſe conſerve un tems conſidérable dans le feu, & decouvre par-là ſa nature fixe.

IV. Il ſe diſſout entierement dans un air humide en dépoſant cependant un ſédiment.

V. Il imprime un gout âcre quelque peu cauſtique ſur la langue, & excite une ſaveur ſemblable à celle de l'urine, ce qui a fait donner à ces ſels, quoiqu'à tort, le nom de *ſels urineux*, car le gout de ce ſel n'approche d'abord nullement de celui de l'urine: mais lorſqu'il a été quelque tems dans la bouche, & qu'il a excité une ſécrétion plus abondante de la ſalive par ſon aiguillonnement, pour lors les ſels neutres animaux qui ſe trouvent dans la ſalive, dépoſent tout leur acide ſur l'*alcali* fixe, & devenus par-là volatils & alcalins, ils impriment ſur la langue un gout d'urine deſagréable qui n'a pas d'autre origine.

VI. Lorſque ce ſel eſt parfaitement pur & exempt de tout mélange, il n'a pas la moindre odeur, étant extremement fixe, même dans le feu. Mais comme il attire tous les acides, lorſqu'il rencontre quelque corps qui contient un *ſel alcali* volatil, fixé par un acide, & par conſéquent privé d'odeur, il abſorbe auſſi-tôt l'acide, & l'*alcali* ſe trouvant dégagé par ce moyen, devient volatil & affecte les organes d'une odeur alcaline, que l'on attribue fauſſement au ſel fixe. Cela paroît évidemment, lorſqu'on mêle un *ſel alcali* fixe avec de l'urine encore chaude, car la liqueur qui n'avoit auparavant aucune odeur, exhale auſſi-tôt une odeur alcaline deſagréable.

VII. Ce ſel a encore cette propriété qu'étant mêlé avec un acide quelconque, il produit immédiatement une ébullition & une effervеſcence; & compoſe enſuite avec lui une maſſe ſi parfaitement unie, qu'après la ſaturation le mixte ne donne aucun ſigne d'*alcali* ou d'acide, mais l'on obtient toujours par ce moyen un ſel d'un autre nature, que l'on appelle pour l'ordinaire *neutre*.

VIII. Lorſqu'on mêle un *alcali* fixe pur avec le ſuc de tournеſol, de roſes ou de violettes, il change auſſi-tôt ſa couleur naturelle, & le rend vert de rougeâtre qu'il étoit auparavant.

IX. Ce même ſel étant appliqué pendant quelque tems ſur le corps humain lorſqu'il eſt échauffé, & qu'il exhale par conſéquent quelque humidité, il cauſe une inflammation aiguë, ſuivie de tous ſes ſymptomes, qui ſe convertit bien-tôt en une eſcarre griſe, dure, & ſouvent noire, ce qui le rend capable de produire un véritable ſphacele ou mortification.

X. Tous ces ſels ont la vertu de détérger & de nettoyer, il n'en eſt pas de même de ceux qu'on appelle neutres.

Voilà les marques qui peuvent ſervir à nous faire connoître & diſtinguer les ſels *alcalis* de tous les autres, & à nous empêcher de les confondre avec ceux d'une autre eſpece.

On peut encore tirer ces ſortes de ſels fixes *alcalis* de tel végétal que ce ſoit, en le réduiſant en cendres, & en ſuivant la méthode que nous venons d'indiquer. Mais il y a quelques plantes qui n'en donnent qu'une très-petite quantité. De ce nombre ſont celles qui étant vertes & fraîches ont une odeur poignante, picotent le nez & font pleurer; car preſque tout le ſel de ces

plantes eſt volatil, & ſe diſſipe par la chaleur du feu. L'ail, les racines bulbeuſes vomitives, les oignons, la cueillerée, & le becabunga, les roquettes, le velar, le creſſon, les raves ſauvages, le raifort, les ſquilles, les porreaux, la moutarde & autres ſemblables appartiennent à cette claſſe. Le nature a ſi fort perfectionné leurs ſels *alcalis*, qu'ils ſont auſſi volatils que ceux des animaux.

Les Anciens ont eu connoiſſance de ces ſels acres lixiviels. Ariſtote nous dit que les cendres que l'on tire des roſeaux & des joncs par la combuſtion, donnent une grande quantité de ſel lorſqu'on les fait cuire dans l'eau. Et Varron, *de Re Ruſtica*, nous apprend que certains peuples qui habitent aux environs du Rhin, ſubſtituent au ſel foſſile ou marin, dont ils ſont privés, un charbon ſalé qu'ils tirent par la combuſtion de certaines eſpeces de bois. D'où il eſt évident qu'ils n'ignoroient point la méthode dont ſe ſert Trachenius pour préparer ces ſels, pour les rendre moins acres & plus approchans de la nature des ſels neutres. Pline aſſure que les cendres ont la qualité du ſel, mais qu'elles ſont moins fortes; & que la lie du vin brulée a la vertu du nitre (le nitre des anciens.) Il parle dans un autre endroit d'un nitre que l'on tire du chêne brûlé, & qui y eſt peu abondant à ce qu'il dit. *L. XXXI. c.* 10. Il nous apprend encore que l'on employoit dans ſon tems les cendres dans la Medecine, & que la leſſive qu'on en tiroit paſſoit pour un excellent remede. Toutes ces autorités auxquelles on pourroit en ajouter un plus grand nombre d'autres, prouvent ſuffiſamment que la découverte des *alcalis* n'eſt pas auſſi moderne qu'on ſe l'imagine.

On n'a point encore découvert de ſels naturels à qui les caracteres précédens conviennent, les ſels *alcalis* n'étant tirés des végétaux que par l'action du feu. Mais il a commencé d'exiſter de ces ſels dès la premiere fois que les végétaux ont été réduits en cendres; d'où il ſuit qu'il doit s'être engendré dans tous les ſiecles, & dans tous les lieux où cette combuſtion s'eſt faite une quantité prodigieuſe de ce ſel, qui eſt à la fin retourné dans la terre avec les cendres. La terre auroit donc dû pendant la révolution d'un ſi grand nombre de ſiecles être entierement convertie en cette eſpece de ſel, ſi la nature de ce ſel étoit immuable. Mais cela n'eſt point, car ces ſels en rendant la terre fertile perdent leur nature alcaline, & s'imprégnant de l'acide de l'air, deviennent neutres.

Il eſt bon de remarquer encore qu'on n'a jamais pû tirer un ſeul grain d'*alcali* fixe de toutes les plantes qui croiſſent ſur la ſurface de la terre, lorſqu'on les a laiſſées ſécher ou pourrir; au contraire elles ſe ſont toujours diſſippées en des particules volatiles, imperceptibles aux ſens, ou elles ont laiſſé une ſubſtance qui ne paroît point différente de la terre ordinaire. Cette expérience qui a été généralement confirmée dans tous les ſiecles, prouve évidemment que la nature ne produit jamais un ſel *alcali* fixe dans les parties ſolides ou fluides des végétaux.

Il eſt donc certain que c'eſt le feu & non aucune opération végétale naturelle qui communique aux ſels fixes *alcalis* leur nature ſpécifique. Mais cela paroît beaucoup plus évident par l'expérience ſuivante, qui ne manque jamais de réuſſir de la même maniere :

Prenez quelqu'un des végétaux, qui étant brûlés donnent une grande quantité de ſel *alcali* fixe, faites-le corrompre entierement, il deviendra extremement fétide, & la plupart de ſes parties ſe volatiliſeront. Si vous le faites brûler, alors il ne donnera pas la moindre portion de ſel fixe, & ce qui reſtera ſera une terre parfaitement inſipide.

Cette expérience ne nous permet plus de douter que les ſels *alcalis* ſoient l'ouvrage du feu, de même que le verre que perſonne n'a jamais regardé comme une production végétale, quoique les ſels *alcalis* entrent dans ſa compoſition, & ſoient néceſſaires à ſon exiſtence.

On doit encore ſavoir que ces ſels *alcalis* peuvent ſe réſoudre en une partie conſidérable, qui eſt ſaline, dure, amere, & preſque vitrifiée; en une ſimple terre, & en un ſel *alcali* plus fort & plus pur que le premier; ce qui nous donne lieu d'obſerver que ces ſels *alcalis* ne ſont point des ſubſtances ſimples; mais qu'ils ſont compoſés de différentes parties jointes enſemble, & que l'union de leurs principes en une ſeule maſſe qui paroît homogene, eſt l'effet de la violence du feu. Il ſuit donc que la nature ne ſe ſert jamais des ſels *alcalis* fixes comme d'inſtrumens qui lui ſoient propres, à moins que le feu ne les ait auparavant préparés, & lors même qu'elle les emploie ainſi préparés pour venir à bout de ſes deſſeins, ſes opérations ne ſont qu'une ſuite des trois principes qui les compoſent, auxquels on peut en ajouter un quatrieme; ſavoir, une portion d'huile qui ſemble y reſter toujours, ainſi que pluſieurs expériences ſemblent le démontrer.

Il paroît donc que comme ces ſels *alcalis* fixes deviennent de plus en plus ſimples par la ſéparation des parties qui les compoſent, le ſel qu'on en tire par ce moyen doit différer continuellement; car celui qui reſte après la ſéparation de quelques-uns de leurs principes, eſt d'une nature plus ſimple, & doit par une conſéquence néceſſaire agir d'une maniere différente. La potaſſe, par exemple, qui donne le meilleur *alcali*, contient une portion conſidérable de ſel dur, amer & tranſparent, qui ne ſe diſſout pas facilement dans l'eau, & qui étant ſéparé du reſte avec ſoin, procure un *alcali* beaucoup plus pur, & plus propre qu'il ne l'étoit avant cette ſéparation à un grand nombre d'opérations dont on ne vient à bout que par le moyen des *alcalis*.

On doit remarquer encore que ces ſels *alcalis* peuvent recevoir une altération conſidérable du mélange fortuit de quelqu'autre corps, pendant la combuſtion des végétaux, il peut même arriver qu'étant d'une nature fixe, il s'uniſſe à eux & reſte dans les cendres. Suppoſons, par exemple, que le nitre vienne à ſe mêler avec eux; pour lors celui-ci ſe trouvant fixé avec l'autre ſel végétal, produira un *alcali*, qui par l'addition de l'huile de vitriol, jettera une fumée fétide, dont l'odeur reſſemblera à l'eſprit de nitre, ce qui n'arrive jamais lorſque l'*alcali* eſt pur. La même choſe a lieu dans le ſel marin & dans un grand nombre d'autres. Enfin, on doit ſavoir que les végétaux donnent des ſels qui varient à proportion des moyens dont on s'eſt ſervi pour les brûler. Car c'eſt une vérité conſtante que la même plante étant brûlée ſubitement dans un feu extremement vif, donnera un ſel différent de celui qu'on en auroit tiré en la brûlant à petit feu.

Le plus commun des ſels *alcalis*, eſt celui que l'on appelle ordinairement potaſſe. Il nous vient en grande quantité de Curlande, de Pologne, de Moſcovie, & de pluſieurs autres endroits du Nord, où on le fait en brûlant du bois de ſapin, de pin & de chêne dans des foſſes convenables juſqu'à ce qu'il ſoit réduit en cendres que l'on crible immédiatement après. Ces cendres que les Anciens appelloient *Lix*, ſont connues des Modernes ſous le nom de cendres gravelées *Cineres clavellati*, nom tiré des buches *clavæ* ou *clavi*, leſquelles on diviſe pour qu'elles brûlent plus vîte. On diſſout ces cendres dans de l'eau bouillante, & lorſque la liqueur qui contient le ſel, a formé un dépôt terreux, & s'eſt par-là épurée, on la verſe dans un grand vaiſſeau de cuivre où on la fait bouillir trois jours & trois nuits juſqu'à ce qu'elle ait dépoſé le ſel auquel on donne le nom de potaſſe, à cauſe des vaiſſeaux dans leſquels on fait bouillir la leſſive. On doit mettre ce ſel pendant qu'il eſt chaud & ſec dans des tonneaux dont le bois ſoit bien ſec, & n'ait jamais été imprégné d'aucune eſpece d'huile, autrement l'humidité de l'air venant à s'y introduire, il ſe réſout en un fluide gras tout-à-fait ſemblable à l'huile de tartre par défaillance.

Perſonne ne croiroit en voyant la maniere dont ces ſels *alcalis* fixes ſont produits, qu'ils continſſent une quantité conſidérable de terre, & cependant on y en trouve beaucoup, même après les avoir purifiés autant qu'il eſt poſſible, comme il paroît par le procédé ſuivant.

Prenez une leſſive forte de cendres tirées des végétaux, & laiſſez la repoſer pendant long-tems afin que toutes les particules terreſtres qu'elle contient, aillent au fond; elle deviendra par ce moyen auſſi claire que de l'eau. Purifiez-la de nouveau par des filtrations réitérées. Si vous examinez cette liqueur avec un microſcope, vous n'y découvrirez aucune ſubſtance terreuſe. Prenez cette leſſive, & après l'avoir miſe dans un vaiſſeau que vous garantirez de la pouſſiere le mieux qu'il vous ſera poſſible, réduiſez-la à conſiſtance d'huile épaiſſe, & faites évaporer cette liqueur dans un pot de fer bien net en la remuant ſans ceſſe avec une ſpatule de fer, & vous aurez par ce moyen un ſel extremement *alcali*. Cela fait, mettez ce ſel dans un creuſet bien fermé, & expoſez-le à un feu violent, juſqu'à ce qu'il ſoit fondu. Verſez-le en cet état dans un mortier de cuivre chaud, & réduiſez-le immédiatement en poudre avec un pilon que vous aurez ſoin de faire chauffer auſſi. Mettez cette poudre dans un grand baſſin de verre, & expoſez-la à l'air dans un lieu qui ſoit à couvert de la pouſſiere. Ce ſel ſe réſoudra en très-peu de tems en une liqueur parfaitement fluide, & dépoſera une poudre blanche, terreſtre, qui étant entierement ſéparée du ſel avec lequel elle eſt mêlée, ne differera en aucune maniere de la terre que laiſſent les cendres des végétaux, après que tout le ſel en a été tiré. Si vous prenez cette huile de tartre par défaillance, & qu'après l'avoir fait évaporer, vous la calciniez & vous l'expoſiez à l'air comme auparavant, elle ſe diſſoudra de nouveau & donnera une nouvelle huile par défaillance qui laiſſera toujours quelque peu de terre; & ſi vous réitérez cette opération autant de fois qu'il eſt néceſſaire, la plus grande partie du ſel fixe *alcali*, ſe réduira enfin à une ſimple terre qui s'étoit unie à l'autre principe pendant la combuſtion, & compoſoit avec lui le ſel *alcali*. Ce principe ſalin venant à ſe ſéparer de ſa terre, au moyen d'un grand nombre de calcinations & de ſolutions, s'évapore & ſe diſſipe dans l'air, de ſorte que la terre reſte ſeule. Si l'on ramaſſe cependant toute cette terre, & qu'on la peſe, on la trouvera beaucoup plus légere que le ſel dont on a fait uſage; ce qui prouve manifeſtement qu'une grande partie de ce ſel eſt devenue volatile & s'eſt diſſipée. Comme cette expérience réuſſit toujours également, on a droit d'en conclurre que cette terre exiſtoit auparavant dans le ſel *alcali* d'où on l'a tirée, & cela ſous une forme ſi cachée qu'elle ſe diſſolvoit parfaitement dans l'eau, quoique cela ſoit oppoſé à ſa nature. Cette expérience prouve encore que lorſque la terre ſe trouve unie à quelqu'autre principe, elle ſe diſſout totalement dans l'eau, quoique cela ne lui arrive pas quand elle eſt ſeule.

Mais il arrive ſouvent en réitérant cette opération que l'*alcali* change de nature, & ſe convertit en un ſel neutre qui ſe fond au feu avec la même facilité que la cire; ce qui a fait croire mal-à-propos à quelques Chymiſtes qu'ils poſſédoient le ſecret d'*inférer* les ſels fixes *alcalis*; ſecret que les anciens Chymiſtes vantent beaucoup. Mais cet effet ne vient que de l'acide volatil qui ſe trouve dans l'air & qui venant à s'unir à ce ſel, en produit un nouveau compoſé de l'*alcali* & de cet acide, ce qui fait qu'il ſe fond aiſément au feu, quoiqu'il ait entierement perdu ſa nature alcaline.

L'*alcali* fixe que l'on obtient par les moyens que nous venons d'indiquer, poſſede mieux que tout autre les caracteres de l'*alcali*; ce qui fait que nous pouvons nous en ſervir comme d'un modele propre à nous faire connoître la claſſe ſous laquelle on doit ranger les ſels de la nature deſquels on n'eſt point entierement aſſuré. On voit auſſi que les ſels *alcalis* que l'on obtient par la combuſtion, ne ſont point homogenes, mais compoſés de différens principes. Parmi ceux-ci la partie ſaline eſt beaucoup plus petite qu'on ne ſauroit l'imaginer; & quand elle eſt ſeule elle eſt volatile & échappe à nos ſens; de ſorte que nous ignorons encore aujourd'hui ſa véritable nature.

Le ſuc que lon tire du raiſin mûr fermente de lui-même, & eſt appellé moût pendant cette opération; après que cette fermentation a ceſſé, que le marc le plus épais s'eſt précipité au fond du vaiſſeau, & qu'il s'eſt repoſé quelque tems, il devient clair, tranſparent & homogene en apparence. On l'appelle vin nouveau après qu'il a dépoſé ſa lie, qui étoit auparavant diſperſée dans le moût, & qui s'élevant pour lors en forme d'écume, ſe raſſemble enſuite au fond du vaiſſeau. Ce vin étant ſurvuidé laiſſe un marc épais, d'où l'on tire en le paſſant à travers un ſac de canevas, un vin épais qui ſert à faire du vinaigre. La lie qui a reſté dans les ſacs & dans les tonnaux étant brûlée & réduite en cendres, criblée, diſſoute dans l'eau & ſéparée des particules terreſtres qu'elle contient, donne une leſſive fort claire, d'où l'on tire par l'évaporation un ſel tout-à-fait ſemblable au premier ou à la potaſſe, mais plus pur & plus acre. Voilà donc une ſeconde eſpece de ſel *alcali*, qui paroît être devenu plus ſubtil que le premier par la fermentation.

Si après que ce vin a fermenté & qu'on l'a ſéparé de ſa lie, on le laiſſe repoſer quelque tems dans un tonneau bien net, on commencera à y découvrir de petits corps brillans ſemblables à des particules de verre, qui formeront en s'uniſſant enſemble, des globules beaucoup plus grands, qui s'attacheront à toutes les parties du vaiſſeau que le vin touche, & couvriront ſucceſſivement toute ſa ſurface d'une eſpece de croûte pierreuſe, que les Chymiſtes appellent *tartre*. Cette ſubſtance eſt toujours d'un gout acide, & on ne la tire que du vin qui a fermenté & qu'on a eu ſoin de purifier de la maniere que nous l'avons dit ci-deſſus.

Lorſqu'on diſtile le tartre, il reſte au fond de la cucurbite une maſſe noire alcaline & extremement acre. C'eſt la ſeule méthode que nous ayons pour obtenir un *alcali* végétal, fixe & acre dans un vaiſſeau bien fermé; car tous les autres végétaux étant expoſés à un feu violent dans une retorte, donnent un charbon noir qu'il eſt beſoin de calciner une ſeconde fois pour avoir un ſel *alcali* que l'on n'obtiendroit jamais ſans ce moyen. Mais ſi l'on tire ce charbon de la retorte & qu'on le calcine, il donnera un ſel *alcali* blanc, qui ſera beaucoup plus acre & beaucoup plus pur que tous les autres *alcalis* fixes. On voit par cette expérience combien la fermentation hâte la production des *alcalis*, quoiqu'elle augmente & qu'elle engendre un acide en même tems. Il ſuit donc que les acides & les *alcalis* ſont plus promptement produits avec le ſecours de la fermentation, que ſans elle, ce qui eſt une obſervation importante à laquelle peu de gens font attention.

Lorſque les *alcalis* que l'on tire des végétaux ont atteint toute leur perfection par la violence du feu, ils deviennent ſi ſemblables qu'on a bien de la peine à les diſtinguer. Ils different cependant en ce que les verres qui ſont faits avec le même ſable, mais avec différens ſels, n'ont pas tout-à-fait la même couleur, de ſorte que celui dans la compoſition duquel il entre du ſel *alcali* de fougere, differe de celui qui eſt fait avec un autre ſel. Mais les Chymiſtes ſavent que la moindre portion de matiere cauſe une altération conſidérable dans la couleur du verre, & qu'il ne faut que piler le ſel dans un mortier de marbre ou de métal pour s'appercevoir de cette différence. Il paroît donc probable qu'il

peut s'insinuer dans les végétaux quelques particules métalliques, qui étant naturellement fixes dans le feu, sont capables de communiquer certaines propriétés aux sels qui échappent aux sens, jusqu'à ce qu'elles se manifestent par la couleur que les verres en reçoivent. Il est certain qu'un grand nombre de corps contiennent des particules de fer, & peut-être de cuivre.

Les Chymistes ont découvert une autre espece de sel *alcali* fixe, dont Glauber nous a laissé une description fort exacte, & que l'on prépare de la maniere suivante.

Faites fondre du nitre pur dans un vaisseau bien net, vous y appercevrez à peine la moindre agitation. Tandis qu'il est dans cet état, mettez-y un charbon ardent, dans le moment il se fera une violente détonnation, le charbon s'agitera sur la surface du nitre jusqu'à ce qu'il soit consumé, & le nitre se fixera enfin. Réitérez la même opération & il en résultera de semblables effets. Continuez la même chose jusqu'à ce que l'injection des charbons ardens ne mette plus le nitre en mouvement & ce qui restera aura tous les caracteres du sel fixe *alcali*. Il laisse, par exemple, comme lui, une acrimonie caustique & un gout urineux dans la bouche; il fermente avec les acides; étant soûlé d'un acide il se convertit en un sel composé, dont la nature est déterminée par celle de l'acide; il a les mêmes effets que le sel *alcali* que nous avons décrit ci-dessus, par rapport à la production des couleurs, aux précipitations & aux solutions des corps. Ce sel néantmoins differe à quelques égards du premier, en tant qu'il conserve toujours quelque peu de nitre, qui n'est point entierement détruit par le procédé. Il ne se manifeste que lorsqu'on verse dessus un peu d'huile de vitriol; car il s'éleve sur le champ une vapeur dont l'odeur, qui est la même que celle de l'esprit de nitre ou de l'eau-forte, découvre la nature nitreuse.

Dans cette expérience, l'huile de vitriol devient noire pour l'ordinaire en se mêlant avec l'*alcali*, d'où il paroît que le sel *alcali* est mêlé avec quelques parties de charbon. Glauber a eu raison de croire cet *alcali* nitreux différent en quelque sorte des *alcalis* végétaux: mais lorsqu'il le met au-dessus de tous les autres par ses vertus, il tombe dans une exagération dont on ne doit attribuer la cause qu'a l'amour que les hommes ont ordinairement pour leurs découvertes : car il tire autant de vanité de la connoissance de l'huile par défaillance de ce sel *alcali* fixe, que si c'étoit un alcaheſt ou dissolvant universel.

La méthode suivante est la plus prompte que l'on connoisse pour obtenir une grande quantité de sel *alcali*.

Prenez une égale quantité de nitre & de tartre bien purs & bien secs, réduisez-les en poudre, & après les avoir mêlés, jettez-les peu-à-peu dans un vaisseau de fer presque rouge. Il se fera aussi-tôt une déflagration momentanée, & vous aurez un sel *alcali* fixe blanc, qui ne differe de celui que l'on tire des végétaux, que par l'odeur de nitre qu'il laisse échapper lorsqu'on le mêle avec de l'huile de vitriol.

Il y a une autre méthode particuliere de préparer en peu de tems un sel *alcali* fixe avec le nitre, qui consiste en ceci. Après que l'antimoine a eté dépouillé autant qu'il est possible de son soufre, il reste une partie purement métallique à laquelle on donne le nom de régule. Faites fondre ce régule dans un creuset & ajoutez-y une huitieme partie de nitre bien pur & bien sec. Il est surprenant que le nitre, qui se fond pour l'ordinaire avec beaucoup de facilité à un feu ouvert, ne puisse se fondre dans cette occasion qu'avec une chaleur capable de mettre le cuivre en fusion. Lorsqu'il est pouſſé avec un degré de feu suffisant pour le fondre, il acquiert immédiatement une couleur d'or; & lorsqu'on verse le tout dans un cone, le nitre s'éleve sous la forme d'un pain d'or. Après qu'on l'a séparé en agitant le cone, il attire vivement l'humidité de l'air, & il est d'une nature alcaline si acre, qu'il est extremement prompt dans presque touts ses effets. Les plus habiles Chymistes n'ont jamais trouvé le secret de communiquer au sel un pareil degré d'acrimonie. Une chose qui mérite d'être remarquée ici, est que le nitre, qui est le plus froid de tous les sels & qui paroît ne contenir aucune partie alcaline, acquiert, lorsqu'on le fond avec la partie métallique de l'antimoine cette acrimonie, comme par une espece de contact. Il est vraisemblable dans le cas dont nous parlons, que le soufre de l'antimoine s'unit intimement au nitre; car le sel qu'on obtient par cette méthode donne, tandis qu'il est extremement sec & chaud, une teinture rouge avec l'esprit de vin pur, qui est d'une nature excessivement caustique. Cette expérience réussit également, soit que le régule soit fait avec le fer, suivant la méthode de Suchten, ou avec le tartre & le nitre, suivant la méthode ordinaire. Mais cet effet ne sauroit avoir lieu, tant que le soufre externe est uni à l'antimoine, & l'expérience ne réussit que lorsqu'après avoir séparé cette partie, on met la portion réguline restante en fusion avec le nitre. Le changement subit qui survient dans ce cas est d'autant plus surprenant, que le nitre ne s'alcalise jamais avec le soufre, mais se convertit en un sel polychreste amer. Et ce qui rend la chose encore plus extraordinaire est, que le nitre, quelque tems qu'il reste en fusion, ne souffre aucune altération, & demeure toujours le même. Tels sont les effets subits & imprévus qui résultent de la combinaison des corps; d'où il est aisé de conclurre que les conséquences générales que l'on tire dans la Physique, sont sujettes à un grand nombre d'erreurs. Cette expérience nous fournit encore le moyen d'observer la facilité avec laquelle la substance entiere du nitre devient alcaline, comme si c'étoit par un simple contact; car il ne se mêle point ici avec l'antimoine, & ne fait que s'élever sur sa surface.

Voici les propriétés des sels *alcalis* fixes.

Ils attirent l'eau avec beaucoup de force & à une distance considérable, tels que soient les corps dans lesquels elle réside : car lorsqu'on retire un sel *alcali* fixe d'un feu violent, si on l'expose à un air très-chaud tout près du feu & où il n'y ait pas la moindre goutte d'eau, il ne laissera pas de devenir humide & de se dissoudre. Si on le fait sécher sur le feu dans une cucurbite de verre bien nette & bien seche, & que l'on reçoive dans un récipient la vapeur qui s'en éleve, l'*alcali* donnera de nouveau toute l'eau qu'il avoit attirée. Les autres sels auroient perdu leur humidité au même degré de chaleur, & dans le même lieu où l'*alcali* qui étoit sec est devenu humide. Ces sels *alcalis* sont un véritable aimant à l'égard de l'eau qui les dissout & s'unit à eux avec beaucoup de force; & lorsqu'ils sont une fois dissous, une chaleur égale à celle de l'eau bouillante, ne peut les sécher de nouveau parfaitement.

L'huile de tartre par défaillance, par exemple, ne peut se sécher à une chaleur de deux cens quatorze degrés du thermometre ordinaire, qui suffit pour faire bouillir l'eau; mais on doit mettre ce tartre dans un vaisseau de métal, & le remuer continuellement, en employant une chaleur de plus de six cens degrés, pour en séparer toute l'eau qu'il contient. On auroit peine à trouver un corps qui se sépare de son eau avec plus de difficulté.

On a fait les expériences suivantes à dessein de connoître la force avec laquelle les sels *alcalis* fixes attirent l'eau, la quantité qu'ils en absorbent, & la distance à laquelle leur vertu attractive s'étend.

Je mis une once de ce sel *alcali* fixe parfaitement pur & sec, dans un bassin de verre bien net, & l'exposai à un

air ſec dans un lieu ſouterrain, où le moindre vent ne pouvoit pénétrer. Au bout de quelque tems ce ſel ſe trouva imprégné d'environ trois onces d'eau, ſans qu'il lui fût poſſible d'en attirer une plus grande quantité, parce qu'il en étoit tout-à-fait raſſaſié. Il paroît par-là, qu'il faut au moins ſix piés cubes d'air, pour fournir à ce ſel une pareille quantité d'eau : car en ſuppoſant que la péſanteur de l'air ſoit à celle de l'eau comme un à mille, & qu'un pié cube d'eau peſe ſoixante-quatre livres, tous les corps peſans contenus dans un pié cube d'air, peſeront $\frac{9}{125}$ d'une livre. Suppoſons que la moitié de ces corpuſcules peſans ſoit de l'eau pure, & l'autre moitié le reſtant des corps peſans contenus dans l'air, il s'enſuivra qu'il y a environ demi-once d'eau dans un pié cube d'air. Comme donc ce ſel eſt capable d'attirer l'eau à une diſtance ſi conſidérable, nous découvrons par-là une puiſſance ſurprenante dans la nature. Sendivogius a donc eu raiſon d'aſſurer que plus les ſels *alcalis* ſont calcinés, plus la quantité d'eau qu'ils attirent eſt abondante. Il peut ſe faire néantmoins que l'eau contenue dans l'air qui environne celui dans lequel eſt le ſel *alcali*, rempliſſe la place de celle que ce ſel abſorbe.

Pour parvenir à une connoiſſance plus exacte de cette attraction de l'eau par les ſels *alcalis*, Boerhaave prit une grande bouteille de verre bien nette, auſſi ſeche & auſſi chaude que ſi elle n'eût fait que ſortir du fourneau ; il y mit du ſel de tartre très-chaud, très-ſec, & pulvériſé comme nous l'avons dit ci-deſſus ; il ferma enſuite la bouteille avec un bouchon de liége bien ſec, ſur lequel il mit un morceau de veſſie de cochon ramollie avec de l'huile : l'effet de cette expérience fut, que le ſel, qui s'étoit attaché aux parois de la bouteille, devint humide ayant attiré l'eau contenue dans la petite quantité d'air qui étoit enfermé dans la bouteille ; quoique l'air fût extremement chaud & ſec dans le tems qu'il ferma la bouteille.

On n'a pu encore déterminer, avec aucun degré de certitude, ſi les ſels *alcalis* fixes repouſſent l'air ou l'attirent avec tant de force qu'ils aient enſuite de la peine à s'en ſéparer : les expériences qu'on a faites ſur ce ſujet laiſſent la choſe douteuſe. Il eſt très-certain que l'huile par défaillance des ſels *alcalis*, examinée avec la machine du vuide, paroît ne point contenir d'air, puiſqu'elle n'en laiſſe échapper aucune partie lorſqu'on fait ceſſer la preſſion de l'atmoſphere, quoiqu'on ait fait chauffer l'huile à deſſein de le chaſſer : au contraire, il eſt également certain que lorſqu'on mêle les huiles alcalines, par défaillance, avec de l'huile de vitriol, dont on a extrait l'air avec la machine pneumatique, il s'engendre une quantité ſurprenante d'air élaſtique ; il paroît donc plus vraiſemblable que les ſels *alcalis* fixes attirent l'air actuellement, & s'uniſſent à lui avec tant de force qu'il n'eſt pas aiſé de le déloger, à moins qu'on ne détruiſe le tiſſu du ſel au moyen de l'efferveſcence qui réſulte de ſon mélange avec un acide.

Ces ſels *alcalis* fixes, purs & acres, étant mêlés au ſortir du feu avec un alcohol très-pur, l'attirent & s'uniſſent à lui ; mais lorſqu'il y a le moindre mélange d'eau dans les ſels ou dans l'alcohol, pour lors les ſels repouſſent l'alcohol & ne peuvent jamais s'y unir. C'eſt ainſi que les ſels *alcalis* fixes purs diviſent l'eſprit-de-vin en deux parties, qui ne peuvent plus ſe mêler enſuite, c'eſt-à-dire, en une eau ſoûlée de ſel *alcali*, & en un alcohol pur qui nage ſur la ſurface. Voici un autre moyen de découvrir l'attraction réciproque qu'il y a entre l'eau & les ſels *alcalis* fixes.

Prenez une pinte d'alcohol très-pur, mêlez-le avec une petite quantité d'eau, & ajoutez-y enſuite du ſel *alcali* bien ſec. L'*alcali* abſorbera dans un inſtant cette petite portion d'eau, & paroîtra, ſous la forme d'une huile épaiſſe, autour des parois du vaiſſeau, & en même-tems la combinaiſon de l'alcohol & de l'eau n'aura plus lieu.

Les ſels *alcalis* agiſſent encore d'une autre maniere ſur les eſprits vineux ; car, comme l'eſprit que l'on tire du vin, de quelque eſpece qu'il ſoit, par le moyen du feu, contient toujours quelque acide volatil ; cet acide étant avidement attiré par le ſel *alcali*, l'eſprit devient par ce moyen beaucoup plus pur, & acquiert une nature & des vertus différentes de celles qu'il avoit avant cette opération, & avant qu'il eût été ſéparé de l'acide auquel il étoit uni. L'*alcali* même ſe trouve auſſi tout-à-fait altéré, & devient un ſel compoſé d'un acide & d'un *alcali*, deſorte que lorſqu'il eſt parfaitement ſoûlé, on a un ſel neutre.

Ces obſervations nous conduiſent à une méthode de préparer un alcohol pur, ſans le ſecours de la diſtilation ni du feu ; car il ne faut qu'ajouter une quantité ſuffiſante de potaſſe à de l'eſprit-de-vin commun, & les remuer jujqu'à ce qu'ils ſoient entierement mêlés enſemble. Le ſel *alcali* attirera l'eau, & l'alcohol s'élevant ſur la ſurface, il ne ſera beſoin que d'une ſimple décantation pour l'avoir auſſi pur qu'on le ſouhaite. Suppoſé que l'on doute de ſa pureté, on mettra de la potaſſe dans l'alcohol ainſi préparé, on les remuera ; & ſi l'on verſe la liqueur comme auparavant, on la rendra telle qu'on la veut. On découvre toujours, dans cette opération, une huile qui ne paroiſſoit auparavant, ni dans l'eſprit-de-vin, ni dans le ſel *alcali*, mais qui réſulte de leur mélange.

Les ſels *alcalis* ont encore la propriété de s'unir intimement aux huiles tirées des végetaux par la diſtilation ; car lorſqu'on jette du ſel *alcali* très-acre, très-pur & très-ſec dans de l'huile diſtilée, il attire l'huile avec beaucoup d'avidité & avec un bruit conſidérable, & s'unit à elle de telle ſorte qu'il ſe forme immédiatement une eſpece de ſavon. L'huile s'unit au ſel *alcali* avec plus de force, & le ſavon eſt beaucoup plus parfait lorſqu'on met ce mélange dans un lieu ſouterrain ; car, par ce moyen, ils deviennent tous deux demi-volatils, & forment une maſſe qui peut ſe diſſoudre dans l'eau, & qui eſt douée d'un grand nombre de vertus admirables. C'eſt l'*Ens parvum Sapientum*, *le Sapo Helmontianus*, le *Sal volatile tartari* de Starkey, & le *Corrector* de Matthieu, qui a eu autrefois beaucoup de réputation en Angleterre, & enſuite dans toute l'Europe ; car il réſout, avec beaucoup de force, preſque toutes les eſpeces de concrétions viſqueuſes occaſionnées par les humeurs du corps humain : de-là vient qu'il inciſe & atténue les concrétions tenaces qui obſtruent les vaiſſeaux, qu'il aiguillonne ces derniers en même-tems ; deſorte qu'agiſſant ſur les ſolides & les fluides, il hâte les ſécrétions par les ſueurs & par les urines, & détruit, par ces évacuations, la cauſe d'un grand nombre de maladies chroniques. Ce ſavon altere auſſi la nature de pluſieurs ſimples avec leſquelles on le met en digeſtion, & les dépouillant de leur venin, il leur communique des vertus différentes de celles qu'elles poſſedent naturellement. Il faut pourtant avouer que les Chymiſtes, qui ſont toujours prodigues de louanges, ont eu tort de prôner ce remede comme un médicament univerſel. Il eſt bon d'obſerver que cette combinaiſon d'un ſel fixe *alcali*, & d'une huile diſtilée ne réuſſit jamais tant qu'il reſte la moindre portion d'eau dans l'un ou dans l'autre ; deſorte qu'il eſt abſolument néceſſaire de faire chauffer les ſels lorſqu'on les mêle avec l'huile. Il ſuffit même, pour empêcher le ſuccès de l'opération, qu'une petite portion de ſel *alcali* reſte au-deſſus de l'huile, & devienne humide étant expoſée à l'air.

Les ſels fixes *alcalis* forment encore, en s'uniſſant avec les huiles tirées par expreſſion, des végetaux ou des animaux, & avec le ſecours de la chaux, de l'eau & du feu, un ſavon artificiel, comme cela ſe voit tous les jours.

Les ſels *alcalis* attirent les acides animaux, végétaux & minéraux, ſoit ſecs ou humides, purs ou délayés, avec une force incomparablement plus grande que celle avec laquelle ils attirent l'eau ; car dans cette action,

par laquelle ils uniſſent ces acides à eux-mêmes, ils chaſſent avec violence l'air qui réſide dans le ſel & dans l'acide, & font élever une quantité prodigieuſe de bulles d'air, qui paroiſſent & diſparoiſſent auſſi-tôt: cette union fait même qu'ils repouſſent l'eau, & lorſqu'ils ſont ainſi ſoûlés d'acide, il eſt aité de les ſécher de nouveau & de leur faire abandonner l'eau qu'ils retenoient, étant ſéparés, avec beaucoup d'opiniâtreté. L'huile de vitriol pure, par exemple, lorſqu'elle eſt ſeule, ne ſe dépouille qu'avec beaucoup de peine de ſon eau; il en eſt de même de l'huile de tartre: cependant, lorſqu'on les mêle enſemble, l'eau s'en ſépare de telle ſorte qu'on trouve dans le vaiſſeau un ſel preſque ſec, comme cela paroît dans la préparation du tartre vitriolé. Il arrive la même choſe aux autres acides que l'on mêle avec un *alcali*. Le pouvoir néantmoins qu'ont les *alcalis* d'attirer les acides, eſt limité, ce qui fait qu'on remarque beaucoup de variété entre eux, qui paroît cependant venir plutôt de la différence des acides que de celle des *alcalis*. M. Hombert a comniqué au public un grand nombre d'orſervations fort utiles ſur ce ſujet, dont quelques-unes ſont aſſez importantes pour mériter une place dans cet Ouvrage.

Une once de ſel de tartre a abſorbé tout l'acide contenu dans quatorze onces d'excellent vinaigre diſtilé; & après qu'il a été ſec, ſon poids s'eſt trouvé augmenté de trois dragmes trente-ſix grains; la partie reſtante du vinaigre étoit auſſi inſipide que de l'eau. On découvre par ce moyen la proportion qu'il y a entre l'acide & l'eau du vinaigre.

La même quantité de ſel de tartre a abſorbé tout l'acide de deux onces cinq dragmes d'eſprit de ſel; & ſon poids a augmenté de trois dragmes quatorze grains.

Une once de ſel de tartre a abſorbé tout l'acide d'une once deux dragmes trente-ſix grains d'eſprit de nitre; l'augmentation de ſon poids a été de trois dragmes dix grains.

La même quantité de ſel a abſorbé tout l'acide d'une once deux dragmes trente-ſix grains d'eau forte; ſon poids a augmenté de trois dragmes ſix grains.

Une once de ſel de tartre a abſorbé tout l'acide de cinq dragmes d'huile de vitriol; après que le ſel a été ſec, ſon poids s'eſt trouvé augmenté de trois dragmes cinq grains.

Comme ceux-ci ſont les principaux acides, nous pourvons conclurre: premierement, que dans les liqueurs acides, quelques différentes qu'elles ſoient par rapport à leurs maſſes, le principe acide a toujours à peu près le même poids. Le vinaigre, par exemple, qui eſt le plus léger de tous les acides, augmente le poids du même ſel de tartre autant que l'huile de vitriol, qui eſt l'acide le plus peſant & le plus fort. La même choſe eſt vraie à l'égard des autres acides, la différence qu'il y a entre la plus grande & la plus petite augmentation de poids n'étant que de trente-un grains, & cela ſeulement dans le vinaigre, à cauſe que le tartre régénéré, c'eſt-à-dire, le ſel compoſé, qui réſulte du mélange du ſel de tartre & de l'acide du vinaigre, n'eſt point ſéché avec autant de ſoin qu'il le faudroit.

Secondement, les acides ſemblent differer principalement par rapport à la quantité d'eau avec laquelle on les délaye, puiſque l'acide pur a toujours le même poids lorſqu'on vient à l'extraire. Il peut donc ſe faire que le vinaigre eût autant de force que l'huile de vitriol, ſi l'on pouvoit réduire quatorze onces de cette liqueur à cinq dragmes en le dépouillant ſeulement de l'eau qu'il contient, & en aſſemblant l'acide ſous un plus petit eſpace ſans l'altérer. Il eſt néantmoins certain qu'il ſeroit pour lors capable de ſoûler la même quantité de ſel *alcali*.

Troiſiemement, on voit par-là que l'eau fait la plus grande partie de ces liqueurs acides.

Quatriemement, il eſt probable que ſi l'on pouvoit avoir ces ſels purs ſans aucun mélange d'eau, ils paroîtroient pour lors ſous une forme ſolide; mais c'eſt ce dont on n'a pu encore venir à bout. Un froid exceſſif a approché de très-près de la choſe, mais ne l'a point achevée entierement. On peut juger, par ce qu'on vient de dire, des effets que doivent produire les menſtrues alcalins lorſqu'ils agiſſent ſur les ſubſtances qui contiennent quelque acide, ou ſur celles qui ſont actuellement conſolidées & liées entre elles par un acide; d'où il arrive qu'elles retournent à leurs premiers principes lorſque cet acide eſt abſorbé.

Lorſque cette affuſion d'un acide ſur un *acali* eſt faite peu à peu & avec précaution dans des liqueurs chaudes & dans un grand vaiſſeau, ſi l'on agite en même-tems le vaiſſeau après chaque iuſtillation de l'acide, le mélange aquiert un tel tempérament qu'il ne ſe fait plus aucune efferveſcence: & c'eſt ce qu'on appelle le *point de ſaturation*. Si on ajoute enſuite des acides, ils ne cauſent pas plus d'agitation que ſi l'on mêloit de l'eau avec de l'eau, & pour lors le mixte qui en réſulte n'eſt ni acide, ni *alcali*, mais neutre, étant formé par l'union des deux. De-là vient qu'on a appellé les acides mâles & les *alcalis* femelles, & le compoſé des deux hermaphrodite: l'*alcali*, le vuide; l'acide le rempliſſant; l'*alcali* le chaos, & l'acide l'eſprit imprégnant.

L'ébullition & l'efferveſcence violente qui réſulte du mélange d'un acide avec un *alcali*, tandis que l'air & l'eau ſont chaſſés avec force, peut provenir de ce que ces corps chaſſent avec impétuoſité tout ce qui ſe trouve parmi eux lorſqu'ils viennent à ſe joindre: & ſi cela eſt ainſi, cette ébullition & cette efferveſcence ne vient d'aucune contrarieté, mais d'une aſſociation de principes. De-là réſultent naturellement les queſtions ſuivantes: 1. Si les acides contiennent une grande quantité d'air, tandis que les *alcalis* en ſont tout-à-fait privés? Car il eſt certain que les *alcalis* les plus forts étant jettés au ſortir du feu, qui ſelon toute apparence les a dépouillés de l'air qu'ils contenoient, dans une liqueur acide, produiſent une efferveſcence prodigieuſe & une grande quantité d'air. Ceci ne peut-il point nous faire connoître la vraie raiſon pour laquelle les acides engendrent une ſi grande abondance de flatuoſités, lorſqu'ils dominent dans le corps humain? Les ſels neutres produits par la combinaiſon des *alcalis* & des acides ne perdent-ils pas une grande partie de l'air qu'ils contiennent; & n'eſt-ce pas pour cette raiſon qu'ils engendrent ſi peu de vents dans le corps humain? Les acides, ou du moins les corps aceſcens ne ſont-ils point les ſeules ſubſtances propres à fermenter, à cauſe de l'air qu'ils contiennent? Cet air n'eſt-il point la ſource de cette quantité prodigieuſe d'air qui eſt produit par la fermentation? La fermentation ne tend-elle point naturellement à la génération des acides, tandis qu'un feu violent produit les *alcalis*?

Il paroît, par ce qu'on vient de dire, qu'on peut mettre au nombre des cauſes naturelles du mouvement qu'on remarque dans l'univers, le mélange des *alcalis* & des *acides*, & que ce mouvement ceſſe dès que cette combinaiſon eſt parfaite.

Ce mouvement paroît d'une importance conſidérable » dans la végétation, ou plutôt pour préparer la terre. » Les perſonnes qui s'adonnent à l'agriculture ſavent » qu'un labourage fréquent mûrit la terre & la rend » fertile; ou pour parler d'une maniere plus philoſo- » phique, diviſe les parties terreſtres qui forment par » leur union de groſſes mottes, & les réduit en des pe- » tites particules plus convenables à la ſolution qu'el- » les doivent ſubir, pour produire les plantes. Lorſ- » que la terre eſt une fois pourvue d'un ſel *alcali* qui » s'unit intimement aux particules terreſtres; ce qui » arrive bien-tôt, à cauſe que ces ſels attirant l'eau » qui flotte dans l'air, ſe convertiſſent en une huile par » défaillance & pénétrent dans la terre; ces mêmes ſels » attirent encore l'acide de l'air, juſqu'à ce qu'ils en » ſoient ſoûlés, & que tous les deux ſoient devenus » neutres. Pendant que cette neutraliſation s'execute, » l'efferveſcence ſe fait à loiſir & par degrés, à meſure » que le ſel *alcali* attire l'acide. De-là reſulte dans les » parties du ſel qui ſont imprégnées d'un *alcali*, un

» mouvement qui ſépare les particules terreſtes les » unes des autres avec beaucoup plus d'efficacité que » le labourage. Cette ſéparation eſt un excellent pré- » paratif pour la ſolution future ; & en effet, c'eſt un » pas vers elle, puiſque la ſolution d'un corps ne con- « ſiſte qu'à le réduire en des particules aſſez déliées » pour flotter dans le menſtrue qui le diſſout, & aſ- » ſez petites pour devenir tranſparentes, & par con- » ſéquent inviſibles. »

On ne peut point douter que dans l'action de ces ſels *alcalis* ſur les acides, l'eau auſſi bien que l'air ne ſoient chaſſés lorſqu'ils viennent à s'unir. Car quoiqu'ils ſoient parfaitement fluides après leur mélange, ils ſe durciſſent néantmoins dans cet acte de combinaiſon, en des petites mottes ſalines, & paroiſſent dans l'eau ſous la forme de cryſtaux tranſparens, le liquide aqueux flottant ſur la ſurface. Lorſque la ſaturation eſt parfaite, l'eau peut être ſéparée toute pure & ſans aucun gout ſalin ; & pour lors on réduit aiſément ce qui reſte ſous la forme d'une poudre blanche, ſeche & farineuſe au moyen d'une chaleur douce, au lieu que l'*alcali* & l'acide par la combinaiſon deſquels ils ſont produits, ne peuvent point ſe ſécher du tout, ou ſans beaucoup de difficulté.

On doit encore remarquer au ſujet de ces ſels compoſés, qu'il eſt extremement difficile de ſéparer de nouveau l'*alcali* de l'acide par le moyen du feu ſeul, & de les avoir auſſi purs qu'ils l'étoient auparavant. On peut ſublimer, par exemple, le ſel ammoniac qui eſt fait par la combinaiſon de l'eſprit alcalin de ſel ammoniac, & de l'eſprit de ſel marin, en l'expoſant à un degré de feu ſuffiſant : mais il eſt impoſſible de ſéparer par cette voie les deux principes ſalins dont il eſt compoſé. Il en eſt de même du tartre vitriolé, du ſel marin régénéré, du nitre reſſuſcité, du tartre régénéré & autres ſels ſemblables. On a découvert cependant quelques méthodes par le moyen deſquelles on peut réduire ces ſels compoſés aux principes alcalins & acides ſalins qui les compoſent, & pénétrer dans quelques-uns des myſteres les plus ſecrets de la Chymie. Mais il eſt néceſſaire pour en avoir connoiſſance, d'examiner auparavant quelques autres propriétés des *alcalis*.

Quoique les *alcalis* attirent tous les acides dont on a connoiſſance, ils en attirent cependant quelques-uns avec plus de force que d'autres. Ce que j'avance ici eſt ſuffiſamment confirmé par un grand nombre d'expériences. Si l'on verſe, par exemple, de l'eſprit de ſel, de nitre, de ſoufre, ou de vitriol ſur un *acali* parfaitement ſoûlé de vinaigre, ou ſur du tartre régénéré ; l'*alcali* attirera cet acide, & rejettera celui du vinaigre dont il étoit auparavant ſoûlé, de ſorte que l'on pourra tirer enſuite de ce compoſé au moyen d'une chaleur modérée une liqueur approchante de la nature de l'eſprit de vinaigre ; & il reſtera au fond du vaiſſeau une quantité conſidérable de ſel nitreux fixe régénéré. Si l'on verſe de l'eſprit de nitre ſur un *alcali* ſoûlé d'eſprit de ſel, on aura par la diſtilation une eau régale, & il reſtera au fond un ſel nitreux dont la nature ſera extremement altérée. Au contraire, ſi l'on verſe de l'eſprit de ſel ſur un *alcali* ſoûlé d'eſprit de nitre, ce mêlange donnera auſſi dans la diſtilation une eau régale, & le ſel qui reſtera ſera d'une nature nitreuſe, & quelque peu inflammable, quoique différent du ſel marin & du nitre. Dans ces deux cas, comme il n'y a pas une différence conſidérable entre l'acide du nitre & celui du ſel, eu égard à leur force, chacun de ces acides chaſſe l'autre en quelque ſorte, de ſorte qu'ils s'élevent mêlés enſemble & demeurent unis à *l'alcali* dans le reſidu.

Verſez de l'huile de vitriol ſur un *alcali* ſoûlé d'eſprit de nitre ; l'eſprit de nitre eſt immédiatement chaſſé, l'acide du vitriol s'unit à la partie alcaline du nitre, & forme au fond un ſel à peu près de la nature du tartre vitriolé, dont il différe cependant par quelques-unes de ſes propriétés ; à peine a-t'il toutefois quelque choſe de commun avec le nitre. Enfin, ſi l'on verſe de l'huile de vitriol ſur du ſel marin naturel ou factice, il s'élevera auſſi-tôt un eſprit de ſel marin fumant extremement volatil & acide, doué de preſque toutes les vertus de l'eſprit de ſel, excepté qu'il fume davantage, qu'il eſt plus volatil, & que ſa vapeur eſt nuiſible & ſuffocante, juſqu'à ce qu'on l'ait corrigé par des dépurations réitérées. Toutes ces expériences prouvent donc que les acides qui ſont naturellement délayés avec une moindre quantité d'eau, ont beaucoup plus de force pour s'unir aux *alcalis*, que ceux qui ſont délayés avec une quantité d'eau plus grande. On peut même établir pour regle générale, en tant qu'elle ſe trouve confirmée par l'expérience, que l'acide le plus fort chaſſe toujours de l'*alcali* celui qui eſt plus foible que lui, & qui eſt attiré avec moins de force par l'*alcali* ; qu'il s'unit toujours à l'*alcali* d'où l'acide le plus foible a été chaſſé, & occupe la place que ce dernier rempliſſoit auparavant.

Le ſel qui eſt produit de cette maniere perdant la diſpoſition qu'il avoit acquiſe de l'acide le plus foible qui eſt maintenant écarté, acquiert la nature du ſel d'où le dernier acide qui eſt le plus fort, & qui eſt maintenant uni à la partie alcaline, a été tiré. Il faut cependant avouer qu'il y a toujours quelque différence conſidérable entre les ſels que l'on obtient par ce moyen, & les ſels naturels d'où l'on a tiré ces acides les plus forts. Le ſel admirable de Glauber, par exemple, que l'on tire par la diſtilation du ſel marin & de la meilleure huile de vitriol, eſt d'une nature tout-à-fait différente du tartre vitriolé que l'on obtient par la ſaturation de l'huile de tartre avec celle de vitriol. Cela eſt encore vrai par rapport aux autres ſels compoſés. Le ſel, par exemple, que l'on obtient au moyen de l'eſprit de nitre de Glauber, eſt tout-à-fait différent du ſel admirable de ce même Auteur, quoiqu'on les ſuppoſe tirés tous les deux du même acide & du même *alcali*. C'eſt pourquoi la regle que les plus fameux Chymiſtes ont laiſſée, « que les acides transforment toujours les *alcalis* » en leur nature de telle ſorte que l'on peut conſtam- » ment retirer de ce mélange les ſels qui ont aupara- » vant donné ces acides, eſt trop générale & demande quelque reſtriction.

Il eſt encore à remarquer que lorſque ces acides les plus forts ainſi verſés ſur des ſels compoſés, en chaſſent les acides les plus foibles qui entroient dans leur compoſition, & ſe joignent avec les *alcalis* qui reſtent, cette nouvelle combinaiſon ſe fait ſans aucune efferveſcence conſidérable : car les premiers acides qui ſont les plus foibles, abandonnent les *alcalis*, & les derniers & les plus forts occupent leur place ſans aucune ébullition, nonobſtant qu'il ſurvienne une agitation prodigieuſe lorſqu'on mêle un *alcali* pur avec un acide qui l'eſt auſſi. Il ne paroît pas que cette union engendre aucun air quoiqu'il y en ait une ſi grande quantité de chaſſée dans l'autre cas. Il y a donc toute apparence que l'efferveſcence qui eſt ſurvenue dans la premiere ſaturation de l'*alcali* a chaſſé tout l'air, de ſorte que le nouvel acide ne fait autre choſe que s'introduire dans l'*alcali* ſoûlé qui eſt dépouillé de l'air qu'il contenoit, & y demeure ſans chaſſer ou attirer aucun air ; & ce qui paroît confirmer ce que j'avance eſt, que ſi l'on mêle l'acide qui eſt chaſſé par un autre acide plus fort que lui, avec un autre *alcali*, il cauſera une violente efferveſcence, ſuivie d'une grande chaleur, d'un grand bruit & de la génération de l'air, tandis qu'on ne remarque aucun de ces effets dans le ſel compoſé.

Ce que l'on a dit ci-deſſus des ſels *alcalis* ſuffit pour donner une idée générale de leur nature & de leur propriété. Il me reſte à donner les différentes méthodes de les préparer pour les uſages de la Medecine, & à ſpécifier les effets que l'on ſuppoſe qu'ils produiſent dans le corps humain. Comme Boerhaave eſt celui de tous les Auteurs dont les procédés ſont les plus exacts & les réflexions les plus juſtes, ce ſera lui que je prendrai pour guide dans ce que je vais dire.

Je ne puis cependant me diſpenſer de relever deux erreurs dans leſquelles il paroît être tombé par rapport à la théorie de ces ſels, & qu'il ne perd aucune occaſion de

réiterer, tant il eſt ſoigneux de les répandre.

La premiere c'eſt lorſqu'il nous dit que les ſels *alcalis* fixes ne ſont jamais produits naturellement, & qu'on ne les tire des végétaux qu'avec le feu. C'eſt-là une erreur évidente, car le *Natron* d'Egypte, ſuivant ce que les meilleurs Auteurs en diſent, a preſque toutes, ou peut-être toutes les propriétés des ſels fixes *alcalis*. Or c'eſt un ſel naturel que l'on tire de la terre en la faiſant bouillir dans l'eau, ou en faiſant évaporer entierement l'eau de certains lacs ou étangs. On trouve même auprès de Smyrne une terre qui étant cuite dans l'eau, donne après l'évaporation un ſel qui ne differe que peu ou point de la potaſſe à laquelle on peut la ſubſtituer. Il eſt pourtant certain que la chaleur de l'eau bouillante ne ſuffit point pour produire un ſel *alcali*.

Il ſe trompe encore lorſqu'il avance que les ſels *alcalis* fixes tirés des différentes eſpeces de végétaux, ſont exactement les mêmes, & ne different ni par leurs propriétés naturelles, ni par leurs vertus médicinales, quoiqu'il avoue que les ſels des différentes plantes donnent différentes couleurs aux verres, ce qui prouve au moins quelque variété. Il dit de plus que le ſel, nonobſtant la violence du feu auquel on l'a expoſé, contient toujours une portion d'huile végétale; or comme les huiles des végétaux different entr'elles, il s'enſuit que cela doit cauſer quelque différence dans les ſels fixes, & c'eſt ſurquoi le fameux Hoffman eſt d'accord avec moi.

* Je ne ſai ſi l'objection tirée du *Natron* a toute la force qu'on prétend lui donner contre l'opinion de Boerhaave: je crois qu'il faudroit auparavant bien connoître la matiere de ce *Natron*, & c'eſt ce qui n'eſt encore gueres développé. Si le rapport d'un voyageur qui a parcouru l'Egypte & l'Ethiopie eſt vrai, le *Natron*, bien loin de détruire le ſentiment de Boerhaave, ne ſerviroit qu'à le confirmer; il dit qu'entre l'Egypte & l'Ethiopie on trouve de vaſtes plaines marécageuſes par endroits de ſoixante lieues & quelquefois plus, de longueur; ces plaines ſont toutes couvertes de joncs & de roſeaux qui y croiſſent à une hauteur conſidérable. Les habitans de ces pays pour s'ouvrir un chemin d'un lieu à un autre, y mettent le feu dans un certain tems de l'année, & en brûlant ces roſeaux ſe frayent un chemin au travers; maintenant ne peut-on pas ſuppoſer que les eaux qui tombent des montagnes d'Ethiopie après la fonte des neiges, & celles que fourniſſent les grandes pluies qui ſont continuelles pendant trois mois dans ces climats, délayent & détrempent ces cendres, & en font une leſſive qu'elles portent dans les eaux du Nil, qui répand & en dépoſe enſuite les ſels dans toute l'Egypte dans le tems de ſon inondation. Si le fait de la combuſtion des roſeaux eſt vrai, comme j'ai tout lieu de le croire, les conſéquences que j'en déduis me paroiſſent très-vraiſemblables.

Si l'on prend l'expérience pour juge de ce différent, je ſuis perſuadé qu'elle ne prononcera pas en faveur de Boerhaave; car les ſels que l'on tire de certaines plantes étant mêlés avec un acide & ſoûlées, ne laiſſeront pas de cauſer une grande chaleur & un ſentiment de brûlure dans l'eſtomac, tandis que le ſel d'abſinthe ſoûlé avec le même acide, & donné quelques heures après, ne cauſera pas la même incommodité, & produira de meilleurs effets; cela eſt ſi remarquable, que cette différence ſeule m'a ſouvent fait connoître qu'on avoit ſubſtitué d'autres ſels à celui d'abſinthe. Je ſuis même convaincu par les différens effets que j'ai vu produire aux ſels fixes de différentes plantes, qu'il eſt auſſi impoſſible de tirer un ſel qui ait exactement les mêmes vertus que celui d'abſinthe, d'une autre plante, qu'il l'eſt de produire une plante d'abſinthe avec la ſemence de quelqu'autre végétal, & je crois qu'on peut dire la même choſe des ſels fixes *alcalis* de genêt, de tiges de feves, de mente, de fougere & de pluſieurs autres végétaux. Il faut cependant avouer que les ſels *alcalis* fixes de tous les végétaux ſe reſſemblent beaucoup par leurs qualités ſenſibles; mais comme la nature agit par des voies que nous ignorons, & tire des propriétés méchaniques de ſources qui nous ſont inconnues, il eſt auſſi dangereux qu'imprudent, de déterminer quelque choſe d'après la théorie, avant qu'elle ait été confirmée par un grand nombre d'expériences.

Méthode de préparer un ſel alcali fixe par la combuſtion des végétaux, ſuivant la maniere de Tachenius.

I. Mettez dans une poîle large & profonde une quantité de feuilles & de tiges de romarin verd, nouveau, ſec, & mondé, & par-deſſus une plaque de fer qui le preſſe & le couvre de tous côtés. Placez la poîle ſur le feu, que vous augmenterez par degrés juſqu'à ce qu'elle ſoit rouge. La plante fumera, répandra des vapeurs odoriférantes, & ſe convertira en charbon. Ajoutez-y de nouveau romarin, couvrez-le, preſſez-le, & procedez comme auparavant, juſqu'à ce qu'il ſoit réduit en charbons. Continuez de même juſqu'à ce que vous en ayez une quantité ſuffiſante pour l'uſage que vous voulez en faire. Pendant cette opération, prenez garde que la plante ne s'enflamme, ce qui n'arrivera point, ſi on la couvre de telle ſorte qu'elle n'ait aucune communication avec l'air, car dès qu'il vient à s'y introduire, elle s'allume, ce qui gâte l'opération; c'eſt-là ce qu'on appelle l'Uſtion d'une plante, & l'opération eſt d'autant plus parfaite, qu'elle eſt plus lente & plus ſucceſſive. La plante étant ainſi brûlée eſt noire, friable & amere, & étant bouillie dans de l'eau on découvre à peine quelque ſel dans la décoction, mais elle a un gout amer & brûlé & eſt ſudorifique; on ne découvre donc preſque aucun ſel dans une plante que l'on réduit en charbon par la calcination, ſoit par la leſſive qu'on en fait, ou par le gout du charbon.

II. Après que la premiere partie de ce procédé aura été exécutée comme il faut, on ôtera la plaque de fer qui couvroit le romarin, & on laiſſera la poîle avec la plante qu'elle contient, ſur le même feu; dès que l'air vient à s'y introduire, la plante qui eſt devenue noire prend feu, mais on doit le modérer avec ſoin & le régler en ne lui en donnant qu'autant qu'il en faut pour que les différentes couches brûlent ſucceſſivement. Après que la partie ſupérieure qui eſt contiguë à l'air a pétillé pendant quelque tems, la flamme s'évanouit & la matiere blanchit; mais la partie du végétal que ces cendres couvrent, demeurent noires & brûlent toujours, ce qui fait que l'on doit remuer la plante avec une baguette de fer, juſqu'à ce que toute la maſſe ait pris feu ſucceſſivement, & ait été par cette agitation continuelle expoſée pendant un tems ſuffiſant à l'air & au feu, & ſe ſoit convertie en une maſſe blanche homogene, qui eſt pour lors en petite quantité, peſante & également blanche. Lorſque cela eſt fait, il eſt impoſſible d'exciter une ſeule étincelle dans la maſſe avec le feu le plus violent, quoique s'il reſtoit une feuille noire que l'air vint à toucher, elle s'enflammeroit de la même maniere que le reſte.

Après que toute la plante eſt ainſi blanchie, elle a un gout ſalin, acre & quelque peu urineux, qu'on n'y apperçoit jamais tant que la partie noire, qui eſt une huile pure & inflammable, continue d'y être unie; mais auſſitôt qu'elle eſt entierement conſumée, le ſel que le feu n'a point détruit commence à ſe découvrir; d'où il paroît que la deſtruction de l'huile eſt néceſſaire pour pouvoir obtenir le ſel qu'on deſire.

III. Les cendres étant ainſi préparées, on les laiſſera une heure ou deux ſur le feu, en les entretenant toujours rouges & les remuant continuellement avec une baguette de fer, ce qui acheve la combuſtion de la plante pour le ſel de Tachenius. Dans la premiere partie de cette opération l'action du feu qu'on a ſuffoquée après avoir chaſſé l'eau, unit intimement les principes ſalins & huileux de la plante & en compoſe un mixte ſulphureux ſalin, pour me ſervir du langage des Chymiſtes, qui eſt en quelque ſorte d'une nature ſavoneuſe, mais qui contient en même tems une grande quantité de terre très-ſubtile.

IV. Mettez les cendres précédentes dans un vaiſſeau de fer bien net, avec ſix fois leur poids d'eau de pluie, faites-les bouillir en les remuant ſouvent avec une cuillier de fer. La liqueur qui s'élevera ſur la ſurface ſera acre, lixivieuſe, & ſaline, & contiendra une grande partie du ſel qui étoit dans les cendres, tandis que la terre reſtera au fond. Verſez là & filtrez-là toute bouillante, juſqu'à ce qu'elle devienne parfaitement limpide, & gardez-la ſous le nom de leſſive pour le ſel de Tachenius. Si l'on fait bouillir la terre qui a reſté au fond du vaiſſeau ou dans le filtre, dans de l'eau nouvelle, elle donnera encore de la leſſive qui contiendra moins de ſel, & dont le gout tiendra davantage de l'acrimonie de la chaux. On peut la filtrer auſſi & la mêler avec la premiere. Réitérez la même opération juſqu'à ce que l'eau demeure auſſi inſipide que lorſqu'on l'a miſe. On peut jetter ces dernieres leſſives comme tout-à-fait inutiles. Verſez de l'eau de pluie ſur la terre qui reſte, agitez-la & verſez-la lorſqu'elle ſera devenue trouble. Continuez de même juſqu'à ce que le le ſable qui ſe précipitera ſeul au fond du vaiſſeau, ſoit tout-à-fait ſéparé des cendres qui ſe mêleront les dernieres avec l'eau. Mêlez ces eaux troubles enſemble & laiſſez-les repoſer; elles dépoſeront une terre qui étant ſechée eſt une terre preſque vierge, ſimple, végétale & élémentaire, propre à faire des coupelles.

V. Faites évaporer la leſſive dont nous avons parlé ci-deſſus, dans un vaiſſeau de fer bien net, juſqu'à ce qu'elle ſoit parfaitement ſeche, en la remuant ſans ceſſe ſur la fin du procédé, pour empêcher qu'elle ne s'attache au vaiſſeau: & vous aurez par ce moyen un ſel tirant ſur le brun, d'un gout acre & quelque peu alcalin, qui ſe diſſoudra ſucceſſivement à l'air, mais non point auſſi promptement qu'un parfait *alcali*. Ce ſel eſt d'autant plus brun qu'on le prépare avec plus de ſoin, & qu'il contient une quantité d'huile beaucoup plus grande.

VI. Si l'on met ce ſel dans un creuſet au feu de fuſion juſqu'à ce qu'il devienne rouge, il ſe fondra beaucoup plus vîte que le véritable ſel fixe *alcali*; & pour lors on peut le verſer ſur une plaque de cuivre bien nette, & lui donner la forme de petits gâteaux. On a donc par ce moyen le véritable ſel fixe végétal de Tachenius, que l'on peut rendre toujours plus pur en l'expoſant à l'humidité de l'air, ou en le diſſolvant dans de l'eau de pluie, en filtrant enſuite la liqueur & la laiſſant repoſer pendant un tems ſuffiſant, juſqu'à ce qu'il ſe forme une pellicule ſur la ſurface; en la laiſſant encore dans le même endroit, elle ſe réduira en des petites mottes ſalines, qui ſont des cryſtaux beaucoup plus purs que le reſte du ſel; ils ne contiennent aucun *alcali* acre, car l'huile de la plante s'uniſſant au ſel *alcali*, corrige ſon acrimonie. Il eſt à remarquer que la couleur de ce ſel s'altere aiſément, lorſqu'il vient à y tomber quelques morceaux de charbon pendant qu'il ſe fond; car il prend immédiatement une couleur plombée qui varie ſuivant que la quantité de charbon eſt plus ou moins grande.

Obſervations ſur les procédés précédens.

I. Ces ſels ne ſont ni acres, ni ignés, mais un compoſé ſalin d'une huile étroitement unie par le feu à un *alcali* acre, & ils different d'un ſel cauſtique, acre & alcalin, à proportion que la plante eſt plus long-tems brûlée, & qu'on les garantit de l'air pendant l'opération; par ces moyens leurs vertus médicinales augmentent auſſi à proportion.

II. C'eſt pour cela qu'ils ne ſont pas d'une nature ſi contraire à l'acide que les *alcalis* purs, & qu'ils n'en détruiſent pas une auſſi grande quantité. Lorſqu'ils ſont préparés comme il faut, ils peuvent tenir lieu en quelque ſorte de ſel marin & de ſel foſſile, comme Varron l'a obſervé.

III. Ces ſels étant expoſés à l'air pendant un tems conſidérable, attirent l'eau qu'il contient & ſe fondent, mais plus lentement & avec beaucoup plus de difficulté qu'un *alcali* pur, quoiqu'il ſe diſſolvent immédiatement dans l'eau.

IV. Ils ſe mêlent promptement avec toutes les humeurs du corps humain, même avec les parties huileuſes & la bile qui eſt épaiſſie, par le ſecours de la chaleur vitale, & l'action des fluides.

V. De-là vient qu'ils ſont capables de pénétrer dans les vaiſſeaux ſanguins, ſéreux, lactiferes, lymphatiques, urinaires, ſudoriferes & biliaires; mais non point dans les nerfs.

VI. Etant mêlés & délayés avec les fluides animaux, ils peuvent avec le ſecours de la chaleur naturelle & des actions vitales, réſoudre les principales concrétions qui ſe ſont formées dans les humeurs; ſurtout étant aidés par les frictions, l'exercice du cheval & autres ſemblables exercices. Ils ne ſauroient cependant diſſoudre les pierres qui ſe trouvent dans le corps, comme un menſtrue, mais ils peuvent les uſer, au moyen du mouvement mécanique & du frotement qu'ils augmentent dans le corps, & les déterminer particulierement vers les paſſages urinaires. Ils n'ont aucun pouvoir ſur les maladies des ſucs nerveux, ce qui fait qu'ils ne ſont point capables de guérir une véritable goutte; étant délayés avec de l'eau chaude, & ſecondés du mouvement, ils deviennent extremement pénétrans, & s'inſinuent juſques dans les parties les plus intimes du corps.

VII. Lorſque ces ſels viennent à ſe mêler avec les humeurs, ils y agiſſent avec une acrimonie qui n'eſt point pernicieuſe, mais qui rend néantmoins les liqueurs beaucoup plus actives qu'elles ne l'étoient dans leur état naturel, ce qui fait qu'ils irritent les parties ſenſibles des nerfs, & rendent leurs vibrations plus fortes qu'à l'ordinaire. Ces propriétés les rendent d'un grand ſecours dans les cas où le corps eſt languiſſant, dans les maladies lentes, hypocondriaques & hiſtériques, & dans celles qui proviennent ſimplement d'inaction.

VIII. De-là vient qu'ils produiſent des effets très-conſidérables dans les obſtructions des vaiſſeaux, car ils agitent tout le ſiſteme nerveux & diſſolvent en même tems les fluides qui ſont coagulés; & par leur peſanteur qui eſt beaucoup plus grande que celle de nos ſels naturels, ils hâtent toutes les fonctions animales avec une force beaucoup au-deſſus de celle avec laquelle elles s'executent ordinairement.

XI. Ils agiſſent encore en hâtant les ſécrétions & les excrétions; car dans le même tems qu'ils rendent aux liqueurs la fluidité qui leur eſt néceſſaire, & qu'ils levent les obſtructions des vaiſſeaux, ils aiguiſent, pour ainſi dire, les humeurs, & picotent les vaiſſeaux; & excitent par-là d'une maniere uniforme les véritables cauſes du mouvement de nos fluides dans leurs vaiſſeaux, d'où dépendent toutes les ſécrétions & excrétions de chaque partie du corps en particulier.

X. On voit par-là d'où vient que ces ſels ſont ſudorifiques; car puiſqu'il eſt certain que la ſueur contient partie des ſels naturels du corps, & les dépoſe ſur la ſurface externe de la peau, au moyen des petits vaiſſeaux excrétoires qui y ont leurs orifices, ces ſels venant à ſe mêler avec les ſucs qui circulent dans le corps, doivent ſe faire un paſſage par les mêmes vaiſſeaux excrétoires & augmenter les ſécrétions, comme cela ſe trouve confirmé par l'expérience. Ces ſels augmentent d'une maniere particuliere l'évacuation de l'urine; car l'Auteur de la Nature a formé les reins principalement pour entraîner les ſels qui abondent dans les humeurs, afin qu'ils puiſſent être évacués hors du corps auquel ils deviendroient ſans cela nuiſibles. Cela paroît par l'urine qui eſt la plus ſalée de toutes les humeurs de notre corps. L'éfficacité de ces ſels ne paroît jamais mieux que dans leur opération par les urines. Outre qu'ils débarraſſent en même-tems les humeurs des impuretés nuiſibles dont elles ſont chargées, ils hâtent auſſi la ſortie des excrémens les plus groſſiers par les ſelles en les diſſolvant, ils ouvrent les paſſages, & irritent en picotant les inteſtins qui ſont trop

lents à faire leurs fonctions. Rien n'eſt plus efficace que ces ſels dans les maladies qui proviennent de la melancholie, & qui ſont accompagnées d'une conſtipation conſidérable, lorſqu'on les donne à propos, en quantité convenable, & qu'on en uſe pendant un tems ſuffiſant. Ils ont même cette propriété particuliere, de ne point interrompre les fonctions des inteſtins après qu'on en a diſcontinué l'uſage, au lieu qu'il n'en eſt pas de même des autres cathartiques. Le foie, la rate, la véſicule du fiel, les conduits biliaires, & la veine-porte, qui compoſent enſemble le laboratoire de la bile, ne peuvent être plus efficacement purgés & délivrés des obſtructions ou des humeurs nuiſibles, que par ces ſels. Le ſavon lixivieux diſſout les obſtructions viſqueuſes & tenaces des premieres voies; c'eſt-à-dire, de l'eſtomac & des inteſtins, & en facilite l'excrétion ſans danger ni violence; de ſorte que l'on parvient par ces moyens à cette coction ou préparation des humeurs recommandée par Hippocrate, comme néceſſaire à leur évacuation.

XI. Il paroît par ce qu'on a dit de ces ſels, qu'ils ſont excellens dans toutes les maladies chroniques, qui proviennent de l'engourdiſſement ou de l'inactivité des eſprits, du trop grand relâchement des fibres, de la viſcoſité des ſucs, ſans aucun penchant à une acrimonie putride, d'une acidité produite par la foibleſſe des organes, qui ſervent aux fonctions vitales ou naturelles, ou d'une coagulation occaſionnée par la ſurabondance d'une acrimonie auſtere ou acide. Si donc l'on fait attention à la quantité de maladies qui dépendent de ces cauſes, on ſera convaincu que l'on peut guérir un grand nombre de maladies chroniques avec ces ſortes de ſels, qui détruiſent les acides & les convertiſſent en ſels neutres qui aiguillonnent les ſolides, & diſſolvent les concrétions formées dans les fluides, au moyen des nouvelles propriétés qu'ils acquierent dès le moment qu'ils deviennent neutres. Il ne s'enſuit pas cependant que ces ſels ſoient toujours également ſalutaires, & ne faſſent jamais de mal : car dans les cas où les humeurs ſont putrides, bilieuſes, alcaleſcentes, ou trop agitées & par conſéquent trop échauffées, ces ſels ne ſont qu'ajouter de l'huile au feu. Ils ne ſont pas moins nuiſibles aux perſonnes dont la conſtitution eſt ſi délicate, qu'elles ne peuvent en ſupporter l'effet, car pour lors les mouvemens qu'ils excitent deviennent pernicieux. Ils ſont encore très-nuiſibles lorſque les ſels ſont déja trop abondans dans le corps.

Méthode d'uſer de ces ſels dans la Medecine.

I. On doit les donner lorſque l'eſtomac eſt vuide, & qu'il a achevé la digeſtion des derniers alimens qu'on a pris, & par conſéquent dix heures après avoir mangé. On doit en proportionner la doſe aux différentes ſituations dans leſquelles les malades ſe trouvent; mais on peut les donner en général depuis quatre grains juſqu'à deux dragmes, ou plus. C'eſt au Medecin à faire uſage de ſa prudence dans ces occaſions.

II. On doit les délayer avec une grande quantité d'eau, de peur qu'ils n'endommagent le pharinx, l'œſophage & l'eſtomac. On en diſſoudra donc une dragme dans neuf onces d'eau commune, & pour lors ils opereront en quelque ſorte comme les eaux minérales, qui agiſſent par la petite quantité de ſel foſſile qui eſt diſſous dans une grande portion d'eau pure.

III. Suppoſé que le Medecin ait intention de purger, le malade prendra, lorſqu'il ira ſe coucher, neuf grains d'aloès ſuccotrin pur en trois pilules, ou demi-dragme de pilules de Ruffus, & le lendemain il ſe promenera de grand matin dans un air frais, en prenant garde de ne point exciter la ſueur par trop de mouvement; il prendra en ſe promenant une quantité convenable de ces ſels diviſée en cinq ou ſix doſes, qui produiront des effets admirables. Car ils diſſipent la peſanteur, ſans diminuer les forces, & deviennent par-là un excellent remede pour la conſtipation des perſonnes qui menent une vie ſédentaire, & pour déraciner les maladies qui reſiſteroient à l'effet des autres purgatifs.

IV. Mais ſi l'on a deſſein de dégager les paſſages urinaires, & les vaiſſeaux ſanguins, on procedera comme ci-devant, en obmettant l'aloès ſur le ſoir. On aura ſoin en même-tems de tenir la région des lombes, & l'hypogaſtre plus chaudement que le reſte du corps; & de faire prendre de tems en tems au malade une taſſe de thé ou de caffé.

V. Suppoſé que l'on veuille exciter la ſueur, on donnera ces ſels au malade le matin à ſon réveil, de la maniere que nous avons indiquée ci-deſſus, & on lui fera boire après chaque doſe quelque léger ſudorifique, comme une décoction de racine de bardane, ou des cinq racines apéritives, de bois de ſandal ou de ſaſſafras, du thé ou du caffé. On le couvrira d'une quantité de hardes ſuffiſante pour exciter la ſueur ſuivant la nature de ſa maladie.

VI. Pour la cure des fievres tierces ou quartes d'automne, on purgera le malade deux ou trois jours de ſuite, conformément aux regles que nous avons données ci-deſſus. On excitera enſuite une légere ſueur, ſuivant la maniere que nous venons d'indiquer, environ quatre heures avant l'accès, en faiſant enſorte qu'elle augmente lorſqu'il ſera de retour. On guérit par ce moyen les fievres intermittantes les plus opiniâtres. L'eau chargée de ces ſels eſt à cet égard au-deſſus des aigrelettes, & des eaux de Spa.

On peut tirer ces ſels d'un végétal ſec, avec moins de peine : mais ſi la plante étoit ſi vieille, & ſi ſeche qu'elle fût vermoulue, elle ne donneroit que peu ou point de ſel.

Boerhaave croit, comme je l'ai déja remarqué, qu'il eſt indifférent de tirer ce ſel d'une plante ou d'une autre, à cauſe, ſuivant lui, que les plantes que l'on traite de cette maniere perdent leur nature, & ne retiennent aucune de leurs propriétés ſpécifiques. Mais comme ces ſortes de ſels conſervent toujours une grande portion d'huile végétale, ils doivent, à ce que je crois, poſſéder les mêmes vertus que la plante d'où on les a tirés. Il n'eſt pas sûr cependant qu'ils retiennent toutes ſes qualités médicinales : mais j'oſe aſſurer que les ſels *alcalis* fixes de différentes plantes varient, tant par rapport à leurs effets, en tant que remedes, que par rapport à leur action ſur les autres corps dans les opérations Chymiques, qui demandent beaucoup d'exactitude.

On a pris le romarin pour exemple dans le procédé ci-devant, mais on peut tirer un ſel de la plupart des autres végétaux en ſuivant la même méthode. Il y en a cependant quelques-uns de préférables aux autres; & je choiſis pour l'ordinaire l'abſinthe, le genêt, les tiges de feves, la mente, le chardon benit, & toutes les autres eſpeces de chardons.

La méthode que nous venons de donner pour tirer les ſels fixes des végétaux pour les différens uſages de la Medecine, eſt préférable à celle dont on ſe ſert pour l'ordinaire, pour pluſieurs raiſons; car comme l'on conſerve l'huile en quelque ſorte, ils doivent être néceſſairement plus ſavoneux, plus réſolutifs & moins acres.

La méthode ordinaire de préparer les ſels fixes, eſt de brûler le végétal, après l'avoir nettoyé, juſqu'à ce qu'il ſoit réduit en cendres. On fait bouillir ces dernieres dans l'eau, juſqu'à ce que tous leurs ſels ſoient diſſous; on filtre cette eau, & on la fait entierement évaporer, en obſervant ſurtout ſur la fin du procédé, de remuer continuellement la leſſive. Ce qui reſte dans le vaiſſeau après l'évaporation eſt le ſel *alcali* fixe de la plante, que l'on peut diſſoudre, filtrer & évaporer de nouveau, ce qui rend le ſel beaucoup plus pur & beaucoup plus beau, mais en même-tems moins propre aux uſages de la Medecine, à cauſe qu'il perd à chaque ſolution, & à chaque filtration une partie de l'huile qu'il contient, & qui lui donne une couleur

brune. Il n'y a donc que ceux qui ignorent les vertus réelles de ces ſels, ou qui veulent tromper le Public, qui peuvent faire parade de la blancheur & de la beauté de ces ſels.

Séparation d'un ſel fixe, dur, amer, & cryſtallin, qui eſt ſubvitreſcent, & non point alcali, *d'un ſel fixe* alcali.

Faites diſſoudre dans un vaiſſeau de verre ſix livres de la meilleure potaſſe, dans vingt pintes d'eau de pluie. Remuez-la bien avec un bâton, après quoi laiſſez-là repoſer. Lorſque les parties qui ne peuvent point ſe diſſoudre auront formé un ſédiment ſuffiſant, vous décanterez la liqueur & vous trouverez au fond avec les feces, un grand nombre de petits grains de couleur de cendre, qui ont preſque la dureté & la fragilité du verre, & dans leſquels on ne découvre rien d'*alcali*. Voici une autre méthode de ſéparer ces molécules cryſtallines. Faites diſſoudre ſix livres de potaſſe dans une chaudiere de cuivre, en la faiſant bouillir dans vingt-quatre pintes d'eau. Coulez la leſſive bouillante, pour l'avoir dans toute ſa pureté; tandis qu'elle eſt encore chaude, mettez-là dans un vaiſſeau de verre chaud & humide, & laiſſez-là repoſer. Il s'attachera immédiatement au fond & aux parois du vaiſſeau une croute quelque peu opaque & de couleur de cendre foncée, qui augmentera & s'épaiſſira ſucceſſivement. Lorſque la leſſive aura demeuré quelque tems dans cet état, & qu'elle ne dépoſera plus aucun ſel, on la ſurvuidera avec ſoin, & l'on trouvera au fond un ſel ſemblable au précédent, mais plus pur & plus abondant. Prenez la leſſive ainſi ſéparée de ſon ſel, & laiſſez-là épaiſſir quelque peu, elle donnera peut-être une petite quantité du même ſel, ſans qu'on en puiſſe tirer enſuite davantage, car le ſel *alcali* n'en contient qu'une quantité limitée.

REMARQUE.

Pluſieurs ſavans Chymiſtes ont autrefois avancé, que l'on pouvoit à peine réduire les véritables ſels fixes *alcalis* en maſſes cryſtallines, ce qui eſt vrai en quelque ſorte. Lors donc que les Chymiſtes modernes ont voulu faire paſſer ce ſel ainſi ſéparé d'un *alcali*, pour un ſel *alcali* cryſtalliſé, ils n'en ont pas fait une diſtinction aſſez exacte; & en effet, lorſqu'un *alcali* eſt dépouillé comme il faut de ce ſel, il n'eſt pas aiſé de le réduire en cryſtaux, quoique la choſe ne ſoit pas impoſſible.

Nature & qualités de ce ſel.

Ce ſel ne ſe fond jamais de lui-même à l'air, & a beaucoup de peine à ſe diſſoudre dans l'eau froide, mais il cede enfin à une grande quantité d'eau bouillante; cependant dès qu'elle ſe refroidit, il ſe réduit de nouveau en maſſes; il eſt dur & fragile, & l'on peut le réduire en une eſpece de poudre farineuſe, qui demeure ſeche & n'attire point l'humidité de l'air. Il a un gout extremement amer qui ſe conſerve long-tems dans la bouche. Il pétille dans le feu, & fait une ſorte d'exploſion. Il n'eſt ni acide, ni *alcali*, & ne reſſemble à aucun des ſels dont on a connoiſſance. Il paroît approcher néantmoins de plus près de la nature de ce ſel qui s'échappe en faiſant le verre, & que l'on ramaſſe ſur ſa ſurface. Il peut ſe faire que le feu engendre ce ſel en même tems que l'*alcali*, & qu'en combinant l'*alcali* avec la chaux des cailloux pour la production du verre, il ſépare de nouveau ce ſel, & le pouſſe ſur la ſurface du verre en fuſion. On voit par-là en quelque ſorte d'où vient qu'on ne peut tirer ces ſels du ſel *alcali* de tartre, car ce dernier eſt formé de particules extremement déliées par la fermentation d'une liqueur ſubtile.

Lorſque le ſel *alcali* fixe eſt parfaitement dépouillé de ce ſel fragile & amer, il change tout-à-fait de nature. Toutes les fois donc que l'on veut faire une expérience avec du ſel *alcali* pur, on doit toujours avoir ſoin de l'en ſéparer, autrement il affoiblit ſouvent la véritable vertu alcaline de ce ſel. Boerhaave. *Chymie.*

Quelques obſervations ſur les ſels fixes alcalis.

I. On retire les ſels fixes *alcalis* végétaux des plantes qui ſont naturellement propres à leur production par le ſecours du feu. Il y a quelques plantes qui n'en donnent preſque point lorſqu'on les brûle, & celles même qui ſont naturellement diſpoſées à en donner, perdent lorſqu'elles ont été expoſées un tems conſidérable à l'air, & ſouffert alternativement différentes viciſſitudes d'humidité & de ſechereſſe, toute la matiere qui eût donné dans la combuſtion, un ſel *alcali*, ce qui fait qu'elles n'en donnent aucun lorſqu'on les brûle dans cet état: car l'air changeant perpétuellement, agit ſur les végétaux, les dépouille de cette matiere qu'elles donnent par la décoction & l'infuſion, & la diſperſe dans l'atmoſphere, ce qui prouve que cette partie que le feu fixe dans le ſel *alcali*, eſt naturellement volatile.

II. Le feu ſeul produit les ſels *alcalis* fixes végétaux, en conſumant actuellement les plantes propres à cette opération: on n'en voit point de veſtige dans la matiere que les végétaux donnent par infuſion & par décoction, ni dans les ſels végétaux naturels, qui ne ſont point produits par la violence du feu. On doit encore obſerver ici, que le ſel eſt plus ou moins fort, fixe & *alcali*, ſuivant la différence des degrés du feu & la durée de ſon action. Il faut pourtant avouer qu'il y a quelque choſe d'alcalin dans la ſemence de moutarde, comme cela paroît par ſon efferveſcence avec les acides, mais ce ſel eſt volatil & diſparoît dans la combuſtion.

III. Le ſel fixe *alcali* n'eſt donc point un ſel végétal naturel, c'eſt-à-dire, un ſel engendré par la nature ſpécifique d'un végétal, des ſucs nourriciers qu'il reçoit de la terre, & qui par conſéquent y demeure toujours, tant qu'on laiſſe ce végétal à lui-meme, & qu'il ne ſouffre aucune violence capable d'altérer ſa diſpoſition naturelle. Mais le feu le détruiſant, le convertit en quelque choſe d'une nature tout-à-fait différente. L'oſeille ronde contient une grande quantité de ſel naturel, & cependant elle donne étant brûlée un ſel *alcali* fixe, quoiqu'elle contînt auparavant un acide. Cet *alcali* n'exiſte donc point naturellement dans les plantes, & ce n'eſt que par le moyen du feu qu'il devient tel.

IV. Ce que nous venons de dire ſuffit pour nous faire connoître la nature des végétaux *alcaleſcens*: car l'on entend par ce nom, premierement ceux qui contiennent un ſuc acre & preſque alcalin, qui laiſſe échapper une vapeur volatile & pénétrante, qui eſt ſurtout remarquable dans l'ail, l'oignon & les autres plantes de cette eſpece. Secondement, ceux qui par leur acrimonie augmentent la vélocité de nos humeurs pendant qu'elles circulent dans les vaiſſeaux, & cauſent par ce moyen dans nos ſucs naturels, une putréfaction *alcaline*. De-là vient que quoique les aromates les plus acres ne ſoient point alcalins par eux-mêmes, ils ne laiſſent pas de diſpoſer nos ſels naturels à une *alcaleſcence*. Enfin on donne le nom d'*alcaleſcens* aux végétaux, qui donnent avec le ſecours du feu une grande quantité de ſel fixe *alcali*.

V. Il y a donc entre un ſel naturel végétal, & un ſel fixe *alcali* le plus acre, différentes eſpeces de ſels, qui different par leurs actions phyſiques & par conſéquent par leur nature, ce qui fait qu'on doit les diſtinguer avec ſoin les uns des autres. Un exemple rendra ce que je dis plus ſenſible.

Prenez du tartre du vin du Rhin, qui eſt un ſel naturel du vin, parfaitement acide, actif & pénétrant, &

par-là d'un uſage infini dans les maladies bilieuſes & putrides. Lorſqu'on le fait diſtiler à petit feu dans une cucurbite de verre, il donne une petite quantité de liqueur aqueuſe aigrelette, propre à appaiſer la ſoif, mais la ſubſtance qui reſte au fond de la cornue commence à devenir alcaline, échauffe & altere. Pouſſez ce qui reſte en augmentant le feu, il s'élevera une huile odoriférante, pénétrante, amere, de couleur d'or. Celle-ci étant ſéparée, la maſſe reſtante paroîtra noire, ſera plus alcaline, échauffera & alterera davantage, & donnera étant digérée dans de l'eſprit de vin, un remede apéritif, détergent, diurétique & anti-hydropique. Si l'on vient à augmenter le feu, il s'élevera une huile épaiſſe, ténace, fétide & amere, & il reſtera au fond de la retorte un charbon noir, d'une nature beaucoup plus alcaline que le premier, qui étant calciné dans un creuſet, donnera un ſel fixe *alcali*, dont les propriétés changeront ſuivant la force & la durée du feu, & deviendra d'autant plus acre, que l'action du feu ſur lui ſera plus forte & plus continue. Voilà donc un ſel acide naturel, rendu extremement *alcali* par l'action ſeule du feu.

VI. Les différences que l'on remarque dans les ſels *alcalis*, viennent de trois cauſes. Premierement, de la quantité d'huile combuſtible, qui eſt unie à la matiere ſaline, car l'*alcali* eſt d'autant moins acre qu'elle eſt en plus grande quantité. Secondement, de la combinaiſon artificielle de cette huile avec ce même *alcali :* car ſi l'on brûle la plante avec un feu foible & étouffé, comme dans la préparation du ſel de Tachenius, elle donnera une plus grande quantité de ſel, mais moins acre & moins *alcali ;* au lieu qu'étant brûlée à feu ouvert, elle donnera à la vérité un ſel moins abondant, mais dont la nature ſera plus acre & plus alcaline. En troiſieme lieu, l'action du feu ſemble ajouter quelque choſe d'igné au ſel *alcali*, ſoit que cela vienne de la fixation ou de l'addition de la matiere du feu au ſel, ou ſeulement de la force qu'il a d'altérer le ſel préparé de cette maniere. Tout le monde ſait que plus la chaux eſt brûlée, & le feu dont on ſe ſert dans cette opération plus violent, plus auſſi la chaleur ou le feu qu'elle excite dans l'eau froide augmente. Les ſels *alcalis* par la même raiſon, doivent exciter d'autant plus de chaleur dans l'eau froide, qu'ils ont été plus long-tems expoſés à la violence du feu pendant leur préparation. A ces cauſes on peut en ajouter peut-être une quatrieme, qui eſt une propriété naturelle & originelle des plantes, qu'il n'eſt pas aiſé de détruire. Une plante donnera une grande quantité de ſel fixe, tandis qu'une autre n'en donnera point du tout. Ce n'eſt pas que cette derniere contienne moins de ſel que l'autre, mais c'eſt que ſa ſtructure ne permet point que la matiere qui conſtitue l'*alcali* ſoit fixée par le ſel, l'huile, la terre, ou par toutes ces ſubſtances enſemble.

VII. Ce que nous venons de dire nous fait connoître l'origine des ſels *alcalis* dans les animaux, en tant qu'ils viennent des alimens dont ils ſe nourriſſent & de l'air qu'ils reſpirent. Car les animaux qui ne vivent que d'eau & de végétaux, reçoivent dans leurs corps la véritable matiere qui produit les ſels *alcalis*. Perſonne ne croiroit qu'une ſubſtance auſſi inſipide, auſſi douce & auſſi humide que la graiſſe, donnât, lorſqu'on la brûle un ſel *alcali*, acre, igné, & qu'on tirât de la biere douce ou du vin, un *alcali* qu'on ne ſauroit y découvrir, & de l'exiſtence duquel on n'eſt aſſuré que par l'expérience. Mais l'action du corps animal met cette matiere au jour & la manifeſte. Un enfant qui ne prend pour toute nourriture qu'un lait qui n'a rien de ſalé, rend une urine acre & ſalée, ce n'eſt pas qu'il engendre actuellement aucun ſel, mais c'eſt qu'il met en liberté celui qui étoit auparavant caché. L'urine du bœuf, qui ne ſe nourrit que de végétaux, eſt extremement ſalée, par la même raiſon. Mais dans les corps animaux ce ſel ne devient volatil qu'à cauſe qu'il eſt dépouillé de la terre qui le fixoit, par la digeſtion qu'il ſouffre dans l'eſtomac, & qui reſſemble à une putréfaction lente; or l'on ſait que la putréfaction volatiliſe les ſels des plantes.

Abrégé des effets que les ſels fixes alcalis produiſent ſur le corps animal.

I. Ils détruiſent en peu de tems tout l'acide qui eſt dans le corps; car ils n'y rencontrent qu'une petite quantité d'acide végétal qui n'eſt pas d'une grande force, qui réſide ſeulement dans les premieres voies, c'eſt-à-dire, dans l'eſtomac & dans les inteſtins.

II. Lorſqu'ils viennent à y rencontrer un acide, ils cauſent une efferveſcence, ils engendrent des vents, & des rapports picottans par leur activité, & ſe convertiſſent avec l'acide en un ſel neutre qui devient pénétrant, apéritif, diaphorétique, diurétique, antiſeptique, qui ne fait aucun mal, & qui produit par la vertu de ſa neutraliſation des effets que l'on attribue quelquefois mal à propos aux ſels *alcalis*.

III. Au moyen de cette efferveſcence, ils aiguillonnent les nerfs, agitent les eſprits, & les diſpoſent à des mouvemens différens de ceux qu'ils avoient auparavant. De-là vient qu'ils guériſſent ſouvent les ſpaſmes des hypocondriaques, des femmes hyſtériques & les maladies qui en dépendent; & c'eſt ce dont on voit un exemple dans le fameux anti-émétique de Riviere, qui eſt un compoſé de ſel *alcali* mêlé avec du ſuc de citron, & qui lorſqu'on le boit pendant l'efferveſcence, guérit le cholera-morbus, & arrête les vomiſſemens qui avoient réſiſté à tous les autres remedes.

IV. Ils atténuent & réſolvent tout ce qui eſt coagulé par un acide, & produiſent de très-bons effets dans le cas où le lait eſt caillé dans l'eſtomac, lorſqu'on les donne avec prudence. Ils ont encore la vertu de réſoudre les autres concrétions les plus obſtinées.

V. Ils atténuent les concrétions glutineuſes, graſſes & huileuſes, & font qu'elles ſe mêlent plus aiſément avec l'eau & déviennent par-là détergens. Les Foulons, les Blanchiſſeuſes & les Teinturiers ont reconnu cette propriété dans la leſſive de ces ſels dont ils ſe ſervent pour dégraiſſer les hardes. Lors donc qu'on en uſe avec modération, ils débaraſſent les organes qui ſervent à la formation du chyle des matieres gluantes qui s'y trouvent.

VI. Ils réſolvent les concrétions de la bile, de la lymphe, du ſang & de la ſéroſité, étant admis dans les parties internes du corps où ils ſont agités par les principes de la vie.

VII. Ils mettent par leur acrété le ſang en mouvement en provoquant l'urine, la ſueur & la tranſpiration, ce qui fait qu'on les met au nombre des diurétiques, des diaphorétiques & des ſudorifiques, ils picotent encore les inteſtins, & les débarraſſent des matieres qu'ils contiennent.

VIII. Ce ſel eſt encore d'un grand uſage dans les maladies accompagnées de viſcoſités inactives; quand l'acide domine dans l'eſtomac & les inteſtins, enſuite des alimens aceſcens qu'on a pris; lorſqu'il s'eſt formé un amas de crudités auſteres aceſcentes, qui ſe manifeſte par les coagulations qu'il produit; lorſqu'il y a une abondance de ſéroſités aqueuſes, ou de concrétions graſſes & tenaces, ou lorſque les maladies tiennent de l'hydropiſie, de la jauniſſe, de la leucophlegmatie, de la goutte, du rhumatiſme ou du ſcorbut: lorſqu'on le donne avec prudence, c'eſt-à-dire, bien délayé, en petites doſes, adminiſtrées dans un tems convenable & réitérées à propos. On n'a point encore découvert de méthode plus efficace pour guérir cette eſpece de goutte qui eſt cauſée par la ſurabondance d'acide, que celle d'uſer continuellement de ces ſels en petites doſes. Mais on ne doit point conclurre des effets qu'ils produiſent dans ce cas, que ces ſels ſoient un remede univerſel pour la goutte; ils cauſent au contraire beaucoup de dommage aux perſonnes gouteuſes dont la bile eſt

exaltée en une alcalescence acrimonieuse, & dont les humeurs inclinent d'elles-mêmes à une putréfaction alcaline.

IX. Ces sels sont encore d'un usage considérable dans la Chirurgie ; car on les emploie en forme de caustiques pour faire des cauteres ; la lessive qu'on en tire est très-efficace pour nettoyer les ulceres sanieux putrides ; les parties corrompues par la gangrene étant scarifiées jusqu'au vif, & fomentées avec la lessive de ces sels, forment une escarre, & se séparent des parties vivantes, ce qui empêche la mortification de faire de plus grands progrès, & termine la cure. Ils extirpent les porreaux ; & consument les petits chancres sans aucun danger ; étant suffisamment délayés ils emportent les taches de la peau.

X. Il est bon d'observer néantmoins que l'usage de ces sels est extremement pernicieux dans les maladies où les sels animaux commencent à dégénérer en une nature acre, alcalescente, putride & volatile ; ou lorsque les huiles de notre corps ont de la disposition à devenir acres, fétides, putrides, rances, & volatiles, ce qui se manifeste par l'odeur desagréable qui est particuliere à cette espece de putréfaction, & par la rougeur de l'urine. Mais ces sels sont surtout pernicieux lorsque la bile a dégénéré en une nature acre alcaline, & que les humeurs du malade ont souffert une trop grande dissolution, & sont trop fluides & trop corrompues. De-là vient qu'ils sont presque un poison dans la peste, & qu'ils communiquent souvent cette qualité pernicieuse au savon dans la composition duquel ils entrent. C'est ce qui fait qu'on doit absolument en proscrire l'usage interne dans les inflammations, les supurations, les gangrenes ou sphaceles, les fievres putrides continues, & dans les maladies qui proviennent de la trop grande vélocité du sang.

XI. Et en effet, on doit en user avec précaution dans toutes sortes de cas. La plus forte dose que l'on puisse en donner est d'une dragme dissoute dans vingt fois autant d'eau, que l'on réiterera avec circonspection, en observant d'en discontinuer l'usage l'orsqu'on le croira nécessaire. En usant de ces précautions, on peut les donner avec succès & sans rien craindre. Enfin, on en déterminera les effets aux différentes parties du corps, comme on l'a spécifié dans les remarques sur le sel de Tachenius.

Outre les sels *alcalis* dont on a déja parlé, il y en a d'autres qui sont volatils, c'est-à-dire, capables d'être retirés, par une chaleur considérable du corps qui les contient, & de s'élever ensuite au moyen d'un très-petit degré de chaleur. Les plus considérables parmi ceux-là sont les sels animaux que l'on peut tirer par la distilation de toutes les substances animales dont on a connoissance. La corne de cerf, les os, le sang, la soie, & la toile d'araignée en donnent, par exemple, une grande quantité. L'analyse du sang que l'on a donnée plus bas (*v. art. analysis*) nous fournit un exemple de la méthode dont on peut user, pour les séparer des corps dans lesquels ils résident, & le procédé aussi-bien que leurs vertus medicinales, sont spécifiées à l'article *Cornu Cervi*, de sorte qu'il suffit pour le présent que le Lecteur sache qu'ils ont beaucoup de rapport avec les sels fixes *alcalis*, sauf la différence qui dépend de leur volatilité.

Il y a encore deux substances outre celles dont on vient de parler qui donnent un sel volatil *alcali* de même nature que ceux que l'on tire des corps animaux. De ce nombre sont presque toutes les plantes cruciferes, chaudes, poignantes qui laissent échapper, étant pilées, une vapeur acre qui fait venir des larmes aux yeux & éternuer lorsqu'elle pénetre dans le nez. La plupart des racines bulbeuses, telles que les oignons, les aulx, les porreaux, l'hyacinthe, les narcisses, ont une pareille acrimonie, & les semences d'un grand nombre de plantes alcalescentes dont on trouvera le catalogue dans cet article contiennent une grande quantité de ce sel.

L'autre corps qui donne un sel volatil *alcali* est toute substance végétale, tendre & pleine de suc, qui a souffert une putréfaction.

Le procédé qui suit nous fournit un exemple de la méthode dont on peut user pour tirer des sels *alcalis* volatils des végétaux qui ont une nature acre.

Remplissez de graine de moutarde les $\frac{2}{3}$ ou les $\frac{3}{4}$ d'une cornue, adoptez pour récipient un assez grand balon, luttez les jointures, & faites distiler au feu de sable. Il sortira d'abord une liqueur grasse, jaunâtre, acre. Retirez cette liqueur, augmentez le feu, vous aurez un esprit qui differe peu du premier, il est seulement plus jaune ; il s'éleve en même-tems une huile légere & grasse. Versez le tout dans une bouteille bien bouchée. Remettez le récipient, & lutez exactement les jointures ; augmentez le feu jusqu'au dernier degré, vous aurez une huile noire, légere ; vous trouverez au cou de la cornue un sel volatil, huileux, *alcali*, ramassé par fleurs, comme dans la distilation de la corne de cerf. Si l'on continue ce degré de chaleur pendant un tems considérable, il continuera de s'élever des fumées blanches. On trouve au fond de la cornue une masse très-noire, très-légere, amere, & sans aucune marque de sel.

Versez les deux premieres liqueurs dans un alambic de verre, & les distilez à un feu modéré ; vous aurez une liqueur qui aura les mêmes vertus que l'esprit de corne de cerf. Il reste au fond de la cucurbite un flegme huileux puant.

Si après avoir retiré l'huile, on prend le sel volatil qui étoit attaché aux parois du vaisseau, & qu'on le mêle dans une cucurbite avec l'esprit rectifié, il s'éleve une liqueur qui contient le sel volatil *alcali*, & fermente fortement avec les acides. Versez cette liqueur dans un matras à long cou, adaptez-y un chapiteau, & sublimez à un feu très-modéré, vous trouverez au cou du matras un sel volatil semblable à celui de corne de cerf après la rectification.

M. Daniel Cox donne la description suivante des sels volatils *alcalis* produits par la putréfaction des végétaux.

Cueillez par un tems chaud une quantité considérable des feuilles de telle plante que vous voudrez, séparez-en les plus grosses tiges, & faites un monceau de ces feuilles en les pressant fortement ensemble : elles s'echaufferont aussi-tôt, surtout dans le milieu, & se convertiront en peu de jours en une espece de bouillie, excepté les feuilles extérieures ; cette masse étant réduite en forme de bales, & distilée dans une cucurbite, donnera, outre une grande quantité de phlegme, une huile noire, épaisse & de consistance de baume. La liqueur étant séparée de l'huile & distilée dans un matras à long cou, il se sublimera un esprit volatil, qui après une, deux ou trois rectifications devient parfaitement urineux, & n'est point différent quant à son odeur & à son gout de l'esprit rectifié, de corne de cerf, du sang, de l'urine ou de sel ammoniac.

Je n'ai jamais trouvé une plante qui ne m'ait donné, au moyen d'une pareille épreuve, les substances dont je viens de parler ; quoique j'en aie examiné un grand nombre, qui paroissoient tout-à-fait différentes, tant par leurs qualités sensibles, que par celles qu'on appelle communément occultes ; comme la rue, la sauge, les deux éclaires, le chardon-benit, le tabac, l'arroche puante, la cueillerée de jardin, l'aulnée, le baume, la mente, la tanaise, la camomile, le rhapontic, différentes sortes d'oseille, & même de plantes graminées, & plusieurs autres dont il est inutile de donner le détail ; outre les fleurs de sureau, de pivoine, de primevere, de giroflée, &c. avec plusieurs sortes de mousses & de commencemens de végétation. Ces derniers sont une substance verte que l'on trouve sur la surface de la terre, dans les rivieres, les citernes où l'eau de pluie tombe souvent, & sur les vaisseaux à fleur d'eau, & qui est tres-propre à se convertir en mousse.

I. Les vaisseaux que j'avois employés à ces distilations ont

toujours conſervé une odeur très-forte, approchante de celle du muſc, quoique je les euſſe parfaitement lavés avec de l'eau, & écurés avec du ſel commun, du ſable, de la cendre, du ſavon, du ſel fixe, &c. & expoſés enſuite pendant pluſieurs années à l'air, au vent, à la pluie, à la roſée & à la gelée.

II. L'eau qui reſte au fond de la cornue après la premiere rectification, eſt quelque peu aigre; ſurtout lorſque les plantes ne ſont pas aſſez pourries.

III. Lorſqu'elles le ſont ſuffiſamment, elles laiſſent un *caput mortuum*, qui n'eſt pas quelquefois la vingtieme, & jamais au-deſſus de la dixieme de leur partie; aulieu qu'elles en laiſſent beaucoup plus lorſqu'on les diſtile avant la putréfaction; & le charbon qui reſte, étant réduit en cendres, ne donne preſque point de ſel *alcali* fixe.

IV. Le ſel volatil eſt beaucoup plus abondant que ne l'eût été le ſel fixe, lorſque la plante eſt brûlée ſuivant la méthode ordinaire.

V. Toutes les plantes qui donnent une grande quantité de ſel fixe, telles que l'abſinthe, le chardon, l'armoiſe, la ſauge, &c. donnent auſſi beaucoup de ſel volatil, étant traitées de la façon que je viens de décrire.

VI. Les ſels volatils étant extremement rectifiés, ne different point les uns des autres, autant que j'ai pu m'en appercevoir; il en eſt de même des eſprits urineux des végétaux rectifiés ou de leurs ſels fixes *alcalis*, infiniment purifiés & rectifiés.

VII. Le lieu où ſe fait la putréfaction eſt extremement parfumé au commencement par l'odeur naturelle de la plante, ſuppoſé qu'elle en ait quelqu'une qui lui ſoit propre; vers le milieu de la putréfaction, d'une odeur moyenne, entre la précedente & l'urineuſe; mais qui devient tout-à-fait urineuſe lorſque la plante eſt entierement pourrie.

VIII. La liqueur diſtilée de quelques plantes donne à la premiere rectification un eſprit très-chaud: mais le dernier approche davantage de cet eſprit urineux & piquant de cueillerée, de raifort, &c. étant, ſi je puis uſer de cette expreſſion, poivreux & piquant, plutôt qu'urineux volatil; mais après pluſieurs rectifications réitérées, une, deux ou trois fois, ſuivant la nature de la plante ou le tems qu'elle a été à ſe corrompre, la liqueur devient parfaitement urineuſe. On a beſoin de ces rectifications, pour l'ordinaire, lorſque les plantes n'ont pas pourri comme il faut, à cauſe, je crois, de quelque mélange d'huile eſſentielle, qui, par des rectifications réitérées, eſt ou ſéparée ou transformée. La même choſe arrive aux eſprits vineux des végétaux putrefiés auſſi bien qu'à leurs ſels fixes.

IX. Dans la diſtilation des plantes putréfiées, les eſprits ureneux & les ſels s'élevent principalement à la fin avec l'huile, ſous la forme d'un nuage ou fumée blanche & épaiſſe, & ſe condenſant dans le récipient, ils forment un nombre infini de petits ruiſſeaux tortueux, de même que ceux de la corne de cerf, du ſang, &c. Le phlegme s'éleve au commencement en groſſes goutes, avec peu de fumée & ſans ſtries.

X. Quelques plantes, comme la ſauge, la ſariette d'hiver, &c. donnent dans la premiere diſtilation une grande quantité de ſel volatil, ſous une forme ſeche qui tapiſſe le récipient & ſe ſublime dans le cou de la cornue; il en eſt de même du tabac, & la même choſe eſt une fois arrivée au ſafran que j'avois mis en digeſtion avec l'eſprit de vin.

XI. Toutes les plantes ainſi putréfiées donnent (ſurtout à la fin de la diſtilation) une grande quantité d'huile épaiſſe & puante qui, lorſque la plante a été pourrie comme il faut, n'a aucun rapport avec elle; il eſt même difficile de les diſtinguer par leur goût ou leur odeur lorſqu'elle ne l'a pas été parfaitement, mais il s'éleve au commencement de la diſtilation une huile qui conſerve, auſſi bien que l'eau, le gout & l'odeur de la plante d'où on l'a tirée, & qui eſt fluide & tranſparente de même que les autres huiles eſſentielles. L'huile des plantes dont la corruption eſt parfaite ne s'éleve que ſur la fin, & ne s'en ſépare qu'au moyen d'un feu violent, & eſt pour l'ordinaire (ſurtout celle qui monte la derniere) de la couleur & de la conſiſtance du goudron, très-tenace, & répand une odeur puante très-nuiſible, qui ne ſe diſſipe pas aiſément.

XII. Les plantes que l'on diſtile avec de l'eau dans un alambic, comme le baume, la mente, la camomile, donnent peu d'huile eſſentielle, elles en donnent beaucoup plus étant putréfiées; & celles qui, comme l'abſinthe & un grand nombre d'autres, fourniſſent une grande quantité d'huile eſſentielle, en donnent davantage lorſqu'on a ſoin de les laiſſer corrompre,

XIII. Pendant la putréfaction les plantes s'échauffent extremement, ſurtout lorſqu'elles ſont preſſées & qu'elles contiennent beaucoup d'humidité, deſorte qu'il eſt auſſi difficile d'y tenir la main que dans la flamme du feu ordinaire.

XIV. Les plantes graſſes, humides & inſipides, telles que les graminées, la patience, la cueillerée de jardin, l'éclaire, &c. ſe corrompent beaucoup plus vîte & avec beaucoup moins de chaleur. Celles qui ſont plus ſeches & plus aromatiques, comme la ſariette d'hiver, le romarin, la ſauge, la rue & la mente, ſe pourriſſent plus lentement & avec moins de chaleur. Les tiges ne ſe corrompent pas ſi vîte que les feuilles; mais cela paroît beaucoup plus dans la patience, dont les parties les plus tendres ſont mucilagineuſes tant que les tiges ſont dans leur entier.

XV. Cette putréfaction paroît dépouiller les plantes de toutes leurs propriétés ſpécifiques: l'éclaire perd la vertu qu'elle avoit de teindre, & le tithymale ſa nature laiteuſe, cauſtique & venimeuſe.

XVI. Les plantes qui étoient extremement fétides avant la putréfaction, comme l'arroche puante, &c. perdent entierement leur odeur, ou ne ſentent plus mauvais: au contraire, le rhapontic, la cueillerée de jardin, & pluſieurs autres végétaux qui n'ont point d'odeur, acquierent par la putréfaction une odeur preſque auſſi inſupportable que celle des excrémens les plus corrompus, mais ils la perdent dans la diſtilation.

XVII. Je n'ai jamais trouvé aucunes fleurs qui ſentent mauvais en ſe corrompant.

XVIII. La plupart des plantes engendrent, en ſe pourriſſant, un nombre infini de mittes, ſurtout dans le fond & dans le milieu, où les mouches & autres inſectes ne peuvent dépoſer leurs œufs, & où la chaleur eſt ſi violente qu'ils ne ſauroient y ſubſiſter, ce qui prouve la ſolidité & l'union des principes qui compoſent l'embryon des inſectes.

XIX. Ces inſectes ne donnent cependant aucun ſel & eſprit volatil, car en ayant diſtilé pluſieurs à part, j'en ai tiré une liqueur d'une nature tout-à-fait différente.

XX. Les plantes que l'on fait corrompre à découvert dans un grand vaiſſeau de verre à cou étroit & long, ſe convertiſſent, pour la plupart, au bout de quelques ſemaines en un mucilage, & étant diſtillées un an après elles donnent un peu d'eſprit urineux ſans une goutte d'huile.

XXI. Les végétaux ne peuvent ni fermenter ni ſe corrompre lorſqu'on les met à couvert de l'air extérieur.

XXII. Quelques plantes, mouſſes & principes de végétation, donnent, ſans avoir été pourries, un ſel volatil dans la diſtillation; il en en eſt de même d'un grand nombre de ſemences dont la plupart ſont inſipides.

XXIII. Ces ſels & eſprits volatils ont nont ſeulement les mêmes propriétés ſenſibles, mais produiſent encore les mêmes effets que les ſels & eſprits urineux communs. Ils changent comme eux le ſirop violart & pluſieurs autres teintures végétales, ils ſont diaphorétiques, diurétiques, & levent les obſtructions, différens des acides qu'ils émouſſent, ils précipitent tous les métaux & minéraux diſſous dans un menſtrue acide; étant rectifiés & mêlés avec de l'eſprit de vin parfaitement déphlegmé, ils donnent *l'offa alba*, comme parlent les Chymiſtes. Il s'uniſſent aux acides & ſe con-

vertiſſent par-là en ſel ammoniacal ou neutre. Ils produiſent enfin tous les mêmes effets que les eſprits urineux ordinaires. *Phil. Tranſ. Abr. Vol.* 3.

Maladies qui naiſſent de la ſurabondance d'alcali dans les humeurs.

Ce que nous avons dit ci-deſſus des *alcalis* nous conduit à la connoiſſance de la nature des alimens alcaleſcens, & des effets qu'ils produiſent ſur le corps en altérant les ſucs & occaſionnant par-là un grand nombre de maladies. Cette connoiſſance eſt d'une importance infinie à ceux qui s'appliquent à l'étude & à la pratique de la Medecine, parce que toute fievre ou maladie febrile eſt cauſée par une putréfaction alcaline, ou en eſt accompagnée. Un grand nombre de maladies chroniques qui dependent du vice de quelques parties doivent la plupart de leurs ſymptomes à cette alcaleſcence.

Les alimens ſont tirés du regne animal ou végétal. Il y a quelques alimens végétaux dont le ſuc étant expoſé pendant un tems à une chaleur ſuffiſante, s'aigrit, ce qui leur a fait donner le nom de *végétaux aceſcens*.

Mais il y a un nombre infini de plantes qui ne deviennent point acides par la putréfaction; mais qui ſe convertiſſent en une huile *alcaline* puante, & il eſt à remarquer qu'elles ne donnent aucun eſprit vineux par la fermentation, qui n'eſt qu'un effort pour rendre les ſucs végétaux acides, ou plutôt pour développer l'acide, & le ſéparer de l'huile & de la terre qui le retient & le déguiſe.

De ce nombre ſont preſque tous les aromates acres, qui par la qualité piquante de leur gout, font connoître leur nature. Il eſt rare qu'on en prenne une quantité ſuffiſante pour cauſer une maladie; mais ils ſont cependant capables de hâter le penchant qu'ont les ſucs à une putréfaction *alcaline*, & de l'augmenter dans la maladie. Les Medecins ne doivent donc ordonner les antiſcorbutiques chauds qu'avec beaucoup de précaution, parce qu'ils ne manquent jamais d'augmenter l'alcaleſcence des ſucs, & que leur trop long uſage expoſe le malade à une putréfaction des poumons, du foie ou de quelqu'un des principaux viſceres, qui ſuivant la nature de la partie affectée, eſt ſuivie de la puanteur d'haleine, du crachement de ſang, d'une diarrhée putride ou du flux hepatique.

Boerhaave met les plantes ſuivantes au nombre des alcaleſcentes:

L'Abſinthe.
L'Agripaume.
L'Ail.
L'Ail Serpentine.
L'Alliſſon.
L'Alliaire.
L'Arum.
L'Arroche puante.
L'Aſperge.
La Brionne blanche.
La Brionne noire.
La Cardamine.
La Cameline.
La petite Centaurée.
L'Herbe aux Charpentiers.
La grande Chelidoine.
La petite Chelidoine.
Les Choux.
Le Cochléaria.
Le Creſſon d'eau.
Le Creſſon de jardin.
La Dentaire.
La Digitale.
L'Epurge.
La petite Eſule.

L'Eupatoire.
La Germandrée.
La Gratiole.
La petite Joubarde acre.
La Laureole.
Le Laurier roſe.
La Moutarde.
Le Navet.
Les Oignons.
L'Oſeille.
La Paſſerage ſauvage.
La Perſicaire acre.
Le Poivre d'Inde.
Le Porreau.
Le grand Raifort.
Le Raifort.
La Rue.
La Roquette.
La Sabine.
La Sariette.
La Terre noix.
Le Thlaſpi.
Le Velar.

Un grand nombre de ces plantes ne valent rien pour aliment à cauſe de leur acrimonie alcaleſcente qui les rend venimeuſes. Il y a encore pluſieurs autres végétaux, outre ceux dont nous venons de parler qui appartiennent à la même claſſe.

Toutes les nourritures animales tendent naturellement à une putréfaction *alcaline*, ſi on excepte le lait de quelques animaux. Cela ſaute aux yeux de ceux qui ont remarqué la facilité avec laquelle la viande ſe corrompt lorſqu'on l'expoſe à un certain degré de chaleur. Mais ces alimens différent beaucoup.

1. Eu égard aux parties du même animal.
2. à ſa nourriture.
3. à l'exercice qu'il fait ordinairement.
4. à la maniere dont on le tue.
5. à la ſaiſon ou au climat dans lequel on le mange.

I. Par comparaiſon des différentes parties des animaux; le lait differe beaucoup de toutes les autres parties, ſurtout celui des animaux qui ne vivent que de plantes & d'eau; l'âneſſe, par exemple, la vache, la chevre, la jument, la brebis, donnent un lait aceſcent, c'eſt-à-dire, qui s'aigrit par la putréfaction, de même que les ſucs végétaux, d'où il eſt tiré, & ne ſe convertit point parfaitement en une ſubſtance animale par l'action de la digeſtion. Ce lait differe même ſuivant la nature de la plante qui a ſervi de principale nourriture à l'animal.

Les entrailles des animaux different encore des parties muſculeuſes, & ont beaucoup plus de penchant à la putréfaction à cauſe qu'elles ont plus de ſucs; & de ces ſucs, les uns ſont plus enclins que d'autres à ſe corrompre. De-là vient que lorſqu'un animal meurt, l'abdomen & les parties qu'il contient, ſe corrompent les premieres.

Le ſang eſt auſſi plus ſujet à ſe corrompre que les parties ſolides, & hâte la putréfaction des parties dans leſquels il eſt trop abondant. C'eſt ce qui fait que moins un aliment contient de ſang, moins il eſt ſujet à produire une acrimonie *alcaline* dans l'eſtomac & les inteſtins, & une alcaleſcence dans les ſucs de l'animal qui s'en nourrit.

II. Les animaux qui ſe nourriſſent de végétaux, de foin, de fruits d'été ou de grains, n'ont pas la chair & les humeurs fort diſpoſées à une putréfaction alcaleſcente, ils contiennent moins de ſels volatils *alcalis*, & ces ſels ſont moins volatiliſés & exaltés. C'eſt ce qui fait que la putréfaction les rend moins fétides & moins nuiſibles. Ces animaux ſont:

L'Agneau & la Brebis.

Le Veau, la Vache, & le Bœuf.
Le Chevreau, & la Chevre, ſurtout lorſqu'elle eſt jeune.
Le Lapin.
Le Cochon, pourvu qu'il ne ſe nourriſſe que de végétaux. Voyez *Porcus*.
Le Canard ſauvage, ou le Canard domeſtique qui vit de grains.
Les Poules domeſtiques.
Le Coq d'Inde.
La Perdrix domeſtique.
Le Phaiſan domeſtique.
La Caille.

Mais tous les animaux qui ſe nourriſſent d'autres animaux ou inſectes ont les humeurs chargées d'un *alcali* volatil extremement exalté, à cauſe qu'il a ſouffert une eſpece de ſublimation ou rectification double & quelquefois triple : Premierement, dans les organes de l'animal qui ſert d'aliment, & la ſeconde dans ceux de l'animal qui en uſe.

III. Les animaux different à raiſon de leur exercice habituel, car un exercice violent & de longue durée exalte les ſels volatils des animaux, & les fait approcher de l'état de putréfaction.

Les animaux ſuivans qui ſervent de nourriture ordinaire, contiennent un ſel volatil exalté par les alimens dont ils uſent, par leur exercice, ou par tous les deux :

Le Cerf & le Dain, à cauſe de leur exercice ordinaire, quoiqu'ils vivent de plantes.
Le Lievre par la même raiſon.
Le Sanglier, pour la même raiſon.
Les Pigeons, en quelque ſorte, à cauſe du mouvement.
L'Alouette, à cauſe de l'exercice qu'elle fait & des inſectes qui ſont ſa principale nourriture.
Le Canard ſauvage à cauſe de l'exercice qu'il ſe donne & de la nourriture dont il uſe qui conſiſte en petits poiſſons, grenouilles, & autres inſectes aquatiques.
Il en eſt de même de toutes les autres eſpeces de Canards.
Toutes les différentes eſpeces d'Oies, pour la même raiſon, l'Elan pour la même raiſon, le Butor, à cauſe de ſa nourriture qui conſiſte principalement en Poiſſon & en Grenouilles.
La Bécaſſe, à cauſe du grand exercice qu'elle fait.
La Bécaſſine, pour la même raiſon ; & en général tous les oiſeaux de paſſage, excepté un petit nombre, le Pluvier, & le Vaneau, à cauſe des inſectes dont ils ſe nourriſſent, & de l'exercice qu'ils ſe donnent.
Le Phaiſan ſauvage à cauſe de ſa nourriture, qui conſiſte principalement en Fourmis.
Le Moineau & tous les petits oiſeaux qui vivent en partie d'inſectes, & en partie de végétaux, & qui font beaucoup d'exercice, ont leurs ſucs proportionnellement alcaleſcens.

IV. Les animaux fourniſſent une nourriture plus ou moins alcaleſcente, ſuivant la maniere dont on les tue. Si l'on tue, par exemple, un animal tandis qu'il eſt encore échauffé de l'exercice qu'il vient de faire, ou peu de tems après, le penchant que ſes humeurs avoient à la putréfaction ſera augmenté de beaucoup ; de ſorte qu'un bœuf ou un mouton tué de cette maniere, ſera auſſi ſujet à la corruption qu'un animal dont les ſucs ſont naturellement plus alcaleſcens, mais que l'on tue tandis qu'il a entierement perdu ſon ardeur. De-là vient que les dains, les lievres & les oiſeaux que l'on tue à la chaſſe, après les avoir long-tems pourſuivis, contractent une délicateſſe qui eſt le premier principe de la corruption.

Les animaux que l'on tue au fuſil, que l'on étrangle ou que l'on tue d'une maniere qui empêche le ſang de ſortir, ſont plus ſujets à une putréfaction *alcaline*, que ceux que l'on ſaigne. Les Cuiſiniers ſont ſi convaincus

de ce que j'avance qu'ils étranglent ſouvent les oiſeaux pour en réhauſſer le gout, ou ce qui eſt la même choſe, pour augmenter le penchant qu'ils ont à la corruption.

V. Le climat ou la ſaiſon cauſent une différence dans la nourriture que l'on tire des animaux, parce que la putréfaction eſt toujours proportionnée à la chaleur, de ſorte que les ſucs d'un même animal doivent avoir plus de penchant à une putréfaction *alcaline* dans les climats & dans les ſaiſons chaudes que dans celles qui ſont froides.

De-là vient que les Peuples qui habitent les pays chauds ſont obligés de manger peu de viande ; & c'eſt peut-être au mépris de cette coutume que les Habitans du Nord qui voyagent dans les Pays Méridionaux doivent les fievres ardentes & putrides dont ils ſont attaqués. Je ſuis même perſuadé que le trop grand uſage de viande pendant les grandes chaleurs de l'été, & dans la rigueur de l'hiver, cauſe un grand nombre de maladies aiguës, & tue beaucoup de perſonnes même dans les pays tempérés, comme en France, en Angleterre, &c.

La plupart des inſectes ſont extremement alcaleſcens.

Le poiſſon de toute eſpece eſt alcaleſcent, & cela au plus haut degré. Celui des Lacs & des Rivieres l'eſt cependant beaucoup moins que celui de Mer. On remarque même que les poiſſons ſans écailles ſont plus ſujets à une putréfaction *alcaline* que ceux qui en ont ; & les coquillages beaucoup plus que tous les autres.

On peut même établir pour regle certaine que de toutes les différentes eſpeces d'animaux, ſoit terreſtres ou aquatiques, ceux qui ſe corrompent le plutôt, diſpoſent le plus les ſucs de nos corps à une putréfaction *alcaline* lorſqu'on en uſe. En effet, il y en a quelques-uns qu'on ne ſauroit manger en ſureté ſans vinaigre, ſans ſel ou ſans quelques liqueurs végétales aceſcentes.

Ce que l'on a dit dans les articles précédens de l'*alcaleſcence* des alimens que l'on tire des animaux, & ce qui eſt ſpécifié dans l'article *Porcus*, nous fait voir la raiſon pour laquelle Dieu avoit défendu aux Juifs qui habitoient un climat très-chaud, l'uſage d'un grand nombre d'animaux, & ordonné de ſaigner ceux dont il leur étoit permis d'uſer.

Pour que le Lecteur connoiſſe les avantages que les Juifs retiroient de cette défenſe ; je trouve à propos de faire quelques obſervations ſur les alimens dont l'uſage leur étoit interdit, & de lui faire remarquer que ſi nous, qui habitons un climat plus froid voulions nous aſſujettir aux regles qui leur étoient preſcrites, nous en vivrions plus long-tems, & nous ſerions moins ſujets aux malades épidémiques & aux maladies aiguës de toute eſpece qui emportent au moins les deux tiers des hommes. Les maladies chroniques ne ſeroient peut-être pas non plus auſſi terribles & auſſi difficiles à ſurmonter qu'elles le ſont à préſent.

On doit ſe ſouvenir que le climat dans lequel les Juifs vivoient étant fort chaud, les eſpeces d'alimens dont l'uſage eſt pernicieux dans notre pays, à cauſe du penchant qu'ils ont à une putréfaction *alcaline*, l'étoient encore plus dans le leur.

Les alimens dont l'uſage étoit interdit aux Juifs ſont :

Le ſang. Cette ſubſtance eſt extremement ſujette à une putréfaction *alcaline*, & les ſucs qu'elle engendre ſont très-*alcaleſcens* & ſujets à ſe corrompre. Par la même raiſon tous les animaux de quelque façon qu'on les tue, ſont un aliment mal ſain, lorſqu'on n'a pas ſoin de les laiſſer ſaigner autant qu'il le faut. Tout le monde ſait que plus la chair des animaux eſt ſucculente, plus elle eſt ſujette à ſe corrompre.

Lorſqu'un animal s'eſt échauffé pour avoir été pourſuivi, il ſemble qu'il eſt beaucoup plus néceſſaire de le ſaigner, pour diminuer le penchant qu'il a à la putréfaction, & qu'il a aquiſe par la chaleur & par l'exercice. C'eſt auſſi ce qui eſt ordonné dans le *Levitique*, *chap. XVII. v.* 13.

Tout

« Tout enfant d'Iſrael, ou étranger qui vit parmi vous, » qui aura pris à la chaſſe une bête ou un oiſeau dont il » lui eſt permis de manger, aura ſoin d'en répandre le » ſang & de l'enfouir dans la terre ».

Les animaux qui meurent d'eux-mêmes ſont très-mal-ſains à cauſe qu'ils n'ont point été ſaignés, & que leurs humeurs ſont pour l'ordinaire dans un état actuel de putréfaction ou bien près d'y tomber avant de mourir. Et nous voyons que la chair de ces ſortes d'animaux eſt défendue dans le Chapitre que nous avons cité ci-deſſus, *verſet* 15,

גמל *Gamal.* ——— *Le Chameau.* Quoique cet animal ne vive que de plantes & d'eau, ſes fibres ne laiſſent pas que d'être dures & très-difficiles à digérer, & ſes ſels extremement exaltés par l'exercice qu'il ſe donne.

שפן *Shaphan.* ——— Le *Lapin.* Bochard prétend dans ſon *Hierozoicon*, que c'eſt un rat de la groſſe eſpece, que d'autres appellent *rat de montagne.* C'eſt ainſi qu'il eſt dit dans les *Proverbes*, *c. XXX. verſ.* 26. que les שפנים *creuſent leurs tannieres dans les rochers.*

La chair de toutes les différentes eſpeces de rats eſt très-mal-ſaine, parce que leurs ſucs ont beaucoup de penchant à une putréfaction alcaline.

ארנבת *Arnebeth.* ——— Le *Lievre.* C'eſt certainement de cet animal dont il eſt parlé ici; les Septantes rendent ce mot par δασύπους, conformément aux verſions Arabes & Syriaques. Il étoit défendu aux Juifs d'en manger comme nous l'apprend Plutarque, *Sympoſiac. IV. Quæſt.* 5. & Clement d'Alexandrie, *Pædag. II.* 10.

Le *Lievre* eſt extremement timide, & comme la précaution dont il uſe lorſqu'il va chercher ſa nourriture, & à l'approche de quelque danger ſoit réel ou faux, lui fait faire beaucoup d'exercice, il eſt impoſſible que ſes ſels ne ſoient extremement exaltés. On remarque en effet que le *Lievre* a beaucoup de gout, même dans nos climats froids, ce qui prouve que ſa chair a beaucoup de penchant à une putréfaction alcaline. Céſar nous apprend, *de Bello Gallico, L. V.* que les anciens Bretons s'abſtenoient de manger du *Lievre*, par un motif de Religion.

חזיר *Hhazir.* ——— Le *Cochon.* Cet animal eſt remarquable par ſa mal-propreté, il ſe nourrit de toutes ſortes d'ordures, même de charognes, lorſqu'il en trouve. C'eſt le ſeul de tous les animaux qui ſoit ſujet à la lepre & à une maladie approchante de ce que nous appellons écrouelles, en latin *ſcrofula* de *ſcrofa*, une *truye.* Les Grecs donnent à cette maladie le nom de χοιράς de χοῖρος, un *Cochon.* La ladrerie eſt encore une maladie à laquelle cet animal eſt très-ſujet, & qui a paſſé en proverbe, comme nous l'apprenons de Juvenal qui l'appelle *Porrigo.* Dans cette maladie toutes les parties charnues ſont couvertes d'une infinité de petits corps ronds, blancs, ſemblables à des grains de grêle.

Il eſt aiſé de comprendre, par ce qu'on vient de dire, que la chair de cet animal doit être une nourriture peu propre aux perſonnes auſſi ſujettes à la lepre que les Juifs paroiſſent l'avoir été, & à ceux qui vivent dans des climats chauds où tout eſt beaucoup plus ſujet à la corruption.

Tous les Animaux dont le ſabot n'eſt point diviſé & qui ne ruminent pas.

Cette défenſe comprend toutes les bêtes de proie & celles qui ſe nourriſſent de chair, dont les humeurs ſont extremement *alcaleſcentes* pour les raiſons que nous avons données ci-devant. Tous les animaux qui tiennent de la nature du cheval & de l'âne, ſont ici pareillement défendus. On remarque que leur chair eſt très-difficile à digérer, que l'aſſimilation de leurs ſucs ſe fait avec peine, & qu'ils ſont forts & *alcaleſcens*; ce qui ne vient peut-être que du fréquent exercice qu'ils ſont obligés de faire pour le ſervice de l'homme.

Je ne puis expliquer d'une maniere ſcientifique tous les effets que l'action de ruminer peut produire ſur la chair & les ſucs des animaux: mais il eſt bon de remarquer que tous ceux qui ruminent ne vivent que de plantes & d'eau, digerent fort lentement, emploient la plus grande partie du tems à chercher leurs nourriture, à ruminer ou à dormir; de ſorte que ce n'eſt que par accident qu'ils font aſſez d'exercice pour s'échauffer, pour durcir leur chair & exalter leurs ſels à un degré conſidérable d'*alcaleſcence.* C'eſt de quoi le bœuf & la vache nous fourniſſent un exemple ſenſible. Le dain rumine & à le pié fourchu, il ne laiſſe pas cependant d'avoir les humeurs quelque peu *alcaleſcentes*, de la maniere dont on le tue pour l'ordinaire chez nous. Sa chair eſt tendre & facile à digérer, & l'on pourroit diminuer en quelque ſorte le penchant qu'elle a à une putréfaction alcaline en le tuant ſuivant qu'il eſt ordonné dans le Lévitique, je veux dire en le ſaignant ſuffiſamment.

Tous les Poiſſons qui n'ont point de nageoires ni d'écailles.

Ce ſont ceux que les Auteurs qui ont écrit de la Medecine appellent *Piſces molles.* On a remarqué ci-deſſus que le poiſſon de toute eſpece eſt très-ſujet à ſe corrompre; mais que celui qui n'a point d'écaille ſe pourrit plus aiſément, & les coquillages beaucoup plus promptement que les autres.

נשר *Nesher* ——— L'*Aigle.*

פרס *Peres* ——— L'*Oſſifrague.*

עזניה *Iznijah* ——— L'*Orfraye*, ainſi appellé de חזיה avec un Noun *Epenthetique.* C'eſt un aigle à qui on a donné ce nom à cauſe de ſa force. Je crois que c'eſt le petit aigle noir appellé *Valeria* en latin, & *Crovv* en ſyriaque.

דאה *Daah* ——— Le *Milan*, ainſi nommé à cauſe de ſon vol qui eſt très-rapide, ſurtout lorſqu'il plane dans l'air.

איה *Ajjah* ——— L'*Emerillon*, qui eſt une eſpece de petit *Faucon.*

ערב *Oreb.* ——— Le *Corbeau*, ou peut-être le *Nyctiocorax.*

בתהיענה *Bath Haajjaanah.* ——— La *Chouette* ordinaire.

תחמס *Tahhmas.* ——— Le *Hibou*, eſpece de Chouette.

שחף *Shahhaph.* ——— Le *Coucou.*

נץ *Natz.* ——— Le *Faucon.* C'eſt un oiſeau avec lequel on en prend d'autres, & que les Chaſſeurs portent ſur le poing.

כוס *Cos.* ——— L'*Autour.* Les uns rendent ce mot par *Chouette*; & d'autres par *Onocrotatos*, oiſeau qui fait le même bruit que l'âne.

שלך *Shalach.* ——— Le *Cormoran.*

ינשוף *Janshuph.* ——— La grande *Chouette.*

Les ſucs de tous ces oiſeaux ſont extremement *alcaleſcens*; car outre qu'ils ſont oiſeaux de proie, ils ſe donnent encore beaucoup d'exercice.

תנשמת *Tinſhemeth.* ——— Le *Cigne*, *Choucas.* Il n'eſt pas fort important de ſavoir duquel des deux il eſt ici queſtion; car leurs ſucs ſont fort *alcaleſcens*, & leur chair graſſe & de difficile digeſtion.

קאה *Kaah.* ——— Le *Butor.* Cet oiſeau ſe nourrit de poiſſon, ſa chair eſt fort graſſe & très-ſujette à ſe corrompre.

רחם *Rahham.* ——— Eſpece d'aigle qui vit de poiſſon.

חסידה *Hhaſidah.* ——— La *Cigogne*, ainſi appellée de חסיד, à cauſe de ſa piété envers ceux à qui elle doit la vie. De-là vient que Petrone l'appelle *Pietatis cultrix.* Elle ſe nourrit de grenouilles, de ſerpens & d'autres reptiles, qui ſont en général extremement *alcaleſcens*, ce qui fait que ſon ſuc eſt dans un état qui approche beaucoup de la putréfaction.

אנפה *Anaphah.* ——— Le *Heron.* Il vit de poiſſon & ſe donne beaucoup d'exercice, ce qui rend ſon ſuc fort *alcaleſcent.*

דוכיפת *Duchiphath.* ——— Le *Vaneau*, oiſeau qui eſt

dans un continuel exercice & ſe nourrit d'inſectes. Sa chair a beaucoup de gout & de penchant à la corruption.

עטלף *Atallaph.* ——— La *Chauve - Souris ;* elle ſe nourrit d'inſectes.

חלד *Hholed.* ——— La *Belette*, elle vit d'inſectes.

עכבר *Achbar.* ——— La *Souris ;* elle vit de viande.

צב *Tzab.* ——— Le *Crapaud*, de ſon enflure, dérivé de עבה *intumuit.*

אנקה *Anakah.* ——— Quelques-uns veulent que ce ſoit le *Furet*, & d'autres une eſpece de *Sauterelle*: mais comme il en eſt parlé immédiatement après le *Crapaud*, & que ce mot eſt dérivé de אנק, qui ſignifie *clamavit*, il y a tout lieu de croire qu'il s'agit de la *grenouille*, à la lettre *la criarde*, ou la *bête qui crie*, par alluſion au croaſſement de ce reptile.

כוח *Coahh.* ——— Le *Lézard.*

לטאה *Letaah.* ——— Bochart veut que ce ſoit la *Salamandre*, qui eſt une eſpece de *Lezard.*

חמט *Hhomet.* ——— La *Limaſſe.*

תנשמת *Tinſhemeth.* ——— Bochart l'appelle dans un endroit que nous avons cité, *Cameleon.* Il ſignifie encore un *Cigne*, ou un *Choucas.*

Ces reptiles & tous les autres de quelque eſpece qu'ils ſoient, ſont très-ſujets à ſe corrompre, & ont une très-mauvaiſe odeur lorſque la corruption s'en eſt emparée, ce qui prouve que leurs ſels ſont très-exaltés, & leurs ſucs *alcaleſcens* au ſupreme degré.

Il eſt néceſſaire avant d'examiner plus à fond la nature & les ſuites de la putréfaction alcaline des humeurs, de ſpécifier les parties auxquelles on peut réduire le ſang par l'analyſe chymique.

Si l'on met le ſang nouvellement tiré d'une perſonne ſaine dans une cucurbite de verre, à laquelle on ait adapté un chapiteau bien luté, & qu'on l'expoſe à une chaleur moindre qu'il la faut pour faire bouillir de l'eau; il s'élevera dans l'alambic une humeur aqueuſe preſque ſans odeur & ſans goût, qui ne fermente avec aucun acide, ni avec aucun *alcali*, qui n'eſt ni ſalée, ni huileuſe, ni acrimonieuſe. On tire une autre liqueur ſemblable à la premiere en augmentant le feu au dégré de l'eau bouillante, & ces deux liqueurs font les $\frac{7}{8}$ du ſang qu'on a employé.

Il reſte dans la cucurbite une maſſe dure qui ne donne aucun ſigne ni d'acide, ni d'acre, ni d'*alcali*, mais elle eſt un peu empyreumatique, & elle ſe conſerve pluſieurs années ſans ſe corrompre étant enfermée dans une boîte. Elle donne en la diſtilant à un feu de ſable, 1°. Une liqueur graſſe, huileuſe, amere, tirant quelque peu ſur l'*alcali.* 2°. Un ſel blanc, concret, volatil, qui s'attache de toutes parts aux parois du récipient & à l'orifice du cou de la cornue. 3°. Une huile de couleur d'or avec un ſel. Otez tout ce produit, mettez un nouveau récipient & donnez le plus grand dégré du feu, il s'élevera ſans ceſſe des fumées blanches & avec elles une huile épaiſſe & noire.

Il reſte au fond de la cornue une maſſe très-noire, luiſante, friable, légere, ſpongieuſe, d'une odeur deſagréable, empyreumatique, amere, qui n'eſt point du tout ſalée. Cette maſſe étant pouſſée à un feu preſque capable de fondre la cornue, continue de jetter des fumées & conſerve ſa noirceur auſſi long-tems qu'elle demeure enfermée: mais elle s'enflamme à un feu ouvert, la noirceur ſe diſſipe, & il reſte une terre blanche inſipide qui ne contient aucune portion d'*alcali.* On peut en tirer au moyen d'un feu violent, une petite quantité d'acide dont Boerhaave attribue l'origine au ſel marin qu'on a pris avec les alimens, & qui n'a reçu aucune altération dans le ſang: mais il nous dit dans ſes Obſervations ſur ce procédé, qu'il a découvert la même choſe en diſtilant le ſang d'un grand nombre d'animaux, de ſorte qu'on ne peut attribuer cet acide au ſel marin dont aucun animal ne fait uſage, ſi on en excepte l'homme, les pigeons & quelques animaux domeſtiques tels que les chiens & les chats qui en uſent quelquefois, plutôt par accident que par choix. On me répondra ſans doute que l'eau qui ſert de boiſſon à tous les animaux contient plus ou moins de ſel marin, & je ſai que l'on peut tirer de leur urine un ſel qui reſſemble beaucoup au ſel marin par la figure des cryſtaux & par quelques autres propriétés. Mais s'il étoit vrai que le ſel marin qui a été reçu dans l'eſtomac avec l'aliment, fût la ſource de ce ſel, on devroit en tirer beaucoup plus de l'urine de l'homme, que de celle des animaux qui ne ſe nourriſſent que d'herbes, parce que le ſel contenu dans l'eau qu'ils boivent, n'eſt point proportionné à celui que l'homme mange; il paroît néantmoins que l'urine de la vache ou du cheval en donne une plus grande quantité que celle de l'homme.

L'on trouve donc dans le ſang, de l'eau, de l'huile, un ſel volatil *alcali*, une terre fixe & une portion d'acide. Si nous examinons maintenant avec attention le progrès de la putréfaction animale, nous trouverons qu'elle produit exactement les mêmes effets que la diſtilation que nous venons de décrire, & qu'elle n'en differe que parce qu'il lui faut un peu plus de tems. Car d'abord les particules aqueuſes s'évaporent, la partie ſaline eſt enſuite atténuée & ſéparée de la terre & de l'acide, & devenant par ce moyen acre, *alcaline* & volatile, elle s'éleve avec une partie de l'huile qui eſt auſſi atténuée & ſéparée de la terre, & affecte les organes de l'odorat d'une odeur urineuſe, propre aux ſubſtances animales qui ſont dans l'état de corruption.

Le reſtant des particules huileuſes s'unit à la terre qui eſt ſéparée de la portion la plus ſubtile de l'huile, de l'eau & du ſel, & les deux enſemble compoſent une ſubſtance noire, ténace & viſqueuſe, qui ſe réſout à la fin & ne laiſſe qu'une terre pure & élémentaire, l'acide s'éxhalant auſſi. Les ſucs animaux ſouffrent donc par la putréfaction une altération & une ſéparation parfaite, qui ne permet plus aux parties de ſe réunir & de compoſer comme auparavant, un fluide uniformement homogene.

Il eſt impoſſible que la corruption s'empare univerſellement des humeurs tant que l'animal eſt en vie, pour les raiſons que je déduirai ci-après; il n'en eſt pas de même des autres parties du corps qui peuvent ſe corrompre ſans cauſer immédiatement la mort. Une nourriture *alcaleſcente* peut encore ſe corrompre dans l'eſtomac & dans les inteſtins, & cauſer de grands déſordres dans l'œconomie animale, lorſque la quantité qu'on en prend n'eſt point proportionnée à la force qu'a l'eſtomac de la digérer. Les ſucs animaux en général ſont extremement ſujets à la corruption, & c'eſt de quoi les oiſeaux qui vivent de charognes, s'apperçoivent beaucoup plutôt que les hommes, car les ſels volatils & les huiles ne commencent pas plutôt à s'exhaler, qu'ils affectent auſſi-tôt les organes de ces animaux, qui ſe rendent ſouvent de fort loin dans le voiſinage des endroits d'où ſe fait l'émanation de ces principes.

On peut donc réduire les cauſes antécedantes de *l'alcaleſcence* qui ſurvient au corps, & les maladies qui en dépendent, aux ſuivantes.

1. Les alimens *alcaleſcens*, c'eſt-à-dire, les alimens tirés des végétaux *alcaleſcens* ou des animaux, excepté le lait de ceux qui ſe nourriſſent d'herbes; les poiſſons, ſurtout leur foie & leur peau; les oiſeaux qui vivent de poiſſon; tous les oiſeaux qui ſe nourriſſent d'animaux ou d'inſectes, ou qui ſe donnent beaucoup d'exercice, comme auſſi les animaux que l'on tue pendant qu'ils ſont encore échauffés par l'exercice qu'ils ont fait, ſont plus ſujets que les autres à une putréfaction *alcaline.*
2. La foibleſſe des organes de la digeſtion.

Dans ce cas l'aliment, ſuivant ſon penchant naturel ſe corrompt dans l'eſtomac, & cauſe ce que nous appellons ordinairement indigeſtion. Le chyle entre dans le ſang dans un état très-approchant de la corruption ou corrompu en partie.

3. La force exceſſive des organes qui ſervent à la digeſtion & à l'aſſimilation des alimens, laquelle produit une grande quantité de ſang extremement exalté &

dans un état fort approchant de la corruption, & une bile qui a le même défaut.

On doit ſe ſouvenir, que les alimens aceſcens ſont convertis par l'action des organes dont nous venons de faire mention en liqueurs *alcaleſcentes*. Lors donc que ces organes agiſſent avec force ſur un aliment qui eſt déja *alcaleſcent*, il le devient davantage & approche de plus en plus de la corruption.

De-là vient que les perſonnes plétoriques ſont plus ſujettes aux maladies épidémiques que les autres; que celles qui jouiſſent d'une ſanté parfaite courent plus riſque de tomber dans des fievres de mauvaiſe eſpece, que celles qui ne ſont pas auſſi-bien conſtituées; & que ceux qui ſont d'une conſtitution extremement robuſte ſont plus ſujets aux maladies peſtilentielles & aux fievres putrides que les valétudinaires.

C'eſt pourquoi Hippocrate, *L. I. Aphoriſ.* 3. veut que l'on ſe méfie d'une ſanté exceſſive, car la même force de compléxion qui ſuffit pour porter le ſang & les ſucs à ce degré de perfection, les exalte enfin, au point d'occaſionner une maladie. Celſe prétend qu'une trop bonne ſanté doit être ſuſpecte : *Ergo ſi plenior aliquis, & ſpecioſior, & coloratior factus eſt, ſuſpecta habere ſua bona debet. Quæ quia neque in eodem habitu ſubſiſtere neque ultra progredi poſſunt, fere retrò, quaſi ruina quadam, revolvuntur.*

Hippocrate croit qu'il eſt prudent d'ôter quelque choſe à une ſanté qui eſt parvenue à la derniere perfection, parce que comme il eſt impoſſible qu'elle continue long-tems ſans altération & qu'elle ne peut s'amender, il faut de toute néceſſité qu'elle devienne pire. Mais le reſpect que je dois à ce grand homme ne ſauroit m'empêcher de faire remarquer à mes lecteurs, que la nature a pour conſerver la ſanté & la vie des reſſources beaucoup plus sûres que tous les ſecours que la Medecine nous fournit, & qu'elle y a recours dans ces ſortes d'occaſions. Dans les cas, par exemple, où le ſang eſt trop abondant, une hémorrhagie réduit le corps à cet état auquel Hippocrate veut qu'on le réduiſe par art. Lorſque les ſucs ſont trop exaltés & ont trop de penchant à l'*alcaleſcence*, l'acrimonie qui eſt inſéparable de cet état, avant de ſe manifeſter par aucune conſéquence fâcheuſe, aiguillonne ſouvent les glandes cutanées, & procure ſon évacuation en augmentant la tranſpiration; ou s'il arrive qu'elle affecte les glandes des reins, elle ſort avec les urines; mais ſi elle tombe ſur le foie, qui paroît la partie la plus propre à la recevoir d'abord, ou ſur le pancréas, ou ſur les glandes de l'eſtomac & des inteſtins, un vomiſſement ou une diarrhée ſuffiſante pour produire les effets ſalutaires dont nous avons parlé, ou ces deux enſemble, préviennent le danger auquel on auroit été expoſé. C'eſt là deſſus qu'eſt fondée l'opinion commune, que l'expérience de tous les ſiecles a confirmée, que le flux de ventre qui ſurvient dans le printems & dans l'automne, eſt très-ſalutaire. L'on voit donc que cette acrimonie qui eſt ſi fort à craindre, devient ſouvent par la conduite d'une œconomie animale bien réglée, ſon propre antidote & un moyen d'entretenir la ſanté, au lieu de la détruire : mais nous devons ſuppoſer ici qu'on ne commet aucun excès & que l'on fait un exercice reglé.

5. Une longue abſtinence. Car lorſque le ſang n'eſt pas continuellement delayé & rafraîchi par un nouveau chyle, il contracte une acrimonie *alcaline*, qui rend l'haleine puante & dégénere en une fievre putride dont la mort eſt la ſuite.

6. La ſtagnation de quelque partie du ſang & des humeurs. Parce que tous les ſucs animaux qui croupiſſent ſuivent le penchant naturel qu'ils ont à ſe corrompre.

7. La chaleur exceſſive des ſaiſons ou du climat, externe ou interne, naturelle ou artificielle.

8. La violente agitation du ſang qui produit la chaleur.

Lorſque quelqu'une de ces cauſes, ou pluſieurs enſemble, ont occaſionné une putréfaction *alcaline*, elle ſe manifeſte par les ſignes ſuivans, dans les premieres voies.

1. La ſoif.

On doit remarquer que la nature, ou plutôt l'auteur de la nature, a donné à tous les animaux une certaine ſagacité qui les met en état de diſtinguer les alimens nuiſibles de ceux qui leur ſont ſalutaires, & leur indique les moyens de guérir les maladies qui les affligent.

Cette connoiſſance reçoit le nom d'*inſtinct* dans les brutes; & comme nous remarquons le même penchant dans l'homme, je crois qu'on peut lui donner aſſez proprement le même nom.

Dans les cas dont nous parlons on ſe ſent altéré, c'eſt-à-dire, porté à boire une grande quantité de liqueurs délayantes. Ces liqueurs délayent les ſels acres, putrides & *alcalis*, font ceſſer ce ſentiment incommode, & diſpoſent la matiere qui ſe putréfie ou qui eſt déja putréfiée, à ſortir de l'eſtomac & des inteſtins par le vomiſſement ou par les ſelles. Suppoſé, comme il arrive pour l'ordinaire, que l'on ait du penchant pour les acides, ceux-ci venant à ſe mêler avec les ſels putrides, les détruiſent, & tous les deux ſe convertiſſent en un ſel neutre.

Lorſqu'on prend intérieurement des ſels animaux volatils *alcalis*, comme du ſel ou de l'eſprit de corne de cerf, on ſe ſent altéré de la maniere que nous avons rapportée.

2. La perte totale de l'appétit, & l'averſion pour les alimens *alcaleſcens*, pour ceux principalement qui ont occaſionné la maladie.

Ceci eſt une autre preuve de l'inſtinct dont nous avons parlé, ou plutôt de la protection de la Providence qui veille ſur nous, ſoit que nous ſoyons ſains ou malades. L'appetit ne ſauroit être que nuiſible, lorſque l'eſtomac n'a pas la force de digérer les alimens; & ceux qui ſont *alcaleſcens* augmenteroient infailliblement la maladie.

3. Les rôts nidoreux, ou les rapports qui laiſſent dans la bouche un gout d'œufs pourris; à cauſe de la portion de ſels putrides & d'huile rance qui ſort en même tems que l'air.

4. Les matieres qui s'amaſſent ſur les levres, les dents, la langue, le palais & dans le goſier, & affectent les organes du gout d'une ſenſation d'amertume, à cauſe que les huiles animales contractent un gout amer en devenant rances; il peut ſe faire auſſi que ce gout ſoit cauſé par une bile trop exaltée & prête à ſe corrompre.

5. Les maux d'eſtomacs cauſés par l'irritation des ſels acrimonieux; la vue, ou même l'idée d'un aliment *alcaleſcent* prêt à ſe corrompre, ſuffiſent quelquefois pour les augmenter. Cette irritation augmentant, cauſe une évacuation de la matiere putréfiée par un vomiſſement qui devient ſalutaire, lorſque la maladie ne vient que de la corruption de l'aliment dans les premieres voies : mais elle eſt ſouvent un très mauvais ſymptome, quand elle a pour cauſe la putréfaction du foie, du pancréas, ou de quelqu'autre des viſceres contenus dans le bas-ventre. Lorſque cette acrimonie *alcaline* affecte les inteſtins, elle les porte à ſe débarraſſer des matieres qu'ils contiennent par la diarrhée, qui eſt encore un moyen de guériſon, lorſque la corruption ne réſide que dans l'aliment contenu dans l'eſtomac & les inteſtins, mais elle eſt ſouvent funeſte lorſqu'elle eſt cauſée par la corruption de quelqu'un des viſceres.

Le poiſſon que l'on mange après l'avoir gardé trop long-tems, cauſe une diarrhée abondante, & une très-petite quantité d'œufs putréfiés produit le même effet, en aiguillonnant les inteſtins.

6. Cette acrimonie *alcaline* produit une laſſitude ſpontanée, une inquiétude univerſelle, un ſentiment de chaleur incommode, & des douleurs iliaques inflammatoires.

L'effet que la putréfaction *alcaline* produit dans le ſang, eſt de le réſoudre en un fluide *alcalin* acrimonieux;

les particules aqueuſes ſe ſéparent des autres principes & s'exhalent ; les parties les plus déliées de l'huile deviennent rances, & les autres ſe mêlant avec la terre, forment des obſtructions opiniâtres dans les vaiſſeaux où elles s'arrêtent ; & les ſels ne ſe mêlant plus uniformément avec l'eau, l'huile & la terre deviennent acres & corroſifs. Il arrive encore que le fluide qui circule dans les vaiſſeaux, & qui a beſoin d'être doux & dépouillé de toute ſon acrimonie, afin de pouvoir ſervir à la nutrition & aux beſoins de l'œconomie animale, eſt fort éloigné dans ce cas de produire ces effets ſalutaires ; au contraire, il irrite, ronge & détruit une partie des ſolides, picote les vaiſſeaux les plus déliés, principalement ceux du cerveau, qui ſont beaucoup plus expoſés que les autres à cet accident, d'où réſultent une infinité de ſymptomes, qu'on appelle pour l'ordinaire nerveux, le délire, les convulſions & l'inſomnie.

Cette corroſion ou deſtruction des parties internes, n'a point d'autre cauſe que les ſels *alcalis* animaux, qui ſont capables de produire en tout tems le même effet ſur la peau extérieure, pour peu de tems qu'ils s'y arrêtent & en quelque petite quantité qu'ils ſoient, car ils agiſſent alors comme un cauſtique & forment une eſcarre. Ceci peut tenir lieu d'avertiſſement à ceux qui s'accoutument imprudemment à l'odeur des ſels volatils, ſurtout de ceux dont l'acrimonie eſt exaltée par la chaux dans la diſtilation ; car venant à pénétrer dans les poumons, ils ſont capables d'affecter dangereuſement les membranes délicates qui les compoſent.

Lorſque le ſang ſe trouve dans l'état dont nous avons parlé, les liqueurs qui s'en ſéparent ſont puantes, l'urine eſt haute en couleur & tire ſur le rouge, à proportion que la corruption qui domine eſt plus ou moins grande, & le malade par une ſuite néceſſaire, eſt continuellement tourmenté d'une fievre brûlante.

Il eſt aiſé de voir par ce que nous venons de dire, que la putréfaction *alcaline* du ſang doit être ſuivie d'une dépravation ou deſtruction totale des actions naturelles, animales ou vitales, d'une altération générale dans la circulation, & par conſéquent dans les ſécrétions & les excrétions qui en dépendent, d'inflammations générales ou locales, qui, lorſque la corruption eſt conſidérable, dégénerent infailliblement en ſuppurations, gangrenes & ſphaceles, qui ne ſe terminent que par la mort.

La différence des parties affectées par la putréfaction *alcaline*, en apporte auſſi à la cure. Si les alimens *alcalins*, par exemple, dont la quantité eſt trop grande pour être digérée, pourriſſent dans l'eſtomac & dans les inteſtins, & produiſent les effets dont nous avons parlé ; on ne peut mieux faire que d'en procurer l'évacuation par le vomiſſement, les ſelles, ou par tous les deux enſemble ; dans ce cas nous devons prendre les principaux ſymptomes pour guides ; car s'ils nous montrent que l'eſtomac eſt affecté, on doit recourir aux vomitifs : mais lorſque les alimens putréfians ou putréfiés ſéjournent dans les inteſtins, il ſuffit quelquefois d'un purgatif pour en faciliter la ſortie. Les vomitifs qui conviennent dans ces ſortes de cas, ſont, l'eau chaude, le thé verd, les infuſions de chardon, d'ipécacuanha à la doſe de demi-dragme. Les purgatifs ſalins ſemblent plus propres à cet effet, car en augmentant le penchant naturel à la diarrhée, & entraînant par ce moyen la matiere nuiſible, ils appaiſent les ſymptomes en détruiſant une partie de l'acrimonie. On doit réitérer les purgatifs & les vomitifs ſuivant que la longueur de la maladie l'éxige. Mais il ſuffit en général d'un vomitif & de quelques purgations.

Lorſque l'eſtomac eſt ſurchargé d'alimens *alcaleſcens*, on peut employer un remede populaire qui eſt trop efficace pour que je l'omette ici. On le prépare de la maniere ſuivante. L'on ſeche, l'on ſale ou l'on conſerve dans la ſaumure le premier ventricule d'un veau. Cette ſaumure ou l'infuſion de cette partie dans l'eau chaude, eſt ce qu'on appelle preſure ou mulette. On prétend qu'une ou deux cuillerées de cette ſaumure dans demi-pinte d'eau froide, ou que l'infuſion pendant quelques heures dans la même quantité d'eau, d'un morceau d'environ deux travers de doigt en quarré de l'eſtomac deſſéché, ſuffit pour faire ceſſer le ſentiment incommode que cauſe l'acrimonie, & pour hâter l'expulſion de la matiere peccante par le vomiſſement ou par les ſelles. Il n'eſt peut-être pas auſſi facile que l'on penſe, d'expliquer la maniere dont les liqueurs qui ſont dans le ventricule du veau caillent le lait, quoique cet effet ſoit manifeſte dans l'eſtomac de cet animal, où tout le lait qu'il a pris ſe trouve caillé, auſſi-bien que dans le lait que l'on mêle avec l'infuſion du ventricule de cet animal, lors même qu'il eſt mort.

Je ne ſuis pas moins embarraſſé d'expliquer les effets ſalutaires de la preſure dans l'eſtomac humain, où elle ſe mêle avec les alimens *alcaleſcens* qui y pourriſſent. Mais je ſuis perſuadé que le ſel qui garantit le ventricule du veau de la corruption, doit produire auſſi un très-bon effet ſur les alimens qui ſe corrompent dans le nôtre, détruire entierement ou en partie l'*acrimonie alcaline*, & appaiſer tous les ſymptomes qui en réſultent, ſans que j'oſe avancer pour cela que tous les bons effets de la preſure dépendent de ce ſel. Il me ſuffit d'être aſſuré de l'efficacité de ce remede dans le cas dont je viens de parler.

Lorſque la corruption *alcaline* prévaut dans toute l'habitude du corps, & domine dans le ſang & dans les humeurs, la cure eſt beaucoup plus difficile & plus longue, & la maladie plus dangereuſe. Et comme preſque toutes les maladies aiguës, de quelque eſpece qu'elles ſoient, naiſſent ou ſont accompagnées pour l'ordinaire d'une diſpoſition plus ou moins grande à une putréfaction *alcaline*, rien n'eſt plus important au Medecin que de connoître le régime & les remedes propres à détruire ou à réprimer cette *alcaleſcence*. On doit ſurtout s'attacher au régime, parce que c'eſt de lui principalement que la cure dépend.

La ſaignée paroît être un des remedes les plus propres à contribuer à la cure, à cauſe qu'elle ralentit & diminue l'action des ſolides ſur la maſſe reſtante des fluides, & affoiblit le frottement entre les ſolides & les fluides, & entre les particules de ces derniers entre elles : or comme le frottement eſt une des principales cauſes de la chaleur, laquelle hâte beaucoup les progrès de la corruption, il ſemble que la ſaignée ſuffit au moins pour en empêcher les progrès en détruiſant une des cauſes qui accélerent le plus la putréfaction.

On doit encore dans ces ſortes de cas s'abſtenir de toutes ſortes de mouvemens & demeurer dans un parfait repos ; à cauſe que chaque degré d'agitation endurcit les fibres à proportion & accélere la circulation du ſang, ce qui augmente le frottement entre les ſolides & les fluides, & entre les particules de ces derniers ; & par une ſuite néceſſaire excite la chaleur, qui cauſe une putréfaction *alcaline* & tous les ſymptomes qui l'accompagnent.

Les bains chauds émolliens, les fomentations & les lavemens, ſont fort utiles, car ils relâchent les fibres & éloignent par-là une des cauſes les plus conſidérables de la chaleur ; & comme les vaiſſeaux abſorbans en reçoivent une partie, ils délayent le ſang & deviennent par-là plus efficaces.

L'air que le malade reſpire doit être frais & tempéré ; lorſqu'il eſt trop chaud il augmente la diſpoſition à la putréfaction ; & étant trop froid il reſſerre les fibres animales & occaſionne une chaleur intérieure.

Il eſt aiſé maintenant de comprendre la raiſon pour laquelle toute chaleur exceſſive, ſoit naturelle & produite par le climat & les ſaiſons, ou artificielle & occaſionnée par le feu, la trop grande quantité de hardes ou par des médicamens chauds, doit être néceſſairement pernicieuſe dans toutes les maladies qui

tendent à une putréfaction *alcaline*.

On doit avoir ſoin de faire paſſer dans le ſang & les humeurs des alimens aceſcens, qui ſont actuellement acides, ou qui ont beaucoup de diſpoſition à le devenir dans l'eſtomac. Tel eſt le lait pur ou coupé, le petit lait & le babeurre.

Le pain levé eſt un autre aliment de nature aceſcente, mais qui devient acide lorſqu'il contient beaucoup de lévain. On peut préparer avec lui un grand nombre d'alimens, en le faiſant bouillir dans l'eau juſqu'à ce qu'il ait acquis la conſiſtance néceſſaire, en y ajoutant enſuite d'autres ingrédiens aceſcens, comme du vin, ou du ſuc de fruits crus ou préparés. Le plus commun de tous ces mets eſt celui qu'on appelle *panade*.

On tire auſſi des végétaux farineux, ſurtout de l'orge & de l'avoine, pluſieurs ſortes d'alimens extremement propres à détruire l'*alcaleſcence* des fluides. La tiſanne des anciens qui a été ſi fameuſe dans tous les ſiecles, étoit faite avec de l'orge mondé cuit dans l'eau, & paroît avoir été une eſpece de gruau, a qui on a donné différens noms, à cauſe de quelques circonſtances dont il ſera fait mention ci-après. Ce mot eſt dérivé de πλιαω, qui ſignifie peler, ou ôter les coſſes, en quoi conſiſte la premiere partie du procédé pour ſa préparation.

Boerhaave met au nombre des végétaux farineux ceux qui ſuivent.

L'avoine.
Le bled ſarraſin.
L'Epeautre.
Le Froment.
Le Millet.
L'Orge.
Le Panis.
Les Piſtaches.
Le Ris.
Le Seigle.

On prépare avec ces matieres cuites dans l'eau & digérées pendant un tems conſidérable, juſqu'à ce qu'elles aient acquis de la diſpoſition à devenir acides, un grand nombre d'alimens propres à détruire l'*alcaleſcence* des humeurs. Les décoctions & les émulſions qu'on en fait ont une efficacité conſidérable, à cauſe de leur qualité ſavoneuſe, & enlevent les obſtructions des vaiſſeaux, ce que l'eau ſeule ne peut faire; en ſecond lieu, elles corrigent les humeurs qui ont de la diſpoſition à l'*alcaleſcence* au moyen de leur aceſcence. Elles relâchent les ſolides, enveloppent & émouſſent par leur qualité huileuſe l'acrimonie *alcaline*, l'adouciſſent & préviennent ſes effets dans le corps.

On ne doit point oublier que les alimens aceſcens paroiſſent en général plus ſalutaires que ceux qui ſont *alcaleſcens*, & moins ſujets à former des obſtructions, pourvu que la quantité qu'on en prend ſoit proportionnée à la force des organes qui ſervent à la digeſtion & à l'aſſimilation des alimens, & que ceux qui en uſent ſoient endurcis au travail & accoutumés à faire de l'exercice.

Homere parle de certains habitans du Nord appellés *Hippomolgues*, qui vivoient très-long-tems en n'uſant que du lait. Les Montagnards d'Angleterre qui ſe nourriſſent ordinairement de lait & de gateaux de farine d'avoine, qu'ils font fermenter juſqu'à ce qu'ils ſoient tout-à-fait aigres, ſont remarquables par leur force, leur activité & la ſanté dont ils jouiſſent juſqu'à un âge fort avancé, & ne ſont jamais expoſés aux maladies épidémiques. Ce que Virgile dit d'une certaine nation du Nord a quelque rapport à notre ſujet.

——— ——— *Pocula læti*
Fermento atque Acidis *imitantur vitea ſorbis.*
Talis hyperboreo ſeptem ſubjecta Trioni
Gens Effræna *virûm Riphæo tunditur euro.*

Il y a une autre claſſe de végétaux dont l'uſage eſt excellent, lorſque les humeurs ſont diſpoſées à une putréfaction *alcaline*. Ce ſont les fruits d'automne & d'été parfaitement mûrs.

Boerhaave fait mention des ſuivans.

Les Abricots.
Les Baies de ſureau.
Toutes les Ceriſes douces.
Les Citrons.
Les Concombres douces.
Les Courges douces.
Les Figues.
Les Fraiſes.
Les Framboiſes.
Les Grenades.
Les Groſeilles de toute eſpece.
Les Jujubes.
Les Limons doux.
Les Melons.
Les Mûres.
Les Oranges.
Les Pêches.
Les Pommes.
Les Prunes douces.

Je ne ſai d'où vient que cet Auteur a omis les raiſins, les tamarins & quelques autres fruits de cette eſpece.

Ces ſortes de fruits ſont d'un uſage conſidérable, car on peut les manger après les avoir fait bouillir ou rôtir, & mêler leur pulpe ou le ſuc qu'on en tire avec des panades, du gruau ou autres alimens aceſcens. Le ſuc qu'ils rendent par expreſſion après avoir été cuits au four, ou avec une très-petite quantité d'eau, eſt auſſi fort bon étant mêlé avec les alimens ou employé comme remede, pourvu qu'on y ajoute la quantité de ſucre qu'on croira néceſſaire. Il eſt bon d'obſerver que la chaleur du four ou de l'eau bouillante, diſſipe la grande quantité d'air élaſtique qu'ils contiennent étant crus, les rend plus ſupportables à l'eſtomac, & plus propres par-là au but que le Medecin ſe propoſe.

On a tort de condamner les fruits en général comme mal-ſains; car au contraire lorſqu'ils ont acquis leur maturité, ils deviennent les remedes les plus efficaces que nous ayons peut-être dans la nature, & ne ſont jamais pernicieux, à moins que la quantité qu'on en prend ne ſoit diſproportionnée à la force qu'on a de les digérer. Rien n'eſt plus propre à vaincre le penchant qu'ont les ſucs à une putréfaction *alcaline* pendant les chaleurs de l'été. Les ſucs des fruits mûrs ſont ce que nous connoiſſons de plus efficace pour lever les obſtructions, lorſqu'on les prend en quantité ſuffiſante, ſouvent réitérée & pendant un tems conſidérable. Car étant neutraliſés par la chaleur du ſoleil, c'eſt-à-dire parfaitement mûrs, ils ſont ſavoneux & propres à diſſoudre les obſtructions des vaiſſeaux, ce qu'aucun autre fluide n'eſt capable de faire. Tout le monde ſait que les éruptions ſur la ſurface de la peau ſont ſalutaires & un ſigne du rétabliſſement de la ſanté. La raiſon en eſt, que lorſque la matiere qui forme des concrétions dans les petits vaiſſeaux, eſt diſſoute & réduite en particules aſſez déliées pour circuler avec le ſang, la nature trouve moyen d'en faciliter la ſortie par les glandes inteſtinales ou urinaires, ou par les pores de la peau : or lorſque les particules de la matiere dont l'évacuation doit ſe faire, ſont trop groſſes pour ſortir par la tranſpiration, elles s'arrêtent dans les vaiſſeaux de la peau & y ſuppurent, car la ſuppuration eſt un des moyens dont la nature ſe ſert pour ſe décharger de ce qui l'incommode. C'eſt donc mal-à-propos que pluſieurs perſonnes regardent ces éruptions ſalutaires qui ſurviennent fréquemment ſur la peau de différentes parties du corps, après un grand uſage de fruits d'été, comme l'effet pernicieux de ces fruits, qui tiennent lieu de remedes, & levent les obſtructions qui n'euſſent point manqué de cauſer une maladie. On doit encore remarquer que la diarrhée ou cours de

ventre qu'ils cauſent n'eſt point à craindre lorſqu'elle n'eſt point immodérée ; elle eſt au contraire d'une grande utilité à l'œconomie animale, car elle entraîne la matiere des obſtructions que les ſucs ſavoneux de ces fruits avoient déja diſſoute. Il eſt bon cependant de les cuire au four ou dans l'eau, tant pour les raiſons que nous avons alléguées, qu'à cauſe que le feu détruit les œufs que les inſectes y dépoſent quelquefois, & rend leur neutralité plus parfaite, le ſoleil n'ayant point aſſez de chaleur dans nos climats pour les mûrir parfaitement.

Les liqueurs aqueuſes chaudes ſont auſſi fort bonnes pour détruire l'*alcaleſcence* des humeurs, quoiqu'elles n'aient point une qualité ſavoneuſe ; car elles relâchent les ſolides, diſſolvent les ſels, les chaſſent du corps, & entretiennent la fluidité du ſang.

On peut préparer différens médicamens avec les acides végétaux naturels, tels que le ſuc d'oranges, de limons, de pommes ſauvages & pluſieurs autres fruits acides, ou avec les ſels eſſentiels des plantes acides, comme des différentes ſortes d'oſeille.

La fermentation nous fournit encore un grand nombre de médicamens propres au même uſage. Les vins de la Moſelle ou du Rhin, par exemple, qui inclinent à l'acidité, ſont excellens étant délayés avec une quantité ſuffiſante de quelque liqueur ſavoneuſe. Les vinaigres de toute eſpece ne ſont pas moins utiles étant délayés, & l'on peut compoſer avec eux pluſieurs médicamens extremement déterſifs & réſolutifs, en les mêlant avec de l'eau ou du miel, ou en y faiſant infuſer des plantes appropriées aux intentions particulieres que l'on peut avoir, comme des ſquilles.

On tire auſſi pluſieurs excellens remedes des ſucs des fruits bien mûrs épaiſſis à conſiſtance de gelée ou de *rob*, parmi leſquels le *rob* de ſureau tient la premiere place.

La diſtilation nous fournit pareillement une autre claſſe de médicamens propres à détruire l'*alcaleſcence* des humeurs. Ces remedes ſont les eſprits acides de ſel gemme, de ſel marin, de nitre, de vitriol & de ſoufre, appellé communément *huile de ſoufre par la campane*. Mais ils ont beſoin d'être délayés dans une grande quantité d'eau, & ne ſont utiles que dans les cas où les acides végétaux ne produiſent aucun effet, comme dans la peſte & dans quelques eſpeces de petite vérole.

Les ſels neutres naturels ou artificiels ne ſont pas moins importans dans le cas dont il s'agit. Les ſels neutres naturels ſont le nitre, le ſel marin, & le ſel gemme. On n'emploie ordinairement ces deux derniers que dans les lavemens ; mais le nitre entre ou doit entrer dans tous les remedes que l'on donne à deſſein d'arrêter les progrès de la putréfaction *alcaline*. Perſonne n'ignore la vertu qu'ont ces ſels, d'empêcher la corruption des ſubſtances animales ; & celle qu'a le nitre d'entretenir la fluidité du ſang, ſoit dedans ou dehors les vaiſſeaux. Le nitre a auſſi la faculté de réſoudre les concrétions, & de chaſſer la matiere des obſtructions par les émonctoires convenables, par les glandes des inteſtins, des reins & de la peau. Il eſt outre cela extremement pénétrant, ce qui doit le faire préférer à tout autre remede dans les maladies où l'on appréhende quelque choſe de la putréfaction *alcaline*, c'eſt-à-dire, dans les maladies aiguës. On le donne pour l'ordinaire en poudre, en bol, ou délayé dans quelque liqueur convenable.

On peut préparer les ſels neutres artificiels avec preſque toutes les différentes eſpeces d'acides imprégnés ou ſoûlés avec un *alcali* fixe, ou volatil, en faiſant enſorte qu'aucun des deux ne domine ſur l'autre. Pendant le mélange il ſurvient une efferveſcence conſidérable qui détruit l'acide & l'*alcali*, d'où réſulte une ſubſtance qui differe par ſes propriétés, ſes caracteres, & ſes effets dans la Medecine des ſels d'où elle a été tirée.

Les ſels neutres qui ſont le plus en uſage dans la pratique de la Medecine, ſont le tartre vitriolé, préparé, ſuivant la méthode de Boerhaave (Voyez *Tartarus vitriolatus*) qui eſt un remede tout-à-fait différent de celui à qui on donne ce nom dans notre Diſpenſaire, quoique compoſé des mêmes ingrédiens, le tartre régeneré & le tartre tartariſé du même Auteur.

Il n'eſt pas difficile de préparer dans l'occaſion un grand nombre de fluides neutres capables de produire de très-bons effets. Un ſcrupule de ſel d'abſinthe ſuffit, par exemple, pour ſoûler environ demie once de ſuc de citron ; dix ou douze grains de ſel ammoniac volatil ſoûleront demi-once de vinaigre diſtilé ; l'une ou l'autre de ces liqueurs mêlée avec une once d'eau ſimple, quelques dragmes de ſirop, & la même quantité d'eau compoſée, forme une boiſſon d'une efficacité admirable, que l'on peut réitérer ſuivant que le beſoin l'exige, par exemple, de quatre en quatre heures. Ces médicamens neutres ont des vertus auſſi grandes que le nitre, & méritent par conſéquent les éloges que je lui ai donnés ci-deſſus.

Ce que nous venons de dire des cauſes & de la cure des maladies cauſées par la putréfaction *alcaline* des humeurs, prouve, que les excrétions acides ne ſont jamais de mauvais ſymptomes dans les maladies où l'on appréhende une ſemblable corruption ; puiſque c'eſt une preuve que l'acrimonie *alcaline* eſt détruite. Dans les maladies de l'eſtomac, par exemple, qui viennent du même principe, les rots acides prouvent que la cauſe de la maladie eſt preſque ou tout-à-fait détruite. Dans les maladies aiguës, les ſueurs qui ont une odeur acide, ont toujours été regardées comme un bon préſage.

On a remarqué qu'un grand nombre de perſonnes, après avoir été guéries de la peſte & de fievres peſtilentielles, ont eu en reprenant leurs forces, la bouche affectée, d'un gout ſalé approchant de celui du ſel ammoniac, dont la cauſe me paroît être telle : Les Chymiſtes ſavent que le ſel *alcali putride* étant uni à un *acide*, forme un ſel neutre, approchant du ſel ammoniac. Lors donc que les humeurs ont été chargées d'un pareil ſel putride, comme cela arrive dans la contagion & les fievres peſtilentielles, & que ce ſel vient à être imprégné d'un acide, l'acrimonie *alcaline* eſt détruite, & le malade recouvre peu à peu la ſanté, & pour lors toutes les excrétions, entre-autres la ſalive, ſont infectées de ce ſel que nous avons dit être ſemblable au ſel ammoniac ; de-là vient ce gout que le malade ſent continuellement dans ſa bouche, & qui lui fait trouver tous les alimens ſalés.

Il y a une infinité de remedes propres à détruire l'acrimonie *alcaline*, mais je n'en indiquerai qu'un petit nombre, qui pourront ſervir de modele.

Prenez *d'avoine avec ſon écorce, deux onces,*
d'eau pure, trois livres.

Faites bouillir, filtrez & mêlez à deux livres de cette décoction :

du ſuc de citron récent, une once,
d'eau de canelle diſtilée, deux dragmes,
de ſirop de mûres de haie, une once.

Le malade en uſera pour aliment & boiſſon ordinaire. Boerhaave. *Mat. Med.*

Prenez *d'avoine mondée, deux onces,*
d'eau pure, trois livres.

Faites bouillir le tout juſqu'à ce qu'il n'en reſte que deux livres, que vous laiſſerez enſuite en digeſtion pendant douze heures ſur des cendres chaudes, ou juſqu'à ce qu'elles commencent à s'aigrir. Ajoutez à deux livres de cette décoction :

de ſirop violart, une once $\frac{1}{2}$,
de vin du Rhin, demi-livre,

d'eau diſtilée, d'écorce de citron, une once & demie,

On s'en ſervira pour le même uſage. Boerhaave. *Mat. Med.*

Prenez *d'avoine mondée, trois onces*;

Faites avec une ſuffiſante quantité d'eau une émulſion d'une livre & demie, à laquelle vous mêlerez

de nitre purifié, demi-dragme,
de ſirop violart, une once,
de vinaigre ſcillitique, deux dragmes.

On peut uſer fréquemment de ce remede à la doſe d'une ou deux onces. Boerhaave. *Mat. Med.*

Prenez *de l'oxymel ſcillitique, trois onces,*
de vinaigre de ſquilles, deux dragmes,
de teinture de myrrhe diſſoute dans du vinaigre, une dragme.

On en prendra une demi-once par heure. Boerhaave. *Mat. Med.*

Prenez *du vinaigre réduit par la coction à conſiſtance de miel, demi-once.*
du miel pur, une once,
du ſirop de chicorée, une once & demie,
d'eau diſtilée de fumeterre, ſix onces.

L'uſage en eſt le même que celui de la compoſition précédente. Boerhaave. *Mat. Med.*

Prenez *de rob de groſeille, de ſureau,* } *deux onces,*
d'oxymel ſimple, une once,
d'eſprit de ſel commun, vingt gouttes,
de décoction d'orge, quatre livres.

On en boira continuellement à diſcrétion. Boerhaave. *Mat. Med.*

Prenez *de décoction d'orge, vingt-ſix onces,*
de vin du Rhin, trois onces,
de ſirop des cinq racines apéritives, deux onces,
rob de ſureau, ſix dragmes,

Faites-en une décoction dont le malade prendra trois ou quatre onces de trois en trois heures.

Prenez *des cryſtaux de tartre,*
de nitre pur,
de tartre vitriolé, parfaitement neutraliſé, ſuivant la méthode de Boerhaave, } *de chaque dix grains.*

Faites-en une poudre.

On prendra celui qu'on voudra de ces remedes de quatre en quatre, de ſix en ſix, ou de huit en huit heures, avec un verre de la premiere décoction, ou de quelqu'autre liqueur.

Comme ce que nous avons dit ci-deſſus peut ſervir à éclaircir & à confirmer un grand nombre de choſes importantes qui ont rapport à la cure des maladies aiguës dont Hippocrate a parlé dans ſon Traité περὶ διαίτης ὀξέων; je finirai cet article par ce morceau incomparable, que M. Freind qui eſt un Juge très-éclairé dans ces ſortes de matieres, appelle *un des plus précieux reſtes de l'antiquité;* & en effet, il eût pu lui donner de plus grands éloges, ſans craindre qu'on l'accusât de prodiguer mal-à-propos ſes louanges. Je crois qu'il eſt impoſſible de conſerver dans notre langue auſſi-bien que dans toute autre les beautés de cet excellent Ouvrage, ou tout au moins je veux bien le croire ainſi, perſuadé que je ſuis des défauts de ma Traduction. Je croirois cependant avoir rendu un ſervice conſidérable, ſi je pouvois la mettre à la portée de ceux qui ne ſont point en état d'entendre l'original.

Il eſt bon de remarquer que la fin de ce Traité ne paroît point être parvenue juſqu'à nous dans l'état où Hippocrate l'avoit laiſſée; & il y a toute apparence qu'elle a été mutilée ou augmentée par quelque copiſte moins judicieux que l'Auteur: du reſte, au moins eſt-il certain que celui qui a fait les autres parties de cet Ouvrage incomparable n'a pas mis la derniere main à la fin.

Hippocrate commence par condamner la méthode des Medecins de l'Ecole de Cnide, qui paroiſſent avoir été les rivaux de ceux de Cos. Cette introduction eſt un peu obſcure, à cauſe que nous n'avons point les ſentences ou maximes Cnidiennes qu'il attaque.

Il ſembleroit que les Medecins Cnidiens avoient décrit les maladies avec aſſez d'exactitude, mais négligé un grand nombre de circonſtances qui les accompagnent, & dont la connoiſſance eſt abſolument néceſſaire au Medecin; puiſqu'en formant ſon jugement, elles lui indiquent la méthode qu'il doit ſuivre dans la cure de chaque maladie. On peut mettre de ce nombre, l'âge, la force, & la conſtitution du malade; ſa maniere de vivre; les évacuations naturelles qui hâtent ou retardent la cure; la coction de la matiere morbifique; en un mot, toutes les autres circonſtances qui peuvent nous aider à prédire l'événement de la maladie, & à preſcrire au malade le régime qui lui convient.

Traité d'Hippocrate ſur le régime qu'il faut obſerver dans les maladies aiguës.

Ceux qui ont compilé les ſentences Cnidiennes ont fort bien marqué tout ce que les malades ſouffrent dans chaque maladie, & comment quelques-unes d'elles leur arrivent, en un mot, tout ce qu'une perſonne, qui ne ſauroit rien de la Medecine, pourroit écrire, après s'être informée des malades de ce qu'ils ont ſouffert. Mais ils ont oublié la plupart des choſes qu'un Medecin doit ſavoir, ſans avoir ouï le rapport du malade.

Puis donc que la cure de chaque maladie exige une connoiſſance parfaite des circonſtances qui lui ſont propres, on ne doit pas être ſurpris que je ſois d'un ſentiment contraire au leur à cet égard, d'autant plus qu'ils mettent en uſage peu de médicamens dans les maladies aiguës. Ils nous ont laiſſé, il eſt vrai, un grand nombre de remedes pour les maladies d'une autre nature, & qui preſque tous ſont purgatifs, ils ont auſſi vanté l'efficacité du lait & du petit lait employé à propos. Si ces médicamens étoient bons & propres aux maladies pour leſquelles ils les ordonnent, leur ſimplicité, leur petit nombre, & la facilité de les préparer augmenteroient leur valeur, mais il en eſt tout autrement.

Ceux qui dans la ſuite ont traité le même ſujet, ont fait paroître plus de ſavoir dans la Medecine, en indiquant les remedes qui conviennent à chaque maladie. Il faut pourtant avouer que les Anciens n'ont rien écrit ſur le régime qui vaille la peine d'être lu, & qu'ils ont gardé là-deſſus une profond ſilence. Quelques-uns, il eſt vrai, n'ont point ignoré les différentes formes & diviſions des maladies; mais ils ſont tombés dans l'erreur en s'attachant à nous donner leurs différens noms. Car il n'eſt pas auſſi facile qu'on le penſe d'en faire le dénombrement, ſi nous rangeons toutes les maladies dont une perſonne peut être attaquée ſous différentes claſſes, à cauſe qu'elles different en quelque choſe, ou ſi nous croyons qu'une maladie ne peut être la même à moins qu'elle n'ait le même nom.

Mon opinion eſt que nous devons en toutes choſes nous conduire ſuivant les regles de l'art, & agir avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſes, ſi nous voulons que notre traitement ait un heureux ſuccès. Dans les choſes qui demandent de la diligence, & où les délais ſont dangereux, il y auroit de l'imprudence à faire attendre

notre ſecours à ceux qui en ont beſoin. Dans le cas où la maladie exige un traitement modéré, il faut éviter de faire ſouffrir inutilement le malade. En un mot, nous devons toujours tendre à ce qu'il y a de plus parfait, quelque ſoit la partie de la Medecine que nous avons embraſſée, ſans nous aſſujettir ſervilement aux méthodes particulieres. Je ferai toujours grand cas d'un Medecin, qui pour ſe rendre utile, & aux malades & même à ceux de ſa profeſſion, n'aura rien négligé pour perfectionner les méthodes que l'on ſuit ordinairement dans la cure des maladies aiguës, qui font le plus de ravage dans le monde : telles ſont celles à qui nos Ancêtres ont donné le nom de pleureſie, de peripneumonie, de léthargie, de fievre ardente, outre un grand nombre d'autres qui ont beaucoup de rapport aux précédentes ; car elles épuiſent les malades par la fievre continue dont elles ſont accompagnées (*a*).

(*b*) Lorſqu'il ne regne point de maladie peſtilentielle épidémique, mais ſeulement des fiévres *ſporadiques* de différentes eſpeces, il meurt un plus grand nombre de perſonnes de ces fiévres que d'aucune autre maladie. Le peuple en général n'étant point capable de diſtinguer un bon Medecin d'avec un mauvais, approuve ou condamne ſuivant ſon caprice les cures dont il eſt témoin. Il eſt même à préſumer que les Medecins du commun ne connoiſſent point ces fievres dont on ne ſauroit comprendre la nature ſans étude ; car il n'eſt pas difficile de ſavoir le nom des choſes qui ſe préſentent tous les jours à nos yeux : mais il en eſt tout autrement des choſes dont nous parlons, qui mettent un homme dans l'obligation de faire paroître ſon ſavoir ou ſon ignorance.

On ne peut mieux faire, ſuivant moi, que de communiquer au public les choſes qu'il lui eſt avantageux de connoître, à cauſe de l'utilité ou du dommage qui peut lui en revenir dans l'occaſion; elles ont quelquefois même échappé à la connoiſſance des Medecins : par exemple, la raiſon qui a obligé quelques Medecins à donner dans les maladies aiguës, de la tiſanne non-coulée, dans la croyance que cette méthode eſt la meilleure.

D'autres combattent de toutes leurs forces la coutume qu'ont quelques autres Medecins de donner à leurs malades de l'orge cuit, dans la croyance qu'il eſt dangereux, tandis qu'ils en donnent le ſuc (χυλὸν) qu'ils en tirent en le coulant à travers un linge.

D'autres enfin ne permettent l'uſage de la tiſane épaiſſe & de ſon ſuc qu'au ſeptieme jour de la maladie, & d'autres qu'après que la criſe eſt arrivée.

J'oſe aſſurer que la connoiſſance du régime qu'il faut obſerver dans les maladies aigues, eſt extremement noble & excellente, (πύγκαλον) & embraſſe pluſieurs autres parties importantes de la Medecine ; car le régime peut beaucoup pour la guériſon de ceux qui ſont malades, & pour entretenir la ſanté de ceux qui ſe portent bien; pour fortifier ceux qui font de l'exercice, & pour faciliter la conception.

La tiſane me paroît préférable à tout autre aliment tiré des différentes eſpeces de grains ; & je loue beaucoup le jugement de ceux qui lui ont donné cette préférence; car elle a une eſpece de viſcoſité légere & uniforme, agréable, gliſſante, humectante, qui n'altere point, & délaie tout ce qui a beſoin de l'être. Elle n'eſt point aſtringente, ne dérange point l'eſtomac pendant la digeſtion, & ne fait point enfler le ventre, ayant perdu cette propriété dans la coction qui la fait gonfler autant que ſa nature le permet (*c*).

Un Medecin qui preſcrit à ſes malades l'uſage de la tiſanne dans leurs maladies, ne doit point ſouffrir qu'ils paſſent un ſeul jour ſans prendre de la nourriture, à moins qu'il ne croie cela néceſſaire pour hâter l'effet d'un purgatif ou d'un lavement qu'il leur auroit donné (*d*).

Ceux qui ont accoutumé de faire deux repas par jours peuvent uſer de tiſanne un pareil nombre de fois ; mais ceux qui ne font ordinairement qu'un repas, en uſeront une ſeule fois le premier jour ; on les acoutumera cependant peu à peu à en prendre deux fois par jour, ſi on le croit néceſſaire. On obſervera de ne la point donner trop épaiſſe, ni en trop grande quantité, il ſuffit qu'il y en ait aſſez pour prévenir la trop grande inanition des vaiſſeaux. Si la maladie eſt accompagnée d'un trop grand degré de ſéchereſſe, la doſe n'en doit point être trop forte, & il eſt même bon de donner auparavant au malade de l'hydromel, du vin, ou telle autre choſe que l'on jugera devoir lui faire plus de bien. Je ſpécifierai ci-après ce qui convient le plus à chaque cas en particulier. (*e*) Si la bouche eſt humide, & que la matiere qui ſort des poumons ſoit louable & ſans aucune mauvaiſe qualité, on doit augmenter conſidérablement la quantité de tiſane que l'on donne au malade ; car une humectation ſubite & abondante indique la promptitude de la criſe, c'eſt tout le contraire de celle qui eſt lente & plus abondante. (*f*)

Voila comment on doit ſe conduire dans ſon uſage. Je paſſe pluſieurs autres choſes ſous ſilence, d'où l'on peut tirer des prognoſtics, pour en reprendre l'examen dans la ſuite. Plus l'expectoration eſt abondante, plus le malade doit uſer de tiſanne juſqu'à ce que la criſe ſe faſſe. Il eſt même à propos d'en continuer l'uſage pendant deux jours après la criſe, crainte de rechute, ſurtout lorſqu'il y a apparence de criſe le cinquieme, ſeptieme ou neuvieme jours, en ayant toujours égard au nombre pair ou impair des jours. Il eſt à propos, deux jours après la criſe, de donner de la tiſanne au malade ſoir & matin juſqu'à ce qu'il ſoit en état d'uſer d'alimens plus ſolides.

Voici les avantages que le malade retire de l'uſage immédiat de toute la tiſanne. (*g*) Les douleurs qui accom-

---

(*a*) J'ai donné à ὁκόσα τυτίων ἐχόμενα ἐστὶν, un tour quelque peu différent de celui des Traductions latines, pour des raiſons que les Savans n'auront pas beaucoup de peine à deviner ; mais comme mon deſſein eſt d'expliquer plutôt les choſes que les mots, je ne m'attacherai pas beaucoup à ces ſortes de critiques.

(*b*) Il paroît que Sydenham a eu ce paſſage en vue, car il dit à peu près la même choſe.

(*c*) Arétée dit, en parlant de la pleureſie, que la tiſanne doit être préférée à tout autre aliment. La meilleure méthode, au commencement de la maladie, eſt d'uſer de ſa crême tirée par expreſſion des parties les plus ſolides de l'orge, & aſſaiſſonnée ſeulement avec du miel, ſans toutes ces drogues que l'on emploie communément pour la rendre plus agréable ; car ſa crême ſeule ſuffit pour lors. Elle ſert à humecter & à échauffer, à diſſoudre & déterger le phlegme, & à chaſſer par l'expectoration ce qui a beſoin de l'être, en même tems qu'elle lâche le ventre. Sa douceur la rend agréable & fait qu'on l'avale aiſément, & ſa viſcoſité appaiſe la chaleur, purge les membranes, diſſipe la toux & ramollit toutes les parties. Telles ſont les vertus de l'orge. ARETE'E, περὶ διαφ. ὀξ. παθ. *L. I. c.* 10.

Hippocrate paroît être convaincu, par expérience, que la tiſanne eſt un aliment excellent dans les maladies aiguës, quoiqu'il ſemble avoir ignoré les raiſons pourquoi elle eſt telle. Comme elle relâche, elle détruit une des principales cauſes de la chaleur qui contribue extremement à la putréfaction *alcaline*. Pendant le tems qu'elle boût & qu'elle eſt en digeſtion, elle acquiert une diſpoſition à devenir acide, ce qui la rend propre dans les maladies aiguës, où les humeurs tendent à une putréfaction *alcaline*. D'ailleurs comme elle eſt un peu ſavoneuſe, elle diſſout les obſtructions, que l'eau ſeule ne peut lever.

(*d*) Hippocrate a ici en vue l'inanition qui provient de l'abſtinence de toutes ſortes d'alimens ; ce qui eſt une pratique dans laquelle quelques Medecins anciens avoient donné, quoiqu'elle ſoit oppoſée à la raiſon, & que les ſuites en ſoient fâcheuſes.

(*e*) Hippocrate s'étend plus au long ſur le ſujet du miel & du vin, qui ſont tous les deux aceſcens. On ne doit point s'imaginer qu'il conſeille l'uſage du vin pur, car les Anciens n'en buvoient preſque jamais ſans y mettre ſix fois, ou pour le moins quatre fois autant d'eau, lors même qu'ils étoient en ſanté, comme on le verra plus amplement dans la ſuite.

(*f*) L'Auteur veut dire que lorſque la langue & la bouche paroiſſent humides, & que le malade rend d'abord une matiere louable, la criſe ne tardera point à ſe faire ; mais que c'eſt le contraire lorſque ces ſignes d'humectation tardent à ſe manifeſter.

(*g*) Il ſemble qu'Hippocrate veut parler de la tiſanne qui n'a point été coulée.

pagnent

pagnent la pleuréſie ceſſent bien-tôt, parce que l'expectoration commence à ſe faire (ἐκκαθαίρεσθαι). Les évacuations des poumons ſont beaucoup plus parfaites, & la ſuppuration moins abondante que ſi le malade uſoit d'un autre régime. Les criſes ſont auſſi plus naturelles, moins difficiles, & les rechutes moins à craindre.

La tiſane doit être de bon orge & bien cuite, à moins que l'on ne veuille employer que ſon ſuc; car outre les autres vertus de la tiſanne, cette préparation donne à l'orge une facilité de gliſſer qui l'empêche d'offenſer le goſier. La tiſanne ne cauſe jamais d'obſtructions, ni de peſanteurs d'eſtomac, elle paſſe aiſément, n'altere point ſe digere avec facilité, & relâche beaucoup (*h*) pourvu qu'elle ſoit bien cûite, ce qui la rend extremement ſalutaire dans les maladies aiguës; ſi bien qu'un malade ſe trouve ſouvent très-mal pour n'en avoir pas fait un aſſez grand uſage.

Lorſque le malade eſt conſtipé & prend de la tiſane ſans avoir auparavant vuidé ſes excrémens, il ne fait qu'augmenter les douleurs qu'il reſſentoit déja, ou s'en procurer, ſuppoſé qu'il en fût exempt; ajoutez à cela une difficulté de reſpirer, qui eſt capable de produire de très-mauvais effets; car elle deſſeche les poumons & cauſe des douleurs dans les hypochondres, le bas-ventre & le diaphragme. Bien plus, ſi la douleur du côté eſt continuelle, & ne cede point aux fomentations chaudes, & que le malade ne rende qu'une matiere viſqueuſe mal digérée; ſi au lieu de l'appaiſer par la ſaignée, ou la purgation, comme il ſeroit à propos, l'on donne de la tiſanne au malade, on ne fait que hâter ſa mort. De-là vient que ceux qui uſent de cette tiſanne dans ces cas, meurent le ſeptieme jour, ou même plutôt, quelquefois dans le délire, & d'autres fois ſuffoqués par une *Orthopnée*, & par un *Râlement*.

Ces ſymptomes ont fait croire aux Anciens que ces ſortes de malades avoient été frappés d'un coup du ciel, (πλήττειν) & ce qui les a confirmés dans ce ſentiment a été de voir qu'ils avoient le côté livide après leur mort, comme s'ils euſſent reçu quelque coup: mais la véritable cauſe de cette couleur eſt, que le malade meurt avant que l'inflammation de la pleure & des poumons ait ceſſé. (*i*) Ils deviennent auſſi-tôt aſthmatiques (πνευματίαι); car la viteſſe de la reſpiration empêchant la coction de la matiere qui doit ſortir du poumon & la rendant extremement viſqueuſe, comme nous l'avons déja obſervé, empêche l'expectoration & fait que s'attachant au goſier, elle cauſe le râlement, & la maladie eſt pour l'ordinaire funeſte quand elle arrive à ce terme; (*k*) car cette matiere viſqueuſe obſtrue le paſſage de l'air dans les poumons & l'oblige à en ſortir avec beaucoup de promptitude; ce qui contribue à hâter la mort du malade; la matiere en s'attachant au goſier, retarde la reſpiration, & la lenteur de celle-ci augmente de plus en plus la viſcoſité (πτύελον) de cette matiere, & l'empêche de ſortir.

Si l'uſage inconſidéré de la tiſane ſeule ne vaut rien dans ces ſortes de cas, quel tort ne doit point faire au malade celui des alimens & des boiſſons nourriſſantes qui ne peuvent être que plus dangereux! Soit donc qu'une perſonne ſe trouve mal pour avoir uſé de la tiſanne, de ſon ſuc, ou de quelque autre liquide épaiſſi, (χυλὸν) on doit employer les mêmes remedes, à moins que quelques circonſtances ne nous obligent à agir autrement. Voici les méthodes qu'on doit ſuivre.

Si un homme eſt attaqué de la fievre auſſi-tôt après avoir mangé, & avant que d'avoir été à la ſelle, il doit s'abſtenir de tiſane, ſoit qu'il ſente de la douleur ou non, juſqu'à ce qu'il ait lieu de croire que les alimens ont paſſé dans les inteſtins inférieurs. Suppoſé qu'il ne reſſente aucune douleur, il boira de l'oxymel, chaud ſi c'eſt en hiver, & froid ſi c'eſt en été; ou s'il eſt extremement altéré, de l'hydromel (μελικρήτου) delayé avec beaucoup d'eau. Si la douleur continue & qu'il y ait quelque inconvénient à en craindre, on ne lui permettra la tiſanne qu'après le ſeptieme ou neuvieme jour, pourvu que ſa complexion ſoit forte; il convient même dans ce cas qu'elle ne ſoit ni trop épaiſſe, ni en trop grande quantité. Si le malade eſt robuſte & dans la force de l'âge, & que les alimens qu'il a pris dans ſon dernier repas n'aient point encore fait place à ceux qu'il doit prendre, on lui donnera un lavement: mais s'il eſt d'une complexion foible, il vaut mieux ſe ſervir d'un ſuppoſitoire, à moins qu'il n'ait le ventre naturellement libre. Pour ce qui eſt du tems propre à lui donner de la tiſanne, on doit avoir pour maxime, tant au commencement que dans le cours de la maladie, que toutes les fois que le malade a les piés froids, l'uſage de la tiſanne lui eſt extremement pernicieux: mais on peut lui en donner lorſque la chaleur s'empare des piés; cette précaution eſt extremement importante dans toutes les maladies, ſurtout dans celles qui ſont aiguës; mais plus encore dans celles qui ſont accompagnées de fievre ardente, & mettent la vie du malade en danger.

On doit commencer par donner au malade le ſuc que l'on tire par expreſſion de la tiſane (χυλὸν), & enſuite de la tiſanne, en obſervant toujours les regles que nous avons données ci-deſſus; il eſt même à propos que l'on tente de diſſiper la douleur de côté, ſoit qu'elle ſurvienne au commencement, ou dans le cours de la maladie, par des fomentations chaudes: (*l*) la meilleure de cette eſpece eſt de l'eau chaude dans un vaiſſeau de cuir (ἀσκὸν) (*m*), ou dans une veſſie, ou dans un vaiſſeau de terre ou de cuivre, en appliquant auparavant quelque choſe de mou ſur la partie pour l'empêcher d'être offenſée.

On peut encore fomenter commodément la partie avec une éponge fine, après en avoir exprimé foiblement l'eau chaude avec laquelle on l'aura trempée. Mais de quelque eſpece de fomentation dont on uſe, on aura toujours ſoin de la couvrir, tant pour qu'elle conſerve plus long-tems ſa vertu, que pour empêcher les vapeurs qui s'en élevent de pénétrer dans les poumons, à moins qu'on ne ſe propoſe quelque but en faiſant le contraire. Il eſt bon encore d'appliquer ſur la partie de petits ſachets pleins d'orge & d'Ers (ὄροβος) macérés dans du vinaigre, qui devient par-là trop foible pour l'uſage ordinaire. Le ſon eſt encore fort propre pour la même fin. Le ſel & le millet cuits au four & enfermés dans des ſachets, nous fourniſſent encore des fomentations ſeches très-utiles; car le millet eſt lénitif & la-

---

(*h*) Les avantages qui réſultent du relâchement dans les maladies inflammatoires, ſont ſpécifiés ſous le mot *inflammatio*.

(*i*) La mortification eſt la véritable cauſe de cette couleur livide, & elle arrive ſouvent, lorſque l'inflammation ne ceſſe pas aſſez tôt pour la prevenir.

(*k*) Ce paſſage auſſi-bien que le prognoſtic ſont extremement juſtes, quoique la raiſon qu'Hippocrate donne du danger dont ces ſortes de cas ſont accompagnés, ne ſoit pas des meilleures.

J'ai été ſouvent témoin de prognoſtics qui ont été faits dans des inflammations de poitrine, dont l'évenement à fait voir la fauſſeté. Un malade qui reſſentoit des douleurs violentes cauſées par l'inflammation de la pleure, en ayant été délivré tout à coup, le Medecin qui en avoit ſoin, aſſura hardiment qu'il étoit hors de danger: mais l'événement fit voir au bout de quelques heures la fauſſeté de ſa prédiction; car le malade fut ſaiſi d'une difficulté de reſpirer, qu'Hippocrate exprime par πνευματίαι, qui lui cauſa la mort, à la honte du Medecin. Dans ces ſortes de cas lorſque la mortification a une fois commencé, les douleurs ceſſent, comme il arrive ſouvent dans les inflammations externes. On voit par-là qu'on doit toujours ſe méfier des changemens ſubits qui ſurviennent dans les maladies aiguës, ſurtout dans les inflammations.

(*l*) Je ne doute point que tous les Medecins ne ſoient perſuadés de l'utilité des fomentations dans toutes les maladies inflammatoires, & peut-être n'a-t'on rien trouvé depuis Hippocrate, de plus propre à faciliter les évacuations & l'effet des remedes internes pour réſoudre l'inflammation.

(*m*) L'ἀσκὸς dont il eſt ici parlé, eſt la peau de quelque bête couſue de telle ſorte qu'elle garde l'eau ou les autres liqueurs qu'on y met.

xatif. Ces ſortes de fomentations émollientes diſſipent les douleurs qui s'étendent juſqu'aux clavicules. (*n*) Suppoſé que les fomentations chaudes n'appaiſent point la douleur, on ne doit point les continuer plus long-tems, car elles deſſechent les poumons & hâtent la ſuppuration. Si la douleur ſe fait ſentir à la clavicule, & que le malade ſente une péſanteur dans le bras, autour de la mamelle ou au-deſſus du diaphragme, il faut ſans différer le ſaigner au bras & lui tirer beaucoup de ſang, juſqu'à ce que la douleur diminue, & que ſon ſang paroiſſe plus rouge ou plus livide; car ces deux changemens lui ſont aſſez ordinaires dans ces maladies. (*o*)

Mais ſi la douleur ſe fait ſentir ſous le diaphragme & non dans la région des clavicules, on purgera le malade avec de l'ellébore noir (μέλαν ἑλλέβορον) ou du tithymale marin (πιτυλλον) en mêlant avec l'ellébore des carrotes ſauvages, (δαῦκον) avec du ſeſeli (σεσέλι) du cumin, de l'anis, ou telle autre plante odoriférante qu'on voudra, & avec l'épurge, le ſuc de ſilphium, (ἀσαφετίδα) car comme tous ces ſimples ont une même vertu, il réſulte le même effet de leur mélange. L'ellébore noir opere mieux que l'épurge, & hâte plus efficacement la criſe, mais l'épurge eſt plus propre à chaſſer les vents. Ces deux plantes, qui ſont les meilleures que je connoiſſe, ont une qualité anodyne qui leur eſt commune avec pluſieurs autres cathartiques. Quoique les purgatifs qui n'ont aucune amertume ou ſaveur deſagréable, & qui ne rebutent point le malade par la quantité qu'il en faut, ni par leur couleur, produiſent un très-bon effet lorſqu'on les donne en forme de tiſane, il eſt à propos cependant de donner de la tiſane au malade, & cela en une quantité qui ne ſoit pas fort inférieure à celle à laquelle il eſt accoutumé, après une doſe des purgatifs dont nous venons de parler (*p*): mais il n'eſt pas raiſonnable qu'il prenne d'aliment liquide pendant l'opération du purgatif; il peut, lorſqu'elle a ceſſé, en uſer en moindre quantité que de coutume, & l'augmenter ſucceſſivement, ſuppoſé que la douleur ceſſe, & que nulle autre circonſtance ne s'y oppoſe.

On doit obſerver les mêmes regles à l'égard de la crême de tiſanne (χυλὸν), car je prétens qu'il vaut mieux commencer par elle d'abord, que le troiſieme, quatrieme, cinquieme, ſixieme & ſeptieme jour, que les vaiſſeaux ſont épuiſés par l'abſtinence, à moins que la criſe ne ſe faſſe pendant ce tems-là. Les préparations qui doivent précéder ſon uſage ſont les mêmes que celles dont j'ai parlé. Voilà ce que je penſe de l'uſage de la tiſane, & des boiſſons dont je ferai mention dans la ſuite. J'ai cependant connu des Medecins qui agiſſent tout autrement qu'ils ne devroient dans ces ſortes d'occaſions. Car ils ont pour méthode, après avoir épuiſé le malade au commencement de la maladie par une abſtinence de deux, trois, ou d'un plus grand nombre de jours, de leur donner des alimens & de leur permettre l'uſage des liqueurs nourriſſantes, ſur ce principe peut être qu'il eſt raiſonnable de compenſer le changement qui eſt ſurvenu dans le corps, par un autre plus grand & tout oppoſé. Un pareil changement ſeroit à la vérité avantageux, s'il pouvoit ſe faire d'une maniere réguliere, ſucceſſivement & ſans aucune violence. Mais comme ce changement conſiſte principalement dans la quantité d'alimens qu'on accorde au malade, ſi celle-ci n'eſt point proportionnée, le malade s'en trouve très-mal, ſurtout lorſqu'il uſe de toute la tiſane. Ceux encore qui uſent de ſa crême s'en trouvent incommodés, comme auſſi ceux qui font uſage de liquides, quoiqu'ils le ſoient beaucoup moins que les autres. La connoiſſance du régime qu'obſervent les perſonnes qui ſe portent bien, peut auſſi nous être d'une grande utilité dans ces ſortes de cas. Car ſi l'on remarque une ſi grande différence entre les alimens, par rapport aux changemens qu'ils occaſionnent dans le corps de ceux qui jouiſſent d'une bonne ſanté, ne doit-on pas ſuppoſer à plus forte raiſon cette différence beaucoup plus conſidérable, eu égard à ceux qui ſont malades, & qui ſont ſurtout attaqués de maladies aiguës?

Il eſt aiſé de comprendre qu'un régime conſtant & uniforme, quoiqu'il ne ſoit pas ſans reproches, eſt beaucoup plus propre à conſerver la ſanté que le paſſage ſubit d'un mauvais régime à un autre plus ſalutaire. Ceux qui ſont habitués à faire un ou deux repas par jour ſe trouvent incommodés lorſqu'ils viennent à changer de coutume. Qu'un homme prenne un repas à midi contre ſon ordinaire, il s'en trouve mal & ſent une peſanteur, une foibleſſe & une inactivité par tout ſon corps; s'il ſoupe outre cela, il a des rapports acides, & quelquefois un cours de ventre, lorſque l'eſtomac eſt plus chargé qu'à l'ordinaire, ayant accoutumé de ſe décharger lui-même, & ne s'étant jamais vu obligé à ſupporter la fatigue d'une double coction. Dans ce cas il eſt à propos de compenſer ce changement par un autre, c'eſt-à-dire, de dormir après le diner, & le ſoir après ſouper, en évitant le froid en Hiver, & le chaud en Eté. Celui qui ne peut dormir ſe promenera pendant un tems conſidérable, en ſe repoſant de tems en tems, il mangera peu à ſon ſouper, ou ne prendra même aucun aliment, il boira modérément de quelque liqueur qui ne contienne rien de trop cru. La même perſonne ſe trouvera beaucoup plus mal ſi elle fait trois repas par jour, & ſon incommodité deviendra d'autant plus grande, qu'elle mangera plus ſouvent. On trouve cependant des perſonnes qui peuvent faire trois repas par jour, ſans en être incommodées, ce qui ne vient que de la coutume qu'elles ont priſe. D'autres qui ne prennent que deux repas ſe ſentent foibles lorſqu'ils manquent de diner, ne peuvent vaquer à aucune affaire, & ſentent outre cela une douleur dans l'orifice gauche du ventricule (καρδιάλγιες) leurs viſceres ſemblent en quelque ſorte ſuſpendus, leur urine eſt chaude & pâle, & leurs excrémens ſont brûlés en dedans. Quelques-uns ont la bouche amere, les yeux creux, & ſentent un battement aux tempes & un froid aux extrémités. On en trouve encore qui n'ayant point diné ne peuvent manger à ſouper ſans reſſentir une oppreſſion d'eſtomac, & de plus grandes inquiétudes pendant la nuit, que s'ils euſſent diné deux fois. Puis donc que tout changement dans le régime ordinaire, ne durât-il qu'un demi-jour, produit de ſemblables effets ſur ceux qui ſe portent bien, le mieux que l'on puiſſe faire eſt de ne rien ajouter ni retrancher de la nourriture que nous avons coutume de prendre. Un homme qui contre ſon ordinaire, ne mange qu'une ſeule fois par jour, & qui après avoir jetté les vaiſſeaux dans l'inanition en jeûnant tous les jours, prend à ſon ſouper la quantité de nourriture à laquelle il étoit accoutumé, tombera infailliblement malade, pour avoir négligé de diner; & ſentira après ſouper une peſanteur, qui ſera d'autant plus grande qu'il aura plus mangé; l'oppreſſion ſera

---

(*n*) Voyez Cæl. Aurel. *Acut. L. II. c.* 19.

(*o*) Tout ce que Sydenham, Hoffman & la plupart des Auteurs modernes ont dit ſur ce ſujet, eſt fondé ſur ce paſſage d'Hippocrate.

Sydenham inſiſte principalement ſur la ſaignée & ſur une diete aceſcente, de même qu'Hippocrate.

Il défend toutes ſortes de viandes & de bouillons de volaille, & ordonne au malade d'uſer d'orge mondé, de gruau, de panade, & de tiſanne d'orge perlé, d'oſeille, & de racines de réglisſe cuites dans de l'eau, & quelquefois de la petite biere. *Sydenham de Pleuritide.*

(*p*) Hippocrate ne connoiſſoit point certains purgatifs adouciſſans dont nous nous ſervons avec ſuccès dans les maladies aiguës; de-là vient qu'il conſeille de donner ceux dont il parle, de maniere qu'ils perdent une partie de leur activité, & c'eſt ce que les particules liſſes & gliſſantes de la tiſane operent, données médiatement après chaque doſe.

beaucoup plus considérable si les vaisseaux étant dans l'inanition par une trop longue abstinence, il mange copieusement à son souper. Ceux qu'un long jeune a épuisés ne peuvent donc mieux faire pour compenser cette abstinence & réparer leurs forces, que de se garantir du froid & du chaud, & ne point se fatiguer inutilement par des travaux qu'ils sont hors d'état de supporter. Il faut qu'ils mangent à souper beaucoup moins qu'à l'ordinaire, & que les alimens dont ils usent ne soient point secs mais humides. Leur boisson ne doit point être aqueuse ni en moindre quantité que la nourriture qu'ils prennent. Ils doivent diner fort sobrement le jour d'après, & réprendre insensiblement leur maniere de vivre ordinaire. Quelques uns, surtout ceux dont les parties supérieures contiennent beaucoup de bile, sont plus incommodés de ces irrégularités que les personnes phlegmatiques, qui à tous égards sont plus en état de supporter une abstinence à laquelle elles ne sont point accoutumées, & de se contenter d'un seul repas par jour.

En voilà assez pour prouver que tout changement extraordinaire dans les choses qui concernent la nature & l'habitude du corps, est la principale cause des maladies. C'est pourquoi il est tout-à-fait dangereux d'évacuer excessivement les vaisseaux, ou de prendre de la nourriture dans le commencement d'une maladie qui est accompagnée d'inflammation, ou, en un mot, de passer tout d'un coup d'un état à un autre tout opposé.

On pourroit ici, relativement à ce qu'on vient de voir, dire plusieurs choses touchant l'estomac & les autres parties qui ont du rapport avec lui; par exemple, que nous supportons avec facilité les alimens & les boissons auxquelles nous sommes accoutumés, quoiqu'elles soient naturellement mauvaises; & au contraire que les meilleurs alimens nous deviennent nuisibles, lorsque nous n'y sommes point faits. Ce seroit encore ici le lieu de parler des effets que produit le trop grand usage de viande, d'ail, de silphium, ou du suc qu'on en tire, des choux, & des autres substances semblables, qui sont douées de quelque propriété singuliere; mais on ne sera pas surpris qu'elles dérangent & incommodent l'estomac plus que tout autre viscere, si l'on fait attention au gonflement, à l'enflure, & aux tranchées que causent les gâteaux (*Maza*) à ceux qui n'en ont jamais mangé; à la soif & à la réplétion subite que cause le pain chaud, à raison de la propriété qu'il a de dessécher, & de la difficulté avec laquelle il se digere; aux différens effets que produisent le pain bis (ξυχομισον) & celui de fleur de farine, sur les estomacs qui n'y sont point faits; à ceux que produisent les gâteaux, lorsqu'ils sont plus secs, plus humides, ou plus visqueux qu'à l'ordinaire, & la nouvelle farine d'orge séchée au feu (αλφιτα); à la maniere dont elle opere lorsqu'elle est vieille sur ceux qui n'en ont jamais mangé que de nouvelle; aux effets qu'on éprouve ponr avoir substitué le vin à l'eau ou l'eau au vin, ou abandonné la coutume qu'on avoit prise de boire le vin pur ou trempé, pour une autre toute opposée; car ces changemens ne peuvent manquer à coup sur d'occasionner une surabondance d'humidités dans l'estomac, & des flatuosités dans les intestins inférieurs; ou une palpitation de cœur, une pesanteur de tête & une soif excessive. Les vins blancs & rouges, substitués l'un à l'autre, contre la coutume, sont capables de causer un grand nombre d'altérations dans le corps, quoiqu'ils soient également spiritueux; de sorte qu'on n'a pas lieu de s'étonner de ce que les vins doux & spiritueux (γλυκὺς ἢ οἰνώδης οἶνος) que l'on quitte tout d'un coup l'un pour l'autre, produisent des changemens si considérables.

Il faut avouer cependant qu'il se présente certains cas dans les maladies aiguës où l'on peut changer de régime sans que le corps change quant à sa force ou sa foiblesse assez considérablement pour qu'il soit nécessaire d'ajouter ou de retrancher de la nourriture. Dans ce cas néantmoins, il faut avoir égard à la force du malade, à la nature de la maladie, à la constitution du corps, à l'habitude & la maniere de vivre ordinaire, par rapport au boire & au manger.

L'augmentation de nourriture est rarement utile au malade dans les maladies aiguës: mais il est souvent nécessaire de la lui rétrancher tout-à-fait, pourvu qu'il ait assez de force pour supporter une pareille abstinence, jusqu'à ce que la maladie soit arrivée à son plus haut degré, & que la crise soit prête à se faire. J'indiquerai ci-après les cas dans lesquels ce que je viens de dire a lieu; & comme les exemples ont beaucoup plus de force que les maximes que je pourrois donner, j'aurai soin d'en proposer. Je passerai à la continuation de l'exposition de la doctrine dont j'ai dessein de persuader mes Lecteurs, convaincu que je suis, qu'elle est beaucoup plus importante qu'on ne le pense ordinairement.

Dans le commencement des maladies aiguës, on a permis à quelques-uns de prendre de la nourriture le premier jour, & à d'autres le second jour de la maladie; il y en a même qui ont pris tout ce qu'on leur a présenté, sans en excepter le *cyceon*, (κυκεων).

Il s'en faut de beaucoup que ce régime soit le meilleur, quoique les fautes de cette espece soient moins pernicieuses, que si après deux ou trois jours d'abstinence & l'inanition des vaisseaux qui en est une suite, le malade avoit commencé un pareil régime le quatrieme ou cinquieme jour. Il est très-dangereux après tous ces jours d'abstinence & d'inanition, de prendre de la nourriture les jours suivans, avant que la maladie soit préparée pour la crise. Une pareille méthode ne manqueroit pas d'être funeste à un grand nombre de personnes, à moins que la maladie ne fût d'une nature très-bénigne. Les fautes ne sont pas si pernicieuses au commencement, & on les répare plus aisément que celles que l'on commet lorsque la maladie a fait plus de progrès. Il me paroît que l'on ne peut interdire pendant les premiers jours, l'usage de tel ou tel aliment liquide aux malades qui seront dans la nécessité de prendre de la nourriture les jours suivans. Quelle imprudence ne commettent donc point ces malades qui commencent à user de tisanne d'orge après deux ou trois jours d'abstinence, puisqu'elle ne peut manquer de leur être nuisible. Ceux qui n'usent que de sa crême, (χυλῷ) ignorent sans doute le tort qu'ils se font, lorsqu'ils la prennent à contre-tems. Il n'est pas besoin cependant d'avoir beaucoup de prudence pour comprendre que l'usage de toute la tisanne d'orge, avant que la maladie soit préparée pour la crise, est très-nuisible à ceux qui ne sont accoutumés qu'à sa crême, & c'est à eux à s'en abstenir.

Tout ce que je viens de dire prouve évidemment que quelques Medecins suivent une très-mauvaise méthode quand ils permettent à leurs malades l'usage des alimens aux commencemens des maladies, ou qu'ils les jettent dans l'inanition tout d'un coup. Les principes sur lesquels ils se fondent pour leur accorder ou leur retrancher les alimens, sont le plus souvent faux & pour la plupart contraires aux regles qu'on devroit suivre. Quelquefois ils passent de l'inanition des vaisseaux à l'usage des alimens liquides, tandis qu'ils eussent dû passer de l'usage de ces derniers à l'inanition, supposé que la maladie éxigeât un semblable changement. Ces erreurs sont quelquefois cause que les crudités bilieuses se jettent sur la tête & la région de la poitrine, cet accident est suivi de l'insomnie qui empêche la coction de la matiere morbifique; le malade est abattu, chagrin, inquiet, & tombe dans le délire; son regard est farouche & étincellant; les oreilles lui tintent; le froid s'empare des extrémités; son urine est crue; ses crachats deviennent sans consistance, salés & naturels (ἀκρίτως) quant à la couleur, mais peu abondans; il sue autour du cou, & cette sueur est accompagnée d'anxiétés & d'inquiétudes; sa respiration est comme entrecoupée, fréquente & extremement forte; ses sourcils s'étendent en quelque maniere, il tombe dans des syncopes fréquentes, il rejette les hardes dont

il étoit couvert, il eſt ſaiſi d'un tremblement de mains & quelquefois de la levre inférieure. Lorſque ces ſymptomes ſurviennent au commencement de la maladie, ils préſagent un violent délire & pour l'ordinaire la mort. On n'en réchappe guere qu'à la faveur d'un abſcès, d'une hémorrhagie par le nez, ou d'une évacuation d'un pus épais par l'expectoration.

Peu de Medecins ont aſſez de ſagacité pour diſcerner dans les maladies la foibleſſe qui eſt cauſée par l'inanition des vaiſſeaux, ou tel autre accident, de celle qui ne vient que de la douleur & de la violence de la maladie, ni pour diſcerner les différentes impreſſions & affections de toute eſpece qui ont leurs principes dans la nature & l'habitude des individus, quoique la vie & la mort du malade dépendent de la connoiſſance ou de l'ignorance de ces choſes. L'inconvénient eſt grand lorſque le Medecin regardant la foibleſſe de ſon malade comme une ſuite de ſon abſtinence, augmente ſa nourriture, tandis que ſon épuiſement & ſa foibleſſe n'ont pour cauſe que ſa triſteſſe & la violence de la madie. C'eſt une ignorance impardonnable de ne pas ſavoir diſtinguer quand une maladie provient d'inanition, & de diminuer la nourriture du malade. Une pareille mépriſe eſt dangereuſe, & beaucoup plus ridicule que la précédente, quoiqu'accompagnée d'un moindre danger. Car ſi alors quelqu'autre perſonne qui ignore tout-à-fait la Medecine, mais qui eſt inſtruit de ce qui a précédé, conſeille au malade l'uſage des alimens que le Medecin lui avoit défendu, on ne pourra pas douter qu'il ne l'ait beaucoup ſoulagé. Une ſemblable erreur attire au Medecin le mépris du public, qui eſt fortement perſuadé que le malade doit ſa vie aux conſeils dont nous venons de parler.

Je décrirai dans la ſuite les ſignes qui ſont propres à ces différentes maladies, pour qu'on puiſſe en faire la diſtinction; & en effet ils ont quelque rapport avec ce qui arrive à l'égard de l'eſtomac. Si le corps demeure longtems en repos contre ſon ordinaire, ſes forces diminueront ſenſiblement; & s'il paſſe ſubitement du repos au travail, il eſt certain que ce changement ſera ſuivi de quelque inconvénient. Nous devons porter le même jugement de chaque partie du corps. Les piés, ainſi que les autres membres, ſe reſſentiront d'un violent exercice après avoir reſté long-tems dans l'inaction. Il en ſera de même des dents, des yeux & des autres parties du corps. Un lit trop mou ou trop dur, cauſera des douleurs à ceux qui n'y ſont point accoutumés; & ſi l'on couche à l'air, quoiqu'on n'ait pas coutume de le faire, le corps perdra ſa fléxibilité ordinaire. Il ne ſera pas inutile d'éclaircir cette doctrine par des exemples. Suppoſons qu'un homme contracte un ulcere à la jambe, qui ne ſoit pas aſſez dangereux pour lui cauſer de l'inquiétude, ni trop peu conſidérable pour le négliger; & que ſa chair ne ſoit ni trop difficile, ni trop aiſée à guérir; ſuppoſons encore qu'il garde le lit les premiers jours ſans remuer la jambe: il évitera par-là l'inflammation & guérira beaucoup plutôt par ce moyen, que s'il eût fait le moindre exercice pendant la cure. Mais s'il ſe leve le cinquieme, ſixieme ou ſeptieme jour, il s'en trouvera beaucoup plus mal que ſi dès le commencement il eût reſté ſur ſes jambes & ſe fût promené. S'il paſſe tout d'un coup à un violent exercice, il ſouffrira davantage que s'il eût fatigué de la même maniere pendant tout le tems de la cure. Toutes ces choſes jointes enſemble, prouvent ſuffiſamment que tout changement extraordinaire, de quelque eſpece qu'il ſoit, eſt pernicieux.

La trop grande quantité d'alimens nuit à l'eſtomac en pluſieurs manieres, après une longue abſtinence; & toutes les autres parties du corps reçoivent plus de dommage du travail après un long repos, que du paſſage d'une nourriture abondante à l'abſtinence, pourvu toutefois que l'on procure du repos au corps après ce changement.

Si l'on paſſe tout d'un coup de l'exercice & du travail, au repos & à l'inaction, il faut auſſi à proportion fournir à l'eſtomac moins de nourriture à digérer; autrement on ne peut manquer de ſentir une péſanteur par tout le corps, ou quelqu'autre incommodité. (*q*)

Je me ſuis beaucoup étendu ſur le changement de régime à cauſe de l'importance de cette matiere, non-ſeulement en général, mais encore par rapport au ſujet que nous traitons, c'eſt-à-dire, le paſſage de l'état d'inanition des vaiſſeaux à l'uſage des alimens liquides dans les maladies aiguës. Ce changement doit être tel que je viens de dire, mais on ne doit point uſer de cette eſpece d'alimens que la matiere morbifique ne ſoit dans un état de coction, & qu'il ne paroiſſe quelques ſignes d'évacuation ou d'irritation autour des inteſtins ou des hypochondres, pareils à ceux que je décrirai.

Une inſomnie obſtinée & continue, engendre des crudités & empêche la coction des alimens ſolides & liquides, un trop long ſommeil au contraire, relâche le corps & rend la tête foible & péſante. (*r*)

Regles pour l'uſage du vin, du vin trempé, de l'eau, de l'oxymel & des bains.

On doit avoir égard aux caracteres & aux effets ſuivans dans le choix des vins doux, ſpiritueux, blancs ou noirs, dans les maladies aiguës. Les vins doux ne ſont pas ſi ſujets à enivrer & à appéſantir la tête que les ſpiritueux, mais ils ſont plus laxatifs. Ils augmentent cependant les tumeurs des viſceres du foie & de la rate, beaucoup plus que les autres, & ne conviennent point aux perſonnes bilieuſes, parce qu'ils augmentent la ſoif. Ils engendrent encore des flatuoſités dans les inteſtins ſupérieurs, dont les inférieurs ne ſe reſſentent point comme on pourroit le croire: car les flatuoſités cauſées par les vins doux n'ont point une qualité pénétrante, & s'arrêtent autour des hypocondres; les vins doux ne provoquent point l'urine comme les vins blancs ſpiritueux, mais ils facilitent davantage l'expectoration. Il eſt à remarquer que le vin doux qui altere rend l'expectoration moins abondante que celui qui n'augmente point la ſoif.

Nous avons fait en partie l'éloge & la cenſure du vin blanc ſpiritueux dans ce que nous venons de dire du vin doux. Il pénetre avec plus de facilité que l'autre juſqu'à la veſſie; il eſt diurétique & leve efficacement les obſtructions, (καλάβρηκτικὸς) ce qui le rend d'une grande utilité dans les maladies aiguës. Car quoiqu'il ſoit moins propre que le précédent à d'autres uſages, la propriété qu'il a de purger par les urines délivre le corps des maladies, lorſqu'on en uſe à propos. On peut tenir pour ſûres les regles que je viens de donner ſur les avantages & les inconvéniens qui réſultent de l'uſage du vin, quoiqu'elles aient été inconnues aux Medecins qui m'ont précédé.

(*q*) C'eſt ainſi qu'un grand nombre de perſonnes de diſtinction que leurs richeſſes mettent hors de la néceſſité de travailler & de faire de l'exercice, tombent dans des maladies aiguës & chroniques qui terminent une vie qu'ils euſſent pu prolonger avec le ſecours de leur tempérament & d'un régime convenable. Car après avoir paſſé leur jeuneſſe dans des occupations qui demandent un violent exercice, elles tombent tout d'un coup dans l'indolence & l'inaction, ſans perdre l'appétit qu'elles avoient auparavant acquis par l'exercice, & qui leur devient nuiſible de ſalutaire qu'il étoit auparavant pour elles; car il ſurcharge les organes de la digeſtion & tout le corps en général, & cauſe des obſtructions, & par-là une infinité de maladies.

Elles ſe trouveront beaucoup mieux de faire un exercice ſuffiſant pour digérer, aſſimiler & évacuer la quantité d'alimens que leur appétit les met en état de recevoir dans leur eſtomac avec ſatisfaction, ou bien de compenſer par l'abſtinence l'exercice dont elles ſe privent.

(*r*) Cette maxime paroît déplacée; car elle n'a aucun rapport à ce qui précede. Elle devroit naturellement ſe trouver parmi les exemples de l'inconvénient qui réſulte de tout changement ſoudain dans le régime.

On peut uſer des vins auſteres noirs & d'une couleur foncée, dans les maladies aiguës aux conditions ſuivantes : qu'on ne ſente point de peſanteur de tête, qu'on n'ait point le délire, que l'expectoration ſoit libre, qu'il n'y ait point de ſuppreſſion d'urine, que les excrémens ſoient quelque peu humides & ſemblables à de la raclure (ξυσμαλωδέστερα). Dans de pareilles circonſtances on peut ſe haſarder à ſubſtituer ces derniers au vin blanc.

Il eſt encore bon de ſavoir que le vin bien trempé eſt moins nuiſible aux parties ſupérieures & à celles qui ſont aux environs de la veſſie, & que celui qui l'eſt moins eſt meilleur pour celles qui ſont autour des inteſtins.

De l'hydromel, ou du miel & de l'eau.

L'hydromel (μελίκρητον) eſt moins propre pendant le cours des maladies aiguës aux perſonnes bilieuſes, ou dont les viſceres ſont gonflés, (πιεζοχόλισι ἢ μεγαλοσπλάγχνοισι) qu'aux autres. Cependant il altere moins que le vin doux, il ramollit les poumons, facilite l'expectoration, (πτύελα ἀναγεῖν) & appaiſe la toux. Il a même une qualité ſavoneuſe, capable de rendre les crachats plus gluans. L'hydromel eſt auſſi un excellent diurétique, pourvu qu'il ne rencontre aucun obſtacle dans les viſceres. Il facilite encore la ſortie des excrémens bilieux par les ſelles, qui ſont quelquefois louables, & dans d'autres tems trop bilieuſes & trop écumeuſes, ſurtout dans les perſonnes d'un tempérament bilieux, ou qui ont des obſtructions de viſceres, μεγαλοσπλάγχνοισι.)

Lors donc que l'hydromel eſt bien délayé, il eſt plus propre à hâter l'expectoration & à ramollir les poumons : mais l'étant moins, il purge par bas avec plus d'efficacité les excrémens écumeux, & ceux qui ſont trop chauds & trop bilieux. Il faut cependant avouer que ces ſortes de ſelles ſont accompagnées de quelques inconvéniens, car elles augmentent la chaleur des hypocondres au lieu de l'appaiſer, elles cauſent des inquiétudes, une agitation continuelle des membres, l'ulcération des inteſtins & de l'anus. On indiquera ci-après les remedes qui conviennent à ces accidens.

On peut donc dans ces ſortes de maladies, ſubſtituer l'hydromel à toute autre boiſſon.

On a vu ci-devant les raiſons pour leſquelles il eſt plus avantageux dans certains cas que dans d'autres.

L'hydromel paſſe pour réduire ceux qui en font uſage à une foibleſſe qui eſt bien-tôt ſuivie de la mort. Ce reproche eſt fondé ſur ce que quelques perſonnes ſont mortes de faim pour en avoir fait leur principale nourriture, comme ſi c'eût été là ſon véritable uſage. Lhydromel, quand même on le boiroit ſeul, a beaucoup plus de force que l'eau, à moins qu'il ne purge. Il eſt même à quelques égards plus fort que les vins blancs légers, foibles & ſans odeur, (ἀνόσμια) quoique plus foible à quelques autres. Qu'une perſonne boive deux fois autant de vin que d'hydromel, il ſe trouvera beaucoup plus fort de l'uſage de l'hydromel que de celui du vin, à moins que le premier ne le purge, & l'hydromel engendrera une plus grande quantité d'excrémens que le vin. Cependant ſi l'on vient à boire de l'hydromel après de la tiſane, il occaſionnera une réplétion & un gonflement extraordinaire qui ſe fera ſentir aux viſceres qui ſont aux environs des hypochondres; au contraire il ne produira pas d'auſſi mauvais effets, & deviendra même en quelque ſorte ſalutaire ſi on le boit avant la tiſane.

Lorſque l'hydromel eſt cuit il a meilleure apparence que quand il eſt cru, car il devient léger, clair, blanc & tranſparent, ſans qu'il acquiere pour cela aucune nouvelle vertu. Il n'eſt pas même auſſi doux que lorſqu'il eſt cru, ſurtout ſi le miel eſt bon ; mais il eſt plus foible & engendre moins d'excrémens. Ces propriétés ne ſont point néceſſaires à l'hydromel, eu égard aux circonſtances dans leſquelles on l'emploie. L'hydromel cuit eſt d'un meilleur uſage, lorſque le miel eſt mauvais, noir, impur & de mauvaiſe odeur, car le feu corrige la plupart de ces mauvaiſes qualités.

De l'Oxymel.

La liqueur qu'on appelle oxymel eſt fort ſalutaire dans les maladies pour pluſieurs raiſons : car l'oxymel facilite l'expectoration & rend la reſpiration libre. Il eſt bon cependant de ſe ſouvenir lorſqu'on le donne, que celui qui eſt extremement acide, peut produire des changemens conſidérables ſur les crachats qui ſortent avec facilité ; s'il venoit à faciliter la ſortie de ceux qui étant attachés aux bronches rendent la voix rauque, & à dilater les bronches, il ſoulageroit conſidérablement les poumons, & il ne pourroit manquer d'être extremement ſalutaire : mais il arrive quelquefois le contraire, & celui qui eſt acide eſt ſi fort éloigné de faciliter l'expectoration, qu'il rend les crachats plus gluans, ce qui devient nuiſible au malade. Ceux-là s'en trouvent encore plus mal, qui ne peuvent ni ſouffrir ni rejetter la matiere qui eſt attachée à leur gorge.

On doit dans l'uſage de l'oxymel avoir égard aux forces du malade ; & ſuppoſé que les choſes ſoient en bon état, le lui donner chaud, mais en petite quantité d'abord, en augmentant peu à peu, mais jamais trop à la fois. Celui qui eſt un peu acide humecte la bouche & la gorge, facilite la ſortie des crachats, appaiſe la ſoif, & fait beaucoup de bien aux hypochondres & aux viſceres voiſins. Il empêche les mauvais effets du miel, en corrigeant ce qu'il a de bilieux ; il diſſipe les vents (φυσέων καταῤῥηκτικὸν) & provoque l'urine ; il humecte un peu trop les inteſtins inférieurs & cauſe des tranchées. Il eſt cependant quelquefois pernicieux dans les maladies aiguës, car il empêche les vents de ſe frayer un paſſage à travers le corps, (φύσαν κωλύει περαιοῦσθαι) & les force à remonter ; (παλινδρομέειν ποιέει) Quelquefois auſſi il affoiblit le corps & refroidit les extrémités. Voilà quels ſont les mauvais effets de l'oxymel. Il eſt bon d'en donner un peu au malade vers la nuit, avant qu'il ait pris de la tiſane (πρὸ ῥοφήματος). Je ne vois même aucune raiſon qui pût empêcher de lui en donner long-tems après le ſouper. Quant à ceux dont le régime conſiſte en fluides, & qui n'uſent d'aucun aliment, je crois que l'uſage continuel de l'oxymel ne leur convient point à cauſe qu'il irrite & picotte leurs inteſtins avec d'autant plus de facilité qu'ils ſont vuides, & que leurs vaiſſeaux ſont épuiſés. Ajoutez à cela qu'il diminue leurs forces.

Si l'on jugeoit cependant que le fréquent uſage de l'oxymel pût être ſalutaire dans les maladies, on n'y mettra du vinaigre qu'autant qu'il en faut pour lui donner du goût ; & par-là on corrigera ce qu'il pouvoit avoir de nuiſible, & on lui conſervera ſes bonnes qualités en entier.

En un mot, la qualité acide du vinaigre rend cette liqueur plus propre aux tempéramens bilieux, qu'aux mélancoliques. Car la bile étant plus amere, ſe diſſout & ſe convertit en phlegme lorſque le vinaigre vient à l'exalter, au lieu que le phlegme fermente, s'exalte, & ne fait qu'augmenter (πολλαπλασιᾶται.) Le vinaigre eſt beaucoup plus nuiſible aux femmes qu'aux hommes, car il occaſionne des douleurs de matrice.

De l'Eau.

Je ne ſai de quelle utilité peut être l'uſage de l'eau dans les maladies aiguës, puiſqu'elle n'appaiſe point la toux dans les péripneumonies, qu'elle ne facilite point l'expectoration (πτύελα ἀναγωγεῖ), & qu'elle produit de plus mauvais effets que les autres liqueurs lorſqu'on en fait un uſage continuel. Elle peut cependant faciliter l'expectoration lorſqu'on en boit quelque peu entre l'oxymel & l'hydromel, à cauſe qu'elle altere ces liqueurs & hâte leurs bons effets en les délayant dans l'eſtomac.

Elle ne vaut rien à d'autres égards, car elle ne fait qu'augmenter la ſoif au lieu de l'appaiſer, elle ſe change en bile dans les tempéramens bilieux, elle nuit aux hypocondres, & devient plus nuiſible encore lorſqu'elle a une fois pénétré dans les inteſtins inférieurs, car ſa qualité bilieuſe augmente, & elle affoiblit auſſi les forces du malade. Elle augmente la chaleur du foie & de la rate lorſque ces viſceres ſont enflammés, & devient incommode par ſon agitation à l'eſtomac & aux inteſtins. Comme elle eſt froide & difficile à digérer, elle paſſe avec peine & n'excite ni la ſortie de l'urine ni des excrémens, elle n'engendre aucun excrément, ce qui la rend encore mal-faiſante. Ces inconvéniens deviennent beaucoup plus conſidérables, lorſqu'on la boit tandis que les piés ſont froids, ſuivant que les circonſtances la diſpoſent a produire tel ou tel mauvais effet.

Dans les maladies néantmoins où l'on appréhende une violente oppreſſion de tête, ou un délire, on doit abſolument défendre au malade l'uſage du vin, & ne lui donner que de l'eau; ou ſi on lui permet quelque peu de vin, il doit être blanc, aqueux, ſans odeur. Il eſt même bon qu'il boive quelque peu d'eau après, pour qu'il ait moins d'effet ſur le cerveau & ſur les ſens. On a déja vu quels ſont les cas & les ſaiſons qui demandent qu'on uſe ou qu'on s'abſtienne de l'uſage du vin, qu'on le boive froid ou chaud, & c'eſt de quoi nous aurons encore occaſion de parler dans la ſuite.

Quant aux autres liqueurs, telle que l'eau d'orge (κρίθινος) ou celles que l'on tire des plantes fraiches, des peaux ou des pedicules de raiſin, du froment, du *cnicus* (κνικος, chardon benit) des baies de myrthe, des grenades & autres matieres ſemblables, on indiquera les occaſions dans leſquelles on peut s'en ſervir, en parlant des maladies auxquelles elles conviennent. Nous ſuivrons la même méthode à l'égard des autres médicamens compoſés.

Du Bain.

Le bain peut être fort ſalutaire dans pluſieurs maladies, dans quelques-unes par ſon fréquent uſage, & dans d'autres pris plus rarement. On ne peut quelquefois en uſer auſſi ſouvent qu'on le devroit faute de commodités, car on trouve dans peu de maiſons les inſtrumens & les perſonnes néceſſaires pour cet effet, & à moins qu'on ne ſe baigne tout-à-fait, il peut devenir extremement nuiſible. Le bain doit être exempt de fumée, l'eau doit y être abondante, les ablutions fréquentes, mais jamais exceſſives, à moins que les circonſtances n'y obligent. On peut je crois ſe paſſer de frictions; mais ſuppoſé qu'elles ſoient néceſſaires, le médicament déterſif (σμῆγμα) qu'on emploie pour cet effet doit être chaud, & les frictions plus fréquentes qu'à l'ordinaire, on doit laver copieuſement & ſubſtituer promptement de l'eau nouvelle à la premiere. La cuve doit être placée de façon qu'on puiſſe y entrer & en ſortir commodément. Les perſonnes qui ſe baignent doivent ſe tenir en repos & en ſilence, & laiſſer aux baigneurs le ſoin de faire ce qu'il faut. Il faut avoir à portée de l'eau de différens degrés de chaleur (μιξαναίρεσμα), les effuſions doivent être promptes, on doit, pour frottoir, ſe ſervir d'éponge, & le corps ne doit point être tout-à-fait ſec lorſqu'on vient à l'oindre. Il faut avoir ſoin de ſécher la tête autant qu'il ſera poſſible en la frottant avec une éponge, & garantir la tête & toutes les autres parties du corps de quelque froid que ce puiſſe être. On ne doit point ſe baigner auſſi-tôt après avoir pris une potion ou un aliment liquide, ni boire ni manger au ſortir du bain. Il importe extremement de ſavoir ſi le malade aimoit beaucoup le bain, ou étoit accoutumé de ſe baigner pendant qu'il étoit en ſanté, car ceux-là en ſont beaucoup plus avides, s'en trouvent beaucoup mieux, & ne peuvent s'en paſſer ſans en être incommodés.

Le bain, généralement parlant, eſt beaucoup plus utile dans la péripneumonie que dans les fievres ardentes; car il appaiſe les douleurs du côté, du dos & de la poitrine, il mûrit & facilite la ſortie des crachats, il rend la reſpiration libre, fait ceſſer les laſſitudes, ramollit les membres & la peau extérieure, provoque l'urine, diſſipe les peſanteurs de tête, & humecte les narines.

Tels ſont les avantages qu'on retire du bain lorſqu'on le prend comme il faut; mais ſi une ou pluſieurs des choſes néceſſaires manquent, il eſt à craindre que cette eſpece de remede ne faſſe plus de mal que de bien, & la moindre négligence de la part des baigneurs eſt capable de porter un préjudice conſidérable aux malades.

Le bain ne vaut rien dans les maladies où le ventre eſt plus libre qu'il ne faut; il n'eſt pas moins nuiſible à ceux qui ſont conſtipés, à moins qu'on n'ait ſoin de remédier auparavant à cet inconvénient. Les perſonnes extremement foibles doivent s'abſtenir du bain, de même que celles qui ſont ſujettes aux nauſées, aux vomiſſemens, aux rots acides, & aux ſaignemens de nez, à moins que l'hémorrhagie ſoit moins conſidérable qu'il ne faudroit; & que l'on ſache profiter de l'occaſion. Si l'hémorrhagie n'eſt pas conſidérable, il eſt à propos de ſe baigner, ſoit pour l'utilité de tout le corps, ou ſeulement pour celle de la tête.

Pourvu donc que l'on ait toutes les commodités néceſſaires, & que les forces du malade le permettent, on peut lui faire prendre les bains tous les jours, & même deux fois par jour, ſuppoſé qu'il ſoit porté pour cette eſpece de remede. Ceux qui uſent de tiſane riſquent moins de ſe baigner que ceux qui ne font uſage que de ſa crême; il y a cependant des occaſions où l'on peut permettre les bains à ces derniers. Ce remede eſt moins propre à ceux qui ne prennent que des fluides, quoiqu'ils puiſſent y avoir recours dans certaines circonſtances.

Ce que nous venons de dire ſuffit pour nous faire connoître l'eſpece de régime que demande le bain pour être ſalutaire. Il ne convient point à ceux qui manquent des commodités néceſſaires pour en profiter, les autres en peuvent uſer, pourvu que les ſymptomes de la maladie n'y ſoient point contraires, & qu'on ait lieu de s'en promettre quelque avantage (*ſ*).

Des fievres & des maladies accompagnées de fievre.

L'été occaſionne des fievres ardentes (καῦσοι) lorſque les veines étant deſſéchées par la chaleur de la ſaiſon attirent à elles les humeurs acres, ſéreuſes & bilieuſes (*t*) (ἰκῶρες). Il ſurvient une fievre violente, accompagnée d'une grande douleur & d'un ſentiment de laſſitude dans les os. Elle naît ordinairement après un long voyage, & une ſoif de longue durée, lorſque les veines attirent les humeurs chaudes & acrimonieuſes.

Dans cette maladie la langue devient rude, ſeche & noire; les parties qui ſont aux environs du ventre ſont affectées d'une douleur poignante; les excrémens ſont très-liquides, & d'une couleur pâle; ces accidens ſont accompagnés d'une ſoif violente, de l'inſomnie, & quelquefois du délire.

On doit donner au malade autant d'eau, & d'hydromel cuit bien délayé qu'il en voudra boire; ſuppoſé qu'il ſe ſente la bouche amere, il eſt à propos de lui donner un émétique & un lavement, & ſi ces remedes n'opérent point, de le purger avec du lait d'ânesſe cuit.

(*ſ*) Il y a ici une faute conſidérable dans l'édition de Foeſius, de 1657.

(*t*) Ce paſſage exprime admirablement bien les ſuites de la putréfaction *alcaline*, & la deſcription qu'il donne ci-après de la fievre ardente, n'eſt inférieure à aucune de celles que les Auteurs modernes nous ont laiſſées.

Tout ce qui eſt ſalé & acrimonieux ne lui vaut rien, & il doit s'abſtenir de tout aliment même liquide, juſqu'après la criſe. La maladie ceſſe lorſqu'il ſurvient un ſaignement de nez conſidérable, une ſueur critique naturelle, que l'urine eſt blanche & épaiſſe, avec un ſédiment léger, ou qu'il vient à ſe former un abſcès. Lorſque la maladie ceſſe ſans aucun de ces ſymptomes, le malade a une rechute, ou eſt attaqué de douleurs dans les hanches ou dans les jambes, & crache une matiere groſſiere, lorſqu'il doit recouvrer la ſanté.

Il eſt une autre eſpece de fievre ardente qui cauſe le flux de ventre, & la ſoif, rend la langue rude, ſeche, & ſalée, ſupprime l'urine (ἀπουλία) cauſe l'inſomnie & du froid dans les extrémités.

La criſe de cette maladie ne ſe fait jamais ſans un ſaignement de nez, ou un abſcès autour du cou, ou des douleurs dans les jambes, ſans un crachement de matiere épaiſſe aprés que le flux de ventre a ceſſé, ou des douleurs vers l'os iſchium, ou ſans que les parties de la génération deviennent livides. L'enflure des teſticules eſt encore un ſigne que la criſe approche. Le malade doit uſer d'alimens liquides attractifs (*u*).

Dans les fievres aiguës, ſi la maladie eſt violente, & le malade robuſte & dans la fleur de ſon âge, on le ſaignera. Si c'eſt une eſquinancie (συναγχη), ou une pleureſie, on facilitera l'expectoration avec un éclegme. Suppoſé que le malade paroiſſe affoibli par la trop grande abondance de la ſaignée, au lieu de la réitérer, on lui donnera un lavement tous les trois jours, juſqu'à ce qu'il ſoit hors de danger, & n'ait beſoin d'autre remede que de l'abſtinence.

Les tumeurs des hypocondres, qui ne ſont point cauſées par l'interception des eſprits (*peut-être hyſtériques*), les contractions du diaphragme, la difficulté de reſpirer, l'orthopnée ſeche, & ſans aucune ſuppuration interne, mais qui provient de l'interception de la reſpiration (*le rétreciſſement des ramifications de la trachée artere, empêchant l'entrée de l'air.*) Mais ſurtout les douleurs violentes du foie, les oppreſſions de la rate, les inflammations & les maladies cauſées par des tumeurs douloureuſes dans les parties ſituées au-deſſous du diaphragme : toutes ces maladies, dis-je, ne cédent point d'abord aux purgatifs, mais elles deviennent plus traitables, lorſqu'on commence par la ſaignée. On doit enſuite avoir recours aux lavemens, à moins que la maladie ne ſoit extremement violente; il faut avoir égard à la ſureté & à l'effet modéré des purgatifs qu'on emploie après la ſaignée (*x*).

Quiconque dans le commencement d'une maladie inflammatoire, tente la cure avec des carthartiques, ne ſauroit diminuer le moins du monde la tenſion & l'inflammation de la partie affectée; car la maladie, dans cet état de crudité, ne cede point à de pareils remedes; au contraire ce traitement fond & détruit les parties ſaines, qui euſſent réſiſté à la maladie; & lorſque le corps eſt affoibli, la maladie augmente & devient enfin incurable.

De la Catalepſie.

Lorſqu'une perſonne perd tout d'un coup la parole ſans aucune cauſe manifeſte, ou violence étrangere & ſenſible, on doit attribuer cet accident à la ſtagnation du ſang dans les veines. (ῥαιβὸν ἀπουλία) Dans ce cas, il faut ouvrir la veine interne du bras droit, & tirer plus ou moins de ſang, ſuivant l'age & le tempérament du malade. Cette maladie eſt ordinairement accompagnée de la rougeur du viſage, de l'immobilité des yeux, de tentions extraordinaires des bras, de grincemens des dents, de palpitations, de la contraction des machoires, de la froideur des extrémités, & de l'interruption du pouls. Lorſque les douleurs commencent, il ſe fait une affluence d'humeurs acrimonieuſes & de bile noire ſur la partie ſouffrante. Les parties internes ſont affectées d'une douleur aiguë, de même que les vaiſſeaux ſanguins, qui ſe deſſechent & ſe reſſerrent conſidérablement, & comme ils ſont des plus enflammés, ils attirent les humeurs qui s'y portent aiſément. Il arrive de là que le ſang venant à ſe corrompre, & la circulation ne pouvant plus ſe faire à l'ordinaire, il ſe forme des ſtagnations, dont les friſſons, les vertiges, la privation de la voix, la péſanteur de tête, (καταβαρύν) & les convulſions ſont les ſuites, lorſqu'elles affectent le cœur, le foie, ou la veine cave. (τὴν φλέβα) De-là viennent encore les paralyſies & les épylepſies,

(*u*) Galien ne comprend point ce qu'Hippocrate entend ici par *attractif*, & en effet il n'eſt pas fort aiſé d'en deviner le véritable ſens.

(*x*) Voici un paſſage dont Sydenham a ſans doute pris l'idée dans Hippocrate, & je ne doute point que l'expérience ne lui ait fait connoître la vérité & l'importance de la doctrine qu'il établit.

On ne doit point oublier que ſi l'état dans lequel le malade ſe trouve demande la ſaignée & les émétiques, il eſt toujours plus ſûr de commencer par la ſaignée, & de lui donner enſuite l'émétique; autrement il eſt à craindre, que tandis que les vaiſſeaux ſanguins ſont conſidérablement gonflés, les efforts qu'il eſt obligé de faire pour vomir, ne faſſent rompre quelque vaiſſeau des poumons, n'offenſent le cerveau, & occaſionnent un vomiſſement de ſang ou une appoplexie mortelle, de quoi je pourrois alléguer des exemples, s'il étoit à propos; mais je ne me ſuis propoſé que d'avertir le Medecin, pour qu'il ſe tienne ſur ſes gardes. SYDENHAM, *de Morbis acutis.*

Au commencement d'une maladie épidémique, de telle eſpece qu'elle ſoit; il faut prendre garde de purger le malade avant que de l'avoir ſaigné; car les maladies qui ont pour cauſe la conſtitution épidémique de l'air, ſont actuellement des fievres, ou deviennent telles à la premiere occaſion; de ſorte qu'une fievre peut être aiſément augmentée par le dérangement qui eſt ſurvenu dans le ſang & dans les humeurs enſuite d'un léger purgatif, & par la chaleur qui l'accompagne, au lieu que la nature l'eût aiſément chaſſée par les évacuations ordinaires de la matiere morbifique, par exemple, par un catarrhe, une toux épidémique ou une diarrhée, lorſque la maladie épidémique incline à une pareille évacuation. J'oſe aſſurer que la choſe eſt telle, quoique la pratique des Medecins modernes ſoit de donner des purgatifs avant la ſaignée, ou, ce qui eſt encore plus dangereux, ſans ſaigner du tout.

Car encore que l'on puiſſe m'objecter que la ſaignée qui précede les purgatifs pouſſe les humeurs contenues dans les premieres voies, dans les vaiſſeaux qui ſe trouvent vuides, il eſt pourtant certain que l'évacuation qui précede la ſaignée, ne ſauroit remédier au dommage que reçoit le ſang, du trouble qu'excitent les cathartiques; & il faut avouer que les purgatifs que l'on prend immédiatement après la ſaignée, operent beaucoup plus doucement, agitent & échauffent beaucoup moins le ſang, que lorſqu'on les donne avant la ſaignée; je ſuis même tenté de croire qu'un grand nombre de perſonnes, & ſurtout d'enfans, ſont morts pour avoir ignoré ou négligé ce que je viens de dire.

Je dois les connoiſſances que j'ai acquiſes là-deſſus à l'expérience, qui eſt le guide le plus ſûr que l'on puiſſe prendre dans ces ſortes de cas; & à moins qu'elle ne dirige la pratique, il vaut mieux renoncer à la Medecine; car la vie des hommes n'eſt que trop le jouet des Empiriques, qui ignorant l'hiſtoire des maladies & la méthode que la cure demande, n'ont d'autres reſſources que dans leurs recettes; & de ceux qui ne s'appuient que ſur la théorie; d'où il arrive qu'il périt un plus grand nombre de perſonnes par leurs mains que par les maladies.

La ſeule méthode qui puiſſe contribuer au ſoulagement des malades, eſt celle qui déduit les indications de la cure, des ſymptomes des maladies, & les ſoumet enſuite à l'expérience, & c'eſt par-là qu'Hippocrate eſt parvenu à cette réputation dont il eſt en poſſeſſion depuis tant de ſiecles. SYDENHAM, *Epiſtola prima reſponſaria.*

Ces regles ſur l'uſage de la ſaignée dans les maladies aiguës, avant les cathartiques, ſont d'une importance infinie dans la pratique, & il eſt fâcheux qu'elles ne ſoient pas plus ſuivies; car je ſuis ſûr qu'un millier de perſonnes périſſent pour avoir ignoré ou négligé ces précautions ſalutaires. Les Medecins qui exercent la pratique ne peuvent mieux faire que de déférer à l'autorité d'Hippocrate, le premier & le plus ſavant Auteur qui ait écrit ſur la Medecine, le plus grand & le plus ſolide génie qu'aucun ſiecle ait produit dans cet art, & le conſervateur d'un miliers de perſonne qui ſont à naître, & de ſe ſouvenir que ſes préceptes ſur cette matiere, & ſur un grand nombre d'autres ont été confirmés par Sydenham, le meilleur Auteur qui ait écrit ſur la pratique depuis ce grand homme.

lorſque la fluxion tombe ſur le voiſinage des parties qu'on vient de nommer, & qu'elles ſe deſſechent par l'impoſſibilité où ſont les eſprits d'y pouvoir paſſer.

Ce que l'on peut faire de mieux pour ces ſortes de malades eſt de les ſaigner immédiatement après leur avoir appliqué des fomentations, tandis que les eſprits affectés & les ſucs ſont encore en mouvement ; car ces remedes ont pour lors une très-grande efficacité. Le malade ayant un peu repris ſes forces après la ſaignée, un vomitif ne peut lui nuire, à moins qu'il ne ſe ſentît extremement ſoulagé : mais il faut toujours avoir égard à la criſe. Suppoſé que les lavemens ne produiſent aucun effet, on le purgera avec ſix pintes de lait d'âneſſe cuit, on peut même lui en donner plus de huit pintes ſi ſon tempérament ſe trouve aſſez fort pour cela.

De l'Eſquinancie.

L'eſquinancie qui eſt une maladie fort fréquente en hiver ou au printems eſt cauſée par l'écoulement d'une quantité d'humeurs viſqueuſes ſur les veines jugulaires, qui abſorbent beaucoup plus que les autres à cauſe de leur grandeur extraordinaire. Cette humeur froide & viſqueuſe obſtrue tous les paſſages du ſang & des eſprits, condenſe le ſang qui eſt aux environs, le fige & le fait croupir, étant naturellement froide & propre à cauſer des obſtructions.

Il arrive de-là que les malades ſont ſuffoqués, leur langue eſt livide, ronde & repliée, à cauſe du gonflement des veines qui ſont deſſous, & lorſqu'on fait une inciſion à la luette, que l'on appelle κίων, il paroît une groſſe veine de chaque côté. Ces veines ainſi gonflées par les humeurs preſſent la langue, qui à cauſe de ſa ſéchereſſe, & de ſa qualité ſpongieuſe, eſt ſuſceptible des impreſſions que font ſur elle les veines voiſines, & abſorbe avidement les humeurs dont elles abondent, ce qui la rend ronde de plate qu'elle étoit auparavant, livide, ſeche, & infléxible, de ſorte que le malade court riſque d'être ſuffoqué à moins d'un prompt ſecours qui conſiſte à lui ouvrir les veines des bras auſſi-bien que celles qui ſont ſous la langue, à lui donner des éclegmes propres à inciſer les humeurs, des gargariſmes chauds, à évacuer une partie des humeurs par une expectoration abondante, (*y*) & à lui raſer la tête. On doit encore lui appliquer un cérat ſur la tête & ſur le cou, & pardeſſus de la laine, & lui fomenter les parties extérieures avec des éponges imbibées d'eau chaude. Sa boiſſon doit être de l'eau & de l'hydromel chaud, ou la crême de tiſane, lorſqu'on eſt aſſuré par la criſe qu'il eſt hors de danger.

En été ou en automne les humeurs chaudes & acrimonieuſes qui participent de la chaleur & de l'acrimonie de la ſaiſon venant à deſcendre du cerveau, corrodent, ulcerent, & gonflent la partie où elles s'arrêtent, & cauſent une orthopnée accompagnée d'une grande ſéchereſſe. On n'apperçoit dans ce cas aucune enflure de gorge ; les muſcles inférieurs du cou ſont fixes, comme dans le *Tetanos* ; la voix eſt entrecoupée, la reſpiration foible, fréquente & difficile ; il ſurvient une ulcération à la trachée artére, & une inflammation aux poumons, qui empêche l'air extérieur d'y pénétrer ; & ſi la maladie ne ſe porte point d'elle-même vers les parties extérieures du cou, elle eſt plus terrible & plus funeſte, à cauſe de la ſaiſon, & par ce quelle doit ſon origine à des humeurs chaudes & acres. (*z*)

Obſervations ſur les Fievres.

Lorſque la fievre ſaiſit une perſonne avant qu'elle ait rendu ſes excrémens, ou immédiatement après qu'elle a mangé, ſoit qu'elle ſoit accompagnée d'un point de côté, ou non, elle doit ſe tenir en repos, juſqu'à ce que l'aliment ait deſcendu dans les inteſtins inférieurs, & boire en même-tems de l'oxymel. Lorſque la péſanteur ſe fait ſentir dans les reins, on doit la purger avec un lavement ou un cathartique foible, lui donner enſuite des alimens liquides, & de l'oxymel. Le malade peut uſer après de végétaux & de Poiſſon bouillis, d'un peu de vin trempé ſur le ſoir, & d'hydromel délayé pendant le jour. Lorſque les vents qu'il rend ſont fort puans, un ſuppoſitoire ou un lavement ne peut que lui faire du bien, autrement il peut continuer à boire de l'oxymel juſqu'à ce que les excrémens aient deſcendu dans les inteſtins inférieurs, & prendre enſuite un lavement.

Si la fievre ardente vient à ſaiſir une perſonne pendant qu'elle a le ventre libre, & qu'on juge à propos de la purger, on ne doit le faire que le quatrieme jour. On lui donnera après le purgatif quelque aliment liquide, en obſervant les retours de l'accès, afin de ne lui rien donner durant l'accès, ou ſur le point de ſon retour, mais ſeulement lorſqu'il a ceſſé & que la maladie eſt fort éloignée du retour du paroxiſme ſuivant. Ne lui donnez aucune boiſſon, aucun aliment liquide, ni aucune autre choſe de cette eſpece, pendant qu'il a les piés froids, attendez toujours que la chaleur ſoit revenue, & donnez-lui pour lors ce que vous jugerez à propos ; car la froideur des piés eſt toujours une marque de l'approche de l'accès ; & pour lors ſi vous chargez l'eſtomac du malade, vous ne pouvez que lui nuire & augmenter par-là conſidérablement la maladie. Lorſque l'accès à ceſſé, les piés deviennent beaucoup plus chauds que tout le reſte du corps, & venant à ſe refroidir, la fievre augmente, & il s'allume un feu dans la poitrine qui embraſe la tête. Car toute la chaleur ſe portant vers cette derniere partie, il n'eſt pas ſurprenant que les piés qui ſont naturellement nerveux & d'une ſubſtance peu charnue ſe refroidiſſent. D'ailleurs l'éloignement où ils ſont des parties dans leſquelles la chaleur réſide, ne contribue pas peu à les refroidir lorſque la chaleur ſe concentre dans la poitrine. La raiſon ſeule apprend que les piés doivent s'échauffer, lorſque le paroxyſme fébrile vient à ceſſer tout-à-fait. Pour lors la tête & la poitrine ſe refroidiſſent, & c'eſt pour cette raiſon que le malade doit prendre de la nourriture. Lorſque les piés ſont froids, l'eſtomac doit néceſſairement être incommodé de trop de chaleur. De-là naiſſent les ſoulevemens de cœur, la tenſion des hypocondres, l'inſomnie à cauſe de l'agitation interne, le délire, & les douleurs ; ajoutez à cela les vomiſſemens, & les douleurs que le malade reſſent, lorſque les matieres qu'il rend par le vomiſſement ſont crues & mauvaiſes. Mais lorſque la chaleur ſe porte vers les piés, & que l'urine a un cours libre, quand même il ne paroîtroit aucune ſueur, tous ces facheux ſymptomes s'appaiſent, & pour lors il eſt à propos de lui donner un aliment liquide, qui dans un autre tems lui ſeroit nuiſible.

Ceux qui ont le ventre libre pendant tout le cours de la fievre, doivent tenir leurs piés auſſi chauds que le reſte du corps, en les échauffant, en y appliquant des cérats, & les enveloppant de linges. Mais lorſqu'ils ſont naturellement chauds, les fomentations ne ſont néceſſaires que pour les garantir du froid. Dans ce cas le malade ne doit point faire un trop grand uſage d'hydromel ou d'eau froide.

La plupart de ceux qui ont le ventre trop libre pendant la fievre, & qui ſont dans le délire, épluchent leurs couvertures, ſe frottent le nez, répondent précipitamment à ce qu'on leur demande (κατὰ βραχὺ) & ne tiennent aucun propos ſuivi. Ces ſymptomes ſont cauſés, à ce que je crois, par une bile noire. Dans ce cas ſi les

(*y*) C'eſt ainſi que Galien interprête ἐκλειχτοῦσι. Il eſt à remarquer que la pratique de Sydenham eſt approchant la même que celle d'Hippocrate.

(*z*) La plûpart des Auteurs qui ſont venus après Hippocrate, ont admis la deſcription que cet Auteur donne de cette dangereuſe eſpece d'eſquinancie.

ſelles ſont liquides, je crois qu'on ne peut rien donner de mieux au malade, que des tiſanes rafraîchiſſantes & épaiſſes, & des boiſſons propres à arrêter le cours de ventre, mais plutôt vineuſes qu'aſtringentes.

Quant à ceux qui dès le commencement de la fievre ſont attaqués du vertige & de battemens à la tête, & rendent une urine crue & claire, on doit s'attendre à voir augmenter la fievre vers le tems de la criſe, il peut même arriver facilement qu'ils tombent dans le délire.

Ceux dont l'urine eſt épaiſſe & trouble au commencement, demandent d'être purgés, pourvû que rien ne s'y oppoſe. Les purgatifs ne valent rien pour ceux dont l'urine n'a point de ſédiment & eſt claire : mais on peut leur donner un lavement ſi on le juge à propos, en obſervant ce qui ſuit.

Le malade doit ſe tenir en repos, s'oindre & ſe couvrir également, boire de l'hydromel délayé, & prendre ſur le ſoir de la crême de tiſane. Les lavemens ſont auſſi ſalutaires au commencement, que les purgatifs ſont nuiſibles, car la moindre agitation que l'on cauſe dans la région de l'eſtomac ſuffit pour empêcher la coction de l'urine, & prolonger conſidérablement la fievre ſans aucune ſueur ou criſe. Ne donnez aucun aliment liquide au malade à l'approche de la criſe, lorſque la maladie eſt à ſon plus haut période, & attendez que le malade ſente du ſoulagement, & ſe porte de mieux en mieux.

On doit obſerver les criſes dans toutes ſortes de fievres, & interdire alors toute ſorte d'alimens liquides au malade.

Il y a des fievres qui ſont ordinairement de longue durée, & lorſque le froid s'empare des extrémités, elles finiſſent par des abſcès autour des oreilles & du cou. Suppoſé que les piés ſoient chauds, on doit s'attendre à d'autres accidens, tels qu'un ſaignement de nez & quelquefois une diarrhée.

Ceux qui ſont attaqués de fievres accompagnées de grandes anxiétés, & d'une tenſion d'hypocondres, d'une inquiétude qui ne leur permet pas de demeurer un moment dans le même endroit, & d'un froid aux extrémités, ont beſoin que l'on ait pour eux beaucoup de ſoin & d'attention. La méthode que l'on doit ſuivre à leur égard, eſt de ne leur donner que de l'oxymel délayé, & & de leur interdire tout aliment liquide juſqu'à ce que la fievre ait ceſſé, & que leur urine donne des ſignes de coction. Le malade doit coucher dans une chambre obſcure ſur un lit mollet, demeurer long-tems dans la même poſture, & éviter autant qu'il lui ſera poſſible toute agitation du corps, car par ce moyen il ſe ſentira conſidérablement ſoulagé. Il eſt même bon d'appliquer auſſi chaudement qu'on le pourra ſur les hypocondres un cataplaſme de graine de lin cuite dans de l'eau & de l'huile.

On peut tirer des prognoſtics très-probables des urines : celles qui ſont troubles & pâles, ſont meilleures que celles qui ſont noires & ſans conſiſtance, leurs fréquentes altérations indiquent une fievre de longue durée, laquelle par conſéquent doit être irréguliere & eſſuyer divers changemens, ſoit en bien ſoit en mal. On ne doit point entreprendre la cure des fievres anomales, qu'elles n'aient pris quelque caractere & quelque régularité, & pour lors on doit leur oppoſer un régime convenable, & ſuivre une bonne méthode, en ayant toujours égard à tout ce que la nature opere. Le viſage & tout l'extérieur du malade varient & méritent notre attention ; il eſt donc du devoir du Medecin de ne laiſſer échapper aucune circonſtance, ſoit qu'elle ſe manifeſte par des ſignes extérieurs, ou qu'il faille la découvrir par le ſecours du raiſonnement, & de ne négliger ſpécialement aucune de celles qui appartiennent à des jours pairs ou impairs.

On doit toujours appréhender les jours impairs, à cauſe qu'ils produiſent des changemens dans les maladies, ſoit en mieux ſoit en pis. On obſervera donc le premier jour que la maladie a commencé ; d'où & comment elle eſt venue, ce qui paſſe pour la premiere & principale choſe à conſidérer. On doit enſuite examiner le malade, peſer & conſidérer attentivement toutes choſes ; s'informer d'abord de l'état dans lequel il trouve ſa tête, s'il n'y ſent aucune douleur, & aucune peſanteur. Pour ce qui eſt de ſes côtés & de ſes hypocondres, on lui demandera s'il n'y ſent aucune douleur ; ſi les hypocondres en particulier ſont douloureux, enflés ou obliques, (*c'eſt-à-dire, s'ils ſont plus enflés d'un côté que de l'autre*) s'il reſſent quelque plénitude, ou quelque douleur dans le côté, & ſi cette douleur eſt accompagnée de la toux, de tranchées, ou de maux de ventre.

Si quelqu'un de ces ſymptomes affecte les hypocondres, le remede le plus convenable eſt un clyſtere laxatif, le malade boira de l'hydromel cuit, le plus chaudement qu'il pourra ; informez-vous auſſi s'il n'eſt point ſujet à tomber en défaillance lorſqu'il ſe leve, & ſi ſa reſpiration eſt libre. On doit encore avoir égard aux ſelles & examiner ſi elles ſont conſidérablement noires, ou auſſi louables que lorſque le malade ſe portoit bien ; obſervez encore ſi la fievre n'augmente point le troiſieme jour.

Après avoir conſidéré ce qui arrive les trois premiers jours de ces maladies, il reſte encore d'autres choſes à examiner. Par exemple, ſi quelques-uns des ſymptomes, dont nous avons parlé, ſont les mêmes le quatrieme jour que le troiſieme, le cas eſt dangereux.

Quant aux ſignes, les ſelles noires préſagent la mort ; mais celles qui reſſemblent à celles des perſonnes qui ſont en ſanté, ſont un ſigne de convaleſcence, lorſqu'elles ſont les mêmes tous les jours.

Suppoſé qu'on ne puiſſe venir à bout de procurer une ſelle au malade au moyen d'un ſuppoſitoire, & que ſa reſpiration continue cependant d'être libre, mais qu'il tombe en défaillance lorſqu'il s'aſſit ou ſe couche dans ſon lit dès les premiers jours de la fievre, on doit s'attendre à un délire, ſoit que le malade ſoit homme ou femme.

Les mains méritent encore notre attention ; car ſi elles tremblent, on peut s'attendre à un ſaignement de nez.

Examinez auſſi les narines du malade pour voir ſi l'haleine paſſe également par toutes les deux ; lorſqu'elle ſort abondamment par le nez, les convulſions ne tardent point pour l'ordinaire, & la mort en eſt une ſuite. Il importe au Medecin de former des prognoſtics ſurs.

Si la fievre ſurvient en hiver, accompagnée de la rudeſſe & de la ſechereſſe de la langue, & du délire, quand même le malade paroîtroit enſuite ſe trouver mieux, il eſt bon de l'affoiblir en ne lui donnant que de l'eau, de l'hydromel, & de la crême de tiſane (χυλοῖς) ; car il eſt dangereux de ſe fier au relâche que donnent ces ſortes de fievres, parce que les ſignes de cette eſpece prouvent que le malade eſt dans un état haſardeux. Lorſque vous ſerez inſtruit de toutes ces choſes, faites, ſi vous voulez, le prognoſtic de la maladie : mais que ce ſoit toujours avec circonſpection.

S'il ſurvient quelque ſymptome formidable dans les fievres le cinquieme jour, que le malade ſoit tout d'un coup attaqué de la diarrhée, qu'il tombe en défaillance, qu'il perde la voix ; qu'il ſoit ſaiſi de convulſions ou d'un hoquet, qui ne lui donne aucun relâche ; ſi la ſueur ſe fait un paſſage à travers la levre ſupérieure, le front, ou la nuque du cou ; les perſonnes qui éprouvent ces ſymptomes meurent en très-peu de tems, comme aſthmatiques (πνευμαλωθέντες).

Ceux qui ayant la fievre ſont affectés de tubercules aux jambes (σκέλεα φυμαλώδεα) qui ſont long-tems à mûrir, la fievre continuant toujours ; & qui de plus ont une ſuffocation à la gorge (πνιγμὸς ἐν φάρυγγι), ſans qu'il paroiſſe aucune tumeur autour de la partie, les tubercules demeurant toujours dans le même état (καὶ μὴ σβεθῇ), ſont ordinairement ſaiſis d'un ſaignement de nez, qui étant copieux, prognoſtique la fin de la mala-

die, & ſa durée, lorſqu'il ne l'eſt point; & moins l'hémorrhagie eſt abondante, plus la maladie eſt fâcheuſe & longue. Si le malade ſe trouve d'ailleurs paſſablement bien, il peut s'attendre à des douleurs aux piés. Mais ſi la douleur s'empare de cette derniere partie, devient exceſſive, & eſt ſuivie d'une inflammation continue, la douleur s'emparera peu à peu du cou, des clavicules, des épaules, de la poitrine & des hanches (ἄρθρον), & ces dernieres ſeront neceſſairement affectées de tubercules; s'ils viennent à diſparoître, & qu'il ſurvienne un tremblement de mains au malade, il tombe auſſi-tôt dans des convulſions & dans le délire; il s'éleve des puſtules (φλυζάκια) & des taches rouges ſur ſes ſourcils (ἐρυθήματα), les paupieres s'enflent & ſe rapprochent, il y ſurvient une inflammation ſeche, les yeux s'enflent extremement, & le délire augmente beaucoup; il eſt cependant beaucoup plus violent la nuit que le jour. L'imparité des jours favoriſe la production des ſymptomes dont nous venons de parler; mais de quelque façon, & en quelque tems qu'ils ſurviennent, ils ſont toujours d'un très-mauvais préſage.

Suppoſé que l'on ait beſoin de purger ces ſortes de malades au commencement, il faut le faire avant le cinquieme jour, pourvu qu'on apperçoive un murmure dans les inteſtins, autrement il ne faut point le faire. Mais ſi l'on y apperçoit un murmure & que les excrémens ſoient bilieux, on les purgera légérement avec de la ſcamonée; quant au reſte du traitement privez-les autant qu'il ſera poſſible des alimens liquides juſqu'à ce que le quatorzieme jour ſoit paſſé, & que la fievre commence à décliner, car cette méthode hâtera la cure.

Si celui qui a la fievre vient à perdre la voix environ le quatorzieme jour, c'eſt un ſigne que la maladie ne le quittera point de long-tems; ſi cet accident lui arrive préciſément le quatorzieme jour, elle ſera de plus longue durée encore.

Si une perſonne attaquée de la fievre a quelque difficulté à parler le quatrieme jour, & que ſes ſelles ſoient bilieuſes & ſans conſiſtance, elle tombe pour l'ordinaire dans le délire.

Il eſt encore important de conſidérer les ſuites de pluſieurs accidens qui ſurviennent.

(*a*) Dans les maladies aiguës qui ſurviennent en été & en automne, une diſtilation ſoudaine de quelques goutte de ſang (par le nez) indique une grande réſiſtance (συντονία), une inflammation des vaiſſeaux, & une urine claire le jour ſuivant. Si le malade eſt dans la fleur de l'âge, endurci à la fatigue, charnu, d'un tempérament ſujet à la mélancolie, ou que le trop grand uſage des liqueurs ſpiritueuſes lui ait rendu les mains tremblantes; vous pouvez en toute ſureté prognoſtiquer un délire ou des convulſions qui ſont beaucoup moins dangereuſes lorſqu'elles arrivent dans des jours pairs, que dans des jours impairs, à moins que le malade ne ſoit guéri par un ſaignement de nez copieux, un flux hémorrhoïdal, ou par une ſuppuration, un tranſport de la matiere morbifique, des tumeurs critiques, ou des douleurs autour des hypocondres, des teſticules ou des jambes; la ceſſation de ces accidens eſt ſouvent ſuivie de l'évacuation & de la décharge d'une urine épaiſſe, blanche, & qui donne un ſédiment de même nature.

Dans la fievre qui eſt accompagnée du hoquet, on fera prendre au malade du ſuc de ſilphium, & de la carotte ſauvage pilée avec de l'oxymel; & on lui donnera du galbanum dans du miel avec du cumin en forme d'éclegme; il peut enſuite prendre du ſuc de tiſane coulée. Le malade ne peut échapper que par des ſueurs critiques, par un ſommeil régulier, & par l'évacuation d'une urine acre & épaiſſe, à moins que la maladie ne ſe termine par un abſcès. On peut compoſer un éclegme avec des pignons & de la myrrhe. Le malade doit boire de l'oxymel, ou de l'eau d'orge ſuppoſé qu'il ſoit extremement altéré.

Dans la péripneumonie, ou la pleuréſie, on doit examiner avec attention la fievre aiguë dont elles ſont accompagnées; ſi la douleur ſe fait ſentir aux deux côtés ou dans l'un ſeulement; ſi le malade reſpire difficilement, s'il a de la toux, de quelle eſpece ſont ſes crachats, s'ils ſont rouges, livides, clairs, écumeux, égaux ou différens à tous égards de leur état naturel, & de ce qui arrive ordinairement dans ces ſortes de cas. On doit traiter le malade de la maniere ſuivante:

Si la douleur ſe porte vers les clavicules, la poitrine, ou les bras, on ouvrira la veine interne du bras, du côté de la douleur, & l'on tirera autant de ſang que la conſtitution du corps, la ſaiſon, l'âge & le tempérament du malade le permettront, on peut même laiſſer couler le ſang juſques à ce qu'il tombe en défaillance, ſi la douleur eſt aiguë, & lui donner enſuite un lavement. Il faut le purger ſi la douleur eſt ſituée ſous la poitrine & extremement aiguë. Ne lui donnez rien pendant l'opération du remede, mais après qu'elle aura ceſſé, qu'il boive de l'oxymel. Purgez-le le quatrieme jour: mais n'uſez que de lavemens les trois premiers, & ſuppoſé qu'il ne ſe ſente point ſoulagé, ayez recours aux purgatifs, ayez ſoin du malade juſqu'à ce que la fievre l'ait quitté, & que le ſeptieme jour ſoit arrivé. S'il paroît alors exempt de danger, procédez comme il ſuit: Donnez-lui d'abord un peu de ſuc de tiſane avec du miel. Enſuite, ſi les crachats ſortent avec facilité, ſi la reſpiration eſt libre, & que la douleur de côté vienne à s'appaiſer, faites la tiſane plus épaiſſe, & donnez-lui en deux fois par jour une plus grande quantité.

Si la maladie eſt obſtinée, la boiſſon doit être moins copieuſe, & les alimens liquides en moindre quantité; c'eſt-à-dire, le ſuc de tiſane ne doit point être épais, & le malade ne doit en uſer qu'une fois par jour, & même lorſqu'il commence à ſe trouver mieux, ce que l'on peut connoître à ſon urine. Dans ces maladies, les alimens liquides ne valent rien tant que l'urine & les crachats ne donnent point de ſignes de coction. Si le malade a été ſouvent purgé, il faut que ſa diete ſoit légere & un peu abondante, car autrement il ne pourroit dormir, à cauſe de l'inanition des vaiſſeaux, ni ſoutenir le choc de la criſe. La coction étant faite, & la matiere morbifique étant évacuée, rien n'empêche qu'il ne puiſſe uſer d'une nourriture plus abondante. On connoît que les crachats & l'urine ſont dans un état de coction, lorſque les premiers reſſemblent à du pus, & que la ſeconde dépoſe un ſédiment rougeâtre ſemblable à la farine de veſſes.

Dans les douleurs de côté, il eſt à propos d'uſer de fomentations chaudes & de cérats, d'oindre les jambes & les lombes avec de l'huile ou de la graiſſe chaude; & d'appliquer ſur les hypocondres un cataplaſme de graine de lin, qui s'étende juſqu'aux mamelles.

Lorſque la péripneumonie eſt dans toute ſa force, elle ne cede à aucun remede ſans le ſecours de l'expectoration, & elle eſt dangereuſe ſi elle eſt accompagnée d'une difficulté exceſſive de reſpirer, ſi l'urine du malade eſt claire & acre, s'il ſue par la tête & par le cou; tous ces ſymptomes ſont funeſtes en tant qu'ils procedent d'une ſuffocation, des forces, de la violence & de la furie de la maladie, à moins qu'il ne ſe faſſe une évacuation abondante d'urine, une expectoration de matiere cuite; car pour lors il ſe fait une criſe.

On prépare un éclegme pour la péripneumonie avec des pignons, du galbanum, & du miel attique. Au commencement de la pleuréſie, lorſque la douleur eſt preſſante, il faut faire bouillir de l'aurone, du poivre & de l'ellébore noir dans de l'oxymel, & donner ce médicament au malade. La décoction de panax (πάναξ) dans de l'oxymel donnée au malade, eſt bonne dans

(*a*) L'obſervation qui ſuit eſt extremement juſte.

les affections du foie & les douleurs du diaphragme. Ce qui opere par les ſelles ou par les urines doit être pris dans du vin & du miel ; mais il eſt quelquefois à propos que le malade prenne les drogues purgatives dont il uſe dans une grande quantité d'hydromel aqueux.

Lorſque la dyſſenterie ceſſe il ſurvient un abſcès ou une autre eſpece de tumeur, à moins que la douleur ne ſe termine par une fievre, par des ſueurs, par une évacuation d'urine épaiſſe, blanche & tranſparente, par une fievre tierce, par des varices, ou qu'elle ſe fixe ſur les teſticules, les jambes ou les hanches.

Dans la fievre bilieuſe, ſi la jauniſſe ſurvient avec le friſſon avant le ſeptieme jour, la maladie ceſſe : mais elle eſt funeſte lorſqu'elle vient après ce tems, & ſans aucun friſſon.

La ſaignée appaiſe les convulſions qui ſurviennent autour des reins, & détruit les ſtragnations du ſang cauſées par la ſurabondance d'humeurs mélancoliques : mais lorſque le corps eſt tiré en devant avec violence par les contractions convulſives des muſcles, que la ſueur ſort par le cou & par le viſage ; la violence de la douleur aiguillonnant & contractant les muſcles pſoas (*b*), qui étant conſidérablement épais, portent ſur l'épine du dos, dans cette partie où les plus grands nerfs prennent leur origine, & s'étendent juſqu'aux piés, à moins que le malade ne ſoit attaqué de la fievre, qu'il ne dorme, que ſon urine ne ſoit dans un état de coction, & qu'il n'ait des ſueurs critiques ; il faut lui donner du vin de Crete, & de la farine cuite. Il eſt bon encore de l'oindre avec des cérats émolliens, de lui faire mettre les jambes dans un baquet plein d'eau chaude, & de lui envelopper enſuite les bras & les jambes. Appliquez-lui encore ſur la région des lombes un morceau de peau chaude couverte de graiſſe & de cérat, qui s'étende depuis le cou juſqu'aux hanches, de telle ſorte qu'il embraſſe les parties antérieures. On peut auſſi fomenter de tems à autre les parties avec des veſſies pleines d'eau chaude, & apres avoir couvert le malade, il faut le laiſſer en repos.

Gardez-vous de trop purger le malade : mais s'il étoit conſtipé depuis long-tems, ſervez-vous d'un ſuppoſitoire ; s'il produit l'effet que vous déſirez, il ſoulagera le malade : ſinon vous lui ferez boire le matin à jeun avant que de le baigner, du vin odorant mêlé avec de la racine de brioine & de carotte ſauvage ; donnez-lui enſuite à manger de la farine cuite toute chaude, & du vin tempéré à diſcrétion. Si cette méthode réuſſit, on peut en tirer un bon augure, ſinon le malade court riſque de perdre la vie.

Toutes les maladies ſe terminent ou ſe guériſſent par les évacuations qui ſe font par la bouche, ou par le ventre, par la veſſie ou quelqu'autre ſemblable émonctoire : mais la ſueur eſt commune à toutes les maladies, & les termine toutes également.

Lorſque la fluxion deſcend du cerveau, l'ellébore eſt un excellent remede, mais il ne vaut rien pour ceux qui ont un abſcès ou quelque vaiſſeau rompu, & qui ſe reſſentent des mauvais effets de l'intempérance, ou qui ſont attaqués d'une ſuppuration de quelque cauſe qu'elle vienne, car il ne peut produire aucun bon effet, & ſi le malade vient à empirer, on en rejettera la faute ſur le Medecin. Mais ſi le corps eſt languiſſant, que le malade ait mal à la tête, les conduits de la reſpiration bouchés, s'il crache beaucoup, s'il ſent une peſanteur aux genoux, s'il ſort de ſon corps une odeur plus forte qu'à l'ordinaire, on peut lui ordonner l'ellébore, pourvu que les ſymptomes dont nous venons de parler, ne viennent point d'intempérance ou de débauche, de chagrin, de ſouci, du défaut de ſommeil ; autrement il faut que la méthode qu'on ſuivra dans la cure ſoit proportionnée à la cauſe.

Les douleurs dans les côtés, le dos, les reins & les hanches, & tout ce qui rend la reſpiration difficile, ſont quelquefois l'effet de la fatigue ; quoique les douleurs des reins & des hanches puiſſent auſſi être cauſées par la crapule ou par l'uſage des alimens flatueux : La dyſurie, l'enchifrenement & l'enrouement, ainſi que les accidens que je viens de nommer ſont ſouvent cauſés par les fatigues des voyages.

On tire du régime un grand nombre de ſignes qu'il eſt bon de connoître, ſuivant qu'une perſonne s'écarte de celui auquel elle étoit accoutumée. Si un homme qui n'a jamais dîné vient à le faire, ſon ventre s'enfle conſidérablement, il ſe ſent peſant & aſſoupi ; s'il ſoupe encore outre cela, ſon eſtomac ne peut manquer de ſe déranger. Les perſonnes qui ſe trouvent dans ce cas ne peuvent mieux faire que de dormir auſſi-tôt après avoir pris le bain, & de ſe promener à leur lever pendant un tems conſidérable ; ſi elles peuvent par ces moyens aller à la ſelle, elles ne doivent point ſe priver de ſouper, il leur eſt même permis de boire un peu de vin, qui ne ſoit pas trop trempé. Mais ſi la conſtipation continue, le mieux qu'elles puiſſent faire eſt de s'oindre le corps avec de l'huile chaude, & au cas qu'elles ſoient altérées, de boire quelque peu de vin blanc ou doux trempé, & de ſe livrer enſuite au repos ; & ſi elles ne peuvent pas dormir, ce ſera une nouvelle raiſon pour reſter encore en repos.

Quant aux boiſſons, celles qui ſont aqueuſes paſſent avec peine, s'amaſſent & flottent autour des hypocondres, & ne ſortent pas aiſément par les urines. Quiconque ſe remplit de ſemblables liqueurs, ne peut vaquer à aucune affaire qui demande de grands efforts, de la force & de l'agilité. Dans ce cas, le mieux eſt de demeurer en repos, juſqu'à ce que ces fluides ſoient cuits & unis avec les alimens. Les boiſſons les plus fortes & les plus auſteres, cauſent des palpitations dans le corps, & des battemens à la tête. Ceux que ces ſortes d'excès ont dérangés, ſont ſoulagés par le ſommeil, & en buvant quelque liqueur chaude.

Le jeûne ne vaut rien pour les maux de tête ; ceux qui ne font qu'un repas par jour deviennent foibles, leur urine eſt chaude à cauſe de l'inanition non naturelle des vaiſſeaux ; ils ſentent une amertume & une ſalure dans la bouche ; ils tremblent, quelque léger exercice qu'ils faſſent, les arteres des tempes s'enflent, & ils ne peuvent auſſi-bien digérer leur ſouper que s'ils avoient dîné. (*c*) Il convient à ces ſortes de perſonnes de boire moins qu'à leur ordinaire, de manger du maza très-liquide au lieu de pain, & de faire uſage d'oſeille, ou de mauve, de tiſanne, d'orge mondé ou de poirée ; de boire à table une quantité modérée de vin bien délayé, & de ſe promener après ſouper juſqu'à ce que la digeſtion étant faite, elles puiſſent rendre ce qu'elles ont pris par les urines ; elles mangeront auſſi du poiſſon bouilli.

Les alimens manifeſtent auſſi leurs qualités par les effets qu'ils produiſent. L'ail, par exemple, engendre des vents & des chaleurs dans l'eſtomac ; il rend la tête peſante, cauſe des inquiétudes, & augmente les douleurs auxquelles on eſt ſujet. Mais il provoque l'urine, ce qui eſt une fort bonne qualité.

Le fromage engendre des vents & eſt aſtringent ; il deſſéche les alimens, il eſt cru, indigeſte & très-pernicieux à ceux qui ont bu avec excès.

(*b*) Les Commentateurs & les Interpretes d'Hippocrate veulent à toutes forces trouver une difficulté où il n'y en a point. Suivant eux on doit écrire au lieu d'ἰσχιάδων ἰσχίων, qu'ils dérivent de ἰσχίον, l'*extrémité de l'os ſacrum*. Hippocrate déſigne fort clairement, ſuivant moi, les muſcles pſoas, dont ἰσχιάς paroit être le véritable nom, car ils ſont voiſins des reins, des uréteres, de la veſſie & des organes qui ſervent à la ſécrétion & à l'expulſion de l'urine, que les Grecs appellent ἴσχια.

(*c*) Cette obſervation eſt extremement juſte. Il eſt certain que les ſucs, pendant que l'on jeûne, contractent une *alcaleſcence*, faute d'être délayés avec de nouveau chyle, ce qui occaſionne les ſymptomes dont Hippocrate fait mention.

Les légumes de toute eſpece ſont flatueux, ſoit qu'on les mange crus, ou cuits, fricaſſés, verds ou marinés; on ne doit en uſer qu'avec d'autres alimens. Chaque eſpece a des défauts qui lui ſont propres.

Les pois chiches, ſoit crus ou cuits au four, engendrent des vents & cauſent des douleurs.

Les lentilles dont on n'a point ôté les coſſes, ſont aſtringentes & cauſent de violentes & fréquentes contractions de cœur (ἀραδον). Les lupins ſont les moins malfaiſans de cette eſpece.

Le ſilphium, tant la plante que ſon ſuc paſſe aiſément dans quelques-uns, mais difficilement dans ceux qui n'y ſont point accoutumés, engendre ce que nous appellons *bile ſeche*, ſurtout lorſqu'on le mange avec du fromage ou du bœuf; car le bœuf aigrit les affections mélancoliques, à cauſe qu'il réſiſte aux organes de la digeſtion, & qu'il n'eſt pas aiſément diſſous par l'action de l'eſtomac. Mais on corrige toutes ces mauvaiſes qualités en le faiſant cuire comme il faut, & ne le mangeant que quand il eſt vieux.

La chair de chevre a avec tous les défauts de celle du bœuf, celui d'engendrer des crudités, des vents, des rots, & de la bile. Celle qui eſt odorante, ferme & agréable au gout, eſt la meilleure, mais on doit la faire bien cuire, & la manger froide. Celle au contraire qui eſt dure, deſagréable & de mauvaiſe odeur, eſt la pire, ſurtout étant fraiche. Elle eſt meilleure au printems qu'en automne.

La chair de cochon ne vaut rien lorſqu'elle eſt trop ou trop peu cuite; car elle eſt pour lors ſujette à engendrer de la bile & un grand nombre d'incommodités. Celle de truye eſt cependant préférable: mais l'on doit choiſir celle qui n'eſt ni trop graſſe ni trop maigre, ni trop vieille: elle eſt beaucoup meilleure lorſqu'on la mange un peu froide après en avoir ôté la peau.

Dans la bile ſeche (χολέρη ξηρὴ) le ventre s'enfle, les inteſtins murmurent, la douleur s'empare des côtés & des reins, rien ne paſſe par les ſelles, & le malade eſt entierement conſtipé.

Gardez-vous bien de donner un vomitif à ceux qui ſont dans cet état: mais contentez-vous de les purger par bas. Servez-vous pour cet effet d'un lavement chaud que vous rendrez auſſi émollient qu'il ſera poſſible, en y mélant de la graiſſe, & après avoir oint comme il faut le malade, conduiſez-le à un bain où il y ait abondance d'eau chaude, placez-le dans une cuve (σκάφη) & verſez l'eau ſur lui par degrés. Si ce traitement peut lui procurer une ſelle, la maladie ceſſera. Le ſommeil & l'uſage de quelque vin vieux & léger tout pur ne peut que lui faire beaucoup de bien. Donnez-lui auſſi de l'huile pour qu'il puiſſe aller à la ſelle, & ſe délivrer par-là de ſa maladie: mais ne lui permettez aucunes ſortes d'alimens. Si la douleur ne s'apaiſe point donnez-lui du lait d'âneſſe juſqu'à ce qu'il le purge. Si ſes excrémens ſont liquides & bilieux, & qu'il ſoit ſujet aux tranchées, aux vomiſſemens & aux défaillances, le mieux pour lui eſt de ſe tenir en repos, de boire de l'hydromel & d'éviter le vomiſſement.

Il y a deux ſortes d'hydropiſie, l'une appellée *hypoſarcidios* (ὑποσαρκίδιους) que l'on ne peut pas éviter lorſqu'elle commence une fois à ſe former; & l'autre qui eſt venteuſe, dont on ne peut guérir que par un grand bonheur, & qui demande que le malade travaille beaucoup, ou qu'il faſſe un exercice pénible, qu'on lui faſſe des fomentations, & qu'il vive avec beaucoup de retenue, qu'il mange des choſes ſeches & acres, ce qui eſt le moyen de rendre beaucoup d'urine & de ſe fortifier. Que s'il arrive qu'il ait de la difficulté à reſpirer, il faut lui tirer du ſang du bras, ſuppoſé que ce ſoit en été, qu'il ſoit à la fleur de ſon âge, & qu'il ait beaucoup de force. Il doit ſe nourrir de pain chaud trempé dans du vin noir & de l'huile, de chair de pourceau cuite dans du vinaigre, boire très-peu, faire autant d'exercice qu'il eſt poſſible & ſe promener dans des lieux eſcarpés.

Ceux qui ont le bas-ventre chaud ſont ſujets à des ſelles acres & irrégulieres & aux flux de ventre. Si leurs forces le permettent, ils doivent prendre une doſe d'ellébore blanc, afin de faire une révulſion, mais s'ils ſont foibles, on doit leur donner du ſuc de froment nouveau (σιτανίων) épais & froid, du gruau de lentilles, du pain cuit ſous les cendres (ἐγκρυφίας) ou du poiſſon qui doit être bouilli pour ceux qui ont la fievre, & rôti pour les autres. Ceux qui n'ont point la fievre peuvent boire du vin noir, ou de l'eau dans laquelle on aura fait macérer des nefles, des baies de myrthe, des coings, des cormes, des dattes, ou des raiſins ſauvages. Si le malade eſt incommodé de tranchées ſans avoir la fievre, il boira du lait de vache chaud en petite quantité d'abord, mais plus copieuſement dans la ſuite; ou bien on lui préparera une boiſſon avec de la graine de lin, du froment rôti réduit en farine, des feves d'Egypte, dont on ôtera les coſſes, que l'on moudra & que l'on fera macérer. Il mangera auſſi des œufs à demi cuits, de la fleur de farine (σεμίδαλις), du millet, & de l'alica (χόνδρος) cuit avec du lait. Ces alimens veulent être mangés froids, il uſera auſſi d'alimens & des boiſſons de même nature que celles dont nous avons fait mention ci-deſſus.

C'eſt un des points les plus importans du régime de ſavoir quand il eſt a propos de donner à manger à ceux qui ont des maladies aiguës & chroniques: pour cet effet il faut obſerver l'*augmentation & la rémiſſion* des fievres, afin de donner à manger au malade lorſqu'il le faut, lui retrancher ſa nourriture quand on juge qu'elle peut lui être nuiſible, & connoître quand la maladie eſt éloignée de ſon plus grand degré de violence.

Il eſt bon encore de faire attention au mal de tête dont les malades peuvent être attaqués, ſoit qu'il vienne d'un trop violent exercice, comme la courſe, la chaſſe, le voyage, de quelque autre travail hors de ſaiſon, ou du commerce vénérien. Obſervez auſſi la diſpoſition de ceux qui ont mauvaiſe couleur, qui ſont enroués, qui manquent de ſang, des aſthmatiques, de ceux qui ont une toux ſeche, qui ſont altérés, qui ont des vents, ou dont le ſang forme des ſtagnations. On ne doit pas négliger de remarquer ceux qui ont des tenſions dans les hypocondres, les côtés & le dos, des engourdiſſemens, des tintemens d'oreilles, une incontinence d'urine, ou la jauniſſe; ceux dont les ſelles ſont crues, qui ont des ſaignemens de nez, ou un flux hémorrhoïdal abondant, qui ſont enflés, ou qui ſont ſujets à des douleurs inſupportables dont ils ne peuvent ſe délivrer. On ne doit purger aucun de ces malades; car outre que cela eſt inutile & dangereux, on prévient la criſe & l'on prive la nature des moyens dont elle uſe pour ſe ſecourir elle-même. Suppoſé que la ſaignée paroiſſe néceſſaire dans quelques-uns de ces cas, il faut auparavant affermir le ventre, enjoindre l'abſtinence au malade, & lui défendre le vin. Le reſte de la cure conſiſte dans un régime convenable & dans l'uſage des fomentations humides: mais ſi le malade paroît conſtipé, on lui donnera un lavement, ou ſi l'on croit la purgation néceſſaire, on peut ſe ſervir en toute ſureté d'ellébore, mais il ne convient jamais de purger le malade par bas dans aucun de ces cas.

La meilleure méthode eſt de traiter ces ſortes de malades avec des diurétiques & des diaphorétiques, de leur ordonner la promenade & des frictions légeres, de peur que leurs humeurs ne s'épaiſſiſſent, & ſuppoſé qu'ils ſoient au lit, de les faire frotter par d'autres.

Si la maladie affecte la poitrine & les parties qui ſont au-deſſus du diaphragme, la poſture qui convient le plus au malade, eſt de ſe tenir aſſis, & de ſe baiſſer le moins qu'il eſt poſſible, juſqu'à ce que ſes forces ſoient revenues; il eſt bon même de le frotter pendant qu'il eſt aſſis, avec une grande quantité d'huile chaude.

Si la douleur réſide dans le ventre au-deſſous du diaphragme, la meilleure ſituation eſt de demeurer couché, ſans remuer le corps qu'autant qu'il le faut pour les frictions.

Les maladies du bas-ventre qui ſe terminent par les uri-

nes & les ſueurs, ceſſent d'elles-mêmes lorſqu'elles ſont légeres, pour peu qu'elles diminuent; mais celles qui ſont plus conſidérables ont des ſuites fâcheuſes; car ou les malades meurent, ou ils tombent dans d'autres maladies avant que d'avoir eu le tems de recouvrer la ſanté. Les maladies de cette eſpece ſe fixent généralement ſur quelques parties.

Potion pour l'hydropiſie.

Prenez trois cantharides, ôtez-leur la tête, les jambes & les aîles, broyez le corps dans un quart de pinte d'eau, & donnez cette boiſſon au malade. Lorſque le remede commencera à opérer, uſez d'embrocations d'eau chaude. Le malade doit prendre ce remede à jeun, après s'être fait oindre, & manger du pain chaud trempé dans l'huile.

Pour arrêter les hémorrhagies du nez.

Trempez un floccon de laine dans du ſuc de figue, & appliquez-le ſur l'artere interne du nez, ou bien introduiſez dans les narines, de la preſure ou du calcitis, en preſſant par dehors avec les doigts, les cartilages du nez. Purgez auſſi le malade avec du lait d'âneſſe cuit; raſez-lui la tête, & appliquez-y des réfrigérans, ſi le tems eſt claud.

La Jugioline purge par haut, lorſqu'on la prend en poudre au poids d'une dragme & demie dans de l'oximel; on la mêle auſſi avec trois fois autant d'Ellébore, ce qui le rend moins ſuffocant.

Suture pour la Trichoſe.

Prenez une aiguille enfilée & paſſez-la par la partie ſupérieure & la plus tendue de la paupiere en embas; paſſez-en une autre de bas en haut au-deſſous de l'endroit où la premiere étoit paſſée; couſez enſuite & liez les deux fils enſemble juſqu'à ce que les poils tombent.

On doit en uſer de même à l'égard des hémorrhoïdes, c'eſt-à-dire, paſſer à travers une aiguille enfilée d'un cordon de laine graſſe, le nouer & appliquer deſſus un ſuppuratif; on doit uſer d'embrocations après cette ſuture & en laiſſer toujours une ſur la partie. Lorſque le malade aura repris ſes forces, on le purgera avec de l'Ellébore, & on lui fera faire de l'exercice juſqu'à ſuer; mais il doit être précédé de frictions. La courſe, l'uſage du vin pur & tous les alimens acrimonieux, excepté l'origan, ne lui valent rien; il vomira une fois en ſept jours, ou trois fois par mois; car par ce moyen il acquerra une excellente habitude de corps. Le vin dont il uſera doit être jaune (*foncé*), auſtere, trempé & en petite quantité.

Pour ceux qui ont des ſuppurations internes.

Faites bouillir un ognon de ſquille dans l'eau, & jettez la liqueur, lorſqu'il ſera bien cuit; faites-le bouillir de nouveau dans une autre eau juſqu'à ce qu'il ait entierement perdu ſa dureté. Cela fait, pilez-le avec du cumin, du ſeſame blanc rôti, & des amandes nouvelles, & après avoir donné à ces drogues une conſiſtance convenable avec du miel, donnez-les au malade en forme d'Eclegme avec un verre de vin doux par-deſſus. Pour aliment liquide, prenez la meſure d'un petit Acetabulum ($\frac{1}{8}$ de pinte λεκίσκον) de pavot blanc (μηκών) broyez, & faites-le macérer & cuire dans de l'eau où l'on ait lavé du froment nouveau; adouciſſez le mélange avec du miel, & donnez-le chaudement au malade, qui ne doit prendre autre choſe de tout le jour; faites-le ſouper enſuite, en faiſant toujours attention aux ſymptomes.

Pour la dyſſenterie.

Prenez un quart de pinte de feves mondées, & douze jets de garance, broyez-les, faites-les cuire enſemble, & après en avoir fait un Eclegme avec quelque matiere huileuſe, donnez-le au malade.

Pour les yeux.

Prenez du ſpodium (σποδὸς), lavez-le, & réduiſez-le en poudre tres-fine, humectez-le avec du verjus; faites-le ſécher au ſoleil, & lorſque vous voudrez vous en ſervir, mouillez-le de nouveau pour lui donner conſiſtance d'onguent. Lorſqu'il ſera ſec, broyez-le de nouveau, & appliquez-le ſur les yeux, & ſaupoudrez-en les angles de cette partie.

Pour l'humidité des yeux.

Prenez *de l'ébene, une dragme,*
de la chaux de cuivre, une dragme & demie.

Broyez ces drogues ſur un porphire & y ajoutez demi-dragme de ſafran. Lorſqu'elles ſeront réduites en poudre, verſez deſſus demi-pinte de vin doux attique, & après les avoir expoſées au ſoleil, couvrez-les & ſervez-vous-en après que la digeſtion ſera faite.

Pour les douleurs des yeux.

Prenez *de calcitis, une dragme,*
des raiſins, après avoir exprimé la troiſieme partie de leur ſuc,
de la myrrhe,
du ſafran,

Broyez ces ingrédiens & mêlez-les avec du moût; mettez-les en digeſtion au ſoleil, & oignez-en la partie affectée. On gardera cette compoſition dans un vaiſſeau de cuivre.

Pour reconnoître la ſuffocation de matrice.

Pincez la malade avec les deux doigts, ſi elle a du ſentiment, c'eſt une ſuffocation, ſinon c'eſt une convulſion.

Pour l'hydropiſie.

Donnez la quantité d'un *Acetabulum*, rond, attique (λεκιστὸν) de Meconium, petite eſpurge, pour une doſe. Prenez de ſcories de cuivre autant qu'il en faut pour couvrir la largeur de trois ſondes; donnez-leur de la conſiſtance avec de la farine de froment nouveau, & après les avoir broyées; donnez-les ſous la forme de pilules. Elles chaſſent l'eau par les ſelles & évacuent les excrémens. Mettez quelques gouttes de ſuc de tithymale ſur des figues ſeches ſept gouttes ſur chaque figues, & gardez-les dans un vaiſſeau neuf pour l'uſage du malade qui doit en prendre avant ſes repas. Broyez encore du *Meconium*, (μηκώνιον) & verſez de l'eau deſſus, exprimez le ſuc, & donnez-lui avec de la farine & du miel, la forme d'un gâteau. Faites-le cuire au four, & donnez en au malade, & par-deſſus du vin doux ou de l'hydromel trempé.

ALCALISATIO, *Alcaliſation.* C'eſt l'action d'impregner quelque choſe, comme de l'eſprit de vin, d'un ſel *alcali.*

ALCANCALI. C'eſt un antidote à qui les Italiens donnent ce nom. Il eſt bon pour les fievres ardentes, ſimples ou double-tierces, continues, la fievre nommée *lipyrie*, l'hemitritée, en un mot toutes ſortes de fievres. On le prépare comme il ſuit.

Prenez *des deux eſpeces de myrobolans des Indes, de chaque eſpece, deux dragmes,*
de la ſemence de pourpier & de violette, de chaque, une once & demie,
du maſtic, une dragme un ſcrupule,
tamarins, trois onces,
de colloquinte ſauvage, d'hermodactes, } de chaque, deux dragmes quatre grains.
de la caſſe mondée, quatre onces.
de violettes, une once & demie,
eau, deux pintes.

Faites-les bouillir juſqu'à diminution des deux tiers; filtrez la liqueur à travers une chauſſe, & après y avoir mis la caſſe & les tamarins & mêlé le tout comme il faut avec les mains, paſſez de nouveau la liqueur & laiſſez-la repoſer.

Prenez enſuite une autre portion de ſemblable liqueur, mettez-y une livre & demie de ſucre, & faites-la bouillir juſqu'à conſiſtance de miel.

Ajoutez-y la liqueur dans laquelle on a mis la caſſe & les tamarins, & faites bouillir le tout juſqu'à conſiſtance de miel. Enfin, ajoutez-y tous les ingrédiens, dont on a fait mention ci-deſſus, après les avoir pilés comme il faut. La doſe eſt de trois dragmes dans de l'eau chaude. On peut auſſi en donner deux ou trois ſcrupules dans une infuſion chaude de rhubarbe ou dans de l'eau-roſe, à jeun. Myrepsus, *Sect. I. cap.* 24.

ALCANNA, plante dont voici les eſpeces.

Alcanna, Offic. *Liguſtrum Indicum ſeu Alcanna Manithondi*, Herm. Muſ. Zeyl. 6. 65. *Liguſtri ſpecies* 2. *Alcanna dicta*, Bont. 143. *Liguſtrum Orientale, ſive Cyprus Dioſcoridis & Plinii*, Park Theat. 1447. Raii Hiſt. 2. 1603. *Liguſtrum Ægyptiacum latifolium & anguſtifolium*, C. B. Pin. 476. *Liguſtrum Ægyptium, Cyprus Græcorum, Elhanne arabum*, J. B. 1. 541. Chab. 41. *Liguſtri ſpecies*, Comm. Flor. Mal. 161. *Baccifera Indica baccis oblongis in umbellæ formam diſpoſitis*, Raii Hiſt. 2. 1634. Dale.

C'eſt le *Kenna* des Turcs & des Mores, ſes feuilles réduites en poudre jaune ſervent de coſmétique aux naturels du pays qui en font une eſpece de pâte avec du ſuc de limon avec laquelle les hommes teignent leurs barbes & les femmes leurs ongles en rouge. Elle eſt bonne pour exciter les regles & pour les maladies hyſtériques, ce qui fait que les Orientaux s'en ſervent pour cauſer l'avortement, & pour chaſſer le fœtus qui eſt mort dans la matrice.. Geoffroy.

Voici la deſcription que Pline donne de cette plante qu'il appelle *Cyprus*.

Le *Cyprus* eſt un arbre dont les feuilles ſont ſemblables à celles de l'oliver, mais plus larges, plus tendres & plus vertes. Ses fleurs ſont blanches, couvertes de mouſſe & odorantes; ſa ſemence eſt noire comme celle du ſureau. Les plus beaux croiſſent aux environs d'Aſcalon & de Canope.

Les feuilles ont une qualité aſtringente, qui les rend propres à guérir les ulceres de la bouche lorſqu'on les mâche. Elles ſont bonnes pour les charbons & autres inflammations violentes, étant appliquées en forme de cataplaſme. Leur décoction guérit les brûlures, étant pilées & humectées avec le ſuc de plantes propres à teindre (ϛɐʁθlɛ) elles donnent une couleur jaune aux cheveux. Les fleurs pilées avec du vinaigre & appliquées ſur le front, appaiſent les maux de tête.

L'onguent cyprien que l'on prépare avec les fleurs, a la vertu d'échauffer & de ramollir les nerfs. Comme il eſt compoſé de ſimples extremement chauds, il eſt fort odorant. Dioscoride, *Lib. I. c.* 124.

Le *Cyprus* eſt un arbre d'Egypte dont les feuilles reſſemblent à celles du Ziziphus, ſa ſemence à la coriandre, & dont les fleurs ſont blanches & odorantes. On fait bouillir ces dernieres dans de l'huile, & l'on en extrait ce qu'on appelle le *cyprus* que l'on vend au poids de cinq livres.

Le plus odoriférant nous vient des environs de Canope ſur le bord du Nil, le ſecond d'Aſcalon ville de Judée, & le troiſieme de l'Iſle de Cypre. Quelques Auteurs prétendent qu'il eſt le même que le *Liguſtrum*. Pline, *L. XII. c.* 24.

Pline lui attribue les mêmes vertus que Dioſcoride, & ajoute qu'on applique ſes feuilles ſur l'eſtomac pour remédier à ſon dérangement, & ſon ſuc ſur la région de l'uterus dans les maladies hyſtériques; que ſes feuilles fraîches étant mâchées guériſſent les ulceres qui naiſſent dans la bouche & dans la tête, les condylomes & les tumeurs. Les fleurs brûlées dans un pot de terre guériſſent les nomes & les ulceres putrides, ſoit qu'on les emploie ſeules ou avec du miel. L'odeur des fleurs provoque le ſommeil. Pline, *L. XXIII. c.* 4.

ALCANNA, ſignifie auſſi la même choſe que *iſthyocolla*, en François, *Talc*. Johnson.

ALCAOL. Ruland & Johnſon qui l'a ſuivi, traduiſent ce mot par *Lac acetoſum ſive Mercurius*. Je crois que par *Lac acetoſum* ils entendent le *Lac Philoſophorum* ou un menſtrue pour la préparation de la Pierre Philoſophale.

ALCAR. Ἀλκαρ. Galien rend ce mot par Βόηθημα, aide, ſecours. Il ſignifie auſſi un remede. Foesius.

ALCARA. *Cucurbite*. Ruland.

ALCE. *Elan*. C'eſt un animal à quatre piés & à cornes, ſauvage, grand comme un cheval. Il eſt barbu & chargé de longs poils depuis le haut de la tête juſqu'aux épaules: ſa couleur eſt ordinairement griſe, blanchâtre; ſa tête eſt fort groſſe, ſes yeux étincelans, ſes levres ſont grandes & groſſes; ſes dents médiocres, ſes oreilles longues & larges, ſes cornes figurées comme celles du Dain, elles peſent juſqu'à douze livres les deux, il en change toutes les années, ſa femelle n'en a point: ſon ventre eſt ample comme celui de la vache, ſa queue eſt fort petite, ſes jambes ſont longues & menues, ſes piés noirs, ſes ongles fendus comme ceux du bœuf: ſon cuir eſt fort dur, garni ſur le dos de poil d'un beau gris de ſouris: cet animal ſe trouve en Pologne, en Pruſſe, en Suede, en Norvege & dans le Canada; il eſt peureux & ſe jette dans l'eau quand on le pourſuit: mais il a une grande force; ſon rut eſt ſemblable à celui du cerf. Il eſt ſujet à tomber dans l'épylepſie, & l'on tient que quand il eſt dans l'accès, il s'en délivre en fourrant l'ongle de ſon pié gauche dans ſon oreille, c'eſt pourquoi on eſtime en Medecine le pié gauche de derriere beaucoup plus que le droit: on ſe ſert de ſon ſabot, appellé *ungula alcis*, il faut le choiſir peſant, compacte, uni, luiſant, noir: il contient beaucoup de ſel volatil & d'huile.

On emploie l'ongle d'Elan dans les remedes antiépileptiques, qu'on prend intérieurement, on en pend un petit morceau au cou, & l'on en fait porter des bagues aux doigts pour préſerver du même mal: mais ces amulettes ne produiſent aucun effet.

Les autres piés d'Elan ſont auſſi ſalutaires que le pié gauche de derriere, car l'effet ne vient que du ſel volatil qu'ils contiennent également: mais on ne les met pas en uſage. Lemery, *des Drogues*.

On trouve des perſonnes qui mangent la chair d'Elan. On emploie ſes nerfs contre la crampe en les attachant autour de la partie affectée. Pomet.

ALCEA. *Alcea* ou *mauve ſauvage*. Ἀλκεα, Dioſcoridis. *Alcea*, Offic. *Alcea vulgaris*, J. B. 2. 953. Raii Hiſt. 1. 604. Synop. 3. 252. Dill. Cat. Giſſ. 144. *Alcea vulgaris major*, C. B. Pin. 316. *Alcea vulgaris ſive Malva verbenacea*, Park. Theat. 301. *Alcea vulgaris*, Mer. Pin. 3. Merc. Bot. 17. Phyt. Brit. 3. *Alcea vulgaris major flore ex rubro roſeo*, Tourn. inſt. 97. Boerh. Ind. A. 270. Hiſt. Oxon. 2. 527. *Malva verbenacea*, Ger. 785. Eac. 931. Dale.

L'alcée eſt une eſpece de mauve ſauvage dont les feuilles ſont profondément découpées comme celles de la verveine (ἱερᾶς βοτάνης), & qui pouſſe trois ou quatre tiges couvertes d'une écorce pareille à celle du chanvre. Elle porte une petite fleur couleur de roſe. Ses racines ſont blanches, au nombre de cinq à ſix, & d'environ une coudée de long. Dioscoride. *L. III. cap.* 164.

Cette eſpece de mauve differe de l'ordinaire en ce que ſes tiges ſont plus velues & plus droites; les feuilles inférieures ſont plus petites & rondes, découpées & attachées à de longues queues qui diminuent à proportion que les feuilles s'éloignent de la racine. Les feuilles ſupérieures ſont découpées profondément en cinq parties ou ſegmens. Les fleurs ſont plus grandes, plus pâles & ne ſont point triées comme celles de la mauve ordinaire. Sa racine eſt dure, ligneuſe & s'étend fort avant dans la terre.

Elle croît dans les haies; elle fleurit au mois de Mai, au mois de Juin & pendant la plus grande partie de l'Eté.

Ses racines infuſées dans du vin ou de l'eau, guériſſent la dyſſenterie, & ſont bonnes dans les ruptures des vaiſſeaux internes. Dioscoride, *Lib. III. c.* 164.

L'*Alcea* ou *alceé* eſt une eſpece de mauve ſauvage. Priſe dans du vin, elle guérit la dyſſenterie & l'exulcération des inteſtins. La racine eſt ſurtout efficace. Paul Ægin. *L. VII. c.* 3.

L'*alcée* digere, amollit, adoucit, arrête le ſang. On s'en ſert en lavemens, en fomentations; on peut en prendre auſſi par la bouche pour adoucir les acretés d'urine. Lemery.

On met cette plante au nombre des émolliens; elle entre auſſi dans les emplâtres. Les empyriques en font un très-grand cas; ils l'emploient contre l'obſcurciſſement des yeux; en décoction, elle appaiſe les tranchées. C'eſt un très-bon remede pour toutes les douleurs accompagnées de chaleur. Dale.

Miller diſtingue huit eſpeces d'*alcées*.

1. *Alcea vulgaris major, flore rubro-roſeo.* C. B. P. 316.
2. *Alcea vulgaris major, flore candidiore.* C. B. P. 316.
3. *Alcea folio rotundo Laciniato.* C. B. P. 316.
4. *Alcea tenuifolia criſpa.* J. B. 11. 1067.
5. *Alcea cannabina.* C. B. P. 316.
6. *Alcea afra fruteſcens groſſulariæ folio, flore parvo rubro.* Boerh. Ind. alt.
7. *Alcea Africana arboreſcens malvæ folio hirſuto, flore parvo purpureo.* Till.
8. *Alcea afra fruteſcens, groſſulariæ folio ampliore, unguiflorum atro-rubentibus.* Act. Phil.

ALCEA INDICA. Cette plante porte une fleur large, pentapétale avec un vaiſſeau ſéminal aſſez conſidérable diviſé en cinq cellules contenantes des ſemences dont la figure reſſemble à celle des reins.

Bamia moſchata, Offic. *Alcea ſive Bamia moſchata Ægyptiaca.* Breyn. Prod. 1. 2. *Alcea Ægyptia Moſchata*, Park. Theat. 301. *Alcea Ægyptiaca villoſa.* C. B. Pin. 317. Raii Hiſt. 2. 1066. *Bamia, Belmuſcus honorio. Bello*, Chab. 302. *althea Ægyptiaca moſchata Abel Moſch. dicta*, Hiſt. Oxon. 2. 533. *Abel Moſch vulgo*, Herm. Hort. Lugd. Bat. 25. *Moſch. id eſt, Bamia Moſchata*, Alp. Exot. 197. *Ketmia Ægyptiaca ſemine Moſchato.* Tourn. Inſt. 100. Boerh. Ind. A. 272.

Cette plante croît en Ægypte. On ſe ſert de ſa ſemence; elle eſt d'une couleur blanc-ſale; elle reſſemble pour la figure à de petits reins. Elle répand une odeur fort agréable & qui approche de l'odeur de muſc. Les Ægyptiens la font ſécher légerement; la réduiſent en poudre & mêlent la poudre dans leur caffé; ils penſent que cette liqueur en acquiert la vertu de fortifier la tête & l'eſtomac, & de ranimer le courage. Nous en uſons dans les fumigations. Dale.

ALCEBRIS VIVUM. ou *Sulphur vivum* que Ruland appelle encore *alneric*, *anerit*, & *anerici*.

ALCEDO, *alcyon*, *martinet Pêcheur*, *oiſeau de S. Martin*, ou *Drapier*.

Iſpida, Offic. Aldr. Ornith. 3. 518. Geſn. de Avib. 513. Jonſ. de Avib. 107. *iſpida*, *an veterum alcyon*? Will. Ornith. 101. Raii Ornith. 146. ejuſdem. Sinop. A. 48. *Iſpida*, *alcyon fluviatilis*, *vulgò Piſcator regis*, Charlt. Exerc. 111. *Alcedo.* Schrod. 5. 314. *Halcedo muta*, Bellon. des Oiſ. 219. Dale.

C'eſt un petit oiſeau maritime, gros à peu près comme une caille, de diverſes couleurs, comme bleu, purpurin, rouge ou jaune. Son bec eſt long, menu, jaunâtre. Il bâtit ſon nid ſur les rochers & ſur les rivages parmi les roſeaux; il ſe nourrit de petits poiſſons; il pond ſes œufs en hiver pendant que le tems eſt ſerain. On le regarde comme un heureux préſage du calme & du beau tems. Il contient beaucoup de ſel volatil.

On fait ſécher cet oiſeau, & on le pend au cou des enfans pour les préſerver de l'épilepſie: mais il pourroit produire un effet plus aſſuré, ſi l'ayant pulvériſé, l'on en faiſoit prendre par la bouche tous les jours un ſcrupule dans de l'eau de betoine.

Les nids d'oiſeaux ſecs & blancs que les Siamois & pluſieurs voyageurs nous apportent en France, ſont de la façon des alcyons des Indes & principalement de ceux de la côte de Cambia. Ces nids ont la forme de taſſe ronde. Leur matiere eſt une bave ou écume blanche qui ſort des becs de ces oiſeaux, quand ils font l'amour, & elle s'endurcit par la chaleur. Le gout de ces nids eſt inſipide & glutineux. Les Chinois en ſont friands; ils les font bouillir avec du gingembre & les mangent.

Ils ſont propres pour reſtaurer les convaleſcens, pour fortifier l'eſtomac. Lemery.

Pomet ajoute que les Chinois en font ſi grand cas que c'eſt une choſe preſqu'incroyable combien on en tranſporte à Pequin, Ville capitale de la Chine, où ils valent ordinairement cinquante Tahers le cent; c'eſt-à dire, environ ſix cens livres de notre monnoie. Ils leur attribuent de grandes propriétés; car outre l'uſage continuel qu'ils en font pour ſe nourrir, en les faiſant cuire dans de l'eau avec une volaille & du gingembre, ils les eſtiment fort propres pour guérir les maux d'eſtomac, & pour ſoulager ceux qui ſont en langueur.

Ces nids, continue Pomet, nous étoient autrefois peu connus, & l'on croyoit qu'ils étoient formés de l'écume de la mer: mais depuis que les Siamois nous en ont apporté, ils ſont devenus aſſez communs.

ALCHACHIL. Le *romarin*. Dale.

ALCHARITH, ou Alecharith, *vif-argent*. Johnson & Castelli.

ALCHEMIA, ou Alchymia, *Alchymie*. C'eſt cette branche de la Chymie qui s'attache particulierement à la tranſmutation des métaux. Pour diſtinguer cette partie de la Chymie en général & marquer ſon excellence, on lui a donné le nom d'*alchymie* qui vient de *chymie* & de *al* particule arabe.

Les Orientaux ont eu long-tems la coutume de marquer l'excellence d'une choſe, en l'attribuant à la divinité; c'eſt en ce ſens qu'ils ont dit, *les montagnes de Dieu*, pour déſigner les hautes montagnes, & les rivieres de Dieu pour les rivieres larges & profondes. Conſéquemment, je ſerois tenté de croire que *alchymie* veut dire littéralement *chymie de Dieu*. Car le mot arabe *allà*, ſignifie l'Etre ſuprême. Voyez *Chymia*. Voyez *al*.

ALCHIMELECH. Melilot Ægyptien. *Melilotus Ægyptia Alchimelech vocata.* J. B. *Melilotus Ægyptiaca.* Park. *Melilotus corniculis reflexis minor.* C. B.

Cette plante croît & s'étend à terre; elle eſt fort petite; elle ſerpente lentement: il ne lui arrive preſque jamais de s'élever. Ses feuilles reſſemblent à celles du trefle; elles ſont ſeulement un peu plus petites. Quant à ſes fleurs, elles ſont petites, en grand nombre, oblongues, croiſſant les unes contre les autres; de la couleur du ſafran, d'une odeur fort douce. Il leur ſuccede quelque

gouſſes obliques qui contiennent une très-petite ſemence de figure ronde, de couleur noirâtre tirant ſur le rouge, qui a une ſaveur amere & aſtringente, & qui n'eſt pas entierement privée d'odeur. *Raii Hiſt. Plant.*

ALCHIEN. On trouve ce mot dans le *Theatrum chymicum, vol. V.* Il ſeroit beaucoup plus aiſé d'y copier la définition qu'on y donne de ce mot, à l'exemple de Caſtelli, que de deviner ce que l'Auteur entend ſoit par le mot, ſoit par la définition. Si on y a attaché quelque ſens, c'eſt celui-ci. *Alchien* ſignifie cette puiſſance exiſtante dans la nature en vertu de laquelle tout s'engendre & ſe corrompt.

ALCHIMILLA, *pié de Lyon.*

Alchimilla. Offic. Ger. 802. Emac. 949. Raii Hiſt. 1. 208. Synop. 66. *Alchimilla vulgaris*, C. B. 319. Tourn. Inſt. 508. Boerh. Ind. A. 2. 92. Dill. Cat. 67. *Alchimilla major vulgaris*, Park. 538. *Alchimilla perennis viridis major, foliis ex luteo virentibus*, Hiſt. Oxon. 2. 195. *Pes leonis ſive alchimilla.* J. B. 2. 3981. Chab. 172.

Cette plante pouſſe de ſa racine des feuilles attachées à de longues queues, velues, courbées ou même ſouvent couchées par terre. Ces feuilles ſont preſque ſemblables à celles de la mauve, mais plus fermes plus crêpées & plus blanches, dentelées, partagées chacune en huit ou neuf quartiers ou angles. Il s'éleve du milieu de cette plante des tiges à la hauteur d'environ un pié, menues, rondes, velues, rameuſes, portant en leur ſommet de petites fleurs étoilées à quatre étamines, pâles & herbeuſes, ou quelquefois blanches; quand ces fleurs ſont paſſées, il leur ſuccede des ſemences menues, rondes, jaunes, contenues une à une, ou deux à deux ou trois à trois dans des capſules qui ont ſervi de calices aux fleurs. Sa racine eſt longue & preſque auſſi groſſe que le doigt, noire en dehors, entourée de fibres; cette plante croît dans les lieux herbeux & humides, dans les prés, le long des vallées; mais rarement aux environs de Londres. Elle fleurit au mois de Mai.

Elle contient beaucoup de phlegme & d'huile, médiocrement de ſel. LEMERY.

On ſe ſert particulierement de ſes feuilles; on la régarde comme un des principaux vulnéraires; elle eſt deſſiccative. Elle reſſerre. Elle incraſſe les humeurs. Elle conſolide. Elle eſt d'une efficacité ſinguliere pour arrêter le ſang dans les hemorrhagies internes; elle réprime le flux immodéré des regles & des fleurs blanches. On l'ordonne ſouvent dans les boiſſons, qu'on fait prendre à ceux qui ſont bleſſés: elle entre dans les apoſemes vulnéraires. Et l'on l'emploie dans les ruptures de quelque nature qu'elles ſoient.

Les feuilles de l'*alchimilla* appliquées extérieurement ſur les gorges mollaſſes & pendantes, paſſent pour avoir la vertu de les ramaſſer en un plus petit volume & de leur communiquer de la fermeté. MILLER. Bot. Off. BOERHAAVE.

Lemery ajoute qu'elle eſt vulnéraire, déterſive, aſtringente, conſolidante; qu'elle arrête le ſang; qu'on s'en ſert en décoction pour les ulceres du poumon pour la phtiſie, & qu'on l'emploie auſſi extérieurement pour les ulceres.

On en diſtingue les eſpeces ſuivantes.

1. *Alchimilla vulgaris.* C. B.
2. *Alchimilla alpina, Pubeſcens minor.* H. R. Park.
3. *Alchimilla alpina, quinquefolia folio ſubtus argenteo.* Tourn. Inſt.
4. *Alchimilla minor.* Mor. Hoſt. Reg. Pler.
5. *Alchimilla alpina pentaphyllea minima, lobis fimbriatis.* Boet. muſ. Par. 2. 18.
6. *Alchimilla montana minima*, Col. Par. 1. 146.
7. *Alchimilla ſupina, Gramineo folio, minore flore.* Tourn.
8. *Alchimilla erecta, Gramineo folio flore.* Tourn.
9. *Alchimilla Gramineo folio, majori flore.* Tourn.
10. *Alchimilla linariæ folio, calyce florum albo.* Tourn.
11. *Alchimilla linariæ folio, calyce florum ſubluteo.* Tourn.
12. *Alchimilla Orientalis, linariæ folio breviſſimo, calyce florum albo.* Tourn. Cor.
13. *Alchimilla græca, Kali folio, calyce florum albido.* Tourn. Cor.

ALCHITRAM, ou ALCHIERAM. L'*huile de génievre* ou le *goudron*, ou *l'arſenic préparé.* RULAND.

ALCHITRAN. C'eſt ſelon Ruland, l'huile de génievre. Le même auteur rend encore ce mot par *fex diſtillationis*; c'eſt-à-dire, apparemment les féces qui reſtent au fond du vaiſſeau, après qu'on a diſtilé les corps qu'on y avoit mis. En ce cas, l'*alchitran* & le *caput mortuum* differeroient en ce que le *caput mortuum* eſt ſec, au lieu que *l'alchitran* eſt en quelque ſorte humide & fluide. Caſtelli donne encore une autre interprétation de ce mot; c'eſt, dit-il, d'après Libavius une eſpece de ſel. Il fait venir ce mot de χύτρα un pot.

Le même Auteur prétend qu'*alchitran* eſt encore le nom d'un remede pour les dents, dont Meſué a fait mention.

ALCHITURA, *Goudron.* JOHNSON.

ALCHOLLEA. Eſpece d'aliment fort ordinaire parmi les Maures. Il eſt compoſé de bœuf, de mouton, ou de chair de chameau; mais ſurtout de bœuf, qu'ils coupent en longs morceaux, qu'ils ſalent & qu'ils laiſſent mariner pendant vingt-quatre heures. Alors ils tirent ce bœuf du vaiſſeau dans lequel il marinoit, & le mettent dans un autre avec de l'eau; & lorſqu'il a paſſé une nuit dans cet état, ils le retirent, l'attachent à des cordes, & le font ſécher en le ſuſpendant en l'air & en l'expoſant au ſoleil. Lorſqu'il eſt bien ſec & bien dur, ils le coupent par morceaux de deux ou trois pouces de long qu'ils jettent dans une marmite ou chaudron, qui contient du ſuif & de l'huile bouillante toute prête, & qui peut encore recevoir tous ces morceaux de bœuf qu'ils y laiſſent bouillir juſqu'à ce que la couleur en ſoit bien vive & bien rouge, quand on vient à les couper. Enſuite ils les retirent & les laiſſent égouter. Après quoi ils les laiſſent repoſer juſqu'à ce qu'ils ſoient froids. Lorſqu'ils ſont froids, on les met dans des vaiſſeaux qu'on a pris ſoin de préparer, en verſant deſſus la liqueur dans laquelle ils ont été cuits. Lorſque tout eſt bien froid, on ferme exactement les vaiſſeaux. Ce mets peut ſe garder en cet état pendant deux ans. Il ſe durcit de jour en jour; & plus il eſt dur, plus les habitans en font de cas, & penſent qu'il a été bien préparé. Ils le ſervent froid. Ils le font quelquefois frire avec de l'ail & des œufs. Ils le mettent auſſi à l'étuvée, & ils l'arroſent de jus de citron. Il eſt fort bon, de quelque façon qu'on le mange, froid ou chaud. *Tranſact. Philoſ.*

ALCHYMIA. Voyez *Alchemia.*

ALCIBIADIUM. Ce terme eſt ſynonime *à Echium.* Voyez *Echium.* BLANCARD.

ALCIMAD, *Antimoine.* RULAND.

ALCIOT ou ACHIOTL. Voyez ce dernier.

ALCOB, *Sel ammoniac.* RULAND.

ALCOCALUM ou CINARA, *Artichaud.* BLANCARD.

ALCOEL ou LAC ACETOSUM, *lait tourné.* Cette interprétation eſt de Ruland.

ALCOFOL, *Antimoine.* CASTELLI, d'après Ruland, Johnſon & Dornæus.

ALCOHOL ou plutôt *Al-ka-hol*, car c'eſt ainſi qu'on devroit l'écrire & le prononcer. Ce mot eſt Arabe, & ſignifie une eſpece de poudre de la derniere fineſſe, dont les femmes d'Orient ſe ſervent en guiſe de fard.

Monſieur Shaw dit dans ſes voyages en Barbarie, à l'occaſion des femmes de ces contrées, qu'elles croiroient qu'il manqueroit encore quelque choſe d'eſſentiel à leur parure, ſi elles n'avoient pas teint le poil de leurs paupieres & leurs yeux même, de ce qu'on nomme *al-ca-hol*, qui eſt la poudre de mine de plomb. Cette opération

opération qui ſe fait en trempant dans la poudre un petit poinçon de bois de la groſſeur d'une plume à écrire; & le paſſant enſuite entre les paupieres ſur la prunelle, nous offre une image vivante de ce que le Prophete Jeremie a eu en vue, lorſqu'il dit, tu t'érailles les yeux avec du fard. Elles s'imaginent que la couleur ſombre que l'on parvient de cette façon à donner aux yeux, donne une grace ſingulierè & un grand agrément à toutes ſortes de perſonnes. On ne ſauroit douter que cet uſage ne ſoit fort ancien : car outre les paſſages de l'écriture que j'ai déja allégués, & par leſquels il paroît que la mode en étoit dès-lors connue, dans l'endroit où il eſt dit de Jezabel qu'elle farda ſon viſage, les termes de l'original portent qu'elle orna ou peignit ſes yeux avec de la poudre de mine de plomb.

Cette coutume n'étoit pas particuliere à l'Orient. Les femmes Greques & Romaines l'avoient auſſi, comme il paroît par divers Auteurs. Entre autre choſes qui concernent l'ornement des femmes d'Egypte, j'ai vu tirer des catacombes de Sakara un bout de roſeau ordinaire qui contenoit un poinçon de l'eſpece dont j'ai parlé, & une once ou davantage de la poudre dont on ſe ſert encore aujourd'hui pour cet uſage.

Ce ſavant Auteur nous apprend encore que Golius & d'autres ont rendu le mot Arabe *al-ca-hol* par *ſtibium*, qui eſt une eſpece d'antimoine & quelquefois par *collyrium*, que le mot hébreu כחל *cahhol* ſignifie la même choſe, & que le verbe כחלת que nous trouvons dans Ezéchiel, 22. 40. joint à עיניך qui eſt rendu dans notre verſion par, *tu as fardé ton viſage*, ſignifie à la lettre, *tu t'es peint les yeux*, ce qui revient plus expreſſément à la coutume des femmes Africaines.

Schindler dans ſon Lexicon, a pris le mot פוך, (d'où eſt venu probablement le mot latin *fucus*, fard) dans le même ſens : car il dit que c'eſt de l'antimoine, ou une eſpece d'antimoine dont on ſe ſervoit particuliérement pour teindre les paupieres en noir ou pour farder les yeux. Il dit auſſi que c'étoit une poudre noirâtre faite avec l'antimoine. S. Jerôme remarque ſur les mots אבניך בפוך qui ſe trouvent dans Iſaie 54. 2. *Quod omnes præter Septuaginta ſimiliter tranſtulerunt (ſternam) in ſtibio lapides tuos, in ſimilitudinem comptæ mulieris, quæ oculos pingit ſtibio, ut pulchritudinem ſignificet civitatis ;* c'eſt-à-dire, que tous les Interpretes, excepté les Septantes, ont également traduit (je coucherai) tes pierres dans (ou je les cimenterai ou enduirai avec) l'antimoine, à la façon d'une femme parée qui ſe peint les yeux d'antimoine, pour marquer par là la beauté de la ville. Ainſi les mots כחל & פוך, déſignant le même minéral ou le même collyre, on peut conjecturer que ce qu'on appelle encore aujourd'hui *al-ka-hol*, & qui eſt une riche mine de plomb réduite en poudre impalpable, eſt le même fard dont on ſe ſervoit anciennement.

Je ne déciderai point ſi les conjectures du ſavant Auteur que nous venons de citer ſont juſtes ou non, & ſi la poudre appellée *alcohol* eſt, comme il le prétend, de la mine de plomb pulvériſée. D'autres Auteurs nous aſſurent toutefois que la poudre dont les femmes faiſoient uſage pour ſe farder les yeux, eſt une préparation d'antimoine.

Nous donnons le nom d'*alcohol* à l'eſprit de vin conduit par l'art au dernier degré de force & de pureté.

Mais comme l'*alcohol* eſt le réſultat le plus complet & le plus parfait de la fermentation des végétaux, je vais donner ici le procédé entier par lequel Boerhaave obtient l'*alcohol*.

Il n'y a peut-être pas une choſe plus ancienne dans l'hiſtoire naturelle, plus commune dans la vie civile, & plus fréquente en Chymie que la fermentation ; de ſorte que nous aurions droit de dire avec le célebre Bellini, que tout eſt plein de fermentation ; ſurtout en Chymie. Si l'on vouloit en croire Van-Helmont, la vertu des fermens ſeroit la cauſe unique de toute tranſmutation réelle. Mais toutes ces propoſitions généra-

les & ſimples en apparence, ne ſont que jetter de l'obſcurité ſur les choſes ; car s'il faut attribuer à la fermentation, toute tranſmutation réelle ; alors le mot fermentation ſera auſſi général que le mot tranſmutation, & la vraie ſignification de l'un & de l'autre ſera perdue de vue. Il y a long-tems que des perſonnes de bon ſens ſe ſont plaintes de cette confuſion, & qu'elles ont déſiré une diſſertation particuliere ſur le ſujet préſent. Je vais tâcher de les ſatisfaire.

I. Par le mot fermentation, j'entens tout mouvement inteſtin excité dans les végétaux, en vertu duquel ils ſont altérés de façon que la premiere choſe qui ſe préſente par la diſtilation ; c'eſt une liqueur âcre, qui peut ſe mêler avec l'eau ; d'une ſaveur aromatique & chaude, inflammable comme l'huile, claire & volatile ; ou du moins âcre, acide, éteignant le feu & la flamme, claire & moins volatile.

Le mot fermentation ſe trouve limité par cette définition de maniere qu'il ne comprend plus ſous lui que tout ce qui ſe préſente dans une vraie fermentation ; & que tout ce qui ne convient pas à une vraie fermentation, quoiqu'entre ces choſes il n'y en ait que trop qu'on lui attribue, il les exclut de ſa ſignification.

Dans toute fermentation ; il y a, tant qu'elle dure, un mouvement inteſtin dans toute la maſſe & dans chaque partie de cette maſſe. J'appelle ce mouvement, inteſtin, parce qu'il eſt excité particuliérement par des principes intérieurs & inhérens aux végétaux. Il faut qu'il ſe joigne à cela quelque degré de chaleur, j'en conviens : mais d'un autre côté, cette chaleur n'exciteroit point dans la matiere une vraie fermentation, ſi cette matiere n'étoit diſpoſée par elle-même & d'avance à fermenter. Car ſi vous prenez de l'eau, des eſprits, de l'huile ou des ſels, & que vous leur communiquiez le degré de chaleur dont il eſt queſtion, vous ne les mettrez point pour cela en fermentation. Je dis de plus que ce mouvement inteſtin générateur d'une vraie fermentation, ne peut être excité que dans les végétaux ; car juſqu'à préſent nous n'avons point encore eu d'exemple d'une fermentation produite dans les animaux, à moins qu'ils n'euſſent introduit dans leur corps la matiere de quelques végétaux, qu'ils n'avoient point encore aſſimilés & transformés dans leur propre nature. Quant aux foſſiles, je n'ai point d'idée d'y avoir jamais remarqué aucun mouvement tendant à la fermentation, quoique des Auteurs de réputation ne ſe ſoient point fait de ſcrupule d'aſſurer le contraire. C'eſt à la raiſon à établir entre les choſes les diſtinctions convenables. Or elle m'a déterminé à déduire la définition que j'ai donnée de la fermentation, des effets : & toute fermentation réelle & parfaite finit par la production d'un eſprit ou d'un acide. Mais pour diſſiper entierement l'obſcurité qui regne dans cette matiere, je demanderai aux Chymiſtes ſenſés, ſi l'action des végétaux que je viens de décrire, ne doit pas être appellée fermentation ? Je ne crois pas qu'ils le nient.

J'inſiſte & je leur demanderai encore ſi la diſtinction qui exiſte entre les choſes, & ſi l'obéiſſance que nous devons aux lois de la nature, n'exigent pas que nous donnions d'autres noms à toutes les actions qui ne produiront pas les effets décrits dans ma définition ? Il me ſemble que la raiſon ne leur permettra pas d'en diſconvenir. Je ferai donc maintenant de leur aveu, une grande diſtinction entre la fermentation & la putréfaction, parce que cette derniere, quoiqu'accompagnée d'un mouvement inteſtin, & que la matiere mue ſoit celle des végétaux, ne donne pour réſultat & dernier effet, que des huiles putrides & des ſels fétides, alcalins & volatils. La putréfaction ſuppoſe bien auſſi un mouvement réel inteſtin des humeurs des animaux : mais elle ne produit jamais un acide ou un eſprit inflammable ; elle finit par donner une matiere phoſphoreuſe ; elle doit donc être diſtinguée de la fermentation, de quelque eſpece que ce ſoit, parce que je ne peux abſolument comprendre ſous le nom de fermentation ce qui n'engendre point un eſprit inflam-

mable ou un acide, à moins que je ne veuille confondre les choſes. En un mot, on ne fera point paſſer pour fermentation quelque ſorte que ce puiſſe être d'efferveſcence, quoiqu'elles puiſſent toutes ſe ranger ſous le titre général de mouvement inteſtin, & que nous les remarquions quelquefois dans les ſubſtances pures des végétaux, comme dans le vinaigre le plus fort & dans le ſel alcali fixe.

II. Toute liqueur végétale fermentée, qui rendra d'abord dans la diſtilation un eſprit inflammable, & qui peut ſe mêler avec l'eau, portera le nom de *vin*, pour la diſtinguer de toute autre ſubſtance produite par le végétal & de la ſubſtance même du végétal qui l'a produite. Le terme *vin* eſt très-propre à rendre mon idée; car Tacite qui ſavoit apparemment parler ſa langue avec exactitude, a dit des Gaulois qu'ils faiſoient du vin avec du grain corrompu. J'appellerai donc vin en général toutes ces liqueurs fermentées, quels que ſoient les végétaux qui les aient produites; & toute liqueur végétale fermentée de maniere que dans la premiere diſtilation elle donne un acide qui éteint le feu, portera le nom de vinaigre, quel que ſoit le végétal qui l'ait produite. Ainſi tout l'effet d'une fermentation ſera la production du vin ou du vinaigre.

III. Tout corps, ſelon moi, ſera capable de fermentation lorſqu'il ſera altéré par l'action que j'ai décrite, N°. 1. de maniere qu'il produiſe le vin ou le vinaigre dont j'ai parlé, N°. 2. Mais comme on n'a jamais remarqué ces deux qualités que dans le régne végétal, je me trouve contraint de n'admettre que les végétaux entre les ſubſtances capables de fermentation; encore prouverai-je dans la ſuite qu'elle ne s'étend pas à tous, & qu'il y en a qui ne peuvent point du tout fermenter.

IV. J'entens par *ferment* tout corps qui étant intimement mêlé avec le végétal capable de fermentation, N°. 3. excite, augmente & avance la fermentation décrite N°. 1. d'où l'on voit d'un coup d'œil que tous ces fermens doivent être rangés dans la claſſe des végétaux & ne pas s'étendre au-delà.

V. Les végétaux capables de fermentation, N°. 1. ſont en grand nombre & très-différens entre eux. Il faut donc les diſtribuer en différentes claſſes, ſelon les différentes manieres de fermenter qui leur conviennent. Nous ne pouvons augmenter ni diminuer ces claſſes, ſi nous voulons procéder avec quelqu'exactitude. Comme pour produire le vin du riz, nous ſommes obligés de le traiter autrement que le ſuc nouvellement exprimé du raiſin, il eſt abſolument néceſſaire de diſtribuer ces deux végétaux en deux claſſes différentes. Au contraire, le froment, l'orge & l'yvraie, demandent le même procédé que le riz, pour en produire le vin; il n'eſt point néceſſaire d'établir de diſtinction entre ces ſubſtances & d'en former des claſſes différentes. Toutes doivent être rapportées à la même. Cependant il faut obſerver que tous les végétaux ne ſont pas diſpoſés à fermenter. Tous ceux qui abondent en ſels naturels alcalins ou qui le deviennent aiſément, ne ſont point propres à la fermentation, ils tendent plutôt à la putréfaction. Je fus convaincu de ce fait, lorſqu'étant encore novice dans ces matieres, je fis pluſieurs expériences ſur les oignons & les panais, à deſſein d'en extraire un eſprit, tel que celui qui eſt produit par la fermentation; eſprit dans lequel je cherchois un remede contre la pierre: mais il ne me vint jamais qu'un ſel alcalin, fétide, volatil, avec un eſprit de la même nature, au lieu d'un vrai eſprit fermenté; il ſuit delà que, quoique tout ce qui eſt capable de fermentation puiſſe ſe putréfier, tout ce qui eſt capable de putréfaction ne fermente pas. Il y a ſurtout dans les végétaux de grandes différences par rapport à ces deux actions.

VI. Toutes ces diſtinctions faites, nous mettrons dans la premiere claſſe des corps fermentables, toutes les ſemences des végétaux, qui, quand elles ſont mûres & ſeches, peuvent ſe réduire par la trituration en une poudre très-fine qu'on appelle farine, & non en une pâte huileuſe. Nous rapporterons auſſi au même genre les ſemences qui, quoique abondantes en une huile graſſe, ſont toutefois transformables par art, de maniere à pouvoir être réduites en une farine d'une qualité moins huileuſe qu'elle n'eût été ſans cette transformation. Ces fermentables farineux exigent une triple ſubdiviſion.

1. La premiere comprend les ſemences mûres des plantes culmiferes & graminées, des plantes à épi, qu'on appelle grains, comme l'yvraie, le froment des Indes, la ſemence de Canarie, l'orge, les larmes de Job, le millet, le riz, le ſeigle, & toutes les eſpeces de fromens. A ces ſubſtances on peut ajouter les ſuivantes, comme étant de la même nature. Savoir, le blé ſarrazin & la graine de lin; & à cauſe de l'affinité, toutes les ſemences de l'eſpece des concombres, comme celle de citrouilles, de concombres, de courges, de contrayerva, de melons muſqués, de pommes de merveille, & d'autres ſemblables. Nous ferons encore entrer dans cette claſſe les ſemences de laitue & de toutes les plantes de la même eſpece.
2. Les ſemences de beaucoup de légumes, des plantes à gouſſes & fleurs en papillon ou autres, comme l'arbre de Judas, le genet, le genet d'Eſpagne, le genet épineux, la crotolaire, le genet nain, la veſſe rouge & herbeuſe, le trefle arbriſſeau, le trefle puant, le haricot, le melilot, le trefle, le fœnu-grec, la bugrande, le ſainfoin, la luſerne, l'aliſier, l'acacia bâtard, le ſené bâtard, la coronille, le barba jovis, le pois, le pois chiche, le clymenum, l'yvraie, les lentilles, la veſſe jaune, les feves, la galega, la veſſe amere, la regliſſe, les lupins, le ſené ſauvage, le pié d'oiſeau, le chevrefeuille françois, la veſſe, l'herbe aux ſcorpions, l'aſtragale, l'acacia, la caſſe, le ſené.
3. Les noix qui ne ſont point trop huileuſes, comme toutes ſortes d'amendes, les avelines, les chataignes, les noix, les noix de coco, & les piſtaches. Lorſque ces fruits abondent en huiles, il faut les en dépouiller d'une ou d'autre maniere; la meilleure eſt de les laiſſer commencer à ſécher, & de les rotir enſuite.

VII. La ſeconde claſſe des ſubſtances capables de fermentation, comprend tous les fruits pulpeux, dont le ſuc dans l'état de maturité eſt d'un doux acide. De cette eſpece ſont les ceriſes; les deux ſortes de groſeille, les mûres, les framboiſes, les baies de ſureau, les raiſins de toute eſpece, toutes les pommes aigrelettes, toutes les poires, les oranges de Portugal & de la Chine, les citrons, les limons, les abricots, les pêches, les prunes, les nefles, & autres ſemblables; pourvu qu'ils n'inclinent point à une putréfaction *alcaline*.

VIII. La troiſieme claſſe contiendra toutes les herbes ſucculentes, & toutes leurs parties, comme les fleurs, les feuilles, les racines & les tiges; ſi elles ont plus de diſpoſition à l'acidité qu'à la putréfaction.

IX. La quatrieme claſſe renfermera les ſucs naturels & récemment exprimés des végétaux & particulierement de leurs fruits, N°. 7. 8. Nous devons y rapporter cette liqueur claire qui ſort des inciſions que l'on fait à quelques arbres, comme au bouleau, au noyer, & à la vigne, particulierement au printems. Tous ces ſucs prouvent ordinairement une fermentation ſpontanée, & leur nature s'altere entierement; de picotans, acides, & rafraîchiſſans qu'ils étoient, ils deviennent échauffans, enivrans & vineux. Helmont le vieux, recommande l'eau qui diſtile de l'inciſion que l'on fait au bouleau, lorſqu'elle eſt fraîche & non corrompue, comme un ſecret contre la pierre; & Boyle nous aſſure ſur ſa propre expérience & ſur l'expérience d'autrui; qu'en effet, c'eſt un excellent remede dans cette maladie: mais il s'eſt apperçu que quoique cette eau fût ſalutaire quand elle étoit fraîche, cependant la fermentation en avoit entierement altéré la nature.

X. Nous mettrons dans la cinquieme claſſe ces ſucs des

végétaux que la nature engendre, épaiſſit, & qui ſe convertiſſent en une ſubſtance ſavoneuſe, ſous la forme d'un coagulum gras & ſalin. De cette eſpece ſont la manne, le miel, la caſſe, le ſucre, & toutes les autres choſes analogues à celles-ci, qui ne ſont point balſamiques, gommeuſes, réſineuſes ou huileuſes.

XI. Je ſuis en doute, s'il faut accorder la ſixieme claſſe aux eaux de riviere. Il ſemble que ce ſoit à la vérité des leſſives générales, imprégnées de toutes les eſpeces de végétaux qui y tombent, s'y réſolvent & s'uniſſent enfin avec elles. Les eaux de rivieres qui rempliſſent les foſſés d'une ville bien peuplée, reçoivent à tous momens des liqueurs fermentatives de végétaux qu'on y jette; c'eſt pourquoi, ſi on en met dans des tonneaux, qui ont contenu auparavant de la biere, du vin, ou du vinaigre, elles garderont pendant long-tems une grande quantité d'eſprits. De-là, s'il leur arrive de ſe trouver ſous l'équateur ou ſous la zone torride; expoſées à un ſi grand degré de chaleur, elles pourront bien éprouver une eſpece de fermentation. Il n'y a point de corps capable de fermentation qu'on ne puiſſe rapporter aux ſix claſſes que nous venons d'établir, ſi on les traite d'une maniere convenable à leurs natures particulieres.

XII. Les corps contenus dans les cinq premieres claſſes ſuppoſent quelques conditions phyſiques, ſans leſquelles ils ſeroient moins propres à la fermentation. Telles ſont ces conditions.

1. La plus parfaite maturité qu'ils puiſſent avoir dans leur eſpece. Toutes les ſemences & tous les fruits qui ſont parvenus à une maturité telle que ſi on les répandoit dans un terrein fertile, & dans la ſaiſon convenable, ils produiroient une plante de leur genre, ſont propres à cette opération. Ils y ſont moins bien diſpoſés, lorſqu'ils ſont durs, crus & aqueux; le ſuc groſſier de raiſins non murs, ou de pommes ſauvages eſt peu capable de fermentation; & ce ſuc fermenteroit de lui-même, ſi on ne l'eût exprimé de ces fruits que dans leur maturité. Il en eſt à peu près de même de tous les autres.
3. Une quantité modérée d'huile. Les ſubſtances qui ſont très-huileuſes deviennent plutôt rances qu'elles ne fermentent, & celles qui n'ont point d'huile du tout, ſont incapables de fermenter. Ainſi les amandes graſſes pilées ſont peu ſujettes à fermenter, ſous cette forme. Mais ſi on les broye dans une grande quantité d'eau & qu'on en faſſe du lait, elles y ſeront beaucoup plus diſpoſées. Si on les fait macérer dans de l'eau, & qu'elles ſoient ſur le point de s'aigrir, l'huile ſouffrira une grande diminution, & elles n'en ſeront que plus propres à la fermentation.
3. Ils ne doivent point être trop auſteres & trop aſtringens. Les ſubſtances qui pechent par ces endroits ſont difficilement miſes en fermentation. C'eſt par cette raiſon, qu'il eſt preſque impoſſible de faire fermenter le ſuc de biſtorte, de tormentille, & de leurs ſemblables.
4. Une des propriétés principales d'une ſubſtance fermentative, c'eſt d'être diſſoluble dans l'eau. C'eſt pourquoi, les écorces, les bois, & les racines, ne fermentent point, tant qu'ils ſont ſous cette forme; quoique le ſuc qu'on en exprime, & qui peut ſe mêler avec l'eau, fermente ſur le champ.

XIII. Les principaux fermens ſont:

1. Toutes les ſubſtances qui ſont diſpoſées à fermenter d'elles-mêmes, & qui par conſéquent fermentent promptement, ſans le ſecours d'un autre ferment. De ce genre ſont particulierement les ſucs des fruits mûrs d'automne. Ils ſont tellement diſpoſés à la fermentation, qu'il eſt impoſſible de les empêcher de fermenter, à moins qu'on n'emploie les ſecours d'autres ſubſtances qui ont la vertu de la réprimer. La pâte faite de fleur de farine & paitrie avec de l'eau, fermentera néceſſairement, ſi elle ſe trouve dans un endroit chaud. Nous pouvons être tranquilles ſur cette eſpece de ferment; car la nature qui en eſt abondamment pourvue, ne nous en laiſſera par manquer.
2. L'écume fraîche ou les fleurs de biere, ou de vin; ce que ces liqueurs jettent dans le fort de la fermentation; car ſi cette matiere écumeuſe & légere ſe mêle avec d'autres ſubſtances capables de fermentation, elle y excitera puiſſamment cette action, pourvu toutefois qu'elle ſoit fraîche & dans un état d'activité.
3. La même matiere, lorſqu'elle eſt devenue peſante; & qu'elle eſt tombée au fond de la liqueur, aura ſa premiere vertu, quoique dans un degré moins énergique, ſi elle n'eſt point trop vieille. Car ſi on agite ces lies & qu'on les remêle avec la liqueur même dont elles ſe ſont ſéparées, elles y exciteront une nouvelle fermentation; & elles produiſent ordinairement le même effet dans les autres liqueurs.
4. La caſſe, la manne, le miel, le ſucre, & les ſucs épaiſſis de la même nature.
5. Le levain acide, farineux & fermenté des Boulangers. Si l'on met dans un lieu ſec & hors de la portée des inſectes, de la fleur de froment, douce & fraîche, elle ſe conſervera des années entieres ſans ſe corrompre. Mais ſi on la paîtrit avec de l'eau, ſi l'on en fait une pâte, douce, molle, d'une bonne conſiſtance, & qu'on mette cette pâte dans un lieu chaud, légerement couverte; dans l'eſpace d'une heure, elle commencera à s'agiter, à s'enfler de tous côtés, à s'élever en véſicules, à perdre ſa ſaveur, ſon odeur & ſa ténacité, & acquérir de l'acidité. Dans cet état ayant pris le nom convenable de ζύμη, ferment, elle l'a donné à toute l'opération en général; parce que ſi ce levain eſt mêlé avec de la pâte fraîche, non encore fermentée, elle la fera fermenter plus promptement & plus fortement. D'où il paroît que l'exiſtence d'un ferment ne ſuppoſe point la préexiſtence d'un autre, & qu'on en peut faire ſur le champ un nouveau ſans le ſecours d'un vieux.
6. Le tartre ou ce qui reſte des premieres liqueurs fermentées, attaché à la ſurface intérieure des tonneaux qui les contenoient. Ces tonneaux étant profondément pénétrés & abondamment chargés des particules ſubtiles des liqueurs qu'ils renfermoient, ont tout ce qu'il faut pour exciter une fermentation vive & prompte dans les liqueurs fraîches dont on les remplira.
7. Nous pouvons encore mettre au nombre des fermens, moins proprement à la vérité, que les ſubſtances précédentes, le blanc d'œuf battu: car il produit l'effet d'un ferment dans les cas ſuivans. Si quelques liqueurs capables de fermentation ſont ſi claires & ſi délayées, qu'elles laiſſent échapper trop aiſément l'air & les eſprits contenus entre leurs parties, à l'aide deſquels la fermentation commence & ſe parfait; conſéquemment, ſi elles ne retiennent pas aſſez long-tems cet air & ces eſprits, pour qu'elles puiſſent devenir fermentées de fermentables qu'elles ſont; le blanc d'œuf mêlé avec elles ſuffira par ſa ténacité pour engluer, enchaîner & détenir les eſprits promoteurs de la fermentation, auſſi long-tems qu'il ſera néceſſaire. On ne peut pas dire à la vérité que cet ingrédient agiſſe ici en qualité de ferment, puiſqu'il tend lui-même à la putréfaction: mais il aide les cauſes de la fermentation, il donne lieu à leur énergie en prevenant leur prompte évaporation. On parviendroit au même but, en employant d'autres ſubſtances viſqueuſes.
8. Quelques Auteurs ont compté entre les fermens, les ſels tant acides & auſteres, qu'alcalins. Mais en cela, ils n'ont fait attention qu'à quelques cas particuliers, comme dans l'article précédent.

Lorſque des ſubſtances capables de fermentation ſont chargées d'une ſi grande quantité d'acides que leur fermentation en eſt empêchée, on a remarqué qu'une addition raiſonnable d'une petite quantité de ſel *alcali*, hâtoit cette opération. Une autre obſervation qu'on a faite; c'eſt que, lorſque quelque putréfaction s'étoit engendrée dans une matiere capable de fermentation, pour lui rendre ſa diſpoſition naturelle & pre-

miere à la fermentation, il n'y avoit qu'à y ajouter un peu d'acide. D'où il paroît que les ſels ne ſont point des fermens, en tant que capables par eux-mêmes de fermentation ; mais qu'ils ne ſont mis au nombre des fermens que relativement à quelques circonſtances particulieres dans leſquelles ils ſont reſtaurateurs & promoteurs de la fermentation. Si le tartre eſt pur, on peut dire que c'eſt un ferment à quelques égards.

9. On a remarqué quelquefois que les corps les plus auſteres ont procuré par leur mélange, la capacité de fermenter à des ſubſtances qu'on connoiſſoit, pour avoir la propriété de l'ôter à d'autres qui la poſſédoient. C'eſt pour cette raiſon qu'on a compté entre les fermens, quoiqu'aſſez mal-à-propos, les coings, les nefles qui ne ſont pas mûres, les ceriſes aigres & d'autres. Car quand une liqueur capable de fermenter, eſt par elle-même trop claire, trop foible & trop aqueuſe pour cet effet, & demande par conſéquent une addition de quelque choſe de groſſier, pour l'aider à embarraſſer & retenir ces eſprits volatils ; ces premieres ſubſtances ſont propres à corriger ces défauts.

XIV. Nous allons maintenant conſidérer les préparations qu'éxigent les ſubſtances fermentables, pour que la fermentation ſoit plus prompte en elles.

Les ſubſtances contenues dans la premiere claſſe, éxigent pour cet effet un procédé très-particulier.

1. Quant aux ſemences farineuſes, lorſqu'elles ſont mûres & dans leur derniere perfection, ſeches & entieres ; ſi on les met infuſer par un tems chaud, dans de l'eau de pluie, ſurtout dans celle qui tombe au printems, ramaſſée dans de grands vaiſſeaux ; ſi on les laiſſe dans cette eau, juſqu'à ce qu'elles ſoient enflées & qu'elles en aient bu autant qu'elles en peuvent contenir ; on aura fait ce qu'on nomme macerer. Cette opération s'appelle macération.

2. Après que le grain eſt trempé de la ſorte, on le tire de l'eau, & on le met en gros tas en plein air. Inceſſamment une chaleur douce s'engendrera d'elle-même dans ces amas : par le moyen de cette chaleur, les facultés vitales de la ſemence ſeront animées & vivifiées. Elle pouſſera, les feuilles premieres perceront, & l'on verra les premiers élémens des racines. Dans cet état, il faut bien prendre garde que par une trop grande chaleur, le grain ne commence à ſe putréfier, & qu'à force de pouſſer en feuilles & en racines, ſa ſubſtance farineuſe ne ſe conſomme entierement ; car la fermentation qui ſuit toujours ces premiers effets, eſt d'autant plus heureuſe, que la germination a été bien conduite ; or la germination ne doit être pouſſée que juſqu'à un certain point, au-delà elle ſeroit exceſſive.

3. Auſſi-tôt que la germination ſera ſuffiſamment avancée dans tout l'amas ; on travaillera ſur le champ à étendre le grain, afin qu'il ne demeure pas plus long-tems en eſtuation ; mais afin qu'il ſoit rafraîchi & qu'il ſe ſeche. Pour cet effet, on choiſira un endroit expoſé aux vents, & ſurtout aux vents du Nord. Cette précaution l'empêchera de germer davantage, & l'opération précédente aura atténué la partie farineuſe ſans la conſommer. On fera paſſer enſuite ce grain ainſi préparé, dans un tuyau extremement chaud ; on obſervera de le faire paſſer fort lentement, afin qu'il puiſſe acquérir un degré modéré de torréfaction. Voilà ce que Tacite appelloit du grain corrompu, *frumentum corruptum*, & que nous appellons maintenant de la dreche. La principale altération que cette préparation produiſe dans le grain, c'eſt d'atténuer ſa viſcoſité. De ſorte que, quoique le grain, tel que la terre le donne, ne ſe diſſolve point dans l'eau, celui ſur lequel on a fait cette opération, eſt d'une contexture ſi lâche que l'eau le pénetre, ſépare ſes parties & ſe charge de preſque toute ſa ſubſtance. Si l'on prend du froment cru dans la bouche, on le réduira en une eſpece de glu : mais il faut mâcher long-tems pour l'atténuer, ſi toutefois on en vient à bout. Mais la dreche ſe diſſout parfaitement ſous la dent, & ſe délaye entierement avec la ſalive. D'ailleurs, elle acquiert dans l'opération qui la produit, une ſaveur molle & douce qu'on ne trouve point dans le froment. Lorſqu'on veut s'en ſervir, on la met en farine ; & cette farine s'appelle de la dreche moulue. Ce que je viens de dire du froment, eſt vrai, proportion gardée, de tous les grains contenus dans la premiere claſſe des ſubſtances capables de fermentation. Ainſi, ſi l'on met en tas des feves pleines d'eau, renflées par la macération, qu'on les laiſſe s'échauffer dans cet état juſqu'à ce qu'elles viennent à germer, qu'on les étende enſuite, qu'on les faſſe ſécher ſur un feu aſſez fort, & qu'on les broye, on y remarquera la même altération.

XV. La préparation des fermentables de la ſeconde claſſe, ou celle des fruits doux & pulpeux, conſiſte à les peler, à les fouler & à les preſſurer : par ces moyens, on en ſépare le ſuc avec une grande quantité d'écume. Mais ſi leur ſubſtance eſt fort compacte, on les fait bouillir dans de l'eau, & on leur rend la pulpe molle ; c'eſt ce qu'on pratique ſouvent ſur les pommes & ſur les poires. S'ils ſont un peu ſecs, on les réduit en poudre, & on en fait enſuite une pulpe avec de l'eau ; c'eſt ainſi qu'on prépare à la fermentation les racines tubéreuſes de l'herbe nommée *corona ſolis*, de la patate & d'autres ſemblables, qui n'ont pas grande diſpoſition à la putréfaction. Mais ſi cela étoit autrement, au lieu de fermenter, ces ſubſtances ſe corromproient.

XVI. Ceux de la troiſieme claſſe ſe pillent & ſe réduiſent en pulpe, tandis qu'ils ſont frais & pleins de ſuc, en y ajoutant ſeulement une petite quantité d'eau, pour en rendre la conſiſtance un peu moindre. Cette ſimple préparation leur ſuffit.

XVII. Quant aux corps de la quatrieme & de la cinquieme claſſes, s'ils ſont trop compactes, il faut les délayer dans une quantité d'eau, telle que vous ayez un fluide capable de porter un œuf frais. Si ces ſucs naturels ſont trop clairs & trop aqueux, & que vous ayez beſoin d'une liqueur bien fermentée, prenez ces ſucs lorſqu'ils ſont récemment exprimés, & qu'ils n'ont point encore éprouvé de fermentation. Faites-les bouillir ſur un feu modéré dans un vaiſſeau fort large & fort plat, juſqu'à ce qu'ils aient acquis une conſiſtance convenable. Si on ne les prépare pas ainſi, ils fermenteront difficilement : mais s'ils ſont naturellement trop épais, il faut les rendre plus fluides en y ajoutant de l'eau, comme nous l'avons déja dit ; car dans cet état ils deviendroient difficilement ſpiritueux, ils dégénereroient plutôt en acides. Le ſucre qui eſt ſec ne s'alterera point dans un tems chaud : mais ſi on le diſſout & qu'on le réduiſe en crême, il fermentera violemment, & ſe tournera en une liqueur qui abondera en eſprits. Il en ſera de même du miel, &c.

XVIII. Ce que nous avons à examiner actuellement, c'eſt la quantité de ferment qu'il eſt néceſſaire d'ajouter aux ſemences fermentables, après qu'elles ont été bien préparées, pour que la fermentation procede heureuſement. Remarquez ici que

Les ſubſtances de la premiere claſſe réduites en dreche, n'ont pas beſoin du ſecours d'un ferment : elles ſont par elles-mêmes mêlées ſuffiſamment, & quelquefois trop diſpoſées à la fermentation. Cependant en hiver, l'addition de quelque ferment leur eſt néceſſaire, de même qu'une chaleur artificielle ; ſans cela, elles ne ſe mettront point en mouvement. Si toutefois on avoit ſoin de les garder dans un lieu fort chaud, alors il leur faudroit très-peu de ferment, même en hiver : il faudroit y ajouter, par exemple, à peu près une once d'écume de vin ſur vingt livres ; ou du miel, ou du ſucre en même proportion ; ou du levain de boulanger en quantité double ſur la même quantité de matiere fermentable.

Celles de la ſeconde claſſe n'ont preſque pas beſoin non plus de l'aſſiſtance d'un ferment, à moins qu'il ne faſſe un tems très-froid : dans cette circonſtance, ſi

la fermentation procédoit trop lentement, vous pourriez y ajouter un peu d'écume de bierre ou de vin.

Celles de la troiſieme claſſe fermenteront d'elles-mêmes aſſez promptement en été, ſurtout s'il fait un peu chaud. Si le froid rallentit en hiver la fermentation, on la hâtera par une addition de ſucre ou de miel.

Les fermens ne ſont preſque jamais néceſſaires à celles de la quatrieme claſſe: ſi le tems eſt favorable à leur fermentation, elle ſera ſi violente qu'on aura de la peine à la contenir dans des bornes. Cet effet ſera d'autant plus grand, que le tems ſera plus chaud, & que les fruits auront été bien mûris.

Celles de la cinquieme claſſe, loin de demander des fermens, en ſeront elles-mêmes. La ſeule choſe qu'on ait à faire avec elles, c'eſt d'y produire une chaleur artificielle, & de l'entretenir dans un degré convenable.

De tout ce que nous avons dit juſqu'à préſent, il réſulte en général que les fermens ne ſont pas auſſi eſſentiels qu'on ſe l'imagine.

XIX. Après que les fermentables, de quelque eſpece que ce puiſſe être, auront été bien préparés & délayés dans une quantité ſuffiſante d'eau, de la maniere que nous avons expoſée plus haut, on les mettra dans un tonneau, dans lequel une liqueur de la même eſpece que celle dont il s'agit, aura fermenté, & qui en ſera par conſéquent bien imprégné. Tenez ce vaiſſeau à une chaleur de ſoixante ou ſoixante-dix degrés; que la bonde en ſoit ouverte, afin que l'air puiſſe y entrer librement, ou qu'elle ne ſoit couverte que d'un morceau de flanelle, afin d'empêcher les inſectes de s'y précipiter.

XX. Je pris une cucurbite de verre la plus grande que je pus trouver; je la plaçai dans une boîte de maniere que je puſſe l'entretenir dans un degré de chaleur à peu près égal, en approchant un peu de feu du fond de cette boîte. Je la remplis enſuite aux trois quarts, d'une matiere fermentable & crue, duement préparée à la fermentation. Je couvris légerement ſon orifice avec de la flanelle, & je l'entretins dans un degré de chaleur entre ſoixante & ſoixante-dix, même en hiver. Je pouvois aiſément obſerver tous les phénomenes qui ſe préſenteroient; & ce fut un vrai plaiſir pour moi. Ils ſe ſuccéderent les uns aux autres de la maniere ſuivante; & l'hiſtoire que j'en vais faire, ſera proprement celle de la fermentation.

1. La matiere qui eſt d'abord en repos, & qui occupe un certain eſpace dans le vaiſſeau, commence à s'enfler peu à peu, à ſe raréfier, à s'élever, & à acquerir un mouvement inteſtin dans toutes ſes parties, qui ſe manifeſte par le tournoyement ſingulier de la liqueur, en haut, en bas & de côté, & qui ne ceſſe point, quoique ſon impétuoſité varie à tout moment. Cependant il ſe forme des bulles dans toutes les portions de la maſſe: ces bulles font un violent effort pour monter; elles ſe crevent quelquefois en chemin, quelquefois à la ſurface; alors elles s'ouvrent avec ſiflement; alors toute la matiere devient écumeuſe, mais particulierement ſa ſurface: il s'y fait un bruit ſemblable à celui de l'ébullition; il s'éleve du vaſe un eſprit acre qui affecte l'odorat par ſon acrimonie: il eſt un peu acide, il eſt extremement élaſtique, irrépreſſible, briſant par ſa violence preſque tous les vaiſſeaux qui s'oppoſent à ſon évaſion. Je ne connois rien à cet égard à quoi on le puiſſe comparer. Le célebre Van-Helmont jugea à propos de le diſtinguer par un nom particulier, & il l'appella *Gas Sylveſtre*.

2. Tandis que ces choſes ſe font de la maniere que je viens de dire, la partie la plus épaiſſe de la maſſe fermentable commence à ſe ſéparer de la plus claire: elle eſt portée dans la partie ſupérieure, ou elle s'aſſemble en une croute épaiſſe & ſpongieuſe qui couvre exactement le liquide qui eſt deſſous, contient & réprime ſes parties les plus actives; enſorte qu'il leur eſt difficile de s'exhaler avant que d'avoir rempli leur fonction. C'eſt alors qu'il eſt extremement agréable de voir quelle violente, quelle durable agitation il y a juſques dans la moindre particule du fluide contenu ſous la croute tenace qui le preſſe. Il ſeroit difficile de donner un exemple d'un broyement plus violent que celui qui réſulte du mouvement rapide de tous les corpuſcules entre eux. C'eſt en conſéquence de ce mouvement que la croute s'éleve; c'eſt par les chocs réitérés qu'elle éprouve de la part du fluide ſubjacent, qu'elle ſe creve. A travers les ouvertures, il s'échappe à tout moment & avec un bruit conſidérable, une vapeur, que la croute, venant à ſe refermer bruſquement, comprime & retient dans la maſſe, de même que les principes actifs qui y ſont néceſſaires; enſorte qu'on peut dire que c'eſt par la formation & la durée de cette croute que la fermentation eſt conduite à ſa perfection.

3. Au milieu de ces phénomenes, l'Obſervateur ne peut s'empêcher de remarquer, que de la partie épaiſſe de la maſſe fermentable qui avoit été portée en haut, qui s'y étoit amaſſée, & qui ſembloit devoir y demeurer en entier, il y a maintenant quelques parties attenantes au fond de la croute, qui commencent à devenir moins ſpongieuſes, & qui n'étant plus ſoutenues par ces bulles qui les rendoient légeres, deſcendent & traverſent la partie liquide, qui les porte tantôt en haut & tantôt en bas, & qui forme autour d'elles de nouvelles bulles; qu'à l'aide de ces bulles elles remontent, & que par leur exploſion elles redeſcendent; & qu'après avoir été balottées pour ainſi dire de cette maniere dans tout l'eſpace de la partie liquide; enfin elles vont à fond, où elles ſéjournent. A ces particules, il en ſuccede d'autres de la même nature, qui jouent le même jeu pendant quelque tems, & de la même maniere que les précédentes, & qui vont enſuite ſe repoſer à côté d'elles. Après que ce ſpectacle a duré aſſez long-tems, il arrive ordinairement que toute la croute qui eſt devenue plus peſante qu'elle n'étoit & moins rare, à cauſe des eſprits qui s'en ſont exhalés, s'enfonce toute à la fois: mais elle ſe releve ſubitement & preſque entiere avec une impétuoſité ſi grande, qu'il faudroit l'avoir vu pour le croire. Lorſque la croute eſt parfaitement diſſipée & tombée à fond, la fermentation ceſſe, quoique le même degré de chaleur ſubſiſte. Alors on voit ſur les féces qui couvrent le fond du vaiſſeau, une liqueur tranſparente, claire & légere.

4. Il ſuit de-là que dans une fermentation actuelle, la matiere fermentable eſt d'abord d'une conſiſtance égale; qu'elle ſe ſépare enſuite en deux parties; que la plus liquide occupe la région inférieure, & que la plus ſolide occupe la région ſupérieure; que cette croute formée de la partie la plus ſolide occupe le deſſus, & couvre la partie fluide; on la nomme les fleurs de la liqueur fermentable, ou la levure; & c'eſt le plus efficace & le plus propre de tous les fermens. Dans le ſecond période de la fermentation, la matiere fermentable eſt diviſée en trois parties; les fleurs occupent la ſurface, & le liquide eſt ſous les fleurs & deſſus une troiſieme partie qui commence à tomber & à ſe former au fond du vaiſſeau, ſous le titre de *feces*, ou lie; c'eſt la partie la plus peſante & la plus épaiſſe qui ſoit alors détachée des fleurs, ou du principe générateur de la fermentation.

Dans le dernier période de la fermentation, la matiere fermentable eſt diviſée en deux parties; une partie ſupérieure, qui eſt claire, rare & déliée, & qu'on appelle vin; une inférieure, qui eſt épaiſſe, qui couvre le fond du vaſe, & qu'on nomme lie, ou *feces*.

5. Mais rien ne mérite plus l'attention de l'Obſervateur, & ne doit l'étonner davantage que le *Gas Sylveſtre*, ou cet eſprit ſingulier qui s'échappe avec impétuoſité, lorſque la fermentation eſt dans ſa violence. Je ne connois aucun poiſon qui ſoit ſi ſubtil, ſi prompt & ſi fatal; car ſi, tandis que cette vapeur ſort d'un vaiſſeau aſſez grand, rempli d'un vin nouveau très-fermentable, & percé dans ſa partie ſupérieure d'un petit trou, l'homme le plus vigoureux la reçoit par le nez, il ſera frappé de mort ſur le champ; s'il en eſt ſeulement

légerement atteint, il tombera en apoplexie ; ſi ſon action a encore été moindre, il en perdra la raiſon, & il reſtera imbécile le reſte de ſa vie ; enfin le plus petit mal qui puiſſe lui en arriver, c'eſt d'être paralytique.

Ceux qui vont imprudemment dans les celliers fermés, ou qui manquent de ſoupiraux, tandis que le vin nouveau y eſt en fermentation, s'expoſent à tous ces accidens. On doit donc avoir ſoin de purifier ces endroits par des feux, & d'y pratiquer des ouvertures, pour que l'air puiſſe y entrer librement. Il ſort du ſucre diſſous dans de l'eau, & de ſon écume d'abord fermentée, un eſprit, qui étant porté dans les poumons en très-petite quantité, arrête ſubitement la reſpiration, & donne un aſthme inſupportable. *Phil. Tranſ. abr. vol.* II. Que les Medecins eſtiment maintenant la force d'une liqueur priſe pendant qu'elle eſt en fermentation ; qu'ils conſiderent quelle doit être la violence de cet eſprit qui s'engendre en été dans le corps humain par un uſage immodéré des fruits, même lorſqu'ils ſont bien mûrs, s'il arrive qu'ils ſoient arrêtés par une contraction convulſive de l'eſtomac, & qu'étant gardés dans cet endroit chaud, ils y acquerent & exercent une extreme élaſticité, & une acreté prodigieuſe. Il reſte toujours dans l'*alcohol* une grande partie de ce poiſon ; & de-là vient que ſi l'on en prend la vapeur en grande quantité par le nez, on tombera dans l'ivreſſe la plus profonde ; de ſorte qu'on peut regarder cette ivreſſe comme une légere apoplexie. Si on en uſe intérieurement, un peu plus qu'il ne faut, il attaquera le cerveau, & particulierement les nerfs, & il en troublera les fonctions. La Chymie n'a point encore découvert d'où provient cet eſprit. Tout ce que nous en ſavons, c'eſt qu'il eſt engendré par une fermentation actuelle : nous ignorons entierement s'il eſt poſſible de le produire d'une autre maniere. Quant à ſes effets, qui ſont de frapper de mort ſubitement, ou d'affecter le cerveau, le cervelet & les nerfs ſans épanchement de matiere, ou du moins ſans aucune altération ſenſible, ſoit dans les ſolides, ſoit dans les fluides, ce ſont autant de myſteres pour nous.

Il eſt à propos de fermer le vaiſſeau, & de laiſſer repoſer la liqueur ſur la lie, auſſi-tôt que la fermentation eſt achevée ; car elle ne ceſſera point d'agir deſſus, de la conſumer, & d'en aſſimiler les parties aux ſiennes ; par ce moyen, elle en deviendra plus forte, plus ſpiritueuſe, & plus propre pour la diſtilation.

XXI. Il eſt difficile de déterminer le tems néceſſaire pour qu'une fermentation commence, continue & s'acheve ; cela dépend du lieu dans lequel le vaiſſeau qui contient la matiere fermentable ſera placé, de la ſaiſon de l'année, de la chaleur du tems, du vent auquel on ſera expoſé, & de la nature de la matiere fermentable. En Afrique, la fermentation de la liqueur du palmier s'acheve en peu d'heures. En Aſie, elle eſt encore plutôt faite : mais il faut beaucoup plus de tems à cette opération dans les contrées Septentrionales. Les chaleurs de l'été la précipitent ; les froids de l'hiver la retardent ; elle eſt accélérée par le vent du midi ; elle eſt rallentie par ceux du nord. Le ſuc exprimé des raiſins & le ſucre, fermentent ſubitement & violemment. Les autres matieres fermentables vont plus lentement. S'il n'eſt pas aiſé de fixer le tems néceſſaire à la fermentation, il eſt au moins très-facile d'en connoître la fin. Lorſque tous les phénomenes dont nous avons parlé, auront paru dans l'ordre que nous avons ſuivi, & qu'ils diſparoîtront d'eux-mêmes ; alors la fermentation ſera accomplie. On fermera donc ſur le champ le vaiſſeau, & on laiſſera repoſer la liqueur ſur ſes feces : ſi on négligeoit la premiere de ces précautions, l'eſprit engendré par la fermentation ſeroit bien-tôt exhalé, & il ne reſteroit dans le vaiſſeau qu'une liqueur ſans force, & qui ne ſeroit bonne à rien. Au lieu que ſi on obſerve les deux préceptes que nous venons de donner, c'eſt-à-dire, que le vaiſſeau ſoit bien fermé, & la liqueur conſervée ſur la lie, elle deviendra de jour en jour plus déliée, plus ſubtile & plus ſpiritueuſe. Le ſuc récemment exprimé du raiſin, peut être épaiſſi par la cuiſſon ſans perdre aucune de ſes qualités : mais ſi on l'expoſe ſeulement à l'air froid après la fermentation, en un moment tous les eſprits ſeront diſſipés.

XXII. On a donné le nom de vin en tout tems chez toutes les nations, en toute langue, à toute liqueur préparée par une fermentation complete, de quelque matiere qu'elle fût produite. On reconnoîtra la nature du vin aux ſignes ſuivans qui ſont communs à tous les vins.

1. Il a la faculté de produire un certain deſordre, qu'on appelle *ivreſſe*, dans les fonctions des eſprits animaux, & dans les actions. Cet effet conſiſte de ſa part à animer, à rajeunir pour ainſi dire, à égayer, à diſpoſer à l'enjouement & à la folatrerie, à faire parler, chanter & danſer, à allumer les paſſions particulieres & ſecretes du cœur, à dévoiler les ſentimens cachés, & à montrer l'homme à découvert. Il opere plus puiſſamment encore ; il trouble, il affoiblit, il ôte les mouvemens ſpontanés ; enſorte que ni les piés, ni les mains, ni la langue, ni la tête ne peuvent plus remplir leurs fonctions. Le ſommeil, les paralyſies, les apoplexies & la mort même peuvent être les ſuites de ces états. Le vin poſſede ces propriétés excluſivement ; & je ne les ai jamais rencontrées dans aucun autre corps que je connoiſſe. Car ce n'eſt pas de cette maniere que le cerveau eſt affecté par la juſquiame, le tabac, l'opium & la pomme épineuſe. Du reſte, elles ſont communes à toutes les ſortes de vin. La biere, l'hydromel, le cidre, le poiré, le vin de groſeille, de raiſin, & de quelque eſpece de grain que ce ſoit, produiſent les mêmes effets ; enſorte qu'on peut dire que cette faculté ſurprenante eſt le réſultat de la fermentation ſeule.

2. Une autre ſuite de la fermentation, c'eſt de transformer les ſucs des végétaux de réſolvans, relâchans, ſavoneux, rafraîchiſſans, & pour la plûpart purgatifs qu'ils étoient, en corroboratifs, épaiſſiſſans, deſſiccatifs & échauffans. Les ſubſtances farineuſes réduites en bouillies crues avec de l'eau, l'infuſion fraîche & épaiſſe de dreche, avant que la fermentation en ait fait de la biere, le mout, les ſirops préparés avec du ſucre, la manne, la pulpe de la caſſe délayée avec de l'eau, les ſucs récemment exprimés de tous les fruits bien mûrs de l'été, de toutes les plantes capables de fermentation, récemment cueillies, pris en boiſſon en quantité un peu trop grande, excitent des vents dans les entrailles, donnent la diarrhée & cauſent du froid : mais que leurs qualités & que leurs effets ſont différens de ceux-là, lorſqu'une fermentation convenable en a fait de la biere, de l'hydromel & du vin ! Ils n'ont plus rien de leur premiere nature, tout eſt nouveau en eux. Le jus récent des grapes de raiſins bien mûres eſt peut-être le diſſolvant le plus puiſſant que nous connoiſſions ; & ſi l'on en prend avec excès, il donne quelquefois une dyſſenterie mortelle. L'infuſion de dreche, épaiſſie par l'ébullition & bue en abondance, a la même vertu : mais du vin vieux & fort, produit du premier de ces ſucs ; de la biere vieille & généreuſe faite du ſecond, ou l'eſprit diſtilé de l'un & de l'autre, mais particulierement l'*Alcohol*, eſt un excellent antidote contre la maladie, qu'ils étoient capable de produire dans leur premier état.

3. Une autre propriété tout-à-fait ſinguliere de la fermentation ; c'eſt qu'il vient de la matiere fermentée une liqueur, qu'on appelle eſprit fermenté, qui a la qualité particuliere de ſe convertir en une flamme brillante, celle en même tems de s'incorporer parfaitement avec l'eau, & qui eſt cependant d'une nature tout-à-fait différente de cet eſprit nommé par Val-Helmont, *Gas Sylveſtre*, & que nous avons décrit plus haut, qui naît dans la violence de la fermentation & qui s'éva-

nouit en naiſſant; cette liqueur n'a preſque rien qui lui reſſemble: car cet eſprit valatil inflammable, que je vis une fois, non ſans courir un très-grand danger, s'échapper avec impétuoſité de la retorte, dans la diſtilation du phoſphore, ne ſe mêle point avec l'eau & ne s'y éteint point. Ce qui ſort d'une grande quantité d'excrémens humains, qu'on a fait entierement putréfier dans un lieu fermé, qui prend feu & ſe convertit en une flamme très-violente & très-dangereuſe à l'approche d'une chandelle, paroît être de la même nature, a une puanteur horrible près. Les ſubſtances huileuſes pouſſées par la diſtilation avec le dernier degré de feu envoyent des fumées blanches & bleuâtres qui prennent auſſi rapidement feu, à l'approche d'une meche légere allumée : mais ces fumées reviennent en huile ou en un phoſphore qui ne s'incorpore point avec l'eau ; enſorte que toutes les expériences que j'ai pu faire, ne m'ont donné aucune liqueur qui ſe mêlât d'une maniere parfaite & pour ainſi dire, ſpontannée, avec l'eau, & qui fût en même tems capable de produire une flamme claire & pure, excepté celle que donne la liqueur fermentée.

4. Un quatrieme effet de la fermentation, c'eſt la génération d'un eſpece de gravier, qu'on appelle communément tartre.

J'avoue que toutes les ſortes de vin ne produiſent point le tartre ; il n'en naît point de la meilleure biere, de l'hydromel, ni de pluſieurs autres liqueurs fermentées. Quelques végétaux le donnent comme le vin, pur & bon; mais il faut pour cela qu'ils aient été convertis en vin par une fermentation parfaite & qu'ils ſoient entierement dépurés. Conſéquemment, je regarderai le tartre comme une production particuliere de la fermentation; & je penſerai qu'on devroit l'appeller le *ſel eſſentiel huileux du vin*, & le diſtinguer parfaitement de la lie.

5. La fermentation cauſe de plus une altération ſurprenante dans la ſaveur, l'odeur & dans les qualités tant naturelles, qu'artificielles des choſes. Par exemple, l'eau fraîche de romarin cohobée a des propriétés entierement différentes de celles de la liqueur qu'on en tire, en la faiſant fermenter avec du miel. Le ſuc récemment exprimé de raiſins mûrs du Rhin, qui naiſſent ſur des coteaux expoſés au ſoleil, eſt exceſſivement doux au palais : mais lorſqu'il a fermenté & qu'il eſt devenu clair dans le tonneau, il a une acidité agréable, à la vérité, mais acre & forte. Les autres vins qui n'ont pas fermenté parfaitement, en qui on a réprimé cette action, conſervent leur douceur : mais ils y ont une telle diſpoſition qu'ils ne tardent pas à y rentrer, & ſi elle s'acheve une fois, ils deviendront acides. Wedelius a obſervé, *Act. Lipſ.* 1686. que la fermentation ôte l'amertume à l'aloès & à la coloquinte.

6. La fermentation donne une nouvelle ſaveur, un nouveau gout, & une qualité qu'on appelle proprement vineuſe. La farine, le ſucre & le miel même produiſent quelque choſe d'acide, de chaud & d'actif ou fort.

7. La fermentation engendre ces eſprits ou d'une matiere qui étoit auparavant d'une nature différente, ou de l'huile de la plante. Ce dernier eſt fort probable: mais à laquelle des huiles doivent-ils leur naiſſance ? Preſque tous les Chymiſtes répondent que c'eſt à leur huile eſſentielle; mais ſur quelle expérience ſont-ils fondés? Quelle raiſon ont-ils d'aſſurer cela? Quant à moi je n'en ſai rien ; car l'eſprit recteur qui ſe trouve dans les huiles eſſentielles, s'eſt diſſipé dans la fermentation. Il reſte une quantité conſidérable d'huile dans la matiere fermentée, dépouillée de ſon eſprit par la diſtilation; cependant je ne ſuis jamais venu à bout, quelque ſoin que j'aie pris, & de quelque artifice que je me ſois ſervi, d'exciter une nouvelle fermentation dans le reſte, ni d'en tirer des eſprits ſemblables aux premiers. Il n'y a donc naturellement dans chaque ſubſtance fermentable qu'une certaine quantité déterminée de parties propres à la génération des eſprits, par la voie de la fermentation. Mais ce n'eſt pas tout : il y a une autre choſe qui mérite notre attention ; c'eſt que les vins les plus fins & les plus parfaitement fermentés engendrent un tartre blanc qui eſt chargé d'une huile très-inflammable & fort pénétrante; de laquelle cependant vous ne tirerez jamais, par quelque opération chymique que ce ſoit ; des eſprits inflammables, comme vous en tirez en abondance du vin. Il paroît par cela même, que ce qui qui produit par ſa transformation ces eſprits dans la fermentation, eſt d'une nature ſinguliere ; mais la fermentation génératrice de ces eſprits ſe faiſant preſque en tout & par tout, il s'enſuit conſéquemment qu'il s'engendre une grande quantité de ces eſprits, & que cette quantité ou ſe conſomme dans les animaux, ou ſe diſſipe dans l'air. La ſalive, le ſang & l'urine des animaux qui font l'uſage le plus conſtant de ces eſprits n'en produiſent preſque point dans la diſtilation : cependant la matiere capable d'en engendrer, eſt toujours en quantité ſuffiſante dans la nature ; cette matiere n'a beſoin que de fermenter. Mais la fermentation donne encore quelque choſe de ſalin ; puiſqu'il s'y fait un acide très-volatil, à la vérité, mais toutefois moins volatil que l'eſprit. Il ſort du vinaigre un acide volatil & quelque peu de ſel graiſſeux que la matiere non fermentée ne rend point. Les eſprits même formés par la fermentation ne ſont pas entierement privés de cet acide volatil ; ainſi les huiles & les ſels acides des corps fermentables paroiſſent avoir été attenués, volatiliſés, unis & conſommés en une certaine quantité dans la fermentation. Si je diſtile du romarin non-fermenté, avec de l'eau, j'aurai une huile qui a la véritable ſaveur & toute l'odeur du romarin, avec une eau laiteuſe imprégnée des mêmes qualités : mais ſi je le mets en fermentation avec du miel, & que je le diſtile avant que la fermentation ſoit achevée, il me donnera une eau blanche, épaiſſe, opaque & graſſe, douée richement des vertus du romarin, avec un peu d'huile qui ſurnagera, mais en moindre quantité que dans la premiere opération ; mais ſi la fermentation s'eſt faite entierement avant la diſtilation, celle-ci me produira un eſprit limpide de romarin, excellent, qui ſe mêlera avec l'eau & qui ſera revêtu de propriétés médicinales importantes; mais la premiere huile eſſentielle a diſparu.

8. Cet eſprit produit par la fermentation qui tient un peu de l'huile, eſt devenu par cette opération plus volatil que l'eau même ; au lieu que l'eau étoit plus volatile que l'huile eſſentielle, avant la fermentation. Mais on pourroit par une douce chaleur, dépouiller les végétaux de toute l'eau dont ils ſont chargés, ſans qu'elle emportât l'huile avec elle.

XXIII. Les circonſtances ſuivantes ſont principalement néceſſaires pour qu'une fermentation ſoit heureuſe.

1. Il faut que la liqueur en fermentation ſoit laiſſée à elle-même, ſans agitation étrangere ; afin que la croûte qui ſe formera ſur elle puiſſe y demeurer dans ſon entier ; car ſi on agitoit continuellement le vaiſſeau, & qu'on mélangeât à pluſieurs repriſes les matieres, lorſqu'elles tendent à ſe ſéparer, on empêcheroit la fermentation de s'achever parfaitement.

2. Il faut que l'air ait ſon entrée & ſa ſortie libres dans le vaiſſeau qui contient la matiere fermentable, à laquelle on a dû le mêler intimement en paitriſſant, en preſſant & en foulant ; autrement la fermentation ne ſe feroit point.

3. Il faut que le degré de chaleur ſoit à quarante au moins & à quatre-vingts au plus.

4. Le printems & l'automne paſſent pour les ſaiſons favorables à cette opération; pour faire le vin des végétaux, il faut prendre le tems qu'ils ſont en fleurs. Le vin des raiſins paſſe pour ſe troubler & fermenter derechef, lorſque la vigne eſt en fleur.

XXIV. Voici les moyens dont on peut uſer ; ſoit pour empêcher la fermentation, ſoit pour l'arrêter.

1. La vapeur acide du ſoufre brûlant enfermée pendant long-tems & en grande quantité, dans l'air qui a ſon entrée dans le tonneau & qui agit ſur la liqueur fermentante, peut produire l'un & l'autre de ces effets.

Si un vaiſſeau eſt bien pénetré & bien plein de cette vapeur, lorſqu'il reçoit la liqueur fermentante, & ſi l'on a ſoin de remplir de la même vapeur la partie vuide de ce vaiſſeau & de le bien fermer, vous empêcherez la fermentation de ſe continuer; & vous pourrez, lorſque vous jugerez à propos, la faire reprendre par les moyens propres, & la ſuſpendre derechef par celui-ci. Une grande quantité d'un acide fort mêlé avec la liqueur fermentante, auroit le même pouvoir. Les acides d'alun, de nitre, de ſel marin, de ſoufre & de vitriol préviennent la fermentation, mais en même-tems ils gâtent les liqueurs.

2. Si l'on jette une grande quantité de ſels alcalis dans une liqueur fermentante, ils y produiront ſur le champ une violente efferveſcence: mais cette efferveſcence s'appaiſera bien-tôt, & la liqueur deviendra incapable d'entrer en mouvement; ſa nature ſera tellement altérée par le mélange de ces ſels, elle ſera tellement diſpoſée à la putréfaction, qu'elle ſe déterminera plutôt à cet état, qu'à rentrer en fermentation, quelque moyen que l'on prenne pour l'y contraindre. Il ſuit de-là que les alcalis ſont de plus puiſſans obſtacles à la fermentation que les acides, ces premiers détruiſant & ſuffoquant tous les acides.

3. Si l'on mêle avec la liqueur fermentante, une quantité convenable d'un corps qui abſorbe les acides, quelque ſoit ce corps; il ſe fera d'abord une courte efferveſcence: mais ce mouvement paſſé, la fermentation ſera ſuſpendue. Les abſorbans en queſtion ſont la craie, les yeux d'écreviſſes, le corail, les perles, les écailles d'huitre calcinées, le fer, le plomb & l'étain.

4. Si l'on ferme le vaiſſeau qui contient la liqueur fermentante, ſi exactement que rien n'y puiſſe entrer & n'en puiſſe ſortir, & qu'il ſoit aſſez fort pour réſiſter à l'action de la liqueur contre ſes parois, la fermentation ceſſera; cela eſt évident dans la biere renfermée dans de fortes bouteilles, où l'introduction de l'air convertit la fermentation qui a été long-tems empêchée & ſuffoquée, en une très-violente efferveſcence, & donne à la liqueur une impétuoſité prodigieuſe. La même choſe arrive dans les tonneaux; car il y a une action continuelle du fluide fermentant, contre les parois du vaiſſeau qui le renferme & le comprime.

5. Un grand degré de froid arrête toute fermentation, au-deſſous du trente-ſixiéme degré de chaleur, la matiere fermentable demeure en repos.

6. Le chaud exceſſif ne lui eſt pas moins défavorable; ſi la chaleur paſſe quatre-vingt-dix degrés, elle diſſipera plutôt qu'elle n'animera les principes actifs des matieres fermentables: auſſi l'évaporation qui ſe fait par un grand chaud, épaiſſit les liqueurs à un degré qui les rend incapables de fermenter. L'ébullition produit cet effet beaucoup plus promptement, enſorte que le jus de raiſins le plus actif, qu'on auroit toute la peine du monde à empêcher de fermenter en le laiſſant dans ſon état naturel, mis en ébullition violente, perdra promptement toute cette diſpoſition & ſe convertira en une maſſe qui demeurera des années entieres ſans s'altérer.

7. La ſéparation de l'air élaſtique d'avec la matiere fermentable, par le moyen de la machine pneumatique, ſuſpendra tout mouvement de fermentation.

8. Enfin, une condenſation extraordinaire de l'air arrête & le commencement & les progrès de la même opération.

XXV. Après que les liqueurs bien fermentées ont été gardées pendant quelques tems dans un lieu frais, avec leurs fleurs & leurs *feces*, dans des vaiſſeaux bien fermés & preſque pleins, & qu'elles ont acquis par ce moyen une plus grande quantité d'eſprits, elles ſont propres à la diſtilation: alors il faut les remuer, & les mêler avec leurs lies; car à l'aide de cette petite préparation, on en tirera beaucoup d'avantage. Enſuite on ſe mettra à l'ouvrage, en obſervant pendant la diſtilation, que la lie ne tombe pas au fond de l'alembic, où venant à ſe condenſer & à ſe brûler, elle ne manqueroit pas d'infecter la liqueur d'une odeur d'empyreume. Il faut donc remuer continuellement la liqueur avec un bâton, juſqu'à ce qu'elle ſoit ſur le point d'entrer en ébullition: par ce moyen la lie étant partout également répandue & tenue dans un mouvement perpétuel par la chaleur, les parties les plus ſolides ſe trouveront en tout tems exactement mêlées avec les plus fluides. Par ce moyen, vous aurez les eſprits, non ſeulement de la liqueur, mais encore de la lie, & vous ſerez parfaitement à l'abri de l'empireume. Si les liqueurs avoient repoſé quelque tems, avant que la diſtilation commençât, il y auroit moins à craindre qu'elles ne fuſſent élevées par des flatulences & qu'elles ne ſortiſſent de l'alambic. Au lieu que ſi on ſe mettoit à diſtiler immédiatement après la fermentation, comme elles conſerveroient encore quelque choſe de l'impétuoſité de cette opération, elles pourroient être portées en haut avec violence, dans le tems de l'ébullition, & troubler ainſi toute l'opération. Il faut donc procéder en commençant, avec beaucoup de circonſpection.

XXVI. On prévient l'empyreume en prenant les précautions ſuivantes.

1. En frotant le fond & les côtés de l'alambic avec quelque matiere huileuſe, avant que d'y mettre la liqueur.

2. En remuant continuellement les matieres, juſqu'à ce que l'ébullition vienne à en former & en entretenir un mélange exact; & à empêcher par-là que les parties les plus groſſieres ne tombent & ne s'attachent au fond du vaiſſeau.

3. Rien n'eſt plus capable d'empêcher la combuſtion ou l'empyreume, que de faire bouillir violemment de l'eau dans l'alambic, & d'y jetter alors les matieres à diſtiler; car alors la vapeur chaude de l'eau rempliſſant la cavité du vaiſſeau, empêche la liqueur fermenteé de s'amaſſer & de s'attacher à ſes parois.

XXVII. Si toute la matiere fermentée qui conſiſte en fleurs, en liqueur & en lie, trois ſubſtances qui étoient auparavant bien ſéparées, eſt bien mélée avant la diſtilation; vous aurez de bons eſprits.

XXVIII. Lorſque votre liqueur ſera échauffée, juſqu'au point d'entrer en ébullition, il ſe fait alors un premier mouvement contre lequel il faut être en garde. On préviendra l'inconvénient qui en réſulteroit, en laiſſant l'alambic vuide d'un tiers, & en couvrant ſon ouverture avec un linge très-fin, avant que d'appliquer deſſus le chapiteau; il faut encore ménager ſon feu de maniere que les gouttes ſe ſuccedent rapidement les unes aux autres. Ces précautions priſes, votre diſtilation ira bien, & après que vous l'aurez pouſſée de cette maniere pendant quelquelque tems, il faudra la preſſer un peu plus, afin que vous ſoyez moins de tems à avoir tous les eſprits que votre matiere peut fournir. Les liqueurs les plus actives & les plus pures, comme l'hydromel, le vin & la vielle biere, ne demandent pas tant de ſoins. Mais on ne peut trop en prendre, lorſqu'il eſt queſtion de ſubſtances farineuſes, à diſtiler après une parfaite fermentation. Vous pouvez pouſſer la diſtilation des premieres juſqu'à en tirer les eſprits en ſi grande abondance à la fois qu'ils couleront preſque à plein canal.

XXIX. Dans la diſtilation des ſubſtances fermentées de la maniere que nous venons d'expliquer, il vient d'abord une liqueur acre, chaude & poignante, d'une ſaveur ſingulierement pénétrante, qu'on appelle ſpiritueuſe, & d'une nature ſi active & ſi volatile, qu'il y a peu de corps qu'on puiſſe lui comparer en cela; l'eſprit pur alcalin qui s'échappe en fumée de l'étain, l'eſprit de nitre de Glauber, ſon eſprit de ſel marin, & un ſel pur alcalin volatil, ſont de tous les corps ceux en qui nous reconnoiſſons un plus grand degré de volatilité. Lorſque cette liqueur eſt fort échauffée, elle s'enflamme promptement à l'approche d'une bougie, & elle ſe conſume preſque entierement. Si on en prend intérieurement, elle cauſera l'ivreſſe, l'engourdiſſement & l'apoplexie. En quantité modérée, elle ranime

me merveilleuſement les ſens. Elle guérit aſſez promptement les piquures, les écorchures, & les douleurs des nerfs. Elle préſerve de putréfaction toutes les ſubſtances tant animales que végétales qu'on y met, en altérant ſeulement un peu leur couleur. Si vous y faites diſſoudre un peu de ſucre fin, la liqueur tranſparente ainſi préparée garantira des injures du tems les corps les plus tendres. Si on la mêle avec de l'eau, & qu'on s'en ſerve en fomentation, après l'avoir fait chauffer, & après y avoir ajouté du ſel ammoniac & du vinaigre, nous n'avons peut-être rien qui réſolve plus puiſſamment les coagulations, qui atténue mieux les humeurs épaiſſes, qui ſoit plus propre à prevenir la gangrene & ſes progrès, & à hâter la ſéparation des parties corrompues, & qu'on puiſſe employer avec plus de ſuccès, pour deſſecher les fluxions d'humeurs claires. On appelle cette liqueur eſprit de vin; & cette partie qui ſe préſente la premiere dans la diſtilation, le précurſeur de l'eſprit de vin.

XXX. Lorſque l'eſprit eſt entierement tiré, ſi l'on pouſſe le reſte avec le même feu, dans le même vaiſſeau, on aura un fluide moins volatil, acéteux, acide, aſtringent, rafraîchiſſant, deſagréable à l'odorat & au gout. Il reſtera après ces deux opérations au fond de l'alambic quelques feces épaiſſes qu'on ne parviendra jamais, quelqu'artifice qu'on emploie, à faire rentrer en fermentation & donner de nouveaux eſprits, quoiqu'à en conſidérer la conſiſtance, on auroit lieu de s'attendre au contraire. Si vous expoſez ce reſidu à un feu violent, vous en tirerez une huile empyreumatique & fétide.

XXXI. Si l'on fait ſécher & brûler ſur un feu ouvert la lie des ſubſtances fermentées, après la diſtilation, elles ſe convertiront en cendres chargées d'un ſel alcalin ou ſubalcalin qu'on en pourra ſéparer. Il faut conclurre delà que la fermentation la plus parfaite ne peut volatiliſer cette partie des végétaux qui eſt fixée par la calcination, & qui avant que d'être calcinée, fournit par les méthodes convenables un ſel eſſentiel.

La Farine & la Dreche mêlées & paitries avec une quantité convenable d'eau fermentent.

I. Après avoir expoſé en général la doctrine de la fermentation, il eſt à propos d'en donner quelques exemples, afin que la maniere dont l'art & la nature procedent dans cette opération ſoit mieux connue des Lecteurs.

Vous remarquerez d'abord qu'il y a deux eſpeces différentes d'opération. La premiere conſiſte à préparer la biere & le vin des autres grains, d'où l'on retire l'eſprit de vin; & la ſeconde à extraire immédiatement du grain fermenté, un eſprit; & cette extraction ſe fait de même que de la biere.

Pour la premiere méthode, vous verſerez ſur la dreche broyée de l'eau tiede, vous les mêlerez enſemble & vous les laiſſerez en infuſion pendant trois ou quatre heures; pendant ce tems la dreche impregnera l'eau de ſa fleur, ce que n'auroit point fait la farine crue. On extraira enſuite de la dreche une liqueur que l'on fera bouillir, juſqu'à ce qu'elle ait acquis une conſiſtance convenable. Cette décoction dans cet état, ſera émolliente, & laxative; elle purgera, rafraîchira & s'oppoſera à l'inflammation. Lorſque cette liqueur ſera froide, ſi vous y mêlez un peu d'écume de biere forte, & que vous mettiez le tout dans un lieu chaud, enfermé dans un vaiſſeau dont le goulot ſoit ouvert, il s'y fera une fermentation violente, laquelle étant achevée, on trouvera une liqueur qu'il faudra paſſer ſur le champ par un linge, & renfermer dans un vaiſſeau bien bouché, & qui deviendra une très-bonne biere. Pour conſerver long-tems cette biere & l'empêcher de s'aigrir, il faut y ajouter une certaine quantité d'herbes ameres, lorſqu'elle ſera en ébullition. Si cette décoction de dreche a été rendue ſuffiſamment amere, a acquis par l'ébullition une conſiſtance convenable, a bien fermenté, a été bien renfermée dans un vaiſſeau & gardée pendant quelque tems dans un cellier; & qu'après l'avoir laiſſé vieillir, on vienne à la diſtiler, elle donnera d'abord un eſprit de vin auſſi ſubtil, qu'il ſoit poſſible de l'obtenir d'aucune autre liqueur & par quelque autre moyen que ce puiſſe être; cet eſprit ſera extremement odorant, & n'aura rien de deſagréable au gout. L'expérience m'a démontré qu'il n'y avoit preſque aucune différence entre cette biere & le vin le plus généreux, & je ne ſuis point étonné qu'on ait connu & pratiqué l'art de la compoſer dans tous les ſiecles dont on nous a laiſſé des hiſtoires. Diodore de Sicile dit que » le Roi Oſiris enſeigna aux habitans de ces contrées ou il n'y a point de vin, à tirer » de l'orge une liqueur qui ne cedoit en rien au vin pour » la douceur de l'odeur & pour le gracieux de la ſaveur. » Herodote a fait auſſi mention dans l'Euterpé de la » biere, ou du vin fait avec l'orge, ζύθος οἶνος ἀπὸ κριθῆς » γινόμενος. » Et Tacite raporte de *mor. Germ.* que ces Peuples avoient une liqueur qu'ils préparoient avec de l'orge ou du froment corrompu, liqueur qui reſſembloit au vin. Et ſelon Aétius ὄυη, ſignifie orge mouillé, juſqu'à ce qu'il commence à germer, & ſéché enſuite avec les feuilles & les racines qu'il avoit commencé de pouſſer.

II. On fait la même choſe par un procedé différent & plus ordinaire. Le voici. On prend de la dreche broyée quatorze livres, de la farine de ris ſept livres, qu'on mêle & qu'on paitrit enſemble avec de l'eau de pluie chaude, juſqu'à ce qu'on ait fait du tout un liquide d'une conſiſtance moyenne. On met enſuite ce fluide dans un tonneau de chêne qui eſt placé dans une caiſſe de bois, afin qu'on puiſſe y entretenir la chaleur de l'Eté. Il fermente aſſez vivement; on l'abandonne à lui-même, juſqu'à ce que cette croûte dont il eſt couvert dans la fermentation, diſparoiſſe & ſoit tombée au fond. Alors on ferme le tonneau & on laiſſe repoſer la liqueur engendrée par cette opération, juſqu'à ce qu'elle ſoit claire & acide & qu'il ſe ſoit amaſſé au fond une grande quantité de matiere qui ne ſoit point glutineuſe, mais qui ſoit propre à la diſtilation.

La Dreche & la Farine fermentées, & diſtillées enſuite en eſprits inflammables & en vinaigre.

I. Mettez une pinte d'eau bouillante dans l'alambic, faites du feu aſſez pour la tenir dans un état d'ébullition; jettez-y enſuite votre dreche & votre farine bien fermentées, ayant eu ſoin auparavant de les bien remuer & mêler enſemble, rempliſſez-en l'alambic aux deux tiers. Excitez alors votre feu, & remuez en même-tems votre liqueur avec un bâton, afin que la partie la plus épaiſſe ne deſcende pas & ne s'amaſſe pas au fond; mais que le tout demeure auſſi exactement mêlé qu'il ſera poſſible. Lorſque ce mélange ſera ſur le point d'entrer en ébullition, couvrez votre alambic de ſon chapiteau & ménagez votre feu de maniere que le corps de votre alambic ſoit fort chaud, & que les gouttes de votre liqueur tombent & ſe ſuccedent aſſez rapidement. Il vous viendra une liqueur claire, légere & ſpiritueuſe. Il faut pouſſer l'opération tant qu'elle continuera de venir, & la garder dans des vaiſſeaux.

II. Cela fait, il ſortira une liqueur acide, deſagréable à l'odorat & au gout, d'une couleur blanchâtre; & qui n'aura rien de la chaleur ni du ſpiritueux de la premiere; elle commencera à devenir fétide, ſi vous en pouſſez la diſtilation.

REMARQUE.

La premiere liqueur eſt ce qu'on a décrit dans l'hiſtoire de la fermentation ſous le nom d'eſprit produit par la fermentation.

Dépuration des liqueurs ſpiritueuſes produites par la fermentation.

I. Prenez quelques eſprits fermentés qui aient été diſ-

tilés une fois; rempliſſez-en un alembic aux deux tiers; diſtilez-les ſur un feu moderé, capable de faire bouillir la liqueur renfermée dans l'alembic, & de l'en faire ſortir en un filet non interrompu. Il viendra d'abord une liqueur claire, légere, odorante & d'un jaune pâle. Ecartez de tems en tems votre récipient, pour examiner ſi la liqueur qui y tombe n'a point changé de nature. Lorſque vous vous appercevrez qu'elle n'eſt plus la même, changez de récipient, & mettez à l'écart cette premiere liqueur que les Chymiſtes appellent eſprit de vin rectifié; renfermez-la dans des vaiſſeaux que vous boucherez bien exactement. Les eſprits qui viennent les premiers ſont toujours les meilleurs.

II. Lorſqu'il viendra dans le progrès de la diſtilation, des liqueurs acides, blanches & aqueuſes; il faudra les recevoir dans un vaſe différent de celui dans lequel on aura reçu les autres, auxquelles il faut bien ſe garder de les mêler. Ces liqueurs viennent en grande abondance; elles contiennent peu d'eſprits & on leur donne le nom de phlegme.

III. Il reſtera au fond de l'alembic une liqueur qui ſera tant ſoit peu épaiſſe, opaque, graſſe, acide, d'une odeur deſagréable & parfaitement aqueuſe, relativement aux eſprits. Lorſque ce qu'on a diſtilé étoit du vin pur, cette liqueur eſt toujours rouge & acerbe au gout; deux qualités qu'elle doit aux tonneaux de chêne dans leſquels on enferme la liqueur dont elle eſt le reſte, & dont cette liqueur attire des parties huileuſes & réſineuſes: car lorſque la diſtilation ſe fait immédiatement après la fermentation, elle n'a ni cette couleur, ni ce gout, ni cette odeur. Ces qualités lui viennent donc du ſéjour de la liqueur dans les tonneaux; ce qui rend cette conjecture d'autant plus vraiſemblable, c'eſt qu'elle les perd par la rectification.

REMARQUES.

I. On voit par ce procédé quelle eſt la raiſon de la députation ſi parfaite de ces eſprits, qu'on les a preſque ſeuls & ſans aucun mélange: plus on recommence de fois ce procédé, plus ils ſont rectifiés, plus ils ſont ſimples, puiſqu'ils dépoſent à chaque fois un phlegme acide & aqueux.

D'où il ſuit encore que quoiqu'on les rectifie de plus en plus, & qu'on les ait à chaque rectification toujours plus ſimples & plus purs, ils retiennent cependant toujours un peu d'eau.

II. Nous pouvons apprendre par la même voie que l'eſprit de vin qu'on vend communément dans les boutiques ſous ce nom, contient quatre ſortes de parties entierement différentes les unes des autres. Car il contient,

Premierement, des eſprits ſimples fermentés.

Secondement, une eau pure qu'on peut avoir ſéparément.

Troiſiemement, un certain acide fermenté qui ſe trouve dans la premiere diſtilation de l'eſprit de vin, auquel il demeure aſſez opiniâtrément attaché: il eſt même preſque impoſſible de le dégager avec aſſez d'exactitude.

Quatriemement, une petite quantité d'huile fétide qui ſe manifeſte toujours en mêlant de l'eſprit de vin ſimple ou rectifié avec un alcali ſec & fixe, ou en en retirant l'eſprit par la diſtilation.

Il eſt arrivé de-là que des Chymiſtes qui n'avoient point fait ces remarques, ont été ſurpris des phénomenes qui ſe ſont préſentés à eux dans l'uſage de l'eſprit de vin; phénomenes qu'il falloit moins attribuer à l'eſprit de vin qu'aux autres corps qui lui étoient unis. Ces corps peuvent être engendrés par d'autres cauſes, mais il n'y a que la fermentation qui puiſſe donner cet eſprit.

III. Il y a eu des Auteurs diſtingués entre les Chymiſtes qui ont aſſuré ſur l'obſervation conſtante qu'ils avoient faite d'un acide toujours mêlé avec ces eſprits, qu'ils étoient eux-mêmes acides, & qu'ils étoient produits par des acides. Mais ſi nous conſultons la raiſon là-deſſus, nous trouverons peut-être qu'il en eſt autrement. Car entre ces eſprits, les plus purs & les plus ſimples ne portent aſſurement aucun acide que nous connoiſſions, lorſqu'on les a ſeparés par la diſtilation d'un ſel fixe alcalin; cependant ils conſervent après cette opération leur caractere vrai & réel. Je conviens qu'on ne tire ces eſprits que des végétaux, & que les végétaux ſont incapables de les produire, à moins qu'ils ne ſoient devenus un peu acides par la fermentation. Qu'en conclurre? Que ces eſprits ſont acides? Non; mais qu'ils naiſſent d'une matiere aceſcente. On ſe tromperoit donc, ſi l'on croyoit que ces eſprits ſont acides ou alcalis. Il faut dire qu'ils ſont d'une nature particuliere, & que cette nature n'a rien de reſſemblant ailleurs.

IV. Cet eſprit pouſſé à ſa derniere perfection par la méthode précédente, c'eſt-à-dire par la rectification, ſera toujours compoſé.

Alcohol préparé d'eſprits fermentés ſans aucune addition.

I. Je prens un eſprit fermenté, ſurtout un eſprit fermenté qui ait été rectifié. De cet eſprit, j'en diſtile la moitié dans une cucurbite de verre, longue & étroite, ſur un feu modéré & qui n'excede pas cent degrés. Je traite de la même maniere cette moitié qui s'éleve la premiere, obſervant que mes vaſes ſoient extremement propres; je répete cette opération, juſqu'à ce que ce qui reſte dans la cucurbite me paroiſſe auſſi fort que ce que j'en ai tiré. Et j'ai alors cet eſprit qu'on appelle communement l'*alcohol du vin*, & qu'on regarde comme le plus pur & le plus ſimple de tous les eſprits, comme ne contenant aucune partie hétérogene, pas même une particule aqueuſe ſenſible. Cette méthode eſt celle des anciens Chymiſtes, & c'eſt auſſi le jugement qu'ils portoient de leur *alcohol*. Mais les modernes plus exacts dans leurs recherches, ont découvert qu'il reſtoit encore de l'eau dans l'*alcohol* des anciens, & que c'étoit à cela qu'il falloit attribuer le mauvais ſuccès de pluſieurs expériences qui demandent un *alcohol* abſolument déphlegmé. D'ailleurs ce procédé conſume par ſa longueur un tems précieux à des gens d'étude; c'eſt pourquoi les Chymiſtes modernes, plus induſtrieux, n'ont eu aucun repos, qu'ils n'euſſent trouvé une maniere plus expéditive de préparer un *alcohol* pur, & voici la maniere dont ils en ſont venus à bout.

II. Ils ont imaginé un fourneau qui contient un aſſez grand alembic placé dans un bain marie, qui ne prît qu'une chaleur de deux cent-quatorze degrés. Ils ont rempli cet alembic aux deux tiers d'un eſprit ordinaire de vin. Ils ont ajuſté à cet alembic un long tube, étroit & droit, ſe recourbant en embas par ſon extrémité qui s'inſere dans l'orifice d'un récipient.

La diſtilation commence lorſque l'eau qui bout dans le bain, met dans une ébullition violente l'eſprit contenu dans l'alembic: par ce moyen, l'eſprit ſeul étant capable de s'élever à la hauteur néceſſaire pour paſſer à travers le tube adapté à l'alembic, tube qui d'ailleurs eſt fort étroit, comme nous l'avons dit; il ſe diſtile de lui-même & paſſe dans le récipient, tant qu'il y en a dans la liqueur. Mais auſſi-tôt que l'eſprit pur ceſſe de monter, le phlegme n'étant pas capable de faire le même chemin, la diſtilation ceſſe. Par cette méthode on a du premier coup & dans l'eſpace de deux ou trois heures, plus d'*alcohol* qu'on n'en pouvoit faire par celle des anciens en tout un mois. Quiconque ſe trouvera dans le cas d'employer dans des opérations chymiques une grande quantité d'*alcohol*, ne manquera pas de ſe pourvoir de tous les inſtrumens dont nous venons de parler. Cependant on a trouvé par un examen très-délicat, que cet *alcohol* n'étoit pas entierement déphlegmé; on s'eſt apperçu qu'il contenoit encore quelque peu d'eau, mais en ſi petite quantité, qu'il y

a tout lieu de croire que les eſprits l'ont tranſportée avec eux en s'élevant. Cela m'engagea à remettre l'*alcohol* même ſur le fourneau & d'en répeter la diſtilation. J'eus alors un nouvel *alcohol* qui avoit tous les ſignes d'une entiere pureté, & qui contenoit toutefois encore un peu d'eau. D'où je conclus qu'il n'étoit pas poſſible d'obtenir par cette voie un *alcohol* parfaitement déphlegmé, reconnoiſſant toutefois que la quantité d'eau qui y reſtoit après la diſtilation réiterée de l'*alcohol* même, étoit auſſi petite qu'il ſe pouvoit.

III. Cela me détermina à refaire la diſtilation de la maniere ſuivante. Je pris le premier *alcohol* qui me vint par la diſtilation ſelon la méthode précédente. J'en remplis mon alembic à moitié & j'y ajoutai une demi-livre de ſel marin le plus pur, le plus chaud, le plus ſec & le plus décrépité qu'il me fut poſſible. Couvrant enſuite mon alembic de ſon chapiteau, je tins tout bien exactement fermé, & je tins mon *alcohol* pendant douze heures de ſuite, ſur un feu ſi modéré, que l'ébullition n'en étoit point excitée. Je commençai enſuite la diſtilation, & je mis à part les deux premieres onces d'alcohol qui me vinrent, afin que, s'il y avoit quelque phlegme dans ce que j'attendois de la ſuite de la diſtilation, je puſſe aſſurer, que ce phlegme ne venoit point de ce qu'il pouvoit y en avoir de contenu dans le canal de l'alembic, le tuyau qui lui étoit ajuſté & dans le chapiteau : car s'il y en eut eu effectivement, il étoit vraiſemblable que les deux premieres onces d'*alcohol* l'auroient emporté. Je reçus dans un vaiſſeau de verre propre & ſec les deux premiers tiers qui ſuccéderent aux deux premieres onces; & je mis encore ces deux tiers à part dans des bouteilles bien fermées. Je tirai le reſte comme on vient de voir, & je ſéparai encore ces derniers eſprits des autres. Il demeura dans l'alembic un ſel humide qui attira à lui l'eau de l'*alcohol* & qui l'engagea tellement entre ſes parties, que la chaleur de l'eau bouillante à laquelle je l'expoſai ne put jamais l'en ſéparer, ni la laiſſer s'élever avec l'*alcohol*. Il ne faut pas s'imaginer que le ſel préparé comme nous avons dit, puiſſe altérer l'*alcohol* en ſe mêlant avec lui, parce que nous ne l'avons mis dans l'alembic qu'extremement chaud & décrépité. Par cette ſeconde méthode qui ſuppoſe la premiere, on a en fort peu de tems l'*alcohol* le plus pur qu'on puiſſe employer dans les opérations chymiques.

REMARQUES.

I. L'*alcohol* pouſſé à ce degré de perfection eſt après l'air le fluide le plus léger que nous connoiſſions, il eſt parfaitement tranſparent, très-léger, fort ſimple, entierement inflammable, ſans produire aucune fumée ni répandre par ſa combuſtion aucune odeur deſagréable. Il eſt exceſſivement volatil, il ne laiſſe point de feces, il ne change plus dans la diſtilation. La chaleur le raréfie extremement. Le feu le met aiſément en ébullition. Il eſt d'une odeur fort agréable & d'une ſaveur d'une nature particuliere. Il coagule en un inſtant toutes les humeurs du corps que nous connoiſſons, excepté l'eau pure & l'urine. Il endurcit toutes les parties ſolides, & les garantit de la putréfaction ou de la colliquation ſpontanée. Si l'on remplit un vaſe de cet *alcohol* & qu'on y mette un corps d'inſecte, de poiſſon, d'oiſeau ou d'autre animal, il s'y conſervera ſans ſe corrompre & s'altérer des ſiecles entiers, pourvu que ce vaſe ſoit bien fermé. Il ſe mêle avec l'eau, le vinaigre, toutes les liqueurs acides, les huiles, & les ſels, purs, volatils, alcalis, & ce mélange ſe fait aſſez également; il diſſout les ſubſtances gommeuſes & réſineuſes. De ſorte qu'on peut dire que nous ne connoiſſons aucun fluide produit ſoit par l'art, ſoit par la nature, qui s'uniſſe avec un plus grand nombre de corps que l'*alcohol*. Mais c'eſt particulierement un véhicule excellent pour l'eſprit recteur des vegétaux qui s'uniſſant avec lui, eſt ſéparé de ſon propre corps, retenu & appliqué à des uſages ſalutaires & à pluſieurs autres. Les premiers maîtres de l'art qu'on diſtinguoit par le titre d'Adeptes, paroiſſent avoir figuré la préparation de la pierre Philoſophale, dans les deſcriptions qu'ils nous ont laiſſées de la préparation artificielle de cet *alcohol* parfait. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que cet *alcohol* doit ſa naiſſance à la fermentation ſeule, & qu'on ne peut le préparer d'aucune autre maniere.

II. Par ſon odeur, ſa ſaveur & ſa vapeur, il produit des effets merveilleux ſur le corps humain. Il ranime, il affecte agréablement & donne de la vigueur aux eſprits animaux, naturels & vitaux, aux nerfs & au cerveau. Il réjouit l'eſprit & les ſens, il rend prompt & agile; & paſſant d'un effet moins fort à un plus grand, il enivre; mais l'yvreſſe qu'il produit, ſaiſit quelquefois ſubitement & ſe diſſipe de même. Il coagule en un inſtant, comme nous l'avons déja obſervé, le ſang, la ſéroſité & les autres humeurs claires & fluides dont notre corps eſt arroſé. Auſſi on dit que quelques perſonnes en ayant bu imprudemment, ſont mortes ſur le champ. Appliqué extérieurement, il deſſeche, il fortifie les vaiſſeaux, & coagule les fluides qui y ſont contenus, partout où ſon action peut s'étendre; il ſeche en un inſtant les extrémités des nerfs auxquels il pénétre; il y occaſionne la contraction, & les prive de mouvement & de tout ſentiment. D'où l'on voit quelle imprudence il y a quelquefois de la part du Medecin & quel danger pour le malade, d'uſer en fomentations dans des maladies chirurgicales, d'*alcohol* ſoit pur, ſoit imprégné d'eſprits aromatiques, ou de camphre ou d'autres ſubſtances qu'on y fait diſſoudre; de le faire appliquer chaud & d'en augmenter encore l'énergie par la friction. Dans ces conjonctures, mon avis ſeroit qu'on ne l'employât qu'avec beaucoup de circonſpection, de peur que ſous le prétexte ſpécieux de vivifier, d'échauffer, de réſoudre, de diſſiper & de rendre l'agilité; on ne produisît d'autres effets que ceux que nous venons d'attribuer à ces eſprits. L'*alcohol* pur, coagule, deſſeche, brûle les nerfs, & fait dans les bleſſures, les ulceres & d'autres maladies ſemblables, tous les ravages que nous venons de détailler. Il enleve à la vérité des parties nerveuſes tous ſentimens de douleur; mais auſſi il ne leur laiſſe aucun uſage. C'eſt la même choſe, je veux dire le même ſoulagement & le même mal, dans les piquures & les déchiremens. Il arrête le ſang en reſſerrant les vaiſſeaux & coagulant le liquide, partout où on l'applique; mais partout avec les mêmes circonſtances que nous avons détaillées. C'eſt donc dans ces différens cas, quelquefois un remede excellent, quoique toujours accompagné de quelque inconvénient.

III. Il eſt aiſé de juger par ce que nous venons de dire, de l'effet de l'*alcohol* ſur les ſubſtances tant animales que végétales qu'on y plonge. Il diſſout & attire tout ce qu'elles ont d'huileux; conſéquemment il les atténue, les reſſerre & les ride quelquefois. Auſſi eſt-il arrivé que les parties des animaux dans la préparation deſquelles on avoit employé l'alcohol, en ont été altérées. La même cauſe affecte de la même maniere les fleurs, les feuilles & les fruits qu'on expoſe à ſon action. Quant aux petits oiſeaux & aux autres animaux qu'on plonge dans l'*alcohol* chaud, quoiqu'ils en ſoient réellement atténués, cette altération étant cachée ou ſous les plumes ou ſous l'écaille, ils conſervent toute leur beauté. Si on laiſſe macérer ces animaux pendant quelque tems dans l'*alcohol* le plus pur, juſqu'à ce qu'ils en ſoient bien pénétrés; & qu'après les en avoir tirés, on les faſſe ſécher dans un four chaud & non brûlant, enfermés dans un vaiſſeau de verre dont l'intérieur n'aura aucune communication avec l'air extérieur, ils garderont leur forme naturelle pendant des ſiecles entiers, au grand avantage de l'hiſtoire naturelle & médicinale, parce que dans cet état ils auront toujours des caracteres certains & vivans auxquels on les reconnoîtra.

IV. Comme il y a une infinité d'occaſions & quelquesfois

aſſez importantes dans leſquelles un Chymiſte ou un autre Artiſte a beſoin de l'*alcohol* le plus vrai & le plus pur, la moindre quantité d'eau dont il ſeroit embarraſſé rendant une expérience infructueuſe; il ſeroit bon qu'on eût des marques auxquelles on put reconnoître, ſi le fluide eſt pur ou ne l'eſt pas. Nous rapporterons ici en leur faveur les principales.

1. Si l'alcohol qu'il faut examiner contient en lui-même quelque huile, & ſi cette huile eſt ſi parfaitement diſtribuée dans ſa maſſe qu'il ne ſoit pas poſſible de l'appercevoir aux ſens; on n'a qu'à verſer de l'eau deſſus; le mélange de l'*alcohol* & de l'eau deviendra blanc & l'huile ſe ſéparera de l'*alcohol*.
2. Si l'alcohol contient quelque acide entre ſes parties; mêlez-le avec un peu d'eſprit alcalin de ſel ammoniac & il ſe fera une efferveſcence qui décelera l'acide. S'il n'y a point d'acide, il ne ſe fera rien de ſemblable.
3. S'il y a quelque alcali mêlé avec l'*alcohol*, cela paroîtra par l'efferveſcence qu'y excitera l'effuſion d'un acide. Quant aux autres ſels, on y en trouve rarement.
4. Mais il eſt beaucoup plus difficile de s'appercevoir s'il y a de l'eau. Les Chymiſtes ont été contraints de chercher des méthodes pour s'en aſſurer, & ils en ont trouvé.

La premiere, c'eſt la diſtilation repetée & pouſſée à un point auquel ils ont cru pouvoir préſumer avec raiſon qu'ils poſſédoient des eſprits purs, ſimples, & ſans aucun mélange de phlegme. On remarquera cependant que je ne ſuis jamais parvenu, comme je l'ai déja dit ci-deſſus, à avoir un *alcohol* pur. La diſtilation repetée y laiſſe toujours un peu d'eau.

La ſeconde c'eſt de mettre un peu d'*alcohol* dans une cuiller nette & ſeche & d'expoſer ſur le feu cette cuiller dans un endroit où il n'y ait pas le moindre vent; ſi après que l'*alcohol* eſt conſumé, il ne reſte aucune humidité dans la cuiller, ils en concluent qu'il étoit parfaitement déphlegmé. Quelques perſonnes plus exactes ont découvert par quelques expériences que l'action de la flamme pouvoit diſperſer dans l'air la petite quantité d'eau dont l'*alcohol* étoit chargé & laiſſer la cuiller ſans humidité, après la conſommation de l'*alcohol*; d'où ils ont conclu que quoiqu'il ne reſtât point d'eau dans la cuiller en la retirant de deſſus le feu, ce ne ſeroit point une preuve qu'il n'y eût point d'eau dans l'*alcohol*, quand on le met dans la cuiller.

La troiſieme, c'eſt de prendre un peu de poudre à canon, de la faire bien ſécher dans une cuiller nette & ſeche, & de verſer enſuite deſſus un peu d'*alcohol*. Si lorſque l'*alcohol* qui eſt enflammé ſur la poudre eſt ſur le point de ſe conſommer, la poudre prend feu, comme auparavant, ils ſe perſuadent qu'il n'y avoit point d'humidité. Mais on peut faire contre cette expérience la même objection que l'on a faite contre la précédente. Tout ce que ces deux méthodes démontrent, lorſqu'elles s'accordent à prouver en faveur de l'*alcohol*, c'eſt qu'il contient une très-petite quantité d'eau; mais elles ne prouvent point du tout qu'il ſoit parfaitement déphlegmé.

La quatrieme & derniere méthode, ainſi que la ſeule bonne maniere de s'aſſurer s'il n'y a point d'eau abſolument dans l'*alcohol*, c'eſt de prendre une phiole de verre dont le cou ſoit long & étroit, & dont le corps puiſſe contenir quatre ou ſix onces; de la remplir aux deux tiers de l'*alcohol* qu'on veut examiner; de lui ajouter une dragme du ſel de tartre le plus pur & le plus ſec, tout au ſortir du feu; de mêler bien enſemble le ſel & l'*alcohol* en ſecouant la bouteille & de les laiſſer ſur le feu, juſqu'à ce que l'*alcohol* ſoit prêt à bouillir. Cela fait, ſi le ſel de tartre demeure parfaitement ſec, s'il n'a en lui aucune marque d'humidité, on pourra aſſurer que l'*alcohol* étoit ſans eau. C'eſt par ce mélange du ſel de tartre avec l'*alcohol* qu'on prenoit pour parfaitement déphlegmé, que je découvris qu'on ſe trompoit. Je pris de l'*alcohol* qui avoit entierement conſumé la poudre à canon & qui n'y avoit mis le feu. J'y mêlai le ſel alcalin dont j'ai parlé & je m'apperçus à la moiteur qu'il acquit que l'*alcohol* n'étoit pas ſans eau. Je pris derechef de l'*alcohol* dans lequel il y avoit un alkali fixe, qui étoit reſté ſec pendant fort long-tems; & qui l'étoit encore, lorſque je verſai deſſus une ou deux goutes d'eau. Quoique le ſel eût été ſec, pendant très-long-tems; cependant il ne fallut que cette petite quantité d'eau pour l'humecter ſenſiblement; ce qui ſe manifeſta par des petits filets huileux qui couloient en bas le long des parois du verre.

Les propriétés individuelles de l'*alcohol* dont nous avons fait mention déterminent aſſez exactement ſa nature: il ne nous reſte plus qu'une obſervation à ajouter aux précédentes; c'eſt que ſa diſtilation dans l'alambic ſe fait d'une maniere inſenſible. Il ne forme point des goutes ſemblables à celles de la roſée ou de l'eau; il ne coule point en filets, comme l'eau de vie la plus forte. Il eſt abſolument inviſible; particularité que les Anciens Chymiſtes n'ont point ignorée, comme il paroît par les écrits qu'ils nous ont laiſſés. S'il eſt l'effet de la fermentation ſeule; nous pouvons ajouter qu'il eſt ſon dernier effet; car lorſqu'on a obtenu une fois l'*alcohol* par les méthodes que nous avons preſcrites; il n'eſt poſſible ni de le perfectionner ni de l'altérer par aucun artifice que ce puiſſe être.

Préparation de l'alcohol par les alcalis.

I. Comme on peut avoir beſoin ſubitement d'une grande quantité d'*alcohol* pur, ſans avoir tout l'appareil chymique néceſſaire pour en préparer; & comme il y a bien des occaſions où l'on peut ſe ſervir avec ſuccès de cette liqueur, quoiqu'elle fût chargée de quelque alcali fixe; l'induſtrie des Chymiſtes a trouvé la méthode ſuivante de s'en pourvoir. Ils ajoutent à un eſprit commun de vin le tiers de ſon poids de cendres gravelées les plus pures & les plus ſeches, qui ſe précipitent au fond ſur le champ. Le vaiſſeau doit donc être ſecoué. Cela fait, le ſel devient auſſi-tôt humide & commence à ſe diſſoudre au fond, tandis qu'une liqueur claire & rouge lui ſurnage. Plus on ſecouera le vaiſſeau, plus conſidérable ſera la diſſolution qui ſe fera ſous la liqueur, & la ſéparation qui ſe fera deſſus. On ne peut parvenir à les mettre en mélange; car auſſi-tôt qu'on laiſſe la bouteille en repos, ces deux ſubſtances ſe diſpoſent en deux lits différens; plus fort ſera l'eſprit de vin; plus grande ſera la quantité de liqueur ſurnageante; & au contraire plus foible ſera l'eſprit, moins grande ſera la quantité de la liqueur.

II. Laiſſez repoſer le vaiſſeau pendant quelque tems, afin que les liqueurs puiſſent ſe ſéparer entierement. Verſez alors, en inclinant doucement ce vaiſſeau, la liqueur ſupérieure dans une cucurbite nette & ſeche; prenant ſoin qu'il n'y paſſe rien avec elle des matieres qui ſont au fond. Ayez tout prêt un ſel alcalin, fixe, bien deſſéché par le feu & mettez-le, tandis qu'il eſt encore tout chaud, dans la cucurbite qui contient ce premier eſprit qu'on a déja travaillé une fois à déphlegmer. Secouez la cucurbite & mêlez bien le tout; tenez-la enſuite fermée pendant long-tems, & vous appercevrez le ſel ſec contracter un peu d'humidité. Vous continuerez à ſecouer & à mêler, juſqu'à ce que vous voyez ceſſer la diſſolution du ſel & ſurnager une liqueur limpide & rouge qui ſera d'autant plus pure que le ſel alcali dont on ſe ſera ſervi, étoit plus chaud & plus ſec, & qu'on aura ſecoué plus de fois la liqueur. Enſuite, verſez la liqueur dans un matras à long-col & ſec; ajoutez-y un peu plus de ſel alcali, le plus pur & le plus ſec que faire ſe pourra, & très-chaud; mettez le tout ſur un feu de cent degrés; le ſecouant fréquemment. Si le ſel ne devient plus humide; l'*alcohol* ſera parfaitement débarraſſé d'eau. Il aura alors une couleur rouge, une ſaveur qu'on ne peut appeller ſimple, & quelque choſe de deſagréable à

l'odorat; en un mot ſon efferveſcence avec les acides & ſon gout de leſſive manifeſteront la préſence d'un alcali.

On appercevra toujours dans cette opération une huile graſſe qui ſe ſéparera d'elle-même de l'eſprit de vin, ou de la cendre, ou peut-être de tous les deux, & dont l'odeur eſt fétide. D'ailleurs l'alcali fixe dont on s'eſt ſervi ayant abſorbé & s'étant réuni aux acides qui étoient dans l'eſprit de vin, eſt altéré dans ſa nature & doit être regardé comme un ſel compoſé, aſſez volatil. J'ai trouvé que quand on s'étoit ſervi pluſieurs fois de ce ſel, obſervant toujours de le faire ſécher après chaque opération, il devenoit à peu près de la nature de la terre foliée du tartre & qu'il ne pouvoit plus ſervir dans le cas où l'on avoit beſoin d'un alcali fixe.

III. L'*Alcohol* ainſi préparé, & diſtilé dans une cucurbite, ſur un feu modéré, devient ſuffiſamment pur, & propre preſque à toutes les opérations qui demandent un *alcohol* ſimple. Il aura, j'en conviens, toujours quelque choſe de ſubalcaleſcent; défaut dont on parviendroit à le corriger en y ajoutant quelques goutes d'huile de vitriol avant la diſtilation & continuant juſqu'à ce qu'il ne s'y fît plus d'efferveſcence, & jamais au-delà. Si l'on diſtile enſuite, l'*alcohol* qu'on obtiendra paſſera pour très-bon.

IV. Il paroît de-là que la ſéparation de l'*alcohol* pur n'eſt pas une opération auſſi facile que l'on penſe. Car il y a dans la diſtilation je ne ſai quoi d'acide & d'aqueux, adhérent immédiatement à l'eſprit & s'uniſſant fermement à l'alcali qu'on y ajoute. Nous ne devons point nous étonner du peu de ſuccès avec lequel on fait certaines expériences qui éxigent un *alcohol* très-pur. Il n'eſt pas moins évident que le ſel alcali dégageant l'*alcohol* de ſon eau, de ſon acide & de ſon huile, l'emprégnant d'une qualité alcaline & augmentant ainſi ſon action réſolutive, le rendra plus propre a de certaines opérations particulieres. Lorſqu'on ſe propoſera de déterminer les effets de cette liqueur, on aura donc attention à toutes ces circonſtances. BOERHAAVE, *Chym.*

J'ai ſuivi la préparation de l'*alcohol*, à travers tous les procédés néceſſaires à ſa production, ſur le végétal dont il eſt engendré. Mais toutes les liqueurs vineuſes empruntant la propriété qu'elles ont d'enivrer & toutes les autres qualités par leſquelles elles different des autres fluides, de l'*alcohol* qui réſide en elles, je ferai quelques remarques ſur l'uſage qu'on en fait communement dans la vie.

Premierement, toutes les liqueurs vineuſes opérant ſur les corps des animaux, des effets fort analogues à ceux du *Gas Sylveſtre*, ou de cet eſprit incoercible qui s'échappe des liqueurs fermentées; il eſt très-vraiſemblable que les liqueurs fermentées n'enivrent & ne produiſent leurs funeſtes effets qu'en vertu d'une portion de ce *Gas Silveſtre* qui réſide en elles.

Quelle eſt donc l'imprudence, pour ne pas dire la folie de ceux qui rempliſſent leur eſtomac d'une grande quantité d'un fluide fortement imprégné du poiſon le plus ſubtil & le plus pénétrant que nous connoiſſions dans la nature, poiſon dont les déſordres nous ſont conſtatés par des expériences journalieres & qui ne manque jamais de détruire l'animal, lorſqu'on en fait un uſage conſtant! La connoiſſance & le mépris du danger que l'on court en uſant des liqueurs fermentées, ſeroient deux choſes incroyables, ſi elles étoient moins ordinaires. Je me tiendrois fort heureux, ſi je pouvois enfin ouvrir les yeux aux hommes ſur l'extravagance de leur conduite, & les détourner d'une habitude à laquelle il eſt étonnant qu'ils ſoient livrés, vu l'eſtime qu'ils font de leur vie; car il eſt conſtant que les liqueurs fermentées détruiſent plus de monde que tous les accidens de la guerre réunis à la multitude des maladies auxquelles il a plu à la Divine Providence de nous expoſer; & qu'outre les maux qu'elles engendrent par elles-mêmes, elles rendent encore plus difficiles à guérir celles qui proviennent d'autres cauſes.

Les liqueurs fermentées ſont fatales en raiſon de leur force, ou ſelon qu'elles contiennent plus ou moins d'eſprit, ou de ce *gas*. Ainſi donc, quoique les liqueurs fermentées dont la force eſt petite ne produiſent pas des effets ſemblables ſur le champ, je ne doute point que l'uſage habituel qu'on en fait n'attaque & n'altere la conſtitution, & ne la déprave avec le tems. Je n'ignore point que, quand on a uſé de ces liqueurs il eſt non ſeulement difficile; mais même dangereux de s'en paſſer. Mais s'enſuit-il de-là qu'il n'y ait pas une extréme imprudence dans les parens d'accoûtumer leurs enfans preſque dès-le berceau, au vin & aux autres liqueurs fermentées.

Si nous conſidérons l'action de l'*alcohol* ſur l'eſtomac ſeulement & que nous nous rappellions en même-tems ce que l'on a dit plus haut de ſon effet ſur les nerfs, c'eſt-à-dire, de la propriété fatale qu'il poſſede, de les deſſécher, de les retirer & de les priver de mouvemens & de ſenſation, nous n'aurons pas de peine à concevoir qu'il ne peut ſejourner dans ce viſcere, ſurtout s'il eſt vuide de tout aliment, ſans détruire les parties qui ſervent à exciter en nous cette ſenſation que nous appellons faim, & ſans attaquer l'élaſticité de ſes fibres qui eſt abſolument néceſſaire à la digeſtion. Mais ce ne ſont pas là les ſeuls inconvéniens qui naiſſent de l'uſage intérieur de l'*alcohol*; n'a-t-on pas vu qu'il coagule les ſucs animaux & par conſéquent tous les fluides qu'il rencontre dans l'eſtomac, j'entens ces fluides qui ſont filtrés dans les glandes de la bouche, de la gorge & de l'eſtomac & que la nature a deſtinés à la diſſolution des alimens? Or ces fluides une fois coagulés & rendus viſqueux, ils deviennent incapables d'opérer cette diſſolution. Il y a plus, ils ſont propres à la prévenir. Ceux qui ont eu occaſion d'obſerver les matieres rendues par le vomiſſement des perſonnes qui faiſoient un uſage habituel de liqueurs ſpiritueuſes auront pu s'appercevoir que ce n'étoit preſque qu'un amas de gelée compacte & viſqueuſe.

C'eſt une erreur que de regarder les liqueurs fortes comme propres à diſſoudre les alimens; c'eſt tout au contraire, un effet entierement oppoſé à leur nature; car ce qui les conſtitue ce qu'elles ſont, c'eſt l'*alcohol* qu'elles portent; or l'*alcohol* endurcit les ſubſtances tant animales que végétales; & ne doit pas moins empêcher leur diſſolution dans l'eſtomac, qu'il en prévient la putréfaction hors de ce viſcere.

Encore n'auroit-on pas à ſe plaindre, ſi les liqueurs ſpiritueuſes étoient revétues de quelques qualités qui dédommageaſſent des ravages qu'elles produiſent. Mais ces ravages ſont trop grands pour que cela puiſſe être. Je conviens que le vin rouge, dur & auſtere, eſt capable de reſſerrer un tempérament relâché & d'aider la digeſtion embarraſſée par défaut d'élaſticité dans les organes qui ſervent à cette opération, & qu'on tire d'excellens remedes des vins blancs les plus pénétrans. Nous avons détaillé à l'article *Alcali*, d'après Hippocrate, les cas particuliers où les liqueurs ſpiritueuſes étoient de quelque utilité; nous n'avons pas oublié en parlant des maladies en particulier, d'avertir du ſoulagement qu'on en pourroit attendre, lorſqu'elles étoient capables d'en donner. Cependant ſi l'on vient à peſer tous ce que nous avons dit à leur avantage, on conviendra que le mal produit par toutes celles qui ſont plus ſpiritueuſes que le vin, n'eſt pas compenſé par le bien qu'elles font toutes enſemble. En un mot, celui à qui je vois boire un verre d'eau-de-vie; ou d'autre liqueur de la même nature, me paroît plus fou, que s'il mettoit de propos délibéré le feu à ſa maiſon. Les choſes les plus dangereuſes dont un cabinet puiſſe donc être garni, ce ſont les eaux cordiales; d'autant plus qu'en flatant le gout, elles déterminent preſque infailliblement le poſſeſſeur à en faire un uſage habituel au détriment de ſa ſanté & de ſon jugement.

Les Legiſlateurs qui défendirent l'uſage du vin & des liqueurs ſpiritueuſes aux peuples à qui ils donnerent des lois, connoiſſoient ſans doute & avoient en vue de prévenir le tort qu'elles ſont capables de faire à la ſanté & à la raiſon.

Il faut toutefois avouer que l'*alcohol* & les eſprits fermentés s'appliquent à l'extérieur avec beaucoup de ſuccès. L'eſprit de vin, ſurtout l'eſprit de vin camphré, eſt très-énergique dans les fomentations ordonnées pour la réſolution des liqueurs dans les contuſions, tant intérieures, qu'extérieures.

Le vin appliqué extérieurement, ou employé en fomentation, rafraîchit les parties, & en diminue la chaleur, quoiqu'il produiſe un effet contraire pris intérieurement. L'eſprit de vin a la même vertu. Pline dit qu'il eſt de la nature du vin pris intérieurement, d'échauffer les viſceres, & de rafraîchir les parties, appliqué à l'extérieur. HARRIS, *Diſſert. Chirurg.*

Hippocrate recommande de ne laver les ulceres qu'avec du vin. Galien, *L. III. Meth. c.* 4. dit que le vin eſt peut-être le meilleur remede pour les ulceres. Diſcoride prétend que la laine imprégnée de vin s'applique avec ſuccès ſur les plaies, & ſur les parties enflammées. Le Docteurs Harris aſſure ſur l'expérience qu'il en a faite lui-même, que les linges trempés dans de l'eſprit de vin, guériſſent les brûlures d'eau chaude, de poix fondue, de feu & de poudre à canon, plus promptement & plus parfaitement qu'aucune autre application. Il cite l'exemple d'un enfant qui avoit perdu la vue par une goutte de poix qui lui étoit tombée dans l'œil, & celui d'un autre à qui le même accident étoit arrivé par de la poudre à canon, & qui recouvrerent l'un & l'autre l'uſage de leurs yeux le jour ſuivant, par une fomentation chaude d'eſprit de vin. HARRIS, *Diſſert. Chirurg.*

On lit encore dans cet Auteur, qu'il n'y a point d'application préférable à celle du vin chaud, dans les plaies, les ulceres, & les inflammations, ſurtout dans celles qui ſont aux parties ſenſibles, & pleines de nerfs, de tendons, & de vaiſſeaux ſanguins, comme les doigts & les orteils, ou des coupures & des piquures cauſent quelquefois de grandes douleurs, & peuvent occaſionner la mortification.

Les Turcs chez qui la Chirurgie eſt preſque entierement ignorée, & qui n'ont pour tous Praticiens dans cet art, que quelques Juifs errans dans les pays qu'ils occupent, fomentent & lavent leurs plaies avec du vin chaud, & s'en trouvent bien.

L'eſprit de vin & la thériaque ſont les meilleurs topiques qu'on puiſſe employer dans les gangrenes produites aux orteils, pour en avoir coupé mal-adroitement les cors ou les ongles, ſurtout s'il y a irritation cauſée par des emplâtres & des onguens. HARRIS, *Diſſ. Chirurg.*

L'eſprit de vin appliqué en fomentations réitérées pendant un tems ſuffiſant, diminue dans quelques conjonctures, la chaleur de l'éréſipele, plus promptement qu'aucune autre fomentation, ſoit que l'éréſipele ſoit réel ou faux, cutané, ou profond, & attaquant les chairs. HARRIS, *Diſſert. Chirurg.*

Si les véſicatoires cauſent de grandes douleurs & occaſionnent une inflammation qui menace de mortification, une fomentation d'eſprit de vin ſuffira pour eloigner le danger. HARRIS, *Diſſert. Chirurg.*

Les inflammations cauſées par les véſicatoires, accompagnées de douleurs violentes, & de douleurs noirâtres, & tendantes à la gangrene, n'auront aucunes ſuites fâcheuſes, & cederont aiſément à une fomentation faite avec un linge plié en double & trempé dans du vin chaud ou de l'eſprit de vin, & appliqué enſuite ſur la partie affligée, ſans emplâtre ni médicament onctueux. HARRIS, *Diſſert. Chirurg.*

J'ai éprouvé pluſieurs fois l'efficacité de ce remede ſimple, dans les cas ſpécifiés par cet Auteur dont l'autorité doit être d'autant plus grande qu'il étoit homme d'une probité reconnue.

L'*Alcohol* pur eſt un des plus puiſſans ſtyptiques. Il faut en imbiber des tentes de linge, lorſqu'il eſt preſque chaud, en étuver la partie ſaignante, & même l'arrêter deſſus avec un morceau de veſſie de cochon huilé. Ce remede arrêtera l'hémorrhagie ſur le champ. Il faut cependant conſerver cet appareil pendant trois jours; ce tems ſuffira pour que les vaiſſeaux ſanguins ſe referment. BOERHAAVE.

Quant à l'antiquité de l'*alcohol*, ceux qui ne perdent aucune occaſion de relever le mérite d'Homere, & qui lui attribuent toutes ſortes de connoiſſances, en feront, quand il leur plaira, un excellent Chymiſte. Ce grand Poete, en parlant du vin dont Uliſſe enivra Polypheme, dit qu'il le tenoit de Maron, & que telle étoit ſa force, que quarante fois autant d'eau ne lui ôtoit pas ſon odeur & ſon gout. Si cela n'eſt point une hyperbole poétique, ce vin étoit aſſurément beaucoup plus fort qu'aucun *alcohol* que nous ayons aujourd'hui. Mais ce qu'il y a de vrai, c'eſt que Thaddæus eſt le premier qui ait fait mention de l'eſprit de vin, & que cette liqueur ne nous fut point connue avant le treiſieme ſiecle. Quelque-tems après, Arnauld de Villeneuve en fit l'éloge ſous le nom d'eau-de-vin, *aqua vini.* Il eſt certain que le treiſieme & le quatorzieme ſiecle ont vu éclorre des découvertes bien ſurprenantes. Dans ces ſiecles, on vit paroître la poudre à canon, la vérole, & l'eau-de-vie plus fatale que ces deux premieres.

Tous les Alchymiſtes connus ſous le nom d'Adeptes, parlent de l'eſprit-de-vin, comme d'un des principaux ingrédiens de leur menſtrue ſecret; ce qui a fait croire à Weidenfeld que nous aurions la clé de toutes leurs découvertes, ſi nous ſavions préparer leur vrai eſprit-de-vin philoſophique. Mais Boerhaave prétend que celui que nous poſſédons a tous les caracteres que les anciens Chymiſtes attribuent à celui dont ils ſe ſervoient, excepté qu'il diſſolvoit les ſels, ce que le nôtre ne fait point. Sur quoi, il met en queſtion, ſi c'eſt la vraie préparation de l'eſprit de vin capable de diſſoudre les ſels qui nous manque, ou l'art de diſpoſer les ſels pour les rendre diſſolubles par l'eſprit de vin.

*L'*alcohol *conſidéré comme menſtrue diſſout.*

1. Toutes les réſines des végétaux.
2. La plupart des réſines gommeuſes.
3. Les ſels alcalis, purs, volatils.
4. Les ſels alcalis, purs, fixes, lorſqu'ils ſont extrêmement ſecs.
5. La plupart des ſubſtances ſavoneuſes.
6. Les ſoufres, lorſqu'ils ſont ouverts par des ſels alcalis.

*L'*alcohol *n'agit point.*

1. Sur les ſels naturels compoſés ou neutres, comme le ſel marin, le nitre, & le ſel ammoniac.
2. Sur le ſoufre, à moins qu'il ne ſoit ouvert par des ſels alcalis.
3. Sur la terre, le mercure, les métaux, les demi-métaux, les pierres, & les pierres prétieuſes.

ALCOL, *Vinaigre.* RULAND.

ALCOLA. Ce terme eſt ſynonime à *aphtha* dans Avicenne. Voyez *Aphtha.*

Mais dans Paracelſe, *alcola* ſignifie tartre ou ſédiment d'urine, ſoit que ce ſédiment ſoit une matiere blanche & légere qui ſe dépoſe au fond du vaiſſeau où l'on reçoit l'urine, ou bien que ce ſoit du ſable, ou des glaires, ou quelque matiere viſqueuſe.

ALCOLITA. C'eſt, ſelon Paracelſe, l'*urine.* CASTELLI.

ALCOLISMUS. C'eſt l'action de réduire une ſubſtance quelconque en parties très-menues en la corrodant, ou par quelque autre procédé. RULAND.

ALCONE, *Cuivre.* RULAND.

ACOR, *Cuivre brûlé.* RULAND.

ALCORE. Eſpece de pierre parſemée de petites taches qui reſſemblent à de l'argent. Ruland.

ALCTE, Ἀλκτὴ. Erotien dit que c'eſt le nom d'une plante dont Hippocrate fait mention. Fœſius penſe qu'il y a faute dans Erotien, qu'il faut lire ἀκτὴ, *le ſureau.*

ALCUBD ou ALUMBAIR. Ruland entend par ce mot du beure crud, *butyrum crudum.* Johnſon & Caſtelli ont dit la même choſe d'après Ruland, ſans rien ajouter qui puiſſe expliquer cette interprétation.

ALCUBRITH, ALCUR ou ALCUZAR, *Soufre.* Ruland.

ALCYONIUM, *Ecume de mer*, ou *merde de Cormarin.* C'eſt une eſpece de plante ſpongieuſe qui ſe trouve dans la mer, & ſur les rivages; ou plutôt une écume de mer que la chaleur du ſoleil a durcie, & qui a pris diverſes figures & couleurs.

Qu'eſt-ce que que ces corps que les Grecs appellent *Alcyonia*? Et comment ſe forment-ils? C'eſt une queſtion que les Botaniſtes ont agitée long-tems, & qui n'eſt point encore décidée. Pline prétend que ce ſont des nids que quelques eſpeces d'oiſeaux bâtiſſent ſur les eaux. Imperatus veut au contraire que ce ne ſoit qu'un amas de paille & d'autres matieres qui ſe ſont attachées enſemble, après avoir été réunies par l'agitation des vents & des eaux. Schrochius aſſure que ces corps ſont formés de roſeaux & de feuilles de roſeaux; parce qu'en ayant ouvert pluſieurs, il y a trouvé cette plante, le roſeau même, roulé & enveloppé d'autres matieres, mais occupant le milieu de cette maſſe. Dioſcoride en diſtingue cinq eſpece. La premiere s'appelle

Alcyonium durum. Offic. *Alcyonium durum ſive primum Dioſcoridis Imperato*, C. B. 368. Tourn. Inſt. 576. *Alcyonium ſpongioſum officinarum*, J. B. 3. 816. Chab. 579. Raii Hiſt. 1. 82. Hiſt. Oxon. 3. 654. *Alcyonium ſpongioſum Diſcoridis flavum marinum quorumdam*, Donat. 11. *Alcyonium primum Dioſcoridis*, Calc. Muſ. 21. *Alcyonium, ſeu eorum ruſcum.* Worm. 48.

Cette premiere eſpece reſſemble en quelque maniere à une éponge; mais elle eſt dure, peſante, d'un gout acerbe, de mauvaiſe odeur, ſentant le poiſſon; elle ſe trouve ordinairement ſur le rivage.

La ſeconde eſpece eſt appellée

Farrago. Offic. Ariſtot. *Farrago auſtralis, alcyonium ſecundum Dioſcoridis*, C. B. Pin. 368. *Veſicaria marina nigra, farrago Ariſtotelis quorumdam.* J. B. 3. 818. Chab. 580. Dale.

Lemery appelle la ſeconde eſpece d'*alcyonium* (*favago auſtralis*, C. B.) elle eſt légere, dit-il, poreuſe comme une éponge & ſentant l'*alga.* Lemery.

La troiſieme eſpece eſt nommée dans les Auteurs

Alcyonium vermiculatum, Offic. *Alcyonium vermiculare Imperati*, C. B. 368. *Alcyonium vermiculare. Imperat.* 639. Hiſt. Oxon. 3. 654. *Alcyonium tertium Dioſcoridis*, Cæſalpin. 608. *Alcyonium vermiculatum, purpureum, candidum, & flaveſcens.* Tourn. Inſt. 576.

Lemery appelle cette troiſieme eſpece d'*alcyonium* du nom de *mileſium.*

Elle eſt, ſelon le même, en forme de petits vers, de couleur tirant ſur le pourpre, quelquefois blanche & d'autre fois jaunâtre. On la nomme *alcyonium vermiculare.* Lemery, *des Drogues.*

La quatrieme eſpece s'appelle

Alcyonium ſtuppoſum, Offic. *Alcyonium ſtuppoſum Imperati*, J. B. 3. 817. Raii, Hiſt. 1. 82. *Alcyonium ſtuppoſum*, Imp. 640. Tourn. Inſt. 576. *Acyonium ſtuppoſum dictum*, Chab. 579. *Alcyonium ſtuppoſum vel quartum Diſcoridis & Imperati*, C. B. 368. Hiſt. Oxon. 3. 654.

Cette quatrieme eſpece eſt appellée par Lemery, *Alcyonium molle:* elle eſt, dit-il, légere, molle, & reſſemblante à de la laine graſſe. Lemery.

La cinquieme eſt déſignée de la maniere ſuivante.

Alcyonium tuberoſum, Offic. J. B. 3. 817. Raii, Hiſt. 1. 82. Hiſt. Oxon. 3. 654. *Alcyonium tuberoſum ficûs formâ*, Imperat. 641. Tourn. Inſt. 576. *Alcyonium formâ fructûs alicujus ficûs*, C. B. 368.

Lemery appelle cette cinquieme eſpece *Alcyonium foraminoſum.* Elle reſſemble un peu, dit-il, au champignon; elle eſt douce au toucher à l'extérieur, acre au gout, mais rude en-dedans, & poreuſe à peu près comme la pierre ponce, ſans odeur.

Il y en a pluſieurs autres eſpeces.

Elles contiennent beaucoup d'huile & de ſel, les unes plus & les autres moins. Lemery, *des drogues.*

Préparation d'Alcyonium.

Calcinez une eſpece d'*Alcyonium.* Pour cet effet, mettez-la dans un pot de terre qui n'ait jamais été mis ſur le feu, avec un peu de ſel; & après avoir bien couvert ce pot en l'enduiſant de terre, mettez-le dans un fourneau; lorſqu'il ſera bien cuit, retirez-le, & vous aurez l'*Alcyonium calciné.* Il ſe lave comme la cadmie. Dioscoride, *Lib. V. c.* 136.

Toutes les eſpeces d'*Alcyonium* ſont déterſives & réſolutives, d'une nature acre: mais le miléſien, ou le vermiculaire, eſt le meilleur. Lorſqu'il eſt calciné, il guérit l'alopécie, & il nettoie la peau, de la galle & de la teigne. Celui qui a la ſurface extérieure polie & douce, eſt le plus fort; non-ſeulement il déterge, mais il excorie. Le plus foible, celui qui a le moins de vertu, c'eſt celui qui reſſemble à de la laine graſſe. Æginete, *L. VII. c.* 3.

La premiere & la ſeconde eſpece ſont bonnes pour les éréſipeles, les dartres, la gratelle, la lepre, & les autres demangeaiſons de la peau, pour effacer les taches du viſage, étant appliquées extérieurement ou en poudre, ou en décoction.

La troiſieme eſt eſtimée bonne pour exciter les urines, pour chaſſer la pierre des reins & de la veſſie, pour lever les obſtructions de la rate, pour l'hydropiſie; on la prend en poudre ou en décoction. Etant brûlée, elle fait revenir les poils, ſi on l'applique ſur la partie, délayée dans un peu de vin.

La quatrieme eſt réſolutive.

La cinquieme eſt propre pour nettoyer les dents; & ſi on la calcine avec du ſel, il s'en fait un dépilatoire; étant appliquée ſur la peau, elle y excite des demangeaiſons. Lemery, *des drogues.*

A L D

ALDABARAM. L'os ſéſamoïde du gros orteil. Voyez *Albadara.* Voyez *Seſamoïdæa.*

A L E

ALEC ou ALECH, *Vitriol.* Ruland. Johnson.

ALECHARITH, *Mercure.* Johnson.

ALECTORIA, ou LAPIS ALECTORIUS, *Pierre de coq*, de ἀλέκτωρ, coq. On dit que cette *pierre* ſe trouve dans l'eſtomac d'un coq; d'autres prétendent que c'eſt dans l'eſtomac d'un chapon âgé de quatre ans. On ajoute qu'elle eſt claire comme le cryſtal, ou l'eau de roche, & de la groſſeur à peu près d'une feve. On lui attribue des propriétés auſſi chimériques que ſon exiſtence: elle rend, dit-on, celui qui la poſſede, riche, éloquent & courageux; elle lui donne de nouvelles forces dans l'acte vénérien, & elle procure des amis. Toute femme qui a une *pierre de coq*, ont écrit quelques Auteurs, ſera néceſſairement charmante aux yeux des hommes.

Pline dit que Milon le Crotoniate n'étoit invincible que par la *pierre de coq*, & qu'il ne lutoit jamais qu'il ne l'eût ſur lui. On lui donne encore la vertu d'appaiſer la ſoif & de modérer la chaleur, en la tenant dans la bouche. Ruland. Pline. Gul. Menens.

ALECTOROLOPHUS, *Crête de Coq.*

Voici comment on diſtinguera cette plante dans les Auteurs.

Alectorolophos, Offic. *Criſta galli*, Ger. 912. Emac. 1071. Chab. 467. Mer. Pin. 31. Rivin. Irr. M. 92. Dill. Cat. Giſſ. 80. *Criſta galli fœmina*, J. B. 3. 436. Buxb. 88. *Criſta galli Pratenſis humilior, comâ fuſcâ*, Rupp. Flor. Jenſ. 194. *Pedicularis ſive Criſta galli lutea*, Park. Theat. 719. Raii, Hiſt. 1. 769. Synop. 3. 284. *Pedicularis Pratenſis lutea, vel Criſta galli*, C. B. Pin. 163. Tourn. Inſt. 172. Elem. Bot. 141. Boerh. ind. A. 235. Hiſt. Oxon. 3. 426. *Pedicularis Pratenſis lutea, ſive Criſta galli, herbariorum*, Merc. Bot. 1. 57. Phyt. Brit. 89. Yellow. Rattle. DALE.

Alectorolophos, ou cette plante que nous nommons *Crête de coq*, a ſes feuilles reſſemblantes à la *crête d'un coq*. Sa tige eſt foible, & ſa ſemence de couleur noire. PLINE, *L. XXI. c.* 5.

Lobel dit qu'on l'appelle *Pedicularis*, à cauſe de ſa qualité véneneuſe, & parce qu'elle infecte les prairies, & qu'elle eſt mortelle pour les poux. Dodonæus aſſure au contraire que ce nom lui vient de la grande quantité de vermine qu'elle produit dans les beſtiaux qui paiſſent dans les prés où elle croît. Les feuilles de cette plante me paroiſſent reſſembler aſſez par leurs ſillons au dos d'un poux; & c'eſt peut-être de-là que lui vient le nom de *Pedicularis*.

D'une petite racine blanche, unique, qui pouſſe ſeulement de côté quelques rejettons, & qui n'entre pas profondément en terre, part une tige, ſeule pour l'ordinaire, s'élevant à la hauteur d'un pié, épaiſſe, roide, douce, quarrée, droite, menue, légere, quelquefois parſemée de taches & de traits noirs, mais d'une couleur de pourpre au ſommet. Cette tige ſe diviſe en pluſieurs branches placées en oppoſition, & embraſſées par deux feuilles, ſans pédicule, larges à la baſe de la plante; mais allant toujours en diminuant à meſure qu'elles ſont plus proches du ſommet, de la largeur d'un doigt, pointues par le bout, dentelées ſur les bords, ſemblables à la *crête d'un coq*, ayant toutes une veine remarquable qui s'étend à chaque découpure, à droite & à gauche; du milieu des feuilles ſortent de petites branches deux à deux, & plantées en oppoſition. Au ſommet de la tige & des branches naiſſent de petites fleurs fort ſerrées les unes contre les autres en forme d'épi; leur pédicule eſt fort court; leur calice eſt gros, rond, un peu applati, & coupé aux extrémités en quatre ſegmens pointus. Elles n'ont qu'une feuille, jaune, d'une figure aſſez ſemblable à celle d'un chaperon; elles contiennent & cachent à la vue un ſtyle foible, avec quatre étamines.

Lorſqu'elles ſont tombées, le calice s'enfle & forme une aſſez groſſe veſſie, qui renferme & comprime un vaſe ſéminal aſſez grand, diviſé au milieu en deux cellules qui contiennent beaucoup de ſemences fort preſſées, & environnées d'une bordure membraneuſe d'une couleur cendrée. Lorſque la ſemence eſt mûre, les cellules membraneuſes ſe rompent & s'ouvrent; elles ſont luiſantes lorſqu'elles ſont ſeches.

Cette plante fleurit au mois de Juin, & ſa ſemence mûrit très-promptement; à peine eſt-elle mûre, qu'elle tombe, & la plante ſe ſeche juſqu'à la racine même.

Elle croît particulierement dans les pâturages ſecs, & quelquefois dans les champs labourés; elle n'eſt d'aucune utilité dans aucun endroit, & on la traite partout comme une mauvaiſe herbe. RAY, *Hiſt.*

Bouillie avec des feves écoſſées, & adoucie avec du miel, elle eſt bonne pour la toux. Elle éclaircit la vue. Pour cet effet, on en met la ſemence entiere dans l'œil; elle n'y cauſe aucun mal; au contraire elle diſſipe les nuages qui obſcurciſſent la vue. Elle change de couleur; de noire elle devient blanche; elle s'enfle, & ſort de l'œil d'elle-même. PLINE, *L. XXI. c.* 5.

Outre l'eſpece précédente, Ray compte les ſuivantes.

1. *Criſta galli mas, J. B. Crête de coq mâle de Jean Bauhin.* Elle differe de la femelle en grandeur; car elle s'éleve quelquefois à la hauteur d'un pié & demi; ſa tige eſt plus forte, ſes feuilles plus larges, de même que ſes fleurs; elle eſt plus blanche au ſommet, & elle a des véſicules velues. Elle vient avec la femelle dans les prairies aux environs de Geneve.
2. *Criſta galliſpicata flore luteo magno Meſſanenſis.*
3. *Trixago apula unicaulis,* τετραδάχυς (*Tetraſtachys*) Col. *Criſta galli ſpicata flore vario ex albo & purpureo. An Antirrhinum folio ſerrato, J. B. Apulia triſtago*, ou *Tetraſtachis* de Columna.
4. *Pedicularis Pratenſis rubra vulgaris*, Park. *Pratenſis purpurea*, C. B. *Pedicularis*, Ger. *Pedicularis, quibuſdam Criſta galli flore rubro*, J. B.

Les fleurs dans cette eſpece, ainſi que dans l'eſpece ordinaire de *crête de coq*, partent de véſicules lâches & polies, ſillonnées, & d'un verd tirant ſur le rouge, quoique foncé. Ces fleurs ſont rouges, rarement blanches, ou de couleur de chair. La levre ſupérieure a un bec, & couvre dans deux cellules qu'elle forme un ſtyle de couleur de pourpre, & quatre étamines jaunes. La plus profonde eſt enfoncée entre trois lobes très-parfaitement ronds. Ses feuilles ont quelque reſſemblance avec celles de la filipendule; elles ſont ſeulement un peu plus petites, & mieux découpées ſur les bords, d'une couleur verte ou un peu rouge; elles ſont placées ſur des tiges creuſes, anguleuſes, foibles, de huit ou neuf pouces de haut. Sa racine a quelque amertume, elle eſt blanche, ſillonnée, figurée comme celle de l'ache, groſſe à peu près comme le petit doigt; mais pouſſant de tous côtés de petites fibres. Du haut de la racine ſortent des feuilles, larges, épaiſſes & pointues, dentelées par les bords; du milieu de ces feuilles part une tige avec d'autres feuilles. Les premieres feuilles de cette plante, lorſqu'elle commence à ſortir de terre, ſont ſi reſſemblantes, tant par la figure que par la découpure, à celles du polypode, qu'on les prendroit les unes pour les autres. La ſemence eſt d'une couleur fort brune; elle eſt ronde, contenue dans une véſicule aſſez large, & figurée en croiſſant, & préſentant une eſpece de bec.

Elle croît dans les prairies, les pâturages & les bruyeres, Partout où la terre eſt humide & marécageuſe, dans toute l'étendue de l'Angleterre.

5. *Pedicularis paluſtris rubrâ elatior. An Pedicularis campeſtris prior ſpecies tragi.*

Cette plante, que nous pourrions prendre pour le *tragus*, engendre dans les beſtiaux qui paiſſent dans les lieux où elle croît, & qui la mangent, une ſi grande quantité de poux, qu'il eſt extremement difficile de les guérir de cette maladie.

6. *Criſta galli montana floribus pallidis in ſpicam congeſtis.*
7. *Pedicularis major Dalechampii*, J. B. *Alpina filicis folio major*, C. B. *Major alpina.*
8. *Filipendula montana altera*, C. B. *Montana mollior altera*, Park. *Alectorolophus* II. Cluſ. Hiſt.
9. *Pedicularis Bulboſa*, J. B. *Filipendula montana, flore pedicularia*, C. B. *Filipendula montana major Albida*, Park. *Alectorolophus Alpinus major*, 1. Clus. *Filipendula montana*, Ger.
10. *Pedicularis Alpina lutea*, C. B. Park. *Alpina, flore luteo, radice nigrâ*, J. B.
11. *Criſta galli umbellata*, C. B. Prod. *Galli lutea umbellata*, Park.
12. *Criſta galli Anguſtifolia montana*, C. B.

ALEFANTES. Ruland rend ce mot par *Flos ſalis; fleur de ſel.*

ALEIMMA, Ἀλειμμα; Onguent, liniment, topique graiſſeux, onctueux, à qui l'on n'a point donné la conſiſtance qu'il a, en y ajoutant de la cire.

ALEION, Ἀλειον. Epithete qu'Hippocrate donne à l'eau; elle ſignifie *abondant*. GORRÆUS.

ALEIPHA, Ἀλειφα. Ce mot ſignifie l'huile des végétaux & la graiſſe des animaux. Il déſigne encore une eſpece

eſpece d'huile médicinale, préparée avec des végétaux odorans & aromatiques, & deſtinée à oindre le corps, & par conſéquent d'une conſiſtance convenable à cet uſage. Il n'entre donc point de cire dans la compoſition de l'*Aleipha*. Et ſi l'on y admet des poudres, ce ne peut être dans une quantité ſuffiſante pour l'épaiſſir beaucoup.

Hippocrate & tous les anciens, employoient beaucoup d'onguens. Ils les appliquoient non-ſeulement en qualité de topiques ſur quelques parties du corps; mais ils ſe propoſoient encore dans l'uſage qu'ils en faiſoient, dans preſque toutes les maladies, tant aiguës que chroniques, d'apporter quelque changement dans l'habitude générale du corps. Il faut obſerver qu'avant que d'appliquer leurs huiles, ils commençoient par relâcher la peau en faiſant prendre les bains chauds, afin ſans doute que les particules de l'huile trouvaſſent une entrée plus libre & plus facile dans les pores.

Il eſt étonnant qu'une pratique que les anciens ont tant recommandée, & dont il eſt évident qu'ils retiroient de ſi grands avantages, ait été ſi parfaitement bannie de la Medecine, que dans la cure des maladies il n'arrive que fort rarement aux modernes d'en faire mention: elle me paroît aſſez importante pour mériter un peu plus d'attention. Je crains bien que cet oubli ne ſoit encore une des ſuites malheureuſes de la ſoumiſſion aveugle qu'on a pour des théories, par leſquelles on proſcrit tout ce qui ne quadre point avec les idées imparfaites que nous avons de l'opération des corps, tant naturels qu'artificiels, les uns ſur les autres, ſans s'embarraſſer de l'expérience, le ſeul guide toutefois que nous puiſſions prendre avec ſureté & le ſeul oracle que nous ayons à conſulter ſur la ſolidité & la foibleſſe des théories.

Je me flate que le fait que je vais rapporter, ſuffira pour démontrer aux modernes qu'ils ont eu peu de raiſon de négliger autant qu'ils font, l'uſage des huiles.

L'année qui précéda celle dans laquelle ceux qui prennent les viperes découvrirent que l'huile étoit un des plus ſûrs remedes qu'ils puſſent employer contre la morſure de ces animaux; j'employai un grand nombre de ces perſonnes à me prendre des viperes dont j'avois beſoin pour quelques expériences. Je fis mordre par ces viperes pluſieurs poulets & quelques chats. J'en guéris quelques-uns & j'en laiſſai mourir quelques autres. J'obſervai en diſſéquant ceux qui étoient morts, que le ſang étoit coagulé comme de la gelée, dans tout le cours du vaiſſeau qui avoit été offenſé par la vipere; qu'il étoit noirâtre & en ſtagnation, & que plus il approchoit du cœur, plus la coagulation, la lividité & la ſtagnation étoient grandes. Or ſi le poiſon d'une vipere cauſe la mort en figeant le ſang, il eſt évident que l'huile doit guérir les maladies cauſées par la morſure venimeuſe de cet animal, en réſolvant les coagulations déja formées & en empêchant le venin d'en former de nouvelles.

J'avoue mon ignorance; elle eſt entiere par rapport à la réſolution de la coagulation du ſang par l'huile; je n'ai aucune idée claire & ſatisfaiſante du méchaniſme par lequel elle produit cet effet. Je ſai qu'on a dit que les pointes ſalines du poiſon de la vipere ſont enveloppées & émouſſées par les particules viſqueuſes de l'huile: mais cette explication peut être & n'être point la vraie. Mais quelle que ſoit la cauſe mécanique de l'opération de l'huile dans la réſolution du ſang coagulé, qu'importe? N'eſt-il pas vraiſemblable que ſi elle eſt capable de produire cet effet dans une occaſion, que ſi elle a pu une fois empêcher le ſang de ſe figer, elle le pourra bien encore dans un autre cas où le ſang y auroit quelque diſpoſition. D'où je conclus que les linimens ſur tout le corps en général, doivent être employés dans les maladies inflammatoires de toute la maſſe du ſang, avec autant de ſuccès que les oignemens particuliers dans les maladies inflammatoires de quelques membres en particulier. Pour confirmer ce ſentiment, je rappellerai au lecteur que la méthode la plus efficace pour diſſiper les inflammations, c'eſt de relâcher les ſolides, & que l'huile poſſede dans un haut degré la vertu de relâcher.

Nous ſommes maintenant en état de juger de la ſolidité du ſentiment de ceux qui proſcrivent l'application des huiles ſur les tumeurs inflammatoires, lorſqu'il eſt queſtion de réſoudre, par la crainte qu'ils ont d'obſtruer les pores de la peau. Car quand il arriveroit que l'huile boucheroit les pores de la peau; s'il eſt vrai qu'elle atténue & prévienne la coagulation, le bien qui réſultera de cet effet, ne contrebalancera-t'il pas ſuffiſamment l'inconvénient qui naîtra de l'obſtruction des pores.

ALELAION, Ἀλέλαιον. Topique dont Galien faiſoit uſage dans les tumeurs molles. Il étoit compoſé d'huile battue avec du ſel. Foesius.

ALEMA, Ἄλημα, *farine bouillie.*

ALEMBAN, *Plomb brûlé.* Ruland.

ALEMBIC. Ruland rend ce terme par *mercure.*

ALEMBICUS, *Alembic* ou *Alambic.* Ce terme eſt compoſé d'Arabe & de Grec. Il vient du mot grec Ἄμβιξ dérivé d'ἀμβαίνω pour ἀναβαίνω, *monter*, & de *al*, particule Arabe. Séneque nomme cet inſtrument en latin *miliarium*, & en François nous l'appellons *alambic.*

Avant que l'uſage des cornues fut auſſi commun qu'il l'eſt devenu depuis quelques années, la méthode générale étoit de mettre le corps qu'on vouloit diſtiler dans un vaiſſeau qu'on appelle le corps de l'*alambic*, & d'ajuſter ſur ce vaiſſeau un chapiteau dans la cavité duquel la vapeur s'amaſſoit, ſe condenſoit & couloit dans un canal qui la portoit dans un vaſe. Le canal s'appelle le bec de l'*alambic*, & le vaſe dans lequel la liqueur tombe du bec de l'*alambic*, un récipient. On donne proprement le nom d'*alambic* au chapiteau, & on le diſtingue par l'épithete *roſtratus*, d'un autre eſpece d'*alambic*, appellé *alambicus cæcus*, *alembic aveugle.* Ce dernier n'a point de canal à ſon chapiteau, & il eſt deſtiné à recevoir les matieres d'une nature ſeche qui s'y élevent. Le chapiteau eſt quelquefois percé, pour permettre à une partie de la liqueur de s'évaporer. L'*alembic* eſt donc proprement le chapiteau dont on couvre le vaſe qui contient la liqueur à diſtiler. On ſe ſert maintenant de ce mot pour déſigner l'inſtrument entier.

ALEMBROTH. Il eſt dit dans un Traité imprimé dans le *Theatrum Chymicum*, *vol.* 4. intitulé, *Super tractatulum*, *Mer fugi dum bibit*, qu'*Alembroth* eſt un mot Chaldéen qui ſignifie Clé de l'art, *artis clavis.* Ruland le rend par *ſal mercurii* ou *ſal Philoſophorum artis*, ſel de mercure, ou ſel des Philoſophes & de l'Art. Caſtelli prétend que ce mot eſt ſynonime à *elembroth* & *ſal fuſionis*, ou *ſal fixionis.*

On prépare par le moyen de l'art quelques-uns de ces ſels; mais celui qui a donné le nom à tous les autres, eſt naturel; il s'engendre en Chypre, & il eſt aſſez reſſemblant, ſoit pour la forme, ſoit pour la couleur, à du ſang ſéché.

Ruland entend par *alembroth deſiccatum*, le ſel de tartre. *Alembroth* paroît ſignifier en général un ſel alcali fixe, fort utile dans la fuſion des métaux, qui ſe charge de leurs ſoufres étrangers & qui aide à les ſéparer de leur mine.

ALEMZADAT, *Sel ammoniac.* Ruland.

ALENON, Ἄληνον. Gorræus dit qu'Aétius nomme l'huile d'amande, ἄληνον ἔλαιον.

ALEOPHANGINÆ PILULÆ, *Pilules aléophangines.* Voici la maniere de les préparer.

Prenez *de la canelle*,
des clous de girofle,
des petites cardamomes,
de la muſcade,
de la fleur de muſcade,
du calamus aromaticus,
du fruit du baume,
ou à ſa place *de la graine de genievre*,
} *une demi-once de chacun.*

du jonc odorant,
du ſandal jaune,
du galanga,
des feuilles de roſes rouges; } *une demi-once de chacun.*

Réduiſez le tout groſſierement en poudre.

Tirez-en une teinture avec de l'eſprit de vin, dans un vaiſſeau de verre bien fermé.

Vous diſſoudrez dans trois pintes de cette teinture, une livre du meilleur aloès.

Vous y ajouterez,

du maſtic,
de la myrrhe en poudre,
du ſafran, deux dragmes,
du baume du Perou, une dragme. } *une demi-once de chacun.*

Vous donnerez à ce mélange la conſiſtance propre à des pilules, en faiſant évaporer l'humidité ſuperflue, ſur des cendres chaudes. *Pharmacopée de Londres.*

La quantité de quelques-uns des ingrédiens eſt moindre qu'elle ne l'étoit auparavant. Voilà ce qu'on appelle les *pilules* aromatiques de Meſué. Zwelfer s'eſt très-étendu en remarques ſur cette compoſition, qui differe un peu dans ſa Pharmacopée de celle-ci. Il s'eſt fort occupé à la corriger. Il conſeille d'extraire la partie aromatique des ingrédiens par deux ou trois cohobations, avec une quantité ſuffiſante d'eſprit de vin; de faire du reſte une décoction dans de l'eau pure; de faire diſſoudre l'aloès dans cette eau; d'ajouter enſuite la myrrhe, le maſtic, le ſafran, avec l'eſprit aromatique qu'on a retiré d'abord. La *Pharmacopée royale* ajoute à cette préparation l'hellébore, & lui donne pour titre, *Pilules aléophangines, céphaliques & ſtomachiques; Pilulæ aleophanginæ capitales & ſtomachicæ;* mais ces pilules ne ſont plus d'uſage. *Remarques de Quincy.*

Ce remede eſt imité de l'Hiera de Lampon, décrite par Galien, *Lib. VIII. De compoſitione Medicamentorum, c.* 2.

ALEORE', Ἀλεωρὴ, d'ἀλέω, *éviter, échapper.* Hippocrate emploie ce terme pour marquer le repos procuré au malade par la diminution ou la ſuſpenſion des douleurs. Ἄνεσις γὰρ νόυσε πάμονλι παρέχει μεγάλην ἀλεωρὴν, *la diminution ou la ſuſpenſion d'un mal, quel qu'il ſoit, procure au malade un grand repos. Prognoſt. ſect.* 1.

ALEOS, Ἀλεῷ. Pris comme un adjectif, il ſignifie, *amaſſé, condenſé* ou *continué;* & c'eſt en ce dernier ſens qu'Hippocrate a dit des regles, ἀλλ' αὔθις πολλὰ ἰὴ ἄλεα, *mais ſi elles coulent en abondance & ſans interruption.* Et une ligne ou deux après celles-là, καὶ ἄλεα ἐπιφέρηλαι, ἄχρες τε ἔσαι μέχρις ἂν ὅτως ἔχη. *De Morbis mulier. L. I.*

Pris comme un ſubſtantif, Héſychius & d'autres rendent ce mot par θέρμη, Θάλπος, *chaleur;* & ils le font venir de ἀλέα, *chaud.*

ALES, Ἄλες, adjectif ſynonime à ἀλεὸς, *ramaſſé, entaſſé, condenſé.* Hippocrate l'a appliqué dans ce dernier ſens aux excrémens, dans le cas de la femme de Polémarche, Livre ſeptieme de ſes Epidémiques.

Il ſignifie auſſi quelquefois reſſerré, comme dans cette phraſe, τῶν μηλρέων ἀλέων ἐσσέων, *la matrice s'étant reſſerrée. De Morbis mulierum, L. I.*

C'eſt encore un nom que les Chymiſtes ont donné à un ſel factice.

ALES CRUDUM. Ce ſont les goutes d'une eſpece de roſée qui tombent quelquefois pendant la nuit au mois de Juin. Johnson.

ALESEH, *Alumen plumoſum, Alun de plume.* Voyez *Alumen.*

ALETON, Ἄλητον, *farine.* C'eſt au moins de cette maniere qu'Erotien & Heſychius ont rendu ce mot. Il paroit dériver de ἀλέω, *broyer*, & s'applique généralement à la farine de toutes ſortes de grains. Hippocrate en fait un uſage fréquent. Il dit *de Victûs ratione, Lib. II.* Ἄλητον καθαρὸν πινόμενον ἐν ὕδατι ψύχει. La *farine* pure priſe dans de l'eau rafraîchit. Et un peu plus bas il nous apprend que la *farine*, ἄλητον, priſe dans du lait, eſt plus propre à purger que priſe dans de l'eau. On lit dans le ſecond Livre des Epidémiques du même Auteur, à propos de l'œſophage dont il parle dans cet endroit aſſez obſcurément, le paſſage ſuivant: Ἄλητον ὡς θερμότατον διδόναι, καὶ οἶνον ἀκρητον, donnez de la farine fort chaude & du vin qui ne ſoit point trempé. Les Traducteurs ont rendu le mot διδόναι par *apponito*, comme ſi Hippocrate décrivoit un cataplaſme de *farine* & de vin; mais il me ſemble qu'ils n'ont point entendu l'Auteur dans cet endroit: quoique dans d'autres endroits il ait ordonné un cataplaſme de *farine*, ἄλητον, il n'en eſt pas queſtion dans celui-ci.

ALEURON, Ἄλευρον, *farine*, de Aleo, ἀλέω, *broyer.* A parler exactement, ce terme ſignifie *farine* de froment: mais Hippocrate l'applique auſſi à la *farine* de lentilles, ou de ſemence d'yvroye.

ALEXANDER. *Alexandre* Medecin du ſixieme ſiecle; on l'a ſurnommé *Trallian*, de Tralles, ville de Lydie, où il naquit. Etienne ſon pere, étoit Medecin de profeſſion; d'où nous pouvons conjecturer qu'il ne négligea rien pour l'inſtruction & les progrès de ſon fils dans ſon art.

Alexandre après avoir pris pendant quelque tems les leçons de ſon pere, ou même après ſa mort, dans la perſuaſion qu'il ne manqueroit pas d'acquérir ſous un nouveau maître des lumieres nouvelles, ſe rendit diſciple d'un autre Medecin; il étudia ſous le pere de ce Coſmas, à la priere duquel il compila ſon Ouvrage. Annoncé par ce travail, il jouit de tous les avantages d'une grande réputation tout en entrant dans la pratique de la Medecine. Cette réputation étoit telle qu'il ne paſſoit pas ſeulement à Rome pour un grand homme dans ſon art, mais qu'on le conſultoit même comme tel, dans les diverſes contrées qu'il parcourut; en un mot, il étoit connu ſous le titre d'*Alexandre le Medecin.*

Il ne paroît pas que ce titre fût mal acquis, & qu'il le dût ou au caprice du peuple, ou à quelques cures dont il fallût plutôt attribuer le ſuccès au haſard qu'à ſon ſavoir. Il le mérita par l'étendue de ſes connoiſſances & par la ſageſſe de ſa pratique. Il eſt le ſeul Auteur de ces derniers ſiecles des Lettres, qui ſe fût fait un plan avant que d'écrire, & qu'on puiſſe appeller un Auteur original.

Sa méthode eſt claire & exacte. Il commence par les maladies de la tête, d'où il deſcend à celles de toutes les parties du corps qu'il parcourt dans leur ordre naturel. Son exactitude ſe remarque ſurtout dans ce qu'il a dit des ſignes diagnoſtics. Quant à ſa maniere de traiter les maladies, elle eſt ordinairement raiſonnée & ſalutaire.

Il ne s'embarque point dans des diſſertations ſur la matiere médicinale, l'Anatomie ou la Chirurgie; il ſe borne à la deſcription des maladies, ce en quoi il me paroît que conſiſtoit ſon talent particulier, & à la cure des maladies que l'étendue de ſa pratique le mettoit à portée de connoître & d'expoſer avec plus d'exactitude & de certitude que ceux dont les lumieres n'étoient point appuyées de l'expérience. Il a laiſſé pluſieurs hiſtoires très-circonſtanciées de maladies, avec un détail régulier de la ſucceſſion des ſymptomes & de l'application des remedes.

Il faut dire à ſon honneur, que s'il n'a point parlé expreſſément de la Chirurgie, ce n'étoit point qu'il l'ignorât; s'il eut moins connu l'art d'écrire & s'il eût moins ſenti la néceſſité de ſuivre un plan, il ne ſeroit point tombé dans cette négligence. Il s'étoit apperçu combien de longues digreſſions ſur des matieres étrangeres, & un mélange de différens ſujets, jettoient d'obſcurité dans des ouvrages deſtinés au progrès des ſciences; c'eſt par cette raiſon qu'il s'étoit propoſé, comme il nous l'apprend, de traiter des fractures & des opérations néceſſaires dans les maladies des yeux, dans des livres ſéparés.

Le ſilence profond qu'il garde ſur les maladies des femmes, eſt une nouvelle preuve de l'exactitude de ſa méthode. Comme ces indiſpoſitions procedent de la ſtructure particuliere & des fonctions des parties, il imagina, ſans doute, qu'elles ne pourroient entrer dans un Traité général de Medecine, & qu'il ne feroit que défigurer ſon projet, en lui donnant plus d'étendue.

S'étoit-il proposé de traiter des maladies des femmes, ainſi que des fractures & des maladies des yeux, dans des livres particuliers? A-t'il aſſez vécu pour remplir ces deſſeins? C'eſt ce qu'il nous eſt maintenant impoſſible de décider : voici les ſeules conjectures que nous puiſſions faire; c'eſt que, comme il compoſa dans un âge fort avancé, lorſqu'il ne put plus ſupporter les fatigues de la pratique, les ouvrages que nous avons de lui; il eſt plus vrai-ſemblable qu'il n'a laiſſé que ceux-là, qu'il ne l'eſt qu'il en ait écrit d'autres qui ſe ſoient perdus.

Il paroît, par tout ce que nous avons de lui, s'être inſtruit avec ſoin des obſervations de ſes prédéceſſeurs, auxquels il réunit encore des préceptes d'une certitude beaucoup plus grande, ceux de la raiſon, & de ſa propre expérience. S'il ſemble avoir uſé de moyens violens dans les cas extremes, on ne peut l'accuſer pour cela de s'être joué de la vie des hommes. Il s'eſt écarté fréquemment de la pratique reçue de ſon tems, & je crois qu'il faut lui attribuer l'introduction de l'uſage du fer en ſubſtance dans la Medecine; car il n'en eſt fait mention dans aucun Auteur qui lui ſoit antérieur. Malgré ſes connoiſſances & ſon jugement, il n'a point été exempt de certaines foibleſſes dont on avoit tout lieu d'eſpérer que ſa raiſon & ſon expérience l'auroient garanti.

Il croyoit trop facilement ce qu'on lui débitoit de ſon tems, ou ce qu'on avoit dit avant lui de l'efficacité des remedes; & il paroît n'avoir jamais douté de la vertu des remedes qu'on lui vantoit, ni ſoupçonné les recits merveilleux qu'on en faiſoit, d'impoſture. Mais il pouſſa la crédulité plus loin. Il donna dans les amulettes & les enchantemens, & il a fait mention de quelques recettes de cette nature contre la fievre, la pierre, la goutte & la colique. Ceux qui pouſſent le reſpect pour tout ce qui vient de l'antiquité, juſqu'aux extravagances & aux ſuperſtitions qui étoient en vogue dans les tems reculés, trouveront dans cet Auteur, une citation curieuſe pour eux, d'Oſtanes, un des premiers Mages des Perſes.

Il eſt fort inutile de chercher quelles pouvoient être les raiſons de cet aveuglement d'*Alexandre*, ou d'affoiblir ſes erreurs en citant les grands Hommes de l'antiquité, que tout le jugement & la raiſon poſſible n'ont pas garantis de la ſuperſtition. Les cauſes de l'erreur ſont infinies en nombre; ainſi il ſeroit aſſez difficile de rencontrer les réelles, je veux dire, celles qui ont déterminé particulierement *Alexandre*; produire des témoignages en faveur de la ſuperſtition, ce n'eſt point du tout travailler à la décrier & à l'extirper.

On conjectureroit avec aſſez de vraiſemblance, par quelques-uns de ces charmes, qui conſiſtent en paſſages tirés de la Bible, qu'*Alexandre* étoit Chrétien : au reſte ſi l'on tire de-là une preuve de la Religion qu'il profeſſoit; on pourroit en même tems en tirer une autre qui ne feroit point honneur à ſon caractere; c'eſt qu'il connoiſſoit peu ou qu'il négligeoit beaucoup les préceptes de cette Religion.

Quoiqu'on en puiſſe dire, il a mérité, comme Ecrivain, beaucoup plus d'éloges qu'on ne lui en donne communément. J'oſerois preſque dire qu'on ne peut lui refuſer ſans injuſtice la troiſieme place entre les Grecs qui ont écrit de la Medecine, & qu'il ne cede qu'à Hippocrate & Arétée.

*Editions des Ouvrages d'*Alexandre.

Nous avons les ſuivantes.

En Grec. *Pariſiis apud Robertum Stephanum*, 1548. *fol. cum caſtigationibus Jacobi Goupili.*

Une vieille & barbare traduction latine, que Fabricius dit avoir été faite ſur quelque traduction arabe, Cette traduction a pour titre, *Alexandri Iatros Præſtica*; & il y en a eu les éditions ſuivantes. *Lugduni*, 1504. 4°. *Papiæ*, 1512. 8°. *Venetiis*, 1522. *fol.*

Albanus Torinus remit les ouvrages d'*Alexandre* en meilleur latin : mais il ne travailla pas ſur le grec, il ne fit que retoucher la vieille traduction latine dont j'ai parlé. La traduction d'Albanus parut, *Baſil. apud Henricum Petri*, 1533. *fol.* & 1541. *fol.*

Johannes Guinterius Andernacus, traduiſit le grec en latin. On a donné les éditions ſuivantes de cette traduction.

Argentorati, apud Remigium Guidonem, 1549. 8°.
Lugduni, apud Antonium Vincentium, 1560. 12°.
Lugduni, 1575. *cum Joannis Molinæi, annotationibus.*

On trouve encore cette traduction entre les *Artis Medicæ Principes*, donnés par Eſtienne.

Il y a pluſieurs morceaux détachés de cet Auteur, publiés dans les Collections qu'on a faites d'Ecrits ſur différens ſujets de Medecine.

Il y a un petit Traité intitulé, περὶ ἑλμίνθων, *des vers*, que Mercurialis attribue à *Alexandre*, & qu'*Alexandre* dédie à ſon ami Theodore. Il a été imprimé dans les Ouvrages de Mercurialis, & Fabricius l'a inſéré dans ſa Bibliotheque greque, en grec & en latin, à la fin de l'article *Alexandre*: On ne le trouve point parmi ſes autres Ouvrages.

Il y eut avant *Alexandre Trallian*, beaucoup d'autres Medecins du nom d'*Alexandre*; mais nous ne ſavons rien de remarquable ſur leur compte.

ALEXANDRIA. *Laurus, laurier.* C'eſt ainſi que Paul Eginete appelle le *laurier*, *L. VII. c.* 3. Il eſt, dit il, chaud, acre & un peu amer; par conſéquent il provoque les urines & les regles. Le *Daphnoïdes*, (le Lauréole) a les mêmes propriétés; ainſi que le *Chamædaphne* (la pervenche) qui ſe peut manger. Paul Eginete, *L. VII. c.* 3.

ALEXANDRI ANTIDOTUS AUREA, *Antidote d'Alexandre.* Il eſt excellent pour les fluxions de la tête; il allége ſur le champ les douleurs qu'elles cauſent. Il arrête l'écoulement des larmes; il appaiſe le mal de dent; pour cela, il n'eſt pas néceſſaire de le prendre intérieurement; il n'eſt queſtion que de l'appliquer ſur la partie douloureuſe. Il ſoulage conſidérablement ceux qui ſont ſujets à des accès ſubits d'épilepſie; il réprime les mouvemens violens des maniaques: en un mot il eſt très-efficace dans les maladies de la tête, de quelque eſpece qu'elles ſoient. Il eſt bon dans la toux, la conſomption, l'affection cardiaque, & l'aſthme. Il fait des merveilles dans les vomiſſemens de ſang, dans les exulcérations aux parties internes; dans la paralyſie, & dans les maladies des viſceres & des reins, il briſe la pierre dans la veſſie, il diſſipe la ſtrangurie & la difficulté d'uriner; on s'en trouve bien dans toutes les maladies de la matrice. Si on le prend avant l'accès, il ſoulagera dans les fievres éphémeres, tierces & quartes. Quiconque fera un uſage conſtant de cet *Antidote*, ne ſera jamais attaqué d'apoplexie, ni de colique. On le prépare de la maniere ſuivante.

Prenez d'*Aſarum*,	} *deux dragmes & demie.*
de juſquiame,	
de fruit du baume,	
de clous de girofle,	} *deux dragmes.*
d'opium,	
de myrrhe,	
de ſouchet,	
d'opobalſamum,	} *de chacun, une dragme.*
de feuilles d'inde,	
de canelle,	
de zedoaire,	

de gingembre,
de coſtus,
de corail,
de caſſe,
d'euphorbe,
de gomme adraganth,
d'encens,
de ſtyrax,
de nard celtique,
de meum ou *meu,*
de tordylium,
de moutarde,
de ſaxifrage,
d'anis,
} *de chacun, une dragme.*

de bois d'aloës,
de rhaponthic,
d'alipta muſquée,
de caſtoreum,
de ſpicnard,
de galanga,
d'opoponax,
d'anacardium,
de maſtic,
de ſoufre cru,
de pivoine,
de chardon-roland,
de pulpe de dates,
d'hermodactile rouge & blanc,
de roſes,
de thim,
d'acorus,
de pouliot,
de gentiane,
d'écorce de racine de mandragore,
de germandrée,
de valériane,
de chardon-beni,
de baies de laurier,
de poivre blanc & long,
de xylobalſamum,
de carnabadium, (c'eſt-à-dire, ſelon les Commentateurs, *du cumin Ethiopique.*
de ſemence d'ache de Macedoine,
d'ache de montagne,
de ſemence de rhue,
de ſinon, (ou ſelon les Commentateurs, *d'ache ſauvage.*)
} *une dragme & demie de chaque.*

d'or pur,
d'argent pur,
de perles entieres & non percées,
de blatta bizantina.
} *de chacun, la peſanteur de 14 grains de froment.*

de l'os du cœur de cerf,
de ſaphir,
d'émeraude,
de jaſpe,
} *de chacun, une dragme.*

d'impératoire,
de rapure d'yvoire,
de jonc odorant,
} *le poids de 29 grains de froment.*

de miel ou *de ſucre, une quantité ſuffiſante.*

La doſe eſt de la quantité ou de la groſſeur d'une noiſette. MYREPSUS, *Sect. I. c.* 1.

ALEXANDRI REGIS COLLYRIUM SICCUM, *Collyre* ou *remede ſec pour les yeux; par le Roy Alexandre.* Il étoit compoſé de ſafran, de nard celtique & de terre ampelite, eſpece de charbon bitumineux. AE'TIUS, *Tetrab. II. c.* 39.

ALEXANDRINUM EMPLASTRUM VIRIDE, *Emplâtre verd d'Alexandre.* Celſe décrit de la maniere ſuivante cette *emplâtre, L. V. c.* 19. & il le recommande comme un puiſſant attractif.

Prenez *de l'alun de plume, une once, vingt grains,*
de ſel ammoniac, ſept dragmes & ſoixante & dix grains & demi.
de ſcories de cuivre, deux onces, quarante grains,
de myrrhe, } *deux onces, deux dragmes & quarante-cinq grains de chacun.*
d'encens, }
de cire, une livre, ſept onces, quatre dragmes, quinze grains,
de colophone ou *de réſine de pin, deux livres, cinq dragmes, cinquante-cinq grains,*
d'huile, une demi-pinte,
de vinaigre, une pinte.

ALEXANTHI ou ALTINGAT. Ruland entend par ce terme, la fleur de cuivre, *flos æris*; c'eſt peut-être de la rouille de cuivre.

ALEXASTHAI, Ἀλέξασθαι. Erotien & Heſychius rendent ce mot par βοηθησαι, *aider, ſecourir, repouſſer, ſoulager.* Hippocrate s'en eſt ſervi en ce ſens; δεῖ οὖν τοισιν ἐπιτηδευμασι τουτέοισιν ἀλέξασθαι; ce régime ne manquera pas de ſoulager. *De Salub. Vict. Rat.* HIPPOCRATE.

ALEXICACON, *Amulette*, qu'on regardoit comme un puiſſant préſervatif contre les poiſons. *Alexicacon* vient de ἀλέξω, *repouſſer*, & de κακὸν, *mauvais.* BLANCARD.

ALEXION fut un Medecin qui vivoit du tems de Ciceron & d'Atticus. Ces deux illuſtres perſonages paroiſſent l'avoir honoré d'une grande amitié. Il mourut avant Ciceron, & il en fut extremement regretté; comme on voit par ce que Ciceron même en écrit à Atticus. *O factum malè de Alexione! incredibile eſt quantâ me moleſtiâ affecerit; nec me Hercule ex ea parte maximè quod plerique mecum; ad quem igitur Medicum te conferes? Quid mihi jam Medico? Aut ſi opus eſt, tanta inopia eſt? Amorem erga me, humanitatem, ſuavitatemque deſidero; etiam illud, quid eſt quod non pertimeſcendum ſit, cum hominem temperantem, ſummum Medicum, tantus improviſo morbus affecerit? Sed ad hæc omnia una conſolatio eſt quod eâ conditione nati ſumus, ut nihil quod homini accidere poſſit recuſare debeamus.* Epiſt. ad Attic. Lib. XV. Epiſt. 1. « Nous venons de » perdre *Alexion*; quelle perte! Je ne peux vous expri» mer quelle eſt la peine que j'en reſſens. Mais ſi je » m'en afflige, ce n'eſt point par la raiſon qu'on croit » communément que j'ai de m'en affliger; la difficulté » de lui trouver un digne ſucceſſeur? A qui mainte» nant aurez-vous recours, me dit-on? Qui appellerez» vous dans la maladie? Comme ſi j'avois grand beſoin » de Medecin, ou comme s'il étoit ſi difficile d'en trou» ver! Ce que je regrette, c'eſt ſon amitié pour moi, » ſa bonté, ſa douceur; ce qui m'afflige, c'eſt que toute » la ſcience qu'il poſſédoit, toute ſa ſobriété ne l'aient » point empêché d'être emporté ſubitement par la ma» ladie. S'il eſt poſſible de ſe conſoler dans des évene» mens pareils, c'eſt par la ſeule réflexion, que nous » n'avons reçu la naiſſance qu'à condition que nous » nous ſoumettrions à tout ce qui peut arriver de mal» heureux à un homme vivant. *Epiſt. à Attic. L. XV. Epiſt.* 1. Sur cet éloge que Ciceron fait d'*Alexion*, on ne peut qu'en concevoir une haute eſtime, & regretter les particularités de ſa vie, qui nous manquent.

ALEXIPHARMACA, *Alexipharmaques.* Ce terme vient d'ἀλεξω repouſſer & de φάρμακον, proprement un poiſon. Il paroît qu'originairement on donnoit le nom d'*alexi pharmaques*, aux remedes dont la vertu principale étoit de repouſſer ou de prevenir les mauvais effets des poiſons pris intérieurement; & Galien eſt de ce ſentiment. Mais depuis que quelques modernes ont imaginé qu'il exiſtoit dans nos corps je ne ſai quelle eſpece de poiſon qui affectoit les eſprits animaux dans les maladies aiguës; le mot *alexipharmaque* a changé de ſignification.

On entend à préſent entre les modernes par *alexipharmaque*, un remede propre à expulſer par les ouvertures de la peau, ſous la forme de ſueur, ce poiſon imaginaire qui trouble les fonctions des eſprits animaux, dans les maladies aiguës. D'où il eſt évident qu'*alexipharmaque* & ſudorifique, ſont devenus deux termes ſynonimes. Je ſuis convaincu que jamais théorie n'a été introduite dans la Medecine, ſans répandre ſur la pratique de fâcheuſes influences : mais celle ſur laquelle on a établi les *alexipharmaques*, & leur deſtination particuliere a fait des ravages extraordinaires ; & je n'en connois preſqu'aucune qui ait été plus fatale pour le genre humain.

Voici comment Hippocrate s'exprime dans ſon Traité *de Ratione victus in acutis*. « Quiconque uſera de cathartiques dans le commencement d'une maladie inflammatoire, loin de diminuer la tenſion & l'inflammation de la partie affectée ; viciera & détruira les parties ſaines, & les rendra incapables de réſiſter, comme elles auroient fait, à la violence de la maladie. Dans cet état d'affoibliſſement, la maladie s'accroîtra & pourra devenir incurable. Lorſque la maladie eſt dans cet état de crudité, les cathartiques ne ſont donc pas les remedes convenables. »

Quoique Hippocrate ait raiſon de blâmer l'uſage des cathartiques dans le commencement des maladies aiguës ; je crois que ſon raiſonnement s'applique avec un tout autre degré de force, contre les ſudorifiques ou *alexipharmaques*.

Ceux qui ſe parent du nom de Medecin ſans en avoir les connoiſſances, ne ſe trompent jamais plus groſſierement que dans l'uſage de ces remedes. Je les ai vus pluſieurs fois les ordonner à de jeunes gens d'un tempérament pléthorique, dans le commencement d'une fievre, ſans avoir même pourvu aux évacuations ordinaires.

Il parut en 1723. 4 & 5, une fievre violente, & plus générale qu'aucune que j'aie jamais vue. Elle emporta un grand nombre d'ouvriers & de petit peuple ; il y eut des campagnes où elle laiſſa des Habitans à peine autant qu'il en falloit pour recueillir les fruits de la terre ; & cette fievre dura pendant pluſieurs années. En la traitant, on eut occaſion d'obſerver que le régime chaud ou les remedes échauffans ne manquoient preſque point de la rendre continue, d'amener le délire, & tous les ſymptomes les plus fâcheux ; au lieu que le régime raffraîchiſſant, la ſaignée, la purgation douce, & la privation entiere de tout ce qui pouvoit échauffer, ſoit alimens, ſoit remedes, la faiſoient preſque toujours dégénérer en fievre intermittente, que le quinquina éteignoit promptement. Dans les occaſions fréquentes que j'eus de voir des perſonnes attaquées de cette maladie, je fus pleinement convaincu que les *alexipharmaques* en avoient plus tué que la fievre n'en avoit enlevé.

Mais de peur qu'on ne m'accuſe de ſingularité dans mon opinion, & qu'on ne me reproche de faire mal-à-propos le procès aux *alexipharmaques* ; je m'appuierai du célebre Hoffman, qui, après avoir parlé des cathartiques, continue de la maniere ſuivante.

Il y a un autre genre d'évacuans, qui font ſortir abondamment & ſenſiblement, par les pores de la peau, les impuretés ſubtiles du ſang, ou doucement & d'une maniere moins ſenſible. Ceux qui procurent ſenſiblement cette évacuation, ſe nomment *ſudorifiques*, *hydrotiques* en Grec ; & leur effet eſt de faire ſortir des vaiſſeaux lymphatiques artériels de la peau, une humidité ſenſible ; telle eſt la vertu de pluſieurs remedes tirés du regne végétal, qui ſont d'un gout très-acre, pénétrans, huileux, comme ſont les racines d'angélique, d'impératoire grande & petite, de pétaſites, d'aunée, de leveſche, de domptevenin, de dictamne, de valeriane, de contrayerva, de ſerpentaire de Virginie ; les bois de guayac & de ſaſſafras, & leurs écorces. Le regne minéral fournit le régule médicinal d'antimoine, la teinture volatile de ſoufre préparée avec de la chaux vive, le ſel ammoniac, & le ſoufre, le ſoufre d'antimoine corrigé & fixé. On peut mettre encore au rang des moyens propres à produire cet effet, la compoſition nommée mixtura-ſimplex, la thériaque, ſa teinture, ſon eſprit, ſon eau ; tous les eſprits & ſels volatils tirés des animaux, & ſurtout de la corne de cerf, de l'ivoire, des vers de terre ; l'eſprit de Buſſius, de ſoie, de ſuie, la teinture de bois, & les huiles fétides tirées par la diſtilation, telles que l'huile fétide de corne de cerf diſſoute dans de l'eſprit de vin.

Tous ces ſudorifiques ſi fameux n'operent qu'en augmentant par le principe d'où dépend leur action, la force ſyſtaltique du cœur, & le reſſort des arteres, tant à l'égard du nombre ; que de la force des coups, & qu'en produiſant une accélération de la circulation qui amene à l'extérieur, & aux pores de la peau la matiere qui produit la ſueur. C'eſt ce qu'ils exécutent au moyen d'une huile pénétrante, acre & chaude qui ſe trouve, par exemple, dans toutes les racines dont nous avons fait l'énumération qu'on appelle auſſi *alexipharmaques* ; ou au moyen d'un ſel volatil empyreumatique, de nature ignée ; comme il eſt dans tous les eſprits, ſels volatils, & huiles tirées des animaux ; ou au moyen d'un ſel acre fixe, plus ou moins réſineux ; tel que celui des racines de boucage, du gayac, & de ſon écorce, le contrayerva, & la ſerpentaire de Virginie ; ou enfin leur opération dépend (& cette opération eſt aſſez puiſſante) de l'union d'un ſel & d'un ſoufre minéral très-ſubtils qui donnent un mouvement très-violent, ſurtout aux fibres nerveuſes, & qui par cette raiſon font beaucoup d'effet, même en très-petite doſe ; & c'eſt ce qui fait qu'un grain de notre mercure diaphorétique, ou deux ou trois grains de ſoufre d'antimoine fixe, font ſortir la ſueur de toute la ſurface du corps ; effet que produit auſſi la décoction des bois & de l'antimoine cru avec les bois, & le régule médicinal d'antimoine.

I. Ces ſudorifiques puiſſans, même donnés à grande doſe, ne font cependant point ſortir la ſueur, ſi le corps n'y eſt pas diſpoſé ; c'eſt-à-dire, ſi la ſubſtance tubuleuſe de la peau n'eſt pas ſuffiſamment ouverte & relâchée, & ſi le ſang n'eſt pas délayé d'une quantité ſuffiſante de liqueur. S'il eſt néceſſaire dans l'état de maladie de faire couler la ſueur, il eſt indiſpenſable de faire prendre les ſudorifiques dont nous venons de parler, dans un véhicule ſuffiſant, comme l'eau chaude, l'infuſion de thé, ou la décoction d'orge, & que le malade, pour relâcher la peau, entre dans un lit & une chambre bien chaude, ou même dans le bain, & ſurtout dans une étuve. De cette maniere la ſueur ſortira aſſez abondamment.

II. Il eſt rare de trouver l'occaſion de bien placer ces eſpeces de ſudorifiques, & leur application demande beaucoup de prudence ; car la ſueur ne coule pas dans l'état naturel, ſi l'on ne met le ſang dans un mouvement très-violent ; & par cette raiſon, n'eſt point un ſigne de ſanté. Car il y a grande différence entre la matiere de la tranſpiration inſenſible qui eſt douce, lymphatique, nourriciere, preſque ſans odeur & ſans gout ; & celle de la ſueur dont le gout eſt ſalé, & dont l'odeur eſt fétide, & approche de celle de l'urine. D'ailleurs ces ſudorifiques cauſent un mouvement & une effervescence conſidérable dans le ſang, & n'agiſſent pas avec modération ; mais avec trop d'impétuoſité, & pouſſant avec trop de violence les liqueurs vers les plus petits vaiſſeaux & les plus étroits, ils cauſent dans le corps rempli de ſang ou d'humeurs impures, de dangereuſes affections qui ſont les ſuites néceſſaires des inflammations, & de l'amas des humeurs dans différentes parties.

Mais ils ſont ſurtout nuiſibles lorſque les premieres voies ſont remplies d'un amas d'humeurs corrompues, lorſque le ventre eſt reſſerré, quand on les adminiſtre auſſitôt après un accès de colere. J'ai vu plus d'une fois cette méthode meurtriere cauſer des douleurs de gout-

tes, de rhumatiſmes, & même des fievres lentes, & hectiques, opiniâtres, & toujours accompagnées de danger.

III. Il faut entierement rejetter l'uſage des ſudorifiques dans toutes les maladies aiguës, les fievres inflammatoires, & même celles qui ſont accompagnées d'exanthemes, ou du moins ne les employer qu'avec beaucoup de modération & très-rarement. Car j'ai ſouvent remarqué que les teintures *alexipharmaques*, adminiſtrées différament, comme c'eſt aſſez la coutume aujourd'hui, augmentoient la chaleur, les inquiétudes, & la violence des accidens. Il eſt vrai qu'on honore ces remedes du nom d'*alexipharmaques*, ainſi que les *thériacaux*, comme s'ils reſiſtoient aux poiſons & à la malignité, ce qui fait qu'il ſe trouve des Medecins qui les recommandent ſi fort dans les maladies contagieuſes, épidémiques, & même dans la peſte : mais ces remedes ſont plus propres pour préſerver de ces maladies, que pour les guérir, ſurtout lorſque ces maladies malignes épidémiques ſont produites par une diſpoſition de l'air, trop humide, trop appauvri de principes vivifians, chargé trop long-tems de brouillards, comme il arrive quand il ne ſouffle point pendant long-tems de vents d'Orient ou du Nord; ou quand ces maladies ſont cauſées par le long ſéjour des eaux débordées. Le plus sûr cependant, lorſqu'on en veut faire uſage dans ces circonſtances, eſt de les faire prendre, dans du vinaigre de vin délayé avec l'eau, ou de faire infuſer ces *alexipharmaques*, dans le même vinaigre dont on mêle quelques cuillerées dans une ſuffiſante quantité d'eau, lorſqu'il eſt chargé de la vertu de ces remedes. C'eſt delà que vient le merveilleux effet de l'eau prophylactique de Sylvius, dans le tems qu'il regne des maladies épidémiques.

Il faut remarquer que les vents d'Orient & du Nord étant chargés d'une grande quantité d'acide, rendent l'air plus frais & plus actif, & détruiſent la contagion. Voyez *Aer.*

IV. L'on provoque avec avantage la ſueur dans les maladies produites par le froid extérieur & la ſuppreſſion de la tranſpiration, comme ſont les catarrhes, les rhumatiſmes, les cours de ventre, les enchifrenemens, les toux, les gonflemens des glandes; & quand on eſt menacé de quelque danger, pour avoir pris une trop grande quantité de boiſſon froide dans le tems que le corps étoit en ſueur & fort échauffé. Mais dans ce cas, il faut donner le ſudorifique dès le commencement, & l'on ſe trouve tout au mieux du mélange d'une teinture bézoardique, ou de l'eſprit bézoardique de Buſſius, avec notre liqueur anodyne minérale. Le ſudorifique convient également, immédiatement après l'opération d'un émétique doux, dans le commencement des attaques du ferment contagieux, & pour lors il faut employer le vinaigre bézoardique, ou une poudre de même nature, avec un peu de camphre, qui eſt le premier des *alexipharmaques*.

V. On ſe trouve bien de procurer des ſueurs abondantes dans les maladies dont le ſiége eſt la ſubſtance tubuleuſe & fibreuſe de la peau, & qui proviennent d'une matiere acre, viſqueuſe, qui détruit & défigure cette partie, comme la galle maligne, les herpes, la lepre, les puſtules & ulceres vénériens; il en eſt de même des douleurs goutteuſes & rhumatiſantes de toutes les parties, parce que les ſudorifiques détachent & font ſortir la ſéroſité acre & viſqueuſe qui s'arrête & s'attache aux membranes nerveuſes. Par la même raiſon, ils ſont d'un grand ſecours dans toutes les maladies appellées froides, comme l'anaſarque, la leucophlegmatie, le ſcorbut froid, les maladies vénériennes, la goutte fixe, la goutte ſciatique, la paralyſie, & autres de même nature; parce qu'ils raniment & rétabliſſent le reſſort & la force ſyſtaltique du cœur, & des arteres, qui eſt très-affoiblie dans ces maladies; & qu'en accélérant la circulation du ſang, ils contribuent à une dépuration plus parfaite de toutes les liqueurs. Mais il faut continuer pendant quelque tems l'uſage de ces remedes.

Les ſudorifiques operent toujours beaucoup mieux, ſi on les prend avec une ſuffiſante quantité de liqueur chaude. Celſe recommande pour cet effet l'eau chaude. S'il y a, dit-il, quelque marque d'une ſueur qui veut pouſſer, il faut faire boire de l'eau chaude, & l'effet de cette boiſſon eſt ſalutaire, lorſqu'elle fait couler la ſueur par tout le corps. *Si nota eſt ſudoris venturi, tum demum calidam aquam potui dare oportet, cujus ſalubris effectus eſt, ſi ſudorem per omnia membra effundit.* C'eſt auſſi ce que prouve l'uſage des décoctions des bois, qui eſt ſi excellente dans la vérole & quelques autres maladies.

J'ai auſſi vu guérir heureuſement des fievres intermittentes, tierces & quartes, dans le peuple, en commençant par donner l'émétique, puis quelques heures avant l'accès, un ſudorifique compoſé de rob de ſureau, de ſel de tartre & de quelques grains de poivre, avec quelques cuillerées d'eau-de-vie, en obſervant cependant un régime convenable.

Dans le paſſage que nous avons cité, Celſe ne recommande de hâter la ſueur que quand on a des marques évidentes qu'elle ſortira bientôt.

Les diaphorétiques ont beaucoup moins de force que les ſudorifiques, mais leurs effets ſont beaucoup plus ſalutaires, parce qu'ils ne donnent aux liqueurs qu'un mouvement doux qui ne fait que procurer une tranſpiration plus abondante.

Les principaux de ceux que fournit le regne végétal, ſont, les racines d'eſchine, de ſalſe-pareille, de carline, de gentiane; le chardon-béni entier, ſes ſemences & toutes ſes préparations, teintures, eaux, extrait, ſel; le ſcordium, les feuilles & les fleurs de ſureau, de l'hieble, le rob & l'eau diſtilée de leurs fleurs, la fumeterre, la ſcabieuſe, le ſafran, les fleurs de ſoucy, l'opium; dans le regne animal, tous les os, cornes & dents des animaux, & ſurtout du cerf, rapés, calcinés ou préparés philoſophiquement; les yeux, les coquilles & les pattes d'écreviſſe; entre les mixtes terreux, toutes les terres ſigillées & toutes les eſpeces de marne & de terres bolaires; entre les ſels, ceux qu'on tire des plantes par la calcination, le nitre; entre les pierres étrangeres & de prix, la pierre de porc, le bézoard oriental & occidental; entre les minéraux & remedes Chymiques, les fleurs & le lait de ſoufre, le cinabre naturel, le factice ordinaire & celui d'antimoine, l'antimoine diaphorétique, la céruſe d'antimoine, le magiſtere d'antimoine ou la matiere perlée de Crugner, le bézoard minéral, la teinture d'antimoine tempérée, préparée avec le régule & le ſel de tartre, l'anti-hectique de Poterius; entre les compoſitions, la pierre de Goa, qui ſe fait avec le bézoard oriental, la gomme adraganth & l'ambre, la poudre bézoardique de Sennert, la poudre d'Angleterre, la poudre pannonique rouge, la poudre cordiale de Dorncrellius, notre liqueur anodyne minérale, le vinaigre de vin ou le même diſtilé, dans lequel on a fait infuſer des fleurs de ſureau ou diſſoudre des yeux d'écreviſſes, notre poudre polycreſte diaphorétique, la thériaque céleſte, le laudanum liquide & les pilules de Wildeganſius.

Les diaphorétiques opérent de pluſieurs manieres différentes. Car ils agiſſent comme abſorbans, en imbibant & changeant l'acide des premieres voies qui paſſant dans le ſang, ſupprime ſon effervescence & ſon mouvement inteſtin, & diminue ſa fluidité, & c'eſt l'action de tous les terreux de nature alcaline, ou bien ils ſe chargent de l'excès d'humidité & reſſerrent les fibres trop relâchés, comme les terres ſigillées, les marnes, les terres bolaires, les os, les cornes, tant calcinés que préparés philoſophiquement; ou par leur ſoufre doux, anodyn, volatil, ils relâchent & diminuent dans les douleurs, les contractions ſuperficielles de la peau, comme font les remedes tirés du ſureau, ſurtout les fleurs, le ſafran & ſon extrait, les fleurs de coquelico, notre liqueur anodyne minérale, les émulſions tirées

de la graine de pavot, les remedes tirés de l'opium corrigé, & ſurtout la thériaque céleſte, les pilules de Wildeganſius, le laudanum liquide préparé ſuivant la méthode de Sydenham; ou bien ils répriment & fixent la violence du mouvement inteſtin du ſang, comme les nitreux alliés en petite doſe au diaphorétique fixe, l'eſprit de nitre dulcifié, les émulſions faites avec les quatre grandes ſemences froides, les légers acides, tels que le ſuc de limon & le vinaigre; ou enfin leur opération eſt poſitive & conſiſte dans une irritation douce qu'ils cauſent aux fibres & aux vaiſſeaux languiſſans, par le principe acre & ſubtil qu'ils renferment, & c'eſt l'effet du chardon-béni, du ſcordium, de la fumeterre, de l'eſchine, de la ſalſe-pareille, de la petite centaurée, de la ſcabieuſe, de la carline & de la gentiane.

I. Comme l'évacuation inſenſible des impuretés les plus déliées de la maſſe du ſang qui ſe fait par les pores de la peau, eſt la plus ſalutaire de toutes les excrétions, & que ſa ſuppreſſion eſt cauſe de beaucoup de maladies; auſſi l'uſage des diaphorétiques qui font ſortir ces impuretés, eſt-il très-étendu, général & convenable à preſque toutes les maladies, même à celles dont la nature n'eſt point encore connue & découverte par l'apparition des ſignes qui les caractériſent. Auſſi le Medecin ne peut-il s'en paſſer en aucune maniere: car l'accélération de la circulation & l'augmentation de la tranſpiration, ſont les moyens généraux & les inſtrumens dont la nature ſe ſert pour corriger la matiere qui eſt corrompue dans les maladies, pour la digérer, la réſoudre, la débarraſſer des parties où elle s'arrête, & enfin pour opérer ſurement la guériſon. Mais c'eſt ſurtout dans les fievres aiguës & les inflammatoires de toute eſpece que ces remedes ſeuls en petite doſe, mais continués, donnés dans des véhicules convenables, operent les meilleurs effets; & en effet, ce ſont des inciſifs merveilleux & les meilleurs remedes pour purifier la maſſe du ſang.

II. Comme la chaleur exceſſive qui ſe fait ſentir, ſurtout en été & dans les ſujets cholériques & bilieux, & celle qui ſe joint aux fievres cholériques & bilieuſes, deſſeche trop la maſſe du ſang, conſomme l'humidité & empêche la tranſpiration, les ſucs légerement acides & nitreux, & ſurtout les yeux d'écreviſſes avec le nitre donnés dans un julep d'eau diaphorétique & aiguiſée avec le ſirop de limon, excitent la tranſpiration, au grand avantage des malades, en diminuant la trop grande efferveſcence des liqueurs.

III. Lorſque la force des douleurs deſſeche la peau, retrécit & reſſerre les vaiſſeaux; il eſt toujours plus avantageux d'unir les anodyns & les antiſpaſmodiques doux aux diaphorétiques; c'eſt dans ces circonſtances que fait des merveilles notre liqueur anodyne minérale, mêlée avec un quart d'eſprit bézoardique, de Buſſius. On ſe trouve auſſi très-bien de la poudre diaphorétique fixe, légerement nitrée, avec le cinabre, & un ou deux grains de pilules de Wildeganſius. C'eſt une vérité atteſtée & prouvée au long par Ettmuller, dans la diſſertation ſur la vertu diaphorétique de l'opium.

IV. Les poudres diaphorétiques ont ceci de particulier, que non-ſeulement elles augmentent la tranſpiration, mais qu'elles ont quelquefois la vertu laxative, & pouſſent notablement par les urines. Une infinité d'expériences m'ont appris que ma poudre bézoardique polycreſte, donnée le matin ou l'après-midi, fait faire quatre ou cinq ſelles, lorſqu'elle trouve des ſucs acides dans les premieres voies; ce qui fait beaucoup de bien aux vieillards & aux hypocondriaques. Quand on fait prendre la même poudre en entrant dans le lit, & que la peau n'eſt pas ſuffiſamment diſpoſée à la ſueur, comme dans le commencement des maladies catarrheuſes, elle excite ordinairement un écoulement d'urine abondant; & quand la peau eſt diſpoſée à la tranſpiration, elle produit ſouvent des ſueurs conſidérables.

Il eſt plus sûr & le remede opere plus efficacement dans les maladies aiguës & les fievres, lorſqu'il n'y a que peu d'acides dans les premieres voies; il eſt, dis-je, plus sûr de donner des diaphorétiques fixes & terreux à plus petite doſe, & on les mêle très-utilement avec le ſirop de limon, ou même le vinaigre de vin; car le vinaigre ſeul avec l'eau ne coagule pas, au contraire il réſout ſouvent & diſſipe les obſtructions cauſées par l'épaiſſiſſement des liqueurs; ce qu'il fait beaucoup plus puiſſamment, lorſqu'on le joint aux diaphorétiques. Frederic Hoffman, *Medicina rationalis ſyſtematica.*

Telle eſt la diſtinction qu'Hoffman met entre les ſudorifiques ou *alexipharmaques* & les diaphorétiques; & cette diſtinction eſt juſte & raiſonnée Les *alexipharmaques* ſont des remedes qui excitent dans le corps un grand mouvement & une grande chaleur, avec un orgaſme violent, qui tendent à en faire ſortir de force des ſueurs abondantes, & qui font par conſéquent à la nature une violence qui ne peut que lui nuire, & lui être préjudiciable; car elle ſe trouve privée par-là en bonne partie, des liqueurs les plus fluides qu'elle employeroit ſans la diſſipation qui s'en eſt faite, à entretenir le reſte de la maſſe en un juſte état de fluidité, à diſſiper les ſtagnations, à dégager les humeurs qui obſtruent les canaux & à chaſſer les matieres morbifiques au-delà des limites & du cours de la circulation. Les diaphorétiques au contraire, ſont des remedes qui picotent & ſollicitent au mouvement d'une maniere douce & peut-être réſolutive, qui aident par ce moyen & ſoulagent la nature dans l'exercice de ſes fonctions ſalutaires, & qui ne tendent en aucune façon à la troubler dans ſes opérations, ou à lui faire violence.

Pour rendre raiſon de la promptitude avec laquelle certains *alexipharmaques* excitent la ſueur; promptitude ſi grande qu'il n'eſt pas poſſible de les ſuppoſer déja mêlés avec le ſang; il faut conſidérer que ces remedes ſont compoſés de particules qui pénetrent rapidement & qui agiſſent avec force. Or ces particules venant à faire impreſſion ſur la membrane nerveuſe de l'eſtomac, cette impreſſion ſe tranſmet aſſez rapidement au fluide nerveux, ſuppoſé toutefois qu'il y en ait dans ces nerfs, & paſſe à l'inſtant de ce fluide aux branches des nerfs qui partent du même tronc & qui leur correſpondent. Mais l'eſtomac reçoit un grand nombre de nerfs des troncs deſcendans de la paire vague & de quelques branches qui partent immédiatement du plexus cardiaque formé par la même paire vague, & ſitué un peu au-deſſus du cœur, à qui ce plexus fournit des nerfs. Ainſi donc tout ce qui affecte les nerfs de l'eſtomac, doit affecter les nerfs du cœur; conſéquemment augmenter la force & la fréquence de ſes contractions, & en même tems la chaleur générale de tous les fluides agités par ces contractions: car on ne peut nier que la contraction étant plus grande, le mouvement doit être plus grand & le frottement augmenté. D'ailleurs le ſang ſera par cet accroiſſement de viteſſe produit dans ſa circulation, pouſſé plus fortement & plus fréquemment vers la ſurface du corps, il doit donc s'enſuivre promptement une évacuation plus abondante par les paſſages cutanés. Quand on ſeroit éloigné de penſer que ce qu'on entend communément par fluide nerveux ou par eſprits animaux exiſte réellement dans la nature, on ne peut nier l'exiſtence d'une ſubſtance, quelle qu'elle puiſſe être, qui ſoit le véhicule immédiat de la ſenſation & du mouvement: or quelle que ſoit cette ſubſtance, ſi on la met dans tout ce que j'ai dit, à la place du fluide nerveux, mon explication des effets prompts des *aléxipharmaques* ſe trouvera vraie.

ALEXIPPUS. *Alexippe* fut un des Medecins d'Alexandre le Grand, qui lui écrivit, à ce que Plutarque, raconte, une Lettre pour le remercier de ce qu'il avoit tiré Peuceſtas d'une maladie fort dangereuſe.

ALEXIPYRETICUM, ALEXIPYRETOS, & ALEXIPYRETUM, *Antipyrétique*, de ἀλέξω, *chaſſer*, & de πυρετὸς, *fievre*; tout remede qui chaſſe la *fievre*.

ALEXIR. *Elixir* ou remede préparé chymiquement. Ruland & Johnson.

ALEXITERIA. Ce terme pris à la lettre & dans le ſens d'Hippocrate, ne ſignifie rien de plus que remedes & ſecours en général. Cet ancien après avoir fait mention dans le premier Livre des maladies des femmes, du lait d'âneſſe & du vin, comme de remedes convenables dans une diſpoſition particuliere de la matrice, qu'il détermine, ajoute, καὶ τ' ἄλλα ἀλεξιτήρια *& d'autres remedes.* Et dans ſon Traité du régime dans les maladies aiguës, il dit à l'occaſion de quelques fâcheux ſymptomes occaſionnés par un uſage continuel de l'hydromel dans les maladies aiguës, ἀλεξιτήρια δὲ τούτου γεγγάφεται; *nous ſpécifirons les remedes propres dans ces cas.*

Mais les Auteurs modernes ont appliqué le mot *alexiteria* à des remedes contre la morſure des animaux venimeux, & même aux amuletes & aux charmes; en un mot à tout ce que l'on porte ſur ſoi, comme un préſervatif contre les ſuites fâcheuſes des poiſons, des enchantemens & des maléfices.

Quelques Ecrivains mettent la différence ſuivante entre les *alexiteria* & les *alexipharmaca*. Les *aléxipharmaques*, diſent-ils, ſont des remedes pour la cure des poiſons pris intérieurement; au lieu que les *alexiteria* ſont des remedes pour la cure des poiſons appliqués extérieurement; auſſi dérivent-ils le mot *alexiteres* d'ἀλέξω, *repouſſer*, & de θὴρ, *animal ſauvage & venimeux*. Mais cette étymologie paroît manquer de fondement; car le mot ἀλέξιτήρια paroît exactement ſynonime à *boetemata*, βοηθήματα, *aides, ſecours, remedes;* de même que ἀλέξασθαι eſt ſynonime à βοηθῆσαι *aider, ſecourir, aſſiſter*. Du reſte Galien s'en ſert indiſtinctement & leur attache les mêmes idées.

La Pharmacopée du College de Londres donne la deſcription ſuivante d'une eau qu'elle appelle *eau de lait Alexitériale;* & de quelques trochiſques, ſous le nom de *trochiſci Alexiterii*, *trochiſques Alexitériaux.*

Aqua lactis Alexiteria. Eau de lait Alexitériale.

Prenez *de reine des prés, de chardon beni, de galega,* } *ſix poignées de chacun,*
de mente, d'abſinthe, } *cinq poignées de chacun,*
de rue, trois poignées, d'angélique, deux poignées;

Mettez par-deſſus, après que vous aurez broyé le tout, environ douze pintes de lait, & le diſtilez au feu de ſable.

Trochiſci Alexiterii. Trochiſques Alexitériaux.

Prenez *de la racine de Zédoaire, de racine de ſerpentaire de virginie, de la poudre de pate d'écreviſſes,* } *de chacune une dragme & demie,*
de l'écorce extérieure de citron ſéchée, de ſemence d'angélique, } *de chacun une dragme,*
de bol d'armenie, une demi-dragme, de ſucre candi blanc, le poids du tout;

Réduiſez tous ces ingrédiens en une poudre fine, enſuite faites-en avec une quantité ſuffiſante de mucilage de gomme adraganth préparée avec de l'eau thériacale, une pâte propre pour des trochiſques.

On trouve cette préparation de *trochiſques Alexitériaux* dans la premiere édition de la Pharmacopée du Collége de Londres, telle à peu près que Schroder l'avoit donnée dans ſa Pharmacopée Medico-Chymique. Elle n'avoit point été changée dans toutes les éditions ſuivantes, excepté dans la derniere, où on l'a bien corrigée. La racine de ſerpentaire de Virginie y a été introduite tout récemment; & on en a banni pluſieurs ingrédiens trop deſagréables au gout, pour être employés ſous la forme de *trochiſques*, ſurtout la gentiane. On y a mis les plus forts en moindre proportion avec les autres, & par conſéquent on l'a éloignée de ſa deſtination principale; car il paroît qu'on l'a regardée dans ſon origine comme un préſervatif contre le venin peſtilentiel. *Pharmacopée de Londres par Quincy.*

ALEZARAM, *Leſſive du Plomb; Lotura plumbi.* Ruland. Jonhson.

ALF

ALFACTA, *Diſtilation.* Ruland. Jonhson.

ALFADIDAM, Les ſcories de l'or, du fer ou du cuivre; ce terme ſignifie auſſi *cuivre brûlé.* Castelli d'après Ruland & Jonhson.

ALFASIT ou ALVASIT, (*Teſta*) *Pot de terre.* Ruland.

ALFATIDA, *Cuivre brûlé*, ou *lame de cuivre*, ou *batiture de cuivre. Laminatura*, où *lamina cupri.* Ruland & Jonhson.

ALFATIDE, *Sel ammoniac.* Ruland.

ALFESERA ou ALPHESERA. C'eſt le nom d'une confection décrite par Méſué, & qu'on dit être bonne dans les affections ſpaſmodiques des nerfs. Il eſt dérivé de *al* particule arabe, & du mot *pheſera* ou *feſera*, racine de la Bryoine appellée *Vitis alba.* Castelli.

ALFOI, *Sel ammoniac.* Castelli d'après Ruland.

ALFUSA, *Tuthie.* Castelli d'après Ruland.

ALG

ALGA, *Algue.* Plante marine ainſi nommée par les Auteurs.

Φύκος θαλάσσιον, Dioſcor. *Alga*, Offic. Graſſ. Wrack. Ger. Emac. 1569. *Alga & ulva*, Chab. 569. *Alga anguiſolia vitrariorum*, C.B. 364. J.B. 3.794. Raii, Hiſt. 1. 75. *Fucus marinus, ſive Alga marina graminea*, Park. 1291. Hiſt. Oxon. 3. 647. Raii Synop. 7. Graſſ. Wrack. Dale.

Il y a trois eſpeces d'*algue*; l'une eſt large, l'autre eſt oblongue & rougeâtre; la troiſieme eſt blanche; elle croît en Crete le long des bords de la mer; elle porte une aſſez belle fleur, & elle ne ſe corrompt point.

Toutes les eſpeces d'*algue* ſont rafraîchiſſantes; les cataplaſmes qu'on en fait ſont très-efficaces dans la goutte & dans les inflammations. L'*algue* n'eſt bonne que quand elle eſt humide.

Nicander met l'eſpece rougeâtre au rang des Alexi-Pharmaques. Quelques Auteurs l'ont priſe pour le fard dont les femmes font un ſi grand uſage: mais ils ſe ſont trompés; le fard, ou *fucus*, eſt une racine qui porte ce nom, & qui eſt propre à l'uſage que les femmes en font. Dioscoride. *Lib. IV. c.* 100. *Copié par Oribaſe, Med. Coll. Lib. XII.*

* Alga saccha rifera islandica: cette eſpece d'*algue* croît dans la mer d'Iſlande; elle eſt aſſez reſſemblante à l'*algue* à feuilles étroites des verriers; ſes feuilles ſont cependant plus graſſes & plus jaunes. Elle tient par des racines aux rochers, & ces mêmes racines donnent de nouvelles feuilles en la place de celles qu'on a arrachées. Lorſque la mer les a pouſſées ſur le rivage, ce n'eſt qu'après y avoir ſéjourné quelque tems que ces feuilles ſe couvrent d'une pouſſiere farineuſe, que les naturels du pays recueillent avec ſoin, & qu'ils mêlent avec leurs alimens au lieu de ſucre. On recueille auſſi ces feuilles, on les fait macérer quelque tems dans de l'eau de pluie ou de fontaine, & elles donnent alors ce ſucre dont je viens de parler, qui eſt très-doux au gout. Les brebis ſont fort avides

de

de ces feuilles; & celles qui s'en nourriſſent, deviennent exceſſivement graſſes. Cette plante miſe en diſtilation dans une cornue, donna d'abord une liqueur très-approchante du phlegme que donne le tartre dans ſa diſtilation. Cette liqueur fut ſuivie d'une huile épaiſſe & fétide. Le réſidu de la maſſe brûlé à feu ouvert, donna un ſel lixiviel en grains preſque cubiques, qui avoit la même ſaveur que les autres ſels alcalis, qui fermenta violemment avec les acides, & qui précipita l'argent tenu en diſſolution dans l'eau forte ſous la forme d'une poudre blanche. ACT. HAFN. I. *p.* 119. III. *p.* 165. 172.

L'*algue*, qu'on appelle auſſi βρύον θαλάσσιον, mouſſe de mer, & φύκος, eſt un compoſé de parties aqueuſes & terreuſes, d'une nature froide; car elle eſt aſtringente au gout & froide au toucher. ORIBASE, *Med. Coll. L. XV. c.* 1.

Priſe verte & humide tout au ſortir de la mer, elle rafraîchit extraordinairement; quant à ſon aſtringence, elle eſt modérée. ORIBASE, *de Virt. Simpl. L. II. c.* 1. AETIUS, *Tetr. I. ſerm.* 1.

L'*algue* eſt un genre de plante qui naît dans les eaux. Il y en a de beaucoup d'eſpeces. La plupart pouſſe des feuilles reſſemblantes à celles du *gramen*; d'autres des filamens qui reſſemblent à des cheveux.

L'*algue* commune eſt une plante marine, dont les feuilles ſont longues d'environ deux à trois piés, molles, faciles à rompre, d'un verd obſcur, étroites, les unes plus, les autres moins, reſſemblantes à des courroies ou aiguillettes. Cette plante croît en grande quantité le long des bords de la mer méditerranée & ailleurs. Les payſans la font ſécher, & en tirent un fort bon fumier pour les terres; les Verriers & les Parfumeurs en enveloppent leurs bouteilles.

On en fait auſſi du verre ainſi que du kali; car elle contient beaucoup de ſel.

Elle eſt apéritive, vulnéraire & deſſiccative. On dit qu'elle tue les puces & les punaiſes. LEMERY, *des drogues*.

ALGALI, *Nitre*. RULAND. JONHSON.

ALGAMET, *Charbon*. RULAND. JONHSON.

ALGARAB ou GARAB, *Anchilops*. AVICENNE. SENNERT. *Tom. II.* Voyez *Anchilops*.

ALGAROTH. Voyez *Algeroth*.

ALGATIA, (*Cibetta.*) *Civette*. JONHSON.

ALGEDO. C'eſt le nom d'un accident qui arrive quelquefois dans la gonorrhée virulente, & dont Cockburn a donné la deſcription ſuivante.

De tous les accidens qui arrivent dans le cours d'une gonorrhée, il n'y en a point qui ſoit accompagné de douleurs plus violentes, ni qui ait des ſuites plus fâcheuſes que la ſuſpenſion de l'écoulement, peu après qu'il a commencé; ce que l'on peut appeller proprement *Algedo*. Cependant je ne connois aucun Auteur qui en ait fait mention. Cette inattention ou négligence fait tort à leur ſincérité ou à leur exactitude; & s'accorde mal avec l'opinion qu'ils prétendent nous donner, qu'ils ont rapporté tous les ſymptomes qui ſe manifeſtent dans la pratique de la gonorrhée. Muſitanus paroît ſeul avoir obſervé quelque choſe d'approchant: mais il s'eſt trompé en plaçant l'*algedo* entre les choſes qui précedent la caroncule. Il y a tout lieu, dit-il, d'appréhender la formation d'une caroncule, *ex prægreſſâ fœdâ gonorrhœâ, quâ modò ſtranguriam, modo dyſuriam, jam iſchuriam infert.* Mais j'ai remarqué, que ſi la gonorrhée ne prend pas le cours ordinaire qui lui eſt propre; que ſi elle continue à fournir une auſſi petite quantité de matiere que quand elle a commencé, ou que ſi elle s'arrête ſans aucune cauſe ſenſible & apparente, ſans qu'il y ait de la faute ſoit de la part du malade, ſoit de la part du Medecin; alors il ſurvient une violente inflammation dans les glandes, & des douleurs inſupportables qui partent de l'anus, & quelquefois des teſticules, ſans qu'on y apperçoive aucun gonflement, & plus communément encore de la veſſie; & ces dernieres ſont toujours accompagnées de fortes envies d'uriner: mais ſi l'on urine, c'eſt en très-petite quantité & avec beaucoup de peine. Ces ſymptomes que nous venons de rapporter, ſont des ſuites évidentes de la nature de la gonorrhée, ou de la liqueur qui coule des lacunes de l'uretre. Car ſi la liqueur infectée des lacunes eſt arrêtée par des applications ou d'autres remedes quels qu'ils ſoient, ou ſi elle devient plus épaiſſe & moins coulante par quelque révolution de la maladie, enſorte que l'irritation qui naît de ſa corruption, n'excite pas un écoulement ſuffiſant; alors la liqueur n'en ſera que plus corrompue & plus acre: mais cette liqueur acre étant continuellement appliquée aux conduits excrétoires des glandes, & à la partie membraneuſe de l'uretre, doit cauſer l'inflammation & la douleur.

La douleur étant une fois produite dans l'uretre, il n'eſt pas difficile de concevoir comment elle ſe tranſmet dans la veſſie, & dans les autres parties dont nous avons fait mention: car l'uretre eſt un canal continu juſqu'au cou de la veſſie; l'inflammation occupe bientôt toute ſa longueur, ſe communique à la veſſie, & avec elle la douleur; c'eſt par la même raiſon que les vaiſſeaux déférens, & les véſicules ſéminales qui s'ouvrent dans l'uretre, partagent l'inflammation & portent la douleur dans les teſticules. Quant à l'anus, la douleur y eſt cauſée par le moyen des muſcles accélérateurs du penis qui vont ſe terminer à cette partie, & par l'anaſtomoſe des vaiſſeaux.

Mais pour expliquer plus clairement ces ſymptomes, & jetter en même tems plus d'évidence ſur la maniere dont nous nous conduirons dans la cure, nous allons commencer par rendre raiſon de ces fréquentes envies d'uriner; de la difficulté qu'on éprouve à lâcher de l'eau, & de la petite quantité d'urine qu'on rend. La raiſon de ce ſymptome, eſt que le cou de la veſſie étant extremement enflammé, eſt très-vivement irrité par l'acreté ſaline des urines, & cette irritation produit de fréquentes envies d'uriner: mais la veſſie étant elle-même enflammée, elle en eſt d'autant moins propre à expulſer les urines que ſon inflammation eſt conſidérable; & nous pourrions encore ajouter, que la quantité de l'urine expulſée en eſt auſſi d'autant plus petite, & ſe fait d'autant plus douloureuſement. Mais quoique l'inflammation du cou de la veſſie & de la veſſie même la tienne très-exactement fermée, elle ne laiſſe pas de céder à l'irritation, & de s'ouvrir. Alors le malade urine: mais ce n'eſt pas ſans peine qu'il urine, ni en grande abondance.

La fréquente irritation de la veſſie par l'acreté de l'urine, eſt la cauſe des douleurs vives & réitérées que le malade reſſent en urinant, & qui conſtituent le ſymptome le plus conſtant de la rétention de la matiere virulente; car quoique les élancemens à l'anus & aux teſticules proviennent & ſoient une continuation de l'inflammation de l'uretre, de même que la douleur à la veſſie; cependant la cauſe de ces élancemens étant moins directe, ils ſont moins conſtans.

Les douleurs produites dans les parties adjacentes à la partie affectée, naiſſent de l'irritation même de la partie affectée, ou de la compreſſion que cette partie exerce ſur les parties adjacentes; enſorte que l'inflammation eſt la cauſe réelle, tant des douleurs aux parties adjacentes, qu'à la partie affectée. Je n'inſiſterai pas davantage là-deſſus, parce que nous avons tous les jours des exemples de la communication de la douleur d'une partie affectée à une partie contigue. La douleur peut paſſer de l'extrémité du doigt, non-ſeulement juſqu'au milieu du bras par le moyen des muſcles fléchiſſeurs communs; mais encore affecter d'autres muſcles par la raiſon de contiguité, & ſe porter beaucoup au-delà de l'origine d'aucun des muſcles du doigt, à des parties qui ſeront conſéquemment fort éloignées de la partie affectée.

Mais ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que des parties affectées par l'inflammation de l'une ou de l'autre, établiſſent entre elles une communication de douleur, &

ſe collent & s'attachent l'une à l'autre. L'adhéſion des poumons à la pleure, celle d'un inteſtin au péritoine, & toutes les adhéſions d'autres parties qu'on a lieu d'obſerver dans la diſſection des cadavres, ſurtout de perſonnes mortes de maladies, ſont des affections de cette nature.

Tous les ſymptomes douloureux dont nous avons parlé, ſont produits par la retardation de l'écoulement de la liqueur des lacunes de l'uretre; liqueur dont l'acreté & la corruption ſont encore augmentées en raiſon de la petite quantité qui s'en trouve alors, comme nous le démontrerons plus bas. Or cette liqueur acre étant continuellement appliquée à l'uretre par ſon ſéjour dans les lacunes qui s'étendent parallelement à ſa membrane intérieure, la douleur augmente de moment en moment en violence; ce que nous devons nous propoſer d'expliquer, c'eſt, pourquoi l'écoulement eſt retardé, l'acreté de la liqueur & l'irritation qu'elle cauſoit étant ſuffiſantes pour exciter l'écoulement dans le commencement de la maladie, & étant maintenant, ſelon moi, très-augmentées. Les cauſes, dira-t'on, croiſſant en force, produiſent des effets proportionnés à cet accroiſſement. On m'accordera ſans peine que les injections & les remedes qui ont quelque qualité aſtringente, & qu'on prend intérieurement, peuvent par eux-mêmes réprimer l'écoulement de la liqueur corrompue. Il y a plus, ils en ſont tellement capables, que s'il arrive interruption dans l'écoulement, après en avoir fait uſage, on ne cherche point d'autre cauſe de cette interruption. Nous pouvons donc poſer pour conſtant, que quoique la liqueur ait le degré de corruption & d'acreté néceſſaire pour produire l'écoulement, la force de ces remedes eſt plus que ſuffiſante pour empêcher cet effet.

Mais je vais indiquer une cauſe de l'interruption de l'écoulement, qui, pour n'avoir point encore été accuſée de cet accident, n'y contribue pas moins réellement; c'eſt l'épaiſſiſſement & la groſſiereté extraordinaire que la liqueur des lacunes acquiert dans cet état de corruption; deux modifications qui en ſuppriment entierement l'écoulement ou qui ne lui permettent de ſe faire qu'en très-petite quantité: cette groſſiereté de la liqueur des lacunes provient dans un très-grand nombre de maladies, de la viſcoſité même du ſang. Mais l'épaiſſiſſement du ſang, dans la fievre, par exemple, eſt évidemment cauſée par la ſuſpenſion générale des ſécrétions dans ce cas; Hipocrate a obſervé que dans le commencement d'une fievre les ulceres ſe ſechent; à quoi j'ajouterai qu'il en eſt de même des écoulemens. Dans les grands friſſons, lorſque la fievre s'empare du corps & dans d'autres maladies, la liqueur des lacunes devient ſi épaiſſe que ſon écoulement n'augmente preſque point, quoique ſa corruption ſoit alors exceſſive, & conſéquemment l'irritation qu'elle cauſe dans les glandes & dans leurs conduits excrétoires, beaucoup plus conſidérable qu'auparavant. Voilà la ſource de tous les accidens dont j'ai fait mention.

Quelques Praticiens dont on ne peut conteſter l'habileté, ont connu tout le danger que le malade couroit & toute la peine qu'ils auroient à le tirer d'affaire, lorſque l'écoulement venoit à être retardé par une fievre; dans cette conjoncture, ils en attribuoient la lenteur, & la diminution dans la quantité de matiere qu'il fourniſſoit, à la chaleur de la fievre; en vertu de laquelle la liqueur avoit été comme repompée; mais dans le vrai, la lenteur & l'interruption même de l'écoulement qu'ils attribuoient à la chaleur de la fievre, n'étoient qu'une ſuite de l'épaiſſiſſement des liqueurs & de leur peu d'aptitude à couler.

La ſuppreſſion de l'écoulement étant quelquefois accompagnée de la formation d'un chancre intérieur; on eſt tenté de lui attribuer les terribles ſymptomes dont il s'agit toutes les fois qu'ils ſurviennent. Mais on ne fait pas attention que rarement les chancres cauſent des douleurs très-conſidérables; qu'ils ne commencent a infecter la liqueur des lacunes que lorſqu'ils commencent à ſe diſſoudre, & que cette liqueur n'étant point infectée, tant que le chancre eſt dur & ne ſupure pas, on ne devroit point voir paroître les terribles ſymptomes que nous avons à expliquer. L'expérience journaliere des effets des chancres intérieurs ne laiſſe aucun doute là-deſſus.

De tout ce que nous avons dit, il réſulte que l'inflammation & les douleurs dans l'uretre, dans ſes glandes, la veſſie, les teſticules & l'anus ſont des ſuites de l'acreté ſeule de la liqueur enfermée dans les lacunes; conſéquemment que dans la cure de ces ſymptomes, il ne faut pas avoir uniquement égard à l'inflammation de ces parties; & que le but principal qu'on doit ſe propoſer, c'eſt de procurer la ſortie de la liqueur enfermée. Je ne connois aucune maladie, où il ſoit plus ridicule de s'attacher ſeulement aux ſymptomes (& il y en a où cela le ſeroit beaucoup comme l'on ſait) que dans le cas préſent. Les ſaignées, les émulſions, & les autres rafraîchiſſans que l'on a ſi fort en récommandation ne ſont donc d'aucun avantage ſi l'on ne joint la ſaignée avec les bains; je ne doute point que le malade alors ne s'en trouve fort bien; en ce que ces remedes donneront lieu aux lacunes de ſe dégorger, & de ſe vuider de la liqueur acre qui y ſejournoit, & non parce qu'ils étoient propres à diſſiper l'inflammation; cette inflammation n'eſt que le ſymptome; la cauſe, c'eſt l'interruption de l'écoulement. C'eſt donc à cette interruption qu'il faut principalement remédier. Tant il y a de différence entre la pratique dirigée par des analogies haſardées & une experience aveugle, & la pratique que l'expérience dirige ſous les yeux de la raiſon.

Rien n'indiquant avec plus de clarté la méthode de traiter une maladie que la connoiſſance de ſes cauſes; après avoir démontré que l'interruption de l'écoulement produit tous les ſymptomes fâcheux quil eſt queſtion de diſſiper; & que cette interruption provient de la groſſiereté de la matiere, cauſée ſoit par l'état actuel du ſang, ſoit par l'effet accidentel des remedes ſur les liqueurs contenues dans les lacunes; j'eſtime que la meilleure méthode de traiter un malade dans cet état, c'eſt d'atténuer les liqueurs; ce dont on viendra plus facilement à bout, ſi ſon épaiſſiſſement eſt occaſionné par des remedes, que s'il provient de quelques-unes des cauſes dont j'ai fait mention ci-deſſus, à l'occaſion des ſymptomes de l'inflammation & de la douleur.

Pour diſſiper ces ſymptomes, je ne peux rapporter, comme on le fait ordinairement, les remedes employés par les autres Auteurs; aucun d'eux n'en ayant parlé, ſoit parce qu'ils ne les avoient point obſervés; ſoit que les ayant obſervés trop tard, ils aient craint de s'expoſer à des réflexions deſavantageuſes, en rapportant la méthode qu'ils avoient ſuivie; mais comme je tombai moi-même dans pluſieurs fautes conſidérables, comme on le verra par les hiſtoires ſuivantes, lorſque ces accidens ſe préſenterent à moi pour la premiere fois, je me flate que la ſincérité avec laquelle je les avoue, diſpoſera à croire ce que je rapporterai, de la maniere dont je me conduiſis dans la ſuite, & des effets dont elle fut ſuivie.

PREMIERE OBSERVATION.

Au mois d'Août 1716. je fus appellé auprès d'un homme qui avoit été malade fort long-tems d'une gonorrhée qu'on avoit enfin preſque arrêtée par une injection d'eau de plantain, de miel roſat & de ſucre de ſaturne. Il avoit contracté cette maladie dans un pays éloigné, où elle avoit été arrêtée pour la premiere fois. La matiere qui s'écouloit encore en petite quantité étant d'une couleur extrémement verte, & le gland fort enflammé; je conjecturai que l'inflammation s'étendoit depuis les premieres lacunes de l'uretre, juſqu'au cou de la veſſie; enſorte que ce que j'avois à faire de mieux, c'étoit de faciliter l'écoulement.

Pour cet effet, j'ordonnai un ſcrupule d'æthiops minéral, avec dix grains d'extrait de gayac, à prendre tous les ſoirs en entrant dans le lit; au bout de deux ou trois jours, l'écoulement augmenta & les douleurs ceſſerent.

SECONDE OBSERVATION.

J'eus occaſion d'obſerver le ſymptome que j'ai nommé *algedo* au mois d'Août de l'année 1716. Un homme s'adreſſa à moi pour le traiter d'une gonorrhée : mais m'étant apperçu qu'il avoit une fievre continue, je lui recommandai de s'en retourner chez lui, & de ſe mettre au lit.

Je le vis le lendemain au matin. Quoiqu'il y eût cinq jours que ſa gonorrhée s'étoit déclarée; cependant la matiere qui s'écouloit étoit en fort petite quantité. Le gland étoit prodigieuſement enflammé, & la fievre qui avoit commencé depuis une quinzaine de jours, continuoit. C'étoit une eſpece de fievre lente.

Je lui dis que les conjonctures dans leſquelles il ſe trouvoit ne laiſſoient point à choiſir entre les méthodes de traiter ſa gonorrhée; & que la ſeule qui convînt, tant que la fievre dureroit, c'étoit les injections appropriées. Mais comme il me paroiſſoit quelque choſe de ſingulier dans cette gonorrhée, je ne jugeai point à propos de ſuivre cette méthode nouvelle dans un cas ſujet à une auſſi grande diverſité d'évenemens que celui qui ſe préſentoit, & de l'expoſer par un défaut de ſuccès à quelque diſcrédit qui n'auroit pas manqué de rejaillir ſur moi. Cependant afin que la corruption ou le virus ne paſſât point dans le ſang, en négligeant de le combattre; je crus que le moyen le plus ſûr de prevenir ce malheur étoit de traiter & de guérir la fievre le plus promptement qu'il ſeroit poſſible.

Tout alloit à merveilles, & je me ſavois très-bon gré d'avoir pris le parti de commencer par diſſiper la fievre; une choſe toutefois m'étonnoit, c'eſt que l'écoulement n'augmentoit point à meſure que la fievre diminuoit; au contraire il alloit toujours en diminuant, & enfin mon malade commençoit à ſe plaindre d'une difficulté d'uriner, &avoit de fréquentes envies de piſſer. En quinze jours de tems, la fievre diſparut : mais la ceſſation de la fievre ne me permettoit pas encore d'entreprendre la cure de la gonorrhée qui continuoit dans l'état où je viens de la laiſſer. Mon malade ayant gardé encore la chambre pendant trois ou quatre jours; comme nous étions dans la ſaiſon chaude de l'année, il lui prit envie d'aller faire un tour dans un jardin voiſin, quoique le vent fût à l'orient & que le jardin fût ſur le bord de la riviere. Il eut froid; & les envies & la difficulté d'uriner devinrent ſi violentes qu'il paſſa une fort mauvaiſe nuit, & qu'il me fit appeller de très-grand matin.

En examinant ces ſymptomes, je ne doutai point que la veſſie ne fût enflammée; mais je n'imaginai point que cette inflammation provînt de celle d'une autre partie. C'eſt pourquoi j'ordonnai des émulſions, la bain, la ſaignée, & les clyſteres, en un mot tout ce qui pouvoit appaiſer ce ſymptome. Mais la douleur étoit exceſſive; les clyſteres qu'il prenoit étoient fort petits; & pour lui procurer un peu de repos & de calme, on y mettoit cinq grains d'opium. En effet, ces remedes lui donnerent quelque ſoulagement : mais comme il étoit peu conſidérable, on me donna un collegue qui convenant avec moi qu'il y avoit inflammation à la veſſie, ne changea point la méthode que j'avois ſuivie; nous ne fîmes que changer de remedes, nous perſiſtames dans les mêmes vues; à la vérité avec auſſi peu de ſuccès qu'auparavant.

La douleur s'étendant de tems en tems par élancemens juſqu'à l'anus, mon confrere ſoupçonna que ce ſentiment étoit cauſé par des hémorrhoïdes; pour moi, j'opinai que la douleur à l'anus y étoit tranſmiſe de la veſſie; j'en dis tout autant de celle qu'il éprouvoit dans un de ſes teſticules. Mon Collegue, faiſant tous les jours de nouvelles conjectures, s'aviſa de dire qu'il pouvoit bien y avoir quelque carnoſité; j'eus beau lui répréſenter qu'une carnoſité ne pouvoit s'être formée en ſi peu de tems, il perſiſta; & notre diviſion fit qu'on me propoſa d'appeller un troiſieme. J'y conſentis d'autant plus volontiers que la perſonne qu'on avoit en vue, avoit la réputation d'honnête homme & d'habile homme. Je ne le connoiſſois pas perſonnellement; mais cela me ſuffiſoit. Nous ne nous étions point encore trouvés enſemble vis-à-vis du malade, lorſqu'il rendit avec les urines une grande quantité de matiere purulente, & une parcelle de chair corrompue. Nous conclûmes mon Collegue qu'on avoit appellé dernierement & moi, à exciter l'écoulement; c'étoit en effet ce que nous pouvions nous propoſer de mieux. Il convint qu'il ne s'étoit jamais préſenté à lui aucun cas de cette nature, & qu'il falloit que la matiere de la gonorrhée eût été attirée par la fievre. J'ajoutai qu'elle avoit été certainement la cauſe de la ſuſpenſion de l'écoulement, expoſant les choſes comme j'ai fait plus haut, en expliquant les différens ſymptomes de douleur à la veſſie, à l'anus & aux teſticules, par les raiſons que j'ai alléguées pls haut. Mon nouveau Collegue convint en préſence du malade de la juſteſſe de mes raiſonnemens, & de la réalité de la cauſe que je donnois aux différens accidens qui étoient arrivés. Il prit occaſion de-là pour déclarer au malade que de quelque autre maniere qu'on eût traité ſa gonorrhé, il eût couru le danger de perdre la vie, ou de contracter la vérole.

La méthode que nous ſuivîmes pour provoquer l'écoulement; ce fut d'ordonner les remedes mercuriels & les purgations fréquentes.

Prenez *de mercure doux, quinze grains;*
de laudanum ſolide, un grain,
de conſerve de roſes ſeches aſſez pour faire un bol, à prendre ſur le point de ſe mettre au lit; ce qu'on répetera les deux nuits ſuivantes.

Prenez *de la décoction de follecules de ſené, quatre onces,*
de manne de Calabre, une demi-once.

Faites-en une potion à prendre le matin après le dernier bol.

Nous ſuivîmes cette méthode pendant un mois entier avant que les douleurs fuſſent parfaitement diſſipées; pendant tout ce tems, l'écoulement fut peu conſidérable. Le malade fut obligé de continuer l'uſage des émulſions, & de s'en tenir au bouillon & aux autres liqueurs adouciſſantes que nous avions d'abord ordonnées pour l'inflammation, qui ſuffiſoient alors pour la calmer; mais qui n'étoient pas capables de la faire ceſſer. Lorſque la difficulté d'uriner fut levée, le petit écoulement fut traité & guéri comme un autre.

TROISIE'ME OBSERVATION.

Dans le même mois de la même année, je reçus une lettre d'une perſonne de province, qui me conſultoit ſur une douleur inſupportable qu'elle reſſentoit, lorſqu'elle lâchoit de l'eau; & ſur les envies fréquentes qu'elle avoit de piſſer, n'urinant jamais qu'en très-petite quantité. Elle ajoutoit qu'avant que d'avoir la veſſie attaquée, elle avoit reſſenti des douleurs dans les teſticules & à l'anus; & que tous ces accidens avoient commencé depuis qu'une gonorrhée qui s'étoit déclarée le matin, s'étoit arrêtée l'après-midi du même jour.

Les ſymptomes devinrent ſi fâcheux & en ſi peu de tems, que ce malade fut obligé de partir pour Londres, avant que d'avoir reçu ma réponſe. A peine fut-il arrivé qu'il me fit appeller & qu'il m'expoſa ſon état. Il étoit évident que tous ces ſymptomes partoient d'une ſeule & unique cauſe; la ſuſpenſion de l'écoulement, & cela par un froid exceſſif qu'il avoit ſouffert. Je travaillai

ſur le champ à provoquer l'écoulement, avec les bols de mercure doux, dont j'ai parlé ci-deſſus. Il en prit quatre fois de ſuite, après quoi il ſe purgea avec la potion que j'avois ordonnée dans le cas précédent. Je lui fis uſer de la boiſſon la plus adouciſſante que je pus compoſer; obſervant qu'elle ne fût point diurétique. Quant à ſa nourriture, ce fut en grande partie le bouillon. Quinze jours de ce régime n'apporterent toutefois aucune diminution dans les douleurs. Les ſymptomes étoient tout auſſi terribles qu'en commençant. J'eus recours à des remedes mercuriels plus énergiques, & j'ordonnai pour tous les matins un bol de huit grains de turbith minéral; ce bol n'ayant procuré aucune évacuation ni par haut ni par bas, j'augmentai la doſe qui parvint à quatorze grains, dans le cours d'une quinzaine de jours. Cette doſe, extremement forte, comme on voit, procura deux ou trois ſelles, mais ne fit point vomir. Je me ſerois plutôt déterminé à faire ſaliver ce malade, que de continuer l'uſage d'un remede ſi violent & ſi fortement doſé; mais quelques affaires dont il étoit alors chargé, ne lui permirent pas de changer de traitement; nous ſuivîmes celui par lequel nous avions commencé pendant un mois ou cinq ſemaines, ſans qu'il en reſſentît, pendant ſon cours, un ſoulagement bien conſidérable. Cependant au bout de ce tems, les élancemens à l'anus ceſſerent, il urina librement & ſans la moindre douleur; il crut encore reſſentir quelque douleur dans un de ſes teſticules; l'écoulement continua pendant trois ou quatre jours, mais en très-petite quantité: enfin il s'arrêta de lui-même.

Lorſque nous fûmes parvenus à ce point, je le fis purger quatre ou cinq fois, laiſſant toujours un jour de repos entre chaque jour de purgation. Après toutes ces purgations, je lui ordonnai quinze grains de turbith minéral, deux fois la ſemaine, pendant quinze jours, à quoi je fis ſuccéder une forte décoction des bois dont il fit uſage pendant ſix ſemaines de ſuite.

Malgré la grande quantité de mercure que ce malade avoit priſe, & le régime exact qu'il obſervoit par rapport aux alimens; quatre mois après cette maladie, tout ſon corps ſe couvrit de boutons; il ne ſe plaignit d'aucune douleur, la ſeule qu'il reſſentît de tems en tems, c'étoit un léger élancement dans un de ſes teſticules. Ce nouvel accident nous fit connoître la néceſſité de recourir à la ſalivation, pour une cure plus entiere; ſes affaires lui permettant alors d'entrer dans ces nouveaux remedes, il ne différa point. Il ſaliva trois livres par jour pendant un mois, & à peu près une livre & demie par jour pendant trois ſemaines; il ne ſentit ſur la fin du traitement aucune douleur, il ſe crut parfaitement guéri: auſſi l'étoit-il, quoique ſix ſemaines ou environ après être ſorti de la ſalivation, il ſe jetta encore ſur ſes bras & ſur ſes cuiſſes des boutons; mais que le mercure diaphorétique de Paracelſe firent diſparoître. COCKBURN, *de la Gonorrhée.*

ALGEMA, Ἄλγημα. *Peine, douleur.* Hippocrate fait auſſi quelquefois ſignifier à ce mot la maladie qui cauſe la douleur. Il ſe rencontre dans cet Auteur en une infinité d'endroits.

ALGEMET, *Charbons.* RULAND.

ALGERIÆ, *Algerie.* (*Calx*), *chaux.* RULAND, JONHSON.

ALGEROTH. *Mercurius vitæ, mercure de vie.* Préparation d'antimoine & de *mercure* ſublimé, ainſi nommée d'*Algerothos*, Medecin de Verone. CASTELLI.

* Ce n'eſt autre choſe qu'une précipitation du beurre d'antimoine ſous la forme d'une poudre, par le moyen de l'eau chaude. Cette poudre eſt violemment émétique.

ALGOIDES. Plante aquatique que M. Vaillant décrit de la maniere ſuivante.

Algoides vulgaris, Potamogeton capillaceum, capitulis ad alas trifidis. B. Pin. 193. Prod. 101. Raii Hiſt. 1. 190. n°. 12. *Item, Potamogeito affinis, graminifolia aquatica.* Raii ibidem, n°. 13. *Itemque Potamogiton omnium minimum graminis facie capillaceum, filiculis curvulis binis, teruis, dorſo dentato*, Hort. Cath. ejuſdem Raii. Hiſt. 3. 122. *Potamogeito ſimilis, ramoſa, & ad geniculà Polyceratos*, Pluk. Tab. 102. Fig. 7. *Equiſetum Polygonoides, aquis innatans; Potamogeitonis tenuifoliæ facie, ad genicula vaſculiferum.* Hiſt. Oxon. 3. 621. n°. 20. ALGUETTE.

Il eſt étonnant qu'une herbe qui eſt ſi commune dans nos eaux, ne ſoit pas rapportée dans l'Hiſtoire des Plantes qui naiſſent aux environs de Paris.

On doit remarquer, 1°. Qu'encore que M. Rai ne fut pas de ces Botaniſtes, qui, ſans néceſſité, ſe plaiſent à multiplier les eſpeces, il en a cependant fait trois de celle-ci, comme on le voit par les citations des différens ſynonimes que nous y avons joints. 2°. Que quoiqu'il faſſe entrer dans le caractere du *Potamogeiton*, les fleurs diſpoſées en épi, & qu'il ait obſervé que celles de cette plante deſquelles il n'a pas connu la ſtructure, ſont diſperſées le long des tiges & des branches, il n'a pas laiſſé de la réduire ſous cet ancien genre, d'où à la vérité il l'a enſuite excluſe, tant dans la derniere édition du *Synopſis*, que dans celle de ſa *Méthode.* 3°. Que ſi cet Auteur n'a vu que deux ou trois ſiliques ou petites cornes (car c'eſt ainſi qu'il nomme ce que j'appelle capſules) à chaque nœud de la plante, c'eſt qu'il en étoit tombé ou avorté quelqu'une, puiſqu'on y en compte ordinairement cinq, & quelquefois même juſqu'à ſix.

Comme ce genre de plante naît au fond des eaux, & que ſes feuilles reſſemblent à celles de l'*alga*, j'ai cru que le nom d'*Algoides* lui conviendroit mieux que tout autre. Celui d'*Alguette* qui vient d'algue, comme ſi l'on diſoit petite algue, lui a été donné par la même raiſon. *Mém. de l'Acad. Roy.* 1719.

ALGOS, Ἄλγος, ou ALGEMA. Voyez ce dernier.

A L H

ALHAGI. C'eſt l'*Agul* & *Almagi arabibus, planta ſpinoſa mannam reſipiens.* J. B. *Geniſta ſpartium ſpinoſum foliis polygoni.* C. B. *Spinoſum Syriacum.* Park.

Cette plante croît à la hauteur d'une coudée & plus; elle eſt fort branchue; un nombre prodigieux d'épines extremement pointues, foibles & pliantes l'hériſſent de tous côtés; ſur ces épines naiſſent différentes fleurs de couleur de pourpre. Lorſque ces fleurs tombent elles font place à de petites gouſſes longues, rouges, reſſemblantes à celles du genet piquant, pleines de ſemence de la même couleur que la gouſſe.

Les Habitans d'Alep recueillent ſur cette plante une eſpece de manne, dont les grains ſont un peu plus gros que ceux de la coriandre.

Elle croît en buiſſon & une infinité de petites branches unies qui partent d'un même tronc & ſe diſperſent en tous ſens dans un fort bel ordre, lui donne une forme ronde. Les feuilles naiſſent à l'origine des épines, elles ſont de couleur cendrée, oblongues & taillées en polygone. La racine eſt longue & de couleur pourpre.

Les Arabes appellent *Tereniabin* ou *Trangebin* la manne que l'on recueille ſur cet arbriſſeau. On le trouve dans la Perſe & aux environs d'Alep & de Kacka, ville de Méſopotamie.

Ses feuilles ſont deſſiccatives & chaudes. Les Peuples chez qui cette plante naît, ſe ſervent de ſes fleurs comme de purgatifs. La doſe eſt d'une poignée bouillie dans de l'eau.

* Les feuilles & les branches de cet arbriſſeau ſe couvrent dans les grandes chaleurs de l'été, d'une liqueur graſſe & onctueuſe & qui a à peu près la conſiſtance du miel; la fraîcheur de la nuit la condenſe & la réduit en forme de grains. Ce ſont ces grains auxquels on donne le nom de manne d'*Alhagi*, & que les naturels du pays appellent *Trangébin*, & *Tereniabin.* On la recueille principalement aux environs de Tauris, ville de Perſe, où on la réduit en pains aſſez gros & d'une couleur jaune foncée. Les grains les plus gros qui ſont chargés de pouſſiere & de parcelles de feuilles deſſéchées, ſont les moins eſtimés; on leur préfere les plus petits, qui cependant ſont au-deſſous pour la bonté de notre manne de Calabre.

On en fait fondre trois onces dans une infusion de feuilles de séné, que l'on fait prendre aux malades que l'on veut purger. TOURNEFORT.

ALHANDAL, *Coloquinte*. Voyez *Colocynthis*.

La Pharmacopée de Londres contient la description d'un trochisque sous le nom de *Trochisci Alhandal*, *Trochisque Alhandal*. Voici cette description.

Prenez *de la pulpe de coloquinte blanche, mondée de ses pépins & coupée en petits morceaux.* } *de chaque, six dragmes.*
de la gomme arabique,
de la gomme adraganth,
du bdellium,

Laissez macérer les gommes pendant trois ou quatre jours dans une quantité suffisante d'eau rose, pour qu'elles puissent s'y dissoudre.

Mêlez-y ensuite la pulpe de coloquinte, & battez le tout ensemble, jusqu'à ce que le mélange acquierre la consistance convenable pour des Trochisques.

Ce médicament est aussi ancien que Mesué, & quoiqu'il ait passé depuis ce tems en beaucoup de mains, il a souffert peu d'altération. Il paroît qu'on n'y a fait entrer une si grande quantité de gommes, que pour affoiblir l'action de la coloquinte. QUINCY, *sur la Pharmacopée de Londres.*

ALHANNA ou ALANA TERRA. Voyez *Alana*.

ALHASEF ou ASEF. Espece de pustules qu'on appelle encore *Hydroa*. Voyez *Hydroa*.

ALI

ALICA. Espece de nourriture fort célebre chez les Anciens. Les Auteurs en ont parlé si diversement, que nous ne savons pas au juste ce que c'étoit. Les uns nous feroient croire que l'*alica* étoit une espece de grain, & les autres, un espece d'aliment fait avec du grain. Afin que le Lecteur puisse s'en former quelque idée, je vais rapporter les passages des Anciens dans lesquels ils en ont fait mention; à quoi j'ajouterai le sentiment de Saumaise. L'*alica* se nomme en grec, χόνδρος.

L'*alica* mondé est un aliment convenable à ceux qui sont attaqués de la fievre. Si l'estomac est fort & le ventre resserré, il faudra le prendre dans de l'hydromel; mais si l'estomac est foible, & le ventre relâché, on le prendra dans du vinaigre & de l'eau. CELSE, *L. III. c. 6.*

L'*alica* est ce qu'il y a de meilleur après la tisane, & c'est par le petit nombre de qualités qui lui sont communes avec elle, qu'on en fait si grand cas. Elles sont l'une & l'autre visqueuses, douces & agréables au gout; mais du reste la tisane l'emporte sur l'*alica*. Elle sont encore l'une & l'autre d'une composition fort simple; car il n'y entre que du miel. ARETE'E, *de Acut. Morb. L. I. c.* 10.

Le *Chondrus* (χόνδρος), est fait d'une espece d'épeautre qu'on appelle *Dicoccos*, ou à double grain. Il nourrit & resserre plus que le ris, & il est plus salutaire pour l'estomac. Si on le fait bouillir dans du vinaigre, & qu'on en frotte les parties affectées de lepre, il les guérira, il corrigera l'âpreté & les défectuosités des ongles. Il remédira à l'ægilops commençant. La décoction prise en clystere est fort bonne pour ceux qui ont une dyssenterie accompagnée de douleurs. DIOSCORIDE, *L. II. c.* 118.

L'*alica* ressembleroit en tout au *Chondrus*, s'il resserroit un peu moins. PAUL EGINETE, *L. I. c.* 73.

L'*alica* est une espece de froment. Il faut donner beaucoup d'attention à la préparation des alimens liquides dans lesquels il entre. Son suc se mêle avec l'eau, & demande à bouillir long-tems. Ceux qui préparent l'*alica* sont sujets à le faire mal; il leur arrive souvent de croire qu'il a assez bouilli, & de le donner cru aux malades qui ne manquent pas d'en être fort incommodés; car il s'épaissit promptement, étant de sa nature visqueux & gluant. C'est pourquoi après avoir jetté dessus beaucoup d'eau, faites-le bien bouillir; & remuez-le avec une baguette d'anet, jusqu'à ce qu'il ait assez bouilli; alors mettez-y un peu de sel; si vous commenciez par y verser un peu d'huile, il n'en seroit pas plus mauvais pour les personnes robustes à qui il arrive d'avoir besoin d'une boisson cordiale, à cause d'un tiraillement violent d'estomac, ou d'un transport subit de l'humeur bilieuse; faites boullir l'*alica* jusqu'à ce qu'il soit tout-à-fait doux; passez-le, & faites-en une liqueur semblable à la tisane, que vous leur donnerez à boire. On fait la même boisson avec l'*alica*, après l'avoir broyé dans de l'eau. ORIBASE, *Galeno-Med. Col. Lib. IV. c.* 1

On laissera d'abord l'*alica* macérer dans de l'eau; ensuite on mettra pour trois huitiemes d'une pinte d'*alica* ainsi macéré, trois pintes & demie d'eau & deux pintes de lait. On exposera le tout sur un feu modéré; tenant le vaisseau dans sa main & le remuant toujours, afin que ce qu'il contient ne se brûle pas. Mais il faut observer de ne verser le lait sur l'*alica*, qu'après l'avoir fait chauffer, & que lorsque l'*alica* sera presque cuit. ORIBASE, *ex Dieuch. Col. Med. 4. c.* 7.

L'*Alica* est plus desiccatif que la farine de froment: ainsi il est moins propre à conduire une inflammation seche à suppuration, que le froment: mais le froment sera moins bon si l'inflammation est humide. ORIBASE, *Med. Col. L. XIV. c.* 37.

L'*Alica* & la semoule fournissent un suc très-épais & très-gluant. ORIBASE, *Euporist. L. I. c.* 19. 21.

L'*Alica* est une espece de froment très-nourrissant, & d'un suc gluant, soit qu'on le mange bouilli dans de l'eau, soit qu'on le prenne dans du vin doux, ou avec quelque astringent, (comme il est bon quelquefois de l'assaisonner) soit qu'on le mange frit avec de l'huile & du sel. On y met quelquefois du vinaigre, & les Medecins disent, que si on le prépare de cette maniere, il se nommera tisane. D'autres prétendent que la tisane d'*alica* étoit un aliment destiné aux malades. Diocles & Philotinus, entre autres Auteurs anciens, appellent l'*alica* ainsi préparé, tisane de froment. C'est pourquoi le nom d'*alica*, de même que celui de *sitanium* se trouvent rarement dans les premiers Ecrivains; ils ont tous substitué aux mots *sitanium* & *alica*, le nom commun de froment. GALIEN, *de Aliment. L. I. c.* 6.

L'*Alica* ressemble à la semence du *tragum*, ou de la soude épineuse. GALIEN, *de Aliment. c.* 13.

Galien, après avoir parlé du *typha*, de l'*olyra*, & du *zea*; ajoute qu'il y a beaucoup d'autres grains ressemblans à ceux-là, quoique d'une toute autre espece. Les uns tiennent le milieu entre l'orge & le *typha*, ou entre le *typha* & l'*olyra*, ou entre l'*olyra* & le froment. D'autres approchent plus de la nature, soit de l'*olyra*, soit de l'orge, soit du *typha*. Quelques-uns ont beaucoup de rapport au froment; quelques-autres au *panicum* ou au millet. Ils ont tous leurs noms. Ces noms sont ou simples, comme celui du grain dont on fait l'*alica* en Italie, ou composés, comme celui qu'on appelle en Cappadoce *gymnocrithos*, c'est-à-dire, orge pelé, & celui qu'on nomme en Bithinie, *zeopyros*. GALIEN, *de Aliment. L. I. c.* 13.

Il y a peu de différence entre les diverses especes de froment. Le froment qui est pesant, compact, & dont la substance intérieure est jaune, est le plus nourrissant: mais le suc qu'il fournit est épais & glutineux; celui dont la substance est légere, spongieuse & blanche, nourrit moins, & son suc est moins glutineux. La semoule & l'*alica* nourrissent beaucoup & donnent un suc épais & glutineux. Ceux qui auront besoin d'une diete atténuante se garderont bien de se nourrir de semoule: mais ils peuvent user modérément de l'*alica*, bouilli dans de l'eau, ou dans du vin doux ou du vin qui soit jaune, qui ait peu de corps, & qui soit égal à

peu près en force au falerne. GALIEN, *de Atten. vict. c. 6.*

L'*Alica*, le pain blanc de froment, le *tragus*, le porc & les œufs ſont des alimens dont le ſuc eſt ſalutaire, quoique viſqueux ; ils fourniſſent une nourriture excellente, lorſque l'eſtomac a la force de les digérer, & le foie, de convertir le chyle qui en naît, en ſang. Mais comme ils ne perdent point dans le corps leur viſcoſité, ils ſont capables d'obſtruer les paſſages du foie & des reins, ſurtout ſi ces paſſages y ſont diſpoſés naturellement. Auſſi remarque-t-on que l'uſage fréquent qu'on en fait, eſt ſuivi d'un ſentiment de peſanteur, & même quelquefois de douleur, aux environs de ces parties. Mais l'obſtruction au foie eſt toujours accompagnée d'embarras dans la diſtribution du chyle, & de plénitude dans les veines méſaraïques, & dans celles du bas ventre ; & conſéquemment il y a danger qu'il ne ſurvienne un phlegmon dans l'endroit où l'amas de matieres s'eſt fait, ou putréfaction dans les humeurs ſuperflues ; car de deux choſes l'une, ou il faut que les humeurs ſe cuiſent & ſe convertiſſent en ſang ; ou qu'elles ſe putréfient, comme il arrive toujours, lorſqu'elles ſéjournent trop long-tems dans un lieu chaud. GALIEN, *de Succ. Bon. c.* 2.

La tiſane paroît nourriſſante, on le croiroit volontiers immédiatement après l'avoir priſe ; il eſt cependant certain qu'elle nourrit peu, & qu'elle ne ſoutient pas long-tems les forces ; au lieu que l'*alica* nourrit beaucoup & ſoutient long-tems. GALIEN, *in Hipp. Aphor. Com.* 2. *Aph.* 18.

Pline met l'*alica* au nombre des fromens, ou grains que l'on ſeme en Italie au printems ; auxquels il ajoute le millet, le *panicum*, les lentilles & les pois. PLINE, *Hiſt. Nat. Lib. XVIII. cap.* 7.

Pline dans ſon Hiſtoire Naturelle, *Liv. XVIII. cap.* 11. après avoir fait l'énumération des différentes ſortes de pain & de leurs noms, expoſé les différentes manieres de préparer le grain, & parlé de l'origine de la boulangerie, accorde à l'Italie ſon pays, la ſupériorité ſur tous les autres, par la qualité des fruits qu'il produit ; ajoutant que l'*alica* n'eſt dans aucune contrée, ni ſi beau, ni ſi bon, ni ſi bien préparé qu'en Italie. On en prépare, dit-il, en Egypte, mais il ne mérite pas que j'en faſſe mention. On en fait dans le territoire de Verone & de Piſe, & dans pluſieurs autres endroits de l'Italie. Mais celui de la Campanie eſt ſans contredit le meilleur.

L'*Alica* ſe fait de maïs, que nous appellons ſemence. On pile le maïs dans un mortier de bois & non de pierre, de peur que la dureté & du mortier, & du pilon ne le rendit trop menu. On emploie à cet ouvrage les Criminels, comme tout le monde ſait. A la partie antérieure de ces mortiers eſt attachée une grille de fer qui ſépare la paille & les parties groſſieres du reſte, qui, dégagé par le premier broyement de ſon écorce, paſſe, pour être battu derechef dans un autre mortier Par ce moyen nous avons trois ſortes d'*alica*. Le plus fin, le plus gros & le moyen. On appelle le plus gros, *apharema*. Toutes ces préparations ne donnent point à l'*alica* cette blancheur extraordinaire par laquelle il eſt ſi remarquable dans cet état ; mais après qu'on a pris tous ces ſoins pour le nettoyer ; ils ont une façon de le mêler avec de la craie. Cette craie s'incorpore avec lui, & lui donne la couleur & la ſubtilité que nous lui voyons. L'*alica* bâtard eſt fait de maïs d'Afrique. Dans cette contrée, le maïs dégénere. Ses épis ſont plus larges & plus noirs, & ſa tige ou paille plus courte. On le broye avec du ſable, & ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine qu'on parvient à débarraſſer le grain de ſon écorce. Cette opération le réduit à la moitié de ſa premiere quantité. On y ajoute enſuite un quart de plâtre blanc ; on les mêle bien, on paſſe le tout au crible qui ſert à ſéparer la farine. Le rebut, car c'eſt ainſi qu'on appelle ce que le crible retient ; fait l'eſpece la plus groſſiere & la plus vile d'*alica*. L'autre partie ſe met dans un crible plus fin ou dont les trous ſont plus

petits, & l'on a le ſecond *alica*. On jette ce ſecond *alica* dans un troiſieme crible ſi fin qu'il ne laiſſe paſſer que le ſable, ce ſable a le nom de criblure. Il y a une autre façon d'adultérer l'*alica*, & cette façon eſt partout en uſage. On choiſit le froment le plus gros & le plus blanc ; on commence par le faire extremement bouillir ; on le fait enſuite ſécher au ſoleil, puis on le broye dans un moulin, après l'avoir arroſé d'un peu d'eau. Dans l'excellent *alica*, il y a plus de maïs que de froment.

L'*Alica* eſt une invention des Romains, & qui n'eſt pas même fort ancienne ; car ſi elle étoit fort ancienne, les Grecs en auroient eu connoiſſance, & ils n'auroient pas tant fait d'éloge de la tiſane. Je ne crois point que cette nourriture fût en uſage du tems du grand Pompée ; c'eſt pourquoi les diſciples d'Aſclepiade en ont dit ſi peu de choſe. Tout le monde convient qu'elle eſt très-ſalutaire, ſoit qu'elle ſoit préparée avec de l'hydromel, ſoit qu'on ait fait bouillir l'*alica*, & qu'on en boive la décoction, ſoit qu'on le mange comme les légumes. Pour arrêter le cours de ventre, on commence par le faire griller, & on le prépare enſuite avec de la craie. Mais entre autres propriétés, il a particulierement celle de rétablir en ſanté les perſonnes à qui il reſte une cachexie, à la ſuite d'une longue indiſpoſition.

Faites - en bouillir le quart d'une pinte dans une pinte d'eau, ſur un feu modéré, juſqu'à ce que l'eau ſoit entierement évaporée ; jettez enſuite deſſus une pinte de lait de chevre ou de brebis ; buvez de cette compoſition pluſieurs jours de ſuite ; puis vous y ajouterez du miel.

Cette boiſſon eſt capable de rétablir un tempérament qui tend à la phtiſie. PLINE, *L. II. c.* 25.

L'*Alica* paſſoit chez les Anciens pour un aliment très-nourriſſant, & c'eſt de-là qu'eſt dérivé le mot *alica*, ſelon Sextus Pompeius. *Alica, ab alendo.* Si l'on en croit Galien, il mérita d'être appellé *très-nourriſſant*. Il fourniſſoit un bon ſuc, mais toutefois viſqueux, & propre à cauſer des obſtructions. Pour corriger ce défaut, les Anciens avoient imaginé différentes manieres de le préparer. Quelquefois ils le mêloient avec l'hydromel, d'autres fois avec le vin doux. C'eſt ainſi qu'ils en faiſoient un remede *arteriacal*, & convenable dans les conſomptions. Dans les diarrhées, ils le marioient avec un aſtringent, ou avec de la ſemence de grenade ; ils le mettoient auſſi frire dans de l'huile & du ſel. Mais le χόνδρος ou l'*alica* n'ayant en lui rien de déterſif ni d'atténuant ; lorſqu'ils vouloient faire une boiſſon qui produisît ces effets, ils le faiſoient bouillir non-ſeulement avec de l'anet, mais avec des porreaux, du pouliot, du calament ou de l'hiſope. Le *chondros* des Anciens revient beaucoup à nos préparations de froment, ſi l'on en excepte leur craie & leur mortier blanc. Il y a encore une eſpece de pain qu'on faiſoit avec le *chondros*, & qu'on appelloit *chondrites*, χονδρίτης, qui nourriſſoit beaucoup, mais qui ſe digéroit difficilement. Lorſqu'on trouve dans Aétius le mot χόνδρος, avec l'épithete ἅλινος, il faut entendre ſimplement χόνδρος ; cet Auteur & les autres réuniſſoient ces deux mots afin que la choſe ſignifiée ne fût point équivoque. Cependant on ne peut diſconvenir qu'Aétius & Paul n'aient inſéré dans leurs Ouvrages beaucoup de choſes ſous des noms qui n'étoient point d'uſage chez les Anciens, & qu'ils n'aient conſulté en cela plutôt la convenance que l'élégance & l'exactitude. GORRÆUS, *au mot* χόνδρος.

L'*alica* ſignifie quelquefois une certaine eſpece de pain de froment. Voyez là-deſſus Pline & Celſe : mais il ſe prend plus ſouvent pour une préparation de maïs qu'on appelle ſemence. Le mot *alica* dans ſon acception générale, differe du *chondrus* des Grecs, comme le genre differe de l'eſpece ; car le *chondrus* ne ſe préparoit point avec de la craie, mais avec le ſable & le mortier

blanc, de même que le maïs bâtard d'Afrique, dont Pline fait mention. Ray, *Hiſt.*

Χόνδρος ou *alica* ſont des mots ſynonimes; car les gloſſateurs rendent l'un par l'autre. Pline nous a donné la maniere dont il ſe prépare. L'*alica*, dit-il, *ſe fait d'épeautre que nous appellons ſemence, &c.* Ainſi l'épeautre ſe piloit dans un mortier de bois pour faire l'*alica*, & non dans un mortier de pierre, de peur que ce nouvel inſtrument & ſon pilon étant entierement durs, il ne fût trop pulvériſé; car en le battant dans un mortier, on ne prétendoit que le dépouiller de ſon écorce, ou de ſa peau, & non le réduire en poudre. Cela fait, on mettoit le grain pur & nud dans un autre mortier, où on le battoit derechef. Ces opérations produiſoient trois ſortes d'*alica*; du très-fin, du gros & du moyen. Le plus gros, dit Pline, s'appelloit *apharema*, ἀφαίρεμα; c'étoit, pour ainſi dire, l'épeautre même dépouillé de ſes enveloppes & de ſes peaux, ou la ſubſtance intérieure de ce grain qui n'étoit point broyée; & voilà ce qu'on appelloit proprement chez les Grecs χόνδρος, *chondros*, dont il y a trois eſpeces; mais la derniere étoit la meilleure. Nous liſons dans les Geop. Eclog. Ἐπὰν δὲ ἅμα ἐπιπλίσθη, κοσκινῳ κοσκινεύσθω ἀδρότερῳ καλλις῾ δὲ ὁ πρῶτ῾ σηθεὶς γένεται χόνδρ῾, δεύτερος δὲ ὁ ἐπὶ τούτῳ, ᾗ ἐλάττων ὁ τρίτος. Après qu'ils ſont pelés & pilés enſemble; on les paſſe par un gros tamis; le meilleur eſt ce qui reſte de ce premier triage, ſavoir, le *chondrus*; le ſecond *alica*, vient enſuite; ce qui reſte à la troiſieme opération eſt le plus petit & le plus mauvais. L'Auteur dit la même choſe que Pline, qui s'explique plus clairement un peu plus bas, à propos de la maniere dont l'*alica* d'Alexandrie ſe faiſoit; il dit, qu'ils y ajoutent un quart de *gypſum* ou de plâtre, comme on a vu ci-deſſus: par-là le paſſage des *Geop. Greques* que nous avons rapporté plus haut, ſe trouve clairement expliqué. Au lieu d'*exceptitia*, qu'on lit dans les éditions, il y a *exceptica* dans les manuſcrits.

Ce doit certainement être le *ſeſtica*, Σησικὸς, ainſi appellé κατ' ἐξοχὴν, par marque de diſtinction, qui paſſoit par le tamis à grands trous, & que Pline a appellé *farinarium*, & l'Auteur Grec ἀδρότερον. D'où il paroît que le χόνδρος grec eſt la même choſe que l'*alica* latin. Quant au nom *chondros*, les Grecs l'avoient donné à l'*alica*, parce qu'il étoit mis en groſſe poudre, & non pas broyé en farine. De là vient le πυρὸς χονδρώδης d'Athenée, du blé ou pain mis en poudre groſſiere. C'eſt par la même raiſon qu'on a dit χόνδροι ἁλῶν, des grains de ſel, χόνδροι λιβάνου, des grains d'encens; de même que χονδρίτης ἄρτ῾, du pain *chondrit*, ou fait de farine broyée groſſierement comme le *chondros*.

Quoiqu'il ſoit facile maintenant de juger ce que c'étoit que le *chondros* ou *alica*, & qu'il ſoit ſuffiſamment démontré par ce que nous avons dit, quelle étoit ſa nature, il y a des Auteurs qui en ont fait une eſpece de grain, & qui l'ont regardé comme une ſorte de froment. Paul Eginete a dit χόνδρον σῖτου τὸ εἶδος, *chondrus*, eſpece de grain; & Galien, τοῦ γένους τῶν πυρῶν ἐστιν ὁ χόνδρος, ἱκανῶς τρόφιμον τε καὶ γλίσχρον ἔχων τὸν χυμόν. Le *chondrus* eſt une eſpece de froment, ſuffiſamment nourriſant & d'un ſuc viſqueux. *Lib. I. de Aliment.* il ajoute que les anciens le nommoient πυρὸν τῇ προσηγορίᾳ *froment*. Quelle bévue! Qui n'en ſeroit étonné de la part d'un ſi grand homme? Il cite Hippocrate, qui dit, τοὺς ἐκ τοῦ χόνδρου κατεσκευασμένους ἄρτους τροφιμωτάτους μὲν εἶναι, διαχωρεῖν δὲ ἧττον, le pain fait d'*alica* étoit fort nourriſſant, mais de dure digeſtion. Or l'on voit dans ce paſſage que l'Auteur ne parle point proprement de l'*alica* conſidéré comme grain, mais d'une eſpece de pain qu'on en faiſoit & qui paſſoit difficilement, parce que l'*alica* qui y entroit étoit groſſierement broyé. Cependant ce pain étoit fort nourriſſant. Ce pain s'appelloit χονδρῖται, *chondritai*, de même qu'on diſoit σεμιδαλῖται, *ſemidalitai*. Le *ſemidalis* n'étoit point le pain, mais le grain dont on faiſoit le pain auquel il donnoit le nom *ſemidalitai*.

Du tems de Galien, les Grecs ne ſe ſervoient plus du mot χόνδρος; ils lui avoient ſubſtitué celui d'*alica*, & par corruption ἄλιξ. Les choſes en vinrent même au point qu'ils ignoroient la vraie ſignification de *chondros*, & qu'ils rendirent ce mot par ce qu'il ne ſignifioit point du tout, une eſpece de grain. Saumaise, *de Homonym. Hyles Iatr. c.* 57.

ALICES. Ces petites taches de rougeur qui paroiſſent ſur le viſage & qui précedent l'éruption des puſtules de la petite vérole. Castelli.

ALICORNU ou UNICORNU. Voyez ce dernier.

ALIENATIO MENTIS. Voyez *Delirium*.

ALIENUM. Ce terme s'applique ordinairement dans les Auteurs de Medecine, à tout ce qui eſt étranger & nuiſible au corps. Il eſt auſſi quelquefois ſynonime à *corruptum*, *corrompu*. Quant au terme *alienatum*, il n'a guere d'autre ſens que ce dernier.

ALIFORMES PROCESSUS. Voyez *Pterygoides*.

ALIGULUS, *Confection*. Médicament compoſé de diverſes drogues. Ruland.

ALILAT ou ἀλιτὰ, mot Arabe ſynonime au μύλιτα des Aſſiriens, au *lilith* לילית des Hébreux, & au Εἰλείθυια des Grecs. C'étoit chez les Romains la Divinité qui préſide aux accouchemens, ou celle qu'ils appellerent *mater terra*, *& filia lucina* ou *luna*.

ALIMA. Eſpece de ſable qu'on trouve dans les mines d'or & dont on retire du plomb. Ruland.

ALIMENTA, *Alimens*. Tout ce qui ſert au corps de *nourriture*; de *alo*, nourrir.

On déduira de ce que nous avons dit aux Articles *Acida* & *Alcali*, en quoi conſiſte la nature des *alimens* en général. Quant aux propriétés des *alimens* en particulier, nous en traiterons dans les articles qui leur ſont propres & ſous leurs noms.

Les anciens, mais ſurtout Galien, ont traité des *alimens* fort au long.

Pour éviter l'ennui inſéparable de la prolixité, & les redites où l'on tombe néceſſairement par le défaut de méthode, je donnerai d'abord l'abrégé qu'Hippocrate nous a laiſſé de ſes ſentimens ſur les *alimens*, j'entens le Traité intitulé *De Salubri, victus ratione*. A cet abrégé, je ferai ſuccéder celui que les ſucceſſeurs de Galien ſe ſont donné la peine de faire de cet Auteur. Je n'omettrai point ce qu'ils auront ajouté de leur propre fond aux obſervations de Galien. Je terminerai cet Article par quelques obſervations Chymiques que M. Geoffroy le jeune a faites ſur la nature des *alimens*, & qu'il a communiquées à l'Académie Royale des Sciences.

J'ai attribué le Traité ſuivant des *Alimens* à Hippocrate, ſur l'autorité de Galien, qui nous aſſure qu'il eſt de cet ancien ou de ſon gendre Polybe; mais je ne peux me diſpenſer d'avertir le lecteur que d'autres ont penſé du tems même de Galien, que cet Ouvrage étoit de quelque Ecrivain contemporain d'Hippocrate, & peut-être même plus ancien que lui.

On remarquera d'abord que les anciens ont penſé généralement que le ſang s'engendroit des *alimens* dans le foie; erreur anéantie par les découvertes des modernes; théorie abandonnée depuis que la vraie route des *alimens* & la circulation du ſang nous ſont connues.

Il eſt bon d'obſerver en ſecond lieu que, généralement parlant, l'examen des qualités différentes des *alimens* eſt aſſez ſuperflu pour ceux qui étant d'un tempérament fort & vigoureux, prennent pendant le jour des exercices capables de les conduire juſqu'à la laſſitude, & qui ont l'habitude de ſe coucher de bonne heure & de ſe lever matin. Car tout *aliment* formera de bon chyle, ſi l'exercice & la vie réguliere en ont procuré une bonne digeſtion. Cet examen & le choix des *alimens*, ne ſont particulierement importans que pour les perſonnes valétudinaires, les intempérans & les pareſſeux.

Dans le cours ordinaire de la vie, voici dit Hippocrate, le meilleur régime qu'on ſe puiſſe preſcrire. En hiver, il faut manger beaucoup & boire très-peu. La boiſſon

doit être du vin pur, & l'*aliment*, des viandes roties & du pain. On ne mangera que très-peu ou point du tout d'herbes pendant toute cette saiſon. De cette maniere on ſe conſervera le corps ſec & chaud.

Lorſque le printems ſera venu, on pourra boire un peu davantage, & peu à peu du vin plus trempé. On obſervera de ſe nourrir de viandes plus ſucculentes & en moindre quantité. En ſe retranchant peu à peu le pain, on prendra du gateau fait avec de la farine d'orge. On ſe retranchera de même les ragouts. Au lieu de manger du roti, on mangera du bouilli. On ne fera pas grand uſage d'herbes, juſqu'à ce que l'été ſoit venu: mais afin que ce changement ne ſoit pas d'abord trop grand, on procedera peu à peu, & non tout d'un coup.

L'été, on ſe nourrira de gateau mou. On boira beaucoup & du vin fort trempé. Toutes les viandes ſeront bouillies. Voilà le régime qu'il faut obſerver en été, afin que le corps ſoit humide & froid: cette ſaiſon étant ſeche & chaude, & conſéquemment brûlant & deſſechant le corps, il faut donc s'occuper à la combattre de cette maniere; & comme on a paſſé de l'hiver au printems, il faut paſſer de même du printems à l'été, en retranchant de ſa nourriture & en ajoutant à ſa boiſſon. Il faut faire tout le contraire en paſſant de l'été à l'hiver.

En automne, on commencera à augmenter ſa nourriture. On mangera des viandes plus ſeches, & l'on boira moins & du vin moins trempé. On paſſera fort bien l'hiver en buvant fort peu & du vin encore moins trempé, & ſe conduiſant du reſte comme il vient d'être dit plus haut. De cette maniere, on jouira d'une ſanté parfaite, & l'on ſentira peu de froid. Le régime précédent eſt fondé ſur ce que cette ſaiſon eſt fort froide & fort humide.

Ceux qui ſont fort gras, qui ont les chairs molles, & qui ſont rouges & vermeils, doivent uſer la plus grande partie de l'année de viandes fort ſeches, parce qu'ils ſont d'un tempérament fort humide. Ceux qui ſont maigres, ſecs & déliés, roux ou noirs, doivent obſerver la plupart du tems un régime humide; car ils ſont d'un tempérament ſec.

Les jeunes gens doivent auſſi ſe nourrir de viandes plus molles & plus humides, parce que cet âge eſt fort ſec & que les corps ſont encore nerveux & ſolides.

Quant aux vieillards, ils obſerveront pour la plupart du tems un régime plus ſec, parce qu'à cet âge les corps ſont mous, humides & froids. Il faut donc ordonner les différens régimes ſelon l'âge, la ſaiſon, la coutume, les lieux & les tempéramens, en s'oppoſant toujours ou au froid ou au chaud qui vont venir; car c'eſt le moyen d'entretenir les hommes dans une ſanté parfaite.

L'hiver, il faut marcher fort vîte, & l'été, fort doucement, à moins qu'on ne marche au ſoleil. Ceux qui ſont fort gras doivent marcher encore plus vîte, & ceux qui ſont fort maigres encore plus doucement.

Il faut ſe baigner ſouvent en été & rarement en hiver. Ceux qui ſont maigres doivent ſe baigner plus ſouvent que ceux qui ſont gras. En hiver, il ne faut porter que des étoffes naturelles; & en été, il ne faut porter que des étoffes préparées avec l'huile.

Ceux qui ſont gras & qui veulent devenir maigres, doivent faire tous leurs exercices à jeun, & manger enſuite, encore tout haltans du travail & avant que d'être refroidis: mais avant que de manger, il faut qu'ils boivent du vin trempé & qui ne ſoit pas froid. Leurs viandes ſeront préparées avec du ſéſame ou autres ingrédiens de cette nature, & fort graſſes, car de cette maniere il en faudra peu pour les remplir. Avec cela, il faut qu'ils ne faſſent qu'un repas par jour, qu'ils ne ſe baignent point, qu'ils couchent ſur un lit fort dur, & qu'ils ſe promenent nuds autant que faire ſe pourra.

Ceux qui ſont maigres & qui veulent devenir gras, doivent obſerver tout le contraire, & ne rien faire avant que d'avoir mangé.

Pour ce qui eſt des vomiſſemens & des lavemens, voici comment il en faut uſer. Pendant les ſix mois d'hiver, il faut vomir, car ce tems-là eſt plus pituiteux que l'été; il vient des maladies vers la tête & dans la région qui eſt au-deſſus du diaphragme; mais les ſix mois d'été, il faut uſer de lavemens, car cette ſaiſon eſt chaude & les corps ſont bilieux. On a des peſanteurs aux lombes & aux genoux. On eſt échauffé & on a des tranchées. Il faut donc rafraîchir les corps, & attirer de tous ces endroits par le bas ces humeurs qui s'élevent & qui cherchent à monter.

Les lavemens, pour ceux qui ſont gras & humides, doivent être plus ſalés & plus clairs; pour ceux qui ſont ſecs, foibles & maigres, les lavemens doivent être plus gras & plus épais. Ces lavemens gras & épais, ſe feront avec du lait ou avec de la décoction de pois & autres choſes de cette nature. Et les lavemens clairs ou ſalés, avec de l'eau ſalée & de l'eau de mer ou autres ſemblables choſes. Voici comment il faut uſer des vomiſſemens. Ceux qui ſont gras doivent vomir à jeun, après avoir couru ou s'être promenés fort vîte vers le milieu du jour. Pour cet effet, ils prendront quatre onces d'hyſſope broyé dans une pinte d'eau. Ils prendront de cette boiſſon après y avoir verſé un peu de vinaigre, & jetté du ſel pour la rendre plus agréable. D'abord ils boiront doucement & enſuite ils boiront plus vîte.

Ceux qui ſont maigres & plus foibles ne vomiront qu'après avoir mangé, & voici la méthode qu'ils obſerveront. Après s'être baignés dans un bain chaud, ils boiront une chopine de vin pur, ils mangeront enſuite pluſieurs ſortes de viandes, & ne boiront ni pendant le repas, ni après le repas. Ils reſteront ſans boire, autant de tems qu'il en faut pour faire dix ſtades. Après ce tems-là, ils prendront trois ſortes de vin, du vin dur, du vin doux & du vin qui ſoit aigre. Ils les mêleront & les boiront. D'abord ils le boiront pur, fort doucement & en y employant beaucoup de tems. Après cela, ils le boiront plus trempé, plus vîte & en plus grande quantité.

Ceux qui ont accoutumé de vomir deux fois le mois, feront mieux de vomir deux jours de ſuite, que de vomir tous les quinze jours. Il y en a qui font tout le contraire.

Ceux qui ne peuvent vomir & qui n'ont point le ventre libre feront fort bien de manger ſouvent par jour de pluſieurs ſortes de viandes préparées différemment & de boire de deux ou trois ſortes de vin: mais ceux qui vomiſſent facilement, ou qui ont le ventre humide, obſerveront une méthode toute contraire.

Les enfans doivent être baignés dans l'eau chaude pendant long-tems. Il faut leur faire boire du vin trempé qui ne ſoit aucunement froid & choiſir du vin qui n'enfle point le ventre & qui ne donne point de vents. Cela fera qu'ils ſeront moins ſujets aux convulſions, & qu'ils ſeront plus grands & plus forts.

Les femmes doivent uſer du régime le plus ſec; car les *alimens* ſecs conviennent mieux à la molleſſe de leur chair, & le vin le moins trempé eſt le meilleur pour la matrice & pour la nourriture de l'enfant.

Ceux qui font des exercices doivent beaucoup courir & lutter en hiver; lutter peu & ne courir point du tout en été; mais ſe promener beaucoup au frais.

Ceux qui ſont fatigués de la courſe doivent lutter, & ceux qui ſont fatigués de la lutte, doivent courir. Car par le moyen de cet exercice, la partie fatiguée ſe rechauffera, ſe délaſſera & ſe remettra.

Ceux à qui un exercice trop violent donne le flux de ventre & dans les ſelles deſquels on voit des alimens non digérés, ſe retrancheront pour le moins le tiers de leurs exercices & la moitié de leur nourriture ordinaire, car c'eſt une marque ſure que leur eſtomac n'a pas aſſez de chaleur pour cuire cette quantité d'*alimens*. Il ſe nourriront d'un pain extremement rôti, trempé dans du vin, boiront peu & du vin très-pur, & ne ſe promeneront point du tout après avoir mangé. Ils obſerveront de ne faire qu'un repas par jour; car

de

de cette maniere l'eſtomac ſe rechauffera, & aquerra la force de digérer la nourriture. Cette ſorte de flux de ventre arrive à ceux qui ont les fibres rigides, ſurtout quand on les oblige à manger beaucoup de viande; leur tempérament étant de cette nature, leurs veines reſſerrées & compactes ne peuvent pas recevoir les *alimens* qu'ils prennent. Cette ſorte de tempérament eſt ſujette à des changemens & varie aiſément. La bonne complexion y eſt de peu de durée. Ceux qui ont les chairs plus lâches & les veines plus ouvertes & qui ſont plus velus, digerent mieux les viandes, ſoutiennent mieux les travaux & les fatigues, & leur bonne complexion dure plus long-tems.

Ceux qui vomiſſent le lendemain ce qu'ils ont mangé la veille & dont les hypocondres s'élevent, leurs *alimens* n'étant pas bien digérés, ont beſoin de dormir plus long-tems & d'aſſujettir leurs corps à de nouveaux exercices. Ils doivent boire leur vin pur, en plus grande quantité & commencer par manger beaucoup moins. Car il eſt évident que leur eſtomac eſt trop foible & trop froid pour digérer la quantité d'*alimens* qu'ils prennent.

Ceux qui ont ſouvent foif, doivent retrancher de leur nourriture & de leurs travaux, & boire leur vin fort trempé & le plus froid qu'il ſera poſſible.

Ceux qui ont des douleurs d'entrailles, ſoit à cauſe des exercices violens, ou de quelque autre travail, doivent ſe repoſer ſans avoir mangé & uſer d'une boiſſon, qui étant priſe en petite quantité, faſſe uriner beaucoup, afin que les veines des entrailles ne ſoient pas tendues par le trop de réplétion; car ce ſont ces obſtructions qui cauſent des tumeurs & des fievres.

Ceux qui ont des maladies qui viennent du cerveau, ont premierement la tête appeſantie, ils urinent ſouvent, & ont tous les autres accidens qui arrivent dans la ſtrangurie. Cet état dure neuf jours, & s'ils rendent par le nez ou par les oreilles des glaires ou du pus, ils ſont guéris & la ſtrangurie ceſſe. Ils urinent alors beaucoup & ſans peine; & leur urine eſt blanche juſqu'au vingtieme jour, & ils n'ont plus leur mal de tête. Mais quand ils veulent s'appliquer à quelque lecture qui demande de l'attention, ils trouvent leurs yeux obſcurcis.

Il faut que tout homme ſage perſuadé que la ſanté eſt un tréſor très-précieux, connoiſſe ce qui peut occaſionner les maladies, & ſe faſſe une regle de le fuir. HIPPOCRATE, περὶ διαίτης ὑγιεινῆς.

Tout homme attentif à conſerver ſa ſanté s'inſtruira entre autres choſes, de la nature des *alimens*. Nous ne gliſſerons point ſur ce ſujet important, & nous remarquerons d'abord que les *alimens* dont la propriété eſt d'atténuer, entretiennent la liberté dans les vaiſſeaux les plus étroits, entrainent les matieres gluantes qui s'attachent à leurs parois, & diviſent celles qui ſont épaiſſes & groſſieres : mais on s'expoſera en s'en faiſant une longue habitude, à être ſurchargé d'humeurs bilieuſes & de ſéroſités; & le ſang de celui qui perſévereroit dans l'uſage de cette nourriture ſe tourneroit infailliblement en mélancolie. D'ailleurs tous les mets de cette nature peuvent échauffer, deſſécher à l'excès & engendrer par ce moyen la gravelle dans les reins. On ſe gardera donc bien d'en uſer continuellement, mais particulierement de ceux dont la nature eſt bilieuſe; cette habitude ne peut être ſalutaire qu'à ceux qui ſont remplis de phlegmes & de matieres groſſieres, crues & viſqueuſes. On a déraciné pluſieurs maladies chroniques par le ſeul uſage des *alimens* atténuans. Il ne faut point avoir recours aux remèdes, lorſque l'on peut guérir par le régime : or j'ai vu pluſieurs perſonnes parfaitement guéries ou conſidérablement ſoulagées, les unes de la gravelle dont elles étoient tourmentées, & les autres de la goute par une obſervance exacte des lois de la diete; ſans parler de ceux qui ont été délivrés par le même moyen d'aſthmes dont ils étoient attaqués depuis long-tems, ni de ceux en qui il a du moins diminué la violence & abrégé la durée des accès de la même maladie. Une diete attenuante réduit la rate gonflée, dans ſon état naturel, diſſipe les obſtructions au foie, délivre de l'épilepſie ſi l'on s'y prend à tems, & tempere cette maladie, lorſqu'elle eſt invétérée. Tout ce qui irrite & picote les organes du gout ou de l'odorat eſt acre & atténuant; tout ce qui eſt amer & nitreux eſt doué des mêmes propriétés. C'eſt une fort bonne pratique d'ordonner ſelon les circonſtances les ſimples dont la vertu eſt d'atténuer, dans de l'oxymel, du vinaigre, du ſel ou de l'huile. Le vinaigre & l'oxymel, en augmentent la force & l'efficacité; l'huile produit un effet contraire. Au reſte, entre les choſes propres à atténuer & que l'on emploie, nous trouverons plus de remedes que d'*alimens*.

Les *alimens* d'une nature incraſſante nourriſſent beaucoup, ſuppoſé que la coction en ait été bien faite tant dans l'eſtomac que dans le foie. Le ſang qu'ils engendrent eſt d'une bonne qualité; cependant ils occaſionnent des obſtructions à la rate & au foie; & s'il y a la plus légere inflammation dans les viſceres, il ne manqueront pas de l'augmenter conſidérablement; ils produiront le même effet dans le cas de gonflement & de ſkirre; & il s'enſuivra des abſcès. Outre les *alimens* de l'eſpece en queſtion, les uns ne fourniſſent qu'un ſuc épais, comme les lentilles; les autres un ſuc gluant, comme la guimauve; d'autres, comme les animaux à coquille, un ſuc épais & gluant. L'uſage d'*alimens* atténuans eſt plus ſalutaire que celui d'*alimens* incraſſans. Mais comme les premiers nourriſſent peu & conſéquemment ne communiquent point aux fibres, la force & l'énergie dont elles ont beſoin, on pourra permettre dans certains tems, mais toujours avec modération à ceux qui en font leur nourriture habituelle, l'uſage des ſeconds, je veux dire, des mets qui fourniſſent un ſuc épais & incraſſant, ſurtout dans le cas où ils ſe ſentiroient défaillir & tendre à l'inanition. Ceux que leurs affaires n'attachent point à la maiſon, qui ſont auſſi peu ſédentaires qu'ils le veulent, qui prennent beaucoup d'exercice & à qui il eſt permis par leur état de ſe livrer au ſommeil auſſi longtems qu'ils le jugeront à propos, peuvent ſans danger uſer à leur ordinaire de mets qui fourniſſent un ſuc épais & gluant, ſurtout s'ils ne ſentent ni poids ni tenſion dans les hypocondres, lorſqu'ils ont bien mangé. Quant à ceux à qui l'âge ou la foibleſſe ne permet pas de prendre de l'exercice après avoir mangé, ils s'interdiront entierement les *alimens* dont je viens de parler. Ce précepte s'étend auſſi à ceux qui paſſent leur vie dans la pareſſe & dans l'oiſiveté; car l'inaction eſt auſſi ennemie de la ſanté, que l'exercice modéré en eſt ami.

Il ſuit de tout cela, que les mets les plus ſains, les plus conformes à la ſanté, les plus capables d'entretenir le ſang dans une juſte conſiſtance, ce ſont ceux dont la nature eſt mitoyenne entre l'atténuant & l'incraſſant : cette ſorte d'*alimens* eſt celle dont notre corps s'accommode le mieux. Tous ceux dont le ſuc eſt mauvais ſont nuiſibles & doivent être proſcrits. Une attention qu'un homme qui veut conſerver ſa ſanté, doit encore avoir, c'eſt de n'admettre point entre ſes *alimens*, une grande variété. S'il remplit ſon eſtomac d'une multitude de choſes de différente nature; il ſera difficile qu'il s'en faſſe une bonne coction. ORIBASE; *Med. Coll. ex Galen. L. III. c.* 1.

Alimens atténuans.

Les *alimens* dont la propriété eſt entre autres, d'atténuer, ſont les aulx, les oignons, les porreaux, le creſſon, la moutarde, le poivre, le maceron, l'impératoire, l'origan, le pouliot, l'hyſope, la mente, le thym, la ſariette, lorſqu'ils ſont verds; s'ils ſont ſecs, on les compte parmi les remedes. En général, les plantes ont plus de force, lorſqu'elles ſont ſeches, que lorſqu'elles ſont vertes; celles qui croiſſent ſur les montagnes ont plus

de vertu que celles qu'on cueille dans les plaines & dans les jardins. Il faut encore, le reſte étant égal, donner la préférence à celles qu'on trouve dans des lieux ſecs, ſur les autres. On peut ajouter aux ſimples dont nous avons parlé, la roquette, le panais, le perſil des marais, l'ache-d'eau, le baſilic, le raifort, le chou, la bete, le chardon, le chardon à cent têtes, l'ortie, le fenouil, la coriandre, la rue, l'anet, l'ache de montagne, le cumin, les capres, le fruit de l'arbre dont on tire la térébenthine, la ſemence de carvi, d'anis, d'ache-ſauvage, de chardon beni, de tordylon commun & de Crete, & de carrotes ſauvages. Toutes ces plantes ſon aromatiques, acres & d'une nature évidemment chaude. Entre les grains, il n'y a que l'orge qu'on puiſſe mettre au nombre des atténuans; à quoi l'on pourroit ajouter les pains de froment cuits au four, mais ils n'ont la vertu d'atténuer que dans un degré fort inférieur à l'orge. Les graines de chanvre & de rue, atténuent ſi violemment qu'on les peut regarder comme médicinales. Voilà les ſeules choſes dont on puiſſe ſe ſervir comme d'atténuans; il faut s'interdire l'uſage des autres, excepté des pois & des lentilles dont on eſt libre de manger quelquefois. Mais les poiſſons qu'on trouve attachés aux rochers & les oiſeaux qui habitent ſur les montagnes nous fourniront une grande quantité d'*alimens* atténuans; j'ai dit, qui habitent ſur les montagnes, parce qu'en général tous les animaux qui vivent ſur les rochers ſont d'une nature plus chaude & plus ſeche, & que leur chair eſt moins gluante & moins pituiteuſe. On peut donc manger comme atténuans l'étourneau, la grive, le merle, la perdrix, les moineaux, & tous les petits oiſeaux qui vivent autour des vignes. Entre les pigeons, les ſauvages ſont meilleurs que ceux qui ſont apprivoiſés. Remarquez en général que tous les animaux qui prennent de l'exercice, qui vivent de nourritures ſeches, & qui jouiſſent en liberté d'un air pur & toujours nouveau, ſont plus ſains que ceux qui n'ont pas la liberté de courir, qui vivent d'*alimens* humides & qui ſont renfermés dans des poulailliers & dans des étables. Des poiſſons qu'on trouve attachés aux rochers ou qu'on pêche aux environs, on peut en manger un très-grand nombre; en un mot tous ceux dont la chair eſt ferme & friable. Le merlus a la chair douce, mais moins friable que celle du poiſſon à coquille. La chair du ſurmulet eſt fort douce; mais elle n'eſt point friable. Ne mangez point de poiſſon dont la chair ſoit dure & gluante; que le doux & le friable ſoient les deux qualités par leſquelles vous jugiez de la chair des poiſſons, relativement à votre ſanté. Lorſque ces deux qualités ſe trouvent réunies dans un même poiſſon, on en pourra manger juſqu'à la ſatiété; on s'interdira abſolument ceux qui n'auront ni l'une ni l'autre; on ne mangera de ceux qui n'auront que l'une ou l'autre, qu'en cas qu'il n'y ait point d'autres mets qu'on puiſſe leur préférer; & on ſe gardera bien de ſuivre ſon appetit juſqu'au bout. Vous ne mangerez du merlus, du ſurmullet & des autres poiſſons de mer qu'au défaut de poiſſons qui s'attachent aux rochers ou qui vivent aux environs; comme le ſcorpion de mer. Vous obſerverez d'en manger avec de la moutarde. Il y a d'autres poiſſons encore dont la chair eſt douce & friable: mais comme ces deux qualités ne ſont pas ſeules; qu'elles ſont accompagnées d'autres qui ne ſont pas bienfaiſantes, & que ces dernieres y dominent, il ne faut point les admettre au nombre des mets. L'anguille & la plupart des poiſſons cartilagineux ont la chair douce, mais en même-tems gluante & pituiteuſe; conſéquemment ceux qui ont beſoin de ſuivre un régime atténuant, feront bien de ſe les interdire. Entre les poiſſons cartilagineux, il n'y a que la torpille & la truite dont on puiſſe manger: encore eſt-ce au défaut des poiſſons qui s'attachent aux rochers ou qui vivent aux environs. On peut cependant leur aſſocier la ſole & la plie. Quant aux oiſeaux, je ne blame point ceux qui mangent la poule, le pigeon, la tourterelle & particulierement celle qui vit ſur les montagnes, s'ils prennent beaucoup d'exercice, & s'ils ont l'attention de ne point manger ces oiſeaux fraîchement tués, mais de les garder un jour ou deux; ce précepte s'étend à tous les animaux qui ont la chair un peu dure. Les poiſſons ſalés ont une grande efficacité, lorſqu'il eſt queſtion d'atténuer & de diviſer; entre ces poiſſons, choiſiſſez ceux qui ont la chair naturellement tendre; rejettez toute l'eſpece *cétacée*. Le cochon ſalé n'incommodera point celui qui en mangera modérément. Entre les fruits que l'automne produit, ceux qui relâchent le ventre ne peuvent faire du mal. Préférez donc ceux qui ſont tendres à ceux qui ſont durs. Rejettez ceux qui ſéjourneroient long-tems dans le corps: mais quels qu'ils ſoient, ne vous en raſſaſiez jamais. Les fruits extremement aigres ou amers, ſont contraires au régime dont il eſt queſtion: il n'y en a point au contraire qui y ſoient plus conformes que les figues, les noix, les piſtaches & les amandes. Telle eſt la nature des olives, que je ne peux ni en ordonner, ni en défendre l'uſage.

Des choſes douces qui ſe boivent ou ſe mangent, j'oſe dire qu'il n'y en a point qui engendrent un ſuc plus parfaitement fluide que le miel. Les vins blancs & clairets détrempent les humeurs groſſieres, & les chaſſent par la voie des urines. Entre les choſes liquides, dont la nature eſt d'atténuer, on compte le petit lait: mais l'oxymel eſt incomparablement plus analogue au but de la diete atténuante. ORIBASE, *Med. Col. L. III. c. 2. ex Galen.*

Alimens incraſſans.

Les pains cuits ſous les cendres chaudes, ceux qui ſont mal paitris, peu cuits, qu'on appelle du nom de *Tragus*; les gâteaux de fleur de farine & de vin doux, ceux qu'on nomme *Itria*, & tout ce qui eſt fait de farine de froment, ſans levain, ſurtout les gâteaux qu'on prépare avec beaucoup d'art, & qu'on vend ſi cher, engendrent des ſucs épais. La ſemoule & l'*alica* produiſent le même effet; quant à l'*amylum*, il incraſſe moins. Les haricots, les lupins, la ſubſtance intérieure des lentilles, la ſemence de ſeſame & de moutarde de haie, tous les poiſſons qu'on appelle doux, tels que tous ceux qui ſont de la nature de la ſeche, du polype & de l'eſpece *cétacée*, ſont autant d'incraſſans. L'huitre, la pourpre, toutes les eſpeces de pétoncles, tous ceux qui naiſſent dans la nacre; en un mot, tous les poiſſons à coquille fourniſſent un ſuc extremement épais. A ces *alimens*, nous pouvons ajouter l'anguille, les limaçons, le dain, le bouc, le bœuf, le porc, le lievre, le foie, les rognons, les teſticules, la cervelle, la moelle allongée, la tétine, la langue & les glandes de tous les animaux; les glandes incraſſent peu. Le lait bien bouilli, tous les fromages, ſurtout lorſqu'ils ſont frais faits, & de lait tourné; le lait tourné qu'on a fait bouillir, les œufs bien durcis, ſont de grands incraſſans, ſurtout les œufs fricaſſés. Les dattes, les chataignes, les glands, les bulbes, les navets, les mouſſerons, les racines d'arum ou pié de veau, les trufes, les amandes de pommes de pin, les figues vertes, la pulpe de citron, les concombres pris en grande quantité, les pommes qui ne ſont pas mûres, ont la vertu d'incraſſer. Entre les vins, les doux, ceux qui ſont noirs & épais, particulierement le vin cuit, épaiſſiſſent le ſang. Le moût produit auſſi cet effet. ORIBASE, *Med. Col. L. III. c. 3. ex Galen.*

Alimens d'une nature moyenne entre les atténuans & les incraſſans.

Les *alimens* qui tiennent le milieu entre les atténuans & les incraſſans, ſont le pain bien fait, les poules, les coqs de bruyere, les phaiſans, les perdrix, les pigeons, les coqs ordinaires, les tourterelles, les grives, les merles & tous les petits oiſeaux; les poiſſons qui vivent autour des rochers, ſur les rivages, dans les en-

droits où la mer eſt baſſe, comme le goujon de mer, la lamproie, la ſole, en un mot, tous ceux qui ne s'enfoncent point dans la bourbe, & qui n'ont pas contracté une ſaveur deſagréable. Les figues mûres ; & parmi les légumes, ceux qui ne ſont point cultivés, la chicorée, dont il y a pluſieurs eſpeces, que les Athéniens diſtinguoient par des noms particuliers, la laitue, la chicorée gommeuſe, le cerfeuil, & une infinité d'autres. Il faut encore placer dans cette claſſe d'*alimens*, les aſperges ſauvages, les tendres rejettons du laurier nain & de la brioyne. Quant aux vins, ceux qui ont un œil jaune, qui ſont tranſparens & doux, comme les vins de Chio, de Lesbos, de Falerne, & celui que produiſent les côteaux du mont Tmolus, font un ſang d'une conſiſtance louable & bonne. *Id. c.* 4.

Alimens qui engendrent des humeurs gluantes.

Les *alimens* qui produiſent des ſucs gluans, ſont le froment qui eſt peſant, compact, & dont la ſubſtance intérieure tire ſur le jaune. Celui au contraire qui eſt léger, moins denſe, & dont la ſubſtance intérieure eſt blanche, ne produira point cet effet. La ſemoule & l'alica ſont des mets viſqueux, de même que les tendons, les extrémités nerveuſes des muſcles, les parties qui ſont placées aux environs des machoires, la langue, toute la chair de porc, celle d'agneau, la ſemence de ſéſame, les bulbes, & les dates graſſes. *Id. c.* 5.

Alimens qui engendrent des crudités.

Les dates vertes rempliſſent le corps de crudités à un point, qu'elles occaſionneront dans ceux qui en auront mangé, un friſſon qu'on aura beaucoup de peine à diſſiper. Les navets mangés en trop grande quantité ; la chair des animaux teſtacées qui vivent dans les eaux, lorſqu'elle eſt naturellement dure, & qu'une longue ébullition l'a encore dépouillée de tous les ſels qu'elle contenoit ; les poiſſons dont la chair eſt douce, comme le polype, la ſeche & autres ſemblables, toute l'eſpece cétacée, le ventre, les inteſtins & l'uterus des animaux à quatre piés ; les glandes dures, lorſqu'elles ſont bouillies ; le lait aigre, le fromage, le pain frit dans la poëlle, les lupins, tout raiſin qui charge l'eſtomac, ſont autant d'*alimens* qui engendrent des humeurs crues, & qui rempliſſent le corps de choſes indigeſtes. *Id. c.* 6.

Alimens qui engendrent des humeurs froides.

Ceux qui ſe repaîtront de concombres juſqu'à la ſatiété, doivent, ſelon les lois de la nature & l'ordre des choſes, ſe remplir le corps de ſucs froids qui ne ſe convertiſſent pas aiſément en ſang. Le ventre, les inteſtins, l'uterus des quadrupedes, le lait aigre, les mouſſerons, les pommes qui ne ſont pas mûres, & les bulbes, produiront le même effet. *Id. c.* 7.

Alimens qui engendrent des phlegmes.

Les phlegmes, ou les humeurs purement pituiteuſes, ſeront engendrées dans le corps par les parties nerveuſes des animaux ; les glandes, l'agneau bouilli, l'eſpece de mouſſerons qu'on appelle *Amanitæ*, les poiſſons teſtacées dont la chair eſt douce, & les pommes qui ne ſont pas mûres. *Id. c.* 8.

Alimens qui engendrent la mélancolie.

Le bœuf, la chair de bouc, mais particulierement celle de chevre & de taureau, engendreront la mélancolie. La chair d'âne, de chameau, de renard, de chien, de lievre, de ſanglier, & celle de tous les animaux qui ont beaucoup de parties terreſtres & ſalées, de même

que leur rate, produiront cet effet, mais avec beaucoup plus d'énergie. Entre les poiſſons de mer, le thon, le veau marin, le chien de mer, la baleine, & toute l'eſpece *cétacée*, produiront la même humeur. A ces *alimens*, nous pouvons joindre les limaçons, le chou, les boutons des arbres marinés, ceux du lentiſque, de l'arbre qui donne la térébenthine, de ronces, & du roſier ſauvage. La pulpe d'artichaux & les lentilles ſont des mets qui ne peuvent qu'augmenter la mélancolie. Le pain fait avec du ſon, celui qui n'eſt pas aſſez levé, ou qui eſt fait avec quelque grain compact & groſſier, tel que le froment verd, l'aphace, la veſſe, & du vin noir & épais, a la même propriété. *Id. c.* 9.

Alimens qui engendrent de la bile.

Le ſuc d'artichaut eſt amer, il raréfie la bile ; ainſi il vaut mieux manger l'artichaut bouilli. Lorſque le tempérament eſt chaud, le miel ſe change auſſi fort aiſément en bile. Il en eſt de même de tous les vins doux & de tous les *alimens* doux. Ils entretiennent perpétuellement dans le corps des matieres propres à la génération de la bile. *Id. c.* 10.

Alimens qui engendrent des ſucs chargés de parties excrémentielles.

Les pigeons ramiers, les oies, excepté les aîles de cet oiſeau, tous les viſceres, la moelle ſpinale, & la cervelle des différens animaux, les oiſeaux qui vivent dans les marais, les fondrieres & les lieux bas, les pois chiches, les feves vertes, les feves d'Egypte, les petits cochons qui ne font que de naître, les petits de preſque tous animaux au ſortir du ventre de leur mere, les animaux ſédentaires ; les poiſſons de riviere dont les eaux ſont croupiſſantes, ou de lac ; ceux qui demeurent toujours dans la vaſe ; tous les poiſſons de mer de l'eſpece *cétacée*, engendrent des humeurs malſaines dans le corps, & le chargent de matieres excrémentielles.

Alimens qui ne chargent point le corps d'excrémens.

Le cou, le croupion & les aîles des oiſeaux, la chair des quadrupedes ſauvages, & de ceux particulierement qui ſéjournent dans des lieux arides, ne fourniſſent pas beaucoup d'excrémens.

Alimens qui nourriſſent beaucoup.

Il n'y a aucun *aliment* qui nourriſſe autant que la chair de porc engraiſſé dans la ferme. La cervelle des beſtiaux, leurs teſticules, le cœur, la moelle ſpinale, & même la moelle en général de ces animaux ; les aîles d'oie, mais ſurtout celles de poules, le ventre de tous les oiſeaux, les limaçons, après avoir jetté deux ou trois bouillons dans de l'eau, tous ces *alimens* nourriſſent beaucoup. Entre les poiſſons *teſtacées*, ceux dont la chair eſt dure, comme les petoncles, la pourpre, & les autres de la même eſpece ; toutes ſortes d'écreviſſes de mer, d'écreviſſes en général, les crabes, la chevrette & autres ſemblables, avec ceux qu'on appelle doux, comme le polype, les eſpeces de ſeche, & autres de même nature, ſont fort nourriſſans. Entre les cartilagineux, la torpille, la ſole & la plie, nourriſſent ſuffiſamment ; la raie, l'ange de mer, le ſcate, nourriſſent plus que les précédens ; le ſurmulet & le goujon de mer au contraire nourriſſent moins. Le lait qui eſt bien épais, eſt plus nourriſſant que celui qui eſt bien clair. Quant au pain, celui qui eſt fait de *ſiligo* nourrit plus que celui qui eſt fait de ſemoule. Après ces pains, le plus nourriſſant eſt celui qui eſt mêlé de ſon. Le froment bouilli, la ſemoule, l'alica & les feves, font une chair mollaſſe, & d'une contexture lâche. Les pois chiches & les haricots nourriſſent plus que les fe-

ves; & les pois appellés *ochri*, plus que le fœnugrec. Les haricots nourriſſent autant que les pois. Les lupins, les chataignes, les lentilles, les dates douces, les raiſins doux, les glands, une des eſpeces de navets & les oignons, ſont tous des alimens très-nourriſſans, ſurtout après qu'on les a fait bouillir deux fois. Le miel clarifié eſt non-ſeulement une bonne nourriture; mais il eſt encore très-propre à procurer une juſte & facile diſtribution des alimens dans toutes les parties du corps. L'hydromel bien bouilli, produira les mêmes effets. Tous les vins nourriſſent ſelon qu'ils ſont plus ou moins épais. Le vin rouge & épais fait du ſang en plus grande quantité qu'aucun autre; après ce vin, c'eſt le vin noir, le vin doux & épais; & après ceux-ci, le plus nourriſſant & le plus propre à engendrer du ſang, c'eſt le vin rouge, épais & aſtringent en même-tems. Les vins blancs, épais & auſteres, nourriſſent moins que les précédens. Il n'y en a point qui ſoutienne & nourriſſe moins que celui qui eſt blanc & clairet. Enfin, de tous les *alimens*, ceux dont les ſucs ſont les plus épais, ſont en même-tems les plus nourriſſans, ſuppoſé qu'ils ſoient bien cuits dans l'eſtomac & bien digérés.

Alimens qui nourriſſent peu.

Les extrémités des animaux nourriſſent peu.

Par extrémités, j'entens l'uterus, le ventre, les inteſtins, la queue, les oreilles, les piés & la graiſſe. Les oiſeaux nourriſſent moins que les animaux terreſtres. La chair des vieux animaux eſt moins ſucculente que celle des jeunes. La nourriture que nous tirons des poiſſons, produit un ſang très-fluide, parce qu'elle n'eſt point en quantité ſuffiſante pour lui donner de la conſiſtance, & qu'elle eſt promptement digérée. Entre les poiſſons teſtacées, ceux qui, comme les huitres, ont la chair douce, nourriſſent peu. Le pain d'orge, de quelque façon qu'il ſoit fait, nourrit moins qu'aucun autre; il en eſt de même de la bouillie qu'on en fait. On en peut dire autant du pain où la farine eſt mêlée avec le ſon, ou avec quelque autre ingrédient groſſier, & du *loti*, de *l'amylum*, du *maza* fait avec l'orge, du polenta, des avoines, du millet; mais particulierement du *panicum*, du riz, des feves vertes, de la ſemence de pavots, de la graine de lin, de l'orvale, de la graine de genievre, de celle de myrthe, des amandes, des piſtaches, des prunes, des pêches, des abricots, des olives, ſurtout ſi elles ſont mûres, des noiſettes, particulierement des plus groſſes, des jujubes, des cornouilles, des mûres de haie, des fraiſes, du *zizipha*, eſpece de jujubes, des noix communes, des ceriſes, des capres, ſurtout marinés; du chou, des betes, de la bardane, de la bardane dont la feuille eſt pointue, du pourpier, de la morelle, des raiforts, des navets, de la moutarde, du creſſon, de l'impératoire, de toutes les tiges tendres des plantes, du panais, des carrotes & de la racine de carvi. Les oignons, les aulx, les poireaux, les poireaux de vigne, mangés crus, ne nourriſſent point; & ſi on les fait bouillir deux ou trois fois, ils nourriſſent fort peu. Les grenades ne ſont gueres nourriſſantes. Quant aux poires, ſurtout aux groſſes poires, je n'ai preſque rien à en dire. La citrouille nourrit un peu, de même que le raiſin ſec, s'il n'eſt point gras, mais au contraire s'il eſt auſtere.

Entre les eſpeces d'*alimens* qui fourniſſent beaucoup de nourriture & ceux qui n'en fourniſſent que très-peu, tiennent le milieu, les haricots, les pois communs, les veſſes ſauvages, les pois chiches & les figues. Ce dernier *aliment* nourrit très-peu, & produit le contraire des autres fruits de l'automne; car ces fruits, ainſi que les raiſins, donnent aux animaux une chair lâche & molle. Tous les alimens qui poſſedent dans un haut degré quelques qualités médicinales, qu'ils perdent ſoit en les faiſant rôtir ou bouillir, ſoit en les préparant de quelque autre maniere, nourriſſent très-peu le corps après qu'ils ont été préparés, & ne le nourriſſent point du tout avant que de l'être. *Id. c.* 14.

Des Alimens qui fourniſſent un bon ſuc.

Dans la multitude des choſes dont nous nous nourriſſons, nous aurions de la peine à trouver un aliment qui l'emportât par la bonté des ſucs qu'il produit ſur le lait. Le meilleur lait eſt celui qu'on a recemment tiré d'animaux ſains. Les œufs pochés donnent un très-bon ſuc. Les meilleurs œufs ſont ceux de poule & de phaiſans, & les plus mauvais ceux d'oie & d'autruche. Le ſuc de tous les oiſeaux & de tous les poiſſons paſſera pour bon, ſi l'on en excepte celui de ces animaux qui vivent dans des marais ou aux environs, dans des fondrieres, & dans des ruiſſeaux troubles & bourbeux, ſurtout ſi les eaux dont ils ſont groſſis ou formés traverſent une ville où elles ſe chargent de toutes les ordures des bains, des cuiſines & des égouts, & où elles peuvent ſe teindre de tout ce qui ſe détache & ſort des draps qu'on lave dans les cuves des Foulons. Il vaut mieux ſe nourrir de poiſſons qui viennent de la mer & pêchés dans des endroits où il n'y a point d'eaux douces. Les poiſſons qui viennent de la mer & qu'on a pêchés autour des rochers ſurpaſſent en effet, tant pour la délicateſſe de la ſaveur que pour la bonté du ſuc, tous les autres poiſſons. Quant à ceux qui vivent en eau douce & en eau ſalée, comme le têtu, le veau marin, le merlus, le goujon de mer, la lamproie, le crabe, & l'anguille, on s'informera d'abord des lieux où ils auront été pris, & on achevera d'en juger par l'odeur & par la ſaveur.

Les poiſſons qui vivent dans des eaux impures, quoique plus gras que les autres, ne leur ſeront pas préférés, parce qu'ils pechent par l'odeur & par la ſaveur, & qu'étant pleins de mucilages, ils tendent à la putréfaction. Que les poiſſons ſoient bons ou mauvais, ſelon les alimens dont ils ſe ſont nourris, c'eſt un fait dont on peut s'aſſurer par les ſens. Les plus mauvais ſurmulets, par exemple, ce ſont ceux qui ſont nourris de crabes. La chair des autres mullets eſt dure à la vérité, mais le ſuc qu'elle rend n'eſt point mauvais, le turbot, le bremine, la ſole, la plie, & le léſard de mer, tiennent le milieu entre les poiſſons dont la chair eſt molle, & ce ſont de fort bons alimens pour les perſonnes qui ne prennent point d'exercice & qui ſont d'une foible conſtitution; mais des alimens doux & friables fourniſſent les ſucs les plus ſains & conviennent beaucoup mieux à ceux qui jouiſſent d'une ſanté ferme & conſtante. Les animaux à quatre piés, bien digérés, forment un fort bon ſang, ceux ſurtout dont le ſuc eſt bon, comme le porc; car on peut dire que la chair de cet animal n'a point de pareille pour la ſaveur & pour la facilité de ſe cuire. Le porc dont la chair eſt la meilleure eſt celui qui eſt dans ſa force, plus cet animal devient vieux, plus ſa chair perd de ſa qualité; la chair des cochons de lait nouveau nés eſt trop humide. Ainſi elle engendrera des glaires & des phlegmes en abondance. La tétine de truie eſt fort bonne. Le foie, les parties circonvoiſines des mâchoires; les parties cartilagineuſes du groin & des oreilles, les autres extremités du porc, ſes inteſtins, l'utérus de la truie, & la queue du porc ne fourniſſent pas un ſuc auſſi ſain que le reſte. Les glandes ne le cedent en rien aux chairs pour être nourriſſantes. Le cœur ne fournit point un ſuc mauvais; les piés ſont moins bons que les oreilles & le groin. Les cartilages des animaux ne ſeront jamais bien digérés, ſi on les avale par morceaux conſidérables; pour qu'ils puiſſent être bien digerés, il faut les réduire en très-petits morceaux & les mâcher long-tems. Autant la chair du porc l'emporte ſur celle des autres quadrupedes, autant les extrémités des quadrupedes l'emportent ſur celles de cet animal. La cervelle des oiſeaux eſt beaucoup meilleure que celle des quadrupedes. La chair des animaux ſauvages eſt plus ſaine que celle des animaux apprivoiſés. Le pain qui n'eſt point mélangé, & qui eſt bien fait, donne un bon ſuc. L'alica, la tiſane bien bouillie, &

les châtaignes n'en fourniſſent point un mauvais. Je ne proſcris point les figues mûres, ni les raiſins mûrs & gardés. Les figues ſeches ſont bonnes ſi elles paſſent promptement : mais ſi elles s'arrêtent long-tems dans l'eſtomac, elles rendent un mauvais ſuc, & elles engendrent des poux. Mangées avec des noix, c'eſt une fort bonne nourriture : mais ſi l'on les mange avec d'autres choſes, quelles qu'elles ſoient, ces figues, vertes ou ſeches, ſeront de dure digeſtion. Entre les légumes, la laitue fait de bon ſang, & après elle, l'endive. Les vins qui flatent l'odorat ſont ſains. Les meilleurs ſont ceux de Falerne, ſurtout ceux qui ſont doux, ceux de Chio, & les vins doux & d'un œil jaune qui viennent des coteaux du mont Tmolus. *Ibid. c.* 15.

Alimens dont le ſuc eſt mauvais.

Tous les *alimens* dont le ſuc eſt mauvais ne ſont pas de la même eſpece. Les uns ſont froids & aqueux, les autres chauds & bilieux; & les troiſiémes engendrent la bile noire. Mon avis eſt de ſe les interdire tous, quelque facilité que quelques eſtomacs puiſſent avoir à les digérer; car le mauvais ſuc qui en ſort s'accumule & demeure renfermé long-tems dans les veines; mais à la moindre occaſion de putréfaction, il ſe manifeſte par des fievres malignes qu'il fait naître, & qu'il entretient.

On peut compter entre les *alimens*, dont le ſuc eſt mauvais, la chair de mouton & de bouc, à cauſe de ſon acreté. La chair de chevre eſt déteſtable; celle de bélier vient après, & la chair de bœuf ſuccede à celle-ci. Dans toutes les eſpeces d'animaux, celles des châtrés eſt la meilleure; & celle des vieux animaux, la plus mauvaiſe. Le lievre fait un ſang épais; je le crois toutefois préférable au mouton, au bœuf, & à ce que l'on comprend ſous le terme de *venaiſon*, dont le ſuc eſt auſſi mauvais que celui d'aucune des choſes dont nous avons parlé. Le ſuc des rognons & des teſticules des vieux animaux, excepté des teſticules des vieux coqs, eſt mauvais. La cervelle, la moelle ſpinale, le cœur, la rate, tous les viſceres, les œufs frits, le vieux fromage, les mouſſerons, & les fungus, appellés *amanitæ*, ſont d'un mauvais ſuc. La rate de porc eſt la moins mal-ſaine. Quant aux mouſſerons, je les proſcrirois tous pour plus de ſureté. Le fœnugrec, les lentilles, le *typha*, graine aſſez ſemblable au riz, l'avoine, & le pain qu'on en fait, eſt mal-ſain. L'*Olyra* eſt autant au-deſſous du froment, qu'il eſt au-deſſus du *typha* & de l'avoine. Le panicum, le millet, & les autres graines ſemblables ne contiennent point de bon ſuc. Entre les poiſſons, le tiſſerand, le chien-marin, le ſcorpion de mer, le ſurmulet, & toute l'eſpece *Cétacée*, fourniſſent un mauvais ſuc. Tous les fruits d'automne ſont malſains; mais les figues moins que les autres. Si l'on mange trop de figues ſeches, on fera un mauvais ſang, comme il paroît à la multitude de poux qui s'engendrent à la ſuite de ces excès. Les poires & les pommes qui ne ſont pas mûres, de même que les fruits de l'arbre dont on tire la térébenthine, produiſent un mauvais ſuc. Les artichaux, particulierement lorſqu'ils ſont durs, les concombres, les courges, & les melons ſont de mauvais alimens. Les melons ſont un peu moins mal-faiſans. La citrouille vaut mieux que tous ces autres légumes; quoique s'il lui arrive de ſéjourner longtems dans l'eſtomac & de s'y corrompre, elle ne laiſſe pas de fournir auſſi un fort mauvais ſuc & en grande abondance. Entre les légumes, on pourroit dire en général qu'il n'y en a point dont le ſuc ſoit bon. La laitue, l'endive & la guimauve ne ſont ni bons ni mauvais. Après ceux-ci viennent en dégénerant, l'arroche blanche, le pourpier, les betes & l'oſeille. Des racines qui croiſſent dans les potagers, celles qui ſont acres au gout, comme les oignons, les poireaux, les aulx, les raiforts & les carrottes, donnent un mauvais ſuc. Celles dont le ſuc n'eſt ni bien bon, ni bien mauvais, ſont les racines d'arum, les racines de carvi, auxquelles on peut joindre les navets. Le ſuc du baſilic, des navets crus, du choux & des oignons mal-cuits eſt déteſtable. Celui des poireaux, des oignons, des aulx, & des poireaux de vigne, perd ſa mauvaiſe qualité, en faiſant bouillir ces plantes deux fois. Tous les légumes qu'on appelle ſauvages, tels que la laitue ſauvage, la chicorée gommeuſe, le cerfeuil, l'endive & la chicorée ſauvage ne fourniſſent qu'un mauvais ſuc. Les vins auſteres, épais & fétides, tels que ceux qu'on apporte de Bithynie dans de grands vaiſſeaux & qu'on vend à bas prix, ſont mal-ſains; celui qui vient dans de petits vaiſſeaux, n'eſt ni bon ni mauvais pour la ſanté; Il tient en cela le milieu. *Ibid. c.* 16.

Alimens de facile digeſtion.

Les *alimens* qui ſe digerent aiſément ſont le pain bien fait, tous les poiſſons qui s'attachent aux rochers ou qui vivent aux environs, le goujon de mer, la torpille & la truite. Les oiſeaux en général ſe digerent plus facilement que les animaux à quatre piés, mais entre les oiſeaux, particulierement la perdrix, la gelinote de bois, le pigeon, la poule, le coq & le phaiſan. Les aîles d'oies ſe digerent dans l'eſtomac ſans le fatiguer, la coction des aîles de poule eſt encore plus aiſée; en un mot les aîles de tous les oiſeaux jeunes & bien nourris ſont d'une digeſtion très-facile; mais celles d'oiſeaux durs & maigres ſe digerent très difficilement. D'autres *alimens* dont la coction eſt auſſi très-facile, ſont tous les oiſeaux engraiſſés avec de la pâte & du lait, le foie d'oie, les autres animaux engraiſſés de la même maniere, & les teſticules de coq ordinaire; on en peut dire autant du porc. Le veau eſt de digeſtion plus facile que le bœuf, le chevreau, que le bouc; & la chair d'animaux qui croiſſent, que celle d'animaux qui déclinent. Les animaux qui vivent dans les lieux ſecs, ſe digerent dans l'eſtomac plus aiſément que ceux qui paiſſent dans des lieux humides. Les noix communes ſe digerent plus aiſément que les noiſettes. Les oignons bouillis deux fois ſont de facile digeſtion; il en eſt de même des œufs à la coque, de la laitue, de l'endive, de la mauve, de la courge bouillie, pourvu que ces *alimens* ne ſéjournent pas trop long-tems dans l'eſtomac & ne s'y corrompent point. Le vin doux ſe cuit plus aiſément que le vin dur ou aigre, en général entre les choſes également faciles à digérer, les plus agréables au gout fatiguent moins l'eſtomac. *Ibid. c.* 17.

Alimens de dure digeſtion.

La chair de bouc, le bœuf & la venaiſon ſont ordinairement de dure digeſtion; de toutes les chairs une des plus indigeſtes eſt celle de chevre; après la chair de chevre, c'eſt celle de bélier, & après celle de bélier c'eſt celle de bœuf. La chair des animaux vieux & particulierement du porc, eſt fibreuſe & ſeche, & conſéquemment de très-difficile digeſtion. Le bas-ventre, les inteſtins, l'utérus, le cœur, les teſticules des animaux qui ont paſſé le terme de leur accroiſſement, & l'oie, ſi l'on en excepte les aîles, ſe cuiſent difficilement dans l'eſtomac. La chair des pigeons ramiers, des grives, des merles & des petits oiſeaux eſt dure; celle des canards & des pigeons eſt plus dure encore. La plus dure de toutes eſt celle des paons & des outardes. Les géſiers de tous les oiſeaux ſont de dure digeſtion. Ceux donc, qui pour ſe fortifier l'eſtomac mangent le géſier d'une autruche ou d'un cormoran, ſe trompent lourdement dans le choix du moyen; car ce mets eſt d'une digeſtion extremement difficile; il eſt donc très-propre à fatiguer l'eſtomac, & d'ailleurs il n'a pas la moindre propriété médicinale pour en rétablir la faculté digeſtive. Les limaçons ſe digerent difcilement dans l'eſtomac, & il en eſt de même du lait aigre, ſurtout dans un eſtomac froid. Le vieux fromage a le même défaut; celui qui eſt fraîchement fait & avec du lait tourné, paſſe pour un peu meilleur que

l'autre. La chair de la pourpre, des pétoncles & d'autres poiſſons teſtacées, dont la ſubſtance eſt compacte, eſt de coction difficile. Toutes les eſpeces d'écreviſſes, les crabes & les autres animaux de la même eſpece, les polipes, les ſeches, tous les poiſſons dont la chair eſt douce, la raie, l'ange de mer, le ſcate, le chien de mer, le ſcorpion de mer, le ſurmulet, le tiſſerand, le congre, l'aigle de mer, les œufs frits, rotis, bouillis, le froment bouilli, le *tragus*, la farine groſſiere, qui eſt de digeſtion plus difficile que la bouillie d'orge, le *typha*, l'avoine, le pain qu'on en fait, les feves, les pois, les haricots, les petits pois chiches, le riz, les lupins, le *panicum*, le millet & autres graines ſemblables, les lentilles, le pas d'âne, le ſeſame, la moutarde des haies, la chataigne, le gland, les pommes, les poires, les figues, la corme, avant qu'elle ſoit mûre, les raiſins acides & auſteres, toutes les dattes, les carouges, les citrons, dont l'écorce extérieure priſe en remede, aide la digeſtion, comme la plupart des autres acides, le baſilic, les navets, les oignons crus ſurtout, les panais, les carrotes, les racines de carvi, toutes les racines légumineuſes, les légumes mêmes, ſi l'on en excepte la laitue & l'endive; tous ces *alimens*, dis-je, doivent être mis dans la claſſe des *alimens* de difficile digeſtion. *Id. c.* 18.

Alimens qui ſont bons pour l'eſtomac & qui le fortifient.

Les *alimens* qui ſont bons pour l'eſtomac ſont les dates auſteres, les coings, les olives préparées avec du ſel ou plutôt avec du vinaigre, les raiſins auſteres, les raiſins gardés, les noix communes plus encore que les noiſettes, & particulierement ſi on les mange avec des figues. Tout ce qui a une ſaveur légerement aigre, eſt aſſez bon pour l'eſtomac. De cette eſpece ſont le chardon, le chardon-béni, le chardon-roland, le chardon à cent têtes, la gomme adraganth, l'artichaut, la racine bouillie de chervis, le chervis & le peigne de Venus. Cette derniere plante crue ou bouillie, eſt excellente pour l'eſtomac; ſi on la fait cuire, il ne faut pas la laiſſer bouillir long-tems. Ajoutez à cela la moutarde, le raifort, le navet, le creſſon, l'impératoire, l'aſperge, le bruſc, le laurier-nain, l'épine-vinette, & la brioine. Les oignons & les capres préparées avec du ſel excitent l'appétit. L'écorce de citron fortifie l'eſtomac. Le vin auſtere pris chaud eſt excellent pour les intempéries chaudes de l'eſtomac. Entre les choſes médicinales dont on peut ſe ſervir pour fortifier l'eſtomac, l'abſinthe & l'aloès méritent d'être recommandés. *Ib. c.* 19.

Alimens mauvais pour l'eſtomac.

La graine de genievre eſt nuiſible à l'eſtomac; & plus encore le fruit du cedre, le paſſe-velours & la ſemence de l'agnus-caſtus ou vitex. Les betes ſont ſi mauvaiſes pour l'eſtomac, qu'on ne manquera pas de reſſentir des tiraillemens & de la douleur dans ce viſcere, ſi l'on en mange beaucoup. Ajoutez à ces *alimens* l'oſeille, le baſilic, les navets crus, les blettes, l'arroche blanche, à moins qu'elle ne ſoit préparée avec de l'huile, le vinaigre & le *garum*, (ſaumure dans laquelle on conſervoit les poiſſons.) Le fœnu grec & le ſeſame dérangent l'eſtomac. Le lait s'aigrit dans les eſtomacs froids, & ſe putréfie dans les eſtomacs chauds; c'eſt donc avec raiſon qu'on le proſcrit dans les fievres. Le lait mêlé avec le miel provoque le vomiſſement. La courge mal cuite & mal digérée, occaſionne des maladies bilieuſes; elle provoque auſſi le vomiſſement; ſi quelqu'un en mange beaucoup & qu'il ne mette ſur cet *aliment* aucune nourriture dont le ſuc ſoit meilleur, il eſt preſque certain qu'il vomira. Les melons produiront le même effet. La cervelle, & la moelle des os, en général, ſont des *alimens* dont l'eſtomac ne s'accommode pas; ils donnent des nauſées. Les vins noirs & auſteres, de même que les vins nouveaux & épais, s'aigriſſent aiſément & provoquent le vomiſſement. Entre les choſes médicinales, celles contre leſquelles l'eſtomac ſe révolte particulierement, ſont l'auronne, l'abſinthe marine & l'aphronitre. *Ibid. c.* 20.

Alimens qui portent à la tête.

Les *alimens* qui attaquent la tête ſont les mûres, les mûres de ronce, la fraiſe, le fruit du cedre, la graine de chanvre, toutes ſortes de dattes, la roquette, le fœnugrec & la ſemence de l'agnus-caſtus ou vitex. Le vin auſtere & qui a un œil jaune, porte à la tête, & attaque la raiſon plus puiſſamment que le vin noir & auſtere. Le vin qui flate l'odorat, affecte auſſi la tête: mais ordinairement il n'y cauſe point de douleur & ne picote pas les nerfs. Ce qu'on appelle ὀλιγοφόρος diſſipe le mal de tête qui provient des ſucs dont l'eſtomac eſt rempli. Le lait n'eſt pas bon pour la tête; l'eau dans laquelle on a fait tremper des raiſins donne des maux de tête. *Ib. c.* 21.

Alimens qui ne cauſent point de gonflemens.

Les pois, les feves, le cumin, la ſemence & la racine de liveche, la ſemence d'agnus-caſtus ou vitex, & le fruit du chanvre, ne cauſent point de gonflement. Nous ajouterons à ces *alimens* ceux qui ne manqueroient pas de gonfler, ſi on les prenoit ſans être préparés; tels ſont les feves bouillies, les oignons bouillis deux ou trois fois & mangés avec de l'huile, le garum & le vinaigre. Le miel clarifié & l'oxymel diſſipent le gonflement. Le pain d'orge, de quelque maniere qu'il ſoit fait, ne gonflera point. Les *alimens* qui tiennent un milieu entre ceux qui gonflent & ceux qui ne gonflent point, ſont les haricots, pluſieurs eſpeces de petits pois & les pois chiches. *Id. c.* 22.

Alimens qui occaſionnent des gonflemens.

On peut mettre entre les *alimens* qui donnent des gonflemens, les pois chiches, les lupins, les haricots, le *panicum*, les *ochri*, le millet & autres ſemblables. Les feves écoſſées & préparées ſeules, gonfleront beaucoup plutôt que ſi elles étoient mêlées avec d'autres *alimens*. Le *maza* fait avec de la bouillie d'orge, donne des vents. Mais s'il eſt bien battu & bien paîtri, il lâche le ventre, ſurtout ſi on y a mêlé un peu de miel. La liqueur faite avec la dreche, & preſque tous les ſucs de cette eſpece gonflent, mais particulierement le cynéeren, celui de ſatyrion, de même que le ſuc & la racine de ſilphium. Les figues cauſent un gonflement qui dure peu, par la raiſon que ce fruit ſéjourne peu dans l'eſtomac; ſi elles ſont bien mûres, on ne pourra pas dire qu'elles faſſent le moindre mal, non plus que ſi elles ſont ſeches. Les dattes vertes produiront le même effet que les figues vertes ou les navets. Le lait porte beaucoup de vents dans l'eſtomac, de même que les oignons crus; & ces vents ne tardent pas à incommoder. Il en eſt de même du miel qui n'eſt pas bien épuré. Les vins doux cauſent des flatulences de longue durée. Ceux qui ſont doux & auſteres en même tems, qui ſéjournent long-tems dans l'eſtomac, qui ſont difficilement digérés & diſtribués dans le corps, cauſent des gonflemens. Le moût ou vin doux eſt une liqueur très-venteuſe. *Id. c.* 23.

Alimens déterſifs, atténuans & apéritifs.

Les *alimens* détergens ſont la tiſane, le fœnugrec, le melon, la courge, les raiſins doux, les feves, les pois chiches, ſurtout ceux dont la couleur eſt noire; on peut encore les regarder comme un excellent lithontriptique. Les capres préparées avec du vinaigre produiſent de fort bons effets; elles peuvent paſſer pour un excellent détergent; elles chaſſent le phlegme de l'eſtomac, & elles diſſipent les obſtructions du foie & de la rate. Pour cet effet, il faut les prendre dans l'o-

xymel, le vinaigre & l'huile, avant aucun autre *aliment*. Le ſuc des betes a auſſi la vertu déterſive. Il eſt bon contre les obſtructions du foie, ſurtout ſi on le prend avec de la moutarde & du vinaigre. Il faut juger de même de l'oſeille, de l'ortie, des racines d'arum & de l'aſphodele. Cette derniere plante a des propriétés ſingulieres. Les oignons ſont détergens, apéritifs & atténuans. C'eſt par les raiſons qu'on peut imaginer ſur ce que nous venons de dire de l'aſphodele, qu'on en ordonne les tiges tendres, comme un remede ſouverain contre la jauniſſe. Les oignons, l'ail, les poireaux & les poireaux de vigne, atténuent, diviſent & diſſipent les humeurs épaiſſes & gluantes. Si on fait bouillir ces ſimples deux ou trois fois, elles perdront leur acreté, mais elles retiendront la propriété d'atténuer. Le petit-lait atténue les humeurs craſſes; les figues détergent; c'eſt par cette raiſon qu'on a vu des néphrétiques vuider une grande quantité de gravier, après avoir mangé des figues. Les figues ſeches atténuent & diviſent; on peut les regarder comme un bon remede pour dégager les reins. La graine de génievre déſobſtrue les reins & le foie, & atténue les matieres craſſes qui pourroient embarraſſer ces parties. Les amandes atténuent & détergent, elles vuident les inteſtins, & procurent une reſpiration libre. Les piſtaches ſont bonnes pour fortifier le foie & le débarraſſer des humeurs qui obſtruent les canaux dont il eſt parſemé. Le raiſin a la propriété d'atténuer. Le miel recueilli ſur des plantes chaudes & ſeches, eſt extremement atténuant, au point que l'hydromel a la vertu d'exciter la ſalivation. L'oxymel facilite l'évacuation des humeurs, excepté celles qui ſont très-épaiſſes & très-gluantes; il débarraſſe les viſceres ſans violence & ſans douleur des matieres qui y ſont engorgées, & il produit des effets merveilleux dans les maladies de la poitrine & des poumons. Ceux qui ſont ſurchargés d'humeurs craſſes, feront ſagement d'uſer de vins légers; & ſi ces humeurs craſſes étoient en même tems froides, je leur conſeillerois de choiſir du vin vieux qui eût de l'acide & qui fut léger. Le vin foible débarraſſe les poumons des humeurs qui les ſurchargent; il fortifie, il détrempe & atténue modérément. Les vins doux ſont à préférer aux autres dans les maladies aiguës, telles que la pleuréſie & la péripneumonie. Ils ſont très-propres à aider l'évacuation des humeurs, lorſque la coction en eſt faite. *Id. c.* 24.

Alimens qui cauſent des obſtructions.

Le lait qui contient beaucoup de ſéroſité, ne fera point de mal, quelque continué qu'en puiſſe être l'uſage. Mais une longue habitude de prendre du lait qui auroit beaucoup plus de parties craſſes que de parties ſéreuſes, pourroit avoir de mauvaiſes ſuites; car cet *aliment* ne convient point aux perſonnes qui ſont ſujettes à la gravelle; il donne lieu aux obſtructions du foie, pour peu que ce viſcere y ſoit diſpoſé. Les dattes ſont dangereuſes dans les inflammations de la rate & du foie, de même que les figues. Ce n'eſt point par une propriété particuliere à ces fruits, mais cela provient de ce que tout ce qui eſt doux eſt nuiſible dans les obſtructions & les ſkirres qui ſe forment aux parties dont nous venons de parler. Relativement à leur propre nature, ils ſont incapables de faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal: mais en les réuniſſant avec des ſimples dont la vertu ſeroit d'atténuer, de diviſer & de détercer, on en pourroit tirer de grand ſecours. L'hydromel eſt dangereux pour les viſceres, s'il y a tumeur, ſkirre, œdeme ou inflammation, parce que le miel eſt propre de ſa nature à augmenter la quantité des humeurs bilieuſes. La ſemence des pavots ſuſpend les évacuations de la poitrine. Les dattes douces & graſſes cauſent des obſtructions; les dattes vertes ſont encore plus mal-faiſantes. Tous les gâteaux où il entrera de la farine, du miel & de l'huile, ſans compter ceux qu'on fera de ſemoule, ſeront propres à cauſer des obſtructions, à augmenter le gonflement de la rate & à former du gravier dans les reins. La farine de froment détrempée avec du lait, pourra produire les mêmes effets. L'alica eſt ſi mauvais pour les perſonnes qui ont quelque obſtruction au foie, ou qui ſont ſujettes à la gravelle, qu'il eſt important de les en priver. Les vins doux ſont obſtruens, & s'il y a tumeur dans les viſceres, l'uſage qu'on en feroit, ne manqueroit pas d'augmenter le mal. *Id. c.* 25.

Alimens qui paſſent difficilement.

Tous les *alimens* préparés comme ceux que l'on fait d'*itria*, (c'étoit une eſpece de gâteau fait avec du fromage,) la ſemoule, les feves brûlées, le pain mollet, les lentilles pilées, la cervelle, la moelle ſpinale, le foie, le cœur des quadrupedes, le froment bouilli, les œufs durs, rotis & frits, les lupins, les pois, le ſeſame, la moutarde de haies, le gland, les pommes, les poires qui ne ſont pas mûres, le fruit du carouge, le vin doux, celui qui eſt auſtere & noir ſans être doux, le vin épais, tous les vins nouveaux & l'eau même, paſſent fort lentement. Les œufs bouillis paſſent moins difficilement que les rotis ou frits. Le vin auſtere & noir, ſans douceur, ſéjournent plus long-tems dans l'eſtomac que le vin doux. *Id. c.* 26.

Alimens qui ſe corrompent aiſément.

Les pêches, les pavies, & les abricots ſe putréfient aiſément. Tous les fruits de l'automne étant d'une nature très-humide, ſe dépravent facilement dans l'eſtomac, s'ils y ſéjournent quelque tems. Il faut donc, lorſqu'on en mange commencer par eux; par ce moyen, preſſés par les mets qu'on mettra ſur eux, ils paſſeront avec plus de viteſſe, & entraîneront avec eux les *alimens* dont ils ſeront preſſés. Mais ſi on finit le repas par ces fruits; contraints de ſéjourner dans l'eſtomac, ils s'y corrompront, & cette corruption ſe tranſmettra au reſte de la nourriture. *Id. c.* 27.

Alimens qui ſe corrompent difficilement.

De cette nature ſont les *chemula* (petite eſpece de pétoncle) le pourpre, & toute l'eſpece teſtacée dont la chair eſt dure, & qu'on preſcrit ordinairement aux perſonnes en qui l'abondance des humeurs eſt telle que tous les autres alimens ſe corrompent dans leur eſtomac. On les fait bouillir deux ou trois fois dans de bonne eau; on les jette enſuite dans d'autre eau auſſi-tôt qu'on les croit ſuffiſamment cuits. Il faut ajouter à ces alimens toutes les eſpeces d'écreviſſes de mer, les crabes, les écreviſſes ordinaires, & tout ce qui participe de leur nature. *Ibid. c.* 28.

Alimens qui relâchent le ventre.

Les lentilles & le chou provoquent les ſelles. Entre les poiſſons, preſque toute l'eſpece teſtacée a des vertus contraires; parce que la partie ſolide de leur ſubſtance paſſe lentement, & tend le ventre, au lieu qu'il n'y a que les ſubſtances humides qui relâchent & hâtent la ſortie des excrémens. Ainſi, ſi vous faites bouillir des lentilles, ou des chous, ou quelques-uns des animaux dont je viens de parler, & que vous en aſſaiſonniez la décoction avec de l'huile, du garum & du poivre, & que vous en ordonniez une potion; cette potion produira ſur le champ l'effet d'un cathartique, parce qu'alors la partie ſolide de ces poiſſons à coquille aura été attendrie par l'ébullition. Il y a plus: la décoction ſimple de hériſſon marin, de tous les petits poiſſons à coquilles ou le bouillon fait avec un vieux coq, lâchera le ventre. Si l'on veut que les chous produiſent cet effet, il faut les tirer de la liqueur dans laquelle ils auront bouilli, & les mettre dans de l'huile & du garum. Il faudra faire attention à ce qu'ils ne

bouillent pas long-tems. Le pain groſſier fait aller à la ſelle, tant à cauſe de la vertu déterſive du ſon, que de la grande quantité d'excrémens qu'il produit. Le ſuc de fœnugrec bouilli avec du miel, eſt bon pour chaſſer les humeurs putrides contenues dans les inteſtins. Il les met en mouvement & les détermine à ſortir : mais on aura ſoin de n'y mêler qu'une très-petite quantité de miel, de peur qu'il ne s'enſuivît de la colique & des tranchées. Les olives ſalées priſes dans le garum, avant tout autre aliment, ont la vertu cathartique, de même que les petits poiſſons à coquille que quelques-uns préparent pour cet effet avec de l'huile, du vinaigre & du garum. Plus le lait eſt fluide, plus il relâche efficacement le ventre. Le petit lait déſobſtrue puiſſamment. On peut l'adoucir avec autant de miel que l'eſtomac ſera capable d'en ſupporter ; on y jettera de plus du ſel en quantité ſuffiſante pour le rendre agréable au gout : plus vous voudrez qu'il opere ; plus vous augmenterez la quantité de ſel. La chair & les extrémités des jeunes animaux paſſent avec beaucoup de viteſſe. Entre les poiſſons cartilagineux, la torpille, & l'anguille troublent le ventre modérément. Les betes, l'oſeille, l'ortie, le fromage frais fait avec du miel, l'arroche blanche, les blettes, la courge, la citrouille, les melons, les figues mûres, les figues ſeches, les raiſins doux, ſurtout s'ils ſont pleins de ſuc, les mûres priſes à jeun, lorſque l'eſtomac eſt vuide, avant tout autre aliment, paſſeront fort promptement & ouvriront un paſſage à ce qui pourroit être arrêté dans l'eſtomac & les inteſtins. Si on prend de ces alimens après le repas, & qu'il ſe rencontre dans l'eſtomac quelques humeurs putrides, ils ſe corrompront auſſi-tôt. Les noix nouvelles lâchent le ventre. Les vieilles produiront cet effet comme les nouvelles, ſi on prend la précaution de les faire tremper dans de l'eau. Les prunes dans leur maturité, lorſqu'elles ſont pleines de ſuc, relâchent. Les prunes ſeches infuſées dans l'hydromel où il y a plus de miel que d'eau, purgeront ſuffiſamment ſeules ; mais elles produiront cet effet plus promptement & plus entierement, ſi on boit encore l'hydromel dans lequel on les aura fait infuſer. Si vous obſervez de prendre du vin doux quelque-tems après avoir mangé les prunes dont je viens de parler, & que vous différiez votre diner, vous en connoîtrez la vertu. Les mûres, les ceriſes, les abricots, les pêches, & tout ce qui eſt humide & aqueux, & même en général, toutes les choſes qui n'ont preſque ni odeur ni ſaveur, paſſent avec beaucoup de facilité, & font aller à la ſelle, pour peu qu'on y ſoit diſpoſé. Mais s'il n'y a dans le corps aucune inclination à la digeſtion ; ces alimens demeureront dans l'eſtomac, & n'y exciteront pas le moindre mouvement ni dans les inteſtins, parce qu'ils n'ont aucune qualité nitreuſe & acide. Les derniers *alimens* dont je viens de faire mention tiennent le milieu entre ceux qui reſſerrent le ventre, & ceux qui le relâchent ; n'inclinant pour ainſi dire, ni à l'un, ni à l'autre de ces effets, dans un corps qui n'eſt point diſpoſé à la digeſtion, ou dans un autre où les excrétions ſe font bien. Lorſque la digeſtion ſe fait promptement, l'hydromel cauſe une telle révolution dans le ventre qu'il emporte quelquefois avec lui les autres *alimens*. Il excitera au contraire modérément, & l'émotion qu'il cauſera ſera légere, ſi la diſtribution des *alimens* & ſi la ſortie des excrémens ſe font avec lenteur. Le miel qu'on ſucera ſur les rayons, peut relâcher le ventre. L'hydromel qu'on n'a point fait bouillir ou qui n'a bouilli que fort peu, paſſe rapidement & n'attend pas pour ſortir que la diſtribution des autres *alimens* ſoit faite. L'oxymel excite plus doucement. Le vin doux provoque quelquefois à aller à la ſelle ; mais le jus exprimé des raiſins produit plus ſurement cet effet.

Alimens qui tiennent le milieu entre les purgatifs & les émolliens.

Les *alimens* de cette eſpece ſont la mercuriale, priſe ſeule ou avec des légumes, avant tout *aliment*, après laquelle on prendra le potage ; le polypode & l'herbe terrible ſont auſſi de la même nature. Une petite cuillerée de la ſemence de cette derniere purge la bile noire. La même propriété ſe trouve dans la ſemence de chardon-beni, broyée & priſe dans l'hydromel ou le bouillon de coq, ou mêlée avec les amandes, le nitre, l'anis, le miel & les figues ſeches. ORIBASE, *L. IV. c.* 28.

Alimens qui reſſerrent le ventre.

Les dattes auſteres, les raiſins qui ont la même qualité, les mûres, les mûres de ronce, reſſerrent le ventre ; mais plus efficacement, l'acacia, & les prunelles ſauvages. Les pommes aſtringentes au gout, le ſont auſſi dans l'eſtomac & dans les inteſtins. Quant à celles qui ſont acides, ſi elles rencontrent dans l'eſtomac des humeurs craſſes, elles les atténuent & les diviſent & relâchent le ventre par ce moyen. Mais trouvent-elles l'eſtomac & les inteſtins vuides de toute matieres impures, elles reſſerrent. Les pommes dont le ſuc eſt doux, ſans acreté, paſſent avec facilité ; mais celles dont le ſuc eſt acre ſe digerent avec plus de peine. Celles qui ſont aqueuſes & inſipides n'ont aucune propriété & ne ſont bonnes à rien. On peut appliquer aux grenades & aux poires, ce que j'ai dit des pommes. Le lait bouilli, juſqu'à ce que la partie fluide & ſéreuſe ſoit évaporée ne relâche plus : mais ſi vous y éteignez des cailloux calcinés juſqu'à ce que la ſéroſité ſoit évaporée, le reſte ſera aſtringent & l'on aura un remede qu'on ordonne communément dans le cas où l'acreté des matieres contenues dans les inteſtins y cauſe de la douleur. Ce remede eſt mieux & plutôt préparé en faiſant éteindre dans le lait des boules de fer rouges. Ce lait médicinal ſe caille aiſément dans l'eſtomac ; pour prévenir cet inconvénient, c'eſt la coutume d'y mêler un peu de miel & d'y jetter du ſel ; quoique l'eau fut beaucoup meilleure. Ce n'eſt pas ſans raiſon que nous donnons la préférence à l'eau, ſur les différentes choſes qu'on peut mêler avec ce qui reſte du lait, lorſqu'on a conſumé la partie ſéreuſe ; car ce n'eſt point de l'humidité de cette partie ſéreuſe dont on avoit deſſein de ſe défaire, par l'immerſion des cailloux ou des boules de fer rouges ; mais bien de l'acreté qu'elle avoit, & par laquelle elle bleſſoit les inteſtins. Les différentes eſpeces d'écreviſſes de mer, les crabes, les écreviſſes ordinaires, & tous les autres poiſſons couverts d'une écaille douce, reſſerrent, mais moins toutefois que ceux qui ſont renfermés dans des écailles dures. Cependant les premiers peuvent devenir auſſi aſtringens que ceux-ci ; ſi on leur ôte une humeur ſalée qu'ils portent avec eux, & que l'eau peut diſſoudre. Les lentilles & le chou bouillis deux fois, juſqu'à ce qu'il ne leur reſte plus de ſuc, reſſerrent le ventre. Lorſqu'on voudra arrêter un flux de ventre, on prendra un chou qu'on fera bouillir modérément, on le retirera de la premiere eau, pour le jetter dans une ſeconde eau chaude. On le laiſſera bouillir dans cette ſeconde eau, juſqu'à ce qu'il ſoit à ſec. Cependant on aura ſoin de n'y point mettre d'eau froide, & même d'empêcher à l'air extérieur l'entrée du pot où le chou bouillira, ſans quoi il ne faudroit pas eſpérer de le ſécher, quelque tems qu'on le tînt ſur le feu. Si on pile les lentilles, on diminuera la force de leur qualité aſtringente ; & elle n'auront plus d'efficacité dans les flux de ventre : mais ſi on les broye & qu'on les faſſe bouillir deux fois, qu'on jette enſuite l'eau ; qu'on y mette un peu de ſel & de garum, avec quelque aſtringent dont la ſaveur ſoit ſupportable ; on aura préparé un mêt fort ſain & fort agréable, & un excellent remede. La bouillie d'orge priſe avec du vin auſtere, & le riz, ſont aſtringens. Il en eſt de même du panicum, du millet, de la viande frite, de la chair de lievre, du vin auſtere, & de celui qui eſt auſtere & qui a un œil jaune. ORIBASE, *Col. Med. L. III. c.* 31.

Alimens

Alimens acres & échauffans.

On peut mettre du nombre des échauffans le froment, le pain de froment, le *typha*, l'avoine, le fœnugrec, la graine de genievre, les dattes douces, les pommes douces, le seſame, & la moutarde des haies. Ces *alimens* provoquent la soif par leur qualité échauffante. On peut ajouter à cela la graine de chanvre, les raisins doux, la mauve, mais elle n'échauffe que modérément, l'ache, le maceron, la roquette, le raifort des jardins, & l'autre espece, la moutarde, le cresson, & l'imperatoire.

Les *alimens* acres & échauffans sont les panais, la carotte, & le carvi; pour échauffans, il est constant qu'ils le sont. L'ail, l'oignon, le porreau, le porreau des vignes, sont assez acres; mais si on les fait bouillir deux ou trois fois, ils perdront entierement leur acreté. Le fromage vieux échauffe & excite la soif. Le vin doux est modérément chaud & produit le même effet. Celui dont la couleur est d'un jaune foncé est plus chaud que le noir: mais il n'y en a point de si chaud que celui qui est d'un jaune clair. Celui qui succede en chaleur au jaune clair, c'est le jaune foncé; au jaune foncé, c'est le rouge; après le rouge, c'est le doux; celui qui échauffe le moins, c'est le blanc. Mais tous les vins gardés sont assez chauds. *Id. c.* 32.

Alimens rafraîchiſſans.

On peut compter entre les *Alimens* rafraîchiſſans l'orge, de quelque maniere qu'il soit préparé, le millet, le *panicum*, les mousserons, la courge bouillie, le melon, la concombre, les raisins secs, les raisins austeres & acides, & ceux qui ne sont qu'austeres. Les pommes astringentes portent un suc froid & terrestre; celui des pommes acides est froid & agréable. Les pommes insipides, aqueuses, & qui n'ont aucune propriété considérable, les poires, les grenades, & les fruits d'un grand nombre d'arbres, particulierement ceux qui ne se peuvent garder, sont de l'espece rafraîchissante. Les dattes astringentes, la laitue, l'endive, le pourpier, la semence des pavots somniferes, (de ceux dont l'usage habituel peut incommoder, mais qui sont un bon remede contre les eaux claires qui tombent du cerveau, auquel cas les blancs sont préférables aux autres) tous ces alimens, dis-je, ont un suc rafraîchissant. La graine de myrthe rafraîchit; elle est acre & peut-être astringente. Le solanum est un puissant astringent & rafraîchissant. L'eau & les petits vins n'échauffent pas sensiblement; ainsi on peut permettre l'une & les autres dans les fievres. Le vin blanc, austere, épais, & nouveau, rafraîchit évidemment, de même que le vinaigre dont les particules étant extremement déliées, pénetrent plus aisément dans les parties intérieures que les autres rafraîchissans; par la même raison, on peut dire que cette liqueur est ennemie des nerfs. Le pain fait avec le fruit de l'alisier, l'amylum, & les raisins tient le milieu entre les alimens échauffans & les rafraîchissans. *Id. c.* 33.

Alimens deſſéchans.

Les lentilles & les chous dessechent au même degré, c'est par cette raison qu'ils affoiblissent la vue, à moins qu'on n'ait les yeux humides. Dans la plupart des plantes la tige est la partie la plus dessséchante. C'est le contraire dans le raifort, l'oignon, la moutarde, le cresson, l'impératoire, & tous les légumes dont les tiges sont tendres & acres; on peut compter entre les dessséchans, la bouillie d'orge & la semence du vitex ou de l'agnus castus. Les veſſes bouillies deux fois, & lavées plusieurs fois dans de l'eau claire font une nourriture dessséchante. L'espece la meilleure est la blanche. Les viandes rotïes & bouillies sont des *alimens* dessséchans. Les bouillies sont plus humides que les roties; celles qui sont frites tiennent le milieu entre les unes & les autres. Les *alimens* dans l'assaisonnement desquels il entre le plus de vin & de garum sont les plus dessséchans. Tout ce qui s'apprête avec peu de ces ingrédiens, & beaucoup de ce qu'on apelle *defrutum*, & qu'on fait bouillir dans le bouillon blanc pur & simple en est d'autant plus humide. Cette qualité augmenteroit encore, si on substituoit l'eau pure, au vin, au garum, ou au bouillon blanc. Les semences, les legumes, & les plantes opérent bien diversement selon les différentes façons de les assaisonner; & quoique les *alimens* dessechent presque tous; ils produisent plus ou moins souverainement cet effet selon la nature des ingrédiens qu'on leur associe. *Id. c.* 34.

Alimens humectans.

La tisane, la citrouille bouillie, la courge, le melon, le concombre, les noix vertes, les poires, le fruit du sycomore humectent sans rafraîchir, à moins qu'on ne les mange froids. La laitue & l'endive humectent; elles ne possedent pas cette qualité dans un haut degré. Le pourpier, la mauve, les bettes, & l'arroche blanche sont de tous les légumes, les plus aqueux. La plupart des fruits sont humides, mais particulierement ceux qui ne se gardent point. La laitue, la graine de pavot, les feves vertes, les pois chiches verts, humectent; l'eau humecte & rafraîchit. L'eau chaude humecte & échauffe. *Ib. c.* 34.

Alimens qui affectent ou attaquent la tête.

Le fruit du sycomore attaque la tête; les mûres de ronce causent des maux tête; les dattes, la roquette & le fœnugrec produisent le même effet. Le vin austere d'un jaune foncé porte à la tête, & trouble la raison; le vin austere & noir est moins prompt à produire cet effet. Il faut appréhender les mêmes choses des vins qui flatent l'odorat. Oribase, *Med. Col. Lect. c.* 51.

Alimens nuiſibles aux dents.

L'usage habituel du lait est mauvais pour les dents: il relâche les gencives, & fait gâter les dents. C'est pourquoi avant que de prendre du lait, lavez-vous la bouche avec du vin trempé; si vous mettiez du miel dans votre lait, vous feriez encore mieux. *Idem. cap.* 37.

Cette exposition des propriétés des *alimens* exige de nous deux choses; la premiere que nous traitions de la nature des qualités qui peuvent leur convenir en général, & la seconde que nous assignions à chaque *aliment* en particulier la qualité qui lui est propre.

Entre les qualités les unes sont simples & semblent appartenir à l'essence particuliere des *alimens* & les autres sont composées; on peut encore les distinguer par rapport à leur degré d'intensité; & sous ce rapport, il y en aura de fortes & de foibles. Si on les considéroit par analogie avec l'effet qu'on attend d'un *aliment*; les unes s'accorderont avec sa qualité primitive & essentielle, & les autres s'en écarteront. Si nous voulions suivre cette méthode, elle nous jetteroit dans une multitude prodigieuse de considérations, par la variété des objets qu'elle nous offriroit à examiner: mais nous l'abandonnerons, pour aller à notre but par un chemin plus sûr & plus court.

A juger des qualités différentes des *alimens* par notre gout, nous en distinguerons sept principales; le doux, le gras, l'acide, l'astringent, le salé, l'amer & l'acre. Si l'on prétend qu'il y en a un plus grand nombre, nous en conviendrons, mais nous démontrerons en même-tems qu'il n'y en a point qu'on ne puisse rapporter à l'un ou l'autre des précédentes. Sous les doux, sont compriſes toutes les especes de doux aqueux; sous le gras toutes les qualités huileuses; l'astringent embrasse tous les austeres & tous les aigres; il n'y a de différen-

ce de l'eſpece au genre que dans le degré d'intenſité. On fait encore mention de deux autres qualités différentes de celles dont nous avons fait l'énumération; ce ſont l'aqueuſe & la *frumentacée.* Cette nouvelle diſtribution ne s'eſt point faite ſur un jugement particulier de notre gout qui ne pouvoit rapporter ces qualités à d'autres, & qui s'eſt trouvé dans la néceſſité d'en faire par cette raiſon une claſſe particuliere; on les a diſtinguées des autres; on leur a donné le nom qu'elles ont; on les a, pour ainſi dire, érigées en genre, quoiqu'elles ne fuſſent que des eſpeces, par l'uſage familier qu'on en fait, & par la multitude prodigieuſe de choſes auxquelles elles s'étendent. On peut dire des qualités vineuſes, que c'eſt un mélange de pluſieurs qualités combinées les unes avec les autres, & que par conſéquent, il y en aura un grand nombre, ſelon que telle ou telle qualité prédominera. La qualité *frumentacée* eſt une propriété particuliere aux ſemences & aux grains dont on fait du pain, à quelques légumes & aux autres ſubſtances de cette nature. L'aqueuſe ne convient proprement qu'aux legumes, aux herbes, aux fruits & à quelques racines qui n'ont preſque point de ſaveur. On joint à cette qualité l'épithete de froide; priſe dans un ſens fort étendu; on conſidere alors l'aqueux rélativement à la température convenable à notre corps. Dans le doux aqueux, il y a d'autant moins de froid qu'il y a plus de doux; l'aqueux pur & ſimple a perdu du froid, autant qu'il a acquis de doux; toutefois cette qualité mixte, comparée avec la juſte température du corps paſſe pour froide. Les qualités compoſantes du doux aqueux ſuppoſent l'un & l'autre l'humide en abondance. Le doux parfait ſuppoſe moins d'humide que le doux aqueux. Le doux parfait acquiert donc en chaleur ce qu'il perd en humidité. Le gras & l'huileux ſont deux qualités tempérées, amies de la nature, capables par elles-mêmes de relâcher les fibres, lorſqu'elles ſont trop tendues; & préférables au doux, en ce qu'elles paroiſſent hâter plus efficacement la coction. Elles perdent l'une & l'autre de leur humide & acquierent à la longue de la chaleur. Le doux dégénere avec le tems en ſon contraire, l'amer; & il tend à l'amertume, auſſi-tôt qu'il ne peut plus augmenter en douceur. Le gras devient rance ou nidoreux; je me ſers de ce dernier terme, parce que nous n'en avons point qui rende la ſenſation qu'il excite en nous dans cet état. Les ſubſtances compoſées, cuites ſur un feu de charbon éprouvent à peu près le même changement que celui qui ſe feroit en elles, ſi elles étoient agitées & digérées par la chaleur naturelle du corps, ſurtout ſi l'acre eſt la qualité dominante de ces ſubſtances. On range l'acide entre les qualités froides. Les particules qui le conſtituent étant extremement fines & déliés, elles diviſent & atténuent modérément; elles ſont mêmes propres à deſſécher. L'auſtere eſt modérement aſtringent; il cimente, il lie, il incraſſe, il fortifie les parties relâchées: mais comme ſes parties ſont groſſieres, avec les effets précédens, il en produit encore deux autres, c'eſt de rafraîchir & cependant de deſſécher. A meſure que l'auſtere augmente en intenſité, il approche de l'aigre dont les parties étant plus groſſieres encore que celles de l'auſtere, deſſechent plus puiſſamment. Le ſalé eſt plus chaud que le doux & n'eſt pas plus deſſéchant que le gras. Il paroît ſuppoſer en grande partie des molécules ſubtiles, déliées, capables d'atténuer & de conſumer l'humidité ſuperflue; il dégénere en amer, en augmentant en intenſité, & devient chaud, ſec & ſupérieur aux ſels en qualité déterſive. Enfin, de toutes les qualités, l'acre eſt la plus chaude & la plus deſſiccative; il eſt compoſé de particules extremement ſubtiles & capables de s'introduire avec facilité dans les paſſages les plus, étroits & de pénétrer dans les lieux les plus éloignés, diviſant; atténuant, diſſipant les obſtructions & conſumant les ſuperfluités.

Ce peu que nous venons de dire des qualités ſimples en général, bien compris, ſuffira pour entendre tout ce que nous aurons à dire des qualités compoſées. Il y a une infinité de qualités compoſées, qui ont chacune, leur caractere & leur contraire. Un Medecin doit donc s'appliquer à les bien connoître: cette étude lui fournira des moyens de traiter d'une maniere convenable toutes les maladies; en oppoſant les qualités les unes aux autres; celles de la maladie à celles du remede. Ceux qui ſont verſés dans l'art de guérir ne diſconviendront point de la vérité de ces principes: ils ſavent qu'on ne parvient à la guériſon des différentes maladies & principalement de celles qui ſont compliquées, que par la diſtinction & la combinaiſon de la température & des qualités des plantes, des herbes & des autres ſubſtances, avec les cas qui ſe préſentent.

Des Alimens frumentacés, des grains & de leurs différences.

Les *alimens frumentacés* & les autres ſubſtances compriſes ſous le terme général d'*alimens* ne doivent point être examinés rélativement aux différentes qualités que nous avons diſtinguées ci-deſſus, à moins que ces qualités n'y exiſtent d'une maniere ſenſible. On les diſtribue plus ordinairement en des claſſes qui varient ſelon le plus ou le moins de facilité qu'on leur connoît de ſe cuire, de fournir leur ſuc, & ſelon qu'ils ſont plus ou moins denſes.

Entre les *alimens*, il y en a qui pechent par l'aſſaiſonnement & la maniere dont on les prépare; & cela ſeul ſuffit pour les rendre durs & deſagréables au gout; lents & difficiles à être digérés dans l'eſtomac. Parmi les animaux, ceux qui ſont d'une groſſeur qui n'eſt pas ordinaire à leur eſpece, ſont plus durs, & ont plus de parties terreſtres que les autres; ils different encore les uns des autres relativement à la conſtitution, à l'âge, à la nourriture & aux exercices. S'ils different entre eux par ces endroits, c'eſt auſſi par-là qu'ils conviennent ou ne conviennent pas aux différentes perſonnes. Il eſt d'expérience que tel *aliment* convient à tel ou tel tempérament & ne convient point à un autre. Les mêmes choſes ne ſont pas ſalubres pour tous; il faut avoir égard au tempérament & à l'uſage, dans l'ordonnance des *alimens*. Quiconque ne ſait point combiner ces différences les unes avec les autres, eſt incapable de preſcrire un régime convenable & raiſonné.

Les *alimens* admettant entre eux une grande variété, & la maniere de les aſſaiſonner, une plus grande encore; pour garder quelque ordre dans ce que nous en avons à dire, je crois qu'il eſt à propos de commencer par les plus communs & par ceux qui ſont la nourriture la plus ordinaire des hommes. Le froment donc, (car il n'y a point, à ce que je crois, d'*aliment* plus général) eſt unique dans ſon genre: mais on peut y remarquer un grand nombre de différences & de propriétés ſpécifiques. Il y en a d'un jaune foncé, d'autre d'une ſubſtance compacte, il y en a qui a l'une & l'autre qualité. Au contraire, il eſt quelquefois blanc, petit, & gras. Or ces qualités différentes produiront néceſſairement des effets différens. Le froment d'un jaune foncé paſſe pour le plus chaud; car entre les choſes de la même eſpece, on eſt convenu que cette couleur déſignoit les plus chaudes. Le compact veut être pulvériſé davantage, mieux paitri & préparé avec plus de ſoin; alors il fournit une nourriture abondante. Celui dont la ſubſtance eſt rare & qui eſt cannelé, doit ces deux qualités à quelques défauts dans les cauſes qui l'ont produit. Les perſonnes qui prennent habituellement de l'exercice doivent ſe nourrir du froment le plus ſolide: la tranſpiration & la diſſipation des eſprits étant fort grande en eux & ſe faiſant de toutes les parties de leur corps; ils ont beſoin d'une réparation proportionnée, & conſéquemment des *alimens* les plus forts & les plus nourriſſans. Quant à ceux qui menent une vie tranquille & unie, qui ſont ſédentaires

& qui n'ont aucune occupation qui les exerce, il leur faut le froment le plus léger & le plus mûr ; car plus il ſera léger, & moins il ſera nourriſſant ; & s'il n'étoit pas mûr, il ſeroit imparfait & mal-ſain. En général, on aura ſoin qu'il ne prenne point l'odeur des corps circonvoiſins, ce à quoi il eſt fort expoſé, lorſqu'on le garde long-tems dans les greniers, & qu'il ne ſoit point mêlé d'autres grains.

Mais apres avoir parlé de l'eſpece de froment qui convient aux perſonnes ſédentaires, il ne ſera pas hors de propos d'entrer dans un plus grand détail. Ceux qui feront un uſage modéré de froment verd, en ſeront peu incommodés ; car dans cet état, l'humidité dont il eſt chargé ne lui permet pas de s'attacher aux inteſtins, & il paſſe ſans faire beaucoup de mal. Si l'on ſe fait une habitude journaliere d'en manger, après l'avoir fait extremement bouillir, il pourra produire des effets fort dangereux ; car il formera alors une maſſe indigeſte & crue, très-capable d'obſtruer les viſceres, & il ſera la ſource d'une grande abondance d'humeurs mal-ſaines qui ſe diſtribueront dans tout le corps. La maniere la plus ſalubre d'uſer du froment, c'eſt de le bien nettoyer, de le faire bouillir, & de l'aſſaiſonner avec de l'huile & de la graiſſe, comme nous avons coutume de faire. Lorſque le froment eſt moulu, ſa partie la plus fine s'appelle fleur ; ſa partie la plus groſſiere eſt ce qu'on nomme le ſon. La farine tient donc le milieu entre la fleur & le ſon. Quant à la ſemoule, elle eſt plus ſolide & plus fine que la fleur dont on ſe ſert pour faire la bouillie d'orge.

De la partie la plus fine & la plus blanche de la farine, on fait le pain appellé *ſiliginé*, *ſiligineus*, de *ſiligo* ; comme on dit *ſimilagineus*, de *ſimilago*, ſemoule, & *furfuraceus*, de *furfur*, ſon, ou ce qui reſte après qu'on a enlevé la farine. Le pain mêlé, συγκομιςὸς, étoit fait d'une farine dont on avoit ſéparé le gros ſon. De plus, tous ces pains ſe préparent avec du ſel & du levain, ou ſans cela ; & on les fait cuire ou dans des fours, ou dans des eſpeces de tourtieres, ou ſous la cendre chaude. Les Grecs nommoient la premiere eſpece de pain, ἐπνίται ; la ſeconde, κριβανίται ; & la troiſieme, ἐγκρυφίαι, parce que tandis qu'elle cuiſoit, on ne la voyoit point & qu'elle étoit couverte de cendres. De ces pains, le meilleur, à mon avis, eſt celui qui eſt fait avec du ſel & du levain, & cuit de l'une des deux premieres façons, c'eſt-à-dire, dans un four fixe ou portatif, parce qu'il ne ſera point, comme le troiſieme, mêlé de cendres & d'autres ordures. D'ailleurs, les avantages du ſel & du levain ſont conſidérables ; ces deux ingrédiens conſument ce qu'il peut y avoir d'impur, donnent à la farine une eſpece de cuiſſon anticipée, & à la maſſe une conſiſtance plus louable. Il eſt d'expérience que le pain ſans levain ſe digere plus difficilement que l'autre, & demande des exercices, que ceux pour qui ces préceptes ſont faits, ne ſont point en état de prendre. Il réſulte de ce qu'on a dit, que le meilleur pain eſt le *ſiliginé*, ou celui fait de *ſiligo*, *ſiligineus* ; car il eſt évident qu'il n'y en a point de plus nourriſſant : le *mêlé*, ou *miſcellaneus*, doit occuper la ſeconde place ; celui de ſemoule, *ſimilagineus*, ſuccedera au *miſcellaneus* ; & le dernier de tous, ſera celui de ſon *furfuraceus* ; car il n'eſt pas moins clair que ce ſera celui de tous ces pains qui nourrira le moins, qui paſſera le plus promptement par le corps, & qui aura le plus de matiere propre à l'entretien de la bile noire. Le pain de *ſiligo* eſt fait de la partie la plus pure du froment ; il fournit donc au corps la nourriture la plus pure. Le pain de ſemoule étant ſerré & compact, ſera ſûrement de plus difficile digeſtion que le pain de *ſiligo*, quoique le ſang qu'il formera ſoit bon. Le pain qui tient le milieu entre le pain de *ſiligo* & celui de ſemoule, ou le pain mêlé, eſt, ſelon moi, le plus ſalubre ; car il ne ſera point de dure digeſtion comme celui de ſemoule, & il ne fournira point une quantité exceſſive de nourriture, comme celui de *ſiligo*. Un autre avantage qu'il aura encore ſur ce dernier, c'eſt que par la raiſon qu'il

nourrira moins, il donnera moins lieu aux obſtructions. Il faut encore remarquer que le pain, & plus généralement que toutes les ſubſtances qui nous ſervent d'*alimens*, ſont plus ou moins bonnes à notre corps, ſelon qu'elles ſont plus ou moins cuites. Les gâteaux compoſés de farine, d'huile & d'eau, cuits dans une tourtiere, nourriſſent beaucoup, & ſolidement ; mais il leur faut un eſtomac vigoureux : c'eſt un met d'Athlete. Dans toutes les autres perſonnes qui n'auroient pas une conſtitution robuſte comme eux, ils ne manqueroient pas de former des crudités.

Après le froment, le meilleur grain, c'eſt l'orge, au ſentiment d'un Auteur, qui a dit : *Après le pain de froment, donnez-moi du maza* ; (le maza étoit une eſpece de gâteau d'orge.) L'orge nourrit moins & déterge mieux que le froment. De plus, il poſſede, dans un degré ſupérieur à tous les autres grains *frumentacés*, la qualité de rafraîchir. La crême qu'on en prépare eſt excellente pour les perſonnes qui ſont en pleine ſanté, pourvu qu'elles ne ſoient point d'un tempérament acre : elle rafraîchira & délayera les humeurs des fébricitans. Si vous y ajoutez le lait d'amande, vous formerez de ce mélange un très-bon *aliment*, d'une digeſtion facile, & d'un très-bon ſuc ; il aura de plus la propriété d'atténuer & de déterger. En un mot, il ſera ſalubre, de quelque côté qu'on le conſidere. Le meilleur orge eſt blanc, & d'une conſtitution paſſablement ferme. Il ne faut point qu'il ait d'odeur étrangere.

On compte l'épeautre entre les *alimens* légers, lorſqu'après avoir été bien mondé, on le prépare en forme de panade. Cependant, je ne crois pas qu'il faſſe de bon ſang, & qu'il nourriſſe & fortifie ſuffiſamment le corps. Conſervons-lui toutefois la place qu'on lui a donnée entre les *alimens* légers. Le millet a le défaut de l'épeautre ; il nourrit peu : mais ce défaut eſt compenſé par une qualité importante, c'eſt qu'il fortifie. On peut toutefois lui reprocher d'engendrer des flatulences. Les feves nourriſſent & détergent ; mais elles font un ſang épais, & donnent beaucoup de vents : on les défendra donc, de même que le millet, aux perſonnes foibles & ſédentaires. Mais s'il ſe trouve quelques conjonctures dans leſquelles il faille leur en permettre l'uſage, on les leur ordonnera en gruau, qui eſt plus déterſif, & qui perd dans la préparation une grande partie de l'air dont il eſt rempli. Au reſte, vous corrigerez entierement les défauts de ces grains, ſi vous les mêlez avec quelques ſemences carminatives, & que vous y ajoutiez le miel. Les haricots ſont plus mauvais qu'aucun des *alimens* dont nous avons parlé. Ils ſont chauds, & chargés de beaucoup de parties terreſtres ; ils attaquent le cerveau ; ils troublent les eſprits, & donnent de l'inquiétude pendant le ſommeil.

Les pois chiches fortifient ; la nourriture qu'ils portent dans le corps eſt aſſez pure : mais elle eſt venteuſe, & demande un bon eſtomac. Le bouillon qu'on en fait, eſt fort recommandé : il déterge, il pouſſe par les urines, parce qu'il tient un peu de la nature ſaline ; il eſt plus ſain que la ſubſtance même du légume. Le riz deſſeche & échauffe modérément ; il nourrit trop, & il obſtrue les paſſages : mais ſi on lui donne le tems de ſe cuire & de ſe diſtribuer, il ne produit aucun mauvais effet. Entre les légumes, il n'y en a point de plus mal-faiſant que les lentilles ; elles paſſent pour engendrer un ſang épais, & chargé de parties terreſtres & de bile noire. Si on les mange, après les avoir fait bouillir deux ou trois fois, ou même davantage, & en avoir jetté l'eau, elles reſſerrent le ventre : de quelque autre maniere qu'on les prépare, ſi le ventre eſt relâché, elles le relâcheront encore davantage. Nous finirons ce que nous avons à dire des *alimens frumentacés*, & des grains, en obſervant en général, 1°. Qu'ils ne ſont jamais plus propres pour la ſanté, que quand ils ſont nouveaux, parce qu'alors ils ont encore quelque choſe de l'humidité qui leur eſt naturelle : mais que,

quand ils ont perdu totalement cette qualité pour avoir été long-tems conſervés, ils ſont groſſiers, peſans & terreſtres. 2°. Qu'autant les choſes ſucculentes ſont préférables aux ſeches, autant celles qui ſont bouillies l'emportent ſur celles qui ſont crues; & celles qui ſont préparées, ſuppoſant égalité de crudité, ſur celles qui ne le ſont point.

Des légumes, & des fruits d'automne & d'été, & de leurs différentes eſpeces.

Nous remarquerons d'abord que tous les légumes en général rendent le ſang aqueux & fluide, en comparaiſon des autres *alimens*; qu'ils ont chacun une propriété qui leur eſt particuliere, & qu'ils different les uns des autres, par la qualité des ſucs qu'on en peut tirer.

En premier lieu, le chou eſt un *aliment* qui échauffe modérément, mais qui deſſeche beaucoup plus qu'il n'échauffe. Si on le fait bouillir, de façon toutefois que ſon ſuc ne ſoit point épuiſé, il relâche le ventre: mais ſi on le fait bouillir trois ou quatre fois, & même davantage, le changeant autant de fois d'eau qu'on l'aura fait bouillir de fois, & qu'on le mange ainſi préparé, il reſſerrera; & cet effet ne doit point ſurprendre, parce que le ſuc du chou eſt détergent, & que ſa ſubſtance eſt aſtringente. Il tend auſſi à augmenter la bile noire; ainſi il eſt à propos d'en faire un uſage très-modéré.

La bete eſt incomparablement meilleure que le chou: elle n'engendre point de mauvaiſes humeurs comme lui; & par la qualité nitreuſe de ſon ſuc, elle tend à relâcher le ventre. Ses racines nourriſſent beaucoup plus, & font un ſang beaucoup plus épais que le verd; elles cauſent auſſi des flatulences: cependant comme elles paſſent très-facilement, on peut en manger de tems en tems ſans crainte d'en être incommodé.

Le pourpier & l'arroche blanche, ſont des légumes d'une nature froide & humide, bons pour les tempéramens chauds, & dans les ſaiſons chaudes de l'année. Ils engendrent un ſang aqueux & fluide, & ils peuvent nuire aux perſonnes d'une conſtitution froide.

On met l'endive au nombre des *alimens* froids: elle fait un ſang fluide, mais d'une qualité beaucoup inférieure à celui qu'engendre l'arroche blanche. Du reſte, l'eſtomac s'en accommode fort bien; & elle fortifie le foie par ſa qualité légerement aſtringente.

La laitue eſt plus humide & plus froide que l'endive. Elle fait un ſang clair & vermeil, ſi elle eſt bien digérée; elle procure le ſommeil en humectant & en rafraîchiſſant le cerveau. Il ne faut pas toutefois en faire un uſage immodéré, de peur qu'elle ne portât à la tête trop de fraîcheur & d'humidité; qu'elle ne détruisît le ton convenable aux fibres, & que le cerveau ne remplît pas avec vigueur ſes fonctions.

Le raifort ſauvage eſt d'une nature acre, & conſéquemment médicinale; il eſt propre à diviſer & à atténuer les humeurs contenues dans l'eſtomac & les inteſtins. Le raifort des jardins eſt plus doux en tous ſens; c'eſt pourquoi l'on néglige le ſauvage; & l'on a raiſon, parce qu'ainſi que toute autre ſubſtance acre, il produit dans le ſang une effervescence nuiſible, en lui communiquant ſon acreté. Il faut donc s'en interdire l'uſage, à moins qu'on ne le prenne comme remede.

Le perſil de marais, le fenouil, & les autres herbes de cette eſpece, ſont d'une nature chaude & deſſéchante: mais elles provoquent les urines; elles ſoulagent dans les oppreſſions. Du reſte, elles ſont de dure digeſtion, & il faut en uſer plutôt comme remedes, que comme *alimens*.

Les porreaux bouillis ſont meilleurs que les oignons, par la raiſon qu'on leur ôte plus de leur ſuc acre & mauvais, en les préparant, qu'aux oignons. Ils paſſent pour être de fort dure digeſtion, à cauſe de leur ſubſtance fibreuſe: mais d'un autre côté, ils rendent par leur

viſcoſité naturelle les humeurs de la poitrine, propres à en être expulſées: ils ne ſont que très médiocrement diurétiques.

Les concombres crus ne ſont pas d'une meilleure eſpece que les légumes dont nous venons de parler; ils engendrent des humeurs crues; ils ſont extremement humides & froids; & on a beaucoup de peine à les digérer. Si on laiſſe mûrir la courge, on aura un *aliment* beaucoup meilleur que le concombre: ſi cependant il arrivoit que l'un ou l'autre fuſſent mal digérés, & ne paſſaſſent pas promptement, ils pourroient ſe corrompre ou dans l'eſtomac, ou dans les inteſtins, & tranſmettre leur putréfaction & leurs mauvaiſes qualités aux humeurs: mais leur qualité déterſive les détermine à couler; & ils emportent ordinairement avec eux d'autres ſucs mal-faiſans. Cependant quelque bien digérés qu'ils aient été, ils produiront un ſang aqueux & clair.

La citrouille, mangée crue, eſt un *aliment* qui tient le milieu entre le concombre & la courge. Elle eſt meilleure cuite. La nourriture qu'elle donne eſt d'une nature humide & froide. Quoiqu'on en faſſe un grand uſage dans la Medecine, elle ne peut produire que les effets ſuivans: Elle nourrit fort peu; elle engendre des humeurs aqueuſes en abondance, ſurtout dans les perſonnes qui ont l'eſtomac froid.

Les *amanitæ*, (c'eſt une eſpece de mouſſeron) les mouſſerons & les trufles, ſont d'une nature humide & froide: ils font un ſang cru & épais. C'eſt un *aliment* fort bon pour les perſonnes d'une conſtitution ſeche & chaude.

L'aſperge paſſe pour un des meilleurs légumes. L'eſtomac le digere ſans en être fatigué, quelque peu que ce ſoit. Ce légume eſt médiocrement chaud; il eſt compoſé de parties extremement déliées, & il purifie le ſang ſenſiblement d'un jour à un autre: ſi quelque plante provoque les urines, c'eſt l'aſperge. C'eſt pourquoi je conſeillerai d'en manger, non-ſeulement au printems, lorſqu'elles ſont meilleures, mais d'en mariner pour en avoir pendant toute l'année. On eſt d'accord qu'elle nourrit beaucoup, & qu'elle fait un ſang très-pur: mais elle a encore la propriété de lever les obſtructions des viſceres, & conſéquemment celle d'atténuer les humeurs qui y ſont contenues. Mais nous en avons aſſez dit des légumes; paſſons maintenant aux fruits.

Quant aux fruits, à commencer par les ceriſes, nous dirons en général qu'elles ſont humides & froides; il y en a qui ſont douces & tendres, & il en a d'autres qui ſont dures & aſtringentes. Il faut préférer les premieres aux ſecondes, parce qu'elles ſont plus faciles à digérer, & qu'elles paſſent promptement de l'eſtomac dans les inteſtins. Les eſtomacs bilieux s'accommoderoient toutefois beaucoup mieux des ſecondes, parce qu'elles ſe corrompent plus difficilement, & qu'elles fortifient l'eſtomac par leur vertu aſtringente. Mais ſi l'on en fait un uſage immodéré, & que les ſucs qu'elles portent ne ſe digerent pas parfaitement avec leur ſubſtance, elles rempliront le corps d'humeurs aqueuſes.

La meilleure eſpece de pommes eſt celle qu'on appelle pommes de Reinettes. Elles ſont d'une nature froide: mais elles paſſent pour pectorales, parce qu'elles diſſipent les vapeurs fuligineuſes & épaiſſes qui ſurchargent le cœur, d'où elles s'élevent au cerveau. Elles ſont bonnes pour débarraſſer la tête, lorſqu'on a trop bu: mais pour cet effet, on choiſira celles qui ſont acides, parce qu'elles ſeront plus rafraîchiſſantes, & plus propres, par la ſubtilité & la fineſſe de leurs parties, à s'introduire dans les paſſages les plus étroits, & à pénétrer dans les vaiſſeaux les plus écartés. Les pommes dont on doit faire le plus de cas, ce ſont celles qu'on peut garder pendant l'hiver, par la raiſon que, parvenant pendant ce tems à une juſte maturité, elles n'en ſeront que plus ſaines, & moins diſpoſées à ſe corrompre dans l'eſtomac.

Les pêches & les abricots ſont auſſi d'une nature humide & froide ; & lorſqu'ils ſont bien digérés, ils ſont un ſang clair & humide. Mais il leur arrive ſouvent de ſe corrompre dans l'eſtomac, parce qu'ils ne deſcendent pas promptement. Je conſeillerois donc à ceux qui ſe ſont apperçus qu'ils séjournoient long-tems dans leur corps & qui en ont été incommodés, de ſe les interdire, à moins qu'ils ne conviennent d'un autre côté à la nature de leur tempérament.

Les prunes ſe digerent plus aiſément que les pêches & les abricots ; auſſi l'uſage en eſt-il beaucoup plus recommandé : mais ſi elles ne paſſent pas promptement, car cela arrive à quelques perſonnes d'un tempérament particulier, elles pourront bien ſe corrompre.

Les grenades & quelques autres fruits de cette eſpece, ſont une nourriture légere & un ſang fluide. Ils ſont amis de l'eſtomac, & ils émouſſent la pointe & l'âcreté des humeurs qu'ils y trouvent ; c'eſt pourquoi, on peut les regarder comme ſalubres, lorſque le chaud prédomine dans le tempérament, ou que la ſaiſon demande des rafraîchiſſans. En tout autre circonſtance il y auroit de l'imprudence, à prendre des remedes comme *alimens*, ſurtout lorſque le tempérament contredit les lois de la coutume ou les caprices d'un appétit déſordonné.

Les coings ſont du genre aſtringent des fruits d'automne, ils reſſerrent le ventre. Cependant ils ne produiſent pas cet effet généralement en toutes conjonctures. Il y a des perſonnes qu'ils reſſerrent, ſi elles en mangent avant tout autre met, & qu'ils relâchent, ſi elles en mangent après d'autres choſes. Il ne faut point s'étonner de cela. Les aſtringens contractent l'orifice ſupérieur de l'eſtomac & ſes fibres, & ce mouvement en chaſſe néceſſairement les *alimens ;* car il en eſt alors de l'eſtomac, comme d'un ſac ou d'une veſſie, dont nous faiſons ſortir la matiere qui y eſt contenue, ſi nous la preſſons par la partie ſupérieure à l'orifice, & qu'elle ſoit à peu près pleine.

Mais entre tous ces fruits, il n'y a point d'aſtringens plus puiſſans que la corme, la cornouille & les nefles. On en fait un uſage aſſez fréquent en Medecine, & leur aſtringence les rend fort bonnes pour l'eſtomac. Mais ſi on en uſe en *alimens*, elles ne feront point un ſang louable. Et ſi le tempérament eſt naturellement reſſerré, elles porteront à la tête & elles nuiront aux autres parties du corps.

On donnera la préference ſur tous les fruits de l'automne, à la figue & aux raiſins conſidérés comme *alimens*, parce qu'il n'y en a point qui faſſent un ſi bon ſang & qui nourriſſent davantage. Cependant on les accuſe de donner des vents, de former une chair lâche & molle, & d'être nuiſibles, lorſqu'il y a skirre ou obſtruction dans les viſceres. Les figues ſont excellentes pour débarraſſer les reins de la gravelle. Les figues & les raiſins relâchent le ventre, quoique leurs pépins ſoient aſtringens. Ils perdent beaucoup de leur humidité récrémentielle, en les conſervant.

Les chataignes deſſechent & rafraîchiſſent : elles ſont encore légerement aſtringentes : elles donnent beaucoup de vents : il eſt certain qu'elles nourriſſent. Si on les fait griller, on les rendra moins venteuſes ; ſi on les mange ſans avoir pris cete précaution, elles s'attacheront aux parois de l'eſtomac & des inteſtins, & on les digerera difficilement.

Les noix paſſent pour échauffer & deſſécher. Si on en mange habituellement, on ſe ſentira la tête & l'eſtomac attaqués. Elles ſont de dure digeſtion. Elles ne ſeront pas mal-faiſantes, ſi on les mange avec des figues, parce que les figues leur ſerviront de véhicule pour paſſer promptement de l'eſtomac dans les inteſtins.

On peut ſuppoſer que les noiſettes ſont bonnes pour l'eſtomac, à cauſe de leur aſtringence : mais leur ſubſtance eſt ſi compacte qu'elles doivent, malgré cela, être de dure digeſtion, & reſſerrer le ventre plutôt que le relâcher.

Le fruit précédent eſt fort inférieur aux amandes. L'huile qu'on en tire & le lait qu'on en fait, ſont connus pour d'excellens lénitifs, dans la roideur des parties qui ſervent à mouvoir les mâchoires, & lorſque la trachée artere eſt attaquée de la même maladie, & comme de bons pectoraux, lorſqu'il eſt queſtion de débarraſſer la poitrine & les poumons de pituites & d'humeurs viſqueuſes. Le lait ou la crême d'amandes bouillie, fait une boiſſon également nourriſſante & apéritive. Elle fortifie les reins, elle déſobſtrue les viſceres, elle dégage la poitrine, mais elle n'eſt pas à beaucoup près ſi favorable à l'eſtomac. Les amandes priſes comme elles ſont ſur l'arbre, ſont de dure digeſtion ; mais ſi on en mêle la crême avec l'orge mondé & bouilli, ou avec quelqu'autre ſubſtance de la même nature, & ſurtout avec l'*amylum*, on aura un *aliment* parfaitement bon, léger, facile à digérer, d'un bon ſuc, & qui fera un ſang fluide & vermeil.

Des quadrupedes, des oiſeaux, des poiſſons, & de leurs différentes eſpeces.

De tous les animaux, dont la multitude eſt preſque innombrable, les uns marchent ou rampent ſur la terre ; les autres ſont aîlés & s'élevent dans l'air, & le reſte vit dans les eaux. On peut diſtribuer chacune de ces eſpeces en différentes claſſes qui ſeront plus ou moins nombreuſes les unes que les autres. Quant aux individus, nous nous bornerons pour le préſent à les diſtinguer, relativement à leur âge. Les animaux d'une claſſe quelconque, ſont jeunes & tendres ou pleins de vigueur, ou vieux. Nous les conſidererons encore ſous quelques autres faces ; car ils ſont ou farouches & ſauvages, ou apprivoiſés & domeſtiques, ou prenant beaucoup d'exercice, ou ſédentaires & ne ſe donnant que peu ou point de mouvement.

Nous allons commencer par les animaux qui ne quittent point la terre & premierement par les quadrupedes. En général, ils échauffent tous au-deſſus d'un degré modéré, ils fourniſſent une nourriture ſolide, ils font un ſang épais qui ne s'accommode bien avec la ſanté que dans les perſonnes qui ont un tempérament d'athlete. Les animaux qui habitent l'air, nourriſſent moins, & la nourriture que le corps en tire eſt auſſi plus légere. On peut dire qu'ils ſont plus fibreux & plus ſecs que les quadrupedes ; auſſi font-ils un ſang plus fluide. Quant aux animaux qui vivent dans les eaux, on les croit plus humides & plus charnus que les précédens. Généralement parlant, les animaux aquatiques ſont plus humides & plus froids que ceux dont nous avons parlé ; mais la différence qui regne entre eux, relativement à ces qualités, n'eſt pas petite.

L'eſpece écaillée, celle qui eſt ſans écailles, la teſtacée & la crouteuſe, ne produiſent point les mêmes effets. Dans l'eſpece écaillée, les uns ſont *cétacés* & vivent en pleine mer ; les autres ne s'éloignent point du rivage & des rochers ; c'eſt une diſtinction qu'il eſt bon de faire. De ces poiſſons, ceux qui ſont les plus gros dans leur eſpece, fourniſſent plus de nourriture, mais elle eſt plus groſſiere. Les petits en donnent moins, mais en revanche, elle eſt plus pure ; cela eſt particulierement vrai des poiſſons qui vivent ſur les rochers ou aux environs. La diſtinction qu'on pourroit encore inſtituer entre eux, eu égard aux ſubſtances dont ils ſe nourriſſent, ne ſeroit point mal-fondée. La préférence que l'on accorde à ceux qui vivent dans la mer, ſur ceux qui vivent en eau douce, ſeroit capable de nous jetter ſeule dans un détail & des différences qui n'auroient point de fin. Les poiſſons qui vivent en pleine mer, & qui ſont continuellement agités & battus des flots, ſont plus exercés, ſe nourriſſent de meilleurs *alimens* & conſéquemment ont la chair plus délicate & plus ſolide que les autres poiſſons. C'eſt pourquoi cette chair doit nourrir davantage & engendrer un ſang épais. Ceux au contraire qui vivent à l'embouchure des rivieres ou dans des eaux bourbeuſes & des lieux

marécageux, ou dans les endroits où les cloaques & les égouts publics ſe déchargent, ſeront gras à la vérité, & même aſſez agréables au gout, mais ils n'auront rien de pur & de ſalubre. Les poiſſons qui vivent aux environs des rochers dans des eaux limpides, auront la chair beaucoup meilleure; ils ſeront plus faciles à digérer, & le ſang qu'ils feront ſera pur & fluide. Tous les aquatiques doux ſont ſupérieurs par la qualité du ſuc, à la plupart de ceux qui ſont écaillés: le ſang qu'ils engendrent eſt clair & vermeil. Mais d'un autre côté, il faut convenir qu'ils ſont pleins de nerfs, ce qui les rend durs à la digeſtion: on prétend encore qu'ils ont moins de ſang, & conſéquemment qu'ils ſont plus froids que les autres. Après l'eſpece écaillée & l'eſpece douce d'aquatiques, vient l'eſpece crouteuſe. Les poiſſons de cette derniere claſſe ſe digerent plus facilement que les poiſſons doux, & ils ſont un ſang plus fluide & plus pur. L'eſpece teſtacée eſt la moins eſtimée, parce que les poiſſons de ce nom ſont sédentaires, ne s'exercent point ou s'exercent très-peu. Auſſi il y a des perſonnes qui n'eſtiment de tous les teſtacées que le pétoncle, parce qu'il eſt le ſeul de cette eſpece qui ait la faculté de ſe mouvoir ou de paſſer d'un lieu dans un autre. Les aquatiques teſtacés ſont un ſang aqueux & fluide, ſont de dure digeſtion & séjournent long-tems dans l'eſtomac. Il y a bien des gens qui ſe font ſervir les poiſſons à écailles & os, préferablement aux autres, & ils n'auroient point de peine à me perſuader que leur chair eſt plus ſeche que celle des poiſſons teſtacés. Car qu'une choſe ſeche ſe puiſſe rencontrer entre des humides, cela n'eſt non plus abſurde que d'en trouver une humide parmi des ſeches: or nous avons des exemples du dernier cas parmi les oiſeaux, dans le coq & le phaiſant, ſurtout dans l'oie & le canard, & dans tous les oiſeaux aquatiques.

Sur ce que nous avons dit que les animaux qui ne quittent point la terre, ſont compoſés d'une grande quantité de particules terreſtres, de ſang & d'autres ſucs, & ſur ce qu'il eſt à préſumer qu'ils nous fourniſſent une nourriture analogue aux élémens qui forment leur ſubſtance, il ſeroit à propos de donner la préférence aux jeunes, à ceux qui ſont tendres & à ceux qui ſont les plus petits dans leur eſpece, & à l'eſpece qui ne prend point trop d'exercice. Car ſi ceux qui vivent sédentaires & qui ſont pareſſeux, abondent en humeurs & en ſucs groſſiers & ſuperflus; ceux qui s'exercent trop, qui fatiguent à l'excès, ſont ſecs & peu ſubſtantiels. L'excès eſt nuiſible en tout. Il y a encore du choix par rapport aux membres dans le même animal. Les parties intérieures ſeront plus ſeches & fourniront moins de recrémens que les parties intérieures; il faut préférer par la même raiſon un petit membre à un gros; on peut ſe déterminer dans le choix des animaux dont on veut ſe nourrir par l'inſpection de leur chair. Moins la chair d'un animal ſera blanche, plus ſon ſuc ſera mauvais.

On a remarqué que des animaux de la même eſpece, les jeunes fourniſſent une nourriture chaude, ceux qui ont toute leur force, une nourriture plus ſolide, plus chaude & plus deſſéchante, & ceux qui ſont vieux, la nourriture la plus mauvaiſe. Quant à ceux qui ſont dans l'état d'accroiſſement, ils engendrent dans le corps des humeurs impures, groſſieres, dégénérantes en bile noire; & ces effets ſont proportionnés à leur groſſeur & à l'exercice qu'ils prennent.

Du vin, de l'eau, du lait, des œufs, du miel, de l'huile, du ſapa ou de la conſerve de raiſins, du vinaigre, du ſuc de raiſins avant qu'ils ſoient mûrs, des grenades, du ſel, & des différentes eſpeces de ces ſubſtances.

Entre les vins, il y en a d'épais, de légers, d'auſteres & de doux; & de ces vins, les uns ſont blancs, les autres d'un jaune foncé ou rouges; nous nous en tiendrons à cette diſtribution générale, car ce ſeroit ſe jetter dans un détail infini que de parler des couleurs intermédiaires, & qui ne ſont que des teintes fortes ou affoiblies de celles dont nous venons de faire l'énumération. On peut encore diviſer les vins relativement à la quantité d'eau qu'ils peuvent porter: ou ils portent bien l'eau, ou ils en portent peu. Les vins épais nourriſſent beaucoup, ils font un ſang épais & cauſent des obſtructions dans les viſceres. Les vins auſteres conviennent mieux à l'eſtomac, ils nourriſſent peu. Les vins doux produiſent des effets tout contraires. Les vins blancs échauffent moins que les autres. Les vins d'une jaune foncé ſont les plus chauds; après ceux-ci ce ſont les rouges. Les petits vins, ou ceux qui ne peuvent porter qu'une très-petite quantité d'eau, & qu'on appelle par cette raiſon *oligophores*, ſont les moins efficaces & il n'y en a point qui attaque moins la tête. Ceux qui ſe font une étude particuliere de conſerver leur ſanté, choiſiront les vins riches & hauts en couleur; ceux qui ſe propoſeront de conſerver leur ſanté, comme les précédens, mais d'entretenir les eſprits animaux dans un état libre & tranquile, s'en tiendront aux *oligophores*, ou aux vins blancs & clairs qui portent peu d'eau, à moins qu'un appauvriſſement extraordinaire du ſang ne les détermine à uſer de liqueurs plus actives.

La meilleure eau eſt celle qui n'a point de ſaveur, qui ne croupit point comme celle des lacs ou des étangs, & qui n'eſt point chargée ou corrompue comme celle des marais & des lieux bas, qui ſont entierement à l'abri des vents. On fait auſſi plus de cas de l'eau de fontaine & de puits dont la ſource eſt vive, que des autres. Les eaux les plus ſalubres après celles-ci ce ſont les eaux des rivieres ſi elles ſont pures; ſi elles ne reçoivent point la décharge des égouts publics, & ſi des foſſés ou des cloaques n'y portent point les ordures des villes. Il ne faut jamais boire des eaux des rivieres froides, glacées, ou enflées par des neiges fondues; non plus que de celles qui ſont bourbeuſes, dont le lit eſt parſemé de foſſes profondes & limoneuſes ou qui coulent aux environs de quelques fontaines chaudes. La meilleure eau eſt celle qui s'échauffe promptement, qui ſe refroidit de même & qui n'a aucune qualité ſenſible ni à l'odorat ni au gout.

Il faut diſtinguer dans le lait trois eſpeces de parties, des parties ſéreuſes, des parties butireuſes, & des parties caſeuſes. La partie ſéreuſe ou le petit lait ne doit être pris que médicinalement; il rafraîchit, il relâche le ventre. Il nourrit peu, s'il nourrit. Il eſt détergent. Le beure échauffe; l'humidité qu'il porte eſt d'une qualité fort ſuſpecte; il eſt nuiſible à l'eſtomac; s'il eſt bien digéré, il fera une aſſez grande quantité de ſang. Si le tempérament de ceux qui en mangent eſt chaud; il ſe tournera bientôt en bile. Le fromage eſt terreſtre, de dure digeſtion, & propre à former des obſtructions, ſurtout ſi les viſceres commencent à s'embarraſſer, ou ſi les vaiſſeaux dont ils ſont traverſés, ſont naturellement étroits. Le lait, c'eſt-à-dire l'aſſemblage de ces trois ſubſtances eſt un *aliment* nourriſſant; quoiqu'il ſoit mal-faiſant à ceux qui ſont ſujets à avoir la tête chargée d'humeurs. Le lait caillé cauſe des obſtructions dans les viſceres. Entre les laits, on donne la préférence au lait de chevre, parcequ'il eſt plus fluide & plus léger que celui de brebis & de vache. Si vous mangez du fromage, qu'il ſoit frais fait & peu ſalé, rejettez tous les autres, comme difficiles à digérer, nuiſibles à l'eſtomac, propres à former des obſtructions, & à faire un ſang épais.

Après les œufs de poule qui ſont certainement les meilleurs, ce ſont ceux de phaiſant, enſuite ceux de canard; les moins bons ce ſont les œufs d'oie. Le jaune eſt la meilleure partie de l'œuf; il fournit au corps une nourriture pure & ſolide. Le reſte eſt plus ſolide & de plus difficile digeſtion.

On n'a maintenant qu'à appliquer aux œufs, ce que nous avons dit des animaux.

Les œufs de poiſſon ne ſont pas à mettre en parallele

avec ceux d'oiſeaux, ni pour la chaleur, ni pour la nourriture. Il en eſt encore ici des œufs, comme des chairs. Les œufs frais avec du ſel ſont durs à la digeſtion, & corrompent le ſang. On en peut dire autant de preſque tous les autres mets ſalés.

Le miel eſt bon pour les vieilles gens, & pour les perſonnes d'une conſtitution froide; & cela pendant l'hiver: mais il eſt nuiſible à ceux qui ſont d'un tempérament bilieux, ou qui en uſent en été. Le miel étant échauffant & deſſiccatif, & ſa douceur le rendant très-agréable au gout; ſi quelqu'un dont le tempérament pechera autant en excès de froid que cet *aliment* peche en excès de chaud, en fait uſage; les défauts de l'*aliment* & du tempérament ſe corrigeant mutuellement, il s'enſuivra de fort bons effets; il engendrera alors un ſang pur & tempéré. Mais s'il arrive que les défauts du tempérament ſoient favoriſés par ceux de l'*aliment*; ſi le miel ſe trouve dans un eſtomac déja chaud; il eſt évident que la chaleur de l'eſtomac en ſera augmentée & que le miel ſe convertira en bile: il y en a qui ont une maniere de le clarifier; d'émouſſer ſon acreté & d'affoiblir ſa chaleur. Lorſqu'il eſt ainſi préparé; ſi on le mêle avec d'autres *alimens*, il produira de très-bons effets & deviendra médicinal, dans les cas où la chaleur ne ſera pas le caractere principal de la maladie; il nourrira le corps & purgera doucement les inteſtins.

L'huile eſt modérément chaude & humide; elle ne convient point ordinairement à l'eſtomac, par la raiſon qu'elle eſt graſſe; il en eſt de même de toutes les ſubſtances graſſes & huileuſes. Quoiqu'un uſage modéré de l'huile avec les *alimens* ne produiſe aucun mauvais effet ſenſible; comme il eſt de ſa nature de ſurcharger, ſi quelqu'un en prenoit une grande quantité, je ne doute point qu'il ne ſentît la faculté rétentive de ſon eſtomac endommagée. L'huile extraite de la graine de lin n'étant ni ſi chaude ni ſi glutineuſe que les autres, ayant d'ailleurs les particules plus déliées, doit être de plus facile digeſtion & moins nuiſible à l'eſtomac. L'huile d'amande eſt ſupérieure en qualité à toute autre: non ſeulement ſes particules ſont plus menues & plus ſubtiles, & ſa ſubſtance plus convenable à l'eſtomac; mais elle diviſe & atténue; c'eſt un excellent pectoral; & elle amollit la roideur des machoires. Le *Sapa* ou la conſerve de raiſin eſt auſſi un de nos *alimens*, elle échauffe & nourrit plus que le miel: elle ne cauſe jamais d'obſtruction; & elle relâche le ventre doucement.

Les mets peuvent être aſſaiſonnés avec du vinaigre, à moins qu'il n'y ait une maladie d'une nature froide. Le vinaigre eſt froid & deſſechant; ſes parties ſont très-déliées; c'eſt un puiſſant diſſolvant. Il diviſe, il atténue & déterge les mauvaiſes humeurs dont l'eſtomac & les viſceres ſont embarraſſés. Si l'on a pris en *aliment* quelque ſubſtance dont les élémens ſoient groſſiers, elle ſera diſſoute, atténuée, & pour ainſi dire, travaillée par l'action du vinaigre.

L'*Omphacium* ou les ſucs de raiſin non mûrs & de grenades ne peuvent ſervir qu'en remedes; ils ſont abſolument mauvais en *alimens*. Quoique le premier de ces ſucs n'incommode point l'eſtomac; comme il eſt froid & compoſé de particules groſſieres, il reſſerre le ventre; en conſéquence il y a tel tempérament auquel il ſeroit très-nuiſible.

Quoique le ſuc de grenades aigres ait les parties aſſez ſubtiles, qu'il réſiſte aux mauvais effets de la bile & qu'il rafraîchiſſe modérément le ſang & le foie; il eſt ſi nuiſible à l'eſtomac que je n'en conſeillerai jamais l'uſage. De plus, il reſſerre le ventre; parce que ſon acidité à quelque choſe d'aſtringent.

Le ſel dont nous nous ſervons pour aſſaiſonner nos mets eſt chaud & ſec. Il excite modérément l'appétit. Il deſſeche & épuiſe le trop d'humidité. Il faut bien ſe garder d'en faire un uſage immodéré; car c'eſt un puiſſant deſſiccatif; il augmente la ſoif & corrompt le ſang. Si on ne l'emploie que pour conſerver les mets, ou en relever le gout, il ne fera aucun mal. Ce n'eſt que l'uſage exceſſif du ſel qui eſt dangereux.

De la quantité des alimens.

Quant à la quantité d'*alimens* qu'on doit prendre; de quelque nature qu'ils ſoient, je conſeillerois de demeurer ſur ſon appétit; car on ſera ſûr alors que la chaleur du corps ſuffira, & que la digeſtion ſe fera bien. Il faut encore conſulter la deſſus la qualité des *alimens*; plus ceux qu'on me ſerviroit ſeroient nourriſſans, & plus je ſerois attentif à ne m'en point raſſaſier; enſorte que j'en prendrois d'autant moins ſelon mon appétit, qu'ils fourniroient à mon corps plus de nourriture. On peut avec moins de danger donner ſur les *alimens* légers & peu nourriſſans; & ſe livrer d'autant plus à ſon appétit qu'ils fourniront au corps moins de nourriture, parce que ces *alimens* ſe digerent facilement; au lieu que les premiers ſejournent long tems dans l'eſtomac. Il faudra meſurer ſa boiſſon ſur la ſechereſſe & l'humidité des alimens. *Ces préceptes ſont aſſurement admirables.*

S'il eſt bon de faire deux repas par jour.

Mon avis eſt que pour la conſervation de la ſanté, le ſoutien & la réparation des eſprits animaux, il faut diviſer en trois parties la quantité d'*alimens* qu'on peut prendre par jour; & prendre les deux tiers à midi, & l'autre tiers un peu avant la nuit. En ſuivant ce régime, le cerveau ſera continuellement humecté & rafraîchi. Le ſommeil ſera moins lent à venir, & les eſprits ranimés par des renforts continuels, ſeront plus long-tems vigoureux, & moins prompts à s'enflammer ou à ſe refroidir; car un jeûne trop long produit néceſſairement l'un ou l'autre de ces effets, ſelon la différence des tempéramens & des ſaiſons. Si la coutume ou des occupations preſque continuelles n'ont pas permis de ſuivre cette loi, l'habitude que l'on aura contractée de laiſſer un ſi grand intervalle de tems entre ſes repas peut être quelquefois ſans conſéquence; mais il n'en ſeroit pas ainſi de quelqu'un qui ſubitement en changeroit l'ordre & la diſtribution. Si ce dernier régime ne tend pas à rendre les eſprits plus vigoureux & plus fermes dans la même conſtitution, il les rendra du moins plus légers. ACTUARIUS, *de Spir. Animal. Nutrit.*

Nous ne propoſons point à tout le monde la diete que nous allons preſcrire. Le régime doit varier ſelon la conſtitution, l'habitude, la maniere de vivre, & une infinité d'autres circonſtances qu'il faut toujours faire entrer en conſidération. Quelles prodigieuſes différences n'admettent point les conſtitutions, ſoit que vous faſſiez attention à la ſtructure de la machine entiere, ſoit que vous borniez votre examen aux ſeuls viſceres! La diete doit cependant s'aſſujettir à toutes ces différences; & c'eſt par elle qu'il faudra déterminer le régime qui convient à chacun. La coutume, en qualité de principe extérieur, ne modifiera-t-elle pas auſſi conſidérablement les lois générales? Il coule de ces deux ſources ſeules, une infinité de diſtinctions à faire ſur l'eſpece & ſur la quantité des *alimens* qui conviennent à chaque particulier. L'un aime une choſe; l'autre en ſouhaite une autre. Chacun juge des *alimens* qui lui ſont bons, par ſon gout & par l'effet qu'ils produiſent ſur lui. Il n'y a perſonne qui ne fonde ſon choix ſur l'expérience & ſur le témoignage de ſes ſens, les guides les plus ſûrs que l'on puiſſe prendre dans ces matieres. Quoiqu'il en ſoit, on peut dire en général de tous les *alimens* relativement à tous les hommes que les uns donnent un bon ſuc, & les autres un mauvais. Les premiers ce ſont ceux qui ont la vertu de faire un ſang pur; quant aux ſeconds, ils engendrent de la bile noire. A ces *alimens* on peut ajouter ceux dont les ſucs ſont crus, & qui doivent procurer des humeurs aqueuſes & crues. Entre tous ces *alimens*, les uns ſe digerent aiſément & les autres ſont de dure digeſtion. Nous diſons que les premiers ſont bons pour l'eſtomac, & que les ſecònds lui ſont nuiſibles. De plus, il y en a qui relâchent le ventre & d'autres qui le reſ-

ſerrent. Et c'eſt même un fait fondé en nature & connu, que chacun a outre ces propriétés premieres & générales à toute une eſpece, une vertu qui flue de ſon eſſence & qui lui eſt propre. On obſervera ici que lorſque nous diſons qu'un *aliment* a telle ou telle qualité, c'eſt relativement à un corps bien tempéré & bien conſtitué. Lors donc que vous parcourrez une liſte raiſonnée d'*alimens*; ſi vous trouvez que l'on dit de l'un qu'il eſt de facile digeſtion, de l'autre qu'il paſſe difficilement, de celui-ci qu'il relâche, & de celui-là qu'il reſſerre; gardez-vous bien d'objecter quelques expériences & de prouver par des cas où l'évenement n'a point juſtifié la propriété marquée, que celui qui a fait la liſte étoit un ignorant. Les Maîtres dans l'art ne ſe ſont point trompés: mais une dépravation entiere du tempérament, le dérangement de quelques viſceres a produit une altération dans l'effet d'un *aliment* qu'ils avoient calculé relativement à un corps ſain & à un tempérament entier & parfait. Il ne faut quelquefois que l'indiſpoſition la plus légere pour troubler les fonctions naturelles; une ſurabondance d'humeurs peut ſuſpendre l'action des parties; or dans l'une ou l'autre de ces conjonctures, l'opération des *alimens* doit être différente. Croit-on que la ſaiſon, l'âge, le tempérament & une infinité de choſes ſemblables ne doivent point occaſionner de viciſſitudes? Prononcez donc avec circonſpection: ſi vous ne voulez point porter un faux jugement lorſque vous voyez tel ou tel *aliment* paſſer facilement dans un homme, un autre *aliment* le relâcher; un troiſieme le reſſerrer; examinez avant de juger, combien l'homme en qui ces effets ſont produits eſt éloigné, par les cauſes dont nous avons fait mention, d'un tempérament parfait. Il n'y a que cet examen qui puiſſe vous mettre en état de lui preſcrire le régime qui lui convient; le régime qui arrêtera les progrès de ſon indiſpoſition & qui le ramenera pas à pas dans l'état de ſanté, car les contraires, comme vous ſavez, ſe guériſſent par leurs contraires. Les excès des choſes venant à ſe compenſer, il doit s'enſuivre un bon effet; au lieu que les forces qui conſpirent. devant agir plus puiſſamment, ſi l'*aliment* favoriſe l'indiſpoſition, le malade ne s'éloignera que plus rapidement de l'état de ſanté. En un mot, c'eſt un fait d'expérience que l'effet des *alimens* varie ſelon la nature du tempérament; peut-être en pourrions-nous donner de bonnes raiſons: mais quand il ſeroit vrai que cette variation ſeroit inexplicable, le fait n'en ſeroit pas moins conſtant, & nous n'en ſerions pas moins obligés de raiſonner en conſéquence.

C'eſt ſur l'âge, la ſaiſon, le tempérament de la perſonne & la nature de l'*aliment*, qu'il en faut déterminer la quantité. Les jeunes perſonnes, celles qui prennent des accroiſſemens journaliers & celles qui ſont à la fleur de leur âge, ont beſoin de beaucoup de nourriture; les premieres, parce qu'elles n'ont pas encore acquis la juſte dimenſion qu'elles auront; les autres, parce qu'en conſéquence de la grande chaleur naturelle qu'elles ont & de l'agitation continuelle dans laquelle elles ſont, elles digerent puiſſament & promptement, & demandent d'être d'autant mieux nourries. Ceux qui commencent à décliner & qui s'avancent vers la vieilleſſe, ont moins de vigueur de jour en jour; ils auront donc l'attention de diminuer la quantité de leur nourriture, à proportion que leurs années augmenteront; car s'il leur arrive de charger leur eſtomac de plus d'*alimens* que leur chaleur naturelle n'en peut digérer, il s'engendrera dans leurs corps des crudités; & ces crudités feront naître ces maladies cruelles qui accompagnent ordinairement la vieilleſſe. Quant aux ſaiſons, ſi nous meſurons la quantité d'*alimens* ſur l'état de la chaleur naturelle, on doit manger plus en hiver qu'au printems, & au printems plus qu'en été; & en été prendre modérément de la nourriture; car en hiver la chaleur naturelle ſe retire en-dedans & doit augmenter l'énergie de la faculté concoctrice. En été, elle s'affoiblit & s'exhale; elle revient du dedans au-dehors, & ſe diſſipe à la faveur de la chaleur de la ſaiſon. Il faut faire encore attention aux exercices naturels; car ſi leur cours ordinaire eſt dérangé, il faudra diminuer proportionnellement la quantité de la nourriture. La nature des *alimens* & l'examen de la nourriture qu'ils fourniſſent ne ſont pas des choſes qu'on puiſſe négliger ſans inconvénient. La chair, & ſurtout celle des animaux les plus gros & de ceux qui ont acquis toute leur force, paſſe pour le plus nourriſſant de tous les *alimens*; on met au ſecond rang celle des animaux jeunes & petits. Les mets qui ſont vuides de ſang & ſurtout les végétaux, nourriſſent moins que les *alimens* précédens. La différence qui regne entre les végétaux par rapport à la quantité plus ou moins grande de nourriture que notre corps peut en tirer, n'eſt pas moins conſidérable que celle qui eſt entre eux & la chair des animaux. La regle la plus sûre que l'on puiſſe ſuivre, lorſque le corps a beſoin de nourriture, c'eſt de choiſir celle qui le ſoulage le plus facilement. S'il devient replet, il eſt à propos de ſe tourner du côté des *alimens* qui nourriſſent le moins: ſi l'appétit eſt vorace; ſi la chaleur de l'eſtomac eſt ſi grande que tout s'y conſume en un moment & paſſe avec beaucoup de viteſſe; ſi toutefois le corps n'avoit pas beſoin d'un grand ſoutien; s'il n'y a point de contre-indication, je crois qu'il faudra prendre les *alimens* qui ſont les moins nourriſſans & les plus difficiles à digerer. Tout ce que nous venons de dire ſe doit non-ſeulement combiner enſemble; mais encore avec la meſure d'exercice que prend celui à qui l'on veut preſcrire un régime. Les perſonnes qui ſont habituellement dans un exercice violent, doivent uſer d'*alimens* plus forts & en plus grande quantité, que celles qui paſſent la vie dans le repos. Il faut auſſi s'informer ſi le ventre eſt lâche, & ſi la tranſpiration par les pores de la peau eſt aidée par les bains; car ces circonſtances ne contribuent pas peu à la qualité de la digeſtion, & doivent par conſéquent influer ſur le choix des *alimens*. On vient de voir quelle attention il faut avoir à la quantité & à la qualité des *alimens*; mais il y a plus: nous allons démontrer qu'il y a un tems propre pour les repas. Si la digeſtion eſt entierement faite, l'eſtomac eſt libre, on peut manger. Si la digeſtion eſt mal-faite, il y aura crudité; or il faut bien ſe garder de mettre des *alimens* ſur des humeurs crues. S'il arrivoit qu'on eût mis des *alimens* ſur des crudités, on devroit ſe trouver fort heureux ſi l'on pouvoit évacuer le tout, ſoit par haut, ſoit par bas; mais on a rarement ce bonheur. Ce qui arrive communément, c'eſt que les mauvaiſes humeurs ſe fixent dans le ventre, ou dans les inteſtins, & cauſent des maux de tête, des rapports, des vertiges, des vapeurs, des tranchées & d'autres maladies. Si ces humeurs, au lieu de produire ces effets, ſe jettent ſur quelque membre; alors on verra naître tous les ſymptomes des fluxions, tels que la goute aux piés & aux jointures & les autres maladies de cette eſpece. Celui donc qui veut s'aſſujettir à une diete ſalubre, ne ſe contentera pas de ſe borner à un ou deux repas par jour; il ne mangera que lorſque la digeſtion ſera faite. Peut-être ſeroit-ce trop pour lui que deux repas; un ſeul l'incommodera, s'il le fait à contre-tems, s'il choiſit mal ſes mets, ſi la digeſtion eſt mal-faite: mais en le ſuppoſant bien diſpoſé, nous pouvons lui permettre ſans danger les *alimens*, purs, légers & familiers à ſon tempérament. Remarquez qu'entre les *alimens* qui donnent un bon ſuc, les uns méritent d'être préférés à d'autres, & cette préférence ſera fondée ſur une ſaveur particuliere que le palais agrée, ou ſur une convenance connue du mets avec l'eſtomac. On n'ordonnera pas à tout le monde indiſtinctement & ſans la moindre altération, un *aliment* quel qu'il ſoit. La préférence de l'appétit ſuffit quelquefois pour compenſer la différence des ſucs. Un mets pris avec appétit peut faire plus de bien qu'un autre mets qui ſeroit ſupérieur par la qualité au premier; mais qu'on mangeroit à contre-cœur. Ce phénomene ne doit point étonner; il eſt naturel.

turel qu'un *aliment* avec lequel notre gout & notre eſtomac ſe ſont familiariſés, ſoit plus agréable & plus nourriſſant. Les *alimens* étant doués de différentes propriétes, il eſt donc raiſonnable de choiſir ceux qui s'accordent le mieux avec la diſpoſition de notre corps ou du moins de notre eſtomac. ACTUARIUS, *de Meth. Med. L. III. c.* 12.

Les meilleurs *alimens* pris en trop grande quantité cauſeront des crudités, des vomiſſemens, & des diarrhées. Les *alimens*, pris en quantité inſuffiſante pour les beſoins du corps, ne le rempliront point; il deviendra foible, & faute d'eſprits, il ſera incapable de fournir à ſes fonctions accoutumées. Les *alimens* d'une mauvaiſe qualité engendrent une cacochymie analogue à la mauvaiſe qualité qui domine dans les *alimens*. Si l'on prend une trop grande quantité d'*alimens*, on reſſent une indiſpoſition preſque immédiate; au contraire la mauvaiſe nourriture n'a des effets ſenſibles qu'à la longue. Si donc l'on voit un homme ſe nourrir de mauvais *alimens* ſans en être incommodé ſur le champ, il faut bien ſe garder de croire qu'il ait échappé au danger: il faut attendre; car tôt ou tard leurs effets ſe manifeſteront ou par des fievres putrides, ou par des tubercules, de la gale, des puſtules & d'autres maladies de la peau, Il ne ſuffit donc pas d'avoir réglé la quantité d'*alimens* qu'on doit prendre, il faut encore en examiner la qualité, à moins qu'on ne veuille s'expoſer à être puni dans la ſuite d'avoir négligé cet examen; il n'eſt permis de s'écarter de ces regles que dans le cas où un danger imminent demanderoit une diete médicinale, & où l'on ſeroit forcé de prendre ſur le champ des choſes dont on pourroit être incommodé dans la ſuite. Au reſte, il n'en eſt pas de l'uſage des *alimens* que le Medecin preſcrit, quoique le ſuc en ſoit mauvais, ainſi que des autres *alimens* qui ſont habituels. Nous appellons cacochymes ou mauvais *alimens*, tous ceux qui relativement à un corps bien conſtitué & à un tempérament ſain, pechent par quelque qualité prédominante; & en qui, par conſéquent les élémens qui les conſtituent ne ſe temperent pas mutuellement: mais ſi notre corps peche par quelque excès, l'*aliment* défectueux par l'excès contraire, & capable de remettre les choſes dans une juſte égalité, eſt médicinal. ACTUARIUS, *de Method. Med. L. III. c.* 9.

Les préceptes d'Actuarius étant preſque tous excellens & capables d'occaſionner au Lecteur pluſieurs obſervations importantes, j'aurois cru manquer à ce que je dois, ſi je ne les avois point inſerés ici.

J'ai donné dans les feuilles précédentes un abregé de ce que les Anciens ont écrit des *alimens*. Je vais maintenant expoſer ce que M. Hoffman a penſé ſur la même matiere, qu'il a traitée d'une maniere, ſans contredit, beaucoup plus ſavante & plus raiſonnée.

La baſe de l'intégrité du corps humain eſt la quantité, & la qualité du ſang & des liqueurs. Il eſt donc évident que tout ce qui entretient la quantité & la température convenables du ſang & des liqueurs, entretient la ſanté; & qu'on doit regarder comme nuiſible, tout ce qui dérange l'une ou l'autre. Rien ne contribue mieux à la nutrition des parties & à l'entretien des forces, qu'une quantité convenable d'un ſang bien tempéré, parce que ſa circulation ſe fait alors également & qu'il ſe dépure de toutes ſes parties hétérogenes. On a donc raiſon de l'appeller le thréſor de la vie.

Le ſang le mieux mélangé & de la meilleure conſtitution non-ſeulement ſe conſomme continuellement par ſon mouvement progreſſif & inteſtin: mais ſa température s'altere, & il dégénere en impuretés & en excrémens.

L'expérience confirme cette vérité & prouve que le ſang des perſonnes qui ont fait une longue abſtinence, ſe change en excrémens ſalés & bilieux, qui ſortent par le ventre, la veſſie & la peau, & même qu'il perd ſon ſuc gélatineux & ſon état balſâmique; ce qui fait que la maſſe des liqueurs trop fluide & trop diſſoute, devient impropre à la nutrition; c'eſt ce qui paroît clairement ſurtout dans les fievres continues & hectiques; dont le caractere eſt de diſſiper promptement les ſucs contenus dans le corps & de changer les mieux mélangés en excrémens ſalés, bilieux & ſans force; outre cela le travail & l'exercice du corps augmentent le mouvement inteſtin & progreſſif du ſang, diminuent notablement la quantité ſur-abondante des liqueurs, ce que les pléthoriques éprouvent à leur grand avantage.

Puiſque le mouvement du ſang, quoique ſource de la vie, le conſomme ſans ceſſe & le change en une maſſe ſans vertu, purement excrémenteuſe, incapable de nourrir les parties ſolides, & d'entretenir le fluide très-ſubtil, qui eſt l'auteur du mouvement & du ſentiment, il s'enſuit néceſſairement que la vie & la ſanté ne peuvent ſubſiſter, ſi l'on ne ranime continuellement ſes mouvemens réglés, & qu'on ne ſubſtitue de tems en tems de nouveaux ſucs, à ceux que les excrémens ont fait ſortir du corps.

La raiſon pourquoi le corps a ſans ceſſe beſoin de prendre & de rendre eſt donc palpable; car la ſanté ne peut ſubſiſter long-tems, ſi les *alimens* qu'on prend ne réparent la perte des ſucs évacués.

Les *alimens* ſolides & liquides ſont propres à réparer cette perte, s'ils ſont diſpoſés comme il faut. On doit donc ranger dans la claſſe des mixtes propres à nourrir, tout ce qui contient des principes de même nature que ceux du ſang.

Le ſang & les liqueurs louables, qui ſervent à la nutrition, ſont tempérés, & comme la gelée, ſont compoſés d'une terre légere, d'eau & d'une huile ſubtile, exactement mêlées; ainſi tous les *alimens* qui renferment un ſuc gélatineux tempéré conviennent parfaitement pour faire du ſang.

Les chairs des animaux jeunes, les ſucs & les bouillons qu'on en fait, & principalement les chairs des bœufs, des veaux & moutons, contiennent beaucoup de gelée, & par cette raiſon tiennent le premier rang entre les *alimens* qui font promptement du ſang. Toute la volaille, poule, pigeons, poulets, &c. eſt auſſi très-propre à la nutrition, parce qu'elle contient une gelée ſubtile, quoiqu'en moindre quantité, que les chairs des quadrupedes dont nous venons de parler.

C'eſt une choſe très-digne d'être remarquée, que les animaux mondes dont les Iſraélites ſe ſervoient autrefois pour les Sacrifices, ſuivant l'Ecriture, ſont principalement ceux qui méritent la préférence par leur qualité ſalutaire & nourriſſante, & qui contiennent un ſuc nourricier gélatineux.

Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on donne des bouillons compoſés de viandes gélatineuſes, pour fortifier ceux dont le ſang a été beaucoup diminué par de grandes hémorrhagies ou des fievres trop ardentes. Les peuples qui font uſage de ces *alimens* gélatineux, à la tête deſquels ſont les François, ſont en état de ſoutenir la ſaignée plus fréquente & plus copieuſe que ceux qui ne ſont point accoutumés à ces nourritures.

Le chyle eſt la matiere prochaine du ſang. C'eſt une eſpece d'émulſion naturelle, compoſée d'une huile tempérée, de parties inſipides, aqueuſes & mucilagineuſes. Les *alimens* donc qui fourniſſent des principes analogues à ceux du chyle, ſont extremement propres à nourrir le corps & à faire de la lymphe & du ſang.

Le lait n'étant autre choſe qu'un chyle à peine altéré, mérite, à raiſon de ſa qualité nourriciere, la préférence ſur toutes les autres nourritures, & doit être regardé comme un *aliment* univerſel.

C'eſt par cette raiſon qu'il fournit la premiere nourriture non-ſeulement aux enfans, mais même à des animaux plus formés; c'eſt-à-dire, pour que leurs corps croiſſent plutôt & acquerent plus promptement leur force & leur maturité. En effet, une nourriture plus ſolide & plus compacte, qui donne du travail au ventricule, convient moins à des corps tendres dont l'eſtomac & les inteſtins n'ont pas aſſez de force pour digérer & extraire les ſucs des *alimens* ſolides. Ces principes poſés, on voit clairement pourquoi certains peu-

ples, & notamment les Suiſſes, qui aiment ſouverainement le lait, & en font un uſage très-fréquent, deviennent ſi grands, qu'à peine ſe trouve-t-il dans l'Europe une nation qui puiſſe leur diſputer l'avantage de la taille. Pline, Tacite, Juſtin, Ceſar, Salluſte, parlent de perſonnes qui n'ont vécu que de lait pendant long-tems; & Galien raconte qu'un homme ne prit point d'autre nourriture pendant cent ans. Dans la Hollande, la Friſe & les pays Septentrionaux, beaucoup de particuliers ſe ſervent du lait ſeul pour boiſſon, au lieu de biere; & ſuivant Ovide, les anciens vivoient de lait pur, & d'herbe que la terre produiſoit d'elle-même.

Lacte mero veteres uſi memorantur, & herbis
Sponte ſua ſi quas terra ferebat..... Faſt. L. IV.

Toutes les ſemences tempérées qui renferment un ſuc laiteux, doivent être rangées dans la claſſe des nourriſſans.

On voit donc évidemment pourquoi les grains de toute eſpece, & les ſemences, comme l'orge, le froment, l'avoine, le ſeigle, les feves, les pois, les amandes, les chataignes, les noix, les fruits du pin, les piſtaches, le riz, l'amydon, les blés de Turquie, & ſarraſin, ſont ſi propres à la nourriture des animaux; & pourquoi la farine de froment, ou pour mieux dire, le pain qui s'en fait, tient le premier rang entre les *alimens*. On voit auſſi clairement, comment un homme peut vivre de pain & d'eau ſeulement.

Le pain eſt ſans contredit le premier & le principal de tous les *alimens*; il eſt difficile de s'en paſſer ſans que la ſanté en ſouffre. Il convient en tout tems, à tout âge, à tout tempérament. On peut donc l'appeller à bon droit un *aliment* univerſel. Il eſt même difficile de s'en paſſer pour manger des chairs ou autres nourritures, parce qu'on s'en dégoute promptement quand on les prend ſeules.

Les parties dont le pain eſt compoſé ont beaucoup d'analogie avec le ſang, & le ſuc nourricier. Car c'eſt une huile tempérée, & un mucilage, mêlé avec un ſel acide ſubtil, qui eſt très-ami de l'eſtomac, & qui anime & exalte le ferment gaſtrique & le ſalivaire. Mais comme le pain ſe fait de grains de différentes natures, auſſi tous les pains ne fourniſſent-ils pas un *aliment* également ſalutaire. Le meilleur & celui qui nourrit le plus eſt fait de farine de ſeigle, non de fleur, mais de celle paſſée au tamis un peu gros, & où le ſon le plus délié ſe trouve mêlé, & qui eſt ſuffiſamment fermenté. La preuve de cette vérité ſe tire de l'analyſe Chymique, qui prouve qu'il y a plus d'huile dans le gros pain, le pain bis, que dans le blanc, & celui qui eſt fait de fleur. Il donne auſſi une odeur plus agréable, & répare bien mieux les forces. On peut conſulter notre Programme ſur le gros pain de Weſtphalie. Celui qu'on fait d'orge, d'avoine, de blé de Turquie, de riz, de gland, ou de chataigne, peſe ſur l'eſtomac, & ne repare pas ſi bien les forces. Voyez *Bompernickel*.

Comme les œufs contiennent une lymphe ſubtile, tranſparente, & gélatineuſe, qui eſt la matiere prochaine de la nutrition, ils nourriſſent très-promptement.

Les œufs frais & mollets donnent une nourriture qui ſe diſtribue promptement aux parties, ſuivant l'Ecole de Salerne, qui dit que pour prendre des œufs, il faut qu'ils ſoient mous & nouveaux. Le jaune contient beaucoup de parties onctueuſes, graſſes & ſulphureuſes, & le blanc en a d'humides & de mucilagineuſes, analogues à la ſéroſité du ſang. S'il y a donc quelque *aliment* univerſel, c'eſt certainement celui-ci. Il a encore l'avantage d'augmenter la ſemence; il convient principalement lorſqu'il s'agit de nourrir promptement un corps épuiſé par une effuſion de ſang abondante ou par la fievre. Auſſi le *Talmud* recommande-t-il les œufs à la coque à ceux qui ont été ſaignés. Les vieillards qui ont beſoin d'une bonne nourriture & de facile digeſtion, ſe trouvent bien de cet *aliment*: nous l'interdiſons au contraire à tous ceux dont les premieres voies regorgent d'acides ou de bile; parce qu'on fait d'autant plus de tort aux corps mal diſpoſés, qu'on leur donne plus de nourriture. Il eſt bon de remarquer qu'on connoît que les œufs ſont frais, lorſqu'ils ſont bien tranſparens, & que le blanc ſe convertit en lait dans l'eau bouillante.

Le fromage & le beurre ſont encore des *alimens* excellens & univerſels.

Le lait ſe réſolvant en beurre & en fromage, dont le premier contient la partie huileuſe, & le dernier la partie caſeuſe & mucilagineuſe du lait, il eſt clair que ces deux *alimens* fourniſſent ſurtout avec le pain & l'eau, une nourriture excellente & univerſelle, convenable à tous les genres de vie, & de tempéramens. Il faut ſeulement remarquer par rapport au beurre, que plus il eſt nouveau, plus il eſt gracieux & ſain; il devient déſagréable au gout & rance en vieilliſſant. Son trop grand uſage relâche les fibres de l'eſtomac, diminue leur tenſion, & cauſe des nauſées. Le fromage joint au beurre, nourrit auſſi beaucoup. Il ne faut le choiſir ni trop vieux ni trop nouveau. Celui-ci charge l'eſtomac, & cauſe aiſément des obſtructions au bas-ventre; & le gout acre & l'odeur fétide de celui-là augmente ordinairement l'acreté & l'impureté des humeurs.

Le ſang, le ſuc nourricier, & toutes les parties du corps étant formées de trois principes, l'un ſulphureux, huileux & inflammable; un autre, terreſtre, alcalin ſubtil, & le troiſieme aqueux: toutes les eſpeces & les qualités des *alimens* ſe rapportent très-naturellement à ces trois claſſes.

Le mélange bien proportionné de ces trois eſpeces d'*alimens* produit à la fin un ſuc très-propre à la nutrition.

La partie ſulphureuſe ſe tire en quantité des animaux & de leurs chairs, ſurtout lorſqu'elles ſont roties. On obſervera ſeulement que les animaux ſauvages & nés dans les bois, la fourniſſent en plus grande abondance que les animaux domeſtiques & privés.

Les chairs des animaux contiennent plus d'huile ſubtile que les végétaux; c'eſt ce qui ne paroîtra pas douteux à qui voudra faire attention à la putréfaction prompte dans laquelle elles tombent, ſurtout en été, & à la puanteur qu'elles exhalent en cet état, ce qui n'arrive pas aux végétaux.

Il entre de l'acide dans la compoſition de tous les végétaux; ſi l'on en excepte les plantes chaudes, & ainſi leur huile eſt plus tempérée; au lieu que tout acide eſt exclus de la compoſition des ſucs des animaux & de leurs parties, qui ſe réſolvent entierement par la diſtilation en huile ſubtile & en ſel volatil. C'eſt de cette huile que vient principalement la chaleur, ainſi que le mouvement inteſtin & fermentatif du ſang, & l'odeur inſupportable qu'exhalent les animaux, quand ils ſe corrompent.

Les viandes roties, ſurtout ſi ce ſont des oiſeaux, & autres animaux ſauvages, répandent dans le ſang plus de ſubſtance ſulphureuſe légere, que les bouillies, & celles qui viennent d'animaux domeſtiques.

La chair des animaux & des oiſeaux ſauvages, eſt ſans contredit plus légere, plus ténue & plus huileuſe que celle des domeſtiques. Elle contient auſſi moins de ſubſtance mucilagineuſe & gélatineuſe, parce que les animaux ſauvages ſe donnent bien plus de mouvement que les domeſtiques; qu'ils vivent dans un air plus pur & plus ſerein, & qu'ils prennent des nourritures plus ſeches. Ajoutez à cela, qu'en rotiſſant ils perdent beaucoup d'humidité, ce qui fait que le principe huileux, débarraſſé des parties qui l'enveloppent & exalté par le feu, eſt plus dégagé & domine ſur les autres principes.

On doit ranger dans la claſſe des *alimens* qui fourniſſent de l'humide au ſang, parmi les animaux, les poiſſons;

& parmi les végétaux, les herbes potageres, les racines tempérées & quelques-uns des fruits d'été.

L'on tire des poiſſons par la diſtilation beaucoup de phlegme, peu d'huile & très-peu de ſel volatil.

Comme les poiſſons n'ont que peu d'huile, & de ſel volatil, ils ne tombent pas ſi aiſément en putréfaction, & cauſent dans les fievres moins de dommage que les viandes.

Nous rangerons dans la troiſieme claſſe des *alimens*, c'eſt-à-dire, celle qui donne la partie fixe & terreuſe du ſang, les grains de toute eſpece, comme ſont toutes ſortes de pains, le riz, les pois, les féves, les lentilles, les chataignes, les amandes, les féves de Cacao, le fromage, & tout ce qui ſe fait avec de la farine.

Il s'enſuit naturellement de ce qu'on vient de lire, que les *alimens* propres à la nutrition, ſont ceux dont le mélange & la température approche de celle du chyle & du ſang.

Donc, tout ce qui s'éloigne de la nature & du caractere du chyle & du ſang, ou ce qui leur eſt totalement étranger, ne ſert aucunement à la nutrition.

Tout ce qui abonde en acide eſt peu propre à la nutrition, parce que le chyle & le ſang ſont ennemis de l'acide, qui eſt d'un caractere extremement éloigné du ſang & qui d'ailleurs coagule les liqueurs vitales.

Il n'eſt donc pas difficile de voir pourquoi le trop grand uſage des fruits confits au vinaigre, des fruits d'été, ſurtout s'ils ne ſont pas aſſez mûrs, du vinaigre, des bieres tirant à l'aigre, & des vins où l'acide abonde, eſt ſi nuiſible à la ſanté.

Il n'y a point de ſel de quelque eſpece qu'il ſoit, qui entre dans la compoſition du ſang, du chyle & du lait; ainſi tous les ſels & les *alimens* trop ſalés, conviennent peu à la nutrition du corps.

Le ſang & le chyle ne ſe marient jamais avec les liqueurs ſpiritueuſes; au contraire ils s'en éloignent, d'où il eſt aiſé de conclurre qu'elles font un tort conſidérable à la nutrition & à la ſanté, ſurtout quand on en fait trop d'uſage.

Les ſubſtances douces, miellées, ſucrées, n'ont aucune analogie avec le chyle, & le ſang, & different totalement de leur compoſition, car elles ont une ſaveur dominante qui ne ſe trouve point dans le chyle, le ſang & le ſuc nourricier.

Quoique les *alimens* doux ſoient tempérés dans le mélange de leurs parties, & que par cet endroit ils paroiſſent propres à la nutrition, ces particules douces étant toutes des ſels de différentes eſpeces, ſels qui ſe diſſolvent dans l'eau, elles ne peuvent s'unir aux parties, parce que l'humidité les réſoudroit & les emporteroit avec elle.

Il ne ſuffit pas, pour qu'un *aliment* ſoit propre à la conſervation de la ſanté, qu'il renferme dans lui-même la matiere d'un ſuc louable; il faut qu'il ſoit bien diſſous dans le ventricule. D'où il ſuit néceſſairement que les *alimens* dont la ſubſtance dure & compacte donne trop de travail à l'eſtomac, ne ſont pas fort convenables à la ſanté.

Les chairs des animaux trop vieux, celles qui ſont fumées ou ſalées, les œufs durs, preſque tous les poiſſons de mer, le plus gros pain, ſe diſſolvent avec peine dans le ventricule, à cauſe du tiſſu trop ſerré & trop embarraſſé de leurs parties, & ont de la peine à ſe changer en ſang & en chyle.

Ces eſpeces d'*alimens* durs, à raiſon du tiſſu embarraſſé de leurs parties, demandent dans le ventricule beaucoup de force, de chaleur, de ſuc gaſtrique, & de lymphe ſalivaire, ils ne conviennent donc qu'aux perſonnes robuſtes & qui font beaucoup d'exercice. C'eſt ce qui fait que les habitans des pays qui ſont au Nord, comme les Suedois, les Norwegiens & les Lapons, les Finlandois, les habitans de Weſtphalie & de Poméranie, ne ſe trouvent point mal de l'uſage fréquent de ces *alimens*, parce que leur eſtomac naturellement fort & fortifié par l'habitude, les digere & les diſſout facilement.

L'eſtomac digere difficilement les racines, les herbes, les fruits, ſurtout ſi on les mange crus ou qu'ils ne ſoient pas ſuffiſamment cuits, parce qu'il a peine à rompre leur tiſſu trop fibreux.

Une autre raiſon qui rend à charge au ventricule les *alimens* tirés du regne végétal, c'eſt qu'ils donnent beaucoup de vents, qui cauſent différens déſordres dans les premieres voies.

On peut ranger dans cette claſſe tous les fruits d'été qui ne ſont pas parfaitement mûrs, les pois, les feves, les navets, les raves, les oignons, les choux, l'ail, les porreaux, les raiforts, les ſalades de laitue & d'autres herbes, les poires, les pommes, les prunes, le vin doux, le miel, les liqueurs miellées, & tout ce qui eſt doux, quelque nom qu'il porte; car telle eſt la diſpoſition de ces mixtes, qu'ils entrent promptement en fermentation, ou s'aigriſſent aiſément, & ſe réſolvent en vapeurs ou exhalaiſons, à cauſe de leur tiſſu viſqueux & ténace.

Les parties ténaces & gluantes des animaux, comme ſont l'eſtomac, les inteſtins, la rate, les reins, les parties génitales des femelles, les oreilles, la peau, les ongles, ſont auſſi difficiles à digérer & réſiſtent à l'action du ferment de l'eſtomac.

Les *alimens* gras ſe digerent auſſi difficilement, car le mélange des acides qui ſe trouvent en quantité, ſurtout dans les végétaux, en fait une coagulation.

Il faut une liqueur alcaline pour diſſoudre les corps gras, parce qu'elle ouvre & ſépare parfaitement leur tiſſu embarraſſé & ſerré. Pour qu'ils ne faſſent point de mal à l'eſtomac, il faut donc une quantité ſuffiſante de bile. Car lorſque l'acide de l'eſtomac commence à agir ſur la ſubſtance de ces mixtes, il s'en éleve des vapeurs ſoufrées & brûlantes, qui incommodent le canal qui ſert au paſſage des *alimens*.

Les graiſſes ſont d'autant moins ſaines, qu'elles ſont plus viſqueuſes, plus rances & plus vieilles. Celles qui ſont nouvelles & qui ſe digerent plus aiſément, font moins de mal.

On conclurra de là que les *alimens* cuits avec la graiſſe de bœuf, ne doivent point être ſi nuiſibles que ceux qui ſont cuits avec celle de mouton, de bouc, de porc ou d'oie; ce qui eſt conforme à la vérité. On voit auſſi que les chairs deſſéchées à la fumée, ſurtout quand elles y ont été long-tems expoſées, de même que le lard qui ſent le rance ou qui eſt jaune, ſont contraires à la ſanté.

La nutrition ne ſe peut bien faire, ſi les orifices des vaiſſeaux lactés qui ſe trouvent dans le velouté des inteſtins ne donnent paſſage au chyle, qui doit renouveller le ſang. Ainſi tous les *alimens* qui obſtruent ces orifices, ou les reſſerrent plus que de raiſon, ne peuvent qu'être préjudiciables à la ſanté.

La maſſe des *alimens* dépouillée de ſucs utiles, par la ſéparation qui s'eſt faite du chyle, doit être chaſſée hors de ce canal par le mouvement périſtaltique & alternatif de dilatation & de reſſerrement des inteſtins. Il eſt donc palpable que les *alimens* qui paſſent difficilement par les inteſtins, qui arrêtent leur mouvement, & diminuent leur tenſion & leur force, ſont nuiſibles par la ſuppreſſion de cette excrétion ſalutaire; & la raiſon en eſt évidente.

Les acides, les aſtringens, les mucilagineux, les gluans, les viſqueux, les auſteres, les mixtes, qui ſe coagulent aiſément, nuiſent principalement à la ſanté, parce qu'ils offenſent l'action des inteſtins, & par ce moyen les empêchent de chaſſer par bas les parties groſſieres des *alimens* digérés.

C'eſt par cette raiſon que tous les fruits mûrs ou non, les poires, les coings, les grenades, les nefles, les fruits de l'acacia & les baies de myrthe, le pain cuit en biſcuit, la croûte de pain, le pain moiſi, dur ou trop groſſier, ou fraîchement tiré du four, toute la patiſſerie, les purées de pois, feves, lentilles ou millet, les gâteaux, le pain qui n'eſt point aſſez paîtri ou levé, la trop grande quantité de fromage, le lait de

brebis, le laitage en général, ainſi que les graiſſes, portent préjudice à la ſanté; & ce préjudice eſt d'autant plus grand, qu'on prend en même tems du vin, des acides & des boiſſons froides; car il ſe forme par ce mélange un *coagulum* épais & ſolide, qui ſe colle fortement aux membranes des inteſtins, & fait un enduit qui obſtrue les extrémités des vaiſſeaux lactés; & qui cauſe des vents & des convulſions.

On doit regarder comme nuiſible tout *aliment* qui altere la force fermentative & diſſolvante du ventricule, & qui par une ſuite néceſſaire cauſe des crudités.

L'activité du ferment ſtomacal diminue par l'uſage de tout ce qui eſt gras, huileux, doux au gout, du miel, des liqueurs miellées, du raiſin frais, des fruits, des figues vertes, de tous les légumes, de toutes les patiſſeries, de la purée de millet, les racines fibreuſes des légumes; le fromage, le lait caillé, ne lui font pas moins de tort; & tous ces *alimens* ſont d'autant plus nuiſibles, qu'on les prend à jeun & en plus grande quantité.

Tout acide & toute ſubſtance qui approche de la putréfaction, eſt extremement contraire à la conſervation de la ſanté. On a donc grande raiſon de ranger dans la claſſe des *alimens* nuiſibles tous ceux qui aigriſſent ou ſe corrompent aiſément dans l'eſtomac.

L'acide eſt également ennemi des premieres voies & du ſang, car il détruit la qualité balſamique & alcaline de la bile, épaiſſit & coagule le chyle, & rend le ventre pareſſeux. D'ailleurs paſſant dans le ſang, il le diſpoſe à la coagulation & à l'épaiſſiſſement, & devient une cauſe au moins éloignée, de dangereuſes ſtagnations des liqueurs & d'obſtructions dans les viſceres. La corruption qui s'engendre dans les premieres voies venant à pénétrer dans le tiſſu le plus intérieur du corps, répand ſa qualité pernicieuſe dans les ſucs les mieux conditionnés. Les *alimens* qui aigriſſent aiſément par un trop long ſéjour dans les premieres voies, ſont les fruits, le lait, le miel, toute la patiſſerie, les vins doucereux & même de toute eſpece, le vin doux, les liqueurs miellées, & le pain tirant ſur l'aigre; & ceux qui ſe corrompent facilement s'ils ſéjournent trop long-tems dans les premieres voies, ſont principalement les viandes bouillies. Car aucune eſpece d'*aliment* n'eſt plus ſujette à la corruption que les viandes. Ce n'eſt donc point ſans raiſon que, dans toutes les maladies aiguës, & lorſque les premieres voies ſont farcies de ſucs impurs, la nature nous a donné du dégout pour les viandes, & que les Medecins, ſe conformant à ſes vues, interdiſent aux malades les bouillons nourriſſans: car il eſt étonnant combien ces *alimens* favoriſent la corruption, qui eſt la cauſe formelle de la malignité. Il eſt donc fort avantageux de s'abſtenir de manger de la viande, dans la peſte & les maladies épidémiques; & au contraire on retire alors beaucoup d'avantage de l'uſage des acides légers, qui réſiſtent beaucoup à la putréfaction. Au reſte, il ne faut point étendre le principe au-delà de ſes bornes. Je ne parle ici que des perſonnes foibles, attaquées de fievre, ou dont les liqueurs ſont chargées de beaucoup d'impuretés; c'eſt auſſi d'eux qu'Hippocrate a dit il y a long-tems, que plus on nourrira les corps mal-ſains, plus on leur fera de tort: *Impura corpora quò plus nutries, eò magis lædes.* Ce qui contribue encore plus à cauſer une putréfaction dans le corps, ce ſont les poiſſons corrompus, les viandes paſſées ou corrompues, ou celles qui viennent d'animaux attaqués de quelque maladie. Hoffman, *Medicin. Rat. ſyſtemat.*

EXAMEN CHYMIQUE

Des viandes qu'on emploie ordinairement dans les bouillons, par lequel on peut connoître la quantité d'extrait qu'elles fourniſſent, & déterminer ce que chaque bouillon doit contenir de ſuc nourriſſant. Par M. Geoffroy *le Cadet. Mémoires de l'Acad. Roy.* 1730.

De tous les *alimens*, ceux qu'on tire des végétaux, devroient être les plus convenables aux malades, parce qu'ayant des principes moins developpés, ils ſemblent être les plus analogues à la nature, comme M. Lemery l'a prouvé dans un de ſes Mémoires. Cependant le bouillon fait avec les viandes, eſt la nourriture que l'uſage a établi & qui paſſe généralement pour la plus ſaine & la plus néceſſaire dans les cas de maladie, où elle eſt preſque toujours la ſeule employée.

Ce n'eſt que par l'examen des principes que cette nourriture contient, qu'on peut être en état de la donner avec diſcernement, afin de ne pas courir le riſque de la preſcrire trop forte dans les circonſtances où la diete exacte eſt quelquefois le ſeul remede; ni trop foible lorſque le malade exténué par une longue maladie, a beſoin d'une nourriture, augmentée par degrés, pour réparer ſes forces. C'eſt pour parvenir à des éclairciſſemens utiles ſur cette proportion, que j'ai fait l'analyſe des viandes qui ſont le plus d'uſage, ou qui contiennent un ſuc nourriſſant regardé comme ſalutaire, telles que le bœuf, le veau, le poulet, &c. Je n'ai entrepris cette recherche que parce que l'analyſe des viandes n'a pas été portée auſſi loin que celles des plantes.

Feu M. Dodart, dont la mémoire eſt ſi reſpectable à l'Académie, & dont l'extreme exactitude eſt ſi connue, s'eſt contenté de dire en 1702. qu'il tenoit de feu M. Bourdelin, que les chairs des animaux bouillies en conſommé & enſuite miſes à la diſtilation, ne rendoient pas moins de ſels volatils que ſi elles avoient été diſtilées crues. Comme il paroit qu'on a négligé de déterminer la quantité d'extrait que ces conſommés laiſſoient après l'évaporation, & ce que les viandes pourroient avoir communiqué de leurs principes à l'eau, dans laquelle on les avoit fait bouillir; j'ai repris ce travail afin d'ajouter aux analyſes déja connues, cette partie négligée qui eſt l'objet de ce mémoire. Je me ſuis propoſé d'y faire connoître la quantité & la qualité des principes des chairs crues miſes en diſtilation; ce qu'elles fourniſſent de principes aux extraits ſolides qu'on en tire par l'ébullition & par l'évaporation, la différence eſſentielle des ſels volatils qu'on en tire; ce que les chairs dépouillées de leurs ſucs & séchées contiennent encore de principes; enfin je déterminerai dans un autre Mémoire, ce que les os & les matieres oſſeuſes peuvent fournir dans la cuiſſon d'extrait nourriſſant.

Chair de Bœuf.

Je commencerai par la chair de bœuf; j'en ai pris une groſſe piece de tranche dont j'ai fait ôter la graiſſe, les os, les cartilages & les membranes; de cette piece de bœuf j'ai fait couper pluſieurs morceaux d'un poids égal de quatre onces. L'un de ces morceaux a été mis en diſtilation au bain-marie, ſans aucune addition. Il a fourni 2 onces, 6 gros, 36 grains de phlegme ou d'humidité, qui a paſſé dans le récipient. La chair reſtée ſeche dans la cornue, s'eſt trouvée réduite au poids d'une once, 1 gros 36 grains, le phlegme avoit l'odeur du bouillon; il a donné des marques de ſel volatil, puiſqu'il a précipité en blanc la diſſolution du mercure ſublimé corroſif, comme les purs ſels volatils ont coutume de le faire, & le dernier phlegme de la diſtilation en a donné des marques encore plus ſenſibles, en précipitant une plus grande quantité de la même diſſolution.

Cette chair deſſéchée qui peſoit 1 once, 1 gros 36 grains, ayant été miſe dans une cornue au fourneau de reverbere, pour l'analyſer, m'a donné d'abord un peu de phlegme chargé d'eſprit volatil, qui peſoit 1 gros 4 grains; enſuite 3 gros 46 grains de ſel volatil & d'huile fétide épaiſſe qui n'a pu s'en ſéparer.

La tête-morte ou la matiere reſtée dans la cornue, peſoit 3 gros 30 grains; c'étoit un charbon noir, luiſant & léger, qu'on a calciné dans un creuſet à un feu très-violent; la calcination l'a réduit en cendres, qui peſoient 40 grains. Ces cendres expoſées à l'air ſe ſont

humectées & ont augmenté de poids. Elles ont été leſſivées, & l'eau de leur leſſive éclaircie, n'a point donné de marque de ſel alcali, mais de ſel marin, puiſqu'elle a précipité en blanc la diſſolution du mercure dans l'eſprit de nitre. Elle n'a cauſé aucun changement à la diſſolution du ſublimé corroſif, ſi ce n'eſt qu'après quelque tems de repos, il s'eſt formé au bas du vaiſſeau une eſpece de nuage en forme de *coagulum* legerior nous ne connoiſſons juſqu'à préſent que les ſels qui ſont de la nature du ſel ammoniac ou du ſel marin, qui précipitent en blanc la diſſolution de mercure par l'eſprit de nitre, & ſeulement les terres abſorbantes animales que j'ai obſervé précipiter légerement la diſſolution du ſublimé corroſif.

Sur quatre onces de chair de bœuf ſéchée au bain-marie; j'ai verſé autant d'eſprit de vin bien rectifié; le tout eſt demeuré en digeſtion pendant un très-long-tems. L'eſprit a tiré de cette viande une foible teinture, il en a détaché quelques goutes d'huile, la couleur qu'il a priſe, étoit rouſſe, avec une odeur fade: l'huile de tartre mêlée avec cet eſprit en a developpé une odeur urineuſe, ſon mélange avec la diſſolution de mercure par l'eſprit de nitre a blanchi, il s'y eſt fait un principe blanc jaunâtre; puis cette liqueur eſt devenue ardoiſée, à cauſe du ſel ammoniacal urineux, dont l'eſprit de vin s'étoit imbu. L'eſſai de ces eſprits de vin, mélangé avec la diſſolution du ſublimé corroſif, a produit un précipité blanc, qui eſt devenu un peu jaune. Cette précipitation ne s'eſt faite dans ce dernier cas, que par le développement d'une portion du ſel volatil urineux, qui a paſſé dans l'eſprit de vin avec le ſel ammoniacal.

Quatre onces de pareille chair de bœuf ayant été cuites dans un vaiſſeau bien fermé, avec trois chopines d'eau, & la cuiſſon ayant été répétée ſix fois, avec pareille quantité de nouvelle eau, pour tirer autant qu'il étoit poſſible tout le ſuc de cette viande; j'ai raſſemblé tous ces bouillons dont le dernier n'avoit plus qu'une odeur d'eau de veau, très-légere. Je les ai fait évaporer à feu lent, je les ai filtrés vers la fin de l'évaporation, pour en ſéparer une portion terreuſe, & il eſt reſté dans le vaiſſeau un extrait médiocrement ſolide, qui s'humectoit à l'air très-facilement, & qui s'eſt trouvé peſer un gros cinquante-ſix grains; ainſi il reſulte de cette expérience que, puiſque 4 onces de bœuf bouilli donnent 1 gros 56 grains d'extrait; une livre de ſemblable chair de bœuf bouillie doit fournir 7 gros 8 grains de pareil extrait, plus 11 onces 6 gros 64 grains de phlegme, & 3 onces 2 gros de fibres dépouillées de tout leur ſuc. Ce produit peut varier ſelon que l'animal aura été bien ou mal nourri, dans de bons ou de mauvais herbages. Il peut varier auſſi, ſi la chair que l'on choiſit pour l'expérience eſt plus ou moins fraîche. Il faut remarquer que le bouillon fait d'une bonne chair de bœuf ne ſe met preſque jamais en gelée, ſi l'on ôte de la chair, les membranes, les tendons & les cartilages. Or j'entens par gelée, non l'extrait ci-deſſus, mais le bouillon qui ſe met de lui-même en une maſſe claire & tremblante lorſqu'il eſt froid.

L'extrait de cette chair de bœuf qui peſoit 1 gros 56 grains, a fourni dans ſon analyſe 1 gros 2 grains de ſel volatil, attaché aux parois du récipient, non pas en ramifications, comme le ſont ordinairement les ſels volatils, mais en cryſtaux plats, formés la plupart en parallelipipedes; l'eſprit & l'huile qui ſont venus enſemble après le ſel volatil, peſoient 38 grains. Le ſel fixe de tartre mêlé avec ce ſel volatil, à paru augmenter ſa force, ce qui pourroit faire ſoupçonner ce dernier d'être un ſel ammoniacal urineux; & ce ſoupçon eſt d'autant mieux fondé, que les cryſtaux de ce ſel volatil ſe forment à peu près comme ceux du ſel volatil de l'urine, qu'on ſait être différens des autres ſels volatils tirés des chairs des animaux.

La tête-morte ou le charbon reſté dans la cornue étoit très-rarifié & très-léger. Il ne peſoit plus que ſix grains. La leſſive a précipité en blanc la diſſolution du mercure, comme a fait la leſſive de la cendre de chair de bœuf crue, dont j'ai parlé ci-deſſus.

Les ſix gros trente-ſix grains de la maſſe des fibres de bœuf deſſéchés, analyſés de la même façon, ont rendu 2 gros d'un ſel volatil de la forme des ſels volatils ordinaires & qui s'eſt attaché aux parois du récipient en ramifications & mêlé d'un peu d'huile fétide aſſez épaiſſe, mais moins brune que celle de l'extrait qui a été tiré du bouillon. L'eſprit qui étoit de couleur citrine, ſéparé de ſon huile, a peſé trente-ſix grains. La tête-morte peſoit un gros ſoixante grains.

La leſſive qu'on a faite après la calcination n'a pu altérer la diſſolution du mercure par l'eſprit de nitre, parce que lorſqu'on a analyſé ces fibres de bœuf deſſéchées, elles étoient déja dénuées non ſeulement de tout leur ſel eſſentiel ammoniacal, mais encore de leur ſel fixe qui eſt de nature de ſel marin, puiſqu'ils ont paſſé pour la plus grande partie avec les huiles dans l'eau pendant la longue ébullition de cette chair. Cette leſſive a ſeulement teint légerement de couleur d'opale, la diſſolution du ſublimé corroſif, preuve qu'il y reſtoit encore une portion huileuſe. On ſait que les matieres ſulphureuſes précipitent cette diſſolution en noir ou plutôt en violet foncé, dont la couleur d'opale eſt un commencement.

On connoit donc par l'analyſe de l'extrait des bouillons, que je viens de rapporter, qu'il paſſe dans l'eau pendant l'ébullition de la chair de bœuf, un ſel ammoniacal qu'on peut regarder comme le ſel eſſentiel de cette viande & qui paroît dans la diſtilation de l'extrait, ſous une forme différente de celui qu'on tire de la chair, lorſqu'on la diſtile crue, comme on a fait dans les analyſes anciennes; & il y a apparence que c'eſt ce même ſel qui ſe ſépare du ſang, par les urines après la nutrition, puiſque le ſel volatil que j'ai retiré de cet extrait a beaucoup de rapport, comme je l'ai fait voir, à celui qu'on retire de l'urine, par ſon analyſe. Le ſel que l'on tire de l'extrait ſera donc le produit de ce ſel ammoniacal naturel dans les viandes, qui eſt plus facile à ſublimer, avec celui qui ſe tire enſuite des fibres; & l'on peut dire, après cette opération, que les ſels volatils ſont preſque toujours un produit du feu, puiſque des principes ſi peu ſenſibles ne peuvent ſe développer qu'autant que la matiere ſe brûle & ſe calcine par la violence du feu, pour former le ſel volatil.

J'ai détaillé mes opérations ſur la chair de bœuf, pour rendre un compte exact de mon travail, qui a été le même ſur toutes les autres viandes que j'ai examinées, je ne répeterai point ces procédés dans la ſuite de ce Mémoire de crainte d'être long.

Chair de Veau.

Quatre onces de chair priſes dans une rouelle de veau diſtilées crues au bain-marie, comme la chair de bœuf, ont donné deux onces ſix gros, cinquante-quatre grains d'humidité; la chair deſſéchée peſoit une once, un gros, dix-huit grains, après avoir fourni ces principes par l'analyſe. Le caput-mortuum peſoit deux gros cinquante-un grains. Sa leſſive a donné des marques de ſel-marin, comme l'a fait celle de bœuf.

Quatre onces de pareille chair bouillie, ont fourni un bouillon un peu gélatineux: ce bouillon réduit en extrait en a laiſſé 2 gros 30 grains aſſez ſolides, quoique difficiles à deſſécher. La maſſe des fibres deſſéchée s'eſt trouvée réduite au poids de 5 gros, 62 grains; ainſi une livre de rouelle de veau contient 11 onces, 6 gros, 64 grains de phlegme, une once, 1 gros, 48 grains d'extrait, & 2 onces, 7 gros, 32 grains de fibres deſſéchées, ou entierement dépouillées de leur ſuc.

En comparant les produits de ces premieres opérations faites ſur la chair de bœuf & ſur celle de veau, je trouve que le veau a par poids de 4 onces, 18 grains de phlegme, plus que le bœuf; qu'il fournit 46 grains d'extrait de plus, & que ſes fibres deſſéchées peſent 46

grains de moins. Ainſi puiſque ſes fibres deſſéchées peſent moins que celles de bœuf ; puiſqu'on en tire plus de phlegme & plus de parties gommeuſes, ne peut-on pas préſumer que les liqueurs qui circulent dans le corps du veau, où elles ſont deſtinées non ſeulement à la nutrition, mais auſſi à l'accroiſſement de l'animal qui n'eſt pas encore parfait, doivent contenir des particules plus diſpoſées à une prochaine ſolidité que les liqueurs circulantes dans le corps du bœuf, où elles n'ont d'autre deſtination que celle de la nutrition. C'eſt auſſi par cette raiſon que l'extrait qu'on tire de la chair de veau devient plus ferme que celui de la chair de bœuf ; parce qu'il contient plus de ces particules gommeuſes deſtinées à devenir ſolides pour prolonger les os, les cartilages, les tendons, &c. & il eſt impoſſible de donner la même fermeté à l'extrait de la chair de bœuf, ſi l'on n'y joint pas dans la cuiſſon, ſes os, ſes cartilages & ſes membranes, qui ne ſont, pour ainſi dire, qu'un compoſé de particules gommeuſes.

Les 2 gros, 30 grains d'extrait de chair de veau m'ont donné par l'analyſe 1 gros, 12 grains tant en eſprit qu'en huiles & en ſels volatils, qui avoient le caractere urineux, comme celui du bœuf ; la tête-morte reſtée dans la cornue n'a peſé qu'un gros.

Les cinq gros ſoixante-deux grains de la maſſe de fibres deſſéchées qui ont fourni l'extrait, étant mis de même au feu de reverbere, ont fourni un gros 66 grains de ſel volatil, qui portoit le caractere des ſels volatils ordinaires, c'eſt-à-dire, qu'il étoit en ramification, & un gros trente-ſept grains d'huile & d'eſprit volatil ; la tête-morte reſtée dans la cornue peſoit deux gros dix huit grains.

Je reprens ici les poids de ces têtes-mortes ou charbons qui ne peuvent être ſujets à erreur ; ſurtout par rapport à leur peſanteur. Celui de l'extrait de bœuf ne peſoit que ſix grains ; celui de l'extrait de veau en peſoit ſoixante-douze. Ainſi ſoixante-ſix grains de différence de poids entre ces deux charbons d'extrait.

Le charbon de fibres deſſéchées de bœuf ne peſoit qu'un gros ſoixante grains, & celui du veau, deux gros dix-huit grains. Autre différence de trente grains.

Ces deux poids excédens joints enſemble, donnent un total de ſoixante-ſix grains de parties regardées comme ſolides, qui ſont de plus dans le veau que dans le bœuf. Les parties ſolides, jointes aux particules gommeuſes dont j'ai parlé ci-deſſus, qui ſont deſtinées à devenir ſolides par l'acroiſſement de l'animal, étant numériquement beaucoup plus conſidérables dans le veau que dans le bœuf ; ne pourroit-on pas conjecturer que ſi ces particules conſervoient dans nos corps, lorſque nous les prenons pour nous nourrir, la même deſtination qu'elles ſemblent avoir dans le corps de l'animal dont elles ſont tirées, la chair de veau ſeroit convenable aux enfans, parce qu'ils croiſſent, & aux malades, qui ont ſouffert une déperdition ou un amaigriſſement conſidérable ; & que la chair de bœuf conviendroit mieux aux adultes & aux perſonnes qui jouiſſent d'une ſanté parfaite ? Mais je ne donne ceci que comme une conjecture.

Chair de Mouton.

Quatre onces de chair de mouton priſe dans cette partie qu'on nomme vulgairement l'éclanche, miſes en diſtilation au bain-marie comme le bœuf & le veau, ont donné deux onces, ſix gros, trente grains de phlegme.

La chair dépouillée de ſon humidité qui peſoit une once un gros, quarante-deux grains, diſtilée au feu de reverbere ; après avoir fourni tous ſes principes a laiſſé dans la cornue un charbon qui ne peſoit que deux gros trente-ſix grains, & dont la leſſive a donné des marques de ſel marin, c'eſt-à-dire, qu'elle n'a point altéré la diſſolution du ſublimé corroſif, & qu'elle a précipité en blanc la diſſolution du mercure.

Quatre onces de la même chair de mouton bouillie ont fourni deux gros cinquante-huit grains d'extrait ; ainſi une livre de pareille chair doit donner onze onces, cinq gros, trente-deux grains de phlegme ; une once trois gros, ſeize grains d'extrait ; deux onces ſept gros, vingt-quatre grains de fibres dépouillées de leur ſuc.

Les deux gros cinquante-huit grains d'extrait diſtilés au feu de reverbere ont fourni environ autant de ſel volatil, que le bœuf & plus que le veau ; les cryſtaux en ont été mieux formés ; la tête-morte n'a plus peſé que 54 grains ; la leſſive a donné des marques d'un ſel marin plus abondant que dans les autres viandes.

Les fibres de ce mouton étant ſéchées, après avoir fourni leur extrait, n'ont plus peſé que 5 gros 60 grains. Ce qui prouve évidemment que le mouton contient plus de parties nourriſſantes & de principes volatils que le bœuf & le veau ; puiſqu'il laiſſe dans ſon analyſe moins de matieres fixes ; l'analyſe de ces fibres a donné aſſez de ſel volatil ramifié tel qu'il ſe trouve toujours dans l'analyſe des fibres deſſéchées des viandes. La tête morte a peſé deux gros. La leſſive n'a que très-peu donné de preuve de ſel marin, avec la diſſolution mercurielle, parce que la plus grande partie des ſels ſe ſont volatiliſés, ou ont paſſé en ammoniac dans l'extrait.

Poulet.

Le poulet étant une des viandes qu'on emploie ou ſeule ou avec les autres viandes ordinaires des bouillons ; j'en ai fait un ſemblable examen ; j'en ai pris un jeune qui peſoit 9 onces, 4 gros, 48 grains. Aprés l'avoir concaſſé, on l'a fait bouillir dans pluſieurs eaux, qui en ont tiré un extrait gélatineux peſant 7 gros 36 grains. La chair & les os deſſéchés à l'étuve, comme les autres viandes n'ont plus peſé qu'une once, 6 gros, 40 grains. Ainſi ce poulet devoit contenir 6 onces, 6 gros, 44 grains d'humidité. J'en ai fait diſtiler ſéparement à feu de reverbere 6 gros, 18 grains de la chair ſeche, & 3 gros, 9 grains des os ſecs, qui eſt tout ce que j'en ai pu retirer. La chair m'a donné du ſel volatil en belle ramification ; la tête-morte peſoit un gros, ſix grains ; la leſſive de ce charbon n'a donné aucune marque de ſel.

Les os ont fourni, outre les autres principes, un peu de ſel volatil de la même figure que celui des extraits tirés des autres viandes. La tête-morte peſant 2 gros, 8 grains, n'a rien donné de remarquable dans les eſſais qu'on a fait de ſa leſſive.

L'extrait de la chair qui peſoit 7 gros, 36 grains, a fourni un ſel volatil figuré, comme celui du bœuf ; mais qui n'eſt venu qu'en forçant le feu. La tête morte peſoit 2 gros, 20 grains ; ſa leſſive a donné des marques de ſel marin.

Coq.

Un vieux coq qui peſoit deux livres, 2 onces, 6 gros, m'a donné 4 onces, 7 gros, 66 grains d'extrait gommeux, tranſparent & très-ſec.

Chapon.

La chair d'un chapon dégraiſſé peſant une livre, 7 onces, 2 gros, 48 grains, a fourni une once, 5 gros d'extrait qui a eu peine à ſe ſécher.

Pigeon.

Deux jeunes pigeons de voliere qui peſoient quatorze onces, ont donné un extrait aſſez ſolide pour devenir ſec, qui a peſé 7 gros, 35 grains.

Phaiſan.

Un phaiſan qui peſoit 2 livres, m'a donné un extrait ſalin qui n'a pu ſe deſſécher ſuffiſamment pour former un

extrait ſolide, quoique je l'aie laiſſé très-long-tems à l'étuve ; cet extrait peſoit 2 onces, 4 gros, 16 grains. Ainſi cette chair fournit plus d'extrait que le bœuf.

Perdrix.

Deux perdix peſant une livre, 2 onces, 5 gros, ont rendu une once, 6 gros, 30 grains d'extrait, moins ſolide que celui du phaiſan.

Poulet d'Inde.

Un Poulet d'Inde peſant 9 livres, a rendu 12 onces, 43 grains d'un extrait aſſez ſolide, qui n'a pu ſe ſécher, & qui eſt toujours reſté huileux & comme réſineux.

Il réſulte de tout ce que je viens de dire, que l'extrait tiré des viandes bouillies, doit être regardé comme la partie nourriſſante que fournit la chair des animaux dans les bouillons qu'on en fait, ſans que je prétende pour cela qu'elle ſoit employée toute entiere à la nutrition ; puiſqu'elle contient encore des parties groſſieres, que l'action de la digeſtion en ſépare comme inutiles, par les voies ordinaires, plus ou moins abondamment ſuivant l'état du malade. Cela ſuppoſé, il faut faire voir ce qu'un malade prend de nourriture dans un bouillon ordinaire, de demi-ſeptier de liqueur.

Si, ſuivant l'uſage, ce bouillon eſt fait d'une livre de tranche de bœuf, d'une livre & demie de rouelle de veau, & d'une moitié de chapon qui peut peſer quatorze onces ; ſi toutes ces viandes, peſant enſemble trois livres ſix onces, ſont cuites dans trois pintes d'eau, réduites à trois chopines, pour en faire ſix bouillons qui doivent ſe mettre en gêlée ; lorſque la cuiſſon des viandes eſt ſuffiſante, ces ſix bouillons contiendront 2 onces, 5 gros, 34 grains d'extrait au moins ; car l'extrait total de toutes ces viandes ſeroit plus fort de trois gros, douze grains, ſi on avoit répété l'ébullition, comme je l'ai fait, lorſque j'ai voulu avoir tout le ſuc nourriſſant. Et ſi le malade les prend tous les ſix dans les vingt-quatre heures, il aura pris par conſéquent environ 2 onces, 5 gros, 24 grains d'une nourriture, qui, comparée avec le poids entier du pain & de la viande qu'il peut manger en ſanté, paroît trop forte. Ainſi, c'eſt à tort que le Vulgaire s'imagine que les malades ne ſont pas ſuffiſamment nourris par les bouillons.

Il y a même des circonſtances où ils le ſeroient aſſez par les eaux de veau & de poulet, puiſque la premiere qui ſeroit faite avec une livre de veau ſur deux pintes d'eau réduites à moitié, contiendroit une once, 1 gros, 48 grains d'extrait, & que l'eau d'un poulet qui peut peſer neuf onces, 4 gros & quelques grains, donne 7 gros, 36 grains d'extrait. Il faut auſſi faire remarquer, que le ſel volatil & les huiles de ces extraits étendus dans les bouillons, ſont plus développés, & qu'ils doivent paſſer plus vite dans le ſang que ceux qui, étant encore embarraſſés dans les fibres groſſieres des viandes, occupent plus long-tems l'action de la digeſtion, ſans compter qu'il eſt plus aiſé d'unir à cette nourriture qu'à toute autre, le ſuc des plantes qu'on juge à propos d'y joindre pour tempérer ſon action dans le ſang.

Je ne répeterai point ici le rapport qu'ont entre eux les extraits des autres viandes, parce que je joins à ce mémoire une table qui contient par colonne les productions détaillées de toutes mes opérations.

TABLE DU PRODUIT DES EXPERIENCES FAITES SUR LES VIANDES.

Chair de Bœuf crue diſtilée au bain-marie.

PREMIERE EAU.

Quatre onces de chair de bœuf ont donné de premiere humidité . .	2 onces.	6 gros.	36 grains.
Bœuf ſéché au bain-marie	1 once.	1 gros.	36 grains.
Total.	4 onces.		

Extrait de Bœuf bouilli.

Quatre onces de bœuf ont produit d'extrait . . .		1 gros.	56 grains.
Les fibres ſéchées . . .		6 gros.	36 grains.
Total . .		8 gros.	20 grains.
Eau tirée par le bain-marie . . .	2 onces.	6 gros.	36 grains.
A quoi il faut ajouter un ſecond phlegme, que le bain-marie n'a pu enlever		1 gros.	16 grains.
Total de l'humidité qui ſe trouve contenue dans quatre onces de chair de bœuf, 2 onces, 7 gros, 52 grains.			
Total	4 onces.		

Poids des maſſes de la chair de Bœuf pour une livre.

Une livre de ſeize onces contiendra en eau .	11 onces.	6 gros.	64 grains.
En extrait		7 gros.	8 grains.
Fibres ſéchées .	3 onces.	2 gros.	
Total	16 onces.		

Analyſe de l'extrait de quatre onces de Bœuf, qui ont produit 1 gros, 56 grains.

Sel volatil		1 gros.	2 grains.
Huile & eſprit			38 grains.
Tête-morte ou charbon			6 grains.
Perte			10 grains.
Total . .		1 gros.	56 grains.

Analyſe de 6 gros, 36 grains de fibres deſſéchées.

Sel volatil		2 gros.	
Eſprit volatil			36 grains.
Tête-morte ou charbon . .		1 gros.	60 grains.
Perte		2 gros.	12 grains.
Total . .		6 gros.	36 grains.

Chair de Veau crue.

EAU PREMIERE.

Quatre onces de cette chair ont donné de premiere humidité . .	2 onces.	6 gros.	54 grains.
Veau ſéché au bain-marie . . .	1 once.	1 gros.	18 grains.
Total	4 onces.		

Extrait de Veau.

Quatre onces de Veau ont produit d'extrait . . .		2 gros.	30 grains.
Les fibres ſéchées . . .		5 gros.	62 grains.
Eau par le bain-marie .	2 onces.	6 gros.	54 grains.
Total	3 onces.	7 gros.	2 grains.

A quoi il faut ajouter un ſecond phlegme, que le bain-marie n'a pu enlever, ou la perte			70 grains.
Total	4 onces.		

Eau de la premiere évaporation	2 onces.	6 gros.	54 grains.
Eau de la ſeconde évaporation			70 grains.
Total	2 onces.	7 gros.	52 grains.

Poids des maſſes de la chair de Veau pour une livre.

Une livre de ſeize onces contiendra en eau	11 onces.	6 gros.	64 grains.
En extrait	1 once.	1 gros.	48 grains.
Fibres deſſéchées	2 onces.	7 gros.	32 grains.
Total	16 onces.		

Analyſe de l'extrait de quatre onces de Veau, 2 gros, 30 grains.

Sel volatil & Huile & eſprit		1 gros.	12 grains.
Tête-morte		1 gros.	
Perte			18 grains.
Total		2 gros.	30 grains.

Analyſe de 5 gros, 62 grains de fibres deſſéchées.

Sel volatil		1 gros.	66 grains.
Huile & eſprit		1 gros.	37 grains.
Tête-morte		2 gros.	18 grains.
Perte			13 grains.
Total		5 gros.	62 grains.

Chair de Mouton diſtilée au bain-marie.

EAU PREMIERE.

Quatre onces de cette chair ont donné de premiere humidité	2 onces.	6 gros.	30 grains.
Mouton ſéché au bain-marie	1 once.	1 gros.	42 grains.
Total	4 onces.		

Extrait de Mouton bouilli.

Quatre onces de mouton ont produit		2 gros.	58 grains.
Fibres deſſéchées		5 gros.	60 grains.
Eau par le bain-marie	2 onces.	6 gros.	30 grains.
Total	3 onces.	7 gros.	4 grains.

A quoi il faut ajouter un ſecond phlegme, que le bain-marie n'a pu enlever			68 grains.
Total	4 onces.		

Poids des maſſes pour une livre.

Une livre de ſeize onces contiendra en eau	11 onces.	5 gros.	32 grains.
En extrait	1 once.	3 gros.	16 grains.
Fibres deſſéchées	2 onces.	7 gros.	24 grains.
Total	16 onces.		

Analyſe de l'extrait de quatre onces de Mouton, 2 gros, 58 grains.

Sel volatil		1 gros.	
Eſprit & huile		1 gros.	
Tête morte			54 grains.
Perte			4 grains.
Total		2 gros.	58 grains.

Analyſe de 5 gros, 60 grains de fibres deſſéchées.

Sel volatil & huile inſéparable		3 gros.	12 grains.
Eſprit			24 grains.
Tête morte		2 gros.	
Perte			24 grains.
Total		5 gros.	60 grains.

CHAIR D'AGNEAU.

Une livre de chair ſans graiſſe..

Extrait difficile à ſécher, & toujours humide	1 once.	1 gros.	39 grains.

POULET.

Chair & os, 9 onces, 4 gros, 48 grains.

Eau	6 onces.	6 gros.	44 grains.
Extrait		7 gros.	36 grains.
Fibres charnues & os ſéchés après l'extrait	1 once.	6 gros.	40 grains.
Total	9 onces.	4 gros.	48 grains.

Analyſe de 7 gros, 36 grains d'extrait de Poulet.

Eſprit, huile & phlegme		4 gros.	15 grains.
Sel volatil & huile			58 grains.
Tête-morte		2 gros.	20 grains.
Perte			15 grains.
Total		7 gros.	36 grains.

Analyſe des fibres deſſéchées du Poulet, 6 gros, 18 grains.

Eſprit, & huile épaiſſe		3 gros.	34 grains.
Sel volatil		1 gros.	
Tête-morte		1 gros.	6 grains.
Perte			50 grains.
Total		6 gros.	18 grains.

Analyſe des os de Poulet après l'ébullition, 3 gros, 9 grains.

Eſprit, huile & ſel volatil			69 grains.
Tête-morte		2 gros.	8 grains.
Perte			4 grains.
Total		3 gros.	9 grains.

VIEUX COQ.

Peſant 2 livres, 2 onces, 6 gros.

Extrait gélatineux ſec	4 onces.	7 gros.	66 grains.

CHAPON.

Chair de Chapon dégraiſſée, une livre, 7 onces, 2 gros, 48 grains.

Extrait difficile à ſécher 1 once. 5 gros.

PIGEONS DE VOLIERE.

Deux Pigeons peſant 14 onces.

Extrait ſolide en tablettes . . 7 gros. 35 grains.

PHAISAN.

Chair de Phaiſan peſant 2 livres avec les os.

Extrait mou. . .	2 onces.	4 gros.	16 grains.
Fibres ſéchées avec les os.	9 onces.	2 gros.	32 grains.
Eau. . . .	20 onces.	1 gros.	24 grains.
Total.	32 onces.		

Analyſe de ſimple chair de Phaiſan, 4 onces.

Eau. . . .	2 onces.	6 gros.	36 grains.
Eſprit & huile. . . .		4 gros.	
Sel volatil.		2 gros.	36 grains.
Tête-morte.		2 gros.	48 grains.
Perte.			24 grains.
Total.	4 onces.		

Analyſe de l'Extrait de Phaiſan, 1 gros 56 grains.

Eſprit & huile.			48 grains.
Sel volatil.			36 grains.
Tête-morte.			36 grains.
Perte.			8 grains.
Total . .		1 gros.	56 grains.

Fibres séchées de Phaiſan ſans os, 6 gros, 36 grains.

Eſprit, ſel volatil & huile épaiſſe.		5 gros.	10 grains.
Tête-morte. . . .		1 gros.	12 grains.
Perte.			14 grains.
Total. . .		6 gros.	36 grains.

PERDRIX.

Deux vieilles Perdrix peſant 1 livre, 2 onces, 5 gros.

Extrait huileux ou gras & humide. . . 1 once. 6 gros. 30 grains.

POULET D'INDE.

Un Poulet d'Inde peſant 9 livre.

Extrait gras & huileux, quoique en tablettes. 12 onces. 43 grains.

COEURS DE VEAUX.

Deux cœurs de Veaux peſant 11 onces, 4 gros.

Extrait qui n'a pu ſe mettre en gelée ni sécher. 3 gros. 80 grains.

FOIE DE VEAU.

Un foie peſant 2 livres, 7 gros.

Extrait qui s'humectoit. 2 onces. 1 gros. 60 grains.

PIE'S DE VEAUX.

Huit piés de Veaux peſant 6 livres, 8 onces.

Eau. . . .	31. 5onc.	4 gros.	45 grains.
Extrait gommeux & ſec.	8 onces.	3 gros.	27 grains.
Os humides au ſortir du bouillon avec cartilages. . . .	21. 10 onces.		
Total.	61. 8 onces.		

Analyſe d'une once d'Extrait gommeux & ſec de piés de Veau.

Eſprit & huile. . . .		3 gros.	
Sel volatil. . . .		2 gros.	18 grains.
Tête-morte. . . .		2 gros.	25 grains.
Perte.			29 grains.
Total	1 once.		

MACREUSES.

Deux Macreuſes du poids de 2 livres 7 onces.

Extrait ſolide qui s'humecte au changement des tems. . . 2 onces. 1 gros. 50 grains.

En 1732. M. Geoffroy donna un nouveau Mémoire dans lequel il pourſuit la matiere de celui qu'il avoit donné en 1730. Il procede à l'analyſe de quelques autres ſubtances qu'on prend en certaines occaſions, ſoit en *alimens*, ſoit en remedes.

De l'analyſe des viandes les plus ſucculentes dont j'ai donné le détail dans mon premier Mémoire, je paſſe, dit M. Geoffroy, à celle des parties les plus ſolides des animaux, qui ſont leurs os, ayant choiſi ceux de la jambe du bœuf, parce qu'ils ont peu de moelle, je les ai fait nettoyer exactement, & enſuite raper entre les deux têtes de l'os, évitant d'atteindre la derniere lame qui couvre la moelle. J'ai fait mettre une livre de cette rapûre fine & bien ſéchée, dans une marmite d'étain fermée bien exactement, avec huit pintes d'eau, & j'ai fait répeter cinq fois l'ébullition avec de nouvelle eau, en verſant à part celle qu'on retiroit. Ces os ſe ſont réduits en une bouillie blanche, & le bouillon chargé de leurs parties les plus ſubtiles, ne s'eſt éclairci que par le filtre où il a paſſé même avec peine; mis à évaporer dans un baſſin d'argent, il ne s'eſt épaiſſi en gelée qu'à la fin de l'évaporation, pendant laquelle il ne s'eſt fait aucune précipitation.

Cette gelée ou extrait, s'étant ſéchée très-promptement à l'air s'eſt réduite en une matiere gommeuſe tranſparente, très-ſeche, qui peſoit 3 onces, 3 gros, 36 grains. Je la nomme matiere gommeuſe, parce qu'elle demeure claire & tranſparente, qu'elle devient caſſante en ſechant, & qu'à l'extérieur elle reſſemble parfaitement à la gomme que fournit la ſéve extravaſée des arbres.

Une once 45 grains de cette matiere miſe en diſtilation a donné d'abord 3 gros, 18 grains de ſel volatil bien blanc, qui s'eſt cryſtalliſé ſous la forme ordinaire des ſels volatils, c'eſt-à-dire, en ramifications. La tête-morte ou le charbon reſté dans la cornue ne peſoit que 2 gros, 36 grains. Sa leſſive a donné des marques légeres de ſel marin, comme le *caput mortuum* de la chair de bœuf de mon premier Mémoire.

Quatre onces de la pâte blanche ſeche des os bouillis, reſtée ſur le filtre, miſes en diſtilation au feu de reverbere, ont donné très-peu de ſel volatil, qui étoit formé en cryſtaux plats, de figure parallelepipedes, comme ceux que j'ai eus de l'extrait de la chair de bœuf. La tête-morte leſſivée a donné par les eſſais quelques marques d'alcali fixe; auſſi cette matiere, après une

nouvelle calcination à feu ouvert doit être regardée comme une eſpece de chaux. Sa leſſive examinée avec plus d'attention ne m'a pas laiſſé de doute ſur ce caractere d'alcali fixe, puiſqu'elle a précipité en rouge la diſſolution de ſublimé corroſif, comme le fait la corne de cerf calcinée en blanc.

Corne de Cerf.

Le bois de cerf traité comme les os de bœuf & au même poids d'une livre, a donné un bouillon clair qui a formé une gelée auſſi-tôt qu'il a été refroidi. Il a laiſſé après l'évaporation une matiere gommeuſe, qui après avoir été ſéchée, peſoit 4 onces, 2 gros, 63 grains.

Une once 45 grains de cette matiere analyſée au feu de reverbere, a produit ſeulement 2 gros de ſel volatil en ramifications, & 3 gros, 30 grains d'eſprit volatil de couleur citrine, mêlé d'un peu d'huile fétide, d'un rouge foncé. Le caput mortuum peſoit 2 gros 36 grains; ſon infuſion a précipité la diſſolution de mercure & la ſolution du ſublimé corroſif en couleur d'un blanc griſâtre.

La maſſe reſtée après les ébullitions répétées ne peſoit bien ſeche que 9 onces, 3 gros, 36 grains. Quatre onces de cette matiere analyſée m'ont fourni 1 gros 18 grains de ſel volatil de la même figure que celui du bouillon de bœuf, & comme lui chargé d'huile & de phlegme, qui ſéparés autant qu'il a été poſſible peſoit environ un gros. Le caput mortuum de cette matiere peſant 3 gros, 24 grains, a donné par ſa leſſive toutes les preuves de ſel marin; puis dépouillé par la calcination de ce qui pourroit y être reſté d'huile volatile, il a précipité en rouge la diſſolution du ſublimé corroſif.

J'ai fait les mêmes opérations ſur l'ivoire, ayant cru qu'il convenoit d'en comparer les produits avec ceux des autres matieres oſſeuſes, puiſqu'on l'emploie aſſez ſouvent dans les tiſanes, dans les bouillons, & dans les gelées des malades.

Ivoire.

Une livre de rapure d'ivoire a donné un bouillon limpide, qui s'eſt coagulé en refroidiſſant: mais dans l'évaporation, il a dépoſé inſenſiblement une terre blanche très-fixe, chargée d'une portion de ſel eſſentiel, ce qui m'a obligé de refiltrer la liqueur: la partie gommeuſe qui eſt reſtée après l'évaporation de ce bouillon filtré pour la ſeconde fois, eſt devenue plus ſeche, plus dure, & plus ſolide que celle des os de bœuf; mais moins unie & moins liée que celle du bois de cerf. Cette matiere gommeuſe peſoit 4 onces, 7 gros, 1 grain; analyſée, elle a donné d'abord un peu de phlegme, puis un eſprit de couleur orangée, enſuite un ſel volatil blanc; en ramifications, qui a peſé 1 gros, 48 grains. L'huile épaiſſe & noire qui eſt venue la derniere peſoit avec l'eſprit 3 gros, 36 grains.

La leſſive du charbon, lequel peſoit 3 gros, 12 grains, a précipité en blanc la diſſolution de mercure & n'a que légerement troublé celle du ſublimé corroſif.

La pâte blanche reſtée après la filtration du bouillon n'a point fourni de ſel volatil concret dans la diſtilation. Elle n'a donné qu'une huile citrine & un eſprit volatil, tirant un peu ſur le bleu. Le tout enſemble peſoit 4 gros 36 grains.

La leſſive de la tête-morte a troublé un peu la ſolution du ſublimé corroſif & à la longue elle a précipité en blanc; mais elle n'a rien fait ſur la diſſolution du mercure.

Ces trois analyſes fourniſſent une obſervation remarquable, il ſemble qu'on devroit avoir plus de peine à ſéparer le ſel volatil des matieres ſolides, par la cuiſſon, que des matieres tendres; cependant elles dépoſent dans l'eau, en bouillant, & plutôt & plus abondamment, leurs principes & leurs ſels volatils, que les chairs des animaux; puiſque dans mes premieres analyſes de l'année précédente, quoiqu'on eût enlevé, pour ainſi dire, à ces chairs tous leurs principes par l'ébullition, leurs fibres ſechées ne laiſſoient pas de fournir encore une aſſez bonne quantité de ſels volatils. M. Dodard l'avoit annoncé, l'expérience l'a confirmé. En comparant les analyſes de la chair du bœuf avec l'analyſe de ſes os, on trouvera que 6 gros, 36 grains de fibres deſſéchées reſtant de 4 onces de chair, ont fourni 2 gros de ſels volatils & d'huile, pendant que 4 onces de la maſſe blanche ſéchée des os bouillis n'ont donné que 3 gros & demi d'eſprit chargé d'une ſi petite quantité de ſel volatil, qu'il n'a pu être peſé, & d'un peu d'huile fétide. Ce ſel qui dans l'analyſe des bouillons de chair, m'a paru être un ſel eſſentiel, reſte apparemment uni entierement aux os, dans leur accroiſſement, puiſque dans l'analyſe des os, il ne ſe produit pas dans le même ordre que ces mêmes ſels ont ſuivi dans l'analyſe des viandes. L'extrait des viandes m'a fourni d'abord un ſel ammoniacal urineux de figure parallelipipede; leurs fibres, un ſel volatil en ramifications, qui doit être plus fixe, puiſqu'il eſt chaſſé par la violence du feu qui l'alcaliſe. Les os du bœuf, au contraire ont abandonné dans les bouillons les ſels volatils ramifiés, contenus dans les lames oſſeuſes; & ces mêmes lames oſſeuſes, après une longue coction dans l'eau ont donné un ſel ammoniacal urineux, quoique en très-petite quantité, pareil à celui que j'ai tiré de l'extrait des viandes; ainſi on peut conjecturer que les os ſont plus faciles à pénétrer par l'eau, que les fibres des chairs, qui par leur ſoupleſſe échappent à l'action de ce liquide.

Le bois de cerf eſt d'abord une ſubſtance charnue, comme on l'obſerve dans les andouillers naiſſans de cet animal; mais à meſure que ce bois ſe nourrit & s'accroît, ce qui étoit fibre charnue & peau épaiſſe, garnie & parſemée de vaiſſeaux, tout ſe deſſeche juſqu'au point que les ſucs n'y pouvant plus paſſer, ce bois tombe par la mue, chaſſé par un nouveau bois naiſſant. Si l'inſpection du bois de cerf ne ſuffiſoit pas pour prouver que c'eſt une matiere charnue, l'analyſe chymique en donneroit un témoignage preſque convaincant; puiſque c'eſt la matiere qui fournit les principes les plus approchans de ceux de la chair des animaux: ſon extrait donne aſſez de ſel volatil qui eſt à la vérité en ramifications, & ſon marc donne 1 gros, 18 grains d'un autre ſel volatil de nature urineuſe; ce qui eſt une quantité conſidérable qui rapproche plus le bois de cerf de l'eſpece des ſubſtances charnues, que de celle des os, puiſque les os n'ont preſque pas fourni de ce ſel.

L'ivoire eſt une matiere aſſez ſemblable aux os; comme eux il eſt formé par lames ou couches. Si on ſcie l'ivoire en rouelles minces, qu'on les faſſe bouillir dans l'eau, on ſépare facilement ces lames, qui ſe déboîtent les unes de dedans les autres, en conſervant leurs figures preſque circulaires. Il y a apparence que ces dents ou défenſes d'éléphant, n'ont pas eu d'abord toute la ſolidité qu'on leur trouve; qu'elles ont eu leurs vaiſſeaux correſpondans au pivot qui rempliſſoit le creux conique de la baſe de ces dents; & qu'enfin arrivées au dernier degré de leur accroiſſement qui ſe fait par couches en pluſieurs années, les vaiſſeaux qu'on y doit ſuppoſer ſe ſont deſſéchés & ont diſparu.

L'analyſe de l'ivoire ne m'a pas fourni d'autres principes que celle des os; c'eſt-à-dire, tout le ſel volatil dans l'extrait & preſque point dans la maſſe blanche dépouillée de ſes ſucs. L'ivoire contient un ſuc plus abondant que les os, mais dans lequel il y a moins de ſel volatil; la raiſon qu'on en peut donner, eſt que l'ivoire vient des pays chauds, & que dans le trajet qu'il faut faire pour l'apporter dans les Ports d'Afrique, la chaleur du climat a pu diſſiper inſenſiblement les ſels volatils.

L'analyſe du poulet confirme ce que j'ai avancé; que plus les os ſont jeunes, plus ils approchent de la nature des chairs; puiſque les os de poulet au poids de 3 gros 9 grains ont donné 35 grains de ſels urineux,

ou ammoniacal. L'extrait du bouillon de poulet n'a fourni ſon ſel volatil qu'au feu le plus fort, & ce ſel étoit de l'eſpece des ſels urineux; c'eſt-à-dire, en parallelipipede; au lieu que celui des fibres dépouillées de leur ſuc étoit en belles ramifications & ſous une forme plus ſeche.

Petit Lait.

J'ai auſſi examiné le petit lait. J'ai fait prendre douze livres peſant de lait récent, & ſans aucun autre mélange; après l'avoir fait cailler avec un gros de preſure, on l'a mis ſur un feu très-doux, pour en mieux ſéparer le petit lait que j'ai fait filtrer; & j'en ai eu huit livres. Le caillé cependant ne s'eſt trouvé peſer que 2 livres 7 onces. Après avoir évaporé ce petit lait au bain-marie, preſque à ſiccité, car le petit lait ne ſe deſſeche point entierement, au contraire il s'humecte très-vîte pour peu qu'on l'éloigne du feu; ſon poids étoit de 9 onces 24 grains.

Cet extrait analyſé a fourni du phlegme, un eſprit acide de couleur de citron, puis de l'huile aſſez épaiſſe. Il s'eſt trouvé en tout 4 onces 6 gros 36 grains de liqueur, ſans aucune apparence de ſel volatil. La tête-morte qui peſoit 3 onces 6 gros, étant expoſée à l'air s'y eſt humectée, & ſa leſſive a donné des indices de ſel marin. Comme il y en avoit aſſez pour en tirer le ſel, j'ai eu des cryſtaux cubiques ſemblables à ceux du ſel gemme, ou ſel régénéré par l'eſprit de ſel ſur le ſel de tartre. Ainſi voilà une preuve du ſel marin qui ſe trouve même dans les premieres liqueurs des animaux. Le charbon ſéché & calciné à grand feu a donné dans la leſſive des preuves d'un ſel alcali. Il a précipité en rouge la diſſolution du ſublimé corroſif.

Comme on emploie auſſi quelquefois la chair des poiſſons dans les bouillons, j'en ai examiné quelques-uns.

La Carpe.

J'ai fait bouillir une livre de chair de carpe ſans peau ni arrêtes, dans quatre livres d'eau comme les viandes, & a pluſieurs ébullitions répétées. Le bouillon filtré a précipité, comme celui de bœuf, à la moitié de l'évaporation. Filtré de nouveau, l'extrait ſec a peſé une once 8 grains.

Un gros 56 grains de cet extrait analyſé pour le comparer avec le même poids d'extrait de chair de bœuf a fourni un demi-gros de ſel volatil bien formé en ramifications. Son huile d'un jaune brun mêlée avec l'eſprit, peſoit demi-gros, & le charbon de la cornue 48 grains; ainſi il y a eu 8 grains de perte.

La leſſive de ce charbon a précipité en blanc la diſſolution de mercure, preuve de ſel marin, & celle du ſublimé corroſif en couleur grisâtre.

La maſſe des fibres deſſéchées peſoit une once 6 gros 12 grains. Six gros & demi de cette maſſe ont rendu un gros & demi de ſel volatil en ramifications. L'huile & l'eſprit ont peſé 2 gros 60 grains; & le charbon reſté dans la cornue, un gros 6 grains. Sa leſſive a précipité en blanc la ſolution de ſublimé corroſif, & n'a point altéré la diſſolution du mercure.

L'opinion commune eſt que le poiſſon étant nourri dans l'eau ne doit pas contenir tant de ſuc nourricier que les chairs des animaux qui vivent ſur terre. Il ſera aiſé de s'en aſſurer par le rapport ſuivant.

Le bœuf n'a d'humidité de moins qu'une once 2 gros 60 grains. L'extrait de bœuf a 38 huit grains de ſel volatil de plus que la carpe, & 2 grains de plus en huile & en eſprit.

Les fibres deſſéchées du bœuf comparées à celle de la carpe, contiennent 36 grains de plus de ſel volatil, & la carpe a fourni en eſprit volatil & en huile fétide 2 gros 24 grains plus que le bœuf.

Brochet.

Quatre onces de pure chair de brochet qu'on a fait bouillir comme la carpe, ont fourni 2 gros 24 grains d'extrait ſolide. Par l'analyſe, cet extrait a donné 49 grains d'huile citrine mêlée avec l'eſprit. Le ſel volatil qui eſt venu le dernier étoit de nature urineuſe & peſoit 30 grains. Le caput-mortuum peſoit un gros 11 grains. La leſſive a précipité la diſſolution de mercure en blanc, & n'a point agi ſur la ſolution du ſublimé corroſif. Les fibres deſſéchées qui ne peſoient que 4 gros 59 grains, ont donné 2 gros 56 grains d'huile & d'eſprit jaunâtre, & 16 grains de ſel volatil urineux. La leſſive du caput-mortuum qui peſoit un gros 50 grains a précipité d'abord la diſſolution de mercure en blanc, puis en jaune, & enfin le tout a noirci. Verſé ſur la ſolution du ſublimé corroſif, il s'eſt fait un précipité blanc qui a toujours reſté au même état.

Grenouille.

Deux livres de chair de grenouilles dont on n'a pris que les cuiſſes & la moitié des jambes, avec les petits os, ont donné un bouillon blanc qui a fourni une once un gros 36 grains, & ſans avoir formé de gelée. Un gros 56 grains de cet extrait a donné 36 grains de ſel volatil urineux; enſuite 48 grains d'eſprit volatil & d'huile un peu épaiſſe. Le charbon qui a reſté dans la cornue peſoit 36 grains. Sa leſſive n'a point agi ſur la diſſolution de mercure, mais elle a précipité en blanc la ſolution du ſublimé corroſif.

Les fibres deſſéchées avec leurs os peſoient 3 onces 4 gros 36 grains. Six gros 36 grains de ces fibres ont donné 2 gros de ſel volatil en ramifications, & très-ſec, & un demi-gros d'eſprit & d'huile de couleur jaune foncée; le charbon reſtant peſoit 2 gros. La leſſive n'a point précipité la diſſolution du mercure, mais elle a précipité en blanc celle du ſublimé corroſif.

Tortue.

Une petite tortue de terre qui peſoit 13 onces 18 grains ayant été ſéparée de ſon écaille, la chair a peſé avec la tête, les pates, & la queue dépouillées de peau, 8 onces, ſans compter les entrailles qui ont été rejettées. Le bouillon qu'elles ont fourni eſt devenu un peu gélatineux, filtré & évaporé en ſiccité, il a formé un extrait qui peſoit 5 gros, 6 grains. En le diſtilant j'en ai retiré un phlegme, puis un eſprit volatil rougeâtre & enſuite une huile aſſez foncée; le tout enſemble peſant 54 grains. La leſſive de la tête-morte qui peſoit 2 gros 24 grains n'a fait aucun changement à la ſolution du ſublimé corroſif: mais ſur le champ elle a précipité en blanc la diſſolution de mercure, puis en gris noirâtre, parce que cette leſſive étoit chargée de ſoufre. Les fibres charnues dépouillées de ſuc avec les os bien ſéchés ont peſé 6 gros 48 grains; en les analyſant, ils ont fourni un phlegme, un eſprit & une huile au poids de 2 gros, & 66 grains de ſels volatils en ramifications. La maſſe reſtante dans la cornue n'a plus peſé que 3 gros 46 grains. La leſſive, comme la précédente, a ſeulement précipité en blanc la diſſolution du mercure.

Ecreviſſe.

Quatre onces d'écreviſſes concaſſées, après avoir été bien lavées, ont donné un bouillon gélatineux dont l'extrait bien ſec a peſé 2 gros 33 grains. Cet extrait a fourni du phlegme, un peu d'eſprit volatil & un peu d'huile, avec très-peu de ſel volatil urineux; mais qu'on n'a pu raſſembler pour le peſer; le tout enſemble peſoit un gros 20 grains, & le charbon de la cornue un gros. La leſſive a précipité en blanc la diſſolution du mercure, qui eſt devenue enſuite d'un gris noirâtre; elle n'a point altéré la ſolution du ſublimé corroſif. Le marc dont on avoit tiré l'extrait, étant ſec a peſé 6 gros 39 grains. Il a donné par l'analyſe un phlegme, un eſprit, & un huile fétide qui ont peſé 2 gros,

4 grains. Il y a eu assez de sel volatil pour en tirer 20 grains en forme seche & en ramifications. La lessive de la tête-morte qui ne pesoit qu'un gros, a précipité la dissolution de mercure en blanc qui a tiré sur le jaune; mais elle n'a produit rien de remarquable sur la solution du sublimé corrosif.

Vipere.

Comme la vipere s'emploie en bouillon, en poudre, & en trochisques, je l'ai examinée avec assez d'attention pour qu'on puisse compter sur le détail que j'en vais donner.

J'ai fait peser exactement deux viperes vives; elles se sont trouvées du poids de 3 onces 2 gros 18 grains. On en a séparé les têtes & les queues qui ont pesé 2 gros & demi. Elles ont fourni 54 grains de sang en les coupant. On les a écorchées pour en séparer les ovaires & les foies. Les deux peaux & les entrailles ont pesé 4 gros 54 grains. Les deux troncs avec les œufs & les foies pesoient ensemble une once 6 gros 36 grains. Il y a eu de perte ou d'évaporation 36 grains. J'ai pris ensuite une portion d'une autre vipere pour achever le poids de deux onces. On a fait un bouillon de ces viperes coupées par tronçons en la maniere ordinaire. On l'a filtré & évaporé, il s'est réduit en un extrait gélatineux qui a pesé, étant sec, un gros 36 grains.

Les fibres & arrêtes séchées, après le bouillon, ont pesé 3 gros 66 grains. Ainsi il y a eu en deux onces de troncs de viperes une once deux gros 22 grains de phlegme.

Pour m'assurer encore plus exactement du poids de toutes les parties de la vipere; je commençai mes pesées sur de nouvelles, & j'en pris une des plus grosses qui pesoit toute vive 3 onces 6 gros $\frac{1}{2}$.

La tête & la queue coupées pesoient ensemble un gros 6 grains.

Le sang que la vipere rendit, un gros 8 grains.

La peau, 4 gros 62 grains.

Le foie, un gros 14 grains.

Le cœur, 6 grains.

La vesicule du fiel, 7 grains.

La graisse, 3 gros 44 grains.

Les entrailles 3 gros 60 grains.

Le tronc net une once 3 gros 63 grains.

Ainsi il y a eu en total un gros 52 grains de perte, d'humidité qui s'est dissipée.

Le tronc sec a pesé 3 gros 71 grains; ainsi 7 gros 64 grains d'humidité.

Le sang sec, 17 grains $\frac{1}{2}$. humidité 62 grains $\frac{1}{2}$.

Le cœur sec un grain $\frac{1}{4}$. humidité 4 grains $\frac{3}{4}$.

Le foie sec 43 grains $\frac{1}{2}$. humidité 42 grains $\frac{1}{2}$.

La vesicule du fiel séchée, un grain $\frac{1}{2}$. humidité 5 grains $\frac{1}{2}$.

La peau seche un gros 17 grains, humidité 3 gros 45 grains.

La tête & la queue séchée, 28 grains $\frac{1}{2}$, humidité 49 grains $\frac{1}{2}$.

Un tronc de vipere écorchée du poids de quatre gros 54 grains a fourni par la cuisson 30 grains d'extrait gélatineux. La chair desséchée & séparée des arrêtes, pesoit 67 grains.

Les arrêtes desséchées, 36 grains & demi; par conséquent ce tronc de vipere contenoit 2 gros 64 grains $\frac{1}{2}$ de phlegme On peut être assuré présentement que le bouillon ordinaire de vipere ne se charge que d'environ 30 grains de substance de la vipere, lorsqu'elle ne pesera que 4 gros 54 grains, & que lorsqu'on prendra la plus petite dose de poudre de vipere qui est de douze grains & demi, ou trois quarts de grains, le trait de la balance pouvant varier, ce sera comme si on employoit 37 grains & demi de chair de vipere récente. On saura aussi par ce même calcul ce qu'on doit trouver de parties gélatineuses, lorsqu'on veut les tirer des troncs des viperes, pour être employées dans les trochisques; car supposé qu'on emploie quatre onces de

tronc de viperes nouvellement écorchées, on en tirera une once, 14 grains, & un quart de grain d'extrait de bouillon ou de chair desséchée, & il s'y trouvera en vertebres ou arrêtes seches 3 gros 33 grains & trois quarts de grains; & 2 onces 3 gros 24 grains de phlegme & d'humidité.

Un foie de vipere avec son cœur qui pesoient 61 grains, ont donnés par l'évaporation du bouillon, 3 grains, d'extrait gélatineux. Ce foie & ce cœur secs, après la cuisson, n'ont plus pesé que 18 grains & demi.

Analyse de l'extrait de Bouillon de Vipere.

J'ai pris l'extrait du bouillon de deux onces de vipere, y compris les cœurs & les foies. Il pesoit un gros 36 grains. Il a fourni en huile, esprit, & sel volatil de figure ammoniacale 54 grains. Le charbon resté dans la cornue pesoit aussi 54 grains, & sa lessive a donné des marques de sel marin. Les fibres séchées & les arrêtes qui pesoient 3 gros 66 grains ont donné en esprit, en huile, & en sel volatil ammoniacal un gros 54 grains. Le charbon qui ne pesoit que 2 gros 6 grains a précipité par sa lessive la dissolution du mercure en blanc.

Pour avoir l'analyse complete, j'ai pris des vertebres & des arrêtes de viperes qui par la cuisson, avoient été dépouillées de tout leur suc, & ensuite de toutes leurs fibres en les lavant à grande eau avec beaucoup de soin pour les bien nettoyer. Deux onces de ces os bien secs, ont donné par l'analyse 2 gros 44 grains d'esprits volatils & d'huile. Le sel volatil qui s'étoit attaché en forme seche aux parois du ballon, & qui étoit cristallisé, comme le sel volatil d'urine, s'est trouvé peser 70 grains. En poussant le feu encore pendant cinq heures, il y a eu 12 grains de sel volatil en ramifications, semblable à celui que l'on tire de la corne de cerf. J'ai eu 82 grains de sel volatil en forme seche, de deux onces d'os de vipere, qu'on auroit dû croire être dénués de tout principe, & cette abondance de sel volatil est égale presqu'à celle qu'on tire du bois de cerf. La lessive du caput-mortuum de ces os n'a point altéré la solution du sublimé corrosif: mais elle a donné seulement quelque indice de soufre.

Cette analyse des arrêtes des viperes prouve que les anciens ont eu raison de faire cuire les viperes pour en développer les principes dans les trochisques qu'ils destinoient à la thériaque, & que les vertebres & les arrêtes n'ont rien de nuisible, ni même d'inutile dans cet antidote, puisqu'étant développées & rendues friables par la cuisson, elles y fournissent une matiere semblable à la corne de cerf préparée à l'eau. Mais ce qui détermine à les devoir regarder comme utiles dans cette confection, c'est que la précédente analyse démontre qu'elles contiennent presque autant de sels volatils que le bois de cerf.

Pain.

Je terminerai ce Mémoire par l'analyse du pain, afin de donner une idée de ce que le pain, traité comme les viandes, pourra fournir d'extrait & de parties grossieres, par les cuissons répétées en plusieurs eaux, & ensuite de ce qu'il contiendra de principes en l'analysant par les distilations. Mais j'avertis que les opérations sur le pain varient selon la différence des pains, selon que la farine en est plus ou moins fine, & aussi selon que le pain est plus ou moins cuit.

J'ai choisi pour mes principaux essais le pain de Gonesse, parce qu'il m'a paru qu'il y avoit dans ce pain, moins de mélange de matiere hétérogene, & parce qu'il n'y a dedans ni levure de biere, ni lait, ni sel; j'ai pris en différens tems quatre onces de ce pain le jour du marché, par conséquent cuit de la veille. J'en ai séparé la croûte, parce qu'elle peut aussi-bien que le degré de sa cuisson accélérer ou retarder l'exsiccation, laquelle se fait plus également sur la mie.

Quatre onces de cette mie bien séchée, n'ont plus pesé que 2 onces, 7 gros, 36 grains.

La mie & la croûte taillées en tranches, comme pour le potage, n'ont pas diminué ſi conſidérablement, à cauſe de la croûte qui eſt plus ſeche, & 4 onces de l'une & de l'autre séchées au même feu & pendant le même tems, peſoient 3 onces, 6 gros.

L'extrait en a été fait avec tout le ſoin poſſible: mais on n'en a pu filtrer le bouillon, quoiqu'on eût très-étendu la liqueur. Ainſi j'ai été obligé de le laiſſer dépoſer à chaque ébullition, & de mettre à part ce que j'en retirerois de plus clair.

Les bouillons clarifiés de la mie de pain ſe ſont réduits par l'évaporation, en un extrait gommeux, médiocrement tranſparent, qui a pesé 6 gros. Son réſidu après toutes les lotions & coctions ayant été séché juſqu'à ſe caſſer, n'a plus pesé qu'une once, 7 gros, 54 grains, ou 2 onces moins 18 grains.

Le pain qui avoit ſa croute a fourni par le même procédé 1 once, 2 gros, 18 grains d'extrait, & la maſſe reſtée après les ébullitions, peſoit 1 once, 4 gros, 54 grains.

Les ſix gros de l'extrait ci-deſſus analyſés, ont donné du phlegme, de l'eſprit acide, de couleur orangée, & une huile fétide, qui peſoient enſemble 3 gros. Le caput-mortum peſoit 2 gros. Sa leſſive a précipité fort légerement la diſſolution de mercure dans l'eſprit de nitre; ce qui indiqueroit un léger ſel urineux ou ammoniac, dans lequel l'acide domineroit, puiſque cette même leſſive n'a rien produit ſur la ſolution de ſublimé corroſif.

La pâte séchée, reſtée de l'ébullition, qui peſoit 2 onces moins 18 grains, a produit les mêmes principes que l'extrait; & les liqueurs qu'on en a tirées, peſoient enſemble 7 gros, 18 grains. Le charbon reſté dans la cornue peſoit 6 gros, 40 grains. Sa leſſive n'a rien produit dans les eſſais.

Par ces expériences, on peut être aſſuré que dans une livre de pain de Goneſſe, pris le jour de marché, il y aura 3 onces, 7 gros, 48 grains d'humidité, puiſqu'étant séchée, cette livre ne peſera plus que 12 onces, 24 grains, qu'elle fournira 5 onces, 1 gros d'extrait, qui, ſelon les apparences, eſt la matiere que la digeſtion en sépare pour la nourriture du corps, & 6 onces, 3 gros de matiere groſſiere. Geoffroy, *Mem. de l'Acad. Roy. des Sciences.*

ALINDESIS, Ἀλίνδησις, ἀλίνδω; eſpece d'exercice du corps, dont Hippocrate a fait mention dans ſon Livre *de Victûs ratione*, ἀλίνδησις παραπλησία τῇ πάλῃ διαφέρει σεῖαι; ξηραίνει δὲ μᾶλλον διὰ τὴν κόνιν, καὶ σαρκοῖ ἧσσον. L'action de ſe rouler par terre produit ſur le corps à peu près le même effet que la lutte, mais elle deſſeche davantage, à cauſe de la pouſſiere, & cela contribue moins à l'accroiſſement des chairs. Voici ce qu'il en dit encore dans ſon Traité *De Inſomniis*, τρίψις δὲ μὴ ἔξω, μηδὲ πάλη μηδὲ ἀλίνδησις; il ne faut faire uſage ni de la friction, ni de la lute, ni de cet exercice dans lequel on ſe roule dans la pouſſiere.

Cette exercice conſiſtoit à ſe rouler dans la pouſſiere, après qu'on s'étoit frotté d'huile.

ALINTHISAR, ou UVULÆ PROCIDENTIA. *Relâchement de la luette.* Voyez *Uvula.*

ALIOCAB, *Sel ammoniac.* Ce terme eſt ſynonime à *alemzader.* Castelli d'après Ruland.

ALIPÆNOS, Ἀλίπαινος, ἀλίπανος, d'α privatif, & de λιπαίνειν, *engraiſſer*; terme uſité pour déſigner les médicamens extérieurs deſſiccatifs, ou les remedes dans la compoſition deſquels il n'entre point d'ingrédiens adipeux. Voici comment Celſe a interpreté ce mot. « Il n'y a point d'emplâtres, dit-il, d'un plus grand » uſage que celles qu'on applique immédiatement ſur » les bleſſures récentes, & que les Grecs appellent » ἔντομα; car elles diſſipent les inflammations, à moins » qu'elles ne ſoient très-violentes; & dans ce cas même, elles en diminuent beaucoup la violence; quant » à celles où il n'y a point d'inflammation, elles les re- » ferment promptement & les font cicatriſer. Elles ſont » compoſées d'ingrédiens qui n'ont rien de graiſſeux, » & c'eſt pour cela que les Grecs les ont nommées

» ἀλίπανα ». *L. V. c.* 19. Ces emplâtres étoient oppoſées à celles qu'on appelloit λιπαρὰ, dans leſquelles il entroit des ingrédiens gras. Galien appelle ceux-ci ἀλιπῆ.

ALIPASMA, d'ἀλείφω, *oindre.* C'étoit une poudre qu'on mêloit avec de l'huile, & dont on ſe frottoit pour prévenir la ſueur. Blancard.

ALIPILI. Domeſtiques qui ſervoient dans les bains; on les nomma ainſi de leur fonction, qui conſiſtoit à enlever le poil des aiſſelles. Les onguens ne pouvant être commodement employés qu'on n'ôtât le poil, les anciens ſe ſervoient de pincettes & de pierres-ponces. Mais lorſque ces moyens n'étoient pas ſuffiſans, ils ſe faiſoient appliquer des emplâtres appellées *dropaces*, faites avec de la poix & de la réſine. On levoit ces emplâtres tout d'un coup; enſorte que les poils y demeuroient attachés. Ils ſe faiſoient encore oindre avec des onguens appellés *Pſilothra*, qui faiſoient tomber les poils. Ceux qui ſervoient à cet office étoient appellés *Dropaciſtæ* & *Alipilarii*, & les femmes *Picatrices* & *Partiltriæ.* Le Fevre.

ALIPTÆ, de ἀλείφω, *oindre.* Domeſtiques dont l'emploi étoit de frotter les perſonnes au ſortir du bain. Dans les commencemens, ils travailloient ſous la direction du Medecin, qui auroit choqué la décence de ſon état en s'abaiſſant à ce ſervice vil. Il ſe bornoit à commander aux *Aliptæ.* Les Romains appellerent auſſi ces domeſtiques *Unctores* ou *Reunctores*: ils étoient regardés chez eux comme des gens du bas étage; & cela paroît bien par ce que Pline dit de Prodicus de Selivrée, *Mediaſtinis reunctoribus vectigal invenit.* Il gagnoit ſa vie parmi la troupe ſervile des froteurs. Mais ces domeſtiques n'eurent pas plutôt acquis quelque dextérité dans cette partie éloignée de l'art, qu'ils commencerent à ſecouer le joug & à ſe ſouſtraire à l'autorité des Medecins. Avec le tems, ils parvinrent à ſe mêler de Medecine. Ils changerent leur nom d'*Aliptæ* en celui de *Iatroaliptæ*, & bien-tôt après ils ſe décorerent du titre de Medecins.

Une foule d'eſclaves s'aſſocia aux *Aliptæ.* Ils remplirent bien-tôt les maiſons des grands. Ils y exercerent l'art de guérir d'une façon deshonorante pour les vrais Medecins; & de là viennent le préjugé qu'ont de certaines gens, & le reproche qu'ils nous font encore aujourd'hui que la Medecine étoit exercée chez les Romains par des eſclaves: ils ne s'apperçoivent point que pour donner quelque fondement à leur opinion, il leur plaît d'ériger en Medecins des valets de bain, tels que ceux dont nous nous ſervons. Car rien n'eſt plus vrai que nos valets de bain ſont les vrais ſucceſſeurs des anciens *Aliptæ*, dont l'unique fonction étoit de baigner, de frotter & d'oindre, dans ces tems où la lute & les autres exercices des Athletes étoient en uſage. Schulze. *Hiſt. Med.*

La Pharmacopée de Londres parle des trochiſques ſuivans ſous le nom de *trochiſci Aliptæ moſchatæ*, trochiſques balſamiques avec du muſc.

Prenez *du laudanum le plus pur, trois onces,*
de ſtyrax purifié, une once & demie,
de benjoin en poudre, une once,
du bois d'aloès, deux dragmes,
d'ambre gris, une dragme,
de muſc, un demi ſcrupule.

Pilez le laudanum dans un mortier d'airain, avec un pilon de fer: que le pilon & le mortier ſoient chauds & frottés avec une amande & un peu d'eau roſe, juſqu'à ce que l'amande ſoit diſſoute par le frottement.

Joignez-y le ſtyrax & le benjoin, que vous traiterez de la même maniere.

Mettez en dernier lieu le bois d'aloès en poudre, avec le muſc & l'ambre gris diſſous enſemble avec de l'eau roſe; & lorſque toute cette compoſition ſera preſque froide, faites-en des trochiſques. S. A.

Cette compoſition eſt tirée de *Nicolaus*; on l'a tranſcri-

te dans les Pharmacopées de Londres & d'Ausbourg ; mais on y a ajouté une demi-dragme de camphre que nous avons ſouſtraite, par la raiſon que le camphre a une odeur qui déplaît à beaucoup de perſonnes. *Pharmacopée de Quincy.*

ALISMA. C'eſt ſelon Matthiole l'*Aliſma* de Dioſcoride. *Arnica*, Offic. Schrod. 20. *Arnica Officinarum.* Buxb. 98. *Arnica Schroderi*, Rupp. Flor. Jen. 141. *Doronicum ſive Aliſma & Arnica Germanorum.* Park. 320. Raii Hiſt. 1. 176. *Doronicum plantaginis folio alterum.* C. B. 185. Tourn. Inſt. 487. Boerh. Ind. A. 100. Hiſt. Oxon. 3. 127. Buxb. 98. *Doronicum Germanicum foliis ſemper ex adverſo naſcentibus villoſis.* J. B. 3. 19. Chab. 339. *Calendula Alpina*, Ger. 603. Emac. 740.

Voici comment Oribaſe a décrit cette plante. L'*Aliſma*, dit-il, que quelques-uns appellent encore *Alcea*, d'autres *Damaſonium*, quelques-uns *Acyrus* & quelques autres *Lyrus*, a ſes feuilles ſemblables à celles du plantain, ſeulement un peu plus étroites; leur convexité eſt tournée du côté de la terre. Elle pouſſe une tige foible, douce, en forme de thyrſe, à la hauteur d'une coudée & chargée à ſon ſommet de petites têtes. Ses fleurs ſont fines, d'une couleur blanche, tirant ſur le jaune pâle. Ses racines ſont comme celles de l'ellébore noir, foibles, odorantes, acres & un peu graſſes au gout. Elle naît dans les lieux humides & arroſés d'eaux.

Une dragme ou deux de la racine priſe dans du vin, guérit ceux qui ont mangé du lievre marin, qui ont été mordus d'un crapaud, ou qui ont trop pris d'opium. Elle eſt encore ſalutaire dans la dyſſenterie & les tranchées, ſoit qu'on en boive la décoction ſeule, ſoit qu'on y joigne une égale quantité de carottes ſauvages; on peut auſſi s'en ſervir avec avantage dans les convulſions & dans les affections hyſtériques. Les feuilles de cette plante reſſerrent le ventre, provoquent les regles & réſolvent les tumeurs ſi on les applique deſſus. DIOSCORIDE, *L. II. c.* 169.

Nous ſavons par expérience que la décoction de racine de *damaſonium* ou *aliſma* dans l'eau, priſe en boiſſon, briſe la pierre dans les reins. AETIUS, *Tetr. I. Serm.* 1. *Tit. Damaſonium.*

L'*Aliſma* eſt une eſpece de doronic. Cette plante jette de ſa racine pluſieurs feuilles reſſemblantes à celles du plantain, nerveuſes, un peu épaiſſes, velues, ſe repandant à terre. Il ſort de leur milieu une tige qui croît à la hauteur d'un pié ou d'un pié & demi, velue, portant des feuilles beaucoup plus petites que celles d'embas, & en ſa ſommité une fleur jaune radiée, ſemblable à celle du doronic ordinaire, mais plus grande & d'une couleur d'or plus foncée. Sa ſemence eſt longuette, garnie d'une aigrette, acre, odorante. Sa racine eſt rougeâtre, entourée de filamens longs, comme celle de l'ellébore noir, d'un gout acre, aromatique, agréable. Elle croît aux lieux montagneux, elle contient beaucoup de ſel & d'huile ; elle eſt diurétique, ſudorifique & quelquefois un peu émétique ; elle diſſout les coagulations du ſang. Ses fleurs ſont éternuer, leur infuſion arrête le crachement de ſang. LEMERY, *des Drogues.*

On trouve par des expériences réitérées, que l'*aliſma* eſt réſolutif & vulnéraire. On le regarde comme un des meilleurs remedes qu'on puiſſe faire prendre à ceux qui ſe ſont bleſſés par une chute d'une grande hauteur. *Ephem. Germ. An.* 9. & 10. Les habitans de la campagne s'en ſervent au lieu d'ellébore, dans la mortalité des beſtiaux. HOFFMAN, *Cat. Abtor.* DALE, *p.* 88.

Tournefort fait mention de cinq eſpeces d'*Aliſma.*

La premiere eſt, l'*Aliſma repens, foliis gramineis & ſubrotundis ; Damaſonium radiculas emittens ex geniculis. Ranunculus paluſtris, foliis gramineis & ſubrotundis*, Petit. Epit. p. 47. *Damaſonium repens, Potamogetonis rotundifolii folio*, Tab. 4. fig. 9. Act. Ac. Reg. Sc. 1719. Vail. 46.

La ſeconde eſt,

Aliſma cord. in Dioſcorid. Ranunculus paluſtris, plantaginis folio ampliore, Inſt. 292. *Plantago aquatica latifolia*, C. B. Pin. 190. *Plantago aquatica*, J. B. 3. 787. *Plantago paluſtris ſive aquatica*, Tabern. Icon. 734.

Cette eſpece eſt fort bien repréſentée dans *Tabernamontanus.* Il ne faut pas la confondre, comme Bauhin a fait, avec le *Plantago aquatica foliis betæ aut Plantaginis*, de Lobel.

On trouvera l'eſpece ſuivante beaucoup mieux repréſentée chez Lobel, que celle-ci.

La troiſieme eſt,

Aliſma anguſtifolium umbellatum, capitulis rotundis ; Ranunculus paluſtris, plantaginis folio anguſtiore, Inſt. 292. *Plantago aquatica anguſtifolia*, C. B. Pin. 190. *Plantago aquatica minor*, Tabern. Icon. 734. Je n'ai point trouvé cette eſpece aux environs de Londres : mais elle eſt fort commune dans les marais aux environs de Cambridge.

Il ne faut pas confondre, avec Bauhin, cette plante avec le *Plantago aquatica humilis, anguſtifolia & longifolia.* Lobel.

Pour remarquer la différence de ces deux Plantes, on n'a qu'à comparer les figures de *Tabernamontanus* & de *Lobel.*

La quatrieme eſpece eſt,

L'*Aliſma umbellatum, foliis anguſtiſſimis. Ranunculus aquaticus, plantaginis folio anguſtiſſimo*, Inſt. 292.

La racine de cette plante eſt une touffe de fibres blanches & chevelues. Les feuilles ont deux ou trois pouces de long ſur ſept ou huit lignes de large, d'un verd pâle, traverſées de nerfs dans leur longueur, pointues, ſoutenues ſur un pédicule aſſez long, d'abord inſipides, mais prenant enſuite une ſaveur telle à peu près que celle de la coriandre. Les tiges ſont ordinairement courbées, nues, d'une groſſeur médiocre, portant des fleurs en ombelle, dont les rayons ont un pouce & demi de long. Chaque fleur eſt composée de trois pétales qui ſont preſque ronds, pointus, blancs, tirant ſur la couleur de chair. Le calice eſt compoſé de trois feuilles creuſes, d'un verd jaunâtre, unies, éclatantes, d'une ligne & demie de long, pointues & crenelées. Chaque fleur a ſix étamines extremement courtes, chargées d'une ſommité jaune. A la baſe de la fleur eſt un petit bouton verdâtre, qui devient dans la ſuite de trois lignes de diametre; il contient pluſieurs ſemences ramaſſées, crenelées, d'une ligne de long, pointues, de la même ſaveur que les feuilles.

Elle fleurit au mois de Juillet & au mois d'Août. Elle varie ſelon la nature du terrein. Je l'ai vu à Montpellier d'un pié de haut, avec deux ou trois ombelles, les uns au-deſſus des autres.

La deſcription que Cluſius a donnée de la plante qu'il nomme *Plantago aquaticâ minima*, s'accorde aſſez avec celle de l'*Aliſma* de la quatrieme eſpece, s'il n'aſſuroit que les fruits de la ſienne s'ouvrent en deux parties, & qu'ils renferment de petites ſemences ; ce qui reſſemble plus au *Damaſonium.*

La cinquieme eſpece eſt,

L'*Aliſma humile, ſupinum, anguſtifolium. Ranunculus paluſtris, plantaginis folio, humilis & ſupinus*, Inſt. 292. *Plantago aquatica, humilis, anguſtifolia & longifolia*, Lob. Icon. 300.

Cette derniere eſpece eſt très-parfaitement repréſentée dans Lobel.

* Il y a une autre eſpece d'*Aliſma* connue ſous le nom d'*Aliſma Monſpelienſium*, de *Doria Narbonenſium*, de *Virga aurea major*, & de *Sodilago.* On la trouve en abondance ſur les bords d'une riviere qui coule aux environs de Montpellier. Cette plante a une ſaveur aſſez approchante de celle de l'angélique ; elle eſt cependant plus foible, moins aromatique, quoiqu'amere. On l'emploie avec ſuccès pour la guériſon non-ſeulement des plaies recentes, mais encore des ulceres ſanieux & invétérés. On pulvériſe les feuilles, & on répand la poudre ſur les plaies, ou on la fait entrer

dans la compoſition des emplâtres & des onguens. On fait auſſi prendre la décoction des feuilles aux perſonnes qui ont fait quelque grande chute, ou qui ont reçu quelque coup conſidérable.

ALISTELES, *Sel ammoniac.* Ruland.

ALITURA, *Nutrition.* Blancard.

ALK

ALKAFIAL, *Antimoine.* Ruland.

ALKAHEST. Voyez *Alcaheſt.*

ALKALE, (*Oleum gallinæ.*) *Huile ou graiſſe de Poule.* Ruland.

ALKALI. Voyez *Alcali.*

ALKALIA, (*Vas*) *Vaiſſeau.* Ruland.

ALKALID, ALKES, ou ALKOB, *Æs uſtum; Chaux de Cuivre.* Ruland.

ALKANT, *Mercure*, ou encore, eſpece d'*Encre.* Ruland.

ALKANTUM, *Cuivre brûlé*, ou eſpece d'*aromate;* ou même, ſelon quelques-uns, *Arſenic.* Ruland.

ALKANRI, ou ALCANRI. Nom que Meſué avoit donné à un certain électuaire, ou à une eſpece de confection dont on ne ſe ſert plus aujourd'hui. Castelli.

ALKARA, ou ALCARA, *Cucurbite.* Inſtrument chymique auquel on a donné ce nom, à cauſe de la reſſemblance de ſa figure à celle d'une Courge. Ruland.

ALKARANUM. Terme ſynonime, ſelond Ruland, à *Ducnec viride.* Voyez *Ducnec.*

ALKASA, ou ALKAZOAL, ou ALBOT. Ruland rend ce mot par *creuſet.*

ALKAUT, ou ALMARKASITA, *Mercure.* Jonhſon écrit *Alcaut*, au lieu de *Alkaut.*

ALKAUTUM. Jonhſon, le fidele copiſte de Ruland, s'eſt encore trompé avec lui ſur l'orthographe de ce mot. Ce n'eſt point *Alkautum* qu'il faut écrire, c'eſt *Al-kantum.* Voyez ce dernier.

ALKEKENGI, *Coqueret*, ou *Alkékenge.* Voici comment on diſtinguera cette plante dans les Auteurs.

Alkekengi, *Halicacabum*, Offic. *Alkekengi Officinarum*, Tourn. Inſt. 151. Elem. Bot. 126. Boerh. ind. A. 2. 66. Dill. Cat. Giſſ. 83. *Alkekengi Tournefortii*, Rupp. Flor. Jen. 38. *Solanum veſicarium*, C. B. Pin. 166. *Solanum veſicarium vulgatius repens, fructu & veſicâ rubrâ*, Hiſt. Oxon. 3. 526. *Halicacabum*, Ger. 271. Emac. 342. *Solanum Halicacabum vulgare*, J. B. 3. 609. Chab. 522. Raii, Hiſt. 1. 681. *Solanum veſicarium ſive Alkekengi*, Park. Parad. 532. *Halicacabum*, Rivin. *Halicacabum ſive Alkekengi vulgare*, Park. Theat 462.

La racine d'*Alkekenge* s'étend en ſerpentant dans la terre; elle pouſſe au printems différentes tiges rougeâtres, à la hauteur d'un pié, pas tout-à-fait rondes, un peu anguleuſes, à peu près de l'épaiſſeur d'un doigt, peu branchues, environnées de feuilles d'un verd ſombre, larges dans leur partie inférieure, finiſſant en pointe très-aiguë, un peu courbées vers les bords, reſſemblantes à celles de la morelle, mais un peu plus grandes.

Les fleurs partent du pié des feuilles ſur des tiges de la longueur d'un pié; elles ſont du genre des monopétales, de couleur blanche; découpées en cinq parties, elles ont des étamines jaunes dans le milieu. Lorſque la fleur eſt tombée, ſon calice ſe dilate en une veſſie membraneuſe, groſſe comme une noix médiocre, verdâtre au commencement, mais rougiſſant à meſure qu'elle mûrit. Elle renferme un fruit mou, rouge, reſſemblant à une ceriſe, d'un gout aigrelet & un peu amer. On trouve dans le ſuc gommeux & pulpeux de ce fruit, de petites ſemences en grand nombre & applaties. Cette plante croît dans les jardins, où elle ſe reproduit aiſément. Elle fleurit au mois de Juillet & au mois d'Août. Le fruit eſt mûr en Septembre. On ſe ſert en Medecine du fruit & des feuilles.

Les feuilles ſont rafraîchiſſantes, & de la nature de celles de la morelle. Le fruit eſt un diurétique d'une efficacité ſinguliere; il eſt bon contre la pierre & la gravelle. Bouilli dans du lait, & adouci avec du ſucre, il diſſipe la chaleur des urines; il teint les urines en rouge; il guérit les ulceres qui ſont dans la veſſie & dans les reins. Il ſoulage dans la jauniſſe, en levant les obſtructions du foie & de la véſicule du fiel; & dans l'hydropiſie, en emportant les eaux par la voie des urines.

La ſeule préparation officinale qu'on en faſſe, ce ſont les trochiſques d'*alkekenge.* Miller. *Bot. Offic.*

Le fruit d'*alkekenge* porte un ſuc vineux & très-pénétrant, comme le ſuc de citron, & qui mérite par conſéquent d'être recommandé dans les fievres ardentes. Séché & mis en farine, ſon infuſion dans du vin ſera un excellent diurétique; elle relâchera même le ventre: elle produira des effets d'autant meilleurs, qu'il y aura dans le corps moins de ſubſtances tendantes à une putréfaction alcaline: c'eſt pourquoi les diurétiques alcalis ſeront tenus pour ſuſpects. Une demi-once de ce fruit ſéché & broyé, priſe avec du ſucre, comme le thé ou le caffé, débarraſſera les reins, diſſoudra le ſang coagulé, ſoulagera dans la jauniſſe, la ſtrangurie & l'hydropiſie. La fumée des ſemences d'*alkekenge* reçue par la bouche, fera ſortir les vers qui peuvent être renfermés dans une dent creuſe. Boerhaave.

Lemery ajoute que ſes fruits ſont propres à exciter les urines, à faire ſortir la pierre & le gravier dans la colique néphrétique, & à purifier le ſang; & qu'on les emploie ordinairement en décoction, & quelquefois ſéchés & pulvériſés.

Alkekengi eſt un mot Arabe. Lemery.

Il y a de cette plante les eſpeces ſuivantes.

1. *Alkekengi Officinarum*, Tourn.
2. *Alkekengi Officinarum, foliis variegatis*, Tourn.
3. *Alkekengi fructu parvo verticillato*, Tourn.
4. *Alkekengi virginianum, fructu luteo*, Tourn.
5. *Alkekengi Indicum majus*, Tourn.
6. *Alkekengi Americanum annuum ramoſiſſimum, fructu ex luteo vireſcenti*, Houſt.
7. *Alkekengi Americanum annuum maximum viſcoſum*, Houſt.
8. *Alkekengi Barbadenſe patulum, parvo flore, fructu amplo, mucrone productiori*, Act. Phil. num. 399.
9. *Alkekengi Curaſſavicum, foliis origani incanis, flore viete ſulphureo, fundo purpureo*, Boerh. Ind. Alt. 11. 66.
10. *Alkekengi Americanum fruteſcens, fructu globoſo rubro, veſica atro-purpurea*, Houſt.

Voici comment on diſtinguera la troiſieme eſpece d'*Alkekenge* dont Miller a fait mention.

Στρύχνον ὑπνωτικόν. *Dioſcorid.*

Solanum ſomniferum, Offic. Ger. Emac. 339. Park. Theat. 345. *Solanum ſomniferum verticillatum*, C. B. Pin. 166. Chab. 522. Hiſt. Oxon. 3. 526. Comm. Flor. Mal. 253. *Solanum ſomniferum antiquorum*, Alp. Exot. 71. *Solanum verticillatum*, J. B. 3. 610. Raii, Hiſt. 1. 682. *Solanum, Alkekengi Mexicanum*, Hern. 296. *Alkekengi fructu parvo verticillato*, Tourn. Inſt. 151. Elem. Bot. 126. Boerh. ind. A. 2. 66. *Pevetti*, Hort. Mal. 4. 113. *Baccifera Indica, floribus ad foliorum exortus, fructu ſulcato decapyreno*, Raii, Hiſt. 2. 1632.

On cultive cette plante dans les jardins. Elle fleurit au mois de Juillet. On emploie ſa racine & ſon fruit. La racine eſt un ſomnifere, mais plus doux que l'opium.

Le fruit pouſſe violemment par les urines; c'eſt pourquoi on l'ordonne dans les hydropiſies. Sa décoction ſoulage le mal de dent. Le ſuc de la racine avec du

miel, éclaircit la vue. DALE d'après DIOSCORIDE.

L'*Alkekenge* ne naît point dans nos jardins : mais les Botaniſtes l'y cultivent pour les uſages de la Medecine.

Les feuilles d'*Alkekenge* ſont acres & ameres. Elles ne teignent point en rouge le papier bleu : mais le fruit lui donne cette couleur très-foncée. Son acreté ſe fait ſentir d'abord : mais elle dégénere enſuite en une ſorte amertume ; d'où l'on pourroit conjecturer que ce fruit contient un ſel analogue à l'*axyſol diaphoreticum Angeli Salæ*, mêlé avec un peu d'huile fétide, mais tellement embarraſſé dans les feuilles avec les parties terreuſes & ſulphureuſes, que ſon effet n'eſt pas ſenſible.

L'*Alkekenge* eſt très-diurétique & apéritif. Dioſcoride en faiſoit uſage dans la jauniſſe & dans la rétention d'urine. Si l'on broie & ſi l'on preſſe trois ou quatre plantes d'*Alkekenge* dans un verre de vin, on aura un excellent remede contre l'hydropiſie & la retention d'urine, *Arnauld de Villeneuve, & Cæſalpin.* Dans le tems de la vendange, prenez une quantité ſuffiſante d'*Alkekenge* & de raiſins. Broyez-les enſemble ; tirez-en le moût ; enfermez-le dans un vaiſſeau, & prenez-en pour la gravelle quatre onces tous les matins. Le ſuc d'*Alkekenge* épaiſſi à la conſiſtance d'un extrait, a la même propriété. Cinq ou ſix fruits d'*Alkekenge* préparés d'une façon convenable, & qu'on prendra dans le bain, mêlés avec une émulſion ordinaire, produiront un bon effet dans la rétention d'urine. *Braſſavola* ſe ſervoit du ſuc du fruit de cette plante dans la même maladie. Il aſſure qu'un malade qui en étoit cruellement tourmenté depuis trois jours, en fut parfaitement guéri par ce remede. On fait des trochiſques avec le fruit de l'*Alkekenge*. *M. Lemery* les a parfaitement décrits. On emploie ce fruit dans le ſirop de chicorée, & dans le ſirop antinéphrétique de la Pharmacopée Royale. TOURNEFORT.

Selon la Pharmacopée du Collége de Londres, on préparera de la maniere ſuivante les trochiſques d'*alkekenge*.

Prenez *du fruit d'alkekenge, trois dragmes,*
de la gomme arabique,
de la gomme adraganth,
de l'encens,
des noix de pin,
des amandes douces,
de l'empois,
du ſuc de regliſſe,
du bol d'armenie,
de la ſemence de pavots blancs, } *ſix dragmes de chacun.*
de graines de melons,
de concombres,
de citrouille,
de courge, } *trois dragmes & demi de chacune.*
de la ſemence d'ache,
de jusquiame blanc,
d'ambre jaune,
de terre de lemnos,
d'opium, } *deux dragmes de chacun.*

Melez le tout. Faites-en une pâte de la conſiſtance convenable pour faire des trochiſques, avec une quantité ſuffiſante de ſuc d'*alkekenge*. S. A.

Cette compoſition eſt fort ancienne ; on l'a tirée originairement de Meſué ; mais elle eſt étrangement différente dans la pharmacopée d'Ausbourg & dans les premieres pharmacopées du Collége de Londres, de ce qu'elle eſt ici ; car elle contient pluſieurs ingrédiens tout-à-fait contraires à ceux que nous venons d'y faire entrer. Nous l'avons donnée telle qu'elle ſe trouve dans la derniere édition de la pharmacopée de Londres. *Pharmacopée de Londres par* QUINCY.

* On prépare les trochiſques d'*alkekenge* avec & ſans l'opium. L'ancienne préparation de Meſué eſt avec l'opium, mais comme il en entre près d'un grain & demi ſur chaque dragme des trochiſques, qu'on les ordonne à cette doſe, & qu'on conſeille d'en faire un uſage un peu long, je crois que cette grande doſe d'opium continuée long-tems peut entraîner après ſoi des inconvéniens conſidérables. Dans les cas donc où l'on veut employer les trochiſques d'*alkekenge* & en faire faire un uſage de quelques jours, il ſeroit plus à propos de ſe ſervir des trochiſques préparés ſans l'opium.

* Hoeffer donne dans le *Burggr, Lex. p.* 435. la deſcription ſuivante d'une eau antinéphrétique dans la compoſition de laquelle entrent les baies d'*alkekenge*, & qu'il recommande comme un excellent remede pour chaſſer les pierres & les graviers qui embarraſſent les conduits urinaires.

Prenez la quantité qu'il vous plaira de citrons dont vous ôterez la pulpe ; pilez-les après les avoir coupés en petits morceaux, & prenez une livre du ſuc qu'ils vous fourniront, que vous mettrez dans un vaiſſeau de verre bien bouché. Ajoutez-y ſoixante-quatre baies d'*alkekenge* que vous aurez bien broyées & pilées dans un mortier. Laiſſez ce mélange en digeſtion pendant 48 heures & diſtilez-le enſuite à un feu de ſable, de façon que vous ne retiriez que la moitié du poids des ingrédiens que vous avez employé. Deux onces & demie de cette liqueur mêlées avec une once & demie de vin du rhin, & une demi-once de ſucre rafiné priſes par cuillerées, avant le repas, après avoir fait un exercice modéré, & avoir été préparé par une purgation douce & légere, feront, (ſi l'on en répete l'uſage pendant quelque tems) des effets ſinguliers dans les cas que nous avons mentionnés.

* Voici les trochiſques d'*alkekenge* tels que la préparation en eſt ordonnée dans la pharmacopée de la Faculté de Medecine de Paris.

Prenez *de pulpe épaiſſie de baies d'alkekenge avec leurs ſemences, deux onces.*
de gomme arabique,
adraganth,
de ſuc de regliſſe,
d'amandes ameres,
de ſemence de pavot blanc, } *une demi once.*
des quatre grandes ſemences froides,
de ſemence d'ache,
de ſuc de citron préparé. } *de chaque deux dragmes.*
d'opium thebaïque, une dragme,
de ſuc récent d'alkekenge une quantité ſuffiſante.

Faites-en S. A. des *trochiſques.*

ALKERMES. C'eſt ainſi qu'il faut préparer la confection *alkermes*, ſelon la pharmacopée de Londres.

Prenez *de l'eau roſe la plus odorante, deux pintes,*
du ſuc du kermes, trois pintes,
du ſucre blanc, une livre :

Donnez à cela, par l'ébullition, la conſiſtance du miel.

Melez-y *enſuite du bois d'aloès & de la canelle, réduits en poudre, de chacun ſix dragmes.*

Et faites-en une confection. S. A.

Meſué eſt l'Auteur de cette compoſition, mais les compilateurs de recettes l'ont étrangement défiguré, comme il paroît par la pharmacopée royale de Zwelfer ; les procédés de la plupart de ces compilateurs ſont peu raiſonnés. Elle fut introduite dans la pharmacopée de Londres d'abord ſous ſa forme premiere & orignaire ; mais

mais depuis ce tems, à force de l'examiner & de la corriger, on l'a réduite à la forme ſimple & facile ſous laquelle on vient de la préſenter. On a rejetté tous les ingrédiens ſuperflus, & on a délivré ſa compoſition de tout procedé embarraſſant, pour ne retenir que ce qu'il y avoit d'utile & de facile à faire. En en banniſſant l'or, peut-être lui a-t'on ôté un peu de ſa valeur dans l'eſprit de ceux qui ont attribué à ce précieux métal quelque vertu pectorale : mais lorſqu'ils ſe ſeront défaits de ce préjugé ; ils ſe reconcilieront avec la ſimplicité de ce médicament ; & ils comprendront que ſon efficacité eſt fort indépendante du mélange de l'or. *Pharmacopée de Londres par* QUINCY.

Quant aux propriétés de la confection *alkermès*, Voyez KERMES.

Il y a bien des perſonnes qui préferent le ſuc pur & ſimple du *kermès* à cette confection.

℞ La préparation de la *confection alkermès* eſt ainſi ordonnée dans la pharmacopée de la Faculté de Medecine de Paris.

Prenez *de bois d'aloès*, } *de chacun*
de canelle miſe en poudre ; } *ſix dragmes.*
d'ambre gris, } *de chaque*
de pierre d'azur ; } *deux dragmes.*
de perles préparées, une demi once,
d'or en feuille, une demi-dragme,
de muſc, un ſcrupule,
de ſirop du meilleur Kermès chauffé au bain-marie, & paſſé par le tamis, une livre.

Mêlez tous ces ingrédiens enſemble, & faites-en S. A. une confection.

Nota. Que cette confection ſe peut auſſi préparer ſans ambre & ſans muſc.

La doſe en eſt depuis un demi-gros juſqu'à un gros.

ALKIAN. Quelques Chymiſtes entendent par ce mot ce principe qui regit & gouverne le corps de l'homme ; en vertu duquel les alimens qu'il prend ſe tournent en ſa propre ſubſtance, & l'acroiſſement animal ſe fait ; par lequel l'homme ſubſiſte, & eſt une ſubſtance compoſée de toutes ces choſes mélangées. *Theat. Chymic. Tom.* 5. *p.* 135.

ALKIBRIC, ALCHIBRIC, ALCHIBERT, ALGIBIC, ALKIBIC, ou ALCHABRIC, la même choſe que *Sulphur vivum*. RULAND.

Johnſon écrit *Alkibrie*. *Alkibric* eſt défini dans le premier volume du *Theat. Chymic. p.* 492. par un certain Auteur anonyme, *un ſoufre incorruptible*.

ALKIEN. On trouve ce mot dans le *Theat. Chym. p.* 170. *vol. V.* Il eſt difficile de deviner ce qu'on entend par ce terme ſur la définition qu'on en donne en cet endroit. *Alkien terræ*, dit l'Auteur, *eſt alkien animalis. In finibus terræ in lamina alta ſunt vires præparatione, ſicut vires animalis quas vocant medici alkien.* Par cet *alkien terræ*, il veut dire apparemment cet eſprit qui opere dans la terre tout ce qui s'y produit ; de même que l'*alkien animalis* produit dans les corps des animaux tout ce qui s'y paſſe.

ALKIMIA. Voyez ALCHEMIA.

ALKIN, ou *Cinis clavellatus*. *Cendres gravelées* RULAND.

ALKIR, *fumée* ou *charbon*. RULAND.

ALKITRAM, ou *Pix liquida ; Poix liquide. Goudron*. RULAND.

ALKOEL, eſpece de plomb très-fin, qu'on tire des mines. D'autres prétendent que *alkoel* & *lapis lazuli* ſont des termes ſynonimes. Il y en a qui entendent par ce mot, l'antimoine. RULAND. Voyez ALCOHOL.

ALKOL. Voyez ALCOHOL.

ALKOSOR, *Camphre*. RULAND.

ALKI PLUMBI. C'eſt une certaine préparation douce du plomb. C'eſt peut-être ce qu'on appelle en Chymie le ſucre de Saturne, *ſaccarum ſaturni*. RULAND.

A L L

ALLA, *Aile*. C'eſt une liqueur dont l'uſage eſt fort commun en Angleterre. Il ne ſera pas difficile de concevoir quelle en eſt la nature, parce que nous en avons dit à l'article *alcohol*. Puiſque c'eſt une liqueur ſpiritueuſe, il s'enſuit néceſſairement qu'on nuiroit à ſa ſanté, ſi l'on en buvoit trop ou trop fréquemment. On diſtingue l'*aile* de la biere, par le tems qu'il y a qu'elle eſt faite. Comme l'*aile* proprement dite, n'a pas été aſſez gardée pour que le *gas ſylveſtre* ait été détruit ou incorporé avec la liqueur, enſorte que ſon élaſticité ou du moins la plus grande partie de ſon élaſticité ſoit anéantie, on peut dire que c'eſt une boiſſon extremement venteuſe. Auſſi voyons-nous tous les jours qu'elle produit des coliques très-violentes. Des perſonnes qui en avoient bu une grande quantité dans un intervalle de tems fort court, ont péri preſque ſubitement par l'exceſſive raréfaction de ce *gas ſylveſtre*, ou de l'eſprit incoercible auquel on a donné ce nom. D'autres ont été attaqués du *cholera morbus* & ont eu toute la peine du monde a échapper à la mort, après une grande débauche d'*aile*.

Cependant l'*aile* étant un fluide acéſcent, il faut convenir que c'eſt une boiſſon fort convenable, lorſqu'on a pris des alimens alcaleſcens en plus grande quantité qu'on n'en peut digérer. On prétend encore que l'*aile* eſt moins propre à engendrer la gravelle & la pierre, que le vin & qu'aucune autre liqueur, excepté l'hydromel.

Au reſte, l'*aile* bien préparée & gardée pendant un tems ſuffiſant pour lui ôter ſa qualité venteuſe, me paroît une liqueur très-ſaine.

Lemery a fait les obſervations ſuivantes ſur l'*aile* & ſur la biere.

Il y a pluſieurs ſortes de biere qui different par leur conſiſtance ; car les unes ſont chargées, épaiſſes, troubles ; les autres ſont claires & limpides : Par leur couleur, car les unes ſont blanches, les autres jaunes, les autres rouges : par leur gout, les unes ſont douces & pénétrantes, les autres ameres & acres ; les autres piquantes, preſque comme de la moutarde. Elles different encore par leur âge ; car la biere nouvelle a un gout fort différent de celle qui a été repoſée & gardée. Ces différences dont je viens de parler, procedent de la maniere dont la biere a été préparée, des différens pays où elle a été faite, des eaux dont on s'eſt ſervi, du tems auquel on y a travaillé, des ingrédiens qu'on y fait entrer & de leur proportion.

La biere doit être choiſie claire, de belle couleur, d'un gout piquant & agréable, ſans aigreur mouſſant beaucoup quand on la verſe, & n'étant ni trop vieille ni trop nouvelle. Voici ce qu'en dit l'Ecole de Salerne.

Non acidum ſapiat cereviſia : ſit bene clara.
Et granis ſit cocta bonis ; ſatis ac veterata.

La biere eſt apéritive, fortifiante, humectante & rafraîchiſſante. Elle nourrit auſſi beaucoup, & elle engraiſſe, ce qui paroît clairement dans les pays ſeptentrionaux, où la plupart des gens ne boivent que de la biere, où ils ſont preſque tous plus gros, plus gras, & plus vigoureux que ne ſont ceux qui habitent dans les pays où l'on boit ordinairement du vin.

Voici de quelle maniere s'explique l'Ecole de Salerne, ſur les effets de la biere.

Craſſos humores nutrit cereviſia, vires
Præſtat & augmentat carnem ; generatque cruorem.

La biere enivre, étant priſe avec excès. Son ivreſſe dure même aſſez long-tems. Quand la biere eſt trop nouvelle, elle excite des vents : elle produit des ardeurs d'urine, & elle irrite même quelquefois les conduits ſi

fortement, qu'elle cauſe une eſpece de gonorrhée qui eſt à la vérité peu dangereuſe. Et c'eſt peut-être ce qui a fait dire à quelques-uns que l'uſage de la biere, étoit pernicieux aux reins & au genre nerveux. Cependant l'expérience ne le confirme en aucune maniere : au contraire, elle fait connoître que cette boiſſon eſt en général aſſez ſalutaire.

On retire de la biere un eſprit inflammable, comme celui du vin ; on en retire encore du phlegme, de l'huile noire & de l'eſprit qui n'eſt autre choſe que du ſel acide, réſous dans du phlegme.

La biere convient en tout tems, à tout âge, & à tout tempérament, moins toutefois aux perſonnes graſſes & repletes qu'aux autres.

REMARQUES.

La biere eſt encore une liqueur devenue ſpiritueuſe par la fermentation, comme le vin, le cidre, le poiré, l'hydromel ; les matieres qui entrent dans la compoſition de la biere, ſont l'orge, ou le froment, ou enfin quelqu'autre eſpece de blé, que l'on a réduit en une farine groſſiere. On prend une certaine quantité de cette farine, on y jette de l'eau chaude, ou bien on la met bouillir dans l'eau, pour que la liqueur s'impregne des principes les plus actifs de la farine. On la coule, on y fait bouillir de nouveau des fleurs de houblon ou un peu d'abſinthe, ou d'autres plantes ameres. Quand la liqueur a bouilli un tems ſuffiſant, on l'agite à force de bras, la verſant & la reverſant dans différens vaiſſeaux, pendant qu'elle eſt encore chaude ; c'eſt ce qu'on nomme braſſer. Puis on la coule, & on la laiſſe fermenter. Pour exciter même cette fermentation, on y jette des feces de biere ou quelque autre matiere fermentative. Enfin, quand elle a été bien dépurée & bien clarifiée par le ſecours de la fermentation ; on la verſe dans des tonneaux & on la garde.

La fermentation de la biere provient de ce que les ſels eſſentiels du blé ſe trouvant délayés & étendus par une ſuffiſante quantité de parties aqueuſes, raréfient, atténuent, & exaltent les parties huileuſes du même blé ; cette fermentation ceſſe, quand les ſels ont ſurmonté la réſiſtance que les principes huileux leur faiſoient, & quand les parties groſſieres de la liqueur, ont été précipitées au fond & aux côtés du vaiſſeau. Cette fermentation eſt encore plus ou moins prompte & violente, ſuivant que la liqueur eſt plus ou moins chargée des principes du blé & ſuivant que ces principes ont plus ou moins de diſpoſition au mouvement ; ſoit par rapport à eux-mêmes, ſoit par rapport au véhicule où ils nagent.

Quoique nous n'ayons rapporté ici qu'une maniere de préparer la biere ; elle ſe fait néantmoins de beaucoup d'autres ; car on peut dire que chaque braſſeur a la ſienne particuliere. Nous nous ſommes ſeulement mis en peine de faire connoître la plus commune & la plus uſitée.

Le houblon, ou les autres plantes ameres que l'on mêle avec la biere y produiſent de bons effets : elles aident à raréfier les parties groſſieres & viſqueuſes du froment ; de plus elles conſervent la biere, en empêchant qu'elle ne s'engraiſſe ; car tout le monde ſait que les amers ſont fort propres pour abſorber les aigres.

Pour faire de la biere qui ſoit agréable & qui ſe conſerve long-tems, on ne doit pas avoir moins d'égard à la nature particuliere de l'eau, qu'à la bonté, la proportion, & la cuiſſon des matieres que l'on emploie pour cela ; car il ne faut pas croire que toutes les eaux ſoient également bonnes pour faire de la biere. Ce n'eſt pas que je mette de la différence entre elles, par rapport à leurs parties eſſentielles ; mais par rapport aux parties étrangeres qui y ſont mêlées & confondues ; & quoique ces parties ne ſoient pas toujours ſenſibles par le gout, elles ne laiſſent pas de ſe faire connoître par d'autres effets. C'eſt au mouvement de ces parties étrangeres que j'attribue la coruption & la fermentation qui ſurviennent au bout d'un certain tems aux eaux les plus claires & qui paroiſſent les plus pures. Cette fermentation ou corruption de l'eau ſe fait aſſez remarquer dans les navires, où l'on eſt obligé de tranſporter de l'eau douce qui après quelque tems ne manque pas de ſe corrompre & revient enſuite dans ſon état naturel. Martin Schookius dans un traité particulier ſur la biere rapporte que ſi l'on expoſe de l'eau au ſoleil dans une bouteille bien bouchée, elle fermente & jette aux côtés du vaiſſeau quantité de parties étrangeres, & que ſi après avoir été dépurée on la reverſe dans un autre vaiſſeau bien net ; elle ne ſe corrompt plus ; & conſerve toujours ſa limpidité.

Cette fermentation qui ſurvient à l'eau commune après un certain tems ne peut apporter qu'un grand préjudice à la biere, dont l'eau commune fait la principale partie ; car elle donne lieu aux eſprits de la biere de s'échapper ; & l'acide prenant alors le deſſus, agite bien-tôt toute la liqueur. Il eſt donc à propos pour faire de bonne biere, & qui ſe conſerve long-tems, de choiſir des eaux le moins en état de fermenter qu'il ſe pourra ; ſoit par le peu de parties étrangeres qu'elles contiennent, ſoit par le peu de diſpoſition de ces parties étrangeres à la fermentation ; car l'eau, ſuivant les differens endroits, ſe charge de parties différentes, & devient, par rapport à ces parties plus ou moins propre, non-ſeulement pour la biere, mais encore pour pluſieurs autres choſes, auxquelles on l'emploie auſſi communément.

C'eſt peut-être là une des raiſons principales pourquoi les bieres qui ont été faites dans les pays Septentrionaux, comme en Angleterre, en Suede, en Danemark, en Flandre, & en pluſieurs lieux de l'Allemagne, ſont meilleures & ſe conſervent plus long-tems que celles qui ont été faites en des pays plus chauds ; comme en Provence, en Dauphiné, & en Languedoc.

La biere ne ſe fait pas également bonne dans toutes les ſaiſons, non plus que dans tous les pays : premierement, parce que la conſtitution particuliere de l'eau varie, ſuivant ces circonſtances, & rend la biere plus ou moins bonne ; en ſecond lieu, parce que la température de l'air variant auſſi ſuivant les ſaiſons & les pays, augmente ou diminue quelquefois beaucoup la fermentation & la dépuration de la liqueur. Or comme la biere, pour être bonne & pour ſe conſerver long-tems, demande un certain degré de fermentation ; il n'eſt pas poſſible que toutes les ſaiſons & tous les pays ſoient également propres à le lui communiquer. Quand il fait grand chaud, la fermentation de la biere ſe faiſant trop fortement, il ſe fait auſſi une exaltation & un développement trop conſidérable de ſes principes qui ſe diſſipant enſuite fort aiſément, parce qu'ils ſont peu retenus, donnent bien-tôt lieu à la liqueur de s'aigrir. L'été, particulierement quand il eſt bien violent, n'eſt donc pas propre pour faire de la biere. Je dis, quand il eſt bien violent ; car nous voyons quelquefois des étés ſi tempérés qu'à peine l'emportent-ils en chaleur ſur le printems ; & je ne doute pas qu'on ne pût faire pour lors de la biere qui fût bonne, & qui ſe conſervât long-tems. Cependant quelque tempéré que ſoit l'été, on eſt toujours obligé de mêler à la biere que l'on fait en cette ſaiſon plus de houblon, que dans le printems ; car ſans cela elle s'aigriroit toujours aſſez vîte. Dans le grand froid, la biere ne fermente & ne ſe dépure qu'imparfaitement, ce qui rend cette boiſſon moins agréable, & plus facile à ſe corrompre, que ſi elle eût fermenté davantage ; cependant, on peut dire du grand froid, comparé au grand chaud, que ce dernier eſt encore plus contraire à la bonté de la biere que l'autre.

Il ſuit de ce qui a été dit ſur le froid & le chaud de l'air par rapport à la fermentation de la biere, que les ſaiſons tempérées, comme le printems & l'automne ſont plus propres pour faire de bonne biere que les autres ; cependant, on prétend que toutes choſes étant égales

du côté de la préparation de la biere, & de la proportion des matieres dont on la compoſe, le printems & principalement ſon commencement eſt encore plus convenable pour en faire que l'automne, auſſi eſtime-t-on particulierement la biere de Mars, pour ſon bon gout, & pour ſa durée ; & c'eſt apparemment pour cette raiſon, que les Braſſeurs font ordinairement dans ce tems leur biere de garde. Si l'on demande pourquoi la biere de Mars eſt préférable à celle qui ſe fait en automne : je répondrai, qu'outre que la conſtitution particuliere de l'eau & de l'air, eſt peut être plus convenable en cette ſaiſon au degré de fermentation néceſſaire pour faire de bonne biere ; on peut encore dire avec beaucoup de vraiſemblance que les matieres qui entrent ordinairement dans ſa compoſition, comme le blé & le houblon, ſont meilleures & ont plus de force que dans l'automne.

On pourroit appeller la biere un pain liquide, puiſqu'elle eſt compoſée de farine de blé délayée dans beaucoup d'eau. Cette boiſſon eſt nourriſſante & humectante par les principes huileux & balſamiques que le blé lui a fournis en aſſez grande quantité. Elle enivre quand on en boit par excès, parce qu'elle contient beaucoup de parties ſpiritueuſes qui produiſent l'ivreſſe, de la même maniere que les autres liqueurs vineuſes dont nous avons déja parlé.

La biere trop nouvelle contient beaucoup de parties viſqueuſes & acides, qui n'ayant pas été ſuffiſamment atténuées par la fermentation cauſent des vents, en ſe raréfiant dans les inteſtins par la chaleur du corps. Elle excite auſſi des ardeurs d'urine, & quelquefois même des eſpeces de gonorrhées, en s'arrêtant aux conduits de l'urine, & en les picotant fortement. On remédie à ces accidens en buvant un peu d'eau-de-vie, qui diviſe & inciſe ces parties viſqueuſes, & qui les chaſſe des endroits où elles s'étoient comme cramponées. Ce ſont encore ces parties qui contribuent à rendre l'ivreſſe de la biere plus longue & plus dangereuſe que celle de nos vins François.

Les Anglois préparent une autre eſpece de biere qu'ils nomment *aile*. C'eſt une liqueur jaunâtre, claire, tranſparente, fort piquante & ſubtile. Elle pique le nez & la bouche de ceux qui en boivent, à peu près comme la moutarde. Elle eſt fort apéritive & plus agréable au gout que la biere ordinaire. On prétend qu'il n'entre point de houblon, ni d'autres plantes ameres dans ſa compoſition ; & que ſa grande force provient d'une fermentation extraordinaire qu'on lui a excitée par le moyen de quelque drogue acre & piquante. Cependant, Schookius, dans un Traité qu'il a fait ſur la biere, remarque que quelques-uns mêlent dans l'*aile* un peu de fleur de houblon pour corriger la grande douceur de l'orge.

Mundy, Medecin de Londres, en parlant de la biere, rapporte que, quand cette liqueur eſt nouvellement cuite, pluſieurs y jettent des rameaux de bouleau, pour la rendre un peu plus piquante ; & en état d'être bien-tôt bue. Il dit encore que quelques autres jettent du lierre terreſtre dans les tonneaux où on la renferme, & que par le ſecours de cette plante, toute la liqueur ſe dépure en peu de tems. On garde ordinairement l'*aile* dans des bouteilles bien bouchées : mais il faut avoir ſoin, quand on en veut boire, de ne déboucher la bouteille que peu à peu, car la liqueur ſe raréfie à un point, quand le paſſage lui eſt ouvert tout d'un coup, qu'elle ſaute au plancher avec violence & la bouteille demeure vuide.

L'*aile* vient du mot *ala*, qui ſignifie en Anglois, *tout*, comme qui diroit boiſſon qui tient lieu de toute autre.

La biere eſt appellée en latin, *ceresiſia*, *à Cerere*, *Cerès* ; parce que le blé dont Cerès étoit la Déeſſe chez les Anciens, entre dans la compoſition de la biere ; c'eſt auſſi par la même raiſon que la biere eſt appellée par quelques-uns *liquor Cereris*, *liqueur de Cerès*.

Elle eſt encore nommée, *vinum hordeaceum*, *vinum regionum Septentrionalium* ; parce qu'elle eſt faite avec l'orge & qu'on s'en ſert dans les pays Septentrionaux à la place du vin. On peut même dire qu'elle a cet avantage par deſſus le vin, qu'elle ſe peut faire en tout tems ; qu'elle humecte, qu'elle nourrit davantage, & qu'elle eſt à meilleur marché.

ALLABOR, ALAHABAR, ALABARI, ALCHONOR, ALLARINOCH, ALHOHONOCH, ALRACHAS, ALASTROB, ALOMBA, ALOOC, ALCAMOR. *Plomb.* RULAND.

ALLABROT. Eſpece de ſel factice. RULAND.

ALLANTOIS. *Allantoïde*. De ἀλλᾶς, *ſaucifſe*, parce que dans les animaux elle eſt longue & épaiſſe comme une ſaucifſe.

Le fœtus humain a-t-il une *allantoïde* ou n'en a-t-il point ? C'eſt une queſtion que les Anatomiſtes ont long-tems agitée. Il paroît que MM. Hale & Littre l'ont décidée, par ce qu'ils ont rapporté, l'un dans les *Tranſactions Philoſophiques*, l'autre dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris*. Je n'ai donc rien de mieux à faire que d'expoſer leurs obſervations & leur ſentiment.

Je vais donner ici, dit M. Hale, une deſcription exacte & vraie d'une *allantoïde* humaine, telle que je l'ai vue dans deux ſujets différens : j'en fis l'obſervation ſur le premier ſujet il y a pluſieurs années ; & ſur l'autre ſujet au mois de Mars 1698-9.

La plupart des Anciens ont accordé une *allantoïde* au fœtus humain ; non, parce qu'ils étoient convaincus de ſon exiſtence, par l'experience ; mais parce qu'ils ſuppoſoient comme conſtant qu'il n'y avoit aucun viſcere, aucune membrane, aucun vaiſſeau dans les animaux dont on ne trouvât les ſemblables dans l'homme. Hippocrate dit que les jumeaux ſont renfermés dans des ſinus, & que la matrice a des *cornes*. Galien décrit le cordon ombilical, comme compoſé de quatre vaiſſeaux ; il décrit auſſi l'urache & l'*allantoïde*, comme une ſaucifſe qui s'étend d'une des *cornes* de la matrice à l'autre. En un mot, quoique les Anciens euſſent de tems en tems des occaſions de diſſéquer des corps humains, & qu'Eraſiſtrate & Herophile aient ouvert des hommes & des femmes tout vivans, on ne voit point qu'ils aient retiré de grands avantages de ces commodités favorables à leur inſtruction. Car la plupart des deſcriptions des parties du corps qu'ils nous ont laiſſées, & ſurtout celles de l'urache & de l'*allantoïde*, ne conviennent tant par rapport à leurs noms, que par rapport à leur figure, ſituation & autres modifications, qu'à ces parties telles qu'elles ſont dans les animaux. Je ne parlerai point de l'*allantoïde* des animaux ; car tous les Anatomiſtes conviennent de ſon exiſtence dans les brutes ; & le Docteur Needham en a dit ſuffiſamment là-deſſus ; cet Auteur a même découvert une partie d'une *allantoïde* humaine ; mais ni lui ni aucun autre Anatomiſte ne s'étoit aviſé de la vraie méthode de la trouver en entier ; & il n'eſt pas ſurprenant qu'ils aient tous donné de ſi mauvaiſes deſcriptions d'une choſe qu'ils n'avoient point vue. Le Docteur Needham dit qu'après avoir écarté l'amnios & laiſſé cette membrane attachée au cordon ombilical, on peut ſéparer ſoit avec les doigts, ſoit avec le ſcalpel, le reſte de l'enveloppe du fœtus en deux autres membranes. Il donne le nom de chorion à la membrane extérieure, & celui d'*allantoïde* à la membrane intérieure. Mais en ſéparant le reſte de l'enveloppe en deux parties, à l'exemple de Needham, vous ne manquerez pas de déchirer l'*allantoïde*, & vous n'en verrez jamais que quelques petites parties. D'ailleurs, l'*allantoïde* reſſemble ſi fort au premier coup d'œil à l'amnios, que la plupart de ceux qui ſuppoſent que l'amnios eſt double, & que ſes membranes ſe peuvent aiſément ſéparer, ont pris ces parties de l'*allantoïde*, pour de petits lambeaux d'une des membranes de l'amnios. Au lieu que ſi l'*allantoïde* n'eſt pas trop déchirée, en cherchant d'abord le trou par lequel l'urine s'écoule, & y inſérant un petit tuyau, on eût apperçu

en ſouffiant par ce tuyau, l'*allantoïde* dans toutes ſes dimenſions, on eût diſtingué ſa vraie figure, ſon fond, ſon ſommet, l'inſertion qui s'y fait de l'urache, ſes rapports avec les autres membranes, & preſque tous ce qu'on auroit pu deſirer ſur cette partie. Il y a plus, en quelque état que ſoit l'*allantoïde*, quelque déchirée qu'on la ſuppoſe, en s'y prenant de la maniere que nous venons d'indiquer; on parviendra toujours à en ſéparer la largeur de pluſieurs pouces, du chorion & de l'amnios. Or la facilité avec laquelle ſe fera cette ſéparation démontre une diſtinction de membranes; car la force ſeule du ſouffle ne ſuffit pas pour développer une membrane double.

Hoboken & Diemerbroeck ont parlé de la ſéparation de l'*allantoïde* des autres membranes, avec les doigts ſeuls, comme d'une opération fort facile : mais à en juger ſur les deſcriptions qu'ils nous ont données de cette partie, il eſt évident qu'ils ne l'ont jamais vue en entier ni l'un ni l'autre. Entre autres erreurs dans leſquelles Diemerbroeck eſt tombé, il a prétendu que l'urine du fœtus demeuroit entre la membrane urinaire & le chorion; enſorte qu'on ne pouvoit pas dire qu'elle eût une veſſie diſtincte; mais bien qu'elle étoit contenue dans une cavité formée en partie par le chorion, & en partie par la membrane urinaire. Il avoue que Graaf a avancé qu'en appliquant un petit tuyau dans une ouverture qu'on fera au chorion, & ſoufflant par ce tuyau, on appercevra diſtinctement toutes les membranes de l'arriere-faix. Il nous a même donné la figure de *l'allantoïde* avec les autres membranes, telles, dit-il, qu'il les a vues : mais il a tiré de ſon imagination la deſcription qu'il nous préſente de l'*allantoïde*; il eſt certain qu'il ne l'a point faite ſur l'inſpection de cette partie; ce que je démontre par les raiſons ſuivantes. Premierement, par la maniere dont il s'y eſt pris, on ne peut ſéparer l'*allantoïde* que du chorion; on ne peut point la voir dans ſes vraies dimenſions; on n'y peut remarquer aucune apparence de veſſie, ſoit que ſa cavité ſoit vuide, lorſqu'on y ſoufflera, ſoit qu'elle ſoit pleine : or cependant l'*allantoïde* eſt une vraie veſſie, & il ne paroît point dans la figure de Graaf qu'elle ait été enflée & liée; cet Auteur même ne fait mention que d'un trou fait au chorion. D'ailleurs, on ne peut ſuppoſer que l'*allantoïde* de Graaf fut pleine d'urine, parce que ſa figure ne repréſente point une *allantoïde* pleine, & qu'il dit lui-même que ce n'eſt qu'une partie enflée de l'*allantoïde*. Mais conçoit-t-on que de Graaf ait repréſenté, même une partie enflée de l'*allantoïde*? Point du tout. Car cette partie ne pouvoit demeurer pleine d'air, non plus qu'elle étoit demeurée pleine d'eau, du moins autant de tems qu'il en falloit pour la deſſiner, qu'on n'eût pris la précaution de lier l'ouverture par laquelle l'eau s'étoit écoulée, & par laquelle l'air pouvoit s'écouler de même, & celle par laquelle on avoit ſouffié l'air. Or c'eſt ce que de Graaf n'a point fait. Secondement, dans la figure de l'*allantoïde*, le cordon ombilical paroît traverſer l'amnios & l'*allantoïde*, à ſon inſertion dans le placenta. Or l'*allantoïde* n'eſt percée nulle part par le cordon ombilical; l'amnios n'en eſt traverſé en aucun endroit; mais il paſſe ſous cette membrane, lorſqu'il s'inſere dans le placenta. Si on pouvoit ſuppoſer que le cordon ombilical traverſe l'amnios à ſon inſertion dans le placenta, on le verroit ſans doute ſous cette membrane, comme on y voit la ſubſtance déliée de l'*allantoïde*. Or on ne remarquera rien de tout cela. D'ailleurs l'arriere-faix de Graaf eſt poſé de façon que rien n'empêche qu'on n'apperçoive diſtinctement l'endroit où le cordon ombilical s'inſere dans le placenta. Ce que l'on concevra ſans difficulté, en ſuppoſant que la partie H de ma figure, (Planche 3. Fig. 2.) ſoit plus élevée du côté du ſpectateur, & qu'elle lui préſente le fond G, & le cours du cordon ombilical. On verroit alors le cordon ombilical étendu ſur l'*allantoïde*, comme dans la figure de Graaf, on le verroit diſtincte-ment s'inſérer dans le placenta, ce qui n'eſt point dans ſa figure. Cette figure eſt donc très-irréguliérement deſſinée, & il y a tout lieu de croire qu'elle a été faite d'imagination. Quant à la membrane urinaire, il paroît que c'eſt l'*allantoïde* d'un poulain (en qui Needham dit que le cordon ombilical traverſe la membrane urinaire) qu'on a attachée à l'arriere-faix d'un fœtus humain, auſſi abſurdement que Véſale a attaché à un fœtus humain l'arriere-faix d'un petit chien.

Enfin, il eſt évident que de Graaf n'a point connu la figure réelle de cette membrane, & qu'il n'a jamais vu l'*allantoïde* en entier; car il convient qu'elle a été bien décrite par Needham : or je vais faire voir que la deſcription de Needham pêche en pluſieurs points. Premierement, la membrane urinaire ne couvre point tout le fœtus, comme Needham l'aſſure; elle n'en couvre que la partie qui répond au chorion, & elle ne s'inſere point ſur le placenta; car l'*allantoïde* s'étend au plus juſqu'aux bords du placenta : mais là des fibres uniſſent ſi fortement l'amnios & le chorion, qu'aucune membrane ne peut s'inſérer entre eux. D'où il ſuit en ſecond lieu que l'*allantoïde* n'eſt point attachée par tout au chorion; en troiſieme lieu, que cette membrane ne peut être de la même figure que les autres membranes, & qu'elle eſt fort différente dans le fœtus humain, de ce qu'elle eſt dans le poulain, où elle embraſſe le fœtus dans l'amnios; cependant Needham donne encore le contraire de tout cela pour vrai. En un mot, Needham n'avoit vu que des morceaux de la membrane urinaire; il ne pouvoit donc ſe former une idée juſte de toute cette membrane, & la décrire exactement. Ce qu'il a pu faire, il l'a fait; c'étoit de tirer des conjectures de ce qu'il en avoit obſervé dans les cavales & dans d'autres animaux.

Au reſte, les conjectures euſſent été plus heureuſes, ſi pour déterminer la figure, la ſituation & les autres modifications de l'*allantoïde* humaine, il ſe fût réglé ſur celle du petit chien qui n'embraſſe pas entierement le fœtus, comme il le remarque lui-même. Dans la plupart des figures que Bidloo nous a données d'arriere-faix, il a déſigné par des lettres quelques veſtiges de la membrane urinaire; mais ces veſtiges ſont ſi foibles, ce ſont des morceaux de cette partie ſi confuſément placés, ayant ſi peu de rapport les uns avec les autres, qu'il n'eſt pas poſſible d'en tirer une connoiſſance exacte de la grandeur, de la forme & de la ſituation du tout. J'avoue moi-même qu'il arrive ſouvent que les membranes de l'arriere-faix ſont ſi déchirées, qu'il n'eſt pas poſſible d'y remarquer l'*allantoïde* dans ſon entier, quelque ſoin qu'on ſe donne : mais il faut auſſi que l'on m'accorde que dans la multitude des arrieres-faix qui ſont tombés entre les mains des Anatomiſtes, il s'en eſt trouvé pluſieurs dans leſquels l'*allantoïde* étoit dans un état qui leur auroit permis de pouſſer leurs découvertes beaucoup plus loin qu'ils n'ont fait, ſi cela eût été poſſible par les moyens dont ils ſe ſervoient; je veux dire, s'il eût été poſſible en employant le ſcalpel ou les doigts, ou en ſoufflant ſous le chorion, de voir dans les ſujets les plus parfaits, quelque choſe de plus que ce qu'ils ont vu.

Je vais maintenant répondre aux objections de ceux qui refuſent au fœtus humain une membrane urinaire.

La difficulté de trouver cette membrane n'eſt point du tout une raiſon ſuffiſante pour en nier l'exiſtence. Mais on a dans une femme qui meurt pendant ſa groſſeſſe, une occaſion & un ſujet ſi propres pour la découverte des trois membranes, que je ſuis étonné que Paré ne les ait point apperçues, lui qui a été pluſieurs fois dans le cas de travailler ſur de pareils ſujets, & qui dit l'avoir toujours fait avec tout le ſoin imaginable; il faut bien que cette derniere circonſtance ne ſoit pas auſſi vraie qu'il veut nous le perſuader. Sur un ſujet tel que ceux que Paré a diſſequés, le Docteur Tyſon obſerva les trois membranes, il y a quelques années. Après avoir ſéparé le chorion & l'avoir mis de côté, il vit deux veſſies qui contenoient des liqueurs de couleur

différente ; en preſſant l'une des veſſies contre l'autre, les liqueurs demeurerent séparées & ne ſe mêlerent point. Cette obſervation ſuffit pour convaincre ce grand Anatomiſte de l'exiſtence d'une *allantoïde*. Quant à ſa figure, à ſon tiſſu, à ſa ſituation & à ſes autres modifications, il n'eut pas manqué de les découvrir, ſi le reſte des ſpectateurs, plus curieux qu'intelligens, ne l'eut contraint de hâter ſa diſſection & de paſſer à d'autres parties.

D'autres nient l'exiſtence de l'*allantoïde* dans le fœtus humain, parce que ſuppoſant que l'urache eſt impermeable, & que par conſéquent il n'y a point de paſſage pour l'urine, ils concluent que cette partie ſeroit parfaitement inutile, quand même elle exiſteroit. Needham dit à la vérité qu'il n'a jamais découvert aucun veſtige de cavité dans l'urache : toutefois il penſe qu'en ſoufflant par la veſſie, on parviendroit à faire paſſer l'air à travers l'urache d'un fœtus humain, auſſi facilement qu'il lui eſt arrivé de le faire paſſer à travers l'urache d'un petit chien. Je ne conçois pas quelle eſt la raiſon qu'ont eue Needham & d'autres, de prétendre qu'il y avoit vraiſemblablement une cavité dans l'urache du fœtus humain, & d'ajouter qu'en ſouffiant on feroit paſſer l'air à travers, puiſqu'ils refuſent à ce paſſage le ſeul uſage qu'il pourroit avoir ; mais il y a pluſieurs corps qui ne permettent point l'entrée à l'air, entre leſquels on peut compter les membranes, & à travers leſquels l'eau paſſe très-librement. Doit-il donc paroître étrange que l'eau paſſe à travers la ſubſtance de l'urache, après qu'on eſt informé que ſa cavité s'ouvre au nombril, comme on s'en eſt aſſuré en ſoufflant, ou par les injections, pour ne point parler de ceux qu'on dit avoir rendu de l'urine par le nombril ? Que le reſte de l'urache ſoit perméable, ſans être proprement creux, (l'urine ſe filtrant doucement à travers plutôt qu'elle ne coule dans ſes canaux les plus petits) c'eſt un fait qui réſulte de pluſieurs obſervations. La premiere c'eſt que la ſubſtance de l'urache, ainſi que la cavité de l'*allantoïde*, ſe trouve toujours pleine d'une liqueur qui reſſemble en couleur, en ſaveur & en odeur à l'urine. La ſeconde, c'eſt que la ſubſtance muqueuſe de l'urache pourroit auſſi bien être vaſculaire que la membrane muqueuſe des inteſtins, & Leuwenhoeck a démontré que celle-ci étoit vaſculaire. La troiſieme, c'eſt qu'il n'eſt pas plus impoſſible à l'urine de paſſer par les vaiſſeaux muqueux dont nous venons de parler, qu'à d'autres fluides de couler à travers les cartilages vaſculaires & à travers les os ; au chyle d'entrer dans les vaiſſeaux lactés, dont les orifices ſont ſi petits, que ſelon le calcul de Leuwenhoeck, à peine y feroit-on paſſer la 1, 000, 000, 000e partie d'un grain de ſable, tandis que la grande cavité des inteſtins lui eſt ouverte ; & qu'aux parties les plus groſſieres de la ſemence de ſe mouvoir dans les canaux des teſticules dont la capacité n'eſt pas plus ſenſible. D'ailleurs je ſuis convaincu que les fibres muſculaires de la veſſie favoriſent autant le mouvement de l'urine que le cœur ou quelqu'autre muſcle que ce ſoit, aide celui des autres fluides.

D'autres refuſent d'admettre une membrane urinaire, parce qu'ils ont imaginé que, quand la veſſie étoit pleine, l'urine en devoit ſortir par le cou, & non par le fond à travers l'urache ; conſéquemment cette membrane leur paroît ſuperflue. Pour répondre à cette objection, il faut obſerver que l'urine ne peut jamais ſortir par le cou de la veſſie & par l'uretre, ſans la contraction des muſcles de l'*abdomen* ; car la ſeule maniere naturelle dont nous vuidons nos urines, ſe fait par la contraction de ces muſcles, dont l'action ſeule eſt capable d'ouvrir le ſphincter de la veſſie. Mais il eſt plus que vraiſemblable que ces muſcles n'agiſſent point avant que l'animal reſpire ; & par conſéquent que la reſpiration ſe fait avant que le ſphincter donne paſſage à l'urine. D'ailleurs l'urine du fœtus n'étant capable ni par ſa quantité, ni par ſa qualité, d'émouvoir les muſcles de l'*abdomen* : il faudroit que leur contraction ſe fît naturellement : or on ne peut rendre raiſon de cette action. Mais dans notre ſentiment, voici la maniere dont l'urine eſt chaſſée de la veſſie ; lorſque la veſſie eſt trop pleine, ſa partie muſculeuſe ſeule ſuffit pour preſſer doucement l'urine contre ſon fond & pour la faire paſſer à travers l'urache, dont la ſubſtance eſt ſpongieuſe & lâche. D'ailleurs il réſulteroit des inconvéniens conſidérables de la contraction des muſcles de l'*abdomen* du fœtus : car cette contraction ne manqueroit pas de lui faire lâcher dans l'amnios les excrémens ſolides, en même tems que les urines ; ce qui auroit des ſuites beaucoup plus fâcheuſes que la ſueur, &c. Mais en ſuppoſant même l'action des muſcles de l'*abdomen*, qu'en conclurrons nous ? Que l'urine doit ſortir par le paſſage qu'il lui eſt le plus facile de ſuivre ; c'eſt-à-dire à travers l'urache qui eſt en partie ouverte, & dont la contexture n'eſt pas capable par elle-même d'arrêter l'urine, & qui ne lui oppoſe pas à beaucoup près une réſiſtance auſſi conſidérable que celle du ſphincter de la veſſie : mais ce n'eſt pas aſſez que l'urache ſoit propre à laiſſer paſſer l'urine à travers ſa ſubſtance ; mais telle eſt encore ſon étendue, ſa poſition & ſa ſtructure particuliere qu'elle ne lui permet pas de repaſſer. Enfin il naît des enfans de l'un & de l'autre ſexe, avec les conduits des parties naturelles bouchés ; ce qui démontre, ce me ſemble, que l'urine ne peut pas paſſer par l'uretre.

Dionis n'ayant point trouvé d'*allantoïde*, & ne s'appercevant point que l'urache fût perméable, regarde cette membrane comme inutile, & cela par une raiſon différente des précédentes. Il ſuppoſe que le ſang qui ſert à la nutrition du fœtus eſt dépuré de tout excrément. Mais je ne conçois pas pourquoi cette portion du ſang & du chyle ſeroit plus débarraſſée d'impuretés que le reſte de la maſſe. Il n'y a dans cette maſſe aucune portion qui ne contienne des parties impropres à l'aſſimilation & à la nutrition. Dionis n'auroit point donné dans cette erreur, s'il eût ouvert des avortons de cinq mois ou même plus âgés, car il auroit trouvé leur veſſie pleine d'urine, & dans les inteſtins toujours quelques excrémens. Il eſt difficile de déterminer en quel tems cette ſéparation de l'urine commence à ſe faire ; mais je crois avoir raiſon de penſer que c'eſt beaucoup plutôt qu'on ne le ſuppoſe communément. On voit Fig. 4. Planche 3. l'*allantoïde* d'un très-petit avorton. Or voici comment je raiſonne. Toutes les parties de l'*allantoïde* étant formées long-tems avant l'*imprégnation*, il eſt vraiſemblable que cette partie remplit ſes fonctions peu après l'*imprégnation*. Ses fonctions commencent ſans doute auſſi-tôt qu'il y a lieu à quelque ſéparation ; mais la ſéparation de l'urine ſe fait néceſſairement, dans le même tems que le fœtus eſt nourri par les arteres ombilicales.

Il y en a qui admettent l'éxiſtence de l'urache, & qui rejettent celle de l'*allantoïde*, prétendant que l'urine eſt tranſmiſe de l'urache entre l'amnios & le chorion. Cette opinion tient beaucoup de celle de Diemerbroeck ; cet Auteur penſoit de plus que l'urine ſéjournoit entre la membrane urinaire & le chorion. Mais ceux qui ſoutiennent l'exiſtence de l'urache, & qui nient celle de l'*allantoïde*, par la raiſon que je viens d'expoſer, ne conſiderent pas que dans ce cas l'urine pénétreroit dans l'amnios, de même que le ſuc nourricier du chorion, ſoit que la ſéparation s'en faſſe par ſes glandes, ſoit que le chorion le tire de la matrice. Les défenſeurs du ſentiment que je combats, ceux qui admettent l'*allantoïde*, ceux qui la rejettent, ceux qui prétendent qu'elle eſt d'une autre figure que celle de Diemerbroeck lui a donnée, conviennent tous de la réalité du ſuc nourricier du chorion. La tranſſudation ou la filtration de ce ſuc à travers les membranes, eſt beaucoup plus apparente dans les cavales & dans les truies : car dans les cavales, le chorion ne s'unit à la matrice que quand elles ſont à mi-terme ; & dans les truies, il n'adhere à l'*utérus* que quand elles ſont prêtes à mettre bas leurs petits. Mais ce qui prouve évi-

demment que l'urine du fœtus humain n'eſt contenue ni entre le chorion & l'amnios, ni entre le chorion & l'*allantoïde ;* c'eſt l'adhéſion étroite de ces membranes les unes aux autres. Une obſervation que les ſages-femmes font aſſez communément, c'eſt que lorſqu'un enfant eſt ſur le point de naître, il eſt quelquefois précédé d'une veſſie pleine d'eau ; or ce ne peut être l'humeur de l'amnios, elle eſt en trop petite quantité, ni celle du chorion, qui eſt en quantité encore plus petite. M. Cowper s'eſt ſervi de cette obſervation des ſages-femmes, pour prouver l'éxiſtence de l'*allantoïde*. S'il y a quelque exactitude dans les figures que nous préſentons au lecteur dans cette Diſſertation, c'eſt à ce ſavant Anatomiſte que nous en avons l'obligation.

Le ſavant Harvey refuſe une *allantoïde* même aux brutes. Il penſe que l'*allantoïde* & le chorion ne ſont qu'une même membrane à laquelle on a donné des noms différens, ſelon la maniere différente de la conſidérer ; le chorion conſidéré par ſa forme s'appelle *allantoïde*, conſidéré par ſes fonctions & le nombre de ſes vaiſſeaux, il retient le nom de chorion. Il prétend de plus que le fœtus ne vuide point d'urine ; mais que la veſſie garde ce qui s'en ſépare pendant ſa formation, juſqu'au moment de ſa naiſſance. Ce que nous avons répondu à Dionis peut ſervir de réponſe à Harvey. Les raiſons qui détruiſent les objections de l'un, renverſent le ſentiment de l'autre. Mais comme il étoit impoſſible que Harvey, étant auſſi exact Anatomiſte que nous le connoiſſons, n'obſervât point de veſſie urinaire ; il eſt convenu de ſon apparence : mais il a tâché de l'expliquer ſans recourir à l'exiſtence d'une *allantoïde*. Il avoit apperçu dans les brebis & dans les biches une eſpece de cavité ſituée entre les arteres ombilicales, & pleine d'urine. Bartholin a beau donner le nom d'urache à cette cavité, c'eſt certainement une *allantoïde*. Harvey ajoute qu'en tous cas, ſi ce qu'on appelle *allantoïde* n'eſt pas le chorion même, ce n'eſt autre choſe que quelque enveloppe formée accidentellement par la *duplicature* des membranes ; car toute membrane étant double, la nature peut, dit-il, dans un beſoin, loger de l'urine dans cette *duplicature*. Mais comme il n'admet point d'urache, il n'auroit point été ſuperflu d'expliquer comment cette *duplicature* pouvoit ſe remplir d'urine. Mais ſans inſiſter ſur cette difficulté ; peut-on dire que la veſſie urinaire ſoit formée par la *duplicature* des autres membranes, quand on conſidere qu'elle varie relativement à la figure & au tiſſu, dans les différens animaux ; & qu'elle a une urache, ce qu'on ne remarque à aucune autre membrane : puiſque chaque animal a une veſſie avant que de naître, il doit y avoir un réceptacle pour l'urine, juſqu'à ce qu'il ſoit né. Puiſque l'inſertion de l'urache ne varie point dans la même eſpece d'animaux, & que la membrane urinaire eſt toujours la même quant à la forme, au tiſſu, à la poſition & aux autres modifications ; il s'enſuit que ni l'urache, ni l'*allantoïde*, ni la veſſie urinaire ne ſont point des choſes accidentelles, & contre nature.

Figure 2. *Planche* 3. repréſente l'arriere-faix de deux enfans jumeaux. On y verra l'*allantoïde* & ſon rapport avec les autres membranes. Toutes ces parties ont été deſſinées après avoir été préparées & ſéchées.

AAAA. Partie du chorion étendue.
BBB. Ligne qui marque les bords du placenta.
CCC. L'amnios qui s'unit à l'*allantoïde* D. à la ligne d'union EEE.
F. Cou de l'*allantoïde*.
G. Ouverture au fond de l'*allantoïde* par où l'urine ſort ; c'eſt par cette ouverture qu'on a ſoufflé l'*allantoïde*.
H. Partie de la moitié de l'*allantoïde* qui eſt ſous la ligne d'union, & qui couvre immédiatement le fœtus, à moins qu'on ne prétende que l'amnios eſt continué ſous l'*allantoïde*.
II. Deux ſondes introduites ſous l'amnios ; elles ſoutiennent l'*allantoïde* & dilatent l'ouverture de l'amnios, par laquelle les jumeaux ont paſſé.
K. Partie du placenta avec quelques vaiſſeaux ſanguins injectés.
LLLL. Les arteres du cordon ombilical pleines de cire rouge.
MM. Les veines ombilicales pleines de cire verte.
N. Artere de communication, par laquelle on a rempli en même tems toutes les arteres du cordon ombilical. Les veines ont toutes été injectées à la fois de la même maniere.
O. Une aiguille qui écarte l'amnios de l'endroit où des bords du placenta, il s'étend partie à la ligne d'adhéſion ou d'union, partie ſur le placenta.
P. Partie du chorion ſituée au bord du placenta, dans l'endroit où il s'étend ſous l'amnios ſur le placenta.
Q. Aiguille qui ſert par le moyen d'un fil à tenir dilatée l'ouverture de l'amnios.
RRR. L'urache ſituée entre les arteres.
aaa. Les fibres ou vaiſſeaux qui attachent l'*allantoïde* au chorion.

La *Figure* 3. repréſente la même préparation vue de côté, afin qu'on puiſſe appercevoir plus diſtinctement l'inſertion de l'urache.

La lettre A. ainſi que les autres lettres indiquent les mêmes parties que dans la *Figure* 2. ainſi on n'a qu'à en conſulter l'explication.

S. Le cours de l'urache R à F en ligne ponctuée.
T. Partie de l'amnios détachée du placenta, pour qu'on puiſſe voir le placenta K & V.
V. Partie de l'*allantoïde* ſituée au-deſſous de la ligne d'union, voiſine de ſon cou F.

La *Figure* 4. repréſente l'*allantoïde* entiere d'un très-petit avorton

N. B. Cette *allantoide* ſe ſépara aiſément des autres membranes entre leſquelles elle étoit ſituée, & l'amnios demeura ſous elle en entier, comme une veſſie.

On pourroit nous objecter que ce qu'il nous plaît d'appeller la ligne d'union n'exiſte pas réellement. Je répons à cette difficulté, que je ne ſai point ſi l'*allantoïde* de deux enfans n'a pas beſoin d'une pareille union pour ſoutenir & tenir renfermée une plus grande quantité d'urine ; & que j'ignore auſſi ſi avec plus d'attention & d'adreſſe que je n'en employai, on ne viendroit pas à bout de ſéparer de l'amnios, comme une membrane parfaitement diſtincte d'elle, l'*allantoïde* de deux enfans, de même qu'on ſépare celle d'un ſeul que nous avons repréſentée *Fig.* 4. qu'au reſte, voici les raiſons qui m'ont déterminé à marquer cette ligne d'union ou d'adhéſion qu'on accuſe d'être chimérique.

1°. Quoique j'aie employé autant de ſoin & plus de force pour ſéparer l'*allantoïde* dans cet endroit, qu'en aucun autre, où cette ſéparation ſe faiſoit toujours aiſément, je n'ai jamais pu détacher les membranes dont il eſt queſtion au-delà de cette ligne.

2°. Cette ligne me paroiſſant tirée aſſez régulierement & partager l'*allantoïde* en deux également, je ne l'ai point priſe pour un effet du haſard ou de l'action par laquelle j'avois ſéparé les membranes juſqu'à cette ligne.

3°. La partie H au-deſſous de la ligne EE avoit la même tranſparence que la partie de l'*allantoïde* D qui eſt ſituée au-deſſus. Or ſi l'amnios avoit été uni à l'*allantoïde*, comme on le ſuppoſe dans les objections, l'*allantoïde* m'auroit paru plus épaiſſe au-deſſous qu'au-deſſus de la ligne, puiſque l'amnios ſeul eſt plus épais que l'*allantoide*. Il eſt à la vérité facile de concevoir l'amnios étendu ſous l'*allantoide* & formant une membrane ou une veſſie parfaite ; peut-être même cela eſt-il ainſi : mais il me ſemble qu'il ne convient à un obſervateur ſincere ni de céler ce qu'il a apperçu, ni de mettre en fait ce qu'il auroit purement imaginé.

D'autres ont cru que j'avois pris pour une *allantoïde*, ce

qui n'étoit dans cet arriere-faix que l'amnios d'un des jumeaux. Cette objection a de l'apparence : mais c'eſt tout ce qu'elle a ; car premierement cet *allantoïde* eſt beaucoup plus déliée au toucher & beaucoup plus tranſparente que l'autre amnios qui conſerve toujours ſa figure, au lieu que le moindre ſoufle, la moindre agitation de l'air ſuffit pour ôter la ſienne à l'*allantoïde* la plus épaiſſe & pour l'affaiſſer, quand même elle ſeroit ſoutenue par deux ſtilets ou deux ſondes comme la nôtre. Secondement, on diſtingue deux uraches à cette *allantoïde* : elle eſt d'une forme elliptique ; & telle à peu près que l'on repréſente communément la veſſie de l'homme ; (je dis *communément*, parce que je n'ai point encore vu de figure exacte de la veſſie humaine ; je crois qu'elle eſt beaucoup plus large vers le cou, qu'on ne la repréſente.) De plus cette *allantoïde* ne touche le placenta dans aucun autre endroit qu'au cou F. L'amnios au contraire ſe prete à toute l'irrégularité de figure que la poſition, & le mouvement du fœtus lui font prendre, & il couvre toute la ſurface intérieure du placenta. Troiſiemement, on ne peut faire l'objection à laquelle je répons, ſans ſuppoſer quelque ouverture dans cette veſſie & dans l'amnios, par laquelle le cordon ombilical puiſſe aller du placenta au fœtus : mais cette ouverture ſeroit contre nature, car le cordon ombilical paſſe du placenta au fœtus, ſous une enveloppe de l'amnios, qui ſans être percé dans aucun endroit, le renferme avec le fœtus. Quatriemement, le trou du fond étoit à peine aſſez large pour qu'on pût y introduire le bout du doigt ; & cependant il ne s'en manquoit que ſix ſemaines que les jumeaux ne fuſſent à terme ; donc cette veſſie ne pouvoit être l'amnios, puiſqu'il ſeroit abſurde de ſuppoſer qu'un fœtus d'environ huit mois, eût paſſé par une ſi petite ouverture.

Il n'y a rien dans cet arriere-faix qui ſoit contre nature : on y remarque ſeulement quelques choſes qu'on n'avoit point obſervées juſqu'alors. Aucun Anatomiſte n'a dit que deux enfans pourroient avoir un ſeul amnios commun ; ils ont tous ſuppoſé que chaque fœtus étoit renfermé dans ſon amnios particulier. Cette opinion eſt fondée apparemment ſur ce que les uns niant l'exiſtence d'une membrane urinaire, ont donné le nom d'amnios à toutes les membranes qui ſe préſentoient, excepté au chorion ; & trouvant deux membranes dans les arriere-faix de jumeaux, ils ont ſuppoſé que ces membranes étoient deux amnios ; & ſur ce que d'autres admettant une *allantoïde*, mais ne l'ayant jamais apperçue diſtinctement, imaginerent que les deux membranes qu'ils voyoient étoient deux amnios ; c'eſt-à-dire, que les uns & les autres prirent pour l'amnios ce qui pouvoit très-bien être une *allantoïde*. Mais puiſqu'un ſeul chorion & un ſeul placenta (car il n'y a jamais qu'un chorion & qu'un placenta) ſervent généralement à deux jumeaux, & même quelquefois à trois ; pourquoi trouver étrange qu'il en ſoit quelquefois de même d'un amnios & d'une *allantoïde* ?

Je ſai ce que Mauriceau & Diemerbroeck ont penſé là-deſſus ; je ſai qu'ils ont imaginé que ſi chaque fœtus n'avoit pas ſon amnios diſtinct, & ſi des jumeaux étoient enveloppés dans la même membrane ; ils ne manqueroient pas de s'unir & de former un monſtre. Fabricius ab Aquapendente, dit même que tous les œufs gémellifiques produiſent quelque eſpece de monſtre. Cependant il eſt certain que quoique les animaux qui ſortent de ces œufs le plus ſouvent ne puiſſent pas vivre, ils ſont quelquefois très-parfaits. Le célebre Harvey a cru que ſi les jaunes d'un œuf gémellifique ſont renfermés dans la même membrane, il en pourroit bien ſortir un monſtre : mais il n'a rien aſſuré de poſitif là-deſſus. Quant à moi, je ne conçois non plus pourquoi deux fœtus contenus ſous le même amnios ſe joindroient l'un à l'autre, que je ne conçois pourquoi les membres du même fœtus ne s'attachent point les uns aux autres. Par quelle propriété ſinguliere, les humeurs préparées pour oindre un fœtus & faciliter ſes mouvemens, en uniroient-elles deux ? Pourquoi ces humeurs qui ſont les mêmes, ſoit qu'il n'y ait qu'un fœtus, ſoit qu'il y en ait deux, ne produiſent-elles pas ſur les piés & les mains d'un fœtus, l'effet qu'on prétend qu'elles produiroient ſur les mains & les piés de deux fœtus ; puiſque les membres ſont également tendres dans l'un & dans l'autre cas ? Il eſt bon de remarquer qu'entre les monſtres dont les Auteurs ont fait mention, il y en a peu qui ſoient formés de deux corps entiers, & qu'on a preſque toujours trouvé en les diſſéquant, qu'ils n'avoient qu'un cœur ou qu'un foie ; d'où il réſulte que ces monſtres ont été tels d'origine dans les œufs d'où ils ſont ſortis, avant même que ces œufs fuſſent fécondés ; & qu'il ne faut point attribuer les défauts de conformation qu'on y remarque au défaut d'amnios. Cependant Diemerbroeck ſe félicite beaucoup d'avoir découvert le premier, à ce qu'il croit, la raiſon pour laquelle il faut que les jumeaux aient chacun un amnios diſtinct. Mais le fait étant faux, les raiſonnemens de cet Auteur tombent d'eux-mêmes & ne prouvent rien, même dans les cas où il y a deux fœtus & deux amnios ; car ſes raiſonnemens ſont fondés ſur la néceſſité de ces deux membranes, toutes les fois qu'il y a deux fœtus ; or il y a des arriere-faix de jumeaux parfaits où l'on ne trouve qu'un amnios ; il n'eſt donc pas néceſſaire qu'il y en ait deux, comme Diemerbroeck l'a voulu prouver. Je ne nie point qu'une partie ne puiſſe s'unir à une autre & croître avec elle ; nous en avons un exemple dans la cure du bec-de-lievre : mais cette union ſuppoſe toujours diſſolution ou rupture antérieure de fibres. Or, par quelle cauſe pourroit-il arriver que les fibres ſe briſeroient dans deux fœtus, s'ils n'avoient qu'un amnios commun ? Quoiqu'il ſoit démontré par ce que nous avons dit juſqu'à preſent, qu'il peut y avoir deux fœtus diſtincts dans un même amnios, cependant il faut qu'il y ait autant d'uraches que de fœtus. Dans l'arriere-faix qu'on voit ici, j'en ai vu deux s'étendant ſur le placenta, aux environs du cou de l'*allantoïde*, & je ne manquai pas de les montrer à quelques Medecins avant que ces parties fuſſent séchées. L'urache paſſe ſous l'amnios, ainſi que les autres vaiſſeaux ombilicaux, & s'étend depuis l'endroit où le cordon ombilical eſt attaché au placenta, droit juſqu'au cou F. S marque le cours de l'urache R, *a* F dans la troiſieme figure. L'autre urache étoit ſituée à un quart de pouce, latéralement au-deſſous de l'urache R dans la même figure. J'entens par deux uraches, deux corps longs & d'une figure à peu près ronde, mais un peu comprimée ou applatie, qui me parurent auſſi gros qu'une aiguille à tricoter, & d'une ſubſtance un peu plus épaiſſe que le placenta ſur lequel ils étoient. Je les trouvai tout-à-fait reſſemblans à cette partie du cordon ombilical, que tous les Anatomiſtes regardent comme l'urache ; & leur ſubſtance muqueuſe devint au bout de deux ou trois jours une vraie membrane. Ce ſont là les ſeules membranes urinaires entieres que j'aie jamais préparées. Mais dans tous les arrieres-faix qui me ſont tombés entre les mains, j'ai toujours remarqué trois membranes diſtinctes & faciles à ſéparer. *Phil. Tranſ. Abr. vol.* 4. *pag.* 87. *à* 96.

M. Littre, dans ſes obſervations ſur un fœtus humain monſtrueux, *Mém. de l'Acad. Roy. des Sc.* 1701. *p.* 115, dit avoir remarqué dans l'arriere-faix de ce fœtus, outre le chorion & l'amnios, une troiſieme membrane faite comme les deux autres, & non pas en boudin, de même que celle qu'on trouve en certains animaux, & qu'on appelle *Allantoïde*. Il ſépara entierement avec le doigt, ou par le ſoufle, cette membrane de celle de l'amnios ; il la ſépara du chorion juſqu'à l'endroit où celui-ci eſt adhérent au placenta, & même d'une partie de cet endroit, mais avec un peu plus de peine. Cette troiſieme membrane étoit un peu plus mince que l'amnios, & auſſi épaiſſe que le chorion ; elle n'avoit aucun vaiſſeau ſanguin ſenſible ; il n'obſerva aucune liqueur entre elle & le chorion : mais en-

tre l'amnios & cette menbrane particuliere, il y avoit une demi-once de liqueur mucilagineuſe & jaunâtre. Cette liqueur étoit vraiſemblablement la partie la plus gluante de l'urine, laquelle à cauſe de ſa viſcoſité n'avoit pu s'écouler avec les autres, après la rupture des membranes dans le tems du travail pour accoucher, c'eſt peut-être cette matiere, qui, reſtant entre ces deux membranes après l'écoulement des parties les plus ténues de l'urine, les colle enſemble, & fait qu'on les prend pour une ſeule. Depuis ce tems-là, il a trouvé la même membrane dans pluſieurs fœtus humains parfaitement bien formés, en s'y prenant, comme il avoit fait dans le fœtus monſtrueux.

L'uſage de la troiſieme membrane de l'arriere-faix du fœtus humain, eſt vraiſemblablement le même que celui de l'*allantoïde* des animaux, où elle ſe trouve; je veux dire, que l'urine, qui ne peut être contenue dans les baſſinets des reins, dans les ureteres, ni dans la veſſie, paſſe de la veſſie par l'uraque dans la cavité formée par l'amnios & par la membrane particuliere, pour y être en réſerve juſqu'au tems de l'accouchement. *Mémoire de l'Acad. Royale des Sciences*, 1701. *p.* 115.

ALLELUIA, *Alleluia*. Voyez *Acetoſa*...

ALLIAR ÆRIS. Terme uſité par les Alchymiſtes dans leurs procédés pour la préparation de la Pierre philoſophale: c'eſt la même choſe que l'*æs philoſophicum*, le *cuivre philoſophique*. Ils l'appellent auſſi *aqua mercurii*, eau de mercure; *æs album*, cuivre blanc; *animal kenkel*, *lapis & ovum*, la pierre & l'œuf. *Alliar æris* a une infinité d'autres ſynonimes, comme il paroît par le ſecond chapitre du *Lilium de ſpinis Evulſ. de Guillelmus Tecenenſis*, THEAT. CHYM. *Tom. IV. pag.* 189.

ALLIARIA, *Alliaire*.

On la reconnoît ainſi dans les Auteurs.

Alliaria, Offic. Ger. 650. Emac. 794. Raii, Hiſt. 1. 792. Park. Theat. 112. J. B. 2. 883. C. B. Pin. 110. Mer. Pin. 4. Merc. Bot. 1. 17. Phit. Brit. 4. *Alliaria matthioli*, Rupp. Flor. Jen. 61. *Alliaria, alliaris*, Chab. 281. *Heſperis Allium redolens*, Hiſt. Oxon. 2. 252. Raii, Synop. 3. 293. Tourn. Inſt. 222. Elem. Bot. 190. Boerh. ind. A. 2. 17. Dill. Cat. Giſſ. 51. *Heſperis ſeparia Allium redolens*, Buxb. 155. DALE.

Cette plante a une petite racine ligneuſe, blanchâtre, ſentant l'ail, qui meurt tous les ans, après que ſa ſemence eſt mûre. Sa tige croît environ à la hauteur de deux piés, menue, cannelée, & un peu velue. Ses feuilles ont de longues queues; les plus baſſes ſont preſque rondes, concaves vers la queue: celles qui croiſſent ſur la tige ſont un peu pointues, entourées de petites dents, foibles & tendres: quand on les écraſe, elles rendent une odeur d'ail. Les fleurs viennent aux ſommités, petites, blanches, compoſées de quatre feuilles. Il leur ſuccede de petites gouſſes, longuettes, qui renferment une petite ſemence oblongue. Elle ſe trouve dans les haies & autres lieux ſemblables. Elle fleurit au mois de Mai.

On emploie ſes feuilles. Elles ſont chaudes & acres, & leurs principes ſont fort ſubtils; auſſi provoquent-elles les urines, & ſont-elles bonnes dans l'hydropiſie. Leur ſuc mêlé avec du miel, ſoulage dans les vieilles toux. Elles ſont ſalutaires contre le poiſon, & dans les maladies peſtilentielles. On les applique extérieurement avec ſuccès dans la gangrene. MILLER. *Bot. Offic.*

Cette plante contient beaucoup de ſel eſſentiel, & d'huile à demi-exaltée. Elle eſt inciſive, atténuante, déterſive; elle excite l'urine; elle eſt propre pour réſiſter au venin, contre la morſure des ſerpens, pour la dyſſenterie, pour fortifier l'eſtomac, pour diſſiper les vapeurs hiſtériques. On ſe ſert en décoction de la racine & des feuilles. LEMERY.

Mangée en ſalade, elle paſſe pour un excellent anti-ſcorbutique.

ALLIGATURA. Scribonius Largus ſe ſert de ce terme pour *Ligatura; bandage*. SCRIBON. LARG. *cap.* 77. *N.* 209. Voyez *Ligatura*.

ALLIOTICUM, de ἀλλιόω, *Changer, altérer*. Préparation galenique pour altérer & purifier le ſang: elle eſt compoſée principalement de racines de dent de lion, de chicorée, de fenouil & de raiſins, d'endive, d'œil de bœuf commune, de laitue, d'oſeille, de fumeterre, &c. BLANCARD.

ALLIUM, *Ail*. Plante fort commune.

Il y a en Egypte une eſpece d'*ail* qu'on cultive dans les jardins, & qui pouſſe comme le poireau qui n'a qu'une tête; il eſt doux, petit, & de couleur de pourpre: mais dans les autres lieux, il eſt blanc, & ſa tête eſt compoſée d'un grand nombre de gouſſes, que les Grecs appellent ἀγλιθαι. Il y en a une ſeconde eſpece nommée *Ophioſcordon*, ὀφιοσκορδον.

L'*ail* eſt d'une nature chaude, acre & corroſive. Il chaſſe les vents; il émeut le ventre; il deſſeche l'eſtomac; il excite la ſoif & cauſe des gonflemens; il éleve des ampoules ſur la peau; il affoiblit la vue. L'*ophioſcordon*, qu'on appelle auſſi ἐλαφοσκορδον, *elaphoſcordon*, produit les mêmes effets ſur ceux qui en mangent. L'*ail* pris avec les alimens, fait ſortir les vers plats, & provoque l'urine; & il n'y a rien de meilleur à prendre contre la morſure des ſerpens, ou contre les hémorrhoïdes, que l'*ail*, après avoir bu un verre de vin, ou même de le broyer dans le vin, & de le boire ainſi. Il eſt bon en cataplaſmes dans les cas précédens, & contre la morſure du chien enragé. Pris avec les alimens, il prévient le mauvais effet du changement des eaux; il éclaircit la voix (ἀρτερίας λαμπρύνει.) Mangé cru ou bouilli, il adoucit la toux invétérée. Bu dans une décoction d'origan, il tue les poux & les lentes. Si on le brûle, & qu'on le mêle avec du miel, il guérit l'alopécie & la lividité aux yeux, provenant de coups, en en frotant les parties offenſées. Pour l'alopécie, il faut ajouter à la compoſition précédente, l'onguent de nard. Mêlé avec de l'huile & du ſel, il diſſipe les puſtules de la peau. Avec du miel, il guérit la gratelle, les dartres, la lepre & les taches de rouſſeur. Bouilli avec du pin, de la réſine & de l'encens, il appaiſe le mal de dents, en le tenant dans la bouche. Avec la feuille de figuier & le cumin, on en fait un très-bon cataplaſme pour la morſure de la ſouris venimeuſe. La décoction de ſes ſommités, mêlée avec l'eau des bains, provoque les regles, & facilite la ſortie de l'arriere-faix; il produit les mêmes effets en fumigation. Si l'on en fait une pâte avec des feuilles d'olivier noir, compoſition qu'on appelle *myrtoton*, il excitera les urines, il dégagera les conduits urinaires, & il ſera bon pour les hydropiques. DIOSCORIDE, *L. II. c.* 182.

Celſe dit, que ſi l'on mange de l'*ail* avant que l'accès de la fievre ſoit venu, on n'éprouvera point de friſſon; & il le recommande pour cet effet. CELSE, *L. III. c.* 12.

Oribaſe fait mention, d'après Zopyre, de l'*ail* comme d'un ingrédient qui fait cicatriſer les ulceres, *Med. Coll. L. XIV. c.* 58. Il échauffe & deſſeche ſi puiſſamment qu'il y a peu de médicamens qu'on puiſſe lui comparer à cet égard. ORIBASE, *de Virt. Simp. L. II. ſub Scordon.*

On ne peut pas dire que ſon ſuc ſoit bon: ſa qualité médicinale ſe corrige par l'ébullition. Les perſonnes d'un tempérament chaud ſe garderont bien d'en faire un grand uſage; les alimens de cette nature acre, ne ſont bons que pour celles qui ſont pleines d'humeurs pituiteuſes, groſſieres, glutineuſes & crues. AETIUS, *Tetr. I. Serm.* 1. ORIBASE, *Med. Col. L. II. c.* 27.

On compoſe de la maniere ſuivante l'emplâtre attractif d'*ail* pour toutes les tumeurs dures, abſcès, clous, écrouelles, tumeurs aux aînes, fiſtules, dartres humides, & groſſeurs au ſein.

Prenez *de cire, deux livres,*
de colophone, une once & demie;

de moelle

de moelle de cerf, une once & demie;
de nitre blanc, huit onces,
vingt gouſſes d'ail,
huile, quatre livres;

Faites d'abord bouillir les gouſſes d'*ail* pelées dans l'huile, juſqu'à ce qu'elles ſoient entierement ſeches; paſſez enſuite l'huile; puis ajoutez les ingrédiens qui peuvent ſe liquefier; en dernier lieu, le nitre bien broyé. Et gardez ce mélange pour le beſoin.

Quant à moi, dit Aétius, je le prépare de la maniere ſuivante:

Je prens *de la cire,*
de la colophone,
de l'huile, } *de chaque cinq onces;*
du nitre, une once & demie,
de la moelle de cerf, deux onces;
trente gouſſes d'ail;

Je fais de tout cela une emplâtre de la maniere précédente; & je me ſert de cette emplâtre ſurtout dans les fiſtules; car il attire dehors une humeur qu'il eſt à propos d'évacuer ſouvent. Ce remede ſeul ſuffit pour nettoyer les ulceres, régénérer les chairs, cicatriſer & guérir. Aetius, *Tetr. IV. Serm.* 3, *c.* 44.

L'*ail*, les oignons & les poireaux ſont remarquables par leur acreté; c'eſt en vertu de cette qualité qu'ils échauffent & atténuent le ſang; & qu'ils inciſent & diſſipent les humeurs épaiſſes & groſſieres. Après deux ébullitions, ils peuvent ſervir à la nourriture: mais crus, ils n'en fourniſſent point. De ces plantes, l'*ail* eſt la plus réſolutive & la plus apéritive.

L'*Ampeloprafſum*, ou l'*ail*-poireau étant ſauvage, deſſeche plus puiſſamment que le poireau. Æginette, *L. I. c.* 76.

Deux ou trois dragmes d'*ail* réduit en une poudre très-fine, & pris dans du vin, eſt un excellent plegmagogue. Actuarius. *Meth. Med. L. V. c.* 8.

Il y a différentes eſpeces d'*ail*.

La premiere eſt,

1. L'*Allium*, Offic. Ger. 141. Emac. 177. Park. Theat. 513. Raii, Hiſt. 2. 1125. *Allium ſativum*, C. B. Pin. 73. Hiſt. Oxon. 2. 387. Buxb. 15. Tourn. Inſt. 383. Elem. Bot. 304. Boerh. ind. A. 2. 147. Rupp. Flor. Jen. 122. *Allium vulgare & ſativum*. J. B. 2. 554. Dale.

Sa racine eſt formée de différentes gouſſes, ou petits oignons, d'une couleur blanche tirant ſur le rouge, ramaſſées en un gros peloton, & contenues ſous une même pellicule; ce peloton eſt garni à ſon extrémité d'une touffe de fibres. Les feuilles ſont larges & longues, comme celles du poireau. Au ſommet de la tige qui s'éleve à deux ou trois piés de haut, il y a un bouquet de petites fleurs blanches pentapétales. La plante entiere, mais ſurtout ſa racine, a une odeur forte & deſagréable.

L'*ail* eſt appellé la thériaque des payſans: on n'en fait pas en Angleterre un auſſi grand uſage que dans les autres pays. Il paſſe pour avoir la vertu de fortifier l'eſtomac & les viſceres, de chaſſer les vents, & de ſoulager dans la colique. Sa racine aſſaiſonnée avec du ſucre, ou le ſirop qu'on fera avec une forte décoction de cette racine, eſt un excellent remede dans l'aſthme, & les difficultés de reſpirer. Miller, *Bot. Offic.*

Il croit dans les jardins, & fleurit au mois de Juin. Sa racine ſert à échauffer, à deſſécher, à diviſer, à ouvrir & à réſoudre; c'eſt un Aléxipharmaque. On en fait principalement uſage ſoit intérieurement, ſoit extérieurement, dans la colique venteuſe, les vers, la peſte, la toux, la pierre, la gratelle, la retention d'urine, l'hydropiſie, &c. Miller.

Les gouſſes priſes intérieurement, réſiſtent au mauvais air. On les emploie auſſi extérieurement; car étant pilées, on les applique aux poignets dans le tems du friſſon, ou au commencement de l'accès d'une fievre intermittente. Ils ſont encore bons pour conſumer les cors des piés, étant écraſés & appliqués deſſus.

Les rocambole qu'on appelle échalottes d'Eſpagne, ſont des tubercules qui viennent ſur les têtes d'un autre *ail*, qu'on cultive en Eſpagne & dans nos jardins. Lemery, *des Drogues.*

L'*ail* provoque les urines, tue les vers, & rend la voix forte & claire. Il cauſe des maux de tête, il échauffe trop; il met de l'acreté dans les humeurs; & les agite trop. Il eſt pernicieux à ceux qui ont des hémorrhoïdes & aux nourrices. Lemery, *des Aliments.*

Nous liſons dans Hoffman, que l'*ail* eſt un remede excellent dans la dyſſenterie que les Matelots contractent dans les voyages aux Indes Orientales par l'uſage de viandes corrompues.

Bouilli dans du lait, c'eſt un remede populaire contre les vers.

La ſeconde eſpece d'*ail* eſt,

2. L'*ophioſcorodon*, Offic. Ger. Emac. 181. *Scorodopraſſum alterum bulboſo & convoluto capite*, Park. Theat. 872. Raii Hiſt. 2. 1126. *Allium ſativum alterum, ſive allioprafſum caulis ſummo circumvoluto*, C. B. Pin. 73. Hiſt. Oxon. 2. 387. Tourn. Inſt. 383. Elem. Bot. 304. Boerh. ind. A. 2. 145. Rupp. Flor. Jen. 122. *Allii genus Ophioſcorodon*; Chab. 201. *Allii genus Ophioſcorodon dictum quibuſdam*, J. B. 2. 559. *La Rocambole.* Dale.

On cultive cet *ail* dans les jardins, & il fleurit en Juillet. La racine & la gouſſe ſont en uſage. Elles ont les mêmes propriétés que celle de l'*ail* de la premiere eſpece: mais elles ſont d'une nature plus douce. Dale.

L'*ophioſcorodon* qui eſt un *ail* ſauvage, eſt plus fort que l'*ail* des jardins. Paul Æginete. *Lib. VII. c.* 2.

La troiſieme eſpece d'*ail*, c'eſt

3. Le *ſcorodopraſſum* Offic. Chab. 201. Park. Theat. 872. *ſcorodopraſſum primum Cluſii*, Ger. Emac. 180. *Scorodopraſſum dictum*, J. B. 2. 558. *Allium ſphæriceo capite, folio latiore, ſive ſcorodopraſſum alterum*, C. B. Pin. 74. Tourn. Inſt. 389. Boerh. Ind. A. 2. 145. *Allium maximum multis porraceis foliis latioribus, ſphæriceo capite ex floribus albis conflato.* Hiſt. Oxon. 2. 387. *Allium montanum majus Anglicum Nevvtoni*; Raii Hiſt. 2. 1125. *Allium holmenſe ſphæriceo capite*, Raii Synop. 3. 570. *Poireau ſauvage.* Dale.

Le *ſcorodopraſſum* vient de la groſſeur du poireau; & il partage les qualités du poireau & de l'*ail*: par ce mélange, il ſert lui ſeul à tous les uſages de ces deux plantes: mais avec moins d'efficacité que l'une ou l'autre. Si on le fait bouillir, il perd ſon acreté; il devient doux; & l'on peut le manger, comme un autre légume. Dioscoride. *Lib. II. c.* 183.

Une quatrieme eſpece d'*ail*, c'eſt

4. L'*ampeloprafſum*, Offic. Matth. 552. Comb. 299. Lugd. 1543. Cam. Epit. 323. *Allium montanum bicorne, an ampeloprafſum*, Raii Cot. Angl. 2. 12. *Allium montanum bicorne purpureum proliferum.* Raii, Synop. 3. 169. Tourn. Inſt. 384. *Porrum ſylveſtre vinearum.* C. B. Pin. 72. Tourn. Inſt. 382. Elem. Bot. 303. Garr. 376. *Ail-poireau.* Dale.

Il croît ſur les montagnes, dans les prés & dans les jardins des Botaniſtes. Il fleurit au mois de Juin. On ſe ſert de ſa racine, & elle eſt bonne contre la morſure des ſerpens, ſi l'on en croit Dioſcoride.

Des Botaniſtes habiles ont demandé, comme une choſe dont ils doutent, quelle eſt la plante à laquelle on a donné le nom d'*ampeloprafſum*; les uns en ont aſſigné une, & les autres une autre. Ce qui a jetté de l'incertitude dans le choix, c'eſt la négligence de Dioſcoride qui n'en a point donné la deſcription. On trouve dans Bauhin quatre eſpeces de plante: qui portent ce nom. Je parlerai ſeulement de celles qui ſont plus généralement connues. Dale.

L'*ampeloprafſum* n'eſt pas ſi bon pour l'eſtomac que le

poireau : mais il échauffe davantage & provoque plus puiſſamment les urines. Il hâte auſſi les regles, & il eſt ſalutaire contre les morſures d'animaux venimeux, ſi on le mange. Droscoride, *Lib. II. c.* 180.

L'*ampelopraſſum* differe du poireau ; autant que dans un autre genre de plantes, les ſauvages different de celles qu'on cultive dans les jardinse. Oribase, *Med. Col. L. II. c.* 27.

L'*ampelopraſſum*, étant une plante ſauvage, il eſt plus ſec que le poireau ; il eſt chaud & acre à un haut degré, & par conſéquent pernicieux. Il diviſe, il atténue & leve les obſtructions : mais il offenſe l'eſtomac. Paul Æginet, *Lib. I. c. 76.* & *Lib. VII. c.* 7.

Une autre eſpece d'*ail*, c'eſt la plante appellée *victorialis* ou l'*ail ſerpentain*,

Victoralis, Offic. Scrod. L. IV. P. 173. *Allium alpinum*, J. B. 2. 566. Raii Hiſt. 2. 1122. *Allium alpinum, victoralis mas quibuſdam*. Chab. 203. *Allium latifolium montanum maculatum*. C. B. Pin. 74. Hiſt. Oxon. 2. 388. Tourn. Hiſt. 388. Elem. Bot. 304. Boerh. Ind. A. 2. 145. *Allium alpinum latifolium, ſeu victoralis*. Germ. Emac. 182. Ger. 142. *Allium agninum*, Park. Theat. 872. *Moly alpinum latifolium maculatum*. Rupp. Flor. Jen. 122. Dale.

On trouve cette plante dans les jardins des curieux, où elle fleurit au mois de Juin.

On emploie ſa racine ; elle échauffe & deſſeche, comme celle de l'*ail* ſauvage dont elle a toutes les autres propriétés Les Juifs & le petit peuple la portent ſouvent comme une amulete : ils lui pretent la vertu de préſerver du mauvais air & des apparitions de ſpectres. Dale *d'après Schroder*.

Miller fait mention d'une eſpece d'*ail* ſous le nom d'*Allium bulbiferum virginianum*. Boerh Ind. Alt. *Ail de virginie*.

Outre les eſpeces précédentes, il y a encore quelques autres plantes qui portent ce nom. On les reconnoîtra dans les Auteurs de la maniere ſuivante.

Allium ſylveſtre, Offic. Ger. Emac. 179. Park. Theat. 870. Raii Hiſt. 2. 1117. Synop. 3. 369. Mer. Pin. 4. *Allium ſylveſtre tenuifolium*. Volck. Flor. Nor. 17 Merc. Bot. 1. 17. Phit. Brit. 4. *Allium campeſtre juncifolium capitatum purpuraſcens majus*. C. B. Pin. 74. Dill. Cat. Giſſ. 112. *Capa juncifolia minor purpuraſcens*. Tourn. Inſt. 383. *Capa ſylveſtris tenuifolia, prolifera & florifera*. Rand. Boerh. Ind. A. 2. 144. L'*ail noir*.

Cette plante paſſe pour avoir les mêmes vertus médicinales que l'*ail* ordinaire.

Moly, *Offic. Dioſcorideum*, Ger. 143. Emac. 183. Park. Parad. 145. *Moly Dioſcoridis parvum quibuſdam*, J. B. 2. 568. Raii Hiſt. 2. 1123. *Moly Dioſcoridis parvum quibuſdam flore candido*, Chab. 204. *Moly anguſtifolium umbellatum*, C. B. Pin. 75. Boerh. Ind. A. 2. 146. *Moly anguſtifolium umbellatum album*, Hiſt. Oxon. 2. 393. *Allium anguſtifolium umbellatum album*. Tourn. Inſt. 385.

Dioſcoride recommande cette plante, comme un excellent ingrédient dans un peſſaire laxatif de la matrice ; pour cet effet il faut l'employer avec l'huile ou la farine d'*orris*, car les exemplaires varient ſur ce point.

Moly theophraſti, Offic. *Moly theophraſti magnum*. J. B. 2. 568. Raii Hiſt. 2. 1122. *Moly theophraſti magnum, floribus albis ſtellatis*, Chab. 204. *Moly Homericum* Ger. 144. Emac. 183. *Moly homericum vel potiùs theophraſti*. Park. Parad. 141. *Moly latifolium liliflorum* ; C. B. Pin. 75. Boerh. Ind. A. 2. 146. *Moly latifolium flore albo*, Rupp. Flor. Jen. 122. *Allium latifolium liliflorum*. Tourn. Inſt. 384. *Ornithogalum Indicum latifolium floriferum ſphæricum, colore coloſſino aut albo*, Hiſt. Oxon. 2. 380.

Les vertus de cette plante paſſent pour être les mêmes que celles de la plante précédente.

ALLIUM GALLICUM. C'eſt le nom que Marcellus Empiricus donne au pourpier, & ailleurs à la racine de conſoude, *inula ruſtica*. Il pourroit bien y avoir une faute dans les manuſcrits, & peut-être faudroit-il lire *alus Gallica*, car *alus Gallica* eſt vraiment un des noms de la conſoude dans Gerard.

ALLOBROGICUM VINUM. Vin auſtere qu'on fait en Savoye & en Dauphiné ; il eſt recommandé par Celſe dans le relâchement de l'eſtomac. Celse, *Liv. IV. c.* 6.

ALLOCHOOS, Ἀλλοχέω, qui parle à tort & à travers, comme ceux qui ſont en délire. Hippocrate emploie ce terme en ce ſens dans le ſecond Livre de ſes Epydemiques. Οὗτοι πολλῷ μᾶλλον καὶ δύσπνοοι, καὶ διαλεγομένοισιν ἀλλοχέοι. Ceux-ci étoient beaucoup plus tourmentés de la difficulté de reſpirer ; & montroient beaucoup de démence dans leurs diſcours. On obſervera qu'au lieu de ἀλλοχέοι, Galien lit dans cet endroit σιαλοχέοι, qui ſignifie toute autre choſe ; σιαλοχέος qui crache beaucoup. Erotien approuve la correction de Galien.

ALLOCHROEO, Ἀλλοχροέω ; changer de couleur ; avoir la peau tantôt d'une couleur & tantôt d'une autre. Hippocrate s'eſt ſervi de ce terme dans ſon Traité *de Itern. Affect.* Ἴσαλοι ἢν ἡ χολὴ ὑπὸ τῷ δέρματι, καὶ ἐν τῇ κεφαλῇ, ὥς ἐυθὺς ἀλλοχροέει τὸ σῶμα. C'eſt pourquoi la bile qui eſt en ſtagnation ſous la peau & dans la tête change ſur le champ la couleur de tout le corps.

ALLOCOTON, Ἀλλοκότον. Hippocrate s'eſt ſervi de ce mot pour ſignifier ce que les Latins entendent par *alienus*, impropre, extraordinaire. En parlant des maladies des femmes, il dit dans le Traité qui porte ce titre, qu'elles deſirent continuellement des mets abſurdes & contraires à la nature (ἀλλοκότων βρωμάτων.)

ALLODEMIA, Ἀλλοδημία. Hippocrate entend par ce mot l'action de paſſer d'un pays dans un autre, de voyager. Il dit dans le Traité *de Internis affectionibus* qu'une certaine fievre accompagnée d'une eſpece ſinguliere de délire prend ſouvent en voyage, *in peregrinatione*, en paſſant d'une contrée dans une autre.

ALLOEOSIS, Ἀλλόωσις, & Alleoeoticos, ἀλλοιωτικὸς ; *altération* produite dans tout le corps par un régime convenable, ou par des remedes ſalutaires, en vertu deſquels il a paſſé d'un état maladif dans un état de ſanté.

ALLOGNOON, Ἀλλογνόων, de ἄλλος, autre, & de γνόω, connoître ; *être en délire ;* ou ſuivant l'étymologie, voir les choſes autrement qu'elles ne ſont, (Ce qui arrive toujours à ceux qui ſont en délire.)

ALLOPHASIS, Ἀλλόφασις, de ἄλλος ; *autre* & de φάω, parler ; *délire*, ou ſuivant l'étymologie, état dans lequel on dit les choſes autrement qu'elles ne ſont. De-là vient le mot ἀλλοφασσοντες dont Hippocrate ſe ſert ſouvent pour ſignifier, ceux qui ſont en délire.

A L M

ALMA, ou plutôt HALMA, Ἅλμα, terme que Heſychius prétend être ſynonime à πήδημα & ſignifier τὴν πρώτην τῷ ἐμβρύῳ μεταβατικὴν κίνησιν. Le premier mouvement que fait le fœtus dans la matrice pour en ſortir dans le tems des douleurs de l'accouchement. *Alma* ſignifie auſſi eau. Ruland.

ALMABRI, ou *Lapis ambræ ſimilis*. Pierre qui reſſemble à l'ambre. Ruland.

ALMAGER, ou *Sinopis* ou *Rubrica ſynopica*. Voyez ce dernier. *Craie rouge ou ſanguine*.

ALMAGRA ou *Bolum cuprum. Laiton. Terra rubea. Terre rouge. Almagra* eſt encore ſynonime à *Lotum, Lotio. Leſſive*. Ruland. C'eſt auſſi *le ſulphur album, ſoufre blanc des Alchymiſtes*. Theat. Chym. Tom. *IV. p.* 729.

ALMAKANDA, ALMAKIST, ALMARIAB, ALMARCHAR, ALMARCAB, ou LYTHARGIRIUM. *Lytharge*. Ruland.

ALMARCARIDA, ou LYTHARGYRIUM ARGYRITIS ; *Lytarge d'argent*. Ruland.

ALMARCAT. *Scories de l'or*. Ruland.

ALMARGEN, ARMALGOL, ALMARAGO ; *Corail*. Ruland.

ALMARKASITA. *Mercure.* Ruland.
ALMASTACK. *Lytharginus cinis*; *Lytharge pulvériſée.* Ruland.
ALMATATICA. (*Metallum cupri.*) *Cuivre.* Ruland.
ALMECASIDE, ALMECHASIDE; *Cuivre.* Ruland.
ALMELILETU; terme dont ſe ſert Avicenne pour marquer une eſpece de chaleur qui n'eſt pas naturelle, moins forte que celle de la fievre; que reſſentent quelquefois ceux qui ont eu cette maladie, long-tems après qu'ils en ſont guéris. Castelli.
ALMENE; *Sal lucidum* ou *Sal gemmæ*; *Sel gemme.* Ruland.
ALMETAT. *Scoria auri. Scories de l'or.* Ruland.
ALMISA. *Muſc.* Johnson.
ALMISADIS, ALMISADAR, ALMIZADAR, ALMIZADIR, ASANON, AMISADU. (*Sal ammoniacus præparatus.*) *Sel ammoniac préparé.* Ruland & Johnson.
ALMISARUB. *Terre.* Jonhson.
ALMIZADIR. (*Viride æris*) *Verd de gris.* Ruland.
ALMYRINTHRA. Terme qu'on trouve dans Myrepſus. Ses Commentateurs l'ont rendu par le mot arabe *almyra* auquel ils ont ſuppoſé qu'il étoit ſynonime. Et *almyra* ſignifie, *chaux vive.*

ALN

ALNEC, ALLENEC, ou ALCALAP. *Etain.* Ruland.
ALNUS, *Aune.*
On le diſtinguera de la maniere ſuivante dans les Auteurs. *Alnus*, Offic. Ger. 1294. Emac. 1477. Jonſ. Dendr. 334. Raii Hiſt. 2. 1409. Synop. 3. 442. Chab. 60. Mer. Pin. 4. *Alnus vulgaris*, Park. Theat. 1408. J. B. 1. 151. Merc. Rot. 1. 17. Phit. Brit. 4. Dill. Cat. Giſſ. 55. *Alnus Rotundifolia glutinoſa viridis*, C. B. Pin. 428. Tourn. Inſt. 587. Elem. Bot. 460. Boerh. Ind. A. 2. 181. Rupp. Flor. Gen. 265. Buxb. 16. Dale.
Ses feuilles reſſemblent à celles du coudrier. Les fruits naiſſent ſur cet arbre en des endroits ſéparés des chatons. Ces fruits ſont aqueux & d'une figure ronde. Miller.
Il croît dans les lieux aqueux. On emploie ſon écorce & ſa feuille. Son écorce eſt aſtringente & deſſiccative. Ses feuilles vertes appliquées, réſolvent les tumeurs & diminuent les inflammations. Priſes intérieurement elles ont la vertu des vulnéraires. Miſes dans les ſouliers, elles ſoulagent les voyageurs de leur fatigue & de leur laſſitude. *Buxb.* Repandues dans les appartemens, lorſqu'elles ſont vertes & chargées de roſée, les puces s'y attacheront; & on en débarraſſera les appartemens, en ramaſſant enſuite ces branches à la viſcoſité deſquelles ces inſectes s'attacheront, & en les jettant dehors. *Trag.*
L'écorce teint en noir, & l'on peut s'en ſervir pour faire de l'encre, au lieu de la noix de galle. Appliquée dans les inflammations on en ſera ſoulagé. Dale.
L'*aune* contient beaucoup d'huile, peu de ſel preſque tout fixe. Ses feuilles ſont réſolutives étant écraſées & appliquées ſur les tumeurs. Elles arrêtent & temperent les humeurs enflammées. On s'en ſert en décoction pour laver les piés des voyageurs, afin de les délaſſer; & l'on en frotte les bois de lits pour faire mourir les puces.
Son écorce & ſon fruit ſont aſtringens, rafraîchiſſans, propres pour les inflammations de la gorge, étant employés en gargariſme. Lemery, *des Drogues.*
Lobel repréſente cette plante ſous la figure de l'*alnus altera Cluſii*, dont elle eſt fort différente. *Tragus*, *Geſner*, *C. Bauhin*, avec *Matthiol*, *Dodonæus* & *Stapel*, ont confondu les chatons avec ſon fruit. J. Bauhin n'eſt pas tombé dans la même erreur. Cet Auteur ſuppoſe que les petits filamens qu'on voit à l'extrémité du fruit lorſqu'il commence à paroître, ſont les fleurs de l'*aune*; mais tout ceci n'eſt qu'une diſpute de mots. Je crois qu'il eſt plus à propos de prendre les chatons pour la fleur. Toutes ces parties ſont correctement gravées dans les *Elemens de Botanique.* Les Teinturiers & les Chapeliers tirent un beau noir de l'*aune*; ils l'obtiennent par la ſeule infuſion de ſon écorce & du fer. L'*Hiſt. Lug.* rapporte qu'on fait une teinture du vitriol & de l'infuſion du fruit de cet arbre. Il ne ſeroit pas impoſſible que l'écorce & les fruits de l'*aune* continſſent les mêmes principes que la noix de galle, ſavoir une grande quantité d'acide & de terre. *Tragus & Dodonæus* emploient ſes feuilles dans un cataplaſme pour adoucir & réſoudre les tumeurs. On ſe ſert dans les Alpes des feuilles de l'*aune* dans les paralyſies, ſurtout dans les cas où cette maladie provient de cauſes extérieures, comme d'avoir couché dans les champs ou dans des maiſons humides. Quelques ſacs de ſes feuilles ſéchés au ſoleil ou dans un four, ſont étendus par terre; on couche le malade deſſus, & on le charge d'autres ſacs remplis des mêmes feuilles & de couvertures chaudes; il demeure dans cet état juſqu'à ce qu'il ait abondamment ſué. Ce remede eſt fort bon dans les rhumatiſmes, la ſciatique & autres maladies ſemblables. Ceux qui ont la vérole n'en ſont point ſoulagés. Tournefort.
Il y a en Angleterre deux eſpeces d'*aune*, ſelon Miller, ſavoir, l'*Alnus folio oblongo viridi*, &
L'Alnus vulgaris ſub comis ligulis membranaceis rubris donata.
On trouve cette ſeconde eſpece dans les prairies voiſines de Longleet: mais on ne ſait ſi l'*aune* de ces lieux differe de l'*aune* ordinaire, naturellement ou par accident. Miller.
Il y a encore un autre arbre qui porte parmi nous le nom d'*aune.* C'eſt le *Frangula*, *alnus nigra*, Offic. *Frangula* Volck. Flor. Nor. 173. Tourn. Inſt. 612. Elem. Bot. 486. Boerh. Ind. A. 2. 231. Dill. Cat. Giſſ. 66. Rupp. Flor. Jen. 34. Buxb. 116. *Frangula, ſive alnus nigra baccifera.* Park. Theat. 240. Raii Synop. 3. 465. *Alnus nigra, ſive frangula*, Ger. 1286. Emac. 1470. Mer. Pin. 4. *Alnus nigra baccifera.* J. B. 1. 506. C. B. Pin. 428. Raii Hiſt. 2. 1604. Chab. 45. Merc. Bot. 17. Phit. Brit. 4. *Alnus baccifera nigra vulgaris*; Jonſ. Dendr. 436. L'*aune noir.* Dale.
Cet arbre ne vient jamais bien gros, mais il pouſſe une grande quantité de petites branches, couvertes d'une écorce rouge-brune. Ses feuilles ſont larges, rondes, excepté par le bout, où elles ſont pointues, de la grandeur à peu près de celles du poirier, douces & pleines de veines. Ses fleurs naiſſent ſur les branches les plus jeunes, dans la partie inférieure de l'arbre, tout près du tronc; elles ſont ramaſſées en bouquet & placées à l'origine des feuilles; elles ſont blanches & petites. Elles font place à de petits fruits ronds, gros à peu près comme la graine de genievre, verds dans le commencement; enſuite rouges; puis d'un rouge foncé lorſqu'ils ſont mûrs; ils ſont pleins d'un ſuc verdâtre, d'un gout amer, & chaque fruit contient deux petites ſemences plates. Cette eſpece d'*aune* croît dans les bois les plus épais & les plus humides, comme dans ceux de *Hornſey* & d'*Hampſtead.* Il fleurit au mois de Mai. Son fruit eſt mûr en Septembre.
Le dedans de l'écorce de cet arbre qui eſt jaunâtre & qui teint la ſalive comme la rhubarbe, purge aſſez violemment les humeurs ſéreuſes & bilieuſes; on le recommande dans l'hydropiſie & la jauniſſe; mais il faut le corriger avec des aromatiques convenables, à moins qu'on ne veuille s'expoſer au vomiſſement & à des tranchées cruelles. Pilé dans un mortier & mêlé avec du vinaigre, c'eſt un fort bon remede pour la goute. Il faut laver les parties affectées avec la liqueur qu'on tirera de ce mélange. L'uſage n'en eſt pas fréquent. Miller. *Bot. Offic.*
Les arbres ſuivans ſont des eſpeces de cet *aune*, ſelon *Miller.*
Frangula rugoſiore & ampliore folio, Tourn.

Frangula montana pumila ſaxatilis, folio ſubrotondo. Tourn.
Frangula montana pumila ſaxatilis folio oblongo. Tourn.
Frangula ſemper virens, folio rigido ſubrotondo. Hort. Eltham.

ALO

ALOE, *Aloe* ou *Aloes*. L'*Aloès* eſt ſemblable au ſquille ou à l'oignon marin; il eſt ſeulement un peu plus gros; ſes feuilles ſont plus graſſes, & cannelées obliquement. Sa tige eſt tendre, rouge dans le milieu & peu différente de celle de l'*anthericos*. Le meilleur *aloès* vient de l'Inde. On en trouve auſſi dans l'Aſie; mais le ſeul emploi qu'on faſſe des feuilles de ce dernier, c'eſt pour amener les plaies à cicatrice. Il faut avouer auſſi qu'elles produiſent merveilleuſement cet effet; leur ſuc y eſt auſſi fort propre. C'eſt pourquoi on la conſerve dans des pots, comme celui de la grande joubarbe. Il y en a qui coupent la tige avant que la ſemence ſoit mûre, pour en tirer le ſuc. D'autres coupent les feuilles pour le même deſſein. On trouve quelquefois le ſuc attaché à la plante, comme une larme. En ce cas on environne l'*aloès* de quelque uſtencile qui puiſſe recevoir ces larmes qui ſeroient abſorbées par la terre, ſi elles tomboient deſſus. On dit qu'en Judée, aux environs de Jeruſalem; elles ſont d'une nature métallique. Saumaiſe traite cette derniere circonſtance de fable; quoiqu'il en ſoit, cette eſpece d'*aloès* eſt la plus noire, la plus humide & la plus mauvaiſe.

La vertu de l'*aloès* eſt d'épaiſſir, de condenſer & d'échauffer doucement. On en fait un aſſez grand uſage: mais on l'emploie principalement comme purgatif, d'autant que c'eſt preſque le ſeul ingrédient qui, loin de nuire à l'eſtomac en purgeant, le fortifie: la doſe eſt d'une dragme. Dans le relâchement de l'eſtomac, c'eſt la coutume d'en ordonner à peu près une dragme dans la ſixieme partie d'une pinte d'eau froide ou chaude; le malade en prend cette quantité deux ou trois fois par jour, à différens intervalles, ſelon le beſoin. La doſe la plus forte en purgation, eſt de trois dragmes. Si l'on reſte à jeun après l'avoir pris, il opérera moins bien que ſi l'on fait un repas. Pline finit ce qu'il dit ſur l'*aloès* en lui attribuant les mêmes propriétés que Dioſcoride. Pline, *L. XXVII. c.* 4.

L'*aloès* a la feuille épaiſſe & graſſe, comme le ſquille, d'un contour aſſez grand, & convexe par ſa partie inférieure. Les bords en ſont ornés d'un & d'autre côté de pointes émouſſées, couchées obliquement & qui paroiſſent rompues. Il pouſſe une tige ſemblable à celle de l'*anthericos*, ou à celle de cette eſpece d'aſphodele qui porte fleur & ſemence, ſelon Pline. La plante entiere répand une odeur très-forte, & elle eſt d'un gout très-amer, elle n'a qu'une racine qui s'avance perpendiculairement en terre, comme un pieu.

Il croît en grande abondance dans l'Inde, d'où l'on nous en apporte le ſuc, & il y eſt extraordinairement gras & abondant. Il y en a auſſi dans l'Arabie, dans quelques Iſles, dans quelques contrées maritimes; on en trouve à Andros. Le ſuc qu'on tire de ce dernier *aloès* n'eſt pas en grande quantité, mais il eſt excellent pour agglutiner les plaies, broyé & appliqué ſur elles.

Il y a deux eſpeces de ſuc d'*aloès*; l'un eſt terreux & on le prendroit volontiers pour la craſſe du plus pur. L'autre reſſemble à du foie. Il faut choiſir le plus gras, celui qui n'eſt point adultéré, qui eſt épuré de gravier, brillant, jaunâtre; friable, ſemblable à du foie, s'humectant aiſément, & d'une grande amertume; il y a des Marchands qui le corrompent en le mêlant avec de la gomme arabique; on découvrira cette adultération au gout & à l'odorat; s'il eſt mélangé, il n'aura ni l'odeur auſſi forte, ni l'amertume auſſi grande que le ſuc vrai, & il ne ſe pulvériſera point entre les doigts. D'autres l'adulterent avec l'acacia, au lieu de la gomme arabique.

Quant à ſes propriétés, il eſt aſtringent, ſomnifere & deſſiccatif; il condenſe, il relâche le ventre & il purge l'eſtomac. La doſe eſt de deux dragmes à peu près dans de l'eau froide ou chaude, comme le lait au ſortir du pis de la vache. Il arrête le crachement & même le vomiſſement de ſang; il purge la bile jaune, ſi on en prend une dragme ou une demie dragme dans de l'eau. Avalé avec de la réſine, ou bu délayé dans de l'eau & du miel clarifié, il relâche le ventre. La doſe qu'on fera entrer dans une purgation complete, eſt de trois dragmes. Mêlé avec d'autres cathartiques, il les rend moins pernicieux pour l'eſtomac. Réduit en poudre qu'on repandra ſur les plaies, (επυπαθὲν, ou ſelon le Scholiaſte, επιπαθὲν,) il les agglutinera, les conduira à cicatrice & les guérira. Il eſt d'une efficacité ſinguliere dans les exulcérations aux parties honteuſes; il produit un effet merveilleux ſur les enfans à qui on a coupé le prépuce. Mêlé avec du vin doux, il guérit les condilomes & les coupures aux bras. Il arrête le flux des hémorrhoïdes, il fait cicatriſer les excroiſſances qui ſurviennent à la racine des ongles, lorſqu'on les a coupées, & il diſſipe les taches livides ſur le viſage qui proviennent des coups, ſi on le mêle avec du miel. Il amollit la roideur des membranes des yeux, lorſqu'on y a quelque ulcere, & il diſſipe la demangeaiſon qu'on reſſent quelquefois dans les angles des yeux. Si on le mêle avec du vinaigre & de l'huile de roſe, & qu'on s'en frotte le devant de la tête & les tempes, il adoucira le mal qu'on aura à ces parties; avec du vin, il arrêtera la chute des cheveux. Avec du miel & du vin, il eſt convenable dans toutes les maladies des amygdales, des gencives & des autres parties de la bouche. Pour en faire un collyre, il faut le mettre dans un vaſe de terre blanche & propre; mettre le vaſe ſur le feu & faire cuire l'*aloès* en le remuant avec une cuillere, afin que la cuiſſon ſoit égale & bien faite. On lave ordinairement l'*aloès*; par ce moyen on en ſépare les parties groſſieres & terreuſes, qu'on jette comme inutiles; quant au reſte, la ſubſtance en ſera plus graſſe & fort douce, & on la gardera pour ſon uſage. Dioscoride, *L. III. c.* 25.

L'*Aloès* ne purge pas violemment, il eſt très-ami de l'eſtomac, de même que l'abſinthe. La doſe eſt de deux dragmes dans de l'hydromel. Il purge le phlegme & la bile. On en peut prendre tous les jours après ſouper, car il paſſe dans l'eſtomac, ſans troubler la coction des alimens; il n'altere point, mais il excite l'appetit. Broyez votre *aloès*, & faites-en avec le ſuc du chou, des pilules de la groſſeur d'un pois chiche ou d'une feve, & vous en prendrez deux ou trois à la fois, ſelon que vous en aurez beſoin. Vous pouvez auſſi faire vos pilules avec de la réſine ou du miel clarifié, ſurtout ſi vous êtes du nombre de ceux à qui l'amertume de l'*aloès* ſoit inſupportable. Il ne faut pas manquer de l'ajouter à la ſcammonée & aux autres cathartiques qui agitent très-violemment les eſprits.

Il eſt bon dans les fievres éphemeres, dans la jauniſſe, dans les maladies du foie, les nauſées & les crudités. Les femmes peuvent en uſer de même que les hommes; & ſans ſon amertume exceſſive qui eſt capable de révolter les enfans, ce ſeroit un excellent purgatif pour eux. Oribase, *Med. Coll. Lib. VII. cap.* 27. Ruffus Ephesius, *Fragment. de Med. purg.*

Il eſt excellent pour les ulceres qu'on a de la peine à faire cicatriſer, ſurtout ſi ces ulceres ſont aux parties honteuſes & aux environs de l'anus. Oribase, *Synop. Lib. VII. cap.* 11.

L'*Aloès* ne purge point le corps entier, il débarraſſe ſeulement ſans beaucoup d'agitation, l'eſtomac, le ventre & les inteſtins, de la bile & des excrémens. C'eſt pourquoi on le conſeille aux perſonnes dont la tête eſt attaquée par des vapeurs qui s'élevent de l'eſtomac. L'*aloès* attaquera la ſource de cette incommodité & la détruira radicalement.

C'eſt par la même raiſon, qu'il eſt très-ſalutaire pour ceux qui ont des maux d'yeux, & qui ſont ſujets à une ſechereſſe de langue & de bouche qui provient d'un

excès de bile, & pour ceux qui ſentent des ardeurs d'eſtomac, des nausées, ou quelque maladie que ce ſoit, provenant de la foibleſſe de l'eſtomac. On l'ordonne auſſi à ceux à qui on ne peut faire prendre commodément des clyſteres, & en qui toutefois les évacuations ordinaires ſont ſuſpendues, & à ceux dont la couleur eſt extremement pâle. La doſe eſt de deux dragmes dans de l'hydromel. Il faut en uſer tous les jours ou le matin à jeun, ou le ſoir après ſouper. Broyez l'*aloès* & faites-en des pilules de la groſſeur d'un pois chiche, avec le ſuc de l'écorce de citron ; & au défaut d'écorce de citron, avec le ſuc du chou. On peut encore ſe ſervir pour cela de la térébenthine & du miel clarifié. Il faut avaler ces pilules dans de l'hydromel ou les prendre à ſec, & prendre enſuite par deſſus un verre d'hydromel. Les remedes purgatifs attirent comme une ventouſe, les humeurs qui cauſent les maladies dont les parties principales ſont attaquées & les chaſſent par bas. Aetius, *Tetr. I. Serm.* 3. *cap.* 24. Actuarius, *Meth. Med. Lib. V. cap.* 8.

Pou purger la bile :

Prenez *d'aloès*, *une dragme*, le matin.

Ceux qui l'ordonnent le ſoir, ou après le repas, ſe trompent : car il corrompt les alimens. Si l'on n'en prend qu'une petite doſe, comme une demi-dragme, il chaſſera ſeulement les excrémens. De tous les catarthiques il n'y en a point de moins pernicieux pour l'eſtomac que l'*aloès*. Ceux qui n'en pourront ſupporter l'amertume n'auront qu'à le prendre en pilules. Eginete, *L. VII. c.* 4.

Tous les purgatifs ſont capables d'offenſer l'eſtomac ; on ne devroit donc jamais manquer d'ajouter de l'*aloès* aux cathartiques. Celse, *Lib. II. c.* 12. *p.* 32. E.

Les Arabes nomment l'*aloès* dans leur langue *ſabr*, & diſent que le *ſabr al ſocothori*, c'eſt-à-dire, que l'*aloès de zocatra* eſt meilleur que celui qu'ils appellent *ſchegeri* & *hadramuthi*, ou que l'*aloès* qui vient des contrées de *Scheger* & *d'Adramuth*. Herbelot, *Bibliot. Orient. Art.* Socothorah.

Edriſſi dit que l'*aloès* de *Zocotra* excelle ſur tous les autres ; & qu'Alexandre ayant été inſtruit par Ariſtote des vertus de cette plante, tranſporta les habitans de cette Iſle en Arabie & en Ethiopie, & qu'il établit à leur place une Colonie de Grecs qu'il chargea de la culture de l'*aloès*.

Les habitans en ramaſſent les feuilles au mois de Juillet. Ils les font bouillir dans de grands chaudrons pour en tirer le ſuc qu'on trouve au fond de ces vaiſſeaux après l'ébullition. Ils l'en tirent pour l'expoſer dans d'autres vaſes à la chaleur du ſoleil, pendant les jours de la Canicule. Herbelot, *Biblioth. Orient. Art.* Sabr.

Les plantes qui fourniſſent l'*aloès* dont on ſe ſert communément en Medecine, ſont :

1. *Aloe*, Offic. J. B. 3. 696. Chab. 541. *Aloe*, C. B. Pin. 286. Raii Hiſt. 2. 1195. Hiſt. Oxon. 2. 414. Tourn. Inſt. 366. Elem. Bot. 294. Boerh. Ind. A. 2. 128. Hort. Beaum. 6. Herm. Hort. Lugd. Bat. 16. *Aloe Dioſcoridis*, Colum. Ecph. 1. 40. *Aloe Dioſcoridis* & Aliorum, Sloan. Cat. Jam. 15. Hiſt. 1. 245. *Aloe vera vulgaris*. Munt. Alcod. 17. *Aloe vulgaris, ſive ſemper vivum marinum*. Ger. Emac. 507. Park. Theat. 149. *Caraguata Braſilienſibus*, Marcg. 57. *Caraguata tertia*, Piſon, Ed. 1658. 193. *Kadanaku* ou *Catevala*, Hort. Mal. 11. 7. Tab. 3.

Cette *aloès* vient dans l'une & l'autre Inde. Les feuilles ſont la partie de cette plante dont on ſe ſert. Le ſuc épaiſſi de l'*aloès* des Barbades, eſt celui qu'on appelle l'*Aloès Officinal*. Il eſt quelquefois d'un noir luiſant, quelquefois de la couleur du foie. Son odeur eſt forte & ſa ſaveur extremement amere. On nous l'apporte des Barbades dans de grandes calebaſſes. On en recommande les feuilles pour les brûlures. Le ſuc épaiſſi de ces feuilles a les mêmes vertus que l'*aloès ſuccotrin*. Dale.

2. *Aloe Guineenſis caballina vulgari ſimilis, ſed tota maculata*. Commel. Prælud. Bot. 40. *Aloès caballin*. On ſe ſert de ſon ſuc épaiſſi. La partie de ce ſuc impure, noirâtre, groſſiere, s'appelle *Aloès caballin*. Quant à la partie pure qui eſt de la couleur du foie, on la nomme *Aloès hépatique*.

Les Auteurs ont appellé cette eſpece d'*aloès*, *Aloès caballin*, parce que quand on en a broyé les feuilles, elles donnent un ſuc dont on ne ſe ſert que dans les maladies des chevaux.

3. *Aloe ſuccotrina*, Offic. *Aloe ſuccotrina anguſtifolia ſpinoſa, flore purpureo*. Breyn. Prod. 2. 12. Hort. Amſt. 1. 91. Commel. Prælud. Bot. 40. *Aloe India Orientalis ſerrata, ſive ſuccotrina vera, floribus Phœniceis*, Hort. Beaum. 5. *Aloe Americana ſerrata, floribus Coccineis*, Parad. Bat. Prod. 306. *An Aloe Americana Annonæ foliis, floribus ſuave rubentibus ex codice Bentingiano*. P. P. Tab. 240. Fig. 4. *Aloès ſuccotrin*.

Il y en a qui prétendent que l'*aloès ſuccotrin* ne differe de l'*aloès caballin* que par ſa pureté. Non-ſeulement il purge, mais il échauffe & deſſeche. Il leve les obſtructions, il nettoie les premieres voies, il provoque les regles & le flux hémorrhoïdal, il fortifie l'eſtomac, il tue & fait ſortir les vers, & il purge les humeurs bilieuſes & pituiteuſes.

La racine de l'*aloès* commun eſt aſſez forte ; elle entre profondement dans la terre, ſans preſque ſe diviſer ; mais il en ſort pluſieurs fibres en tous ſens. Ses feuilles ſont longues, étroites, épaiſſes, graſſes & pleines de ſuc, convexes en deſſous & concaves en deſſus, couchées les unes ſur les autres & s'enfermant, pour ainſi dire ; elles finiſſent en pointe ; elles ont les bords armés d'épines ; leur couleur eſt d'un verd blanchâtre. Du milieu de ces feuilles ſort une tige qui s'éleve à deux ou trois piés de haut, qui ſe diviſe au ſommet en deux ou trois branches ſur leſquelles naiſſent des fleurs en forme de cloches, compoſées d'une ſeule feuille aſſez large, partagée à ſon extremité en cinq ſegmens ; ces fleurs ſont d'un blanc jaunâtre ; à ces fleurs ſuccedent des cylindres creux, diviſés en trois parties & contenant une ſemence plate. Cet *aloès* croît en Eſpagne, en Italie & aux Indes Occidentales. On en tire l'*aloès hépatique* de nos Apothiquaires, ou l'*aloès* des Barbades, qu'on nous apporte dans des calebaſſes. Il eſt de la couleur du foie & d'une odeur fort deſagréable. Pour le tirer après avoir arraché les feuilles de la racine avec la main, on les preſſe légerement & on fait couler le ſuc dans un vaiſſeau convenable dans lequel on le laiſſe pendant une nuit, afin que les parties les plus groſſieres tombent au fond. Le lendemain on verſe la liqueur qui ſurnage dans un autre vaiſſeau, on l'expoſe au ſoleil afin qu'elle s'épaiſſiſſe.

L'*Aloès ſuccotrin* ſe fait d'une autre façon & ſe tire d'une autre eſpece de plante. Savoir, l'*Aloe ſuccotrina ſpinoſa anguſtifolia, flore purpureo* ; Breyn. Prodom. 2. *Aloe vera minor*. C'eſt une plante plus petite, plus garnie de feuilles & plus belle que les précédentes. Elle porte des fleurs rouges ſemblables pour la figure aux fleurs des autres *aloès*, excepté qu'elles ſont plus petites. L'*aloès* qu'on tire de cette plante s'apporte des Indes Orientales dans des peaux. Le meilleur vient de l'Iſle de *Succotra*. Il eſt plus noir, plus luiſant & plus caſſant que tout autre. Lorſqu'on l'a mis en poudre, il eſt d'une belle couleur jaune ; cette poudre n'eſt point ſujette à ſe conglutiner & à ſe mettre en maſſe. En comparaiſon de l'*aloès commun*, elle n'a preſque point d'odeur.

L'*Aloès* eſt un purgatif fort uſité ; il eſt ſalutaire pour les tempéramens humides & froids. On l'ordonne rarement ſeul, ſi ce n'eſt aux enfans, de tems en tems pour les vers. Mais c'eſt un ingrédient très-étendu. Il entre dans la plupart des pilules qu'on prépare dans les boutiques de nos Apothiquaires, de même que dans toutes les eſpeces d'*hiera picra*. Il paſſe pour un excellent ſtomachique. Il purge très-bien les inteſtins des humeurs groſſieres dont ils pourroient être embarraſſés.

Mêlé avec les préparations martiales, il provoque puiſſamment le flux menſtruel. A l'extérieur, on peut l'employer avec ſuccès dans les plaies récentes; pour cet effet, on le met en poudre, & l'on met cette poudre ſur la plaie. On le mêle avec d'autres ingrédiens, & on l'applique ſur le nombril des enfans, pour les vers.

Les préparations officinales d'*aloès* ſont, l'*aloës roſat*, les pillules d'*aloès* lavé, & les pillules *aléophangines*. MILLER, *Bot. Off.*

L'*Aloès Succotrin* vient à *Succotra*, Iſle ſituée dans le détroit de Babel Mandel. On y préparoit jadis l'*aloès* de cette maniere. On preſſoit les feuilles; on en laiſſoit repoſer le ſuc, juſqu'à ce que la ſubſtance huileuſe ſurnageât. On prenoit cette ſubſtance huileuſe & on lui donnoit par l'évaporation la conſiſtance d'un extrait.

Les *Aloès hépatiques & Succotrin* ſont de fort bons purgatifs; mais ils raréfient le ſang & cauſent des hémorrhagies & d'autres évacuations qu'on ne vouloit point procurer, aux perſonnes qui en font uſage & qui y ſont ſujettes. C'eſt donc un remede qu'il ne faut jamais preſcrire aux femmes groſſes, non plus qu'à ceux qui ont des hémorrhoïdes. D'ailleurs l'*aloès* n'a pas plutôt exercé ſa vertu purgative, qu'il reſſerre; il faudra donc préférer la caſſe lorſqu'il ſera queſtion de purger des perſonnes qui ſont naturellement conſtipées. La doſe eſt depuis quatre grains juſqu'à une demi-dragme. La partie réſineuſe extraite par l'eſprit de vin, purgera violemment. La partie gommeuſe extraite par l'eau, ſera un bon vulnéraire, ſurtout dans les ulceres de la veſſie & des reins. On ſe ſert pour prevenir la mortification dans les plaies, d'une teinture d'*aloës* & de myrrhe. GEOFFROY.

L'*Aloès* n'entre point dans la claſſe des purgatifs violens; il a cependant aſſez de force pour qu'on puiſſe le regarder commeſuffiſamment cathartique: il excite même une commotion aſſez grande dans la maſſe du ſang; enſorte que la doſe n'en doit être que de quelques grains: mais ſi on le diſſout dans de l'eau, dans de l'eau de pluie, par exemple, & ſi on le fait bouillir pendant long-tems, ſa vertu cathartique s'affoiblit; enſorte qu'elle ne produira plus d'effet, à moins qu'on n'augmente la doſe. HOFFMAN, *Obſ. Phyſico-Chymique, L. II.*

On fait avec l'*aloès hépatique & Succotrin*, des préparations laxatives d'un excellent uſage, ſi l'on a l'art de débarraſſer ce purgatif de ſon principe ſulphureux volatil, & d'un principe réſineux qui s'attache fixement aux membranes des inteſtins; enfin qu'on ne faſſe entrer dans ces préparations qu'une petite doſe d'*aloès* & qu'on l'y mêle avec des extraits amers & des ingrédiens balſamiques tempérés. On ne peut que recommander à ce titre les pilules que Becher a peut-être trouvées par haſard, & celles qui ſont compoſées de la même maniere d'eſpeces mieux aſſorties, non-ſeulement pour lâcher doucement le ventre, mais pour fortifier le ton des inteſtins, qui eſt affoibli dans la plus grande partie des maladies & que les purgatifs détruiſent encore. Il eſt vrai que ces ſortes de pilules font peu d'effet dans les ſujets vigoureux & qui ont beaucoup de ſang: mais elles font des merveilles dans ceux qui ſont foibles naturellement ou par maladie, dans les couches quand les vuidanges ne coulent pas bien. Ces mêmes pilules conviennent auſſi parfaitement pour corriger & évacuer les crudités qui s'amaſſent dans les premieres voies des convaleſcens & aux hypocondriaques, dont l'eſtomac forme continuellement de nouvelles crudités acides. Au contraire, les remedes où entre l'*aloès* non corrigé & à grande doſe, agitent beaucoup le ſang; & par cette raiſon les pléthoriques, ceux qui ſont d'un tempérament délicat & qui ont de la diſpoſition aux hémorrhagies, font très-bien de s'en abſtenir, parce que ces remedes employés mal-à-propos cauſent des hémorrhoïdes d'un ſentiment très-incommode & détournent le ſang vers la région des lombes & les parties contenues dans le baſſin.

Quoique nous donnions la préférence aux pilules de Becher, nous ne prétendons rien ôter du mérite de celles qui contiennent l'*aloès* marié avec d'autres ingrédiens convenables, comme les pilules tartareuſes de Schroder, les aléophangines, les marocoſtines, celles de Succin de Craton & celles de Solonander. HOFFMAN, *Med. Rat. ſyſtem.*

Hoffman auroit pu ajouter à cela les pilules de Ruffus & d'autres, contenues dans notre Pharmacopée.

M. Boulduc dans ſon Traité des purgatifs, s'eſt particulierement attaché à l'*aloès*. Il doit être, dit-il, pur, tranſparent, amer, & d'une odeur forte. On le met au nombre des purgatifs modérés.

Il paroît par l'analyſe chymique qu'il en fait, que l'*aloès* Succotrin contient à peine la moitié autant de réſine ou de matiere ſulphureuſe que l'*aloès* hépatique, mais qu'il contient un tiers de plus de ſubſtance ſaline. Quant à l'*aloès* caballin, il eſt tellement rempli d'impuretés & de parties terreuſes, relativement à ſon ſel & à ſon ſoufre, qu'il ne mérite pas que nous en faſſions mention.

Du rapport différent des principes des *aloès* Succotrin & hépatique, il en réſultera dans leurs ſucs différentes propriétés. Comme la partie réſineuſe de l'*aloès* ne purge point ou purge fort peu, au contraire de tous les autres cathartiques chargés de réſine; on a toujours préféré pour l'uſage intérieur l'*aloès* Succotrin à l'*aloès* hépatique, parce qu'il a moins de cette réſine; & pour l'uſage extérieur, l'*aloès* hépatique à l'*aloès* Succotrin. M. Boulduc le fait aller de pair avec les baumes naturels, lorſqu'il eſt queſtion de nettoyer une plaie ou de refermer une coupure récente. Or il eſt évident que les parties balſamiques & réſineuſes ſont la cauſe génératrice de ces effets.

Les ſels de l'*aloès* ſont très-actifs, ils rongent les extrémités des veines, où les fibres ſont les plus déliées & conſéquemment ils produiſent des hémorrhagies. On doit donc donner une attention particuliere à ce que la partie ſaline de l'*aloès* ne ſoit point ſéparée de la partie réſineuſe qui la corrige & la tempere; & c'eſt ce qui arrivera infailliblement dans la plupart des préparations qu'on fait avec le ſuc de l'*aloès*, à moins qu'elles ne ſoient exécutées par d'habiles mains. On rejette quelquefois la partie réſineuſe comme trop craſſe & comme inutile. On la juge telle, parce qu'on la trouve communément au fond, après la ſolution.

M. Boulduc nous aſſure avoir été témoin pluſieurs fois des funeſtes effets de l'élixir de propriété, & même de toutes les préparations de l'*aloès*, lorſqu'elles ont été ou mal faites ou priſes en trop forte doſe. Le même Auteur eſt ſi fort éloigné d'approuver la ſéparation de la partie réſineuſe de la partie ſaline, qu'il exigeroit volontiers au contraire qu'on travaillât à les unir plus étroitement par la médiation d'un alcali, tel par exemple, que le ſel de tartre; car, ajoute-t-il ſagement, non-ſeulement nous devons aider la nature dans les maladies par des remedes: mais il eſt encore de notre art de lui donner du ſecours dans les remedes mêmes. *Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences*, 1708.

Aloès roſat.

Prenez *de l'*aloès *ſuccotrin luiſant en poudre, quatre onces,*
du ſuc dépuré de roſes de Damas, une pinte.

Mettez le tout en digeſtion ſur un feu modéré, juſqu'à ce que l'humidité ſuperflue ſoit évaporée, & que le reſte ſoit de conſiſtance à former des pilules. S. A.

On preſcrit dans la Pharmacopée d'Ausbourg de recommencer trois fois le même procédé; & dans la Pharmacopée Royale, d'ajouter à l'*aloès* & au ſuc de roſes, le diagred & la réſine de ſcammonée. Mais on a rejetté ces deux derniers ingrédiens. On trouve dans la même Pharmacopée une préparation de l'*aloès* avec une infuſion de violette. Mais la premiere eſt la plus

ſimple de toutes & la ſeule qui ſoit maintenant en uſage.

*Pilules d'*aloès *lavé.*

Prenez *de l'*aloès *diſſous dans du ſuc de roſes & épaiſſi pour la ſeconde fois, une once,*
de trochiſques d'agaric, trois dragmes,
de maſtic, deux dragmes,
de ſirop de roſes de damas, une quantité ſuffiſante pour former une maſſe dont on puiſſe faire des pilules. S. A.

Cette préparation de l'*aloès* eſt celle qu'on trouve dans la Pharmacopée d'Ausbourg, ſous le titre de *Pilulæ de* aloe *lotâ incerti authoris*, avec une addition de demi-dragme d'une eſpece de *diamoſchu dulcis*. Dans la Pharmacopée de Londres on l'a preſcrit telle que nous venons de la donner, & on en a rejetté cette eſpece de *diamoſchu dulcis*. Zwelfer trouve que ces pilules ſont mal nommées; parce qu'on ne peut dire que l'*aloès* ſoit lavé ni dans ce procédé ni dans aucun autre; & il veut qu'on ſubſtitue l'*aloès roſat* à celui-ci. On trouve dans la Pharmacopée d'Ausbourg & dans les autres un grand nombre de préparations de l'*aloès* en forme de pilules, & ſurtout une avec du maſtic de *Nicolas Myrepſus*; mais toutes ces préparations ont été rejettées, & ne ſont plus en uſage.

Pharmacopée de Londres par Quincy.

* On trouve dans les écrits d'Auteurs, d'ailleurs très-reſpectables, que l'*aloès* ne commence à pouſſer des tiges & des feuilles que cent ans après qu'il a été mis dans la terre, & qu'alors il ſe fait une ſorte d'explosion accompagnée d'un bruit conſidérable à quatre ou cinq jours de laquelle la tige & les feuilles commencent à paroître. L'expérience a fait connoître le faux de cette opinion.

* Les trois eſpeces d'*aloès*, le ſuccotrin, l'hépatique & le caballin ne ſont, s'il en faut croire quelques Auteurs, que le ſuc d'une même plante, & qui ne differe que par ſes différens degrés de pureté. Quand on a arraché les feuilles de cette plante, qu'on les a pilées, le ſuc qu'elles donnent & qui nage ſur un ſédiment qui ſe dépoſe eſt l'*aloès* ſuccotrin. Si l'on fait épaiſſir encore davantage ce ſédiment au ſoleil, ſa partie la plus rouge & la plus liquide ſera l'*aloès* hépatique. La maſſe la plus épaiſſe, la plus groſſiere, & la plus impure de ce ſédiment, & qui ſe trouve au fond du vaiſſeau où s'eſt fait l'évaporation, eſt l'*aloès* caballin.

ALOEDARIA, *Aloétiques.* Medecines compoſées, & cathartiques, ainſi appellées de l'*aloès*, qui en eſt l'ingrédient principal.

L'*Aloétique* de Philagrius, qui purge doucement avec le miel roſat, ſe fait de la façon ſuivante :

Prenez *de l'aloès, ſix onces,*
de coſtus,
de ſpicnard,
de carpobalſamum,
de fleurs de jonc odorant,
de caſſe, } *une once de chacun,*
d'agaric,
de ſafran, } *quatre dragmes,*
de ſommités de centaurée, quatre ſcrupules,
de miel, deux onces,
de ſuc de roſes, quatre onces,
d'épithymum, une once,
de rhapontic, huit ſcrupules,
d'aſarabacca, quatre ſcrupules,
de xylobalſamum, ſix ſcrupules,
de maſtic, huit ſcrupules,

Faites-en un électuaire avec du miel roſat, & proportionnez-en la doſe aux forces du malade.

Autre préparation du même, qui purge doucement, ſans cauſer la moindre tranchée, & qui eſt bonne dans les douleurs des articulations & des reins, mais particulierement dans la ſciatique, & lorſqu'il eſt queſtion de diſſiper les obſtructions au foie.

Prenez *d'iſium* (on entend par *iſium, le chameléon noir*) *huit ſcrupules*,
d'agaric, quatre dragmes,
d'aloès, deux onces,
de ſpicnard, huit ſcrupules,
de fleurs de jonc odorant, huit ſcrupules,
de ſafran, quatre ſcrupules,
de caſſe, ſeize ſcrupules,
de coſtus,
de carpobalſamum, } *huit ſcrupules*,
de miel roſat, trois onces & huit ſcrupules.

Broyez le tout, & faites-en des pilules avec le miel roſat. Vous donnerez cinq de ces pilules après le ſouper, chaque jour, ou de deux jours l'un, comme vous le jugerez à propos. Elles évacueront l'eſtomac & ſoulageront dans les douleurs des articulations : mais elles purgeront particulierement le phlegme. On peut dîner & ſouper, pendant tout le tems qu'on en fera uſage.

Autre qui purge le phlegme & la bile.

Prenez *des ſommités d'abſinthe broyées & paſſées, & d'aloès mis en poudre très-menue, une once de chaque.*

Et avec le ſuc d'épurge faites-en des pilules de la groſſeur d'un haricot, dont on prendra trois par jour.

Aloetique de Philagrius, qui purge la bile & le phlegme.

Prenez *de la pulpe, ou de la ſubſtance intérieure de coloquinte,*
de l'aloès,
de la ſcammonée,
du ſuc ou des ſommités d'abſinthe, } *cinq dragmes de chaque.*

Faites-en des pilules de la groſſeur d'un pois chiche, avec le ſuc de chou, & donnez-en vingt-une à la fois aux adultes.

Autre confirmé par l'expérience, qui purge trois humeurs.

Prenez *de l'aloès,*
de l'épithymum,
de la ſcammonée, } *deux dragmes de chaque,*
de la coloquinte,
de l'agaric, } *une dragme de chaque.*

Faites-en des pilules avec le ſuc de chou, & donnez quinze de ces pilules à la fois.

Autre qu'on fait dans la Ville de *Tyr.*

Prenez *de la ſcammonée, deux onces;*
de l'aloès, une once,
de maſtic,
de bdellium,
de poivre,
d'abſinthe, } *une dragme de chaque.*

Faites-en des pilules avec le ſuc de citron. Donnez ſept ou neuf de ces pilules à la fois. Si vous voulez qu'elles operent fortement, donnez-en le poids de quatre ſcrupules ou davantage.

Autre d'Oribaſe.

Cet *aloetique* eſt bon particulierement dans les maux d'yeux, & purge ſurtout la bile noire & jaune.

Prenez *de l'aloès*,
de la ſcammonée, } *une once*,
de l'écorce d'éllebore noir, }
de ſel ammoniac, *une dragme*,
de racine de panacée, *trois dragmes*,
de poivre, }
de pouliot, } *une dragme de chacun.*

Faites-en avec de l'eau des pilules de la groſſeur d'une feve de Grece, & donnez-en ſix à la fois, dont le poids ſoit à peu près d'une dragme & un ſcrupule.

Autre d'Oribaſe.

Prenez *de l'aloès*, *deux onces*,
du ſpicnard,
de l'aſarabacca,
du maſtic, } *ſix dragmes de chacun*,
du ſafran,
du xylobalſamum,
de la caſſe, }
de l'épithymum, } *douze dragmes.*

Faites-en des pilules de la groſſeur d'un pois, avec une décoction de pouliot. La doſe eſt de vingt-une. Elles guériſſent la fievre quarte. On peut encore les faire avec du miel bouilli. Aetius, *Tetrabib. I. Serm.* 3. *cap.* 105. *&c.*

ALOFEL. Selon Ruland & Johnſon, morceau d'étoffe dont on ſe ſert pour couvrir un vaiſſeau.

ALOGOS, Ἀλόγως, adverbe dont ont ſe ſert fréquemment en parlant d'une choſe qu'on veut faire entendre être arrivée ſans qu'on en connoiſſe une raiſon ſuffiſante. Ainſi lorſqu'une fievre diſparoît ſans aucune évacuation critique, Hippocrate dit qu'elle a diſparu ἀλόγως, ſans aucune cauſe ſuffiſante; d'où il conclut qu'elle ſera ſujette à retour.

ALOGOTROPHIA, ἀλογοτροφία, d'ἄλογος, diſproportionné, & de τρέφω, nourrir; nutrition inégale & diſproportionnée, comme lorſque dans les enfans noués, une partie eſt plus nourrie qu'une autre.

ALOHAR, ALOHOC, ALOSOHOC, ou ALOSOT, *Vif-argent.* Ruland.

ALOIDES, *Aloe paluſtris*, Offic. Mont. 36. *Aloides.* Boerh. Ind. A. 2. 132. *Aloe paluſtris.* C. B. Pin. 386. Johr. Hod. Bot. Pl. Ign. *Aloe ſive aizoon paluſtre.* J. B. 3. 787. Chab. 567. *Militaris aizoides.* Ger. 677. Emac. 825. Raii, Hiſt. 2. 1324. Merc. Bot. 2. 26. Phyt. Brit. 75. Mer. Pin. 77. *Stratiotes, ſive militaris aizoides*, Park. Theat. 1249. Hiſt. Oxon. 3. 618. *Stratiotes foliis aloès, ſemine longo*, Gundelsh. Ap. Johr. Raii Synop. 3. 290. *Stratiotes aquaticus Belgicus*, Bod. in Theoph. 436. *Aloès aquatique.*

Cette plante a la feuille comme l'*aloès*, ſeulement un peu plus courte & plus étroite, bordée d'épines courtes & fortes, avec des gouſſes entre elles ſemblables à des pates d'écreviſſe, qui s'ouvrent & pouſſent des fleurs blanches à trois feuilles, qui reviennent beaucoup à celles d'une eſpece de nénuphar appellé *morſus ranæ*; elles ont de petites étamines jaunes.

La racine de cette plante eſt longue, ronde, compoſée de fibres blanches, à peu près comme de longs vers de terre, ou comme de groſſes cordes d'inſtrument, tendant droit au fond de l'eau où elles parviennent rarement. Outre ces fibres, elle en a d'autres qui ſe répandent obliquement & diſpoſées comme on les voit dans le *morſus ranæ.*

On emploie cette plante, & on la met au rang des vulnéraires. Dale.

* Aloides, *vel ſtratiotes aquaticus belgicus. B. Aizoon paluſtre. Sedum aquatile. Joubarbe aquatique.*

Cette plante a ſes feuilles aſſez ſemblables à celles de l'*aloès*; elles ſont cependant plus courtes & moins larges, & armées dans leur contour d'épines courtes & dures. Elle a pour racines des filamens longs qui reſſemblent aſſez aux cordes d'une lyre, ou à cette eſpece de vers qu'on nomme lombricaux. Les Charlatans s'en ſervent pour abuſer de la crédulité de ceux qu'ils engagent à ſe ſervir de leurs recettes, & en les leur montrant dans des phioles pleines d'eau, ils les font paſſer pour des vers dont ils les ont débarraſſés. On trouve cette plante dans les lacs, dans les foſſés, & dans toutes les eaux croupiſſantes. Les feuilles & les fleurs ſurnagent. Elle fleurit en Juin, Juillet & Août. Ses feuilles appliquées extérieurement rafraîchiſſent, condenſent les humeurs. Boecler, *III.* 381. Bauhin, *II. p.* 2. *p.* 777.

ALOPECES, dérivé d'ἀλώπηξ, en latin *vulpes*. Les muſcles des reins; les ſeuls muſcles du dos qui appartiennent aux reins. On les nomme encore ψόαι, *pſoas.* D'autres les appellent νευρομήτορες, ou même *νευρομήτρες*, auquel on ſubſtitue quelquefois *νεφρομήτρες*. Rufus Ephesius, *Lib. I. cap.* 30.

ALOPECIA, *Alopecie.* Maladie accompagnée de la chute entiere, ou d'une partie des cheveux. *Alopecia* vient d'ἀλώπηξ, *renard*; parce que cet animal eſt ſujet, dit-on, à une maladie toute ſemblable à celle-là.

Les Anciens, chez qui cette maladie paroît avoir été beaucoup plus commune que parmi nous, ſont entrés dans un très-grand détail, ſur tout ce qui la concerne. Mais Sennert ayant recueilli preſque tout ce qu'ils en ont dit, je me contenterai de ſon abregé, que je donnerai, après avoir rapporté le ſentiment de Celſe.

Il y a deux ſortes d'*alopécie*; il arrive ordinairement dans l'une & l'autre que la ſurface extérieure de la peau ſe mortifie. Alors les poils ſe blanchiſſent & tombent. S'il y a plaie à la partie où la peau s'eſt mortifiée, il en ſortira un ſang fluide d'une odeur fétide. Les progrès de ces *alopécies* ſont plus prompts dans les uns & moins prompts dans d'autres. La plus dangereuſe eſt celle qui condenſe & humecte la peau, & qui la dépouille entierement, & la rend liſſe & polie.

Celle qu'on appelle proprement ἀλωπεκία, *alopécie*, prend toute ſorte de forme & attaque la barbe auſſi-bien que les cheveux; l'autre que nous appellons *ophiaſis*, d'ὄφις, *ſerpent*, à cauſe de ſa figure qui revient aſſez à celle de cet animal, commence par le derriere de la tête; elle s'étend de la largeur de deux doigts: quant à ſa longueur, ſes deux extrémités touchent aux oreilles, gagnent quelquefois le devant de la tête & ſe joignent. L'*alopécie* vient à tout âge; l'*ophiaſis* ne prend gueres qu'aux enfans. On guérit rarement de la premiere ſans employer des remedes. L'autre ſe diſſipe d'elle-même.

Il y a des ignorans qui irritent ces maladies en raclant la peau avec un couteau. D'autres frotent la peau avec des cathérétiques mêlés avec de l'huile, ſurtout avec du papier brûlé imbibé d'huile. D'autres encore étendent deſſus de la racine de térébenthine avec le turbit bâtard. Le meilleur moyen de faire ceſſer cette maladie, c'eſt de raſer tous les jours la partie attaquée avec un raſoir; car en enlevant peu à peu la premiere peau, on ouvrira un paſſage aux racines des cheveux; il ne faut donc interrompre cette opération que lorſqu'on appercevra les cheveux pouſſant fort épais & fort ſerrés. C'eſt la coutume de froter avec du vitriol la partie, après l'avoir raſée. Celse, *Lib. VI. c.* 4.

*De l'*alopécie *& de l'ophiaſis.*

Il y a une eſpece de maladie dans laquelle on perd les cheveux, qu'on appelle ἀλωπεκία, *alopécie*, & ὄφιασις, *ophiaſis*. Le mot *alopécie* vient d'*alopex*, renard; parce que cette maladie attaque quelquefois les renards; quant au mot *ophiaſis*, il eſt dérivé de la figure de la partie chauve qui reſſemble beaucoup à celle d'un ſerpent.

pent. Dans l'un & l'autre cas, les cheveux ſe détachent ordinairement par poignée, & laiſſent des endroits entierement nus ; c'eſt à cauſe de cet effet que les latins comprenoient l'*alopécie* & l'*ophiaſis* ſous le nom général d'*area*, *aire*. Auſſi Celſe traite-t-il de l'*alopécie* & de l'*ophiaſis* dans le Chapitre *de areis*. *Area* ſignifie en latin ces eſpaces que l'on voit dans les jardins & à la campagne, où la terre eſt nue & ne produit rien. L'*alopécie* & l'*ophiaſis*, cauſent dans les endroits de la peau qu'elles attaquent la même ſtérilité que l'on remarque dans les eſpaces de terre appellés *area*.

Ces deux maladies different du moins quant à la figure. L'*alopécie* n'a aucune figure déterminée : elle s'étend, dit Celſe, en tout ſens : mais l'*ophiaſis* s'étend en faiſant des circonvolutions comme un ſerpent. Elle part communément du derriere de la tête, & elle s'étend d'un & d'autre côté juſqu'aux oreilles. Voilà ſa longueur ordinaire. Elle va quelquefois juſques ſur le devant de la tête, où les deux extrémités ſe réuniſſent. Quant à ſa largeur, elle eſt à peu près de deux doigts. La cauſe de l'*ophiaſis* paroît être maligne ; car non-ſeulement la racine des cheveux en eſt rongée, mais la peau même juſqu'à la profondeur de la racine des cheveux.

Il ſuit de ce que nous venons de dire, qu'on peut définir en général l'*alopécie* & l'*ophiaſis*, une chute de cheveux cauſée par une humeur corrompue & dépravée qui en ronge la racine, & qui laiſſe des endroits de la tête entierement dépouillés.

L'Auteur du Traité *De medicamentis facilè parabilibus*, compte l'*alopécie* & l'*ophiaſis* entre les affections qui changent la couleur des cheveux : mais on remarquera que cette altération dans la couleur des cheveux, n'eſt point un effet de la chute d'où nait le dépouillement des parties ; mais qu'elle ſuit ſeulement l'*alopécie* & l'*ophiaſis*, ou qu'elle précede ces maladies. Lorſque les cheveux ſont nourris d'un ſuc vicié, ils deviennent blancs, & tombent. Lorſque les cheveux renaiſſent ſur les parties dépouillées, ils paroiſſent blancs ou jaunâtres ; comme les poils qui recouvrent les endroits du dos d'un cheval, où il y avoit des ulceres. Ces cheveux doivent cette couleur à la mauvaiſe nutrition & à la délicateſſe de la peau. C'eſt ce que Celſe inſinue, *Liv. VI. chap.* 1. dans l'endroit où il obſerve que l'*ophiaſis* n'attaque que les cheveux ; au lieu que l'*alopécie* attaque & les cheveux, & la barbe.

La cauſe de l'une & de l'autre eſt une humeur acre & dépravée, de quelque eſpece que ce ſoit, qui attaque & ronge la racine des cheveux : mais ordinairement elles proviennent d'un phlegme ſalé, corroſif & putréfié. C'eſt ce qui a fait dire à Galien, *de Diff. ſympt. cap.* 4. qu'elles étoient les ſuites d'une nutrition dépravée de la peau de la tête. Quant à la figure de l'eſpace que l'*alopécie* ou l'*ophiaſis* dépouille de cheveux, figure qui eſt tantôt oblongue, tantôt circulaire ; il faut attribuer cela à la quantité & à la qualité de la matiere peccante : ſi la matiere eſt claire & plus abondante qu'à l'ordinaire, elle ſuit un cours qui change peu de direction ; elle va rongeant partout également ; & les eſpaces qu'elle dépouille de cheveux, ſont plus larges & en plus grand nombre. Si au contraire elle eſt en plus petite quantité, & mêlée d'humeurs groſſieres, la chute des cheveux ſera inégale, & les aires dépouillés auront des figures irrégulieres, parce que cette matiere hétérogene aura de la difficulté à couler dans la même direction ; elle ira & ſe répandra en ſerpentant, & rongeant les cheveux qui ſe trouveront ſur ſa route.

Les cauſes les plus éloignées de ces maladies, ſont la chaleur du foie & de la tête, & ſurtout un défaut dans la premiere & dans la ſeconde coction : de ce défaut naiſſent des humeurs acres & ſalées. Cet accident eſt commun à tous les âges, mais particulierement à l'enfance, & il ſuccede à la teigne, aux achores & à la gale de tête.

L'*alopécie* & l'*ophiaſis* ſont quelquefois produites par des cauſes extérieures & malignes, entre leſquelles Galien compte, *De Compoſ. Med. ſec. Loc. Lib. I. cap.* 2. les mouſſerons pris en alimens ; par la raiſon, dit-il, qu'ils engendrent dans le corps beaucoup d'humeurs vicieuſes & corrompues. La petite vérole attaque auſſi la racine des cheveux ; & l'on peut attribuer auſſi cet effet aux maladies contagieuſes & peſtilentielles.

On diſtingue l'*alopécie* de l'*ophiaſis*, par la figure des eſpaces qu'elles dépouillent de cheveux ; & en ce que l'*alopécie* occaſionne ſeulement la chute des poils, au lieu que l'*ophiaſis* produit cet effet, & de plus excorie la peau, & lui fait changer de couleur, la rendant tantôt pâle, tantôt blanche, & même noire ; & ſi on vient à la piquer, il en ſortira un ſang ſéreux.

L'*alopécie* & l'*ophiaſis* different de la teigne. Dans l'*ophiaſis*, l'excoriation de la peau n'eſt que ſuperficielle ; & lorſqu'elle eſt guérie, les cheveux renaiſſent ; au lieu que dans la teigne, l'excoriation & l'exulcération ſont ſi profondes, & la peau eſt quelquefois ſi endommagée, que les cheveux ne reviennent plus.

Quant à la maniere d'en diſtinguer les cauſes, on pourra reconnoître l'eſpece de l'humeur peccante par la couleur de la peau. Pour en faire commodément l'examen, on raſera les cheveux qui reſteront, & on frotera doucement la peau. Il y a d'autres ſignes encore, par leſquels vous pourrez parvenir à la connoiſſance de l'humeur qui abonde dans le corps. Vous pourrez tirer des conjectures ſur l'eſpece de l'humeur qui cauſe la maladie, par la couleur des cheveux qui reviendront ; car cette couleur varie ſelon la nature de la matiere morbifique.

Quoique l'*alopécie* & l'*ophiaſis* ne ſoient pas des maladies dangereuſes, il faut toutefois y remédier, parce qu'elles défigurent. Les Romains donnoient beaucoup moins d'argent d'un eſclave qui avoit la tête dégarnie de cheveux dans quelque endroit, que s'il n'eut point eu ce défaut. Et de notre tems, il eſt d'autant plus deſagréable, que c'eſt pour bien des gens un ſymptome de vérole.

L'*alopécie* & l'*ophiaſis* ſont-elles des maladies faciles à guérir ? C'eſt une queſtion ſur laquelle les Auteurs ſont partagés. Celſe & Avenzoar ont écrit, que l'*ophiaſis* ſe guériſſoit plus aiſément que l'*alopécie*. Alexandre, *Lib. I. c.* 2. & Sérapion, *Lib. I. c.* 1. diſent le contraire. Au reſte, Celſe ſemble parler particulierement de l'*ophiaſis* des enfans qui s'en va d'elle-même, ou que l'âge & le tems emportent. Mais ſi l'on compare l'*alopécie* & l'*ophiaſis* dans les adultes, il paroît par tout ce qu'on a dit, que cette derniere eſt plus difficile à guérir que la premiere ; à quelque âge que ce ſoit au-de-là de l'enfance, parce qu'elle a ſon origine dans une humeur plus groſſiere & plus maligne, qui ronge non-ſeulement les racines des cheveux, mais la peau elle-même ; ce qui n'arrive point dans l'*alopécie*.

Plus l'une ou l'autre de ces maladies eſt invétérée, plus elle eſt opiniâtre, & au contraire.

Si le frotement fait rougir la place dépouillée, il y a eſpoir de guériſon ; & plus promptement elle rougit, & plus la cure ſera facile. Si le frotement ne fait point changer de couleur à la peau, c'eſt envain qu'on travaillera à rappeller les cheveux ou les poils.

La pire eſpece d'*alopécie* ou d'*ophiaſis*, arrive lorſque la peau eſt épaiſſe, graſſe & abſolument douce, & lorſque la partie eſt entierement chauve.

L'*alopécie* & l'*ophiaſis* cauſées par la lepre, ſont incurables. Celles qui proviennent de la vérole, ne ſe guériront qu'avec la vérole qui les a produites.

Il y a grande apparence de guériſon, lorſque les bords des places dégarnies, les extrémités adjacentes aux parties couvertes, commencent à pouſſer des cheveux ; car c'eſt une preuve que les parties affectées, contiguës aux parties ſaines, ſont moins perverties de leur état naturel, & qu'elles ne tarderont pas à être guéries, puiſqu'elles commencent à ſe couvrir.

Si une humeur vicieuſe abonde dans tout le corps, il faut commencer par l'évacuer, autrement elle ne fera qu'entretenir la maladie. S'il y a virus vénérien, avant

que de travailler à guérir l'*alopécie*, il faut détruire ce virus. On ne manquera pas non plus de rectifier l'état du viscere qui donne lieu à la génération de l'humeur peccante. La cause antécédente étant détruite, on détruira la cause immédiate. Galien emploie pour cet effet des digestifs & des répercussifs. Mais ce n'est pas tout, il faut encore avoir soin de rétablir la peau dans son tempérament naturel.

Premierement donc, on purgera tout le corps avec des remedes convenables à la nature de l'humeur peccante. Après quoi, Galien ordonne un masticatoire pour l'évacuation des humeurs de la tête en particulier.

Quant à la matiere peccante, si elle est en fluctuation; si elle commence à s'amasser; si les aires ou places dégarnies ne sont pas encore formées, Galien emploie les répercussifs. C'est aussi ce que conseille Avicenne, lorsqu'il dit que les remedes pour l'*alopécie* doivent être tels qu'ils fortifient la peau de la tête par une astringence modérée. *Sept. quarti Tract. I. c. 6.* Ces remedes, ajoute-t'il, étant de nature corroborative & répercussive, ils écarteront de la tête la matiere peccante qui pourroit s'y porter. Mais si l'*alopécie* & l'*ophiasis* sont déja formées, les répercussifs n'ont pas plus lieu dans ces maladies que dans la gale.

Si les aires sont déja formées, & si la matiere est logée dans la peau, les digestifs doivent être employés. Il faut que ces digestifs soient d'une nature chaude; que les parties qui les composent soient déliées, & qu'ils ne dessechent pas trop; car s'ils dessécholent puissamment, ils anéantiroient non-seulement la matiere peccante, mais encore le suc nourricier des cheveux. S'il arrivoit que le tempérament de la peau fût chaud & sec, comme cela est souvent dans les aires invétérées, il faudra mêler des remedes humectans & rafraîchissans avec d'autres topiques.

Les remedes qui agissent sur la cause prochaine de cette maladie, sont appellés μεταυγκριτικὰ, *métasyncritiques.* (*Voyez ce mot.*) Premierement, s'il restoit sur la partie quelques cheveux corrompus, il faudroit commencer par les enlever avec des pincettes, ou avec un dropacisme, ou par raser entierement l'endroit avec le rasoir. Ensuite on lavera la tête avec de l'eau, dans laquelle on aura fait bouillir du capillaire, du polytric, de l'aurone, & d'autres herbes de cette espece. Après qu'on aura lavé la tête, on frotera les endroits chauves avec un linge ni trop doux, ni trop dur, jusqu'à ce que la peau commence à devenir rouge : on fera succéder à cela les topiques. Ces topiques se feront avec la moutarde, le cresson, les oignons de lis blancs, auxquels on attribue la vertu de faire renaître les cheveux, lorsqu'ils ont été brûlés; la semence de roquette, le nitre, l'huile de laurier, le goudron, le soufre, la poudre & les cendres d'aurone, la racine de pain de pourceau, d'ellébore, la semence de l'herbe aux poux, la fiente de pigeon, & ce qui est beaucoup plus fort que tout cela, la tapsie & l'euphorbe. Plus ces plantes sont fraîches, plus elles sont chargées de suc acre, plus elles sont efficaces; car cette acreté se perd en les gardant. Entre tous ces remedes, il faut choisir ceux qui conviennent le mieux au cas qui se presente, & en faire une application juste & raisonnée; car ils ne sont pas tous applicables à toutes sortes d'*alopécies*, dans toutes saisons, dans tous les degrès de ces maladies, soit qu'elles commencent ou qu'elles soient très-invétérées. Si l'*alopécie* est légere, & commence, il faut user de remedes doux. Si elle est invétérée, il faut recourir à des remedes plus énergiques. Aux femmes & aux enfans, en un mot, à toutes les personnes dont le corps sera foible & tendre, on n'appliquera que de foibles topiques; on réservera les topiques violens pour les adultes & les hommes.

Galien, *De compos. Med. sec. Loc. Lib. I. c.* 1. décrit plusieurs compositions pour l'*alopécie* & l'*ophiasis* : l'efficacité de ces compositions lui étoient connues par une longue expérience. Elles sont de *Heras*, de *Criton*, d'*Orestinus*, de *Orthon de Sicile*, de *Cléopatre*, d'*Archigene*, d'*Asclepiad*, de *Dionysiodore*, de *Soranus* & d'autres. Il recommande aussi les suivantes.

Prenez *des feuilles d'arundo græca brûlées, quatre onces;*
de cendres de sainfoin, une dragme,
de crotes de souris, deux dragmes;

Il y a dans Galien deux onces; broyez le tout dans du vinaigre, & frotez-en la partie affectée; ou

Prenez *des cendres de roseau,*
du poil de bouc brûlé,
de l'adiante,
de la graisse de sanglier,
du goudron,
de la gomme de cedre,
} *de chacun quantités égales;*

Ce remede est merveilleux, selon lui; ou

Prenez *de la cendre d'une souris brûlée,*
de la cendre de linge brûlé,
des dents de cheval calcinées,
de la graisse de sanglier,
de la moelle de cerf,
de l'écorce de roseau,
} *de chacun quantités égales,*
du miel, une quantité suffisante;

Faites-en un onguent; ou

Prenez *de l'euphorbe,*
de la thapsie,
de l'huile de laurier,
} *de chacun deux dragmes;*
du soufre vif,
de l'ellébore,
} *de chacun une dragme,*
de la cire, six dragmes;

Fondez les ingrédiens qui sont solubles, & mêlez-les avec l'huile de laurier, ou de la vieille huile, ou du goudron;

Ajoutez le reste, & vous aurez la composition la plus forte de ce genre, & la plus convenable à cette maladie, lorsqu'elle est invétérée.

On peut n'employer que le remede suivant, lorsque la maladie n'est pas poussée à son dernier degré.

Prenez *de l'aurone préparée, ou des racines de roseau brûlées; mêlez-les avec de l'huile de laurier, ou de la vieille huile, ou du goudron*; ou

Prenez *de la semence de roquette, du cresson d'eau, du nitre, & les mêlez avec l'huile de laurier & du goudron;*

Ou bien, ce qui est plus doux & plus propre pour les femmes & les enfans;

Prenez *de l'aurone,*
des cendres de racine ou d'écorce de roseau,
de l'encens,
} *quantités égales;*
de la graisse de sanglier & de l'huile d'amande douce, une quantité suffisante;

Faites-en un liniment.

S'il falloit un remede plus énergique, on pourroit ajouter à ceci,

de l'écume de mer,
du soufre vif,
du fiel de bœuf,

de la roquette,
du nitre,
& même de la thapſie,

Ou ſe ſervir du remede ſuivant:

Prenez *de la moutarde,* *de la thapſie,* *de la ſemence de creſſon d'eau.* } *parties égales.*

Reduiſez le tout en une poudre très-fine; & ajoutez-y de l'huile de laurier & de la réſine, de chacune en ſuffiſante quantité, & faites-en une emplâtre à l'aide d'un feu modéré.

On trouve une infinité d'emplâtres de cette eſpece dans les ouvrages de *Valeſcus de Tarente*, de *Rondelet*, d'*Hollier*, de *Trincavellius* & d'autres Praticiens.

Lorſque vous croirez devoir employer les remedes les plus forts, ayez l'attention de donner la préférence aux plus liquides, aux plus onctueux, & à ceux dans leſquels il entre des huiles; parce que ces huiles en tempereront au moins la violence.

Examinez enſuite quel effet le remede aura produit; & jugez à l'altération qu'il aura faite dans les parties, ſi vous en devez augmenter ou diminuer la force. Quant à l'altération, vous l'eſtimerez par la couleur qu'aura déja l'aire, ou par celle qu'elle prendra en la frottant plus ou moins long-tems, & avec plus ou moins de force. Il faut ſurtout bien prendre garde que la peau ne ſoit point brûlée par un uſage exceſſif des remedes violens. Il faut obſerver de plus quant aux médicamens compoſés; que, ſi la partie eſt entierement chauve, il vaut mieux les appliquer en forme ſolide, & en emplâtres qu'en forme fluide. Mais ſi la partie n'eſt pas entierement dépouillée, la forme la plus liquide & la plus douce, telle que celle des linimens & des onguens ſera plus convenable.

Pour donner le tems aux topiques doux d'exercer leur vertu, on les laiſſera ſur la partie affectée la nuit & le jour. Quant aux plus forts, ils ne demeureront appliqués que juſqu'à ce qu'ils aient produit quelque altération dans la peau, & qu'ils commencent à cauſer de la douleur. On aura donc ſoin d'examiner l'effet de ces derniers une ou deux fois par jour: & ſi cet effet avoit été trop conſidérable, on leur fera ſuccéder un topique plus doux; & l'on oindra la partie avec de la graiſſe d'oie, de l'huile d'anet, & quelqu'autre ſubſtance anodyne. Car ſi l'on continuoit l'uſage des remedes violens, ils ne manqueroient pas de brûler la peau. Auſſi *Chriſtophle de Vega*, dit-il, qu'il a vu beaucoup de perſonnes qui ont été chauves le reſte de leur vie, ou qui n'ont jamais eu de barbe pour s'être ſervies de remedes violens.

Le régime eſt encore fort utile dans l'*alopecie* & dans l'*ophiaſis*

Entre les alimens, on choiſira ceux qui font de bon ſang, & qui arrêtent l'augmentation des humeurs peccantes; ceux par conſéquent dont le ſuc eſt ſalutaire, & qui ſont capables de rectifier les fluides dépravés. Que le malade s'interdiſe le vin, juſqu'à ce que le ſang ſoit rectifié; car le vin eſt un liquide très-actif qui porteroit avec impétuoſité dans les veines les humeurs corrompues & detenues dans les inteſtins. Mais lorſque le ſang aura été bien dépuré, qu'il faſſe un uſage modéré de vin d'une qualité douce & benigne, qui nourriſſe beaucoup & qui produiſe de bon ſang. Quant à l'air, le chaud eſt celui qui convient le mieux à ces maladies. SENNERT, *Lib. I. Part.* 3. *Sect.* 2. *c.* 4.

ALOPECUROS. de ἀλώπηξ *Renard* & οὐρά, *Queue*; *Queue de Renard.* On reconnoit ainſi cette plante dans les Auteurs.

Alopecuros. Offic. Ger. 81. Emac. 87. *Alopecuros genuina*, Park. Theat. 1166. Hiſt. Oxon. 3. 191. *Gramen alopecuros ſpicâ brevi.* J. B. 2. 474. Chab. 186. Raii Hiſt. 2. 1265. *Gramen alopecuroides ſpicâ rotundiore*, C. B. Pin. 4. Theat. 56. Boerh. Ind. A. 2. 159. Elem. Bot. 418. *Gramen ſpicatum tomentoſum longiſſimis ariſtis donatum.* Tourn. Inſt. 517.

C'eſt une plante fort tendre, qui finit en pointe, de la longueur de deux pouces, d'une figure conique & à peu près ſemblable à la queue d'un renard. Les coſſes qui contiennent le coton ſont preſque entierement cachées par l'épaiſſeur des toufes cotoneuſes; elles ſont barbues; & cette barbe eſt longue & douce; les coſſes ont une figure ſphérique. La tige eſt diviſée par pluſieurs jointures; elle croît à la hauteur d'une coudée ou d'une coudée & demie, environnée de feuilles qui ſont couvertes d'un duvet aſſez fin. La racine eſt petite, blanche & très-filamenteuſe.

Cette plante croît particulierement en Sicile, à Baies, en Italie, & dans le Languedoc proche Frontignan. On la trouve particulierement dans les lieux ſabloneux; ſa pointe eſt fort courte & ſa tige baſſe; elle ne s'éleve pas à plus d'un pié, & elle eſt fort foible dans ſa partie ſupérieure. RAII, *Hiſt.* 1265.

On ne lui a point encore attribué de vertus médicinales. Ray en diſtingue les eſpeces ſuivantes, outre celle dont je viens de parler.

1. *Gramen alopecuro ſimile glabrum, cum pilis longiuſculis, in ſpica, onocordon mihi denominatum*, J. B. *Alopecuroides major*, Ger. *Phalaroides majus*, Park. Gr. *Phalaroides majus ſeu italicum.* C. B. *Et forte etiam Phalaroides ſpicâ molli ſive germanicum.* C. B. Park. Cette eſpece eſt commune en Angleterre, on la trouve dans les prés & les paturages.
2. *Gramen aquaticum geniculatum ſpicatum.* C. B. *Fluviatile ſpicatum*, Ger. *Aquaticum ſpicatum.* Park.
3. *Gramini caudæ muris purpuraſcenti aliquatenus ſimile.* J. B.
4. *Gramen alopecurinum minus.* Ger. *Alopecuroides ſpicâ longa majus & minus*, Park. *Typhoides V. ſeu ſpica anguſtiore*, C. B. *Cum cauda muris purpuraſcente.* J. B.
5. *Gramen pumilum hirſutum ſpicâ purpuro-argentea molli noſtras.*
6. *Gramen alopecuroides ſpicâ aſperâ*, C. B. *Alop. ſpicâ aſp. brevi.* Park. *Gramen cum cauda leporis aſpera, ſive ſpica murina.* J. B. *Alopecuroides ſpica aſpera Bauhini.* Ger. Emac.
7. *Gramen alopecuros ſpicâ longâ tomentoſâ candicante*, J. B. *Alopecuros major ſpicâ longiore.* C. B. Ger. *Alopecuroides alterum radice repente, ſeu pſeudo-ſchænanthum Monſpelienſium*, Park. *Schænanthum adulterinum.* Ger.
8. *Alopecuros maxima anglica*, Park. *Altera maxima anglica paludoſa.* Ger. Emac. *Altera maxima anglica paludoſa, ſive gramen alopecuroides maximum*, J. B. Lobel. Adv. Part. Alt.
9. *Gramen alopecuroidi accedens ac phalaridi, ſpicâ longiuſculâ, folio lanuginoſo*, J. B. *Typhoides molle*, C. B. *Alopecuroides minus*, Ger.
10. *Gramen cum cauda muris, foliis hirſutis*, J. B. *Typhoides culmo reclinato*, C. B. *Alopecurinum majus*, Ger.
11. *Gramen alopecuros altera Lobelii*, J. B.
12. *Gramen alopecuros minus ſpicâ longiore.* C. B. *Cauda vulpina Monſpelienſium.* Adv. Lobel.
13. *Gramen typhoides maximum ſpicâ longiſſimâ*, C. B. *Typhoides maximum*, Park. *Typhonum tertium.* Ger. Emac.

ALOPEX, *le renard marin.* C'eſt un poiſſon de mer dont Oribaſe fait mention, *Med. Coll. Lib. II. c.* 58. parmi ceux qui remontent ſouvent dans les rivieres, qu'on pêche par conſéquent en eaux douces & en eaux ſalées; & qui eſt de dure digeſtion.

ALOSA, ou CLUPEA, ou CHIPEA. *Aloſe.* C'eſt un poiſſon de mer qui paſſe ſouvent dans les rivieres. Il croît juſqu'à la grandeur du ſaumon; il eſt couvert

d'écailles grandes, minces & faciles à détacher : sa tête est comprimée vers le haut de son corps. Son museau est pointu. Il n'a point de dents, il paroît sur sa tête, au-dessus de ses yeux, un os ou une écaille de chaque côté, luisante & resplendissante. Sa langue est noirâtre ; son dos est de couleur blanche, jaunâtre, ses côtés & son ventre sont argentins. Ce poisson aime le sel ; il est délicieux à manger. Il contient beaucoup de sel volatil & d'huile. Quand l'*alose* n'est pas bien fraîche, elle a un gout un peu acre qui incommode les gencives de ceux qui en mangent.

On trouve dans la tête de l'*alose* un os pierreux, qui est apéritif & propre pour la pierre, pour la gravelle, pour absorber les acides ; car il est alkali.

L'estomac de l'*alose* desséché & réduit en poudre, est propre pour fortifier l'estomac.

Elle entre dans les rivieres au commencement du printems ; elle est au sortir de la mer, maigre, seche, aridé, & d'un mauvais gout : mais quand elle a resté quelque tems dans l'eau douce ; elle devient grasse, charnue & d'une saveur agréable. On dit qu'elle craint tellement le tonnerre, qu'elle meurt souvent de peur, quand elle l'entend. Rondelet rapporte qu'il en a vu qui au son d'un luth accouroient & sautoient en nageant vers la surface de l'eau.

On sale l'*alose* pour la conserver & pour la transporter en différens endroits ; mais elle n'est plus en cet état d'un gout aussi agréable qu'auparavant. LEMERY, *des Alimens.*

ALOSANTHY. *Flos salis. Fleur de sel.* RULAND.

A L P

ALPAM. C'est la *Siliquosa indica flore tripetalo, siliquis teretibus, pulpa absque seminibus repletis.* Raii, *Hist Plant.*

Le tronc de cette plante qui se divise en deux ou trois tiges, est couvert d'une écorce d'une couleur verte & cendrée ; sans odeur, & d'un gout acide astringent. Ses branches sont d'un bois blanchâtre ; elles sont partagées par des nœuds ; elles ont une moelle verte, sa racine est rouge, composée d'un grand nombre de fibres capillaires qui s'étendent à droite, à gauche & en tout sens. Les feuilles sont de figure oblongue, étroites, & terminées en pointe très-aiguë, d'un verd foncé en-dessous, mais d'un verd pâle en dessus, elles ont un grand nombre de côtes, & sont entrelassées d'un grand nombre de fibres & de veines ; elles sont attachées chacune, sur un pédicule court & fort, plat du côté du dessus de la feuille. Leur odeur n'est pas desagréable. Elles sont un peu acres au gout. Les fleurs, qui sont d'une couleur de pourpre foncé & sans odeur, croissent sur des pédicules foibles & ronds ; elles sont quelquefois deux ou trois ensemble ; elles ont chacune trois feuilles ou pétales assez larges, très-pointues par le bout. Ces feuilles sont couvertes en dedans d'un coton fort blanc : les fleurs ont dans le milieu trois étamines rouges & oblongues qui se croisent l'une l'autre. Aux fleurs succedent des cosses pointues, rondes & pleines d'une pulpe charnue, sans aucune semence, au moins qu'on puisse appercevoir.

Elle croît dans les lieux découverts & dans les terreins sabloneux. On en trouve en quantité à *Aregatti*, à *Mondabelle* & en plusieurs autres endroits.

Elle porte fleur & fruit, à la fin de l'année, comme au commencement ; & elle est toujours couverte de feuilles.

Quelque partie de cet arbrisseau que l'on prenne, on en fera un bon onguent avec de l'huile, & cet onguent sera un puissant remede contre la galle & les vieux ulceres.

Le suc de ses feuilles joint au *calamus aromaticus* est bon contre le venin des serpens. La racine broyée avec le suc de limon, mise en petit peloton & appliquée au nez en guise de sternutatoire, passe pour un spécifique contre la morsure du serpent appellé *regulus* ou *cobra capella.* Sa racine infusée dans du lait de vache, a aussi la propriété de détruire le poison du *regulus.* On se sert encore dans le même cas de cataplasmes faits de cette racine & du *calamus aromaticus.*

ALPHABETUM CHYMICUM. *Alphabet chymique.* Raimond Lulle a donné un alphabet chymique ; mais à quelle fin ? C'est ce qu'on ne comprendra bien que, quand on aura la clef de cet alphabet. En attendant que quelqu'un nous la donne ; je vais le rapporter dans les propres termes de l'Auteur ; y ayant autant au moins de témérité que de difficulté à traduire ce que l'on n'entend pas.

Explications des lettres de cet alphabet.

A. *Significat Deum.*
B. *Significat mercurium.*
C. *Significat salis Petram.*
D. *Significat vitriolum.*
E. *Significat menstruale.*
F. *Significat lunam claram.*
G. *Significat mercurium nostrum.*
H. *Significat solem purum.*
I. *Significat compositum lunæ.*
K. *Significat compositum solis.*
L. *Significat terram compositi lunæ.*
M. *Significat aquam compositi lunæ.*
N. *Significat aerem compositi lunæ.*
O. *Significat terram compositi solis.*
P. *Significat aquam compositi solis.*
Q. *Significat aerem compositi solis.*
R. *Significat ignem compositi solis.*
S. *Significat lapidem album.*
T. *Significat medicinam corporis rubei.*
V. *Significat calorem fumi secti.*
X. *Significat ignem siccum cineris.*
Y. *Significat calorem balnei.*
Z. *Significat separationem liquorum.*
Ξ. *Significat alembicum cum cucurbita.*

ALPHENIC, mot arabe qui signifie sucre candit ou sucre d'orge. BIANCARD.

ALPHESERA ou ALFESERA. Voyez ce dernier.

ALPHITA. Ἄλφιτα, plurier d'ἄλφιτον. On dit que ce terme signifie proprement de la farine d'orge pelé & grillé. D'autres l'interpretent tout simplement par farine d'orge, de même que ἄλευρον par farine de froment. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'Hippocrate se sert d'ἄλφιτα pour exprimer toutes sortes de farines, de quelques grains que ce soit. Galien entend par ce mot d'Hippocrate, de la farine médiocrement fine ; au lieu, dit-il, que πτίσανα signifie la farine la plus grossiere, & ἄλευρα, la farine la plus fine. Cette interprétation de Galien paroît être la vraie.

On trouve encore dans Hippocrate ces mots ἄλφιτα προκώνια par lesquels il entend vraisemblablement de la farine d'orge tendre & nouveau ; il paroît que c'étoit la coutume des Anciens, lorsque leur orge étoit humide de le répandre sur le plancher de distance en distance, & d'en faire des tas ronds qui avoient la figure d'un cone (Κῶνες) afin de le faire sécher plus exactement. On donnoit le nom d'Ἄλφιτα προχώνια à la farine faite avec l'orge qui n'avoit pas été séché de cette maniere. Galien dit aussi qu'on donnoit ce nom à la farine faite avec de l'orge qui n'avoit pas été rôti & desséché.

On donnoit le nom d'ἄλφιτον à une espece de bouillie que les romains appelloient *Polenta.* Elle étoit faite avec la farine d'orge & l'eau commune, ou bien on détrempoit la farine avec quelque autre liqueur comme le vin, le moût, l'hydromel, &c. Cette bouillie servoit de nourriture au peuple & particulierement aux soldats, on la regardoit comme très-nourrissante. Hippocratte ordonne souvent à ses malades l'ἄλφιτα préparé sans sel ἄναλτα. du mot alphita on en a fait le suivant.

ALPHITEDON, Αλφιτηδὸν. On donne ce nom aux fractures dans lesquelles l'os est brisé en des fragmens aussi petits que l'*Alphita*.

ALPHUS, Ἄλφος, une des trois especes de *Vitiligo*, les deux autres étant le *Melas*, & le *Leuce*. Celse en donne la description ; dans l'*Alphus*, dit-il, la peau est de couleur blanche avec une espece de rudesse, qui n'est pas continue, mais seulement d'espace en espace ; quelquefois elle s'étend considérablement en laissant quelques intervalles très-petits. Celse, *L. V. c.* 18.

Quelques Auteurs ne comptent que deux especes de *Vitiligo*, & comprennent le *Melas* sous le nom commun d'*Alphus*.

L'*Alphus* a le même rapport au *Leuce* (λευκη) que la gale à la lepre ; car le *Leuce* pénetre pour l'ordinaire fort avant dans la chair, & donne sa couleur aux poils, au lieu que l'*Alphus* n'est que superficiel, quoiqu'il jette de tems à autre de profondes racines, & change aussi la couleur des poils. L'*Alphus* est ordinairement d'une nature plus benigne que le *Leuce*, & cede à des remedes modérés ; mais lorsqu'il est invétéré il approche de plus en plus de la nature du *Leuce*, & demande les mêmes remedes. Actuarius, *Meth. Med. L. II. c.* 11.

L'espece de lepre *Vitiligo*, appellée *Leuce*, est causée par un sang pituiteux & gluant qui acquiert avec le tems une couleur blanche. L'*Alphus* a la même origine, mais il n'est que superficiel. L'*Alphus* ordinaire est engendré par une humeur pituiteuse, & le noir par une humeur atrabilaire ; la lepre par une humeur qui pénetre fort avant dans la peau ; mais la gale affecte principalement la superficie de la peau.

Le remede le plus certain pour ce genre de maladie est de laver la partie affectée avec de l'eau de chaux extremement forte & épaisse qui se fait en versant de l'eau sur des pierres à chaux calcinées & desséchées. L'*Alphus* n'exige qu'une liqueur claire ou foible ; la gale, une plus épaisse, mais la lepre une eau très-forte & très-épaisse. La racine de *Tarragon* infusée dans du vinaigre, guérit l'*Alphus* ; l'Ellébore a la même vertu. La décoction des lupins amers, ou leur farine avec du miel & du vinaigre, produit le même effet étant employée extérieurement. Les autres remedes sont l'écorce de racine de capriers & le vinaigre ; les racines de lis & le miel, l'oignon & le vinaigre digérés au soleil, la fiente de lesard, l'étourneau nourri de riz, & l'os de seche calciné. Oribase, *de Morb. curat. Lib. III. cap.* 58.

L'*Alphus* est ainsi appellé d'ἀλφαίνω, ancien mot qui signifie *changer*, à cause qu'il change la couleur de la peau. Il a la même origine que le *Leuce* & la lepre : mais ses racines ne sont pas si profondes ; il fait tomber en écailles la peau de ceux qui en sont attaqués. Le blanc provient d'une humeur flegmatique, & le noir d'une humeur atrabilaire.

*Cure de l'*Alphus *blanc & noir.*

Prenez *des feuilles de figuier, du soufre vif,* } *de chaque une égale quantité.*

Faites-les macérer dans du vinaigre, & oignez-en la partie affectée. Ce remede est excellent.

*Pour l'*Alphus *noir en particulier.*

Prenez *de l'Ellébore noir, de la craie,* } *de chacun une égale quantité.*

Délayez-les dans de l'eau ou du vinaigre jusqu'à consistance de lie d'huile, & oignez-en la partie affectée au soleil, après l'avoir bien frottée.

*Pour l'*Alphus *noir lorsqu'il est invétéré & qu'il forme un calus sur la surface de la peau.*

Prenez *de la racine de Camelcon noir, neuf onces,*

de soufre vif, deux onces ;
d'Aphronitre, une once.

Faites-les macérer dans du vinaigre ; & oignez-en la partie au soleil.

Voici la composition d'un autre médicament efficace & très-odorant.

Prenez *de l'Ellébore blanc, huit dragmes.*
d'iris,
d'aphronitre, } *de chacun quatre dragmes.*
de costus,

Faites-les macérer dans du vinaigre, & frottez-en la partie dans le bain, sans y mêler aucune graisse.

*Autre remede fort renommé pour l'*Alphus *blanc & noir.*

Prenez *de la myrrhe,*
du soufre vif,
de l'écume de nitre, } *de chacun deux onces ;*
d'Ellébore blanc,
de l'éponge bâtarde brûlée, une once & demie.

Faites-en une savonette, & servez-vous-en dans le bain, ou au soleil avec du vinaigre.

Mais il est bon d'observer par rapport à ce que nous avons dit, que la purgation doit préceder les applications exterieures. On peut commencer la cure de l'*Alphus* blanc avec l'hiere de Galien, ou les pilules de coloquinte & d'aloès ; & pour ce qui est de l'*Alphus* noir, on peut purger le malade avec de l'Ellébore noir & l'épithyme. Aetius, *Tetrab. IV. Serm.* 1. *c.* 132.

A L R.

ALRAMUDI. *Cendreux.* Ruland.

ALRATICA, mot dont se sert Albucasis pour signifier l'imperforation partielle ou totale du vagin, soit qu'elle soit naturelle ou accidentelle.

A L S.

ALSAMACH ou ALSEMACH, nom que les Arabes donnent au grand trou de l'os pierreux.

ALSECH, *Alumen Jamei.* Ruland. C'est l'alun de plume.

ALSELAT. *Cuivre brûlé.* Ruland.

ALSINASTRUM.

1. *Alsinastrum Gratiolæ-folio*, Inst, 244. *Alsinastrum Gallii folio*, Ibid. Cette plante a été trouvée par M. J. Sherard, dans des lieux pleins de fondrieres, sur le grand chemin d'Eltham à Chiselhurst. *Syn. Stirp. Brit.* 346.

Ses racines sont composées de fibres blanches qui sortent des nœuds inférieurs de la tige, & qui sont disposées en rond. Sa tige est divisée en des cellules formées par de petites feuilles membraneuses qui vont du centre à la circonférence. Elle est cannelée dans toute sa longueur ; la partie qui sort hors de l'eau est pâle, le restant a une petite teinture de rouge, elle est divisée par des nœuds à la distance de deux lignes, d'où partent huit, dix & quelquefois douze feuilles, avant que la tige sorte hors de l'eau. Ces feuilles sont disposées en rayons, elles n'ont qu'environ une ligne de largeur à leur base, sur huit ou dix lignes de long. Celles qui paroissent hors de l'eau sont plus larges, plus courtes & approchantes de celles du *Glaux maritima*, *C. B.* De leurs aisselles sortent des fleurs composées de quatre feuilles blanches disposées en rond, d'environ une ligne & demie de large ; leur pistile est rond, elle sont opposées aux divisions d'un calice qui est découpé en quatre parties. Les étamines qui sont fort courtes & au nombre de quatre portent des sommets blancs. Le pistil devient dans la suite une capsule plate & ronde, garnie de côtes comme le melon, ayant un nombril sur

le devant; il s'ouvre en quatre parties, & laiſſe échapper un grand nombre de ſemences oblongues. Cette plante fleurit en Juillet & en Août. VAILLANT.

2. *Alſinaſtrum ſerpyllifolium, flore albo, tetrapetalo.* Vaill. 5.

3. *Alſinaſtrum ſerpyllifolium, flore roſeo tripetalo.* Vaill. 5. TOURNEFORT.

ALSINE. *Morgeline, mouron.* Plante dont voici les eſpeces. Ἀλσίνη. DIOSCORIDE.

1. *Alſine*, Offic. *Alſine minor*, Park. Theat. 760. *Alſine media*, C. B. Pin. 250. Hiſt. Oxon. 2. 550. Tourn. Inſt. 245. Elem. Bot. 208. Boerh. Ind. A. 209. Rupp. Flor. Jen. 87. Dill. Cat. Giſſ. 41. Buxb. 16. Merc. Bot. 1. 18. Phyt. Brit. 6. *Alſine minor ſive media*, Ger. 489. Emac. 611. *Alſine vulgaris ſive morſus Gallinæ*, J. B. 3. 363. Raii, Hiſt. 2. 1030. Synop. 3. 347. *Alſine ſive morſus Gallinæ*, Chab. 449. *Alſine minor media*, Mer. Pin. 5. DALE. *Morgeline.*

La *Morgeline* eſt appellée en Anglois par quelques-uns *Mouſear*, parce que ſes feuilles ſont faites comme les oreilles d'une ſouris: mais on lui a donné celui d'*Alſine* d'ἄλσος, *lucus*; parce qu'elle aime les petits bois épais & les autres lieux couverts d'ombre. Elle reſſemble à la pariétaire excepté qu'elle eſt moins haute & ſes feuilles plus longues & nullement raboteuſes; lorſqu'on les froiſſe dans les doigts, elles ont la même odeur que le concombre.

Elle eſt aſtringente & rafraîchiſſante, ce qui la rend propre pour les inflammations des yeux étant appliquée en forme de cataplaſme avec de la farine d'orge ſéchée au feu. Son ſuc appaiſe les douleurs d'oreilles, en un mot elle a les mêmes vertus & ſert au même uſage que l'*Helxine*. DIOSCORIDE, *L. IV. c.* 87.

Elle croît dans les jardins, ſurtout ſur les murailles, elle pouſſe dans le milieu de l'hiver & ſe flétrit pendant les chaleurs de l'été. Elle eſt beaucoup plus foible que l'*Helxine*, mais elle poſſede une vertu particuliere dans les inflammations des yeux. Elle eſt bonne auſſi pour les ulceres & les maladies des parties naturelles, étant appliquée avec de la farine d'orge. (*Farina hordeacea*, par laquelle je ne doute point que Pline n'entende la même choſe que Dioſcoride par ἄλφιτα, que l'on rend communément par *Polenta.*) PLINE, *L. XXVII. c.* 4.

La *Morgeline* eſt une petite plante tendre, qui croît à la hauteur d'environ un demi pié, ayant pluſieurs tiges menues, foibles, rondes & caſſantes. Ses feuilles ſortent des nœuds oppoſés deux à deux; elles ſont arrondies, vertes, pointues; ſes fleurs ſont à l'extrémité des branches, elles ſont en étoiles, blanches, compoſées de cinq pétales & ſoutenues ſur un calice à cinq feuilles. Son fruit eſt de figure ronde, oblongue & contient pluſieurs petites graines rondes & brunes. Sa racine eſt petite & fibreuſe & meurt après la ſemaille; elle croît partout dans les lieux humides & dans les jardins.

Elle eſt rafraîchiſſante & humectante, bonne pour les inflammations du foie, l'éréſipele, les rougeurs & les boutons du viſage, étant appliquée, ſur la partie affectée en forme de cataplaſme. Elle produit le même effet lorſqu'on applique ſur la partie des linges trempés dans ſon ſuc, que l'on a ſoin de changer de tems en tems; employée en forme de cataplaſme avec du ſaindoux, elle réſout les tumeurs; ſon ſuc diſſipe les taies & la rougeur des yeux. MILLER, *Bot. Off.*

Elle contient beaucoup de phlegme & d'huile, peu de ſel. Elle eſt humectante, adouciſſante & épaiſſiſſante; elle arrête le flux des hémorrhoïdes, & elle en appaiſe les douleurs, étant priſe en décoction & appliquée extérieurement. LEMERY, *des Drogues.*

Elle croît dans les lieux marécageux, le long des haies & des ſentiers. On fait uſage de toute la plante; elle rafraîchit & humecte, & poſſede les mêmes vertus que la pariétaire dont elle n'a point cependant l'aſtringence; elle paſſe pour extremement nourriſſante & pour empêcher le progrès de la pthiſie & du maraſme. DALE.

La *morgeline* varie ſelon les lieux, comme *Tragus* l'a remarqué: la figure de l'*alſine Media, Tabern.* la repréſente haute & élancée, telle qu'on la trouve dans les lieux qui ſont fort à l'ombre. Dans la figure de *Dodonæus*, qui l'appelle *alſine minor*, elle paroît plus baſſe, plus touffue, & plus ſemblable à celle qui ſe voit ordinairement dans les jardins. On doute ſi ce n'eſt pas auſſi l'*alſine marina* de ce dernier Auteur. J. B. ſoupçonne que celle-ci eſt l'eſpece qu'il a nommée *alſine plantaginis folio.* Pour moi, je trouve la figure de Dodonæus fort mauvaiſe; & il me ſemble qu'elle ne répond ni à la plante de J. Bauhin, ni à celle dont nous parlons. Ainſi il eſt ſurprenant que Lobel ſe ſoit ſervi de cette figure pour repréſenter la *morgeline*: mais il ne l'a connue que confuſément, comme le montre J. Bauhin. Il y a apparence que Thalius a parlé de cette plante ſous le nom d'*alſine minor*: mais comme il en fait pluſieurs eſpeces, il faut citer *alſine minor foliis oblongis, mucronatis*, & non pas ſimplement *alſine minor*, comme l'a fait J. Bauhin.

La *morgeline* eſt d'un gout d'herbe un peu ſalé. Cordus y trouvoit quelque choſe de nitreux; cependant comme elle rougit aſſez le papier bleu, il me ſemble que ſon ſel tient auſſi de la nature du ſel ammoniac, mais qui dans cette plante eſt diſſous dans une grande quantité de phlegme. J. Bauhin aſſure, que l'eau diſtilée de la *morgeline*, ou le vin dans lequel cette plante a infuſé, rétabliſſent ceux qui ſont fort exténués après de grandes maladies. Schroder en fait grand cas pour les phtiſiques. L'uſage de la même plante garantit les enfans des mouvemens convulſifs: on la réduit en poudre, & on donne un gros de cette poudre pour l'épilepſie. Solenander dit, que cette poudre miſe ſur les hémorrhoïdes, en arrête le flux immodéré, & en appaiſe la douleur. Le ſuc de la *morgeline* eſt vulnéraire & déterſif, de même que le ſel ammoniac: il eſt excellent pour nettoyer la bouche, & en emporter les aphtes: pour les crachemens de ſang, on fait manger aux malades des omelettes faites avec cette herbe hachée menu au lieu de perſil: appliquée ſur les mamelles, elle diſſout le lait grumelé, & diſſipe la trop grande quantité de cette liqueur. On peut concilier avec toutes ces vertus, celle de rafraîchir, que l'on attribue à la *morgeline*; car la plupart des remedes ne rafraîchiſſent qu'en rétabliſſant la circulation ordinaire du ſang, lequel à l'occaſion des embarras qu'il trouve dans les viſceres, y ſéjourne, y fermente plus fortement, & échauffe toutes les parties voiſines. Les apéritifs ſont capables de rafraîchir en ce ſens-là, puiſqu'ils ouvrent les canaux par où les liqueurs doivent circuler. Les anciens qui dans les médicamens recherchoient plutôt les effets que les cauſes, ne doivent pas être blâmés d'avoir appellé rafraîchiſſans la plupart de ceux qui ſont capables d'augmenter le mouvement des humeurs. Tout le monde ſait que l'on ſe ſert ordinairement de la *morgeline* pour rétablir l'appétit des ſerins de Canarie, des chardonnerets, & des autres oiſeaux que l'on nourrit dans les cages: cet uſage n'eſt pas nouveau. *Tragus*, *Anguillara* & pluſieurs Auteurs en ont parlé.

2. *Alſine plantaginis folio*, J. B. 3. 364. Elle croît dans les lieux ombrageux & parmi les buiſſons.

M. Ray a fort bien décrit cette plante: mais il n'a pas eu raiſon de douter ſi c'étoit celle que C. Bauhin appelle *alſine aquatica Media*: celle de Bauhin eſt fort bien gravée dans *Tabernæmontanus*, & ne ſe trouve ordinairement que le long des ruiſſeaux, dans les Pyrenées & dans les Alpes.

Ses pétales ſont entiers; c'eſt la *Spergula plantaginis folio*, Dillen. Cat. Giſſ. 58.

3. *Alſine minor multicaulis*, C. B. Pin. 250. *Alſine minima*, J. B. 3. 364.

La figure de J. Bauhin eſt tranſpoſée; celle de *Tabernæmontanus*, qui l'appelle *alſine minor*, n'eſt pas mauvaiſe. Cette plante varie ſelon les lieux; & je ne crois pas que celle que le même Auteur appelle *alſine petræa minima*, en ſoit fort différente. Si Tragus a voulu la

comprendre ſous ſa quatrieme eſpece de *morgeline*, il s'eſt trompé; car elle a les fleurs blanches, & non pas bleuâtres.

Elle a auſſi ſes pétales entiers: c'eſt la *Spergula multicaulis*, Dill. Cat. Giſſ. 58.

4. *Alſine verna, glabra, floribus umbellatis albis*; Inſt. 242. *Caryophyllus arvenſis umbellatus, folio glabro*, C. B. Pin. 210. *Caryophyllus arvenſis, umbelliferus*, J. B. 3. 361. *Holoſtium Caryophyllæum, arvenſe*, Tabern. Icon. 233.

La figure de ce dernier Auteur vaut incomparablement mieux que celle de l'*alſine verna*. Lugd. Dalechamp eſt le premier qui l'a rangée ſous ſon véritable genre. Fabius Columna, tout habile qu'il étoit, a confondu cette plante avec celle qu'il appelle *Eufragia linifolia*, Part. 2. 68.

M. Vaillant a obſervé, que la fleur de cette *alſine* ou *ſpergula*, n'a que trois étamines, & que le piſtil finit par trois filets diſpoſés horiſontalement. TOURNEFORT.

5. *Gramen Leucanthemon*, Offic. Ger. 43. Emac. 47. Park. Theat. 1325. *Gramen Fuchſii ſive Leucanthemum*, J. B. 3. 361. Chab. 448. *Caryophyllus arvenſis glaber, flore majore*, C. B. Pin. 210. *Caryophillus holoſteus arvenſis glaber, flore majore*, Raii, Hiſt. 2. 1027. Synop. 3. 346. *Holoſteum vernum ſeu Gramen Leucanthemum*, Mer. Pin. 63. *Holoſteum vernum, flore majore, Euphraſia gramen Tragi*, Merc. Bot. 1. 43. Phyt. Brit. 60. *Lychnis arvenſis glabra, flore majore*, Hiſt. Oxon. 2. 546. Boerh. ind. A. 214. *Alſine pratenſis, gramineo folio ampliore*, Elem. Bot. 209. Tourn. inſt. 243. Dill. Cat. Giſſ. 50. Rupp. Flor. Jen. 87. Buxb. 18. *Alſine holoſtea glabra, folio gramineo, flore majore*, Volck. Flor. Nor. 21.

Elle croît dans les bois, les lieux couverts d'ombre & les haies; elle fleurit au printems. On emploie toute la plante qui a une qualité rafraîchiſſante & deſſiccative; elle eſt bonne pour les inflammations des yeux. DALE.

Dodonæus aſſure, que le fruit de cette eſpece eſt oblong; je le trouve plutôt ſphérique.

Le ſuc de cette plante, ſon eau diſtilée, ſes fleurs & ſes feuilles pilées, ſont bonnes pour appaiſer les inflammations des yeux; c'eſt pour cette raiſon que Tragus l'appelle *Euphraſia gramen*, 329.

6. *Alſine pratenſis, gramineo folio anguſtiore*, Inſt. 243. *Caryophyllus arvenſis glaber, flore minore*, C. B. Pin. 210. *Gramini Fuchſii Leucanthemo affinis & ſimilis planta*, J. B. 3. 361. Parmi les buiſſons, ſurtout dans les lieux ſitués à l'ombre.

La figure de J. Bauhin ne vaut rien du tout; celle de *Tabernæmontanus* eſt bonne, ſous le nom de *Gramen floridum minus*, Icon. 232.

M. Ray obſerve fort bien que les ſommités de cette eſpece ſont rouges.

7. *Alſine altiſſima nemorum*, C. B. Pin. 250. *Alſine major, repens, perennis*, J. B. 3. 362. *Aſine major*, Dod. Pempt. 29. dans les lieux marécageux & le long des ruiſſeaux.

M. Ray a eu raiſon de croire que c'eſt la même plante que l'*alſine aquatica major*, C. B. Pin. car l'*alſine paluſtris Tabern.* ne paroît pas différente de l'*alſine major* du même Auteur.

8. *Alſine maxima ſolanifolia*, Mentz. Pug. Tab. 2.

Cette plante eſt plus grande que la précédente; ſes feuilles ſont ondées & crenelées ſur les bords. M. Ray croit que ce n'eſt qu'une variété.

M. Vaillant n'eſt point du ſentiment de cet Auteur, au ſujet des dentelures des feuilles que l'on ne trouve dans aucune eſpece d'*alſine*.

9. *Alſine tenuifolia*, J. B. 3. 364.

Cette plante eſt tout-à-fait ſemblable à celle que J. Bauhin a décrite aux environs de Montpellier; & je crois que C. Bauhin l'a décrite ſous le nom d'*Alſine nodoſa, germanica*, Prodr. 116.

Ses pétales ſont entiers: je l'ai appellée *Spergula tenuifolia elatior*. Elle fleurit dans les mois de Mai & de Juin.

10. *Alſine verna glabra*, Bot. Monſp. deſc. 14. *Alſine tetrapetalos, caryophylloides, quibuſdam Holoſteum minimum*, Raii Hiſt. 1025. *Alſinella foliis caryophylleis*; Cat. Giſſ. 47.

Elle eſt commune dans les lieux arides & ſablonneux.

Sa fleur eſt compoſée de quatre pétales blancs à pointe émouſſée, longs de deux lignes ſur une & demie de large. Le centre de la fleur eſt occupé par un piſtil ovale, entouré de quatre étamines avec des ſommets blancs, & diviſé à ſon ſommet en forme de croix. Le calice eſt compoſé de quatre feuilles. Son fruit eſt cylindrique & tranſparent, avec huit dentelures à ſon ſommet. Elle fleurit dans les mois d'Avril & de Mai. VAILLANT.

11. *Alſine minima flore fugaci*, Inſt. 243. *Saxifraga Anglica Alſinefolia annua*, D. Plot. Raii Hiſt. 1026. Synopſ. Ed. 3. 345.

La fleur de cette plante ne differe en rien de celle de la premiere: mais ſes pétales tombent auſſi-tôt, au lieu que ceux de la précédente ſubſiſtent juſqu'à la maturité du fruit, dont le ſommet eſt découpé en quatre ou cinq parties. On la trouve, à ce qu'on prétend, aux environs d'*Hedington* & de *Covvley* à *Oxfordshire*.

12. *Alſine ſpergulæ facie minima, ſeminibus nudis*, Inſt. 244. *Saxifraga paluſtris Anglica*, Ger. Em. 567. *Arenaria*, J. B. 3. p. 2. 723. Vaill. 7. *Spergula minor, foliis Knavvel, flore majuſculo albo*, Dillen. Cat. Giſſ. 156. Cette plante croît dans les fondrieres, & fleurit au mois de Juillet.

13. *Alſine ſaxatilis & multiflora, capillaceo folio*, Inſt. 243. *Alſine polygonoides herbacea minor, laricis foliis capillaceis, ex uno pediculo plurimis*, Pluk. Phytogr. Tab. 75.

Le fruit de cette plante, ſuivant M. Vaillant, s'ouvre en trois parties depuis ſon ſommet juſqu'à ſa baſe. Les pétales ſont entiers.

14. *Alſine ſegetalis, gramineis foliis, unum latus ſpectantibus*. Vaill. 8.

Les pétales ſont entiers; les ſemences brunes & extrêmement petites. Elle fleurit dans les mois de Mai & de Juin. *Ibid.*

15. *Alſine ſpergulæ facie, minima, ſeminibus marginatis*; Inſt. 244. *Alſine ſpergulæ facie, minima*, Bot. Monſp. 14. *Spergula annua, ſemine foliaceo nigro, circulo albo membranaceo cincto*. Mor. H. Ox. 2. 351.

M. *Sherard* l'a trouvée en Irlande dans des lieux ſablonneux.

16. *Alſine ſpergula dicta major*, C. B. Pin. 251. *Spergula*, J. B. 3. 722. Dod. Pempt. 537. On la trouve ſouvent parmi le blé.

17. *Alſinæ ſpergulæ facie minor, ſive ſpergula minor, floſculo ſubcæruleo*, C. B. Pin 251. *Spergula purpurea*, J. B. 3. 722. elle eſt commune dans les lieux ſablonneux.

18. *Alſine folio gramineo anguſtiore, paluſtris*, Dillen. Cap. Giſſ. 173. *Caryophyllus holoſteus arvenſis medius*, Raii Synop. Ed. 3. 347.

On la diſtingue aiſément à ſa couleur verte, claire. Je l'ai trouvée en grande quantité dans des lieux pleins de fondrieres aux environs de *Gamlingay* dans le *Cambridgeshire*.

19. *Alſine ſegetalis, gramineo folio glabro multiflora*. D. Sherard. Raii Supp. 500.

20. *Alſine Hyperici folio*, D. Vaillant, Inſt. 242. *Alſine longifolia uliginoſis proveniens locis*, J. B. 3. Lib. 19. 365. *Alſine aquatica media*, C. B. Pin. 251. *Alſine fontana*, Tabern. Ic. 712. Dans les lieux marécageux & pleins de fondrieres.

Elle fleurit aux mois de Mai, Juin & Juillet. Sa fleur a trois à quatre lignes de diametre. Elle eſt compoſée de cinq pétales entiers qui ſe terminent en pointe. Ces fleurs ſont immédiatement placées ſur les ſegmens du calice qu'elles couvrent; les étamines ſont au nombre de dix; le piſtil eſt ſurmonté par trois ſilamens diſpoſés en triangle. L'*alſine fontana*, Tabern. Ic. 712. reſſemble beaucoup à cette plante. *Moriſon* (H. Ox.

2. 551.) dit que les pétales ſont fourchus, mais il ſe trompe. M. *Ray* (Synop. 348.) s'eſt auſſi trompé lorſqu'il a aſſuré que les pétales ſe diviſent en deux juſqu'à leur baſe. J. Bauhin dit que la fleur eſt compoſée de dix pétales blancs. VAILLANT.

21. *Alſine alpina ſubhirſuta, linariæ folio*, Inſt. 339. *Lychnoides juniperi folio, perennis.* Vaill. 121.

22. *Alſine paluſtris minima, floſculis albis, fructu coriandri exiguo.* Ment. Pug. Tab. 7.

ALSINEFORMIS. Plante dont voici les eſpeces: *Alſineformis paludoſa tricarpos, floſculis albis inapertis*, Pluk. Phytog. Tab. 7. Fig. 5. *Alſine paluſtris, portulacæ aquaticæ ſimilis*, Raii Hiſt. 1035. *Portulaca exigua ſive arvenſis camerario.* J. B. 3. 678.

Elle fleurit au printems, & on la trouve aſſez communément dans les lieux aquatiques & pleins de fondrieres. *Dillenius* dit que ſa fleur eſt monopétale, mais M. Vaillant aſſure qu'elle eſt compoſée de cinq feuilles.

ALSIRACOSTUM. Nom d'un médicament compoſé dont il eſt parlé dans Meſué qui le recommande beaucoup dans les fievres accompagnées d'une grande chaleur.

A L T

ALTAFOR, *Camphre.* JOHNSON.

ALTAMBUS. Ruland rend ce mot par *lapis rubeus*, c'eſt-à-dire, *ſang humain.*

ALTANUS. Le vent de Sud-Oueſt. RULAND.

ALTARIS, ALTARIT, ou ALOZET. *Mercure.* RULAND.

ALTERANTIA, *Altérans.* On donne ce nom aux remedes qui apportent un changement avantageux dans le ſang & dans les liqueurs, ſans aucune opération ou évacuation apparente. Les *altérans* doivent donc en général avoir la vertu de corriger l'acrimonie qui domine dans les premieres voies ou dans les liqueurs, ou de réſoudre les amas qui ſe forment dans les vaiſſeaux ſanguins, pour qu'ils puiſſent ſortir du corps par le moyen de la tranſpiration ou de quelqu'autre évacuation inſenſible.

Hoffman a donné une diſſertation ſur les *altérans* qui m'a paru digne d'avoir place dans cet Ouvrage.

Le devoir du Medecin ſe bornant preſque entierement à faire prendre à propos aux hommes ce qui eſt propre à entretenir ou à rétablir leur ſanté, & à calmer ou adoucir les maux qui l'affligent, & à éviter tout ce qui eſt nuiſible ou préjudiciable; on voit qu'il ne peut le remplir ſans avoir une connoiſſance exacte & diſtincte des ſecours qu'il eſt obligé d'employer. Cette connoiſſance ne ſe borne pas à celle des vertus des médicamens, elle comprend auſſi celle des principes d'où dépendent leurs opérations, & la maniere dont elles s'exécutent; autrement le Medecin ne peut juger ſolidement de ce qui peut nuire, ou être avantageux dans telle ou telle maladie, tel ou tel ſujet, tel ou tel tems; enfin, dans telle ou telle circonſtance. Pour donc qu'il ſe conduiſe prudemment, & qu'il ſache d'où il peut tirer le ſecours que l'état de celui qui le conſulte demande; il n'y a rien de plus convenable & de plus avantageux que de ranger tous les remedes dont il eſt obligé de ſe ſervir en diverſes claſſes, réglées par les principes qui entrent dans leur compoſition, leur maniere d'agir, & les effets qu'ils ſont en état de produire, quand on les met en œuvre dans certaines circonſtances.

Il y a juſqu'à préſent bien des arrangemens de médicamens qui compoſent la matiere médicinale; ce ſont même d'habiles gens qui s'en ſont mêlés: mais s'il eſt permis de dire la vérité, leur travail eſt pour l'ordinaire ſi mal exécuté, qu'il eſt plus nuiſible qu'avantageux à l'établiſſement d'une Thérapeutique ſolide, & raiſonnée, & que les habiles gens, & ceux qui ſont verſés dans la pratique ne peuvent le voir ſans indignation. En effet, les claſſes des médicamens s'y multiplient à l'excès, de ſorte que dans un traité de cette nature que je liſois il y a peu de tems, il y en avoit au moins une cinquantaine où les médicamens étoient rangés rélativement aux différentes parties ſur leſquelles ils agiſſent, aux différentes maladies dans leſquelles on peut les employer, & les différens effets qu'ils produiſent, employés extérieurement ou intérieurement; & chaque ſous-diviſion étoit tellement enflée, & remplie de tant de remedes d'un caractere ſi différent, & même ſi contraire, qu'il eſt impoſſible que celui qui les employeroit indiſtinctement ſur la foi de l'Auteur, évite de tomber dans des erreurs groſſieres, & dans une confuſion étrange.

C'eſt pourquoi j'eſtime qu'on peut réduire les principales eſpeces des médicamens dans un ordre plus abrégé & plus convenable; car tout ce qui ſe rapporte à la fin que le Medecin ſe propoſe, je veux dire, à la guéſon, ne tend qu'à changer la maniere d'agir des cauſes morbifiques. Or dans toutes les maladies il y a vice dans le mouvement, ſoit dans la matiere qui eſt miſe en mouvement, ſoit dans les cauſes de ce mouvement; & le mouvement n'eſt vicieux que parce qu'il eſt trop violent, ou trop foible dans tout le corps, ou ſeulement dans une de ſes parties. La matiere ne peche qu'en quantité ou en qualité; par conſéquent l'effet de tous les remedes en général eſt de corriger les vices du mouvement ou de la matiere. Maintenant j'appelle *altérans* ceux qui ſont deſtinés à corriger les qualités vicieuſes de la matiere; évacuans, ceux qui en font ſortir le ſuperflu; fortifians, ceux qui donnent du mouvement aux parties qui ſont dans l'atonie, ou le raniment dans celles où il n'eſt qu'affoibli; & calmans ceux qui rabattent ou diminuent ce même mouvement quand il eſt exceſſif, & que les parties ſont attaquées de contractions ſpaſmodiques.

Voilà donc quatre claſſes générales auxquelles peuvent ſe rapporter très-aiſément tous les médicamens que la Providence a créés pour le ſoulagement des hommes; & toutes les opérations du Medecin pour procurer la ſanté, peuvent aiſément s'exécuter par ces différens ſecours, & ces différens moyens; ce qui fait voir qu'Hippocrate a très-bien & méchaniquement défini la Medecine, quand il a dit que « ce n'eſt autre choſe » que l'art d'ôter & d'ajouter; d'ôter ce qui eſt ſuperflu, & d'ajouter ce qui manque; & que celui qui eſt » en état de bien faire ces deux fonctions, mérite le » titre d'excellent Medecin, & qu'on eſt d'autant éloigné de la perfection de l'art, qu'on eſt moins en état » de les remplir. » *De Flat. l.* 3.

Quant à ce qui concerne l'opération des médicamens, il y en a de deux ſortes; car ils agiſſent immédiatement ſur les parties fluides, ou ſur les ſolides; de ſorte que les *altérans* & les évacuans appartiennent aux premieres, les fortifians & les calmans aux ſecondes. Mais comme il y a des liqueurs & des ſolides de différente nature, les opérations des médicamens ſe font auſſi différemment. En effet, quelques-uns d'entre eux affectent immédiatement le fluide très-délié & très-mobile qui ſéjourne dans le cerveau & les nerfs, & eſt la principale cauſe du mouvement & du ſentiment des parties du corps, ſoit qu'ils l'augmentent ou l'animent; comme ſont les analeptiques, les cordiaux, preſque toutes les ſubſtances très-odorantes; ou bien ils appaiſent ſon mouvement trop augmenté, comme font les antiſpaſmodiques, les anodyns, les ſomniferes, & quelques ſubſtances de mauvaiſe odeur, qui, données à petites doſe, font effet ſur le champ. D'autres médicamens agiſſent immédiatement ſur le ſang & les liqueurs qui en ſortent; tels ſont les délayans, les incraſſans, les atténuans ou inciſifs, les abſorbans, & ceux qui temperent l'acrimonie cauſtique ou ſulphureuſe.

Les médicamens qui agiſſent ſur les ſolides, affectent pour l'ordinaire immédiatement les parties nerveuſes, & ſurtout le ventricule & les inteſtins qui ont un ſentiment très-délicat.

Cette

Cette classe renferme principalement les remedes tirés des minéraux qui operent à petite dose, se divisent en molécules très-déliées, ou pour mieux dire, d'une petitesse prodigieuse, sans altération de leur vertu ou de leur tissu, & pénetrent intimement dans les parties nerveuses, dont elles ne se détachent qu'assez difficilement. Tels sont entre les vomitifs le tartre émétique, entre les salivans le mercure précipité blanc, & entre les soufres, celui d'antimoine préparé suivant notre méthode, & les sels volatils. De ces médicamens les uns affectent les parties nerveuses à raison d'un sel subtil caustique; tel est entre les poisons l'arsenic, entre les purgatifs, les ellébores blanc & noir, la gomme gutte, la résine de jalap & autres de même nature, tous les insectes, & surtout les cantharides. Il faut cependant remarquer que toutes les parties nerveuses ne sont pas également affectées par tous les médicamens qui agissent sur les parties solides. Car les mercuriels agissent spécialement sur les glandes, les vaisseaux lymphatiques & l'intérieur de la bouche, les émétiques antimoniaux sur les canaux biliaires; les remedes tirés de la coloquinte, sur les membranes nerveuses des intestins; l'ellébore sur l'œsophage, le larynx, la trachée-artere; les cantharides & les insectes, sur les canaux urinaires & séminaux; les sels volatils huileux & les sudorifiques tirés des sels volatils du regne animal, sur les membranes des vaisseaux artériels. Enfin entre les remedes qui agissent sur les parties solides, il y en a qui agissent plutôt sur les parties musculeuses & fibreuses, que sur les nerveuses & membraneuses, comme les fortifians, dont l'opération dépend d'un principe doux, astringent, terreux, fixe ou d'un principe sulphureux.

C'est donc de la sorte qu'on peut distinguer avec raison toutes les especes de médicamens, & qu'on peut concevoir d'une maniere abrégée leur action & leur maniere d'opérer. Nous allons parler de chacun d'eux en particulier. Et comme une medecine raisonnée doit être établie sur des causes évidentes, tout ce qui est obscur devant être rejetté, non de la connoissance du Medecin, mais de l'art même, pour me servir de la pensée de Celse; de même la science qui a pour objet la connoissance des vertus des médicamens; connoissance fondée sur des principes, ne doit pas, selon moi, remonter à des causes obscures ou trop éloignées, ou des principes indivisibles & géométriques, qui n'ont rapport qu'à la grandeur & à la figure des petites parties des corps, mais elle doit s'arrêter aux causes évidentes, prochaines, qui tombent sous les sens & sous l'intelligence, & même s'arrêter en grande partie à l'expérience. C'est aussi la méthode que je veux suivre présentement, & je me conduirai dans l'explication toute unie, simple & aisée à concevoir, des vertus & des propriétés des médicamens, de maniere à ne pas rapporter en faisant l'énumération des remedes de chaque classe, tous les mixtes auxquels on donne ce nom, & je ne comprendrai dans chacune que des especes choisies, dont les vertus sont établies sur l'expérience & dont j'expliquerai de mon mieux l'usage & la maniere d'agir. Je commencerai par les *altérans*, qui, comme je l'ai dit plus haut, forment la premiere classe des médicamens, & dont l'effet est surtout la correction des vices de la matiere. Or comme la matiere qu'il faut corriger dans les corps malades peut être viciée de plusieurs manieres, il s'ensuit évidemment qu'il doit y avoir diverses especes d'*altérans*. Car les liqueurs de notre corps, qui dans l'état naturel sont balsamiques, douces & tempérées, prennent dans l'état de maladie une nature saline, acre, & corrosive, ou une intempérie chaude, subtile, sulphureuse, ou deviennent trop visqueuses, tenaces & épaisses, ou trop acres & corrosives. Il faut donc pour corriger ces quatre qualités vicieuses, quatre especes différentes d'*altérans*. Or ceux qui sont propres à absorber & émousser l'acide, se nomment absorbans; les tempérans servent à calmer & réprimer le bouillonnement des liqueurs & l'intempérie bilieuse; les incisifs divisent & dissolvent celles qui sont visqueuses & épaisses, & les adoucissans, enveloppent & embarrassent l'acrimonie brûlante & corrosive.

Les remedes absorbans sont donc compris dans la premiere espece d'*altérans*. Nous mettrons en tête ceux que fournit la mer, tels que la mere des perles ou nacre, les différentes especes de coquillages, les coquilles d'huîtres & de limaçons, le corail rouge & blanc, l'os de seche. Le regne animal fournit les cornes & les os ramollis dans un bain de vapeurs ou préparés philosophiquement, pour me servir des termes de l'art, ou calcinés à feu ouvert, les dents & les cornes des piés des animaux, les coquilles d'œuf, les pattes, les pierres ou yeux d'écrevisses, les mâchoires des poissons, l'unicorne fossile, la corne de licorne. La terre fournit la selenité, la craie, le cristal préparé, l'ostéocolle, & les pierres calcinées & brûlées; les différentes especes de bols, d'argiles & de terres sigillées. Les métaux fourniſſent la limaille de Mars. La Chymie différentes préparations, comme tous les sels tirés par la calcination, les cendres gravelées; le sel de tartre, le nitre fixé, l'esprit volatil urineux de sel ammoniac, le sel volatil ammoniac, la magnésie blanche, la teinture de sel de tartre & la teinture d'antimoine tirée par les alkalis.

Tous ces absorbans sont de telle nature qu'ils fermentent promptement avec tous les acides qu'ils rencontrent, de quelque nature qu'ils soient, qu'ils les pompent, les émoussent & les détruisent, quelque corrosifs qu'ils soient, & composent par leur mélange intime avec eux, un troisieme genre de mixtes incapables de nuire. C'est ce qui se voit évidemment dans le mélange de notre esprit fumant de nitre corrosif au plus haut degré, de l'huile de vitriol, du mercure sublimé, de l'eau forte, de l'eau régale, & des autres caustiques puissans avec la limaille de fer, un sel alkali ou un absorbant terreux: car ils perdent tellement leur qualité corrosive, qu'ils ne donnent plus des marques d'acide ou de corrosion. Cependant bien que tous les alkalis salins & terreux, se ressemblent en ce qu'ils domptent tous les acides, & forment par leur mélange avec eux un mixte d'une espece neutre, ils different cependant en ce que les sels de nature alkaline ou lixiviels, non-seulement se dissolvent entierement & très-promptement dans le corps par la rencontre de quelque acide que ce soit, mais aussi par celle des liqueurs aqueuses, & que les absorbans terreux ne se dissolvent pas si parfaitement, comme il paroît par les coraux, la limaille de fer, la chaux vive, que les acides, surtout du regne végétal, ne dissolvent point entierement, laissant toujours intacte, quelque substance terreuse plus fixe que le reste. Un second point de différence entre les sels alkalis, & beaucoup d'autres mixtes de nature alkaline, c'est que lorsque la qualité absorbante de ces sels est épuisée par le mélange intime de tout l'acide dont ils ont pu se charger, ils acquierent une nouvelle qualité médicamenteuse, qui est d'inciser & de dissoudre les liqueurs visqueuses, gluantes & tenaces, d'irriter légerement, d'augmenter les sécretions des glandes intestinales, celle de l'urine ou même la transpiration, & de passer promptement par les excrétoires, tandis que d'autres mixtes de nature alkaline n'excitent pas si promptement les excrétions, & laissent plutôt quelquefois des marques d'astriction, comme il est ordinaire à la limaille de fer, aux coraux, bols & terres sigillées.

1. Comme les alkalis terreux ne se dissolvent que par les acides, il faut prendre garde qu'ils ne s'arrêtent dans les premieres voies, où les absorbans exercent surtout leur opération, lors qu'on les emploie dans les maladies, où les premieres voies sont remplies de beaucoup d'humeurs crues & visqueuses, car ils causent des pesanteurs d'estomac, détruisent l'appétit & la digestion, & resserrent le ventre, comme je l'ai souvent remarqué dans des fievres ardentes, bilieuses, hectiques

& dans les rallentiſſemens du mouvement périſtaltique & de contraction de l'eſtomac.

2. Comme ces abſorbans ſe ſoûlent très-promptement d'acide & qu'ils l'émouſſent, & que les acides mettent un obſtacle puiſſant à l'effet des purgatifs & des vomitifs, on les emploie très-utilement en qualité de digeſtifs, avant que de faire uſage des purgatifs & des vomitifs, lorſqu'on ſoupçonne avec raiſon l'exiſtence d'un acide ſurabondant.

3. Bien que tous les terreux abſorbent l'acide & l'émouſſent, leur différent tiſſu & leur différente nature, cauſe auſſi quelquefois des effets dans le corps qui ne répondent point à l'intention de celui qui les emploie. Il faut donc les choiſir avec beaucoup d'attention, ſuivant les différentes circonſtances. Par exemple, lorſqu'outre la qualité abſorbante, le Medecin veut auſſi fortifier & reſſerrer, il faut donner la préférence aux abſorbans marins, & ſurtout aux coraux & aux huîtres, aux coquilles d'œufs & aux terres abſorbantes ſurtout à celles qui ſont ordinairement ſigillées. Si l'on a deſſein de reſſerrer plus doucement, on pourra faire uſage de la mere des perles & des coquillages, & ſpécialement de l'os de ſeche s'il eſt queſtion d'arrêter l'écoulement de la ſemence. Quand on veut que les abſorbans aient auſſi un effet laxatif, il faut employer la magnéſie, qui ſe tire par une préparation convenable de l'aumére du nitre; remede qui ſe chargeant entierement de l'acide, forme un ſel moyen amer, qui irrite promptement les inteſtins; & c'eſt par cette raiſon qu'il réuſſit ſi bien dans les affections hypocondriaques, lorſque les premieres voies regorgent d'acides & que le ventre eſt pareſſeux. Lorſqu'on veut abſorber l'acide, & en même tems faire couler les urines, on ſe ſert avec beaucoup de ſuccès des yeux d'écreviſſes, des coquilles de limaçons, du corail calciné, & même de l'oſtéocolle. Pour rendre en même tems la tranſpiration plus libre dans les maladies, on emploie très-utilement les os des animaux, calcinés ou préparés philoſophiquement. Enfin pour réſoudre les humeurs arrêtées & épaiſſies, & même le ſang coagulé, il n'y a rien de ſupérieur à un remede qu'on peut préparer ſoi-même, je veux dire aux yeux d'écreviſſes diſſous dans le vinaigre.

4. Quoique les abſorbans ſoient des remedes très-ſimples, très-aiſés à préparer, & qui ſe trouvent, pour ainſi dire, dans toutes les maiſons; leur vertu & leur efficacité n'en eſt pas moins ſupérieure à celle de preſque tous les autres remedes, & n'en mérite pas moins les éloges les plus faſtueux. Car entre tous les *altérans* il n'y en a point qui domptent & changent plus promptement les ſucs corrompus & nuiſibles, que les abſorbans; & d'ailleurs il eſt très-difficile de trouver aucun remede auſſi ſûr, & auſſi incapable de nuire à moins qu'on ne l'emploie à plus grande doſe qu'il ne faut. Joignez à ces conſidérations que l'acide ſurabonde très-communément dans le corps, ſurtout dans les ſujets où la bile manque, comme les vieillards, les femmes & ceux qui menent une vie trop ſédentaire, & font trop d'uſage des boiſſons qui renferment beaucoup d'acide. Mais c'eſt ſurtout dans beaucoup de maladies, & principalement dans l'affection & la maladie hypocondriaque que les acides dominent. Il s'en forme une quantité prodigieuſe. Or l'acide eſt très-contraire à l'œconomie animale, en ce que la coagulation qu'il cauſe dans les liqueurs nuit à la liberté de leur mouvement progreſſif. Auſſi eſt-il la cauſe premiere & originaire de maladies très-graves, & ſurtout des chroniques; d'où il ſuit évidemment que les abſorbans ſont des remedes merveilleux, d'une vertu excellente & même univerſelle. Leur uſage étoit cependant preſque inconnu aux Anciens, & nous en avons obligation à Van-Helmont, Takenius, & à leurs partiſans Hollandois, Sylvius & Bonlekoè, qui, regardant l'acide comme la cauſe de beaucoup de maladies, ont preſcrit les premiers les remedes propres à les guérir.

La ſeconde claſſe des *altérans* comprend les tempérans qui non ſeulement répriment le trop grand mouvement inteſtin des parties ſulphureuſes du ſang, mais encore les humeurs bilieuſes bouillantes & brûlantes, qui ſe trouvent dans les premieres voies, & par ce moyen procurent un rafraîchiſſement. Cette vertu éclate dans pluſieurs mixtes du regne végétal, comme la racine & les feuilles de la grande & de la petite oſeille, les citrons, les oranges, les grenades, les groſeilles, les fraiſes, les framboiſes, l'épine-vinette, les ceriſes & les ſucs qu'on en tire, les ſirops qu'on en fait, & les eaux qu'on diſtile de ces végétaux frais, les quatre ſemences froides majeures, la décoction d'avoine.

Le regne animal fournit le petit lait, le lait dont on a ôté la crême, le ſuc des écreviſſes de riviere, la décoction de tortue, la décoction légere de rapure de corne de cerf, celle de vipere avec l'orge ou ſans orge, la gelée de corne de cerf, & l'eau diſtilée de corne de cerf, qui eſt recommandée à ce titre. Le regne minéral fournit le nitre, qui bien purifié, & mieux encore, étant régénéré de l'eau forte par l'addition du ſel de tartre, mérite ſans contredit la préférence ſur tous les autres tempérans. La Chymie enfin & la Pharmacie préſentent le ſel eſſentiel d'oſeille, la crême de tartre, le phlegme de vitriol, le *clyſſus antimonii ſulphuratus*, les teintures de roſes, de fleurs de pâquerettes & de violettes, préparées philoſophiquement avec l'eſprit de vitriol, qui ſont de très-bons tempérans.

Les tempérans agiſſent de trois manieres différentes. Car les uns, à raiſon du ſel acide qui entre dans leur compoſition, lient les parties volatiles ſulphureuſes des liqueurs, & fixent leur mouvement inteſtin par la coagulation qu'ils y cauſent, & le diminuent en quelque maniere. D'autres agiſſent par un principe aérien élaſtique expanſif, qui ſe trouve ſurtout dans le nitre qui renferme un ſel acide & un alkali, & une grande quantité de parties ſulphureuſes, & de matiere aérienne, & éthérée, laquelle en ſe développant écarte la matiere chaude agitée d'un mouvement violent & inteſtin, & y cauſe une eſpece d'exploſion qui la pouſſe du centre à la circonférence, pendant qu'à raiſon de ſon ſel neutre, il atténue, réſout & diviſe la matiere épaiſſe qui eſt la matrice de la chaleur & du ſoufre, en même-tems que ſon acide ſubtil reprime le mouvement violent des parties ſulphureuſes. L'opération des tempérans de la troiſieme eſpece eſt de délayer, & de deſunir les parties ſulphureuſes, en rendant aux liqueurs l'humidité que la chaleur a diſſipée, & en relâchant le reſſort trop tendu des vaiſſeaux, qui eſt une des cauſes de la chaleur; & c'eſt ſurtout l'effet des aqueux, du petit lait, de la décoction de corne de cerf & de celle d'avoine.

1. Les tempérans ſont d'un uſage très-étendu & très-avantageux en Medecine toutes les fois qu'il faut éteindre une chaleur contre nature, & par cette raiſon on ne peut s'en paſſer dans les fievres de toute eſpece, dans les inflammations & mouvemens ſpaſmodiques, & douleurs conſidérables, qui ſont preſque toujours accompagnées d'un mouvement trop grand & d'une trop grande chaleur du ſang. Mais il ne faut pas balancer à donner aux nitreux la préférence ſur les acides qui agiſſent en coagulant les liqueurs. Car le nitre a non ſeulement une vertu rafraîchiſſante; mais auſſi celle de relâcher les fibres trop roides, & qui ſont dans un état ſpaſmodique; & d'ailleurs il excite les ſécrétions des glandes inteſtinales & celle de l'urine. De plus, pendant que les autres rafraîchiſſans, & acides agiſſent plutôt en condenſant & coagulant les liqueurs, le nitre fond, raréfie, atténue les humeurs épaiſſes & viſqueuſes, de ſorte même que ſi l'on le jette en poudre, ou ſa ſolution faite avec l'eau ſur le ſang noir & coagulé, il devient plus vermeil & plus fluide. C'eſt pourquoi non-ſeulement il vaut beaucoup mieux que les acides dans toutes les inflammations & fievres inflammatoires, que produit la ſtagnation d'un ſang noir & coagulé, mais il eſt très-pro-

pre à garantir le corps de l'inflammation, en fondant & diſſolvant puiſſamment, la ſéroſité tenace & épaiſſe qu'on remarque en quantité dans le ſang de ceux qui ſont ſujets aux inflammations.

2. Dans les fievres chroniques, comme la fievre lente & l'hectique, qui ont pour cauſe ordinaire un vice, ou une eſpece de corruption des viſceres, & quand il y a toux, ou crachement de ſang, & que les poumons ſont attaqués, il faut s'abſtenir des acides & employer les délayans, ſurtout tirés du regne animal comme le petit lait, l'eau, la décoction, & même la gelée de corne de cerf. Lors encore que les diarrhées, les dyſſenteries, le cholera-morbus, ſont accompagnés de chaleur fébrile, il faut auſſi s'abſtenir des acides & des rafraîchiſſans, & faire plutôt uſage des délayans, des gélatineux, des mucilagineux, en ajoutant un ou deux grains de nitre aux poudres tempérantes & abſorbantes.

La troiſieme claſſe des *altérans* comprend les inciſifs, ou atténuans. Telle eſt la vertu des racines de boucage, ou de pimprenelle blanche, de pié de veau, d'acorus, de cabaret, de raifort ſauvage, d'aunée, de chicorée ſauvage, d'iris de Florence, de ſçeau de Salomon, de dompte-venin, des feuilles de damaſonium, de beccabunga, d'herbe aux cuillers, de creſſon de fontaine & des indes, ou de capucine, de paſſerage, de *ros ſolis*, de fumeterre, de trefle d'eau, de petite centaurée, d'hyſope, de ſcordium, de cerfeuil, de chardon-benit, de petite joubarbe, de toutes les eſpeces d'aulx, de poireaux & d'oignons; du bois de gayac & de ſon écorce; des aromates, poivre & gingembre, des ſemences de moutarde, d'herbe aux cuillers, & de creſſon; des gommes, ammoniaque, ſagapenum, opopanax, de la myrrhe, & du benjoin; des préparations chymiques & pharmaceutiques ſuivantes, le mercure doux, l'éthiops minéral, les fleurs de ſoufre, les ſels alkalis fixes, & ceux des végétaux tirés par la calcination, en particulier le ſel de tartre, & celui d'abſinthe; les ſels moyens, comme le ſel digeſtif de Sylvius, notre ſel apéritif, les ſels ammoniac, polychreſte, d'epſom, de ſedlitz, le tartre vitriolé, la terre foliée de tartre, l'arcanum duplicatum, la ſolution des yeux d'écreviſſes, le nitre, les ſels volatils, comme le ſel volatil de ſel ammoniac, ſon eſprit volatil urineux, l'oxymel ſcillitique, la teinture alkaline d'antimoine, celle de gomme ammoniaque, & de poivre d'inde, la reſine de gayac, les ſirops de nicotiane, de velar, des fécules de pié-de-veau, &c. Des fontaines médicinales, qui outre la vertu délayante & apéritive, ont auſſi celle d'inciſer, comme les eaux d'Egra, des Sedlitz, de Carles-bade; les infuſions en maniere de thé dont la vertu inciſive & diſſolvante vient principalement de l'abondance du principe aqueux, & enfin du petit lait, qui à raiſon du ſel doux & délié qu'il renferme, déterge & en même-tems leve les obſtructions des vaiſſeaux excrétoires. De ces inciſifs les uns agiſſent ſur les parties fluides, d'autres ſur les parties ſolides du corps. Le nombre de ceux qui agiſſent immédiatement ſur les fluides, eſt très-petit, & leur effet ne doit être attribué qu'aux délayans aqueux, qui ont certainement beaucoup d'efficacité pour fondre les humeurs gluantes & viſqueuſes, & aux ſels alkalis fixes & volatils, & aux parties nitreuſes, leſquelles ſurtout mêlées en forme liquide ou ſolide aux humeurs épaiſſes & compactes, les réſolvent & les diviſent ſenſiblement. Tout le reſte agit ſur les ſolides en augmentant leur tenſion, leur force, leur contraction & le reſſort & la force ſyſtaltique des vaiſſeaux, ce qui fait qu'ils preſſent & agitent plus fortement les liqueurs qu'ils contiennent, qu'ils accélerent leur mouvement progreſſif, & augmentent leur mouvement inteſtin, & que les ſucs tenaces & épais étant obligés de paſſer plus ſouvent, & étant pouſſés plus fortement, dans les vaiſſeaux capillaires, ſe ſéparent & ſe diviſent en globules plus petits, d'où vient la fluidité des liqueurs. Or cette opération des inciſifs ſur les parties ſolides vient à quelques-uns du ſel âcre fixe qu'il contiennent. Telles ſont les racines de piés-de-veau, de boucage, de cabaret, d'iris de Florence, de ſçeau de Salomon; les feuilles de damaſonium, de paſſerage, de *ros ſolis*, le poivre, le gingembre, qui ont bien un gout piquant, mais diſtilés par l'alambic avec l'eau, ne donnent ni huile volatile acre, ni une eau de gout acre, & par-là font connoître la fixité de leur nature. D'autres inciſifs doivent leurs effets à un ſel âcre ſubtil volatil. De ce nombre ſont le raifort ſauvage, l'aunée, le creſſon, la moutarde, & toutes les eſpeces d'oignons, d'aulx, & de poireaux. D'autres agiſſent au moyen d'un ſel neutre irritant, comme font tous les ſels neutres, dont l'acrimonie & la qualité irritante ſe connoiſſent non-ſeulement au gout, mais à leurs effets, qui ſont l'augmentation de la ſécrétion par les glandes inteſtinales, & de celle de l'urine, quand on les fait prendre à grandes doſes. Il y en a qui agiſſent à raiſon d'un ſel acre uni avec beaucoup de parties ſulphureuſes, ce qu'on voit ſans peine dans la gomme ammoniaque, le ſagapenum, l'opoponax, le gayac & la réſine; qui donnent par la diſtilation du ſel acre, & une grande quantité d'huile. Enfin, d'autres agiſſent à raiſon d'un ſel métallique ſubtil & pénétrant, comme le mercure, ſurtout le mercure doux & l'éthiops minéral.

1. La vertu des atténuans & des inciſifs s'étend à bien des choſes, & les différens effets qu'ils produiſent leur font donner de toutes parts différentes dénominations; car lorſque des humeurs tenaces & viſqueuſes s'arrêtent engorgent & obſtruent les petits tuyaux des viſceres & des excrétoires, les atténuans à raiſon de leur vertu inciſive & diſſolvante, débarraſſant les humeurs arrêtées, ouvrant les tuyaux engorgés, ont une vertu apéritive, & en méritent le titre. Ils méritent également celui d'anti-ſcorbutiques, & de remedes propres à purifier le ſang; car comme la pureté & la température des ſucs vitaux dépend du bon état des ſecrétions, & de l'excrétion des parties inutiles & ſuperflues, & que ces deux opérations ſont interrompues par l'obſtruction formée dans les excrétoires & les glandes, par l'épaiſſiſſement des liqueurs & leur viſcoſité; il eſt évident que les remedes qui ont la vertu d'inciſer les liqueurs épaiſſes & de lever les obſtructions, ſont les meilleurs qu'on puiſſe employer pour purifier le ſang, & combattre le ſcorbut; puiſque dans cette maladie les humeurs ſont très-intempérées & remplies de beaucoup de parties hétérogenes, viſqueuſes, ſalées, ſulphureuſes & acres; comme les inciſifs produiſent des effets très-différens, il faut ſavoir ceux qui conviennent principalement à chaque maladie.

2. Dans les affections du ventricule & des premieres voies, pour diſſoudre & inciſer les crudités viſqueuſes qui s'y rencontrent, on employe avec beaucoup de ſuccès les racines de pié-de-veau, de boucage, de calamus aromaticus, le poivre, le gingembre, le tartre vitriolé ou l'arcanum duplicatum, le ſel digeſtif de Sylvius, notre ſel apéritif, le ſel d'abſinthe, l'eſprit de ſel ſimple ou dulcifié, & la teinture apéritive de Mæbius; & lorſqu'on veut en même tems faire ſortir par bas ces humeurs crues & mal digérées, on ſe ſert très-utilement des ſels moyens, & ſurtout du ſel de Sedlic, d'Epſom & de Polychreſte donnés à grande doſe, & dans un véhicule aqueux ſuffiſant.

3. Lorſqu'il faut diſſoudre dans les maladies de la poitrine, & faire ſortir par l'expectoration des humeurs viſqueuſes qui l'embarraſſent, on emploie très-utilement la racine d'aunée, celle d'iris de Florence, le *ros ſolis*, l'hyſope, le ſcordium, le capillaire, la gomme ammoniaque, la myrrhe, le benjoin, le ſoufre, le baume du Perou, le nitre antimonié, la terre foliée de tartre, l'oxymel ſcillitique, la ſolution d'yeux d'écreviſſes dans le vinaigre diſtillé, le ſirop de nicotiane & celui de velar.

4. Lorſque le ſang eſt ſurchargé de matieres épaiſſes & tenaces, qui ont cauſé des obſtructions dans les vaiſſeaux

excrétoires, & dans les liqueurs une intempérie salée, sulphureuse, scorbutique, les incisifs les plus convenables sont la racine de raifort sauvage, l'herbe aux cuillers, le cresson de fontaine, la capucine, le passerage, le beccabunga, la petite centaurée, le trefle d'eau, le chardon-beni, la fumeterre, la petite joubarbe, la moutarde, la gomme ammoniaque, le sagapenum, la myrrhe, la liqueur de nitre fixe, l'huile de tartre par défaillance, la solution de nitre, notre élixir tempéré, la teinture d'antimoine avec les alcalis, celle des bois, l'esprit de sel ammoniac, le sel d'absinthe avec le suc de citron, & entre les eaux médicinales celle de Sedlitz & d'Egra.

5. Quand il s'agit de résoudre le sang caillé, après des contusions, des coups, ou des chûtes, la racine de sçeau-de-Salomon, les feuilles de Damasonium, de cerfeuil, le vinaigre distilé avec les yeux d'écrevisses, la terre foliée de tartre, le nitre antimonié, réussissent merveilleusement.

6. Dans les maladies où la lymphe s'est épaissie, & surtout par le mélange du virus vénérien, les meilleurs incisifs sont le gayac, la savoniere, la teinture alcaline d'antimoine, le mercure doux, & l'éthiops minéral, dont l'usage est admirable, lorsqu'on l'emploie avec prudence, pour dissoudre & résoudre les liqueurs épaisses qui se sont arrêtées dans les glandes & dans le foie.

Nous voici à la quatrieme classe des *altérans*, qui comprend les émolliens & adouciſſans. Il faut mettre en tête les racines de guimauve, de lis blanc, de réglisse, de scorsonere, les cinq plantes émollientes, la laitue, la branque ursine, la pariétaire, les fleurs de sureau, de mélilot, de mauve, de bouillon blanc, de mille-feuille, de camomille ordinaire, de lis blancs, de bourache, de coquelicot, de tilleul, d'acacia, de violettes, & surtout le safran; les semences de lin, de fœnugrec, d'anis, de coings, d'herbe aux puces, de pavot blanc, les quatre semences froides majeures & mineures, celles du carrouge, les amandes douces, les figues, les pignons, les pistaches, la gomme de cerisier, la gomme arabique, la gomme adraganth, la rapure de corne de cerf & sa gelée, la graisse humaine, celle de chien & de chapon, la moelle des os, la graisse prise autour de l'épiploon, des os & du mésentere, les huiles naturelles des animaux, le beurre frais, la crême de lait, le lait même, le sel du lait, le blanc de baleine, le miel, le jaune d'œuf, le blanc d'œuf seché & réduit en poudre, l'huile d'amandes douces, celles de lin, de raves, de pommes de merveille, la décoction de corne de cerf, & celle de scorsonere citronées, la décoction d'orge, le petit lait, le sirop de guimauve, les emplâtres diachylon simple, de mélilot & de frai de grenouilles.

La vertu des adouciſſans est double; car ils agissent sur les solides & sur les fluides. Leur opération sur les premiers consiste à relâcher, amollir, rendre mobile & flexibles, les fibres roides, dures & tendues, & à élargir & dilater les cavités des petits vaisseaux resserrés par des contractions spasmodiques; ils operent sur les fluides en embarrassant, en enveloppant, & en engainant, pour ainsi dire, par leur mucilage visqueux, les pointes des sels acres corrosifs; au moyen de ces opérations ils adouciſſent parfaitement; leur application extérieure change en pus les liqueurs extravasées qui ne sont plus susceptibles de résolution, ni capables d'être repompées par les vaisseaux lymphatiques, de sorte qu'une chaleur modérée ayant dissipé la partie la plus subtile des liqueurs, ils amenent à la coction & à la maturité, la matiere visqueuse qui est restée, en bouchant légerement les pores pour empêcher une trop grande évaporation de l'humidité, & en attirant vers le lieu de l'extravasation, au moyen du relâchement qu'ils causent aux vaisseaux, une plus grande quantité de suc nourricier, qui fait la principale partie du pus.

1. Les adouciſſans font un effet merveilleux lorsqu'on a pris un poison caustique, & je ne crois pas qu'il y ait d'antidote plus souverain pour dompter & surmonter la force pernicieuse des poisons tirés des regnes animal, végétal & minéral, que le lait, & les substances grasses prises en grande quantité; car non-seulement elles émoussent & embarrassent les pointes très-roides des poisons, mais elles relachent les membranes auxquelles les poisons causent des mouvemens spasmodiques très-violens, & par ce moyen elles en facilitent l'évacuation par haut, ou par bas.

2. Ces émolliens, tout simples qu'ils sont, employés en infusion ou en décoction, produisent des effets très-salutaires dans les maladies violentes, celles surtout qui sont produites par l'acrimonie des humeurs, & qui attaquent principalement les nerfs; & en effet j'ai souvent vu des convulsions accompagnées de dérangement de l'esprit, des douleurs scorbutiques dans les membres, avec de violentes tranchées, guéries par l'usage des décoctions de racine de pivoine & de guimauve, de feuilles de mauve, de pariétaire, de branque ursine, de fleurs de bouillon blanc, de lis blanc, de sureau, de bourrache, de camomille, de coquelicot, des figues, des semences de fenouil, préparées avec l'eau ou le petit lait, y ajoutant de tems en tems une ou deux cuillerées d'huile d'amandes douces, & employant de tems à autre le bain d'eau douce avec le lait. Mais il faut faire grand usage de ces remedes & les continuer long-tems.

3. On emploie avec succès intérieurement les axonges & graisses nouvelles des animaux, & surtout leur moelles, qui contient une graisse très-déliée, dans les dispositions acres & scorbutiques des liqueurs.

4. Les mêmes adouciſſans, comme la racine de scorsonere, les fleurs de sureau, la mille-feuille, la camomille ordinaire, les quatre semences froides majeures, & surtout le petit lait encore chargé des parties déliées huileuses de la crême, & même les graisses réduites en savon avec quelque alcali, font des prodiges dans le dessêchement des parties, & lorsque les membres ont peine à se mouvoir; ils soulagent aussi dans les douleurs de la goute. Mais il faut user de ces remedes gras à jeun, à doses médiocres & répétées, & boire par-dessus quelque liqueur chaude appropriée.

5. Dans l'exulcération des reins, & le pissement de sang, qui arrive quelquefois dans la petite vérole à cause de l'acreté des humeurs, on se trouve très-bien d'une solution de gomme de cérisier, ou adraganth, ou de blanc d'œufs dessêchés, faite dans le petit lait, pour émousser l'acreté qui cause la toux dans les maladies de la poitrine, & préparer la matiere à l'expectoration; on regarde presque comme spécifique la décoction d'avoine, le blanc de baleine, la réglisse, l'huile d'amandes douces, le carouge, le sel de lait, le safran, les figues, le sirop de violettes, les fleurs de pavot & celles de sureau.

6. Si l'on est continuellement attaqué d'une chaleur hectique, & que les sucs nourriciers prennent par la continuation d'une fievre lente une acrimonie salée alcaline, la crême du lait & le beure frais présentent un remede excellent, à cause de leur qualité adouciſſante.

7. Dans le cholera-morbus, la dyssenterie, le scorbut, l'atrophie scorbutique & phtisique, en un mot dans toutes les circonstances où les liqueurs pechent par trop d'acreté, les décoctions gélatineuses des viandes & des os, & surtout de la corne de cerf, des piés de veau & de mouton, sont très-bonnes, tant prises par la bouche, qu'en forme de clysteres.

8. Lorsque les intestins sont attaqués de contractions spasmodiques, qu'il y a constipation, & que ces accidens sont augmentés par des vents retenus, on se trouve très-bien de l'usage des émolliens & des adouciſſans, comme de l'huile d'amandes douces, du petit lait, de la décoction d'avoine, & de celle de corne de cerf, prises plutôt en lavement que par la bouche.

9. Si l'on fait bouillir les fleurs, les racines & les feuilles des plantes émollientes avec un peu de safran, & qu'on les applique renfermées dans une vessie, sur quelque

endroit douloureux, la douleur étant même intérieure comme dans la pleuréſie, l'inflammation du foie, la colique, ou les hémorrhoïdes internes, elles procurent un ſoulagement ſenſible.

10. Quand il faut conduire à ſuppuration quelque humeur extravaſée, & qui ne peut plus être repompée, on emploie avec beaucoup de ſuccès des linimens, ou cataplaſmes compoſés de graiſſes émollientes & de lait, & ſurtout des fleurs & feuilles de lis blancs, de ſafran, d'oignons cuits ſous la cendre, de farine de feves, de jaune d'œuf & de miel; mais il faut s'abſtenir de ces remedes, ſi l'on ne veut cauſer des accidens funeſtes, lorſque la matiere extravaſée ſe trouve dans des parties endurcies & skirreuſes, & qu'elle ne peut ſe changer en pus.

11. On reçoit ſouvent un ſoulagement preſent de l'application des mucilages qui ſe font avec les ſemences de coings & d'herbe aux puces; & les eaux de roſes ou de frai de grenouilles appliqués ſur lesparties corrodées & ulcerées, lorſqu'il y a douleur & ardeur, comme dans les aphthes ulcérés de la gorge, les hémorrhoïdes aveugles douloureuſes, le téneſme, la dyſſenterie, la gonorrhée, ou les fleurs blanches avec éroſion.

ALTERCUM ou ALTERCANGENON. Voyez *Hyoſcyamus*.

ALTEY PLUMBI ou ALKI PLUMBI. (*Materia dulcis ex plumbo*) peut-être le *ſuc de Saturne. Saccharum Saturni.* Ruland & Johnson.

ALTHÆA, *Guimauve.*

C'eſt une plante émolliente dont on fait grand uſage. Voici ſes eſpeces.

Althæa, biſmalva, ibiſcus, Offic. *Althæa Dioſcoridis*, Breyn. Prod. 2. 12. *Althæa Dioſcoridis & Plinii*, C. B. Pin. 315. Dill. Cat. Giſſ. 144. Tourn. Inſt. 97. Elem. Bot. 82. Boerh. ind. A. 269. *Althæa vulgaris*, Park. Theat. 303. Raii Hiſt. 1. 602. Synop. 3. 252. *Althæa, ibiſcus*, Ger. 787. Emac. 933. Merc. Bot. 1. 19. Phyt. Brit. 6. Mer. Pin. 6. *Althæa ſive biſmalva*, J. B. 2. 954. Chab. 301. *Malva biſmalva Officinarum dicta*, Volck. 272. *Malva Sylveſtris, aut paluſtris, aut ibiſcus*, Hiſt. Oxon. 2. 523. *Malva paluſtris mollis & incana P. Herman*, Buxb. 207. Rupp. Flor. Jen. 12. Dale.

Les racines de *guimauve* ſont longues, groſſes, ligneuſes, diviſées en pluſieurs branches, jaunâtres par dehors & blanches en-dedans, & remplies d'un mucilage gluant. Ses tiges ſont hautes d'environ trois piés & demi, tendres & velues. Ses feuilles ſont veloutées, d'un verd pâle, plus dentelées, plus longues, & plus pointues que celles de la mauve ordinaire. Ses fleurs ne different de celles de la mauve, qu'en ce qu'elles ſont plus petites; elles ſont d'un blanc tirant ſur le rouge, ſans aucunes veines. Il leur ſuccede, quand elles ſont tombées, des ſemences diſpoſées en rond en forme de fromage. Elle croît dans les marais ſalans & les lieux maritimes, & fleurit dans le mois de Juillet.

On emploie ſes racines, ſes feuilles, & quelquefois ſa ſemence.

Elles ſont émollientes, digeſtives & adouciſſantes, propres dans la ſtrangurie, la gravelle & la pierre; contre les ardeurs d'urine, les humeurs acres & corroſives qui irritent l'eſtomac & les inteſtins, & occaſionnent des dyſſenteries.

Elles ſont balſamiques & pectorales, bonnes pour la toux, l'enrouement & les maladies de la trachée-artere. On les emploie fréquemment dans les lavemens qu'on preſcrit à ceux qui ſont attaqués de la pierre. Dans les cataplaſmes & les fomentations contre les tumeurs, les inflammations & les douleurs, pour hâter la ſuppuration des tumeurs & des apoſtumes.

Les préparations officinales qui tirent leur nom de la *guimauve*, ſont le ſirop, la poudre & l'onguent de *guimauve. Syrupus de althæâ. Pulvis de althæâ. Unguentum de althæâ.* Miller, *Bot. Offic.*

Lemery ajoute que cette plante eſt émolliente & apéritive, propre pour les maladies des reins, pour les humeurs acres qui attaquent la poitrine, & pour la colique néphrétique. Lemery, *des drogues.*

On la trouve à feuilles plus ou moins pointues; elles le paroiſſent un peu trop dans la figure dont *Dodonæus, Cluſius* & *Lobel* ſe ſont ſervis. *Matthiole, Fuchſius* & *Tabernæmontanus* l'ont fait graver à feuilles beaucoup plus arrondies; & c'eſt apparemment cette derniere eſpece que M. *Sutherland*, Profeſſeur de Botanique à Edimbourg, a nommée *Althæa folio rotundiori ſive minus acuminato.*

Les feuilles de *guimauve* ſont auſſi quelquefois plus ou moins anguleuſes. M. *Hermand* a appellé celle dont les feuilles ſont anguleuſes, *Malva Sylveſtris, aut paluſtris, aut ibiſcus folio anguloſiori. Cordus, J. Bauhin, Moriſon* & M. *Ray*, ont pris la fleur de cette plante pour une fleur à cinq feuilles, au lieu qu'elle eſt d'une ſeule piece.

Les feuilles de *guimauve* ſont gluantes; inſipides, & ne rougiſſent point le papier bleu: les racines ont le même gout, mais elles rougiſſent un peu ce dernier.

Le ſuc gluant de cette plante, lequel paroît un mélange de beaucoup de phlegme, d'une portion conſidérable de terre, d'acide & de ſoufre, tient le ſel acre ſi embarraſſé, qu'il ne ſauroit ſe manifeſter que par le feu; car il eſt certain que par l'analyſe chymique, l'on tire de la *guimauve*, du ſel volatil concret, & du ſel fixe lixiviel. L'acide eſt un peu plus développé dans les racines, puiſqu'elles rougiſſent légerement le papier bleu. Cependant il y a apparence que cette plante agit principalement par ſon ſuc glaireux, que le feu détruit entierement. Du conſentement de tous les Auteurs, elle eſt très-adouciſſante, & très-émolliente: par ſon mucilage, elle émouſſe non-ſeulement les ſels corroſifs; mais en ramolliſſant les fibres qui ſont trop tendues, elle rétablit leur reſſort, & fait par conſéquent ceſſer la douleur. On emploie la racine de *guimauve* dans les tiſanes adouciſſantes: mais il ne faut l'y mettre que ſur la fin, de peur de les rendre trop pâteuſes. Ces tiſanes ſont d'un grand ſecours dans la toux violente, lorſque les crachats ſont acres & ſalés.

Dans quatre pintes d'eau, l'on fait bouillir quatre onces de racine de nénuphar, une once de celle de *guimauve*; l'on diſſout dans la tiſane paſſée par un linge, deux gros de nitre, de cryſtal minéral, ou de ſel végétal: on la fait boire à grandes verrées dans la colique néphrétique, dans l'ardeur & dans la rétention d'urine, accompagnée d'une grande chaleur: mais l'inflammation étant appaiſée, il faut retrancher la *guimauve*, pour ne pas rendre les humeurs trop gluantes. On fait bouillir auſſi trois poignées de pariétaire dans deux pintes d'eau; on y ajoute une once de racine de *guimauve*: on paſſe la décoction; on la cuit avec du ſucre en conſiſtance de ſirop, que l'on fait boire avec les tiſanes convenables. Dans les grandes inflammations des parties du bas-ventre, pendant que l'on ordonne les ſaignées néceſſaires, on doit faire faire auſſi des fomentations avec la décoction des feuilles, des fleurs & des racines de *guimauve*, de mauve, de violette, des graines de fœnugrec, des ſommités de camomille & de mélilot: on applique le marc ſur la partie en forme de cataplaſme. Ces décoctions ſont un excellent demi-bain: on les donne auſſi en lavement, avec deux onces de miel de nénufar. Le ſirop d'*Althæa*, décrit par M. Charas, eſt fort bon: le chiendent, la pariétaire, l'aſperge & les autres plantes que l'on y emploie, aiguiſent un peu la *guimauve*, & rendent ce ſirop propre à pouſſer par les urines, & à faciliter l'expectoration. On a eu la même intention en employant l'iris de Florence dans les tablettes de *guimauve*. M. Lemery, qui a fait un excellent choix des meilleures compoſitions qu'on ait propoſées, & qui les a réformées avec beaucoup de prudence, anime ces tablettes avec les fleurs de benjoin. Il faut préférer ces tablettes à celles qu'on appelle tablettes de *guimauve* ſimples; car cette plante a beſoin qu'on aiguiſe ſon action. Ainſi, *Quercetanus* a mis fort à propos dans ſon looch de *guimauve*, les fleurs

de soufre, la poudre diaïreos, &c. de même pour rendre l'onguent d'*Althæa* plus résolutif, on a très-bien fait d'y ajouter le fœnugrec, la squille, le galbanum; & M. Lemery y substitue, avec raison, la gomme ammoniaque à celle de liere : on peut y mêler l'esprit de vin camphré, quand on veut l'employer pour la sciatique & pour les rhumatismes. Par la même raison, le mucilage de *guimauve* fait avec la graine de fœnugrec, est à préférer à celui qui est simple, parce qu'il résout en dissipant l'inflammation. On doit mettre cette graine dans le cataplasme que l'on fait avec la *guimauve* & le lait, pour dissiper ou pour faire suppurer les tumeurs, suivant que la matiere y est disposée. Les cataplasmes préparés avec la racine de cette plante, celles de lis, les oignons, & avec les quatre farines, sont très-propres dans les mêmes cas, surtout quand on y mêle l'esprit de vin camphré, l'esprit de sel ammoniac, ou quelque autre matiere spiritueuse. Il ne faut pas conclurre avec M. *Seger*, que les racines de *guimauve* soient acres, de ce que plusieurs pustules rouges & douloureuses parurent sur une partie où l'on avoit appliqué cette plante en cataplasme : il y a plus d'apparence que les matieres retenues par le défaut de transpiration produisirent ces pustules. TOURNEFORT.

Pulvis Dialthæa. Poudre de Guimauve.

Prenez *des racines de guimauve seches, cinq dragmes,*
de la réglisse d'Espagne, } *de chaque demi-once,*
des pépins de nesles, }
du persil, } *de chaque trois dragmes,*
de la gantelée, }
d'yeux d'écrevisses préparés, six dragmes,
de la gomme arabique, deux dragmes,
de la gomme de cerisier & de prunier, de chaque une dragme,

Pilez ces drogues ensemble, pour les réduire en une poudre très-fine.

Cette composition est moderne, & ne differe en rien de celle de l'ancien dispensaire : mais comme on l'ordonne très-rarement, elle est peu commune dans les boutiques.

Sirupus de Althæa. Sirop de Guimauve.

Prenez *des racines de guimauve, deux onces,*
de chiendent,
d'asperges, } *de chaque demi-once,*
de réglisse,
des raisins dont on a ôté les pepins, demi-once,
des sommités de guimauve,
de mauve,
de pariétaire,
de saxifrage, } *de chaque une poignée,*
de pimprenelle,
de plantain,
de capillaire blanc & de capillaire commun,
des pois chiches rouges, une once,
des quatre semences froides grandes & petites, de chacune trois dragmes,

Mettez ces ingrédiens en infusion pendant un jour entier dans trois pintes d'eau.

Faites-les bouillir ensuite jusqu'à la consomption du tiers, passez la décoction, exprimez-en le marc.

Faites-y fondre trois livres & demies du meilleur sucre, & faites-la cuire à consistance de sirop. S. A.

On attribue ce sirop à Fernel, & tous les Dispensaires l'ont conservé sans y faire le moindre changement. Lorsqu'on n'a pas soin de le faire cuire à une bonne consistance, il fermente dans les tems chauds avec tant de violence, qu'on a bien de la peine à le conserver.

La Pharmacopée d'*Edimbourg* prescrit ce sirop avec quelques changemens.

Prenez *des racines de guimauve, deux onces,*
de chien-dent,
d'asperges, } *de chaque demie once,*
de réglisse,
du capillaire, une once,
des feuilles de guimauve,
de mauves,
de pariétaire,
de pimprenelle, } *de chaque demie-once,*
de saxifrage,
de plantain,
& des raisins passes,
pois chiches rouges, une once,
eau de pluie, trois pintes.

Faites bouillir le tout jusqu'à la consomption du tiers, passez la décoction, & y ajoutez quatre livres de sucre bien blanc, & faites-en un sirop suivant l'art, en la faisant cuire au bain-marie.

On doit donner une bonne consistance à ce sirop dans les tems chauds, autrement il fermente & perd sa qualité. Les Compilateurs ont omis les quatre semences froides grandes & petites, à cause, je crois, de leur inutilité dans cette composition.

Unguentum Dialthæa. Onguent de Guimauve.

Prenez *des racines de guimauve fraîches & pilées, deux livres,*
graine de lin,
de fœnugrec, } *de chaque une livre.*

Faites macérer ces ingrédiens pendant trois jours dans huit pintes d'eau,

Ensuite faites-les bouillir légerement, & après en avoir exprimé le mucilage.

Ajoutez à deux pintes de ce mucilage, quatre livres d'huile de piés de bœuf.

Faites-les bouillir ensemble jusqu'à la consomption de la partie la plus aqueuse du mucilage,

Ajoutez-y *de la cire, une livre.*
de la résine, demi-livre,
de la térébenthine, deux onces.

Faites cuire le tout de nouveau à consistance d'onguent selon l'art.

Le Dispensaire d'*Ausbourg* donne à cet onguent le nom d'*unguentum de althæa simplex*, pour le distinguer de l'*unguentum de althæâ compositum* dont je donnerai ci-après la composition. Ils sont tous deux de *Nicolaus*. La Pharmacopée de Londre les reçut d'abord l'un & l'autre, mais la composition la plus chargée a plusieurs défauts, comme on peut le voir dans les Observations de Zwelfer, ce qui fait que le Collége l'a rejettée pendant quelque tems avec raison : dans l'onguent dont je viens de donner la recette, l'huile de piés de bœuf que l'on substitue à celle d'olives, est un excellent correctif à cause de sa qualité mucilagineuse qui satisfait mieux à l'intention du Medecin. Zwelfer dit que quelques-uns y mettent de la racine de *Turmerick* pour en rehausser la couleur, mais il la rejette comme tout-à-fait inutile. Il seroit à souhaiter qu'il ne reçût pas une plus grande altération de la part de nos Apothicaires, qui pour éviter le travail & la dépense en retranchent le mucilage ou n'y en mettent que très-peu, & lui donnent l'odeur en y mêlant quelques semences. Les Apothicaires qui ont quelque probité doivent éviter

avec d'autant plus de soin de falsifier ce remede qu'on l'emploie dans des cas importans, & qu'une pareille conduite peut porter beaucoup de préjudice au malade. *Pharmacopée de Londres par Quincy.*

L'onguent de *Guimauve* du Dispensaire d'*Edimbourg*, differe à quelques égards du précédent.

Prenez *de l'huile de mucilage, deux livres,*
de la cire jaune, demi-livre,
de la résine blanche, trois onces,
de la térébenthine de Venise, une once & demie.

Mêlez ces drogues ensemble, & faites-en un onguent selon l'art.

Lorsqu'on a l'huile de mucilage en main on abrege beaucoup la composition de l'*onguent de guimauve.*

Oleum Mucilaginum. Huile de Mucilage.

Prenez *de la racine de guimauve récente pilée, quatre onces,*
des oignons de lis, & de squille concassés, de chaque, une once,
de la semence de fœnugrec & de lin, de chaque une once & demie.

Laissez macérer ces ingrédiens chaudement dans une suffisante quantité d'eau de pluie : après cela, cuisez-les jusqu'à ce qu'on puisse en retirer un mucilage épais, auquel vous ajouterez deux pintes d'huile d'olives.

Cuisez-les de nouveau au bain-marie, jusqu'à consomption de l'humidité en remuant toujours la matiere de crainte qu'elle ne brûle.

En préparant cette huile d'avance pour l'usage, on abrege beaucoup la composition de différens médicamens, surtout de l'onguent de *guimauve*, de l'emplâtre diachylon, de l'emplâtre de mucilage, &c. comme on le verra ci-après.

Unguentum Dialthæa compositum. Onguent de Guimauve composé.

Prenez *de l'onguent simple de guimauve, quatre onces,*
de la gomme ammoniaque dissoute dans une quantité convenable d'eau de pluie, & passée, une once,
de l'huile de lin, deux onces.

Faites fondre l'huile & l'onguent ensemble, & y ajoutez la solution de la gomme ammoniaque, après l'avoir fait un peu épaissir sur le feu, & pendant qu'elle est encore chaude ; enfin, faites cuire ce mélange jusqu'à la consomption de l'humidité pour en faire un onguent.

Cette composition est très-judicieuse, & n'a aucun des défauts de plusieurs autres onguens composés de *guimauve.*

* La Faculté de Medecine de Paris prescrit dans sa Pharmacopée la composition suivante de l'*onguent d'althæa.*

Prenez *de racine de guimauve bien nettoyée & pilée, douze onces.*
Faites-*les macérer dans deux livres & quatre onces de décoction d'orge.*
Ajoutez-y *de graine de lin, de fœnugrec,* } *de chaque six onces.*

Après avoir laissé ces ingrédiens en digestion sur des cendres chaudes pendant vingt-quatre heures, faites-les bouillir quelque-tems jusqu'à ce que vous puissiez en extraire le mucilage.

Prenez *de ce mucilage, douze onces,*
de graisse de porc fraîche, } *de chaque deux onces.*
de moelle de veau,
d'huile de violette, } *de chaque six onces.*
d'amandes douces,
d'huile d'olive, douze onces.

Faites bouillir ce mélange en l'agitant toujours presque jusqu'à consomption de son humidité.

Ajoutez-y ensuite :
de cire en petits morceaux, huit onces,
de poix résine, trois onces.

La cire & la poix étant fondues, ajoutez à ce mélange en le retirant du feu :

de térébenthine,
de gomme ammoniaque fondue dans du vin blanc, & cuite jusqu'à consistance de miel, } *de chaque une once.*

Agitez & mêlez bien le tout avec une spatule de bois jusqu'à ce qu'il ait pris la consistance d'onguent.

* *Nota.* Il est difficile de réussir à faire un bon onguent *d'althæa* de cette maniere, parce que le mucilage y étant chargé d'une grande quantité d'humidité ne peut pas s'unir avec les graisses & les huiles : cette humidité surabondante le rend encore très-prompt à rancir. Il seroit plus convenable au lieu du mucilage, de prendre l'huile de mucilage & de se conduire du reste comme il est marqué dans la Pharmacopée.

* La Faculté travaille actuellement à en donner une édition corrigée & augmentée.

* La *guimauve* entre dans un grand nombre de préparations : sa racine entre dans le *decoctum pectorale*, dans la poudre pectorale, ou le looch sec, dans les pilules nommées *pilulæ ante cibum*, dans l'huile de mucilage, dans le baume oppodeltoch, dans l'emplâtre de melitot, la racine & les sommités entrent dans le sirop de *ibisco.* Le mucilage de la racine est un des ingrédiens des emplâtres de mucilage & de diachylon simple. Les feuilles sont employées dans les clysteres émolliens, les semences dans la poudre *hali.*

L'*althæa* que quelques-uns appellent *ibiscus*, est une espece de mauve sauvage dont les feuilles sont rondes comme celles du pain de pourceau & couvertes d'un duvet. Elle porte une fleur couleur de rose, sa tige est haute d'environ deux coudées, & sa racine remplie d'un mucilage gluant. Elle a tiré son nom d'*althæa* (d'ἀλθος *Remedium*) parce que cette plante est propre à soulager dans plusieurs maladies.

Sa décoction dans du vin ou de l'hydromel, ou les feuilles mêmes pilées sont un remede efficace pour les blessures, les parotides, les écrouelles, les abscès, les inflammations de poitrine, les hémorrhoïdes, les contusions, les tumeurs emphysemateuses, & les contractions des nerfs, étant douée d'une vertu émolliente, discussive, apéritive & consolidante L'*althæa* cuite & réduite avec de la graisse d'oie, de cochon ou de la térébenthine en forme de pessaire, remedie aux inflammations & aux obstructions de la matrice. Sa décoction produit le même effet & facilite de plus la sortie des vuidanges. La décoction de sa racine dans du vin blanc soulage ceux qui ont une suppression d'urine ou qui sont affligés de la pierre, de la dyssenterie, de la sciatique, de tremblemens ou d'hernies. Sa racine cuite dans du vinaigre, appaise les maux de dents. Sa semence fraîche ou seche étant broyée avec du vinaigre dissipe la lepre, lorsqu'on en frotte la peau au soleil, & guérit les morsures des bêtes venimeuses, lorsqu'on l'emploie avec l'*oxylæum.* Elle est bonne pour la dyssenterie, la diarrhée, le crachement ou le vomissement de sang. Ceux qui ont été piqués par une abeille ou par

quelque autre inſecte, boivent ordinairement la décoction de la ſemence d'*althæa* avec du vin ou de l'oxycra (ὀξύκρατον) & appliquent les feuilles avec un peu d'huile en forme de cataplaſme ſur la bleſſure. Ce remede eſt auſſi fort bon pour la brûlure. Sa racine concaſſée coagule l'eau dans laquelle on la met infuſer à découvert. DIOSCORIDE, *Lib. III. cap.* 163.

L'*ebiſcus* ou l'*althæa* eſt digeſtive, relâchante & émolliente : elle diſſipe les inflammations, & elle conduit à ſuppuration les tumeurs glanduleuſes invétérées. Ses racines & ſes ſemences ont à peu près les mêmes vertus que ſes feuilles : les ſemences paroiſſent cependant contenir des principes ou des particules plus déliées & plus actives, ce qui ſe montre en ce qu'elles réuſſiſſent mieux dans la cure de l'*alphus*, & qu'elles diſſolvent quelquefois la pierre dans la veſſie. La décoction de la racine d'*althæa* a quelque aſtringence ; on l'emploie avec ſuccès dans la colique & dans les diarrhées qui ſont accompagnées de déjections ſanguinolentes. ORIBASE, *de Virt. Simpl. Lib. II cap.* 1. Ce qu'il dit des vertus de l'*althæa* eſt copié d'après AETIUS, *Tetr. I. Serm.* 1.

La mauve ſauvage eſt légerement diſcuſſive & un peu émolliente. Celle des jardins ayant une ſubſtance plus aqueuſe & plus humide, a auſſi beaucoup moins de force. La décoction de la premiere paſſe aiſément, tant à cauſe de ſon humidité, que de ſa viſcoſité, ſurtout lorſqu'on la prend avec de l'huile & de la ſaumure, & qu'on la mêle avec un peu de vin aux repas. La ſemence de la mauve eſt d'autant plus efficace qu'elle eſt plus ſeche. Le *Dendromolache* eſt auſſi une eſpece de mauve, mais beaucoup plus diſcuſſive que la premiere, on l'appelle auſſi *Althæa*. AETIUS, *Tetr. I. Serm.* 1.

Emplaſtrum ex althæâ Polletis.

Emplâtre de guimauve de Polles.

Prenez l'écorce de la racine de *guimauve* tandis que la plante eſt dans toute ſa force, & pilez-là dans un mortier. Mettez-là dans un pot de cuivre ou de terre, & verſez deſſus de vieux vin blanc, odorant & aſtringent, autant qu'il en faut pour l'humecter. Couvrez le pot, & après avoir laiſſé repoſer le mélange pendant trois jours, pilez-le de nouveau & exprimez-en le ſuc. Cela fait, prenez de la colophone, vingt-quatre onces, de la cire, quatre onces, de l'huile & du verd-de-gris, de chacun deux onces, du ſuc que l'on a tiré des feuilles d'*althæa* par expreſſion, deux hemines attiques, (une pinte.) Après avoir fait fondre la colophone dans l'huile & l'avoir paſſée, faites-là bouillir à un petit feu de bois de pin, en la remuant avec une ſpatule de même bois, & verſez-là dans l'eau froide pour qu'elle ſe conſolide. Faites fondre la cire, & lorſqu'elle ſera fondue, retirez le pot du feu, ajoutez-y la colophone, verſez deſſus le ſuc peu à peu, en prenant garde qu'il ne fermente, car il eſt ſujet à bouillonner & à ſe répandre ; remettez le tout ſur le feu quelque tems après ; & lorſqu'il ſera bien chaud mettez-y le verd-de-gris. Tirez-le du feu, & après qu'il ſera refroidi, paitriſſez-le bien avec les mains, afin que les ingrédiens ſe mêlent exactement.

Cette emplâtre eſt bonne pour les vieux & les nouveaux ulceres, pour les morſures des chiens ou des bêtes ſauvages. Il attire la matiere ſanieuſe des ulceres. Il diſſippe les douleurs, il guérit les écrouelles, en les faiſant ſuppurer, attirant la matiere peccante vers la ſuperficie de la peau, où il la fait évaporer comme il arrive dans les meurtriſſures du viſage occaſionnées par quelque coup. Il diſſipe la gale, la lepre & l'*alphus*. Mais dans ces ſortes de cas on ne doit le retirer qu'au bout de ſept jours. Il attire les épines ou autres corps qui ſe ſont fixés dans la peau ; il appaiſe l'inflammation que cauſe la goute ; il réſout les tumeurs des articulations & les ganglions, guérit la teigne & les tubercules qui ſurviennent à l'anus, l'hydrocéphale des enfans, il ramollit les duretés de la rate, il ſert de lénitif dans les cancers qui ne ſont point ulcérés, & il les empêche de faire du progrès. Employé en forme de peſſaire, il excite les regles ; appliqué ſur le pubis il chaſſe la pierre de la veſſie, excite l'urine & fait ceſſer la conſtipation. Delayé avec de l'eau-roſe il guérit les crévaſſes qui ſe forment à la plante des piés ; il mondifie & fait renaître les chairs des ulceres des teſticules & des parties naturelles. Préparé ſans verd-de-gris, il tient lieu d'embrocations & d'anodyns dans les fractures.

On prépare encore avec les fleurs de cette plante, qui reſſemblent à la roſe, un remede très-efficace de la maniere ſuivante. On prend les fleurs, & après les avoir ſéparées de leur calice on les pile & on les réduit en poudre. On prend douze parties de cette poudre, vingt-quatre parties de colophone, ſix de cire & deux d'huile. Préparez ces ingrédiens de même que ceux de la premiere compoſition, & paitriſſez-les exactement avec les mains. Ce médicament eſt d'un plus grand uſage que le premier, & eſt beaucoup plus anodyn. AETIUS, *Tetr. IV. Serm.* 3. *cap.* 14.

Médicament émollient.

Prenez *de la colophone, de la cire,* } *de chacune une livre.*
d'huile, de ſuc de guimauve ; } *de chacun deux pintes.*

ACTUARIUS, *Meth. Med. Lib. VI. cap.* 9.

L'*Althæa* a été un ſujet d'erreur pour pluſieurs perſonnes qui ont cru la connoître & pour ceux qui ont été aſſez crédules pour ajouter foi à ce qu'on en dit. Ceux qui veulent nous perſuader que l'*althæa* eſt une plante commune & connue de tout le monde, font voir leur ignorance, & donnent des preuves convaincantes du peu de connoiſſance qu'ils ont de cette matiere. Les Auteurs Grecs au contraire, qui ſont cachés dans le fond de certaines bibliotheques, nous aſſurent que l'*althæa* eſt une plante très-rare qu'on ne trouvoit qu'en Aſie & en Sicile. Je rapporterai leurs propres paroles : Ἡ μὲν Αλθαία ἐ ῥᾳδίως ἐυρίσκεται, φυομένη ἐν τοῖς τῆς Ἀσίας τόποις ἢ Σικελίας ἐυρίσκεται δὲ ἐν τῇ Σμύρνῃ ἐν τῷ Σχελίτι ποταμῷ. « L'*althæa* ne ſe trouve pas aiſément. » Elle croît en Aſie ou en Sicile, ſurtout auprès de » Smyrne, ſur les bords du fleuve *Schelis*. » Théophraſte regarde auſſi cette plante comme rare lorſqu'il dit qu'il en croît en Arcadie, où on l'appelle ἀγρία μαλάχη, « mauve ſauvage, » mais les Medecins lui ont donné le nom d'*althæa*, Ἀλθαία, à cauſe des vertus médicinales qu'elle poſſede, *Lib. IX. cap.* 14. D'ailleurs il la dépeint avec de tels caracteres, qu'il faut que les Medecins avouent qu'ils n'ont jamais vu d'*althæa*, ſurtout à fleur jaune : Ἔχει δὲ ἡ Ἀλθαία φύλλον μὲν ὅμοιον μαλάχῃ, πλὴν μεῖζον καὶ δασύτερον τὰς δὲ καυλὰς μαλακὰς, ἄνθος μήλινον. L'*althæa* a la feuille ſemblable à la mauve, ſi ce n'eſt qu'elle eſt plus grande & plus épaiſſe, la tige eſt molle & ſa fleur jaune. « Dioſcoride appel- » le cette fleur ῥοδοειδὲς, approchante de la roſe ; » ce qui doit être entendu par rapport à la figure de la fleur, & non par rapport à la couleur qui doit être jaune. *Harpocration* dans ſon Livre περὶ φυσικῶν δυνάμεων, « *des Facultés Phyſiques*, » dit que la fleur de l'*althæa* étoit appellée du nom de roſe, mais on ne ſait point ſi c'eſt à cauſe de ſa couleur ou de ſa figure. Ὀνόθυρσις βοτάνη ἐστὶν, ἣν οἱ μὲν ὀνοθύρην καλοῦσιν, οἱ δὲ ἐνομολόχην· αὐτή ἐστι τὸ ῥόδον, ἐξ οὗ τὰς στεφάνους πλέκουσιν Ἕλληνες ἐν ταῖς ἑορταῖς τῶν θεῶν φύλλα ἔχουσα ὅμοια μαλάχης ἡμέρας· ταύτην Ἕλληνες καλοῦσιν Ἀλθαίαν. « L'*Onothyrſis* eſt une » plante que quelques-uns appellent *onothure*, d'au- » tres *onomoloche*. Elle porte des roſes dont les Grecs » font des couronnes aux Fêtes de leurs Dieux, & ſes feuilles

» feuilles reſſemblent à celles de la mauve de jardin, » les Grecs l'appellent *althæa*. » Mais il eſt plus raiſonnable d'entendre ῥοδοειδὲς (*rhodoeides*) de la couleur Car πρασοειδὲς (*praſoeides*) ſignifie une choſe qui a la couleur du poireau; & ῥοδοειδὲς, (*rhodoeides*) appliqué aux métaux, ſignifie couleur de roſe. Dans la deſcription ſuivante de l'*althæa*, il lui donne des fleurs ſemblables à la roſe: Ἀνθῷ μικρὸν ἐμφερὲς ῥόδῳ. « Elle » a de petites fleurs ſemblables à la roſe. » Par ῥοδοειδὲς il entend parler de la couleur, ce qu'un ancien copiſte de Dioſcoride a exprimé en peignant la fleur d'*althæa* de couleur de roſe. Si cela eſt, Dioſcoride a ſurement voulu parler d'une plante tout-à-fait différente de la véritable *althæa*, dont les fleurs ſont jaunes. Quelques-uns, je ne ſai ſur quel fondement, veulent que ce ſoit l'*abutilon* d'Avicenne: mais cet Auteur ne dit autre choſe de l'*abutilon*, ſinon que c'eſt une plante ſemblable à la courge. A quoi l'interprete Arabe ajoute que l'*abutilon* reſſemble à la courge, non-ſeulement par ſes feuilles, mais encore par ſon fruit, qui n'eſt point rond, mais de figure oblongue, & qu'on le trouve près de Gaza. Cette plante, comme vous le voyez, eſt fort différente de l'*althæa* des Grecs. Dioſcoride dit que « quelques-uns l'appellent *ebiſcus*. » Pourquoi ne dit-il point, les Romains, comme cela lui eſt ordinaire dans d'autres occaſions? Car les Romains ſont les ſeuls qui donnent à l'*althæa* le nom d'*ebiſcus* ou *ibiſcus*. On trouve dans un manuſcrit, Λέγεται μὲν Ἀλθαία, ὑπὸ τινῶν δὲ Μολόχη, Ῥωμαϊϛὶ δὲ Ἐβίσκῳ, παρὰ Σαρμάταις δὲ καὶ Γέταις καὶ Θρῃξὶν Ἀρισπίς. « Elle eſt ap» pellée *althæa*, par quelques-uns *moloche*, en Latin » *ebiſcus*, par les Sarmates, les Getes & les Thraces, » *ariſpis*. » *Neophytus*, Ἀλθαία δὲ Ἀλθίσκον, οἱ δὲ μαλάχην ἀγρίαν, Ῥωμαῖοι Ἐβισκον. « L'*althæa* eſt l'*althiſ*» *cum*, quelques-uns l'appellent *mauve ſauvage*, & » les Romains *ebiſcum*. » Dans le Gloſſaire, Ἀλθαία c'eſt l'*hibiſcum*; dans d'autres Gloſſaires on trouve ce mot ſans aſpiration, *ibiſcus*, *herba mollis*; de-là eſt venu l'Italien *malvaviſco*, pour *malva ibiſco*: car delà eſt venu le mot *guimauve*; nous plaçons devant ce que les Italiens placent après. On l'appelle dans la baſſe latinité *biſmalva*, ce qui eſt une corruption d'*ibiſco-malva*.

Je ne m'étonne point que Pline dans l'endroit où il parle de l'*hibiſcus*, ne faſſe aucune mention de l'*althæa*, & qu'il ne diſe mot de l'*hibiſcus* là où il parle de l'*althæa*. Il eſt évident qu'il a regardé ces plantes comme différentes. Mais je ne puis m'empêcher d'être ſurpris qu'il ait placé l'*hibiſcus* parmi les eſpeces de panais, & qu'il l'ait dépeint comme étant ſemblable à cette derniere plante, & cela en plus d'un endroit. Dans le *L. XIX. c.* 5. parlant des différentes eſpeces de panais, il dit: *Hibiſcum à paſtinacâ gracilitate diſtat*; *damnatum in cibis, ſed Medicinæ utile eſt; & quartum genus in eâdem ſimilitudine paſtinacæ, quam Gallicam vocant, Græci vero Daucon.* « L'*hibiſcum* eſt moins gros que le pa» nais: il ne vaut rien pour manger, mais il eſt fort » utile dans la Medecine. Il y en a une quatrieme eſ» pece qui reſſemble au panais; les François l'appel» lent *panais*, & les Grecs *Daucus*. » Il prétend que l'*hibiſcum* ne differe du panais que par ſa groſſeur, c'eſt-à-dire, il eſt plus grêle que le panais auquel il reſſemble en toutes autres choſes. Il répete la même choſe dans un autre endroit, c'eſt à-dire, *Lib. XX. c.* 4. *Paſtinacæ ſimile hibiſcum, quod molochen agriam vocant, & aliqui pliſtolochiam.* « Il y a beaucoup de reſ» ſemblance entre le panais & l'*hibiſcum*, que l'on ap» pelle communément mauve ſauvage, & quelques» uns *pliſtolochia*. » Tout le monde convient que cette plante reſſemble à la mauve, & que c'eſt une eſpece de mauve ſauvage: mais j'ignore ce qui peut la lui avoir fait regarder comme un panais, ſurtout quant à la mauve ſauvage, qu'il place dans un autre endroit au rang de l'ariſtoloche, dont il fait une quatrieme eſpece.

Quant à l'*hibiſcum* que Pline nous aſſure être ſemblable au panais, je crois deviner le fondement de ſon opinion. Il a lu ſans doute dans quelque Auteur Latin, que l'*hibiſcum* eſt une eſpece de mauve ſauvage, à qui quelques-uns donnent le nom de mauve ſauvage qu'elle a reçu des Grecs, & qu'elle ne differe de celle de jardin qu'en ce qu'elle eſt plus grêle. Or on doit entendre ſous le nom de *paſtinata* la mauve de jardin, qui eſt plantée *paſtinato*, dans un terrain cultivé. « Toutes les plantes cultivées ſont plus grandes que » les ſauvages, ce qui fait que la mauve ſauvage eſt » plus grêle que celle qui eſt cultivée ou *paſtinata*, » plantée dans un terrain cultivé. » L'*hibiſcum*, dit-il, n'entroit dans aucun aliment, c'eſt-à-dire, la mauve ſauvage; car il eſt certain que l'on mangeoit anciennement la mauve de jardin. Pline a donc confondu par diſtraction *paſtinata* avec *paſtinaca*, un panais. Il eſt certain, & cela ne fait pas peu à notre ſujet, que les plus anciens manuſcrits portent expreſſément *Paſtinata, hibiſcum à paſtinata gracilitate differt.* « L'*hi*» *biſcum* differe du *paſtinata* en ce qu'il eſt plus grêle. » Au lieu que dans d'autres endroits des mêmes copies on trouve le mot *paſtinaca* en entier. L'auteur que Pline a ſuivi avoit ſans doute écrit, *hibiſcum, id eſt, agreſtis malva, à paſtinata gracilitate differt.* « L'*hi*» *biſcum*, c'eſt-à-dire la mauve ſauvage, differe de » celle qui eſt cultivée, en ce qu'elle eſt plus grêle. » Il a omis *agreſtis malva*, & lu *paſtinaca* pour *paſtinata*, ces deux lettres étant ſouvent changées l'une pour l'autre dans les mots de cette eſpece; par exemple, *ſecuriclata*, *ſecuriclaca*, *lingulata*, *lingulaca*, *perſonaca*, *perſonata*, ἡ προσωπὶς, (*proſopitis*) appellé par quelques-uns *perſonacia* de *perſonacion*. Le Gloſſaire porte *paſtinatio*, φυλὰ. *Paſtination* (ſignifie) cultivé. « On ne doit donc point douter que ἡ φυλειὰ, la » mauve plantée, cultivée & de jardin, ne fût appel» lée *paſtinata*, plantée dans un terrain cultivé. » C'eſt ſur ce faux principe qu'il avance partout que l'*hibiſcum* eſt ſemblable au panais.

J'ai dit ci-devant que l'on doit entendre par le nom d'*hibiſcum* l'*alcæa* des Grecs; car l'*alcæa* eſt une eſpece de mauve ſauvage, que quelques-uns ont confondue avec l'*althæa*. *Neophytus*, ſous le nom d'*althæa* a décrit l'*alcæa*, à qui il donne des feuilles, ἐπεχισμένα πρὸς τὰ τῆς ἱερᾶς βοτάνης, « dentelées comme celles de la verve» ine. » Je ſuis perſuadé que Pline a mis cette dentelure des feuilles de l'*alcæa*, qu'il prend pour l'*althæa*, au nombre des caracteres par leſquels elle reſſemble au panais; mais rien n'eſt plus certain qu'il a donné dans cette erreur de la maniere que nous l'avons dit.

Le même Auteur, dans un autre endroit, diſtingue l'*althæa* des autres eſpeces de mauve: *Ex Sylveſtribus, cui grande folium, & radices albæ, althæa vocatur ab excellentia effectus, ab aliis ariſtalthæa.* « Parmi les eſ» peces ſauvages, on donne le nom d'*althæa* à celle qui » a les feuilles larges & les racines blanches, à cauſe » de ſes vertus; quelques-uns l'appellent *ariſtalthæa*. » Un ancien manuſcrit indique, que ce dernier mot n'eſt pas écrit comme il faut, en portant *ab aliis plitolicia*, par d'autres *plitolicia*. Il paroît par là que l'on doit lire *pliſtolochia*, ce qui eſt confirmé par l'index manuſcrit: *Malva althæa ſive pliſtolochia*, « *la mauve* » *althæa* ou *pliſtolochia*. » Il dit dans un autre endroit que l'*hibiſcum* eſt appellé par d'autres *pliſtolochia*: peut-être que ce nom lui a été donné à cauſe de la vertu qu'elle a de faire ſortir les vuidanges, que les Grecs appellent λοχεῖα.

Pline, en faiſant le dénombrement des différentes eſpeces d'ariſtoloche, marque la mauve ſauvage *pliſtolochia*, que quelques-uns appellent encore πολύῤῥιζος, « à pluſieurs racines; » car c'eſt ainſi que porte l'index manuſcrit: *Ariſtolochia, ſive Climatitis, ſive Cretica, ſive Pliſtolochia, ſive Lochia Polyrrhizoſque, quæ malum terræ.*

Je n'ai jamais trouvé le mot *pliſtolochia* dans les Auteurs Grecs, & je ſerois porté à croire qu'il doit ſon origine à la mauvaiſe lecture, ou de Pline, ou de quelqu'un

de ceux qui lui ſervoient de lecteurs, qui parcourant à la hâte l'original Grec qui étoit écrit en gros caracteres, & ne faiſant qu'effleurer les mots, comme cela n'arrive que trop ſouvent, a lu ΠΛΙΣΤΟΛΟΧΙΑ pour ΑΡΙΣΤΟΛΟΧΙΑ; ce qui n'eſt pas trop éloigné de la vérité, ni étranger au caractere de Pline. Sans cette conjecture, ne ſai que dire de ce nom *pliſtolochia*, que tous les livres dementent.

Les Auteurs ne diſent pas un mot de l'*althæa* appellée *Pliſtolochia* ou *Ariſtolochia*; & je ſuis tenté de croire que Pline a mal lu & mal ponctué le paſſage de Théophraſte. Cet Auteur faiſant le dénombrement des plantes médicinales qui croiſſent en Arcadie, dit ce qui ſuit: Καὶ ἡ μὲν Αλθαία ἐκεῖνοι δὲ μαλάχην ἀγρίαν, ἢ ἡ ἀριστολοχία καὶ τὸ σέσελι. « Là ſe trouve l'*althæa*, que l'on » appelle mauve ſauvage, l'ariſtoloche, & le ſeſeli. » Pline lit ou interprete ces paroles comme s'il y eût eu, ἐκεῖνοι δὲ μαλάχην ἀγρίαν ἢ ἀριστολοχίαν. « On l'appel- » le mauve ſauvage & ariſtoloche: » il peut ſe faire qu'il ait mal lu ce paſſage, & qu'il ait cru voir ἢ πλιστολοχίαν « & *Pliſtolochia*. »

L'endroit où Pline diſtingue le terme μολόχη (*moloche*) de μαλάχη (*malache*,) mérite notre cenſure. Le paſſage comme on le lit, *Lib. XX. cap.* 21. eſt tel que voici:

Duo genera earum amplitudine folii diſcernuntur. Majorem græci molochen vocant in ſativis, alteram ab emolliendo ventre dictam putant malachen. « On en diſtin- » gue deux eſpeces par la largeur de leurs feuilles. La » plus grande eſt appellée par les Grecs, *moloche*, & on » la cultive dans les jardins; l'autre, à ce qu'on prétend, » n'a reçu le nom de *malache* (en grec μαλάχη douce) » qu'à cauſe qu'elle ramollit le ventre. » Mais μολόχη (*moloche*) eſt un mot uſité dans la Dialectique attique, & μαλάχη (*malache*) dans les autres. C'eſt la regle que nous ont laiſſée les anciens Grammairiens: je croirois plutôt que μολόχη eſt un mot Æolique; car c'eſt le génie du dialecte Æolien de changer l'α en ο; car l'on dit, ὀνόγυρον (*onoguron*) pour ἀνόγυρον (*anoguron*,) qui eſt ſuivant la dialecte attique; ὄνωνις pour ἄνωνις, βότις pour βάτις, & ainſi d'une infinité d'autres mots qu'il ſeroit trop long de rapporter. Ce que l'on appelle communément *malvaviſco*, ou *ibiſcomalva*, n'eſt point l'*althæa* des Grecs, quoique les anciens Latins donnent à cette derniere le nom d'*ibiſcus*. La véritable *althæa* eſt entierement inconnue à nos Herboriſtes; car l'on n'eſt point aſſuré que la *biſmalva*, qui eſt l'*hibiſcum* des Romains, ſoit la même choſe. Il peut même ſe faire que les anciens Latins n'aient point eu de connoiſſance de la véritable *althæa*; car ce qu'ils appellent *hibiſcum*, ne differe point de la plante connue ſous le nom de *malva*, *ibiſcum*.

Quoique l'*althæa* ſoit ſemblable à la mauve ſauvage, Dioſcoride ne lui a point aſſigné de place parmi les différentes eſpeces de mauve, comme s'il l'eût crue différente. Il décrit la mauve ordinaire dans ſon ſecond Livre, & ne parle de l'*althæa* que dans le troiſieme: puiſqu'il ſépare ainſi ces deux plantes, il faut qu'il les croie différentes, quoiqu'il diſe que l'*althæa* eſt une eſpece de mauve ſauvage.

L'Ἀναδένδρομαλάχη (*Anadendromalache*) dont Pline fait mention, & que l'on confond avec l'*ibiſcus* ou l'*althæa*, eſt une autre choſe. On trouve dans les Auteurs Grecs qui ont traité des maladies des chevaux, le paſſage ſuivant: Ἔστι δὲ ἑτέρα βοτάνη λεγομένη ἀναδένδρομαλάχη, ὑπό τινων σαλκὶς· ἔστι τὸ φύλλον πλατύτερον ταύτης, τὴν ῥίζαν ὡσαύτως σκευάζουσι, καθὼς ἐπάνω γέγραπται χρῆσθαι. « Il y a une autre plante appellée » *Anadendromalache*, & par quelques-uns *ſalcies*; elle » a les feuilles plus larges; l'on prépare ſes racines de » la maniere dont on l'a vu ci-devant. » Je crois que cette plante eſt l'*alcæa* de Dioſcoride, comme le prouve le nom σαλκὶς (*ſalcies*) qui eſt une corruption d'ἀλκαία (*alcæa*.) Galien ne fait aucune mention de l'*alcæa*: mais il ſemble indiquer la même plante par le mot *anadendromalache*. Saumaise, *de Homonym. Hyl. Iatr. cap.* 42.

Un grand nombre de Botaniſtes prétendent que notre *althæa* eſt la même que celle de Dioſcoride, quoique Saumaiſe ſoit d'un ſentiment contraire.

ALTHANACA, ou ALTHANACHA, (*Auripigmentum,*) *Orpiment*. On l'appelle auſſi *Alternet*, *Albimec*.

ALTHEBEGIUM. Nom Arabe qu'Avicenne donne à une certaine tumeur pareille à celles qui ſurviennent dans la cachexie, & qui proviennent de l'état morbifique du foie, & de la mauvaiſe diſpoſition du corps. Ces tumeurs reſſemblent encore à celles qui paroiſſent ſur les yeux & le viſage des perſonnes qui ont trop dormi. La tympanite eſt une maladie de même eſpece. Fabricius *ab aquapendente*, *Lib. I. c.* 10.

ALTHEXIS, Ἀλθεξις, d'ἀλθεῖν *guérir*. Il ſignifie la cure d'une maladie; & Hippocrate l'emploie ſouvent dans ce ſens.

ALTHOLIZOI. Voyez *Altolizoim*.

ALTIHT. Nom qu'Avienne donne au *Laſerpitium* des Anciens.

ALTIMAR, AYCAPHER, (*Æs uſtum*) *Cuivre brûlé*. Ruland.

ALTIMIO, (*Fæx Plumbi.*) *Scorie du Plomb*. Ruland.

ALTINCAR. Eſpece de ſel dont on ſe ſert pour purifier & ſéparer les métaux de leur mine. Castelli d'après Libavius.

ALTINGAT, *Flos Æris. Rouille de Cuivre, Verd-de-gris*. Ruland.

ALTINURAUM, *Vitriol*. Ruland.

ALTOLIZOI. Mot dont ſe ſert Van-Helmont, & qui eſt inintelligible. Dans ſon traité *de Lithiaſi*, il dit que le *Ludus* de Paracelſe doit être bien broyé, calciné & cuit en forme d'huile, ce qu'il exprime par un ſeul mot, *ſel terræ*, ou *altholizoi correctum*, qui, à ce qu'il dit, ſignifie totalement converti en huile par l'ébullition. Caſtelli a fait deux ou trois fautes dans cet article; car il l'appelle *altolizoim*, au lieu que le mot de Van-Helmont eſt *altholizoi* & *altholizoim*: il ſe trompe en ſecond lieu dans l'explication du mot *ludus* qu'il appelle *lutum*. Voyez *Alcaeſt*.

ALTUS. On ſe ſert quelquefois de ce mot dans un ſens médicinal en le joignant à *ſopor*, pour exprimer un profond ſommeil, qui tient de la léthargie ou du *coma*.

A L U

ALU. Voyez *Are-alu* & *Atty-alu*.

ALUACH, ou ALUECH, *Etain pur ou rafiné*. Ruland

ALUCO. Nom d'un oiſeau dont il eſt parlé dans *Belloni*, *Aldrovandi* & *Jonhſon*.

C'eſt une eſpece de hibou, ou un oiſeau de rapine nocturne, qui eſt de différentes grandeurs; car les uns ſont gros comme un chapon, & les autres comme un pigeon: leur couleur eſt plombée & marquetée de blanc; leur tête eſt groſſe, ſans oreilles, couronnée de plumes; leur bec eſt blanc, leurs yeux ſont grands, noirs, paroiſſant enfoncés à cauſe de beaucoup de petites plumes qui les environnent; leurs cuiſſes ſont couvertes de plumes blanches, leurs pattes ſont velues & armées de ſerres longues & fort aiguës: ils habitent les édifices ruinés, les tours, les cavernes, les creux des vieux chênes; ils rodent la nuit dans les champs; ils vivent de rats, de pies & d'autres petits oiſeaux: ils ont le goſier ſi large, qu'ils avalent des morceaux gros comme un œuf à la fois; leur cri eſt effroyable: ils contiennent beaucoup de ſel volatil & d'huile.

Leur ſang eſt bon pour l'aſthme, étant deſſéché, pulvériſé & avalé: la doſe en eſt depuis demi-ſcrupule juſqu'à deux ſcrupules: leur cerveau eſt propre pour agglutiner les plaies. Lemery, *des drogues*.

ALUDEL, eſt un vaiſſeau dont les Chymiſtes ſe ſervent dans les ſublimations. On en emploie pluſieurs dans une ſeule opération de la maniere ſuivante:

On met la matiere que l'on veut ſublimer dans un pot,

dont on adapte la partie ſupérieure dans la cavité qui ſe trouve à la partie inférieure de l'*aludel*. La partie ſupérieure de ce dernier, eſt adaptée dans la partie inférieure d'un autre *aludel*, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce qu'il y ait autant d'*aludels* les uns ſur les autres que l'opération l'exige. On adapte à la partie ſupérieure de l'*aludel* qui eſt le plus élevé, un récipient pour recevoir la matiere que l'on ſublime ; de ſorte que tous les *aludels* enſemble forment un tuyau continu depuis le pot dans lequel eſt renfermée la matiere qu'on veut ſublimer, juſqu'au chapiteau qui doit la recevoir. L'uſage des *aludels* eſt d'éloigner du feu la matiere qui s'eſt ſublimée dans le chapiteau qui les termine.

ALUDIT, *Mercure.* Ruland.

ALVEARIUM. Ce mot ſignifie, à proprement parler, le commencement du canal auditif externe, ou cet endroit où s'accumule & où ſe forme la cire des oreilles.

ALUECH. Voyez *Aluach.*

ALVEOLI, *Alveoles ;* cavités des os des machoires dans leſquelles les dents ſont placées par cette eſpece d'articulation, que les Anatomiſtes appellent *gomphoſe*. Les *alveoles* ſont revetues d'une membrane d'un ſentiment exquis, qui paroit être nerveuſe, & qui entoure la racine de chaque dent. Drake.

Il y a pour l'ordinaire ſeize *alveoles* à chaque machoire.

ALVEUS. Les Medecins donnent quelquefois ce nom aux vaiſſeaux ou conduits qui donnent paſſage à quelque fluide que ce ſoit, mais plus particulierement à ceux qui conduiſent le chyle depuis ſon réſervoir juſqu'aux veines ſouclavieres.

ALUFIR, *Rubedo ; rougeur.* Ruland.

ALVIDUCA MEDICAMENTA, ſont les médicamens purgatifs.

ALUIS. Ruland rend ce mot par *Alafor, id eſt Vabs*, ſans autre explication. Mais Jonhſon traduit *Alafor* par *ſel alcali.*

ALUM ou ALUS ; nom que Scribonius Largus donne à la conſoude, qui eſt le *ſymphitum* des Latins.

ALUMBOTI, *Plumbum uſtum. Plomb brûlé, ou calciné.* Ruland.

ALUMEN, *Alun*, Στυπτηρία. Hippocrate, dans un grand nombre de paſſages de ſon traitté des ulceres, recommande l'*alun* comme un excellent topique pour les ulceres, ſurtout pour les ulceres rongeans, (νομάς) quelquefois brûlé, & quelquefois non. Il croit celui d'Egypte le meilleur, & il met au ſecond rang celui de Melos. Dans ſon traité des maladies des femmes, *L. I.* il ordonne l'*alun* brûlé pour les ulceres de l'uterus. Il veut auſſi que les femmes qui ont envie de devenir fécondes, emploient l'*alun* d'Egypte avec quelques autres ingrédiens, & qu'après l'avoir humecté avec de la graiſſe d'oie, ils lui donnent avec de la laine la forme d'un peſſaire. Dans les épidémiques, *L. I.* il ordonne l'*alun* d'Egypte comme un topique excellent dans les tumeurs douloureuſes des gencives.

Celſe, *L. VI. c.* 19. recommande l'*alun* de Melos préparé de la maniere ſuivante, comme un topique efficace pour les ulceres des doigts, que les Grecs appellent πτερύγια.

Faites diſſoudre de l'*alun* rond de Melos dans de l'eau, juſqu'à ce qu'il ait aquis la conſiſtance du miel ; mêlez-le avec une quantité de miel égale à celle de l'*alun* lorſqu'il étoit ſec, & remuez avec une ſpatule, juſqu'à ce que le mélange ait acquis la couleur du ſafran. Oignez-en les ulceres.

Dioſcoride, Pline, Oribaſe & Aétius donnent de l'*alun* les deſcriptions ſuivantes :

On trouve preſque toutes les différentes eſpeces d'*alun* en Egypte, & parmi les mêmes métaux : on trouve auſſi l'*alun* dans pluſieurs autres endroits, comme dans l'iſle de Melos, dans la Macédoine, les iſles de Lipari, de Sardaigne, la ville d'Hiéropolis en Phrygie, la Libye, l'Armenie.

Il y a différentes eſpeces d'*alun*. Les plus utiles pour les uſages de la Medecine, ſont l'*alun* de plume, le rond & le liquide : mais le premier eſt le meilleur de tous.

L'*alun* de plume le plus eſtimé, eſt celui qui eſt nouveau, très-blanc, exempt de ſable, d'une odeur forte, & extremement aſtringent ; qui n'eſt point formé en maſſes, & ne ſe fend point en copeaux ; mais qui, étant réduit en morceaux, ſe partage en des filamens ſemblables à des cheveux. Tel eſt celui qu'on appelle *trichites*, c'eſt-à-dire, *capillaire* qui croît en Egypte. On trouve une pierre qui reſſemble à cet *alun*, dont on la diſtingue cependant facilement par le gout qui n'eſt pas aſtringent.

L'*alun* rond ou factice, n'eſt pas à beaucoup près ſi eſtimé ; il eſt aiſé de le connoître à la figure. On doit choiſir celui qui eſt naturellement rond, rempli de bulles, d'une couleur blanche, & très-aſtringent, & qui outre cela eſt pâle, un peu gras, & vient de Melos ou d'Egypte. L'*alun* liquide doit être tout-à-fait tranſparent, d'un blanc de lait, uni ; également liquide dans toutes ſes parties, ſans ſable & ſans gravier, & qui répand une chaleur douce & approchante de celle d'un feu modéré.

L'*alun* eſt d'une nature chaude & aſtringente ; il a la vertu de nettoyer les yeux, de diſſiper ce qui obſcurcit la vue, & de conſumer les carnoſités ou excroiſſances qui ſe forment autour des paupieres. L'*alun* qui ſe fend eſt préférable au rond. On le calcine comme la calcite. Il arrête la putréfaction des ulceres, & les hémorrhagies. Il reſſerre les gencives, affermit les dents qui branlent, étant employé avec du vinaigre ou du miel. Mêlé avec du miel, il guérit les aphthes ; avec la ſanguinaire, il arrête les exanthemes & les fluxions des oreilles. Avec des feuilles de choux, ou du miel cuit, il eſt très-efficace contre la lepre ; il eſt bon avec de l'eau chaude pour faire des formentations pour la gale, le panaris, le pterygion, & les mules. Mêlé avec une égale quantité de lie de vinaigre & de noix de galle brûlée, il eſt bon pour oindre les ulceres rongeans ; avec une double quantité de ſel il arrête le progrès des nomes. Mêlé avec des ers & de la poix liquide, il guérit la galle de quelque eſpece qu'elle ſoit, & employé avec de l'eau, il tue les lentes & les poux, & guérit les brûlures. On en oint les tumeurs œdémateuſes, & l'on s'en ſert pour corriger l'odeur deſagréable des aiſſelles & des aines. Celui qui vient de Melos facilite la groſſeſſe, πρὸ τῆς συνόδου παρατεθεῖσα τῷ στόματι τῆς ὑστέρας & la ſortie du fétus. Enfin, l'*alun* eſt propre pour diminuer l'excroiſſance des gencives, pour diſſiper les fluxions de la luette & des amygdales ; on l'emploie avec ſuccès dans les maladies de la bouche, des oreilles & des parties naturelles lorſqu'on en oint ces parties après l'avoir mêlé avec du miel. Dioscoride, *Liv. V. c.* 123.

L'*alun* paſſe pour être une humeur ſaline de la terre (*ſalſugo terræ.*) Il y en a de pluſieurs eſpeces : on en trouve en Chypre du blanc & du noir. Si la différence de leur couleur eſt conſidérable, leur uſage ne l'eſt pas moins ; car le blanc & le liquide donnent une couleur extremement vive aux lainès, au lieu que le noir les teint d'une couleur ſombre & obſcure ; on ſe ſert encore de ce dernier pour rafiner l'or. Il eſt engendré de l'eau & du limon, on peut le regarder comme une eſpece de ſueur de la terre. On trouve l'*alun* en Eſpagne, en Egypte, dans l'Armenie, la Macedoine, le Pont, l'Afrique, & les Iſles de Sardaigne, de Melos, de Lipary. Le meilleur nous vient d'Egypte ; celui de Melos lui eſt inférieur quoique préférable aux autres. Ce dernier eſt de deux eſpeces, liquide & ſolide, & le premier paſſe pour bon lorſqu'il eſt limpide, de couleur de lait, qu'il ne laiſſe point échapper de vapeur nuiſible, lorſqu'on l'agite, mais qu'il jette des étincelles & répand une chaleur ſenſible. On donne à ce dernier le nom de *Phorimon* (utile) & l'on ſe ſert du ſuc de grenade pour connoître s'il n'eſt point falſifié, car il noircit l'*alun* ſans mélange.

Il y a une autre eſpece d'*alun* qui eſt pâle & raboteux, & qui donne une teinture, mêlé avec de la noix de galle, ce qui lui a fait donner le nom de *Paraphoron*.

L'*alun* liquide a une qualité aſtringente, corroſive, & endurciſſante. Mêlé avec du miel il guérit les ulceres de la bouche, les puſtules, & les inflammations; on mêle pour cet effet deux parties de miel avec une partie d'*alun*, & l'on applique ce mélange lorſque le malade eſt au bain. On le prendra en pilules pour les maladies de la rate, & pour faire ceſſer les démangeaiſons & le piſſement du ſang. Mêlé avec du nitre & des fleurs de fenouil ſauvage, il guérit la gale.

Il y a une eſpece d'*alun* ſolide que les Grecs appellent *Schiſton*, parce qu'il ſe fend, d'autres ont mieux aimé l'appeller *Trichitis*, à cauſe qu'il ſe partage en des filamens blancs. Il eſt produit par une ſorte de caillou, & c'eſt pour cela qu'on l'appelle *chalcitis* calcite, c'eſt une eſpece de ſueur qui découle de cette pierre & qui ſe coagule en une ſubſtance écumeuſe. Cet *alun* eſt deſſiccatif & moins aſtringent que le liquide, ce qui le rend convenable pour les oreilles, ſoit qu'on en mette dans cette partie, ou qu'on ſe contente de l'en oindre, pour les ulceres de la bouche & pour les maladies des dents. Il entre dans les collyres & dans les médicamens propres aux parties naturelles des deux ſexes. On le fait cuire dans une poële juſqu'à ce quil ne ſe fonde plus.

Il y a une autre ſorte d'*alun* d'une nature inférieure que l'on appelle *rond*. Il eſt de deux eſpeces; car, ou il eſt ſpongieux & abſorbe promptement l'humidité, & n'eſt bon à rien; ou il reſſemble à une pierre ponce, eſt poreux comme une éponge, naturellement rond, tirant ſur le blanc, gras, friable, ſans ſable & qui ne teint point en noir. On l'eſtime alors beaucoup plus que le premier. On le calcine juſqu'à ce qu'il ſoit réduit en cendres. L'*alun* en général a une qualité aſtringente, ce qui lui a fait donner par les Grecs le nom qu'il porte. PLINE, *Liv. XXV. c.* 15.

Toutes les différentes eſpeces d'*alun* ont une acidité remarquable & ſont compoſées de parties groſſieres. L'*alun* le plus eſtimé après celui de plume eſt le rond & l'aſtragale. L'*alun* liquide eſt compoſé de parties fort groſſieres, de même que celui qu'on appelle *placitis* & *plinthitis*. ORIBASE, *Med. Col. XV. c.* 1.

L'*alun* eſt extrememement aſtringent, deſſiccatif & agglutinant: le meilleur eſt l'*alun* de plume; on l'ajoute communément aux autres drogues qui entrent dans les médicamens, après les avoir fait cuire, car on ne voit pas qu'il ſoit néceſſaire de le faire cuire. Lorſqu'il change de couleur, il en prend ordinairement une verte. AETIUS, *Tetr. IV. Serm. II. cap.* 25. *p.* 697. *C.*

On ſe ſert communément de trois eſpeces d'*alun*. La premiere eſt

Alumen rupeum, Offic. *Alumen rupeum ſive cryſtallinum*, Ind. Med. 7. *Alumen factitium*, Mer. Pin. 217. *Alumen*, Schw. 362. *Alumen factitium pellucidum*, Calc. Muſ. 169. *Alumen rupeum candidum & pellucidum*, Aldrov. Muſ. Metall. 334. *Commune vulgo*. DALE, *L'alun commun*.

La ſeconde eſt

Alumen rochi gallis, Offic. *Alumen romanum ſive rubrum*, Ind. Med. 7. *Alumen rochæ*, Aldrov. Muſ. Metall. 332. Worm. 23. *Alumen rupeum ſeu rochæ*, Charl. Foſſ. 9. *Alumen factitium ex præduro lapide ſubrubro confectum*, Calc. Muſ. 169. *Alumen romanum quibuſdam; l'alun de roche*.

Il ne differe de l'*alun* commun qu'en ce qu'il eſt d'un rouge pale. On nous l'apporte d'Italie & de Smyrne, &c. On le fait de la même maniere que l'*alun* commun, mais ſans y ajouter de la ſoude ni de l'urine, comme je l'ai appris du D. *Tancred Robinſon*. Il a les mêmes vertus que le précédent. DALE.

La troiſieme eſpece eſt

Alumen plumoſum, Offic. Ind. Med. 7. *Alumen plumeum ſive trichites*, Schrod. 3. 477. *Alumen plumæ, quod Sciſſile Latinis*, Aldrov. Muſ. Metall. 331. *Alun de plume*. DALE.

On l'appelle quelquefois *Alumen jamenum*, alun de jamne.

Alumen catenum eſt le nom de la cendre gravelée, ou de la potaſſe.

Il eſt à propos pour connoître à fond la nature de l'*alun* dont nous faiſons uſage, de ſavoir la maniere dont il eſt produit; on verra par-là qu'il differe conſidérablement de celui des Anciens qui étoit naturel, au lieu que le nôtre eſt factice.

On emploie pour faire l'*alun* des cailloux l'algue & l'urine. On trouve la pierre dont on le retire dans la plupart des montagnes ſituées entre *Scarboroug* & la riviere de *Tees*, dans la Province d'York, auſſi bien qu'au près de *Preſton* dans celle de Lancaſtre. Elle eſt de couleur bleuâtre & ſe fend comme l'ardoiſe.

La mine qui eſt la plus profonde & dans laquelle ſe trouvent des ſources, eſt la meilleure. Celle qui eſt trop ſeche ne vaut rien; trop d'humidité auſſi corrode, corrompt la pierre & la rend nitreuſe.

On trouve dans ces mines différentes veines d'un caillou appellé *Doggers*, qui quoique de même couleur, ne ſont pas également bonnes. On y trouve auſſi les cailloux que l'on appelle communément *Snake ſtone*, *Pierre de ſerpent*; il y a une tradition parmi le peuple, que ce pays étoit autrefois infecté d'une grande quantité de ſerpens, mais que S. Hilda les convertit en pierres, & qu'on n'en a plus vu aucun depuis.

Pour travailler plus commodément à ces mines, qui ſont quelquefois ſituées à ſoixante piés au-deſſous de la ſurface de la terre, on choiſit le penchant d'une montagne où l'eau ſe trouve en plus grande abondance. On creuſe la mine par étages, & l'on tranſporte les pierres dans l'endroit où on les calcine.

La mine étant expoſée à l'air avant qu'on la calcine ſe réduit en morceaux, & donne une liqueur dont on peut tirer du vitriol: mais étant calcinée, elle eſt propre à faire l'*alun*. Elle conſerve ſa dureté tant qu'elle reſte dans la terre ou dans l'eau.

Il découle quelquefois des fentes des rochers une liqueur dont on fait le véritable *alun* par l'évaporation.

On calcine la mine avec du charbon de terre de *Newcaſtle*, du bois & du genet; on fait les piles de deux piés & demi de haut, & de ſix piés de large ſur trois de longueur. On fait entre chaque pile une ſéparation avec des moilons mouillés, de ſorte qu'on puiſſe allumer autant de pile que l'on veut, ſans préjudicier aux autres.

Après avoir mis huit ou dix verges de fragmens de ces pierres ſur ces buchers, on les allume, & l'on met toujours de nouvelles mines à meſure que le feu gagne le ſommet; de ſorte qu'à quelque hauteur qu'on éleve le monceau qui a ſouvent environ ſoixante piés de haut, le feu brûle vers le ſommet, ſans qu'il ſoit beſoin d'y ajouter du bois, avec beaucoup plus de force que lorſqu'on l'a allumé, & cela tant qu'il reſte quelque ſoufre dans ces pierres.

Le vent nuit ſouvent beaucoup à la calcination de ces pierres, en forçant le feu dans quelques endroits à travers la mine avec trop de viteſſe, & la laiſſant noire & demi calcinée; & dans d'autres en la calcinant plus qu'il ne faut, ce qui la rougit. Mais là où le feu paſſe doucement & de lui-même, il blanchit la mine, qui donne par ce moyen une plus grande quantité de liqueur.

Après que ces pierres ſont calcinées on les fait macerer dans des foſſes pleines d'eau de trente piés de large ſur cinq de profondeur, enduites d'argille de tous côtés, dans leſquelles on pratique un écoulement pour conduire la liqueur dans un réſervoir, d'où elle eſt reçue ſur un nouveau monceau de mine, de ſorte qu'avant que la liqueur de chaque foſſe ſoit en état de bouillir, elle paſſe par quatre réſervoirs différens, & chaque monceau de pierre trempe dans quatre différentes liqueurs, avant qu'on la retire, la derniere foſſe eſt

toujours remplie de nouvelle mine.

Après que la mine a trempé dans chacune de ces liqueurs vingt-quatre heures, ou environ, & que ces mêmes liqueurs ont été quatre jours à paſſer par ces différens réſervoirs, on les porte enſuite dans les chaudieres.

L'*eau* ou la *liqueur vierge*, augmente ſouvent de deux livres de poids dans le premier réſervoir, de cinq dans le ſecond, de huit dans le troiſieme, & dans le dernier qui eſt toujours rempli de nouvelle mine, de douze livres; & toujours dans cette proportion, ſuivant la bonté de la mine, & la maniere dont on l'a calcinée. Il arrive quelquefois que l'eau en paſſant par les quatre différens réſervoirs n'augmente pas en poids plus de ſix ou ſept livres, & plus de douze dans d'autres tems. Il arrive ſouvent que la liqueur qui peſe ſept ou huit livres donne plus d'*alun* que celle qui eſt ſpécifiquement plus péſante & qui en peſe dix ou douze, ſoit que cela provienne de la mauvaiſe qualité de la mine, ou de ce que la calcination a été mal faite. Suppoſé même que la liqueur la plus foible acquît dix à douze livres de poids en paſſant ſur de nouvelle mine, on en tireroit moins d'*alun* que lorſquelle ne peſoit que huit livres. Car la matiere dont elle augmente en paſſant par le dernier réſervoir n'eſt pour la plus grande partie que du nitre & de la terre, qui corrompent les bonnes liqueurs & en empêchent la préparation, à moins qu'on ne les en ſépare.

Ce qu'on appelle *Slam* ſe manifeſte d'abord par la rougeur de la liqueur, au ſortir de la foſſe. Cette matiere eſt occaſionnée ou par la mauvaiſe qualité de la mine, ou, comme nous l'avons déja dit, parce qu'elle a été trop ou trop peu calcinée, elle ſe précipite au fond du vaiſſeau, où elle paroît ſous la forme d'une ſubſtance boueuſe & d'une couleur obſcure. La liqueur qui ſort la plus blanche du réſervoir eſt la meilleure. On fait bouillir ces liqueurs dans la chaudiere avec de l'algue, telle qu'on l'apporte à Londres avec les huîtres. Cette plante croît ſur les rochers ſitués ſur le bord de la mer dans l'eſpace que laiſſent les hautes & baſſes marées. Etant ſeche elle brûle & ſe fond comme la poix, lorſqu'elle eſt froide & endurcie, on la réduit en cendre, on fait la leſſive de ces cendres, & l'on en retire beaucoup de ſel,

Comme ceux qui fourniſſent l'urine pour la préparation de l'*alun*, y mêlent quelquefois de l'eau de mer, ce qu'on ne peut découvrir au poids, on en fait l'eſſai en en mettant quelque peu dans la liqueur pendant qu'elle boût; car lorſque l'urine eſt bonne la liqueur travaille comme la biere, lorſque l'on y met de la levure; mais lorſqu'elle eſt mêlée, elle ne produit pas plus de mouvement que ſi l'on y ajoutoit de l'eau commune.

On a remarqué que la meilleure urine eſt celle de la populace, qui ne fait pas beaucoup d'uſage de liqueurs fortes.

Les chaudieres ſont de plomb, elles ont neuf piés de long, cinq de large, & deux & demi de profondeur, elles ſont poſées ſur des plaques de fer épaiſſes de deux pouces. Les chaudieres ſont neuves pour l'ordinaire, & l'on répare les plaques cinq fois tous les deux ans.

Lorſque l'ouvrage eſt en train & que l'*alun* commence à ſe former, on prend de la liqueur dont on a déja retiré de l'*alun*, & qu'on appelle *mere*; on en remplit les deux tiers des chaudieres, & l'on acheve de les remplir avec de la liqueur nouvelle qu'on tire des réſervoirs. Comme on a eu ſoin d'entretenir le feu ſous le fourneau, la liqueur boût en moins de deux heures de tems, elle diminue de quatre pouces toutes les deux heures, & l'on remplit les chaudieres avec de la liqueur fraîche.

Lorſque la liqueur eſt bonne, ſa ſurface ſe couvre d'une eſpece de graiſſe; mais ſi elle eſt nitreuſe, elle devient épaiſſe, bourbeuſe & rougeâtre; en bouillant vingt-quatre heures, elle peſe ſpécifiquement quatre fois davantage qu'elle ne peſoit au commencement. On met dans la chaudiere environ un muid d'une forte leſſive d'algue.

Quand la liqueur eſt bien préparée, on n'a pas plutôt mis la leſſive d'algue dans la chaudiere, qu'elle fermente de même que la levure que l'on met dans la biere; mais ſi elle eſt nitreuſe, cette leſſive ne produit que peu d'effet, & dans ce cas on doit y ajouter une plus grande quantité de leſſive & faire enſorte de la rendre plus forte.

Après qu'on a mis la leſſive d'algue dans la chaudiere, on fait repoſer pendant deux heures toute la liqueur dans une cuve de plomb auſſi haute que la chaudiere; & pendant ce tems, la plus grande partie du nitre & de la terre ſe précipite au fond du vaiſſeau.

Cette ſéparation ſe fait au moyen de la leſſive d'algue; quand toute la chaudiere eſt remplie de la liqueur qu'on a tirée des réſervoirs, elle eſt aſſez forte pour rejetter le nitre & la terre qu'elle contient, mais lorſqu'on emploie cette liqueur que nous avons nommée *mere*, la leſſive eſt néceſſaire pour faire cette séparation.

Enfin on tranſporte cette liqueur purifiée dans des cuves de ſapin enduites d'argile. On y met quatre-vingt pintes ou plus d'urine, ſuivant que la liqueur eſt plus ou moins bonne; car lorſqu'elle eſt rouge & par conſéquent nitreuſe, il faut davantage d'urine.

On laiſſe repoſer la liqueur pendant quatre jours dans un lieu tempéré. Le ſecond jour l'*alun* commence à ſe cryſtalliſer & à s'attacher aux côtés & au fond des cuves.

On prétend que ſi on laiſſoit repoſer la liqueur trop long-tems dans la cuve, elle ſe changeroit en couperoſe.

On emploie l'urine autant pour précipiter au fond du vaiſſeau, le ſoufre, le vitriol & la terre, que pour empêcher l'*alun* de ſe trop endurcir.

Dans les tems chauds les liqueurs ſont un jour de plus à ſe refroidir, & l'*alun* à ſe former, que lorſque le tems eſt tempéré; dans les tems de gelée, le froid fait que l'*alun* s'épaiſſit trop tôt, & que le nitre n'a pas le tems de ſe précipiter au fond du vaiſſeau, de ſorte qu'il reſte mêlé avec l'*alun*. Ce mélange augmente ſa quantité du double, mais il diminue lorſqu'on le lave, à cauſe de ce ſel ſurabondant qui ſe fond par la lotion.

Après que la liqueur a demeuré quatre jours dans le réfrigérant, on jette dans une chaudiere, ce qu'on appelle la *mere*, l'*alun* demeure attaché aux côtés & au fond du vaiſſeau. On fait bouillir de nouveau la liqueur qu'on a ſéparée en y en ajoutant de nouvelle, & l'on réitere la même opération tous les cinq jours, juſqu'à ce qu'elle ſoit entierement évaporée ou convertie en *alun*.

On met l'*alun* que l'on a tiré des parois & du fond des cuves dans un réſervoir où on le lave dans environ douze livres d'eau qui a déja ſervi au même uſage, après quoi on le réduit en maſſe de la maniere ſuivante.

Après que l'*alun* eſt lavé, on le fait bouillir & fondre dans une autre chaudiere avec une quantité d'eau convenable; on le verſe enſuite dans un tonneau, où il reſte pour l'ordinaire dix jours, ce qui acheve ſa préparation. *Abregé des Tranſ. Philoſoph. vol. II.*

Le recit qu'Hoffmann fait de la production de l'*alun* que l'on fabrique auprès de Hall en Saxe, eſt un peu différent de la deſcription qu'on vient de voir. Comme les expériences & les remarques de cet Auteur ſur l'*alun* ſont curieuſes & inſtructives, je les inſererai ici.

*De la génération & de la nature de l'*Alun.

Comme le vitriol eſt produit d'un métal ſulphureux ſimple ou compoſé, c'eſt-à-dire, du fer & du cuivre: de même l'*alun* qui eſt comme une eſpece de vitriol, eſt engendré d'un minéral ſulphureux, en partie bitumineux & en partie terreux. L'acide que l'on tire de l'*alun* ſemble avoir les mêmes propriétés que celui que donne le vitriol, quelle que ſoit la différence qui ſe rencontre dans les matrices dans leſquelles ces acides s'engagent; car le *caput-mortuum* du vitriol a une qualité métallique, c'eſt-à-dire, qui tient de celle du fer & du cuivre; au lieu que la terre de l'*alun* paroît être

une eſpece particuliere de bol extremement ſpongieuſe & très-ſubtile.

Les expériences ſuivantes découvrent ſuffiſamment le rapport qu'il y a entre les acides du vitriol & de l'*alun*.

Le vitriol de Mars ſe prépare avec l'eſprit d'*alun* & le fer, auſſi-bien qu'avec l'eſprit de vitriol ; & l'eau-forte ſe retire auſſi-bien avec l'*alun* qu'avec le vitriol & le nitre.

De plus l'acide de l'*alun* étant converti en un ſel neutre par le mélange d'un ſel alcali, & ce ſel étant fondu dans un creuſet avec un peu de ſel de tartre & du charbon en poudre, il en réſulte une maſſe rouge ſemblable au foie de ſoufre, comme il arrive lorſque l'acide du vitriol ou du ſoufre, eſt fixé par le ſel de tartre ; ou par le ſel alcali contenu dans le nitre ou le ſel commun, & changé en un ſel neutre.

Quoique le vitriol & l'*alun* paroiſſent comme produits de la même matiere & d'une matrice ſulphureuſe, ils ont néantmoins chacun des propriétés & des vertus particulieres ; car l'*alun* & le vitriol ont un gout très-différent ; le vitriol commun ne laiſſe point dans la bouche une aſtringence pareille à celle de l'*alun*. De plus la diſſolution d'*alun* ne cauſe aucune agitation ni aucune précipitation dans la diſſolution de l'or ou de l'argent, mais il n'en eſt pas de même de celle du vitriol. La décoction de la noix de galle ou de fleurs de grenades ne prend point une couleur noire étant mêlée avec la diſſolution de l'*alun*, comme cela arrive lorſqu'on la mêle avec la diſſolution du vitriol. Enfin on ſépare promptement par le moyen du feu l'acide de l'*alun* de ſa baſe terreuſe, mais il n'en eſt pas de même de l'acide du vitriol.

Dans l'*alun* l'acide eſt ſoûlé d'une grande quantité de terre, car une once & demie d'*alun* donne par une calcination violente ſix dragmes & demie d'une terre alumineuſe tout-à-fait inſipide. Il paroît qu'il y a une moindre portion d'acide dans l'*alun* que dans le vitriol en ce que l'acide d'une diſſolution de vitriol ſoûlé avec une ſolution de potaſſe produit une plus grande quantité de ſel neutre, que la ſolution d'*alun* ſoûlée de la même leſſive.

D'ailleurs le ſel que l'on tire de l'*alun* par ce moyen eſt beaucoup plus purgatif que celui que l'on prépare avec le vitriol. Il n'y a pas même long-tems que j'ai été témoin d'un phénomene qui mérite d'être rapporté ; qui eſt, que tandis que je pilois ce ſel dans un mortier il jetta une grande quantité d'étincelles, ce que je n'ai jamais obſervé dans aucun autre ſel.

Je ne dois pas oublier ici une fameuſe expérience de M. Homberg, qui avec trois parties d'*alun* & une partie de telle matiere combuſtible que ce ſoit, qu'il réduit en charbon auparavant par la calcination, la diſtillation & l'ignition, dans un vaiſſeau fermé ; prépare un phoſphore ou une matiere ſulphureuſe qui s'enflamme à l'approche de l'air. On ne peut produire une pareille matiere inflammable avec l'acide du vitriol, ni avec l'eſprit du ſel, ni avec celui de nitre, preuve évidente que l'acide de l'*alun* étant plus ſubtil, pénetre avec plus de facilité dans la terre phlogiſtique, que l'acide du vitriol même. *Voyez plus bas le Mémoire de M. Homberg.*

Quoique l'*alun* ſoit connu preſque de tout le monde, les principes qui le compoſent & la façon dont on le prépare ne le ſont point parfaitement des Naturaliſtes. J'ai donc cru faire plaiſir au Lecteur de lui apprendre la maniere dont on le prépare dans le village de *Schwvenzel* près de la ville de *Tieben* à cinq milles de *Hall*, où il y a une grande quantité de mines d'*alun*.

On trouve près de ce village des couches d'une matiere bitumineuſe d'une grande étendue, laquelle matiere eſt la matrice de ce ſel. Ces couches ſont ſituées deux ou trois verges au-deſſous de la ſurface de la terre qui eſt d'une couleur noirâtre & d'un gout alumineux aſtringent, ce qui fait qu'on eſt obligé de la creuſer pour pouvoir les découvrir ; lorſqu'on jette cette terre minérale dans le feu, non-ſeulement elle s'enflamme, mais elle répand encore une odeur forte & pénétrante, pareille à celle du ſoufre minéral. Après qu'elle eſt conſumée, il reſte une maſſe ſpongieuſe inſipide, de couleur de cendres.

On fait des monceaux de cette terre minérale que l'on expoſe à l'air pendant un mois ; on la met enſuite dans une cuve & on en tire le ſel au moyen de la grande quantité d'eau que l'on jette deſſus pendant quelques jours ; après quoi on conduit la leſſive dans des chaudieres de plomb où on la fait bouillir. Lorſque la liqueur s'eſt épaiſſie par la conſomption du tiers, on y mêle une ſolution de potaſſe qui y cauſe une effervescence violente accompagnée d'une grande quantité d'écume, & qui fait précipiter au fond beaucoup de poudre. Le mélange étant refroidi, on retire la liqueur jaune qui nage ſur la ſurface, & l'on fait diſſoudre dans l'eau & bouillir de nouveau la matiere alumineuſe qui a reſté au fond : après que l'eau eſt parfaitement ſoûlée de ſel, on la verſe dans de grandes cuves où on la laiſſe repoſer à couvert pendant quelques ſemaines. Lorſqu'on vient à ouvrir ces vaiſſeaux on trouve des cryſtaux d'une groſſeur conſidérable & de figure octogone attachés à leurs parois.

Il eſt à remarquer que la chaleur ſeule du ſoleil allume ces grands monceaux de mine d'*alun*, & qu'ils jettent des flammes que l'on ne peut éteindre qu'au moyen d'une grande quantité d'eau. Car lorſque le ſel de l'*alun* vient à ſe diſſoudre par les pluies, il commence à agir ſur la terre bitumineuſe, ce qui excite un mouvement inteſtin très-rapide qui eſt non-ſeulement accompagné de chaleur & de fumée, mais encore de flammes, de la maniere à peu près qu'il arrive lorſqu'on humecte avec de l'eau une maſſe compoſée d'une égale quantité de ſoufre & de limaille d'acier, car au bout de quelques heures, il ſurvient une violente effervescence, la maſſe s'enfle, jette beaucoup de fumée & laiſſe enfin échapper une flamme ſulphureuſe. Ces expériences nous conduiſent directement à l'explication de la nature & des cauſes de la chaleur ſouterraine.

Il eſt bon encore de ſavoir que lorſqu'on expoſe à l'air pendant une année entiere ces terres minérales après les avoir dépouillées de leur ſel, elles s'impregnent encore d'un ſel *alumineux* ce qui fait qu'elle peuvent ſervir de nouveau à la préparation de l'*alun*, & cela pendant trois années conſécutives.

Il paroît manifeſtement que le ſel *alumineux* eſt reproduit par l'air, & contient l'acide univerſel, qui étant uni avec les parties bitumineuſes inflammables, & les parties terreſtres, conſtitue le ſel de l'*alun* ; je ne connois même aucun ſel, qui puiſſe être ſi-tôt reproduit de ſa terre minérale ; car ſi l'on calcine de l'*alun* cru à un feu violent de telle ſorte qu'il ne reſte pas la moindre marque de ſel dans ſa terre ſpongieuſe, & que l'on expoſe de nouveau pendant quelques jours cette terre à l'air, non-ſeulement elle augmente de poids, mais elle recouvre encore ſon gout *alumineux* & fermente avec l'huile de tartre par défaillance.

L'*alun* a encore cela de particulier lorſqu'on le fait bouillir, qu'on ne peut lui donner aucune forme ſolide, & encore moins le réduire en cryſtaux ſans y ajouter de la potaſſe ou quelque autre ſel alcali La raiſon de cet effet ſingulier paroît conſiſter en ceci : la leſſive de la terre minérale *alumineuſe* eſt très-acide & très-ſulphureuſe ; mais comme la liqueur ſulphureuſe dans laquelle l'acide domine ne peut acquérir qu'avec peine une conſiſtance ſaline & ſolide, il eſt beſoin d'un alcali pour ſoûler en partie l'acide qui y eſt de trop, & en partie pour abſorber la matiere graſſe & ſulphureuſe qui empêche la cryſtalliſation ; par ce moyen les particules ſalines peuvent s'unir plus étroitement & former un compoſé plus régulier. Anciennement, & même aujourd'hui dans quelques endroits où l'on fabrique l'*alun*, on ſe ſert de l'urine humaine corrompue, à cauſe du ſel volatil urineux, qui lie l'acide qui eſt ſurabondant, mais on ne s'en ſert plus gueres depuis que l'on a trouvé un moyen plus prompt & plus facile.

Ceux qui ſont verſés dans la Chymie ſavent les ſoins que

plusieurs personnes se sont donnés pour trouver quelque moyen de volatiliser le sel fixe de tartre depuis que Van-Helmont a attribué à ce sel une si grande efficacité pour la guérison des maladies. C'est ce qui a engagé *Daniel Ludovici* de communiquer au public une méthode d'en venir à bout dans un Traité particulier sur la *volatilisation du sel de tartre ;* car ayant un jour distilé de l'*alun* cru avec du sel de tartre, il tira de ce mélange un esprit volatil urineux. Ce bon homme croyoit ingénument que ce sel fixe étoit devenu volatil, mais il ignoroit que l'on préparoit communément l'*alun* avec de l'urine humaine, & que c'est à elle que ce sel volatil doit son origine ; car lorsqu'un sel volatil est fixé par l'acide de l'*alun*, & qu'on vient à y joindre du sel alcali fixe, il se volatilise de nouveau, comme cela arrive au sel ammoniac, l'acide abandonnant le sel volatil alcali pour s'unir au sel fixe avec lequel il a plus de rapport. Mais lorsque l'on fait la même expérience avec de l'*alun* qui n'est point mêlé avec de l'urine humaine, mais seulement avec de la potasse, on ne découvre aucun sel ni aucun esprit volatil.

Je suis bien aise d'avertir le Lecteur que le sel d'Epsom qu'on nous apporte en grande quantité d'Angleterre, & de plusieurs autres pays, & qui est un cathartique sûr & excellent, peut se préparer avec de l'*alun* & du sel commun. On ne doit point s'attendre cependant à y réussir, si l'on se sert d'*alun* cru & de sel commun, tel qu'on le vend. Il est nécessaire pour que cette expérience ait le succès qu'on en attend, d'employer la solution de la terre minérale de l'*alun*, & la lessive qui reste après qu'on a fait bouillir le sel commun. HOFFMAN, *Observ. Physic. Chym. Lib. III. Obs.* 8.

On trouve dans l'extrait suivant des *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris*, la maniere dont on prépare l'*alun* en Italie.

M. Geoffroi s'étoit informé exactement en Italie de la maniere dont on fait l'*alun* de roche aux *alumieres* de *Civita-Vecchia*. Il y a près de cette Ville des carrieres d'une pierre grisâtre ou rousâtre assez dure, semblable au travertin. On la calcine dans des fours, ensuite on dissout cette chaux dans de l'eau mise sur un grand feu, l'eau en tire tout le sel qui est l'*alun*, il en sépare une terre inutile, & enfin on laisse reposer cette eau imprégnée d'un sel, qui pendant l'espace de plusieurs jours se cryssallise de lui-même comme le tartre autour des tonneaux, & fait ce qu'on appelle l'*alun de roche*. Ce n'est-là que l'idée générale de l'opération, mais M. Geoffroy en donna tout le détail.

On fait encore de l'*alun* à la Solfatara près de Pousfoles, dans le Royaume de Naples. La Solfatara étoit autrefois une montagne qui jettoit des flammes, & dont il ne reste plus que des débris, & qu'une couronne ou ceinture de roches, blanches, jaunâtres, seches, à demi brûlées & calcinées, dont il sort en plusieurs endroits des fumées fort épaisses. La tradition du pays porte que le terrein qui étoit entre ces roches, & qui faisoit la cime de la montagne, s'est abaissé jusqu'à certaine hauteur. On monte sur les roches brûlantes, pour redescendre après dans une petite plaine enfoncée, qui doit avoir été la cime. Elle est presque ovale, elle a 1246 piés de long dans sa plus grande étendue, & 1000 piés de large. Le terrein de cette plaine est d'une matiere jaune & blanche, toute saline, si chaude qu'en quelques endroits on n'y peut pas long-tems souffrir la main. En été, il s'éleve sur la surface de cette terre une fleur ou pousiere saline, que l'on n'a qu'à balayer, & qu'à pousser dans des fosses remplies d'eau qui sont au bas de la plaine ; après quoi pour évaporer cette eau bien chargée de sel & dépurée de terre, il ne faut point d'autre feu que celui qui brûle sous la montagne. On met l'eau dans des chaudieres que l'on enfonce en terre sans autre façon. Cet *alun* n'est pas si estimé que celui de Civita-Vecchia. Il se fait aussi du soufre à la Solfatara, & c'est de là que le lieu a tiré son nom.

Il paroît par toutes les préparations de l'*alun*, que la même mine qui le donne, donne communément aussi ou peut donner le soufre, le nitre, & le vitriol. Peut-être ces différens minéraux ne sont-ils au fond qu'un même principe déguisé en ces quatre sels ; selon qu'il a été mêlé par la nature avec certaines matieres, ou selon qu'il a été travaillé par les hommes. M. Geoffroy croit qu'il se pourroit bien faire que l'*alun* d'Angleterre, & de Suede participât davantage du vitriol, & celui d'Italie du sel marin ; ce qui seroit capable de faire varier certaines opérations délicates, ou de changer l'effet de quelques remedes qui demanderoient une grande précision. *Hist. de l'Acad. Royale des Sciences.* 1702.

Lorsque l'*alun* est mêlé avec des substances sulphureuses de différentes especes, il prend feu très-aisément & le communique à toutes les substances inflammables, étant seulement exposé à l'air. Cette découverte qui a été faite par M. Homberg, se trouve détaillée dans le mémoire suivant :

Prenez quatre onces de matiere fécale, nouvellement rendue ; mêlez-y autant pesant d'*alun* de roche grossierement pilé ; mettez-le tout dans une petite poele de fer, qui tienne environ une pinte d'eau, sous une cheminée, sur un petit feu de charbons. Le mélange se fondra & deviendra aussi liquide que de l'eau ; laissez-le bouillir à petit feu, en le remuant toujours avec une spatule de fer ; continuez ce feu jusqu'à ce que la matiere se seche, elle deviendra à la fin difficile à remuer. Il faut continuer de la rotir dans la poele en la remuant toujours, & en l'écrasant continuellement en petites miettes, & en ratissant avec la spatule tout ce qui s'attache au fond & aux côtés de la poele, jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement seche : il faut de tems en tems ôter la poele du feu, afin qu'elle ne rougisse pas, & remuer même hors du feu la matiere, afin qu'elle ne s'attache pas en trop grande quantité à la poele : quand donc la matiere est devenue parfaitement seche & en petits grumeaux, il faut la laisser refroidir, & la piler même dans un mortier de métal ; après quoi il la faut remettre dans la poele sur le feu & la remuer toujours ; elle se réhumectera un peu, & se remettra en grumeaux, qu'il faut continuer de rôtir, & d'écraser jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement secs, les laisser refroidir & les piler en poudre menue ; il faut remettre cette poudre pour la troisieme fois dans la poele sur le feu, la rotir & la sécher parfaitement ; après quoi il la faut rebroyer en poudre fort menue, & la garder dans un papier en un lieu sec. Voilà la premiere opération, ou l'opération préparatoire.

Prenez de cette poudre deux ou trois gros, mettez-la dans un petit matras, dont la panse contienne une once ou une once & demie d'eau, & qui ait le cou de six à sept pouces de long : faites ensorte que la poudre n'occupe qu'environ le tiers du matras ; bouchez le cou du matras fort légerement d'un bouchon de papier, puis prenez un creuset de la hauteur de quatre ou cinq doigts, mettez dans le fond de ce creuset trois ou quatre cuillerées de sable, placez ce matras sur ce sable au milieu du creuset, c'est-à-dire, qu'il n'en touche pas les parois ; remplissez ensuite le creuset de sable, afin que toute la panse du matras soit enterrée dans le sable, après quoi vous placerez ce creuset avec le matras au milieu d'un petit fourneau de terre, qu'on appelle ordinairement une huguenotte, qui ait l'ouverture en haut de huit ou dix pouces, & la profondeur jusqu'à la grille de six pouces ; mettez tout autour du creuset des charbons allumés jusques au milieu de la

hauteur du creuſet pendant une demi-heure, puis remettez encore du charbon juſques au bord du creuſet; entretenez ce même feu pendant encore une bonne demi-heure, ou juſqu'à ce que vous voyiez que le dedans du matras commence à être rouge; alors vous augmenterez le feu ou les charbons par deſſus les bords du creuſet, vous entretiendrez ce grand feu pendant une bonne heure, après quoi vous le laiſſerez éteindre.

Dans le commencement de cette derniere opération, il ſortira des fumées épaiſſes par le goulot du matras au travers de ſon bouchon de papier: ces fumées viennent quelquefois en ſi grande abondance, qu'elles jettent le bouchon à bas, qu'il faudra remettre & rallentir le feu: ces fumées ceſſent quand le dedans du matras commence à rougir; c'eſt pour lors qu'on peut augmenter le feu ſans craindre de gâter l'opération.

Quand le creuſet eſt aſſez froid, pour qu'on le puiſſe retirer du fourneau avec la main ſans ſe brûler, il faut lever le matras du ſable juſques au milieu de ſa panſe, & le laiſſer accoutumer au froid pendant un demi-quart d'heure environ, puis le tirer tout-à-fait & le laiſſer repoſer un moment ſur ſon ſable; mais ſi on n'eſt pas preſſé, ou ſi on fait cette opération en hiver, on fera mieux de laiſſer refroidir tout-à-fait le matras dans le creuſet avant que de l'en ôter; il eſt bon auſſi de mettre en même-tems un bouchon de liége à la place du bouchon de papier au goulot du matras pour éviter autant qu'il eſt poſſible l'entrée de l'air dans le matras.

Si la matiere qui eſt au fond du matras ſe met en poudre en la remuant, c'eſt une marque que l'on a bien opéré, ſi elle eſt en un gâteau qui ne ſe briſe pas en poudre en ſecouant le matras, c'eſt une marque que l'on n'a pas aſſez roti & ſeché la poudre dans la poele de fer pendant l'opération préparatoire.

Les opérations étant bien faites, c'eſt-à-dire, lorſque la matiere eſt en poudre dans le matras, on en verſera un peu de la groſſeur environ d'un petit pois ſur un morceau de papier, & l'on rebouchera promptement le matras; la poudre commencera à fumer ſur le papier un moment après y avoir été miſe, & en même-tems elle s'allumera, & elle mettra le feu au papier & à toute autre matiere combuſtible.

Si par haſard on avoit tiré trop de poudre du matras, il ne faut pas la remettre dans le matras, quoiqu'elle ne ſoit pas encore allumée; car elle ne manqueroit pas de mettre le feu à toute la poudre qui ſeroit dans le matras. On voit bien par-là que l'on ne la peut pas tranſvaſer du matras dans une autre fiole, il faut qu'elle reſte toujours dans le même vaiſſeau où elle a été calcinée.

Cette poudre eſt de différentes couleurs, tantôt noire, brune, rouge, verte, jaune & même blanche, ſelon le vaiſſeau dans lequel on a fait l'opération préparatoire, & ſelon les degrés de feu qu'on lui a donnés dans les deux opérations; ſi l'on mêle trop ou trop peu d'*alun* avec la matiere fécale, la poudre ne s'allumera pas.

Elle s'allume auſſi-bien le jour que la nuit, ſans qu'on ait beſoin de la frotter ou de la chauffer, ou de la mêler de quelque choſe qui puiſſe aider à l'enflammer; en quoi elle eſt différente de tous les autres phoſphores factices que nous connoiſſions: car celui de l'urine a beſoin d'un peu de chaleur pour luire & pour s'enflammer; le phoſphore Smaragdin a beſoin de beaucoup de chaleur pour faire ſon effet; la pierre de Bologne, & le phoſphore de Balduinus, ne produiſent de la lumiere que pendant le jour, & ne font nul effet la nuit; les huiles diſtilées de canelle, de girofles, de ſaſſafras & d'autres, ne s'enflamment ſans feu que quand on y mêle de l'eſprit de nitre bien rectifié. Le phoſphore que j'ai donné en 1693. dans les Mémoires de l'Académie, ne devient lumineux que quand on le frotte rudement, ou quand on frappe deſſus avec un corps dur.

Je n'ai encore fait cette poudre que de la matiere fécale ou des gros excrémens: mais je ſuis perſuadé qu'on la peut faire auſſi de l'urine, & même je crois que l'urine traitée de cette maniere, donnera une plus grande quantité de ſon phoſphore que par la maniere connue, & que ſa tête-morte, après la diſtilation du phoſphore, ne laiſſera pas de donner encore cette poudre.

J'en ai fait de trois différentes ſortes: l'une met le feu aux matieres combuſtibles, & elle-même ne paroît pas s'enflammer, l'autre met le feu & elle s'enflamme comme un charbon ardent, & la troiſieme met le feu, & elle brûle en flamme comme une bougie allumée, ſelon qu'elle a eu plus ou moins de feu dans ſes préparations, ou qu'il y a plus ou moins d'*alun* dans ſa compoſition.

Pour conſerver long-tems cette poudre dans ſa bonté, il faut la garder dans un lieu ſec & tempéré; tenir le matras bien bouché, le poſer toujours de bout, c'eſt-à-dire le goulot en haut, & le tenir enveloppé de papier ou de quelque autre choſe & dans un lieu ſombre, car le grand jour la gâte auſſi-bien que l'humidité de l'air, mais moins vîte.

Pour avoir une idée vraiſemblable de la maniere que cette poudre s'enflamme, il faut ſe ſouvenir qu'elle eſt une matiere fortement calcinée par le feu; elle a perdu dans cette calcination toute la partie aqueuſe qu'elle contenoit, & la plus grande partie de ſon huile & de ſon ſel volatil. Elle a acquis par-là beaucoup de grands pores, que les matieres volatiles chaſſées par le feu ont laiſſés vuides; de ſorte que la poudre qui reſte après la calcination ne conſiſte qu'en un tiſſu ſpongieux d'une matiere terreuſe, qui a retenu tout ſon ſel fixe & un peu de ſon huile fétide, mais dont les pores ou les locules vuides conſervent pendant quelque tems une partie de la flamme qui les a pénétrés pendant la calcination, à peu près comme il arrive à la chaux vive dans ſa calcination.

Cela étant, nous pouvons conſidérer que le ſel fixe, qui eſt en grande quantité dans cette poudre, abſorbe promptement & à ſon ordinaire, l'humidité de l'air qui le touche; l'introduction ſubite de l'humidité de l'air dans les pores de la poudre, y produit un frottement capable d'exciter un peu de chaleur, laquelle étant jointe aux parties de la flamme conſervées dans ces mêmes pores, compoſent une chaleur aſſez forte pour embraſer le peu d'huile aiſément inflammable, qui a échappé à la rigueur de la calcination, & qui fait partie de la poudre.

Une preuve de cela, eſt que quand on garde cette poudre en un vaiſſeau qui n'eſt pas exactement bouché, elle abſorbe peu à peu & lentement, l'humidité de l'air qui la peut atteindre; ce qui n'eſt pas capable de faire aſſez de frottement pour exciter aucune chaleur ſenſible, & la poudre ſe gâte, enſorte qu'elle ne s'enflamme plus: de même que la chaux vive exposée pendant quelque tems à l'air ne s'échauffe plus, parce qu'elle a abſorbé peu à peu une trop petite quantité d'humidité à la fois, pour en avoir un frottement ſuffiſant qui puiſſe exciter de la chaleur.

La chaux vive, qui contient des particules de feu auſſi-bien que notre poudre, ne produit pas de la chaleur par la ſeule humidité de l'air, comme fait notre poudre: mais il la faut humecter en jettant de l'eau deſſus pour avoir le même degré de chaleur. La raiſon en eſt, que la chaux ne contient pas de ſel comme notre poudre, propre à abſorber beaucoup d'humidité de l'air à la fois, dont l'introduction ſubite pourroit produire de la chaleur; mais en jettant de l'eau deſſus, elle s'y introduit aſſez promptement pour faire le même effet.

Et la raiſon pourquoi la chaux vive ne produit pas de la flamme comme fait notre poudre, quoiqu'elle contracte une auſſi grande chaleur qu'elle, eſt que dans la chaux il ne ſe trouve aucune matiere huileuſe capable de s'enflammer par la chaleur excitée, comme il s'en trouve dans notre poudre: mais ſi on en mêle artificiellement, elle s'y enflamme de même.

Nous

Nous avons dit, que le grand jour gâte cette poudre, quoique enfermée dans un vaiſſeau de verre bien bouché: la raiſon en eſt, que le frottement qui lui arrive par l'introduction de l'humidité de l'air, n'eſt pas la ſeule cauſe de la chaleur capable d'allumer l'huile contenue dans notre poudre, il faut encore que les particules de feu qu'elle a conſervées dans ſes pores, y contribuent; & comme le grand jour ou la matiere de la lumiere en grand mouvement, frappe continuellement la poudre au travers du vaiſſeau de verre, elle dégage peu à peu celle qui s'y étoit arrêtée pendant la calcination, & la diminue de ſorte qu'à la fin il n'y en reſte plus pour ſe joindre à la chaleur causée par le frottement de l'humidité de l'air, & par conséquent elle ne peut pas s'enflammer. M. Homberg, *Mém. de l'Acad. des Sciences, Ann.* 1711.

EXPERIENCES

Sur la diverſité des matieres qui ſont propres à faire un phoſphore avec l'alun. Par M. Lemery.

M. Homberg ayant donné dans les Mémoires de 1711 la deſcription d'un phoſphore nouveau, fait avec l'*alun* & la matiere fécale, qui étant exposé à l'air s'allume auſſi-bien le jour que la nuit, & met le feu à tous les corps combuſtibles qu'on en approche, ſans qu'il ſoit néceſſaire de le frotter ni de l'échauffer auparavant, comme on a beſoin de faire à celui qu'on retire de l'urine par la diſtilation; ce phénomene m'a paru ſi beau & ſi facile à exécuter, qu'il m'a fait naître le deſſein d'examiner s'il n'y auroit point quelque autre matiere ſulphureuſe capable de produire le même effet avec l'*alun*.

J'ai travaillé d'abord ſur l'urine, dont je croyois avec M. Homberg, & dont il étoit vraiſemblable de croire qu'on tireroit une plus grande quantité de phoſpore par cette voie que par la maniere connue.

J'ai donc fait évaporer une bonne quantité d'urine juſqu'à conſiſtance de miel épais; j'en ai pris quatre onces que j'ai mêlées avec autant peſant d'*alun* de roche pulvériſé; j'ai mis le tout dans une poële de fer pour en faire conſumer toute l'humidité à petit feu, en le remuant toujours & l'écraſant juſqu'à ce qu'il fut parfaitement ſec; quand la matiere a été en cet état, & qu'elle a été refroidie, je l'ai réduite en poudre & l'ai gardée dans un lieu ſec.

J'en ai mis enſuite dans un petit matras, enſorte que la matiere n'en occupa qu'environ le tiers; j'ai bouché le cou du matras avec un bouchon de papier, puis j'ai pris un creuſet de la hauteur de quatre à cinq doigts, dans le fond duquel j'ai mis un peu de ſable; j'ai placé le matras deſſus, & j'ai entouré le reſte du matras de ſable. Après quoi j'ai placé le creuſet dans un petit fourneau; j'ai fait autour du creuſet un feu du premier degré, pendant environ une demi-heure; & quand le vaiſſeau a été échauffé, j'ai augmenté le feu juſqu'à faire rougir la matiere, ce qui demande environ l'eſpace de cinq quarts d'heures; enſuite j'ai laiſſé éteindre le feu, j'ai bouché exactement le matras avec un bouchon de liége, obſervant pourtant de le laiſſer refroidir petit à petit avant que de le bien boucher, parce que ſans cette précaution le vaiſſeau caſſeroit; & en effet il m'eſt arrivé qu'ayant bouché mon matras trop-tôt, la vapeur raréfiée qui s'élevoit encore de la matiere, n'ayant pu trouver d'iſſue par le cou, avoit fait un trou au fond du matras, & avoit même détruit en quelque façon la forme du vaiſſeau, qui étant aſſez mince, cédoit d'autant mieux à l'effort de la vapeur.

Quand la matiere a été ſuffiſamment refroidie, je l'ai verſée ſur du papier, & elle ne la point brûlé ni même échauffé; elle étoit d'une couleur griſe.

Je me ſuis ſervi du même procédé pour toutes les matieres dont il ſera parlé dans la ſuite Le ſang avec parties égales d'*alun* a fait un phoſphore qui bruloit aſſez vîte.

Le jaune d'œuf traité de la même maniere, en a auſſi donné un fort bon, mais le blanc d'œuf n'a rien fait du tout.

Les mouches cantharides, les vers de terre, m'ont fort bien réuſſi.

La chair de bœuf, celle de mouton, de veau, hachées & pilées avec, aſſez de tems pour qu'elles puſſent paſſer au travers d'un tamis & mêlées avec autant peſant d'*alun*, ont donné un phoſphore ſemblable à celui du ſang.

Parmi les matieres animales que j'ai employées, l'urine & le blanc d'œuf étant les ſeules qui n'avoient pu faire un phoſphore avec parties égales d'*alun*, j'ai eſſayé ſi le double de ce ſel ne les feroit point agir, mais ma tentative a été inutile.

J'ai examiné enſuite ſi les phoſphores qui avoient réuſſi avec parties égales d'*alun*, réuſſiroient de même avec le double du même ſel; & de cette maniere le ſang, le jaune d'œuf, les chairs, les mouches & les vers, ont fait un phoſphore qui m'a paru s'enflammer plus vîte que quand on n'emploie que parties égales d'*alun*; ce qui m'a donné la curioſité de refaire les mêmes expériences, en augmentant par degrés la doſe de l'*alun*.

J'ai remarqué que quand on mêloit ſix parties d'*alun* ſur une partie des matieres ſulphureuſes rapportées ci-deſſus, le phoſphore qui en réſultoit brûloit plus vivement que dans les expériences précédentes; il m'a même paru qu'il étoit auſſi vif à ſept parties d'*alun* qu'à ſix: mais à huit il n'a preſque plus de force, il ne s'enflamme que quand il eſt encore chaud & nouvellement tiré du feu, & deux ou trois heures après qu'il a été fait, il ne produit plus rien, au lieu que les autres conſervent leur vertu pendant plus de huit jours, pourvu qu'on les tienne exactement bouchés.

Quand j'ai employé dix parties d'*alun* ſur une des matieres ſulphureuſes dont il a été parlé, je n'ai jamais fait de phoſphore, & j'ai remarqué que l'urine & le blanc d'œuf n'en ont point fait auſſi avec aucune des proportions d'*alun* qui avoient réuſſi avec les autres matieres.

Les animaux m'ayant fourni pluſieurs matieres propres à faire un phoſphore, j'ai paſſé à l'examen des végétaux, pour voir s'ils m'en pourroient donner un ſemblable ou approchant avec les mêmes proportions d'*alun*. J'ai d'abord commencé mes expériences ſur les ſemences; les farines de ſeigle, de froment, d'orge, & pluſieurs autres, ne ſe ſont point enflammées avec parties égales d'*alun*, à la différence des matieres animales qui avoient fait un phoſphore avec pareille doſe de ce ſel; mais depuis le double d'*alun* juſqu'à ſept parties: le phoſphore s'eſt toujours de mieux en mieux allumé, & même preſque auſſi vivement que celui du ſang & du jaune d'œuf.

Le miel a eu le même ſort que toutes les autres matieres végétales dont il a été parlé, il n'a rien fait à poids égal, & il a fait beaucoup à ſix parties d'*alun*.

Les feuilles de romarin, de baume, de ſené ont fait un phoſphore à deux, trois & quatre parties d'*alum*, mais ils n'ont plus rien fait à cinq ni à ſix, ce phoſphore même ne dure pas long-tems, & ne fait bien ſon effet qu'étant encore un peu chaud; celui du ſené m'a paru plus fort que celui des autres feuilles.

Les fleurs à trois & quatre parties d'*alun* ſe ſont bien enflammées, les roſes principalement.

Les bois de ſaſſafras, de gayac m'ont donné un phoſphore: mais il faut obſerver, pour en tirer de ces bois, de ne point faire auſſi grand feu qu'aux autres matieres; car ſans cette précaution il ne ſe feroit rien du tout.

Les racines d'iris, la rhubarbe ne ſe ſont bien allumées qu'à deux & trois parties d'*alun*, on ne réuſſit pas quand on y en met davantage.

Comme c'eſt par la matiere huileuſe que ces corps contiennent que le phoſphore ſe fait, j'ai cru que les hui-

les ſéparées des autres principes pourroient faire un phoſphore comme les autres matieres déja rapportées, mais j'ai trouvé beaucoup de différence, car elles n'ont rien fait au ſimple, au double ni au triple d'*alun*, & quoiqu'en continuant par degrés, cinq parties d'*alun* ſur une de ces huiles aient produit un phoſphore, il n'eſt pas à beaucoup près auſſi vif que celui qu'on tire des animaux & des ſemences. Ce que j'ai remarqué de particulier, c'eſt qu'elles ſe ſont enflammées à dix parties d'*alun*, ce qui n'étoit point arrivé aux autres matieres; il eſt vrai que la proportion de dix parties d'*alun* ſur une, ne fait pas en cette occaſion un auſſi bon phoſphore que celle de cinq. Les huiles dont je me ſuis ſervi, ſont l'huile d'amandes douces, d'olives, de gayac, & de corne de cerf: celles de gayac & de corne de cerf ont mieux fait que les deux premieres.

Après avoir fait des phoſphores avec des matieres tirées des animaux & des végétaux, comme je viens de le rapporter, j'ai travaillé ſur beaucoup de matieres minérales & métalliques comme le fer, le ſoufre commun, l'antimoine, le ſoufre doré d'antimoine, & quelques autres, je les ai mêlées avec différentes proportions d'*alun*, aucune ne m'a jamais paru produire de flamme, ni même de chaleur. D'où l'on voit que pour faire un phoſphore ſemblable, c'eſt particulierement aux matieres végétales & animales qu'il faut avoir recours.

Il eſt tems d'examiner maintenant s'il n'y auroit point quelque autre ſel qui pût être ſubſtitué à l'*alun* pour la formation du phoſphore dont il s'agit.

Par les différentes analyſes qui ont été faites des ſels que nous connoiſſons, on ſait que les acides du vitriol, du ſoufre commun & de l'*alun*, ſont d'une même nature; j'ai donc voulu voir ſi l'on pourroit ſubſtituer les uns à la place des autres, & comme M. Homberg marque que le colcothar lui avoit réuſſi rarement, j'ai cru que le vitriol qui eſt beaucoup plus chargé d'acides pourroit faire plus d'effet. Je l'ai donc employé de la même façon que l'*alun*, mais mon épreuve a été inutile; je n'ai même jamais réuſſi avec le colcothar, quelque tentative que j'en aie faite; peut-être ai-je manqué à quelques circonſtances, ayant éprouvé pluſieurs fois que la réuſſite de quelques-unes des opérations que j'ai rapportées ſur les végétaux dépendoit ſouvent, ou d'un peu trop de feu, ou de la quantité d'*alun*.

Le vitriol n'ayant rien fait, j'ai eſſayé le ſel de ſoufre, qui, comme l'on ſait, n'eſt qu'un ſel artificiel compoſé de l'acide du ſoufre incorporé dans les pores du ſel de tartre; celui-ci n'a pas eu plus de ſuccès.

Le ſel marin, le cryſtal de tartre, le borax, le ſel polychreſte, le tartre vitriolé, le ſel de tartre mêlés en différens poids avec ces matieres n'ont rien fait.

Le ſalpetre a fait dans notre opération ce qu'il a coutume de faire quand il eſt mêlé avec des matieres huileuſes; c'eſt-à-dire, que quand la matiere a été échauffée, elle eſt ſortie du matras avec grand bruit & détonation, & par conſéquent le phoſphore a manqué. Mais ſi vous ajoutez à la matiere d'un phoſphore fait avec l'*alun* & mis au point de s'enflammer, du ſalpetre bien ſec, à peu près deux gros ſur une demi-once de la matiere; que vous le mêliez exactement dans le matras après l'avoir bien bouché, vous voyez qu'étant verſé ſur du papier, le phoſphore brûle avec beaucoup plus de force qu'il ne faiſoit auparavant que d'être mêlé avec le ſalpetre.

Enfin, j'ai voulu voir ſi les acides dégagés de leurs parties terreuſes ou métalliques, comme ils le ſont dans les eſprits de nitre, de ſel, de vitriol, ne réuſſiroient pas mieux que les ſels concrets d'où ces eſprits avoient été tirés: mais ils n'ont pas eu plus de ſuccès, & même l'eſprit d'*alun*, que tous les ſels dont on vient de parler. *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences.* 1714.

Quoique le nombre des matieres huileuſes propres au phoſphore de M. Homberg ſoit preſque infini, il ne ſe trouve juſqu'à preſent pour le mélange néceſſaire du minéral acide qui doit y être joint, que le ſeul que M. Homberg avoit employé; c'eſt l'*alun*. Nous allons donner une idée générale & abregée de la formation de ce phoſphore, qui eſt de telle nature, que l'air ſeul l'allume en tout tems & ſans aucun ſecours. Pour mieux faire entendre comment cela peut arriver, nous nous ſervirons de deux phoſphores connus. Le premier qui n'en a pas le nom, mais qui en a imparfaitement la nature, eſt la chaux. Elle eſt pleine d'une infinité de particules de feu, introduites par la calcination, & empriſonnées dans une infinité de petites locules. Cette matiere extrêmement deſſéchée reçoit l'eau qu'on y verſe avec une eſpece d'avidité, & l'eau en la pénétrant impétueuſement, ouvre les priſons des particules de feu, les dégage, & les met en état de cauſer dans toute la ſubſtance de la chaux une efferveſcence & une chaleur très-ſenſible. Ainſi, c'eſt l'eau qui échauffe cette eſpece de phoſphore, non par elle-même, mais parce qu'elle rend la liberté & l'action aux particules de feu.

Le ſecond phoſphore, ce ſont les huiles eſſentielles des plantes aromatiques des Indes, qui s'enflamment dès qu'on y verſe des eſprits acides bien déphlegmés.

Dans ces deux phoſphores l'eau n'agit point immédiatement par elle-même. On l'a vu pour le premier. Quant au ſecond, les ſeuls acides agiſſent ſur l'huile qui en manque preſque entierement, & le phlegme ou l'eau dans laquelle nagent ces acides, & dont ils ſont inſéparables, n'eſt que leur véhicule. Il n'y a que le ſecond phoſphore qui s'enflamme, parce qu'il n'y a que les ſoufres ou les huiles qui brûlent, & que la chaux n'en contient point. Les huiles même ne brûlent que quand elles ſont animées de quelque acide. On eſt donc ſûr qu'une matiere huileuſe bien dépouillée d'acides s'enflammera, dès qu'il lui ſurviendra des acides bien purs qui la pénetreront avec violence. Mais ſi l'on veut qu'une matiere s'enflamme à l'air ſeul, ce ne ſera pas l'air qui fournira les acides néceſſaires, car ou il n'en contient point, ou il n'en contient pas qui ſoient en maſſe, tous formés & aſſez forts. Il faudra donc que les acides ſoient contenus dans la matiere huileuſe même qui fera le phoſphore, mais contenus de façon qu'ils ne la pénetrent pas intimement, qu'ils y ſoient ſeulement comme mêlés par petits paquets ſéparés, & qu'il reſte à faire un mélange beaucoup plus parfait.

Pour cela il faut que les acides ſoient encore engagés dans les petites gaines terreuſes qui les enferment naturellement, mais qu'ils y ſoient ſi peu engagés, que le moindre ébranlement nouveau ſuffiſe pour achever de les en arracher tout-à-fait, ce qui donnera lieu à leur irruption ſubite dans la matiere huileuſe, & à une pénétration intime. En ce cas l'air pourra ſuffire, non par lui-même, mais par l'humidité aqueuſe qu'il contient toujours, c'eſt-à-dire, par de très-petites parcelles d'eau, qui en diſſolvant les acides proportionnés à elles les mettront en action. Cette eau ſubtile & inviſible fera dans ce phoſphore le même effet que l'eau groſſiere & commune dans les deux dont nous avons parlé; car outre qu'elle mettra les acides en action, elle dégagera auſſi les particules de feu que la matiere du nouveau phoſphore aura acquiſes par l'opération.

Voilà quel eſt le ſiſteme de ce phoſphore. Ce n'eſt pas qu'on eût trop aiſément deviné par raiſonnement qu'il étoit poſſible: mais comme on ſait par expérience qu'il l'eſt, ce ſont-là apparemment les principes de ſa formation.

Par-là il eſt aiſé de voir combien ſa nature eſt délicate, & combien les circonſtances dont il dépend doivent être juſtes, & les doſes préciſes. Par exemple, comme il faut que la matiere huileuſe qui doit être dépouillée d'acides, & le ſel concret qui doit fournir les acides nouveaux ſoient calcinés enſemble, il ne s'eſt encore

trouvé que l'*alun* qui puiſſe être ce ſel concret, & qui malgré la calcination, conſerve la quantité d'acides néceſſaire pour l'effet du phoſphore, & les conſerve auſſi peu engagés qu'il le faut dans leurs gaînes terreuſes. Cela dépend preſque d'un point indiviſible. La matiere huileuſe ayant perdu ſes acides qui ont été enlevés par le feu de la calcination, il reſte les locules vuides qu'ils ont abandonnés; & ce ſont des alcalis qui abſorberont de nouveaux acides qui ſurviendront. Ainſi, il faut qu'il en ſurvienne aſſez, & pour remplacer ces locules, & pour pénétrer intimement la ſubſtance proproprement huileuſe; ce qui demande que la quantité d'*alun* ſoit exactement proportionnée à la nature particuliere de la matiere huileuſe. Plus elle aura après la calcination d'alcali ou de ſel fixes, plus il faudra que la quantité d'*alun* ait été grande. Par cette raiſon, les huiles animales qui ont moins de ſel fixe que les végétales, n'ont beſoin que d'une moindre quantité d'*alun*. *Hiſt. de l'Acad. Roy. des Sc.* 1715.

M. Boulduc ayant entrepris d'examiner le ſel d'Epſom, crut d'abord à quelques marques, & principalement à un gonflement de ſel, lorſque l'on commence à le diſtiler, tout pareil à celui de l'*alun* que l'on calcine, que le ſel d'Epſom participoit beaucoup de l'*alun*; & pour découvrir ſa nature, il travailla toujours ſur l'*alun* combiné avec différentes autres matieres ſalines. Celle qui lui réuſſit le mieux, fut le ſel de tartre, ou huile de tartre par dé faillance.

L'*alun* eſt un eſprit acide, qui dans les entrailles de la terre s'eſt chargé d'autant de parties terreuſes & alcalines qu'il lui en a fallu pour devenir un ſel concret. Lorſqu'on verſe ſur une ſolution d'*alun* le ſel de tartre, ce ſel qui eſt un plus puiſſant alcali que la matiere terreuſe, unie à l'acide de l'*alun*, la force à l'abandonner, & il ſe fait une précipitation de cette matiere, & une nouvelle union de l'acide de l'*alun* avec l'alcali du tartre, d'où réſulte un nouveau ſel concret, entierement dépouillé de ſa matiere terreuſe.

Quand M. Boulduc, après pluſieurs tentatives, eut enfin mis ce ſel dans toute la perfection que l'art pouvoit lui donner, il le trouva tout-à-fait ſemblable à celui d'Epſom, & par la couleur, & par la forme des cryſtaux, ſeulement l'amertume en paroiſſoit un peu moindre, mais trop peu pour tirer à conſéquence. Ce ſel de M. Boulduc eſt parfaitement dépouillé de matiere terreuſe, & celui d'Epſom ne l'eſt point. Quand on le mêle avec l'huile de tartre, il s'en précipite une matiere terreuſe & blanche, ſemblable à celle qui ſe précipite de l'*alun* pareillement mêlé, & même un peu plus abondante. M. Boulduc, qui s'étoit cru l'inventeur de la préparation d'*alun* avec le ſel de tartre, la trouva enſuite dans Hartmannus. *Hiſt. de l'Acad. Roy. des Sc.* 1718.

M. Geoffroy a découvert, que la baſe de l'*alun* eſt un bol diſſous par un acide.

Les bols ſont une eſpece de terre graſſe, tendre & friable.

Les pipes d'Hollande qui ſont faites de ces ſortes de terres, auſſi-bien que les fragmens de notre poterie ordinaire qui abſorbent une grande quantité d'acide après que le feu a ouvert leurs pores, donnent le véritable cryſtal d'*alun*. Il eſt même à remarquer, que ces pipes au bout de deux ans, ſe diviſent en pluſieurs fibres, de même que l'*alun* de plume, qui croît & qui végete à l'air. *Hiſt. de l'Ac. Roy. des Sc.* 1728.

M. Geoffroy, qu'on a cité ci-deſſus, dit que l'*alun* croît dans les mines avec le ſoufre, le vitriol, & qu'on le trouve quelquefois tout ſeul. Ceux qui ont écrit juſques aujourd'hui ſur ce ſel, ont avancé que ſa baſe qui abſorbe l'acide vitriolique, eſt une terre blanche qui ne ſauroit ſe vitrifier, & qui eſt de la même nature que la craie.

J'ai découvert, dit-il, au moyen d'un grand nombre d'expériences, que cette terre ſe trouve diſperſée & confondue dans pluſieurs ſubſtances, ſurtout dans les bols & les argilles qui ont été calcinées; car elles m'ont toutes donné, avec l'acide du ſoufre ou du vitriol, ce ſel,

(l'*alun*) que j'avois deſſein d'imiter. Il n'eſt donc pas fort ſurprenant que le verre donne de l'*alun*, puiſqu'il contient une matiere propre à le produire, auſſi-tôt que l'acide vitriolique ſe trouve aſſez fort pour ſe faire un paſſage à travers les lames du verre pour s'unir à la terre qui s'y trouve.

De tous les moyens que j'ai employés pour faire de l'*alun*, aucun ne m'a ſi bien réuſſi que le ſuivant: Je prens quelques pots de terre ordinaire qui ne ſoient point verniſſés, mais poreux & fragiles, que j'arroſe avec de l'eſprit de ſoufre. Il s'y imbibe beaucoup mieux que dans les terres qui ne ſont point cuites, parce que leurs pores ſont plus ouverts. Il ſe fait une légere fermentation avec cet eſprit, qui devient mucilagineux pendant la digeſtion, & qui étant expoſé à l'air, produit les cryſtaux d'*alun* qui augmentent par degrés, & prennent la figure la plus exacte dont ce ſel ſoit capable. *Mémoires de l'Acad. Roy. des Sc.* 1728.

On ne diſtingue l'*alun* factice que par rapport au pays: il y en a de pluſieurs eſpeces, puiſqu'il n'y a preſque point de pays où l'on n'en faſſe. On l'appelle *alun* de roche, lorſqu'on l'apporte en groſſes maſſes qui ont la figure d'un rocher, & glacial lorſque ces maſſes reſſemblent à des fragmens de glace. Les anciens ne connoiſſoient point l'*alun* factice: mais il eſt preſque le ſeul qui ſoit en uſage parmi nous; & l'*alun* naturel dont ils ſe ſervoient beaucoup, nous eſt preſque inconnu. M. Tournefort a apporté de l'iſle de Milo, deux ſortes d'*alun* naturel; l'un ſous la forme de mottes ou de coupeaux, d'un gout aſtringent, de couleur de cendres, parſemé d'une efflorescence menue, blanchâtre & comme des cheveux, qui répandoit une odeur ſemblable à celle de l'eau forte, mais foible. L'autre étoit partagé en des morceaux blancs, environ de la groſſeur & de la longueur du doigt, qui ſe partagent d'eux-mêmes aux extrémités en des filamens minces, & en des cheveux blanchâtres. C'eſt pourquoi ils ont la figure d'une petite plume, ou d'un pinceau; ils ſe diſſolvent dans l'eau, ſe fondent au feu, & ont un gout aſtringent. Quelques-uns l'ont appellé *alun* de plume, parce qu'il repréſente ſouvent la figure de petites plumes: & il paroît que du tems même de Dioſcoride, on le confondoit quelquefois avec la pierre d'amiante; puiſqu'en parlant de l'*alun* qui ſe fend, il a obſervé que l'on trouve une pierre qui reſſemble fort à cet *alun*, dont on la diſtingue cependant facilement par le gout; car elle n'eſt pas aſtringente. Il auroit encore pu ajouter qu'elle ne ſe fond pas au feu, & qu'elle ne ſe diſſout pas dans l'eau. Le voile de l'ignorance ayant obſcurci dans la ſuite des tems l'hiſtoire des Remedes, le nom d'*alun* de plume a été donné à cette pierre, à cauſe de ſa figure qui eſt ſemblable à celle de ce ſel. C'eſt pourquoi dans les diſpenſaires on met quelquefois mal-à-propos la pierre d'amiante à la place de l'*alun*.

L'*alun* eſt fort aſtringent: le naturel a une odeur ſemblable à celle de l'eau forte, mais foible. Le factice n'en a que très-peu ou point du tout: lorſqu'on le met ſur les charbons ardens, il forme des bulles & ſe fond dans l'eau. L'*alun* forme des cryſtaux qui ont huit côtés, & qui repréſentent une pyramide triangulaire dont on a coupé les angles; de ſorte qu'ils ont quatre ſurfaces exagones, & quatre triangulaires. La ſolution de l'*alun* coagule le lait, donne la couleur de pourpre à la teinture de tourneſol: elle ne change point la ſolution du ſublimé corroſif; elle rend trouble & blanchâtre l'infuſion de noix de galles; avec l'eau de chaux, elle a une couleur blanchâtre; avec l'huile de tartre, elle fait un *coagulum* blanc, ſans aucune chaleur & ſans fumée: ſouvent en mêlant de la ſolution d'*alun* avec l'huile de tartre, il s'exhale une odeur d'urine: mais cela n'arrive que lorſque l'*alun* a été dépuré avec l'urine comme celui d'Angleterre; ce qui n'arrive pas lorſqu'on ſe ſert d'*alun* de Rome.

On peut employer l'*alun* intérieurement dans les perte

de ſang de la maniere ſuivante :

Prenez *d'alun de roche, une dragme,*
d'eau de plantin, } *de chaque trois*
& de centinode, } *onces,*
ajoutez à la ſolution du ſirop d'aubépine, une once ;

Pour un julep à prendre par cuillerées.

Prenez *d'alun de roche bien purifié, deux onces ;*

Faites-les fondre au feu.

Ajoutez-y *du ſang de dragon bien pulvériſé, une demi-once ;*

Faites de ce mélange, avant qu'il ſoit durci, des pilules de la groſſeur d'un pois.

La doſe eſt depuis un ſcrupule juſqu'à une dragme, que l'on réitere de quatre en quatre heures, juſqu'à ce que le flux de ſang ſoit arrêté.

Enſuite on en donne une ou deux doſes tous les jours pendant quelque tems.

On fait boire au malade un ou deux verres d'une liqueur convenable après avoir pris ces pilules. Mais il faut prendre garde d'arrêter imprudemment le flux de ſang. C'eſt pourquoi il faut ſaigner avant de donner ces pilules,& quelquefois auſſi après que l'hémorrhagie eſt arrêtée. D'ailleurs, comme ce remede reſſerre le ventre, il faut l'exciter de tems en tems par des lavemens. GEOFFROY.

La poudre ſtyptique dont le *Docteur Alexandre Thompſon de Montroſe* donne la compoſition dans la deſcription qui ſuit, eſt un peu différente de celle qui précede par rapport à la doſe des ingrédiens qui y entrent.

Scribonius Largus, Empyrique Romain employoit ſimplement l'*alun* pour arrêter le flux menſtruel qui étoit exceſſif, & pluſieurs femmes m'ont aſſuré qu'il avoit produit ſur elles de très-bons effets.

Helvetius a jugé à propos d'y ajouter du ſang de dragon, je ne ſai s'il a voulu par-là déguiſer l'*alun* ou empêcher les maux d'eſtomac qu'il a cru que l'*alun* cauſoit: mais le Docteur *Pitcairn*, dont la réputation ſubſiſtera tant qu'il y aura des Medecins au monde, eſt le premier qui en ait introduit l'uſage en Angleterre, pour le moins il eſt le premier qui m'engagea à en faire l'eſſai dans une maladie contre laquelle tous les autres remedes avoient été inutiles. On s'en eſt ſervi pendant pluſieurs années ſous le nom de *Pulvis Helvetii*, comme d'un aſtringent, ſurtout dans les hémorrhagies utérines, & on l'a insérée dans la Pharmacopée d'Edimbourg, ſous le nom de poudre ſtyptique ; mais elle differe par ſa préparation & par la doſe des drogues qui y entrent, de celle dont je me ſers ordinairement; la poudre du Diſpenſaire étant compoſée d'une partie de gomme ſur deux d'*alun*, & pulvériſée ſans l'approcher du feu, au lieu que celle dont je me ſuis ſervi étoit compoſée de parties égales des deux; que je faiſois fondre auparavant l'*alun* dans un creuſet, & qu'après y avoir ajouté le ſang de dragon, je pulvériſois ces drogues enſemble dans un mortier ; il ſe peut faire qu'on remarque quelque différence dans leurs effets, quelque petite qu'elle ſoit d'ailleurs.

Je crois qu'on a entierement aujourd'hui abandonné ces deux poudres, ce qui me fâche beaucoup ; car je n'ai jamais trouvé de remede, quoique j'en aie éprouvé pluſieurs, ſur lequel on puiſſe faire plus de fond, dans toutes les hémorrhagies utérines, ſoit pourarrêter le retour trop fréquent des regles ou leur trop grande abondance ; pour arrêter les pertes auxquelles les femmes enceintes ſont ſujettes ; pour réprimer le flux immodéré des vuidanges. J'en ai éprouvé l'efficacité dans un ſi grand

nombre de cas ; que ce ſeroit ennuyer le Lecteur que de vouloir les rapporter tous.

Je donne la poudre d'Helvetius en plus ou moins grande quantité ſelon l'exigence des cas. Lorſque l'hémorrhagie eſt violente j'en donne demi-dragme toutes les demi-heures, & elle ne manque jamais de ceſſer avant que la malade en ait pris trois dragmes ou demi-once.

Le ſuccès qu'a eu ce remede dans les pertes de ſang, m'a encouragé à le preſcrire pour arrêter les fleurs blanches qui ſont ſi pernicieuſes aux femmes,& j'ai été ſurpris des effets qu'il a produis. *Eſſais de Medec. d'Edimbourg. Vol. 4. pag.* 38.

* Nous examinerons à l'article *ſtyptica* ſi l'uſage des aſtringens pris intérieurement dans les cas pour leſquels on les recommande ordinairement, eſt auſſi ſalutaire qu'on le penſe, & s'il ne ſeroit pas poſſible de trouver des moyens plus sûrs, plus efficaces, & ſujets à de moindres inconvéniens pour arriver au but qu'on ſe propoſe en employant les aſtringens.

Dans l'Angine, pour empêcher la fluxion qui commence on prépare des gargariſmes avec l'*alun*. Le ſuivant peut ſervir d'exemple.

Prenez *des roſes rouges,*
de l'alun en cryſtaux, } *de chaque une dragme.*

Faites-les bouillir dans huit onces *d'eau de plantain*, & délayez-y après avoir paſſé la liqueur, une once de *ſirop de mûres* ; faites un gargariſme.

On prépare de la maniere ſuivante un Collyre avec l'*alun*, qui eſt très-efficace pour appaiſer l'inflammation des yeux & pour arrêter la fluxion.

Battez un blanc d'œuf dans un plat d'étain avec un morceau d'*alun*, juſqu'à ce qu'il ait acquis la conſiſtance d'un onguent, que l'on étend ſur un linge, & que l'on applique tiede ſur l'œil.

Riviere avertit qu'il faut ôter ce remede deux ou trois heures après, de peur qu'en reſtant trop long-tems, il ne retienne les humeurs dans l'œil par ſon aſtringence qui eſt aſſez grande. Quelques Medecins avertiſſent de ne pas ſe ſervir d'abord & dès les premiers jours, de Collyres répercuſſifs & aſtringens, parce qu'ils retiennent dans la partie malade l'humeur qui y aborde avec force, & augmentent par-là la douleur & l'inflammation. Cependant on emploie utilement les aſtringens dès les commencemens, pourvu que les humeurs n'abordent pas en trop grande quantité dans la partie maladie ; car alors en affermiſſant le reſſort des parties, elles réſiſtent fortement à l'abord des humeurs Il eſt vrai que dans le même tems il faut employer des remedes qui puiſſent détourner ailleurs les humeurs qui abordent à la partie malade, ou qui puiſſent les évacuer comme la ſaignée, la purgation, les véſicatoires, les ventouſes, & autres remedes de cette ſorte. Car ſi les humeurs s'étoient accumulées en trop grande quantité dans la partie, on emploieroit mal-à-propos les aſtringens, puiſqu'ils condenſeroient les humeurs & empêcheroient ſouvent la réſolution.

On preſcrit fort heureuſement le gargariſme ſuivant, dans les maladies ſcorbutiques des gencives.

Prenez *du camphre, une once,*
d'alun en cryſtaux, deux onces,
ſucre candi, quatre onces,
eau-de-vie, deux livres.

Faites macérer ces drogues pendant deux jours ; filtrez la liqueur, & gardez-la pour l'uſage.

Quelques-uns vantent l'*alun* comme un ſpécifique ſingulier dans les fievres intermittentes. On le prépare ainſi.

On calcine l'*alun* ſur les charbons ardens, on le jette tout chaud dans du vinaigre, & on l'y diſſout. On

le coule & on le fait évaporer, jusqu'à ce qu'il se forme de beaux cristaux, dont la dose est depuis un scrupule jusqu'à une dragme, que l'on donne dans le véhicule convenable avant le redoublement.

Les préparations les plus usitées de l'*alun* sont la purification, la distilation & la calcination. On purifie l'*alun* en le faisant dissoudre dans l'eau commune, en le coulant & en le cristallisant comme les autres sels. On distile l'*alun* comme le vitriol. Il en sort d'abord un phlegme insipide, ensuite on en retire un esprit qui ne differe pas beaucoup de l'esprit de vitriol. Il reste dans la cornue une substance blanche, légere, friable, que l'on appelle *alun brûlé*; & ce n'est que l'*alun* dépouillé de quelque portion de phlegme & de sel acide, qui par la solution & la cristallisation donne encore des cristaux d'*alun*. Le phlegme insipide de l'*alun* seroit inutile par lui-même s'il étoit pur : mais comme il contient souvent quelque partie d'esprit acide, avec quelque peu d'*alun* qui s'étoit arrêté au cou de la cornue, il devient utile en Chirurgie. Appliqué extérieurement, il tempere efficacement les inflammations, il desseche les ulceres. Si l'on dissout une dragme d'*alun* dans six onces de phlegme, on fait une eau *alumineuse* dont on a coutume de déterger les plaies & les ulceres. On peut employer l'esprit d'*alun* pour les mêmes usages que l'esprit de vitriol. L'*alun* brûlé consume les excroissances des chairs; on en met souvent sur du linge pour empêcher la puanteur des aisselles, des aînes & des pieds. Geoffroy.

Voici la maniere dont on doit calciner l'*alun*.

Prenez telle quantité d'*alun* qu'il vous plaira, mettez-le dans un pot de terre qui n'ait point servi, & calcinez-le jusqu'à ce qu'il ne bouillonne plus & qu'il ne jette aucune fumée, & lorsqu'il sera refroidi vous le garderez pour l'usage.

On trouve dans *Bates* trois préparations de l'*alun*; il appelle la premiere.

Alumen dulce : Alun dulcifié.

Faites dissoudre de l'*alun* dans l'eau & cristallisez-le; réitérez trois fois la même opération pour qu'il soit parfaitement purifié. On appelle cet *alun*, *sucre d'alun*, & on le prescrit dans les maladies de la poitrine, qui sont causées par des exhalaisons minérales & souterraines. Il appaise le mal de dents étant appliqué sur les gencives. La dose est d'un demi-scrupule.

Il appelle la seconde qu'il a prise de *Mynsicht* :

Alumen Febrifugum.

Faites dissoudre trois onces d'*alun* dans une pinte & demie d'eau de chardon suffisamment teinte de sang de dragon; coulez la liqueur & faites-la évaporer entierement, l'*alun* reste au fond du vaisseau. La dose en est d'un scrupule avant le redoublement. Il provoque la sueur.

Il appelle la troisieme :

Aluminatum.

Prenez *du suc de limon, une pinte;*
de l'alun, demi-once.

Faites bouillir ces drogues en les écumant; ce remede est très-efficace pour dissiper les rougeurs & les pustules qui viennent au visage.

ALUNIBUR. (*Luna*) *Lune* ou *Argent*. Ruland.

ALUNSEL, (*Stilla*) *une goutte*. Ruland.

ALUSAR, *Manne*. Ruland.

ALUSIA, Ἀλυσία, d'α privatif, & λύω, *laver*. Le peu de soin qu'on a de laver telle chose que ce soit.

ALUTA. Toutes sortes de peaux blanches & délicates dont on se sert pour faire une emplâtre. Voyez *Scutos*.

ALVUS. Le *ventre en général*; mais Celse donne ce nom au *ventre* relativement aux selles, dans le même sens qu'Hippocrate & les autres Medecins Grecs employent celui de κοιλία ou κοιλίη. C'est ainsi que Celse (*L. II. c.* 41.) parlant des fâcheux symptomes qui accompagnent les fievres, dit : que lorsque le *ventre* (*alvus*) est entierement supprimé, c'est-à-dire, lorsque le malade ne va plus à la selle, c'est une très-mauvaise circonstance; on doit porter le même jugement lorsque le cours de *ventre* se joint à la fievre, & qu'il ne permet point au malade de prendre de repos, surtout lorsque les matieres qu'il rend sont extremement liquides, blanches, pâles ou écumeuses : le malade est aussi en danger lorsque ces mêmes matieres sont en petite quantité, gluantes, blanches, pâles, livides, bilieuses ou sanglantes, ou d'une odeur plus mauvaise qu'à l'ordinaire. Les selles qui à la suite des longues fievres paroissent louables, ne valent rien non plus. Voyez *Acratos*.

Les Anciens avoient différens purgatifs, & étoient extremement soigneux de tenir le *ventre* libre dans presque toutes les maladies. Ils ordonnoient pour cet effet l'éllébore noir, le polypode de chêne (*filicula*) la batiture de cuivre *squamma æris*, appellée par les Grecs λεπὶς χαλκοῦ, & le lait de tithymale dont quelques gouttes mises sur le pain suffisent pour purger efficacement; ou bien ils faisoient cuire le lait d'ânesse, de vache ou de chevre, avec un peu de sel, jusqu'à ce qu'il fût caillé, & faisoient prendre sa partie séreuse aux malades.

Comme les purgatifs sont généralement nuisibles à l'estomac, on ne doit en employer aucun sans y mêler de l'aloès. Lorsque le *ventre* est extremement lâche, le corps s'affoiblit; ce qui fait qu'on ne doit jamais donner de cathartiques dans aucune maladie, à moins qu'elle ne soit exempte de fievre; nous observons cette regle quand nous donnons l'éllébore noir à ceux qui sont tourmentés de la bile noire, (*atra bilis*) ou dans cette espece de folie qui est accompagnée de tristesse, ou à ceux qui ont quelque partie attaquée d'une paralysie : mais si la fievre est jointe à la maladie, il vaut mieux lorsqu'on veut purger, le faire avec ces sortes d'alimens & de boissons qui sont apéritives & nourrissantes; il y a même certaines maladies dans lesquelles il convient de purger avec le lait.

Les lavemens sont en général ce que l'on peut employer de mieux pour procurer des selles. Asclepiade en blamoit l'usage, quoiqu'il ne les bannît pas entierement de la Medecine; on ne s'en sert pas beaucoup aujourd'hui. Il est à propos d'en user avec la même modération que ce Medecin; de ne point fatiguer le malade par des lavemens trop fréquens, ni de négliger de lui en donner un ou deux de suite tout au plus, lorsque le cas paroît l'exiger; comme lorsque la tête est pesante, la vue affoiblie, & dans les maladies qui attaquent le grand intestin, que les Grecs appellent κῶλον; lorsqu'on sent des douleurs dans le ventre au-dessous du nombril, (*in imo ventre*) ou dans les hanches; qu'il y a une grande affluence d'humeurs bilieuses dans l'estomac, & que cette partie se trouve surchargée de phlegme ou de quelque autre humeur aqueuse; lorsque la respiration n'est pas libre, qu'on ne se sent aucune disposition à aller à la selle; que les excrémens s'arrêtent au passage; que l'haleine du malade est interceptée; qu'elle a l'odeur des excrémens; lorsque ce qu'il rend est corrompu; que la diete n'a point fait cesser la fievre, que les forces ne permettent point la saignée quelque nécessaire qu'elle soit, & que le tems propre pour la faire est passé; que le malade a fait un grand usage des liqueurs spiritueuses avant sa maladie; que celui qui avoit auparavant le ventre libre, soit naturellement ou par accident, devient tout d'un coup cons-

tipé. Mais ceci doit s'entendre avec cette réſerve, qu'on ne doit donner aucun lavement avant le troiſieme jour de la maladie, ni pendant que les crudités ſubſiſtent, ni à une perſonne que la maladie a déja affoiblie, ou dont le ventre fait ſes fonctions chaque jour, ou dont les ſelles ont une conſiſtance liquide. On doit encore ſe garder de donner des lavemens dans la violence du redoublement, car ce que l'on donne alors au malade ne paſſe point, mais ſe porte vers ſa tête, ce qui met ſa vie en danger. Pour que ce remede faſſe plus d'effet, il eſt à propos de ne point prendre de nourriture la veille, & de boire le jour qu'on doit en uſer & quelques heures auparavant de l'eau chaude pour humecter les parties ſupérieures; on doit enſuite donner au malade un lavement d'eau pure, ſuppoſé qu'il ne ſoit beſoin que d'un remede léger; ou d'eau miellée, s'il faut quelque choſe de plus actif; on prendra pour lavement adouciſſant, une décoction de fœnugrec, de tiſane, ou de mauve; & pour répercuſſif, une décoction de verveine; l'eau de mer, ou telle autre imprégnée de ſel a une qualité acrimonieuſe, qui augmente lorſqu'on y ajoute de l'huile, du nitre, ou même du miel: plus elle eſt acrimonieuſe, plus elle a de force, mais plus auſſi a-t-on de peine à la ſupporter en lavement. Il ne doit être ni trop chaud ni trop froid, car l'un & l'autre feroit du mal. Le malade doit ſe tenir en repos dans ſon lit le plus long-tems qu'il lui ſera poſſible, & ne rendre le lavement que lorſqu'il ne pourra plus le garder. Par ce moyen les parties ſupérieures ſe trouvent ſoulagées, & la violence de la maladie diminue, étant privée de la matiere qui l'entretenoit. Le malade ayant été à la ſelle auſſi ſouvent qu'il eſt néceſſaire, doit prendre quelque repos, & manger quelque choſe le jour même, afin que ſes forces ne l'abandonnent point entierement, mais on doit régler la quantité de nourriture qu'on lui donnera, ſuivant que l'on croira le redoublement plus ou moins éloigné. Celse, *Lib. II. cap.* 12.

En tenant le *ventre* libre (*alvus ducta*) on diminue ſouvent la tenſion des parties ſupérieures. Celse, *L. IV. cap.* 3.

Rien ne contribue plus à la guériſon de la ſurdité, que les déjections bilieuſes abondantes. Celse, *Lib. II. cap.* 8.

La conſtipation qui dure pluſieurs jours, eſt ſuivie ou d'un cours de ventre, ou d'une légere attaque de fievre. Celse, *Lib. II. cap.* 7.

Ceux qui ont le *ventre* lâche étant jeunes, ſont ordinairement conſtipés lorſqu'ils deviennent vieux, & ceux qui ſont conſtipés dans leur jeuneſſe, ont ſouvent le cours de *ventre* lorſqu'ils avancent en âge. Il eſt beaucoup plus avantageux pour la ſanté d'avoir le *ventre* libre lorſqu'on eſt jeune, & reſſerré lorſqu'on eſt vieux. Celse, *Lib. II. cap.* 3.

Rien ne reſſerre plus le *ventre* que le travail, la diminution de nourriture, que de manger une fois par jour au lieu de deux, de boire peu, & ſeulement après avoir beaucoup mangé, & de ſe tenir en repos après les repas. Lorſqu'on veut au contraire avoir le *ventre* libre on n'a qu'à ſe promener & manger plus qu'à l'ordinaire, qu'à faire de l'exercice après avoir mangé, & boire en mangeant. On doit obſerver que le vomiſſement reſſerre ceux qui avoient le cours de *ventre*, & le donne à ceux qui étoient conſtipés; que celui qui ſuit immédiatement le repas reſſerre le *ventre*, & le lâche lorſqu'il ne ſurvient que long-tems après. Celse, *Lib. I. cap.* 3.

Lorſque le *ventre* varie dans ſes excrétions, & qu'il rend des matieres qui reſſemblent à la leſſive de chair, du ſang, de la bile porracée, des excrémens noirs, quelquefois ſéparément, & quelquefois tous enſemble, dans une eſpece de mélange, c'eſt un ſigne de mort. La mort peut cependant ne pas ſuivre immédiatement ces ſymptomes, quoiqu'elle ne tarde pas ordinairement à venir lorſque les déjections ſont liquides & noires, ou pâles, graſſes & extremement fétides. Celse, *Lib. II. cap.* 6.

Le merlan cuit avec l'aneth & aſſaiſonné avec un peu d'huile & de ſel, eſt bon dans toutes les maladies des parties internes, mais ſurtout dans celles du *ventre* lorſqu'il eſt ſurchargé d'humeurs acrimonieuſes. Aetius, *Tetr. I. Serm.* 2. *cap.* 184.

Dans les plaies de la tête, c'eſt un ſigne de mort lorſque le *ventre* ſe lâche de lui-même: mais c'eſt un bon ſigne lorſque le contraire arrive. Cassius, *Problem.* 11.

Suppoſé que la conſtipation occaſionne un mal de tête, on doit tâcher de la faire ceſſer au moyen d'une diete convenable & avec le ſecours de purgatifs légers, dont le ſel eſt du nombre. Si la conſtipation provient de la viſcoſité des humeurs, on ſe ſervira du remede ſuivant:

Prenez *de ſel ammoniac, deux dragmes,*
du poivre,
de l'euphorbe, } *de chaque une dragme.*

La doſe eſt de trois ou quatre ſcrupules dans un œuf ou dans de la tiſane.

Si la viſcoſité des humeurs n'y a point de part, on uſera des remedes dans leſquels la ſcammonée entre, du ſuivant, par exemple.

Prenez *du ſel commun ſéché au feu, trois dragmes;*
du poivre, deux dragmes,
de la ſcammonée, une dragme.

La doſe eſt d'une cuillerée dans un œuf, du pain, ou dans tel vehicule qu'on voudra.

Ces ſels ſont admirables pour ouvrir & pour purger le *ventre* ſans effort & ſans occaſionner de tranchées & autres ſemblables incommodités. On peut employer ces remedes en toute ſureté, comme auſſi ceux dans leſquels il entre de l'euphorbe. Mais lorſque le *ventre* eſt trop lâche, & que la tête ſe reſſent de la trop grande ſechereſſe de l'habitude du corps, il eſt à propos de le reſſerrer au moyen d'un régime & de remedes convenables. Trallianus, *Lib. I. cap.* 11.

La conſtipation eſt accompagnée d'une peſanteur de tête du vertige, d'une amertume dans la bouche & du dégout. Dans ce cas rien ne ſoulage plus promptement qu'un clyſtere. Car il importe extremement que le *ventre* faſſe ſes fonctions. On trouve des perſonnes qui dans certaines ſaiſons ſont ſujettes à des évacuations ſpontanées & copieuſes qui les débarraſſent d'une quantité de mauvaiſes humeurs, & rétabliſſent leur ſanté. D'autres ont été garantis des maladies dont ils étoient menacés, par une évacuation copieuſe par haut, de toutes ſortes de crudités. Mais lorſque ces évacuations viennent à ceſſer, après que la nature nous y a pour ainſi dire accoutumés, elles ſont pour l'ordinaire ſuivies d'un grand nombre de fâcheuſes maladies. Lors donc que ces ſortes d'excrétions viennent à manquer, on doit employer les ſecours de l'art pour les faire revivre. Ce conſeil ne regarde pas moins les hémorrhagies de quelque nature qu'elles ſoient; car lorſque le ſang ſuſpend ſon cours ordinaire ſans aucune cauſe manifeſte, ou l'on doit lui applanir le chemin, ou en diminuer l'abondance, au moyen de la ſaignée, à moins qu'on n'aime mieux conſumer par l'exercice ou l'abſtinence les humeurs ſurabondantes. Comme toute évacuation exceſſive affoiblit & refroidit le corps, & altere les facultés naturelles, de même il eſt certain que la rétention des matieres dont l'évacuation eſt néceſſaire, appeſantit & trouble le cours des eſprits, & fait naître des maladies qui dans la ſuite abattent les forces & occaſionnent ſouvent la mort. Actuarius, *de Spir. Anim. cap.* 16.

Dans toutes les fievres on doit tenir le *ventre* libre, à moins qu'il n'y ait une évacuation de pus, comme il arrive ſouvent après la pleuréſie, la péripneumonie, & dans les maladies de conſomption; car dans ces ſortes de cas le malade ſe trouve d'autant plus mal, que les déjections ſont plus abondantes. Actuarius, *Meth. Med. Lib. III. cap.* 18.

Les excrétions du *bas-ventre* ne ſont point ſalutaires, lorſqu'elles ſont ou trop abondantes, ou variées & changeantes. Les excrétions pechent par leur quantité, lorſqu'elles ſurpaſſent les alimens qu'on a pris, ce qui vient ou de la qualité médicinale de l'aliment, ou de quelque maladie interne. On détruit aiſément la premiere cauſe, en changeant de régime, mais lorſque cet accident eſt l'effet de quelque maladie interne, il peut ſe faire qu'il ne vienne que de ce que le corps ne reçoit point de nourriture, ou parce que les inteſtins ſont irrités par quelque humeur. Le corps ne reçoit plus aucune nourriture & tombe dans l'atrophie (ἀτροφία) ſoit à cauſe de ſa ſechereſſe, ou de l'obſtruction des paſſages par leſquels l'aliment ſe diſtribue par tout le corps. Dans ce cas on doit uſer de remedes humectans & propres à atténuer, à ouvrir & à dégager les premieres voies. Mais lorſque les inteſtins ſont irrités par quelque humeur acre qui les oblige à évacuer les matieres qu'ils contiennent, on doit recourir aux remedes qui ont la vertu d'adoucir les humeurs & d'émouſſer leur acrimonie. ACTUARIUS, *Meth. Med. Lib. IV. cap. 6.*

Les déjections du *bas-ventre* de la meilleure eſpece ſont celles qui ſont molles, liſſes, brunes ou jaunâtres, & proportionnées à la quantité de nourriture qu'on a priſe. Lorſqu'elles ne ſont point telles, elles indiquent une altération dans l'habitude de tout le corps, ou de l'eſtomac & des inteſtins. Lorſque le tempérament ſe refroidit, les excrémens paroiſſent plus blancs & plus humides; ils deviennent plus rouges ou plus jaunes lorſqu'il eſt trop chaud; s'ils pechent par leur trop petite quantité, ils ſont diſſipés par trop d'exercice, ou convertis en urine. Mais lorſqu'aucune de ces cauſes n'exiſtent, c'eſt une preuve que le *ventre* eſt ſurchargé d'excrémens, & qu'il a beſoin d'en être délivré par un ſuppoſitoire ou par un lavement. Si les excrétions ſurpaſſent la quantité d'alimens que l'on prend, c'eſt une preuve qu'on fait moins d'exercice qu'à l'ordinaire, que les alimens ne ſe diſtribuent pas comme il faut, ou enfin que l'eſtomac & les inteſtins ſont chargés d'humeurs acres & irritantes. On n'a rien à craindre dans ce cas, tant que les excrémens conſervent leur couleur naturelle, mais lorſqu'ils ſont de diverſes couleurs, ſanglans ou pareils à de la lavure de chair, qu'ils cauſent des douleurs & des teneſmes, on doit s'attendre à des maladies dangereuſes. Une choſe qui mérite particulierement notre attention, c'eſt que toutes les évacuations ſoit naturelles ou artificielles, qui n'ont rien d'exceſſif, ſoulagent la nature, mais que le contraire produit à coup ſur de fâcheux effets. ACTUARIUS, *de Spir. Anim. cap.* 14.

Lorſque l'eſtomac reçoit plus de nourriture qu'il n'en peut digérer, les déjections ſont liquides & blanchâtres, & quelquefois accompagnées d'une eſpece de flux de ventre, pendant lequel quelques-unes des matieres contenues dans les ſelles continuent dans ce premier état; d'autres changent de couleur, ſoit en mieux, ce qui eſt un ſigne de coction, ou deviennent jaunâtres & ſont liquides & bilieuſes. Il ne réſulte de tout cela aucun inconvénient pour le corps; car lorſque la faculté expulſive des inteſtins eſt irritée, & ſe hâte de ſe débarraſſer des humeurs qui l'offenſent, elle profite de ce cours de ventre pour chaſſer outre ces crudités, tout ce qui eſt capable de nuire au corps: on doit donc prendre garde qu'en réprimant inconſidérément ce flux de ventre, nous n'arrêtions le cours de l'humeur dont la nature tâche de ſe débarraſſer.

Il faut obſerver de plus, que les humeurs conſpirent ſouvent à cauſer un *cholera-morbus*, & ſe déchargent quelquefois par haut & par bas, quelquefois par bas ſeulement par des excrétions d'une matiere liquide & bilieuſe, (ὑδατόχολα) qui, lorſqu'elles durent trop long-tems, abbattent les eſprits & occaſionnent même un froid très-grand partout le corps & des ſyncopes. Les ſelles blanches, laiteuſes & mal liées, indiquent la grande foibleſſe des facultés digeſtives & altératives, causées par un trop grand refroidiſſement, & celles qui ſont brunes & jaunâtres procedent toujours d'une ſurabondance de bile occaſionnée par une chaleur immodérée. Quelquefois les excrémens ſont blancs & fermes, comme ceux des chiens, mais la déjection en eſt peu fréquente & peu abondante. C'eſt un ſigne de l'obſtruction des conduits biliaires qui aboutiſſent à l'eſtomac; dans ce cas l'urine eſt ordinairement bilieuſe, la bile prenant la même route qu'elle, ſouvent même elle ſe décharge par le vomiſſement. Ces ſortes d'excrétions arrivent principalement à ceux qui ont la jauniſſe, à cauſe que la bile, qui devroit colorer ces excrétions, ſe porte vers la peau. La bile d'un jaune rouge, auſſi-bien que celle qui a la couleur de la rouille, du poireau & du chou, provient de la chaleur ou de la putréfaction des humeurs. Les excrémens noirs proviennent quelquefois d'un ſang extravasé & extremement échauffé, & quelquefois auſſi d'une bile pernicieuſe. Les ſelles ſont quelquefois de différentes couleurs, mêlées les unes avec les autres, & dans ce cas elles ſont pires que celles dont nous venons de parler, parce qu'elles dénotent la force & la malignité des humeurs morbifiques.

Les humeurs dont nous avons parlé ſont regardées en général comme des ſignes ſalutaires, lorſqu'elles ſe déchargent aiſément, ſans douleur & dans des jours critiqués, qu'elles ſont dans un état de coction, & que leur évacuation ſoulage le malade. Mais on doit former un jugement tout contraire lorſque ces conditions manquent à leur évacuation: car elle eſt ſouvent ſuivie de l'abbattement des eſprits, de la privation du ſentiment, du délire, & quelquefois d'une mort ſoudaine.

La maladie de l'eſtomac appellée paſſion cœliaque, doit ſon origine à l'intempérie de cette partie. Car lorſqu'elle vient à être affectée de trop de chaleur ou de froid, d'impuretés ou d'humidité, cette intempérie après un certain tems, occaſionne la maladie dont nous parlons. Dans ce cas le malade eſt altéré, il a un peu de fievre, ſes ſelles ſont jaunes & brunes, & il ſe trouve ſoulagé par l'application des rafraîchiſſans. Quelques-uns digerent avec peine, ſont rarement altérés, & rendent des excrémens crus. Ceux en qui la maladie eſt occaſionnée par un excès d'humidité, ſont déchirés de douleurs, & ne rendent que des excrémens pâles & liquides: mais ceux qui ne ſont attaqués de cette maladie qu'à cauſe d'une ſechereſſe exceſſive ont des déjections colliquatives & peu abondantes: ils ſont plus altérés & ont plus de peine à guérir, à cauſe qu'ils ſe trouvent plus abattus dans cette maladie, par la diſſipation de leur humidité naturelle. Le vomiſſement & le cours de *ventre* ſont extremement incommodés lorſqu'ils ſe trouvent joints enſemble: la mauvaiſe qualité des excrémens ne mérite pas peu notre attention: mais leur ſurabondance a des très-fâcheuſes conſéquences, elle eſt cauſe que la chaleur naturelle ſe diſſipe; & que le corps ſe trouvant épuiſé & deſſéché par une évacuation trop copieuſe, ceſſe de recevoir de la nourriture. Dans l'envie fréquente d'aller à la ſelle, appellée communément *teneſmus*, dans la diarrhée, & dans ce qu'on appelle pour l'ordinaire flux hépatique, dans la dyſſenterie ou lienterie, c'eſt non-ſeulement la quantité, mais encore la malignité de la matiere des excrétions qui tue les malades. Car lorſque la bile fermente & devient acrimonieuſe, & que les inteſtins reçoivent les impreſſions de la matiere morbifique, les humeurs bilieuſes les rongent & les déchirent dans leur paſſage; ſi le ſiége de la maladie eſt principalement dans le *rectum*; on l'appelle *teneſme*, mot qui ſignifie *s'efforcer*, parce que la partie affectée fait de continuels efforts pour ſe décharger des matieres qu'elle contient. Pendant la violence continuelle des efforts que l'on fait, on ne rend que quelque peu de matiere viſqueuſe, ſanglante, liquide & gluante, qui a peine à ſortir; de ſorte que le malade ſe trouve beaucoup plus affoibli par les efforts continuels qu'il

fait pour aller à la ſelle, & par la tenſion de ces parties, que par la quantité de la matiere qu'il rend.

Lorſque les inteſtins ſont ſurchargés d'une humeur acrimonieuſe, elle les irrite & les invite à la déjection; ce qui eſt une maladie à qui on donne le nom de dyſſenterie.

On connoît la partie affectée par la douleur qui ne quitte jamais le malade. Lorſque la douleur ſe fait ſentir au-deſſous du nombril, les gros inteſtins ſont affectés; ſi c'eſt au-deſſus le ſiege de la maladie eſt dans les inteſtins grêles. Si la bile que l'on rend n'eſt point extremement mauvaiſe, comme l'eſt celle de couleur de rouille & de poireau, (la noire dans le commencement eſt mortelle) ſi la fievre n'eſt point violente, que les humeurs putrides ne ſoient pas fort abondantes, le malade n'a pas beaucoup à craindre, ſurtout ſi la maladie a ſon ſiége au-deſſous du nombril; mais lorſqu'il arrive le contraire & que les ſymptomes les plus remarquables ſont de la mauvaiſe eſpece, il eſt en danger de perdre la vie. Lorſque la maladie réſide dans l'inteſtin *rectum*, les excrémens & les parties qui ſe ſéparent par la corroſion de l'inteſtin affecté ſe déchargent ſéparement: mais lorſqu'elle eſt ſituée plus haut, le ſuperflu des alimens & ce que la corroſion détache de la partie malade, ſortent mêlés enſemble, & cela en autant plus grande quantité que la maladie eſt plus violente. Lorſque la couleur & la conſiſtance des excrémens approchent de celles qu'ils ont lorſque le corps eſt en ſanté, lorſque les douleurs s'appaiſent, & que ce qui vient des parties corrodées eſt en moindre quantité & de meilleure eſpece, le Medecin peut raiſonnablement ſe flater que le malade eſt hors de danger. Tant que la maladie eſt modérée, ce qui vient des parties corrodées eſt peu abondant & légerement teint de ſang, & les douleurs ne reviennent que par intervalles. Lorſque la maladie augmente, les ſelles ſont pour la plupart ſanglantes: mais lorſqu'elle vient à empirer & que les inteſtins commencent à s'ulcérer, le ſang ſort en abondance, enſuite des raclures charnues, qui deviennent de plus mauvais augure, plus grandes, plus fétides, & d'une couleur approchante du noir. Mais le plus mauvais ſymptome dans ce cas, eſt le dégout. On connoît par-là ſi la maladie eſt maligne ou non.

La lienterie doit communément ſon origine à une diarrhée invéterée ou à une dyſſenterie, & elle eſt d'autant plus dangereuſe, qu'elle trouve le malade plus affoibli. Le nom de cette maladie fait aſſez connoître ſa nature, car elle rend les inteſtins ſi gliſſans qu'ils ne peuvent retenir les alimens qu'ils ont reçus. Ce cas reſſemble beaucoup à celui dans lequel ſe trouvent les perſonnes qui ont l'eſtomac dérangé, qui ne peuvent retenir ce qu'elles mangent, & ſont forcées de le vomir. Lorſque le malade a des rôts acides, c'eſt un ſigne que l'eſtomac ſe remet & qu'il reprend l'exercice de ſes fonctions. ACTUARIUS, *Meth. Med. Lib. I. c.* 20.

Lorſque la nourriture qu'on a priſe ne ſurcharge point l'eſtomac & ne l'incommode point par ſon acreté; que les facultés de l'eſtomac & du *ventre* ſont ſaines & vigoureuſes, la digeſtion ſe fait avec facilité, & elle n'eſt ſuivie d'aucun rapport incommode, ou tout au moins ils ſont peu conſidérables. Le *ventre* qui reçoit les alimens après qu'ils ſont digérés, ne ſentant pas la moindre oppreſſion après qu'il a attiré à lui leur partie humide, ſe décharge après un tems raiſonnable & ſans aucune peine, de ce qui lui eſt ſuperflu. Ces ſortes d'excrétions ſont molles, unies & liſſes, d'une couleur pâle, jaunâtre, à moins qu'elles n'aient reçu une autre couleur des alimens. Il eſt bon d'obſerver que ces ſucs que l'eſtomac retire, conſervent encore quelque rapport avec les alimens, tant par leur quantité que par leur qualité. Car lorſqu'on a fait quelque excès, ou que les organes deſtinés à la préparation des alimens ſont dérangés ou corrompus par des alimens d'une mauvaiſe qualité ou de mauvais ſuc, on eſt attaqué d'un grand nombre de maladies différentes.

L'oppreſſion qui eſt occaſionnée par une trop grande quantité d'alimens ou de boiſſons, eſt ordinairement accompagnée d'un vomiſſement ou d'un cours de *ventre*; ſi elle ne ceſſe point au moyen d'un vomiſſement ou d'une évacuation conſidérable d'urine, elle empêche la digeſtion & engendre des crudités; ſi les alimens dont on uſe poſſedent quelque qualité exceſſive, s'ils ſont extremement chauds, par exemple, ils cauſent une ſenſation & un picotement incommode dans l'eſtomac & dans les inteſtins, des maux de tête, des rôts d'une odeur forte & déſagréable. Si c'eſt le froid qui y domine, il cauſe des vents & des rots acides, ou qui indiquent la qualité de l'aliment qu'on a pris, une agitation & des douleurs dans les inteſtins autour de la région ombilicale (σπόφοι). On guérit ces ſortes de maladies & l'on corrige les matieres qui les cauſent, par le vomiſſement ou par des ſelles copieuſes, & par l'uſage modéré des alimens qui forment un bon ſuc. ACTUARIUS, *Meth. Med. Lib. I. cap.* 18.

Le *ventre* ceſſe de faire ſes fonctions, lorſque les excrémens prennent une autre route ou ſont employés autre part. Dans ce cas, ſi l'urine & les ſueurs ſont abondantes, ou que les excrétions ſe faſſent par une tranſpiration inſenſible, on n'a rien à craindre, puiſque les ſuperfluités trouvant une iſſue, ne cauſent aucun dommage, pourvu cependant qu'elles retournent enſuite aux couloirs qui leur ſont propres: mais lorſque le *ventre* eſt conſtipé, & que les excrémens ne trouvent aucune iſſue, le malade reſſent différentes incommodités. La partie humide des excrémens s'exhale, & le reſte s'endurcit; les inteſtins ſe trouvant tapiſſés d'un phlegme épais & viſqueux, les paſſages naturels s'obſtruent; la faculté expulſive languit, & n'a pas aſſez de force pour faire ſes fonctions. Ces inconvéniens peuvent être occaſionnés par une inflammation, par quelque coup reçu, ou enfin par l'affluence des humeurs. Les ſuites de ces dérangemens ſont un dégout pour les alimens, des douleurs d'inteſtins & des rots, qui d'abord procurent quelque ſoulagement. Lorſque la maladie continue, les extrémités inférieures ſe refroidiſſent, tandis que le chaud s'empare des ſupérieures, la chaleur venant à diminuer; ces accidens ſont ſuivis de rots fétides & déſagréables, qui ne produiſent point d'auſſi bons effets qu'auparavant. Dans le cours de la maladie on rend par le vomiſſement l'aliment qu'on a pris, mêlé avec les humeurs, & toute communication entre les paſſages ſupérieurs & inférieurs eſt interceptée; enfin on rend les excrémens par la bouche, & pour lors le cas eſt tout-à-fait déſeſpéré. Cette maladie eſt appellée paſſion iliaque, (εἰλεός) (*Lat. convolvulus*,) d'un mot qui ſignifie *rouler*, à cauſe qu'elle oblige les inteſtins à ſe rouler & à s'entrelaſſer enſemble, pour les raiſons que nous avons déduites.

Les douleurs, les gonflemens, (ἐμπνευμαλώσεις) & les tranchées violentes, (σφόφοι) qui affectent le gros inteſtin, appellé *colon*, viennent encore des cauſes dont nous avons parlé ci-deſſus; elles peuvent auſſi devoir leur origine au trop fréquent uſage des alimens froids & humides. Car les alimens froids engendrent une grande quantité de phlegme qui paſſe dans les inteſtins & ſurtout dans le *colon*, lequel eſt plus diſpoſé que les autres à la recevoir, à cauſe de ſa forme & de ſa ſituation. Ce phlegme devenant incommode par ſon abondance & ſa mauvaiſe qualité, & ne paſſant pas facilement à cauſe de ſa viſcoſité, irrite cette partie au grand préjudice du malade, qui rend quelquefois par le vomiſſement les alimens mêlés avec les humeurs, rien ne paſſant qu'avec beaucoup de peine; ces douleurs s'appaiſent néantmoins, & le malade ſe trouve ſoulagé après une évacuation copieuſe de phlegme, procurée ou par un lavement ou par quelqu'autre remede: lorſque le phlegme vient à ſe fixer ſur les lombes ou ſur la veſſie pour n'avoir pas été évacué, il occaſionne une ſciatique ou une dyſurie. Si les humeurs morbifiques ſe portent vers les extrémités inférieures, & les affectent de leurs mauvaiſes qualités, elles ne s'en ſont pas plutôt emparées que la maladie devient habituelle.

habituelle & tourmente le malade très-fréquemment. On a remarqué que les humeurs qu'on ne peut évacuer par les purgatifs, & qui se déchargent sur les mains & sur les piés, qui se trouvent par là attaqués de la goute, sont d'une nature ou simple ou compliquée : mais il n'y a point d'humeur plus propre à occasionner & à entretenir la goute, que celle qui est engendrée par un amas continu de crudités. Lors donc que l'on commet tous les jours des fautes contre le régime & que l'on ajoute de nouveaux renforts à ces crudités, il s'engendre des humeurs crues qui n'étant point évacuées par le vomissement, & ne trouvant point de passage libre dans le corps, s'arrêtent dans le *colon* & y causent ces especes de douleurs à qui nous donnons le nom de colique; quelquefois elles se jettent sur les hanches & causent une sciatique, ou sur la vessie, d'où resulte une dysurie ou une difficulté d'uriner, ou enfin elles se déchargent sur les extrémités; où elles forment la goute aux mains & aux piés. Actuarius, *Meth. Med. Lib. I. cap.* 21.

Quand le ventre se trouve resserré par l'usage des médicamens astringens ou diurétiques, il reprend ses fonctions ordinaires dès qu'on a écarté ces obstacles à sa liberté au moyen de quelques petits secours, un ou deux lavemens, & une diete laxative & émolliente suffisent dans ce cas: mais la cure n'est pas si facile lorsque la constipation succede à une inflammation causée par quelque blessure que les intestins ont reçue. On doit cependant l'entreprendre avec des émolliens & des pansemens convenables, j'entens si les gros intestins sont affectés; car elle réussit quelquefois alors; mais elle est tout-à-fait desespérée lorsque les intestins grêles sont blessés. Si donc il survient quelque obstruction considérable, ou que quelque humeur vienne à se décharger dans les intestins, qu'elle qu'en soit la cause, on doit ramollir le ventre par l'usage journalier des lavemens; on doit même afin de calmer l'inflammation les composer avec des drogues émollientes, telles que l'huile de camomile & de lis, la graisse de poule, d'oie & de cochon; avec des herbes émollientes que l'on doit faire cuire avec soin, car toutes ces sortes de médicamens, dissipent l'inflammation, diminuent la tension des parties, & font cesser la douleur. Après avoir ainsi appaisé la cause de la maladie, on doit recourir à des remedes, qui, par leur acrimonie, obligent les intestins à se débarrasser des excrémens endurcis qu'ils contiennent, & des matieres crues & pituiteuses qui peuvent se trouver mêlées avec eux. Les passages étant ouverts, on peut donner ensuite au malade quelques légers purgatifs. Les alimens qui lui conviennent sont la poule, les coquillages, & les bouillons de pois-chiches : mais il doit s'abstenir de ceux qui sont d'une consistance solide & difficiles à digérer, & ne boire que des vins légers & rafraîchissans.

Dans l'inflammation des intestins occasionnée par l'affluence d'humeurs chaudes, on doit commencer par la saignée & finir par les lavemens: la diete doit être la même que la précédente, seulement un peu plus rafraîchissante, & moins nourrissante : les médicamens à prendre par la bouche doivent être composés de parties extremement déliées, & d'une qualité émolliente & incisive : on peut y joindre des stomachiques, qui en rétablissant le ton de l'estomac, fassent cesser son inaction & le mettent en état de reprendre ses fonctions. Les borborygmes & les vents sont des maladies de moindre conséquence, bien qu'elles soient assez incommodes à ceux qui en sont attaqués; on peut cependant les appaiser par l'injection d'un lavement, & par des fomentations seches avec du millet & du son. Supposé que ces remedes soient inutiles pour dissiper les vents, on doit appliquer une ventouse seche à la partie affectée. Les remedes discussifs composés de semences carminatives sont aussi fort utiles dans le cas dont nous parlons, & le malade reçoit un prompt soulagement de l'usage modéré des alimens médiocrement chauds : le bain & un exercice modéré passent encore pour très-salutaires dans ce cas.

Lorsque le *colon* est affecté, il survient un grand nombre de symptomes facheux : on doit au commencement interdire au malade toutes sortes d'alimens; excepté les bouillons faits avec des pois-chiches & les coquillages; & mêlés avec de l'huile d'anis, de fenouil; d'anet & autres semblables. On doit encore lui lâcher le ventre avec des décoctions de mercuriale & de bete blanche, de centaurée ou de concombre sauvage avec de l'huile de camomile & d'anet. On peut joindre aux remedes précédens les antidotes qui sont bons pour la colique. Après que la douleur a cessé, on doit purger le malade avec des pilules de coloquinte & d'aloès, ou telles autres que l'on croira convenables à la situation où il se trouve, & lorsque la cause de la maladie sera entierement déracinée, on lui fera prendre des bouillons de poulet & ensuite les bains.

Lorsque l'humeur morbifique se porte vers la vessie ou les hanches, elle cause dans le premier cas une dysurie, & dans le second la sciatique. Cette maladie doit être traitée avec des infusions de plantes d'une nature plus acre & plus chaude, avec des emplâtres chaudes & discussives, & des cathartiques propres à évacuer ces sortes d'humeurs : on doit user d'alimens chauds, prendre les bains tous les jours, afin que les humeurs puissent devenir plus fluides & se dissiper.

Lorsque les humeurs par la force des visceres se portent vers les piés, ou se jettent sur les mains, elles y causent ce que nous appellons goute; l'on doit examiner dans ce cas si l'humeur est simple ou compliquée. En traitant cette maladie, on doit commencer par enjoindre une diete sévere au malade; lui donner des lavemens s'il le faut, & lui appliquer des cérats d'huile & de graisse sur les parties affectées. Si la goute est violente, le malade ne peut mieux faire que de prendre les bains, & comme les humeurs sont fort sujettes à affluer de nouveau sur la même partie, il faut en réprimer le cours par un régime convenable; & évacuer ou diminuer celle qui domine le plus par des purgatifs, ou la corriger par des alimens appropriés. Il faut que le malade fasse beaucoup d'exercice & prenne des bains fréquens. Il doit s'abstenir de toutes sortes d'alimens crus & de mauvais suc; quitter la table sans avoir entierement satisfait son appetit, pour que la digestion se fasse mieux, & pour arrêter les fluxions qui suivent les crudités. Actuarius, *Meth. Med. Lib. IV. cap.* 6.

Le Lecteur qui prendra la peine de lire les passages d'*Actuarius* que je viens de rapporter, & ceux que j'ai cités sous le mot *Alimenta*, reconnoîtra sans que je l'en avertisse, qu'on ne peut pas montrer plus de jugement, de génie & de connoissances de sa profession qu'*Actuarius* en fait paroître dans ses Collections.

A L Y

ALYCE, Ἀλυκή, d'ἀλύω, être chagrin ou inquiet; *anxieté* considérée comme un symptome de la fievre; & Hippocrate l'emploie dans le même sens qu'*alysmos*. Voyez Alysmos.

ALYPUM, Ἄλυπον, plante que l'on appelle *alypia* ou *alypon* d'α privatif, & λύπη douleur, *plante terrible*. Dans un mémoire envoyé de Montpellier à l'Academie Royale de Sciences en 1712, il est parlé de l'*alypum* de Montpellier que l'on veut être différent de l'*alypum* de Dioscoride. Mais il semble en comparant la Description de cet Auteur avec celle des Modernes aussi-bien que les vertus qu'on attribue à ces plantes qu'elles sont absolument les mêmes. Afin que le Lecteur soit plus en état d'en juger, j'insererai ici les descriptions de *Pline*, de *Dioscoride*, de *Ray*, de *Dale*, & le Mémoire que j'ai cité.

L'*alypum* est une plante dont la tige est déliée & les sommités fort tendres. Elle est semblable à la poirée, d'un

gout acre, viſqueux & extremement piquant. Elle purge étant priſe dans de l'hydromel avec un peu de ſel. La moindre doſe eſt de deux dragmes, la moyenne de quatre, & la plus forte de ſix dans du bouillon de coq. PLINE, *L. XXVII. c.* 4

L'*alypum* eſt encore une plante dont les tiges ſont rougeâtres & caſſantes, les feuilles minces & la fleur douce au toucher. Sa racine eſt ſemblable à celle de la poirée, grêle & remplie d'un ſuc acre, ſa ſemence ne differe en rien de celle de l'épithyme. Elle croît dans les lieux maritimes, ſurtout ſur les côtes de la Libye, on la trouve auſſi dans pluſieurs autres endroits.

Sa ſemence purge la bile noire par bas, étant donnée avec une égale quantité d'épithyme & quelque peu de vinaigre & de ſel; mais elle ulcere légerement les inteſtins. DIOSCORIDE, *L. IV. c.* 180.

Elle eſt la même que l'*alypias*, & on la donne dans de l'eau miellée. P. ÆGINETE, *Lib. VII. c.* 4.

La doſe eſt de ſix ſcrupules. ACTUARIUS, *Lib. V. c.* 8.

Alypum, Offic. *Alypum*, *Herba terribilis*, Mont. Ind. 36. *Alypum montis Ceti*, Ger. 408. Emac. 506. *Alypum montis Ceti*, *ſive Herba terribilis Narbonenſium*, Raii, Hiſt. 11. 1443. *Alypum Monſpelienſium*, Park. Theat. 198. *Alypum Monſpelianum*, *ſive frutex terribilis*, J. B. 1. 598. *Frutex terribilis*, *Empetrum*, *Alypum Monſpelienſium*, Chab. 48. *Thymelæa foliis acutis*, *capitulo ſucciſæ*, *ſive Alypum Monſpelienſium*, C. B. Pin. 463. Jonſ. Dend. 235. *Globularia fruticoſa*, *myrthi folio tridentato*, Tourn. Inſt. 467. Elem. Bot. 371. DALE.

L'*alypum* eſt un arbriſſeau qui s'éleve à la hauteur d'une coudée ou d'une coudée & demie, & pouſſe un grand nombre de branches déliées, ligneuſes & couvertes d'une écorce rougeâtre ou d'un rouge brun. Ses feuilles ont à peu près la grandeur & la couleur de celle du myrthe, mais elles n'en ont point la figure. Car commençant par une baſe fort étroite, elles s'élargiſſent à meſure qu'elles approchent de leurs ſommets qui ſont terminés par une ou deux pointes émouſſées. Elles ſont épaiſſes, ſolides & d'un gout amer. Les fleurs naiſſent pour l'ordinaire à l'extrémité des branches, & quelquefois elles ſortent de leur milieu en forme de bouquets. Elles ſont de couleur de pourpre & compoſées de pétales minces. Suivant Cluſius chaque fleur eſt portée ſur un ſeul calice attaché aux ſommets des branches, dont les feuilles ſont diſpoſées en écailles & de la grandeur environ de l'orbe inférieur des fleurs de ſcabieuſe; il contient une fleur vélue & lanugineuſe de couleur d'azur, tirant ſur le blanc dans le milieu, & bordée d'azur. Sa racine eſt épaiſſe, dure, noire & ligneuſe. Toute la plante (dit Lobel) eſt amere & d'un gout auſſi deſagréable que le lauréole, & ſon amertume augmente beaucoup pendant ſix ans.

Elle croît en abondance ſur la partie Méridionale de la montagne de Cete près de Frontignan, & dans pluſieurs autres endroits de Provence & du Languedoc voiſins de la mer, & ſitués au midi. J'ai obſervé qu'elle eſt fort commune ſur les montagnes qui ſont aux environs de S. Chamas en Provence.

Elle eſt un violent cathartique & ne purge pas avec moins de force le phlegme, la bile & les humeurs aqueuſes que le tithymale, ce qui fait qu'on doit en uſer avec précaution. RAY, *Hiſt. L. XXVI. c.* 8.

Elle croît ſur les montagnes, & fleurit au printems. Elle paſſe pour un purgatif violent. Cluſius nous aſſure que ſa décoction a produit des effets admirables dans les maladies vénériennes. DALE.

ALYPUM.

Quoique la plante que nous connoiſſons aujourd'hui ſous le nom d'*alypum*, ſoit tout-à-fait différente de celle que Dioſcoride à décrit ſous le même nom; comme tous ceux qui ont écrit après lui, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de le lui conſerver & de me ſervir de celui de Jean Bauhin, pour ne pas, en lui en donnant un nouveau, les multiplier & brouiller ainſi la Botanique.

Gaſpard Bauhin dans le *Pinax* la nomme *Thymelæa foliis acutis capitulo ſucciſæ*, *ſive Alypum Monſpelienſium*. Cluſius l'a décrit ſous le nom d'*Hippogloſſum valentinum*, & M. Tournefort la place dans la ſixieme Section de ſes Inſtitutions, au genre du *Globularia*, ſous le nom de *Globularia fruticoſa myrthi folio tridentato*. Mais elle eſt d'un caractere tout-à-fait différent de celui du *Thymelæa*, des eſpeces d'*Hyppogloſſum* & de *Globularia*, comme on pourra le voir par la deſcription ſuivante.

L'*alypum* eſt un arbuſte qui s'éleve à la hauteur d'environ une coudée; ſa racine qui eſt revétue d'une écorce noirâtre, eſt longue d'environ quatre ou cinq pouces, ſa groſſeur eſt de près d'un pouce de diametre en ſon collet, pouſſant trois ou quatre groſſes fibres. Ses branches qui ſont couvertes d'une petite pellicule de couleur d'un rouge brun ſont déliées & caſſantes. Ses feuilles qui ſont placées ſans ordre, tantôt par petits bouquets, tantôt ſeules, ou accompagnées d'une autre petite dans leurs aiſſelles, ſont de différente figure: les unes reſſemblent aſſez aux feuilles de myrthe, les autres s'élargiſſant vers ſa ſommité forment trois pointes en trident, les autres n'en forment qu'une ſeule; les plus grandes ont environ un pouce de longueur ſur trois ou quatre lignes de largeur, elles ſont épaiſſes & d'un verd fort éclatant. Chaque branche ſoutient une ſeule fleur, il s'y en trouve quelque-fois deux, mais rarement: elles ſont d'un très-beau violet & ont environ un pouce de diametre. Elles ſont compoſées de demi-fleurons, du fond deſquels s'élevent quelques étamines blanches chargées d'un petit ſommet noirâtre. Ils ſe terminent en trois pointes, & n'ont qu'environ trois lignes de long ſur une ligne de large. Chaque demi-fleuron porte ſur un embrion, qui lorſque la fleur eſt paſſée, devient une ſemence garnie d'une eſpece d'aigrette. Toute la fleur eſt ſoutenue par un calice compoſé de feuilles diſpoſées en écailles, chacune deſquelles n'a que deux ou trois lignes de long ſur une ligne de large.

Cluſius rapporte que les Empyriques & Charlatans qui couroient dans l'Andalouſie, ſe ſervoient de la décoction de cette plante pour la guériſon des maladies vénériennes; & qu'ils ſe vantoient même de ne l'avoir jamais employée ſans avoir éprouvé des effets merveilleux. Et nous avons dans ces quartiers des gens de même caractere qui l'employent dans leurs purgations à la place du ſéné: mais il ſeroit à ſouhaiter que leur avarice ne les expoſât pas aux fâcheuſes ſuites que la violente opération de ce remede peut entrainer après lui, comme le nom de *Frutex terribilis* le leur devroit apprendre. *Mem. de l'Acad. Roy. des Sc.* 1712.

ALYSMOS, Ἀλυσμος, d'ἀλύω, être dans l'agitation ou l'inquiétude. Hippocrate emploie ſouvent ce mot pour exprimer l'inquiétude & l'anxiété exceſſive qui accompagnent la plupart des maladies aiguës, & qui ne permettent point au malade de demeurer long-tems dans la même ſituation, mais qui l'obligent de remuer ſans ceſſe pour trouver une poſture qu'il a de la peine à rencontrer. Ceux qui ont vu ou éprouvé eux-mêmes la choſe, comprendront ſans peine ce que c'eſt que l'*alyſmos* par la deſcription que je viens d'en donner.

Duret diſtingue l'*alyſmos* en ἀλυσμὸς ναυτιώδης & ἀλυσμὸς ἀνέμετος; le premier eſt cauſé par une maladie d'eſtomac qu'irritent certaines matieres qu'il contient; & le ſecond par une oppreſſion totale des facultés vitales.

L'*alyſmos*, ou l'agitation & l'anxiété dont il eſt ici queſtion, peut être réduit à quatre différentes eſpeces, dont deux ſont des ſymptomes de la fievre, & les deux autres arrivent ſouvent ſans aucune maladie febrile.

Celles qui ſurviennent ſans fievre ſont cauſées

1. Par quelque choſe d'acrimonieux contenu dans l'eſtomac, qui irrite & picote ſes nerfs & par conſéquent

tous ceux qui partent des troncs qui fourniſſent ceux de l'eſtomac. La contraction du cœur devenant par-là irréguliere, la circulation du ſang dans les arteres & les veines pulmonaires, auſſi-bien que dans l'aorte, languit & ne ſe fait qu'avec quelque difficulté, ce qui occaſionne une anxiété & une agitation continuelle.

On doit remarquer que tout ce qui offenſe & picote avec violence quelqu'un des viſceres du bas-ventre, peut en quelque ſorte produire le même effet. Car la douleur d'eſtomac & l'envie de vomir ſont ordinairement les ſymptomes qui accompagnent la ſenſation incommode que ſouffrent les viſceres du bas-ventre comme cela paroît dans les douleurs cauſées par la gravelle & la pierre dans les reins ou la veſſie. Lorſque l'*alyſmos* eſt cauſée par les matieres acrimonieuſes contenues dans l'eſtomac, la cure conſiſte à en procurer la ſortie par le vomiſſement ou autres évacuations, ou à corriger cette acrimonie par quelque choſe qui ait une qualité contraire, ou à les délayer par des boiſſons copieuſes.

Mais lorſque cet accident a pour cauſe l'affection des viſceres de l'*abdomen*, on ne doit s'attendre à voir ceſſer les ſymptomes qu'après avoir détruit la maladie dont ils ne ſont qu'une ſuite.

2. L'*alyſmos* eſt ſouvent cauſé par les contractions ſpaſmodiques des viſceres qu'occaſionne la trop grande abondance des matieres ſujettes à fermenter qui ont été reçues dans l'eſtomac; c'eſt quelquefois un ſymptome des maladies hyſtériques.

Pour la cure de l'*alyſmos* cauſé par des ſubſtances ſujettes à fermenter, voyez *Cholera-Morbus*; & *Hyſterica* pour celui qui provient des maladies hyſtériques.

Mais les eſpeces les plus générales d'inquiétude & d'anxiété accompagnées de fréquens ſoupirs & d'une agitation continuelle, ſont celles qui ſuivent les fievres & les maladies inflammatoires. Elles ſont immédiatement cauſées,

1. Par les obſtacles qui s'oppoſent au paſſage du ſang du cœur dans l'aorte, mais plus ſouvent par la difficulté qu'il a de circuler dans les poumons.

Le ſang ne circule plus avec liberté dans l'aorte, lorſque ſes différens rameaux ſe trouvent obſtrués.

Sa circulation dans les poumons eſt interceptée, lorſque les rameaux de l'artere pulmonaire ſont trop ſecs, trop roides, ou ſe trouvent affectés de contractions ſpaſmodiques trop violentes pour que le ſang y trouve un paſſage libre; ou lorſque le ſang, extremement viſqueux & épaiſſi, ne peut plus traverſer les petites ramifications capillaires dans leſquelles l'artere pulmonaire ſe ſubdiviſe.

Ces accidens ſont accompagnés d'une grande oppreſſion de poitrine, de la foibleſſe du pouls & de la difficulté de reſpirer.

2. Ces anxiétés proviennent ou de la viſcoſité du ſang, ou du reſſerrement des rameaux de la veine-porte, qui empêchent le ſang de circuler avec liberté dans le foie, d'où il arrive que celui qu'apporte les arteres cœliaques & méſentériques, forme des ſtagnations & fait enfler les parties voiſines.

Cela occaſionne une peſanteur & une oppreſſion conſidérable dans la région des hypocondres, qui ſont des parties auxquelles les anciens faiſoient beaucoup plus d'attention que nous.

Il eſt extremement important pour le Medecin & pour le malade de diſtinguer exactement toutes les différentes eſpeces d'anxiétés dont nous venons de parler, les unes des autres, & d'en éloigner immédiatement les cauſes, ſuppoſé que l'on puiſſe en venir à bout. Celles ſurtout qui accompagnent les fievres, méritent beaucoup d'attention; car lorſqu'on néglige d'y remédier, elles ne tardent point à cauſer des concrétions polypeuſes funeſtes, des inflammations & des gangrenes aux environs du cœur, lorſque les cauſes réſident dans la poitrine, ou affectent de près cette partie.

Mais lorſque les rameaux de la veine-porte, ou ceux qui leur ſont contigus ſe trouvent extremement engorgés & obſtrués, la gangrene des parties qui ſont autour des hypocondres, ou la putréfaction du foie, ſont des accidens preſque inévitables; ces anxietés dégénerent en une diarrhée putride, dans laquelle les matieres ſont extremement puantes, & paroiſſent un mélange d'eau & de ſang, qui ſe termine preſque toujours par la mort du malade.

On voit maintenant d'où vient que l'inquiétude & l'agitation qu'Hippocrate appelle ἄλυσμος, eſt, ſuivant la doctrine de ce grand Homme, un ſymptome funeſte dans les maladies fébriles & inflammatoires; pourquoi elle eſt moins dangereuſe lorſqu'elle n'eſt cauſée que par des affections hyſtériques, ou par l'irritation de quelque ſubſtance nuiſible à l'eſtomac; & pourquoi dans preſque toutes les maladies elle eſt l'avant-coureur immédiat de la mort.

Boerhaave nous a laiſſé une méthode fort judicieuſe pour prevenir les ſuites fâcheuſes de ces *anxiétés* fébriles, en éloignant leurs cauſes immédiates. On peut y réuſſir, ſuivant lui, en réſolvant & délayant la maſſe du ſang, en relâchant les ſolides, & en modérant le mouvement trop violent des fluides. Pour cet effet, on doit uſer continuellement de décoctions chaudes de végétaux farineux, que l'on rendra quelque peu acides & légerement aromatiques: on y ajoutera du miel ou du nitre, ou tous les deux enſemble.

Les cataplaſmes émolliens, laxatifs & anodyns; les fomentations, les épithemes & les emplâtres appliqués ſur la région affectée, ſont auſſi extremement ſalutaires à cauſe de leur qualité réſolutive & laxative.

Les lavemens réitérés de drogues émollientes ſans aucune addition de cathartiques, pris en petite quantité & retenus long-tems, ſont auſſi d'un uſage admirable pour produire le même effet.

La vapeur de l'eau chaude dans laquelle on a fait bouillir des drogues émollientes, reçue par la bouche & par le nez, eſt fort ſalutaire, ſurtout lorſque la circulation du ſang dans les poumons eſt interceptée; car elle contribue au relâchement de cette partie & à la réſolution des humeurs.

ALYSSOIDES. Plante ainſi nommée d'εἶδος, *forme*, & ἄλυσσον, *alyſſum*, à cauſe qu'elle reſſemble à l'*alyſſum*.

Voici les caracteres de cette plante, ſuivant Miller.

Elle porte une fleur en croix compoſée de quatre feuilles, du milieu deſquelles s'éleve un piſtil, qui devient enſuite un fruit de figure elliptique, diviſé en deux loges par une cloiſon parallele à la longueur de ce fruit, qui contiennent des ſemences rondes, applaties, terminées par un rebord.

On n'attribue aucune vertu à cette plante.

Boerhaave en compte trois eſpeces.

1. *Alyſſoides ſaxatile Creticum, folio angulato, flore violaceo. Leucoium ſaxatile, flore viridi, flore purpureo eleganti*, Cupani, Ind. 137. *Alyſſon Creticum, foliis angulatis, flore violaceo*, T. Cor. 15.

2. *Alyſſoides incanum, foliis ſinuatis*, F. 218. *Leucoium incanum, ſiliquis rotundis*, C. B. Pin. 201. *Leucoium, cum ſiliquis rotundis, flore luteo*, J. B. 2. 931. *Eruca peregrina*, Cluſ. Hiſt. 421. Ic. & Deſc. & Hiſt. 134. *Leucoium marinum Patavinum*, Lob. Obſ. 180. *Leucoium incanum, ſiliquis tumidis ſubrotundis*, M. H. 2. 247. a. b.

3. *Alyſſoides fruticoſum, leucoii folio viridi*, T. 218. b.

Miller en ajoute une quatrieme ſous le nom

D'*Alyſſoides Orientalis annua, myagri ſativi folio*, Tourn. Cor.

ALYSSUM, Ἄλυσσων, d'α privatif; & λύσσα; cette rage particuliere que cauſe la morſure d'un chien enragé, & non point d'ἀλύσσω, comme Miller le prétend, ni d'ἀλύω ſuivant Lemery.

Dioſcoride, Pline & Galien font chacun mention d'une eſpece d'*alyſſum*, que les Botaniſtes croyent être différentes les unes des autres.

Dale croit que l'*Alyſſon* de Galien eſt le *Marrubium*

album, *foliis profundè incisis*, *flore cærulco* de Morison. (Voyez *Marrubium.*) Galien en parle en ces termes.

L'*Abyſſon* eſt une plante ſemblable au marrube, mais dont les tiges ſoutiennent des têtes plus rudes & garnies d'un plus grand nombre de piquans. Sa fleur eſt de couleur de bleu céleſte. On doit la cueillir dans la canicule, la ſécher & la ſéparer de ſon calice, pour que les parties dont elle tire ſa vertu, ne puiſſent point s'exhaler.

La doſe pour une perſonne mordue par un chien enragé, eſt d'un *cochlearium* ($\frac{1}{120}$ de pinte) dans un quart de pinte d'eau & de *mulſum*: on en prendra cette quantité pendant quarante jours, à compter du jour que l'on aura été mordu, ou tout au moins pendant les ſept premiers jours. Galien, *de antidotis*, *L. II. c.* 11.

Elle poſſede une qualité modérément deſſiccative & digeſtive, avec quelque peu d'aſtringence, ce qui la rend propre à diſſiper la lepre & le hâle. Galien, *de Simpl. Med. L. VI.* Oribase, *Med. Coll. L. XV. c.* 1. Paul Æginete, *L. VII. c.* 3.

Dale prend l'*Alyſſum* de Pline pour le *Mollugo vulgatior* de Parkinſon. (Voyez *Mollugo.*) Voici ce que Pline en dit :

L'*Alyſſum* ne differe de la garance (*Erythrodanum*) que par la grandeur de ſes feuilles & de ſes branches. Son nom lui vient de la vertu qu'il a de prévenir la rage, lorſqu'on le prend dans du vinaigre & qu'on l'applique ſur la plaie. L'on dit qu'il ſuffit que la perſonne qui a été bleſſée le voye, pour que la ſanie de ſa plaie ſe ſeche; ce qui eſt tout-à-fait ſurprenant. Pline, *Liv. XXIV. chap.* 12.

Voici quels ſont les caracteres de l'*alyſſon*, ſuivant Miller.

Ses fleurs ſont compoſées de quatre feuilles diſpoſées en croix : ſon fruit eſt menu & uni, & contient un grand nombre de ſemences rondes.

Boerhaave, dans ſon *Index*, fait mention de vingt différentes eſpeces d'*alyſſon.*

1. *Alyſſon Creticum ſaxatile*, *foliis undulatis incanis*, T. Cor. 15.
2. *Alyſſon folio leucoii incano*, *flore luteo*, *Thlaſpi Auſtriacum*, *leucoii folio incano*, *flore luteo*, Bocc. H. Mauroc. 171.
3. *Alyſſon incanum luteum*, *ſerpilliſolio*, *majus*, T. 217. *Thlaſpi Alyſſon dictum campeſtre majus*, C. B. Pin. 107. M. H. 2. 291. *Thlaſpi minus quibuſdam*, *aliis Alyſſon minus*, J. B. 2. 928. *Alyſſum minimum*, Cluſ. H. 133. a.

La figure de *Cluſius* eſt bonne : mais il s'eſt trompé dans la deſcription de la fleur, qui n'eſt que de quatre feuilles, & non pas de cinq, comme il l'aſſure. La figure que Lobel & Tabernæmontanus ont donnée de cette plante, ſous le nom de *Thlaſpi polygonati folio*, ne vaut rien : je crois qu'on a mis par inadvertence *polygonati* pour *polygoni folio.* Le dernier de ces Auteurs en a donné une ſeconde figure, qui eſt beaucoup meilleure ; il l'appelle *Thlaſpi minus clypeatum* 2. La différence de ces figures a déterminé C. Bauhin à ſéparer cette plante en deux eſpeces, grande & petite. Moriſon l'a ſuivi dans cette rencontre. Il eſt vrai que la plante varie ſelon les lieux, mais il ne faut les diſtinguer que comme des variétés ; car la graine de la plus petite, ſemée dans les jardins, produit une plante aſſez grande. Jean Bauhin a remarqué que Schwenfeltius avoit confondu la plante dont nous parlons avec le *Thlaſpi anguſtifolium* de Fuchſius, qui eſt le *Naſturtium ſylveſtre oſyridis folio*, C. B. Pin. 105. Tournefort.

4. *Alyſſon incanum*, *ſerpilli folio*, *minus*, T. 217. *Thlaſpi Alyſſon dictum*, *campeſtre minus*, C. B. Pin. 107. M. H. 2. 291. a.

Cette plante, à ce que croit Dale, eſt l'*alyſſon* de Dioſcoride, qui en donne la deſcription ſuivante.

L'*alyſſon* eſt un petit arbriſſeau dont l'écorce eſt rude & inégale, & dont les feuilles ſont rondes. Il porte un fruit qui a la forme d'un double bouclier, & qui contient une eſpece de ſemence plate. Il croît ſur les montagnes & ſur les lieux raboteux.

Sa décoction fait ceſſer le hoquet, qui n'eſt point une ſuite de la fievre. La plante produit le même effet lorſqu'on la tient dans la main, ou qu'on la flaire. Pilée avec du miel, elle efface les taches de rouſſeur (ἐφήλια) & le hâle (φακοὺς.) Elle paſſe pour guérir les morſures des chiens enragés étant pilée & mêlée avec les alimens, pour conſerver la ſanté de ceux dans la maiſon deſquels on la pend, & pour garantir les hommes & les animaux des maléfices. Elle prévient les maladies des beſtiaux, lorſqu'on l'attache autour de leurs corps dans un morceau de drap rouge. Dioscoride, *Lib. III. cap.* 105.

5. *Alyſſon parvum*, *capitulis globoſis*, *floſculis luteis. Thlaſpi umbellatum Smyrnæum luteum*, Volk. a.
6. *Alyſſum fruticoſum incanum*. T. 217. *Thlaſpi fruticoſum incanum*, C.B. Pin. 108. *Thlaſpi Malchlinienſe incanum*, Lob. Ic. 216. Cluſ. H. 132. *Thlaſpi capſulis ſublongis*, *incanum*, J.B. 2. 929. *Thlaſpi incanum*, *flore albo*, *capſulis oblongis*, M. H. 2. 192. *Thlaſpi Alyſſon*, *folio leucoii*, *latiſſimo aſpero viridi*, Ind. 137.
7. *Alyſſon fruticoſum incanum*, *flore pleno.*
8. *Alyſſon halimi folio ſemper virens*, T. 217. *Thlaſpi halimifolio ſemper virens*, H. L. 594. Deſcr. 595. Ic. b.
9. *Alyſſon vulgare polygonifolio*, *caule nudo*, T. 217. *Burſa paſtoris minor*, *loculo oblongo*, C. B. Pin. 108. *Burſa paſtoria minima*, *oblongis ſiliquis*, *verna*, *loculo oblongo*, J. B. 937. *Paronychia vulgaris*, Dod. p. 112. *Burſa paſtoris minor*, *loculo oblongo*, M. H. 2. 305.

Elle croît en abondance dans le printems ſur les murailles & dans les lieux ſecs. Dillenius a fort bien remarqué que les pétales ſont fourchus ; ce qui eſt un caractere ſingulier dans l'eſpece à qui elle appartient.

Cette plante me paroît fort différente de celle que Ceſalpin appelle *Humilis quædam herbula affinis Burſæ paſtoris*, *foliolis thymi rotundioribus candicantibus ſubhirſutis*, &c. Il dit qu'elle eſt très-fréquente en Sicile, & autour de Piombino. C. Bauhin n'a pas eu raiſon de rapporter cette derniere à l'eſpece d'*alyſſon* dont nous parlons, dont les feuilles varient par leurs découpures, mais qui ſont toujours fort éloignées de la figure de celle du thym. Ces variétés ſont repréſentées dans l'hiſtoire des plantes de Lyon. La *Paronychia alſine folio Lobelii Lugd.* repréſente les feuilles ſans découpures : les mêmes feuilles ſont découpées dans la figure de la *Myoſotis parva Dalechampii Lugd.* 1318. Tournefort.

10. *Alyſſon vulgare*, *polygoni folio*, *loculo rotundo.*
11. *Alyſſon vulgare*, *polygoni folio trifido. Burſa paſtoris minor*, *foliis trifidis*, *aliquando multifidis*, *florum petalis bifidis*, *loculo oblongo*, M. H. 2. 306. *Burſa paſtoria minima*, *oblongis ſiliquis*, *verna*, *loculo oblongo*, J. B. 2. 937.
12. *Alyſſon fruticoſum aculeatum*, T. 217. *Thlaſpi fruticoſum ſpinoſum*, C. B. Pin. 108. M. H. 2. 291. *Leucoium ſpinoſum*, *ſive Thlaſpi ſpinoſum aliis*, J. B. 2. 931. *Thlaſpi fruticoſum ſpinoſum Narbonenſe*, Lob. Ic. 217.
13. *Alyſſon ſegetum*, *foliis auriculatis acutis*, T. 217. *Myagrum ſativum*, C. B. Pin. 109. *Myagrum majus ſeu ſativum*, M. H. 2. 315. *Myagrum dictum camelina*, J. B. 2. 892. *Myagrum Turcicum*, J. B. 2. 893. *Camelina ſive myagrum*, Dod. p. 532.

La comparaiſon que Dodonæus a faite de cette plante avec la garance, ne paroît pas fort juſte : la figure du *Myagrum I. Tabern.* ne repréſente gueres mieux le *Myagrum ſativum*, que le *Myagro ſimilis*, *ſiliquâ rotundo Pin.* La plante dont nous parlons n'eſt pas mal repréſentée dans Camerarius, *fig.* 1. mais elle eſt fort mal gravée dans le même Auteur, ſous le nom de *Pſeudo-Myagrum*, dont la figure n'eſt qu'une copie de celle de Matthiole : les fruits en ſont fort mal deſſinés,

& les fleurs ſont à cinq feuilles; ce qu'on n'a pas encore obſervé dans aucun genre de plantes à fleurs en croix. TOURNEFORT.

14. *Alyſſon ſegetum, foliis auriculatis acutis, fructu majori*, T. 217. *Foliis eſt magis diſſectis dentatis minoribus, fructu longe majore, tota planta humiliore.*

15. *Alyſſon ſiculum ſupinum, leucoii folio anguſto, flore albo, odore mellis. Thlaſpi ſiculum ſupinum umbellatum, leucoii folio anguſto, flore albo, odore mellis, ex* H. Cath. H. Mauroc, 170. *Thlaſpi Alyſſon dictum, campeſtre minus, folio breviori*, Ind. 137. a.

16. *Alyſſon montanum incanum luteum, ſerpilli folio majus. Thlaſpi montanum, luteum ſerpilli folio, majus*, C. B. Pin. 107. M. H. 2. 292.

Je crois que c'eſt le même dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire des plantes de M. de Tournefort, ſous le nom d'*Alyſſon perenne montanum incanum.*

C'eſt une plante dont les feuilles ſont oblongues, blanches principalement embas, rudes au toucher; ſes tiges s'élevent preſque à la hauteur d'un pié, cendrées, garnies de beaucoup de fleurs à quatre feuilles, diſpoſées en croix, d'une belle couleur jaune. Quand la fleur eſt paſſée il paroît un fruit aſſez petit & applati, relevé en boſſette, divisé ſelon ſa longueur en deux loges remplies de quelques ſemences menues & rondes; ſa racine eſt longue, ligneuſe, ſe diviſant & s'étendant beaucoup; elle croît aux lieux montagneux. Elle eſt eſtimée apéritive & propre contre la rage. LEMERY, *des Drogues.*

Sa racine eſt fibreuſe, blanche, longue de cinq à ſix pouces, épaiſſe d'environ deux lignes : elle pouſſe ordinairement trois ou quatre tiges couchées ſur terre, longues de ſept à huit pouces, dures, ligneuſes, rouſsâtres vers le bas, tortues, divisées dès leur naiſſance en pluſieurs branches menues, couvertes d'un duvet blanc, & garnies de feuilles de même couleur; leur ſuperficie eſt un peu chagrinée, & leur figure approche de celle des feuilles de l'olivier, comme dit Jean Bauhin, mais elles n'ont qu'environ cinq lignes de long : les jeunes feuilles ſont beaucoup plus blanches que les autres, plus ſerrées & plus courtes. Les fleurs naiſſent à l'extrémité des branches en maniere de tête, puis elles s'écartent ſur une eſpece d'épi long de deux ou trois pouces. Chaque fleur eſt composée de quatre feuilles jaunes, longues de deux lignes, & terminées preſque en ovale: les étamines ſont fort déliées, chargées de ſommets jaunes : le calice eſt auſſi à quatre feuilles étroites, pointues, longues d'une ligne & demie, & qui tombent dans peu de tems : du milieu de ces feuilles s'éleve un piſtil plat & orbiculaire, terminé par une pointe aſſez fine; il devient enſuite un fruit de même figure, du diametre d'environ deux lignes, relevé en boſſette, divisé en deux loges par une cloiſon membraneuſe, ſur laquelle ſont appliqués les deux volets de ce fruit : on trouve ordinairement dans chaque loge deux ſemences ovales, plates, rouſſes, longues d'une ligne. La figure du *Thlaſpi montanum luteum*, J. B. repréſente aſſez bien cette plante, ſi ce n'eſt que les fleurs y ſont trop échancrées : d'ailleurs J. Bauhin n'a pas marqué ſi elle eſt vivace ou annuelle. La nôtre dure pendant quelques années : celle que M. Magnol a appellée *Thlaſpi Alyſſon dictum minus, capſulis majoribus, rotundis, non foliatis*, eſt annuelle, & ſes tiges ſont moins courbées : ainſi la figure de J. Bauhin lui convient moins qu'à celle que nous venons de décrire; & cette figure eſt beaucoup meilleure que celle que Lobel en a donnée ſous le nom de *Thlaſpi ſupinum luteum.* Les capſules de ces plantes ne ſont découvertes que parce que les feuilles de leurs calices tombent facilement. TOURNEFORT.

17. *Alyſſon alpinum hirſutum luteum*, T. 217. *Sedum alpinum hirſutum luteum*, C. B. Pin. 284. *Sedum petræum montanum*, Lob. Adv. 163. *Sedum minus*, 12. *Alpinum*, 6. Cluſ. H. 62. *Leucoium luteum aizoides montanum*, Col. 2. 62.

18. *Alyſſon argenteo folio, floſculis luteis. Thlaſpi folio maloranæ ciaſſi. Hoc nomine miſit ampliſſimus Sherard. Thlaſpi creticum, majoranæ folio, ſupinum, flore luteo*, H. Maurocen. 171.

19. *Alyſſon folio anguſtiſſimo viridi, floſculis albis ſpicatis confeſtim natis.*

20. *Alyſſon maritimum*, T. 217. *Thlaſpi Alyſſon dictum maritimum*, C. B. Pin. 107. M. H. 291. *Naſturtium vel Thlaſpi maritimum*, J. B. 2. 927. *Thlaſpi centunculi anguſto folio*, Lob. Ic. 215.

Toutes ces plantes ſont douées d'une vertu extremement ſubtile, pénétrante & diaphorétique, qui les rend propres à reſiſter au poiſon. La neuvieme & la dixieme ſont employées dans la Medecine comme anti-ſcorbutiques, & elles ont les mêmes vertus que la cueillerée & le creſſon d'eau. Elles pouſſent en hiver & fleuriſſent dans le mois de Janvier. Leurs ſemences ont une vertu émolliente & l'on en tire une huile. La treizieme & quatorzieme eſpece ſont appellées *Seſames d'Allemagne*, & *Myagra dans nos boutiques.* Pilées & priſes au poids de trois onces, elles ſont ſudorifiques, bonnes pour l'eſtomac & pour les maladies dont la cauſe vient de froid. BOERHAAVE, *Hiſt. Plant.*

A L Z

ALZEGI, (*Atramentum*) *Encre.* RULAND.
ALZEMAFOR, (*Cynobrium*) *Cinabre.* RULAND.
ALZILAT, (*Pondus trium granorum*) *Poids de trois grains.* RULAND.
ALZIMAR, (*viride*) *Verd.* CASTELLI d'après Ruland.
ALZOFAR, (*Æs uſtum*) *Cuivre calciné.* RULAND.

A M A

AMA, AME', ou plutôt AME'S, ἄμης; ſorte de petit gâteau. Aretée ſe ſert de ce mot pour lui comparer la quantité d'hellébore qui ſuffit pour une doſe, lorſqu'on la donne dans le vertige à ceux qui ſont d'un tempérament robuſte : ſes termes ſont μέγεθος ἄμης, ſuivant leſquels il devroit y avoir ἄμα ou ἄμη, dont le genitif eſt ἄμης. *Ariſtophane* ſe ſert du mot ἄμητα à l'accuſatif, que Suidas traduit *une eſpece de gâteau fait avec du lait*, qui paroît être le même que celui dont parle Aretée, & pour lors il doit y avoir ἄμης.

AMALGAMA, *Amalgame*, eſt le produit de l'incorporation du mercure avec un métal. Le caractere chymique dont on ſe ſert pour le déſigner eſt A. A. A. Voici ſuivant Boerhaave la meilleure méthode de faire un *Amalgame.*

1. *Faites* fondre du plomb dans une poële de fer qui ſoit nette : ajoutez-y même poids de vif argent échauffé; remuez avec une ſpatule de fer. Laiſſez refroidir. Vous aurez une maſſe homogene, de couleur d'argent, aſſez dure, mais qui s'amollit de plus en plus quand elle eſt broyée. Mettez cette maſſe dans un mortier de verre; broyez-là & joignez-y autant de mercure que vous voudrez; il s'unira avec cette matiere, comme le ſel avec l'eau.

2. L'*Amalgame* d'étain ſe fait de la même façon, & ce dernier *amalgame* reçoit plus de mercure que le précédent.

3. *Prenez* une diſſolution de cuivre faite avec l'eau-forte, mais faites enſorte qu'elle ne puiſſe plus diſſoudre de cuivre. Délayez-là dans douze fois autant d'eau; faites chauffer cette liqueur; enſuite vous y mettrez de petites lames de fer polies; le cuivre ſe précipitera en forme de poudre, le fer ſe diſſoudra. Continuez juſqu'à ce que tout le cuivre ſoit précipité. Verſez la liqueur qui ſurnage. Lavez la poudre avec de l'eau chaude, juſqu'à ce qu'elle ſoit entierement inſipide. Après avoir fait ſecher cette poudre, ajoutez-y même

quantité de vif-argent chaud, vous les mélangerez en les broyant dans un mortier de verre, il ſe fera un *amalgame* dans lequel le cuivre ſera uni avec le mercure : on pourra le rendre plus mou en y ajoutant une plus grande quantité de vif-argent. Ceux qui travailleront à faire l'*amalgame* de cuivre, éprouveront qu'il eſt aſſez difficile de réuſſir autrement.

4. L'argent pur précipité de l'eau-forte, *s'amalgame* de la même maniere.

5. *Faites* diſſoudre de l'or très-pur dans de l'eau régale, de ſorte qu'elle n'en puiſſe plus prendre. Délayez cette diſſolution avec douze fois autant d'eau. Mettez-y des lames de cuivre très-polies. L'or ſe précipitera en poudre. Tenez votre liqueur chaudement, juſqu'à ce qu'elle ne ſe trouble plus par l'addition du cuivre. Verſez la liqueur qui ſurnage. Lavez la poudre d'or, faites-là ſécher & reduiſez-la en *amalgame* dans un mortier de verre, par le moyen du vif-argent. On pourra auſſi amollir davantage cet *amalgame* comme les autres; ou bien faites par le moyen d'une bonne eau-forte la ſéparation de l'or & de l'argent purifiés par la coupelle. Lavez la poudre noire d'or qui eſt au fond, faites-là ſécher & triturez-là avec le vif-argent, il ſe fera un *amalgame*. Tout *amalgame*, avec quelque métal qu'il ſe faſſe, eſt toujours blanc.

REMARQUES.

On peut par ces méthodes faire un *amalgame* de tous les métaux ſans aucune perte, ſi on en excepte le fer. Il y a encore pluſieurs autres manieres de le faire : mais l'on perd beaucoup de mercure & l'on s'expoſe à être incommodé par les vapeurs. On voit par-là que le mercure eſt le vrai diſſolvant fluide des métaux. Lorſque ceux-ci ſont reduits en un *amalgame*, ils peuvent ſe mêler & ſe confondre enſemble de telle ſorte qu'on ne puiſſe plus les diſtinguer. Je regarde cette diſſolution des métaux par le mercure, comme le fondement de l'Alchymie. Quelques perſonnes ſe ſervent de ces moyens pour falſifier le mercure avec le plomb : mais l'on découvre aiſément la fraude en en faiſant évaporer un ou deux grains. C'eſt ainſi peut-être que ſe fait la coagulation du mercure, que Paracelſe & Van-Helmont attribuent à la fumée du plomb & à un eſprit métallique qui a la vertu de les fixer : car ſi vous faites fondre quelque peu de plomb, & que lorſqu'il commencera à ſe refroidir vous faſſiez une impreſſion ſur ſa ſurface avec un bâton, avant qu'il ſoit tout-à-fait endurci, & que vous y verſiez quelques gouttes de mercure froid, ce mercure acquerra en peu de tems une conſiſtance ſolide : mais ne peut-il pas ſe faire que cela arrive à cauſe du plomb chaud qui pénetre dans le mercure, & qui venant à s'amalgamer avec lui forme une maſſe très-ſolide? En effet, ſi l'on prend quelque peu de ce mercure fixé, & qu'on l'expoſe au feu dans un vaiſſeau convenable, on trouvera que cela eſt ainſi. L'art de faire un *amalgame* a donné lieu à une fourberie aſſez commune : car ſi vous combinez de cette ſorte de l'or & de l'argent avec du mercure, en y ajoutant ſeulement du plomb pendant que ces métaux ſont ſur le feu, vous pourrez les recouvrer de nouveau, & faire croire à ceux qui ne ſeront point inſtruits de votre ſecret, que vous avez produits ces métaux : mais prenez quelque peu de cet *amalgame*, & mettez-le ſur le feu dans une poële de fer; le mercure ſe diſſipera, abandonnera le métal, & découvrira tout d'un coup la fraude.

C'eſt ſur ces principes qu'eſt fondé l'art de dorer & d'argenter les métaux & d'étamer les glaces.

Lotion des métaux unis avec le mercure.

Prenez de l'*amalgame ;* broyez-le dans un mortier de verre; plus vous broyerez & mieux vous réuſſirez. il commencera par noircir. Verſez de l'eau deſſus, en broyant toujours, l'eau deviendra noire. Séparez cette eau. Verſez de nouvelle eau ſur l'*amalgame* trituré; l'eau ſe noircira encore. Répétez cette trituration & cette effuſion, juſqu'à ce qu'enfin l'eau ne ſe trouble plus & demeure claire. Vous aurez un *amalgame* pur, ſemblable à de l'argent. Au reſte, tous les *amalgames* travaillés de cette maniere, ont coutume de donner cette couleur noire plus ou moins forte. L'*amalgame* de l'or noircit moins. La poudre que l'on retire de l'eau après l'évaporation étant deſſéchée, ne paroît être ni métal ni mercure. Les *amalgames* des autres métaux noirciſſent toujours l'eau avec quelque ſoin qu'on les lave.

REMARQUES.

On voit par-là que le mercure pur s'unit tellement aux métaux avec leſquels on le mêle, qu'il chaſſe tout ce qui leur eſt étranger. Si l'on tire par ce moyen une grande quantité de poudre de l'or & de l'argent *amalgamés*, comme la matiere de ces métaux conſerve exactement ſon poids ſans augmenter ou diminuer, il faut néceſſairement que ce ſoit le mercure qui la produiſe.

Il eſt ſurprenant dans cette lotion des métaux unis avec le mercure, que l'*amalgame* ne ceſſe jamais de communiquer cette noirceur à l'eau.

AMALGAMATIO, *Amalgamation*. Ruland définit l'*amalgamation*, une calcination des métaux par le moyen du mercure.

AMAMELIS, Ἀμαμηλὶς, fruit dont Hippocrate fait mention dans le premier Livre des maladies des femmes, où il l'ordonne dans une eſpece d'émulſion dont il conſeille l'uſage aux femmes qui manquent de lait. On prétend généralement que l'*Amamelis* d'Hippocrate eſt le même que l'*Epimelis* (ἐπιμελὶς) de Dioſcoride, qui eſt la petite nefle bâtarde.

Il y a une autre eſpece de nefflier qui croît en Italie; quelques-uns l'appellent *Epimelis*, d'autres *Setanium*. Il reſſemble au pommier, excepté qu'il a les feuilles plus petites. Il porte un fruit rond, bon à manger, quelque peu aſtringent & lent à mûrir. DIOSCORIDE, *L. I. c.* 170.

AMANDINUS LAPIS. Pierre précieuſe de différentes couleurs, qu'Albert le Grand prétend réſiſter au venin, & avoit la vertu de le chaſſer. Johnſon l'appelle par mépriſe, *Amandieus*.

AMANITA, ἀμανῖτης, eſpece de *Champignon* dont il n'eſt fait aucune mention dans les Auteurs anciens, ſi on excepte Oribaſe, Paul Æginete & N. Myrepſe.

On peut mettre dans la claſſe des *champignons* les morilles qui étant cuites ſuffiſamment dans l'eau deviennent une nourriture tout-à-fait indifférente; elles ſont froides, engendrent beaucoup de phlegme, & lorſqu'on en uſe trop fréquemment, de très-mauvais ſucs. Cette derniere eſpece eſt cependant la moins nuiſible. ORIBASE.

AMANITÆ, les *champignons* & les truffes étant d'une nature froide & humide, engendrent des ſucs crus & épais, ce qui les rend propres à ceux qui ſont d'un tempérament chaud & ſec. ACTUARIUS, *de Spir. Anim. c. 6.*

Lorſqu'on ſe trouve incommodé pour avoir mangé des *amanitæ*, des morilles ou des *champignons*, on ne peut rien faire de mieux que de manger des raiforts & de boire par-deſſus quelques coups de bon vin dans lequel on mettra tant ſoit peu de miel; on s'efforcera de vomir, ou bien l'on boira du nitre ou du ſeigle en poudre dans du poſca. MYREPSE, *de Propom. Sect. XXXVIII. c.* 171.

PAUL ÆGINETE, *L. I. c.* 77. ne fait que répéter ce qui a été dit par Oribaſe.

On ne ſait quelle eſpece de *champignons* eſt celle qu'Oribaſe appelle *amanitæ*; il eſt cependant probable qu'elle a tiré ce nom du lieu où elle croît; mais le mot *ama-*

nita, dans le ſens qu'on le prend aujourd'hui, ſemble ſignifier la même choſe que *fungus terræ*.

Les ſeuls *fungus* qu'on emploie communément dans les ſauces ſont les *champignons* ordinaires & les morilles. Les véritables *champignons* ſont blancs en dehors, d'un rouge pâle en dedans lorſqu'ils ſont encore nouveaux, mais qui devient plus foncé à meſure qu'ils vieilliſſent. Le *champignon* eſt agréable au gout, mais très-dangereux; il ne convient point à toutes ſortes de tempéramens ni à la même perſonne en tout tems: car ceux qui en font uſage toute leur vie s'en trouvent enfin incommodés. quoiqu'ils en mangent modérément. Il eſt même bon de remarquer que les *champignons* ſont moins mal-ſains dans un tems que dans un autre. L'Empereur Claude eſt mort, à ce qu'on prétend, pour avoir mangé des *champignons*; & j'ai moi-même été témoin d'un accident dans lequel tomba un Gentilhomme pour en avoir mangé qui paroiſſoient d'une bonne eſpece. Je les avois vus avant qu'on les ſervît à table, je les lui vis manger & ne quittai point le malade qu'il ne fût tout-à-fait guéri.

Ce Gentilhomme mangea ſur les onze heures du matin environ une douzaine de *champignons* de grandeur ordinaire, il vécut ce jour-là de lard, de légumes & autres choſes ſemblables & ſoupa le ſoir aſſez ſobrement. Le lendemain matin il ſe plaignit d'une grande douleur qu'il reſſentoit environ quatre pouces au-deſſous du nombril, & d'une ſaveur aromatique deſagréable dans la bouche. La douleur continua tout le jour & monta inſenſiblement plus haut. Le jour ſuivant il reſſentit la même douleur au-deſſus du nombril & la même ſaveur dans la bouche. Vers le midi il fut attaqué d'une violente diarrhée qui dura pendant trois jours & qui ne lui donna pas une minute de relâche. Le jour d'après la douleur ſe fit ſentir vers la région de l'eſtomac & le tourmenta beaucoup: mais après avoir bu un grand coup de Sorbec, il vomit copieuſement & rendit les *champignons* dans le même état qu'il les avoit mangés, ſans la moindre altération & avec eux, les feves, le lard & tout ce qu'il avoit pris depuis; ce qui le guérit tout-à-fait.

J'ai oui dire que les poireaux ſont un ſpécifique contre le venin des *champignons*: mais comme je n'en ai jamais vu l'effet, je n'en dirai rien qui puiſſe combattre ni appuyer cette opinion.

Voici ce que dit Lemery des Champignons.

Il y a pluſieurs eſpeces de *champignons* qui viennent tous en très-peu de tems ſur la terre, dans les prez, ſur les arbriſſeaux & ſur le fumier. Les meilleurs & les plus ſûrs pour la ſanté ſont ceux qui croiſſent en une nuit ſur des couches de fumier, où les Jardiniers ont trouvé le ſecret d'en faire venir toute l'année. Ils doivent être blancs en deſſus, rougeâtres en deſſous, aſſez gros, bien nourris, tendres, faciles à rompre, d'un gout & d'une odeur agréable. Les *champignons* des prez ſont encore aſſez bons, comme on le voit par ces vers:

. . . . . *Pratenſibus optima fungis,*
Natura eſt; aliis male creditur.

Les *champignons* reſtaurent, nourriſſent & fortifient, excitent la ſemence, donnent de l'appétit, & ont toutes les qualités néceſſaires pour ſatisfaire agréablement le gout.

Il ſe trouve des *champignons* qui excitent de grandes évacuations par haut & par bas, qui cauſent la paralyſie & l'apoplexie, & qui donnent ſouvent la mort par une qualité maligne qu'ils communiquent tout d'un coup aux humeurs. Quelquefois ceux mêmes qui paſſent pour être les meilleurs & les plus ſûrs, ſuffoquent & ôtent la reſpiration, pour peu d'excès qu'on en faſſe. Il y en a auſſi, à ce que rapportent pluſieurs Auteurs, qui empoiſonnent quand on les flaire.

Tous les *champignons* contiennent beaucoup d'huile & de ſel eſſentiel.

REMARQUES.

On dit que ſi l'on trempe des *champignons* dans de l'eau, & que l'on jette enſuite cette eau ſur la terre, il y naîtra des *champignons*. Cela vient ou de ce que cette eau s'eſt chargée de ſemences de *champignons*, qui éclоſent enſuite ſur la terre; ou de ce que cette eau a diſſout quelques ſels eſſentiels des *champignons*, qui ſervent à étendre & à raréfier des ſemences d'autres *champignons* qu'ils trouvent épars ſur terre.

On dit encore qu'à Naples & à Rome, il y a des pierres ſur leſquelles, ſi l'on jette de l'eau chaude, il vient des *champignons* en quelque tems que ce ſoit. C'eſt apparemment que cette eau chaude amollit des ſemences de *champignons* qui ſe trouvent ſur ces pierres, & ouvre leurs pores, de maniere que ces ſemences reçoivent en plus grande abondance les ſucs propres à les étendre & à les faire croître.

Les *champignons* ſont un aliment dont on ne ſauroit trop ſe défier. Dioſcoride les diſtingue en deux claſſes dont les uns ſont très-dangereux, & peuvent être mis au nombre des poiſons; & les autres ne font aucun mal. On ne peut pourtant pas dire que ces derniers dont nous nous ſervons communément ne ſoient pas quelquefois pernicieux, puiſque nous voyons tous les jours des familles entieres tomber dans des accidens mortels pour en avoir mangé. C'eſt ce qui donne occaſion à Pline de ſe récrier ſur la gourmandiſe des hommes, qui pour la ſatisfaire riſquent bien ſouvent leur vie par des alimens de cette nature. Neron appelloit les *champignons* Βρῶμα θεῶν, c'eſt-à-dire, viande des Dieux; parce que l'Empereur Claude, à qui il ſuccéda, mourut pour en avoir mangé, & fut mis enſuite au nombre des Dieux.

Il y a deux parties dominantes dans les *champignons*, les unes ſont huileuſes & les autres ſalines. Ces dernieres ſont peut-être d'une nature acre & corroſive; cependant quand elles ſont étroitement unies aux premieres, elles ne ſont pas ſi dangereuſes, parce qu'elles ſont retenues & embarraſſées: mais quand la liaiſon de ces deux parties n'eſt pas exacte, ces ſels dont nous venons de parler, prenant le deſſus, produiſent pluſieurs mauvais effets. En voici un exemple. Les *champignons* que nous employons ordinairement, naiſſent en peu de tems ſur la terre; on les cueille auſſi-tôt; car ſi on les y laiſſoit trop de tems, ils deviendroient un poiſon mortel, parce que leurs ſels, qui au commencement étoit ſuffiſamment lié par des parties rameuſes, ſe dégagent inſenſiblement des gaines qui les retenoient & reprenent toute leur force à cauſe d'une fermentation qui s'eſt excitée dans ces *champignons*.

On peut conclurre de ce raiſonnement, que plus les *champignons* contiennent de parties huileuſes, & moins ils ſont dangereux; & que ceux qui viennent ſur des couches de fumier ne doivent pas tant produire de mauvais effets que les autres, parce que le fumier leur communique une grande quantité de principes ſulphureux.

Les *champignons* peuvent encore être pernicieux par leur ſubſtance ſpongieuſe, qui s'étendant & ſe raréfiant par la chaleur du corps, comprime le diaphragme, & empêche la reſpiration. C'eſt en ce ſens que les meilleurs *champignons* pris à l'excès, ſuffoquent quelquefois tout d'un coup.

En mangeant des *champignons* on doit boire beaucoup de vin, parce que cette liqueur, par les parties ſulphureuſes qu'elle contient en abondance, embarraſſe les ſels des *champignons*, & modere leur action. Le miel paſſe auſſi pour remédier aux accidens fâcheux que cauſent les *champignons*; il agit en cette occaſion comme le vin.

On prétend que quand ils ne conſervent pas leur couleur naturelle après avoir été lavés, & qu'ils deviennent ou bleus, ou rouges, ou noirs, ils ſont très-dangereux. LEMERY, *Traité des Alimens.*

La morille eſt une eſpece de *champignon* printanier, gros

comme une noix, oblong, pyramidal ou ovale, ridé, tendre, poreux, caverneux, ou percé de grands trous, qui repréſentent comme des rayons de miel, de couleur blanchâtre ou jaunâtre, ou d'un blanc qui tire un peu ſur le rougeâtre, quelquefois noirâtre. Il differe du *champignon* ordinaire, en ce qu'il eſt naturellement percé de pluſieurs grands trous, au lieu que le *champignon* ordinaire eſt feuilleté ou fiſtuleux.

La morille contient beaucoup d'huile, de phlegme, & de ſel volatil, peu de terre. Elle croît dans les lieux herbeux, humides, dans les bois, aux piés des arbres. Elle eſt délicieuſe dans les ſauces. Elle eſt outre cela fortifiante, reſtaurante, propre pour exciter l'appétit. LEMERY, *des Drogues.*

On doit choiſir les morilles tendres, groſſes comme une noix, ovales ou oblongues, d'une couleur jaunâtre ou blanchâtre, & percées de grands trous qui repréſentent des rayons de miel.

Les morilles excitent l'appétit, fortifient, reſtaurent, & ſont d'un grand uſage dans les ſauces.

L'uſage fréquent qu'on en fait échauffe beaucoup, & rend les humeurs acres.

Elles conviennent dans les tems froids aux phlegmatiques, & à ceux en général dont les humeurs ſont groſſieres & peu en mouvement : mais les perſonnes d'un tempérament chaud & bilieux doivent s'en abſtenir.

On ne voit point arriver de ſi fâcheux accidens de l'uſage des morilles que de celui des champignons, apparemment parce que leurs ſels ſont moins acres que ceux des champignons, ou parce qu'ils ſont plus retenus & embarraſſés par des principes ſulphureux. LEMERY, *Traité des Alimens.*

Tournefort fait mention de 83 différentes eſpeces de morilles, dont voici le détail :

1. *Amanita campeſtris, alba ſuperne, inferne rubens*, Dillen. Cat. Giſſ. 177. *Fungus pileolo lato, & rotundo, livido*, C. B. Pin. 370. *Fungus campeſtris, albus ſuperne, inferne rubens*, J. B. 3. 824. *Fungi vulgatiſſimi eſculenti*, Lob. Icon. 271.

2. *Amanita kremlinga alba*, Dillen. Cat. Giſſ. 178. *Fungus pileolo lato orbiculari candicante*, C. B. Pin. 370. *Fungus ſylvarum, eſculentus candicans*, J. B. 3. 828.

On le trouve dans le même endroit que le premier. M. Vaillant a parlé une ſeconde fois de celui-ci dans la p. 75. ſous le nom de *Fungus totus albus edulis.*

3. *Amanita verna, pileo rotundiori, odorato & eſculento. Fungi verni, mouceron dicti, odori & eſculenti.* J. B. 2. 823.

4. *Amanita alba, pileo inverſo. Fungi albi, pileolo inverſo.* J. B. 3. 847.

5. *Amanita lutea perniciosa. Fungi lutei pernicioſi, ſub pinu habitantes.* J. B. 3. 832.

On trouve la figure de ce dernier dans les élémens de Botanique, *Planche* 328.

6. *Amanita piperata alba, lacteo ſucco turgens*, Dillen. Cat. Giſſ. 179. *Fungus piperatus albus, lacteo ſucco turgens*, J. B. 3. 825. *Fungi pileolo lato orbiculari candicante*, C. B. Pin. 370.

7. *Amanita major, rubeſcens aut ſubfulva, pediculo brevi, lamellis crebris albentibus*, Dillen. Cat. Giſſ. 181. *Fungus lignoſus faſciatus*, Vaill. 61.

Il croît au pié des chênes dans le mois d'Août. R. Syn. Ed. 3. p. 4.

Sa tige a un pouce de long ſur un pouce de large, elle eſt d'un blanc ſale, pleine & charnue. Sa tête a environ trois pouces de diametre, elle eſt creuſe, rougeâtre, parſemée de cercles blanchâtres. Les fiſtules ſont très-ſerrées & blanches, auſſi-bien que ſa chair. Il rend un lait acre & gluant. VAILLANT.

8. *Amanita major lacteſcens, pileo ex albo purpuraſcente, lamellis crebris, caule brevi. Fungus lacteus maximus infundibuli formâ.* Vaill. 61.

Cette derniere eſpece reſſemble beaucoup aux deux précédentes. Ses bords ſont pliés au commencement, mais

ils ſe relevent dans la ſuite & forment une eſpece d'entonnoir depuis trois juſqu'à neuf pouces de diametre. Sa tête, ſa chair & ſes fiſtules ſont blanches tirant tant ſoit peu ſur le pourpre. Ses fiſtules ſont très-ſerrées & entremêlées d'autres plus courtes de la moitié. Sa tige a environ un pouce de long, & depuis un demi-pouce juſqu'à un pouce d'épaiſſeur. Toute la plante contient une grande quantité de lait acre. VAILLANT.

9. *Amanita major lacteſcens, pileo ſubfuſco, lamellis fulvis, caule brevi. Fungus lacteſcens pragnantiſſimus.* Vaill. 61.

Son chapiteau eſt plat & tant ſoit peu creux vers le centre. Il a deux ou trois pouces de diametre. Il eſt d'un blanc fort ſale tirant ſur la couleur du bouis. Ses bords ſont inégalement découpés. Il contient beaucoup de lait acre. VAILLANT.

10. *Amanita lacteſcens fulva. Fungus lacteſcens piperatus rufus.* Vaill. 62.

Son chapiteau, ſes feuilles, & ſa tige ſont de couleur de cuivre rouge. Il donne un lait acre. VAILLANT.

11. *Amanita major, pileo ſubfuſco, lamellis albis. Fungus piperatus non lacteſcens.* Vaill. 62.

Sa chair eſt d'un gout acre & ne donne aucun lait. VAILLANT.

12. *Amanita faſciculoſa purpuraſcens arborea*, Dillen. Cat. Giſſ. 180. *Fungus noſtras pediculo brevi, in pileolum didymum abeunte.* Cim. Reg. Vaill. 62.

Son chapiteau eſt d'une couleur de maron clair, ſes fiſtules ſont jaunâtres, & ſes bords reployés. VAILLANT.

13. *Amanita major paluſtris albida. Fungus albidus, infundibuli formâ, paluſtris.* Vaill. 62.

14. *Amanita pileo flavo viſcido, caule ruſeſcente. Fungus glutine flavo limacino reſplendens.* Vaill. 62.

Son chapiteau eſt d'abord de figure conique, il ſe déploie dans la ſuite, & a deux ou trois pouces de diametre. VAILLANT.

15. *Amanita major pileo griſeo holoſericeo, lamellis carneis, caule albo. Fungus griſeus holoſericeus, pileolo crenelato.* Vaill. 63.

Son chapiteau a quelquefois cinq pouces de diametre ; ſes bords ſont repliés comme ceux d'une ſauciere. Sa tige a deux ou trois pouces de long ſur un pouce environ de large. VAILLANT.

16. *Amanita citrini coloris*, Dillen. Cat. Giſſ. 181. *Fungus pileolo ſtramineo*, Vaill. 63.

17. *Amanita media tota alba. Fungus mediæ magnitudinis totus albus.* Vaill. 63.

Sa tige a depuis un pouce juſqu'à trois de haut. Elle eſt douce, pleine pour l'ordinaire & quelquefois fiſtulaire, beaucoup plus épaiſſe à ſon ſommet qu'à ſa baſe, tantôt droite & tantôt tortue ; quelquefois ronde & quelquefois tant ſoit peu applatie, avec un ſillon de chaque côté épais depuis une juſqu'à trois lignes. Son chapiteau a depuis quatre juſqu'à dix-huit ou vingt lignes de diametre. Il a d'abord la figure d'une demi-ſphere ou cone, mais il s'applatit dans la ſuite & forme un autre cone renversé. Les fiſtules ſont fort éloignées les unes des autres & leur intervalle eſt rempli d'autres fiſtules qui partent de la circonférence. Toute la plante eſt d'un blanc de lait, & quelque peu luiſante. VAILLANT.

18. *Amanita pileo gilvo, lamellis albis crebris, ſuperne ad margines apparentibus, caule albido. Fungus gilvus, margine tenuiſſimo.* Vaill. 63.

19. *Amanita pileo coniformi albo maculato. Fungus pileolo conico maculato.* Vaill. 63.

20. *Amanita plana orbiculata aurea*, Dillen. Cat. Giſſ. 179. *Fungus planus orbiculatus aureus*, C. B. Pin. 371. *Fungi lutei magni dicti jaſeran ſpecioſi*, J. B. 3. 831.

Dillenius a trouvé ce champignon dans les bois d'Hornſey, *Syn. Stirp. Brit. Ed. III. p.* 2.

21. *Amanita purpuraſcens, pileo ſurſum repando, caule albo. Fungus margine per maturitatem ſurſum repando.* Vaill. 64.

22. *Amanita orbicularis, pileo & lamellis fuſcis*, Dillen. Cat. Giſſ. 184. *Fungus læte fuſco colore.* Vaill. 64.

J'ai

J'ai trouvé celui-ci auprès de Dulwich, dans le mois d'Octobre.

23. *Amanita pileo fusco, lamellis & caule albis. Fungus late fusco colore, pediculo breviore.* Vaill. 64.

24. *Amanita clypeiformis major. Fungi multi ex uno pede clypeiformes lutei & rubri.* J. B. 3. 835.

25. *Amanita clypeiformis minor. Fungus clypeiformis minor*, C. B. Pin. 373. *Fungi parvi lutei & clypeiformes albi lethales*, J. B. 3. 847.

26. *Amanita fasciculosa viscida arborea mollis alba*, Dillen. Cat. Giss. 187. *Fungi albi lucentes ex uno principio plures ex radice arborum.* J. B. 3. 835.

27. *Amanita fasciculosa lutea dumetorum.* Cat. Giss. 186. *Fungi multi ex uno pede pernicioſi.* J. B. 3. 835. J'en ai trouvé plus de mille sur la même racine. M. Vaillant a parlé une seconde fois de ce champignon, p. 68. sous le nom de *Fungi plures ex uno pede, è prunorum radicibus enati*, Raii Hist. 1. 99. App. 32. 8. *Fungus multiplex parvus luteus, pileolo molliter convexo*, Cimel. Reg. de nouveau, p. 71. sous le même nom, où il a répété la même description.

28. *Amanita colore lacteo. Fungus colore lacteo.* Vaill. 64.

29. *Amanita piperata non lacteſcens viscida, pileo ex fusco rufeſcente, lamellis & caule albis. Fungus piperatus, non lacteſcens, coloris braſilici*, Vaill. 65.

30. *Amanita obtusè coniformis cinerea, aut ex livido nigricans, utrinque ſtriata*, Dillen. Cat. Giss. 182. *Fungus parvus, pediculo oblongo, galericulatus ſtriis lividis aut nigris*, Raii Syn. Vaill. 65. Dans les pâturages sur le fumier; au mois de Septembre & d'Octobre, Syn. Ed. 3. p. 8.

31. *Amanita pileo albo, centro rufeſcente, lamellis carneis, caule albo. Fungus pileolo albo, centro rufeſcente*, Vaill. 65.

32. *Amanita parva, pileo viſcoſo, ex albido luteo, lamellis lividis, caule longo. Fungus capite hemiſpherico pallidè luteſcente*, Vaill. 65. On le trouve communément sur le fumier de vache & de cheval au mois de Septembre & d'Octobre. M. Vaillant paroît avoir répété ce qu'il avoit dit de ce champignon, p. 71. sous le nom de *Fungus parvus, pediculo oblongo, pileolo hemiſpherico, ex albido ſubluteus*, Raii Syn.

33. *Amanita parva verna utrinque ſtriata fuſca, pileo obtusè coniformi, muſco paluſtri ramoſo majori, foliis membranaceis acutis Vern. innaſcens*, Dillen. Cat. Giss. 184. *Fungus capitulo conico pallidè cineritio, centro fuſco*, Vaill. 65.

34. *Amanita tota alba. Fungus totus albus*, Vaill. 65.

35. *Amanita tota griſea. Fungus totus griſeus*, Vaill. 66.

36. *Amanita faſciculoſa ſordidè carnea. Fungus multiplex ſordide carneus*, Vaill. 66.

37. *Amanita faſciculoſa buxea*, Dillen. Cat. Giss. 187. *Fungus noſtras multiplex, pileolo lato mammoſo*, Vaill. 66.

38. *Amanita exigua, ſanguinei coloris*, Dillen. Cat. Giss. 66. *Fungus parvus coccineus*, Cimel. Reg. Vaill. 66.

39. *Amanita exigua, pileo umbilicato nigro, lamellis nigricantibus. Fungus minimus, totus niger, umbilicatus*, Vaill. 66.

40. *Amanita minor umbilicata, tota rufa. Fungus minor, totus rufus*, Vaill. 66.

41. *Amanita minor, tota citrina. Fungus minor, citrino colore, pedunculo flaveſcente*, Vaill. 66.

42. *Amanita minor, pileo villoſo fuſco, lamellis ex cinereo purpuraſcentibus, caule fuſco. Fungus minor, pilei ſuperficie flocculis fuſcis, villoſa*, Vaill. 67.

43. *Amanita parva, capitulo conico, violacei dilutioris coloris*, Dillen. Cat. Giss. 181. *Fungus minor Amethyſtinus.* Vaill. 67.

44. *Amanita faſciculoſa ex fuſco violacei coloris*, Dillen. Cat, Giss. 186. *Fungus major violaceus*, Vaill. 67.

45. *Amanita pileo incarnati coloris, lamellis albidis, caule albo, ad imum tuberoſo. Fungus dilutè carneus, vel incarnatus*, Vaill. 67.

46. *Amanita major, pileo pallidè violaceo, lamellis & caule candidis. Fungus magnus albus, pileo lato, pronâ parte ſordidè cæruleo*, Vaill. 67.

47. *Amanita pileo aurantii coloris, lamellis & caule lividis*, Hist. Plant. rar. Cent. 1. Dec. 3. p. 31. *Fungus aurantii coloris, capitulo in conum abeunte*, Inst. 559. auprès de Fulborn, dans le territoire de Cambridge.

Ce champignon est de couleur d'orange foncé, & son chapiteau a la figure d'un cone parfait.

48. *Amanita pileo conico aureo viſcido, lamellis pallidè flavis, caule aureo. Fungus aureus, capitulo in conum abeunte*, Vaill. 67.

49. *Amanita ex livido albicans, oris intùs converſis*, Dill. Cat. Giss. 182. *Fungus colore caſtaneo, margine per maturitatem introrſum convoluto*, Vaill. 68.

50. *Amanita minima, pileo & lamellis cinereis, caule fuſco conico. Fungus minimus, pediculo conico*, Vaill. 68.

51. *Amanita pileo clypeato rufeſcente, lamellis & caule cinereis. Fungus clypeatus, in medio protuberans*, Vaill. 68.

52. *Amanita parva, utrinque ſtriata, pileo coniformi, murini coloris, lamellis & pediculo albis.* Dillen. Cat. Giss. 183. *Fungus capitulo mammoſo, centro papillari*, Vaill. 69. On le trouve en automne parmi les pâturages. Il semble être le même que celui que M. Vaillant appelle, p. 69. *Fungus pileo candicante, lamellis paucis, pediculo fuſco ſplendente.*

53. *Amanita exigua, incarnati coloris. Funguli incarnati, coloris minuti, muſco innati*, Mentz. Pugill. Tab. 6. Vaill. 69.

54. *Amanita parva, utrinque ſtriata pediculo tenui longo firmo lento, pileolo in medio faſtigiato*, Dillen. Cat. Giss. 183. dans les pâturages.

55. *Amanita ochro-leuca viſcida, pileo clypeiformi. Fungus colore homogeneo pallido, pileolo & pediculo glutine obducto.* Vaill. 69.

56. *Amanita griſea viſcida, pileo clypeiformi. Fungus colore homogeneo griſeo, pediculo glutine obducto*, Vaill. 69.

57. *Amanita arborea mollis, coloris exactè crocei*, Dillen. Cat. Giss. 182. *Fungus pileolo croceo, ſplendoris participe.* Vaill. 69. sur les arbres dont le tronc est pourri.

58. *Amanita viſcida, pileo expanſo ſordidè albo, lamellis candidis, caule ſolido. Fungus capite expanſo viſcoſus*, Vaill. 70.

59. *Amanita viſcida, pileo primum conico, poſtea plano. Fungus cono primùm obtuſo, poſtea plano, pileolo & pediculo glutine obducto*, Vaill. 70.

Lorsque ce champignon est nouveau, son chapiteau est ordinairement d'un blanc sale, & le sommet de couleur de buis: il est quelquefois d'un verd foncé, & quelquefois de couleur brune. Sa tige & les fistules de cette derniere sont de la même couleur que le chapiteau: mais celles du blanc & du verd sont ordinairement couleur de soufre, & quelquefois d'un verd pâle. Sa tige est aussi de couleur de soufre, avec une teinte de verd-de-gris vers le sommet. VAILL.

60. *Amanita pileo obtuſe coniformi, è cinereo fulvo, lamellis albidis, caule longo firmo ſtriato gracili, caſtanei coloris. Fungus ſimi equini, capitulo pileum Romanum referente*, Vaill. 71. Il a été trouvé dans les forets d'Angleterre par M. Dale.

61. *Amanita pileo cinereo utrinque ſtriato, caule longo fiſtuloſo. Fungus capitulo mammoſo*, Vaill. 70.

62. *Amanita faſciculoſa, pileo obtusè coniformi, utrinque ſtriato pallido, lamellis nigris, caule albo fiſtuloſo. Fungus noſtras multiplex, pediculo fiſtuloſo*, Vaill. 70. J'ai souvent trouvé ce champignon vers la fin de l'été: il se corrompt promptement; & peut-être n'est-il point différent de celui dont parle Dillenius, (Syn. 7.) sous le nom de *Fungus parvus lethalis galericulatus*, Lob.

63. *Amanita faſciculoſa, pileo ex luteo fuſco, lamellis virentibus, caule pallido. Fungus mediæ magnitudinis, pileolo ſupernè è rufo flavicante, lamellis ſubtùs ſordidè virentibus*, Raii Hist. 3. 17. *Fungus luteus, pileolo molliter convexo, lamellis viridibus*, Cimel. Reg. Vaill. 71.

J'ai trouvé ce champignon ſur du bois pourri dans le jardin des plantes à Chelſe au mois d'Octobre.

64. *Amanita exigua candidiſſima, pileo umbilicato. Fungus minimus albus umbilicatus ſtriatus*, Vaill. 71.

65. *Amanita faſciculoſa, pileo obtusè conico griſco lamellis albis, caule griſeo. Fungus multiplex obtusè conicus, colore griſeo murino* Vail. 71.

66. *Amanita pileo viſcoſo luteo*, Hiſt. Plant. rar. Cent. 1. Dec. 3. p. 31. Ce champignon me paroît le même que celui dont M. Vaillant donne la deſcription ſous le nom de *Fungus glutinoſus, colore aurantio*, p. 72. Cette plante, ſi c'eſt celle que j'entens, ſe trouve très-communément en automne dans les pâturages.

67. *Amanita ovum referens, humorem nigrum per maturitatem effundens. Fungus typhoides. An fungus non veſcus*, 7. Flor. Pruſſ. 89. *An fungus albus ovum referens, D. Doodii*, Raii Hiſt. 3. 22. Vaill. 72. dans un marécage entre Roud-Lane & le Pont de Somerſet à Hampshire, Mer. Pin. J'en ai trouvé une grande quantité à Cheſterton dans le mois de Mai.

68. *Amanita faſciculoſa, ovum referens, minor, humorem nigrum per maturitatem effundens. Fungus multiplex ovatus cinereus minor*, Vaill. 72.

69. *Amanita orbicularis alba, lamellis & pediculo villoſis, ac veluti farinâ comperſis*, Dillen. Cat. Giſſ. 184. *An fungus minor tenerrimus, farinâ reſperſus, pileolo ſuperne cinereo, lamellis ſubtus tenuiſſimis nigris*, Raii Syn. Vaill. dans les pâturages aux mois de Septembre & d'Octobre.

70. *Amanita fuſca, pileo infundibuli-formi. Fungus foliaceus vel lamellatus infundibuli formâ, fuſco-lividus*, Vaill. 73.

71. *Amanita faſciculoſa, pileo fuſco, lamellis & caule griſeis. Fungus multiplex campani formis, colore fuſco*, Vaill. 73.

72. *Amanita faſciculoſa pileo & caule caſtanei coloris lamellis ex ſordidè albo pallidè rubentibus. Fungus multiplex campaniformis, colore caſtaneo*, Vaill. 73.

73. *Amanita faſciculoſa, pileo rufeſcente, margine araneoſo, lamellis crebris fuſcis, caule albo fiſtuloſo. Fungus capitulo mammoſo rufeſcente*, Vaill. 73.

74. *Amanita faſciculoſa, pileo ovato ſulcato cinereo, lamellis crebris lividis, caule albo. Fungus multiplex ovatus*, Vaill. 73.

75. *Amanita ſicca & levis, pileo magno plano orbiculari, pediculo longo, plerumque, bulbiformi*, Dillen. Cat. Giſſ. 180. *Fungus pileolo lato, longiſſimo pediculo variegato*, C. B. Pin. 371. Vaill. 74.

M. Liſter a ſouvent trouvé cette eſpece de *champignon* en Angleterre, à Cheſterton-Cloſe auprès de Cambridge, & dans les forets de Lincoln. Il a même trouvé qu'il étoit beaucoup plus ſavoureux que le *champignon* ordinaire. R. Syn. Ed. 3. p. 3.

76. *Amanita pileo lato rufeſcente, micis furfuraceis aſperſo, lamellis albis, caule tuberoſo. Fungus pileolo lato, micis furfuraceis aſperſo.* Vaill. 74.

77. *Amanita pileo vireſcente, ex pila erumpens. Fungus phalloides annulatus, ſordide vireſcens & patulus.* Cim. Reg. Vaill. 74.

78. *Amanita pileo lato albido, lamellis candidis ex pila erumpens. Fungus phalloides*, Vaill. 74.

79. *Amanita pediculo bulbiformi, pileo maculato*, Dillen. Cat. Giſſ. 184. *Fungus pediculo in bulbiformam excreſcente*, C. B. Raii Hiſt. 1. 95. Vaill. 75.

80. *Amanita pileo lato puniceo, lamellis albis. Fungus pileolo lato puniceo, lacteum & dulcem ſuccum fundens*, C. B. Pin. 371. Vaill. 75.

81. *Amanita pileo candido, tuberculis flavo-fuſcis variegato, lamellis creberrimis. Fungus colore candido tuberculis flavo-fuſcis elegantiſſime variegato*, Vaill. 75.

82. *Amanita pileo clypeato caſtaneo, centro rufo, circulo ſordidè albo circumdato, lamellis creberrimis flaveſcentibus. Fungus centro mammoſo rufo, circulo ſordidè albo circumdato*, Vaill. 76.

83. *Amanita minima, pileo aurantii coloris, lamellis ex albo rufeſcentibus. Fungus minimus aurantius mamillaris*, Vaill. 76. Martin Tournefort.

La truffe eſt à peu près de la même nature que le *champignon*, avec cette différence qu'elle ne ſort jamais hors de la terre. Il y en a de deux ſortes. On emploie quelquefois la premiere dans la Medecine, (voyez *Boletus*) & l'autre en qualité d'alimens.

On diſtingue celles de la ſeconde eſpece de la maniere ſuivante.

Tubera, Offic. C. B. 376. J. B. 3. 849. Chab. 591. Raii Hiſt. 1. 110. Synop. 20. Sterb. 308. Tab. 32. A. Hiſt. Oxon. 3. 638. *Tubera Matthioli*, Elem. Bot. 442. Tourn. Inſt. 565. *Tubera terræ*, Ger. 1385. Emac. 1583. *Tubera terræ edibilia*, Park. 1319.

M. Geoffroy le jeune, ayant rapporté pluſieurs particularités touchant les *champignons* & les *truffes* dans le mémoire ſuivant, j'ai cru que le Lecteur ne ſeroit pas fâché de le trouver ici.

OBSERVATIONS

Sur la végétation des Truffes.

Tous les corps qui paroiſſent végéter, ſe peuvent partager généralement en deux claſſes. La premiere, de ceux à qui il ne manque rien de tous les caracteres des plantes. La ſeconde, de ceux à qui il en manque quelques-uns. Parmi ces derniers, les uns manquent de fleurs apparentes, comme le figuier, dont on croit la fleur renfermée au-dedans du fruit. D'autres manquent de fleurs & de graines apparentes, comme la plupart des plantes marines, dont on ſoupçonne les ſemences renfermées dans des véſicules particulieres. D'autres n'ont que des feuilles ſans tige, comme le *Lichen*, le *Lactuca marina*, & le *Noſtoch*. D'autres ont des tiges ſans feuilles, comme les *Euphorbes*, la *Preſle*, le *Lithophyton*, les *Coraux*, & la plupart des plantes pierreuſes. D'autres enfin n'ont pour ainſi dire aucune apparence de plante, puiſqu'on n'y diſtingue ni feuilles, ni fleurs, ni graines. De ce genre, ſont la plupart des *champignons*, les *éponges*, les *morilles*, & ſurtout les *truffes*, qui de plus n'ont point de racines. Les Botaniſtes ne les ont rangées dans l'ordre des plantes, que parce qu'on les voit croître & multiplier, ne doutant point qu'elles n'aient du moins les parties eſſentielles des plantes, ſi elles n'en ont pas les apparences; de même que les inſectes ont les parties eſſentielles à l'animal, quoique la ſtructure apparente en ſoit différente. Comme j'ai déja fait quelques obſervations ſur le *Noſtoch*, cela m'a porté à examiner auſſi la *truffe*, qui eſt encore plus ſinguliere, & dont il me paroît que l'on n'a encore rien dit de bien poſitif.

Voici les obſervations que j'ai pu faire ſur la biſarrerie de cette végétation avec ſon analyſe.

Cette ſorte de plante n'eſt qu'un tubercule charnu, couvert d'une eſpece de croute dure, chagrinée & gercée à ſa ſuperficie, avec quelque ſorte de régularité, telle à peu près qu'on l'apperçoit dans la noix de cyprès. Elle ne ſort point de terre; elle y eſt cachée environ à un demi-pié de profondeur. On en trouve pluſieurs enſemble dans le même endroit qui ſont de différentes groſſeurs. Il s'en voit même quelquefois d'aſſez groſſes pour être du poids d'une livre, & même de cinq quarterons; ces dernieres ſont rares. Pline n'en rapporte que du poids d'une livre.

Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il y en a de fort groſſes. Elles naiſſent en différens pays. Du tems de Pline, les plus eſtimées venoient d'Afrique. On en trouve à préſent en Europe dans le Brandebourg, & en pluſieurs autres endroits d'Allemagne. Elles ſont communes en Italie, en Provence, en Dauphiné, dans le Languedoc, l'Angoumois & le Perigord; il en croît auſſi en Bourgogne, & on en trouve aux environs de Paris. On remarque qu'elles viennent plus ordinairement dans des terres incultes, de couleur rougeâtre & ſabloneu-

ſes, quoique un peu graſſes. On les trouve au pié & à l'ombre des arbres,& quelquefois entre des racines,des pierres & en pleine terre. Leur arbre favori eſt le chêne, ou le chêne verd, ou le chêne blanc; comme l'orme eſt celui de la morille. On commence à voir des *truffes* au premier beau tems qui ſuit les froids, plutôt ou plus tard, ſuivant que le tems eſt doux : enſuite du grand hiver, elles ont été très-rares. Elles ne paroiſſent dans leur naiſſance que comme de petits pois ronds, rouges en-dehors, & blancs en-dedans. Ces pois groſſiſſent peu à peu. C'eſt depuis ce tems-là qu'on commence à tirer de la terre, celles qu'on nomme *truffes* blanches. Elles ſont inſipides d'elles-mêmes, & on les fait ſécher pour les mettre dans les ragouts, parce qu'elles ſe gardent mieux ſeches que les marbrées. C'eſt l'opinion commune que les *truffes*, qui ont été une fois déplacées, ne prennent plus de nourriture, quand même on les remettroit dans la même terre d'où on les a tirées : mais ſi on les y laiſſe juſqu'à un certain point ſans les déranger, elles groſſiſſent inſenſiblement, leur écorce devient noire & chagrinée, ou inégale, quoiqu'elles conſervent toujours leur blancheur au-dedans: juſqu'à ce point, elles ont très-peu d'odeur & de ſaveur, & ne peuvent encore s'employer qu'en ragout, & c'eſt toujours ce qu'on appelle premieres *truffes* blanches, dont il ne faut point faire une eſpece différente des marbrées & des noires, que l'on recueille depuis l'automne juſqu'en hiver après les premieres gelées; car ce ne ſont, à ce que je crois, que les mêmes à différens points de maturité. Je conſidere la *truffe* blanche dans ſon premier état comme une plante qui eſt tout à la fois, racine, tige & fruit, dont le parenchyme ſe gonfle de toute part, & dont les parties ſe développent inſenſiblement. A meſure que la *truffe* ſe gonfle, l'écorce ſe durcit, ſe gerce en différens endroits pour donner plus de nourriture à la maſſe qui eſt plus groſſe, alors la *truffe* change de couleur; & de blanche qu'elle étoit, on la voit inſenſiblement ſe marbrer de gris, & on n'apperçoit plus le blanc que comme un tiſſu de canaux qui ſe répandent dans le cœur de la *truffe*, & qui viennent aboutir aux gerçures de l'écorce.

La matiere griſe qui eſt renfermée entre ces canaux, étant conſidérée avec le microſcope, paroît être un parenchyme tranſparent compoſé de véſicules. Au milieu de ce parenchime,on voit des points noirs, ronds, séparés les uns des autres, qui ont tout l'air d'être des graines nourries dans ce parenchyme, dont elles ont obſcurci la couleur, & où il n'y a que les vaiſſeaux & quelques cloiſons qui ſont reſtées blanches. Je conſidere ce blanc comme des canaux, parce que je les vois toujours venir ſe rendre à l'écor ce.

Lorſque les *truffes* ſont venues à ce point de maturité, elles ont une très-bonne odeur & un très-bon gout. La chaleur & les pluies du mois d'Août les font mûrir plus promptement : c'eſt ce qui peut avoir donné lieu à quelques Auteurs, de dire que les orages & les tonnerres les enfantoient. En effet, on ne commence à fouiller les bonnes *truffes* que depuis le mois d'Octobre juſqu'à la fin de Décembre, & quelquefois juſqu'au mois de Fevrier & Mars, & pour lors elles ſont marbrées, au lieu que celles qu'on ramaſſe depuis le mois d'Avril juſqu'au mois de Juillet & d'Août, ne ſont encore que blanches. Si on manque à ramaſſer les *truffes* lorſqu'elles ſont à leur point de maturité, elles ſe pourriſſent : c'eſt alors que l'on peut obſerver la réproduction de la *truffe*, parce qu'au bout de quelque tems on trouve pluſieurs amas d'autres petites *truffes* qui occupent la place de celles qui ſe ſont pourries. Ces jeunes *truffes* prennent nourriture juſqu'aux premiers froids. Si la gelée n'eſt pas forte, elles paſſent l'hiver, & forment de bonne heure les *truffes* blanches du printems.

Le grand froid de 1709 eſt encore une preuve de ce que j'avance, puiſqu'on n'a vu des *truffes* que dans l'automne de la même année; les plus avancées qui auroient dû paroître au printems, ayant péri par la rigueur de la ſaiſon, au lieu que l'année précédente elles avoient été très-communes. On ne remarque ni chevelu ni filamens de racines aux *truffes* qu'on tire de terre. Elles en ſont enveloppées, de maniere qu'elles y impriment les traces de leur écorce, ſans y paroître autrement attachées. Elles ſont ſujettes, comme les autres racines à être percées des vers. Celui qui s'attache à la *truffe*, eſt un ver blanc aſſez délié, & différent de ceux qui naiſſent par leur pourriture : par la ſuite il forme une feve renfermée dans un nid tiſſu d'une ſoie blanche fort déliée. Il en ſort quelque tems après une mouche bleue, tirant ſur le violet, qui s'échappe de la *truffiere* par des gerçures qu'on y obſerve. Dès qu'on apperçoit de ces ſortes de mouches, on les regarde comme un indice certain qu'il a des *truffes* dans l'endroit autour duquel on les voit voltiger.

Quand une *truffe* cuite a été piquée du ver, on s'en apperçoit à l'amertume qu'elle a au gout; & en y faiſant un peu d'attention, on reconnoit que l'endroit de la piquure eſt plus noir que le reſte, & que c'eſt de-là que vient cette amertume, le reſte de la *truffe* ayant un bon gout. Si on l'ouvre crue à l'endroit de la piquure, on y découvre aiſement le nid du ver, & un eſpace autour ſans marbrure, d'une couleur différente du reſte de la *truffe*, & qui approche de celle du bois pourri. En obſervant avec le microſcope, la ſuperficie des *truffes*, j'ai trouvé que certains points blancs qui s'y trouvent, étoient autant de petits inſectes qui les rongent. Ils ſuivent les ſillons de l'écorce pour pouvoir tirer plus de nourriture. Ces inſectes ſont blancs & tranſparens, de figure ronde, à peu près comme les mittes. Ils n'ont que quatre pates, & une fort petite tête, ils marchent même aſſez promptement. Ces inſectes ſe nourriſſent du ſuc nourricier de la *truffe*, car j'en ai trouvé qui s'étoient retirés dans le canton qu'avoit habité un ver. Ils étoient devenus, quoique tranſparens, d'une couleur de caffé; telle que celle de l'endroit où le ver avoit niché. Il eſt à remarquer que la terre qui produit la *truffe* ne porte point d'autres plantes au-deſſus de la *truffe*. La *truffe* en ſouſtrait le ſuc nourricer; ou plutôt par ſon odeur fait périr & empêche les herbes d'y pouſſer. Cette raiſon me paroît la plus probable, d'autant que la terre qui porte la *truffe* la ſent parfaitement. Les payſans en certains endroits, font un tel profit ſur le débit des *truffes*, que cela les rend ſoigneux à découvrir les *truffieres*, enſorte qu'il deviennent très-habiles en ce métier.

Ils connoiſſent l'étendue d'une *truffiere*, à ce qu'il n'y croît rien, & que la terre eſt nette de toute herbe. En ſecond lieu, ſuivant la qualité de la terre, lorſque la *truffiere* eſt abondante, elle ſe gerce en différens endroits. Ils la reconnoiſſent encore en ce qu'elle eſt plus légere, & à ces petites mouches bleues & violettes, dont j'ai déja parlé, & à une autre eſpece de groſſes mouches noires, longues, différentes des premieres qui ſortent des vers qui s'engendrent de la pourriture de la *truffe*, & tous ſemblables à ceux qui naiſſent de toute autre matiere pourrie. Il y a une habileté à fouiller les *truffes* ſans les couper, ſurtout lorſqu'elles ſont groſſes. Pour les tirer, les payſans ont une eſpece de houlette. Dans d'autres endroits ils ne s'en rapportent point à eux-mêmes pour cette recherche, mais ils ont recours à un autre moyen dont parle Pline & d'autres Auteurs. Il faut ſavoir que les porcs ſont fort friands de *truffes*; on ſe ſert donc de ces animaux qu'on dreſſe à les chercher & à les tirer. Il faut être prompt à leur ôter les *truffes* qu'ils découvrent, & leur donner quelque choſe à la place pour les récompenſer, ſans quoi ils ſe rebutteroient, & laiſſeroient là une chaſſe qui leur ſeroit infructueuſe. Dans le Montferrat ils ont des chiens dreſſés à cette eſpece de chaſſe.

Voilà en général ce que j'ai pu obſerver ſur la *truffe* & ſon origine; il s'agit préſentement d'en déterminer les eſpeces.

M. Tournefort n'en a admis que deux qu'il diſtingue par leur figure. La premiere eſt ronde, dont on voit la figure dans ſes Elemens de Botanique, la même que celle qui eſt dans Matthiole & dans les autres Botaniſtes. Cette eſpece eſt celle que l'on mange en ce pays & qui eſt connue de tout le monde. La ſeconde eſpece eſt celle que Mentzelius nomme dans le *Pugillus rariorum plantarum, tubera ſubterranea teſticulorum formâ.* Cette *truffe* eſt différente des autres par ſa figure & par ſa couleur interne, qui, au rapport de cet Auteur, eſt d'un roux tirant ſur le verdâtre, ſemblable à la couleur interne des veſſes de loup de nos bois, peut-être que s'il les eût ouvertes en d'autres tems, il les eût trouvées d'une autre couleur. Il les compare même à une matiere qui change de couleur. Mentzelius découvrit cette eſpece dans les mois d'Août & Septembre, qui eſt le tems où elles ne ſont pas encore mûres, & en un certain canton de la Marche de Brandebourg. Sur ce pié-là, nous n'avons encore que deux eſpeces de *trùffes* qui different par l'extérieur, & nous ne devons point prendre les variétés de couleurs internes, ni les différentes groſſeurs pour des caracteres de différentes eſpeces, puiſque les racines ou les pierres qu'elles rencontrent en groſſiſſant, leur peuvent donner différentes formes. La *truffe* me paroît donc être une plante, & non point une matiere conglomérée, ou un excrément de la terre, comme Pline l'a penſé, en rapportant pour preuve une hiſtoire d'un Gouverneur de Cartagene, qui en mordant une *truffe*, trouva ſous ſes dents un denier. Mais cette preuve n'eſt point ſuffiſante, puiſque le haſard peut avoir fait que la *truffe* en groſſiſſant ait enveloppé ce denier, comme on voit arriver pareilles choſes à certains arbres, de la végétation deſquels on eſt aſſuré. Il me paroît même que Pline ne ſavoit à quoi s'en tenir, puiſqu'il rapporte enſuite que l'on obſervoit que les *truffes* ne venoient auprès de Metelin dans l'Iſle de Lesbos, que quand le débordement des rivieres en apportoit les ſemences d'un endroit nommé *Tioves* dans la terre ferme d'Aſie, où il y avoit des *truffes* en quantité.

Peut-être qu'on pourroit multiplier les *truffes* en tentant différens moyens, puiſque nous les voyons multiplier dans la terre : cette réproduction nous confirmeroit l'opinion dans laquelle je ſuis que les graines ſont renfermées dans l'intérieur de la *truffe*, & que ce ſont ces graines & ces points ronds qui obſcurciſſent le parenchyme de la *truffe*. Ce parenchyme eſt ſoutenu par des fibres qui vont irrégulierement de la circonférence au centre, & tout traverſé par des canaux blancs qui forment la marbrure de la *truffe*. Quelquefois ces canaux s'étendent en formant des plaques blanches compoſées de véſicules tranſparentes plus déliées que les autres ; en ſorte que vues de côté elles forment une ſurface unie, blanche ; conſidérées perpendiculairement, elles laiſſent diſcerner à travers elles des points noirs. Si ces points ſont les graines de la *truffe*, je ſoupçonnerois que les plaques blanches en ſont comme les fleurs, y ayant toute apparence que les fleurs doivent être renfermées dans la *truffe* avec les graines. Quoique les fibres de la *truffe* ſoient fort déliés, elles ont cependant toutes enſemble aſſez de force pour réſiſter quelque-tems à l'effort qu'on fait en les tirant en long. On les obſerve mieux dans une *truffe* paſſée que dans une fraîche, parce que le tiſſu charnu étant flétri, laiſſe appercevoir les locules qu'elles occupoient, & qui rend, en les exprimant, le ſuc dont elles étoient chargées. Si au contraire on tire ces fibres de côté, elles ſe déchirent, en ſe ſéparant, en pluſieurs lames dans le ſens des fibres. Une preuve que ce ſont des fibres, c'eſt que l'endroit qui a été gâté par le ver étant vu au microſcope, paroît être ſemblable à du bois pourri, enſorte que ce ne ſont plus que des fibres ou des lames ſans ſuc, ſans véſicules, & ſans les points que je regarde comme les graines. On les trouve comme criblées aux endroits où ces matieres auroient dû être ; d'où l'on peut conjecturer que les vers ou les inſectes ont ſouſtrait le ſuc nourricier, puiſque les inſectes que j'ai obſervés ont la même couleur que la *truffe* dans l'endroit qui a été piqué.

Pour venir à l'analyſe de cette plante, j'ai cherché premierement à découvrir d'où provenoit ſon odeur, & pour n'en point trop altérer les principes par l'action du feu, j'en ai enfermé dans une cucurbite de verre, couverte de ſon chapiteau, dans lequel j'avois ſuſpendu des languettes de papier teintes de couleur bleue dans la teinture du tourneſol, & d'autres teintes dans le ſuc de violette. En moins de vingt-quatre heures ce dernier papier a pris une belle couleur verte d'émeraude, pendant que le papier bleu teint de tourneſol n'a point changé de couleur. Cette expérience m'a confirmé dans l'opinion que j'avois que cette odeur n'étoit qu'un développement d'un ſel volatil alkali mêlé de quelques ſoufres. Elle me prouve auſſi l'analogie de cette matiere avec les plantes & les fruits qui n'acquierent d'odeur que par la fermentation qui s'y paſſe & qui les mûrit. Si cette fermentation devient trop conſidérable, ces fruits pourriſſent & donnent pour lors les graines parfaitement mûres, comme les concombres, les courges & les autres fruits mous. Je trouve la même choſe dans la *truffe*. Elle eſt inſipide juſqu'à ce que la fermentation ait développé ſes principes & les ait mis dans un aſſez grand mouvement pour les rendre ſenſibles à l'odorat & au gout. Cette vapeur eſt chargée dans la *truffe* d'une portion aſſez conſidérable de ſels volatils pour qu'elle les manifeſte dès le commencement de la fermentation, au lieu que dans les autres plantes, excepté dans le paſtel, l'urineux ne ſe développe que dans la putréfaction : c'eſt ce que j'ai obſervé en dernier lieu ſur l'abſinthe, de laquelle j'ai tiré un eſprit urineux en la laiſſant pourrir. L'odeur de la *truffe* n'eſt agréable que juſqu'à un certain point. Lorſqu'elles ſont pluſieurs enſemble & qu'elles ont été enfermées, elles fermentent à un point qu'elles répandent une odeur approchante de celle du muſc, puis elles ſe moiſiſſent & deviennent gluantes. Cette glu végete. Si les *truffes* ont été tirées de terre, & apportées pendant un tems ſec, elles ſe conſervent plus long-tems, pourvu qu'on ait ſoin de les ſéparer comme on fait les fruits. Je croi qu'on pourroit encore les conſerver un tems dans l'huile qui eſt une matiere qui empêcheroit la fermentation, parce qu'elle boucheroit les pores extérieurs. Les gens du pays prétendent qu'elles ſont meilleures après les premieres gelées, ce qui paroît aſſez vraiſemblable, parce que le froid peut ſupprimer la fermentation, & faire qu'elles ſe conſervent mieux. Ceux qui les gardent les conſervent dans du ſable ou dans la terre, ſuivant qu'elles ont beſoin d'humidité ou de ſechereſſe.

Pour continuer l'analyſe j'ai mis des *truffes* nettoyées de leur écorce dans de l'eau après les avoir coupées par rouelles. L'eau s'eſt chargée de l'odeur de la *truffe*, & d'une couleur de gris ſale : j'ai verſé de cette teinture ſur du ſirop violat, elle en a altéré la couleur, & il a pris une couleur verdâtre. J'en ai verſé ſur la diſſolution de ſublimé corroſif. Elle l'a d'abord obſcurcie, puis il s'eſt fait inſenſiblement un précipité d'un blanc ſale. Enfin l'eau & les *truffes* ſe ſont pourries, & la liqueur eſt devenue très-puante & gluante. J'ai mis dans ſix onces d'eſprit de vin trois onces de *truffes* coupées & nettoyées de leur terre comme les précédentes ; l'eſprit a tiré une teinture rouſſe qui rendoit parfaitement l'odeur de la *truffe*. Cette teinture a coagulé le blanc d'œuf comme l'eſprit de vin a coutume de le faire, & elle a précipité en blanc la diſſolution du ſublimé corroſif, à cauſe du ſel volatil qu'elle contenoit. J'ai laiſſé l'eſprit de vin pendant deux mois ſur des *truffes*, l'odeur en a un peu changé, & approché de celle du coing. Les morceaux de *truffes* que j'en ai retirés étoient séchés & comme raccornis, & un inſtant après ils paroiſſoient blancs & couverts comme

d'une fleur ſaline, inſipide, qui ne s'eſt point mêlée avec l'eſprit de vin, comme nous voyons tous les jours que les ſels volatils ne s'uniſſent point à l'eſprit de vin, ou du moins qu'ils ne ſe chargent que d'une très-petite portion de ces ſels. Cette teinture de *truffe* par l'eſprit de vin jettée dans de l'eau claire a donné quelques marques de ſoufre ou de réſine, puiſqu'elle a un peu troublé l'eau. Après avoir obſervé les principes volatils des *truffes* par le développement de la ſimple fermentation, j'ai employé le ſecours de la chaleur la plus douce : pour cet effet, j'ai mis dans une cucurbite au bain de ſable vingt-quatre onces de *truffes* fraîches, entieres & nettoyées de la terre autant qu'il a été poſſible : en trois jours j'ai tiré deux onces, ſept dragmes & un ſcrupule d'une liqueur limpide, rendant une odeur de *truffe* très-agréable. Cette liqueur a verdi le ſirop violat. J'en ai mêlé avec la diſſolution de ſublimé corroſif, les deux liqueurs ſont devenues laiteuſes, & ont pris une couleur d'opale; puis il s'eſt fait inſenſiblement un précipité blanc : en deux jours & demi j'ai tiré cinq onces ſix dragmes d'une liqueur auſſi belle, auſſi odorante, & qui a produit les mêmes effets que la précédente : en trois autres jours j'ai tiré trois onces & demie d'une liqueur limpide, & qui avoit un peu d'odeur empyreumatique qui a blanchi très-conſidérablement la diſſolution de ſublimé corroſif, & même fait une eſpece de *coagulum* blanc aſſez épais, mais qui n'a point altéré le tourneſol non plus que les liqueurs précédentes, & a fermenté quelque peu avec les eſprits acides. En quatre autres jours, j'ai achevé de deſſécher les *truffes*, j'en ai tiré douze dragmes d'une liqueur qui avoit la même odeur que la précédente, & qui a produit les mêmes effets. J'ai trouvé dans la cucurbite les *truffes* entierement deſſéchées, ne peſant plus que neuf onces, cinq dragmes. Je les ai miſes dans une cornue au fourneau de reverbere; j'en ai ſéparé par un feu aſſez doux, trois dragmes d'une liqueur aſſez limpide, mais qui a rouſſi au bout de quelques jours : elle avoit une odeur volatile pareille à ces eſprits qui ont perdu de leur vigueur. Elle a verdi le ſirop violat, n'a fait aucun effet ſur le tourneſol, a coagulé & même grumelé la diſſolution de ſublimé corroſif. La ſeconde liqueur peſoit trois dragmes, étoit de couleur laiteuſe, & d'une odeur pareille à celle des eſprits volatils des animaux. La troiſieme liqueur a peſé une once ſix dragmes; elle étoit fort rouſſe, mêlée de quelque peu d'huile. Ces dernieres liqueurs ont fait les mêmes changemens dans leurs mélanges que les précédentes.

Enfin, la quatrieme liqueur a peſé ſix dragmes; elle étoit rouge, foncée, épaiſſe comme du beurre, & chargée de ſel volatil. Cette huile n'a point changé la teinture de tourneſol.

Il y a eu une dragme de ſel volatil en aiguilles, chargé d'huile & facile à fondre. La tête-morte a peſé quatre onces, ſix dragmes & trente-ſix grains. J'ai calciné cette matiere, & je me ſuis apperçu après la calcination qu'elle étoit chargée de beaucoup de terre, qui au feu étoit devenue rouge. J'en ai ſéparé le plus qu'il m'a été poſſible, & j'en ai retiré le poids d'une once deux dragmes : c'eſt donc comme ſi je n'avois analyſé que vingt-deux onces ſix dragmes de *truffes*; enſorte qu'il ne m'eſt reſté de la tête-morte, déduction faite de la terre, que trois onces quatre dragmes, & trente-ſix grains. Après la calcination de cette matiere, il ne m'eſt reſté que deux onces une dragme de cendres blanches, dont j'ai tiré par la leſſive une dragme de ſel fixe alcali mêlé de terre, & qui a précipité en jaune, couleur d'ocre, la ſolution de ſublimé corroſif. Il a légerement verdi le ſirop violat, & fermenté avec les acides. Cette analyſe nous prouve que l'odeur de la *truffe* ne dépend que de la grande quantité de ſel volatil huileux qu'elle contient.

Quant à la vertu des *truffes*, l'idée commune eſt qu'elles échauffent; cependant Galien, au rapport de Matthiol les regarde comme un aliment indifférent, qui fait la baſe de tous les aſſaiſonnemens, & véritablement c'eſt

à ce deſſein qu'on l'emploie dans tous les ragouts. Avicenne en parle bien différemment, il dit qu'elles engendrent des humeurs craſſes plus que toute autre nourriture; qu'elles ſont de difficile digeſtion, peſantes ſur l'eſtomac, & que lorſqu'on en fait un trop grand uſage, elles tendent à former l'apopléxie & la paralyſie. Pour moi, je crois qu'on peut accorder ces deux Auteurs, en conſidérant deux qualités dans la *truffe* qui peuvent produire deux différens effets. Premierement, elles peuvent échauffer par elles-mêmes en développant leur ſel volatil dans l'eſtomac, ou par les aſſaiſonnemens qu'on leur donne, de ſel, de poivre, & d'autres épices dont elles s'abreuvent comme des éponges. En ſecond lieu, elles peuvent être indigeſtes : lorſque priſes immodérément, elles ſe trouvent dans un mauvais eſtomac, elles y laiſſent une méchante impreſſion, elles y croupiſſent & y forment des glaires qui le dérangent; ce qu'on peut attribuer à la qualité froide que leur donne Galien. Une preuve que la *truffe* eſt indigeſte, c'eſt qu'elle a cela de commun avec les autres fruits qu'elle ſe raccornit dans l'eſprit de vin, & de plus qu'elle ne ſe diſſout dans l'eau qu'avec peine. J'en ai gardé une pendant ſix mois dans l'eau ſans qu'elle fût entierement pourrie; l'écorce reſtant encore, qui ne s'eſt pourrie que la derniere. *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences.* 1711.

AMARA, *Amers.* Il y a différentes ſubſtances *ameres*, ſurtout parmi les végétaux, dont il eſt parlé aux articles qui y ont rapport à meſure qu'ils ſe préſentent, & dans ceux des maladies auxquelles elles ſont propres. Il ſuffit maintenant de dire en général que les *amers* paroiſſent agir, premierement en augmentant le reſſort des fibres des organes de la digeſtion qui ſont relâchées & affoiblies; & en ſecond lieu, en faiſant les fonctions de la bile qui eſt devenue trop languiſſante & trop inactive pour ſervir aux uſages auxquels elle eſt deſtinée. De-là vient que les *amers* corrigent le ſang & les humeurs lorſque cela eſt néceſſaire, en facilitant la digeſtion & l'aſſimilation des alimens, & mettent les ſolides en état d'exercer les fonctions qui ſont néceſſaires à la conſervation de la ſanté, en les fortifiant.

AMARACUS, Ἀμάρακος, la *Majorlaine.* Saumaiſe prétend que les Anciens entendoient ſous le nom *d'amaracus*, deux plantes différentes; le grand *amaracus* qui eſt notre *marjolaine*, & le petit, qui eſt le *marum.* Mais il n'eſt pas aiſé de décider ſi l'*amaracus* & le *ſampſucum* ne ſont qu'une même plante, ou s'ils different l'un de l'autre, pour les raiſons alléguées dans la diſſertation de Saumaiſe, que je reſerve pour la fin de ces article.

On diſtingue ainſi cette plante:

Amaracus majorana ſampſucum, Offic. *Majorana vulgaris*, C. B. Pin. 224. Raii Hiſt. 1. 538. Tourn. Inſt. 199. Elem. Bot. 168. Boerh. Ind. A. 178. Rupp. Flor. Jen. 190. *Majorana vulgaris æſtiva*, Park. Theat. 11. Hiſtor. Oxon. 3. 358. *Majorana major*, Ger. 538. Emac. 664. *Majorana majori folio & ſemine nota*, J. B. 3. 241. *Sampſuchum, amaracus, majorana*, Chab. 419.

Cette plante pouſſe un grand nombre de branches qui rampent ſur la terre, ſes feuilles ſont rondes, velues & minces comme celles du calament, d'une odeur pénétrante & aromatique faites en forme de couronne.

On l'emploie dans les cataplaſmes, & dans les médicamens de l'eſpece des *acopes*, à cauſe de ſa qualité chaude. Dioscoride, *Lib. III. cap.* 47.

La *marjolaine*, *majorana vulgaris*, *&c.* eſt une petite plante haute de huit à neuf pouces, qui pouſſe un grand nombre de tiges ligneuſes, le plus ſouvent quarrées, un peu velues & rougeâtres. Ses feuilles ſont oppoſées, de la figure de celles de l'origan, mais plus petites, couvertes d'un duvet blanc, d'une odeur pénétrante, d'une ſaveur un peu acre, un peu amere, aromatique & agréable. Il naît autour du ſommet de la tige dans les aiſſelles des feuilles des épis ou petites têtes écail-

leuſes, compoſées de quatre rangs de feuilles placées en maniere d'écailles qui ſont velues, & d'entre leſquelles ſortent de très-petites fleurs en gueule, blanches, monopétales, & dont la levre ſupérieure eſt redreſſée, arrondie, échancrée, & l'inférieure diviſée en trois parties. Du centre de cette ouverture ou gueule s'éleve un piſtil blanc diviſé en deux parties. La ſemence eſt ſemblable à celle de l'origan, petite, ronde, & d'un rouge foncé.

La ſemence de cette plante nous vient de Narbonne ou de la Provence, & des autres pays chauds de la France. Ray, *Hiſt. Plant.*

Le Medecin *Dioclès* & les *Siciliens* donnent le nom d'*amaracus* à la plante que les *Egyptiens* & les *Syriens* appellent *ſampſuchum*. Elle ſe perpétue par le moyen de ſa ſemence & de ſon plant. Elle eſt plus ſpiritueuſe & d'une odeur beaucoup plus douce que celles dont nous avons parlé (l'origan, le thym, l'aurone, &c.) elle contient autant de ſemences que l'aurone. Pline, *Lib. XXI. cap.* 11.

Le *ſampſuchum*, ou l'*amaracum* le meilleur & le plus odorant croît dans l'Iſle de Cypre. Broyé avec du vinaigre & du ſel, il guérit les piquures des ſcorpions lorſqu'on en oint la partie. Employé en forme de topique, il excite les regles; il eſt moins efficace lorſqu'on le prend en décoction. Mêlé avec de la farine d'orge séchée au feu, il arrête les fluxions des humeurs qui ſe jettent ſur les yeux. Sa décoction guérit les tranchées, excite l'urine, & fait beaucoup de bien aux perſonnes hydropiques. Pilé & réduit en poudre, il eſt un excellent ſternutatoire. On en tire une huile appellée *ſampſuchinum* ou *amaracinum*, qui échauffe & ramollit les nerfs & la matrice. Ses feuilles appliquées avec du miel, diſſipent les enflures & la couleur livide du viſage occaſionnée par des coups ou des contuſions, & elles ſont bonnes pour les luxations, étant appliquées ſur la partie avec de la cire. Pline, *Lib. XXI. cap.* 22.

Le meilleur *ſampſuchum* croît à Cyzique & dans l'Iſle de Chypre: celui d'Egypte leur eſt inférieur, quoique préférable aux autres. Les Cyziceniens l'appellent *amaracus*.

Ruffus d'Epheſe & Oribaſe, recommandent l'*amaracus* pour purger les humeurs bilieuſes & pituiteuſes. La doſe eſt de quatre dragmes en poudre dans du miel ou de l'oxymel. Ruffus, *Fragm. pag.* 127. Oribase, *Med. Coll. Lib. VII. cap.* 27.

La *marjolaine* croît dans nos jardins & fleurit au mois de Juillet: on fait uſage de ſes feuilles & de ſa ſemence. Elle eſt céphalique & anti-hyſtérique, ce qui fait qu'on l'emploie dans les maladies de la tête, des nerfs, de la matrice & de l'eſtomac. Elle excite les regles, lorſqu'on s'en ſert en forme de peſſaire; elle fortifie le cerveau & diſſipe les vents. Dale.

Comme elle contient des parties très-ſubtiles, elle digere & atténue. De quelque maniere qu'on la prenne, elle eſt bonne pour les maladies qui proviennent d'une intempérie froide du cerveau & de la tête. Pilée & réduite en poudre elle fait éternuer, chaſſe le phlegme de la tête & la fortifie. Son ſuc pris par le nez produit le même effet. On l'emploie dans quelques maladies de la poitrine & de l'eſtomac. Elle procure du ſecours à ceux qui ſont menacés d'une obſtruction au foie ou à la rate. Elle chaſſe les vents de la matrice & elle convient dans les maladies qui ſont causées par le relâchement de ce viſcere. Elle eſt diurétique & fait ſortir les humeurs aqueuſes par les urines; elle appaiſe le mal de dents lorſqu'on la mâche. Elle entre dans la compoſition de pluſieurs antidotes.

Nicolas Cheſneau, Medecin de Marſeille, recommande le ſternutatoire ſuivant, comme un remede dont il a ſouvent éprouvé les bons effets dans les maladies de la tête.

Prenez *de la racine d'hellébore blanc, demi-dragme,*
feuilles de marjolaine, deux pincées.

Faites-les bouillir dans ſix onces d'eau, juſqu'à la diminution d'un tiers.

Mettez de cette décoction un peu chaude dans le creux de la main, & tirez-en à pluſieurs repriſes par le nez.

Il ne faut s'en ſervir que quand la douleur eſt violente, car elle ne fait qu'aigrir celle qui eſt légere.

L'eau diſtilée de *marjolaine* eſt très-bonne pour le catarrhe. On remplit d'abord ſa bouche d'eau ſimple ou de vin; on verſe enſuite de l'eau de *marjolaine* dans le creux de la main: puis en preſſant l'une des deux narines, on reſpire cette eau avec l'autre auſſi fortement que l'on peut, afin qu'elle parvienne à la racine du nez ou à l'os *ethmoïde*; car autrement elle retombe dans le fond de la bouche.

Fabricius, beau-pere de Pauli, s'étoit ſervi fort heureuſement de ce ſternutatoire gour guérir le Prince *Walenſtein* d'un rhume qui l'affligeoit.

Le baume de *marjolaine* eſt très-efficace dans le catarrhe ou le coryza, (rhume de cerveau) lorſqu'on en frotte les aîles du nez & la cloiſon mitoyenne. On a coutume encore d'en frotter utilement la nuque du cou & les deux tempes, non-ſeulement dans la maladie dont on vient de parler, mais encore dans les autres maladies froides de la tête. Ces obſervations ont été communiquées à M. *Ray* par le Doct. E. *Hulſe*. Ray, *Hiſt. Plant.*

On prépare l'huile de *majorlaine* ἀμαράκινον de la maniere ſuivante.

La meilleure eſt celle de *Cyzique*. On la prépare avec l'huile *omphacinum* & l'huile *balaninum* épaiſſies avec du *xylobalſamum*, & le *calamus aromaticus*, auxquelles on ajoute la *marjolaine*, le coſtus, l'amome en grappe & l'aſpic, (νάρδ) le carpobalſamum & la myrrhe; quelques-uns y ajoutent encore de la canelle. On emploie dans ſa préparation une quantité de vin & de miel, qui ſert autant à oindre les parois du vaiſſeau, qu'à macérer les aromates pulvérisés.

Cette huile échauffe, excite le ſommeil, ouvre les pores; (ἀναστομαλικὸν) elle eſt émolliente, elle ranime les eſprits, (πυρωλικον) provoque l'urine, & eſt très-efficace contre la corruption, (σήπας) les fiſtules, & dans l'hydrocele, après l'opération. Elle nettoie & diſſipe la croûte galeuſe qui ſe forme autour des ulceres d'une eſpece maligne. Elle eſt diurétique; lorſqu'on s'en frotte la région de l'anus elle guérit les inflammations de cette partie & les hémorrhoïdes; appliquée ſur le pubis elle excite les regles & diſſipe les tumeurs dures ou œdomateuſes de la matrice, elle eſt bonne auſſi pour les bleſſures des nerfs & des muſcles, étant appliquée deſſus avec un morceau de drap bien mince. Dioscoride, *Lib. I. c.* 68.

La compoſition de cette huile eſt un peu différente dans Paul Eginete.

Prenez *de l'enula campana*, (ἑλένιον) *dix livres*,
du xylobalſamum, vingt livres,
du ſouchet, huit livres,
des fleurs de jonc odorant, *de ſavinier*, *d'aſpalathus*, (ἀσπαλάθε) } *de chacunes huit livres.*
d'opoponax, *de ſemence de marjolaine*, } *de chacun deux livres.*
d'excellente huile, (ἔλαιον πρώτειον) *huit pintes*,
du vin odoriférant, cinq pintes.

Faites macérer ces drogues dans le vin, excepté l'*aſpalathus*, & faites-les bouillir enſuite pendant ſix heures, & l'*aſpalathus* trois heures ſeulement. Quelques-uns y ajoutent trois onces de verd-de-gris pour rehauſſer ſa couleur. Paul Eginete, *L. VII. c.* 20.

On prépare le Σαμψύχινον ou l'huile de *ſampſuchum*, de la maniere ſuivante.

Prenez *du ſerpolet*, *de la caſſe*, *de l'aurone*, *des fleurs de ſiſymbrium*, *des feuilles de myrthe*, *de ſampſuchum*; } *de chacun la quantité que vous jugerez convenable,*

En ayant égard à leur force, & pilez-les bien enſemble : verſez deſſus autant d'huile *omphacinum* qu'il ſera néceſſaire ; & au bout de quatre jours, paſſez-les : cela fait prenez la même quantité des mêmes ingrédiens frais, & faites-les macérer dans la même huile & pendant le même tems ; coulez la liqueur ; l'huile aura par ce moyen plus de force & d'efficace. On doit choiſir le *ſampſuchum* de couleur noire tirant ſur le verd, très-odorant & d'un goût modérément acre.

Cette huile eſt fortifiante, atténuante & acre ; elle eſt bonne pour lever les obſtructions de la matrice, pour exciter les regles, pour faciliter la ſortie du fœtus & de l'arriere-faix, & pour les affections hyſtériques. Elle appaiſe les douleurs des aînes & des lombes. Elle vaut beaucoup mieux mêlée avec du miel, parce qu'elle endurcit la partie ſur laquelle on l'applique ſeule, à cauſe de ſa trop grande aſtringence. Elle fait ceſſer la laſſitude & elle augmente la vertu des cataplaſmes qu'on emploie pour cet effet. DIOSCORIDE, *L. I. c.* 58.

SAUMAISE, *de Homonym. Hyl. Iatr. c.* 13. de l'*amaracus* & du *Sampſucus*.

Les Grecs donnoient le nom d'*amaracus*, Ἀμάρακος, à plus d'une plante : un grand nombre d'Auteurs d'une autorité reſpectable, prétendent qu'on appelloit ainſi le *ſampſuchus*. Il eſt ſurprenant que Dioſcoride nous diſe, que le σαμψῦχος, (car c'eſt ainſi que portent les manuſcrits) étoit appellé ἀμάρακος par les Cyziceniens & les Siciliens, & qu'il faſſe du σαμψύχινον & de l'ἀμαράκινον deux onguens tout-à-fait différens : mais Dioſcoride, comme je l'ai obſervé, donne ſouvent dans ces ſortes de contradictions. *Heſychius* dit, Σαμψύχος πλείστη, &c. « Le *ſampſuchus* croît en abon- » dance en Egypte ; d'autres l'appellent *amaracus*. » A quoi je répons que *Meleagre*, qui eſt un Auteur extremement ancien, dans le Poëme où il compare chaque Poëte avec la fleur qui lui convient, parle du σαμψύχος, *ſampſuchus* & de l'ἀμάρακος, *amaracus*, comme de deux plantes tout-à-fait différentes.

Τῇ δ' ἅμα καὶ σαμψῦχον ἀφ' ἡδυπνόοιο Ῥιανοῦ,
Καὶ γλυκὺν Ἡερίννης παρθενόχρωτα κρόκον.

Rhianus, célebre par les charmes de ſa perſonne, apporta le *ſampſuchus*, & *Herinna* le *ſafran* ; & quelques lignes plus bas :

Ἐν δὲ ἀρ' ἀμάρακον ἧκε πολυστάλικτ ἀνθος ἀοιδῶν
Φοινισσάν τε νέκυν κύπρον ἀπ' Ἀντιπάτρᾳ.

« Là croît l'*amaracus*, cette fleur que *Polyſtrate* a célé- » brée dans ſes Poëſies ; & le triſte *cyprès* de *Phœnicie*, » porté aux funérailles d'*Antipater*. » *Galien* & *P. Eginete*, parlent de l'*amaracus* & du *ſampſuchus* dans différens chapitres ; ce qu'ils n'euſſent point fait ſi ces deux plantes euſſent été la même choſe. Ceux, qui ſur l'autorité de Dioſcoride, regardent ces deux plantes comme une ſeule, ignorent le peu de fond qu'on doit faire ſur cet Auteur.

En effet, ils ne s'apperçoivent pas que ſes paroles, au lieu de détruire l'opinion de ceux qui ſoutiennent que ces plantes ſont tout-à-fait différentes, ſervent au contraire à la confirmer, lorſqu'on les prend dans le ſens qu'il faut. « Les Siciliens & les Cyziceniens, » dit-il, appellent *amaracus* ce que les autres appel- » lent *ſampſuchus*. » Ce paſſage ne prouve point que ces plantes ſoient une même choſe. Dioſcoride montre clairement le contraire, lorſqu'il fait du μύρον σαμψύχινον & ἀμαρακινον, deux différens onguens. *Diocles* cité par *Athenée*, dit ἀμάρακον, ὅ τινες σαμψῦχον καλοῦσι. On peut dire de plus que le mot *amaracus* eſt Grec, & le nom σαμψύχος, Egyptien & Syriaque.

Pline dit que le Medecin *Diocles* & les *Siciliens*, appellent *amaracus*, ce qu'on appelle *ſampſuchum* en *Egypte* & dans la *Syrie*. Il ſembleroit donc qu'*amaracum*, ἀμάρακον eſt le nom Grec & *ſampſuchum*, σαμψῦχον le nom Syriaque de la même plante. En effet, ce dernier nom paroît être Syriaque ou Egyptien : car Σάμψειρα eſt une ville d'Egypte, Σάμψα un village d'Arabie, & Σαμψαῖοι un autre village de Judée, Province de Syrie, que l'on traduit par ἡλιακοί, & σάμψα ἥλιον, d'où eſt venu Βαίσαμψα, qu'*Etienne* traduit par οἶκον ἡλίου, « la maiſon du Soleil. » Le Soleil en Hébreu, comme on ſait, eſt appellé שמש, *shemesh*, de même qu'en Arabe. Il eſt parlé de l'*amaracus*, ἀμαράκου dans les Ouvrages de Théophraſte, mais non pas du *ſampſuchus*, σαμψύχου. C'eſt en vain qu'on veut le mettre au nombre de ceux qui ont avancé que le *ſampſuchum* eſt le même que l'*amaracus*. Je ne doute point que l'*amaracus* des Grecs ne reponde au *ſampſuchum* des Egyptiens : mais les Grecs donnoient quelquefois ce dernier nom au *ſampſuchus*. Les Cyziceniens, chez qui le meilleur *ſampſuchus* croiſſoit en abondance, l'appelloient ἀμάρακον, *amaracus*, de même que les Siciliens. Mais ce nom n'étoit point général dans toute la Grece, car quelques-uns appelloient l'*amaracum*, ἀμάρακον, *parthenium*, dont *Dioſcoride* parle en ces termes : Παρθένιον, οἱ δὲ ἀμάρακον οἱ δὲ λευκάνθεμον καλοῦσι. (C'eſt ainſi que je lis d'après une ancienne copie.) « Quelques-uns donnent le nom d'*amaracus* au » *parthenium*, d'autres celui de *leucanthemus*. » On doit donc corriger ce paſſage de *Pline*, *L. XXI. c* 30. *Parthenium alii leucanthen, alii tannacum vocant* ; & lire, *Alii leucanthemon, alii amaracum vocant*. Il eſt écrit dans l'Index, *Parthenium, ſive leucanthus, ſive amaracus*. Λευκανθὲς eſt le même que λευκάνθεμον. Pline ajoute : *Celſus apud nos, perdicium & murarium*. Il confond ſuivant ſa coutume, les deux *parthenia*. Le *parthenium*, que l'on appelloit auſſi *perdicium*, eſt différent du *murarium*, qui croît ſur les murailles. Pline ſe trompe groſſierement dans le paſſage qui ſuit. *Flore albo, odore mali, ſapore amaro*. Le Grec qu'il a traduit porte : ἄνθη λευκὰ κύκλῳ τὸ δὲ μέσον μήλινον, ὀσμὴν ὑπόβρωμον. Pline lit μήλινον ὀσμὴν ὑπόβρωμον, & le rend par *odore mali*, ce qui eſt abſurde. L'Auteur Grec veut dire, que les feuilles qui entourent la fleur ſont blanches, & le milieu du calice jaune. Ce n'eſt point cette eſpece de *parthenium*, mais celui qu'on appelle ἑλξίνη, qui croît dans les haies ou ſur les murailles.

Cette *helxine* même eſt homonyme à une autre appellée κισσάμπελος & ἀμπελίνη, qui eſt une eſpece de campanette. Le *parthenium helxine* ou *murarium* de *Celſe*, eſt maintenant appellé *parietaria*, *pariétaire*, d'un nom fort ancien. *Conſtantin* appelle *Trajan*, *herba parietaria*, parce que ſon nom étoit écrit ſur un grand nombre d'édifices publics. *Ammien* lui donne auſſi ce nom. Les Auteurs du *Hippiatrica*, *cap.* 390. Σκόρδον Γαλλικὸν καλλόκομον, ἢ σιδηρῖτιν περδίκιον τὴν παρὰ Ῥωμαίοις λεγομένην παριεταρίαν βοτάνην. « Pilez de l'ail de » Gaule & du *ſideritis perdicium*, appellé par les *Ro-* » *mains*, *herba parietaria* ; » & *cap.* 496. Καὶ φύλλον βοτάνης σιδηρίτιδος, ἣν Ῥωμαῖοι παριεταρίαν καλοῦσι ; & *cap.* 561. ἢ προσάψαι βοτάνην σιδηρῖτιν, ἣν Ῥωμαῖοι καλοῦσι παριεταρίαν, « & la plante *ſideritis*, que les Romains » appellent *parietaria* ; » & de même dans pluſieurs autres paſſages. Comme il y a différentes eſpeces de plantes, à qui on donne le nom de *ſideritis*, il eſt à croire qu'elles ſont les mêmes que celle que les *Romains* appellent *parietaria*. On trouve dans Paul Eginete le paſſage ſuivant : Ἑλξίνη, οἱ δὲ περδίκιον, οἱ δὲ παρθένιον, οἱ δὲ σιδηρῖτιν, οἱ δὲ Ἡρακλείαν, δύναμις δὲ αὐτῆς ῥυπτικὴ. « L'*helxine* appellée *perdicium*, *parthe-* » *nium*, *ſideritis* & *heracleia*, à une qualité déterſive. » C'eſt la même que celle à qui les Latins donnent le nom d'*urceolaris*, à cauſe qu'ils s'en ſervoient pour nettoyer leurs pots (*urcei*) & leurs verres. Les Grecs qui ont écrit des maladies des chevaux, *cap.* 520. πρὸς ἀναπνοιαν, ἵπποι βῆχα. « Pour la courte haleine ou la

» toux. » Βολάνην, ἣν Ἕλληνες μὲν περδίκιον, Ῥωμαῖοι δὲ ἐρικολάρεμ ὀνομάζεσι. « La plante que les Grecs appel- » lent *perdicium* & les *Romains*, *urceolaris*. » *Pelagonius*, Βολάνης περδικιάδ☉, ἣν Ῥωμαῖοι ερικολάρεμ καλοῦσι. « Le *perdicius*, que les Romains appellent *urceolaris*. » Les *Italiens* l'appellent aujourd'hui *vitreda*, à cauſe qu'on s'en ſert pour nettoyer les verres. Un ancien Auteur Arabe, qui a ajouté des nomenclatures Arabes à une ancienne copie de *Dioſcoride*, appelle cette helxine, *Haſſis Alzagiagi*, c'eſt-à-dire, *herbe à verre*, parce qu'on s'en ſert pour nettoyer les vaiſſeaux de verre. Il ajoute dans le même endroit, que c'eſt une eſpece de liſeron ou de campanette. Il confond cette plante avec une autre *helxine* qui s'éleve en s'attachant à tout ce qui l'environne. Que les anciens Grecs l'aient employé au même uſage, je veux dire à récurer les verres, c'eſt de quoi ſon nom eſt une preuve, car ils l'appellent κλύβαλις, *klubatis*, ἀπὸ τοῦ κλύζειν τας βάλεις ou βαλιακάς, « parce qu'on en rinſe les *bates* ou *batia-* » *kes*, » qui étoient des eſpeces de verres. *Apulée*, *cap. de Perdical.* s'eſt trompé en écrivant *ulciolaria* pour *urceolaria*. *Pline*, *L. XXII. c.* 17. nous repréſente le *perdicium helxine* comme différent du *perdicium urceolare*. « L'*Helxine*, dit-il, eſt appellée par quelques-uns *per-* » *dicium*, à cauſe que les perdrix en ſont très-friandes; » les uns l'appellent *ſideritis*, d'autres *parthenium*. » Il rapporte enſuite ſes vertus médicinales. Quelques lignes plus bas, comme s'il parloit d'une plante tout-à-fait différente, il commence ainſi : « Le *perdicium* » ou *parthenium*, (car c'eſt le même que le *ſideritis*,) » eſt appellé parmi nous *herba urceolaris*, par d'au- » tres *aſtericum*. Ses feuilles reſſemblent à celles de » baſilic, excepté qu'elles ſont plus noires; il croît » ſur les murailles & ſur les combles des maiſons. » Il les diſtingue encore dans l'Index. « *Helxine XII. per-* » *dicium* ou *parthenicum* ou *ſideritis*, qui eſt l'*urceo-* » *laris* ou *artereum XI.* » Comme il a tiré ces deſcriptions de deux Auteurs, il a cru qu'ils parloient de deux différentes plantes. L'*Helxine* des Grecs eſt la même que l'*urceolaris*, que l'on appelloit auſſi *abſtergum*, (car c'eſt ainſi qu'il falloit lire dans les deux paſſages que nous avons cités,) à cauſe qu'on s'en ſervoit pour écurer des petits vaiſſeaux, appellés *urcei* par les Latins. L'*Helxine* dans *Dioſcoride*, qui eſt le même que le *parthenium*, a les feuilles ſemblables à celles de la mercuriale (λινοζώσει). Le *parthenium*, qui eſt l'*urceolaris* de Pline, a les mêmes feuilles que le baſilic. Ces deux plantes ſont les mêmes; car la mercuriale ou le λινόζωσις, a auſſi les feuilles pareilles à celles du baſilic. Mais Pline dit que l'*helxine* a des feuilles qui tiennent de celles du platane & du marrube. Comment cela? A cauſe qu'il a confondu l'*helxine ſideritis* avec une autre *ſideritis*; l'*heraclia* dont les feuilles ont la même grandeur que celles du marrube.

Parietaria, *Urceolaris*, *Abſtergum*, *Perdicium*, & l'*Herba muralis* de Celſe ſont des ſynonimes de la même plante, qui eſt l'*Helxine* des Grecs dont on trouve les différens noms dans une ancienne copie de *Dioſcoride*, comme il ſuit : Ἑλξίνη, οἱ δὲ παρθένιον, οἱ δὲ σιδηρῖτιν, οἱ δὲ ἡράκλειαν, οἱ δὲ ὑγιεινὴν ἀγρίαν, οἱ δὲ κλυβαλυν, οἱ δὲ πολυώνυμον καλοῦσι. Φύεται ἐπὶ θριγκοῖς καὶ τοίχοις. « L'*Helxine* eſt connue ſous le nom de *Par-* » *thenium*, de *Sideritis*, d'*Heraclia*, d'*Hygieine ſau-* » *vage*, de *Klybatis* & de *Polyonymus*; elle croît ſur les » murailles des villes & des maiſons »; ce nom *helxine*, (d'ἕλκω, *tirer*,) ne paroît avoir été donné à cette plante qu'à cauſe de la rudeſſe de ſes ſemences & de ſes tiges qui s'attachent aux habits. Pline exprime cela par *lappacea capita*. « Les ſemences, dit-il, ſont enfer- » mées dans des têtes de même figure que celle de la » bardanne, s'attachent aux vêtemens, ce qui a fait » donner, à ce qu'on prétend, le nom d'*helxine* à cette » plante ». Il ſemble appeller tout ce qui a la faculté d'arrêter & de s'attacher, *lappaceum*. Dioſcoride dit, Σπέρματα τραχέα ἀντιλαμβανομενα τῶν ἱματίων, « des » ſemences hériſſées de poils, qui s'attachent aux vê- » temens ».

Il y a une autre *helxine*, ἑλξίνη, d'une eſpece toute différente à qui on donne ce nom à cauſe qu'elle s'attache à tout ce qu'elle rencontre; Ἑλξίνη, οἱ δὲ ἀμερσίνην, οἱ δὲ κισσαμπέλον, φύλλα ἔχει ὅμοια κίσσω, ἐλάττονα δὲ, καὶ κλώνια μακρὰ περιπλεκόμενα ὅπου ἂν τύχοι. « L'*helxine*, » que quelques-uns appellent *hamerſine*, & d'autres » *ciſſampelus*, a les feuilles ſemblables à celles du lie- » re, mais plus petites, elles embraſſent tout ce qu'el- » les rencontrent ». Les Grecs confondent les propriétés des deux différentes eſpeces d'*helxine*, ſans mettre aucune différence entr'elles. Quoique le *parthenium amaracum* ſoit tout-à-fait différent du *parthenium helxine* ou *murale*; Pline les confond cependant ſuivant ſa coutume. On ne me perſuadera jamais qu'un homme qui fait paroître tant d'ignorance dans ce qu'il dit d'un plante auſſi commune que la pariétaire, ait eu quelque connoiſſance de la Botanique.

Il y a encore deux eſpeces d'*amaracum*; l'un eſt appellé *parthenium*, & l'autre *ſampſuchum*, d'un nom Egyptien ou Syriaque. J'ai peine à croire cependant, que les deſcriptions que Galien & Paul nous donnent de l'*amaracus* & du *ſampſuchum*, conviennent à ce *parthenium amaracum*; je ſerois plus en peine encore de prouver que l'onguent de *marjolaine*, *unguentum amaracinum*, qui dans *Dioſcoride* eſt différent de l'onguent *ſampſuchinum*, fût fait avec ce *parthenium amaracum*, dont l'odeur eſt extremement deſagréable. D'ailleurs, lorſque Galien parle de la préparation de l'*amaracinum*, il paroît avoir en vue cette eſpece d'*amaracum* qui croiſſoit à Cyzique, qui étoit le meilleur, & que les Egyptiens appelloient σαμψέχ☉, *ſampſuchus*. Mais Neophytus, ſous le nom d'*amaracum*, a décrit le *parthenium* de *Dioſcoride*, & lui a attribué les mêmes vertus que Galien donne à ſon *Amaracum*, qu'il diſtingue du *ſampſuchum*. Ἀμαράκινον, dit-il, οἱ δὲ ἀνθεμὶν, οἱ δὲ λευκάνθεμον, οἱ δὲ παρθένιον, οἱ δὲ χαμαίμηλον, οἱ δὲ χρυσοκαλλὸς, οἱ δὲ μαλάβαθρον, οἱ δὲ ἀνθ☉ πεδινὸν. Ῥωμαῖοι σῶλις ὀκούλουμ, οἱ δὲ μιλλιφόλιαμ, Θόσκοι καυλάρ. « L'*Amaracum* eſt appellé par quelques-uns, Ἀνθεμὶς; » par d'autres *leucanthemus*, *parthenium*, *chamæme-* *lum*, *chryſocallus*, *malabathrum*, & *fleur terreſtre*; par les Romains, *oculus ſolis*, *mille-ſollia*; & par les Toſcans, *cantar*; à quoi il ajoute au ſujet de l'*Amaracum* de Galien : Γαληνὸς ἀμαράκου θερμὸν μὲν τῆς τρίτης τάξεως, ξηρὸν δὲ τῆς δευτέρας. ». Galien prétend que l'*A-* » *maracum* eſt chaud au troiſieme degré, & ſec au ſe- » cond ». Il y a long-tems que j'ai réſolu d'ajouter peu de foi aux Grecs du moyen âge; je ſuis aſſez verſé avec eux pour mériter qu'on s'en rapporte à moi, il n'y a pas beaucoup à compter ſur eux. L'Auteur dont je parle a confondu enſemble pluſieurs fleurs de différente eſpece, comme ſi les noms des plantes étoient leurs ſeules marques caractériſtiques.

Je ne ſaurois acquieſcer non plus au ſentiment d'un fameux Botaniſte (ἰατροβοτανικῶν) qui veut nous perſuader que l'*Amaracus* de Galien & de Paul, n'eſt point le *ſampſuchus* de *Dioſcoride* & de *Pline*, mais le *marum*; comme ſi *Galien* n'avoit pas diſtingué l'*Amaracus* & le *marum* dans la compoſition de l'onguent *Hedychroum*, où il nous dit que le *marum* a l'odeur plus forte que l'*amaracus*. « Ces trois plantes, dit-il, ſavoir le *ſamp-* » *ſuchus*, l'*amaracus*, & le *marum* ſont trois plan- » tes différentes, ». *Pline* encore, *Lib.* 13. *cap.* 4. parle de l'onguent *ſampſuchinum*, comme d'un onguent tout-à-fait différent de celui qu'il appelle *amaracinum* : « le meilleur onguent *ſampſuchinum*, dit cet » Auteur, eſt celui de *Cypre* & de *Mitylene*, où le *ſamp-* » *ſuchus* croît en abondance ». Un peu plus bas, dans le même chapitre, il fait mention de l'*amaracinum* à part, comme d'un onguent tout-à-fait différent en ces termes : « Le ſuc de chacune de ces plantes ſert à la » compoſition d'un onguent fameux. La meilleure de » ces plantes eſt le *malabathrum*; après viennent l'*iris* » d'*Illyrie* & l'*amaracus de Cyzique*. On voit par-là que le

» le *ſampſuchus* eſt très-abondant en Chypre, d'où on » nous apporte le *ſampſuchinum*; mais qu'on trouve » une plus grande quantité d'*amaracus* à *Cyzique*, d'où » vient l'onguent *amaracinum*. ». Qu'on me permette d'obſerver que l'*amaracus*, dont il eſt ici parlé, n'eſt point le *marum*; car dans le même chapitre, l'*amaracus* & le *marum* entrent dans quelques compoſitions. *Telino amaracum & maron pariter adduntur*. L'onguent royal, & un grand nombre d'autres, contiennent l'*amaracus*, & le *marum*.

Ces contradictions ne viennent que de la négligence & de l'inadvertance des Auteurs, qui n'ont pas ſoin pour l'ordinaire, dans leurs compilations, de diſtinguer les choſes qui doivent être ſéparées, & qui d'un autre côté mettent de la différence entre des choſes qui doivent paſſer pour la même. On ne doit point douter que le *ſampſuchus* ne ſoit de même eſpece que l'*Amaracus*, le premier ſous un nom *Grec*, & l'autre ſous un nom *Egyptien*. La nature du terrein peut auſſi mettre de la différence entre des plantes de même eſpece; car ſouvent la même plante qui croît en *Grece*, differe de celle qui croît en *Egypte* ou en *Syrie*, par ſes vertus & par ſa figure, comme on peut l'obſerver à l'égard du Cyprès & du Troëne, & d'un grand nombre d'autres plantes; il ſe peut faire auſſi que le *ſampſuchus* & l'*amaracus* different quant à leurs ſucs, à cauſe de la nature de l'air & du terrein. *Columella* regarde l'*Egypte* comme le pays du *ſampſuchus*, qu'il met au nombre des plantes exotiques.

Nataque jam veniant Hilari ſampſucha Canopo.

Que la fertile terre d'Egypte nous envoie le *ſampſuchus*.

La ſeule différence que *Nicandre* met entre ἀμάραϰος & σαμψῦχος, eſt que le premier croît dans la *Grece* & que le ſecond eſt exotique. Il met l'*amaracus* & le *ſampſuchus* au nombre des remedes qui ſont efficaces contre la morſure des ſerpens :

——— Μάλα δ' ἂν ϰ' ἀμαράϰῳ εἴη
Χρήσιμον εἶναι, πρασίῃς τε ϰ' ἀνδήρεσι χλιάζων.

« Faites enſorte que l'*amaracus* qui croît dans les jardins » & ſur les terraſſes lui communique ſes vertus bien» faiſantes ». Il parle viſiblement ici de l'*amaracus*, qui fait le principal ornement des promenades & des parterres. Il diſtingue dans un autre endroit le creſſon médicinal du creſſon ordinaire, en ces termes :

——— Πόλε φύλλον ἐναλδόμενον πρασίῃσι
Καρδαμίδῳ, Μήδου τε ———

« La feuille du creſſon des prez, qui croît ordinairement » dans les jardins, & dans la *Medie*. Il parle du *cardamis* qui croiſſoit dans la *Medie*. Les Interpretes anciens & modernes n'ont jamais entendu ce paſſage.

L'*amaracus* étoit donc une plante particuliere à la Grece, & croiſſoit communément dans les jardins : mais quelques lignes plus bas, il met le *ſampſuchus* parmi les Alexipharmaques comme une plante tout-à-fait différente de l'*amaracus*.

——— ἠδὲ ϰ' ἄνηθον
Καυλοὺς ἠνεμόεντας, ἰδὲ πλεϰὰ πολλὰ ϰ' ἄνθη
Σαμψῦχου.

« N'oubliez pas les rameaux ondoyans du fureau, ni les » branches & les fleurs du *ſampſuchum* ». La ſeule raiſon que l'on peut donner de cette diſtinction, eſt que le *ſampſuchus* n'étoit point originaire de la Grece, comme le nom le fait aſſez voir.

On peut de cette maniere concilier les Auteurs qui ne font quelquefois de l'*amaracus* & du *ſampſuchus* qu'une même plante, & qui les diſtinguent dans d'autres occaſions. N'en-a-t'on pas vu un exemple dans le Troëne que quelques-uns prétendent être le même que le Cypre, tandis que d'autres ſont d'un ſentiment contraire? Nous avons prouvé dans un autre endroit que le Cypre eſt le Troëne d'Orient, & le Liguſtrum le Cyprès commun; & cependant il ne different pas peu entr'eux par leur figure & par leur odeur.

Ceux qui ont décrit la préparation (σϰευασία) de l'onguent *amaracinum*, comme on le compoſe à *Cyzique*, où l'on donne le nom d'ἀμάραϰος, à la *marjolaine*, l'appellent ἀμαράϰινον. Mais ceux qui nous ont laiſſé dans leurs écrits la maniere dont les Egyptiens préparent ce même onguent, l'appellent σαμψύχινον, à cauſe que cette plante eſt appellée σάμψῦχος en Egypte. D'autres ont tranſcrit ces différentes σϰευασίας, « *préparations* », dans leurs ouvrages ſous différens titres. Il eſt évident que *Dioſcoride* a tenu cette conduite, quoiqu'il ait avoué dans un autre endroit que ἀμάραϰος & le σαμψύχος ne ſont qu'une même plante, & qu'elle ne different que par le nom. De-là vient que *Galien* & *Paul*, qui l'ont ſuivi, les ont ſéparées comme ſi elles euſſent été réellement différentes.

Je ſuis ſurpris que *Galien* & *Dioſcoride* aient avancé que l'*amaracus* entroit ordinairement dans la compoſition de l'*unguentum amaracinum*. Mais *Théophraſtre* dans ſon Traité des odeurs, aſſure que ce nom d'*amaracinum* eſt faux (ψευδώνυμον); parce que la *marjolaine*, *amaracus* n'entroit jamais dans cette compoſition. Il eſt à remarquer que l'*amaracus* eſt le ſeul de tous les ſimples aromatiques que *Myrepſe* ait exclu des onguens dont il donne la compoſition. Τὸ δ' ἀμαράϰινον τὸ χρηϛὸν ἐν τῶν βελτίωνων ἀρωμάτων συνίϛασθαι χωρὶς ἀμάραϰος τοῦτο δ' ἐϛὶ χρῆσθαι μόνῳ τῶν ἀρωμάτων τῆς μυρεψιϰῆς δὸς εἰς ἓν μύρον. « Le bon *amaracinum* eſt compoſé des meilleurs » aromates, excepté l'*amaracus*, qui eſt le ſeul de cette » eſpece qui n'entre jamais dans la compoſition des on» guens ». Ἀλλὰ ψευδώνυμος ἡ ἐπίϰλησις, « la dénomi» nation eſt mal-fondée » ; on l'appelle *amaracinum*, quoique l'*amaracus* n'y entre point.

Ceci s'accorde avec la note de *Servius* ſur le troiſieme Livre de l'Æneide. « *Amaracus* étoit un jeune homme » qui portoit la boîte dans laquelle étoient enfermés » les onguens dont le Roi faiſoit uſage; cette boîte lui » ayant échappé des mains dans une chute qu'il fit, le » mélange de tous ces différens onguens produiſit une » odeur extremement agréable ». C'eſt ce qui fit que l'on donna dans la ſuite le nom d'*amaracina* aux meilleurs onguens. L'*amaracinum* ne doit donc ſon nom qu'au jeune homme dont nous venons de parler, & non point à la plante de ce nom qui n'entre point dans ſa compoſition.

Theophraſte nous apprend que l'*amaracinum* étoit fait avec le *coſtus*. Ἀπὸ ῥιζῶν δὲ τὸ τε εἰρινον, ϰὴ νάρδινον, ϰὴ τὸ ἀμαράϰινον ἐϰ τοῦ ϰόϛου· τοῦτο γὰρ ἐνομάζουϛι τὴν ῥίζαν. « L'*Irinum* & le *nardinum* ſont faits avec des raci» nes, & l'*amaracinum* avec le *coſtus* ». De cette maniere l'onguent appellé *amaracinum*, devroit être différent du *ſampſuchinum* : mais *Dioſcoride* & *Galien* nous aſſurent que l'*amaracus* entroit pour l'ordinaire dans la compoſition de l'onguent *amaracinum*, & le *ſampſuchus* dans celle du *ſampſuchinum*. Ce que l'on peut dire de plus fort pour appuyer leur ſentiment, eſt que la préparation de l'*amaracinum* n'étoit plus la même dans leurs tems que dans celui de *Theophraſte*. Mais comment répondrons nous à Pline qui nous dit, que l'onguent *amaracinum* n'étoit compoſé que d'*amaracus*, ſans le mélange d'aucune autre drogue aromatique. Comment? En faiſant voir qu'il s'eſt trompé. N'en doutons point, ce paſſage de *Theophraſte* l'a fait tomber dans ces contradictions, τοῦτο δ' ἐϛὶ χρῆσθαι μόνῳ τῶν ἀρωμάτων τῆς μυρεψιϰῆς δὸς εἰς ἓν μύρον. Il faut, ou qu'il l'ait mal lu lui-même, ou qu'il l'ait entendu lire à d'autres comme s'il y eut eu : τοῦτο δὲ χρῆσθαι μόνῳ τῶν ἀρωμάτων ὧδε εἰς μύρον. « Cet aromate eſt le ſeul qui en» tre dans la compoſition de l'onguent ». Mais ce même *Theophraſte* qui nie que l'*amaracus* entre dans

la compoſition de l'*amaracinum*, nous aſſure que le « *marum* » τὸ μάρον, eſt un des ingrédiens qui le compoſent : τὸ δὲ μάρον, ἢ τὸ χρῶμα τὸ εἰς τὸ ἀμαρακινον ἐμμιγνύμενον θερμαντικά. « Le *marum* & le *chroma*, (Souchet) qui eſt un des ingrédiens de l'*amaracinum*, ont une vertu conſolidante ; le *marum* τὸ μάρον, & l'*amaracum* τὸ ἀμάρακον paroiſſent avoir la même origine, & le dernier ſemble être dérivé du premier, μάρον, μαράκον, & ἀμάρακον ; de ſorte qu'ils ſont des eſpeces de même genre, comme il paroît aſſez par leur noms. Comme la derniere plante étoit une production de l'autre, elle dégénéra & lui devint inférieure par ſes vertus & par ſes propriétés. Le *marum* eſt donc meilleur & plus odorant que l'*amaracum*, comme tout le monde en convient.

Quant au *ſampſuchus* ou *amaracus*, nous ſommes aſſurés que c'eſt cette plante aromatique que nous appellons *marjolaine*, *majorana*. Les Latins des derniers ſiecles l'appellent ainſi pour la diſtinguer du petit *amaracus* que nous appellons μάρον, « *marum*. » On ne doit point chercher d'autre différence entre l'*amaracus* & le *marum*. Les Grecs modernes traduiſent le mot σάμψυχος par celui de μαιωράνα, *majorana*, comme pour dire le grand *amaracum*, au lieu que le *marum* eſt le petit. Galien dit que celui-ci eſt d'une odeur plus forte & plus aromatique. C'eſt la plante que nous appellons aujourd'hui « *franca majorana*. » Mais peut-être eſt-ce une corruption du nom arabe, comme nous le dirons bien-tôt. Elle eſt encore appellée par les *Grecs* ἰσόβρυον, *iſobryon*, parce qu'elle eſt couverte d'une multitude de feuilles ſemblables à celles du βρύον, « mouſſe. » *Dioſcoride*, Μάρον ἢ ἰσόβρυον (c'eſt ainſi qu'il faut lire.) Les Grecs modernes l'appellent ὀριγανὶς, *neophytus* Μάρον, οἱ δ' ὀριγανίδα, πόα φρυγανώδης. « Le *marum*, que quelques-uns appellent *origan*, eſt une plante qui croit en arbriſſeau. » Le calament eſt auſſi appellé par quelques-uns *origan*, & *Dioſcoride* nous apprend qu'il reſſemble au *marum*, au moins, τῇ λεπτοφύλλῳ, « par la ténuité de ſes feuilles. » Le ſcholiaſte de *Nicander* nous repréſente le *marum* comme ſemblable à l'hyſope. Quelques-uns traduiſent hyſope par *caſia*, comme *Neophytus*, qui écrit que ὕσσωπος, « *hyſſopus*, eſt appellé par les Romains » κασιόλα, « *caſiola*. » Ῥωμαῖοι ὕσσωπον, οἱ δὲ λάτερ, οἱ δὲ κασίολα. « Les *Romains* appellent l'hyſſope *later*, & d'autres *caſiola*. » Quelques-uns ont auſſi traduit le mot *ſampſuchus* en latin par *caſia*. Les Gloſes, σαμψύχον, *ſampſuchum*, *caſia*. Ces plantes étoient très-rares autrefois, & ne ſe trouvoient pas par tout. Pline met le *marum* au nombre des plantes exotiques qui croiſſent en *Lydie* & en *Egypte* ; *Dioſcoride* dit que c'eſt πόαν γνώριμον, « une plante celebre, » qui croît en abondance dans la *Lydie*. Il paroît qu'elle étoit fort connue en *Aſie*, le pays de *Dioſcoride*, dont les Ancêtres étoient d'*Anazarba*. Les *Romains* la connoiſſoient ſi peu dans ces tems-là, que *Pline* en fait un grand arbriſſeau qui mérite d'avoir place parmi le Ciprès & l'Aſpalathus. « L'*Egypte*, dit-» il, produit auſſi le *marum*, mais il n'eſt pas ſi bon » que celui de *Lydie*. Ses feuilles ſont larges & va-» riées, celles du *marum* de *Lydie* ſont courtes, peti-» tes & odorantes. » Je crois que le *marum* d'*Egypte*, dont les feuilles ſont grandes & ſans odeur, eſt le même que le *ſampſuchus*, ou l'*amaracus* d'*Egypte*. Car les feuilles du *marum* ſont plus courtes, plus petites & plus odorantes que celles du *ſampſuchus*, que quelques-uns appellent *marum*.

Le *ſampſuchus* étoit très-abondant en Egypte ; ce qui fait que les anciens critiques ont traduit le Ναυκρατίτην στέφανον d'*Anacreon* par *ſampſuchus*. *Athenée*, Παμπόλλους δὲ οἶδα λέγοντας ἐκ τῆς σαμψύχου στέφανον εἶναι τὸν ναυκρατίτην, πολὺ δὲ τὸ ἀνθος τοῦτο καλὰ τὴν Αἴγυπτον. « Je connois pluſieurs perſonnes qui prétendent, que » la couronne de *Naucratis* étoit de fleurs de *ſampſu-*» *chus*, qui eſt une plante très-abondante en Egypte. » *Dioſcoride* dit que le *marum* croît en abondance aux environs de *Tralle* & de *Magneſie* villes de *Lidye* ; & *Theophraſte* met au nombre des fleurs dont on fait des guirlandes l'*amaracus* de *Phrygie*, qui eſt le même que celui de *Cyzique*. *Galien* nous dit, qu'il y avoit de l'*amaracus* en *Italie*, mais je ne crois pas qu'il puiſſe en dire autant du *marum*. Le *marum* étoit donc moins fréquent dans ce tems-là que l'*amaracus*.

Il eſt dit dans un manuſcrit de *Dioſcoride* très-ancien, que le *ſampſuchus* eſt appellé en Arabe, *Marzangius*, & le *marum*, τὸ μάρον *Marmarhanz*. On trouve dans *Avicenne*, *marmarhauz* ; car il eſt certain qu'il décrit le *marum* ſous ce nom dans le *Chap.* 465. de l'Edition Latine. Un ancien Traducteur lit *marmacor*, par la ſeule tranſpoſition d'un point, διακριτικον, « point de diſtinction. » De *marzangius* on a fait *majorana*, comme qui diroit *marzangiana*. On découvre dans les deux mots arabes leur origine du mot μάρον. Il y a lieu de conjecturer que l'Auteur a voulu déſigner par ces mots différentes eſpeces de *marum*. Dans le Chapitre précédent *Avicenne* parle d'une plante appellée *maru*, parmi les eſpeces de laquelle on en trouve une qu'on nomme *marmahuki Bellunenſis*. dans ſon Lexicon, remarque que *marmacor*, ou *marmahauz* eſt une plante que le bas peuple de *Veniſe* appelle *herbe de S. Jean*, & que ſa ſemence eſt appellée ſemence de *maru*. Mais *marmahauz*, dans *Avicenne* eſt le nom du *marum* des *Grecs*, comme cela paroît par la deſcription qu'il en donne. Mais le *maru* de cet Auteur, dont le *marmahuzi* eſt une eſpece, eſt une plante différente. *Alpagus* nous aſſure que c'eſt l'herbe de S. Jean. *Leonicene* prétend que les *Italiens* donnent ce nom au *Bacchar* des Anciens. Je ne ſai ſi cela eſt vrai : mais il eſt certain que la plupart des remedes qu'*Avicenne* prétend que l'on tire de l'*almaru*, conviennent au *Bacchar*. Parmi les eſpeces de *marum*, il y en a une, dit-il, qui reſſemble à la *bugloſſe*, il a raiſon, c'eſt cette même plante. Dans le Chapitre 436. où il parle de la bugloſſe, il dit en propre terme, que ſes feuilles reſſemblent à celles de l'*almaru*. Dans une ancienne copie de *Dioſcoride*, λιβανωτὶς, eſt traduit par *Bezer* d'*almaru*, « la ſemence de *maru*. » Parmi les eſpeces de *libanotis*, *Dioſcoride* en compte une, d'après *Theophraſte*, qui a les mêmes feuilles que la laitue ſauvage. Θεόφραστος δὲ ἐοικέναι μὲν τὰς ἐρείκης λιβανώτιδα, θριδακὶ ἀγρίᾳ, τῇ πικρᾷ ὁμοίᾳ φύλλα ἔχουσαν, ῥίζαν δὲ βραχεῖαν φύεσθαι. « *Theophraſte* rapporte que le *libanotis* » croît avec la bruyere, & a les feuilles comme la lai-» tue ſauvage, & la racine fort courte. » L'endroit où *Theophraſte* parle du *libanotis* eſt dans le IX. Liv. Chap. 12. Ὁ δ' ἄκαρπος ἔχει τὸ φύλλον ὅμοιον θριδακίνης τῆς πικρᾶς, τραχύτερον δὲ καὶ λευκότερον φύεται δὲ ὅπου ἐρείκη πλείστη. « L'eſpece qui eſt ſtérile a les mêmes » feuilles que la laitue ſauvage amere, mais plus » rudes & plus blanches, &c. » Ce paſſage eſt viſiblement corrompu, & on doit le corriger ſur l'autorité de *Dioſcoride*, qui ſelon toute apparence a lu ce paſſage de *Theophraſte* comme il ſuit : φύεται δὲ ὅπου ἐρείκη πλείστη. « Elle croît là où il y a beaucoup de bruyere. » C'eſt ce que *Dioſcoride* exprime en diſant que ce *libanotis* croît μετὰ τῆς ἐρείκης φύεσθαι, « croît parmi la bruyere. » Il eſt clair que cette plante eſt le *libanotis* qu'*Avicenne* met parmi les eſpeces d'*almaru*, & qu'il compare à une langue de bœuf. Quant à ces feuilles que l'on prétend être les mêmes que celles de la laitue ſauvage, les Grecs les plus modernes diſent la même choſe de leur bugloſſe. *Neophytus* : Βύγλωσσον φύλλα μὲν ἔχει ἢ ὀκτὼ, μῆκος σπιθαμῆς, ὡσανεὶ ἀργίας θριδακοῦ ; πλατοῦ δακτύλων δυὸ ἢ ἔλαττον. « La bu-» gloſe à ſix ou huit feuilles, d'un palme de long, » comme celles de la laitue ſauvage, & de deux tra-» vers de doigts, au moins de large. » Cette bugloſſe eſt différente de celle des anciens *Grecs*, dont *Dioſcoride* compare les feuilles à celles du bouillon, φλόμος, & qui eſt à peu près la même que la nôtre. Sa feuille a moins de deux travers de doigts de large. Les *Grecs* du dernier ſiecle appellent βυράγιον, ce que les Anciens nommoient βύγλωσσον. On l'ap-

pelle en latin, *barbare*, *borrago*.

Il paroît par ce qu'on vient de dire qu'*Avicenne* donne le nom d'*almaru* au *libanotis* & au baccharis. Dans un autre endroit il décrit le *libanotis* ſous le titre de *Scegiar Mariem*, c'eſt-à-dire, l'*arbre de Marie*, qu'on appelloit encore, à ce qu'il dit, *Buchur Mariem*, *Thymiama Mariæ*: ceci ſe doit entendre du *libanotis* dont on faiſoit des guirlandes, que les *Latins* appellent *Roſmarinus*; mais *Avicenne* l'a confondu avec un autre dont il y a trois eſpeces; & ceux-là ſe trompent qui les comprennent ſous le nom de Romarin, puiſque ce nom ne convient qu'à une eſpece qui ſert pour les guirlandes & les fumigations, & qui entroit auſſi dans les onguens des Anciens.

Dans un ancien exemplaire de *Dioſcoride*, le mot *Baccharis* eſt écrit lettre pour lettre comme en *Arabe*. La deſcription qu'*Avicenne* donne de l'*almaru* eſt priſe en partie de cette plante & en partie du *libanotis*, qu'il prétend être la même que celle qu'on appelle dans pluſieurs endroits, *herbe de S. Jean*. Mais ce dernier eſt un nom que l'on donne à diverſes plantes dans différens pays. Quelques ſuperſtitieux en cueillent différentes ſortes, par un motif de Religion la veille de la S. *Jean*. *Fuchſius* obſerve, que l'*hypericon* qui eſt notre mille-pertuis, eſt appellé par les Allemands ſes compatriotes, *herbe de S. Jean*. Il y en a une autre eſpece à qui nos payſans donnent ce nom, & une troiſieme qui eſt honorée de ce titre à *Veniſe* & dans le *Ferrarois*.

AMARA-DULCIS, Plante dont voici les eſpeces.

Solanum lignoſum dulcamara, Offic. *Solanum lignoſum*, *ſeu dulcamara*, Park. Theat. 350. Raii, Hiſt. 1. 672. Synop. 3. 265. Merc. Bot. 1. 69. Phyt. Brit. 115. *Solanum ſcandens*, *ſeu Dulcamara*, C. B. Pin. 167. Tourn. Inſt. 149. Elem. Bot. 124. Boerh. Ind. A. 2. 67. Dill. Cat. Giſſ. 82. Rupp. Flor. Jen. 36. Buxb. 306. *Amara dulcis*, Ger. 279. Emac. 350. *Dulcamara*, *ſeu amara dulcis*, Mer. Pin. 34. *Glicy picros*, *ſive amara dulcis*, J. B. 2. 109. Chab. 114. Dale.

C'eſt une plante qui pouſſe des ſarmens, longs ordinairement de deux ou trois piés, & quelquefois de cinq ou ſix grêles, ligneux, & fragiles, qui montent & embraſſent les arbriſſeaux voiſins, ou rampent par terre, couverts d'une écorce verte pendant qu'ils ſont encore jeunes; mais qui en vieilliſſant devient blanchâtre & rude par dehors, & d'un très-beau verd au dedans. Son bois eſt fragile & moelleux. Ses feuilles ſont rangées alternativement le long des branches, aſſez ſemblables à celles du *ſolanum* ordinaire, de couleur verte-brune, accompagnées ſouvent en bas de deux petites feuilles en maniere d'oreilles à chaque côté, & d'un pédicule d'environ un pouce de long. Ses fleurs naiſſent en ombelles aux ſommets des branches, elles ſont petites & de mauvaiſe odeur, mais agréables à la vue, de couleur bleue tirant ſur le purperin, rarement blanche. Chacune de ces fleurs eſt une roſette découpée en cinq parties étroites & pointues qui ſe recourbent en dehors, du milieu deſquelles s'élevent des étamines jaunes. Quand ces fleurs ſont tombées il leur ſuccede des baies ovales, molles, pleines de ſuc, rouges comme du corail lorſqu'elles ſont mûres, d'un gout deſagréable & remplies de petites ſemences plates & blanchâtres. Sa racine eſt fibreuſe.

Elle croît aux lieux aquatiques, le long des ruiſſeaux & des foſſés, & fleurit aux mois de Juin & de Juillet.

Sebizius prétend que cette plante étant pilée & appliquée en forme de cataplaſme, appaiſe les douleurs des mamelles, ramollit leurs duretés, & diſſout les grumeaux de lait qui s'y forment.

Elle paſſe pour diurétique & pour efficace contre l'hydropiſie.

Prenez (ſuivant la recette de Tragus) une livre du bois de cette plante, coupez-le par morceaux, de la groſſeur des pieces avec leſquelles on joue aux dames, & mettez-les avec une meſure de vin blanc dans un vaiſſeau qui n'ait point encore ſervi; couvrez-le avec un couvercle percé dans le milieu, & lutez le tout autour exactement. Faites bouillir à petit feu juſqu'à diminution de plus d'un tiers, & ſervez-vous de cette décoction.

Un verre ordinaire de cette liqueur pris le matin une heure avant qu'on ſe leve, & le ſoir lorſqu'on va ſe coucher, évacue la bile jaune, quelque invétérée qu'elle ſoit, ſans violence, par les ſelles & par les urines.

On prétend que le ſuc de cette plante eſt bon pour les meurtriſſures & les contuſions occaſionnées par des chutes ou des coups, pour diſſoudre le ſang caillé dans les viſceres, & pour guérir les bleſſures. Il paſſe encore pour lever les obſtructions du foie & de la rate. *Parkinſon* écrit qu'il agit avec aſſez de violence, & *Prevot* donne à la décoction du bois de cette plante le premier rang parmi les remedes qui évacuent la bile ſans effort.

La recette ſuivante eſt du Docteur *Hulſe*.

Prenez quatre poignées de feuilles de *Dulcamara*, hachées menu, avec quatre onces de graine de lin pulvériſée; faites bouillir le tout dans du vin de *Candie*, ou dans de la graiſſe de chien, juſqu'à conſiſtance d'un cataplaſme, & appliquez-le chaudement.

Ce remede réſout dans une nuit les tumeurs les plus groſſes, & guérit les contuſions des muſcles les plus conſidérables. Ray, *Hiſt. Plant.*

AMARANTHUS, *Amaranthe*.

Amaranthus flos amoris, Offic. *Amaranthus maximus*; C. B. 120. Raii Hiſt. 1. 201. Boerh. ind. A. 2. 97. Tourn. Inſt. 234. *Amaranthus paniculâ ſparſâ*, Ger. 254. Emac. 322. *Amaranthus purpureus major*, *paniculis ſparſis*, Park. Parad. 371. *Amaranthus paniculis procumbentibus ſemine albo*, *ſeu Quinva*, Hiſt. Oxon. 2. 602. *Blitum maximum ſive Amaranthus major*, *ſemine albo*, J. B. 2. 968. Chab. 304. Dale.

L'*Helichryſus*, que quelques-uns appellent *Chryſanthemos*, d'autres *Amaranthus*, dont on fait des guirlandes & des couronnes pour orner les ſtatues des Dieux, pouſſe une tige de couleur verte, blanchâtre, garnie de feuilles étroites, alternes, ſemblables à celles de l'aurone, & terminée par une tête ronde de couleur d'or. Les fleurs ſont entaſſées en grappe les unes ſur les autres, & diſpoſées en ombelle. Elle croît dans les lieux rudes & raboteux.

Ses ſommités priſes dans du vin, ſont efficaces dans la dyſurie, & contre les morſures des ſerpens, pour la ſciatique & les ruptures, & pour exciter les regles. Priſes dans du vin doux, elles diſſipent les concrétions qui ſe ſont formées dans le ſang ou les viſceres. Elles guériſſent les catharres, lorſqu'on en prend à jeun une demi-dragme dans du vin blanc trempé. On en met auſſi parmi les hardes pour les garantir des teignes. Dioscoride, *L. IV. c.* 57.

Pline parlant du combat entre la nature & l'art au ſujet des couleurs, dit: nous ſommes vaincu par l'*amaranthe*. Elle eſt un épi de couleur de pourpre, plutôt qu'une fleur, & n'a aucune odeur. Elle aime à être cueillie, & elle repouſſe avec beaucoup plus d'éclat qu'elle n'en avoit auparavant. Elle fleurit au mois d'Août, & dure juſqu'à l'automne; & ce qu'il y a de ſurprenant, eſt, qu'après qu'on l'a cueillie, & que ſes fleurs ſont tombées, elle renaît de nouveau lorſqu'on l'arroſe, & donne des fleurs en hiver dont on fait des guirlandes. Sa nature eſt extremment exprimée par ſon nom, *amaranthus* (d'α privatif, & μαραίνω, ſe flétrir;) car elle ne ſe flétrit ja-

mais. PLINE, *L. XXI. c.* 8.

L'*amaranthe* croît à la hauteur de trois ou quatre piés, & pouſſe des tiges cannelées, épaiſſes & branchues, garnies de feuilles fort larges terminées en pointes, d'un verd gai, & quelquefois purpurin : des extrémités des tiges ſortent des fleurs de couleur d'écarlate, diſpoſées en épi, qui étant cueillies à tems conſervent long-tems leur couleur : il ſe forme dans le milieu une petite ſemence, ronde, & quelque peu applatie, d'un rouge blanchâtre & fort luiſante. Elle ſe trouve dans les jardins, fleurit dans les mois de Juillet & d'Août, & meurt en hiver. On n'emploie que ſes fleurs en Medecine, encore eſt-ce rarement.

Elle eſt deſſiccative, rafraîchiſſante & modérément aſtringente ; ſa couleur fait croire qu'elle eſt bonne pour arrêter les pertes de ſang, de quelque eſpece qu'elles ſoient. MILLER, *Bot. Offic.*

On la cultive dans les jardins, & elle fleurit au mois d'Août. DALE.

Elle eſt humectante & agglutinante : mais on ne s'en ſert gueres en Medecine. LEMERY, *des drogues.*

AMARANTOIDES, *Immortelle.* Ce nom eſt compoſé d'Αμαραντος, *Amaranthus*, & εἰδος, forme ou figure.

Amarantoides, lychnoidis folio, capitulis purpureis, T. 654. *Amarantho affinis, altera ſpecies, ſive flore purpureo*, Breyn. Cent. 1. 110. *Amarantho affinis, Indiæ Orientalis, floribus glomeratis, ocymoidis folio*, H. A. 1. 85. *Gnaphalio affinis, ocymaſtri folio, flore ex purpureo violaceo*, H.L.294. a. *Prægn.*

Ses fleurs ſont petites & découpées en quatre parties, ramaſſées en maniere de têtes couvertes d'écailles. L'ovaire ſe change en une ſemence ronde, garnie d'une aigrette enfermée dans une pellicule fort mince.

On connoît aujourd'hui quatre ou cinq eſpeces d'*immortelle*, mais on n'en emploie aucune en Medecine.

Les deux premieres eſpeces, qui ſont les plus eſtimées, ont été apportées des Indes Orientales, & les autres des Barbades. MILLER, *Dictionnaire.*

AMARELLA. Nom que Geſner donne au *Polygala.* Voyez *Polygala.*

AMATORIA FEBRIS. Voyez *Chloroſis.*

AMATORIA VENEFICIA. Voyez *Philtra.*

AMATORII MUSCULI. On donne quelquefois ce nom à l'oblique ſupérieur & à l'oblique inférieur de l'œil. COWPER.

AMATZQUITL, *ſive Unedo Papyracea Nieremberg.*

Sa ſubſtance eſt légere comme celle du figuier. Ses feuilles reſſemblent à celles du citronnier : mais elles ſont velues & plus pointues. Son fruit eſt auſſi gros qu'une noix, diviſé en graines blanches de la même figure que celles de la figue. Cette plante croît dans les pays chauds, comme à Chietla. L'écorce de ſa racine en décoction, eſt extremement ſalutaire dans les maladies fébriles.

AMAUROSIS, Αμαύρωσις, eſt une maladie de l'œil, qui, ſans cauſer aucun défaut manifeſte dans cette partie, prive entierement le malade de la vue. On l'appelle communément *Goute ſereine.* ACTUARIUS, *de Meth. Med. L. II. c.* 7.

M. de S. Yves, fameux Oculiſte François, diviſe la Goute ſereine en parfaite & en imparfaite.

De la Goute ſereine parfaite.

On appelle *Goute ſereine*, un aveuglement total qui provient d'une paralyſie des parties principales de l'organe immédiat de la viſion.

Quelque partie du corps que la paralyſie attaque, elle a des degrés différens qui la rendent parfaite ou imparfaite. Il en eſt de même de la *Goute ſereine* qui fait périr entierement la vue ; ou du moins elle en laiſſe ſi peu, que les malades n'en ſauroient faire un grand uſage. Je ſerai obligé, pour plus de netteté, de faire deux chapitres de cette maladie. Dans le premier, je ne parlerai que de la *Goute ſereine*, où la vue eſt entierement perdue ; & je traiterai dans la ſeconde celle où il n'en reſte qu'une partie.

Il y a pluſieurs cauſes capables de produire la *Goute ſereine.* La premiere eſt l'apoplexie légere, dont l'humeur, au lieu de ſe jetter ſur les nerfs des autres parties du corps, ſe porte ſeulement ſur les nerfs viſuels, qu'elle obſtrue & rend paralytiques.

Les autres cauſes de cette maladie dépendent de quelque autre humeur qui s'infiltre dans ces nerfs, ou qui tombe ſimplement deſſus & les comprime, & qui empêche leur action. Ainſi, ſoit que ces nerfs ſoient obſtrués, ou comprimés par du ſang, du pus ou de la pituite, toutes ces différentes matieres peuvent cauſer une *Goute ſereine.* Si le ſang devient trop ſalé, il y produit peu à peu cette maladie par ſa ſalure, qui flétrit & deſſeche les parties principales de la viſion, en les deſſéchant, pour ainſi dire, comme de la viande qu'on auroit ſalée, d'où la vue ſe perd entierement.

Nous voyons ſouvent des *Goutes ſereines* ſuccéder à des fievres aiguës, par le tranſport qui ſe fait dans les nerfs viſuels de l'humeur qui les cauſe. Une fievre violente qui fait une trop grande raréfaction du ſang dans les vaiſſeaux voiſins de ces mêmes nerfs, produit auſſi quelquefois un ſemblable effet : lorſqu'une humeur vérolique ſe porte ſur les nerfs viſuels, où elle cauſe des douleurs & des inſomnies, il en réſulte ſouvent une *Goute ſereine.*

Cette maladie commence ordinairement par des douleurs profondes dans la tête ; & à meſure qu'elles ceſſent, la maladie augmente : cependant il eſt arrivé à bien des perſonnes de ſe trouver aveugles tout d'un coup, ſans avoir reſſenti de douleur. Dans pluſieurs autres, la douleur a accompagné la maladie qui ſe formoit peu à peu ; de ſorte que la vue périt inſenſiblement en diminuant de jour en jour.

Lorſque la *Goute ſereine* eſt arrivée ſans douleur, & qu'il n'y a qu'un œil qui en ſoit affligé, on n'y connoît rien en regardant les yeux pendant qu'ils ſont tous les deux ouverts : mais en fermant l'œil ſain, on remarque que la prunelle de celui qui eſt malade, ſe dilate, quoique expoſé à la lumiere, & demeure en cet état juſqu'à ce qu'on rouvre l'œil ſain ; alors la prunelle de l'œil malade qui étoit dilatée, ſe retrécit comme celle du bon, dont elle emprunte le mouvement. On connoît par ce ſeul ſigne, qu'il n'y a plus du tout de vue dans l'œil malade ; & ce ſigne eſt ſi particulier à cette maladie, qu'il ne ſe trouve point dans le glaucome, où la prunelle demeure toujours dans la même dilatation.

Il ſe trouve auſſi une autre eſpece de *Goute ſereine*, dans laquelle la prunelle eſt toujours rétrécie, ſoit qu'on ouvre l'œil ſain, ou qu'on le ferme.

Les ſignes de la *Goute ſereine* ſont viſibles par l'inſpection des yeux, ſoit que la prunelle ſoit dilatée, ou qu'elle ſoit rétrécie.

Comme parmi les muſcles du corps, il s'en trouve que l'on nomme antagoniſtes, qui font des actions oppoſées, comme de fléchir & d'étendre, &c. il en eſt de même des fibres motrices de l'iris, dont les unes ſervent à la dilater, & les autres à la rétrécir. Or dans la *goute ſereine* parfaite, la prunelle ſe trouvant dilatée, ce ſont les fibres qui devroient faire la conſtriction, qui ſont paralytiques d'une maniere très-particuliere, comme je viens d'inſinuer. Si au contraire elle eſt rétrécie, ce ſont celles qui ſervent à la dilatation qui ſont infirmes. Dans l'une & l'autre de ces indiſpoſitions la vue eſt perdue.

La *goute ſereine* a paſſé juſqu'à préſent pour être incurable ; cependant j'ai des expériences contraires, & j'ai obſervé pluſieurs fois que celle-là eſt principalement incurable, qui ſuit une fievre aiguë, dont l'humeur qui la cauſoit ſe dépoſe ſur les nerfs viſuels. Si l'humeur n'attaque qu'un des yeux, il eſt à craindre que la fievre reprenant dans l'année, le même mal n'arrive à l'autre œil. J'ai vu ce cas arriver encore à tous ceux à qui la *goute ſereine* commence par une légere inflam-

mation, accompagnée de douleurs dans la tête, du côté de l'œil affligé. Cela m'a ſouvent fait penſer en moi-même, quoique je n'aie jamais oſé le tenter, qu'en extirpant l'œil perdu ; on pourroit peut-être empêcher que l'œil ſain ne tombât dans le même accident. Ce ſeroit une conſolation pour la perſonne, ſi elle pouvoit éviter le dépôt de la même humeur ſur l'autre œil, qui arrive preſque toûjours une année ou deux après la perte du premier.

J'ai réuſſi à la guériſon de pluſieurs *goutes ſereines*, lorſque j'ai traité les malades auſſi tôt qu'ils ont été attaqués, en les faiſant ſaigner du bras, du pié, de la gorge, ſelon que les vaiſſeaux ſont trop remplis, & prendre une ou deux fois l'émétique à deux jours de diſtance.

Les remedes propres pour la paralyſie, conviennent auſſi à cette maladie. On peut appliquer le ſéton derriere le cou, ou l'emplâtre véſicatoire. Je trouve le cautere trop lent, en ce qu'il donne le tems à l'humeur qui cauſe la *goute ſereine*, de s'épaiſſir, & de devenir rebelle aux remedes que l'on pourroit faire dans la ſuite.

Il y a douze ans qu'un Curé de la campagne du Dioceſe de Paris, vint me conſulter peu de jours après une attaque de *goute ſereine*. Je lui fis prendre l'émétique dès le premier jour ; le lendemain il fut ſaigné de la gorge ; deux jours après ayant repris une ſeconde fois l'émétique, la vue commença de revenir à cet œil, qui ſe rétablit peu à peu par l'uſage de la vapeur d'eſprit de vin reçu dans l'œil.

Outre la *goute ſereine* dont nous venons de parler, il y en a une qui attaque principalement les filles qui ne ſont point réglées, auſſi-bien que les femmes groſſes, & quelquefois les hommes par la ſuppreſſion d'un flux hémorrhoïdal.

Il y a des Auteurs qui attribuent la cauſe de cette maladie à une groſſeur demeſurée de l'humeur vitrée ; & ils prétendent pour le prouver, que le globe de l'œil eſt plus gros dans ce cas, qu'il ne le doit être naturellement. J'ai fait tout mon poſſible pour découvrir ſi en effet cette groſſeur en ſeroit la cauſe, mais je n'y ai rien remarqué de contraire à ſon état naturel.

Mon ſentiment ſur ce mal, eſt qu'il eſt cauſé par quelque humeur qui tombe ſur les nerfs viſuels, & les comprime. Les accidens ſemblent appuyer mon opinion, en ce que les malades reſſentent une peſanteur, accompagnée de douleurs plus ou moins vives ſur la partie poſtérieure du globe de l'œil ; ce qui marque que les nerfs viſuels ſouffrent par quelque dépôt d'humeur qui ſe fait ſur eux, avant que d'entrer dans l'œil. D'ailleurs la *goute ſereine* de cette eſpece, eſt plus ſouvent guérie que la précédente, parce que ce n'eſt ſans doute qu'une ſimple compreſſion des nerfs, & non pas la groſſeur démeſurée de l'humeur vitrée.

Les remedes de cette eſpece de *goutte ſereine*, ſont les ſaignées du pié, & ceux qui provoquent les ordinaires aux filles, & le flux hémorrhoïdal aux hommes. Outre cela pour détourner l'humeur qui porte aux yeux, on ſe ſert de cloportes, d'eufraiſe, ſoit en poudre, ou en boiſſons, des bouillons de viperes, & on applique ſur les yeux une eau ophtalmique, & la vapeur du baume de Fioraventi.

Les enfans ne ſont point exempts de cette maladie, puiſqu'on en voit naître d'aveugles. Elle ne ſe fait point connoître d'abord, mais on s'en apperçoit à meſure qu'ils avancent en âge. J'en ai guéri pluſieurs par le ſimple uſage de mon eau ophtalmique, entre leſquels il s'en eſt trouvé qui à l'âge de deux ans, n'avoient pas encore donné des marques de vue. Il eſt à remarquer que la prunelle de ces enfans, quoiqu'elle n'ait point de mouvement, n'eſt pas cependant plus dilatée que dans l'état naturel de cet âge ; ce qui fait connoître que cette maladie n'eſt qu'une eſpece d'engourdiſſement ou de foibleſſe des parties principales de l'organe de la viſion.

De la goute ſereine *imparfaite.*

J'appelle *goute ſereine* imparfaite, celle dans laquelle le

malades voyent encore, mais imparfaitement. Cette maladie a pluſieurs degrés, ſelon la quantité des fibres nerveuſes attaquées de paralyſies ; quelquefois ce n'eſt qu'une eſpece d'engourdiſſement qui ſe fait dans ces fibres ; quelquefois il arrive que l'on ne voit que la moitié d'un objet, ſans appercevoir l'autre, parce qu'il n'y a qu'une moitié de l'œil qui voit, l'autre moitié étant atteinte de paralyſie. On connoîtra facilement le degré de cette maladie, en faiſant regarder la perſonne dans un livre, l'œil ſain étant fermé ; car pour lors elle ne voit qu'une certaine portion de la page, au lieu qu'avec l'œil ſain, elle la voit toute entiere.

Quelquefois les fibres ſont preſque toutes abreuvées de l'humeur qui cauſe la paralyſie ; c'eſt pourquoi les malades apperçoivent ſeulement la clarté de la lumiere, ſans diſtinguer les objets. Cette maladie eſt ſouvent produite par ce qu'on appelle vapeurs ; & j'ai vu ſouvent des femmes être privées de la vue pendant demi-heure, une heure même, & quelquefois deux ou trois jours. Ce dernier cas arrive quelquefois dans les accouchemens.

Cette maladie a les mêmes cauſes que la *goute ſereine* parfaite, excepté celle qui provient des vapeurs ; mais l'humeur n'eſt pas ſi abondante, ce qui fait que l'œil n'eſt pas ſi affecté.

J'ai vu des perſonnes affligées de ce mal par une dartre venue autour des yeux, que l'on avoit fait rentrer par une pommade : en faiſant reparoître la dartre par l'uſage des bouillons apéritifs, & des ſudorifiques, la vue eſt revenue. D'autres en ont été attaqués par un froid ſubit ſouffert à la tête après y avoir eu chaud.

Les ſignes de la *goute ſereine* imparfaite ſont aſſez faciles. On connoîtra à quel degré eſt la vue, ſi on examine bien l'œil, ſoit que la prunelle en ſoit dilatée ou rétrécie ; par exemple, ſi dans ces deux états, l'iris a un quart de mouvement, on juge qu'il y a un quart de vue dans l'œil ; ſi elle a la moitié de ſon mouvement, il y a la moitié de la vue.

Sa guériſon s'obtient par les remedes généraux, & les autres propoſés dans la *goute ſereine* parfaite. On prendra auſſi des bouillons de viperes, ou les eaux minérales chaudes, ſi l'on croit que la maladie ſoit cauſée par une matiere épaiſſe & viſqueuſe ; ſi au contraire elle eſt produite par une matiere acre & ſubtile, les eaux minérales froides y ſeront plus ſalutaires.

On ſe ſervira deux ou trois fois le jour de la vapeur d'eſprit de vin reçue à l'œil, & de celle de l'infuſion du caffé par un entonnoir.

J'ai parfaitement guéri pluſieurs perſonnes affligées de cette maladie par ces remedes. J'en rapporterai une ſeule expérience à cauſe de ſa ſingularité « Il y a onze » ou douze ans qu'un Chanoine Régulier de Rheims, » vint à Paris me conſulter. J'apperçus qu'un de ſes » yeux étoit attaqué d'une paralyſie imparfaite. Il y » avoit une dilatation à la prunelle, qui n'avoit qu'en- » viron un quart de ſon mouvement de conſtriction ; » mais je fus très-ſurpris de ce qu'il me dit, qu'en re- » gardant dans un livre (l'œil ſain étant fermé,) il y » voyoit ſon œil malade parfaitement repréſenté. La » premiere idée que j'eus de ce Chanoine, fut de le » croire un hypocondriaque ; cependant pour m'aſſu- » rer de la vérité, je le priai de fermer l'œil ſain, & de » regarder dans un livre ; enſuite de quoi, je lui de- » mandai ce qu'il voyoit ſur la page. Il me répondit » qu'il appercevoit les lignes comme des rayons noirs, » ſans diſtinguer les lettres, & que dans le milieu, il » voyoit ſon œil repréſenté. Je le priai de me dire puiſ- » qu'il aſſuroit de voir ſon œil, de quelle couleur étoit » ſon iris, & la diſpoſition de certaines raies qui le tra- » verſent ; il me répondit là-deſſus ſi juſte, & me les » déſigna ſi bien, que je ne les voyois pas mieux moi- » même dans ſon œil. Ce jeune Chanoine fut guéri en » trente jours par l'uſage des purgatifs, des bouillons » rafraîchiſſans & des remedes ſpiritueux appliqués ſur » ſon œil ; enſorte qu'il revit parfaitement bien à lire » de cet œil, ſans en appercevoir la repréſentation. »

M. Petit, Medecin & de l'Académie des Sciences, m'a assuré avoir vu la même maladie. S. Yves.

Amaurosis, Ἀμαύρωσις, dans *Hippocrate* ne paroît point signifier ce que nous appellons *goute sereine*, mais seulement un obscurcissement ou une privation momentanée de la vue. C'est ainsi que dans le premier Livre de ses Pronostics il met l'obscurcissement de la vue (ὀμμάτων ἀμαύρωσις) au nombre des signes qui annoncent les convulsions; & c'est en ce sens qu'on doit toujours l'entendre dans cet Auteur.

Il ne sera pas hors de propos de joindre le sentiment d'Hoffman à ce que nous avons dit de la *goute sereine*.

I.

Cette espece d'aveuglement que les *Grecs* appellent ἀμαύρωσις, *amaurosis*, & les *Latins*, *gutta serena*, est une terrible maladie. Elle est causée par l'interception du fluide nerveux qui doit couler dans les nerfs optiques, laquelle occasionne la perte de la vue, sans que les yeux paroissent affectés; car lorsqu'on regarde l'œil par dehors, il paroît sain & entier, & l'on n'apperçoit aucun défaut ni dans ses tuniques ni dans les humeurs, si ce n'est que la prunelle paroît plus large, plus noire & plus dilatée qu'à l'ordinaire; elle paroît aussi engourdie & immobile lorsqu'elle vient à être frappée par la lumiere: mais malgré tout cela la faculté de voir est ou entierement détruite, ou il n'en reste pas assez pour pouvoir distinguer les objets.

II.

Cette maladie est donc différente du vertige dans lequel le malade croit voir les objets tourner en rond, dans ce cas l'abord du fluide nerveux n'est pas tout à-fait intercepté, il est seulement affoibli & diminué, & cela pour quelque tems. La *goute sereine* est encore différente de la cataracte, car dans cette derniere, l'humeur cristalline paroît être opaque, & la prunelle se rétrécit étant exposée à la lumiere, & se dilate dans l'obscurité, au lieu que dans la *goute sereine* l'humeur cristalline paroît transparente à travers la prunelle; & la prunelle elle-même demeure immobile sans se rétrécir ni se dilater, soit que le lieu soit éclairé ou non.

III.

Les circonstances qui donnent lieu à la naissance de cette maladie, & les symptomes qui en accompagnent les progrès ne sont pas toujours les mêmes, car elle survient quelquefois subitement dans les tems qu'on s'y attend le moins, comme cela arrive généralement lorsqu'elle procede des causes extérieures & violentes, comme peut être une chute d'un lieu élevé, un coup violent à la tête: on en trouve des exemples dans *Hildanus*, *Cent. V. Obs.* 8. & dans *Amatus Lusitanus*, *Cent. V. Obs.* 64. D'autres fois on perd la vue peu à peu, ce qui arrive assez ordinairement aux vieillards qui sont attaqués d'une hémiplegie ou d'une paralysie, & à ceux qui ont le malheur d'avoir un tempérament foible & languissant. Dans quelques occasions cette maladie est accompagnée de maux de tête violens, du vertige, d'un assoupissement, d'un bruit & d'un tintement d'oreilles: quelquefois aussi elle n'est accompagnée d'aucun de ces symptomes & prive seulement le malade de la vue. Il y a aussi une *goute sereine* périodique, qui saisit le malade tout d'un coup & cesse d'elle-même au bout de quelques heures, mais qui revient souvent: les personnes hystériques, hypocondriaques & les femmes qui sont dans les douleurs de l'accouchement, y sont souvent exposées: on divise la *goute sereine* en *parfaite* & *imparfaite*; dans la premiere l'aveuglement est total, & dans la seconde on distingue la lumiere d'avec les ténebres. Il paroît que l'on peut rapporter à cette derniere espece le *visus dimidiatus*, lorsque le malade ne voit les objets qu'à demi. On trouve la description d'une *goute sereine* de cette espece dans une Dissertation, *de Amaurosi imperfecta*, par *Chr. Sigism. Wolfius*, 1709. *Trajecti*, dans laquelle le malade ne pouvoit voir que les piés & la partie inférieure de son corps.

IV.

Comme dans la *goute sereine* les parties extérieures de l'œil ne paroissent nullement affectées, on peut raisonnablement en conclurre que l'on doit chercher la cause de cette maladie dans le nerf optique, plutôt que dans l'œil même, & l'on peut même le démontrer en disséquant l'œil des personnes qui ont perdu la vue de cette maniere pendant leur vie; car l'on trouve en examinant toutes choses avec attention, que leurs nerfs optiques étoient ou trop exténués, trop lâches & moitié trop petits, (de quoi l'on trouve des exemples dans *Bonet*, *Sepulchretum Anatomicum*, *L. I. Sect.* 18. *Obs.* 3. & 4.) ou environnés & comprimés par le sang qui s'est extravasé dans le cerveau, comme *Wepferus de Apoplex. Hist.* 4. l'a observé, ou entourés à leur origine par une tumeur dure telle que celle dont *Bonet* fait mention, *Lib. I. Sect.* 18. *Obs.* 1. *Pavvius*, *Observat. Anatom.* 2. a trouvé une vessie pleine d'une humeur aqueuse sur les nerfs dont nous venons de parler, près de leur conjonction. *Platerus* a trouvé une tumeur sphérique près des nerfs optiques d'une personne qui avoit eu une *goute sereine* pendant qu'elle vivoit; & *Bonet*, *Lib. I. Sect.* 18. *Obs.* 5. a trouvé dans une autre personne attaquée de la même maladie, la branche de l'artere carotide qui pénetre dans l'orbite, très-engorgée.

V.

Presque tous les Auteurs qui ont écrit sur ce sujet, ont cru que la *goute sereine* venoit de l'obstruction des nerfs optiques occasionnée par une lymphe épaisse qui s'infiltrant dans les petits tuyaux dont les nerfs optiques sont composés, les obstrue & empêche le fluide nerveux de se porter dans la rétine; mais les Anatomistes n'ont pas encore prouvé que les nerfs soient composés de petits tuyaux dans lesquels circule ce fluide. Ce n'est point non plus une lymphe ténace & visqueuse, mais un fluide beaucoup plus subtil que tous les autres, & moins sujet à se coaguler, qui circule dans le cerveau & la moelle allongée. Il n'est pas croyable que l'obstruction des nerfs puisse avoir une pareille cause, ni encore moins supposer que celle des nerfs optiques soit occasionnée par une matiere qui s'y rend du cerveau. Dans la *goute sereine* les nerfs optiques sont tellement comprimés que le fluide nerveux n'y peut plus affluer, & qu'il en résulte une paralysie: la cause immédiate de la *goute sereine* est donc une paralysie des nerfs optiques. Il est évident par l'examen de la structure de l'œil, qu'aussi-tôt que le nerf optique est entré dans l'orbite avec le périoste qui en revêt la surface, & qu'il a déposé la membrane externe qu'il reçoit de la *dure-mere* pour former la cornée; il est évident, dis-je, par la structure de l'œil, qu'il forme au moyen d'une autre enveloppe ou membrane qu'il reçoit de la *pie-mere*, la *tunique uvée*, les *processus ciliaires* & la prunelle, & que sa substance médullaire forme cette tunique pulpeuse appellée *rétine*. L'on sait que la rétine reçoit les images des corps, & les transmet par le moyen des nerfs optiques jusqu'à l'endroit destiné pour la perception de l'objet; il est également évident qu'il est nécessaire pour appercevoir les objets extérieurs, d'une certaine tension dans les parties nerveuses, qui est entretenue par l'affluence convenable du fluide nerveux: mais puisque dans la *goute sereine*, les nerfs optiques & par conséquent la rétine, l'uvée & les processus ciliaires, sont affectés d'une paralysie, il s'ensuit que ces parties ne sont point assez tendues pour transmettre les impressions des rayons de lumiere, & que la prunelle doit paroître dilatée à cause du relâchement des processus ciliaires. On ne doit point remarquer de défaut sensible dans l'œil, puisque le mouvement des humeurs & des muscles qui contribuent à celui des yeux est régulier & naturel; ce qui peut venir de ce que les muscles du globe de l'œil, & les vaisseaux qui servent

à la circulation de ſes humeurs, tirent leur origine non point des nerfs optiques, mais des autres nerfs qui ne ſont point affectés.

V I.

La cauſe qui en comprimant les nerfs optiques les rend paralytiques, réſide autour de leur origine ou autour de leur portion qui entre dans l'orbite : cette cauſe peut encore réſider dans les nerfs optiques même, & cela dans les vaiſſeaux ſanguins qui ſe trouvent ſur leur ſurface, & dont nos Anatomiſtes modernes & *Wepfer* lui-même, (L. *de Cicut. Aquat. p.* 127.) ont prouvé l'exiſtence. Lorſque ces vaiſſeaux, qui ſont comme autant de branches des carotides ſe trouvent engorgés, ils compriment les vaiſſeaux médullaires des nerfs, & s'oppoſent en même tems au retour de la lymphe dans les vaiſſeaux dont ils ſont environnés. Voilà quelle paroît être la cauſe de la *goute ſereine* périodique, qui ceſſe dès que l'on a détruit la ſtagnation du ſang. Il eſt très-probable que la *goute ſereine* imparfaite eſt causée par une ſéroſité qui ſéjourne dans les membranes de l'œil, ſurtout dans la tunique uvée, & qui retardant la circulation du fluide nerveux, fait qu'il n'en entre qu'une petite quantité, qui n'entretient de vue qu'autant qu'il en faut pour diſtinguer la lumiere des ténebres.

V I I.

Quoique la maladie dont nous parlons puiſſe affliger les perſonnes de tout âge & de tout ſexe, lorſque des cauſes externes violentes, comme un coup à la tête, une commotion du cerveau, ou quelqu'autre accident propre à occaſionner une ſtagnation d'humeurs aux environs des nerfs optiques, concourent à ſa production ; néantmoins lorſqu'elle provient d'une cauſe interne, elle eſt pour l'ordinaire le partage des pléthoriques, des phlegmatiques, des cathectiques & des vieillards, ou de ceux qui ont la tête & le genre nerveux affoiblis par des paſſions violentes, par le chagrin, des ſoucis cuiſans, des veilles exceſſives, par une trop forte application à l'étude, pour avoir lu des Livres imprimés avec un petit caractere au grand jour, par des débauches fréquentes, enfin pour avoir long-tems été exposés au froid, ou pour avoir hérité d'un tempérament foible. Cette maladie s'accorde avec les autres maladies du cerveau, en ce qu'elle a pour cauſe l'atonie des parties qui compoſent le cerveau ou qui en dépendent.

V I I I.

Si nous examinons les cauſes ſecondes & plus éloignées de la *goute ſereine*, nous verrons qu'on peut les réduire à la replétion & à l'inanition. Cette *goute ſereine* qui eſt causée par une ſtagnation plus ou moins forte du ſang dans les vaiſſeaux du cerveau qui ſont contigus aux nerfs optiques, dépend & eſt produite par la réplétion. Cette eſpece de maladie eſt quelquefois non-ſeulement paſſagere & périodique, mais peut même ſe guérir lorſqu'elle n'eſt point invétérée. Elle attaque à ce degré, 1°. ceux qui ſont d'un tempérament pléthorique, lorſqu'ils font un exercice trop violent, qu'ils uſent de bains trop chauds ou qu'ils s'abandonnent aux tranſports de la colere. On trouve un cas de cette eſpece dans les *Conſult. Med. Sect. Cas* 42. 2°. Les femmes ou enceintes ou dans l'accouchement, & pour lors elle eſt occaſionnée par des contractions violentes du bas-ventre qui pouſſent les liqueurs vers la tête avec une force extraordinaire, ou après l'accouchement lorſqu'il a été laborieux, ſurtout lorſqu'il y a quelque défaut dans le cours des vuidanges. *Mauriceau* dans la *Cent. III. Obſ.* 568. rapporte un cas de cette eſpece qu'il guérit auſſi-tôt, à ce qu'il dit, par le moyen de la ſaignée : on doit encore obſerver que la migraine qui ſuit l'accouchement, cauſe pour l'ordinaire l'aveuglement. 3°. Les femmes dont les regles ſont ſupprimées ou qui ſont affectées de quelque maladie hyſtérique, comme on en peut voir un exemple dans mes *Conſult. Med. Sect. Cas* 44. *Pechlinus*, *L. I. Obſ.* 24. fait mention d'une *goute ſereine* jointe à un mal de tête, qui affligeoit tous les mois une femme dont les regles étoient ſupprimées. 4°. Ceux qui ſont ſujets aux maladies hypocondriaques & hyſtériques, & dont le bas-ventre eſt affecté de ſpaſmes violens qui pouſſent les humeurs vers la tête. Il eſt parlé d'une *goute ſereine* de cette eſpece qui ſurvint enſuite d'une colique avec une violente conſtipation, & qui ceſſa dès qu'on eut diſſipé cette derniere par le moyen d'un lavement.

I X.

La *goute ſereine*, qui eſt cauſée par une ſtagnation de ſang, eſt quelquefois paſſagere : d'un autre côté, lorſque cette ſtagnation de ſang dure trop long-tems, ou qu'elle ſurvient à des perſonnes phlegmatiques, ou qui ſont d'un mauvais tempérament, elle rend, en déchargeant la partie ſéreuſe ſur les nerfs, la maladie longue, & ſouvent incurable. Ce n'eſt point une choſe ſans exemple, que la *goutte ſereine* ſoit cauſée par une fievre pourprée, par une gale, des ulceres ou des acores qu'on a fait rentrer dans la maſſe du ſang, (*Vide Act. Berol. Dec.* 2. *Vol. VI. p.* 28.) Il n'eſt pas ſurprenant non plus que les enfans qui ſont foibles, ou qui ont beaucoup d'humeurs, y ſoient ſujets, ſurtout lorſque ayant eu la rougeole elle n'eſt pas ſortie comme il faut, & que leurs inteſtins ſont ſurchargés de vers. La *goute ſereine* eſt encore une ſuite des maladies aiguës, des fievres malignes, de la petite vérole, accompagnées d'un long délire, les humeurs ſe dépoſant & comprimant les nerfs optiques. Il arrive quelquefois que les perſonnes pléthoriques, ou d'un mauvais tempérament, deviennent aveugles pour avoir pris des émétiques ou des purgatifs violens : mais les mercuriels ſont de tous les remedes ceux qui contribuent le plus à cette maladie, en occaſionnant une ſtagnation opiniâtre de la lymphe, (comme *Guldenklee*, *L. I. Epiſt.* 20. *p.* 498. l'a obſervé) lorſqu'on les donne mal-à-propos à ceux dont le corps eſt rempli de beaucoup d'humeurs impures.

X.

Les cauſes dont nous venons de faire l'énumération, ſont dépendantes de la *réplétion*. Toutes les profuſions ou diſſipations exceſſives des ſucs vitaux, qui, comme l'expérience nous l'apprend, occaſionnent ſouvent une *goute ſereine*, appartiennent à l'*inanition*. Les hémorrhagies violentes y contribuent ſurtout beaucoup ; & l'on a remarqué qu'un vomiſſement de ſang abondant, une ſaignée trop forte faite à une femme enceinte, & une trop grande quantité de ſang tirée par l'ouverture de la veine du front, ont privé pluſieurs perſonnes de la vue ; (*Bonet. L. I. Sect.* 18. *Obſ.* 2. *App.*) car tandis que l'humeur vitale ſe diſſipe, les vaiſſeaux qui ſont diſtribués dans le cerveau, s'affaiſſent, la ſécrétion du fluide nerveux diminue, ce qui occaſionne des vertiges, des *goutes ſereines*, des défaillances & d'autres fâcheux accidens : mais ce qui mérite particulierement notre attention, eſt la correſpondance remarquable qu'il y a entre les yeux & les parties de la génération, puiſque l'on obſerve que l'aveuglement eſt ſouvent la ſuite du coït immodéré & exceſſif. J'ai ſouvent fait mention de cette circonſtance, & je rapporte un cas de cette nature, *Conſ. Med. Cent.* 2. *Sect.* 3. *Caſ.* 104.

Le fluide ſéminal lymphatique eſt de même nature & de même qualité que celui dont la ſécrétion ſe fait dans le cerveau, & qui ſe diſtribue dans les nerfs ; ce qui fait que la ſécrétion du dernier eſt d'autant plus défectueuſe & imparfaite, que l'excrétion du premier eſt plus copieuſe & plus abondante : il en réſulte ordinairement une atonie dans les parties nerveuſes, la foibleſſe, & même la perte totale de la vue.

X I.

La *goute ſereine* eſt une maladie terrible & très-opiniâtre ; & elle a cela de particulier, que lorſqu'elle eſt parfai-

te & invétérée, ou qu'elle attaque des vieillards & des perſonnes d'un mauvais tempérament, elle eſt ſi fort éloignée de céder aux remedes, qu'elle occaſionne au contraire l'apoplexie & la paralyſie. Cependant lorſque cette maladie n'eſt pas invétérée, qu'elle eſt imparfaite, & que ſa cauſe ne réſide que dans les membranes des nerfs optiques, elle peut quelquefois ſe guérir, ſurtout lorſque les malades ſont jeunes & vigoureux. Cette eſpece de *goute ſereine*, qui eſt périodique, & l'effet d'une ſtagnation du ſang, cede aux remedes; au lieu que celle qui eſt accompagnée de la paralyſie ou d'autres maladies de la tête, menace ſouvent ceux qu'elle affecte d'un danger, qu'on ne peut ni ſurmonter, ni éviter.

CURE.

La cure de la *goute ſereine* eſt extrememement difficile, parce que les remedes ne peuvent agir que foiblement ſur les parties qu'elle attaque, & qui ſont cachées dans la boîte oſſeuſe du cerveau. Cela ne doit pas cependant décourager le Medecin, ni l'empêcher de mettre en uſage les moyens que ſon Art lui fournit, & d'en entreprendre la cure par une méthode appropriée aux cauſes qui l'ont occaſionnée: c'eſt ce qu'il peut faire en ſatisfaiſant à ces deux indications, dont l'une conſiſte à diſſiper les humeurs croupiſſantes qui compriment les nerfs, & l'autre à fortifier les parties affoiblies.

II.

Pour ſatisfaire à la premiere de ces indications, qui eſt la plus difficile, on doit employer les remedes les plus puiſſans & les plus efficaces. Suppoſé donc qu'une humeur ſéreuſe répandue dans le cerveau vienne à y former une ſtagnation, comme cela arrive pour l'ordinaire aux malades qui ſont d'un tempérament phlegmatique, cachectique, ou qui ont fait rentrer des puſtules qui leur étoient ſurvenues, on doit attendre, ſurtout ſi la maladie n'eſt point invétérée, de très-bons effets d'un cautere actuel appliqué à la partie poſtérieure de la tête, ou ſur la nuque du cou, auquel on peut ſubſtituer un ſéton ſi l'on veut. Ces remedes opérent de deux manieres, en excitant les douleurs, & communiquant par-là un mouvement de vibration aux fibres les plus déliées du cerveau, & attirant les humeurs dans la partie où on a fait la plaie par laquelle elles s'écoulent pour l'ordinaire, & en évacuant par ce moyen les humeurs qui croupiſſent dans le cerveau & dans les parties affectées. On doit plutôt dans ce cas attendre du ſecours de ces ſortes de remedes, que des véſicatoires & des cauteres potentiels.

III.

Mais lorſque la maladie eſt cauſée par la ſtagnation du ſang, comme cela arrive aux perſonnes d'un tempérament pléthorique, qui ont le viſage rouge & le pouls fort, & à celles dont les évacutions de ſang auxquelles elles étoient habituées ſont ſupprimées; dans ce cas, dis-je, on doit s'abſtenir des remedes dont nous venons de parler, & commencer plutôt la cure par la ſaignée. Pour cet effet, il eſt à propos de ſaigner le malade au pié; il eſt toujours très-avantageux de lui ouvrir les veines du front & les arteres temporales; &, en effet, la nature ſemble nous avoir elle-même indiqué cette méthode; car on ſait par pluſieurs exemples, que des perſonnes aveugles ont recouvré l'uſage de la vue pour avoir reçu des bleſſures au front qui ont été ſuivies d'une abondante hémorrhagie. On peut encore employer les ſangſues, & les appliquer même à l'anus, ſuppoſé que les hémorrhoïdes aient ceſſé de fluer. S'il arrivoit qu'une hémorrhagie de nez vînt à ceſſer, on peut y introduire une ſonde pour que le ſang puiſſe reprendre ſon cours.

IV.

Dans la *goute ſereine*, auſſi-bien que dans toutes les autres maladies des yeux, il eſt extremement important de tenir le ventre libre, pour que les humeurs qui croupiſſent dans la tête puiſſent s'évacuer par bas: pour produire cet effet, on ne doit employer que des remedes doux & légerement laxatifs, auxquels on peut en joindre de corroboratifs, tels que les pilules *balſamico-céphaliques*. Mes pilules balſamiques peuvent être encore fort ſalutaires, lorſqu'elles ſont faites avec le *mercure doux*, & l'*extrait panchymagogue de Crollius*. Les lavemens purgatifs ne doivent point être négligés dans ces ſortes de cas; car leur effet eſt très-conſidérable, lorſque la maladie eſt accompagnée de la conſtipation.

V.

Lorſque la maladie eſt invétérée, & cauſée par une ſtagnation opiniâtre de la lymphe dans les vaiſſeaux qui environnent les nerfs optiques, l'on n'a d'autre reſſource, après les remedes dont nous venons de parler, que d'employer intérieurement les diſcuſſifs les plus forts qui agiſſent en diviſant & en atténuant la lymphe. Il y en a deux de cette eſpece qui ſont préférables à tous les autres; le premier eſt l'antimoine corrigé ſuivant ma méthode, & le cinnabre. Ils peuvent ſervir tous deux à la compoſition de la poudre ſuivante.

Prenez *cinnabre naturel préparé*, *yeux d'écreviſſes*, *ambre préparé*, } *de chacun deux dragmes*,
ſel volatil d'ambre, *de corne de cerf*, } *de chacun dix grains*,

Faites-en une poudre que vous diviſerez en douze parties, à chacune deſquelles on pourra ajouter trois ou quatre grains de *ſoufre doré d'antimoine*. On doit uſer de cette poudre tous les matins, & prendre enſuite une infuſion de baume, de ſemence de fenouil & de racine de valerienne: ſuppoſé que la maladie ne cede point à ces remedes, on doit exciter une légere ſalivation; ce qui a guéri quelques perſonnes de ma connoiſſance de la *goute ſereine*.

VI.

On doit joindre aux remedes dont j'ai parlé ci-deſſus, l'uſage des diſcuſſifs externes & des balſamiques: les ſternutatoires ont une qualité diſcuſſive admirable, & ſurtout le ſel volatil ammoniac deſſéché, & incorporé avec l'huile de ſauge, de marjolaine, & le baume du Pérou, pris par le nez; ou, ce qui vaut encore mieux, l'extrait de bois de gayac en forme de réſine, qui reſte après l'évaporation de la décoction de ce bois. Deux ou trois grains de cet extrait pris par le nez, font éternuer, & attirent le phlegme de toutes les parties de la tête. On peut encore appliquer ſur les yeux un ſachet rempli de racine de valerienne, de ſemences de fenouil, & de roſes, & arroſé avec de l'eau d'arquebuſade, ou y introduire la vapeur de l'infuſion dont nous avons parlé dans le paragraphe précédent. Mon baume de vie eſt le remede le plus efficace que l'on puiſſe employer lorſqu'on s'en frote les tempes, & que l'on en avale quelques gouttes avec du ſucre; car j'ai ſouvent diſſipé, en m'en ſervant de cette maniere, cette eſpece d'aveuglement avant qu'il eût fait des progrès.

PRE'CAUTIONS PRATIQUES.

I.

Avant que de mettre en uſage le cautere & le ſéton, on doit diminuer la trop grande quantité de ſang & d'humeurs, & évacuer toutes les impuretés qui ſe trouvent dans le corps, & principalement dans les premieres voies. Rien n'eſt plus propre pour cet effet que la ſaignée, les légers laxatifs, & les remedes qui délayent & purifient le ſang. On doit uſer de la même précaution à l'égard des ſternutatoires, parce que ſi on les employoit avant d'avoir ſuffiſamment purgé le corps

corps & la tête, ils attireroient dans cette derniere partie une trop grande quantité d'humeurs: mais lorſqu'on a eu ſoin de préparer le corps comme il faut, ils ſont d'une efficacité admirable dans le commencement de cette maladie.

III.

De tous les remedes corroboratifs qui poſſedent en même-tems une qualité diſcuſſive, il n'y en a point de plus efficace contre la *goute ſereine* que mon *Baume de vie*, ſurtout lorſqu'elle eſt cauſée par la chute d'une humeur séreuſe ſur les nerfs optiques des malades qui ſont d'un tempérament flegmatique. J'ai vu ce baume appliqué avec du linge ſur la tête & ſur le front au commencement de la maladie, diſſiper entierement cette eſpece d'aveuglement. Mais il faut uſer de beaucoup de précaution lorſque le tempérament eſt ſanguin, & que la trop grande quantité de ſang a cauſé cette maladie; car dans ce cas la diete eſt non-ſeulement néceſſaire, mais on doit encore employer des remedes propres à diminuer la maſſe du ſang, & modérer la rapidité de ſon mouvement.

III.

Quant à l'uſage des topiques, il eſt aiſé de voir qu'il eſt tout-à-fait inutile dans une véritable *goute ſereine* invétérée, parce que leur vertu ne peut atteindre juſqu'aux parties affectées: lorſque la cauſe de la maladie n'eſt point dans le nerf optique, mais dans les membranes de l'œil, ou ſes humeurs, ou dans telle autre partie, alors les topiques ſont extremement ſalutaires. Les meilleurs ſont une fomentation avec la décoction de racine de valérienne, de cubebe, & de ſemence de fenouil faite avec de l'eau & du vin, & introduite dans les yeux au moyen d'un entonnoir propre à cet effet, ou les cataplaſmes ſuivans.

Prenez *racines d'angélique, d'impératoire, de valérienne,* } *de chacune deux onces,*
feuilles de cerfeuil, fleurs de ſureau, de lavande, de roſes, } *de chacune trois pincées,*
ſemences de fenouil, d'aneth, } *de chacune une dragme & demie,*

Coupez les racines, & faites-les bouillir dans une égale quantité d'eau-roſe & d'*arquebuſade*.

IV.

Il arrive quelquefois que l'on réuſſit beaucoup mieux à guérir la *goute ſereine* par la diete & l'abſtinence, que par aucun autre remede. Ces moyens ſont ſurtout extremement ſalutaires dans les tempéramens ſurchargés d'humeurs & cacochymes: mais cette méthode demande auparavant que l'on purge le malade légerement & à pluſieurs repriſes. Lorſqu'on tente la cure par cette voie, le malade doit ſe nourrir en petite quantité de pain cuit deux fois, de viande rotie & de raiſins, s'abſtenir du vin & de la biere, & uſer d'une décoction de ſarſepareille, de réglisſe, de raiſins & de ſemences de fenouil; il doit obſerver ce régime pendant trois ſemaines au plus, ſuivant que l'état de ſa maladie paroîtra l'exiger.

V.

On peut ſe flater de guérir la *goute ſereine* qui attaque les jeunes gens, & principalement les jeunes filles, après la petite vérole, la rougeole & autres ſemblables éruptions; car quand les regles commencent à paroître, elle quitte la malade d'elle-même, ou elle s'affoiblit conſidérablement; & pour lors on doit s'attacher à faciliter ces évacuations menſtruelles avec des remedes convenables, comme on peut en voir un exemple remarquable dans ma *Medecine raiſonnée, Syſt. Tom. IV. pag.* 1. *cap.* 8.

Cas propoſés avec les réponſes.

Il y a environ ſix ans qu'un homme de trente ans, s'étant expoſé tout d'un coup au froid après un violent exercice, reſſentit une douleur peſante dans la tête, & ayant eu le malheur de recevoir en même tems une contuſion à l'œil droit, il s'apperçut que ſa vue diminuoit conſidérablement ſans qu'il y parût aucune défectuoſité extérieure. Il eut recours à divers remedes, aux véſicatoires, aux cauteres, aux collyres, & aux purgatifs: mais ils furent tous inutiles. Il n'y avoit pas encore deux ans qu'il étoit dans cet état lorſqu'il a été attaqué de la gale pendant laquelle la maladie s'eſt emparée de l'autre œil. Sa vue a conſidérablement diminué; il voit quelquefois comme des étincelles & des atomes en mouvement, qui ſemblent ſauter devant lui; les objets lui paroiſſent doubles. Il eſt d'ailleurs incommodé d'un violent bourdonnement d'oreille, d'une grande foibleſſe d'eſtomac, de rots & de vents, de conſtipation, & de douleurs ſpaſmodiques dans les articulations; il a le viſage livide; il mene toujours une vie fort ſédentaire & fort ſtudieuſe.

REFLEXIONS.

Cette indiſpoſition mérite le nom de *goute ſereine* imparfaite qui ne fait que commencer, & elle a ſon ſiége dans les nerfs optiques & dans le cerveau, ce qui fait qu'on n'apperçoit aucune défectuoſité dans l'œil. Elle a pour cauſe l'impureté cacochymique du ſang & des humeurs; car l'expérience nous apprend que les perſonnes d'un tempérament ſcorbutique, cacochymique & cachectique ſont très-ſujettes aux maladies des yeux, qui ont une cauſe interne & qui ſe communiquent d'un œil à l'autre. La gale dont le malade eſt attaqué, la difficulté qu'il a de digérer, les vents, les douleurs dans les articulations & le tintement d'oreilles auquel il eſt ſujet, tout concourt à prouver l'état de corruption des fluides qui doit ſon origine à la vie ſédentaire qu'il a menée & à l'imprudence qu'il a eue de s'expoſer ſans ménagement au froid après s'être échauffé; c'eſt encore à ces cauſes que l'on doit attribuer la foibleſſe de ſa vue; les humeurs croupiſſantes affluent en plus grande quantité dans les parties antérieures du cerveau, & le malade venant à recevoir une contuſion à l'œil droit elles ſe ſont jettées en foule ſur les nerfs que la contuſion avoit déja affoiblis. Il n'eût pas été difficile de remédier à cette incommodité s'y l'on ſi fût pris de bonne heure: mais à préſent qu'elle eſt devenue invétérée & qu'elle a fait plus de progrès, la choſe n'eſt pas ſi aiſée. Je ne ſuis pas d'avis cependant que l'on perde courage & que l'on deſeſpere abſolument de la guériſon du malade: il eſt de notre devoir au contraire d'eſſayer d'adoucir les humeurs & de les rendre balſamiques, & de fortifier enſuite les parties nerveuſes qui ſe trouvent affoiblies. On peut ſatisfaire à la premiere de ces indications par des décoctions de différentes eſpeces de plantes, par des teintures antimoniales, par des poudres diaphorétiques & abſorbantes, par des gommes purgatives & par un régime convenable eu égard aux choſes non naturelles. On ſatisfait à la ſeconde par des emplâtres faites avec des huiles céphaliques & aromatiques, des baumes liquides & des gommes réſineuſes, qu'on appliquera ſur le front & ſur les tempes; l'eſprit de vin fortement imprégné de camphre & mêlé avec de l'eſſence du baume du Perou, auſſi-bien que mon baume de vie, ſont très-propres dans le cas dont il s'agit. Si ces moyens ſont inutiles, quoiqu'on les ait employés long-tems, & qu'on ne puiſſe point venir à bout de redonner aux liqueurs la qualité balſamique qu'elles ont perdues, il ne ſera pas inutile d'exciter une légere ſalivation au moyen des préparations du cinabre & de l'éthiops minéral; pour cet effet

après avoir auparavant débarraſſé autant qu'il le faut les premieres voies avec des pilules céphaliques, ou tel autre purgatif convenable, on donnera tous les matins au malade de l'éthiops minéral à la doſe d'une dragme, avec demi-dragme de ſucre ; & quelques gouttes de baume de Copahu, pendant trois ou quatre ſemaines, ſuivant que les circonſtances l'exigeront ; & pour boiſſon une décoction de ſquine avec des raiſins ſecs & de la canelle, en lui enjoignant en même tems un régime convenable. J'ai connu des perſonnes qui, par cette méthode, & avec le ſecours des remedes extérieurs, ont prévenu le danger dont elles étoient menacées de perdre la vue pour avoir reçu des contuſions violentes à la tête.

Cas II. Une fille de ſept ans, d'un tempérament foible & délicat & dont la couleur livide & jaunâtre témoignoit aſſez le peu de ſanté, fut ſaiſie d'une fievre légere accompagnée de douleurs dans le dos & dans la tête, & de vertiges lorſqu'elle ſe tenoit debout. Trois jours après il parut ſur tout ſon corps de petites puſtules rouges dont on jugea à propos d'arrêter le progrès au moyen de remedes tempérans & légerement rafraîchiſſans ; & d'un régime approprié. Quoique ces éruptions diſparuſſent de tems en tems, la malade ne laiſſoit pas de ſentir des friſſons, & ces éruptions reparoiſſoient quelquefois enſuite accompagnées d'un ſentiment de chaleur très-incommode. A ces accidens ſe joignirent le ſeptieme jour des douleurs inſupportables dans la tête & dans les yeux, dont elle ne fut délivrée que par la perte totale de la vue. Il ne paroiſſoit d'autre défectuoſité dans ſes yeux, ſinon que la prunelle étoit un peu plus grande & plus dilatée qu'à l'ordinaire.

REFLEXION.

La maladie qui a cauſé cette *goute ſereine*, eſt une fievre pourprée fort ordinaire aux enfans, particulierement à ceux qui ont un mauvais tempérament & qui par la foibleſſe de leur eſtomac & le défaut d'activité dans la bile accumulent une grande quantité de ſéroſité impure. La fievre dont nous parlons eſt occaſionnée par une ſéroſité acre & impure qui ſéjourne dans les petits vaiſſeaux des glandes & qui eſt pouſſée vers la ſurface du corps par le mouvement de la fievre. Lorſque cette ſéroſité eſt plus abondante qu'elle ne doit l'être, que le tempérament eſt foible, ou ce qui revient au même, que les mouvemens vitaux ſont trop rallentis pour la chaſſer, il arrive que les parties ſolides ſe reſſentent de la corruption des liqueurs qui croupiſſent dans différens endroits du corps, & s'en trouvent irritées. De-là vient que cette maladie eſt non-ſeulement accompagnée, mais encore ſuivie de toux continues, de conſomptions, de fievres lentes, de diarrhées, de maux de tête & de migraines. Il eſt donc viſible, dans le cas dont il s'agit, que cette ſéroſité s'étant jettée dans la tête, & ſurtout ſur les nerfs optiques, a occaſionné la *goute ſereine* qui afflige la malade, & dont la cure conſiſte principalement à débarraſſer les corps de cette maſſe d'humeurs ſéreuſes qui doivent leur corruption à la fievre pourprée, & à les détourner du cerveau. Pour cet effet je ſuis d'avis que l'on emploie outre les remedes internes propres à purifier le ſang, les décoctions délayantes & les médicamens diaphorétiques & laxatifs, ainſi que les véſicatoires, qui produiſent des effets admirables, pourvu qu'on les applique de bonne heure ; car en attirant la ſéroſité acre vers la peau ou la ſuperficie du corps, ils en débarraſſent la tête. On doit encore tenter de réparer la force & la faculté digeſtive de l'eſtomac au moyen des ſtomachiques doux & balſamiques, pour qu'il puiſſe ſe former de nouveau un chyle bien conditionné & des ſucs louables.

Cas III. Une fille âgée de 9 ans, fort ſujette aux fluxions catharrheuſes, aux *acores*, & à avoir quelquefois les glandes du col enflées & le nez extremement bouché, fut

ſaiſie d'un vertige, de douleurs violentes dans le dos & les hypocondres, d'un vomiſſement & de maux de tête qui l'obligerent enfin à garder le lit. Sa ſanté s'étant rétablie au bout de quelques jours, elle s'expoſa ſans ménagement à l'air, qui étoit pour lors très-froid, de ſorte qu'étant retombée malade, elle fut attaquée d'un vertige extraordinaire, ſon viſage s'enfla, la fievre ſurvint, & en même tems ſa peau ſe couvrit d'un grand nombre d'efflorescences. Peu de tems après elle tomba d'une violente émotion dans un accès d'épilepſie, pendant lequel elle grinçoit des dents ; ſes yeux devinrent fixes & étincelans, elle perdit totalement connoiſſance ; & ſon pouls devint violent & inégal. Une heure après qu'elle fut revenue de cet accident, elle perdit tout à fait la vue, & parmi des douleurs de tête inſupportables, elle vomit une quantité conſidérable de matieres bilieuſes. On lui donna un lavement & des remedes anti-ſpaſmodiques, diaphorétiques & abſorbans qui appaiſerent le vomiſſement & les maux tête, mais pendant les quatre jours qu'elle reſta aveugle, les accès ne manquerent jamais de revenir. Pour remédier à ſes trop longues inſomnies & pour appaiſer la violence des douleurs, on lui donna vers le ſoir quelques grains de pilules de cynogloſſe, qui lui firent paſſer une nuit beaucoup plus tranquille qu'à l'ordinaire ; & comme on lui eut fait prendre le lendemain matin dans une infuſion en forme de thé, un peu d'huile de girofle, tout ſon corps fut couvert d'une ſueur abondante, & elle recouvra auſſi-tôt la vue ; mais ſes maux de tête étant revenus une heure après, elle la perdit tout-à-fait. Le jour ſuivant les ſpaſmes & les douleurs ayant encore diminué, les ſueurs revinrent avec tant de ſuccès, & continuerent ſi long-tems, que la malade recouvra la ſanté & la vue au bout de ſeize jours.

REFLEXIONS.

I. On voit par exemple quels terribles déſordres la ſéroſité acre eſt capable de cauſer dans le corps lorſqu'après avoir été pouſſée vers ſa ſurface dans la fievre pourprée, elle vient à rentrer. Il arrive ſouvent qu'elle ſéjourne dans le corps ſans qu'on s'en apperçoive, & qu'elle ne produiſe ſes effets, que par accident. Deux cauſes accidentelles l'ont obligée dans le cas dont nous parlons à ſe manifeſter, l'une eſt l'émotion & l'autre l'imprudence qu'a eue la malade de s'expoſer au froid, qui toutes les deux ont cauſé des ſpaſmes dans le genre nerveux ; le froid venant à reſſerrer la peau, les humeurs ſe ſont portées en dedans & ſurtout vers la tête en trop grande quantité.

II. L'aveuglement qui eſt ſurvenu dans ce cas mérite le nom de ſpaſmodique, puiſque ce ſont les ſpaſmes des parties externes & inférieures qui ayant fait remonter les humeurs avec force, ont été cauſe qu'elles ont affecté non-ſeulement les membranes du cerveau, ce qui a occaſionné l'épilepſie, mais encore les membranes nerveuſes des yeux. Il eſt arrivé de-là que lorſque les ſueurs ſont devenues plus abondantes, cette ſéroſité s'eſt évacuée, & qu'avec elle ſe ſont diſſipés les ſpaſmes & les autres ſymptomes dont nous avons parlé.

Cas IV. Un enfant qui avoit à peine trois mois fut attaqué d'une petite vérole, qui n'ayant point pouſſé ni ſuppuré comme elle devoit, diſparut au bout de trois jours. Sa ſanté étant enſuite devenue foible & chancellante, il fut ſouvent incommodé de fluxions catarrheuſes, & il parut avant la fin de l'année une eſpece de dureté dans ſon bas-ventre. On lui donna pour diſſiper cet accident entre autres remedes un émétique deux fois par ſemaine, qui lui cauſa pendant dix jours un vomiſſement accompagné d'un cours de ventre. Ces excrétions étant venues à ceſſer, l'enflure du bas-ventre diſparut, mais le malade tomba dans une très-grande foibleſſe qui ne diminua rien cependant de ſon appétit ni de ſon ſommeil. Enfin, il perdit entierement la vue ſans qu'on apperçut aucune défectuoſi-

té dans ſes yeux : ſon corps, quoiqu'aſſez muſculeux pour ſon âge, devint ſi foible & ſi languiſſant que lorſqu'on le levoit ſes articulations paroiſſoient céder & ſuccomber ſous ſon poids. Il étoit ſouvent ſaiſi d'un tremblement dans le bras gauche, il avoit la tête enflée, & ne pouvoit parler qu'avec peine. Il avoit le ventre aſſez libre, & bon appétit : mais il ne pouvoit moucher, & ſuoit fort ſouvent.

REFLEXION.

La cauſe des ſymptomes qui ſuivirent la petite vérole eſt une *pléthore ſéreuſe*, ou une grande abondance de ſéroſité & de lymphe impure dans le corps, ce qui eſt aſſez ordinaire dans les enfans. C'eſt ce qui fait qu'ils ſont beaucoup plus ſujets aux fluxions ſur les oreilles, ſur le nez, les yeux & ſur la tête que les perſonnes avancées en âge. Il eſt vrai pourtant que la ſupreſſion de la petite vérole jetta les fondemens de tous les fâcheux accidens dont le malade fut attaqué; car les humeurs excrémentielles qui ordinairement s'évacuent au moyen de cette eſpece d'exanthemes, étant retenues dans le corps, corrompirent les liqueurs ſéreuſes lymphatiques; & les puſtules n'étant point ſorties, comme elles le devoient, peut être à cauſe de la foibleſſe naturelle des nerfs, occaſionnerent les catharres & la dureté du bas-ventre dont on a parlé. Les séroſités venant enſuite à ſe porter dans le cerveau & dans la moelle épiniere occaſionnerent un relâchement paralytique de différentes parties, telles que les yeux, la langue, & qui s'empara enſuite des piés & des bras.

La cure de cette terrible maladie conſiſte preſque entierement dans l'uſage des remedes internes qui doivent ſervir en même-tems à détruire la viſcoſité & à diminuer la quantité de la lymphe. Je trouve donc à propos que l'on uſe de la méthode ſuivante. Après avoir purgé le malade avec une quantité ſuffiſante de poudre de cornachine, on lui donnera tous les matins, pendant ſix jours, une poudre compoſée de cinq grains de cinnabre préparé, de huit grains d'yeux d'écreviſſes, & de demi-grain de mercure doux, & on le purgera enſuite. Il uſera de nouveau de cette même poudre pendant ſix jours, après quoi on le purgera comme auparavant. Pendant ce tems, le malade uſera pour boiſſon ordinaire d'une décoction de trois onces de racine de ſarſepareille, de trois gros d'écorce de bois de ſaſſafras; d'une demi-dragme de ſel de tartre, que l'on fera bouillir dans un vaiſſeau bien fermé avec douze pintes d'eau de pluie. Il ne doit uſer que d'alimens atténuans & ne manger que de la chair rôtie, du pain de fleur de froment, & en petite quantité. Après quoi on lui fera prendre pendant huit jours un bain d'eau commune, de ſon de froment & de potaſſe, & on lui oindra la nuque du cou & l'os ſacrum avec de l'onguent *Nervinum*. Il continuera d'uſer de la décoction précédente, & il boira un peu avant ſes repas, afin de fortifier ſon eſtomac, d'un julep compoſé d'eſſence de pimprenelle blanche, & de gentiane rouge, de chacune demi-once; de deux dragmes d'eſprit de nitre dulcifié; & d'huile de macis, de cedre & de canelle, de chacune ſix gouttes. Il tirera auſſi par le nez du ſel volatil ammoniac ſec & imprégné d'huile de marjolaine. Je ne doute point que cette méthode ne produiſe un très-bon effet.

Cas V. Un enfant de douze ans ſujet depuis quelques années, dans les tems pluvieux, & lorſque les vents du nord régnent, aux catharres, à des toux & à des péſanteurs de tête, fut ſaiſi d'une fievre jointe à un catharre, qui fut ſuivie le neuvieme jour de douleurs inſupportables dans la tête & dans les yeux; & de la perte de la vue. On ne remarquoit d'autre défaut dans ſes yeux, ſinon que la prunelle étoit rétrécie, & il ne pouvoit ſeulement que diſtinguer la lumiere d'avec les ténebres. Il avoit bon appétit, & ſon ventre

faiſoit aſſez régulierement ſes fonctions. Après avoir été quinze jours dans cet état, ſans avoir éprouvé l'effet d'aucun remede, on me le confia, & quoique je ne fiſſe uſage que de mes pilules balſamiques qu'il prenoit une fois par ſemaine, & que je me contentaſſe de lui appliquer deux fois par jour ſur le front & ſur les tempes une compreſſe trempée dans mon baume de vie, il recouvra tout-à-fait la vue au bout de quelques ſemaines.

REFLEXION.

Cette maladie ne paroît être qu'une *goute ſereine* bâtarde causée par l'écoulement de la ſéroſité qui entoure les parties nerveuſes, & qui ſert aux différens uſages de la viſion; car le nerf optique, en tant qu'il eſt enfermé dans le cerveau, ne reçut aucun dommage dans ce cas, & fournit le fluide le plus ſubtil aux parties nerveuſes de l'œil, qui ſe trouvant comprimées de tous côtés par les ſéroſités impures, n'étoient preſque plus propres à recevoir les rayons de lumiere & de contribuer à la viſion. On a remarqué que les enfans & les jeunes gens qui ſont d'un tempérament trop phlegmatique, ou qui ſont ſujets aux fluxions catarrheuſes, ont aſſez ſouvent la vue & l'ouie foibles; je leur donne alors des remedes propres contre le catharre : mais ceux-ci n'ayant produit aucun effet dans le cas dont nous parlons, il ne me reſtoit autre choſe à faire que d'employer des remedes amis des nerfs & corroboratifs, tels que mon baume de vie, pour diſſiper la ſtagnation des liqueurs & fortifier les parties affoiblies. HOFFMAN, *Vol. III. c.* 4.

Expoſition de quelques Cas qui appartiennent à la diſſertation précédente.

Cas I. Un homme âgé de trente-ſept ans, d'un tempérament ſanguin & mélancolique, qui s'appliquoit dès ſon enfance à l'étude avec beaucoup d'ardeur, & paſſoit ſouvent les nuits à lire, ayant été chargé les deux dernieres années de l'éducation d'un jeune-homme, s'y adonna avec tant de zele, qu'après avoir étudié fort avant dans la nuit il ſe levoit à quatre heures du matin. Comme il ne prenoit autre choſe avant dîner qu'un verre de vin brûlé, & qu'il buvoit ordinairement fort peu à ſes repas, il étoit preſque toujours conſtipé. Ayant vecu de cette ſorte près de deux ans & demi, il arriva que s'étant mis un jour en colere, il fut ſaiſi d'un mal de tête, accompagné d'un ſentiment pareil à celui que cauſent les fourmis lorſqu'elles nous courent ſur la peau. Il perdit enſuite tout d'un coup la vue, il n'entendoit & ne parloit qu'avec peine, & ſentoit une tenſion douloureuſe dans la jambe & le bras droit. On lui ordonna auſſi-tôt les bains, & on lui ouvrit la veine du pié gauche : mais il n'en ſortit pas de ſang non plus qu'il n'en étoit ſorti de celle du bras gauche qu'on lui avoit ouverte quinze jours auparavant. On lui ordonna enſuite des ventouſes ſur la nuque du cou & ſur le ſommet de la tête, à l'application deſquelles il étoit accoutumé, & qu'il avoit négligées depuis deux ans, & on lui donna des lavemens émolliens pour faire ceſſer ſa conſtipation. Il recouvra la vue juſqu'à un certain point, il ne pouvoit cependant point lire, & il ſe plaignoit toujours de petits nuages qu'il appercevoit devant ſes yeux.

On me fit appeller pour la conſultation, & je commençai par lui ordonner la poudre ſuivante.

Prenez *du cinabre naturel préparé, yeux d'écreviſſes, ambre préparé*, } *de chacun deux dragmes.*
ſel volatil, de ſuccin & de corne de cerf, de chacun dix grains.

Mêlez & réduiſez le tout en poudre. La doſe eſt d'une dragme.

Et enſuite ces pilules

Prenez *de mercure doux*, *& de mes pilules*, } *de chacun une dragme.*
extrait panchymagogue de de crollius, demi-dragme,
extrait de caſtor, quatre grains.

Mêlez & faites-en des pilules du poids d'un ſcrupule.

Le malade prit tous les matins pendant trois jours conſécutifs ſept de ces pilules ; & enſuite pendant cinq jours matin & ſoir la poudre dont je viens de donner la préparation, & continua d'uſer des pilules & de la poudre alternativement de la maniere que je viens de dire.

Après quoi je lui ordonnai la décoction ſuivante.

Prenez *de racine de valérienne, une once,*
baume, une poignée,
ſemence de fenouil, deux dragmes.

Coupez & pilez ces drogues enſemble.

On doit faire cette infuſion en forme de thé & en recevoir la fumée le matin dans les yeux ; & après avoir pris les remedes ordonnés, boire huit ou dix taſſes de l'infuſion même. Je lui ordonnai auſſi mon baume de vie qu'il tira par le nez & dont il s'oignit les tempes. Je lui conſeillai même d'en prendre huit gouttes tous les matins dans l'infuſion précédente. Enfin, il ſe mit tous les jours juſqu'au gras des jambes dans un bain de ſon de froment, & de fleurs de camomile, & après avoir continué ce régime pendant quelques ſemaines, il recouvra tout-à-fait la vue.

REFLEXION.

Un pareil aveuglement qui ſurvient tout d'un coup paroît être une paralyſie, & eſt ſurtout occaſionné par la ſéparation de la séroſité d'avec le ſang & par ſa ſtagnation autour de l'origine des nerfs optiques, qui empêche par ſa preſſion le fluide animal & nerveux de s'y porter : delà réſulte la privation de la vue ſans que la ſtructure de l'œil paroiſſe dérangée ; car on n'y apperçoit extérieurement aucun défaut. La ſtagnation de la séroſité provient principalement de la foibleſſe du cerveau, ou du trop grand relâchement de ſes fibres qui retarde la circulation dans cette partie : par une conſéquence néceſſaire le ſang demeurant comme enfermé dans les vaiſſeaux du cerveau, ſe ſépare de ſes parties séreuſes, leſquelles venant à ſe porter en plus grande quantité qu'il ne faut dans les parties inférieures du cerveau, compriment quelquefois tantôt l'une & tantôt l'autre paire de nerfs ; & dérangent ou détruiſent entierement les fonctions des parties où aboutiſſent & ſe diviſent les nerfs. Dans le cas dont il eſt maintenant queſtion, une trop forte application d'eſprit, des veilles exceſſives, jointes à des chagrins de trop longue durée, ont extremement affoibli le cerveau & les nerfs qui en ſortent ; car telle eſt la nature & l'effet de ces cauſes, que lorſqu'elles ſe trouvent réunies, elles rendent le malade ſujet à des maux de tête fâcheux, à la paralyſie, l'apoplexie, & la léthargie ; à quoi contribuent encore la viſcoſité & l'impureté du ſang & ſa congeſtion dans le cerveau ; circonſtances que l'on doit attribuer à la trop grande abſtinence par rapport à la boiſſon, & à l'uſage que le malade faiſoit du vin tous les matins, à ſa conſtipation opiniâtre, & à la négligence qu'il a eue de ne ſe point faire tirer du ſang, comme il avoit accoutumé, par la ſaignée & les ventouſes. On ne doit donc point s'étonner, les humeurs & le cerveau ſe trouvant dans cet état, que le ſang en ſe portant avec une force extraordinaire dans cette derniere partie, enſuite d'une violente colere, & venant à s'y arrêter, ait occaſionné non-ſeulement cette peſanteur de tête douloureuſe & l'aveuglement, mais encore les douleurs poignantes & lancinantes que le malade ſentoit dans le pié, & dans le bras droit. Cependant comme la maladie n'eſt pas invétérée, il eſt aiſé de concevoir que le malade peut encore eſpérer de recouvrer la vue, pourvu qu'il uſe de remedes convenables & employés à propos.

Pour ſatisfaire à cette intention, on doit avec la ſaignée, les ſcarifications & les purgatifs, uſer de remedes propres à atténuer & à diſſoudre les humeurs croupiſſantes, & à les détourner de la tête & des parties ſupérieures vers les inférieures, & à fortifier tout le genre nerveux qui ſe trouve affoibli. Comme les préparations mercurielles, ſurtout celles du cinabre, ſont très-efficaces, lorſqu'on les emploie à propos, pour diſſiper la ſtagnation de la lymphe, & pour la mettre en mouvement, même dans les parties les plus éloignées, comme cela paroît aſſez dans les maladies vénériennes ; je les ai employées avec ſuccès dans les maux de tête invétérés & opiniâtres, dans la paralyſie & l'épilepſie, non-ſeulement à deſſein d'évacuer ſenſiblement, mais encore d'exciter la tranſpiration, à quoi contribuent ſurtout les infuſions chaudes imprégnées de quelque ſubſtance d'une qualité diaphorétique, dont j'ordonne en même-tems l'uſage au malade. Après avoir détruit les cauſes & atténué les humeurs qui croupiſſent autour des nerfs optiques, on ne peut mieux faire que de fortifier le cerveau & le genre nerveux, par l'uſage interne & externe des meilleurs balſamiques, & rendre aux fibres relâchées & affoiblies le ton & la force qu'elles ont perdues ; rien n'eſt meilleur pour cet effet que mon baume balſamique. On peut conclurre de cette hiſtoire & du ſuccès de cette cure, que les mercuriels & les préparations du cinabre jointes à l'uſage des balſamiques ſont extremement efficaces pour diſſiper l'aveuglement cauſé par la *goute ſereine*, lorſqu'il n'eſt pas trop invétéré ; & il n'y a point de doute que cette pratique n'ait un pareil ſuccès dans les autres maladies de la tête & du cerveau, qui proviennent de l'extravaſation & de la ſtagnation de quelque quantité de séroſité du ſang, quelques terribles qu'elles ſoient, pourvu qu'on y remedie à tems. HOFFMAN, *Conſult. Med. Cent. I. Sect. I. Caſ. XLII.*

Cas II. Une Demoiſelle âgée de quarante-neuf ans, dont le tempérament tenoit du bilieux & du mélancolique, qui avoit vécu dans le célibat & joui d'une ſanté parfaite depuis qu'elle étoit ſortie de l'enfance, ſe trouva incommodée d'une petite difficulté de reſpirer, s'étant expoſée au froid & à la fatigue ; ſes évacuations menſtruelles furent très-irrégulieres pendant l'eſpace de deux ans ; quelquefois elles étoient trop abondantes, elles ceſſoient quelquefois trois mois de ſuite, mais elles furent tout-à-fait ſupprimées la derniere année. Elle avoit été ſouvent ſujette pendant ces irrégularités à des inflammations d'yeux, qu'elle avoit toujours trouvé moyen de diſſiper : mais elles revinrent dans le mois de Décembre 1726. avec beaucoup plus de violence, accompagnées de douleurs poignantes, & elles s'emparerent de l'œil droit, & enſuite du gauche. Il ſurvint une eſpece de dilatation dans l'iris, & ſa vue s'affoiblit inſenſiblement à un tel point qu'il lui fut impoſſible de diſcerner les objets. Ses yeux ſont maintenant ſans douleurs, mais non point ſans inflammation ; & l'humeur cryſtalline de l'œil droit paroît plus blanche qu'elle ne doit l'être naturellement, ſans qu'on puiſſe ſavoir ſi la malade eſt menacée d'une cataracte ou d'un glaucome. La prunelle de l'œil gauche paroît dilatée, & ſes humeurs troubles & opaques. On uſa de divers moyens pour diſſiper ces ſymptomes, on ſaigna la malade aux piés & aux bras, on lui appliqua des cauteres aux bras & ſur la nuque du cou, on lui ordonna des demi-bains, des collyres, des purgatifs, des mercuriels, des ſudorifiques, des cloportes mêlés avec du

cinabre naturel, les eaux de Spa, & on lui appliqua ſur les yeux des ſachets remplis de drogues réſolutives : mais les ſymptomes bien loin de céder à ces remedes, ne firent qu'augmenter & devinrent extremement incommodes à la malade.

REFLEXION.

Si l'on fait attention à la cauſe immédiate de cette maladie, on verra qu'elle conſiſte en partie dans la corruption & le dérangement des humeurs cryſtallines & vitrées de l'œil, qui ſont naturellement tranſparentes, laquelle corruption eſt occaſionnée par l'affluence d'une lymphe épaiſſe & impure, & dans la léſion des nerfs optiques ; car ces derniers étant comprimés par la quantité d'humeurs qui s'y eſt jettée, le fluide nerveux ne peut plus prendre ſon cours vers la rétine, ce qui cauſe une *goute ſereine* qui paroît aſſez par la dilatation exceſſive, & preſque paralytique de la prunelle & de l'iris. Puis donc que ces ſymptomes ont pour cauſe la trop grande affluence d'humeurs dans la tête & ſur les yeux, & ſurtout dans les parties qui ſont les plus voiſines du cerveau, comme cela paroît par la rougeur, la douleur & l'inflammation ; & puiſque cette affluence n'eſt qu'une ſuite de la ceſſation des regles de la malade, de l'agitation de ſon eſprit & de la faute qu'elle a faite de s'expoſer au froid ; on doit avoir ſoin en premier lieu de délivrer les yeux des humeurs qui y ſéjournent & d'empêcher qu'elles ne s'y portent de nouveau dans la ſuite ; on doit après cela fortifier les parties nerveuſes & membraneuſes de l'œil, & rendre aux différentes humeurs leur tranſparence ordinaire.

Cela n'eſt pas aiſé dans une maladie auſſi invétérée que celle-ci ; & les moyens dont on ſe ſert dans de ſemblables cas, tels que les ſétons, les véſicatoires, les cauteres, les mercuriels, les collyres, les réſolutifs, les ſudorifiques, & les purgatifs ne ſauroient être d'aucune utilité. On ne doit point cependant perdre entierement eſpérance & abandonner la malade à ſon mauvais ſort, puiſqu'on n'a point encore employé les remedes dont je me ſuis ſervi avec beaucoup de ſuccès dans de pareils cas. Je ſerois donc d'avis que la malade eût ſans ceſſe un ſéton au cou, & qu'on eût ſoin de lui tenir le ventre libre, au moyen d'un purgatif compoſé de deux onces de manne, & d'une demi-once de crême de tartre dont elle uſera deux fois par ſemaine. Elle doit auſſi s'abſtenir avec ſoin de vin & de biere, & ſubſtituer à ces boiſſons la décoction ſuivante :

Prenez *de la viperine*, } *de chacun ſix onces.*
copeaux de corne de cerf, } *de chacun ſix onces.*
de ſarſepareille, } *de chacun ſix onces.*
ſemence de fenouil, } *de chacun 3 dragmes,*
d'anis ſtrié, } *de chacun 3 dragmes,*
racine de réglisſe, une once.

Inciſez & réduiſez ces drogues en poudre, & faites-en bouillir une once & demie dans trois pintes d'eau lorſque vous voudrez en faire uſage.

On appliquera ſur les yeux de la malade un ſachet rempli de racine de valérienne, de ſemence de fenouil, de feuilles de roſes, & imprégné d'eau d'*arquebuſade*, & elle aura ſoin de tirer de tems en tems par le nez le mélange ſuivant :

Prenez *de ſel volatil ammoniac ſec, une once*;
huile de ſauge, } *de chacun une dragme.*
huile de marjolaine, } *de chacun une dragme.*
baume du Perou, } *de chacun une dragme.*

Mêlez pour l'uſage.

Elle ne peut auſſi que tirer un avantage conſidérable d'une infuſion en forme de thé faite avec une once de racine de valérienne, de baume de bétoine, de ſauge & de baſilic, de chacun une poignée ; de ſemence de fenouil & de cubebes, de chacun trois dragmes : elle doit en recevoir tous les matins la fumée dans les yeux, & boire dix taſſes de cette infuſion, mais moins chargée.

La malade doit prendre encore, lorſqu'elle va ſe mettre au lit, une dragme & demie de la poudre ſuivante :

Prenez *cinabre bien préparé*, } *de chacun deux dragmes,*
racine de pivoine, } *de chacun deux dragmes,*
yeux d'écreviſſes, } *de chacun deux dragmes,*
antimoine diaphorétique, } *de chacun deux dragmes,*
ambre préparé, } *de chacun deux dragmes,*
de mon *ſoufre d'antimoine corrigé*, *un ſcrupule*,

Mêlez ces drogues & réduiſez-les en poudre.

La malade doit ſuivre ce régime pendant un mois, & ſe baigner tous les ſoirs les piés dans de l'eau de riviere & du ſon de froment : mais ſuppoſé que ces remedes ne produiſent aucun effet, je trouve à propos qu'on lui frotte deux fois par ſemaine la cheville du pié & les genoux avec de l'onguent mercuriel, pour exciter une légere ſalivation. Elle doit auparavant ſe baigner pendant dix jours, trois quarts-d'heure par jour dans un bain d'eau de riviere dans laquelle on aura fait bouillir du froment & du ſon d'orge, & ſe conduire enſuite de la maniere qu'on a dit ci deſſus. Je ne doute point que par cette conduite la malade ne retire des remedes le fruit qu'elle en attend. HOFFMAN, *Conſul. de Med.* 1. *Sect. I. Caſ.* 44.

Celſe parlant du commerce vénérien, nous donne ce conſeil remarquable : *Cavendum ne in ſecunda valetudine, adverſæ præſidia conſumantur* ; c'eſt-à-dire, on doit prendre garde de ne point prodiguer mal-à-propos lorſqu'on eſt en ſanté, ce qui doit nous ſoutenir lorſque nous ſommes malades.

Comme je ſuis perſuadé que pluſieurs perſonnes ne ſuivent pas ce précepte autant qu'il leur ſeroit convenable ; je trouve à propos de rapporter le cas ſuivant qui pourra être de quelque utilité à ceux qui n'ont pas encore détruit totalement leur ſanté par des plaiſirs immodérés.

Foibleſſe de vue occaſionnée par une effuſion exceſſive de matiere ſéminale.

Cas III. Un jeune homme de ving-cinq ans, d'un tempérament phlegmatico-ſanguin, & qui dès ſon enfance avoit une complexion fort délicate & le viſage pâle, tomba à l'âge de ſept ans dans une atrophie & dans une maladie de conſomption qui n'étoit cauſée, ſelon toute apparence, que par l'uſage qu'il avoit fait de trop bonne heure du vin. Revenu peu à peu de cette maladie, il commença à grandir & lorſqu'il eut atteint environ quinze ans il s'adonna, à l'exemple d'un malheureux compagnon de collége, à un crime exécrable que l'on doit avoir horreur de nommer & encore plus de commettre dans un pays où la vertu, l'honnêteté & la politeſſe ſont en la moindre recommandation. Il s'abandonna très-ſouvent, & preſque tous les jours à ce vice indigne d'un honnête-homme, depuis quinze juſqu'à vingt-trois ans, & comme il ſe faiſoit en même tems un plaiſir d'écrire en très-petit caractere il s'affoiblit tellement le cerveau & les yeux, qu'ils furent ſouvent attaqués de convulſions pendant les dernieres années de ſes études. Il y a environ quatre ans qu'étant ſur le point de ſatisfaire à ſes infames deſirs, on vint par haſard à heurter à ſa porte, ce qui le jetta dans une telle confuſion, qu'il ne pût point accomplir le dernier acte de cet infame paſſe-tems. Il ſentit ſur le champ une douleur aiguë & une ſi violente tenſion

dans les teſticules & les vaiſſeaux ſpermatiques, qu'il ne pouvoit marcher qu'avec beaucoup de difficulté. Son génie & ſa vue parurent s'affoiblir en même tems. Quoiqu'il n'ignorât point le danger dont il étoit menacé, les douleurs qu'il ſentoit dans les teſticules n'eurent pas plutôt ceſſé qu'il retomba dans le même crime : mais il fut de nouveau ſaiſi d'une ſemblable douleur dans les parties génitales & ſurtout dans les teſticules où elle étoit jointe à une tenſion conſidérable. On vint cependant à bout de diſſiper cette douleur après ſix mois, quoique avec peine, avec le ſecours des remedes internes & externes ; auſſi-tôt après les vaiſſeaux qui aboutiſſent au teſticule gauche s'enflerent. Cette enflûre augmentoit ſurtout après les repas, mais elle ne lui cauſoit aucune douleur, à moins qu'il n'irritât ces parties ; ce qu'il y a cependant de fâcheux pour lui eſt qu'elle ne s'eſt point encore diſſipée juſqu'aujourd'hui. Il a la tête & les yeux tellement affoiblis, qu'il ne peut lire ſans paroître ivre. Ses paupieres ſemblent chargées d'une eſpece de poids ; elles ſont collées tous les matins & extremement mouillées. Ce n'eſt pas tout, les angles de ſes yeux, outre les douleurs qu'il y ſent, ſont encore remplis d'une matiere blanchâtre. Son état étoit ſi fâcheux qu'il a été obligé d'abandonner la lecture & d'interrompre ſes études pendant ſix ſemaines qu'il a paſſées à prendre les remedes qu'on a cru néceſſaires & convenables à l'état où il ſe trouve. Il a été aſſez heureux que de recouvrer la ſanté au point de pouvoir donner deux ou trois heures par jour à l'étude : mais lorſqu'il s'applique un peu trop, il eſt auſſitôt ſaiſi des ſymptomes dont nous avons déja parlé. Il eſt devenu ſi maigre que ſon corps paroît être un ſquelete ; & quoiqu'il ait bon appétit il ſe trouve incommodé & affecté d'une eſpece d'ivreſſe après ſes repas. Après s'être abſtenu pendant deux ans du crime qu'il avoit coutume de commettre, il a commencé à être incommodé très-ſouvent par des pollutions nocturnes involontaires, ce qui n'a fait que l'affoiblir encore plus. Il s'agit donc maintenant de remédier à cette extrême foibleſſe.

REMARQUES.

On voit par ce récit que le plaiſir vénérien, lorſqu'on s'y adonne trop-tôt ou trop ſouvent, détruit non-ſeulement les forces du corps en général, mais affoiblit encore les fonctions du cerveau & des yeux à un tel degré, que la perte en devient preſque irréparable. Mais ce qui mérite principalement notre attention dans le cas dont nous parlons eſt le tems auquel les yeux de ce jeune homme commencerent à ſe reſſentir de l'uſage continuel & preſque journalier qu'il faiſoit du plaiſir vénérien. En effet j'ai eu occaſion d'être témoin d'un grand nombre de cas où des perſonnes avancées en âge ont, par un uſage immodéré de ce plaiſir, attiré ſur leurs yeux des rougeurs, des douleurs lancinantes accompagnées d'une tenſion, & d'une ſenſation peſante, comme s'ils euſſent été chargés d'un poids, & d'une grande effuſion de larmes, & tellement affoibli leur vue qu'ils ſont devenus incapables de lire ou d'écrire ; j'ai obſervé dans ces ſortes de cas que la prunelle étoit toujours dilatée comme dans la *goute ſereine*, à cauſe de la foibleſſe & de l'atonie des fibres muſculaires & nerveuſes qui l'environnent. Je connois deux perſonnes qui ont été attaquées de la *goute ſereine* pour s'être livrés aux plaiſirs de l'amour avec excès. On voit par-là combien grande eſt la correſpondance qu'il y a entre les parties génitales, ou plutôt le fluide ſéminal ſpiritueux lui-même, & le globe de l'œil, lequel eſt compoſé de membranes, de nerfs, & de fibres muſculaires extremement déliées, auſſi-bien que de fluides légers & tranſparens. Le fluide ſéminal lymphatique eſt preſque de même nature & qualité que ce fluide qui ſe ſépare dans le cerveau & ſe diſtribue dans tous les nerfs du corps ; ce qui fait que la ſécrétion du dernier dans le cerveau doit être d'autant moins abondante que l'évacuation du premier eſt plus conſidérable. C'eſt encore la raiſon pour laquelle les jeunes gens qui commencent à gouter de trop bonne heure les plaiſirs défendus de l'amour, affoibliſſent conſidérablement leur mémoire, & deviennent incapables de s'appliquer à l'étude, & que les perſonnes avancées en âge, qui s'adonnent avec excès aux plaiſirs de l'amour, perdent leurs forces & abregent leurs jours.

Revenons à notre ſujet : une autre circonſtance qui paroît encore remarquable eſt que le malade après avoir abandonné ſes infames habitudes a été ſujet à des pollutions nocturnes dont il eſt aiſé de deviner la cauſe ; car plus les humeurs & ſurtout la matiere ſéminale ſe portent en abondance aux organes de la génération, ſoit par la force de l'imagination ou autrement ; plus les vaiſſeaux ſpermatiques ſe dilatent & ſe relâchent ; ce qui fait que la liqueur ſéminale y afflue en plus grande quantité, & occaſionne ces idées & ces excrétions ſéminales qui arrivent à ceux qui ont l'imagination échauffée pendant le ſommeil.

Quant à la cure de la maladie dont il s'agit, la méthode ſuivante me paroît mériter qu'on la ſuive.

Premierement on donnera tous les matins au malade une chopine de lait d'ânеſſe, mêlé avec une troiſieme partie d'eau de *Selter*.

Et le ſoir une dragme de la poudre ſuivante.

Prenez *de corne de cerf préparée philoſophiquement*, *rapure d'ivoire*, } *de chaque, demi-once.*
Ambre préparé par l'inſtillation d'huile de tartre par défaillance, deux dragmes ;
écorce de caſcarille, une dragme.

Réduiſez ces drogues en poudre, que l'on prendra par parties dans de l'eau de ceriſes noires.

Avant & pendant la cure, & après qu'elle fut achevée, je lui ordonnai la potion laxative ſuivante.

Prenez *rhubarbe choiſie, une dragme,*
manne, une once,
nitre préparé avec l'antimoine, cinq grains.

Faites-les bouillir & diſſoudre à petit feu dans ſix onces d'eau de *Selter*, & ajoutez à la colature trois gouttes d'*huile de cedre.*

J'ordonnai outre cela au malade pour boiſſon ordinaire cette décoction.

Prenez *Sandal rouge & citrin*, *écorce de ſquine*, *viperine*, } *de chacun, quatre onces.*
racine de chicorée, une once,
canelle, demi-once,
maſtic, deux dragmes.

Mêlez ces drogues & réduiſez-les en une poudre dont vous ferez bouillir deux onces pendant trois quarts-d'heure avec de petits raiſins ſecs dans trois chopines d'eau.

Je lui défendis auſſi l'uſage des alimens ſalés, des ſubſtances aromatiques & des liqueurs chaudes ; & je lui ordonnai des bouillons de veau, de viperine, & de racines de chicorée ; & de prendre le matin en forme de thé une infuſion de mente & de baume. La cure étant finie, je lui conſeillai d'uſer encore pendant quelque-tems de la décoction précédente & de mon élixir balſamique ; deſorte qu'en moins de ſix ſemaines je délivrai le malade de tous les ſymptomes qui l'affligeoient & lui rendis la ſanté dont il jouiſſoit auparavant. Hoff-

MAN. *Consult. Med. Cent. II. Sect.* 3. *Cas.* 104.

Cas IV. Une fille de condition âgée de 12 ans, se plaignoit d'une lassitude, du dégout, de foiblesses & de douleurs lancinantes dans les bras & dans les jambes; sa couleur étoit en même tems livide & un peu plombée. Huit jours après elle fut saisie d'un frisson qui fut suivi d'une chaleur brûlante & d'une douleur excessive dans la tête & dans les lombes; le troisieme jour la rougeole, qui pour lors étoit épidémique se manifesta. Elle étoit en même tems incommodée d'une toux opiniâtre, & la douleur continuelle qu'elle sentoit dans la tête & dans les yeux l'empêchoit de dormir & de pouvoir supporter la lumiere. Le cinquieme jour les éruptions disparurent & abandonnerent presque toutes les parties de son corps: mais les douleurs continuerent toujours, & elles étoit si constipée depuis le commencement de sa maladie, qu'elle ne pouvoit aller à la selle sans le secours d'un lavement. Dans le tems que l'on croyoit la maladie sur son déclin, elle fut tout d'un coup saisie de douleurs violentes dans les intestins, d'une chaleur brûlante par tout le corps, elle étoit altérée, foible & respiroit avec peine; sur ces entrefaites elle fut attaquée d'une fievre pourprée compliquée avec des éruptions miliaires, & les douleurs qu'elle sentoit dans la tête & dans les yeux continuerent avec la même opiniâtreté. On tâcha de remédier à ces fâcheux symptomes avec des remedes que l'on crût propres à diminuer l'acrimonie des humeurs, à calmer les spasmes, & à procurer une éruption douce & naturelle; son mal de tête ayant diminué peu à peu, par ces moyens elle recouvra la santé. La violence de la maladie ayant été surmontée, sa vue s'affoiblit de telle sorte qu'en moins d'un mois elle fut attaquée d'une *goute sereine* qui la mit hors d'état de discerner les objets, quoique ses yeux parussent sains, excepté que la prunelle étoit une fois aussi large que dans son état naturel. On employa un grand nombre de remedes pour dissiper cette maladie, mais ce fut inutilement. Ses regles ayant commencé à paroître vers l'âge de quatorze ans, ses yeux devinrent capables de supporter la lumiere, pourvu qu'elle ne fût pas trop forte. On me consulta & je conseillai à ceux qui en avoient soin d'entretenir le cours de ses regles au moyen de légers balsamiques, de lui appliquer un vésicatoire pour quelque tems, & de lui oindre tous les jours & le plus souvent qu'on pourroit, les paupieres avec de la graisse de vipere, & de lui donner de tems en tems dans ses alimens quelques gouttes de mon baume de vie. Ces remedes produisirent un si bon effet qu'elle recouvra la vue au point de pouvoir discerner les objets lorsque ses yeux étoient dans une certaine position, quoique d'une maniere défectueuse, car elle ne les voyoit qu'à demi. Sa santé s'est d'ailleurs parfaitement rétablie, & il n'y a pas long-tems qu'elle s'est mariée.

REMARQUES.

C'est toujours un très-mauvais pronostic dans la petite vérole aussi-bien que dans la rougeole, lorsque les douleurs que le malade sent dans la tête & dans les yeux, & qui cessent pour l'ordinaire après l'éruption, continuent pendant tout le cours de la maladie; car elles laissent généralement de terribles maladies du cerveau après elles, & dans le cas présent elles affligerent la malade d'une *goute sereine*, qui ordinairement est incurable dans les adultes, mais que l'on peut dissiper dans les enfans, & surtout dans les jeunes filles d'une constitution délicate lorsque leurs évacuations menstruelles viennent à paroître. Car elles changent l'état des solides & des fluides, surtout lorsque l'art seconde les efforts de la nature. HOFFMAN, *Medec. Raif. System. Sect.* 1. *chap.* 8. *Observ.* 1.

Goute sereine causée par une tumeur sphérique, qui s'étant formée dans le cerveau pressoit les nerfs optiques.

Cas V. Un jeune homme âgé de 24 ans, fut saisi d'un

mal de tête; la fievre suivit aussi-tôt, & lorsqu'elle eut cessé, le mal de tête ne laissa pas de continuer accompagné de l'insomnie & d'une foiblesse de cerveau. A la fin il commença à perdre la vue de l'œil gauche, un mois après celle de l'œil droit diminua; & peu de tems après il devint tout-à-fait aveugle, sans qu'il parût aucun défaut dans ses yeux. Il fut ensuite attaqué de convulsions qui continuerent, avec des intermissions, pendant tout l'hiver: elles cesserent au printems, & elles furent suivies de la toux, d'une fievre hectique, d'un crachement de matiere purulente, & d'une phtisie, qui après l'avoir long-tems incommodé le mit au tombeau.

Ayant ouvert son corps, je trouvai qu'il avoit les poumons attaqués; mais lorsque je vins à lui ouvrir le crane & à rechercher la cause de cet aveuglement par l'examen du cerveau, je le trouvai entierement humecté d'une grande quantité de matiere aqueuse, & sa portion antérieure, surtout celle du côté gauche gonflée: en ayant séparé une partie, je découvris une espece de tumeur sphérique, semblable à une glande, enfermée dans la substance du cerveau, dont elle étoit cependant séparée & enfermée dans une membrane dure parsemée de vaisseaux capillaires. Elle étoit un peu plus grosse qu'un œuf de poule & avoit la forme d'une noix de pin; sa substance interne étoit blanche & unie, & ressembloit au blanc d'un œuf endurci; elle avoit la forme d'un cone tronqué dont la base qui sortoit hors du ventricule du cerveau pressoit par son poids, qui étoit de quatorze gros, sur l'origine des nerfs optiques. Je compris que son aveuglement ne venoit que de cette tumeur, qui avoit intercepté le passage des esprits animaux dans les yeux, puisqu'il ne paroissoit aucune obstruction, ni aucune autre défectuosité, soit dans les yeux ou dans les nerfs optiques. BONET, *Lib. I. Sect.* 18. *Observ.* 1.

Goute sereine causée par une vessie qui pressoit les nerfs optiques près de l'endroit où ils s'entrecoupent.

Cas VI. Je disséquai en 1590. la fille d'un Bourguemestre d'Hollande, âgée de 18 ans. Elle avoit été incommodée quelques années avant sa mort du *diabetès*, & il n'y avoit que quelques jours qu'elle avoit été saisie d'une espece d'aveuglement qui n'avoit point terni ses yeux, & l'on ne remarquoit aucun défaut dans leurs membranes ni dans leurs humeurs, quoique la malade ne pût point appercevoir la clarté d'une chandelle, quelque près qu'elle fût de ses yeux.

Lorsque j'eus ouvert le crane, j'y découvris une vessie considérable qui portoit sur les nerfs optiques près l'endroit où ils se croisent. J'y fis une incision & il en sortit environ demi-pinte d'une matiere aqueuse limpide; car les reins ayant été trop foibles pour séparer les liqueurs qu'elle prenoit, elles avoient regorgé dans la tête & formé la vessie dont nous venons de parler. BONET, *L. I. Sect.* 18. *Obs.* 1.

Cas VII. Au mois de Juillet 1622. le fils de *Nicolas Blevvet*, Laboureur du village de *Bictzvvyl*, dans le Canton de *Soleure*, âgé d'environ huit ans, tomba d'un arbre & se fit trois blessures à la tête, à l'endroit où la suture lambdoïde se joint à l'autre suture, sans que le crane fut endommagé. Il vomit aussi-tôt les alimens qu'il avoit pris sans être digérés, & perdit la parole & la connoissance à un tel point, qu'on le porta pour mort chez son pere, où il demeura quelques jours dans cet état, vomissant toujours ce qu'il prenoit. Un Barbier que l'on fit venir du village de *Biel* qui est aux environs, se contenta de panser les plaies, qui se cicatriserent au bout de trois semaines. Pendant quelque tems les symptomes, tels que la fievre, les nausées & le vomissement furent très-fâcheux: mais aprés qu'ils eurent cessé & que le malade eut repris sa connoissance, on s'apperçut qu'il étoit aveugle, ce qui obligea son pere à me l'amener le 27 Août pour me consulter. Ses

yeux, autant que je pus m'en appercevoir, nétoient point offensés; c'eſt pourquoi je dis au pere que le mal étoit dans les nerfs optiques qui étoient obſtrués par quelque matiere viſqueuſe, à cauſe de l'ébranlement que le cerveau & les humeurs qu'il contient avoient reçu. Je lui conſeillai de purger ſuffiſamment le malade, de lui donner des ventouſes & de lui appliquer enſuite un ſeton à la nuque du cou. Il retourna chez lui pour conſulter ſa femme & ſes amis ſur ce qu'il devoit faire; je ne ſai s'il reviendra, mais s'il faut que je diſe ce que je penſe, je doute fort que ſon fils recouvre la vue : car je ſuis perſuadé que la matiere viſqueuſe qui s'eſt portée vers les nerfs optiques, & que l'on eut dû évacuer ou détourner vers quelque autre partie du corps au commencement, tandis qu'elle étoit encore en mouvement, eſt tellement fixée, qu'il eſt impoſſible de la diſſiper. HILDANUS, *Cent.* 5. *Obſerv.* 8. *p.* 389.

Cas VIII. Au mois de Décembre 1689. je vis une femme accouchée aſſez heureuſement depuis un jour & demi, laquelle avoit entierement perdu la vue douze heures après être ainſi accouchée. Comme cette femme étoit fort replete & qu'elle n'avoit gueres vuidé en accouchant, à ce que me dit ſa ſage-femme, & qu'elle ne vuidoit encore que très-peu & avoit une fort grande douleur de tête, je la fis ſaigner du pié auſſi-tôt que je l'eus vue en cet état. Ce remede fait fort à propos dans cette urgente néceſſité, lui fut ſi ſalutaire, que ſon cerveau ayant été dégagé de la trop grande plénitude qui lui avoit cauſé ce ſurprenant accident, elle recouvra la vue dès le lendemain. Cette femme me dit qu'un mois devant que d'accoucher elle avoit été travaillée de quelques mouvemens convulſifs, ce qui l'avoit apparemment rendue plus diſpoſée à ce dernier accident, dont elle fut entierement délivrée par cette ſeule ſaignée du pié que je lui fis faire. Mais treize mois enſuite étant redevenue groſſe une autre fois, je la fis ſaigner trois fois du bras pendant le tems de ſa groſſeſſe, & encore une autre fois dans le tems de ſon travail; de ſorte que l'ayant entierement préſervée par la précaution de ces ſaignées de la récidive de ce fâcheux accident, je l'accouchai heureuſement le 12 Octobre 1691. d'un gros enfant mâle qui vint naturellement. MAURICEAU, *Obſerv.* 568.

AMAZONUM PASTILLUS. On prépare le *Trochiſque des Amazones* de la maniere ſuivante.

Prenez *ſemences d'ache, d'anis,* } *de chacune ſix dragmes.*
ſommités d'abſinthe, *quatre dragmes,*
myrrhe, poivre, opium, caſtoreum, } *de chacun deux dragmes.*
canelle, ſix dragmes.

Faites-en des *trochiſques* dont vous donnerez une dragme pour la plus forte doſe.

Galien veut que l'on retranche la myrrhe & que l'on double la quantité du poivre.

Dans les maux d'eſtomac on en prend dans un quart de pinte de vin trempé; pour les vomiſſemens bilieux dans de l'eau froide; on le donne de cette derniere façon à ceux qui vomiſſent ce qu'ils ont pris, lorſqu'ils ſont altérés & qu'ils ont un ſentiment de chaleur autour de l'orifice du ventricule, ou qu'ils ſont accoutumés à boire de l'eau; autrement il faut le donner dans l'eau chaude; pour les coliques & les tranchées, dans une décoction de myrrhe, & pour les maladies de la rate; dans un quart de pinte d'oxymel. AETIUS, *Tetr. III. Serm.* 1. *c.* 11.

A M B

AMBA. Voyez *Manga.*

AMBAIBA. C'eſt l'*Ambaiba Braſilienſibus* de Marggrav. PISON, RAY, *Hiſt.*

Cet arbre eſt extremement haut, preſque à plomb, & en général ſans branches, & lorſqu'il en a, elles ſortent ſeulement du ſommet.

L'écorce extérieure reſſemble à celle du figuier, & eſt d'abord composée d'une peau mince de couleur de cendre, ſous laquelle eſt une écorce épaiſſe, verte & gluante. Le bois eſt blanc comme celui du bouleau, mais plus doux & facile à rompre.

Le tronc eſt d'une groſſeur modérée & entierement creux depuis la racine juſqu'au ſommet; & cette cavité eſt diviſée ou entrecoupée à la diſtance d'un demi-travers de doigt, par une membrane tranſverſale, percée dans le milieu d'un trou rond du diametre d'un poids ordinaire. Elle eſt couleur de foie, & l'on y trouve toujours des fourmis rouges. Les feuilles ſortent du ſommet en ordre circulaire, comme dans le *mamoeira.* Chacune d'elles eſt portée ſur un pédicule épais de deux ou trois piés de long, d'un rouge foncé par dehors & d'une ſubſtance ſpongieuſe en dedans. La feuille elle-même eſt large, ronde, de la largeur d'une feuille de moyen papier & quelquefois davantage, découpée en neuf ou dix lanieres qui ont à leur centre un pédicule d'où part une côte de couleur rouge foncé, qui traverſe de long en long chaque laniere qui eſt obliquement parſemée d'un grand nombre de nervures obliques; elles ſont d'un verd foncé par-deſſus & de couleur de cendre par-deſſous; elles tirent en général ſur la couleur du ſang que l'on a mêlé avec de l'eau; elles ſont rudes comme les feuilles du figuier, & chaque laniere eſt bordée d'une ligne couleur de cendre. La cavité qui eſt au ſommet de l'arbre contient une moelle blanche, graſſe & ſucculente, dont les Negres ſe ſervent pour guérir leurs bleſſures.

L'arbre reçoit ſon accroiſſement en cette ſorte : il y a à ſon ſommet une capſule blanche, oblongue, faite de feuilles qui renferme une, deux, trois ou quatre capſules plus petites. Lorſque la capſule extérieure ſe développe, l'arbre augmente, ſe couvre de feuilles & devient ſenſiblement plus haut. La feuille lors même qu'elle eſt enfermée dans ſa capſule, eſt de la grandeur d'un tranchoir; & lorſque la capſule vient à s'ouvrir, cette feuille découvre un grand nombre de plis, & frappe agréablement les yeux du ſpectateur, car elle eſt blanche & d'un verd pâle au fond, & d'un rouge auſſi brillant que le maroquin au ſommet. Dans le centre de la feuille, à l'endroit où le pédicule s'attache à la ſurface ſupérieure, on découvre quelque choſe de rougeâtre qui a la figure d'une étoile ſtriée de verd & de jaune, & c'eſt vraiſemblablement le centre de tous les nerfs, qui ſont brillans, d'un jaune pâle & diſtribués dans toute la longueur des lanieres. Lorſque la capſule extérieure eſt ouverte, les autres qui ſont plus petites ſe développent d'elles-mêmes ſucceſſivement, & donnent des feuilles de même eſpece.

Les fleurs ſortent ſur un pédicule fort court de la partie ſupérieure du tronc où croiſſent les feuilles, & pendent au nombre de quatre ou cinq comme autant de ſauciſſes. Leur forme eſt cylindrique, elles ont ſix, ſept ou neuf pouces de long, ſur un pouce d'épaiſſeur & renferment une cavité remplie d'un duvet; elles ſont unies & portent vers leur ſurface des amandes de couleur foncée; lorſque les fleurs ſont tombées, les amandes groſſiſſent un peu plus & ſont bonnes à manger après qu'on en a ôté la coſſe. Ces arbres croiſſent en très-peu de tems à une hauteur conſidérable.

Les habitans du Breſil en tirent du feu ſans le ſecours du briquet & du caillou de la maniere ſuivante : ils prennent le fruit, ou plutôt un morceau de la racine de cet arbre aſſez ſeche pour l'uſage auquel ils la deſtinent; ils y font un petit trou dans lequel ils fichent un morceau de bois dur & pointu qu'ils agitent avec beaucoup de rapidité, en tenant le fruit ou le morceau de racine avec leur pié; le frottement des parties produit un tel degré de chaleur, qu'elle ſuffit pour mettre le feu aux matieres combuſtibles qu'on y applique.

Cet

Cet arbre croît rarement dans les bois, on le trouve pour l'ordinaire dans les champs qui ont été cultivés. Le ſuc que l'on tire par expreſſion des ſommités de cet arbre, ſert à guérir les ulceres récens & même invétérés. Ses feuilles, lorſqu'elles ſont encore fraîches, ou la partie la plus déliée de ſon écorce ſont employées pour les déterger, elles appaiſent les douleurs.

Le ſuc tiré de ſes jets a une qualité rafraîchiſſante & aſtringente; étant mêlé en quantité convenable avec un gruau, que les Indiens appellent *Tipioca*, il arrête les flux de ventre qui ſont occaſionnés par une ſurabondance d'humeurs extremement chaudes. Il arrête les regles immodérées & les écoulemens involontaires de matiere ſéminale.

Piſon aſſure, après l'expérience qu'il en a faite, qu'il eſt très-ſalutaire aux femmes dont les vuidanges coulent en trop grande abondance après leur couches, étant appliqué ſur le nombril en forme de cataplaſme. Ray, *Hiſt. Plan.*

AMBAITINGA. L'*ambaitinga* de *Piſo* & de Marggrave a les branches rougeâtres; ſon bois eſt d'un tiſſu extremement ſerré, & ſes feuilles ſont d'un verd brillant vers leur ſommet, d'un verd plus pâle à leur baſe; & en même-tems ſi rudes, qu'on peut s'en ſervir au lieu de lime pour polir quelque corps que ce ſoit. Cet arbre contient une liqueur huileuſe ſervant aux mêmes uſages, & ayant les mêmes vertus que le ſuc de l'*ambaiba*. Il porte un fruit large & mince, long comme la main, qui eſt doux & bon à manger lorſqu'il eſt mûr. Ray, *Hiſt. Plant.*

AMBALAM, eſt le nom d'un arbre des Indes qu'on appelle auſſi *Mangæ affinis flore parvo ſtellato nucleo majore oſſeo.* C'eſt un grand arbre dont les branches s'étendent fort loin en travers. Il croît dans les lieux ſablonneux. Son tronc eſt ſi gros qu'à peine un homme peut-il l'embraſſer. Sa racine eſt longue & fibreuſe. Son bois eſt liſſe & poli, & couvert d'une écorce épaiſſe. Les branches les plus grandes ſont de couleur de cendre & les petites de couleur verte, & couvertes d'une pouſſiere bleue. Ses feuilles ſont compoſées de deux paires de feuilles plus petites, terminées par une feuille de figure irréguliere. Ces petites feuilles ſont d'une forme ronde oblongue, elles ſont preſque deux fois auſſi longues que larges, & ſe terminent en pointe. Elles ſont d'un tiſſu fort ſerré, douces, liſſes & luiſantes des deux côtés, d'un verd vif par-deſſus, mais qui devient un peu plus pâle par-deſſous. De la côte du milieu ſortent des nerfs qui ſe diſtribuent ſuivant des directions, tranverſales, droites & paralleles. Il ſort des jets que pouſſent les branches les plus grandes un grand nombre de fleurs. Ces jets de même que les feuilles ont un gout amer & acide, approchant de celui du fruit du Mango, & une odeur forte & acide. Les fleurs ſont blanches & petites; & reſſemblent à de petites étoiles. Elles ſont compoſées de cinq ou ſix pétales minces & pointus, & un peu durs & luiſans. Dans le milieu de la fleur eſt un petit ovaire jaune, qui contient le fruit qui doit venir, entouré de dix ou douze étamines, ſuivant le nombre des pétales. Ces étamines ſont petites, déliées, blanches & jaunes à leur ſommets. Du centre de cet ovaire s'élevent cinq ou ſix petits ſtyles. Lorſque les boutons des fleurs viennent à pouſſer, l'arbre ſe dépouille de ſes feuilles, & ne les reprend que lorſque le fruit paroît.

Le fruit pend en forme de grappes des rejettons & des branches qui ſont longues, épaiſſes, pliantes, courbées & de couleur de cendre. Il eſt de figure ronde oblongue, dur & ſemblable à celui du *mango*, & d'un verd vif lorſqu'il eſt preſque mûr; il jaunit enſuite & il a une odeur & un gout acide fort agréable. Sa pulpe eſt bonne à manger & contient une amande dure qui occupe toute la cavité du fruit; ſa ſurface eſt recouverte en forme de filet, par une eſpece de nerfs ligneux; il eſt tendre ſous ce filet, ce qui fait qu'il cede au tranchant du couteau; mais il eſt dur en dedans. Cet arbre fleurit & porte du fruit deux fois par an.

Sa racine employée en forme de peſſaire excite les regles. Son écorce réduite en poudre & priſe dans du lait aigre, eſt bonne dans la dyſſenterie. Son ſuc produit le même effet étant mêlé avec du Riz. Les naturels du pays font avec ces deux derniers ingrédiens une eſpece de pain qu'ils appellent *Apen*. La décoction de ſon bois eſt très-efficace dans la gonorrhée, & ſon fruit pilé & mêlé avec le ſuc que l'on tire de ſes feuilles, appaiſe les douleurs d'oreilles.

Le *cat-ambolam* reſſemble ſi fort à cet arbre, que les Botaniſtes n'ont pas cru devoir en faire remarquer les différences: ſes feuilles ſont plus petites & moins oblongues; ſon fruit eſt plus court, un peu plus rond & plus petit; il a le gout acide mêlé d'amertume, & il ne vient pas en ſi grande quantité que celui de l'*ambalam*.

Ses vertus ſont les mêmes que celles de *l'ambalam*. Ray, *Hiſt. Plans.*

AMBAPAIA eſt le nom d'un arbre des Indes qu'on appelle auſſi *Mamoera*. Voyez *Mamoera*.

AMBARE, *Ambare Indica*, Garc. Acoſt. Trag. *Ambares*, Caſt. *Arbor Indica, foliis juglandis, fructu nucis magnitudine*, C. B.

C'eſt un arbre des Indes grand & gros, dont les feuilles ſont grandes comme celles du noyer, d'un verd un peu plus clair, parſemées de pluſieurs veines ou nerfs qui les embelliſſent beaucoup; ſes fleurs ſont petites, blanches, ſon fruit eſt gros comme une noix, verd au commencement, ayant une odeur forte & un gout apré; mais en mûriſſant il acquiert une couleur jaune, une odeur gracieuſe & un gout aigrelet, agréable; il eſt rempli d'une moelle cartilagineuſe & dure, entretiſſue de pluſieurs petites nervures: on le confit avec du ſel & du vinaigre. Il excite l'appetit & précipite la bile. Lemery, *des Drogues.*

AMBARVALIS eſt la fleur d'une plante qui fleurit au tems des Rogations. Elle paroît avoir tiré ſon nom du latin *ambire*, *Blancard. Lexic.* L'Auteur veut parler de la fleur de la plante appellée *Polygala*, ou *herbe au lait*. Voyez *Polygala*.

AMBE, Ἀμβὴ eſt un inſtrument de Chirurgie dont Hippocrate fait mention dans ſon Traité de *Articulis*, *Sect. 6.* J'en ai donné la figure d'après *Heiſter*, *Tab. 3. Fig. 4. 5.*

Cette machine eſt compoſée d'un appui *A A*, & d'un levier mobile *B C.* On s'en ſervoit dans les luxations de l'humerus. Pour cela on la plaçoit ſous l'aiſſelle, & on l'attachoit par pluſieurs cordons comme la Fig. 5. le repreſente. Cela fait on baiſſoit peu à peu l'extrémité *B* du levier, ce qui fait lever ſon autre bout *C*: par ce moyen le bras luxé eſt obligé de ſe tendre, & la tête de l'humerus de rentrer dans ſa place naturelle. Le frequent ſuccès de cette opération a donné beaucoup de réputation à cette machine: on l'appelle encore aujourd'hui l'*Ambe* d'*Hippocrate*. Quoique cette méthode ait eu ſouvent un merveilleux ſuccès dans les cas où le bras luxé tomboit directement en embas, il doit cependant ſe faire qu'elle trompe l'eſpérance de ceux qui l'emploient, lorſque la tête de l'humeur tombe en dedans ou en dehors de la cavité de l'omoplate, à cauſe que la machine ne peut ſervir qu'à lever la tête de l'humerus en haut. Supposé que la tête de l'humerus vienne à être pouſſée par la force des muſcles, ou la violence de la luxation vers la partie poſtérieure de l'épaule, on ne pourra pas étendre ſuffiſamment le bras avec l'aide de la machine, qui preſſera au contraire avec violence la tête de l'humeur contre le bord inférieur & poſtérieur de la cavité de l'omoplate, & l'empêchera par-là de rentrer dans ſa place ordinaire. Ajoutez à cela les douleurs aiguës qu'elle ne peut point manquer de cauſer lorſqu'on l'emploie. Ces raiſons & pluſieurs autres que je paſſe ſous ſilence ont fait négliger, & même entierement rejetter l'uſage de cette machine. Heister, *P. 1. L. III. c. 7. VI.*

De toutes les manieres de remettre les luxations de l'humerus, il n'y en a point de meilleure que la ſuivante.

Prenez une piece de bois large de quatre ou cinq travers de doigt, épaiſſe de deux ou un peu moins, & longue d'un peu moins de deux coudées, dont l'une des extrémités ſoit arrondie, & plus mince que l'autre. Il doit y avoir à cette extrémité une levre (ἄμβη) un peu moins ſaillante dans la partie qui doit être tournée vers les côtes, que dans celle qui doit regarder la tête de l'humerus ſous laquelle on doit la placer en l'adaptant ſous l'aiſſelle tout contre les côtes. Il eſt bon encore d'envelopper l'extrémité de cette piece de quelque peu de lin pour la rendre moins incommode. Tout étant ainſi préparé, on doit placer la tête de cette machine ſous l'aiſſelle entre les côtes & la tête de l'humerus, auſſi avant que l'on pourra, & coucher enſuite tout le bras ſur le levier, auquel on l'attachera au-deſſus du coude, au coude & au poignet, afin de le mieux affermir. Mais on doit tâcher ſurtout d'introduire la tête de la machine ſous l'épaule, & au-delà de la tête de l'humerus, auſſi avant qu'on le pourra. Cela fait on placera une petite ſolive entre deux poteaux contre leſquels on l'aſſurera; après quoi l'on mettra le malade dans une telle ſituation que le bras ſur lequel on opere ſoit d'un côté, & le corps le l'autre de la ſolive ſur laquelle l'aiſſelle doit appuyer. On approchera enſuite le bras du corps. La ſolive doit être aſſez haute pour que le corps ne porte que ſur l'extrémité des piés.

C'eſt là la meilleure méthode dont on puiſſe ſe ſervir pour remettre le bras: toute l'opération ſe fait par le moyen du levier, pourvu que la tête de la machine avance au-de-là de la tête de l'humerus, l'action du levier eſt extremement égale, & l'os du bras ſe trouve parfaitement rétabli dans ſa place naturelle. Lorſque les luxations ſont récentes, on les remet avec une promptitude qui paſſe l'imagination, avant même que l'extenſion ait eu le tems de ſe faire. Quand elles ſont invéterées, on a un peu plus de peine, mais on y réuſſit toujours, à moins que la cavité glénoïde ne ſe ſoit remplie de chair, & la tête de l'humerus déja fixée dans un autre endroit. Je ne doute point cependant qu'on ne puiſſe rétablir l'os dans ſa ſituation même dans ce dernier cas; car que ne peut point la force du levier? Mais on ne doit point attendre que l'os reſte dans ſa place, & il ne manquera pas d'en ſortir de nouveau.

Une échelle préparée, comme je viens de le dire, peut auſſi ſervir au même effet, il ſuffit même lorſque la luxation eſt récente d'une chaiſe à la *Theſſalienne*. Après avoir préparé une piece de bois, comme je l'ai expoſé, on doit faire aſſéoir le malade obliquement ſur la chaiſe, le bras poſé ſur ſon doſſier, & approcher enſuite le bras & le corps l'un contre l'autre; on peut encore ſe ſervir d'une porte: on choiſira laquelle on voudra de ces méthodes, ſuivant qu'on le jugera à propos. HIPPOCRATE, *de Articulis*.

AMBELA, nom que les *Turcs* & les *Perſans* donnent à un arbre que l'on diſtingue de la maniere ſuivante:

Arbor exotica, fructu racemoſo, charamais dicta, C. B. *Charamei Acoſtæ, folio pyri*, J. B. *Charamai*.

Il y a deux eſpeces de cet arbre appellées en général par les *Indiens*, *charamei*, & par les *Perſes* & les *Arabes*, *ambela*. L'un eſt auſſi grand que le néflier, ſes feuilles reſſemblent à celles du poirier, & ſon fruit approche de la noiſette; il eſt terminé par pluſieurs angles, & a le même gout que le verjus, quoique beaucoup plus agréable. On le confit avant & dans ſa maturité, & on le mange avec du ſel. L'autre eſt de la même grandeur, mais ſes feuilles ſont plus petites que celles du pommier, & ſon fruit plus gros. Les *Indiens* font bouillir ſon bois avec le ſandal & en donnent la décoction contre les fievres.

L'écorce de la racine de la premiere eſpece qui croît ſur le bord de la mer, de même que celle qui naît dans la terre ferme, & qui donne du lait, ſert à purger par haut & par bas ceux qui ſont attaqués de l'aſthme, en en pilant un morceau de la longueur de quatre travers de doigt, avec une dragme de ſemence de moutarde. Lorſque la purgation eſt trop abondante, on y remédie avec le fruit de *curambolas*, ou avec un verre de vinaigre de *canara*, (qui n'eſt autre choſe que la décoction du riz, que l'on garde deux ou trois jours pour la faire aigrir.) Son fruit eſt bon à manger, ſoit qu'il ſoit mûr ou non: on le confit, ou on le mange avec du ſel & du vinaigre pour exciter l'appétit. On le met auſſi dans les mets pour en réhauſſer le gout par ſon acidité. PARKINSON, *Traité de Botaniq. p.* 1638.

AMBERBOI, eſt le nom que les Turcs ont donné à l'*Ambrette*.

M. Vaillant dans les Mémoires de l'Académie des Sciences fait mention de différentes eſpeces d'*Ambrette*.

Amberboi flore purpureo odorato. Cyanus floridus odoratus Turcicus ſive Orientalis major, Park. Theat. 481.

Idem, *flore incarnato odorato. Cyanus floridus odoratus Turcicus, ſive Orientalis, major, flore incarnato*. H. L. Bat. & J. R. Herb. 446.

Idem, *diſco candido, cum corona dilute janthina*, D. Lippi.

Idem, *flore albo. Cyanus floridus odoratus Turcicus, ſive Orientalis, major, flore albo*. H. R. Par.

Idem, *flore luteo odorato. Cyanus floridus odoratus Turcicus, ſive Orientalis, major, flore luteo*, H. R. Par.

Amberboi alterum, flore purpureo, cum corona ampliſſima. Cyanus Orientalis alter, ſive Conſtantinopolitanus, fiſtuloſo purpureo flore, H. R. Par. & J. R. Herb. 446. Item, *Cyanus peregrinus, amberboi ſive emberboi dictus*, Ambroſ. 187. & J. R. Herb. 446.

Idem, *flore candicante, cum corona ampliſſima. Cyanus Orientalis alter, ſive Conſtantinopolitanus, flore fiſtuloſo candicante*, H. R. Par.

Idem, *flore luteo, cum corona ampliſſima. Cyanus Orientalis, flore luteo fiſtuloſo*. A. R. Par. 75.

Idem, *foliis magis diſſectis. Cyanus Orientalis, major, foliis magis diſſectis, flore luteo, ex aleppo*. Hiſt. Oxon. 3. 135. n°. 8.

Amberboi erucæ folio, majus. Jacea foliis erucæ lanuginoſis, J. R. Herb. 444. *Jacea major exotica, ad foliorum margines ſpinulis donata*. Pluk. Tab. 39. Fig. 3.

Amberboi erucæ folio, minus, D. Lippi.

M. Lippi a découvert cette *ambrette* en Egypte, entre Alexandrie & Roſette. On en trouve la figure dans les Mémoires de l'Académie des Sciences 1719. avec la deſcription ſuivante:

La racine de cette eſpece d'*ambrette* eſt ſimple, un peu tortue, longue de deux ou trois pouces, épaiſſe à ſon collet d'environ deux lignes; de-là diminuant inſenſiblement, elle va ſe terminer en filet, & donne d'eſpace en eſpace quelques fibres capillaires. Son écorce eſt d'un blanc ſale, elle couvre un corps ligneux qui eſt plus blanc.

De cette racine part une tige aîlée par intervalles, branchue d'eſpace en eſpace, laquelle s'éleve de neuf à onze pouces, & qui de ſon origine, où elle a environ deux lignes de groſſeur, va inſenſiblement en diminuant juſqu'à l'extrémité de ſes branches & de leurs rameaux, de ſorte qu'ils n'ont en cet endroit qu'un tiers ou un quart de ligne d'épaiſſeur. Cette tige eſt ſolide ou pleine, d'un verd pâle, légerement ſtriée dans toute ſa longueur, parſemée de poils blancs, ſales, dont les plus longs n'ont pas une ligne. Etant coupée, ſon intérieur paroît d'un verd plus clair & plus blanchâtre que celui de l'écorce.

Les feuilles de cette plante ſont d'un verd mat, aſſez foncé en deſſus, & plus pâle en deſſous; elles ſont preſque plates, minces, ſans queue, diſpoſées alternativement, & parſemées de poils blancs ſales; les grandes accom-

pagnent le bas & la partie moyenne de la tige & des principales branches ; les petites feuilles garniſſent le reſte. Les branches & les rameaux partent chacun de l'aiſſelle d'une feuille. Entre ces grandes feuilles qui reſſemblent aſſez bien à celles de quelque eſpece de roquette, il s'en rencontre qui ont juſqu'à trois pouces ou trois pouces & demi de longueur, ſur un pouce ou quinze lignes de largeur, ſe découpant de chaque côté très-profondément, les unes en quatre, & les autres en cinq lobes, qui ont ſix à ſept lignes de longueur, ſur trois à quatre de largeur, recoupés chacun en pluſieurs parties un peu arrondies & terminées par une pointe d'un verd jaunâtre & comme ſeche, très-courte, & qui ne pique pas ; les deux grands lobes, qui conjointement terminent chaque feuille, ſont auſſi recoupés dans leur contour en pluſieurs parties qui ne different en rien de celles des autres lobes : les ailes ondées & dentelées qui ſe remarquent en quelques endroits de la tige & des branches, ſemblent appartenir à ces feuilles, n'étant que des appendices de leurs feuilles. La plupart des petites feuilles conſervent aſſez bien la forme des grandes, quoique leurs feuillets n'aient pas tant de découpures : entre les feuilles qui garniſſent le haut des branches & des rameaux, il s'en trouve qui ont depuis deux juſqu'à neuf lignes de longueur, ſur une demi-ligne juſqu'à une ligne & demie de largeur, dont quelques-unes ſe trouvent ſimplement dentelées, & quelques autres ſont entieres ; ces dernieres reſſemblent à des feuilles de linaire.

La côte ou la carene de toutes ces différentes ſortes de feuilles, & les nervures qu'elle diſtribue dans leurs feuillets, ſont d'un verd blanchâtre ; elles forment des ſillons en deſſus & des côtes arrondies en deſſous.

Les fleurs de cette plante n'ont preſque point d'odeur ; elles ſont colorées de gris de lin, à couronne de fleurons neutres : la tige, les branches, & les rameaux n'en donnent jamais à leur extrémité qu'une ſeule chacun, laquelle eſt diſtante tantôt de ſix lignes, & tantôt d'un pouce & demi de la derniere feuille.

Le diametre de chaque fleur eſt d'environ neuf lignes, dont le diſque en emporte ordinairement deux lignes & demie à trois lignes de diametre : ce diſque eſt compoſé de quinze ou dix-huit fleurons, réguliers & hermaphrodites longs de trois lignes, ſaillans hors du calice de deux tiers de ligne, qui eſt à peu près la longueur des découpures de leur pavillon & la moitié de ſa profondeur ; l'autre moitié qui eſt blanche, auſſi-bien que ſon tuyau cylindrique, qui a environ une ligne & demie de long, ſur preſque la cinquieme partie d'une ligne de diametre, ſont plongés dans le calice. Ce pavillon eſt auſſi cylindrique, découpé en cinq lanieres égales, gris de lin, il s'évaſe fort peu, & n'a qu'environ une demi-ligne de diametre ; les bouts de ſes découpures, ou de ſes cinq lanieres, ſe roulent & ſe recoquillent en dedans. De la partie inférieure & interne de ce pavillon, s'élevent cinq étamines, dont les ſommets forment par leur union une gaine cylindrique, ſtriée, longue d'une ligne & demie, épaiſſe d'un quart de ligne, enfoncée d'une demi-ligne dans la bouche du pavillon ; cette partie enfoncée eſt blanche, & le reſte qui déborde cette bouche eſt couleur de pourpre.

Le bas de chaque fleuron porte ſur un ovaire blanc, haut d'environ demi-ligne ſur un tiers de ligne d'épaiſſeur, dont la tête eſt chargée d'une couronne antique qui n'a guéres plus de hauteur. De la tête de l'ovaire part une trompe capillaire, laquelle après avoir enfilé le fleuron & la gaine, déborde enfin celle-ci d'environ demi-ligne, y compris ſes deux cornes qui ſont teintes en gris de lin.

Dix à douze fleurons neutres & irréguliers portans chacun ſur un faux germe, forment ordinairement la couronne de cette fleur ; le tuyau de chaque fleuron eſt blanc, cylindrique, long de deux lignes, du diametre de plus de la cinquieme partie d'une ligne, totalement enfoncé dans le calice, terminé par un pavillon long de trois lignes & demie à quatre lignes, large de deux dans ſa partie antérieure. Ce pavillon eſt une eſpece de gueule preſque cloſe, dont la babine ſupérieure eſt fendue à une ligne en deçà de l'origine du pavillon, en trois lanieres à peu près égales, & quelquefois en deux. La babine inférieure eſt entiere, tant ſoit peu plus courte que la ſupérieure, & un peu plus large que ne ſont ſes lanieres.

Le placenta eſt hériſſé de poils blancs, longs de deux lignes ou deux lignes & demie, entre leſquels les ovaires ſont nichés.

Toutes ces parties ſont contenues dans un calice écailleux, pyriforme, long d'environ quatre lignes ſur deux lignes & demie ou trois lignes de diametre dans le fort de ſon épaiſſeur, qui eſt vers la baſe. Ses écailles ſont oblongues, entieres, vertes ſur le dos, blanchâtres ſur les bords, chargées de poils tirans ſur le blanc, & terminées par un becquillon ſec, long d'environ une ligne, couleur de bois, dont la baſe eſt brune. Ces écailles ſont luiſantes & comme argentées du côté qui regarde la cavité du calice. Les plus grandes n'ont qu'environ deux lignes & demie de longueur entre le becquillon & la racine de l'ongle, ſur preſque une ligne de largeur.

Les ovaires étant dans leur parfaite maturité ſont de figure conique, couleur de bois, velus, cannelés ſelon leur longueur, qui n'eſt que d'une ligne, ſur moitié moins de diametre à leur baſe, ſur laquelle porte la couronne antique. Cette couronne eſt pour lors ouverte d'une ligne & demie ; ſes rayons ſont blancs, luiſans, inégaux, les plus longs ayant deux tiers de ligne, & les plus courts un quart ſeulement. On remarque à la pointe de l'ovaire une petite cavité dans laquelle s'articuloit le mamellon fiſtuleux d'où partoit le cordon ombilical qui fourniſſoit la nourriture à la ſemence que cet ovaire contient.

Cette plante eſt annuelle ; elle fleurit en Juin & Juillet, & donne des ſemences mûres dès le commencement de ce dernier mois.

Ayant mâché de ſes feuilles, je les trouvai d'abord d'un gout deſagréable, enſuite de quoi elles me laiſſerent dans la bouche une ſaveur un peu acide.

Le ſuc des racines, des feuilles & de fleurs, rougit le papier bleu. *Mémoires de l'Acad. Roy. des Sciences*, 1719.

AMBIA MONARD, eſt un bitume liquide jaune, dont l'odeur approche de celle du *Tacamahaca* ; il coule d'une fontaine ſituée aux environs de la Mer des Indes.

Il eſt réſolutif, fortifiant, adouciſſant ; il guérit les dartres, la gratelle : on s'en ſert pour les humeurs froides ; il a les mêmes propriétés que les gommes de *Caragne* & *Tacamahaca*. LEMERY, *des drogues*.

AMBIDEXTER, Ἀμφιδέξιος, *Ambidextre* ; qui ſe ſert avec la même facilité & la même force de la main gauche que de la droite. *Hippocrate*, *Aphor.* 43. *Sect.* 3. prétend que les femmes ne ſont jamais *ambidextres*.

AMBLOSIS, ἄμβλωσις, *Avortement*. Voyez *Abortus*.

AMBLYOGMOS, Ἀμβλυωγμὸς, d'ἀμβλὺς, émouſſé ; *foibleſſe de vue*.

Ce mot eſt ſouvent employé par Hippocrate. Dans ſon livre des Prognoſtics, il met cet accident avec les étincelles qui paroiſſent voltiger devant les yeux au nombre des ſymptomes qui précedent une hémorrhagie dans les fievres tierces & continues. Il regarde (*Prædict. Lib. I. c.* 18.) cette *foibleſſe de la vue*, & le ſentiment de peſanteur ſur le nez, accompagnés d'un bourdonnement d'oreilles, comme les avant-coureurs immédiats d'un violent délire dans les fievres ardentes.

Cet Auteur ſe ſert quelquefois du mot ἀμβλυωσμὸς, *amblyoſmos*, pour exprimer la même choſe. Il eſt vrai que Galien traduit ἀμβλυωσμὸς par avortement : mais Fœſius croit qu'il l'a employé pour ἀμβλωσμὸς, en quoi il paroît avoir raiſon.

AMBLYOPIA, Ἀμβλυωπία, d'ἀμβλὺς, émouſſé, & ὤψ,

œil, signifie dans Hippocrate cet *affoiblissement de la vue* auquel les vieillards sont très-sujets; & c'est dans ce sens qu'il l'emploie, *Aph.* 31. *Sect.* 3.

Paul & Actuarius se servent de ce mot pour signifier la *goute sereine.*

L'Αμβλυωπία est un affoiblissement ou diminution de la vue, laquelle a une cause réelle, mais non visible. Puisqu'on n'apperçoit aucune altération dans les tuniques, ni les humeurs des yeux, la maladie doit nécessairement venir du défaut ou de l'interception des esprits visuels, laquelle est causée par l'obstruction des nerfs qui transmettent les impressions de la lumiere; ou du dérangement d'une partie du cerveau : ces causes sont plus que suffisantes pour arrêter le cours des esprits. Les yeux dans cette maladie sont dans le même état qu'une chandelle, qui, ayant toutes les parties qui lui sont nécessaires, n'a besoin que d'être allumée pour pouvoir éclairer. Actuarius, *de Meth. Med. L. II. c.* 7.

AMBON, Ἄμβων; le bord des cavités dans lesquelles sont reçues les extrémités des os dans quelques especes d'articulation, comme dans celle du fémur dans la cavité cotyloïde. Castelli.

AMBRA, *Ambre;* sont les noms que les Italiens & les François donnent communément au *succinum* ou *electrum* des Latins. *Ambra* est encore un nom dont quelques peuples se servent pour désigner ce que les Arabes appellent *ambar :* mais ce dernier est tout-à-fait différent du *succin.* C'est pourquoi, quoique l'on donne le même nom à tous les deux, on a cependant jugé à propos d'appeller cette derniere espece du nom d'*ambre-gris*, (*ambra grisea.*)

Je ne sai d'où est dérivé le mot *ambra*, que nous employons au lieu de *succinum :* les Arabes appellent le *succin karabe*, comme on le trouve dans un ancien Glossaire latin & arabe, *Karabe succinum.* Un Lexicon saraſin qui est au Vatican porte Κάραβε, τὸ ἤλεκτρον: mais on y trouve aussi κέραμε, & dans un autre endroit κάραμε. Avicenne nous assure que c'est un mot Persan qui signifie une substance propre à attirer des fétus; c'est ainsi que le rend le Traducteur Latin. Le terme arabe est écrit dans son ouvrage *kerabe* avec *kef*, & non point *kaf* comme dans l'ancien Glossaire : il dit qu'il attire les fétus & les morceaux de bois pourris; ce qui lui a fait donner par les Arabes le nom de *kerabe*, qui signifie ce qui attire les fétus ou brins de paille.

Il est certain que les Grecs appellent l'*ambre* ἅρπαξ, *harpax*, pour la même raison. Pline, *L. XXXVII. p.* 2. dit de l'*ambre :* « les femmes de Syrie l'appellent *harpaga*, parce qu'il attire les feuilles, les brins de paille » & les franges des vêtemens. »

Tout le monde convient généralement que l'*ambre* est une espece de bitume, au nombre desquels les Arabes mettent aussi le *car. Alchar* ou *alchir*, dans Alpagus, est une substance fluide & semblable à la poix, qui sort de la terre comme l'eau sort d'une source, dans la Province de Bagdat, & qui venant à être condensée par la froideur de l'air, devient beaucoup plus épaisse que la poix liquide : les Arabes l'appellent communément *char.* Il décrit sans doute quelque bitume ou naphte liquide. Le même Auteur, au mot *kir* ou *kar*, nous apprend que c'est une substance approchante de la poix; qu'elle sort de certaines fontaines qui sont dans le territoire de Bagdat, & qu'elle ne differe point du *chur* ou *kur* auquel il nous renvoie. Le *car*, ou *adkar* est la naphte, qui, comme les anciens nous l'apprennent, sort des sources qui sont dans la contrée de Babylone en forme de bitume liquide. Les Arabes l'appellent *kar* ou *alkar*, & c'est la même chose que la νάφθα, (*naphtha*) que les Arabes appellent aussi *nafth.*

Quant à l'opinion d'Alpagus, qui prétend que *kar* est le même que *chur*, je ne doute point qu'on ne le prononce communément comme ce dernier. Les Arabes disent de même *ussach* pour *assach*, & *usnen* pour *assnan*, & de même d'un nombre infini d'autres mots. Mais sous le mot *chur*, auquel il nous renvoie pour l'explication de *kar*, il prétend, suivant le sentiment des traducteurs Arabes, que ce sont les ordures qui s'attachent aux parois des ruches des abeilles. Ce *kur* est tout-à-fait différent du *kar*, qui est une espece de bitume liquide dont on écrit le nom différemment; savoir, *kaar*, avec la syllabe moyenne *ain*, & non *elif.* Les Traducteurs appellent le πρόπολις des Grecs, & la cire même, de ce nom *kur*, qui peut être dérivé de Κηρὸς ou Καρὸς, « *ceros* ou *caros.* » Bellunensis, dans le même passage, ajoute, que suivant quelques Auteurs, on doit prendre le *kar* pour le *bdellium*, dans le second canon d'Avicenne, dans le chapitre de Dadi, où il dit qu'il substitua à sa place deux tiers de livre de *kur.* Mais on ne doit pas lire dans l'Arabe *kur*, mais *luz* ou *lauz*, qui est une *amande*; au lieu que le Traducteur paroît avoir lu *kur*, qui ne signifie rien dans cet endroit qui ait rapport au sujet. *Kur* est un fourneau; & quelques-uns veulent que ce soit une ruche: mais cette derniere est appellée en arabe *kouvarah*, dont le pluriel est *kouvarath*; d'où peut-être les Grecs modernes ont donné le nom de Κυβέρθη, & Κύβερθον, (*kuberte* & *kuberton*) aux ruches d'abeilles. Hesychius : Κύψελον, Κύβερθον μελισσῶν; l'ordure qui s'attache aux parois de ces ruches, n'est point appellée *kur*, mais *kaa*, que quelques-uns rendent par *circ.* Le *propolis*, ou ordure des ruches d'abeilles, est appellée *almum* par Avicenne, qui en fait de deux sortes, l'une pure, & l'autre noire. On donne le nom de *mum* pur aux cellules de cire dans lesquelles les abeilles font leur miel, & c'est la véritable cire; ce qui fait qu'un ancien Auteur Arabe traduit le Κηρὸς de Dioscoride par *almum.* D'autres appellent la cire *xemba*, qui est un nom que quelques-uns donnent au *propolis* des Grecs, appellé par Avicenne *Almum alasnad*, « *mum* » *noir* », c'est-à-dire, *cire noire.* C'est une substance que l'on trouve à l'entrée des ruches d'abeilles, & que l'on peut dire être Κηροειδὴς, « une matiere approchante de la cire, » plutôt que de la cire Κηρὸς.

Pour revenir au *karabe* ou *succinum*, il a beaucoup de rapport au bitume. Serapion, rapportant l'opinion de quelques Auteurs, dit, que le bitume de Judée est appellé *karabe de Sodome* & gomme des funérailles.

C'est l'asphalte ou pissasphalte dont on se servoit pour embaumer les corps morts appellés *mumies;* & comme l'on employoit principalement le bitume pour embaumer les corps du commun du peuple, on se servit du même nom pour désigner le bitume, aussi-bien que les funérailles, dont il faisoit la principale partie de l'appareil. *Strabon, L. XVI.* χρῶνται δ' Αἰγύπτιοι τῇ ἀσφάλτῳ πρὸς τὰς ταριχείας τῶν νεκρῶν. « Les Egyptiens em» ploient l'asphalte pour embaumer les corps morts. » La *mumie* d'Avicenne est le pissasphalte.

Il m'est une fois venu en pensée, que le mot *mumia*, que l'on donne aux corps embaumés, pouvoit être une corruption du grec ἄμωμον, « *amomia;* » car les anciens embaumoient la plus grande partie des corps morts avec de l'amome. De-là vient que nous trouvons *triste amomum*, « amome lugubre » dans Statius; & *crassis lutatus amomis*, « enduits avec de l'amome » épais » dans Perse, au sujet des corps morts prêts à être ensevelis. Nous lisons dans Ovide, *ossa pulvere amomi condita*, « des os couverts de poudre d'amome. » Le Scholiaste, dans une copie très-ancienne de Paul Æginete, au mot ἄμωμος, « *amomum*, » remarque que les Arabes l'appellent communément *momia*, Ἄμωμον ὃ λέγεται μομις. Dans Myrepse, μυμία, « *mumia*, » signifie la sanie qui sort d'un cadavre humain.

Dans son antidote *Athanasia*, αἷμα ἀνθρώπου τεθνεῶτος ὃν δὲ κέκληται παρ' Ιταλοῖς μυμία. » Le sang ou la sanie » qui sort des corps d'une personne morte, est appellée *mumia* par les Italiens.

Mais je suis maintenant mieux instruit de l'étymologie du mot *mumia. Mum* est un mot Persan qui signifie

cire. Avicenne distingue le *mum pur* du noir. Son *almum alsaf* est le *mum* le plus pur, & l'*almum alasnad*, le *mum* noir & sale ; c'est ainsi qu'il appelle le *propolis* des Grecs. Son Interprete veut que ce soit les ordures qui s'attachent aux ruches d'abeilles, ou plutôt qui servent de fondement à l'ouvrage & de principes à la cire. La substance qui approche de la cire est appellée *propolis*, & *mum* noir par Avicenne. Le κόμμωσις, (*commosis*) & le πισσόκηρος, « *pissocerus*, » sont une matiere moins achevée & plus grossiere. Ce dernier est une espéce de cire plus fluide, avec laquelle les abeilles finissent leurs ouvrages. Le *commosis* est une croûte qui sert de fondement à tout l'ouvrage. *Commosis crusta est prima, saporis amari ; pissoceros super eam venit picantium modo, ceu dilutior cera è vitium populorumque mitiore commi.* C'est ainsi qu'on doit lire ce passage de Pline. « La premiere croûte, dit cet Au» teur, est le commosis, qui est d'un gout amer ; on » trouve sur celle-ci le pissoceros qui est une espece de » couche de poix : c'est la cire la plus liquide, & les » abeilles la tirent de la gomme la plus douce des » vignes & des peupliers. » Κόμμωσις, (*commosis*) est dérivé ἀπὸ τῆς κόμμεως, « de *commis*. » Hesychius traduit διάχρισιν τῆς σμήνης, « par l'ordure de la ru» che. » Elle est appellée par Aristote κώνησις (*konesis*) c'est-à-dire, couche de poix ; car κῶνος, ou κώνη signifie de la poix liquide. Dioscoride : Πίσσα ὑγρὰ, ἣν ἔνιοι κῶνον καλοῦσι, « poix liquide que quelques-uns appel» lent *conus* ; » d'autres l'appellent κῶνη, « *cone*, » & c'est sous ce nom qu'elle a passé chez les maréchaux Grecs qui pansoient les chevaux & les bêtes de somme ; comme dans le chapitre 176. Ἀσφάλτῳ, κώνης, ἀμμωνιακῷ, & *chap.* 843. ὄξυς φυσήμαλος, κωνης πιτυίνης, ἀμφότερα ὁμοίως συμβαλὼν χρῶ.

« *Prenez* de vinaigre, résine de pin, & poix liquide du » même arbre, & faites-en usage » ; de même dans plusieurs autres endroits. De-là κωνίας οἶνος, « vin bouché avec de la poix, d'*Hippocrate*, que *Galien* traduit par κιασσίτης ». De-là encore κωνῆσαι σῖθον ; « poisser un muid », ἀκώνητον ἀγγεῖον, « vaisseau qui n'est point couvert de poix ».

Ce qu'*Avicenne* appelle *mum noir*, est appellé par d'autres Auteurs Arabes *car*, que quelques-uns traduisent par *pissasphaltus*, & *bitumen*, comme *Alpagus* l'a remarqué ; mais on l'écrit autrement lorsqu'il signifie bitume, par exemple *kar* ; & pour la cire & le propolis, *kaar*. Ces mêmes *Arabes* donnent le nom de *kefer* au bitume ; bien des gens prétendent que le *charabe* est une espece de bitume qui coule de la terre de la même maniere que le bitume ordinaire.

Je ne doute point maintenant que le mot *mumia* ne soit dérivé du *mum* dont nous venons de parler ; car plusieurs nations employoient la cire pour embaumer les corps morts, surtout les *Babyloniens*, qui suivoient dans plusieurs choses les coutumes des *Perses*. *Strabon* : Θάπτουσι δ' ἐν μέλιτι κηρῷ περιπλάσαντες. « Ils ensève» lissent les corps morts dans du miel, après les avoir » auparavant couverts avec de la cire ». Les *Grecs* avoient la même coutume : nous lisons enfin dans les Auteurs, qu'on a pratiqué cette méthode à l'égard du corps d'un des plus grands Capitaines que la *Grece* ait produit. *Cornelius Nepos*, dit en parlant du Roi *Agesilas* : *ibi eum amici, quo Spartam facilius perferre possent, cerâ circumfuderunt, atque ita domum retulerunt.* « Ses amis jugerent à propos pour pouvoir le » transporter avec plus de facilité à Lacedémone de » couvrir tout son corps de cire, & de le porter chez » lui dans cet état ». Les *Arabes* ont accoutumé d'employer indistinctement les noms des choses qui servent aux mêmes usages ; *kitran*, par exemple, qui signifie proprement la poix du cedre, est traduit par quelques-uns par le mot de bitume. Ils ne mettent aucune distinction entre le *Fucus marinus*, la cochenille, & la garance. De même, comme le bitume servoit chez plusieurs nations à embaumer les corps morts, on lui donnoit le nom de *mumia* mot dérivé de *mum*, qui veut dire, *cire* ; ils employoient de même le mot *karabe*, qui proprement est le succin *succinum*, pour désigner le bitume. Le *karabe de Sodome*, dans *Serapion*, est le bitume, ou gomme des funérailles, comme il l'appelle *almumiai*.

Quelques Auteurs anciens assurent que l'*ambre* sort de certaines sources, comme le bitume, ce qui se trouve confirmé par les découvertes modernes ; car plusieurs Auteurs rapportent que l'*ambre* que l'on tire de la mer d'Allemagne sort comme le bitume des sources qui se trouvent dans la mer même.

Mais de toutes les opinions des anciens au sujet de l'*ambre*, il n'y en a aucune que les Arabes adoptent avec plus d'opiniâtreté que celle qui veut que ce soit les larmes du peuplier noir. Ils tâchent de démontrer la vérité de ce sentiment dans tous leurs ouvrages. Il est certain que le peuplier noir produit une espece de gomme. Pline dit, que les abeilles composent leur *piscoceros*, qui est la cire, la plus nette, de la gomme la plus douce des vignes & des peupliers. *Dioscoride* appelle cette gomme qui découle de cet arbre Αἰγειρὸς ῥήϊνη, « resine de » peuplier ». La plupart des anciens ont cru que les larmes du peuplier venant à tomber dans le Pô, s'y figeoient & formoient l'*ambre*. *Dioscoride* dit en parlant du peuplier noir : Ἱστορεῖται δὲ τὸ ἐξ αὐτῶν δάκρυον καὶ τὸν Ἠριδάνου πόλεμον καταχεόμενον πήγνυσθαι, καὶ γίνεσθαι τὸ καλούμενον ἤλεκτρον. « L'on prétend que leur larmes ve» nant à tomber dans le Pô, s'y condensent & forment » ce que nous appellons *ambre* ». Toute la gomme du peuplier ne se convertit point en *ambre*, mais seulement celle qui tombant dans le Pô, se fige dans l'eau, & acquiert la dureté d'un caillou par la vertu du froid. Il faut ou que les *Arabes* aient cru que l'*ambre* se formoit ainsi, ou qu'ils aient confondu toute la gomme du peuplier avec l'*ambre* ; car ils ne parlent jamais de l'*ambre* qu'ils appellent *Karabe* que comme de la larme du peuplier. Les Arabes appellent le peuplier *Haur* & quelquefois *Haur Rumi*, *peuplier Romain*. L'*Avicenne* latin *cap.* 349. traduit *haurus*, par *la larme du peuplier* : *de hauro, id est, populi lacryma.* Il prend le nom de l'arbre pour la larme même ; comme, d'un autre côté, *cap.* 375. dans la traduction il confond le *Karabe*, qui est l'*ambre*, ou la larme du peuplier avec le peuplier même : *de Karabe, id est populo.* De même le Traducteur de *Serapion* : *Haur Rumi, id est, Karabe.* χαλβάνη (*Chalbane*) signifie aussi bien la gomme que l'arbrisseau qui l'a produit, & l'on peut observer la même chose dans plusieurs autres occasions.

Je ne doute point que les peuples barbares n'aient d'abord changé *haurus* en *habrus* & ensuite par corruption en *hambrus* pour signifier *ambre* : de même que de l'ancien mot *abiga*, « qui chasse », qui est le nom que les Latins donnoient au *chamæpitys* des *Grecs*, à cause de la vertu qu'à cette plante de chasser le fœtus ; ces mêmes barbares ont forgé leur *ajuga* : mais ceux qui sont venus après eux ont prononcé *aviga* au lieu d'*abiga*. Un ancien Interprete des noms *Arabes* dit, *Aurum Romanum, id est, archirosa, cujus gummi dicitur Karaba* ; lisez, *id est, Achiros* ou *Acchiros*, d'ἀιγειρός (*Aigirus*, un *peuplier*.) Il est certain que le nom *ambri*, dont on se sert pour désigner le *succin*, (l'*ambre*) n'est point *Grec* ni *Arabe* d'origine. Les *Arabes* l'appelloient *Karabe* & les anciens Grecs ἤλεκτρον, « *Elec*» *trum* », les modernes βερενίκη, « *Berenice* ». Du mot *Berenice* les barbares ont forgé leur *Vernix*, qu'ils donnent encore à une autre espece de gomme ; car c'est ainsi qu'ils appellent la gomme du genevrier, à cause qu'elle ressemble à l'*ambre*. *Avicenne*, *cap.* 273. dit que le *Karabe* est semblable à la sandaraque, ou gomme de genevrier. Quelques-uns veulent que le *Karabe* ne differe point de la sandaraque, comme *Serapion* nous l'assure, *cap.* 366. *de Karabe*. De-là les barbares, ainsi que je l'ai dit, ont pris occasion d'appeller la sandaraque *Vernix*, qui est un nom que les *Grecs* modernes

donnent à l'*Electrum*. *Neophytus* : Βηρυλλίος λίθος, ὁποῦ ἔστι τοῦ δένδρου, ἔστι δὲ τὸ λεγόμενον βερενίκη. Le beril eſt le ſuc d'un arbre, ou ce que nous appellons *Berenice*. Le même Auteur, au mot Ἤλεκτρον· Ἄλλοι δέ φασιν ὅτι τῶν αἰγείρων ἐστὶ κολλώδες. « D'autres prétendent que » c'eſt la glu du peuplier ».

Il peut ſe faire que ce ſoit la reſſemblance des gommes & la conformité des noms *Arabes* qui aient occaſionné cette confuſion ; car le peuplier eſt appellé *Raur* & ſa gomme ἤλεκτρον ou βερενίκη ; le genevrier *Harar* & ſa gomme ſandarac. Cependant il y a cela d'étrange que le peuplier eſt toujours appellé *Giauzi* & non point *Haur* dans l'*Avicenne* Arabe. Il eſt vrai que *Giauzi* ſeul ſignifie chez lui un noyer ; mais il met toujours *Giauz-alrumi*, qui eſt le noyer *Romain*, pour déſigner un peuplier.

La gomme appellée communément *Vernix*, eſt écrite *Sandarus* en *Arabe* dans *Avicenne* avec la lettre *Sin*, & dans le chapitre du *Karabe*, elle eſt appellée *alſandaruc*, que l'on prononce ſandarac ; car *Elif* & *Vau* ſont ſouvent employés l'un pour l'autre dans l'*Arabe* & dans l'*Hébreu*, ce qui fait que les Traducteurs le rendent toujours par *Sandarac*. Le *Karabe*, c'eſt-à-dire, l'*ambre* & cette ſandaraque ſont ſi ſemblables qu'on les confond ſouvent. *Avicenne* dans le chapitre du *Caucamum*, répete mot à mot, au ſujet du *Karabe*, ce qu'il a dit de la ſandaraque. Cette ſubſtance, comme je l'ai dit, eſt appellée *Vernix* par les barbares, & ce nom eſt dérivé par corruption de *Berenice* dont les *Grecs* ſe ſervent pour ſignifier *Electrum*.

Mais la ſandaraque qui eſt la gomme d'un arbre n'a rien de commun que le nom avec la ſandaraque métallique, que les Arabes appellent *Zarnig* ; & il n'eſt pas à croire que les *Arabes* aient tiré ce nom qui ſignifie chez eux la gomme d'un arbre, de celui de la ſandaraque métallique.

Les Anciens avoient une autre ſandaraque qui ſervoit de nourriture aux abeilles, qui la cueilloient ſur certains arbres où elle ſe formoit en maniere de gomme : *Pline* en parle, *Lib. II. cap. 7.* Dans ce paſſage que je lis comme il ſuit : *Præter hæc convehitur Erithace, quam alii ſandaracham, alii cerinthum vocant. Hic erit apium, dum operantur, cibus, qui ſæpe invenitur in favorum inanitatibus ſepoſitus, & ipſe amari ſaporis : gignitur autem rore verno, & arborum ſucco, gummium modo, africi minor, auſtri flatu nigrior, aquilonibus melior, & rubens, plurimus in Græcis nucibus. Menecrates florem eſſe dicit, ſed nemo præter eum.* « Elles » cueillent encore outre ces plantes l'érithace, que » quelques-uns appellent ſandaraque, d'autres cerin- » thus. Elle ſert de nourriture aux abeilles pendant » qu'elles travaillent ; on la trouve ſouvent dans les » vuides des rayons de miel, & elle eſt d'un gout amer. » Elle ſe forme de la roſée du printems & du ſuc des » arbres en forme de gomme, le vent d'oueſt la fait di- » minuer, celui du midi la noircit, au lieu que celui » du Nord la rend meilleure & plus rouge. Elle eſt » fort abondante ſur les amandiers. *Menecrates* pré- » tend que c'eſt une fleur, mais je n'ai vu perſonne qui » ſoit de ſon ſentiment. » *Varron* remarque que la matiere dont les abeilles ſe ſervent pour coller enſemble les extrémités de leurs rayons, eſt appellée *Erithace*, & qu'elle eſt différente du *Propolis*, qui a la vertu d'attirer les abeilles. Les Grecs expliquent ce mot par τροφὴ μελίτων, « nourriture des abeilles » : σανδαράχη (ſandaraque) eſt la même choſe ; il en eſt de même du κήρινθος (Cerinthus) comme qui diroit ſubſtance ſemblable à la cire. *Heſychius* : Κήρινθος, ἡ λεγομένη ἐρι- θάκη ἐστὶ δὲ τροφὴ ἣν παραλήθεσθαι ἑαυτοῖς αἱ μέλισσαι. « Le » Cerinthus qu'on appelle Erithace, eſt une nourritu- » re que les abeilles conſervent pour leur uſage ». *Menecrates* croyoit que c'étoit une fleur, en quoi il a été ſuivi par Virgile qui décrit la pâquerette, *Cerinthus*, comme la fleur d'une plante extremement agréable aux abeilles.

Trita meliſphylla, & cerinthæ ignobile Gramen.

« Repandez en ce lieu l'odeur de la meliſſe & de la pâ- » querette broyées enſemble. » Pline lui-même qui cenſure Menecrate, met la pâquerette (cerintha) au nombre des plantes dont les abeilles ſe nourriſſent ; & *Lib. XXI. cap. 12.* en donne la deſcription. *Theophraſte*, *Lib. VI. cap. 7.* met κήρινθον (cerinthum) parmi les plantes dont on fait des guirlandes (*herbas coronarias.*) Rien n'empêche de donner le même nom à une plante, & au *cerago*, que quelques-uns appellent ἐρεικάκη (*Erithace.*) Cette derniere eſt une eſpece de glu, avec laquelle les abeilles lient les extrémités de leurs loges. *Virgile* en parle en ces termes :

Tenuia cera
Spiramenta linunt, fucoque & floribus oras
Explent, collectumque hæc ipſa ad munera glu-
ten,
Et viſco & phrygiâ ſervant pice lentius Idâ.

« Ces animaux induſtrieux enduiſent de cire les moin- » dres fentes de leur loge, & bouchent tous les trous » avec une gomme qu'elles compoſent du ſuc des » herbes & des fleurs. Elles ont même toujours en ré- » ſerve une proviſion de glu plus ténace & plus viſ- » queuſe que la poix du Mont Ida. » *Varron* ne nous permet point de douter que Virgile ne veuille parler de l'*Erithace*, car il dit, *Lib. III.* en parlant des abeilles : *Extra oſtium alvei obturant omnia, quà venit inter favos ſpiritus, quam* ἐριθάκην *appellant Græci.* « Elles bouchent tous les trous par où le vent peut en- » trer dans leurs ruches avec une matiere que les » Grecs appellent ἐριθάκην. » *Philargyrus* prétend que Virgile parle dans ce paſſage du *Propolis*, & veut que le *Fucus* ſoit une eſpece de cire dont les abeilles ſe ſervent au lieu de glu, & qu'on appelle *Propolis* : mais notre Poëte parle de ce dernier dans ce même paſſage en ces termes :

Pars intra ſepta domorum
Narciſſi lacrymam, & lentum de cortice gluten
Prima favis ponunt fundamina, deinde tena-
ces
Suſpendunt ceras.

« La condition des autres eſt de ſe tenir renfermées » dans l'enceinte de la ruche où elles travaillent à jet- » ter les fondemens de leur ouvrage. Elles étendent » d'abord une couche compoſée de ſuc de narciſſe & » d'une liqueur viſqueuſe qu'elles détachent de l'é- » corce des arbres. » *Servius* : *Græci* πρόπολιν *vocant, duriorem cerâ, quæ vix poteſt ferro frangi, quam colligunt de gummi arborum.* « Les Grecs l'appellent *propo-* » *lis* ; elle eſt plus dure que la cire, & l'on peut à peine » la rompre avec un marteau. Les abeilles la tirent » de la gomme qui croît ſur les arbres. » La ſandaraque, ou Eritace eſt auſſi une glu qu'on tire de la gomme des arbres, & qui eſt d'autant meilleure qu'elle eſt plus rouge. De-là eſt venue le *ſandaruc* des arabes ; car de Σανδαράχη, (ſandaraque) ils font *ſandaruc*, en changeant *a* en *v*, comme ils l'ont fait dans pluſieurs autres mots. C'eſt ainſi que de στοιχάδος, ils font *aſtuchudos* ; du Grec τύμπανον, ils font *tambur* pour *tambars* ; car ils changent communément l'*n* en *r* & le *p* en *b* : Ils prononcent φιστὰκ (*phiſtouk*) pour φιστὰκ, (*phiſtak*) du Grec πίστακιον (*piſtacion.*)

Quelques-uns prétendent que la ſandaraque des abeilles eſt le *vernix* : mais ils ſe trompent dans leur étymologie. Le *vernix* eſt le βερενίκη (*berenice*) des *Grecs*, qui appellent l'*ambre* de ce nom, (*ſuccinum*) ou la gomme du peuplier. Pline prétend que les abeilles tirent le piſſoceros de la gomme du peuplier, & l'éritace ou ſandaraque de celle des amandiers. Je crois qu'on ne lui a donné le nom de ſandaraque qu'à cauſe de ſa couleur,

Cet Auteur dit auſſi que le vent du midi la noircit, peut être eſt-ce le *mum noir* d'*Avicenne*, qui déſigne par ce nom le *propolis* de *Dioſcoride*. *Karabe*, comme je l'ai dit, eſt le nom que les Arabes donnent à l'*ambre* ou à la gomme du peuplier; ils aſſurent qu'il reſſemble à la ſandaraque ou vernix, qui eſt proprement la gomme du genevrier.

Un ancien interprete des noms *Arabes* veut que le *karabe* ſoit la gomme d'un arbre appellé *noyer d'Italie*, ſuivant en cela la leçon que l'on trouve dans *Avicenne*, de *giauz* pour *haur*. Mais ce dernier Auteur diſtingue cet arbre du noyer par l'adjectif *rumi*; & c'eſt au peuplier & non point au noyer qu'il donne le nom de *giauz alrumi*; d'autres l'appellent *haur*, en y ajoutant *nun*, *hauron*, qui eſt le peuplier.

Les Barbares ont changé par corruption cet *haur* en *hauron* en *avrum* & *abrum*, & ce dernier en *ambram*, qu'ils ont employé pour déſigner la gomme du peuplier ou l'*ambre*.

Quant à *hambar* ou *ambar*, comme le nom eſt différent, il ſignifie de même une ſubſtance tout-à-fait différente. Les *Grecs* des derniers ſiecles, comme *Nicetas Choniates*, *Simeon Sethi* & pluſieurs autres, écrivent Ἄμπαρ (*ampar*). *Aétius* en parle auſſi & l'appelle Ἄμπαρ (*ampar*) dans une ancienne copie, & non point Ἄμπρα, (*ampra*) comme dans les éditions. On appelle ces deux eſpeces du nom d'*ambra*, mais on diſtingue celle qui n'eſt point le *ſuccinum* par un adjectif qui dénote ſa couleur.

Je ne me ſouviens point d'avoir lu *ambra* dans les Auteurs *Grecs* modernes pour ſignifier *ſuccin*, & je ne crois pas que les *Arabes* lui donnent ce nom, ce qui me rend ſuſpecte la remarque de *Fuchſius* dans *Myrepſe* ſur la compoſition de la ſoixante & quatorzieme emplâtre, touchant la différence de l'*ambar* & l'*ambra*, en ces termes; « *Ambaris*, *Exag.* 2. *Moſchi Scrup.* 2. » *Ambræ*, *Exag.* 3. » Je ne trouve point cette compoſition dans l'original *Grec*, & *Fuchſius* paroît être tombé ſur une mauvaiſe copie, ou n'avoir point parfaitement compris le ſens de l'Auteur, comme celà lui eſt arrivé dans un grand nombre d'endroits. *Leon l'Africain* nous dit que la *baleine* eſt appellée *hambara* par les habitans de *Fez* & de *Maroc*, ce qui a peut-être donné lieu à une opinion reçue par la plupart des *Grecs* & des *Arabes*, que l'*ambre* eſt la fiente ou la ſemence de la baleine. De-là vient que dans les gloſes médicales des Auteurs *Grecs* modernes, l'on trouve cette interprétation partout. Ἄμπαρ μυγεψικὸν κόπρος ἰχθύος, « l'*ambre* odoriférant eſt la fiente d'un poiſſon; » & φύσης ἀπόδευμα, « l'excrément de la baleine. » Une pareille conformité de nom a fait croire à un grand nombre de perſonnes ce que pluſieurs Auteurs ont écrit, que l'encens croît ſur le mont *Liban*, parce que les *Grecs* appellent l'encens λίβανος (*Libanus*) qui eſt le nom d'une montagne de *Syrie*; & l'on trouve même aujourd'hui des perſonnes qui veulent nous perſuader que cette montagne eſt encore appellée *Lebnon*, du nom *Syriaque Lbunto*, qui ſignifie encens; au lieu que le mot *Lbunto* eſt dérivé par corruption du *Grec* λιβάνωτος (*Libanotos.*) Si l'encens eût cru communément en *Syrie*, les anciens ſe fuſſent mieux accordés ſur la figure de cet arbre qu'ils ont à peine connue. Il eſt certain qu'il ne croît que dans l'*Arabie*, & l'*Inde* n'en produit point; quoique les anciens faſſent mention de l'encens des Indes. Il eſt parlé de la fumée de l'encens de *Syrie*. Συρίας λιβάνου καπνὸς, dans les Bacchantes d'Euripide, de même que du *Malabathrum Syrium*, *myrrha Syria*, & de pluſieurs autres choſes que nous ſavons n'être point du cru de ce pays.

Les Auteurs anciens & modernes ne ſont point d'accord ſur la nature de l'*ambre*, ni ſur ſes couleurs, ſes différences & les marques de ſa bonté. Les Auteurs *Portugais* en font trois eſpeces; le *porabar*, qui eſt le blanc; le *puabar*, qui eſt d'un blanc mêlé de noir ou brun; & le *minabar* ou noir, qui ſert, à ce qu'ils diſent, de nourriture à la baleine. La premiere eſpece eſt la meilleure, la ſeconde n'eſt point ſi bonne: mais la troiſieme eſt la pire de toutes. *Simeon Sethi* nous repréſente la premiere comme rouge & huileuſe, la brune vient après, & la plus mauvaiſe eſt la noire, que l'on tire des baleines qui ont été la prendre aux ſources d'où elle ſort. Καὶ τὸ μὲν κρεῖττον, dit-il, ἔστι καὶ κίρρον καὶ λιπῶδες· ἀναδίδεται δὲ ἐν τινὶ πόλει Σιλαχὴτ ὀνομαζομένῃ τὸ δὲ ὑπόλευκον ἐν τινὶ παραλίῳ πολιχνίῳ τῆς εὐδαίμονος Ἀραβίας Σίχνῃ ὀνομαζομένῳ· τὸ δὲ ὑποδέεστερον καὶ μέλαν συναγεται ἐξ ἰχθύων ἀπογευσαμένων τῶν τῆς ἄμπαρ πηγῶν. « Le meilleur *ambre* eſt celui qui eſt rouge & huileux, qu'on » nous apporte d'une ville appellée *Silachet*; le blanc » vient d'une petite ville maritime de l'Arabie heureuſe, appellée *Sichne*; & le plus mauvais qui eſt le » noir, ſe trouve dans les poiſſons qui ont été le prendre aux ſources d'où il ſort. » Le meilleur, dit cet Auteur, nous vient de *Silachet*, ville des *Indes*, où il ſort de certaines ſources. *Avicene* appelle auſſi la meilleure eſpece d'*ambre alſelehetti*, c'eſt-à-dire, qui vient de la ville ou contrée de *Selehet*, qui eſt la même que les Géographes de *Nubie* placent ſous la neuvieme parallele du premier climat; ils l'appellent *Selehet* & en font une Iſle des *Indes*. C'eſt le Σιλαχὴτ ou Σελαχὴτ de *Simeon*, (*Silachet* ou *Selachet*) car les *Grecs* expriment communément l'H *Arabe* par X (ch); par exemple on trouve dans tous les Lexicons *Grecs* & *Arabes*, Ταμαρχένλι (*Tamarchenti*) pour *Tamarhenti*. Le ſecond qui n'eſt point ſi eſtimé, vient, à ce que nous dit *Simeon*, d'une ville de l'*Arabie heureuſe*, appellée Σίχνη (*Sichne*). Je trouve dans une autre copie, Σύχρα λεγομένη, « appellée *Suchra*; » & dans quelques-uns *è Senchri felicis Arabiæ*, « de *Senchri* dans l'*Arabie heureuſe*. » Je ne ſai ſi c'eſt l'endroit que *Serapion* appelle *Zing*; il le place à l'occident, aſſez loin de l'*Arabie heureuſe*, *in terris Zing in occidente*, « dans » le territoire de *Zing* à l'occident. » Il ne faut pas croire qu'il veuille parler de l'*Afrique* ou *Barbarie*, mais d'une côte maritime d'*Ethiopie* où eſt placé *Moſambique*, qui produit une grande quantité d'*ambre*, & eſt ſituée à l'occident des *Indes*; les *Arabes* appellent les *Ethiopiens Zing*. *Simeon* appelle la ville maritime de l'*Arabie heureuſe* Σίγχη (*Sinche*); les *Zengi* dans *Alpagus* ſont les *Ethiopiens*. Mais *Serapion* differe des autres dans les marques qu'il donne du meilleur *ambre*, qui, ſuivant lui, eſt de couleur d'azur; il prétend que le blanc eſt le plus mauvais de tous, quoique d'autres lui donnent la préférence. Mais il n'y a point d'*ambre* de couleur d'azur, & je crois que les traducteurs ſe ſont trompés. L'*Arabe* eſt *azarac*, qu'ils traduiſent par verd de mer, (*glaucus*) gris, (*cæſius*) & azur, (*cæruleus*) couleur de firmament. Suivant *Alpagus*, *zarach* eſt la couleur du firmament: mais ſon témoignage n'eſt d'aucune autorité.

Ces Auteurs prétendent encore qu'il ſignifie pâle & changeant. De-là vient *zaracha*, *pâleur*, & c'eſt là la vraie ſignification de ce mot dans ce paſſage. *Simeon* l'appellent ὑπόλευκον (*hypoleucon*); nous diſons pour l'ordinaire gris ou griſâtre. *Avicenne* l'appelle *alazarac*, que le traducteur rend par *cendré*. *Avicenne* donne la préférence à l'*ambre Selehetique*, qui tire ſon nom d'une Iſle des *Indes*, que *Garcias* ſuppoſe mal-à-propos être l'Iſle de *Zeilan*. Le ſecond en bonté eſt, ſelon lui, l'*alzarac* ou cendré. Quant à l'*ambre Selehetique* qui eſt le plus eſtimé, il ne nous dit point de quelle couleur il eſt, au moins dans l'édition *Latine*. *Alpagus* obſerve dans ſon expoſition des noms Arabes, que les Traducteurs *Arabes* ignorent la nature de l'*ambre alſelehetti*, auſſi-bien que ſa couleur. *Simeon* conjecture qu'il eſt rouge, & il prétend que le rouge τὸ κίρρος eſt le plus eſtimé. *Avicenne* parmi les marques caractériſtiques du meilleur *ambre*, ne ſe contente pas ſeulement de nommer le *Selehetique*, qui eſt la ſeule choſe que le Traducteur obſerve: mais il ajoute encore deux autres mots qui expriment les propriétés qu'il doit avoir, ſavoir, *alaſciheb* ou *alkavi*, auxquels il en ajoute un troiſieme *alſelehetti*. Cette derniere épi-

thete eſt priſe du pays, les deux autres ſignifient les qualités qui lui ſont propres. *Alkavi* ſignifie *fort* & *robuſte*, ce que j'entens de l'*ambre* qui eſt le moins friable & moins aisé à séparer, comme eſt celui qui a une ſorte de viſcoſité pareille à celle de la graiſſe. C'eſt le λιπῶδες (*lipodes*) de *Simeon*, qu'il donne comme une marque du meilleur *ambre*. C'eſt, ſuivant *Garcias*, une preuve de la bonté de l'*ambre*, lorſqu'étant percé avec une aiguille il en ſort une grande quantité de liqueur huileuſe; c'eſt le λιπῶδες, graiſſe; celui qui eſt friable ne ſauroit être tel. Je traduis *alaſciheb* par *rougeâtre*, ſuivant le même *Simeon* qui l'appelle κίρρος, (*cirrhus*) Le mot eſt dérivé de *Seiheb*, qui ſignifie une flamme ou une lampe, & dans l'*Alcoran* une étoile. Il peut encore ſignifier *blanc*, en tant qu'il exprime le τὸ λαμπρὸν, luiſant, que les *Grecs* emploient auſſi pour *blanc*. Mais *Simeon* a ſouvent exprimé les deux épithetes qu'*Avicenne* donne au meilleur *ambre* par ces deux autres, κίρρος καὶ λιπῶδες, « rouge & gras. » S'il les a priſes des *Arabes*, il eſt évident qu'il a cru qu'*alaſciheb* ſignifioit *rutilus*, rougeâtre. *Manardus* parmi les Auteurs modernes, nous apprend que l'on doit choiſir l'*ambre* qui tire un peu ſur le rouge, & que le blanc n'eſt point ſi bon. Je crois qu'il a pris ceci de *Simeon*, dont il n'a pas bien exprimé le ὑπόλευκον, blanc ou gris, λευκόφαιον, (*leucophæon*) par *album*, *blanc*. C'eſt l'*azarac* des *Arabes*, qui ſignifie proprement tacheté de noir & de blanc, & qui eſt dérivé de l'Hebreu זרם, *zarac*, *ſaupoudrer*. De même le τὸ ποικίλον (*marqueté*) eſt appellé par les *Grecs* ῥανὸν, ἀπὸ τοῦ ῥαίνειν (*ſaupoudré*) du verbe ſaupoudrer. Les Latins diſent *ſparſum*, d'où *ſparo ore* dans les Poëtes Comiques. Et dans les Gloſes, *Aſperſus*, εἶδος ἰχθύος καλασκιῶδες, (*l'aſperſus eſt une eſpece de poiſſon tacheté;*) & *ſparſa tempora*, *ſparſum caput*, ſignifie τὸν μιξοπόλιον (*un homme dont la tête eſt parſemée de cheveux gris;*) c'eſt dans ce ſens qu'eſt employé le verbe *zarac* dans *Oſée* : ceux-là ſe trompent donc, qui le rendent par azur ou verd.

Sérapion ne fait mention que de deux eſpeces d'*ambre*, ſavoir, celui que ſon Traducteur appelle couleur d'*azur*, (*cœlinus*) & le blanc, deſquels le premier eſt le meilleur. Peut-être que le mot *Arabe* traduit par couleur d'*azur* eſt *alaxiheb*, comme on le trouve dans *Avicene*, & le Traducteur l'a traduit par *ſtelinum*, couleur d'étoile, ou *cœlinum*. Quant à l'*ambre* blanc, je ne doute point qu'il ne ſoit le même que celui que *Simeon* appelle *hupoleucum*, (ὑπόλευκον) & *Avicenne azarac*, c'eſt-à-dire, blanc cendré. *Garcias* ſe trompe lorſqu'il dit que l'*ambre* blanchâtre eſt rejetté par *Sérapion*, qui dit ſimplement *blanc* & non blanchâtre, ou tirant ſur le blanc.

Mais nous ſommes en quelque ſorte forcés de rendre le mot arabe *alaxiheb* par blanc. Les trois différentes eſpeces d'*ambre* dont nous avons donné la deſcription, portent trois différens noms. Savoir, *perambar*, *puambar* & *penambar*. Le premier eſt le blanc & le meilleur de tous, le ſecond eſt celui de couleur de cendres, qui eſt inférieur en bonté & en valeur au précédent; & le troiſieme eſt le noir qui eſt le plus mauvais de tous.

Nous trouvons *candida ſidera*, & *candida flamma*, « étoiles & flammes blanches, » dans preſque tous les Poetes; & cela eſt littéralement vrai. *Candens* « brillant, » pour *candidus*, « blanc » eſt encore uſité, & c'eſt de-là qu'on a fait *candela*, ἡ λαμπὰς (*chandelle.*) On emploie de même dans la langue Greque λαμπρὸν, (luiſant, ou brillant) pour *candidum*, « *blanc*, » comme λαμπρὰ ἐσθὴς (*un vêtement d'une blancheur éclatante*) & λαμπρείμονες (*candidates.*) Le terme arabe ſignifie une étoile ou lampe, d'où eſt venu le mot dont on ſe ſert pour exprimer l'*ambre* qui eſt blanc. Ceux qui à l'imitation de Simeon l'entendent du rouge, (*rutilus*) imaginent un *ambre* qui n'a jamais exiſté juſqu'aujourd'hui, pour n'avoir pas entendu ce terme.

Braſſavole prend l'*ambre* jaune dont on fait des manches de couteaux pour le ſuccin *ſuccinum*. Un autre Phyſicien célebre, dans les définitions qu'il donne au mot ἤλεκτρον, (*electrum*) cite le paſſage dans lequel Serapion parle de l'*ambre*, comme s'il n'y avoit aucune différence entre cet *ambre* & l'*electrum*, qu'on appelle *ambre* des boutiques. Scaliger dans ſes notes ſur Garcias, ne ſe fait aucun ſcrupule d'appeller l'*ambarum* du nom de *ſuccinum*.

Tous ces Auteurs ſe ſont lourdement trompés : ces deux ſortes d'*ambre* ſont de différente nature, & leurs noms n'ont pas la même origine. La ſeule choſe en quoi ils ſe reſſemblent eſt qu'ils ſortent de certaines ſources en forme de bitume. Le *ſuccin* a une odeur agréable, ſi l'on en croit Pline : mais l'*ambre* blanc eſt encore plus odoriférant; enfin l'*ambarum* eſt tout-à-fait différent du *ſuccinum*. On ne doit point s'imaginer non plus qu'Avicene & Simeon Sethi confondent l'*ambre* jaune ou citrin dont ils parlent avec l'*ambre* commun.

Nous avons montré ci-devant que le nom *ambarum*, pour ſignifier *ſuccinum* ou *electrum* ne ſe trouve dans aucun Auteur ancien, Grec ou Arabe. Tous les Modernes qui nous ont laiſſé des relations des voyages qu'ils ont faits dans le nouveau Monde, ne parlent que de trois ſortes d'*ambre* qui ſont tous trois de couleur différente, ſavoir du blanc, du gris & du noir. Le blanc eſt le plus eſtimé, & le noir vaut beaucoup moins. Simeon Sethi préfere l'*ambre* κίρρος (rouge ou couleur d'or) au blanc; il eſt d'accord avec eux pour tout le reſte, car la ſeconde eſpece eſt le ὑπόλευκον, (*blanchâtre*) & la troiſieme & derniere la *noire* (μέλαν.) Ferdinand Lopez, & les Auteurs font mention de ces trois ſortes d'*ambre* : mais ils différent un peu quant aux noms dont ils donnent l'explication. Ces trois eſpeces ſont le *ponahambar*, le *coambar*, & le *maniambar*. Le *ponahambar* eſt l'*ambre* blanc, qui eſt le plus eſtimé; ce mot ſignifie *ambre doré*, & cette eſpece eſt d'un plus grand prix que les autres; car elle eſt fort rare & ne ſe trouve qu'avec beaucoup de difficulté. C'eſt le κίρρον ἄμπαρ (l'*ampar rouge*) de Simeon, & on l'appelle *doré*, à ce que je crois, non point à cauſe de ſa couleur, mais de ſon prix, comme Lopez l'inſinue clairement; les naturels du Pays expriment cette qualité par *ponambar*, ce qui a peut-être fait croire à Simeon que le mot de *doré* lui avoit été donné par rapport à ſa couleur. Quelques-uns l'appellent *porambar* & veulent que ce ſoit l'*ambre* blanc. Lopez appelle *coambar* ce que d'autres nomment *puambar*, il rend ce mot par *ambre aqueux*, à cauſe que l'agitation violente de l'eau lui a fait perdre une grande partie de ſes vertus; ce dernier eſt de couleur de cendres. Le troiſieme eſt le *maniambar*, c'eſt à-dire, *ambre de poiſſon*, à cauſe qu'il ſert de nourriture aux baleines qui le rendent quelque-tems après ſans l'avoir digéré, beaucoup plus noir qu'il n'étoit. Ceci ſe trouve conforme au ſentiment de Simeon, qui nous aſſure que les poiſſons qui avalent l'*ambre* au ſortir de ſa ſource le rendent beaucoup plus noir qu'il ne l'étoit.

Il eſt parlé du κάκαμπαρ (*cacampar*) dans les compoſitions des emplâtres de Myrepſe, *comp.* 3. ξυλαλόης, κάκαμπαρ, ξυλοβαλσάμι, ξυλοκασίας, &c. *Lignum aloës*, *cacampar*, *xylobalſamum*, *caſia ligna*, *&c.* Je ne ſai pour quelle raiſon *Fuchſius* a traduit *cacampar* par *bétoine*, & encore moins ce qui l'a obligé à mettre cette derniere plante au nombre des aromates exotiques. Mais j'ai remarqué plus d'une fois qu'il ſe donne la liberté de changer ce qu'il n'entend point, ce qui eſt beaucoup plus impardonnable à un Medecin qu'à un homme de Lettres, à cauſe des mépriſes qui en reſultent au grand préjudice des malades. Je ſoupçonne que c'eſt une eſpece d'*ambre*, & peut-être celui que les naturels du pays, au rapport de Lopez, appellent *coambar*. Les Grecs paroiſſent avoir prononcé κάκαμπαρ (*cacampar*) au lieu de κάαμβαρ (*caambar*) ou κόαμβαρ (*coambar.*) Il faut cependant avouer, que κακάμπαρις (*cacamparis*) eſt un mot fort fréquent dans Myrepſe, avec une interprétation qui ne ſauroit convenir à aucune

aucune eſpece d'*ambre*. Car dans ſon antidote διὰ κυδωνίων (*de coings*) *chap.* 37. il le traduit par δροσιβότανον (*droſiobotanon*) καικάμπαρ ἤτοι δροσιβότανον (*cacambar* ou *droſiobotanon*) & *cap.* 29. dans ſon antidote contre la dyſſenterie & la colique, γαρεόφυλλον, κάκαμπαρ ἤτοι δροσιβότανον (*cariophylli*, &c.) Dans l'antidote de Caſtor, qui eſt le vingtieme dans l'Edition de Fuchſius, & le même que celui dont nous avons parlé ci-deſſus, *cap.* 27. nous liſons dans la traduction de Fuchſius même *Lauriolæ campi*, *id eſt betonicæ* (de laureole de champ, c'eſt-à-dire, de bétoine:) le Grec porte λαυρίολε, ἤτοι κάκαμπαρ, ἤτοι δροσιβότανον (*laureola*) ou *cacampar*, ou *droſiobotanon*.) Le mot *laureola* n'eſt point expliqué dans le grec: quelques-uns veulent que ce ſoit le *mezereon* des Arabes qui eſt tout-à-fait différent de la bétoine: *droſibotanon* eſt proprement la plante de la roſée; car la roſée eſt appellée δροσία (*droſia*) en Grec. On donne ce nom à la betoine dans les Lexicons de Médecine, & nous apprenons d'une ancienne copie de Dioſcoride qu'elle étoit appellée par les Romains ῥωσμαρῖνα (*Romarin*:) Les anciens Grecs l'appelloient ψυχρότροφον (*Pſychrotrophos, nourrie du froid,*) parce qu'elle ſe plaît aux lieux froids. Elle a été appellée dans les derniers ſiecles δροσιβότανον, d'où eſt venu le latin *roſmarinus*. Je ne ſai point d'où vient que les Grecs modernes lui donnent auſſi le nom de *cacampar*, qui paroît être arabe. Quoiqu'il en ſoit, cette plante ne paroît point mériter une place parmi les aromates exotiques dans l'emplâtre troiſieme; on y trouve ſans explication le mot *cacampar*, ce qui n'eſt pas ordinaire à Myrepſe; car toutes les fois qu'on trouve dans ſes ouvrages le terme κάκαμπαρ (*cacampar*) c'eſt avec une explication & un ἤτοι δροσιβότανον (c'eſt-à-dire, *droſiobotanon*.)

On trouve dans ce même Auteur le terme κίκεμπαρ, ou κικέμπαρις (*cicempar*, ou *cicemparis*,) dont il eſt toujours fait mention parmi les aromates, comme dans le premier antidote de Caſtor: Στύραχ & καλαμίτε, κικέμπαρος, κιναμώμε (*ſtyrax*, *calamita*, *cicempar* & *cinamomon*;) de même dans ſon *antidotus plenus archenticus* κιναμώμε, γαρεοφύλλε, ξυλαλόης, κικέμπαρις (*cinamomon*, *cariophyllum*, *xylaloès*, *cicempar*.) Ce même Auteur emploie ſouvent ἄμπαρ pour *ambar*. La queſtion eſt de ſavoir ce qu'il entend par *cicempar*.

Quant à Fuchſius il omet toujours avec beaucoup d'aſſurance tout ce qu'il n'entend point: voici ce que dit Simeon de l'origine de l'*ampar*, τὸ ἄμπαρ ἐν διαφόροις βλύζει τόποις, καθάπερ πηγαὶ ελαίε τε καὶ ἀσφάλτε (*l'ampar ſort dans pluſieurs endroits en forme de fontaines d'huile*, (ἔλαιον) ou d'*aſphalte*.) On cite communément ce paſſage πηγελβίε καὶ ἀσφάλτε. Un Savant a pris de-là occaſion d'augmenter ſon lexicon du Grec barbare Πηγέλβιον (*pegelbium*) dont il ne donne aucune explication, ce qui n'eſt pas ſurprenant. Je trouve dans pluſieurs copies καθάπερ πίττης, ἐλαίε τε καὶ ἀσφάλτε (comme la *poix*, l'*huile*, &c.) Les Grecs donnent ſouvent le nom d'huile au bitume liquide; je ne doute point cependant que le paſſage ne fût beaucoup mieux de la maniere ſuivante πετρελαίε τε καὶ ασφάλτε (*petrelæum & aſphaltus*.) Les Grecs modernes donnent à la naphte le nom de *petrelæum*. Le dernier ſort de certaines fontaines comme l'*aſphalte*, qui eſt une eſpece de bitume liquide.

Le Geographe de Nubie eſt du même ſentiment touchant l'*ambre*. Il dit que ſous la ſeptieme parallele du premier climat, on trouve une veine naturelle d'*ambre* qui ſort en bouillonnant du fond de la mer, comme fait la napthe dans les contrées de Babylone, & qu'on trouve quelquefois des morceaux du poids de cent livres, ce que ſignifie le mot arabe *kinthar*, du latin *centorius*, pour *centenarius*. Garcias rapporte que les Eſpagnols en trouverent une fois un morceau qui peſoit trois mille livres.

Le Geographe dont nous venons de parler appelle les fontaines d'où ſort la naphthe *Hit*, & il dit que c'eſt un endroit dans le territoire de Babylone. Il ne ſera pas hors de propos de relever ici en paſſant une faute dans laquelle Avicenne eſt tombé en traduiſant Dioſcoride: l'Auteur Grec définit la naphthe, Βαβυλωνίε ἀσφάλτε περίνθημα, τῷ χρώματι λευκον, (*Une filtration de l'aſphalte de Babylone, de couleur blanche.*) Il ajoute qu'on en trouve auſſi de noire. Avicenne tombe ici dans une étrange fauſſeté pour n'avoir pas pris le véritable ſens de ſon Auteur. «La naphthe blanche, dit-il, » eſt une eſpece fort connue, mais la noire eſt celle de » Babylone ou quelque autre ſorte de poix paſſée à » travers un filtre. » Mais le ſens de l'Auteur Grec eſt, que la naphthe eſt un bitume liquide que l'on trouve dans la campagne de Babylone, qui ſe filtre à travers les conduits ſecrets de la terre, & qui coule des puits & des cavernes. Avicenne lui-même exprime la même choſe lorſqu'il dit que la naphthe noire étoit *Saſua albor albabeli vageirohe*, ce que le Traducteur a fort bien rendu par *une filtration du bitume de Babylone & de pluſieurs autres ſortes de poix*. Mais cela ne ſauroit être le ſens de Dioſcoride, qui par περίνθημα ἀσφάλτε a voulu ſimplement deſigner le bitume liquide, qui eſt ſemblable aux matieres que l'on paſſe à travers un couloir, & qui deviennent par-là plus liquides. Car il n'y a que les parties les plus ſubtiles qui paſſent; la lie & celles qui ſont les plus groſſieres demeurant dans le filtre. C'eſt ce que l'Auteur Grec aſſure auſſi-bien du noir que du blanc. D'ailleurs on doit obſerver que Dioſcoride ne dit point διάθημα, (*diathema*,) mais περιθημα (*periethema*.) Les choſes qui paſſent ſimplement à travers, ſont dites (διηθεῖσθαι) *dieteiſthai*: mais περιθεῖσθαι (*perietheiſthai*) eſt autre choſe. Il veut indiquer par-là que tout le pays eſt rempli de bitume, que ce bitume eſt répandu par toute la campagne d'une maniere indéterminée & filtrée à travers les veines de la terre; qu'il eſt liquide dans certains endroits, qu'il ſort en bouillonnant; c'eſt ce qu'on appelle naphte. On doit ſuppoſer que c'eſt comme ſi je diſois *periethema*, (*un couloir qui eſt tout autour*) ou des ſoupiraux dont toute la contrée eſt couverte pour donner paſſage au bitume de Babylone.

Avicenne a cru que la naphthe blanche ſortoit d'une veine naturelle; & que la noire étoit celle de Babylone, ou telle autre eſpece de poix, purifiée en paſſant par un couloir, au lieu que Dioſcoride veut parler de la blanche & ſurtout de celle de Babylone. Les Grecs appellent cette eſpece de bitume ἔλαιον Μηδείας (huile de Medée.) *Socien*, ſur les fontaines, dit, Τὸ δὲ καλὰ τὴν Σεσιανὴν ὕδωρ φασὶν εἶναι Μηδείας, ᾗ πεφαρμάχθαι καυστικοῖς φαρμάκοις, ὃ ῥεῖ μὲν ἐκ πηγῆς τίνος, (*l'on dit qu'aux environs de la Suſiane eſt l'eau de Medée, laquelle eſt mêlée de drogues cauſtiques & inflammables; elle coule d'une fontaine.*) Il dit qu'on l'appelle ἄφθα (*aphtha*); cette leçon ſe trouve de même dans l'abregé de Strabon compris dans *Conſtantin de Imperio*, ſavoir, πηγαὶ ἄφθας (*fontaines d'aphthe.*)

La plupart des Anciens ont été du ſentiment qu'il y avoit dans le fond de la mer des fontaines pareilles à celles du Naphthe, qui donnoient de l'*ambre*. Cette opinion qui eſt la plus commune eſt auſſi la plus probable, & peut mieux ſervir qu'aucune autre à rendre raiſon de l'origine de ces fragmens de coquilles ou d'huitres, qu'on y trouve ſouvent enfermés, & qui s'y ſont attachés avant que ſon humidité fût condenſée de la même maniere que l'on trouve des fourmis, & autres reptiles dans le *ſuccin*, leſquelles y ont été détenues par l'humeur viſqueuſe avant qu'elle fût congelée; car ce dernier ſort de certaines fontaines auſſi-bien que le naphthe, le bitume & l'*ambre*. En voilà aſſez pour déterminer la différence qu'il y a entre l'*ambar* & l'*ambra*. Elle ne conſiſte point dans les noms (car nous les appellons tous les deux *ambra*.) Mais dans les choſes mêmes, qui différent par leurs natures & tirent leurs noms de différentes origines. Saumaise; *de Homonymis Hyles Iatricæ*, *cap.* 101.

De l'Ambre-gris.

On voit par la diſſertation précédente, qu'à l'égard de

l'*ambre-gris* & d'un grand nombre d'autres corps ; les Anciens ſont tombés dans quelques mépriſes que les Modernes ont adoptées & débitées à quelques changemens près, comme quelque choſe de nouveau. L'on aſſure, par exemple, dans une relation qui a été envoyée de Batavia & inſerée dans les Tranſactions Philoſophiques, que l'*ambre-gris* eſt le fruit d'un arbre inconnu des racines duquel il découle dans la mer. Il paſſe dans une autre diſſertation pour être le rayon d'un inſecte marin ſemblable à l'abeille. Le ſentiment de ceux qui prétendent qu'il eſt produit par une baleine, n'eſt pas ſi nouveau que les Modernes ſe l'imaginent. Ce ſentiment paroît appuyé par l'expoſition ſuivante tirée des Tranſactions Philoſophiques.

L'on ſait aujourd'hui que l'*ambre-gris* eſt une production animale, qu'il ſe forme dans la ſubſtance du blanc de baleine, & qu'il a beaucoup de rapport aux ſubſtances que l'on trouve dans quelques animaux terreſtres, tels que la civette, le mouton qui porte le bezoar & quelques animaux amphibies, comme le muſc, &c. qui contiennent leur parfum dans des poches particulieres. Je ſuis porté à croire que l'opinion qu'on a eue que l'*ambre-gris* étoit une production de la baleine, n'eſt venue que de ce qu'on en trouve une quantité conſidérable ſur les côtes d'Iſlande, & aux environs de Bahama, où les corps des baleines mortes ſont ſouvent jettés par la mer qui les briſe & donne lieu à l'*ambre-gris* de flotter ſur ſes ondes ou de s'arrêter ſur le rivage. Les Auteurs ſont encore partagés ſur ce ſujet. Ils conviennent bien à la vérité que l'*ambre-gris* eſt une production de la baleine. Mais quelques-uns veulent que ce ſoit une véritable ſemence, parce qu'on la trouve ſeulement dans le mâle à la racine de la verge, aux environs des teſticules ; d'autres croient que c'eſt l'excrément de la baleine.

De toutes les deſcriptions qui ont paru juſqu'aujourd'hui de l'*ambre-gris*, il n'y en a point de meilleure & de plus exacte que celle qui m'a été envoyée depuis peu par M. Atkins, établi à Boſton dans la nouvelle Angleterre, qui fait depuis douze ans la pêche de la baleine, & qui eſt un des premiers qui en 1670. établirent une pêche pour le blanc de baleine, ce qui lui donna occaſion de faire la découverte de l'*ambre-gris*. On doit d'autant plus compter ſur ſon récit, que c'eſt un homme extremement ingénieux, & qu'il n'avance rien qui ne m'ait été confirmé par un grand nombre de perſonnes attachées au même emploi que lui.

Voici la Relation telle que je l'ai reçue depuis quelques jours.

On ne trouve l'*ambre-gris* que dans les baleines ſous la forme de balles ou corps ſphériques qui ont depuis environ trois pouces juſqu'à douze de diametre, & peſent depuis une livre & demie juſqu'à vingt-deux. Ces balles ſont enfermées dans de grands ſacs ou veſſies ovales, de trois ou quatre piés de long ſur deux ou trois de large & de haut, qui ont preſque la forme d'une veſſie de bœuf, excepté que leurs extrémités ſont plus pointues, ſe terminant comme les ſoufflets d'un Forgeron, avec une gouttiere qui perce & accompagne le penis dans toute ſa longueur, & un canal qui s'ouvre à l'autre extrémité dans la veſſie & vient du côté des reins. Cette veſſie eſt directement poſée ſur les teſticules qui ont plus d'un pié de long, & placée en long à la racine du penis, quatre ou cinq piés au-deſſous du nombril, & trois ou quatre au-deſſus de l'anus. Ce ſac ou veſſie eſt preſque rempli d'une liqueur couleur d'orange foncée, moins épaiſſe que l'huile & d'une odeur extremement forte, & beaucoup plus forte que celle des balles d'*ambre-gris* qui flottent ſur ſa ſurface. La ſurface interne de la veſſie eſt de la même couleur que la liqueur que l'on trouve pareillement dans le canal de la verge. Ces balles paroiſſent fort dures pendant que la baleine eſt en vie, l'on trouve ſouvent en ouvrant la veſſie de grandes écailles concaves de même ſubſtance & conſiſtance que ces balles qui s'en ſont détachées, & les bales elles-mêmes paroiſſent être compoſées de pluſieurs tuniques ſéparées, diſpoſées à peu près comme celles des oignons.

Quant au nombre des balles, M. Atkins n'en a jamais découvert plus de quatre dans un ſac. Il en trouva une fois une qui peſoit vingt-une livre, ce qui ne lui étoit jamais arrivé, mais elle n'étoit accompagnée d'aucune autre.

Il ajoute de plus, qu'ayant trouvé dans une baleine quelques-unes de ces balles, il y en eut deux autres qui ne contenoient autre choſe dans leurs ſacs que la liqueur orangée dont on a parlé. Cette remarque ſert à confirmer ce que m'a dit un Pêcheur de baleine, que l'on ne trouvoit l'*ambre-gris* que dans les baleines qui avoient atteint toute leur groſſeur. C'eſt le ſentiment général de tous ceux de cette profeſſion qu'il n'y a que le mâle de la baleine qui produiſe l'*ambre-gris*. Quant à cette particularité, M. Atkins avoue qu'il n'a jamais vu prendre de baleine femelle en vie, & qu'il n'a jamais oui dire que d'autres en aient pris. La femelle de la baleine eſt beaucoup plus timide que le mâle, & il eſt impoſſible d'en approcher, à moins qu'on ne la trouve endormie ſur l'eau ou accouplée avec ſon mâle. Il eſt certain que les bateaux ne peuvent jamais l'approcher lorſqu'elle eſt éveillée tant elle eſt peureuſe.

M. Atkins ſe ſert pour tirer l'*ambre-gris* de la baleine, de la méthode ſuivante : Lorſque l'animal eſt mort, il le couche ſur le dos, & après avoir fiché un clou dans la verge, il fait une inciſion autour de ſa racine à travers du péritoine juſqu'à ce qu'il ait atteint les entrailles ; il cherche enſuite le conduit ou canal qui eſt à l'extrémité du ſac, & y fait une ligature, au-deſſus de laquelle il le coupe. Après quoi il tire la verge & avec elle la poche dans laquelle eſt enfermé l'*ambre-gris* ſans qu'il en reſte la moindre partie dans le corps.

M. le Prince de Boſton qui tient cette Relation de M. Atkins, ſoupçonne que le ſac dont on a parlé ci-deſſus eſt la veſſie urinaire, & les balles d'*ambre-gris* une certaine concretion formée de la ſubſtance graiſſeuſe & odoriférante de la liqueur qu'elle contient. Je ne me haſarderai point de donner mon ſentiment là-deſſus, & il me ſuffit d'avoir fait part au Lecteur de la Relation qu'il vient de lire. *Phil. Tranſ.*

Cette deſcription nous jette dans une grande incertitude ſur l'origine de l'*ambre-gris* ; on y avance comme une choſe certaine, que c'eſt une ſubſtance animale : mais il paroît par les recherches qu'on a faites qu'il appartient au regne minéral, & c'eſt ce dont la diſſertation ſuivante de M. Hoffman ne permet point de douter.

Les Medecins & les Naturaliſtes ont été long-tems partagés ſur l'origine de l'*ambre-gris*. Quelques-uns ont prétendu que c'eſt une production animale, & d'autres une ſubſtance végétale.

Quelques-uns veulent que ce ſoit la fiente de quelque oiſeau des Indes, & montrent pour preuve démonſtrative de leur opinion les griffes & les becs que l'on trouve ſouvent dans ſa ſubſtance, qui rend alors quand on la met ſur le feu une odeur de ſel volatil empyreumatique particuliere aux corps dont l'origine appartient au regne animal.

D'autres au contraire s'efforcent de prouver que l'*ambre-gris* eſt une eſpece de miel, que les abeilles font dans les creux des rochers qui ſont ſur le bord de la mer, lequel étant enſuite atténué & digéré par la chaleur du ſoleil devient une ſubſtance odorante, telle que nous la trouvons.

Il ne faut que recourir aux expériences chymiques ordinaires pour découvrir la fauſſeté de ces opinions ; car la fiente des animaux de telle eſpece qu'ils ſoient, ainſi que le miel, ſe diſſout dans les menſtrues aqueux, & réſiſte avec opiniâtreté à l'eſprit de vin le mieux rectifié.

Il s'eſt trouvé quelques Auteurs modernes qui ont cru que l'*ambre-gris* eſt une eſpece de larme ou réſine qui découle d'un arbre des Indes orientales qu'on ne connoît point encore, laquelle venant à tomber dans la mer, s'y digere plus parfaitement par la chaleur du ſoleil & par le mélange de l'eau ſalée, & forme un corps réſineux de cette nature.

Mais ce qui détruit cette opinion, eſt, que toutes les ſubſtances végétales réſineuſes ſe diſſolvent aiſément, & donnent un extrait lorſqu'on les met dans l'eſprit de vin rectifié, au lieu que l'*ambre-gris* ne s'y diſſout qu'avec beaucoup de peine. On remarque d'ailleurs que les ſubſtances inflammables que la terre produit, comme l'*ambre*, le bitume de Judée & le charbon marin ſe diſſolvent auſſi très-difficilement, & ne peuvent point ſe mêler avec les liqueurs ſpiritueuſes.

Ces différentes conſidérations nous obligent à adopter le ſentiment de ceux qui ſoutiennent que l'*ambre-gris* eſt une eſpece de bitume ou graiſſe de la terre qui a été entraîné dans la mer; car on le trouve en grande quantité dans la mer aux environs de l'Iſle de Madagaſcar, dont le terrain contient, à ce qu'on prétend, beaucoup de ce bitume.

La difficulté avec laquelle l'*ambre-gris* ſe diſſout, ainſi que nous l'avons déja obſervé, fait qu'on ne peut en trouver une véritable diſſolution dans les boutiques. On le prépare communément avec le muſc, l'huile de canelle, de roſes, & même avec la civette; ce qui nous donne à la vérité une eſſence d'une odeur fort agréable, & qui poſſede pluſieurs vertus, mais qui participe peu de l'*ambre-gris*, lequel ne reçoit aucune altération dans ce procédé. C'eſt ce qui m'oblige à marquer les caracteres de la véritable eſſence d'*ambre-gris*.

1°. Elle ne doit être préparée qu'avec l'*ambre-gris*, ſans mélange d'aucune autre.

2°. Elle doit entierement ſe diſſoudre dans les liqueurs auxquelles on la mêle.

3°. Cette eſſence étant verſée goutte à goutte dans une liqueur aqueuſe, elle doit néceſſairement la rendre laiteuſe, comme font les huiles & les réſines tenues en diſſolution.

Voici maintenant la maniere dont on la prépare:

Faites diſtiler une ou deux fois au moins de l'eſprit de roſes parfaitement déphlegmé avec du ſel de tartre calciné à un feu violent; vous aurez par ce moyen un eſprit ſi pénétrant, qu'il s'inſinuera dans la ſubſtance de l'*ambre-gris*, & le réſoudra en une ſubſtance huileuſe.

Cette ſolution ou eſſence mérite la premiere place parmi les remedes corroborans, & propres à fortifier le genre nerveux; ce qui fait qu'on la préfere à tous ceux qui conviennent aux maladies qui proviennent de la foibleſſe des parties nerveuſes. Elle ne porte point à la tête une ſi grande quantité de vapeur, & ne cauſe pas une ſi grande agitation dans les perſonnes affoiblies, que la préparation ordinaire de l'*ambre-gris* avec le muſc ou la civette; car on ſait par expérience que cette derniere incommode par ſon odeur les perſonnes de l'un & de l'autre ſexe qui ſont ſujettes à des affections ſpaſmodiques. Hoffman, *Obſerv. Phyſico-Chym. Lib. I. c.* 18.

Cette préparation de l'*ambre-gris* paroît être la meilleure de toutes celles qui ont paru juſqu'ici, & doit vraiſemblablement poſſéder toutes les vertus que ce célebre Auteur lui attribue.

Comme l'*ambre-gris* & l'*ambre* ordinaire ont la même origine, & ſont également amis des nerfs, il ne ſeroit pas ſurprenant qu'ils s'uniſſent étroitement enſemble.

On diſtingue l'*ambre-gris* de la maniere ſuivante:

Ambra-griſea, Offic. Mer. Pin. 219. Park. Theat. 1566. Sibb. Phalain. 42. *Ambra*, Aldrov. Muſ. Metal. 430. Worm. Muſ. 33. *Succinum griſeum*, *Ambra-griſea vulgo*, Charl. Foſſ. 15. *Ambra-griſea*, *ſeu ex albo griſea*; Dougl. Ind. 6. *Ambra-griſea*, Monſ. Exot. 12. *Ambra cinerea*, Ind. Med. 7. Dale.

C'eſt une ſubſtance qui tient du ſuif, graſſe, ſolide, légere, de couleur de cendre, & variée comme le marbre, ſemée de petites taches blanches.

Il y a deux ſortes d'*ambre-gris*; l'une eſt de couleur de cendre, & l'autre noire. On regarde comme le plus excellent celui qui eſt de couleur de cendre, net, odoriférant, léger, & qui étant percé avec une aiguille chaude, rend un ſuc gras & odoriférant. Le noir eſt peu eſtimé, parce qu'il eſt rempli de terre & de limon, ou même falſifié, comme quelques-uns le penſent.

On trouve quelquefois des morceaux d'*ambre* ſi gros, qu'ils peſent plus de cent ou deux cens livres. On en retire une grande quantité dans la mer des Indes auprès des Iſles Moluques: on en ramaſſe auſſi ſouvent ſur le bord de la mer dans les Indes Orientales & dans l'Afrique. Quelquefois même on en trouve des fragmens qui ont été jettés par la mer ſur les côtes ſeptentrionales de l'Angleterre, de l'Ecoſſe & de la Norvege.

L'*ambre* ſe fond au feu en une réſine de couleur d'or ou jaune.

Dans la diſtilation, l'*ambre* donne d'abord un phlegme inſipide, enſuite une liqueur ou un eſprit acide, & une huile jaune très-odorante, avec quelque portion de ſel ſalé acide, volatil, tel que celui que l'on retire du ſuccin. Enfin, il reſte au fond de la cornue une matiere noire, brillante & bitumineuſe. On voit par-là que l'*ambre-gris* eſt compoſé de particules huileuſes très-petites & très-volatiles, qui ſont retenues & embarraſſées par des parties plus groſſieres, ſoit ſalines, ſoit bitumineuſes.

Les Parfumeurs font un très-grand uſage de l'*ambre* pour préparer leurs parfums. Les Medecins le recommandent pour réveiller les eſprits qui ſont languiſſans, pour réparer leur appauvriſſement, & pour accélérer leur mouvement qui eſt trop lent. C'eſt pourquoi il eſt utile au cerveau & au cœur; il rend tous les ſens plus vifs, & il paſſe pour être très-utile dans les défaillances, & dans les maladies de la tête & des nerfs: mais ſurtout on croit qu'il aide la génération; & c'eſt une opinion commune parmi les peuples de l'Orient, qu'il ſert beaucoup pour prolonger la vie.

On l'emploie intérieurement & extérieurement. Quand on l'emploie en ſubſtance, la doſe eſt la groſſeur d'un petit pois, ou depuis un grain juſqu'à huit, ſeul, ou dans un œuf à la coque, ou dans du vin, ou avec du ſucre & des poudres aromatiques; ou ſa teinture faite avec l'eſprit de vin depuis une goutte juſqu'à dix. Cette teinture eſt ſimple ou compoſée: elle eſt ſimple ſi on le diſſout dans l'eſprit de vin, & ſi l'on ſépare la lie de la teinture. Celle qui eſt compoſée eſt très-odorante, & ſe fait ainſi.

Prenez *de l'ambre-gris*, *du ſucre candi*, *du muſc*, *douze grains*, *de la civette*, *deux grains*, *de l'eſprit de vin*, *quatre onces*; } *de chacun deux dragmes*,

Faites digérer le tout enſemble dans un vaiſſeau de verre pendant quelques jours. Verſez la liqueur par inclination, & gardez-la pour l'uſage. La doſe eſt depuis une goutte juſqu'à huit ou dix dans du vin d'Eſpagne, de l'eau de canelle, ou telle liqueur que l'on veut.

Riviere recommande l'*ambre* pour fortifier l'eſtomac, & comme un ſpécifique dans la faim canine. Il propoſe le même remede dans la mélancolie hypocondriaque pour ranimer les eſprits & la chaleur naturelle, & pour

réjouir le cœur, après avoir employé à propos les purgatifs & les délayans. Il faut cependant obſerver, que comme toutes les odeurs agréables ſont entierement nuiſibles aux femmes hyſtériques & à celles qui viennent d'accoucher, il faut les éviter avec ſoin ; elles nuiſent auſſi, & font trouver mal quelques hommes hypocondriaques. En général, dans le ſiecle où nous vivons, on ſupporte plus difficilement les parfums ; ce qui fait qu'un grand nombre de compoſitions où entroit l'*ambre* ſeul ou mêlé avec le muſc, qui étoient en uſage parmi les anciens Medecins, ne le ſont plus parmi nous. Les parfums qui nuiſent par leur odeur aux femmes hyſtériques, leur ſont utiles lorſqu'on les applique à la matrice. On emploie l'*ambre* dans la poudre d'*ambre de Meſué*, dans la poudre *aromatique de roſes de Gabriel*, dans la poudre *de joie de Nicolas Prevoſt*, dans celle contre la peſte, ou *Béſoartique de De Renou* ; dans l'*électuaire de Satyrion ;* dans les *tablettes mâles*, ou *de magnanimité ;* & dans le *baume apoplectique de Charas ;* dans la *confection d'Alkermès* & celle d'*Hyacinthe*, lorſqu'on veut qu'elles ſoient complettes & parfaites ; car très-ſouvent on omet prudemment l'*ambre* & le muſc dans ces confections. GEOFFROY.

On contrefait quelquefois l'*ambre-gris* en mêlant quelque peu de muſc & de civette, avec du ſtorax, du labdanum & du bois d'aloès.

On le falſifie auſſi en y mêlant quelqu'un des parfums, dont nous avons parlé ci-deſſus, & une grande quantité de ſang de bœuf deſſéché.

De l'Ambre proprement dit.

On trouve dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, la diſſertation ſuivante ſur l'origine de l'*ambre*.

On croit communément que l'*ambre-jaune* qui ſe trouve dans la mer de Dantzic, eſt une gomme que de certains arbres ſitués ſur les bords de cette mer ont produite, & y ont laiſſé tomber, Mais on écrit d'Aix à M. Tournefort, qu'il ſe trouve de l'*ambre-jaune* dans les fentes des rochers de Provence les plus dépouillés & les plus ſtériles ; ce qui feroit croire que cette gomme eſt minérale & non pas végétale, & que l'*ambre* de la mer de Dantzic n'y eſt pas tombé par quelques arbres, mais y a été entraîné par les torrens. *Hiſt. de l'Ac. Roy. des Sc.* 1700.

M. Galland, de l'Académie des Inſcriptions, a confirmé à l'Académie des Sciences ce qui avoit été dit ſur l'*ambre-jaune* dans l'Hiſtoire de 1700. Il en a trouvé à Marſeille au bord de la mer, dans un endroit où il n'y avoit point d'arbres, & où la mer n'étoit bordée que de rochers très-eſcarpés, que les flots battoient dans les gros tems. L'*ambre-jaune* devoit s'être détaché des fentes de ces rochers, d'où il étoit tombé dans la mer. *Ibid.* 1703.

M. le Marquis de Bonnac, Envoyé extraordinaire de France auprès du Roy de Suede, ayant vu dans une Terre que M. Grata Général des Poſtes de Pruſſe, a près de Dantzic, de l'*ambre jaune* foſſile de même nature que celui qui ſe trouve ſur le bord de la mer, il commença à faire plus d'attention à ce mixte qu'il n'en avoit encore fait, & à douter qu'il ſe formât de l'écume de la mer, comme on le croit communément. M. le Cardinal Primat de Pologne, avec qui il étoit, eut la même curioſité, & lui dit qu'il ſeroit bon de ſavoir ſur cela le ſentiment de l'Académie des Sciences. M. de Bonnac écrivit à Paris, & auſſi-tôt l'Académie ſongea à raſſembler toutes les connoiſſances qu'elle pouvoit avoir ſur cette matiere. Après qu'elle eut fait ce qui étoit en ſon pouvoir, elle en renvoya le réſultat à M. le Marquis de Bonnac dans le Mémoire ſuivant.

Mémoire ſur l'ambre jaune.

Comme l'*ambre jaune* le plus beau vient des deux Pruſſes, & qu'il en vient en plus grande quantité que d'aucun autre pays, l'Académie Royale des Sciences eſt moins inſtruite ſur ce ſujet, que ne peuvent l'être ceux qui lui font l'honneur de la conſulter. Cependant elle dira ce qu'elle en ſait par elle-même & y ajoutera ſes réflexions. Elle n'ira point chercher dans les Auteurs ce qu'ils en ont écrit, perſuadée que ces Auteurs ſont connus, & que ce n'eſt pas une compilation qu'on lui demande.

Meſſieurs Caſſini & Maraldi étant allés en 1700. dans les Provinces méridionales de la France pour y travailler à la prolongation de la méridienne de Paris, ils trouverent des mines de jais ou jayet, & une eſpece d'*ambre jaune* dans une montagne de Languedoc appellée Bugarach, qui eſt éloignée de la mer de 27600 toiſes, & en eſt ſéparée par quantité d'autres montagnes fort élevées. Quelques-uns croient que le jais eſt auſſi-bien que l'*ambre jaune* une eſpece de ſuccin. Les habitans de Bugarach ſe ſervent de leur *ambre jaune* pour brûler dans leurs lampes. Il reſſemble aſſez à une réſine & n'a pas la même dureté que celui de Pruſſe. Près des mines de Bugarach il y a des ſources d'eau ſalée qui forment une petite riviere.

Dans l'Hiſtoire de l'Académie de l'année 1700. il eſt dit page 10, qu'il ſe trouve de l'*ambre jaune* dans les fentes des rochers de Provence les plus dépouillés & les plus ſtériles, ce qui eſt encore confirmé dans l'Hiſtoire de 1703. pag. 17.

On eſt aſſuré par des relations très-dignes de foi, qu'il s'en trouve encore en Sicile ſur le bord de la mer, le long des côtes d'Agrigento, de Catanea, de Leocata, dans l'Iſle de Corſe, & même à Bologne en Italie, vers Ancone, & dans l'Ombrie, en pleine terre & loin de la mer.

De plus, on voit de petits animaux enfermés dans le *ſuccin*, & ce ſont toujours des animaux terreſtres, comme des mouches, des fourmis, &c.

Cependant pour une plus grande ſureté il ſeroit bon d'examiner ſi les *ſuccins* terreſtres ont tous le caractere & la perfection du *ſuccin* qui ſe trouve au bord de la mer, car il ne ſeroit pas impoſſible que la mer achevât par ſon ſel de travailler cette matiere, & lui donnât comme un dernier degré de coction.

Supposé que le *ſuccin* ſoit toujours produit par la terre, du moins quant à ſa premiere formation, il reſte à ſavoir s'il eſt végétal ou minéral.

On n'a jamais entendu dire que dans la Pruſſe il y ait aucuns arbres qui diſtilent le *ſuccin* en forme de réſine, ni aucune matiere approchante, cependant il paroît plus naturel que les fourmis & les mouches qu'on y voit quelquefois, & qui marquent certainement qu'il a été liquide, aient été enveloppées par une réſine qui aura coulé d'un arbre, que par un minéral qui ſe ſera formé dans la terre. Il faut pour ſauver cette difficulté, ſuppoſer que le *ſuccin* ait coulé de quelques rochers comme une huile de pétrole, ou du moins que celui où l'on trouve ces petits animaux ait été quelque tems liquide ſur la ſurface de la terre.

Soit qu'on croie le *ſuccin* végétal ou minéral, perſonne n'a jamais dit qu'il l'ait vu liquide ou ſeulement molaſſe. Cependant il a du l'être, & même exposé à la vue dans le tems où il a enveloppé les animaux qu'on y trouve.

L'analyſe de ce mixte qui a été faite par les Chymiſtes de l'Académie, ne détermine pas entierement de quel genre il eſt. On y a toujours trouvé une très-petite quantité de liqueur aqueuſe qui avoit l'odeur du *ſuccin* frotté, beaucoup de ſel volatil acide, & beaucoup d'huile en partie blanche comme de l'eau, en partie rouſſe, & en partie fort noire, ſelon les degrés de feu qu'on avoit donnés à la diſtilation. Il reſte une tête morte légere, ſpongieuſe, noire & luiſante, qui ayant été calcinée au feu nu, s'en va preſque en fumée, & dont on n'a pu tirer de ſel fixe.

La ſeule différence des analyſes des différens *ſuccins*, eſt que les plus tranſparens ou les plus blancs ont don-

né plus d'huile & de ſel volatil & moins de tête morte que ceux qui étoient plus ſales ou plus noirs. Ceux-ci n'ont jamais donné de ſel fixe, quoiqu'ils donnaſſent plus de tête morte.

L'huile de *ſuccin* a une odeur d'huile bitumineuſe, ce qui ſembleroit marquer que le *ſuccin* eſt un bitume, mais il y a certaines réſines dont l'huile diſtilée a la même odeur.

Il y en a auſſi, comme le benjoin, qui donnent un ſel volatil acide.

Mais on n'en connoît point qui donnent en même tems & un ſel volatil acide, & une huile qui ait une odeur bitumineuſe. Ainſi l'Académie a plus de penchant à croire que le *ſuccin* eſt un bitume, & par conſéquent un minéral.

Il eſt aiſé de voir combien l'Académie auroit encore de connoiſſances à déſirer, pour oſer faire une détermination plus préciſe ſur tout ce qui regarde le *ſuccin*. Il ſeroit bon de ſavoir,

1°. Si dans le voiſignage des endroits d'où ſe tire le *ſuccin*, il n'y a pas quelque eau ſalée ou vitriolique.

2°. S'il ſe trouve ordinairement enveloppé ou mêlé de quelque terre ou ſubſtance particuliere.

3°. S'il y a quelques marques pour reconnoître dans la terre les endroits où il y a du *ſuccin*.

4°. Si le *ſuccin* foſſile ne differe en rien de celui qui ſe trouve ſur le bord de la mer.

5°. Si l'on en tire de blanc de la terre, auſſi-bien que du jaune, & ſi ce n'eſt point l'air ou la chaleur du ſoleil qui change le jaune en blanc.

6°. Si dans les mêmes endroits d'où ſe tire le jaune on y en trouve auſſi de noir.

7°. S'il eſt bien certain, comme le diſent Philippes-Jacques Hartman dans ſon hiſtoire du *Succin* de Pruſſe, & Bartholin ſur celui de Danemarc, qu'il ſe trouve ſous une eſpece de terre foliée & ſemblable à des écorces d'arbres, & qu'il y ſoit accompagné d'une eſpece de bois foſſile, où l'on ne diſtingue cependant ni moelle, ni fibres, ni nœuds, ni boutons. *Hiſt. de l'Ac. Roy. des Sciences*, 1705.

Les obſervations ſuivantes que je tire de M. *Hoffman*, déterminent tout à-fait l'origine de l'*ambre*, & elles ont d'autant plus de poids que ce Medecin a eu toutes les commodités poſſibles de s'inſtruire ſur ce ſujet.

La terre, ce riche magaſin de la nature, renferme dans ſon ſein, non-ſeulement des métaux, des minéraux, des pierres, des terres & des ſels de différentes eſpeces, mais encore des corps d'une ſubſtance ſulphureuſe, graſſe, ténace & huileuſe, auxquels on donne le nom général de *bitume*.

La nature du bitume eſt tout-à-fait différente de celle du ſoufre minéral ordinaire que l'on ne peut réſoudre en huile ou en eſprit par la diſtilation, au lieu que le bitume étant diſtilé dans un vaiſſeau de verre donne un eſprit & une huile avec une terre inſipide & ſans force.

Les vapeurs & les fumées que donne le ſoufre minéral, ſont tout-à-fait différentes des exhalaiſons qui s'élevent des ſubſtances bitumineuſes.

On diviſe les bitumes en nobles & ignobles, & ces deux eſpeces ſont ou ſolides ou liquides. On comprend ſous la premiere claſſe de la premiere eſpece, l'*ambre gris* & le *ſuccin*. Ceux de la ſeconde eſpece ſont le charbon de pierre, de terre, la terre noire, & l'aſphalte, qui different autant par leur conſiſtance que par leur bonté. A cette eſpece appartiennent encore le naphthe & le petrol, qui ſont des ſubſtances fluides fort aiſées à diſtinguer des autres qui forment une maſſe ſolide.

Quant à l'*ambre* en particulier, on le trouve en abondance dans la *Pruſſe*, & quoique ce bitume s'engendre dans la terre, on ne laiſſe pas d'en trouver beaucoup dans la *mer Baltique*, ſur les côtes de *Sudvvic*, où on le pêche avec des filets. Les lieux les plus remarquables par la quantité d'*ambre* qu'ils produiſent, ſont les villages de *Fiſch-Hauſen*, de *Groſſducſtein*, de *Wernichen* & de *Palmoniet*. Ce n'eſt point la mer qui le produit, mais les torrens qui l'entraînent & le laiſſent enſuite ſur le rivage. On peut mettre à juſte titre ce bitume au nombre des minéraux, puiſque c'eſt la terre qui le produit & qu'on le trouve dans des mines particulieres, de même que le charbon de terre & les autres minéraux.

On découvrit ces veines il y a quelques années par ordre de Frederic, Roi de Pruſſe, de la maniere ſuivante. Après qu'on eut enlevé le ſable qu'on rencontra en creuſant, la premiere choſe qui ſe préſenta fut une couche d'argile blanche ſous laquelle on trouva une autre couche ligneuſe qui paroiſſoit compoſée de vieux bois inflammable, & ſous celle-ci une mine de vitriol, qui étant exposée à l'air ſe changea en fleurs ſans la moindre apparence de cuivre, de même nature que celles que l'on tire des mines de fer qui ſont dans la *Heſſe*.

Comme on eut creuſé de plus en plus, on parvint enfin à une couche de ſable de laquelle on tira dans pluſieurs endroits, avec le ſecours d'inſtrumens convenables, une grande quantité d'*ambre* excellent. Car il eſt à remarquer que le ſable eſt pour l'ordinaire la matrice de l'*ambre* & qu'on doit toujours s'attendre à en trouver toutes les fois que l'on rencontre un lit de ſable conſidérable dans le ſein de la terre. C'eſt ainſi qu'on le tire du ſable dans le Marquiſat, aux environs de *Kuſtrin* & dans le territoire de *Stolpen* & de *Dantzic*, où on le trouve auſſi en maſſes.

On voit par-là l'erreur dans laquelle ſont tombés ceux qui ont voulu nous perſuader que l'*ambre* eſt la réſine qui découle de certains arbres dans la mer, où elle eſt digérée par la chaleur du ſoleil en un corps de cette nature.

Voici la maniere dont ce bitume paroît ſe former. Les feux qui ſont enfermés dans les entrailles de la terre venant à agir ſur ce bois foſſile bitumineux dont nous avons parlé, il en ſort une huile pareille à la naphthe ou au petrole, laquelle venant à pénétrer les couches qui ſont deſſous paſſe à travers des mines de vitriol, où venant à ſe mêler avec ſes parties acides, elle ſe coagule en une ſubſtance de forme réſineuſe. Il ne ſera pas difficile de ſe convaincre de la certitude de cette opinion ſi l'on conſidere,

1. Que l'*ambre* eſt liquide lorſqu'il commence à ſe former, ce qui paroît aſſez par la forme ſphérique ſous laquelle on le trouve ſouvent.
2. On trouve ſouvent dans des morceaux d'*ambre* des inſectes de différentes eſpeces qui y ſont enfermés; ce qui n'eût jamais pu arriver, ſi la matiere dans laquelle ils ſe trouvent enveloppés n'eût pas été liquide.
3. On peut conclurre que l'*ambre* eſt une concrétion d'huile ſemblable au pétrole, de ce que l'huile qu'on en tire approche beaucoup de cette derniere ſubſtance par ſon odeur & par ſes vertus, & qu'elle a la même peine qu'elle à ſe diſſoudre dans l'eſprit le mieux rectifié.
4. Charlton, qui eſt un de ceux qui ont obſervé la nature avec le plus de ſoin, aſſure dans ſon traité des foſſiles qu'on a ſouvent trouvé des morceaux de ce bitume mêlés avec de la naphte & du pétrole.
5. Le ſel acide de l'*ambre* eſt d'une nature très-fixe, & n'eſt point inférieur en vertus à celui du vitriol.
6. Rien n'éclaircit mieux ce que j'avance que cette expérience de Phyſique dans laquelle on a obſervé, que toutes les huiles diſtilées, ſans en excepter aucune; & parmi elles, principalement les huiles aromatiques, ſe condenſent en une maſſe de forme réſineuſe extremement inflammable, lorſqu'on les mêle avec l'huile de vitriol, ou avec de bonne eau forte.
7. De plus, les bois & les charbons foſſiles donnent par la diſtilation & la rectification une huile tout-à-fait ſemblable à celle de l'*ambre* & du pétrole.
8. Enfin, la diſpoſition des couches dont nous avons parlé, prouve aſſez ce que j'avance. La premiere eſt ligneuſe, la ſeconde vitriolique, & la derniere compo-

ſée de ſable, au fond duquel on trouve l'*ambre* en morceaux répandus ça & là.

On trouve une plus grande quantité d'*ambre* ſur les côtes de la mer de Sudwic, lorſque les vents du Nord impétueux viennent à ſouffler, que dans aucun autre tems; ce qui vient ſans doute de ce que la mer venant à pénétrer par quelques routes ſecretes juſqu'aux lieux ſouterrains où ſe forme l'*ambre*, détache de tems en tems des morceaux de bitume, qu'elle entraîne enſuite lorſqu'elle vient à ſe retirer.

L'*ambre* eſt de pluſieurs couleurs. Le meilleur eſt celui qui eſt tranſparent ſans taches : il eſt alors d'un très-haut prix. Quand il eſt tel que je viens de dire, les Chinois l'achetent au poids de l'or, & en font des idoles travaillées avec beaucoup d'élégance. J'ai vu dernierement un miroir ardent convexe fait de cette eſpece d'*ambre* dans le cabinet des curioſités du Landgrave de Heſſe. Après celui-ci, viennent le blanc, le jaune & le brun, qui eſt le plus mauvais de tous. Le prix de l'*ambre* ne varie pas moins; & il eſt d'autant plus cher, que les morceaux en ſont plus gros, plus purs & plus tranſparens.

On parle beaucoup d'une eſpece d'*ambre* noir que l'on ne trouve pas aiſément, & dont pluſieurs perſonnes révoquent l'exiſtence en doute.

On vend ſous ſon nom un foſſile noir & ſolide, qui eſt une eſpece d'aſphalte, que l'on tire des mines de charbon qui ſont en Angleterre, & dont les habitans font différens uſtenciles pour leur uſage.

L'*ambre* étant pulvériſé & mêlé avec une égale quantité de ſable, donne, lorſqu'on le diſtile au feu de ſable dans une cucurbite de verre, une quantité extraordinaire d'huile; de ſorte qu'une livre d'*ambre* peut fournir au moins ſix once d'huiles. Lorſqu'on pouſſe le feu au plus haut degré de violence ſur la fin de l'opération, il reſte dans le cou de la cornue un ſel d'un gout acide, qui étant ſéparé de l'huile & ſublimé de nouveau, donne ce qu'on apppelle communément ſel volatil d'*ambre*, quoiqu'il ne ſoit point d'une nature extremement volatile; car il ne peut s'élever qu'au moyen d'un feu très-violent. Peut-être lui a-t'on donné ce nom à cauſe de ſa ſubtilité qui lui eſt commune avec le ſel volatil diſtilé des parties des animaux, en augmentant le feu après que l'huile en eſt entierement diſſipée.

L'huile d'*ambre* a cela de remarquable, qu'elle ne s'unit point auſſi intimement avec l'eſprit de vin rectifié, que le font les autres huiles diſtilées; car elle ne ſe mêle jamais entierement avec lui, il n'y a que ſes parties les plus ſubtiles qui s'y uniſſent; ce qui prouve qu'elle eſt mêlée avec une grande portion de ſubſtance mucilagineuſe qui ſe manifeſte d'elle-même après qu'on l'a fait évaporer ſur le feu en la remuant ſans ceſſe.

L'huile d'*ambre* étant mêlée avec de l'eau, & diſtilée de nouveau dans un alambic, devient plus pénétrante, & réſout les humeurs les plus invétérées des glandes, lorſqu'on l'applique en forme d'emplâtre avec d'autres ingrédiens : il ne reſte dans le vaiſſeau, après ſa diſtilation, qu'une maſſe crue & mucilagineuſe.

Il eſt bon de dire un mot de la ſolution d'*ambre*. Je ſouhaiterois que l'on trouvât une méthode pour réduire les petits morceaux qu'on en trouve en une maſſe conſidérable ſans détruire ſa contexture. Mais comme je doute encore qu'on poſſede une pareille méthode, je ferai part au Lecteur de ce que l'expérience m'a appris touchant cette ſolution.

Il eſt bon de ſavoir, premierement, que l'*ambre* ſe diſſout totalement, lorſqu'on le fait bouillir avec une leſſive forte que l'on prépare avec le ſel cauſtique du régule d'antimoine, qui ſe fait, en faiſant fondre dans un creuſet à un feu violent, deux parties de nitre avec une de régule d'antimoine. Ce ſel étant mêlé avec une égale quantité d'*ambre*, le diſſout preſque entierement lorſqu'on les fait bouillir enſemble dans une quantité ſuffiſante d'eau. Il y a même cela de particulier, que la leſſive, qui avoit auparavant une ſaveur cauſtique, perd une grande partie de ſon acrimonie, & devient plus tempérée; ce qui vient peut-être de ce que le ſel lixiviel eſt neutraliſé par l'acide de l'*ambre*, qui étant réduit en liqueur par ce moyen, devient un remede excellent pour les obſtructions des viſceres, pour hâter les excrétions de toute eſpece, & par conſéquent pour les maladies chroniques.

Le Lecteur ne ſera peut-être pas fâché de ſavoir la maniere dont on diſſout l'*ambre* pour en compoſer un vernis, dont les Ouvriers font un grand ſecret.

On fait fondre une livre d'*ambre* pulvériſé, ſur un feu de charbon, dans un vaiſſeau de terre qui n'eſt point verniſſé, & on le verſe pendant qu'il eſt fluide dans un plat de fer. On le pulvériſe une ſeconde fois, & on le diſſout enſuite tout-à-fait dans un vaiſſeau de terre pareil au précédent, après y avoir ajouté de l'huile de lin préparée & cuite avec de la lytharge, & de l'eſprit de térébenthine. On ſe ſert de cette compoſition pour incruſter les vaiſſeaux de bois & de métal; & on les polit enſuite, après les avoir fait ſécher avec ſoin.

Il paroît clairement par ce procédé, que l'*ambre* contient beaucoup d'humidité aqueuſe & mucilagineuſe, dont on doit le ſéparer en le faiſant fondre, pour que l'huile de lin & l'eſprit de térébenthine puiſſent pénétrer aiſément dans le corps réſineux qui reſte. L'huile diſtilée, quelque ſubtile qu'elle ſoit, n'eſt point propre à diſſoudre l'*ambre*, à moins qu'on ne la tempere avec une huile tirée par expreſſion; ce qui prouve évidemment que la ſubſtance de l'*ambre* contient avec ſes parties réſineuſes quelque choſe de mucilagineux.

Je ne puis me diſpenſer de rapporter une expérience curieuſe que je fis il y a quelques années avec l'*ambre*. Je mis quelque peu d'*ambre* pulvériſé dans un vaiſſeau de verre, & je verſai deſſus deux fois autant d'huile d'amandes douces : je plaçai enſuite le vaiſſeau dans un autre fait exactement comme la machine digeſtive de Papius, qui étoit au tiers plein d'eau; & après l'avoir exactement bouché, je l'expoſai pendant plus d'une heure à un feu modéré. Je retirai le vaiſſeau lorſqu'il fut refroidi, & je trouvai l'*ambre* diſſous en une maſſe gelatineuſe, tranſparente, ſur laquelle nageoit une petite quantité d'huile fluide.

Il paroit par cette expérience que les huiles tirées par expreſſion, ont beaucoup de vertu pour diſſoudre l'*ambre*, ſurtout lorſque l'élaſticité de l'air enfermé eſt augmentée, & les corpuſcules de l'huile pouſſés avec violence dans les petits pores de l'*ambre*, par la chaleur de la Machine de Papius. HOFFMAN, *Obſerv. Phyſico-Chym. L. II. Obſ.* 23.

On attribue au *ſuccin* pluſieurs excellentes vertus : mais ſurtout on le recommande intérieurement comme un ſpécifique dans les maladies du cerveau qui viennent du froid, & dans les catharres. Il eſt encore utile dans les maux de tête, dans les affections ſoporeuſes & convulſives, dans la ſuppreſſion des regles, dans les maladies hyſtériques & hypocondriaques, dans la gonorrhée & les fleurs blanches, dans l'hémorrhagie. La doſe eſt depuis un ſcrupule juſqu'à une dragme dans un œuf à la coque, ou dans quelque liqueur convenable.

Prenez, par exemple, du ſuccin citrin bien pulvériſé ou alcoholiſé ſur un porphire, de la conſerve de roſe rouge, & de fleurs de romarin, de chacune demie dragme; du ſirop de ſtæcas, une quantité ſuffiſante;

Faites un bol : on en prendra le matin & le ſoir pour fortifier la tête, pour empêcher la fluxion & pour adoucir l'acrimonie de la lymphe, dans la conſtitution froide du cerveau, le catarrhe & le *coriza*.

Prenez *du ſuccin préparé*,
du camphre,
du ſang de dragon, } *de chacun une dragme*,
ſirop de roſes ſeches, *une quantité ſuffiſante* ;

Faites un opiat dont la doſe eſt d'une dragme, que l'on prendra tous les matins pour guérir la gonorrhée, après avoir fait précéder les remedes convenables.

Prenez *du ſuccin & des cloportes préparés*, *de chacun deux dragmes*,
de la myrrhe, *demi-dragme*,
de la conſerve de fleurs d'orties blanches, *une once & demie*,
du ſirop de mille-feuilles, *une quantité ſuffiſante* ;

Faites un opiat, dont la doſe eſt de deux dragmes, deux fois le jour dans les fleurs blanches.

Prenez *du ſuccin préparé*, *un ſcrupule* ;
du blanc de baleine,
du cachou, } *de chacun quinze grains*,
ſirop de liere terreſtre ou de diacod, *une quantité ſuffiſante* ;

Faites un bol pour le crachement de ſang, ou pour la toux invétérée & violente qui vient d'une pituite acre.

Prenez *du ſuccin*, *demi-dragme* ;
du caſtoreum & de la myrrhe, *de chacun douze grains* ;
du ſafran, *ſix grains* ;
de la conſerve d'abſynthe, ou *de l'extrait de rue*, *une quantité ſuffiſante* ;

Faites un bol pour la ſuffocation hyſtérique & la ſuppreſſion des regles.

On emploie le *ſuccin* extérieurement dans les fumigation, les cataplaſmes, pour guérir les maladies de la tête & du cerveau. La fumée du *ſuccin* reçue dans la bouche, eſt ſouvent utile dans l'angine qui commence, dans le relâchement de la luette & des amygdales, & dans les tumeurs catarrheuſes.

Préparations du ſuccin.

Les préparations que l'on fait du *ſuccin*, ſont, 1°. Sa préparation proprement dite, qui conſiſte à le réduire en une poudre très-fine ſur le porphyre, qui vaut beaucoup mieux que les magiſteres que l'on en peut faire. 2°. Sa teinture qui ſe fait dans l'eſprit de vin tartariſé. La doſe eſt depuis quelques gouttes juſqu'à une dragme. Elle ſert pour préparer un ſel huileux aromatique ſuccíné. On mêle, par exemple, de cette teinture & du ſel aromatique huileux, & on fait digérer ce mélange à une chaleur lente. On a par ce moyen une teinture cordiale & diaphorétique, qui a un effet merveilleux dans les affections ſoporeuſes, dans les catarrhes, les maladies hyſtériques, la palpitation, la lypothymie, la ſuppreſſion des regles & la paralyſie. La doſe eſt depuis quelques gouttes juſqu'à une dragme, dans du thé, du vin, ou quelque autre liqueur convenable.

Extérieurement on s'en frotte les ſutures du crane, dans les catarrhes, les narines, les tempes & le creux de l'eſtomac dans les lypothymies & la palpitation, & la région ombilicale dans les maladies hyſtériques. GEOFFROY.

*Teinture d'*ambre *d'Hoffman.*

L'huile d'*ambre* ſi agréable & ſi amie de la nature, & qui poſſede une vertu balſamique & fortifiante, eſt ſi étroitement unie à ſes parties terreſtres & acides, qu'on ne peut l'en ſéparer qu'avec beaucoup de peine. Il eſt donc beſoin d'une clef pour ouvrir ces priſons dans leſquelles les parties ſulphureuſes ſont enfermées, & pour les délivrer des corpuſcules hétérogenes qui les tiennent, pour ainſi dire, dans les fers : rien n'eſt plus propre à cet effet qu'un ſel alcali fortement calciné.

Mêlez donc avec ſoin du ſel de tartre avec une portion égale d'*ambre* choiſi réduit en poudre très-ſubtile, & verſez-y une quantité ſuffiſante d'eſprit de vin à la hauteur de quatre travers de doigts. Mettez le tout en digeſtion, & diſtilez-le enſuite dans une cucurbite de verre au feu de ſable. Vous aurez un eſprit imprégné de l'huile la plus ſubtile & la plus odorante de l'*ambre*, lequel poſſede outre ſa qualité fortifiante qui le rend propre à pluſieurs uſages, celle d'une excellente teinture.

On doit préférer l'*ambre* tranſparent à celui qui eſt noir ou foncé, parce qu'il eſt compoſé d'une matiere ſulphureuſe plus douce. Reduiſez-le dans un mortier, en une poudre extrement fine, & après l'avoir paſſée ſur un marbre, verſez deſſus de l'huile de tartre par défaillance, & mêlez les avec ſoin pour en former une pâte que vous ferez exactement ſécher. Cela fait, verſez deſſus une quantité ſuffiſante d'eſprit de vin préparé, ſuivant la méthode que j'ai donnée ci-deſſus, & mettez ces drogues en digeſtion dans une cucurbite de verre bien fermée, à une chaleur modérée.

On a par ce moyen la véritable eſſence d'*ambre*, dont on doit faire grand cas, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe de ſon odeur & de ſon gout agréable.

La meilleure maniere de la prendre eſt d'en mettre quelques gouttes dans du ſucre, du ſirop d'œillets, ou du ſuc de citron. Les perſonnes qui ont l'eſtomac, la tête & le genre nerveux affoiblis, la prennent ordinairement le matin, en buvant après quelques taſſes de caffé ou de chocolat. On peut auſſi en prendre à dîner dans du vin doux. Elle excite les regles & arrête les fleurs blanches, elle fait auſſi beaucoup de bien dans le rhumatiſme.

Cette eſſence a cela de remarquable, qu'elle ne ſe précipite point dans l'eau comme les autres eſſences, ou diſſolutions d'huiles & de reſines, & qu'il n'en faut que quelques goutes pour donner à une grande quantité d'eau une odeur d'*ambre* fort agréable ; ce qui prouve qu'un remede de cette nature qui ſe répand de lui-même parmi les plus petits corpuſcules de l'eau, doit être compoſé de parties extrement déliées, & pénétrer dans les fluides & les ſolides les plus cachés de notre corps, & produire des effets conſidérables quelque petite qu'en ſoit la doſe. HOFFMAN, *Obſerv. Phyſic. Chym. Lib. I. Obſerv.* 17.

*La teinture d'*ambre *de Boerhaave eſt un peu différente de la précédente.*

Réduiſez de l'*ambre jaune* le plus tranſparent que vous pourrez trouver en poudre très-fine, pour augmenter ſa ſurface ; broyez-le dans un mortier de verre avec de l'huile alcaline de tartre par défaillance, le plus long-tems ſera le meilleur, afin d'en faire une pâte bien liée. Mettez-la ſécher au four dans un vaiſſeau de verre, & faites-la diſſoudre à l'air où vous l'expoſerez pendant quelque-tems ; car elle eſt fort difficile à pénétrer. Faites-la ſécher de nouveau : lorſque la matiere ſera bien ſeche vous la mettrez dans une cucurbite de verre qui ait le cou fort long & fort étroit, & vous verſerez deſſus de l'alcohol pur à la hauteur de trois pouces. Remuez le tout & mettez-le ſur un fourneau pendant quelques heures à un feu modéré. La teinture deviendra rouge, & lorſqu'elle ſera refroidie & repoſée on en fera la décantation dans un vaiſſeau de verre que l'on fermera exactement. Procédez ſur ce qui reſte comme auparavant, juſ-

qu'à ce que preſque tout l'*ambre* ſoit réduit en teinture. On peut faire auſſi cette teinture avec l'alcohol ſeul, ſans y ajouter d'alcali, quoiqu'il ſoit beaucoup mieux d'employer ce dernier.

REMARQUES.

On voit par-là que les alcalis ont la vertu de donner entrée à l'alcohol dans un corps auſſi fragile que le verre, dont on n'a point encore développé juſqu'aujourd'hui la nature particuliere, quoiqu'il paroiſſe entrer dans ſa compoſition un acide foſſile, du pétrole ou quelque choſe de ſemblable, ce qui en rend la diſſolution fort difficile. Sa teinture n'eſt ni acide, ni alcaline, ni huileuſe, & renferme toute la ſubſtance de l'*ambre*. Elle a un gout aromatique un peu amer, elle rafraîchit, fortifie & poſſede quelques degrés de ſtypticité. Lorſqu'elle eſt bien faite, elle s'épaiſſit en hiver & dépoſe une eſpece de ſubſtance farineuſe, ou quelque peu réſineuſe, ce qui prouve qu'elle eſt imprégnée d'une grande quantité d'*ambre* diſſous. Mais au retour de la chaleur, elle s'éclaircit, & reprend la poudre qu'elle avoit dépoſée. Lorſqu'on retire la moitié de l'alcohol de cette teinture; la partie reſtante dépoſe une eſpece de poudre d'*ambre*, qui étant miſe à part poſſede une odeur & un gout extremement aromatique. Il eſt ſurprenant que cette ſubſtance ſe diſſolve ſi parfaitement & ſi également dans l'alcohol ſans aucune ſéparation conſidérable de ſes principes, & qu'elle acquiere en même-tems une vertu qu'on ne trouve point dans l'*ambre* pendant qu'il eſt en entier, principalement lorſqu'on fait attention qu'il eſt diviſé par la diſtilation en différentes parties dont chacune poſſede une vertu & une nature différente, comme cela paroît par leur analyſe.

On voit encore par un exemple manifeſte, que les productions Chymiques peuvent différer conſidérablement entre elles, ſuivant la maniere & la nature des menſtrues avec leſquels on les prépare. Qu'un corps peut être compoſé de pluſieurs différens principes ſans qu'on les apperçoive, & ſans qu'ils manifeſtent leur nature, quoique l'on diviſe le mixte en particules extremement ſubtiles, ſoit par la trituration, ou par le moyen d'un menſtrue. Il paroît encore combien une ſimple diviſion faite par un menſtrue, ſans aucune extraction des principes, peut produire de nouveaux effets.

Cette teinture a une efficacité extraordinaire dans toutes les maladies qui proviennent du trop grand mouvement des eſprits animaux, & du genre nerveux; on l'emploie auſſi dans le relâchement des nerfs. Elle eſt extremement ſalutaire dans les maladies hypocondriaques, hyſtériques, froides & aqueuſes, auſſi-bien que dans les convulſions qui en proviennent ſouvent; ce qui fait que Meſſieurs Boyle & Van-Helmont la mettent au nombre des plus nobles anti-ſpaſmodiques & anti-épileptiques, lorſque la maladie eſt produite par de ſemblables cauſes. La doſe eſt depuis dix gouttes juſqu'à dix-huit, trois fois par jour, dans du vin d'Eſpagne, ou de Canarie.

*Méthode d'extraire l'huile, le ſel volatil, & l'eſprit d'*ambre.

Prenez *ambre commun, réduit en poudre, une livre,*
pipes,
briques, } *trois livres.*
ſable ou bol en poudre,

Mêlez ces drogues & rempliſſez-en à moitié une retorte à laquelle vous adapterez un récipient ſans le luter. Mettez-la ſur un feu de ſable du premier degré pendant une heure, augmentez-le juſqu'à deux degrés pendant deux heures, & enſuite juſqu'à trois pendant quatre heures. Vous aurez dans le premier degré quelque peu d'eau acide, qu'on appelle eſprit, avec un peu

d'huile très-ſubtile. Dans le ſecond, l'eſprit & l'huile continueront à couler, & il s'attachera quelque peu de ſel volatil au cou de la cornue. Dans le troiſieme, il s'élevera une plus grande quantité de ſel avec une huile groſſiere, & ſi l'on pouſſe le feu juſqu'au quatrieme degré, un baume épais. A meſure que le ſel s'attachera au cou de la cornue, ou l'en détachera avec une ſpatule de bois bien nette, & on le mettra ſur un papier gris pour qu'il imbibe l'huile : le ſel deviendra blanc par ce moyen, & ſi l'on veut qu'il ſoit encore plus beau, on pourra le diſſoudre, le filtrer, & l'évaporer, ce qui en diminuera la quantité. Lorſque la diſtilation ſera achevée, & les matieres refroidies, on ſéparera l'huile & l'eſprit au moyen d'un entonnoir, ou de tel autre vaiſſeau de ſéparation. Suppoſé que l'on veuille rectifier l'huile, on la mettra dans une cucurbite de verre à long cou, on la placera ſur un feu de ſable que l'on pouſſera juſqu'au ſecond degré, pour avoir une huile jaune & tranſparente : mais ſi l'on veut avoir une huile pure & éthérée, on la mettra avec trois fois autant d'eau dans une cucurbite de verre (ſans remplir tout-à-fait le vaiſſeau) à laquelle on adaptera un récipient. On pouſſera le feu du ſecond degré juſqu'à ce que l'huile & l'eau bouillonnent, & il s'élevera une huile pure que l'on ſéparera comme auparavant. Séparez l'eau de l'huile qui a reſté dans la retorte; & comme elle eſt imprégnée de quelque ſel, méttez-la dans le récipient qui a ſervi à la diſtilation, & dont les parois ſont chargées de quelques particules ſalines; agitez-la pour que le ſel s'en détache. Mettez enſuite cette eau dans une cucurbite à laquelle vous adapterez un récipient, & faites évaporer l'eau à petit feu juſqu'à ce que les gouttes ſoient quelque peu acides. Laiſſez refroidir la liqueur qui reſte, & ajoutez-y l'eſprit qui s'eſt ſéparé dans la premiere diſtilation, rectifiez, & vous aurez un eſprit d'*ambre*.

Nous avons inſéré trois médicamens dans le même procedé, parce qu'ils en naiſſent naturellement. L'huile rectifiée eſt quelquefois employée intérieurement dans les maladies des nerfs avec l'eſprit de ſel ammoniac, de lavande, ou autres ſemblables liqueurs depuis cinq juſqu'à quinze gouttes. On emploie extérieurement l'huile la plus épaiſſe dans les rhumatiſmes fixes & les maux de tête, auſſi-bien que dans la paralyſie : mais quelques-uns en recommandent l'uſage intérieur dans les ulceres invétérés au défaut du baume de térébenthine. L'eſprit ſert au même uſage, tant intérieurement qu'extérieurement, depuis dix gouttes juſqu'à une dragme, dans un véhicule convenable lorſqu'on le prend intérieurement ou ſeul, ou mêlé avec d'autres ingrédiens convenables lorſqu'on s'en ſert à l'extérieur. Mais le ſel volatil eſt la principale partie & eſt beaucoup plus en uſage que les autres. Il eſt auſſi beaucoup plus cher. Il eſt un détergent céphalique admirable. Il atténue, inciſe & pénetre dans les recoins les plus ſecrets du corps, & fortifie par ce moyen tout le genre nerveux dont il facilite l'action. Il agit principalement par les urines. On l'ordonne dans les délires convulſifs qui accompagnent les fievres, & il paſſe pour ne céder à aucun des remedes que l'on emploie en ce cas; outre l'efficacité avec laquelle il agit ſur les nerfs, il contribue avec les alexipharmaques à hâter la tranſpiration. On l'emploie pareillement dans toutes les maladies chroniques, telles que l'épilepſie, la paralyſie & autres ſemblables. Ce ſel a encore une propriété que peu d'autres poſſedent. Il hâte l'opération de pluſieurs cathartiques, ſurtout de ceux d'une eſpece aloëtique & réſineuſe. La doſe eſt pour l'ordinaire depuis trois grains juſqu'à quinze. Son operation eſt beaucoup plus prompte lorſqu'on le mêle avec quelques pilules officinales, comme peuvent être celles de Ruffius. Il ne ſemble produire un pareil effet qu'en diviſant les parties de ces médicamens avec beaucoup de promptitude, ce qui leur donne lieu d'agir plutôt qu'ils ne l'euſſent fait ſans cela.

La grande

La grande conſommation que l'on fait de ce remede, eu égard à la quantité que l'*ambre* en fournit, auſſi-bien que le prix dont il eſt, a tenté l'avarice de quelques Chymiſtes modernes, qui ne craignent point de le falſifier. Quelques-uns le ſophiſtiquent avec le ſel ammoniac & le nitre, d'autres avec de la crême de tartre & avec du ſel de corail.

On découvre le premier de ces mélanges par l'odeur d'urine qu'il rend lorſqu'on le broye avec du ſel de tartre. Le ſecond par ſon gout nitreux : le troiſieme par ſa diſſolution dans de l'eau pure : car le ſel d'*ambre* ſe diſſout beaucoup plutôt que le tartre, & donne occaſion par-là de découvrir ce dernier. Il eſt aiſé de découvrir le quatrieme en le mettant ſur une plaque de fer rouge, car le ſel naturel de corail s'évapore avec le vinaigre que le corail avoit abſorbé, & il ne reſte qu'une terre inſipide.

On prend beaucoup plus commodément ce ſel en forme de bol, de pilules ou d'électuaire, que dans des juleps ou autres boiſſons; car il a une ſaveur ſaline & ſulphureuſe extremement dégoutante, qui ſe fait tellement ſentir lorſqu'on le prend en forme de liquide, qu'il oblige ſouvent le malade à le rejetter auſſi-tôt après l'avoir pris. Quincy, *Diſpenſ.*

Un grand nombre de Chymiſtes s'efforcent de rendre leur ſel d'*ambre* recommandable par ſa blancheur extraordinaire : mais c'eſt généralement une preuve de ſa falſification.

Le ſel d'*ambre* naturel doit avoir une couleur foncée que lui donne l'huile qui lui reſte unie & qui contribue à ſon efficacité : on peut le rendre plus blanc en la lui enlevant, mais il perd alors de ſes vertus.

Le ſel volatil de *ſuccin* eſt diurétique. On le regarde comme un ſpécifique dans les maladies hyſtériques & convulſives, car il a la force d'appaiſer les ſpaſmes. La doſe eſt depuis dix grains juſqu'à demi-dragme. C'eſt avec ce ſel que l'on prépare la liqueur de corne de cerf *ſuccinée* de *Michel*, qui eſt recommandée dans l'épilepſie des enfans. Elle ſe fait avec l'eſprit volatil de corne de cerf, dans lequel on met de ſel volatil de corne de cerf & de ſel volatil de *ſuccin*, autant que l'eſprit volatil en peut diſſoudre. L'huile eſt antihyſtérique, céphalique & propre pour les nerfs, priſe intérieurement depuis deux gouttes juſqu'à vingt. Extérieurement elle eſt utile pour la goute, la paralyſie & le catarrhe; on en frotte les parties malades. On s'en ſert pour préparer le baume de ſoufre *ſuccinė*, & on l'emploie dans la compoſition de l'emplâtre magnétique d'*Ange Sala*.

On ſe ſert du *ſuccin* dans les trochiſques de *Karabé*, dans les pilules de *ſuccin* de *Craton*, dans l'emplâtre ſtomachique, dans l'emplâtre diaphorétique & dans l'emplâtre ſtyptique de *Charas*. Geoffroy.

Prenez *d'huile de ſuccin, une once,*
de ſel volatil ammoniac, demi-once.

Broyez l'huile & le ſel dans un petit mortier; verſez deſſus de l'*eſprit de vin* tartariſé, demi-livre; mettez enſuite ces drogues dans un matras auquel vous adapterez un chapiteau. Lutez comme il faut les jointures, & mettez en digeſtion pendant quatre ou cinq jours au feu de ſable, en remuant deux ou trois fois par jour, l'eſprit de vin abſorbera pendant ce tems-là l'huile & le ſel; tirez le matras du feu, & lorſque le mélange ſera refroidi, gardez-le dans une phiole bien bouchée pour l'uſage.

Ce remede a les vertus de l'huile de *ſuccin*, & comme il ſe mêle parfaitement avec tel véhicule que ce ſoit, il eſt beaucoup plus propre pour l'uſage interne. La doſe eſt depuis dix gouttes juſqu'à trente ou quarante. Quincy, *Diſpenſ.*

Analyſe du ſuccin, par M. Boerhaave.

Choiſiſſez une cornue de verre dont vous retrancherez le

cou, pour que ſon embouchure ait un pouce ou plus de large. Rempliſſez-là aux deux tiers de *ſuccin*, adaptez-y un récipient, & lutez bien les jointures. Faites-un feu de ſable un peu plus chaud que l'eau bouillante, vous aurez une huile claire. Continuez le même degré de feu, juſqu'à ce qu'il ne ſorte plus rien, & retirez ce qui ſe trouvera dans le récipient. Remettez le récipient & augmentez le feu, il diſtilera une huile jaune, claire, qu'il faut encore garder ſéparément. Augmentez alors le feu, il s'élevera un ſel blanc qui s'attache au cou de la cornue & du récipient, continuez le même degré de feu juſqu'à ce qu'il ne ſorte plus rien. Il faut bien menager le feu, afin que le ſel volatil ne ſe mêle point avec l'huile groſſiere qui s'éleveroit, ce qui en feroit perdre une grande partie. Il faut retirer le récipient & mettre à part les matieres qu'il contient. Pendant que ce ſel volatil s'éleve, il diſtile en même tems une huile rouge tranſparente. Augmentez le feu au plus haut degré, il ſortira une huile noire, épaiſſe, peſante, ſemblable à la térébenthine. Si on fait enſuite un feu de ſuppreſſion le plus fort que l'on pourra, il s'élevera une matiere noire ſpongieuſe, qui paſſe tout-à-coup par le col de la cornue, & qui ſe rend dans le récipient ſous la forme d'une maſſe noire & dure. Si le col de la cornue n'étoit pas aſſez grand, cette matiere le boucheroit & feroit caſſer le vaiſſeau avec un grand bruit, ce qui mettroit l'opérateur en danger. Mais lorſqu'on a ſoin avant de faire le feu de ſuppreſſion de jetter une grande quantité de ſable ſur ce dernier reſte, il diviſe la matiere, qui monte ſans aucun riſque ſous une forme noire & ſeche. Il reſte au fond de la retorte une petite quantité de feces fragiles, qui n'eſt rien en comparaiſon des parties volatiles qui ſe ſont élevées. Lorſque l'opération eſt faite avec ſoin, on obtient tous ces produits, que l'on peut purifier & rendre clairs & limpides par une nouvelle diſtilation, le ſel volatil eſt parfaitement acide. Voilà la ſeule méthode que je connoiſſe pour obtenir un véritable acide ſous une forme ſaline, nous n'en avons aucun autre exemple dans les autres ſubſtances végétales, animales ou foſſiles. Il eſt vrai que le tartre eſt acide : mais comme il a de la peine à ſe diſſoudre dans l'eau, il ne mérite point proprement le nom de ſel. L'huile de vitriol rectifiée & concentrée à un certain point, ſe réduit en hiver en cryſtaux ſolides tranſparens : mais elle ſe diſſout de nouveau & devient fluide dès que le froid commence à diminuer, au lieu que le ſel de *ſuccin* conſerve long-tems la forme de ſel.

REMARQUES.

L'*ambre* paroît être un corps d'une nature tout-à-fait particuliere, & l'huile qu'on en tire reſſemble aux huiles foſſiles, de pétrole, de naphthe, &c. Ce qui reſte après que la premiere & la ſeconde s'eſt élevée, approche beaucoup du jayet, & le ſel acide paroît être quelque peu vitriolique. Lors cependant que cette même ſubſtance eſt concrete, elle differe des parties dans leſquelles les Chymiſtes la reſolvent. Qui pourroit croire que la poudre d'*ambre*, ſa ſolution liquide dans l'alcohol, la poudre précipitée de ſa teinture avec de l'eau, & lavée enſuite, les huiles, le ſel & la colophone reſtant après la diſtilation, proviennent d'une même matiere? Qui peut connoître les véritables vertus de chacune de ces ſubſtances, & en recompoſer l'*ambre* après les avoir réunies? Lorſque les huiles du *ſuccin* ſont rectifiées par une ſeconde diſtilation, elles ont une vertu pénétrante, balſamique, apéritive, diaphorétique, diurétique, emmenagogue & antihyſtérique; & lorſqu'on s'en ſert à l'extérieur en forme de liniment, elles ſont extremement efficaces pour rétablir les parties retirées, affoiblies, paralytiques & engourdies. Le ſel volatil eſt acide, balſamique, onctueux, pénétrant, aléxipharmaque, & propre à ranimer les nerfs & les eſprits. C'eſt un ſel huileux, volatil & acide, & par conſéquent un anti-hyſtérique &

diurétique admirable, lorſqu'on a ſoin de le rectifier par une ſeconde diſtilation. BOERHAAVE, *Chymie.*

Il y a une drogue tout-à-fait différente de celles dont nous avons parlé ci-deſſus, à qui on donne le nom de *liquid-ambar*. On le diſtingue de la maniere ſuivante.

Liquid-ambar, Offic. Cluſ. Exot. 302. Jonſ. Dendr. 353. De laet. Ind. Occid. 222. C. B. Pin. 502. Park. Theat. 1509. Raii Hiſt. 2. 1848. *Liquid-ambar reſina arboris Ocoſolt dicta, foliis hederæ, odore ſtyracis liquidæ*, J. B. 1. 323. *Liquid-ambari arbor ſive ſtyracifera, aceris folio, fructu tribuloide*, (i. e.) *pericarpio orbiculari ex quamplurimis apicibus coagmentato ſemen recondens*, Pluk. Almag. 224. Phytog. Tab. 42. *Xochiocotzo Quathuitl, ſeu arbor liquid-ambarum Indicum*, Herm. 96. *Styrax aceris folio*, Raii Hiſt. 2. 1848. *Styracem fundens, vel ſtyrax arbor Virginiana, aceris folio*, Breyn. Prod. 2. 84. *Platanus arbor Virginiana, aceris folio, potiùs platanus Virginiana ſtyracem fundens*, Ejuſd. 2. 1799. *Platanus Virginiana ſtyracem fundens*, Herm. Par. Bat. Prod. 366. *Acer Virginianum odoratum*, Herm. Cat. Hort. Lugd. Bat. 641.

Il croît dans la Virginie, la nouvelle Eſpagne, & dans pluſieurs autres endroits des Indes Occidentales. On emploie ſa réſine qui eſt une ſubſtance graſſe, liquide, ayant la même conſiſtance que la térébenthine de Veniſe, d'un jaune tirant ſur le rouge, d'un gout acrimonieux, aromatique, & odoriférante.

Le *liquid-ambar* échauffe & humecte; il réſout les obſtructions & ramollit les tumeurs dures. On s'en ſert principalement pour les obſtructions & les duretés de la matrice, pour les tumeurs dures, &c. dans les fumigations, &c.

Hernandez dit que ce baume découle naturellement ou par inciſion d'un arbre. Quelques-uns rompent les branches par petits morceaux, les font bouillir & retirent l'huile qui nage ſur la liqueur, qu'ils vendent enſuite pour du vrai baume. Il y a des gens qui croient que cette liqueur eſt le ſtorax liquide que vendent les Apothiquaires & les Droguiſtes.

AMBROSIA, *Ambroiſie.* L'*Ambroiſie*, que quelques-uns appellent *botrys*, d'autres *Botrys arthemiſia*, eſt un petit arbriſſeau qui a trois palmes de haut, plein de branches, avec de petites feuilles au bas de ſa tige pareilles à celles de la rue. Ses rameaux ſont fort ſerrés & portent de petites ſemences en forme de petites grappes qui ne fleuriſſent jamais. La plante a une odeur de vin fort agréable. Sa racine eſt mince & longue de deux palmes. On en fait des guirlandes dans la Cappadoce.

Elle arrête les fluxions, ſoit qu'on l'emploie intérieurement ou en forme de cataplaſme. DIOSCORIDE, *L. III. cap.* 129.

L'*Ambroiſie* des Latins modernes differe de celle de l'antiquité, comme *Strabus* l'avoue lui-même dans ces vers de ſon Hortulus.

Haud procul ambroſiam, vulgò quam dicere mos eſt,
Erigitur, laudata quidem; ſed an iſta ſit illa,
Cujus in antiquis celeberrima mentio libris,
Fit dubium ex multis.

« A peu de diſtance de-là l'on trouve l'*ambroiſie*, qui eſt » une plante fort eſtimée: mais on doute que ce ſoit la » même dont il eſt parlé dans les anciens Auteurs. »

Pline prétend que le nom d'*ambroiſie* n'a point une ſignification fixe, & qu'on le donne à plus d'une plante. Quelques-uns le donnent au botrys ou chêne de Jeruſalem. Dioſcoride met l'*ambroiſie* au nombre des plantes στεφανωματικὰ dont on fait des couronnes, & rapporte que les peuples de Cappadoce en faiſoient des guirlandes; καταπλέκεται δὲ ἐν Καππαδοκια στεφάνοις. Mais Nicandre nous dit que quelques-uns donnoient le nom d'*ambroſia coronaria* au lis:

Ἄ κρίνα, λείρια δ' ἄλλοι ἐπιφθέγγονται ἀοιδῶν
Οἱ δὲ κὴ ἀμβροσίην.

« Les lis que quelques-uns de nos Poëtes appellent *liria* » & d'autres *ambroſia.* »

Athenée dans ſon Commentaire hiſtorique ſur *Caryſtius*, interprete de même le mot ἀμβροσία, (*ambroſia*). Καὶ ἀμβροσίαν δὲ ἄνθος τι ἀναγραίφει Καρύστιος ἐν ἱστορικοῖς ὑπὸ μνήμασι γεγράφων ἔτως. Ὁ Νίκανδρος φησὶν ἐξ ἀνδριάντος τῆς κεφαλῆς Ἀλεξάνδρε τὴν καλεμένην ἀμβροσίαν φύεσθαι ἐν Κῷ. *Caryſtius dans ſon Commentaire hiſtorique, fait de l'ambroiſie une eſpece de fleur, lorſqu'il dit, que Nicandre aſſure que la plante qu'on appelle ambroiſie ſe voit ſur la tête de la ſtatue d'Alexandre dans l'Iſle de Cos.* L'*ambroſia coronaria* de Nicandre eſt un lis dans les Georgiques: mais je ne ſai ſi le paſſage précédent a rapport à cette fleur.

La grande joubarbe eſt encore appellée *ambroiſie*, comme Dioſcoride nous l'aſſure dans le paſſage ſuivant, que l'on doit lire ainſi, ſuivant un manuſcrit fort ancien, en rejettant tous les autres termes homonymes qui ſont certainement ſupposés: Αειζωον μέγα ὠνόμασαι διὰ τὸ ἀειθαλὲς τῶν φύλλων· οἱ δὲ βὐφθαλμον, οἱ δὲ ζωοφθάλμον, οἱ δὲ ἀμβροσίαν καλῦσι. *On appelle ainſi la grande joubarbe, à cauſe que ſes feuilles ſont toujours vertes; quelques-uns l'appellent buphtalmus, d'autres zoophtalmus & d'autres ambroiſie.* SAUMAISE, *de Homonym. Hyl. Iatr. cap.* 62.

On diſtingue l'*ambroiſie* moderne de la façon ſuivante.

Ambroſia, Offic. Ger. 950. Emac. 1108. Raii Hiſt. 1. 164. Chab. 376. *Ambroſia hortenſis*, Park. 88. *Ambroſia hortenſis lanuginoſa*, Hiſt. Oxon. 3. 4. *Ambroſia maritima*, C. B. 138. Tourn. Inſt. 438. Boerh. Ind. A. 2. 102. *Ambroſia quibusdam*, J. B. 3. 190. *Ambroſia foliis abſinthii odoratis, humilior*, Herm. Hort. L. Bat. 32.

C'eſt une plante qui pouſſe une ſeule tige à la hauteur d'environ un pié, qui ſe diviſe en pluſieurs rameaux en forme de petit arbriſſeau: ſes feuilles ſont découpées comme celles de l'abſinthe, blanchâtres: ſes fleurs ſont rangées le long des rameaux; chacune d'elles eſt un bouquet à pluſieurs fleurons jaunâtres, qui ne laiſſent aucune ſemence après eux: ſes fruits naiſſent ſur les mêmes piés que les fleurs, mais ſéparément; ils ont la figure d'une maſſe d'armes, & ils renferment chacun une ſemence oblongue, noirâtre: ſa racine eſt longue comme la main, ligneuſe, menue. Toute la plante rend une odeur ſuave, & a un gout aromatique, un peu amer, mais agréable. On la cultive dans les jardins; elle contient beaucoup d'huile exaltée, peu de ſel & de phlegme.

Elle réjouit le cœur & le cerveau; elle arrête les fluxions, elle réſout, elle fortifie; on s'en ſert intérieurement & extérieurement. LEMERY, *des drogues.*

Cette plante a une qualité répercuſſive & aſtringente, *H. Ox.* Elle a une vertu aſtringente, dit Galien. C'eſt une plante extremement odoriférante, chaude & aromatique. BOERHAAVE, *Hiſt. Plant.* 569.

La briéveté de la deſcription que Dioſcoride nous a laiſſée de l'*ambroiſie*, a fait naître un grand nombre de diſputes parmi les Savans. Nicandre, comme on l'a vu ci-deſſus, veut que ce ſoit une eſpece de lis; Cordus, l'aurone; Tabernæmontanus, l'armoiſe; Matthiol, une eſpece de creſſon; C. Bauhin & ceux qui l'ont ſuivi, & au ſentiment deſquels nous acquieſçons la plante dont nous avons parlé ci-deſſus.

Nota. Le catalogue qui eſt à la tête du Diſpenſaire de Londres, ne diſtingue point l'*ambroiſie* du Botrys, & en fait deux ſynonimes de la même plante. DALE.

Les Anciens appelloient l'*ambroiſie* τὸ τῶν θεῶν βρῶμα (viande des Dieux.)

Outre l'eſpece commune dont on trouve la deſcription

dans Lemery, Ray, dans ſon appendix, fait mention d'une ſeconde d'après Herman, *Cat. Lugd. Bat.* qu'il diſtingue par le nom de

Ambroſia foliis Artemiſiæ inodoris, elatior, & dont il donne la deſcription ſuivante.

Elle pouſſe des tiges hautes de trois ou quatres piés, garnies de feuilles plus petites que celles de l'*ambroiſie* ordinaire, & ſemblables aux feuilles de l'armoiſe, profondément découpées, vertes pardeſſus, d'une couleur plus pâle pardeſſous, & ſans odeur ſenſible. Les fleurs ſont fort petites; elles ſont verdâtres par dehors, & noires en dedans; chacune d'elles eſt remplacée par une ſeule ſemence ſtriée, fort approchante de celle de l'eſpece ordinaire. Elle s'eſt beaucoup multipliée au moyen de la graine qu'on nous a envoyée de Veniſe. Ray, *Hiſt. Append.*

On donne encore le nom d'*ambroiſie* à la plante ſuivante, qui entre dans le remede de Mrs Stevens, pour la pierre.

Ambroſia campeſtris, Offic. *Ambroſia campeſtris repens*, C.B. Pin. 138. *Coronopus Ruellii*; Ger. 346. Emac. 427. Mer. Pin. 30. Raii Hiſt. 1. 843. *Coronopus recta vel repens Ruellii*, Park. Theat. 502. *Coronopus Sylveſtris, ſive Naſturtium verucarium*, Cod. Med. 41. *Coronopus Ruellii, ſeu Naſturtium verrucoſum*, J. B. 2. 919. Rupp. Flor. Jen. 67. *Coronopus Ruellii, cornu cervi alterum vulgi*, Merc. Bot. 1. 31. Phyt. Brit. 31. *Naſturtium verrucoſum, Coronopus Ruellii*, Chab. 290. *Naſturtium verrucoſum, capſulâ bivalvi, aſpérâ, ſeu hirſutâ*; Hiſt. Oxon. 2. 302. *Naſturtium Sylveſtre, capſulis criſtatis*, Tourn. Inſt. 214. Elem. Bot. 183. Boerh. ind. A. 2. 12. *Naſturtium ſupinum, capſulis verrucoſis*, Raii, Meth. A. 98. Synop. 3. 304. Dill. Cat. Giſſ. 162. *Naſturtio affinis monoſpermos, capſulâ verrucoſâ*, Pluk. Almag. 262. Dale.

La corne de cerf de Ruellius pouſſe un grand nombre de petits rameaux foibles, écartés les uns des autres, qui rampent de tous côtés ſur la terre, & garnis de petites feuilles découpées profondément. Les fleurs croiſſent parmi les feuilles en forme de bouquets, de couleur blanchâtre. Après qu'elles ſont paſſées, il leur ſuccede de petites bourſes larges & plates, dans leſquelles la ſemence eſt renfermée. Sa racine eſt blanche, fibreuſe, & a le même gout que le creſſon de jardin. Gerard.

AMBULATIO, *Promenade.* Celſe met la *promenade* au nombre des exercices propres à remédier à la foibleſſe de l'eſtomac, avec la lecture à haute voix, l'exercice des armes, la paume & la courſe. Quant à la *promenade*, il dit qu'elle fait beaucoup plus de bien, à moins qu'on ne ſoit trop affoibli, lorſqu'on la varie en montant & deſcendant, que lorſqu'on la fait dans une plaine, parce qu'elle agite davantage le corps. Il vaut mieux encore ſe promener en plein air, que ſous un portique; au ſoleil, lorſque la tête peut le ſouffrir, qu'à l'ombre; à l'ombre des murailles & des haies, qu'à celle des arbres; enfin il eſt plus ſalutaire de ſe promener en droite ligne qu'en tournoyant. *Celſe, Lib. I. cap.* 2. Ailleurs (*Lib. VI. cap.* 6.) il recommande beaucoup cet exercice à ceux dont la vue s'affoiblit.

On prétend communément que l'exercice du cheval eſt beaucoup plus ſalutaire que la *promenade* ordinaire: mais ce ſentiment me paroît un peu trop général. La *promenade* eſt beaucoup plus efficace pour augmenter la force des muſcles, & pour donner aux fibres l'élaſticité néceſſaire; on doit lui préférer l'exercice du cheval, lorſque le malade a quelque viſcere obſtrué, & qu'il eſt trop foible pour ſupporter une *promenade* ſuffiſante. Quoiqu'il en ſoit, on peut dire que ce dernier exercice eſt plus propre à conſerver la ſanté, & l'autre pour la cure des maladies chroniques; car il ne vaut rien dans celles qui ſont aiguës.

AMBULO, eſt le nom d'une maladie à qui on donne les épithetes de *flatulenta* & de *furioſa*. On l'appelle auſſi *flatus furioſus*. C'eſt une enflure ou diſtenſion périodique du corps, accompagnée de douleurs: elle eſt cauſée par des vapeurs ſubtiles qui pénetrent avec violence dans différentes parties du corps, ſuivant la deſcription qui en a été donnée dans un cas particulier par *D. D. Joh. Michael; Prax. Clinic. ſpecial. Caſ.* 19. Castelli.

AMBULON, appellé par Ray, dans ſon hiſtoire des plantes, l'*Ambulon de Scaliger*, eſt le nom d'un arbre qui croît dans l'Iſle *Aruchit*. Il produit un fruit ſemblable au ſucre, & de la groſſeur d'une graine de coriandre. Ray, *Hiſt. Plant.*

AMBUSTA, *brûlures*. Elles demandent des remedes modérément déterſifs, & qui ne ſoient ni chauds ni rafraîchiſſans. La terre de Chio, la terre de Candie, & toute ſorte de terres légeres humectées avec du vinaigre modérément acre, ou avec de l'eau, & appliquées ſur la partie affectée, conviennent dans ces ſortes de cas, & préviennent l'éruption des puſtules.

Un œuf entier appliqué ſur la partie brûlée eſt encore fort bon, car il rafraîchit modérément & deſſeche ſans cauſer d'aſtringence. On peut encore oindre l'endroit avec de l'encre (*on ne ſait de quelle encre cet Auteur veut parler*,) ou de l'encens délayé dans de l'eau, ou mettre deſſus des lentilles cuites pilées, ou des ers.

Dans les *brûlures* occaſionnées par de l'eau bouillante, on lavera la partie avant l'éruption des puſtules avec de la ſaumure d'olives, & on y appliquera même ces dernieres, pilées avec du polenta, ou bien de l'alun de plume pilé avec du vinaigre; ou du fiel de bœuf infuſé dans une grande quantité d'eau. On peut la laver auſſi avec de la leſſive & de la ſaumure, ou l'oindre avec de la racine de lis, d'hyacinthe, ou de narciſſe, broyée avec de l'huile roſat & réduite à une certaine conſiſtance.

Marcellus nous a laiſſé une recette pour ces ſortes de cas.

Trempez un morceau de drap dans du miel, & après l'avoir couvert d'orge, faitez-le brûler. Melez avec huit dragmes de cette cendre quatre dragmes de ceruſe, huit dragmes de beurre, de cire, de graiſſe d'oie, & d'huile roſat, de chacun ſeize dragmes. Supposé qu'il ſe ſoit élevé des puſtules, on appliquera ſur la partie du ſumach & de la farine d'orge ſéchée au feu, broyés enſemble, ou un mélange de chaux vive & de cérat enveloppé dans un linge. Si la partie eſt ulcérée, on la couvrira avec du poireau pilé, ou y appliquera du pourpier pilé avec du polenta; ou de la fiente de pigeon brûlée & enfermée dans un linge. Cette cendre délayée avec de l'huile eſt encore un remede admirable. L'écorce du pin, ou du ſapin, le capilaire deſſéché, & les baies de myrthe réduites en cendres ſont encore fort bonnes pour répandre ſur la plaie: On peut auſſi faire entrer leſquelles on voudra de ces drogues dans la compoſition d'un cérat.

Les remedes qui ſuivent n'ont pas moins d'efficacité que les précédens.

Prenez *racine de troeſne pulveriſé, quatre onces,*
cire blanche, neuf onces,
huile roſat, dix onces.

Melez, ou bien préparez de la céruſe avec une quantité ſuffiſante de moelle de cerf. Æginette. *Lib. IV. cap.* 11.

On prépare un cérat pour les *brûlures* & les éréſypeles

avec quatre onces de cire blanche, trois onces d'huile roſat & quatre onces de pariétaire en poudre. Soit que l'inflammation ait ceſſé, ou qu'elle dure encore, on appliquera ſur la partie avant qu'elle devienne livide un cataplaſme de farine d'orge crûe. Supposé que la partie ſoit livide, on y fera des ſcarifications, & l'on continuera d'uſer de ce cataplaſme. On lavera la partie avec de l'eau fraîche, & quelquefois avec de l'eau de mer, ou de la ſaumure que l'on pourra mêler auſſi avec le cataplaſme. *Idem*, *Lib. IV. cap.* 21.

Toutes les fois qu'on aura le malheur de ſe brûler, on ne doit point différer d'y apporter remede, mais prendre la premiere terre qui ſe préſentera & l'appliquer ſur la partie après l'avoir paitrie avec de l'eau, & avec de l'oxycrat tout chaud. Prenez enſuite de verd de gris, litharge d'argent, de chacun une égale quantité, broyez-les avec du vin & de l'huile, oignez en la partie avec une plume ſans la toucher avec vos mains, & mettez par-deſſus une compreſſe. Supposé qu'il s'éleve des puſtules, on les ouvrira dabord: mais on les ſcarifiera & on y appliquera un cérat ſi on leur a donné le tems de ſe durcir. On peut préparer pour cet effet le remede ſuivant & le garder pour l'occaſion.

Prenez *alun*, *quatre dragmes*,
encens, *deux dragmes*,

Broyez-les & donnez-leur la forme de paſtilles avec de l'eau, ou bien

Prenez *de la craie*, *deux onces*,
écorce d'encens, *miſis calciné*, } *de chacun*, *ſix dragmes.*

Donnez-leur la même forme que ci-devant, & uſez-en avec de l'oxicrat.

Appliquez du ſumach ſur les ampoules qui ſe ſeront élevées & du polenta, broyés avec du vinaigre, ou du fiel de cochon bouilli; ou bien oignez la partie tous les jours evec du ſuc de juſquiame, & les ampoules ſe diſſiperont. Si la partie eſt écorchée & ulcérée, appliquez-y des feuilles de poirée cuites dans de l'eau & pilées, ou bien mettez dans un cérat liquide d'huile roſat, autant de ſuc de poirée qu'il pourra s'en charger. On doit mettre une partie de cire ſur trois d'huile, & autant de ſuc qu'il en faut. L'effet de ce cérat eſt admirable.

Le remede ſuivant cicatriſe la plaie en très-peu de tems.

Prenez *céruſe*,
litharge d'argent,
orge brûlé & pulvériſé, } *de chacun une once.*
cire, *quatre onces*,
huile roſat, *ou huile de myrthe*, *neuf onces.*

Mêlez l'orge avec le cérat liquide, & ajoutez-y la litharge d'argent & la céruſe après les avoir pilées dans un mortier avec du vin. Aetius, *Tetrab, IV. ſerm.* 2. *cap.* 64.

Pour faire revenir le poil ſur la partie brûlée,

Calcinez des feuilles de figuier dans un pot de terre, & appliquez-les avec un cérat en forme d'emplâtre. Actuarius, *de Meth. Med. Lib. VI. cap.* 6.

On peut regarder avec raiſon les *brûlures* comme des eſpeces d'inflammations, puiſqu'elles ſont accompagnées des mêmes ſignes, des mêmes ſymptomes & des mêmes accidens. Nous donnons le nom de *brûlure* au dommage que le corps reçoit de la part du feu, ou des corps que le feu a extremement échauffés, & mis dans une violente effervescence; de ſorte que nous mettons au nombre des cauſes de la *brûlure*, non-ſeulement le feu, mais encore tous les corps échauffés, par exemple, les charbons ardens, le fer rougi, les métaux échauffés & devenus liquides par l'action du feu; les liquides bouillans, tels que l'eau, la biere, le vin, l'huile, l'eſprit de vin, & autres liqueurs ſemblables.

Lors donc que quelque ſubſtance de cette nature eſt appliquée ſur le corps, elle doit néceſſairement cauſer une corrugation & une rupture des fibres & des petits vaiſſeaux, avec une effuſion de ſang & d'humeurs dans les parties voiſines, où ces liqueurs s'arrêtent & croupiſſent. Mais comme les *brûlures* cauſées par des corps ſolides ſont généralement plus dangereuſes que celles qui ſont occaſionnées par des liquides, il arrive auſſi que le mal eſt toujours proportionné au degré de violence de la *brûlure*, tout de même que dans l'inflammation.

On peut diviſer les *brûlures* en quatre différentes eſpeces: la premiere & la moins dangereuſe eſt lorſque l'on ſent dans la partie affectée une douleur accompagnée de chaleur & de rougeur, à laquelle ſuccedent en peu de tems des puſtules lorſqu'on n'y apporte pas de remede. Le ſecond degré eſt, lorſqu'après la *brûlure* il s'éleve un grand nombre de puſtules accompagnées de douleurs violentes. Le troiſieme eſt lorſque la peau & la chair qu'elle couvre ſont tellement brûlées, qu'elles ſe changent auſſi-tôt en croûte. Le dernier eſt, lorſque la *brûlure* eſt ſi violente, qu'elle pénetre & détruit tout ce qu'elle rencontre juſqu'aux os. Le troiſieme degré reſſemble à la gangrene, le dernier au ſphacele; d'où il paroît encore que les *brûlures* approchent beaucoup des inflammations, & qu'elles ſe font connoître dans leurs degrés reſpectifs, à peu près par les mêmes ſignes.

L'évenement des *brûlures* depend en partie de leur degré, & en partie de l'uſage & de l'excellence de la partie affectée. Car plus la *brûlure* eſt violente, & la partie brûlée importante, plus auſſi le danger eſt grand; le mal eſt donc beaucoup plus léger, lorſqu'après une *brûlure* il ſurvient une ampoulle à la main ou à un doigt, que ſi l'œil étoit affecté de cette ſorte, quoique légerement; car cette partie eſt ſi délicate, qu'on ne peut y recevoir une *brûlure*, ſans courir riſque de perdre la vue. On doit juger du dommage par la continuité & la grandeur de la *brûlure*; car il eſt d'autant plus conſidérable, que le feu a pénétré plus avant dans le corps, ou dans quelqu'une de ſes parties, & qu'il a fait plus de ravage. Lors que tout le corps a été affecté par la flamme du feu, de la poudre à canon, ou par quelque liqueur bouillante, c'eſt un très-grand malheur, quelque légére qu'ait été leur action; car le malade ne pouvant prendre aucun repos à cauſe des douleurs inſupportables qu'il reſſent, il faut de toute néceſſité qu'il tombe dans la foibleſſe & dans une fievre à laquelle ſuccede enfin un ſphacele qui lui cauſe la mort. Les enfans ſont beaucoup plus expoſés à ce fâcheux accident que les adultes, parce qu'ils n'ont point la force & la patience, ni le jugement néceſſaire pour choiſir la ſituation qui leur eſt la plus commode. Le danger eſt encore d'autant plus grand, que la *brûlure* a pénétré plus avant. Les *brûlures* du viſage ſont fort à craindre, tant à cauſe de la difformité qu'elles cauſent par les cicatrices que laiſſent les eſcarres, que parce qu'elles uniſſent ſouvent les paupieres enſemble. Si l'on reçoit une *brûlure* au cou, on peut s'attendre à avoir un torticolis, à moins qu'on n'apporte à cet accident les remedes convenables.

Ce que nous venons de dire ſuffit pour porter un jugement des autres eſpeces de *brûlures*, après avoir conſideré la nature des parties affectées.

Comme les *brûlures* ne different point de l'inflammation, la cure en doit être auſſi la même, & relative à leurs différens degrés. Lorſque la *brûlure* eſt légere, ou du premier degré, les meilleurs remedes que l'on puiſſe employer à tous égards, ſont les réſolvans, qui ſont de deux ſortes, *aſtringens* & *émolliens*; on doit

mettre au rang des légers *aſtringens* l'eſprit de vin, commun, pourvu qu'il ſoit bon, ou rectifié ou camphré, dans lequel on trempera la partie affectée ; on peut auſſi la fomenter avec ce même eſprit, ſuivant le conſeil de *Sydenham*.

Le vinaigre lythargiré, la ſaumure de choux, ou l'oxycrat bouilli avec du ſel, & employé chaudement, & de la même maniere que l'eſprit de vin, produiſent preſque le même effet. L'huile de térébenthine eſt auſſi fort bonne, l'on doit en oindre la partie de bonne heure & ſouvent. Il eſt à propos dans un pareil cas d'expoſer la partie brûlée à la flamme de la chandelle, ou au feu, auſſi long-tems qu'on le pourra ſupporter ; ou de la préſenter au feu & de la retirer alternativement juſqu'à ce que le ſentiment de chaleur & la douleur ſoient diſſipés. Par ce moyen, non-ſeulement on procure la réſolution du ſang qui croupiſſoit ; mais on prévient encore les puſtules & les autres ſymptomes fâcheux qui accompagnent les *brûlures*.

On guérit ſans beaucoup de peine la plupart des *brûlures* du premier degré, ſurtout lorſqu'on emploie en même-tems les remedes dont nous venons de parler. Pline, *Lib. XXIII. cap.* 4. recommande l'huile de myrthe pour les *brûlures*.

La cure par les *émolliens*, n'eſt pas moins efficace que la précédente, quoique les remedes que l'on emploie ſoient tout-à-fait différens. On ramollit par leur ſecours tout ce qui eſt ridé ou racorni parmi les fibres & les vaiſſeaux les plus petits, ce qui donne le moyen au ſang de reprendre ſon cours ordinaire, & prévient en même tems les ſymptomes fâcheux qui n'euſſent pas manqué d'arriver ſans cette précaution. L'eau dans un degré de chaleur proportionné au ſentiment de la partie affligée, n'eſt pas d'une petite utilité dans le cas dont nous parlons, lorſqu'on a ſoin d'en fomenter la partie juſqu'à ce que la douleur & le ſentiment de chaleur s'évanouiſſent inſenſiblement : mais elle eſt beaucoup plus efficace lorſqu'on y fait bouillir de la mauve ou du bouillon blanc, de la graine de lin, du fœnugrec, des graines de coings & autres pareilles drogues émollientes. On doit encore appliquer ſur la partie auſſi chaudement que le malade pourra le ſupporter, des cataplaſmes émolliens préparés avec les plantes dont nous venons de parler ou avec telle autre pulpe faite de plante de cette eſpece ; car toutes ces pulpes ont une vertu émolliente. Il y a auſſi des huiles émollientes dont on a éprouvé la vertu : telles ſont celles de lin, d'amandes douces, d'olive, de narciſſe, de juſquiaſme, & autres ſemblables. On les étend ſur une compreſſe, ou bien on en oint la partie avec une plume. Enfin je ne dois point oublier l'onguent de *Mynſicht* pour les *brûlures*, lequel eſt un excellent lénitif. On le prépare avec l'huile d'olive, ou de lin mêlée avec un blanc d'œuf, & on l'applique de la même maniere. Le mucilage de coings eſt auſſi fort bon dans ce cas ; mais on doit obſerver une fois pour toutes, par rapport aux médicamens dont nous avons parlé juſqu'ici, qu'ils produiſent fort peu d'effet, à moins qu'on ne les renouvelle ſouvent. Lorſque la *brûlure* eſt au viſage, il eſt à propos de ſe ſervir d'un maſque de toile pour que les médicamens s'appliquent mieux ſur la partie : mais il faut avoir ſoin de l'entretenir toujours humide. Si l'on avoit le malheur de ſe brûler le cou, il eſt bon pour prévenir un torticolis, d'employer une eſpece de bandage appellé par les Chirurgiens, bandage diviſif. Voyez *Faſcia dividens*.

Dans les *brûlures* du ſecond degré, qui ſont accompagnées de puſtules, il ne paroît pas à propos d'ouvrir ces dernieres, & d'inciſer la peau qui eſt déja entamée à cauſe des douleurs violentes que le malade reſſent ordinairement. Le mieux que l'on puiſſe faire dans ces ſortes de cas eſt d'y appliquer avec toute la diligence poſſible, quelques-uns des remedes dont on a fait mention, & celui qui ſe préſente le plutôt à la main, comme de l'eau chaude, du vin brûlé, ou de l'eſprit de vin, en le renouvellant ſouvent ; par ce moyen on appaiſe non-ſeulement la chaleur & la douleur ; mais on conſerve encore la peau, quoiqu'elle ſoit ſéparée de l'épiderme, preſque auſſi ſaine qu'elle l'étoit auparavant. Suppoſé que les douleurs continuent, on doit employer des remedes adouciſſans. Les topiques les plus eſtimés ſont l'huile de lin, l'onguent de *Mynſicht* pour les *brûlures*, l'onguent *nutritum*, l'onguent de litharge, ou Diapompholix. On doit en oindre ſouvent la partie & les étendre ſur un linge dont on l'enveloppera. A meſure que la chaleur & la douleur diminueront, on doit appliquer quelque emplâtre convenable, comme celle du minium, afin d'unir la peau & de faire revenir l'épiderme. Si les *brûlures* du ſecond degré ſont extremement fortes, & affectent une grande partie du corps, il eſt néceſſaire de ſaigner promptement le malade & de lui tirer du ſang à proportion que la *brûlure* eſt conſidérable, même juſqu'à ce qu'il tombe en défaillance, pour prévenir les ulcérations, la difformité des cicatrices & peut-être la gangrene ; & lui donner enſuite un fort purgatif. Les topiques doivent être les mêmes que ceux que nous avons indiqués ci-deſſus. Il faut réitérer la purgation, pour faire une révulſion dans les cas où l'on ne pourroit pas employer la ſaignée auſſi abondamment, qu'on le voudroit, comme par exemple avec les enfans. On doit ſuivre un régime extremement exact dans les *brûlures*, auſſi-bien que dans les autres bleſſures & inflammations douloureuſes qui ſont accompagnées de danger. Les liqueurs les plus légeres & les alimens les moins nourriſſans ſont alors préférables aux autres ; car tout ce qui échauffe produit des effets très-pernicieux & augmente la douleur & la chaleur.

Le Chevalier *Digby* prétend que rien n'eſt plus propre pour appaiſer la chaleur cauſée par les *brûlures* que l'eſprit de ſel, pris à la doſe de dix ou quinze gouttes, dans quelque liqueur convenable. Lorſqu'on ſuit la méthode que nous venons de preſcrire, on ſoulage & on rétablit avec un ſuccès extraordinaire les parties affectées, & l'on prévient tous les accidens fâcheux dont on étoit menacé.

Quant au troiſieme degré de *brûlure* dans lequel il ſe forme immédiatement une croûte ou eſcarre ſur la partie affectée, il eſt difficile & même impoſſible d'y remédier ſans le ſecours de la ſuppuration. Si ce malheur arrive au viſage, on ne doit rien négliger pour prévenir les difformités qui reſtent après la cure. Pour cet effet il faut entierement rejetter preſque toutes les emplâtres ou onguens, quelque eſtimés qu'ils puiſſent être ; car il eſt à craindre qu'en deſſéchant la plaie plus qu'il ne faut, ils ne racorniſſent la peau & les fibres, & n'occaſionnent par ce moyen une cicatrice difforme. C'eſt pourquoi l'on doit diſſiper le plus promptement qu'il ſera poſſible cette croûte auſſi-bien que la matiere qu'elle couvre, bien qu'il ſoit aſſez difficile de déterminer la maniere dont on doit s'y prendre pour y réuſſir. Les arracher avec violence avec les mains, ou les couper, ce ſeroit faire beaucoup de tort au malade ; je ne trouve point de remedes plus propres pour ces ſortes de *brûlures*, que ceux qui ſont compoſés de drogues émollientes. Quelque ſoit celui que l'on choiſira parmi ceux que j'ai indiqués, on doit l'étendre ſur un linge, & l'appliquer ſur la partie, en le changeant ſouvent, juſqu'à ce que la croûte ſe ſépare enfin de la chair vive. Si quelque partie vient à s'en ſéparer, il faut l'emporter avec les ciſeaux toutes les fois qu'on penſe la plaie, ce que l'on doit faire deux ou trois fois par jour, & oindre la croûte qui reſte, avec du beurre. On ne doit point non plus négliger les fomentations. Cette partie de la cure emporte deux, trois ou quatre jours. Toute la croûte étant diſſipée de la maniere que nous venons de dire, il reſte à déterger & cicatriſer la plaie. On ſatisfait à cette indication avec un onguent digeſtif fait avec le miel roſat ; & l'on cicatriſe la plaie avec l'onguent de Diapompholix ou de litharge, ou avec l'emplâtre pour les *brûlures*, qui paſſent pour les meilleurs remedes que l'on puiſſe employer pour ces

effet. Lorſqu'on applique une emplâtre ou un onguent ſur la croûte, il eſt à craindre que la contraction des parties voiſines & l'irritation qu'occaſionne l'acrimonie de la matiere ou ſanie détenue ſous la croûte, ne forment une cicatrice difforme qu'il ſeroit impoſſible de diſſiper. S'il arrivoit cependant que l'on ſuivît cette méthode qui eſt la plus ordinaire aux Chirurgiens, on doit, à moins que la croûte ne tombe le ſecond ou le troiſieme jour, y faire des inciſions fréquentes, comme dans la gangrene, pour donner iſſue à la matiere qu'elle couvre; il eſt même néceſſaire après avoir ſaigné & purgé le malade, d'uſer de fomentations fréquentes, afin de ramollir & de détacher entierement la croûte. Le régime n'eſt pas moins néceſſaire dans cette méthode que dans la précédente. Le meilleur remede que l'on puiſſe employer à la fin du pancement, pour remettre la peau dans ſon premier état, eſt de fomenter ſouvent la partie affectée avec la vapeur de l'eau chaude. Súppoſé que la peau ſe remette trop lentement, on y appliquera de l'huile de cire ou de l'huile d'œuf.

Quant aux *brûlures* du quatrieme degré qui ſont les plus fortes & les plus déſeſperées, à cauſe qu'elles ont pénétré juſqu'à l'os & détruit & mortifié tout ce qu'elles ont rencontré; elles réſiſtent à tous les remedes, & il ne reſte d'autres moyens pour ſecourir le malade, que de couper ſans delai le membre affecté, de même dans le ſphacele. HEISTER, *L. IV. c.* 13.

On trouve dans les *Tranſactions Philoſophiques*, la méthode ſuivante pour la cure des *brûlures*.

Je n'ai jamais trouvé de remede plus efficace pour les *brûlures* de quelque eſpece qu'elles ſoient, & pour les douleurs dont elles ſont accompagnées, que le ſuivant.

Prenez *de l'eſprit de vers de terre*, *de l'eſprit de vin rectifié*, } *douze onces.*

Mêlez-les avec *deux onces de camphre.*

On n'a pas plutôt appliqué une compreſſe trempée dans cet eſprit, ſur la partie affligée que l'on ſent du ſoulagement & que l'inflammation ceſſe: mais on doit continuer l'uſage de ce topique juſqu'à ce que la douleur ſoit entierement diſſipée, & l'ulcere, ſi tant eſt qu'il y en ait un, deſſéché. Suppoſé que l'ulcération ſoit profonde & qu'il faille tenir la plaie ouverte, on la panſera avec de l'huile d'armoiſe, dans laquelle on aura diſſout deux onces de camphre, & à laquelle on mêlera une livre d'onguent de céruſe ordinaire, ce qui la fermera dans très-peu de tems.

On trouve dans les Mémoires de l'Academie Royale des Sciences, deux exemples remarquables de cures faites par des *brûlures* accidentelles, qui méritent d'avoir place dans cet Ouvrage.

Sur des guériſons faites par des brûlures.

Cas I. Voici encore de violens maux de tête, dont la guériſon a été ſoudaine & imprévue. Une Dame de trente-cinq ans & de bonne conſtitution, en avoit de continus, avec des redoublemens qui lui prenoient une fois réglément en huit ou dix jours, & duroient dix ou douze heures avec tant de violence qu'elle en étoit tantôt comme une hébétée, & tantôt comme une furieuſe. Le ſiége de la douleur étoit principalement au-devant de la tête, & dans les yeux qui devenoient alors fort rouges & étincelans. Les grands accès étoient accompagnés de nauſées, & ſe terminoient toujours par un vomiſſement de quantité de glaires blanches, mouſſeuſes & inſipides, & d'une eau verte & fort amere qui ne venoit qu'à la fin. Pendant ce tems-là elle ne pouvoit prendre aucune nourriture; hors de-là elle avoit bon appétit, & ſon embompoint ne diminuoit point malgré la longue durée d'un état ſi fâcheux. M. Homberg lui fit inutilement toutes ſortes de remedes pendant trois ans. L'opium ſeul ſuſpendoit pour quelques heures les douleurs de ſon mal de tête ordinaire: mais il ne pouvoit rien ſur les redoublemens.

Un ſoir qu'elle en ſentoit un qui s'approchoit, & qu'elle alloit ſe mettre au lit, elle voulut voir auparavant ſi ſes yeux rougiſſoient beaucoup; elle ſe regarda dans un petit miroir de poche, & le feu d'une bougie qu'elle avoit auprès d'elle prit à ſa coëffure de nuit qui étoit de toile épaiſſe. Elle ne s'en apperçut pas d'abord, & par haſard elle étoit ſeule. Le feu lui brûla tout le front, & une partie du deſſus de la tête, avant qu'elle eut pû faire venir du monde pour l'éteindre. M. Homberg que l'on appella auſſi-tôt, la fit ſaigner dans le moment, & traita à l'ordinaire la *brûlure*, dont la douleur ceſſa en peu d'heures. Mais le grand accès que l'on attendoit ne vint point, même le mal de tête ordinaire diſparut preſque dès ce moment-là ſans le ſecours d'aucun autre remede que la *brûlure*, & depuis quatre ans que cet heureux accident eſt arrivé, la Dame jouit d'une ſanté parfaite.

Cas II. Un Medecin de Bruges a fait part à M. Homberg d'une hiſtoire pareille dont il avoit été témoin. Une femme qui depuis pluſieurs années avoit les jambes & les cuiſſes extraordinairement enflées & douloureuſes, trouvoit du ſoulagement à les frotter devant le feu avec de l'eau-de-vie les matins & les ſoirs. Un ſoir le feu prit par haſard à toute cette eau-de-vie dont elle s'étoit frottée, & la brûla aſſez légerement. Elle mit quelque onguent à ſa *brûlure*, & pendant la nuit toutes les eaux dont ſes jambes & ſes cuiſſes étoient gonflées, ſe vuiderent entierement par les urines, & l'enflure n'eſt point revenue. *C'eſt dommage que le haſard ne ſe mêle pas plus ſouvent d'être Medecin.*

Il a ſans doute enſeigné cette ſorte de remede à pluſieurs peuples barbares qui le pratiquent avec ſuccès, & peut-être d'autant plus volontiers qu'il eſt plus cruel, & leur donne plus d'occaſion de montrer leur courage. M. Homberg, né dans l'iſle de Java, ſe ſouvient que quand les Javans ont une certaine colique, ou un cours de ventre douloureux qui eſt ordinairement mortel, ils s'en guériſſent en ſe brûlant les plantes des piés avec un fer chaud. S'ils ont un panaris au doigt, il le trempent dans l'eau bouillante à diverſes repriſes un inſtant à chaque fois, & M. Homberg lui-même, pour ſuivre en quelque choſe les coutumes de ſa patrie, s'eſt guéri d'un panaris de cette maniere. On trouve dans les relations des voyageurs, quantité d'autres maladies, que des Sauvages guériſſent par les *brûlures*, & ſans aller ſi loin, nous-mêmes en pluſieurs occaſions nous appliquons ces remedes aux chevaux, aux chiens de chaſſe, aux oiſeaux de proie, &c. mais il eſt vrai que notre délicateſſe ne nous permet pas d'en faire uſage pour nous, & peut-être nous fait-elle préférer de plus longues douleurs à de plus courtes.

Elle n'a pas ſouffert que l'on ſe ſervît long-tems en Europe de cette mouſſe que les Eſpagnols avoient apportée d'Amérique, & qui guériſſoit la goute, lorſqu'on la brûloit ſur la partie affligée. Cependant M. Homberg a vu un Bourgeois d'Amſterdam, qui par ce remede, étoit quitte en ſept ou huit jours de ſes accès de goute, qui auparavant duroient deux ou trois mois, & en même-tems les rendoit plus rares.

M. Homberg imagine que les *brûlures* peuvent guérir en trois manieres, ou en mettant les humeurs nuiſibles dans un grand mouvement, ce qui leur fait enfiler des routes nouvelles; ou en les rendant fluides de viſqueuſes qu'elles étoient, ce qui revient au même effet; ou en détruiſant une partie des canaux qui les apportoient en trop grande abondance. *Hiſt. de l'Acad. Royale des Sciences. Année* 1708.

A M E

AMEDANUS. Creſcentius donne ce nom à l'*aune* ordinaire.

AMELANCHIER, nom d'une eſpece de mûre de Ronce, appellée par *Parkinſon*, *vitis idæa tertia Cluſii*. Voyez *Vaccinium*.

AMELLUS, eſt une plante que l'on trouve en abondance le long de la riviere de *Mella* en France, qui lui a donné ſon nom.

Virgile la met au nombre des plantes agréables aux abeilles. *Georg.* 4.

Eſt etiam flos in pratis, cui nomen Amello
Fecere agricolæ, facilis quærentibus herba.
Namque uno ingentem tollit de cæſpite ſylvam
Aureus ipſe: ſed in foliis, quæ plurima circum
Funduntur, violæ ſublucet purpura nigræ.
Sæpe Deûm nexis ornatæ torquibus aræ.
Aſper in ore ſapor: tonſis in vallibus illum
Paſtores, & curva legunt prope flumina Mellæ.
Hujus odorato radices incoque Baccho,
Pabulaque in foribus plenis appone caniſtris.

Quelques Botaniſtes prétendent que c'eſt le *caltha paluſtris*. D'autres, une eſpece de conyſe ou d'*aſter montanus*. Mais Dale veut que ce ſoit l'*aſter Atticus*.

AMELPODI, nom de quatre différens arbres qui croiſſent dans les Indes.

Le premier eſt l'*amelpodi*, H. M. ou *arbor Indica ἀνάφτος, floribus umbellatis tetrapetalis*.

La racine de celui-ci paſſe chez les Habitans du Canada où il croît, pour réſiſter aux venins des ſerpens, lorſqu'on la porte ſur ſoi.

Le ſecond eſt le *belutta amelpodi*, ou *frutex Indicus ἀνάφτος, foliis binis adverſis, floribus pentapetalis candidis unguibus luteis*.

Sa racine broyée & priſe dans de l'eau, eſt bonne contre les morſures des ſerpens, & paſſe pour un excellent topique dans la goute.

Le troiſieme eſt le *Sjouannà amelpodi*, ou *frutex Indicus pentapetalos, gemina bacca, calyce exceptâ*.

Sa racine eſt bonne pour les morſures des ſerpens & les piquures des ſcorpions.

Le quatrieme eſt le *karetta amelpodi*, ou *baccifera Indica floribus umbellatis, fructu rotundo tricocco*.

On prétend que les feuilles de cet arbre en décoction ſont bonnes pour la colique, & que ſa racine portée dans une bourſe, eſt un antidote contre les morſures des ſerpens.

On prépare avec ſes feuilles & ſes racines cuites dans de l'huile d'olives un liniment qu'on prétend être excellent pour reſoudre les tumeurs endurcies. RAY. *Hiſt. Plant.*

AMENE, *ſel commun*. RULAND.

AMENENOS, Ἀμενηνός, d'α privatif, & μενω, force; *foible*. Hippocrate l'emploie ſouvent dans ce ſens.

AMENTIA, *Folie*. Voyez *Mania* & *Delirium*.

AMENTUM, *Alun de plume*. RULAND.

AMERI, *Indigo*. Voyez *Anil*.

AMETHODICUM, *Sans méthode*. BLANCARD.

AMETHYSTA PHARMACA, Ἀμέθυστα φάρμακα, d'α privatif & μέθυ, *vin*; Médicamens qui préviennent ou détruiſent l'ivreſſe. GALIEN, *de Compoſitione Pharm. L. II.*

AMETHYSTUS, *Amethyſte*, Pierre précieuſe.

Amethyſtus, Offic. Kentm. 48. Boet. 162. Charlt. Foſſ. 35. Worm. 99. De Lat. 24. Aldrov. Muſ. Metall. 966. Schw. 362. Calc. Muſ. 189. Geoff. Prælect. 84. Mont. Exot. 14.

C'eſt une pierre précieuſe, violette, couleur qui vient du mélange du rouge & du bleu. On la trouve dans les Indes, l'Arabie & l'Arménie. DALE.

L'*amethyſte* eſt une pierre précieuſe, dure, belle, luiſante, & tranſparente, dont il y a pluſieurs eſpeces, les unes ſont blanches, les autres rouges, les autres violettes. Elle nous vient des Indes. On prétend qu'elle empêche l'ivreſſe étant portée au doigt, ou broyée & priſe par la bouche: mais ces vertus ſont imaginaires, quoique ce ſoit d'elles qu'elle ait reçu ſon nom. Voy. *Amethyſta*.

On prétend qu'elle eſt propre pour arrêter le cours de ventre, & pour abſorber les acides qui ſont en trop grande quantité dans l'eſtomac, comme font les autres ſubſtances alcalines.

Les Chymiſtes, dit M. Geoffroy, ont tâché de tirer des teintures des pierres précieuſes colorées: mais nous ne ſommes pas plus certains de l'efficacité de ces teintures, ſi on en a fait quelques-unes, que nous le ſommes des vertus de ces mêmes pierres.

AMETRIA, Ἀμετρία. Les Medecins Grecs employoient ce mot dans le même ſens que les mots latins *immoderantia* & *immoderatio*. C'eſt en général tout ce qui s'écarte en quelque ſorte d'un tempérament convenable. GALIEN.

A M I

AMIA, Nom d'un poiſſon qu'Aétius met au nombre de ceux dont la chair eſt difficile à digérer. AETIUS, *Tetr. I. Serm.* 2.

Pline dit qu'il croît ſi promptement qu'on s'en apperçoit tous les jours. *Nat. Hiſt. L. IX. cap.* 13.

AMIANTUS, *Amiante*.

Offic. Boet. 382. Geſn. de Lap. f. 6. Aldrov. Muſ. Metall. 657. *Amiantus*, Worm. 55. Calc. Muſ. 286. Schrod. 346. Chart. Foſſ. 23. *Lapis amiantus*, Matth. 1387. Lact. 118. *Amiantus, ſive aſbeſtus*, Ind. Med. 8. DALE.

La pierre *amiante* croît en Chypre, & reſſemble à l'alun de plume ordinaire. La facilité qu'il y a à la filer donne les moyens d'en faire des toiles qui ne ſervent qu'à la curioſité, & qui étant jettées dans le feu s'enflamment ſans ſe conſumer, & deviennent au contraire plus belles & plus brillantes. DIOSCORIDE, *Lib. V. cap.* 156.

L'*amiante* eſt un des ingrédiens qui entrent dans les *pſilothra* (médicamens qui ſervent à enlever les poils) *Paul. Æginet. Lib. VI. cap.* 3. Myrepſe l'emploie dans la compoſition de ſon onguent de citron pour les taches de la peau. *Sect. III. de Unguentis, cap.* 42.

Il paſſe pour être très-efficace contre toutes ſortes de ſortiléges, ſurtout contre ceux des femmes. *Schroder in Dale.*

Pline aſſure qu'il a un pouvoir particulier contre les ſortiléges. *Lib. XXXVI. cap.* 19.

On prétend auſſi qu'il réſiſte au poiſon, & qu'il guérit la gale.

*Les diſſertations ſuivantes que je tire de l'abrégé des Tranſactions Philoſophiques ſerviront à faire connoître au Lecteur la véritable nature de l'*amiante.

M. Marc-Antoine Caſtagna a découvert dans une des mines d'Italie dont il a la Surintendance, une grande quantité de cette pierre lanugineuſe, appellée *amiante*, qu'il a trouvé le ſecret de préparer au point de la rendre ſemblable à de la peau ou du papier extremement blanc qui réſiſte au feu le plus violent. Il a couvert la peau de charbons ardens pour qu'elle s'enflammât: mais l'ayant retirée au bout d'un certain tems, elle eſt devenue auſſi froide & auſſi blanche qu'auparavant. Il ſemble que le feu paſſe à travers ſans altérer la moindre de ſes parties, au lieu que les métaux les plus durs & les plus ſolides, tels que le fer & le cuivre, réduits en lames très-minces, s'écaillent lorſqu'on les laiſſe auſſi long-tems dans le feu. Cette peau étant auſſi mince que du papier, eſt beaucoup plus parfaite que l'*amiante* des Anciens, & que celui de Chypre, & n'eſt point inférieure à celui qui nous vient quelquefois, bien que rarement, de la Chine. On a fait la même expérience ſur le papier préparé avec l'*amiante*, ſans que le feu l'ait altéré le moins du monde, & lui ait fait perdre ſa blancheur, & ſa fineſſe. On a fait une meche

de la même matiere, qui ne ſe conſume jamais, & dont la qualité n'eſt point altérée, après que l'huile qui ſervoit d'aliment au feu eſt entierement conſumée.

On trouve une grande quantité d'*amiante* ou lin foſſile incombuſtible à Lan-Fairyng-Hornwy, dans la partie Septentrionale d'Angleſey. Il eſt en forme de veines dans une pierre ſemblable au caillou par ſa couleur & ſa dureté. Ces veines ont pour l'ordinaire trois lignes d'épais, ce qui eſt la longueur de l'*amiante*, qui eſt rarement plus long, mais ſouvent plus court. Il eſt compoſé d'une matiere lanugineuſe exactement ſemblable à celle des plantes cotoneuſes, mais ſi compacte, que juſqu'à ce qu'on ait enfoncé une épingle, ou autre corps ſemblable à travers ſon grain, elle ne paroît qu'un caillou brillant, ſans qu'on y apperçoive le moindre filament. Lorſque cette pierre eſt dans ſa forme naturelle, elle paroît quelquefois blanchâtre, & quelquefois couleur de paille, mais entierement brillante; ſon éclat ſe perd lorſqu'on la pile dans un mortier, & toute la maſſe devient blanchâtre. On obſervera qu'il ſe trouve au-deſſus & au-deſſous des veines, une légere cloiſon de matiere terreuſe entre l'*amiante*, & la pierre, à laquelle il eſt adhérent. J'ai mis une petite quantité de cette eſpece de charpie dans le feu pendant trois quarts d'heures ſans qu'aucune de ſes parties ait été conſumée. J'ai donné à quelques-uns de ſes filets la forme d'une meche que j'ai trempée dans l'huile, & après que cette derniere a été conſumée par le feu, la proportion de la meche ne s'eſt point trouvée altérée. M'étant aſſuré par-là de ſon incombuſtibilité, j'en ai pilé une certaine portion dans un mortier juſqu'à ce qu'elle ait été réduite en poudre. Je l'ai tamiſée pour en ſéparer les parties terreuſes, de ſorte que le lin eſt reſté ſeul. Je l'ai enſuite fait paſſer par un moulin à papier, & après l'avoir mis dans autant d'eau qu'il en falloit, je l'ai remué autant qu'il m'a été poſſible. J'ai prié l'ouvrier à qui je m'étois adreſſé de procéder à ſon égard, ſuivant ſa méthode ordinaire, & de le mettre dans le moule, en obſervant ſeulement de le remuer avant de l'y verſer, parce que cette ſubſtance étant beaucoup plus peſante que celle dont ils ſe ſervent, iroit au fond, ſi on n'avoit pas ſoin de la verſer auſſitôt après qu'on l'a agitée. J'eus par ce moyen un papier fort ſale & fort ſujet à ſe déchirer. Mais comme c'eſt là mon premier eſſai, j'ai quelque raiſon de croire qu'on peut beaucoup le perfectionner.

Vous trouverez ici la deſcription du lin incombuſtible qui m'a été envoyée par un certain Conco, Chinois de nation, & réſident à Batavia dans les Indes, qui a reçu par le moyen de Keayarear Sukradana (de la même nation que lui, & ancien Commis du Sultan de Bantam) d'un premier Mandarin de Lankin (Province de la Chine) un morceau de cette toile d'environ neuf pouces de long. Il me marque qu'il a appris de gens dignes de foi, que l'on s'en ſert à envelopper les corps des Princes de Tartarie & des environs, lorſqu'on les brûle après leur mort, & qu'elle eſt faite de la partie intérieure de la racine d'un arbre qui croît dans la Province de Sutan, auſſi-bien qu'avec celle du Todda, qui croît dans les Indes. Que la partie ſupérieure de la racine qui eſt la plus proche de la ſurface de la terre, ſert à faire une toile beaucoup plus fine, qui diminue de la moitié, lorſqu'elle a eté trois ou quatre fois au feu. On aſſure auſſi qu'il découle du même arbre une liqueur qui ne ſe conſume point, & que l'on brûle dans les Temples, avec des meches faites de la même matiere que la toile dont nous venons de parler.

On a fait voir à la Société Royale un mouchoir de ce lin incombuſtible, qui avoit un pié de long, ſur un demi-pié de large.

Les expériences par leſquelles on s'eſt aſſuré qu'il réſiſtoit au feu, ont été faites à Londres, la premiere le 20 Août 1684. devant la Societé Royale. On verſa de l'huile deſſus pendant qu'il étoit enflammé pour augmenter la violence du feu. Il peſoit auparavant ſix dragmes ſeize grains, & l'on trouva que le feu lui avoit fait perdre deux dragmes cinq grains de ſon poids.

La ſeconde expérience a été faite publiquement en préſence de la Société Royale le 22 Novembre ſuivant. Il peſoit (comme il paroît par le Journal de la Société) avant qu'on le mît au feu, une once, trois dragmes, dix-huit grains. On le mit pendant pluſieurs minutes ſur des charbons ardens; & quoiqu'on l'eût retiré du feu tout enflammé, il n'eut point la force de conſumer une feuille de papier blanc ſur laquelle on le poſa. On le peſa de nouveau lorſqu'il fut refroidi, & l'on trouva qu'il avoit perdu une dragme, ſix grains.

M. Arthur Baily préſenta le 3 Décembre à la Société Royale, au nom de M. Waite, un morceau de cette toile, dont il donna en même-tems une autre piece à M. Plot, qui l'envoya à Oxford, où l'on répéta la même expérience le 16 Décembre. On la mit, en préſence de tous les Membres de cette Univerſité, ſur un feu de charbon fort violent, où elle reſta pendant un tems conſidérable. On trouva, quand elle fut refroidie, qu'elle avoit reçu très-peu d'altération, & qu'elle étoit ſeulement plus blanche & plus nette qu'auparavant.

Quoique cette toile fût plus commune du tems des Anciens qu'elle ne l'eſt aujourd'hui, & qu'ils la connuſſent peut-être mieux que nous, ils l'eſtimoient cependant autant que les perles les plus précieuſes.

On ne la priſe pas moins aujourd'hui dans le pays où on la fait, puiſqu'un *Covet* de la Chine, (qui eſt une piece de 23 pouces ou $\frac{3}{4}$ de long) vaut huit *tales*, ou trente-ſix livres ſterlin, trente chelings & quatre ſols.

Quelques Auteurs célebres ont révoqué en doute, & même nié l'exiſtence d'une pareille toile. Ils admettent à la vérité celle de l'*amiante:* mais ils doutent en même-tems de la poſſibilité de l'exécution de la toile dont nous avons parlé. Cependant Pline dit expreſſément, (& il mérite d'être cru ſur une choſe dont il a eu connoiſſance) qu'il a vu des ſerviettes que l'on nettoyoit en les jettant dans le feu, d'où elles ſortoient plus belles & plus nettes que ſi on les eût lavées dans l'eau.

Mais qu'eſt-il beſoin de recourir au témoignage des autres, puiſque nous avons vu une piece de cette toile paſſer par cette rude épreuve à Londres & à Oxford?

Ce minéral lanugineux eſt quelquefois appellé, à cauſe de ſes étranges qualités, *Amiantus*, *quod in ignem injectus non μιαίνεται*, parce que le feu, loin de le détruire, lui donne un nouveau luſtre.

On l'appelle *Aſbeſtos*, & *Salamandra*, bois de ſalamandre, à cauſe, je crois, des *thryalides*, ou meches qu'on en faiſoit autrefois, & qui étant miſes dans des lampes pleines d'huile incombuſtible, ne ſe conſumoient jamais. C'eſt-là, je crois, la véritable raiſon qui lui a fait donner ce nom, ſoit qu'il y ait jamais eu de pareilles lampes ou non.

Agricola dit que le nom d'alùn lui a été donné, à cauſe de la ſenſation piquante qu'il imprime ſur la langue; & l'épithete de *plumeum*, à cauſe des filamens dont il eſt compoſé, & qui le diſtinguent de toutes les autres eſpeces d'alun. Mais cet Auteur ſe trompe; car l'alun de plume eſt une choſe tout-à-fait différente.

La couleur griſâtre de ſes parties lanugineuſes l'a fait appeller par quelques-uns, *polia;* par d'autres, *corſoides* & *ſpartapolia*, à cauſe de ſa reſſemblance avec les fibres de quelque eſpece de nates.

On l'appelle encore *linum*, à cauſe de la facilité avec laquelle on le file, avec quelque épithete diſtinctive priſe de ſa qualité, telle qu'*asbeſtinum* ou *vivum*, ou du lieu où on le trouve. Il eſt appellé en général *linum foſſile;* & en particulier, *linum Indicum*, *Creticum*, *Cypricum*, & *Carpaſium* ou *Caryſtium*. On le trouve encore dans la Tartarie, à Namur dans les Pays-bas, à Eisfield dans la Thuringe, parmi les mines dans l'ancien Noricum, en quelques endroits d'Egypte, & dans les montagnes d'Arcadie, à Pouzzole & dans quelques autres mines d'Italie; on en a trouvé il n'y a pas

pas encore long-tems dans une petite Iſle appartenante à M. William Robinſon, appellée *Ynis Molroniad*, & dans la paroiſſe de *Llan Fairing Hornvvy*.

Les Lithographes le placent ordinairement au nombre des pierres : mais je le croirois plutôt une terre pierreuſe, *terra lapidoſa*, ou ſubſtance moyenne entre la pierre & la terre. Quoiqu'il en ſoit, il paroît être compoſé d'un mélange de quelque ſel, & de terre pure dépouillée de ſoufre, qui ſe coagule pendant l'hiver, & ſe durcit dans les chaleurs de l'été. Joannes Heſſus ſe ſert d'un argument très-fort, pour prouver que ce ſel eſt l'alun liquide. Il nous le repréſente, comme Matthiol, ſous la forme d'une ſubſtance laiteuſe, tirant quelque peu ſur le jaune, qui ſort de la terre, & ayant la même odeur que le fromage pourri. Il rapporte, qu'en ayant ramaſſé une certaine quantité à Pouzzole avec quelques autres eſpeces d'alun ; & l'ayant gardé pendant quelque tems, il trouva, lorſqu'il vint à l'examiner, qu'il avoit perdu ſon odeur, & s'étoit changé pour la plus grande partie en alun de plume, la partie ſaline s'étant, à ce que je crois, transformée en des filets, que la terre avoit enſuite unis. C'eſt ainſi qu'on le trouve dans tous les endroits où il naît, ſoit qu'il ſorte de la terre, comme Pline & Matthiol le veulent, ou qu'il paſſe à travers des rochers, comme à Wales, où l'on en rencontre des veines dans un rocher, dont les pierres approchent du caillou par leur couleur & leur dureté. L'*amiante* paroît être compoſé d'un alun pareil à celui dont parle Jean Heſſus, quelques-unes de ſes parties étant de couleur de paille, comme ſi elles avoient conſervé la couleur jaune du bitume liquide dont il eſt formé. Les Auteurs ne lui ont cependant jamais donné cette couleur ; & Agricola nous aſſure que l'*amiante* eſt blanc, cendré, rouge, ou couleur de fer. J'en ai de Chypre qui m'a été envoyé d'Alep par le Docteur Robert Huntington, dont une partie eſt d'un bleu foible ou couleur de perle, & l'autre tire ſur le verd de mer.

Quelques différentes que ſoient les couleurs des ſubſtances minérales que l'on trouve dans divers endroits de l'*amiante*, je remarque que les parties laineuſes ſont toutes reſſemblantes ; ſavoir, de couleur d'argent, les filamens minces & déliés, mais extrêmement peſans. Les particules les plus ſubtiles vont au fond de l'eau, lorſqu'elles en ſont entiérement imprégnées ; ce qu'elles ont de commun avec un morceau de toile incombuſtible que M. Waite a apporté des Indes, & que j'ai eu de M. Baily ; d'où il eſt probable que ce n'eſt point une plante, mais une ſubſtance minérale, malgré la relation de Conco & de Keavarear Sukradana, insérée dans la Lettre de M. Waite ; ce que je n'oſe cependant aſſurer, parce qu'il y a différens bois, comme le buis, le bois rouge, & le bois de Perſe, qui coulent à fond lorſqu'on les met dans l'eau.

Marcus Paulus Venetus nous apprend qu'on trouve dans une certaine montagne de Chinchinthalas, Province de la Tartarie, de l'*amiante* dont on fait de la toile ; & ſon témoignage eſt confirmé par un Turc nommé *Curſicar*, Surintendant de quelques mines de cette contrée. Après qu'on a fait ſécher l'*amiante* au ſoleil, on le pile dans un mortier d'airain, & l'on ſépare la partie terreuſe de celle qui tient de la laine. Lorſque cette derniere eſt entierement purgée de toutes les ordures qui pouvoient s'y être attachées, on la file pour en faire une toile ; & ſuppoſé que cette toile ait quelques taches, on la met dans le feu pendant une heure, d'où on la tire ſans qu'elle ait reçu aucun dommage, auſſi blanche que la neige. Il paroît, ſuivant la deſcription de Strabon, qu'on employoit cette méthode pour préparer l'*amiante* de Crete, avec cette différence, qu'après qu'on l'avoit pilé, & ſéparé la partie terreuſe de la lanugineuſe, on peignoit cette derniere. Agricola remarque auſſi cette circonſtance ; ce qui prouve que cet *amiante* étoit beaucoup plus long que celui que nous avons aujourd'hui.

Pline rapporte que les anciens filoient l'*amiante*, & en faiſoient des toiles incombuſtibles, qui, entre autres uſages, ſervoient à envelopper les corps des Princes qu'on vouloit brûler pour en conſerver les cendres, & pour les empêcher de ſe confondre avec celles du bois dont on formoit le bucher ; ce que les Princes de Tartarie pratiquent encore aujourd'hui. Je ne doute point qu'il ne diminue toutes les fois qu'il éprouve la violence du feu : mais cela n'empêche point qu'il ne puiſſe ſervir pluſieurs fois à cet ouvrage, avant de devenir tout-à-fait inutile. On aſſure que quelques anciens, entre autres les Brachmanes des Indes, employoient l'*amiante* pour en faire des vetemens. Les meches des lampes éternelles des anciens, étoient auſſi de cette même matiere ; & l'on rapporte que Septella, Chanoine de Milan, avoit du fil, des cordons, des réſeaux & des papiers faits avec l'*amiante*. Marc-Antoine Caſtagna, qui a trouvé depuis peu ce minéral en Italie, a découvert le moyen de le travailler, de le rendre auſſi épais & auſſi mince qu'il lui plaît, & de lui donner la forme d'une peau & d'un papier extrêmement blanc. Nous avons fait dernierement à Oxford du papier avec de l'*amiante* qui ſupporte aſſez bien le feu & l'encre, excepté que cette derniere rougit par la violence du feu.

M. Campani, après avoir recherché l'étymologie du nom *asbeſtus*, que l'on donne à l'*amiante*, en admet quatre eſpeces, dont il a les échantillons dans ſon cabinet. La premiere qu'il a reçue de Corfou, a une forme ligneuſe, eſt longue d'un demi-palme, de couleur blanchâtre, tirant quelque peu ſur le rouge. La ſeconde eſt de couleur d'argent, tirant ſur celle du plomb, beaucoup plus liſſe & plus courte que la précédente d'environ trois pouces ; elle vient de *Seſtri di Ponente* dans la Ligurie. La troiſieme, qui eſt la plus mauvaiſe de toutes, eſt compoſée d'écailles ou lames poſées les unes ſur les autres : il la repréſente de la figure d'un oignon, d'une couleur de terre noirâtre, entremêlée de quelques veines blanches, noires & rouges-brunes, longue à peine de deux tiers d'un pouce romain, & plus propre par conſéquent à faire du papier que de la toile. La quatrieme eſpece lui a été donnée par M. Boccone : on la trouve dans les Pyrenées, & quelques-uns de ſes morceaux ont un palme romain de longueur. Elle eſt composée de filamens longs, rudes & épais. Il fait encore mention d'une autre eſpece d'*amiante*, que l'on trouve dans les montagnes du Volterrano. Il dit de plus, qu'il a laiſſé ce minéral pendant trois ſemaines dans le fourneau d'une verrerie ſans qu'il ait reçu la moindre altération : mais qu'il n'a pu garantir un bout de bâton qu'il y avoit enveloppé de la violence du feu. Il conclut de-là que l'*amiante* réſiſte au feu, parce qu'il ne brûle ni ne s'enflamme point : mais il ſe diſſipe quelque peu au toucher, comme il s'en eſt aſſuré par le moyen d'une balance très-exacte. Enfin il indique les moyens de le filer ; ce qu'il exécute de la maniere ſuivante. Il commence d'abord par faire tremper quelque tems l'*amiante* dans l'eau chaude : il l'ouvre & le ſépare enſuite avec les mains pour en détacher les parties terreuſes qui ſont d'un blanc de chaux, & lient les parties filamenteuſes enſemble : l'eau s'épaiſſit par le mélange de ces parties, & devient laiteuſe : il réitere la même choſe ſix ou ſept fois de ſuite, en changeant toujours l'eau, juſqu'à ce que les parties hétérogenes ſoient emportées, après quoi il fait ſécher dans un tamis celles qui tiennent de la nature du lin.

Il trouve que l'*amiante* de *Corfou* eſt préférable à tous les autres, à cauſe de la longueur & de la fineſſe de ſes filamens, mais que celui de Chypre ne lui réuſſit pas auſſi bien, ce qui lui donne lieu de douter qu'il ſoit de la bonne eſpece, quoique *Pancirolle* & pluſieurs autres Auteurs qu'il cite, recommandent celui de Chypre comme le meilleur. Il indique enſuite une nouvelle méthode pour filer l'*amiante*, dont il eſt l'inventeur, & qui conſiſte en ceci. Il nettoie comme auparavant l'*amiante*, & après l'avoir légerement cardé,

il le place entre deux cardes qu'il assure sur une table ou sur un banc. Il prend ensuite un petit rouet ordinaire qu'il entoure d'un fil fort délié qu'il entrelasse avec l'*amiante* qui sort hors des cardes. Il a toujours soin d'avoir devant lui un vaisseau plein d'huile dans lequel il trempe continuellement l'index & le pouce, tant pour les garantir de la qualité corrosive de la matiere, que pour rendre les filets plus unis & plus souples. Cela fait, il compose avec ces mêmes filets une espece de grosse toile qu'il met dans le feu pour que l'huile & le fil se consomment, de sorte qu'il ne reste que la matiere incombustible. Mais comme cette méthode d'attacher la pierre au fil est extremement ennuyeuse, il préfere de coëffer une quenouille avec un peu de lin qu'il entrelasse avec trois ou quatre filets d'*amiante*, ce qui les rend plus forts & plus durables. Il n'est pas besoin lorsqu'on emploie cette méthode, de carder les filamens, puisque cela ne sert qu'à les rompre. Il suffit seulement de les séparer après les avoir nettoyés & de les filer avec le lin. Il reste au fond du vaisseau dans lequel on lave le minéral, un grand nombre de petits morceaux dont on peut faire du papier selon la méthode ordinaire. Il indique en finissant un moyen très-sûr pour conserver la toile ou les autres ouvrages que l'on fait avec cette pierre aussi long-tems que l'on veut. Comme cette toile est fort sujette à dépérir à cause de son extreme sechereſſe, il ne faut que l'entretenir toujours huilée, ce qui ne sauroit la gâter, car en la mettant dans le feu, l'huile se consume & la toile en sort aussi blanche & aussi nette qu'auparavant.

J'ai trouvé dans la Terre de *François Gordon d'Actundore* dans la Province d'*Aberdeen*, près des Montagnes, sur le penchant d'une colline couverte d'une espece de bruyere approchante de la mousse, dans un très-petit ruisseau & tout auprès dans l'espace de dix à douze verges, une grande quantité de ces pierres, dont quelques-unes ont un pié de long & ressemblent à du bois. J'ai eu d'autant plus de peine à croire que ce fût du bois pétrifié, qu'il n'y en a aucune trace aux environs, & que je n'ai trouvé ces pierres que dans l'étendue de terrein dont je viens de parler. Ayant creusé la terre aux environs avec mon couteau, j'ai trouvé quelques morceaux de cette pierre, & vers sa superficie, plusieurs autres d'une matiere fibreuse que mon couteau n'a pu couper. J'ai eu d'abord l'idée que c'étoit une matiere incombustible, ce qui s'est trouvé vrai, lorsque j'en ai fait l'essai en la mettant au feu. Comme je savois qu'on a toujours regardé cette matiere comme composée de filamens tirés de l'*amiante*, je résolus d'observer de plus près la maniere dont elle étoit produite.

Ayant trouvé quelques morceaux de cette pierre extremement durs dans le milieu de cette matiere fibreuse qui étoit à la superficie de la terre, & la matiere fibreuse au dehors & vers les extrémités, je crus que le lin étoit produit par cette pierre. Mais découvrant plusieurs paquets de lin qu'on prenoit au premier abord pour des cailloux tant ils étoient condensés & pressés, dont les filamens se séparoient cependant avec facilité pour peu qu'on les mouillât; & en ayant trouvé de plus ou moins condensés en forme de pierre à un pouce de la superficie de la terre à laquelle ils étoient paralleles, entrelassés avec les fibres des racines du gason, il me parut vraisemblable que le lin devroit plutôt se convertir en pierre que celle-ci en lin. La plupart de ces pierres sont tendres & très-friables au dehors. Ces pierres sont de différentes especes, quelques-unes blanches, de couleur de lin, & d'une substance si molle, qu'on peut la couper avec un couteau sans l'émousser, d'autres sont mêlées avec une plus grande quantité de talc blanchâtre, & quelques autres sont extremement dures & grisâtres.

Il me seroit fort difficile de déterminer ici la maniere dont le lin est produit, à cause que ce que j'en ai trouvé étoit enfoncé d'un pouce dans la terre parallelement à sa surface, & entrelassé avec les racines du gason, sans qu'il m'ait été possible d'y découvrir des racines, ses extrémités étant toutes deux semblables, comme si on les avoit coupées. La terre qui produit cette matiere est grisâtre, épaisse d'un ou deux pouces, & pose sur un lit d'une autre terre noire d'un pié d'épaisseur; de sorte que je ne vois rien qui me paroisse devoir le produire. J'ai trouvé dans quelques autres endroits une grande quantité de sable qui tient de la nature du talc, & quelques pieces de lin incombustibles auprès, comme aussi certains morceaux de cette pierre plus blancs que les autres & très-approchans du talc; ce qui pourroit faire croire que le lin en est produit; je n'ose cependant rien déterminer là-dessus, parce qu'on ne découvre pas la moindre apparence de talc dans d'autres endroits où j'en ai trouvé.

Quoique je n'aie pas présent tout ce que les Auteurs ont écrit sur ce lin incombustible, il me paroît par ce que Pline, Aldrovandi & Olaus Wormius en ont dit, que celui qu'on trouve en Ecosse n'est point inférieur au leur. Ils nous le dépeignent généralement extremement court, au lieu que le mien a quelquefois jusqu'à huit pouces de long.

Quant aux moyens d'en faire de la toile, tous les Auteurs conviennent unanimement que la chose est fort difficile & j'avoue qu'ils ont raison. Il paroît cependant par les expériences que j'ai rapportées, que le mien peut servir à cet effet, je suis persuadé que la chose est beaucoup plus difficile avec certains lins qu'avec d'autres.

On trouve dans une carriere des montagnes d'Ecosse, une espece de pierre placée horisontalement dans un lit, composée de fibres paralleles avec quelques interstices, laquelle est si tendre au commencement qu'on n'a besoin pour la polir que de sable ou d'une autre pierre dure de couleur blanchâtre que l'on trouve dans la même carriere : mais elle se durcit si fort dans la suite qu'elle résiste au feu & aux injures du tems. La premiere fois que les Carriers la découvrirent, ce fut en pure perte, car elle se réduisit en morceaux lorsqu'on voulut la tailler, & employer les coins & autres instrumens ordinaires pour la lever. Mais après avoir examiné plus attentivement la direction de ses fibres, on a trouvé le moyen en la coupant en long, d'en avoir des morceaux aussi gros que l'on a voulu & de les polir avec facilité en suivant ses fibres. Mais lorsqu'on essaye de la couper par le travers on ne peut jamais en venir à bout, & sa superficie reste inégale comme les extrémités d'une piece de bois. Quoique cette carriere ait peu d'interstices, comme je l'ai déja dit, on y trouve cependant de l'*amiante* d'un blanc argenté, composé de plusieurs trousseaux de fibres paralleles, semblables à celles des fibres musculaires du bœuf salé, lesquelles se séparent aisément les uns des autres en des filets aussi déliés que ceux du lin le plus fin, & si ductiles, qu'on peut les filer & en faire une toile incombustible pareille à celle que les anciens employoient dans les funérailles. On découvre dans d'autres interstices une substance rougeâtre, dont la couleur approche de celle du sang de dragon : mais je ne sai si elle est fibreuse ou non, parce qu'on n'a pu m'en montrer, on m'a cependant assuré qu'elle paroissoit propre à faire de la teinture. Celui de qui je tiens le peu d'*amiante* que j'ai, eût pu en garder plusieurs livres, à ce qu'il m'a dit, s'il en eut connu le prix. Je ne doute point que la seconde espece ne fût aussi fibreuse, & dans ce cas on pourroit en la mêlant avec la premiere, en faire une fort belle toile. On peut dire que cette carriere est composée d'*amiante* de différentes couleurs, avec cette différence que le blanc & le rouge sont d'un grain beaucoup plus fin que le bleu. *Abregé des Transf. Philos. vol.* 5.

AMICULUM, étoit une espece de vetement dont se servoient les jeunes gens pour couvrir leurs parties naturelles lorsqu'ils étoient nuds au *Gymnasium* ou tel autre lieu destiné pour leurs exercices. Rhodius, *Diss. de Acia.*

On l'emploie dans le même ſens qu'*Amnios*, dont on peut voir l'Article.

AMIDUM. Voyez *Amylum.*

AMINÆUM VINUM, *Vin d'Amina*, appellé enſuite *Falernum*, en Italie. La farine d'orge séchée au feu & priſe dans du vin de Falerne *Aminæum*, auſtere, deſſeche le ventre, à ce que prétend Aetius, *Tetrab. I. Serm.* 1.

Le vin *Aminæum* mérite la préférence ſur tous les autres, par la force de ſes eſprits & la vigueur qu'il acquiert en vieilliſſant. Pline, *Nat. Hiſt. L. XIV. c.* 2.

Columella prétend que les vins *Aminéens* ſont les plus anciens que l'on connoiſſe, & il y a toute apparence que ce ſont les premiers dont les Romains aient usé : car comme l'Italie ne produiſoit point de vignes autrefois, les habitans furent obligés de les tranſplanter du pays des *Aminéens* dans la *Theſſalie*. Suivant *Macrobe*, le vin de Falerne étoit autrefois appellé vin *Aminéen* ; il ſembleroit cependant que le vin de Falerne devroit être du crû d'un canton particulier, & celui d'*Aminée* le produit du raiſin qu'on avoit tranſplanté en Italie. Ce qui prouve que le vin *Aminéen* n'étoit point du crû d'un canton particulier, mais le produit d'une eſpece particuliere de raiſin, c'eſt que Galien fait mention du vin d'*Aminée* qui croiſſoit dans le Royaume de Naples, dans la *Sicile* & dans la *Toſcane.*

Le vin d'*Aminée* étoit auſtere, rude & acide, lorſqu'il étoit nouveau, mais il s'amolliſſoit en vieilliſſant & acquéroit une force & une vigueur qui étoit beaucoup augmentée par la quantité d'eſprits qu'il contenoit alors ; ces qualités le rendoient extremement propre à fortifier l'eſtomac, comme Galien l'a obſervé.

Virgile diſtingue le vin d'*Aminée* de celui de Falerne, dans le ſecond Livre des Georgiques :

. . . . . *Quo te carmine dicam,*
Rhœtica? Nec cellis ideo contende Falernis.
Sunt etiam Amminææ vites, firmiſſima vina.

« Quelle louange ne donnerai-je point à ceux qu'on » cueille dans la Rhétie ? Il ne faut pourtant point que » ces vins diſputent le prix à ceux de Falerne. Le ter» roir d'*Aminée* produit des vins qui ont aſſez de for» ce pour pouvoir ſe conſerver très-long-tems. »

Quelques Auteurs Latins appellent cette eſpece de vin & de raiſins *Amminea* & *Amminium*, comme Virgile, & non pas *Aminea* & *Aminæum.*

AMINÆUM ACETUM, *Ruland* & *Jonhſon* ſemblent croire que c'eſt le vinaigre blanc : mais il y a plus d'apparence que c'eſt le vinaigre fait avec le vin dont je viens de parler dans l'article précédent, ou de fort vinaigre en général.

AMINIA, nom que les Habitans du Breſil donnent au *Hylon braſilianum* de J.B. que les Portugais appellent *algodon. Margrave.* C'eſt un eſpece d'arbre portant du coton.

A M M

AMMA. Voyez *Hamma.*

AMMI. Il y a deux ſortes d'*ammi*, la moderne & l'ancienne. On diſtingue la premiere de la maniere ſuivante.

Ammi vulgare, Offic. Ger. 881. Emac. 1036. Raii Hiſt. 1. 455. *Ammi vulgatius*, Park. Theat. 912. *Ammi majus*, C. B. Pin. 159. Tourn. Inſt. 304. Elem. Bot. 254. Boerh. Ind. A. 57. *Ammi vulgare majus, latioribus foliis, ſemine minus odorato ;* J. B. 3. 27. Hiſt. Oxon. 3. 295. *Ami, ammi, amium & ammium*, Chab. 285. Dale.

Cette plante croît à la hauteur de deux ou trois piés, & pouſſe des tiges droites rondes & cannelées, d'où ſortent des feuilles longues & ailées qui entourent la tige par tout le pié, composées de trois petites diviſions d'aigrettes, longues, étroites & crénelées. Le ſommet des tiges porte des ombelles de petites fleurs blanches, de cinq feuilles chacunes, dont deux ou trois ſont ordinairement plus grandes que les autres. La ſemence eſt petite, de la groſſeur à peu près de celle du perſil, & d'un gout aromatique. Cette plante ne croît point chez nous, quoique *Parkinſon* aſſure qu'on la trouve dans les champs aux environs de *Grennhith*, dans la Province de *Kent* : mais perſonne ne l'a trouvée juſques aujourd'hui. Elle eſt aſſez commune dans les pays chauds ; elle fleurit en été, & meurt après que ſa ſemence, qui eſt la ſeule partie dont on faſſe uſage, a atteint ſa maturité.

Les ſemences de cette plante ont une vertu deſſiccative & fortifiante ; elles ſont bonnes pour chaſſer les vents de l'eſtomac & des inteſtins, & pour prévenir la colique. Elles ſont diurétiques, propres à exciter l'urine & les regles. Miller, *Bot. Offi.*

On la cultive dans les jardins, & elle fleurit aux mois de Juin & de Juillet. Ses ſemences ſont petites, ſtriées, moins groſſes que celles du perſil, d'un rouge cendré, d'un gout amer, acre, & d'une odeur aromatique. On les vend dans nos boutiques pour celles de la poivrette. Elle eſt une des quatre ſemences chaudes. Dale.

On diſtingue l'*ammi* de *Dioſcoride* & des Anciens de la maniere ſuivante.

Ammi verum, Offic. *Ammi creticum*, Ger. 881. Emac. 1036. Park. Theat. 912. *Ammi alterum, ſemine apii*, C. B. Pin. 159. *Ammi odore origani*, J. B. 3. 27. Raii Hiſt. 1. 455. Hiſt. Oxon. 3. 295. Chab. 385. Dale.

L'*Ammi* eſt appellé par quelques-uns *cumin* d'*Ethiopie*, par d'autres, *cumin royal* : mais il y en a qui prétendent que le cumin d'Ethyopie eſt d'une nature tout-à-fait différente de celle de l'*ammi*. La ſemence de cette plante, comme tout le monde ſait, eſt beaucoup plus petite que celle du cumin, & a le gout de l'origan. On doit choiſir celle qui eſt nette & dépouillée de ſon écorce.

Elle eſt chaude, ſeche & deſſiccative. Priſe dans du vin, elle appaiſe les tranchées, elle guérit la rétention d'urine, & les morſures des animaux venimeux, elle excite auſſi les regles. On la mêle avec les véſicatoires de cantharides, pour prévenir la ſtrangurie. Appliquée avec du miel en forme de cataplaſme, elle efface les taches livides du viſage. Elle purge la matrice lorſqu'on l'emploie dans les ſuffumigations avec des raiſins ſecs, ou de la réſine. Dioscoride, *Lib. III. cap.* 70,

Pline dit la même choſe, & ajoute de plus, qu'Hippocrate l'appelle *cumin royal*, parce qu'il croyoit que le meilleur croiſſoit en Egypte. Les habitans d'Alexandrie l'employent dans leur pain & dans leurs ragouts. Il appaiſe les inflammations des yeux. Mêlé avec de la graine de lin, & bu dans du vin, à la doſe de deux dragmes, il guérit la piquure des ſcorpions ; pris avec une égale quantité de myrrhe, il eſt extremement ſalutaire contre celle du céraſte. On prétend que ſon odeur, dans le tems du coït, hâte la conception. *Nat. Hiſt. Lib. XX. cap.* 15.

On trouve rarement cette eſpece dans les boutiques, & on lui ſubſtitue la premiere On l'apporte ordinairement de Turquie ; la plante qui produit cette ſemence eſt plus petite, les feuilles plus étroites & plus découpées ; elle porte des fleurs blanches en ombelle, & une ſemence approchante de la premiere, mais plus petite, d'une odeur & d'un gout aromatique plus agréables, approchant de l'origan. Elle paſſe pour avoir plus de vertu que la premiere. Miller, *Bot. Off.*

On l'apporte d'Alexandrie d'Egypte. Les ſemences ſont petites, ſtriées, moindres que celles du perſil, d'une couleur jaune tirant ſur le rouge, d'un gout aromatique acre, & d'une odeur agréable. On les trouve très-rarement dans nos boutiques. Elles ſont inciſives, apéritives & deſſiccatives, bonnes pour les douleurs

du colon & de l'uterus, pour les enflures de l'eſtomac & la ſuppreſſion des regles & de l'urine. DALE.

Cette ſemence contient une grande quantité d'huile & de ſel volatil.

Elle eſt inciſive, apéritive, anti-hiſtérique, carminative, & céphalique, elle reſiſte au venin. C'eſt une des quatre petites ſemences chaudes, LEMERY, *des Drogues.*

AMMION, Ἄμμιον, *Cinabre.* Voyez *Cinnabar* & *Minium.*

AMMITES ou AMMONITES, eſt une pierre ſablonneuſe qui ſe trouve de différentes groſſeurs, car il y en a qui ſont au moins auſſi groſſes que des noix, d'autres comme des pois, d'autres comme des orobes, d'autres comme des ſemences de pavot ou de millet. Ces petites pierres reſſemblent à des œufs de poiſſon; on appelle les unes *centhrites*, les autres *meconites.* Celles qui ſont groſſes comme des pois ſont appellées par quelques-uns *Bézoard* minéral, parce qu'elles ſont formées par écailles ou petites lames comme le *Bézoard*, & qu'elles ſont de la même couleur, luiſantes, ou un peu plus rougeâtres. Elles naiſſent ſur les montagnes proche de Berne en Suiſſe.

Elles ſe remettent facilement en ſable dont elles ſont compoſées. Elles ſont appellées *ammites* d'ἄμμος ſable. LEMERY, *des Drogues.*

AMMOCHOSIA, Ἀμμοχωσία, eſpece de remede propre à deſſécher le corps, qui conſiſte à l'enterrer dans du ſable de mer extremement chaud. Celui de riviere vaut moins que le premier, parce qu'il eſt trop humide.

Mais le ſel eſt beaucoup plus efficace que le ſable, & le malade doit ſe coucher dedans avec quelque choſe de ſouple ſous lui. Il ne doit pas en avoir moins de trois palmes de haut, autrement ſa vertu ſe perd aiſement. Ce remede produit auſſi les mêmes effets que l'ἡλιώσις, l'*inſolation* dont on peut voir l'article.

Oribaſe, *Lib. X. cap.* 8. *Coll. Med.* nous dit que cette fomentation avec le ſable convient aux perſonnes qui ſont affligées de la colique, de l'aſthme, aux cachectiques, aux hydropiques, à tous ceux qui ont des maladies chroniques, ſi on en excepte les enfans. Il ajoute de plus, qu'elle doit être adminiſtrée dans les plus fortes chaleurs de l'été & au lever du ſoleil, ſur le bord de la mer, dans le ſable le plus ardent, dans lequel on creuſera des foſſes profondes dans leſquelles le malade ſe roulera & ſe couchera. Mais il aura ſoin de garantir ſa tête des rayons du ſoleil, de ſe couvrir les yeux, & de mettre ſur ſon viſage une éponge trempée dans l'eau froide.

Aetius, Tetrab. I. Serm. 3. *cap.* 9. *& Celſe, Lib. III. cap.* 21. ordonnent cette ἀμμοχωσία, pour la cure de l'hydropiſie. *Dioſcoride, Lib. V. cap.* 167. dit que le ſable du rivage que le ſoleil a échauffé, deſſeche le corps de ceux qui ſont hydropiques, lorſqu'ils s'en couvrent juſqu'à la tête.

Galien employa cette ἀμμοχωσία, pour la femme de Boethus qui avoit des fleurs blanches, comme il l'écrit, *L. de Præcog. ad Poſthumum :* & Pline, *L. XXII. cap.* 25. rapporte que Sextus Pompeius employa le même remede pour la goute. « Il mit, dit cet Auteur, » ſes jambes juſqu'au deſſus du genou, dans du fro» ment, & il s'en trouva extremement ſoulagé, ce » qui l'engagea dès-lors à n'uſer que de ce remede. »

Henry Etienne, au lieu d'ἀμμόχρωσία, lit ἀμμοχυσία, on trouve auſſi ψαμμισμός. GORRÆUS.

AMMOCHRYSOS, Ἀμμόχρυσος; d'ἄμμος, ſable & χρυσὸς, Or.

AMMOCHRISOS eſt encore le nom d'une eſpece de bouë de couleur d'or que l'on trouve dans le lit de certaines ſources minérales dans la Friſe. CASTELLI.

AMMOCHRYSUS, eſt une pierre quelquefois aſſez dure, mais qui ordinairement ſe pulvériſe entre les doigts comme du ſable. Sa couleur eſt tantôt rouge, tantôt jaune, entremêlée de paillettes de talc de couleur d'or, enſorte qu'on diroit qu'il y auroit dedans de la poudre d'or. On trouve cette pierre dans la Boheme & en pluſieurs autres lieux: elle ne ſert que pour mettre ſur l'écriture. LEMERY, *des Drogues.*

AMMODITES, eſt un ſerpent venimeux qui a tout au plus une coudée de long; il eſt de couleur de ſable, & a le corps tacheté de taches noires. Sa queue eſt extremement dure & fourchue. Quelques-uns lui donnent le nom de *Cenchria*, parce que ſa queue eſt dure comme le millet. Il a les machoires plus grandes que la vipere, & quoiqu'il reſſemble à ce reptile à pluſieurs autres égards, on le diſtingue aiſément par ſa couleur, car la vipere eſt jaunâtre.

La morſure de l'*Ammodites* cauſe ordinairement la mort preſque ſubitement; ſuppoſé qu'elle ne ſoit pas ſi prompte, le ſang ſort par la plaie, & la partie mordue s'enfle. Il ſurvient auſſi-tôt un écoulement de ſanie, qui eſt ſuivi d'une peſanteur de tête, & de défaillances. Lorſque les ſymptomes ſont les plus favorables, le malade ne vit pas plus de trois jours, quoiqu'on en ait vu qui ont vécu juſqu'au ſeptieme. La morſure de la femelle cauſe plus promptement la mort.

On doit dans un pareil cas recourir d'abord aux remedes ordinaires, aux ventouſes, aux ſcarifications de la partie autour de la plaie, à la ligature, & à l'ouverture de la plaie avec le biſtouri. Les meilleurs remedes ſont la mente priſe dans l'hydromel; le caſtoreum, la caſſe, & le ſuc d'armoiſe, dans de l'eau. On doit encore prendre de la thériaque & en appliquer ſur la plaie, & uſer enſuite de cataplaſmes propres à la cure des ulceres de la plus maligne eſpece. AETIUS, *Tetrab. IV. Serm.* 1. *cap.* 25.

AMMONIACUM, Ἀμμωνιακὸν, *Ammoniac.*

Les Arabes appellent le borax *lezac aldeheb*, ce qui ſignifie la même choſe que le Grec χρυσόκολλα, c'eſt-à-dire, colle de l'or. Ils donnent auſſi le même nom à la gomme *ammoniaque*, comme *Avicenne* nous en aſſure au mot *aſſac* ou *azac*, à cauſe ſuivant lui, qu'elle ſert à dorer le papier; car elle donne une couleur d'or aux Livres & au papier ſur leſquels on la laiſſe, & ſert en même tems à faire tenir l'or qu'on y applique. Voilà quel eſt le ſentiment d'*Avicenne*: il appelle la gomme même ou larme *ammoniaque*, *Aſſac* ou *Azac*. *Alpagus* obſerve qu'elle étoit appellée par les anciens Arabes *Uſſac*, & en effet un ancien Botaniſte Arabe, dans un commentaire de *Dioſcoride*, appelle l'arbre d'où découle la gomme *ammoniaque*, *Segjar Aluſſac*, c'eſt-à-dire, l'arbre *Aluſſac.* On trouve dans *Serapion*, *Raxach* par corruption, au lieu de *Haxach*; les Eſpagnols l'appellent *Aguaxaque.*

Avicene appelle cet arbre *Altarthub* ou *Altarthut*; les *Grecs* prétendent qu'on l'appelle *Agaſyllis*; καλεῖται δὲ αὐτῆς ὁλῆς ὁ θάμνος ἀγασυλλὶς, « l'arbriſſeau qui porte cette gomme eſt appellé Agaſyllis ». *Dioſcoride. Pline* dit qu'il eſt appellé *Metopium*, en quoi il ſe trompe. Les autres noms de cet arbre dans *Neophytus* ſont κριόθης & ἡλίου τρόφος: le premier eſt un épithete de *Jupiter Ammon*, à qui on donne le nom de κριοπέραθος, « à corne de bélier », & la raiſon qu'il donne de ſon autre nom, eſt qu'il eſt beaucoup expoſé à l'influence du ſoleil. Nous l'appellons communément *Armoniac* au lieu d'*Ammoniac.*

Quelques ſavans Medecins doutent avec raiſon que nous ayons le véritable *Ammoniac*, (j'entens par *Ammoniac*, le ſuc ou la gomme qui découloit de cet arbre) des Anciens, car le nôtre n'a point les caracteres qu'ils lui donnent dans les deſcriptions qu'ils en ont faites, & il eſt certain que l'eſpece qu'ils appelloient θραύσμα, ou θραυστὸν, « en maſſe ou fragmens », eſt à peine connue aujourd'hui parmi nous. On lui avoit donné ce nom à cauſe qu'il ſe briſe comme les autres gommes ſeches dont les parties ne ſont point compoſées d'une colle tenace. *Dioſcoride* lui donne entre autres caracteres celui de reſſembler « à des morceaux grumeleux » d'encens », λιβανωτίζον τοῖς χόνδροις, ce que *Serapion* applique mal-à-propos à ſon odeur. Il étoit pur, compacte, ſans ordure & de couleur jaune. *Dioſcoride* dit,

εὔχρων, « d'une belle couleur ». Ils appelloient une autre de ſes eſpeces, φύραμα ou φυραλόν, « mêlé », parce qu'elle étoit graſſe & réſineuſe, propre à réduire en maſſe, & remplie de terre ou de ſable. C'eſt celui que l'on trouve communément aujourd'hui dans nos boutiques, & les Grecs n'en avoient point d'autre du tems de *Neophytus*, qui accommodant les paroles de *Dioſcoride* au ſiecle où il vivoit, réduit les deux eſpeces en une en ces termes : Ἐγκριτέον δὲ τὸ εὔχρων, καὶ ἄξυλον, λιβανίζον τοῖς χόνδροις, καθαρὸν καὶ πυκνὸν, μηδεμίαν ἔχον ῥυπαρίαν. « Choiſiſſez celui qui eſt d'une belle couleur, » en maſſe, &c. ». C'eſt le θραυστὸν Ἀμμωνιακὸν, *l'Ammoniac* friable », des Anciens. Il ajoute immédiatement, καὶ τὸ ῥητινίζον, τῇ ὀσμῇ σφοδρὸν, πικρὸν δὲ τῇ γεύσει· καλεῖται δὲ τὸ τοιοῦτον ἑρμαλῶδες, « & celui qui eſt réſineux, » d'une odeur forte & d'un gout amer; ce dernier eſt » appellé *Tractile*». Il a cru que l'*Ammoniac* de ſon tems étoit le même que celui de *Dioſcoride*, qui nous le dépeint en maſſe comme l'encens » , λιβανίζον τοῖς χόνδροις, à cauſe qu'il étoit réſineux & d'une graiſſe gluante & viſqueuſe : mais cela n'eſt point vrai, car c'eſt autre choſe d'être ῥητινῶδες, « réſineux », ou d'être λιβανῶδες, « ſemblable à l'encens ». Ce dernier eſt ſec & friable, l'autre gras & plein de ſuc. On peut appeller proprement les corps gluans, tels que la poix ou la glu, ἑρμαλώδη, *Tractiles*, mais les θραυστὰ, les » friables » ſont ceux qui ſe réduiſent en morceaux & ne peuvent point ſe filer. Cet Auteur confond donc deux choſes tout-à-fait différentes en une ſeule, & met au contraire de la différence où il n'y en a point ; car il ajoute auſſi-tôt après λιθῶδες ἢ γεῶδες φύραμα, « le mê- » lé eſt rempli de terre ou de cailloux». L'*Ammoniac* de *Dioſcoride* qui, ſuivant lui eſt appellé φύραμα, eſt le même que le gras & le réſineux, que l'on peut aiſément convertir en maſſe à cauſe de ſa viſcoſité.

Ecoutons *Pline* là-deſſus : *genera ejus duo*, Thrauſton *maſculi thuris ſimilitudine, quod maxime probatur ; alterum pingue ac reſinoſum, quod Phyrama appellant.* « Il » y a deux eſpeces d'*Ammoniac*, le *Thrauſton* (friable) » qui reſſemble à l'encens mâle, & le ſecond qui eſt » une ſubſtance graſſe & réſineuſe, appellée *Phyrama*, » (un mélange ».

La larme qui eſt gluante comme la réſine, étant trop liquide pour demeurer attachée à l'arbre, tombe à terre, &, s'attachant aux morceaux de bois & au ſable qu'elle rencontre, elle ne forme plus qu'une même maſſe avec ces ſubſtances. C'eſt-là l'*Ammoniac* λιθῶδες, « pierreux », & γεώδες, « terreux », de *Dioſcoride*, & l'*Ammoniac* gras & réſineux de *Pline*, qu'on appelle *Phyrama*. Celui qui ſe fige ſur l'arbre, comme l'encens, eſt non-ſeulement ſec, mais encore pur & exempt d'ordures. *Neophytus* qui ne connoiſſoit point d'autre *Ammoniac* que le nôtre, a cru que le liquide & le réſineux étoient le même que le concret, & a ſéparé le viſqueux & le gras du réſineux, ce qui eſt une complication d'abſurdités ; les *Grecs* l'appellent généralement Ἀμμωνιακὸν θυμίαμα, « parfum *Ammoniac* », parce qu'ils l'employoient à cet uſage, malgré ſon odeur forte & rance. *Dioſcoride* dit, καστορίζον τῇ ὀσμῇ, « ayant » l'odeur du caſtoreum » ; *Neophytus*, τῇ ὀσμῇ σφοδρὸν, » d'une odeur forte », & *Galien*, κορίου ὀσμὴν, « l'odeur » de la coriandre » : mais je crois qu'il faut lire καστορίου, « du caſtoreum », au lieu qu'on a écrit par abbréviation, κορίου, « de coriandre ». *Pline* met l'*Ammoniac*, le *Juncus* & le *Calamus aromaticus*, & la mouſſe odorante au nombre des parfums & des épiceries ; mais il n'eſt pas plus ſurprenant que cette gomme ait place parmi les drogues qu'on employoit pour les parfums, que le Galbanum parmi les ingrédiens qui compoſoient le parfum du Grand-Prêtre, *Exod. XXX.* 31. lequel conſiſtoit en ſtacte, en onyche aromatique & en encens, il eſt appellé en Hébreu, חלבנה, *Chelbena*, d'où eſt venu le grec χαλβάνη. Le galbanum entroit auſſi dans les onguens, ſurtout dans celui d'amandes, qui étoit en uſage parmi les Egyptiens, & que l'on appelloit pour cette raiſon μετώπιον, « métopium », un des noms du galbanum. Voici ce que diſent les Grecs de l'onguent d'amandes : Αἰγύπτιοι τοῦτο τὸ ἔλαιον ἐξευρηκότες μετώπιον αὐτὸ προσηγόρευσαν, ὅτι χαλβάνην λαμβάνει. τὸ δὲ φυτὸν ἐξ οὗ γίνεται ἡ χαλβάνη καλεῖται μετώπιον. « Les » Egyptiens, qui ont inventé cette huile, l'appellent » *Metopium*, parce qu'il y entre du *galbanum* ; car la » plante qui produit ce dernier porte ce nom ». L'odeur du galbanum ne differe pas beaucoup de celle de l'*Ammoniac* ; s'il eſt vrai, comme *Dioſcoride* l'aſſure, que l'on falſifie le galbanum avec la réſine, les feves mondées & l'*Ammoniac*. *Pline* a donc confondu les noms lorſqu'il a écrit que l'arbre qui produit l'*Ammoniac* étoit appellé *Metopium*, puiſque ſuivant d'autres ce dernier nom eſt celui du galbanum. Quelques-uns veulent que ce ſoit un arbre qui donne l'*Ammoniac* ; d'autres, que ce ſoit une plante aſſez petite. *Actuarius*, ſur *Dioſcoride*, dit : Πόα ἐστὶν ὅθεν Ἀμμωνιακὸν θυμίαμα, « c'eſt une plante qui produit le parfum *Ammoniac* ». C'eſt-là faire violence aux paroles de *Dioſcoride*. *Serapion* qui cite *Dioſcoride*, & qui ſemble uſer de ſes propres termes, rapporte que l'on fait une inciſion à la racine de cette plante pour en tirer la gomme, preuve qu'il croit que c'eſt une plante. *Pline* l'appelle *arbre* & dit que cette gomme en découle en forme de réſine, par où il fait entendre qu'elle coule naturellement. *Dioſcoride* l'appelle δένδρον γαρθηκοειδὲς, « arbre qui tient de la fe- » rule », & θάμνῳ, « arbriſſeau » ; en effet les arbres d'où l'encens & la myrrhe découlent, ne ſont pas fort grands. Il n'eſt point parlé de racine dans une ancienne copie, quoique les éditions portent : Καλεῖται δὲ ὅλῳ ὁ θάμνῳ σὺν τῇ ῥίζῃ Ἀγασυλλὶς, « l'arbriſſeau en- » tier avec ſa racine, eſt appellé *Agaſyllis* ». Il n'eſt point ici queſtion de racine, & ce manuſcrit n'en parle point. Il eſt abſolument faux que l'*Ammoniac* découle par inciſion de la racine d'une plante, comme *Serapion* le prétend. Des Auteurs fort anciens nous aſſurent qu'il découle de lui-même.

Dans les Lexicons grecs de Medecine, je trouve γόμφιον & γομφίτην, pour déſigner la gomme *ammoniaque* odorante, dans le même ſens peut-être que le nom arabe, *Lezac aldeheb*, qui, ſuivant *Avicenne*, appartient à la gomme *ammoniaque*, qui ſert à ſouder l'or ; car γομφῶσαι ſignifie « aſſembler », & γόμφοι σύνδεσμοι, « Gom- » phi ſont les liens » qui joignent deux pieces de bois enſemble. Les chevilles ſont encore appellées *Gomphi*. Les Gloſſaires ou Lexicons portent γομφίτης, Λιβυκὸν θυμίαμα, « Gomphites eſt la gomme douce de Lybie » ; & γόμφιον τὸ θυμίαμα ; « Gomphiton, ſignifie de la gomme odorante ».

Nicandre dans les antidotes, met Ἀμμώνιον (*ammonium*) pour *ammoniacum*, dans les vers ſuivans.

——— Ἐν δὲ ἑπαρκὲς ;
Θάλπε βαλὼν χύτρῳ Ἀμμώνιον ;

» *Mettez* dans un pot une quantité ſuffiſante d'*ammonium* » & faites-le chauffer ». On lit par corruption σκάμμωνιον (*ſcammonium*) que l'on prend mal-à-propos pour la ſcammonée, c'eſt-à-dire, le ſuc de la ſcammonée : mais ce même Auteur appelle un peu auparavant la ſcammonée, δάκρυ κάμωνος, « la larme du Kamon (*ſcammonée.*)

——— Τό τε δάκρυ νεοδδάλλοιο κάμωνος

« & le ſuc nouvellement tiré par expreſſion de la ſcammonée ». Κάμωνος eſt mis pour σκάμωνος, de même que μάραγδος pour σμάραγδος, (*maragdus* pour *ſmaragdus.*) Le ſuc eſt σκάμωνιον, « *ſcamonium* » ; la plante σκαμωνία, « *ſcamonia* ». Il s'enſuit donc qu'Ἀμμώνιον (*ammonium*) & Σκαμμώνιον, (*ſcammonium*) ſont deux choſes tout-à-fait différentes.

Le ſel *ammoniac*, ἅλας Ἀμμωνιακὸν, a pris ſon nom du même endroit. Les Grecs, ſurtout quelques-uns des

plus modernes, dans leur Lexicons de Medecine ſont fort partagés ſur ce ſujet. Le Gloſſaire Sarrazin d'*Ephodius*, rend l'Arabe Μίλχ, (*milch*) par *ammoniacum*. Μίλχ τὸ Ἀμμωνιακὸν ἅλας, « *milch* eſt le ſel *ammoniac* ». *Milch* eſt un mot arabe qui ſignifie ſel. Les Grecs changent l'aſpiration arabe en une plus forte & l'expriment par leur χ, *ch*. C'eſt ainſi qu'ils diſent, ἀλχαννα, « *alchanna* », pour alhanna, &c.

Quelques Auteurs ſemblent avoir donné le nom commun de ſel, καθ' ἐξοχὴν, par diſtinction au ſel *ammoniac*; ce que l'ancien Commentateur Arabe d'Avicenne donne à entendre par ce titre : *Du Sel ammoniac, c'eſt-à-dire, du ſel.* Le mot arabe que l'on donne au *ſel ammoniac* eſt *Nuxader*, mot qui a ſa ſignification propre, & ne ſignifie nullement du ſel. De toutes les différentes eſpeces de *ſel*, il n'y en a aucun dont Dioſcoride faſſe plus de cas, à cauſe de ſon efficacité, que du foſſile (ſel de roche.) Il préfere auſſi parmi les eſpeces de ces derniers, le ſel *ammoniac ;* de ſorte qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'on lui ait donné le nom de ſel à cauſe de ſon excellence. Quelques Grecs modernes l'appellent ἅλας τζαπαρικὸν, « c'eſt-à-dire ſel foſſile ; » car τζάπα (*tzapa*) & τζάπιον (*tzapium*) ſignifie chez eux un inſtrument propre à creuſer, τὸ ὀρύγιον (*orygium* :) chez les Latins *ſappa*, qui eſt un nom que nous avons conſervé, & d'où eſt venu le verbe *ſappare*, « ſapper. » Nicomede, Medecin ſophiſte, dit dans ſon Lexicon, Ἅλας ὀρυκτὸν τὸ γαγγραινόν. Ἅλας Ἀμμωνιακὸν τὸ τζαπαρικόν. Ἅλας Καππαδοκικὸν τὸ Ἀρμένιον. Ἅλας ταριχευτὸν τὸ θαλάσσιον.. « Le ſel foſſile eſt le même que le gangrinum ; le ſel *ammoniac* eſt le tzaparicum ; le ſel de » Cappadoce ne differe point de celui d'Armenie ; & » le ſel dont on ſe ſert dans les aſſaiſonnemens des » viandes, eſt le ſel marin. » Vous voyez qu'il diſtingue le ſel foſſile du tzaparicum, dont l'*ammoniac* ne differe point, quoique Dioſcoride faſſe le ſel *ammoniac* une eſpece de ſel foſſile : & à dire vrai, le *tzapa* des Grecs n'étoit point, à proprement parler, un inſtrument avec lequel ils creuſoient la terre : mais il reſſembloit à ceux dont on ſe ſert pour tailler les pierres dans les carrieres. On tire le ſel *ammoniac*, comme nous l'apprend Serapion, de certaines pierres dures & tranſparentes ; ce qui fait qu'on a beſoin du tzapa (eſpece de pioche) pour l'avoir & pour le couper. Les anciens Latins appelloient cet inſtrument, *upupa*, parce que ſa pointe a la figure d'un bec de vaneau. Les Gloſſaires portent *upupa*, ὀρύγιον (*orygium.*) Un célebre Medecin, extremement verſé dans ce genre d'étude, rejette le ſentiment de Serapion, & il prétend que le ſel *ammoniac* tire ſon nom du ſable dans lequel on le trouve en forme de croutes & de lames. Il n'eſt pas difficile de ſe convaincre de la fauſſeté de cette opinion, ſi l'on conſidere, 1°. Que perſonne ne ſauroit dériver *ammoniacum*, ἀπὸ τῆς ἄμμου « ſable, » mais ἀπὸ τοῦ Ἄμμωνος « d'ammon ; » de même que la gomme *ammoniaque* ne peut avoir tiré ſon nom du ſable, quoique Pline le prétende. Ἄμμων, « Ammon » il eſt vrai, a tiré ſon nom du ſable : mais *Regio*, Ἀμμωνιακὴ, a pris le ſien d'*Ammon*, dont les Oracles étoient fameux dans ces contrées ; & tout ce que l'on y trouvoit, qui paroiſſoit mériter attention, étoit appellé Ἀμμωνιακὸν « *ammoniacum.* » Pline nous dit qu'on tiroit le ſel *ammoniac* de cavernes fort grandes. *Leviſſimus intra ſpecus ſuos, in lucem univerſam prolatus incredibili pondere ingraveſcit.* « Quoiqu'il ſoit extremement léger tant qu'il eſt dans les cavernes, ſon » poids augmente conſidérablement lorſqu'on vient à » l'expoſer à l'air. » Il nous apprend auſſi pourquoi on lui a donné le nom d'*ammoniac* : *Nam & Cyrenaici tractus nobilitantur ammoniaco, & ipſo, quia ſub arenis inveniatur, appellato.* « Le territoire de Cyrene eſt » célebre par le ſel *ammoniac* qu'il produit, & que » l'on trouve dans le ſable ; ce qui lui a fait donner » ſon nom. » Raiſon ridicule ! Ce nom paroît lui avoir été donné, parce qu'on le trouve dans la région *Ammoniaque*, ἐν τῇ καθ' Ἄμμωνα Λιβύῃ, « dans la Lybie aux » environs d'Ammon, » qui faiſoit partie du territoire de Cyrene. On donnoit quelquefois ce nom, non-ſeulement aux contrées qui étoient dans l'intérieur du pays, mais encore à toute la Lybie. Ἀμμωνία, dit Etienne, ἡ μεσόγειος Λιβύη, καὶ αὐτὴ δὲ πᾶσα ἡ Λιβύη ἔτως ἐκαλεῖτο ἀπὸ Ἄμμωνος ; « *Ammonia* eſt la Lybie médi- » terranée, & l'on donne quelquefois ce nom à toute » la Lybie, à cauſe d'Ammon. » Il s'enſuit donc que le ſel *ammoniac* a reçu ſon nom de la contrée *Ammonia*, & non du ſable ; car pour lors on devroit l'appeller ἀμμικὸς ou ἀμμιτῆς, « ammicus ou ammites. » Pline dit, dans l'endroit que nous avons déja cité : *Quo exemplo poſteà inter Ægyptum & Arabiam, etiam ſqualentibus locis, cœptus eſt inveniri, detractis arenis, qualiter & per Africæ ſitientia uſque ad Ammonis Oraculum.* » On le découvrit enſuite dans les déſerts qui ſont en- » tre l'Egypte & l'Arabie, en fouillant dans le ſable, » & on en trouve encore aujourd'hui dans cette partie » inculte d'Afrique qui s'étend juſqu'à l'Oracle d'Am- » mon. » Il eſt certain que dans la contrée d'Ammon, où le terrein étoit entierement ſablonneux, les cavernes que l'on creuſoit dans le ſable, donnoient du ſel *ammoniac :* mais il y a toute apparence qu'on le tiroit auſſi de la terre, & même des rochers, dans les lieux qui n'étoient point ſablonneux. *Pline*, Livre XXXI. ch. 7. *Effoditur & terra, ut palam eſt humore denſato in Cappadocia. Ibi quidam cæditur lapidum ſpecularium modo. Pondus magnum glebis, quas* micas *vulgus appellat.* « On le tire de la terre dans la Cap- » padoce en forme d'humeur condenſée, & on le cou- » pe enſuite de la même maniere que la pierre ſpécu- » laire. Les morceaux qu'on appelle *micæ*, ſont extre- » mement peſans. » On me dira que celui de Cappadoce n'eſt pas le même que celui d'Ammon ; à quoi je répons, qu'on réduit les deux eſpeces ſous la claſſe ὀρυκτῶν ἁλῶν, « de ſels foſſiles ; » ce qui s'accorde avec le ſentiment de Pline. Dioſcoride compte trois différentes eſpeces de ſel : τὸ ὀρυκτὸν, τὸ θαλάσσιον, καὶ τὸ λιμναῖον ; « le foſſile, (ſel de roche) le ſel marin, & » celui qu'on tire des marais. » Mais ce dernier peut être compris ſous le nom de ſel marin. Il comprend le ſel *ammoniac* ſous l'eſpece foſſile, bien qu'il en faſſe en quelque ſorte une à part, & que ſa nature varie ſuivant le terrein & la force du ſoleil qui le produit. Voici les termes de Dioſcoride : Τῶν δὲ ἁλῶν ἐνεργέστερον μὲν ἐστὶ τὸ ὀρυκτόν· τύτῳ δὲ κοινῶς μὲν τὸ ἀλιθον, καὶ λευκὸν καὶ διαφανὲς πυκνόν τε καὶ σμαλὸν τῇ συγκρίσει· ἰδίως δὲ τὸ Ἀμμωνιακὸν τῷ γένει, εὐχιστὸν δὲ, καὶ εὐθείας τὰς διαφύσεις ἔχον. « Le ſel foſſile eſt de tous les ſels celui qui a le » plus de vertus, ſurtout lorſqu'il eſt net, blanc, tranſ- » parant, d'une ſubſtance compacte & uniforme. Mais » il n'y en a point de comparable à celui qu'on appel- » le *ammoniac*, qui ſe diviſe aiſément, & eſt plein » de fentes diſpoſées en droites lignes. » Un des principaux caracteres du ſel foſſile, eſt d'être blanc & tranſparent. Le ſel *ammoniac* poſſede ces deux qualités. Pline dit de ce dernier : *Similis eſt colore alumini quod ſchiſton vocant, longis glebis, neque perlucidus, ingratus ſapore, ſed Medicinæ utilis.* « Il reſſemble à » l'alun de plume par ſa couleur, & il eſt en longs » morceaux, ſans tranſparence, d'un gout deſagréa- » ble ; ce qui n'empêche point qu'il n'ait ſon utilité » dans la Medecine. » Je ne ſai ſi l'on doit douter de ſa tranſparence ſur le rapport de Pline, puiſque Dioſcoride regarde la blancheur & la tranſparence comme deux propriétés eſſentielles au ſel foſſile, & qu'il les attribue toutes deux au ſel *ammoniac.* Pline lui-même dit quelques lignes plus bas, que le plus net (*perſpicuum*) c'eſt-à-dire, le plus tranſparent eſt le plus eſtimé. *Probatur quammaxime perſpicuus, rectis ſciſſuris.* « Le ſel le plus tranſparent, & qui a des fentes en » ligne droite, eſt le plus eſtimé. » On entend par *perſpicuus*, τὸ διαφανὲς, la tranſparence, comme quand on dit, *perſpicuus amnis*, *perſpicuum vitrum* ; « une » eau tranſparente, un verre tranſparent. » Dans les Gloſſaires : *perſpicuum*, διαφανὲς, διαυγὲς, « net, c'eſt-

» à-dire, diaphane, tranſparent. » Tout ce qui tranſmet l'image des objets, & à travers de quoi on peut voir, eſt appellé par les Anciens *perſpicuus;* de ſorte que Pline ſe contredit lui-même. Il a tiré ſa deſcription de différens Auteurs : il a peut-être trouvé dans quelqu'un d'eux, que le ſel *ammoniac* reſſembloit par ſa couleur à l'alun de plume : il eſt vrai que ce dernier eſt blanc, mais il n'eſt point tranſparent, & ne paroît point être diviſé en fragmens ſemblables à des cheveux gris. Il s'eſt donc imaginé qu'il étoit en longs morceaux, mais ſans tranſparence. Il avoit lu dans un autre, que le τὸ διαφανὲς, « le diaphane, » étoit le plus eſtimé; & il l'a rendu par *perſpicuus*, qui eſt le même que tranſparent.

Avicenne nous donne trois caracteres de ſel *ammoniac*, qui ſont, τὸ ἐυχιστον, « la facilité à ſe fendre » ; τὸ διαφανὲς, « la tranſparence & la couleur du cryſtal; en arabe, *albeluri*, ce que le Traducteur rend par *& melior ex eo, qui eſt ut borax, clarus, cryſtallinus.* « Le meilleur reſſemble au borax; il eſt clair, & tranſ- » parent comme le cryſtal. » Il n'eſt point parlé du borax dans l'Arabe, qui eſt le nom que les Barbares donnent au *chryſocolla*, qui ne reſſemble en aucune maniere au ſel *ammoniac.*

On trouve dans l'édition arabe trois épithetes qu'Avicenne donne au ſel *ammoniac.* La premiere répond au grec ἐυχιστον, facile à diviſer. La ſeconde eſt le mot par lequel Avicenne rend toujours le διαφανὲς, diaphane de Dioſcoride. La troiſieme eſt *albeluri*, que les Interpretes rendent par *cryſtallinum*, avec plus de raiſon que ceux qui traduiſent l'arabe *belur* par *béryl.*

Mais ce qui a fait adopter ce ſentiment à ces derniers, ç'a été le ſon de ce mot, comme ſi *belur* venoit de *beryl* par la tranſpoſition des lettres. Le meilleur béryl eſt celui qui a la couleur de verd de mer. Le béryl doré eſt d'une autre eſpece, il tire ſur la couleur d'or. *Bilur* en arabe, doit ſignifier une pierre précieuſe blanche; car l'*ammoniac*, λευκὸν & διαφανὲς, « blanc & tranſparent » eſt comparé à la couleur *bilurine :* on ne peut pas l'entendre du cryſtal qui ne croît point dans les Indes. Mais le Géographe de Nubie écrit qu'on trouve le *bilur* dans pluſieurs endroits des Indes; par exemple, à Sarandib, iſle des Indes, ſous le huitieme parallele du climat, où il prétend qu'on trouve le meilleur & le plus grand *albilur.* Je ne ſaurois rendre ce mot par *beril*, comme un ſavant Traducteur l'a fait, pour les raiſons que j'ai rapportées ci-deſſus. Je ſuis plutôt du ſentiment de ceux qui traduiſent l'Hébreu שהם, *ſoham*, par *albilur*, que preſque tous les Interpretes veulent être l'onyx, à qui on a donné ce nom, à cauſe de ſa blancheur, qui reſſemble à celle de l'ongle humain, quoiqu'on prétende qu'il eſt quelquefois de différentes couleurs. Il y a encore une eſpece de marbre à qui on donne ce nom pour la même raiſon. *Paulus Sibentiarius.*

Ὅσσα τ' ὀνυξ ἀνέπηξε διαυγάζοντι μελάλλῳ
Ὠχείων ἐρίτιμα.

« Des rayons pareils à ceux que jette l'Onix, dont la pâ- » leur ne diminue point le prix. »

Une ancienne traduction Arabe rend βυρύλλον, « béryl » dans l'Apocalypſe par *bilur.* Suppoſé que *bilur* ſoit le béryl, ce ne peut être que cette eſpece de béryl qui eſt une des dernieres pierres dont il vient d'être fait mention, & que l'on dit reſſembler au cryſtal. Ce ne peut être qu'une pierre précieuſe, blanche & ſemblable au cryſtal, qui ait reçu ce nom parmi les Arabes, puiſqu'Avicenne nous apprend que cette eſpece de ſel, que l'on appelle communément *ſel-gemme*, reſſemble à l'*albilur.* Il eſt certain que celui-ci eſt blanc & tranſparent; ce qui lui a fait donner par les Arabes le nom de *ſalem gemmæ*, « ſel gemme, » au lieu qu'ils euſſent dû l'appeller *ſalem gemmeum.* C'eſt ainſi qu'on trouve *gemmeus miles* dans Martial pour *vitreus.* Ce Poëte appelle ſouvent le verre du nom de *gemma*, à cauſe de ſon éclat & de ſa tranſparence.

Le mot qui ſignifie le ſel-gemme dans le texte Arabe, eſt *darani*, ſuivant le Traducteur d'Avicene : mais je ne vois rien dans ce mot qui réponde à la notion que nous avons du ſel-gemme. Ne ſe peut-il pas faire qu'il vienne de l'Hebreu דר *dar*, qui ſignifie une pierre de *Paros*, & du marbre blanc? En effet, ce ſel foſſile appellé ſel-gemme, eſt auſſi blanc & auſſi éclatant que le marbre. On trouve dans Myrepſe σαλτζέμε (*Saltzeme*) pour ſignifier ce qu'on entend en Latin par *ſal gemmæ.*

Je trouve dans un ancien Gloſſaire Arabe *Callaſticus*, en parlant du béryl; mais je crois qu'il faut lire *Chalaſticus*, ὁ χαλαστικὸς. L'on ſait que les Medecins appellent *Chalaſtica*, certains remedes qui ont une vertu émolliente, laxative, diſcuſſive, digeſtive, & réſolutive. Avicenne, dans ce paſſage, ſemble diſtinguer & nommer les différentes eſpeces de ſels, plutôt par leurs vertus que par la différence de leur nature, ou du lieu qui les produit. Le premier, à, ſuivant lui, une vertu aſtringente comme le nitre : il y en a un autre (c'eſt ainſi que le rend le Traducteur) qui eſt friable, & un troiſieme qui eſt creux, ce que je n'entens point, quoiqu'il emploie le terme *creux* pour une eſpece de ſel dans tout le reſte du Chapitre. Alpagus, dans ſon Lexicon, le traduit par *ſel imperial* : mais je ne puis dire ce que c'eſt. Peut être eſt ce un mot d'un verbe Arabe, qui exprime le pouvoir de ſaiſir & d'entraîner, qui a la même ſignification que l'Hebreu חטף, *Hhataph*, qui ſignifie arracher & entraîner par force. Il entend peut être par ces mots τὴν σμηκτικὴν δύναμιν, « la vertu déterſive, » qui ſe manifeſte en emportant & détergeant. Un ancien Traducteur Arabe rend le λίθος μολυβδοειδὴς, *lapis plumbarius* de Dioſcoride, par un mot qui nous donne lieu de douter, s'il veut parler d'un ſel de couleur d'azur, ou d'outremer, que les Grecs mettoient au nombre des ſels. En effet, *Zoſimus Panopolitanus*, par ſon ἅλατος κυανῦ Αρμένικε, ſel de couleur d'*outremer*, ſemble parler d'une eſpece de peinture de cette couleur : Serapion nous apprend que le borax eſt une eſpece de ſel. On trouve encore des ſels jaunes & de couleur de pourpre. Suppoſons qu'Avicenne donne le nom de borax au ſel qui eſt de couleur d'azur : je crois qu'il faut lire ce paſſage par un mot qui ſignifie la σμηκτικὴ δύναμις, la « faculté déterſive. » Ce qui précede ſemble me confirmer dans mon ſentiment; car j'euſſe rendu ce que le Traducteur exprime par *rare* & *friable*, par *mordant*, d'un verbe, qui ſignifie *ronger* & *corroder.* Pline dit de ce ſel : *In medendo vero mordens, adurens, repurgans, extenuans, diſſolvens* : « Ce remede a une qualité mordicante, » cauſtique, déterſive, atténuante, & diſſolvante. »

Avicenne fait enſuite mention d'une autre eſpece de ſel qu'il appelle *darani* ou *drani.* L'Auteur du Dictionnaire Latin-Arabe, traduit ce mot par χαλαστικὸν, « laxatif. » Il s'enſuit donc qu'Avicenne donne ce nom à un ſel qui a une qualité émolliente & diſſolvente, que Dioſcoride appelle διαχυτικὴ δυνάμις, « pouvoir diſſolvant; » Pline, *diſſolvens* « diſſolvent; » ce qui eſt une qualité propre au ſel foſſile ou gemme, car plus il eſt amer, plus auſſi eſt il propre à diſſoudre, comme Avicenne lui-même le témoigne. Il dit enſuite qu'il y en a une autre eſpece qu'il appelle *naphthi* : il entend par-là un ſel naphthique qui tire ſon nom de la *naphthe*, qui eſt une eſpece de bitume liquide qui eſt le même, à ce qu'on prétend, que celui que Galien appelle ſel de Sodome. Je ne ſai ſi cela eſt vrai, & ſi ces mots ne peuvent point recevoir un autre ſens. Peut-être que l'Auteur veut parler de cette eſpece de ſel que Dioſcoride appelle ἐσχαρωτικὸς « eſcarotique, » Pline, *adurens*, « cauſtique. » Les Arabes appellent encore du nom de *nafta* une véſicule, une veſſie, ou tubercule du Grec ἄφθα, « *aphtha*, » que l'on traduit par τὰ ἐν στόματι ἕλκη, & φθόην, « ulcere de la bouche. » Il eſt certain que les Grecs employent *aphtha* pour *bitumen;*

comme dans Conſtantin *de Imperio*, πηγαὶ ἄφθαν ἀναδιδοῦσαι, « une fontaine qui donne de l'aphthe. » Un homme très-ſavant d'ailleurs, entend par-là des fontaines dont l'eau cauſe des ulceres, au lieu que l'Auteur veut parler de fontaines qui donnent du bitume liquide, ou naphthe.

Aphtha eſt donc mis pour *naphtha*, au lieu que les Arabes mettent *naphtha* pour *aphtha*, qui ſignifie la véſicule ou veſſie d'un ulcere. De-là *ſal naphthi*, ὁ ἐσχαρωτικὸς, « eſcarotique, » qui, par ſa qualité cauſtique cauſe des ulceres ou aphthes ſur la peau, & des eſcares. Avicenne ſuit à peu près le même ordre que Dioſcoride, lorſqu'il aſſigne les qualités des différentes eſpeces de ſels. Δύναμιν δὲ ἔχουσιν οἱ προειρημένοι ἅλες πολύχρηστον συστικὴν τὲ καὶ σμηκτικὴν, καὶ ἀποκαθαρτικὴν, καὶ διαχυτικὴν· ἔτι δὲ καταξαλτικὴν, καὶ ἐχρωτικὴν, καὶ ἐσχαρωτικὴν, τῷ μᾶλλον καὶ ἧττον διαφέροντες. « Les ſels » dont nous venons de parler, ont une vertu aſtringente, » abſterſive, purgative, diſcuſſive, repercuſſive, & at- » ténuante; ils ſont encore propres à former une eſca- » re, & ont plus ou moins d'efficacité, ſuivant leurs » différentes eſpeces. » Le ſel eſcarotique de Diſcoride eſt donc le *naphthi* d'Avicenne, que l'on rend littéralement par *véſicatoire*.

Quoique les Medecins modernes donnent le nom de véſicatoire aux médicamens moins violens que les eſcarotiques & les cauſtiques; les Grecs ne laiſſent pas de les confondre ſouvent, & appellent les topiques, qui font lever des véſicules ſur la peau, & forment une croûte ſur les parties écorchées du nom général de cauſtiques & d'eſcarotiques. Il eſt certain qu'on trouve un ſel qui a la vertu d'écorcher la peau, & d'exciter des puſtules. Strabon l'appelle Κνησμωδὲις ἅλας, « ſel » qui cauſe de la demangeaiſon, » & prétend qu'on en trouve dans un certain lac d'Atropatene, Province de la Medie, dont l'eau brûle les hardes qu'on y lave. Λίμνην δὲ ἔχει τὴν Σπαῦτα, ἐν ᾗ ἅλες ἐπανθοῦνθες πήτλονται· εἰσὶ δὲ κνησμωδεὶς, καὶ ἐπαλγεῖς· ἔλαιον δὲ τὸ πάθος ἄκος, ὕδωρ δὲ γλυκὺ τοῖς καταπυρωθεῖσιν ἱματίοις, εἰ τὶς κατ' ἄγνοιαν βάψειεν εἰς αὐτὴν πλύσεως χάριν. « On y » trouve un lac appellé *Spauta*, dans lequel ſe trou- » vent des maſſes de ſel. Ces ſels cauſent ſur la partie » du corps où on les applique une eſpece de deman- » geaiſon incommode, que l'on guérit avec de l'huile. » Son eau brûle les hardes qu'on y lave par inadver- » tence, & l'on ne prévient ſon effet qu'en les trem- » pant auſſi-tôt dans de l'eau fraîche. » *Strabo*, *Lib. II.* Ce ſel doit être extremement eſcarotique, ou tout au moins, comme diſent les Medecins, *véſicatoire*. Les véſicatoires ſont proprement ces ſortes de topiques qui cauſent une rougeur ſur la peau, accompagnée d'excoriations, de véſicules, & de puſtules, que les Arabes, ainſi que je l'ai déja dit, appellent *naphthi*. Les Arabes inſerent communément un *n* dans le milieu des mots; mais ils l'ont mis devant celui-ci qui eſt tiré du Grec, diſant *naphtha* pour *aphtha*.

Avicenne dit que le ſel naphthi eſt noir, ce qui eſt la couleur de la poudre à canon, appellée dans une Epigramme Grecque, poudre d'*Ethiopie*, nom que l'on donne communément au ſel naphthique. Avicenne nous apprend encore qu'il n'a cette couleur qu'à cauſe du naphthe qu'il contient. Il l'appelle en Arabe *naphthia*, par où j'entens la faculté qu'il a de brûler & d'exciter des puſtules: dans le même Auteur *nitroſia* ſignifie qualité nitreuſe, & l'on trouve chez lui pluſieurs autres mots de cette eſpece. Il dit que cette couleur lui vient de ſa nature brûlante & enflammée, qu'il perd cette qualité lorſqu'on le calcine, & acquiert la nature du ſel-gemme. Il eſt vrai que tous les ſels perdent de leur acrimonie, lorſqu'on les expoſe quelque-tems à un feu médiocre, & acquierent une qualité diaphorétique, qui eſt particuliere au ſel-gemme. Οἱ δὲ κεκαυμένοι διαφορῆσι μᾶλλον. « Les calcinés ſont les plus » diaphorétiques. » *Paul Eginete*. Avicenne ajoute dans le même endroit que le ſel des Indes eſt noir, non point à cauſe de ſa naphthicité, comme le ſel naphthique, mais par ſa propre ſubſtance. On ignore quelle eſt l'eſpece qu'il appelle ſel des Indes. Les anciens Grecs appelloient leur ſucre *ſel d'Indes*, parce qu'on le trouve dans des roſeaux en forme de ſel. Le même Auteur, *Liv. IV. chap. de la Rougeur de la langue des perſonnes qui ont la fievre*, parle d'un ſel qu'on apporte des Indes, & qui paroît être le ſucre des Anciens. Il n'eſt pas ſurprenant qu'Avicenne le mette au nombre des ſels, puiſque dans le Chapitre *de Atramentis*, il parle des couleurs des Indes, parce que les Grecs les appelloient μέλαν Ἰνδικὸν, « *encre Indienne.* » La plupart des Auteurs modernes ſemblent croire qu'Avicenne parle de ce dernier ſel dans les paſſages où il traite de la différence des ſels, & entre autres du ſel des Indes. Mais il eſt évident que le ſel dont il parle dans le traité de la rougeur de la langue, eſt different de celui dont il parle dans le Chapitre de la différence des ſels. Le premier n'eſt autre choſe que du ſucre: car ce ſel des Indes a la couleur du ſel ordinaire, comme Avicenne lui-même le dit expreſſément dans le Chapitre *de Aſperitate linguæ*. Les Grecs nous diſent auſſi Ἅλς ὁ Ἰνδικὸς χροιὰ μὲν καὶ συστάσει ὁμοίως τῷ κοινῷ ἁλὶ γεύσει δὲ μελιτώδης. « Le ſel des Indes a la même cou- » leur & la même ſubſtance que le ſel commun, » mais il a « le gout du miel. » Or le ſel commun eſt blanc. Pline nous dit auſſi que le ſucre (qui eſt le ſel des Indes des Anciens) eſt blanc & concret comme la gomme. On doit donc entendre ce que dit Avicenne dans le Chapitre où il traite des différentes eſpeces de ſels du véritable ſel des Indes, & non point du ſucre des Anciens, quoiqu'il fût véritablement une eſpece de ſel; car le ſucre eſt blanc, au lieu que le ſel dont il parle eſt noir. Meſué fait auſſi mention de ce ſel, & nous dit que le ſel naphthique & celui des Indes ſont préférables à tous les autres. Strabon, *Lib. V.* rapporte d'après Clitarchus, qu'il y a dans les Indes des carrieres où l'on trouve du ſel naturel en forme de pierres. Dans l'endroit où il parle des curioſités de l'Iſle d'Ilva, τοῦτο δὲ παράδοξον ἡ νῆσος, καὶ τὰ ὀρύγματα ἀναπληροῦσθαι πάλιν τὰ μεταλλευθέντα, καθάπερ τοὺς πλαταμῶνας φάσι τοὺς ἐν Ῥόδῳ, καὶ τὴν ἐν Πάρῳ πέτραν τὴν μαρμάρον, καὶ τοὺς ἐν Ἰνδοῖς ἅλας ὡς φησι κλεῖταρχος. « Il y a » cela de remarquable dans cette Iſle, que les foſſes » qu'on y creuſe ſe rempliſſent de nouveau au bout » d'un certain tems, comme cela arrive, à ce qu'on dit, » aux canaux qui ſont dans l'Iſle de Rhodes, aux car- » rieres de marbre de Paros, où à celles de ſel des In- » des, ſuivant le rapport de Clitarchus. » Pline rapporte que l'on trouve une même eſpece de ſel dans Oromenus, montagne des Indes, ce qu'il ſemble avoir pris de Clitarchus: *Sunt & montes nativi ſalis, ut Indus Oromenus, in quo Lapicidinarum modo cæditur renaſcens; majuſque regum vectigal ex eo eſt quam ex auro atque margaritis.* « On trouve auſſi dans de certai- » nes montagnes, comme dans celle d'Oromenus dans » les Indes des carrieres de ſel qui ne tariſſent jamais, » & qui fourniſſent des plus grands revenus à leurs Poſ- » ſeſſeurs que l'or & les perles. » Il peut ſe faire que les Arabes donnent à ce ſel le nom d'Indien plutôt à cauſe de ſa couleur, que du pays où il croît: de même qu'ils appellent *Myrobolans Indiens* ceux qui ſont noirs, & *Indicum colorem*, τὸ μέλαν, « encre, couleur In- » dienne. » Quoiqu'il en ſoit on trouve deux différentes eſpeces de ſel d'Indes qui ont le même nom; ſavoir, le ſucre des Anciens, qui eſt le ſel d'Indes des Grecs, & le ſel Indien des Arabes.

L'examen de ces différens ſels nous a un peu écartés du ſel *ammoniac*; les Barbares écrivent *armoniac*, de même que gomme *armoniaque* pour *ammoniaque*. De-là vient que Pandectarius appelle ce ſel *armeniac*, comme s'il venoit d'*Armenie*. Je ne doute point qu'on ne trouve du ſel dans cette derniere contrée, mais il eſt différent du ſel *ammoniac*. On ignore encore aujourd'hui la nature du ſel *ammoniac*. Quelques-uns conjecturent qu'il eſt fait avec l'urine du chameau, & pluſieurs ſavans admettent ce ſentiment, parce qu'on l'apporte

porte à Veniſe des pays Orientaux où l'on trouve un nombre infini de chameaux. Mais cette opinion ne peut ſe ſoutenir, car le véritable ſel *ammoniac* vient plutôt de l'Occident que de l'Orient, puiſqu'on le trouve dans la contrée d'*Ammon* aux environs de *Cyrene*. Il eſt vrai qu'il eſt de même genre que le ſel de roche & le ſel gemme, mais il paſſe pour avoir une vertu particuliere dont il eſt redevable à la nature du lieu où il naît. Le ſel-gemme eſt auſſi blanc & auſſi tranſparent que le ſel-*ammoniac*. Hérodote dit, qu'il y a des montagnes ou collines de ſel au-delà de la contrée d'*Ammon*, *L. IV.* Μετὰ δὲ Ἀμμωνιέας, διὰ τῆς ὀφρύης τῆς σφάμμης δι' ἀλλέων δέκα ἡμερέων ὁδὸν κολώνος τε ἄλός ἐστιν ὁμοίη τῇ Ἀμμωνίῳ. « A dix journées au-delà d'Ammon dans les ſa» bles, on trouve des montagnes de ſel pareil au ſel » *ammoniac*. » Il paroît par là que le ſel *ammoniac* n'a point reçu ſon nom des ſables, mais de la contrée d'Ammon. Sérapion nous apprend qu'on le tire de pierres dures & tranſparentes; ce qui lui a attiré la critique d'un ſavant Medecin. Lorſqu'il dit dans le même endroit qu'on l'apporte de la contrée de *Coraſan*, on ne doit pas croire qu'il veuille parler du véritable ſel *ammoniac*, qui ne ſe trouve que dans le pays d'*Ammon*, qui lui a donné ſon nom. Le ſel de *Coraſan* eſt de même eſpece, quoique différent du ſel *ammoniac*. Il dit dans le même endroit qu'il eſt de pluſieurs couleurs, blanc, noir & bigarré : mais les anciens Grecs parlent d'un ſel *ammoniac* d'une ſeule couleur, blanc & tranſparent comme le cryſtal, en quoi ils ont été ſuivis par Avicene, qui n'admet qu'une ſeule eſpece de ſel *ammoniac*; peut-être y en a-t-il une eſpece plus noire, que les Arabes appellent *Milch Hendi*, *Sel Indien*. Saumaise, *de Homonym. Hyl. Iatr. cap.* 111.

De la gomme Ammoniac ou Hammoniaque.

La *gomme Ammoniaque* eſt le ſuc d'une eſpece de ferule, (νάρθηξ) qui croît dans cette partie de la Libye qui eſt aux environs de *Cyrene*. La plante entiere avec ſa racine eſt appellée Agaſyllis.

La meilleure *gomme ammoniaque* eſt celle qui a une belle couleur, qui eſt nette, figurée comme l'oliban, pure, compacte, d'un gout amer & d'une odeur pareille à celle du caſtoreum. Cette eſpece eſt appellée *thrauſma*, (maſſe ou fragment;) & celle qui eſt mêlée avec de la terre ou du gravier, *phyrama*, (mélangé.) Elle croît dans les ſables de la Libye aux environs du lieu où étoit le Temple de *Jupiter Ammon*.

Elle amollit, attire, échauffe & réſout les duretés & les tumeurs. Elle lâche le ventre & chaſſe le fœtus hors de la matrice. Priſe à la doſe d'une dragme dans du vinaigre, elle diminue le gonflement de la rate & appaiſe la goute & la ſciatique. Elle eſt encore fort bonne pour l'aſthme, la difficulté de reſpirer, (ὀρθοπνοϊκοῖς) l'épilepſie & l'humidité de la poitrine, étant employée en forme d'éclegme avec du miel, ou priſe dans le ſuc de tiſane; elle arrête le piſſement de ſang, déterge les taies des yeux, (τὰ ἐν ὀφθαλμοῖς λευκώματα) & adoucit la rudeſſe de la peau. Broyée avec du vinaigre, elle réſout les duretés de la rate & du foie. Appliquée en forme de cataplaſme avec du miel ou avec de la poix, elle diſſout les concrétions gypſeuſes qui viennent autour des jointures. Mêlée avec du vinaigre, du nitre & de l'huile de Chypre pour en faire un *acopon*, elle ſoulage ceux qui ont des laſſitudes ou qui ſont affligés de la ſciatique. Dioscoride, *L. III. c.* 98.

La deſcription que Pline donne de la *gomme ammoniaque* eſt en tout ſemblable à celle de Dioſcoride.

On trouve dans cette partie de l'Afrique qui confine avec l'Ethiopie parmi les ſables, une gomme à qui on donne le nom d'*hammoniaque*, à cauſe que l'arbre appellé *Métapion* d'où elle découle en forme de réſine, croît aux environs du lieu où étoit l'Oracle de Jupiter Ammon. Elle eſt de deux eſpeces. Celle qu'on appelle *thrauſton* reſſemble à l'encens mâle & eſt la plus eſtimée; l'autre appellée *phyrama* eſt graſſe & réſineuſe; elle eſt ordinairement mêlée avec du ſable; celle qui eſt la plus tranſparente & en plus petits morceaux, eſt la plus eſtimée & la plus chere. Elle ſe vend juſqu'à quarante ſous la livre. Pline, *Nat. Hiſt. L. XII. c.* 23.

La *gomme ammoniaque* amollit, échauffe & réſout. Mêlée dans les collyres elle éclaircit la vue & diſſippe les demangeaiſons, les taches & les taies des yeux; elle appaiſe auſſi le mal de dents, ſurtout quand elle eſt calcinée. Elle eſt bonne pour l'aſthme, la pleuréſie, les maladies des poumons & de la veſſie, pour le piſſement de ſang, pour la rate & la ſciatique. Préparée avec une égale quantité de poix ou de cire & d'huile roſat, elle eſt un excellent remede pour les maladies des jointures & pour la goute. Appliquée avec du miel, elle mûrit les tumeurs, ramollit les cors & réſout les duretés. Préparée avec du vinaigre & de la cire de Chypre ou de l'huile roſat, on l'applique avec ſuccès ſur la rate & elle eſt efficace contre les laſſitudes, lorſqu'on en frotte le corps après l'avoir mêlée avec du vinaigre, de l'huile & un peu de nitre. *Idem. L. XXIV. c.* 6.

Précautions à obſerver lorſqu'on emploie la gomme ammoniaque dans les emplâtres.

On ne doit mettre la *gomme ammoniaque* dans une compoſition, que lorſqu'elle eſt à moitié cuite. Si l'emplâtre eſt pour une bleſſure ſanglante, on doit faire macérer la gomme dans du vin ou du vinaigre. On levigera cette gomme dans de l'eau & on y ajoutera les autres ingrédiens après l'avoir fait bouillir, ſi c'eſt une emplâtre adouciſſante que l'on veuille appliquer ſur l'anus. Oribase, d'après *Antyllus*, *Synop. L. II. c.* 61.

La *gomme ammoniaque* ne doit point entrer dans une compoſition que lorſque celle-ci eſt à moitié cuite. Il eſt même néceſſaire de la pulvériſer ou de la faire macérer dans du vin ou du vinaigre, ſi l'on deſtine l'emplâtre pour des bleſſures ſanglantes, ou dans du vinaigre ſeulement ſi c'eſt pour des écrouelles ou des fiſtules. Supposé qu'on veuille l'adoucir, on doit la faire macérer dans l'eau & l'ajouter aux autres drogues après qu'elles ſeront refroidies, pour prévenir l'efferveſcence, & les faire bouillir de nouveau. Aetius, *Tetrab. IV. Serm.* 2. *cap.* 25.

Les modernes diſtinguent la *gomme ammoniaque* de la maniere ſuivante.

Ammoniacum, Offic. C. B. Pin. 494. Raii Hiſt. 2. 1844. Chomel. Plant. Uſu. 182. Math. 2. 803. *Ammoniacum*, Mill. Bot. Offic. 30. *Gummi Ammoniacum*, Schrod. 4. 184. *Gummi Ammoniacum*. Park. Theat. 1544. Ger. 898. Emac. 1056. Dale.

On donne à cette gomme le nom d'*ammoniac*, parce que la plante qui la produit croît, à ce qu'on prétend, dans la Lybie, aux environs du Temple de Jupiter Ammon. Elle nous vient de la Turquie & des Indes, & l'on croit qu'elle découle d'une eſpece de ferule, parce qu'elle eſt ſouvent mêlée avec des ſemences & des morceaux de cette ſorte de plante. La meilleure eſt en petits morceaux, jaunâtre par dehors & blanche en dedans, nette, aiſée à s'amollir & à ſe diſſoudre.

Cette gomme eſt apéritive, atténuante & déterſive, bonne pour chaſſer le phlegme des poumons, & par conſéquent d'une grande utilité dans l'aſthme, la difficulté de reſpirer, dans les maladies nerveuſes, hyſtériques & hypocondriaques. Appliquée extérieurement elle eſt ſuppurative, maturative & diſſolvante, propre à fondre les duretés & les tumeurs ſcrophuleuſes. Les préparations de la *gomme ammoniaque* ſont, *les pilules magiſtrales d'ammoniac*, *l'emplâtre d'ammoniac*. Miller, *Bot. Offic.*

Cette gomme contient beaucoup d'huile & de ſel eſſentiel & volatil, peu de phlegme & de terre.

Elle amollit, elle atténue, elle digere, elle réſout; elle eſt apéritive, propre pour les obſtructions de la rate, du foie & du méſentere; elle excite les regles & on l'em-

ploie intérieurement & extérieurement. LEMERY, *des Drogues.*

La *gomme ammoniaque* donnée depuis un ſcrupule juſqu'à demi-dragme, eſt un excellent emménagogue. On peut l'employer en forme de pilules & de bols, avec les préparations de mars & les fleurs de ſel *ammoniac.* GEOFFROY.

Préparations de la gomme ammoniaque.

Pilulæ de ammoniaco magiſtrales.

Pilules magiſtrales d'ammoniac.

Prenez *de la gomme ammoniaque préparée avec le vinaigre de ſquilles, deux onces,*
du meilleur aloès, une once & demie,
de la myrrhe,
du maſtic,
du benjoin, } *de chacun demi-once.*
du ſafran de mars,
du ſel d'abſinthe, } *de chacun deux dragmes.*
du ſirop d'abſinthe, une quantité ſuffiſante pour en faire des pilules.

Ces pilules ne ſe trouvent point dans le Diſpenſaire du Collége de Londres, & paroiſſent avoir été priſes de celui d'Ausbourg, qui les attribue à Quercetan. Celles que nous décrivons ici ne ſont pas fort différentes des ſiennes.

Zwelfer veut que l'on emploie aſſez de vinaigre dans la diſſolution des gommes, pour pouvoir ſe paſſer du ſirop dont les pilules ont beſoin pour avoir une conſiſtence convenable. Il rejette le ſel d'abſinthe de cette compoſition, comme étranger au tout. Schroder donne la même compoſition ſans aucune différence.

Emplaſtrum ex ammoniaco, Emplâtre d'ammoniac.

Prenez *de la gomme ammoniaque paſſée, ſix onces,*
de la cire jaune,
de la réſine, } *de chacune cinq onces.*
de l'emplâtre ſimple de mélilot,
de l'onguent d'althea,
de l'huile d'iris,
de la térébenthine de Veniſe, } *de chacune une once & demie.*
de la graiſſe d'oie, une once,
du ſel ammoniac,
des racines de bryone,
d'iris, } *de chaque, demi-once.*
du galbanum,
du bdellium, } *de chacun deux grains.*

Faites cuire le tout juſqu'à conſiſtance de cérat.

Cette compoſition a paſſé dans toutes les éditions du Diſpenſaire de Londres ſans aucun changement conſidérable. Elle demande beaucoup de ſoin & d'adreſſe. On fera bouillir enſemble & on paſſera toutes les drogues qui peuvent ſe fondre. On y ajoutera les autres après les avoir pulvérisées. On fait rarement uſage de cette emplâtre.

Lac ammoniacum, Lait d'ammoniac.

Prenez *de la gomme ammoniaque la plus pure, trois dragmes.*

Faites-là diſſoudre dans ſix onces d'eau d'hyſope froide dans un mortier.

Ceux qui reſpirent avec peine doivent en prendre ſouvent une cuillerée. BATES.

Le lait ou l'émulſion *ammoniaque* de Quincy, eſt un peu différent du précédent.

Prenez *de la gomme ammoniaque, trois dragmes.*

Faites-là diſſoudre dans demi-once de vinaigre diſtilé.

de vin du Rhin, deux onces,
d'eau d'hyſope, quatre onces.

La doſe eſt d'une cuillerée trois ou quatre fois par jour, ſuivant l'exigence des ſymptomes. Ce remede rend la reſpiration libre en facilitant l'expectoration; il eſt bon pour l'aſthme, ſec ou ſpaſmodique, où les pectoraux ordinaires ſont inutiles à cauſe de l'action particuliere qu'il a ſur les nerfs.

Sur l'origine du ſel Ammoniac.

Il n'y a point de drogue plus commune que le ſel *ammoniac*, & il eſt aſſez étonnant que l'on ne ſache préciſément ni d'où il vient, ni de quelle maniere il a été fait. Il ne venoit autrefois que par Veniſe, & cela a fait croire qu'il en venoit, mais on en eſt déſabuſé. Il vient du levant, & apparemment d'Egypte en grande quantité, on ne ſait ni de quelle Province du Levant, ni de quel canton d'Egypte.

Tous les Chymiſtes ſavent que c'eſt un ſel volatil urineux pénétré par un acide, & ils en font aiſément d'artificiel. Il y a pour cela différens procédés dont M. Geoffroy le cadet a rapporté le détail. Ordinairement on met une partie de ſel commun ſur cinq d'urine, la plupart y ajoutent une demi-portion de ſuie. Feu M. Lemery & feu M. Homberg la rétranchoient, & ce mélange étant mis dans un vaiſſeau, il ſe ſublime une ſubſtance blanche raréfiée, farineuſe, peu liée, friable, qui eſt le ſel *ammoniac.* Les matieres qui viennent par ſublimation ſous cette forme, s'appellent fleurs. Mais M. Lemery a prétendu que ce n'étoit pas de cette maniere que le ſel *ammoniac* avoit été fait dans les lieux d'où l'on nous l'envoie.

Il eſt formé en pains plats orbiculaires plus grands qu'une aſſiette, épais de trois ou quatre doigts, & diſpoſés dans leur épaiſſeur en cryſtaux droits comme des colonnes. Cette figure & cette diſpoſition eſt aſſez manifeſtement celle d'une matiere ſaline détrempée dans de l'eau, que l'on a fait évaporer, qui par l'évaporation s'eſt cryſtallisée & eſt demeurée au fond du vaiſſeau où elle s'eſt moulée; c'eſt-là préciſément le contraire de la ſublimation. De plus le ſel *armoniac* que nous faiſons par ſublimation n'a garde de prendre la figure du chapiteau où il s'eſt élevé, puiſqu'il eſt en fleurs farineuſes & très-peu liées, & au contraire les pains qu'on nous envoie ſont fort durs & fort compacts. Enfin, ſi le ſel *ammoniac* étoit fait dans le Levant comme il l'eſt ici dans nos fourneaux, il faudroit une furieuſe quantité de ſel, de matieres urineuſes, de bois, de charbon, de vaiſſeaux, d'ouvriers; & cela joint aux frais du tranſport rendroit très-chere cette marchandiſe qui ſe diſtribue dans toute l'Europe, au lieu qu'elle n'eſt qu'à un prix modique. Par cette derniere raiſon M. Lemery croit que le ſel *ammoniac* ſe fait dans le Levant avec auſſi peu de depenſe & de travail que le ſel dans nos marais ſalans, ce qui emporte auſſi qu'il ſe faſſe par une ſimple évaporation précédée de quelques lotions qui ont ſervi à purifier la matiere. Il eſt poſſible que comme il y a des mines de ſel-gemme, il y en ait auſſi de ſel *ammoniac*, & l'on en trouve de tout formé dans le Véſuve. S'il y a des terres naturellement fort chargées de ſel commun, & en même-tems arroſées de l'urine de beaucoup d'animaux, & que le ſoleil y ſoit fort ardent, on conçoit ſans peine que la fermentation cauſée par la grande chaleur unira l'acide du ſel commun & le ſel urineux, & fera naître du ſel *ammoniac.* Celui des Anciens étoit apparemment formé de cette maniere dans la Libye & dans l'Arabie : mais ces lieux ne ſont plus préſentement aſſez fréquentés, & l'on néglige d'y ramaſſer le ſel *armoniac.* Il eſt toujours certain que pluſieurs terres & de vieux plâtras

donnent des indices de sel *ammoniac* d'autant plus sensibles, que les terres ont été plus fumées, & que les platras sont plus vieux. Il est vrai qu'on en tire peu de sel : mais notre soleil est fort différent de celui d'Egypte. Peut-être aussi faut-il que les terres qui donneront beaucoup de sel *ammoniac* soient stériles, & ne portent point de plantes qui prendroient ce sel pour leur nourriture. Cela même fournit encore à M. Lemery une idée pour rendre le sel *ammoniac* commun en quelque pays. On peut le tirer des plantes. Il est indubitable qu'en ce pays-ci même quelques-unes en sont chargées, d'autres de vitriol, ou de salpêtre, enfin de toutes les sortes de sels concrets.

Quoiqu'il en soit de ces différentes conjectures, il est très-certain que dans les lieux d'où nous vient le sel *ammoniac*, les matieres dont il est fait doivent être très-abondantes, & il est plus que vrai-semblable, que s'il est fait par art, l'opération est très-simple & très-facile. *Hist. de l'Acad. Royale des Sciences*, 1716.

De toutes les matieres connues, il n'y en a point ce me semble qui donne tant de sel volatil concret que le sel *ammoniac*. On mêle ce sel avec le sel de tartre ou avec la chaux ; & les distilant par un feu modéré, l'on en tire, comme tout le monde sait, l'esprit & le sel volatil ; car la chaux ou le sel de tartre arrêtant la partie acide du sel *ammoniac*, donnent lieu à la partie volatile de se débarrasser & de se sublimer. Quinze onces de sel *ammoniac*, mêlées avec vingt onces de sel de tartre, donnent dix onces de sel volatil, qui sont les deux tiers du sel *ammoniac* analysé. On en retire outre cela trois onces & demi d'esprit. Le *caput mortuum* pese 20. onces $\frac{1}{2}$, c'est-à-dire demi-once plus que le sel de tartre que l'on a employé. Ainsi il y a beaucoup d'apparence que les trois onces & demie d'esprit de sel *ammoniac*, viennent en partie du phlegme qui est dans le sel de tartre, lequel phlegme dissout autant qu'il peut du sel volatil, du sel *ammoniac* uni avec un soufre très-pénétrant ; car il n'est pas vraisemblable que les quinze onces de sel *ammoniac* analysées, ne contiennent qu'une demi-once de partie acide. Le sel de tartre conserve toujours beaucoup de phlegme. Quelque sec qu'il paroisse, il devient fort humide, & si on le met sur le feu dans une poele de fer pour le dessécher de nouveau, & qu'on l'emploie tout chaud sortant de la poele avant que l'air l'ait pénétré, l'esprit volatil du sel *ammoniac* ne sauroit presque se débarrasser. Tournefort, *Mem. de l'Acad. Royale des Sc.* 1700.

Si l'on verse de l'esprit de vin sur l'esprit de sel *ammoniac*, ou sur l'esprit de soye, il fait dabord une concrétion saline fort considérable. Dans l'esprit de soie, cette concrétion est manifestement séparée en gros grumeaux de sel : dans celui de sel *ammoniac*, le sel volatil est extremement divisé, & l'on a d'abord quelque peine à connoître si c'est une masse saline, ou une masse sulphureuse, ce qui lui a fait donner le nom d'*Offa helmontii* ; mais l'on est facilement convaincu qu'elle est toute saline, puisqu'elle se dissout entierement, si l'on y verse de l'eau. Pour ce qui est du soufre pénétrant & délié qui se trouve dans les esprits volatils, il semble qu'il se manifeste assez par son odeur insupportable. Tournefort, *Mémoires de l'Acad. Royale des Scienc.* 1700.

Le sel *ammoniac* est de tous les sels celui qui refroidit plus puissamment l'eau dans laquelle on le dissout ; sa froideur égale celle de l'eau qui est prete à se glacer. Et il m'est arrivé même une fois, que faisant dissoudte une assez grande quantité de ce sel dans l'eau, quelques gouttes qui étoient tombées au dehors du matras dans lequel je faisois la dissolution, se glacerent : & le rond de paille sur lequel posoit le matras, s'étant trouvé mouillé, fut collé pendant quelque tems au vaisseau de verre par la glace : cela m'arriva pendant l'été, dans un tems où il faisoit assez chaud.

La grande froideur de la dissolution du sel *ammoniac* ne vient pas de la difficulté qu'il a de se dissoudre, puisqu'il se fond plus aisément qu'aucun autre : & que le sel marin dont la dissolution est difficile & fort lente, est celui qui refroidit le moins son dissolvant. Il semble au contraire que la facilité & la promptitude avec laquelle il se dissout, soit la cause de cette grande froideur.

Le sel *ammoniac* est (comme l'on sait) un composé de sel-marin & de sel d'urine ; l'un très-aisé, l'autre très-difficile à dissoudre.

Je mets au rang des dissolutions froides, une expérience que M. Homberg a faite il y a déja quelques années devant la Compagnie, & que j'ai cru qu'on ne trouveroit pas mauvais que je répétasse ici, puisqu'elle sert à prouver ce que je viens d'avancer touchant la froideur du sel *ammoniac*. Elle se fait ainsi.

On prend une livre de sublimé corrosif, & une livre de sel *ammoniac*, on les pulvérise chacun à part ; on mêle ensuite les deux poudres très-exactement ; on met le mélange dans un matras, versant par-dessus trois chopines de vinaigre distilé, on agite bien le tout : & ce mélange se refroidit si fort, qu'on a peine à tenir longtems le vaisseau dans les mains en été. Il est même arrivé quelquefois à M. Homberg, que faisant ce mélange en grande quantité, la matiere s'est gelée.

Nous voyons dans cette expérience un refroidissement encore plus grand que dans la dissolution du sel *ammoniac* seul dans l'eau commune ; & ce froid est causé par le sublimé corrosif, qui seul n'est point, ou très-peu dissoluble dans le vinaigre distilé : de maniere que les parties fluides du vinaigre distilé ayant pénétré dabord les parties du sel *ammoniac* ; & ayant déja perdu beaucoup de leur mouvement, s'engageant ensuite dans les pores d'un corps qu'elles ne peuvent dissoudre, n'ayant plus assez d'action pour cela, elles achevent d'y perdre le peu d'activité qui leur reste : & cette inaction du liquide, excite le grand froid que nous y sentons.

Si après avoir fait le mélange de quatre onces d'huile de vitriol & d'une once de sel *ammoniac*, on jette dessus une cuillerée d'eau commune, dans le tems que la fermentation est la plus forte, que le froid est le plus grand, & que le thermometre descend avec le plus de viteſſe ; la fermentation cesse, & le froid se change très-promptement en une chaleur fort considérable, & qui fait monter beaucoup la liqueur du thermometre. M. Geoffroy, *Mem. de l'Acad. Royale des Sciences.* 1700.

M. Lemery a eu entre les mains un sel tiré du Mont Vésuve, & que l'on appelle *sel ammoniac naturel*. Il étoit compact, assez pesant, d'une grande blancheur, cryſtallin en dedans, ne s'humectant pas beaucoup à l'air, sans odeur, d'un gout salé, acre, & approchant beaucoup de celui du sel *ammoniac* ordinaire. M. Lemery l'a essayé de différentes manieres. Entre autres expériences, il l'a mêlé avec trois fois autant d'esprit de nitre, il en a fait de l'eau régale, toute pareille à celle qu'on auroit faite avec le sel *ammoniac* ordinaire. Il lui a encore trouvé plusieurs effets du sel *ammoniac*, & même du sel marin, ce qui n'est pas surprenant. M. Lemery croit que son sel du Vésuve n'est qu'un sel fossile semblable à celui que la mer a dissous, & qui est sublimé au haut de la montagne par les feux souterrains. *Histoire de l'Académie Royale des Sciences.* 1705.

Mémoire adressé à l'Academie, sur le sel ammoniac, par M. Lemere, Consul au Caire, le 24 Juin 1719.

Je remarquerai sur le sel *ammoniac*, 1°. La matiere. 2°. Les vases qui le contiennent. 3°. La disposition des fourneaux. 4°. La façon du travail. 5°. La quantité & l'usage de ce sel.

1°. La matiere est de la suie pure, unique, mais une suie qu'on racle des cheminées où l'on brûle des mottes de fientes d'animaux paitries avec de la paille, telles

qu'elles ſont en uſage dans ce pays, où le bois manque: ces mottes empreintes de ſel alcalis & urineux impriment à la ſuie certaines qualité qu'elle attendroit en vain de la fumée du bois & du charbon, qualités pourtant indiſpenſable pour la production du ſel *ammoniac*.

2°. Les vaſes qui contiennent la matiere reſſemblent parfaitement à des bombes ; ce ſont de grandes bouteilles de verre, rondes, d'un pié & demi de diametre avec un cou de deux doitgs de haut ; on enduit ces bombes de terre graſſe, on les remplit de ſuie juſqu'à quatre doigts près de leur cou, qui demeure vuide & ouvert. Il entre environ quarante livres de ſuie, qui rendent à la fin de l'opération environ ſix livres de ſel *ammoniac* ; une ſuie d'une excellente qualité fournit plus de ſix livres ; celle qui eſt moindre en fournit moins.

3°. Les fourneaux ſont diſpoſés comme nos fours communs, excepté que leurs voutes ſont entre ouvertes de 4 rangs de fentes en long. Sur chaque fente il y a 4 bouteilles qu'on adapte proprement, de telle ſorte que le fond de la bouteille étant enfoncé & expoſé à l'action de la flamme, les flammes ſont engagées dans l'épaiſſeur de la voute, & le ſeul cou demeure à l'air ; quant au reſte de la fente il eſt rebouché & bien cimenté : chacun des fourneaux contient donc ſeize bouteilles ; or chaque grand laboratoire eſt compoſé de huit fourneaux diſpoſés en deux chambres ; ainſi chaque grand laboratoire met en œuvre tout à la fois cent vingt-huit bouteilles.

4°. Dans chaque fourneau on allume trois jours & trois nuits un feu continuel avec de la fiente d'animaux mêlée de paille. Le premier jour le phlegme groſſier de la ſuie s'exhale par une fumée épaiſſe à qui le cou ouvert des bouteilles donne paſſage. Le ſecond jour les ſels acides s'exhalent avec les alcalis, s'accrochent vers le haut de la bouteille dont ils bouchent le cou, en s'uniſſant & ſe coagulant. Le troiſieme jour la coagulation continue, s'épure & ſe perfectionne ; cependant le maître fait un petit trou à chaque bouteille, un doigt au-deſſous du cou, pour voir ſi la matiere eſt aſſez cuite, & s'il n'y a plus rien à exalter : après avoir obſervé, il rebouche le trou exactement avec de la terre graſſe, & le r'ouvre de tems en tems. Enfin quand l'ouvrage eſt au point qu'il faut, il tire le feu, caſſe la bouteille, rejette les cendres qui reſtent au fond, prend cette maſſe ronde, blanche & tranſparente, de l'épaiſſeur de trois ou quatre doigts, attachée & ſuſpendue contre le cou, c'eſt ce que l'on nomme ſel *ammoniac*.

5°. Dans deux Bourgs du Delta, voiſins l'un de l'autre, nommés *Damiré* & *Damager*, à une lieue de la ville de *Manſoura*, il y a vingt-cinq grands laboratoires & quelques petits, il s'y fait tous les ans 1500 ou 2000 quintaux de ſel *ammoniac*. En tout le reſte de l'Egypte il n'y a que trois laboratoires, deux auſſi dans le Delta & un au Caire, d'où il ne ſort par an que 20 ou 30 quintaux de ce ſel.

L'uſage du ſel *ammoniac* eſt connu particulierement chez les blanchiſſeurs de vaiſſelle de cuivre, les Orfevres, les Fondeurs de plomb à gibier & particulierement chez les Chymiſtes & les Medecins. Le Pere *Sicara*, Miſſionnaire Jeſuite, qui a été témoin oculaire de ce que je viens de rapporter, dit qu'on y ajoute un peu de ſel marin & d'urine de beſtiaux. *Mémoires de l'Acad. Royale des Sciences.* 1720.

L'interruption du commerce du Levant arrivée par la derniere contagion dont Marſeille a été affligée, a donné occaſion à cette derniere découverte ; car alors on a été obligé de tirer d'Hollande les drogues qui nous manquoient. Il nous eſt donc venu de ce ſel, qui juſques-là ne nous étoit connu que par oui-dire. Les factures font foi qu'il vient des Indes, d'où il eſt apporté par les vaiſſeaux de la Compagnie Hollandoiſe. Il a véritablement la figure d'un pain de ſucre dont la pointe ſeroit tronquée.

Les plus grands de ces pains de ſel *ammoniac*, ont de diametre neuf pouces à la baſe & trois pouces & un quart au ſommet, ſur onze pouces & demi de hauteur.

Il paroît par la groſſeur de ces pains de ſel *ammoniac*, comparés avec ceux qui nous viennent d'Egypte, qu'on travaille ce ſel aux Indes en bien plus grand volume ; en effet ceux-ci peſent quatorze à quinze livres, pendant que les autres n'en peſent que quatre à cinq.

La conſiſtance en eſt à peu près la même, ce qui montre qu'ils ſont produits par une ſublimation preſque égale. Il n'y a de différence que la forme qu'ils ont priſe du vaiſſeau ſublimatoire. Celui dont on ſe ſert aux Indes eſt fait en cone, & il paroît qu'il eſt adapté au vaiſſeau qui contient la matiere, ſoit au-deſſus, ſoit à côté. Il y a plus d'apparence que ce ſel eſt ſublimé de cette derniere façon, comme la plus commode pour une maſſe auſſi peſante. Nous éprouvons qu'en ſublimant le ſel *ammoniac* dans nos cornues, il ſe moule de même le long du cou, & qu'il s'y diſpoſe en forme de cone.

De la maniere dont je conçois que ces vaiſſeaux ſont ajuſtés, il eſt aiſé de s'imaginer comment on peut employer une quantité ſuffiſante de matiere pour retirer un poids de quatorze à quinze livres de ſel ſublimé, parce qu'on peut charger à pluſieurs fois la cornue pendant la ſublimation, par une ouverture faite en haut tout exprès, comme en ont nos cornues tubulées.

Les pains de ſel *ammoniac* qui ſe fabriquent en Egypte, ne ſont ſi petits que parce qu'ils ſe ſubliment au haut du vaiſſeau même qui contient la matiere, & ce vaiſſeau ne peut avoir qu'une certaine capacité aſſez limitée. C'eſt auſſi ce qui leur donne la forme de coupe renverſée qu'ils ont priſes au haut du ballon ou bombe de verre où ils ſont ſublimés.

Un avantage que l'on retire encore de la maniere dont le ſel *ammoniac* ſe fabrique aux Indes, c'eſt que ſa ſuperficie eſt moins chargée d'impuretés, parce que toutes les fuliginoſités qui s'élevent pendant l'opération, ont plus de facilité à s'échapper vers la pointe du cone, & qu'on les ſépare aiſément en tronquant cette pointe, lorſqu'on forme les pains.

On remarque ſur le tour du cercle qui termine ces pains, les veſtiges de cinq ou ſix trous, qu'on a eu la précaution de faire pendant l'opération, pour donner au ſel qui ſe ſublime, le moyen de parvenir juſqu'au haut, & de s'y condenſer ſolidement, en laiſſant échapper l'air raréfié & les fuliginoſités qui pourroient arrêter la ſublimation.

Les formes où ce ſel ſe ſublime ſont de verre, car j'en ai trouvé des morceaux qui ſont demeurés attachés à la ſurface des pains, comme j'en avois obſervé à celle des pains de ſel *ammoniac* ordinaire.

La ſurface extérieure de ce ſel *ammoniac* des Indes, eſt formée par une croûte ſolide de cinq à ſix lignes d'épaiſſeur dans la partie la plus forte, & qui diminue inſenſiblement juſqu'à un pouce & demi de la baſe où elle ſe réunit à celle qui enduit extérieurement le creux du pain. Cette croûte, tant interne qu'externe, eſt compoſée de lames tranſparentes horiſontales & très-ſerrées. L'intérieure eſt plus tranſparente, comme la plus expoſée à l'action du feu qui confond deux ou trois lames enſemble : mais à meſure que ces lames s'éloignent de la croûte, elles perdent de leur tranſparence, & on obſerve facilement le nombre des couches qui compoſent le corps du pain.

Il eſt aiſé de connoître par la dégradation de ces couches, de quelle maniere elles ſe forment & s'uniſſent enſemble par la ſublimation. Les premieres qui s'élevent s'attachent aux parois du vaiſſeau, où elles ſe durciſſent par la chaleur du reverbere, dont le vaiſſeau ſublimatoire eſt recouvert ; elles ſe ſerrent enſuite & s'épaiſſiſſent par l'union des lames ſalines qui leur ſuccedent. Voilà comme ſe forme cette croûte cryſtalline dont tout le pain eſt revétu extérieurement.

La maſſe ſaline qui s'éleve en grande quantité par la violence du feu, ſe diſpoſe en aiguilles tout autour de cette croûte : mais ces aiguilles ſe ſerrent & ſe condenſent beaucoup moins, parce que l'épaiſſeur de la maſſe venant à augmenter conſidérablement, met les

lames intermédiaires à couvert de l'action du feu. Enfin la pointe du cone ſe bouche par la quantité de la matiere qui ſe ſublime aſſez bruſquement ; de ſorte que le feu agit alors avec force ſur les dernieres couches qui ſe ſont élevées, les preſſe & les durcit extremement ; c'eſt ce qui forme la croûte intérieure & le vuide qui reſte au centre de ce cone ſublimé. Ce vuide prend auſſi la figure d'un cone, parce que le feu chaſſe en haut la matiere tant qu'il peut, & l'écarte de tous côtés vers les parois du vaiſſeau. Comme elle eſt moins épaiſſe & plus ſerrée vers la baſe, il ſe forme un creux qui va toujours en diminuant vers le haut où il ſe termine en pointe, parce que les parties n'ont pu s'écarter davantage.

En coupant un quartier de ces pains de ſel *ammoniac*, on peut compter entre les deux croûtes, intérieure & extérieure, juſqu'à ſept à huit couches de différens degrés de denſité.

Comme la plus grande épaiſſeur eſt vers la cime du pain, ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on y fait les trous que j'ai remarqués d'abord, afin de débarraſſer cette partie qui ſe boucheroit trop promptement.

Pour établir maintenant quelque comparaiſon entre ces deux ſortes de ſels *ammoniacs*, celui des Indes, & celui d'Egypte ; il paroît que c'eſt la même compoſition, & que pour la qualité & l'uſage qu'on en fait ordinairement, la différence ne doit pas être fort grande.

Celui des Indes a cela d'avantageux, qu'il n'eſt preſque point chargé d'impuretés à ſa ſurface, & qu'il n'y a que ſa cime qui ſoit de moins bon alloi que le reſte ; ce qui fait que ſur la totalité de la maſſe, il doit y avoir moins de déchet qu'il ne s'en trouve ſur les pains de ſel *ammoniac* d'Egypte, qui ſont plus chargés d'impuretés à proportion de leur groſſeur.

Après avoir détaillé dans ce Mémoire la compoſition de ce ſel, je vais parler de ſa décompoſition, & donner d''abord mes obſervations ſur la maniere d'en tirer le ſel volatil urineux, ſi connu ſous le nom de ſel d'Angleterre.

C'eſt le même ſel qui fait la baſe du ſel volatil huileux de Sylvius. Ainſi il a toujours été connu des Chymiſtes. Ce nom de *ſel d'Angleterre* ne vient donc point de ce que les Anglois en ſont les Inventeurs, mais ſeulement de ce qu'ils en ont rendu l'uſage plus fréquent, & qu'ils l'ont, pour ainſi dire, mis à la mode. En effet ſon odeur pénétrante, ſans être deſagréable, & corrigée outre cela par les différens parfums tirés des plantes odorantes dont il prenoit le nom, comme s'il en venoit effectivement ; ſa forme ſeche, qui le rend plus propre à être porté en poche dans de petits flacons ; ſon uſage pour les vapeurs & les défaillances, le mirent bientôt en vogue parmi les François qui aiment la nouveauté, & ſurtout celle qui vient des pays étrangers.

Dès l'année 1700. M. Tournefort publia dans les Mémoires de l'Academie, que de quinze onces de ſel *ammoniac*, on pouvoit tirer dix onces de ſel volatil, outre trois onces d'eſprit. Mais ce n'eſt pas encore là tout le ſel volatil que l'*ammoniac* peut donner, & j'ai trouvé en travaillant ſur ce ſel, qu'il en contenoit une bien plus grande quantité que je ſuis venu à bout de développer & de ſublimer en forme ſaline, dure, épaiſſe & tranſparente. En effet je tire par ma méthode d'une livre de ſel *ammoniac*, plus de treize onces de ſel volatil en forme ſeche, c'eſt-à-dire, plus de trois quarts, au lieu que M. Tournefort n'en tiroit ſur quinze onces que les deux tiers, qui eſt cependant un point où il ſemble que nos Chymiſtes ne fuſſent point parvenus avant lui.

C'eſt un fait qui paſſe pour conſtant, que le ſel de tartre & le ſel *ammoniac* étant mêlés enſemble, rendent une odeur urineuſe ; cependant en prenant la précaution de les bien ſécher avant d'en faire le mélange, il n'en réſultera aucune vapeur urineuſe ni volatile. L'humidité de l'air ſuffit pour humecter le ſel de tartre, & le mettre en état d'agir ſur le ſel *ammoniac*, qui ſe fait alors ſentir par ſon odeur. Si l'on a donc ſoin de mettre ce mélange à couvert de l'humidité de l'air, on le gardera quinze jours dans un vaiſſeau bien fermé, ſans qu'il en échappe aucun eſprit urineux. Or pour tirer du ſel *ammoniac* un ſel volatil bien ſec, il faut, tant qu'on peut, éviter la trop grande humidité.

M. Lemery avoit eu raiſon de dire que l'eſprit de vin, bien loin de diſſoudre le ſel volatil, contribuoit beaucoup à le conſerver, au lieu que l'eau ne fait que le réſoudre en eſprit. Ce n'eſt pas que pour tirer du ſel volatil bien ſec, il faille rejetter abſolument toute ſorte d'humidité, car alors on ne retireroit que de ſimples fleurs qui ne feroient point une maſſe ſolide.

Voici donc la méthode qui m'a le mieux réuſſi. Je prens une partie de ſel *ammoniac* du plus purifié, pulvériſé, très-fin. D'une autre part je prens du ſel alcali, comme ſel de tartre, ſel de cendres gravelées ou autre pareil, que l'on a purifié par calcination, leſſive & évaporation ; après quoi je le calcine de nouveau pour le priver d'humidité autant qu'il eſt poſſible. On le pulvériſe enſuite & on le paſſe chaud par le tamis. Je fais pareillement bien ſécher le ſel *ammoniac*, juſqu'à le faire fumer. J'en peſe alors une partie, & trois fois autant de ſel alcali encore chaud. En cet état, ces deux ſels ſe peuvent mélanger exactement, ſans rien développer de volatil ; on les met dans une cornue, que l'on bouche très-ſoigneuſement, & on les y laiſſe vingt-quatre heures ſans qu'il en émane rien qui approche de ce qui ſort ordinairement du mélange du ſel *ammoniac* avec le ſel de tartre. Je verſe dans la cornue deux onces & demie d'eſprit de vin bien rectifié pour chaque livre de ſel *ammoniac*, avec la précaution de tenir auſſi-tôt la cornue exactement bouchée, pour arrêter les ſels volatils, qui ne manquent pas de s'échapper dès que l'humidité qu'apporte l'eſprit de vin ſe repand dans les ſels.

Il eſt à propos de laiſſer le tout digérer en quelque ſorte, quoi qu'à froid, & de remuer les ſels dans la cornue pour donner lieu à l'eſprit de vin de s'étendre, de pénétrer autant qu'il eſt poſſible, les parties ſalines, & d'exciter une ſorte de fermentation. Après douze heures de digeſtion, on peut déboucher la cornue & y adapter deux ballons, dont le premier a deux ouvertures pour communiquer de la cornue au ſecond ballon. On en lute bien les jointures, & le tems de ſécher les luts eſt un ſurcroît de digeſtion. Alors on mene le feu par degrés, pour opérer la ſublimation à feu de reverbere très-doux. Il ſort premierement un peu d'eſprit en vapeur, mais qui ſe condenſe preſque auſſi-tôt aux parois du premier ballon. Ce qu'il en paſſe dans le ſecond demeure liquide, & enfin tout le premier ballon ſe garnit de ſel volatil qui s'attache fortement aux parois en une croûte plus ou moins épaiſſe, ſelon la quantité de ſel qu'on ſublime.

Lorſqu'il ne ſort plus rien, on délute les vaiſſeaux, on ſépare la liqueur qui eſt contenue dans le dernier ballon, & celle qui peut être reſtée dans le premier. Le tout enſemble rend à peu près la quantité d'eſprit de vin qu'on a employé. Tout le ſel volatil a pris une forme ſeche très-ſolide, à la réſerve d'une petite portion qui paroît comme de la neige, parce qu'elle s'eſt trouvée dans le ballon mêlée avec l'eſprit de vin. Il reſte encore du ſel volatil dans cet eſprit : car au bout de quelques jours il en dépoſe en forme d'aiguilles, comme il arrive aux cryſtalliſations de ſels dans les opérations ordinaires. Et ſi l'on ſurvuide cette liqueur dans une autre bouteille, il s'en dépoſera encore à la longue en cryſtaux ſolides de différentes figures, au lieu que les premiers ſont très-fins.

Ce ſel, ainſi que les autres ſels volatils, peut ſouffrir une rectification. La façon la plus commode pour toutes ſortes de ſels volatils, c'eſt de les rectifier dans les mêmes vaiſſeaux de verre au bain-marie, dont la chaleur eſt très-douce & très-égale, & en cela préférable à celle du bain de ſable.

En faiſant cette rectification, il eſt bon de joindre à ce ſel les huiles eſſentielles dont on veut le parfumer, parce que de cette maniere il n'en prend que les parties

les plus ſubtiles & les plus agréables à l'odorat.

La méthode que je viens de décrire, pour tirer le ſel volatil en forme ſeche dans la plus grande quantité poſſible, eſt auſſi la plus propre pour déterminer à peu près, combien le ſel *ammoniac* contient de volatil, & la portion de ſel acide avec laquelle ce volatil étoit embraſſé. C'eſt ce que je vais faire voir, en comparant ce que j'ai employé de matiere avec le produit de mon opération.

J'ai pris trois livres de ſel alcali, une livre de ſel *ammoniac* & deux onces & demie d'eſprit de vin. Le tout enſemble fait une maſſe de quatre livres, deux onces & demie.

J'ai tiré en forme ſeche treize onces, trois gros de ſel volatil, & de plus une once, trois gros & demi d'eſprit, outre une once, demi gros qui s'eſt imbibé dans les papiers dont j'ai garni les jointures des vaiſſeaux. Cela fait en tout ſeize onces, un gros, de ſel volatil dont il faut déduire les deux onces & demie d'eſprit de vin que j'ai employées. Reſte pour treize onces, cinq gros de volatil qu'a fourni une livre de ſel *ammoniac* par mon opération.

D'autre part le *caput mortuum* reſté dans la cornue a peſé trois livres, une once, quoique je n'euſſe employé que trois livres de ſel alcali pour intermede, d'où j'ai droit de conclurre que cette once de ſurplus eſt le poids du ſel acide contenu dans la livre de ſel *ammoniac*, & qui s'en eſt ſéparé en s'uniſſant au ſel alcali fixe. Or les ſeize once, un gros de volatil qui ſe ſont trouvées dans les ballons avec les trois livres une once qui ſont reſtées dans la cornue, ne font que quatre livres une once, un gros; & tout ce que j'avois employé peſoit quatre livres, deux onces & demie.

Il s'en faut donc une once, trois gros, que je ne retrouve mon poids; déchet qui ne peut venir que du volatil qui m'eſt échappé & dont je n'ai pu éviter la perte malgré toutes mes précautions.

Joignant ce poids d'une once, trois gros, avec treize onces, cinq gros de ſel volatil, qui ſe ſont trouvées tant en forme ſeche qu'autrement, cela fait en tout quinze onces de ſel volatil qui s'eſt élevé par mon opération. Je puis donc en conclurre que dans une livre de ſel *ammoniac* il y a quinze onces de ſel volatil uni & incorporé par la ſublimation, avec une once ſeulement de ſel acide marin. Cette grande quantité de volatil que je trouve contenue dans le ſel *ammoniac*, paroîtra peut-être un paradoxe en Chymie.

M. Tournefort qui a été plus loin que les autres, n'a tiré, comme je l'ai remarqué de quinze onces d'*ammoniac*, que dix onces de ſel & trois onces d'eſprit, qui ne peuvent guere contenir que ſix gros de ſel volatil. Mais outre que par ſa méthode il n'a pas tiré autant de ſel volatil qu'il le pouvoit, pour n'avoir pas mis aſſez d'intermede, il a manqué à tenir compte de ce qu'il a dû perdre de volatil en opérant.

On peut m'oppoſer que cette quantité extraordinaire de ſel volatil que je tire de l'*ammoniac*, n'y étoit pas abſolument contenue, & que peut-être vient-elle du ſel alcali qui a ſervi d'intermede, & dont une partie s'eſt volatiliſée pendant l'opération.

Mais puiſqu'il eſt impoſſible de retirer du ſel volatil *ammoniac* ſans un intermede alcali, celui qu'on retire par les autres méthodes, quoiqu'en moindre quantité, a-t-il plus droit de paſſer pour le ſel volatil de l'*ammoniac* ſeul?

De plus par la vérification de mes peſées que j'ai faites avec la derniere exactitude, je trouve dans ma cornue le poids de l'alcali que j'ai employé pour intermede & une once en ſus pour le ſel acide qui pouvoit être contenu dans l'*ammoniac*. Il n'y a donc pas d'apparence que l'intermede alcali ſe ſoit volatiliſé, puiſqu'en ce cas j'en trouverois le poids diminué dans le réſidu. Je ne crois pas non plus qu'on puiſſe dire que cette diminution ait été ſuppléée par le ſel acide de l'*ammoniac* qui devroit être de plus d'une once ſur une livre, puiſque M. Tournefort qui avoit retiré par ſon opération beaucoup moins de volatil, n'a trouvé qu'une demi-once pour le poids du ſel acide, ce qui certainement n'eſt point aſſez pour quinze onces de ſel *ammoniac*, comme il s'en eſt bien apperçu. Auſſi en trouvai-je le double preſque ſur la même quantité. C'eſt un demi gros de ſel acide par once, & par les obſervations que j'ai faites, il ne paroît pas qu'il s'en puiſſe ſéparer davantage.

En voici la preuve: c'eſt que la calcination de mon mélange de ſel de tartre avec l'*ammoniac* m'a donné préciſément la même proportion de ce même ſel acide que j'avois trouvée après la ſublimation, comme je vais le faire voir.

J'ai pris pour plus grande précaution deux creuſets pareils, dans chacun deſquels j'ai mis trois grains de ſel de tartre avec un gros de ſel *ammoniac*, tels que je les avois employés dans ma ſublimation, & la quantité d'eſprit de vin proportionné. Je les ai pouſſés à feu ouvert, pour en chaſſer tout ce qu'il pouvoit y avoir de ſel volatil. En peſant le réſidu, je l'ai trouvé, tant dans l'un que dans l'autre creuſet, augmenté préciſément de trois grains.

D'autre part, j'avois mis dans un troiſieme creuſet ſix gros du même ſel de tartre tout ſeul, & après une calcination pareille aux autres, puiſqu'elle a été faite en même tems & au même feu, j'ai trouvé le réſidu diminué de trois grains juſte; c'eſt un grain & demi de diminution que la calcination a opéré ſur trois gros.

Mais dans la calcination dont je viens de parler, du mélange du ſel de tartre avec l'*ammoniac*, bien loin d'avoir un grain & demi de diminution, j'ai trouvé une augmentation de trois grains. Donc le réſidu de cette calcination eſt augmenté du poids de quatre grains & demi. Or ces quatre grains & demi ne peuvent être que le poids du ſel acide contenu dans le gros du ſel *ammoniac* que j'ai employé, & dont il fait préciſément la ſeizieme partie. Je puis donc aſſurer que la compoſition du ſel *ammoniac* eſt telle, que de ſeize parties il n'y en a qu'une qui reſte embarraſſée dans l'intermede, & qu'il y en a quinze de volatiles, comme je l'avois déja éprouvé par ma ſublimation.

Je n'ai pris pour la calcination qu'une petite quantité de matieres, afin d'en avoir le poids plus juſte, & le réſidu de cette opération ſe rapporte, comme on voit, avec la derniere préciſion, au poids que le réſidu de la ſublimation m'avoit fourni ſur une maſſe conſidérable.

Cette augmentation de poids dans l'intermede, provient d'une portion de l'acide du ſel marin qui étoit contenu dans l'*ammoniac*, puiſque par les lotions on tire du réſidu de cette calcination un ſel cryſtallisé en forme cubique, qui eſt la forme particuliere aux cryſtaux de ſel marin.

Que ſi l'on vient préſentement à m'oppoſer que cet acide marin qui étoit mêlé dans l'*ammoniac*, a pu ſe volatiliſer lui-même en partie, je m'en tiendrai à mes obſervations, qui m'aſſurent qu'en décompoſant le ſel *ammoniac*, tout devient volatil, à la réſerve d'une ſeizieme partie qui eſt retenue dans l'intermede dont on s'eſt ſervi. M. Geoffroy *le Cadet*, *Mém. de l'Acad. Roy. des Sciences*. 1723.

Voilà ce que nous ſavons de l'origine des différentes eſpeces de ſel *ammoniac*. Il eſt incroyable qu'un pays auſſi chaud que l'Egypte, où l'on n'emploie le feu que pour la cuiſine & pour les bains, puiſſe fournir par an quinze cens ou deux mille quintaux de ce ſel, ce qui eſt une quantité prodigieuſe.

On peut donc avancer hardiment que les Egyptiens, de qui nous tenons le ſel *ammoniac*, ont eu l'adreſſe de cacher aux Européens la méthode dont ils ſe ſervent pour le faire, & que la ſuie n'eſt pas le ſeul ingrédient qu'ils employent dans ſa compoſition.

Le ſel *ammoniac*, pour être bon, doit être fait ſans ſuie; & je ſuis parfaitement informé que celui qu'on faiſoit à *Newcaſtle* il y a quelques années, eſt préparé de la maniere ſuivante.

Prenez *de l'aumere*, *du ſel marin*, *d'urine, douze pintes ;* } *quatre pintes*,

Faites-les fermenter pendant quarante-huit heures, & repoſer enſuite : ſéparez-en la liqueur clarifiée, & faites-là évaporer dans des vaiſſeaux de plomb. Vous aurez des cryſtaux dont vous tirerez d'excellent ſel *ammoniac* par la ſublimation, après les avoir fait ſécher.

J'ai appris qu'un quintal de ce ſel, que l'on vend communément ſous le nom de ſel d'Epſom, & trois muids d'urine, donnent cinquante-ſix livres de ſel *ammoniac*.

Il paroît par tout ce qu'on vient de dire, que le ſel *ammoniac* eſt un ſel neutre compoſé d'un ſel volatil alcali, & d'un ſel acide. Voici, à ce que je crois, la maniere dont eſt produit le ſel *ammoniac* naturel :

Lorſque les chameaux ou autres animaux viennent à dépoſer leur urine dans les ſables de la Libye, la chaleur du ſoleil en fait évaporer toute l'humidité pendant le jour. Le ſel alcali urineux attire pendant la nuit le ſel acide qui eſt contenu dans l'air, juſqu'à ce qu'il ſoit parfaitement neutraliſé, d'où ſe forme le ſel *ammoniac* des Anciens, autrement appellé ſel *cyrenaïque*, qui ne manqueroit pas d'être conſommé par la végétation, ſi le terrain n'étoit entierement ſtérile.

C'eſt à l'imitation des moyens dont ſe ſert la nature, que l'on fait toutes les différentes eſpeces de ſel *ammoniac*, & uniſſant un ſel urineux avec quelque eſpece d'acide.

Mais il faut remarquer que le ſel *ammoniac* eſt une ſubſtance tout-à-fait différente de la plupart des préparations qu'on en fait ; car les ſels alcalis fixes que l'on mêle avec le ſel *ammoniac*, en abſorbent l'acide, & le rendent neutre ; & pour lors les ſels volatils urineux étant dégagés de l'acide, s'élevent par la diſtilation.

Le ſel *ammoniac*, ſi l'on en croit Boerhaave, garantit toutes les ſubſtances animales de la corruption, & pénetre toutes les parties les plus intimes de ces corps. Il eſt apéritif, atténuant, réſolutif, diaphorétique, ſudorifique, anti ſeptique & diurétique, propre à irriter les membranes nerveuſes, & à exciter l'éternument.

Procédés ſur le Sel Ammoniac par M. Boerhaave.

Le Sel Ammoniac n'eſt ni acide, ni alcali.

Mettez dans une cucurbite de verre bien nette, telle quantité de ſel *ammoniac* que vous voudrez, après l'avoir fait diſſoudre dans trois fois autant d'eau. Filtrez-le juſqu'à ce qu'il donne une ſaumure limpide, & faites-la chauffer à un feu de cent degrés. Séparez-la en différentes portions dans leſquelles vous mettrez ſucceſſivement du vinaigre, de l'eſprit de nitre, & de l'eſprit de ſel marin. Il ne ſe fera aucune efferveſcence, & la liqueur demeurera auſſi limpide qu'auparavant. Il n'y a donc point d'alcali ſurabondant dans le ſel *ammoniac*. Il eſt vrai que lorſqu'on y met de l'huile de vitriol, il s'éleve quelques vapeurs, & qu'il ſe forme une eſpece d'efferveſcence ; ce que l'on doit attribuer à quelque autre de ſes propriétés, dont on parlera ci-après : à meſure que l'huile de vitriol s'empare de l'alcali que ce ſel contient, il volatiliſe l'eſprit acide du ſel marin. Mettez de la même ſaumure dans un autre vaiſſeau, & verſez deſſus un alcali fixe, il ne cauſera aucune efferveſcence : mais il en ſortira immédiatement une odeur alcaline volatile très-pénétrante. Il s'enſuit donc que le ſel *ammoniac* n'eſt ni acide, ni alcali.

REMARQUE.

Le ſel *ammoniac* a du rapport avec le ſel de nos humeurs, en ce qu'il ne fermente ni avec les acides, ni avec les alcalis, quoiqu'il laiſſe échapper des parties volatiles alcalines d'une odeur très-pénétrante, lorſqu'on le mêle avec un alcali fixe. Ce ſel n'agit point non plus ſur le corps humain par une qualité acide ou alcaline, mais par une autre beaucoup plus pénétrante que celle du ſel commun, quoique de même nature. Cela paroît par tous ſes effets, mais particulierement en ce qu'étant mêlé avec l'eſprit de nitre, ou l'eau forte, il les régaliſe, & leur communique le pouvoir de diſſoudre l'or, comme le fait le ſel de fontaine, le ſel-gemme & le ſel marin. Il n'eſt donc, eu égard à cette propriété, qu'un ſel marin demi-volatilité.

Sublimation du Sel Ammoniac en fleurs.

Prenez du ſel *ammoniac* bien deſſéché & pulvériſé ; mettez-en une livre dans une cucurbite de terre de Heſſe, de figure preſque cylindrique. Adaptez-y un chapiteau, & lutez les jointures avec un mélange d'une égale quantité de craie & de ſable. Mettez la cucurbite ſur un feu de ſable, en la plaçant de telle ſorte que le bec du chapiteau ſoit un peu panché, afin que l'eau, qui pourra s'élever, puiſſe ſe rendre dans un ballon qu'on y adaptera. Couvrez la cucurbite de ſable juſqu'à ſon cou, & donnez-lui un feu de cent cinquante degrés, que vous continuerez tant qu'il s'élevera de l'humidité. Changez le récipient, & augmentez ſucceſſivement le feu, juſqu'à ce que le chapiteau commence à s'obſcurcir d'une neige blanche, & l'entretenez dans le même degré ſans interruption pendant huit ou dix heures. Les vaiſſeaux étant refroidis, ôtez le ſable, délutez doucement le chapiteau, de peur que le ſel qui s'eſt élevé ne tombe. Poſez la cucurbite horiſontalement ſur une table ; délutez-la avec un couteau ; enlevez la pouſſiere, le ſable & le lut qui s'eſt attaché à la cucurbite & au chapiteau. Vous trouverez dans le chapiteau un ſel ſublimé, léger, & blanc comme la neige. Mettez ce ſel dans un vaiſſeau de verre chaud, net & ſec, & ayant un grand orifice : vous trouverez encore vers le ſommet de la cucurbite, une croûte denſe & compacte, qui n'a pas monté juſques dans la cavité du chapiteau. Mettez cette croûte dans un autre vaiſſeau ſemblable au premier ; remettez enſuite la cucurbite ſur du papier blanc, il tombera encore beaucoup de fleurs, qu'on pourra ajouter aux premieres, ſi elles ſont pures. On trouve enfin au fond de la cucurbite, un ſédiment ſalé, noir, amer, & qui n'eſt pas d'un grand uſage. Le premier ſel s'appelle *fleurs de ſel ammoniac ; aquila alba Philoſophorum*, & *aquila Ganimedem in cælum jovis rapiens in ſublime*. Le ſecond, qui s'eſt fixé aux parties ſupérieures de la cucurbite, s'appelle *ſel ammoniac ſublimé ou rectifié*. Les fleurs ou le ſel ſublimé étant diſſous dans l'eau, ils la rafraîchiſſent, de même que le ſel *ammoniac*. Si on les fait diſſoudre, qu'on échauffe la ſolution, & qu'on la mêle avec des acides ils n'y cauſeront aucune efferveſcence, à moins qu'on n'y mêle de l'huile de vitriol. Elle ne fermente point non plus avec un alcali fixe : mais elle laiſſe échapper les vapeurs dont j'ai parlé ci-deſſus. Lorſqu'on réitere cette ſublimation du ſel *ammoniac*, il monte ſucceſſivement avec plus de difficulté, juſqu'à ce qu'il devienne enfin preſque fixe, ſans perdre pour cela ſes premieres qualités.

REMARQUE.

Vous avez ici un ſel de la nature du ſel marin, mais demi-volatil ; car il n'eſt pas au point de pouvoir s'élever au moyen de la chaleur de l'eau bouillante, ni ſi

fixe néantmoins que le ſel marin. Lorſqu'il eſt ainſi rectifié, il perd cette tranſparence que l'on remarque dans le *ſel ammoniac* ordinaire.

Il n'aquiert point par la ſublimation une qualité alcaline ; en quoi il differe du ſel de l'urine, mais il reſte tel qu'il étoit auparavant, excepté qu'il devient d'une plus belle couleur. Il a cette propriété ſurprenante d'enlever avec lui, lorſqu'il monte dans le chapiteau, preſque toutes les ſubſtances foſſiles, végétales & animales, qu'il atténue d'une maniere ſurprenante par cette ſublimation. On lui a donné le nom de *Piſtillum Chemicorum*, parce que cette atténuation ne peut s'accomplir que par ſon moyen. Ces ſubſtances étant ſublimées un certain nombre de fois avec le ſel *ammoniac*, elles ſe fixent avec lui, & fourniſſent ſouvent des remedes excellens & d'une très-grande utilité dans une infinité de cas, ſelon la nature des corps que l'on a unis avec le ſel *ammoniac*.

Le Sel Ammoniac diſtilé avec la chaux, donne un eſprit igné.

Mettez dans une cucurbite de verre chauffée, des fleurs très-ſeches de ſel *ammoniac ;* couvrez-les de chaux bien pulvérisée dans un mortier de fer chaud, le plus promptement qu'il ſera poſſible. Ce mélange doit être en parties égales. Ayez en même-tems un chapiteau bien ſec, propre à recevoir les corpuſcules ſubtils qui s'exhaleront ; car dès le moment que ces deux corps viennent à ſe rencontrer, il s'en éleve une vapeur qui ſurpaſſe par ſon acreté & ſa violence, toutes celles qui exiſtent dans la nature. Adaptez ce chapiteau ; lutez les jointures ; mettez une phiole au bec du chapiteau ; & pouſſez ce mélange au feu de ſable. Il ſortira une petite quantité de liqueur plus acre & plus volatile que celle qu'on produit avec le mélange de la chaux & de toute autre ſubſtance, & qui cependant n'eſt point alcaline. Animez le feu, le ſel *ammoniac* ne ſe ſublime point, mais ſe fixe par la chaux vive. Quoiqu'on le mette dans un creuſet & qu'on lui donne un feu violent, il ne devient point volatil. Ce mélange refroidi & bien ſec, venant à ſe rompre dans les ténebres, brille comme le phoſphore.

Diſſolvez du ſel *ammoniac* pulvériſé, dans le triple d'eau pure. Mettez cette diſſolution dans une grande cucurbite de verre chauffée, avec le triple de chaux vive : adaptez promptement un grand chapiteau à la cucurbite, & enduiſez-le avec un lut épais fait avec de la farine de graines de lin ; ajoutez au bec du chapiteau un large récipient qu'il faut encore luter de la même maniere : Il ſe fait auſſi-tôt une ſi grande ébullition que les vaiſſeaux ſe briſeroient ſi le lut ne cédoit un peu. L'eſprit qui s'en éleve eſt ſi violent qu'il ſe fait jour à travers le lut avec un ſiflement conſidérable, & répand ſon odeur au loin. Il paſſe en même-tems dans le récipient une aſſez grande quantité de liqueur. Lorſque l'ébullition aura ceſſé, uniſſez plus fortement les vaiſſeaux, mettez un peu de feu deſſous, & faites diſtiler peu à peu juſqu'à ſiccité. Conſervez l'eſprit igné produit par cette opération dans une bouteille de verre bien bouchée. Il reſte au fond de la cornue une ſubſtance d'une nature ſurprenante, laquelle étant séchée au feu reſſemble à du verre, & ſe gonfle à l'air. Elle ne ſe diſſout point cependant comme le ſel *ammoniac*, mais ſe réſout en grains ſablonneux.

REMARQUE.

Voici encore un autre exemple de la conformité qu'il y a entre le ſel du corps humain & le ſel *ammoniac*. Vous voyez une liqueur produite d'un corps ſec & ſans ode u laquelle affecte les organes de l'odorat avec une force que rien n'égale ; vous pouvez encore obſerver la génération d'un eſprit extremement actif, même dans le plus grand degré du froid ; vous avez enfin un eſprit extremement acre & approchant du feu par ſon acrimonie, ſans être alcali. Il faut cependant avouer que cet eſprit venant à rencontrer à meſure qu'il s'exhale les vapeurs d'un eſprit fumant de nitre, ils formeront, par leur union, une fumée blanche. Ce procédé nous fournit auſſi une nouvelle eſpece de phoſphore, & nous donne en même-tems le moyen de fixer en quelque ſorte le ſel *ammoniac*.

Le ſel ammoniac *diſtilé avec un alcali fixe, donne des eſprits alcalis, & un ſel volatil de même nature.*

Mettez dix onces de fleurs de ſel *ammoniac* dans une cornue de verre, ajoutez-y trois onces de ſel de tartre ſec pulvériſé, remuez bien ce mélange, il s'élevera auſſi-tôt une vapeur alcaline très-acre, qu'il faut retenir en appliquant ſur le champ un large récipient de verre ; placez la cornue ſur un feu de ſable que vous augmenterez par degrés juſqu'à le rendre des plus violens. Il ſe ſublimera un ſel blanc, volatil, alcali, très-pur qui s'évapore auſſi-tôt à l'air, & s'échappe des vaiſſeaux quelque bien bouchés qu'ils ſoient, excepté de ceux de verre. Il fermente violemment avec tous les acides, & forme avec eux un ſel neutre d'une eſpece particuliere, ſuivant la nature & l'origine de l'acide. Comme ce ſel s'évapore avec une promptitude extraordinaire, on a de la peine à le retirer du récipient en forme ſolide. On trouve au fond de la cornue un ſel fixe, que le plus grand feu ne peut ſublimer.

Melez avec dix onces des mêmes fleurs, trois onces de ſel de tartre, ajoutez enſuite neuf onces d'eau, mêlez le tout, & diſtilez à différens degrés de chaleur, après avoir adapté un récipient à la cornue, & avoir luté exactement les jointures. Il s'élevera auſſi-tôt une vapeur humide qui étant parvenue dans la cavité du récipient, ſe coagule à ſa ſurface en forme de ſel concret. Une partie de ce ſel ſe diſſout & ſe convertit en une liqueur claire & limpide. Changez alors le récipient, & après en avoir ſubſtitué un autre, animez le feu juſqu'à deſſécher le ſel qui reſte au fond de la cornue. Enſuite à force de remuer le premier récipient, mêlez le ſel avec la liqueur, juſqu'à ce qu'il ſoit preſque diſſous. Verſez la ſolution dans une phiole qui puiſſe ſe boucher avec un bouchon de verre. Le ſel ſe précipitera au fond, & il ſurnagera une liqueur qui eſt un véritable eſprit volatil alcali. Quand il ne ſe précipite point au fond, de ſel alcali concret, l'eſprit qui ſurnage eſt aqueux & mal fait. On trouve au fond de la cornue un ſel fixe ſemblable à celui qui eſt reſté après le procédé précédent.

REMARQUE.

Dès que le ſel *ammoniac* vient à toucher le ſel alcali dans cette opération, il ſe diviſe par la diſpoſition de ſa nature & avec le ſecours du feu en deux parties parfaitement diſtinctes, quoiqu'elles ſoient toutes deux ſalines, dont l'une forme un ſel volatil alcali igné extremement acre, beaucoup plus pur qu'aucun qu'on puiſſe préparer par art, & en même-tems fort ſimple, & qui peut ſervir de regle pour reconnoître tous les autres ſels volatils alcalis ; ceux qui portent les mêmes caracteres devant être rangés ſous la même claſſe. Le véritable eſprit volatil alcali de ſel *ammoniac*, eſt donc une eau qui contient autant de ſel pur alcali qu'elle eſt capable d'en diſſoudre. On peut auſſi rapporter à ce dernier tous les autres eſprits volatils alcalis. Il n'y a point

point de ſels ou d'eſprits volatils alcalis auſſi ſimples que ceux-ci, tous les autres contiennent une huile qui cauſe beaucoup de variation dans leurs effets. Le ſel alcali volatil *ammoniac* a cela de commun avec le ſel de l'urine, qu'il fermente violemment avec les acides. Si l'on met dans deux vaiſſeaux differens, placés à côté l'un de l'autre, du ſel ou de l'eſprit volatil alcali de ſel *ammoniac*, & de l'eſprit de nitre extrememcnt fort & fumant, il ſe formera dans l'air une effervescence conſidérable à la rencontre des vapeurs de l'alcali volatil, & de l'acide, qui s'exhalent des vaiſſeaux. Ce ſel étant appliqué ſur la peau avec une emplâtre de poix qui l'empêche de s'évaporer, il ne commencera pas plutôt à s'échauffer qu'il cauſera des douleurs inſupportables, & une inflammation violente ſuivie de la mortification de la partie, de ſorte qu'il n'y a point de poiſon qui agiſſe avec plus de violence. Quelle imprudence ne commettent donc point les Medecins qui conſeillent de tirer ce ſel ou eſprit par le nez, d'où il ne peut pas manquer de porter ſon action ſur les nerfs olfactifs, la membrane pituitaire, & les véſicules extrememcnt délicates des poumons ! Ne craignent-ils point qu'il n'occaſionne l'inflammation & la corroſion de ces parties? Ce ſel & cet eſprit deviennent beaucoup plus acres & plus ignés, lorſqu'on les ſublime une ſeconde fois d'un alcali pur, nouveau, & très-ſec. BOERHAAVE, *Chymie*.

Le ſel que l'on obtient par ce procedé, eſt ce qu'on appelle communément ſel *ammoniac* volatil : *ſal ammoniacum volatile*.

Quelques-uns pour le faire employent au lieu de ſel de tartre, de la chaux, d'autres de la craie ou du lait de chaux.

On remplit de ce ſel des petites phioles de poche. On voit que Boerhaave a raiſon de condamner le trop grand uſage de ce ſel, comme extrememcnt pernicieux. Il y en a qui mettent des aromates dans la cornue pour lui donner une odeur plus agréable. On l'ordonne dans les fievres malignes en qualité de ſudorifique en forme de bol, avec d'autres ingrédiens convenables. Il ne vaut rien pour prendre en poudre à cauſe qu'il s'évapore aiſément.

Sa doſe eſt depuis cinq grains juſqu'à dix.

Dix ou douze grains de ce ſel ſuffiſent pour ſoûler une once de vinaigre diſtilé dont on fait une boiſſon aſſez agréable & d'une grande utilité dans les fievres, avec quelque eau ſimple ou compoſée & un peu de ſirop.

Le premier procédé que la Pharmacopée de Londres indique ſur le ſel *ammoniac*, eſt le ſuivant :

Flores ſalis ammoniaci : Fleurs de ſel *ammoniac*.

On fait décrépiter quantité égales de ſel *ammoniac*, & de ſel commun, & l'on en tire par la ſublimation des fleurs extrememcnt volatiles.

La doſe eſt depuis ſix grains juſqu'à quinze.

Flores ſalis ammoniaci martiales : Fleurs de ſel *ammoniac martiales*.

Prenez *du ſel ammoniac, une livre*,
de la limaille d'acier, dix onces.

Mettez le mélange dans une cucurbite qui ait un grand cou, & pouſſez-le à un feu de reverbere que vous augmenterez par degrés. Quand les vaiſſeaux ſeront refroidis vous trouverez des fleurs ſublimées que vous garderez dans une bouteille pour l'uſage. La doſe eſt depuis ſix grains juſqu'à quinze.

Ces fleurs étant jettées dans de l'eau-de-vie donnent la teinture de *Mars de Mynſicht*, telle que le Collége la preſcrit. L'*ens veneris* eſt à peu près la même choſe, puiſque ce n'eſt que du colcothar ſublimé avec du ſel *ammoniac*.

Il y a cependant cette différence que dans les fleurs de ſel *ammoniac* martiales, on emploie le mars ou le fer, au lieu que dans l'*ens veneris*, c'eſt avec le vitriol de cuivre que l'on ſublime le ſel *ammoniac*.

Spiritus ſalis ammoniaci : Eſprit de ſel *ammoniac*.

Prenez *de ſel de tartre*, } *de chacun trois livres*.
de ſel ammoniac, }

Pulvériſez-les ſéparément, & après les avoir mêlés, mettez-les dans une grande cucurbite avec ſix ou huit pintes d'eau. Pouſſez-les à un feu de ſable modéré. Il s'élevera un eſprit, lequel étant rectifié dans une cucurbite plus haute, donnera un ſel volatil concret ſublimé dans le récipient. La doſe de cet eſprit de ſel *ammoniac* eſt depuis dix gouttes juſqu'à ſeize.

Le procédé que je viens d'indiquer eſt le plus aiſé de tous ceux que je connois. Cet eſprit ſert de baſe à un grand nombre d'autres dont on trouve une deſcription fort étendue dans pluſieurs Auteurs : mais comme ils ne ſont d'aucun uſage, je ne les inſérerai point ici.

Quelques-uns trouvent à propos pour lui donner une odeur plus pénétrante de ſubſtituer la chaux au ſel de tartre, & pour lors cette eſpece d'eſprit eſt préférable à tout autre lorſqu'il n'eſt queſtion que de l'appliquer extérieurement ou de le reſpirer par le nez dans la défaillance : mais il ne vaut rien pris intérieurement. On diſtingue aiſément celui-ci du premier par le ſédiment blanc qu'il laiſſe dans le vaiſſeau où il eſt enfermé. Il y en a qui le préparent auſſi avec de l'urine & de la chaux y ajoutant une petite portion de l'huile fétide qui s'éleve en faiſant le *ſpiritus cornu cervi per ſe*, & le vendent enſuite pour de véritable eſprit de corne de cerf.

L'eau régale qui ſert à diſſoudre l'or & à pluſieurs expériences, n'eſt qu'un mélange de ſel *ammoniac* & de nitre. On peut cependant la faire plus aiſément en mettant digerer au feu de ſable, du ſel *ammoniac* dans de l'eſprit de nitre ou de bonne eau forte, juſqu'à ce qu'il ſoit tout-à-fait diſſous ; mais elle a ſi peu d'uſage dans la Medecine, qu'il eſt inutile d'en parler davantage.

Un des médicamens les plus renommés que l'on trouve aujourd'hui dans les boutiques, eſt le

Spiritus volatilis aromaticus oleoſus : l'eſprit volatil aromatique huileux.

Dont voici la préparation.

Prenez *canelle, deux onces*,
macis, demi-once,
clous de girofle, une dragme,
écorce de citron, une once & demie,
ſel ammoniac, } *de chacun quatre onces*.
ſel de tartre, }
eſprit de vin, douze onces.

Mêlez & diſtilez au feu de ſable. La doſe eſt depuis dix grains juſqu'à cent & plus.

Ce remede, dont on attribue l'invention à *Sylvius de la Boe*, eſt de tous ceux de cette eſpece celui dont on fait le plus d'uſage aujourd'hui. Le ſel *ammoniac* & le ſel alcali ſont les principaux ingrédiens qui y entrent. Il n'y a point de changement à cet égard : mais on varie beaucoup par rapport aux aromates qu'on y ajoute ; c'eſt au Medecin à ſe régler ſur l'exigence des cas, & à en régler la nature & l'eſpece.

Il ſemble cependant qu'on n'a pas aſſez fait attention à une regle eſſentielle dans une compoſition de cette eſpece, qui eſt que les aromates doivent non-ſeulement être odorans, mais encore légers & volatils, par rapport à leurs principes, de ſorte que le *marum* de Syrie, la marjolaine, le thym, paroiſſent préférables aux clous

de girofle & au macis dont les huiles ſont trop peſantes, trop groſſieres & trop ténaces pour s'élever comme il faut avec le ſel *ammoniac*. On connoît la bonté de ce remede à ſon odeur pénétrante & agréable, & à la douceur de ſon gout, car ces propriétés ſont une ſuite de la bonté des aromates dont on s'eſt ſervi, leſquels émouſſent les pointes de ſels; au lieu que lorſqu'ils ne ſont point tels qu'ils doivent être, ni en aſſez grande quantité, la compoſition a une odeur urineuſe & un gout piquant & deſagreable; lorſqu'on compoſe ce remede à petit feu, il s'attache au ſommet du récipient une grande quantité de ſel dont on peut remplir des bouteilles de ſenteur ou garder pour tel autre uſage qu'on jugera à propos; il eſt beaucoup moins cauſtique & beaucoup plus cordial que le ſel volatil de corne de cerf que l'on preſcrit communément.

Depuis la découverte du ſel volatil huileux, on ne ſe ſert plus guere de l'eſprit de ſel *ammoniac*. On ordonne communément le premier avec l'eſprit de lavande ou de caſtoreum dans quelque liqueur convenable. Lorſqu'on le donne dans des potions ou des juleps, il faut avoir ſoin que les ſirops ou teintures ne ſoient point rouges, parce qu'il change leur couleur en une autre qui eſt verte & extremement deſagréable.

On ordonne quelquefois extérieurement ces ſels & ces eſprits dans des embrocations; ils s'accordent encore aſſez bien avec les ſubſtances onctueuſes, pourvu qu'on ne les emploie point trop chauds, parce que la chaleur ne manqueroit pas de faire évaporer ces ſels ou ces eſprits. Ils donnent par ce moyen une qualité plus pénétrante aux compoſitions avec leſquelles on les unit, aux diſcuſſifs & aux autres remedes de cette eſpece, qu'on ordonne dans les cas qui l'exigent. *Diſpenſaire de Londres.* QUINCY, *Prælect.*

Spiritus ſalis ammoniacum ſuccinatus, » Eſprit de ſel ammoniac ſucciné.

On le fait de pluſieurs manieres.

Mettez en digeſtion une livre d'eſprit de ſel *ammoniac* avec une once de ſuccin, ou

Prenez *ſel ammoniac*, *ambre*, } *de chaque cinq onces.*
ſel de tartre, ſix onces,
eſprit de vin, *eau de pluie*, } *de chaque huit onces.*

Ce remede paſſe pour être céphalique, & propre à toutes les maladies des nerfs: mais il eſt un peu deſagréable. La doſe eſt depuis dix gouttes juſqu'à quarante.

AMMONIS CORNU, *Corne d'Ammon.* Eſt un foſſile de couleur de cendre, qui a la figure d'une corne de bélier. Ruland en compte quinze eſpeces différentes.

AMMONITRUM, ἀμμόνιτρον d'ἄμμος, *ſable*, & νίτρον, *nitre.* C'eſt dans le ſens de Pline le ſel lixiviel que l'on tire des plantes brûlées. PLINE.

On donne maintenant ce nom à une maſſe compoſée de ſable, & d'un ſel alcali fixe propre à faire du verre.

AMMONIUS eſt un Chirurgien qui fut ſurnommé *Lithotome*, c'eſt-à-dire coupeur de pierre, parce qu'il s'aviſa le premier de couper ou de rompre dans la veſſie les pierres qui étoient trop groſſes pour pouvoir ſortir ſans danger par l'ouverture qui ſe fait pour cela. Sa méthode étoit de ſaiſir la pierre avec un crochet pour l'empêcher de rentrer, & de la couper enſuite avec un inſtrument convenable, mince & émouſſé par ſa pointe, après l'avoir poſé à plomb, en prenant garde de ne point offenſer la veſſie avec l'inſtrument ou avec les éclats de la pierre. CELSE, *L. VII. c.* 26.

AMMONII COLLYRIUM, qu'on appelle autrement *Collyrium Hygidium.*

Prenez *Cadmie lavée*, *céruſe lavée*, } *ſeize dragmes.*
caſtoreum, ſix dragmes,
nard des Indes, quatre dragmes,
antimoine, quarante dragmes,
cuivre brûlé, & lavé, quinze dragmes,
roſée, vingt dragmes,
batitures de cuivre brûlé, cinq dragmes,
aloès, ſix dragmes,
caſſe, quatre dragmes,
myrrhe, ſix dragmes,
épine d'Inde, trois dragmes,
alun de plume, quatre dragmes & demie,
ſafran, ſix dragmes,
plomb brûlé & lavé, huit dragmes & demie,
opium, trois dragmes,
acacia, *gomme arabique*, } *quarante dragmes.*

Faites un mélange de tous ces ingrédiens avec de l'eau. C'eſt un des remedes les plus eſtimés.

Ce collyre convient au commencement d'une cataracte, d'une inflammation, & de toutes les eſpeces d'ulcérations & de purulence des yeux; il eſt bon dans les maladies de l'œil nommées *confuſio* & *chemoſis* dont vous pouvez conſulter les articles; pour la diſlocation du globe de l'œil, pour le myoreshalon invétéré, (excroiſſance de l'uvée) & le ſtaphylome (voyez ce mot); il déterge, incarne & guérit l'onglet (un amas de pus dans le noir de l'œil, en forme d'ongle.) Il procure le ſommeil aux perſonnes à qui un mal de tête ou des douleurs dans les yeux l'ont fait perdre, & leur tient lieu de parégorique. On peut en uſer en le mêlant avec un œuf, ou avec de l'eau & du lait, & le faire plus clair ou plus épais, ſuivant que le malade eſt plus ou moins ſenſible. AE'TIUS, *Tetr. II. Serm.* 4. *c.* 113.

A M N

AMNA ALCALIZATA, dans le ſtyle de Paracelſe, eſt l'eau qui en paſſant à travers des pierres à chaux, s'impregne de quelques-unes de leurs parties. PARACELSE, *de Tartaro Tractatus, c.* 2.

Ruland l'appelle *Amnis alcaliſatus.*

AMNIOS, la membrane interne qui enveloppe le fœtus.

Il eſt impoſſible de ſe former une idée convenable de l'*amnios*, à moins qu'on ne connoiſſe en même-tems la nature des autres membranes qui enveloppent le fœtus auſſi-bien que des liqueurs qu'elles contiennent. Car, comme Needham l'obſerve, ces ſujets ſont tellement liés entr'eux, qu'il ſeroit difficile de les traiter ſéparement: comment décrire les membranes, ou diſcourir de leurs uſages avec quelque exactitude, ſi l'on ne commence par donner la deſcription des humeurs qu'elles renferment? Et quel meilleur moyen peut on employer pour decouvrir la nature de ces humeurs, que d'examiner avec attention la figure, les vaiſſeaux, & la connexion des membranes?

Les membranes qui enveloppent le fœtus différent dans les animaux en nombre, en figure & en ſituation. Elles ſont au nombre de trois dans quelques-uns, de quatre dans certains autres, & l'on en compte même juſqu'à ſix dans un œuf; car après qu'on a ouvert la membrane la plus externe, qui adhere à la coquille de l'œuf vers ſes extrémités, on en trouve une ſeconde de même couleur & de même conſiſtance qui tapiſſe la cavité de cette même coquille, & embraſſe étroitement l'œuf: j'ai douté quelque-tems ſi cette derniere membrane en faiſoit une à part, ou ſi elle n'étoit qu'une duplicature de la premiere; mais j'ai découvert à la fin que c'étoit une nouvelle membrane que l'on pouvoit entierement ſéparer de l'œuf. Après donc qu'on l'en a détachée avec préçaution, on découvre auſſi-tôt

la membrane qui renferme le blanc de l'œuf, & l'on y apperçoit, quelques jours après l'incubation, une grande quantité de veines & d'arteres. Lorſque cette liqueur s'eſt écoulée, on découvre celle du *colliquamentum*, ou l'*amnios* du poulet, dans laquelle ce dernier eſt renfermé. Après celle-ci viennent le blanc le plus épais, & le jaune, chacun enfermé dans leurs membranes propres; ces dernieres ſont au-deſſous du poulet au fond de l'œuf.

Dans les animaux *cotyledonifereux*, ou pour mieux dire, *glanduliferes*, il y a trois membranes; tel eſt leur nombre dans la truie & la jument; il en eſt de même des femelles qui ont un placenta, & entre autres des femmes. Toutes ces membranes ne renferment que deux humeurs, ce qui a donné lieu à Harvey d'avancer, quoique mal-à-propos, qu'on ne trouvoit aucune part l'allantoïde. Quand à moi, après que j'ai eu enlevé le chorion qui ne contient immédiatement aucune humeur, & qui ne ſert qu'à la diſtribution des vaiſſeaux, & à ſoutenir & fortifier les autres membranes, j'ai trouvé celle que l'on peut appeller à juſte titre allantoïde; je l'ai ſouvent enlevée des fœtus des vaches, des bêtes fauves, des truies, & des brebis; & après l'avoir enflée, je l'ai pendue dans ma chambre pour la conſerver & la pouvoir démontrer. Falloit il donc qu'un auſſi grand homme qu'Harvey payât tribut à l'humanité, & qu'il travaillât de toutes ſes forces à détruire l'exiſtence d'une membrane qu'un ſi grand nombre d'habiles Anatomiſtes avoient vue, décrite & repréſentée! Quant à Everhard, outre qu'il s'étoit laiſſé prévenir par l'autorité d'Harvey, il avoit encore eu le malheur de ne diſſéquer que des lapins; dans leſquels, quoiqu'il y ait quatre membranes, comme nous le ferons voir tout-à-l'heure, on ne peut cependant les appercevoir à moins qu'on ne ſe ſoit exercé à les découvrir en examinant avec ſoin leur ſituation dans les animaux d'une grandeur plus conſidérable.

Dans les chiens, les chats, les lapins, & peut-être dans les autres animaux qui ont un placenta, il y a quatre membranes & trois humeurs; car j'ai obſervé juſqu'aujourd'hui que le nombre des membranes excede celui des humeurs.

Je commencerai ce que j'ai à dire ſur cette matiere par les vaches & les brebis & autres animaux qui ont un amas de glandes pour placenta, tant à cauſe que l'art leur eſt redevable de ſon origine, comme il paroît par les Ecrits des Anciens, qu'à cauſe qu'on peut les trouver aiſément chez les bouchers, toutes les fois que l'on veut prendre la peine de les examiner.

La premiere membrane qui ſe preſente dans ces animaux eſt le chorion, qui après qu'on l'a ſéparé des caroncules rougeâtres & charnues des glandes utérines, paroît parſemé dans les endroits où il embraſſoit ces caroncules, de marques couleur de roſe: il ſoutient encore les ramifications des vaiſſeaux ombilicaux, qui s'étendent juſqu'aux caroncules dont nous venons de parler. Ces vaiſſeaux jettent dans toute la ſubſtance du chorion un grand nombre de rameaux capilaires, qui ſelon toute apparence abſorbent l'humeur de ces caroncules, & l'entretiennent toujours humide de peur qu'il ne s'attache à l'utérus. Quoique ces petits placenta (je donne ce nom aux glandes répandues dans toute la ſubſtance du chorion de ces animaux) ſoient diſtribués en grande quantité ſur toute la membrane du chorion dans les vaches & les brebis, elles ne ſont pour l'ordinaire qu'au nombre de dix dans les femelles des dains; ſavoir cinq dans chaque aile du chorion, leſquelles ſont ſituées dans la partie inférieure qui eſt la plus étroite; on apperçoit ſur cette membrane un nombre conſidérable de veines & d'arteres, qui s'étendent juſqu'à la région oppoſée au fœtus; où par leur ſtructure, par leur grandeur & leur ſituation, elles paroiſſent deſtinées à abſorber une humeur. Dans les truies, le chorion fait l'office des petits placenta dont nous parlons pendant tout le tems qu'elles portent leurs petits; car il ne paroît pas que leurs fœtus puiſſe recevoir autrement la nourriture. Dans la jument, cette membrane eſt unique pendant le premier mois, & ſert aux mêmes uſages: mais elle s'épaiſſit conſidérablement dans la ſuite, & forme des caroncules charnues de la groſſeur d'un petit pois, qui à la fin s'uniſſent de telle ſorte, que tout le chorion paroît s'être changé en un placenta très large, entremêlé d'un milion de vaiſſeaux, qui envoyent une quantité innombrable de rameaux capilaires à la membrane interne de l'utérus. Cette membrane (le chorion,) eſt dabord ſans placenta dans les femmes, elle ne laiſſe pas de croître cependant en peu de tems & d'attacher le fœtus à la matrice: lorſque le placenta eſt formé, on découvre plus aiſément le chorion en le déchirant légerement avec les doigts autour du placenta, & en l'arrachant enſuite; il paroît épais, uni & chargé de vaiſſeaux dont les plus grands aboutiſſent au placenta. La même choſe a lieu dans les lapins, le chorion dans les chats & les chiens paroît comme double.

Ce que l'on vient de dire ſuffit pour nous faire connoître l'uſage du chorion: il ſoutient les vaiſſeaux ombilicaux & les caroncules dont on a parlé dans les animaux qui ont des glandes pour placenta, il ſe charge du ſuc nourricier, dans les uns médiatement & dans les autres immédiatement. Mais dans les animaux qui ont un placenta, preſque tous les plus grands vaiſſeaux prennent leur cours vers cette partie, & il n'y a que quelques petits vaiſſeaux qui ſe diſtribuent dans cette membrane; de ſorte que la liqueur alimentaire qu'elle peut recevoir ne paroît ſuffire que pour l'humecter & pour la nourrir. Le chorion enferme dans ces animaux de même que dans les autres toutes les membranes, les humeurs, & le fœtus même; mais il ne contient de lui-même aucune liqueur dans ſa cavité.

On doit prendre garde en ſéparant cette membrane de ne point offenſer celles qui ſont deſſous. Il vaut mieux pour agir plus ſurement lever avec les doigts une des caroncules, & faire dans le chorion une ouverture ſuffiſante pour introduire deux doigts; après quoi on la déchirera peu à peu, en obſervant avec ſoin ſi l'on ne decouvre point quelque eſpece de duplicature, ou une membrane blanche fort mince; car ſi cela arrive, ce ſera l'allantoïde qu'il eſt extremement important de conſerver dans ſon entier: à meſure qu'on avance elle paroît enflée par les liqueurs qu'elle contient, & rend l'opération beaucoup plus aiſée; mais ſuppoſé qu'il vienne à s'écouler quelque liqueur, on peut être aſſuré qu'il y a une rupture dans cette membrane ou dans l'*amnios*. Après qu'on a enlevé le chorion de la maniere que je viens de dire, l'allantoïde ſe trouve en quelque ſorte ſeparée de l'*amnios*, & l'on peut l'en détacher entierement toutes les fois qu'on le voudra, pourvu qu'on l'ait ſéparée juſqu'au cordon; mais on doit la mettre à côté avec l'urine qu'elle contient, juſqu'à ce que l'ouverture de l'*amnios* & du fétus, donne la facilité de pénétrer juſqu'à la veſſie.

L'*Amnios* eſt parſemé de vaiſſeaux de la même maniere à peu près que le chorion, & reçoit tous les rameaux des vaiſſeaux ombilicaux qui ne paſſent point par ce dernier. Lorſqu'on vient à l'ouvrir, on y découvre une liqueur dans laquelle le fœtus nage & dont Harvey prétend qu'il tire ſa nourriture: Il ſe fonde ſur ſon gout, ſur ſa conſiſtance & ſur la reſſemblance qu'elle a avec celle qu'on trouve dans le ventricule de l'embryon. Cette membrane eſt ſouvent couverte de concrétions graſſes, qui ſemblent être formées de la liqueur qu'elle contient; & dans les vaches le cordon de l'embryon eſt groſſi vers ſa racine par des inégalités glanduleuſes.

La méthode que je viens de propoſer regarde les femelles qui ont des cotyledons, car celles qui ont un placenta demandent une autre méthode de diſſection dont je parlerai ci-après.

Le fœtus, ainſi que le cordon ombilical, eſt renfermé dans la cavité de l'*amnios*. Nous remarquerons ici en paſſant, que la veſſie, lorſqu'elle eſt per-

cée, rend une liqueur tout-à-fait ſemblable à celle qui eſt contenue dans l'allantoïde; on peut même, ſi l'on veut, faire paſſer cette liqueur de l'allantoïde dans la veſſie en la preſſant, ou gonfler la premiere en ſouffiant avec un chalumeau dans la veſſie. Si avant même d'avoir ouvert le fœtus, vous ſoulevez quelque peu cette membrane, & que vous la preſſiez dans vos mains, elle répandra une liqueur dans la veſſie & le penis, ce qui ſuffit pour prouver la communication qu'il y a entre ces parties.

L'allantoide mérite une attention toute particuliere, tant à cauſe qu'on a douté juſqu'ici de ſon exiſtence, qu'à cauſe de ſes variétés dans les différens animaux: car dans ceux qui ont des cotyledons, comme les brebis, les vaches, les femelles des dains; elle ſort de l'extrémité du cordon & paroît être une eſpece de continuation & de dilatation de l'uraque. Elle a la figure d'un boyau, elle aboutit des deux côtés aux extrémités de l'utérus dans le chorion, & en remplit les cornes. Dans les truies qui portent pluſieurs petits à la fois, & ont un œuf deſtiné à chaque fœtus; cette membrane aboutit de chaque côté aux extrémités de cet œuf & a la figure d'un inteſtin, ce qui lui a fait donner le nom d'*allantoïs* ou *allantoïde*.

Il y a à cet égard quelque différence dans les jumens: car cette membrane eſt adhérente au chorion dans toute ſon étendue, & renferme le fœtus avec l'*amnios*: on y découvre l'uraque qui paroît partir de l'*amnios* & en être une eſpece de duplicature; il eſt pliſſé extérieurement juſqu'à la veſſie & donne paſſage à la ſonde ou à un poinçon.

On doit chercher ſon ouverture dans le cordon ombilical, lequel ſe diviſe en pluſieurs branches & ſe diſperſe en partie ſur l'*amnios*. L'autre partie pénetre cette membrane & va s'insérer dans le chorion où il ſe diviſe en une infinité de petits rameaux qui augmentent tellement ſon épaiſſeur, qu'il ſemble mériter plutôt le nom de placenta. Une choſe qui mérite encore notre attention dans cet animal, de même que dans tous ceux qui ont des cotyledons, ce ſont les fréquentes concrétions qui nagent dans la liqueur de l'allantoïde, & qui paroiſſent au premier abord de la graiſſe ou des petits morceaux de chair qui ſe dilatent étant tirés avec les doigts comme une ſubſtance membraneuſe, & paroiſſent être des coagulations d'une eſpece d'urine graſſe & gluante.

Paſſons maintenant aux animaux qui ont un placenta, dans leſquels la membrane urinaire eſt d'une figure tout-à-fait différente. Dans ceux-ci la membrane urinaire varie ſuivant la nature de l'animal. Dans la femme elle enveloppe entierement le fœtus, à peu près de la même maniere que dans la jument, & eſt attachée au chorion. Il en eſt de même dans les chiens & les chats, excepté que ſa duplicature, près de l'élargiſſement du cordon, forme une cavité entre elle & le chorion, laquelle eſt deſtinée pour la quatrieme membrane. Je regarde la jument comme une eſpece d'animal qui tient le milieu entre les animaux qui ont des placenta & ceux qui ont des cotyledons. Elle a cela de commun avec les premiers, que le fœtus eſt entierement entouré d'urine; & quoiqu'elle n'ait aucun placenta au commencement, il s'en forme néantmoins un aſſez grand dans la ſuite pour envelopper tout-à-fait le fœtus: & en effet ce chorion épais mérite preſque le nom de placenta, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe de la quantité des vaiſſeaux qui ſont répandus dans toute ſa ſubſtance de même que dans le placenta humain. Cette ſtructure lui donne bien plus de rapport avec un véritable placenta qu'avec les cotyledons.

Cette eſpece de placenta de la jument, ſi on peut lui donner ce nom, a cependant cela de commun avec les cotyledons des animaux qui ruminent, d'être attaché à l'utérus par des ligamens charnus, & de n'avoir pas une épaiſſeur fort conſidérable avant le ſixieme mois. L'allantoïde a une figure pyramidale dans les lapins & le placenta pour baſe; elle ſe retrécit toujours de plus en plus juſqu'à ce qu'elle ſoit arrivée à la premiere diviſion des vaiſſeaux ombilicaux où elle aboutit à l'uraque. La membrane la plus large dans laquelle l'*amnios* eſt enfermé dans ces animaux, ne paroît point être urinaire, comme nous le verrons bien-tôt.

On me demandera peut-être ſi la membrane dont j'ai donné la deſcription dans les animaux qui ont un placenta, eſt réellement urinaire, puiſque l'ouverture de l'uraque eſt moins viſible dans ces ſortes d'animaux que dans ceux qui ont des cotyledons. J'avoue franchement que je n'ai jamais pu découvrir la moindre trace d'un pareil canal dans le cordon du fœtus, quelque inciſion que j'aie faite & quelque préparation que j'aie employée pour cet effet. Mais la même choſe arrive dans le chien, & quoique je n'aie jamais pu voir ce canal, je n'ai pas laiſſé cependant de me convaincre de ſon exiſtence en y ſoufflant avec un chalumeau. J'avoue qu'il ne m'a jamais été poſſible d'avoir un fœtus humain enfermé dans l'utérus, quoique j'aie ſouvent diſſequé des arriere-faix & un grand nombre d'embryons, dans leſquels je ne doute point que la même expérience n'eût réuſſi. Car je regarde comme une démonſtration l'argument de Spigel, qui aſſure que l'homme a beſoin d'être muni d'une uraque & d'une allantoïde, à cauſe principalement qu'il eſt obligé de même que les autres animaux, d'avoir un reſervoir pour ſon urine; ce qui ne ſauroit être que vrai, à l'égard de tous les animaux qui ont une veſſie.

Mais Courvæus a imaginé une diſtinction très-ſubtile, & a prétendu que l'allantoïde ne ſe trouve que dans les animaux qui ont l'inteſtin *cœcum* fort grand, à cauſe de la compreſſion de leur veſſie, qu'il ne croit point ſuffiſante pour contenir cette liqueur, étant rétrécie & comprimée par l'eſpace qu'occuppe l'inteſtin *cœcum*; au lieu qu'une pareille membrane eſt inutile dans les animaux dont l'inteſtin *cœcum* eſt plus petit.

Je conſeillerois volontiers à Courvæus d'examiner l'allantoïde encore une fois, & de meſurer la quantité de liqueur qu'elle contient, pour voir ſi l'inteſtin *cœcum*, même dans les ſujets où il a le plus de capacité ſuffit pour contenir un ſi grand amas d'eau. Il eſt certain que l'allantoïde de la vache contient quelques pintes d'urine ſur la fin de la portée. Qu'il examine la veſſie de l'homme ou celle du chien, pour voir ſi elle a plus d'étendue que dans les autres animaux. Je ſuis perſuadé que ſes yeux le convaincront du contraire. Supposé donc qu'il ſe faſſe quelque amas d'urine pendant le tems de la portée, il faut néceſſairement qu'il y ait un autre réſervoir deſtiné pour elle. On remarque dans la chienne que non-ſeulement le *cœcum* eſt fort petit, mais que le colon manque même quelquefois: il ſembleroit d'après cette diſpoſition que la membrane urinaire ne s'y devroit pas trouver, l'expérience prouve cependant le contraire. Puiſque l'on trouve donc une membrane urinaire, non-ſeulement dans les animaux dont nous venons de parler, mais auſſi dans ceux dont le colon & le *cœcum* ſont fort grands, il n'y a pas lieu de croire que la grandeur ou la petiteſſe de leur volume puiſſent cauſer quelque altération dans la ſtructure de la veſſie ou de l'allantoïde. On peut encore tirer d'autres argumens de la liqueur même.

J'ajouterai que c'eſt le propre de cette membrane de n'avoir aucune veine ni aucune artere viſible dans ſa ſubſtance: c'eſt là ſa marque caractériſtique, car les vaiſſeaux ombilicaux ſe diſperſent ou dans l'*amnios* ou dans le chorion, ſans ſe répandre ſur cette membrane, ou s'inſerent dans le placenta ou les cotyledons. Quoiqu'on obſerve dans la jument une quantité prodigieuſe de vaiſſeaux de toute grandeur qui ſe portent vers le chorion ſur lequel leurs ramifications s'appuient, on n'en remarque cependant aucune branche qui ſe porte vers l'allantoïde ou qui y aboutiſſe, elle reçoit ceux qui ſervent à ſa nutrition de la veſſie; & quoique dans le fœtus de la vache on apperçoive quelquefois çà & là quelques vaiſſeaux capilaires aux environs de l'uraque & du cordon ombilical, cela narrive pas toujours, & après avoir parcouru un eſpace qui n'a pas trois tra-

vers de doigts ils s'évanouiſſent auſſi-tôt. Harvey écrit que la liqueur que nous diſons être renfermée dans cette membrane, appartient au chorion, qu'elle eſt d'abord preſque cent fois plus conſidérable que celle de l'*amnios*, mais qu'elle diminue inſenſiblement. Je ne puis cependant m'empêcher de déclarer ici que j'ai découvert le contraire, & que cette liqueur qui appartient à l'allantoïde & non point au chorion, augmente tous les jours, & acquiert de plus en plus la couleur, l'odeur & le gout de l'urine juſqu'à la fin de la portée; pour lors la liqueur de l'*amnios* eſt tout-à-fait conſumée, comme Harvey l'obſerve fort bien.

Il eſt évident par ce qu'on vient de dire, que cette membrane ſert de réſervoir à l'urine, & qu'elle ne peut être d'aucun autre uſage dans l'embryon. Comme j'ai dit ci-deſſus que l'allantoïde n'a ni veines ni arteres, & que cela peut embarraſſer ceux qui ne ſauroient comprendre comment elle peut ſe nourrir ſans leur ſecours, je les avertis que cet état leur eſt commun avec un grand nombre d'autres parties, car on peut en dire autant de la membrane externe de l'utérus, de celle des inteſtins, de l'eſtomac, de l'œſophage & même de la pleure & des muſcles; car quoiqu'on n'y apperçoive aucuns vaiſſeaux ſanguins, il eſt à croire cependant qu'elles ſont munies de canaux qui s'anaſtomoſent avec ces vaiſſeaux, puiſque lorſqu'elles ſont attaquées de quelque inflammation, comme cela arrive dans la pleuréſie & l'ophthalmie, les vaiſſeaux ſanguins ſe manifeſtent d'eux-mêmes.

Après avoir fini la deſcription de l'allantoïde, il ne ſera pas hors de propos de parler d'une autre membrane qui a la même figure qu'elle, quoique deſtinée à des uſages différens. On la trouve dans les chiens & les chats ſous le chorion, près l'épanouiſſement du cordon ombilical, où les vaiſſeaux commencent à ſe diviſer & à prendre leur cours vers le placenta: elle aboutit à la fin dans une eſpece de cavité formée par d'autres membranes qui s'y rendent pour cet effet, & elle y eſt attachée par ſes extrémités par un ligament cartilagineux très blanc. Quant à ſes autres parties, elle n'eſt point adhérente aux parois de cette cavité, & elle eſt en quelque ſorte fort lâche & pendante. Au commencement de la portée elle eſt grande & contient beaucoup plus d'humeurs que toutes les autres membranes enſemble. Elle eſt munie d'un grand nombre de veines & d'arteres: mais elle diminue inſenſiblement dans la ſuite juſqu'à ce que ſon humidité étant tout-à-fait diſſippée, elle devient très-ſemblable à la petite membrane du cerveau qu'on nomme choroïde, avec laquelle elle a plus de rapport qu'avec aucune autre du corps. La liqueur qu'elle renferme ne tient en rien de l'urine, elle n'eſt point excrémentielle comme elle, & elle paſſe dans le fœtus dès les premieres ſemaines au moyen de quelques vaiſſeaux particuliers: cela ſe voit dans les chiennes & dans pluſieurs autres animaux, à qui la nature a donné une membrane deſtinée à cet uſage, quoiqu'elle ne ſoit pas toujours de même figure.

Dans les lapins, par exemple, cette membrane eſt grande, & enveloppe tout le fœtus, à peu près de la même maniere que la membrane urinaire dans la chienne, & forme enfin une cavité ſous le placenta qui paroît deſtinée à recevoir l'urine. Elle a à peu près la forme d'un croiſſant; & lorſqu'elle eſt enflée, elle a la grandeur & la figure du rein de l'homme: elle eſt parſemée de vaiſſeaux qui ne ſe réuniſſent point dans le placenta, mais deſcendent vers le cordon, d'où ils ſe rendent dans le méſentere après avoir percé le bas-ventre.

La queſtion que l'on peut faire, comment la liqueur contenue dans cette membrane, y entre, préſentant les mêmes difficultés dans ſon explication que celle de l'entrée de la liqueur de l'*amnios* dans ſa cavité, nous oblige à les réſoudre toutes deux en même-tems.

La deſcription que nous avons donnée de l'*amnios* avant que de parler de l'allantoïde, ſera complete, lorſque nous aurons ajouté à ce que nous avons déja dit, qu'elle ſe trouve dans les animaux ovipares & vivipares; qu'elle reçoit toujours ſes vaiſſeaux des ombilicaux; que la liqueur qu'elle contient ſert de nourriture à l'embryon, comme on l'a déja dit. Il ne reſte plus maintenant qu'à ſavoir comment elle ſe rend dans ce réſervoir pour fournir aux néceſſités du fœtus. Cette queſtion a été fort agitée par les Savans; & ſi Harvey l'a négligée, comme le prétend Courvæus, c'eſt pour l'avoir trouvée trop difficile pour s'y attacher. Courvæus & Everhard l'expliquent par une filtration à travers les pores de la membrane, & prétendent qu'il ſe fait une tranſſudation de l'humeur d'abord dans le chorion, & de celui-ci dans l'*amnios*. Mais ces Anatomiſtes euſſent dû s'appercevoir qu'il n'y a pas la moindre humeur entre le chorion & l'*amnios*, & que tout ce qu'il y a de liquide entre ces membranes, eſt contenu dans l'allantoïde; que, ſuppoſé qu'il ſe faſſe quelque filtration du chorion dans l'*amnios*, il faut abſolument que cette liqueur s'amaſſe auparavant dans le chorion. Warton de Gland inſiſte beaucoup ſur cet argument; & je vais en apporter un autre qui pourra tenir lieu de démonſtration.

Dans le fœtus de la jument, la membrane urinaire eſt adhérente dans toute ſon étendue au chorion, & renferme même tout le fœtus avec l'*amnios* qui nage dans l'urine.

Je me ſuis aſſuré que c'étoit de l'urine par ſon odeur, ſa couleur, ſon gout & ſa communication avec la veſſie par le moyen de l'uraque. La même choſe a lieu dans les chiens & les chats. Je voudrois maintenant demander à Courvæus & à Everhard s'il eſt beſoin que le ſuc nourricier paſſe à travers l'urine, & ſe mêle par ce moyen avec elle? Suppoſé qu'ils le nient, je ne vois pas qu'il puiſſe paſſer dans l'*amnios* par un autre endroit que le cordon ombilical; car dans l'exemple que nous venons d'alléguer tous les autres moyens de filtration ſe trouvent exclus.

L'on ne ſait ſi cette liqueur ſe rend par la veine du cordon ombilical dans le ſang de l'embryon, & enſuite dans l'*amnios*, par les arteres; ou ſi elle deſcend avec la ſubſtance gélatineuſe du cordon, & ſuinte à travers ſes petits mamellons ou inégalités dans l'*amnios*. Wharton ſoutient ce dernier moyen, qui paroît en effet le plus probable à ceux qui n'ont examiné que le fœtus de la vache; car on y trouve dans le cordon ombilical une gelée épaiſſe & copieuſe; & ce cordon qui eſt gonflé contient une eſpece d'inégalités glanduleuſes dans cette partie, qui nage dans la liqueur de l'*amnios*; de ſorte qu'on peut conjecturer que cette humeur eſt ſortie de ces glandes. Mais je ſuis d'un ſentiment tout-à-fait contraire, lorſque, ſans me laiſſer prévenir aux lueurs de la vraiſemblance, je viens à examiner ce cordon dans les autres animaux. Car dans ceux qui ont un placenta, on ne trouve point une pareille quantité de gelée dans le cordon, qui eſt fort mince & fort long dans l'homme, & peu propre à un pareil uſage. Dans les animaux ovipares, il n'y a point de cordon du-tout, mais des vaiſſeaux qui s'étendent ſur les différentes parties du fœtus, & les pénetrent, quelques-uns près de l'anus, d'autres près du foie, & la place ordinaire de l'ombilic, en tiennent lieu; ils ne ſe réuniſſent même jamais en forme de cordon: lorſque le tems deſtiné à la ſortie du poulet, par exemple, approche, l'artere gauche & la veine hépatique s'évanouiſſent, & les autres arteres avec la veine méſentérique pénetrent dans le bas-ventre pour ſuppléer au jaune. On ne peut raiſonnablement douter que le *colliquamentum* du poulet avec ſa membrane, n'ait du rapport avec l'*amnios* des animaux vivipares; de ſorte qu'on peut raiſonnablement conclurre, que la liqueur ne ſe rend à l'un & à l'autre que d'une ſeule & même maniere.

Nous allons examiner comment la liqueur pénetre à travers la cicatrice de l'œuf, & accroît peu à peu la petite membrane au point de la rendre ſuffiſante pour renfer-

mer le fœtus avec une quantité conſidérable de liqueur.

Lorſqu'on examine cette cicatrice dans l'œuf avant l'incubation, on la trouve fort petite & ſuſpendue dans la membrane du jaune ; cependant cette petite partie contient l'embryon, & devient de jour en jour plus ſpacieuſe, juſqu'à ce que l'animal en ſorte & ſe rende viſible. Après deux jours d'incubation, on y apperçoit ſenſiblement, ainſi qu'Harvey l'a remarqué, des cercles larges comme l'ongle du quatrieme doigt ; en-dedans deſquels, ainſi que le même Auteur nous l'aſſure, ſe trouve une liqueur extremement claire & tranſparente, beaucoup plus pure qu'aucune humeur cryſtalline, laquelle paroît enfermée dans une membrane fort mince : il croit que c'eſt une partie du blanc fondue & clarifiée ; il l'appelle *colliquamentum*. Elle augmente continuellement, & ſe trouve bordée le quatrieme jour d'une ligne rouge, & d'une autre plus petite de couleur de ſang qui aboutit au *punctum ſaliens*, placé dans le centre. Ces derniers accroiſſemens ſont fort viſibles : mais l'on ignore encore la maniere dont ils ſe font.

Je conſeille à ceux qui pourroient croire que cela ſe fait par tranſſudation, d'examiner, outre les argumens que l'on tire contre cette opinion, des animaux vivipares, & qui prouvent qu'il y a une analogie entre les mouvemens de leurs liqueurs & ceux des ovipares ; je leur conſeille, dis-je, de conſidérer les moyens qu'emploie la nature pour procurer la ſéparation de ces humeurs, & le ſoin qu'elle a pris de les enfermer dans des membranes très-variées & très-délicates, & qui leur ſont propres. S'il arrivoit donc qu'il ſe fît une pareille tranſſudation, elle devroit ſe faire non à travers une ſimple membrane : mais il faudroit que les liqueurs rompiſſent leurs cloiſons, & ſe frayaſſent un paſſage dans les interſtices des deux membranes, & pénétraſſent dans les pores des autres enveloppes. Mais qui a jamais vu une liqueur entre ces interſtices ? Ou pour quelle fin la nature a-t'elle apporté tant de ſoin à ſéparer ces humeurs ? N'eût-il pas été mieux qu'elles euſſent été renfermées ſous une enveloppe commune, puiſqu'elles auroient eu moins de peine à la pénétrer que ces différentes membranes, au travers deſquelles on ſuppoſe que ſe fait leur tranſſudation ? D'ailleurs, ceux qui ſont de ce ſentiment doivent faire attention, que lorſque la nature donne paſſage à une liqueur dans une membrane à travers une eſpece de pore, elle ne lui permet point de reſſortir par ces mêmes pores ; de ſorte qu'il faut que l'humeur qui eſt entrée par un endroit ſorte par l'autre, ne pouvant plus pénétrer à travers la même membrane, qui ne peut que s'oppoſer alors à ſa ſortie. On n'a pas pu cependant découvrir juſqu'aujourd'hui les paſſages qui communiquent d'une membrane à l'autre, & on n'a point non plus des raiſons ſuffiſantes pour les admettre. Il eſt donc néceſſaire de chercher quelque hypotheſe plus raiſonnable, & en même-tems plus ſatisfaiſante.

Voici quels ſont mes ſentimens là-deſſus :

Ce petit animal, que j'imagine être engendré dès la premiere conformation de l'œuf, & logé dans la cicatrice, contient une liqueur ſpiritueuſe dans ſes vaiſſeaux. Cette liqueur eſt préciſément la même que celle à qui Gliſſon donne ſi ſouvent le nom de *ſpiritus vitalis*, ou eſprit vital. Cette liqueur, à l'approche de la chaleur, occupe plus d'eſpace qu'auparavant, ſort par les extrémités des vaiſſeaux, & fond & diſſout toutes les parties du blanc ou du jaune qu'elle vient à rencontrer. Par ce moyen, la partie ſur laquelle elle tombe, devient ſi fluide, qu'elle n'a pas beaucoup de peine à s'incorporer avec l'eſprit dont nous avons parlé, à paſſer avec lui dans les veines qui ne ſont point encore rouges, & de-là dans le fœtus, en plus grande quantité qu'il ne faut pour nourrir ſon corps ou ſouler ſon ſang, qui n'eſt autre que la liqueur dont j'ai parlé. Le ſang ſe trouvant imprégné de ce ſuc, le dépoſe dans les arteres qui s'inſerent dans la tunique du *colliquamentum*, de la même maniere que dans l'*amnios* des animaux vivipares ; de ſorte que la tunique du *colliquamentum* ſe remplit non-ſeulement de ce ſuc, mais en retient encore la plus grande partie pour l'uſage du fœtus. Cela paroît manifeſtement dans l'œuf ; & je ne doute pas que la même choſe n'arrive dans les animaux vivipares, à moins que quelque cauſe ne s'y oppoſe. Il faut cependant avouer que cette hypotheſe n'eſt pas exempte de difficultés, & qu'on peut former contre elle des objections conſidérables : mais comme il ſeroit trop ennuyeux de vouloir les réfuter toutes, je ne m'attacherai qu'à deux qui me paroiſſent les plus conſidérables, perſuadé que la deſtinée des autres dépend du ſort de celles-ci, tant eſt grande la liaiſon qui eſt entre elles.

La premiere regarde le mélange du ſuc nourricier avec le ſang dont il doit ſe ſéparer & paſſer enſuite dans l'eſtomac pour s'unir de nouveau avec lui.

L'autre objection roule ſur ce mouvement électif de la liqueur, qui l'oblige à s'introduire dans les vaiſſeaux diſperſés dans le blanc & le jaune de l'œuf, & à reſſortir par ceux qui ſont diſtribués ſur la membrane du colliquamentum.

Je répons à la premiere, que la liqueur qui ſert de nourriture au fœtus, s'unit intimement au ſang de la mere après la premiere coction qui s'en eſt faite dans l'eſtomac ; ce qui une fois prouvé, je ne vois pas qu'il y ait de l'inconvénient à le faire paſſer du ſang de la mere dans celui du fœtus, pour y laiſſer celles de ſes parties qui ſont les plus propres à être transformées en ſang, ſans qu'il ſoit beſoin d'une ſeconde coction ou fermentation. Le reſte peut être dépoſé dans l'*amnios*, comme une matiere deſtinée à une nouvelle nutrition, qui doit paſſer dans l'eſtomac pour y être digérée. Cela paroîtra plus probable, ſi l'on fait attention qu'il n'y a point ici de rétrogradation de nature, ou dégénération du ſang en une matiere chyleuſe, mais ſeulement un paſſage d'une liqueur alimentaire pour l'entretien de l'animal ; ce qui n'eſt pas plus ſurprenant que ce qui arrive dans la mere, tant par rapport aux humeurs de l'uterus, qu'à la matiere dont ſe forme le lait.

Je répons à la ſeconde, que ces ſortes de mouvemens électifs ſont très-ordinaires dans l'économie animale par rapport à la diſtribution des alimens & des excrémens. C'eſt ainſi que le lait ſe porte toujours dans les mamelles, l'humeur dont nous parlons dans l'uterus, la bile dans le foie, & la ſéroſité dans les reins. Je ne puis rendre raiſon de cette attraction ſimilaire, dont je crois qu'on peut attribuer la cauſe à la pulſion : mais il ſuffit pour le préſent d'avoir prouvé qu'un tel mouvement exiſte quelle qu'en ſoit la cauſe.

Ce que nous venons de dire, peut ſervir à réſoudre une autre difficulté qu'on a fait naître depuis peu touchant l'uſage de la quatrieme membrane qu'on trouve dans les chiennes. La réponſe eſt que la liqueur qui s'y amaſſe ſe porte dans cet endroit, comme dans un réſervoir deſtiné à l'uſage du fœtus.

En voilà aſſez ſur les membranes & les vaiſſeaux. Diſons maintenant quelque choſe des humeurs.

Toutes les humeurs en quelque nombre qu'elles ſoient ſont nutritives, ſi on en excepte celle de l'allantoïde. Une grande partie des poiſſons vivipares donne un œuf d'une ſeule couleur, qui autant qu'on peut le découvrir dans un corps d'une auſſi grande petiteſſe, ne renferme qu'une ſeule humeur. Mais j'ignore la méthode dont la nature ſe ſert pour la produire. Il y a d'autres poiſſons dont les œufs ſont de deux couleurs, & compoſés d'un blanc & d'un jaune, comme la raie. Les œufs des oiſeaux contiennent pour la plupart trois ſubſtances deſtinées à l'uſage du poulet, que l'on diſtingue fort aiſément, ſavoir, un jaune & une double glaire enfermée dans des membranes. Mais après l'incubation on en trouve une quatrieme formée de la diſſolution des deux autres, qu'Harvey appelle fort juſtement *colliquamentum*. Je ne dis rien du *chalaza* qui n'eſt point proprement une humeur : La ſemence du

coq ou le principe du poulet l'eſt encore moins, & ne ſert que d'appui au jaune qui eſt ſuſpendu au centre de l'œuf. Quoique le *colliquamentum* paroiſſe y avoir été tranſporté d'un autre endroit, il eſt pourtant certain qu'il doit ſon origine à la liqueur contenue dans la cicatrice. Ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner ſi c'eſt cette liqueur qui forme le poulet, ou ſi elle n'eſt que le ſang de ce dernier déja formé : Je ſai ſeulement qu'il en ſort des vaiſſeaux qui s'inſérant dans d'autres parties, ſurtout dans les blancs, attirent l'humeur atténuée & la verſent dans le réſervoir commun de la maniere qu'on l'a déja dit. C'eſt ainſi que l'embryon conſume ſes proviſions, juſqu'à ce que les blancs de l'œuf étant auſſi conſumés, le jaune s'enferme dans l'abdomen du poulet un peu avant qu'il vienne à éclorre, d'où paſſant dans ſes inteſtins, il fait à l'égard de ces petits animaux l'office de mamelle, & leur fournit la nourriture dont ils ont beſoin juſqu'au vingtieme jour.

On trouve quelquefois dans les animaux vivipares deux ou trois humeurs. La premiere paſſe immédiatement du placenta dans les veines, & ſert incontinent aux différens uſages du fœtus. Les autres paſſent auſſi dans des veines, d'où elles ſe diſtribuent par les arteres dans les cavités de certaines membranes particulieres. Dans les animaux glanduliferes, dans le cochon & dans l'homme, on ne trouve qu'une ſeule humeur qui eſt logée dans l'*amnios* : on a prouvé que cette liqueur eſt nutritive, en faiſant voir qu'elle ne differe point de celle qu'on trouve dans le ventricule. Elle eſt d'abord fort claire : mais elle s'épaiſſit conſidérablement dans la ſuite, ſurtout dans les animaux les plus grands. Ils ont tous outre cela de l'urine dans l'allantoïde, comme on la vu ci-devant.

Il y a outre ces liqueurs dans les chiens, les chats, les lapins, & peut-être dans quelques autres animaux une troiſieme liqueur nutritive. J'ai déja donné la deſcription des membranes dans leſquelles elle eſt enfermée, & je vais maintenant parler de la liqueur même. La variété admirable qu'on remarque dans la nature eſt au-deſſus de notre intelligence, & je ne ſaurois comprendre pourquoi cette troiſieme liqueur eſt plus néceſſaire à certains animaux qu'à d'autres. La rumination ne nous eſt d'aucun ſecours pour réſoudre cette difficulté, puiſque les chevaux en ſont auſſi dépourvus que les animaux qui ruminent ; la viande dont on ſe nourrit ne fait rien ici non plus, car elle ſe trouve dans les lapins, tandis qu'elle manque dans le cochon & dans l'homme, ſi tant eſt qu'on doive mettre ce dernier au nombre des animaux carnaciers, de quoi je doute beaucoup ; car quoique Dieu lui ait accordé depuis le Déluge, la permiſſion de ſe nourrir de chair, il ſemble cependant que les fruits & les végétaux ſoient pour lui une nourriture plus naturelle ; & c'eſt ce qui paroît par l'Hiſtoire ſacrée, auſſi-bien que par la ſtructure du corps humain. Ses dents & ſes ongles ſont tout à-fait différens de ceux des animaux voraces, & on ne voit pas qu'il ait rien de commun avec eux. Pour ce qui eſt du cochon, quoiqu'il aime aſſez la chair, il eſt néantmoins plus porté à vivre de fruits & de racines. Mais que dirons-nous du lapin qui vit de fruit & d'herbes ? On me répondra peut-être qu'il mange preſque toujours ſes petits, à moins que ſa femelle n'ait ſoin de les cacher ; & en effet, ſi l'on compare cet animal avec le rat qui eſt auſſi fort carnacier, on ne trouvera pas beaucoup de différence entre eux, quant à leurs membranes & à leurs placenta. Mais ceci eſt purement problématique, & trop foible pour ſervir de fondement à une hypotheſe. On peut cependant aſſurer, ſans crainte de ſe tromper, que ces animaux ont beaucoup de reſſemblance avec les ovipares, dans leſquels on découvre une veine & une artere qui ſortent du méſentere, & qui ſont deſtinées à une humeur particuliere. Mais il y a entre eux cette différence, que le jaune à qui ces vaiſſeaux appartiennent eſt conſumé le dernier, au lieu que dans les chiens, cette liqueur eſt la premiere qui ſe convertiſſe en aliment, & quoiqu'elle ſoit fort abondante au commencement, elle ne laiſſe pas d'être tout-à-fait conſumée avant la naiſſance de l'animal, de ſorte qu'il n'en reſte pas la moindre goutte dans la membrane. Tout bien conſidéré, je trouve que ces vaiſſeaux répondent à ceux du jaune, & la liqueur qu'ils contiennent au blanc le plus fluide ; car la premiere humeur ſert de nourriture à l'embryon, juſqu'à ce qu'il ait aſſez de force pour digérer un ſuc plus épais & plus groſſier.

Quoiqu'il en ſoit, nous continuerons ce que nous avons à dire ſur ces différentes liqueurs, ſans oublier l'urine. On ſait que cette derniere paſſe dans la veſſie après que la sécrétion en a été faite dans les reins. Les autres viennent auſſi du ſang, & ont beaucoup de rapport avec ſa ſéroſité lymphatique. Cependant elles ſont ſi éloignées de la nature de cette derniere, qu'elles ne peuvent jamais ſe coaguler comme elle ſur le feu, quelque-tems qu'on les y laiſſe.

Ce moyen eſt même inutile pour figer le *colliquamentum* de l'œuf, quoiqu'il ſoit compoſé de ſucs extremement ſujets à ſe coaguler. Quelle différence ne doit-il donc pas y avoir entre les humeurs lorſqu'on vient à les examiner avant & après la digeſtion, les filtrations, & les autres opérations ordinaires à la nature ?

Toutes ces liqueurs donnent dans la diſtilation une eau douce & inſipide, ſemblable à celle du lait que l'on diſtile ; & cette propriété leur eſt commune avec la liqueur de l'allantoïde ; car elle conſerve encore la nature de la ſéroſité du ſang, ſes ſels ne s'exaltent point, & ne donnent aucune marque d'une qualité ſaline ou tartareuſe. Les Nourrices obſervent même que la premiere urine des enfans n'eſt aucunement ſalée. Il n'en eſt pas de même des animaux de la plus grande eſpece dont j'ai fait paſſer cette liqueur par l'alambic ; car elle m'a donné une petite quantité de ſel volatil. Les coagulations que l'on tente avec les acides réuſſiſſent diſtéremment, ſuivant la variété des humeurs. La liqueur contenue dans l'*amnios* de la vache, mêlée avec une décoction d'alun a donné des coagulations preſque inſenſibles, mais d'une extreme blancheur. Le ſuc de l'allantoïde eſt devenu trouble comme l'urine ; l'eſprit de vitriol & le vinaigre agiſſent avec moins de force que l'alun ſur ces deux liqueurs.

Il ſe forme encore dans les derniers mois des concrétions dans ces deux humeurs, qui ſont beaucoup plus grandes & plus fréquentes dans la membrane urinaire. Elles me donnerent d'abord lieu de croire que ce ſuc étoit nutritif, quoiqu'il ne paſſe point de l'allantoïde dans la veſſie, mais de celle-ci dans l'autre. Mais j'ai été convaincu par l'examen de ſa couleur, de ſa conſiſtance, de ſon odeur, & de ſon gout, qu'il n'eſt autre choſe que de l'urine dans tous ces animaux. Ces concrétions paroiſſent être de la nature de celles qui ſe forment dans l'urine des perſonnes ſaines, laquelle entraîne avec elle une partie de ces ſucs nourriciers, que Willis regarde avec raiſon comme la matiere du ſédiment. Comme le ſang de l'embryon contient une grande quantité de ces corpuſcules, il faut auſſi que l'urine en entraîne davantage avec elle, & qu'après avoir ſouffert une longue macération dans l'urine, ils ſe réuniſſent, & forment cette eſpece de ſubſtance dont nous parlons.

Cela arrive beaucoup plus fréquemment dans l'urine que dans la liqueur de l'*amnios*, qui ſouffre des altérations continuelles ; car le fœtus en conſume une partie, tandis que l'autre ſe mêle avec une liqueur nouvelle ; & comme le ſuc eſt renouvellé en peu de tems, il s'enſuit qu'il ne séjourne pas aſſez long-tems pour pouvoir former des concrétions.

On ne laiſſe pas cependant de trouver dans cette derniere liqueur des concrétions adipeuſes, qui ſont pour la plupart adhérentes à la membrane même. Mais lorſqu'on les examine avec attention, on s'apperçoit qu'elles ne ſont pas de la même nature que celles

que l'on trouve dans la liqueur contenue dans la membrane urinaire.

Ces membranes ne ſervent pas ſeulement de réſervoir aux liqueurs, elles contiennent encore une aſſez grande quantité d'air, comme le ſavent ceux qui ont coutume de diſſéquer ces parties & d'enlever ces ſortes de membranes avec leurs mains avant qu'elles ſoient enflées. Car ils peuvent avoir remarqué des cavités conſidérables entre elles & les liqueurs qu'elles contiennent, qu'il ſeroit ridicule de croire entierement vuides.

D'ailleurs les cris que l'enfant jette dans le ſein de ſa mere prouvent aſſez l'exiſtence de l'air qui s'y trouve enfermé. J'avois toujours douté de la réalité de ces cris, & il ne me falloit pas moins qu'une relation auſſi authentique que la ſuivante.

Une femme de condition qui demeure à *Cheshire*, ſe trouvant un jour à ſouper avec ſon mari, un Miniſtre & pluſieurs autres perſonnes, ſentit après que le repas fut achevé une agitation ſi violente dans ſon ventre, que tous ceux qui étoient avec elle l'apperçurent au mouvement de ſes habits. Elle étoit enceinte de huit mois. Ils ne furent pas moins ſurpris d'ouir une voix dont ils ignoroient la cauſe, ne ſoupçonnant point qu'elle vint de l'enfant qu'elle portoit. Un moment après la mere ſentit la même agitation dans ſon ventre; elle ſe communiqua à ſes habits, & l'on ouit un ſecond cri qui paroiſſoit en ſortir. Tandis que la compagnie s'entretenoit de cet accident, il ſurvint de nouveau accompagné des mêmes circonſtances, & le cri s'étant fait entendre pour la troiſieme fois, on en devina d'autant mieux la cauſe, qu'on prétoit beaucoup plus d'attention qu'auparavant.

La petite fille qui jettoit ces cris eſt encore vivante & jouit d'une parfaite ſanté. Je ne ſaurois m'empêcher de croire un fait auſſi atteſté, & je le publie avec d'autant plus de plaiſir, qu'il eſt d'une extreme importance dans le ſujet que nous traitons. Aſſuré de ſa certitude, je ne ſaurois en rendre raiſon qu'en l'attribuant à l'air qui ſe porta vers la ſurface des liqueurs contenues dans les membranes, lorſqu'elles furent élevées par la tête du fœtus, & ſéparées de la ſuperficie des humeurs.

Mais pourquoi regarder les cris que jetta cet enfant comme un prodige, puiſque nous entendons ſi ſouvent le cri du poulet qui eſt enfermé dans l'œuf, pendant que la coque eſt entiere & après même qu'elle eſt rompue, la membrane demeurant toujours dans ſon entier ? *Needham de formato Fœtu.*

Monroe a donné dans les Eſſais de Medecine d'Edimbourg, une longue Diſſertation ſur la maniere dont le fœtus ſe nourrit, dans laquelle il s'efforce de prouver que les liqueurs contenues dans l'*amnios*, n'entrent point dans ſon eſtomac & ne lui fourniſſent aucune nourriture.

Extraits des Mémoires de l'Academie Royale des Sciences.

L'*amnios* eſt une membrane très-fine, tranſparente & molle; elle eſt inégale par ſa partie externe; par ſa partie interne elle eſt liſſe & polie, elle renferme l'enfant, le cordon & les eaux; elle recouvre le placenta, couchée ſur la membrane moyenne, & ſe termine au cordon à peu près à l'endroit de la diviſion des vaiſſeaux. *Mémoires de l'Academie Royale des Sciences*, 1714.

A l'égard des eaux qui ſont enfermées dans l'*amnios*, il eſt impoſſible à l'enfant de les avaler faute de reſpiration; elles ſont trop claires & trop ſemblables à l'urine pour lui ſervir de nourriture, elles empêchent que le poids du fœtus & les inégalités de ſon corps, dans la ſituation qu'il a dans la matrice, ne ſe faſſent trop ſentir ſur le cou de cette partie, que le fœtus ne la bleſſe dans ces mouvemens, enfin que le fœtus lui-même ne s'attache à l'*amnios*. *Ibid.*

D'habiles Anatomiſtes ont fait de grands efforts, & avec peu de ſuccès, pour imaginer des routes qui diſpenſent la liqueur de l'*amnios* de traverſer la membrane urinaire.

M. Tauvry a eu recours à un nouvel expédient. Il ſuppoſoit que la cavité de l'*amnios* étoit remplie tout au commencement de la formation, auquel tems le fœtus n'avoit pas encore d'urine à tranſmettre dans la membrane urinaire.

L'*amnios* rempli & le fœtus devenu plus fort, la membrane urinaire commence à ſe remplir à ſon tour, & l'*amnios* ne tire plus rien de nouveau, mais il tient en réſerve, & dépenſe peu à peu ce qui doit nourrir le fœtus juſqu'à ſa naiſſance. Une obſervation qui confirme cette penſée, c'eſt qu'en effet l'*amnios* eſt d'autant moins plein, & la membrane urinaire l'eſt d'autaut plus, que le fœtus eſt plus avancé. Si ce n'eſt pas là l'artifice de la nature, du moins eſt-il aſſez délicat & aſſez caché pour mériter de l'être. *Hiſt. de l'Academie Royale des Sciences*, 1699.

Au-deſſus de la membrane moyenne eſt l'*amnios* qui y eſt attaché dans toute ſon étendue à tel point que l'on ne peut quelquefois l'en ſéparer ſans quelque effort, ce qui me fait croire qu'il n'y a point d'urine entre ces deux membranes, comme quelques Auteurs l'ont prétendu; car s'il y avoit eu de l'urine, & que dans le tems de l'accouchement elle ſe fût diſſipée, il n'y auroit point d'adhérence entre ces deux membranes. Dans la cavité que forme l'*amnios*, ſe trouve une liqueur dans laquelle eſt le fœtus avec ſon cordon, ainſi l'*amnios* n'enveloppe pas immédiatement l'enfant comme quelques-uns l'ont avancé. M. Rouhault, *Mem. de l'Ac. Roy. des Scienc.* 1715.

AMNIS. Voyez *Amna.*

A M O

AMOIE, Ἀμοιή. Galien traduit ce mot par moderé. Heſychius prétend qu'ἄμοι parmi les Siciliens, ſignifioit *mauvais*, *méchant.*

AMOLYNTON, Ἀμόλυντον, d'α privatif, & μολύνω, *ſouiller*, *ſalir*. *Cœlius Aurelianus*, *Acut. L. II. c.* 27. nous apprend que l'on donne ce nom à un remede pour appliquer à l'extérieur, qui ne ſalit point les doigts de ceux qui le touchent.

AMOMI. Les Hollandois donnent ce nom au poivre de la Jamaïque.

AMOMIS, fruit approchant de l'amome en grappe; on l'appelle auſſi *pſeudamomum*. Voyez *Amomum.*

AMOMUM, *Amome.* Quoique Dioſcoride nous ait laiſſé une deſcription fort détaillée de l'*amome*, les modernes ne ſont pas moins embarraſſés de déterminer ſa véritable nature. Ils doutent que nous ayons le vrai *amome* des anciens, ou pour le moins que nous en ayons connoiſſance.

Voici la deſcription qu'en donne Dioſcoride.

L'*amome* eſt un petit arbriſſeau fort ligneux dont les branches s'entrelaçant entre elles, forment une eſpece de grappe. Sa fleur eſt petite, ſemblable à celle du violier & ſes feuilles pareilles à celles de la bryoine. Celui d'Armenie paſſe pour le meilleur, ſa couleur tire ſur celle de l'or, ſa ſubſtance eſt jaunâtre & très-odoriférante. Celui de Medie vaut beaucoup moins, parce qu'il croît dans des lieux aqueux. Cette derniere eſpece eſt de couleur verdâtre, douce au toucher, d'une ſubſtance fibreuſe & a l'odeur de l'origan. Celui qui nous vient du Royaume de Pont eſt jaunâtre, court, facile à rompre, en forme de grappe, rempli de fruit & extremement odorant.

On doit choiſir celui qui eſt nouveau, blanc ou rouge, d'une ſubſtance ſpongieuſe & peu compacte, plein de ſemences, pareil à des petites grappes de raiſins, peſant, odorant, ſain & acre lorſqu'on le met ſur la langue, d'une ſeule couleur & qui ne ſoit point bigarré.

L'*amome* eſt chaud, deſſiccatif, aſtringent hypnotique, & anodyn lorſqu'on l'applique ſur le front en forme de cataplaſme. Il réſout les inflammations & murit les melicerides.

mélicerides. Mêlé avec du basilic & appliqué sur la partie, il guérit les piquures des scorpions ; il est bon pour la goutte ; il appaise les inflammations des yeux & des intestins étant pris avec des raisins secs. Il fait beaucoup de bien aux femmes qui s'en servent en forme de pessaire, ou qui l'emploient dans les demi-bains ; sa décoction est excellente pour ceux qui sont attaqués d'obstructions au foie, aux reins, ou de la goutte. Il entre dans les antidotes & les onguens les plus précieux.

Quelques-uns ont trouvé le secret de sophistiquer l'*amome* avec ce qu'on appelle *amomis*, qui est une plante semblable à la premiere, excepté qu'elle n'a point d'odeur & ne porte point de fruit. Elle croît dans l'Arménie, & donne des fleurs pareilles à celles de l'origan.

Dans le choix que l'on fait de l'*amome*, on doit rejetter celui qui est en morceaux, mais prendre la plante entiere avec toutes ses branches. DIOSCORIDE, *L. I. c.* 14.

On ne peut inférer autre chose de la description que Pline nous a laissée de l'*amome*, sinon que la plante à qui l'on donne communément le nom d'*amomum Plinii*, n'est ni le véritable *amome*, ni la plante dont cet Auteur veut parler : il paroît même par ce qu'il en dit, qu'il ne l'a pas mieux connue que nous.

L'*Amome* dont nous usons, dit il, croît sur une vigne sauvage des Indes, ou comme d'autres l'ont cru, sur un petit arbrisseau semblable au myrthe, qui a un palme de haut ; on le cueille avec sa racine, & on en fait de petits paquets. Il est extremement friable. Le plus estimé est celui dont les feuilles ressemblent à celles du grenadier, sans aucunes rides & decouleur brune. Le meilleur après lui est celui dont la couleur est pâle ; le verd ne vaut rien & le blanc encore moins. Il blanchit en vieillissant. Il croît dans un endroit d'Arménie appellé *Otene*, dans la Medie & le Royaume du *Pont*. On le falsifie avec des feuilles de grenadier & de la gomme liquide pour le lier & lui donner la forme d'une grappe de raisin.

Il y a encore une autre espece d'*amome* appellée *amomis*, celui-ci est moins veineux, plus dur & moins odorant, ce qui fait croire qu'il n'est pas le même que le premier, ou qu'on le cueille avant qu'il soit mûr. PLINE, *L. XII. c.* 13.

L'*amome* a les mêmes vertus que l'*acorus*, avec cette différence que celui-ci est plus desiccatif & l'*amome* plus digestif. ORIBASE, *Med. Coll. L. XV. c.* 1.

Saumaise a fait voir avec son érudition ordinaire, la difficulté qu'il y a de connoître le véritable *amome* des Anciens ; il prouve même qu'il est tout-à-fait différent des plantes auxquelles on a donné ce nom depuis.

L'*amome*, dit cet Auteur, n'a pas été un petit sujet de dispute pour nos Botanistes, dont la plupart non-seulement ignorent la nature, mais doutent même de son existence. La plante à qui les Anciens donnoient ce nom, a excité la curiosité des plus savans Botanistes de notre siecle, qui l'ont cherchée avec beaucoup d'empressement sans avoir pu la trouver encore. Malgré le doute dans lequel on est sur ce sujet, je ne crains point d'assurer que le véritable *amome* est tout-à-fait différent de celui qu'on vend sous ce nom dans nos boutiques. Il y auroit lieu de s'étonner qu'un aromate dont les Anciens ont tant parlé soit si peu connu aujourd'hui, si l'on ne savoit qu'il y en a une infinité d'autres qui n'étoient pas moins estimés que l'*amome*, dont nous ignorons entierement la nature, & dont nous n'avons aucune connoissance. Il est plus aisé de dire ce qu'il n'est pas, que ce qu'il est, puisque nous ne voyons rien de nos jours à quoi nous puissions donner le nom d'*amome*, quoique plusieurs personnes prétendent le contraire. *Jules Scaliger*, dans ses notes sur Theophraste, avance avec beaucoup de confiance, que c'est ce qu'on appelle communément *rose de Jericho*, & que l'on ne doit attribuer son peu d'odeur, qu'à la nature du lieu où elle croît ; ce sentiment qui étoit celui de plusieurs Savans qui sont venus avant & après *Scaliger*, est aujourd'hui unanimement rejetté ; car sans parler d'un grand nombre de différences qui se rencontrent entre ces deux plantes, la *rose de Jericho* est dure & flexible, au lieu que l'*amome* est extremement friable, ainsi que Pline nous l'assure. De-là vient qu'on en trouvoit de deux especes chez les Droguistes ; l'un étoit entier ou en grappe, l'autre en morceaux ou en poudre. Leur prix étoit fort différent, car Pline nous apprend que le premier valoit quinze deniers & l'autre quarante-neuf. Andromachus l'ancien dans la composition de sa thériaque, l'appelle βότρυοὲν ἄμωμον, « *Amome* en grappe, » dans le vers suivant :

Καὶ ςύρακ☉, μήου τ', ἰδ' ἐ βοτρυόεν☉ ἀμώμε.

« Du styrax, du meum & de l'*amome* en grappe. »

Damocrates cité par Galien, dit dans plusieurs endroits de ses Iambiques, βότρυος τ' ἀμώμε, c'est-à-dire, *uvâ amomi*, « la grappe d'*amome* qui ressemble à celle du » raisin. »

L'Auteur du Poëme sur le Phœnix dit de même :

. . . . *Uvamque procul spirantis amomi.*

« La grappe d'*amome* dont l'odeur se répand au loin. »

Voici, suivant moi, comme on doit lire le passage de Pline. *Amomi uva in usu, ex Indica vite Labrusca ; ut alii existimavere, frutice botryoso.* Nous nous servons de l'*amome* en grappe qui croît sur une vigne sauvage des Indes, ou suivant d'autres, sur un arbrisseau semblable à la vigne. Personne n'a jamais dit que l'*amome* fût le raisin d'une vigne sauvage, ou d'une espece de vigne des Indes. Dioscoride dit, il est vrai, qu'il a les feuilles comme la bryoine, ou vigne blanche, mais personne n'a jamais lu ni oui dire qu'il fût le fruit d'une vigne. Ce qu'on appelle grappe dans l'*amome* n'est autre chose que les petites branches de cet arbrisseau, dont l'entrelacement forme une espece de grappe, ou comme dit Dioscoride, βότρυς ὁκ ξύλε ἀνελιμπεπλεγμέν☉ ἑαυτῶ. « Une grappe ligneuse entrelacée ou roulée » en elle-même. » Tel est l'arbrisseau qui porte la *rose de Jericho*, il est plein de grappes, ou en forme de grappe, ses branches étant entrelacées les unes dans les autres en forme de grappes de raisin. La *rose de Jericho* n'est cependant point l'*amome*, elle seroit plutôt ἡ ἄμωμις, l'*amomis*, qui est beaucoup plus dur que lui, qui n'a point d'odeur, & dont on se servoit, à ce que rapporte Dioscoride, pour le falsifier. Pline ajoute à cela, qu'il n'est pas si veineux que l'*amome* & qu'il est plus dur. Dioscoride lui donne une fleur pareille à celle de l'origan. Il est vrai que la fleur de la *rose de Jericho* a à peu près la même figure : mais elle a des semences, au lieu que Dioscoride n'en donne aucune à l'*amomis*. Pline nous représente les feuilles de l'*amome* comme semblables à celles du grenadier. *Quammaxime laudatur punici mali foliis simile.* « Le plus estimé » est celui qui a les feuilles comme celles du grena- » dier. » Pourquoi regarder cette propriété comme une marque de la bonté de l'*amome*, si ces feuilles lui sont naturelles ? Tous les Auteurs Grecs nous disent que ses feuilles ressemblent à celles de la bryoine. Isidore, dont voici les paroles, assure la même chose, *Flore albo veluti violæ, foliis similibus bryoniæ.* « Sa fleur est blanche » & semblable à la violette : mais ses feuilles ne diffe- » rent point de celles de la bryoine. »

Pline a été trompé pour avoir mal entendu : car ayant oui lire κάλλιςον ἐςὶν Ἀρμένιον χρύσιζον τῆ χρόα, « le meil- » leur est celui d'Armenie qui est de couleur d'or, » il a cru faussement avoir entendu ὅμοιον, ou παραπλήσιον τῆ ῥόᾳ, « semblable ou fort approchant du grenadier ; » ce qu'il a rendu par *laudatur quam maxime punici mali foliis simile.* « Le plus estimé, &c. » Il ne dit rien de la couleur dorée de sa feuille, ce qui prouve que ces mots ont sonné dans ses oreilles ἴσαζον ou ἴσιζον τῆ ῥόᾳ, (*isazon* ou *isizon te roa*,) « semblable au grenadier, »

au lieu de χρύσιζον τῇ χρόᾳ, (*chryſizon te chroa*,) « de » couleur d'or. » C'eſt de quoi je ne doute pas un moment.

Il y a déja long-tems que nous n'avons plus le véritable *amome*. Les Arabes n'ont fait que copier mot à mot ce que les Grecs en ont dit. Ils l'appellent *hamama*, mot qui ſelon toute apparence eſt dérivé d'Ἄμωμον, *amomum*. Sérapion dans la deſcription qu'il donne de l'*amome*, ſe contente de citer Dioſcoride, dont il rapporte les propres termes. Avicene ne fait auſſi que copier Dioſcoride. Pour ce qui eſt du paſſage où ce dernier Auteur dit que l'*amome* a une petite fleur, ὡς λευκοΐε, « ſemblable à celle du violier ; » le Traducteur de Sérapion nous donne une traduction monſtrueuſe ſans aucune explication. *Habet florem parvum, ſimilem flori plantæ dictæ Locadan.* « Sa fleur reſſemble à » celle de la plante appellée *locadan*. » Cremonenſis qui a traduit Avicene, paroît avoir ſuivi une auſſi mauvaiſe copie, lorſqu'il traduit : *& habet florem ſimilem flori Indo.* Il eſt vrai que Bellunenſis l'a corrigé par une note qu'il a mis à la marge, *ſimilem albæ violæ*, mais il en a l'obligation à Dioſcoride plutôt qu'à aucun Auteur Arabe : car les mots Arabes qu'Avicene a employé n'ont point cette ſignification, & doivent être traduits ſuivant l'édition de Rome par *& ei folium magnum hared* ; « il a la feuille auſſi grande que l'*ha*» *red*, » le mot Arabe ne ſignifiant point la fleur, mais la feuille ; & c'eſt dans ce ſens qu'il eſt employé un peu après dans l'endroit où l'on compare la feuille de l'*amome* à celle de la vigne blanche. Avicene ne dit rien de la fleur de l'*amome* dans ce paſſage, *hared* n'eſt point non plus le nom d'une fleur ou d'une plante, mais il eſt dérivé d'un verbe qui ſignifie dilater & étendre, de ſorte qu'*hared* ſignifie *large* & *étendu*. Je crois donc qu'Avicene veut dire que la feuille de l'*amome* eſt grande & large, & ſemblable à celle de la vigne blanche : car c'eſt là le vrai ſens du paſſage de l'original Arabe, que l'on doit rendre mot pour mot comme il ſuit : *Et ei folium magnum, latum, & in ſimilitudinem foliis vitis albæ*, « il a les feuilles, &c. » Avicene ne fait ici aucune mention de fleur. Je ne ſai ce qui a pu porter le Traducteur à comparer la fleur des Indes à celle de l'*amome*. D'ailleurs l'Auteur Arabe ne dit pas un ſeul mot de la violette blanche que les Arabes appellent *cheiri*. Le Traducteur de Sérapion traduit auſſi le mot *hamama*, dérivé d'*amomum* par *pes columbinus*, pié de colombe ; ce qui a engagé quelques Auteurs à avancer ſans aucun fondement, que l'*amome* des anciens eſt la même choſe que la plante appellée communément *pes columbinus*. Tel eſt entre autres l'opinion de Garcias, homme très-peu verſé dans l'Arabe, quoiqu'il eût fréquenté toute ſa vie des gens de cette nation. Il nous dit qu'il avoit appris d'un Apothiquaire Juif que l'*amome* eſt appellé par les Arabes *hamama* : mais je ne ſai où il a pris que ce mot ſignifie *pes columbinus*. Il eſt vrai que les Arabes appellent le pigeon *hamam*, mais l'*amome* n'a rien de commun avec le pigeon ou pié de pigeon. Garcias ajoute pour prouver ce qu'il avance, que les Medecins Turcs & Arabes du Roi *Nizamoxa* lui firent préſent d'une branche d'*amome*, qui reſſembloit tout-à-fait au *pes columbinus*, auſſi-bien qu'à l'*amome* dont Dioſcoride nous a donné la deſcription. Pures fables ! Tout ce qu'on débite au ſujet du *pes columbinus*, eſt auſſi frivole, & n'a aucun rapport à notre ſujet. Je ne ſai comment les Botaniſtes modernes ont pu inventer un pareil mot. J'ai oui dire, il eſt vrai, qu'ils donnent ce nom à une eſpece de bec de grue, qui a les mêmes feuilles que la mauve. Mais la plante à qui les Arabes donnent ce nom, eſt tout-à-fait différente, car ils le donnent au περιςέριον ou περιριςερεών des Grecs. Les Arabes appellent cette derniere *rigel alhamam*, c'eſt-à-dire, *pié de colombe*, à cauſe du mot grec *periſterion*, ἐκ τῆ τὰς περιςέρας ενδιαλζίβειν ἐν αὐλῆ, « à cauſe que les colombes l'aiment beaucoup. » C'eſt ce qui fait que les Arabes l'appellent *pié de colombe*. Apuleius Pſeudonymus, l'appelle auſſi *columbina*, colombine, & dit que les colombes l'aiment beaucoup.

Un Botaniſte Arabe rend le τὸ περιςέριον, (*periſterion*) dans un vieux exemplaire de Dioſcoride par *rhai alhamam*, c'eſt-à-dire, *pié de colombe*. Il eſt parlé de cette plante dans Avicene, *L. II.* qui croit qu'on l'appelle auſſi *rhai alabil*, c'eſt-à-dire, *pié de chameau* ; ce qu'un ancien Traducteur rend par *paille*, je ne ſai pour quelle raiſon. Avicene dit lui-même que cette plante a des ſemences ſemblables à la graine de myrthe. Il ſe ſert du mot Arabe *haxis*, qui ſignifie *paille*, *eſtouble* ou *foin*. Cependant on ne doit point abſolument appeller cette plante *palea*, *paille*, car le mot Arabe ſignifie en général une plante. Je ne ſai ſi c'eſt le *periſterium* des Grecs. Elle a la vertu d'arrêter le progrès des ulceres d'une qualité maligne, étant appliquée avec du vinaigre : mais à proprement parler, ce n'eſt pas la même. Il y a une autre plante que les Arabes appellent *pabulum cameli*, ou *paſtus cameli*, « pâture de cha» meau. » Garcias écrit que l'on donne ce nom au jonc odorant.

Scaliger obſerve ſur ce paſſage qu'elle eſt appellée en Arabe *halaf algemali* : mais je crois qu'il s'en eſt plutôt rapporté à Garcias qu'aux Auteurs Arabes, qu'il n'avoit pas lus. Nous apprenons du même Garcias que ce jonc eſt appellé par les Arabes *palea*, *paille*, ou ſimplement *plante*, en Arabe *halaf*. Quant au *periſterium*, le Botaniſte Arabe a tort de le confondre avec la plante, qui ſuivant Avicene, ſert de pâture aux chameaux ou aux pigeons ; car cette derniere eſt la *verbenaca*, la verveine des Latins ; & elle eſt appellée *columbaria* & *columbina*, colombine, par les Latins des derniers ſiecles.

Les Arabes l'appellent auſſi *hamama*, & un ancien gloſſaire Grec & Arabe, χαμαμα, περιςερεών, *chamama*, *periſterium*. On donne une pareille forme à pluſieurs autres mots, comme *curcum*, ſafran, *curcuma*, turmeric, ſorte de racine jaune bonne pour la jauniſſe, *ſelach*, l'écorce, *ſelicha*, ἡ συριγλὶς κασία, « caſſe cou» verte de ſon écorce. » De même *hamama* eſt la plante *columbaria*, & non point une colombe, comme les ſavans le croyent communément.

Ce nom ne differe point d'*hamama*, qui ſignifie *amome*, par la prononciation, mais par la maniere dont il eſt écrit, car on écrit ce dernier avec un *elif* dans la derniere ſyllabe, & l'autre avec un *he* marqué de deux points, qui lui donnent la force du *th*.

C'eſt de-là qu'eſt venu l'erreur de ceux qui ont cru qu'*amomum* & *pes columbinus* étoient la même choſe.

On trouve dans le même Gloſſaire ou Lexicon Grec & Arabe, différentes expoſitions du mot *amomum*, qui prouvent encore que cette plante nous eſt inconnue aujourd'hui. Ἄμωμον ἡ ῥίζα τῆ πενταφύλλε. « *Amomum* » eſt la racine du quinte-feuille. » Ἄμωμον ἕτερον Ἰνδικὸν οἱ κλάδοι τῆ κιναμώμε. « L'*amome* des Indes eſt d'une » autre eſpece, ce ſont les branches du cinamome. » Cette interprétation eſt fort ancienne, car Avienus Feſtus croit que τὸ κιναμώμον, *cinamomon*, ſignifie *amomum* dans Dionyſius Pariegetes.

Ales amica Deo largum congeſſit amomum.

« L'oiſeau favori du Dieu entaſſe une grande quantité » d'*amome*. » Le Poëte Grec,

Ἦλθεν φύλλα φέρονΤες ἀκηρασίων κιναμώμον.

« Ils apportent des feuilles d'un cinamome pur & ſans » mélange. »

Héſychius obſerve dans ſon Lexicon qu'Ἄμωμον, *amomum*, ſignifie auſſi encens. Ἄμωμον ἐν ταῖς ὀνομασίαις ὁ λιβανωΤὸς. « *Amomum* ſignifie encens dans les Lexi» cons. » Le même Auteur explique κινάμωμον, cinamome, par τον λιβανωΤὸν, τὸ λιβάνιον, deux mots qui ſignifient de l'encens.

Quelques perſonnes prétendent que l'*amome* des bouti-

ques est la semence d'une plante, qui dans les éditions de Dioscoride est appellée par mépriſe Σισων, (*ſiſon*) au lieu de Σἰνων que l'on trouve dans toutes les anciennes copies. Σἰνων σπερμάτιον ἐστὶν ἐν Συρία γενόμενον. « Sinon est une petite semence qui croît dans la Syrie. » Les Gloſſaires de Medecine diſent ſur ce paſſage Σἰνων εἶδος ἀρωματικὸν ἐοικὸς ἀνίσῳ. « Sinon est une espece » d'aromate semblable à l'anis. »

Lucain, *Liv. X.* joint le cinanome à l'*amome*, ce qui détruit le ſentiment de ceux qui prétendent que l'*amome* est le même que le cinamome.

Cinnamon infundunt, quod nondum evànuit aura,
Advectumque recens vicinæ meſſis amomum.

« Ils mettent tremper du cinamome qui n'avoit point en- » core perdu ſon odeur, & de l'*amome* nouvellement » apporté des campagnes voiſines où l'on en faiſoit une » ample moiſſon. »

Quelle est cette plante que l'on cueilloit en aſſez grande quantité pour lui mériter le nom de moiſſon? N'a-t-on point voulu par haſard faire alluſion à l'étymologie du mot *amomum*, comme ſi ſon nom venoit ἀπὸ τοῦ ἀμᾶν, *à Metendo*, moiſſonner? Aucune de ces conjectures ne me paroît vraiſemblable. Il étoit aſſez ordinaire aux Poëtes d'uſer de ces expreſſions lorſqu'ils parloient des aromates, comme : *Quicquid metunt Arabes beneolentibus arvis.* « Tout ce que les Arabes moiſſonnent dans leurs » champs odorans. » Et dans *Properce*, *odoratæ cultor Arabs Segetis.* « L'Arabe qui cultive un champ cou- » vert d'une moiſſon odoriférante. » Car ils regardent la recolte de leurs épiceries comme une moiſſon, ce qui fait dire à Pline que les fruits des Arabes conſiſtent en épiceries; il donne même le nom de moiſſon à l'encens qu'ils recueillent, *L. XII. c.* 14. où il dit en parlant de l'encens, *Meti ſemel anno ſolebat minore occaſionne vendendi.* « Ils ne le moiſſonnoient qu'une feu- » le fois par an, lorſqu'ils prevoyoient qu'ils auroient » moins d'occaſion de le vendre. » Il l'appelle un moment après *vindemiam*, une vendange. Le même Auteur dit du cardamome ou graine de paradis, *Metitur & eodem modo in Arabia.* « On le moiſſonne de la mê- » me maniere dans l'Arabie. »

Méleagre, ſur le jonc odorant :

——— Ἐυώδη σχοῖνον ἀμησάμενος

« Après avoir moiſſonné le jonc odorant. » Mais nous aurons occaſion bien-tôt de reprendre la même matiere.

Virgile paroît avoir regardé l'*amome* comme un raiſin & le fruit d'une vigne, dans ce ver,

. . . . *Ferat & rubus aſper Amomum.*

« Que l'églantier produiſe l'*amome*. » L'églantier porte un fruit qui a la figure d'une grappe, & le Poëte ſouhaite qu'il produiſe l'*amome*. Il eſt évident qu'il a voulu que l'on regarde l'*amome* comme une véritable grappe; car ce dernier eſt un arbriſſeau, qui, par l'entrelacement de ſes branches, repréſente des grappes de raiſins, & que l'on cueille avec ſa racine. Il l'appelle dans un autre endroit, *Aſſyrium amomum*. Servius l'appelle dans un endroit une fleur, dans un autre une plante d'une odeur fort agréable. Par le nom d'*Aſſyrien*, le Poëte entend celui de Médie. Pline dit qu'il croît dans un endroit d'Armenie appellé Otene, dans la Médie & dans le Royaume du Pont. Ὀτηνὴ, « Otene » eſt cette contrée d'Armenie qui eſt aux environs du fleuve Cyrus. Cette plante qui croiſſoit autrefois dans un ſi grand nombre d'endroits, n'eſt plus connue aujourd'hui que par ſon nom.

Théophraſte dit, que quelques perſonnes aſſurent que l'*amome* vient des Indes : Τὸ δὲ καρδάμωμον, καὶ ἄμωμόν μὲν ἔνιά Μηδίας, ἃ δὲ ἐξ Ινδῶν καὶ ταῦτα, καὶ τὸν νάρδον. « Quelques-uns prétendent qu'on nous apporte l'*amo- » me* & le cardamome de la Médie; d'autres aſſurent que » ces deux plantes, auſſi-bien que le nard, croiſſent » dans les Indes. »

Ovide, en qualité de Poëte, dit, que le phénix ſe nourrit d'*amome*; d'où il ſuit qu'il doit croître dans l'Arabie ou dans les Indes. Mais Dioſcoride ni aucun autre Auteur ancien ne ſont aucune mention de l'*amome* des Indes. Dioſcoride donne entre autres caracteres à l'*amome*, celui de ſe rompre aiſément, εὐδύθραυστον, « fa- » cile à rompre. » Les autres eſpeces doivent donc être δυσθραυστα, « difficiles à rompre. » Mais cela eſt directement contraire au ſentiment de Pline, qui dit, qu'il eſt fort fragile, *protinus fragile*; ce qui fait qu'on le manie avec beaucoup de précaution. C'eſt ainſi qu'on doit lire ce paſſage : *Carpiturque cum radice, manu paulatim leviter componitur protinus fragile.* « On le » cueille avec ſa racine, » &c. Il fait encore mention de l'*amome* qui s'émiette, *friatum amomum*, qu'on eſtimoit auſſi beaucoup. Il étoit ſi friable, qu'on pouvoit le réduire en mies. Dioſcoride dit de l'*amome* du Pont, Τὸ δὲ Ποντικὸν ὑπέρυθρον, ὀλιγόκαρπον δὲ καὶ δύσθραυστον, βοτρυώδες, στλῆρες καρπόν. « L'*amome* du Pont eſt » rougeâtre, court, friable, en grappe, plein de fruit. » Les deux autres eſpeces, ſavoir, celui de Médie & d'Armenie ne ſont point friables, δύσθραυστα.

Ovide parle de l'*amome* en poudre :

Et Amomi pulvere conde.

« Conſervez-le dans la poudre d'*amome*. »

Mais on ignore ſi l'on faiſoit cette poudre en pilant ou en émiettant l'*amome*.

Les Droguiſtes vendoient l'*amome* non-ſeulement en grappes, mais encore en poudre; ce qui a peut-être donné lieu à Pline de croire que cette poudre étoit le produit de l'*amome* qu'on avoit réduit en mies, & qu'il étoit très-fragile, ou, pour mieux dire, fort friable. Dioſcoride n'en dit pas autant de celui du Pont : il dit qu'il n'eſt point δύσθραυστον, « difficile à rompre; » d'où il ne s'enſuit pas qu'il ſoit friable. L'εὐθραυστον, « facile à rompre, » des Grecs, eſt différent de leur εὐθρυπτὸν, « facile à émier. »

Je ſuis convaincu par une infinité de paſſages de Pline, qu'il n'y a pas beaucoup à compter ſur cet Auteur. Dans la fauſſe perſuaſion où il étoit, que les feuilles de l'*amome* reſſemblent à celles du grenadier, il a avancé dans le même paſſage, qu'on avoit coutume de le falſifier avec des feuilles de grenadier & de la gomme liquide pour pouvoir lui donner la forme d'une grappe de raiſin. Sur ce principe, l'*amome* ne ſeroit qu'un compoſé de parcelles de feuilles conglobées enſemble. Dioſcoride ne parle point de feuilles, & dit que c'eſt l'arbriſſeau lui-même & non les feuilles qui forme la grappe, βότρυς ἐκ ξύλων; « la grappe eſt d'u- » ne ſubſtance ligneuſe. » Avicene dit, en parlant de l'*amome*, *hunkud min chixeb*; « la grappe eſt ligneuſe. » D'où il ſuit que ces grappes étoient formées par l'entrelacement des petites branches ligneuſes.

Ce qu'il dit dans le même endroit, que le cardamome eſt ſemblable à l'*amome* par le nom & par l'arbriſſeau qui le produit, n'a pas plus de fondement. Il valoit autant qu'il dît que la canelle reſſemble à l'*amome*; car pour ce qui eſt du nom, *cinnamomum* reſſemble autant à *amomum* que *cardamomum*. Il s'en faut beaucoup que l'arbriſſeau qui produit le cardamome, reſſemble à celui qui porte l'*amome*. Si l'odeur des fleurs de la *roſe de Jéricho* étoit telle qu'elle devroit être, rien n'empêcheroit qu'elle ne paſſât pour le vrai *amome*. L'arbriſſeau qui la porte a environ une palme de haut, & pouſſe de ſa racine un grand nombre de branches qui forment par leur entrelacement une eſpece de grappe qui renferme une grande quantité de ſemences. Iſidore dit, *Amomum frutex eſt in Syria & Armenia*

naſcens botroſum ſemen reddens ſibi connexum. « L'*amo-* » *me* eſt un arbriſſeau qui croît dans la Syrie & dans » l'Armenie, & dont la ſemence forme une eſpece de » grappe de raiſin.

J'ai deux de ces roſes chez moi qui me paroiſſent repréſenter l'*amome* au naturel, lorſque je viens à les comparer avec la deſcription que les Auteurs nous ont donnée de cette plante. Il eſt certain qu'elle eſt, de toutes les plantes qu'on nous donne pour l'*amome*, celle qui a le plus de rapport avec lui. On peut répondre à ceux qui objectent qu'elle n'a point d'odeur, que c'eſt une qualité qui dépend du terroir où elle croît. L'oenanthe commun, par exemple, de même que celui d'Attique, n'ont aucune odeur; & il n'y a que celui de Chypre dont on fait l'onguent d'oenanthe qui ſoit odorant. Cependant la contrée du Pont, quoique plus froide que la Judée, produit l'*amome* le plus odorant, *καὶ τῇ ὀσμῇ πλησιαίτερον*; « il frappe les organes » de l'odorat. » Mais c'eſt à quoi peut-être on ne doit pas s'arrêter; car l'*amome* de Médie a beaucoup moins de vertu & d'odeur que l'autre, comme Dioſcoride nous l'apprend, quoique le pays ſoit plus chaud, parce qu'il croît dans les champs & les lieux aqueux. Quant à ce qu'on peut m'objecter que les feuilles ne répondent point à la deſcription qu'on en donne, il ſe peut faire que ce ſoit par la faute des premiers Auteurs qui les ont décrites. Combien de choſes ne trouvons-nous pas dans les anciens Auteurs, dont on a découvert aujourd'hui la fauſſeté. Par exemple, le *malabatrum* ou feuille Indienne, eſt, ſuivant Dioſcoride, une feuille qui flotte ſur les étangs & ſur les eaux croupiſſantes, comme une plante aquatique. Ce n'eſt pas la ſeule mépriſe dans laquelle les Auteurs ſont tombés.

Ce ſeroit folie d'aſſurer que la roſe de Jéricho eſt le véritable *amome*, puiſqu'il y a tant de choſes qui peuvent nous faire croire le contraire. Les Anciens n'euſſent pas pris la peine de chercher dans l'Armenie, la Médie & le Pont une plante que tous nos voyageurs rapportent à leur retour de Judée. Ils nous euſſent pour le moins appris qu'elle croît dans la Judée, mais qu'elle n'a point d'odeur. Théophraſte dit qu'elle croît dans les Indes; Iſidore, dans la Syrie: mais aucun des anciens n'eſt d'accord avec ce dernier.

Avicene fait croître l'*amome* dans l'Egypte, & non point dans le Pont: mais c'eſt une mépriſe du Traducteur, qui rend *& eſt ſpecies Ægyptiaca;* « il y en a » une eſpece qui croît dans l'Egypte, » quoique l'arabe ne diſe autre choſe que, *& ſpecies alia eſt;* il y en a une » autre eſpece. » Il n'eſt pas impoſſible que les anciens aient connu la roſe de Jéricho, & qu'ils l'aient décrite pour l'*amome*. On pourroit croire que c'eſt l'*amomis*, ſi ce n'étoit qu'elle contient des ſemences, dont Dioſcoride prétend que cette plante eſt dépourvue.

Dans une ſi grande variété d'opinions, on ne ſait à quoi ſe déterminer. Pline nous dit que l'*amome* eſt extremement fragile & friable; Dioſcoride, qu'il eſt doux au toucher. Le premier lui donne des feuilles ſemblables à celles du grenadier; & le ſecond nous le dépeint avec des feuilles pareilles à celles de la bryoine. SAUMAISE, *de Homonym. Hyl. Iatr. cap.* 91.

De toutes les deſcriptions qu'on a données du véritable *amome*, il n'y en a point de plus exacte que celle de P. G. Gamelli, dans les *Tranſactions philoſophiques*.

Lorſque je ſuis venu à comparer les fleurs en grappe du *tugus*, que quelques-uns appellent *birao*, d'autres *caropi*, avec les deſcriptions que les Botaniſtes nous ont données de l'*amome*, & que j'ai eu gouté ſes amandes ou ſa ſemence oblongue, je n'ai plus douté que le *tugus* ne fût le vrai *amome* de Dioſcoride.

Le *tugus* eſt une plante qui a quelquefois plus d'une coudée de haut, avec des feuilles ſemblables à celles du *tagbac* ou *bagongbonque*, excepté qu'elles ſont couvertes par-deſſous d'un duvet fort délié, plus fibreuſes, plus longues & plus odorantes. De la racine de la plante s'éleve une tige; & du centre de la tige, ſort un

paquet de feuilles chargées de fleurs & de graines, pareil en quelque ſorte à celui que l'on voit ſur l'*amomontum*, garni de petites fleurs rouges auxquelles ſuccedent des grappes dont le pédicule des grains paroît ſortir du tube de la fleur. Comme l'écorce dont ces grains ſont couverts eſt fort mince, ils ſont ſujets à être mangés par les ſouris & les oiſeaux; ce qui fait qu'on en recueille une très-petite quantité. Virgile paroît inſinuer que l'*amome* n'étoit pas fort commun dans ſon tems, lorſqu'il promet que l'*amome* d'Aſſyrie croîtra partout,

Aſſyrium vulgo naſcetur Amomum.

Ces grappes renferment ordinairement cinq ou ſix amandes rougeâtres, oblongues, inégales, d'une odeur aromatique, moins acres que les cubebes des Boutiques. Quelques jeunes femmes des Indes en font des colliers & des bracelets qu'elles appellent *caropi*, en les mêlant quelquefois avec des perles ou des grains de corail. D'autres employent pour ces ſortes d'ornemens les amandes dont je viens de parler, avec les ſemences du *bolmuſci*, qu'ils appellent *maricom;* la larme de Job, qu'ils appellent *tigbi*, la *canna florida*, qui eſt leur *ticaſticas*, ou le *piſum coccineum*, qu'ils appellent *ſaga*, comme auſſi la ſemence de l'*amomontum*, *badiang*, & *calanos*. Ils portent les amandes du *tugus* autour du cou à cauſe de leur bonne odeur; l'expérience leur a appris de plus qu'elles préſervent de la corruption du mauvais air, & guériſſent la piquure du ſcolopendria (inſecte venimeux) lorſqu'on l'applique ſur la partie piquée, après l'avoir mâchée. Sa racine eſt ſemblable à celle du *tagbac*, ou *jonc odorant;* elle eſt inſipide, blanche par dedans, mais rouge par dehors, lorſqu'elle eſt couverte de ſes membranes qui reſſemblent à celle de l'oignon, & un peu odorante. J'ai reçu une lettre de Borongam, par laquelle on me marque que cette plante porte un autre fruit à l'extrémité de ſes tiges qui n'a aucune odeur, & que je n'ai jamais vu. Les Indiens de l'Indoſtan m'ont aſſuré la même choſe, mais je crois qu'ils confondent le *tacbac* (*tagbac*) avec le *tugus*.

Cette plante croît à Borongam, à Paranas, à Samar, & à Loyte. Je crois même qu'elle ſe trouve à Luzon, & à Silanium dans les ravins que les torrens ont formés.

Les boutons des fleurs reſſemblent lorſqu'ils ſont encore jeunes au *pſeudo-amomum* de Garcias, qui a la figure d'une patte de pigeon. « Je vous envoie la figure » de cette plante pour que vous n'ayez rien à deſirer » ſur cette matiere. » Je crois que tout ce que Dioſcode & Pline rapportent de l'*amome*, ne doit s'entendre que des grappes du *tugus*, lorſqu'elles ſont pleines de ſemence, parce que toute la plante leur a été inconnue. Il paroît que le thyrſe du *tugus* eſt le petit arbriſſeau (le *θαμνίσκος*, « *thamniſcus*, » de Dioſcoride) il a une palme de haut; il eſt compoſé d'un bois rougeâtre, ou d'une eſpece de ſubſtance ligneuſe; ſes feuilles & ſes fleurs reſſemblent à celles du grenadier, ſon fruit a la forme d'une grappe de raiſin; il eſt plein de ſemences ſemblables à des grains de raiſin, couvertes d'un tégument charnu; il eſt extremement odorant, d'un gout acre, d'une qualité aſtringente, chaude, & deſſiccative, il a tous les autres caracteres du vrai *amome*, outre la reſſemblance qu'il a avec le *pes columbinus*. Il croît dans la Turcomanie, Province d'Armenie, comme l'écrit Jean Botero-Benes, *Tranſ. Philoſophiques*.

Les Modernes ont donné le nom d'*amome* à trois différentes plantes. La premiere eſt

Amomum, Offic. *Siſon*, Mor. Umb. 14. *Siſon Dioſcoridis*, Hiſt. Oxon. 3. 283. *Siſon vulgare ſive amomum Germanicum*, Park. Theat. 914. *Siſon ſive officinarum amomum*. J. B. 3. 107. Mer. Pin. 113. Bot. Monſp.

242. Raii Hiſt. 1. 443. *Siſon Cordi*, Merc. Bot. 69. Phyt. Brit. 114. *Siſon, ſinon, ſinnon, ſive officinarum amomum*, Chab. 398. *Siſon quod amomum officinis noſtris*, C. B. Pin. 154. *Sium aromaticum, ſiſon officinarum*, Tourn. Inſt. 308. Boerh. Ind. A. 57. Raii Synop. 3. 211. Dill. Cat. Giſſ. 139. *Petroſelinum Macedonicum Fuchſii*, Ger. 864. Emac. 1016. DALE.

Les feuilles inférieures de cette eſpece d'*amome* ſont longues & ailées, ou compoſées de petites feuilles oppoſées le long des tiges, longues d'un pouce, ſur un demi-pouce de large, terminées en pointe, découpées, & n'ayant qu'une ſeule feuille à l'extrémité du pédicule. Elles ſont d'un très-beau verd. La tige a deux ou trois piés de haut, elle eſt cannellée, & jette pluſieurs branches d'où ſortent des feuilles pareilles aux précédentes, mais plus minces & plus petites. Les extrémités des tiges portent des ombelles compoſés de fleurs blanches à cinq pétales, auxquelles ſuccedent des petites ſemences ſtriées, de la groſſeur des graines de perſil, d'une odeur & d'un gout aromatique fort agréable, approchant de celui de la muſcade. Elle croît dans les foſſés, ſur les hauteurs, & dans les lieux humides, elle fleurit en été, & ſa ſemence qui eſt la ſeule de ſes parties qui ſoit en uſage, eſt mûre au mois d'Août.

Sa ſemence eſt chaude, ſeche & atténuante, bonne pour lever les obſtructions, pour chaſſer le gravier des reins, pour exciter l'urine & les regles. Elle paſſe pour alexipharmaque, ce qui fait qu'on l'emploie quelquefois à la place du vrai *amome* dans la thériaque d'*Andromachus*. MILLER, *Bot. Offic.*

La ſeconde eſt :

Amomum, Offic. Comm. Flor. Mal. 14. Plant. Uſu 88. Barr. Icon. 571. Obſ. 1393. 27. *Amomum verum*, Ger. Emac. 1548. Raii. Hiſt. 2. 1697. *Amomum genuinum*, Park. Theat. 1567. *Amomum racemoſum*, C. B. Pin. 413. Jonſ. D. *Amomum novum cardamomi vulgaris facie, ſive Indicus racemus*, J. B. 2. 195. Chab. 127. *Elettari*, 1. Hort. Mal. 11. 9. Tab. 5. DALE.

On emploie ſon fruit dans la thériaque, & quelquefois dans les purgatifs pour en augmenter la vertu. Chaque fruit eſt diviſé en trois cellules, & a un gout extrememment piquant : on nous l'apporte des Iſles Philippines, il chaſſe les vents, il fortifie l'eſtomac, & réſiſte au venin, &c. GEOFFROY.

Il inciſe, il atténue les humeurs, il réſiſte au venin, il chaſſe les vents, il fortifie l'eſtomac, il donne de l'appétit & de la vigueur, il provoque les regles. LEMERY, *des Drogues.*

L'*amome* que l'on met au nombre des drogues médicinales, & qui eſt un des principaux ingrédiens de la thériaque de Veniſe, croît ſur un arbre qui porte le même nom que lui, dont les feuilles ſont longues, étroites, & d'un verd pâle. Ses fleurs reſſemblent à celles de la giroflée blanche ; ſon fruit a à peu près la couleur, la figure & la groſſeur du raiſin muſcat ; mais il a moins de grains & moins de ſuc : Ses follicules qui n'ont point de pédicules, ſont ſerrés les uns près des autres & comme collés contre un nerf qu'ils couvrent d'un bout à l'autre, & qui ſert à les contenir. On trouve dans l'intérieur de ces follicules des grains purpurins preſque quarrés, ſéparés, & couverts par des petites membranes fort minces. Ces grains ont un gout fort & acre, & une odeur aromatique extrememment pénétrante.

L'*amome* le plus récent eſt toujours le meilleur ; ſes grains doivent être bien nourris, blanchâtres, peſans & bien ronds. Celui dont les grains ſont noirs & ridés, n'eſt point du tout eſtimé.

Pluſieurs perſonnes confondent l'*amome* avec le grand cardamome, quoiqu'ils ne ſe reſſemblent en rien. SAVARY, *Dictionnaire du Commerce.*

La troiſieme eſt appellée :

Amomum Plinii, Offic. Ger. 289. Emac. 361. *Solanum fruticoſum bacciferum*, C. B. Pin. 166. Raii. Hiſt. 1. 673. Tourn. Inſt. 149. Elem. Bot. 124. Boerh. Ind. A. 2. 67. Rupp. Flor. Jen. 37. *Fruticoſum Americanum, dictum amomum Plinii*, Park. Theat. 352. *Amomum Plinii, ſeu pſeudo-capſicum*, ejuſd. Parad. 431. *Strychnodendros*, J. B. 3. 614. *Apollinaris ſolani ſpecies ex Apennino ; Strychnodendros, ſolanum arboreſcens*, Chab. 523. DALE.

On prétend que cette eſpece a les mêmes vertus que la morelle. Voyez *Solanum.*

AMONGABRIEL, ſuivant Ruland, & AMOGABRIEL, ſuivant Johnſon, ſignifie le *cinabre.*

AMONGEABA, eſt le nom que Piſo donne à une plante de l'eſpece des graminées, haute de trois, quatre ou cinq piés, dont la racine eſt fibreuſe, comme celle du roſeau. Les feuilles ont environ un pié de long, elles ſont parfaitement bien entrelacées, vertes, à peu près de la figure de celles du palmier, & en grand nombre ſur une même tige. La tige porte à ſon ſommet un épi d'un pié & demi de long, pareil par ſa figure & ſa groſſeur à celui du millet, ou panic ſauvage.

Cette plante eſt émolliente, ſoit qu'on l'applique extérieurement, ou qu'on en uſe intérieurement, elle ſupplée à la mauve, & fait beaucoup de bien dans le téneſme, lorſqu'on s'en ſert en forme de fomentation.

AMOR, *Amour*. Il n'eſt pas ſurprenant qu'on ait regardé l'*amour* comme une maladie, puiſque, comme Cœlius Aurelianus l'a remarqué, il en occaſionne pluſieurs entre leſquelles on compte principalement la folie. Ce dérangement de l'eſprit eſt généralement cauſé par le trop d'attention qu'on donne à une choſe, & il eſt certain que rien n'eſt plus capable que l'*amour* de la fixer ſur un objet.

L'*amour* peut produire encore outre la folie, toutes les maladies qui viennent du trop grand relâchement & de la trop grande tenſion des fibres animales : car la colere, l'envie & la jalouſie qui accompagnent pour l'ordinaire cette paſſion, mettent les fibres dans un état de roideur & d'infléxibilité qui en dérange l'action & les mouvemens. D'un autre côté, la joie, le plaiſir, la crainte & le chagrin relâchent ces mêmes fibres, affoibliſſent les ſolides, & par une ſuite néceſſaire, les fonctions animales, vitales & naturelles qui en dépendent.

On ne peut point douter que les ſemences de l'*amour* n'exiſtent naturellement dans le tempérament des hommes & des femmes, pour des fins auſſi conformes aux deſſeins du Créateur qu'elles ſont propres au bonheur de la créature. Car outre l'effet principal de l'*amour*, qui eſt la propagation du genre humain, cette paſſion porte l'homme à l'action, & peut-être que les petites difficultés qui en ſont inſéparables, aiguillonnent l'eſprit auſſi-bien que le corps : ſi le déſir qu'ont les deux ſexes de ſe plaire réciproquement venoit à s'éteindre, la colere ſeroit peut-être le ſeul aiguillon qui portât l'homme à agir. On peut donc appliquer à l'*amour* ce que Virgile dit de l'agriculture :

——————— *Pater ipſe colendi*
Haud facilem eſſe viam voluit, primuſque per artem
Movit agros, *curis acuens mortalia corda,*
Nec torpere gravi paſſus ſua regna veterno.

« Jupiter a voulu que l'agriculture fût un pénible exerci-
» ce ; c'eſt lui, c'eſt Jupiter, qui le premier preſcrivit
» la loi ſévere du labourage, & qui réveillant les mor-
» tels endormis dans la pareſſe, défendit que l'oiſiveté
» regnât dans ſon Empire. »

L'*amour* empêche les hommes de tomber dans la brutalité, & il ne devient criminel ou pernicieux que quand

la raiſon ne le guide pas dans le choix de ſon objet, & ne ſert pas de regles à ſes mouvemens.

Voici les ſymptomes qui accompagnent cette paſſion : les yeux ſont creux & paroiſſent comme remplis de plaiſir, leur mouvement eſt fréquent, & quoique les autres parties du corps conſervent leur embompoint, les yeux des perſonnes amoureuſes ſont abattus & enfoncés. Les amoureux n'ont point un pouls qui leur ſoit propre, comme quelques-uns l'ont cru, mais il eſt le même que celui des perſonnes qui ſont accablées de ſoucis & d'inquiétudes. Lorſque le ſouvenir de l'objet aimé vient à être excité tout d'un coup, qu'on le voit ou qu'on l'entend à l'imprévu, la confuſion ſe met dans les eſprits, le pouls change, devient foible & inégal. Il y a des perſonnes que cette paſſion rend triſtes & qu'elle prive du ſommeil. Ceux qui ont de la prudence tâchent de détourner leur penſée de l'objet qui les attache, & employent pour y réuſſir, les bains, les plaiſirs de la table, l'exercice & les converſations agréables & divertiſſantes ; enfin on doit regarder comme des remedes contre le progrès de cette paſſion, tout ce qui peut fixer ailleurs l'attention de la perſonne chez qui elle ſe déclare, & l'occuper aſſez pour l'empêcher de penſer à ſon amour. Oribase, *Synop. L. VIII. c.* 9.

Le Docteur James Ferrard a publié un Traité ſur l'*Amour*, conſidéré comme une maladie, qui a été imprimé à Oxford en 1640.

AMORGE, Ἀμόργη, la lie ou le marc de l'huile. Voy. *Amurca.*

AMORIS POMA, Offic. Ger. 275. Emac. 346. *Poma majora amoris, fructu rubro*, Park. Parad. 379. *Solanum pomiferum, fructu rotundo ſtriato molli*, C. B. Pin. 167, Raii Hiſt. 1. 675. Hiſt. Oxon. 3. 520. *Mala aurea, odore fœtido quibusdam lycoperſicon*, J. B. 3. 620. *Mala aurea*, Chab. 525, *Lycoperſicon galeni*, Tourn. Inſt. 150. Elem. Bot. 125. Boerh. Ind. A. 2. 69. Rupp. Flor. Jen. 37. Dale, *Pommes d'amour.*

AMORIS POMUM, *Pomme d'amour.* La *pomme d'amour* eſt le fruit d'une eſpece de morelle ; les feuilles de la plante qui les porte ſont grandes & découpées en pluſieurs ſegmens & d'un verd pâle. Sa tige ſe diviſe en pluſieurs branches qui pouſſent d'entre les feuilles des fleurs monopétales au nombre de dix à douze enſemble, jaunes & découpées en cinq parties. A ces fleurs ſuccede un fruit gros comme une ceriſe, verd au commencement & jaune lorſqu'il eſt mûr, qui renferme dans une pulpe ſucculente pluſieurs ſemences applaties, blanchâtres. On la cultive dans les jardins. Elle fleurit dans le mois de Juillet, ſon fruit eſt mûr en Septembre, & elle périt aux premieres gelées.

On mange en Italie les *pommes d'amour* avec de l'huile & du vinaigre, comme on mange ici les concombres. Il eſt rare qu'on en uſe chez nous. Cette plante ne differe point des autres eſpeces de morelles ; on l'emploie extérieurement dans les cataplaſmes rafraîchiſſans & humectans, pour les inflammations & les éréſypeles. Son ſuc eſt propre pour arrêter les fluxions qui tombent ſur les yeux. On fait rarement uſage en Medecine de ce fruit. Miller, *Bot. Off.*

A M P

AMPANA. C'eſt le nom que l'on donne dans le *Hortus Malabaricus*, au *Palma coccifera, folio flabelliformi mas.* Les Portugais l'appellent *Palmeiro bravo macho.*

AMPAR. Nom que l'on donne quelquefois à l'*ambre.*

AMPELION, Ἀμπέλιον, *feuilles de vignes*, ou *ſurgeons de l'aventin.*

Hippocrate les recommande broyés & mêlés avec du miel en forme de peſſaire, pour exciter le cours des regles & les vuidanges. *De natura Muliebri*, & *de Morbis Mulierum*, *L. I.*

AMPELIS, eſt un oiſeau dont on trouve la deſcription dans Aldrovandi, qui nous aſſure que c'eſt une nourriture fort délicate. Je crois que c'eſt le *Becfigue.*

AMPELITES TERRA, *Terre ampelite* ou *Pierre noire.* *Terra ampelites*, Offic. Worm. *Ampelitis terra ſive Pharmacitis*, Ind. Med. 8. 31. Agricol. 595. Aldrov. Muſ. Metal. 260. *Terra ampelites ſive Pharmacitis, qua Medici utuntur*, Kentm. 3. *Lapis Ampelitis galeno*, Charlt. Foſſ. 14. *Lapis obſidianus*, Mer. Pin. 217. Carbos Theoph. *Succinum nigrum*, Swenckfeld, Cat. Foſſ. 394. *Terra ampelitis*, Calc. Muſ. 128. Gæbal. 28. Dale.

Dioſcoride prétend que la terre dont nous parlons ſe diſſout dans l'huile, ce que ne fait point le jays, ce qui prouve qu'il eſt tout-à-fait différent.

On trouve la *terre ampelite*, que quelques-uns appellent *pharmacitis*, à Seleucie ville de Syrie. On doit choiſir celle qui eſt noire & ſemblable à des petits (Oribaſe lit μακροῖς, longs) charbons de ſapin, qui ſe fend en petits morceaux & qui eſt également brillante partout. Il faut encore qu'elle ſe diſſolve lorſqu'on verſe quelque peu d'huile deſſus après l'avoir pulvériſée. Celle qui eſt blanche, cendrée, & qui ne peut ſe diſſoudre dans l'huile, ne vaut abſolument rien.

Elle eſt réſolutive & rafraîchiſſante ; on l'emploie pour peindre les ſourcils & les cheveux en noir (καλλιβλέφαρα). On en frotte encore les vignes dans le tems qu'elles bourgeonnent, pour tuer les vers qui s'y engendrent. Dioscoride, *L. V. c.* 181.

La *terre ampelite* eſt plus deſſiccative & plus réſolutive, moins adouciſſante & plus active que la terre de Chio, de Samos ou de Selineuſe. Oribase, *Med. Coll. Lib. XV. cap.* 1.

On appelle la *terre ampelite pharmacitis*, parce qu'elle eſt plus médicinale que les autres terres ; les Laboureurs la délayent dans l'eau au commencement du printems & en frottent les vignes qui ont bourgeonné, pour empêcher les vers d'en approcher. Rien ne prouve mieux ſa qualité médicinale que la vertu qu'elle a de tuer les vers qui endommagent les vignes. Elle n'eſt point adouciſſante mais deſſiccative, ce qui fait qu'on l'emploie pour l'ordinaire dans les compoſitions deſſiccatives & réſolutives. Aetius, *Tetrab. I. Serm.* 2. *cap.* 9. *Marcellus Empyricus*, *cap.* 7. veut qu'au défaut de *terre ampelite* on ſe ſerve dans les cas où on l'auroit employée, d'un peu plus de la moitié de poix de *Brutie.*

AMPELITIS *ſive* PHARMACITIS, *Terre ampelite* ou *Pierre noire*, eſt une terre fort bitumineuſe, noire comme du jays, ſe ſéparant par écailles & ſe reduiſant facilement en poudre. On la tire d'une carriere proche d'Alençon ; il y en a de deux ſortes, une tendre & l'autre dure : elle contient beaucoup de ſoufre & de ſel ; en vieilliſſant elle ſe pulvériſe elle-même, & l'on en tire du ſalpêtre.

Elle eſt propre pour tuer les vers étant appliquée ſur le ventre ; elle teint les cheveux en noir.

Quelques-uns l'appellent terre à vigne, parce qu'étant dans les vignobles elle tue les vers qui monteroient aux vignes. Lemery, *des Drogues.*

AMPELOPRASON. Voyez *Allium.*

AMPELOS, Ἄμπελος, c'eſt la bryoine, ſuivant Oribaſe, *Med. Collect. L. XIII.*

AMPHARISTEROS, Ἀμφαριστερὸς, ſignifie le contraire d'*ambidexter*, c'eſt avoir deux mains gauches, ou ne pouvoir ſe ſervir commodément d'aucune des deux. Ce mot pris au figuré, ſignifie malheureux.

AMPHEMERINOS, Ἀμφημερινος πυρετὸς, *Fievre quotidienne* ou *fievre* dont l'accès revient tous les jours. Ce mot eſt dérivé d'ἀμφὶ, prépoſition greque, qui ſignifie une eſpece de révolution, & d'ἡμέρα, jour.

AMPHIBLESTROIDES, d'Ἀμφίβλησρον, *filet.* Le même que *retiformis*, dont on peut voir l'Article.

AMPHIBRANCHIA, Ἀμφιβράγχια, d'ἀμφὶ, *autour*, & βράγχια, proprement les ouies des poiſſons, mais on le prend quelquefois pour le goſier ; les parties qui ſont autour des amigdales.

AMPHICAUSTIS, Ἀμφίκαυσις, ſignifie une eſpece d'orge ſauvage ; quelques Auteurs s'en ſervent pour déſigner les parties naturelles de la femme, quoique je ne l'aie jamais trouvé employé dans ce ſens dans les Auteurs qui ont écrit ſur la Medecine.

AMPHIDEON, Ἀμφιδέον, l'orifice de l'uterus, appellé *os tineæ*.

AMPHIDEXIOS, Ἀμφιδέξιος, le même qu'*Ambidexter*.

AMPHIMETRION, Ἀμφιμήτριον σημεῖον. Galien dans ſon *Exegeſis*, prétend qu'Hippocrate dans le ſecond Livre de ſes Epidémiques, entend par ce mot un ſigne qui manifeſte l'état de l'utérus. Mais on ne trouve ce mot ni dans ce Livre, ni dans aucun autre endroit de cet Auteur. Fœſius croit que le mot ἀμφίδμητον, du ſixieme Livre des Epidémiques, *Sect.* 8. *Aph.* 38. doit être ἀμφιμήτριον, & que Galien fait alluſion à ce paſſage.

AMPHIPLEX, Ἀμφιπλέξ, ſuivant Ruffus d'Epheſe, eſt la partie ſituée entre le ſcrotum, l'anus & la partie interne des cuiſſes, le periné.

AMPHIPNEUMA, Ἀμφίπνευμα, d'ἀμφὶ, *autour*, & πνεῦμα, *reſpiration*; ſignifie une grande difficulté de reſpirer, dans Hippocrate, *Epidem. L. IV.*

AMPHIPOLOS, Ἀμφίπολος, *Servante*. Ce mot n'appartient à ce Dictionnaire, qu'en tant qu'Hippocrate s'en ſert dans le cinquieme Livre des Epidémiques, où il rapporte un fait extremement remarquable. La ſervante de Dyſeris de Lariſſe étant encore jeune, reſſentoit des douleurs extremes dans le tems du coït, qui ceſſoient auſſi-tôt après. Elle n'eut jamais d'enfant. Lorſqu'elle eut environ cinquante ans, elle reſſentoit l'après-midi des douleurs auſſi exceſſives que ſi elle eût été en travail pour accoucher. Un jour qu'elle avoit mangé à déjeuner une grande quantité de poireaux, les douleurs devinrent beaucoup plus violentes qu'à l'ordinaire, & elle ſentit quelque choſe de rude à l'orifice de la matrice; elle tomba auſſi-tôt après en foibleſſe & durant l'accès une autre femme lui tira du vagin une pierre de la groſſeur d'un rouet de fuſeau. Les douleurs ceſſerent auſſi-tôt, & elle jouit depuis d'une ſanté parfaite.

AMPHISBÆNA, *Serpent venimeux*. L'*amphisbæna* & le ſcytala ſont ſemblables, en ce que leur corps n'eſt point terminé par une queue mince, mais également gros dans toute ſa longueur; de ſorte qu'on a peine à diſtinguer la queue d'avec la tête. L'*amphisbæna* differe cependant du ſcytala, en ce qu'il rampe tantôt par un bout, tantôt par l'autre, d'où il a tiré ſon nom (ἀμφὶ, de côté & d'autre, & βαίνω, avancer.) Galien dit que l'*amphisbæna* eſt un animal à deux têtes. On prétend que lorſqu'une femme enceinte paſſe par-deſſus ce ſerpent, elle avorte auſſi-tôt.

La piquure de ces animaux eſt preſque imperceptible & reſſemble à celle des mouches; elle n'eſt point mortelle, mais elle cauſe une inflammation pareille à celle que cauſe la piquure d'une abeille ou d'une guêpe, quoique beaucoup plus violente; de ſorte que le même remede ſert également pour la morſure de ces ſerpens & pour la piquure de ces inſectes. Aetius, *Tetr. IV. Serm.* 1. *cap.* 30.

L'*amphisbæna* eſt de couleur blanche, luiſante, parſemée de taches rougeâtres; ſes joues ſont ſi groſſes, qu'elles cachent ſes yeux, ce qui le fait croire aveugle. On le trouve dans l'Iſle de Lemnos; ſa morſure eſt dangereuſe & exige les mêmes remedes que celle de la vipere. Sa chair, ſon foie, ſon cœur, ſont propres pour exciter la ſueur, pour chaſſer les mauvaiſes humeurs par la tranſpiration, pour réſiſter au venin. On peut le préparer comme la vipere. Lemery, *des Drogues*.

AMPHISMILA, Ἀμφισμίλη, d'ἀμφὶ, *des deux côtés*, & σμίλη, *biſtouri*; Biſtouri à deux tranchans. Castelli d'après *Galien*.

AMPHISPHALSIS, Ἀμφίσφαλσις, d'ἀμφὶ, & σφάλλω; *errer, roder, courir*. Fœſius rend ce mot par *oberratio*, *circumductio, circumactio, circumagatio*. Je crois que ce mot eſt propre à Hippocrate. Il s'en ſert dans le Traité *de Articulis*, pour exprimer le mouvement circulaire que l'on fait faire à la cuiſſe, pour remettre la tête du femur dans la cavité cotyloïde d'où elle eſt ſortie.

AMPHITANE, le même que *Chryſocolla*, dont on peut voir l'article. Castelli, d'après *Fallope*.

AMPHODONTA, Ἀμφώδοντα, d'ἀμφὶ, *des deux côtés*, & ὀδὼς, *dents*. Hippocrate emploie ce mot dans le traité *de arte*, comme une épithete propre aux animaux qui ont un rang de dents à chaque machoire.

AMPHORA, meſure Romaine pour les liquides. Ce mot eſt originellement grec ἀμφιφορεὺς, *Iliad. XXIII. Odyſſ. 9.* par ſyncope ἀμφορεὺς; on lui a donné ce nom à cauſe de ſes deux anſes. L'*amphora* eſt la vingtieme partie du *culeus*. Elle contient ſept gallons une pinte, meſure d'Angleterre, ou environ vingt-neuf pintes de Paris. Arbuthnot, *des meſures des Anciens*.

AMPLEXATIO ou BASIATIO. Les Alchymiſtes donnent ce nom à l'union de leur mercure philoſophique, qu'ils appellent *femelle blanche*, qui n'eſt autre que le régule d'antimoine, avec le *mari rouge*, par lequel ils veulent déſigner l'or. Quelques-uns d'eux expriment cette union par des termes peu décens.

AMPOTIS, Ἀμπώλις, ſignifie proprement le reflux, l'ebbe, le juſſant ou le deſcendant de la marée. Hippocrate qui étoit de Cos, une des Iſles de Grece, & qui avoit occaſion d'obſerver les marées, applique fort élégament ce mot à la retraite des humeurs de la circonférence du corps vers les parties internes.

AMPULLA, vaiſſeau d'une capacité indéterminée & d'une forme particuliere; car il doit avoir le ventre comme une bouteille, ou une burette, pour être une *ampoule*.

On donne, dans la Chymie, le nom d'*ampoules* aux vaiſſeaux qui ont un gros ventre, aux cucurbites, aux récipiens, & aux ballons.

Hildanus donne le nom d'*ampullæ* aux premiers principes du cœur, du foie & du cerveau du fœtus après la conception, à cauſe de leur figure.

AMPULLASCENS. L'*alveus ampullaſcens* eſt la partie la plus gonflée du conduit de Pecquet, qui porte le chyle depuis ſon réſervoir, juſqu'aux veines ſouclavieres.

AMPUTATIO, *amputation*. Celſe qui vivoit plus d'un ſiecle avant Galien, eſt le premier Auteur dans lequel on trouve la deſcription de cette opération; il ne la donne pas comme nouvelle, & quoique ſa Chirurgie ſoit, dit-on, tirée d'Hippocrate & d'Aſclépiade, il ne cite ni l'un ni l'autre par rapport à cette opération.

Hippocrate traite de la gangrene & du ſphacele, il dit (*a*) qu'il faut amputer ce qui eſt pourri, mais il ne décrit point l'*amputation* du membre. Aſclépiade vivoit un ſiecle avant Jeſus-Chriſt, (*b*) nous n'avons rien de lui ſur cette matiere; on ne ſait s'il a fait cette opération. On en doit dire autant d'Erophile & d'Eraſiſtrate, qui faiſoient les opérations de Chirurgie, comme je l'ai dit ailleurs. *Memoire Acad. an.* 1725. *p.* 11. Nous ne trouvons donc aucune deſcription de cette opération avant Celſe. Il ne faut point douter qu'elle n'ait été faite avant lui, & même qu'elle n'ait été décrite par quelques Auteurs dont les Ouvrages ont été perdus. Selon toute apparence on n'a fait cette opération dans ce tems-là, & même depuis, juſqu'au XV. ſiecle, qu'à l'occaſion du ſphacele ſurvenu à un bras où à une jambe. Il paroît qu'on la devoit faire très-rarement, parce que les malades étoient toujours en danger de mourir, & ſelon Celſe, (*c*) mouroient le plus ſouvent par l'hémorrhagie pendant l'opération.

Il ne faut pas s'en étonner, Celſe ne faiſoit point de li-

(*a*) De articul. IV. obſerv. 17. de morb. vulg. Lib. II. Sect. 7. Epidemi. L. 7.

(*b*) *Daniel le Clerc* dans ſon Hiſtoire de la Medecine, édition 1723. p. 392. dit que ce Medecin étoit dans une grande réputation à Rome pendant la vie de Mithridate, c'eſt-à-dire, vers le milieu du ſiecle XXXIX.

(c) *L. VII. c.* 33. *Sed id quoque cum ſummo periculo fit, nam ſæpè ipſo opere, vel profuſione ſanguinis, vel animæ defectione, moriuntur.*

gature au-dessus du lieu qu'il vouloit amputer pour comprimer les vaisseaux, & y suspendre l'hémorrhagie, du moins il n'en dit rien dans la description de son opération. La voici : *L. VII. c.* 23. « *Igitur inter* » *sanam vitiatamque partem incidenda scapello caro* » *usque ad os est sic, ut neque contra ipsum articulum id* » *fiat, & potius ex sana parte aliquid excidatur, quam* » *ex ægra relinquatur. Ubi ad os ventum est, reducen-* » *da ab eo sana caro, & circa os subsecanda est, ut ea* » *quoque parte aliquid ossis nudetur : dein id serrula præ-* » *cidendum est, quamproximè sanæ carni etiam in-* » *hærenti, ac tunc frons ossis quam serrula exasperavit,* » *lævanda est supraque inducenda cutis, quæ sub ejusmo-* » *di curatione laxa esse debet, ut quam maxime undi-* » *que os contegat. Quo cutis inducta non fuerit, id lina-* » *mentis erit contegendum, & super id spongia ex aceto* » *deliganda. Cætera postèà sic facienda, ut in vulneribus,* » *in quibus pus non moveri debet, præceptum est.*

On ne voit dans cette description aucun moyen de suspendre l'hémorrhagie, & voilà pourquoi les malades mouroient souvent par la perte de leur sang pendant l'opération. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'on ne trouve point ce moyen dans aucun des Auteurs qui ont décrit cette opération jusqu'au seizieme siecle. Paul Eginete, Avicenne, Guy de Chauliac, n'en disent pas un mot. Guy de Chauliac, qui vivoit vers le milieu du quatorzieme siecle, faisoit deux ligatures, une au-dessus de l'endroit où il devoit faire l'*amputation*, & une autre au-dessous, mais il ne dit point qu'il les faisoit pour suspendre l'hémorrhagie, ou même pour ôter le sentiment à la partie. Il est aisé de comprendre qu'il ne les faisoit que pour assujettir les chairs & les affermir de maniere que le couteau pût les couper plus uniment & avec plus de facilité, ce que l'on fait encore aujourd'hui. On ne sait si Vesale s'est servi d'une ligature pour suspendre l'hémorrhagie, on ne le voit pas bien clairement dans sa description.

Bartholomæus Maggius, qui a écrit vers le milieu du seixieme siecle, & dont les œuvres ont été recueillis par Gesner, faisoit une ligature sur la partie saine au-dessus de la partie corrompue. L'on serroit cette ligature très-fort, pour ôter en quelque maniere le sentiment à la partie. Il ne parle point du tout des moyens de suspendre l'hémorrhagie pendant l'opération. Il dit que Celse faisoit une ligature au-dessus de la partie corrompue, mais Celse n'a point décrit son opération de la maniere dont Maggius la rapporte. Botal, Medecin de Charles IX. dit qu'on faisoit trois ligatures de son tems, une sans doute pour ôter le sentiment, (il ne le dit pas positivement) & les deux autres au-dessus & au-dessous de l'endroit on l'on devoit couper le membre, sans rien dire des moyens de suspendre l'hémorrhagie.

Paré, Chirurgien de Charles IX. dit que lorsquel'on veut amputer un membre, il faut tirer la peau & les muscles vers la partie saine, & faire une ligature extreme au-dessus de l'endroit où l'on voudra couper, avec un fort lien délié & de figure plate. Elle sert, dit-il, 1°. à tenir le cuir & les muscles relevés en haut avec l'aide des serviteurs. 2°. Elle prohibe l'hémorrhagie. 3°. Elle ôte le sentiment à la partie. Voilà le premier Auteur que j'ai trouvé qui parle bien clairement de la maniere de suspendre l'hémorrhagie pendant l'opération.

Pigray, Fabrice d'Aquapendente, Hildan, & tous les Chirurgiens qui sont venus après lui, l'ont mise en usage. Il est vrai que cette ligature ne suspendoit pas toujours & totalement l'hémorrhagie ; car les vaisseaux laissoient échapper plus ou moins de sang malgré cette ligature : cet inconvénient mettoit quelquefois le malade en danger de perdre la vie.

Le sieur Morel, Franc-Comtois, Chirurgien d'armée, & fort ingénieux, a trouvé le moyen d'arrêter le sang avec plus de sûreté ; il a inventé le tourniquet en 1674. de la maniere dont on s'en sert aujourd'hui. Avec cet instrument on est le maître d'arrêter totalement le sang, & d'en laisser couler si peu & autant que l'on veut, en le serrant plus ou moins. Il ôte le sentiment à la partie, ensorte que les malades ne sentent point une douleur si vive lorsque l'on coupe les chairs, & que l'on fait la ligature des vaisseaux, ce qui fait qu'ils supportent avec plus de patience cette cruelle opération ; avantage qui ne se trouve qu'imparfaitement dans la ligature de Paré.

Un des défauts de ce tourniquet est, dit-on, de pincer la peau & de causer des douleurs très-vives ; ce qui est vrai, lorsque le Chirurgien n'a pas l'adresse de l'accommoder comme il faut ; mais avec un peu de soin & d'attention, & à l'aide d'un carton que l'on met à l'endroit du bâton ou garot, on évite cet accident.

Un autre défaut que l'on donne à ce tourniquet est que si l'on appréhende l'hémorrhagie après l'opération, on ne peut le laisser sur la partie, parce qu'il supprime totalement la circulation du sang au-dessous de l'endroit où il est appliqué. Cette partie courroit risque de tomber en mortification, ce qui a engagé quelques Chirurgiens habiles à imaginer d'autres machines. M. Morel n'a prétendu se servir de son tourniquet que pour suspendre sûrement l'hémorrhagie dans le tems de l'opération, & jusqu'à ce qu'on s'en soit rendu maître par la ligature des vaisseaux, ce que l'on n'avoit encore pu faire ; d'ailleurs c'est un cas très-rare de voir renouveller l'hémorrhagie lorsque la ligature est faite de la maniere dont nous le dirons dans la suite de ce Mémoire, après que nous aurons vu de quelle maniere on coupoit les chairs.

Hippocrate ni Galien, comme je l'ai dit, n'ont donné aucune description de l'*amputation*, il ne faut donc pas chercher chez eux de quelle maniere on coupoit les chairs, ni comment on arrêtoit le sang des vaisseaux ; ils ont rapporté en général les moyens d'arrêter les hémorrhagies ; mais ils n'ont rien dit en particulier des moyens d'arrêrer le sang dans l'*amputation*.

J'ai été surpris de ne point trouver dans Galien l'opération de l'*amputation*, lui qui décrit volontiers les opérations de Chirurgie. Il a parlé de la gangrene & du sphacele (*d*) ; il dit, après Hippocrate, qu'il faut amputer la chair pourrie & gâtée, mais il n'en dit pas davantage. Cette opération devoit pourtant se pratiquer de son tems à Rome, puisque Celse qui étoit Romain, & qui vivoit cent ans ou environ avant Galien, l'a décrite, & qu'il l'a faite ou vu faire. Galien ne cite aucun Medecin ni Chirurgien qui ait fait cette opération ; il auroit dû au moins citer Celse, qui doit avoir été en grande réputation pour la Chirurgie, je n'ai trouvé même le nom de Celse en aucun endroit des ouvrages de Galien.

Nous avons rapporté au commencement de cette Dissertation, la description que Celse a faite de cette opération ; nous avons vu qu'il coupe les chairs jusqu'à l'os, & plutôt dans le vif que dans le mort. Il scie l'os, & ramene la peau par-dessus l'os, & sans doute par-dessus l'embouchure des vaisseaux, quoiqu'il ne le dise pas. Mais comment cette peau pouvoit-elle recouvrir l'os & les vaisseaux ? On ne voit point qu'il prenne la précaution de tirer la peau & les chairs vers le haut de la partie, à moins qu'on ne veuille le sous-entendre. Il ne paroît pas d'ailleurs qu'il ait formé un lambeau de peau, comme quelques Chirurgiens ont fait à la fin du dernier siecle ; la chose est trop singuliere, il n'auroit pas manqué de le dire. Il coupoit très-peu des chairs sphacelées *inter sanam vitiatamque partem*, ce qui ne pouvoit pas lui procurer la facilité de laisser un lambeau ; il ne passoit point un fil en croix dans les chairs & dans la peau, comme on a fait depuis pour assujettir cette peau sur l'endroit amputé, cependant il est clair par sa description, qu'il vouloit que la peau couvrit

(*d*) Lib. II. ad Glauc. cap. 9. in lib. Hippocr. de Tract. Comment. II, De Method. Medend. Lib. II. c. 9.

l'os

l'os, & qu'elle ſe réunit à l'os & aux chairs, & afin que cela ſe fît avec plus de facilité, il laiſſoit la peau lâche: mais il ne le pouvoit, s'il ne faiſoit tirer & relever cette peau vers la partie ſupérieure: c'eſt ce qu'il ne dit point, il dit ſimplement, *ſupraque inducenda cutis, quæ ſub ejuſmodi curatione laxa eſſe debet.* Il nettoyoit la partie antérieure de l'os de toutes les aſperités que les dents de la ſcie peuvent y avoir produites, & qui doivent s'exfolier. Enfin il n'appliquoit aucun aſtringent ſur les vaiſſeaux; il n'appliquoit point le feu, ni ne faiſoit point la ligature des vaiſſeaux. Cela auroit été contre ſon intention, qui étoit vraiſemblablement de boucher l'orifice des vaiſſeaux avec la peau & les chairs qu'elle amenoit avec elle, pour prévenir par ce moyen l'hémorrhagie, & réunir le tout enſemble. Il ſe contentoit de mettre du linge ſur les endroits que la peau ne pouvoit recouvrir, il appliquoit ſur le tout une éponge imbibée de vinaigre, & par cet appareil il évitoit la ſuppuration & conſolidoit la plaie très-promptement. Voilà précisément l'intention des Sieurs Verduin & Sabourin, l'un Hollandois & l'autre Genevois, qui ſe ſont propoſé tous deux en même tems, ſur la fin du ſiecle dernier, de laiſſer dans cette opération une partie de peau & de chair en lambeau pour recouvrir plus facilement les os & l'embouchure des vaiſſeaux, ce qu'ils ont appellé l'*opération de l'amputation à lambeau*; ils évitoient la ſuppuration & abrégeoient ainſi la guériſon de la plaie.

Il ſeroit à ſouhaiter que Celſe ſe fût expliqué plus clairement ſur les moyens dont il ſe ſervoit pour tenir la peau lâche: nous voyons aujourd'hui que quelque effort que l'on faſſe pour tirer & relever la peau & les chairs en haut avant que de les couper, on ne peut ramener la peau ſur l'os après l'*amputation*, du moins on ne peut l'y contenir avec facilité; ce qui a engagé pluſieurs Chirurgiens célebres à retenir ſur la plaie la peau & les chairs par le moyen d'un fil qu'ils y paſſent en croix; & c'eſt ce que nous verrons en parlant des Chirurgiens qui ont décrit cette opération à la fin du ſeizieme & dans le dix-ſeptieme ſiecle.

On voit, par tout ce que je viens de dire, bien des obſcurités dans la deſcription de l'opération de Celſe.

Paul Eginete, qui, ſelon Freind, vivoit dans le ſeptieme ſiecle, eſt le premier que j'ai trouvé, qui, après Celſe, a décrit cette opération. Il ne manque pas d'obſcurité, non plus que Celſe: on ne peut découvrir facilement s'il coupoit dans la partie ſaine, ou dans ce qui étoit ſphacelé. Il rapporte la maniere dont Léonidas faiſoit cette opération. Il dit qu'avant que de ſcier l'os, on doit mettre un linge ou bande large ſur la partie coupée, pour empêcher que la ſcie ne la touche, & ne cauſe de la douleur; ce qui marque en quelque maniere qu'il coupoit dans le vif; & pour arrêter l'hémorrhagie, il brûloit l'orifice des vaiſſeaux avec le cautere actuel.

Avicene, qui vivoit dans le douzieme ſiecle, veut que l'on coupe dans le ſphacelé pour éviter l'hémorrhagie, & que l'on applique les fers chauds ſur la partie gâtée que l'on a laiſſée ſur la partie ſaine.

Guy de Chauliac coupoit la chair entre deux ligatures; & à l'exemple de Paul, il appliquoit un linge ou bande large ſur la partie coupée, pour la garantir de la ſcie: il ſcioit l'os, & cautériſoit la chair ſaine avec des fers brûlans, ou avec l'huile bouillante.

Veſale, qui a écrit dans le ſeizieme ſiecle, a donné une deſcription de cette opération, un peu embrouillée. Il parle de ligature: mais on ne peut découvrir ni comment, ni pourquoi il s'en ſert. On voit qu'il coupe les chairs avec un couteau chauffé: mais il faut deviner ſi c'eſt dans le vif, plutôt que dans le mort: enſuite il applique des fers chauds ſur les grands vaiſſeaux & ſur la chair, qu'il brûle juſqu'à ce que le malade ſente de la douleur; ce qui fait ſoupçonner qu'il coupe dans le mort, & que les vaiſſeaux ne fourniſſent plus de ſang: puis il cautériſe la partie antérieure de l'os pour la faire exfolier plus promptement.

Bartholomæus Maggius, contemporain de Veſale, coupoit la partie corrompue, & la ſéparoit de la partie ſaine; & après avoir ſcié l'os, il appliquoit des fers chauds ſur les vaiſſeaux & les chairs à demi corrompues, ou bien il trempoit le membre dans l'huile bouillante, ſeule, ou mêlée avec du ſoufre, juſqu'à la partie ſaine. Voilà, à peu de choſe près, la méthode de Guy de Chauliac.

Botal rapporte l'opération de la même maniere que Maggius; il ne fait pourtant point mention d'huile bouillante: mais Botal trouvoit que l'on employoit trop de tems en faiſant l'opération de cette maniere: outre cela, on faiſoit, ſelon lui, trop de douleur en ſciant l'os, dont on ne pouvoit ôter toutes les chairs qui y étoient attachées, que l'on déchiroit avec la ſcie, & principalement lorſqu'il y avoit deux os à ſcier. Il a imaginé un autre moyen de couper le membre tout d'un coup, & qu'il dit être plus ſûr, plus facile & plus prompt. Il ſe ſervoit pour cela de deux couteaux fort larges en forme de couperet, comme ceux des Bouchers, dont l'un étoit aſſujetti & engagé ſur une piece de bois ou billot, placé entre deux colonnes de bois; l'autre étoit aſſujetti à la partie inférieure d'une autre piece de bois qui couloit entre les deux colonnes; elle pouvoit monter & deſcendre au moyen de deux rainures pratiquées dans les deux colonnes de bois, comme dans la machine qui ſert à enfoncer des pieux. Il plaçoit le membre entre ces deux colomnes au-deſſus du couperet inférieur; & laiſſant tomber la piece de bois, chargée de plomb pour la rendre plus peſante, le membre étoit coupé dans l'inſtant par la rencontre des deux couteaux: le malade ne ſentoit qu'une douleur très-légere: l'on cautériſoit auſſi-tôt les vaiſſeaux, & il ne ſe perdoit que très-peu de ſang.

On a reproché à cette méthode la contuſion qui arrivoit aux chairs, & principalement la fraction des os qui ſe briſoient en pluſieurs pieces, ce qui rendoit dans la ſuite la guériſon difficile. C'eſt, je crois, cette derniere raiſon qui eſt la principale cauſe que cette opération n'a point été ſuivie. Botal cite, page 791, un certain Maître Jacques, Chirurgien, *Magiſter Jacobus cognomine Regius*, qui réuſſiſſoit dans cette opération. Hildan s'eſt élevé contre cette méthode.

Paré, contemporain de Botal, coupoit les chairs dans le vif avec un couteau courbe: il ſe ſervoit d'une bande large coupée en deux, comme Paul Eginete & Guy de Chauliac, pour relever les chairs, les couvrir & les garantir de la ſcie. Il coupoit avec un biſtouri un peu courbe, les chairs qui ſe trouvoient entre les deux os, lorſque l'*amputation* ſe faiſoit à la jambe: il ſcioit les os, puis il prenoit les vaiſſeaux avec un bec de corbin; il les tiroit & les lioit d'un double fil avec de la chair, ſi elle s'y rencontroit; enſuite il défaiſoit le lien qui ſerroit le membre au-deſſus de l'*amputation*; il faiſoit quatre points d'aiguille en croix aux levres de la plaie, & ramenoit ſur les os les muſcles coupés avec la peau, mais ſeulement autant qu'elles ſe trouvoient à pareille longueur qu'elles étoient avant l'*amputation*, & il ne ſerroit point trop le fil. Si la ligature de quelque vaiſſeau ſe délioit, Paré ne ſe mettoit pas en peine de chercher ce vaiſſeau avec le bec de corbin, on ne le trouveroit pas: mais ſans relier le membre avec une ligature, il le faiſoit empoigner par un homme robuſte, qui preſſoit fortement l'endroit de la route des vaiſſeaux; pour lors Paré prenoit une aiguille quarrée & bien tranchante, longue de quatre pouces, enfilée d'un bon fil en trois ou quatre doubles, il paſſoit l'aiguille dans les chairs, à un demi-doigt de l'orifice du vaiſſeau & par-deſſus, puis il la repaſſoit de même par-deſſous en faiſant le tour du vaiſſeau, & la faiſoit ſortir à un doigt de ſon entrée: il mettoit entre les deux bouts du fil, une petite compreſſe ſur laquelle il faiſoit la ligature, puis il mettoit des aſtringens ſur la plaie, & levoit l'appareil le quatrieme jour.

Paré fait remarquer, que ſi c'eſt une *amputation* de la jambe, il la fait tenir pliée; puis après la ſection de

l'os, il la fait étendre, afin que les vaiſſeaux que l'on veut lier ſe manifeſtent mieux. Il dit qu'il eſt le premier qui a trouvé ce moyen. Je ne me ſuis point apperçu qu'il ait produit l'effet qu'il lui attribue ; car comme les vaiſſeaux ſont attachés aux chairs qui les environnent, ils les ſuivent par leur reſſort lorſqu'elles ſe retirent. Paré a fait d'autres découvertes plus importantes ; il eſt le premier qui a fait la ligature des vaiſſeaux dans l'*amputation*. Gourmelen s'eſt gendarmé envain contre la ligature des vaiſſeaux : malgré tout ce qu'il a pu dire, cette méthode a été trouvée très-utile, & a été ſuivie.

J'ai trouvé encore d'autres nouveautés dans Paré ; il ne ſe les attribue pas : mais je ne les ai point rencontrées ailleurs. L'une, qu'il eſt le premier où je voie l'uſage du couteau courbe pour couper les chairs ; il ne paroît pas que Maggius, qui a écrit peu de tems avant Paré, s'en ſoit ſervi : il ne le dit pas dans ſa deſcription. Je ne voudrois pourtant pas aſſurer que l'on ne s'en ſoit pas ſervi avant Paré ; il y a un endroit dans Botal qui le feroit ſoupçonner. Dans la deſcription qu'il donne de la maniere dont on faiſoit l'opération de ſon tems, il ſe ſert ſeulement du mot de *cultro* (*a*) à l'ablatif, ſans dire que ce couteau étoit courbe : mais ſon Commentateur Van-Horne dit, *cultrum intelligit inſtar corniculatæ lunæ falcatum*. Botal ſe ſert du mot de *novacula*. Mais Hildan, qui s'eſt ſervi du couteau courbe, emploie auſſi le mot de *novacula*.

L'autre nouveauté que j'ai vue dans la deſcription de Paré, eſt, qu'il coupe les chairs entre les deux os de la jambe ; il ſe ſervoit pour cela d'un biſtouri un peu courbe. Il n'eſt pas ſûr que Paré ſoit l'Auteur de ces deux dernieres nouveautés, il n'auroit pas manqué de s'en faire honneur, comme il a fait des précédentes, puiſqu'elles ſont d'une grande utilité ; car l'on s'en eſt toujours ſervi depuis ce tems-là.

Il y en a encore une autre que je ne trouve point avant lui, & qu'il ne s'attribue pas plus que les deux dernieres, c'eſt qu'après avoir lié les vaiſſeaux, il ramenoit la peau & les chairs ſur les os, & les y contenoit, en faiſant quatre points d'aiguille en croix aux levres de la plaie. Sans doute que cette méthode ſe pratiquoit de ſon tems : mais elle étoit inutile, & même impoſſible en quelques occaſions. Elle n'étoit d'aucun uſage, 1°. lorſqu'on coupoit les chairs dans la partie morte, parce que les chairs & la peau ſphacélée ne pouvant ſoutenir les points d'aiguille, elles ſe ſeroient facilement déchirées. 2°. Ceux qui coupoient dans le vif, & qui appliquoient les fers chauds ſur toute la ſurface de l'*amputation*, ne pouvoient auſſi s'en ſervir, à cauſe de la croûte qui s'y formoit, & parce que ces chairs étant à moitié cuites, devoient ſe déchirer facilement. Ceux mêmes qui ne ſe ſont point du tout ſervis du feu, ont été obligés de l'abandonner, à cauſe que ſi les fils ſerroient un peu fort, elle cauſoit beaucoup de douleur, & produiſoit de l'inflammation à la partie, ce qui obligeoit de couper les fils au plus vîte : Elle devenoit inutile, ſi on ne ſerroit un peu les fils. Le bandage ſeul ſatisfait à l'intention que l'on ſe propoſe dans cette méthode.

Daniel Sennert décrit l'*amputation* de la même maniere que Paré.

Pigray ne differe de Paré, qu'en ce qu'il dit, que lorſqu'il ne peut prendre aiſément les vaiſſeaux avec le bec de corbin, il les cautériſe avec le cautere actuel.

Guillemeau eſt de même ſentiment ; outre cela il fait la ligature des vaiſſeaux d'une maniere particuliere. Il perce la peau au-deſſus de l'*amputation* avec une aiguille enfilée d'un bon fil qu'il conduit au-deſſus, & au delà du vaiſſeau ; puis il perce la chair au-deſſous du vaiſſeau, avec la même aiguille qu'il fait ſortir ſur la peau à un doigt du premier point ; il embraſſe de cette maniere le vaiſſeau & les chairs qu'il ſerre, en liant les deux extrémités du fil ſur une petite compreſſe qu'il y met, pour empêcher le fil de couper la peau. Cette méthode ne paroît avoir été ſuivie que de Dionis, encore y a-t-il fait un changement.

Fabrice d'Aquapendente, qui a écrit au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, coupoit les chairs dans le ſphacélé, dont il laiſſoit l'épaiſſeur d'un doigt, comme Avicenne & Veſale ; & par-là, dit-il, il évitoit l'hémorrhagie & la douleur ; puis il appliquoit le feu ſur la partie, juſqu'à ce que le malade ſentît la chaleur, & qu'il ſe fût formé une croûte ſur l'embouchure des vaiſſeaux.

Cette pratique a été enfin rejettée, parce qu'elle eſt ſujette à pluſieurs inconvéniens. Le premier, eſt que quelque précaution que l'on prenne pour brûler tout le mort que l'on laiſſe ſur le vif, on doit craindre qu'il n'en reſte aſſez pour produire la corruption dans la partie ſaine. Le ſecond inconvénient eſt que la partie ſphacelée & cautériſée, étant ſéparée du vif par la ſuppuration, il reſte un bout d'os allongé, qui retarde beaucoup la guériſon de la plaie, qui ne peut ſe conſolider aiſément.

Marcus-Aurelius Severinus décrit l'opération comme Paré : il en differe pourtant en ce qu'il ne fait point la ligature des vaiſſeaux. Il ſe contente de ramener la peau par deſſus la plaie. Il recouvre les vaiſſeaux, il y aſſujettit cette peau avec du fil paſſé en croix enfilé dans deux aiguilles. Nous avons fait voir ci-deſſus les inconvéniens de cette méthode.

Guillaume-Fabrice Hildan, après avoir lié le membre très-fortement, pour ſuſpendre la circulation du ſang, aſſujettit la partie ſur un banc avec une bande ; il enveloppe le membre avec une eſpece de manche de cuir, dont l'extrémité peut être ſerrée en forme de bourſe ; puis il coupe les chairs dans le vif juſqu'à l'os, avec un raſoir ou autre couteau courbe, tranchant des deux côtés. Il dépouille l'os de ſon périoſte, & lorſqu'il y a deux os, il coupe les chairs qui ſe trouvent entre deux avec un biſtouri un peu courbe, après quoi il enveloppe la chair coupée, en ſerrant les cordons de la manche, & par ſon moyen il retire les chairs en haut, il découvre l'os, & empêche que le ſang qui ſort des vaiſſeaux ne cache l'endroit où l'on doit appliquer la ſcie avec laquelle il coupe l'os : puis ayant ôté la manche & les liens, il applique le cautere actuel ſur les vaiſſeaux, juſqu'à ce qu'il s'y ſoit formé une croûte pour arrêter le ſang.

Ce que Hildan a de ſingulier, c'eſt 1°. qu'il ſe ſert d'un banc pour aſſujettir le membre qu'il veut amputer ; mais cela paroît très-inutile, & peut même être embarraſſant, ce qui eſt cauſe que l'on ne l'a pas ſuivi en cela. 2°. Il ſe ſert d'une eſpece de manche de cuir qui eſt auſſi plus embarraſſante qu'utile, puiſque l'on ſe ſert avec plus de facilité & de promptitude d'une bande de linge, large & fendue en deux par une de ſes extrémités. Hildan s'eſt auſſi quelquefois ſervi du couteau rougi au feu pour couper les chairs. Il ſe ſert du cautere actuel pour arrêter le ſang des vaiſſeaux, principalement lorſque le membre eſt ſphacélé : mais, ſelon lui, on peut ſe ſervir de la ligature, ſi le malade eſt jeune, robuſte & pléthorique, & pour lors il fait la ligature du vaiſſeau comme Ambroiſe Paré. Il cite mal-à-propos Celſe, Galien & Avicenne ſur la ligature des vaiſſeaux dans l'*amputation*, puiſqu'ils ne l'ont faite qu'aux vaiſſeaux ouverts par des plaies, comme je l'ai dit ci-deſſus.

Hildan ramene la peau & les chairs autant qu'il peut par deſſus les os, ſans les y aſſujettir avec du fil paſſé en croix dans les chairs & dans la peau, & dont il ne veut pas qu'on ſe ſerve pour les raiſons que nous avons dites ci-deſſus.

Vigier, qui a donné ſes œuvres de Chirurgie vers le mi-

(*a*) De vulne. Sclop. c. 22. p. 788. il dit : *Duplici modo Chirurgica ars, dum fas eſt, amputare ſolet, nempe ferro & cultro.*

lieu du ſiecle paſſé, faiſoit l'*amputation* de la même maniere, & avec les mêmes précautions que Pigray. Barbet a fait la même choſe, il a écrit un peu plus tard que Vigier.

Nuck les a ſuivis de près. Il eſt le premier qui parle du tourniquet que le Sieur Morel a inventé pour ſuſpendre l'hémorrhagie : mais il trouve la ligature des vaiſſeaux ſi douloureuſe, qu'il aime mieux ſe ſervir du cautere actuel. Il ſe trompe, car la ligature du vaiſſeau bien faite, eſt moins douloureuſe & bien plus ſure que le cautere actuel. Nuck dit qu'on peut ſe ſervir d'une eſpece de champignon qu'il appelle *boviſt*, & que nous nommons *veſſe de loup*, on s'en ſert communément en Allemagne & en Hollande pour arrêter les hémorrhagies.

Charriere, Jean-Baptiſte Verduc, Dionis, n'ont fait que copier les Auteurs qui les ont précédés dans la deſcription qu'ils ont donnée de l'*amputation*. Mais Dionis donne deux nouveaux moyens d'arrêter le ſang par la ligature des vaiſſeaux. Dans le premier, il lie le vaiſſeau avec un fil ciré & enfilé dans une aiguille, & ſe ſert du *Valet à Patin* pour prendre le vaiſſeau & le tirer dehors; il entoure le vaiſſeau avec le fil, il paſſe après cela l'aiguille & le fil à travers l'extrémité du vaiſſeau, puis il le lie & le fixe de maniere qu'il ne peut ſe déranger par la pulſation du ſang. Dans le ſecond moyen il prend deux aiguilles enfilées du même fil ciré, il en paſſe une au-deſſus du vaiſſeau dans les chairs qu'il traverſe avec la peau, & qu'il fait ſortir à deux travers de doigt au-deſſus de l'*amputation*. Il perce avec l'autre aiguille les chairs & la peau au deſſous du vaiſſeau, & la fait ſortir à un demi travers de doigt de l'autre point d'aiguille; il met entre les deux une petite compreſſe ſur laquelle il noue ces deux fils, & ſerre ainſi le vaiſſeau. Ce ſecond moyen ne differe de celui dont parle Guillemeau, que parce que ce dernier ne ſe ſert que d'une aiguille.

Le *Valet à Patin* eſt une eſpece de pince qui a été inventée vers le milieu du ſiecle paſſé, & dont on ne fait pas aujourd'hui un grand uſage. M. Garangeot, Maître Chirurgien de Paris, en donne la deſcription & la figure. Dans le commencement qu'on s'eſt ſervi de cet inſtrument, on y paſſoit un fil en nœud coulant, on tiroit l'artere en dehors avec le valet à Patin, & l'on lioit l'artere à nud ſur laquelle le fil n'étoit pas fixé, de maniere qu'il ne pût couler, ce qui étoit ſujet à deux inconvéniens. 1°. Si on ſerroit le fil un peu fort pour l'empêcher de couler, il coupoit peu à peu l'artere dont le bout lié ſe ſéparoit trop-tôt, & l'hémorrhagie ſe renouvelloit plus dangereuſement qu'auparavant. 2°. Si la ligature que l'on faiſoit étoit un peu lâche, la pulſation continuelle du ſang pouſſoit peu à peu le fil, & le faiſoit couler juſqu'à l'extrémité du vaiſſeau qu'il abandonnoit. Dionis a voulu remédier à ce défaut, en paſſant le fil à travers le vaiſſeau, dans le premier moyen qu'il propoſe, & qui n'a pas été ſuivi, parce qu'il eſt trop compoſé. Le ſecond moyen l'eſt encore davantage, il eſt auſſi plus douloureux. Aujourd'hui on lie les arteres à la maniere de Paré, qui eſt la plus ſimple, & ſuivie de tous les bons Praticiens. On paſſe l'aiguille, comme je l'ai déja dit, à travers les chairs qui ſont autour de l'artere, & l'on noue les deux bouts du fil ſur une petite compreſſe de linge. Dionis dit auſſi qu'on peut arrêter le ſang avec un bouton de vitriol, ce qui a été pratiqué & recommandé par pluſieurs Praticiens du dernier ſiecle.

Le vitriol de Chypre, qui eſt celui dont on ſe ſert pour brûler l'orifice des arteres, & qui y fait une bonne eſcarre, n'arrête pas ſi promptement le ſang que le cautere actuel & ſa ligature, il faut qu'il ſe liquefie pour s'inſinuer dans les pores des chairs; ainſi ce remede ne peut agir que lentement. Le ſang auroit bien-tôt franchi la barriere qu'on lui oppoſe, ſi on ne prenoit de grandes précautions : ceux qui s'en ſont ſervis, ont mis des compreſſes graduées ſur le bouton de vitriol, & d'autres compreſſes longues ſur le paſſage des vaiſſeaux, de maniere qu'au moyen d'un bandage un peu ſerré, les chairs peuvent être comprimées ſur les vaiſſeaux.

On ne manquoit pas de mettre un aide qui tenoit inceſſamment la main ſur le moignon. On prenoit à la vérité les mêmes précautions dans les autres appareils de l'*amputation*, mais ſurtout dans celui-ci on y avoit une attention très-exacte.

Au ſurplus on évitoit de ſe ſervir de forts ſuppuratifs, pour ne point donner occaſion à l'eſcarre de ſe ſéparer trop promptement, & de tomber avant que l'extrémité du vaiſſeau fût entierement reſſerrée & tout-à-fait bouchée.

Il ne ſera pas hors de propos d'expliquer ici l'action des eſcarrotiques. Je vais donner mes conjectures ſur cette matiere, qui eſt remplie de difficultés comme beaucoup d'autres. Il me paroît qu'il eſt toujours bon de les haſarder : cela engagera ſans doute quelques Phyſiciens à les examiner avec attention, & peut-être à en propoſer de plus vraiſemblables, que l'on recevra avec plaiſir.

On fait en général deux ſortes de cauſtiques ou cauteres; l'un eſt appelé *cautere actuel*, & l'autre *cautere potentiel*. Le cautere actuel eſt le feu, & tous les corps brûlans, comme le fer, l'eau & les huiles très-chaudes. Lorſqu'on les applique ſur une partie, leur chaleur pénetre les chairs où il ſe trouve de l'air enfermé dans les liqueurs qui y circulent, cet air eſt raréfié & dilaté extraordinairement par la grande chaleur. Cette violente dilatation ſépare & déſunit toutes les parties entre leſquelles l'air ſe trouve logé, & en détruit ainſi la ſtructure. L'air dilaté s'échappe facilement des pores & des interſtices des chairs qu'il a détruites, il enleve en même-tems toutes les parties aqueuſes qui s'y trouvent, ce qui eſt cauſe que l'endroit brûlé ſe ſeche, & qu'il s'y forme une croûte.

Le plomb fondu, le ſoufre fondu & les huiles très chaudes, dont quelques Praticiens ſe ſont ſervis, agiſſent de la même maniere.

Je fais de trois ſortes de cauteres potentiels, par rapport aux parties ſur leſquelles ils agiſſent. Les premiers n'ont d'action que ſur les chairs découvertes de la peau; les ſeconds agiſſent ſur la peau & les chairs, & les troiſiemes n'attaquent ſeulement que la peau.

Les cauteres de la premiere ſorte ſont le vitriol de Chypre, l'arſenic, le ſublimé corroſif, &c. Ils ne font eſcarres que dans les chairs, & n'en font point lorſqu'ils ſont appliqués ſur la peau. On ne ſe ſert pour l'ordinaire que du vitriol de Chypre pour cautériſer les vaiſſeaux.

Ces ſels abſorbent l'humidité qui les diſſout, au moyen de laquelle ils s'introduiſent dans les pores des parties intégrantes & inſenſibles qui compoſent les chairs. Le ſang, qui circule dans ces parties, y fournit inceſſamment de nouvelle humidité, qui vraiſemblablement s'unit aux particules des ſels à meſure qu'elles y arrivent, ce qui donne occaſion aux particules ſalines de pénétrer de plus en plus dans les chairs, où elles trouvent toujours de nouvelle humidité qui s'accumule autour des ſels; les pores qui les contiennent ſont obligés de s'aggrandir, les particules ſolides qui en forment les parois ſont forcées de s'écarter & de ſe déſunir, & par ce moyen toute la tiſſure des fibres qui compoſent les vaiſſeaux & les chairs eſt bouleverſée, & forme une ſubſtance qui n'eſt plus chair, & ne peut plus recevoir aucune nourriture.

Les cauteres potentiels de la ſeconde ſorte ſont de pluſieurs eſpeces. Il y en a de liquides, il y en a de ſolides. Les liquides cautériſent la peau & les chairs dans l'inſtant qu'on les y met; tels ſont l'huile de vitriol, l'eſprit de nitre, l'eau régale; leur action eſt fort vive. L'eſprit de ſel & l'eſprit de vitriol ne cautériſent que légerement; on n'emploie pas ordinairement ces eſprits ſeuls pour cautériſer, mais ſeulement lorſqu'ils ſont joints à quelques parties métalliques ou ſalines;

on emploie plus ſouvent le beurre d'antimoine, l'huile d'arſenic, l'huile ou la liqueur du mercure qui provient des lotions du turbit minéral.

Les cauſtiques ſolides ſont ou métalliques ou ſalins. Les métalliques ſont la pierre infernale faite avec l'argent ou le cuivre diſſous dans l'eſprit de nitre ou l'eau forte, &c.

Les cauſtiques ſalins ſont ceux que l'on emploie ordinairement, & que l'on appelle proprement cauteres : ils ſont faits avec la chaux & la cendre gravelée, &c. On en fait avec la leſſive de ſavonnerie, composée de ſoude, de chaux vive, de couperoſe, &c. mais ces cauteres ne ſont pas ſi bons que les précédens.

Ces cauſtiques brûlent & cautériſent la peau & les chairs, & produiſent une eſcarre ſans cauſer de grandes douleurs.

Pour expliquer l'action de ces cauſtiques, il faut obſerver qu'en général toutes les matieres qui ont ſouffert un grand feu, ſont cauſtiques. Les unes perdent cette cauſticité en ſe refroidiſſant, comme ſont tous les cauteres actuels. Les autres conſervent leur cauſticité en ſe refroidiſſant, comme il arrive aux cauteres potentiels.

Les cauſtiques de la troiſieme ſorte agiſſent ſur la peau ; c'eſt improprement qu'on les appelle *eſcarrotiques* : ils ne font point d'eſcarre, il ne paroît pas même qu'ils agiſſent ſur l'épiderme qui reſte dans ſon entier. Je ne les place dans ce rang, que parce qu'ils font à peu près le même effet que les corps très-chauds, qui ne reſtent que très-peu de tems ſur une partie, ils ne produiſent que des veſſies ſur la peau, & pour cela on leur a donné le nom de *veſicatoires*.

On met au nombre des veſicatoires les cantharides dont on ſe ſert le plus ſouvent.

Le ranunculus tuberoſus major, J. B.
Le flammula ranunculus, Dod.
Le flammula, Dod. Pempt.
Le flammula altera, Dod.
Le flammula Jovis Surrecta, Ger.

Fabrice d'Aquapendente aimoit mieux ſe ſervir de cette plante que des cantharides, parce qu'elle ne cauſe point d'accident à la veſſie comme le font quelquefois les cantharides, ſelon lui. Pour moi je n'ai jamais vu arriver aucun de ces accidens, quoique j'aie ordonné un grand nombre de fois l'application des cantharides.

On emploie auſſi très-ſouvent la racine de *Thymelea*, M. Petit, M. D. *dans les Mémoires de l'académie Royale des Sciences.* 1732.

Après avoir donné l'hiſtoire de l'*amputation*, je trouve à propos de ſpécifier les opérations qu'exige celle des membres particuliers ; & comme Heiſter eſt un des Auteurs modernes qui a le mieux écrit ſur ce ſujet, ce ſera de lui que j'emprunterai ce que je vais dire.

Amputation des doigts ſurnuméraires.

Les enfans naiſſent quelquefois, avec des doigts ſurnuméraires, qui ſont ordinairement informes & mal placés. Ces doigts ne ſont pas tous de même nature : quelques-uns ont des os & des ongles, d'autres en ſont privés & ne paroiſſent autre choſe que des excroiſſances charnues. Lors donc qu'ils ſont incommodes ou qu'ils défigurent la main, on doit les couper. Le biſtouri eſt l'inſtrument le plus propre pour cet effet lorſqu'ils n'ont point d'os, mais les ciſeaux valent beaucoup mieux lorſqu'ils en ont. On trouve quelquefois des enfans qui ont plus d'un doigt de cette eſpece, & comme leur foibleſſe ne leur permet point d'en ſupporter immédiatement l'*amputation*, & les douleurs dont elle ne manqueroit pas d'être accompagnée, il eſt beaucoup plus sûr de mettre quelque intervalle entre l'*amputation* de ces différens doigts, & de ne paſſer à l'*amputation* des autres doigts qu'après que la plaie du premier eſt tout-à-fait guérie. On arrête aiſément l'hémorrhagie avec de la charpie & des compreſſes, ou ſeches ou imbibées d'eſprit de vin ; & quant à la conglutination de la plaie, elle ſe fait avec du baume vulnéraire de même que dans les autres plaies. Il ne ſera pas hors de propos de rapporter ici en peu de mots la maniere dont je m'y ſuis pris pour remédier à un accident de cette eſpece. Un enfant de trois mois avoit un doigt extremement long attaché au pouce, (voyez *Pl.* 3. *Fig.* 15.) dans lequel ſe trouvoit un os très-fort. Ce doigt différoit des autres, en ce qu'il n'avoit point d'ongle, & qu'il étoit terminé par une eſpece d'éperon de coq. Je fis d'abord une inciſion circulaire dans les tegumens, & coupai enſuite l'os avec de bons ciſeaux. J'arrêtai l'hémorrhagie avec de la charpie & des compreſſes trempées dans de l'eſprit de vin, & panſai la plaie avec du baume vulnéraire qui la ferma très-promptement. Je pourrois rapporter un grand nombre d'exemples de ſemblables cures : mais celui-ci eſt plus que ſuffiſant, d'autant qu'ils ſont tous de même eſpece, & que je n'ai point employé d'autre méthode, ſoit que ces doigts ſurnuméraires ſoient venus aux piés ou aux mains.

Amputation des doigts.

Les doigts ont beſoin d'*amputation* lorſqu'ils ſont tellement déchirés ou écrasés par des balles ou autres corps, qu'on ne peut les rétablir dans leur premier état ; lorſqu'ils ſont entierement mortifiés, qu'ils ſont skirrheux ou tellement affectés de la carie ou d'un cancer qu'on ne peut les guérir autrement.

Mais les Chirurgiens ne doivent recourir à cette opération que lorſqu'ils ont perdu toute eſpérance de les conſerver. Supposé donc qu'ils ne ſoient que médiocrement froiſſés ou gangrenés, on empêchera la corruption de faire plus de progrès en les fomentant avec quelque liqueur ſpiritueuſe & réſolutive, on remettra les os fracturés dans leur place, & on procédera pour tout le reſte de la même maniere que dans les fractures.

Mais ſi la fracture eſt telle que les doigts ne tiennent preſque plus à la main, on les ſéparera tout-à-fait avec le biſtouri ou avec des ciſeaux. On doit faire la même choſe lorſque le doigt eſt totalement mortifié, car tout délai eſt dangereux dans ces ſortes d'occaſions.

Si l'on venoit à ſe couper un doigt avec un inſtrument tranchant ſans qu'il fût entierement ſéparé de la main, il vaut mieux, lorſque la plaie eſt récente, quelque conſidérable qu'elle ſoit d'ailleurs, le remettre dans ſon premiet état que de le ſéparer tout-à-fait ; & quand même la partie ſeroit tout-à-fait ſéparée de la main, pourvu que la plaie ſoit oblique, il eſt plus à propos de le remettre dans ſa ſituation naturelle, de l'y retenir avec une emplâtre & d'eſſayer de le réunir peu à peu : car il vaut mieux tenter la réunion des parties par ce moyen, quoiqu'elle ne réuſſiſſe pas toujours, que de couper par impatience le doigt qu'on eût pu ſauver.

Heiſter rapporte que la femme d'un Boucher s'étant coupée un doigt avec un couperet, par un coup oblique, il le remit auſſi-tôt & le fit reprendre ſans employer d'autres ſecours que les bandages.

L'*amputation* des doigts ſe fait de trois manieres :

Premierement, avec des tenailles, ou ce qui vaut beaucoup mieux, ſurtout pour les enfans, avec des ciſeaux.

Secondement, avec le ciſeau & le maillet, par le moyen duquel on coupe la partie d'un ſeul coup. (Voyez *Pl.* 3. *Fig.* 17.) J'ai ſouvent pratiqué cette opération ſur des doigts chancreux & dont les os même étoient corrompus & cariés. Roonhuyſen l'a pareillement employée avec ſuccès ſur un gros orteil qui étoit devenu skirrheux dans le *ſpina ventoſa*, malgré l'opinion où l'on eſt du contraire.

Troiſiemement, on coupe le doigt mortifié dans ſon articulation avec le biſtouri, en laiſſant aſſez de peau

pour recouvrir l'os. Cette derniere méthode eſt préférable aux autres, en ce que l'opération s'exécute ſans briſer l'os, & ſans qu'il y ait lieu d'appréhender une nouvelle carie. Je m'en ſuis ſouvent ſervi pour couper des doigts & des orteils, dont les os étoient entierement cariés, à leurs articulations avec les os du métacarpe ou du métatarſe, & la cure a toujours réuſſi, quoique les perſonnes qui ont ſouffert cette opération aient ſouvent été fort âgées.

Pluſieurs perſonnes regardent cette méthode d'*amputation* comme fort incommode, dans la croyance où elles ſont que la peau ne renaît ſur le cartilage qu'avec beaucoup de difficulté, & quelquefois même point du tout, ce que je n'ai jamais remarqué : mais on peut remédier à cet inconvénient en tirant fortement la peau de la partie ſupérieure avant de faire l'inciſion, & en coupant enſuite avec un biſtouri le cartilage qui ſe trouve à l'extrémité des os du métacarpe & du métatarſe, car par ce moyen les chairs ſe réuniſſent beaucoup plus aiſément. Après qu'on a coupé le doigt on doit appliquer ſur la plaie de la charpie & des compreſſes, & aſſurer le tout avec une bande roulée. Lorſque le malade eſt ſanguin, on laiſſera couler quelques onces de ſang par la plaie avant que de la bander, ce qui le garantira du danger d'une nouvelle hémorrhagie ; & en effet je ne me ſouviens point qu'il en ſoit jamais arrivé, lorſqu'on a uſé de cette précaution. S'il arrivoit que deux phalanges d'un doigt & une partie de la troiſieme fuſſent mortifiées, il vaudroit mieux ſe contenter de couper avec un biſtouri la partie corrompue, que de ſéparer le tout par une inciſion, qui ne ſauroit être que douloureuſe, de l'os du métacarpe: mais lorſque la mortification s'eſt emparée de tout le doigt ou de l'orteil, on peut l'amputer dans l'articulation, en laiſſant une portion de peau ſuffiſante.

Amputation des mains, de l'avant-bras & du bras.

L'*amputation* des bras & des jambes paſſe pour la plus cruelle & la plus terrible de toutes les opérations de Chirurgie : elle eſt cependant d'une abſolue néceſſité dans certaines occaſions pour conſerver la vie du malade. Car lorſque la mortification s'eſt emparée de tout un membre & qu'elle a détruit les muſcles même, que la corruption s'eſt emparée des os & des muſcles après une fracture, que le membre eſt affecté d'une carie ou d'un *ſpina ventoſa* incurables, que l'artere brachiale & ſurtout la grande artere eſt bleſſée au point qu'on ne peut arrêter l'hémorrhagie ; dans ces cas, dis-je, on ne peut ſauver la vie au malade ſans amputer le membre, encore même n'eſt-on pas sûr de la lui ſauver à ce prix. Enfin l'*amputation* devient néceſſaire lorſque les mains ſont devenues monſtrueuſes par un *ſpina ventoſa* ou par quelque autre cauſe de cette nature, ſurtout lorſque le malade y reſſent des douleurs violentes. Marcus-Aurelius Severinus dans ſon Traité des *Abſcès*, Bidloo dans ſes *Exercitationes*, & Ruyſch, rapportent quelques cas de cette eſpece. Je conſeille aux Chirurgiens de ne jamais entreprendre une *amputation* de cette eſpece, ſans avoir auparavant conſulté les Medecins & les Chirurgiens qui paſſent pour avoir le plus de réputation, de peur qu'on ne les accuſe de cruauté, de témérité ou d'imprudence, ſi l'opération n'avoit pas le ſuccès dont ils s'étoient flatés.

Pour que le Lecteur ſoit plus au fait de la maniere dont ces opérations importantes doivent s'exécuter, je trouve à propos de traiter de chacune en particulier, en commençant par l'*amputation* de la main.

On peut amputer la main d'un ſeul coup, comme nous l'avons déja dit, en plaçant un ciſeau bien tranchant vers le poignet, & en l'enfonçant dans la partie avec un maillet : mais cette méthode eſt non-ſeulement haſardeuſe, mais encore pernicieuſe, car il eſt à craindre que la violence du coup ne briſe les os du carpe ou de l'avant-bras, & n'expoſe le malade à de très-grands inconvéniens.

Fabrice Hildan penſe de même que moi là-deſſus, outre qu'il regarde cette opération comme trop violente & trop cruelle, & par conſéquent indigne d'un Chirurgien.

Les Chirurgiens modernes ont donc eu raiſon de ſubſtituer le biſtouri & la ſcie, au ciſeau & au maillet. On doit cependant bien prendre garde de ne point appliquer la ſcie ſur le carpe ou le métacarpe, car on ne peut en couper les os & les ligamens, ſans cauſer de grandes douleurs au malade & mettre ſa vie en danger. Il vaut donc beaucoup mieux, ſuivant la méthode moderne, amputer la main en appliquant le biſtouri & la ſcie ſur les os de l'avant-bras, de la maniere que je le dirai ci-après. On verra en même tems comment il faut s'y prendre pour amputer l'avant-bras & le bras même. *Heiſter croit cependant qu'on peut amputer la main à l'endroit de ſon articulation avec les os de l'avant-bras, quoiqu'il n'en ait jamais fait l'expérience lui-même.*

Le Chirurgien qui coupe un bras ou une main, parce que la mortification ou la carie s'en ſont emparées, ou pour telle autre cauſe que ce ſoit, doit faire attention à deux choſes eſſentielles. 1°. A l'endroit où il doit faire l'*amputation* qui doit être au moins d'un ou deux travers de doigt au-deſſus de la partie mortifiée ou corrompue, & jamais ſur l'endroit ſphacélé. 2°. Lorſque le membre eſt conſidérable, il ne doit point en faire l'*amputation* dans l'articulation, parce que les chairs étant en petite quantité dans cet endroit, elles ne peuvent recouvrir l'os ni ſe réunir, ce qui occaſionne infailliblement une carie & pluſieurs autres fâcheux inconvéniens.

Je crois cependant qu'en conſervant une portion de peau ſuffiſante de chaque côté, la plaie n'aura pas plus de peine à ſe fermer, que lorſqu'on coupe un doigt dans ſon articulation.

L'endroit où l'on doit faire l'*amputation* étant une fois déterminé, il eſt néceſſaire pour mieux réuſſir dans cette opération, de diſpoſer les inſtrumens & l'appareil ſur deux grands plats, ou ſur deux tables que l'on placera hors de la vue du malade, de peur que leur aſpect ne l'effraie trop violemment.

Comme il peut ſe trouver des perſonnes qui ignorent les inſtrumens & l'appareil que cette opération exige, il ne ſera pas inutile d'en faire ici le dénombrement. Nous commencerons par le *tourniquet*, que l'on peut faire de pluſieurs manieres, mais aſſez commodément & très-promptement de la façon ſuivante.

Prenez un cordon d'un pouce de large & d'une aune & un quart de long, avec un bâton ou garrot de bois de la longueur du doigt ; une compreſſe épaiſſe, de deux travers de doigt de large & de quatre de long ; deux bandes ou compreſſes de trois ou quatre travers de doigt de large, dont on enveloppera le membre, & ſur leſquelles on appliquera le lac : enfin un morceau de carton ou de cuir d'environ quatre travers de doigt en quarré.

Voici maintenant la maniere de ſe ſervir du tourniquet.

Poſez la compreſſe épaiſſe le long de la grande artere du membre dont on doit avoir appris la ſituation par l'Anatomie, & par deſſus, des compreſſes larges en travers, de façon qu'elles entourent le membre ; faites enſuite deux contours avec le cordon ſur le membre : arrêtez-le avec un nœud ſimple, obſervant de laiſſer un eſpace ſuffiſant pour paſſer la main entre lui & la partie bleſſée. On poſera enſuite ſur le côté du membre oppoſé à la compreſſe épaiſſe le rouleau de carton ou de cuir ſous le lac, que l'on ſerrera avec le garrot, juſqu'à ce que la circulation ſoit entierement interceptée. On ne doit point lâcher le garrot que l'*amputation* ne ſoit faite, & qu'on n'ait arrêté l'hémorrhagie ou avec des aſtringens ou avec une ligature,

un cautere actuel, ou par tel autre moyen que ce ſoit, après quoi on lâchera & on retirera entierement le tourniquet. Voyez la figure du tourniquet, *Pl.* 4. *Fig.* 2. & la maniere de s'en ſervir. *Pl.* 4. *Fig.* 1. K L N.

M. Petit, célebre Chirurgien de Paris, a inventé un autre tourniquet qui porte ſon nom, & qui eſt préférable au précédent, puiſque ſa preſſion ſe maintient ſans aucun ſecours, au lieu que lorſqu'on ſe ſert de l'autre, on a beſoin d'un aide pour le tenir & le conduire : il a encore cet avantage de pouvoir reſter autant qu'on le veut après l'opération, ſans interrompre la circulation du ſang dans la partie affectée, au lieu que le tourniquet ordinaire l'interrompant tout-à-fait, on eſt obligé de l'ôter au bout de quelques-tems. Ce ſont-là des avantages réels dans les hémorrhagies des plaies que l'on ne peut quelquefois arrêter qu'avec le tourniquet, mais ils ſont contre-balancés par les inconvéniens qui réſultent de l'uſage de cet inſtrument dans les *amputations* qui demandent qu'on interrompe pendant quelque tems la circulation du ſang dans tout le membre affecté.

J'ai tâché de perfectionner le tourniquet de M. Petit, en y faiſant quelques légers changemens. Voyez *Pl.* 5. *Fig.* 6. *A A* repréſente la partie ſupérieure, *B B*, la partie inférieure & C la vis, de leur grandeur naturelle, le tout d'un bois fort & durable. Aux extrémités D ſont placées deux petites vis de fer auxquelles on doit attacher un cordon de ſoie de la largeur du tourniquet & de vingt pouces de long, pour qu'il puiſſe mieux entourer la partie, quelque grande qu'elle ſoit; il doit venir s'accrocher par ſon autre extrémité aux petits crochets *E*. Aux extrémités *FF*, *FF* de la partie ſupérieure & inférieure du tourniquet, ſont de petites échancrures qui aſſurent les lacs & les empêchent de gliſſer. La plaque de fer marquée *G* ſert à fortifier la machine, de peur qu'elle ne cede à la force qui lui eſt appliquée. Lorſqu'on veut comprimer une artere ſoit pour arrêter l'hémorrhagie d'une plaie, ou pour prévenir celle que l'*amputation* peut occaſionner, on place la partie inférieure du tourniquet *BB*, après l'avoir couverte de plumaſſeaux ſur la partie du membre oppoſée à l'artere; & après l'avoir entourée du lac, on attache les extrémités de ce dernier aux deux crochets *E*, on les tend par le moyen de la vis *C* autant qu'il le faut pour arrêter la circulation du ſang, & on le laiſſe dans ce degré de tenſion ſur la partie auſſi long-tems que le Chirurgien le juge à propos.

M. Garengeot donne la deſcription & la figure d'un autre tourniquet de même eſpece dont M. Morand, Chirurgien François eſt l'inventeur; quoiqu'il reſſemble au premier en beaucoup de choſes, il en differe cependant en ce qu'il eſt de fer & qu'au lieu d'une vis ſimple, M. Morand en met une double qui rend ſon action beaucoup plus prompte, puiſque un ſeul tour de vis tend beaucoup mieux les cordons & preſſe l'artere avec plus de force que ne feroient un plus grand nombre de tours dans les tourniquets ordinaires : mais M. Garengeot trouve quelques défauts dans cette machine, & lui préfere celle de M. Petit.

Je vis à *Berlin* où je fus appellé, il y a quelque années, pour traiter un Officier Général de l'armée *Pruſſienne*, une eſpece de tourniquet de fer extremement peſant & fort approchant de celui de M. Morand, ſi on en excepte quelques changemens, dont j'ignore l'Auteur. Comme je n'en ai jamais vu la figure dans aucun endroit, j'ai cru devoir la donner dans la *Planche* 5. *Figure* 7. A repreſente la plaque inférieure percée tout autour, de pluſieurs petits trous, pour pouvoir y attacher plus commodément un petit couſſinet ou les compreſſes qui ſervent à garantir la partie. *B*, eſt une éminence creuſe propre à recevoir la vis. *C*, eſt la plaque ſupérieure. *D*, l'écroue. *EE*, les extrémités de la plaque ſupérieure, dont l'une eſt munie de crochets, & l'autre de crochets & d'un anneau qui empêche la bande qui embraſſe le membre, de couler. *F*, eſt une eſpece d'anneau qui entoure la cavité qui reçoit la vis dans la plaque ſupérieure. *G*, eſt un cube en forme d'écroue pour recevoir la petite vis *H*, qui empêche la grande vis *IK*, de ſortir de la cavité *D*. *L*, eſt un cylindre de fer fixé dans la plaque inférieure : il permet à celle de deſſus de s'approcher & de s'éloigner de celle d'embas autant qu'il le faut pour bander les cordons & comprimer l'artere. Il empêche auſſi la plaque ſupérieure de varier, & de perdre ſon parallélíſme, ce qui ne manqueroit pas de diminuer l'effet de la machine.

Pour prévenir cet inconvénient je me ſers d'un autre tourniquet de cuivre dont on peut voir la figure, *Planc.* 7. *Fig.* 1. La lame ſupérieure eſt beaucoup plus courte que l'inférieure. La bande eſt attachée à ſon extrémité & va s'accrocher à l'autre après avoir embraſſé le membre. Cette bande paſſe dans des échancrures pratiquées dans la platine inférieure, la tient par ce moyen dans une ſituation perpendiculaire, & l'empêche de vaciller lorſqu'on tourne la vis.

Le Chirurgien peut choiſir celui de ces tourniquets qui lui ſera le plus commode. Ils tendent tous également au même but, ſi ce n'eſt que quelques-uns ſont plus prompts dans leur action : mais dans ce cas il doit ſe régler ſuivant cette maxime commune, *ſat cito, ſi ſat bene*; l'opération eſt toujours aſſez prompte ſi elle eſt bien faite.

La piece principale de l'appareil pour l'*amputation* eſt le tourniquet.

La ſeconde une bande de toile d'un pouce de large & d'environ une aune & demie de long.

La troiſieme eſt un petit biſtouri pour couper la peau. On peut en voir la figure, *Pl.* 7. *Fig.* 1.

La quatrieme eſt un grand couteau courbe pour couper les chairs. Voyez *Pl.* 7. *Fig.* 2.

La cinquieme eſt un couteau à deux tranchans, pour couper les chairs entre le rayon & le cubitus *Planche* 7. *Fig.* 3.

La ſixieme eſt une bande de linge de trois palmes de long ſur ſix travers de doigt de large & fendue à demi, ſuivant ſa longueur. *Pl.* 8. *Fig.* 17.

La ſeptieme, une ſcie bien trempée pour ſcier les os. Voyez *Pl.* 7. *Fig.* 4.

La huitieme, des pinces ou tenettes pour ſaiſir les arteres. *Pl.* 7. *Fig.* 5 & 6.

La neuvieme, une aiguille courbe enfilée d'un gros fil.

Le dixieme, des boutons de vitriol enveloppés dans du linge ou du coton.

La onzieme, quatre petites compreſſes quarrées. *Pl.* 8. *Fig.* 21.

La douzieme quantité de charpie.

La treizieme, une poudre pour arrêter le ſang : mais comme elle cauſe ſouvent de l'inflammation, & empêche la ſuppuration, il vaut mieux ſe ſervir d'eſprit de vin ou d'huile de térébenthine. On peut même opérer ſans le ſecours des aſtringens.

La quatorzieme, une grande compreſſe de filaſſe, ou un grand morceau du champignon appellé *veſſe de loup*, pour couvrir la charpie & les compreſſes qu'on a déja miſes.

La quinzieme, une veſſie de bœuf ou de cochon, ou à ſa place une grande emplâtre agglutinative en forme de croix de Malte (Voyez *Planche* 8. *Fig.* 15.) pour couvrir le moignon & l'appareil précédent, ou trois compreſſes d'environ deux palmes de long ſur trois doigts de large.

La ſeizieme, une compreſſe en forme de croix de Malte plus large que l'emplâtre.

La dix-ſeptieme, une grande compreſſe quarrée pour couvrir le bout du moignon.

La dix-huitieme, trois compreſſes de deux palmes de long ſur deux pouces de large.

La dix-neuvieme, une bande roulée de cinq aunes de long & de trois doigts de large pour bander la partie.

Enfin, du vin & autres médicamens internes & externes pour ranimer les eſprits du malade lorſqu'il eſt prêt à tomber en défaillance.

Il nous reſte maintenant à examiner la ſituation qui convient le mieux au malade, au Chirurgien & aux aides dans le tems de l'opération. On doit mettre le malade dans une chaiſe baſſe, preſque dans le milieu de la chambre, afin que ceux qui l'aſſiſtent puiſſent l'approcher plus commodément, & agir ſans ſe nuire les uns aux autres.

Le Chirurgien doit ſe placer entre les jambes du malade, mais les aides qui ne doivent pas être moins de ſix, doivent l'aider de la maniere ſuivante. Il y en aura un derriere le malade pour l'empêcher de remuer; un ſecond placé à ſes côtés ſaiſira la partie ſupérieure du membre qu'on veut amputer près du coude, & un troiſieme lui tiendra la main; un quatrieme aide ſervira à donner les inſtrumens au Chirurgien qui opere; un cinquieme, les différentes pieces de l'appareil, qu'il aura ſoin de ne point confondre; & le ſixieme ſe tiendra prêt à donner au malade les cordiaux & autres choſes que le Chirurgien jugera à propos.

Tout étant ainſi diſpoſé, le Chirurgien ayant une ſerviette autour de lui pour eſſuyer commodément ſes mains, appliquera le tourniquet ſur le membre qu'il veut amputer, de la maniere, & à l'endroit marqués, *Planche* 4. *Fig.* 1. *K.* On prévient non-ſeulement par ce moyen le trop grand écoulement du ſang par la grande artere du bras, on diminue encore les douleurs de l'opération au moyen de la preſſion modérée des nerfs. Mais comme le tourniquet pourroit ſe lâcher pendant l'opération, on le fera tenir par l'aide qui eſt placé derriere le malade. Cette précaution devient inutile lorſqu'on ſe ſert du tourniquet à vis. L'aide qui tient la partie ſupérieure de l'avant-bras, doit tirer vers lui autant de peau qu'il pourra, tandis que le Chirurgien lie la bande qui a demi-aune de long & un pouce de large autour de la partie ſur laquelle il doit opérer. Il doit lui faire faire pluſieurs tours, & en coudre les extrémités pour qu'elle ne puiſſe point ſe lâcher. Cette bande lui ſert non-ſeulement de guide lorſqu'il coupe les chairs, mais elle ſert encore à les affermir, & les empêche de céder au couteau. Quelques-uns employent pour cet effet une courroie garnie de boucles. Avant que de paſſer outre, on doit encourager le malade, & le fortifier avec du vin ou quelqu'autre liqueur ſpiritueuſe, de peur qu'il ne ſuccombe ſous l'opération.

Ces précautions priſes, on doit hâter l'opération. Pour la faire comme il faut, le Chirurgien doit faire tenir le bras en droite ligne par deux aides, & faire avec le petit couteau une inciſion circulaire dans la peau, & la graiſſe, après quoi l'aide qui tient la partie ſupérieure de l'avant-bras, doit tirer la peau vers le haut autant qu'il le peut, tandis que le Chirurgien coupera la chair qui couvre l'os, par une inciſion circulaire, avec le même couteau ou avec le grand couteau courbe. En ſuivant cette méthode, les os ſe recouvrent plutôt & plus aiſément, & on hâte la réunion de la plaie. On doit enſuite couper la chair qui eſt entre le cubitus & le radius, avec le petit couteau à deux tranchans, & ratiſſer le périoſte à l'endroit où l'on veut appliquer la ſcie, de peur que ſes dents ne le déchirent & ne cauſent des douleurs violentes au malade accompagnées d'une inflammation. L'aide qui tient le bras doit tirer en arriere la chair qu'on vient de couper, afin que les os étant découverts on puiſſe les ſcier plus commodément. Pour pouvoir mieux retirer les chairs vers la partie ſupérieure de la plaie, & couper les os plus avant, on prendra un morceau de linge long d'un pié ou davantage, & large de cinq ou ſix travers de doigts. On le fendra dans le milieu, enſorte qu'il n'y ait que l'os qui paroiſſe, & que tout le reſte du linge porte ſur la chair, on l'apuyera contre la partie poſtérieure de l'avant-bras & on le fera tirer en haut par un aide. Par ce moyen on retire les chairs, & les os reſtans plus à nud, on a la liberté de les couper plus avant & l'avantage de recouvrir plus promptement les os. Car dans ces ſortes de cas, il faut, comme nous l'avons déja dit, couper l'os le plus près de la chair que l'on peut, pour qu'il ſe recouvre plutôt, & que la plaie ſe ferme plus promptement. Le Chirurgien doit auſſi appliquer la ſcie de telle ſorte qu'il puiſſe ſcier les os tous les deux à la fois. Car ſi on ne les ſcioit pas également, & que la ſcie portât plus ſur l'un que l'autre, il pourroit arriver qu'ils éclataſſent, ce qui expoſeroit le malade à pluſieurs fâcheux accidens. On doit d'abord ſcier l'os légerement, & ne donner de la force à la ſcie que quand elle eſt fixée dans l'os. Mais de peur que ſon mouvement ne ſoit arrêté, & qu'elle ne ſe trouve trop preſſée entre les os, l'aide qui tient la partie ſupérieure de l'avant-bras doit l'élever tant ſoit peu, tandis que celui qui tient la partie inférieure le baiſſera pour ouvrir un paſſage à la ſcie pendant une ou deux minutes, qui eſt le tems que l'on met pour l'ordinaire à couper un bras.

L'opération étant finie le Chirurgien doit ſe rendre maître du ſang qui ſort par les arteres coupées, & par ſer enſuite le malade. On ordonnera à l'aide qui tient le tourniquet, de lâcher d'un demi-tour, ou ſi l'on s'eſt ſervi du tourniquet à vis l'opérateur fera mieux de le lâcher lui-même comme il le jugera à propos; on s'aſſurera par ce moyen des orifices des arteres par leſquels le ſang ſort. Lorſque le malade eſt d'un tempérament ſanguin, il eſt bon de tenir le tourniquet un peu plus lâche, & de laiſſer couler une certaine quantité de ſang dans le vaiſſeau qui eſt deſſous; mais lorſqu'il eſt foible & peu ſanguin, il vaut mieux reſſerrer le tourniquet dès qu'on a découvert les orifices des arteres. Suppoſé que l'*amputation* de l'avant-bras ait été faite près de la main, il ne ſera pas néceſſaire de lier les arteres, car comme elles ſont fort petites dans cet endroit, on peut facilement arrêter l'hémorrhagie en appliquant ſur leurs orifices des morceaux de vitriol avec une grande quantité de charpie ou de compreſſes. *Chabert prétend que le vitriol eſt inutile, & que la charpie & les compreſſes aſſurées avec un bandage convenable, ſuffiſent pour arrêter le ſang. Heiſter eſt d'avis que l'on ſuive ſa méthode dont il a éprouvé la certitude, lorſque le malade n'a pas beaucoup de ſang, & qu'il n'eſt pas d'un tempérament extrêmement robuſte. D'autres rejettent les topiques acres & cauſtiques comme pernicieux, ou pour le moins comme incertains, parce que l'eſcarre qu'ils ont faite n'a pas plutôt tombé, qu'on eſt menacé d'une nouvelle hémorrhagie.* On applique ſur le moignon des bourdonnets de charpie ſeche, ou du vieux linge, & par deſſus, un grand morceau de veſſe de loup que l'on couvre, ſi l'on veut, d'une compreſſe de filaſſe. On met enſuite ſur cet appareil une veſſie moite, ou une emplâtre en forme de croix de Malte. On peut, ſi on le juge à propos, ſe ſervir au lieu de cette emplâtre, de deux plus petites en forme de croix ou de trois autres en forme d'étoile, avec leſquels on rapproche la peau, ce qui abrege beaucoup la guériſon de la plaie. On couvre ces emplâtres avec une grande compreſſe en forme de croix de Malte que l'on place, de telle ſorte que l'aide puiſſe ſaiſir ſes extrémités & les rouler autour du bras. On met par deſſus une compreſſe quarrée épaiſſe, & ſur celle-ci trois longuettes que l'on diſpoſe en forme d'étoiles, & dont on noue les extrémités ſur la partie antérieure du bras. Enfin, on ſoutient le tout par un bandage convenable. Voyez *Faſcia.*

Un grand nombre de Chirurgiens anciens & modernes avoient coutume d'arrêter le ſang qui ſort des membres amputés, en brûlant les arteres avec un cautere ou un fer rouge: mais les Chirurgiens de nos jours rejettent cette pratique comme trop cruelle & trop douloureuſe, outre qu'elle eſt incertaine, & ſouvent dangereuſe, ſurtout dans l'*amputation* du bras ou du fémur. Car l'eſcarre que le fer chaud a faite tombe preſque toujours au bout de trois jours, & occaſionne une nou-

velle hémorrhagie. Quoique l'on puiſſe employer quelquefois avec ſuccès cette méthode ſur l'avant-bras, ou ſur la jambe; il eſt beaucoup plus sûr de s'en tenir à celle que nous venons de décrire, & de ne jamais brûler les arteres que dans une extreme néceſſité. Si l'on jugeoit à propos, ſuivant le conſeil des Chirurgiens modernes, de lier les arteres de la jambe ou du bras dont on a fait l'*amputation*, ce qui eſt inutile dans celle de l'avant-bras, il faudroit les ſaiſir avec un bec de corbin, *Forceps* (Voyez *Pl.* 4. *Fig.* 4. *&* *Pl.* 7. *Fig.* 5. *&* 6.) ou tel autre inſtrument convenable, & en faire la ligature avec une aiguille courbe enfilée d'un gros fil ciré comme à l'ordinaire.

L'amputation de l'*humerus* ſe fait à peu près de même que celle de l'avant-bras, avec cette différence qu'il faut toujours pincer les arteres brachiales en quelque nombre qu'elles ſoient avec un bec de corbin, & en faire la ligature avec une aiguile courbe enfilée d'un gros fil ciré. Les cauteres & les aſtringens ne ſont d'aucune utilité dans cette occaſion. Après qu'on aura lié les extrémités de la grande artere, on lâchera tant ſoit peu le tourniquet, & ſuppoſé que le ſang ſorte par quelques petites arteres on s'en aſſurera de même. Quelques Chirurgiens après avoir pincé l'artere la percent avec une petite aiguille avant que de nouer le fil, s'imaginant que la ligature eſt beaucoup plus aſſurée & ne ſe lâche pas ſi facilement. D'autres ſe ſervent au lieu de pince d'une aiguille courbe, enfilée d'un gros fil ciré qu'ils paſſent à travers les chairs autour de l'orifice des arteres, qu'ils ſerrent avec la chair pour que le point ne manque pas. Je crois cependant qu'il eſt beaucoup mieux de pincer les arteres avec un bec de corbin, & les lier enſuite, comme je l'ai dit ci-deſſus; car autrement il eſt à craindre que le fil n'abandonne l'artere, ou que celle-ci ne ſorte hors du nœud.

Beaucoup de Chirurgiens ſont là-deſſus d'un ſentiment différent de celui d'Heiſter.

Après avoir pansé le moignon, on donnera un peu de vin ou quelque portion cordiale au malade que l'on doit coucher dans ſon lit en laiſſant auprès de lui un aide qui ſoutiendra pendant quelques heures le moignon du membre dont on a fait l'*amputation*. Car on aſſure par ce moyen l'appareil & les bandages, l'hémorrhagie ceſſe plutôt & ne revient pas ſi aiſément. On lâche enſuite peu à peu le tourniquet pour que le ſang reprenne ſon cours dans la partie. On juge que le panſement eſt bien fait lorſqu'il ne ſort plus de ſang de la plaie. Le malade doit ſe tenir en repos, & prendre de tems en tems une émulſion fortifiante & anodyne, qui en lui procurant le ſommeil diſſipera peu à peu les douleurs, & rétablira ſes forces. On peut le lendemain lâcher un peu plus le tourniquet, ou l'ôter même tout-à-fait: mais il faut que le malade obſerve un régime extremement exact. Il eſt aiſé de prévenir les accidens qui accompagnent pour l'ordinaire cette opération avec des poudres & des potions tempérantes, & par la ſaignée, ſuppoſé que le malade ſoit d'un tempérament vigoureux & qu'il ait la fievre: mais la ſaignée devient inutile lorſqu'il n'y a ni fievre ni plénitude de ſang, car elle ne fait qu'affoiblir davantage le malade. S'il ſurvenoit une nouvelle hémorrhagie malgré toutes les précautions qu'on a priſes, & qu'on ne pût l'arrêter en appliquant la main ou des compreſſes un peu fortes avec une bande roulée ſur le moignon, quoique cela ſuffiſe pour l'ordinaire, il faudroit dans ce cas appliquer de nouveau le tourniquet, pincer les arteres une ſeconde fois, après avoir levé l'appareil, ou ſuppoſé qu'on ne puiſſe pas y réuſſir, y appliquer un cautere actuel. On peut auſſi ſe rendre maître du ſang en appliquant ſur le moignon une grande quantité de charpie, en bandant la plaie, & en preſſant le moignon juſqu'à ce que le ſang ne ſorte plus.

On ne doit ôter le premier appareil qu'au bout de trois ou quatre jours, à moins que de grandes douleurs, une inflammation, une hémorrhagie ou tel autre accident n'y oblige, afin que les orifices des arteres ſe ferment mieux. Il eſt bon que le malade ait un aide auprès de lui pendant les huit premiers jours, afin que s'il ſurvenoit une hémorrhagie il puiſſe appliquer le tourniquet & envoyer querir le Chirurgien pour bander de nouveau la plaie. Supposé que tout réuſſiſſe à ſouhait, on aura ſoin toutes les fois qu'on panſera la plaie d'ôter chaque piece de l'apareil ſéparement & avec précaution, ſans déplacer celles qui touchent la plaie de peur de cauſer une nouvelle hémorrhagie. Il eſt beaucoup plus ſûr de n'y point toucher pendant quelque tems, & de les imbiber avec du vin chaud ou de l'eſprit de vin, juſqu'à ce qu'il ſurvienne une ſuppuration qui les oblige à tomber d'elles-même. Il ſuffira dans la ſuite de panſer le malade une fois par jour ou de deux jours l'un, à moins que la ſuppuration ne ſoit abondante & les chaleurs exceſſives, car dans ce cas on panſeroit la plaie deux fois par jour.

On doit à chaque panſement nettoyer doucement la plaie avec de la charpie, & y appliquer des plumaſſeaux de charpie couverts de quelque onguent digeſtif; mais tout le reſte doit être appliqué à ſec. On mettra ſur ce premier appareil trois, quatre ou ſix emplâtres d'environ un pié de long & d'un pouce de large, couvertes d'onguent de diapalme, ou l'emplâtre d'André de la Croix, quelqu'autre emplâtre agglutinative, & diſpoſée en forme d'étoile, & ſur celle-ci une grande compreſſe de linge quarrée & épaiſſe, ſur laquelle on en mettra trois autres longues & étroites, diſpoſées en forme d'étoiles, & on aſſurera le tout par un bandage. Dès que les quinze premiers jours ſeront paſſés, il ne ſera plus néceſſaire d'employer une ſi grande quantité de charpie & de compreſſes, puiſqu'on n'a plus à craindre d'hémorrhagie. Le Chirurgien doit enſuite panſer la plaie avec des onguens digeſtifs ou des baumes vulnéraires, & appliquer par-deſſus un peu de charpie, & quelques emplâtres qu'il aſſurera avec des compreſſes. Il ne ſe ſervira ſur la fin que de charpie ſeche & d'une emplâtre, ce qui ſuffira pour la réunion & l'agglutination de la plaie qui demande preſque toujours deux mois de tems pour être parfaite. J'avertis le Chirurgien de ne jamais panſer la plaie, ſurtout dans l'*amputation* de l'humerus ou de la cuiſſe, qu'il n'ait auparavant appliqué le tourniquet, pour arrêter le mouvement du ſang & prévenir l'hémorrhagie, ou ſi l'opération a été faite ſur un avant-bras, qu'il n'ait fait aſſujettir l'artere par un aide.

Si le mouvement du ſang venoit à augmenter après l'opération, comme cela arrive pour l'ordinaire aux perſonnes robuſtes & d'un tempérament ſanguin, on fera au malade une ſaignée copieuſe, on lui donnera des remedes tempérans & rafraîchiſſans, & on lui preſcrira un régime très-ſévere. Par cette prudente précaution on ſauve la vie aux malades qui ſeroient infailliblement attaqués d'une fievre violente, appellée fievre vulnéraire, du ſphacele ou de quelque autre maladie de cette eſpece.

Amputation du Pié & de la Jambe.

Lorſque les anciens Chirurgiens vouloient amputer un pié ſphacelé, dans le tarſe ou le métatarſe, c'eſt-à-dire, dans quelque partie au-deſſous de la jambe, ils ſe ſervoient d'un ciſeau & d'un maillet fait exprès pour cette opération. Ils coupoient auſſi quelquefois la partie corrompue avec de gros ciſeaux, ils panſoient enſuite la plaie avec des balſamiques & y appliquoient un bandage convenable. Scultet décrit fort au long cette opération dont il avoit été ſouvent temoin. Mais comme cette méthode eſt douloureuſe, & qu'on court riſque en la ſuivant d'éclater les os & de déchirer les nerfs & les tendons, ce qui expoſe le malade à de nouveaux dangers, les Chirurgiens modernes aiment mieux ſe ſervir du ſcalpel pour ſéparer les os des orteils de ceux du

du métatarſe, & ceux du métatarſe de ceux du tarſe. Lorſque la corruption a fait un peu plus de progrès & qu'elle a gagné plus haut, ils ſe hasardent à ſéparer les premiers os du tarſe des derniers à l'endroit de leur articulation, après quoi ils panſent la plaie ſuivant la maniere des Anciens; car par ce moyen le malade conſerve une partie de ſon pié qui lui ſert beaucoup à marcher, & la jambe naturelle eſt toujours plus gracieuſe & plus commode qu'une jambe & qu'un pié artificiel. Pluſieurs Chirurgiens qui ont appréhendé que l'agglutination de la plaie ne ſe fît pas aiſément, & que les os ne puſſent plus ſe recouvrir, ou qui ont peut-être été épouvantés par la difficulté de l'opération, ont mieux aimé faire l'amputation dans la jambe même, environ quatre pouces au-deſſous de la rotule. Quoique l'on coupe par cette méthode une grande portion de la jambe, on remedie cependant avec plus de facilité à la difformité que cauſe au malade la perte de ſon pié, & à la difficulté qu'il auroit de marcher. Car puiſqu'il eſt impoſſible de ſe tenir debout & de marcher ſur un long moignon, & qu'on ne peut y adapter commodément un pié artificiel, il vaut beaucoup mieux couper la jambe dans ſa partie ſupérieure quatre pouces au-deſſous de la rotule, car ſi on faiſoit l'amputation plus haut, on courroit riſque d'offenſer les tendons des muſcles fléchiſſeurs. On cache par ce moyen la difformité de la partie, par la facilité de pouvoir adapter aux genoux des jambes artificielles de bois ou d'argent. Je n'ignore point qu'il ſe trouve encore aujourd'hui des Chirurgiens qui prétendent avec Solingen, Verduin & Dionis, qu'on ne doit retrancher que la partie mortifiée: mais je ne vois pas la raiſon qui doit nous obliger à céder à leur autorité, & à nous conformer à leur jugement; car outre qu'il eſt fort difficile d'attacher un pié artificiel à la partie inférieure de la jambe, on ne peut attacher une jambe artificielle au genou qu'en pliant le moignon qui reſte, en arriere, ce qui eſt non-ſeulement très-difforme, mais encore extremement incommode lorſqu'on marche.

On doit ſuivre à l'égard de l'appareil, de la maniere d'operer & du panſement de la plaie, la même méthode que dans l'amputation du bras. Celle de la jambe exige cependant quelques précautions dont il eſt bon que le Chirurgien ait connoiſſance. On doit mettre le malade dans une chaiſe, ſur le bord de ſon lit, ou ſur une table. En ſecond lieu, il faut raſer la partie de la jambe autour de l'endroit que l'on veut amputer, de peur que les emplâtres ne s'attachent aux poils, & ne cauſent de la douleur au malade lorſqu'on veut les ôter. Il eſt difficile de ſe rendre maître du ſang qui ſort par les arteres de la jambe après l'*amputation* à moins qu'on ne ſe ſerve d'un cautere actuel, ou qu'on ne les lie avec une aiguille courbe, enfilée d'un gros fil ciré. Car quoique ces arteres paroiſſent peu conſidérables, elles ſaignent preſque toujours même après le premier appareil, lorſqu'on néglige ces précautions, ſurtout lorſqu'on n'a pas ſoin de comprimer en même-tems l'artere crurale avec des compreſſes & un bandage. Il eſt néceſſaire, avant de commencer l'opération, de placer le tourniquet ordinaire, ou celui à vis au-deſſus du genou, & de poſer ſous le jarret une bande roulée en forme de cylindre ſur l'artere, qui deſcend vers cet endroit, comme on le voit repréſenté *Pl. 9. Fig. 4. D.* Je trouve cependant qu'il eſt plus ſûr de comprimer cette artere avec un tourniquet placé ſur la partie ſupérieure de la cuiſſe, ſurtout lorſqu'on veut *amputer* la jambe près du genou; car par ce moyen on bande la plaie, après l'*amputation*, beaucoup plus commodément, que lorſqu'on applique le tourniquet ſi près du genou. Voyez *Pl. 4. Fig. 1. LM.*

Pierre-Adrien Verduin, autrefois Chirurgien à Amſterdam, avec qui j'ai été en liaiſon, a donné une nouvelle méthode d'*amputer* la jambe dans un traité particulier écrit en Flamand, en Allemand, en François & en Latin, quoiqu'il n'en ſoit pas l'Inventeur. L'Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences, Garengeot & pluſieurs autres, l'attribuent à Sabourin, Chirurgien Genevois. On prétend que ce dernier a pratiqué cette méthode à Geneve & à Paris, dans le même tems que Verduin en faiſoit uſage à Amſterdam. Il y avoit cependant déja long-tems que cette opération avoit été connue & pratiquée en Angleterre par Lowdham & Young, comme on peut le voir dans un petit livre intitulé: *Le triomphe de la Térébenthine*, ou *de la vertu admirable de l'huile de térébenthine pour arrêter les hémorrhagies*, avec une nouvelle méthode d'*amputation*, Londres, 1679. Koenerding, Chirurgien du grand Hôpital d'Amſterdam, en parle auſſi dans un livre qu'il a compoſé en Hollandois ſous ce titre: *Traité de la Gangrene & du Sphacele, & de l'ancienne & nouvelle méthode d'amputer les jambes*, Amſterdam, 1698. Ce même Auteur pratiqua deux fois cette opération la même année que Verduin commença à s'en ſervir. Voici en quoi conſiſte cette méthode. On fait une inciſion dans le gras de la jambe à l'endroit du tendon d'Achille, avec le couteau repréſenté, *Pl. 7. fig. 3.* On continue cette inciſion en montant juſqu'à l'endroit où l'on doit ſcier l'os, (Voyez *Pl. 9. fig. 5, 6, 7.*) Un aide releve le lambeau qui a été ſéparé de l'os, & le ſoutient avec une compreſſe ſimple, large de ſix travers de doigt, & longue d'un pié ou davantage, *fig. 6. A.* On la fend juſqu'aux deux tiers de ſon corps, & on applique les deux chefs de cette compreſſe des deux côtés des os, les faiſant tenir par un aide vers le genou: le corps de cette compreſſe doit être porté & aſſujetti vers le jarret par le même aide, afin de rehauſſer le lambeau, & le mettre à couvert des dents de la ſcie. Le Chirurgien quitte alors ce couteau, pour prendre un de ceux qui ſont repréſentés, *Pl. 7. fig. 1. & 3.* avec lequel il coupe, comme à l'ordinaire, les chairs & les vaiſſeaux qui ſont entre les os. Il faut les couper le plus exactement qu'il eſt poſſible, afin de diminuer la ſuppuration. On coupe enſuite le périoſte tout autour du tibia, en ratiſſant l'os du côté qu'on doit y appliquer la ſcie. On doit après cela donner quelques coups de la pointe du couteau ſur l'extrémité de l'os qu'on veut conſerver, & ſuivant ſa longeur, pour couper le périoſte, afin d'éviter ſon inflammation; précautions qu'on ne doit pas oublier à l'égard du péroné; après quoi on ſcie les os. Après avoir lavé le lambeau avec une éponge imbibée d'eſprit de vin, on l'approche des os pour en couvrir le moignon; & s'il eſt un peu trop grand ou trop pointu, on y donne promptement deux ou trois coups de ciſeaux, obſervant néantmoins qu'il eſt bon qu'il déborde un peu le moignon. On aſſure le lambeau dans cette ſituation avec quelques points de ſuture, ou avec des emplâtres agglutinatives. Enfin, on ſe ſert de compreſſes & d'une veſſie mouillée, comme dans les autres *amputations*; ou bien on aſſure l'appareil avec une machine de cuir, dont on trouve la deſcription dans Verduin & dans Garengeot, ayant des boucles & des courroies que l'on arrête ſur le moignon. On couche le malade, & on met le membre coupé ſur un oreiller; un aide aſſis auprès de lui aura toujours une main appliquée ſur le lambeau, & par conſéquent oppoſée à la colonne du ſang, afin d'empêcher l'hémorrhagie. On ſe ſervira auſſi pour le même effet du tourniquet à vis, repréſenté, *Pl. 5, fig. 6.* ou de celui dont on voit la figure, *Pl. 6. fig. 1.*

L'Auteur dont nous venons de parler, prétend que les malades retirent un grand nombre d'avantages de cette méthode. Car premierement, la chair qui comprime les arteres empêche l'hémorrhagie, ſans qu'il ſoit beſoin de topiques aſtringens, de cauteres actuels, & de ligature. Secondement, on empêche la carie, qui arrive ſouvent dans les autres méthodes & qui retarde la cure, parce qu'on a ſoin de recouvrir les os avec la chair auſſi-tôt après l'opération. En troiſieme lieu, les baumes vulnéraires dont on ſe ſert pour panſer la plaie, hâtent la réunion des chairs & du moignon, & par conſéquent la guériſon du malade. Quatriemement, la chair qui poſe ſur les os comme un oreiller,

eſt d'une grande commodité au malade lorſqu'il marche, d'autant plus qu'on n'eſt pas obligé de plier par-derriere le moignon qu'on laiſſe en faiſant l'*amputation*, ſuivant la méthode ordinaire. Toutes les fois qu'on panſe la plaie, il faut qu'un aide retienne enſemble les parties qui ont été unies & les preſſe contre les os, de peur qu'elles ne ſe séparent. Verduin a traité plus au long cette matiere dans l'ouvrage que nous avons cité, & y a joint un grand nombre de figures.

Quoique Verduin & quelques autres Chirurgiens aient pratiqué pluſieurs fois cette opération avec ſuccès, on trouve peu de perſonnes qui l'approuvent, & qui la préferent aux autres méthodes. Car outre qu'elle n'a plus été pratiquée par les Anglois, ni par Verduin, ni par Koenerding, & que le malade ſur lequel Sabourin l'a faite à Paris, en eſt mort, on a vu pluſieurs perſonnes à Amſterdam, qui, après avoir été parfaitement guéries, ainſi que pendant la cure, ont été attaquées de douleurs inſupportables, qui avoient pour cauſe l'irritation des parties ſur leſquelles portoient les fragmens d'os qui avoient reſté, ſans compter que le malade de Sabourin a perdu plus de ſang qu'on n'en perd pour l'ordinaire lorſqu'on ſuit les autres méthodes, & pluſieurs autres inconvéniens auxquels cette opération eſt ſujette; de ſorte qu'on ne doit pas être ſurpris que Koenerding lui préfere l'ancienne méthode. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que Garengeot, qui n'avoit jamais vu les ouvrages de Young & de Koenerding, fait beaucoup de cas de cette opération, & conſeille de la mettre en pratique. Il rapporte même qu'on a vu en France des Officiers à qui on avoit fait cette opération, marcher auſſi commodément que s'ils euſſent eu de véritables jambes, & même danſer, & ſauter avec beaucoup de légereté. Il faut cependant, pour que la cure réuſſiſſe auſſi perfaitement, que le malade ſoit d'un tempérament robuſte, & que les cauſes qui obligent à l'*amputation* ſoient externes.

Enfin, il eſt bon de remarquer que l'on peut faire cette *amputation* ſur les bras auſſi-bien que ſur les jambes, pourvu qu'on ait ſoin de laiſſer un lambeau pour recouvrir les os après l'opération. On peut conſulter là-deſſus les traités d'Young & de Koenerding, auſſi-bien que Ruyſch, *Epiſt. Problem.* 14. *de Nova artuum decurtandorum methodo;* dans laquelle il décrit une opération de cette eſpece, qui fut faite par Verduin & par Bortell ſon gendre, en préſence de pluſieurs perſonnes, du nombre deſquels il étoit.

Amputation du Fémur.

Toutes les fois que la jambe eſt mortifiée juſqu'au genou, ou que la cuiſſe dans ſa partie inférieure eſt affectée de la carie, du ſphacele, d'une fracture incurable, ou que l'artere crurale eſt fort endommagée, il eſt abſolument néceſſaire d'amputer la cuiſſe. On ne ſauroit exprimer le danger & le riſque que l'on court dans cette opération, ſurtout lorſqu'on la fait ſur la partie ſupérieure du fémur; car ſans compter l'hémorrhagie violente que cauſe quelquefois l'ouverture des grandes arteres, le malade eſt tellement affoibli par la grande quantité de matiere qui ſort par la plaie, qu'il ſuccombe ſouvent pendant la cure. Toutes les fois donc qu'un Chirurgien eſt obligé d'*amputer* une cuiſſe, il doit le faire, s'il eſt poſſible, dans l'endroit le plus mince trois travers de doigt au-deſſus du genou, & ſauver autant de chair & de peau qu'il pourra; car par ce moyen l'opération ſera moins violente, & la cure plus prompte & plus facile.

Pour cet effet, on applique la pelote d'un des deux tourniquets, qui ſont en uſage à la partie interne & la plus haute de la cuiſſe, c'eſt-à-dire, à l'endroit où la tête du vaſte interne & le triceps ſe rencontrent, parce que l'artere crurale paſſe par-là pour aller à la jambe: on met enſuite le tourniquet à la partie externe, voyez *Planche* 4. *fig.* 1. *LM*, autrement il eſt à craindre, comme cela eſt ſouvent arrivé avant l'invention du tourniquet, qu'une perte de ſang abondante par la grande artere, cauſe la mort au malade avant même que l'opération ſoit achevée.

Nous n'avons pas grand-choſe à dire ſur l'*amputation* de la cuiſſe, puiſqu'elle exige la même méthode que celle des bras & des jambes. Il faut ſeulement obſerver de raſer la partie, pour que l'emplâtre agglutinative dont on ſe ſert, ne s'attache pas aux petits poils qui couvrent la peau: en ſecond lieu, dès qu'on aura coupé la peau & la graiſſe par une inciſion circulaire avec le petit couteau, repréſenté *Planche* 7. *fig.* 1. on les tirera vers la partie ſupérieure de la cuiſſe, avant que de couper les muſcles ou les chairs. Après quoi on coupera ces muſcles circulairement, le plus près qu'il eſt poſſible de la peau qu'on doit conſerver, un peu plus haut que la premiere inciſion, ou avec le même couteau, ou avec celui qui eſt repréſenté *Pl.* 10. *fig.* 7; ou avec le grand couteau courbe, *Pl.* 7 *fig.* 2. Par ce moyen, comme nous l'avons déja obſervé, le moignon eſt plutôt recouvert, on prévient la carie, & on facilite beaucoup la guériſon de la plaie.

Lorſqu'on ne fait pas cette méthode, & que l'on coupe les muſcles en même-tems que la peau, comme on le pratique quelquefois, ces muſcles ſe racourciſſent ſi fort, comme j'en ai ſouvent été témoin, que l'os de la cuiſſe, après le ſecond ou troiſieme panſement, déborde la chair de deux ou trois doigts, & reſte à nud comme un bâton. Lorſque cela arrive, la chair eſt long-tems à renaître & à recouvrir le moignon; ce qui eſt capable d'affoiblir le malade & de l'incommoder beaucoup, outre que la plaie ne ſauroit ſe fermer que le tronc de l'os ne ſoit recouvert.

Quant à l'hémorrhagie qui ne peut manquer de ſurvenir à cauſe de la groſſeur de l'artere, on ne peut y remédier autrement que par la ligature que l'on doit faire avec beaucoup de ſoin. On pincera d'abord l'artere avec les pincettes ou tenettes, *Pl.* 7. *Fig.* 5. *ou* 6. & on la liera avec un gros fil. Si le ſang, malgré cette précaution, ſort par quelques autres arteres, il faut les lier de même, ſuppoſé qu'elles ſoient conſidérables: mais ſi elles ſont petites, il ſuffira de comprimer l'artere avec un tampon de charpie, ou d'y appliquer un bouton de vitriol; car cela ſuffit très-ſouvent. Le bandage doit être le même que celui dont nous avons parlé dans l'*amputation* du bras, excepté qu'il eſt beſoin d'une plus grande quantité de charpie & de veſſe de loup, d'une veſſie, de compreſſes, d'emplâtres & de bandes plus grandes. Il faut auſſi comprimer l'artere crurale tout le long de la cuiſſe avec une forte compreſſe & une bande particuliere. On y appliquera le tourniquet, *Planche* 5. *Fig.* 6. ou *Pl.* 6. *Fig.* 1. pendant quelque-tems. On couche le malade & on met le membre coupé ſur un oreiller un peu haut pour que la colonne de ſang preſſe moins ſur l'orifice des vaiſſeaux, car ces précautions ne contribuent pas peu à empêcher l'hémorrhagie. Un aide aura ſoin de comprimer le moignon pendant un tems conſidérable, & l'on ſuivra pour tout le reſte les précautions que nous avons indiquées pour l'*amputation* de l'humerus.

Lors qu'une partie du bras ou du pié a été emportée par un boulet, ou fracaſſée par une roue ou par quelques autres machines de cette nature, la premiere choſe que doit faire le Chirurgien, eſt d'y appliquer le tourniquet pour ſe rendre maître du ſang. Il doit enſuite enlever avec des tenailles tranchantes ou avec une ſcie les eſquilles d'os qui ſortent hors de la chair, & rendre l'extrémité de l'os auſſi égale qu'il le pourra. Troiſiemement, il comprimera les arteres qui ont été coupées avec des tampons de charpie ou de petites compreſſes, ou bien il les liera, ou y appliquera un cautere actuel ſuivant l'exigence des cas & la nature & la ſituation de la plaie. Il doit ſe conduire pour tout le reſte de la même maniere que dans les *amputations* des autres membres.

Botal, Chirurgien François, ſe ſervoit pour couper les membres d'une méthode dont il étoit l'inventeur, &

qui en apparence étoit fort expéditive. Il plaçoit la jambe entre deux couperets ſemblables à ceux des bouchers, enchaſſés dans deux billots de bois, la jambe étant posée ſur le tranchant de celui de deſſous. Il laiſſoit tomber l'autre ſur la jambe par le moyen d'une couliſſe, d'une hauteur conſidérable, & la coupoit par ce moyen d'un ſeul coup, ſans avoir beſoin de couteau ni de ſcie. Hildanus a lui-même pratiqué cette méthode que les Chirurgiens modernes condamnent avec beaucoup de raiſon; car il eſt à craindre que la violence du coup n'éclate & ne briſe les os. *Voyez ci-deſſus.*

Après que le moignon eſt parfaitement guéri, on doit y ajouter une jambe artificielle d'argent ou de bois, ſuivant les facultés du malade, pour corriger la difformité & ſuppléer en quelque ſorte à celle qu'il a perdue. Paré, Hidanus, Solingen & quelques Mécaniciens modernes ont décrit la maniere dont elle doit être faite: mais une jambe de bois ordinaire ſuffit à ceux dont les moyens ſont bornés. Elle doit être creuſe dans le haut pour embraſſer le moignon, & garnie d'un couſſinet à l'endroit où il poſe, pour éviter qu'il ne ſoit bleſſé par la dureté du bois qui ne doit point être caſſant, mais ferme & liant pour la ſureté de celui qui la porte.

Enfin, ſi la carie s'emparoit de l'extrémité des os, comme cela arrive ſouvent, malgré les précautions que le Chirurgien doit prendre pour la prevenir, il faudroit néceſſairement (quoique les Chirurgiens prétendent que cela retarde la cure) y mettre de la poudre d'euphorbe, ou y appliquer un cautere actuel; ou ce qui vaut beaucoup mieux, la ratiſſer avec une rugine. Par ce moyen, la chair s'unira en peu de tems avec l'os & la plaie ſe fermera, ce qu'elle n'eût jamais fait ſi la carie avoit continué.

Amputation du Bras dans ſon articulation avec l'Epaule.

Je n'ai jamais amputé le bras dans ſon articulation avec l'épaule, & je ne connois que le Dran & Garengeot après lui qui aient pratiqué cette opération. Cela ne m'empêchera pas cependant de rapporter ici en peu de mots ce qu'ils en diſent.

Deux cauſes manifeſtes obligent de couper le bras dans ſon articulation avec l'omoplate. La premiere eſt un fracaſſement de la partie ſupérieure de l'humerus par des éclats de bombe, de grenades, des débris de maiſons, & mille autres cauſes de cette nature. La ſeconde cauſe arrive par le vice même de l'articulation, comme le gonflement de la tête de l'humerus, ou eſt occaſionnée par la carie, une tumeur, un *ſpina ventoſa* ou même un abſcès, à quoi on peut ajouter un ſphacele du bras qui s'étend juſqu'à l'épaule.

Avant que d'entreprendre une opération auſſi dangereuſe & auſſi difficile, il faut de même qu'à preſque toutes les autres, avoir ſon appareil tout prêt. On fait aſſeoir le malade ſur une chaiſe & dans un endroit commode. On lui couvre le viſage pour lui ôter la liberté de voir l'opération. Cette opération eſt bien différente des autres *amputations*, on ne met point de tourniquet pour arrêter le ſang, parce qu'on ne peut le fixer, & on fait la ligature aux vaiſſeaux avant de couper les chairs de la maniere ſuivante.

Le malade étant placé commodément, on fait élever le bras par un aide à une hauteur moyenne, c'eſt-à-dire, dans une ligne horiſontale qui faſſe un angle droit avec le corps. Le bras ainſi élevé, on cherche l'endroit de l'artere brachiale, qui paſſe dans le creux de l'aiſſelle, en quoi la connoiſſance de l'Anatomie eſt d'un grand ſecours: mais ſi le gonflement eſt ſi conſidérable qu'on ne puiſſe pas faire cette diſtinction, on fera des deux côtés du bras des inciſions longitudinales aſſez grandes pour que le Chirurgien puiſſe toucher l'os & découvrir par ce moyen la vraie ſituation de l'artere. On prend enſuite une aiguille enfilée d'un fil ciré, en ſix ou huit doubles.

On porte d'abord la pointe de l'aiguille au côté du creux de l'aiſſelle & deux travers de doigts en deça entre l'os & l'artere, en prenant garde de ne point offenſer les vaiſſeaux. On vient faire ſortir la pointe de l'aiguille de l'autre côté de l'aiſſelle, après quoi on fait un peu baiſſer le bras afin de rélâcher la peau, & l'on fait un nœud de Chirurgien avec le fil qu'on ſerre bien fort. Auſſitôt qu'on a fait ce premier nœud, on voit ſi le ſang eſt arrêté en touchant l'artere trois ou quatre travers de doigt au-deſſous de la ligature, & ſi on ne ſent plus de battement, on fait un ſecond nœud par-deſſus le premier, & l'on arrête les deux extrémités du fil par une roſette. Le Drand ſe ſert d'une aiguille droite, & Garengeot de l'aiguille courbe repréſentée, *Pl. 9. Fig. 10.*

Après qu'on a ainſi arrêté le cours du ſang qui ſe portoit avec rapidité dans tout le bras, il faut penſer à ménager beaucoup de peau, à couper les chairs & le ligament placé dans l'articulation, & enfin à extirper le bras. Pour executer ces trois choſes ſelon l'art, on doit obſerver trois circonſtances: la premiere eſt de s'aſſurer de la ſituation de l'*acromion*; la ſeconde de retirer ſuffiſamment la peau, & la troiſieme enfin de faire l'inciſion deux ou trois travers de doigt au-deſſous de l'*acromion*, pour laiſſer davantage du deltoïde, afin de remplacer le vuide qui ſe trouvera au defaut de la tête de l'humerus, & de guérir par-là plus promptement le malade.

Ces obſervations faites, on ſe ſert d'un biſtouri droit, repréſenté *Planche 7. Fig. 1.* ou *Pl. 3. Fig. 14.* pour couper tranſverſalement la peau, la graiſſe & le muſcle deltoïde dans l'endroit que j'ai marqué. On donne enſuite un petit mouvement au bras en le relevant un peu, & on apperçoit les deux têtes du muſcle *biceps* qu'il faut couper avec le même inſtrument. S'il arrivoit pendant ces inciſions que quelques rameaux d'arteres donnaſſent beaucoup de ſang, on l'arrêteroit ſur le champ, en appliquant ſur leur ouverture un tampon de charpie ou de petites compreſſes qu'on feroit tenir ferme par un aide Chirurgien. Mais ſi l'artere étoit grande on la lieroit avec une petite aiguille, enfilée d'un fil ciré. Pendant ce tems-là l'Opérateur coupera la membrane circulaire qui entoure l'articulation, & debridera des deux côtés autant qu'il ſe pourra. On paſſe enſuite les deux doigts de la main gauche à la partie ſupérieure de la tête de l'humerus, & on la tire un peu à ſoi. Avec le biſtouri on débride & on coupe les côtés qui incommodent; mais avec précaution, de peur d'ouvrir l'artere brachiale. On a par ce moyen la liberté de voir ſi la ligature des vaiſſeaux eſt bien faite. Il faut après cela conſerver la peau & les muſcles qui ſont liés avec les vaiſſeaux; c'eſt pourquoi on coupe ces premiers longitudinalement de chaque côté, & on laiſſe un lambeau d'une figure triangulaire dont la baſe regarde l'aiſſelle, & la pointe eſt conſervée mouſſe, quarrée, enfin, d'une figure qui quadre avec le lambeau du deltoïde; de ſorte qu'après cette manœuvre le membre ne tient plus.

Cette *amputation* faite, comme on vient de le dire, on examinera les vaiſſeaux qui tiennent au lambeau, & on paſſera une aiguille enfilée d'un ruban de fil par-deſſous leur corps, ſans y comprendre la peau, avec l'aiguille repréſentée *Pl. 6. fig. 5.* On fera cette ligature un travers de doigt au-deſſus de la premiere, & on la ſerrera bien fort, parce que c'eſt elle qui doit arrêter le ſang. On coupe enſuite la premiere ligature, parce qu'elle ſerre la peau, & pourroit y attirer une éréſypele qui ſeroit ſuivie de fâcheux accidens, & même de la mort.

Voici la maniere dont on panſe le malade après l'opération. On met d'abord un plumaſſeau ſur le moignon, & une petite compreſſe ſur les arteres. afin de conſerver la ligature. *Heiſter croit cependant qu'il vaut beaucoup mieux appliquer le lambeau immédiatement, & ſur celui-ci des plumaſſeaux & des compreſſes. Il croit qu'en ſuivant cette méthode, la*

chair ſe réunit avec l'os beaucoup plus promptement que ſi on les eût d'abord ſéparés, en mettant entre-deux de la charpie & des plumaſſeaux. On releve enſuite le lambeau, & on abaiſſe celui qui reſte de la peau & du deltoïde. On remplit après cela le tout avec des plumaſſeaux ſecs, & de la charpie mal arrangée ; je veux dire, ſans lui donner aucune forme de plumaſſeaux, ni de bourdonnets. On couvre cet appareil d'une emplâtre en *Croix-de-Malte ;* & l'emplâtre, d'une compreſſe quarrée & aſſez épaiſſe. On met dans le creux de l'aiſſelle une compreſſe ronde pour comprimer les vaiſſeaux, afin qu'ils ne pouſſent pas le ſang avec tant d'impétuoſité. On couvre le tout d'une compreſſe en *Croix-de-Malte*, & on applique ſur celle-ci deux grandes languettes larges de quatre grands travers de doigts, & longues de deux tiers d'aune. On applique le milieu de la premiere obliquement ſur l'appareil, & les deux bouts viennent, ſavoir, l'antérieur ſur l'épaule oppoſée, & le poſtérieur à quatre ou cinq travers de doigt au-deſſous de l'aiſſelle ſaine. La ſeconde languette ſera auſſi appliquée obliquement ſur le moignon, de façon qu'elle croiſe la premiere. Enfin, on en applique une troiſieme de la même longueur, mais un peu plus large ſur les deux premieres, & l'on fait enſorte qu'elle aille croiſer ſur l'épaule oppoſée. On ſoutient cet appareil avec un bandage, que les Chirurgiens appellent *Spica deſcendens*, (voyez *Faſcia.*) Mais avant de le faire, il eſt bon de mettre une petite pelotte longuette, ou un petit couſſin ſous l'aiſſelle opposée, pour que les tours de la bande ne compriment pas les vaiſſeaux, & pour qu'on puiſſe plus commodément y faire le point d'appui du bandage.

Meſſieurs Le Dran & Garengeot rapportent, que cette opération fut faite à Paris avec beaucoup de ſuccès ſur un Gentilhomme François, en préſence & avec le conſentement de Meſſieurs Mareſchal, Arnauld, Lapeyronie, Petit, Merry, & pluſieurs autres fameux Chirurgiens, enſuite d'une carie, ou, pour mieux dire, d'un *ſpina ventoſa* qui affectoit la partie ſupérieure du bras. Mais M. Garengeot, dans la ſeconde édition de ſes opérations de Chirurgie, ajoute que le malade mourut ſix mois après la cure de cette *amputation*, quoique très-parfaitement guéri, par une abondance de ſang. Il ordonne la même opération lorſqu'il s'eſt formé un abſcès ſur l'articulation de l'humerus : mais je ne ſai ſi un ſimple abſcès peut exiger une opération auſſi difficile & auſſi dangereuſe que celle-là.

Il eſt extrememcnt important de connoître les ſentimens de nos Chirurgiens touchant l'*amputation*, & nous pouvons nous en inſtruire par ce qui ſe pratique dans les Hôpitaux. Voici ce qu'en dit M. Sharp.

La gangrene ayant toujours été regardée comme un des principaux motifs qui obligent à amputer les membres, il n'eſt pas ſurprenant que tous les Auteurs en aient traité avant de décrire l'opération qu'elle exige. Je crois même qu'ils conviennent unanimement que l'*amputation* eſt abſolument indiſpenſable, lorſque les remedes ne ſont plus capables d'arrêter ſes progrès. On prétend cependant que le ſuccès de cette opération eſt alors fort douteux ; & ſon inutilité a été prouvée par un ſi grand nombre d'expériences, que les plus habiles Praticiens d'Angleterre regardent cette maladie comme un obſtacle à cette opération, que l'on jugeoit il y a quelques années indiſpenſable ; & leur maxime eſt, qu'on ne doit jamais extirper un membre que la mortification n'ait achevé entierement ſes progrès, & qu'elle ne ſoit avancée dans ſa ſéparation de la chair vive.

La gangrene peut avoir deux cauſes, & venir ou du vice des fluides qui circulent dans toutes les parties du corps, ou du dérangement des ſolides qui peut arriver en bien des manieres, dans le tems même qu'on jouit de la ſanté la plus parfaite. Comme le ſentiment des parties dépend entierement des fluides qui y circulent, il faut néceſſairement, lorſque cette circulation vient à ceſſer, qu'ils deviennent inſenſibles, & que la gangrene s'en empare. Une ſimple compreſſe, par exemple, qui arrête le cours du ſang, eſt auſſi capable de cauſer une gangrene que la plus mauvaiſe diſpoſition des fluides ou des vaiſſeaux.

Il arrive ſouvent dans la vieilleſſe que les arteres des extrémités inférieures s'oſſifient ; ce qui leur fait perdre leur élaſticité, & cauſe une gangrene d'abord dans les orteils, & enſuite dans la jambe, qui s'étend preſque auſſi avant que l'oſſification. Il eſt donc aiſé de voir que l'*amputation* devient inutile dans ces ſortes de cas tant que la gangrene fait des progrès, à moins qu'on ne la faſſe au-deſſus de l'oſſification, dont nous ne pouvons connoître la fin que par l'endroit où s'arrête la gangrene ; d'où l'on voit la certitude de la pratique de nos Chirurgiens modernes dans ces ſortes de cas.

Lorſqu'un membre a été offensé par quelque accident au point de ſe gangrener, il ne faut avoir recours à l'opération que lorſque la mortification eſt arrêtée. Car comme toutes les parties qui ſont mortifiées ont eu de la diſpoſition à le devenir avant que la mortification eût paru, couper un membre demi-pouce au-deſſus de la chair morte, c'eſt laiſſer derriere une partie qui contient encore les ſemences de la mortification ; de ſorte qu'à moins qu'on ne ſoit aſſuré que les vaiſſeaux ne ſont point affectés dans l'endroit de *l'amputation*, ce qu'on ne peut ſavoir alors que par conjecture, l'opération n'eſt d'aucune utilité.

Les fluides qui circulent dans toutes les parties du corps ſont quelquefois tellement vitiés, qu'ils deviennent incapables de lui ſervir de nourriture, & le membre devient gangrené, plutôt à cauſe de ſa ſituation, que de l'altération de ſes vaiſſeaux ; car, comme il eſt fort éloigné du cœur, il doit être plus exposé à reſſentir les mauvais effets que produit un ſang corrompu qu'aucune autre partie, la circulation étant plus languiſſante dans les extrémités. Auſſi long-tems donc que la gangrene, qui provient d'une telle cauſe, continue à faire des progrès, l'*amputation* eſt inutile, puiſqu'on n'ôte qu'un des effets des fluides vitiés, & qu'ils ſont toujours en état de cauſer le même dommage dans les autres parties.

Il eſt ſouvent arrivé après ces ſortes d'*amputations*, que la gangrene s'eſt jettée ſur les inteſtins ou ſur les autres extrémités ; ce qui prouve qu'il n'eſt pas ſûr de recourir à l'*amputation* avant qu'il ſoit ſurvenu quelque altération dans les fluides, ce que l'on connoît par la ceſſation de la mortification.

J'ai établi pour maxime, que la gangrene doit être non-ſeulement arrêtée, mais encore fort avancée dans ſa ſéparation ; & la raiſon en eſt, que quoique le ſang ſoit altéré au point de faire ceſſer le progrès de la gangrene, il ne laiſſe pas cependant d'être toujours dans un mauvais état, que l'on doit corriger par le moyen des cordiaux, juſqu'à ce que ſa diſpoſition balſamique ſe manifeſte par les granulations de la chair ſur la partie vivante des extrémités. Il eſt même à propos, pour diſſiper la puanteur que cauſe la gangrene, de fomenter la partie avec des liqueurs ſpiritueuſes & aromatiques. J'ai ſouvent vu des malades mourir d'une hémorrhagie après l'*amputation*, quoiqu'elle eût été faite dans l'endroit où la gangrene s'étoit arrêtée : le ſang, au lieu de ſortir par les gros vaiſſeaux, ſortit par tous les endroits du moignon. J'attribue ces ſortes d'hémorrhagies à la ténuité du ſang qui teignoit à peine l'appareil ; d'un autre côté, n'ayant fait cette opération que quelque tems après que la mortification a eu ceſſé, elle a eu tout le ſuccès que je pouvois en attendre.

L'*amputation* que l'on eſt obligé de faire lorſque les membres ont été fracaſſés par des balles, ou dans les fractures compliquées, a toujours un meilleur ſuccès, lorſqu'on la fait immédiatement après que l'accident eſt arrivé. Les maladies des articulations, les ulceres invétérés & les tumeurs ſcrophuleuſes, ſe jettent quel-

quefois ſur d'autres parties après l'opération. Voici la maniere dont on s'y prend, lorſqu'on veut amputer une jambe.

On couche le malade ſur une table de trois piés quatre pouces de haut, qui vaut beaucoup mieux qu'une chaiſe, tant pour s'aſſurer du malade, que pour agir plus commodément. On fait tenir la jambe par un aide, & l'on poſe un lac, ou une bande de demi-pouce de large, environ quatre pouces au-deſſous de l'extrémité inférieure de la rotule, où l'on fait deux ou trois tours circulaires : cette bande ſert à conduire le couteau. On a toujours eu pour méthode d'appliquer la bande perpendiculairement à la longueur de la jambe : mais ayant obſervé, que, quoique l'*amputation* ait été d'abord faite également, le muſcle gaſtrocnemien ne laiſſe pas de ſe racourcir, & de tirer la partie inférieure du moignon avec beaucoup plus de force que les autres muſcles ne tirent ſes autres parties, j'ai trouvé à propos, pour conſerver la régularité de la cicatrice & remédier à cet excès de contraction, de faire l'inciſion circulaire de telle ſorte, que la partie de la plaie qui eſt dans le gras de la jambe ſoit plus éloignée du jarret que celle de l'os de la jambe ne l'eſt du milieu de la rotule.

On applique enſuite le tourniquet ſur la cuiſſe, trois ou quatre pouces au-deſſus de la rotule pour prévenir l'hémorrhagie. Il eſt même à propos de mettre une compreſſe de filaſſe ou de charpie ſous la ligature, à l'endroit où paſſe l'artere.

Après qu'on s'eſt rendu maître du ſang de la maniere que je viens de dire, on fait une inciſion preſque circulaire, immédiatement au-deſſous de la bande dans la partie interne du membre, en tournant le couteau en dehors ; on en fait une ſeconde dans la partie antérieure qui va joindre les extrémités de la premiere ; de ſorte que ces deux inciſions ne forment plus qu'une ſeule ligne. On doit faire ces inciſions dans la membrane adipeuſe juſqu'à ce qu'on découvre les muſcles, on ôte la bande & l'on fait tirer la peau par un Aide, autant qu'il ſe peut, & l'on coupe les chairs juſqu'à l'os le plus près qu'il eſt poſſible de la peau qu'on veut conſerver. Il faut avant de ſcier les os couper les ligamens qui ſe trouvent entre deux avec la pointe du biſtouri, & ordonner à l'Aide de ne point lever la jambe pendant qu'on la ſcie, parce que cela arrêteroit l'inſtrument.

Lorſqu'on coupe la jambe au-deſſous du genou, il convient que le Chirurgien ſe place entre les jambes du malade, parce qu'en poſant la ſcie par dehors on peut couper le tibia & le péroné en même tems, au lieu que lorſqu'il ſe place dehors on ne peut ſcier ces os que l'un après l'autre, ce qui rend non-ſeulement l'opération beaucoup plus longue, mais expoſe encore à éclater le peroné, qui eſt de lui-même très-foible, à moins qu'un Aide n'ait ſoin de le ſoutenir pendant l'opération.

Après que la jambe eſt coupée, on doit ſe rendre maître du ſang avant que de mettre le malade au lit, autrement il eſt à craindre qu'il ne ſurvienne une hémorrhagie à l'approche, & lors de la dilatation des vaiſſeaux qui ſe fait peu de tems après l'opération. La méthode la plus ſûre que l'on connoiſſe eſt de lier les extrémités des vaiſſeaux avec une aiguille courbe enfilée d'un cordon de fil, que l'on paſſera deux fois à travers les chairs dans leſquelles on les enfermera en nouant le cordon. Afin que l'on puiſſe découvrir plus facilement les orifices des vaiſſeaux, l'Aide qui tient le tourniquet le lâchera d'un demi-tour ou d'un tour. Cette méthode eſt beaucoup plus ſûre que de pincer les arteres avec un bec de corbin, car l'on court riſque que la ligature ſe lâche ; & quant aux aſtringens, on eſt ſi fort convaincu de leur inutilité, qu'on ne s'en ſert preſque plus pour arrêter les hémorrhagies des gros vaiſſeaux.

Il arrive quelquefois lorſque le moignon eſt d'une groſſeur conſidérable, qu'on eſt obligé de lier juſqu'à dix ou douze vaiſſeaux ; dans ce cas après les avoir liés, on appliquera ſur la plaie de la charpie ſeche ſans aucun ordre ; & ſupposé que les petits vaiſſeaux ſaignent copieuſement, on mêlera avec la charpie une demie poignée de fleur de farine, ce qui arrêtera le ſang beaucoup plus vîte. Avant d'appliquer des plumaſſeaux ſur la plaie, on fait fléchir le moignon & l'on applique les bandages depuis la partie inférieure de la cuiſſe, juſqu'à l'extrémité du moignon. Si l'on bande la partie de cette maniere, c'eſt afin d'empêcher la peau & les chairs de remonter. On aſſure l'appareil avec une compreſſe double en forme de croix de Malte & avec un bandage appellé la capeline à un chef.

Avant qu'ont eût trouvé le moyen de faire l'inciſion dont j'ai parlé à deux tems, la cure du moignon demandoit toujours un tems conſidérable ; car il arrivoit en coupant la chair & l'os tout à la fois, que la peau ſe retiroit d'elle-même & laiſſoit l'os à nu de deux ou trois pouces, ce qui ne manquoit preſque jamais de cauſer une exfoliation fort difficile à guérir, & changeoit ſouvent la plaie en un ulcere, ou laiſſoit tout au moins un moignon pointu avec une cicatrice, que le moindre effort étoit capable de faire r'ouvrir. On évite tous ces inconvéniens en ſuivant la méthode que je viens d'indiquer. On m'objectera peut-être qu'en faiſant cette inciſion en deux tems, on fait ſouffrir deux fois plus le malade : mais ſi l'on fait attention qu'on ne coupe la peau & la chair qu'une ſeule fois, quoique ce ne ſoit pas d'un ſeul coup, on s'appercevra ſans peine, que la différence des douleurs ne doit pas être fort conſidérable.

Dans l'*amputation* de la cuiſſe, on doit faire la premiere inciſion un peu plus de deux pouces au-deſſus du milieu de la rotule. Après que l'opération eſt faite, on met une bande autour du corps que l'on fait revenir ſur le moignon pour ſoutenir la peau & les chairs. Cette maniere d'appliquer le bandage eſt la meilleure dont on puiſſe ſe ſervir, car les autres ne permettent point aux abſcès qui ſe forment ſouvent dans la partie ſupérieure de la cuiſſe de ſe décharger auſſi facilement. D'ailleurs il eſt preſque impoſſible de l'appliquer autrement lorſque l'on veut procurer la libre évacuation des matieres purulentes.

L'*amputation* du bras & de l'avant-bras differe ſi peu de celles dont nous venons de parler, que ce ſeroit tomber dans des redites que de nous y arrêter. Le Chirurgien doit avoir pour maxime de conſerver autant du membre qu'il lui ſera poſſible, & de placer le malade dans une chaiſe dans toutes les *amputations* des extrémités ſupérieures.

Il arrive ſouvent dans les Armées que de certaines bleſſures obligent d'amputer le bras dans ſon articulation avec l'épaule. Les Chirurgiens n'ont point oſé entreprendre une pareille opération, de peur de perdre leurs malades par une violente hémorrhagie. J'ai appris que cette opération avoit été déja pratiquée, mais quand même cela ne ſeroit point, ce qui eſt arrivé à un pauvre Meunier dont le bras avoit été ſéparé de l'épaule par une corde qu'il s'étoit embarraſſée au poignet pendant que le moulin tournoit avec le plus de violence, ſuffiroit pour nous aſſûrer de ſa poſſibilité. Il n'y a perſonne à Londres qui n'ait oui parler de cet accident, & qui ne ſache que ce malheureux fut parfaitement guéri au bout de quelques ſemaines. Il y a cela de remarquable dans cet accident que l'hémorrhagie s'arrêta d'elle-même après que le malade fut revenu de la défaillance dans laquelle il étoit tombé, & que la plaie ne ſaigna plus quoiqu'on n'eut mis ſur les gros vaiſſeaux que de la charpie & de la térébenthine. Supposé donc qu'une plaie, une fracture ou une fiſtule incurable, quoiqu'accompagnée de peu de carie, affectât le bras à ſon articulation avec l'épaule ; je crois qu'on peut pratiquer cette opération en toute ſureté de la maniere ſuivante.

Le bras du malade étant placé horiſontalement, on fait une inciſion dans la membrane adipeuſe depuis la partie ſupérieure de l'épaule à travers le muſcle pectoral

juſqu'au-deſſous de l'aiſſelle, après quoi tournant le tranchant du couteau en dehors on coupe ce muſcle & une partie du deltoïde; on ne court point riſque par cette méthode d'ouvrir les gros vaiſſeaux; on continue enſuite à couper le muſcle deltoïde & on releve un peu le bras, & après avoir lié l'artere & la veine, on fait une inciſion circulaire à travers l'articulation, & l'on coupe les vaiſſeaux à une diſtance conſidérable au-deſſous de la ligature. Quant aux autres vaiſſeaux on en arrête l'hémorrhagie comme à l'ordinaire.

En faiſant cette opération il faut conſerver de la peau autant qu'il eſt poſſible, & s'aſſurer de l'*acromion*, qu'un Chirurgien pourroit couper imprudemment, d'autant plus qu'il déborde conſidérablement l'articulation.

L'*amputation* des doigts & des orteils ſe fait beaucoup mieux dans leurs articulations que dans aucun autre endroit. On ſe ſert pour cet effet d'un couteau droit, avec lequel on fait une inciſion, non point directement ſur l'articulation, mais vers les extrémités des phalanges, pour conſerver autant qu'on peut de la peau, ce qui avance beaucoup la guériſon de la plaie. Il eſt même à propos pour faciliter la ſéparation du doigt de l'os du métacarpe dans l'articulation, de faire auparavant deux petites inciſions longitudinales de chaque côté. Dans ces ſortes d'*amputations* on trouve ordinairement un vaiſſeau ou deux qu'il eſt beſoin de lier pour prévenir les accidens qui peuvent arriver.

Il arrive quelquefois que les os des orteils & une partie de ceux du métatarſe ſont cariés : dans ce cas il n'eſt pas beſoin d'amputer la jambe, mais ſeulement toute la partie du pié qui eſt affectée. Il vaut mieux ſe ſervir dans cette opération d'une petite ſcie que d'une grande. Le talon & la partie du pié que l'on laiſſe au malade lui ſont d'un grand ſecours pour marcher, & la guériſon de la plaie eſt beaucoup plus sûre, comme j'en ai été convaincu par l'expérience. SHARP.

Extirpation de la mamelle.

L'extirpation du cancer eſt une opération d'une ſi grande importance, qu'on ne ſauroit la faire avec trop de précaution. Avant de l'entreprendre le Chirurgien doit examiner avec ſoin ſi les glandes qui ſont ſous l'aiſſelle ſont déja endurcies & ſi le cancer n'y eſt point adhérent; car lorſque cela eſt, la cure ne réuſſit pas ordinairement avec autant de ſuccès qu'on l'eût ſouhaité, parce que la diſpoſition chancreuſe ou le virus qui cauſe la maladie, réſide dans d'autres parties que la mamelle, ce qui fait que l'opération n'eſt pas plutôt faite, que le cancer revient. On trouve cependant quelques exemples de malades qui ont recouvré la ſanté après l'extirpation du cancer, quoique les glandes qui ſont ſous l'aiſſelle fuſſent endurcies; il faut auparavant préparer la malade, lorſqu'on veut entreprendre cette ſorte d'extirpation. Ces précautions priſes, il faut ſi le cancer eſt encore mobile, & qu'il n'occupe qu'une partie de la mamelle, (voyez *Pl.* 10. *Fig.* 1. *A. B.*) placer la malade ſur une chaiſe un peu haute, lui lever le bras du côté du cancer & l'éloigner en arriere ou l'attacher à la chaiſe, afin que le muſcle grand pectoral ſe retirant, la tumeur paroiſſe davantage & qu'elle ait plus de relief. Quelques Chirurgiens ont coutume d'ouvrir dans le milieu de la tumeur la peau & la graiſſe qui couvrent le cancer, par des inciſions cruciales aſſez longues; ils coupent avec un biſtouri les levres de la plaie & extirpent enſuite le cancer. Pour faire cette opération avec plus de dextérité & d'exactitude, quelques-uns levent la tumeur avec un cordon de lin qu'ils paſſent à travers avec une groſſe aiguille repréſentée dans la *Planche 6. Figure* 5 ou 6, ou avec un crochet. Mais j'ai ſouvent guéri des cancers de cette eſpece, qui étoient beaucoup plus gros que le poing, & s'étendoient depuis la mamelle juſqu'à l'humérus, comme on peut le voir dans la *Planche* 10. *Figure* 3. *A. B.* en y faiſant une inciſion & les ſéparant de la partie ſaine, avec le biſtouri repréſenté dans la *Pl.* 3. *Fig.* 14. & après quoi je fermois la plaie, dont on voit la figure *Pl.* 10. *Fig.* 2. Mais lorſque la peau eſt elle-même affectée & adhérente au cancer, on ne peut eſpérer de guérir la malade qu'en les extirpant entierement tous les deux. Cette opération eſt aſſez prompte, lorſque c'eſt un habile Chirurgien qui la fait, & j'en ai même extirpé de cette eſpece, ſans que la cicatrice ait été conſidérable.

L'extirpation faite, il eſt à propos, à moins que la malade ne ſoit déja conſidérablement affoiblie, de lui tirer autant de ſang que ſes forces peuvent le permettre: on prévient par ce moyen l'inflammation, la fievre, & une nouvelle hémorrhagie.

Il n'eſt pas néceſſaire, comme les Anciens ſe l'imaginoient, d'appliquer un cautere actuel pour arrêter l'hémorrhagie. Il ſuffit d'appliquer une grande quantité de charpie ſur la plaie avec quelques compreſſes & d'aſſurer le tout par un bandage convenable. *Bidloo* dont j'ai été diſciple, & qui étoit extremement verſé dans ces ſortes d'opérations aſſure (*Exercitat. Anat. Chirurg. p.* 157.) que rien n'eſt meilleur pour arrêter le ſang dans ces ſortes de cas, que de mêler du plâtre avec la charpie.

Quelques Chirurgiens appliquent ſur les vaiſſeaux différentes poudres aſtringentes, & d'autres les lient: mais M. Garengeot ſoutient avec M. Petit, qu'il ſuffit pour arrêter l'hémorrhagie, pour conſolider la plaie, & pour empêcher le cancer de revenir, de réunir avec ſoin & ſans délai les levres de la plaie par le moyen d'une ſuture. J'ai voulu tenter moi-même la cure par cette méthode : mais quoique l'hémorrhagie eût été peu abondante après l'extirpation du cancer, & que la malade eût été rétablie en peu de tems; le cancer revint une ſeconde fois, même après que la cicatrice eut été formée, & lui cauſa la mort. J'ai pour méthode, dans les plaies de cette eſpece, où l'hémorrhagie eſt ſi abondante après l'extirpation du cancer, qu'il eſt à craindre que la charpie ne ſuffiſe point pour l'arrêter, de me ſervir ou du meilleur eſprit de vin rectifié, ou de quelque poudre aſtringente faite avec du bol d'armenie, du ſang de dragon, de la colophone & du maſtic, de la charpie & de la veſſe de loup. Lorſque la malade eſt affoiblie, on doit auſſi-tôt après l'extirpation bander la plaie, & ne point donner le tems au ſang d'en ſortir. On ſuivra pour le panſement de la plaie & le renouvellement de l'appareil les regles générales que nous avons données pour celui des autres plaies. Voyez *Vulnus.*

L'expérience m'a appris que la méthode propoſée par *Helvetius* (*Traité des pertes de ſang.*) d'appliquer ſur le premier appareil une groſſe compreſſe trempée dans de la biere chaude mêlée avec du beurre, afin de prévenir l'inflammation, n'étoit point à rejetter : cependant la cure a toujours réuſſi quoique j'aie appliqué mes compreſſes toutes ſeches.

Mais lorſque le cancer ou le skirrhe occupe toute la mamelle, il eſt abſolument néceſſaire, ſoit qu'il ſoit ulcéré ou non, d'extirper entierement la partie. J'extirpai en 1720. un cancer de cette eſpece dont j'ai parlé dans un traité particulier, qui occupoit non-ſeulement toute la mamelle, comme on le voit, *Pl.* 10. *Fig.* 3. *A. B.* mais qui peſoit encore plus de douze livres. Dans un pareil cas, on doit, comme je l'ai déja dit, examiner ſi le cancer eſt adhérent aux glandes ſituées ſous l'aiſſelle, ou au muſcle pectoral; la plupart des Auteurs aſſurent que l'opération eſt inutile dans ces deux cas. Mais ſans m'arrêter à ce que j'ai dit de ces ſortes de glandes, *Bidloo* rapporte (*Exercitat. Anat. Chirurg. p.* 168.) qu'il a plus d'une fois guéri des cancers de cette eſpece, & même coupé la partie du muſcle pectoral qui étoit attaquée, ſans que l'opération ait été ſuivie d'aucun fâcheux accident. Il aſſure même que le cas n'eſt pas toujours deſeſpéré, quand la côte ſeroit cariée à un certain point, puiſqu'il a ſouvent diſſipé la carie en ratiſſant l'os, ou avec l'onguent jaune de *Wurtz* : mais la cure eſt beaucoup plus aſſurée lorſque le cancer n'eſt

point adhérent aux glandes ni aux muſcles.

Après avoir indiqué les cas qui exigent que l'on extirpe toute la mamelle dont le cancer s'eſt emparé, il me reſte à montrer de quelle maniere on doit faire l'opération. Mais comme les Chirurgiens ſont partagés là-deſſus, il ne ſera pas inutile d'examiner quelques-unes des méthodes dont ils ſe ſervent. Après avoir placé la malade dans une chaiſe comme nous l'avons dit ci-deſſus, on doit, ſuivant Scultet, paſſer une groſſe aiguille enfilée d'un gros cordon de fil dans la baſe de la mamelle. Lorſqu'un fil ne ſuffit point on repaſſe encore l'aiguille dans la mamelle pour faire croiſer les fils, *Planche* 10. *Fig.* 4. & 5. On lie ces quatre bouts de fil enſemble & l'on en fait une anſe pour lever la tumeur, puis avec un raſoir bien tranchant on coupe tout à l'entour juſqu'aux côtes. Scultet veut que l'on commence à couper à la partie ſupérieure: mais il vaut mieux commencer par la partie inférieure, comme on le voit *Pl.* 10. *Fig.* 5. de peur qu'une trop grande perte de ſang ne mette obſtacle à l'opération ou n'empêche le Chirurgien de la faire avec toute l'exactitude néceſſaire. Si la mamelle eſt d'une groſſeur conſidérable, on ſe ſervira d'un raſoir proportionné pour que l'opération ſoit plutôt faite. La méthode de Solingen & de Bidloo differe de la précédente, en ce qu'ils ſe ſervoient au lieu des cordons dont nous avons parlé, d'une eſpecede fourchette repréſentée dans la *Pl.* 10. *Fig.* 6. On enfonce cette fourchette dans la mamelle affectée, par ſa partie inférieure, de telle ſorte qu'on puiſſe y paſſer le raſoir repréſenté dans la *Planche* 10. *Fig.* 7. Lorſque le cancer n'occuppe pas beaucoup de place, il ſubſtitue à cette fourchette un inſtrument à peu près ſemblable à une petite épée, dont on peut voir la figure dans la *Planche* 10. *Fig.* 8. Tous ces inſtrumens doivent être munis d'un manche convenable. Mais comme ces deux méthodes d'opérer ſont trop cruelles & font trop de douleur, on ne les emploie plus aujourd'hui, & l'on ſe ſert d'une eſpece de tenailles de l'invention d'Helvétius, dont l'une qui eſt repréſentée dans la *Planche* 11. *Fig.* 1. embraſſe la partie ſupérieure de la mamelle; & l'autre que l'on voit dans la *Planche* 11. *Fig.* 2. ſa partie ſupérieure & inférieure pour pouvoir la lever & l'extirper plus aiſément avec le raſoir que nous avons décrit. La meilleure méthode ſuivant moi, eſt de lever la tumeur avec la main gauche, & de couper toute la partie dont le cancer s'eſt emparé. Lorſque la tumeur eſt ſi grande que le Chirurgien ne peut pas la lever d'une main, un Aide la ſaiſit des deux mains, & l'opérateur la ſépare tout-à-fait, mais avec précaution, des parties ſaines. J'ai coupé par cette méthode ſans me ſervir d'autre inſtrument que d'un raſoir, une mamelle qui peſoit douze livres, dont on voit la figure dans la *Planche* 10. *Fig.* 3. & cela avec beaucoup de promptitude & de ſuccès. On trouve des exemples de cancers guéris par cette méthode d'opérer, dans la 44. Obſervation de Scultet.

La quatrieme méthode de faire cette opération, eſt celle dont s'eſt ſervi il y a quelques années un Chirurgien Hollandois. Le Docteur Tabor l'a éclaircie dans une Diſſertation particuliere & y a joint un inſtrument dont on peut voir la figure dans la *Planche* 11. *Fig.* 3. On ſaiſit la mamelle malade avec les branches courbes A A, B B de cet inſtrument, *Planche* 11. *Fig.* 3. comme on le voit dans la *Figure* 4. de cette *Planche.* On ſerre de la main gauche les extrémités C C des branches, *Fig.* 3. pour mieux preſſer la racine ou la baſe de la mamelle affectée; après quoi avec un inſtrument courbe & tranchant EF qui doit paſſer dans la fente pratiquée dans la branche D D, on coupe tout d'un coup la partie. Quelque curieux que ſoit cet inſtrument & quelque ſpécieuſe que paroiſſe cette méthode, je ne la crois pas préférable à celle que j'ai indiquée, qui eſt beaucoup plus ſimple: je n'ai pas cru cependant devoir la paſſer ſous ſilence, à cauſe de ſa nouveauté. On trouvera une deſcription plus étendue de cet inſtrument dans la *Planche* 11.

Après que la mamelle eſt coupée, quelle que ſoit la méthode dont on s'eſt ſervi, il eſt à propos, ſuppoſé que les forces de la malade le permettent, de lui tirer quelques onces de ſang avant que de panſer la plaie, pour prévenir l'inflammation & l'hémorrhagie qui pourroit ſurvenir ſans cette précaution. Quelques Chirurgiens s'imaginent que l'on ôte par ce moyen le ſang vitié, mais cette opinion ne mérite pas qu'on s'y arrête. Lorſque la malade eſt affoiblie, il eſt plus à propos de panſer la plaie auſſi-tôt après l'opération, que de l'affoiblir davantage par la ſaignée. Je ſai que Bidloo & Garengeot prétendent que l'hémorrhagie n'eſt point à craindre dans ces ſortes de cas, & qu'on l'arrête fort aiſément: mais l'expérience m'a convaincu du contraire, car j'ai vu ſouvent ſortir par l'appareil une ſi grande quantité de ſang, que la malade en a été extremement affoiblie. Le plus ſûr eſt donc d'appliquer l'appareil & le bandage avec beaucoup de ſoin & de précaution.

J'ai indiqué ci-devant la maniere la plus avantageuſe d'appliquer les plumaſſeaux & les bourdonnets, & il me ſuffit d'avertir le Chirurgien de ne les ôter qu'au bout de trois jours, & même d'attendre qu'ils tombent d'eux-mêmes plutôt que de les arracher de force. La cicatrice ſe fait d'autant plutôt, que l'on renouvelle moins ſouvent & avec plus de précaution l'appareil. Mais s'il ſurvenoit pendant le cours de la cure une ſuppuration trop abondante, il faudroit dans ce cas renouveller ſouvent l'appareil; il eſt même bon de peur qu'une perte de ſubſtance trop copieuſe n'affoibliſſe la malade & ne lui cauſe la mort, de ne point ſe ſervir d'onguens digeſtifs & de n'employer que de la charpie ſeche ou légerement imbibée de teinture de myrrhe & d'ambre. Un Chirurgien m'a aſſuré qu'il ſe ſervoit avec ſuccès dans ces ſortes de cas d'alun brûlé avec un peu de précipité rouge, qui formoit la cicatrice en très-peu de tems.

La malade doit, pour recouvrer peu à peu les forces qu'elle a perdues, uſer non-ſeulement d'alimens qui forment un bon ſuc, & qui ſoient faciles à digérer, comme de bouillons, de gelées, d'œufs mollets, &c. mais encore de remedes cordiaux, & d'émulſions qui flatent le gout. Il faut prendre garde d'un autre côté que la plaie ne ſe ferme trop-tôt, car les Auteurs ont obſervé qu'alors la maladie acquiert de nouvelles forces, & revient avec plus de violence. Suppoſé donc qu'on appréhende un pareil accident, il eſt bon de mêler de tems à autre dans l'appareil du miel roſat, afin d'entretenir la ſuppuration pendant un tems ſuffiſant. Après même que le cancer eſt guéri, la malade doit s'aſſujettir à un régime extremement exact & ne point ſe livrer aux paſſions. Il eſt bon auſſi, ſurtout ſi c'eſt au printems, qu'elle uſe de purgatifs, & qu'elle ſe faſſe tirer autant de ſang que ſes forces pourront le permettre.

Lorſque pendant la cure, la malade eſt attaquée d'une fievre violente accompagnée de la difficulté de reſpirer, il eſt rare qu'elle ne meure. Pour prévenir ce malheur, il faut la ſaigner à tems & lui donner des remedes qui la mettent à couvert des atteintes de ces maladies. On trouve des femmes qui endurent cette opération avec une force & un courage extraordinaire; au lieu que d'autres ſe laiſſent ſi fort abbatre à la peur, & jettent des cris ſi effroyables, qu'ils ſuffiſent pour déconcerter le Chirurgien le plus intrépide & pour le troubler dans ſon opération. Dans ce cas, il eſt abſolument néceſſaire, ſuivant le conſeil de Celſe, que le Chirurgien s'arme d'intrépidité & qu'il opere avec la même tranquilité, que s'il étoit ſourd, & qu'il n'entendît point les cris & les gémiſſemens de la malade.

Les Obſervations de M. Sharp ſur ce ſujet, contiennent des particularités trop importantes pour que je les paſſe ſous ſilence.

Le ſuccès de cette opération eſt extremement incertain; parce qu'il arrive aſſez ſouvent que le virus chancreux ſe trouvant toujours mêlé avec le ſang, même après

l'*amputation*, reproduiſe un nouveau cancer dans la plaie ou dans quelqu'autre partie du corps. Il ſemble que la malade peut compter davantage ſur la guériſon, & qu'elle eſt plus à couvert d'une rechute lorſque le skirrhe s'eſt formé lentement, & en tardant à devenir carcinomateux, lui a donné le tems de différer l'opération; que lorſqu'il vient tout d'un coup accompagné de douleurs aigues. Quoique je n'oſe rien aſſurer là-deſſus, il me paroît cependant lorſque je me rappelle les perſonnes qui ont été guéries de cette maladie, que cette obſervation eſt aſſez bien fondée. On trouve quelques Chirurgiens ſi découragés par le mauvais ſuccès de cette opération, qu'ils la condamnent dans toutes ſortes de cas; ils aiment mieux livrer leurs malades à une mort certaine, que de haſarder une opération du ſuccès de laquelle ils ſe méfient. Cependant les exemples qu'on a des perſonnes à qui elle a ſauvé la vie, ſont aſſez nombreux pour pouvoir faire bien augurer du ſuccès.

Le skirrhe des mamelles eſt une tumeur liſſe, ſans inflammation, qui a de profondes racines dans la mamelle. Il eſt généralement accompagné de douleurs poignantes qui le rendent d'autant plus dangereux qu'elles ſont plus violentes. A meſure que la tumeur dégénere en cancer, elle devient inégale & livide, & les vaiſſeaux devenant variqueux, elle s'ulcere à la fin.

Lorſque le skirrhe eſt petit on peut l'extirper en faiſant une inciſion longitudinale: mais ſuppoſé qu'il ſoit d'une groſſeur conſidérable, on fera dans la peau une inciſion ovale proportionnée à la groſſeur de la tumeur. Par exemple, ſi la tumeur a cinq pouces de long ſur trois de large, l'inciſion doit être à peu près de la même longueur, ſur un pouce & demi de large. En extirpant la mamelle, il faut conſerver autant de la peau qu'il eſt poſſible, & pour cet effet faire l'inciſion beaucoup moindre que la baſe de la mamelle que l'on doit entierement ſéparer du muſcle pectoral. Cette opération n'eſt point difficile, à cauſe que les skirrhes n'étant que des glandes groſſies à un point conſidérable, & recouvertes de leurs membranes propres; on les diſtingue & on les ſépare aiſément des parties voiſines. Ce que je dis a lieu lorſque la tumeur eſt mobile, car elle eſt quelquefois tellement adhérente aux muſcles qui ſont deſſous & aux côtés, que l'opération eſt abſolument impraticable. Lorſqu'il y a des traînées de glandes endurcies & skirrheuſes ſous l'aiſſelle, l'opération devient inutile, à moins qu'on ne les emporte, car on ne peut point compter qu'elles ſe diſſipent par la ſuppuration. Les Chirurgiens croyent qu'il eſt impoſſible d'extirper ces glandes ſans ouvrir les vaiſſeaux; je l'ai cependant fait avec ſuccès lorſqu'elles n'ont point été trop profondes, ni trop avancées ſous l'aiſſelle.

On doit ſe rendre maître du ſang en liant les vaiſſeaux avec la chair avec une aiguille enfilée d'un cordon ciré. Pour découvrir les orifices des vaiſſeaux, on doit nettoyer la plaie avec une éponge imbibée d'eau chaude.

Les tumeurs skirrheuſes qui ſe forment aux environs de la mâchoire inférieure ſont généralement parlant des tumeurs ſcrophuleuſes d'autant plus aiſées à connoître, qu'elles ſe fixent ſur les glandes ſalivaires. Elles ſont très-difficiles à guérir, mais moins cependant que le skirrhe des mamelles, car il arrive ſouvent qu'elles viennent à ſuppuration & qu'elles ſe guériſſent d'elles-mêmes. Lorſqu'elles reviennent après avoir été guéries, c'eſt faute d'avoir ſuffiſamment détergé le fond de la tumeur lorſqu'elle ſuppuroit; on y peut remédier en appliquant ſur ſa ſurface un cauſtique, comme je l'ai ſouvent pratiqué moi-même avec un ſuccès extraordinaire. Il ſe forme encore une autre eſpece de skirrhe dans le cou dont l'extirpation réuſſit beaucoup mieux que celle d'aucun autre que ce ſoit. Il conſiſte dans le gonflement des glandes lymphatiques qui s'étendent le long de la veine jugulaire, & il differe des cancers de cette partie, en ce qu'il eſt mobile, qu'il ne cauſe aucune douleur, que la peau qui le couvre n'eſt point tendue, & que ſa preſſion ſur la trachée artere & ſur l'œſophage eſt peu conſidérable. Il differe encore du cancer en ce qu'il affecte rarement le tempérament, au lieu que le cancer n'a pas plutôt paru qu'il fait reſſentir ſes malignes influences dans toute l'habitude du corps. La ſituation de cette tumeur exige beaucoup de précaution dans l'opération. J'en ſéparai dernierement une de cette eſpece de la veine jugulaire d'environ la longueur d'un pouce & demi. Elles s'étend quelquefois ſur le menton juſqu'à la bouche, de ſorte qu'on eſt forcé de couper les conduits ſalivaires en opérant, ce qui prolonge extremement la cure. Au défaut des autres méthodes, on peut guérir ces ſortes de tumeurs, en faiſant par dedans la bouche, une inciſion dans la partie de la joue qui eſt affectée. On la tient ouverte au moyen d'une tente ou d'un petit séton, & l'on panſe la plaie exterieurement. On n'interrompt point par ce moyen le cours de la ſalive, & l'on ferme la plaie externe avec beaucoup de facilité.

On panſe toutes ces plaies avec de la charpie ſeche, de même que les autres plaies qu'on a faites par inciſion. SHARP.

Comme il arrive quelquefois que des accidens, qui ſont les ſuites du libertinage, mettent certaines perſonnes dans la dure néceſſité de perdre par l'*amputation* tout le pénis, ou une grande portion de ce membre; j'ai cru devoir indiquer ici la maniere dont on fait cette opération.

Amputation du Pénis.

Lorſque la gangrene s'empare de la verge, enſuite d'une inflammation d'un phimoſis ou paraphimoſis; on doit ſuivre pour la cure la méthode que l'on trouvera indiquée dans l'article *Phimoſis*.

Mais lorſque le pénis eſt affecté d'un cancer ou du ſphacele, il faut l'extirper ſans délai, de peur que le mal ne faſſe plus de progrès & ne cauſe la mort au malade. Voici la meilleure maniere de faire cette opération: On inſerera dans l'uretre un petit tube d'argent ou de plomb, un peu plus long que la partie affectée, que l'on enfoncera un peu plus avant que l'extrémité de celle qui eſt corrompue. Après quoi on liera la partie ſaine du pénis avec un gros cordon de fil ou de ſoie, de la même maniere que lorſqu'on veut extirper par la ligature, quelque tubercule ou excroiſſance charnue. On fixera le tube le mieux qu'il ſera poſſible, pour qu'il ne ſorte point, & qu'il laiſſe un cours libre à l'urine. On laiſſe la ligature, & même s'il eſt néceſſaire, on en fait une ſeconde le lendemain ſur la précédente, de ſorte qu'au bout de quelques jours la partie corrompue ſe ſépare d'elle-même à l'endroit de la ligature. Je ſai que pluſieurs Chirurgiens retranchent tout d'un coup la partie mortifiée, qu'ils arrêtent quelquefois le ſang, & réuniſſent la plaie au moyen d'un cautere actuel, ou d'aſtringens, comme on en peut voir un exemple dans la cinquante-ſixieme obſervation de Scultet. Mais comme il eſt rare que cette méthode réuſſiſſe, & qu'elle a des ſuites fâcheuſes; je ſuis d'avis qu'on ſe ſerve de la ligature. En ne retranchant qu'une certaine partie du pénis, il reſte après la cure un pouvoir de procréation proportionné à la grandeur de celle qui reſte.

Ceux qui ſont curieux de ces ſortes de cas, peuvent conſulter après Scultet, Hildanus, *Obſervat.* 60 & 65. Ruyſch, *Cent.* 3. *Obſerv.* 88, & Doebelius, *Obſervat.* 30. qui a donné un Traité ſur ce ſujet. Heiſter, *Tom. II.*

CAS.

Un nommé Pierre Perrod, Forgeron dans un petit Village près de Lauſanne, âgé de quarante ans, d'un tempérament mélancholique, avoit depuis ſon enfance un poireau de la groſſeur d'une lentille ſur la couronne du gland, qui ne lui cauſoit aucune douleur, à moins de quelque frottement conſidérable. Il ſe maria, mais lorſqu'il voulut avoir commerce avec ſa femme, le

frottement

frottement des parties lui causa des douleurs si violentes & si insupportables, qu'il fut obligé de faire lit à part pendant treize ans. Les douleurs augmenterent, & le poireau dégénéra en un cancer monstrueux, aussi gros que la tête d'un petit enfant. Sa verge étoit en quelque sorte transformée en une masse de chair de couleur livide, & raboteuse. L'odeur qui en sortoit étoit si insupportable, que personne ne pouvoit habiter avec lui. Un grand nombre d'ulceres dont quelques-uns donnoient passage à l'urine environnoient ce fungus chancreux. Comme la maladie empiroit de jour en jour, on consulta des Medecins de toute espece. Ils désespérerent tous de sa guérison & déclarerent sa maladie incurable. Il étoit dans un état qui attiroit la compassion de tout le monde & à la veille de perdre la vie lorsqu'il jugea à propos de me consulter. J'entrepris de le traiter à la sollicitation de Pierre Pagesius personnage aussi recommandable par sa pieté que par son érudition. Mais ce fut après avoir déclaré mes sentimens à ses amis & tous ceux qui étoient présens. L'examen du cas me le fit trouver encore plus terrible, car le cancer avoit étendu ses racines jusqu'aux vaisseaux de l'abdomen & s'y étoit fixé. Je jugeai donc qu'il étoit plus à propos d'avoir recours au dernier remede, & de lui amputer le membre que de le laisser plus longtems dans un état si déplorable.

Voici la maniere dont je procédai à la cure.

Après lui avoir prescrit le régime que je jugeai le plus convenable, je le purgeai avec cette potion.

Prenez *de fumeterre*, *de scabieuse*, *d'épithyme*, *de scolopendre*, } *de chacune une poignée.*
semence d'anis, *demi-once.*
feuilles de sené, *trois dragmes.*

Faites-les bouillir de telle sorte que la décoction passée ne monte qu'à trois onces.

Faites-y dissoudre *trois dragmes de confection d'hamech*, une quantité suffisante *de sirop purgatif de roses, fait avec de la rhubarbe, de l'agaric & du sené.*

Ajoutez-y *une once d'eau de canelle distilée sans vin.*

Faites-en une potion, que vous donnerez de grand matin au malade.

Je lui tirai le lendemain six onces de sang du bras gauche, & lui ordonnai ensuite l'aposeme suivant, pour disposer les humeurs à être évacuées.

Prenez *racine de chicorée avec toutes les feuilles*, *racine de patience*, *pourpier*, *polypode*, *grande scrofulaire*, *écorce de tamaris*, *racines intérieures d'aune noir*, } *de chaque une once.*
feuilles d'aigremoine, *de véronique*, *de scabieuse*, *de patience*, *de scolopendre*, *de capilaire doré*, *de bec de grue*, } *de chaque une poignée.*
des trois fleurs cordiales, *fleurs de genet commun*, *fleurs de sureau*, } *de chacune une pincée.*
de la regliſſe, *des pépins de raisins*, } *de chaque une once.*

Faites bouillir ces drogues dans une quantité d'eau suffisante, jusqu'à diminution du tiers.

Faites infuser & macérer suivant l'art dans une pinte & demie de cette décoction,

deux onces de feuilles de sené,
racine d'hellebore bâtard, c'est-à-dire, *la racine du saniclet femelle de Fuchsius*, *de polypode*, } *de chaque une once.*
agaric nouvellement réduit en trochisques, *trois dragmes*,
de la meilleure rhubarbe, *trois dragmes.*

Faites-en une potion selon l'art, dont le malade usera pendant quatre matins consécutifs.

Le malade ayant été ainsi disposé, après l'avoir fait pisser je le plaçai le 10 Juillet 1601. sur un siége, & lui extirpai le pénis dans l'abdomen même en presence de Jean Rhéterius, Professeur en Hébreu à Lausanne, de Claude Mariones fameux Apothicaire, de David Clerk & de plusieurs autres personnes qui vivent encore. J'appliquai ensuite ma poudre styptique sur la plaie avec de la charpie trempée dans des blancs d'œufs. J'enveloppai le scrotum & les aines avec des linges en double, trempés dans de l'oxycrat chaud, & assurai le tout avec un bandage. J'ordonnai aux Aides que je laissai auprès de lui, de presser doucement l'appareil avec leurs mains trempées dans de l'oxycrat, pour prévenir l'hémorrhagie; car dans ces sortes de cas les cauteres actuels sont extremement dangereux, parce qu'ils peuvent obstruer les conduits urinaires, & causer une inflammation dans la vessie & dans les parties qui lui sont contiguës. Je ne levai l'appareil que le lendemain. Je cicatrisai ensuite la plaie suivant ma méthode ordinaire, en usant de digestifs pendant quelques jours, en lui oignant le ventre & les parties contiguës à la plaie, avec de l'huile rosat & de l'huile de myrthe, & en lui appliquant une emplâtre défensive sur la partie inférieure du bas-ventre.

Je lui donnai pour conduire son urine, un instrument très-simple, fort approchant de la partie qu'il venoit de perdre, dont il se servit sans douleur & sans difficulté après qu'il eut été guéri. Sa santé se rétablit si parfaitement, que les personnes qui l'avoient vu dans le déplorable état dont j'ai parlé, & qui le virent s'acquiter avec tant de facilité des différentes parties de sa profession, ne purent s'empêcher d'être surpris extraordinairement.

Comme plusieurs personnes s'imaginent que le cancer qu'on a extirpé dans une partie ne manque jamais de revenir dans une autre, il ne sera pas inutile de faire observer que cet homme vécut encore plusieurs années sans ressentir la moindre incommodité & sans que l'accident facheux qui lui étoit arrivé, l'empêchât de vaquer à ses affaires. Il rendoit même son urine & la poussoit aussi loin qu'il l'eût pu faire avec sa verge; sans être obligé de se servir de l'instrument que je lui avois ordonné. Et ce qui est encore plus surprenant, il m'assura qu'il ressentoit fort souvent les aiguillons de la chair. Il mourut cependant vers la fin de 1611. à Netherlands, sans que j'aie pu savoir quelle fut sa maladie.

Pendant la guerre que le Duc de Savoye eut avec les Genevois un soldat eut le malheur de perdre les parties de la génération par un coup de mousquet. On le transporta à Geneve où il fut heureusement guéri par le fameux Jean Grifton. On remarquera que l'hémorrhagie ne fut pas fort abondante, car sans cela

la cure eût été très-difficile & très-dangereuſe, comme je pourrois le prouver par un grand nombre d'exemples.

J'ai rapporté dans l'obſervation précédente un exemple d'un penis coupé & guéri avec ſuccès.

J'en vais maintenant rapporter deux autres qui prouveront que ces ſortes d'opérations ſont extremement dangereuſes, à moins qu'on ne les faſſe avec beaucoup de dextérité & de précaution.

Un pauvre mendiant qui rodoit en 1581. de ville en ville avec un ſac aſſez bien fourni, pendu au cou, eut le malheur d'attirer les yeux d'un coupeur de bourſe, qui ayant remarqué que lorſque ce miſérable ſe baiſſoit, ce ſac lui pendoit entre les cuiſſes, prit ſi bien ſon tems, qu'un jour qu'il étoit à ramaſſer ſes proviſions devant une boutique, il s'avança par derriere, & lui coupa d'un ſeul coup la verge & le ſac. Ce mendiant tomba à la renverſe & mourut ſur le champ.

Dans l'année 1582. un homme d'environ quarante ans, qui avoit un ulcere malin ſur le gland de la verge, eut le malheur de s'adreſſer à un Chirurgien qui n'étoit pas des plus habiles. Il lui coupa le gland: mais comme il n'avoit aucun aſtringent aſſez fort pour arrêter le ſang qui ſortoit de la plaie, il fut à la cuiſine pour faire rougir au feu le premier inſtrument qui ſe preſenta ſous ſa main. Mais dans le tems qu'il mit pour aller & venir, il ſurvint une hémorrhagie ſi violente, que le malade mourut peu de jours après, ſans qu'il lui fût poſſible de le ſauver, tant ſes forces avoient été affoiblies. Cet exemple doit apprendre aux jeunes Chirurgiens, qu'ils ne ſauroient apporter trop de ſavoir, de dextérité & de précaution dans ces ſortes d'opérations. Hildan, *Cent.* 3. *Obſerv.* 88. 89.

On peut extirper le penis avec aſſez de ſuccès, pourvu que l'on prenne toutes les précautions qu'une ſemblable opération exige.

Un Payſan étoit incommodé depuis deux ans d'une tumeur skirrheuſe ſur le gland du penis, qui dégénera à la fin en un ulcere chancreux, auſſi gros que le poing. Joachim Schrader, à qui il s'adreſſa, me fit appeller en conſultation avec les ſieurs Hiddingh, André Boekelman & ſon fils Corneille. Nous approuvâmes unanimement l'extirpation, qui fut faite le jour ſuivant avec tant de ſuccès, que le malade jouit encore aujourd'hui d'une ſanté parfaite.

Voici la maniere dont l'opération fut faite.

Après avoir introduit une ſonde par l'uretre juſques dans la cavité de la veſſie, nous fîmes une forte ligature ſur le penis à l'endroit de la partie affectée, avec un cordon, qui bien que petit, étoit ſuffiſant pour faire une forte compreſſion. Le malade ſupporta les douleurs de l'opération avec tant de courage, que tous les ſpectateurs en furent ſurpris; car à peine lui entendit-on pouſſer le moindre gémiſſement. Après avoir fait cette ligature, nous arrêtâmes la ſonde avec un cordon, pour qu'elle ne pût point ſortir de l'uretre. Nous fîmes une ſeconde ligature le lendemain pour que la partie ſe mortifiât plutôt. Nous enveloppames en même-tems la partie dans une veſſie mouillée, pour recevoir l'urine & empêcher la mauvaiſe odeur. Le cinquieme jour, autant qu'il m'en ſouvient, nous emputâmes la partie mortifiée avec le biſtouri, ſans qu'il ſurvînt aucune hémorrhagie, à cauſe qu'elle étoit entierement mortifiée. Nous laiſſâmes la ſonde dans l'uretre encore un ou deux jours, juſqu'à ce que la ligature eût tombé d'elle-même, & que le malade n'en eût plus beſoin. Après qu'il fut rétabli, il rendit ſon urine par un inſtrument d'ivoire, car la partie du penis qu'on avoit laiſſée étant tout-à-fait rentrée dans le bas-ventre, il n'eût pu rendre ſon urine ſans le ſecours de cet inſtrument. Ruysch, *Vol. I. Obſerv.* 30.

Cœlius Aurelianus emploie le mot *amputatio* dans un ſens différent de celui que nous venons de lui donner. Par exemple *Acut. L. II. c.* 6. & 10. *Vocis amputatio* ſignifie la perte de la parole ou l'impoſſibilité dans laquelle on eſt de parler. Ce même Auteur emploie ce mot exactement dans le même ſens, *Chronic, L. IV. cap.* 7.

Amputare vires, ſignifie encore dans cet Auteur, affoiblir, énerver, de même que *nervos amputare.*

A M U

AMUCTICA, Ἀμυκτικὰ, d'ἀμύσσω, *picoter.* Cœlius Aurelianus, *Chron. L. II. c.* 6. emploie ce mot pour déſigner les remedes qui en aiguillonnant & picotant les bronches, excitent la toux & contribuent par ce moyen à l'évacuation des matieres qui offenſent les poumons. Ces remedes ſont les mêmes que ceux qu'on appelle *arteriaca.*

AMVETTI ou VETTI-TALI, que l'on diſtingue autrement par le nom d'*Arbor Indica, floribus ſpicatis, ſeminibus parvis in vaſculis ſiccis.*

C'eſt le nom d'un arbre des Indes à qui l'on n'attribue point de vertus médicinales.

AMULETA, *Amuletes.* Il y a tant de rapport entre les *amuletes* & les charmes, que je ne les ſéparerai point dans cet Article.

L'Hiſtoire Sainte nous apprend que l'idolâtrie avoit répandu ſes malignes influences ſur l'eſprit des hommes long-tems avant Moyſe, & il eſt probable que la méthode ridicule de prevenir les maladies & de rétablir la ſanté par l'uſage des charmes & des *amuletes* étoit née en même tems. Il eſt par conſéquent auſſi difficile de trouver l'origine de la magie & des charmes que celle de l'idolâtrie. On ne s'attachera donc pas à une recherche de cette nature qui paroît étrangere à notre ſujet, & nous renvoyons ceux qui en ſont curieux aux Auteurs qui en ont traité.

Pour nous éloigner de notre ſujet le moins qu'il eſt poſſible, il ſuffit de ſavoir que ces moyens illégitimes que la fauſſe religion a fait naître, & que la crédulité des Peuples a entretenus, ont été pratiqués & qu'on les a même joints à la Medecine long-tems avant l'Eſculape Grec, qui ſelon toute apparence les pratiquoit lui-même.

Quant à la maniere dont cet abus s'eſt introduit dans la Medecine & aux raiſons qui ont fait que l'on s'en eſt laiſſé prevenir, il y a apparence que les hommes voyant que les autres moyens naturels qu'ils avoient de guérir leurs maladies ou de conſerver leur ſanté & leur vie, étoient ſouvent inutiles, ils s'attacherent à tout ce qui ſe préſenta, & crurent le premier fourbe qui voulut leur en impoſer. On ſe laiſſa d'autant plus facilement perſuader à admettre les moyens ſuperſtitieux, que l'on s'imagina que s'ils ne faiſoient point de bien, du moins ne feroient-ils point de mal; & quoiqu'ils fuſſent ſans force & ſans vertu, il a ſuffi pour en établir l'uſage, que quelques perſonnes cruſſent en avoir reçu du ſoulagement. Il a pu même arriver que ce ſoulagement ait été effectif, la force de l'imagination ayant ſuppléé à celle qui manquoit aux remedes, & l'impreſſion que ces remedes avoient faite ſur l'eſprit ayant pu ſe communiquer au corps & changer l'état de ſes parties. Si l'on ajoute à cela deux autres conſidérations, l'une que ces remedes n'étoient ni rebutans, ni douloureux comme les remedes ordinaires; la ſeconde que la religion ou plutôt la ſuperſtition (qui a un très-grand pouvoir ſur l'eſprit des hommes) les autoriſoit, on conviendra qu'il n'en a pas fallu davantage pour déterminer les Peuples à s'en ſervir, ſur quelques exemples qu'ils prétendoient avoir vus de leurs bons effets.

Si outre l'artifice & la fourberie des hommes, il y avoit quelque choſe de plus, c'eſt ce que je laiſſe à part & que les Théologiens décideront. Quoiqu'il en ſoit, les charmes ou les enchantemens, ſe ſont ſi bien introduits dans la Medecine, que toutes les Nations du monde les ont pratiqués de tems immémorial. Les Payens ne ſont pas les ſeuls qui aient donné dans cette folie; les Peuples mêmes qui ont été honorés de la connoiſſance

de Dieu, ſe ſont laiſſé entraîner par le mauvais exemple des Idolâtres, & quelques-uns de ceux qui ont paſſé pour les plus ſages, de quelque religion qu'ils aient été, n'ont pas moins donné dans cette erreur que le ſimple peuple, quoiqu'il y ait auſſi eu de tout tems, même parmi les Payens, des gens qui s'en ſont moqués.

On charmoit quelquefois les maladies par de ſimples paroles ou par de certains mots qu'on prononçoit à l'oreille du malade où même loin de lui, dans l'intention de le guérir, & qu'on accompagnoit de diverſes cérémonies. On appelloit ces paroles où ces mots ἐπᾳοιδαὶ en Grec, & *incantamenta* ou *carmina* en Latin; à quoi répond & d'où eſt dérivé le François, *enchantemens* ou *charmes*, comme qui diroit des vers ou une eſpece de chanſon, qu'on prononçoit ſur quelqu'un, parce que ces paroles étoient ordinairement en vers, ou qu'on les récitoit comme en chantant. Ce n'eſt pas qu'on ne ſe ſervît auſſi de la proſe, & même qu'on n'employât des mots barbares, ou qui ne ſignifioient rien, & que ceux qui les prononçoient n'entendoient pas mieux que ceux pour qui la cérémonie ſe faiſoit.

D'autres fois on écrivoit ces mots ſur de certaines choſes que l'on attachoit au corps du malade ou qu'on lui faiſoit porter. C'eſt ce que les Latins ont appellé des *amuletes*, *amuleta*, qui vient du verbe *amovere*, *ôter*, *éloigner*. Ils les appelloient encore *procbia* ou *proëbra*, de *prohibere*, *garantir*, *défendre*. Les Grecs les ont appellés dans le même ſens *apotropæa*, *phylacteria*, *amynteria*, *alexiteria*, *alexipharmaca*, parce qu'ils croyoient que ces remedes défendoient ou garantiſſoient non-ſeulement contre les maladies provenantes de cauſes naturelles, mais contre les charmes ou les enchantemens qui pouvoient avoir été faits par d'autres en vue de nuire.

La matiere de ces *amuletes* étoit tirée des pierres, des métaux, des ſimples, des animaux, & généralement de tout ce qu'il y a au monde. On gravoit ſur les pierres, ſur les métaux & ſur le bois, des caracteres ou des figures ou des mots, qui devoient être diſposés en un certain ordre, auſſi-bien que ceux que l'on écrivoit ſur du papier. Tel eſt le remede que Serenus Samonicus indique pour guérir une eſpece de fievre que les Medecins appellent *hémitritée*; ce remede conſiſte à écrire le mot *Abracadabra* ſur du papier d'une certaine maniere. Voyez *Abracadabra*.

Les Juifs ont attribué la même vertu au mot *Abracalan*, prononcé de la même maniere. Voyez *Abracalan*.

On trouve dans Marcellus Empiricus, dans Trallian & ailleurs, divers exemples d'*amuletes* faits par des caracteres rangés en certain ordre & gravés ſur des métaux, ſur des pierres, &c.

Quelquefois on n'écrivoit ni on ne marquoit rien ſur les matieres propres à faire des *amuletes*, mais on employoit je ne ſai combien de cérémonies ſuperſtitieuſes dans leur préparation & dans leur application, ſans compter la peine qu'on ſe donnoit pour obſerver que les aſtres fuſſent diſposés favorablement. Les Arabes ont donné à cette derniere ſorte d'*amuletes*, dont la vertu dépend principalement de l'influence des aſtres, le nom de *taliſmans*, c'eſt-à-dire images.

On faiſoit des *amuletes* de toutes ſortes de formes, & on les attachoit à toutes les parties du corps, d'où vient qu'on les appelloit encore *periapta* & *periammata*, d'un verbe Grec qui ſignifie attacher autour de quelque choſe. Quelques-uns reſſembloient à une piece de monnoie, qu'on perçoit pour les pendre au cou avec un filet. D'autres étoient faits en anneaux, pour être mis aux doigts ou ailleurs; d'autres comme des braſſelets ou des colliers, qu'on portoit aux bras ou autour du cou, ou comme des couronnes dont on entouroit la tête.

On pourroit joindre aux *amuletes* ou aux charmes tous les autres remedes ſuperſtitieux. On ſait que l'antiquité y ajoutoit beaucoup de foi, & en employoit un grand nombre. Il y avoit, par exemple, certains ſimples que l'on ne cueilloit, que l'on ne préparoit, & que l'on n'appliquoit point ſans pratiquer en même tems de certaines choſes, qui d'elles-mêmes ne pouvoient point faciliter l'effet du remede ni augmenter ſa vertu, en un mot qui ſembloient tout-à-fait indifférentes, mais ſans leſquelles on prétendoit néantmoins que le remede étoit inutile. Les Livres des anciens Medecins contiennent pluſieurs deſcriptions de ſemblables remedes, qui ſont encore pratiqués aujourd'hui par des Empyriques, des femmes ou d'autres perſonnes crédules & ſuperſtitieuſes. Voyez *Bara*.

Il y avoit des *amuletes* où ni les charmes, ni les ſuperſtitions n'avoient point de part, quoique perſonne ne pût rendre raiſon des effets qu'on leur attribuoit, ni de la maniere dont ils agiſſoient. Cette derniere ſorte d'*amuletes* eſt encore aujourd'hui approuvée par divers Medecins, quoique d'autres refuſent avec raiſon d'y ajouter foi. Le Clerc, *Hiſtoire de la Medecine*.

AMURCA, en François *feces* ou *lie d'huile*, eſt la réſidence qui ſe fait au fond du vaiſſeau où l'on a mis l'huile d'olive nouvellement exprimée pour la laiſſer dépurer.

Elle eſt émolliente, adouciſſante, réſolutive, propre pour calmer la douleur de tête étant appliquée ſur le front, pour arrêter les fluxions. Lemery, *des Drogues*.

Les anciens attribuent à l'*amurca* des vertus quelque peu différentes de celles dont Lemery fait mention.

Amurca, Ἀμύργη, eſt la lie ou réſidence de l'huile d'olive nouvellement exprimée.

Elle acquiert une qualité aſtringente lorſqu'on la fait bouillir dans un vaiſſeau de cuivre juſqu'à conſiſtance de miel. Elle eſt excellente pour le mal de dents & pour les plaies lorſqu'on en frotte la partie bleſſée, après l'avoir mêlée avec du vinaigre, du vin, ou du vin & du miel (οἰνόμελι). Elle entre dans les collyres & les emplâtres. Elle eſt d'autant meilleure qu'elle eſt plus vieille. Donnée dans un lavement elle eſt bonne pour les ulcérations de l'anus, des parties naturelles & de l'utérus. Cuite avec du verjus juſqu'à conſiſtance de miel elle fait tomber les dents cariées qui en ont été frottées. Sa décoction avec des lupins & de la camomile, guérit les troupeaux de la gale. Lorſqu'elle eſt crue & nouvelle elle eſt une fomentation excellente pour ceux qui ſont affligés de la goute.

Lorſqu'on l'étend ſur une peau d'agneau avec ſa laine & qu'on l'applique ſur le ventre des perſonnes hydropiques, elle procure l'écoulement des eaux, Dioscoride *L. I. c.* 138.

L'*Amurca* eſt d'une qualité terreuſe, chaude, ſans aucune acreté ſenſible. Elle s'épaiſſit & ſe deſſeche lorſqu'on la fait cuire. Oribase, *Med. Coll. Lib. VII. c.* 1.

Comme elle eſt extremement chaude & deſſiccative, elle guérit les ulceres des perſonnes qui ſont d'un tempérament ſec: mais elle ne fait que les irriter dans les autres. Aetius, *Tetr. I. Serm.* 1. P. Eginete, *Lib. VII. cap.* 3.

A M Y

AMYCHE, Ἀμυχὴ, *ulcération*, *lacération*, ou *ſcarification ſuperficielle de la peau*.

Ce mot eſt dérivé d'ἀμύσσω, *grater*, & Hippocrate s'en ſert quelquefois. De-là *amyctica*, *picotans*, *aiguillonnans*, dont ſe ſert Cœlius Aurelianus; *Lib. II. cap. 6.*

AMYDROS, Ἀμυδρὸς, *obſcur*, *preſque inviſible*. Hippocrate emploie ce mot dans ſon Traité des Inſomnies.

AMYGDALÆ, *Amandes*, fruit de l'amandier. Voyez *Amygdalus*. Il ſignifie auſſi les amygdales. Voyez *Tonſillæ*.

AMYGDALIA, Ἀμυγδάλια, *Amandes*. Hippocrate, *de Morbis*, *Lib. II.*

AMYGDALATUM, Lait artificiel fait avec des amandes, qu'on appelle ordinairement émulſion.

AMYGDALOIDES, Nom qu'Oribaſe donne au tithymale, qui, à ce qu'il dit, eſt encore appellé *tithymalus mas*, *characias*, *cometes* & *gobius*. Voyez *Tithymalus*.

AMYGDALOPERSICUM, *Amande de pêcher*. On l'appelle encore *Perſica amygdaloïdes*.

AMYGDALUS, *Amara & dulcis*, Offic. J. B. 1. 174. Mont. 36. Jonſ. Dendr. 122. *Amygdalus ſativa*, C. B. Pin. 441. Raii Hiſt. 2. 1519. Elem. Bot. 497. *Amygdalus ſativa, fructu majore*, T. Inſt. 627. Boerh. Ind. A. 2. 245. *Amygdalus*, Chab. 12. Ger. 1256. Emac. 1445. Parkinſ. Theat. 1515. *Amandier*. Dale.

La décoction des racines de l'*amandier* amer pilées, efface les taches du viſage; un cataplaſme d'amandes produit le même effet. Les *amandes* appliquées en forme de peſſaire excitent les regles; & réduites en forme de cataplaſme avec du vinaigre & de l'huile roſat, elles appaiſent les maux de tête. Elles guériſſent les épinyctides (puſtules qui naiſſent pendant la nuit) étant mêlées avec du vin, & deviennent un topique excellent pour les ulceres putrides & corroſifs (σηπεδόνας καὶ ἕρπητας) & pour les morſures des chiens, employées avec du miel. Elles appaiſent les douleurs, lâchent le ventre, procurent le ſommeil & provoquent l'urine. Priſes avec de l'amydon, elles guériſſent le vomiſſement de ſang; priſes dans de l'eau ou réduites en éclegme avec de la réſine & de la térébenthine, elles ſoulagent ceux qui ont des maux de reins ou qui ſont affligés d'une péripneumonie. Avec du vin (γλυκεῖ) elles font du bien à ceux qui urinent avec peine ou qui ont la gravelle. Réduites en éclegme avec du miel & du lait, & priſes à la groſſeur d'une noiſette, elles guériſſent les maladies du foie, la toux & les enflures du colon; elles préviennent l'ivreſſe lorſqu'on en mange cinq ou ſix avant de boire. Elles tuent les renards étant mêlées avec leur nourriture. La gomme que l'arbre produit eſt chaude & aſtringente, elle guérit le crachement de ſang. Mêlée avec du vinaigre elle guérit les dartres qui ne ſont que ſuperficielles. Priſe avec du vin & de l'eau, elle guérit les toux les plus opiniâtres, & ſoulage ceux qui ſont incommodés de la gravelle lorſqu'on la boit dans du vin.

L'*amande* douce a moins de vertus que l'amere, quoiqu'elle atténue & qu'elle excite l'urine. Les *amandes* fraîches avec leurs écorces, corrigent la trop grande humidité de l'eſtomac. Dioscoride, *Lib. I. cap.* 176.

On prépare l'huile d'*amande* amere, que quelques-uns appellent *métopium*, de la maniere ſuivante.

Prenez *des amandes ameres ſéchées & dépouillées de leurs écorces, ſix pintes.*

Pilez-les dans un mortier avec un pilon de bois, juſqu'à ce qu'elles ſoient réduites en pâte, & verſez deſſus une pinte d'eau bouillante. Laiſſez-les s'imbiber d'eau pendant demi-heure; pilez-les de nouveau, exprimez-les & mettez le marc dans un vaiſſeau convenable: vous verſerez deſſus de nouveau demi-pinte d'eau bouillante, & vous procéderez comme auparavant.

Elle eſt bonne pour les maladies de la matrice, elle en amollit les duretés & diſſippe les inflammations. Elle guérit les maux de tête & diſſippe le bourdonnement d'oreille. Elle ſoulage ceux qui ont des maux de reins, qui urinent avec peine, qui ſont affligés de la pierre, de l'aſthme & de maladies de la rate. Mêlée avec du miel, des racines de lis, du cérat de Chypre ou du cérat roſat, elle efface les taches & les rides du viſage. Elle éclaircit la vue, déterge les achores & la teigne. Dioscoride, *Lib. I. cap.* 39.

On prépare les trochiſques d'*amandes* ameres, de la maniere ſuivante.

Prenez *anis*,
ſemence d'ache,
aſarabacca,
amandes ameres,
ſommités d'abſinthe,
} *de chacune, une quantité égale*,

Faites-en avec de l'eau des trochiſques du poids d'une dragme: on les donnera dans de l'hydromel à ceux qui ont la fievre, & dans du vin trempé, οἰνόμελι à ceux qui ne l'ont point. Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 22.

L'*huile d'amandes* eſt encore préparée de la maniere ſuivante.

Prenez des *amandes* ameres dépouillées de leurs écorces, & pilez-les en y verſant de tems à autre quelque peu d'eau: cela fait, mettez une pinte d'huile douce ſur quatre onces d'*amandes*, & expoſez-les pendant quarante jours au ſoleil; ou faites-les bouillir pendant trois heures dans un vaiſſeau verniſſé, & exprimez-les enſuite. Quelques-uns mettent ſeulement deux onces d'*amandes* pilées ſur une pinte Italique d'huile, & les font bouillir enſemble dans un pot verniſſé.

Huile d'amandes appellée *Métopium*, préparée d'une maniere différente de celle de Dioſcoride.

Prenez *huile omphacinum (huile tirée par expreſſion d'olives vertes,) vingt pintes.*
amandes ameres, deux livres,
graine de paradis, une livre,
fleurs de jonc odorant,
calamus aromaticus,
carpobalſamum,
} *de chacun une livre,*
myrrhe,
galbanum,
} *de chacun, demi-livre,*
térébenthine, deux livres,
vin doux odoriférant pour y faire macérer les drogues, quatre pintes,
miel attique, trois livres;

Broyez & diſſolvez le galbanum & la térébenthine dans une partie d'huile; joignez-les après les avoir fait cuire avec les autres ingrédiens; & ajoutez-y enſuite le miel attique. Mêlez ces drogues: tirez le mélange du feu lorſqu'il eſt modérément chaud. Paſſez-le promptement; car il s'épaiſſit lorſqu'il vient à ſe refroidir.

Les Egyptiens qui ont inventé cette huile, l'appellent *Métopium*, à cauſe que le galbanum qui y entre, eſt produit par une plante de ce nom. Paul Eginete, *L. III. cap.* 20.

Amygdalis amara et dulcis.

Cet arbre reſſemble ſi fort au pêcher par ſes feuilles & par ſes fleurs, qu'il eſt difficile de les connoître ſéparément, ſi ce n'eſt par leur fruit. Celui de l'*amandier* eſt plus petit, peu charnu, couvert d'une peau rude & cotoneuſe, qui renferme une *amande* oblongue & poreuſe, dont l'une des extrémités eſt plus pointue que l'autre. On ne diſtingue l'*amande* douce de l'amere que par le gout.

L'*amandier* croît naturellement dans les pays chauds, en Eſpagne, & ſurtout dans la Barbarie. Il fleurit au commencement du printems, & ſon fruit eſt mûr au mois d'Août.

Les *amandes* douces paſſent pour être nourriſſantes: mais elles ſont de difficile digeſtion lorſqu'on en mange trop. On en fait, avec du ſucre, différentes ſortes de préparations, comme des maſſe-pains & des macarrons. On en tire auſſi une huile, dont on fait un grand uſage dans la Medecine, & qui eſt excellente dans les maladies des poumons, la toux, l'aſthme, les aigreurs d'eſtomac, & la pleuréſie. Sa qualité adouciſſante & émolliente la rend d'un uſage admirable dans la pierre de la veſſie, la gravelle, & dans toutes les maladies des reins & de la veſſie. Elle corrige les ſels acres & irritans qui ſe trouvent dans l'eſtomac & les inteſtins: elle eſt bonne pour la colique & pour la conſtipation. On en donne avec ſuccès aux femmes enceintes quelque tems avant qu'elles accouchent. Elle eſt bonne

pour les tranchées des enfans. Elle les purge auſſi étant mêlée avec quelque ſirop convenable.

On emploie les *amandes* ameres extérieurement pour nettoyer & embellir la peau. L'huile qu'on en tire eſt bonne pour la ſurdité ; elle entre ſouvent dans les linimens anodyns.

Les huiles d'*amandes* douces & ameres ſont la ſeule préparation que l'on retire des *amandes* qui ſoit en uſage dans les boutiques. MILLER, *Bot. Offic.*

L'*amande* douce contient beaucoup d'huile, peu de ſel & de phlegme.

L'*amande* amere contient beaucoup d'huile, plus de ſel que l'*amande* douce, peu de phlegme : c'eſt pourquoi, l'huile d'*amande* amere ſe conſerve plus longtems ſans ſe rancir que celle d'*amande* douce. LEMERY, *des Drogues.*

Pomet ajoute, que l'huile d'*amande* amere, employée extérieurement, eſt bonne pour les duretés des nerfs, pour effacer les taches de la peau, & pour diſſiper la dureté du ventre des enfans qui viennent au monde. Quelques perſonnes prétendent, que l'eſprit de vin tartariſé empêche les huiles d'*amande* douce & d'*amande* amere de devenir rances.

Les *amandes* douces procurent le ſommeil, & augmentent la ſécrétion de la ſemence.

Les unes & les autres conviennent en tout tems, à tout âge & à toute ſorte de tempérament, pourvu qu'on en uſe modérément.

On exprime des *amandes* douces pilées & délayées dans l'eau, un lait d'*amande* que l'on fait boire aux gens maigres, aux hectiques, aux pleurétiques, & qui leur fait un bien évident. La raiſon en eſt, que ce lait contient beaucoup de parties huileuſes, balſamiques, propres à nourrir & rétablir les parties ſolides, à modérer le mouvement impétueux des humeurs, & à adoucir leur acreté.

La différence de gout qui ſe rencontre entre les *amandes* douces & les *amandes* ameres, provient de ce que dans les douces il ſe trouve moins de ſel, & que ce ſel eſt parfaitement lié & retenu par des parties rameuſes ; de ſorte qu'il ne peut faire qu'une impreſſion très-légere ſur la langue.

Les ameres au contraire contiennent plus de ſels acres, qui, n'étant qu'à demi embarraſſés par des parties huileuſes, excitent une ſenſation plus forte, mais plus deſagréable.

Plutarque rapporte l'hiſtoire d'un certain Medecin qui demeuroit chez Druſus, fils de Tibere, & qui, par l'uſage des *amandes* ameres, étoit devenu ſi excellent buveur, qu'il ne s'enivroit jamais, & qu'il ſurpaſſoit tous les buveurs de ſon tems. LEMERY, *des alimens.*

Il m'eſt arrivé depuis quelques années en cette Ville un fait très-digne de remarque. Dix jeunes gens de bonne famille prirent un gruau d'avoine, où l'on avoit mêlé plus de deux onces d'arſenic, avec pareille quantité de ſucre : peu de tems après, ils furent tourmentés d'inquiétudes & de tranchées cruelles. J'ai réuſſi, graces à Dieu, à les guérir tous avec l'huile d'*amandes* douces & le lait. HOFFMAN.

L'huile d'*amandes* douces bien préparée, & donnée dans un bouillon à la doſe de quelques cuillerées, eſt un remede merveilleux dans tous les ſpaſmes & les douleurs qui affligent les parties même les plus éloignées. Auſſi ſes effets ſont-ils merveilleux dans la toux convulſive, l'aſthme convulſif, la douleur que cauſe la pierre, la ſtrangurie & la colique. HOFFMAN, *de Conſenſu partium Nervoſarum.*

Il y a des poiſons nuiſibles à certaines eſpeces d'animaux, qui font à peine le plus léger effet ſur les hommes. C'eſt ainſi que les *amandes* ameres cauſent des convulſions aux oiſeaux, ſurtout à la cigogne & au pigeon ; que les mêmes *amandes* & les noix vomiques font mourir les chiens & les chats avec de violentes convulſions. HOFFMAN, *Medicin. Rational. Syſtemat. Vol. I.*

AMYLEON, ou AMYLION, Ἀμύλεον, ou ἀμύλιον d'α privatif, & μύλη, un moulin, à cauſe qu'il eſt fait avec du blé qui n'a point été moulu ; *Amydon.* Voyez *Amylum.*

Hippocrate, dans ſon traité des maladies des femmes ; *L. II.* recommande l'*amydon* en forme de peſſaire dans les hydropiſies de la matrice.

AMYLUM, *Amydon.* On a donné ce nom à l'*amydon* ; parce qu'en le faiſant, on tire la plus fine farine du froment ſans l'aide de la meule, (d'α privatif, & μύλη ou μύλη, un moulin.)

Le meilleur eſt celui qu'on fait avec le froment qu'on ſeme en Mars ou en Avril (comme eſt celui que l'on ſeme & que l'on recueille en trois mois) en Crete & en Egypte. On le prépare de la maniere ſuivante.

On l'arroſe cinq fois par jour, & même, lorſqu'on le peut, pendant la nuit avec de l'eau ; & lorſqu'il eſt amolli, on verſe l'eau par inclination ſans l'agiter ; de peur que la partie la plus fine du grain ne s'en aille. On le foule enſuite avec les piés à deux différentes repriſes, en y mettant toujours de l'eau fraiche. On ôte avec une écumoire la peau & le ſon qui ſurnage, & on paſſe le reſte, que l'on fait ſécher au ſoleil ſur des tuiles neuves ; car il ne manqueroit pas de s'aigrir, s'il y reſtoit la moindre humidité.

L'*amidon* eſt bon pour les fluxions des yeux, pour les ulceres & pour les puſtules. Il arrête le vomiſſement de ſang ; il amollit les parties qui ſont autour de la trachée artere. On le mêle ordinairement avec du lait, ou quelque autre ſubſtance ſemblable.

On prépare encore l'*amydon* avec l'épeautre, que l'on fait macérer un jour & une nuit dans l'eau. On le paîtrit enſuite, & on le fait ſécher à l'ardeur du ſoleil. Cette eſpece d'*amydon*, quoique bon à d'autres égards, ne vaut rien pour les uſages de la Medecine. DIOSCORIDE, *Lib. II. cap.* 123.

Toutes les eſpeces de froment ſont bonnes pour faire de l'*amydon* : mais le meilleur eſt celui que l'on ſeme en Mars ou en Avril. On l'a inventé dans l'Iſle de Chio, & c'eſt de-là que nous vient juſqu'aujourd'hui le plus eſtimé. On lui a donné le nom qu'il porte, à cauſe qu'on le fait ſans le ſecours de la meule. Il y en a un autre qui lui eſt inférieur en bonté, & que l'on fait avec une eſpece de froment léger, que l'on cueille en Mars. On le fait macérer dans des cuves de bois avec de l'eau fraîche, que l'on change cinq fois par jour. Il eſt meilleur lorſqu'on le fait auſſi tremper pendant la nuit, pour pouvoir l'amollir, & le paîtrir avant qu'il s'aigriſſe. Après l'avoir fait écouler dans des corbeilles, on le met ſécher au ſoleil ſur des tuiles enduites de levain. Le meilleur *amydon*, après celui de Chio, eſt celui de Crete, & enſuite celui d'Egypte. On doit choiſir celui qui eſt nouveau, léger & uni. PLINE, *Lib.* 18. *cap.* 7.

Une boiſſon préparée avec l'*amydon*, eſt bonne dans les fievres qui ſont accompagnées de la diarrhée. On peut ſi l'on veut, joindre à l'*amydon* des lentilles : l'employer ſeul, ou en uſer avec du lait & de l'eau lorſqu'on a la dyſſenterie ou un flux de ſang, occaſionné par la toux. On mettra dix dragmes d'*amydon* ſur quatre pintes & demie d'eau, & on les fera bouillir enſemble. ORIBASE, *Med. Col. L. V. c.* 7.

L'*amydon* paſſe pour deſſiccatif & aſtringent.

L'*amydon* cuit avec du lait, eſt un remede que les Empyriques vantent beaucoup pour la diarrhée qui ſurvient avec la fievre, ou après l'accouchement.

M. Clutton, dans un traité qu'il a publié il y a quelques années, fait beaucoup de fond ſur la décoction d'*amydon*, employée en forme de lavement dans la diarrhée. Il conſeille, lorſque les ſelles ſont ſanglantes & les inteſtins extremement relâchés, de faire la décoction d'*amydon* fort épaiſſe, & de mettre ſur quatre onces une once de brandevin.

Maniere de faire l'Amydon.

Après avoir bien nettoyé le froment ; on le fait fermen-

ter dans des cuves remplies d'eau que l'on expoſe au ſoleil lorſqu'il eſt dans ſa plus grande force pendant huit ou douze jours, ſuivant la ſaiſon, en changeant l'eau deux fois par jour, on connoit que le blé à ſuffiſamment fermenté lorſqu'il s'écraſe ſous les doigts. Le grain étant entierement amolli on le met poignée à poignée dans un ſac de canevas pour ſéparer la fleur de la peau & du ſon, ce que l'on fait en l'écraſant ſur une planche poſée ſur le vaiſſeau deſtiné à recevoir la partie la plus fine du froment.

A meſure que le vaiſſeau ſe remplit il s'éleve ſur la ſurface de la liqueur une eau rougeâtre que l'on doit enlever avec ſoin de tems en tems avec une écumoire, & mettre de l'eau fraîche à ſa place. On remue le tout, on le paſſe à travers des cribles, & l'on met ce qui a reſté dans un vaiſſeau avec de l'eau fraîche que l'on expoſe quelque tems au ſoleil. A meſure que le ſédiment ſe forme, on écoule l'eau quatre ou cinq fois par inclination, l'*amydon* reſte au fond du vaiſſeau, on le rompt en petits morceaux, & on les fait ſécher au ſoleil.

Caſtelli nous apprend d'après *Libavius*, qu'on donne en général le nom d'*amyla* à quelque eſpece de fecule chymique que ce ſoit.

AMYOS, Ἄμυος, d'α privatif, & μῦς, *muſcle*. Hippocrate, dans ſon Traité de *Arte*, applique ce mot à la jambe, pour dire qu'elle eſt ſi deſſechée qu'elle paroît n'avoir aucun muſcle.

AMYTHAONIS EMPLASTRUM, *Emplâtre* d'*Amythaon* pour les convulſions & les entorſes des articulations; elle eſt encore attractive.

Prenez *gomme ammoniaque*, *cire*, *bdellium*, } *de chaque huit dragmes.*
térébenthine, *iris d'Illirie*, *galbanum*, } *de chaque vingt dragmes.*

PAUL EGINETE, *L. VII. c.* 17.

A N

AN-FIR, *filius*, *Mercure*. RULAND.
AN-FIRARTO, *eſprit*, *ſel*. RULAND.
AN-PATER, *ſoufre*. RULAND.

A N A

ANA, Ἀνὰ, prépoſition greque fort en uſage dans les ordonnances. On en a donné l'explication ſous la lettre A, où je renvoie le lecteur. Les enthouſiaſtes ſe ſervent encore du mot *ana* pour ſignifier *eſprit*; & Caſtelli nous apprend que c'eſt le nom d'une certaine idole.

ANABASIS, Ἀνάβασις, d'ἀναβαίνω, *monter*, ſignifie l'augmentation d'une fievre en général ou d'un paroxyſme en particulier. De-là vient qu'on ſe ſert indifféremment d'*anabatica* & d'*epacmaſtica* pour déſigner des fievres qui augmentent continuellement & deviennent de plus en plus violentes.

ANABOLE, Ἀναβολή, d'ἀναβάλλω, *vomir*. Evacuation de quelque matiere que ce ſoit par le vomiſſement.

ANABROCHISMOS ou ANABROCHISMUS, Ἀναβροχισμὸς, ou ἀναβρογχισμὸς, de βρόχος, *nœud coulant*. Opérations que l'on fait ſur le poil des paupieres qui offenſent les yeux. Elle conſiſte à engager les poils qui ſont de trop dans une eſpece de nœud, au moyen d'une aiguille enfilée avec du fil fin en double, ou avec un cheveu, après avoir paſſé l'aiguille à travers la partie externe des paupieres, près du poil. Celſe fait mention de cette opération. *L. VII. c.* 7. en ces termes.

Quidam aiunt, acu tranſſui juxta pilos exteriorem partem palpebræ oportere, eamque tranſmitti duplicem capillum muliebrem ducentem; atque ubi acus tranſiit, in ipſius capilli ſinum, qua duplicatur, pilum eſſe injiciendum, & per eum in ſuperiorem palpebræ partem attrahendum, ibique corpori adglutinandum, & imponendum medicamentum, quo foramen glutinetur: ſic enim fore, ut is pilus in exteriorem partem poſteà ſpectet.

Paul Eginete n'emploie cette opération que dans les cas où il n'y a que deux ou trois poils qui irritent l'œil. Il décrit cette opération, *L. VI. c.* 13. mais avec quelque obſcurité!

ANABROSIS, Ἀνάβρωσις, d'ἀναβρώσκω, *dévorer*; corroſion, ou exeſion des parties ſolides par une humeur acre. Ce mot ſignifie la même choſe que *Diabroſis*.

ANACAMPSEROS. *Orpin*, *Repriſe*, *Joubarbe des vignes*.

Anacampſeros vulgo faba craſſa, J. B. Pit. Tournef. *Telephium vulgare*, C. B. *Telephium alterum ſive craſſula*, Dod. *Cotyledum alterum*, Dioſcorid. Col. *Scrofularia media vel tertia*, Brunf. *Fabaria*, Matth. *Acetabulum alterum*, Cord. in Dioſc. *Faba inverſa*, ad Lob. *Craſſula ſive Faba inverſa*, Ger.

C'eſt une plante qui croît à la hauteur d'un pié, ou plus haut: ſes tiges ſont droites, rondes, revétues de feuilles épaiſſes & remplies de ſuc comme celles du pourpier, mais plus longues, de couleur verte pâle, ſouvent mêlées d'un peu de rouge; les unes crenelées en leurs bords, les autres entieres, d'un gout fade, viſqueux. Ses fleurs naiſſent aux ſommets des tiges en gros bouquets, & preſque en ombelle, de couleur blanche ou purpurine; chacune de ces fleurs eſt à cinq feuilles diſpoſées en roſe, leſquelles étant tombées, il leur ſuccede un fruit compoſé de pluſieurs gaînes ramaſſées en forme de tête, & remplies de ſemences menues. Sa racine eſt glanduleuſe, ou formée de pluſieurs navets blancs, inſipide au gout. Cette plante croît aux lieux incultes, pierreux, & ſitués à l'ombre: elle contient beaucoup de phlegme & d'huile, peu de ſel.

Elle eſt humectante, rafraîchiſſante, réſolutive, déterſive, vulnéraire, conſolidante, propre pour les hernies & pour effacer les taches de la peau. LEMERY, *des Drogues*.

Columna a confondu la plante qu'il a nommée *rapuntium umbellatum* avec le *Telephium floribus purpureis*, Lob. C. Bauhin a fait la même faute, mais il eſt aiſé de voir par la deſcription que Columna en a donnée & par la figure des fleurs, que cet Auteur ſous le nom de *rapuntium umbellatum*, a très-bien déſigné le *Trachelium azureum, umbellatum Ponæ*. Bald. Ital. 44.

Les feuilles de l'*orpin* ont une acidité gluante, & rougiſſent fort le papier bleu: cette plante analyſée donne beaucoup d'acide, médiocrement de terre & d'huile, aſſez de ſel volatil concret. Ainſi il y a lieu de croire qu'elle contient un ſel alumineux, mêlé de ſel ammoniac, enveloppé d'un peu de ſoufre. Cette plante eſt déterſive, aſtringente & vulnéraire. Etant appliquée extérieurement, elle avance la ſuppuration des tumeurs. TOURNEFORT.

ANACAR, Ἀνάκαρ, adverbe dont les Auteurs Grecs ſe ſervent quelquefois pour ſignifier en haut, ou vers la partie ſupérieure.

ANACARDIOS ANTIDOTUS THEODORETUS, l'*Antidote* d'*Anacardium*, *préſent divin*.

Prenez *lavende*, *feuilles d'Inde*, *clous de girofles*, *ſafran*, *caſſe*, *épithyme*, *fleurs de jonc odorant*, *myrobolans*, } *de chacun trois dragmes.*
aloès jaune, *douze dragmes*,
chataigne, *gingembre*, *maſtic*, } *de chacun une dragme*,
iris d'Illirie, *ſix dragmes*,
anacarde, *agaric*, } *de chacun une dragme*,
aſarabacca, *ſix dragmes*,
ſemence d'ache, *une dragme*,

coſtus, une dragme & demie,
poivre, trois dragmes,
fenouil & ſon ſuc, de chacun huit dragmes.

Pilez le fenouil dans un mortier, & faites-le macérer pendant trois jours dans du vinaigre, & après l'avoir fait bouillir autant qu'il le faut, paſſez la liqueur. Ajoutez-y une quantité ſuffiſante de miel attique, ou du ſucre, & faites-le bouillir de nouveau juſqu'à conſiſtance de miel. Pilez tous les autres ingrédiens & lévigez-les. Ajoutez-les enſuite à la liqueur préparée avec le fenouil. Suppoſé que le fenouil ſoit en grande quantité, exprimez-en le ſuc, & l'antidote en vaudra mieux.

Cet antidote eſt excellent dans toutes les maladies invétérées; pour les maux de tête, les maladies de la poitrine, les pleuréſies, les aſthmes, les péripneumonies, pour les aigreurs d'eſtomac, & pour les maladies malignes de cette partie & du bas-ventre. Il fortifie & rafraîchit ceux qui ſortent d'une longue maladie, & qui n'ont pas encore recouvré leurs forces. Il guérit la jauniſſe, l'anaſarque, la conſomption, les maladies des reins, & fait beaucoup de bien à ceux qui ſont continuellement tourmentés de la colique. Il fortifie ceux qui ont un ſentiment de peſanteur par tout le corps. Il eſt efficace dans les maladies invétérées, & dans les fievres intermittentes, étant donné par intervalles. Il ſoulage dans la goute, lorſqu'on le donne avant l'accès. Il eſt excellent dans les maladies des femmes, & ſurtout dans la ſtrangurie, la ſuppreſſion des regles, & les ſuffocations de matrice. Il fait du bien à celles qui ſont ſujettes à faire des fauſſes couches, & purge légerement: Il guérit les inflammations de matrice, & la fureur utérine. En un mot, c'eſt un don divin; & il ne faut qu'en uſer une fois ou deux au printems & dans l'automne pour être exempt de maladie, pourvu qu'on ne commette point de fautes contre le régime. On doit en prendre le matin une doſe de la groſſeur d'une noiſette. Myrepse, *Sect. I. cap.* 218. Aetius, *Tetrabib. IV. Serm. I. cap.* 122.

Autre préparation du même Antidote.

Prenez *aloès jaune, une once & demie,*
iris, *caſſe en bâton,* } *de chacun ſept dragmes,*
gingembre, *anacarde,* *carpobalſamum,* } *de chacun 4 dragmes & demie,*
feuilles d'Inde, *lavende,* *myrobolans,* *épithyme,* } *de chacun trois dragmes, un ſcrupule,*
clous de girofles, *fleurs de jonc odorant,* *rhapontic,* *maſtic,* } *de chacun une dragme, trois grains,*
écorce de racine de fenouil, lavée, une livre.

Macérez ces drogues dans deux pintes de bon vinaigre pendant ſept jours, faites-les bouillir, & ajoutez à la colature deux livres de miel attique pur, ou une quantité ſuffiſante de ſucre, & faites-les bouillir de nouveau juſqu'à conſiſtance de miel.

Il eſt bon contre l'épilepſie, l'apoplexie, & les paralyſies qui doivent leur origine au phlegme, & à la mélancolie, auſſi-bien que pour les maladies des femmes. Myrepse, *cap.* 219.

ANACARDIUM, *Anacarde*, eſpece de fruit qu'on diviſe en Oriental & en Occidental. On diſtingue le premier de la maniere ſuivante:

Anacardium, Offic. Ger. 1360. Emac. 1544. Mont. Exot. 15. Commel. Flor. Mal. 15. Park. Theat. 1563. C. B. Pin. 511. J. B. 1. 334. *Anacardium vel anacardus*, Chab. 24. *Anacardium Orientale*, Jonſ. Dendr. 156. Pluk. Almag. 28. *Oepata*, Hort. Mal. 4. 95. Tab. 45. *Arbor Indica, fructu conoide, cortice pulvinato nucleum unicum, nullo officulo tectum, claudente*, Raii Hiſt. 2. 1566.

L'*anacarde* Oriental eſt une ſemence qui croît au ſommet d'un fruit de figure conique dans les Indes Orientales. Il a la couleur & la figure du cœur d'un petit oiſeau, & renferme ſous une enveloppe fort dure, une ſubſtance ſpongieuſe, remplie d'un ſuc huileux, chaud & brûlant, dans lequel ſe trouve un noyau qui a le gout de l'amande, & qui eſt enfermé dans une autre enveloppe. Il paſſe pour être chaud & ſec, pour fortifier le cœur & les eſprits, & pour exciter à l'amour. Il eſt fort rare, & on ne l'emploie preſque plus aujourd'hui, le *miel d'anacarde*, ayant été banni des trois dernieres éditions de la Pharmacopée. On prétend que les Indiens ſe ſervent de l'huile de ce fruit pour teindre leurs toiles de coton, & que les couleurs s'y impriment ſi fort qu'elles ne s'effacent jamais. Miller, *Bot. Off.*

Les *anacardes* contiennent beaucoup d'huile & de ſel.

Ils raréfient & purgent la pituite; ſont réſolutifs, & fortifient la mémoire étant pris en décoction. Lemery, *des Drogues.*

On trouve dans quelques anciens Diſpenſaires une compoſition appellée *Confectio anacardina*: Confection d'*anacarde* dont on ne ſe ſert plus. Hoffman dans ſon Traité des Préparations Officinales, raconte une hiſtoire bien ſurprenante d'un homme qui étant auparavant ſtupide & épais, devint ſi ſavant en peu de mois, après avoir pris de l'électuaire d'*anacarde*, qu'il fut nommé Profeſſeur en Droit. Cet électuaire paſſoit pour augmenter le mouvement du ſang, & pour cauſer la fievre, ce qui prouve qu'on employoit la noix entiere dans cette confection. Geoffroy.

Schroder & pluſieurs autres Auteurs recommandent l'*anacarde* pour réveiller les ſens, & pour fortifier la mémoire. Comme il eſt peu de drogues qui poſſedent de pareilles vertus, je donnerai les préparations de l'*anacarde* telles qu'Arnaud de Ville-Neuve, & Zwelfer les ont données dans la Pharmacopée d'Auſbourg.

Prenez anacarde *pilé, trois dragmes & demie,*
ou *miel d'anacarde, deux dragmes.*

Ces médicamens ont la vertu de fortifier la mémoire.

Confectio anacardina. Confection d'anacarde, qui fortifie la mémoire, rétablit la raiſon, diſſipe la léthargie, & guérit la goute, les hémorrhoïdes, la mélancolie ou la ſurabondance du phlegme.

Prenez *des myrobolans,* *poivre long & blanc,* } *de chacun douze dragmes;*
gingembre, *miel d'*anacarde, } *de chacun huit dragmes,*
caſtoreum, *ſtorax,* *clous de girofles,* } *de chacun cinq dragmes,*
fleurs de camomile, *bayes de laurier,* *ſouchet,* } *de chacun trois dragmes,*
ſucre, vingt dragmes,
miel, une quantité ſuffiſante.

La doſe eſt de la groſſeur d'une petite noix dans du petit lait, du vin chaud ou dans une décoction de ſemences d'anis & de fenouil. Le malade doit éviter le froid, s'abſtenir de tout aliment phlegmatique, éviter le commerce des femmes, l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes & la colere.

Ce remede aiguiſe l'eſprit, réveille les ſens & augmente l'intelligence.

Avant que d'employer les *anacardes*, on doit les préparer de la maniere ſuivante :

Pilez-les comme il faut dans un mortier, & faites-les macérer pendant ſept jours dans du vinaigre très-fort. Faites-les bouillir enſuite à petit feu, juſqu'à ce que le vinaigre ſoit conſumé aux deux tiers. Paſſez la liqueur, & gardez-la pour l'uſage.

Miel d'anacardes.

Mêlez avec la liqueur précédente une quantité égale de miel, & faites-les bouillir enſemble juſqu'à une conſiſtance convenable. ARNAUD DE VILLE-NEUVE, *Lib. I. cap.* 28.

*Confection d'*anacardes *de Meſué.*

Prenez *myrobolans, chebules, emblics, bellerics & Indiens, poivre noir, poivre long, caſtoreum, coſtus*, } *de chacun deux dragmes.*
anacardes *préparés, ſucre blanc, ſemences de roquette, ou de fenouil, baies de laurier, ſouchet*, } *de chacun ſix dragmes, quatre dragmes.*

Pilez les *anacardes*, & les autres ingrédiens ſéparément ; mêlez-les enſuite enſemble, & faites-en un électuaire avec du beurre ſans ſel & du miel pur, de chacun cinq onces & demie.

Ce remede eſt bon contre toutes les maladies froides du cerveau & du bas-ventre. Il purifie le ſang, ſubtiliſe les eſprits animaux, fortifie les ſens, la conception, l'intelligence & la mémoire, ce qui lui a fait donner par Meſué le nom de *Confection du Sage.* Il l'ordonne à ceux qui déſirent d'acquérir des connoiſſances & du ſavoir. Il échauffe auſſi, & communique à tout le corps une chaleur vivifiante. Mais on doit en uſer avec précaution, & ſeulement quinze jours aprés que la fermentation de cet électuaire a ceſſé. Le malade doit auſſi éviter tout travail fatiguant, la colere, l'ivreſſe, & les plaiſirs de l'amour. *Pharmacop. Auguſt.*

Confection céphalique d'anacarde.

Prenez *eaux de marjolaine, de fleurs d'orange, & de giroflée*, } *de chacune ſix onces.*

Mettez-les dans une cucurbite de verre avec trois onces d'*anacardes* préparées : Faites-les macérer, après avoir bien fermé le vaiſſeau, pendant vingt-quatre heures ; coulez-les, & faites diſſoudre dans la colature deux livres du meilleur ſucre, & donnez-lui la conſiſtance de ſirop, auquel vous ajouterez pendant qu'il ſera chaud :

une dragme d'ambre-gris ;
une dragme de ſemence de citron, dont on aura ôté les coſſes,
deux dragmes de réſine de ſtorax bien nette ;
& une dragme de labdanum.

Ces drogues étant diſſoutes, ajoutez-y les ingrédiens ſuivans, ſavoir,

une once d'anacarde préparée en poudre,

une once de bois d'aloès en poudre avec ſa gomme,
petite maniguette, ſemences de cubebes, de coriande, muſcade, demi-once, macis, trois dragmes, clous de girofles, deux dragmes, } *de chacun, deux dragmes,*
muſcade d'Inde gardée & réduite en pulpe, trois onces,
huile diſtilée de canelle, & mêlée avec demi-once de ſucre roſat ;

Faites-en un électuaire, qui eſt excellent pour les intempéries froides & les foibleſſes du cerveau, & des facultés animales ; pour fortifier l'eſtomac, prévenir l'apoplexie & l'épilepſie, pour donner des forces aux vieillards, pour fortifier la mémoire. La doſe eſt depuis deux dragmes juſqu'à demi-once. *Pharm. Auguſt.*

On diſtingue l'*anacarde* Occidental de la maniere ſuivante :

Anacardium Occidentale, Jonſ. Dendr. 156. *Anacardium Occidentale, cajou*, Mont. Exot. 9. *Anacardium Occidentale cajous dictum, oſſiculo reni leporis figurâ*, Herm. Cat. Hort. Lugd. Bat. 36. Comm. Flor. Mal. 15. *Anacardii alii ſpecies*, C. B. Pin. 512. Herm. Muſ. Zeyl. 37. *Anacardus Zeylanica, folio nucis Juglandis cajous, Kaghu*, Ejuſd. 55. *Cajous*, Ger. 1360. Emac. 1544. Park. Theat. 1658. J. B. 1. 336. Chab. 24. Laet. 606. *Acajou*, Tourn. Inſt. 658. Boerh. Ind. A. 2. 262. *Arbor Acajou, vulgò cajou*, Piſ. Mant. Arom. 193. *Acajaiba*, Piſ. (Ed. 1658.) 1120. *Acajaiba, & Acajuiba Braſilienſibus*, Marcg. 94. *Kapamara*, Hort. Mal. 3. 65. Tab. 54. *Pomifera ſeu potiùs Prunifera Indica, nuce reniformi ſummo pomo innaſcente, cajous dicta*, Raii Hiſt. 2. 1694. Cat. Jam. 187. Sloan. Hiſt. 2. 136. DALE.

Il croît à l'extrémité d'un fruit ſemblable, par ſa couleur & par ſa figure, à une petite pomme mûre : il a la forme & la groſſeur d'un rein de lievre, excepté que l'extrémité qui touche le fruit, eſt plus groſſe que l'autre. Il eſt couvert d'une écorce rude & de couleur de cendre, ſous laquelle eſt une ſubſtance ſpongieuſe, ſemblable à la premiere, qui contient une grande quantité d'huile cauſtique & acre. On trouve au-deſſous dans une enveloppe fort mince, une amande blanche, d'un gout fort agréable. Il croît dans les Indes Orientales & Occidentales, ſur un grand arbre, dont les feuilles épaiſſes, fermes & ovales, couvertes de pluſieurs veines, partent parallelement de la côte. Ses fleurs ſont diſpoſées en ombelle, blanches & compoſées de cinq pétales. On mange l'amande de ce fruit dans la Jamaïque, après l'avoir fait rôtir ſur la cendre chaude, juſqu'à ce que toute l'huile ſoit conſumée. On la ſert à table pour deſſert. Elle eſt de la même nature que celle de l'*anacarde* des Indes Orientales. L'huile eſt fort bonne pour les cors & les verrues. MILLER, *Bot. Offic.*

Le fruit de cet arbre eſt appellé *Acajaiba* dans le Breſil. Son ſuc eſt bon pour emporter les taches du viſage : mais il faut obſerver que ſon application eſt pernicieuſe dans le tems des regles ; car il cauſe des éréſipeles ſur tout le viſage, que l'on peut cependant guérir avec une lotion d'eau & de brandevin. GEOFFROY. Voyez *Acajaiba.*

ANACATHARSIS, Ἀναχαθάρσις, d'ἀναχαθαίρομαι ; *purger par haut ;* purgation des poumons par l'expectoration. Je ne ſache point que les Auteurs employent ce mot dans un autre ſens, quoique Blancard prétende qu'il comprend les émétiques, les ſternutatoires, les errhines, les maſticatoires, & les médicamens qui excitent la ſalivation.

ANACATHARTICA. Médicamens qui facilitent l'expectoration.

ANACESTOS, Ἀνάκεςος, *incurable*, d'ἀ privatif, & ἄκος, *médicament*. On écrit quelquefois ἀνακίς ος.

ANACHMUS, *Eſprit*. Dorneus d'après Paracelse.

ANACHREMPSIS, Ἀναχρέμψις, d'ἀνὰ pour ἄνω, qui ſignifie *par haut*, & χρέπτομαι, *cracher*. L'action de faire ſortir des poumons en crachant les matieres épaiſſes & viſqueuſes qui s'attachent aux parois des bronches.

ANACINEMATA, Ἀνακινήματα, d'ἀνακινέω, *agiter*, ou *ſecouer ;* littéralement mouvoir par haut. C'eſt une eſpece d'exercice dont Hippocrate fait mention dans le ſecond livre de la diete, ſans expliquer en quoi il conſiſte. Gorræus en parle auſſi. Fœſius ſe contente de dire, ἀνακινήματα, ſont des mouvemens du corps regardés comme un exercice.

Dacier conclut cependant d'un paſſage de Platon, que ces exercices conſiſtoient dans les mouvemens que les luteurs & autres faiſoient avant que de combattre, pour s'exercer, ſe préparer & ſe mettre en haleine. Si l'on s'en tient à la dérivation, ἀνακινήματα devroit ſignifier *ſauts*.

ANACLASIS, Ἀνάκλασις, d'ἀνακλάω ; *lever en haut*, *hauſſer*.

Hippocrate ſe ſert de ce mot, περὶ ἀγμῶν, *ſect.* 3. pour exprimer cette élévation & cette tenſion du bras gauche, dans leſquelles le cubitus & l'os du bras ne ſemblent former qu'un os d'une ſeule piece. Le bras gauche ſe trouve dans cette ſituation, lorſqu'il ſoutient ou leve un arc pour réſiſter à l'effort que fait la main droite pour le bander. Je ſai que cette explication eſt contraire à celle qu'on ſuit ordinairement : mais il me paroît qu'elle s'accorde avec le ſens d'Hippocrate.

ANACLINTERIUM, Ἀνακλιντήριον, d'ἀνακλίνω ; *pencher* ; eſpece de chaiſe faite de telle ſorte qu'on peut s'y coucher ; lit de repos.

ANACLISIS, Ἀνάκλισις, d'ἀνακλίνω ; *pencher*. Hippocrate, dans ſon traité, περὶ εὐχημοσύνης, emploie ce mot, pour déſigner la maniere dont le malade eſt couché. Il prétend qu'on doit y avoir égard, tant à cauſe de la ſaiſon, qu'à cauſe qu'il n'importe pas peu à la cure que le malade ſoit couché ſur un endroit élevé, (θρόνῳ) comme ſur un lit ou ſur une couchette, ou ſur la terre & dans un endroit obſcur.

ANACLISMOS, Ἀνακλισμὸς ; cette partie d'une chaiſe ſur laquelle porte le dos d'une perſonne aſſiſe. Hippocrate, περὶ ἄρθρων

ANACOCK, eſt, ſuivant Ray, le nom d'une eſpece d'haricot de l'Amérique, que Jean Bauhin appelle *Piſum Americanum aliud, magnum, bicolor, coccineum & nigrum ſimul, ſive Phaſeolus bicolor Anacock dictus*. Par C. Bauhin, *Phaſeolus bicolor peregrinus ex rubro & nigro diſtinctus*. Par Gerard & Parkinſon, *Phaſeolus Ægyptius*. Ray, *Hiſt. Plant.*

Je ne ſache point que les Auteurs lui aient attribué quelque vertu médicinale.

ANACOELIASMUS; eſpece de remede employé par Dioclès, à ce que rapporte Cœlius Aurelianus, *Chron. Lib. II. cap.* 14. pour la cure de la phtiſie. Voici ſes termes : *Utitur etiam Anacœliaſmis, quorum qualitates non memoravit, adjiciens verrendum ſive deducendum à pulmonibus humorem, quando fuerat mitigandum potiùs ulcus quam repurgandum.*

Il ne paroît point par ce paſſage que l'Auteur entende ce que Dioclès a voulu déſigner par le mot *Anacœliaſmus*. Cependant, ſi l'on fait attention qu'il eſt dérivé de κοιλία, *alvus*, auſſi-bien qu'aux effets qu'on attend de ce remede, *deducendum à pulmonibus humorem* ; on aura peut-être lieu de croire que les *Anacœliaſmes* étoient de légers purgatifs ſouvent réitérés, ou des médicamens qui tenoient le ventre du malade toujours libre, d'autant plus que ces ſortes de remedes ſont extremement ſalutaires dans la cure de la phthiſie, occaſionnée par un ulcere dans les poumons.

ANACOLLEMA, Ἀνακόλλημα, d'ἀνακολλάω, *coller ;* eſt le nom d'un certain topique qu'on applique ſur le front, pour arrêter & calmer le trop grand mouvement des humeurs qui tombent ſur les yeux. Galien. *de Comp. Medic. S. Gen. L. VI. c.* 8.

Il ne differe du *frontale* (voyez *Frontale*) qu'en ce qu'on y emploie des poudres aſtringentes, telles que le bol d'Armenie, le ſang de dragon, ou l'acacia, mêlés avec du vinaigre ou du blanc d'œuf, au lieu que le *frontale* eſt une application de telle drogue qu'on juge convenable ſur le front pour calmer les maux de tête.

ANA-COLUPPA, eſt le nom d'une plante dont il eſt parlé dans l'*Hortus malabaricus*, & que l'on appelle encore *Ranunculi facie Indica ſpicata, Corymbifera affinis, floſculis tetrapetalis*.

Le ſuc de cette plante, avec un peu de poivre, paſſe pour un remede ſouverain dans l'épilepſie, & pour le ſeul antidote qu'il y ait contre la morſure du *Cobra-Capella*. Ray, *Hiſt. Plant.*

ANACOMIDE, Ἀνακομιδή, d'ἀνακομίζω ; rétablir les forces qu'une perſonne a perdues dans une maladie. Ce mot eſt fort fréquent dans Hippocrate, & ſignifie l'action de rétablir les forces d'une perſonne qui eſt en convaleſcence.

ANACONCHYLISMOS, Ἀνακογχυλισμὸς, ou ἀνακογχυλίασμὸς, un gargariſme, d'ἀνακογχυλίζω, gargariſer. Galien & les Auteurs Grecs modernes emploient ſouvent ce mot : mais je ne me ſouviens point de l'avoir vu dans Hippocrate.

ANACOS, Ἀνακῶς ; adverbe employé par Hippocrate. Il ſignifie attentivement, prudemment, avec circonſpection.

ANACOUPHISMATA, Ἀνακουφίσματα, d'ἀνακουφίζω, ſoulever, ou hauſſer. Hippocrate (περὶ διαίτης, *L. II.*) joint ce mot avec *Anacinemata*, dont on peut voir l'article. Dacier l'explique par *Sauts*. Mais d'autres croyent qu'Hippocrate a compris ſous ce mot tous les exercices que les Anciens entendoient par le mot *Geſtatio*.

ANACTORION, ſuivant Blancard, eſt le nom du Glayeul.

ANACYCLEON, Ἀνακυκλέων, de κυκλέω, roder. Il répond au mot *Circulator*, un Charlatan. Castelli.

ANACYRIOSIS, Ἀνακυρίωσις, de κῦρος ; *autorité*. Hippocrate dans ſon Traité de la décence & de la modeſtie néceſſaire à un Medecin, entre autres avis qu'il donne à ceux de cette profeſſion touchant la conduite qu'ils doivent tenir envers leurs malades, leur conſeille de maintenir leur autorité & la dignité de l'art qu'ils profeſſent, ce qu'il exprime par le mot qui fait le ſujet de cet article.

ANADENDROMALACHE, Ἀνάδενδρομαλάχη, nom que l'on donne à la guimauve. Galien prétend que c'eſt le nom ordinaire de l'*althæa*. Blancard dit qu'*anadendron* ſignifie la même choſe.

ANADIPLOSIS, Ἀνάδιπλωσις, de διπλόω, redoubler. Ce nom eſt le même qu'*Epanadiploſis*, qui eſt le redoublement de l'accès dans la fievre hémiritée ; c'eſt-à-dire, le retour d'un nouvel accès avant que le premier ait entierement ceſſé. Galien, *de Typis*, *cap.* 4.

ANADOSIS, Ἀνάδοσις, d'ἀναδίδωμι, *diſtribuer* ; diſtribution de l'aliment dans toutes les parties du corps.

ANADROME, Ἀναδρομὴ, de δρέμω, ancien verbe Grec, qui ſignifie *couler*. Ce mot dans le ſens d'Hippocrate ſignifie le tranſport des matieres morbifiques qui cauſent les douleurs, des parties inférieures du corps humain, aux ſupérieures. Cet accident eſt toujours regardé comme un mauvais préſage, parce que les humeurs acres ne ſauroient faire autant de mal lorſqu'elles ſe jettent ſur les extrémités que ſur les viſceres.

Hippocrate nous apprend dans le premier Livre des Pronoſtics, que la contorſion de l'œil qui ſurvient après que les douleurs ont quitté les reins ou les hanches eſt d'un très-mauvais préſage. Il dit auſſi *Coacæ Prænotiones*, que les douleurs qui quittent les hanches ou

les reins pour ſe porter vers la tête, pendant que le malade ſent un engourdiſſement dans les mains, & une cardialgie, préſagent un ſaignement de nez copieux, & des ſelles abondantes, & que ceux à qui ces accidens arrivent, tombent ordinairement dans le délire.

ANÆDES, Ἀναιδὲς, adverbe qu'Hippocrate emploie dans un ſens quelque peu différent de celui qu'on lui donne communément; car il ſignifie dans cet Auteur *continuellement, perpétuellement*, au lieu que ſa ſignification naturelle eſt *imprudemment*.

ANÆDROMOS, Ἀναδρομὲς, mot dont la dérivation eſt la même que celle du précédent. C'eſt une épithete que l'on donne aux poiſſons qui remontent les rivieres dans certains tems de l'année.

ANÆSTHESIA, Ἀναισθησία, *inſenſibilité*, eſpece de réſolution des nerfs, accompagnée de la privation de tout ſentiment. *Aretée* περὶ σημ. καὶ αἰτ. κρον. νόσ, *L. I. cap.* 7.

ANAGALLIS, *Mouron*. C'eſt une plante dont il y a deux eſpeces qui ne different que par la couleur de la fleur. Le *mouron* dont la fleur eſt bleue, eſt appellé femelle, & l'autre qui a la fleur rouge, mâle. C'eſt une petite plante qui jette un grand nombre de petites tiges quarrées, garnies de feuilles fort petites, rondes, & ſemblables à celles de la pariétaire. Son fruit eſt ſphérique.

Les deux eſpeces ſont adouciſſantes, bonnes pour les inflammations, attractives & propres à arrêter le progrès des ulceres d'une qualité maligne. Leur ſuc employé en forme de gargariſme, évacue les phlegmes de la tête, & appaiſe le mal des dents lorſqu'on le tire par la narine oppoſée au côté où l'on ſent la douleur. Mêlé avec du miel attique, il déterge les taies & éclaircit la vue. Pris dans du vin, il guérit ceux qui ont été mordus par une vipere, ou qui ſont attaqués d'obſtruction de la rate ou du foie. Quelques uns prétendent que le *mouron* femelle, appliqué en forme de cataplaſme, arrête la chûte de l'anus, au lieu que l'autre ne fait qu'augmenrer la maladie quoiqu'appliqué de la même maniere. Dioscoride, *Lib. II. cap.* 209.

On appelle auſſi le *mouron corchoron*. Il eſt de deux eſpeces qui croiſſent à la hauteur de la main. On les trouve dans les jardins & dans les lieux aqueux. Il y a cela d'étrange, que les troupeaux évitent l'eſpece femelle : mais s'il arrive que trompés par la reſſemblance, car elles ne different que par la fleur, ils viennent à en manger, ils courent auſſi tôt à une plante appellée *aſyla*, qui eſt la même que nous appellons *ferus oculus*, comme à un antidote. Quelques-uns conſeillent à ceux qui ont envie d'en cueillir, de le ſaluer trois fois le matin, avant que d'avoir dit un ſeul mot, de l'arracher enſuite & de le preſſer; aſſurant qu'on augmente par-là ſes vertus. Pline, *Lib. XXV. cap.* 13.

L'un & l'autre *mouron* ſont déterſifs, & ont une qualité fortifiante & attractive, ce qui les rend propres à tirer les éclats de bois qui ſont entrés dans la peau. Ils deſſechent ſans cauſticité, conſolident les plaies, & guériſſent les ulceres putrides. Oribase, *de Virtut. Simpl. Lib. II. cap.* 1.

L'*anagallis* des Grecs eſt le *Macia* des Latins; ſon ſuc eſt eſtimé céphalique. Marcellus Empyricus, *cap.* 1.

Il y a trois eſpeces de *mouron* uſité dans les boutiques, le mâle, le femelle & l'aquatique.

Anagallis Terreſtris mas, Offic. *Anagallis mas*, Ger. 494. Emac. 617. Raii Hiſt. 2. 1023. Mer. Pin. 7. *Anagallis flore phœniceo*, C. B. Pin. 252. Tourn. Inſt. 142. Elem. Bot. 119. Boerh. Ind. A. 204. Hiſt. Oxon. 2. 568. Raii, Synop. 3. 282. Dill. Cat. Giſſ. 126. Rup. Flor. Jen. 14. Park. Theat. 558. *Anagallis mas, flore Phœniceo*, Merc. Bot. 1. 19. Phyt. Brit. 7. *Anagallis Phœnicea mas*, J. B. 3. 369. *Anagallis Phœnicea*, Buxb. 19. *Anagallis*, Chab. 452. Dale.

Mouron à fleur rouge. C'eſt une petite plante d'un palme de haut, qui pouſſe un grand nombre de petites tiges liſſes, quarrées, garnies de petites feuilles, oppoſées deux à deux, ſans queue, tâchetées en-deſſous de petits points d'un rouge blanchâtre. Ses fleurs ſortent chacune de l'aiſſelle d'une feuille, elles ſont portées ſur des pédicules; d'une ſeule piece, partagées en cinq parties, d'un pourpre éclatant. Leur calice eſt rond, & s'ouvre tranſverſalement dans le milieu, lors de la maturité de la ſemence, qui eſt menue, ronde, & de couleur brune. Sa racine eſt petite & fibreuſe, & meurt toutes les années. Elle fleurit aux mois de Mai & de Juin, & croît parmi le blé. Miller, *Bot. Off.*

La ſeconde eſt

Anagallis terreſtris fœmina, Offic. *Anagallis fœmina*, Raii Synop. 3 282. Ger. 494. Emac. 617. Raii Hiſt. 2. 1024. Mer. Pin. 7. *Anagallis fœmina, flore cœruleo*, Merc. Bot. 1. 19. Phyt. Brit. 7. *Anagallis cœrulea*, Buxb. 19. *Anagallis cœruleo flore*, C. B. Pin. 252. Rupp. Flor. Jen. 15. Dill. Cat. Giſſ. 132. Hiſt. Oxon. 2. 569. Boerh. Ind. A. 204. Tourn. Inſt. 142. Elem. Bot. 119. Park. Theat. 558. *Anagallis cœrulea fœmina*, J. B. 3. 369. Chab. 452. Dale.

Mouron à fleur bleue. Il n'eſt différent du précédent que par la couleur de la fleur qui eſt bleue; mais il eſt plus rare.

L'un & l'autre *mouron* ont les mêmes vertus : c'eſt une plante modérément chaude & ſeche, avec quelque ſtypticité, ce qui la fait regarder comme un excellent vulnéraire. Son ſuc pris intérieurement ſeul, ou avec du lait de vache, eſt ſalutaire dans les conſomptions & les maladies des poumons. Il entre ſouvent dans les eaux cordiales en qualité d'alexipharmaque; & il eſt bon contre les fievres malignes. Quelques Auteurs célebres le recommandent dans la manie & dans les fievres accompagnées du délire. On emploie toute la plante. Miller, *Bot. Offic.*

L'un & l'autre *mouron* contiennent beaucoup de ſel, modérément de l'huile & du phlegme.

Ils ſont déterſifs, vulnéraires, & propres contre la morſure du chien enragé, donnés intérieurement, & appliqués extérieurement. Lemery, *des Drogues*.

Cette plante eſt auſſi rare en Angleterre qu'elle eſt commune dans les pays étrangers. Le D. Fysher l'a trouvée près de Peckham.

J. Bauhin a cru que la fleur de cette plante étoit compoſée de cinq feuilles, & que ſon fruit étoit ſemblable à celui de la Morgeline : mais Ceſalpin a mieux connu la ſtructure de ſes parties; car il a aſſuré avec raiſon que la fleur du *mouron* étoit ſeulement diviſée en cinq parties, & que ſon fruit qui eſt ſphérique, perdoit la moitié de ſa coque, lorſque les ſemences étoient mûres.

Le *mouron* a un gout d'herbe ſtyptique, ſalé, & rougit beaucoup le papier bleu : le fruit le rougit encore plus; ce qui fait conjecturer que le ſel de cette plante approche beaucoup du *Terra ſoliata Tartari Mulleri*. Tragus dit qu'un verre de vin dans lequel le *mouron* a bouilli légerement, eſt un bon remede contre la peſte, pourvu que le malade ſe tienne en repos dans ſon lit, pour ne pas interrompre la ſueur que ce breuvage procure : il ordonne auſſi ce remede à ceux qui ont été mordus par quelque vipere, ou par un chien enragé, & leur conſeille d'en laver la bleſſure, & d'appliquer l'herbe par-deſſus : au lieu de la décoction de *mouron*, on peut ſe ſervir de ſon ſuc, que le même eſtime pour l'hydropiſie, & pour les obſtructions du foie & des reins, dont il charrie le calcul ſans aucun accident facheux. Hartman, Mynſicht, Rolfincius, Michael, Willis, & pluſieurs autres, louent beaucoup l'uſage de cette plante dans la manie, & même dans le délire qui ſurvient aux fievres continues, ſoit que l'on ſe ſerve de ſa décoction, ou de ſa teinture tirée avec l'eſprit

de vin : l'extrait a les mêmes vertus, on peut le mêler avec celui de millepertuis pour l'épylepsie. Simon Paulli parle du cataplasme de *mouron* bouilli dans l'urine, & appliqué sur les piés des gouteux, comme d'un remede fort usité dans son pays. TOURNEFORT.

La troisieme est :

Anagallis aquatica, Becabunga, Offic. *Anagallis aquatica vulgaris, sive Becabunga Officinarum*, Mer. Bot. 1. 19. Phyt. Brit. 7. *Anagallis sive Becabunga*, Mer. Pin. 6. Ger. 496. Emac. 620. *Anagallis aquatica minor, folio subrotundo*, C. B. Pin. 252. *Anagallis aquatica, flore cæruleo, folio rotundiore, minor*, J. B. 3. 790. *Anagallis aquatica*, Chab. 568. *Anagallis aquatica vulgaris sive Becabunga*, Park. Theat. 1236. *Becabunga major & minor Officinarum*, Chomel, 537. *Becabunga*, Rivin. Irr. M. 100. *Becabunga Officinarum*: Rupp. Flor. Jen. 199. Buxb. 332. *Veronica aquatica rotundifolia Becabunga dicta, minor*, Raii. Synop. 3. 280. *Veronica aquatica major, folio subrotundo*; Hist. Oxon. 2. 323. Boerh. Ind. A. 225. Tourn. Inst. 145. Elem. Bot. 122. Raii Hist. 1. 852. *Becabunga major Officinarum*, Volck. 58. DALE. *Becabunga.*

Les tiges de cette plante sont épaisses, rondes & lisses & poussent des nœuds inférieurs, des racines fibreuses par le moyen desquelles elle se multiplie. Les feuilles sortant des nœuds sur des queues fort courtes, elles sont opposées deux à deux ; grasses, succulentes, rondes, peu ou point dentelées à leurs bords, & larges d'un peu plus d'un demi-pouce. Les fleurs sortent des nœuds en forme d'épis, & sont chacune composées d'un demi-petale divisé en quatre segmens arrondis, elles sont portées sur une queue fort courte, d'un fort beau bleu. Elle se changent en un fruit en forme de cœur, applati, qui contient une semence fort petite. Elle fleurit au mois de Juin & conserve ses feuilles pendant tout l'hiver. Elle croît dans les ruisseaux & dans les fossés dont l'eau est courante.

Cette plante est efficace pour lever les obstructions & prévenir le scorbut à cause de la quantité des parties volatiles qu'elle contient. Elle entre dans les liqueurs antiscorbutiques & dans les potions que l'on donne à ceux qui sont attaqués de cette maladie. Elle est aussi détersive & mondificative, bonne pour lever les obstructions des reins causées par la gravelle ou par des humeurs visqueuses ; pour le calcul & l'hydropisie. MILLER, *Bot. Off.*

Ray fait encore mention des especes suivantes.

Anagallis omnium minima, Morif. Pælud.

Anagallis lutea, Ger. *Flore luteo*, Park. *Lutea nemorum*, C. B. *Lutea nummulariæ similis*, J. B. *Mouron à fleur jaune.*

Anagallis cœrulea, foliis binis terniſve ex adverſo naſcentibus, C. B. *Tenuifolia*, Ger. Emac. *Tenuifolia flore cæruleo*, Park. *Tenuifolia Monelli*, Cluſ.

ANAGARGALICTA, Ἀναγαργάλικτα, *gargarismes* ; sont des médicamens destinés pour les maladies du palais & de la gorge, de γαργαρεὼν, *gorge*. HIPPOCRATE, *de Affectionibus.*

ANAGARGARISTON, Ἀναγαργάρισον, de la même dérivation que le précédent ; gargarismes pour l'esquinancie. HIPPOCRATE, *de Morbis, L. II.*

ANAGLYPHE, Ἀναγλυφὴ, d'ἀναγλύφω, *graver* ; nom donné par Hérophile à une portion du quatrieme ventricule du cerveau, que les Anatomistes modernes appellent *calamus scriptorius*, à cause de la ressemblance qu'il a avec une plume à écrire. GALIEN, *de Anatom. Administr. L. IX. c.* 5.

ANAGNOSIS, Ἀναγνωσις, d'ἀναγινώσκω, *lire* ou *persuader*. Il signifie proprement lecture, persuasion ou conviction. Foesius croit cependant qu'il signifie dans le traité d'Hippocrate, intitulé παραγγελιαι, les fréquentes visites que l'on fait à un malade, & l'examen que l'on fait de sa maladie.

ANAGRAPHE, Ἀναγραφὴ, d'ἀναγράφω, *ordonner.* Hippocrate, dans son traité de la décence, conseille aux Medecins d'avoir toujours par avance des potions apéritives préparées ἐξ ἀναγραφῆς, suivant les ordonnances. On peut dire dans ce sens que toutes les préparations des boutiques sont faites ἐξ ἀναγραφῆς.

ANAGYRIS, *bois puant.* L'*Anagyris* que quelques-uns appellent *Anagyros*, d'autres *Acopos*, est un arbrisseau d'une odeur extremement forte, dont les feuilles & les branches ressemblent à celles de l'agnus castus. Ses fleurs sont semblables à celles du chou, & produisent une semence solide, bigarrée, en forme de reins, enfermée dans de longues gousses. Cette semence se durcit vers le tems que les raisins murissent.

Ses feuilles, lorsqu'elles sont encore jeunes, étant appliquées en forme de cataplasmes résolvent les tumeurs œdemateuses. Prises à la dose d'une dragme dans du vin, elles sont bonnes pour l'asthme, pour hâter la sortie de l'arriere-faix & de l'embryon, & pour exciter les regles. On les prend dans du vin pour le mal de tête. L'*Anagyris* sert d'amulete aux femmes qui sont sujettes à accoucher difficilement : mais on doit le jetter aussi-tôt après l'accouchement. Le suc qu'on tire de sa racine est diaphorétique & digestif, & sa semence un puissant émétique. DIOSCORIDE, *L. III. c.* 167.

Les Botanistes modernes distinguent l'*Anagyris* de la maniere suivante.

Anagyris, Offic. Chab. 78. Mont. Ind. 36. *Anagyris fœtida*, C. B. Pin. 391. Ger. 1239. Emac. 1427. Park. Theat. 245. Jonſ. Dendr. 364. Raii, Hist. 2. 1722. Tourn. Inst. 647. Elem. Bot. 507. Boerh. Ind. A. 2. 27. *Anagyris vera fœtida*, J. B. 1. 364. DALE.

Le *bois puant* est un arbrisseau fort rameux, dont l'écorce est d'un verd brun, le bois jaunâtre, ou pâle, les feuilles rangées trois à trois, oblongues, pointues, vertes en dessus, blanchâtres en dessous, d'une odeur si forte & si puante, principalement quand on les écrase, qu'elles font mal à la tête. Ses fleurs sont jaunes & ressemblantes à celles du genêt ; elles sont suivies de gousses longues d'un doigt, semblables à celles des haricots, cartilagineuses ; elles contiennent chacune trois ou quatre semences grosses comme nos plus petites feveroles, formées en petits reins, blanches au commencement, puis purpurines, & enfin quand elles sont tout-à-fait mûres, bleues, noirâtres. Cet arbrisseau croît aux pays chauds. Sa feuille est résolutive, & sa semence émétique. LEMERY, *des Drogues.*

ANAIDES. Voyez *Anædes.*

ANAISTHESIA. Voyez *Anæsthesia.*

ANALCES, Ἀναλκὲς, d'α privatif, & ἀλκη, *force* ; *foible, efféminé.* Hippocrate donne cette épithete aux Nations Asiatiques.

ANALDES, Ἀναλδὲς, d'α privatif, & ἀλδέω, *croître* ; qui ne reçoit point de nourriture ni d'augmentation. Hippocrate donne cette épithete aux fruits qui croissent aux environs de la riviere du Phase. *De Aere, locis & aquis.*

ANALENTIA, espece d'épilepsie dont il est parlé dans Paracelse.

ANALEPSIA. Joannes Anglicus donne ce nom à cette espece d'épilepsie qui provient des maladies de l'estomac.

ANALEPSIS, Ἀνάληψις, d'ἀναλαμβάνω, recouvrer les forces & la vigueur après une maladie ; signifie un recouvrement des forces qu'on avoit perdues par la maladie.

ANALEPTICA, *Analeptiques.* Remedes destinés à relever & à rétablir les forces diminuées & abbatues.

Entre toutes les différentes classes de remedes fortifians ; il n'y en a point qui méritent à plus juste titre le premier rang que ceux que l'on appelle communément *analeptiques* ou cordiaux dont l'office est de rétablir &

de relever les forces diminuées & abbatues, & qui par cette raiſon ont comme on dit pour l'ordinaire une vertu fortifiante. On la trouve telle dans les remedes ſuivans tirés des végétaux, les fleurs de roſes & de citron, d'oranges, de jaſmin, de muguet; les feuilles de meliſſe, d'origan, de marum; entre les fruits, les citrons, les oranges de la Chine nouvelles, & la canelle entre les aromates; entre les animaux, le muſc; & les préparations où entrent ces remedes ſimples, comme l'huile de cedre, celle de molucque ou meliſſe de Conſtantinople, la vraie huile de roſes, le canangé, qui ſe tire en Perſe des fleurs de tilleul, l'huile de bergamotte, l'eſſence d'ambre bien préparée, l'huile de canelle réduite en elæoſaccharum, qui eſt le principal ingrédient de la poudre ſolaire de Zeller, l'eau de méliſſe citronnée, celle de fleur de muguet, l'eau de canelle, avec le coing. On peut auſſi augmenter cette liſte des fraiſes, des framboiſes, des ceriſes & de leurs noyaux, des eaux préparées de ces fruits nouveaux, du ſuc de limon & du ſirop qu'on en compoſe.

Ces cordiaux agiſſent à raiſon d'un principe ſubtil volatil huileux d'une odeur très-agréable, qui s'inſinue preſque immédiatement dans les nerfs & le liquide qui y circule, & donne à ce fluide un mouvement doux & ami de la nature. Car la nature & le caractere de toutes les ſubſtances ſulphureuſes très-déliées & volatiles, eſt de pénétrer très-promptement dans l'intérieur des parties nerveuſes, & d'opérer très-promptement; ce que font connoître évidemment les bonnes & les mauvaiſes odeurs, lorſqu'en conſéquence d'une diſpoſition particuliere quelqu'un ne peut les ſupporter. De-là vient que leur ſeule odeur fait connoître ſur le champ leur vertu fortifiante & leur fait ranimer les forces, dans la défaillance & la ſyncope; ce qui ne ſurprendra point ſi l'on fait attention qu'il n'y a point de partie dans le corps où les nerfs & les extrémités des vaiſſeaux ſanguins, ſoient plus découverts que dans le large canal des narines, ce qui fait que les corps odorans y affectent ſi promptement les nerfs & les eſprits.

Quoiqu'on ne puiſſe refuſer quelque vertu aux *analeptiques* pour opérer le rétabliſſement des forces, elle eſt cependant fort limitée & fort bornée. Il ſeroit certainement bien avantageux qu'il y eût dans la nature des remedes certains pour ranimer ou reproduire les forces abbatues & éteintes, comme le vulgaire s'imagine qu'ils exiſtent, & comme il les demande tous les jours aux Medecins: mais attendu qu'il n'y a pas de moyen plus sûr & plus infaillible de rétablir les forces dans l'état de maladie que de ſurmonter & de détruire les cauſes morbifiques qui les alterent, tous les *analeptiques* ſont inutiles, ſi le Medecin n'y réuſſit.

Il ne faut point auſſi s'imaginer qu'on procurera un rétabliſſement des forces, vrai & conſtant, par l'uſage des médicamens qui animent la circulation des eſprits & donnent du reſſort aux ſolides. Car il y a beaucoup de maladies & ſurtout les fébriles & convulſives où la force & la puiſſance motrice du cœur, des arteres & des membranes nerveuſes, eſt dans un haut degré, quoique les forces naturelles ſoient languiſſantes & très-foibles. La véritable vigueur des forces naturelles dépend donc plutôt pour la très-grande partie, de la converſion des alimens ſolides & liquides convenables en ſang & en liqueurs bien conditionnées, où il ſe forme derechef un fluide qui ſe ſéparant dans le cerveau entre dans les muſcles, & les membranes nerveuſes par le moyen des nerfs, de qui dépend principalement la vigueur & la fermeté du corps & de toutes ſes parties.

Les nourritures de bon ſuc ſont donc les meilleurs *analeptiques*. Tels ſont les bouillons gélatineux de viandes, de chapons, des os & de leurs moelles, tirés par la coction de ces alimens dans l'eau avec un peu de vin, quelques rouelles de citron, quelques grains de ſel, de macis & de girofle en poudre, dans un vaiſſeau fermé; ceux qui ſe font avec de gros pain de Weſtphalie, de l'eau, du vin & des œufs.

La décoction de chocolat dans l'eau, ou le lait, le lait d'âneſſe, l'eau diſtilée de gros pain avec des écorces de citron; & ſurtout le bon vin vieux du Rhin, & le véritable vin de Hongrie: il ne faut point employer ces ſecours alimenteux & nourriſſans, pour rétablir les forces pendant la maladie, & lorſque toute la maſſe du ſang & des liqueurs eſt remplie d'impuretés; mais dans le déclin des maladies, dans la convaleſcence & lorſque les paſſions de l'ame, de longues veilles, les travaux & fatigues de l'eſprit & du corps, ou de grandes hémorrhagies les ont abatues ou détruites. Il faut même dans ces circonſtances uſer d'un grand ménagement, parce que ces alimens paſſent promptement dans le ſang & qu'ils en augmentent la quantité. HOFFMAN, *Medecine raiſonnée.*

ANALGESIA, Ἀναλγεσία, d'α privatif, & ἄλγος, *douleur* ou *triſteſſe*. Signifie un état de tranquilité, ſans douleur, ſoit qu'on jouiſſe d'une parfaite ſanté, ou qu'on ait perdu une partie du ſentiment par quelque maladie.

ANALLIS, Ἄναλλις. Erotien prétend que c'eſt le nom d'une plante, dont ni lui ni les autres Auteurs qui l'ont ſuivi ne nous apprennent point la nature.

ANALMYROS, Ἀνάλμυρος, d'α privatif, & ἅλμυρος; *ſel*; *deſſalé*.

ANALOGISMOS, Ἀναλογισμὸς, d'ἀναλογία, *analogie*; Raiſonnement ou recherche des choſes qui ne ſont point évidentes par l'analogie qui eſt entre elles & les choſes dont on a une parfaite connoiſſance.

ANALOSIS, Ἀνάλωσις, d'ἀναλισκω, *conſumer*; *conſomption.*

ANALTHES, Ἀναλθὴς, d'α privatif, & ἀλθέω, *guérir*; *incurable.*

ANALTOS, Ἄναλτος, d'α privatif, & ἅλς, *ſel*, *deſſalé*, *inſipide.*

ANALYSIS, Ἀνάλυσις, d'ἀναλύω, *réſoudre*; *Analyſe.* Réſolution de quelque ſubſtance que ce ſoit dans ſes premiers principes, dans le deſſein de découvrir les parties qui la compoſent.

On a indiqué à l'Article *Acidulæ*, la méthode d'analyſer les eaux minérales, & je conſeille au Lecteur de le parcourir, parce que j'y ai ſpécifié la nature d'un grand nombre de ſubſtances, dont la plupart des corps ſont composés, & indiqué en même tems une méthode générale pour les découvrir.

La méthode dont on ſe ſert ordinairement dans l'*analyſe* des plantes & des animaux, eſt ſouvent défectueuſe. On les diſtile dans un vaiſſeau convenable & l'on examine ce qui s'éleve dans le récipient, auſſi-bien que le *caput-mortuum* ou ce qui reſte au fond du vaiſſeau & qui eſt trop peſant pour être élevé par le feu. Mais cette méthode eſt tout-à-fait inutile & ne ſauroit ſervir à nous faire connoître la nature de la plante ou de l'animal dont on fait l'*analyſe*.

Lorſqu'on fait l'*analyſe* de quelque plante, il s'éleve d'abord une grande quantité de phlegme, enſuite un eſprit acide ou un ſel alcali ou urineux, & enfin une huile noire & d'une odeur déſagréable. On retire de la matiere qui reſte au fond de la cornue après l'avoir fait calciner au feu, un ſel lixiviel ſemblable au ſel de tartre, qui ſe fond aiſément lorſqu'on l'expoſe à l'humidité de l'air, ou une eſpece de ſel ſalé, tel que celui de la violette jaune. Outre ces ſubſtances que l'on tire de preſque toutes les plantes par le moyen de la diſtilation, il y en a d'autres qui ne ſont propres qu'à quelques-unes d'elles. Les plantes aromatiques, par exemple, telles que la lavende, le thym & la ſauge, donnent généralement une huile eſſentielle, ſubtile & odoriférante. Quelques autres comme l'hellébore, l'*helleboraſtrum*, la veronique, le creſſon, & autres ſemblables, donnent au premier degré de feu un eſprit ou huile, acre & pénétrante, que l'on obtient également après que ces plantes ont fermenté. Quelquefois le premier degré de feu fait élever un eſprit acide ou urineux, & quelquefois un eſprit volatil & inflammable.

Tels ſont les élémens ou principes que fourniſſent les

plantes. On ne doit pourtant pas s'imaginer que ceux à qui l'on donne ce nom ſoient exactement les mêmes dans toutes les plantes. Les ſels fixes, par exemple, que l'on tire de leurs cendres venant ordinairement d'un acide, doivent autant différer entre eux que les acides des différentes plantes dont on les tire. Pour la même raiſon les eſprits acides, les ſels volatils urineux & même l'huile eſſentielle, doivent différer entre eux; & en effet nous voyons que l'huile eſſentielle de thym étant miſe en digeſtion avec l'eſprit de ſel ammoniac donne une teinture rouge ou violette, ce que ne font point un grand nombre d'autres huiles eſſentielles. On n'a point encore déterminé juſqu'ici en quoi conſiſtent préciſément toutes ces différences.

Les ſubſtances animales fourniſſent une grande quantité de ſel volatil urineux, une huile épaiſſe, un ſel tant ſoit peu fixe, & un ſel dont l'acidité diminue toujours de plus en plus. Ces mêmes ſubſtances donnent lorſqu'on les fait bouillir dans l'eau, un mucilage ou gelée, dont on peut tirer par la diſtilation les principes dont nous avons fait mention ci-deſſus. Mais comme les ſubſtances animales fourniſſent les mêmes principes de la même maniere, & qu'on ne remarque que très-peu ou même point de différence entre eux, quoique tirés de différens animaux, il eſt impoſſible de déterminer au moyen de leur *analyſe*, quelle eſt la vertu de chaque animal en particulier dans la Medecine.

Comme les obſervations ſuivantes de Meſſieurs Homberg & Lemery contiennent des choſes extremement curieuſes ſur ce ſujet, j'ai cru devoir les rapporter ici.

Obſervation ſur l'analyſe des végétaux, par M. Homberg.

Toutes les *analyſes* qu'on a faites juſqu'à préſent des plantes dans la Chymie, dans le deſſein de découvrir plus parfaitement leur nature, ont été conduites & ménagées à peu près de la même maniere, c'eſt-à-dire, l'on s'eſt ſervi du feu pour ſéparer les parties qui les compoſent. La principale différence qu'on remarque entre les ſéparations de cette nature, c'eſt que quelques-uns ont fait fermenter les composés avant que de les ſoumettre à l'action du feu, au lieu que d'autres ont commencé l'*analyſe* ſans aucune fermentation précédente. Les principes que ces deux différentes eſpeces d'*analyſes* fourniſſent, conſiſtent généralement dans une certaine quantité de ſels, d'huiles, d'eau & de terre.

Ce n'eſt point ſans raiſon qu'on a douté ſi les ſubſtances à qui nous donnons ici le nom de principes, ſont les vrais principes qui conſtituent les mixtes avant qu'ils aient été ſoumis à l'*analyſe*, ou pour me ſervir d'autres termes, on a douté que les quatre ſubſtances dans leſquelles un mixte eſt réduit par l'action du feu, exiſtent réellement dans ce corps lorſqu'il eſt dans ſon état naturel.

La premiere raiſon qui a donné lieu d'en douter, c'eſt que deux plantes tout-à-fait différentes par le gout, l'odeur, la figure & les vertus, le chou, par exemple, & la morelle, fourniſſent lorſqu'on en fait l'*analyſe*, des principes ſi ſemblables, en nombre & en qualité, qu'il n'y a perſonne qui ne crût que ce n'eſt qu'une même plante dont on a fait l'*analyſe* en différens tems, cependant il eſt certain que la premiere eſt une herbe potagere, & la ſeconde un poiſon.

La ſeconde raiſon c'eſt, qu'il eſt impoſſible de faire revenir le même mixte dans ſon premier état, en réuniſſant les principes qui ont été ſéparés par l'*analyſe*, quelque eſpece de fermentation & quelque degré de feu qu'on emploie pour cet effet.

Je ne m'arrête point à quelques autres difficultés qui me paroiſſent de moindre importance, mais celles que je viens d'alléguer méritent certainement toute notre attention. Je me contenterai pour répondre à la premiere objection, de faire obſerver, qu'on ne ſauroit nier que les quatre ſubſtances dont nous parlons, ſavoir, le ſel, l'eau, l'huile & la terre n'entrent dans la compoſition de tous les végétaux, puiſqu'on les y trouve généralement de quelque maniere qu'on en faſſe l'*analyſe*, la difficulté ne conſiſte qu'à découvrir ſi elles exiſtent dans les plantes de la même maniere que lorſqu'on les déſunit par l'*analyſe*, ou ſi l'action du feu n'a point altéré ces principes, & ne les a point fait paroître différens de ce qu'ils ſont dans le mixte.

J'ai fait différentes expériences à deſſein de me ſatisfaire ſur ce point : mais je me contenterai d'en rapporter une ſeule dont je tirerai quelques conséquences.

Le ſuc de raiſins mûrs nouvellement exprimé, donne d'abord lorſqu'on le diſtile, une grande quantité de liqueur aqueuſe dont la partie qui s'éleve la premiere eſt fade & inſipide, & celle qui s'éleve la derniere, acide, avec quelque apparence de ſel volatil urineux. Si l'on vient à augmenter le feu, elle donne une petite quantité d'huile d'une odeur très-deſagréable; & la matiere qui reſte dans la cornue étant calcinée & lavée, donne un ſel lixiviel & une très-petite quantité de terre inſipide.

Si après avoir fait évaporer le même ſuc environ d'un tiers au moyen d'un feu lent, on le met dans un lieu froid, il s'y forme un ſel eſſentiel tant ſoit peu acide en forme de cryſtal, on trouve une ſubſtance huileuſe d'un gout très-agréable qui flotte ſur ſa ſurface, & le reſte de la liqueur eſt tant ſoit peu piquant, à cauſe du ſel eſſentiel qu'elle conſerve toujours.

Lorſque ce même ſuc a fermenté, & qu'il a acquis la qualité du vin, il donne dans la diſtilation une très-grande quantité d'eſprit inflammable, & enſuite de liqueur aqueuſe, limpide. Je fais évaporer la matiere qui eſt reſtée dans l'alambic juſqu'à la conſiſtance du miel, je la tire du feu, & verſe deſſus de l'eſprit de vin très-fort parfaitement débarraſſé de phlegme, qui ſe charge d'une huile rougeâtre & d'une odeur aromatique, il n'y a que quelque peu de matiere terreſtre qui ſe précipite, & il ſe forme au fond un ſel acide ſemblable au tartre en forme de cryſtaux.

Ces trois différentes *analyſes* d'un ſeul & même mixte, nous donnent les mêmes principes, quoique très-altérés par la violence du feu dans la premiere, & par la fermentation dans la troiſieme; de ſorte que ceux de la ſeconde *analyſe* n'étant point altérés par l'action du feu ni par la fermentation, doivent néceſſairement perſiſter dans le même état où ils étoient dans la plante. L'on trouve la douceur du raiſin dans la matiere huileuſe qui flotte au-deſſus de la cryſtalliſation, ſon gout piquant dans le ſel qui s'eſt cryſtallisé & ſa fluidité dans le phlegme aqueux qui s'eſt évaporé. La matiere terreſtre demeure mêlée avec l'huile & le ſel, & on ne peut l'en ſéparer qu'au moyen d'un feu violent, de même que dans la premiere *analyſe*, dans laquelle on obſerve les mêmes circonſtances eu égard au ſel de cette plante, qu'à l'égard des ſels foſſiles, tels que le ſalpêtre & le vitriol; que nous ſavons certainement être des ſels acides, volatils, mêlés avec une quantité proportionnée de ſel fixe & de terre inſipide, qui leur tient lieu d'une eſpece de matrice. Comme les ſels des plantes ſont beaucoup plus composés que les ſels foſſiles, il arrive auſſi que nous trouvons celui de notre plante divisé en trois différentes parties; la premiere eſt ce ſel acide qui s'éleve avec les dernieres parties du phlegme; la ſeconde eſt ce ſel volatil urineux qui s'éleve en partie avec les dernieres gouttes de l'acide, partie ſeul & partie avec les huiles fétides; la troiſieme eſt le ſel fixe qui ſe ſépare des parties terreſtres par la lixiviation; & ces trois ſortes de ſels étant naturellement unis dans la plante, compoſent ſon ſel eſſentiel, qui, comme nous l'avons vu, forme une cryſtalliſation dans la ſeconde & troiſieme *analyſes*.

L'huile de ce fruit qui, dans les deux dernieres *analyſes* eſt douce & d'une odeur aromatique, eſt acre & puante dans la premiere, ce qui ne vient vraiſemblablement que de la quantité de ſels acides & urineux que la plante contient, que la violence du feu fait élever en même-tems, & qui ſe mêlent avec l'hui-

le dont nous avons parlé, lesquels sels deviennent volatils en passant par le cou de la cornue, ce qui n'arrive point dans les sels des deux autres *analyses*. Comme la fermentation sépare naturellement les substances volatiles de celles qui sont fixes, nous trouvons dans la troisieme *analyse* une grande quantité d'esprit inflammable, qui est la partie la plus volatile de l'huile de notre fruit, & qui s'en sépare au moyen de la moindre chaleur.

Il paroît par la comparaison que nous venons de faire des principes, que le même mixte a fourni dans trois différentes *analyses*, qu'ils sont toujours en même quantité, & qu'ils ne different que par les degrés de volatilité & de fixation, suivant la fermentation & les degrés de feu que les mixtes ont éprouvés dans leurs *analyses*. Si l'on ajoute à ce que nous venons de dire les combinaisons infinies du plus ou du moins de ces principes, dont la différence peut être imperceptible dans l'*analyse* qu'on en fait, on ne sera point surpris de trouver deux plantes si différentes par le gout, l'odeur & les propriétés que le sont le chou & la *morelle*, qui se ressemblent d'ailleurs si fort par les principes.

Il n'est pas difficile non plus de comprendre la raison pour laquelle on ne peut, qu'il me soit permis d'user de ce terme, recomposer un mixte ou un corps composé en réunissant les principes qu'on a désunis par l'*analyse*; car le feu ayant altéré leur disposition naturelle & leurs degrés respectifs de volatilité & de fixation, & dissipé inévitablement quelqu'une de leurs parties, il arrive lorsqu'on vient à réunir ces principes, qu'ils ne sont plus en même quantité, qu'ils ne possedent plus la même qualité, & qu'ils ne sont plus disposés comme ils l'étoient dans le mixte avant qu'on en eût fait l'*analyse*.

Pour me convaincre d'avantage de cette vérité, j'ai mêlé des principes très-simples pour en composer un certain corps, qui ayant ensuite été soumis à l'*analyse*, a donné des principes tout-à-fait différens de ce qu'ils étoient auparavant; par exemple, le sel lixiviel fixé, & l'huile des plantes tiré par expression étant mêlés sur le feu, composent un savon, qui donne entre autres principes dans son *analyse* une liqueur acide, une terre insipide & un sel urineux qu'on n'apperçoit point dans les drogues dont il est composé.

Le mélange d'un acide minéral avec l'huile essentielle de quelque plante, compose une résine tout-à-fait semblable à celle qui découle de quelques arbres. Il n'entre dans cette composition que deux ingrédiens volatils; cependant elle fournit, lorsqu'on en fait l'*analyse*, les quatre principes dont nous avons parlé. Il faut cependant avouer, que le mélange de ces deux substances excite une fermentation si prompte & si violente, qu'elles s'enflamment souvent; & comme l'on sait, que dans toute fermentation il se fait une sépation naturelle des parties volatiles d'avec celles qui sont fixes, il n'est pas fort difficile de les distinguer l'une de l'autre dans l'*analyse* qu'on en fait, quoiqu'elles ne paroissent point telles avant la fermentation.

Ces réflexions peuvent servir à nous convaincre que les *analyses* dans lesquelles on se sert d'un feu violent, ne sont point si propres à nous faire découvrir les principes & les vertus des plantes, que celles dans lesquelles on facilite la séparation des principes qui les composent par une chaleur modérée, & par le moyen de la fermentation. HOMBERG, *Mémoire de l'Acad. Royal. des Sciences*, A. 1701.

REMARQUES.

Sur le défaut & le peu d'utilité des Analyses ordinaires des plantes & des animaux, par M. LEMERY.

Pour répandre un plus grand jour sur ce que j'ai à dire dans la suite, je commencerai ce Mémoire par une

comparaison qui me paroît venir assez bien au sujet.

Je propose deux édifices qui aient à peu près la même forme extérieure, quoique construits avec des matériaux différens, & différemment arrangés les uns par rapport aux autres. Si pour découvrir cette différence de matériaux & leur arrangement différent dans l'un & dans l'autre édifice, on s'avisoit de détruire chacun de ces édifices, & d'en faire, s'il m'est permis de le dire, une espece de décomposition ou d'*analyse* par le secours d'un agent actif & violent, qui bien loin de ménager les matieres sur lesquelles il auroit à agir, & cela en ne faisant que les séparer les unes des autres, & les laissant en leur entier après leur désunion, ne seroit propre au contraire, par la force & la vivacité naturelle de son mouvement, qu'à les réduire en peu de tems en poussiere; dans cette espece de cahos où tout se trouveroit non seulement confondu, mais encore considérablement altéré, seroit-il bien possible de distinguer & de reconnoître la nature & la différence des matériaux qui seroient entrés dans la composition de chaque édifice? Ne pourroit-il pas même arriver que la poussiere résultante de la démolition d'un édifice paroîtroit semblable à celle de l'autre? D'où l'on ne manqueroit pas de conclurre que les deux édifices auroient été bâtis avec les mêmes matériaux, quoiqu'ils l'eussent réellement été avec des matériaux différens.

Voilà à peu près l'image & la représentation de ce qui se passe dans les *analyses* ordinaires des plantes & des animaux. Le feu qu'on emploie pour ces sortes d'opérations est l'agent vif & actif dont on a parlé; il ne ménage aucune des substances soumises à son action; il ne tarde guere à les broyer, à les atténuer, &, s'il m'est permis de le dire, à les réduire en une espece de poussiere; & soit par le trouble, la confusion & le dérangement, soit par les parties nouvelles qu'il porte, & introduit dans les différentes substances du mixte, il donne lieu à la formation de nouveaux composés, qui different souvent très-fort de ceux qui habitoient naturellement dans ce mixte. C'est apparemment par les raisons déja alléguées, & par un certain déguisement que le feu apporte aux différentes parties des plantes & des animaux, qu'il arrive souvent que deux plantes dont l'une est très salutaire, & l'autre un poison, & dont la composition naturelle est par conséquent très-différente, se ressemblent néantmoins très-fort par les substances qu'on en retire, & par la quantité de ces substances; de maniere que si on ne connoissoit pas d'ailleurs leurs qualités, on seroit tenté de croire, en vertu de l'*analyse* qu'elles seroient les mêmes.

Quand je dis que le feu change & déguise si fort les substances qu'on retire des mixtes, je ne prétens pas donner ces substances pour des principes, ni faire croire que les principes dont les mixtes sont composés, soient altérables par le feu. Ce qui a donné lieu à cette opinion, c'est que certaines substances à qui l'on donne communément, & mal à propos, le nom de principes, reçoivent véritablement par le feu l'altération & le déguisement dont il s'agit: mais je prouverai une autre fois, en examinant quels sont les corps qui méritent en bonne Chymie le nom de principes, qu'il y a tout lieu d'assurer que ces corps ne changent point de forme par l'action du feu, ou plutôt que s'ils sont susceptibles de quelque altération par cet agent, l'altération ne tombe sur aucun des principes en particulier, mais seulement sur leur union, c'est-à-dire, sur la maniere dont ils sont liés les uns avec les autres, en telle sorte que le feu peut bien changer la forme du composé en desunissant ses parties, & les arrangeant d'une autre maniere; mais il ne peut rien faire à celle du principe, dont la solidité est telle, que ses parties ne peuvent être séparées, & par conséquent dont la forme est inaltérable.

On dira peut-être que si avant que de s'engager dans le grand travail des *analyses*, on eût bien examiné le fruit qu'on en pouvoit retirer pour la connoissance des

mixtes, l'inutilité du travail n'auroit pas manqué d'en faire évanouir le projet ; ce qui auroit épargné beaucoup de peine, de dépenſe, & ſurtout un tems condéſirable qui auroit pu être mieux employé.

Je répons qu'on n'a été à portée de penſer juſte ſur le compte des *analyſes*, que depuis qu'elles ont été faites : & qu'on a pu en conſidérer avec ſoin toutes les circonſtances, & les comparer les unes avec les autres. La connoiſſance de leur peu d'utilité étant donc le fruit de l'expérience, il falloit pour en être convaincu, & pour être en état de découvrir en quoi conſiſtoit leur défaut ; il falloit, dis je, que ces expériences euſſent été faites ; & quand bien même on auroit pu prévoir avant ce tems-là tout ce que l'expérience a fait reconnoître depuis, les raiſons qui auroient été alléguées pour détourner du travail des *analyſes*, n'auroient tout au plus été regardées que comme de ſimples conjectures, incapables de captiver & de fixer la confiance, & qui n'auroient pas même tenu contre l'idée des avantages que le public prétendoit tirer du travail dont il s'agit. Enfin, comme ces conjectures n'auroient pu être vérifiées que par le travail même des *analyſes*, il auroit toujours fallu les faire, avec cette ſeule différence qu'elles ſeroient venues après les conjectures, & qu'elles en auroient été en quelque ſorte la confirmation, au lieu que dans le cas préſent elles ont précédé & fait naître nos réflexions.

Au reſte, quand toutes les *analyſes* qui ont été faites, ne ſerviroient qu'à nous détromper de ces mêmes *analyſes*, & à nous indiquer ce qu'on en doit penſer, ce ſeroit toujours là un avantage qui dédommageroit aſſez du tems & des ſoins qu'elles auroient couté : mais ce qui contribue encore à juſtifier ce travail, c'eſt qu'en examinant le recueil de ce qui a été fait ſur une longue ſuite de mixtes, on y trouve un grand nombre de faits curieux, dont on eſt redevable au projet des *analyſes*, & qui pourront avoir leur utilité dans la ſuite.

L'exécution de ce projet ayant donc ſuffiſamment fait connoître le peu de fruit qu'on peut tirer des *analyſes* ordinaires, & ne laiſſant plus aucun lieu d'en douter, ce n'eſt point là ce que je me ſuis proposé d'examiner, & de faire voir dans ce Mémoire. Je ſuppoſe le fait, que je regarde comme certain & inconteſtable, & j'en cherche la raiſon ou la cauſe phyſique dans la maniere même dont on a coutume de faire les *analyſes*, c'eſt-à-dire, dans la violence & l'activité du feu, qui eſt l'agent qu'on emploie pour cela, dans le dérangement, le trouble & la confuſion qu'il porte dans toutes les parties du mixte.

Nous avons déja donné une idée & une explication de ce trouble & de ce dérangement au commencement de ce Mémoire : mais comme cette idée ou cette explication eſt un peu générale, & qu'elle a beſoin elle-même d'être prouvée & éclarcie par un examen plus précis de l'altération particuliere qui ſurvient à chacune des ſubſtances du mixte ; j'entrerai d'autant plus volontiers dans cet examen, qu'en conſidérant de plus près en quoi conſiſte le défaut des *analyſes* ordinaires, nous acquerrons par-là des idées plus correctes ſur cette matiere ; & nous parviendrons peut être à imaginer & exécuter d'autres eſpeces d'*analyſes*, plus longues à la vérité que les premieres, mais auſſi plus exactes, exemptes de leurs inconvéniens, & beaucoup plus propres à nous faire connoître l'intérieur des mixtes.

Pour juger ſainement du changement que le feu apporte aux différentes parties d'un mixte analysé à la maniere ordinaire, il n'y a qu'à conſidérer chacune de ces parties dans leur état naturel, & comparer cet état à celui qui leur ſurvient, quand elles ont paſſé par le feu : deux ſortes de ſubſtances dans les plantes & les animaux, méritent particulierement notre attention ; l'une eſt leur partie ſaline, l'autre eſt leur partie graſſe.

J'ai déja dit que je ne prétendois pas donner ces ſubſtances pour des principes ; & en effet, en déclarant ce que

je penſe ſur les principes chymiques, je ferai voir que chacune de ces ſubſtances ſe réſout en différentes parties, qui ne ſont pas elles-mêmes des principes : mais toutes compoſées qu'elles ſont, il eſt important, pour la connoiſſance de la vertu des mixtes, de les retirer & de les connoître telles qu'elles habitent dans ces mixtes, c'eſt à-dire, dans leur entier, & nullement défigurées ; car c'eſt ainſi qu'elles agiſſent immédiatement ſur nos liqueurs ; & cette action ne dépend pas en particulier de telle ou telle partie dont elles ſont compoſées, mais de l'union totale de toutes ces parties, d'où réſulte certaines maſſes, dont les effets ſont ſouvent très-différens de ceux de chacune de leurs parties, ſoit qu'on les conſidere en particulier & agiſſant de cette maniere, ſoit qu'on les ſuppoſe ſimplement mêlées & confondues enſemble, mais non pas étroitement unies, comme elles le ſont dans le mixte. Il eſt donc clair qu'on ne peut apporter trop de ſoin pour connoître ces maſſes dans leur état naturel, & pour les retirer autant entieres qu'il eſt poſſible. Et ſi l'on veut enſuite entrer dans l'intérieur de ces maſſes ſéparées du reſte des parties du mixte ; c'eſt ſeulement alors qu'on pourra les analyſer avec fruit, comme nous le prouverons clairement ; quand il s'agira de ces ſortes d'*analyſes*.

Je compare ces maſſes aux matériaux des édifices, que nous avons proposés pour exemple au commencement de ce Mémoire ; car pour connoître la compoſition intérieure de ces édifices, il ne ſuffit pas de les détruire en rompant l'union de leurs matériaux, il faut encore que ces matériaux ſoient retirés en leur entier ; du moins ne doivent-ils point être méconnoiſſables de ce qu'ils étoient dans l'édifice même, ou avant la conſtruction de l'édifice, ſans quoi ils ne nous donneront jamais qu'une idée fauſſe ou obſcure de la compoſition intérieure du bâtiment : c'eſt auſſi ce que font les différentes ſubſtances extraites des plantes ou des animaux par le procédé ordinaire des *analyſes* ; car on va voir par l'examen de chacune de ces ſubſtances, que bien loin de rapporter après l'*analyſe* & au ſortir du mixte la forme extérieure qu'elles avoient dans le mixte, elles deviennent ſouvent ſi différentes de ce qu'elles y étoient, & acquierent des vertus ſi oppoſées à celles qu'elles avoient, qu'on auroit de la peine à croire cette différence, ſi l'expérience ne nous y forçoit en quelque ſorte.

La partie ſaline des plantes & des animaux y habite communément ſous la forme d'un ſel concret, dont il s'y en trouve de pluſieurs eſpeces.

J'ai remarqué, en examinant un grand nombre de matieres animales, & cela à l'occaſion du travail que j'ai fait ſur le ſalpetre, que ces matieres contenoient une grande quantité de ſel ammoniac, c'eſt-à-dire, un ſel de la nature de celui qu'on peut faire, en joignant enſemble un acide & un ſel volatil ; de l'eſprit de ſel, par exemple, & du ſel volatil de corne de cerf ou de viperes. J'ai de plus obſervé, que l'acide du ſel ammoniac naturel, contenu dans les matieres animales, étoit nitreux, c'eſt-à-dire, pareil à celui qu'on tire du ſalpetre, en telle ſorte, qu'on pourroit, par une ſuite d'opérations, dépouiller ſi bien cet acide des matieres graſſes qui l'enveloppent naturellement dans l'animal, qu'il fût réductible en une liqueur ou eſprit de nitre, qui ne differeroit en rien de l'eſprit de nitre ordinaire. Enfin, les mêmes matieres animales ſur leſquelles j'ai fait mes obſervations, ne m'ont laiſſé aucun lieu de douter qu'elles ne continſſent une petite quantité à la vérité de véritable ſalpetre, c'eſt-à-dire, d'un ſel ſemblable à celui qu'on formeroit de l'union de l'acide de l'eſprit de nitre, & d'un ſel fixe alcali. En un mot, dans ces matieres où l'acide nitreux ſe trouve en trés-grande quantité, quoique ſi bien enveloppé, que ſans beaucoup d'induſtrie & de travail, on ne peut l'obliger à ſe manifeſter : dans ces matieres, dis-je, la plus grande partie de l'acide dont il s'agit, ſe trouve jointe à une matiere volatile, & forme un ſel

ammoniac, & une petite portion de cet acide eſt arrêtée par une matiere fixe, & forme du ſalpetre.

Outre le ſel ammoniac nitreux & le ſalpetre contenu dans toutes les matieres animales que j'ai examinées, j'ai encore retiré de quelques-unes de ces matieres avec beaucoup de facilité, une quantité aſſez conſidérable de véritable ſel commun, tout ſemblable au ſel commun ordinaire: mais il ne m'a point paru qu'aucune de ces matieres contînt un ſel ammoniac fait avec l'acide de ce ſel. Je ne nie pourtant pas le fait; je crois ſeulement être en droit d'avancer, en conſéquence de toutes les expériences que j'ai faites ſur les matieres animales, que la plus grande partie de leur ſel ammoniac eſt nitreux; & que s'il y en a quelque portion formée par un autre acide, elle y eſt en bien moindre quantité que celui du nitre: mais enfin, de quelque nature que ſoit l'acide contenu dans les animaux, il a déja été remarqué, que la difficulté qu'il y a à le faire paroître, prouvoit aſſez qu'il y eſt fortement enveloppé; & comme l'acide nitreux y forme naturellement ou un ſel ammoniac, ou un ſalpetre, ſuivant la nature des matieres dans leſquelles il eſt engagé, il y a lieu de croire que tout autre acide y eſt caché, du moins pour la plus grande partie, ſous les mêmes enveloppes; ce qu'il ſuffit de ſavoir pour l'intelligence de ce qui ſera dit dans la ſuite.

Le ſel ammoniac n'eſt pas auſſi commun dans les matieres végétales que dans les animales; il ne laiſſe pourtant pas que d'y en avoir: mais ce qui s'y trouve en beaucoup de quantité, c'eſt un ſel concret, dont la matrice ou la baſe eſt une matiere fixe; & comme il y a en effet plus de matieres fixes & terreuſes dans les plantes, & plus de matieres volatiles dans les animaux, l'acide, qui, dans les plantes, forme ordinairement un ſel de la nature de celui qui réſulteroit du mélange artificiel de cet acide avec un ſel fixe, produit au contraire dans les animaux, comme on l'a déja dit, un ſel ſemblable à celui qu'on pourroit faire, en joignant enſemble un acide & un ſel volatil. Cela étant, on ne doit point être ſurpris, s'il y a dans certaines plantes infiniment plus de ſalpetre qu'on n'en trouve dans aucune matiere animale, & s'il y a plus de ſel ammoniac nitreux dans les matieres animales en général, qu'il n'eſt poſſible d'en trouver dans aucune plante.

J'expliquerai dans l'article du nitre comment le ſalpetre des plantes devient ſel ammoniac nitreux dans les animaux; & comment le ſel ammoniac nitreux peut redevenir ſalpetre dans les plantes.

Mais le ſalpetre & le ſel ammoniac nitreux ne ſont pas la ſeule eſpece de ſel concret contenu dans les plantes; il s'y en trouve encore d'autres eſpeces, formées à la vérité par une matiere ſemblable, c'eſt-à-dire, fixe ou volatile, mais par un acide d'une autre nature, tel, par exemple, que celui qui a été retiré ou du vitriol, ou du ſel commun; & tous ces ſels, contenus en différentes plantes, forment différentes claſſes de ſels eſſentiels qui ont des propriétés & des effets différens, ſuivant l'eſpece d'acide que donne à chacun d'eux la forme ſaline. Je n'entrerai pas plus avant dans ce détail pour le préſent; je remarquerai ſeulement qu'entre ces ſels, il y en a dans leſquels l'acide eſt ſi bien enveloppé dans la matrice, qu'étant mis ſur la langue, ils n'y excitent qu'une impreſſion de ſalure, & nullement d'acidité; & qu'en les mêlant avec un ſel alcali, il ne ſe fait ni fermentation, ni jonction des deux ſels: tel eſt le ſel eſſentiel de la bourache & celui du pourpier, qui, à proprement parler, ſont un véritable ſalpetre: mais il y a d'autres ſels eſſentiels dont les acides, moins profondément engagés dans leur matrice, reſſortent en quelque ſorte au-dehors, & y préſentent chacun l'extrémité d'une de leurs pointes, qui, ſe trouvant libre par cet endroit, excitent auſſi par-là une impreſſion d'acidité ſur la langue, où les ſels dont il s'agit ont été poſés; c'eſt par la même mécanique que ces ſels fermentent & s'uniſſent avec les ſels alcalis; nous trouvons un exemple de cette eſpece de ſel dans le cryſtal de tartre.

Après avoir examiné le caractere, l'état & la compoſition naturelle des ſels qui ſe trouvent ordinairement dans les matieres végétales & animales, voyons préſentement ce qu'ils deviennent quand ils ont paſſé par le feu, communément employé dans les *analyſes* ordinaires, & commençons par le ſel ammoniac contenu dans les plantes & dans les animaux.

Comme les deux parties dont ce ſel eſt composé ſont toutes deux de nature à pouvoir être enlevées par le feu, ſoit qu'elles ſoient ſéparées, ſoit qu'elles ſoient unies, en telle ſorte qu'après avoir été élevées, elles conſervent toujours l'union qu'elles avoient enſemble avant l'opération; il ſembleroit que le ſel ammoniac qui habite dans les plantes & dans les animaux, devroit auſſi monter de même par l'action du feu, c'eſt-à-dire, en ſon entier. Cependant il ne s'éleve point tel; il ſouffre auparavant une déſunion dans les parties dont il eſt composé, & chacune de ces parties montent ſéparément par la diſtilation; on remarque même dans l'*analyſe* ordinaire des animaux, que tout ce qui s'en éleve par cette voie n'eſt ou ne paroît être qu'un ſel volatil alcali, c'eſt-à-dire, la portion la plus volatile du ſel ammoniac, ſéparée de l'acide qui ſe manifeſte ſi peu dans les ſubſtances que le feu a fait élever, qu'on a été long-tems à croire que les matieres animales n'en contenoient point, & que ce n'eſt même que depuis peu qu'on s'eſt apperçu du contraire, qui a été regardé comme une découverte d'autant plus curieuſe, qu'elle détruit un préjugé fondé ſur les *analyſes* d'un très-grand nombre de matieres animales. Il eſt donc vrai qu'en ne conſidérant que ces *analyſes*, on tombe dans deux erreurs manifeſtes; l'une qu'il n'y a point d'acide dans les animaux, quoiqu'il y en ait réellement beaucoup, comme je l'ai prouvé ailleurs; l'autre que leurs ſels y ſont ſous la forme d'un ſel volatil alcali, quoique l'on ſache d'ailleurs très-certainement que ces ſortes de ſels, comme les ſels fixes alcalis, n'ont été rendus alcalis que par le feu qui les a décomposés à demi, en les privant d'une portion de leurs acides; de maniere qu'en leur rendant ces mêmes acides, on les rétablit parfaitement dans le même état où ils étoient dans le mixte avant qu'il eût ſouffert l'action du feu.

Il s'agit préſentement d'expliquer pourquoi l'*analyſe* ne fait voir qu'une partie du ſel ammoniac contenu dans les animaux, & ce que devient la partie acide de ce ſel, comment l'une ſe ſépare de l'autre & pourquoi elles ne s'élevent pas enſemble, comme il a coutume d'arriver dans la ſublimation ordinaire du ſel ammoniac.

Pour réſoudre toutes ces difficultés, je dirai d'abord que quand les circonſtances ſont différentes, les effets doivent auſſi être différens. Par exemple, l'expérience nous apprend que les ſels volatils alcalis ſont plus volatils, c'eſt-à-dire, que le feu les enleve plus aiſément que les parties de l'eau; & cependant quand on fait la diſtilation de la vipere & d'un grand nombre d'autres matieres animales, le phlegme qui tient moins au reſte de la matiere monte d'abord & avant le ſel volatil: mais quand ce même ſel volatil a été dégagé des eſpeces de liens qui le retenoient & l'arrêtoient dans le mixte & qu'il eſt queſtion de le ſéparer du phlegme avec lequel il eſt allé ſe mêler & ſe confondre dans le récipient, ce n'eſt plus le phlegme, c'eſt le ſel volatil que le feu éleve & ſublime alors le premier.

Il arrive quelque choſe de ſemblable dans le cas du ſel ammoniac; quand ce ſel ſe trouve ſeul, qu'il ne tient à rien & qu'il eſt en quelque ſorte iſolé, le feu l'enveloppe & l'enleve tout entier ſans beaucoup de peine, & ſans être obligé de s'y prendre à deux fois. Mais quand ce ſel eſt dans un mixte, il eſt alors intimement uni aux parties terreuſes du mixte qui le fixent & l'appéſantiſſent, & qui l'empêchent de céder auſſi aiſément à l'action du feu qu'il auroit fait ſans cela, de maniere

que

que le feu ne pouvant pas emporter alors tout le sel, il en détache & enleve la portion la plus volatile & la plus facile à s'envoler, ce qui donne lieu à la partie acide de s'engager de plus en plus avec la partie terreuse du mixte, à mesure que son sel volatil l'abandonne. Ce raisonnement est parfaitement justifié par l'expérience, puisqu'en mêlant une quantité suffisante de matiere alcaline avec du sel ammoniac ordinaire, & poussant le tout par le feu, ce sel ne s'éleve plus en entier comme quand il est seul, c'est seulement sa partie volatile & alcaline qui cede d'abord & qui s'échappe, pendant que l'acide du sel s'incorpore profondément dans les pores de la matiere alcaline, dont il ne se dégage ensuite que par un effort plus considérable que le précédent. Voilà précisément ce qui se passe dans la distilation ou l'*analyse* ordinaire d'une matiere animale : car le feu qu'on a coutume d'employer pour cette opération, suffit bien pour dégager le sel volatil, le phlegme & une bonne partie de l'huile : mais il ne suffit pas pour l'acide, surtout depuis qu'il est plus profondément engagé dans la partie terreuse du mixte ; & c'est pour cela qu'on n'en apperçoit point dans les portions différentes qui se sont élevées pendant l'*analyse*, ou s'il y en a, c'est en si petite quantité, & il est si fort enveloppé dans les matieres huileuses, qu'on ne peut le découvrir : & ce qui prouve la vérité de ce raisonnement, c'est que si on pousse la matiere par une violence de feu plus considérable que celle que l'on a coutume d'employer, il s'éleve alors une liqueur qui donne des marques sensibles d'acidité, & on observe en cette occasion un fait assez curieux, qui a déja été remarqué par feu M. Homberg ; c'est que les acides dont il est question, après avoir été obligés de céder à l'effort du feu, se rendent & se retrouvent dans la même liqueur avec les sels alcalis qui leur étoient unis auparavant ; & malgré le nouveau mélange de ces acides & de leurs sels alcalis dans le même lieu, il ne se fait ni fermentation sensible, ni réunion de deux corps qui y conservent chacun leurs propriétés particulieres, l'un l'acide, l'autre le sel alcali.

M. Homberg prétend que c'est au peu de phlegme contenu dans le mélange, qu'on doit attribuer cette particularité, d'autant qu'on voit souvent en pareil cas des acides & des alcalis demeurer ensemble dans l'inaction : mais je crois aussi que les parties huileuses qui se trouvent répandues dans la liqueur, & dont quelques-unes ont pu contracter une union particuliere avec les acides pendant l'opération, ce qui empêche peut-être d'en pouvoir bien distinguer le caractere, comme il sera dit dans la suite, que ces parties huileuses, dis-je, en enveloppant les acides, contribuent beaucoup à empêcher leur action sur le sel volatil alcali. Et en effet, si on n'avoit égard qu'à la raison alléguée par M. Homberg, on auroit de la peine à répondre à une difficulté, c'est qu'il y a souvent assez de parties aqueuses dans la liqueur pour qu'il s'y fît au moins quelque petite ébullition, qui seroit bien-tôt suivie d'une réunion sensible des acides & des alcalis.

Comme il y a tout lieu de croire que dans l'*analyse* des mixtes chargés de sel ammoniac, la décomposition de ce sel ne se fait alors qu'à proportion des parties fixes & terreuses contenues naturellement dans ces mixtes, je me suis imaginé que les matieres animales qui abondent particulierement en parties volatiles, pourroient bien ne pas contenir assez de parties terreuses pour toute la quantité du sel ammoniac de ces matieres, & par conséquent que tout ce sel ammoniac ne se décomposoit point dans l'opération de l'*analyse*, mais qu'une partie ou restoit avec le *caput mortuum* de la matiere, ou perdoit une médiocre quantité de ses acides, & devenant en cet état moins volatile à la vérité que les sels volatils plus dépouillés d'acides, mais plus volatile aussi que le sel ammoniac qui n'en a perdu aucun, tenoit alors un milieu entre les deux, qui le mettoit de niveau de volatilité avec les parties aqueuses dans lesquelles il va se réfugier pendant l'opération, & dont

on ne peut ensuite le séparer par la voie de la distilation, parce que n'étant ni plus ni moins léger que l'eau, il ne s'éleve ni devant, comme les sels volatils alcalis ordinaires, ni après, comme le sel ammoniac qui est en son entier ; & comme cette liqueur qui constitue ce que l'on appelle communément *esprit*, fermente avec les acides, soit par quelques sels volatils qu'elle a retenus, soit par rapport aux acides que le sel ammoniac de la liqueur a perdus, & en place desquels les nouveaux acides vont se loger, on a crû être en droit de conclurre de cette fermentation, que l'esprit n'étoit qu'un phlegme chargé des mêmes sels volatils qu'on retire de la matiere sous une forme concrete. Mais si cela est, pourquoi ne dépouille-t-on pas totalement, ou du moins jusqu'à un certain point cet esprit de sels volatils, en le plaçant dans un matras à long cou, avec un chapiteau & un récipient, & donnant lieu par une douce chaleur à ces sels qui doivent être plus légers que l'eau, de se séparer de ce liquide, en s'élevant jusqu'au haut comme un sel volatil concret dissous dans l'eau, ou même dans l'esprit, a coutume de le faire en pareilles circonstances. On peut donc croire avec assez de vraisemblance, que dans l'*analyse* ordinaire des matieres animales, toute la quantité de leur sel ammoniac se décompose inégalement, c'est-à-dire, que dans les différentes portions de ce sel il ne se fait pas une désunion égale de l'acide d'avec sa partie alcaline ou sa matrice, qui est ce qu'on appelle communément *sel volatil des animaux*, en telle sorte que certaines portions de ce sel se dépouillent jusqu'à un certain point des acides qu'elles contenoient dans le mixte ; que d'autres en retiennent davantage, & qu'il y en a peut-être d'autres qui en perdent encore moins, & qui malgré l'opération, demeurent à peu près sous la forme naturelle qu'elles avoient dans le mixte, de même qu'il arrive dans certaines distilations d'esprit volatil de sel ammoniac, où faute d'une assez grande quantité d'intermede absorbant, il n'y a qu'une partie de ce sel dont il se détache des sels volatils alcalis qui montent d'abord pendant que l'autre portion du sel ammoniac reste en son entier au fond du vaisseau ; & étant poussée ensuite par un plus grand feu, elle s'éleve sous la forme de fleurs, qui ne sont autre chose qu'un sel ammoniac tout entier ou du moins avec la plus grande partie de ses acides.

Ce qui me paroît confirmer la conjecture que j'ai avancée ; savoir, que tout le sel ammoniac des matieres animales ne se décompose pas également pendant le tems de leur *analyse*, & cela faute de contenir naturellement assez de parties terreuses ; c'est qu'en suppléant à ce défaut, c'est-à-dire, en mêlant avec ces matieres une assez grande quantité de nouvelles parties terreuses pour opérer la décomposition d'une plus grande quantité du sel ammoniac dont il s'agit ; on parvient enfin à désunir & à mettre en liberté un grand nombre d'acides & de sels volatils, dont sans cela l'union auroit toujours subsisté ; &, par ce nouveau procédé, non-seulement on obtient plus de sel volatil alcali, mais encore la liqueur qui monte sur la fin de la distilation, & par le degré du feu qui lui convient, est beaucoup plus aigre & plus chargée d'acides, que quand on n'a point mêlé d'intermede terreux avec la matiere animale avant de la distiler.

Il est donc constant que les matieres animales contiennent beaucoup d'acides, dont les *analyses* ordinaires ne donnoient aucun indice ; ce qui marque le peu de fond qu'on doit faire sur ces *analyses* : mais il faut convenir aussi que les moyens nouveaux à qui nous devons la découverte des acides des animaux, ne sont pas encore exempts de défauts sur le fait même de l'acide qu'ils découvrent. Car si en dégageant cet acide, ils en font appercevoir où on n'en voyoit point auparavant, comme le développement de cet acide se passe dans le sein même du mixte, & au milieu des différentes parties dont il est compoté ; l'acide, après avoir été séparé du sel volatil alcali qui l'enveloppoit, se re-

trouve toujours enſuite confondu dans une même liqueur, avec diſférentes parties qui lui permettent bien à la vérité de ſe faire connoître pour ce qu'il eſt, c'eſt-à-dire, pour un acide en général, mais dont le mélange cache le caractere ſpécifique de l'acide, & empêche de diſtinguer à quelle claſſe particuliere d'acides il appartient; ce qu'il eſt néantmoins très-important de ſavoir, quand on veut être inſtruit à fond de ce qui regarde la partie ſaline d'un mixte.

On tâchera de ne point tomber dans cet inconvénient quand il s'agira de propoſer de nouveaux procédés pour l'*analyſe* des mixtes. *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, 1719.

Après avoir conſidéré l'action du feu ſur l'eſpece de ſel dont les matieres animales ſont particulierement chargées; je veux dire, ſur le ſel ammoniac contenu dans ces matieres; nous avons préſentement à examiner l'altération qu'apportent les *analyſes* à une autre eſpece de ſel qui ſe trouve particulierement dans les végétaux, qui ne differe du ſel ammoniac que par ſa matrice qui eſt fixe. Cette différence de matrice n'empêche pas que le feu ne produiſe ſur la plus grande partie des ſels de cette eſpece, ce qu'il a coutume de faire ſur le ſel ammoniac; c'eſt-à-dire, qu'il ne déſuniſſe auſſi une grande quantité d'acides de ces ſels d'avec la matrice où ces acides étoient engagés, & par la même raiſon que le ſel ammoniac ne ſe réduiſe par l'*analyſe* en acide, & en ſel volatil alcali. L'eſpece de ſel dont il s'agit ſe doit auſſi réduire & ſe réduit en effet par la même voie en acide & en ſel fixe alcali : mais comme le ſel fixe, par cela même qu'il eſt fixe, réſiſte infiniment davantage à l'action du feu que le ſel volatil; il arrive deux choſes différentes dans la déſunion des acides de chacun de ces ſels d'avec leur matrice particuliere : C'eſt, 1°. qu'au lieu que dans le cas du ſel ammoniac, la matrice étant beaucoup plus volatile que l'acide, elle s'éleve la premiere & laiſſe au fond du vaiſſeau la portion d'acide qui en a été ſéparée; dans le cas au contraire de l'autre eſpece de ſel, la matrice étant très-fixe & réſiſtant beaucoup d'avantage à l'effort du feu que l'acide, c'eſt elle qui demeure au fond du vaiſſeau, & c'eſt l'acide qui s'envole & qui l'abandonne, non pas à la vérité avec autant de promptitude & de légereté que la matrice du ſel ammoniac ſe ſépare de ſon acide, & s'élance en l'air.

L'autre différence qui mérite ici une attention particuliere, c'eſt que la matrice volatile s'élevant aſſez vîte, & par un feu aſſez petit, & par conſéquent ne demeurant pas beaucoup expoſée à l'action de cet agent, la matrice fixe au contraire y demeurant toujours expoſée, puiſqu'elle ne s'éleve point en l'air, & de plus ayant beſoin d'un feu aſſez conſidérable, & aſſez long-tems continué, ſans quoi elle ne ſe dépouilleroit point d'une aſſez grande quantité d'acide pour devenir ſel alcali; le feu a tout le tems & toute la commodité de porter dans le ſel fixe une altération très-conſidérable qu'il ne peut pas communiquer de même, & qu'il ne communique point auſſi au ſel volatil. Nous expliquerons dans la ſuite en quoi conſiſte cette altération, & quelle en eſt la cauſe immédiate, en parlant plus particulierement des ſels alcalis.

Quoique les ſels qui ont pour baſe une matrice fixe, ſe raſſemblent tous en un point; c'eſt-à-dire, parce qu'ils réſiſtent puiſſamment, du moins par leur matrice, à l'effort violent du feu; il ne faut cependant pas croire qu'ils ſe reſſemblent d'ailleurs en tout, & que le feu produiſe préciſément le même effet ſur chacun d'eux; car malgré la circonſtance commune de la fixité de leur matrice, ils peuvent différer beaucoup les uns des autres, non-ſeulement par le caractere particulier de leur acide, mais encore par la nature même de leur matrice, qui pour être fixe, & par conſéquent ſemblable par-là à une autre matrice, en differe cependant très-ſouvent par d'autres endroits; ce qui fait que quoique l'action du feu, par rapport aux différens ſels dont il s'agit, ſoit toujours la même, néantmoins comme les parties différentes dont ces ſels ſont compoſés, ne cedent pas également à cette action, & ſont plus ou moins ſuſceptibles de certaines modifications, il en réſulte auſſi différens effets.

Nous ſavons, par exemple, que les différens acides conſidérés indépendamment d'aucune matrice ſolide capable de les arrêter, & nageant dans un liquide aqueux; que ces acides, dis-je, n'ont pas tous le même degré de volatilité; qu'il y en a même, comme ceux qui habitent dans l'huile de vitriol, dans l'eſprit d'alun, qui ne s'élevent que très-lentement & très-difficilement par une violence de feu très-conſidérable, d'où l'on peut juger que quand ces acides ſont arrêtés par une matrice fixe, avec laquelle ils formeront un ſel concret, ils offriront encore en cet état une plus grande réſiſtance à l'effort du feu.

Nous ſavons au contraire que le feu enleve avec beaucoup plus de facilité, & en bien moins de tems, les acides contenus dans les eſprits de nitre, de ſel commun; & qu'il trouve encore moins de réſiſtance de la part des acides contenus dans les eſprits volatils de vitriol, de ſoufre commun tirés ſuivant le procédé rapporté par Stahl; de maniere que quand, par exemple, ces acides de l'eſprit de nitre, ou ceux de l'huile de vitriol, ſe ſeront engagés dans une même matrice avec laquelle ils formeront un ſel concret, le feu en pourra toujours chaſſer avec moins de peine & de difficulté les acides nitreux, que ceux de l'huile de vitriol, pourvu d'ailleurs que toutes les circonſtances ſoient égales, & qu'on ne manque pas d'employer un intermede quand il le faut; car ſans cela il y a des cas où le feu n'auroit pas plus de force pour ſéparer l'acide nitreux de ſa matrice, que pour en ſéparer l'acide de l'huile de vitriol, comme nous l'allons faire voir inceſſamment.

Voilà pour ce qui regarde la différente réſiſtance que les ſels concrets apportent à l'action du feu, par rapport aux acides dont ils ſont compoſés : mais ce qui contribue encore infiniment à diverſifier l'effet de cet agent ſur chacun de ces ſels; c'eſt la nature particuliere de la matrice avec laquelle ces acides différens ſe trouvent unis & combinés pour la formation de telle ou telle eſpece de ſel concret; & en effet on n'ignore pas qu'il y a un très-grand nombre de corps fixes capables d'abſorber les acides, & de former avec eux un ſel concret moyen ou ſalé; tels ſont non-ſeulement tous les ſels fixes alcalis, mais encore beaucoup de différentes eſpeces, beaucoup de matieres métalliques & de métaux.

Or il eſt certain que les acides n'entrent pas avec la même facilité dans les pores de chacune de ces matieres, qu'ils ſe plongent & s'enfoncent plus profondement dans les uns que dans les autres, que les pores de ces différentes matieres les reſſerrent & les retiennent plus ou moins à l'étroit ſuivant leur grandeur naturelle, & peut-être encore ſuivant la force plus ou moins grande du reſſort de leurs parois; car j'ai remarqué ailleurs que quand des corps étrangers entroient avec violence & avec difficulté dans les pores de pluſieurs matieres, il s'enſuivoit néceſſairement une dilatation de ces pores, produite par le ſoulevement de leurs parois qui retomboient enſuite d'eux-mêmes, & par leur propre reſſort, dès que le corps qui les tenoit ſoulevés n'y étoit plus, par conſéquent lorſque des acides introduits dans les pores de différens alcalis ont dilaté ces pores, en ſoulevant juſqu'à un certain point leurs parois : comme ces parois en vertu de leur reſſort font un effort continuel pour ſe rabattre, & reprendre leur premiere ſituation, plus le reſſort eſt grand plus l'effort l'eſt auſſi; & plus les acides contenus dans les pores y ſont comprimés & reſſerrés par les parois de ces pores, plus enfin le feu qui agit enſuite ſur ce compoſé d'acides & d'alcalis trouve-t'il d'obſtacle à ſurmonter pour déloger les acides. D'où il ſuit que le même acide engagé en différentes matrices, ſoit purement terreuſes, ſoit métalliques, ſoit autres, pourra offrir une réſiſtance

beaucoup plus, ou beaucoup moins grandes à l'action du feu ſuivant la nature particuliere de chacune des matrices où il aura été admis. On remarque même que cet acide qui aura été délogé plus ou moins facilement de pluſieurs ſortes de matrices, ne le pourra être de certaines, quelques violences de feu qu'on emploie, à moins qu'un intermede convenable ne vienne au ſecours. Nous avons une preuve ſenſible de cette vérité dans pluſieurs ſels moyens, naturels & artificiels, & entre autres dans le ſalpetre ordinaire, & dans celui que nous pouvons faire ſur le champ par le mélange d'un acide nitreux avec un ſel fixe alcali; car il eſt certain, & je l'ai remarqué pluſieurs fois par expérience que quelque violence de feu qu'on emploie ſur chacun de ces ſels, ils ſe diſſiperont plutôt tous entiers, ſoit en l'air, ſoit par les pores du vaiſſeau, que de permettre leur décompoſition, ou plutôt la deſunion de leur matrice d'avec leur acides; c'eſt-à-dire, que de laiſſer partir leurs acides, & de reſter enſuite au fond du vaiſſeau ſous la forme d'un ſel fixe alcali, tel qu'étoit par exemple celui dont on s'étoit ſervi pour faire le ſalpetre artificiel. Mais quand on joint à l'action du feu le ſecours d'un intermede convenable, la ſéparation de l'acide d'avec l'alcali ne tarde guere à ſe faire, & il arrive dans cette opération deux effets différens ſuivant la nature particuliere de l'intermede; c'eſt que s'il eſt purement ſulphureux, & qu'il ne faſſe qu'aider l'enlevement de l'acide nitreux ſans rien communiquer de nouveau à la matrice du ſalpetre; cette matrice paroît après l'opération ſous la forme d'un ſel fixe alcali, tel qu'étoit celui qui avoit été employé pour faire le ſalpetre artificiel. Nous trouvons un exemple de cette vérité dans une opération très-commune, qui eſt la fixation du ſalpetre par le charbon. Mais ſi l'intermede contient lui-même beaucoup d'acides plus fixes que ceux du ſalpetre & d'une nature vitriolique, il contribue bien à la ſéparation & à l'enlevement de l'acide nitreux: mais il ſubſtitue d'autres acides en place des nitreux, & en ce cas la matrice du ſalpetre, qui après la perte de ſes acides auroit dû reparoître ſous la forme d'un ſel fixe alcali, reparoît toujours ſous celle d'un ſel moyen, qui n'eſt plus à la vérité ſalpetre, mais qui eſt devenu un véritable tartre vitriolé tout ſemblable à celui qu'on peut faire avec un ſel fixe alcali & un acide vitriolique.

Enfin comme l'acide vitriolique, tel qu'eſt, par exemple, celui qui habite ou dans l'huile de vitriol, ou dans les eſprits de ſoufre, d'alun; comme cet acide, dis-je, conſidéré indépendamment de toute matrice, eſt de tous les acides le plus fixe, quand il ſe trouve encore uni à une de ces matrices fixes & ſalines qui ne lâchent point l'acide nitreux, ſi elles n'y ſont contraintes par une intermede; cet acide vitriolique doit alors offrir une réſiſtance beaucoup plus grande à l'effort commun du feu & de l'intermede que n'en offre en pareil cas l'acide nitreux. C'eſt auſſi ce qui arrive: car ſi l'on mêle dans un creuſet rougi au feu du tartre vitriolé & de la poudre de charbon, l'acide vitriolique ne s'échappera point alors, comme l'acide nitreux joint à la même matrice ne manqueroit pas de le faire par le même procedé. On pourra même conſumer totalement ſur le feu la partie graſſe du charbon mêlé avec le ſel, ſans que l'acide vitriolique ſe ſépare de ſa matrice. Enfin après l'opération & la déflagration totale de l'huile du charbon, on retrouvera toujours le tartre vitriolé tel qu'il étoit auparavant, & ſans avoir perdu, du moins ſenſiblement, de ſes acides. Et en effet, pour les lui faire perdre, il faut, outre le feu & l'intermede ſulphureux, ſuffiſans pour l'acide du ſalpetre; il faut, dis-je, pour l'acide dont il s'agit, employer encore en tems & lieu d'autres ſecours & un autre procédé; c'eſt-à-dire, que quand le corps gras a été mêlé avec le tartre vitriolé dans le creuſet rougi au feu, & s'étant attaché aux acides vitrioliques, il n'a pu à la vérité les entraîner en l'air comme il auroit fait ceux du ſalpêtre: mais il a toujours eu aſſez de force pour les dégager un peu des pores du ſel alcali, ce qui produit un nouveau compoſé de couleur jaune ou rouge, d'une odeur de ſoufre commun, qui ſe diſſout dans l'eau, & & dans lequel l'acide tient à la fois au ſel fixe du tartre vitriolé & à l'huile du charbon; il faut ſaiſir le tems de ce commencement de dégagement des acides vitrioliques pour ceſſer l'action du feu, car ſans cela la partie graſſe ſe diſſiperoit, & l'acide rendu à lui même ſe replongeroit de nouveau comme auparavant par l'action même du feu, dans l'intérieur de l'alcali, dont le corps gras avoit commencé à le dégager.

Il faut donc faire fondre alors dans l'eau le nouveau compoſé; & comme l'acide vitriolique, joint à une matiere graſſe, ne tient plus en cet état auſſi fortement qu'il le faiſoit à ſa matrice, parce qu'il en a été détaché à demi par cette matiere qui l'abſorbe & qui l'enveloppe, du moins en partie; il n'y a qu'à verſer ſur la diſſolution un acide libre, qui à meſure qu'il s'inſinue dans le ſel fixe, en chaſſe & en déloge facilement l'acide vitriolique, & cet acide ſéparé de ſa matrice ſaline, & ne tenant plus alors qu'à la matiere graſſe, forme un véritable ſoufre commun qui tombe & ſe précipite au fond du vaiſſeau.

Voilà ce que nous ſavons en général de l'altération différente que le feu apporte à pluſieurs eſpeces de ſels concrets qui ont pour baſe une matrice fixe; du moins eſt-ce là ce que nous en ont appris les expériences & les travaux qui ont été faits ſur beaucoup de ſels de ce genre, ſoit naturels & tirés de pluſieurs terres, pierres, marcaſſites, ſoit artificiels & formés par l'union de différens acides avec un très-grand nombre d'alcalis fixes: mais pour être parfaitement inſtruits, & pour avoir une idée bien exacte & bien complete du dérangement que portent les *analyſes* dans les différentes parties de tous les ſels, qui ont pour baſe une matrice fixe, & qui ſont contenus dans les animaux & les végétaux, mais ſurtout dans les derniers; il faudroit avoir retiré avec ſoin de chacun de ces mixtes, les ſels qu'ils contiennent, & les avoir retirés en leur entier, c'eſt-à-dire, tels qu'ils étoient dans le mixte même; il faudroit enſuite avoir ſéparé l'acide d'avec la matrice de ces ſels, & avoir fait ſur chacunes de ces parties, les expériences néceſſaires pour connoître le caractere particulier tant de l'acide que de la matrice; enfin après avoir reconnu la nature de ces eſpeces de ſels eſſentiels, & la forme ſous laquelle ils habitoient dans le mixte même, il faudroit les avoir comparés à ce qu'ils ſont devenus, quand on les a fait paſſer par les *analyſes* ordinaires.

Ce projet qui eſt d'une vaſte étendue, & qui exige un détail très-ſcrupuleux, eſt précisément celui des nouvelles *analyſes* dont il a déja été parlé dans le Mémoire précédent: mais en attendant l'exécution de ce projet, le grand nombre d'*analyſes* qui ont été faites, & les réflexions qu'elles offrent naturellement, la découverte & la connoiſſance que nous avons de pluſieurs ſels eſſentiels de plantes, & la comparaiſon de ces ſels avec ceux qu'on retire des mêmes plantes par les *analyſes* ordinaires; enfin les expériences qui ont déja été rapportées ſur pluſieurs autres ſels qui n'habitoient point auparavant dans les plantes, mais dont nous ſavons que pluſieurs ſont certainement analogues à ceux qui y habitent & ſuſceptibles des mêmes altérations; tous ces faits dont nous ferons uſage dans la ſuite, ſeront plus que ſuffiſans pour faire parfaitement connoître, non-ſeulement que le feu déguiſe & altere conſidérablement les ſels dont il s'agit, mais encore en quoi conſiſtent & comment ſe font ce déguiſement & cette altération.

Comme les ſels dont nous avons préſentement à parler habitent particulierement dans les matieres végétales; c'eſt auſſi principalement ſur l'*analyſe* de ces matieres que nous nous étendrons, d'autant plus que ces ſels ſont ordinairement en petite quantité dans les animaux, & que l'altération qu'ils y reçoivent de la part

du feu, eſt la même que celle qu'ils reçoivent dans les végétaux de la part du même agent; ainſi on pourra appliquer aux ſels de cette eſpece contenus dans les matieres animales, ce qui aura été dit de ces mêmes ſels conſidérés dans les matieres végétales : mais comme le grand nombre d'obſervations que j'ai faites ſur les *analyſes* des plantes me fournit trop de choſe à dire ſur ce ſujet, pour qu'elles puiſſent être contenues toutes dans les bornes d'un ſeul Mémoire, nous les renvoyons à ceux qui viendront dans la ſuite. *Memoires de l'Academie Royale des Sciences*, 1720.

Quand on conſidere les *analyſes* d'un grand nombre de plantes, & les différentes portions que le feu gradué de la diſtilation en a fait élever, on remarque que certaines plantes, outre leurs parties aqueuſes & huileuſes donnent encore des marques ſenſibles de beaucoup d'acides; que d'autres en donnent moins; d'autres fort peu, & que d'autres enfin dont le nombre eſt à la vérité fort petit, n'en donnent pas plus que pourroit faire une matiere animale analyſée ſuivant le procédé ordinaire. Ces différences viennent de pluſieurs circonſtances; de la quantité plus ou moins grande de ſel concret contenu naturellement dans chaque plante : car comme ce ſel eſt formé d'acides engagés dans un alcali fixe ou volatil, plus une plante contient de ce ſel, plus elle contient d'acides, & plus il s'en peut détacher & élever par la diſtilation, toutes choſes d'ailleurs étant égales; ces acides s'élevent encore plus ou moins aiſément & abondamment dans la diſtilation ſuivant leur degré différent de volatilité, & ſuivant le caractere particulier de la matrice qui les retient & les enveloppe, comme nous l'avons déja expliqué plus au long dans le Mémoire précédent; enfin ces acides ſe font plus ou moins appercevoir par les épreuves connues, ſuivant qu'ils ſont plus ou moins couverts & cachés par les matieres avec leſquelles ils ſont montés, & avec leſquelles ils ſe retrouvent dans le récipient. Comme nous avons parlé dans le Mémoire précédent du ſel ammoniac contenu naturellement dans les végétaux & les animaux, & par conſéquent des ſels volatils alcalis qui montent dans l'*analyſe* de ces matieres, il ne s'agit plus préſentement de ces ſels, du moins par rapport à eux, & nous n'en parlerions point auſſi, s'ils ne nous faiſoient pas faire une réflexion par rapport aux acides dont on vient de parler; c'eſt qu'en s'élevant avec ces acides, ils les empêchent enſuite plus ou moins de paroître, & de ſe faire reconnoître par les moyens connus, ſuivant qu'ils ſe ſont unis plus ou moins étroitement enſemble, & que la quantité des ſels volatils à l'égard de celle des acides, eſt plus ou moins grande dans chaque portion de liqueur diſtilée; car quoique nous ayons remarqué avec d'autres dans le premier Mémoire, qu'il arrivoit quelquefois dans l'*analyſe* de pluſieurs matieres, que des acides & des ſels volatils pouſſés par le feu ſe raſſembloient dans la même portion de liqueur ſans s'y réunir les uns aux autres, & y conſervant chacun leurs propriétés particulieres l'un d'acide, l'autre d'alcali, dont ils donnoient des marques diſtinctes & évidentes, nous n'avons pas prétendu conclurre de cette obſervation que tous les acides & les ſels volatils qui s'élevoient enſemble ou qui ſe retrouvoient dans la même portion de liqueur, fuſſent ou demeuraſſent dans le même état de deſunion; & en effet nous avons fait voir, en parlant du ſel ammoniac naturellement contenu dans les animaux, que le ſel volatil qui s'en ſépare par l'*analyſe*, & qui ſe trouve dans ce qu'on appelle communément eſprit des animaux; que ce ſel, dis-je, avoit retenu & emporté avec lui une bonne partie de l'acide du ſel ammoniac; que cet acide ne ſe faiſoit point appercevoir en cet état, parce qu'il étoit enveloppé de tous côtés par une très-grande quantité de ſels volatils; que ces ſels volatils au contraire, malgré les acides qu'ils avoient retenus, n'en étant point entierement ſoûlés, étoient encore propres à fermenter avec des acides nouveaux, & par conſéquent ſe faiſoient reconnoître par-là pour ce qu'ils étoient; qu'enfin ſi l'acide dont il s'agit ne ſe manifeſtoit point par les épreuves ordinaires; il pouvoit toujours être apperçu clairement par la voie de l'*analyſe* faite avec un intermede terreux, & que d'ailleurs c'étoit à cet acide qu'étoit dû le degré de volatilité du ſel volatil contenu dans l'eſprit des animaux; car ce ſel a cela de particulier, qu'il eſt parfaitement de niveau de volatilité avec les parties de l'eau dont on ne peut le ſéparer que par la voie de l'évaporation, & dont on ſépare facilement le ſel ammoniac & les ſels volatils ordinaires; l'un comme très-chargé d'acides, étant moins volatil que le phlegme, & ne s'élevant qu'après lui; les autres au contraire qui ſont autant dépouillés d'acides qu'ils le peuvent être, étant auſſi par-là plus volatils que le phlegme avant lequel ils montent & ſe ſubliment, comme il paroît par l'opération ordinaire de la rectification des ſels volatils; ou quand après avoir fait fondre des ſels volatils dans une certaine quantité d'eau, on pouſſe la liqueur par une chaleur convenable. Et ce qui prouve encore que le ſel volatil, contenu dans l'eſprit des animaux, tient un milieu entre un ſel ammoniac complet, & des ſels volatils ordinaires, & cela par la doſe particuliere d'acides qu'il a retenus, & qui le mettent hors d'état de pouvoir être ſéparé par la voie de l'évaporation; c'eſt qu'en ajoutant à ce ſel aſſez de nouveaux acides pour le rendre moins volatil que le phlegme, on le révivifie par-là dans ce qu'il étoit auparavant, c'eſt-à-dire, dans une eſpece de ſel ammoniac, qui pouſſé par une chaleur douce & convenable, n'accompagne plus comme auparavant les parties aqueuſes, mais les laiſſe partir, & demeure au fond du vaiſſeau ſous une forme ſeche, ce qu'il n'auroit pas fait s'il eût été moins chargé d'acides.

Enfin, ſi l'on emploie les moyens ordinaires pour dépouiller exactement ce nouveau ſel ammoniac, tant des nouveaux acides qu'il a reçus, que de ceux qu'il avoit retenus de trop auparavant; il réſultera de cette opération un ſel volatil, dont la volatilité ne ſera plus de niveau, comme auparavant, avec celle des parties de l'eau, & qui ſe ſublimera auſſi avant ces parties, & par une moindre chaleur.

On voit, par cet exemple, & l'on verra encore clairement par la ſuite, qu'une portion de liqueur diſtilée qui ne donne que des marques de ſel volatil alcali, peut néantmoins contenir encore une aſſez grande quantité d'acides : mais on ne manquera pas de me dire que les acides, de l'exemple proposé, ne ſe ſont pas unis intimement à des ſels volatils pendant ou depuis l'opération de l'*analyſe*; qu'ils y étoient joints dans le mixte même où ils faiſoient partie de ſon ſel ammoniac, & qu'il n'eſt pas étonnant que cette union qui a toujours ſubſiſté depuis l'opération, ſoit capable de les tenir cachés, & de les ſouſtraire en quelque ſorte, non-ſeulement à notre gout, mais encore à certains eſſais chymiques : mais, ajoutera-t-on, ce n'eſt pas ſur ces acides, qui n'ont jamais abandonné leur matrice volatile, que tombe la difficulté, c'eſt ſur ceux qui appartiennent aux ſels concrets qui ont une matrice fixe; car quand une fois les acides de ces ſels ont été détachés de leur matrice, & emportés par le feu, comme ils ſont alors libres & ſans enveloppe, ils peuvent être aiſément reconnus par différentes épreuves; & s'ils trouvent des ſels volatils alcalis, ſoit dans leur chemin, ſoit dans la portion de liqueur qui les attend dans le récipient, il y a lieu de croire qu'ils ne s'en laiſſeront point envelopper. 1°. Parce qu'un très-grand nombre d'*analyſes* de plantes nous ont appris que très-ſouvent une même portion de ces *analyſes* donnoit à la fois des marques certaines d'acides & de ſels volatils alcalis, ce qui n'arriveroit point, ſi la circonſtance & l'occaſion favorable du même lieu faiſoient contracter à ces corps quelque union; 2°. Parce qu'en *analyſant* les matieres animales plus exactement qu'on n'a coutume de le faire, on remarque que des acides qui étoient unis dans le mixte avec des ſels volatils, & qui en ayant été ſéparés par l'*analyſe*, ſe retrouvent

enſuite avec eux dans une même portion de liqueur, ne s'y réuniſſent cependant pas, quoiqu'ils ſoient du moins auſſi propres à ſe loger dans leur matrice volatile, & à y reprendre la place qu'ils y occupoient auparavant, que ne le ſont d'autres acides qui appartenoient en premier lieu à une matrice fixe, & qui en ont été ſéparés par le feu.

Pour répondre à cette objection qui paroît fondée ſur une obſervation inconteſtable, j'en vais rapporter auſſi quelques unes qui éclairciront parfaitement la difficulté proposée. Peu de tems après que l'Académie m'eut fait l'honneur de me recevoir, je me mis à analyſer un aſſez grand nombre de plantes; & je donnai quelques unes de mes analyſes dans les Aſſemblées de ce tems là: mais faiſant enſuite réflexion au peu de fruit que je tirois de ce travail, qui d'ailleurs avoit été fait avant moi dans ce même lieu, je l'abandonnai & je ne comptois guere pour lors que quelques remarques que les *analyſes* m'avoient fait faire trouvaſſent place quelque part; ces remarques regardent l'altération qui arrive à pluſieurs portions de plantes *analyſées*, quand ces portions ont été gardées un certain tems; car alors les eſſais chymiques ordinaires y font ſouvent des effets tous différens de ceux qu'ils y produiſoient immédiatement après que l'*analyſe* avoit été faite, & cette différence m'avoit d'abord fait croire que je m'étois trompé, & que j'avois mal examiné la premiere fois la portion où je ne trouvois plus dans la ſuite ce que j'y avois vu au commencement: mais je me ſuis convaincu du contraire, en répétant pluſieurs fois les mêmes obſervations ſur différentes plantes; & de plus, j'ai trouvé depuis peu dans les Livres manuſcrits des *analyſes* de feu M. Bourdelin, que cet Académicien s'étoit auſſi apperçu en quelques endroits que certaines portions de plantes *analyſées* n'agiſſoient pas toujours de la même maniere, en différens tems, ſur les mêmes eſſais chymiques.

Je remarquerai donc 1°. Que dans le nombre des plantes que j'ai analyſées, il y en a beaucoup qui m'ont fourni par la diſtilation, des portions de liqueurs qui donnoient à la fois des marques ſenſibles & diſtinctes d'acides & de ſels volatils alcalis, mais plus encore d'acides que d'alcali; & que quand ces parties avoient été gardées un certain tems, & qu'on avoit laiſſé à leurs ſels volatils tout le tems néceſſaire pour ſe ſoûler en quelque ſorte des acides de la liqueur, elles ne donnoient plus de marques de ſels volatils, & qu'elles ne laiſſoient pas d'en donner encore d'acides, & cela à raiſon de ceux de trop qui reſtoient dans la liqueur, ou, ſi l'on veut, à raiſon du ſurplus des acides qui n'y avoient plus trouvé de ſel alcali pour s'y loger, & qui étant demeurés libres & développés, ſe faiſoient aiſément appercevoir.

2°. J'ai remarqué, qu'il falloit plus ou moins de tems pour l'évanouiſſement total des ſignes des ſels volatils dont on vient de parler, & céla ſuivant la quantité plus ou moins grande de ces ſels, & ſuivant que les acides de la liqueur avoient plus de diſpoſition à ſe loger dans ces ſels, comme il ſera dit dans la ſuite.

3°. Que cet évanouiſſement ſe faiſoit petit à petit & par degrès, & qu'on pouvoit voir chaque jour la diminution ſucceſſive des marques du ſel volatil, qui s'éteignoient enfin plutôt ou plutard, ſelon qu'elles avoient été d'abord plus ou moins fortes; ce qu'on pouvoit ſouvent reconnoître par l'*analyſe* d'une ſeule plante, qui donnoit quelquefois deux ou trois portions de la nature dont il s'agit; mais dans chacune deſquelles les marques du ſel volatil n'étoient pas également fortes, immédiatement après l'*analyſe*; car dans la ſuite ces marques ſe trouvoient ſouvent anéanties dans une portion, & ſubſiſtoient encore dans une autre, où, quoique diminuées, elles ſe faiſoient encore appercevoir, ſoit par l'ébullition que le mélange d'un eſprit acide cauſoit dans la liqueur, ſoit par le précipité blanc qui réſultoit du mélange de cette liqueur avec la ſolution du ſublimé corroſif.

4°. Que quand une même portion de liqueur diſtilée qui donnoit à la fois des marques ſenſibles & diſtinctes d'acides & de ſels volatils contenoit plus de ſels volatils à proportion que d'acides, il arrivoit ſouvent qu'après un certain tems, c'eſt-à-dire, quand tout l'acide de la liqueur avoit été abſorbé par une quantité ſuffiſante de ſel volatil, cette liqueur ne donnoit plus de marques d'acide comme auparavant, mais elle en donnoit encore de ſels volatils; & céla, par rapport à l'excédent de ces ſels qui étoient reſtés libres & developpés, faute d'avoir trouvé dans la liqueur la quantité d'acides qu'il leur falloit pour s'y unir; & il m'a paru que dans ce cas-ci les ſignes de l'acide ſe ſont évanouis de la même maniere & avec les mêmes circonſtances que l'ont fait ceux des ſels volatils dans les obſervations précédentes.

5°. De toutes les portions de plantes diſtilées que j'ai obſervées, & dans leſquelles il s'eſt fait à la ſuite du tems une union des acides & des ſels volatils qui y habitoient d'abord ſéparément, je n'en ai trouvé aucunes, qui, après la jonction des acides & des alcalis volatils, ne m'aient plus du tout donné de marques des uns & des autres, ce qui ſembleroit devoir quelquefois arriver, c'eſt à dire, quand il ne ſe trouve dans la liqueur que la quantité d'acides requiſe pour la quantité de ſels volatils qui s'y rencontre: mais comme il n'eſt pas poſſible que cette proportion juſte d'acides & d'alcalis ſe trouve; je ne nierai pas le fait, qui peut-être ſera obſervé dans la ſuite par quelques autres. J'ai fait ſeulement à cette occaſion l'expérience ſuivante.

On voit dans l'*analyſe* de pluſieurs plantes, que certaines portions de liqueur diſtilée, & ſouvent même toutes celles qui vont juſqu'à la derniere, ou la portion pénultieme de la diſtilation, ne donnent que des marques d'acides, & en donnent beaucoup, & que les dernieres portions au contraire ne donnent que des marques de ſel volatil qui s'y trouve en grande quantité. J'ai mêlé enſemble différentes doſes de portions acides & de portions alcalines, & j'ai reconnu que tous ces mélanges, immédiatement après avoir été faits, donnoient à la fois des marques d'acides & d'alcali, & qu'après avoir été gardés un tems ſuffiſant, ils n'en donnoient plus que de l'un ou de l'autre, ſoit d'acide, ſoit de ſel volatil; mais je n'ai jamais trouvé le point néceſſaire pour l'évanouiſſement de tous les deux; je ne pretens pourtant rien conclurre de cette derniere obſervation.

6°. Dans l'examen que j'ai fait des portions de différentes plantes analyſées, ou après l'union de l'acide, & des ſels volatils contenus dans la liqueur, l'un de ces deux corps s'y faiſoit encore appercevoir par les ſignes qui lui étoient propres, il m'a paru que l'évanouiſſement des marques du ſel volatil ſe faiſoit bien plus fréquemment que celui de l'acide; peut-être dans le nombre des plantes que j'ai analyſées, s'eſt-il préſenté plus de cas d'une certaine eſpece que de ceux d'une autre; ce qui m'empêche de conclurre auſſi affirmativement en faveur de mon obſervation que ſi j'euſſe fait une quantité beaucoup plus conſidérable d'*analyſes*. Cependant ce qui paroîtroit devoir donner quelque foi aux conſéquences qui pourroient être tirées de mon obſervation, c'eſt qu'en général la ſomme des acides ſurpaſſe dans les plantes celles des ſels volatils; comme nous le prouverons plus particulierement dans la ſuite; d'où il s'enſuit que les plantes peuvent auſſi en général fournir dans la diſtilation plus d'acides que de ſels volatils, & c'eſt le ſurplus de ces acides qui ſe fait appercevoir, comme nous l'avons déja expliqué. Il ſe pourroit faire encore que dans le cas où il ne s'éleveroit pas plus d'acides dans la diſtilation que de ſels volatils, cependant après l'union des deux, l'acide ſembleroit encore prévaloir; & cela ſur ce que le ſel ammoniac ordinaire rougit d'un rouge ſombre le papier bleu, & après 24 heures, donne un rouge brun à la

ſolution du tourneſol : mais il eſt aiſé de diſtinguer cet effet d'avec celui d'un acide franc & débarraſſé, du moins juſqu'à un certain point, d'autres corps dans leſquels il pourroit être engagé comme l'acide du ſel ammoniac l'eſt dans la matrice volatile qui fait l'autre partie de ce ſel.

7°. Je me ſuis ſouvent apperçu, en examinant certaines portions de plantes *analyſées*, qu'elles contenoient un acide plus ou moins enveloppé dans des parties huileuſes qui ſe ſoutenoient dans la partie aqueuſe de la liqueur à la faveur de cet acide ; que ces deux corps s'élevant enſemble pendant la diſtilation, & demeurant enſuite unis, du moins pendant un certain tems, il arrivoit que l'acide en cet état, ou ne paroiſſoit point du tout, comme je l'ai très-ſouvent obſervé, ou ne ſe faiſoit appercevoir que par de très-foibles marques. Mais comme les liqueurs chargées de différentes parties ſont toujours ſujettes à une fermentation intérieure, cette fermentation donnant lieu enſuite au développement de l'acide de la portion diſtilée, le faiſoit paroître alors à découvert ; & ce qui prouve toute la ſuite de ce raiſonnement, c'eſt-à-dire, que l'acide ne ſe montroit point, parce qu'il étoit enveloppé par des parties huileuſes, & qu'il ne devient enſuite reconnoiſſable que par ce qu'il en a été débarraſſé, c'eſt qu'on obſerve que dans tout le tems qu'il commence à paroître, & qu'il continue à le faire de plus en plus, l'huile qui, ſéparée de l'acide & abandonnée à elle même, ne peut plus ſe ſoutenir en cet état dans la liqueur, ſe précipite ordinairement ſous la forme d'une matiere mucilagineuſe dont la quantité augmente toujours à meſure que l'acide de la liqueur ſe manifeſte davantage. On peut encore remarquer le même effet dans pluſieurs eaux diſtilées, qui d'abord, & même pendant un aſſez longtems demeurent claires, limpides, & ne donnent point de marques d'acides ; mais qui après avoir été gardée un eſpace de tems ſuffiſant, non-ſeulement s'aigriſſent, mais dépoſent encore au fond de la liqueur une matiere glaireuſe qui eſt quelquefois ſi épaiſſe & d'un volume ſi conſidérable, qu'à peine le pourroit-on croire, ſi on ne le voyoit. Voyez l'article *Acetum*.

Au reſte, on ne doit point être ſurpris de ce que les acides dont la plupart appartenoient dans la plante à une matrice fixe ; que ces acides, dis-je, pouſſés par le feu, abandonnent cette matrice pour s'unir intimement à des parties huileuſes avec leſquelles ils s'élevent, & qui les cachent, comme il a été dit ; car nous avons fait voir dans d'autres Mémoires, & au commencement de celui-ci, que les matieres huileuſes ont la propriété de s'accrocher fortement aux acides engagés dans des matrices fixes ; & c'eſt par-là, ceſt-à-dire, parce qu'en s'élevant en l'air, elles déracinent & entraînent avec elles les acides dont elles ſe ſont ſaiſies ; qu'elles contribuent infiniment au dégagement d'un grand nombre d'acides, qui, ſans ce ſecours, & avec la ſeule action du feu, ne quitteroient point du tout leur matrice, ou ne le feroient qu'avec bien plus de tems & de difficulté : or les plantes contenant réellement beaucoup de parties huileuſes qui peuvent s'accrocher de même aux acides de leurs ſels, & qui y agiſſent auſſi de la même maniere, comme nous le dirons plus particulierement, en parlant de la matiere ſaline qui reſte dans la cornue après la diſtilation de la plante, il ne doit point paroître étonnant, & il eſt au contraire très-naturel de penſer que les acides végétaux montent toujours accompagnés de parties huileuſes avec leſquelles ils demeurent enſuite plus ou moins intimement unis ſuivant la diverſité des circonſtances particulieres qui ont concouru à cette union, & qu'il n'eſt pas poſſible de détailler.

Cette union des acides végétaux avec des parties huileuſes, étant telle qu'il a été dit, on peut aiſément concevoir pourquoi ces acides ſubſiſtent quelquefois un eſpace de tems aſſez conſidérable dans une même liqueur avec des ſels volatils alcalis ſans les pénétrer & s'y joindre, & pourquoi ils viennent enfin à le faire. Car 1°. tant que ces acides ſont enveloppés juſqu'à un certain point par des parties huileuſes, il ne leur eſt pas permis avec cette enveloppe de percer & de trouver jour dans l'intérieur de ces ſels ; on peut même dire que quelques libres & développés que deviennent en général les acides végétaux, ils conſervent toujours un certain alliage de parties huileuſes, qui tempérant leur vivacité naturelle, les empêche par-là d'être auſſi corroſifs, & d'agir avec autant de force & de violence qu'ils le feroient ſans ce mélange, & que le font les acides minéraux qui contiennent moins de parties huileuſes. Et en effet, on peut quelquefois ſi bien débarraſſer les ſels végétaux de leurs parties huileuſes, que les acides qui en réſultent en deviennent infiniment plus actifs & plus corroſifs qu'ils ne l'auroient jamais été ſans cela. Si donc une doſe aſſez petite de parties huileuſes, diminue ſi fort l'action naturelle des acides végétaux ſur tous les corps alcalis en général, il eſt clair que quand cette doſe ſera plus grande, elle pourra être telle qu'elle empêchera entierement les acides d'entrer dans les pores des ſels volatils ; & que quand cette doſe aura eu le tems enſuite de diminuer à la faveur de la fermentation qui aura donné lieu à la déſunion d'une certaine quantité de parties huileuſes, les acides plus libres & plus développés, & faiſant alors un moindre volume, s'inſinueront en cet état avec plus de force & de facilité dans les pores dont auparavant le paſſage leur étoit interdit.

Tout ce qui vient d'être dit & remarqué ſert parfaitement à l'intelligence de l'obſervation ſuivante que j'ai faite ſur les premieres portions de certaines *analyſes* dans leſquelles, quoique je n'y euſſe apperçu immédiatement après la diſtilation que des marques de ſels volatils, & point du tout d'acides, quand elles ont été gardées un tems ſuffiſant, je n'y ai plus trouvé de marques de ſels volatils, mais ſeulement d'acides ; ce qui vient, à mon avis, de ce que ces acides, quoique contenus en aſſez grande quantité dans la portion de la liqueur, y ſont cependant enveloppés par des parties huileuſes, de maniere qu'en cet état ils ne peuvent ni paroître, ni faire diſparoître les ſels volatils en s'uniſſant avec eux. Mais quand la fermentation a eu le tems de dégager les acides d'une certaine quantité de parties huileuſes, qui dans cette obſervation, comme dans la précédente, ſe précipitent ordinairement au fond de la liqueur ſous la forme d'une maſſe plus ou moins épaiſſe ; ces acides plus libres & plus développés, ne manquent pas alors de faire évanouir dans la liqueur les marques du ſel volatil, en s'uniſſant à ce ſel ; & comme la quantité des acides y ſurpaſſe celle des ſels volatils, l'excédant de ces acides qui ne s'étant point allié à des ſels volatils, eſt reſté dans ſon état de développement, doit donner avec les eſſais des marques évidentes d'acidité que le mélange des parties huileuſes ne lui permettoit pas de donner auparavant.

Enfin, j'ai fait encore une obſervation ſur les premieres portions de certaines *analyſes* de plantes : c'eſt que quoique les eſſais n'y fiſſent appercevoir ni acides ni ſels volatils, elles excitoient cependant ſur la langue une ſaveur acre & piquante, qui ne laiſſoit aucun lieu de douter que ces portions ne continſſent une aſſez grande quantité de ſel ; or les eſſais ayant fait voir que ce ſel n'étoit ni un acide développé, ni un ſel volatil alcali, ce ne peut être qu'un ſel ammoniac complet, c'eſt-à-dire, qui n'a point ſouffert de décompoſition par l'*analyſe*, & dans lequel les acides, & les ſels volatils ſe trouvent unis intimement enſemble, comme ils l'étoient dans la plante même. Car on ne peut pas dire que ce ſel fût un composé d'acides & d'une matrice fixe, d'autant que cette matrice ne lui auroit pas permis de s'élever, du moins en entier dans la diſtilation, & encore moins dans les premieres portions de l'*analyſe*, pour leſquelles on n'emploie qu'un degré de feu aſſez médiocre ; il n'y avoit donc qu'un ſel ammoniac qui pût monter dans le cas dont il s'agit, & par con-

séquent on ne peut attribuer qu'à ce sel la saveur acre & piquante des premieres portions dont il a été parlé. Il est vrai, & nous avons déja remarqué que le sel ammoniac ordinaire fait à la longue un rouge brun avec le tournesol, ce que je n'ai point apperçu dans le sel ammoniac de nos premieres portions : mais les parties huileuses qui se trouvent toujours mêlées avec les sels des portions distilées, peuvent en cette occasion empêcher le sel ammoniac d'exciter la couleur rouge-brune, & cela d'autant mieux qu'il ne l'excite même qu'avec assez de peine & de tems, quand il est dans son état naturel, c'est-à-dire, quand il est libre & déchargé de toute matiere huileuse. *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, 1720.

Il paroît par les observations que nous avons faites, & qui ont été rapportées dans le précédent Mémoire sur les *analyses* des matieres végétales & animales, & particulierement sur l'altération, dont plusieurs portions de Plantes analysées sont susceptibles; il paroît, dis-je, que les sels volatils, répandus dans les différentes portions des plantes analysées, peuvent tout aussi-bien y absorber & faire disparoître les acides qui ne leur appartenoient pas dans le mixte, & qui ont été détachés d'une matrice fixe; que ceux-là même qui leur étoient naturellement unis avant l'*analyse*, & qui sont montés avec eux dans la distilation. Il paroît aussi que l'observation des acides, qui, dans certaines rencontres, subsistent avec des sels volatils sans s'y joindre, ne prouve pas que d'autres acides plus développés ne s'y soient pas déja unis; & cela d'autant moins, qu'on a fait voir que ces mêmes acides, qui n'avoient point encore contracté d'union avec ces sels, ne manquoient pas de le faire ensuite, quand ils étoient parvenus au même point de développement. Enfin, il suit encore de ce qui a été dit, qu'indépendamment des sels volatils, qui, très-souvent ne se rencontrent point dans plusieurs portions de liqueurs distilées, beaucoup d'acides peuvent y être cachés par de simples matieres huileuses ; par conséquent s'il ne paroît point d'acides, ou s'il n'en paroît qu'une médiocre quantité dans certaines portions d'*analyses*, chargées d'ailleurs ou de sels volatils, ou de parties huileuses, on n'est pas en droit d'en conclurre ; ou que ces portions ne contiennent point du tout d'acides, ou qu'elles n'en contiennent que ce qui en paroît. On se tromperoit même souvent très-fort dans le calcul qu'on pourroit faire des acides d'une Plante sur ce que l'*analyse* en feroit appercevoir. Par exemple, les feuilles d'oseille donnent un suc fort aigre, & dans lequel, à en juger par le gout seul, on ne peut gueres disconvenir qu'il n'y ait beaucoup d'acides : de plus, si on tire le sel essentiel de ce suc à la maniere ordinaire, on aura des crystaux d'un gout aigre, & semblable à celui de la crême de tartre ; en un mot, tout indique que cette plante regorge d'acides, & que dans les différentes portions de liqueur que la distilation en fera élever, ce seront particulierement les acides qui s'y feront appercevoir. Cependant, comme l'oseille donne aussi beaucoup de sels volatils qui se répandent presque partout, comme nous l'expliquerons plus particulierement dans la suite, couvrent & cachent toujours une bonne partie des acides avec lesquels ils sont montés : si l'on n'avoit pas égard à la circonstance de ces sels, & qu'on s'en tînt aux seules apparences, on pourroit croire, en examinant les différentes portions distilées de plusieurs sortes d'oseilles analysées en des tems & en des âges différens, que cette espece de Plante contient ou laisse échapper par la distilation beaucoup moins d'acides que d'autres plantes qui en contiennent réellement beaucoup moins, & dont il s'en éleve aussi à la vérité, par la distilation, une bien moindre quantité ; mais en telle sorte, que chaque acide ne trouve rien alors dans la liqueur distilée qui puisse l'empêcher de se faire appercevoir pour ce qu'il est ; & ce qui prouve bien clairement, à mon avis, que, suivant que les sels volatils de l'oseille sont plus ou moins répandus & distribués avec les acides dans les différentes portions de l'*analyse;* plus ou moins aussi cette Plante donne-t'elle des marques d'acides : ce sont les deux expériences suivantes, qui paroîtront peut-être mériter d'être rapportées.

Quand on analyse les feuilles de l'oseille par la cornue à feu ouvert, & augmenté par degrés, dès les premieres portions, la liqueur distilée, donne ordinairement des marques de sels volatils qui sont montés d'abord, qui continuent ensuite à le faire, & qui, sur la fin de la distilation, viennent encore plus abondamment, soit sous une forme liquide, soit sous une forme seche. Quant aux acides, les premieres portions de la liqueur distilée souvent n'en donnent point de marques; souvent aussi les suivantes n'en donnent que de foibles, & même n'en donnent point du tout, après avoir été gardées un certain tems; & cela par les raisons que nous avons déja apportées. Mais si au lieu d'un feu ouvert, on commence par se servir du bain-marie pour la distilation des feuilles d'oseille ou de leur suc, cette chaleur douce, suffisante pour les premiers sels volatils dont il a été parlé, c'est-à-dire, pour ceux qui s'élevent d'abord avec le plus de facilité, mais insuffisante pour dégager & faire monter du moins jusqu'à un certain point les acides de la Plante, donnera lieu par-là aux uns & aux autres de s'élever en des tems différens ; car en continuant ensuite la distilation à un feu plus fort, la liqueur qui viendra immédiatement après, & qui contiendra d'autant moins de sels volatils, qu'il y en aura eu un grand nombre qui auront monté dans la premiere portion de la distilation ; cette liqueur, dis-je, donnera des marques d'acidité plus considérables que si l'*analyse* de la même plante eût été faite à la maniere ordinaire.

L'autre expérience est, que si au lieu d'analyser les feuilles d'oseille récemment cueillies, on commence par les laisser en macération pendant un tems fort considérable & suffisant, pour que la fermentation, qui souvent est une espece ou un commencement d'*analyse*, ait pu donner lieu au développement & à l'évaporation d'un certain nombre de sels volatils; & si après cette opération naturelle, on vient à distiller en cet état les feuilles de l'oseille à la maniere ordinaire, & qu'on compare cette *analyse* avec celle de la même oseille récente, & qui n'a point souffert de macération, on reconnoîtra que l'oseille macérée non-seulement donne dès le commencement & dans la suite de l'opération infiniment plus de marques d'acides que l'autre ; mais encore qu'elle donne bien moins de marques de sels volatils, & même qu'elle ne le fait ordinairement que vers les dernieres portions, au lieu que sans macération elle en auroit donné dès les premieres, comme nous l'avons déja remarqué. En un mot, ces deux *analyses* de la même plante se ressemblent si peu, qu'on les prendroit volontiers pour celles de deux plantes différentes, qui souvent même pourroient encore moins différer par-là l'une de l'autre.

Nous avons encore une infinité d'autres plantes naturellement chargées de sel ammoniac, desquelles la fermentation fait exhaler une grande quantité de sels volatils, & donne lieu par-là à un plus grand nombre d'acides de ces plantes de se laisser appercevoir dans l'*analyse*. Souvent aussi elle fait que telle plante analysée donne quelques marques d'acides, qui n'en auroit point du tout donné sans ce secours, comme nous le ferons voir dans la suite, où l'on trouvera encore une preuve bien évidente d'une grande quantité d'acides si bien cachés par le grand nombre de sels volatils qui sont montés avec eux dans la distilation de la plante, qu'on ne les auroit pas soupçonnés d'habiter ensemble dans le même lieu, sans les réflexions que font naturellement naître les expériences & les observations qui viendront en leur place.

Il n'en est pas du suc de citron comme de celui de l'oseille ; car quoiqu'ils soient tous deux fort aigres, cependant celui du citron differe de l'autre, parce qu'il

ne donne que fort peu de marques de ſel volatil ; d'où il réſulte deux différences conſidérables dans l'*analyſe* de chacun de ces deux ſucs ; l'une, c'eſt que dans celle du ſuc de citron, les acides montant ſeuls & ſans aucun mélange capable de les abſorber, ils ſont infiniment plus à découvert, & paroiſſant dès la premiere portion, continuent de même en augmentant juſqu'à la derniere, qui eſt ordinairement très-acide, au lieu que la derniere portion de l'oſeille analysée ne donne ordinairement point de marques d'acides, ou en donne de très-légeres : mais en récompenſe, elle eſt fort chargée de ſels volatils. L'autre différence, c'eſt quoique le ſuc de citron ait été mis & laiſſé en macération pendant un tems fort conſidérable, les acides qu'on en tire enſuite par la diſtilation, n'en paroiſſent ni plus développés, ni plus abondans que ceux qui ſont venus du même ſuc ſans avoir fait précéder la macération ; ce qui eſt parfaitement le contraire de ce que nous avons remarqué dans l'*analyſe* du ſuc d'oſeille fermenté. La raiſon de cette différence ſuit évidemment de ce qui a été déja dit ; car s'il eſt vrai que la fermentation, qui précede l'*analyſe* du ſuc d'oſeille, n'ait donné lieu à un plus grand nombre d'acides de paroître, que parce qu'elle a fait diſſiper beaucoup de ſels volatils qui auroient couvert & caché une bonne partie de ces acides, cette fermentation, qui étoit néceſſaire pour les acides de l'oſeille, ſe trouve parfaitement inutile pour ceux du citron, qui, n'étant pas dans le cas de ceux de l'oſeille par rapport aux ſels volatils dont on vient de parler, & qui s'élevant naturellement dans la diſtilation, ſans être accompagnés de même par des ſels volatils, n'ont nullement beſoin, comme les acides de l'oſeille, du ſecours de la fermentation pour écarter ces ſels, & pour en détourner l'effet. D'où l'on voit que les *analyſes* du ſuc de citron nouvellement extrait, & de celui qui a été macéré, ne doivent pas ſenſiblement différer entre elles par le développement & la quantité des acides qui viennent de chacun de ces ſucs, & par conſéquent ce que nous avons obſervé ſur les différentes *analyſes* des ſucs d'oſeille & de citron devoit naturellement arriver de même ſuivant notre raiſonnement ; ce qui le juſtifie en quelque ſorte.

Enfin en examinant un très-grand nombre de plantes naturellement chargées de beaucoup de ſel eſſentiel, & qui étoit tel que ſes acides, ou du moins une partie de ſes acides pouvoient aiſément ſe dégager de leur matrice pendant la diſtilation de la plante, & paroître à découvert dans les différentes portions de l'*analyſe*, pourvu qu'ils n'y trouvaſſent rien qui les en empêchât, il m'a paru qu'on pouvoit réduire à quatre claſſes générales toutes les différences qu'on remarque dans les *analyſes* des plantes par rapport à leurs acides & à leurs ſels volatils, qui ne paroiſſent pas toujours diſtribués & répandus de la même maniere dans les différentes portions de chaque *analyſe*, & qui dans chaque eſpece de diſtribution m'ont paru garder un certain ordre. C'eſt particulierement des *analyſes* que feu M. Bourdelin a faites dans cette Compagnie, que j'ai tiré les obſervations ſuivantes.

Je compoſe la premiere claſſe dont il s'agit, des plantes qui dans l'*analyſe* ne donnent ordinairement point de marque de ſel volatil, ou n'en donnent tout au plus que de très-foibles & de très-légeres, qui peuvent être comptées pour rien ; telles ſont les pommes de reinette, celles de calvil, les poires de martin-ſec, de franc-real, &c. Dans ces ſortes de plantes l'acide paroît ſenſiblement dès la premiere portion de l'*analyſe*, & continue enſuite à paroître toujours de plus en plus juſqu'à la fin, où il abonde davantage & où il ſe fait par conſéquent d'autant mieux appercevoir, qu'il ne trouve rien qui l'en empêche.

La ſeconde claſſe eſt pour les plantes qui donnent plus ou moins de ſel volatil, mais qui ne le donnent que vers la fin de l'opération. Dans ces ſortes de plantes

l'acide ſe manifeſte ordinairement dès le commencement de l'*analyſe*, & continue enſuite à le faire de plus en plus juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu à la portion où le ſel volatil commence à monter, & alors l'acide ou ne ſe montre plus du tout, ſi le ſel volatil eſt fort abondant, ou paroît toujours beaucoup moins qu'il n'auroit fait ſans la compagnie de ſel volatil & d'acide dans une ou dans deux portions qui précedent la derniere, & pour cette derniere portion qui eſt infiniment plus chargée de ſel volatil que les deux autres, & qui parlà bouillonne & fermente très-fort dès qu'on y verſe le moindre acide, elle cache ſi bien les acides qui lui ſont venus de la plante, qu'on ne les apperçoit pas, quoiqu'on ait d'ailleurs de fortes preuves qu'elle en contient véritablement plus qu'aucune des précédentes portions. Nous trouvons des exemples de cette ſeconde claſſe d'obſervations dans les *analyſes* des feuilles de chicorée ſauvage de jardin blanchies, de pervenche, du cerfeuil commençant d'entrer en fleurs, de céleri, de la laitue romaine, de la fumeterre dure & entrée en fleurs & en graines, du quinquina infusé dans l'eau, des racines de gentiane, de polypode, des navets, des reponces, des topinambours, de la réglisſe, des fleurs de violettes, de pas d'âne, de ſureau, de pêcher, de roſes, de culs d'artichaux, de melons, de concombres, des marons, des abricots, des groſeilles rouges, des grains verds & mûrs de ſureau, des grains de verjus, de nerprun & de pluſieurs autres.

La troiſieme claſſe ne differe de la ſeconde que parce que le ſel volatil qui dans la claſſe précédente ne ſe faiſoit appercevoir que vers la fin de l'opération, ſe fait encore appercevoir dans celle-ci au commencement ; pour l'acide, ſouvent il paroît dès la premiere portion malgré le mélange du ſel volatil ; ſouvent auſſi on ne le découvre point alors : mais dans la ſuite de l'*analyſe* il marche ſeul, ou du moins on ne diſtingue que lui, & cela juſques ves la fin de l'opération où le ſel volatil recommence à paroître & où il le fait de la même maniere & avec les mêmes circonſtances que dans la claſſe précédente. Si l'on veut des exemples de cette troiſieme claſſe, il n'y a qu'à conſulter les *analyſes* de la chicorée blanche ordinaire, du chardon-beni, des beteraves, des épinars, de la jeune ciboule, de la ſauge, des feuilles de perſil, des fleurs de muguet, des ceriſes, des bigarreaux & de pluſieurs autres plantes.

La quatrieme claſſe differe des précédentes, non-ſeulement parce que les plantes qui la compoſent fourniſſent par la diſtilation beaucoup plus de ſel volatil que celles des autres claſſes, mais encore parce que ce ſel ſe diſtribue davantage dans la ſuite des différentes portions de chaque *analyſe*, dont il y en a peu où il ne ſe manifeſte & dont ſouvent il n'y en a pas une qui ne ſoit très-chargée de ſel volatil ou qui n'en donne des marques évidentes. Pour l'acide, il ſe montre plus ou moins dans chaque portion d'*analyſe*, ſuivant la quantité du ſel volatil avec lequel il s'y trouve. Par exemple, quoique les *analyſes* du froment, du ſeigle, de l'orge, de l'avoine, donnent partout ou preſque partout, c'eſt-à-dire dans toutes les portions diſtilées des marques de ſel volatil ; cependant l'acide ne laiſſe pas d'y paroître auſſi, & ſouvent même dès la premiere portion, & de continuer à le faire juſqu'à la fin de l'opération où le ſel volatil abonde ſi fort, qu'il y couvre entierement pour lors l'acide qui s'y rencontre. La bourache au contraire & la bugloſſe, qui dès le commencement de leur *analyſe* donnent de fortes marques de ſel volatil, ne laiſſent appercevoir leur acide que vers le milieu de l'opération, c'eſt-à-dire, vers les portions du milieu de l'*analyſe* dans leſquelles le ſel volatil commence à n'être plus ſi abondant, il arrive auſſi quelquefois que dans une ou tout au plus dans deux de ces portions l'acide paroît ſeul : mais dans la ſuite, s'il paroît encore, c'eſt toujours avec un ſel volatil, & cela juſqu'à la derniere ou la pénultieme portion dans leſquelles le ſel volatil ſe retrouve en très-grande quantité & fait entierement diſparoître l'acide. Pluſieurs autres

tres plantes qui fourniſſent par la diſtilation encore plus de ſel volatil que la bourrache & la bugloſſe, donnent auſſi par la même raiſon bien moins de marques d'acides que ces plantes, comme on le peut voir en examinant l'*analyſe* des feuilles & des queues de l'aroche ou bonne-dame de jardin très-tendre, & haute ſeulement de quatre à cinq pouces, celles des raves, du houblon jeune, tendre & haut de cinq à ſix pouces, de l'ortie grieche, de la pariétaire, des choux-fleurs, des cardes d'artichaux, des ſemences de courges & de pluſieurs autres.

Enfin on a beau examiner avec ſoin toutes les portions d'*analyſe* de certaines plantes qui m'ont paru à la vérité en petit nombre, & qui contenant naturellement plus de ſel ammoniac que les précédentes, donnent auſſi par la diſtilation plus de ſel volatil; on n'y découvre aucune marque d'acides; & ſi on ne ſavoit pas que ces portions de liqueur diſtilée ſont le produit d'une matiere végétale, à ne conſidérer que la prodigieuſe quantité de ſel volatil qu'elles contiennent & la privation entiere d'acides où elles paroiſſent être, on ne feroit aucun doute qu'elles n'euſſent appartenu à une matiere animale; ces plantes ſont les champignons, le pourpié de jardin fort tendre & haut d'un à deux pouces, les tiges & feuilles de fumeterre jeune, tendre, commençant d'entrer en fleurs, & haute de dix à douze pouces; cependant quoique l'*analyſe* de ces plantes n'y faſſe appercevoir aucun acide, nous avons prouvé qu'on n'eſt point en droit de conclurre d'une pareille obſervation, que l'acide y manque tout-à-fait, puiſque le ſel volatil qui ſe trouve abondamment dans les différentes portions de l'*analyſe*, peut faire entierement diſparoître l'acide qui peut s'y trouver auſſi; & ſans nous appuyer préſentement ſur des raiſons très-fortes qui viendront enſuite, & par leſquelles on verra clairement qu'il n'y a ni plante, ni animal dont le procédé ordinaire des *analyſes* ne faſſe élever de l'acide & quelquefois en fort grande quantité, quoiqu'il n'en paroiſſe enſuite que peu ou point du tout; nous pouvons toujours nous convaincre de cette vérité ſur le fait de la fumeterre, de la pariétaire, des champignons, & cela en laiſſant fermenter ces plantes avant que de les *analyſer*: car quand on a donné le tems à la fermentation de détacher du ſel ammoniac de ces plantes une certaine quantité de ſel volatil, & de le dérober à l'*analyſe* qui doit ſuivre la macération, cette *analyſe* ne manque pas de donner alors quelques marques d'acides, légeres à la vérité, mais qu'elle n'auroit jamais données, ſi on lui eût laiſſé toute la proviſion de ſels volatils qu'elle devoit naturellement avoir ſans la macération. Voici encore une obſervation ſur la laitue, qui m'a paru mériter d'être rapportée & qui vient parfaitement au ſujet préſent.

L'*analyſe* de cette plante a cela de commun avec celle de pluſieurs autres, qu'elle differe ſuivant l'âge & les parties différentes de la plante: par exemple ſa racine & ſes tiges donnent bien moins de ſel volatil & bien plus de marques d'acides que les feuilles; & plus la laitue eſt jeune, plus auſſi fournit-elle de ſel volatil, & moins fait-elle paroître d'acides par la diſtilation, enſorte qu'on trouve une aſſez groſſe différence dans les *analyſes* de la petite laitue fort jeune & fort tendre, & de cette même laitue fort avancée & dont la fleur paroît. Cependant comme cette plante donne toujours en différens états beaucoup de ſel volatil, la circonſtance de la quantité de ce ſel donne lieu de conjecturer que l'*analyſe* de la laitue laiſſe toujours paroître bien moins d'acides qu'elle n'en contient, c'eſt-à-dire, qu'il ne s'en eſt élevé de la plante; & c'eſt auſſi ce qui va être parfaitement prouvé par l'obſervation ſuivante qui a été faite ſur les feuilles de la laitue dans les deux états, où étant analyſée à la maniere ordinaire, elle donne le plus de ſel volatil, & le moins de marques d'acides, c'eſt-à-dire, 1°. Quand la plante eſt très-petite & prête à lever & à être replantée par rangs pour la faire pommer. 2°. Quand elle eſt nouvellement pommée, tendre

& la meilleure en ſalade qu'elle puiſſe être. Cette plante analyſée dans ces deux états a donné à peine quelques légeres marques d'acides, ſeulement encore à la pénultieme portion: mais elle a donné partout beaucoup de ſel volatil, & la petite encore plus que l'autre, comme nous l'avons déja remarqué; ce qui nous l'a fait mettre dans le rang des plantes qui forment la quatrieme claſſe de nos *analyſes*, & dans leſquelles l'acide de la plante ne ſe montre point, ou preſque point. Mais voici un moyen nouveau & aſſez ſingulier pour faire paroître l'acide des feuilles de laitue infiniment plus qu'auparavant: au lieu de faire l'*analyſe* de ces feuilles en une fois, par une ſeule opération & dans une ſeule cornue, il faut d'abord en tirer le ſuc par une forte expreſſion, placer enſuite ce ſuc dans une cornue, & le marc des feuilles exprimées dans une autre, pouſſer l'un & l'autre par la diſtilation, & faire ainſi par deux opérations, ce qui avoit été fait auparavant par une ſeule. En examinant chacune de ces *analyſes*, j'ai reconnu que celle du ſuc des feuilles de laitue pommée reſſembloit aſſez à celle des feuilles entieres & chargées de leur ſuc, c'eſt-à-dire, que cette *analyſe* donne partout beaucoup de ſel volatil, & très-peu de marques d'acides, & ſeulement encore dans une portion; au lieu que l'*analyſe* du marc des feuilles diviſées en treize portions, n'a donné de fortes marques de ſel volatil qu'à la derniere, & quelques légeres marques de ce ſel qu'à la pénultieme & aux trois premieres: mais pour l'acide il s'eſt fait appercevoir dans toutes les portions, à l'exception de la derniere, & il y a même eu pluſieurs de ces portions où il paroiſſoit fort à découvert & en grande quantité.

J'ai remarqué à peu près les mêmes différences dans les diſtilations du ſuc & du marc des feuiles de la petite laitue; d'où l'on voit très-clairement que ſi toute la quantité d'acides qui ſe manifeſte ſi bien dans l'*analyſe* du marc des feuilles de laitue, ſe laiſſe ſi peu appercevoir dans celle de ces mêmes feuilles entieres & chargées de leur ſuc, ce n'eſt pas que toute cette quantité d'acides ſoit moins réellement dans les différentes portions de cette *analyſe* que dans celle du marc, mais c'eſt qu'elle y eſt cachée & abſorbée par le grand nombre de ſels volatils qui ont été fournis par le ſuc de la plante, & qui n'ont pas dû ſe trouver dans l'*analyſe* du marc, puiſqu'il a été dépouillé de ce ſuc.

Au reſte ce qui augmente encore la quantité des acides cachés & contenus dans les différentes portions de l'*analyſe* des feuilles de laitue; c'eſt qu'outre ceux que nous venons de remarquer & que le marc de la plante fournit à ſes portions, il leur en vient encore beaucoup de la part du ſuc; car quoique ce ſuc analysé en particulier ne laiſſe voir que très-peu d'acides, il ſera facile d'y en appercevoir une plus grande quantité, ſi l'on fait précéder ſon *analyſe*, de ce qui a déja été fait ſur le ſuc d'oſeille, & ſur pluſieurs autres plantes; c'eſt-à-dire, qu'on le laiſſe en macération pendant tout le tems néceſſaire, ou qu'on en faſſe évaporer une partie par la chaleur du bain-marie.

Si donc la laitue dans laquelle le gout & l'*analyſe* ordinaire indiquent & dénotent ſi peu d'acides, en contient cependant & même en donne réellement une grande quantité dans les différentes portions de cette *analyſe*, comme il a été prouvé; nous avons lieu de penſer la même choſe de pluſieurs autres plantes qui ſont dans le même cas de la laitue, par rapport aux ſels volatils qui abondent dans leurs *analyſes*, & à la quantité de ſels eſſentiels dont ces plantes ſont naturellement chargées; car c'eſt la meſure de ces ſels qui doit faire celle des acides, comme nous l'allons faire voir inceſſamment, en rendant raiſon d'une obſervation fort commune ſur les *analyſes* des matieres végétales & animales comparées enſemble.

Nous avons déja remarqué dans le précédent Mémoire & au commencement de celui-ci, que les matieres animales en général donnent ſi peu de marques d'acides dans toutes les parties de leur *analyſe* faite ſuivant le

procedé ordinaire, que ſi on n'étoit pas convaincu d'ailleurs qu'elles en contiennent réellement beaucoup, & ſi on s'en rapportoit uniquement à ces *analyſes*, on nieroit abſolument qu'il y eût de l'acide, ſi ce n'eſt dans toutes, du moins dans la plupart de ces matieres. Il n'en eſt pas de même des matieres végétales analyſées comme les précédentes; car on remarque que le plus grand nombre de ces matieres fait paroître beaucoup d'acides; qu'il y en a peu qui n'en faſſent paroître qu'une fort petite quantité, & qu'il y en a encore moins qui n'en faſſe point paroître du tout.

La ſuppoſition la plus facile à imaginer & celle qui ſe preſente d'abord pour rendre raiſon de la différence qui ſe rencontre dans les *analyſes* des plantes & des animaux; c'eſt que les plantes en général contiennent beaucoup plus d'acides que les animaux, & par conſéquent les portions de leurs *analyſes* en étant bien plus chargées, il eſt naturel qu'elles en faſſent paroître bien davantage. Mais nous avons déja fait voir dans le précedent Mémoire & dans celui-ci, que ſi l'on jugeoit toujours de la quantité des acides contenus dans une matiere par les marques que ſon *analyſe* en laiſſe voir, on ſeroit à tout bout de champ expoſé à ſe tromper, & cela d'autant plus, que telle matiere qui par la diſtilation n'en laiſſe appercevoir que très-peu ou point du tout, peut néantmoins en contenir plus ou moins autant qu'une autre matiere dont les acides ſe déclarent & ſe manifeſtent dans toutes les portions de ſon *analyſe*; ce qui pourroit bien être le cas des matieres animales par rapport aux végétales, & en effet il y a peu de plantes dont on puiſſe retirer plus d'acides qu'on en retire d'un grand nombre de matieres animales par certains procédés. Mais ſans entrer ici dans un calcul ſcrupuleux qui peut d'autant moins être vérifié, qu'il ne s'agit pas ici de comparer une plante en particulier à telle ou telle matiere animale; mais de la comparaiſon générale de toutes les matieres végétales avec toutes les matieres animales: nous pouvons toujours ſavoir en gros à quoi nous en tenir ſur ce ſujet en conſidérant la compoſition naturelle, & la quantité relative des deux ſels qui dominent chacun dans l'une & dans l'autre des matieres en queſtion. Pour ce qui regarde la compoſition naturelle de ces ſels, nous avons fait voir que celui qui abonde dans les animaux eſt un véritable ſel ammoniac, c'eſt-à-dire, un compoſé d'acides engagés dans une matrice volatile, & que le ſel qui domine dans les végétaux, eſt auſſi compoſé d'acides engagés dans une matrice fixe. La matrice de chacun de ces ſels étant donc une eſpece de magaſin d'acides, & même de beaucoup d'acides, comme l'expérience le démontre; quand on n'auroit pas trouvé le ſecret de retirer de pluſieurs matieres animales une grande quantité d'acides, par cela ſeul qu'on ſait que ces matieres ſont naturellement chargées de beaucoup de ſel ammoniac, elle pourroient être ſenſées contenir beaucoup d'acides.

Pour ſavoir préſentement ſi elles en contiennent moins que les matieres végétales, conſidérons premierement que les animaux ſe nourriſſant de plantes ou d'autres animaux qui ont eux-mêmes vécu de plantes, les parties des végétaux paſſent avec leurs ſels dans la propre ſubſtance des animaux, par conſéquent les acides y paſſent & s'y retrouvent auſſi; cela étant, l'on ne voit pas pourquoi ils habiteroient en moindre quantité dans le regne animal qu'ils le faiſoient dans le regne végétal; où pour rendre la comparaiſon plus ſenſible, pourquoi un animal qui ne vivroit que d'une ou de deux ſortes de plantes, & dans lequel tout ce qui étoit dans ces plantes auroit paſſé chez lui; pourquoi, dis-je, cet animal contiendroit moins d'acides dans le total de ſes parties que n'en contiendroit auſſi un pareil poids de ces végétaux dans le total de leurs parties. En un mot, tout ce qui arrive aux ſels des végétaux en paſſant dans la nourriture des animaux, c'eſt que leur matrice qui étoit fixe dans la plante, devient volatile dans l'animal, & cela par la même raiſon que la matrice du ſel ammoniac devient fixe en paſſant des animaux dans les plantes; ce que j'ai déja obſervé & expliqué dans un mémoire ſur le nitre, en parlant du paſſage du ſalpetre des plantes dans les animaux, & du ſel ammoniac nitreux des animaux dans les plantes: mais cette altération qui arrive à la matrice des ſels des végétaux, ne fait rien à la quantité de leurs acides, qui peuvent tout auſſi-bien habiter dans une matrice volatile que dans une matrice fixe; & qui ſembleroient même pouvoir être contenus en plus grande quantité dans la matrice volatile que dans la matrice fixe, comme nous le ferons voir inceſſamment par une expérience ſenſible.

Nous remarquerons en ſecond lieu, que quand on conſidere & qu'on compare enſemble les ſels des animaux & des plantes dont nous faiſons notre nourriture ordinaire, il ne paroît pas que les plantes ſoient plus chargées de ſel que les animaux; le gout même ſembleroit indiquer qu'il y a à proportion plus de parties aqueuſes & moins de ſel dans les plantes que dans les animaux.

Mais ſuppoſons que la quantité de ſel ſoit égale de part & d'autre, il eſt aiſé de faire voir qu'une certaine doſe du ſel qui domine dans les animaux, ne contient pas moins d'acides que la même doſe du ſel qui abonde dans les végétaux; l'expérience pourroit même faire croire qu'elle en contient beaucoup davantage, & que quand la doſe du ſel ammoniac, contenu, par exemple, dans une livre de matiere animale, ſeroit de moitié moindre que celle de l'autre eſpece de ſel qui habiteroit dans une livre de matiere végétale; la matiere animale, en vertu de ſon ſel, contiendroit encore plus d'acides que la matiere végétale. Il n'y a pour s'en aſſurer qu'à choiſir deux ſels très-alcalis, dont l'un ſoit fixe, & l'autre volatil: le ſel de tartre, par exemple, reconnu pour le plus puiſſant alcali parmi les ſels fixes, & le ſel volatil de fleurs de pêcher, qui eſt auſſi un des plus puiſſans alcalis parmi les ſels volatils. Si l'on ſoûle une même quantité de ces deux ſels, d'un même eſprit acide, d'eſprit de ſel, par exemple, on reconnoîtra que pour un gros de ſel de tartre, il faudra deux gros & demi d'eſprit de ſel, & pour un gros de ſel volatil de fleurs de pêcher, huit gros de cet eſprit; d'où l'on voit qu'en pareille quantité une matrice volatile abſorbe & contient bien plus d'acides qu'une matrice fixe, & par conſéquent qu'une certaine quantité du ſel ammoniac qui domine dans les animaux, bien loin de contenir moins d'acides, en contient au contraire plus que ne fait une même quantité de l'eſpece de ſel qui habite particulierement dans les plantes.

Enfin, quand on ſuppoſeroit gratis & ſans fondement ſolide, j'oſerois même dire, malgré des expériences contraires, qu'il y a en général plus d'acides dans les végétaux que dans les animaux, il faudroit porter la ſuppoſition de cette différence terriblement loin, & fort au-delà de toute vraiſemblance, pour pouvoir rendre raiſon par-là de celle qu'on obſerve communément dans les *analyſes* des plantes & des animaux; c'eſt-à-dire, pourquoi le même procédé fait toujours paroître de l'acide dans les végétaux, & le plus ſouvent même une grande quantité, & n'en fait jamais ou preſque jamais paroître dans les animaux. On peut même dire, que s'il n'y avoit d'autre différence entre les plantes & les animaux que celle du plus ou du moins d'acides, les animaux pourroient à la vérité n'en pas tant donner de marques dans leurs *analyſes* que les végétaux: mais ils en donneroient toujours un peu plus ou un peu moins, & leurs *analyſes* ne ſeroient pas auſſi conſtantes qu'elles le ſont à n'en pas faire paroître, à moins qu'on ne ſe ſerve de certains moyens qui ſeront marqués dans la ſuite. Il faut donc avoir recours à une autre cauſe que celle qui a été alléguée pour l'explication de la différence qui ſe rencontre dans les *analyſes* des plantes & des animaux; & l'on va voir, qu'en ſuppoſant dans les animaux au moins autant d'acides

que dans les végétaux, tout ce qu'on remarque dans leurs *analyſes* doit néceſſairement arriver ainſi, ſuivant notre raiſonnement, qui eſt une ſuite & une conſéquence naturelle de ce qui a été dit dans les Mémoires précédens & dans celui-ci.

Pour que les acides contenus dans un mixte paroiſſent dans les différentes portions diſtilées de ſon *analyſe*, il ne ſuffit pas qu'il en ſoit réellement fort chargé, il faut encore que ces acides ſoient plus libres & plus développés dans chacune des portions de l'*analyſe*, qu'ils ne l'étoient dans le ſein même du mixte. Par exemple, tant que les acides du ſalpetre ſont engagés dans leur matrice naturelle, ils ne donnent point de marques d'acidité : mais ils en donnent beaucoup quand la diſtilation les a dégagés de cette matiere, qui, étant reſtée au fond du vaiſſeau à cauſe de ſa fixité, n'habite plus avec eux dans le même lieu ; car il eſt à remarquer que ſi cette matrice, au lieu d'être fixe, eût été volatile, elle auroit monté avec eux, & elle auroit toujours empêché les acides de ſe laiſſer appercevoir, comme il eſt aiſé de s'en convaincre, en pouſſant par le feu un ſel ammoniac de deux manieres, ſavoir, ſeul, & avec un intermede fixe & alcali. Et en effet, ſuppoſons que l'opération ſe faſſe ſans intermede, le ſel ammoniac s'élevera en ſon entier; & ſes acides n'ayant point été deſunis de leur matrice, ſe retrouveront avec elle contre les parois du chapiteau à peu près dans le même état, & auſſi enveloppés qu'ils l'étoient avant la ſublimation; & ſi avant que de pouſſer la matiere par le feu, on la mêle avec de l'eau & un intermede, une grande partie des acides reſtera au fond du vaiſſeau avec l'intermede ; & en cas que le ſel volatil emporte avec lui quelques acides, ils ſeront encore moins en état de paroître que devant l'opération, puiſque la quantité de ces acides ſera alors bien inférieure à celle de la matrice; d'où il ſuit, qu'en ſuppoſant une maſſe de ſel ammoniac qui contiendroit deux ou trois fois autant d'acides qu'une autre maſſe de ſel, tel que le ſalpetre, c'eſt-à-dire, dont la matrice ſeroit fixe, tout ce qui s'éleveroit de la maſſe de ſel ammoniac par l'action du feu, donneroit infiniment moins de marques d'acides que ce qui viendroit par la diſtilation de la maſſe de ſalpetre, mêlée auparavant avec un intermede convenable.

C'eſt précisément là ce qui arrive dans les *analyſes* ordinaires des végétaux & des animaux ; car quoique nous ſuppoſions dans ces derniers autant & plus d'acides que dans les autres, & que nous penſions qu'il s'en éleve par la diſtilation autant & plus que des végétaux ; cependant, comme le ſel dont ils ſont particulierement compoſés eſt ammoniac, la plus grande partie de ces acides qui montent à la faveur de la diſtilation, le font avec leur propre matrice dont ils n'ont point été ſéparés ; ce qui fait que l'opération ne contribue point à les rendre plus reconnoiſſables qu'ils l'étoient auparavant. Pour les acides qui ont été détachés de leur matrice & qui ſont montés ſeuls, & ordinairement à la fin de l'opération, ils retrouvent toujours dans le récipient beaucoup plus de ſels volatils qu'il ne leur en faut pour les abſorber, & ils ne manquent pas auſſi de l'être, ſi on n'a ſoin de ſéparer promptement ces acides par la voie de la rectification, comme il ſera dit dans la ſuite ; & ſouvent même quelque promptitude qu'on y apporte, ou les acides ont déja diſparu, ou l'on n'en apperçoit que très-peu ; ce qui nous donnera lieu de faire remarquer, que quand les *analyſes* des animaux laiſſent voir quelques acides, ce ne ſont jamais ceux qui ſont montés d'abord avec leur matrice, & qui ne l'ont point abandonnée, mais ceux qui après en avoir été ſéparés, ſont venus ſur la fin de l'opération à meſure qu'on a augmenté le feu ; & ainſi quand on veut faire paroître une plus grande quantité de ces acides, il faut travailler à en deſunir un plus grand nombre d'avec leur matrice, à les en faire élever ſéparément, & à les empêcher de s'y réunir. Voilà pour cela quelques moyens dont on ne ſe

ſert pas ordinairement quand on analyſe les matieres animales, & faute deſquels on manque auſſi à appercevoir une partie de leurs acides.

Le premier de ces moyens, c'eſt la macération qui produit ſur les matieres animales, ce que nous avons déja remarqué qu'elle produiſoit ſur beaucoup de matieres végétales; c'eſt-à-dire, qu'elle donne lieu à un grand nombre de ſels volatils de ſe débarraſſer de leurs acides, & de ſe diſſiper en l'air, ou d'être plus en état de le faire par la moindre chaleur. Ce qui met toujours en liberté une certaine quantité d'acides qui ne l'auroient pas été ſans cela ; par exemple, on obſerve que quand l'urine eſt nouvelle, & qu'elle n'a point fermenté, ſon phlegme monte avant ſes ſels volatils, & qu'elle ne donne point des marques d'acides : mais que quand elle a fermenté, ſes ſels volatils montent d'abord, puis ſon phlegme, & enfin une liqueur rouſſe qui eſt manifeſtement chargée d'acides.

Le ſecond moyen, c'eſt de mêler un intermede fixe & alcali avec la matiere animale qu'on veut analyſer, pour dérober par-là une plus grande quantité d'acides à leur matrice volatile, & pour les mettre plus en état de s'élever enſuite ſéparément, & d'en être diſtingués.

Le troiſieme, c'eſt de n'employer au commencement de la diſtilation qu'une chaleur douce; qu'elle ne ſoit, pour ainſi dire, capable que de faire monter les ſels volatils ; afin que les acides qui viendront enſuite par une chaleur plus forte, ſoient accompagnés d'une moindre quantité de ſels volatils, & qu'étant moins confondus avec eux, ils ſe faſſent plus aiſément reconnoître.

Le quatrieme, c'eſt d'augmenter & de continuer le feu pendant long-tems, & enfin de le pouſſer juſqu'à la derniere violence, afin de faire partir les acides qui ont été arrêtés par la partie terreuſe du mixte, & qui ſans cela ou ne monteroient point, ou le feroient en ſi petite quantité qu'à peine pourroit-on les diſtinguer ; & c'eſt ſouvent faute de cette circonſtance qu'on manque les acides des matieres animales dans leur *analyſe*; car ces acides qui viennent vers la fin de l'opération, ſont les ſeuls que l'opération puiſſe manifeſtement faire paroître, parce que ce ſont les ſeuls qui aient été bien dégagés de leur matrice volatile.

Enfin, dès que la diſtilation eſt faite, il faut avoir recours à la rectification, ſurtout des dernieres portions, pour ſéparer au plus vîte les acides qui s'y trouvent toujours confondus avec des ſels volatils, & pour ne leur pas donner le tems de ſe réunir avec leur premiere matrice.

Quand on obſervera régulierement les moyens qui viennent d'être indiqués par l'*analyſe* des matieres animales, ſi on ne développe pas par-là tous leurs acides, on en découvrira toujours une grande partie. Nous avons déja donné dans le précédent Mémoire nos reflexions critiques ſur l'état dans lequel l'*analyſe* nous repréſente ces acides; ainſi nous ne nous étendrons pas davantage ſur ce ſujet.

Pour ce qui regarde préſentement les *analyſes* des végétaux, la plus grande partie de leur ſel étant le contraire du ſel ammoniac, ou, ce qui revient au même, la plupart de leurs acides étant naturellement engagés dans une baſe fixe, ils ne retrouvent pas leur matrice dans le récipient, ils ne montent point avec elle comme le font les acides des animaux, & par-là ils ſont plus développés que ces acides, & peuvent plus aiſément conſerver l'état de développement que le feu leur a procuré; il eſt vrai cependant & nous avons déja obſervé que pluſieurs plantes donnent du ſel volatil par l'*analiſe*, & que ſouvent même elles en donnent aſſez pour faire diſparoître par-là beaucoup de leurs acides ; mais il faut conſidérer que comme les plantes naturellement chargées de ſel ammoniac, n'en contiennent jamais tant que les animaux, & que comme leur ſel ammoniac y eſt toujours joint à une beaucoup plus grande quantité de l'autre eſpece de ſel, qu'il ne l'eſt dans les animaux, non-ſeulement il y a toujours moins

de ſels volatils, mais encore la proportion ou la quantité de ces ſels par rapport à celles des acides, eſt toujours moindre dans les différentes portions des *analyſes* des plantes, que dans celles des animaux; & en effet, les ſels volatils que la diſtilation d'une matiere animale a fait élever, n'ont preſque, & à proprement parler, à répondre dans la liqueur diſtilée qu'aux acides qu'ils contenoient déja dans le mixte, & qui même dans cette liqueur ſe trouvent en moindre quantité par rapport aux ſels volatils; qu'ils ne l'étoient dans le mixte même, comme nous l'avons déja dit, ce qui fait que ces ſels ſuffiſent toujours & au-delà pour les acides de l'*analyſe*, & par conſéquent pour les faire diſparoître. Mais pour les ſels volatils qui ſont venus d'une matiere végétale, outre les acides qu'ils contenoient dans le végétal même, ils ont encore à répondre à ceux qui ſont ſortis d'une autre matrice, je veux dire, d'une matrice fixe, qui eſt la ſource la plus abondante des acides dans le régne végétal. Or comme ces ſels ne peuvent pas ſuffire à la fois aux deux ſources d'acides qui viennent d'être marquées; c'eſt-là ce qui fait que le même procédé qui ne fera paroître aucun acide dans une matiere animale, en fera ordinairement paroître dans les plantes qui donnent le plus de ſel volatil; & s'il arrive dans certaines *analyſes* des plantes que la quantité du ſel volatil ſoit aſſez grande pour empêcher les acides de ſe laiſſer appercevoir par le procédé dont on vient de parler; ce qui eſt fort rare, en employant alors ſur ces eſpeces de plantes les moyens que nous avons marqués ci-deſſus, pour découvrir les acides des animaux: on reconnoîtra que ces moyens trouveront toujours moins d'obſtacles, & par conſéquent opéreront toujours beaucoup plus & bien plus vîte ſur les végétaux que ſur les animaux.

Il ne nous reſte plus préſentement que quelques réflexions critiques à faire ſur les *analyſes* des plantes par rapport aux acides qui s'en élevent par la diſtilation. La premiere de ces réflexions, c'eſt que quand on ne conſidere que les acides que nous offrent ces *analyſes*; ſans ſavoir d'ailleurs, ou du moins ſans faire attention qu'il y a toujours dans la plante des ſels concrets & eſſentiels qui contiennent réellement beaucoup d'acides, tels que le ſalpetre, & du ſein deſquels les acides dont il s'agit ſont ſortis: on peut croire que ces acides que l'*analyſe* nous repréſente ſous une forme fluide, dégagés de matiere terreuſe & aſſez libres, & développés, étoient tels dans la plante même, & qu'ils n'y étoient pas engagés comme ils le ſont dans une matrice ſolide, avec laquelle ils formoient un ſel concret.

La ſeconde erreur où l'*analyſe* nous pourroit jetter, c'eſt ſur la quantité des acides qu'elle nous préſente. Car ſur ce qu'elle nous en laiſſe voir, nous pourrions peut-être indirectement aſſurer que certaines plantes en contiennent plus ou moins que d'autres, & nous avons ſuffiſamment prouvé dans le cours de ce Mémoire, combien nous pourrions nous tromper ſur ce ſujet.

Nous remarquerons en troiſieme lieu, que les acides que l'*analyſe* a fait ſortir d'une matrice fixe, ne reſtent pas toujours dans l'état de développement où ils ont été mis; ils ſe rengagent ſouvent, comme il a été dit, dans d'autres matrices ſoit ſalines & volatiles, ſoit purement ſulphureuſes, avec leſquelles ils forment de nouveaux composés. Or toutes ces métamorphoſes qui ſont le fruit de l'*analyſe*, ne peuvent que nous en impoſer ſur l'arrangement naturel des parties de la plante.

Enfin, l'*analyſe* des plantes nous y fait bien voir des acides, mais ces acides ſont ſi fort mêlés & confondus avec d'autres matieres, qu'il n'eſt pas poſſible d'en diſtinguer le caractere particulier; & ainſi toutes les plantes nous paroiſſent contenir par cette voie le même acide. Cependant il eſt important de connoître & de diſtinguer la nature particuliere des acides des plantes, cette connoiſſance pouvant influer ſur celle de leurs vertus; & en effet, différens acides engagés dans une même matrice, forment des compoſés dont les propriétés ſont différentes. Par exemple, le ſalpetre naturel ou artificiel, & le tartre vitriolé dans leſquels la matrice eſt la même, n'ont pas pour cela la même vertu; le mercure pénétré par les acides de l'eſprit de ſel, eſt bien plus corroſif que quand il eſt chargé & revétu de ceux de l'eſprit de nitre; par conſéquent deux plantes, dont les effets ſont différens, & qui en vertu de l'*analyſe* ne paroiſſent point différer par la nature, & même par la quantité de leurs acides, peuvent néantmoins différer beaucoup par-là, & devoir, ſi ce n'eſt en tout, du moins en partie, à cette différence, celle de leurs effets. Si l'on joint à ce qui vient d'être dit ſur la comparaiſon des acides de pluſieurs plantes, la fauſſe reſſemblance que les *analyſes* peuvent encore nous offrir dans la comparaiſon des autres ſubſtances dont chacune de ces plantes ſont compoſées, & qui, quoique réellement différentes dans l'état naturel de chacune des plantes composées, paroiſſent néantmoins après l'*analyſe* ſous une forme ſemblable: cette réflexion ſervira peut-être de dénouement à l'obſervation du *Solanum furioſum*, & du *Braſſica capitata*, dont l'un eſt un poiſon & l'autre un aliment, & qui cependant fourniſſent par l'*analyſe* des ſubſtances ſi ſemblables en apparence, en quantité & en qualité, qu'on diroit que ces deux *analyſes* ont été faites ſur la même plante. *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, 1721.

J'ai été obligé dans le cours de cet Ouvrage, de donner les *analyſes* des plantes, des animaux, & des minéraux, telles que j'ai pu les trouver dans les meilleurs Auteurs, entre autres dans Tournefort, qui s'eſt ſervi dans l'examen qu'il a fait de la nature ſpécifique des plantes de quelques méthodes dont il eſt bon que le Lecteur ſoit inſtruit pour entendre les conſéquences des expériences qu'il pourra rencontrer. Je trouve donc à propos d'inſérer ici l'extrait ſuivant de la Préface que l'on a miſe à la tête de ſon Hiſtoire des Plantes.

I. Par l'*analyſe* Chymique des plantes, on entend la ſéparation de leurs principes, faite par le moyen du feu & des vaiſſeaux convenables: Pour cela on diſtile les plantes fraîches dans un alambic au bain-marie; ou bien avant que de les diſtiler, on les laiſſe macérer ou digérer pendant quelque-tems, ſelon la nature des plantes, & ſelon les intentions que l'on a. On doit ſéparer par portions de quatre ou de ſix onces, les ſubſtances que l'on en tire, afin d'en pouvoir examiner ſéparément le caractere. On tire ordinairement par ce moyen le phlegme, l'eau ſpiritueuſe, ou l'eſprit ardent des plantes: quand la diſtilation eſt finie, on met dans une cornue le marc qui reſte, & donnant le feu par degrés, on tire de la plupart des plantes un eſprit urineux, du ſel volatil, concret, & une huile fétide.

De la tête-morte leſſivée, on ſépare par filtration & par évaporation le ſel qui étoit mêlé avec la terre.

II. Par le ſel alcali & acide, on entend ces deux ſortes de ſels à qui les Phyſiciens & les Chymiſtes modernes ont donné ces noms. Voyez les articles *Acida*, & *Alcali*.

III. Par le ſel eſſentiel, on entend celui qui ſe forme par la cryſtalliſation du ſuc des plantes: on trouve ce ſel eſſentiel dans l'extrait de celles dont le ſuc ne ſe cryſtalliſe pas.

IV. Par le ſel volatil des plantes, on entend le ſel, qui, dans la diſtilation des plantes par la cornue, s'attache aux parois du ballon.

V. Par le ſel fixe des plantes, on entend le ſel que l'on tire par l'élixiviation des cendres des plantes que l'on brûle, ou de la tête-morte de celles que l'on analyſe.

Pour découvrir les acides, on ne s'eſt pas ſeulement ſervi du ſel de tartre, de l'eau de chaux, de l'eſprit de

ſel ammoniac, & de ſemblables matieres avec leſquelles les acides fermentent ordinairement ; on a auſſi employé la ſolution du tourneſol ou le papier bleu ordinaire coloré avec le tourneſol détrempé dans l'eau commune : les ſels alcali ne cauſent aucun changement ſur le tourneſol : les acides, ſelon la force qu'ils ont, le rougiſſent par degrés, depuis un rouge très-foible, juſqu'à un rouge fort vif : le tourneſol ſe trouve communément chez les Marchands de couleurs, ce ſont de petits pains cubes, d'un violet foncé, & qui teignent en bleu ; mais c'eſt la couleur la plus ſuſceptible de changement que l'on ait encore trouvée ; car l'acide le plus foible l'altere : on s'eſt auſſi quelquefois ſervi de lait pour voir ſi certains acides le caillent.

VII. Pour découvrir les ſels alcalis, on n'a pas ſeulement employé l'eſprit de nitre, de ſel, de ſoufre, de vitriol, & les autres acides avec leſquels les alcalis fermentent ordinairement, on s'eſt ſervi auſſi du ſublimé corroſif diſſous dans l'eau commune : les acides ne changent pas la couleur de cette ſolution ; mais elle devient louche, laiteuſe, jaune orangé, elle ſe caille même ſelon la force des ſels alcalis. Ces ſels font auſſi blanchir, verdir ou cailler la ſolution des noix de galle & celle de couperoſe : mais ces deux derniers eſſais ne ſont pas ſi aſſurés que ceux du ſublimé, parce qu'il y a quelques acides, comme nous verrons plus bas, qui alterent auſſi la ſolution de couperoſe & l'infuſion des noix de galle.

VIII. Comme le ſel ammoniac ſe découvre par ſon ſel volatil ou urineux, l'on s'eſt ſervi de l'huile de tartre ou de l'eau de chaux pour s'aſſurer s'il y a du ſel ammoniac dans certaines plantes, car alors elles laiſſent échapper un eſprit urineux ſemblable à celui qui s'exhale de l'urine ou du ſel ammoniac que l'on mêle avec l'huile de tartre ou avec l'eau de chaux : cette derniere & le ſublimé corroſif combiné d'une certaine maniere avec la ſolution du ſel ammoniac, caractériſent auſſi la nature du ſel ammoniac ; car la ſolution de ce ſel mêlée avec de l'eau de chaux, empêche qu'elle devienne jaune ou rouge orangé. Quand on y verſe la ſolution du ſublimé corroſif, le tout devient blanc comme du lait : au contraire l'eau de chaux mêlée avec la ſolution du ſublimé, jaunit ou rougit à l'ordinaire, quoique l'on y ajoute celle du ſel ammoniac. Ainſi comme dans les plantes le ſel urineux n'eſt jamais ſans acide, on croit qu'il eſt mieux de dire qu'une plante agit par un ſel approchant du ſel ammoniac, que par un ſel volatil pur, d'autant mieux que les plantes qui donnent du ſel volatil concret, rougiſſent le papier bleu de même que le ſel ammoniac, excepté celles dont la grande quantité d'huile étouffe l'acide & l'empêche de ſe manifeſter.

Comme le caractere du nitre ſe découvre par la détonation, on croit que le moyen le plus sûr pour connoître les ſubſtances nitreuſes, eſt de les jetter ſur des charbons ardens.

Tout le monde ſait que la propriété la plus particuliere du vitriol eſt de noircir l'infuſion des noix de galle ; ainſi l'on doit mêler avec cette infuſion les matieres que l'on examine.

XI. Pour s'aſſurer s'il y a du ſoufre dans quelque matiere, il ſemble que l'on ne ſauroit mieux faire que de la mettre en digeſtion dans de bon eſprit de vin, pour voir s'il en tirera quelque teinture : la facilité que les mêmes matieres ont à brûler, eſt auſſi un indice de ſoufre. L'*élaterium* ſec brûlé à la chandelle, l'extrait de *ſedum majus vulgare*, C. B. ne brûle pas ; donc le premier contient une matiere réſineuſe qui ne ſe trouve pas dans l'autre. Les ſubſtances huileuſes font du ſavon quand on les mêle avec l'eau de chaux ou avec l'huile de tartre.

Les expériences ſuivantes peuvent ſervir à faire connoître la nature du ſel que l'on peut tirer de la terre, ſans ſecours du feu.

Prenez des platras dans un lieu bas où il n'y fait point de cheminée : pilez-les & mettez-les dans un baquet avec de l'eau qui ſurnage d'environ un demi-pié : après une infuſion de quatre jours, ſi l'eau ne donne aucun ſigne de ſalure, & qu'elle ne change pas par les eſſais dont on vient de parler, on la remettra ſur de nouveaux platras tirés du même lieu.

La ſeconde infuſion deviendra un peu rouſſe, acre, ſalée & amere.

1. Elle ne fait qu'une légere impreſſion de violet ſur le papier bleu.
2. Elle ne caille pas le lait.
3. Elle ne reçoit aucun changement par l'eſprit de nitre.
4. Elle trouble l'infuſion des noix de galle, & la rend comme blanchâtre : enſuite il ſe fait un *coagulum* aſſez épais, ſuivi d'un précipité.
5. Elle devient de couleur minime tanné, quand on la mêle avec l'infuſion de vitriol.
6. Elle rend louche la ſolution du ſublimé corroſif.
7. La même infuſion mêlée avec l'huile de tartre, fait ſur le champ un *coagulum* blanc, un moment après l'on ſent un eſprit urineux très-conſidérable. Mêlée avec l'eau de chaux, elle fait la même choſe, ſans que l'on ſe ſoit apperçu dans aucune de ces expériences d'efferveſcence ni de chaleur.
8. Subſtituée à la place de la ſolution du ſel ammoniac, elle fait blanchir l'eau de chaux lorſque l'on y ajoute la ſolution du ſublimé corroſif : ce blanc n'eſt pas ſi vif que celui qui paroît à l'occaſion de la ſolution du ſel ammoniac.

Il paroît par la 4, 5 & 6 expérience, que l'infuſion des platras contient un ſel alcali ; & par la 7 & 8 qu'elle contient du ſel ammoniac. La premiere découvre quelque acide dans ce même ſel : il ſemble que ce ſel ſoit repandu partout ; car lorſqu'on blanchit les vieilles maiſons avec la chaux, on ſent l'odeur urineuſe un jour ou deux.

Outre le ſel ammoniac, l'infuſion des plantes évaporées donne du nitre qui ſe manifeſte par la détonation : on en ſépare auſſi du ſel marin.

L'infuſion de la terre ratiſſée au haut des voutes des caves, ſe trouve de même nature que celle des platras : l'infuſion dont ſe ſervent les Salpétriers de Paris, contient du ſel fixe, parce qu'ils mettent une certaine quantité de cendres dans le fond de leurs cuviers, afin de dégraiſſer le ſalpetre.

Outre l'infuſion des platras, j'en ai fait d'autres avec des terres de différentes natures. Dans vingt-cinq pintes d'eau, j'ai mis infuſer vingt livres de la terre d'un jardin qui avoit été négligé pendant pluſieurs années ; après quatre jours d'infuſion, on l'a paſſée au travers d'une chauſſe de ſerpiliere, & on a remis l'infuſion ſur de nouvelle terre. La premiere & la ſeconde infuſion ne faiſant aucun changement ſur les eſſais ordinaires, on les a remiſes ſur une autre portion de terre, j'avois deſſein d'en faire encore pluſieurs infuſions : mais la choſe n'eſt guere poſſible à cauſe que la terre conſomme beaucoup d'eau, quelque précaution qu'on prenne à la filtrer.

Cette derniere infuſion de terre étoit un peu rouſſe, ſalée & amere, évaporée à moitié, elle eſt devenue ſemblable à celle des platras.

L'infuſion de la terre priſe dans un champ non fumé, celle de la terre d'un jardin potager & du terreau, ont donné à peu près les mêmes indices que celle des platras, ſi ce n'eſt que celles de ces dernieres terres ont laiſſé exhaler un eſprit urineux plus pénétrant que celle des premiers ; & d'ailleurs l'infuſion de toutes ces terres a beaucoup plus blanchi la ſolution du ſublimé corroſif que l'infuſion des platras.

Le *natrum* ou *anatron* d'Egypte a fait le même changement ſur la ſolution du ſublimé ; & comme ce ſel dans le Levant ſe trouve naturellement ſur les terres, il n'eſt pas ſurprenant qu'il ait quelque rapport avec l'infuſion des terres de ce pays-ci.

Il ſemble que le *natrum* ne ſoit autre choſe qu'un ſel marin, mêlé avec un ſel alcali naturel : ces ſels ne ſont pas parfaitement unis enſemble : car ſi l'on laiſſe tremper un morceau de *natrum* dans l'eau, elle ne diſſout d'abord que ce qui lui reſiſte le moins ; & cette partie étant fondue, laiſſe voir dans celle qui reſte, pluſieurs creux, ſemblables en quelque maniere à ceux des éponges.

Le *natrum* a le gout du ſel marin & décrépite ſur le feu, il ne fait aucune impreſſion ſur le papier bleu, non plus que le ſel marin ; il ne fermente pas avec l'eſprit de ſel ammoniac ; il fait un *coagulum* blanc avec l'infuſion des noix de galle : mêlé avec l'eau de chaux, il ne l'empêche pas de jaunir quand on y verſe la ſolution du ſublimé. Le ſel marin fait de même ; il fermente conſidérablement avec l'eſprit de nitre, ce que le ſel marin ne fait pas.

La ſolution de *natrum* rend celle de couperoſe d'un verd fort ſale & comme celadon. Ce changement ſemble marquer un ſel alcali, puiſqu'il arrive de même lorſqu'on mêle l'huile de tartre ou l'eau de chaux avec la ſolution de couperoſe, & ce celadon eſt tout-à-fait effacé par le mélange de l'eſprit de nitre, lequel s'inſinuant avec l'huile de tartre, fait lâcher priſe à la couperoſe.

Sur les expériences que l'on vient de rapporter touchant l'infuſion des platras & de différentes ſortes de terres, l'on peut avancer vraiſemblement,

1. Que dans la terre il y a un ſel que l'on peut appeller naturel, ſoit que la terre en ait été imprégnée de tout tems, ou qu'il s'y forme tous les jours par le mélange des plantes pourries, des excrémens des animaux, de l'air ou d'autres cauſes que nous ne connoiſſons pas. Ce ſel participe du nitre ou ſel marin, du ſel ammoniac, de l'alun ou du vitriol.
2. Que dans le ſel de la terre il y a un ſel alcali différent du ſel ammoniac ; car l'infuſion de différentes terres & la ſolution du *natrum*, blanchiſſent la ſolution du ſublimé corroſif, ce que la ſolution du ſel ammoniac ne fait pas ; d'ailleurs le *natrum* fermente conſidérablement avec l'eſprit de nitre, & l'infuſion des terres bouillonne quelque peu avec le même eſprit, ce qu'on n'obſerve pas quand on mêle la ſolution du ſel ammoniac avec l'eſprit de nitre.
3. Il paroît auſſi que la matiere que l'on tire de la terre ſans le ſecours du feu, ne donne que de légers indices d'acide, ſi ce n'eſt l'alun & le vitriol.

Voici ce qu'on a obſervé ſur les ſels ordinaires.

I.

Le nitre.

1. Le nitre ne fait aucune impreſſion ſur le papier bleu, ni ſur la ſolution du tourneſol, ni ſur le ſirop violat.
2. On ne ſauroit tirer l'eſprit de nitre que par un feu très-violent : cet eſprit rougit très-vivement le papier bleu, la ſolution du tourneſol, & le ſirop violat.
3. Le nitre s'enflamme ſur le feu & ſert à l'allumer : l'eſprit de nitre l'éteint.
4. Il ne caille pas le lait : l'eſprit de nitre le caille ſur le champ.
5. Il ne change pas la couleur du fiel de bœuf, l'eſprit de nitre le fait rougir ; il ſemble qu'en s'uniſſant avec les ſels acres, qui avoient peut-être contribué à jaunir les ſoufres du ſang, il donne occaſion à cette liqueur de revenir à ſa couleur naturelle.
6. Il fait un *coagulum* blanc ou griſâtre avec l'infuſion des noix de galle : l'eſprit de nitre ne cauſe aucun changement à cette infuſion.
7. Le nitre ni ſon eſprit n'alterent pas la ſolution de couperoſe.
8. Le nitre & l'huile de tartre font un fremiſſement preſque inſenſible, dont on ne s'apperçoit que d'une agitation de parties ſemblables à celles de la pouſſiere que l'on voit ſe remuer à l'air dans un lieu bien éclairé : l'eſprit de nitre & l'huile de tartre fermentent ſans chaleur, mais avec une grande écume, & enſuite il ſe fait un *coagulum* aſſez épais.
9. Le nitre n'empêche pas l'eau de chaux de jaunir, lorſqu'on y ajoute la ſolution de ſublimé ; l'eſprit de nitre excite ſeulement quelques bulles dans l'eau de chaux : mais tout le reſte paroît auſſi tranſparent qu'auparavant, quoique l'on y verſe le ſublimé corroſif.
10. La ſolution de nitre & l'eſprit de ſel ammoniac ne font rien du tout : l'eſprit de nitre & l'eſprit de ſel ammoniac fermentent avec une chaleur conſidérable.
11. La ſolution de nitre & celle du ſublimé corroſif ne changent pas d'abord : mais un quart-d'heure après leur mélange devient blanc.
12. La ſolution du nitre & l'eſprit de ſel ne changent point : aucun de ces eſſais ne montre que le nitre donne des marques d'acidité ; car ce qui ſe paſſe dans le neuvieme eſt inſenſible : le ſixieme & le onzieme marquent plutôt qu'il contient un ſel alcali ; cependant le feu tire du nitre un des plus forts acides que l'on connoiſſe.

II.

Sel Marin.

1. Le ſel marin ne fait aucun changement au papier bleu, ni à la ſolution du tourneſol, ni au ſirop violat.
2. On ne ſauroit tirer l'eſprit de ſel ſans un feu violent ; cet eſprit rougit vivement le papier bleu, & la ſolution du tourneſol.
3. La ſolution du ſel marin blanchit un peu la ſolution du ſublimé.
4. Elle trouble l'infuſion des noix de galle, & enſuite il ſe fait un précipité aſſez léger : l'eſprit de ſel la trouble auſſi, & la rend blanchâtre.
5. Elle fait devenir louche l'eſprit de ſel ammoniac, & en augmente la puanteur : l'eſprit de ſel & celui de ſel ammoniac, fermentent avec fumée & grande chaleur.
6. Elle ne fait rien du tout avec l'huile de tartre, ni avec l'eau de chaux : l'eſprit de ſel fermente très-fort avec l'huile de tartre, mais ſans chaleur ſenſible : cet eſprit ne fermente pas avec l'eau chaude.
7. Elle n'empêche pas l'eau de chaux de jaunir, lorſqu'on y a ajouté le ſublimé : l'eſprit de ſel l'empêche tout-à-fait ; & la liqueur, après le mélange du ſublimé, eſt plus tranſparente que devant.

Il paroît par le troiſieme & quatrieme eſſais, que le ſel marin contient un ſel alcali ; & par le cinquieme, qu'il y a quelque choſe d'acide.

III.

Vitriol.

1. La ſolution de couperoſe, ou vitriol commun, eſt ſalée, ſtyptique, puis douceâtre.
2. Elle rougit la ſolution du tourneſol & le papier bleu : mais ce rouge n'eſt pas vif.
3. Elle donne au ſirop violat un petit œil verdâtre, bien loin de le rougir.
4. On ne ſauroit tirer l'eſprit & l'huile du vitriol ſans un feu violent : l'eſprit & l'huile rougiſſent le ſirop violat en couleur de ſang de bœuf.
5. L'eſprit de vitriol rougit le papier bleu d'un rouge très-vif, & la ſolution de vitriol d'un rouge uu peu moins vif : l'huile fait de même, mais elle fermente avec chaleur avec la ſolution de tournefol.
6. Tout le monde ſait que la couperoſe, mêlée avec l'infuſion des noix de galle, fait de l'encre : mais tout le monde ne ſait pas encore que l'encre rougit le papier bleu. Mêlée en fort petite quantité avec la ſolution de tourneſol, elle lui donne un petit œil rougeâ-

tre : mais cette couleur eſt moins ſenſible que ſur le papier bleu.

7. L'eſprit de vitriol ttouble & blanchit un peu l'infuſion des noix de galle : l'huile de vitriol l'épaiſſit, la rend gris cendré, & il ſe fait un précipité épais.
8. La ſolution de couperoſe, ſon eſprit & ſon huile, caillent le lait.
9. Elle ne change point celle de ſublimé corroſif.
10. Elle devient gris-brun, & comme celadon, mêlée avec l'huile de tartre, ou avec l'eau de chaux: cette couleur ne change pas, quoique l'on y ajoute le ſublimé corroſif : l'eſprit de vitriol & l'huile de tartre fermentent avec beaucoup d'écume, & avec une chaleur conſidérable : mais tout cela augmente, ſi à la place de l'eſprit on ſe ſert de l'huile de vitriol ; & tous ces mélanges font des *coagulum* blancs.
11. L'eſprit & l'huile de vitriol mêlés enſemble, s'échauffent conſidérablement.
12. L'eau commune & l'huile de vitriol s'échauffent auſſi beaucoup ; & généralement parlant, il n'y a pas de liqueur qui s'échauffe plus facilement, par le mélange des autres, que l'huile de vitriol.

Il paroît par tous ces eſſais, que naturellement le vitriol donne beaucoup d'indices d'acidité.

IV.

Alun.

1. L'alun eſt un peu ſalé, & fort ſtyptique.
2. La ſolution d'alun rougit en couleur de feu le papier bleu, & la ſolution de tourneſol.
3. Elle ne fait aucun changement à la couleur du ſirop violat.
4. Elle caille le lait.
5. Elle fait ſur le champ un *coagulum* blanc avec l'huile de tartre, mais ſans chaleur ni fumée.
6. Elle ne change pas la ſolution du ſublimé.
7. Elle trouble l'infuſion des noix de galle, & la blanchit conſidérablement, laiſſant tomber un précipité.
8. Elle blanchit un peu l'eau de chaux, & ce mélange ne jaunit pas lorſqu'on y ajoute le ſublimé corroſif, mais il ſe fait de petits grumeaux blancs comme l'amydon ; c'eſt peut-être à cauſe de l'urine que l'on emploie dans la cryſtalliſation de l'alun : ainſi l'on ne peut rien conclurre de tous ces eſſais, ſi ce n'eſt que l'alun contient beaucoup d'acide.

V.

Sel Ammoniac.

1. Le ſel ammoniac eſt acre & ſalé.
2. Sa ſolution rougit le papier bleu d'un rouge ſombre : elle ne change pas d'abord la ſolution du tourneſol, mais un jour après ce mélange devient rouge-brun.
3. Elle ne caille pas le lait.
4. Elle ne change pas la ſolution du ſublimé corroſif.
5. Mêlée avec l'huile de tartre ou avec l'eau de chaux, elle laiſſe échapper un eſprit urineux.
6. Cet eſprit coagule & blanchit la ſolution de ſublimé. Du ſel ammoniac on tire auſſi un eſprit ſemblable à l'eſprit de ſel ; ainſi il y a apparence que le ſel ammoniac n'eſt qu'un ſel marin uni avec un ſel urineux.
7. L'eſprit acide de ſel ammoniac empêche que l'eau de chaux ne change de couleur lorſqu'on y ajoute la ſolution du ſublimé : mais tout ce mélange devient blanc de lait, ſi l'on y verſe l'eſprit urineux de ce même ſel ; ainſi le ſel ammoniac faiſant ſur l'eau de chaux & ſur le ſublimé le même effet que ſon eſprit urineux, il eſt conſtant que c'eſt la partie urineuſe, & non pas la partie acide de ce même ſel qui blanchit l'eau de chaux lorſqu'on y mêle la ſolution de ſublimé : l'urine blanchit plus foiblement que la ſolution de ſel ammoniac.

8. L'eſprit acide & urineux de ſel ammoniac fermentent avec chaleur.
9. Si l'on verſe l'eſprit acide du ſel ammoniac ſur l'eau de chaux rougie par le ſublimé corroſif, le tout devient tranſparent, & ce tout devient blanc comme du lait, ſi l'on y ajoute l'eſprit urineux de ſel ammoniac : les eſprits de ſel, de vitriol, de ſoufre, font de même que l'eſprit acide du ſel ammoniac.

VI.

Tartre.

1. Le tartre qui n'eſt autre choſe que le ſel eſſentiel du vin, eſt aigrelet.
2. Sa ſolution rougit le papier bleu, & la ſolution de tourneſol, auſſi vivement que l'alun.
3. Elle blanchit l'eau de chaux, mais elle ne l'empêche pas de devenir rouge orangé lorſqu'on y ajoute la ſolution du ſublimé corroſif.
4. Elle ne fait aucun changement, mêlée avec le ſublimé corroſif ou avec l'infuſion des noix de galle.
5. Elle ne change point avec l'eſprit de ſel ammoniac.
6. Mêlée avec l'huile de tartre, elle n'en reçoit aucun changement.
7. L'eſprit de tartre contient beaucoup d'acide ; il rougit vivement la ſolution du tourneſol & rend le ſirop violat rouge-brun.
8. Il fait un *coagulum* avec l'huile de tartre par défaillance.
9. Mêlé avec l'eau de chaux, il n'en change pas la couleur : mais ſi l'on verſe ſur ce mélange beaucoup de ſolution de ſublimé, le tout devient blanchâtre : ainſi il y a apparence qu'outre l'acide, cet eſprit contient une partie urineuſe ; mais elle ne paroît pas ſi forte que l'on en juge d'abord par ſon odeur.
10. Mêlé avec l'eſprit urineux de ſel ammoniac, il s'épaiſſit, devient blanchâtre, & fait un *coagulum* épais.
11. Il rend blanchâtre la ſolution du ſublimé corroſif, & fait un *coagulum* dont les grumeaux ſont de même couleur.
12. Il ne fait rien du tout avec l'eſprit acide de ſel ammoniac.
13. Le ſel de tartre ſec ou réſous en liqueur, que l'on appelle huile de tartre, eſt acre & fort amer ; cette amertume ne ſe paſſe que par le mélange d'une grande quantité de ſel acide.
14. L'huile de tartre & la ſolution du ſublimé corroſif, font une couleur orangée, qui approche plus ou moins du jaune, ſuivant que l'une de ces liqueurs domine : mais le tout devient tranſparent par le mélange d'un eſprit acide corroſif.
15. Il ne cauſe aucun changement conſidérable à l'eſprit de vinaigre : on s'apperçoit ſeulement de cette eſpece de frémiſſement où quelques parties ſont agitées, comme la pouſſiere le paroît au ſoleil.
16. L'huile de tartre & l'eſprit de vinaigre mêlés, ne laiſſent pas que de jaunir, lorſqu'on y ajoute la ſolution du ſublimé.
17. L'huile de tartre fermente avec les eſprits acides & corroſifs.
18. L'huile de tartre & les eſprits acides corroſifs ne laiſſent pas que de jaunir lorſqu'on y ajoute la ſolution du ſublimé.
19. L'huile de tartre & l'eſprit urineux de ſel ammoniac ne changent pas quand on les mêle ; mais le tout devient épais & blanc comme du lait lorſqu'on y verſe la ſolution du ſublimé.
20. L'huile de tartre verdit le ſirop violat.
21. L'huile de tartre épaiſſit l'infuſion des noix de galle.

VII.

Eau de chaux.

Il n'eſt pas néceſſaire de répéter ici ce que nous avons dé-

ja dit de l'eau de chaux ; on remarquera ſeulement.

1. Qu'elle devient fort blanche lorſqu'on la mêle avec l'huile de tartre, il ſe fait même un *coagulum* aſſez épais, ce qui ſemble indiquer quelque acide dans la chaux.
2. Mêlée avec les acides corroſifs, elle devient plus claire, ainſi qu'avec le vinaigre diſtilé.
3. Mêlée avec l'eſprit urineux de ſel ammoniac, elle blanchit.
4. Mêlée avec une forte infuſion de noix de galle, elle devient épaiſſe, grisâtre, tirant ſur le brun ; & l'on remarque ſur ſa ſurface une tache noire ſemblable à une goutte d'encre ; ainſi il ſemble que la chaux a quelque choſe de vitriolique.

VIII.

Terre.

On peut connoître par toutes ces expériences le rapport qui ſe trouve entre le ſel naturel de la terre & les autres ſels dont nous venons de parler ; mais outre cela celui de la terre eſt enveloppé de beaucoup de ſoufre.

Le ſoufre minéral, les bitumes, le charbon de pierre, le jayet & l'huile de petrole, marque bien que la terre ne manque pas de ſoufre naturel.

Par l'*analyſe* chymique, la terre pure & ſans fumier ni platras, donne une huile fétide, & un eſprit urineux ; le reſte qu'on en tire participe plus de l'alcali que de l'acide.

La terre de jardin bien séchée & paſſée par un tamis, donne à l'eſprit de vin une couleur jaune citron après cinq ou ſix jours d'infuſion ſur des cendres chaudes.

1. Cet eſprit de vin ne change pas d'abord la couleur de la ſolution du tourneſol ; mais quelque tems après il ſe fait un précipité, & le reſte devient gris de lin : l'eſprit ordinaire fait le même précipité, mais la liqueur reſte bleue.
2. Il devient aſſez blanc & aſſez épais par le mélange de l'eau ; mais quelque tems après il ſe grumele, & il ſe précipite en réſine jaunâtre : tout cela n'arrive pas à l'eſprit de vin ordinaire.
3. Il devient fort blanc avec la ſolution du ſublimé, & s'échauffe un peu : cette ſolution mêlée avec l'eſprit de vin ordinaire s'échauffe auſſi, mais le tout reſte clair.
4. Il blanchit auſſi par le mélange de l'eau de chaux, & dépoſe une matiere réſineuſe.
5. Il ne ſe mêle que très-difficilement avec l'huile de tartre qui devient graſſe après qu'on a bien agité ces deux liqueurs enſemble.
6. Il ne cauſe aucun changement à l'eſprit urineux de ſel ammoniac, non plus qu'aux eſprits corroſifs ; ſi ce n'eſt qu'il l'echauffe un peu, mais cela lui eſt commun avec l'eſprit de vin ordinaire.
7. Il s'échauffe avec l'eau de chaux, & l'empêche de jaunir avec le ſublimé corroſif : ces liqueurs ſont blanc-ſale, de même qu'il arrive lorſqu'on mêle l'urine avec l'eau de chaux & qu'on y ajoute le ſublimé : l'eſprit de vin ordinaire s'échauffe auſſi avec l'eau de chaux ; mais le tout devient rouge orangé quand on y verſe la ſolution du ſublimé.

Ces eſſais montrent qu'il y a un ſoufre, un ſel alcali & un ſel ammoniac dans la terre : le ſoufre paroît encore dans l'extrait qui reſte après l'évaporation des infuſions de terre ; car cet extrait fait une eſpece de ſavon fort gras quand on le mêle avec l'huile de tartre.

Après toutes ces expériences l'on n'a pas fait difficulté.

1. De comparer au ſel ammoniac celui des plantes dont le ſel eſſentiel par le mélange de l'huile de tartre ou de l'eau de chaux laiſſe échapper un eſprit urineux & qui par l'*analyſe* chymique donne auſſi un eſprit urineux ou du ſel volatil concret ; car il y a beaucoup d'apparence que le ſel volatil n'eſt que la partie urineuſe du ſel ammoniac de la plante, lequel ſe décompoſe & abandonne ſa partie acide par la violence du feu ; ainſi que par le mélange de l'huile de tartre ou de l'eau de chaux, l'eſprit urineux ne paroît être qu'une partie de ce même ſel volatil diſſout dans du phlegme, & l'huile fétide eſt auſſi fort chargée de ce même ſel, c'eſt pourquoi il n'eſt pas ſurprenant que ces ſortes de plantes ſoient apéritives, déterſives, febrifuges, vulnéraires, car le ſel ammoniac a toutes ces vertus.

Il eſt bon de remarquer qu'encore que le ſel ammoniac paroiſſe en petite quantité dans les infuſions de la terre, il ne laiſſe pas néantmoins de s'y en trouver beaucoup ; car l'eſprit urineux qui par le mélange de l'huile de tartre ſe détache de ſes infuſions, ne fait qu'une partie du ſel ammoniac, & la couleur blanche que ces mêmes infuſions font prendre à l'eau de chaux & au ſublimé corroſif, marque bien que cette partie eſt fort conſidérable. D'ailleurs ce ſel s'amaſſe inſenſiblement pendant pluſieurs jours dans les plantes, & la quantité de ſel volatil que l'on tire de quatre ou cinq livres d'une plante, n'eſt ordinairement que de demi-gros juſqu'à ſix gros. De toutes les parties des plantes, les feuilles ſont les plus propres à ſe charger de ſel ammoniac : les racines, les fleurs, & les fruits retiennent plus facilement l'acide. L'huile ſe diſtribue principalement par les ſemences, le phlegme ſe répand dans toute la plante.

2. L'alun paroît propre pour expliquer la vertu des plantes qui ſont ſtyptiques, aſtringentes, & qui par l'*analyſe* chymique donnent beaucoup d'acide & beaucoup de terre ; car ces deux parties doivent former un ſel analogue à l'alun ; il y a beaucoup de ces ſortes de plantes qui donnent auſſi un peu d'eſprit urineux, & cela ſemble indiquer qu'outre l'alun, il y a quelque peu de ſel ammoniac dans leur tiſſu.
3. Celles qui ſont apéritives & dont on tire beaucoup d'acide & beaucoup de terre, ont peut-être un ſel qui n'eſt pas fort différent du ſel de corail.
4. L'on a cru que les plantes, qui outre l'acide & la terre donnent des liqueurs alcalines, ou des indices de ſel alcali, contenoient un ſel ſemblable au tartre vitriolé, ou à cette préparation de ſel de tartre que Mullerus & Sennert ont appellé *terra foliata tartari* ou *tartarum foliatum*. Quelquefois on a comparé le ſel de ces plantes à celui qu'Angelus Sala à nommé *Oxyſal diaphoreticum* ; mais tous ces ſels, ainſi que le ſel ammoniac ſont modifiés dans les plantes par différentes portions de ſoufre & de phlegme. Voyez *Tartarus vitriolatus*, *Tartarus regeneratus*, & *Oxyſal diaphoreticum*.
5. Il y a apparence que dans les plantes aromatiques, ainſi que pluſieurs habiles gens l'ont propoſé, il y a quelque choſe de ſemblable à cette préparation de Chymie que l'on appelle ſel volatil aromatique huileux, ou eſprit volatil aromatique huileux ; car on les tire tous deux en même tems. Voyez *Ammoniacum*.

On tire ordinairement moins de ſel volatil concret de ces ſortes de plantes que des autres : il ſemble que le ſel ammoniac ſe décompoſe dans leur tiſſure ; & alors la partie urineuſe détachée de l'acide s'uniſſant à l'huile eſſentielle, le peu qui reſte de ſel urineux concret s'évapore inſenſiblement.

ANA-MALLU, Eſt le nom d'un arbriſſeau légumineux qui croît dans le Breſil. Les naturels du pays ſe ſervent de l'épine de cette plante, après en avoir ôté l'écorce, pour percer leurs oreilles. Ils font bouillir ſes feuilles dans de l'eau de ris, ou du petit lait, & en uſent en forme de bain lorſqu'ils ont le ventre enflé par des vents ou par une lymphe extravasée. Il en eſt parlé dans l'*Hortus malabaricus*.

ANAMIX, Ἀναμὶξ, adverbe dont ſe ſert Hippocrate pour exprimer *pêle-mêle*, ou le mélange de pluſieurs drogues enſemble.

ANAMNESIS, ſouvenir.

De la *anamneſtica ſigna*, ſignes commémoratifs ; c'eſt-à-dire, ſignes par leſquels on découvre l'état précédent du corps ; les ſignes démonſtratifs indiquant ſon état preſent

préſent, & les ſignes prognoſtics, ſon état futur. Ce mot eſt dérivé de la prépoſition Greque ἀνὰ, & μέμνημαι ſe ſouvenir.

Blancard traduit *Anamneſtica*, par remedes qui rétabliſſent la mémoire.

ANANAS. Voici ſes caracteres :

Sa fleur eſt à une ſeule feuille formée en entonnoir, & découpée en trois parties. Les embryons naiſſent dans des tubercules & deviennent dans la ſuite un fruit charnu & ſucculent. Ses ſemences qui ſont enfermées dans des tubercules ſont très-petites, & ont la figure d'un rein.

Les eſpeces de cette plante ſont :

1. *Ananas aculeatus, fructu ovato, carne albidâ.* Plum.
2. *Ananas aculeatus, fructu pyramidato, carne aurea.* Plum.
3. *Ananas folio vix ſerrato*, Boerh. Ind. A. 2. 83.
4. *Ananas lucide virens, folio vix ſerrato*, Hort. Elth.
5. *Ananas aculeatus, fructu pyramidato vireſcente, carne aurea.*
6. *Ananas fructu ovato ex luteo vireſcente, carne lutea.*

La premiere eſpece eſt la plus commune en Europe, mais la ſeconde lui eſt préférable, parce que ſon fruit eſt plus gros, d'un meilleur gout ; le ſuc de celui-ci n'eſt pas ſi aſtringent que celui de l'autre, ce qui fait qu'on peut en manger davantage ſans rien craindre. Cette ſeconde eſpece pouſſe ordinairement de deſſous ſon fruit ſix ou ſept rejettons, ce qui fait qu'elle multiplie plus aiſément que l'eſpece ordinaire, & qu'elle peut devenir très-commune en Angleterre en peu d'années.

Quelques curieux cultivent la troiſieme eſpece à cauſe de ſa variété ; mais le fruit n'en eſt pas auſſi bon que celui des deux autres.

La cinquieme eſpece eſt maintenant fort rare en Europe, elle paſſe pour la meilleure, & quelques curieux la cultivent préférablement à toute autre dans l'Amérique. On peut en faire venir les plants des Barbades & du Montferrat où on la cultive.

La ſixieme eſpece a été apportée de la Jamaïque, elle n'eſt pas encore fort commune en Angleterre, & ceux qui en ont gouté aſſurent que ſon fruit eſt fort ſavoureux : mais comme elle pouſſe plus tard que les autres, cela fait qu'elle eſt moins propre à nos climats ; car ſon fruit eſt un mois de plus à mûrir que celui des autres. J'ai auſſi oui parler d'une autre eſpece d'*ananas* dont la chair eſt jaune par dehors & verte en dedans : mais comme je n'en ai jamais vu, je n'en dirai rien. On trouve pluſieurs autres eſpeces d'*ananas* dans différens pays qui different par la figure, la couleur & la ſaveur de leur fruit ; de ſorte qu'à meſure que ces fruits deviennent plus communs en Europe, on rejette ceux qui ſont de mauvaiſe eſpece, & l'on ne cultive que ceux qui donnent le meilleur fruit.

Ce fruit dont la ſaveur ſurpaſſe celle de tous les fruits dont on a connoiſſance, eſt produit par une plante dont les feuilles reſſemblent à celles de l'aloès, & ſont pour la plupart dentelées ; mais moins épaiſſes & moins ſucculentes que les premieres. Son fruit a la figure d'une pomme de pin, & l'on croit que c'eſt ce qui lui a fait donner ſon nom.

L'on ſait que cette plante a été apportée des établiſſemens des Indes Orientales dans ceux des Occidentales, où elle eſt devenue fort commune & d'une bonté extraordinaire. Il n'y a pas long-tems qu'on la cultive dans les jardins de l'Europe, & qu'elle porte du fruit. Le premier qui ait réuſſi dans la culture de cette plante, eſt M. le Cour de Leide, qui après pluſieurs tentatives, dont quelques-unes lui ont été inutiles, a trouvé un degré de chaleur propre à lui faire produire un fruit auſſi bon, quoique plus petit, que celui qui vient dans les Indes Occidentales, comme me l'ont aſſuré pluſieurs perſonnes qui ont vêcu long-tems dans ce pays. C'eſt à lui à qui les Amateurs du jardinage ſont redevables de ce fruit qui lui a couté des ſoins & des dépenſes infinies. Nous lui devons les premiers qui ont paru en Angleterre, quoiqu'on en ait apporté depuis une grande quantité de l'Amérique.

Le tems de la maturité de ce fruit eſt depuis le commencement de Juillet, juſqu'au mois de Septembre, celui qui vient après n'eſt pas ſi bon, les chaleurs n'étant point aſſez fortes pour corriger les crudités qu'il amaſſe pendant la nuit, & qui ne peuvent point ſe diſſiper pendant le jour.

L'on connoît que ce fruit eſt aſſez mûr lorſqu'il répand une odeur forte, & qu'il cede lorſqu'on le preſſe avec les doigts. Ce fruit ne conſerve ſon odeur que trois ou quatre jours au plus lorſqu'on le laiſſe ſur la plante, & lorſqu'on veut le manger dans ſa perfection, il ne faut pas le garder plus de vingt-quatre heures après l'avoir coupé. MILLER, *Dictionn.*

On tire par expreſſion le ſuc de l'*ananas*, & l'on en fait un vin excellent, qui vaut preſque la Malvoiſie & qui enivre.

Il eſt propre pour fortifier le cœur, pour réveiller les eſprits, il arrête les nauſées, il excite l'urine. Les femmes enceintes doivent s'en abſtenir, car il les feroit avorter.

On confit les *ananas* ſur les lieux, & l'on en envoie partout. Cette confiture eſt propre pour réveiller la chaleur naturelle, & pour fortifier les perſonnes qui ſont d'un tempérament foible. LEMERY, *des Drogues.*

ANANCE, Ἀνάγκη, proprement néceſſité, mais Hippocrate l'emploie généralement pour exprimer la force ou la violence qu'on emploie dans l'extenſion d'un membre diſloqué, afin de le replacer.

ANANDREIS, Ἀνανδρεῖς, d'α privatif, & ἀνὴρ, homme. Hippocrate dans ſon Traité de *Aere, locis & aquis*, donne ce nom à certains Peuples de la Scythie. Les Interpretes le traduiſent par *efféminé*, mais je l'ai rendu par *impuiſſant*. Voyez le paſſage dans la Traduction que j'ai donné de ce Traité ſous le mot *Aer.*

ANANDROI, Ἀνανδροι, mot dont la dérivation eſt la même, & la ſignification différente : car Hippocrate le joint à γυναῖκες, femmes, pour dire qu'elles n'ont jamais connu d'hommes.

ANANTHOCYCLUS, eſpece de plante dont il eſt fait mention dans M. Vaillant qui l'appelle *Couronne effleurée.*

ANANTHOCYCLUS, eſt composé des mots Grecs ἀνὰ, *ſine*, ſans, de ἄνθος, *flos*, fleur ; & de κύκλος, *circulus*, cercle ; parce que la fleur de ce genre eſt bordée ou couronnée d'un ou de pluſieurs rangs circulaires d'ovaires deſtitués de fleurons.

Les eſpeces de ce genre ſont :

1. *Ananthocyclus coronopi folio, Chryſanthemum exoticum minus, capitulo aphyllo, chamæmeli nudi facie*, Breyn. Cent. 1. Tab. 76.
2. *Ananthocyclus chamæmeli folio. An chryſanthemum exoticum, perpuſillum, nudum, foliis coronopi.* Pluk. Alm. 101. Tab. 274. Fig. 6. *Mémoires de l'Académie Royale*, A. 1719.

Je ne ſache point qu'on attribue des vertus particulieres à cette plante.

ANAPALIN, Ἀνάπαλιν, vis-à-vis, à l'oppoſite. Ce mot a une ſignification contraire à celle de κατ' ἴξιν, du même côté, & εὐθυωρία, rectitude.

Hippocrate emploie ſouvent ces mots en parlant du changement & du cours des humeurs. Car il ordonne de conſidérer toujours dans les mouvemens de la nature l'εὐθυωρία, « la direction & la ſituation directe des parties, » & τὸ κατ' ἴξιν, « la ſituation du même côté. » Les

ſymptomes qui ſurviennent ἀνάπαλιν, c'eſt-à-dire, du côté contraire, ſont toujours mauvais.

Dans l'hémorrhagie, par exemple, τὰ ἀνάπαλιν αἱμορῤῥαγεόντα, « tous les flux de ſang en ſens contraire, ſont condamnés par Hippocrate. Dans ſa Doctrine, des abſcès, *Epid. Lib II.* Il porte le même jugement de ceux qui ſe portent τὰ ἐπὶ τ' ἀναντία ῥεποντα, « du côté oppoſé. » Mais c'eſt l'expérience plutôt que la raiſon qui fait juger les uns bons & les autres mauvais. Dans une criſe, le ſang doit couler de la narine qui eſt du même côté que la partie malade; par exemple, de la narine gauche lorſque la rate eſt enflammée, & de la droite lorſque c'eſt le foie. Les Medecins doivent tenir pour un axiome inconteſtable qui n'a jamais été démenti par l'expérience de pluſieurs ſiecles, que la nature agit avec plus de force & de ſuccès par les paſſages ſitués du même côté ou ἐν εὐθυωρίᾳ, que par ceux qui ſont du côté opposé, ou ἀναπάλιν, par où elle paroît agir ſymptomatiquement; car dans ce cas nous ſommes hors d'état de réprimer le mouvement déréglé de la matiere peccante, en la détournant d'un viſcere dans un autre tout-à-fait oppoſé. GORRÆUS.

ANAPAUSIS, Ἀναπαυσίς, d'ἀναπαύω, proprement ſe repoſer après avoir travaillé. Il ſignifie le repos que l'on prend après l'exercice ou le travail, ceſſation ou diminution de la douleur.

ANAPETIA, Ἀναπετεία, d'ἀναπετάννυμι, étendre. Dilatation des vaiſſeaux qui donnent paſſage au ſang ou aux liqueurs.

ANAPHALANTIASIS, Ἀναφαλαντίασις, d'ἀναφάλαντος, perſonne chauve; chute des ſourcils & des cheveux. ARISTOTE, *Hiſt. Animal. Lib. III. cap. 7.*

ANAPHONESIS, Ἀναφώνησις, eſpece d'exercice qui conſiſte dans l'action de chanter.

La premiere & la principale propriété du chant de quelque eſpece qu'il ſoit, eſt, ſuivant Antyllus, Plutarque, Paul, Aétius & Avicene, d'exercer la poitrine & les organes qui le forment. Ils aſſurent qu'il augmente la chaleur naturelle, qu'il atténue les fluides & rend les parties ſolides du corps plus robuſtes & moins ſujettes aux attaques des maladies. Avicene ajoute, que cet exercice fortifie le tempérament: il augmente la chaleur, à cauſe du mouvement continuel de la poitrine dans l'inſpiration & dans l'expiration, & du choc & de l'agitation que l'air y ſouffre. Cet exercice déterge, en ce qu'il raréfie, & diſſipe les humidités qui ſont dans le corps par le mouvement des organes de la voix, comme cela paroît par les vapeurs épaiſſes qui s'exhalent de la bouche pendant que l'on chante, & par les humeurs ſuperflues qui s'attachent à toutes ſes parties, & qui s'évacuent par ce moyen. Enfin, la chaleur naturelle eſt fortifiée & augmentée, parce que les vaiſſeaux ſe débaraſſent des matieres viſqueuſes, & qu'un grand nombre d'humeurs, telles que la ſalive, le mucoſité du nez & le phlegme qui étouffoient, affoibliſſoient & condenſoient auparavant cette chaleur, ſe conſument; de ſorte que par leur diſſipation & leur évacuation elle acquiert de nouvelles forces en même-tems que les ſolides deviennent plus forts, & moins ſujets à être affectés.

Il ſuit de ces principes que l'exercice du chant eſt extremement ſalutaire à ceux qui ont trop d'humidité, & dont le tempérament eſt devenu trop froid.

C'eſt ce qui fait qu'Antyllus, Cœlius Aurelianus & Aétius le recommandent aux perſonnes ſujettes à la cardialgie, à des vomiſſemens fréquens, à des rapports acides, à l'indigeſtion & au dégout; à ceux qui ont une maladie de conſomption, aux perſonnes languiſſantes, cachectiques, hydropiques & aſthmatiques; à celles qui reſſentent des douleurs dans la poitrine, ou le diaphragme, ou qui ont des abſcès dans la poitrine; aux femmes enceintes, & qui ont un appétit dépravé pour des choſes incapables de les nourrir. Alexandre aſſure que l'action de crier eſt excellente pour les femmes en travail, & qu'elle hâte l'accouchement. Les Auteurs que nous venons de citer la recommandent encore pour les fievres quartes, les maladies pituiteuſes, & aux perſonnes qui relevent de maladie.

Il eſt bon de remarquer ici qu'il n'y a aucune coutume relative à la Medecine, quelque triviale qu'elle ſoit, qui n'ait été preſcrite par quelqu'un des Auteurs anciens qui ont écrit ſur la Medecine. Le conſeil d'Alexandre que nous avons cité ci-deſſus, eſt ſuivi par preſque toutes les Sages-Femmes qui ſont au monde; car elles ordonnent aux femmes qui ſont en travail de crier le plus qu'elles peuvent; en quoi elles n'ont pas tort, puiſque cela ne peut produire qu'un très-bon effet.

Galien. 8. *de Med. Local. cap.* 4. recommande les onctions, les exercices, parmi leſquels il comprend celui de la voix, comme des remedes excellens pour les maux d'eſtomac. Aretée prétend que l'exercice de la voix eſt excellent pour la lepre & pour la paſſion cœliaque.

Aétius étoit perſuadé, que l'action de crier eſt très-utile pour l'enrouement qui eſt cauſé par une humidité ſuperflue, pour le relâchement des organes de la voix, & pour la cachexie. Antyllus conſeille cet exercice à ceux dont la voix eſt affectée de quelque maladie, ou naturellement dérangée.

Comme la voix ſe reſſent du trop ou du trop peu d'uſage qu'on en fait, & qu'on peut la corrompre en parlant trop haut, ou en gardant trop long-tems le ſilence, dans ce dernier cas les organes de la voix oublient pour ainſi dire leurs fonctions par le peu d'uſage: il ſemble que l'action de chanter doit être d'une grande utilité dans ces deux cas, puiſque l'on peut corriger par ſon moyen le défaut qu'elle a contracté, & modérer ſon ton glapiſſant par un mélange de tons plus bas.

Hippocrate aſſure que l'exercice de la voix eſt très-avantageux après le repas, lorſque le corps eſt amaigri par un trop violent exercice.

Il remarque cependant qu'il eſt contraire aux maladies de la tête, parce qu'il la remplit d'humeurs, & affecte par-là les organes qui y ſont enfermés.

De là vient que Cœlius Aurelianus, qui le recommande dans l'épilepſie lorſqu'elle eſt ſur ſon déclin, ajoute, que c'eſt à condition que le malade puiſſe le ſupporter; car le trop violent exercice de la voix, qui eſt quelquefois appellé ἀναῤῥησις, & φωνασκία par Aretée, incommode (λυπέειν) à ce que prétend Hippocrate; outre qu'il remplit la tête & la rend plus peſante, comme Aretée & Galien nous l'aſſurent. Il devient même extremement nuiſible à la vie, & fait rompre les vaiſſeaux. C'eſt ce qui fait que Cœlius le défend à ceux qui ſont attaqués de l'épilepſie, à cauſe qu'il reſſerre trop fortement les parties affectées. Et Pline le jeune rapporte, que Zoſime, ſon affranchi, fut attaqué d'une nouvelle hémorrhagie par les efforts qu'il faiſoit pour recouvrer la voix.

Aretée le recommande cependant dans les maladies de l'eſtomac, & Aétius pour la ſuppreſſion du hoquet. Mais preſque tous les Auteurs obſervent que cet exercice ne doit être jamais pouſſé à l'excès, ſurtout lorſqu'on n'y eſt point accoutumé, & qu'il eſt nuiſible à ceux dont le corps eſt rempli d'humeurs corrompues. Il ne vaut rien non plus lorſque l'eſtomac eſt dérangé par des crudités, parce que l'action de l'inſpiration & de l'expiration, qui devient d'autant plus forte que la voix augmente, oblige les vapeurs corrompues à ſe diſtribuer en plus grande quantité dans le corps.

De-là vient qu'Aretée conſeille de ménager la voix, & de préférer les tons bas à ceux qui ſont trop perçans, parce que ces derniers occaſionnent des tenſions dans la tête, des battemens aux tempes & dans le cerveau, des inflammations aux yeux & des tintemens d'oreilles; au lieu que la voix bien ménagée ſoulage extremement la tête. L'exercice de la voix ne vaut rien après les repas, parce qu'ils la dérangent beaucoup.

De-là vient qu'Ariſtote conſeille aux Acteurs, aux Chanteurs & autres perſonnes de même profeſſion, de

ne chanter jamais qu'à jeun, à cauſe que leur poitrine étant échauffée par la déclamation ou par le chant, & par les alimens qu'ils ont pris & qu'ils n'ont pas eu le tems de digérer, il ne ſe peut faire que la voix n'altere la trachée artere, & ne ſe détruiſe. On doit, ſuivant l'avis de Plutarque, s'abſtenir de cet exercice toutes les fois qu'on a donné dans quelque excès, après un travail violent & de grands repas, parce que les efforts que l'on fait en parlant ou en chantant, occaſionnent les ruptures des vaiſſeaux & des convulſions.

L'exercice du chant differe de celui de crier, *vociferatio*, en ce qu'il conſiſte dans une certaine harmonie, & qu'il n'oblige pas à de ſi grands efforts; ce qui fait qu'il donne plus de plaiſir que l'autre, ſans compter pluſieurs autres avantages dont il eſt accompagné.

Alexandre dit que les Porte-faix trouvent leurs fardeaux plus légers lorſqu'ils chantent, parce que l'eſprit, flaté par l'harmonie des ſons, ne ſe reſſent plus du poids & en eſt moins affecté. Ces raiſons obligerent les Anciens, (comme nous l'apprenons d'Ariſtote) à diſtraire ceux qui étoient affligés, par le ſon des inſtrumens de muſique, & à mettre auprès d'eux des gens qui les entretenoient de matieres indifférentes, pour leur faire perdre le ſouvenir des perſonnes qu'ils avoient perdues. Comme les anciens ſavoient que l'eſprit eſt moins ſenſible au chagrin lorſqu'il eſt diſtrait, ils avoient inventé pluſieurs divertiſſemens propres à produire cet effet, qu'ils avoient ſoin de varier, ſuivant que les circonſtances l'exigeoient. Antyllus, Aétius & Paulus prétendent que le chant ne contribue en rien à la ſanté: mais je trouve qu'on l'a quelquefois employé dans les maladies; & Cœlius Aurelianus croit que la muſique eſt extremement ſalutaire aux fous ſur le déclin de leurs accès.

Aulugelle rapporte, ſur le témoignage de Theophraſte & de Démocrite, que le chant & le ſon de la flute guériſſent les morſures de la vipere. Ç'a été même une opinion qui a paſſé juſqu'à nous, qu'une muſique tendre appaiſe les douleurs de la ſciatique; c'étoit la pratique conſtante d'Iſmenias de Thebes, comme le frere de Philiſtion le reconnoît lui-même. Quelques-uns ont attribué la découverte de ce remede à Pithagore. Mais Soranus, qui eſt l'auteur des trois livres ſur les maladies aiguës, que Cœlius Aurelianus a traduit en latin, dit, au ſujet de la coutume qu'avoit Aſclepiade d'entreprendre la cure des phrénétiques avec la muſique, « que c'eſt une opinion abſurde de croire » que le chant ou le ſon des inſtrumens puiſſent appaiſer la violence des douleurs. » Puis donc que le chant contribue ſi peu à la conſervation de la ſanté, & que l'action de crier eſt ſi ſalutaire, les perſonnes qui ſont ſoigneuſes de ſe bien porter, doivent plutôt s'attacher à ce dernier qu'à l'autre, parce que la quantité d'air qu'on attire par ce moyen, dilate la poitrine, le bas-ventre, & porte ſon action ſur les vaiſſeaux qui ſont diſperſés dans tout le corps; au lieu que le chant n'eſt qu'un amuſement inutile, plus propre à efféminer le corps qu'à le fortifier. C'eſt ce qui fait que je me ſuis ſouvent étonné que Socrate, ſuivant le rapport de Plutarque, ait plutôt conſeillé le chant que l'exercice de la parole. Car ce dernier, de même que la lecture, facilite l'excrétion des humeurs qui ſurabondent dans le corps: l'on remarque que ceux qui liſent plus vîte ſuent plus abondamment & ſe fatiguent davantage que ceux qui liſent plus lentement & moins haut; ces derniers ſe trouvent ſoulagés au moyen d'une tranſpiration inſenſible. On doit cependant ſe ſouvenir de ce que dit Avicenne, qu'il eſt dangereux de crier trop long-tems, & qu'un pareil exercice occaſionne des hernies & des ruptures de vaiſſeaux. Hyeron. Mereurialis, *de Arte Gymnaſtica.*

ANAPHORA, Ἀναφορὰ, d'ἀναφέρω, apporter, amener en haut. Il ſignifie dans un ſens médicinal un crachement de ſang, lorſqu'il eſt joint à αἵματος.

ANAPHORICOI, Ἀναφορικοὶ, ceux qui crachent le ſang, ou ſuivant Actuarius, qui crachent avec peine.

Le mot en lui-même, ſuivant ſon étymologie, ne paroît ſignifier autre choſe, que ceux qui jettent par haut quelque matiere qui ſéjournoit dans les parties inférieures. Dioſcoride, *Lib. II. de Materia Medica*, ſuivant la traduction de Cornarius, paroît entendre par ce mot, ceux qui crachent du ſang du goſier. Mais *Marcellus Virgil.* borne ce mot dans l'endroit que nous avons cité, à la peine ou difficulté qu'on a de vomir, en quoi il ſuit Paul Æginete, qui, *Lib. III. cap.* 28. des maladies des arteres, ſuivant la traduction de Goupylus, paroît ſeulement déſigner ceux qui crachent avec peine. En effet, lorſque les Grecs ſe ſervent des mots ἀναγωγὴ, ἀνάπλυσις ἀναφοραὶ, abſolument & ſans aucune addition, ils ne veulent pas tant déſigner un crachement de ſang, que celui de quelque autre humeur, ou amas de matiere purulente qui s'eſt formé dans la poitrine & les poumons, & qui doit s'évacuer par la bouche; de ſorte que ceux que Dioſcoride, *Lib. II.* τῶν ἐυπορ. Et dans tout ſon Livre de *Materia Medica*, appelle ἀναφορικοὶ, ſont appellés par *Hermolaus Barbarus*, « qui crachent une matiere corrompue, » en quoi il a mieux pris le ſens de l'Auteur que Cornarius.

Je n'ignore point cependant que la plupart des Auteurs employent ce mot pour deſigner ceux qui crachent du ſang. Mais ils y ajoutent le mot αἱματος. Serapion reſtraint ſa ſignification à une expectoration de ſanie. Rien ne prouve mieux la différence qu'il y a entre les *Hemopthiques*, & les *Anaphoriques*, que les remedes que demandent chacune de ces maladies. Gorræus.

ANAPHRA, Ἄναφρα, d'α privatif, & ἀφρὸς, écume. Hippocrate donne cette épithete aux ſelles qui ne ſont point écumeuſes.

ANAPHRODISIA, Ἀναφροδισία, d'α privatif, & ἀφροδισία, plaiſir vénérien; impuiſſance d'accomplir l'acte vénérien.

ANAPHROMELI, d'α privatif, ἀφρὸς, écume, & μέλι, miel; miel écumé, ou qu'on a fait bouillir juſqu'à ce qu'il ne jette plus d'écume. Blancard.

ANAPLASIS, Ἀνάπλασις, d'ἀναπλάσσω, rétablir dans ſa premiere forme. Hippocrate dans ſon Traité *de Officina Medici*, ſe ſert de ce mot pour exprimer le replacement d'un os fracturé dans la même ſituation où il étoit auparavant. Il ſignifie auſſi dans le même Traité le rétabliſſement, ou la nutrition reſtaurative de la chair qui étoit exténuée.

ANAPLEROSIS, Ἀναπλήρωσις, réplétion en général. Il ſignifie encore cette partie de la Chirurgie deſtinée à rétablir les parties qui manquent; & dans ce ſens il eſt le même que *Proſteſis*, dont on peut voir l'article. De-là vient qu'on appelle *anaplérotiques* les remedes externes, qui font revenir les chairs dans les plaies & les ulceres, & qui les diſpoſent à la cicatrice. *Incarnatifs*, *Sarcotiques.*

ANAPLEUSIS, Ἀνάπλευσις, d'αναπλεω, flotter. Hippocrate emploie quelquefois ce mot pour exprimer la ſurabondance des humeurs, qui venant à ſe fixer ſur un os, comme cela arrive quelquefois à ceux des mâchoires, le carient, y cauſent une exfoliation & le font tomber.

ANAPNEUSIS, Ἀνάπνευσις, de ἀναπνέω, reſpirer; reſpiration: mais Artée l'emploie pour ſignifier la *ſuſpenſion d'une douleur*; & Homere, pour ſignifier une *ſuſpenſion de guerre.* Ce mot ſignifie auſſi *tranſpiration.*

ANAPODOPHYLLON, (d'*anas* un canard, πῦς, pié, & φύλλον, feuille) *Pié de canard* ou *Pomum Maiale*, *Pomme de Mai*, dont voici les caracteres;

Le calice de la fleur n'eſt que d'une ſeule feuille, & les fleurs de ſix. Le pédicule de ces dernieres ſort de la tige de la feuille. Le fruit a la figure d'une urne, qui contient pluſieurs ſemences rondes & dentelées.

Cette plante nous eſt venue de l'Amérique, & elle eſt appellée par quelques-uns des Habitans *biſtorte noire*; & par d'autres *pomme de Mai*, parce que ſon fruit eſt preſque mûr dans ce mois, qu'il eſt d'une forme ova-

le, & ſemblable en quelque ſorte à une petite pomme. Nous n'avons qu'une eſpece de cette plante en Angleterre, qui eſt le *anapodophyllon Canadenſe Morini*. Tourn.

Cette plante eſt fort dure & reſiſte à toute la rigueur des vents : Elle croît en pouſſant des nouvelles racines au mois d'Août après que les feuilles ſont tombées : elle aime les lieux tempérés, & elle mérite d'avoir place dans les Jardins à cauſe de ſa figure bizarre, quoiqu'elle ne ſoit ni d'une grande beauté ni d'un grand uſage. Miller, *Diction.* vol. 1.

ANAPSYXIS, Ἀναψυξις, Raffraîchiſſement.

ANARISTESIS, Ἀναρίστησις, d'α privatif, & ἄριστον, *dîner*. Hippocrate, dans ſon Traité de *Inſomniis*, emploie ce mot pour dire qu'on a retranché le dîner à un malade.

ANARRHOEA, Ἀναῤῥοια, d'ἀνὰ, en haut, & ῥέω, couler ; flux d'humeurs qui ſe portent des parties inférieures vers les ſupérieures. Castelli, d'après Schneider. *De Catarrho.*

ANARRHOPIA, Ἀναῤῥοπία, d'ἀνὰ, en haut, & ῥέπω, ſe porter ; diſpoſition qu'ont les humeurs à ſe porter vers les parties ſupérieures ; de même que καταῤῥοπία, eſt la diſpoſition de ces mêmes humeurs à couler vers les extrémités inférieures. Voyez *Catarrhopia*.

ANARTHROI, Ἄναρθροι. Hippocrate dans ſon Traité *de Aere, Locis & Aquis*, dit qu'il y a des hommes parmi les Scythes qui ſont ἄναρθροι, c'eſt-à-dire, ſi chargés de graiſſe, qu'on a peine à diſtinguer leurs articulations. Ce mot eſt dérivé d'α privatif, & ἄρθρον, jointure.

ANAS, *Canard* : Il y en a de deux eſpeces, l'un domeſtique, & l'autre ſauvage. On donne au *canard* domeſtique les noms ſuivans :

Anas, Offic. Bellon. des Oyſe. 160. *Anas domeſtica*. Aldrov. de Ornith. 3. 188. Jonſ. de Avib. 95. Schrod. 5. 314. Charlt. Exer. 104. *Anas domeſtica vulgaris*, Will. Ornith. 293. Raii Ornith. 380. Ejuſd. Synop. A. 150. Circur. Geſn. de Avib. 83.

Le *canard* en vie, ſa graiſſe, ſon ſang & ſa fiente ſont employés dans la Medecine.

Le *canard* étant appliqué ſur le ventre immédiatement après qu'il a été ouvert, appaiſe la colique. On l'emploie dans les douleurs internes & externes, des côtés, des articulations, & dans les maladies des nerfs. Son ſang eſt eſtimé propre pour réſiſter au venin, ce qui fait que l'on s'en ſert ſouvent dans les antidotes. On applique ſa fiente ſur les morſures des bêtes venimeuſes. Schrode. Dale.

La chair du *canard* ne vaut rien, à ce qu'on prétend, pour les perſonnes qui menent une vie ſédentaire, qui digerent difficilement ou qui vivent de régime, ſoit pour prévenir les maladies ou pour rétablir leur ſanté, parce qu'il eſt difficile à digérer, & qu'il fournit des mauvais ſucs.

Le *canard* ſauvage eſt connu ſous les noms ſuivans :

Anas ſylveſtris, Offic. Schrod. 5. 314. *Anas torquata minor*, Raii Synop. A. 145. Aldrov. Ornith. 3. 212. *Anas fera torquata minor*, Geſn. de Avib. 99. *Anas fera*, Charlt. Exer. 104. Mer. Pin. 180. *Boſcas major*, Jonſ. de Avib. 97. Will. Ornith. 284. Raii Ornith. 371. Il vit dans les rivieres. Sa graiſſe, ſon ſang, & ſa fiente ſont en uſage dans la Medecine, & il a les mêmes vertus que le *canard* domeſtique. Dale.

Les ſels du *canard* ſauvage ſont beaucoup plus exaltés que ceux du domeſtique, tant à cauſe de ſon exercice continuel, que des alimens ſauvages dont il uſe, car il ſe nourrit de poiſſons & d'inſectes aquatiques. Sa chair ne peut donc qu'être fort bonne lorſque l'acide domine dans l'eſtomac, les inteſtins ou dans les liqueurs, mais elle ne vaut rien où il y a quelque diſpoſition à une putréfaction alcaline.

Voici quelques Obſervations ſur le *canard* que j'ai tirées du Traité des Alimens de Lemery.

Il y a deux eſpeces de *canards*, un domeſtique, & l'autre ſauvage. Le ſecond a une chair brune & rougeâtre, plus eſtimée pour ſon gout, que celle du *canard* domeſtique. On doit choiſir l'un & l'autre jeunes, tendres, gras, qui aient été nourris de bons alimens, & élevés dans un air pur & ſerein.

Ils nourriſſent beaucoup & produiſent même un aliment aſſez ſolide & aſſez durable. Ils paſſent chez quelques Auteurs pour donner bonne couleur au viſage, & pour rendre la voix nette & agréable.

Le *canard*, & principalement le domeſtique, ſe digere difficilement, & produit des humeurs lentes & groſſieres.

Le *canard* domeſtique contient beaucoup d'huile, de ſel volatil & de phlegme. Le ſauvage contient plus de ſel volatil que l'autre, & moins de phlegme.

L'un & l'autre conviennent en tems froid, aux jeunes gens robuſtes, accoutumés à beaucoup d'exercice, & qui ont un bon eſtomac.

REMARQUES.

Le *canard* eſt un animal amphibie : car il vit ſur la terre & dans l'eau. Le domeſtique n'a pas un gout ſi agréable, & n'eſt pas ſi ſalutaire que le ſauvage : la raiſon en eſt qu'il ſe donne peu de mouvement, & qu'il abonde par conſéquent en humeurs lentes, viſqueuſes & groſſieres. De plus, il ne vit que dans la fange & dans l'ordure, & il ſe nourrit d'alimens ſales, comme de boue, de poiſſons morts, ou même pourris, d'araignées & de crapaux ; le ſauvage au contraire uſe d'alimens beaucoup meilleurs, qu'il va chercher partout. Il jouit auſſi d'une tranſpiration plus libre à cauſe de l'exercice qu'il ſe donne, & qui contribue à atténuer & à chaſſer au-dehors les humeurs groſſieres qu'il pourroit contenir, & enfin à exalter de plus en plus les principes de ſes liqueurs. C'eſt pour cela qu'il abonde davantage en ſel volatil que le domeſtique.

L'oie & le *canard* ſe reſſemblent beaucoup par la ſubſtance de leur chair, & produiſent à peu près les mêmes effets. On eſtime particulierement la chair de l'eſtomac du *canard*, & ce qu'on appelle vulgairement ſes aiguillettes. Martial, par les vers ſuivans, marque quelles étoient les parties du *canard* qu'il eſtimoit davantage pour leur bon gout.

Tota mihi ponatur anas ſed pectore tantum,
Et cervice ſapit ; cætera coquo.

Le *canard* domeſtique s'éleve peu de terre, & marche lentement, parce qu'il eſt fort peſant : mais il nage auſſi en recompenſe avec beaucoup de viteſſe & de facilité, & il peut tenir long-tems la tête & le reſte du corps dans l'eau, ou pour chercher au fond quelque choſe à manger, ou pour s'y cacher.

Le foie du *canard*, outre qu'il eſt d'un gout aſſez agréable, paſſe encore pour arrêter le flux hépatique.

La graiſſe du *canard* eſt adouciſſante, réſolutive & émolliente.

On applique ſur le ventre le *canard* immédiatement après qu'il a été ouvert, pour la colique venteuſe

Il ya beaucoup d'eſpeces de *canards* ſauvages, qui different entre eux par leur grandeur, par leur figure, par leur cri, & par leur couleur. Il s'en trouve qui volent lentement, & d'autres qui volent avec une grande viteſſe. Cependant on peut dire en général que les *canards* ſauvages volent pour la plupart avec plus d'agilité que les domeſtiques. Ils habitent ordinairement les lieux où il ſe rencontre des rivieres, des marais, & des étangs.

ANASARCA, Ἀνασάρκα, ou comme on l'écrit quelquefois ἀνὰ σαρκὰ, dans la chair. *Anaſarque*, eſpece d'hydropiſie, dans laquelle la chair paroît boufie & enflée, & cede à l'impreſſion des doigts comme ſi c'étoit de la pâte. Voyez *Hydropiſie*.

ANASPASIS, Ἀνάσπασις, d'ἀνὰ, & σπάω, tirer. Hippocrate, dans ſon Traite de l'ancienne Medecine, emploie ce mot pour exprimer la contraction de l'eſtomac. *Ces ſortes d'eſtomacs*, dit-il, *digerent difficilement, & ont beſoin d'un plus grand degré de contraction*, ἀναστάσι. Je crois qu'il veut dire que l'eſtomac a beſoin d'un plus grand degré d'élaſticité & de tenſion; car l'on ſait que lorſque les fibres de cette partie ſont relâchées, la digeſtion n'eſt ni ſi prompte, ni ſi parfaite qu'elle devroit l'être.

ANASSUTOS, Ἀνάσυτος, d'ἀνὰ pour ἄνω, en haut, & σύω, mouvoir. Je crois que ce mot eſt particulier à Hippocrate, qui l'emploie dans le ſecond livre *de Morbis mulierum*, comme une épithete de l'*air*, où il dit, en parlant de la ſuffocation de l'uterus, que les Modernes appellent affection hyſtérique, *lorſque les uterus* (au plurier) *en s'approchant du cœur cauſent une ſuffocation, & que l'air eſt pouſſé dans l'expiration avec violence*, ἀνάσυτος ἐν ὁ ἀὴρ βιώμενος, *les malades ſont dans une très grande anxiété, & vomiſſent beaucoup*. Nous voyons ſouvent que les femmes qui ſont dans des accès hyſtériques, reſpirent avec peine, l'air ayant beaucoup de peine à pénétrer dans les poumons, dans l'inſpiration, & reſſortant enſuite avec beaucoup de promptitude, de ſorte que l'inſpiration n'eſt point proportionnée à l'expiration par rapport au tems; la même choſe arrive à peu près dans cette action des poumons, qu'on appelle ordinairement *ſoupirer*. Les Medecins qui ont vu des femmes dans cet état, comprendront aiſément ce qu'Hippocrate veut dire; car la choſe eſt elle-même la meilleure explication de ce mot.

ANASTALTICA, d'Ἀναστέλλω, reſſerrer. Médicamens ſtyptiques ou aſtringens.

ANASTASIS, Ἀνάστασις, d'ἀνίστημι. Ce mot ſignifie ordinairement dans les Auteurs Claſſiques, le tranſport d'un camp ou d'un peuple d'un pays dans un autre. Mais Hippocrate s'en ſert dans deux ſens différens. Dans le premier, c'eſt ſe lever pour aller à la ſelle; dans le ſecond, le tranſport des humeurs qui ſe portent dans une partie, après qu'on les a obligées de quitter celle où elles s'étoient fixées. On s'en ſert quelquefois pour dire qu'une perſonne ſe leve au ſortir d'une maladie, ou qu'elle eſt entierement rétablie.

ANASTOICHEIOSIS, Ἀνάστοιχείωσις, de στοιχεῖον, principe ou élement dont les corps ſont composés. Caſtelli traduit avec raiſon ce mot par *re-elementatio*, ou réſolution des ſolides & des fluides du corps dans leurs premiers principes. On emploie principalement ce mot pour exprimer l'état des humeurs morbifiques, qui permet & qui indique de les chaſſer hors du corps.

ANASTOMOSIS, Ἀνάστόμωσις, d'ἀναστομόω, relâcher, ouvrir les orifices des vaiſſeaux. Ce mot ſignifie proprement l'ouverture de l'extrémité des vaiſſeaux ſanguins, d'où réſulte un écoulement de ſang, comme dans l'hémorrhagie du nez, le flux menſtruel & les hémorrhoïdes, que l'on dit ſe décharger *per anaſtomoſin*, par *anaſtomoſe*, c'eſt-à-dire, par l'ouverture des orifices des vaiſſeaux; au lieu que lorſque la ſéroſité ſanguinolente ſe filtre à travers leurs parois, on dit qu'elle ſe fait *per diapedeſin*, par *diapedeſe*. On dit que l'évacuation ſe fait *per diabroſin*, διάβρωσιν, par *exeſion*, lorſque les vaiſſeaux ſont rongés par des humeurs acres. Si le fluide contenu dans les vaiſſeaux en ſort par une rupture, on dit que l'évacuation ſe fait par ῥηγμοχασμὸν. Celse, *L. VI. c.* 4.

Les *anaſtomotiques* ſont donc, dans le ſens d'Hippocrate, des remedes apéritifs, ou qui ont la vertu d'ouvrir les orifices des vaiſſeaux. Celse & Coelius Aurelianus.

Le mot *anaſtomoſe* ſignifie encore *inoſculation*.

L'*anoſtomoſe* des arteres & des veines, par exemple, c'eſt leur inoſculation, ou la communication qu'elles ont à leurs extrémités.

ANATASIS, Ἀνατασις, de ἀνατείνω, étendre en haut ou élever; extenſion du corps en haut; par oppoſition à *catataſis*, qui ſignifie extenſion du corps en embas. Galien.

ANATES, maladie de l'anus. Castelli, d'après *Lauremberg*.

ANATHLASIS, Ἀνάθλασις, de ἀνὰ & de τλάω, broyer, briſer. Erotien rend ce mot par celui d'ἔκθλιψις, l'action d'exprimer.

ANATREPSIS, Ἀνάθρεψις, de ἀναθρέφω, nourrir ou porter de la nourriture aux membres exténués par la maladie, *nutrition*.

ANATHRON, eſpece de ſel qui croît ſur les rochers, ſous la forme d'une mouſſe blanche & pierreuſe. C'eſt une ſorte de nitre. Johnson.

ANATHYMIASIS, Ἀναθυμίασις, de θυμιάω; c'eſt proprement *évaporation*.

ANATICA PROPORTIO, de ἀνὰ. Voyez *A* & *ana*; proportion anatique, ou égalité entre les parties des choſes dont un médicament eſt composé.

ANATOME, Ἀνατομὴ d'ἀνατέμνω, diſſéquer; *Anatomie*.

Entre les anciens Medecins, les Dogmatiques ont prétendu que l'art de guérir les maladies ſuppoſoit la connoiſſance des parties intérieures du corps humain. Car puiſque ces parties ſont ſujettes à différens accidens, à pluſieurs maladies, comment pourra-t'on ſans les connoître, ordonner les remedes qui leur ſont convenables? Le Medecin eſt donc, diſent-ils, dans la néceſſité d'ouvrir les cadavres, de fouiller dans les entrailles & de parcourir les viſceres des corps morts. On ne peut trop louer le courage d'Herophile & d'Eraſiſtrate, qui recevoient des Rois, les malfaiteurs qui leur étoient offerts, & qui les diſſéquoient tout vifs, pour ſe procurer l'utile ſatisfaction de conſidérer à découvert, même avant que ces malheureux expiraſſent, ce que la nature tenoit caché, & d'examiner la ſituation, la couleur, la figure, la grandeur, l'ordre, la dureté, la molleſſe, l'âpreté, le poli, les éminences, les cavités & les communications de chaque partie. Lorſque quelqu'un ſent de la douleur au-dedans du corps, ajoutoient-ils, comment diſtinguera-t'on ce qui lui fait mal, ſi l'on ignore entierement la ſituation de chaque viſcere? Lorſque les entrailles d'un bleſſé ſortent par la bleſſure, celui qui n'a jamais vu la couleur que doit avoir la partie, lors qu'elle eſt ſaine, diſcernera-t'il bien ce qui eſt en bon état, de ce qui eſt altéré & corrompu? Sera-t'il capable d'appliquer les remedes convenables? Non ſans doute, ce talent depend encore de la connoiſſance de la figure, & de la ſituation des parties intérieures. Ce n'eſt donc pas une cruauté, comme il paroît à quelques puſillanimes, d'immoler un petit nombre de ſcélérats à la conſervation d'une infinité d'innocens dans tous les âges à venir.

De l'autre côté, ceux qu'on appelloit empyriques, du mot grec, ἐμπειρία, expérience, ſoutenoient que l'*anatomie* n'étoit pas moins inutile au Medecin, qu'une infinité d'autres choſes, dont les Dogmatiques exigeoient qu'il fût inſtruit. A quoi bon diſſéquer des hommes tous vifs, diſoient-ils, & faire d'une ſcience qui doit ſervir à la conſervation du genre-humain, un inſtrument de ſa deſtruction, & cela de la maniere la plus cruelle, ſurtout ſi, par ces voies horribles, on ne parvient point aux connoiſſances que l'on cherche, & ſi l'on peut en apprendre autant qu'il eſt bon qu'on en ſache, ſans exercer de pareilles cruautés? Ni la couleur, ni la molleſſe, ni la dureté, ni la plupart des choſes de cette nature, ne ſont point dans un corps qu'on vient d'ouvrir, telles que dans un corps entier. Car ſi la crainte, la douleur, l'abſtinence de nourriture, ou le trop d'alimens, la laſſitude & mille autres légeres incommodités ſont capables de produire du changement à cet égard dans les corps des perſonnes qu'on ne diſſeque pas; comment peut-on eſpérer que les parties du dedans qui ſont extremement tendres, & qui peuvent être altérées par l'air & par la

lumiere même, à laquelle elles n'ont jamais été expoſées, n'éprouvent aucune altération ſous le couteau & par des plaies cruelles & douloureuſes ? Qu'y a-t'il de plus ridicule que de s'imaginer que les choſes doivent être dans un homme mourant, ou même déja mort, les mêmes qu'elles étoient dans un homme vivant ? On peut, à la vérité, ouvrir le bas-ventre, & parcourir tous les viſceres qu'il contient, pendant que l'homme reſpire : mais l'homme n'expire-t'il pas auſſi-tôt que le diaphragme eſt déchiré ? Le ſcalpel peut-il approcher de la région du cœur, ſans tuer l'animal ? Voilà pourtant le ſeul moyen par lequel le cœur & les parties qui l'environnent ſe préſentent enfin aux yeux du Medecin homicide ? Et peut-on dire qu'elles ſoient alors dans l'état où elles étoient pendant la vie ? Qu'a donc fait ce Medecin, ou plutôt ce bourreau ? Ce qu'il a fait ? Il a égorgé un homme de la maniere du monde la plus cruelle & la plus infructueuſe. La cruauté n'a ſervi de rien à ſa curioſité. S'il y a quelques parties, ajoutoient les Empiriques, qu'on puiſſe conſidérer au-dedans du corps, avant que l'homme ſoit expiré, le haſard fournit aux Medecins aſſez d'occaſions de ſe ſatisfaire ; n'arrive-t'il pas tous les jours qu'un gladiateur dans un cirque, un ſoldat dans une bataille, ou un voyageur attaqué par des voleurs, reçoivent des bleſſures qui mettent à découvert les parties intérieures ? Voilà, diſent-ils, le moyen légitime de s'inſtruire de leur ſituation, de leur figure & de tout ce qu'on peut ſavoir là-deſſus. Pourquoi donc recourir à une cruauté déteſtable, lorſqu'on peut parvenir aux connoiſſances néceſſaires, en exerçant la commiſération & l'humanité ? Pourquoi tuer les hommes, lorſqu'on peut également s'inſtruire en les conſervant ? Si l'on peſe bien ces raiſons, on trouvera qu'il n'eſt pas même néceſſaire d'ouvrir les cadavres, opération qui n'a rien de cruel à la vérité, mais qui eſt extremement ſale. Car les choſes n'étant point dans le corps mort ce qu'elles ſont dans les corps vivans, il vaut mieux s'abſtenir d'y toucher, & ſe contenter de ce qu'on peut apprendre en s'exerçant ſur ces derniers, lorſque l'occaſion s'en préſente.

Entre les opinions contraires, Celſe prend un milieu, & conclut, qu'il eſt inutile & cruel de diſſéquer des hommes tout vifs ; mais qu'il eſt néceſſaire d'ouvrir & d'anatomiſer des cadavres. On y voit, dit-il, l'ordre & la ſituation des parties, mieux & plus commodément que dans les cas de bleſſures. Quant aux autres qualités des parties qui ſemblent exiger l'inſpection dans un homme vivant, on s'en inſtruira par la pratique : méthode lente à la vérité, mais plus conforme à l'humanité que celle d'Herophile & d'Eraſiſtrate.

Quelques Medecins modernes, par une politique criminelle, ont tâché de détourner les eſprits d'une ſcience qu'ils ignoroient, en la décriant & en la repréſentant comme futile & ſuperflue dans la cure des maladies. La diſſertation ſuivante convaincra, à ce que je crois, tout homme ſenſé des avantages de l'*anatomie* dans la Medecine. Nous allons démontrer que tout étant égal d'ailleurs, un homme eſt d'autant plus en état de guérir les maladies, qu'il connoît mieux la ſtructure des parties intérieures.

Il faut convenir toutefois que tel a été l'abus que de certaines gens ont fait des connoiſſances anatomiques qu'ils avoient acquiſes ; qu'ils ont été d'autant plus mauvais Medecins, qu'ils ont été bons Anatomiſtes. Tels ſont ceux dont le Docteur Freind a dit, que ſans égard pour la nature ou pour les lois de la bonne Philoſophie, après avoir diſſequé avec aſſez d'exactitude les parties, ils ſe ſont mis à bâtir ſur des découvertes frivoles des hypoteſes plus frivoles encore. Ces exemples prouvent qu'on peut abuſer de l'art, mais ils ne prouvent rien contre l'art même.

Hoffman, en réfutant dans la premiere partie de la diſſertation ſuivante les raiſonnemens qu'on fait contre l'*anatomie*, paroît avoir en vue Stahl, ſon rival & ſon collegue dans la même Univerſité. Ils excelloient l'un & l'autre dans la pratique, ainſi que dans la théorie de l'art de guérir les maladies. Mais Stahl paroît avoir eu des notions ſingulieres de la nature. Voyez l'article *Natura*.

De l'uſage de l'Anatomie dans la pratique de la Medecine.

Ceux qui ſe font une étude dela politique, commencent par s'inſtruire de la géographie. La ſeconde de ces ſciences jette du jour dans la premiere, & en facilite les progrès. Telle eſt l'*anatomie*, ou la connoiſſance du corps humain relativement à la Medecine. Celui qui commencera ſa carriere dans l'art de guérir, bien pourvu d'obſervations anatomiques, ne manquera pas de la courir avec ſuccès, & de s'illuſtrer dans la pratique.

Or, pour être verſé dans la Géographie, ce n'eſt pas aſſez de connoître la ſituation des lieux, la poſition des places, les chaînes de montagnes, & le cours des fleuves & des rivieres ; il y a dans cette partie des choſes plus intéreſſantes dont il faut encore être inſtruit. Il faut connoître le génie des habitans, leurs coutumes & leurs mœurs, les arts dans leſquels ils excellent, & la branche du commerce qui leur eſt propre. Il n'eſt pas permis à un Géographe d'ignorer quelles ſont les richeſſes d'une contrée, quelles ſont les plantes qu'elle produit, quels ſont les animaux quelle nourrit, quelle eſt la conſtitution de l'air qu'on y reſpire & des eaux qui l'arroſent ; en un mot, quelles pierres & quels minéraux la terre y renferme dans ſes entrailles. Quiconque aura embraſſé tous ces objets dans l'étude qu'il aura faite de la Géographie, quiconque s'en ſera formé des idées nettes & préciſes ; ſera fort avancé dans la ſcience de la politique.

Nous en pouvons dire autant de l'*anatomie*, eu égard à la Medecine. La connoiſſance de l'*anatomie* ne comprend pas ſeulement celle de la ſituation exacte des viſceres, de leur grandeur, de leur couleur, de leur figure, & de l'ordre que les parties, tant internes qu'externes, gardent les unes par rapport aux autres.

Cette ſcience eſt d'une toute autre étendue. Celui qui veut mériter le nom d'Anatomiſte, s'inſtruira de la ſtructure particuliere de chaque partie, & de l'art merveilleux avec lequel elles ſont formées ; il en déduira les uſages & les fonctions dans la machine entiere ; il n'ignorera point les liaiſons qu'un membre aura avec un autre ; & il paſſera de-là à la conſpiration ſinguliere par laquelle ils s'aident, ils ſe meuvent & ils agiſſent les uns ſur les autres, conſpiration qui ſe varie en mille façons différentes qui lui ſeront toutes familieres.

Cette connoiſſance de l'*anatomie* eſt le fondement le plus ferme ſur lequel on puiſſe aſſurer le corps entier de la Medecine. Si cette baſe vient à manquer, tous les raiſonnemens en matiere médicinale ſont incertains, la pratique devient chancelante, & l'art de guérir les maladies s'évanouit. Tel eſt le beſoin de l'*anatomie* dans le Chirurgien, qu'il faudroit n'avoir aucune idée de la Médecine pour le conteſter. Cette branche de l'art de guérir, qu'on appelle Chirurgie, demande, pour être exercée avec ſuccès, une connoiſſance parfaite des parties intérieures. Mais de qui le Chirurgien recevra-t'il cette connoiſſance ? Et conſéquemment à qui la Chirurgie devra-t'elle ſa perfection, ſi ce n'eſt à l'*anatomie* ? Quelques Medecins, plus occupés de la pratique que de l'étude de la Medecine, mettront peut-être en queſtion les avantages de l'*anatomie* dans l'exercice de l'art de guérir les maladies. Mais nous leur déclarons tous d'un conſentement unanime, que nous ne croyons point qu'on puiſſe mériter le nom de bon Medecin, ſans avoir celui de bon Anatomiſte ; & que nous les tenons pour inexcuſables de ne point ſe pourvoir de connoiſſances anatomiques, ſuppoſé qu'ils en manquent. Mais pour juſtifier notre opinion, & ren-

dre à l'*anatomie* toute la juſtice que nous lui devons, nous allons prouver dans toute l'étendue que cette matiere exige, l'utilité de cette ſcience dans la Medecine ; ſurtout dans ce ſiecle, où toutes les ſciences en général, mais particulierement l'*anatomie*, a fait de ſi grands progrès.

Pour en venir d'abord au ſujet de cette diſſertation, commençons par voir quelles ſont les objections que l'on fait contre l'excellence de l'*anatomie*, & contre ſon uſage dans la Medecine. Les ennemis de l'*anatomie* commencent par ſuppoſer dans le corps humain, un principe, un eſprit qu'ils appellent *nature*. C'eſt delà qu'ils déduiſent tous les mouvemens comme de leur cauſe premiere. C'eſt par cette *nature* que tout ſe produit, ſe diſpoſe & s'ordonne dans le corps : le corps eſt purement paſſif entre les mains de la *nature*. Il n'a d'action que ce qu'il en reçoit.

Selon eux, la nature, ou cet eſprit dont nous venons de parler, rend le corps ſain & vigoureux, le protege contre les maladies, & les combat quand il en eſt attaqué. La connoiſſance du corps humain lui étant familiere, il agit par ordre, par meſure, à tems, par degrés, ſelon les lieux & à deſſein ; enſorte qu'il eſt toujours en état de conſerver le corps en ſanté, & de diſſiper les incommodités auxquelles il eſt ſujet ; ce qu'ils prouvent par l'exemple des nations barbares & ſauvages, qui n'ont aucune connoiſſance de la vertu des plantes, qui ne ſont pourvues d'aucun remede, & qui recouvrent par conſéquent la ſanté par les forces ſeules de la nature ; car elles ne ſont point à l'abri des maladies : d'où ils concluent, que la ſeule choſe qu'un Medecin ait à faire, c'eſt de s'inſtruire des facultés, des deſſeins & des voies de la nature, ſans s'embarraſſer de la connoiſſance du corps, qui n'eſt qu'un être purement paſſif. Ils ajoutent, pour fortifier leur opinion, que la Medecine n'eſt pas d'aujourd'ui ; qu'elle a fleuri long-tems auparavant qu'on cultivât la Medecine & la Philoſophie naturelle ; & que quelques-uns de ceux qui pratiquerent l'art de guérir dans ces commencemens, le poſſederent dans un degré de perfection que les Medecins de notre âge n'ont point encore atteint, quoiqu'ils n'euſſent que des remedes fort ſimples, qu'il ne ſuſſent rien de la vertu médicinale des métaux & des minéraux, & qu'ils ne préparaſſent artificiellement aucun médicament. Quant à l'*anatomie* en particulier, ils diſent pour la déprimer, que le plus parfait Anatomiſte que nous ayons, que celui d'entre nous qui a des idées les plus claires de la nature & de la contexture des muſcles, n'en traite pas les maladies avec plus de ſuccès que celui d'entre eux qui connoît le plus ſuperficiellement ces parties. C'eſt l'eſprit, continuent-ils, qui a raſſemblé toutes ces parties, il eſt l'auteur de ce mécaniſme : s'il s'y fait quelque dérangement, il aura ſoin de le réparer. Pour rétablir les choſes dans leur état naturel, il n'a pas beſoin des ſecours du Medecin. Or, ſi ces effets ſont entierement en la diſpoſition de l'eſprit, de quel avantage l'étude de l'*anatomie* ſera-t'elle dans la pratique ?

Telles ſont les raiſonnemens qu'on fait communément contre les avantages de l'*anatomie* : ſi nous avons réſolu de remplir notre deſſein, c'eſt à nous à les examiner, à y répondre, & à venger l'*anatomie* du mépris dans lequel on prétend la jetter, en démontrant toute ſon utilité dans la Medecine. Nous allons d'abord expoſer en peu de mots ce que les Anciens entendoient par le mot de nature. Nos Prédéceſſeurs exerçoient la Medecine avec ſageſſe ſans doute ; ils méritent notre vénération autant par les talens ſupérieurs dont ils étoient doués, que par la longue expérience qu'ils ont eue. Je ne voudrois pas même aſſurer qu'ils nous étoient inférieurs dans la Medecine raiſonnée & dans les connoiſſances naturelles : mais il faut convenir qu'ils ſe laiſſoient preſque entierement diriger dans la pratique par les obſervations, les eſſais & les effets. Qu'en arriva-t'il ? C'eſt qu'on apprit la Medecine d'une maniere imparfaite & groſſiere, & que les parties les plus importantes de cette ſcience, telles que celles qui concernent la nature & le mouvement des corps, ne furent preſque point cultivées. Quant à la Chymie, ils n'en avoient aucune teinture. Si nous croyons donc toutes les merveilles que l'on nous rapporte de ces premiers âges, c'eſt par une indulgence que nous avons pour la ſimplicité & les vertus qui y régnoient. Les Anciens parlent ſouvent des diverſes facultés actives : mais ils conſidéroient la matiere comme purement paſſive. Le corps humain n'étoit à leurs yeux qu'un inſtrument : la nature ou l'eſprit étoit, ſelon eux, un être immatériel, ſage, prudent, doué de raiſon, auteur & ordinateur de tous les mouvemens du corps. Cela poſé, étoit-il poſſible que la ſcience ne ſe reſſentît pas de l'obſcurité des principes ſur leſquels ils l'établiſſoient ? Rien n'eſt plus capable de démontrer ce que la Medecine eut à ſouffrir dans ces hypoteſes, & quelles abſurdités elles introduiſirent dans la pratique, que l'hiſtoire de ſes progrès dans ces derniers tems, hiſtoire dans laquelle nous ne tarderons point d'entrer. Dans l'impoſſibilité où ils étoient de déduire des principes qu'ils avoient admis, l'action & les effets merveilleux des êtres corporels ſur nous, avec quelle obſcurité ne devoient-ils point s'expliquer ſur les phénomenes que l'art qu'ils exerçoient leur propoſoit à réſoudre ? Les opérations d'une nature dont ils n'avoient aucune notion claire & diſtincte, étoit leur unique refuge : que pouvoient-ils avancer de bon d'après ce principe ? Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que nous compterons entre les bonheurs du ſiecle préſent, celui de poſſéder un ſyſteme juſte & raiſonné de philoſophie, qui nous dicte que tous les corps, quels qu'ils ſoient, ſont dans un état d'action, & que le mouvement des uns par rapport à d'autres, n'eſt que l'excès ou la différence d'action ou de force des premiers par rapport aux ſeconds ; car lorſque deux corps ſe réſiſtent mutuellement, & que l'un emporte l'autre en vertu de la ſupériorité de cette force active dont nous avons parlé, & qui lui eſt imprimé d'origine, ou communiqué par accident, ſelon la volonté de Dieu, ou ſelon l'ordre établi de l'Auteur de la nature, alors le mouvement eſt produit ; au contraire il y a repos, & les corps ne ſe meuvent point, s'il arrive qu'il y ait équilibre entre les actions mutuelles de l'un ſur l'autre. Il y a plus ; ces mouvemens qui s'exécutent avec tant de régularité, qui ſont ſoumis à l'uniformité des lois les plus ſéveres de l'ordre, de l'harmonie & des proportions, ne ſont qu'un réſultat prodigieux de la ſituation & des combinaiſons des différens corps agiſſans les uns ſur les autres, & ſe réſiſtans mutuellement. Il eſt étonnant combien d'effets conſidérables naiſſent de l'arrangement ſeul des corps.

L'action ſeule du levier ſuffit pour éclaircir ce que nous venons d'avancer. Ce n'eſt point par une ſubſtance ſpirituelle & extérieure, & moins encore par une certaine prudence de la nature, que cette machine eſt propre à produire le mouvement & à l'exciter entre des corps dans une proportion réglée. Non, ces corps ſe meuvent en vertu d'une force qui agit ſur eux, & augmente ou diminue ſelon leur ſituation par rapport à elle. Si l'action des corps les uns ſur les autres produit des effets ſi merveilleux dans les ouvrages des hommes, que ne doit point opérer cette cauſe dans la ſtructure du corps humain, cette machine unique, ce chef-d'œuvre de la divinité ?

Les ouvrages doivent être en proportion des ouvriers ; & conſéquemment le corps humain laiſſer autant de diſtance entre lui & la machine la plus parfaite qui ſoit ſortie de nos mains, qu'il y en a entre l'homme & Dieu.

Puiſque le corps humain eſt une machine à laquelle le Créateur a épuiſé, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, toutes les reſſources de ſon art infini ; puiſque toutes les lois de la mécanique, de la ſtatique, de l'hydraulique & de l'optique, y ſont obſervées dans la varié-

té ſurprenante des mouvemens qui s'y exécutent, qu'a donc un Medecin de mieux à faire que d'étudier cette machine & d'obſerver ce qui s'y paſſe, ce qui y eſt produit par l'action de l'air, des alimens & des remedes ? Lorſqu'il poſſedera bien les effets de ces cauſes, & diſtinguera facilement dans les différentes conjonctures, la pente réelle & la vraie tendance de la nature ; il verra clairement qu'elle eſt non-ſeulement l'origine de la vie & la ſource de la ſanté, mais qu'elle a pris pour la durée de l'une & la conſervation de l'autre, tous les moyens imaginables ; que tous les mouvemens du corps ſont dirigés à ce but, & qu'elle ſait bien y tourner l'opération des remedes. Si l'on prend le terme de *nature* en ce ſens, comme il y doit être pris, alors la Medecine s'élevera ſur un fondement ſolide ; elle ſera poſée ſur un roc inacceſſible aux vains efforts de l'imagination & de l'erreur. Un Medecin qui travaillera d'après ce principe, ne ſe trompera point ſur les diſpoſitions de la nature, bonnes ou mauvaiſes ; il connoîtra ce qui conſtitue la vie, la ſanté, les maladies & la mort même : & la méthode de procéder dans la cure des maladies, non plus que les remedes qui leur ſont convenables, ne lui échapperont point.

D'un autre côté, ſi nous donnons, avec quelques Anciens, à la nature le titre de *medicatrix morborum* ; nous n'entendrons alors autre choſe par la nature, que le corps même, mais rendu capable par les diſpoſitions que l'art y aura introduites, de produire de certains mouvemens, & d'exécuter en vertu des parties ſolides & fluides dont il eſt compoſé, des alimens & des nourritures qu'il reçoit, ce qui convient non-ſeulement à la conſervation de la ſanté mais encore à l'extinction des cauſes des maladies : mais comment y introduira-t'on ces diſpoſitions, ſi l'on n'en connoît pas la ſtructure ? Et quelle eſt la ſcience qui nous inſtruira de la ſtructure du corps, ſi ce n'eſt l'*anatomie* ? Le corps ne peut ſubſiſter, échapper à la fureur des maladies, & continuer dans l'état de vie, s'il n'eſt garanti & fortifié par des moyens extérieurs, tels que l'air, les alimens & les remedes. De-là naît l'utilité indiſpenſable de la Medecine, d'une ſcience qui vienne, pour m'exprimer ainſi, au ſecours de la nature, qui examine & dirige ſes mouvemens, qui ſe charge d'obſerver ce qui la ſoutient ou la dérange dans ſes opérations, & qui ait ſoin de favoriſer l'action de ce qui concourt avec elle pour entretenir la ſanté, & d'écarter ce qui peut la troubler dans ſes fonctions. On a vu, j'en conviens, des perſonnes qui ont joui d'une parfaite ſanté & d'une vie très-longue, ſans le ſecours du Medecin ; mais qu'importe ; ſi elles devoient ce bonheur à la Medecine. Dira-t'on qu'elles ſe ſont bien portées, qu'elles ſont parvenues à une extrême vieilleſſe ſans avoir uſé d'aucun remede, ou du moins ſans être nourries d'alimens convenables, & ſans avoir obſervé de régime ? Non, ſans doute ; ainſi de quel front oſe-t'on nous aſſurer que la nature ſeule ſuffit pour la cure des maladies, puiſqu'il eſt d'expérience que dans la plupart des maladies chroniques & aigues, elle ne peut rien ſans l'aſſiſtance du Medecin ? Ce n'eſt donc pas aſſez que le Medecin ait pardevers lui les avantages d'une longue pratique & d'une grande expérience ; qu'il connoiſſe ce qui eſt préjudiciable & avantageux ; & qu'il ſoit inſtruit des ſymptomes d'une maladie qui commence, & de ceux d'une maladie qui finit ; il doit encore ſe mettre en état de peſer les circonſtances, d'en déduire un jugement, de prédire les événemens, & de prendre les moyens les plus courts & les plus juſtes pour la cure. Celui qui ſuivra cette méthode, ſera rarement dans la pratique de la Medecine, (ouvrage de la derniere importance) inutile à ſon malade ; nous ſavons au contraire que c'eſt ſouvent à ſes dépens qu'un Medecin ne s'en rapporte qu'à l'expérience. Dans une multitude de cauſes compliquées, toutes capables d'un même effet, il n'y a pas d'apparence que l'on rencontre celle qui l'a réellement produit, ſi l'on n'appelle à ſon ſecours le raiſonnement & la Philoſophie. De-là naît le beſoin d'une Medecine raiſonnée, d'une Medecine fondée ſur des principes philoſophiques, & préférable par cette raiſon à une connoiſſance des maladies concentrée dans les bornes étroites de la pratique & de l'expérience. Lorſque la raiſon & la Philoſophie accompagneront la Medecine, l'explication des phénomenes qui ſe preſentent dans la pratique, ſera déduite de principes inconteſtables ; les moyens les plus ſalutaires ſeront ſuggérés, & l'on découvrira la méthode la plus ſûre de traiter. Nous ne prétendons point nier que la Medecine ne tire ſon origine de l'expérience ; mais il faut auſſi convenir avec nous que c'eſt au raiſonnement & à la Philoſophie qu'elle doit ſes progrès, & que c'eſt à l'aide des lumieres qu'elle en a reçues, qu'elle eſt parvenue à ce degré de perfection qui la met au-deſſus des autres Arts libéraux. Mais je ſoutiens que ſans une connoiſſance profonde de l'*anatomie*, il n'y a point de Medecine raiſonnée.

Il eſt vrai que l'*anatomie* ne s'occupe point immédiatement & par elle-même de la cure des maladies ; mais il ne l'eſt pas moins qu'elle dirige le Medecin dans la cure, & qu'il marche avec elle plus ſûrement qu'il ne feroit ſans elle. Celſe remarque judicieuſement dans ſa Préface, qu'il y a beaucoup de choſes qui ne ſont point renfermées dans l'objet d'un art ; mais dont la connoiſſance eſt fort utile à l'Artiſte dont elles ouvrent l'eſprit & en qui elles augmentent les lumieres & la ſagacité ; ainſi quoique la contemplation des ouvrages de la nature ne forme point le Medecin, toutefois elle le diſpoſe à pratiquer la Medecine avec plus d'intelligence & de ſuccès. Il en eſt de même de l'*anatomie* ; elle ne conſtitue point par elle-même le Medecin, mais elle eſt en lui un ornement avantageux ; c'eſt une ſource féconde d'où il peut tirer des maximes ſalutaires dans la pratique. Il n'y a point de ſcience plus capable de l'éclairer ſur les erreurs dans leſquelles il pourroit tomber dans l'exercice de la Medecine, de lui indiquer les remedes convenables dans les maladies & de lui ſuggérer un vrai prognoſtic que l'*anatomie*. C'eſt ce que j'expoſerai plus clairement dans le cours de cette diſſertation.

Je commencerai par l'heureuſe découverte de la circulation du ſang. Il faudroit n'avoir aucune connoiſſance de l'état antérieur de la Medecine, pour ignorer les avantages qu'on en a tirés. Quels nuages n'a-t'elle point diſſipé ; quelle lumiere n'a-t'elle point répandu dans l'art de guérir ? Auſſi-tôt qu'on nous eut montré que dans le corps humain le ſang & toutes les humeurs coulent ſans interruption à travers un nombre infini de petits canaux, en vertu de la vibration & du ton des parties ſolides & muſculeuſes, nous ſûmes en quoi conſiſtoit la vie. Voulons-nous être convaincus de l'utilité de l'*anatomie*, conſidérons comment les Anciens, qui avoient négligé cette partie, définiſſoient la vie. Dans quel verbiage ne ſe ſont-ils pas précipités ? Combien de ſotiſes n'ont-ils pas dit ſur cette queſtion qui n'étoit pourtant pas indifférente ! La vie eſt, ſelon eux, l'action de la nature ſur le corps ; c'eſt un eſprit vital, une flamme légere dans le cœur, une chaleur innée ; c'eſt la température des quatre élémens ; c'eſt un eſprit qui ſubſiſte en nous & par lequel nous ſubſiſtons.

La découverte de la circulation anéantit & porta le dernier coup à toutes ces rêveries. Nous vivons, dirent alors les modernes, tant que le ſang en mouvement dans les vaiſſeaux qui le contiennent arroſe les différentes parties de notre corps. C'eſt par cette circulation merveilleuſe que notre corps eſt garanti de la corruption dans laquelle il ne manqueroit pas de tomber ſans elle. Nous n'appellerons point vie, proprement & exactement parlant, la perſéverance d'un corps, d'une ſubſtance compoſée dans ſon état de compoſition ; car ſi cette perſévérance conſtituoit la vie, il faudroit dire qu'une pierre, qu'un morceau de pain vit, tant que la contexture mutuelle de ſes parties ſubſiſte. La vie eſt proprement une action, un mouvement perpétuel qui garantit

garantit le corps de la corruption ; car la corruption n'étant autre choſe qu'un mouvement inteſtin excité dans les fluides par quelque cauſe extérieure & détruiſant l'humidité des parties ; elle ne peut être ſuſpendue que par le mouvement intérieur de ces fluides que le mouvement progreſſif entretient. Ce mouvement des fluides réſiſte à l'action que l'athmoſphere environnant exerceroit ſans cela ſur l'état & ſur la nature du ſang; car le corps ſe trouve expoſé aux injures de l'air, auſſi-tôt que les particules fluides du ſang ſont privées de mouvement. La Medecine en général s'eſt reſſentie de la découverte de la circulation du ſang : mais elle a ſervi particulierement à la perfection de la Thérapeutique & de la Pathologie ; elle nous a convaincus que rien n'étoit plus contraire à la ſanté, plus oppoſé à la vie, que tout ce qui tend à arrêter ou à troubler le mouvement du ſang. Ce n'eſt donc plus un myſtere que l'action funeſte du froid violent ſur nos corps, ou celle des liqueurs fraîches ſur les perſonnes dans un état de chaleur. Il eſt donc clair que les polypes ou ces excroiſſances qui naiſſent aux orifices des vaiſſeaux voiſins du cœur & des poumons, doivent cauſer la mort ſubite en interrompant le mouvement périodique du ſang. Nous ſommes maintenant en état de rendre raiſon de l'action des poiſons ; leur effet eſt, à mon avis, d'exciter dans les vaiſſeaux qui portent le ſang, des mouvemens ſpaſmodiques qui les reſſerrent avec violence & qui gênent la circulation. Nous ſavons encore que toute ſubſtance acide & viſqueuſe, de même qu'un très-grand uſage d'alimens, étant capable d'épaiſſir, ou d'augmenter à l'excès la quantité des fluides, eſt contraire à la ſanté & funeſte au corps, peut ſuſpendre la circulation du ſang & produire une mort ſoudaine. Cela ſuppoſé, la circulation du ſang nous ayant indiqué la cauſe de pluſieurs maladies, il eſt évident que nous en pouvons déduire les moyens les plus sûrs d'y obvier ou d'y remedier.

Sur ce que nous avons dit juſqu'à préſent de la révolution des fluides dans notre corps ; tout homme qui veut jouir d'une longue vie & d'une parfaite ſanté, conclurra que ſon attention principale doit être d'entretenir ce cours des fluides libre, facile & entier ; & conſéquemment s'interdire tout ce qui tendroit à coaguler le ſang, ou à en augmenter la maſſe à un point tel qu'il auroit de la difficulté à ſe mouvoir dans ſes canaux. Il conclurra de-là qu'il doit ſe borner à l'uſage des choſes propres à entretenir les liqueurs vitales dans un juſte état de fluidité : tels ſont les ſels volatils, les aromates, & les infuſions chaudes d'herbes balſamiques, dont l'effet réel eſt de conſerver au ſang ſon mouvement facile & reglé. Il inférera encore du même principe, que dans le cas de trop de ſang, il en faut ôter ; & que la ſaignée eſt alors, je ne dis pas, un bon remede, mais le ſeul peut-être, qui ſoit ſalutaire.

C'eſt de l'*anatomie* que nous ſavons encore pourquoi la mort eſt le ſort de tous les hommes, malgré tous les efforts de la Medecine ; car la vie qui conſiſte dans une circulation perpétuelle des fluides, dépend non-ſeulement de la température de ces fluides, mais encore d'un certain mouvement de la part des parties ſolides. Or à l'approche de la vieilleſſe, les fibres mouvantes deviennent peu à peu dures, épaiſſes & inflexibles, les pores ſe bouchent, & les vaiſſeaux ſe rempliſſent trop. En conſéquence les fibres ne ſont pas ſuffiſamment agitées par le fluide nerveux ; elles acquerent de la roideur, de l'inaptitude au mouvement, elles ceſſent d'être élaſtiques & propres à pouſſer le ſang dans toutes les parties du corps. D'ailleurs l'obſtruction des pores doit néceſſairement retarder les différentes sécrétions ; conſéquemment les ordures & les récrémens s'accumuleront dans le corps, qui en contractera une mauvaiſe habitude qui ſera ſuivie de la mort. Si nous peſons attentivement ces circonſtances ; les vrais moyens de prolonger la vie ſe préſenteront d'abord à notre eſprit ; nous ſerons convaincus que nous n'avons rien de mieux à faire que d'entretenir dans les humeurs un juſte degré

de fluidité, de peur que ſi elles en étoient privées, il n'y eût inceſſamment obſtruction dans les pores, & roideur dans les fibres. En prevenant ces deux accidens, on conſervera aux fluides le mouvement qui leur convient, puiſque c'eſt des fibres qu'ils le reçoivent, & que l'effet partage ordinairement les diſpoſitions de la cauſe. Un air pur & ſerain, des eaux claires & légeres, de bon vin vieux & des alimens dont la ſubſtance ne ſoit point compacte & n'ait rien de terreſtre, qui ſoient légers & de facile digeſtion, ſont avec la tranquilité d'eſprit les choſes les plus propres à tenir les fibres & les fluides en bon état ; en en faiſant uſage & en ſuivant ce régime on pouſſera la vie auſſi loin qu'il eſt permis à un homme de l'eſpérer. Il ne faut point négliger la ſaignée ; on a pu conclurre de ce que nous avons dit de la circulation du ſang, combien elle étoit utile pour prolonger la vie. Il eſt évident que ſi la trop grande quantité du ſang le rend épais & lent dans ſon mouvement, la ſaignée diſſipera ces défauts & le rétablira dans l'état qui convient à la ſanté. Il n'y a pas lieu de craindre d'épuiſer cette riche ſource de vie ; puiſque nous voyons par les obſervations de Galien, que les anciens tiroient autant de livres de ſang que les modernes en tirent d'onces.

C'eſt par le ſecours de l'*anatomie* que la cauſe formelle de la mort nous eſt connue. On meurt de bien des façons, cependant tous les genres de morts poſſibles ſe réduiſent à quatre : ou il y a inflammation aux parties nobles, telles que ſont la pie-mere, la dure-mere, les poumons, l'eſtomac & les inteſtins : ou il y a épanchement de ſéroſité ou de ſang extravaſé ; ce qui peut arriver dans le cerveau, la poitrine & l'abdomen : ou il y a corruption dans quelques viſceres ; ou il s'eſt formé un polype dans les vaiſſeaux du cœur ou du poumon, & il y a obſtruction dans ces vaiſſeaux. Toutes les diſſections qu'on a faites s'accordent à démontrer que c'eſt par l'une ou l'autre de ces cauſes que l'on meurt. En effet l'inflammation donne la mort dans les maladies aiguës ; & la corruption des viſceres ou l'épanchement de ſéroſité & de ſang produit le même effet dans les maladies chroniques. De toutes les cauſes de mort, le polype eſt ordinairement la plus prompte ; mais il eſt évident qu'elles tendent toutes à ſuſpendre la circulation du ſang. De toutes ces circonſtances réunies, il réſulte que quiconque veut éloigner la mort, doit travailler à prévenir l'inflammation des parties intérieures de ſon corps, la foibleſſe ou l'obſtruction des viſceres, & l'extravaſation du ſang & des autres humeurs.

On deduit de la même découverte, j'entens la découverte de la circulation du ſang, ce fondement inébranlable de la Medecine, les cauſes de la ſanté ; elle démontre évidemment que la ſanté dépend d'une juſte & libre circulation du ſang & des autres humeurs, & de la régularité des différentes excrétions. Car lorſque le ſang eſt répandu dans toutes les parties du corps, d'une maniere exacte, uniforme & tranquile ; il eſt conſtant que les différens élémens dont il eſt composé, ſont dans un mélange convenable, & que tout ce qui tient de la nature des récrémens, tout ce qui eſt nuiſible, ſoit en quantité ſoit en qualité, eſt par le mouvement, évacué, chaſſé du corps. En conséquence, toutes les fonctions animales ſe font dans l'ordre & ſelon les lois de nature, & le corps conſerve la vigueur & la ſanté. Ceux-là donc ſe trompent lourdement qui ſoutiennent que la ſanté conſiſte dans la régularité des excrétions ; car il eſt d'expérience que pluſieurs perſonnes continuent de vivre, quoique les excrétions ſoient en elles fort dérangées & mêmes ſuſpendues, & que d'autres ſont mortes dans l'inſtant même que les excrétions ſe faiſoient. Nous aſſurons donc avec beaucoup plus de raiſon, que la vie dépend de la circulation du ſang, qui, quand elle s'accomplit dans le corps d'une maniere convenable à la ſanté, rend les excrétions régulieres & naturelles ; au lieu que, quand elle eſt languiſſante, quand elle eſt troublée par quel-

que maladie, les excrétions ſont troublées ou ſuſpendues. Il faut cependant convenir qu'il n'y a point de maladie qui n'influe ſur les excrétions. Nous voyons mourrir des malades plutôt parce que les excrétions ſe font en eux trop abondamment, que parce qu'elles ne ſe font point; c'eſt ce qui arrive dans les maladies aiguës, dans les phtiſies, dans les dyſſenteries & autres cas ſemblables. Si le Medecin veut uſer dans ces maladies de toute la prudence dont il doit être doué, il n'aura pas égard ſimplement à la circulation du ſang; il portera ſon attention ſur l'état des excrétions, & ſurtout ſur celui de la tranſpiration.

Puiſque tous nos fluides achevent leur circulation pluſieurs fois par jour, & puiſque la prudence de la nature a placé par tout des émonctoires convenables pour l'excrétion des récrémens, nous devons nous occuper à tenir ces émonctoires toujours ouverts; par ce moyen le ſang deviendra pur, limpide & balſamique, & tout ce qui ſeroit capable d'incommoder le corps en y ſéjournant, en ſera chaſſé. Entre ces émonctoires placés dans notre corps, ceux de la peau, à travers leſquels ſe fait la tranſpiration, ſont les plus conſidérables. Car les récrémens qui ſortent du corps par cette voie ſont en plus grande quantité & d'une qualité plus maligne, plus malfaiſante que ceux qui s'évacuent par toutes les autres excrétions enſemble; ce qui démontre l'utilité de la tranſpiration, ou de cette évacuation qui ſe fait, comme Celſe le dit, par une multitude de petits trous inviſibles, & combien elle eſt néceſſaire à la ſanté. Rien ne tend donc plus immédiatement à engendrer des maladies que la ſuppreſſion des différentes excrétions, & particulierement de celle en vertu de laquelle les impuretés du corps ſont emportées par la tranſpiration. Cela ſuppoſé, pour que la pratique du Medecin ſoit raiſonnée, il travaillera, lorſque la nature de la maladie lui ſera connue, à rendre au corps ſes excrétions, à diſſiper l'obſtruction des émonctoires, & à les mettre en état de donner un paſſage libre & facile aux matieres malignes & malfaiſantes. Mais le moyen le plus ſûr de produire ces effets, c'eſt d'accélérer le mouvement des fluides; ſi cette accélération ſurvient dans les maladies aiguës, & particulierement dans les fievres, il n'eſt pas étonnant que le malade recouvre quelquefois la ſanté ſans le ſecours du Medecin, par les forces ſeules de la nature. Car l'intenſité de ce mouvement ſuffit pour diſſiper la cauſe de ſa maladie, ouvrir les émonctoires, atténuer les humeurs & en délivrer le corps qu'elles incommodoient. Mais dans les maladies chroniques & de longue durée, les mouvemens ſe faiſant avec lenteur, il faut abſolument recourir à l'art pour les accélérer & ſubvenir à la foibleſſe de la nature. Dans ce cas, les ſudorifiques, les martiaux, les amers, les ſels, les purgatifs, les bains chauds & les eaux minérales ſont d'un uſage ſalutaire; & il ne faut déduire la vertu de ces remedes que d'un ſeul effet, c'eſt de diſſiper par le mouvement prompt & accéléré qu'ils impriment aux fluides, les obſtructions du corps, d'y rétablir les excrétions, & de remettre les humeurs dans leur état naturel. C'eſt par la même raiſon que les maladies chroniques ſont quelquefois emportées par le mouvement & l'exercice; par l'uſage des eaux minérales, & par la température de l'air & du climat. Il n'eſt donc pas étonnant que les Anciens à qui la circulation du ſang étoit inconnue, ſoient tombés dans pluſieurs erreurs en pratiquant la Medecine. Mais pour ne point entrer dans le détail de toutes leurs bévues, je rapellerai ſeulement au Lecteur l'attention ſcrupuleuſe, ou pour mieux dire, la ſuperſtition aveugle avec laquelle ils ouvroient certaines veines préférablement à d'autres; s'étant imaginés, ſans fondement, que tel vaiſſeau étoit conſacré à telle partie du corps, & tel autre vaiſſeau à telle autre partie; la tête, le cœur & le foie avoient leurs veines attitrées, & il falloit bien ſe garder, ſelon eux, d'en ouvrir d'autres dans les maladies dont ces viſceres étoient affectés. Mais dans la ſuite des tems, l'*anatomie* ſe perfectionna, & toutes ces chimeres diſparurent. On ſut qu'en ſaignant, on devoit ſe propoſer l'une de ces deux choſes; l'évacuation ou la tranſmigration des liqueurs; que l'évacuation étoit ſalutaire, lorſqu'il y avoit une trop grande quantité de ſang, & qu'alors il importoit fort peu quelle veine on ouvrît; que quant à la tranſmigration, il falloit ſaigner dans les parties ſupérieures ou inférieures du corps, ſelon que la nature & les ſymptomes de la maladie l'indiquoient.

Ce fut encore l'*anatomie* qui nous démontra que les Anciens avoient regardé ſans raiſon les quatre humeurs & leurs intempéries comme les cauſes des maladies. Car puiſqu'on ne rencontre point ces humeurs dans le corps, toute la théorie à laquelle elles ſervoient de fondement, a dû néceſſairement s'écrouler. La plupart de leurs médicamens conſiſtoient en purgatifs violens, & ils ſuppoſoient que les purgatifs avoient une qualité *élective*, que les uns étoient propres pour la bile, d'autres pour la mélancolie ou pour le phlegme. Je conviens avec eux, qu'entre les purgatifs, les uns ſont préférables aux autres, & qu'ils ſont plus ou moins propres à diminuer la violence, & à éloigner la cauſe de certaines maladies: mais c'eſt par des raiſons fort différentes de celles qu'ils en apportoient; je ne peux convenir de leur hypotheſe, parce qu'elle ne s'accorde point avec la circulation du ſang, de laquelle ſeule il faut déduire les cauſes de la vie, de la ſanté & des maladies. Quelle que ſoit la violence des purgatifs, ils chaſſeront du corps toutes les humeurs indiſtinctement, ſoit viſqueuſes, ſoit bilieuſes. Les Anciens erroient donc dans la pratique, en faiſant un uſage fréquent des purgatifs violens. On n'employoit point au tems de Galien, & moins encore au tems d'Hippocrate, les cathartiques doux: on mettoit, pour ainſi dire, à la torture les malades avec l'hellebore, la coloquinte, la ſcammonée, l'élaterium & d'autres ingrédiens de la même force. Mais l'expérience nous a appris que tous ces remedes ſont nuiſibles à notre conſtitution, bien loin de lui être de quelque utilité; qu'ils détruiſent le ton & qu'ils diminuent la force des inteſtins, deux qualités néceſſaires à la ſanté; qu'ils attaquent les membranes en excitant des contractions ſpaſmodiques; qu'ils épuiſent & diſſipent la bile balſamique, & qu'ils troublent les excrétions en précipitant l'humeur qui devoit s'évaporer par les pores de la peau, de la circonférence au centre du corps. Or à quoi attribuerons-nous ces erreurs dans la pratique, ſinon à l'ignorance où l'on étoit ſur la ſtructure du corps. A peine l'*anatomie* fut elle tirée des ténebres qui l'avoient enveloppée juſqu'alors, que ces erreurs furent découvertes, & diſſipées, & que nous fûmes avertis de nous précautionner contre elles à l'avenir.

D'ailleurs, la multitude prodigieuſe de leurs remedes prouve ſuffiſamment la confuſion qui régnoit dans leur pratique, & l'emploi ſuperflu qu'ils faiſoient de leur induſtrie. Car à quoi bon tant de cordiaux, d'hépatiques, de ſpléniques, d'utérins, d'anti-épyleptiques, d'anthelmintiques, & tant de remedes conſacrés à chaque partie du corps? La ſeule choſe qu'on puiſſe raiſonnablement inférer de cette quantité de remedes, c'eſt que le Medecin ne connoiſſoit les propriétés que d'un très-petit nombre d'entre eux. On guérit les maladies avec fort peu de remedes, mais bien choiſis. Mais ces remedes étant inconnus aux Anciens, leur ignorance étendit à l'infini leur matiere médicale; & ils chercherent dans la multitude & la transformation des ingrédiens, ce qu'ils ne trouvoient point dans leurs propriétés. On n'avoit, malheureuſement pour eux, point encore découvert les remedes les plus énergiques de la Medecine, tels que ſont les ſels volatils & les ſels neutres; ils ignoroient tous les avantages des anodyns; les préparations diverſes du fer, de l'antimoine & du mercure leur étoient inconnues. D'où l'on voit combien il leur reſtoit de ſecours contre les maladies chroniques. S'ils en tentoient la cure, ce ne pouvoit être que par le régime, l'abſtinence, la ſai-

gnée, les frictions, les bains, l'exercice, le changement d'air, le fer & le feu étoient leur derniere reſſource. Quelques-uns des anciens Medecins ont joui d'un avantage ſingulier dans l'exercice de leur art; c'eſt d'avoir eu à traiter des maladies ſous un climat qui contribuoit beaucoup à leur cure. Dans les pays chauds, tels que la Grece, & l'Italie, les maladies ne ſont pas opiniâtres; elles ſe laiſſent déraciner ſans beaucoup d'efforts. Comme la nature opere infiniment plus dans la cure des maladies aiguës que l'art, il ne faut point douter qu'aidée du Medecin, de la température du climat, & de la douceur de l'air, elle ne les ait diſſipées jadis auſſi facilement qu'aujourd'hui, dans les mêmes conjonctures. Mais une choſe conſtante, c'eſt que nous employons beaucoup moins de remedes que les Anciens, & que notre méthode de traiter les malades eſt beaucoup plus ſimple, plus facile & plus ſûre que la leur. Or je ſoutiens que nous devons tous ces avantages à la connoiſſance de l'*anatomie* que nous avons, & dont ils manquoient: puiſque la fonction principale du Medecin eſt de veiller à ce que la quantité, la température, & le mélange des différentes humeurs ſoient proportionnés à la nature des vaiſſeaux & aux forces du malade; qu'elles ſoient dans une circulation perpétuelle, & que les ſécrétions ſe faſſent régulierement; & que c'eſt l'*anatomie* qui a mis ces bornes à ſon ouvrage; c'eſt donc elle qui a fixé le petit nombre de remedes qui lui ſont néceſſaires pour l'achever avec ſuccès.

Après avoir examiné les avantages que la pratique de la Medecine a tirés de la découverte de la circulation du ſang; je vais paſſer à ceux qui lui ſont revenus de la connnoiſſance de la ſtructure des autres parties du corps humain. La premiere dont je ferai mention, eſt l'enveloppe générale du corps; lorſqu'on a bien conſulté l'*anatomie* ſur la contexture de la peau, on évite les erreurs qu'on commet ordinairement par rapport à cette partie, & l'on a de grandes lumieres ſur la nature & ſur la méthode de traiter les maladies. La peau eſt un composé de différens vaiſſeaux, de tendons & de nerfs, dans leſquels ſont entrelacées de petites glandes, à l'aide deſquelles, la ſécrétion des ſéroſités acres & des ſels ſubtils & volatils ſe fait plus commodément. Si un Praticien a des notions claires de cette ſtructure deſtinée à l'excrétion des particules les plus déliées, il ſera convaincu que les humeurs viſqueuſes & bilieuſes, amaſſées dans les premieres voies, ne ſe diſſiperont jamais par les pores de la peau. Toutes les fois donc que l'eſtomac & les inteſtins ſeront pleins de ces humeurs, comme il arrive ordinairement dans les fievres intermittentes, dans les fievres quartes, & dans les maladies hiſtériques & hypocondriaques; le Medecin ſe gardera bien d'ordonner des médicamens chauds, & des ſudorifiques puiſſans; car au lieu de provoquer les ſelles par ces moyens, comme il le devroit, il reſſerreroit le malade, en chaſſant les récrémens du centre à la circonférence, & en les contraignant de ſe mêler avec la maſſe du ſang. C'eſt encore à d'autres remedes qu'il aura recours, dans le cas où, par un violent accès de paſſion, la bile auroit abandonné les canaux qui lui ſont propres, & ſe ſeroit répandue dans l'eſtomac & dans les inteſtins. Car ſi l'on met la bile en efferveſcence par des médicamens, & ſi elle vient alors à paſſer dans le ſang, elle y produira les effets d'un poiſon, & le malade ſe trouvera dans un danger imminent de perdre la vie. Dans ce cas, le Praticien qui voudra ſuivre les principes de l'art, travaillera à l'évacuation des humeurs dont l'eſtomac eſt chargé, & dont les inteſtins ſont remplis, par la voie des émonctoires convenables, & par le moyen des purgatifs doux.

On infere de la même obſervation anatomique, que cette derniere méthode d'évacuer n'eſt pas la bonne, dans le cas où des matieres ſalines, cauſtiques & ſubtiles ſe ſeroient mêlées avec le ſang. Il eſt évident qu'il faut leur ouvrir un paſſage par la peau; & conſéquemment, qu'il en faut tenir les pores dilatés, tant par un juſte dégré de chaleur que par des remedes propres à produire cet effet; c'eſt l'attention que l'on doit avoir dans les éréſipeles, la gale, la fievre pourpreuſe, la fievre petéchiale, la petite vérole, la rougeole & la goute, ſurtout lorſque les puſtules ſont rentrées en dedans. Toutes ces diſtinctions prouvent que l'emploi du Medecin eſt d'aider la nature, & qu'il n'y a que l'*anatomie* qui le rende capable de lui donner les ſecours dont elle a beſoin.

La peau étant un tiſſu de nerfs & de tendons qui s'y terminent, en qui le ſentiment eſt vif & délicat, & qui ſe reſſerrent par conſéquent avec beaucoup de facilité; le Medecin aura ſoin d'écarter tout ce qui pourroit occaſionner leur contraction & celle des pores, & gêner la tranſpiration. C'eſt un ſoin qu'on aura particulierement dans les maladies où le ſang abonde en récrémens impurs & ſalés. On s'appliquera ſérieuſement à ne point enfermer imprudemment dans le corps, & retenir dans la maſſe du ſang, les matieres acres & nuiſibles qui doivent ſortir par la peau. On proſcrira donc en pareil cas toute application humide ou froide, les oignemens, les emplâtres, & généralement tout ce qui tend à reſſerrer la peau. C'eſt une attention qu'on aura particulierement dans toutes les maladies accompagnées d'éruption, telles que la goute, la gale, la teigne, la lepre, les éréſipeles; & dans les ſueurs critiques; un uſage imprudent de ces remedes hâteroit la mort du malade.

La graiſſe eſt la premiere choſe qui ſe préſente après la peau. Le Medecin ſera bien dédommagé de l'examen qu'il fera de la graiſſe, par les avantages qu'il en tirera pour la pratique de ſon art. Cette ſubſtance eſt plus épaiſſe dans certains endroits que dans d'autres; & c'eſt cette diſtribution inégale qui le dirigera dans l'application des remedes extérieurs, appellés communément topiques. Celui, par exemple, qui appliqueroit des remedes extérieurs ſur la hanche ou ſur la cuiſſe pour diſſiper les douleurs de la ſciatique, ne le feroit pas avec beaucoup de ſuccès; parce que l'épaiſſeur de la graiſſe, & la ſolidité des muſcles empêcheroient les ingrédiens d'agir juſques ſur la partie affectée. La pratique de celui qui appliqueroit des emplâtres ſur le ſternum ou ſur l'abdomen dans les maladies de l'eſtomac, ne ſeroit pas plus raiſonnée; parce que les graiſſes dont l'abdomen eſt couvert, en éloignant le remede du ſiége de la maladie, en éteignent l'effet.

Il eſt bon de remarquer ici, que quoique le raiſonnement d'Hoffman ſoit juſte en général, il y a pourtant des cas où l'expérience ſemble le contredire; dans la ſciatique & les douleurs d'eſtomac, il y a des topiques, qui, appliqués ſur les hanches, l'abdomen ou le ſternum, produiſent des effets merveilleux. En établiſſant ici une théorie extremement ſenſée, l'Auteur en fait ſur le champ une fauſſe application.

L'*Anatomie*, ou ſes principes nous indiquent donc que dans l'application des topiques, nous devons choiſir les parties du corps où la graiſſe eſt en moindre quantité, & où les muſcles ſont les moins compactes. Ainſi les endroits ſur leſquels les topiques appliqués auront le plus d'action, ce ſont les parties nerveuſes & tendineuſes, telles que la plante des piés, la paume de la main, le poignet & les tempes.

On peut auſſi appliquer avec ſuccès les remedes de cette eſpece ſous les aiſſelles & ſous les jarrets, d'où leur action ſe répandra ſenſiblement dans tout le corps. Lors donc que dans les cas d'une trop grande chaleur, il eſt queſtion de rafraîchir, on appliquera dans les lieux dont nous venons de faire mention, une liqueur qui ait quelque acidité, & qui repercute doucement; car l'uſage des acides eſt extremement propre à rafraîchir. Il faut ſuivre la même pratique, lorſqu'il faudra calmer les ſpaſmes dans les fievres: on auroit auſſi lieu de ſe louer en pareil cas des emplâtres corroboratives & ſubaſtringentes appliquées ſur la nuque du cou, aux tempes

& aux poignets. Mais lorſqu'il s'agira de fortifier le genre nerveux, je crois qu'on feroit fort bien de frotter & de fomenter de tems en tems la nuque du cou, & les ſutures de la tête avec des corroboratifs balſamiques & doux. Mais faut-il réveiller des nerfs languiſſans & engourdis, ou réſoudre une humeur viſqueuſe logée dans quelque partie : ce ſeront les véſicatoires qu'il faudra appliquer ſur la nuque du cou. Enfin, a-t-on à faire à la vérole, ou à la gratelle, on emportera ces maladies par une ſalivation convenable, & l'on excitera cette ſalivation avec moins de danger en appliquant l'onguent mercuriel ſous les aiſſelles.

Une connoiſſance exacte de la ſtructure du nombril mettroit encore le Medecin en état d'appliquer des topiques avec prudence & ſuccès. On ſait que la ligne blanche eſt contiguë au nombril, & qu'elle eſt de ſa nature fort ſenſible aux impreſſions. La ligne blanche eſt le centre de pluſieurs tendons conſidérables. Cette partie doit donc être douée d'un ſentiment vif & délicat, & entrer en conſpiration avec toutes les parties du corps : car nous ſavons que par la connexion & la continuité des nerfs diſperſés dans tout le corps, l'économie animale entiere ſe reſſent de l'irritation ou d'un mouvement violent quelconque excité dans une partie nerveuſe. C'eſt pourquoi l'on ne doit point s'étonner que les remedes appliqués ſur le nombril tranſmettent leur action, de cette partie aux endroits du corps les plus éloignés, par le moyen de pluſieurs nerfs conſidérables ſitués aux environs. On ſait par une expérience faite & réitérée tous les jours dans les familles, que la groſſeur d'une noix de beurre frais appliqué ſur le nombril d'un enfant, le fait aller à la ſelle. S'il y a des vers dans les inteſtins, on en provoquera l'expulſion, en frottant le nombril avec du fiel de bœuf conſolidé avec de l'onguent de pain de pourceau, & mêlé avec de l'huile de coloquinte. Dans la colique, accompagnée de convulſions, maladie terrible, on calmera conſidérablement les douleurs en oignant le nombril avec quelques grains de civette. On ſera auſſi ſoulagé dans la ſuppreſſion d'urine, en frottant la même partie avec de l'huile de térébenthine. Les arteres ombilicales étant adhérentes aux côtés de la veſſie, l'expulſion de l'urine ſera puiſſamment provoquée par l'oignement précédent.

C'eſt à la connoiſſance de la ſituation des parties internes & des lieux qu'elles occupent, à nous conduire à celle de leurs maladies & de la maniere de les traiter. Nous ſavons que l'eſtomac eſt incliné du côté gauche, que ſon orifice ſupérieur eſt adhérent à l'épine du dos, & que ſon orifice inférieur eſt couvert du creux de l'eſtomac ou du *ſcrobiculum cordis*. De-là il eſt évident que cette douleur violente que l'on attribue à tort au cœur, procede entierement de l'eſtomac, & que le ſiége de la cardialgie n'eſt point, comme on l'avoit imaginé ſans fondement, au côté gauche de l'eſtomac ; mais au côté droit. Mais, ſans parler davantage du ſiége de la douleur dans la maladie précédente ; (car il eſt conſtant qu'elle ſe fait ſentir ſous le creux de l'eſtomac,) il paroît par la deſcription anatomique que nous avons faite de la poſition de l'eſtomac, que la bile qui eſt la cauſe la plus ordinaire de la cardialgie, eſt plus voiſine de l'orifice droit, que de l'orifice gauche. C'eſt par cette raiſon, que ceux qui ont des obſtructions au foie, y ſont plus ſujets que d'autres. L'orifice gauche ne partage la douleur que lorſqu'elle s'étend juſqu'au dos. L'*anatomie* nous apprend qu'en ce cas les emplâtres, les ſubſtances ſpiritueuſes, balſamiques, & tout ce qui tend à fortifier l'eſtomac, & à calmer les douleurs, peut s'appliquer avec ſuccès ſur le creux de l'eſtomac, & ſur le côté gauche au-deſſous des fauſſes côtes. C'eſt par elle que nous ſavons encore qu'on eſt ſoulagé dans cette maladie par les remedes qui corrigent l'acreté des humeurs, & qui diſſipent les vents. Mais l'eſtomac étant ſitué ſous le diaphragme, comme on le démontre en *anatomie* : il eſt évident que lorſqu'il ſera gonflé, il y aura de l'embarras & de la difficulté dans la reſpiration. Dans ce cas, le Medecin qui n'ayant aucune teinture d'*anatomie*, ordonneroit des pectoraux émolliens & doux, s'imaginant que la maladie eſt dans les poumons, commettroit une faute très-lourde ; car des phlegmes épais, ou un gonflement ſimple étant la cauſe de l'indiſpoſition, il eſt clair qu'en chaſſant les uns ou en diſſipant l'autre, l'eſtomac reprendra ſon état naturel, & la difficulté de reſpirer ceſſera. Ce que l'on obtiendra par le moyen d'émétiques & de purgatifs doux & modérés.

La ſituation & les contours du colon, deux choſes ignorées des Anciens, parce qu'ils avoient négligé l'étude de l'*anatomie*, ont été pour eux & pour quelques Modernes, les ſources des erreurs les plus groſſieres. Ils attribuoient à un vice de la rate, ces tumeurs que l'on ſent dans les maladies hypocondriaques, particuliérement du côté gauche, & qui proviennent de vents ou d'excrémens retenus dans les circonvolutions de cet inteſtin. S'ils avoient étudié la ſtructure du corps humain, ils auroient ſu les uns & les autres que la rate eſt ſituée ſous le diaphragme, & qu'elle eſt plus proche de l'épine du dos ; & ils auroient évité les bévues groſſieres qu'ils ont commiſes ; car il eſt conſtant que les douleurs & les chaleurs brûlantes que les hypocondriaques reſſentent, & que les tumeurs qui leur paroiſſent au-deſſous des fauſſes côtes, ſont ordinairement du côté gauche, & ont leur ſiége dans le colon. Ajoutez à cela que la rate eſt une partie très-peu ſenſible, & que par ſa groſſeur, qui deviendroit dans ce cas fort incommode, elle produiroit une douleur ſourde & fixe ; au lieu que dans les maladies hypocondriaques, il eſt d'expérience que la douleur la plus grande s'anéantit quelquefois ſur le champ. Cela étant ainſi, il faut donc préférer dans la cure de cette maladie les clyſteres carminatifs qui délayeroient l'acreté des humeurs, & qui garantiroient les membranes nerveuſes du colon, de ſon impreſſion, à tout autre remede. On ne négligera pas non plus les emplâtres carminatives. Appliquées ſur le côté gauche, elles fortifieront le ton du colon & produiront un effet ſurprenant.

Il y a une autre maladie qui tire ſon origine du colon, & qui n'eſt pas moins embarraſſante pour le Medecin qui n'eſt pas verſé dans l'*anatomie*. Un malade ſent quelquefois une douleur violente aux environs de la crête de l'os des îles du côté droit, & cette douleur eſt accompagnée d'une opiniâtre conſtipation de ventre. Telle eſt la cauſe de cette maladie : le colon commence dans cet endroit, & pour que les excrémens puiſſent être promptement chaſſés en embas, il eſt composé de membranes & de ligamens forts ; mais dans les perſonnes abbatues par la violence de quelque maladie, la force & le ton de cet inteſtin étant affoiblis, les flatulences & les excrémens y ſont retenus, le tendent, y forment comme une eſpece de tumeur & cauſent au malade des douleurs très-cruelles. Il eſt aiſé de conclurre de la cauſe de cette maladie, que les cataplaſmes faits d'herbes & de ſemences carminatives ſont très-propres à la détruire ; & qu'il eſt bon encore d'humecter les inteſtins avec des clyſteres huileux ; car ces clyſteres portés à l'origine du colon amolliront puiſſamment les excrémens endurcis, & les diſpoſeront à l'expulſion.

Un malade eſt quelquefois attaqué de douleurs violentes qui ſe font ſentir aux environs du nombril, mais qui partent réellement de l'ileum. Un Medecin ignorant en *anatomie* prendra ces douleurs pour la colique. Cette maladie eſt fort ordinaire ; Hippocrate en fait mention ſi ſouvent, qu'il ſembleroit qu'elle étoit encore plus commune de ſon tems qu'aujourd'hui. Mais il ne parle point de la colique ; le climat de la Grece étoit ſi favorable à la ſanté, qu'apparemment les coliques & les maladies hypocondriaques y étoient fort rares. Quoiqu'il en ſoit, il eſt évident que ſi un Medecin ne veut point être exposé à ordonner des remedes au moins inutiles, il doit connoître la ſituation des inteſtins. Car quoique les clyſteres ſoient très-bons dans la coli-

que, ils produiront peu d'effet dans la paſſion iliaque, par la raiſon qu'ils ne peuvent être portés au-delà de la valvule du colon. Il eſt donc inutile de recourir aux clyſteres dans cette maladie. On leur préférera les emplâtres, les onguens appliqués à l'extérieur, & l'huile d'amandes douces priſe intérieurement, mêlée avec de l'huile d'anis.

Les remedes pour les nerfs, & les préparations de caſtoreum ſont encore ſalutaires dans cette maladie ; parce qu'ils ſont très-propres à calmer la violence des convulſions. (*Voyez l'article* Iliaca Paſſio, *où nous rendrons raiſon de l'avantage des clyſteres émolliens dans cette maladie, quoiqu'ils ne paſſent point la valvule du colon.*)

Celui qui ſait comment le rectum eſt ſitué, & combien fortement il eſt attaché à la veſſie, ne ſera pas embarraſſé d'expliquer pourquoi la difficulté d'uriner, ſurtout ſi elle eſt occaſionnée par la pierre, ou par une bleſſure, eſt accompagnée de ténesme & quelquefois de la chute de l'anus. Avec les mêmes connoiſſances, il aura la même facilité d'expliquer pourquoi réciproquement dans le ténesme la veſſie eſt ſollicitée à ſe vuider. Il eſt donc important dans ce cas de connoître ſi c'eſt le rectum, ou ſi c'eſt la veſſie qui eſt attaquée. Si la cauſe eſt inconnue, on riſque de ſe tromper dans la cure. Ce ſeroit fort inutilement qu'on ordonneroit des remedes pour la veſſie, ſi le rectum étoit le ſiége de la maladie.

La ſituation de la veſſie n'eſt pas moins importante à connoître. Elle eſt placée au centre même ou dans la partie ſupérieure du baſſin, & elle tient à l'os pubis. On y remarque une multitude prodigieuſe de fibres charnues dont la contraction chaſſe l'urine qui la remplit. Si la quantité d'urine eſt trop grande, & conſéquemment ſi l'élaſticité des fibres n'a plus de jeu, il y a ſuppreſſion d'urine. D'où nous inférons que dans cette maladie, il faut appliquer ſur la région du pubis des remedes capables d'animer les fibres, & d'y produire la contraction en vertu de laquelle les urines ſeront expulsées. A cet effet, on ſe ſervira de certaines huiles, telles que celles de ſcorpions, de genievre ; de l'ail, des oignons rotis, & d'autres remedes qui tendent à ranimer & à raffermir le ton affoibli de la veſſie.

Le cours des ureteres eſt dirigé du côté de la veſſie, paſſant obliquement ſur les muſcles pſoas, ils vont s'inſérer dans ſa partie poſtérieure. C'eſt un compoſé de fibres muſculeuſes & tendineuſes, & qui doit par conſéquent être violemment irrité par les pierres qui y tombent, & qui y ſont arrêtées. Un Medecin qui ſaura ſe ſervir de ſes obſervations *anatomiques*, ſe gardera bien dans ce cas d'ordonner les huiles de genievre, & de térébenthine, le baume de ſoufre, & tous les remedes qui pouſſent violemment : il n'ignorera point que ſon ſeul but doit être de relâcher les parties, & de diſſiper la contraction que la violence de la convulſion a occaſionné. Il aura donc recours avec plus de ſuccès aux huiles par expreſſion, telles que celle d'amandes douces, de muſcade, de lis blancs, de ſcorpion, de ſemences de pavots, de carvi, & d'autres. Les douleurs produites par la cauſe dont nous venons de parler, ſe calmeront en appliquant ces huiles ſur la région des reins & des ureteres.

La connoiſſance de cet aſſemblage merveilleux de nerfs & de cette diverſité ſinguliere d'arteres, de veines & de tendons qui s'entrelacent avec le méſentere aux environs de la derniere vertebre du dos & de la premiere des lombes, ne ſera pas moins avantageux dans la cure des maladies. On peut en conjecturer que les douleurs violentes qui ſe font ſentir dans cette région au commencement des fievres intermittentes, dans la petite vérole, dans la rougeole, dans la paſſion hyſtérique & en d'autres maladies aiguës, ne ſont point cauſées par une pierre engagée dans les reins, comme on le penſe communément, mais qu'elles partent du plexus méſentérique ; car s'il arrive que ces nerfs ſoient tendus ou picotés par des flatulences ou du ſang épanché dans les

inteſtins ; on ſera ſaiſi ſur le champ d'une douleur dans l'épine du dos. J'ai connu un Medecin qui traitoit cette maladie avec beaucoup de ſuccès ; il ſe ſervoit d'une emplâtre de fray de grenouilles avec de l'huile de juſquiaſme & du camphre. Les aſtringens & les emplâtres, dans la préparation deſquelles entre le plomb, loin de ſecourir ne font que hâter la mort du malade. J'ai encore eu pluſieurs occaſions de remarquer que, quand on employoit ces remedes pour corriger l'excès du flux menſtruel, ils ſupprimoient quelquefois entierement cette évacuation & dirigeoient le ſang d'un autre côté, au grand préjudice de la malade.

Pour démontrer combien la connoiſſance de l'*anatomie* eſt utile dans la pratique de la Medecine, je paſſe à la ſtructure des viſceres. Pour commencer par les poumons, il eſt évident que puiſque c'eſt un compoſé de vaiſſeaux, le ſang doit y être en abondance. Des branches de vaiſſeaux en nombre infini traverſent & parcourent les poumons ſelon toutes ſortes de directions, embraſſant les bronches dans toute la longueur & tous les replis de leur cours. L'artere pulmonaire qui porte le ſang du ventricule droit du cœur dans les poumons, paroît beaucoup plus large que l'aorte même : de plus, la veine pulmonaire s'y diſtribue en une multitude prodigieuſe de ramifications de l'exiſtence deſquelles on peut s'aſſurer en y injectant de la cire fondue. Que conclurrons nous de-là ? Que la plupart des maladies du poumon proviennent d'un épanchement de ſang ou d'un embarras de la circulation de ce fluide dans ſa ſubſtance ; c'eſt ce qui eſt confirmé par le crachement de ſang : la péripneumonie, la pleuréſie, la phtiſie, & toute la ſuite fatale des maladies qui attaquent le poumon.

Si l'on accorde à ces conſidérations quelque poids, on conviendra que la ſaignée doit ſoulager, qu'elle eſt même abſolument néceſſaire dans les maladies du poumon ; conſéquemment que l'uſage des remedes qui tendent à diviſer & atténuer le ſang qui y circule, eſt ſalutaire. Entre ces remedes, les plus énergiques ſont les infuſions chaudes d'herbes balſamiques & qui contiennent un ſel nitreux & ſubtil. Il ſuit de-là que dans les maladies du poumon, les acides aſtringens, les ſtyptiques, les ſubſtances viſqueuſes & tout ce qui eſt capable de rallentir la circulation du ſang & par conſéquent d'en augmenter l'embarras, ſeroit mortel. D'ailleurs la trachée artere qui par ſes ſubdiviſions forme les branches des poumons, étant tapiſſée d'une membrane nerveuſe ; c'eſt une raiſon de plus pour proſcrire dans les maladies de la poitrine toutes les ſubſtances acides & acres ; leur effet eſt non-ſeulement d'attirer une grande quantité de ſang dans la partie malade qui en eſt déja ſurchargée ; mais ce qui eſt pis, d'en arrêter le mouvement & la circulation.

Il nous reſte maintenant à examiner le foie, de tous les viſceres le plus ſanguin : il nous offre différens vaiſſeaux dont il eſt difficile de fixer exactement le nombre. Les glandes même dont il eſt compoſé ne ſont qu'un tiſſu d'une multitude innombrable de petits vaiſſeaux qui partent de la veine porte & de la veine cave, & qui ſont renfermés dans des cellules membraneuſes, comme Vieuſſens l'a judicieuſement remarqué dans ſon Traité *de Novo Vaſorum ſyſtemate*. Les glandes du foie ſéparent la bile, qui eſt reçue enſuite dans une multitude de petits vaiſſeaux entrelacés les uns dans les autres, & adhérens entr'eux.

Si nous conſidérons que ce viſcere reçoit la plus grande partie du ſang qu'il contient, de la rate, de l'épiploon, de l'eſtomac, des inteſtins & d'autres parties contenues dans l'abdomen, par le moyen de la veine porte ; & que cette veine manquant de pulſation, n'eſt pas capable de conduire plus loin le fluide qui la remplit ; nous concevrons aiſément que le foie doit être fort ſujet à des obſtructions & à toutes leurs ſuites fâcheuſes. La circulation foible & languiſſante du ſang y produit l'obſtruction, l'engorgement des vaiſſeaux, l'endurciſſement, le skirrhe & beaucoup d'autres maladies

chroniques. Si le ſang n'a point de paſſage par la veine porte & par la veine cave, il regorgera néceſſairement dans les viſceres d'où il vient, & retournera dans la rate, le pancréas, le méſentere & les autres parties, d'où il arrivera que tant qu'il ſéjournera dans ces endroits, il tiendra les vaiſſeaux tendus & gonflés, & produira des obſtructions & diverſes maladies ſpaſmodiques en picotant les membranes nerveuſes. S'il ſurvient à cette occaſion un épanchement de la lymphe, il ſera ſuivi de tumeurs, d'hémorrhoïdes, de vomiſſemens de ſang & d'autres accidens ſemblables, entre leſquels on peut compter le *morbus niger*, la maladie noire dont Hippocrate fait mention. L'*anatomie* a appris au Medecin habile qu'il n'a d'autre moyen de les diſſiper, que de rendre la circulation du ſang libre & facile dans le foie. A cet effet, il ſe ſervira des eaux minérales, des bains chauds, de décoctions appropriées, priſes en abondance, des amers, des ſubſtances ſalines, des ſels neutres fixes; en un mot de tout ce qui tend à atténuer le ſang, fortifier les ſolides, & rétablir les fluides dans leur circulation naturelle. On conçoit aiſément que dans le cas où il y a trop de ſang, principe trop fréquent des obſtructions, la ſaignée en diminuant la quantité, diſſipera le gonflement des vaiſſeaux, & les obſtructions, & ſera ſalutaire au malade.

Nous ſavons encore par le moyen de l'*anatomie*, que le foie eſt adhérent au diaphragme; & la ſageſſe que le Créateur a fait briller dans tous ſes ouvrages, ne nous permet pas de douter que ce mécaniſme n'ait quelque but important. Demandez à l'*Anatomiſte* quel eſt ce but? C'eſt, vous répondra-t'il, afin que le foie ſoit agité & mis en mouvement par le diaphragme qui s'abaiſſe & s'éleve continuellement par la reſpiration, d'où il arrive que la circulation du ſang, qui ſans cela ſeroit languiſſante dans ce viſcere, eſt accélérée; ce qui prouve que dans les maladies qui l'attaquent, il faut du mouvement & conſéquemment qu'il eſt bon de marcher, d'aller à cheval & de s'exercer de quelque autre maniere que ce ſoit. Si nous remarquons de plus que les vaiſſeaux hémorrhoïdaux qui ſont couchés longitudinalement ſur le colon & ſur le rectum, ſont très-éloignés de la veine porte & que tous les mouvemens en montant perpendiculairement ſont pénibles; nous en conclurrons que, puiſque le ſang circule difficilement dans la veine porte & dans les viſceres de l'abdomen, il s'y formera facilement obſtruction; & que, ſi cet accident eſt accompagné de convulſions, alors le ſang rompant les vaiſſeaux qui le contiennent ſortira par les orifices des veines. Dans ces cas, il eſt donc important de fortifier les parties ſolides, de rétablir la circulation des fluides par des délayans, & de s'interdire les purgatifs violens, les aſtringens & les préparations d'aloès; car ces remedes, en irritant le rectum, rendroient funeſte une évacuation qui de ſoi-même peut être ſalutaire.

Après avoir examiné le foie, deſcendons maintenant à l'utérus, à cette partie dont la connoiſſance importe ſi fort dans la cure des maladies qui ſurviennent aux femmes. L'utérus ou la matrice eſt encore un de ces viſceres qui contiennent du ſang; ſa ſubſtance eſt muſculaire & fibreuſe, & elle eſt parſemée d'une multitude infinie de vaiſſeaux qui lui ſont envoyés par les canaux ſpermatiques & hypogaſtriques. Ces vaiſſeaux étant entrelacés en pluſieurs endroits les uns dans les autres & communiquant preſque partout entre eux, il eſt néceſſaire que le ſang, ſurtout lorſqu'il eſt en trop grande quantité, circule languiſſamment dans les canaux tortueux répandus dans cette partie: d'où nous devons conclurre que ſi le ſang vient à s'y arrêter & qu'il ne ſoit pas parfaitement repompé par les veines & reporté par leurs canaux (tortueux comme celui des arteres), il s'enſuivra des accidens terribles. C'eſt par cette raiſon que cette partie eſt ſujette à des effuſions de ſang, à des concrétions viſqueuſes qu'on appelle communément polypes, & à une foule d'autres maladies. De-là viennent auſſi les fréquens avortemens, les hydropiſies, les tumeurs, les cachexies, les obſtructions & les autres indiſpoſitions particulieres aux femmes.

Cela ſuppoſé, nous aſſurerons que dans ces maladies, tout ce qui peut retarder le mouvement du ſang eſt fatal; conſéquemment qu'il ne faut point employer les acides, les ſtyptiques, & les aſtringens. Ces remedes ne ſont capables que d'irriter & augmenter le mal. Ceux au contraire, qui ſont propres à donner de la fluidité, de la couleur & du mouvement au ſang ſeront ſalutaires. On ne négligera point ceux qui peuvent fortifier les parties ſolides: par leur moyen les humeurs vitales portées rapidement dans toutes les parties du corps y communiqueront leur douce influence. On ajoutera à ces remedes les bains, les ſels volatils huileux, & les amers balſamiques. Ces ſecours donnés à propos ne manqueront point de ſoulager les malades. Qu'on me permette encore de recommander la ſaignée, c'eſt le remede de précaution le plus sûr qu'on puiſſe prendre contre l'avortement & les autres maladies des femmes.

Je viens maintenant aux avantages de la connoiſſance exacte de la ſtructure de la rate dans la pratique de la Medecine. Spigelius & Ruyſch, la gloire & l'ornement de notre ſiecle, ont démontré, l'un par des obſervations, l'autre par des expériences, que la rate eſt composée d'un grand nombre de vaiſſeaux, de veines & d'arteres; d'où quelques modernes ont conjecturé que ſa ſubſtance étoit vaſculaire & l'ont regardée preſque comme une glande pleine de ſang, & d'où nous voyons que ſa deſtination eſt d'atténuer le ſang épais qui y eſt apporté, afin qu'il paſſe plus pur & plus coloré dans le foie. Cela ſuppoſé, il eſt facile de s'appercevoir combien le gonflement, la plénitude de ſang & les obſtructions qui peuvent ſurvenir dans cette partie, ſont fatales à la ſanté. La ſuite de ces accidens, c'eſt qu'un ſang épais & viſqueux ſe diſtribue de-là dans toutes les autres parties du corps; que ce ſang trouvant par ſa nature & par l'étroite capacité des canaux dans leſquels il eſt obligé d'entrer, de la difficulté à circuler, ſéjourne dans quelque endroit, & que de ce ſéjour naît une multitude de maladies différentes: auſſi remarque-t'on dans la pratique qu'il n'y a point de remedes plus puiſſans en pareils cas, ni plus actifs que ceux qui atténuent le ſang, qui débarraſſent les vaiſſeaux, qui diſſipent les obſtructions & qui remettent les ſolides au ton convenable. Or ces remedes ne produiront ces effets qu'en augmentant la circulation languiſſante du ſang, & en lui rendant ſa continuité. Une boiſſon copieuſe d'eaux ſaines ſervira beaucoup à atténuer le ſang viſqueux. Nous n'avons pas beſoin de donner la raiſon pourquoi les bains chauds & les eaux minérales ſont non-ſeulement utiles, dans les maladies de l'eſpece dont il eſt queſtion, mais encore les remedes les plus propres à produire les effets qui leur ſont contraires; mais le ton des parties ſolides ne contribuant pas peu à la circulation du ſang, ce ton s'affoibliſſant en raiſon de la diſtention des vaiſſeaux; il eſt conſtant qu'il ne faut point négliger les aſtringens doux, tels que les ferrugineux & ceux qu'on appelle communément ſpléniques.

Nous pouvons encore mettre les reins au nombre des viſceres ſanguins. La ſtructure de cette partie mérite par l'utilité de la connoiſſance qu'on en peut avoir, toute notre attention. La ſecrétion de la ſéroſité ſaline dépend entierement de la circulation du ſang dans les reins; on peut démontrer par deux raiſons que la nature s'eſt ſervie des moyens les plus juſtes pour qu'elle n'y ſouffrît aucune altération. Premierement les arteres émulgentes ſont toutes voiſines du cœur, & cette proximité rend leur ſyſtole extremement forte. Secondement, la décharge des fluides reçus dans l'eſtomac, ſe fait avec beaucoup de promptitude par la veſſie. On ſait par expérience qu'on urine promptement & copieuſement après avoir pris des liqueurs chaudes, telles que la petite biere, les infuſions de thé, & la bétoine de Paul. Il s'enſuit de tout ce que nous venons de dire que les exulcérations, les inflammations, les paroxyſ-

mes de la pierre, les ſuppreſſions, les décharges exceſſives d'urines, & la plupart des autres maladies des reins procedent de l'épanchement du ſang, & que la cauſe de tous ces accidens n'eſt autre choſe que la trop grande quantité de ſang ou la pléthore; d'où le Medecin conclurra que la ſaignée eſt un excellent remede, puiſqu'il attaque directement la cauſe du mal; & que l'uſage des bains chauds, des eaux minérales, des infuſions chaudes de la bétoine de Paul, le liere terreſtre & tout ce qui tend à atténuer le ſang coagulé, doit être ſalutaire dans les maladies des reins.

Les parties membraneuſes du corps étant douées d'un ſentiment vif & exquis, il eſt important pour le Praticien d'en connoître bien la ſtructure, & nous ne les paſſerons point ſous ſilence. L'eſtomac, l'œſophage, les inteſtins & la veſſie, ſont entre les viſceres ceux qu'on peut regarder comme particulierement compoſés de membranes. Or, l'*anatomie* nous apprend que toutes les parties membraneuſes contiennent peu de ſang; mais qu'elles ſont bien pourvues de branches de nerfs & de fibres qui ſervent à leur contraction & à leur dilatation, & qu'elles ſont par conſéquent fort ſujettes au ſpaſme ou à des mouvemens convulſifs. Dans ces accidens le ſang coulant lentement dans les vaiſſeaux comprimés & obſtrués, y ſéjournera facilement & produira les plus terribles maladies. C'eſt de cette cauſe que naiſſent les inflammations les plus dangereuſes; parce qu'en vertu de la liaiſon ſinguliere des parties nerveuſes entre elles, l'affection d'une ſeule partie ſe tranſmet à tout le ſyſteme nerveux, communication qui ne manque jamais d'être ſuivie des ſymptomes les plus funeſtes; tels que les fievres aigues, les inſomnies, le dégout, la chaleur interne, la froideur des parties extérieures, l'agitation continuelle, les convulſions & l'aliénation d'eſprit juſqu'à un certain point. Plus la partie affectée eſt conſidérable, plus on jugera l'inflammation dangereuſe; quant aux ſecours que le Medecin doit donner à ſon malade, il les proportionnera au danger & à l'état de ſes forces. On déduit de cette théorie que pour ſoutenir le corps contre la violence de ces accidens, on peut attendre du ſuccès de tous les remedes qui tendent à conſerver les parties ſolides dans le ton convenable & dans leur vigueur naturelle, & qui ne ſont ni aſtringens ni relâchans, entre leſquelles je ne peux m'empêcher de recommander les remedes pour les nerfs, les infuſions chaudes de plantes balſamiques tempérés, les ſels volatils huileux, les eſſences d'alexipharmaques, &c. S'il y a pléthore ou trop grande abondance de ſang, la ſaignée ſera néceſſaire; on s'interdira tous purgatifs, émétiques, & ſtyptiques: on ne ſe ſervira point non plus d'alimens imprégnés d'acides, de ſubſtances viſqueuſes ni de tout ce qui eſt capable de rafraîchir; parce que l'irritation cauſée par tous ces ingrédiens augmenteroit le ſpaſme & la maladie. L'eſtomac eſt un viſcere ſi conſidérable & ſi important que je ne puis me diſpenſer de dire un mot de ſa ſtructure particuliere. On remarque dans la cavité ſupérieure du côté gauche, que les vaiſſeaux ſanguins y ſont défendus par une forte membrane des injures auxquelles ils ſeroient expoſés ſans elle, tandis que leurs membranes propres ſont extremement foibles dans cet endroit. Ce méchaniſme met en état d'expliquer pourquoi dans les maladies hypocondriaques & dans les obſtructions de la rate, ces vaiſſeaux que le ſang met alors dans une grande diſtenſion, ſe rompent facilement; d'où il s'enſuit un vomiſſement de ſang conſidérable. Les femmes ſont fort ſujettes à ces vomiſſemens, par la ſeule raiſon que le ſang qu'elles auroient dû perdre par le flux menſtruel, étant retenu, eſt porté dans les vaiſſeaux de l'eſtomac, qu'il gonfle d'abord & qu'il rompt enſuite. Le fond de l'eſtomac, ſon orifice inférieur & le duodenum ſont tapiſſés d'une membrane forte & veloutée qui ſert de rempart à la membrane nerveuſe & ſenſible. Il n'eſt donc pas étonnant que le ſentiment ſoit moins vif dans ces endroits qu'ailleurs, puiſque

l'*anatomie* nous démontre que les autres parties du corps ne ſont point enveloppées de la ſorte. Qui ne reconnoîtra encore ici la ſageſſe de l'Auteur de la machine entiere? N'eſt-il pas évident que la fonction de cette membrane veloutée, eſt de garantir la membrane nerveuſe des impreſſions fâcheuſes qu'elle auroit reçue de la bile & des alimens qui paſſent continuellement ſur elle. Nous poſerons donc comme une loi de pratique, que les ſels purgatifs & les remedes qui relâchent le ventre doucement, ne ſont d'aucun avantage dans tous les cas où le fond de l'eſtomac, le duodenum & le commencement du jejunum ſeront chargés d'une maſſe de matieres acides & bilieuſes; car ces parties n'ayant qu'un ſentiment lourd & groſſier, elles réſiſteront à l'irritation foible & languiſſante de ces médicamens légers & mal-choiſis. Les émétiques doux ſont les ſeuls capables de débarraſſer ces parties des ordures éloignées & peſantes qui les incommodent; car les ſoufres & les ſels ſubtils & cauſtiques qu'ils contiennent, pénétreront la tunique veloutée, & portant l'irritation dans la membrane nerveuſe, ils exciteront dans cette région des contractions ſpaſmodiques, & les ordures en ſeront chaſſées, & pour ainſi dire, conduites dehors par le remede.

Mais à propos du duodenum, je ne paſſerai point ſous ſilence ſa ſtructure ſinguliere. Elle a des particularités auxquelles peu de perſonnes ont fait toute l'attention qu'elles méritent. La main Toute-puiſſante qui nous a formés, & dont il ne ſort que des choſes parfaites, a voulu qu'il reſſemblât à un petit ſac ou à un petit eſtomac, afin que la bile qui y eſt portée par des canaux propres à cet uſage, y ſéjournât plus long-tems, & ſe mêlat par conſéquent plus intimement avec nos alimens; précaution abſolument néceſſaire à la ſanté. Cela ſuppoſé, il eſt évident qu'il provient un grand nombre de maladies des différens accidens qui peuvent arriver à cet inteſtin. Si, par exemple, la bile y eſt en trop grande abondance. Si ſon mouvement eſt lent, & conſéquemment ſon ſéjour long, ce qui l'expoſe à ſe corrompre, & à prendre quelque qualité malfaiſante; il eſt conſtant, & je ſai par expérience, que dans ce cas cet inteſtin renfermera la cauſe ſecrete de pluſieurs maladies terribles. C'eſt à cette cauſe qu'il faudra rapporter les fievres intermittentes, les fievres tierces, les ardentes & les bilieuſes, les dyſſenteries, les diarrhées & les cardialgies. C'eſt auſſi dans cet inteſtin que ſe retire cette matiere virulente, qui, portée de-là dans le ſang, engendre la petite vérole, la fievre pourpreuſe, & d'autres maladies de différentes eſpeces. Que conclurrons-nous de-là? Qu'il n'y a point de remedes plus efficaces pour prevenir ou diſſiper ces maladies, que les émétiques doux, en vertu deſquels les ſemences de la maladie ſeront déracinées; & ces ordures qui communiquent déja, ou qui communiqueroient dans la ſuite leur infection au ſang, ſeront expulsées. Des abſorbans déterſifs & nitreux, agiſſans immédiatement ſur la matiere morbifique, pourroient en émouſſer les pointes aiguës, & ſuppléer aux émétiques.

Si je n'entrois dans quelque détail ſur la bile, cette humeur ſi néceſſaire à la ſanté, ce ſeroit une inadvertence qu'on ne me pardonneroit pas. Elle s'engendre dans une abondance digne de notre admiration, dans le foie d'où elle eſt portée dans les inteſtins par deux canaux. A quel uſage y eſt-elle employée? C'eſt ce ſur quoi l'on ne s'explique point.

Puiſqu'elle entre dans le duodenum & les premiers inteſtins, & qu'elle ſe mêle avec le chyle, il faut bien qu'elle ſoit utile, dit-on: on ajoute pourtant, qu'en preſſant les inteſtins, elle les ſollicite à laiſſer ſortir les excrémens qu'ils contiennent. De ſon premier emploi & de ſes effets, nous concluons qu'elle importe extremement à la conſervation de notre ſanté, & que ſes défauts, ſoit en quantité, ſoit en qualité, doivent produire pluſieurs maladies. D'où l'on déduit une maxime de pratique, qui eſt que tout ce qui tend à régénérer la

bile lorſqu'elle eſt en trop petite quantité, & à lui rendre ſon tempérament naturel, & ſon tempérament balſamique, eſt ſalutaire.

Les remedes propres à produire ces effets, ſont les extraits amers de la petite centaurée, le chardon beni, l'extrait d'aloès, & d'autres ſubſtances de cette nature. Puiſque la bile dans ſon état naturel, fortifiant le mouvement des inteſtins, occaſionne, provoque & facilite l'expulſion des excrémens, diſſout & diſſipe les humeurs viſqueuſes du corps, & garantit par ce moyen des maladies froides, il eſt conſtant que dans ces cas, les meilleurs remedes qu'on puiſſe ordonner, ce ſont des amers réunis à des balſamiques. C'eſt par cette raiſon qu'ils ſont excellens dans les cachexies, dans les hydropiſies, & dans les maladies hyſtériques & hypocondriaques.

Il ne ſera pas inutile de dire un mot de la circulation de la lymphe, & de démontrer les avantages que le Praticien peut tirer de cette connoiſſance. Obſervons d'abord que la lymphe, ou la partie la plus claire & la plus déliée de la ſéroſité, eſt ſéparée du ſang artériel, portée par les vaiſſeaux lymphatiques au canal thorochique, & tranſmiſe dans le cœur, où elle ſe mêle au ſang, pour lui donner le degré de fluidité convenable à un fluide réel. C'eſt par une certaine quantité de ce fluide que les parties de notre corps ſont nourries & entretenues; & les expériences de la Chymie & de la ſtatique nous démontrent que nous ſommes composés de onze parties de fluide pour une de ſolide. Le ſang doit donc être entretenu, délayé, & rendu propre à la circulation par un autre fluide. Ce fluide ſera donc un des premiers élémens qui entrent dans ſa compoſition: de-là nous pouvons déduire quelles doivent être les qualités d'un fluide qui puiſſe ſe mêler avec le ſang, même en grande quantité, ſans toutefois nuire à la ſanté. Il eſt évident que ce fluide doit être clair & léger. Le Medecin aura donc ſoin d'examiner la qualité des eaux, & de comparer leurs qualités avec l'état du malade, & ce qui eſt néceſſaire pour le ramener à la ſanté. Il concevra que rien n'eſt plus propre à atténuer le ſang que d'y mêler beaucoup de fluide; & que rien n'eſt plus ſalutaire dans les obſtructions des viſceres & dans la viſcoſité du ſang, qu'un uſage convenable des bains chauds & des eaux minérales.

L'inſpection anatomique du cours de la lymphe, nous convainc encore que ſon retour doit être difficile. Mais la ſageſſe de la nature a pourvu à cet inconvénient: elle a facilité ſon retour en lui multipliant des paſſages. Les vaiſſeaux lymphatiques ont une multitude d'iſſues latérales; & les glandes conglobées, à travers leſquelles paſſent ces ruiſſeaux, ſont parſemées de fibres nerveuſes, dont la force & l'action hâtent le mouvement de la lymphe du côté du cœur. C'eſt donc avec raiſon que cet Obſervateur ingénieux des vaiſſeaux lymphatiques, Nuck, les a comparés à des ſiphons. Malgré cette précaution de la nature, s'il arrive que la circulation de la lymphe languiſſe; ſi elle eſt viſqueuſe; ſi la force des fibres qui doivent faciliter ſon retour n'eſt pas ſuffiſante, cette humeur ſéjournera aux environs des glandes, & y cauſera obſtruction: mais lorſque la lymphe n'a pas le mouvement qui lui convient, elle ſe corrompt, elle devient viſqueuſe, & elle ne manque pas de produire des maladies terribles; telles ſont toutes celles qui attaquent la peau. L'impureté de la lymphe cauſe les lepres, les herpes, les puſtules, les gales, la teigne & la vérole. Après avoir découvert la cauſe de ces maladies, ce dont nous ne ſerions peut-être jamais venus à bout ſans le ſecours de l'*anatomie*, il eſt conſtant que la ſeule choſe à laquelle nous ayons à travailler, c'eſt de rendre à la lymphe la circulation, ou à deſobſtruer les glandes, afin qu'elle puiſſe ſe remettre dans le mouvement convenable. A cet effet, on auroit recours ſans ſuccès à la purgation, à la ſaignée, aux abſorbans & aux ſels: il faut employer des remedes plus énergiques, des remedes pénétrans, qui conſervent leur nature en agiſſant, qui picotent les fibres, & qui deſobſtruent les glandes & les vaiſſeaux. Telles ſont ceux que nous tirons du regne des minéraux, les ſoufres des métaux, l'antimoine & les préparations mercurielles, dont on ne peut trop vanter l'action ſur les glandes & ſur les mouvemens de la lymphe.

Si la circulation de la lymphe eſt gênée ou ſuſpendue, particulierement dans le cas d'obſtruction au foie, les vaiſſeaux lymphatiques ſe gonfleront & ſe briſeront. L'épanchement de la ſéroſité qui s'enſuivra, produira différentes eſpeces d'hydropiſies, qui prendront leurs dénominations des parties qu'elles affecteront. On peut conclurre de-là que ces maladies ſont de difficile guériſon; car il eſt aiſé de prouver & de concevoir, que ce n'eſt pas ſans peine qu'on viendra à bout d'amollir des viſceres endurcis, & de conſolider des vaiſſeaux rompus.

Conſidérons maintenant le cerveau & le ſiſteme nerveux. Plus notre examen ſera profond, plus évidente ſera l'utilité de la connoiſſance de ces parties dans la pratique de la Medecine. Les Anciens les avoient nommées parties froides, non qu'ils ignoraſſent qu'elles ont un degré de chaleur convenable: mais c'eſt qu'ils avoient remarqué, que proportionnellement aux autres, elles ne contiennent qu'une très-petite quantité de ſang: d'ailleurs la ſubſtance du cerveau eſt par elle-même entierement privée de ſentiment; d'où il paroît que le défaut de ſang influe conſidérablement ſur ces parties: auſſi obſerverons-nous dans la ſaignée ou dans les hémorrhagies conſidérables, que le malade tombe en défaillance; par la raiſon que dans ces cas, les parties ſont pour ainſi dire privées de la nourriture dont elles ont beſoin. On peut conclurre de-là que les remedes chauds ſont bienfaiſans dans les maladies de la tête, parce qu'en fortifiant les membranes, la circulation du ſang ſe fait d'une maniere plus parfaite & plus prompte. C'eſt donc avec raiſon qu'on recommande dans ces cas les remedes qu'on appelle communément céphaliques; telles ſont les huiles tirées par diſtilation d'herbes aromatiques, les baumes apoplectiques & les ſels volatils huileux; car ſi les membranes du cerveau manquent de force, le ſang y ſéjournera aiſément, & il s'enſuivra des maladies terribles, comme l'apoplexie, l'extinction de la voix, la mélancolie, l'aveuglement, la ſurdité, les goutes ſerenes, les cochemares, les reveils fâcheux, l'aſſoupiſſement, le dérangement, & l'affoibliſſement des différens ſens. Si les corroboratifs ſont propres à diſſiper tous ces accidens, rien n'eſt plus capable de les accroître que tous les remedes qui peuvent relâcher, rafraîchir & engourdir. De cette eſpece ſont toutes les ſubſtances vaporeuſes, l'air humide, le ſommeil long, les affections de l'eſprit, & particulierement le chagrin; tout ce qui peut envoyer au cerveau des particules ſulphureuſes dont les nerfs ſeroient agités, comme les opiates, les narcotiques, les acides, les remedes rafraîchiſſans & les fruits d'automne; au contraire, les ſels volatils, huileux & balſamiques ſont ſalutaires. Je regarde mon baume liquide comme un des plus efficaces; compoſé des huiles les meilleures & les plus naturellement extraites, il produit des effets ſurprenans dans les maladies du cerveau & des nerfs. Je recommanderai par la même raiſon, dans les obſtructions qui ſurviennent aux mêmes parties, dans la paralyſie, les remedes balſamiques appliqués à l'extérieur, non tant ſur la partie affligée, qu'à l'origine des nerfs & ſur la nuque du cou.

Ici je traiterois à fond la doctrine des nerfs, s'il ne ſuffiſoit au but que je me ſuis propoſé d'effleurer cette matiere. S'il y a quelque partie diſtinguée dans l'*anatomie* dont le Medecin doive être profondément inſtruit, c'eſt ſans contredit celle qui traite de la ſtructure & de la conſpiration merveilleuſe des nerfs. Si ces connoiſſances lui manquent, il ne ſera jamais en état de diſcerner quelle eſt la partie à laquelle il faut rapporter les ſymptomes, & quelle eſt celle qui ne ſouffre que par conſpiration. A combien d'erreurs ne ſera-t'il donc

donc pas exposé dans la pratique, ſi l'on convient de la vérité decet aphoriſme, que c'eſt à la cauſe premiere de la maladie qu'il faut s'attaquer, & que celui qui, ſoit par inadvertance, ſoit par ignorance de l'*anatomie*, s'adreſſe aux ſymptomes, commet une faute groſſiere? Mais d'où naiſſent les ſymptomes? Quelle en eſt la cauſe? Sinon la conſpiration qui naît de la liaiſon intime des parties nerveuſes les unes avec les autres. Car il eſt ſans doute ſurprenant que toute la machine ſe reſſente de l'affection d'une ſeule partie nerveuſe; telles toutefois ſont les ſuites de la conſpiration. Des douleurs vives à des parties éloignées, un nerf, un tendon offensé, la pierre, la colique, la paſſion iliaque; produiſent les fievres, les délires, les convulſions, & d'autres accidens non moins funeſtes.

La branche intercoſtale, & la huitieme paire de nerfs, ſe répandent preſque dans toutes les parties du corps; d'où il arrive qu'aux maux de tête, aux apoplexies, aux épilepſies, ou aux contuſions, ſuccedent les vomiſſemens, les diarrhées, les aſthmes, les conſtipations de ventre, les ſuppreſſions d'urine, les difficultés de reſpirer & les maux de poitrine. Les mêmes accidens arrivent dans les maladies hypocondriaques & hyſtériques; car ſi les plexus nerveux du méſentere, ou les nerfs de l'eſtomac & du poumon ſont une fois agités par des flatulences, ou picotés par quelque matiere acre, le malade ſera attaqué de ſuffocation, de palpitation de cœur, de vertige, de mal de tête, de défaillance, de douleur au cou, d'aſthme, de catalepſie & de convulſions. Qu'auroit donc opéré le Medecin, qui s'attachant à un de ces ſymptomes, auroit preſcrit les remedes qui leur conviennent? Rien. Au lieu que ſi la cauſe réelle de la maladie lui avoit été bien connue, il eût peut-être emporté la maladie avec un clyſtere carminatif, ou un remede antiſpaſmodique. Au paroxyſme de la pierre ſe joignent quelquefois la colique, l'engourdiſſement de la cuiſſe, la rétraction des teſticules, &, ce qui eſt plus ſingulier, l'épilepſie & une douleur violente dans la poitrine. Quelle raiſon rendre de ces ſymptomes? Sinon celle qu'on peut tirer de l'inſertion des nerfs intercoſtaux, & de ceux de la huitieme paire, dans la veſſie & dans les reins. Un Medecin négligera donc ces ſymptomes tout effrayans qu'ils ſont, & il s'attachera à calmer les douleurs cauſées par la pierre. La ceſſation des unes ſera ſûrement accompagnée de la ceſſation des autres. A cet effet, il ordonnera les bains, les oignemens huileux & les anodyns les plus doux; & il tentera d'appaiſer les douleurs en relâchant les paſſages. Cette attention de ne pas abandonner le tronc pour ſe prendre aux branches, eſt abſolument néceſſaire. Dans le cas des vers, qui, logés dans l'ileum des enfans, en rongent la membrane, & cauſent des ſpaſmes & des convulſions, tous ces ſymptomes diſparoîtront bien-tôt; ſi le Medecin, en conjecturant la vraie cauſe, ordonne des anthelminthiques convenables qui tuent les vers. La corroſion de la veſſie par une pierre eſt quelquefois ſuivie de douleurs aiguës, de teneſme, de dégout, d'inſomnie & de ſueurs froides. Si l'*anatomie* dirige le Medecin à la cauſe de ces ſymptomes, il eſt évident qu'il ne cherchera point d'autre remede contre ces accidens fâcheux que le déplacement de la pierre, qu'il effectuera par des médicamens huileux & balſamiques; ou ſi le danger eſt preſſant, par l'opération de la taille.

Je m'expoſerois à ennuyer le Lecteur ſi j'entrois dans un plus long détail des douleurs violentes auxquelles les différentes parties du corps ſont exposées, en conſéquence de la liaiſon étroite, & de la conſpiration mutuelle des nerfs: mais il ne ſera pas inutile de dire quelque choſe de la tête. Les accidens les plus cruels, tels que les diarrhées, la toux, les fievres, la conſtipation, la peſanteur ſur la poitrine, les convulſions & d'autres accompagnent le mal de dent & la difficulté de les pouſſer dans les enfans: mais la dent arrachée ou pouſſée, ces ſymptomes fâcheux s'affoibliſſent incontinent & diſparoiſſent. Il eſt étonnant combien les douleurs qui naiſſent de l'inflammation de l'eſtomac ſont cruelles. Cette partie ayant des nerfs très-conſidérables, fait partager à tout le corps ſon indiſpoſition. Ainſi les poiſons ou d'autres matieres acres enfermées dans l'eſtomac, y produiſent des ardeurs, cauſent le délire, & un dérangement ſi grand qu'il eſt quelquefois ſuivi de la mort. Tandis que les parties intérieures, particulierement la poitrine, eſt comme en feu; les parties extérieures ſont froides, & le pouls eſt inégal. Ces ſymptomes ſont terribles, & ce n'eſt pas ſans raiſon que le Medecin en eſt allarmé. Qu'il détruiſe le poiſon ou l'acreté de la matiere dont l'eſtomac eſt affligé; qu'il chaſſe l'un avec de l'huile ou du lait; qu'il trouve moyen d'évacuer l'autre, & ces ſymptomes diſparoîtront. Il en ſera de même dans les bleſſures des tendons. La cauſe réelle étant anéantie, & les parties reſtituées dans leur état naturel, les accidens concomitans ceſſeront. Une bleſſure au doigt, à l'orteil, ou un cor coupé mal-adroitement, ont quelquefois de très-fâcheuſes ſuites; ces accidens légers en apparence peuvent être ſuivis de ſpaſmes cruels ou de ris ſardonique, de douleurs vives & de convulſions. Mais la violence de ces ſymptomes s'affoiblira, en calmant par des remedes convenables la douleur des nerfs.

Dans l'affection hyſtérique, maladie particuliere aux femmes, elles tombent, comme ſi elles étoient frappées du tonnerre, ou comme en apoplexie; parce que les nerfs de la huitieme paire ou de la paire vague qui s'inſerent dans l'uterus, occaſionnent en même-tems des ſpaſmes dans le cerveau. Sans entrer dans le détail des ſymptomes concomitans de cette maladie, il eſt évident qu'ils procedent tous de la liaiſon & de la conſpiration générale de tous les nerfs répandus dans toutes les parties du corps.

Combien de fois ne rapporte-t-on pas à quelque défaut de la bile, des maladies dont l'origine eſt dans la connection & la conſpiration mutuelle des nerfs. L'amas des nerfs qui ſont à la veſicule du fiel, communiquant auſſi avec le pilore, le pancréas & le duodenum; il n'eſt pas difficile d'expliquer comment l'irritation de l'eſtomac chaſſe la bile des canaux qui l'apportent, & des viſceres qui la renferment, & réciproquement comment dans la jauniſſe l'eſtomac eſt irrité, affligé de nauſées & le vomiſſement provoqué.

Il y a auſſi une conſpiration ſinguliere entre la veſſie & les uréteres, par la raiſon que les nerfs vont de l'une de ces parties à l'autre ſans être interrompus dans leur cours. Si donc le commencement des uréteres eſt déchiré par une pierre, ou affligé d'un mouvement ſpaſmodique; il y aura en même-tems ſuppreſſion d'urine, ſtrangurie & efforts inutiles pour lâcher de l'eau.

Mais nous en avons dit aſſez ſur la conſpiration des nerfs; ſi nous voulions épuiſer cette matiere, nous ne finirions point. Si le Medecin ſait profiter de ce que nous en avons exposé; il ſera en état de diſtinguer le ſymptome de la cauſe de la maladie. Si quelqu'un eſt curieux de voir cette matiere traitée plus à fond, il n'a qu'à recourir à Vieuſſens. Cet excellent Ecrivain a donné la doctrine des nerfs fort au long. Ce que j'ai avancé ſuffit, je crois, pour démontrer les avantages des connoiſſances anatomiques dans la pratique de la Medecine. Si j'avois eu la même choſe à prouver par rapport à la Chirurgie, j'aurois encore eu beaucoup plus beau champ. Les effets de la Chirurgie ſont les plus ſurs & les plus évidens de la Medecine. Dans la cure de beaucoup de maladies internes, on demande s'il faut l'attribuer à la vertu des remedes, ou ſi c'eſt l'ouvrage de la nature; au lieu que dans le traitement des maladies qui appartiennent à la Chirurgie, on peut ſe convaincre par le témoignage de ſes yeux, que le ſuccès a dépendu des ſecours de l'Artiſte. Ainſi quel cas ne doit-on pas faire d'un Praticien qui réunit en lui la Chirurgie & la connoiſſance de l'*anatomie!* Je me bornerai à ce peu que je viens de dire de l'uſage de l'*anatomie* dans la pratique de la Chirurgie; ce ſu-

jet étant assez important & assez étendu pour faire la matiere d'une dissertation particuliere. HOFFMAN, *Med. Prat. Hist.*

Tout grand écrivain que soit Hoffman, on peut l'accuser d'avoir exposé avec assez peu d'exactitude l'état de la Medecine ancienne. Si le reproche qu'il a fait aux Anciens, d'avoir étendu sans borne la méthode médicinale, négligé les purgatifs doux, & donné dans les rêveries des Medecins qui vinrent long-tems après Hippocrate, & qui éleverent une théorie sur des principes Péripatéticiens ou Alchymiques, s'adresse à ce pere de la Medecine; on peut dire hardiment qu'il est mal fondé.

Histoire de l'Anatomie.

L'*Anatomie* doit être fort ancienne; car il est presque impossible que les hommes n'aient point eu, même dans les premiers âges du monde, une connoissance générale de la structure des parties du corps humain. Les hasards, les meurtres, les accidens de la guerre, & l'ouverture des animaux destinés à leur nourriture suffisoient pour les en instruire. Mais en quel tems commença-t-on de la cultiver comme une science? C'est un point qui n'est pas sans obscurité. Si nous en croyons Manethon, l'étude de l'*anatomie* se fit de très-bonne heure. Eusebe rapporte qu'on lisoit dans ce fameux Ecrivain Egyptien, que le Roi d'Egypte Athotis avoit composé plusieurs Traités d'*anatomie*. Or Athotis vécut plusieurs siecles avant la création d'Adam, si nous nous en rapportons à la chronologie des Egyptiens. Quoique la date de ce fait soit fausse, toutefois on en peut conclurre que l'*anatomie* est une science fort ancienne.

Il paroît que Salomon avoit quelque connoissance de la structure du corps humain, par ces paroles du douzieme chapitre de l'Ecclesiaste :

» Souvenez-vous de votre Créateur pendant les jours de » votre jeunesse, avant que le tems de l'affliction vien- » ne, & qu'approchent ces années, dont vous direz, » elles ne me plaisent point.
» Avant que le soleil, la lune, la lumiere, & les étoi- » les deviennent ténébreuses, & que les nuées reparoiss- » sent après la pluie.
» Ce sera alors que les gardes de la maison seront ébran- » lés, & que les hommes vigoureux chancelleront. » Celles qui servent à moudre seront oisives & en pe- » tit nombre, & ceux qui regardent par des trous se- » ront obscurcis.
» Les portes seront fermées sur la place, avec abaisse- » ment du bruit de la meule. On se levera au chant de » l'oiseau, & toutes les musiciennes se tairont.
» On craindra les lieux hauts, & on tremblera en fai- » sant chemin.
» L'amandier fleurira; la sauterelle s'engraissera, & le » caprier périra. Car l'homme ira dans sa maison éter- » nelle, & ceux qui le plaindront courront par les » places.
» Avant que la petite chaîne d'argent se casse, que le ban- » deau ou le vase d'or retourne en arriere; que la roue » qui est sur la citerne se rompe, *profitez de cette leçon*; » car la poudre s'en retournera dans la terre d'où elle » est venue, & l'esprit à Dieu qui l'a donné. »

Il est aisé de voir que ceci est une description figurative de la vieillesse & de ses incommodités: mais l'obscurité qui regne dans plusieurs endroits de cette allégorie ne permet pas de déterminer jusqu'où Salomon connoissoit la structure du corps humain.

On ne peut douter que l'*anatomie* n'ait été cultivée quelque tems avant Homere, ou du moins qu'on ne la cultivât de son tems; car on voit par les écrits de cet Auteur qu'il connoissoit assez bien les parties du corps, & qu'il étoit très-versé dans ce que les Modernes appellent exposition, rapport des blessures; comme il paroît par les descriptions exactes qu'il nous a laissées de leurs effets dans presque toutes les parties du corps.

Hippocrate est le plus ancien Auteur que nous ayons, chez qui l'*anatomie* soit traitée comme une science. Ce divin Auteur a semé dans ses ouvrages une si grande quantité d'observations anatomiques, qu'on en composeroit un corps considérable en les réunissant. Si l'on parcourt les Traités admirables qu'il nous a laissés sur les luxations, les fractures & les articulations, on ne doutera point qu'il n'eût une profonde connoissance de l'Ostéologie. Convaincu lui-même des progrès surprenans qu'il avoit faits dans cette partie, & jaloux de transmettre à la postérité des preuves de sa science & de son industrie; nous lisons dans Pausanias qu'il fit fondre un squelete d'airain, qu'il consacra à Apollon de Delphes.

On trouve encore dans ses Ouvrages un grand nombre de passages qui semblent prouver qu'il connoissoit la circulation du sang, & la sécrétion des humeurs. Le Docteur Douglas a rassemblé ceux qui lui ont paru les plus forts, & les plus propres à éclaircir ce point.

Dans le premier de ces passages, Hippocrate s'exprime ainsi :

« Les veines qui sont répandues par tout le corps, & qui » y portent l'esprit, le flux & le mouvement, sont » toutes des branches d'une seule veine. » Il faut remarquer que par le mot de veines, Hippocrate entend ici les arteres.

Il dit au Livre *de Alimento*. « Les veines viennent du foie » qui en est l'origine, de même que le cœur est l'ori- » gine des arteres. C'est de-là que partent le sang & » les esprits, & que la chaleur se répand partout le » corps. »

Le troisieme passage est tiré du second Livre des maladies. « Si le malade en rechappe, dit-il, ensorte que le » sang reprenne sa chaleur naturelle, soit de lui-même, » soit à l'aide des remedes qu'on aura ordonnés; il » fermentera derechef, il sera atténué; il continuera » de se mouvoir, il portera les esprits avec lui, il s'é- » cumera de lui-même, il se séparera de la bile, & le » malade reviendra en parfaite santé. »

Il ajoute, « si le mouvement du sang est arrêté, le corps » tombera nécessairement dans l'inaction. Et un peu » plus bas: si le sang est entierement froid & coagulé, » l'homme meurt. »

On lit au second Livre de la Diete; « qu'en vertu de la » chaleur & de l'attraction, toutes les choses contê- » nues dans le corps sont mises dans une prompte cir- » culation (περίοδον) & qu'alors l'inaction du corps est » dissipée par le moyen des esprits; que ce qui est com- » pact, s'échauffe, s'atténue & s'exhale par les pores » de la peau; & que c'est-là ce qu'on appelle une sueur » chaude. Et qu'après cette excrétion, le sang est resti- » tué dans son état naturel, & que la fievre cesse. »

Il dit au Livre *de Insomniis*, « que tous ces symptomes » sont des signes de santé, & marquent que le corps est » sain, que les digestions sont bonnes, & que ses sécré- » tions (ἀποκρίσεις) se font bien. » Il ajoute, « que les » révolutions qui arrivent dans la circulation du sang » (αἵματος περίοδον) peuvent être comparées à celles » qui se font dans le mouvement des rivieres; lors- » qu'elles se débordent, elles sont une image de la su- » rabondance du sang; elles représentent l'état du sang, » lorsqu'il ne remplit pas les vaisseaux par le défaut » de quantité, quand elles ne rempliſſent pas leurs » lits. »

Le sixieme passage est tiré du premier Livre de la Diete. « Lorsque la circulation est foible, dit Hippocrate, les » sensations ou les sens s'affoiblissent avec elle. Ceux » qui sont les plus vifs se dérangent, & se ressentent » de la grandeur de son mouvement. »

On trouve au Livre *de Flatibus*, ce passage : « Le sang » qui est naturellement chaud, & qui est poussé par une » certaine force, ne coule pas facilement dans les pas- » sages étroits où il peut rencontrer des obstacles dans

» les cas de fievre, de douleurs ou d'autres mala-» dies. »

Ceux d'entre les Modernes qui font dépendre les fievres de l'obſtruction des vaiſſeaux capilaires, ſe ſeroient exprimés à peu près dans les mêmes termes.

Le huitieme paſſage ſe lit au Livre de la maladie ſacrée : « Dans ce cas les eſprits, dit-il, ſont arrêtés; le cer-» veau comprimé, & le mouvement du ſang ſuſpen-» du. »

Je pourrois ajouter à ces paſſages, tous ceux que Jean-Ant. Vander Linden a raſſemblés dans ſon Traité intitulé, *Hippocrates de circuitu ſanguinis*; d'où l'on pourroit conclurre, dit Douglas, qu'Hippocrate avoit quelque notion de la circulation du ſang.

Je crois qu'on ne peut refuſer aux Anciens d'avoir connu que le ſang circuloit; ce qu'ils ont ignoré, c'eſt comment ſe faiſoit cette circulation. C'eſt au célebre Harvey que nous devons cette importante découverte.

Il ſeroit ſuperflu d'entrer ici dans un détail circonſtancié de l'*anatomie* d'Hippocrate. Nous avons répandu ſous différens articles ce qui méritoit d'être remarqué là-deſſus. Nous ajouterons ſeulement ici que le Clerc ne convient point avec Douglas que les obſervations anatomiques diſperſées dans les Ouvrages d'Hippocrate, puiſſent former un ſiſteme complet. Il eſt difficile, dit M. le Clerc, de donner un extrait exact de l'*anatomie* d'Hippocrate : trois choſes empêchent qu'on n'ait ſur ce ſujet les lumieres qu'on déſireroit. D'abord on trouve diverſes contradictions dans les ouvrages qu'Hippocrate a écrits, ou qu'on lui attribue. Secondement, quand on raſſembleroit tout ce qu'il a dit de chaque partie, on n'auroit rien d'entier & de ſuivi. Enfin, quand il ne ſe ſeroit pas gliſſé autant de fautes dans le texte qu'il y en a, & qu'il y auroit moins de variété dans les manuſcrits originaux, ſon ſtyle eſt ſi concis; il y a des endroits ſi obſcurs, conçus en termes qui lui ſont ſi particuliers, que ceux même qui poſſedent le mieux la langue greque, ont de la peine à l'entendre.

C'eſt pourquoi l'on pourroit regretter la perte d'un livre de Galien, intitulé de l'*Anatomie* d'Hippocrate, ſi la paſſion qui poſſede toujours cet Auteur, lorſqu'il s'agit de la réputation de cet ancien Medecin, ne rendoit ſon témoignage ſuſpect. Nous donnerons dans la ſuite des preuves de la partialité de Galien en faveur d'Hippocrate, par rapport à l'*anatomie* même.

Quant aux ſecours qu'on pourroit attendre en cette occaſion des Traducteurs & des Commentateurs modernes, ils ne ſont pas grands. S'il étoit poſſible d'en tirer quelques lumieres, il ſeroit plus à propos de s'en rapporter à ceux de notre ſiecle, qu'aux Ecrivains des ſiecles antérieurs; parce qu'il eſt à craindre que ceux-ci, tout pleins de leurs nouvelles découvertes, ne ſe ſoient imaginés les rencontrer partout, & n'aient donné dans la folie de ceux qui voient dans Homere tout ce que les arts & les ſciences ont de plus délié, ou de ceux qui rencontrent la pierre philoſophale dans tous les livres des Anciens, de quelque matiere qu'ils traitent.

Hippocrate dit dans ſon traité *de Locis in homine*, « que » la nature du corps eſt le principe ou le fondement ſur » lequel doit être appuyé tout raiſonnement en fait de » Medecine. » Et dans ſon traité de *Priſca Medicina*, on lit le paſſage ſuivant : « Quelques Medecins & » quelques Philoſophes diſent, qu'on ne peut entendre l'art de la Medecine, ſi l'on ne connoît ce que » c'eſt que l'homme; quelle eſt ſa premiere formation » & la maniere dont ſon corps eſt compoſé. Tout ce » que ces gens-là ont dit ou écrit, ajoute Hippocrate, » touchant la nature, me paroît moins appartenir à la » Medecine qu'à la Peinture; & je ſuis perſuadé qu'on » ne peut connoître plus clairement la nature que par » le moyen de la Medecine, comme ceux qui poſſede-» ront bien cet Art s'en appercevront. »

Quoique ces paſſages paroiſſent entierement contradictoires, je crois qu'on peut les concilier enſemble. Il paroît par pluſieurs endroits d'Hippocrate, que quelques Philoſophes de ſon tems faiſoient conſiſter toute la Medecine dans quelques hypotheſes ou théories qu'ils prétendoient appuyer ſur la ſtructure des parties du corps humain, ſans conſulter la nature & la méthode qu'elle ſuit dans ſes opérations. Au lieu d'examiner avec attention comment elle agit réellement ſoit dans la production, ſoit dans la cure des maladies, ils déterminoient, ſelon leurs principes, comment elle devoit agir, & ſe conduiſoient en conſéquence. C'eſt à ces ſiſtématiques que notre Auteur en veut dans le dernier paſſage que nous avons cité; c'eſt l'abus qu'ils faiſoient de l'*anatomie*, qu'il attaque. Quelle droiture de ſens ne marque-t'il pas, en inſinuant que la Medecine raiſonnée ne peut avoir de fondement plus ſolide que l'expérience; & que toutes ces concluſions téméraires que l'on déduit de la ſtructure des parties, ſans conſulter auparavant l'expérience, ſeront au moins précaires, & ſouvent pernicieuſes dans la pratique.

Démocrite étoit contemporain d'Hippocrate. Tout ce que nous ſavons de ſes progrès dans l'*anatomie*, c'eſt que les Abdéritains ſes contemporains, qui le ſuppoſerent fou, ayant appellé Hippocrate pour le guérir, celui-ci le trouva occupé à diſſéquer des animaux, & à chercher les cauſes de la folie, qu'il attribuoit à la bile. Sur quoi Hippocrate, de retour à Abdere, dit à ceux qui l'avoient appellé, que Démocrite jouiſſoit de toute ſa raiſon, & qu'il y avoit peu d'hommes auſſi ſages que lui.

Diogene de Laerce nous a conſervé le titre d'un ouvrage compoſé par Démocrite, & dont il paroît que le ſujet étoit anatomique : il étoit intitulé, *De la nature de l'homme & des chairs.*

Si nous en croyons le même Auteur, Pythagore eut auſſi quelques notions anatomiques : mais déduites d'un ſiſteme imaginaire, elles ne ſont ni aſſez importantes, ni aſſez vraies pour que nous en faſſions mention.

Empedocle, diſciple de Pythagore, à ce que dit Galien, eut une opinion aſſez ſinguliere ſur la formation des animaux. Il croyoit que de certaines parties de leur corps étoient contenues dans la ſemence du mâle, & certaines autres dans la ſemence de la femelle, & que ce mélange produiſoit l'appétit vénérien dans l'un & l'autre ſexe, les parties ſéparées cherchant par un penchant naturel à ſe rejoindre & à ſe réunir.

Quant à la reſpiration, il avoit imaginé qu'elle ſe faiſoit de la maniere ſuivante : « Auſſi-tôt que l'humidité, » qui eſt, diſoit-il, fort abondante au commencement » de la formation du fœtus, commence à diminuer, » l'air ſuccede à cette humidité, en s'inſinuant par » l'ouverture des pores; enſuite de cela, la chaleur » naturelle voulant ſortir, elle chaſſe l'air dehors; & » lorſque cette chaleur rentre, l'air la ſuit derechef; » le premier s'appelle inſpiration, & le ſecond expira-» tion. »

Ce Philoſophe penſoit que le fœtus reſpiroit dans la matrice.

Il penſoit encore que l'ouie ſe faiſoit par le moyen de l'air qui frappe le dedans de l'oreille, qui fait des tours & retours en forme de coquille, & qui eſt attachée au lieu le plus élevé du corps comme une petite cloche, capable de fremir à toutes les ondulations de l'air qui la viendroit frapper.

Il ſuppoſoit que la chair étoit compoſée d'une égale portion des quatre élémens; les nerfs de feu, de terre, & de deux parties d'eau : les ongles étoient formés de nerfs, que l'attouchement de l'air a refroidis : les os lui paroiſſoient être compoſés de parties égales d'eau & de terre, ou du moins ces deux élémens y dominoient ſur les autres. Les larmes & les ſueurs provenoient, ſelon lui, du ſang atténué & fondu.

Quant aux ſemences des plantes, ſa penſée étoit ingénieuſe : il les regardoit comme des œufs qui tombent dans le tems de leur maturité.

Alcmæon de Crotone fut un autre disciple de Pithagore ; son nom mérite d'être transmis à la postérité. S'il est vrai, comme l'a écrit Chalcidius dans son commentaire sur le livre de Platon, qu'il est le premier qui ait anatomisé des animaux, dans le dessein de connoître les parties qui les composoient ; le tems nous a ravis ses écrits : ainsi nous ne savons de son *anatomie* que ce que nous en trouvons dans les Auteurs anciens ; encore ce qu'ils nous ont transmis de lui a-t'il plus de rapport à la physiologie qu'à l'*anatomie*. Il croyoit que l'ouie se fait, parce que les oreilles sont vuides au-dedans ; les lieux vuides résonans, lorsque la voix y pénetre. Il assuroit que les chiens respiroient en partie par les oreilles.

Quant à l'odorat, il disoit que les odeurs attirées par la respiration, étoient portées droit à l'ame dont la partie principale réside dans le cerveau. Il prétendoit que la langue distingue les saveurs par son humidité, sa chaleur tempérée & sa mollesse. Selon lui, la semence est une partie du cerveau ; le fœtus se nourrit dans le ventre de la mere, en suçant la nourriture par tous les endroits de son corps, qui est extérieurement poreux comme une éponge. La santé dépend de l'égalité, de la chaleur, de la sécheresse, du froid, de l'humidité, & même de la douceur, de l'amertume, & d'autres qualités semblables. Les maladies au contraire naissent de ce que l'une de ces choses domine sur les autres, & en rompt par ce moyen l'union & la liaison.

La lecture des ouvrages d'Aristote ne permet pas de douter qu'il ne se soit beaucoup appliqué à l'*anatomie*. Il ne s'en est point rapporté à ce que les autres avoient dit avant lui des parties du corps humain : il paroît avoir examiné les choses par lui-même ; mérite d'autant plus grand, que les dissections anatomiques n'étoient pas communes de son tems. Cependant il faut avouer qu'il a emprunté beaucoup de choses d'Hippocrate, comme on s'en appercevra en comparant ces deux Auteurs. Mais c'est sans raison que Hier. Mercurialis assure, qu'il a puisé dans les autres tout ce qu'il a écrit de l'*anatomie*.

Alexandre le Grand, dont Aristote étoit Précepteur, ayant envie de connoître la nature & les propriétés diverses des animaux, lui ordonna de travailler à cette recherche, & lui fournit pour cela la somme de huit cent talens, qui font un million neuf cent mille livres de France. Ce Prince soumit encore à ses ordres plusieurs milliers d'hommes de divers cantons de la Grece & de l'Asie, afin qu'il en apprît tout ce qu'ils auroient pu découvrir dans l'exercice continuel qu'ils faisoient de la chasse & de la pêche, & dans l'habitude où ils étoient pour la plupart de nourrir des animaux. Aristote étoit chargé d'interroger ces gens, & de rapporter à Alexandre ce qu'ils lui auroient communiqué.

Il semble qu'avec de si grands secours, Aristote devoit produire quelque chose de fort exact sur cette matiere. Cependant les Anciens avoient déja remarqué qu'il avoit avancé beaucoup de faits contraires à la vérité. On pourroit l'excuser en quelque façon, en disant que n'ayant pu tout voir par ses propres yeux & tout faire par lui-même, il a été contraint de s'en rapporter fréquemment au témoignage des autres. Mais supposé qu'en plusieurs occasions il ait été obligé de s'en tenir au rapport d'autrui, en ce qui concerne, par exemple, certaines propriétés des animaux que le hasard seul fait découvrir, il y en a d'autres où il a dû travailler lui-même, ou du moins être présent, & diriger le travail d'autrui. Telles sont les choses qui regardent l'*anatomie*. Quelle opinion peut-on avoir de l'exactitude de ce Philosophe à cet égard, lorsqu'on lui voit soutenir que tous les animaux ont le cou flexible & composé de vertebres, à la réserve des loups & des lions qui ont cette partie composée d'un seul os, & lorsqu'il assure que les lions n'ont point de moelle, ce qui est contraire à toutes les observations qu'on a faites jusqu'à présent ? On peut consulter le savant Borrichius par rapport à l'*anatomie* du lion, à celle de l'aigle & du crocodile.

Aristote avoit assez de ses erreurs, sans lui en attribuer qu'il n'a point commises. Ceux qui ont donné au public la dissection d'un lion faite à Paris dans l'Académie des Sciences, n'ont apparemment avancé que des choses véritables : mais en relevant les bévues d'Aristote sur l'*anatomie* de cet animal, ils auroient pu se dispenser de lui faire dire une chose qu'il n'a jamais pensée. On trouve ces paroles dans un de ses livres : φαίνεται λέων τῶν ζώων ἁπάντων τελειώτατα μετειληφέναι τῆς τοῦ ἄρρενος ἰδέας, que l'Interprete Latin traduit ainsi : *Videtur Leo animalium omnium perfectissimum animal in assumendo maris formam.* On a interprété ces mots, comme si Aristote avoit voulu dire par-là que le lion a par excellence, & plus que tous les autres animaux, les marques visibles & apparentes de son sexe ; ce sont leurs propres termes : & ils ajoutent, pour prouver que ce Philosophe s'est trompé, que l'uretre du lion, c'est-à-dire, le canal de la verge joint à ses ligamens, ne sort dehors que de la longueur de trois pouces & demi. Leur conclusion seroit juste, si Aristote avoit voulu dire, comme ils le supposent avec Borrichius, que le lion est celui de tous les animaux mâles qui a la partie qui distingue son sexe, la plus grande & la plus apparente : mais je ne crois point que ce soit là sa pensée. Aristote n'a entendu autre chose, si ce n'est que le lion est celui de tous les animaux mâles qui se distingue le plus aisément d'avec les femelles de son espece par son air mâle ; ou, si vous voulez, qui se distingue des autres animaux mâles, par un air fier & véritablement mâle qui lui est particulier. Je traduis le mot grec ἰδέα par le terme françois *air*, que l'on peut rendre par le latin *species*, qui répond précisément au grec.

Les différentes dissections qu'Aristote avoit faites d'animaux d'especes différentes, de bêtes à quatre piés, d'oiseaux, de poissons, d'insectes, lui avoient appris plusieurs choses touchant les usages des parties de chacune de ces especes. Je ne m'attacherai point à examiner ici tout ce qu'il a dit sur cette matiere, ou sur les différences qui se rencontrent entre ces parties & leurs usages, parce que cela nous meneroit trop loin. Nous effleurerons seulement ses sentimens sur la construction & les usages des parties qui sont communes aux animaux qu'il appelle parfaits, tels que l'homme & les animaux à quatre piés.

Aristote regardoit le cœur comme le principe & la source des veines & du sang. Le sang, ajoute-t'il, passe du cœur dans les veines, mais il n'en revient d'aucun endroit dans le cœur. Il disoit de plus qu'il sort deux veines du cœur, l'une du côté droit qui est la plus grosse, & l'autre du côté gauche qui est la plus petite, & qu'il appelloit aorte ; surquoi il faut remarquer que ce Philosophe est le premier, à ce que dit Galien, qui ait ainsi nommé la grande artere ; ce qui prouve que le Livre *du cœur*, où ce nom se trouve n'est pas d'Hippocrate. Aristote croyoit que ces deux veines distribuent le sang à toutes les parties du corps. Il prétendoit d'ailleurs qu'il y avoit dans le cœur trois cavités, qu'il appelle ventricules. De ces trois ventricules, celui du milieu dont il ne marque pas précisément la situation, est selon lui, le principe commun des autres, quoiqu'il soit le plus petit ; le sang qu'il contient est aussi le plus tempéré & le plus pur. Le sang du ventricule droit est le plus chaud, & celui du gauche est le plus froid, ce dernier ventricule étant le plus grand des trois. Tous ces ventricules ont communication avec le poumon par des vaisseaux qui sont différens des deux grandes veines dont on a parlé & qui se répandent dans toute la substance du poumon.

Aristote ne faisoit pas seulement sortir du cœur les veines ou les vaisseaux qui contiennent le sang, il vouloit aussi que les nerfs en tirassent leur origine ; & voici surquoi il fondoit son sentiment. Le plus grand des ventricules du cœur contient, à ce qu'il disoit, de petits nerfs ; la veine appellée aorte est nerveuse, & elle

ſe termine à ſes extrémités comme un véritable nerf, n'ayant plus de cavité & étant tendue à la maniere des nerfs, dans les endroits où elle aboutit aux articulations des os. Il dit encore en un autre lieu qu'il y a quantité de nerfs dans le cœur, & cela fort à propos, parce que les mouvemens viennent delà, & ces mouvemens ſe font en ſe tendant & ſe détendant. Il ſemble qu'il veuille déſigner dans ce dernier paſſage les tendons ou fibres qui ſervent à dilater & à reſſerrer le cœur. On a pu remarquer qu'Hippocrate confondoit les nerfs avec les tendons & les ligamens, & il paroît ici qu'Ariſtote n'a pas mieux diſtingué ces parties, & qu'il n'en a pas mieux connu l'uſage ni celui des véritables nerfs. Il aſſure en quelque endroit que les nerfs ne ſont point continus comme les veines, mais qu'ils ſont épars, çà & là, vers les lieux où ſont les articulations; d'où l'on voit qu'il parle encore des tendons. S'il avoit connu l'uſage des nerfs, il n'auroit pas dit ailleurs, qu'il n'y a que les parties qui ont du ſang qui ſoient capables de ſenſation. Quant au mouvement, il l'attribue aux nerfs; il eſt aiſé de s'appercevoir que les nerfs dont il veut parler, ne ſont encore que des tendons ou des ligamens.

Ariſtote place dans le cœur le principe commun du ſentiment & du mouvement. Selon lui ce viſcere eſt encore le principe de la nutrition de toutes les parties par le ſang qu'il y envoie; il eſt le foyer qui contient le feu naturel, d'où la vie dépend; il eſt le lieu de la naiſſance des paſſions; celui où toutes les ſenſations ſe terminent, & le vrai ſiége de l'ame. Il aſſure toutes ces choſes du cœur, non ſur ce que les nerfs en tirent leur origine, comme on pourroit le penſer par ce que nous avons dit ci-devant, mais ſur ce que le cœur eſt le réſervoir du ſang & des eſprits. Ariſtote ſoutient même formellement que les eſprits ne peuvent être contenus dans les nerfs.

Mais s'il attribuoit de ſi nobles uſages au cœur, le cerveau n'étoit, à ſon avis, qu'une maſſe compoſée d'eau & de terre, qui ne contenoit aucun ſang & qui eſt privée de tout ſentiment. L'office de cette maſſe froide eſt, diſoit-il, de rafraîchir, ou de tempérer la chaleur du cœur: mais outre que ce Philoſophe donne ailleurs cet emploi au poumon, il ne dit point de quelle maniere il concevoit que le cerveau pût s'en acquiter. Quoique le cerveau ſoit immédiatement placé ſur la moelle de l'épine & qu'il lui ſoit attaché, Ariſtote prétendoit que la ſubſtance de la moelle eſt quelque choſe de tout-à-fait différent de celle du cerveau. Celle-là étant une eſpece de ſang préparé pour la nourriture des os, & par conſéquent étant chaude, au lieu que celle-ci eſt, comme on l'a déja dit, très-froide. Il faiſoit d'ailleurs ſi peu de cas du cerveau, que s'il ne le mettoit pas tout-à-fait au rang des excrémens, il croyoit qu'on ne devoit pas le compter entre les parties du corps qui ſont jointes & liées les unes avec les autres, mais qu'il falloit le regarder comme une ſubſtance qui eſt d'une nature particuliere & entierement différente de celle des autres parties.

Quant aux autres viſceres, tels que le foie, la rate & les reins, il croyoit que leur premier & principal uſage eſt de ſoutenir les veines qui ſeroient pendantes ſous eux & de les affermir en leur place. Outre ce premier uſage, il leur en aſſignoit quelques autres. Le foie aide à la coction des viandes qui ſe fait dans l'eſtomac & dans les inteſtins, par la chaleur qu'il communique à ces parties. La rate n'eſt pas d'un ſi grand uſage; elle n'eſt, ſelon notre Philoſophe, néceſſaire que par accident; elle ſert à détourner, à ramaſſer & à cuire les vapeurs humides qui s'élevent du ventre; d'où vient que les animaux en qui ces vapeurs prennent une autre cours n'ont qu'une très-petite rate: tels ſont les oiſeaux & les poiſſons dont les plumes & les écailles ſont formées de cette humidité; & c'eſt par la même raiſon, diſoit-il, que ces ſortes d'animaux n'ont ni reins ni veſſie. Les reins ne ſont, ſelon lui, que pour le mieux-être ſeulement. Leur office eſt d'imbiber une partie de l'excrément qui ſe porte dans la veſſie des animaux en qui cet excrément eſt trop abondant, afin de décharger d'autant la veſſie. Il ajoute un peu plus bas que les humeurs ſe filtrent ou ſe coulent par la ſubſtance des reins, en quoi il toucheroit de plus près à l'uſage que l'on a attribué dans la ſuite à ces parties, mais il s'explique là-deſſus fort obſcurément.

Les teſticules ſont encore, ſelon Ariſtote, des parties faites par la nature pour le mieux, & non par une néceſſité abſolue. Il diſoit qu'il y a deux canaux veineux qui viennent de l'aorte dans les teſticules, & deux autres qui y viennent des reins; que ces derniers contiennent du ſang, mais que les premiers n'en contiennent point: qu'il ſort de la tête de chaque teſticule ou de l'une de leurs extrémités un autre canal plus gros & plus nerveux, qui ſe recourbant & s'appetiſſant remonte vers les deux autres, enveloppé d'une membrane, & va ſe rendre à la racine de la verge. Il ajoutoit que ce dernier canal ne contient plus de ſang, mais une liqueur blanche, & que venant, comme on l'a dit, à ſe terminer à la verge, ou vers le col de la veſſie, il rencontre là une ouverture qui conduit à la verge, & autour de laquelle il y a comme une eſpece de gouſſe ou d'écorce; ὄιον κέλυφος.

Cela ſuppoſé, il diſoit que lorſque l'on coupe les teſticules à quelque animal, tous les canaux dont on a parlé ſe retirent; & que c'eſt enſuite de cette contraction que les châtrés ne peuvent plus engendrer; ce qu'il prouve par l'exemple d'une vache qui avoit conçu s'étant accouplée avec un taureau d'abord après qu'il eut été châtré, & avant que les canaux de la ſemence ſe fuſſent retirés. Il s'explique plus clairement encore dans un autre endroit touchant l'uſage des teſticules: ils ne ſont point, dit-il, partie des canaux ou des réſervoirs de la ſemence; mais ils leur ſervent ſeulement de contre-poids pour les attirer en embas & pour retarder le mouvement de la ſemence, à peu près comme les pierres que les Tiſſerans attachent à leurs toiles. Il apportoit enfin comme une preuve de l'inutilité des teſticules pour l'action principale de la génération, l'exemple des poiſſons & des ſerpens, qui étant, à ce qu'il croyoit, privés de ces parties, ne laiſſent pas d'engendrer.

Il prétendoit que la conception ſe fait par le mélange de la ſemence de l'homme avec le ſang menſtruel de la femme dans la matrice; & il ne donnoit aucune part à la ſemence de la femme dans cette opération. Cette ſemence n'eſt, ſelon lui, qu'un excrément de la matrice que quelques femmes répandent, ſans que celles en qui cette effuſion ne ſe fait point en ſoient pour cela moins propres à concevoir, ou privées du plaiſir qui accompagne le coït; ce plaiſir étant produit par le chatouillement qu'excite le cours des eſprits dans les parties qui ſervent à la génération.

Quant au lieu où ſe fait la coction des alimens & à la maniere dont elle ſe fait, voici ce qu'Ariſtote penſoit là-deſſus. Les alimens ſe préparent d'abord dans la bouche des animaux qui uſent de nourritures qui ont beſoin d'être coupées ou hachées; mais il ne faut pas croire, diſoit-il, qu'il ſe faſſe-là quelque eſpece de coction. La viande y eſt ſimplement réduite en petites parties, afin qu'elle puiſſe ſe cuire plus aiſément & pénétrer après qu'elle eſt deſcendue dans le ventre ſupérieur dans l'inférieur, qui ſont l'un & l'autre deſtinés à la préparation des alimens; & comme la bouche eſt l'ouverture par laquelle entre la nourriture non préparée, & l'œſophage le canal qui porte cette nourriture juſques dans le ventre ſupérieur, ou le ventricule, il faut pareillement qu'il y ait d'autres ouvertures par le moyen deſquelles toutes les parties du corps puiſſent recevoir la nourriture dont elles ont beſoin. Ces dernieres ouvertures ſont les veines du méſentere qui prennent du ventre & des inteſtins tout ce qui leur eſt néceſſaire, de la même maniere qu'on voit les chevaux tirer le foin de la crêche.

Comme les plantes, pourſuit Ariſtote, tirent leur nour-

riture par leurs racines qui ſont répandues dans la terre, de même les parties des animaux tirent la leur par les veines dont on vient de parler, & qu'on peut regarder comme autant de racines qui reçoivent du ventre & des inteſtins le ſuc qui y eſt contenu ; ces dernieres parties étant par rapport aux animaux, ce qu'eſt la terre à l'égard des plantes. Il dit encore ailleurs que les mêmes veines, c'eſt-à-dire, les veines du méſentere ſont des rameaux de la grande veine ou de l'aorte, & qu'elles vont toutes ſe rendre aux inteſtins. A l'égard de l'épiploon, Ariſtote croyoit qu'il aide, conjointement avec le foie, à la coction des viandes, échauffant de ſa part, par le moyen de ſa graiſſe qui eſt chaude, les parties où ſe fait la coction, auxquelles il eſt contigu.

Il faut obſerver touchant l'*anatomie* d'Ariſtote, que cet Auteur n'avoit jamais diſſéqué que des bêtes, & que de ſon tems on n'avoit pas encore oſé anatomiſer des cadavres humains. C'eſt ce qu'il inſinue lui-même dans le paſſage ſuivant, « que les parties internes de l'homme ſont inconnues, ou qu'on n'a rien de bien certain ſur »ce ſujet ; mais qu'il en faut juger par la reſſemblance »qu'elles doivent avoir avec les parties des autres animaux qui ont du rapport avec chacune d'elles ».

A juger de l'*anatomie* d'Ariſtote ſur l'eſquiſſe que nous venons d'en faire, nous conclurrons que ce Philoſophe n'a rien connu ou n'a connu que fort peu de choſe touchant les uſages réels des parties : cependant il faut obſerver qu'il a fait mention de l'inteſtin jejunum, qu'il a diſtingué le colon, le cœcum & le rectum, & qu'il connoiſſoit par conſéquent les inteſtins un peu mieux qu'Hippocrate qui ſemble n'avoir reconnu que le colon & le rectum.

Ceux qui ſeront curieux d'entrer dans un détail plus étendu de l'*anatomie* d'Ariſtote, n'auront qu'à conſulter M. le Clerc : ils y trouveront des particularités que nous avons omiſes, mais qui ne ſont d'aucune importance pour un Anatomiſte.

Dioclès de Cariſte, paſſe pour avoir vécu peu de tems après Ariſtote, c'eſt-à-dire, ſous le regne d'Antigonus. Galien nous apprend qu'il eſt le premier qui ait écrit de la maniere de diſſéquer les corps. Cet art avoit été juſqu'alors renfermé dans des familles particulieres, & ceux qui le poſſédoient ne le communiquoient qu'à leurs enfans ou à leurs diſciples. Le même Auteur ajoute que Dioclès n'avoit pas fait de grands progrès en *anatomie*.

Herophile & Eraſiſtrate firent une étude particuliere de cette ſcience. On croit qu'Herophile naquit à Carthage & qu'il vécut ſous Ptolomée Soter.

Ces deux Medecins ont eu ceci de commun ; c'eſt ce que l'on a dit d'eux qu'ils avoient diſſequé des hommes tout vifs. Voici comment Tertullien parle du premier. « Herophile, dit-il, ce Medecin ou ce boucher qui a »diſſéqué un nombre infini d'hommes pour ſonder la »nature, qui a haï l'homme pour le connoître, n'en a »peut-être pas mieux pour cela pénétré l'intérieur ; la »mort apportant un grand changement à toutes les »parties qui ne doivent plus être les mêmes lorſqu'elles n'ont plus de vie, particulierement ne s'agiſſant »point ici d'une mort ſimple, mais d'une mort procurée par les divers tourmens auxquels la recherche »exacte de l'*anatomie* a expoſé des malheureux.

Le fait peut être vrai ; je n'en diſputerai point la poſſibilité, d'autant plus qu'il ſe trouve dans ces derniers ſiecles des exemples d'une ſemblable inhumanité. Mais ne pourroit-on pas ſoupçonner qu'Herophile & Eraſiſtrate étant les premiers qui ont diſſéqué des corps humains, la nouveauté de leur entrepriſe frappa les eſprits & donna lieu aux exagérations, comme il arrive ordinairement en pareil cas ? N'en fut-il pas d'Herophile & d'Eraſiſtrate comme de Medée, qui eut la réputation de faire bouillir des hommes vifs, parce qu'elle fut la premiere qui mit en uſage les bains chauds ? Le peuple n'eſt-il pas encore aujourd'hui dans le préjugé qu'on enleve ſecretement des hommes pour les anatomiſer dans les écoles de Medecine ?

Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'Hérophile & Eraſiſtrate avoient effectivement diſſéqué pluſieurs corps humains. Ce dernier parle dans un fragment de ſes Ouvrages Anatomiques, du cerveau d'un homme qu'il avoit diſſéqué : & voici ce que Galien dit d'Hérophile. « C'étoit un homme conſommé dans tout ce qui »concerne la Medecine, & qui avoit particulierement »une grande connoiſſance de l'*anatomie* ; il l'avoit »appriſe, non pas en diſſéquant ſeulement des bêtes, »comme font ordinairement les Medecins ; mais »principalement en diſſéquant des hommes.

Le même Auteur nous apprend, *Adminiſt. Anat. Lib. VII. cap.* 5. que c'étoit à Alexandrie, capitale de l'Egypte, qu'Hérophile faiſoit ſes diſſections. Ce qui donne quelque vraiſemblance à ce qu'on a dit d'Eraſiſtrate & de lui, que c'étoit à la curioſité des Rois de ce pays, & à la protection qu'ils accordoient aux arts, que ces deux Medecins furent redevables de la liberté qu'ils eurent de s'inſtruire en anatomiſant des corps humains ; liberté dont jouirent très rarement leurs ſucceſſeurs, pendant pluſieurs ſiecles ; ſoit qu'il n'y eût plus de Rois auſſi ſavans & auſſi curieux que les premiers Ptolomées, ſoit que le ſcrupule des peuples eût paſſé juſqu'aux Souverains, ou l'eût emporté ſur leur autorité. Je ſai que Riolan a ſoutenu contre ce que l'on vient de dire, que non-ſeulement on avoit anatomiſé des hommes avant le tems dont il s'agit, mais qu'on avoit même continué d'en anatomiſer juſqu'au tems de Galien, & qu'Ariſtote avoit pratiqué cette eſpece de diſſection. Mais tout ce que ce ſavant Anatomiſte prouve, c'eſt qu'Ariſtote a réellement diſſéqué des animaux, & qu'il a écrit des Livres d'*anatomie*, auxquels il renvoie ſouvent ſon Lecteur ; & c'eſt ce qu'on ne nie pas. Ce que l'on nie, c'eſt qu'il ait diſſéqué des hommes, & c'eſt ce que Riolan ni ne prouve ni ne ſauroit prouver, Ariſtote avouant lui-même qu'il n'a jamais anatomiſé que des bêtes.

Riolan n'a point entrepris avec plus de ſuccès de démontrer qu'Hippocrate avoit diſſéqué des corps humains. Il cite ſur ce ſujet, en premier lieu, le Livre de la nature & de l'ordre de chaque partie du corps, qui eſt du nombre de ceux qu'on a fauſſement attribués à Galien, & que Riolan lui-même regarde comme l'ouvrage d'un Juif ou d'un Arabe. Voici les paroles de l'Auteur cité par Riolan. « Apollon, Hippocrate, »Apollonius & les autres grands hommes qui nous »ont précédés, avoient trouvé à propos de fouiller »dans les entrailles des hommes morts, pour ſavoir »pourquoi & comment ils étoient morts. Quant à nous, l'humanité nous empêche de les imiter en cela ; ce témoignage eſt formel, mais il n'eſt d'aucun poids. Le ſecond moyen de Riolan ne vaut pas la peine qu'on s'y arrête.

Rien ne nous empêche donc de conclurre que les deux Medecins dont nous venons de parler, ſont les premiers que nous ſachions avoir diſſéqué des hommes.

Une des preuves principales de l'exactitude d'Hérophile en *anatomie* ; c'eſt l'attention qu'on lui remarque, à examiner des parties auxquelles on ne s'étoit point encore attaché. La neurologie ou la diſſection des nerfs, étoit alors un pays inconnu. Galien nous apprend qu'Hérophile a été le premier, après Hippocrate, qui ait traité cette matiere d'une maniere ſatisfaiſante ; il lui joint un autre Medecin nommé Eudeme. Eudeme partage avec Hérophile l'éloge de Galien. Quant à Hippocrate, ſi Galien ne l'a point oublié dans cette occaſion, c'eſt qu'il a pris le parti de l'élever au-deſſus de tous les Medecins de l'antiquité ; car on ne voit point qu'il poſſédât les connoiſſances dont Galien lui fait honneur dans cet endroit.

Il eſt très-vraiſemblable qu'Hérophile a été le premier de tous ceux que l'on connoit, qui ait découvert les nerfs proprement dits, & qui les ait démontrés. Il diſtinguoit, à ce que dit Rufus Epheſien, trois ſortes de nerfs. Les premiers qui ſervent au ſentiment, & qui

ſont auſſi les miniſtres de la volonté, par rapport au mouvement, tirent, dit-il, leur origine en partie du cerveau dont ils ſont comme des germes,& en partie de la moelle allongée. Les ſeconds viennent des os & vont ſe terminer à d'autres os. Les troiſiemes ſortent des muſcles & vont ſe rendre à d'autres muſcles.

On voit par-là qu'Hérophile donnoit encore le nom de nerfs à ce qu'on a appellé dans la ſuite, ligamens & tendons. Mais il importe peu quel nom on donne aux choſes, pourvu qu'on les diſtingue d'ailleurs. Au fond, cette diſtinction de trois ſortes de nerfs qu'on a attribuée à cet ancien Anatomiſte, prouve que d'autres ne l'avoient point faite avant lui, & que l'on confondoit ces parties, comme nous l'avons remarqué ci-deſſus. Les Ecrits d'Hérophile s'étant perdus, on ne ſait rien d'ailleurs de ſes découvertes relatives aux véritables nerfs, ſinon qu'il donnoit le nom particulier de pores optiques aux nerfs qui ſont dirigés au fond de l'œil, & que nous appellons nerfs optiques, & qu'il ſoutenoit que ces nerfs ont une cavité ſenſible qui ne ſe trouve pas dans les autres.

Tout ce que nous avons à remarquer ſur l'opinion qu'il avoit des uſages du cerveau, c'eſt qu'il logeoit l'ame dans les ventricules.

Notre ſiecle s'eſt fait honneur d'une de ſes principales découvertes; il avoit remarqué que de certaines veines qu'il trouvoit dans le meſentere, ſont deſtinées à nourrir les inteſtins, & ne vont point vers la veine porte, comme toutes les autres, mais qu'elles ſe rendent à de certains corps glanduleux. Eraſiſtrate avoit auſſi obſervé quelque choſe d'approchant.

Au reſte, comme Hérophile avoit appris l'*anatomie* autrement que dans les livres de ceux qui l'avoient précédé, & qu'il s'étoit formé des idées particulieres des parties, ſur ce qu'il en avoit vu dans les corps qu'il avoit diſſéqués & particulierement dans le corps humain, il attacha à ces idées les termes qui lui parurent les plus propres à les bien exprimer; c'eſt-à-dire, qu'il inventa de nouveaux noms, & qu'il en donna à quelques parties qui n'en avoient point auparavant.

Il nomma, par exemple, le premier inteſtin, ou celui qui eſt le plus voiſin du ventricule, δωδεκαδάκτυλον, parce qu'il a onze pouces de long.

Ayant auſſi remarqué que le vaiſſeau qui paſſe du ventricule droit du cœur dans le poumon,& qu'il prenoit pour une veine, avoit la tunique épaiſſe comme celle d'une artere, il le nomma veine artérielle; & il appella par la raiſon contraire, artere veineuſe le vaiſſeau qui va du poumon dans le ventricule gauche. Quoique les noms qu'il impoſa à ces vaiſſeaux marquent la connoiſſance qu'il avoit du cœur & de ſes dépendances, néantmoins Galien remarque *de Hippocrat. & Plat. Decret. Lib. I. cap.* 10. qu'il s'étoit négligé dans la deſcription des membranes du cœur, auxquelles il avoit toutefois donné nom, les appellant des ſéparations ou des cloiſons nerveuſes.

C'eſt encore cet Anatomiſte qui a donné à deux tuniques de l'œil, les noms de tunique rétine & de tunique arachnoïde, & qui a nommé la membrane qui tapiſſe les ventricules du cerveau, du nom de membrane choroïde, parce qu'il trouvoit qu'elle reſſembloit au chorion qui enveloppe le fœtus dans la matrice.

Il comparoit auſſi la cavité qui forme le quatrieme ventricule du cerveau, à la cavité d'une plume à écrire, ἀναγλυφὴ τοῦ καλάμου, ou à celle d'un roſeau que les Egyptiens employoient au même uſage. Il a pareillement donné le nom de preſſoir, Ληνὸς, *torcular*, à l'endroit où les ſinus de la dure mere viennent s'unir.

C'eſt encore lui qui a donné le nom de *glandulæ paraſtatæ* à ces glandes qui ſont ſituées à la racine de la verge.

Illeur avoit donné l'épithete de *glanduloſæ* pour les diſtinguer de celles qu'il appelle *variquoſæ*, & qu'il place à l'extrémité des vaiſſeaux qui apportent la ſemence des teſticules, ou plutôt, comme il ſe l'imaginoit, qui ſervent eux-mêmes à la produire; car quoiqu'il ne niât pas que les teſticules ſerviſſent en quelque choſe à la génération de la ſemence, il prétendoit que les vaiſſeaux, dont on vient de parler, y ont beaucoup plus de part. Ce mot de *paraſtata* ſignifie aſſiſtant ou qui ſe tient auprès. Quelques anciens Medecins ont donné le même nom à l'épididyme. Il paroît qu'Hippocrate & Ariſtote avoient eu connoiſſance des *paraſtatæ variquoſæ* d'Hérophile, quoiqu'il ne leur euſſent pas donné le même nom.

L'autorité d'Hérophile, en matiere d'*anatomie*, étoit ſi grande, que les noms qu'il avoit impoſés à toutes ces parties, ont preſque tous été conſervés. Le témoignage de toute l'antiquité lui eſt ſi avantageux, qu'on ne peut lui diſputer le premier rang entre les Anatomiſtes de ſon tems. Si ſes Ecrits étoient parvenus juſqu'à nous, nous pourrions en juger par nous-mêmes: mais comme ils ſe ſont perdus, nous nous contenterons d'aſſurer que ce que les Auteurs en ont cité, nous donne une grande idée de ſon exactitude & de ſon habileté, ſurtout ſi l'on conſidere qu'il vivoit dans un tems où l'*anatomie* n'avoit pas encore fait des progrès bien conſidérables, & qu'il avoit preſque tout tiré de ſon propre fonds. Un ſavant Anatomiſte du ſiecle paſſé étoit ſi grand admirateur d'Hérophile, qu'il diſoit, que le contredire, en fait d'*anatomie*, c'étoit diſputer contre l'Evangile. Cet éloge de Fallope étoit outré.

L'opinion générale eſt qu'Eraſiſtrate fut contemporain d'Hérophile, ou parut fort peu de tems après lui.

Ce fut par ſes connoiſſances anatomiques qu'il ſe fit une réputation. Galien qui parle de lui en différentes occaſions, convient qu'il avoit beaucoup contribué au rétabliſſement de l'*anatomie*, laquelle, à ce que dit cet Auteur, avoit été comme perdue & anéantie pendant quelque tems. Mais il eſt difficile de fixer le tems dont il veut parler. Pour tirer quelque lumiere du paſſage que nous venons de citer, je crois qu'il eſt à propos de le rapporter en entier.

« Ceux, dit Galien, qui n'ont point de honte de contre-
» dire ce qui eſt évident, ont éternisé la diſpute que
» nous avons eue avec le Stoïcien Chryſippe ſur l'ori-
» gine des nerfs & le ſiége de l'ame, qu'il plaçoit
» dans le cœur; on ne doit s'en prendre ni à Hippo-
» crate, ni à Eudeme, ni à Hérophile, ni à Marinus,
» leſquels, après les Anciens, ont rétabli la ſcience
» de l'*anatomie*, qui avoit été fort négligée dans le
« tems d'entre-deux.

On croiroit d'abord que Galien a voulu déſigner le tems qui s'eſt écoulé entre Eſculape ou ſes premiers deſcendans & Hippocrate; ce tems pendant lequel on ne ſait preſque ce que la Medecine étoit devenue: mais on conviendra ſur ce qui eſt dit ailleurs, que ce n'eſt point ici ſa penſée. Pour ſauver la contradiction qui ſe rencontre entre le paſſage que l'on vient de citer & quelques autres du même Auteur, il faut néceſſairement changer la ponctuation, & plaçant un point après Hippocrate, recommencer une autre période en cette maniere.

« On ne doit point s'en prendre à Hippocrate. On ne
» doit point non plus faire des réproches à Eraſiſtra-
» te, ni à Eudeme, ni à Hérophile, ni à Marinus qui
» ont, après les Anciens, rétabli la ſcience de l'*ana-*
» *tomie* qui avoit été négligée dans le tems d'entre-
» deux. » On peut encore donner un autre tour à la phraſe de Galien & la traduire ainſi. « On ne doit s'en
» prendre ni à Hippocrate, ni à ceux qui ont rétabli
» l'*anatomie* qui avoit été négligée dans l'intervalle
» de tems qui les ſépare de ce premier Medecin. Ces
» reſtaurateurs de l'*anatomie* ſont Eraſiſtrate, Eude-
» me, Hérophile.

Selon cette explication qui renferme le vrai ſens de Galien, Hippocrate ne ſe trouve plus entre ces derniers, ce qui ne s'accorderoit pas non plus avec ce que le même Auteur dit en un autre endroit « que les anciens
» Medecins & Philoſophes s'étoient beaucoup atta-
» chés à l'*anatomie*, & qu'en ce tems-là les peres
» exerçoient leurs enfans à écrire ſur cette ſcience,

» qu'ils les contraignoient non-seulement à lire les » écrits qui en traitoient, mais encore à disséquer eux- » mêmes, afin qu'ayant sucé avec le lait les connoissan- » ces anatomiques, il ne les oubliassent point dans un » âge plus avancé. Mais il n'en fut pas ainsi dans la suite » des tems, ajoute-t'il : dès que la Medecine fut sortie « de la famille des Asclépiades, & que les Medecins eu- » rent communiqué leur art à des étrangers, particu- » lierement à des hommes qu'ils considéroient à cause » de leur âge & de leur vertu; ces personnages n'é- » tant point en état de s'occuper eux-mêmes à l'*ana-* » *tomie* avec succès, & de s'instruire par leurs propres » yeux de la structure du corps humain, ils ne la con- » nurent qu'imparfaitement. De là vint que par laps » de tems, les instructions nécessaires sur cette partie » de la Medecine s'étant transmises d'une main à » l'autre, l'inexactitude s'y introduisit, & les choses » allerent toujours en empirant. »

Galien, comme on voit, suppose que l'*anatomie* a fleuri tant que la Medecine a été renfermée dans la famille des Asclépiades. Et il fixe le déclin de cette science précisément au tems que la Medecine sortit de cette famille; ce qui n'arriva que, quand les Philosophes commencerent à se mêler de cet art, ou lorsque Hippocrate fit des disciples, comme Galien le remarque ailleurs. Cela supposé, on accuseroit sans aucun fondement les premiers, du déclin de l'*anatomie*; car ils avoient interêt de conduire cette science à sa plus grande perfection, quand même ils ne se seroient point proposés l'avancement de la Medecine. Ce n'est pas non plus le sentiment de Galien, puisqu'en parlant du tems florissant de l'*anatomie*, il suppose lui-même qu'elle étoit altérée par les Philosophes & par les Medecins; entendant apparemment par ces Philosophes, Democrite & les autres qui précéderent Hippocrate. Il n'est donc question que du tems qui suivit la mort de ce dernier.

Mais la difficulté n'en devient que plus grande. Si Hippocrate a été aussi grand Anatomiste que Galien le suppose, qui croira que les connoissances Anatomiques qu'il avoit acquises, se soient si-tôt perdues, qu'elles aient si promptement échappé à la mémoire des hommes, que Dioclès, Praxagore & tous leurs contemporains n'en aient tiré aucun avantage, qu'ils soient demeurés dans une aussi grande ignorance que si on n'avoit fait aucune découverte avant eux, & qu'ils aient mérité d'être appellés dans la suite des tems par Galien même, *de dissect. vulvæ, c.* 9. des Anatomistes grossiers? Ces effets supposent un long intervalle de tems entre Hippocrate & les Medecins que l'on vient de nommer; & c'est ce que Galien voudroit insinuer en disant que les connoissances Anatomiques avoient passé plusieurs fois d'une main à l'autre. Mais où trouver toutes ces transmigrations successives de connoissances? Ne diroit-on pas à entendre Galien, qu'il y eût entre Hippocrate & Dioclès un grand nombre de générations? Mais tous les Auteurs conviennent que Dioclès étoit contemporain de Platon, & qu'il a par conséquent succédé de fort près à Hippoctate; ensorte que s'il n'a pas vu Hippocrate, il a du voir ses fils qui avoient sans doute hérité des connoissances Anatomiques de leur pere, dont ils ont été de dignes successeurs dans les autres parties de la Medecine. Quant à Praxagore qui étoit presque contemporain de Dioclès, quand il n'auroit point eu la même faculté de s'instruire des découvertes d'Hippocrate par la tradition qui en subsistoit, ou par les disciples à qui il les avoit communiquées, n'étoit-il pas lui-même, du propre aveu de Galien, des descendans d'Esculape & de cette famille où l'on naissoit Anatomiste? De sorte qu'à cet égard, Hippocrate même ne devoit point l'emporter sur Praxagore. Galien ne se seroit point jetté tête baissée dans ces difficultés, s'il n'avoit suivi en aveugle sa prévention en faveur des Asclépiades, comme il est aisé de s'en appercevoir à la lecture de ses Ouvrages.

Il est constant qu'Erasistrate & Hérophile pousserent l'*Anatomie* à un haut degré de perfection. Mais Galien qui regardoit Erasistrate comme le rival d'Hippocrate, n'avoit garde de lui donner cet avantage sur son héros.

Il n'est pas moins constant qu'Erasistrate & Hérophile oserent les premiers anatomiser des corps humains, & que du tems d'Aristote, à qui ces deux Medecins ont succédé de fort près, on n'avoit encore disséqué que des bêtes. Il faut convenir qu'en Egypte où c'étoit une très-ancienne coutume d'embaumer les corps morts, on avoit été contraint de les ouvrir pour y satisfaire; aussi Galien avoue-t'il que cette coutume pouvoit avoir fourni aux Medecins Egyptiens une occasion favorable de s'instruire. Cependant comme il n'y a pas d'apparence que ceux qui travailloient à ces embaumemens osassent se livrer entierement à leur curiosité & fouiller dans le corps humain aussi avant qu'il étoit nécessaire pour la perfection de l'*Anatomie*, parce qu'on regardoit les morts comme quelque chose de sacré; l'*Anatomie* ne fit pas de grands progrès tant qu'on n'eut d'autres moyens que celui-là. Il falloit nécessairement des cadavres sur lesquels on pût tout entreprendre. C'est apparemment ce que l'on obtint de l'inclination qu'eurent les Princes de ce tems-là pour l'avancement des sciences & des beaux arts. Alexandre le Grand commença le premier à favoriser ceux qui s'attachoient à l'Histoire naturelle, en ordonnant à Aristote à travailler à celle des animaux & de leur structure. Et sans doute Ptolomée Soter ou Ptolomée fils de Lagus, en succédant à Alexandre dans la portion de son Empire qui lui échut en partage, lui succéda aussi dans la même inclination pour les progrès des sciences & des arts. Cela est d'autant plus vraisemblable qu'il paroît que Ptolomée étoit savant: car Arrien nous apprend qu'il avoit écrit lui-même l'histoire d'Alexandre. Ptolomée Philadelphe, fils de Ptolomée Soter, n'eut pas moins de bonne volonté pour les Lettres & les Arts. Il attira dans sa capitale les plus grands hommes de son tems; il recueillit avec une dépense extraordinaire des Livres de tous les endroits du monde, & il en forma une grande Bibliotheque que ses successeurs enrichirent encore.

Il est à croire que ce furent ces deux Rois qui bravant le scrupule que l'on s'étoit fait jusqu'alors de toucher à des cadavres humains pour les anatomiser, n'accorderent pas seulement aux Medecins les corps des criminels qu'on avoit suppliciés, mais s'il en faut croire le témoignage de quelques Auteurs, leur remirent encore entre les mains plusieurs de ces malheureux pour être disséqués tout vifs, persuadés que c'étoit le seul moyen de parvenir à de certaines découvertes. « Hé- » rophile & Erasistrate, dit Celse, ont disséqué vifs des » criminels condamnés à mort, que les Rois tiroient » des prisons pour les remettre entre leurs mains.

Quel que soit celui de ces deux Princes sous lequel Erasistrate ait vécu, il y a de l'apparence que profitant d'une conjoncture si favorable, il fit dans l'*Anatomie* ces découvertes qui lui acquirent tant de réputation. Mais comme ses écrits ne sont pas venus jusqu'à nous, on ne sait presque sur ce sujet que ce qu'on en lit dans Galien, qui ne cite ordinairement Erasistrate que pour le réfuter.

La principale découverte d'Erasistrate, qui n'a point été faite sur le corps humain, mais qui ne lui a pas été moins honorable, (*Galen. an sanguis sit naturâ in arteriis, c.* 5. *& administrat. Anatom. L. VII. c. ultim.*) « c'est celle de certains vaisseaux blancs qu'il apperçut » dans le mésentere des chevreaux qui tétent & qu'il » prit pour des arteres. Il disoit que ces vaisseaux pa- » roissoient d'abord remplis d'air & ensuite de chyle. »

Erasistrate & Hérophile ont connu les premiers les principaux & vrais usages du cerveau & des nerfs, ou du moins les usages que les Anatomistes ont assignés depuis à ces parties. Rufus Ephesien dit qu'Erasistrate distinguoit de deux sortes de nerfs, les uns qui servent au sentiment & les autres au mouvement. Il ajoutoit, dit

dit cet Auteur, que les premiers ſont creux & qu'ils tirent leur origine des membranes du cerveau, au lieu que les autres partent du cerveau même & du cervelet. Mais Galien (*de Hippocrat. & Plat. decret, L. VII. c.* 3.) nous apprend qu'Eraſiſtrate ayant plus attentivement examiné les choſes, avoit reconnu dans ſa vieilleſſe que les nerfs partent tous également du cerveau. C'eſt ce qu'on recueille d'un paſſage de cet ancien Anatomiſte que Galien rapporte & que nous traduirons en entier, afin qu'on reconnoiſſe les idées que le premier avoit du cerveau, du cervelet, des nerfs & de tout ce qui dépend de ces parties. « Nous examinions, dit Era» ſiſtrate dans Galien, quelle étoit la nature du cer» veau d'un homme & nous le trouvions partagé en » deux parties, comme dans tous les autres animaux. » Il avoit un ventricule ou une cavité, d'une forme » longue; (*Il y a ici une lacune ou une faute dans le* » *texte*,) ces ventricules avoient communication l'un » avec l'autre, où ſe rendoient tout en un, par une ou» verture commune, ſelon la contiguité de leurs par» ties, tendant enſuite vers le cervelet, où il y avoit » auſſi une petite cavité. Mais chaque partie étoit sé» parée & renfermée par des membranes, & le cerve» let en particulier ſe renfermoit par lui-même, auſſi» bien que le cerveau, qui reſſembloit par ſes contours » & par ſes divers replis à l'inteſtin jejunum. Le cerve» let étoit pareillement replié & contourné de diverſes » manieres; enſorte qu'il étoit aiſé de conjecturer à » ſon aſpect, que ſi dans les jambes des bêtes qui cou» rent le plus vîte, telles que ſont le cerf, le lievre & » quelques autres, l'on remarque des muſcles & des » tendons artiſtement diſpoſés à cet effet; dans l'hom» me qui a l'entendement de plus que les autres ani» maux, cette grande variété & multiplicité de replis » du cerveau a été faite auſſi pour une fin particuliere. » Nous obſervions encore, continue Eraſiſtrate, que » toutes les apophyſes ou productions des nerfs, par» toient du cerveau, de maniere, pour le dire en un » mot, que le cerveau eſt viſiblement le principe de » tout ce qui ſe fait dans le corps. Car le ſentiment de » l'odorat vient de ce que les narines ſont percées pour » avoir communication avec les nerfs. L'ouie ſe fait » auſſi par une ſemblable communication des nerfs » avec les oreilles. La langue & les yeux reçoivent de » même des productions des nerfs du cerveau. »

Eraſiſtrate confeſſe lui-même ici qu'il avoit diſſéqué des hommes; ce qui confirme ce que nous en avons dit ſur le témoignage de divers Auteurs. Il avoit décrit fort exactement, au jugement de Galien, (*de Hippocrat. & Platon. decret. L. I. c.* 10. *& L. VI. c.* 6.) les membranes qui ſe trouvent vers les orifices du cœur, & il ſoutenoit avec Ariſtote, que les veines & les arteres tirent leur origine de ce viſcere. « Il y a, diſoit-il, de » certaines membranes inſérées aux orifices des vaiſ» ſeaux du cœur, du miniſtere deſquels le cœur ſe ſert, » ſoit pour la réception, ſoit pour l'expulſion des ma» tieres qui y entrent ou qui en ſortent. Quelques-uns, » interrompt ici Galien, ont osé nier qu'il y eût de pa» reilles membranes & les ont regardées comme une » fiction d'Eraſiſtrate, ou comme une choſe inventée » pour appuyer ſon ſyſteme : mais elles ſont ſi bien » connues des Anatomiſtes, qu'il n'eſt pas même per» mis aux novices dans l'*Anatomie* d'ignorer ce que » c'eſt. Il y a, continue Galien, trois de ces membra» nes à l'orifice de la veine cave, qui reſſemblent aux » pointes des fers de fleches ou de dards, d'où vient que » quelques-uns des diſciples d'Eraſiſtrate les ont appel» lés *Tricuſpides*, c'eſt-à-dire membranes à trois poin» tes. Il y en a auſſi à l'orifice de l'artere veineuſe; » (c'eſt ainſi que j'appelle le vaiſſeau qui part du ven» tricule gauche du cœur & ſe diſperſe dans le poumon) » elles ſont ſemblables aux premieres pour la forme, » mais elles ont un nom différent, car cet orifice n'a » que deux de ces membranes. Les deux autres orifices, » ſavoir celui de la veine artérielle & celui de la gran» de artere, en ont auſſi chacun trois qui ont la figure » du ſigma des Grecs ou de notre C. » Galien ceſſe ici de parler & introduit derechef Eraſiſtrate, diſant, « Que ces deux derniers orifices ſont chacun également » diſpoſés pour porter hors du cœur; que du premier il » ſort du ſang pour aller au poumon, & par le ſecond » de l'eſprit pour être répandu dans tout le corps. »

(*Il y a ici quelque lacune dans le texte Grec.*) « Il arrive » de cette maniere, continue Eraſiſtrate, que ces mem» branes rendent alternativement au cœur des offices » oppoſés. Celles qui ſont attachées aux vaiſſeaux qui » introduiſent les matieres, regardent du dehors au » dedans, afin qu'elles ſe puiſſent baiſſer, étant pouſſées » par l'impétuoſité des matieres qui abordent, & que » ſe couchant juſques dans les cavités du cœur, elles en » ouvrent l'entrée pour l'introduction des matieres qui » y ſont attirées; car il ne faut pas croire que ces ma» tieres y entrent d'elles-mêmes comme dans un recep» tacle inanimé : mais le cœur par ſa diaſtole, ou en ſe » dilatant les attire, comme les ſoufflets des Forgerons » attirent l'air, & c'eſt de cette maniere que le cœur » ſe remplit. Les membranes des vaiſſeaux qui ſervent » à mettre dehors les matieres, ſont tournées tout au » rebours, c'eſt-à-dire qu'elles regardent du dedans au » dehors, enſorte qu'étant aiſément couchées ou ren» verſées par les matieres qui ſortent, elles ouvrent les » orifices dans le tems que le cœur fournit ou pouſſe » ces matieres; au lieu qu'autrement elles ferment » exactement les mêmes orifices & ne laiſſent rien re» tourner en arriere de ce qui eſt une fois ſorti; de mê» me que les membranes des vaiſſeaux qui ſervent à in» troduire les matieres, ferment les orifices de ces » vaiſſeaux, dans le tems de la ſyſtole ou de la contrac» tion du cœur, ne laiſſant rien ſortir derechef de ce » qui y a été une fois attiré. »

Il ſeroit à ſouhaiter que Galien nous eût tranſmis pluſieurs fragmens, tels que les deux que nous venons de rapporter.

Au reſte, ce qu'il dit, que quelques-uns croyoient que ces membranes du cœur étoient une fiction d'Eraſiſtrate, eſt une preuve convaincante que le Livre *du Cœur* attribué à Hippocrate, n'eſt nullement de lui, puiſqu'il y eſt fait mention de ces mêmes membranes. Si ce Livre eût été de celui dont il porte le nom, Galien n'auroit pas manqué d'en faire honneur à l'Auteur; & pour démontrer à ceux qui accuſoient Eraſiſtrate d'avoir imaginé des membranes dans le cœur, qu'elles exiſtoient réellement & leur fermer la bouche, il n'étoit queſtion que de leur alléguer l'autorité d'Hippocrate.

Mais il eſt ſurprenant que cet Eraſiſtrate qui avoit ſi bien examiné le cœur & diſſéqué tant d'animaux vifs, eût embraſſé une opinion ſur les arteres, que tous les autres Anatomiſtes ont regardée comme abſurde. « Il » aſſuroit d'après Praxagore, (*Galen. an ſanguis ſit naturâ in arteriis*) » que dans l'état naturel les arte» res ne contiennent point de ſang, & qu'elles ne ſont » remplies que d'eſprit ou d'air, non plus que le ven» tricule gauche du cœur; » il étoit aiſé de le convain» cre par la vue : mais il avoit recours à un ſubterfuge. « Auſſi-tôt, diſoit-il, qu'on ouvre le ventricule gau» che du cœur, l'eſprit s'évapore ſans qu'on s'en ap» perçoive, & le ventricule ſe remplit de ſang à l'inſ» tant. Il en diſoit autant des arteres.

Ce qui l'avoit engagé dans ce ſentiment ſur l'uſage des arteres, » c'eſt, dit Galien, parce qu'il ne compre» noit pas pourquoi il y auroit de deux ſortes de vaiſ» ſeaux deſtinés à porter la même liqueur; » c'eſt-à-dire, pourquoi les veines & les arteres auroient également contenu & charrié le ſang. S'il avoit eu connoiſſance du myſtere de la circulation que quelques Savans voyent ſi clairement dans Hippocrate, il n'auroit été guére embarraſſé ſur cet article. C'eſt toutefois une découverte à laquelle il eſt vraiſemblable qu'il ſeroit parvenu par la connoiſſance des membranes ou des valvules du cœur, s'il ne s'étoit pas trompé ſur le compte d'une d'entre elles. Mais ce que nous allons

dire jettera plus de lumiere sur les sentimens de cet Ancien Anatomiste, & nous instruira en même-tems de ce qu'il pensoit sur les causes des maladies.

Erasistrate assuroit que la grande veine est le reservoir du sang, & la grande artere celui de l'esprit. Il ajoutoit, dit Galien, *de venæsect. adverss. Erasistrat.* » que ces reservoirs se divisant en divers rameaux, deviennent plus petits, mais que le nombre en devient » plus grand; & que comme il n'y a point d'endroits » dans tout le corps, où l'un de ces rameaux se termine, qu'il n'y trouve encore un plus petit rameau, » qui reçoit ce que le plus grand apporte, il arrive » qu'avant que tous ces rameaux soient parvenus à » la superficie du corps, ils se divisent en des extrémités si menues & si déliées, que le sang qu'ils contiennent ne peut plus en sortir, à cause de leur petitesse. De cette maniere, poursuit notre Anatomiste, encore que les bouches des arteres & des veines » soient fort voisines, le sang ne laisse pas de se tenir dant ses bornes particulieres, sans entrer dans » les vaisseaux de l'esprit, & jusques là le corps de l'animal demeure dans son état naturel. Mais lorsque » quelque cause violente vient troubler cette œconomie, le sang se jette dans les arteres, & c'est là la » source des maladies. Entre les causes dont nous venons de parler, la trop grande abondance de sang » est la principale; car par-là les tuniques des veines » se dilatent plus qu'à l'ordinaire; & leurs extrémités qui étoient auparavant fermées, s'ouvrent; d'où » s'ensuit la transfusion du sang des veines dans les » arteres. Et ce sang, par son irruption, s'opposant » au cours & au mouvement de l'esprit qui vient du » cœur, si l'opposition de ces deux matieres est directe, ou si le sang s'arrête auprès d'une partie principale, c'est ce qui cause la fievre : mais s'il arrive » que l'esprit le repousse en arriere, ensorte qu'il ne » passe pas l'extrémité de l'artere, il se fait seulement » inflammation dans la partie. Quant à l'inflammation & à la fievre qui arrivent dans les plaies, elles » sont aussi causées par la subite évacuation des esprits, qui suit l'incision de l'artere, & qui contraint le sang à venir incessamment tenir la place de » ces esprits, de peur qu'il n'y ait du vuide. »

Erasistrate se servoit de la comparaison suivante pour appuyer son sisteme. (*Galen, Histor. Philosoph. Plutarch. Celsus.*) " Comme la mer, disoit-il, qui se „ tient calme tant qu'elle n'est pas agitée par les vents, „ s'enfle d'une maniere extraordinaire, & s'éleve au„ dessus de ses bords, lorsque les vents soufflent; de „ même le sang s'émouvant dans le corps, sort de ses „ canaux ordinaires pour entrer dans les réservoirs de „ l'esprit, & il s'échauffe & met ensuite toute la ma„ chine en feu. „

Telles sont les idées qu'avoit Erasistrate des causes des maladies en général; elles different, comme on voit, beaucoup de celles qui lui sont prêtées par l'Auteur d'un Ouvrage intitulé, *Introduction*; & attribué à Galien. Cet Auteur assure qu'Erasistrate ne recherchoit pas les causes des maladies dans les humeurs ou dans les esprits, mais seulement dans les parties solides; au lieu qu'Hippocrate regardoit ces trois substances, comme les causes & la matiere de la santé & des maladies. Je penserois volontiers que cet Auteur a voulu dire qu'Erasistrate n'admettoit pas les différentes humeurs dont Hippocrate a parlé, ou du moins qu'il n'en faisoit pas grand cas, & qu'il n'en déduisoit pas les effets dont il est question. C'est ce que Galien confirme; toutefois il prétend que, quoiqu'Erasistrate négligeât les humeurs, il avoit été contraint d'en parler en diverses occasions; comme dans le cas de la paralysie, " qui est produite, disoit-il, par la cessation du „ mouvement de l'humeur qui sert à nourrir les nerfs, „ & qui est devenue visqueuse: „ il y est encore revenu en parlant de la bile & des urines.

Quant à la respiration, (*Galen. de Usu respirat. cap.* 1.) il prétendoit qu'elle ne sert aux animaux que pour remplir d'air les arteres; ce qui est une suite de la premiere hypothese; & voici comment il avoit imaginé que cela se faisoit. " Le thorax où la poitrine se di„ latant, le poumon, disoit-il, se dilate aussi & se „ remplit en même-tems d'air. Cet air passe jusqu'aux „ extrémités de la trachée artere; & de ces extrémi„ tés dans celles des arteres unies du poumon; d'où „ le cœur l'attire en se dilatant, pour le porter ensui„ te dans toutes les parties du corps par la grande „ artere. „ Lorsqu'on lui objectoit que le cœur ne laisse pas de se mouvoir comme à l'ordinaire, pendant le tems qu'on retient son haleine, il repondoit qu'en ce cas, le cœur tiroit de l'air de la grande artere. On repliquoit à cela que les membranes qui sont attachées à l'orifice de cette artere ne permettent pas qu'il en revienne dans le cœur, il se tiroit d'affaire, en disant qu'encore que la chose soit ainsi dans l'état naturel, il ne s'ensuit pas que cet ordre doive continuer lorsqu'on retient son haleine; cet état étant violent & ne pouvant par conséquent durer long-tems.

Erasistrate avoit encore un sentiment assez particulier sur la maniere dont les alimens se préparent dans l'estomac. Il croyoit que l'estomac ou le ventricule, se retire & se resserre pour embrasser de plus près les viandes & les broyer. Ce broyement tenant lieu, selon lui, de la coction d'Hippocrate. Quant au chyle, c'est-à-dire, au suc des alimens dont l'extraction se fait dans l'estomac, il disoit, (*Galen. de Facultat. natur. Lib. II. cap.* 9.) " que ce suc ayant passé de l'es„ tomac dans le foie, il vient se rendre en un certain „ lieu où les rameaux de la veine-cave & les extré„ mités des vaisseaux qui dépendent du réservoir de „ la bile, aboutissent également; ensorte que les par„ ties du chyle s'insinuent dans les orifices de ces „ deux sortes de vaisseaux, selon que ces orifices sont „ disposés pour le recevoir; c'est-à dire, que ce qu'il „ y a de bilieux dans le chyle passe dans les canaux „ dépendans du réservoir de la bile; & ce qu'il y a „ de sang pur passe dans les orifices des rameaux de la „ veine cave, & se sépare d'avec la bile, en prenant „ une autre route. „ Galien (*de Usu part. Lib. IV. cap.* 13.) fait encore dire à Erasistrate, " que les „ veines se répandent dans le foie, pour la répara„ tion de la bile. „

Au reste, on saura (*Galen. de Facult. natur. L. II. c.* 9. *& de atrabile, c.* 5.) qu'Erasistrate & ses successeurs ne se piquoient point de rendre raison des causes de certains effets dont ils croyoient que la recherche appartient plutôt aux Philosophes qu'aux Medecins. Quoiqu'ils crussent, par exemple, que l'estomac se resserre pour embrasser la nourriture, ils se mettoient peu en peine d'expliquer ce resserrement. Ils ne faisoient point non plus de difficulté de dire qu'ils étoient incertains si la bile se produit dans le corps, ou si elle est déja contenue dans les viandes que l'on prend.

Une autre preuve de l'ingénuité d'Erasistrate, c'est qu'il avouoit franchement (*Aulus gellius, Lib. XVI. c.* 3.) au sujet de cette espece de faim qu'on ne peut rassasier, & qu'il appelle *boulimia*, terme qu'on ne rencontre point dans Hippocrate, mais dont tous les Medecins Grecs se sont servis depuis; qu'il ignoroit pourquoi cette maladie prend plutôt dans le grand froid, que pendant les chaleurs; quoiqu'il jugeoit que la faim en général se fait sentir, lorsqu'il reste du vuide dans l'estomac & dans les intestins; & que la longue & facile abstinence vient au contraire de ce que l'estomac s'est fortement resserré ou rétréci. C'est pourquoi, ajoutoit-il, ceux qui pratiquent le jeûne, souffrent dans les commencemens, mais non pas lorsque l'habitude est formée. Il appuie son opinion de l'exemple des Scythes, (*Galen. de Natural. facultat. Lib. I. cap. ultim.*) qui, lorsqu'ils étoient obligés de jeûner, se serroient le ventre avec de larges bandes, comme pour l'étrécir.

Erasistrate reconnoissoit que l'urine se sépare dans les

reins : mais il ne convenoit pas avec Hippocrate que cela ſe fît par attraction, rejettant entierement cette cauſe ; ſans s'expliquer d'ailleurs ſur la maniere dont cette ſéparation ſe fait. Quelques-uns de ſes premiers Sectateurs croyoient, comme nous l'apprenons de Galien, que les parties ſituées au-deſſus des reins ne reçoivent que du ſang pur ; que celui qui eſt aqueux & chargé de ſéroſités, étant le plus péſant, tend en-bas par ſon propre poids, & qu'après que ce ſang a été déchargé de ce qu'il a d'aqueux & d'inutile, il eſt envoyé aux parties ſituées au-deſſus des reins, pour les nourrir.

Il faut encore remarquer qu'Eraſiſtrate avoit redreſſé Platon ſur l'uſage de la trachée artere, par laquelle celui-ci croyoit que la boiſſon ſe portoit pour arroſer le poumon ; ſentiment qui eſt commun à ce Philoſophe, avec Philiſtion, Hippocrate & la plupart des Medecins de ce tems-là. *Aulu-Gelle, Plutarq. & Macrob.*

On parle encore de Lycus & de Quintus comme de deux anciens Anatomiſtes : mais nous ne ſavons rien de leurs découvertes.

On dit que Marinus avoit écrit de l'Anatomie des muſcles, après Eraſiſtrate, & que Galien avoit analysé ſes ouvrages.

Aurelius-Cornelius-Celſe eſt un Auteur d'un mérite trop diſtingué pour être paſſé ſous ſilence. Il naquit à Rome & fleurit ſelon toute apparence ſous Tibere, Caligula, Claude & Neron. On trouve dans ſes Ouvrages pluſieurs traits d'où l'on peut inférer qu'il s'étoit occupé lui-même à diſſéquer, rarement à la vérité ; mais qu'il faiſoit un très-grand cas de l'*anatomie*.

Outre ſes Ouvrages *De re Medica*, nous avons encore de lui des Ecrits ſur la ſituation & la figure des os du corps humain ; & c'eſt par-là qu'il mérite d'avoir place dans l'Hiſtoire de l'*anatomie*.

Nous avons rapporté ce qu'il penſoit de cette ſcience au commencement de cet article.

Caius-Plinius Secundus naquit, ſelon quelques-uns, à Novocome, d'autres diſent à Vérone. Quoiqu'il en ſoit, il eſt conſtant qu'il vécut ſous l'Empereur Veſpaſien, environ l'an 72. de J. C.

On trouve dans ſes Ecrits pluſieurs obſervations curieuſes ſur l'*anatomie* de l'homme & des animaux. Mais comme il n'étoit point Anatomiſte de profeſſion, & qu'il n'avoit point diſſéqué lui-même, du moins à ce qu'il paroît, il a mêlé dans ſes écrits la vérité & les fables indiſtinctement, comme il les trouvoit dans les Auteurs dont il ſe ſervoit.

Le Docteur Wigan & tous ceux qui ont eu occaſion de parler du célebre Aretée, ont ſenti la difficulté qu'il y avoit à fixer le tems auquel il a vecu : mais ils s'accordent tous en ce point ; c'eſt qu'il écrivoit quelque tems après le commencement du regne de Neron, & avant le commencement de celui de Domitien. On peut ſe former une opinion de ce Medecin, ſur l'eſtime qu'il faiſoit de l'*anatomie*. Il regardoit l'étude de cette ſcience ſi néceſſaire, tant pour découvrir les cauſes réelles des maladies que pour diſtinguer la maniere propre de les traiter, qu'il a mis à la tête de preſque tous les chapitres une deſcription anatomique de la partie malade dont il va parler. Il paroît avoir en cela marché ſur les pas d'Eraſiſtrate & d'Hérophile, les chefs de la Secte Dogmatique, & qui ſoutinrent que pour être bon Medecin, il falloit commencer par être habile Anatomiſte. Enſorte qu'Aretée, quoique écrivain concis & ſerré, a plus inſiſté ſur cette branche de l'art de guérir, & en a traité avec plus d'exactitude qu'aucun ancien Medecin.

Le cœur, eſt ſelon lui, le principe des forces & de la vie, l'ame y réſide, & il conſtitue particulierement la nature de l'homme. C'étoit auſſi le ſentiment d'Hippocrate & de Chryſippe le Stoïcien. C'eſt par cette raiſon, dit-il, que la ſyncope maladie du cœur, influe immédiatement ſur la vie, attaque toute la conſtitution du corps, & détruit, en quelque façon, les liaiſons en vertu deſquelles la faculté vitale ſubſiſte. Il aſſure encore que le cœur eſt une partie chaude du corps & le principe de la vie & de la reſpiration ; qu'il eſt ſitué au milieu des poumons ; qu'en les échauffant, il y fait naître le beſoin d'air qui le rafraîchiſſe ; mais qu'il attire cet air à lui.

Les poumons ſont, ſelon lui, incapables par eux-mêmes de cauſer de la douleur, parce qu'ils ſont composés d'une certaine ſubſtance lâche & ſemblable à de la laine. Il prétendoit que les arteres dures & cartilagineuſes, incapables auſſi de douleur, étoient diſtribuées dans toute cette ſubſtance ; qu'il n'y avoit point de muſcles, mais ſeulement quelques petits filets nerveux, en vertu deſquels les mouvemens y étoient produits. C'eſt pourquoi, diſoit-il, dans la péripneumonie, qui n'eſt qu'une inflammation au poumon, on n'y ſent point de douleur, mais ſeulement une eſpece de peſanteur, qui ne laiſſe pas d'incommoder beaucoup le malade, quoiqu'elle ne ſoit pas proprement douloureuſe ; que, quant aux membranes par leſquelles les poumons ſont attachés dans la poitrine, elles ſont d'une extreme ſenſibilité ; & que s'il y arrive inflammation, ainſi que dans le poumon, c'eſt le cas de la pleuréſie, accompagnée de péripneumonie : alors le malade ſouffre beaucoup.

Il penſe que c'eſt par cette raiſon que dans le crachement de ſang qui vient immédiatement des poumons, & qui eſt une des plus dangereuſes maladies, le malade ne perd jamais l'eſpérance, même lorſque le danger eſt à ſon dernier période ; & cela parce qu'il ne reſſent aucune douleur au poumon : au lieu que dans les maladies les plus légeres, la douleur qu'il ſouffre lui fait craindre la mort ; & cette crainte eſt quelquefois plus dangereuſe que le mal. Quelque terrible que ſoit une maladie, ſi le malade ne ſouffre point, il ne craint point de mourir ; & l'on peut dire alors que ſon mal eſt pour lui plus dangereux qu'effrayant.

La pulſation de l'artere étoit, ſelon lui, la cauſe du mouvement progreſſif du ſang ; c'eſt pourquoi il eſt difficile, ajoute-t'il, lorſque les arteres ſont bleſſées, d'approcher les levres de la bleſſure, & de les tenir réunies. La groſſe artere, ou l'aorte, qui eſt ſituée dans le voiſinage de la veine-cave, & dans la même direction, que l'épine du dos (& qu'Aretée & Praxagore appellent ἀρτηρία παχεῖη) eſt ſujette à une inflammation qui lui eſt commune avec la veine-cave ; & cette inflammation eſt une de ces maladies que les Anciens nommoient *cauſus*, puiſqu'on y remarque les mêmes ſymptomes, & que la fievre amene dans ce cas, ainſi que dans les autres, la ſyncope ; car les veines partent du foie, & les arteres partent du cœur. C'eſt ce qui a fait croire que les parties ſupérieures de ces viſceres ſont affectées, le cœur communiquant de la chaleur aux arteres, & le foie fourniſſant du ſang aux veines. Mais ces vaiſſeaux étant fort grands, les inflammations auxquelles ils ſont ſujets, doivent être très-conſidérables. Dans les inflammations de la veine-cave, l'aorte palpite aux environs de l'épine du dos ; ce que l'on ſent par la pulſation qui ſe fait de l'autre côté des parties circonvoiſines du cœur. Car l'artere étant jointe étroitement à la veine du côté gauche, il y a communication de mouvement de l'une à l'autre, de même qu'un égal penchant à ſe diſtribuer dans tout le corps.

Les Anciens dont les écrits ont paſſé juſqu'à nous, ne font preſque aucune mention de cette maladie commune à l'aorte & à la veine-cave. Ceux d'entre eux qui en ont parlé, ont ſuivi le ſentiment de Praxagore, qui prétendoit, à ce que dit Rufus l'Epheſien, que l'origine des fievres étoit dans cette veine dont les branches ſe diſtribuent du foie dans les reins, & qu'il appelloit ſeule, veine-cave, κοίλη, quoique d'autres donnaſſent le même nom à celle qui va en montant au cœur à travers le diaphragme. C'eſt la même qu'Aretée appelle veine-cave, ajoutant que l'une & l'autre ne ſont qu'une même veine continuée.

Aretée dit que les veines partent du foie, la ſource commune d'où elles tirent le ſang qui les remplit. De la porte du foie entre ſes extrémités, naît une large veine qui ſe diviſant de plus en plus, ſe diſtribue enfin dans tout le foie en vaiſſeaux ſi petits, qu'ils en deviennent inviſibles. Les extrémités de ces veines s'inſerent dans les orifices d'autres veines, qui, groſſiſſant peu à peu, & diminuant en nombre à meſure qu'elles avancent, forment, en ſe terminant dans le foie, une groſſe veine qui ſe diviſe en deux branches, & s'étend au-delà de ce viſcere. Une de ces branches, après avoir paſſé dans le premier lobe du foie, en ſort par la partie globuleuſe, traverſe le diaphragme, & s'étend dans la poitrine, ſans s'attacher à aucune autre partie. Demeurant là comme ſuſpendue, elle s'inſere dans le cœur; & voilà ce que l'on appelle la veine-cave. L'autre branche pénetre dans le cinquieme & inférieur lobe du foie juſqu'à ſa partie globuleuſe, & en ſort aux environs de l'épine, qu'elle ſuit en deſcendant juſqu'aux cuiſſes. Cette branche retient encore le nom de veine-cave, parce qu'elle ne fait avec la premiere branche qu'une ſeule veine qui part du foie; car on fera paſſer ſi l'on veut une ſonde de la partie ſupérieure de la veine qui s'inſere dans le cœur, dans la partie qui rampe le long de l'épine, & alternativement de la partie qui rampe le long de l'épine, à travers le foie, dans le cœur : la route eſt la même.

Outre l'inflammation dont nous avons parlé, cette veine eſt encore ſujette aux maladies que les Grecs appellent κέδματα : dans ces cas, l'hémorrhagie qui ſuit la rupture, termine bien-tôt la vie du malade.

Le ſang paſſe des principaux viſceres à la veine profonde du coude; car cette veine & celle qui eſt au-deſſus d'elle, ſont des branches de la même veine du bras. Ainſi il n'eſt pas plus avantageux d'ouvrir l'une que l'autre. Ce n'eſt que l'ignorance de leur commune origine qui avoit fait croire que la veine ſupérieure du bras recevoit principalement le ſang qu'elle contient du foie & de l'eſtomac.

Dans le cas où il y a épanchement de ſang hors de la rate, quelques Medecins font ouvrir la veine qui eſt entre le petit doigt & ſon voiſin, parce qu'ils s'imaginent qu'elle communique plus particulierement avec ce viſcere : mais ils ſe trompent, c'eſt encore une branche de la veine du coude. Pourquoi donc l'ouvrir aux environs des doigts, puiſqu'elle eſt plus grande à l'articulation de l'avant-bras & du bras, & qu'il eſt plus facile d'en tirer une certaine quantité de ſang.

Le ſang ſe forme dans le foie, d'où les veines tirent leur origine; auſſi ne paroît-il être en grande partie qu'un amas de ſang coagulé. Car les alimens ayant accès au foie, & la nourriture ne pouvant ſe diſtribuer à toutes les parties du corps que par cette voie, au ſortir de l'eſtomac & des inteſtins; le ſang ſe fait dans ce viſcere, d'où il ſe diſtribue dans le reſte du corps. C'eſt auſſi l'opinion d'Eraſiſtrate. Les portes du foie ſont composées de nerfs & de membranes qui ſont très-petites par elles-mêmes, mais qui ſont très-importantes aux actions vitales; & de groſſes veines qui les rendent fort ſujettes à l'inflammation légere. Quelques Philoſophes prétendirent que ces mouvemens de l'ame qu'on appelle appétits, partoient encore delà.

La bile s'engendre dans le foie, & la sécrétion s'en fait par le moyen d'une veſſie placée là à cet effet. De certains canaux la portent du foie dans les inteſtins. Si ces canaux ſont obſtrués par un skirrhe ou par une inflammation, ou ſi la matiere eſt trop abondante pour la capacité de la veſſie, alors la bile revient en arriere, & ſe mêle avec le ſang, qui la porte avec lui dans toutes les parties du corps. C'eſt par cette raiſon que dans la jauniſſe, la peau paroît teinte de bile; que les excrémens ſont blancs comme de la craie, & n'ont pas la moindre teinture de cette humeur, parce qu'elle n'eſt point portée dans les inteſtins; & que ceux qui ſont attaqués de cette maladie, vont rarement à la ſelle, le ventre n'étant point humecté, ni les inteſtins picotés par la bile.

La liqueur de la rate eſt noire, & la rate elle-même, épure & rafine le ſang noir. La contexture de ce viſcere eſt ſinguliere; il eſt d'une nature diſſoluble, & par conſéquent très-ſujet aux apoſtemes & aux abſcès.

L'eſtomac eſt la ſource du plaiſir & des peines : & comme il eſt voiſin du cœur, (car il eſt attaché au milieu du cœur & des poumons, & il adhere avec eux à l'épine du dos) il préſide ſur toutes les facultés, il donne de la force au corps, il a auſſi de grandes liaiſons avec l'ame; & c'eſt de lui que lui viennent l'abattement & la fermeté. Voilà les principales fonctions de l'eſtomac. Du plaiſir naît la bonne digeſtion, la bonne couleur, la vigueur & l'embompoint; de la peine au contraire, toutes les maladies oppoſées à ces premieres qualités. Elle produit auſſi l'abattement d'eſprit, ſurtout quand l'eſtomac eſt vuide. Les maladies propres de l'eſtomac, ſont les nauſées, le vomiſſement, le dégout, le hocquet & les rapports; les rapports ſont quelquefois aigres. Quoique dans les maladies de l'eſtomac on n'ait ordinairement point de ſoif, cependant le principe de la ſoif eſt placé dans ce viſcere.

Le colon contribue, de même que l'eſtomac, à la coction des alimens, & les alimens paſſent de cet inteſtin dans le foie. La diſtribution entiere ne s'en fait pas par des canaux viſibles : la plus grande partie des nourritures que nous prenons s'exhale en vapeurs, & ſe répand ainſi dans toutes les parties du corps : la nature leur ouvre l'entrée des plus ſolides & des plus compactes. Le colon eſt un très-gros inteſtin; ſa capacité eſt partout fort grande; il ſe replie, & forme des circonvolutions; il eſt plus épais & plus charnu que les inteſtins grêles; il eſt auſſi plus capable de réſiſter aux injures, ſoit intérieures, ſoit extérieures; lorſqu'il eſt le ſiége de la colique, cette maladie eſt regardée comme dangereuſe. Si les inteſtins grêles ſont affectés, on ſent une douleur vive & poignante : au contraire, ſi c'eſt le colon, il y aura grande abondance d'humeur, accompagnée d'un ſentiment de peſanteur. Sa ſituation & ſa connexion donneront lieu aux douleurs de s'étendre juſqu'aux côtés, & au Medecin de ſoupçonner une pleuréſie; car il y a quelquefois de la fievre dans la colique : tantôt la douleur ſe fait ſentir d'un côté, tantôt de l'autre au-deſſous des fauſſes côtes; enſorte que le foie & la rate paroiſſent attaqués. Elle retombe auſſi ſur la région des îles. Il y a des malades qui en ont l'os ſacrum, les cuiſſes & les muſcles crémaſter des teſticules, entrepris. Ainſi donc Aretée, qui connoiſſoit la raiſon de tous ces ſymptomes, ne ſe trompoit point en accuſant d'ignorance quelque Medecin qui avoit eu la témérité de couper en pareil cas les muſcles crémaſter, comme s'ils avoient été le ſiége de la cauſe immédiate de la maladie. Nos Anatomiſtes modernes ont-ils jamais rien dit qui ait plus approché de la vérité ?

Il y a deux tuniques dans les inteſtins, auſſi-bien que dans l'eſtomac, dont l'une eſt couchée obliquement ſur l'autre. Lorſque ces tuniques viennent à ſe ſéparer, comme il arrive quelquefois dans les dyſſenteries, alors celle qui eſt intérieure s'ouvrant longitudinalement & ſe déchirant, vient par les ſelles. Pluſieurs à qui la vraie cauſe de cet accident eſt inconnue, ſont ſaiſis d'effroi, & croyent avoir rendu l'inteſtin: mais la tunique intérieure ſubſiſte, reprend chair, ſe cicatriſe, & le malade guérit. Mais il n'y a que l'inteſtin le plus bas qui ſoit ſujet à cet accident, par la raiſon que ſes tuniques ſont charnues.

Les reins ſont des corps naturellement glanduleux, d'une couleur rougeâtres, plus ſemblables au foie qu'aux mamelles & aux teſticules. Ces derniers ſont des glandes, mais ils ſont plus blancs que les reins. Les reins ont à la vérité la figure des teſticules, mais ils ſont plus larges, plus recourbés, compoſés de petites cellules, pour filtrer l'urine Il ſort des reins deux petits conduits nerveux, ſemblables à de petits tuyaux de

plume ; on les appelle uréteres : ils s'inſerent d'un & d'autre côté dans la veſſie, à laquelle les reins fourniſſent chacun une égale quantité d'urine. La nature a formé les cellules des reins oblongues, & elles ſe trouvent par ce moyen appropriées au diametre des uréteres qui ſont fort petits.

La veſſie eſt d'une fort petite épaiſſeur, & d'un tiſſu naturellement nerveux ; c'eſt pourquoi elle ne reprend chair, ni ne ſe cicatriſe pas aiſément ; elle eſt tendue quand elle eſt pleine, & flaſque quand elle eſt vuide ; enſorte que dans le cas d'ulcere, elle cauſe des douleurs, telles que celles qu'on ſent aux jointures dans la diſtenſion & la contraction: mais les ulceres à la veſſie guériſſent avec la derniere difficulté. D'ailleurs, un ulcere invétéré, & l'irritation continuelle d'une urine bilieuſe, doivent néceſſairement corroder la veſſie.

L'anus & la veſſie ſont contigus l'un à l'autre : auſſi lorſqu'il y a inflammation au rectum, y a-t'il difficulté d'uriner, & la déjection des excrémens ſe fait-elle difficilement, ſans même qu'il y ait conſtipation lorſque la veſſie eſt affectée.

Il part des îles certaines membranes qui ſont des ligamens nerveux de la matrice. Ces membranes s'inſerent au fond de la matrice, proche des lombes ; elles ſont foibles & petites ; d'autres vont au cou de la matrice, & adherent en différens endroits des îles : celles-ci ſont vraiment nerveuſes, & elles s'étendent à peu près comme les voiles d'un vaiſſeau. Si ces membranes ſont relâchées, il y aura chute de matrice. Quelquefois il arrive que l'interne des deux membranes qui tapiſſe la matrice paroît au-dehors, & peut-être ſéparée de l'autre. La matrice ne peut ſe diviſer qu'en deux membranes : une fluxion d'humeur ſuffit pour ſéparer l'une de l'autre, ce qui arrive de tems en tems dans les avortemens & dans les accouchemens laborieux : alors elle eſt adhérente au chorion ; car ſi l'on emploie la force à l'extraction de celui-ci, on entraînera en même-tems la membrane interne de la matrice. Si la femme en revient, & que par conſéquent la membrane reprenne ſa vraie ſituation, elle ſe réunira exactement à celle qui lui eſt ſupérieure, ou elle ſortira un peu quelquefois. L'orifice de la matrice ne s'avance en tombant que juſqu'à ſon cou ; alors les fumigations & l'adreſſe de la Sage-Femme ſuffiſent pour le replacer.

La tête eſt l'origine de la ſenſation & des nerfs ; & il ſeroit plus vrai de dire qu'elle attire le ſang du cœur, qu'elle ne le diſtribue aux autres membres. C'eſt pourquoi, lorſque les nerfs ſont le ſiége d'une maladie, alors les ſenſations ſont affoiblies. Quoique les nerfs partent de toutes les parties de la tête, cependant ſa partie antérieure eſt pour ainſi dire le magaſin de toutes les ſenſations. C'eſt de-là que viennent le bien & le mal dans une maladie ; c'eſt pourquoi nous jugeons qu'il eſt inutile d'appliquer des fomentations au-delà du ſommet.

Aretée prétendoit, avec Eraſiſtrate, que les nerfs étoient non-ſeulement les organes de la ſenſation, mais encore ceux du mouvement & de l'action des membres ; enſorte que ſi l'origine d'un nerf étoit affectée au-deſſous de la tête, comme *p. e.* dans tout le cours de la moelle ſpinale, toutes les parties auxquelles ce nerf s'étendra, & même celles qui leur ſeront contigues, deviendront paralytiques. La paralyſie tombera ſur les parties du côté droit, ſi les nerfs qui ſont dans ce côté ſont attaqués ; au contraire le côté gauche ſera paralytique, ſi la maladie eſt dans les nerfs qui ſont dans le côté gauche : mais ſi le ſiége de la maladie étoit dans la tête, & que les nerfs du côté droit fuſſent affectés, le côté gauche ſeroit paralytique, & réciproquement. Pour comprendre ce phénomene, il faut ſavoir que les nerfs ſe croiſent à leur origine, ou que ceux qui à leur origine ſont à droite, vont à gauche, & que ceux qui à leur origne ſont à gauche, vont à droite ; enſorte qu'ils forment les uns ſur les autres la lettre X. Mais ſi tout le corps ou quelque membre, ſoit d'un côté, ſoit de l'autre, ſont paralytiques, les nerfs qui partent de la tête, & qui ſont diſtribués dans ces membres, ſeront affectés, & ſeront aiſément privés de leur faculté ſenſitive : mais ils deviendront plus difficilement incapables de mouvement. Les nerfs qui partageront par ſympathie l'indiſpoſition de quelques autres nerfs deſtinés à la production du mouvement, perdront une partie proportionnelle de leur force ; & cela doit s'entendre de tous les nerfs en général, quelque petits qu'ils ſoient. Il arrivera quelquefois que des nerfs qui partent de quelque muſcle & qui ſe terminent à d'autres, ſoient offensés : or, c'eſt de ceux-ci principalement que dépend le mouvement ; c'eſt d'eux que les nerfs de la tête tirent leur force principale, quoiqu'ils ne tiennent pas d'eux ce qu'ils en ont ; auſſi dans ce cas il y aura perte conſidérable de mouvement, & rarement perte de faculté ſenſitive. Si un amas de nerfs partant de quelque os, & ſe terminant à d'autres, eſt ou relâché ou rompu, il y aura impuiſſance ou contraction dans les parties, mais elles ne ſeront point privées de ſentiment.

Le *tetanos* eſt, ſelon Aretée, une maladie des nerfs, dont la cauſe principale eſt dans la mélancolie ou bile noire. Il penſoit auſſi qu'ils étoient affectés & même contractés dans la phrénéſie. Quant à la goute, ils la regardoit comme une affection de tout le genre nerveux.

Telles étoient les notions anatomiques d'Aretée. C'eſt à l'aide de ces connoiſſances qu'il expliquoit les ſymptomes & les cauſes des maladies, étant en cela de l'avis des Dogmatiques, qui prétendoient, que puiſque les parties intérieures étoient ſujettes à des maladies, on ne pouvoit être Medecin ſans en connoître la ſtructure. Il réſulte de ce que nous avons dit, que le ſiſteme d'Aretée étoit un composé de ceux d'Hippocrate, d'Eraſiſtrate & d'Herophile ; qu'il n'avoit embraſſé aveuglément aucun parti ; qu'il n'étoit admirateur enthouſiaſte de perſonne, & qu'il étoit pour la vérité contre toute autorité. WIGAN, *Préface d'Aretée.*

RUFUS D'EPHESE.

Rufus l'Epheſien qui vivoit ſous les Empereurs Nerva & Trajan, eſt le premier Anatomiſte célebre qui ſe préſente après Aretée. Galien qui le met au nombre des plus habiles Medecins, nous apprend qu'il avoit écrit en vers ſur la matiere médicinale. Il avoit auſſi traité *de Atra bile.* Suidas cite encore d'autres Ouvrages de lui, mais qui ſe ſont perdus. Il ne nous reſte des écrits de cet Auteur, qu'un petit Traité des noms Grecs des diverſes parties du corps, & un autre des maladies des reins & de la veſſie, avec un fragment où il eſt parlé des médicamens purgatifs. Le deſſein principal de ce Medecin dans le premier de ces Ouvrages, étoit de donner une idée générale de l'*Anatomie*, & particulierement d'empêcher que ceux qui étudioient de ſon tems la Medecine, ne ſe trompaſſent en liſant les anciens Auteurs qui avoient nommé certaines parties du corps, les uns d'une maniere, les autres d'une autre. Du reſte on recueille de ce que dit Rufus dans ce Livre, que toutes les démonſtrations anatomiques ſe faiſoient en ce tems ſur les bêtes. « Choiſiſſez, dit-il, un animal » le plus ſemblable à l'homme qu'il ſe puiſſe. Vous n'y » trouverez pas toutes les parties entierement ſembla- » bles à celles de l'homme, mais elles auront du moins » du rapport les unes avec les autres. Anciennement, » ajoute-t'il, on montroit l'*Anatomie* ſur des corps hu- » mains. »

On peut encore conclurre de quelques endroits du même Ouvrage, que les nerfs que l'on a appellés dans la ſuite *recurrens*, étoient alors tout nouvellement découverts. « Les anciens, dit Rufus, appelloient les arte » res du cou, *carotides* ou *carotiques*, comme qui diroit » ſoporales ou aſſoupiſſantes, parce qu'ils croyoient » que lorſqu'on les preſſoit fortement, l'animal per-

» doit la voix & s'aſſoupiſſoit. Mais on a découvert » de notre tems que cet accident ne vient pas de la » compreſſion de ces arteres, mais de celle des nerfs » qui ſont contigus aux mêmes arteres. »

Il paroît encore que ce Medecin avoit découvert certains vaiſſeaux de la matrice dont les Anatomiſtes qui l'ont précédé n'ont fait aucune mention. « Hérophile, dit-» il, croyoit que les femmes n'ont point de *paraſtatæ* » *variquoſæ* : mais nous avons apperçu dans la matrice » d'une bête, certains vaiſſeaux qui naiſſent des teſti-» cules & qui étant repliés d'un & d'autre côté en forme » de varices, vont aboutir par l'une de leurs extrémités » dans la matrice. On en exprime même par la com-» preſſion une humeur gluante, & l'on auroit raiſon de » penſer que ce ſont des vaiſſeaux ſéminaux, de l'eſ-» pece de ceux qu'on appelle variqueux. » Rufus avoit remarqué auparavant que dans les hommes on trouve quatre vaiſſeaux ſpermatiques, deux variqueux & deux glanduleux, & que l'extrémité des premiers, qui tient aux teſticules, s'appelle du nom de *paraſtatæ*.

Il y a toute apparence que ce qu'on nomme ici *paraſtatæ variquoſæ*, n'eſt autre choſe que ce que nous nommons aujourd'hui trompes de Fallope, que nous ſuppoſons en avoir fait le premier la découverte.

GALIEN.

Galien eſt un des plus grands Anatomiſtes de l'antiquité. Nous lui avons ſurtout une obligation particuliere, c'eſt de nous avoir inſtruit de l'état de l'*Anatomie* dans les ſiecles qui l'ont précédé. Comme un extrait complet de tous ſes Ouvrages ſur cette matiere nous meneroit trop loin, je me contenterai de donner ici quelques remarques générales ſur ſon *Anatomie*, renvoyant l'hiſtoire détaillée de ſes découvertes aux Articles de mon Dictionnaire où elles auront leur place naturelle.

Galien a prétendu que les Aſclépiades ou les deſcendans d'Eſculape juſqu'à Hippocrate qui étoit de ce nombre, avoient été très-verſés dans l'*Anatomie*; mais qu'aucun d'eux, à la reſerve du dernier, n'avoit rien écrit ſur cette matiere. La raiſon qu'ils avoient de ne point écrire, c'eſt que leurs enfans à qui ſeuls ils faiſoient part de leur ſcience, apprenoient dans le domeſtique l'*Anatomie* preſqu'en même tems que les Lettres de l'alphabet, & cela ſoit en voyant faire, ſoit en faiſant eux-mêmes des diſſections; enſorte que pour s'inſtruire, ils n'avoient point de lectures à faire. Il arriva dans la ſuite, ajoute le même Auteur, qu'Hippocrate ayant écrit ſur l'*Anatomie*, auſſi-bien que ſur tout le reſte de la Medecine & ayant le premier pris des étrangers pour diſciples, l'*Anatomie* commença auſſi-tôt à déchoir, parce que les Medecins qui lui ſuccéderent, ſe contenterent d'étudier ſes Ouvrages, & ne ſe donnerent point la peine de diſſéquer eux-mêmes. Dioclès qui parut preſque immédiatement après Hippocrate, écrivit auſſi ſur l'*Anatomie*, mais aſſez groſſierement.

Les choſes demeurerent en cet état juſqu'à la mort de Dioclès, tems à peu près auquel parurent Hérophile & Eraſiſtrate. Ces deux Medecins s'attacherent beaucoup à la diſſection, & eurent même pour cela des corps humains tant qu'ils en ſouhaiterent; enſorte qu'ils retablirent bien-tôt l'*Anatomie* qui avoit été fort négligée pendant l'intervalle que l'on a marqué. Mais les Anatomiſtes ne jouirent pas des mêmes avantages dans les âges ſuivans. Riolan a rapporté fort au long les raiſons pour leſquelles ils manquerent de ſujets. On brûloit, dit-il, la plupart des cadavres. En conſéquence des déſordres occaſionnés par les guerres civiles ſous Marius & Sylla, on avoit fait à Rome une loi qui défendoit de faire aucun outrage aux corps des morts. D'ailleurs on ſait qu'anciennement on avoit horreur, je ne dis pas de toucher des cadavres, mais encore d'en approcher; c'eſt pourquoi ceux qui enterroient les morts & même ceux qui préparoient les cuirs des bêtes, demeuroient hors de la ville de Rome. Les bourreaux n'y avoient point non plus d'habitation; & les Romains étoient ſi ſcrupuleux ſur ce point, qu'ils ne pouvoient ſouffrir qu'on ſuppliciât quelqu'un dans l'enceinte de leurs murailles. Les lois des Juifs au ſujet de ceux qui touchoient à des cadavres, ſont connues de tout le monde. Mais on ignore peut-être que les Grecs étoient à cet égard dans les mêmes ſentimens que les Juifs. C'eſt ce que Riolan prouve par un paſſage d'Euripide. « Si quelqu'un, dit ce Poëte, ſouille » ſes mains par un meurtre, ou ſi quelqu'un touche un » cadavre ou une femme accouchée, le Dieu lui in-» terdit ſes autels comme à un impie. » D'ailleurs il étoit extremement difficile de trouver des corps humains pour en faire la diſſection, comme il paroît par un endroit des Ouvrages de Pline, *L. XXVIII. c.* 2. dans lequel cet Auteur dit, " qu'il étoit défendu de » fouiller dans les entrailles des hommes. » Mais toutes ces autorités & quelques autres rapportées par Riolan, ne ſuffiſent point pour l'empêcher de croire que les Medecins ont trouvé de tout tems des moyens de ſe pourvoir de corps humains pour les anatomiſer, ce qu'il prouve premierement par un autre paſſage de Pline où cet Auteur dit, *L. XIX. c.* 5. " que les Rois » d'Egypte faiſoient ouvrir autrefois les corps des » morts pour connoître quelles avoient été leurs mala-» dies. » Les mêmes Peuples avoient d'ailleurs la coutume d'embaumer les cadavres, ce qui ne ſe pouvoit exécuter ſans les ouvrir. On avoit à Alexandrie des ſqueletes d'hommes ſur leſquels les jeunes Medecins étudioient l'Oſtéologie. Nous liſons dans Rufus Epheſien, que les anciens Medecins avoient appris l'*Anatomie* ſur des corps humains; & ce que nous avons dit ci-deſſus d'Hérophile & d'Eraſiſtrate, ne permet pas d'en douter. " Galien, *de Diſſect. vulvæ, c.* 5. rend en-» core témoignage au premier des Medecins que l'on » vient de nommer, qu'il avoit acquis une connoiſſan-» ce très-exacte de l'*Anatomie* en diſſéquant des hom-» mes & non pas des bêtes, comme le pratiquoient la » plupart des autres Medecins. Seneque dit que les » Medecins ont ouvert les entrailles des hommes pour » découvrir la cauſe des maladies, & que de ſon tems » on diſſéquoit les membres des cadavres pour connoî-» tre la ſituation des nerfs & des articulations. Se-» neque, dit Riolan, vivoit du tems d'Auguſte, de Ti-» bere & de Néron. » Il étoit permis d'anatomiſer les cadavres des ennemis, & c'eſt ce que firent les Medecins Romains pendant la guerre de l'Empereur Marc-Aurele contre les Allemans, comme on l'apprend de Galien. On obtenoit auſſi avec quelque facilité les corps de ceux que l'on ſupplicioit à Rome & qui demeuroient ſans ſépulture hors de la Porte Eſquiline, ainſi que les corps des enfans expoſés. Enfin comme l'on avoit anciennement un grand nombre d'eſclaves, qui pouvoit empêcher leurs maîtres de faire ſur leurs cadavres tout ce qu'ils jugeoient à propos? Riolan pouvoit fortifier toutes ces preuves de ce que dit Ciceron, " que nous ne connoiſſons point notre corps, que nous » ignorons & la nature & la ſituation de ſes parties; » que les Medecins qui ont eu intérêt de ſortir de » cette ignorance, ont ouvert des cadavres, afin qu'on » fût perſuadé de leur habileté. Mais ajoute-t'il, les » empiriques ſoutiennent qu'on n'en eſt pas plus ſa-» vant, parce qu'il peut arriver que les parties chan-» gent de nature, ſi-tôt qu'elles ſont découvertes. » Riolan ayant prouvé en général que les Medecins anciens diſſéquoient quelquefois des hommes, tâche de démontrer en particulier qu'Hippocrate, Ariſtote & Galien ont eu cette commodité. Je n'examinerai point ici la maniere dont il s'en acquite quant aux deux premiers. Je me reſtraindrai à la diſcuſſion de ſes preuves par rapport à Galien. Il a ſoutenu contre quelques modernes que ce Medecin avoit diſſéqué des corps humains; voyons comment il a conſtaté ce fait. C'eſt injuſtement, dit-il, que l'on accuſe Galien de n'avoir jamais diſſéqué d'hommes & d'avoir enſeigné l'*anatomie* du ſinge pour celle de l'homme; je prouverois aiſément par une infinité de paſſages de cet Auteur,

qu'il a diſſéqué des ſinges & des hommes, mais qu'il n'a enſeigné que l'*anatomie* de l'homme. Il cite là-deſſus deux ou trois paſſages de Galien, par leſquels il paroît effectivement que celui-ci ne traite ou dit ne traiter que l'*anatomie* de l'homme. Il promet même dans un endroit de donner quelque jour ſéparement l'*anatomie* de pluſieurs ſortes d'animaux. Voici les propres termes de Galien dans ce dernier paſſage. " Mon deſ-„ ſein n'eſt pas de marquer ici le nombre des lobes du „ foie dans les autres animaux, parce que je n'ai décrit „ juſqu'à préſent la conſtruction particuliere d'aucun „ de leurs organes, ſi ce n'eſt en quelques endroits où „ j'ai été obligé de le faire, afin que l'on comprît mieux „ ce que je dis de l'homme: mais ſi je vis, je décrirai „ quelque jour la ſtructure du corps des bêtes, & je fe-„ rai une *anatomie* exacte de toutes leurs parties, com-„ me je fais maintenant de celles de l'homme. „ Le même Auteur cite enfin un autre paſſage de Galien, où celui-ci dit en parlant de quelques *Anatomiſtes* de ſon tems, " qu'il n'eſt pas étonnant qu'ils ſe ſoient „ trompés, parce qu'ils n'ont diſſéqué que des cœurs „ & des langues de bœufs, ne ſachant point que ces „ parties ne ſont point dans ces animaux, telles que dans „ l'homme. „ Il eſt à préſumer que ſi Galien n'avoit pas examiné ces mêmes parties dans l'homme, il n'auroit eu garde de cenſurer ceux qui ne les avoient examinées que dans les bêtes.

Galien après avoir loué Hérophile de ce qu'il avoit appris l'*anatomie* en diſſéquant des hommes, ajoute que la plupart des autres Medecins ne diſſéquoient que des bêtes. Ce paſſage que nous avons déja cité, prouve auſſi qu'Hérophile n'avoit pas été tout-à-fait le ſeul qui eût diſſéqué des hommes. Si aucun autre que lui n'en avoit diſſéqué, notre Auteur, au lieu de ces mots, la plupart des Medecins, auroit dit, tous les autres Medecins. Or ſi quelques Medecins de ſon tems faiſoient des diſſections de corps humains, il eſt vraiſemblable qu'avec autant d'ardeur pour l'*anatomie* qu'il paroît en avoir eue, il n'étoit pas demeuré en repos, tandis que les autres travailloient. Je crois donc avec Riolan, que Galien a diſſéqué des corps humains, mais il y a de l'apparence qu'il ne l'a fait que très-rarement & peut-être aſſez imparfaitement. Ce que l'on a dit ci-devant prouve que la choſe ſouffroit des difficultés, & Galien le confirme lui-même par le détail dans lequel il entre, des différens moyens par leſquels on peut ſuppléer au défaut de corps humains. " Il conſeil-„ le premierement, (*Anatom. adminiſtr. L. V I. c.* 1.) de „ choiſir cette eſpece de ſinges qui reſſemblent le mieux „ à l'homme; ou s'il ne s'en trouve pas, on diſſéque-„ ra, dit-il, ceux qui ont comme une tête de chien, ou „ des ſatyres ou des linx. Si l'on manque encore de ces „ animaux, il faut prendre des ours, ou des lions, ou „ des belettes ou des chats, parce que ces animaux „ ont des eſpeces de doigts comme les hommes. Il continue enſuite de cette maniere. " Je n'ai jamais en-„ trepris d'anatomiſer des fourmis, des couſins ou des „ puces, ni aucun autre de ces petits inſectes. Mais j'ai „ ſouvent diſſéqué des belettes, des rats, des ſerpens, „ & pluſieurs ſortes d'oiſeaux & de poiſſons. D'où j'ai „ compris qu'une même intelligence a formé tous les „ animaux, & que chaque animal a le corps diſposé „ comme ſon naturel le demande. „ Il paroît d'ailleurs que Galien diſſéquoit quelquefois des pourceaux & des chevres. Il parle auſſi d'un éléphant qu'il avoit anatomisé à Rome, ou dont il avoit diſſéqué quelques parties. On dira ſans doute qu'il conſeilloit de commencer de diſſéquer des bêtes & de ſe perfectionner ſur des hommes; & l'on aura raiſon, mais voyons comment il s'eſt exprimé lui-même là-deſſus, (*Adminiſtr. Anatom. L. III. c.* 5.) " Je vous conſeille, dit-il, de „ vous bien exercer d'abord ſur des ſinges, afin que ſi „ vous trouvez jamais quelque corps humain dont vous „ puiſſiez faire la diſſection, vous ſoyez en état de dé-„ couvrir promptement chaque partie; ce en quoi il „ n'eſt pas poſſible de réuſſir, ſi l'on ne s'eſt fréquem-„ ment exercé ſur d'autres ſujets. Faute d'expérience; „ ceux qui ont diſſéqué les corps des Allemans pen-„ dant la guerre que ces Peuples ont eue contre Marc-„ Aurele, n'ont rien appris, ſi ce n'eſt à connoître la „ ſituation des viſceres. Mais un Medecin qui aura „ premierement travaillé ſur d'autres animaux, & „ ſurtout ſur des ſinges, trouvera d'abord ce qu'il „ y a à obſerver dans les parties qu'il diſſeque. Il „ eſt plus aiſé à un homme qui a de l'adreſſe & la „ pratique de l'*anatomie* de s'inſtruire d'un coup d'œil „ ſur un cadavre d'homme, touchant ce qu'il a déja vu „ ailleurs, qu'à un autre qui n'eſt pas exercé, de trou-„ ver tout à ſon loiſir les choſes mêmes les plus éviden-„ tes. Pluſieurs de ceux dont je viens de parler ont dé-„ couvert fort vîte ce qu'ils ont voulu voir ſur les corps „ de ceux qui avoient été condamnés à mort, ou que „ l'on avoit expoſés aux bêtes farouches, ou ſur les „ cadavres des voleurs qu'on laiſſe ſans ſépulture. „ D'ailleurs les grandes plaies, ou certains & profonds „ ulceres ont découvert à ces perſonnes-là pluſieurs „ parties du corps qu'ils ont trouvées ſemblables à cel-„ les qu'ils avoient vues dans les ſinges. Mais ceux „ qui n'avoient jamais travaillé ſur ces animaux, n'ont „ point pu profiter de ces occaſions. Ceux qui diſſe-„ quent ſouvent des enfans expoſés, ſavent auſſi que le „ corps de l'homme & celui du ſinge ſont très-ſembla-„ bles. " Il ne faut pas douter que Galien n'eût employé quelques-uns de ces moyens ou d'autres à peu près ſemblables pour apprendre l'*anatomie*. Il le dit lui-même en un autre endroit, où après avoir conſeillé aux jeunes Medecins d'aller à Alexandrie pour y voir des ſqueletes, & de ne ſe pas contenter de ce qu'ils liſoient à cet égard dans les Livres; il continue de cette maniere: " J'ai ſouvent examiné des os d'hom-„ mes, lorſque j'ai trouvé des ſépulcres ou des monu-„ mens ruinés. Un ſépulcre bâti négligemment ſur le „ bord d'une riviere, avoit été détruit par les eaux de „ cette même riviere qui avoit paſſé par deſſus; enſorte „ que le corps qu'on avoit mis dans ce ſépulcre ayant „ été entraîné par le courant, s'étoit enfin arrêté en „ un lieu diſpoſé en forme de port dont les bords ſe „ trouvoient aſſez élevés. J'eus occaſion de voir ce „ corps dont les chairs étoient déja pourries; mais „ dont les os tenoient encore les uns aux autres. On „ eût dit que c'étoit un ſquelete préparé pour inſtrui-„ re de jeunes Medecins. Je vis auſſi un jour le cadavre „ d'un voleur ſur une montagne, dans un lieu aſſez „ écarté du chemin. Un voyageur que ce voleur avoit „ attaqué, l'avoit tué, & perſonne de ce pays n'ayant „ voulu l'enterrer, parce qu'on étoit bien aiſe que ce „ méchant demeurât en proie aux vautours; deux jours „ après, ſes os furent tout-à-fait décharnés, & ſe trou-„ verent ſecs comme ceux qui ſont préparés pour l'inſ-„ truction des Eleves en Medecine. " Galien parle auſſi d'une maladie accompagnée de charbons, qui avoit eu cours dans la plupart des villes de l'Aſie, & qui lui donna occaſion d'examiner la diſpoſition des muſcles de diverſes parties, dont la peau & une partie des chairs avoient été emportées.

Si notre Auteur s'en étoit tenu aux moyens qu'il indique, on ne pourroit pas dire qu'il eût jamais fait de diſſections completes & régulieres du corps humain. De tous les ſujets ſur leſquels il dit qu'on peut s'inſtruire, il n'y a que les enfans expoſés qui ſemblent lui avoir fourni de quoi faire une *anatomie* entiere; par la faculté qu'il y avoit d'emporter quelques-uns de ces petits corps, & de les diſſéquer enſuite avec tout le loiſir néceſſaire. C'eſt, à mon avis, ce qu'il inſinue, lorſqu'il dit " que ceux qui diſſequent ſouvent des en-„ fans expoſés ſavent que le corps de l'homme, & ce-„ lui du ſinge ſont fort ſemblables. „ Si ces diſſections ſe faiſoient ſouvent au tems de Galien, comme on peut l'inférer de ce paſſage; il y a de l'apparence qu'il en avoit fait autant qu'aucun autre, quoiqu'il n'osât pas s'en vanter ouvertement, à cauſe de l'averſion que l'on avoit pour ces ſortes d'opérations. On dira peut-

être qu'il ne lui étoit gueres plus difficile de faire enlever quelques corps de criminels que l'on avoit exécutés : mais il ne paroît point par ſes Ouvrages que les Medecins entrepriſſent rien de ſemblable. S'il parle de ce que l'on apprenoit en examinant les corps des voleurs ou tous les autres cadavres qu'on pouvoit rencontrer ſur les chemins ; il donne à entendre que cet examen ou cette recherche ne ſe faiſoit que ſur le lieu même où ces corps étoient exposés, en tâchant de ſatisfaire promptement ſa curioſité. C'eſt ce que l'on recueille d'un paſſage que l'on a déja cité, dans lequel il dit que ceux qui auront diſſéqués des ſinges, pourront s'inſtruire *promptement* ſur les cadavres qu'ils trouveront dans les champs, de la diſpoſition des parties qu'ils auront vues fréquemment en diſſéquant ces animaux. Il repete trois ou quatre fois dans le reſte de ce paſſage le mot *promptement*, ce qui marque le peu de tems qu'on avoit, ou qu'il avoit lui-même pour conſidérer les cadavres dont il s'agit, de crainte, ſans doute, qu'on ne le ſurprît dans cette occupation, qui auroit donné de l'horreur aux ſpectateurs, & qui n'étoit pas agréable par elle-même. Au fond, le ſoin que prend Galien d'indiquer tous les autres moyens d'apprendre l'*anatomie*, marque aſſez, comme on l'a déja dit, qu'on n'avoit que des occaſions fort rares de faire des diſſections régulieres de corps humains. Une autre preuve de ce fait, c'eſt qu'il ne s'en faiſoit point dans les Ecoles publiques de Medecine. S'il y eût eu au monde un lieu où ces diſſections euſſent pû être en uſage, c'étoit à Aléxandrie, capitale de l'Egypte. La coutume que l'on obſervoit dans ce pays d'ouvrir les corps pour les embaumer, ſembloit devoir inſpirer moins d'horreur pour les diſſections completes. Mais on ne voit pas qu'on y eût pratiqué rien de ſemblable depuis le tems d'Hérophile & d'Eraſiſtrate, ou des anciens Rois leurs bienfaiteurs. Tout ce que cette fameuſe Ecole de Medecine avoit de particulier, c'eſt qu'on y enſeignoit l'Oſtéologie ſur des ſqueletes d'hommes qui peut-être étoient fort anciens. Si on y avoit démontré les autres parties de l'*anatomie* de l'homme ſur des corps humains, Galien & cent autres Auteurs n'auroient pas manqué de nous en informer. Quant aux paſſages de divers Ecrivains que nous avons rapportés d'après Riolan, pour prouver que l'on diſſéquoit anciennement des corps humains ; il ne ſeroit pas difficile de faire voir qu'ils regardent preſque tous ce qui s'étoit paſſé long-tems avant que ces Auteurs écriviſſent ; & que le fait ſeul d'Hérophile & d'Eraſiſtrate pourroit avoir donné lieu à tout ce qu'ils ont dit ſur ce ſujet. Mais pour revenir à Galien, rien ne convainc mieux qu'il n'a pas diſſéqué autant de corps humains qu'il auroit été néceſſaire, ſuppoſé qu'il en ait diſſéqué quelques-uns, que ce qui lui arrive en pluſieurs endroits, où il décrit les parties du corps des ſinges ou de quelques autres bêtes, en croyant décrire celles de l'homme. C'eſt ce que Veſale a fait toucher au doigt, & ceux qui ont ſoutenu le contraire, ſe ſont laiſſés entraîner aveuglément par la prévention qu'ils avoient pour Galien.

Quoique Galien ait confondu quelquefois les parties des bêtes avec celles des hommes, ſon *anatomie* ne laiſſe pas d'être un très-bel ouvrage, & Veſale même en faiſoit beaucoup de cas. Il feroit d'autant plus d'honneur à ſon Auteur, s'il étoit vrai, comme il le dit, que perſonne, avant lui, n'eût écrit ſur l'*anatomie*, & qu'il a fait à cet égard pluſieurs découvertes importantes. Il eſt vraiſemblable que s'étant livré à cette étude, il a pû effectivement découvrir quelque choſe de ſon chef, quoique le penchant qu'il avoit à ſe louer, doive rendre un peu ſuſpects les éloges qu'il ſe donne. Mais qu'il ſoit le premier qui ait remis l'*anatomie* ſur un bon pié, ou qu'il ſe ſoit glorifié du travail d'autrui, comme nous le démontrerons dans la ſuite ; qu'il n'en ait pas même tiré tout le parti qu'il pouvoit, comme on le verra encore ; il n'en eſt pas moins certain que ſi ſes Livres *Anatomiques* avoient été perdus ; cette perte eût été grande pour nous. De tous ceux que les Anciens ont écrit ſur cette matiere, ce ſont les ſeuls qui nous ſoient reſtés ; car ſi l'on en excepte ce que nous avons d'Ariſtote, le reſte ne vaut pas qu'on en parle. Galien n'a pas pouſſé l'*anatomie* à ſa perfection : mais cette ſcience n'a pas encore atteint ce degré, même de nos jours ; & il y a bien de l'apparence que ſans les lumieres qu'il a communiquées à ceux qui l'ont cenſuré : on ſeroit encore occupé de la recherche de la plupart des choſes qu'il a démontrées. Les deux principaux Traités de Galien ſur la matiere dont il s'agit, ſont les *Adminiſtrations Anatomiques*, & celui de l'*Uſage des parties du corps de l'homme*. Le premier étoit diviſé en quinze Livres, dont les ſix derniers ſont perdus. Le ſecond que nous avons complet, en contient dix-ſept. Nous avons encore de lui un Livre qui traite des *os* en particulier : un autre de la *diſſection des muſcles*, un troiſieme de la *diſſection des nerfs*, ce dernier eſt imparfait. Un quatrieme de la *diſſection des veines & des arteres*. Un cinquieme où l'Auteur prouve que les arteres contiennent du ſang, contre le ſentiment d'Eraſiſtrate. Un ſixieme de l'*anatomie de la matrice*. Un ſeptieme de l'*organe de l'odorat*. Un huitieme & un neuvieme de l'*utilité & des cauſes de la reſpiration*. Un dixieme & un onzieme du *mouvement des muſcles*. Un douzieme de la *formation du fœtus* ; & deux autres enfin qui traitent de la *ſemence*, ſans compter les morceaux anatomiques qu'il a répandus dans ſes Livres des *facultés naturelles*, & ailleurs. Galien en avoit écrit pluſieurs autres qui ſe ſont perdus. Dans quelques-uns de ces derniers, il avoit traité de l'*anatomie d'Hippocrate*. Dans d'autres de l'*anatomie d'Eraſiſtrate*. Dans un troiſieme ouvrage, il traitoit de l'*anatomie des animaux morts*. Dans un quatrieme de l'*anatomie des animaux vivans*. Il ſeroit à ſouhaiter que tous ces morceaux euſſent été conſervés, particulierement ce qui concerne l'*anatomie d'Hippocrate*, & celle d'*Eraſiſtrate* ; ainſi que l'abrégé qu'il a fait des Livres de Lycus, & de ceux de Marinus. Ce dernier avoit écrit vingt Livres. Galien en avoit fait l'abrégé ; & les titres qu'il nous a conſervés, nous font beaucoup regretter la perte de l'Ouvrage.

Quoique nous n'ayons pas tous les Ouvrages de Galien ; il eſt arrivé par un heureux haſard, que ceux que nous avons, contiennent preſque toute ſon *Anatomie*. Si les *Adminiſtrations Anatomiques* ne ſont pas entieres, les autres Ouvrages dont nous avons parlé, & ſurtout ceux de l'*uſage des parties* ſuppléent à ce qui manque aux premiers. Ces derniers ſont un chef-d'œuvre qu'on a admiré de tout tems, & qui marque toute l'étendue du genie de l'Auteur. Il y a de quoi ſatisfaire les Medecins & les Philoſophes. Mais ce qui a étonné les Chrétiens en particulier, c'eſt que Galien, tout Payen qu'il étoit, y reconnoît un Dieu ſage, bon, & tout-puiſſant, Créateur de l'homme, & des autres animaux. Les termes qu'il emploie dans un endroit de ſes Ouvrages (*de uſu part. L. III. c.* 10.) ſont très-remarquables. " En écrivant ces Livres, dit-il, je compoſe un „ véritable Hymne à l'honneur de celui qui nous a „ faits ; & j'eſtime que la ſolide piété ne conſiſte pas „ tant à lui ſacrifier une centaine de taureaux, ni à lui „ préſenter les parfums les plus exquis, qu'à recon„ noître & à faire reconnoître aux autres quelle eſt ſa „ ſageſſe, ſa puiſſance, & ſa bonté ; comment il a mis tou„ tes choſes dans l'ordre & la diſpoſition la plus con„ venable à leur mutuelle conſervation. Car faire reſſen„ tir à toute la nature ſes bienfaits, c'eſt avoir donné des „ preuves d'une bonté qui exige de nous un tribut de „ louanges. En trouvant tous les moyens néceſſaires „ pour établir cette admirable diſpoſition, il a mar„ qué ſa ſageſſe auſſi clairement qu'en faiſant tout ce „ qu'il lui a plû, il a manifeſté ſa toute-puiſſance. „ Ce n'eſt pas en cet endroit ſeul que Galien parle de cette maniere. C'eſt une vérité dont il eſt tellement perſuadé, qu'il ne perd aucune occaſion de l'inſinuer & de combattre les Epicuriens, qui prétendoient que la formation

mation du monde étoit un effet du concours fortuit des atomes. Il eſt vrai que n'ayant pas d'ailleurs toutes les lumieres néceſſaires ; il diſpute contre Moyſe, (*de Uſu part. XI. c.* 14.) ſur ce que ce dernier ſuppoſe que la volonté ſeule & le ſeul Commandement de Dieu a été la cauſe unique de toutes choſes. Galien n'admet ce principe de Moyſe qu'en joignant à la volonté de Dieu, le choix de la matiere la plus propre pour toutes les fins particulieres qu'il s'étoit propoſées, après avoir connu ce qui étoit le mieux relatif à l'arrangement de chaque corps. Car enfin, dit notre Auteur, Dieu n'a pu faire un homme avec une pierre, ni un bœuf, ou un cheval, avec de la cendre. Galien ne ſavoit pas que Dieu étant le maître de la matiere, ſa volonté ſuffit pour faire prendre à cette matiere la forme & toutes les modifications qu'il lui plaît. Si Epicure, en retenant ſes atomes, avoit reconnu la cauſe ſupreme de leur arrangement, il auroit mieux raiſonné que Galien ſur le ſujet en queſtion. Mais Galien s'égara ſur les pas d'Ariſtote & de Platon, & non ſur ceux d'Epicure.

Soranus d'Epheſe, le jeune.

Il fut contemporain de Galien. Il exerça la Medecine dans Alexandrie, & dans la ſuite à Rome. Il a compoſé un Traité des maladies des femmes.

On a imprimé en Grec, à Paris en 1551. un Traité de la matrice, qu'on regarde comme un fragment de l'Ouvrage de Soranus ſur les maladies des femmes.

On trouve dans l'édition des Oeuvres de Veſale à Veniſe en 1604. l'*Anatomie de la Matrice* par Soranus, en Latin. On imprima le même Traité avec les Ouvrages de Théophile Protaſpatarius, à Paris en 1556. *in*-8°.

THEOPHILE PROTASPATARIUS ou PROTASPATHARIUS.

Anatomiſte grec qui vécut, au jugement de Fabricius, ſous l'Empereur Heraclius. Il étoit certainement chrétien, & on infere qu'il étoit moine, de quelques anciens manuſcrits. Il a écrit quatre Livres de la ſtructure du corps humain ; dans leſquels on dit qu'il a fait un excellent abrégé de l'ouvrage de Galien ſur l'uſage des parties ; & que l'on trouve des choſes qui ne ſe rencontrent point dans les autres qui l'ont précédé. Il y avance, par exemple, que la premiere paire de nerfs qui part des premiers ventricules du cerveau, s'étend aux narines, & qu'elle ſert à la perception des odeurs.

Il dit encore qu'il y a deux muſcles employés à fermer les paupieres, & qu'il n'y en a qu'un ſeul qui ſerve à les ouvrir

Selon lui, la ſubſtance de la langue eſt mulculeuſe.

On ne trouve que dans cet Auteur la deſcription d'un ligament très-fort qui lie les vertebres & qui eſt commun à toutes leurs articulations. Ce paſſage eſt digne d'attention, & comme il eſt très-propre à donner une idée de cet ouvrage, j'ai jugé à propos de l'inſérer ici. Ἐπειδὴ δὲ καὶ κύπτειν ἐμελλεν ὁ ἄνθρωπος, καὶ ἀνανεύειν, ἐπῃρέθη ἡ ἀγαθὴ τοῦ θεοῦ πρόνοια εἰς μόνους, τοὺς κατὰ μέρος συνδέσμους τοὺς σπονδύλους· ἀναγκαῖα γάρ ἐστι, καὶ ἰσχυρὰ καὶ χρεία· ἀλλ' ἔξωθεν μὲν τῆς ἀκάνθης, τῆς ῥάχεως ἐπέθηκε σύνδεσμον, ξανθὸν μὲν τῇ χροιᾷ, νευροχονδρώδη δὲ τῇ οὐσίᾳ ἀπὸ κεφαλῆς ἄκρας συνδέσμους ἀπάσας διαρθρώσεις τῶν σπονδύλων κοινὸν σύνδεσμον : « mais comme » il eſt néceſſaire à l'homme de ſe courber en devant & » en arriere, la divine Providence n'a pas cru qu'il ſuffît » de donner à chaque articulation des vertebres, des ligamens propres, tout néceſſaires & utiles qu'ils ſont ; elle » leur a ajouté à l'extérieur de l'épine du dos un ligament de couleur jaune & d'une ſubſtance nerveuſe & » cartilagineuſe, ligament qui eſt commun à toutes les » articulations des vertebres de l'épine du dos ».

Il eſt probable que cet Auteur n'ignoroit pas que la ſubſtance des teſticules eſt vaſculaire ; car il parle d'un nombre prodigieux de vaiſſeaux capilaires, auſſi déliés que les fils d'une toile d'araignée, & qu'il dit être diſperſés dans la ſubſtance glanduleuſe de ces parties.

Les Ouvrages de Théophile ont été publiés en grec à Paris en 1555. 8°. Douglas fait mention d'une édition antérieure en grec, à Paris en 1540. mais il y a quelque apparence que Douglas s'eſt trompé ; car Vender Linden & Fabricius nous apprennent que l'édition de Paris de 1540. n'eſt qu'une traduction latine de Junius Paulus Craſſus. Fabricius a donné le traité entier dont nous venons de parler, en grec & en latin, à la fin du douzieme volume de ſa Bibliotheque greque.

La traduction dont nous avons parlé ci-deſſus a été imprimée à Veniſe en 1536. 8°. à Bâle en 1539. 4°. & en 1581. avec quelques autres Auteurs.

Ce Theophile a compoſé encore pluſieurs autres Ouvrages de Medecine.

ORIBASE.

Il a renfermé dans deux Livres extremement étendus, la deſcription de toutes les parties du corps humain qu'on connoiſſoit de ſon tems, & il a aſſigné à chacune leur fonction. Son Ouvrage contient peu de choſe de plus que ce qu'on trouve dans les Livres anatomiques de Galien, & à le conſidérer du côté de l'*anatomie*, on a eu quelque raiſon de le ſurnommer le ſinge de Galien. La ſeule choſe que Galien ait omiſe ou qui ne ſe trouvoit peut-être que dans les Ouvrages que nous n'avons point, & qu'Oribaſe nous a conſervée, c'eſt la deſcription des glandes ſalivaires ; « aux deux côtés de la » langue, dit-il, ſont placés les orifices des vaiſſeaux » qui verſent la ſalive. On peut y introduire une ſonde. » Ces vaiſſeaux prennent leur origine à la racine de la » langue où les glandes ſont ſituées. Ils partent de ces » glandes, comme les arteres font communément, & » ils apportent la liqueur ſalivaire qui humecte la lan» gue & les parties de la bouche qui lui ſont adjacentes Voyez *Oribaſe*.

NEMESIUS,

Eſt un Auteur qu'il n'eſt pas permis d'omettre dans une hiſtoire de l'*anatomie* : il étoit Evêque d'Emiſſa, ville de la Phénicie, ſur la fin du quatrieme ſiecle. Il a écrit un traité *de la nature de l'homme*, dont on a fait les éditions ſuivantes.

Il a été imprimé à Anvers en 1565. *octavo*, en grec avec une traduction latine de Nicaiſe Ellebodius.

A Oxfort en 1671. *octavo*, grec & latin.

Vander Linden & Douglas font mention d'une édition d'Anvers en 1584. *octavo* ; Fabricius n'en parle point.

On imprima à Anvers en 1538. une traduction latine de George Valla.

A Londres une traduction Angloiſe en 1636. *octavo*.

Le Docteur Freind fait les remarques ſuivantes ſur les découvertes anatomiques de Nemeſius.

L'Editeur d'Oxford lui attribue deux découvertes dont l'une eſt des plus importantes qui ſe ſoient faites dans la Medecine. La premiere concerne la bile « qui n'exiſte pas dans le corps, dit Nemeſius, pour elle ſeule» ment, mais dont les uſages ſont fort étendus ; car » elle aide à la digeſtion, & elle contribue à la déjection des excrémens. On peut donc la regarder com» me une des facultés nutritives. D'ailleurs en qualité » & à l'imitation des facultés vitales, elle communique au corps une eſpece de chaleur. Tels ſont les raiſons par leſquelles elle ſemble faite par rapport à » elle-même ; mais comme elle ſert encore à nettoyer » le ſang, elle ſemble être faite par rapport à ce fluide ». Voilà, ce me ſemble, dit l'Editeur, tout le ſyſteme moderne de la bile aſſez clairement expoſé ; ce ſyſteme que Sylvius de la Boë s'eſt vanté d'avoir inventé. Il faut convenir que les principes de Sylvius ſont à peu près les mêmes que ceux de Nemeſius, & que ſi la théorie de la bile, dont nous venons de par-

ler. eſt de quelque utilité dans la Medecine ; il faut accorder au dernier tout l'honneur de l'invention ; mais il eſt queſtion d'un point beaucoup plus important. L'Editeur prétend que Nemeſius a connu la circulation du ſang, & qu'il eſt vraiment l'Auteur de cette découverte, qui a illuſtré le dernier ſiecle ; ce qu'il prouve par le paſſage ſuivant. « Le mouvement » du pouls, dit Nemeſius, naît du cœur & particulie- » rement du ventricule gauche de ce viſcere ; par une » ſuite conſtante de l'ordre & de l'harmonie, l'artere eſt » dilatée & reſſerrée avec violence : dans la dilatation, » elle attire des veines voiſines la partie la plus denſe » du ſang, dont les exhalaiſons ſervent à l'entretien » des eſprits vitaux. Dans ſa contraction, elle répand » dans tout le corps par des paſſages ſecrets toutes les » exhalaiſons qu'elle contient : enſorte que tout ce qui » eſt fuligineux, eſt chaſſé par le cœur dans l'expira- » tion, ſoit par la bouche ſoit par le nez.

C'eſt là-deſſus que l'Editeur attribue à Nemeſius l'importante découverte de la circulation du ſang, qu'Hippocrate & Galien pourroient revendiquer à de plus juſtes titres : mais tout ce que l'on peut conclurre de ce paſſage & de ce que le même Auteur dit du foie dans le même chapitre; ſavoir, que ce viſcere tranſmet par les veines, la nourriture à toutes les parties du corps, c'eſt que Nemeſius n'avoit aucune idée de la maniere dont ſe fait la circulation.

On remarquera que les progrès de l'*anatomie* furent bien lents depuis le ſiecle de Galien juſqu'au commencement du quinzieme ſiecle ; car tout ce que les derniers Auteurs Grecs ont dit ſur cette matiere, eſt tiré de cet Auteur. La Religion Mahométane ne permettant point les diſſections des corps humains, les Arabes n'ont su d'*anatomie*, que ce qu'ils en ont puiſé dans la même ſource. Les Livres d'*anatomie* que les Arabes appellent *Taſchrih*, & dont les Orientaux font ſi grand cas, ont pour Auteurs *Ben Sina* que nous appellons *Aviſenna*, *Avicenne*, *Rhaſes* ; & *Ebn Feman*. HERBELOT.

MUNDINUS,

Etoit de Milan, ſelon Douglas & Freind ; il tenta de perfectionner l'*anatomie* ; mais ſes efforts furent foibles. Il donna en 1515. un corps de cette ſcience. Comme il diſſéquoit lui-même, on y rencontre quelques obſervations nouvelles & quelques découvertes qui lui appartiennent, particulierement ſur la matrice. Cet Ouvrage reſſuſcita, pour ainſi dire, l'étude de l'*anatomie*, & l'on s'y livra ſi parfaitement juſqu'au rétabliſſement des Lettres, que les ſtatuts de Padoue ne permettoient pas de faire d'autres leçons dans les écoles de Medecine.

Dans la deſcription que Mundinus fait des parties du corps humain, il en déſigne les lieux, les ſituations particulieres, le nombre, l'apparence, la ſubſtance, la qualité, les dimenſions, les tégumens, les tuniques, les ligamens, les uſages, les maladies qui leur ſont propres, les actions & les accidens auxquels elles ſont ſujettes.

Il traite des viſceres fort au long, mais il paſſe légerement ſur les nerfs & les vaiſſeaux ſanguins. Il ne décrit de l'abdomen que les muſcles ; encore ne fait-il mention que de ceux qui ſervent à la reſpiration.

Il paroît avoir été grand admirateur des ouvrages anatomiques de Galien & d'Avicenne ; quoiqu'il ne ſoit pas toujours de leur avis.

Il remarque que relativement à la groſſeur des parties, il n'y en a point où les veines & les arteres ſoient plus groſſes qu'à la langue & au membre viril.

Il dit que les teſticules des femmes ſont pleines de cavités & de caroncules glanduleuſes, & qu'il s'y engendre une eſpece d'humidité ſemblable à la ſalive, d'où naît le plaiſir de la femme dans le coït.

Il ajoute que l'on apperçoit ſept cellules dans la matrice, & que ſon orifice reſſemble au muſeau d'un jeune chien ou plutôt à la tête d'une tanche. Qu'aux environs de cet orifice, il y a une membrane qu'il appelle *velamentum* ou *pudicitia*, ou comme on lit dans quelques éditions, *velamen ſubtile quod in violatis rumpitur* ; une cloiſon légere qui ſe rompt lorſqu'une femme connoît un homme pour la premiere fois. Il n'y a point de doute qu'il n'ait voulu déſigner ce que nous avons appellé l'hymen.

Le col de la matrice a ſelon lui trois pouces de long, il eſt épais & capable de dilatation, ſa ſurface interne eſt garnie d'un grand nombre de rides qui ſont douées d'un ſentiment fort exquis.

Il donne le nom de vulve à l'extrémité du col de la matrice. Il parle à cette occaſion de deux membranes qu'il dit être placées aux environs de l'orifice de la veſſie, & par leſquelles il entend apparemment ce que nous avons nommé les nymphes.

Il a donné le nom d'*oſtiola* ou de petites portes aux valvules qui ſont aux orifices des vaiſſeaux du cœur.

Il a donné un Ouvrage ſous le titre d'*Anatome omnium humani corporis interiorum membrorum*, ou d'*anatomie* de toutes les parties intérieures du corps humain.

Cet Ouvrage a été imprimé, Papiæ 1476. *fol.* Bonon. 1482. *fol.* Venet. 1507. Argent. 1509. Papiæ 1512. *quarto.* Lugd. 1529. *octavo.* Marpurg. 1541. *quarto.* Argent. 1513. *quarto.* Venet. *in-16.* corrigé par Carpus. Il parut encore en 1500. *fol.* avec le *Faſciculus Medicinæ* de Ketham.

JEAN DE CONCORIGGIO,

Milanois, mourut en 1438. Ses Ouvrages ont été imprimés à Veniſe en 1515. & en 1521.

ALEXANDER BENEDICTUS,

Fleuriſſoit en 1495. Il étoit de Verone : il cultiva l'*anatomie* ; nous avons de lui un Ouvrage ſous le titre d'*Alexandri Benedict. Phyſici Anatomiæ, ſive de Hiſtoria corporis humani, Lib.* 5. imprimé Baſil. 1527. *octavo.* Argentorat. 1528. *octavo.* Pariſiis 1514. Ses *Epiſtolæ nuncupat.* furent imprimées à Veniſe en 1497. & ſes *Opera Medica*, Venet. 1535. *fol.* Baſil. 1539. *quarto* & *fol.* Ibid 1549. *fol.* Son *Hiſtoria corporis humani*, avec quelques-unes de ſes Maximes ou Aphoriſmes furent imprimées en 1527. *in-douze.* L'endroit où cette édition s'eſt faite n'eſt point indiqué. Il dit que la bile jaune paſſe de la veſſie du fiel dans un endroit particulier de l'eſtomac.

Il avoit remarqué aux environs du canal de l'urine dans les femmes, deux petits trous qu'il dit fauſſement être des orifices de veines ; & d'où il prétend qu'il ſort une certaine humeur qui n'eſt point prolifique. A peu près dans le même tems vivoit

ALEXANDER ACHILLINUS,

De Bologne. Ses remarques ſur l'*anatomie* de Mundinus parurent avec le *Faſciculus Medicinæ* de Ketham, à Veniſe en 1522. *fol.* & ſon traité *de Corporis humani anatomia*, dans la même ville, en 1521. *quarto.*

On lui attribue la découverte du marteau & de l'enclume, deux oſſelets de l'organe de l'ouie.

JEAN DE KETHAM,

Dont nous avons déja parlé a écrit ſur différens ſujets anatomiques ; ſes Ouvrages ont paru à Veniſe en 1495. 1500. & 1522. *fol.*

GABRIEL DE ZERIS,

Etoit de Vérone. Il fleurit ſur la fin du quinzieme ſiecle & au commencement du ſeizieme. Ses Ouvrages anatomiques furent publiés à Veniſe en 1502. & 1533. *fol.* & à Marpourg en 1537. & 1545. *quarto*, avec l'*Anatomie* de Mundinus.

GUIDO DE CAULIACO, Gui de Chauliac,

Etoit François. Il étudia à Montpellier ſous Raymond. Il fleurit en 1363. Ce fut alors qu'il compoſa un corps de Chirurgie fort étendu. Ses Ouvrages furent imprimés, Venet. 1490. 1519. 1546. *fol.* Lug. 1572. *quarto*, 1585. *quarto*, Venet. 1499. *fol.* Lug. 1559. ſous le titre de *Chirurgiæ tractatus ſeptem cum antidotario.*

Il a dit le premier qu'il falloit faire dans la direction longitudinale du corps & non dans la direction des rides du front, les inciſions aux ſourcils, parce que les muſcles qui ſervent à les mouvoir, ſont couchés dans la premiere de ces directions.

Il avança ſur l'humérus des choſes qui avoient quelque air de découvertes, mais que Galien avoit apperçues avant lui, comme on n'en peut douter à la lecture des Ouvrages de cet ancien reſtaurateur de l'*Anatomie.*

J'ai ſuivi l'*anatomie* depuis ſon origine juſqu'au quinzieme ſiecle, dans lequel nous ſommes ſur le point d'entrer. Cette ſcience étoit retombée dans l'oubli d'où Galien l'avoit tirée, & elle n'en ſortit qu'au commencement de ce ſiecle. Ceux qui la cultiverent alors nous fournirent une ample récolte de découvertes, quoiqu'à dire le vrai, entre les choſes qu'ils nous donnerent comme nouvelles, il y en ait pluſieurs qu'on prétend avoir été connues dans l'enfance de l'*Anatomie.*

JACQUES BERENGER, DE CARPI,

Fut un des reſtaurateurs de l'*Anatomie.* Il étoit de Carpi en Italie. On l'appelle quelquefois du nom ſeul de *Carpus* ou *Jacques Carpus.* Fallope le nomme dans ſes Ouvrages Latins *Jacobus Carpenſis.* Il a pris lui-même ces trois derniers noms dans ſon Ouvrage intitulé *Iſagoge.* Il fleurit en 1522. & profeſſa l'*Anatomie* & la Chirurgie dans l'Univerſité de Paris. Ses Commentaires ſur l'*Anatomie* de Mundinus furent imprimés Bononiæ 1521. *quarto.* Son *Anatomie*, Bononiæ 1523. *quarto*, Coloniæ 1529. *octavo*, Argentorat. 1533. *octavo.* Venet. 1535. *quarto.* Son *Anatomie* pratique fut traduite en Anglois par H. Jackſon, & imprimée à Londres en 1664.

Il eſt le premier qui ait guéri la vérole par les frictions mercurielles. Il acquit en traitant cette maladie, des richeſſes immenſes.

Il découvrit le premier l'appendice de l'inteſtin cœcum. Il nomma cette partie *additamentum coli*, & il en donna ſous ce nom une deſcription fort étendue.

Il ne reconnoit dans la matrice qu'une ſeule cavité, & il rejette les ſept cellules de Mundinus.

Il connoiſſoit les glandes ſalivaires & leurs canaux. Il penſoit que les trois énervations des muſcles droits de l'abdomen ſont les tendons de trois muſcles qui ſervent à la contraction de cette partie.

Il découvrit le premier les caroncules des reins, qui reſſemblent aux bouts des mamelles.

Il avoit nommé ligne centrale, *linea centralis*, (parce qu'elle s'étend le long du milieu du ventre,) la ligne que nous appellons maintenant ligne blanche, *linea alba.*

Il ne vouloit point qu'on mît au nombre des nerfs, les *proceſſus mamillaires*, à cauſe de leur extreme moleſſe.

Quant à la ſtructure de l'oreille, voici ce qu'il dit. " Il y a „ deux petits os contigus à cette membrane, (il parle du „ tympan) qui étant mis en mouvement par les ondula- „ tions de l'air, ſe choquent mutuellement & excitent „ en nous par ce choc, ce que nous appellons le ſon. „ Telle eſt la ſtructure de ces parties, que peu d'Anato- „ miſtes ont obſervé, quoiqu'elle ſoit très-remarquable.

C'eſt donc avec peu de raiſon que quelques Auteurs lui attribuent la découverte de ces petits os, puiſqu'il leur aſſigne les mêmes uſages que ceux qu'on leur avoit reconnus avant lui, & qu'il convient de plus que d'autres en avoient fait mention.

JASON APRATIS ou PRATENSIS,

Nâquit dans la Zélande & fleurit en 1520. Ses deux traités *de Uteris*, furent imprimés Antuerp. 1524. *quarto.* Amſtelodam. 1657. *in-douze.* Son Livre *de Parturiente & partu*, parut Antuerp. 1527. *octavo.* Amſtelod. 1657. *in-douze.*

ANDRE' LACUNA,

Nâquit à Ségovie en Eſpagne & fleurit aux environs de l'an 1552. Son *Anatomica methodus* fut imprimé, Pariſ. 1535. *octavo.* Son *Epitome Galeni pergameni operum in quatuor partes digeſta*, Baſil. 1551. *fol.* ibid. 1571. *fol.* Argent. 1609. *fol.* Lugd. 1553. *in-ſeize*, 4 vol.

Voici comment il s'eſt exprimé ſur la langue. " Une cir- „ conſtance qui mérite notre attention, c'eſt que la na- „ ture a placé un frein, *frenum*, à la langue & aux „ parties naturelles, comme pour nous avertir d'en „ faire un uſage modéré. „

Il prétend en parlant des levres, " qu'elles ſont couver- „ tes de la même membrane qui tapiſſe l'intérieur de „ l'eſtomac, & c'eſt par cette raiſon, dit-il, que dans „ les nauſées de l'eſtomac, les levres deviennent trem- „ blantes & annoncent par ce mouvement le vomiſſe- „ ment. „

Il dit de l'eſtomac " que ſon orifice appellé le pylore, „ n'eſt pas ſitué au fond de ce viſcere, mais un peu au- „ deſſus, afin que la partie des alimens qui ne ſeroit „ pas encore digerée, ne deſcende pas trop-tôt dans les „ inteſtins. Il veut encore que ce viſcere ait un muſcle „ qui ſerve à le reſſerrer. „

Il nie " que dans l'état de ſanté, la bile jaune ſoit por- „ tée dans l'eſtomac, parce qu'elle en trouble, dit-il, „ les fonctions; au lieu que la bile noire lui eſt bien- „ faiſante & aide à ſes opérations; & quoiqu'il n'y ait „ point de conduits biliaires dans l'eſtomac, ſi l'on rend „ toutefois aſſez fréquemment de la bile par le vomiſ- „ ſement, c'eſt par la raiſon, ajoute-t'il, que la bile „ jaune eſt portée par un large paſſage dans le jejunum „ qui eſt tout voiſin de l'eſtomac, & dont la partie „ qui reçoit la bile, en paroît toujours pleine. Or s'il „ arrive qu'elle ſoit irritée par l'acreté de cette hu- „ meur, elle la repouſſera: mais la bile jaune étant na- „ turellement légere & active, remontera quelquefois „ dans l'eſtomac & en troublera les fonctions, à „ moins qu'elle n'en ſoit chaſſée par le vomiſſement. „

Le cœcum eſt ſuſpendu, ſelon lui, comme une eſpece d'eſtomac rempli, qui au lieu d'avoir au fond une ouverture, en auroit deux, une à chaque extrémité, pour recevoir & pour rendre.

NICOLAS MASSA,

Etoit Venitien, cultiva l'*Anatomie* & fleurit en 1530. Son Ouvrage intitulé *Liber Introductorius Anatomiæ*, fut imprimé Venet. 1536. *quarto*, 1539. *quarto.* Ses *Epiſtolæ Medicinales* parurent Venet. 1542. *quarto*, 1550. *quarto* & 1558. *quarto.*

Riolan & quelques autres que ſon autorité a jettés dans la même erreur, lui attribuent la découverte des muſcles pyramidaux. Mais cette opinion eſt ſans fondement, car le muſcle qu'on regarde comme le pyramidal de Maſſa, n'eſt que le muſcle cremaſter, à qui il vaudroit mieux laiſſer ce nom.

Il nous a laiſſé une deſcription très-exacte de cette cloiſon du ſcrotum, dont quelques Anatomiſtes modernes ſe font honneur. " Cette poche, dit-il, en par- „ lant du ſcrotum, eſt partagée en deux parties par une „ membrane intermédiaire qui ſépare le teſticule droit „ du teſticule gauche; enſorte que le ſcrotum a deux „ ſinus ou cavités; d'où il arrive quelquefois qu'un „ des côtés eſt tendu & gonflé par une afluence d'hu- „ meurs ou par une deſcente d'inteſtins, tandis que „ l'autre côté reſte dans ſon état naturel. „

Il a nié l'éxiſtence de cette membrane que Mundinus appelle *velamentum* ou *pudicitia*, & que nous nommons l'*hymen* : mais il a prétendu que la marque de la virginité conſiſtoit dans quelques rides, que des ligamens & des veines tenoient ſerrées, & que l'approche de l'homme relâchoient.

Il a décrit les canaux des caroncules des reins, à travers leſquels les urines ſont filtrées & que nous avons appellés *tubuli urinarii*, la ſubſtance tubulée des reins.

Quant à l'*anatomie* des vaiſſeaux ſéminaux, il aſſure poſitivement que la veine & l'artere ſpermatiques ne ſe rencontrent point, mais qu'elles entrent ſéparées dans les teſticules.

Il a démontré que la ſubſtance de la langue étoit muſculeuſe, & que cette partie étoit couverte d'une double enveloppe.

Il dit que le col de la matrice eſt muſculeux, & il prétend qu'il eſt doué d'une faculté libre & active. Il traite la membrane charnue du front, de vrai muſcle, & il ſoutient que les petits os de l'ouie qui frappent le tympan de l'oreille, étoient découverts dès le tems d'Achillinus.

JOANNES GUINTERIUS.

Cet Anatomiſte eſt ſurnommé *Andernacus*, parce qu'il nâquit à Andernach ſur le Rhin, l'an 1487. Ses Ouvrages parurent ſous le titre d'*Anatomicarum inſtitutionum ex Galeni ſententia per Joannem Guinterium Andernacum medicum, libri quinque.* Baſil. 1536. *octavo*, 1539. *quarto*, Patav. 1558. *octavo*, Wittemb. 1613. *octavo.* Et ſon Livre *de Medicina veteri & nova*, fut imprimé Baſil. 1571. *fol.* 2 vol.

C'eſt lui qui a nommé pancréas le corps glanduleux qui eſt ſitué ſous l'eſtomac & qui eſt d'une ſubſtance douce, molle & fléxible.

Il ſe vante d'avoir découvert le premier la complication de la veine & de l'artere ſpermatiques, lorſqu'elles ſont ſur le point d'entrer dans les teſticules; perſonne, dit-il, ne s'eſt apperçu de ce mécaniſme avant moi & je le communiquai à Véſale, lorſqu'il étudioit l'*Anatomie* à Paris.

L'utérus, dit-il, eſt partagé en deux ſinus ou cavités correſpondantes aux deux mamelles, ſans être ſéparées l'une de l'autre par une membrane intermédiaire; elles vont, continue-t'il, ſe terminant en une cavité plus étroite qu'elles, qu'il appelle le col de la matrice, qui s'avance, ſelon lui, juſqu'à l'entrée des parties naturelles.

Il admettoit la membrane allantoïde.

Il ſoutient que le muſcle qui fait le tour du col de la veſſie, eſt composé de fibres tranſverſales, & qu'il a différentes fonctions, comme de fermer la veſſie, de ſe reſſerrer en tout ſens, après que les urines ſont ſorties, & d'expulſer ce qui pourroit en être reſté dans le canal de l'uretre.

LUDOVICUS BONNACIOLUS.

Cet Anatomiſte étoit de Ferrare & il fleurit en 1530. Son *Enneas muliebris* parut Argent. 1537. *octavo.*

Il a décrit le premier les nymphes & le clitoris, comme des parties diſtinctes & séparées, ce que les anciens n'avoient point conſidéré de cette maniere.

Il dit que l'orifice de la matrice a la même figure que le gland du membre viril. Les teſticules, ſelon lui, ne ſont point parfaitement ſphériques, mais ils reſſemblent à une ſphere un peu applatie.

JOANNES FERNELLUS, Jean Fernel.

Cet Auteur porte le ſurnom d'*Ambianus*, parce que ſon pere étoit natif d'Amiens. Quant à Fernel, il nâquit à Clermont l'an 1506. ſelon Goelicke, & l'an 1485. ſelon Douglas dans ſon *Bibliogr. Anat. ſpecim.* La diverſité d'opinions qui ſe trouve entre ces Auteurs étant de trop peu d'importance pour nous arrêter, nous remarquerons ſeulement que l'Anatomiſte en queſtion fut un homme fort éclairé, & qu'il pratiqua la Medecine avec tant de ſuccès, qu'il fut regardé par ſes contemporains comme un oracle. Mais comme il ſavoit très-profondément l'*Anatomie* ſans en avoir fait une étude particuliere, & que nous n'avons de lui ſur la ſtructure du corps humain que quelques deſcriptions de parties répandues dans ſes Ouvrages de Medecine, nous n'en parlerons point ici plus au long. Son Livre *de Naturali parte Medicinæ*, parut Pariſ. 1542. Venet. 1547. *octavo.* Lugd. 1551. *in-ſeize.* Lutet. 1554. *fol.* Mag. Et ſon *Univerſa Medicina* ou les *Opera Medicinalia*, Venet. 1564. *quarto.* Lutet. 1567. *fol.* Francof. 1592. *fol.* 1603. *octavo*, Hannov. 1610. *fol.* Pariſ. 1602. *fol.* Lug. Bat. 1645. *octavo* 2 vol. Traject. ad Rhen. 1656. *quarto.* Genev. 1644. *octavo.* 1679. *fol.* 1680. *fol.*

Il n'a rien avancé de remarquable en *anatomie*, ſi ce n'eſt que le péritoine n'étoit point percé de petits trous.

LUDOVICUS VASSÆUS.

Ce Medecin naquit en Catalogne & fut diſciple de Sylvius. S'étant apperçu que ce que Galien & les autres ſavans Anatomiſtes avoient écrit, étoit diſperſé dans un ſi grand nombre d'Ouvrages qu'il étoit difficile de les avoir tous, il travailla à remédier à cet inconvénient, en dreſſant des eſpeces de Tables qui frayeroient le chemin au Traité merveilleux de Galien, *de Uſu partium.* Et en effet, il n'y a preſque pas une partie du corps humain, ſi petite qu'elle ſoit, dont on ne trouve une deſcription dans ces Tables; & c'eſt là ce qui en fait le mérite particulier. Elles furent publiées, Lutet. 1540. 1541. 1553. *fol.* Venet. 1544. *octavo.* Lug. 1560. *octavo*, ſous le titre de *Ludovici Vaſſæi, Catalaunenſis in Anatomen corporis humani Tabulæ quatuor.* Il en parut une édition Françoiſe à Paris en 1555. *in-octavo.*

ANDRE' VESALE.

Cet Anatomiſte naquit à Bruxelles, Ville du Brabant, l'an 1514. Avec un génie ſupérieur, aidé d'un travail infini, & d'une induſtrie ſinguliere, il acquit une ſi profonde connoiſſance de la ſtructure du corps humain, qu'il fut l'ornement de ſon ſiecle, & l'admiration des ſiecles ſuivans.

C'eſt le deſtin des ſciences de tomber entre les mains de gens ſuperſtitieuſement attachés aux opinions de quelque Auteur du premier ordre qui les a dévancés; & elles demeurent dans cet état juſqu'à ce qu'il paroiſſe un génie plus hardi, qui s'aventure à penſer par lui-même, à conſidérer la vérité de ſes propres yeux, & à leur immoler toute autorité.

Lorſque Véſale commença ſa carriere, les Anatomiſtes avoient fléchi le genou devant Galien; & ils auroient cru ſe rendre coupable d'un ſacrilége, s'ils l'avoient contredit. Véſale, ſans égard pour cette eſpece de culte, oſa dévoiler ſes erreurs, les expoſer, & corriger Galien, tant en Medecine qu'en *Anatomie*, mais particulierement dans cette derniere ſcience. Mais la jalouſie étant une des foibleſſes preſqu'inſéparable de la nature humaine; s'il paroît quelque homme d'un mérite extraordinaire, ceux qui déſeſperent d'être ſes rivaux, deviennent ſes cenſeurs, ſinon ſes ennemis. Tel fut le ſort de Véſale; quelques Auteurs de nom l'accuſerent d'ignorance, de manque de politeſſe, de vanité & de plagiat.

Voici le ton ſur lequel Piccolhominus, Auteur eſtimé d'ailleurs, à parlé de Véſale. " Je me charge de faire „ voir, lorſque l'occaſion s'en préſentera, que tout ce „ qu'il y a de bon dans ce gros volume compilé par Vé- „ ſale ſur les choſes anatomiques, eſt tiré d'Hippo- „ crate, d'Ariſtote, de Galien, & de quelques au- „ tres Anciens, ſans que cet Auteur ait daigné les ci- „ ter; & que tout ce qu'il y a de faux & d'érroné, (&

„ il y a beaucoup de choſes de ce caractere,) eſt le „ fruit de ſon impétuoſité & de ſon ignorance. Je fe- „ rai voir qu'il a volé pluſieurs découvertes à Galien, „ quoiqu'il ne l'ait jamais cité, ſi ce n'eſt pour expo- „ ſer ſes erreurs prétendues. „

La critique que Caius a faite de Véſale eſt encore plus remarquable.

" Lorſque Véſale s'occupoit à compoſer ſon Traité *de* „ *Corporis humani fabrica*, nous logions, dit-il, à Pa- „ doue l'un & l'autre dans le même quartier. Aldi- „ nus Junta, Imprimeur Vénitien, le chargea de re- „ voir les ouvrages anatomiques de Galien, tant le „ Grec que le Latin. Il y fit à la vérité pluſieurs cor- „ rections; c'eſt-à-dire, qu'il corrompit le texte de „ Galien, beaucoup plus qu'il ne l'étoit auparavant, & cela dans le deſſein de le trouver en „ faute. „

Quoique Fallope l'ait nommé le pere de l'*anatomie*, cependant il a attaqué preſque partout ſes opinions.

Voici ce que Colombus dit de Véſale. " Je ſuis fort „ étonné qu'un homme qui s'aviſe de reprendre en „ cet endroit Galien d'avoir donné les parties du ſin- „ ge & des autres bêtes, pour des parties du corps „ humain, ſoit tombé lui-même dans le ridicule de „ décrire le larinx, la langue & l'œil du bœuf, ſans „ nous avertir de la différence qu'il pouvoit y avoir „ entre ces parties dans cet animal, & les mêmes par- „ ties dans l'homme. Euſtachius a remarqué que Vé- „ ſale lui-même, nous avoit décrit & donné les reins „ du chien pour ceux de l'homme.

Arantius, en le décorant du titre de maître de tous les Anatomiſtes, l'accuſe d'avoir été contraint de décrire les parties naturelles d'après les bêtes femelles, à cauſe de la difficulté qu'il y a à ſe pourvoir de cadavres de femme. D'où il eſt arrivé que Valverda & ceux qui ont écrit d'après celui-ci, prenant l'accuſation d'Arantius pour bien fondée, l'ont tous répétée les uns après les autres.

Jean-Baptiſte Carcan Leon, parle en ces termes de Véſale.

" Il eſt étonnant que Véſale ſoit tombé lui-même dans „ les erreurs qu'il a osé reprendre dans Galien le „ Prince de la Medecine & de l'*Anatomie*. Mais ce „ qui doit choquer davantage, c'eſt que tous les re- „ proches qu'il fait à cet Ancien, ſe réduiſent à dé- „ montrer qu'il ne l'a point entendu; puiſqu'il lui „ fait aſſurer des choſes qu'il n'a jamais régardées com- „ me vraies, & qu'il lui en fait nier d'autres qu'il a „ poſitivement aſſurées. Enſorte que quand il reprend „ Galien, & qu'il s'étonne des fautes qu'il croît ap- „ percevoir dans ſes Ouvrages, c'eſt autant d'occa- „ ſions qu'il nous donne de reprendre les ſiennes, & de „ nous en étonner. „

„ Le ſtile de Véſale, dit Riolan, eſt ridiculement pom- „ peux. Ses périodes n'ont point de fin. Enſorte „ qu'on peut dire qu'il a le talent de jetter beaucoup „ d'obſcurité ſur des choſes qui ſont déja fort obſcu- „ res par elles-mêmes. Je ſerois tenté de croire que „ le latin de cet ouvrage n'eſt point de Véſale, mais „ de quelque Savant; car ſa *Chirurgia magna*, ſon „ *Examen obſervationum Fallopii*, & ſon petit Traité „ de *Radice Chinæ*, ſont d'un ſtile tout-à-fait différent. „ C'eſt par cette raiſon que Fallope penſoit que ſon „ grand Ouvrage ne pouvoit être lu que de ceux qui „ étoient déja fort versés dans l'*anatomie*. „

Toutes ces cenſures, quoique fort vives & très-aigres, n'ont fait aucune impreſſion. La réputation de Véſaſe n'en a point été ébranlée. Ses ouvrages ne ſe ſont non plus reſſentis des efforts des critiques, que les rochers ſe reſſentent de l'impétuoſité des vents. Ils jouiront de l'eſtime qu'on en fait, tant que la Medecine & l'*Anatomie* ſeront regardées comme des ſciences utiles au genre-humain; c'eſt-à-dire, tant que le monde durera.

Son Ouvrage, *De humani corporis fabrica*, fut imprimé, Baſil. 1543. *fol.* ibid. 1555. ibid. 1563. Venet. 1568. *fol.* Min. *ibid.* 1604. *fol.* Son *Anatomia* parut Francof. *fol.* 1604. 1632. *in*-4°. Lugd. 1552. *in*-12. Son *Epitome de humani corporis fabrica librorum*, fut imprimé Baſil. 1543. *fol.* Coloniæ Agrip. 1600. Pariſ. 1560. *in*-8°. Witterberga 1582. *in*-8°. Londin. 1642. *fol.* Le Livre *de Modo propinandi radicis Chinæ decoctum*, parut Baſil. 1546. *fol.* Lugd. 1547. in-16. Son *Examen Anatomicarum obſervationum Gabrielis Fallopii* fut imprimé Venet. 1564. *in*-4°. La derniere édition eſt de tous les Ouvrages de Véſale, Lugd. Bat. 1725. fol. Voyez *Vander Linden de Scriptis Medicis, & Douglas Bibliothecæ Anatomicæ ſpecimen.*

Quant aux découvertes dont l'induſtrieux & infatigable Véſale a enrichi l'*Anatomie*, outre qu'il ſeroit très-difficile d'en donner un détail exact, cela m'écarteroit encore du plan que je me ſuis fait en commençant cette hiſtoire de l'*anatomie*. Je remarquerai ſeulement, en paſſant, qu'il a prétendu que le pénis étoit attaché dans l'endroit où les os pubis ſe réuniſſent par un certain petit ligament.

Caſſinus a donné la deſcription de ce ligament; il n'y a pas long-tems qu'il a été décrit derechef par Cowper, qui le nomme *Ligamentum penis ſuſpenſorium*, ligament ſuſpenſoire du pénis. Véſale eſt encore le premier qui nous ait donné la figure des oſſelets de l'organe de l'ouie.

Il a découvert que le nerf optique ne s'inſéroit point droit au centre de l'œil, mais qu'il y entroit un peu de côté. Il a prétendu que le ligament rond du femur ne s'inſéroit pas au milieu de la tête de cet os, mais un peu de côté.

Je ne prétens point donner ici la vie de Véſale; elle rempliroit ſeule un volume entier. Mon deſſein étoit de faire connoître l'état de l'*anatomie* lorſqu'il parut; & je crois que ce que j'ai dit ci-devant, ſuffit pour cela.

CAROLUS STEPHANUS.

Charles-Etienne.

Ce Medecin étoit Membre de la Faculté de Paris. Aidé des ſecours de Riverius, il fit de ſi grands progrès en *anatomie*, qu'il vint à bout d'introduire dans les écoles la doctrine de Galien qu'on ne connoiſſoit pas encore de ſon tems. Il fit auſſi quelques découvertes en *anatomie*. Il remarqua une production membraneuſe ſituée dans le foie, à l'origine de la veine-cave: il crut qu'elle étoit placée là, de peur que le ſang qui eſt travaillé dans cet endroit, n'en regorge. Il aſſura contre le ſentiment de Galien, que l'œſophage & la trachée-artere, quoique fort voiſins l'un de l'autre, avoient des orifices différens. Il a dit qu'en faiſant fondre la graiſſe, on y diſtinguoit une membrane charnue. " Faites fondre de la graiſſe, dit-il, & vous re- „ marquerez une membrane épaiſſe, qui ſubſiſtera „ aprés que la graiſſe ſera fondue. „

Il a décrit exactement cette cloiſon du ſcrotum que Maſſa avoit découverte; & il lui a donné les noms de *ſcroti diaphragma* & *ſeptum*; cloiſon & diaphragme du ſcrotum. Ses Ouvrages ont été imprimés, Pariſ. 1545. *fol.* ſous le titre de *de Diſſectione partium corporis humani libri tres, una cum figuris & inciſionum declarationibus à Stephano Riverio Chirurgo compoſitis*; ils parurent en françois, à Paris en 1546. *fol.*

Remarquez que les figures ſont généralement imparfaites, peu correctes, & que par conſéquent il ne faut point s'en rapporter à elles.

Il a repréſenté le ſquelete humain ſous ſix faces différentes; on voit dans les unes de ces repréſentations les parties antérieures, & dans les autres les parties poſtérieures. La premiere & la ſeconde n'offrent que les os. On voit dans la troiſieme & la quatrieme les principaux ligamens. Il a ajouté dans la cinquieme & la ſixieme l'origine & l'inſertion des différens muſcles.

Il a tracé dans deux autres figures du ſquelete humain, le cours des nerfs. L'une montre les parties antérieures, & l'autre, les parties poſtérieures. Elles ſont couvertes chacune des muſcles qui leur appartiennent; & chaque muſcle eſt d'ailleurs deſſiné à part dans un autre endroit de la planche.

Nous avons encore de lui un deſſein de la veine-cave & de l'aorte.

On trouve encore parmi ſes figures, le corps humain couvert de la peau, avec la repréſentation des parties naturelles de la femme. Ce qui forme huit figures. Il a placé à la fin de cet ouvrage un catalogue des différentes parties du corps humain, dans l'ordre qu'elles ſe préſentent dans la diſſection.

THOMAS VICARY.

Cet Auteur naquit à Londres, & y exerça la Chirurgie.

La circonſtance de ſa vie la plus remarquable, c'eſt qu'il eſt le premier qui ait écrit en Anglois ſur l'*anatomie*. Son Livre eſt intitulé, *The Engliſhman's Treaſure, or the True Anatomy of man's body*, Le tréſor d'un Anglois, ou la véritable *anatomie* du corps humain. Il fut imprimé à Londres en 1548. *ibid.* 1577. *in*-8°. *ibid.* 1587. *in*-4°. *ibid.* 1633.

THOMAS GEMINI,

Etoit un ouvrier étranger qui s'établit a Londres. Il gravoit en taille douce. Nous en parlons ici, parce qu'il mit le premier ſur du cuivre les figures de Véſale, qui avoient paru en bois deux ans auparavant dans l'Allemagne. C'étoit un ouvrier habile. Il poſſédoit l'art de graver dans une grande perfection. Mais il s'eſt rendu très-blâmable en ſupprimant le nom de Véſale, & en aſſurant que les deſſeins étoient de ſa propre invention. Aidé de M. Udal & de quelques autres Savans, (car pour lui il ne ſavoit ni Latin, ni Anglois, ni *anatomie*) il orna ſes planches des deſcriptions de Véſale.

Il y a trois éditions de cet ouvrage. La premiere ſe fit ſous le regne de Henri VIII. La ſeconde, ſous le regne d'Edoward VI. & la derniere du tems de la Reine Eliſabeth. Il a pour titre, *Compendioſa totius Anatomiæ delineatio per tho. Geminum exarata*, Londini. 1545. *fol.* Il reparut en Anglois à Londres en 1553. *fol.* & en 1559. *fol.*

JACQUES SYLVIUS.

Cet Anatomiſte naquit à Amiens en Picardie, l'an 1478. il étudia ſous Tagault. Il étoit grand admirateur de Galien, & ennemi juré de Véſale. Il a fait un grand nombre de découvertes anatomiques. Il apperçut le premier ces valvules, qu'il appelle opaphiſes ou épiphiſes membraneuſes, à l'orifice de la veine azygos, de la jugulaire, de la brachiale & de la crurale, de même qu'au tronc de la veine-cave qui part du foie.

Fabricius ab Aquapendente revendique ſans raiſon l'honneur de cette découverte. Il n'en a donné qu'une deſcription plus exacte; & c'eſt lui qui leur a impoſé le nom de valvules qu'elles retiennent encore aujourd'hui, & qui leur convient en effet, tant par rapport à leurs uſages qu'à leur ſtructure.

Il a obſervé le premier le muſcle de la cuiſſe, appellé le muſcle quarré; & il l'a mis au nombre de ceux qu'il appelle muſcles quadrijumeaux.

Il a décrit fort exactement l'origine du muſcle de la cuiſſe qu'on appelle muſcle droit.

Il a ſoutenu que les muſcles palmaires & plantaires n'avoient point de tendons dans quelques ſujets.

Mais ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'il ſe ſoit écarté du ſentiment de Galien ſon maître, en marquant l'origine du muſcle droit de l'abdomen.

Il fait mention d'une ſubſtance large & charnue, placée ſous la plante du pié, & qui s'étend ſur les côtés des orteils. Il remarque que des muſcles, qu'il appelle *muſculi ſuccenturiati*, (ce ſont les mêmes que les muſcles pyramidaux) partent de l'os pubis. Il paroît avoir découvert ces muſcles le premier.

Il parle de deux glandes ſituées à la diviſion de la trachée artere, & de deux autres placées à l'origine du larinx. Il fait auſſi mention de la ſubſtance glanduleuſe du pylore.

Ses *Opera Medica* ont été imprimés, Coloniæ Allobrog. 1630. fol. L'ouvrage intitulé, *Depulſio Veſani cujuſdam*, &c. parut Pariſiis 1561. 8°. Son traité *De menſibus mulierum*, Venet. 1556. 8°. Baſil. 1556. Et l'*Ordo & ratio Ordinis in Legendis Hippocratis & Galeni libris*, Pariſiis, 1561. 8°.

MICHAEL SERVETUS.

Naquit en Eſpagne, & fut un homme d'un génie peu commun. Heureux s'il eût borné ſes recherches à la Medecine & à la Philoſophie. Mais s'étant jetté hors de ſa ſphere, & s'étant occupé des queſtions les plus épineuſes de la Théologie, il publia un écrit contre le myſtere de la Trinité, & cela lorſque la réforme commençoit à ſe faire. Calvin, qui étoit à la tête de cette affaire, crut qu'il étoit de ſon intérêt & de ſon honneur de le pourſuivre à toute outrance. Il n'eut pas de peine à faire condamner Servet à être brûlé. Cette ſentence fut miſe à exécution à Geneve l'an 1553. Les ſept livres, *De Trinitatis erroribus*, furent imprimés Baſil. 1531. Son *Chriſtianiſmi reſtitutio*, Baſil. 1553. Ces ouvrages qui l'expoſerent aux pourſuites de Calvin, dont il devint la victime, l'immortaliſeront à titre de grand Medecin. Car c'eſt au cinquieme livre du premier de ſes ouvrages, dans lequel il traite du Saint-Eſprit, qu'on lit les paſſages ſuivans, qui démontrent qu'il avoit approché de plus près de la vraie doctrine de la circulation du ſang, qu'aucun Auteur qui l'eût précédé. " Il y a, dit-il, dans le corps humain trois „ ſortes différentes d'eſprits, le naturel, l'animal & le „ vital, qui n'en conſtituent proprement que de deux „ ſortes. L'eſprit vital eſt celui qui paſſe par anaſto- „ moſe des arteres aux veines, dans leſquelles il eſt „ appellé eſprit naturel. Le ſang dont le réſervoir eſt „ dans le foie & les veines, eſt donc l'eſprit naturel. „ Le ſang dont le réſervoir eſt dans le cœur & dans les „ arteres, eſt l'eſprit vital. Quant à l'eſprit animal, „ ou à la troiſieme eſpece d'eſprit, c'eſt comme un „ rayon de lumiere qui ſéjourne dans le cerveau & dans „ les nerfs.

» Pour entendre maintenant, dit-il, comment la vie » conſiſte dans le ſang, il faut connoître premierement » la génération ſubſtantielle de l'eſprit vital, qui eſt „ composé de la partie la plus ſubtile du ſang, & „ nourri de l'air qui entre dans notre corps par l'inſpi- „ ration. L'eſprit vital a ſa ſource dans le ventricule „ gauche du cœur, & les poumons ſont occupés à tra- „ vailler à ſa génération. C'eſt un eſprit ſubtil, affiné „ par la violence de la chaleur, d'une couleur ver- „ meille, & qui a la force du feu. C'eſt une eſpece „ de vapeur brillante, composée de la partie la plus „ pure du ſang, & qui contient en elle-même la ſub- „ ſtance de l'eau, de l'air & du feu. Elle eſt formée „ dans les poumons, par le mélange de l'air inſpiré „ avec ce ſang ſubtil & épuré, que le ventricule droit „ du cœur communique au ventricule gauche. Mais „ cette communication du ventricule droit au ventri- „ cule gauche ne ſe fait point à travers la cloiſon du „ cœur, comme on le penſe communément: le ſang „ ſubtil eſt pouſſé avec beaucoup d'air du ventricule „ droit du cœur par un long paſſage, dans les poumons. „ Là, il eſt travaillé, rendu vermeil, & transfuſé de „ la veine artérielle dans l'artere veineuſe. Dans cet- „ te derniere artere, il reçoit l'air inſpiré, & l'expira- „ tion le purge de ſes parties groſſieres. Enfin ce mé- „ lange d'air & de ſang eſt attiré par la diaſtole du

„ cœur dans le ventricule gauche ; & il eſt alors une „ ſubſtance propre à former l'eſprit vital.

» Que cette communication & préparation ſe faſſent par „ le moyen des poumons, c'eſt ce dont on ne peut „ douter, vu les liaiſons & les communications différentes de la veine artérielle avec l'artere veineuſe „ dans les poumons, c'eſt ce que la groſſeur remarquable de la veine artérielle confirme encore; car „ ce vaiſſeau n'auroit point été conſtruit de cette forme & de cette capacité, & il n'apporteroit point „ du cœur dans les poumons une ſi grande quantité „ de ſang pur, ſi elle étoit deſtinée toute entiere à la „ nourriture de ce viſcere. Il y a plus, le cœur même „ ne porteroit point la nourriture aux poumons par „ cette voie, puiſque celle par laquelle le fœtus eſt „ nourri dans la matrice, eſt tout-à-fait différente; les „ membranes du cœur étant ſi étroitement unies, „ qu'elles ne s'ouvrent que lors de la naiſſance de „ l'enfant, ainſi que Galien nous l'apprend. Le mélange de feu & de ſang ſe fait donc dans les poumons, où il y a transfuſion de la veine artérielle dans „ l'artere veineuſe ; mécaniſme dont Galien ne fait „ aucune mention.

» Il ajoute enſuite, que cet eſprit vital paſſe du ventricule gauche du cœur, dans les arteres du corps entier ; enſorte que les parties les plus ſubtiles montent en haut, où elles ſont encore raffinées, ſurtout „ dans le plexus choroïde qui eſt à la baſe du cerveau, „ où cet eſprit vital commence à devenir animal, & à „ approcher de la nature qui lui eſt propre pour ſervir „ aux ſenſations & aux fonctions animales.

Telle eſt l'importance de la découverte de la circulation du ſang, que quiconque a écrit quelque choſe qui y ait du rapport, a trouvé des partiſans qui l'ont préconisé, & qui lui en ont fait honneur. Il s'eſt rencontré des Auteurs qui ont ſoutenu qu'Hippocrate connoiſſoit la circulation du ſang ; d'autres ont aſſuré hardiment la même choſe de Galien ; une infinité d'autres Anciens ont eu le même avantage, grace au caprice des hommes qui aiment mieux tranſporter à quelque perſonnage illuſtre une découverte qu'il n'a point faite, que de ſouffrir que ſon Auteur ſoit illuſtré en la lui laiſſant. Ce tour d'eſprit avilit la nature humaine, & deshonore la Philoſophie. La dignité de l'homme & la gloire du Philoſophe conſiſtent à ſecouer les préjugés, & à s'attacher à la vérité partout où elle ſe montre. Nous ne prononcerons donc point que Servet a connu la circulation du ſang : mais nous conviendrons, qu'en remarquant que toute la maſſe du ſang paſſe dans les poumons, par le moyen de la veine & de l'artere pulmonaires, c'étoit avoir fait le premier pas ſur cette importante découverte. Or que Servet eût des idées diſtinctes de cette transfuſion, c'eſt ce que les paſſages précédens prouvent ſans réplique : mais ſa maniere de s'exprimer eſt trop vague, trop indéterminée, pour que nous puiſſions lui accorder l'honneur de la découverte pleine & entiere. Il étoit réſervé pour le célebre Harvey, qui, partant de ces premieres notions, parvint à former ſur la circulation du ſang une théorie conforme à l'expérience & à la raiſon, utile au genre humain, & abſolument néceſſaire aux progrès de la vraie Medecine.

REALDUS COLUMBUS.

Cet Anatomiſte naquit à Cremone, & fleurit en 1544. Il étoit extremement lié avec Veſale, dont il avoit eu occaſion d'entendre ſouvent les leçons publiques. On l'accuſe d'avoir été ingrat à ſon égard, & de lui avoir volé tout ce que l'on trouve de bon dans ſes Ouvrages. D'autres prétendent qu'il avoit des idées des choſes plus claires que Veſale, & que les deſcriptions qu'il en a données ſont plus exactes. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que le latin de Colombus eſt très-pur.

Il a parlé le premier avec quelque exactitude des caroncules qui ſont dans le vagin.

Il a fait mention le premier du rendoublement du péritoine; & il a aſſuré que la pleure étoit auſſi rendoublée. Il s'attribue à lui-même la découverte de la tunique innominée de l'œil, & il accuſe ſes prédéceſſeurs d'ignorance ſur ce point. Mais Douglas prétend que la tunique de l'œil, que Galien a décrite ſous le nom de ſixieme tunique, eſt la même que celle que nous appellons tunique innominée.

Il ſe vante encore d'avoir découvert le troiſieme os qui ſert à nous tranſmettre l'impreſſion des corps ſonores.

Il dit que Veſale n'a pas ſeulement décrit, mais qu'il a diſſéqué publiquement la langue, le larinx, & les yeux du bœuf, au lieu de la langue, du larinx & des yeux de l'homme, & qu'il a été témoin oculaire de cette impoſture.

Galien & Veſale s'étoient trompés ſur le nombre des muſcles de l'œil : ils en avoient compté plus qu'il n'y en a. Colombus eſt tombé dans l'erreur oppoſée; car il n'y en compte que quatre.

L'uſage qu'il attribue aux poumons eſt remarquable. Il croit que la nature a deſtiné cette partie à la génération, & à la préparation du ſang & de l'eſprit vital. Il prétend que le ſang ayant été atténué & épuré dans le ventricule droit du cœur, eſt porté par la veine artérielle dans les poumons, où, par le mouvement continuel de ce viſcere, il eſt encore atténué, & mêlé avec l'air que nous reſpirons par la bouche & par le nez, qui paſſe par les branches de la trachée artere, & qui ſe répand dans toute la ſubſtance du poumon, où il eſt lui-même modifié par la colliſion qu'il y éprouve ; enſorte que le ſang & l'air ainſi mêlés, ſont transfusés dans les branches de l'artere veineuſe, d'où ils paſſent dans le tronc, & du tronc dans le ventricule gauche, d'où il eſt porté par l'aorte, ſelon toutes ſortes de directions, dans toutes les parties du corps.

Ce ſentiment ſe trouvant déduit fort au long dans Michel Servet, il y a quelque apparence que Columbus l'a emprunté de cet Auteur. Mais Galien avoit avancé quelque choſe de fort approchant long-tems avant Servet. Lorſque le thorax eſt reſſerré, dit Galien, les arteres veineuſes qui ſont dans le poumon, étant alors comprimées en tout ſens, chaſſent avec impétuoſité l'eſprit qu'elles renferment : mais elles reçoivent, ajoute-t'il, par de petits orifices inviſibles, quelque portion du ſang qui leur vient de la veine artérielle.

Ses Ouvrages ont été imprimés ſous le titre de *Realdi Columbi in almo gymnaſio Patavino anatomici celeberrimi, de re anatomica, libri quindecim*, Venet. 1559. *fol.* Pariſ. 1572. 8°. Lugd. Bat. 1667. 8°.

JOANNES VALVERDA.

Ce Medecin naquit en Eſpagne, & étudia l'*anatomie* ſous Realdus Columbus. On dit que cette ſcience paſſa avec lui d'Italie en Eſpagne. Il publia en eſpagnol les planches de Veſale : il fit aux deſcriptions de cet Auteur quelques additions, & il ajouta à ſes Planches quatre figures nouvelles. La premiere marque la direction & le cours des fibres qui compoſent les muſcles qui couvrent l'extérieur du corps. La ſeconde repréſente une femme groſſe. La troiſieme & la quatrieme indiquent toutes les veines qui paroiſſent répandues ſur la ſurface extérieure du corps entier. Mais cet Auteur n'eſt pas aſſez célebre, pour que nous nous étendions davantage ſur ſon compte. Le plus grand éloge que les Auteurs en faſſent, c'eſt qu'il montra plus d'ardeur à encourager ſes compatriotes à l'étude de l'*anatomie*, que de capacité à les éclairer par ſes écrits ſur les parties de cette Science.

GABRIEL FALLOPE,

Naquit à Modene l'an 1490. Il a été univerſellement eſtimé par la connoiſſance qu'il a montrée de l'*anatomie* & de la Medecine. Douglas l'a peint en deux

mots dans ſa *Bibliograph. Anatomic.* « Il étoit, dit-il, » méthodique dans ſes leçons, heureux dans ſes cures, » & prompt dans ſes diſſections. » *In docendo maximè methodicus, in medendo feliciſſimus, in ſecando expeditiſſimus.* Il mourut dans la ſoixante-treizieme année de ſon âge, l'an 1563. après avoir illuſtré l'*Anatomie*, & l'avoir enrichie de pluſieurs découvertes. Il ſe donna particulierement pour le premier qui ait apperçu les muſcles pyramidaux ; & il prétend qu'ils ſervent à comprimer la veſſie. Mais Galien & Jacques Sylvius en avoient fait mention avant lui.

Il ſe vante d'avoir réſolu le premier l'embarraſſante difficulté d'Oribaſe & de Galien ſur le mouvement de la paupiere ſupérieure, après que le muſcle orbiculaire eſt coupé. Il aſſure avoir découvert en 1550. le muſcle qui ſert à relever cette partie. Mais Galien s'étoit lui-même tiré de cette difficulté, comme il paroît par l'Ouvrage *De Locis malè affectis*, qu'il commenta dans ſa vieilleſſe, tems auquel ſon expérience le rendoit encore plus reſpectable que ſon âge. D'ailleurs, on trouve dans Avicene une deſcription très-claire de ce muſcle, *Lib. I. Sum. 2. De muſculis, cap. 5.*

Realdus Columbus l'a décrit auſſi fort exactement dans ſes Ouvrages anatomiques qui parurent en 1559.

Quoiqu'il paſſe pour avoir découvert cette partie de la matrice qu'il a nommée *Tuba uteri*, & que nous appellons de ſon nom la trompe de fallope ; à l'extrémité de laquelle il y a un large trou, & dont les bords ſont pour ainſi dire déchirés & frangés, comme ceux de quelques vieilles hardes : il faut pourtant avouer qu'elle étoit connue d'Herophile & de Rufus Ephéſien, qui nous en ont laiſſé des deſcriptions fort exactes.

Il entend par le col réel de la matrice, toute la partie contenue depuis ſon orifice intérieur, juſqu'à l'endroit où elle commence à s'étendre & à devenir plus large. Quant à cette cavité ou paſſage dans lequel le membre viril s'introduit, il lui donne le nom de *Sinus & pudendum muliebre.*

Son Ouvrage intitulé *Obſervationes Anatomicæ*, a été imprimé, Venet. 1561. *in*-8°. Paris. 1562. *in*-8°. Helmæſtad. 1588. *in*-8°. Son *Expoſitio in librum Galeni de oſſibus*, parut, Venet. 1570. Ses *Lectiones de partibus ſimilaribus humani corporis*, furent publiées *Noriberg.* 1575. *in-fol.* Le *Compendium de Anatome corporis humani*, parut Patav. 1585. *in*-8°. Venet. 1571. & tous ſes Ouvrages, Venet. 1584. *in-fol.* Francofurti. 1600. *in-fol.*

AMBROISE PARE'.

Cet Anatomiſte étoit François, & ſe fit une grande réputation, plus par ſes ſuccès extraordinaires dans la pratique de la Chirurgie, que par une connoiſſance profonde de l'*anatomie*. Il nomme les muſcles que Sylvius appelle *Succentariati*, muſcles acceſſeurs, ou triangulaires du pubis. Il eſt le premier dont on ait une deſcription de la membrane commune des muſcles.

Ses Ouvrages parurent à Paris en 1561. ſous le titre d'*Anatomie univerſelle du corps humain.* in-8°. On les traduiſit dans la ſuite, & ils furent imprimés en Latin. *Pariſiis* 1561. 1582. *fol. Francof.* 1593. 1612. *fol.*

BARTHOLOMÆUS EUSTACHIUS.

Cet Anatomiſte nâquit en Italie. Il eut une connoiſſance fort étendue de la ſtructure du corps humain, ſes planches font ſon éloge, & elles ſont connues partout où les ſciences ſont parvenues, partout où elles ſont protégées & cultivées. Il a enrichi l'*anatomie* de pluſieurs découvertes. Il a découvert le premier les glandes ſituées ſur les reins.

Il a repris Veſale d'avoir décrit, diſſéqué & repréſenté le rein d'un chien, au lieu de celui d'un homme, ſans avertir de la différence qu'il y a entre cette partie dans l'un & la même partie dans l'autre. Il a prétendu que le cours des veines des reins eſt oblique & non pas tranſverſal, ainſi que Veſale l'a repréſenté. Il a repréſenté dans une figure admirable, les petits canaux urinaires qu'il compare à des cheveux très-fins ; mais Nicolas Maſſa les avoit décrits avant lui. Il dit dans ſon examen des os, qu'il eſt le premier qui ait connu la vraie ſtructure du nerf optique ; & il ajoute qu'en le faiſant tremper dans de l'eau, il s'étend, ſe dévelope, & devient alors ſemblable à une large membrane, ou à un morceau de toile très-fine.

A l'occaſion du troiſieme os ſitué au dedans de l'oreille, & appellé l'étrier, voici ce qu'il dit : « Je me rens » témoignage à moi-même qu'avant que qui que ce fût » m'en eût parlé ; avant qu'aucun de ceux qui en ont » écrit, l'euſſent fait, je le connoiſſois ; que je le fis » voir à pluſieurs perſonnes à Rome, & que je le fis » graver en cuivre. »

Il eſt le premier qui ait donné une deſcription exacte du canal thorachique, ou du paſſage par lequel le chyle eſt porté au cœur, lequel reſſemble, dit-il, dans les chevaux à une veine blanche ; ſon embouchure eſt ſemi-lunaire, & il s'ouvre dans la veine jugulaire interne.

Il apperçut le premier la valvule placée à l'orifice de la veine coronaire dans le cœur.

Il prétend avoir découvert & décrit avec exactitude le premier la valvule, que quelques Auteurs appellent *valvula nobilis*, placée dans la veine cave, tout proche de l'oreillette droite du cœur. Cependant Jacques Sylvius paroît l'avoir remarquée avant lui. Il fait mention des glandes du larinx dans ſon Traité *de Renibus.* Ses *Opuſcula Anatomica*, furent imprimés, Venet. 1563. *in*-4°. Son *Libellus de Dentibus*, Venet. 1563. *in*-4°. Son *Epiſtola nuncupatoria*, Romæ 1562. Ses *Opuſcula cum annotationibus.* Venet. 1574. *in*-4°. Lugd. Bat. 1707. *in* 8°. & ſes *Tabulæ Anatomicæ* furent publiées par Jean-Marie Lanciſi, Romæ 1714. *fol.* & dans la ſuite *Amſtelod.* 1722. *fol.* enſuite à Rome. 1728. *in-fol.*

Ses Notes ſur Erotien parurent *Venet.* 1566.

JEAN HALL.

Cet Auteur exerça la Chirurgie à Londres ; & il eſt un des premiers qui aient écrit ſur l'*anatomie* dans notre Langue. Je n'ai jamais vu ſes Ouvrages ; ainſi je ne ſai ſi ſon Ouvrage contient tout ce que le titre pompeux annonce. Il eſt intitulé, *Utile & fidele abrégé d'Anatomie ; ou diſſection du corps de l'homme, dans laquelle on verra en racourci la nature, la forme & les fonctions de chaque membre, depuis la tête juſqu'aux piés ; avec des remarques utiles pour diriger la main d'un jeune Chirurgien dans les différentes opérations, en trois Traités. Ouvrage plus utile qu'aucun de ceux qui ont paru juſqu'à préſent.* En Anglois. Imprimé à Londres. 1565. *in*-4°.

VOLCHERUS COITER.

Cet Auteur nâquit à Groningue l'an 1534. & ſe fit un grand nom dans la Medecine. Il eut la réputation de grand Medecin, d'habile Chirurgien, & de ſavant Anatomiſte. Voici le conſeil qu'il donne dans ſon Introduction à l'*Anatomie*, à ceux qui veulent faire des progrès rapides & méthodiques dans l'*Anatomie*. « Si » quelqu'un ſe propoſe de devenir Anatomiſte, dit-il, » qu'il liſe d'abord les Ouvrages de Galien, *de Uſu partium & Anatomicis demonſtrationibus ;* qu'il paſſe » enſuite au Traité *de Fabrica corporis humani* de Veſale ; qu'il faſſe ſuccéder à ces lectures, celle de Fallope, & de l'*Examen Veſalii*, & qu'il finiſſe par Euſtachius. C'eſt par l'étude de ces Auteurs dans l'ordre que nous venons de les ranger, qu'on parviendra » à une connoiſſance profonde de la ſtructure du corps » humain. Le travail & l'induſtrie de Volcherus ont » beaucoup ſervi à l'*Anatomie*. » Il a expoſé aſſez clairement

rement la premiere formation des os ; il a expliqué leur accroiſſement, & marqué aſſez diſtinctement la différence qu'il y a entre les os des enfans & ceux des adultes. Sa méthode étoit de préparer des ſqueletes d'enfans, de comparer leurs os avec ceux des adultes, & d'en faire obſerver la différence à ſes Diſciples. Il faiſoit ſes leçons à Bologne, dans ſa maiſon; où il leur fit voir un fœtus de la longueur du doigt, où l'on diſtinguoit toutes les parties du corps humain. Coiter fait mention d'un autre petit ſquelete qu'il vit auſſi à Bologne dans le cabinet d'Arantius.

On trouve ce paſſage dans ſon Traité *de Auditus inſtrumento.* « Fallope n'a remarqué que dans les oreilles des » bêtes, & particulierement de celles qui ruminent, » ce qu'il a nommé le tympan. Ces automates ont ce » canal de l'oreille formé comme une eſpece de co- » quille de mer, ou comme un tambour Turc ; au lieu » que ſa figure dans l'homme eſt fort différente de cel- » le d'un tambour. » C'eſt pourquoi, il penſe qu'en nommant ce paſſage ou cette ſeconde cavité *tympan ;* on a fait plus d'attention à ſon uſage qu'à ſa forme. Il prétend que nous avons dans l'oreille deux cavités de cette eſpece. Car immédiatement derriere le myringa, dit-il, il entend par ce terme le tympan, on apperçoit dans les parties ſupérieures & les plus avancées en devant, une cavité étroite d'abord, mais qui va enſuite en ſe dilatant ; ſa partie qui s'étend en arriere du côté des parties ſupérieures, eſt ſpongieuſe & fongueuſe ; & paroît avoir communication avec l'intérieur de l'apophyſe maſtoïde de l'os des tempes.

Il aſſure que des petits os de l'ouie, les deux plus gros ſont percés de petits trous remplis d'une ſubſtance médullaire : quant au troiſieme, il eſt ſi petit qu'il n'a point de trou, & qu'il ne contient point de cette ſubſtance.

Il dit que quelques Auteurs ont fait mention de deux muſcles de l'oreille interne ; mais il n'en donne point la deſcription.

Il ajoute aux muſcles de la face que l'on connoiſſoit de ſon tems quelques autres qu'on a appellés depuis *muſculi corrugatores*, muſcles corrugateurs, & qu'on auroit mieux nommés de leur fonction principale, *muſculi ſuperciliorum depreſſores*, muſcles abaiſſeurs des ſourcils; il eſt le premier qui les ait découverts; il les a décrits fort exactement, mais il ne leur a point donné de noms. « Vous remarquerez, ajoute-t il, ſous la » peau interne des levres, & ſous celle de la racine de » la langue, pluſieurs glandes charnues, ſous leſquel- » les on trouve des fibres, qui partent de leurs côtés, » & qui s'élevent dans une direction oblique, elles me » paroiſſent ſervir à avancer en devant la levre de deſ- » ſous. »

Son Traité intitulé *de Cartilaginibus tabulæ*, a été imprimé, *Bonon.* 1566. *in-fol.* Ses *Externarum atque internarum principalium humani corporis tabulæ, &c.* Noremberg. 1573. *in-fol.* Lovan. 1653. *in-fol.* Ses *Lectiones Gabrielis Fallopii de partibus ſimilaribus humani corporis ex diverſis exemplaribus, ſummâ cum diligentiâ collectæ, &c.* parurent, Noremb. 1575. *in-fol.*

JULE-CÆSAR ARANTIUS.

Cet Auteur naquit à Bologne, & il étudia les élémens d'*anatomie* ſous ſon oncle Bartholomæus Magus l'an 1548. il fut enſuite diſciple de Veſale. Son Ouvrage intitulé *de Humano fœtu*, a été imprimé Venet. 1571. Baſil. 1579. *in*-8°. Venet. 1587. *in*-4°. Il y ajouta dans la ſuite une Préface & un Livre d'Obſervations anatomiques, & cette Collection fut imprimée, *Venet.* 1595. Il a décrit dans le premier Chapitre de l'édition dont nous venons de parler, la vraie nature de la ſubſtance de la matrice. Cette ſubſtance, dit-il, eſt fongueuſe, & reſſemble à une éponge. Elle n'eſt pas ſimple; elle ſe peut diviſer en pluſieurs lames, comme de certains fongus qui croiſſent au pié des arbres, & elle eſt criblée d'une infinité de petits trous, de même que l'éponge ou la pierre ponce. Il a décrit très-exactement dans le troiſieme chapitre du même Ouvrage, les vaiſſeaux de l'uterus; il y aſſure même que les arteres y ſont continues avec les veines, ce qu'il étend enſuite à toutes les veines & à toutes les arteres du corps humain, qu'il dit être dans le même cas. C'eſt donc la même choſe que s'il eût prétendu avec les Auteurs modernes que les veines ne ſont que des arteres qui retournent au cœur.

Il dit que les arteres ſpermatiques & hypogaſtriques qu'il diſtingue en aſcendantes & deſcendantes, non-ſeulement s'uniſſent & deviennent continues ; mais encore que les vaiſſeaux de la partie de l'uterus qui eſt à droite, s'uniſſent avec ceux qui ſont à la gauche.

Il traite très-exactement & fort au long au chapitre 4. du trou ovale dans le cœur du fœtus. « Quelques jours » après ſa naiſſance, dit-il, ce trou ſe ferme. Cependant » dans les ſujets un peu plus âgés, on remarque encore » des veſtiges de cette réunion. »

Il fait mention d'une autre union dans le foie, celle de la veine-porte avec la veine-cave, qu'on nomme aujourd'hui le conduit veineux.

Il a donné le nom de *pedes hippocampi*, piés de cheval marin, à cette partie blanche & prominente de la baſe des ventricules du cerveau, qui s'étend en devant d'un & d'autre côté, dans une direction longitudinale, relativement au devant de la tête.

Il dit que les muſcles des yeux partent de l'os ſphénoïde, aux environs du trou par lequel paſſe le nerf optique; mais qu'un des muſcles obliques, ou le muſcle appellé le muſcle court, part d'une certaine future ou fente qui diviſe l'os maxillaire de l'os de la pomette.

Il aſſure que le muſcle de la paupiere ſupérieure, qui eſt deſtiné à ouvrir l'œil & qui part de l'os ſphénoïde, lui étoit connu dès 1548.

Il a obſervé le premier l'ouverture interne du larinx ; il en a donné une deſcription fort exacte, & la comparaiſon qu'il en fait aux ouvertures des inſtrumens de muſique à vent, eſt fort juſte.

Quoiqu'il n'eût pas des idées claires de la circulation du ſang; il a déduit fort au long les difficultés qu'on pouvoit faire contre l'hypotheſe des Anciens, de la tranſfuſion du ſang d'un des ventricules du cœur dans l'autre, à travers la cloiſon qui les ſépare ; il a remarqué le premier que le cours de l'artere de la rate eſt oblique & tortillé comme un ſerpent.

Il a aſſuré le premier que la ſubſtance mitoyenne de l'uretre, ou du canal commun à l'urine & à la ſemence, étoit de la même configuration que le membre viril même, & capable comme lui d'extenſion & d'amolliſſement.

Il a fait mention le premier d'un muſcle orbiculaire qui borde l'orifice extérieur du vagin ; mais c'eſt Jacques Carpus qui en a fait la découverte, & qui avoit décrit le cou entier du vagin, comme une ſubſtance muſculaire, long-tems avant qu'Arantius eût parlé du muſcle orbiculaire.

Selon lui, les muſcles droits de l'abdomen partent charnus des os pubis, lorſque ceux qui les couvrent, (il entend leurs muſcles pyramidaux,) n'y ſont point.

Il prétend que la portion du muſcle biceps, qui, ſelon Veſale, part de l'apophyſe de l'acromion, & s'inſere dans l'humérus, eſt le huitieme muſcle de l'humérus, celui que Riolan a appellé dans la ſuite coraco-brachial. Mais c'eſt ſans raiſon que quelques-uns l'ont nommée *nonus humeri placentini ;* car c'eſt Arantius qui en a réellement fait la découverte.

C'eſt lui qui a pareillement découvert le muſcle externe propre de l'index. On ne l'avoit point remarqué avant lui.

Il a avancé contre le ſentiment de tous ceux qui l'avoient précédé, que le ſecond muſcle des doigts, ou celui que nous appellons à préſent le fléchiſſeur perforant, ſervoit à plier toutes les phalanges des doigts, & non la troiſieme ſeulement.

Il s'attribue la découverte du *circumagens* du fémur, qu'il appelle le douzieme muſcle.

Il remarque encore que le premier muſcle du fémur, ou le grand feſſier devient un tendon membraneux, qui ſe joignant avec un autre tendon qui part du ſixieme muſcle du tibia ou du muſcle aponeurotique, s'inſere fortement & de côté dans l'épiphyſe du tibia. C'eſt par cette connection qu'il rend raiſon des douleurs qui s'étendent du haut des hanches juſqu'aux genoux.

Voici ce qu'il dit de la ſubſtance des teſticules au chapitre 36. de ſes Obſervations Anatomiques. La liqueur ſéminale eſt chariée dans un nombre infini de petits canaux, ſemblables aux petites racines d'une plante; ces canaux ſont diſperſés dans toute la ſubſtance des teſticules, bouclés, & tortillés comme les ſurgeons de la vigne, & ſemblables à des cheveux blancs friſés.

CONSTANTIUS VAROLIUS.

Cet Auteur naquit à Bologne, & fut grand Philoſophe, habile Chirurgien, & ſavant Anatomiſte.

On dit qu'il a découvert le premier la valvule du colon. Voici la deſcription qu'il en a donnée: " Dans l'endroit, dit-il, ou l'ileum ſe joint au colon, on apperçoit dans ſa partie la plus profonde, une certaine membrane qui fixe comme les dernieres limites de l'ileum qui s'étend juſques-là; c'eſt moi qui ai découvert le premier cette membrane, qui ſe nomme *operculum ilii*, le couvercle de l'ileum. » Il fait mention un peu plus bas de l'appendice du colon, comme d'un long ſac ouvert à l'une de ſes extrémités, qu'on appelle le cæcum.

Il eſt le premier qui ait diviſé le cerveau en trois parties, en ajoutant aux deux premieres le commencement de la moelle allongée, ce qui en eſt contenu ſous le crane, & qui paroît donner naiſſance aux nerfs dont on rapportoit auparavant l'origine au cerveau.

Le nerf optique naît, ſelon lui, de la partie poſtérieure de la moelle allongée & non de la baſe du cerveau dans ſa partie antérieure, ainſi que Galien & d'autres l'ont prétendu.

Le proceſſus tranſverſal du cerveau ou les appendices vermiformes ſont appellés le *pont de Varoles*, de Varolius qui les a découvertes. Il a apperçu le premier des glandes dans le plexus choroïde. Son Ouvrage qui a pour titre *Anatomiæ, ſive de reſolutione corporis humani, libri quatuor*, a été imprimé, Patav, 1573. *octavo*. Francof. 1591. *octavo*.

JULIUS JASSOLLINUS.

Cet Anatomiſte fut diſciple de Philippe Ingraſſias, & lui ſuccéda dans les Ecoles de l'Univerſité de Naples, l'an 1570. Douglas l'appelle l'épidaure de ſon ſiecle: mais Riolan qui ſavoit bien eſtimer le mérite d'un Anatomiſte, modére beaucoup cet éloge. « Certaines perſonnes, dit-il à ſon ſujet, perdent beaucoup à paroître, & certains Auteurs à être lus. La préſence des uns détruit la bonne opinion qu'on en avoit. L'Ouvrage des autres décele leur ignorance; & ſi cet Ouvrage s'eſt fait ſouhaiter & qu'il ne réponde pas à l'attente, il couvre l'Auteur de mépris ».

Jaſſollinus a dit quelque choſe de remarquable ſur la génération de la bile. Il prétend que le récrément bilieux ſort du foie en deux portions; l'une qui eſt ſans mélange, claire & ſans altération, eſt portée par de petits canaux ſitués entre les branches de la veine-porte & de la veine-cave, dans la véſicule du fiel qui la décharge enſuite au commencement de l'inteſtin: l'autre portion qui eſt mélangée, épaiſſe & féculente, paſſe droit du foie dans l'inteſtin. Il a donné de plus une nouvelle figure de la véſicule du fiel & de ſes vaiſſeaux. Ses *Queſtiones Anatomicæ*, & ſon *Oſteologia parva*, ont été imprimés Neap. 1573. *octavo*. Hanoviæ 1654. *quarto*. Son Traité *de Poris cholidocis & de veſica fellea*, parut, Neapoli. 1577. *octavo*.

JOANNES-BAPTISTA CARCANUS LEONIS

Cet Anatomiſte naquit à Milan & fut diſciple de Fallope. Il ſoutint qu'il n'y avoit point de membrane qui fermât l'orifice du canal artériel, comme Veſale l'avoit imaginé.

Il remarqua que le trou voiſin de la veine coronaire par laquelle le ſang ſe rend dans le fœtus de l'oreillette droite dans la gauche, étoit d'une figure ovale; & ce fut en conſéquence de cette obſervation qu'il fut nommé dans la ſuite trou ovale.

Il aſſure que la veine azygos n'a point de membranes ou de valvules à ſon orifice; ce en quoi il contredit Amatus Luſitanus, qui aſſure dans la premiere centurie de ſes cures, avoir vu ces membranes à Ferrare, ſous Jean-Baptiſte Conanus.

Il reprend Columbus pour avoir dit que le membre viril n'a ni veines ni nerfs, & non-ſeulement il déſigne les veines principales répandues dans ſa ſubſtance, mais celles encore qui paroiſſent ſerpenter ſur ſa ſurface, & qu'il appelle veines cutanées. Un célébre Anatomiſte moderne appelle toutes ces veines priſes enſemble, la veine du membre viril, *vena ipſius penis*.

Il prétend contre Veſale que le muſcle orbiculaire des paupieres ne peut être ſéparé en deux. Ses deux Ouvrages anatomiques ont été imprimés, Ticini, 1574. *octavo*.

FELIX PLATERUS.

Cet Auteur naquit à Bâle en Suiſſe, l'an 1536. Il montra dès ſon enfance de la curioſité pour les entrailles des animaux tués. Il envioit le ſort du boucher, par la commodité qu'il avoit de les examiner & de les connoître exactement. Ses trois Livres *de Corporis humani ſtructura & uſu, &c.* ont été imprimés, Baſil. 1583. *fol.* 1603. *fol.* Ses *Queſtiones Phyſiologicæ*, Lugd. Batav. 1650. Son Traité *de Mulierum partibus generationi dicatis, &c.* Argentin.

SALOMON ALBERTUS.

Cet Auteur profeſſa la Medecine à Wirtemberg. Il publia un Ouvrage intitulé, *Hiſtoria plerarumque corporis humani partium, in uſum Tyronum*, Witteberg. 1583. *octavo*. 1602. *octavo*. 1630. *octavo*. On lui attribue avec raiſon la découverte de la valvule du colon, qu'on appelle communément la valvule de Bauhin, *valvula Bauhini*. Il dit l'avoir apperçue pour la premiere fois dans un bievre ou caſtor, & enſuite dans l'homme.

Ses trois Diſcours *de Diſciplina Anatomica*, furent imprimés, Nuremberg. 1585. *octavo*. Et ſes *Obſervationes Anatomicæ*, Witteberg. 1620. *octavo*.

ARCHANGELUS PICCOLHOMINUS,

Naquit à Ferrare & demeura à Rome. Il naquit l'an 1526. Si l'on en croit Riolan, ce fut plutôt un Philoſophe qu'un Anatomiſte; car ſes prélections anatomiques ſont parſemées de diſſertations de Phyſiologie, & de queſtions ſubtiles entierement étrangeres à l'*anatomie*; mais les progrès que l'*anatomie* a faits entre ſes mains & les découvertes qu'il a faites dans cette ſcience prouvent ſans réplique, qu'il avoit cultivé cette branche de la Medecine avec beaucoup de ſuccès.

Il eſt le premier qui ait diviſé la ſubſtance du cerveau en deux eſpeces, l'une médullaire & l'autre cendrée; il nomme proprement cerveau, ce corps denſe & d'un blanc cendré qu'on rencontre d'abord; quant à ce corps blanc & ſolide qui eſt contenu ſous le premier, il lui donne le nom de moelle dont il diſtingue de trois eſpeces, moelle globuleuſe, *medulla globoſa*, moelle allongée comme la tige d'une plante, *medulla oblongata caudicis inſtar*; & la moelle de l'épine, *medulla ſpinalis*.

Il ſoutient que tous les nerfs partent de la moelle allongée.

Il eſt le premier qui ait appellé les apophyſes mammiformes, nerfs olfactifs ou nerfs par leſquels la ſenſation des odeurs eſt produite.

Il a remarqué le premier le mécaniſme merveilleux de la nature à l'entrée du colon, c'eſt-à-dire, les trois valvules qui s'ouvrent en embas; & il a dit qu'elles étoient placées là pour prévenir le retour des excrémens.

La premiere repréſentation que nous ayons de l'*anatomie* de la veine-porte, de la veine-cave & du foie, après celle que Jacques Carpus a donnée, c'eſt la ſienne.

Il a accordé, le premier après Galien, des proſtates aux femmes.

Il a décrit le premier la membrane particuliere de la graiſſe, que Riolan a appellé dans la ſuite membrane adipeuſe.

Il aſſure que le péritoine eſt doublé partout & qu'il eſt formé de deux couches.

Il a apperçu & décrit le premier la ligne blanche de l'abdomen qui a retenu ce nom.

Il n'y avoit ſelon lui, qu'un ſeul canal continu depuis la bouche juſqu'à l'anus.

Il dit que la membrane intérieure des inteſtins eſt trois fois auſſi longue que la membrane extérieure; qu'elle eſt pleine de rides dont l'uſage eſt d'y arrêter le chyle, afin que les veines du méſentere puiſſent le pomper plus commodément.

Il a décrit les canaux membraneux, ou ces canaux dont l'enveloppe eſt charnue, & à travers leſquels l'urine eſt filtrée, beaucoup plus exactement que Carpus & Maſſa.

La raiſon qu'il apporte de ce que la veine ſpermatique gauche ne part pas de l'émulgente, c'eſt préciſément la même que celle qu'en donnent les modernes.

Il nomme la membrane hymen, *Clauſtrum virginitatis.*

Il a tiré des uſages & de la fin de chaque muſcle les noms qu'il leur a donnés. C'eſt par cette raiſon qu'on trouve dans ſes Ouvrages les mots *de muſculi ocularii* ou *viſorii, maſticatorii, locutorii, reſpiratorii, amplexatorii, ſcapularii, humerarii, cubitarii, apprehenſorii*, ou *manuum moventes, ambulatorii* ou *progreſſorii, femorales* & *fibrales*, &c.

Il nommoit les muſcles du front, muſcles des paſſions, *muſculi pathematum*, ou *muſculi animi affectuum ſignificativi.* Ses *Anatomicæ Prælectiones* ont été imprimées, Romæ, 1586. *fol.* Et ſes Commentaires *in Librum Galeni de Humoribus*, Paris. 1556. *octavo.*

GASPAR BAUHINUS.

Cet Auteur naquit à Bâle l'an 1560. & paſſa généralement pour un habile Anatomiſte & un Botaniſte curieux. Riolan le traite toutefois d'homme vain, ſans jugement & ſans connoiſſances. « Il ſe vante, dit-il, » d'avoir apperçu en 1579. avant qu'aucun Auteur en » eût fait mention, la valvule placée à l'entrée de l'i- » leum ou du colon. Mais il eſt certain que Varolius & » beaucoup d'autres en avoient fait une exacte deſcrip- » tion long-tems auparavant ».

Il a remarqué l'étroite capacité du colon, du côté droit, d'où il arrive que les douleurs de la colique commencent ordinairement & ſe font ſentir plus violemment de ce côté; parce que les excrémens s'arrêtent facilement dans ce paſſage étroit & s'y endurciſſent. Son Livre *de Partibus humani corporis externis*, fut imprimé Baſil. 1588. L'*Anatomes, liber ſecundus*, ibid. 1591. 8°. Son *Anatomica corporis virilis & muliebris Hiſtoria*, Lugd. Bat. 1597. 8°. 1609. 8°. Son Traité *de Corporis humani fabrica, libri quatuor*, Baſil. 1600. *octavo.* Son *Theatrum Anatomicum*, Francof. 1605. 8°. Ibid. 1621. *quarto.* Ses *Inſtitutiones Anatomicæ*, Baſil. 1604. 1609. *octavo.* 1640. *quarto.* Francof. 1616. *octavo.* Oppenhemii. 1614. *octavo.* 1629. *octavo.* Son *Epiſtola Anatomica curioſa*, Lipſ. & Franc. 1673. *quarto.*

JOANNES POSTHIUS,

Naquit à Germersheim, ville du bas Palatinat ſur le Rhin, l'an 1537. & mourut en 1597. à la ſoixantieme année de ſon âge. On peut conjecturer à quelques unes de ſes découvertes, qu'il avoit diſſéqué des muſcles avec beaucoup de dextérité.

Il prétend qu'il y a quatre muſcles employés à tirer les levres en dedans & à les approcher des dents; deux dans la partie inférieure, & deux dans la partie interne.

Il donne ſix muſcles au membre viril, & il dit qu'il n'y a entre les cartilages des côtes qu'un ſeul muſcle, & non pas deux, comme dans les eſpaces intercoſtaux.

Il aſſure que le quatrieme muſcle de la mâchoire inférieure ne part point de l'apophyſe ſtyloïde, mais qu'il a ſon origine à l'apophyſe maſtoïde. Il a dit le premier que la partie tendineuſe du même muſcle adhéroit à l'os hyoïde. Il prétend encore que les apophyſes maſtoïdes ne ſont point les organes de la ſenſation des odeurs. Il conſeille de faire la diſſection des muſcles, enſorte que leurs origines & inſertions ſoient conſervées entieres; parce qu'il ſera plus aiſé, en prenant cette précaution, de découvrir leurs uſages. Ses *Obſervationes Anatomicæ* ont été imprimées Francof. 1590. 1593. Son *Anatomica Mantiſſa* parut, Hafniæ, 1661. *octavo.*

VIDUS VIDIUS,

Naquit à Florence & profeſſa la Medecine & la Chirurgie à Paris. Il fut Medecin de François I. Il mourut en 1567.

Il a paſſé pour avoir parfaitement bien entendu Hippocrate. Son *Ars Medicinalis* a paru, Venet. 1611. 3 vol. *fol.*

Le troiſieme volume contient ſept Livres ſur l'*anatomie*, avec vingt-huit planches en cuivre.

ANDREAS CÆSALPINUS,

Cet Auteur naquit à Arezzo en Italie, & ſoutint vaillamment la doctrine d'Ariſtote contre celle de Galien, qui étoit l'idole qu'on adoroit dans les Ecoles de ce tems là. C'eſt par cette raiſon que, quoique les écrits de Cæſalpinus ſoient eſtimables, ils ſont fort négligés. Quelques paſſages répandus comme par haſard dans ſes Ouvrages n'ont été ni remarquables ni bien entendus qu'après que Harvey, l'honneur de ſon pays, eut publié ſon Ouvrage admirable de la circulation du ſang.

Cæſalpinus ſoutient avec Ariſtote, que le cœur eſt la ſource, non-ſeulement des veines & des arteres, mais encore l'origine des nerfs.

Voici ſes propres termes dans la Queſtion IV. où il s'occupe à prouver que dans la reſpiration l'air extérieur n'a aucune communication avec le cœur.

» Quelques-uns des vaiſſeaux, dit-il, qui aboutiſſent au » cœur, y verſent la liqueur dont ils ſont remplis; par » exemple, la veine cave dans le ventricule droit, & » l'artere veineuſe dans le ventricule gauche. D'autres » au contraire, tirent du cœur la liqueur qui les rem- » plit, l'aorte, par exemple, du ventricule gauche & » la veine artérielle du ventricule droit. Mais tous ces » vaiſſeaux ont leurs membranes tellement adaptées, » appropriées de façon que ce qu'ils ont reçu ou verſé » ne peut plus retourner en arriere; d'où il arrive que » dans la contraction du cœur les arteres ſont dilatées, » & qu'elles ſe reſſerrent dans la dilatation; » car dans ſa dilatation il ferme l'orifice des vaiſſeaux dont l'office eſt de le vuider, enſorte que rien ne paſſe alors du cœur dans les arteres, & que dans ſa contraction, il paſſe la liqueur qu'il contient dans ces vaiſſeaux, dont les membranes ſont alors ouvertes.

Il prétend que la pulſation du cœur & des arteres naît de

l'efferveſcence des humeurs dans le cœur, & il traite du pouls fort au long.

Immédiatement après le paſſage précédent, il ajoute, « que les poumons recevant le ſang chaud du ventri» cule droit du cœur par une veine qui reſſemble à une » artere, & le rendant par anaſtomoſe à l'artere vei» neuſe qui aboutit au ventricule gauche du cœur; l'air » nouveau s'introduit dans cet intervalle dans le canal » de la trachée-artere. Realdus Columbus avoit dit la » même choſe avant Cæſalpinus.

« Les différens phénomenes qui ſe préſentent dans la diſ» ſection d'un ſujet, dit Columbus, s'accordent par» faitement avec cette circulation du ſang, du ventri» cule droit du cœur, dans les poumons, & des pou» mons au ventricule gauche.

Cæſalpinus montre enſuite avec une érudition peu commune, que les Anciens n'avoient aucune raiſon de donner à ces vaiſſeaux les noms d'artere veineuſe & de veine artérielle; ſon opinion eſt que l'un eſt une vraie artere, & l'autre une vraie veine.

Il s'exprime ainſi au chapitre cinquieme, où il tâche de démontrer que la chaleur du cœur eſt le principe du mouvement de reſpiration. " Ce ſang chaud, dit-il, „ qui cauſe le pouls dans la dilatation du cœur, dilatant „ auſſi les poumons, eſt cauſe de la reſpiration. Les „ poumons étant dilatés, l'air extérieur doit néceſſai„ rement ſe précipiter dans la trachée-artere, d'où naît „ l'inſpiration qu'on appelle encore pour cette raiſon „ rafraîchiſſement. Alors il ſe fait dans les poumons „ une diminution de volume, telle que celle qu'on re„ marque dans les liqueurs qui bouillent, lorſqu'on y „ mêle quelque liqueur froide. Et lorſque les poumons „ viennent à s'affaiſſer, alors l'air doit néceſſairement „ en être chaſſé, & voilà ce que c'eſt que l'expira„ tion. „

Dans la ſixieme queſtion, il s'occupe à prouver que toute partie vuide de ſang eſt néceſſairement deſtituée de ſenſation. Au reſte, dans ſon ſyſteme, quoiqu'il n'y ait point de ſenſation ſans nerfs, ce n'eſt pas le nerf qui ſent, c'eſt la chair ou la partie qui contient le ſang.

" Le mécaniſme de la nature, dit-il, dans le mouvement „ animal, reſſemble à celui de l'orgue, aux tuyaux du„ quel l'air eſt communiqué par des canaux, & qui ren„ dent les différens ſons que l'Organiſte prétend en ti„ rer, en appuyant le doigt tantôt ſur une touche, tan„ tôt ſur une autre. „

Dans la queſtion dix-ſeptieme de ſon ſecond Livre, il prétend que la ſuffocation eſt produite dans l'eſquinancie, plutôt par la plénitude des veines jugulaires, que par le gonflement de l'orifice du larinx. Car lorſque l'obſtruction eſt telle dans les veines du cou, que le ſang & les eſprits ne peuvent monter, ils doivent néceſſairement regorger dans le cœur & dans les poumons: or les poumons étant ſurchargés par ce moyen, ne peuvent ni ſe dilater, ni ſe reſſerrer commodément.

Il s'exprime de la maniere ſuivante page 234. " Les vei„ nes s'enflent au-deſſous de la ligature, & non point „ entre la ligature & le cœur. Or le contraire arrive„ roit, ſi le mouvement du ſang & des eſprits ſe faiſoit „ des viſceres aux différentes parties du corps, car le „ paſſage étant obſtrué, reſſerré, le mouvement pro„ greſſif du ſang doit être arrêté ou gêné; enſorte que „ le gonflement devroit être remarqué entre la ligatu„ re & le cœur. „ Voyons comment Ariſtote ſe ſera tiré de cette difficulté. Ce Philoſophe dit, Liv. *De ſommo, chap.* 3. que " ce qui s'évapore doit néceſſairement „ être porté quelque part, & éprouver un changement, „ une transformation telle que celle qu'on apperçoit „ dans l'Euripe, bras de mer. Car dans tout animal, „ ce qui eſt chaud, tend à s'élever en haut. Mais s'il ar„ rive qu'il y ait plénitude dans les parties ſupérieures, „ alors ce qui s'y porte n'y pouvant être reçu, revient „ & redeſcend en embas. „ Voilà ce que dit Ariſtote.

" Pour entendre ce paſſage, il faut ſavoir que la nature a „ conſtruit les paſſages du cœur de façon qu'il y a une „ entrée de la veine-cave dans le ventricule droit du „ cœur, & de là un paſſage dans les poumons; & que „ des poumons il y a une iſſue dans le ventricule gau„ che du cœur, & de là un nouveau paſſage dans l'aor„ te; & qu'à l'orifice de ces vaiſſeaux, la nature a pla„ cé certaines membranes qui empêchent abſolument „ le retour des fluides; enſorte que le mouvement ſe „ fait perpétuellement de la veine-cave par le cœur & „ les poumons, dans l'aorte. „

" Lorſque nous veillons, la chaleur naturelle tend à la „ ſurface du corps, qui eſt l'inſtrument immédiat de „ la ſenſation: mais pendant le ſommeil, comme elle „ réſide vers le cœur, nous pouvons ſuppoſer que dans „ l'état de veille, il y a plus d'eſprit & de ſang pouſſé „ dans les arteres & porté dans les nerfs; mais que dans „ l'état de repos, la même chaleur retourne au cœur „ par les veines & non par les arteres; car il y a un paſ„ ſage naturel au cœur par la veine cave & non par „ l'artere. Ce qui confirme ce que nous venons d'avan„ cer, c'eſt que le pouls des arteres eſt dans les perſon„ nes qui veillent, haut, véhément, fréquent & ſe fait „ comme par vibration. Au lieu que pendant le ſom„ meil il eſt bas, languiſſant, lent & tardif, parce que „ dans cet état il y a peu de chaleur naturelle portée „ dans les arteres, au lieu qu'elle s'y précipite avec „ violence dans l'état de veille. Mais c'eſt tout au re„ bours, par rapport aux veines; pendant le ſommeil, „ elles ſont gonflées, & elles commencent à s'affaiſſer „ ſi-tôt qu'on ſe reveille, comme on s'en appercevra „ en conſidérant celles du bras, dans des perſonnes qui „ ſe trouveront dans ces différens états. „

" La chaleur naturelle pendant le ſommeil, paſſe des ar„ teres dans les veines par une communication d'orifi„ ces appellée anaſtomoſe, & de-là dans le cœur. Mais „ le cours du ſang dans les parties ſupérieures & ſon re„ tour de ces parties aux inférieures, ſemblable à celui „ de l'Euripe, eſt évident & dans l'état de veille & „ dans l'état de repos. Ce phénomene devient ſenſible „ par une ligature appliquée en quelque endroit du „ corps que ce ſoit, ou par une obſtruction occaſion„ née aux veines de quelque maniere que ce ſoit. „ Car lorſque le paſſage eſt intercepté, les vaiſſeaux „ s'enflent à l'entrée de la partie dans laquelle ils „ avoient coutume de ſe porter. Dans ce cas peut-être „ le ſang retourne-t'il à ſa ſource, de peur que ſon „ mouvement ne ſoit entierement détruit par cette in„ terception. „

Quoique Cæſalpinus ſe ſoit fort étendu & ait parlé très-poſitivement de la circulation du ſang, je ne voudrois point aſſurer qu'il en eût des notions bien diſtinctes. Je ſerois plus porté à dire avec M. Wotton, que " Colum„ bus & Cæſalpinus ont avancé bien des choſes légere„ ment, comme par haſard & ſans ſentir toutes les ſuites „ de leurs ſuppoſitions. Auſſi ne les ont-ils jamais appli„ quées à l'expoſition de la nature des maladies & des „ uſages des autres viſceres; & n'ont-ils pas fait, (au „ moins à ce que nous en pouvons juger aujourd'hui,) „ le nombre ſuffiſant d'expériences pour développer leur „ ſyſteme & le mettre à l'abri de toute contradiction. „ C'eſt ce qu'Harvey a exécuté. Il a ſuivi avec une opi„ niâtreté incroyable, les veines & les arteres viſibles „ dans tout le corps, dans toute l'étendue de leur cours „ depuis le cœur, juſqu'au même viſcere; enſorte qu'il „ eſt parvenu à démontrer aux plus incrédules, non-ſeu„ lement que le ſang circule des poumons au cœur, mais „ & la maniere dont ſe fait cette révolution & le tems „ employé à l'achever. „

Les quatre Livres de Cæſalpinus, *Queſtionum peripateticorum*, L'*Inveſtigatio peripatetica Dæmonum*, les Ouvrages *de Medicamentorum facultatibus*, & les deux Livres *Queſtionum Medicarum*, ont été imprimés, Venet. 1593. *quarto*.

Cet Auteur mourut à Rome en 1603.

HIERONYMUS FABRICIUS AB AQUAPENDENTE.

Ainſi appellé d'une ville de la Toſcane où il eſt né, fut diſciple de Fallope, alors Profeſſeur en *Anatomie* à Padoue, auquel il ſuccéda l'an 1565. Il exerca cette fonction pendant près de cinquante ans. Il mourut en 1619. à Padoue.

Il remarqua le premier en 1574. les valvules des veines, que le Pere Paul avoit, dit-on, indiquées, mais il ne connut ni leur ſtructure, ni leur uſage.

Il découvrit un petit muſcle dans l'oreille interne, qu'il appropria au marteau.

Il prétend que l'épiderme eſt composé de deux lames.

Il eſt le premier qui ait parlé de l'enveloppe charnue de la veſſie & qui l'ait ſoupçonnée d'être un muſcle ſervant à l'expulſion de l'urine.

Nous pourrions dire beaucoup d'autres choſes de lui, qui ne ſeroient pas indignes de l'attention du Lecteur: mais notre but nous contraint de finir cet Article en aſſurant qu'il fut Anatomiſte exact & très-versé dans la Chirurgie.

Voici le catalogue de ſes Ouvrages. *De viſione, voce & auditu*, Venet. 1600. *fol. Tractatus de oculo viſus organo.* Patav. 1601. *fol.* Francof. 1605. 1613. *fol. De venarum oſtiolis.* Patav. 1603, *fol. De locutione & ejus inſtrumentis.* Ibid. 1603. *fol. De muſculi artificio & oſſium articulationibus*, Vicentiæ 1614. *quarto. De reſpiratione & ejus inſtrumentis.* Patav. 1615. *quarto. De motu locali animalium*, Patav. 1618. *quarto. De gula, ventriculo, inteſtinis tractatus.* Patav. 1618. *quarto. Opera Anatomica*, Francof. 1623. Patav. 1625. *Opera omnia Phyſiologica & Anatomica*, Lipſiæ. 1687. *fol. Opera Anatomica cum Prefatione Albini*, Lug. Bat. 1738. *fol.*

JULIUS CASSERIUS,

Naquit à Plaiſance en Italie en 1545. Il fut domeſtique & enſuite diſciple de Fabrice ab Aquapendente. Il avoit du talent & de l'induſtrie; ſi l'on en croit Douglas, il fut meilleur diſſéqueur que ſon maître, mais moins bon Philoſophe. Il fit de grands progrès en *anatomie*. Il mourut en 1605. âgé de ſoixante ans.

Il a écrit particulierement ſur l'organe de la voix & des ſens, & ſes Ouvrages ſont ornés de figures excellentes. En voici le catalogue & les éditions. *Hiſtoria Anatomica de vocis, auditusque organis.* Ferrariæ, 1600. Venet. 1607. *fol. Penthæſtheſeion*, Venet. 1609. Francof. 1609. 1610. 1622, *fol. Tabula Anatomica*, (Ouvrage auquel Daniel Bucretius a ſuppléé ce qui manquoit,) Venet. 1627. Francof. 1632. *quarto.* Amſtelod. 1645. *Tabulæ de formato fœtu.* Amſtelod. 1645.

JOANNES PHILIPPUS INGRASSIAS,

Naquit en Sicile & profeſſa à Naples. Il fleurit en 1546.

Il prétend avoir découvert le premier l'étrier, petit os de l'oreille interne; & il eſt le premier qui ait décrit la vraie ſtructure de l'os etmoïde.

Son ſeul Ouvrage anatomique eſt un Commentaire ſur le Livre de Galien, *de Oſſibus.* Il a été imprimé Panor. 1603. *fol.* Venet. 1604. *fol.*

ANDRE' LAURENT,

Profeſſeur en Medecine & Chancelier de l'Univerſité de Montpellier, fut Medecin de Henri IV. Il mourut en 1619. Ses Ouvrages anatomiques ſont plus remarquables par la beauté du ſtyle, que par l'exactitude des choſes. On l'accuſe de pluſieurs fautes & on lui reproche de s'être attribué pluſieurs découvertes qu'on avoit faites avant lui. Ses erreurs viennent, dit Riolan, de ce qu'il s'en eſt rapporté au témoignage des autres, au lieu d'examiner lui-même les parties. Cependant ſes Ouvrages & ſes figures anatomiques ſont eſtimés & paſſent pour fort utiles.

Ses Ouvrages ſont, *Hiſtor. Anatom. humani corporis*, imprimés Pariſ. 1600. *fol.* Francof. 1600. *fol.* 1602. *octavo*, 1616. *octavo.* 1627. *octavo. Opera omnia Anatomica & medica.* Francof. 1627. *fol.* en François à Paris 1646. *fol. Opera Anatomica, &c.* Hanov. 1601. *octavo.*

LUDOVICUS SEPTALIUS,

Naquit à Milan en 1550. & mourut dans cette ville en 1630, Il a donné un Traité *de Morbis ex mucronata cartilagine evenientibus*, Mediolan. 1532. *octavo.*

Il a encore publié un Ouvrage *de Nævis*; il parut à Milan en 1606. Patav. 1628. Argent. 1629. *octavo.* Patav. 1651.

PETRUS PAAW.

Cet Anatomiſte naquit à Amſterdam en 1564. ayant eu l'avantage d'entendre les leçons de Bontius, d'Heurnius, de Rembert Dodonæus à Leyde, de Duret & de Jean Fabre à Paris; de voir à Padoue les diſſections de Fabricius ab Aquapendente, & ne manquant pas lui-même de talent, il acquit de grandes connoiſſances & ſe fit de la réputation dans ſa profeſſion, enſorte qu'en 1589. il obtint à Leyde une Chaire de Profeſſeur en Medecine.

Ses Ouvrages ſont, *Primitiæ Anatomicæ de humani corporis oſſibus.* Lug. Bat. 1615. *quarto.* Amſtelod. 1633. *quarto. Notæ & Commentarii in epitomen Andreæ Veſalii*, Amſtelod. 1616. ibid. 1633. *quarto. Succenturiatus Anatomicus, &c.* Lug. Bat. 1616. *De valvula inteſtini epiſtolæ duæ.* (On les trouve dans la premiere Centurie de Fabricius Hildanus,) imprimée Oppenhem. 1619. Thomas Bartholin a publié dans ſa troiſieme & quatrieme Centurie de ſon *Hiſt. Anat. & Med. rar.* ſes *Anatomicæ obſervationes Selectiores.*

BARTHOLOMÆUS CABROLIUS,

Etoit d'Aquitaine. Il profeſſa l'*Anatomie* à Montpellier en 1570. Ses Ouvrages anatomiques ſont, *Alphabeton Anatomicon*, Genev. 1604. *quarto.* & en François, 1624. *quarto. Collegium Anatomicum Clariſſ. triumviror. Jaſſolini, Severini, Cabrolii.* 1688. *quarto.* Francof.

GEORGIUS HORSTIUS,

Naquit en 1575. & fut fait Profeſſeur à Wirtemberg en 1606. Il mourut à Ulm en 1636.

Ses Oeuvres anatomiques ſont, *Scepſis de naturali conſervatione & cruentatione cadaverum.* Witteberg. 1607. *octavo. Libri duo de Natura humana.* Witeberg. 1607. *octavo.* Francof. 1612. *quarto.* Ulmæ 1628. *quarto.* Nuremberg. 1652. *quarto. Anatome corporis humani.* Greſtæ. 1617. *fol. Exercitat. de Naturâ motus animalis.* Giſſæ. 1617.

CASPAR HOFFMAN,

Naquit à Saxe Gotha en 1572. & exerça la Medecine à Nurenberg & Altorff, environ l'an 1609. & mourut en 1648.

Voici le catalogue de ſes Ouvrages anatomiques. *De Uſu lienis ſecundum Ariſtotelem liber ſingularis: De Uſu cerebri ſecundum Ariſtotelem, Diatriba.* Lipſiæ. 1619. *octavo. Commentarii in Galen. de Uſu partium*, Lib. 17. Francof. 1625. *fol. De thorace ejuſque partibus Commentarius.* Francof. 1627. *fol. De generatione hominis.* Francof. 1629. *fol. Notæ perpetuæ in Galen. de Oſſibus Librum*, ibid. 1630. *Inſtitutiones Medicæ.* Lug. 1645. *De partibus ſimilaribus. Lib. ſingularis*, Francof. 1667. *quarto. Pro veritate tract.* 3. Lut. 1647.

JEAN RIOLAN,

Naquit à Paris en 1577. Il y fut Profeſſeur Royal en *Anatomie* & en Botanique, & dans la ſuite Medecin de

Marie de Médicis, mere de Louis XIII. Il fut habile Anatomiſte, exact & écrivain élégant. Il enrichit l'*Anatomie* de pluſieurs découvertes utiles ; & il paroît très-verſé dans la connoiſſance des Ouvrages des anciens.

Entre ſes découvertes, on peut compter les Appendices graiſſeuſes du colon, qu'il remarqua le premier. Il donna des noms aux canaux hépatiques & cyſtiques du foie. Il remarqua que le canal commun ou choledoque, n'avoit point de valvule ; mais à la place de cette membrane, une eſpece de plis qui en faiſoit les fonctions.

Quant à l'hymen, il croit que c'eſt une membrane circulaire placée en travers du vagin & percée d'un petit trou dans ſon milieu ; il dit de plus que c'eſt ſon déchirement qui forme les caroncules myrthiformes.

Il convient de l'anaſthomoſe des arteres épigaſtriques & mammaires dans la femme, mais non dans l'homme.

Il a fait encore quelques obſervations nouvelles ſur le vagin & l'orifice de la matrice, ſur l'os hyoïde, la langue, & ſur un ligament qui s'étend depuis l'apophyſe ſtyloïde, juſqu'à l'angle de la mâchoire inférieure.

Nous avons de lui les Ouvrages ſuivans. *Schola Anatomica, &c.* Pariſ. 1607. *octavo.* Genev. 1624. *octavo. Anatome corporis humani.* Pariſ. 1610. *fol. Oſteologia, &c.* Pariſ. 1614. *octavo. Anthropographia.* Pariſ. 1618. *octavo.* ibid. 1626. *quarto. Opera Anatomica.* Lutet. Pariſ. 1649. *fol. Opuſcula Anatomica.* Pariſ. 1652. *in*-12. *Enchiridion Anatomicum.* Lug. Bat. 1649. Pariſ. 1658. *octavo.* Jenæ & Lipſiæ. 1674. *octavo.* Lug. Bat. 1675. *octavo.* Francof. 1677. 8°. & en François à Lyon, 1682. *octavo.*

ANDREAS LIBAVIUS.

Cet Auteur profeſſa l'Hiſtoire & la Poëſie à Genes en 1588. & fut en 1605. Recteur de l'Univerſité de Cobourg. Il mourut en 1616.

Il a fait ſa réputation par ſes Ouvrages de Chymie. Il eſt le premier qui ait donné la méthode de transfuſer le ſang d'un animal dans un autre. Voyez l'art. *Chymia.*

ÆMILIUS PARISANUS.

Cet Auteur a traité différentes matieres anatomiques ; mais, à ce qu'on dit, avec aſſez d'orgueil & d'ignorance. Voici la maniere dont Riolan traite cet Auteur. *Cacata hæc charta annalium Voluſianorum fato digniſſima, quæ Pariſani futuitatem declarat, deferatur in vicum vendentem thus & odores & piper & quidquid chartis amicitur ineptis.*

Voici le catalogue de ſes Ouvrages.

Nobilium exercitationum, Lib. duodecim, Venet. 1623. *fol. Par & ſanius judicium de ſeminis à toto proventu*, Venet. 1633. *Altera pars nobilium exercitationum*, Venet. 1635. *fol. Nobilium exercitationum pars tertia.* Venet. 1638. *fol.*

MELCHIOR SEBIZIUS,

Naquit à Strasbourg en 1578. Il y Profeſſa, après avoir étudié dans ving-ſept Univerſités.

Ses Ouvrages ſont parſemés d'un grand nombre de diſſertations Anatomiques. On y trouve, *Exercitationes medicæ*, &c. Argent. 1624. 1631. 1636. *in*-4°. 1674. *in*-4°. *Diſſertationes tres de reſpiratione.* Argent. 1642. *in*-4°. *Diſput. 4. de Dentibus.* ibid. 1645. *in*-4°. *Diſputat. de Concoctione.* ibid. 1642. *in*-4°. *Diſputat. de Facultatibus naturalibus*, ibid. 1644. *in*-4°. *Diſputat. de Sudore*, ibid. 1657. *in*-4°. *Diſputat. de Fame & ſiti.* ibid. 1655. *in*-4°. *Diſputat. 2. de pilis.* ibid. 1651. *in*-4°. *Prodromi examinis vulnerum ſingularum humani corporis partium, partes quartuor.* Argent. 1632. *in*-4°.

ADRIANUS SPIGELIUS.

Ce Medecin naquit à Bruxelles en 1578. Il fut célebre Anatomiſte, Chevalier de S. Marc, & le premier Profeſſeur en *Anatomie* & en Chirurgie à Padoue. Il a écrit *De Formato fœtu, liber ſingularis.* Patav. 1626. Francof. 1621. *in*-4°. *De humani corporis forma. lib. decem.* Venet. 1627. 1654. *fol.* Francof. 1632. *in*-4°. *De Incerto tempore partus epiſtola*, 1664. *opera omnia quæ extant.* Amſtelod. 1645. *fol.*

ALEXANDER MASSARIAS.

Ce Medecin naquit à Vicence, & profeſſa la Medecine à Padoue en 1587. Il mourut en 1598.

L'extravagante vénération qu'il avoit pour la mémoire de Galien eſt remarquable. Il aimoit mieux, diſoit-il, errer avec cet Ancien, que d'avoir raiſon avec les Modernes.

Son Traité *de Urinis & pulſibus* parut, Francof. 1606. & ſes *Opera medica.* Lugd. 1634.

MATTHIAS-LUDOVICUS GLANDORP.

Cet Auteur fut diſciple de Spigelius & célebre Chirurgien à Bremen.

Ses Ouvrages ſont ornés de figures, & contiennent pluſieurs obſervations Anatomiques. Nous avons de lui, *Speculum Chirurgorum Bremæ.* 1628. *in*-4°. *Gazophylatium polypluſium fonticulorum & ſetonum reſeratum*, &c. Bremæ. 1632. 1633. *in*-4°.

PETRUS LAUREMBERGIUS,

Profeſſa l'*anatomie* & la Philoſophie à Roſtoch. Ce fut, au jugement de Riolan, un médiocre Anatomiſte. Il a publié, *Iſagoges Anatomicæ græcæ interpretatio*, Lugd. Batav. 1618. *in*-4°. *Proceſtria Anatomica*, Hamburg. 1619. *in*-4°. *Anatomia corporis humani*, Roſtochii. 1636. *in*-4°. Francof. 1665. *in*-12.

FABRICIUS BARTHOLETUS,

Naquit à Bologne en 1588. & profeſſa à Piſe. Il mourut en 1632.

On a de lui un Ouvrage intitulé, *Anatomica humani microcoſmi deſcriptio.* Bonon. 1619. *fol.*

JOANNES RAMELINUS,

Etoit d'Ulm en Suabe. Son Ouvrage n'eſt remarquable que par les figures ; elles ſont placées de façon que l'on a d'un côté les parties antérieures, & de l'autre les parties poſtérieures. En levant la partie de la figure qu'on vient d'examiner, on voit le côté oppoſé ; & en continuant ainſi, on rencontre les parties les plus profondes dans leur ordre, ſelon leur éloignement de la partie repréſentée dans la premiere figure.

Stephanus Michel Spachier a gravé ces figures ; & elles furent publiées ſous le titre de *Deſcription ou vue du microcoſme, ou l'anatomie du corps de l'homme & de celui de la femme*, En Anglois, à Londres, 1702. *fol.* Cet Ouvrage avoit paru en latin en 1613. 4. 5. 19. & en Hollandois en 1645.

ROBERT FLUDD,

Etoit de Salop. Il ſuivit dans ſa jeuneſſe la profeſſion des armes. Il devint enſuite Docteur en Medecine de l'Univerſité d'Oxford, & Membre du Collége des Medecins. Il mourut en 1627.

Son Ouvrage intitulé *De Anatomia triplici*, a paru, Francof. 1623. *fol.*

RICHARD BANISTER,

Chirurgien Anglois, a donné une deſcription anatomique de l'œil qu'on trouve dans la premiere partie de ſon Ouvrage, intitulé, *Traité merveilleux des yeux, contenant la connoiſſance & la cure de onze cens treize maladies auxquelles cette partie & les paupieres ſont ſujettes.* Lond. 1622.

CASPAR ASELLIUS,

Naquit à Cremone, & profeſſa l'*Anatomie* à Pavie. Il s'eſt illuſtré pour avoir remarqué le premier entre les Modernes les veines lactées dans le méſentere. Il en parle comme de canaux qui portent le chyle à une groſſe glande, ſituée au centre des inteſtins : mais il convient que la deſcription qu'il en donne eſt faite d'après des diſſections de bêtes. Il a la modeſtie de renoncer à l'honneur de cette découverte ; par la raiſon, dit-il, que ces vaiſſeaux ont été connus d'Hippocrate, d'Eraſiſtrate & de Galien.

Les veines lactées furent découvertes par les Modernes en 1622.

Nous avons de lui, *de Lactibus ſeu lacteis venis, quarto vaſorum meſeraicorum genere novo invento, diſſertatio cum figuris elegantiſſimis.* Mediolan. 1627. Baſil. 1628. Lugd. Bat. 1640. *in*-4°. 1641. *in*-8. On trouve encore ce Traité dans les Ouvrages de Spigelius, revu par Vander-Linden, & dans ceux de Veſlingius, éclaircis par Blaſius.

GUILLAUME HARVEY.

Ce célebre Medecin naquit à Folkſtone dans le Comté de Kent l'an 1577. Il étudia cinq ans à Padoue, où il prit le bonnet de Docteur ; il ſe fit auſſi recevoir Docteur à Cambrige. Il mourut l'an 1657. Dans la quatre-vingtieme année de ſon âge, après avoir été Medecin des Rois Jacques & Charles Premier, & Preſident du Collége des Medecins.

Il s'eſt immortaliſé par la découverte de la circulation du ſang, la plus importante qui ait jamais été faite en Medecine. Comme cet honneur lui a été diſputé, aſſez frivolement à la vérité, je tranſcrirai ici un paſſage des réflexions de Wotton ſur la littérature moderne & ancienne, qui mettra cette affaire dans tout ſon jour.

La circulation, cette découverte dont Harvey a donné le premier une expoſition claire & complete, eſt trop importante par la lumiere qu'elle répand ſur la communication des humeurs, les unes avec les autres, pour qu'on ne l'enviât point à ſon Auteur. Leur circulation ne fut pas plutôt conſtatée, car on diſputa pendant quelques années ſur le phénomene ; qu'on eſſaya de lui ravir la gloire de l'avoir apperçue & developpée le premier d'une maniere intelligible. Vander Linden qui a publié en Hollande, il y a trente ans, une édition très-correcte des Ouvrages d'Hippocrate, n'a rien épargné pour démontrer que la circulation du ſang étoit connue de cet Ancien, & qu'Harvey n'avoit que renouvellé cette connoiſſance. Les preuves qu'il en apporte ſe réduiſent en ſubſtance à ceci. Qu'Hippocrate a parlé dans un endroit du mouvement ordinaire & perpétuel du ſang. Que dans un autre, il appelle les veines & les arteres les ſources de la nature humaine, les fleuves qui arroſent les corps, & entretiennent la vie ; des fontaines qui ne ſont pas plutôt taries, que l'homme meurt. Qu'il dit dans un autre paſſage, que les vaiſſeaux ſanguins qui ſont diſperſés dans toutes les parties du corps, communiquent l'eſprit, l'humidité & le mouvement ; qu'ils partent tous d'un même tronc ; qu'un de ces vaiſſeaux n'a ni commencement ni fin. Car dans un cercle, il n'y a point de commencement.

Voilà ce que l'on produit de plus fort pour prouver

qu'Hippocrate n'ignoroit pas la circulation du ſang ; & là-deſſus je crois qu'on ne peut diſconvenir qu'Hippocrate ne ſupposât ce phénomene ; que ce ne fût ſon hypotheſe ; c'eſt-à-dire, qu'il ne fût perſuadé, ſans en avoir de preuve, que le ſang acheve ſa révolution dans le corps, par un mouvement perpétuel : mais a-t'il connu la maniere dont cette révolution ſe faiſoit ? En avoit-il les mêmes notions que celles qu'Harvey nous en donne ? Voilà ce dont il s'agit, & ce qui s'éclaircira par les réflexions ſuivantes. 1°. Hippocrate ne parle point de la circulation du ſang, dans ſon diſcours ſur le cœur. Il l'anatomiſe le mieux qu'il peut ; il parle des membranes & des valvules, en vertu deſquelles elle eſt produite ; mais il s'en tient là. 2°. Il conſidere les oreillettes du cœur comme des ſoufflets, dont l'uſage eſt de ſe remplir d'air & de rafraîchir ce viſcere. Celui qui auroit eu une idée claire de la circulation, leur auroit-il attribué cette fonction ? Ne ſont-elles pas deſtinées, ſelon nous, à aider le cœur à recevoir le ſang au ſortir de la veine-cave & de la veine pulmonaire ? Tous ceux qui connoiſſent parmi nous la circulation, ne ſont-ils pas en même-tems inſtruits de l'uſage réel des oreillettes ? Et peut on ſuppoſer qu'Hippocrate ait découvert l'un & ignoré l'autre. 3°. Hippocrate parle des veines, comme de vaiſſeaux qui partent du cœur, & qui en reçoivent le ſang ; Galien & tous les Medecins, antérieurs à celui-ci, ſe ſont exprimés de la même maniere. Or quiconque connoît la valeur des termes, ne dira jamais que les canaux qui déchargent une citerne, une ſource, une fontaine de ſes eaux, ce ſont les mêmes qui les y conduiſent. 4°. Hippocrate prétend que le ſang eſt porté du cœur dans les poumons, & cela pour fournir à leur nourriture, ſans en apporter d'autre raiſon. Ces raiſonnemens prouvent ſuffiſamment, ce me ſemble, qu'Hippocrate n'entendoit que très-peu cette matiere ; je ne connois aucun de ſes Commentateurs, tant anciens que modernes, juſqu'à Harvey, qui ait appliqué à la circulation du ſang, les paſſages par leſquels on prétend démontrer que ce phénomene ne lui étoit point inconnu ; & jamais il ne ſeroit venu dans l'eſprit à Vander Linden d'en faire un pareil uſage, ſi cela ne lui avoit été ſuggéré par Harvey même. Dans la ſuppoſition adoptée par celui-ci, que tout ce qu'on pourroit imaginer, en fait de Medecine, devoit ſe trouver dans Hippocrate ; que l'art avoit été porté à ſa perfection par celui qui en étoit regardé comme le pere, il n'épargna rien pour lui faire honneur de ſa propre découverte. Quant aux ſucceſſeurs d'Hippocrate, ou plutôt à ſes admirateurs dans les ſiecles ſuivans, il ne paroît pas qu'ils aient quelque droit à la connoiſſance de la circulation. Ceux qui prendront la peine de lire ce que Galien a dit du cœur & des poumons, & de parcourir le ſixieme Livre du traité *de Uſu Partium*, ſeront convaincus que les idées qu'il avoit du mouvement du ſang, n'ont rien de commun avec les nôtres, & qu'il a parfaitement ignoré le retour périodique de ce fluide. D'où nous pouvons encore conclurre que s'il étoit mieux connu d'Hippocrate, celui-ci s'en eſt au moins expliqué ſi obſcurément que Galien qui ſe pique de l'avoir entendu mieux que qui que ce ſoit, n'en eſt toutefois pas devenu plus ſavant dans cette matiere. Comment cela s'eſt-il donc fait ? Car on convient que les Commentateurs d'Hippocrate, qui ont écrit après que la Langue Greque, & ſurtout le dialecte Ionien, eut ceſſé d'être une Langue vivante, ne connoiſſoient pas le texte de cet Ancien, mieux que Galien.

Après avoir contraint les Anciens à renoncer à la gloire de la découverte de la circulation du ſang ; examinons maintenant quel eſt celui d'entre les Modernes à qui elle appartient à juſte titre. Car ce point eſt encore en litige. Le premier pas qu'on ait fait du côté de la circulation du ſang, ç'a été de s'appercevoir que toute la maſſe du ſang paſſe dans les poumons, à travers la veine & l'artere pulmonaire.

Michel Servet eſt le premier chez qui j'apperçoive des notions claires de ce mécaniſme. Ce Medecin Eſpagnol fut brûlé pour cauſe d'Arianiſme, à Geneve, il y a environ cent quarante ans. Il eût été a ſouhaiter pour l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, qu'il s'en fût tenu à la foi dont elle fait profeſſion. Car il eſt à préſumer ſur la ſagacité qu'on lui remarque dans une matiere auſſi obſcure de tout tems que la circulation du ſang, que s'il eût embraſſé la défenſe des Dogmes de la Réligion Chrétienne, les hommes béniroient à jamais ſa mémoire.

Il aſſure, très-clairement, dans un Ouvrage intitulé, *Chriſtianiſmi reſtitutio*, & imprimé en 1553. que le ſang paſſe dans les poumons du ventricule droit du cœur, d'où il eſt porté dans le ventricule gauche, & que cette circulation ne ſe fait point, comme on ſe l'imaginoit, à travers la cloiſon qui ſépare les ventricules l'un de l'autre.

Réaldus Columbus de Cremone a dit enſuite quelque choſe qui revient à cela, dans ſon *Anatomie* imprimée à Veniſe en 1559. *fol.* & à Paris en 1572. *in*-8°. & dans la ſuite en pluſieurs autres endroits. Il aſſure que la circulation du ſang ſe fait dans notre corps, de la même maniere que Servet l'avoit obſervé; mais il prétend que perſonne ne connoiſſoit ce phénomene avant lui, ni n'en avoit écrit; ce qui ſuppoſe que l'Ouvrage de Servet lui étoit inconnu. A moins qu'on n'accuſe Réaldus Columbus du deſſein de dérober à l'Auteur Eſpagnol l'honneur de l'invention. Mais ce ſeroit, je crois, s'expoſer à faire à Columbus une injure qu'il ne mérite peut-être pas; car il eſt arrivé dans ces matieres, que la même choſe a été remarquée par pluſieurs perſonnes en même-tems. Mais Columbus eſt entré dans un détail un peu plus circonſtancié que Servet. Il dit que les veines portent toutes la maſſe du ſang dans la veine-cave, qui le tranſmet au cœur, & que c'eſt ainſi qu'il parvient dans le ventricule gauche; d'où il paſſe derechef dans l'aorte, purifié & atténué par l'air qui s'y eſt mêlé, & de l'aorte dans toutes les parties du corps.

Andréas Cæſalpinus parut quelque tems après Columbus.

Ses Queſtions Péripatétiques furent imprimées à Veniſe en 1571. *in*-4°. & dans le même endroit en 1593. avec ſes Queſtions Médicales. Il a encore enchéri ſur Columbus. Il a fait un pas de plus. Il conjectura que les veines & les arteres ſe réuniſſoient les unes aux autres; & il ſuppoſa que cela ſe faiſoit en s'abouchant les unes dans les autres. On trouve dans le premier de ſes Ouvrages, le terme de circulation qu'aucun Auteur n'avoit employé avant lui. Il avoit encore remarqué que les veines s'enflent au-deſſous de la ligature; expérience par laquelle il s'efforça de prouver ſon ſiſteme.

On rencontre auſſi quelque choſe ſur le même ſujet dans l'*anatomie* de Conſtantius Varolius, imprimée à Francfort en 1581.

Harvey donna enfin ſon diſcours ſur la circulation du ſang. Il parut à Francfort en 1628.

On ne peut lui refuſer équitablement la gloire de cette importante découverte; car ce que tous ſes Prédéceſſeurs avoient dit du mouvement périodique du ſang, étoit trop obſcur pour qu'il en eût tiré quelque ſecours. Il faut pourtant convenir que la circulation du ſang ſe développa par des degrès ſucceſſifs; ainſi que toutes les autres choſes dont la recherche a été de quelque difficulté. Hippocrate parla d'abord du mouvement du ſang. Platon dit enſuite, que le cœur étoit la ſource des veines, & de tout le ſang qui étoit diſtribué dans les différentes parties du corps. Ariſtote joignit à ces idées, celle du retour de ce fluide. Mais toutes ces choſes juſques-là n'étoient qu'hypothétiques. La ſuppoſition étoit ſenſée, à la vérité, & digne de perſonnages auſſi intelligens: mais comme elle n'étoit toutefois appuyée ſur aucune expérience, on pouvoit l'admettre ou la nier avec la même facilité. Servet s'apperçut le premier que le ſang paſſoit dans les poumons. Columbus avança un peu plus, & connut l'uſage des valvules, ou des portes du cœur; de ces membranes dont les unes ne permettent point la ſortie, & les autres le retour. Les choſes en étoient-là, & ce fut d'après ces notions que Harvey travailla. Nous paſſons même encore une circonſtance qui devoit ſans doute faciliter le reſte de l'ouvrage, c'eſt que Fabricius *ab Aquapendente* venoit de donner la deſcription des valvules des veines, que le Pere Paul Venitien avoit découvertes peu de tems auparavant, c'étoit un pas de plus du côté de la circulation.

Que reſtoit-il à découvrir pour former une théorie complete? La maniere dont les veines recevoient le ſang au ſortir des arteres.

On avoit déja conjecturé, & l'on étoit dans l'opinion que les veines & les arteres s'abouchoient les unes dans les autres: mais on abandonna dans la ſuite cette idée, par l'impoſſibilité où l'on ſe trouvoit de ſuivre juſqu'à la fin les vaiſſeaux capilaires, leur petiteſſe les dérobant à la vue. On imagina que le ſang ſortoit des arteres & étoit pompé par les veines, dont les petits orifices le recevoit dans les fibres des muſcles ou dans le parenchyme des viſceres. La plupart des Anatomiſtes qui ſuccéderent à Harvey, embraſſerent cette opinion: mais enfin, Leuwenhoeck apperçut dans une eſpece de poiſſons qui ſe prêtoient mieux à l'uſage de ſes microſcopes que les veines formoient en ſe réuniſſant des eſpeces de ſiphons, & que ces ſiphons étoient diſtribués dans tout le corps de l'animal dans une multitude prodigieuſe. D'autres découvrirent le même mécaniſme dans le tétar. Ainſi cette découverte a été reçue comme inconteſtable. Mais comme on a obſervé que la nature étoit uniforme dans ſes opérations; on a conclu, du rapport qu'il y a entre la ſtructure de l'homme & celle des animaux, entre l'uſage de ſes parties & celui des mêmes parties dans les animaux, que la circulation ſe faiſoit en nous ainſi que dans l'anguille, la perche, le brochet, la carpe, la chauve-ſouris, & quelques autres animaux ſur leſquels Leuwenhoeck a fait ſes obſervations.

Je ne crois pas qu'on ſoit encore parvenu à appercevoir la même choſe dans l'homme.

Mais Thomas Bartholin & Conſentinus, ſe ſont plûs à élever le fameux Pere Paul, en oppoſition à Harvey. Ils ont combattu pour lui, & il n'a pas tenu à eux que ce rival ne partageât avec Harvey l'honneur de la découverte de la circulation.

Mais ce qu'ils ont dit en ſa faveur ſe réduit à ceci; que tout le mécaniſme de la circulation du ſang ſe trouvoit dans un manuſcrit que le P. Paul avoit laiſſé entre les mains du P. Fulgence, tel que Harvey l'a publié, & que ce manuſcrit avoit été communiqué à Fabricius *ab Aquapendente*, qui en fit part à Harvey dans ſon ſéjour à Padoue.

Mais tout ce qu'il y a de vrai dans cette hiſtoire, c'eſt que Harvey, à ſon retour en Angleterre, fit préſent d'un exemplaire de ſon Ouvrage, qui ne faiſoit que de paroître, à l'Ambaſſadeur de Veniſe, qui en fit part au Pere Paul, & que celui-ci en fit un extrait, & que c'eſt cet extrait qu'on donne comme un livre original.

Ce qui a donné quelque vraiſemblance à cette avanture, telle que Bartholin & Conſentinus l'ont rapportée, c'eſt la ſagacité du P. Paul dans les recherches anatomiques. Car il eſt le premier qui ait obſervé la contraction & la dilatation de la prunelle de l'œil. Et l'on dit que Fabricius *ab Aquapendente* tenoit de lui la connoiſſance des valvules des veines.

Outre la découverte de la circulation du ſang, on a d'Harvey un grand nombre d'obſervations nouvelles ſur la génération des animaux, il a compoſé les Ouvrages ſuivans:

Exercitatio Anatomica de motu cordis & ſanguinis in animalibus, Francof. 1628. 4°. Lug. Bat. 1629. 4°. Ibid. 1647.

1647. *Cum refutationibus Æmilii Parisiani*, 1647. Patav. 1643. Cet Ouvrage se trouve encore dans un recueil qui a pour titre : *Recentiorum disceptationes de motu cordis, &c.* Lug. Batav. 1647. 4°. Il fut réimprimé à Rotterdam, & reparut en Angleterre en 1671.

Exercitationes duæ de circulatione sanguinis, Roterod. 1649. *Epistola ad Joan. Dan. Horstium de inventis Asellii & Pecqueti.* Ces deux derniers Ouvrages se trouvent dans le corps des *Epist. Medic. de Joan. Dan. Horstius. Exercitationes de generatione animalium*, Lond. 1651. 4°. Amstel. 1651. 1652. 12°. Hagæ Com. 1680. 12°. en Anglois à Londres, 1643.

CASPAR BARTHOLIN

Etoit Danois. Il naquit en 1585. Après avoir parcouru les plus fameuses Universités, & pris les leçons des Professeurs les plus célebres, il fut fait Professeur Royal à Copenhague. Il abandonna dans la suite l'*Anatomie* pour la Théologie. Il mourut en 1630. âgé de 45 ans. Il fut contemporain d'Harvey.

Ses Ouvrages sont fort estimés. Nous avons de lui,

Anatomicæ institutiones, Albiæ 1661. Argent. 1626. Rostoch. 1626. Goslariæ 1632. Oxoniæ 1632. Son fils retoucha & augmenta cet Ouvrage, & en donna différentes éditions en différens endroits. Il parut en Allemand, Hafniæ 1648. On a encore deux autres traités : *Controversiæ Anatomicæ*, Goslariæ 1631. & l'*Enchiridion Physicum*, Argent. 1652.

Je joindrai à Caspar Bartholin, son fils & son petit-fils, quoique ce ne soit pas ici leur place.

THOMAS BARTHOLIN.

Ce Medecin étoit fils de Caspar Bartholin. Il naquit à Copenhague en 1616. Il professa dans sa patrie, & il enrichit l'*Anatomie* d'un grand nombre de découvertes. Il s'attribue la gloire d'avoir découvert le premier les vaisseaux lymphatiques : mais Olaus Rudbeckius & Joliffe la revendiquent, & rendent ses prétentions un peu suspectes.

Rudbeckius publia ses observations à peu près dans le même tems que celles de Bartholin parurent. Joliffe n'avoit encore rien imprimé : mais il avoit communiqué la même découverte à ses amis. Ces trois Anatomistes ayant travaillé en même-tems, annoncé en même-tems la même chose : il me semble qu'on ne peut refuser à aucun d'eux l'honneur de l'Invention. Voici ce qu'ils trouverent : ils apperçurent un nombre infini de petits vaisseaux répandus dans tout le corps, mais particulierement dans le bas-ventre, qui portent une liqueur qui n'est point colorée dans le réservoir du chyle, ou même dans les veines, où elle se mêle avec le sang.

Il dispute aussi la découverte du canal thorachique, à Van-Horne & à Pecquet.

Nous avons de lui, *Anatomia ex Caspari Bartholini parentis institutionibus*, Lugd. Bat. 1641. Ibid. 1645. Ibid. 1651. Hagæ Comitis 1655. Ibid. 1660. Ibid. 1663. Roterod. 1669. Ibid. 1673. *Anatomica aneurismatis dissecti historia*, Panormi 1644. *De lacteis thoracicis in homine brutisque, nuperrimè observatis historia anatomica*, Hafniæ 1652. Lond. 1652. Paris. 1653. Genev. 1654. Lugd. Bat. & Ultraject. 1654. Le *Messis aurea de Siboldus Hempsterhuis*, imprimé, Heidelberg. contient le même Ouvrage, avec les opuscules de Siboldus, Hafniæ 1670. *Vasa lymphatica nuper Hafniæ in animantibus inventa, & in homine*, Hafniæ 1653. 1654. Paris. Ces derniers ouvrages se trouvent aussi avec les opuscules de Siboldus, Hafniæ & Amstelod. 1670. *Historia nova vasorum lymphaticorum*, publiée dans la Biblioth. Anatom. de le Clerc & Manget, Genev. 1685. *Dubia anatomica*, Hafniæ 1653. Paris. 1652. *Defensio vasorum lacteorum*, Hafn.

1653. *Opuscula anatomica*, 1670. *Historiarum anatomicarum centuria prima & secunda*, Hafniæ 1654. *Historiarum anatomicarum centuria tertia & quarta*, Ibid. 1657. *Historiarum anatomicarum centuria quinta & sexta*, Ibid. 1661. *Vindiciæ anatomicæ*, Haf. 1648. *Opuscula nova anatomica*, Hafniæ & Amstel. 1670. *Observationes anatomicæ Petri Pavvi*, avec la troisieme & quatrieme centurie de ses observations, Hafn. 1657. *Collegium anatomicum*, Hafn. 1651. *Specilegium primum ex vasis lymphaticis*, Haf. 1655. 1658. Rostoch. 1660. Amstelod. 1661. avec ses opuscules, Haf. 1670. *Spicilegium secundum ex vasis lymphaticis*, Amstel. 1660. *Spicilegia bina ex vasis lymphaticis*, Amstel. 1661. avec ses *Opuscula nova anatomica*, Haf. 1670. *Dissertatio anatomica de hepate defuncto*, Haf. 1661. avec ses *Opuscula nova anatomica*, Haf. 1670. *Responsio de experimentis Anatomicis Bilsianis, &c.* Hafn. 1661. Amstel. 1661. avec ses *Opuscula anatomica*, Hafniæ 1670. *De hepatis exautorati causa desperata*, Hafniæ 1666. avec ses *Opuscula anatomica*, Haf. 1670. *De cerebri substantia pingui, &c.* Haf. 1669. *De Anatotome practica ex cadaveribus morbosis adornandæ consilium, &c.* Haf. 1674. *De Pulmonum substantia & motu diatribe*, Haf. 1663. Lugd. Batav. 1672. Vander Linden, p. 1003.

Il laissa deux fils, Caspar & Thomas. Le premier donna plusieurs Ouvrages de son pere. Il écrivit sur les ovaires des femmes, sur la génération & sur la structure du diaphragme. Il passa pour avoir découvert le premier les conduits salivaires inférieurs & petits. Il a donné une méthode nouvelle de préparer les visceres pour la dissection & les usages anatomiques.

Il a publié les Ouvrages suivans :

De Ovariis mulierum, &c. Romæ 1677. Amstel. 1678. Nuremberg. 1679. *Epistola de Nervorum usu in musculorum motu*, Paris. 1676. *Diaphragmatis structura nova*, Paris. 1676. *Administrationum Anatomicarum specimen*, imprimé avec *Michaelis Lyseri cultrum anatomicum*, Francof. 1679. *Exercitationes miscellaneæ*, 1675. Il y a encore dans les *Acta Hafnientia*, plusieurs morceaux d'*anatomie* de cet Auteur.

Les tems qui suivirent la découverte du fameux Harvey, produisirent un si grand nombre d'Anatomistes, que le détail de ce qu'ils ont fait chacun en particulier, fourniroit un volume. Je me contenterai donc de donner un catalogue alphabétique des principaux, auquel je joindrai un mot des découvertes, lorsqu'elles me paroîtront être de quelque importance. Il seroit à souhaiter, pour la commodité des étudians en *anatomie*, & pour les progrès de cette science, que ceux qui ont écrit, eussent rapporté simplement leurs découvertes, & remarqué les erreurs dans lesquels leurs prédécesseurs étoient tombés. C'est ce qu'ils ont fait à la vérité : mais ils ne s'en sont pas tenus-là. La plupart ont cru que la place de professeur qu'ils occupoient, leur imposoit la nécessité de bâtir un sisteme. D'autres ont cru pouvoir en faire autant, en partant d'une découverte seule, & quelquefois assez futile, c'est-à-dire, qu'ils ont écrit de gros volumes, tandis qu'ils auroient pu renfermer dans quelques pages tout ce qu'ils savoient de nouveau.

ALBINUS,

Professeur à Leyde, a donné quelques Ouvrages anatomiques qui sont estimés ; & l'on en attend d'autres encore de la même main.

Les Ouvrages de cet Auteur qui me sont connus, sont ci-dessous.

Historia musculorum hominis, Lug. Bat. 1734. 4°.

Icones ossium fœtus humani ; accedit osteogeniæ brevis historia, Lug. Bat. 1737. 4°.

Tabulæ anatomicæ, Lug. Bat. 1741. *fol.*
Ce dernier Ouvrage n'eſt pas encore complet.

LAURENT BELLINI.

Ses Ouvrages anatomiques ſont :

De ſtructura renum.
Guſtus organum noviſſime detectum.
Il y a pluſieurs éditions de ces deux Ouvrages. J'en connois une, Lug. Bat. 1711.

JOANNES GODOFREDUS BERGERUS.

Il étoit de Hall en Saxe, & il profeſſa la Medecine à Wirtemberg.
Son principal ouvrage anatomique eſt une Lettre ſur la diviſion de l'aorte, & particulierement ſur ſa branche aſcendante.

MICHAEL RUPERTUS BESLERUS

Naquit à Nuremberg en 1607, & mourut, ſelon Gœlicke, en 1661. Nous avons de lui,

Admirandæ Fabricæ humanæ mulieris partium generationi potiſſimum inſervientium, & fœtus, fidelis, quinque tabulis, ad magnitudinem naturalem & genuinam, typis æneis impreſſis, hactenus nunquam viſa, delineatio, Noriberg. apud Jerem. Dumlerum. 1640. *fol.*
Obſervatio Anatomico-Medica ſingularis cujuſdam, Calendar. Januar. 1644. *tres filios naturalis magnitudinis viventes, enixæ. Puerpera verò retentis ſecundinis extremum quaſi halitum, ſpirabat, intra aliquot horarum ſpatium, dextrâ divinitùs adminiculante ; ſumma cum adſtantium admiratione & ſtupore, feliciter evaſit*, Noriberg. 1644. 4°.

GOTTOFRIDUS BIDLOO

Profeſſa la Chirurgie & l'*Anatomie* à Leyde. Il a donné cent cinq figures admirables de différentes parties du corps, Amſtelod. 1685. grand *fol.* On accuſe quelques-unes de ces figures de n'être pas conformes à la nature. Cowper les a corrigées. On a de plus,

Opera omnia Anatomico-Chirurgica edita & inedita, Lug. Bat. 1715.
Exercitationum Anatomico-Chirurgicarum decas, Lugd. Bat. 1704.

ETIENNE BLANCARD,

A donné quelques Ouvrages anatomiques, mais dont on fait aſſez peu de cas.

GERHARDUS BLASIUS,

A donné les Ouvrages anatomiques ſuivans.

Commentarius in Syntagma anatomicum, Joannis Veſlingii, cum figuris, Amſtelod. 1659. *quarto.*

On a réimprimé cet Ouvrage dans le même endroit, *in-quarto* ; cette édition paſſe pour la meilleure.

De Renibus Monſtroſis, Traité publié avec *Bellini Exercitat. anatomica, de ſtructura Renum*, 1665. *in-douze.*
Anatome contracta, Amſtel. 1666. *in-douze.*
Anatome medullæ ſpinalis & nervorum inde provenientium, Amſtelod. apud Caſparum Commelinum, 1666. *in-douze.*
Obſervata Anatomica in homine, ſimiâ, equo, vitulo, teſtudine, echino, glire, ſerpente, ardeâ, variiſque animalibus aliis ; accedunt extraordinaria in homine reperta, praxim medicam æque ac anatomen illuſtrantia. Lugd. Bat. & Amſtel. apud Gaasbeeck, 1674. *octavo.*

Anatomiæ ſeu anatomes variorum animalium, pars prima, Amſtelod. apud Abrahamum Wolffgang, 1676. *octavo.*
Anatome animalium terreſtrium variorum, volatilium, aquatilium, ſerpentum, inſectorum, ovorumque ſtructuram naturalem, ex veterum, recentiorum, propriiſque obſervationibus proponens, figuris variis illuſtrata. Amſtelod. apud viduam Joannis à Someren, 1681. *quarto.*

JOHANNES BOHNIUS,

Profeſſa l'*anatomie* à Leipſic. On trouve dans ſes Ouvrages pluſieurs obſervations anatomiques. Le plus important eſt un Traité des canaux biliaires & de la bile.

THEOPHILUS BONETUS

A pris des peines infinies à raſſembler un nombre prodigieux de diſſections de corps morts d'accidens & de maladies ; d'où il a merveilleuſement déduit les cauſes immédiates des maladies & de la mort. Cet Ouvrage qu'il a publié, eſt peut-être la meilleure production des Medecins modernes, & la plus propre à inſtruire ceux qui s'appliquent à la Medecine, des indiſpoſitions auxquelles le corps humain eſt ſujet.
Il n'y a point de Medecin qui ne conſulte aujourd'hui cet Auteur. Son grand Ouvrage eſt intitulé, *Sepulchretum, ſive Anatomia practica* ; il a paru en trois volumes, Genev. 1679. *fol.*
Manget en a donné une autre édition avec des additions conſidérables, Lugd. 1700.
Nous avons encore un autre Ouvrage du même Auteur intitulé, *Prodromus Anatomiæ practicæ, ſive de abditis morborum cauſis, ex cadaverum diſſectione revelatis, libri primi pars prima, de doloribus capitis, ex illius apertione manifeſtis*, Genev. apud Franciſc. Miege, 1675. *octavo.*

JACOBUS BONTIUS

A publié quelques diſſertations anatomiques répandues parmi ſes autres traités raſſemblés dans ſa *Medicina Indorum*, Lugd. Bat. 1642. *in-douze.* Amſtel. 1658. *in-douze.*
On les trouve encore dans ſes *Opuſcula varia*, Amſtel. 1658. *fol.* On les a encore imprimées avec la *Medicina Ægyptiorum* de Proſper Alpin, Paris 1646. *quarto.* Lugd. Bat. 1719. *quarto.*

ALPHONSE BORELLI

Nous a donné une expoſition mécanique du mouvement des animaux, déduite de la ſtructure des parties, aidé des découvertes de Lower & d'une grande habitude de la ſcience des Mécaniques ; il a bien connu les fibres muſculaires du cœur, & il a été en état d'expliquer géométriquement les mouvemens apparens de ce viſcere & du ſang dont il remplit les arteres. Ses Ouvrages anatomiques ſont ;

De Renum uſu judicium, avec *Bellini de ſtructura renum*, Argent. 1664. *octavo.*
De *Motu animalium*, Traité contenu dans la Bibliotheque anatomique de le Clerc & de Manget.

GUILLAUME BRIGGS.

A donné une très-exacte deſcription de l'œil, avec la méthode de le diſſéquer ; cet Ouvrage eſt intitulé :

Opthalmographia, Cambridge. 1675. *octavo.* On le trouve encore dans la Bibliotheque Anatomique de Manget.

Il a déduit de la ſtructure de l'œil une théorie de la viſion qu'on peut voir dans les *Acta Eruditorum*, 1683.
Il découvrit que dans la rétine qui eſt contiguë à l'humeur

vitrée, les filamens du nerf optique dont elle eſt parſemée ſont exactement paralleles les uns aux autres ; & que quand ils viennent enſuite à ſe réunir dans le nerf, cette réunion ne ſe fait point avec confuſion, mais qu'ils gardent entre eux la même ſituation ou le même paralléliſme. On ſavoit déja que le cryſtallin étoit convexe des deux côtés ; que ces convexités étoient formées de deux ſegmens de ſphere inégaux, & qu'elles n'étoient pas tout-à-fait ſphériques, comme les Anciens l'avoient imaginé ; cette découverte réunie à la ſienne, mit Briggs en état d'expliquer aſſez clairement pourquoi toutes les parties d'un objet ſont très-diſtinctement portées au cerveau. Cela vient, ſelon lui, de ce que chaque point de l'objet émeut par le rayon qu'il envoie dans l'œil, un filament du nerf optique, & que tous les filamens frappés de rayons ſont tous agités en même tems également.

Il a donné la deſcription des canaux qui entretiennent l'humidité des yeux, qui partent des glandes qui ſont placées aux angles & dont la liqueur facilite le mouvement des parties.

JEAN BROWN,

Chirurgien de l'Hopital de S. Thomas, a écrit un Livre ſur la ſubſtance glanduleuſe du foie.

JOANNES CONRADUS BRUNNERUS

A écrit ſur le pancréas, les glandes inteſtinales & la lymphe. Son Ouvrage eſt intitulé, *Experimenta nova circa Pancreas*, Amſtel. 1683. *octavo.*

JOANNES-FREDERICUS CASSEBOHM

A donné un Ouvrage Anatomique, ſous le titre ſuivant.

Tractatus quatuor Anatomici de aure humanâ, tribus figurarum tabulis illuſtrati, Auctore Joan. Fred. Caſſebohm, Halæ Magd. 1734. *quarto.*

WALTER CHARLTON

A publié quelques Ouvrages Anatomiques. Nous avons de lui, *Exercitationes Phyſico-Anatomicæ, ſive Oeconomia animalis; novis in medicina hypotheſibus ſuperſtructa & mechanicè explicata*, Londini, apud R. Danielis & J. Redmannum, 1659. *in-douze.* Amſtelod. apud Joan. Raveinſteyn, 1659. *in-douze.* Lugd. Bat. apud Petrum deGraaf, 1678. *in-douze.* Hagæ Comitis, apud Arnoldum Leers, 1681. *in-douze.*

Exercitationes Pathologicæ in quibus morborum penè omnium natura, generatio & cauſæ ex novis anatomicorum inventis ſedulo inquiruntur. Lond. apud Thom. Newcomb, 1661. *quarto.*

Onomaſticon Zoinon plerorumque animalium differentias & nomina propria pluribus linguis exponens. Cui accedunt mantiſſa anatomica, & quædam de variis foſſilium generibus. Lond. apud Jacob. Alleſtry, 1668. *quarto.* Ibid. apud eundem, 1671. *quarto.* Oxonii, 1673. *fol. min.*

GUILLAUME CHESELDEN.

A publié une *Anatomie* du corps humain. Il y en a cinq éditions : la derniere a été imprimée à Londres, 1740. Cet Ouvrage eſt parſemé d'obſervations chirurgicales très-curieuſes, & orné de quarante planches très-exactes.

Le même Auteur a donné tout nouvellement une Oſtéologie avec de très-belles figures. On y trouve une expoſition très-exacte des maladies des os.

DANIEL LE CLERC

A publié avec Manget une Collection d'Auteurs d'*Anatomie*. Voyez *Manget.*

GUILLAUME COWPER

A publié les figures de Bidloo avec des additions & des changemens.

Cet Ouvrage a été réimprimé récemment en Hollande, ſous la direction d'Albinus.

Nous avons de lui un excellent Traité des muſcles, & ſes Ouvrages ſont parſemés d'obſervations chirurgicales très-curieuſes.

Il paſſe pour avoir donné le premier la figure du canal thorachique, tel qu'il eſt dans l'homme : les Anatomiſtes ne nous l'avoient repréſenté juſqu'alors que tel qu'il eſt dans la bête.

Il a découvert certaines glandes ſituées dans l'uretre, qu'on a appellées de ſon nom glandes de Cowper ; mais Cheſelden conteſte leur exiſtence.

ANTONIUS DEUSINGIUS

A compoſé pluſieurs Ouvrages conſidérables ; on en peut voir le catalogue dans Vander-Linden ; il y en a pluſieurs ſur l'*Anatomie*. Je ne crois point qu'il ait fait de découvertes dans cette ſcience.

ISBRANDUS DE DIEMERBROECK

Profeſſa l'*Anatomie* à Utrecht. Goelicke trouve à redire qu'il ait compoſé un corps entier d'*anatomie*, au lieu de donner ſes découvertes ſéparément ; c'eſt une faute qui lui eſt commune avec un grand nombre d'autres Auteurs. Il l'accuſe encore de faire mal-à-propos de très-ennuyeuſes digreſſions : quant à ſes découvertes, il nous avertit de ne pas compter ſur toutes ; il y en a, pluſieurs, dit-il, qui ſont plutôt des êtres d'imagination que des choſes d'expériences. Ses figures ne ſont pas tout-à-fait exactes ; défaut qu'il rejette ſur l'inadvertance du Graveur.

Il a écrit, *de Peſte libri quatuor*, Arenaci, 1646. Amſtel. 1665. *Diſputationum Practicarum pars prima & ſecunda de morbis capitis & thoracis*, Traject. ad Rhen. 1664. *Anatome corporis humani, &c.* Ultraject. 1672. Genev. 1679. Lugd. 1679. Ces deux dernieres éditions ſont infiniment plus correctes que les précédentes, & ornées de figures beaucoup plus exactes.

DIONIS

Fut Démonſtrateur d'*Anatomie* au Jardin du Roi à Paris, où il eut occaſion de diſſéquer beaucoup de corps. Il a publié un Traité d'*Anatomie* dont on fait aſſez de cas, & dont il y a un grand nombre d'éditions.

On a fait à Dionis un honneur ſingulier & qui ne lui eſt commun preſque avec aucun Européen. On a traduit ſon *anatomie* en langue Tartare ; & cet Ouvrage eſt maintenant à l'uſage des Medecins de la Chine. Cette Traduction eſt du Pere Perrennin, Jeſuite Miſſionnaire qui l'entreprit par ordre de Cam-hi Empereur de la Chine, qui mourut en 1722. Au reſte Dionis doit cet honneur au choix de ſon compatriote & non à celui de l'Empereur qui avoit ordonné en général de traduire le meilleur Traité d'*anatomie* qu'on eût en Europe.

JACQUES DOUGLAS.

Cet Auteur fut grand Anatomiſte, & excella dans la pratique des accouchemens. Sa mémoire eſt ſi récente qu'il n'eſt pas néceſſaire que je m'étende beaucoup ſur ſon ſujet. Ses principaux Ouvrages anatomiques ſont,

Bibliographiæ Anatomicæ ſpecimen, imprimé pour la premiere fois à Londres, & dans la ſuite avec des augmentations, à Leyde, ſous Albinus, 1734. *octavo.*

Myographiæ comparatæ ſpecimen, Londres, 1707. Dans cet Ouvrage l'Auteur marque la différence des muſcles dans l'homme & dans le chien ; on l'a traduit en

latin & imprimé à Leyde en 1729.

Deſcription du Péritoine, en Anglois, à Londres 1730. Le Docteur Freind, dans le premier volume de ſon Hiſtoire de la Medecine, dit en parlant d'une opération de l'hernie, que pour avoir des notions exactes de la diſtention à laquelle le péritoine eſt ſujet; il faut abſolument examiner les préparations exactes qu'a faites de cette membrane, l'exact Anatomiſte Douglas, qui eſt le premier qui nous ait donné une juſte idée de cette partie dans l'opération de l'hernie; l'opération de la taille au haut appareil demande une grande connoiſſance & un mûr examen de ſa ſtructure.

Douglas eſt encore le premier qui ait démontré que l'expanſion de la premiere lame du péritoine ne forme point, comme les Auteurs l'ont cru, l'enveloppe ou la tunique des teſticules, mais qu'elle forme une tunique particuliere aux vaiſſeaux ſpermatiques, qu'il appelle proprement la tunique propre des vaiſſeaux ſpermatiques; *tunica vaſorum ſpermaticorum propria.* Dans la ſuite en liſant Paul, il s'apperçut que cette tunique des vaiſſeaux ſpermatiques lui étoit connue, & qu'il l'avoit décrite ſous le nom d'ἑλικοειδὴς qu'il lui donne à cauſe des différens tours & retours des vaiſſeaux qu'elle enveloppe.

JACQUES DRAKE,

Medecin Anglois, a donné un Ouvrage intitulé *Anthropologia nova*, ou *Nouveau ſyſteme* d'*Anatomie*; j'en connois deux éditions. On a omis dans l'édition de 1717. une grande partie de ce qui eſt contenu dans la premiere édition. Cet Auteur avoit des idées ſingulieres ſur la bile & ſur les menſtrues.

CHARLES DRELINCOURT,

Etoit François & célebre Profeſſeur d'*Anatomie* à Leyde. Il a écrit ſur pluſieurs ſujets concernant l'*Anatomie.*

Ses Ouvrages anatomiques ſont,

De partu Octimeſtri vivaci diatriba. Lugd. Bat. 1653. *in-douze.*

Præludium Anatomicum. 1672. 1680.

On trouve ces Ouvrages entre ſes *Opuſcula.* Lugd. Bat. 1680. *in-douze.* Hagæ. 1727.

De humani fœtus membranis hypomnemata. Lugd. Bat. 1685. *in-douze.*

Experimenta Anatomica ex vivorum ſectionibus petita. Lugd. Bat. 1681. 1682. *in-douze.*

Manget a inséré dans ſa Bibliotheque Anatomique ce dernier Traité, ainſi que quelques pieces du même Auteur, intitulées, *De conceptu, de ſemine virili, de ſemine muliebri, ovis, utero, tubis uteri, cum corollariis de humano fœtu.*

On a de lui beaucoup de choſes ſur la Medecine.

DUPRE'

Goélicke fait mention de cet Auteur, & il nous apprend qu'il a donné la deſcription de cinq paires de muſcles dont l'uſage eſt de mouvoir la tête en différens ſens, & qui s'inſerent dans la premiere & dans la ſeconde vertebre du cou. Il a encore décrit deux ligamens qui attachent la tête aux mêmes vertebres.

GEORGE ENT,

Exerça la Medecine à Londres & fut Préſident du Collége des Medecins. Il a écrit pour la circulation du ſang, en réponſe à Æmilius Pariſianus. Cet Ouvrage a été imprimé à Londres en 1641. *octavo.*

On a de lui des remarques ſur le Traité des uſages de la reſpiration, de Malachias Thurſton. Lond. 1678. 8°.

Ce Traité ſe trouve dans la Bibliotheque Anatomique de le Clerc & Manget.

EUSTACHIUS.

Ses *Opuſcula Anatomica* ont été imprimés, Delphis. 1726. *octavo.*

GEORGIUS FREDERICUS DE FRANCKENEAU, FRANCUS,

Il étoit Danois & il a donné un Traité ſur les ongles. GOELICKE.

JACQUES CROISSANT DE GARENGEOT,

A donné un Ouvrage anatomique imprimé à Paris en 1728. ſous le titre ſuivant.

Miotomie humaine & canine, ou *la maniere de diſſéquer les muſcles de l'homme & des chiens, ſuivie d'une Miologie ou hiſtoire abrégée des muſcles.*

THOMAS GIBSON,

A écrit un abrégé d'*Anatomie*, où l'on ne remarque, dit-on, aucun but. C'eſt une compilation d'obſervations de différens Auteurs.

Il étoit Medecin Anglois & membre du Collége.

FRANÇOIS GLISSON,

Medecin Anglois, profeſſa cette ſcience à Cambridge, & fut membre du Collége des Medecins. La principale de ſes découvertes eſt celle du canal qui conduit la bile du foie dans la véſicule du fiel. Il a donné les Ouvrages ſuivans.

Anatomia hepatis cui præmittuntur quædam ad rem Anatomicam universè ſpectantia. Lond. apud. octav. Pullein. 1654. *octavo.* Amſtel. apud Joan. Ravenſteyn. 1659. *in-douze.* ibid. apud Joan. Janſſonium à Wasberge & Elizæum Weyerſtratem. 1665. *in-douze.*

A la fin de ce Traité il y en a un autre ſur la lymphe.

Tractatus de rachitide, ſeu morbo puerili, Rickets dicto, Lond. apud Sadlerum. 1650. *octavo.* ibid. 1660. *in-12.* Lugd. Bat. 1671. *octavo.* Hagæ Comitis apud Arnold, Leers. 1682. *in-douze.*

Tractatus de natura ſubſtantiæ energetica, ſeu de vita naturæ ejuſque tribus primis facultatibus. I. perceptiva. II. appetitiva. III. motiva, naturalibus, &c. Lond. apud H. Brome & N. Hooke. 1672. *quarto.*

Tractatus de ventriculo & inteſtinis, cui præmittitur alius de partibus continentibus in genere, & in ſpecie de iis abdominis. ibid. apud eundem 1677. *quarto.* Amſtel. apud Jacobum Juniorem. 1676. *in-douze.*

L'*Anatomia hepatis* & le *tractatus de ventriculo*, ſe trouvent dans la Bibliotheque Anatomique de le Clerc & Manget.

ANDREAS OTTOMARUS GOELICKE,

A écrit un Ouvrage intitulé *Hiſtoria Anatomiæ nova æque ac antiqua*, Halæ Magd. 1713. *octavo.*

REGNERUS DE GRAAF,

Etoit Medecin à Delft en Hollande. Il a donné les Ouvrages ſuivans.

Diſputatio medica de natura & uſu ſucci pancreatici. Lug. Bat. Ex officina Hackiana. 1664. *in-douze. Tractatus Anatomico-Medicus de ſucci pancreatici natura & uſu. Acceſſit epiſtola de partibus genitalibus mulierum.* Lug. Bat. 1671. *octavo.*

Ce Traité eſt dans la Bibliotheque Anatomique.

De virorum organis generationi inſervientibus. De Clyſteribus. De uſu ſiphonis in Anatomia. Lug. Bat. & Roterod.

Ex officina Hackiana. 1668. *octavo.* ibid. 1672. *octavo.*
Ce Traité eſt auſſi dans la Bibliotheque Anatomique.
Epiſtola de nonnullis circa partes genitales inventis novis, Lug. Bat. 1668. *in-douze.*
De mulierum organis generationi inſervientibus, tractatus novus, demonſtrans, tam homines & animalia cætera omnia quæ vivipara dicuntur, haud minùs, quam ovipara, ab ovo originem ducere. ibid. Ex eadem officina. 1672. *octavo.*
Il eſt encore dans la Bibliotheque Anatomique.
Defenſio partium genitalium. Lug. Bat. 1673. *octavo.*
Elle ſe trouve dans la Bibliotheque Anatomique.
Opera omnia. Lug. Bat. Ex Officina Hackiana. 1673. 8°.
On trouve encore dans les Ephémérides Germaniques deux diſſertations de cet Auteur; l'une ſur l'oſſification de l'artere carotide; l'autre ſur une matrice monſtrueuſe.
On trouve dans cet Auteur beaucoup de choſes nouvelles ſur les différens ſujets qu'il a traités. Il faut avouer qu'on l'a ſoupçonné de les tenir de Van-Horne, dont il étoit le diſciple, & convenir en même tems qu'en inventant la ſeringue, il a donné lieu à toutes les découvertes anatomiques qui ſe ſont faites dans la ſuite par le moyen de l'injection.

GEORGIUS GRASECCIUS,

Etoit de Strasbourg. Il a donné un Ouvrage anatomique ſous le titre ſuivant.

Μικροκοσμικὸν θεατρὸν. *In quo fabrica humani corporis muſculum repreſentantis affabrè demonſtratur, una cum icone muſculi hominis diſſecti ſeorſim expreſſa.* Argent. apud Joan. Carolum. 1605. *octavo.*

NEHEMIAH GREW,

A donné une *Anatomie* comparée de l'eſtomac & des inteſtins, qu'on trouve, à ce que je crois, à la fin de ſon *Catalogue des Raretés, &c.*
On a de lui beaucoup d'autres choſes, particulierement ſur l'*Anatomie* des végétaux.

ALBERTUS HALLER,

A donné un Traité intitulé, *De muſculis diaphragmatis diſſertatio Anatomica.* Bernæ. 1733. *quarto.*

CLOPTON HAVERS,

Medecin Anglois, a parfaitement bien écrit ſur les os; il a fait quelques découvertes ſur le périoſte & ſur la moelle. Il apperçut le premier dans chaque articulation, des glandes particulieres d'où ſort une ſubſtance mucilagineuſe, dont il a examiné la nature par un grand nombre d'expériences. Elle ſert avec la moelle que les os fourniſſent, à humecter les jointures & les parties qui s'y emboîtent, afin qu'elles puiſſent jouer aiſément & remplir les fonctions auxquelles la nature les a deſtinées. Cette découverte eſt importante & elle a jetté des lumieres ſur un grand nombre de phénomenes qu'on n'expliquoit auparavant qu'avec peine, & qu'on entend maintenant avec aſſez de facilité. Elle nous a indiqué entre autres choſes, l'uſage de cette huile merveilleuſe qui eſt contenue dans les os & qui eſt filtrée dans des couloirs particuliers qui la ſéparent de la maſſe du ſang; depuis ſurtout que par un examen attentif de la contexture intérieure de tous les os & de tous les cartilages de notre corps, on a trouvé la maniere dont cette huile communique avec la ſubſtance mucilagineuſe, & s'unit avec elle pour remplir leur deſtination.
Novæ quædam obſervationes de oſſibus. Lug. Bat. 1734. 8°.

LAURENT HEISTER,

Célebre Profeſſeur à Helmſtad, a publié un excellent Traité d'*Anatomie*, ſous le titre de *Compendium anatomicum veterum recentiorumque obſervationes breviſſimè complectens.* Altorfii. 1717. *quarto.* Altorf. & Norimberg. 1719. 1727. & 1732.
On nous a donné une traduction Angloiſe de cet Ouvrage à Londres en 1721.

SYBOLDUS HEMSTERHUYS,

A donné quelques collections anatomiques ſous le titre ſuivant.

Meſſis aurea. Seu collectanea Anatomica, continentia trium præſtantiſſimorum Anatomicorum opuſcula. 1. Joan. Pecqueti experimenta nova anatomica. 2. Thomæ Bartholini de lacteis thoracicis hiſtoriam Anatomicam, cum ejuſdem, de ciſdem dubiis: & vaſorum lymphaticorum hiſtoriam novam. 3. Olai Rudbeck. duct. hepaticos aquoſos. Vaſa glandularum ſeroſa. Obſervationes. Epiſtolas variorum. Ejuſdem de vaſis lymphaticis tabulas 13. æri inciſas, Lug. Bat. 1654. *in-douze.* Heidelberg. Typis Adriani Wyngaerden. 1659. *octavo.*

NATHANAEL HIGMORE,

A donné un Ouvrage anatomique ſous le titre de *Corporis humani diſquiſitio Anatomica.* Hagæ Comit. 1651. *fol.*
On a nommé la grande cavité de la mâchoire ſupérieure, l'antre d'higmore, *Antrum higmorianum.* Mais il n'eſt pas le premier qui en ait fait la deſcription. Caſſerius en a parlé ſous le nom d'*antrum genæ.*

NICOLAS HOBOKEN,

Anatomiſte François, qui a publié, ſelon Goëlicke, un Traité écrit dans ſa langue, de la maniere de diſſéquer. Ses autres Ouvrages anatomiques ſont:

Anatomia ſecundinæ humanæ, quindecim figuris ad vivum propriâ autoris manu delineatis illuſtrata, cum annexo ſpicilegio epiſtolarum, rem potiſſimum generatoriam referentium, Traject. ad Rhen. apud Joan. Ribbium. 1669. *octavo.* ibid. 1672. *octavo.*
Cognitio Phyſiologica medica, accuratiſſimâ & clariſſimâ methodo tradita. Ultraject. apud. Henric. Verſtergh. 1670. *quarto.* ibid. apud Joan. Van de Water. 1685. *quarto.*
Anatomia ſecundinæ humanæ repetita, aucta, roborata & quadraginta quatuor figuris, propriâ autoris manu delineatis, inſuper illuſtrata. Quæ præter noviſſimè obſervatam naturam ac conſtitutionem univerſæ ſecundinæ; illius, ac partium ſingularum uſum quoque & utilitatem docet. Præmittuntur litteræ D. Henrici Euſſonii cum autoris reſponſionibus. Ibid. apud Joan. Ribbium, 1675. 8°.
Anatomia ſecundinæ vitulinæ, triginta octo figuris, propriâ autoris manu delineatis, illuſtrata. Ultraject. apud Joan. Ribbium. 1678. 8°.

JOANNES MAURICIUS HOFFMAN,

Profeſſeur en Medecine dans l'Univerſité d'Altorff, a publié un Ouvrage anatomique ſous le titre ſuivant.

Diſſertationes Anatomico-Phyſiologicæ, ad viri clariſſimi Joannis Van-Horne, in univerſitate Lugd. Batav. Profeſſ. Quondam meritiſſimi, Microcoſmum, annotatæ, obſervationibus & experimentis Anatomicis recentioribus illuſtratæ. Altorfii. apud Henricum Meyerum. 1680. *quarto.*

JOANNES VAN-HORNE,

Profeſſa l'*Anatomie* à Leyde. On fait cas de ſes Ouvrages anatomiques. Il paſſe pour avoir découvert le canal thorachique, & connu le premier la vraie ſtruc-

ture des testicules. C'est lui qui a donné le nom d'ovaires à ce qu'on appelloit auparavant les testicules des femmes. On dit que de Graaf lui doit une partie des choses nouvelles qu'il a écrites sur la génération. Nous avons de lui les Ouvrages suivans.

Novus ductus chyliferus, nunc primùm delineatus, descriptus, & eruditorum examini expositus. Lugd. Bat. apud Franc. Hackium. 1652. *quarto.*

Μικρόκοσμος, *Seu brevis manuductio ad historiam corporis humani; in gratiam discipulorum edita.* Lugd. Batav. apud Jac. Chovet. 1660. *in-douze.* ibid. apud eundem. 1662. *in-douze.* ibid. apud eund. 1663. *in-douze.* Lipsiæ apud Joan. Fritschium. 1675. *in-douze.*

Leonhardi botali opera omnia. Lugd. Batav. apud Daniel & Abrah. à Gaasbeeck. 1660. *octavo.*

Prodromus observationum suarum circa partes genitales in utroque sexu. Lugd. Batav. 1668. *in-douze.*

Observationes Anatomico-Medicæ. Amstelod. apud Abrah. Volffgang. 1674. *in-douze.*

JOANNES DANIEL HORSTIUS,

Professeur à Marpourg, est Auteur des Ouvrages anatomiques suivans.

Decas observationum & epistolarum Anatomicarum, quibus singula scitu digna, lactearum nempe thoracicarum & vasorum lymphaticorum natura, embryonisque per os nutritio, atque alia rariora exponuntur. Francof. apud Wilhelmum Serlinum & Georg. Fickwirthum. 1656. *quarto.*

Anatome corporis humani, tabulis comprehensa. Marpurg. apud. Chemlinum. 1639. *quarto.*

JACOBUS HOVIUS,

Avance que l'humeur des yeux se dissipe perpétuellement & qu'elle est perpétuellement régénérée par les vaisseaux qui aboutissent dans les yeux. Que l'humeur aqueuse s'évapore & que cette évaporation soit réparée, cela est constant. Mais ce fait n'est pas de la même certitude par rapport aux autres humeurs, quoique le même mécanisme paroisse nécessaire pour les entretenir dans le même éclat & la même transparence. Je n'ai vu qu'une édition de son Ouvrage. Il est intitulé, *Tractatus de circulari humorum motu in oculis.* Lugd. Bat. 1740. cum figuris.

* FRANÇOIS-JOSEPH HUNAULD.

Naquit à Châteaubriant le 24 Fevrier 1701. de René Hunauld, Medecin de la Faculté de Caen, & de Leonarde Nepveu. Il y a environ quarante ans que le pere quitta la Ville d'Angers sa Patrie & sa demeure ordinaire, pour aller s'établir à S. Malo où il a depuis exercé la Medecine avec plus d'honneur & de désintéressement que de fortune. Cette profession étoit comme héréditaire depuis plus d'un siecle dans la famille des Hunaulds; mais celui de tous qui s'y distingua davantage, & par la pratique & par ses écrits; est un grand-oncle paternel de notre Académicien : Nous avons de lui des *Entretiens sur la Rage*, un *Discours Physique sur les Fievres malignes*, & divers autres Traités.

M. Hunauld fut envoyé de bonne heure à Rennes pour y faire ses humanités & sa Philosophie, & de là à Angers, où il étudia une année la Medecine, & se fit recevoir Maître-ès-Arts. Fils, petit-fils, neveu, & cousin de Medecins, il étoit naturel qu'on le destinât à la même profession : mais la nature n'avoit pas attendu la destination des parens, & s'étoit déja déclarée dans M. Hunauld par le gout le plus vif & les dispositions les plus heureuses. A dix-huit ans il vint à Paris, & âgé de vingt-un il alla prendre le Bonnet de Docteur à Reims. Les Medecins de cette Université, à qui ses talens furent bien-tôt connus, s'en souviennent avec plaisir, & s'en font honneur.

De retour à Paris, il se livra tout entier à l'*Anatomie*, le fondement de la Medecine, & le guide du Medecin. Il étudia à fond la Chirurgie, *Anatomie* encore, mais qui agit sur le corps humain vivant.

Déja en état de donner des leçons, il n'en étoit que plus assidu à celles de ses Maîtres. M. Winslow fut celui à qui il s'attacha plus particulierement : mais il voulut aussi recueillir les derniers enseignemens de M. Duverney; deux hommes célebres & accoutumés à répandre leur savoir, soit par leurs écrits, soit par ce nombre infini d'Eleves qu'ils ont formés dans toute l'Europe, & dont plusieurs sont devenus à leur tour d'excellens Maîtres. La réputation que M. Hunauld s'étoit acquise dans les Ecoles de Medecine, & le témoignage de M^rs. Duverney & Winslow, le firent recevoir à l'Académie des Sciences dès l'année 1724. il y entra en qualité de Chymiste-Adjoint, qui étoit alors la seule place vacante, quoiqu'on sût bien que la classe de Chymie n'étoit pas celle où il aspiroit, & où il convenoit de le mettre. C'est une sorte d'exception qui n'est pas nouvelle dans l'Académie, mais qui honore toujours le Sujet dont la Compagnie veut ainsi s'assurer. Ce ne fut qu'en 1728. qu'une pareille place d'Anatomiste étant venue à vaquer, on y fit passer M. Hunauld. Ce n'est aussi que depuis 1728. qu'il vint assidument aux assemblées de l'Académie, qu'il y lut ses Mémoires, &, ce qui est à remarquer, qu'il se fit inscrire dans les Listes publiques des Académiciens.

Il passa une grande partie de cet intervalle en Allemagne. M. le Duc de Richelieu, aujourd'hui de l'Académie des Sciences, & juste estimateur des connoissances qui lui en ont ouvert l'entrée, honoroit dès-lors M. Hunauld de sa bienveillance; il se l'étoit attaché, il l'avoit pris pour Medecin, & il voulut l'emmener avec lui à Vienne, lorsqu'il fut en Ambassade à la Cour de l'Empereur. Il l'y retint jusqu'à son retour, c'est-à-dire, jusqu'en 1728. excepté le tems de quelques voyages qu'il lui permit de faire à Paris en 1725. & 1726. M. Hunauld a joui jusqu'à sa mort de la même faveur, & à rempli les mêmes fonctions auprès de ce Seigneur; logé dans son Hôtel, la confiance qu'inspire le Medecin habile, fut toujours accompagnée à son égard des sentimens réservés à l'ami fidele.

L'ardeur de M. Hunauld pour l'*Anatomie* étoit sans bornes, il en embrassoit toutes les parties; il avoit fait cependant une étude particuliere de l'Ostéologie & des maladies des os. Entre divers Mémoires qu'il a lus à l'Académie sur ce sujet, nous choisirons celui qu'il donna en 1730. comme un des plus propres à faire sentir la sagacité & l'esprit de découverte qui brillent dans la plupart de ses Ouvrages. Celui-ci a pour titre, *Recherches Anatomiques sur les os du crane de l'homme.* Ces jointures dentelées, qu'on nomme les *futures* du crane, & par où les parties qui le composent se trouvent étroitement unies, font le principal objet du Mémoire. Les plus fameux Anatomistes ont cru que toutes ces différentes pieces primitivement distinctes, se lioient entre elles seulement par la différente découpure de leurs bords, qui s'ajustent ensemble, qui s'engrainent mutuellement. C'est ce préjugé que M. Hunauld veut détruire. Il prétend qu'originairement le crane ne fait qu'une seule piece continue, que cette piece unique qui n'est d'abord que membraneuse, se transforme peu à peu en os, que son ossification commence dans le même tems en divers endroits, d'où elle s'étend à la ronde, comme en partant d'autant de centres, & qu'insensiblement toutes ces portions membraneuses ossifiées se rencontrent, s'unissent & s'entrelacent plus ou moins parfaitement par les inégalités de leurs bords, de maniere cependant qu'on y peut presque toujours remarquer entre deux un reste de la membrane primitive, qui ne s'ossifie entierement que dans l'extreme vieillesse.

C'eſt donc par l'inſpection des os du crâne des enfans, & du fœtus qu'il faut s'aſſurer de la conformation primitive du crane de l'homme. A l'égard des enfans, ce ſera ſurtout dans ceux qui ſont morts d'une hydropiſie de tête : car les parties naturellement monſtrueuſes, ou devenues telles par accident ou par maladie, comme dans ce cas-ci, par une lymphe ſurabondante qui s'inſinue dans leurs fibres, & qui en dilate le tiſſu, nous dévoilent ſouvent une ſtructure que toute notre induſtrie ne nous eût jamais fait appercevoir. M. Hunauld vérifie ainſi celle du crane de l'homme, & par une infinité de diſſections éclairées de la théorie la plus lumineuſe. Il a pu encore tirer de grands ſecours d'une maniere qu'il avoit trouvée de préparer les os, par laquelle étant trempés dans l'eau ils s'y amolliſſent, & reprennent enſuite leur premiere dureté en séchant.

La même année 1730. mourut M. Duverney à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il y en avoit plus de cinquante qu'il profeſſoit l'*Anatomie* au Jardin du Roi. M. Hunauld qui avoit obtenu peu de tems auparavant de la Cour, & de concert avec M. Duverney, l'agrément de cette place, lui ſuccéda, âgé ſeulement de vingt-huit ans. Malgré une diſproportion d'âge ſi marquée, & la circonſtance encore plus à craindre d'un prédéceſſeur ſi célebre ; il ſe fit dans les mêmes fonctions une réputation peu différente de celle que M. Duverney y avoit acquiſe. Bien-tôt ſes démonſtrations Anatomiques lui attirerent un ſi grand concours d'Etudians, qu'il ne pouvoient tenir dans l'Amphithéatre où elles ſe faiſoient, tout ſpacieux qu'il eſt ; on renvoyoit des Auditeurs par centaines, ils ne ſe rebutoient pas ; mais ils prenoient mieux leurs meſures pour n'être pas renvoyés une ſeconde fois. Aux leçons publiques, ſe joignoient de petits Cours particuliers pour des Ecoliers d'élite, ou pour des perſonnes de diſtinction qui ne pouvoient aller au Jardin du Roi. C'eſt-là que ſe faiſoient les plus fines démonſtrations, & les diſſections les plus délicates : on eût pû ſe rappeller ces jours brillans de la vie de M. Duverney où la Ville, la Cour, & les Etrangers venoient en foule de toutes parts pour l'entendre. Auſſi M. Hunauld raſſembloit-il avec les qualités eſſentielles à ſon art, une grande facilité de s'énoncer, & ces qualités extérieures qui ne l'emportent que trop ſouvent ſur les premieres, & qui n'avoient pas peu ſervi à concilier des ſuffrages à ſon prédéceſſeur. Tous deux ſemblent avoir marché dans la même route, ils ſe ſont particulierement appliqués à l'Oſtéologie, & ils y ont fait des découvertes ; l'un & l'autre ont montré une même ardeur pour s'inſtruire, & une même ſenſibilité pour l'objet de leurs inſtructions & pour leurs découvertes. Le nom de M. Hunauld avoit déja paſſé chez les Nations ſavantes de l'Europe, encore plus dignes aujourd'hui d'être nos émules dans les Sciences que du tems de M. Duverney, & il y a grande apparence que ce qui reſteroit à deſirer pour achever ce parallele nous auroit été fourni dans une plus longue vie, ſi elle avoit été accordée à M. Hunauld. Il ſe remit ſur les bancs à l'Ecole de Medecine, pour ſe faire recevoir Docteur de la Faculté de Paris, titre indiſpenſable pour exercer la Medecine dans cette Capitale. Il l'y a exercée en effet & avec ſuccès. La ſeule envie de s'affermir & de ſe rendre plus profond dans la théorie, auroit ſuffi pour l'engager dans la pratique ; car ſi la premiere eſt la bouſſole de la ſeconde ; celle-ci peut à ſon tour la redreſſer, & lui fournir mille nouveaux ſujets de recherche. C'eſt dans cette vue qu'il entra à l'Hôtel-Dieu en qualité de Medecin *expectant*, & il ſe procura par-là tout d'un coup un nombre prodigieux de malades à étudier. Ses conſultations à Rambouillet où il fut appellé pendant la maladie de S. A. S. M. le Comte de Toulouſe, furent ſi généralement goutées, que le Roi en parla à M. le Duc de Richelieu ; & ſi la louange de ce Monarque étoit glorieuſe pour M. Hunauld, elle ne fut guéres moins flateuſe pour ſon Protecteur.

Un voyage que M. Hunauld fit en Hollande, lui valut la connoiſſance & l'eſtime de l'illuſtre M. Boerhaave, avec qui il a toujours entretenu commerce dans la ſuite. Il eſt le ſeul Medecin de Paris qui ait expliqué publiquement les œuvres claſſiques de cet Eſculape de nos jours.

Il fut à Londres en 1735. & il en revint Membre de la Societé Royale, après avoir lu dans une des aſſemblées de cette Compagnie, *des reflexions ſur l'opération de la fiſtule lacrymale* qui ont eté insérées dans les *Tranſactions Philoſophiques*.

Nous nous diſpenſerons de rapporter le titre & le précis de pluſieurs autres Mémoires qu'il a donnés, & qui ſont répandus dans les volumes de l'Académie des Sciences depuis l'année 1729. incluſivement, juſqu'au mois de Décembre 1742. où il mourut le dixieme jour d'une fievre maligne. Il étoit monté à la place d'aſſocié dans le mois d'Août 1741. L'Académie qui ſavoit les précautions & l'exactitude ſcrupuleuſe qu'il apportoit à ſes recherches, s'étoit ſouvent repoſée ſur lui du ſoin d'examiner certaines queſtions, & certains faits délicats dont elle vouloit prendre connoiſſance : telle eſt la fameuſe queſtion de l'accourciſſement ou de l'allongement du cœur dans la ſyſtole. Il s'étoit élevé en 1731. une diſpute ſur ce ſujet entre deux Prétendans à une Chaire de Medecine de Montpellier, & l'on s'en étoit rapporté à l'Académie des Sciences pour décider. M. Hunauld, chargé de cet examen, donna là-deſſus un mémoire qui eſt le fruit du profond ſavoir qu'il avoit déja ſur cette matiere, & d'un nombre infini de nouvelles diſſections, & de nouvelles expériences qu'il fit à cette occaſion. Il paroît ſe déterminer pour l'accourciſſement dans la ſyſtole.

On ſait le bruit que fit il y a cinq ou ſix ans le remede prétendu infaillible d'un Payſan Anglois, contre la morſure des viperes, par l'application de l'huile d'olive ſur la plaie. M. Hunauld fut chargé d'en faire la vérification & le rapport conjointement avec M. Geoffroy ; & les deux Académiciens n'ont rien oublié pour détromper le public trop prévenu en faveur du remede, & lui ôter une ſécurité qui pouvoit lui devenir funeſte.

M. Hunauld s'étoit déja formé une Bibliotheque d'*Anatomie* qui approchoit d'autant plus d'être complete, qu'il s'y étoit abſolument borné à cette ſeule partie de la Medecine, quoiqu'il ne fût pas médiocrement habile dans les autres, dans la Phyſique, & même dans les Belles-Lettres.

Son Cabinet de curioſités, aſſorti à ſes Livres, étoit rempli d'une infinité de préparations de parties, dont il avoit été le conducteur & l'artiſan ; car outre qu'il diſſéquoit avec beaucoup d'adreſſe, il s'étoit mis au fait des injections anatomiques, invention nouvelle qui le diſpute pour le merveilleux aux embaumemens des Anciens, & dont on fait un uſage plus utile. On voyoit ſurtout dans ce Cabinet une collection précieuſe de tout ce qui concerne l'Oſtéologie, & les maladies des os ; l'Académie l'a eſtimée au point d'en faire l'acquiſition, pour la joindre au curieux recueil qu'elle avoit déja ſur cette matiere.

Ce qu'on ne ſe ſeroit pas attendu à trouver avec un gout ſi décidé pour l'*Anatomie* ; c'eſt l'horreur que M. Hunauld avoit apportée en naiſſant pour la diſſection des cadavres ; horreur qu'il eut bien de la peine à ſurmonter ; mais qu'il fit céder enfin à la néceſſité de vaincre ou de renoncer à ſon étude la plus chérie ; car il faut l'avouer à la honte de la raiſon, le plus sûr moyen, & preſque le ſeul que nous ayons pour nous guérir de nos foibleſſes & de nos paſſions, eſt de leur oppoſer des paſſions contraires.

L'uſage qu'a fait M. Hunauld de ce que lui valurent ſes ſuccès dans la pratique de la Medecine, & de ce qu'il retiroit du Jardin du Roi, eſt plus eſtimable que tout ce que nous venons de dire de lui dans cet éloge. Il

n'a jamais ceſſé de ſecourir ſon pere & ſa Famille, qui étoient dans le beſoin: il ſe ſeroit privé du néceſſaire pour remplir ce devoir, & il ſembloit ne remplir ce devoir, que pour ſatisfaire à ſes plaiſirs. C'eſt par ce pere infortuné & déja avancé en âge, que l'Académie en a été informée.

* Je dois à Monſieur de Mairan de l'Académie Françoiſe, & de l'Académie Royale des Sciences, ce que je viens de dire de M. Hunauld, & qui eſt tiré de l'éloge qu'il en prononça dans une des Séances publiques de l'Académie des Sciences en 1743. dont il étoit alors Sécretaire. La communication qu'il a eu la bonté de me faire de cet éloge, m'a mis en état de m'acquiter de ce que je devois à l'amitié dont M. Hunauld m'avoit honoré.

JACQUES KEILL,

Naquit en Ecoſſe; il profeſſa l'*Anatomie* à Oxford, & exerça dans la ſuite la Medecine avec réputation à Northampton, où il mourut d'un cancer à la bouche. Il fut regretté.

Son *Abrégé de l'Anatomie* eſt juſtement eſtimé. On en a fait à Londres un grand nombre d'éditions. On a encore de lui quelques Ouvrages de Medecine.

JOANNES-THEODORUS KERKRINGIUS

A donné les productions Anatomiques qui ſuivent.

Specilegium anatomicum continens obſervationum anatomicarum rariorum centuriam unam; nec non oſteogeniam fœtuum, in qua, quid cuique oſſiculo ſingulis accedat menſibus, quidque decedat & in eo per varia immutetur tempora, accuratiſſimè oculis ſubjicitur. Amſtel. apud And. Friſium. 1670. *in*-4°. ibid. 1673. *in*-4°.

Antepoghoniæ ichnographia, ſive conformatio fœtus ab ovo uſque ad oſſificationis principia, in ſupplementum oſteogeniæ fœtuum, cum figuris. Ibid. apud And. Friſium. 1670. *in*-4°.

Ces deux Traités ſont dans la Bibliotheque Anatomique.

JOAN. ADAMAS KULMUS

A donné un Ouvrage Anatomique ſous le titre ſuivant.

Tabulæ anatomicæ, in quibus corporis humani, omniumque ejus partium ſtructura & uſus breviſſimè explicantur. Amſtel. 1732. & en François. *ibid.* 1734. *in*-4°.

JOAN. MARIA LANCISI.

A écrit *De motu cordis & aneuriſmatibus.* Ce Traité eſt imprimé à Rome, & enſuite à Leyde. 1740.

Lanciſi opera omnia. Genev. 1718.

Il a auſſi donné les Planches d'Euſtachius.

LEAL LEALIS,

A mis dans ſon Epitre, à Dominique de Marchettis, pluſieurs choſes nouvelles ſur les arteres & ſur les veines ſpermatiques, & ſur la ſtructure des véſicules ſéminales.

ANTOINE LEEUWENHOCK,

A fait en *anatomie* un grand nombre de découvertes, à l'aide de ſes microſcopes. Si je voulois en faire un détail exact, je me trouverois engagé à copier ſes Ouvrages de l'un à l'autre bout.

Pluſieurs morceaux détachés de cet Auteur ont paru ſucceſſivement, & en des tems différens. Ses Ouvrages entiers ont été imprimés Lugd. Batav. 1722.

Cet Auteur a rendu évidente l'anaſtomoſe des arteres avec les veines. Il a découvert un nombre infini de petits animaux dans le ſperme des animaux mâles. Mais le ſiſteme concernant la génération qu'on a tâché d'établir ſur cette expérience, a tous les caracteres de la fauſſeté, comme nous le démontrerons à l'art. de notre Dict. *Generatio.*

MARTIN LISTER.

On trouve quelques particularités ſur l'inteſtin, *cæcum*, dans une Lettre de cet Auteur à Henry Oldenburgh.

RICHARD LOWER,

A composé un excellent Traité du cœur. Il y a répandu pluſieurs choſes nouvelles ſur l'arrangement des fibres, dont ce viſcere eſt composé. Il y a pluſieurs éditions de cet Ouvrage. Je me ſuis ſervi des ſuivantes.

Amſtelod. 1669. Lond. 1670.

Manget & le Clerc l'ont inſéré dans leur Bibliotheque Anatomique.

MICHAEL LYSERUS

Naquit à Leipſic, & fut le diſciple & l'ami de Thomas Bartholin. Cette liaiſon le mit à portée de profiter des lumieres de Bartholin; & de devenir grand Anatomiſte.

Le ſeul Ouvrage que nous avons de lui ſur l'*anatomie*, eſt intitulé *Culter anatomicus*. Il contient d'excellentes inſtructions ſur la maniere de diſſéquer habilement. On en a fait pluſieurs éditions. Il a été imprimé, Hafniæ. 1653. *octavo* 1665. *octavo*. Francof. 1679. *octavo*. Lugd. Bat. 1731.

On a ajouté dans cette derniere édition ſes *Obſervationes Medicæ*; les *Obſervationes Medico-Chirurgicæ Henrici à Moinichen*, & les *Obſervationes Anatomico-Chirurgicæ Martini Bogdani.*

MARCEL MALPIGHI.

Cet Auteur fleurit dans le dernier ſiecle, & mérita par ſa ſagacité ſinguliere dans les recherches anatomiques, la réputation dont il jouit. Son induſtrie ne ſe borna point aux animaux les plus parfaits, elle s'étendit aux inſectes & même aux végétaux; à ſon propre honneur & à l'avantage de la ſcience de la nature. Il étoit Membre de la Société Royale.

Il découvrit entre autres choſes, à l'aide de ſes microſcopes, que la partie corticale du cerveau eſt composée d'une multitude innombrable de très-petites glandes, auxquelles des arteres capilaires portent le ſang; & que l'eſprit animal, qui eſt ſéparé de la maſſe du ſang dans ces glandes, eſt porté dans la moelle allongée, à travers de petits canaux, dont une des extrémités s'ouvre dans la glande même, & l'autre dans la moelle allongée. Que ces petits canaux innombrables qu'on voit dans la tête de quelques poiſſons, ſemblables aux dents d'un peigne d'ivoire, ſont preſentement ce que les Anatomiſtes ont nommé, après Piccolhomini, le corps calleux, ou la partie médullaire du cerveau.

Juſqu'à Malpighi, on n'avoit que des conjectures ſur le tiſſu de la langue; les Anatomiſtes étoient divisés d'opinions ſur la nature de ſa ſubſtance, les uns la croyant glanduleuſe, d'autres muſculeuſe, & quelques-uns d'une nature particuliere, & qui ne lui étoit commune avec aucune autre partie du corps. Malpighi l'examina avec ſes microſcopes, & découvrit qu'elle étoit enveloppée d'une double membrane, que la membrane extérieure étoit parſemée d'une infinité de petits mamelons, dans l'extrémité deſquels paſſent des filets nerveux, à l'aide deſquels, la langue diſcerne les ſaveurs, & que cette membrane en couvre une autre d'une nature muſculeuſe, composée d'un amas innombrable de petites fibres, ſelon toute ſorte de

de directions, entrelacées les unes dans les autres, comme on voit la natte.

On croyoit que la ſubſtance des poumons, de même que celle de pluſieurs autres viſceres étoit une eſpece de parenchyme, juſqu'à ce que Malpighi apperçut à travers ſes microſcopes, qu'ils étoient composés d'une infinité de véſicules qui communiquent les unes avec les autres, depuis la premiere juſqu'à la derniere, & qu'elles ont une enveloppe commune, qui couvre leur amas, qui eſt ce qu'on appelle les poumons. Que la trachée-artere pouſſe de petites ramifications répandues dans ces véſicules; qu'autour de chacune de ces petites branches de la trachée-artere ſont entrelacées des veines & des arteres; que ces veines & arteres font une multitude innombrables de circuits, afin que l'air puiſſe les comprimer, s'y inſérer, & ſe mêler avec le ſang, mais en portions extremement petites; mécaniſme que les Anciens n'ont point connu.

On fut dans une profonde ignorance ſur la nature du foie, juſqu'à ce que Malpighi l'eût examinée avec le microſcope; il trouva que la ſubſtance du foie étoit composée d'une multitude innombrable de petits lobes, dont la figure eſt ordinairement cubique, & qui ſont formés d'une multitude de petites glandes, ſemblables à des pépins de raiſins. Chaque petit lobe reſſemble à une grape de raiſin, & a une membrane qui le couvre; la maſſe du foie eſt composée de l'aſſemblage de tous ces petits lobes, ou plutôt de toutes les petites glandes figurées en pépins de raiſin, dont les petits lobes ſont formés, & de pluſieurs ſortes de vaiſſeaux; que les petites branches de la veine-cave, de la veine-porte & du conduit biliaire, ſont répandues dans tous les petits lobes, & dans chacun en nombre égal; que les branches de la veine-porte ſont les arteres qui y portent le ſang, & que les branches de la veine-cave ſont les veines qui le rapportent de toutes les petites glandes en forme de pépins de raiſin. D'où il eſt évident que le foie eſt un corps glanduleux qui a ſes propres vaiſſeaux excrétoires, qui filtrent la bile qui étoit auparavant mêlée avec la maſſe du ſang.

Il découvrit auſſi que ce qui reſte de la rate, après qu'on en a ſéparé une multitude de vaiſſeaux ſanguins & de nerfs, ainſi que les fibres qui partent de la ſeconde membrane, & qui ſoutiennent les autres parties, eſt un amas de petites cellules, telles que celles qu'on voit dans un rayon de miel, dans leſquelles il y a un grand nombre de petites glandes qui reſſemblent à des grapes de raiſins, & qu'elles ſont attachées aux fibres, & remplies par des petites branches d'arteres & de nerfs, & qu'elles tranſmettent le ſang qui s'y eſt épuré, dans la veine ſplénique qui le porte dans le foie: à quelle fin y eſt-il porté? C'eſt ce qui ne nous eſt pas encore démontré.

On ne counoiſſoit point le mécaniſme des reins, avant que Malpighi l'eût découvert. Il vit à l'aide de ſes téleſcopes que les reins ne ſont point d'une ſubſtance uniforme; mais qu'ils ſont composés de différens petits globules, qui reſſemblent tous à de petits reins, & qui ſont tous renfermés ſous une membrane commune. Que chacun de ces globules a de petites branches qui partent des arteres émulgentes, & qui y portent le ſang; des glandes, dans leſquelles l'urine eſt ſéparée du ſang; des veines par leſquelles le ſang purifié paſſe dans les veines émulgentes, & de-là dans la veine-cave; un tuyau qui porte l'urine dans le grand baſſin placé au centre du rein; un mamelon auquel ſe rendent pluſieurs de ces petits tuyaux, & d'où l'urine tombe dans le baſſin; & cette expoſition claire de la ſtructure du rein a anéanti pluſieurs hypotheſes fondées ſur des uſages ſubalternes de cette partie. Car il eſt évident que chaque partie des reins eſt totalement & immédiatement occupée à une fonction unique, ſavoir, la ſécrétion du ſang de ſa ſéroſité ſuperflue & du ſel.

Il a fait encore quelques obſervations nouvelles ſur les vaiſſeaux lymphatiques, & ſur les glandes.

Voici les Ouvrages que nous avons de lui.

Obſervationes anatomicæ de pulmonibus, imprimées avec *Bartholini de pulmonum ſubſtantia & motu, diatribe.* Hafniæ. 1663. Lugd. Bat. 1672. *Diſſertatio epiſtolica de Bombyce.* Lond. 1669. *De viſcerum, nominatim pulmonum, hepatis &c. ſtructura.* Amſtel. 1669. Jenæ. 1677. Ces Ouvrages ſont encore contenus dans la Bibliotheque Anatomique de le Clerc & Manget, imprimée, Genev. 1685. *Epiſtolæ Anatomicæ*, ibid. 1669. & dans la Bibliotheque Anatomique de le Clerc & Manget, imprimée en 1685. *Anatome Plantarum* Lond. 1675. *Anatomes plantarum pars altera.* ibid. 1679. *Diſſertatio epiſtolica de formatione pulli in ovo.* Lond. 1666. Ce dernier eſt auſſi dans la Bibliotheque Anatomique de le Clerc & Manget, imprimée, Genev. 1685. dans laquelle on trouve de plus les Diſſertations ſuivantes de cet Auteur: *De Cornuum vegetatione; de utero, & viviparorum ovis, & de pulmonibus epiſtolæ.* Sa Diſſertation *de polypo cordis. Epiſtolæ quædam circa illam de ovo diſſertationem. Appendix repetitas auctaſque de ovo incubato obſervationes continens.*

JEAN JACQUES MANGET,

Exerça la Medecine à Geneve, & publia avec Daniel le Clerc, *la Bibliotheque Anatomique*, imprimée à Geneve en 1685. & réimprimée dans le même endroit en 1717.

On trouve les Traités ſuivans dans le premier volume de cette Collection.

Franciſci Gliſſonii de partibus continentibus in genere & in ſpecie abdominis.
Marcelli Malpighii de externo fœtûs organo exercitatio epiſtolica.
Marcelli Malpighii, de cornuum vegetatione Diſſertatio epiſtolica.
Franciſci Gliſſonii continuatio tractatûs de partibus connentibus in genere, & in ſpecie de iis abdominis.
Marcelli Malpighii, exercitatio de omento, pinguedine & adipoſis ductibus.
Franciſci Gliſſonii tractatus de ventriculo & inteſtinis.
Thomæ Willis, primarum viarum deſcriptio.
Joannis Conradi, exercitatio anatomica, medica prima de glandulis inteſtinorum.
Joannis Conradi, anatome ventriculi gallinacei.
Joannis Conradi, exercitatio ſecunda de glandulis inteſtinorum.
Ejuſdem certamen epiſtolare de glandulis inteſtinorum, cum Joanne de Muralto.
Excerpta ex Joannis Nicolai Pechlini, de exercitatione & purgantium medicamentorum operationibus.
Excerpta ex Joan. Jac. Wepfero, de glandulis ventriculi.
Chylificationis Hiſtoria ex variis.
Thomas Whartonus, de meſenterio è tractatu de glandulis.
Regneri de Graaf, tractatus anatomico-medicus, de ſucci pancreatici natura & uſu.
Joannis Conradi Brunneri, experimenta nova circa pancreas.
Franciſci Gliſſonii, anatomia hepatis.
Marcelli Malpighii, exercitatio de hepate.
Marcelli Malphigii, exercitatio de liene.
Glandularum renalium, ſeu renum ſuccenturiatorum, Hiſtoria ex variis.
Laurentii Bellini, exercitatio anatomica de ſtructura & uſu renum.
Marcelli Malphigii, exercitatio de renibus.
Regneri de Graaf, de utriuſque ſexûs organis generationi inſervientibus tractatus duo.
Nicolai Stenonis, obſervationes anatomicæ ſpectantes ova viviparorum.
Joannis Swammerdam, miraculum naturæ, ſive uteri muliebris fabrica.
Regneri de Graaf, partium genitalium defenſio.

Caſpari Bartholini Thomæ filii, Hafniæ Profeſſoris anatomes de ovariis mulierum, & generationis Hiſtoria epiſtolæ duæ.
Marcelli Malpighii, de utero & viviparorum ovis diſſertatio.
Gualtheri Needham, diſquiſitio anatomica de formato fœtu.
Marcelli Malpighii, diſſertatio epiſtolica de formatione pulli in ovo.
Epiſtolæ quædam, circa hanc de ovo diſſertationem, aliqua ex occaſione ſub nato argumenta ultra citroque ſcripta.
Marcelli Malphigii appendix, repetitas auctaſque de ovo incubato obſervationes continens.
Guillelmi Harvei exercitationes de generatione animalium.
Theodori Aldes ſeu potius Matthæi Sladi amſtelædamenſis, diſſertatio epiſtolica contra Guillelmum Harveum, tribus obſervationibus anatomicis in vitulis & vaccino utero factis, auctior reddita.
Theodori Aldes obſervationes in ovis, inſtitutæ an. 1668. in variis incubationis diebus.
Frederici Ruyſchii obſervatiuncula de ovo in utero humano reperto.
Theodori Aldes ſciagraphia nutritionis pulli ex ovo, fœtus vaccini in utero, ut & fœtus humani in utero ſuo, & de urina.
Caroli Drelingcurtii de conceptu conceptus.
Carolus Drelingcurtius de ſemine virili, item de ſemine muliebri, ovis, utero, tubis uteri, cum corollariis de fœtu humano.

Le Tome ſecond contient les Traités ſuivans:

Caſpari Bartholini, Thomæ filii diaphragmatis ſtructura nova.
De mammis & lactis ſecretione.
Guillelmi Harvei exercitatio anatomica de motu cordis & ſanguinis.
Exercitationes anatomicæ duæ de circulatione ſanguinis ad J. Riolanum. J. filium.
Richardi Lovver tractatus de corde, item de motu & colore ſanguinis & chyli in eum tranſitu.
Nicolai Stenonis obſervationes circà motum cordis ejuſque auricularum & venæ cavæ, excepta à variorum animalium ſectionibus, hinc inde factis.
Marcelli Malpighii de polypo cordis diſſertatio.
Marcelli Malpighii de pulmonibus epiſtolæ duæ.
Thomæ Willis de reſpirationis organis & uſu diſſertatio.
Joannis Svvammerdami tractatus Phyſico-Anatomico-Medicus de reſpiratione, uſuque pulmonum.
Malachiæ Thruſton de reſpirationis uſu primario diatriba.
Georgii Entii antidiatriba ſeu animadverſiones in Malachiæ Thruſton diatribam de reſpirationis uſu primario cum reſponſionibus & inſtantiis.
Joannis Mayovv de reſpiratione.
Ejuſdem tractatus de reſpiratione fœtus in utero & ovo.
Thomæ Willis cerebri anatome.
Marcelli Malpighii exercitatio anatomica de cerebro.
Caroli Fracaſſati diſſertatio epiſtolica reſponſoria de cerebro.
Marcelli Malpighii de cerebri cortice diſſertatio.
Nicolai Stenonis de vitulo hydrocephalo epiſtola.
Joannis Jac. Wepferi de puellâ ſine cerebro natâ hiſtoria.
Theodori Kerkringii de ovibus aliquot & puero cerebro carentibus, &c.
Guillelmi Briggs Ophtalmographia.
Joannis Bapt. Verle Anatomia artificialis oculi.
Guntheri Chriſt. Schelhammeri de auditu tractatus.
Joſephi Duverney de auditûs organo tractatus.
Marcelli Malpighii exercitatio epiſtolica de linguâ.
Laurentii Bellini guſtûs organum noviſſimè deprehenſum.
Theodori Kerkringii anthropogeniæ ichnographia.
Theodori Kerkringii oſteogeniæ fœtuum.
Nicolai Stenonis de muſculis obſervationum ſpecimen.
Nicolai Stenonis elementorum myologiæ ſpecimen.

Thomæ Willis exercitatio Medico-Phyſica de motu muſculari.
Joannis Mayovv tractatus de motu muſculari & ſpiritibus animalibus; obiter de motu cerebri; necnon de uſu lienis & pancreatis.
Caroli Sponii myologia heroico carmine expreſſa.
Caroli Sponii muſculorum microcoſmi origo & inſertio.
Thomæ Willis nervorum deſcriptio & uſus.
Thomæ Willis arteriæ deſcriptio anatomica.
Gaſparii Aſelli Ticinenſis hiſtoria vaſorum chyli.
J. Pecqueti Diepenſis experimenta nova Anatomica circa lactearum progreſſum.
Thomæ Bartholini Archiatri regii & Hafnienſis Academiæ Profeſſoris honorarii, de lacteis thoracicis hiſtoria Anatomica.
Thomæ Bartholini, de lacteis thoracicis dubia anatomica.
Caroli Drelingcurtii experimenta anatomica ex vivorum ſectionibus petita.
Thomæ Bartholini vaſorum lymphaticorum hiſtoria nova.
Olai Rudbechii ſucci nova exercitatio anatomica; exhibens ductus hepaticos, aquoſos, & vaſa glandularum ſeroſa.
Frederici Ruiſch delucidatio valvularum in vaſis lymphaticis & lacteis.
Guntheri Chriſt. Schelhammeri de lymphæ ortu & lymphaticorum cauſis, diſſertatio epiſtolica.
Thomæ Whartoni adenographia.
Nicolai Stenonis obſervationes anatomicæ de glandulis oris, & novis inde prodeuntibus ſalivæ vaſis.
Nicolai Stenonis de glandulis oculorum, noviſque earumdem vaſis.
Ejuſdem appendix de narium vaſis.
Nicolai Stenonis glandulis tractatus.
Guillelmi Cole de ſecretione animali cogitata.
Joannis Alphonſi Borelli, de motu animalium opus poſthumum.
Michaelis Lyſeri culter anatomicus.
Simonis Pauli Dani modus dealbandi oſſa pro ſceletopæia.
Ejuſdem obſervationes in coctura oſſium, præſertim ſterni.
Gaſpari Bartholini, Thomæ filii adminiſtrationum anatomicarum ſpecimen.
Joſephi Zambeccari experimenta circa diverſa è variis animalibus viventibus exſecta viſcera.

DOMINIQUE DE MARCHETTIS

Succéda à Veſlingius dans la Chaire d'*Anatomie* à Padoue.

Petrus de Machettis, qui s'appliqua à la Chirurgie, vivoit auſſi dans la même Ville.

Les Ouvrages de l'un & de l'autre ſont eſtimés. On a de Dominique, *Anatomia, cui reſponſiones ad Riolanum Anatomicum Pariſienſem in ipſius animadverſionibus contra Veſlingium additæ ſunt*, Patav. 1652. Ibid. 1654. Hardervici. 1656. avec le traité de Pierre, intitulé, *Nova obſervatio & curatio Chirurgica.*

JEAN MAYOW,

Medecin à Oxford, Membre d'un des Colléges de cette Ville, & Docteur en Droit, nous a laiſſé les Ouvrages ſuivans:

Tractatus quinque Medico-Phyſici, Oxon. 1669. Ibid. 1674. Hagæ Comitis 1681. Ces Traités ſont dans la Bibliotheque de Manget, excepté le premier & le dernier.

Tractatus duo ſeorſum editi, quorum prior agit de reſpiratione, alter de rachitide, Oxon. 1669. Lugd. Batav. 1671.

HENRICUS MEIBOMIUS,

A découvert quelques vaiſſeaux des paupieres qui avoient échappé aux Anatomiſtes. Il en fait mention dans une Lettre intitulée: *De Vaſis palpebrarum novis epiſtola ad Vir. Clar. Joelem Langelot*, Helmſtad. 1666.

Nous avons de lui, *De Medicorum hiſtoria ſcribenda epiſ-*

tola Ad. Vir. Clar. Georg. Hieron. Velſchium, Helmſtad. 1669.

ANTONIUS MOLINETTUS,

Anatomiſte & Medecin de Padoue, a composé les Traités ſuivans:

Diſſertationes Anatomicæ & Pathologicæ de ſenſibus & eorum organis, Patav. 1669. *Diſſertationes Anatomico-Pathologicæ*, Venet. 1675.

ALEXANDER MONRO,

Profeſſeur célebre d'*Anatomie* à Edimbourg, eſt auteur d'une *Oſtéologie* dont on fait cas. Je ne ſai s'il a publié autre choſe que cet Ouvrage, & quelques morceaux insérés dans les eſſais de Medecine. La ſeconde édition de ſon Oſtéologie s'eſt faite à Edimbourg, 1732.

JEAN-BAPTISTE MORGAGNI

Naquit à Forli dans l'état Eccléſiaſtique, & profeſſa l'*Anatomie* à Bologne. Il a fait des découvertes importantes dans cette ſcience, tant ſur les muſcles de l'os hyoïde, de la luette & du pharinx, que ſur la langue, l'épiglotte, les glandes aryténoïdes, les glandes sébacées, la veſſie, l'uterus, le vagin & les mamelles. Nous avons de lui,

Adverſaria Anatomica; collection faite & imprimée à Leyde, 1723. 4°. *Epiſtolæ Anatomiæ duæ*, Lugd. Batav. 1728. 4°.

JOANNES DE MURALTO,

Naquit à Zurich, où il profeſſa la Medecine. Il a donné pluſieurs eſſais ſur l'*anatomie* des poiſſons, des inſectes, & ſur d'autres matieres de Medecine : on trouvera ces eſſais dans les Ephémérides d'Allemagne.

Nous avons encore de cet Auteur le *Vade-mecum Anatomicum*, ou *Clavis Medicinæ*, Tiguri, 1677.

WALTER NEEDHAM,

Medecin Anglois du ſiecle dernier, a bien écrit des membranes qui enveloppent le fœtus, dans ſon Traité *De Formato fœtu*, Lond. 1667. 8°. Amſtel. 1668. *in*-12.

FRANÇOIS NICHOLLS.

Nous n'avons de cet Anatomiſte autre choſe que je connoiſſe que ſon *Compendium Anatomico-œconomicum*, & quelques eſſais diſpersés dans les Tranſactions Philoſophiques. Son application opiniâtre à cette ſcience & ſon induſtrie ſinguliere, ne nous permettent point de douter qu'il n'y ait fait un grand nombre de découvertes dont il faut eſpérer qu'il fera part au monde. Les Editeurs des eſſais de Medecine d'Edimbourg, ont obſervé quelque part qu'Albinus avoit injecté les vaiſſeaux de l'enveloppe de l'humeur cryſtalline de l'œil ; opération qu'ils donnent pour toute nouvelle. Je ne peux me diſpenſer d'annoncer que j'ai vu le Docteur Nicholls injecter ces vaiſſeaux, il y a ſeize ans.

ANTOINE NUCK,

Medecin Allemand, exerça d'abord ſa profeſſion à la Haye & devint enſuite Profeſſeur d'*Anatomie* à Leyde. Ce fut un Anatomiſte infatigable & d'une expérience conſommée, ayant diſſéqué lui-même dans l'eſpace de huit ans, plus de ſoixante cadavres.

Il eſt le premier qui ait apperçu & indiqué la maniere dont la perte accidentelle de l'humeur aqueuſe de l'œil ſe répare. Il découvrit un canal particulier qui part de l'artere carotide interne, & qui après avoir ſerpenté le long de la ſclérotique, paſſe à travers la cornée aux environs de la prunelle, ſe diſperſe en pluſieurs branches autour de l'iris, s'y inſere & repare l'humeur aqueuſe.

Il a découvert encore quelques glandes ſalivaires dont Wharton, Stenon, Bartholin ou Rivinus n'ont point fait mention.

Il a dit que les mamelles étoient des amas de glandes auxquelles des ramifications innombrables des arteres thorachiques & axillaires fourniſſoient du ſang ; & que quelques-uns de ces vaiſſeaux paſſant à travers l'os de la poitrine ou le ſternum, s'uniſſoient aux vaiſſeaux du côté opposé. Ces arteres qui ſont d'une petiteſſe incroyable, répandent le lait dans de petits canaux contenus dans les petites glandes dont nous avons parlé. De ces canaux, quatre ou cinq forment en s'uniſſant, un petit tronc. Les plus gros d'entre ces petits troncs vont ſe terminer au bout de la mamelle. Mais avant que d'y arriver, ils deviennent ſi forts dans le petit eſpace qu'ils ont à traverſer, qu'ils ont, lorſqu'ils y ſont parvenus, une capacité aſſez conſidérable pour admettre un cheveu. Le bout de la mamelle qui eſt un composé de fibres, a ſept, huit ou même un plus grand nombre de troncs, à travers lequel chaque tronc jette du lait, dans la ſuction. Et de peur que s'ils venoient à s'obſtruer, le lait ne croupît, ils ont encore de petites ouvertures ſituées de côté à la baſe du bout de la mamelle, dans les endroits où ce bout s'unit avec elle.

Il prétend que les canaux lymphatiques partent immédiatement des arteres, & que pluſieurs de ces canaux traverſent les glandes conglobées qui ſont diſpersées dans la poitrine & dans l'abdomen, & qui ſe trouvent ſur la route du réſervoir du chyle ou des veines dans leſquelles ils ſe déchargent.

Je ne connois d'autres Ouvrages de Nuck que l'*Adenographia*, la *Sialographia* & les *Operationes & experimenta Chirurgica*, en trois petits volumes. Lug. 1722.

JEAN PALFYN,

Chirurgien à Gand, a donné un Ouvrage intitulé, *Anatomie Chirurgicale* ou *Deſcription exacte du corps humain*, à Paris 1734. *octavo* 2 vol. & un autre qui a pour titre,

Deſcription Anatomique des parties de la femme qui ſervent à la génération, avec un Traité *des Monſtres*, à Leyde 1730. Sa nouvelle *Oſtéologie* a été imprimée à Paris en 1731. *in*-12.

ANTOINE PASCHIONI,

Medecin Italien, a traité de la dure-mere. Son Ouvrage eſt dédié à Lanciſi. Il y fait la deſcription de quelques glandes conglobées placées aux environs du ſinus longitudinal, auxquelles Nuck & Malpighi n'avoient point fait attention.

ALEXANDER PASCOLUS,

Medecin de Pérouſe en Italie, a écrit un Livre intitulé, *Corporis humani brevis hiſtoria*; il a été imprimé à Veniſe en 1727. *octavo*. 3 vol. en Italien; à Rome 1728. 3 vol. en Latin.

SIMON PAULI,

Naquit à Roſtoch en 1603. y profeſſa la Medecine en 1632. fut nommé Profeſſeur d'*Anatomie*, de Chirurgie & de Botanique à Copenhague en 1639. & devint en 1656. Medecin du Roi de Danemark.

Il a composé un grand nombre d'Ouvrages : mais on n'a ſur l'*Anatomie* que le *Methodus dealbandi oſſa pro ſceletopœia*, & les *Obſervationes in coctura oſſium, præſertim ſterni*.

Ces deux Traités ſont compris dans la Bibliotheque Anatomique.

JEAN PECQUET,

Auteur du ſiecle paſſé, naquit à Dieppe & s'eſt illuſtré par la fameuſe découverte du reſervoir du chyle. Cependant on dit qu'Euſtachius l'avoit prévenu. Quoiqu'il en ſoit, il faut convenir que c'eſt à Pecquet que nous ſommes obligés de l'évidence que nous avons que les veines lactées portent le chyle à ce reſervoir,& qu'il paſſe de là par des veines particulieres à travers la poitrine, juſqu'à la hauteur de l'épaule gauche, où il entre dans la veine ſouſclaviere, & eſt porté droit au cœur. Nous avons de lui,

Experimenta nova Anatomica. Hardervici 1651. Paris. 1654.

On a ajouté dans cette derniere édition une Diſſertation *de Thoracicis lacteis.* Amſtel. 1661. Ces deux Ouvrages ſe trouvent dans la *Meſſis aurea* de Siboldus Hempſterhuis. Lug. Bat. Heidelberg. 1659. & dans la Bibliotheque Anatomique de Manget & le Clerc. Genev. 1685. & dans preſque toutes les éditions de l'*Anatomia reformata Thomæ Bartholini.*

JEAN-LOUIS PETIT,

Célebre Chirurgien à Paris, eſt Auteur d'un Traité des maladies des os, dont il y a pluſieurs éditions. La derniere s'eſt faite à Paris en 1741.

JOANNES CONRADUS PEYER,

Naquit à Schaffhauſen en Suiſſe. Il s'eſt illuſtré pour avoir fait mention le premier avec quelqu'exactitude, des glandes inteſtinales qui ſéparent dans l'état de ſanté le fluide qui ſert à humecter les inteſtins, & qui dans la diarrhée ou dans la purgation rendent la quantité prodigieuſe d'humeurs qu'on évacue dans ces circonſtances. Il a donné les Ouvrages ſuivans :

Exercitatio Anatomico-medica de glandulis inteſtinorum. Schafhuſæ. 1677. Amſtel. 1682. Cet Ouvrage ſe trouve dans la Bibliotheque Anatomique de Manget & le Clerc. *Paonis & Pythagoræ exercitationes Anatomicæ.* Baſil. 1682. *Methodus hiſtoriarum Anatomico-medicarum,&c.* 1679. *Parerga Anatomica & medica.* Amſtel. 1682. *Experimenta nova circa pancreas.* Tous ces Traités ſont compris dans la Bibliotheque de Manget & le Clerc.

VOPISCUS FORTUNATUS PLEMPIUS,

Naquit à Amſterdam. Il a fait ſa réputation par l'excellente deſcription de l'œil, qu'il a donnée dans un Traité intitulé, *Ophtalmographia, ſive tractatus de oculi fabrica, actione, uſu.* Amſtelod. 1632. Lovan. 1648.

HENRI RIDLEY,

Etoit membre du Collége des Medecins de Londres. Il publia ſur la fin du dernier ſiecle un Traité du cerveau dans lequel on trouve quelques obſervations qui avoient échappé à Willis & Vieuſſens.

Son Ouvrage a pour titre, l'*Anatomie du cerveau, contenant ſon mécaniſme & ſa Phyſiologie, avec quelques découvertes nouvelles & quelques remarques critiques ſur des Auteurs modernes qui ont écrit ſur ce ſujet. On y a ajouté une expoſition particuliere des fonctions animales & du mouvement des muſcles, avec figures*, à Londres 1695. Cet Ouvrage eſt écrit en Anglois.

GUERNERUS ROLFINCKIUS,

Naquit à Hambourg en 1590. & profeſſa l'*Anatomie* à Genes en 1629. Il a laiſſé les Traités anatomiques ſuivans.

Diſſertationes Anatomicæ. Noriberg. 1656. *Diſſertatio de hepate.* Gen. 1653. *Diſſertatio de corde.* ibid. 1654.

OLAUS RUDBECKIUS,

Naquit à Upſal en Suede. Il eut une querelle fort vive avec Thomas Bartholin ſur la découverte des vaiſſeaux lymphatiques à laquelle ils prétendoient tous les deux. Mais un fait conſtant, c'eſt que le Docteur Joliffe avoit apperçu en Angleterre ces vaiſſeaux, à peu près dans le même tems, ou même un peu plutôt que ces antagoniſtes ; ainſi je ne vois rien qui les empêche de partager entre eux l'honneur de les avoir découverts ; car il eſt vraiſemblable qu'aucun d'eux n'a aidé les autres. Nous avons de lui,

Exercitatio nova Anatomica. Aroſiæ. 1653. Lugd. Bat. 1654. On trouve auſſi cet Ouvrage dans l'*Aurea Meſſis de Siboldus Hempſterhuis.* Heildeberg. 1659. & dans la Bibliotheque anatomique de le Clerc & Manget. Genev. 1685. *Inſidiæ ſtructæ Olai Rudbeckii Sueci, & c.* Lug. Bat. 1654. *Pro Ductibus hepaticis contra Bartholinum.* Lug. Batav. 1654. *Epiſtola ad Thomam Bartholinum de vaſis ſeroſis.* Upſaliæ. 1657.

FRE'DERIC RUYSCH,

Naquit à la Haye le 23 Mars 1638. Il étoit fils de Henri Ruiſch, Sécrétaire des Etats Généraux & de Anne Van-Berghem. Sa famille étoit originaire d'Amſterdam, où ſes ancêtres occuperent les places les plus honorables de l'Etat depuis 1365. ſans interruption, juſqu'en 1576. que la guerre qui s'éleva entre l'Eſpagne & la Hollande, occaſionna une grande révolution dans les biens & la condition de la famille de Ruyſch.

Mais quelque ſoit l'éclat & l'ancienneté de la famille de Ruyſch, il s'eſt moins fait connoître par cet endroit que par ſon mérite en qualité de membre de la Société Royale de Medecin & d'Anatomiſte.

M. Ruyſch ſe livra dès ſa plus tendre enfance à l'étude de la Medecine, & ſes premieres recherches furent ſur la matiere médicinale.

Les propriétés des plantes, la ſtructure des animaux, les qualités des minéraux, les opérations chymiques & les diſſections anatomiques furent les premiers objets qui frapperent ſon attention, qui exciterent ſa curioſité, & à la connoiſſance deſquels il ſe livra. Ce n'eſt point un de ces obſervateurs ſuperficiels qui, ſoit par préjugé, ſoit par indolence, effleurent les choſes & gliſſent légement ſur la vérité dont la premiere vue les ſatisfait. Il avoit commencé par détacher ſon eſprit de toutes ces préventions indignes de la raiſon & de la philoſophie; & le travail donna dans la ſuite à ſon eſprit un tour ſi ſingulier, que les recherches les plus penibles étoient devenues pour lui un exercice agréable & une vraie récréation.

Dans ce tems le fameux Bilſius ayant été nommé Profeſſeſſeur d'*Anatomie* à Louvain, comparut à Leyde. Ce Medecin le prenoit ſur un ton extremement fier ; déprimant ceux qu'on regardoit avec raiſon comme l'honneur de leur profeſſion, & élevant avec la hauteur & les rodomontades eſpagnoles ſes découvertes, celles particulierement ſur le mouvement de la bile, de la lymphe, du chyle & de la graiſſe, au-deſſus de tout ce qu'ils avoient fait; mais tôt ou tard le vrai mérite eſt vengé & l'inſolence châtiée. Sylvius De-la-boë, & Van-Horne entreprirent de rabattre un peu la vanité outrée de ce nouveau venu. Ils entraînerent dans leur deſſein le jeune Ruyſch, plus verſé qu'eux dans les diſſections minutieuſes & délicates. Ruyſch vint de la Haye où il ſéjournoit, à Leyde ; il arriva le ſoir, préſenta à ſes collegues des armes propres à attaquer & confondre l'orgueilleux Bilſius, & s'en retourna ſur le champ en préparer de nouvelles, pour la défenſe du même parti.

Il combattit quelque tems en ſecret contre Bilſius : mais

Van-Horne & Sylvius qu'il avoit ſi généreuſement ſecourus contre leur adverſaire, étant trop braves gens pour diſſimuler les obligations qu'ils lui avoient & s'approprier ce qui n'étoit que le réſultat de l'induſtrie d'autrui, le décélerent, & dès-lors la querelle devint perſonnelle de Bilſius à Ruyſch. Dans le cours de la diſpute, Ruyſch avoit aſſuré que la réſiſtance qu'il avoit éprouvée en ſoufflant dans les vaiſſeaux lymphatiques, lui avoit donné lieu de penſer que ces vaiſſeaux avoient des valvules, avouant qu'il ne les avoit point encore vûes; mais que du reſte ce fait qui n'étoit encore qu'une conjecture, paroiſſoit vraiſemblable à d'autres encore qu'à lui.

Bilſius nia ce phénomene avec une confiance peu commune & affecta un mépris ſouverain pour quiconque le regardoit comme poſſible. Ruyſch à qui le ciel avoit accordé un jugement auſſi ſain qu'une main adroite, non moins bon raiſonneur que bon diſſéqueur, vérifia ſa conjecture, & découvrit ces valvules impoſſibles ſelon Bilſius, au nombre de deux mille, ce dont il donna des preuves inconteſtables. Cet évenement combla de joie les perſonnes ſenſées qui s'intéreſſoient dans la diſpute, & pour qui le triomphe du mérite ſur l'ignorance & la vanité a toujours quelque choſe de ſatisfaiſant. Bilſius plus attentif à ſoutenir ſa réputation qu'à rechercher la vérité, aſſura qu'il ne conviendroit de ce point que quand on lui auroit fait voir ces valvules. Mais quand le témoignage de ſes ſens l'eut réduit à convenir de l'exiſtence des valvules, il ſe retourna; juſqu'à préſent il avoit joué le rôle d'un ignorant; il eut recours à l'impudence, & il avança qu'il avoit fort bien connu ces valvules, mais qu'il n'avoit point communiqué cette découverte, par des raiſons qui lui étoient particulieres. Ruyſch publia en 1665. un petit volume, le premier, à ce que je crois qui ſoit ſorti de ſa plume, dans lequel il donne le détail de cette conteſtation, ou Bilſius parut avec tout le deſavantage que l'ignorance ne manque jamais d'avoir avec le mérite, & tout le ridicule que la modeſtie triomphante ne manque point de jetter ſur le vice oppoſé, lorſqu'il eſt vaincu.

M. Ruyſch reçut en 1664. le bonnet de Docteur en Medecine dans l'Univerſité de Leyde. Il eut bientôt après une grande, mais triſte occaſion de montrer au monde combien il étoit digne de l'honneur qu'on venoit de lui faire. La peſte ſe répandoit avec fureur dans toute la Hollande, & M. Ruyſch fut chargé de ſecourir tous ceux qui en furent attaqués dans la Haye. Quelque gloire qui dût rejaillir de cet emploi, il faut convenir que par lui-même elle étoit peu propre à ſe faire ſouhaiter. Mais une choſe aſſez commune, c'eſt de voir la ſcience & le mérite expoſer les perſonnes qui en ſont douées à des dangers dont l'ignorance met les autres à l'abri.

Sa principale occupation, celle qui conſumoit la plus grande partie de ſon tems, c'étoit la diſſection. Il pouſſa l'*anatomie* à un point de perfection auquel elle n'avoit point encore atteint. Les Anatomiſtes s'en étoient tenus pendant long-tems aux inſtrumens qu'ils jugeoient néceſſaires pour la séparation des parties ſolides dont ils ſe propoſoient de connoître la ſtructure particuliere & les rapports mutuels.

Regnier de Graaf, intime ami de Ruyſch, fut le premier qui pour découvrir le mouvement du ſang dans les vaiſſeaux & les routes différentes qu'il prend pendant que l'automate vit, inventa une ſeringue d'une eſpece nouvelle, à l'aide de laquelle il remplit les vaiſſeaux d'une ſubſtance colorée qui faiſoit diſtinguer les routes qu'elle avoit ſuivies & celles par conſéquent que le ſang ſuivoit à ſa place, lorſque l'animal étoit vivant. On reçut d'abord cette découverte avec applaudiſſement: mais cette invention ne tarda pas à tomber, parce que la liqueur dont les vaiſſeaux étoient remplis venant à s'évaporer, le ſujet préparé ne ſervoit plus de rien.

Jean Swammerdam s'appliqua à corriger ce défaut de l'invention de Graaf, & conclut fort judicieuſement qu'il étoit abſolument néceſſaire de ſe ſervir de quelque ſubſtance chaude qui ſe refroidiſſant peu à peu, à meſure qu'elle couleroit dans les vaiſſeaux, perdît en arrivant à leur extrémité la nature de fluide, & pût en conſéquence ſéjourner dans les vaiſſeaux: mais ceci jettoit une grande difficulté dans l'opération en multipliant les choſes auxquelles il falloit avoir une grande attention. Il falloit avoir égard à la qualité particuliere de la matiere à injecter, au juſte degré de chaleur qu'il falloit lui donner, & à la force avec laquelle il falloit la pouſſer. C'eſt ainſi que Swammerdam parvint à rendre ſenſibles les arteres capilaires & les veines du viſage; mais il abandonna bientôt l'uſage & la culture de cet art naiſſant. Il ſe précipita dans la dévotion, abandonna l'*anatomie*, & regarda toutes ces opérations comme illicites & inſipides. Swammerdam cependant, ne put réſiſter à la tentation de communiquer ſon ſecret à M. Ruyſch ſon ami, qui en fut émerveillé & qui oſa le pratiquer dans la ſuite ſans croire que Dieu en fût offenſé.

Le ſuccès répondit à ſes premiers eſſais, & il débuta vraiſemblablement par quelque choſe de beaucoup plus parfait que ce que Swammerdam avoit fait L'injection des vaiſſeaux étoit telle que les parties les plus éloignées de leurs ramifications, celles qui étoient auſſi déliées que les fils des toiles d'araignée, devinrent ſenſibles, & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'elles ne l'étoient quelquefois qu'à l'aide du microſcope. Quelle eſt donc la nature de cette ſubſtance capable de pénétrer dans la cavité des canaux les plus imperceptibles, & de s'y endurcir en même tems?

On découvrit par ce moyen des ramifications qu'on n'avoit point encore apperçues, ſoit en conſidérant des corps vivans, ſoit en diſſéquant des corps d'hommes morts depuis peu de tems.

Des cadavres entiers d'enfans furent injectés; quant aux adultes, l'opération paſſa pour très-difficile, ſinon pour impoſſible ſur eux. Cependant il entreprit en 1666. par l'ordre des Etats Généraux, d'injecter le corps de l'Amiral Anglois Bercley, qui fut tué le 11 Juin dans une action entre les Flottes Angloiſes & Hollandoiſes. Ce corps, quoique en fort mauvais état lorſqu'on le mit entre les mains de Ruyſch, fut renvoyé en Angleterre auſſi habilement préparé, que ſi c'eût été le cadavre frais d'un enfant. Les Etats Généraux le récompenſerent comme il convenoit à leur grandeur & à l'habileté de leur Artiſte.

Chaque partie de la matiere injectée conſervoit ſa conſiſtance, ſa molleſſe, ſa fléxibilité, & acquéroit même à la longue quelque degré de beauté.

Les cadavres, avec tous leurs viſceres, bien loin de rendre une odeur deſagréable, en prenoient une fort douce, même dans les cas où ils tendoient à la puanteur, lorſqu'on les mettoit entre les mains de l'Artiſte.

Le ſecret de Ruyſch empêchoit encore les parties de ſe corrompre. Il eut le plaiſir de voir dans le cours de ſa vie, qui fut extremement longue, que ſes préparations avoient réſiſté à l'injure des ans, & qu'il lui étoit impoſſible à lui-même de fixer le tems qu'elles avoient encore à durer.

Tous les cadavres qu'il a injectés ont le luſtre, l'éclat & la fraîcheur de la jeuneſſe: on les prendroit pour des perſonnes vivantes, profondément endormies; & à conſidérer les membres articulés, ont les croiroit prêtes à marcher. Enfin on pourroit preſque dire, que Ruyſch avoit découvert le ſecret de reſſuſciter les morts. Ses momies étoient un ſpectacle de vie; au lieu que celles des Egyptiens n'offroient que l'image de la mort. L'homme ſembloit continuer de vivre dans les unes & continuer de mourir dans les autres.

Lorſque M. Ruyſch produiſit ces premiers phénomenes, une multitude d'incrédules en prononcerent hardiment l'impoſſibilité: il n'oppoſa à leur opiniâtreté que ces mots, *veni & vide*: venez, voyez. Son cabinet ouvert en tout tems, étoit orné, s'il m'eſt permis de m'expri-

mer ainſi, de monumens vivans de ſon habileté, tous prononçans en faveur de ſon art, & réfutans ſes contradicteurs.

Un Profeſſeur en Medecine s'aviſa de lui conſeiller fort ſérieuſement de renoncer à ces charlataneries & de ſuivre les routes sûres & battues dans leſquelles ſes prédéceſſeurs avoient marché. On peut s'imaginer combien cet avis parut ridicule à M. Ruyſch. Le Docteur revint à la charge, & pouſſa les choſes juſqu'à lui dire que ſa conduite étoit en cela indigne de ſa profeſſion. Ruyſch ne ſe départit point de ſon laconiſme; & le Docteur n'eût pour toute réponſe que cette phraſe noble & franche, *veni & vide* : venez, voyez.

Ruyſch n'a point nommé le Profeſſeur, à l'amitié ou à la ſotiſe duquel il devoit cet avis : il n'a pas tenu la même conduite à l'égard de Mrs Raw & Bidloo, l'un & l'autre profondément versés dans l'*Anatomie*, & les ennemis déclarés de ſon invention; Bidloo particulierement eut l'imprudence de ſe vanter qu'il poſſédoit le ſecret de préparer & de conſerver les cadavres mieux que Ruyſch même. A cela, M. Ruyſch lui répondit par une queſtion fort ſimple : Pourquoi, lui dit-il, ſi cela eſt, n'avez-vous donc pas découvert telles & telles parties? Pourquoi toutes vos figures anatomiques ſont-elles eſtropiées & pleines de défauts ? Il marque en même-tems quelques-uns de ces défauts. Juſques-là, la conduite de Ruyſch eſt raiſonnable : il avoit réuni en ſa faveur tous les avantages qu'une bonne cauſe & la maniere honnête de la défendre peuvent donner. Mais il abandonna quelque tems après le caractere de Philoſophe & celui de galant homme. Il ſe répandit en invectives contre ſes adverſaires. Il traita Bidloo de boucher adroit ; il ſe jetta dans des réflexions perſonnelles ; & lui dit en propres termes, qu'il avoit mieux aimé devenir *lanio ſubtilis* que *leno famoſus*. Il y a toute apparence qu'un miſerable jeu de mots, que l'antitheſe puérile de *lanio* & de *leno* firent riſquer à Ruyſch un reproche auſſi indécent & auſſi groſſier que celui-là. Il eſt vrai que la conduite de Bidloo a des excès qu'on ne peut juſtifier. Il avoit appellé Ruyſch, le dernier, le plus miſérable des Anatomiſtes, *miſerrimus Anatomicorum*. Mais les impertinences d'un homme ne doivent point troubler la tête, & n'excuſent point la fureur aveugle d'un autre.

La fauſſeté peut avoir d'habiles défenſeurs : mais la vérité ne manque jamais de triompher. Ne voyoit-on pas les chefs-d'œuvre de Ruyſch, & n'en connoiſſoit-on pas toute l'utilité ? Les ſujets néceſſaires à la diſſection, que la ſuperſtition qui dominoit alors ſur les eſprits, rendoient extremement rares, s'anéantiſſoient bien-tôt entre les mains des Anatomiſtes; Ruyſch avoit trouvé le ſecret d'en éterniſer l'uſage. Les diſſections ne furent plus accompagnées de cette horreur, qui avoit juſqu'alors ſuſpendu les progrès & rallenti l'étude de l'*Anatomie*. Juſqu'alors les démonſtrations anatomiques n'avoient été poſſibles que dans l'hiver ; les chaleurs de l'été ne furent plus capables de les interrompre ; le plus ou moins de clarté ſeule apporta quelque différence entre les jours.

En conſidérant les avantages du ſecret que Ruyſch poſſédoit, & la curioſité violente dont il étoit dévoré, on n'eſt plus étonné qu'il ait découvert une infinité de choſes qui avoient échappé à la connoiſſance de ceux qui avoient travaillé avant lui ; telle eſt l'artere bronchiale qui fournit aux poumons leur nourriture, & que les Anatomiſtes les plus délicats n'avoient point apperçue ; le périoſte des petits os de l'oreille interne, qu'on avoit regardé juſques alors comme nus, & les ligamens placés aux articulations de ces mêmes os. Il découvrit encore, que la ſubſtance corticale du cerveau n'étoit point glanduleuſe, comme on le croyoit, mais qu'elle étoit compoſée d'une infinité de ramifications de vaiſſeaux ; & que quant aux autres parties, que l'on regardoit comme des corps glanduleux, ce n'étoit que des amas de vaiſſeaux ſimples, qui ne différoient entre eux que par leurs longueurs, leurs diametres, les détours qu'ils formoient dans leur cours, & la diſtance de leurs extrémités au cœur ; circonſtances dont les différentes ſécrétions & filtrations étoient entierement dépendantes. Fréderic Schreiber qui a écrit ſa vie, en parlant de l'étendue & de l'importance de ſes découvertes, animé d'une eſpece d'enthouſiaſme, les expoſe d'une maniere fort vive dans quelques interrogations aſſez preſſées. Qui eſt-ce qui avoit obſervé avant lui, dit-il, les vaiſſeaux qui coulent dans la tunique arachnoïde, la rotule, & la cavité qui reçoit l'os de la cuiſſe ? Qui avoit découvert les vaiſſeaux répandus dans la membrane qui enveloppe la moelle épiniere ? Qui connoiſſoit les vaiſſeaux qui s'inſinuent & ſe répandent ſur les cellules qui contiennent la moelle des os ? Qui connoiſſoit les vaiſſeaux, & des tendons & des ligamens qui ſont deſtitués de ſang ?

Outre la pratique de la Medecine & ſa Chaire d'*Anatomie*, les Bourg-Meſtres d'Amſterdam l'avoient encore nommé Inſpecteur de ceux qui étoient bleſſés ou tués dans les querelles particulieres. Pour le bien général de l'état, on l'avoit conſtitué Maître des Sages-Femmes, qui, généralement parlant, entendoient aſſez mal leur profeſſion, & qui avoient le défaut de ſe hâter trop à faire l'extraction violente du placenta, lorſqu'il ne venoit pas de lui-même, pouſſant même l'imprudence juſqu'à le déchirer, ce qui cauſoit ſouvent la mort aux femmes. M. Ruyſch les détermina, mais ce ne fut pas ſans peine, à attendre patiemment qu'il fût expulsé, ou à aider doucement à ſon expulſion, par la raiſon que la nature a placé à cet effet un muſcle orbiculaire au fond de la matrice. Il avoit découvert ce muſcle, & il prétendoit que ſa fonction étoit de chaſſer le placenta, & qu'il avoit preſque toujours la force de le chaſſer en entier.

Enfin, il fut créé Profeſſeur de Botanique ; & il donna dans cette Science à ſon génie le même eſſort qu'il lui avoit donné dans l'*Anatomie*. Le commerce étendu des Hollandois lui fournit un grand nombre de plantes étrangeres qu'il diſſéqua, & qu'il conſerva avec un art admirable. Il ſépara adroitement leurs vaiſſeaux de leur parenchyme, & il rendit évidente par ce moyen la maniere dont il ſubſiſtoit. Les plantes furent embaumées comme les animaux ; & la main de Ruyſch les éterniſa comme eux.

Son cabinet ou le lieu qui contenoit ces raretés & beaucoup d'autres, étoit ſi riche, qu'on l'auroit pris pour le cabinet d'un Roi, plutôt que pour la collection d'un particulier. Outre la multitude & la variété qui y régnoient, il étoit embelli par un ordre & des ornemens qui en relevoient infiniment la vue. Des plantes diſpoſées en boſquets, des coquillages arrangés en deſſeins, étoient mêlés avec des ſqueletes & des membres anatomisés ; & afin qu'on n'eût plus rien à deſirer, il avoit animé le tout par des inſcriptions placées ſur chaque choſe, & tirées des meilleurs Poëtes latins. Ce cabinet étoit l'admiration de tous les étrangers. Les Généraux d'armées, les Ambaſſadeurs, les Electeurs, les Princes & les Rois même, ne dédaignerent point de le viſiter. Le Czar Pierre paſſant par la Hollande en 1695. vit le Cabinet de M. Ruyſch. Il fut tellement frappé de la beauté d'un petit enfant, en qui brilloient toutes les graces d'un enfant vivant de ſon âge, & qui ſembloit lui ſourire, qu'il ne pût s'empêcher de le baiſer. A ſon retour en Hollande en 1714. il acheta cette collection, & la fit paſſer à Petersbourg. Mais ſon induſtrie & ſon expérience en eurent bien-tôt formé une autre.

Il fut élu Aſſocié honoraire de l'Univerſité de Petersbourg en 1727. Il étoit encore membre de l'Académie *des Curieux de la Nature* en Allemagne, & de la Société Royale de Londres.

Il mourut d'une fievre en 1731. âgé de quatre-vingt-douze ans. Il eut cet avantage particulier ſur tous les grands Hommes qui l'avoient précédé, d'avoir aſſez longtems vécu pour voir avant ſa mort ſon mérite reconnu, & la malice & l'envie réduites au ſilence.

M. Ruyſch a donné un grand nombre d'Ouvrages différens & en différens tems, dont on a fait enfin une collection aſſez mal ordonnée, imprimée, ainſi qu'il paroît par le frontiſpice, *Amſtel.* apud Jaſſonio-Waesbergios, 1737.

Il y a dans un des Ouvrages de Ruyſch, une ſingularité qui mérite quelque attention; c'eſt que quelque paſſage de ſes *Adverſaria*, qui ont paru en Latin & en Hollandois, ſont en blanc & ſans être traduits dans le Hollandois. On n'a qu'à lire ces paſſages pour voir tout d'un coup ce qui a déterminé l'Auteur à ne les point traduire.

La vie que nous venons de donner de M. Ruyſch eſt pleine d'événemens ſi curieux & ſi inſtructifs, que nous eſpérons par cette raiſon que le Lecteur nous pardonnera de l'avoir fait ſi longue.

J. DOMINICUS SANTORINI.

Cet Auteur eſt, à ce que je crois, Venitien. Il a publié pluſieurs découvertes très-curieuſes, dans ſes Obſervations anatomiques, dont il y a une ou pluſieurs éditions Italiennes. La derniere s'eſt faite à Leyde en 1739-40.

Ses *Opuſcula Medica* ont été imprimés, Roterod. 1719,

GUNTHOSUS CHRISTOPHORUS SCHELHAMMERUS.

Ce Medecin profeſſa ſur la fin du dernier ſiecle la Medecine à Gene pendant quatre ans. De-là il paſſa en Danemark, où il vécut le reſte de ſa vie. Nous avons de lui,

In Phyſiologiam introductio, Helmſtad. 1681. 4°.

De auditu Liber unus, Lug. Batav. 1684. 8°.

Ce dernier Ouvrage, & ſon *Epiſtolica diſſertatio de lymphæ ortu & lymphaticorum vaſorum cauſis*, ſe trouvent dans la Bibliotheque de le Clerc & Manget.

Il a donné une édition de l'introduction à la Medecine de Conringius, avec des notes.

Il a fait pluſieurs obſervations ſur la langue, le larinx, les glandes ſalivaires, le diaphragme, le méſentere, le colon, le cæcum, le réſervoir du chyle, les reins, les doigts, les ongles, la lymphe, les canaux lymphatiques; & toutes ces obſervations méritent d'être lues.

On trouve encore dans les Ephémerides germaniques, quelques morceaux de cet Auteur, comme l'*anatomie* d'une mole, & un Traité *De Calculo cerebri*.

HENRICUS-SIGISMUNDUS SCHILLINGIUS

A donné les Ouvrages ſuivans:

Diſcurſus Phiſiologico Anatomicus de microcoſmi miſeriâ, & perfectionis excellentia. Witteberg. 1658. *in-quarto.*

Tractatus Oſteologicus, ſive Oſteologia microcoſmica. Dreſdæ. 1669. *in-quarto.*

CONRADUS-VICTOR SCHNEIDERUS

Profeſſoit la Medecine à Wittemberg au milieu du dernier ſiecle. Il a écrit un grand nombre d'Ouvrages Anatomiques. Les ſujets qu'il a traités principalement, ce ſont la membrane pituitaire, & les os de la tête, ſur quoi il a fait quelques remarques excellentes.

On a de lui les Ouvrages ſuivans:

Diſſertationes Anatomicæ de partibus quas vocant, principalioribus, capite, corde, hepate, cum obſervationibus ad Anatomiam necnon ad artem medendi pertinentibus. Witteberg. apud Joan. Rotinerum. 1643. *in-8°.*

Liber de oſſe cribriformi & ſenſu ac organo odoratus & morbis ad utrumque ſpectantibus, de coryza, hæmorrhia narium, polypo, ſternutatione, amiſſione odoratûs. Witteberg. apud Tobiam Mevium & Elerdum Schumacherum. 1655. *in-douze.*

Diſputationes Oſteologicæ aliquot. Witteberg. apud Mich. Wendtium. 1649. *in-8°.*

De oſſe occipitis, ejuſdemque vitiis ac vulneribus. Ibid. apud Joan. Hacke. Anno & formâ eiſd.

Diſputatio medica de oſſibus temporum. Ibid. apud Joan. Rohnerum. 1653. *in-8°.*

Oratio de Æquitate ac Juſtitiâ naturæ. Ibid. 1646. *in-quarto.*

Oratio de Bellis naturæ. Ibid. *fol.*

Diſſertatio Anatomico-Chirurgica de naturâ oſſis frontis, & ejus vulneribus ac vitiis. Ibid. 1650. *in-8°.*

Liber primus de Catarrhis, quo agitur de ſpeciebus catarrhorum; & de oſſe cuneiformi; per quod catarrhi decurrere finguntur. Witteberg. apud Hær. Tobiæ Mevii & Elerdi Schumacheri. 1660. *in-quarto.*

Liber de Catarrhis ſecundus, quo Galenici catarrhorum meatus perſpicuè falſi revincuntur. Ibid. apud eoſd. anno & formâ eiſd.

Liber de Catarrhis tertius, quo novi catarrhorum meatus demonſtrantur. Ibid. apud eoſd. 1661. *in-4°.*

Liber de Catarrhis quartus quo generalis catarrhorum curatio ad novitia dogmata & inventa paratur. Ibid. apud eoſd. anno & formâ eiſd.

Liber quintus & ultimus de catarrhoſorum diætâ, & de ſpeciebus catarrhorum. Witteberg. 1662. *in-quarto.*

Liber de Catarrhis ſpecialiſſimus. Witteberg. 1674. *in-quarto.*

Liber de morbis capitis ſeu cephalicis illis, ut vocant, ſoporoſis, &c. Witteberg. 1669. *in-quarto.*

Liber de novâ graviſſimorum trium morborum curatione, &c. Francof. 1672. *in-quarto.*

Liber de ſpaſmorum naturâ & ſubjecto. Witteberg. 1678, *in-quarto.*

MARCUS-AURELIUS SEVERINUS,

Fut diſciple de Julius Jaſſolinus, au commencement du ſiecle paſſé, & dans la ſuite Profeſſeur d'*Anatomie* & de Chirurgie à Naples. Il eſt plus connu par ſes Ouvrages de Chirurgie, que par ceux d'*Anatomie*. Ce fut apparemment par les connoiſſances qu'il avoit de l'*Anatomie* qu'il excella en Chirurgie; car ſans l'une de ces ſciences, il eſt aſſez difficile, pour ne pas dire impoſſible, d'être habile dans l'autre.

Il a donné les Ouvrages Anatomiques ſuivans:

Zootomia Democritea. Noriberg. 1646. *in-quarto.*

Hiſtoria Anatomica, Obſervatioque medica eviſcerati corporis, Neapoli, 1629. *in-quarto.*

Quæſtiones Anatomicæ quatuor. 1. *De aqua Pericardii.* 2. *De cordis adipe.* 3. *De poris Cholidochis.* 4. *Oſteologia, pro Galeno, adverſus argutatores. Epidochæ in totidem alias Julii Jaſſolini.* Hanow. 1664. *in-quarto.* Francof. 1668. *in-12.* Ces derniers Ouvrages ſont contenus dans un Traité ſur l'*Anatomie*, composé par Wolckamer.

NICOLAUS SEVERUS

Compoſa au milieu du ſiecle dernier les Ouvrages ſuivans:

Reſponſio ad vindicias Hepatis redivivi contra Deuſingium. Lugd. Bat. 1662. *in-douze.*

Obſervationes Anatomicæ de glandulis oculorum; noviſque eorum vaſis. Hafn. 1664. *in-quarto.*

Obſervationes Anatomicæ de glandulis oris. Lugd. Bat. 1662. *in-quarto*, & *in-douze.*

NICOLAS STENO

Etoit Danois. Il fleuriſſoit ſur le milieu du ſiecle paſſé. Il a enrichi l'*Anatomie* de pluſieurs découvertes importantes. Il a apperçu le premier les canaux qui portent l'humidité qui arroſe l'œil, & qui en facilite les mouvemens. Il donna en 1662. la deſcription d'un vaiſſeau ſalivaire, qui part des glandes placées aux envi-

rons des oreilles, dont perſonne n'avoit encore fait mention. Il remarqua que les fibres muſculaires du pharinx ſont rangées dans un ordre double de ſpirales, l'un qui deſcend & l'autre qui monte; ſuivant des routes oppoſées, & ſe croiſant à chaque circonvolution. Il a fait de plus des Obſervations ſur les canaux lymphatiques. On a de lui :

De Muſculis & glandulis obſervationum ſpecimen. Hafn. 1667. *in-quarto.* Amſtel. 1664. *in-douze.* Lugd. Bat. 1683. *in-douze.* Cet Ouvrage ſe trouve dans la Bibliotheque Anatomique.

Diſſertatio de cerebri Anatome. Guido Fanoiſius a traduit cette diſſertation ſur l'édition Françoiſe de 1669. Lugd. Bat. 1671. *in-douze.* Cet Ouvrage eſt auſſi dans la Bibliotheque Anatomique.

Obſervationes Anatomicæ quibus varia oris, oculorum & narium vaſa deſcribuntur, noviſque ſalivæ, lachrymarum & muci fontes delegantur, & novum Bilſii de Lymphæ motu & uſu commentum examinatur & rejicitur. Lugd. Bat. 1662. *in-douze.* Ibid. 1680. *in-douze.*

Ces Obſervations ont auſſi été recueillies par Manget & le Clerc.

Elementorum myologiæ ſpecimen, ſeu muſculi deſcriptio Geometrica. Cui accidunt canis Carchariæ diſſectum caput & diſſectus piſcis ex canum genere. Amſtel. 1669. *in*-8°.

On trouve cet Ouvrage dans la Bibliothéque Anatomique.

FRANCISCUS STOCKHAMMERUS

Publia ſur la fin du dernier ſiecle les Ouvrages ſuivans ſur l'*Anatomie* :

Microcoſmographia ſive partium humani corporis omnium, earumque actionum & uſuum brevis quidem, accurata tamen & atoma deſcriptio, novis hujus ſæculi inventis exornata. Viennæ Auſtriæ. 1682.

LAURENTIUS STRAUSSIUS

Fleuriſſoit ſur la fin du ſiecle paſſé. Il a publié beaucoup d'Ouvrages ; entre leſquels, les ſuivans concernent l'*Anatomie*.

Conatus Anatomicus, aliquot diſputationibus exhibitus. Francof. 1665. *in-quarto.*

Microcoſmographia metrica, ſive humani corporis hiſtoria, Elegiaco carmine exhibita, & ad ſanguinis circulationem & pleraque nova Anatomicorum inventa accommodata. Gieſſæ 1679. *in*-8°.

JEAN SWAMMERDAM

Fut un Anatomiſte célebre ſur la fin du ſiecle paſſé, & avoit été diſciple cheri de Van-Horne, ſous lequel il fit de grands progrès dans l'art de diſſéquer, & de préparer les corps.

De Graaf étoit diſciple de Van-Horne dans le même tems que Swammerdam qui l'accuſe d'avoir volé des découvertes à leur maître commun, & de ſe les être appropriées, comme un vrai Plagiaire.

On fait un très-grand cas de ſes Ouvrages. Voici ce que nous avons de lui.

Miraculum naturæ, ſive uteri muliebris fabrica. Notis in D. Joh. Van-Horne Prodromum illuſtrata, & tabulis à Clariſſ. expertiſſimiſque viris cum ipſo Archetypo Collatis adumbrata. Adjecta eſt nova methodus, cavitates corporis ita præparandi, ut ſuam ſemper genuinam faciem ſervent. Lugduni. Bat. 1672. *in-quarto.* Ibid. 1679. *in*-4°. Cet Ouvrage eſt dans la Bibliotheque Anatomique.

Tractatus Phyſico-Anatomico-Medicus de reſpiratione uſuque pulmonum. Lugd. Bat. 1667. *in*-8°. Ibid. 1679. *in*-8°. Lugd. Bat. 1738.

Manget & le Clerc ont auſſi recueilli cet Ouvrage.

FRANCONIUS SYLVIUS DE LA BOE

Eſt plus connu comme Medecin, que comme Anatomiſte. Il naquit à Hanowre en 1614. Exerça la Medecine à Amſterdam, & mourut Profeſſeur à Leyde en 1678.

Le ſeul droit qu'il ait de ſe trouver dans ce Catalogue, lui eſt diſputé pas Nemeſius qui revendique ce que Sylvius appelle ſon ſiſteme ſur la bile. Il a cependant découvert l'os orbiculaire de l'oreille interne; mais il s'eſt trompé ſur ſa ſituation. Il eſt placé entre l'étrier & l'enclume; au lieu que de la Boé le plaçoit à côté de la tête de l'étrier.

DANIEL TAUVRY

Medecin François a donné un Traité d'Anatomie dont on fait peu de cas, & qui n'a mérité quelque attention que par des hypothèſes extravagantes, & une théorie des plus ſingulierement mal imaginées; ce Traité a pour titre *Anatomie raiſonnée.* Il parut en 1687. L'Auteur avoit pour lors dix-huit ans. Il donna en 1700. ſon Traité de la génération & de la nourriture du fœtus. Il mourut en 1701. âgé de trente-un an.

MATTHIAS TILINGIUS

A écrit pluſieurs Traités d'*Anatomie ;* mais il ne paroît pas qu'il ait fait aucune découverte dans la ſtructure du corps humain. Il vivoit ſur la fin du ſiecle paſſé.

Ses Ouvrages Anatomiques ſont :

De tuba uteri deque fœtu nuper in Galliâ, extra uteri cavitatem, in tuba concepto, exercitatio Anatomica. Rinthelii. 1670. *in-douze.*

De placenta uteri diſquiſitio Anatomica, novis in Medicina hypotheſibus illuſtrata. Rinthelii. 1672. *in-douze.*

De admiranda renum ſtructura eorumque uſu nobili in ſanguificatione, ſeminis præparatione, ac humoris ſeroſi ſanguine ſegregatione, conſiſtente, exercitatio Anatomica, ex principiis de circulari ſanguinis motu illuſtrata. Francof. 1672. *in-douze.*

Anatomia lienis, ad circulationem ſanguinis, aliaque recentiorum inventa, accommodata. Rinthelii. 1673. *in-douze.* Ibid. 1676. *in-douze.*

Παρέκβασις, *ſeu digreſſio Phyſico-Anatomica curioſa de vaſe brevi lienis, ejuſque uſu nobili ac egregio in corporis humani œconomia.* Mindæ. 1676. *in*-12.

EDWARD TYSON,

Etoit Medecin de l'Hôpital de Bethléem, membre du Collége des Medecins, & Profeſſeur d'*Anatomie* & de Chirurgie.

Il étoit Anatomiſte fort exact, comme il paroît par pluſieurs diſſertations qu'on trouve de lui dans les Tranſactions Philoſophiques & dans les *Acta eruditorum*, & qui concernent l'*anatomie* de l'homme, des bêtes & des inſectes.

On a imprimé à Londres en 1681. ſon *Phocæna* ou ſon Cours d'*Anatomie* dans le Collége des Gresham, avec un diſcours préliminaire ſur l'*anatomie* & ſur l'hiſtoire naturelle des animaux.

ANTONIUS-MARIA VALSALVA,

Naquit à Imola en Italie, & profeſſa l'*Anatomie* à Bologne. Son Traité *de l'oreille* contient pluſieurs choſes nouvelles, & paſſe pour un Ouvrage excellent. Il a décrit encore & donné de nouvelles figures des muſcles de la luette & du pharinx.

PHILIPPE VERHEYEN,

Naquit en 1648. Il s'étoit d'abord deſtiné à l'étude de la Théologie :

Théologie : mais ayant perdu une jambe par la gangrène, il se tourna entierement du côté de la Medecine. Il professa l'*Anatomie* & la Chirurgie à Louvain. Il se fit une grande réputation, & mourut d'une fievre en 1711. Les savans le regretterent beaucoup. Son *Anatomie* est fort estimée. On en a fait plusieurs éditions. La derniere est de Bruxelles & de 1726. 2 vol. *quarto.*

JOANNES-BAPTISTA VERLE,

A composé un Ouvrage intitulé, *Anatomia artificialis oculi humani.* Il a été imprimé à Amsterdam en 1680. *in*-12. & on le trouve dans les *Miscellanea curiosa* & dans la Bibliotheque Anatomique.

JOSEPH GUICHARD DU VERNEY.

Cet Anatomiste célébre naquit à Feurs en Foretz le 5 Août 1648. Jacques du Verney son pere exerçoit la Medecine dans ce lieu. Le fils étudia la Medecine pendant cinq ans à Avignon. Il vint à Paris en 1667. où on l'employa peu à près à disséquer le cerveau devant des Assemblées de Savans qui se tenoient chez M. l'Abbé Bourdelot & chez M. Denis célebre Medecin de Paris. Il s'en acquita si bien qu'en 1676. il eut une place à l'Académie des Sciences. Il fut chargé dans la suite de faire un Cours d'*Anatomie* devant M. le Dauphin, & en 1679. il fut placé dans la Chaire d'*Anatomie* au Jardin du Roi.

Il publia en 1683. son Traité *de l'organe de l'ouie*, qui fut traduit en Latin l'année suivante & imprimé à Nuremberg. Cet Ouvrage est fort estimé. C'est le seul qu'on ait de lui. Il mourut le 10 Septembre 1730.

JOANNES VESLINGIUS,

Professa l'*Anatomie* & la Botanique à Padoue au commencement du dernier siecle. Son *Syntagma anatomicum* est estimé. Il y en a plusieurs éditions ornées de figures. Celle d'Amsterdam de 1666. avec des notes & l'appendix de Gérard Blasius, passe pour la meilleure.

RAYMOND VIEUSSENS,

Etoit de Montpellier & passa pour entendre très-parfaitement l'*anatomie* du cerveau, de la moelle allongée & des nerfs, surquoi il n'est pas toujours d'accord avec Willis. Sa *Neurologie* est ornée de fort belles figures, & les parties y sont très-exactement décrites. Cet Ouvrage a été imprimé, Lugd. 1684.

JOANNES VIGIERIUS,

Célébre Chirurgien qui vécut sur le milieu du dernier siecle. Nous avons de lui,

Enchiridion Anatomicum, imprimé, Hag. Comit. 1659. avec ses *Opera Medico-Chirurgica*, *quarto.*

JOANNES-GEORGIUS VIRSUGUS,

Etoit Bavarois. Il posséda bien l'*Anatomie.* Il n'a point donné d'Ouvrage; mais il s'est immortalisé par la découverte du canal du pancréas qui porte le fluide séparé dans sa substance glanduleuse, dans le même endroit où le conduit cholidoque commun s'ouvre dans le duodenum. Il fit cette découverte en 1642. Il fut quelque tems après massacré dans son Cabinet, par un Italien qu'on soupçonne avoir été gagé pour cette action. On le nomme quelquefois *Wirtumgus.*

JEAN-GEORGE WOLKAMER,

Exerçoit la Medecine à Nuremberg sur le milieu du dernier siecle. Outre les Ouvrages suivans que cet Auteur a donné, on trouve encore un grand nombre de mor-

ceaux détachés qui sont sortis de sa main, dans les Ephémérides Germaniques.

Collegium Anatomicum ex clarissimis triumviris concinnatum; Ex Julii Jassolini, locris; quæstionibus Anatomicis. 1. *De cordis adipe.* 2. *De aqua pericardii.* 3. *De poris choledochis & vesicâ fellea.* 4. *Osteologia parva. Marci Aurelii Severini, totidem epidochis. Et Bartholomæo Cabrolio, Aquitano.* Hanoviæ. 1654. *quarto.* Francof. 1668. *quarto.*

Epistola de stomacho scripta ad Doct. Joan. Georgium Sartorium. Altorph. Noricor. 1682. *quarto.*

JOANNES-JACOBUS WEPFER,

Exerçoit la Medecine à Schaffouse sur la fin du dernier siecle. On lui a obligation d'un grand nombre de traités anatomiques fort curieux, surtout concernant l'*anatomie* de ceux qui sont morts d'apoplexie. On a de lui,

Observationes Anatomicæ, ex cadaveribus eorum quos sustulit apoplexia; cum exercitatione de ejus loco affecto. Schaff. 1658. *octavo.* ibid. 1675. *octavo.* Amstel. 1681. *octavo.*

Historiarum & observationum apoplecticorum & similium, potissimùm anatomæ subjectorum auctarium, cum scholiis. Ibid. anno & formâ eisd.

Historia anatomica de puella sine cerebro nata. Schaff. 1665. *octavo.* Cet Ouvrage est dans la Bibliotheque Anatomique.

De dubiis anatomicis epistola. Cette Lettre a été imprimée avec un Traité de Jacobus-Henricus Paulus, intitulé,

Anatomiæ Bilsianæ anatome. Noriberg. *quarto.* Argent. 1665. *octavo.*

CONRADUS WESENFELD.

Nous n'avons rien que je sache de cet Auteur concernant l'*anatomie.* Mais Joannes Petrus Albrecht rapporte dans les Ephémérides Germaniques, que Wesenfeld croyoit avoir remarqué dans un criminel qu'il eut occasion de disséquer, quelques conduits qui communiquoient de l'intestin cœcum à la vessie. Personne depuis n'a remarqué la même chose.

THOMAS WHARTON,

Medecin Anglois, publia en 1656. un Traité des glandes sous le titre d'*Adenographia.* On y trouve plusieurs particularités curieuses & qui n'étoient pas alors connues. Entre autres choses, il y parle d'un canal qui part des glandes conglomérées qui sont situées au côté le plus éloigné de la mâchoire inférieure & qui fournit de la salive qu'il décharge dans la bouche vers le milieu du menton.

THOMAS WILLIS.

Ce Medecin fit ses études à Oxford, où il professa dans la suite l'histoire naturelle. Il naquit en 1620. & mourut en 1677. Il s'est fait par sa pratique plus de réputation qu'il n'en eût mérité par sa théorie, qui n'étoit pas toujours des plus sensées. Cependant il faut convenir qu'il entendoit très-bien l'*anatomie* du cerveau, des nerfs, de l'estomac & des intestins.

Piccolhomini avoit remarqué avant lui que le cerveau proprement dit & le cervelet, avoient deux substances fort distinctes, l'une extérieure d'une couleur cendrée, parsemée d'une infinité de vaisseaux sanguins qui font sous la pie-mere une multitude innombrable de tours & de retours; l'autre intérieure, partout unie à la premiere, d'une nature nerveuse, tenant près cette écorce, car c'est ainsi qu'on appelle la premiere, à la moelle allongée d'où toutes les parties de nerfs qui partent du cerveau & de la moelle de l'épine & qui sont situées sous le cerveau & sous le cervelet, tirent leur origine.

Willis qui examina le cerveau après Piccolhomini, pouſſa ſes recherches fort loin.

Il remarqua toutes les inſertions de cette ſubſtance médullaire dans la ſubſtance corticale de la moelle allongée, il conſidéra avec ſoin les origines de tous les nerfs; & ſon infatigable curioſité les ſuivit dans toutes les parties du corps. Alors il fut démontré que le cerveau étoit la ſource du mouvement & du ſentiment: mais on connut encore comment en vertu des nerfs telle partie du corps conſpire avec telle autre pour produire tel mouvement en particulier, & l'on vit preſque à l'œil que toutes les fois que pluſieurs parties concourent à la production d'un mouvement, ce mouvement eſt produit par des nerfs répandus dans chacune de ces parties & tous agités en même tems. Quoique Vieuſſens & Duverney aient corrigé en pluſieurs endroits l'*Anatomie* de Willis ſur les nerfs, il eſt toutefois certain qu'ils ont confirmé ſon hypotheſe tout en développant ſes erreurs.

Il a ſéparé les diverſes membranes qui couchées les unes ſur les autres forment l'eſtomac. Il examina les fibres de l'enveloppe du milieu plus exactement qu'on avoit fait juſqu'alors. Il ſuivit avec beaucoup d'adreſſe les vaiſſeaux ſanguins & les nerfs répandus entre ces enveloppes. Il démontra que la membrane qui tapiſſe l'intérieur de l'eſtomac eſt glanduleuſe, & que ces glandes filtrent l'humeur qui empêche les alimens de le bleſſer, & qui concourt avec la ſalive à hâter la digeſtion. Il a donné des raiſons particulieres de l'ordre de ces fibres entrelacées qui compoſent l'enveloppe muſculaire.

JACQUES-BENIGNE WINSLOW,

Profeſſeur d'*Anatomie* & de Chirurgie au Jardin du Roi à Paris, Docteur Regent de la Faculté de Medecine de Paris, membre de l'Académie Royale des Sciences & de la Société Royale de Berlin, a donné en 1723. un excellent Ouvrage intitulé, *Expoſition anatomique de la ſtructure du corps humain, quarto.*

Le Docteur George Douglas l'a traduit en Anglois & il a paru dans cette langue à Londres en 1734.

Il paſſe pour le meilleur ſyſteme des parties ſolides du corps humain qui ait encore paru. On y admire ſurtout la préciſion, la clarté & l'ordre. On a l'obligation à l'Auteur d'y avoir introduit quelques termes nouveaux qui ſervent infiniment à éclaircir cette matiere & à rendre les connoiſſances plus nettes & plus vives.

Le fameux Stenon étoit le grand oncle de M. Winſlow.

ANATON. Voyez *Anatron.*

ANATRESIS, Ἀνάτρησις, de ἀνὰ & τρέω, *perforare, percer.* Pris à la lettre, il ſignifie *perforation.* Mais il eſt employé dans Galien pour l'opération du trépan.

ANATRIBE, Ἀνατριβὴ, &

ANATRIPSIS, Ἀνάτριψις, de ἀνὰ & τρίβω, *broyer, broyement.*

ANATRIS ou ANTARIS, *Mercure.*

ANATRON ou NATRON, *Soude blanche.* C'eſt un ſel tiré de l'eau du Nil par cryſtalliſation ou par évaporation; il pourroit bien être le nitre des anciens. On en trouve rarement en France. Il eſt un peu aigre au gout. Il faut le choiſir en maſſe blanche, comme cryſtallisé, péſant, d'un gout de ſel ordinaire, mais de mauvaiſe odeur, s'humectant aisément à l'air. Les Blanchiſſeuſes l'employoient autrefois à la place de la ſoude pour blanchir leur linge, d'où vient qu'on l'a appellé ſoude blanche improprement. Les Bouchers s'en ſervoient auſſi à la place du ſel marin pour ſaler leurs cuirs. Mais il a été défendu depuis pluſieurs années d'en apporter en France. C'eſt ce qui l'a rendu fort rare.

Il eſt fort apéritif pris par la bouche; il déterge & deſſeche étant appliqué extérieurement. Il réſiſte à la gangrene. Il en entre dans la compoſition de la pierre de Crollius. Mais comme on n'en trouve point, on lui ſubſtitue le ſel de verre.

Il y a auſſi l'*anatron* artificiel qu'on appelle en latin *anatrum factitium.* On le compoſe avec dix parties de ſalpetre, quatre parties de chaux vive, trois parties de ſel commun, deux parties d'alun de roche & deux parties de vitriol. On diſſout le tout dans du vin. On fait bouillir la diſſolution; on la coule & on la fait évaporer en conſiſtance de ſel.

Il eſt employé comme le borax pour purifier les métaux & pour les mettre en fuſion. LEMERY, *des Drogues.*

Il y a une grande différence entre le nitre ou le *natrum* des anciens, & notre ſalpetre on nitre des modernes; car on doute ſi les anciens ont connu notre ſalpetre; & d'un autre côté, le nitre des anciens nous eſt preſque inconnu. Les anciens ont donné le nom de nitre à un ſel acre ou alcali que l'on retiroit d'Egypte & d'autres endroits, & qui fermentoit avec des liqueurs acides. Il eſt certain qu'ils s'en ſervoient comme d'un ſel lixiviel, pour laver leurs habits & pour faire du verre.

Salomon fait entendre cette efferveſcence du nitre d'Egypte avec le vinaigre, lorſqu'il dit dans ſes *Proverbes, chap.* 25. « celui qui chante des airs à un cœur affligé, fait comme ſi l'on mêloit du nitre avec du vinaigre. » Cette antipathie ou cette efferveſcence de ce nitre avec le vinaigre ne peut s'entendre de notre ſalpetre ou de notre nitre ordinaire, puiſqu'il n'excite point de trouble lorſqu'on le mêle avec le vinaigre.

Les anciens ſe ſervoient ſouvent de nitre & d'aphronitre dans les bains: ils l'ont appellé ματρωνικὸν νίτρον, & παρθένιον, parce que les Dames & les jeunes filles s'en ſervoient ſouvent pour ſe laver. C'eſt pourquoi *Jeremie chap.* 2. *verſ.* 22. dit, « quand vous vous laveriez avec » du nitre, & que vous vous purifieriez avec une grande » abondance d'herbes, de berith, vous demeureriez » toujours ſouillées devant moi dans votre iniquité, » dit le Seigneur votre Dieu; » ce qui ne convient pas au ſalpetre, mais à un ſel alcali lixiviel que l'on apporte quelquefois d'Egypte ſous le nom de nitre ou d'aphronitre, qui ſe fond aiſément à l'humidité de l'air, qui fermente avec le vinaigre & qui a une vertu déterſive. Et encore actuellement dans les champs de l'Aſie mineure, près de Smyrne & d'Epheſe, la terre s'éleve au printems & en automne & forme un grand nombre de petites éminences, telles que celles que les taupes font dans notre pays. Les habitans font une leſſive de cette terre pour laver leurs habits; & du ſel qu'ils retirent par la ſeule eau qu'ils y verſent, ils font du ſavon en la mêlant avec de l'huile, ſelon que le rapporte le ſavant Tournefort. On avoit coutume de ſe ſervir de ce même nitre des anciens pour en faire du verre avec le ſable, comme on en fait aujourd'hui avec le ſel tiré de la plante appellée kali ou ſoude. C'eſt ce que l'on peut conclurre des paroles de *Tacite, L. V. de ſes hiſt.* Car en parlant d'un certain fleuve de la Paleſtine & voiſin de l'Egypte, il dit: « près de ſon embouchure on » ramaſſe du ſable dont on fait du verre en y mêlant du » nitre. »

Il eſt donc certain que le nitre des anciens eſt entierement différent du nôtre. Non-ſeulement il n'eſt plus en uſage en Europe, mais encore il eſt très-rare, quoique les anciens en fiſſent un très-grand uſage, ſoit pour faire des médicamens, ſoit pour les commodités de la vie; car les bains qui étoient fréquens épuiſoient une grande quantité de ce nitre. Il ſervoit à la teinture, pour aſſaiſonner les alimens, & quelquefois on l'employoit pour enduire les vaiſſeaux faits de terre.

Comme l'on nous en apporte fort rarement, il eſt très-difficile d'établir la différence qui ſe trouve entre le νίτρον ou λίτρον des Grecs & l'ἀφρονίτρον ou le nitre d'Afrique ou d'Egypte, que nous croyons être le baurac des Arabes, & que l'on appelle aphronitre, c'eſt-à-dire écume de nitre, de ces mots ἄφρον τοῦ νίτρου.

Le nitre des anciens étoit un ſel naturel, blanc ou de couleur de roſe, d'un gout amer, qui ne décrépitoit point dans le feu comme le ſel commun, & qui ne fuſoit pas ſur les charbons comme le ſalpetre des modernes, mais qui étoit fuſible & formoit des bulles, comme

l'alun & le borax, & qui bouillonnoit avec les acides : c'eſt pourquoi il nous paroît être de même nature que le ſel de tartre ou les cendres gravelées. GEOFFROY.

ANATRON, ſignifie auſſi quelquefois ſel de verre, qui n'eſt qu'une écume ſaline qui ſe ſépare du verre pendant qu'il eſt en fuſion dans les fourneaux.

On le prend encore pour la *terra Saracenica*, dont il y a trois eſpeces ; la blanche, la rouge & l'azurée.

Il ſignifie encore cette excroiſſance blanche & pierreuſe qui naît ſur les rochers, en forme de mouſſe blanche & que quelques-uns appellent *ſal nitrum*.

Au lieu d'*anatron*, on dit auſſi *anàchron*, *anatrum*, & *anaton*. CASTELLI & RULAND, JOHNSON, SCHRODER, HOFFMAN.

ANATROPE, Ἀνατροπὴ de ἀνατρέπω, *ſubvertere*, *renverſer* ; à la lettre *renverſement*. Mais ici c'eſt le relâchement d'eſtomac accompagné de défaut d'appétit, de vomiſſement & de nauſée. GALIEN.

Le verbe ἀνατρέπω ſignifie dans Hippocrate, *Lib. de Arte*, *renverſer*, *ruiner*, *détruire*.

ANATRUM. Voyez *Anatron*.

ANATUM, *coque d'œuf*. JOHNSON.

ANAUDOS, Ἀναυδος. Ce terme ſignifie, ſelon Galien, dans Hippocrate, une perſonne qui a perdu l'uſage de la parole ; & *aphonos*, ἄφωνος une perſonne qui a totalement perdu la voix. Dans les premiers les organes qui ſervent à l'articulation des mots ſont offenſés ou embarraſſés. Dans les autres qui ont entierement perdu la voix, les parties telles que le larynx avec les muſcles & les nerfs qui lui appartiennent, ſont hors d'état de remplir leurs fonctions. Ce mot eſt dérivé d'α privatif & de αὐδὴ, *parole* ; comme *aphonos* vient d'α privatif & de φωνὴ, *voix*.

ANAVINGA. *Baccifera indica fructu rotundo cuſpidato, ceraſi magnitudine, Polypyreno. Anavinga.* H. M. P. 4. T. 49. pag. 101.

Arbre d'une grandeur moyenne qui croît dans le Malabar aux Indes Orientales, particulierement aux environs de Cochin. Il eſt toujours verd, & ſon fruit ou ſa graine eſt mûre en Août.

Le ſuc de ce fruit ou de cette graine pris en boiſſon excite la ſueur, eſt bon dans les maladies qui ont de la malignité, & tient le ventre libre. On fait de la décoction des feuilles de l'arbre dans de l'eau un bain ſalutaire pour ceux qui ont des douleurs dans les articulations. RAY, *Hiſt. Plant.*

ANAXYRIS, ἀναξυρὶς, eſpece de *Lapathum*, qu'on appelle encore *oxalis* ou *Lapathum agreſte*. ORIBASE, *Med. Coll. Lib. I.*

ANAXYRIDES, ἀναξυρίδες, dans Hippocrate *de Aere*, ſignifie une eſpece de culotte ou de caleçon, à l'uſage des Scythes. Ce terme vient de ἀναστύρω ; en changeant le σ en ξ, ἀναξύρω, *tirer en haut*.

A N B.

ANBLATUM, *cordi*, *ſive aphyllon*. J. B. *Orobanche radice dentata, major*. C. B. *Dentaria major, Matthiolo*, Ger. *Orob. radice dentata, ſive dentaria major Matthiolo*, Park. *Grande dentaire*.

C'eſt une plante qui fleurit ſur la fin du mois d'Avril & au commencement de Mai ; on la trouve dans des hayes, aux environs de *Darking*, en *Surry*, à *Bredgate*, proche *Sittingborn*, du côté de *Chiſelhurſt* & *Maidſtone*, dans le *Kent*, proche *Dalſton*, en *Weſtmorland*, & à *Heptonſtal*, dans la Province d'*York*. *Syn. Ship. Brit.* 288.

Je ne lui connois aucune propriété. MARTIN TOURNEFORT.

A N C.

ANCHA, terme dont Avicenne & Foreſtus quelquefois ſe ſont ſervis ; il eſt ſynonyme dans ces Auteurs à *Coxa*. CASTELLI.

ANCHILOPS. C'eſt une tumeur phlegmoneuſe ſituée ordinairement au grand angle de l'œil, ſous l'endroit où les paupieres ſe joignent, qui dégenere en abſcès. Il y en a de deux eſpeces ; l'une eſt douloureuſe, & l'autre eſt preſque ſans douleur.

L'*Anchilops* douloureux eſt ſouvent accompagné d'une fievre violente qui dure, juſqu'à ce que la matiere ſoit formée & évacuée.

L'*Anchilops* preſque ſans douleur n'eſt point ordinairement accompagné de la fievre. Le gonflement du grand angle eſt léger & la couleur de la peau un peu changée.

Cette tumeur a pluſieurs cauſes. Elle peut être occaſionnée, 1°. Par la lymphe qui coule de l'œil dans le nez par les points lacrymaux. Si cette humeur qui doit paſſer dans ces petits canaux, eſt vitiée, ou ſi les parties à travers leſquelles elle doit couler ſont obſtruées ; il eſt évident que ſon amas cauſera un abſcès dans le grand angle. Cette lymphe peut être vitiée de pluſieurs manieres. 1°. Lorſqu'elle ronge par ſon acreté, les parois intérieurs du ſac lacrymal, & qu'elle produit conſéquemment un écoulement de matiere purulente qui ſe rend dans les conduits lacrymaux & qui les bouche. La lymphe lacrymale interceptée dans ſon cours, remplit le ſac, le gonfle & en éleve la partie ſupérieure ; ce qu'on apperçoit à une éminence ou gonflement ſous l'endroit ou les paupieres s'uniſſent. Si l'on comprime cette éminence la matiere regorge par les points lacrymaux.

2°. Lorſque la lymphe lacrymale devient trop épaiſſe ou viſqueuſe, de ſorte qu'elle ne puiſſe plus paſſer par le canal qui la conduit dans le nez ; alors elle s'amaſſe dans le ſac lacrymal & y produit un gonflement comme dans le cas précédent, avec cette différence que lorſqu'on vient à preſſer l'éminence, dans ce cas l'humeur coule par le nez, ce qui n'arrive point lorſque la tumeur eſt produite par la premiere cauſe dont nous avons parlé. La lymphe eſt quelquefois ſans défaut ; mais il y a inflammation dans les membranes qui forment le conduit lacrymal.

Ce conduit étant alors obſtrué par l'extenſion de ſon tiſſu ſpongieux, la ſéroſité s'amaſſera néceſſairement dans le ſac lacrymal, s'y aigrira en y ſéjournant, & excoriera ſa ſurface intérieure, d'où naîtront les accidens dont nous venons de faire mention.

Quelques-uns donnent le nom d'*hydropiſie* au gonflement du ſac lacrymal occaſionné par le ſéjour & l'amas de la lymphe, ſoit qu'en preſſant le ſac avec le doigt, la lymphe coule par le nez, ſoit qu'elle coule du côté de l'œil. Mais ce nom ne convient point à cette maladie ; car toute hydropiſie ſuppoſe un amas d'humeur aqueuſe dans quelque cavité de laquelle elle ne puiſſe ſortir faute d'iſſue : mais dans le cas preſſant, on peut faire ſortir la matiere qui remplit le ſac lacrymal : il y a plus ; il y a des perſonnes en qui la lymphe ſort par le nez, tandis qu'elles ſommeillent, enſorte que le matin à leur réveil, le ſac eſt vuide ; il eſt vrai que trois heures après qu'elles ſont ſorties du lit, le ſac ſe trouve rempli & qu'elles ſont obligées de le vuider derechef. Il ſuit de cette obſervation que quand le malade eſt droit, le ſac lacrymal forme une eſpece de pli qui bouche l'orifice des canaux inférieurs.

Lorſque le ſac lacrymal ſe remplit de la maniere que nous venons de dire, & que le fluide qu'il contient eſt trop épais pour paſſer, ſoit par les points lacrymaux, ſoit par le conduit naſal, il ſurvient inflammation ; l'abſcès ſe forme, & la maladie préſente naît.

Les remarques précédentes caractériſent ſuffiſamment l'*anchilops*, quand il eſt formé ; mais il eſt quelquefois difficile de le connoître, quand il commence à naître : lorſque les larmes ceſſent de couler par leurs canaux ordinaires, ou quand elles ſortent avec plus de difficulté, on apperçoit à la vérité dans le grand angle de l'œil, une humeur filamenteuſe accompagnée d'une inflammation légere avec douleur, demangeaiſon & larmes ; mais il y a des fluxions à qui tous ces ſymptomes ſont communs avec l'*anchilops*.

Si lorſqu'on preſſe le grand angle de l'œil, on voit ſortir une humeur blanchâtre par les points lacrymaux, ou

s'il paroît une éminence dans le ſac lacrymal, il y a à craindre que l'humeur qu'il contient ne s'aigriſſe & qu'il ne s'enſuive la formation d'un abſcès.

Les abſcès qui ſe forment dans le grand angle de l'œil dégenerent ordinairement en fiſtule lacrymale & quelquefois en cancer, lorſque l'humeur génératrice de l'abſcès eſt maligne.

Il faut examiner ſoigneuſement ſi l'abſcès s'ouvre dans le ſac lacrymal, ou ſi formé entre la peau & le muſcle orbiculaire, il n'eſt que ſuperficiel; dans ce dernier cas, ſi la matiere ne ſejourne pas entre le ſac & le muſcle, il n'y a pas à craindre que l'*anchilops* dégenere en fiſtule; mais ſi l'on juge aux ſignes précédens qu'il y a obſtruction dans le ſac lacrymal, on emploiera ſur le champ les remedes capables d'arrêter l'accroiſſement de la maladie: c'eſt pourquoi on fera ſaigner le malade; on lui ordonnera de prendre tous les matins un bouillon fait avec le veau, le cerfeuil, la bugloſe, la bourrache & la chicorée. On le purgera de tems en tems; on fera prendre les bains domeſtiques, & tous les autres remedes propres à rectifier la lymphe. Rien de plus ſalutaire dans ce cas, que les injections faites par les points lacrymaux; mais il faut obſerver, lorſque le ſac eſt conſidérablement dilaté, de le comprimer un peu avec le doigt pendant l'injection, ſans cette précaution l'injection augmentant la dilatation du ſac, fera plus de mal que de bien. Quand on aura fait ce remede pendant cinq ou ſix jours, ſi la liqueur injectée par les points lacrymaux ne paſſe pas dans la gorge, ou ne coule pas par le nez, l'injection eſt inutile; ce qui confirme l'opinion où je ſuis que l'injection n'eſt bonne que dans les obſtructions ſimples du ſac lacrymal, & non pas dans la fiſtule lacrymale.

Un bandage qui comprimeroit le ſac lacrymal par ſon éminence ſeroit plus efficace que l'injection; car par ce moyen l'humeur ſe trouveroit continuellement preſſée du côté des orifices des canaux inférieurs. On étuvera l'extérieur de cette éminence deux ou trois fois par jour avec de l'eau de la Reine d'Hongrie.

On lavera auſſi le globe de l'œil avec du vin chaud dans lequel on délayera quelque goute du baume du Commandeur. Voyez *Balſamum Commendatoris*. On laiſſera ſur le grand angle pendant la nuit une compreſſe trempée dans ce vin. L'on guérira par cette méthode ſeule, ſi l'obſtruction du ſac lacrymal eſt peu conſidérable, & ſi l'os unguis n'eſt point affecté.

L'abbé de Grace a guéri quelquefois avec ſon emplâtre des fiſtules & des abſcès au grand angle. Il couvroit de cette emplâtre l'œil entier; il nettoyoit l'œil ſoir & matin, & changeoit d'emplâtre une fois par jour.

Dans quelques-uns des cas précédens, lorſqu'il ſurvient inflammation au ſac lacrymal, ſi cette inflammation eſt cauſée par une affluence d'humeurs, on ſaignera & l'on aura recours aux remedes propres à prévenir l'accroiſſement de cette affluence. Un remede qu'on peut employer, c'eſt la pulpe de pomme cuite mêlée avec du blanc d'œuf, ou la pulpe de caſſe avec celle de pomme cuite, de chacune en partie égale.

Si l'os unguis n'eſt point carié, traitez l'ulcere avec l'emplâtre de l'Abbé de Grace. Vous obſerverez encore de purger le malade, auſſi ſouvent que le cas le requerra. Lorſque vous vous appercevrez que la matiere contenue dans le ſac lacrymal eſt tournée en pus; vous n'en attendrez point une évacuation ſpontanée; car elle pourroit par un trop long ſéjour carier les os adjacens. C'eſt pourquoi vous lui ouvrirez un paſſage avec la lancette, obſervant de faire l'inciſion dans la direction du muſcle orbiculaire. Vous panſerez enſuite la plaie avec l'emplâtre de l'Abbé de Grace. Voyez *Fiſtula lacrymalis*. S. Yves.

ANCHOAS. C'eſt le nom qu'ont donné les habitans du Méxique, au gingembre mâle qui differe du gingembre femelle ou du gingembre commun, en ce que ſes feuilles & ſes racines ſont plus rudes & plus fortes, qu'elles ſont plus acres au goût, & que cette acreté eſt mêlée d'une eſpece d'amertume. Hernand.

Il vient dans les mêmes lieux que le gingembre commun, & il a les mêmes propriétés. Voyez *Zinziber*. Ray, *Hiſt. Plant.*

ANCHORALIS PROCESSUS. C'eſt la même choſe que *Proceſſus coracoïdes*. Voyez *Proceſſus coracoïdes*. *Apophyſe coracoïde*.

ANCHUSA, *Orcanette*. Voici comment on la diſtingue dans les Auteurs. *Anchuſa* Offic. Chab. 516. Park. Parad. 250. *Anchuſa monſpeliana*. J. B. 3. 583. Raii Hiſt. 496. *Anchuſa puniceis floribus*. C. B. Pin. 255. Boerh. Ind. A. 189. *Anchuſa minor purpurea*. Park. Theat. 517. *Anchuſa alcibiadion*, Ger. 656. Emac 800. *Bugloſſum radice rubrâ, ſive Anchuſa vulgatior*. Elem. Bot. 110. *Bugloſſum perenne minus puniceis floribus* Hiſt. Oxon. 3. 438. Dale.

Anchusa, que quelques-uns appellent *Calyx* & d'autres *Onoclea*, a les feuilles ſemblables à celles de la bugloſſe ſauvage, longues, rudes, garnies de poils, noires & en grand nombre, rangées autour de la racine de la plante, droites & à fleur de terre. Sa racine eſt de la groſſeur d'un doigt, tirant ſur la couleur du ſang; elle pouſſe ſes tiges en été, & elle tache les mains; elle demande un terrain gras & fertile.

Sa racine eſt aſtringente, broyée & mêlée avec de l'huile & de la cire, elle eſt bonne pour les brûlures & pour les vieux ulceres. Elle guérit les éréſypeles, appliquée en cataplaſme avec de la farine d'orge; déterge l'alphos & la lépre, ſi l'on en frotte la partie affectée, avec du vinaigre. Appliquée en forme de peſſaire, elle attire le fœtus mort. On ordonne ſa décoction à ceux qui ont la jauniſſe ou quelques maladies des reins & de la rate. S'il y a fievre dans ces maladies, on la mêle avec l'hydromel. Ses feuilles infuſées dans du vin reſſerrent le ventre. Ceux qui compoſent des onguens s'en ſervent encore pour donner de la conſiſtance à leurs préparations. Dioscoride, *Lib. IV. cap.* 23.

Il y a une autre eſpece d'*Anchuſa* que quelques-uns appellent *alcibiadium* ou *onochiles*; elle différe de la premiere en ce que ſes feuilles ſont plus petites, quoique rudes comme elles, & en ce que ſes tiges ſont plus foibles. Ces tiges portent une fleur purpurine. Ses racines ſont rouges & aſſez longues; elles ſont pleines aux environs de la moiſſon d'un ſuc rouge comme le ſang. Elle croît dans les lieux ſablonneux.

Ses feuilles & ſes racines ſont bonnes contre la morſure des animaux venimeux, & particulierement de la vipere; ſoit qu'on les mange, ſoit qu'on en boive l'infuſion, ou qu'on les porte en guiſe d'amulete; on dit de plus, que ſi quelqu'un après les avoir mâchées, crache dans la gueule d'un animal venimeux; l'animal mourra. *Idem*, *Ibid. cap.* 4.

Il y a une troiſieme eſpece d'*anchuſa*, ſemblable à la premiere. Elle porte une ſemence plus petite & de couleur rouge. Si quelqu'un crache dans la gueule d'un ſerpent, après en avoir mâché, il le tue. Sa racine priſe dans la quantité d'une once & demie, avec l'hyſope & le creſſon, chaſſe les plus grands vers. *Id. ibid. cap.* 25.

Sa racine ſe déchire comme le papirus; elle tache les mains de rouge, & l'on s'en ſert à préparer la laine à recevoir les couleurs les plus précieuſes. Ces taches ne s'en vont point dans l'eau; il faut de l'huile pour les effacer, & c'eſt à cette marque que l'on reconnoît la vraie racine de cette eſpece d'*orcanette*. On en ordonne une dragme dans du vin, dans les douleurs de reins; ou s'il y a de la fievre, dans une décoction de polypode de chêne. Ses feuilles broyées avec de la farine & du miel s'appliquent ſur les parties dans le cas de luxations; ſi l'on en fait infuſer dans de l'hydromel le poids de deux dragmes, on aura un remede contre le flux de ventre. On dit que la décoction de cette racine dans de l'eau tue les puces.

Il y a une autre plante fort ſemblable à celle-là, & qu'on appelle par cette raiſon *pſeudanchuſa*: quelques-uns lui donnent encore les noms d'*enchuſa* ou *doris* & beaucoup d'autres. Elle eſt plus cotoneuſe, moins

graſſe ; & elle a les feuilles moins épaiſſes & moins fortes. Sa racine ne rend point d'huile ; mais ſeulement un ſuc rouge ; c'eſt à cela qu'on la diſtingue de l'*anchuſa*. On en applique les feuilles ſur les endroits douloureux où l'on a reçu des coups. Elle eſt bonne contre le venin des ſerpens ; & l'on en boit pour faire ſortir les épines enfoncées dans la chair. Quelques-uns veulent qu'on en cueille les feuilles de la main gauche en nommant la perſonne pour qui on les cueille, & qu'on les lui attache en forme d'amulete autour du corps, dans la fievre tierce.

Nous avons encore une plante, dont le nom propre eſt *onochiles*, mais que quelques-uns appellent *anchuſa*, d'autres *anebion*, *onochelis*, ou *rhexias*, & pluſieurs, *enchuſa*. Elle porte une fleur purpurine. Elle a les tiges & les feuilles rudes ; rouges dans le tems de la moiſſon, & noires dans les autres tems. Elle a plus de vertu dans le tems de la moiſſon. Ses feuilles broyées ont l'odeur du concombre. On en ordonne trois onces dans la chûte de la matrice. On dit que ceux qui en portent ſur eux n'ont rien à craindre des ſerpens.

Une autre plante ſemblable à celle-ci, mais un peu plus petite, a la fleur rouge, & les mêmes propriétes. Pline, *Lib. XXII. cap.* 20. 21.

Les Anciens ſe ſervoient de l'*orcanette* & du cinabre pour donner une couleur agréable à leurs onguens, & ils ne mettoient point de ſel pour prevenir la rancidité de l'huile partout où il y avoit de l'*orcanette*. *Id. Lib. XIII. cap.* 1.

On ſe ſervoit encore de la racine d'*orcanette* pour colorer la cire & le bois. *Id. Lib. XXI. cap.* 16.

La racine d'*orcanette* eſt compacte & ligneuſe, blanche en dedans, & couverte d'une écorce rouge, qui communique cette couleur à tout ce dans quoi on la fait infuſer. Ses feuilles ſont longues, rudes & vélues, & ſemblables à celles de la bugloſe ſauvage. Elle pouſſe des tiges à peu près de la hauteur de deux piés ; ces tiges ont pluſieurs feuilles, longues, étroites & garnies de poil ; ces feuilles ſont placées alternativement le long de la tige. Ses fleurs naiſſent au ſommet des tiges ; elles ſont faites en entonnoir à pavillon découpé ; elles ſont fort ſerrées les unes contre les autres ; elles ſont de couleur purpurine & un peu plus petites que celles de la bugloſe ; quand elles ſont paſſées, il paroît à leur place, dans leurs calices qui s'élargiſſent, quatre ſemences qui ont la figure de tête de ſerpent, qui ſont aſſez longues.

Elle ne croît que dans nos jardins, & elle fleurit au mois de Juin, on n'emploie que ſes racines.

Parkinſon recommande l'infuſion de ſon écorce dans de l'huile de pétrole, dans les coupures fraîches & dans les bleſſures récentes.

On fait actuellement peu d'uſage de ſa racine. Miller, *Off. Bot.*

L'*orcanette* commune croît dans le Languedoc & dans la Provence ; c'eſt la racine du *buglossum radice rubrâ*, ou l'*anchuſa vulgatior*. Sa racine eſt aſtringente & l'on s'en ſert dans toutes ſortes d'hémorrhagies. C'eſt avec cela que les Apothicaires donnent de la couleur à leurs onguens, ſurtout à l'onguent roſat. A cet effet, ils la font bouillir dans de l'huile ; car elle eſt long-tems à communiquer ſa couleur à l'eau. Galien nous apprend que les Anciens s'en ſervoient comme d'un fard. Geoffroy.

Elle contient beaucoup d'huile & peu de ſel.

Sa décoction arrête le flux de ventre.

On apporte du Levant une eſpece d'*orcanette*, qu'on appelle l'*orcanette de Conſtantinople*. C'eſt une racine preſque auſſi grande & auſſi groſſe que le bras ; mais d'une figure particuliere ; car elle paroît un amas de grandes feuilles entortillées comme un rouleau de tabac, de couleurs différentes, dont les principales ſont un rouge obſcur & un très-beau violet. Il paroît au haut de cette racine une maniere de moiſiſſure blanche & bleuâtre. On trouve dans ſon milieu un cœur qui eſt une petite écorce mince, roulée comme la canelle d'un beau rouge en dehors, & blanche en dedans ; il y apparence que cette racine eſt artificielle. Mais quoiqu'il en ſoit, elle rend une teinture plus belle que la nôtre.

ANCHUSA LUTEA, *orcanette jaune*. Offic. Ger. 656. Emac. 800. J. B. 3. 583. Raii, Hiſt. 1. 497. *Anchuſa lutea major*, Park. Theat. 515. C. B. Pin. 255. *Anchuſa lutea rarior & elegantior*, Chab. 516. *Symphytum Echii folio ampliore, radice rubrâ*, Elem. Bot. 114. *Symphytum Echii folio ampliore, radice rubrâ, flore luteo*. Tourn. Inſt. 138.

Dioſcoride décrit trois eſpeces d'*orcanette* ; mais les Auteurs ne ſont pas d'accord entre eux ſur les plantes auxquelles conviennent les deſcriptions de Dioſcoride, les uns les appliquent à une plante, & les autres les appliquent à une autre. Cæſalpinus & Thalius donnent le nom d'*orcanette* à la bugloſe, dont les ſemences ont la figure d'une tête de vipere. Turrier, Dodonæus & Cordus rapportent deux eſpeces d'*orcanette* à la bugloſe ; je ne ſai ſur quel fondement ; car la marque caractériſtique de l'*orcanette*, c'eſt de teindre la main en rouge ; ce que ni la bugloſſe de Cæſalpinus ni celle de ces derniers Auteurs ne fait point.

Les Botaniſtes les plus Modernes diſtinguent pluſieurs eſpeces d'*orcanette*. Je penſe avec C. Bauhin, que les deux eſpeces dont je viens de parler, ſont les mêmes que la ſeconde & la troiſieme de Dioſcoride, dont la premiere paroît ne différer de la ſeconde, que parce qu'elle eſt plus grande. Dale.

ANCHYLE. Voyez *Ancyle*.

ANCHYLOPS. Voyez *Anchilops*.

ANCHYLOSIS, ou ANCHYLE, ou ANCYLE, ou ANCYLOSIS. *Voyez ce dernier*.

ANCHYNOPES, nom qu'Oribaſe donne au *phœnix*. Oribase, *Med. Coll. Lib. XII.*

ANCHYROIDES. Voyez *Coracoïdes*.

ANCI en grec, γαλιάγκωνες, de γαλὴ, belette & de ἀγκὼν, le coude. Hippocrate nomme ainſi ceux à qui la tête de l'humérus a gliſſé dans l'aiſſelle, & qui ont un bras plus court & plus petit que l'autre. On le donne auſſi à ceux qui ont le coude enflé comme les belettes ; d'où ils ſont appellés par quelques Auteurs, *muſtilanci*, ce qui rend exactement le terme grec, γαλιάγκωνες. On les appelle encore *anci* tout court.

L'accident d'où cette dénomination eſt dérivé, arrive ſoit dans la matrice où l'humérus eſt luxé, en conſéquence de trop d'humidité, ſoit dans la jeuneſſe à la ſuite d'un abſcès ſitué profondément aux environs de l'humérus. Foesius.

ANCINAR, borax. Ruland.

ANCISTRON, Ἀγκιστρὸν ; un crochet.

ANCON, Ἀγκὼν ; l'éminence, la boſſe, ou l'inflexion du coude. Le milieu de cette éminence ſur laquelle nous nous appuyons ; la plus grande des deux apophiſes du cubitus, qu'on nomme encore *olecrane*. Castelli. Winslow.

ANCONÆUS MUSCULUS. Ce muſcle naît, par un tendon rond & court de la partie poſtérieure du condyle externe de l'os du bras. Il devient bientôt charnu, & il s'attache ſi fortement à une partie du brachial externe, qu'on ne peut l'en ſéparer que par violence.

Il s'inſere mince & charnu dans la partie latérale du cubitus à deux pouces au-deſſous de l'olécrane.

Son uſage eſt de ſervir à l'extenſion de l'avant-bras. Douglas.

ANCORA, *Calx*, *chaux*. Ruland, Johnson.

ANCORALIS. Voyez *Anchoralis*.

ANCOSA, *Lacca*, *Gomme lacque*. Ruland, Johnson.

ANCTER, Ἀγκτὴρ, en latin, *fibula*. C'eſt une opération par laquelle on parvient à tenir les levres d'une plaie approchées l'une de l'autre. Celse, *Lib. V. cap.* 26. Cette opération ſe nomme dans Galien, ἀγκτηρίασμὸς, *anctеriaſmus*. Voyez *fibula* & *ſutura*.

ANCUBITUS, vieux mot dont on ſe ſervoit pour déſigner cette maladie des yeux, dans laquelle on croit

les avoir pleins de ſable ou de petites pierres.
Joannes Angelicus l'appelle encore *pétrification.* Castelli.

ANCUNULENTÆ. C'eſt de ce nom qu'on appelle les femmes pendant qu'elles ont leurs regles, parce qu'on les regarde alors comme ſouillées. Festus. Du mot grec Κονὶς, vient le mot latin *cœnum*, & de *cœnum* dérivent *cunire* & *inquinare.*

Ancunulenta eſt composé de ἀμ pour ἀμφὶ, & de cunio ou κονίαω. *Inquino.* Souiller.

ANCUS, nom qu'on donne à ceux qui n'ont pas les bras droits ; " enſorte qu'ils ne peuvent les étendre parfaitement. Festus Il eſt dérivé d'ἀγκὼν, coude ſelon Servius. Ancus, mancus ; κυλλὸς, λοξὸς. „ *Vet. gloſſ.* Varron prétend que les Latins tenoient ce terme des Sabins : mais il eſt évident qu'il dérive du mot grec, ἄγκη, qui ſignifie, inflexion du bras. Les Grecs diſoient encore γαλιαγκὼν, au lieu d'*ancus.* Voyez *anci.* Baxter. *Gloſſ.*

ANCYLE, ANCYLOSIS, vient d'ἀγκύλος, courbé, *Ankyloſe* ; maladie des articulations qui les prive de leur mouvement en les tenant toujours roides. Elle eſt causée ou par l'épaiſſiſſement des humeurs ou par la diſtenſion des nerfs. *Paul Eginet, Lib. IV. cap.* 55. *Actuarius Meth. Med. Lib. IV. cap.* 16. Il faut donc uſer dans cette maladie d'émolliens & de relâchans ; & en général de ceux dont on ſe ſert, lorſqu'il y a ſchirroſité, & qu'il eſt queſtion de réſoudre. Quant aux remedes particuliers ; il faut étuver les parties avec de l'huile & de l'eau, dans quoi l'on aura fait bouillir de la graine de lin, du fœnugrec, de la guimauve, du laurier, de la racine de concombre ſauvage, avec de l'huile *omphacinum.* On fera ſuccéder à ce remede quelqu'un des *acopa* les plus ſimples, celui par exemple qu'on fait avec le peuplier noir, ou celui qu'on prépare avec le ſapin, ſi l'on n'aime mieux le *bromion*, l'*Ariſtophanæum*, l'*azanitha*, le *lyſiponium* ou le *varium.* Les emplâtres convenables ſont l'*amithaon* & l'*anicetum.*

On peut regarder les ſuivans comme excellens.

Prenez *du bdellium*, } *ſeize dragmes de chacun.*
de la graiſſe de veau,
de la gomme ammoniaque,
de l'iris d'illyrie,
de l'opopanax, } *huit dragmes de chacun.*
du galbanum,
de la graine de romarin,
du ſtyrax,
de l'encens,
des grains de poivre, cent-ſoixante,
de la cire, une demi-livre,
de la réſine de térébenthine, une demi-livre,
du marc d'huile d'iris, une quantité ſuffiſante.
du vin, une quantité ſuffiſante ;

Battez le tout enſemble.

Cette compoſition, mêlée avec l'onguent d'iris, de chypre ou de laurier, fait un bon *acopum.* Le baume de *perna* eſt un médicament d'une eſpece mitoyenne entre l'emplâtre & l'*acopum.*

Quand on ſe ſert des *acopa*, il faut en froter doucement & long-tems la partie malade, & tâcher en même-tems de l'étendre & de mettre l'articulation affectée en mouvement. Paul Eginete.

On peut employer auſſi le malagme d'*Euticleus* pour les articulations, pour toutes ſortes de douleurs, particulierement dans la veſſie ; & pour les contractions des articulations cauſées par une cicatrice nouvelle, (ce que les Grecs appellent ἀγκύλαι.)

Ce mélange ſe compoſe de la maniere ſuivante.

Prenez *de la ſuie d'encens*, } *un poiſſon.*
de réſine,
de galbanum, une once & demie.
de gomme ammoniaque, } *une dragme & deux grains & demi de chacun.*
de bdellium,
de cire, une dragme & trente-trois grains.

On prépare un autre malagme de la maniere ſuivante.

Prenez *de l'iris*,
de la gomme ammoniaque, } *une once, ſix dragmes & trente-ſix grains de chacun.*
du galbanum,
du nitre,
de réſine liquide, ſix dragmes & quinze grains.
de cire, deux onces & deux ſcrupules

Celse, *Lib. V. cap.* 18.

Je ne ſai ce que Celſe entend par *fuligo thuris*, amoins ; que ce ne ſoit la ſuie qui naît de l'encens qu'on brûle dans les temples.

Lorſqu'une jointure ou l'articulation des os ſe roidit, & que la matiere peccante ſe fixe & ſe durcit dans cet endroit, maladie que les Grecs appellent *ancyloſis ;* ſi elle provient d'une effuſion & d'une concrétion des ſucs de quelqu'os rompus, ſa cure eſt extremement difficile. Mais ſi ſa roideur eſt une ſuite d'une trop longue ceſſation de mouvement ou de l'épaiſſiſſement des humeurs qui humectent cette articulation ; ce ne ſera pas toujours ſans ſuccès qu'on tentera les fomentations émollientes ſur la partie affectée ; qu'on employera les bains réitérés, ſurtout les bains naturels ; qu'on la frotera fortement d'huile, de graiſſe d'animaux, & de tout autre ingrédient émollient ; tandis que la friction ſe fera, on aura ſoin d'agiter la partie frotée d'un & d'autre côté, dans le ſens de l'articulation, juſqu'à ce qu'elle ait recouvré ſon entiere flexibilité. Heister.

M. Malloet rapporte le cas ſuivant dans les Memoires de l'*Academie des Sciences, Vol. de* 1728.

Un jeune-homme, âgé de vingt-trois ans, avoit depuis plus d'un an ſa jambe droite tout-à-fait pliée, ſans avoir pu, pendant ce tems-là, aucunement l'étendre, ſentoit de grandes douleurs aux genoux, leſquelles étoient plus vives dans des tems que dans d'autres : elles ont été quelquefois au point qu'étant dans ſon lit, il ne pouvoit ſouffrir ſur ſon genou le poids de ſa couverture, & que pendant quatre mois, on a été obligé de la ſoutenir avec un cerceau. Quoique ſes douleurs aient été beaucoup moins aiguës dans certains tems, elles l'étoient toujours beaucoup quand on preſſoit l'endroit où le malade les ſentoit ; ce qui ne lui permettoit pas de ſonger à ſe ſervir d'une jambe de bois, qui par la compreſſion que le genou auroit ſouffert, en appuyant deſſus, n'auroit pas manqué de rendre les douleurs beaucoup plus vives. Il ne pouvoit non plus marcher avec deux croſſes ; parce que, quand il vouloit s'en ſervir, le poids de ſa jambe lui cauſoit au jarret des maux inſupportables. Pour tâcher de s'en délivrer & de la néceſſité de ſe tenir toujours au lit, il avoit tenté de ſe ſoutenir la jambe avec des bandes ; mais comme cet expédient n'empêchoit pas cette partie de vaciler & d'aller de côté & d'autre, il ne diminuoit rien de ſes ſouffrances.

Des Chirurgiens de province qui paſſoient pour habiles, perſuadés que c'étoit une *ankyloſe*, où le fémur & le tibia étoient ſoudés, après avoir employé long-tems pluſieurs ſortes de remedes & inutilement, ayant délibéré pluſieurs enſemble ſur ce qu'il y avoit à faire dans cette maladie, étoient convenus qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre que celui de lui couper la cuiſſe.

Quelques perſonnes de conſidération qui s'intéreſſoient pour ce malade, l'engagerent de ſe rendre à Paris,

dans l'eſpérance qu'il pourroit y trouver des ſecours qui le diſpenſeroient d'en venir à cette extrémité. Y étant arrivé au mois de Septembre dernier, il conſulta des Chirurgiens fort expérimentés dans ces ſortes de maux. Ils furent d'avis qu'il n'y avoit d'autre remede pour lui que celui de faire l'amputation de ſa cuiſſe.

Il étoit ſi rebuté du triſte état auquel il étoit réduit, & il reſſentoit quelquefois des douleurs ſi cruelles, qu'il prit ſon parti, & ſe détermina à ſe faire faire cette opération. Comme le ſuccès en étoit douteux, & qu'elle devoit le mettre en danger de perdre la vie, d'autant plus qu'il étoit fort foible & fort exténué, les Chirurgiens par une ſage précaution, firent avertir le Vicaire de la Paroiſſe de lui adminiſtrer les Sacremens; & parce que j'avois occaſion de voir ce malade, ils me firent dire la réſolution qu'ils avoient priſe de faire cette opération, comme une choſe qui ne devoit pas ſouffrir de difficulté, & ſeulement pour que je l'y préparaſſe par des purgations, & les autres remedes que je jugerois convenables.

Me croyant obligé d'examiner le mal pour lequel on vouloit faire l'amputation de cette cuiſſe, je fis découvrir la partie affectée, & je trouvai que des deux condyles inférieurs du fémur, l'interne étoit un peu plus gros qu'il ne devoit être, auſſi-bien que le côté interne de l'extrémité ſupérieure du tibia. Cette groſſeur n'étoit pas douloureuſe, même quand on la preſſoit; & la douleur que le malade reſſentoit à ſon genou, étoit directement à l'endroit du ligament qui attache la rotule au tibia. Je ne remarquai aucune tumeur dans les chairs; la jambe au contraire étoit conſidérablement maigre.

Quoique la groſſeur excédente que j'avois obſervée dans ce genou, ne me parût pas capable de faire par ſon volume que ce malade ne pût aucunement étendre ſa jambe : cependant, à en juger par ce qui arrive ordinairement, elle pouvoit être la ſuite de quelque dérangement dans les têtes des os; en conſéquence duquel ils auroient pu être ſoudés enſemble par une liqueur qui ſe ſeroit épanchée dans leur jointure, & qui en s'y épaiſſiſſant, les auroit collés de façon, que de deux pieces ils n'en auroient fait qu'une; maladie qui n'eſt que trop commune, & qui fait qu'aucun des os ſoudés ne ſauroit avoir de mouvement qui lui ſoit propre, & qu'il n'y a par conſéquent plus de jeu dans leurs articulations. Et comme je n'en remarquois aucun dans le genou de ce malade, quelque effort que je lui fiſſe faire pour étendre ſa jambe, je voulus m'aſſurer ſi cette cauſe avoit lieu.

Pour cet effet, j'eſſayai d'étendre la jambe pliée, en faiſant effort avec ma main droite pour l'allonger, tandis qu'avec la gauche je tenois la cuiſſe aſſujettie. J'obſervai que cette jambe s'étendoit. A la vérité, ce n'étoit pas ſans peine de ma part, & ſans douleur de la part du malade; c'eſt pourquoi, je ne fis pas de plus grands efforts pour l'étendre davantage, tant parce que je fus perſuadé par la réſiſtance que j'y trouvois que j'en viendrois difficilement à bout, que pour ne pas augmenter les douleurs & les rendre inſoutenables. Mais parce que cette jambe ſe remettoit dans ſon premier état de flexion, dès que je la laiſſois libre, & que je crus qu'il étoit important de m'aſſurer ſi le mouvement qu'elle avoit ne lui étoit pas commun avec la cuiſſe; je réitérai à pluſieurs repriſes les efforts que j'avois faits pour l'étendre, & toujours avec le même ſuccès.

Alors je fus perſuadé que les os n'étoient pas ſoudés; car quand ils le ſont, non-ſeulement le membre n'a plus de jeu dans ſon articulation par ſes propres organes, mais il eſt encore impoſſible qu'une force étrangere lui en donne, & qu'elle l'étende lorſqu'il eſt plié, ou qu'elle le plie lorſqu'il eſt étendu; à moins que les os ſoudés ne ſe déſoudent, ou qu'ils ne ſe caſſent; ce que je ſavois bien n'être point arrivé par les efforts que j'avois faits.

Il me fallut donc chercher la cauſe qui tenoit cette jambe ainſi pliée, & qui faiſoit que le malade ne pouvoit aucunement l'étendre.

J'examinai les tendons de ſes muſcles fléchiſſeurs; je trouvai qu'ils étoient extremement bandés & retirés vers leur origine : il me parut qu'il n'en falloit pas davantage pour tenir la jambe ainſi pliée, & je crus avoir trouvé la cauſe que je cherchois. Mais pour m'en aſſurer encore davantage, s'il étoit poſſible, je queſtionnai le malade ſur la maniere dont ce mal lui étoit venu, dans l'eſpérance que je pourrois tirer de-là quelque lumiere.

Il me dit qu'il avoit eu au mois d'Août de l'année 1726. une fievre qui avoit duré quarante-cinq jours, deſquels il en avoit été les quinze ou ſeize premiers en léthargie; que pendant ce tems-là il ſe débatoit & vouloit ſortir de ſon lit, enſorte qu'on fut obligé de l'attacher; qu'il avoit trouvé le moyen de ſe détacher, & s'étoit jetté de ſon lit à terre; qu'il avoit été ſaigné ſept fois, ſavoir, quatre du bras, & trois du pié; qu'il ſavoit tout cela, parce que ſes camarades le lui avoient rapporté, quand il étoit revenu à lui; qu'alors il s'étoit apperçu que ſa jambe droite étoit tout-à-fait pliée; que depuis ce tems-là il n'avoit pu aucunement l'étendre; qu'auparavant elle avoit toujours été comme l'autre; qu'il n'avoit jamais ſenti de mal à ſon genou, & n'y avoit remarqué rien d'extraordinaire.

Tel eſt le récit que le malade me fit ſur l'état où il étoit, quand ſon mal de genou s'eſt formé. (J'ai employé les mêmes termes dont il s'eſt ſervi.) Je crus qu'il y avoit lieu d'en conclurre, que la maladie dont il me faiſoit le détail, avoit été une fievre continue avec tranſport au cerveau; & comme ce ſymptome eſt accompagné de mouvemens convulſifs, dont il eſt la cauſe la plus ordinaire, le récit du malade me fit juger que la tenſion que j'obſervois dans les muſcles fléchiſſeurs de la jambe, pouvoit bien être la ſuite d'une convulſion qui ſeroit arrivée à ces muſcles, dans le tems qu'il avoit le tranſport, en conſéquence de laquelle ils ſeroient demeurés ainſi retirés, par quelque matiere capable, en les gonflant, de les tenir ainſi racourcis, & d'une nature peu propre à ſe diſſiper, tant par elle-même, que par les remedes dont on avoit fait uſage juſqu'alors.

Quoiqu'il en ſoit de ce raiſonnement, que je ne donne que comme une conjecture touchant l'origine d'une maladie que je n'ai pas vu naître; indépendamment de cela, je fus perſuadé par le récit du malade, & par ce que j'obſervois de ſon état préſent, que ſa jambe n'étoit ainſi pliée, & qu'il n'étoit dans l'impoſſibilité de l'étendre que parce que ſes muſcles fléchiſſeurs étoient rétrécis & racourcis, quelle qu'en eût été l'occaſion.

Loin de regarder cette maladie comme incurable, je crus au contraire qu'il étoit très-poſſible de la guérir; c'eſt pourquoi je m'oppoſai à l'amputation de cette cuiſſe; & je ſongeai aux remedes que je devois employer pour tâcher de guérir le malade en la lui conſervant.

Suivant l'idée que je m'étois faite de la nature de cette maladie, je me propoſai de ramollir & de relâcher les fibres des muſcles, qui par leur contraction tenoient la jambe pliée; de les relâcher, dis-je, afin de leur donner la ſoupleſſe dont ils avoient beſoin pour s'allonger & s'étendre : je me propoſai auſſi de fondre & de diſſoudre la matiere qui pouvoit être logée dans leurs inteſtins, & en les tenant gonflés, s'oppoſer à leur extenſion ou allongement.

Je crus devoir tâcher de remplir ces deux indications en même-tems, & que je pourrois y parvenir en faiſant mettre le malade dans un bain aromatique d'eau chaude, qui me parut ce qu'il y avoit de plus propre à pénétrer juſques dans les muſcles qui étoient retirés, & à y produire les effets que j'avois en vue, tant par ſa fluidité & ſa chaleur, que par les parties volatiles dont elle ſeroit chargée.

J'ordonnai donc après les remedes généraux, qu'on fît prendre au malade cette ſorte de bain; ce qui fut exécuté : il le prit deux fois par jour, & il y demeuroit

une heure ou une heure & demie chaque fois. Il eſt à remarquer que c'étoit un bain entier, qui agiſſant également ſur toute la maſſe du ſang, étoit beaucoup plus efficace que n'auroit été un demi-bain. Dans le quatrieme de ces bains, la jambe du malade commença à s'étendre; elle continua dans la ſuite, de façon que le huitieme étant debout, il la poſoit à terre; & il fut en état de marcher avec deux croſſes.

Dès ce tems-là, la douleur de ſon genou s'eſt diſſipée, & il ne l'a point reſſentie depuis. Je le fis repoſer après ſept jours de bain, c'eſt-à-dire, après qu'il en eut pris quatorze; & pendant ce tems même de repos, ſa jambe s'étendit de plus en plus, & enfin autant que l'autre, de ſorte qu'il n'eut plus beſoin de croſſes pour marcher: mais il lui falloit un bâton, parce qu'il avoit encore de la peine à étendre le jarret. Lorſqu'il marchoit, il ſentoit de la douleur au-deſſus du pié; ce que j'attribuai à l'inaction dans laquelle il avoit été pendant long-tems, par laquelle quelqu'une de ſes parties avoit acquis une ſechereſſe ou une roideur qui la mettoit hors d'état de ſe préter facilement aux différens mouvemens qu'on eſt obligé de faire quand on marche.

Pour remédier à cet accident, je fis faire des embrocations ſous le jarret & au-deſſus du pié, avec les huiles de vers & de mille-pertuis mêlées enſemble, parties égales de chacune. Par l'uſage de ces remedes continués pendant dix ou douze jours, le mouvement du pié eſt devenu moins douloureux, & celui de la jambe plus libre.

Cependant comme il reſtoit un peu de roideur dans les tendons fléchiſſeurs des muſcles de la jambe, j'ai cru devoir faire reprendre au malade le bain aromatique, après l'avoir purgé de nouveau. Au bout de quatre jours le trouvant fatigué, je le lui ai fait interrompre. Enfin, après une quinzaine de jours de repos, je le lui ai fait reprendre pendant ſix jours, deux fois par jour. Il l'a fort bien ſoutenu, & il eſt parfaitement guéri; enſorte que depuis ce tems-là, il n'a ſenti aucune douleur ni au genou, ni au pié; ſi ce n'eſt quelquefois après avoir beaucoup marché. Il étend & plie ſa jambe droite auſſi facilement que la gauche, il va & court ſans canne & ſans bâton. Enfin depuis qu'il eſt guéri, il s'eſt employé à défricher un jardin, quoiqu'il pût vivre ſans cela: il a paſſé des journées à porter de la terre & des pierres, & à faire d'autres ouvrages de cette nature, ſans en reſſentir aucune incommodité.

Cependant, quoique ſa jambe droite ſoit beaucoup rengraiſſée, elle n'a pas encore acquis la groſſeur de la gauche, & celle de ſon genou ſubſiſte toujours un peu; ce qui eſt une preuve que ce n'eſt pas cette groſſeur excédente qui tenoit la jambe ainſi pliée, & qui l'empêchoit de l'étendre.

On peut attribuer la maigreur de cette jambe au changement que ſa fléxion, qui a duré plus d'un an, a produit dans les tuyaux deſtinés à y porter les ſucs dont elle avoit beſoin pour ſe nourrir. Ces tuyaux, de droits qu'ils étoient ordinairement, étant devenus extrêmement courbes, & n'ayant pu à cauſe de cela recevoir, ni par conſéquent fournir à la jambe une quantité ſuffiſante de ces ſucs, (ce qui l'a fait tomber dans la maigreur) ils ſe ſont rétrécis; ce qui fait que, quoiqu'ils aient à préſent leur premiere direction, la jambe n'a pu pour cela reprendre ſon embompoint, parce qu'ils n'ont pas encore repris leur calibre naturel.

A l'égard de la groſſeur qui ſubſiſte dans le côté interne du genou, je ne crois pas qu'on doive la regarder comme un exoſtoſe d'un mauvais caractere, c'eſt-à-dire, qui ait été produit par quelque vice des ſucs nourriciers, qui aient altéré la ſubſtance des os, puiſqu'ils paroiſſent être dans leur état naturel, & que la groſſeur qu'on y remarque eſt ſans douleur, ſans molleſſe, ſans rougeur, & ſans enflure à la peau qui la couvre, & qu'elle ne gêne point le mouvement de l'articulation; accidens qui la plupart accompagnent les exoſtoſes d'un mauvais caractere.

On ne doit donc imputer cette groſſeur qu'à une plus grande quantité de ſucs nourriciers qui a été fournie à cette partie, ſoit que cela ſoit venu de quelque diſpoſition naturelle, comme on voit des gens qui ont naturellement une partie plus groſſe que l'autre; ſoit que cela ſoit arrivé en conſéquence de quelques coups, ou d'une chute, ou enfin par la flexion où a été cette jambe pendant long-tems; laquelle flexion ayant été capable de donner lieu à la maigreur des parties charnues, a pu auſſi être une occaſion à quelques parties oſſeuſes de groſſir. Ces deux effets peuvent venir d'une même cauſe, quoiqu'ils ſoient contraires: on en voit un exemple dans les rachitiques, où les têtes des os groſſiſſent conſidérablement, tandis que les parties charnues tombent en chartre: mais pour donner une raiſon qui convienne au ſujet, on peut penſer que le ſang n'ayant pu couler en auſſi grande quantité, qu'à l'ordinaire dans les arteres qui ſont à la jambe, à cauſe de leur extreme courbure, comme je viens de le dire, il a été obligé de s'arrêter au genou; en conſéquence de quoi, les extrémités du fémur & du tibia ayant reçu une plus grande abondance de lymphe, elle a fourni une plus grande quantité de ſucs nourriciers à celles de leurs parties qui ont été les plus diſpoſées à les recevoir.

On pourroit me dire que, quoiqu'il n'y ait pas lieu de douter que la contraction des muſcles fléchiſſeurs de la jambe droite de ce malade ne fût la véritable cauſe qui la tenoit ainſi pliée; il eſt pourtant incertain ſi cette contraction étoit la ſuite d'une convulſion arrivée à ces muſcles ou de la paralyſie des extenſeurs de la même partie; que cette derniere maladie a pu également donner lieu aux muſcles fléchiſſeurs de cette jambe de la plier, & de la tenir dans cet état de flexion tant qu'elle a ſubſiſté; qu'elle a pu auſſi être guérie par le remede qui a été employé; qu'ainſi le mal qui s'attribue à une cauſe, peut être imputée à une cauſe toute oppoſée.

Je répons qu'à la vérité, un membre peut auſſi bien ſe plier en conſéquence de la paralyſie des muſcles qui ſervent à l'étendre, que par la convulſion de ceux qui ſont deſtinés à le fléchir, que, ſoit que leur force augmente, ſoit que celles de leurs antagoniſtes diminue, ils doivent également l'emporter ſur eux, & par conſéquent tenir la partie pliée ou fléchie. Mais outre qu'on ne voit gueres que le tranſport au cerveau qui vient à la ſuite d'une fievre continue, ſoit accompagné de paralyſie, au lieu que la convulſion en eſt un ſymptome ordinaire; j'ai remarqué cette différence entre un membre plié en conſéquence de la paralyſie des muſcles extenſeurs, & un membre fléchi par la convulſion de ſes muſcles fléchiſſeurs, que dans le premier cas, une force égale à celle des muſcles extenſeurs peut étendre tout-à fait la partie pliée; qu'on ne ſent qu'une légere reſiſtance de la part des muſcles fléchiſſeurs, & que le malade ne ſouffre point dans cette extenſion; au lieu que dans le ſecond cas, la plus grande force ne ſauroit étendre tout-à-fait la partie pliée, & qu'on y ſent une réſiſtance invincible de la part des muſcles fléchiſſeurs, enſorte qu'on court riſque de les rompre ou de les déchirer, plutôt que d'étendre tout-à-fait le membre, ſi l'on entreprend de le faire à toute force; & dans ce cas-là, la moindre extenſion cauſe au malade de grandes douleurs.

C'eſt précisément ce qui eſt arrivé au ſujet dont il eſt ici queſtion; par les efforts que j'ai faits pour étendre ſa jambe pliée: il s'en faut beaucoup que j'aie pu lui donner toute ſon extenſion; j'y ai trouvé trop de réſiſtance. Il eſt vrai que les douleurs que le malade en reſſentoit m'ont empêché d'employer une plus grande force: mais il m'a rapporté que le Chirurgien d'un Hôpital de Province, ayant voulu eſſayer d'étendre tout-à-fait ſa jambe à force de bras, avoit employé ceux de trois hommes, qui n'en purent jamais venir à bout, & qu'il étoit tombé dans un évanouiſſement qui avoit duré un demi-quart d'heure.

Ce ſont les raiſons ſur leſquelles j'ai jugé que la contraction

traction des muſcles fléchiſſeurs de la jambe de ce malade n'étoit pas la ſuite de la paralyſie de ſes muſcles extenſeurs.

Il réſulte de cette Obſervation, qu'il ne faut pas toujours regarder, comme cauſe d'un mal, des ſymptomes, qui, quoiqu'ils le ſoient ſouvent, en peuvent être pourtant quelquefois la ſuite; & que dans les maladies mêmes de Chirurgie, pour juger de leur nature, on ne doit pas non plus toujours s'en rapporter aux ſignes qui ſont les plus ordinaires, & qui paroiſſent les plus certains, leſquels peuvent tromper. Tels étoient la groſſeur du genou de ce malade, la douleur qu'il y reſſentoit, l'abſence ou le défaut de tumeur dans les parties molles & charnues; l'impoſſibilité où il étoit d'étendre tant ſoit peu ſa jambe, tout cela ſembloit indiquer, & marque ordinairement un vice dans les os, qui donne lieu à tous ces accidens, leſquels étoient pourtant les effets d'une autre cauſe.

La paſſion qu'ont quelques Chirurgiens de province de faire des opérations, les fait courir après les occaſions de couper des membres. Le cas précédent leur apprendra qu'il y a quelquefois bien de la témérité à en venir à cet expédient. La raiſon & l'humanité devroient auſſi leur ſuggérer qu'il y a plus de ſatisfaction & d'honneur à conſerver une partie, qu'à en couper mille. Quand l'ankyloſe eſt formée parfaitement, c'eſt-à-dire lorſque les os ſont ſoudés enſemble; il eſt évident par la nature de la maladie qu'elle eſt incurable. Mais quand la roideur eſt ſeulement cauſée par un épaiſſiſſement d'humeurs logées dans l'articulation; le cas précédent & les deux ſuivans que nous avons tirés des Obſervations de M. le Dran, promettent du ſuccès, ſi on ſe conduit dans la cure d'une maniere convenable.

Les douches ſont un remede peu uſité, ſoit parce qu'on n'en connoît pas aſſez les avantages, ſoit par la difficulté qu'il y a de les bien faire; ce qui les a ſouvent rendues inutiles. Elles ſont cependant d'un grand ſecours dans bien des cas, & ſurtout dans les ankyloſes, lorſqu'elles ne ſont pas encore endurcies. Ce n'eſt qu'à la longue qu'elles produiſent leurs effets, & il ne faut pas en épargner la quantité, pour peu qu'elles commencent à agir; ſouvent elles n'ont manqué de ſuccès que pour n'en avoir pas aſſez long-tems continué l'uſage.

Au mois de Janvier 1725. Jacques Huet, Garçon Foureur âgé de vingt-un ans, reſſentit dans l'aine du côté droit, une douleur très-vive. Elle ſubſiſta au même endroit pendant une quinzaine de jours; après quoi elle changea de place: elle varia, ſe jettant tantôt ſur la cuiſſe, & tantôt ſur la rotule; quelquefois elle retournoit à ſon premier point. Après l'avoir ſaigné & purgé, on lui fit baſſiner la partie avec de l'eau de lavande, pendant plus de trois ſemaines. Le malade voyant qu'il ne recevoit aucun ſoulagement, & qu'au contraire la cuiſſe & la jambe maigriſſoient, il en ceſſa l'uſage, & ſe mit pendant plus de trois mois entre les mains de pluſieurs empiriques, qui ſans le ſoulager, le ruinerent. Ces Meſſieurs, ont, ſelon eux, des ſecrets infaillibles; s'ils le ſont, c'eſt pour mettre à ſec la bourſe des malades qui ſe confient à eux. Pour dernier remede, il prit les bains ſecs, comme on les donne, avec l'eſprit de vin. Ce remede n'eût pas plus de ſuccès que les précédens. Enfin, il eut recours à moi.

Il ne pouvoit qu'avec de grandes douleurs, remuer la cuiſſe, ni ſouffrir qu'on fît le moindre effort pour la remuer. Sa partie ſupérieure, juſqu'à la crête de l'os des îles, étoit dans toute ſa circonférence gonflée extraordinairement, ayant acquis le double de ſon volume ordinaire. Elle étoit tendue & dure comme du marbre; la douleur étoit très-profonde, & l'application de la main ne l'augmentoit pas. Ce qui doubloit le volume de la cuiſſe en ſa partie ſupérieure, étoit probablement une quantité prodigieuſe de lymphe épaiſſie, & enfiltrée dans l'interſtice des muſcles; peut-être même que la capſule qui enveloppe l'article, étoit pleine de ſynovie épaiſſie, auſſi-bien que la cavité cotyloïde. La ſaillie que le grand trocanter faiſoit au dehors, faiſoit augurer que la cuiſſe étoit luxée. On voit ſouvent de ces ſortes de luxations par cauſes internes, où la tête du fémur eſt peu-à-peu chaſſée de ſa cavité. La partie inférieure de la cuiſſe étoit ſi fort amaigrie, qu'il ſembloit qu'il n'y eût que l'os couvert de la peau; cela étoit au point qu'on l'embraſſoit d'une ſeule main. La jambe étoit auſſi maigre.

Voyant l'inutilité de tous les remedes que l'on avoit faits, je conſeilla au malade d'aller à Bourbon pour eſſayer l'uſage des douches que l'on n'avoit pas encore tenté. Il me repréſenta l'impoſſibilité où il étoit de faire ce voyage, tant parce qu'il n'en avoit pas le moyen, que par les douleurs qu'il ſentoit en ſe remuant. Cela me fit naître l'idée d'établir chez moi une douche qui pût approcher en quelque maniere des eaux minérales chaudes, & y ſuppléer.

Le lieu étant préparé avec toutes les commodités néceſſaires, je fis mettre le malade à la Charité d'où on l'apportoit tous les jours chez moi. Je le fis ſaigner & purger deux fois; & le douze Août, je commençai à le faire doucher. La douche duroit près d'une heure, & lorſqu'elle étoit finie, on mettoit le malade dans un lit, où l'on couvroit toute la partie malade de veſſies remplies d'eau chaude à un degré ſupportable. On renouvelloit ces veſſies de tems en tems, pendant l'eſpace de deux heures; après quoi on les ôtoit & on laiſſoit ſuer pendant une heure la partie, couverte ſeulement de linges chauds. On reportoit enſuite le malade à la Charité, où le ſoir on lui mettoit de pareilles veſſies pendant quelques heures. Après qu'il eut eſſuyé quelques douches, il commença à ſe ſoutenir ſur ſa jambe, avec moins de douleur; mais toujours à l'aide des bequilles, & ſans que l'articulation fît encore aucun mouvement.

A chaque douche, la partie malade ſuoit conſidérablement, & après la ſueur, elle paroiſſoit plus molle. Le malade n'en eut pas reçu une douzaine qu'on commença à voir diminuer le volume de la partie ſupérieure de la cuiſſe. Alors j'ordonnai que malgré la douleur on forçât un peu le mouvement de l'articulation; mais par degrés & peu à la fois: de plus, je fis purger le malade deux fois: cette attention d'accord avec les douches fondoit la ſynovie, de maniere que le malade commença à remuer un peu la cuiſſe, ſans qu'on lui aidât. A meſure que la tumeur s'effaçoit, la jambe & la cuiſſe reprenoient chair; enfin en quatre mois de tems, pendant leſquels le malade eut quarante & tant de douches, laiſſant de tems en tems des jours de repos, la maladie a cédé, de maniere que le malade marchoit fort vîte, à l'aide d'une canne ſeulement, ne ſentant plus aucune douleur, & ayant la jambe & la cuiſſe tout-à-fait ſemblables à l'autre extrémité inférieure.

En 1728. un Gentilhomme ordinaire de chez le Roi avoit au pié droit un épaiſſiſſement de ſynovie, qui non-ſeulement occupoit tout l'article, mais qui s'étendoit encore ſur tout le pié, de maniere que l'ankyloſe étoit prête à ſe former.

Comme il étoit ſur ſon départ pour aller à Bourbon prendre les douches, par le conſeil de M. de la Peyronie; on lui parla de la douche que je venois d'établir chez moi; l'ayant vue, il ſe prévint de l'effet qu'elle pouvoit produire, & retarda ſon voyage pour en eſſayer pendant quelques jours. Une douzaine de douches données avec les mêmes précautions que je viens d'annoncer dans le détail précédent, le guérirent de maniere qu'il ne fit point le voyage. Il ne s'en eſt pas ſenti depuis; ayant continué ſon ſervice chez le Roi comme auparavant.

REFLEXIONS.

L'effet prompt d'une douche donnée comme il faut ne doit pas étonner; trois choſes agiſſent en même-tems

ſur les liqueurs arrêtées & épaiſſies.

1°. La chute de la colonne d'eau groſſe d'un pouce, & qui tombe avec roideur de ſept à huit piés de haut, briſe par ſa compreſſion, & broye, pour ainſi dire, les liqueurs épaiſſies.

2°. La nature de l'eau qui ſert à faire la douche, peut encore contribuer à ſon effet, ſi les parties pénétrantes qui ſont dans l'eau, peuvent être introduites juſques dans le tiſſu de la partie malade. Y a-t-il rien qui puiſſe mieux les faire pénétrer que la chute précipitée de la colonne d'eau où elles ſont répandues?

3°. La chaleur de l'eau qui ſe communique à la partie malade, & qui l'échauffe juſques dans le profond, aide au mouvement de toutes les liqueurs; elle accelere le mouvement progreſſif, peut-être même le mouvement inteſtin de celles qui ne l'ont pas encore perdu entierement; & elle communique du mouvement à celles qui ſont arrêtées.

Il s'enſuit de tout cela qu'une portion des liqueurs arrêtées tranſpire au dehors, pendant qu'une autre portion reprend la route des liqueurs; la partie ſe dégage peu à peu. Il eſt vrai que tous les malades n'en reçoivent pas le même ſoulagement: mais après quelques douches, ſi la maladie commence à céder, il n'en faut pas compter le nombre. Pluſieurs malades qui n'ont pas obtenu leur guériſon à Bourbon & autres endroits, où on prend les douches, n'ont peut-être gardé leur maladie que pour n'en avoir pas pris aſſez; indépendamment des autres obſtacles qui pouvoient s'oppoſer à leur guériſon. LE DRAN.

Je ne finirai point cet article ſans obſerver que, quoique l'*ankyloſe* ſoit priſe ordinairement pour la maladie dans laquelle les os ſont ſoudés à l'articulation; ce terme pris dans ſa propre ſignification marque ſeulement une roideur de jointure, la partie étant dans une ſituation fléchie. Lorſque la partie eſt droite, la maladie s'appelle *orthocolon*, ὀρθόκωλον.

ANCYLIDOTON, Ἀγκυλίδωτον. Ce mot eſt employé par Hippocrate, ſelon l'interprétation qu'en donne Galien, pour ἀγκύλην ἔχοντα, des vaiſſeaux qui ont une anſe.

ANCYLOBLEPHARON, composé de ἀγκύλος, *jointure*, & de βλέφαρον, *paupiere*. Maladie des yeux, qui tient les paupieres fermées.

Quelquefois les paupieres tiennent ſi fort l'une à l'autre, qu'on ne ſauroit ouvrir l'œil: un autre accident qui ne manque guere d'accompagner le premier, c'eſt que les paupieres s'attachent auſſi au blanc de l'œil; ce qu'il faut attribuer au défaut de ſoin, lors de la cure d'un ulcere qui étoit à l'une ou l'autre de ces parties: car c'eſt faute de les avoir ſéparées comme on le pouvoit & comme on le devoit alors qu'elles ſe ſont collées enſemble. Les Grecs déſignent également ces deux accidens par le mot ἀγκυλοβλέφαρον.

Quand les paupieres tiennent ſimplement l'une à l'autre, il eſt aiſé de les ſéparer: mais quelquefois cela ne ſert à rien, parce qu'elles ſe rejoignent. Il ne faut pas moins l'eſſayer, vu qu'il arrive ſouvent que le ſuccès en eſt heureux. Pour cet effet, introduiſez-y une ſonde, appliquant le plan émouſſé du côté de l'œil, & ſéparez les paupieres avec cet inſtrument, après quoi vous mettrez de petits plumaſſeaux entre deux juſqu'à ce que la partie ulcérée ſoit guérie.

Mais quand la paupiere s'eſt auſſi attachée au blanc de l'œil, Héraclide de Tarente veut qu'on la détache avec le dos d'un biſtouri, mais qu'on y aille doucement de crainte d'endommager l'œil ou la paupiere, ou ſi l'on ne peut ſe diſpenſer d'offenſer l'un ou l'autre, que ce ſoit plutôt la paupiere. Après cela il faudra oindre l'œil avec des médicamens propres à guérir les excoriations & retourner la paupiere en dehors tous les jours, non-ſeulement afin que les médicamens puiſſent atteindre à l'ulcere, mais auſſi de peur que la paupiere ne s'attache encore, & le malade fera bien de ſe donner la peine lui-même de les écarter de tems en tems l'une de l'autre avec ſes deux doigts.

Je ne ſache pas que jamais perſonne ait été guéri par cette méthode; & Meges avoue que de pluſieurs moyens qu'il a tentés aucun n'a réuſſi, parce que la paupiere ſe recolloit toujours ſur l'œil. CELSE, *L. VII. c. 7.*

Quelquefois la paupiere ſupérieure s'attache à l'inférieure, d'autres fois à la conjonctive, quelquefois même à la cornée. Cet accident empêche l'œil de faire ſes fonctions.

Dans ce cas, le moyen de décoller la paupiere eſt de paſſer la ſonde deſſous, de la ſoulever avec un crochet & de placer entre elle & l'œil des plumaſſeaux, évitant avec grand ſoin de bleſſer la cornée, dont la léſion pourroit entraîner avec ſoi la perte de la vue.

L'opération faite, après avoir baſſiné l'œil, il faudra tenir les paupieres écartées en mettant de la charpie entre deux, de crainte qu'elles ne viennent encore à ſe coller; enſuite de quoi on y mettra un morceau de laine trempé dans un œuf, (ὠὸβραχὲς) & trois jours après on procedera à la cure avec des collyres propres à atténuer & à cicatriſer. P. EGINETE, *L. VI. c. 15.*

Quand les paupieres ſont collées l'une à l'autre ou contre l'œil même, quelle qu'en ſoit la cauſe, cela s'appelle un *ancyloblepharon*, qu'on diſtingue bien aiſément d'un accident paſſager qui arrive aux yeux par l'intervention de quelque matiere glutineuſe, ſans qu'il y ait une véritable coalition, comme on le voit quelquefois dans la petite vérole & dans l'ophtalmie.

Quelquefois les paupieres ſont tellement collées l'une contre l'autre, qu'on ne ſauroit du tout ouvrir l'œil. Tantôt cet accident ne vient qu'à un œil, d'autres fois à tous les deux; tantôt les paupieres s'attachent au blanc de l'œil, tantôt à la cornée, & cela plus ou moins fort, à proportion du nombre de fibres entre leſquels ſe fait la coalition. Ces ſortes de maux viennent aux yeux, quand cette partie ou la paupiere qui la couvre, ont été mal-traitées par la petite vérole ou à la ſuite d'une violente inflammation, ou d'une brûlure, ſurtout ſi elle a été faite avec de la poudre à canon, ou en un mot de toute autre exulcération de quelque nature qu'elle ſoit. Il n'eſt pas ſans exemple de voir des enfans naître avec cette défectuoſité, & des hommes ſains d'ailleurs la contracter à l'occaſion d'excroiſſances charnues à l'un ou l'autre angle de l'œil. J'ai vu l'un & l'autre arriver.

Quoique cette maladie ſoit fort dangereuſe & que la guériſon en ſoit d'ordinaire très-incertaine, elle ne l'eſt jamais plus que quand les paupieres ſont collées à la cornée: car dans ce cas il eſt rare, je dirois preſque qu'il n'arrive jamais qu'on en guériſſe ſans perdre la vue, ou ſans qu'elle ſouffre du moins une notable diminution. Un des cas où il eſt le plus difficile de décoller la paupiere de deſſus l'œil, c'eſt lorſque le mal eſt cauſé par une brûlure. Si c'en eſt là la cauſe, ce qu'on pourra faire de mieux, ce ſera de faire force injections, d'introduire dans les yeux des médicamens humectans & émolliens, propres à les tenir toujours humides & mobiles & à empêcher les parties enflammées de ſe coller l'une contre l'autre. Quand la coalition des paupieres eſt une ſuite de la petite vérole, elles ſe collent ordinairement à l'œil & ſpécialement à la cornée, d'où il eſt bien difficile de les détacher ſans que l'œil en ſouffre: car avec quelque adreſſe & quelque légereté qu'on le faſſe, il reſtera toujours à la cornée quelques taches & quelques cicatrices preſque toujours irremédiables, qui nuiront beaucoup à la vue.

De ce que nous venons de dire, il s'enſuit que l'eſſentiel pour la cure de ces ſortes de maux eſt d'employer pour ſéparer les parties collées les unes contre les autres, la main d'un Chirurgien habile & expérimenté. Pour y procéder, il faut que le malade ſoit placé ſur un lit ou ſur une chaiſe, de maniere que le Chirurgien voye à plein tout ſon œil, & ſoit à portée d'opérer deſſus. La premiere choſe enſuite par où le Chirurgien doit commencer, c'eſt d'examiner ſi les paupieres ſont collées partout, ou s'il ſe trouve quelques petits interſtices où elles ne le ſoient pas: s'il y en a quelques-

uns, ils ſe trouvent pour l'ordinaire vers le grand angle ou le coin de l'œil le plus proche du nez. S'il n'y en a pas, il faut faire une petite ouverture à celui des deux angles où l'on jugera plus à propos de la faire, & en la faiſant, conduire ſa main avec beaucoup d'adreſſe & de légereté, de crainte de bleſſer le globe de l'œil & ſingulierement la cornée. Dans l'ouverture faite, on introduira une des deux branches d'une bonne paire de ciſeaux ou un petit biſtouri courbe, dont la pointe ſoit garnie d'un bouton, & conduiſant les ciſeaux ou le biſtouri avec beaucoup de ménagement on ſéparera les deux paupieres l'une de l'autre. Si les deux paupieres ne ſont pas parfaitement jointes, ſans faire une nouvelle ouverture, il n'y aura qu'à introduire l'inſtrument dans celles qu'elles ont laiſſées, & les séparer de la maniere qu'il vient d'être dit. Mais s'il arrivoit que le Chirurgien n'eut pas de ciſeaux ou de biſtouri, tels qu'il les faut, c'eſt-à-dire, garnis d'un bouton au bout, pour empêcher que la pointe des ciſeaux ou le tranchant de la lunette ne rencontrât l'œil & le bleſſât; il faudroit qu'il commençât par y introduire une petite ſonde à rainure, après cela avec un inſtrument coupant, comme des ciſeaux ou une lancette à ſaigner ou à inciſer, il ſépareroit les deux paupieres l'une de l'autre, ſe conduiſant dans cette opération avec beaucoup de prudence.

Cela fait, il faut examiner ſcrupuleuſement & s'aſſurer avec la ſonde ſi les paupieres tiennent ou ne tiennent point à l'œil. Si elles y tiennent, il faut procéder à les en séparer avec tout le ménagement poſſible; ou ſi elles ne tiennent à la prunelle que par un petit nombre de fibres, il les en faut séparer avec un biſtouri garni d'un bouton au bout, ou une lancette dont la pointe ſoit mouſſe. Si elles ſont entierement adhérentes à l'œil ou à peu de choſe près, l'opération par la voie de la ſection ſera non-ſeulement douloureuſe, mais extremement dangereuſe: car il ſera bien difficile de les détacher de la cornée ſans l'endommager & ſans faire tort à la vue, comme il a déja été obſervé. Mais ſi elles ne ſont adhérentes qu'à la conjonctive, il ſera beaucoup plus aiſé de les en détacher, ſans expoſer le malade à perdre la vue; car il eſt d'une ſi petite conséquence de bleſſer tant ſoit peu le blanc de l'œil que j'oſe avancer que ſi l'on ne pouvoit éviter de couper ou cette partie ou la membrane intérieure des paupieres, il vaudroit beaucoup mieux couper celle-là que celle-ci, parce qu'en offenſant cette derniere membrane, on court riſque de détruire les glandes lacrymales; ce qui ſeroit d'une très-fâcheuſe conséquence. On voit par là combien il eſt eſſentiel que le Chirurgien qu'on charge de cette opération, ſoit habile, expérimenté & ait la main sûre, pour ne point endommager l'œil en la faiſant.

Mais ſi l'on veut empêcher que les paupieres ne s'attachent encore de nouveau, comme il arriveroit ſi l'on ne prenoit pas les précautions néceſſaires, le meilleur moyen ſera de mettre entre deux un petit morceau de peau très-mince, ou un petit linge, ou une feuille d'or enduits d'huile d'amandes, ou autre à peu près de même qualité: on peut même y mettre un peu de charpie. Or quoi que ce ſoit qu'on ait mis entre, il faut l'y laiſſer quelques jours, juſqu'à ce qu'on n'ait plus à craindre de nouvelle coalition; & ſi ce qu'on y a mis venoit à tomber ou qu'on l'eût ôté exprès & pour quelque raiſon particuliere, il faudroit le remettre tout auſſi tôt. Mais ſi la perſonne incommodée ne pouvoit rien ſouffrir entre ſa paupiere & ſon œil, comme cela peut arriver: il faudroit pour obvier autant qu'il eſt poſſible à une nouvelle coalition, lui inſtiler dans l'œil un collyre d'eau de plantain, de tuthie & de ſucre de ſaturne, & réitérer ſouvent cette inſtilation, ou bien y inſinuer de tems en tems d'une poudre compoſée de ſucre, de perles & d'yeux d'écreviſſes préparés. Le malade fera bien de frotter doucement & remuer lui-même ſes paupieres & de les écarter de tems en tems avec les doigts; & le Chirurgien de ſon côté introduira fréquemment entre l'œil & la paupiere une ſonde mouſſe, pour obvier à une nouvelle coalition.

Quand à l'occaſion de la petite vérole ou d'une inflammation aux yeux, il arrive, ce qui n'eſt pas rare, que les paupieres s'attachent l'une à l'autre pendant le ſommeil, par l'intervention de quelques humeurs viſqueuſes ou gluantes, qui empêchent le malade d'ouvrir les yeux & de faire uſage de ſa vue; il faut bien ſe garder de lui ouvrir les yeux de force: tout ce qu'il y a à faire eſt de délayer ces humeurs par la voie des injections & des inſtilations, ou de baſſiner ſouvent la partie avec du lait chaud; au moyen de quoi le malade ſera bien-tôt en état d'ouvrir les yeux & de voir comme à l'ordinaire. HEISTER.

ANCYLOGLOSSUM, *Ankyloglosſe*; contraction des ligamens de la langue, qui empeche de parler. Ce mot vient de ἀγκύλος, *courbé*, & γλῶσσα, *langue*.

Il y a des *ankyloglosſes* ou contractions de la langue, qui viennent de naiſſance, d'autres qui ſont la ſuite d'une maladie. Ceux-là viennent de quelque défectuoſité naturelle dans la membrane qui tient au-deſſous de la langue, ou de ce que cette membrane a trop de rigidité; ceux-ci, qui empêchent la langue de s'étendre dans toute ſa longueur & la tiennent courbée, ſont causés par quelque ulcere qui a précédé, & par une cicatrice dure qui eſt reſtée ſous la langue. Ceux qui ont cette incommodité ont de la peine à parler, ce qui a fait que les Grecs leur ont donné le nom de μογιλάλοι. Ceux à qui l'*ankyloglosſe* vient de naiſſance, font attendre quelque tems ce qu'ils veulent dire: mais quand une fois ils ont dit le premier mot, ils en prononcent tout de ſuite pluſieurs autres ſans empêchement & aſſez vîte, ſi ce n'eſt qu'il ſe rencontre des mots difficiles à prononcer, comme ceux où il y a une R, une L, ou un K, auquel cas ils héſitent & prononcent pluſieurs fois la même ſyllabe. Pour guérir l'*ankyloglosſe* il n'y a pas d'autre voie qu'une opération manuelle qui appartient à la Chirurgie.

Pour donner la commodité de la faire, il faut que le malade s'aſſeoie ſur une chaiſe, & qu'il applique ſa langue contre la voute du palais: ſi la cauſe de la courbure eſt dans les membranes mêmes, le Chirurgien les ſaiſira avec un crochet, les tirera à lui & les coupera, prenant grand ſoin de ne pas couper en même tems les veines adjacentes. Mais ſi c'eſt une cicatrice qui eſt la cauſe de la courbure, le Chirurgien l'attirera de même avec un crochet & la coupera quelque dure qu'elle ſoit, & nonobſtant qu'elle ſoit d'une conſiſtance toute différente de celle de la chair ordinaire. L'opération faite, on rinſera la bouche du malade avec de l'eau froide ou du poſca, après quoi on mettra ſur la plaie de l'encens en poudre & de la charpie par-deſſus. Ce premier jour paſſé, on baſſinera la partie avec de l'hydromel; on y mettra enſuite de l'onguent d'Egypte & de la charpie deſſus, obſervant de tenir la plaie ouverte pour empêcher que la même incommodité ne revienne. AETIUS, *Tetrab. II. Serm. 4. cap.* 36. PAUL EGINETE, *Lib. VI. cap.* 39.

Lorſqu'on fait cette opération à la langue, qui conſiſte à diviſer ou inciſer une membrane qui eſt deſſous, que les Medecins appellent *frenulum*, *filet*, cela s'appelle délier la langue. C'eſt ordinairement aux enfans qu'on fait cette opération, & cela pour deux raiſons: la premiere quand un enfant nouveau né a le bout de la langue tellement attaché par cette membrane, qu'il ne ſauroit la remuer ni la tirer de ſa bouche pour téter. On la fait auſſi à des enfans plus âgés, lorſque par le vice de cette membrane qui ſe trouve trop étroite ou trop courte, ils ne peuvent pas encore articuler à un âge où d'autres enfans ont coutume de parler diſtinctement. Dans l'un & l'autre de ces cas l'opération eſt indiſpenſablement néceſſaire. Mais il eſt bon de ſavoir auſſi qu'il ne la faut pas faire indiſtinctement & au haſard à tous les enfans nouveaux-nés, comme s'imaginent mal-à-propos quantité de Sages-femmes & même d'Accoucheurs; & l'on peut établir comme une maxime, qu'il n'y a peut-être pas un enfant ſur mille

à qui elle ſoit néceſſaire : en effet l'expérience que j'en ai faite moi-même & le témoignage de quantité d'habiles Medecins m'ont appris, que ce cas eſt encore bien plus rare que de voir naître un enfant avec un bec-de-lievre : car quand un enfant peut pouſſer ſa langue hors de ſes levres, il n'y a rien de défectueux au *frenulum*, *filet*, & avec le tems il ne manquera pas de téter & de parler, à moins qu'il n'y ait quelque autre défectuoſité dans les organes néceſſaires pour l'un ou pour l'autre. D'un autre côté, ſi un enfant ne peut qu'à peine mouvoir ſa langue, & ne ſauroit la pouſſer plus loin que ſes dents; ou ſi de toute autre maniere ſa langue eſt gênée par le *frenulum*, *filet*, c'eſt le cas de faire l'inciſion. Mais comme ce n'eſt pas là une opération qu'il faille faire inconſidérément, ſi l'on veut éviter les ſuites terribles & la mort même qu'elle a plus d'une fois causées, il ne ſera pas hors de propos de donner ici la méthode la plus sûre & la meilleure pour y procéder.

Il faut, de la main gauche, ſoulever un peu le bout de la langue, la prenant avec un linge, de peur qu'elle ne gliſſe des doigts, (*voyez Pl. XII. Fig.* 1.) ou même avec une petite fourche faite exprès. (*voyez Pl. XII. Fig.* 2. 3.) Enſuite on coupera du *frenulum*, avec des ciſeaux, dont chaque pointe ſera terminée en bouton, ce qu'on jugera néceſſaire, pour qu'il ne reſte plus d'obſtacle qui empêche l'enfant de téter & de parler. On pourra auſſi ſe ſervir d'un biſtouri, en avançant entre les veines ranines & les conduits ſalivaires inférieurs : mais il faudra le faire avec beaucoup de précaution, de crainte de couper en même-tems les conduits ſalivaires, les veines ranines ou les nerfs de la langue; car quand ils ſont offensés, il en arrive des ſuites terribles.

Dionis dans ſon Traité de Chirurgie, fait mention d'un enfant qui mourut peu de tems après une pareille opération, d'une hémorrhagie qui lui vint d'avoir eu les veines ranines coupées. Mais s'il arrivoit malheureuſement qu'on eût coupé une de ces veines, comme il peut fort bien arriver lorſque le *frenulum* eſt court & épais, il faudroit mettre ſous la langue une compreſſe trempée dans du vinaigre, & l'y laiſſer quelque tems juſqu'à ce que le ſang fût arrêté. Si une premiere inciſion n'avoit pas ſuffiſamment dégagé la langue, il faudroit quelques jours ou même quelques ſemaines après, couper, toujours avec beaucoup de précaution, ce qui reſteroit du *frenulum*, ſe ſervant, pour cette opération, comme nous avons déja dit, des ciſeaux ou d'un biſtouri. L'opération faite, il faut, avec le doigt, porter à la langue quelques gouttes de miel roſat ou de ſirop de violette, & oindre la plaie avec l'un ou l'autre, de peur que les parties divisées du *frenulum* ne ſe réjoignent.

De ce que nous venons de dire, il s'enſuit que ces ſortes de défectuoſités ſont beaucoup plus rares, & en même-tems plus difficiles à guérir & plus dangereuſes qu'on ne penſe. C'eſt pourquoi on peut dire avec raiſon que rien n'eſt ſi miſérable que l'erreur de quantité de Sages-Femmes, qui, s'imaginant avec le peuple ignorant, qu'il n'y a pas d'enfant qui n'apporte cette défectuoſité en naiſſant, leur enfoncent les doigts dans la bouche, & leur détruiſent le *frenulum* avec les ongles : car après qu'on a ainſi déchiré cette membrane avec les ongles, l'inflammation ne ſauroit manquer de s'y mettre; ce qui occaſionne des convulſions & ſouvent la mort à l'enfant. Il eſt donc bon de détourner les Sages-Femmes de cette pratique inconſidérée, & de leur recommander ſurtout de s'inſtruire de ce que dit Hildanus à ce ſujet. Elles trouveront (dans ſa *Cent. III. Obſ.* 28.) non-ſeulement la deſcription de la nature & de la cure de cette défectuoſité; mais auſſi des inconvéniens qui peuvent arriver & qui arrivent en effet, lorſqu'on fait l'opération mal-à-propos ou ſans ménagement. Mais ſi le cas eſt tel qu'on ne puiſſe ſe diſpenſer de couper le *frenulum*, la maniere la plus ſûre de le faire eſt d'y employer des ciſeaux, au lieu de déchirer la membrane avec les ongles comme font bien des Sages-Femmes. Heister.

Il n'y a pas d'opération de Chirurgie qu'on regarde comme moins importante que de couper le filet de deſſous la langue; auſſi la laiſſe-t'on faire pour l'ordinaire à des Sages-Femmes, qui ſe contentent de l'arracher avec les doigts. Je ne puis me diſpenſer de déſapprouver cette méthode, parce qu'en s'y prenant ainſi, il arrive ſouvent qu'on déchire & qu'on arrache les parties adjacentes, ce qui occaſionne de la douleur & de l'inflammation, & empêche l'enfant de téter; d'où il arrive que l'enfant maigrit & n'a plus de forces. C'eſt pourquoi l'on doit ſe conduire avec prudence, lorſqu'il eſt queſtion de cette opération, & ne la pas regarder ainſi que font la plupart, comme la moins importante qu'il y ait en Chirurgie. La premiere attention qu'il faut avoir, eſt de s'aſſurer ſi on eſt dans un cas où l'opération ſoit néceſſaire : car toutes les fois qu'un enfant ne ſauroit prononcer & articuler, ce n'eſt pas toujours le filet qui l'en empêche, auquel cas l'inciſion de ce ligament ſeroit dangereuſe, comme on le va voir par l'exemple ſuivant.

Au mois de Mai 1608. Un payſan de mon voiſinage, demeurant au village de Corſellis, appellé Petit-yeux, m'amena ſon fils, âgé de deux ans, afin que je lui coupaſſe le filet; car le pere & la mere ne doutoient pas qu'au moyen de cette opération, l'enfant ne pût bientôt faire uſage de ſa langue, & commencer à parler. Mais quand je lui eus ouvert la bouche, & fait ſortir ſa langue, qui étoit fort épaiſſe, je ne lui trouvai point de ligament; c'eſt pourquoi je congédiai le pere avec l'enfant ſans faire l'opération pour laquelle ils étoient venus. Un mois après il vint dans les environs un Empirique ou Charlatan : on lui mena l'enfant. Il perſuada au pere & à la mere que ſa langue étoit retenue par un ligament nerveux très-roide, & que moyennant une petite ſomme d'argent, il mettroit l'enfant en état de parler dans peu de tems. Il commença par ſe faire donner l'argent, & après avoir placé l'enfant entre les bras d'une femme, il ſe mit à faire ſon opération; & dégagea la langue à ce que me dit quelqu'un qui y avoit aſſiſté, en devant & ſur les côtés juſqu'à ſa baſe. L'effet de cette opération fut, que l'enfant qui auparavant ſe tenoit droit, dans l'inſtant pouſſant des cris perçans, tomba en convulſion. Ses cuiſſes ſe roidirent contre ſon ventre, & ſes bras contre ſa poitrine. Le 18. Juillet ſuivant j'allai voir l'enfant : il ne parloit point du tout; ſes jambes & ſes bras étoient toujours retirés, & quand on les étendoit de force, ils reprenoient toujours la même attitude; ſa langue étoit épaiſſe, & ſa tête & toute l'habitude de ſon corps étoient œdémateux.

J'avois un Frere utérin qui étoit fort incommodé étant enfant : entre autres incommodités, il avoit déja trois ans qu'il ne parloit pas encore. Comme j'étois Chirurgien, & qu'il m'arrivoit preſque tous les jours d'avoir à couper le filet à des enfans; l'idée me vint, étant allé chez mon pere, de viſiter la langue de mon frere. Je la trouvai retenue & engagée par un ligament fort épais, de ſorte qu'à peine la pouvoit-il avancer juſques ſur les dents de devant. Je coupai le ligament comme je pus, & pendant quelque-tems j'oignis la plaie trois ou quatre fois le jour de miel roſat. Deux mois après je trouvai que le ligament s'étoit reformé en partie, de ſorte qu'il me fallut recommencer la même opération que la premiere fois : mais grace à Dieu, je réuſſis mieux cette fois-là; mon frere parla peu de tems après, & a toujours articulé depuis auſſi-bien que qui que ce ſoit.

Cette opération n'eſt point dangereuſe quand on la fait en ligne droite. Il faut prendre garde ſeulement de ne pas faire l'inciſion trop avant. Ma méthode, à moi, eſt de ſoutenir la langue élevée, & de couper le filet, pour l'ordinaire, à un endroit, quelquefois à deux, moyennant quoi il eſt moins à craindre qu'il ne repren-

ne que ſi on n'avoit incisé qu'à une ſeule place. Je ne coupe que dans ce qui eſt nerveux, touchant rarement aux parties charnues; & ſi la premiere fois je n'ai pas coupé aſſez, ou que le filet ait repris, je recommence l'opération. Quand j'ai fait mon opération, je recommande à la nourrice de ſoulever ſouvent & doucement la langue de l'enfant avec les doigts, & d'y inſinuer du miel roſat ou du miel commun, afin d'obvier à l'agglutination. HILDANUS, *Cent. III. Obſ.* 28.

ANCYCOMELE, Ἀγκυλομήλη, d'ἀγκύλος, crochu, courbé, & de μήλη, ſonde. Inſtrument de Chirurgie qu'on appelle ſonde-courbe, ou ſonde avec un crochet.

ANCYLOSIS. Voyez *Ancilé.*

ANCYCLOTOMUS, ANCYCLOTOMUM, ἀγκυλοτόμον, Ἀγκυλοτόμος, d'ἀγκύλος, courbe & de τεμνω, couper; eſpece de biſtouri courbe dont on ſe ſert pour couper le ligament de la langue. P. Eginete comprend ſous ce terme tout inſtrument en général courbe & tranchant.

ANCYRA, Ἀγκύρα; *ancre, crochet.* Voyez *uncus.*

ANCYROIDES PROCESSUS, *apophiſe coracoïde.* c'eſt une éminence qui part de la partie ſupérieure du *ſcapula* ou de l'omoplate, qui reſſemble à une ancre, d'où ſon nom latin eſt dérivé. On l'appelle encore *proceſſus coracoides* & *ſigmoides apophiſe ſigmoïd.* ou *coracoïde*, de la lettre ſigma ou du bec d'un corbeau, qu'elle repréſente. RUFUS

ANCYROMELE, ou ANCYLOMELE. Galien entend par ce mot, ἄγκιστρον, un crochet dont on ſe ſert dans les opérations de Chirurgie.

A N D

ANDA, *G. Piſon*, eſt un arbre du Bréſil, dont le bois eſt ſpongieux & léger; la feuille longuette, nerveuſe, pointue; la fleur grande & jaune. Son fruit eſt une noix griſe, laquelle renferme ſous deux écorces, deux amandes qui ont le gout des chataignes.

On dit qu'elles ſont purgatives & un peu émétiques. On en prend deux ou trois à la fois. On tire de ces amandes, par expreſſion, de l'huile, de laquelle on ſe frotte les membres.

L'écorce du fruit eſt eſtimée propre pour arrêter le cours de ventre. Si l'on en jette dans les étangs, elle en fait mourir le poiſſon. LEMERY, *des Drogues.*

ANDARAC, *orpiment rouge.* RULAND. JOHNSON.

ANDAS, diſſolution de ſel ou ſel réſous. PARACELSE.

ANDENA, acier qui vient des contrées orientales, qui ſe fond dans le feu, & qui prend la forme qu'on veut. RULAND, JOHNSON.

ANDIRA ou ANGELYN, *G. Piſon*, eſt un arbre du Bréſil, dont le bois eſt dur & propre pour les batimens. Son écorce eſt de couleur cendrée. Ses feuilles ſont ſemblables à celles du laurier, mais plus petites. Il pouſſe des boutons noirâtres, d'où ſortent beaucoup de fleurs ramaſſées, odorantes, de belle couleur purpurine, & blanche. Son fruit a la figure & la groſſeur d'un œuf, verd au commencement, mais noirciſſant peu à peu, & ayant comme une future à un de ſes côtés, d'un gout très amer. Il eſt couvert d'une écorce dure, & il renferme une amande jaunâtre, d'un mauvais gout, tirant ſur l'amer, avec quelque aſtriction.

On pulvériſe le noyau, & l'on en fait prendre pour les vers; mais il faut que ce ſoit au-deſſous d'un ſcrupule, car on dit qu'il tourneroit en poiſon, ſi l'on en donnoit trop.

L'écorce, le bois & le fruit de cet arbre ſont amers comme de l'aloès, & c'eſt en quoi il differe d'un autre *andira* ſemblable en tout, excepté au gout, qu'il a inſipide. Les bêtes ſauvages mangent de ſon fruit, & elles s'en engraiſſent. LEMERY, *des Drogues.*

ANDIRA ou ANDIRA GUACU, ſont des eſpeces de chauve-ſouris du Bréſil, dont les plus grandes égalent nos pigeons: on les appelle chauve-ſouris cornues, à cauſe d'une maniere d'excroiſſance ou de corps pliant qu'elles ont au-deſſus du nez. Leurs ailes ſont longues de plus d'un demi-pié. Leur couleur eſt cendrée. Elles ont les oreilles larges; les dents blanches; leurs piés ont chacun cinq doigts armés d'ongles aigus. Elles courent après toutes ſortes d'animaux; & elles en ſucent le ſang ſi elles les attrapent. Quelques-unes d'elles ſont dangereuſes, en ce qu'elles ſe gliſſent la nuit dans les lits, & elles ouvrent ſi ſubitement les veines des piés de ceux qui y ſont couchés, qu'ils ne s'en apperçoivent que par le ſang qui coule dans le lit, & qu'on a aſſez de peine a arrêter.

Les habitans du pays mettent la langue & le cœur de cet animal entre les poiſons. LEMERY, *des Drogues.*

ANDRACHNE, eſt un de ces mots tels qu'il y en a en grand nombre dans la matiere médicale qui ont pluſieurs ſignifications, Ἀνδράχνη.

ANDRACHNE, eſt un arbre ſemblable à l'arboiſier; c'eſt auſſi la plante appellée *portulaca, pourpier.* C'eſt en vain que Pline, pour diſtinguer la plante de l'arbre, change une lettre dans le mot; déſignant l'arbre par le mot ἀνδράχλη, *andrachle.* (Pline édit. Santandreau, 1582. diſtingue l'arbre en ſouſtrayant la premiere *n*, & changeant le mot *andrachne*, en *adrachne.*) Car dans le dialecte attique, le même mot conviendra également à la plante & à l'arbre; les Athéniens diſoient indiſtinctement, *andrachne* ou *andracle*; de même qu'ils diſoient λιτρὸν, pour νιτρὸν. Galien eſt tombé dans la même mépriſe; lorſqu'il prétend établir une diſtinction de nom ἀφρόνιτρον & ἀφρόλιτρον, *aphronitron* & *aphrolitron.*

Andrachne, eſt l'herbe que les Latins ont appellée *portulaca* ou *porcacla*, du mot *porcus*; ce qui a donné lieu aux derniers Auteurs Grecs de la nommer χοιροβότανον, *herbe aux porcs*; nous l'appellons en François *pourpier*; & ce terme a la même étymologie que celui des Latins; à moins qu'on ne veuille que pourpier vienne de pié de poule. Car les Latins dont nous avons pris beaucoup de termes, l'appelloient auſſi *pulli pes*; comme il paroît par l'Ouvrage ſuppoſé de Macer, *de Herbis.*

> Andrachne *Græcis, quæ portulaca Latinis,*
> *Dicitur, hæc vulgi* pes pulli *more vocatur.*

Il y a un grand nombre de plantes qui portent des noms analogues à celui-là. On dit *pes alaudæ*, pié d'alouette; *pes corvinus*, pié de corbeau; *pes columbinus*, pié de pigeon. SAUMAISE, *de Homonym. Hyl Iatr. cap.* 1. Voyez *Portulaca.*

ANDRANATOME, ou ANDROTOME, Ἀνδρανατομὴ ou ἀνδροτομὴ, de ἀνὴρ, homme, & de τεμνω, couper; Diſſection du corps humain, & particulierement de l'homme. CASTELLI, d'après *Marc. Aurel. Severini, Zootome, Democrit.*

ANDRAPHAXIS ou ANDRAPHAX, Ἀνδράφαξις, ἀνδραφάξ; dans Hippocrate, περὶ γυναικ. eſt ſynonime à *atriplex*, ἀτράφαξις, *arroche puante.* FŒSIUS, *Œcon. Hipp.*

ANDRAPODOCAPELOI, Ἀνδραποδοκάπηλοι d'ἀνδράποδον, *un Eſclave*; & κάπηλος, *un Marchand*; c'eſt une eſpece de trafiquant dont Galien fait mention en pluſieurs endroits. On donnoit jadis ce nom à des gens qui logeoient des jeunes gens, des filles, des eunuques & d'autres perſonnes de cette eſpece. Il n'étoit point queſtion de débauche dans leur commerce. Ils le faiſoient valoir le plus qu'ils pouvoient, en ſe chargeant de ſoigner & d'embellir le corps de ceux qu'on mettoit entre leurs mains. C'eſt pourquoi nous liſons dans Galien, qu'ils avoient coutume de laver le viſage de leurs penſionnaires avec de la décoction d'orge paſſée, de la farine de feves, & quelquefois du nitre, afin de leur rendre le teint plus brillant; qu'ils battoient les hanches de ceux qui étoient maigres avec des cordes, & qu'ils les frottoient enſuite d'huile, pour que leur corps parût plus plein & mieux taillé; qu'ils ſerroient les côtes aux jeunes filles avec de fortes bandes, afin que leur gorge parût plus relevée, & leurs hanches plus

remplies ; deux choſes qui paſſoient pour orner beaucoup le corps d'une femme ; & qu'ils avoient différens moyens de faire tomber les poils qui croiſſoient ſur les joues & ſur les autres parties du corps, pour les rendre plus belles & leur donner l'air de jeuneſſe. Les Ediles Romains ordonnerent par une Loi de marquer les maladies ou les défauts des eſclaves que l'on expoſoit en vente, afin qu'on ne s'en prît point aux *Andropodocapeloi*, auxquels on les confieroit, lorſqu'on viendroit à leur découvrir des maladies ou des défauts au ſortir de leurs mains.

ANDREAS, ancien Medecin dont Celſe fait mention dans la préface de ſon cinquieme livre. *Andreas*, *Zenon* & *Apollonius*, ſurnommé *Mus*, ont laiſſé un grand nombre de volumes ſur les propriétés des purgatifs. Aſclepiade négligea, & même bannit de la pratique la plupart de ces remedes ; & ce ne fut pas ſans raiſon, dit Celſe ; car toutes ces compoſitions purgatives étant mauvaiſes au gout & dangereuſes pour l'eſtomac, ce Medecin fit bien de les rejetter, & de ſe tourner entierement du côté de cette partie de la Medecine qui traite les maladies par le régime.

Le collyre d'*Andreas*, dont on frotte le devant de la tête dans l'inflammation des yeux, ſe prépare de la maniere ſuivante :

Prenez *de la gomme arabique, une dragme, deux grains & demi,*
de la céruſe, } *deux dragmes & cinq*
de l'antimoine, } *grains de chacune,*
de la lytharge bouillie & lavée, quatre dragmes & dix grains ;

Il faut faire bouillir la lytharge dans l'eau de pluie, & détremper les ingrédiens ſecs avec du ſuc de myrthe après les avoir broyés. Celse, *Lib. VI. c. 6.*

Malagme d'Andreas pour les douleurs de côté.

Prenez *de la cire, une once, trois dragmes & vingt-ſept grains,*
des larmes de ſycomore, une dragme deux grains & demi,
du poivre rond & long,
de la gomme ammoniaque,
du bdellium,
de l'iris d'Illyrie,
du cardamome,
de l'amome,
du xylobalſamum,
de l'encens mâle,
de la myrrhe,
de la réſine ſeche, } *une once, deux dragmes & vingt-quatre grains de chacun.*
du pyrethre d'Eſpagne,
de la graine de thymelée,
de l'aphronitre,
du ſel ammoniac,
de l'ariſtoloche,
de la racine de concombre ſauvage,
de la réſine de térébenthine liquide, } *deux onces, quatre dragmes, cinquante grains de chacun ;*

Ajoutez à cela autant d'huile d'iris qu'il en faut pour donner une conſiſtance molle au tout.

Ce remede réſout, attire les humeurs, mûrit le pus, ouvre les pores de la peau, & aide à la cicatriſation. On peut l'appliquer ſur les grands abſcès comme ſur les petits, & en froter les articulations. Il eſt bon dans la goute & la ſciatique. On peut encore l'employer dans les occaſions où les parties internes ſont offenſées par quelque coup. Il amollit les duretés dans la région de l'eſtomac, il attire les eſquilles d'os ; enfin il eſt bon dans tous les cas où la chaleur naturelle eſt affoiblie. Celse, *Lib. V. cap.* 18.

ANDRIA, Ἀνδρεῖα, d'ἀνὴρ, homme ; *Hermaphrodite*, qui a les parties naturelles de l'un & l'autre ſexe.

ANDRIUS, Ἀνδρεῖος, *Vigoureux*, épithete du vin. Ἀνδρεῖος οἶνος, dans Hippocrate, ſignifie, ſelon Erotien, un vin généreux, tel que celui que produiſoit l'Iſle d'*Andros*.

ANDROGENIA, Ἀνδρογένεια, d'ἀνὴρ, *homme*, & de γεννάω, *engendrer*.

Ce terme ſignifie dans Hippocrate, ſelon Galien, une ſucceſſion de mâle en mâle, ou la ſuite d'une génération de mâle en mâle.

ANDROGYNI, Ἀνδρογένοι, de ἀνὴρ, homme, & de γυνὴ, femme ; *Homme efféminé*, par oppoſition à *Andrii*, ἀνδρεῖοι, vigoureux. *Hipp.* περὶ διαίτ. *Lib. I.* Le terme eſt encore ſynonime à hermaphrodite.

ANDROMACHUS. *Andromachus* le pere naquit en Crete, & vécut ſous le regne de Neron, comme on en peut juger par ſon Poëme de la thériaque, dédié à cet Empereur. Galien a remarqué qu'*Andromachus* a vécu après Menecrate, que j'ai placé ſous Tibere & ſous Claude, & avant Criton qui vivoit ſous Trajan. Nous ne ſavons rien concernant les ſentimens & la méthode de ce Medecin. La ſeule choſe qui nous reſte de lui, c'eſt un grand nombre de deſcriptions de médicamens composés, qui étoient en partie de ſon invention. Galien, qui a pris ſoin de les rapporter, met *Andromachus* au rang des Auteurs qui ont le mieux écrit des médicamens : mais il le blâme de ce qu'il s'étoit contenté d'en donner la deſcription ſans ajouter leurs propriétés, ou ſans indiquer pour l'ordinaire les maladies auxquelles ces médicamens ſont propres.

La plus fameuſe des compoſitions qu'*Andromachus* a données, c'eſt l'antidote, qu'il appella γαλήνη, c'eſt-à dire, *tranquille*, & qu'on nomma dans la ſuite *thériaque*. *Andromachus* compoſa un Poëme grec en vers élégiaques, qu'il dédia à Neron, & qui nous reſte encore aujourd'hui, où il enſeigne la maniere de préparer cet antidote, & où il déſigne les maladies auxquelles il eſt propre. Il fit cette deſcription en vers plutôt qu'en proſe, afin qu'on ne pût pas y faire ſi facilement quelque altération. C'eſt du moins ce qu'en a penſé Galien, qui approuve en cela la prudence d'*Andromachus*.

Juſqu'alors, l'antidote de Mithridate avoit été le ſeul qui fût entre les mains de tout le monde. Mais auſſi-tôt que celui d'*Andromachus* fut connu, le premier devint preſque hors d'uſage, quoiqu'à dire le vrai, ce dernier ne fût qu'une imitation de l'autre ; la ſeule différence eſſentielle qui s'y rencontre, ne conſiſte preſque que dans l'addition des viperes qui entrent de plus dans la thériaque. Quoiqu'il en ſoit, l'antidote d'*Andromachus* fut ſi fort eſtimé à Rome, que quelques Empereurs le firent compoſer dans leurs Palais, & qu'ils prirent un ſoin particulier de faire venir toutes les drogues néceſſaires, & de les avoir bien conditionnées. L'Empereur Antonin en prenoit même tous les jours à jeun, gros comme une feve ; & telle fut la réputation de ce remede, que divers Medecins entreprirent envain d'y faire des changemens, & de produire diverſes thériaques de leur façon. La thériaque d'*Andromachus* ſe ſoutient ; & ce qu'il y a de particulier, c'eſt qu'encore qu'on y ait remarqué depuis long-tems bien des défauts & des ſuperfluités, on ne laiſſe pas aujourd'hui dans les meilleures Villes de l'Europe, de ſuivre ſcrupuleuſement la deſcription de ce Medecin de Neron.

Cette deſcription renferme plus de ſoixante drogues, dont une bonne partie ſont des aromates. Il y a auſſi quelques ſimples communs, & des gommes ou ſucs épaiſſis, entre leſquels le plus conſidérable eſt l'opium. Mais l'ingrédient qui fit donner à ce médicament le nom de thériaque, ce ſont les viperes que l'on préparoit

de cette maniere. On les écorchoit, après leur avoir coupé la tête & la queue ; on séparoit la chair des entrailles & des os ; on la lavoit ; on la faiſoit cuire dans de l'eau avec de l'aneth & du ſel, & on la paîtriſſoit avec de la mie de pain pour en former des trochiſques, ou des eſpeces de petits gâteaux.

Si l'antidote d'*Andromachus* avoit toutes les propriétés que ſon Auteur lui attribue, on n'auroit preſque pas beſoin d'autres remedes.

Il le donne premierement contre les poiſons & venins, de quelque nature qu'ils ſoient. Il en fait enſuite un remede pour les douleurs & foibleſſes d'eſtomac ; pour l'aſthme & l'oppreſſion de poitrine ; pour la phtiſie naiſſante ; pour l'empieme ; pour la colique, la jauniſſe, l'hydropiſie, la foibleſſe de vue, les convulſions, les ulceres de la veſſie, l'impuiſſance vénérienne, les douleurs des reins & la peſte.

Andromachus, fils du précédent, & qui mit en proſe la deſcription que ſon pere avoit donnée en vers, dit en peu de mots, que l'antidote appellé *tranquile*, eſt bon pour toutes ſortes de mauvaiſes diſpoſitions du corps provenantes de cauſes internes, & ſurtout pour les indiſpoſitions de l'eſtomac, pour les venins & pour les fievres intermittentes.

Voilà ce que ces Auteurs diſoient de leur antidote. Cette matiere demande que nous nous y arrêtions, & que nous voyions un peu plus au long, quand & comment on en vint à ces ſortes de compoſitions, & ce que c'étoit que ce qu'on appelloit antidote. On a remarqué ailleurs, qu'Hippocrate & les plus anciens Medecins ſembloient avoir fondé le principal de leur pratique ſur l'obſervation des mouvemens de la nature dans les maladies, faiſant conſiſter preſque toute la méthode de les guérir dans la diete, c'eſt-à-dire, en des regles concernant la nourriture des malades. Herophile & ſes ſectateurs furent les premiers qui mirent en uſage les médicamens, ou qui commencerent à compter, plus que leurs prédéceſſeurs n'avoient fait, ſur l'utilité qu'on en peut tirer. Hippocrate s'en étoit ſervi avant eux, mais plus rarement, & ceux qu'il ordonnoit étoient même fort ſimples. C'eſt ce que n'imiterent point les Herophiliens ni quelques Medecins ſes contemporains, témoins les reproches que faiſoit Eraſiſtrate qui pratiquoit la Medecine au tems d'Herophile, à ceux qui ſe ſervoient des compoſitions royales & des antidotes qu'ils appelloient les *mains des Dieux*, dans leſquels ils faiſoient entrer des ingrédiens tirés des plantes, des animaux, des minéraux de la terre, de la mer, &c.

Mais quelque compoſés que fuſſent ces antidotes dont Eraſiſtrate ſe plaignoit, il y a de l'apparence qu'ils l'étoient beaucoup moins que ceux qu'on inventa dans la ſuite, & qu'avant que parut l'antidote attribué à Mithridate, dont la plus courte deſcription contient juſqu'à trente-ſix ingrédiens ; on n'en avoit point vu de ſi compoſés. Il y avoit un autre antidote beaucoup plus ſimple dont la recette fut trouvée dans le cabinet du Roi de Pont, immédiatement après ſa défaite par Pompée. On ne ſait point quand la deſcription de l'antidote prétendu de ce même Roi, celle dont il s'agit ici, fut rendue publique : mais il y a de l'apparence que ce fut peu de tems après que la premiere fut connue, ſoit que la derniere fût vraiment de Mithridate, ſoit qu'on eût emprunté ſon nom.

Quoiqu'il en ſoit, Celſe qui a vécu ſous Auguſte & ſous Tibere, environ cent ans après Mithridate, a décrit le Mithridat, & c'eſt ſur le modele de cette grande compoſition que celle de la thériaque & toutes les autres qui ſont preſque autant chargées d'ingrédiens, ont été faites.

On peut dire pour la défenſe de ces ſortes de compoſitions, que les expériences ſur les ſimples s'étant multipliées de jour en jour, les Medecins crurent que plus ils en joindroient de ceux qui ont une propriété ſemblable ou approchante ; plus sûrs ils ſeroient d'atteindre au but. Il peut être auſſi que, comme la connoiſſance que l'on avoit, tant des qualités des ſimples que de la nature des maladies, étoit très-imparfaite, ces mêmes Medecins s'imaginerent qu'en mêlant enſemble un grand nombre de drogues, ce qu'ils n'obtiendroient point par le moyen de l'une, ils l'obtiendroient par le moyen de l'autre, le médicament ſe trouvant quelquefois plus efficace que celui qui l'ordonne n'eſt ſavant. Mais Pline & pluſieurs autres après lui, ont cru que l'on n'avoit entaſſé tant de drogues que pour faire valoir le métier, *ad oſtentationem artis*, plutôt que pour l'avantage que l'on en prétendoit tirer, relativement à la guériſon des maladies. Le même Auteur réfléchiſſant ſur ce qu'il entre, à ce qu'il dit, de cinquante-quatre ſortes de ſimples dans le mithridat, & ſur la quantité qui ſe trouve de quelques-uns ſur chaque priſe, eu égard à ce qu'il en faut pour toute la compoſition ; s'échauffe ſi fort contre ces abus, qu'il a, dit-il, peine à croire que des hommes aient été capables d'une ſemblable fourberie. Cet Auteur met la thériaque à peu près au même rang : il dit que la compoſition qu'on appelle thériaque a été inventée en faveur de la délicateſſe ou de la ſenſualité ; qu'elle eſt faite de choſes étrangeres, quoiqu'on trouve partout un grand nombre de médicamens ſimples capables chacun ſéparément, de produire l'effet que l'on attend de la réunion de toutes ces choſes étrangeres ; il n'eſt queſtion dans cet Auteur que de la thériaque d'*Andromachus* ; car ce qu'il dit des drogues tirées de loin, ne peut s'appliquer à une autre ſorte de thériaque dont il donne ailleurs la deſcription & qui n'eſt compoſée que d'un petit nombre de ſimples fort communs : d'où l'on peut inférer que l'antidote d'*Andromachus*, que ſon Auteur avoit appellé *galene* ou *tranquile*, ne tarda pas à prendre le nom de thériaque juſqu'au tems de Criton, comme l'Auteur du Livre intitulé *de Uſu Theriacæ* attribué à Galien, l'inſinue. Criton ne vécut que ſous Trajan, au lieu que Pline vivoit ſous Néron & ſous Veſpaſien, & a pû voir les *Andromachus* pere & fils, il étoit leur contemporain, quoiqu'il n'ait parlé ni de l'un ni de l'autre.

Quant au nom d'antidote que l'on donnoit à la thériaque, il faut remarquer qu'il eſt compoſé de deux mots grecs dont l'un ſignifie *contre* & l'autre *donné*, parce que les antidotes ſe donnoient contre les poiſons & contre la corruption des humeurs, ou les autres mauvaiſes diſpoſitions du corps. Ce mot ſemble être maſculin & féminin en grec & quelquefois neutre, & les Latins ont dit également *hæc antidotus* & *hoc antidotum* ; mais il y a bien de l'apparence que les Grecs l'ont employé au commencement comme un adjectif & non comme un ſubſtantif. Quand ils ont dit ἡ ἀντίδοτος, ils ſous entendoient le ſubſtantif δύναμις, qui ſignifie toute ſorte de médicamens, tant ſimples que compoſés. Les Latins auroient pu traduire le mot grec δύναμις par celui de *potentia*, mais l'uſage de la langue latine qui avoit attaché à *potentia* une idée toute différente ne le permettoit pas. Il en eſt de même de la langue françoiſe, dans laquelle les mots de *puiſſance* & de *vertu* n'ont aucun rapport avec celui de médicament ou compoſition de médicament : c'eſt pourquoi les Latins, faute de mot propre pour rendre le grec δύναμις, ſe ſont ſervis des mots *medicamentum* ou compoſition de médicament, δύναμις ἀντίδοτος, *compoſitio contra data*, comme on diſoit δύναμις τετραφάρμακος ; *compoſitio quatuor medicamentis ſimplicibus conſtans* ; δύναμις ἡπαλικὴ, ἀρτηριακὴ ; *compoſitio pro hepate, pro aſperâ arteriâ*. Ce n'eſt pas ſeulement par rapport aux antidotes que l'on ſous-entendoit le mot δύναμις ; il y avoit d'autres occaſions où on ne l'exprimoit jamais. On diſoit, par exemple, ἡ διὰ κοδείων, pour dire *compoſitio de capitibus papaveris*, & même ſans l'article, on diſoit ἀρτηριακὴ tout court, pour déſigner une compoſition pour la trachée-artere ; κολικὴ, un médicament pour la colique. On pourroit dire que la jonction de ces deux mots *antidotus tranquilla*, ou *theriaca*, déſigne que le premier eſt un ſubſtantif, le dernier étant certainement un adjectif ; mais il faut remarquer que cet adjectif *tranquilla* eſt une épithete ou une eſpece de ſurnom que l'on donne à la compoſition dont il s'a-

git, & que c'eſt la même choſe que ſi l'on diſoit *compoſitio antidotos tranquilla dicta* ; enſorte que les deux derniers mots ſont également adjectifs. Il en eſt de même des noms particuliers des *antidotes*; comme *hiera*, c'eſt-à-dire, *ſacrée* ; *teleia* ou *accomplie*, & de toutes les autres épithetes que l'on donnoit à chaque médicament. Je puis encore prouver que le mot *antidotus* étoit un adjectif par l'uſage qu'en fait Scribonius Largus, qui appelle *emplaſtrum antidotum* une emplâtre qu'on appliquoit ſur la morſure des chiens enragés. Il y a encore une remarque à faire ſur le *compoſitio*, ſubſtitué, comme nous avons dit, par les Latins au mot grec δύναμις; c'eſt que les Grecs à leur tour ne pouvoient point rendre *compoſitio*; car σύνταξις ſignifie à la vérité compoſition, mais ſeulement l'acte de compoſer & non le réſultat de cet acte ou la choſe composée ; or c'eſt ce dernier que les Latins & les François entendent par le mot *compoſition*. On trouve dans Artemidore συνταγὴ que Cornarius traduit *compoſition* ; mais je crois qu'il doit être rendu plutôt par *præſcriptum*, ou ordonnance d'un Medecin.

Après avoir parlé de ce remede, de la nature & du nombre des ingrédiens qui y entroient & des propriétés qui lui étoient attribuées par ſon Inventeur; il ne me reſte plus qu'à parler de la maniere dont on le préparoit & de la conſiſtance qui lui étoit commune avec tous les autres antidotes.

Pour préparer la thériaque, on commençoit par mettre en poudre tous les aromates & les autres ingrédiens qui pouvoient être pulvérisés. On diſſolvoit les gommes & les ſucs dans du vin de Falerne ou de Crete; & on les paſſoit par un tamis, après les avoir réduits en pulpe. On prenoit enſuite du miel d'Attique en quantité triple du tout, qu'on avoit purifié, & on mêloit tout enſemble, à la maniere ordinaire aux Apotiquaires. On n'entre point dans un plus grand détail là-deſſus, parce que la compoſition de cette antidote eſt très-connue aujourd'hui. Ce qu'on a dit de la quantité du miel qui y entroit, à proportion des autres drogues, fait connoître que cette compoſition devoit être médiocrement épaiſſe. Je ne parlerai point ici des divers autres antidotes que d'autres Medecins inventerent à l'imitation de la thériaque & du mithridat, ni de ceux qui avoient été inventés auparavant. Je remarquerai ſeulement en général qu'ils avoient tous la même conſiſtance, étant preſque tous également composés de poudres de différentes natures, de gommes ou ſucs, & de miel. LE CLERC, *Hiſt. de la Medecine.*

Après avoir exposé l'origine de la thériaque, je vais maintenant décrire la maniere de la compoſer, ſelon le Collége de Londres; à quoi je joindrai les remarques de Quincy.

La Thériaque d'Andromachus, communément appellée, Thériaque de Veniſe.

Prenez *des trochiſques de ſquilles, quarante-huit dragmes.*

- *des trochiſques de vipere*, } *de chacun vingt-quatre dragmes.*
- *d'hedichroi*, } *de chacun vingt-quatre dragmes.*
- *du poivre long*, } *de chacun vingt-quatre dragmes.*
- *de l'opium*, } *de chacun vingt-quatre dragmes.*
- *de l'iris de Florence*, } *de chacun douze dragmes.*
- *de roſes rouges*, } *de chacun douze dragmes.*
- *du ſuc de regliſſe*, } *de chacun douze dragmes.*
- *de la ſemence de bunias*, } *de chacun douze dragmes.*
- *du ſcordium*, } *de chacun douze dragmes.*
- *de l'opobalſamum*, } *de chacun douze dragmes.*
- *de la canelle*, } *de chacun douze dragmes.*
- *des trochiſques d'agaric*, } *de chacun douze dragmes.*
- *de la myrrhe*, } *de chacun ſix dragmes.*
- *du ſpicnard*, } *de chacun ſix dragmes.*
- *du dictame de Crete*, } *de chacun ſix dragmes.*
- *des racines de quinte-feuilles*, } *de chacun ſix dragmes.*
- *de gingembre*, } *de chacun ſix dragmes.*
- *de coſtus*, } *de chacun ſix dragmes.*
- *de rhapontic*, } *de chacun ſix dragmes.*
- *du marrube blanc*, } *de chacun ſix dragmes.*
- *du ſtœchas arabique*, } *de chacun ſix dragmes.*
- *du jonc odorant*, } *de chacun ſix dragmes.*
- *de la ſemence de perſil de Macedoine*, } *de chacun ſix dragmes.*
- *du calament de montagne*, } *de chacun ſix dragmes.*
- *de la caſſe odorante*, } *de chacun ſix dragmes.*
- *du ſafran*, } *de chacun ſix dragmes.*
- *du poivre blanc & noir*, } *de chacun ſix dragmes.*
- *des troglotides*, } *de chacun ſix dragmes.*
- *de l'oliban*, } *de chacun ſix dragmes.*
- *de la térébenthine de Chio*, } *de chacun ſix dragmes.*
- *de l'amome en grape*, } *de chacun 4 dragmes.*
- *des racines de gentiane*, } *de chacun 4 dragmes.*
- *d'acorus vrai*, } *de chacun 4 dragmes.*
- *du meu athamantique.* } *de chacun 4 dragmes.*
- *de valériane*, } *de chacun 4 dragmes.*
- *de nard celtique*, } *de chacun 4 dragmes.*
- *de chamæpitys*, } *de chacun 4 dragmes.*
- *des ſommités d'hypericum*, } *de chacun 4 dragmes.*
- *des ſemences d'ammi*, } *de chacun 4 dragmes.*
- *de thlaſpi*, } *de chacun 4 dragmes.*
- *d'anis*, } *de chacun 4 dragmes.*
- *de fenouil*, } *de chacun 4 dragmes.*
- *de ſeſeli de Marſeille*, } *de chacun 4 dragmes.*
- *de petit cardamome*, } *de chacun 4 dragmes.*
- *de la feuille Indienne*, } *de chacun 4 dragmes.*
- *des ſommités de pouliot de montagne*, } *de chacun 4 dragmes.*
- *de chamædris*, } *de chacun 4 dragmes.*
- *de l'opobalſamum*, } *de chacun 4 dragmes.*
- *des ſucs d'hypocyſtis, & du vrai acacia*, } *de chacun 4 dragmes.*
- *de la gomme arabique*, } *de chacun 4 dragmes.*
- *du ſtorax calamite*, } *de chacun 4 dragmes.*
- *de la terre de Lemnos*, } *de chacun 4 dragmes.*
- *du chalucitis vrai*, } *de chacun 4 dragmes.*
- *du ſagapenum*, } *de chacun 4 dragmes.*
- *de la racine de petite ariſtoloche*, } *de chacun 2 dragmes.*
- *des ſommités de petite centaurée*, } *de chacun 2 dragmes.*
- *de la ſemence de daucus de Crete*, } *de chacun 2 dragmes.*
- *de l'opoponax*, } *de chacun 2 dragmes.*
- *du galbanum pur*, } *de chacun 2 dragmes.*
- *du bitume de Judée*, } *de chacun 2 dragmes.*
- *du caſtoreum*, } *de chacun 2 dragmes.*

du meilleur miel cuit & écumé, trois fois le poids de tous les ingrédiens ſecs.

du vin vieux de Canarie, autant qu'il ſera néceſſaire pour mêler & diſſoudre tous les ingrédiens.

Faites bouillir le tout ſelon l'art.

On peut ſubſtituer le ſirop *de meconio*, au miel.

La thériaque eſt le principal Alexipharmaque qu'on ait dans toute l'Europe, & il ſe prépare à peu près de la même maniere dans toutes les Pharmacies. On ne renfermeroit pas dans un *in-folio* tout ce qu'on a écrit ſur ce médicament. Nous nous contenterons donc de faire à ſon ſujet les remarques capables d'en donner une connoiſſance ſuffiſante à ceux qui ſe deſtinent à la pratique de la Medecine. On a donné à l'antidote d'*Andromachus* le nom de thériaque de Veniſe, par la raiſon qu'il s'en fait plus là-que partout ailleurs, & que c'eſt de Veniſe qu'elle ſe diſtribue dans preſque toutes les autres parties du monde.

Comme ce médicament eſt parvenu juſqu'à nous à tra-

ver

vers un grand nombre de siecles, & que la plupart de ceux par les mains desquels il nous a été transmis, l'ont altéré de différentes façons, & toujours pour le rendre meilleur ; les Pharmacopées sont pleines de manieres différentes de le préparer ; celle de notre, Collége peu différente de celle que la Pharmacopée d'Ausbourg prescrit, me paroît une des meilleures. Diemerbroeck donne de grands éloges à la multitude d'ingrédiens qui entrent dans cette composition, & cela fondé sur les idées singulieres de l'efficacité de tous ces ingrédiens réunis, qui se pretent une force qu'ils n'ont point, selon lui, lorsqu'ils sont séparés. Charras a écrit un traité de la Thériaque ; il a parlé de chaque ingrédient qui la compose en particulier : mais ce n'est pas ici le lieu de nous servir des remarques de cet Auteur François. Zwelfer dans ses observations sur la Pharmacopée d'Ausbourg a suivi Quercetan & a dit plusieurs choses qui reviennent à notre sujet. Ils ont jugé l'un & l'autre qu'on y faisoit entrer des ingrédiens qui ne s'accordoient point avec la nature du tout, tels sont l'agaric, la rhubarbe & le vitriol. Ils rejettent aussi les trochisques de squilles, & ceux de viperes ; parce que cette forme ôte à ces ingrédiens les vertus qu'on veut qu'ils retiennent. Ils prétendent donc que si l'on écartoit de la thériaque, les médicamens précédens, & qu'on augmentât les autres en proportion de ceux qu'on a ôtés, ensorte que l'opium s'y trouvât en plus grande quantité, mais toutefois en quantité proportionnelle au tout ; elle en seroit beaucoup meilleure.

Dans la composition de ce remede, Zwelfer partage les ingrédiens en différentes classes, selon la similitude de leur contexture ; il met d'un côté ceux qu'il faut dissoudre, comme les gommes, & de l'autre ceux qu'il faut réduire en poudre séparément, pour les mêler ensuite. Ce soin me paroît inutile ; en battant les plus épais & les plus humides, avec les plus secs & les plus fragiles, ils se mêleront bien & passeront tous ensemble par le tamis. Il y en a qui réduisent l'opium même en poudre ; pratique qui n'a point d'inconvénient, supposé qu'on ait l'attention de le monder auparavant. On ne laissera point de tiges aux plantes ; on les prendra les plus fraîches que l'on pourra, & l'on nettoyera les racines de toute malpropreté & pourriture. Si l'on veut conserver la couleur du safran, il faut le pulvériser séparément & le mettre dans du vin où l'on aura fait infuser des viperes. On passera d'abord la térébenthine, le galbanum, &c. on les mêlera avec le miel. On tamisera sur ce mélange les poudres, tandis qu'une autre personne remuera le tout, afin que le mélange s'acheve bien ; & l'on finira par jetter là-dessus le vin. Telle est la composition de la thériaque, l'Alexipharmaque & le Céphalique le meilleur que nous connoissions ; car la plupart des ingrédiens qui y entrent, tendent à produire les effets qu'on demande de ces deux genres de médicamens. C'est un fort bon opiate, & son usage est plus sûr que celui des opiates plus simples, dans les cas où l'on veut réunir à des choses qui procurent du repos, d'autres qui aient une pointe qui réveille ; pointe qui prévient les dépôts & les autres accidens qui pourroient être occasionnés par les premieres, si on les séparoit des secondes. En quatre scrupules de thériaque, il y a un grain d'opium ; on peut donc en donner depuis un scrupule jusqu'à deux dragmes, selon les forces & l'état du malade.

Il y a beaucoup de personnes dans le préjugé que la thériaque de Venise est beaucoup meilleure que celle que nous proposons, comme si le nom y faisoit quelque chose ; nos viperes, disent-ils, ne sont pas aussi bonnes que les leurs : il est vrai que ce pays étant plus chaud que le nôtre, le suc des viperes y doit être beaucoup plus exalté, ce en quoi consiste son énergie : mais d'un autre côté, comme les Vénitiens le réduisent en trochisques, il n'a plus sous cette forme cette volatilité que nous lui conservons par notre maniere de l'employer ; ainsi nous pouvons dire qu'il est beaucoup plus efficace dans nos compositions.

Au reste ce plus de rarefaction que nous accordons au suc de viperes d'Italie, est de pure supposition ; car à en juger par la violence de leur poison, il n'y auroit aucune différence entre leurs viperes & les nôtres. La morsure de ces serpens dans un certain tems de l'année, dans les grandes chaleurs, est aussi dangereuse pour nous que pour les peuples d'Italie. Mais pour obvier à toute objection, nous dirons que si le sel volatil des viperes d'Italie est plus fort que le nôtre, nous pouvons toutefois rendre celles de nos compositions où il entre, aussi énergiques que les leurs, en augmentant la dose de ce sel. Mais si quelque contrée a l'avantage sur nous par rapport aux vipéres ; d'un autre côté, nous l'emportons sur elle, par la qualité de notre safran ; car il est constant que nous l'avons beaucoup meilleur que les étrangers ; notre safran est quatre fois plus fort que le leur. L'opinion que la thériaque de Venise est beaucoup meilleure que la nôtre, expose tous les jours le petit peuple à être trompé ; & on lui vend la drogue la plus détestable pour de la thériaque de ce pays. Comme il imagine que Venise est la vraie manufacture de cette composition, & qu'on peut l'avoir de cet endroit meilleure & à meilleur marché que dans les boutiques de nos Apothicaires ; il court au premier Matelot qui s'en dit pourvu, & qui la lui présente enveloppée dans un papier, sur lequel ses propriétés sont déduites en Italien. Ce qui a donné lieu à quelques uns de nos Droguistes, & à quelques autres Marchands de ramasser, peu s'en faut que je ne dise, les ordures de leur boutique, & de les faire distribuer au peuple idiot enveloppées dans des pancartes Italiennes qui les lui déguisent. Ce qu'il y a de vrai, c'est que le commerce que nous faisons aux Indes, nous met à portée d'avoir en droiture la plupart des ingrédiens qui entrent dans la thériaque, & par conséquent de la faire à meilleur marché qu'aucun autre peuple. Or elle revient en argent déboursé à ceux qui la composent ici, & qui achetent les ingrédiens eux mêmes & à très-bon compte à trois schelings la livre : Ainsi que doit-on penser de celle que ces gens qui disent l'apporter de Venise, offrent à un prix beaucoup inférieur ? Ceux qui pourroient nous soupçonner de calomnie sur le compte de leurs marchands de thériaque de Venise, n'ont qu'à s'adresser au premier Imprimeur ; ils y trouveront les enveloppes Italiennes sous lesquelles on la leur distribue, & la preuve de la fourberie qu'on leur fait ; à moins qu'ils ne prétendent que les Apothicaires Venitiens font imprimer leurs papiers à Londres.

Nous remarquerons que la pratique actuelle de quelques personnes de mettre la thériaque en électuaire avec du sirop de diacode, au lieu de miel, n'est pas aussi indifférente qu'ils se l'imaginent. L'effet du diascordium qui passe pour un astringent, est entierement opposé à celui du miel qui atténue & déterge ; ce n'est donc pas sans raison qu'on lui a substitué le sirop de méconium dans cette composition. Mais dans un alexipharmarque, comme est la thériaque de Venise, il semble qu'il y ait plus de fantaisie ou d'envie d'innover que de jugement à rejetter le miel qui est analogue à cette composition & à y admettre un ingrédient qui lui est entierement opposé, à moins que ce ne soit par accident, & qu'il n'y ait quelque circonstance qui éxige cette altération. Les remedes analogues à l'opium hâtent quelquefois à la vérité les effets de l'alexipharmaque : mais dans la thériaque l'opium y est déja en quantité proportionnelle au reste : ensorte que l'addition du diacode, loin de procurer ce relâchement aisé qui favorise l'action de l'alexipharmaque, mettroit les parties dans une insensibilité par où les sécrétions seroient plutôt diminuées qu'augmentées ; c'est-à-dire, qu'au lieu d'échauffer & de provoquer les sueurs, la composition sera capable d'arrêter le mouvement des humeurs, & de tourner une fievre légere qu'il étoit facile de chasser, en une fievre putride & maligne. C'est un accident que j'ai vu produire à la thériaque commune de Venise, prise à contre-tems ou en trop grande quantité, & qu'on auroit encore tout autrement à

craindre, en y introduiſant l'altération dont il eſt queſtion. La plus grande objection que l'on faſſe contre le miel, c'eſt qu'il y a certaines conſtitutions auxquelles il eſt contraire. Mais pour un cas de cette nature, il y en a cent autres. Et ſi cette raiſon ſuffiſoit pour le bannir de la thériaque; elle ſuffiroit encore pour l'exclurre de la plupart des électuaires préparés dans les Apothicaireries; car il y en a fort peu dans leſquels il n'ait aucune part. *Pharmacop. de* QUINCY.

La remarque de Quincy ſur la ſubſtitution du diacode au miel dans la thériaque, me paroît juſte. Si on en exclut le miel, on aura une compoſition fort différente de l'antidote d'*andromachus*; car on ſait que le miel apporte par ſa fermentation un grand changement dans tous les ingrédiens dont on compoſe ce grand alexipharmaque; & qu'il unit les vertus des ſimples les unes avec les autres; enſorte qu'il les identifie, pour ainſi dire, en une ſeule, & qu'elles agiſſent toutes de concert dans l'uſage de ce remede.

Myrepſus ajoutoit dans la compoſition de la thériaque des cendres d'écreviſſes réduites en poudre.

ANDROMACHI ANTIDOTUS AD CALCULOSOS, eſt un médicament d'*andromachus* contre la pierre & la gravelle. Il briſe la pierre par degrés, il la chaſſe & déterge la veſſie, enſorte que les urines que l'on rend deviennent claires; & ce qu'il y a de merveilleux, c'eſt qu'il guérit radicalement; quand la veſſie eſt une fois débarraſſée, c'eſt pour toujours.

Voici comment on le prépare:

Prenez *de la ſemence de carottes ſauvages, de l'anis, de la graine de concombre écoſſée, de la graine d'ache, de perſil, de la myrrhe,* de chacun une dragme & demie.
de la caſſe, de la canelle, du nard celtique, de chacun une dragme.

Broyez le tout dans de l'eau, & réduiſez-le ſous la forme de pilules, qu'on prendra à jeun, pendant trente jours de ſuite, dans le quart d'une pinte d'eau. AETIUS, *Tetr. III. Serm.* 3. *cap.* 13.

Andromachi compoſitio ad dentes molares. Compoſition d'*andromachus* pour les dents molaires; ou qui diſſipe en une heure les douleurs qu'on y reſſent. Elle ſe fait avec

du poivre, de l'imperatoire, du ſuc d'épurge, du galbanum, de chacun une égale quantité.

Liez le tout avec le galbanum, & mettez-en dans le creux de la dent. Id. *Tetr. II. Serm.* 4. *cap.* 33.

Hepatica andromachi cyphoides. Cyphoïde hépatique ou trochiſques aromatiques hépatiques d'*andromachus*, bons dans toutes les maladies de la poitrine.

Prenez *des raiſins ſéchés au ſoleil, vingt-quatre dragmes,* (quelques Auteurs diſent cent.)
de ſafran, une dragme,
de jonc odorant, deux dragmes,
de bdellium, deux dragmes & demie.
de canelle, de caſſe, de lavande, de chaque une demi-dragme.
de la myrrhe, de la térébenthine, de chacune quatre dragmes.
(quelques Auteurs diſent ſeize.)

d'aſpalach, un ſcrupule,
de miel, ſeize dragmes,
de vin, une quantité ſuffiſante.

ACTUARIUS. *Meth. Med. Lib. V. cap.* 6. Voyez *Cyphi.*

ANDRONIS MEDICAMENTUM PRO CANCRO, remede d'*Andron* pour le cancer dans quelque partie du corps que ce ſoit.

Prenez *de l'écorce de grenade, dix dragmes & vingt-cinq grains,*
d'ariſtoloche, neuf dragmes vingt-deux grains & demi,
d'aloès, quatre dragmes, dix grains,
de myrrhe, deux dragmes, cinq grains,
de noix de galle, huit dragmes, vingt grains,
d'alun de plume, trois dragmes, ſept grains & demi,
de fleur de cuivre, deux dragmes, cinq grains.

Broyez-le tout & le paſſez au tamis. Enſuite verſez deſſus autant de vin de Créte qu'il ſera néceſſaire pour que cela ait la conſiſtance du miel. Mettez le tout dans une bouteille, & ſervez vous-en dans l'occaſion, en le délayant avec du vin rude. Ce remede eſt bon encore pour les charbons, le feu ſacré, & la gratelle que les Grecs appellent *Herpes*, ἕρπης. SCRIBONIUS LARGUS. *cap.* 13.

Andronis medicamentum in uvam. Remede d'*Andron* dans le gonflement de la luette.

Prenez *de l'alun de plume, des batitures de cuivre, du vitriol, de la noix de galle, de la myrrhe, du miſy,*

Broyez-les & les melez, & verſez deſſus autant de vin rude qu'il en faut pour donner au tout la conſiſtance du miel. CELSE, *Lib. VI. cap.* 14.

Andronis paſtilli, Trochiſques d'Andron. Nous liſons dans Aétius qu'ils ſont bons pour les ulceres qui ſuppurent, les inflammations de la luette, & le gonflement des amygdales; il faut en frotter dans ce cas le deſſous du menton. Ils chaſſent la chaſſie des yeux, & ils ſont utiles dans le commencement de l'inflammation aux glandes ſituées aux environs des aines. On s'en ſert encore dans les ulcérations des inteſtins; on les prend alors dans un clyſtere fait des deux tiers d'une pinte d'eau, s'il y a fievre; & dans une égale quantité de vin, s'il n'y a point de fievre. Ils enlevent encore les calloſités des ulceres, & voici comment on les prépare:

Prenez *de balauſtes, dix dragmes, vingt-cinq grains,*
de noix de galle, d'ariſtoloche, de chaque huit dragmes, vingt grains,
d'alun de plume, de vitriol, de chacun quatre dragmes, dix grains,
(quelques Auteurs ne preſcrivent que la moitié de cette quantité.)
de la myrrhe, de l'aloès, de l'encens, du ſafran, de chacun une dragme, deux grains & demi.

Broyez-les ſéparément, & les réduiſez en trochiſques. AETIUS, *Tetr. IV. Serm.* 2. *cap.* 50.

La préparation de ces trochiſques preſcrite par P. Eginete eſt un peu différente de celle-ci.

Prenez *de balauſtes, dix dragmes, vingt-cinq grains,*

de noix de galle, huit dragmes, vingt grains.
de myrrhe,
d'ariſtoloche ronde, } *de chacune quatre dragmes, dix grains.*
de vitriol,
de ſafran,
d'alun de plume, } *de chacun deux dragmes, cinq grains.*
de crocomagma,
de miſy,
d'encens,

Broyez le tout dans du vin rude, ou dans du vinaigre. P. EGINETE, *Lib. VII. cap.* 13.

Il les met au nombre des remedes les plus actifs qu'on ait contre les herpes & les charbons. *Lib. IV. cap.* 20. & 25.

ANDRONION, eſt la même choſe que *andronis paſtilli.*

ANDROSACES, Offic. Chab. 458. *Androſace annua ſpuria*, Ger. 425. Emac. 531. *Androſace Matthioli altera*, J. B. 3. 368. Raii. Hiſt. 2. 1086. *Androſace altera major Matthioli*, Park. Theat. 560. *Androſace vulgaris latifolia annua*, Elem. Bot. 101. Tourn. Inſt. 123. Boerh. Ind. A. 201. Rupp. Flor. Jen. 13. *Auriculæ urſi affinis, androſace dicta major*, Herm. Hort. Lugd. Bat. 82. *Sanículæ affinis planta, androſace dicta major*, Hiſt. Oxon. 2. 556. *Alſine affinis androſace dicta major*, C. B. Pin. 251. DALE.

L'*androſace* vient en Syrie dans le voiſinage de la mer. C'eſt une plante menue, qui pouſſe pluſieurs petites tiges. Elle eſt d'une ſaveur amere, elle n'a que peu de feuilles, mais larges : quand ſa fleur eſt tombée elle porte un fruit creux en forme de coſſe, dans lequel eſt renfermée ſa graine.

Deux dragmes de cette graine dans du vin provoquent merveilleuſement les urines dans les hydropiques. La décoction, ſoit de la plante, ſoit de la graine, produit le même effet. On en fait auſſi un cataplaſme bon pour la goute. DIOSCORIDE, *Lib. III. ch.* 140.

Oribaſe croit qu'il faut lire λευκὴ, blanche au lieu de λεπτὴ, menue. Pline dit auſſi que cette plante eſt blanche, & s'accorde en tout le reſte avec Dioſcoride.

L'*androſace* eſt une plante qui pouſſe pluſieurs tiges à la hauteur d'un demi-pié, rondes, velues, dont les ſommités ſe diviſent en ſix ou ſept pédicules qui font comme un paraſol. Ses feuilles ſont longues, larges, velues, nerveuſes, comme celles du plantain, dentelées autour, ſe répandant à terre en rond. Sa fleur eſt petite, blanche, évaſée en haut, & découpée en cinq pieces. Quand elle eſt paſſée, il ſe forme un petit fruit ſphérique gros comme un pois, contenant pluſieurs ſemences oblongues, rougeâtres. Sa racine eſt courte & fibreuſe. Elle croît aux environs de la mer, parmi les blés & dans les bois; elle contient beaucoup de ſels.

Elle eſt apéritive & bonne pour l'hydropiſie, pour la rétention d'urine & pour la goute.

L'*androſace* eſt ainſi appellée, de ce qu'elle porte du ſoulagement aux hommes : ἀνδρὶ ἄκος φέρουσα. LEMERY, *des Drogues.*

ANDROSÆMUM, Offic. *Androſæmum vulgare*, Park. Theat. 575. Merc. Bot. 1. 19. Phyt. Brit. 8. Mer. Pin. 8. Raii Hiſt. 2. 1020. *Androſæmum maximum fruteſcens*, C. B. Pin. 280. Boerh. Ind. A. 242. *Hypericum maximum (quaſi fruteſcens) bacciferum*, Hiſt. Oxon. 2. 472. *Hypericum maximum androſæmum vulgare dictum*, Raii Synop. 3. 343. *Siciliana, aliis Ciciliana, vel androſæmum*, J. B. 3. 384. *Siciliana, vel androſæmum, tota bona quibuſdam*, Chab. 457. *Clymenum Italorum*, Ger. 435. Emac. 543.

Elle vient parmi les haies & les buiſſons. Elle fleurit en Juillet & en Août; on ſe ſert de ſes fleurs, de ſes feuilles & de ſa graine, qui ont les mêmes vertus que l'hypericon ou herbe de S. Jean. DALE.

Quelques-uns appellent l'*androſæmum*, *Dionyſias*; d'autres *aſcyrus* : mais il y a de la différence entre cette plante & l'hypericum & l'aſcyrus. C'eſt une plante ligneuſe, qui pouſſe des branches menues de couleur d'écarlate; ſes feuilles ſont trois ou quatre fois auſſi larges que celles de la rue; & quand on les broye elles rendent un ſuc vineux. Elle pouſſe vers le haut une grande quantité de branches, aux ſommités deſquelles ſe forme une fleur jaune, dont le calice qui eſt ſemblable à celui du pavot noir, à quelques marques près, renferme la graine.

Les feuilles de cette plante, broyées, rendent une odeur de réſine; deux dragmes de ſa graine battue, priſes en boiſon purgent la bile : elle eſt bonne pour la ſciatique; mais après avoir pris ce purgatif, il eſt bon que le malade avale un verre d'eau tout de ſuite. Employée en cataplaſme elle guérit les brûlures & arrête les hémorrhagies. DIOSCORIDE, *Lib. III. ch.* 173.

L'*androſæmon* ou l'*aſcyros* ou *aſcyrus*, comme d'autres l'appellent ne different de l'hypericon ou hypericum, qu'en ce que ſes tiges ſont plus grandes, plus groſſes & plus rouges. Ses feuilles ſont blanches & configurées comme celles de la rue. Les ſommités de cette plante étant broyées rendent un jus ſemblable à du ſang. Elle vient dans les vignes; on la cueille ordinairement vers le milieu de l'automne, & on la ſuſpend en quelque endroit. Broyée avec ſa graine, & priſe à la quantité de deux dragmes le matin ou le ſoir après ſouper, dans de l'hydromel, du vin, ou de l'eau toute ſimple, c'eſt un bon purgatif. Mais il faut que le malade prenne le lendemain deux dragmes de racines de caprier, avec de la réſine, & faſſe la même choſe encore quatre jours après. Immédiatement après ce purgatif, le malade boira par deſſus un verre de vin, s'il eſt d'une conſtitution robuſte; ſinon un verre d'eau. PLINE, *Lib. XXVII. ch.* 4.

On appelle cette plante *androſamon*, de ἀνὴρ, *homme*, & αἷμα, *ſang*, parce que quand on l'a cueillie il ſemble que les doigts ſoient enſanglantés.

L'*androſæmon* eſt une plante qui pouſſe pluſieurs tiges à la hauteur de deux ou trois piés. Elle eſt douce au toucher & de couleur rouge. Ses feuilles ſont rangées deux à deux, vertes au commencement, rouges lorſque la plante eſt mûre, moins larges au pié que ſur les branches. Aux ſommités des branches pouſſent des fleurs en grand nombre, ſurtout ſur les baſſes tiges, composées ordinairement de cinq feuilles jaunes, ſoutenues par un calice d'autant de feuilles verdâtres; l'étamine qui eſt au milieu eſt jaune & rend un ſuc de même couleur, lorſqu'on la frotte dans les doigts. Quand la fleur eſt paſſée il paroît un fruit ou une eſpece de baie, verte d'abord, qui enſuite devient d'un cramoiſi foncé & à la fin tout-à-fait noire, & contient une graine dont on tire une liqueur purpurine. Sa racine ne laiſſe pas d'être épaiſſe & eſt rouge & fibreuſe. Elle vient dans les haies & parmi les buiſſons, & fleurit au mois de Juillet.

On en emploie les feuilles & les fleurs, auxquelles on attribue les même vertus qu'à l'herbe de Saint Jean : car c'eſt un très-bon vulnéraire, ſoit qu'on l'applique au dehors, ſoit qu'on le prenne en dedans du corps, & c'eſt pour cela qu'on l'appelle toute-ſaine. MILLER, *Bot. Off.*

Cette plante contient beaucoup d'huile & une médiocre quantité de ſel & de phlegme.

Elle eſt apéritive, vulnéraire, réſolutive, propre pour la pierre & pour chaſſer les vers, pour préſerver de la malignité & guérir de la rage, ſoit qu'on l'applique en dehors ou qu'on la prenne intérieurement. LEMERY *des Drogues.*

ANDROTOME. Voyez *Andranatome.*

A N E

ANECPYETUS, Ἀνεκπύετος, *qui n'a pas ſuppuré*, com-

posé d'α privatif, & d'ἐκπυέλης, *qui a ſuppuré.* Voyez *Ecpyema.*

ANEILEMA, *Aneileſis*, Ἀνείλημα, Ἀνείλησις, de Ἀνειλέω, *rouler, envelopper.* C'eſt un entortillement tel que ceux qui ſont causés par des ſpaſmes & des vents dans les inteſtins. Hippocrate, *de Vet. Med.*

ANEMONE, *Anémone*, plante dont les Botaniſtes depuis Dioſcoride, diſtinguent deux eſpeces, l'une cultivée & l'autre ſauvage. La premiere eſt,

Anemone hortenſis, Offic. *Anemone geranii Rupertiani folio cæruleo : an Dioſcoridis*, C. B. Pin. 174. Tourn. Inſt. 277. Hiſt. Oxon. 2. 426. *Anemone geranifolia*, Ger. 304. Emac. 377. Raii Hiſt. 1. 625. J. B. 3. 405. *Anemone gerani folio, radice tuberoſâ, flore cæruleo & albo*, Chab. 462. *Anemone tenuifolia ſive geranifolia cærulea*, Park. Parad. 208. C'eſt l'*anemone de jardin.* Dale.

L'*anémone ſauvage* s'appelle,

Anemone Sylveſtris, Offic. *Anemone Matthioli*, Ger. 304. Emac. 377. *Anemone Sylveſtris alba major*, C. B. Pin. 176. Raii Hiſt. 1. 627. Rupp. Flor. Jen. 128. Tourn. Inſt. 277. Elem. Bot. 239. Boerh. Ind. A. 37. Buxb. 23. Hiſt. Oxon. 2. 425. *Anemone Sylveſtris latifolia alba, ſive tertia Matthioli*, Park. Parad. 202. *Anemone magna alba, capitulo tuberoſo, caule denſâ lanugine caneſcente*, Chab. 464.

On vient de voir que cette plante eſt de deux eſpeces, l'*anemone* de jardin & l'*anémone* ſauvage. Chacune de ces eſpeces eſt encore divisée en pluſieurs autres, & ſurtout la premiere qu'on cultive avec ſoin dans les jardins à cauſe de la beauté de ſa fleur. Elles pouſſent de leurs racines des feuilles preſque rondes, ſemblables à celles du ciclamen ou à celles de la mauve ou à celles de la ſanicle, aux unes larges, aux autres petites, découpées les unes plus profondément, les autres plus légerement, toutes attachées à des queues. Il s'éleve du milieu de ces feuilles de petites tiges nues juſqu'environ à leur moitié, garnies en cet endroit de trois feuilles diſposées en collet. Ces tiges ſoutiennent en leur ſommet chacune une belle fleur large, ronde, à pluſieurs feuilles diſposées en roſe, ſimple ou double, jaune ou blanche, ou purpurine ou incarnate, bleue ou rouge, ou violette, ou diverſifiée de pluſieurs couleurs, ornée quelquefois d'une touffe, qu'on appelle la pluche. Quand la fleur eſt paſſée, il paroît un fruit le plus ſouvent oblong, renfermant un noyau chargé de pluſieurs ſemences, couvertes chacune d'une coeffe ordinairement cotoneuſe. Sa racine eſt tubéreuſe ou noueuſe, garnie de fibres. L'*anémone* ſauvage vient ſur des endroits élevés, ſur des montagnes. Elle contient auſſi-bien que l'*anémone* cultivée, une grande quantité de ſels & d'huile.

Cette plante eſt déterſive, apéritive inciſive, vulnéraire, deſſiccative; mais on ne l'emploie guere qu'extérieurement. Il en entre dans des errhines ou des collyres pour des ulceres aux yeux. Lemery, *des Drogues.*

Il y a deux ſortes d'*anemone*, la ſauvage & celle qui eſt cultivée. Celle-ci ſe diviſe encore en pluſieurs claſſes : quelques-unes ont les fleurs d'un rouge écarlate, d'autres blanchâtres, d'autres blanches comme du lait, d'autres enfin de couleur purpurine. Ses feuilles reſſemblent à celles de la coriandre, ſi ce n'eſt qu'elles ſont dentelées près du pié. Ses tiges ſont cotoneuſes, menues, elles portent des fleurs qui reſſemblent à celles du pavot & renferment au milieu une tête noire ou bleu-céleſte. Sa racine eſt de la groſſeur d'une olive, quelquefois même plus groſſe, & divisée en différentes portions qui ſe joignent. L'*anémone* ſauvage eſt d'un bien plus gros volume que l'autre, ſes feuilles ſont plus larges & plus dures & ſes ſommités plus élevées; elle eſt d'un rouge écarlate; elle a les racines petites & menues en comparaiſon de l'autre. Il y a une ſorte d'*anemone* ſauvage dont les feuilles ſont noires & qui a plus d'acrimonie que les autres.

L'une & l'autre eſpece en a : c'eſt pourquoi le ſuc de l'une ou de l'autre reſpiré par les narines, eſt excellent pour purger la tête. En mâcher la racine, fait jetter des phlegmes. La faire bouillir dans du *paſſum*, (γλυκὺ, c'eſt du vin fait de raiſins qu'on a laiſſés aux ſeps, juſqu'à ce que le ſoleil les eût séchés,) & en faire un cataplaſme, guérit les inflammations aux yeux, déterge les taches qui s'y ſont formées, ou toute autre défectuoſité qui obſcurcit la vue, & nettoie les ulceres putrides; les feuilles & les tiges de cette plante bouillies dans une décoction d'orge & mangées par des nourrices, leur font venir du lait; ſi l'on en fait un peſſaire, elles provoquent les regles; préparées en forme de cataplaſme, elles ſont bonnes contre la lepre.

Quelques Botaniſtes appellent l'*anemone*, *phénion.* Ils en diſtinguent comme les autres, deux eſpeces, la ſauvage & celle des jardins. L'une & l'autre ſe plaît dans les terroirs ſabloneux. Celle qui croît dans les jardins eſt de pluſieurs eſpece. L'une porte une fleur écarlate & c'eſt la plus ordinaire, une autre eſt de couleur purpurine; une autre eſt d'un blanc de lait. Les feuilles de ces trois eſpeces reſſemblent à celles de l'ache. Elles n'ont gueres d'ordinaire qu'un demi-pié de haut, & leurs ſommités reſſemblent à celle de l'aſperge. Leurs fleurs ne s'épanouiſſent que quand le vent ſouffle deſſus; & c'eſt de-là qu'elles ont pris leur nom qui eſt dérivé du mot grec ἄνεμος, *vent.* La ſauvage s'étale davantage & a les fleurs plus larges, ſa fleur eſt écarlate. Pluſieurs l'ont confondue avec l'*argemone*, d'autres avec le pavot rouge. Mais il y a bien de la différence, car ces deux dernieres plantes fleuriſſent plus tard, & n'ont ni le même ſuc ni le même calice que l'*anémone*, à qui elles ne reſſemblent qu'en ce qu'elles reſſemblent comme celle-ci à l'aſperge par leurs ſommités.

Les *anémones* ſont bonnes pour les douleurs de tête & les inflammations; on les emploie auſſi utilement dans les maladies de l'utérus; elles font venir du lait aux nourrices. Priſes en tiſane ou appliquées avec un morceau de laine ſur les parties naturelles des femmes, elles provoquent leurs regles. D'en mâcher les racines attire des phlegmes & entretient les dents ſaines. La décoction de cette même plante guérit les inflammations aux yeux.

Les gens qui ſe mêlent de magie ont une grande confiance dans les vertus de cette plante. Ils recommandent que la premiere fois de l'année qu'on vient à en voir, on la cueille en diſant ces mots : *c'eſt pour la guériſon des fievres tierces & quartes.* Après cela il la faut envelopper dans un morceau d'étoffe rouge, & la garder dans un endroit où le ſoleil ne pénetre pas, juſqu'à ce que vienne l'occaſion d'en faire uſage : & l'occaſion venue, la maniere de le faire eſt de l'attacher au cou du malade. La racine de celle qui porte une fleur écarlate, broyée & appliquée ſur la chair d'un animal, par ſa qualité putréfiante lui cauſe un ulcere, ce qui l'a fait regarder comme un déterſif propre pour les ulceres. Pline, *L. XXI. c.* 23.

Les *anémones*, de quelque ſorte que ce ſoit, ont de l'acrimonie, & ſont déterſives, attractives & propres à déſobſtruer les veines. Oribase, *Med. Coll. L. XV.*

Emplaſtrum ex anemone, Emplâtre d'anémone.

Prenez *de la colophone, ſoixante-quatorze dragmes,*
de la réſine liquide de pin, } *de chaque quatre*
de la cire, } *onces.*
de l'huile, neuf onces,
des fleurs nouvelles d'anemone, dont vous ôterez ce qu'il y a de noir & le calice, huit onces.

Vous ferez bouillir la colophone avec l'huile ſur un feu de bois de pin, & les remuerez avec une ſpatule de *tæda*, (eſpece de pin) juſqu'à ce qu'elles forment une maſſe de conſiſtance ſolide; alors vous y ajouterez votre réſine & ferez bouillir le tout enſemble juſqu'à ce qu'il ne vienne plus d'écume : vous y ajouterez pour

lors de la cire ; & dès qu'elle ſera fondue, vous n'aurez qu'à retirer le vaſe de deſſus le feu, & le verſer ſur les fleurs que vous aurez broyées dans un mortier ; vous pétrirez le tout enſemble avec votre main que vous aurez ointe d'huile, car ce ſont toutes matieres gluant s ſur leſquelles l'eau ne ſauroit prendre.

Cette emplâtre eſt bonne pour les plaies livides & les chairs meurtries, pour les ulceres invétérés, malins & extérieurs qui ſont difficiles à cicatriſer ; pour les morſures des animaux venimeux ; pour l'enflure & l'inflammation aux articulations, lorſqu'elles ſont douloureuſes & qu'on ne ſauroit les remuer qu'avec peine ; pour les écrouelles, les fiſtules, le ganglion, le ſteatome & le furoncle ; pour les ulceres ſinueux & pour ceux qui s'étendent ; pour les abſcès à certaines parties, ſpécialement au ſein. On s'en ſert pour arrêter l'hémorrhagie par le nez ; & pour cet effet on en met ſur une compreſſe qu'on applique ſur l'eſtomac ou ſur le front. En un mot cette emplâtre eſt adouciſſante, diſcuſſive, anodyne ; elle deſſeche & reſſerre.

Si vous aimez mieux la préparer avec du vinaigre,

Prenez des fleurs d'*anémone* que vous nettoyerez & dont vous ôterez le calice, après quoi vous les ferez sécher au ſoleil, & les garderez enſuite dans un vaiſſeau de verre. Ainſi préparées, vous en prendrez huit onces ſur leſquelles vous verſerez trois chopines de bon vinaigre blanc, & vous les laiſſerez en macération pendant vingt-quatre heures. Après cela vous les preſſerez avec la main & en tirerez le ſuc par degrés ; alors

Prenez *de la colophone la plus luiſante, quarante-deux dragmes,*
de la réſine liquide de pin,
de la cire,
de l'huile, } *de chaque quatre onces.*
de ſuc d'anémone, cinq demi-ſeptiers.

Faites bouillir la colophone avec l'huile ſur un feu lent de bois de *teda*, remuant continuellement avec une ſpatule de même bois, juſqu'à ce que le tout ait acquis une conſiſtance ſuffiſante. Alors vous y mettrez de la réſine par degrés, de peur que la compoſition ne monte & ne ſe répande par-deſſus les bords du vaiſſeau ; cela fait, vous ferez encore bouillir le tout, juſqu'à ce qu'il faſſe une maſſe ſolide. Vous y ajouterez alors de la cire & après l'avoir bien mêlée, vous retirerez le vaiſſeau de deſſus le feu, continuant toujours de remuer avec la ſpatule, juſqu'à ce que la compoſition ne bouille plus. Verſez-y alors votre ſuc d'*anémone* petit à petit, & cela dans la crainte que la liqueur ne monte, comme cela arrive ſouvent & ne ſe renverſe par-deſſus les bords du vaſe. Pendant le tems qu'on met à préparer cette compoſition, elle change pluſieurs fois de couleur ; elle prend entre autres une teinture purpurine, & d'autres couleurs toutes fort belles. Quand on a verſé le ſuc d'*anémone* ſur les autres ingrédiens, il faut verſer le tout dans un mortier ; & pour mêler le ſuc de plus en plus, il faudra quand la compoſition ſera aſſez refroidie, la manier & la paîtrir avec la main, juſqu'à ce qu'elle ait bu tout le ſuc.

Ce médicament ſert aux mêmes uſages que le précédent : il en differe ſeulement en ce qu'il eſt plus doux & plus ſpécialement propre pour les morſures de chiens & des animaux venimeux. Délayé dans de l'huile roſat, il eſt bon pour les ulceres aux bras & aux parties naturelles, quand il n'y faut que des remedes doux. AETIUS *Tetrab. IV. Serm. 3. cap. 12.*

ANEMONOIDES, Offic. *Anemonoides flore albo*, Boerh. Ind. A. 36. *Anemonoides flore majore*, Dill. Cat. Giſſ. 39. *Anemone nemoroſa flore majore*, C. B. Pin. 176. Buxb. 20. *Anemone nemorum alba*, Ger. 306. Emac. 387. Raii Hiſt. 1. 614. Synop. 3. 259. *Anemone nemorum*, Merc. Bot. 1. 19. Phyt. Brit. 8. Mer. Pin. 8. *Ranunculus phragmites albus vernus*, J. B. 3. 412. Chomel, 653. Tourn. Inſt. 285. Elem. Bot. 241. *Ranunculus nemoroſus albus ſimplex*, Park. Theat. 325. *Ranunculus*, Chab. 465. *Nemoroſa flore roſeo albo expanſo*, Rupp. Flor. Jen. 128. *Anémone des bois.* DALE.

Ce mot eſt dérivé de ἀνεμώνη, *anémone*, & εἶδος, forme & exprime que cette plante a la forme & la reſſemblance de l'*anémone*.

Voici à quoi on la reconnoît.

Sa racine ſe conſerve d'une année à l'autre, & eſt pour l'ordinaire pleine de tubéroſités & rempante. Ses feuilles ont de petites dentelures, & ſont ordinairement rangées par trois autour de la tige. Elle n'a ſur chaque tige qu'une ſimple fleur, qui contient pluſieurs pétales, diſpoſés comme ceux de l'anémone, avec pluſieurs étamines ou filets au milieu. Sa graine eſt une ſemence oblongue, qui reſſemble aſſez pour la figure à celle de la renoncule, & n'eſt point entourée de duvet.

Miller en compte ſix eſpeces, & Boerhaave douze.

L'*Anemonoides flore albo*, non cultivée ſe trouve dans la plupart des bois, en Angleterre. Miller dit en avoir cueilli quelques autres eſpeces dans une plaine déſerte, qui depend du Parc de Wimbleton à Surry, qui ſelon toutes les apparences y avoit été apportée de quelques bois. Dans cet endroit il en vient une ſi grande quantité, que la ſurface de la terre en eſt couverte dans le printems ; & ce qui eſt remarquable, c'eſt que les plus ordinaires ſont larges, bleues & doubles. MILLER, *dans ſon Dictionn.*

C'eſt une plante chaude & acre au point de faire élever des ampoules ſur la peau ſi on l'y applique. DALE.

ANEMONOSPERMOS, dérivé de ἄνεμος, vent, & σπέρμα, ſemence, parce que le vent en emporte la graine fort aiſément.

Voici à quoi on reconnoît cette plante.

Elle a un calice hémiſphérique écailleux. Sa fleur eſt radiée, ſa graine eſt garnie de beaucoup de duvet, cotoneuſe comme celle de l'*anemone*

Miller en compte quatre eſpeces, & Boerhaave ſix.

Elles ont été apportées originairement du Cap de Bonne-Eſpérance, en Hollande, par des curieux ; elles y ont beaucoup multiplié, & ont été de-là répandues dans les différens pays de l'Europe, où on les connoît à préſent. MILLER, *dans ſon Dictionn.*

ANEMOS, mot tout grec, Ἄνεμος, *vent.* Voyez *Ventus.*

ANENCEPHALOS, c'eſt encore un mot purement grec, Ἀνεγκέφαλος, qui n'a point de cervelle, compoſé de α privatif, & de ἐγκέφαλος, cervelle. En général il ſignifie un fou, un extravagant : mais dans un ſens plus particulier, il ſe dit de ces monſtres qui naiſſent ſans cerveau, dont Bonet à fait un récueil d'obſervations dans ſa *Medec. Septent.* CASTELLI.

ANEOS, mot purement grec, Ἄνεως, employé par Hippocrate, à ce que dit Galien, ἄφωνος καὶ τὸν νοῦν ἐμπεπλεγμένος, qui a perdu la voix & la raiſon. Heſychius entend par ἄνεω, ἄφωνοι καὶ ἐκπλήξει ἥσυχοι, ceux qui ont la voix éteinte & perdue. Ἄνεως, ſe met pour ἄνους, conformément au dialecte attique. FOESIUS.

ANEPICRITON, mot tout grec, ἀνεπίκριτον, quelque choſe ſur quoi on ne peut pas porter de jugement, qui n'eſt l'objet ni de l'entendement ni des ſens, de α privatif & ἐπικρίνω, juger. Ainſi ἀνεπικρίτος διαφωνία, ſelon les Empiriques, ſecte particuliere de Medecine chez les Anciens, ſignifie une diſpute de mots ſur des choſes qu'on ne ſauroit déterminer ni définir à cauſe de leur *acatalepſie* ; terme très-commun dans cettte ſecte à ce que dit Galien, *Lib. de Sectis*, &c. Voyez *acatalepſia.*

ANERECTOS, Ἀνέρεκτος, ἀνερέικτος, de α privatif & de ῥήγνυμι, broyer ; ce mot ſe dit du fruit ou du grain qui n'a point été écoſſé ou broyé, ſoit dans un moulin, ſoit dans un mortier. Ἀνέρεκτος ἄρτος, ſignifie dans Hippocrate, *Liv.* περὶ παθῶν, du pain fait de farine de froment dont on n'a point ſéparé le ſon.

ANESIS, *Remiſſion*. Voyez *Remiſſio*.

ANESTRAMMENA, Ἀνεστραμμένα, de ἀναστρέφω, changer, bouleverſer. Galien rend ce mot, dans ſon Commentaire ſur Hippocrate, par ἀνατεταραγμένα, *anatetaragmena*, de ἀναταράσσω, troubler. On l'applique, dit cet Auteur, aux urines, pour marquer qu'elles ſont épaiſſes & troubles, ſans dépoſer toutefois aucun ſédiment, après qu'elles ſont reposées.

ANETHOXYLA, Ἀνεθόξυλα. Le Traducteur de Myrepſus lit ἀνεθόξυλα, quoiqu'il y ait dans les Manuſcrits, ἀνυθόξυλα; & il entend par ce mot, la racine ligneuſe d'anet. Myrepsus, *Sect.* 8.

ANETHUM, Offic. Ger. 878. Emac. 1033. Raii Hiſt. 1. 415. Mor. Umb. 36. J. B. 3. 6. Chab. 384. Dillen. Cat. Giſſ. 136. Rivin. Irr. Pent. *Anethum hortenſe*, C. B. Pin. 147. Hiſt. Oxon. 3. 311. Tourn. Inſt. 318. Elem. Bot. 268. Boerh. Ind. A. 65. Buxb. 20. Rupp. Flor. Jen. 222. *Anethum hortenſe ſive vulgare*, Park. Theat. 886. *Anet.*

La décoction des ſommités & de la ſemence de l'*anet* ſéché, priſe en boiſſon, hâte la formation du lait, diſſipe les tranchées & les gonflemens, arrête le cours de ventre & le vomiſſement occaſionné par des humeurs épanchées dans l'eſtomac, provoque les urines, & ſoulage dans le hocquet. Son uſage fréquent affoiblit la vue, & conſume la ſemence. On l'ordonne dans les bains qu'on fait prendre dans les maladies hiſtériques. La cendre d'*anet* miſe ſur une partie affectée de condylome, guérit cette maladie. Dioscoride, *Lib. III. cap.* 67.

Pline ajoute qu'on fait uſage de ſa racine, ſoit dans du vin, ſoit dans de l'eau, lorſqu'il y a inflammation aux yeux, & qu'il eſt queſtion de baſſiner ces parties. L'odeur de la ſemence d'*anet*, lorſqu'on l'a fait chauffer violemment, arrête le hocquet, ſelon le même Auteur. Priſe dans de l'eau, elle diſſipe l'indiſpoſition qui nait de crudités. Ses cendres ſoulagent dans le relâchement de la luette. Pline, *L. XX. c.* 22.

Si l'on fait chauffer la racine d'*anet*, & qu'on l'applique à l'orifice de la matrice, elle provoquera les regles. Oribase, *Synop. L. I. c.* 22.

Ses cendres répandues ſur les ulceres humides, ſurtout ſi ces ulceres ſont ſitués aux environs des parties honteuſes, les diſpoſent à ſécher : elles font cicatriſer les exulcérations invétérées ſous le prépuce. L'herbe-verte d'*anet* portant moins de chaleur & plus d'humidité que l'herbe ſeche de la même plante, eſt un digeſtif & un hypnotique plus puiſſant, mais l'herbe ſeche eſt plus diſcuſſive. Aetius; *Tetrab. I. Serm.* 1.

Cette herbe eſt fort reſſemblante, tant par ſa racine & ſa tige que par ſes feuilles, au fenouil commmun; excepté qu'elle ne vient ni ſi grande ni ſi branchue. Elle porte de même des bouquets de fleurs jaunes; à ces fleurs ſuccedent des graines plus rondes, plus groſſes, & plus unies que celles du fenouil. Il ſort de toute la plante une odeur forte, moins agréable que celle du fenouil.

L'*anet* croît dans les jardins. Il fleurit & porte ſemence en Juillet & Août. On ſe ſert de ſes feuilles & de ſes graines.

L'huile d'*anet* eſt la ſeule préparation médicinale qu'on faſſe de cette plante : on a ſon huile par une infuſion & une cuiſſon douce de ſes feuilles & de ſes ſommités dans de l'huile. Miller, *Bot. Off.*

Je ne trouve dans les Auteurs Modernes ſur les propriétés de l'*anet*, rien de plus que ce que j'en ai cité de Diſcoride & des Ecrivains précédens.

Préparation de l'huile d'Anet.

Prenez *des fleurs d'anet, douze livres, huit onces*

Faites-les infuſer pendant un jour, dans huit livres & neuf onces d'huile.

Preſſez-les enſuite avec les mains, & gardez l'huile pour votre uſage. Si vous croyez qu'il ſoit à propos de réitérer la macération, dans cette huile;

Prenez de nouvelles fleurs, & recommencez la même opération.

La vertu de cette huile eſt d'amollir & de relâcher les parties circonvoiſines de la matrice. On s'en ſert avec ſuccès dans les retours périodiques du friſſon. Etant d'une nature chaude, elle eſt bonne dans les laſſitudes; & elle calmera les douleurs aux articulations. Dioscoride, *L. I. c.* 61.

Oribaſe, ſouvent le copiſte de Dioſcoride, dit que cet Auteur fait entrer dans la préparation de l'huile d'*anet*, les fleurs & l'huile en parties égales, & qu'il faut prendre douze livres huit onces de chacune. Oribase, *Med. Collect. L. XI.*

Anethinum vinum. Vin d'*Anet.*

Prenez *de ſemence d'anet fraîche, mûre & criblée, neuf onces,*

Enveloppez cette ſemence dans un morceau de linge.

Mettez ce ſachet dans environ quarante deux pintes de vin nouveau qui n'ait point encore fermenté.

Laiſſez la macération ſe faire pendant trois mois.

Renfermez enſuite la liqueur dans des vaiſſeaux convenables, & ſervez-vous-en dans le beſoin.

Le vin d'*anet* augmente l'appétit, calme les maux d'eſtomac, ſoulage dans la difficulté d'uriner, & rend l'haleine douce.

C'eſt de la même maniere qu'on fait les vins d'ache, de fenouil & de perſil des marais; qui ont tous la même vertu que le vin d'*anet*. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 73. 74. 75.

Oleum Anethinum. Huile d'*Anet.*

Prenez des ſommités fraîches d'*anet*, avant que les graines aient acquis de l'acrimonie & de la ſolidité. Si les fleurs de cette plante étoient tombées, elles ne ſeroient plus propres à la préparation de l'huile qui porte ſon nom.

Prenez une once ſeulement des ſommités tendres & vertes de l'*anet*, faites-les infuſer dans une pinte d'huile d'Italie la plus douce. Fermez bien l'ouverture du vaiſſeau qui contiendra le tout, & tenez ce vaiſſeau exposé au ſoleil pendant quarante jours.

Cette huile eſt plus chaude que celle de camomile; elle ſera donc auſſi plus efficace en hiver, dans les laſſitudes. Elle amollit & humecte. On s'en ſervira avec ſuccès dans les fievres causées par le phlegme & dans toutes les maladies qui proviennent du froid, ſurtout ſi les tendons & les muſcles ſont les parties affectées. Aetius, *Tetrab. Serm.* 1.

On pourroit avoir cette huile dans le beſoin, ſans inſolation. Pour cela, on n'aura qu'à faire bouillir les ſommités ſeches de l'*anet* dans un double vaiſſeau. Il en eſt de même de l'huile de camomile. Mais il faut avouer que ces huiles, ainſi préparées, ſont plus foibles que celles que l'on tire des ſommités vertes, par le moyen de l'inſolation. Paul Eginete, *Lib. VII. c.* 20.

Voici, ſelon la Pharmacopée de Londres, la maniere de faire l'huile d'*anet*.

Prenez quatre onces de fleurs & de feuilles d'*anet*, broyées dans un mortier de marbre, avec un pilon de bois.

Une livre d'huile d'olive.

Vous expoſerez le tout au ſoleil ſur le midi, dans un

vaiſſeau de verre, bien fermé, pendant une ſemaine entiere.

Vous aurez ſoin de ſecouer votre vaiſſeau & de bien mêler le tout, chaque jour.

Enſuite faites-le bouillir légérement & exprimez-en fortement l'huile.

Jettez les feuilles & les fleurs exprimées, & mettez-en de nouvelles dans l'huile pour une ſeconde infuſion, & réitérez la même choſe juſqu'à trois fois.

Laiſſez les dernieres feuilles & fleurs infusées dans l'huile pendant quarante jours.

Au bout de ces quarante jours, ſéparez l'huile des feuilles & des fleurs, ſans expreſſion.

La Chymie extrait auſſi une huile des ſemences de l'*anet*; & cela ſe fait de la maniere ſuivante.

Prenez *deux livres de graine d'*anet *broyées.*
d'eau de fontaine, vingt pintes.

Diſtillez le tout dans un alambic, avec ſon réfrigerant.

Enſuite ſéparez l'huile avec un entonnoir convenable.

Ces huiles partagent les vertus de la plante.

ANETICUS, Ἀνετικὸς, de ἀνίημι, calmer. Ainſi *aneticus* eſt ſynonime à *paregoricus*. C'eſt donc une épithete qu'on peut donner à tout remede propre à calmer les douleurs. CASTELLI.

ANEURYSMA, *Anevryſme*. De ἀνευρύνω; Dilater exceſſivement.

Il n'y a point de partie du corps qui ne puiſſe être affectée d'*anevryſme*; cependant il ſurvient plus fréquemment à la gorge, où il ſe manifeſte par une tumeur qu'on appelle *broncocele*. Dans les femmes, il a ſouvent pour cauſe la rétention violente qu'elles font de leur haleine, pendant qu'elles ſont en travail. Il ſe forme auſſi dans les endroits de la tête où il y a des arteres, & généralement parlant, partout où ces vaiſſeaux ſeront bleſſés. Si un Chirurgien mal-adroit, en piquant une veine du bras, ouvre en même-tems l'artere ſubjacente, il y aura *anevryſme*.

L'*Anevryſme* a néceſſairement l'une de ces trois cauſes. Il eſt l'effet, ou de la tranſſudation, ou de l'anaſtomoſe, ou d'une rupture. Dans tous ces cas, il y aura toujours une extravaſation graduelle de ſang & des eſprits, ſous la peau.

L'*Anevryſme* eſt caractérisé par une tumeur grande ou petite, de la couleur de la peau, qui n'eſt point douloureuſe, douce au toucher, qui paroît être d'une ſubſtance mollaſſe & ſpongieuſe, cedant à la compreſſion des doigts, ſous leſquels elle s'évanouit; mais reparoiſſant auſſi-tôt que la compreſſion ceſſe. Tous ces ſignes ſont particulierement évidens dans les *anevryſmes* au menton & dans tous ceux qui ne proviennent pas de bleſſures.

Mais ſi une bleſſure a précédé l'*anevryſme*; ſi la dilatation ſurvient, après que la peau aura repris, la tumeur dans ce cas ſera moins mollaſſe; car alors le ſang & les eſprits s'y portant en plus grande abondance, il y aura concrétion, engrumellement, & extenſion conſidérable de la tumeur.

Quant à la thérapeutique, les Chirurgiens ne tentent point la guériſon des *anevryſmes* qui ſurviennent à la tête ou à la gorge. Ils regardent ces maladies comme incurables; car l'expérience leur a appris que l'opération étoit alors ſuivie d'une hémorrhagie exceſſive, accompagnée d'une ſi grande perte d'eſprits vitaux, que le malade périt preſque ſur le champ. Quant à l'*anevryſme* au bras, voici la maniere dont nous le traitons.

Premierement, nous ſuivons la trace de l'artere qui s'étend le long de la partie interne du bras. Secondement, nous faiſons dans cette partie intérieure, à trois ou quatre pouces de l'aiſſelle, une ſimple inciſion longitudinale, dans l'endroit où l'artere eſt le plus ſenſible au toucher. Troiſiemement, nous découvrons l'artere par degrés, écartant d'abord la peau, & enſuite tout ce qui l'environne. Quatriemement, nous embraſſons l'artere avec un crochet qui ne peut la bleſſer; nous l'étendons, & nous y faiſons deux fermes ligatures. Cinquiemement, nous faiſons une inciſion à la partie interceptée entre les ligatures; nous rempliſſons la bleſſure d'encens en poudre; nous mettons de la charpie ſur cet encens, & nous appliquons ſur cette charpie le bandage convenable. Sixiemement, nous travaillons à l'évacuation de la tumeur ſituée à l'inflexion du bras, ſans appréhender qu'il ſurvienne d'hémorrhagie. Septiemement, après l'évacuation des matieres engrumelées qui formoient la tumeur, nous allons à l'artere d'où le ſang s'eſt échappé; auſſi-tôt que nous l'avons découverte, nous l'embraſſons avec un crochet, nous la lions en deux endroits; & procédant comme dans la premiere partie de l'opération, nous faiſons une inciſion entre les deux ligatures. Huitiemement, enfin nous rempliſſons cette ſeconde bleſſure de poudre d'encens, comme ci-deſſus, & nous attendons la ſuppuration.

Dans le cas de l'*anevryſme* à la gorge, une emplâtre de cyprès eſt le meilleur topique dont on puiſſe uſer. AETIUS, *Tetrab. 7. ſerm. 3. c.* 10.

L'*anevryſme* eſt une tumeur molle au toucher, & cédant à la compreſſion des doigts, qui doit ſa formation au ſang & aux eſprits. Après cette définition, Galien ajoute: « Lorſqu'une artere vient à ſe dilater, il s'enſuit une affection qu'on appelle *anevryſme*, ἀνεύρυσμα » Cette maladie peut encore avoir pour cauſe, une » bleſſure accidentelle à l'artere, qui ſubſiſte, qui n'a » point été cicatriſée, qui ne s'eſt point refermée, quoique la bleſſure à la peau ſoit parfaitement guérie. On » diſtinguera cette affection de toute autre par la pulſation de l'artere; mais plus ſûrement encore par la facilité avec laquelle la tumeur cédera à la compreſſion, le moindre effort ſuffiſant pour faire rentrer » dans l'artere la matiere dont elle eſt formée. »

Voilà ce que nous liſons dans Galien. Quant à nous, nous diſtinguerons les affections de cette nature de la maniere ſuivante. Celles qui procédent de l'anaſtomoſe d'une artere, nous paroîtront d'une figure plus oblongue; leur ſituation ſera plus profonde; & ſi on vient à les comprimer, on entendra quelque bruit. Celles au contraire qui auront pour cauſe la rupture d'une artere, ſeront d'une figure plus ronde; elles ſeront moins enfoncées dans les chairs, & la compreſſion n'y excitera point de bruit.

Les *anevryſmes* qui ſurviennent à l'aiſſelle, aux aines, au cou & dans d'autres endroits, ſont regardés comme incurables, s'ils ſont d'une groſſeur conſidérable: la grandeur des vaiſſeaux qui les ont engendrés, empêche d'en entreprendre l'opération. Quant à ceux qui affectent les extrémités du corps, les articulations & la tête, on les traite de la maniere ſuivante.

Si la tumeur provient de la dilatation d'une artere, nous ferons une inciſion longitudinale. Alors tenant les levres de l'inciſion écartées avec des crochets, nous ſéparerons l'artere de la peau & des membranes qui l'enveloppent; nous la mettrons à nu, nous ſervant des inſtrumens convenables; enſuite l'embraſſant avec une aiguille, nous y ferons deux ligatures; nous ouvrirons avec le ſcalpel la partie interceptée par les ligatures; nous évacuerons la matiere qui s'y trouvera, & nous travaillerons à amener la ſuppuration, qui durera juſqu'à ce que les fils qui forment les ligamens ſe ſéparent d'eux-mêmes.

Lorſque l'*anevryſme* eſt l'effet d'une rupture, nous ſaiſiſſons la tumeur en entier, avec la peau & toutes ſes appartenances. Nous faiſons paſſer deſſous une aiguille avec deux fils: lorſque l'aiguille eſt paſſée, nous coupons le nœud qui uniſſoit les deux fils; par ce moyen, nous pouvons faire une ligature à chaque extrémité de la tumeur. Si nous craignions que les fils ne vinſſent à manquer, nous paſſerions une ſeconde aiguille enfilée de deux autres fils, par l'ouverture faite par la premiere; & coupant encore le nœud qui unit ces deux ſeconds fils, nous parviendrons à établir ſur la tumeur

quatre ligatures. Après quoi, ouvrant la tumeur dans le milieu, nous vuiderons toutes les matieres qui la formoient, laiſſant toujours les ligatures. L'évacuation faite, nous appliquerons ſur la plaie une compreſſe trempée dans de l'huile & du vin, & nous pourſuivrons la cure avec de la charpie. PAUL EGINETE, *L. VI. c.* 37.

Le Docteur Freind fait les obſervations ſuivantes ſur l'*anevryſme*, à l'occaſion des ſentimens de Paul ſur ce ſujet.

L'*anevryſme* eſt décrit par Galien, & ici par Paul, comme une tumeur qui vient d'un ſang artériel extravasé; & c'étoit l'opinion de tous les Ecrivains Grecs & Arabes, qu'il procédoit d'une rupture des enveloppes des arteres. Fernel a été le premier qui a avancé, que dans l'*anevryſme* la membrane artérielle n'eſt que dilatée & non pas crevée. Véſale ſemble être de la même opinion; car Adolphe Occo donne la relation du cas d'un malade qu'il voyoit, avec Achille Graſſer: le mal étoit une tumeur au dos; cet excellent Anatomiſte étant appellé, découvrit auſſi-tôt ce que c'étoit par la pulſation, & prononça que c'étoit un *anevryſme* causé par la dilatation de la grande artere. Il dit en même-tems que le ſang étoit arrêté dans les parties intérieures des membranes mêmes de l'artere, comme cela arrive à celles des veines dans une varice; qu'il a trouvé quelquefois dans ces tumeurs une humeur concrete, telle que de la glace ou du cryſtal, quelquefois telle que du ſang grumelé comme une mole. Après la diſſection, la cavité de l'aorte fut trouvée prodigieuſement diſtendue & pleine de ſang caillé, comme l'avoit prédit Véſale; ce qui lui acquit une grande réputation. Que les arteres ſoient capables de diſtenſion, on en trouve ſouvent la preuve dans des perſonnes qui ſont empoiſonnées, & dans des cas d'infection. Vidus Vidius rapporte un exemple remarquable, & dit en même-tems qu'il eſt fort rare; c'eſt une prodigieuſe diſtention des arteres preſque tout autour de la tête, de maniere que cela reſſemble à de grandes varices. Il ajoute, que Fallope ayant entrepris de l'ouvrir, comme il alloit commencer ſon opération, il fut découragé par la groſſeur de la tumeur; & changeant de ſentiment, il ne voulut pas y toucher. Mais une diſtention telle que celle-ci, qui ſe répand elle-même également dans pluſieurs branches, peut à peine, je penſe, être appellée un *anevryſme*, ce dernier étant une tumeur d'une nature bien différente & plus étroitement renfermée.

Sennert, enchériſſant ſur l'idée de Fernel; & n'étant pas ſatisfait d'une ſimple dilatation, fait conſiſter la nature des *anevryſmes* dans une rupture des fibres muſculaires, c'eſt-à-dire, une rupture de la partie intérieure de l'enveloppe de l'artere, pendant que la partie extérieure demeure continue & dans ſon entier. Il me ſemble qu'il eſt clair, que quoiqu'il ne nomme pas Hildan, il a cependant pris cette idée de lui, qui a dit la même choſe en termes exprès. Le cas que décrit Hildan, eſt celui d'un *anevryſme* ſurvenu après une piquure, & il peut fort bien arriver dans ce cas que la partie extérieure de l'enveloppe ſe réuniſſe par compreſſion, étant composée de parties membraneuſes & fort glutineuſes, comme cela paroît par toute la matiere glutineuſe qu'on extrait de ces parties. Mais les fibres intérieures de l'enveloppe étant muſculaires, lorſqu'elles viennent à être rompues, elles ſe contractent, ſe rétréciſſent, & s'étant écartées, ne peuvent être ramenées à la réunion qu'avec plus de peine. J'ai peine à concevoir qu'aucun *anevryſme* puiſſe être formé de cette maniere, excepté ſeulement, & même pas toujours, celui qui ſe forme d'une piquure. Car il ne ſemble pas probable, que lorſque la cauſe eſt intrinſeque, la force qui eſt ſuppoſée capable de briſer la partie intérieure de l'enveloppe, pût trouver aucune réſiſtance en venant à l'extérieure, qu'on reconnoît être ſept fois plus foible. Cependant l'idée que nous avons rapportée, quoiqu'à peine plauſible, étoit embraſſée par Willis, Barbette & d'autres, & devint pour pluſieurs années la définition commune de l'*anevryſme*; & depuis que l'opinion que le ſang n'étoit point extravasé commença à ſe répandre, on peut obſerver que tous les faiſeurs de ſyſtemes ou de Medecine, ou d'Anatomie, ont tous ſaiſi cette hypotheſe, ſans connoître beaucoup le ſujet ſur lequel ils écrivoient, ou ſans ſavoir trop ce qu'ils écrivoient ſur ce ſujet.

Voici un exemple de cela. Foreſtus prétend fortement que tous les *anevryſmes* viennent de dilatation dans l'artere; & cependant dans l'exemple qu'il rapporte d'un *anevryſme*, & qui eſt le ſeul qu'on trouve dans ſes Ouvrages, la tumeur venoit d'une rupture, & le ſang avoit été extravasé. Diemerbroeck ſe conforme à la doctrine qui étoit alors à la mode, & définit l'*anevryſme* d'une maniere opposée à M. Regi, qui étoit pour la rupture dans l'artere; enſuite il rapporte un cas d'un *anevryſme* où il y avoit rupture: mais il a aſſez d'eſprit pour dire à la fin que ce n'étoit pas un *anevryſme*. Il n'en donne pas d'autre raiſon, ſi ce n'eſt qu'il n'y avoit pas rupture; car cela ne cadroit pas avec ſa définition.

Les principaux argumens que propoſent ceux qui ſoutiennent la dilatation, & auxquels ceux qui ſont pour la rupture ont peine à répondre, ſont uniquement ces deux-ci. D'où vient que ſi le ſang n'eſt pas renfermé entre les membranes des vaiſſeaux, il y a pulſation dans un *anevryſme*? Comment ſe peut-il que le ſang, s'il eſt extravaſé, ne tourne pas en pus? Pour ce qui eſt de la pulſation, je crois qu'on peut aiſément concevoir comment l'impulſion conſtante du ſang dans les arteres peut communiquer un mouvement à celui qui en eſt proche, quoiqu'il ſoit extravasé. La force de la percuſſion eſt fort grande; on éprouve dans une veſſie pleine d'air, que le moindre nouveau coup de piſton de la ſeringue mettra en mouvement tout l'air qui eſt contenu dans la veſſie, & diſtendra ſes parois. Si l'artere eſt grande, qu'elle ſoit ſuperficielle & près du centre de la tumeur, & que l'*anevryſme* ne ſoit pas étendu trop en long, la pulſation ſera forte, quoique l'enveloppe de l'artere ſoit crevée; & ceci peut être prouvé non-ſeulement par raiſonnement, mais encore par fait. On trouve un cas dans Séverinus, où, à l'occaſion d'une bleſſure à l'aorte, il y eut une effuſion de ſix livres de ſang dans les interſtices des muſcles: il y avoit à la tumeur une ſi violente pulſation, que ſi on mettoit la main deſſus, elle étoit repouſſée. Lorſque l'*anevryſme* eſt ſitué profondément parmi les muſcles, très-ſouvent la pulſation n'eſt pas ſenſible: on peut ajouter à ceci qu'elle peut devenir moins ſenſible, & s'éteindre à la fin tout-à-fait, ſelon que la coagulation du ſang s'augmente; & nous avons des exemples dans Severinus & M. Littre, où la pulſation ayant été d'abord fort violente, s'évanouit enſuite entierement; c'eſt pourquoi, on ne doit pas la regarder comme une ſuite néceſſaire de l'*anevryſme*. Dans beaucoup de tumeurs, on doit être circonſpect; & ſi l'on n'eſt pas aſſuré qu'il y ait du pus, ſoupçonner un *anevryſme*: pluſieurs qui n'avoient pas cette crainte prudente, ſe ſont mépris, & ont fatalement coupé l'artere, croyant ouvrir un abſcès. Ce qui a été dit ſur la pulſation, peut nous conduire à la ſolution de la ſeconde objection; car ſi nous pouvons concevoir comment le mouvement du pouls peut être communiqué à la tumeur, il eſt aiſé de comprendre comment le même mouvement peut préſerver le ſang de putréfaction, auſſi-bien que s'il étoit contenu dans le canal de l'artere qui ne ſeroit qu'élargie par la diſtention. Un très-petit degré d'impulſion eſt ſuffiſant pour empêcher une maſſe conſidérable de fluides de croupir entierement. Conſéquemment dans un ecchymoſe on voit que le ſang extravasé ne ſuppure jamais; ou quand il le fait, on en trouve une partie en *coagulum*, rouge, diſtincte & ſéparée du reſte ſans aucun mélange de pus. Le cas dont nous avons déja parlé, qui eſt dans Severinus, vient fort bien

bien à ce propos. La tumeur s'étant accrue pendant quarante jours, on en tira ſix livres de pur ſang extravasé entre les interſtices des muſcles, lequel ne ſembloit point tendre du tout à ſe tourner en pus. Je crois outre cela que la maxime de ces Ecrivains, que tout ſang extravasé tourne en pus, peut fort bien être miſe en queſtion. Quelle qualité ou quelles parties du ſang le diſpoſent à la ſuppuration, c'eſt un probleme, je l'avoue, très-difficile à réſoudre : mais je ſuis ſûr qu'il y a quelque choſe dans le ſang artériel qui l'empêche, quoiqu'extravasé, de ſe tourner en pus.

Ainſi l'on voit combien ces argumens ſont incapables de renverſer l'opinon des anciens, & nous trouverons que l'expérience elle-même, par les diſſections qu'on a faites dans ces cas décide généralement la controverſe en leur faveur. Pour revenir au cas même où nous avons cité ci-devant Veſale (cas qui eſt certainement rapporté dans l'hiſtoire d'un *anevryſme* diſſéqué,) il y avoit outre la dilatation de l'artere une grande rupture, comme le remarque Achilles Graſſer, l'un des Medecins appellés. Saporta, contemporain de Fernel & qui ſemble l'avoir eu en vue, quoiqu'il ne le nomme point, rapporte trois cas avec toutes les particularités d'une artere crevée. Le premier eſt choiſi & répété au long par Sennert, qui prononce que ce n'étoit point un *anevryſme*. Je ne puis m'imaginer pourquoi il choiſit celui-là qui de tous les trois étoit le plus clair & le moins ſuſceptible de difficulté ; car par la diſſection on emporta une grande quantité de ſang pur, & l'artere étoit dilatée & crevée ; cependant lorſque le malade étoit en vie, la tumeur avoit une grande pulſation & cédoit à l'impreſſion du doigt. Si ce n'étoit pas-là un vrai *anevryſme*, je ne ſai plus avec quelles expreſſions on pourra définir l'*anevryſme*.

Bartholin donne l'hiſtoire de pluſieurs *anevryſmes* diſſéqués, & particulierement d'un qui fut ouvert à Naples, & dont il a fait le ſujet d'un Livre, écrit, à la vérité, en ſtyle romaneſque, mais où le fait eſt expoſé aſſez clairement. Cet *anevryſme* étoit au bras & avoit été occaſionné par une piquure. Le bras fut coupé, mais le malade mourut. L'artere axillaire étoit conſidérablement dilatée à l'aiſſelle ; elle étoit entiere ſeulement à l'endroit où la piquure avoit été faite : de l'autre côté toutes les membranes de l'enveloppe étoient crevées & les branches qui en ſortoient ne pouvoient être diſtinguées. Comme elle eſt ſituée ſuperficiellement, il y avoit auſſi du ſang grumelé croupiſſant tout le long des muſcles. Van-Horne dans ſon Epitre qui eſt imprimée avec le Traité de Bartholin, a un autre cas très-remarquable. Je vais en rapporter les particularités, parce qu'elles peuvent nous fournir pluſieurs réflexions pour la pratique. C'eſt une tumeur au gras de la jambe. Antoine Vacca déclara que c'étoit un *anevryſme* ; d'autres furent d'une opinion différente ; l'ayant emporté, ils traiterent l'*anevryſme* comme un abſcès. Ils firent ſi bien que l'enflure s'étendoit juſqu'aux orteils & qu'il ſurvint une gangrene ; ainſi ils furent obligés de couper le pié au-deſſus des malléoles, de peur que la mortification ne gagnât la cuiſſe. Le troiſieme jour après ils eſſayerent d'ouvrir la tumeur, & le malade mourut au milieu de l'opération. Quoique l'artere fut dilatée à tel point qu'elle étoit devenue ſix fois plus groſſe qu'elle n'eſt naturellement, le côté qui regardoit la peau étoit entierement rongé & crevé, & entre les jumeaux, il y avoit du ſang grumelé ſolide & approchant de la conſiſtance de la chair. J'ai été moi-même témoin oculaire d'un cas à peu près ſemblable, avec les Chirurgiens de l'Hopital de Saint Barthelemi, la perſonne étoit âgée & d'une mauvaiſe conſtitution. L'*anevryſme* avoit été douze ans dans ſon accroiſſement, & enfin il étoit devenu d'une groſſeur prodigieuſe ; il environnoit tout le gras de la jambe, en montant preſque juſqu'au genou. La pulſation étoit très-forte, non-ſeulement le long de la peau, mais auſſi ſur les muſcles dans la partie la plus épaiſſe du gras. Les valvules des veines, (pluſieurs au moins) étoient ſi fort rompues qu'il y avoit des varices au-deſſus & au-deſſous du genou ; elles étoient d'une groſſeur prodigieuſe, qui cependant s'affaiſſoit lorſqu'on tenoit la jambe élevée. A l'amputation, quoique les ligatures fuſſent très-fortes & que l'opération fût faite promptement, il ſortit des vaiſſeaux plus d'une pinte de ſang, tant le diametre des arteres & des veines étoit aggrandi. A une diſſection, on a trouvé dans l'*anevryſme*, outre le ſang fluide, deux ou trois livres de grumeaux qui étoient posés comme par couches, les uns ſur les autres. L'artere crurale étoit extremement dilatée dans toute ſa longueur, & nombre de ſes petites branches étoient déchirées à un quart de pouce près de leur origine ; & de-là le ſang s'étoit jetté dans les interſtices des muſcles jumeaux, & il n'y avoit pas là de communication avec le tronc de l'artere. Les os étoient ſi cariés qu'il y avoit un grand trou dans le tibia, & qu'il en manquoit au moins quatre doigts au peroné. Cette circonſtance de la carie des os ſe trouve ſouvent à la ſuite des *anevryſmes*. Ruyſch cite deux cas où toutes les vraies côtes & le ſternum étoient preſque conſumés & le peu qui reſtoit étoit carié. On conçoit aiſément comment une telle tumeur par une preſſion continuelle peut affecter le périoſte & cauſer là une obſtruction, & endommager par degrés l'os même. On peut apprendre une autre choſe par cette circonſtance, c'eſt que puiſqu'une ſubſtance ſolide, telle que l'os ne peut réſiſter à la preſſion d'un *anevryſme*, on peut bien penſer comment les enveloppes des arteres doivent céder à cette force & en être déchirées. Lanciſi rapporte le cas d'un *anevryſme* dans le tronc aſcendant de l'aorte, dans lequel le malade ſe plaignant de palpitation, de foibleſſe, de douleurs, d'oppreſſion & de battemens dans le thorax, mourut ſubitement. La partie ſupérieure du ſternum étoit pouſſée un peu en dehors d'un côté. La diſſection en ayant été faite, on trouva dans toute la courbure de l'aorte une ſubſtance telle que du lard, enfermée dans un kyſte. Il y avoit un trou dans le péricarde même, où l'on trouva deux livres de ſang. Lanciſi eſt d'avis que tous les *anevryſmes* viennent de la dilatation de l'artere. Probablement, c'eſt ainſi que la plûpart commencent. Cependant dans cet exemple, il parle de fibres corrodées, & conclut delà pour leur *dilorication*, & en cela, ſelon lui, conſiſte la nature de l'*anevryſme*. Je crois que par ce terme il entend la deſunion ou le déchirement des membranes artérielles. On trouve un cas ſemblable dans du Laurent au ſujet de Guicciardin : non-ſeulement la veine-cave & toutes ſes valvules étoient crevées, mais l'orifice de l'aorte étoit devenu de la groſſeur d'un bras. Il en arriva autant dans un cas que Paré rapporte ; la partie intérieure de la membrane de l'artere, quoique oſſifiée, s'étoit en même tems crevée. Il eſt certain que l'aorte avant ſa courbure, eſt plus aiſément dilatée par la raiſon de la réſiſtance que le ſang trouve dans cette courbure ; & c'eſt pour cette raiſon que les *anevryſmes* ſe forment ſouvent dans cette partie de l'artere, & s'ils ne conſiſtent qu'en dilatation, on voit aiſément qu'il n'y a pas d'endroits dans l'aorte qui en ſoient plus capable.

M. Littre dans les Mémoires de l'Academie des Sciences de Paris, donne un détail long & particulier de deux *anevryſmes* formés dans la croſſe de l'aorte, où l'artere étoit tellement dilatée, qu'elle formoit une eſpece de ſac qui atteignoit du thorax, juſqu'au cou, & qui dans un des cas gagna ſi avant le long du cou qu'il montoit juſqu'à la mâchoire inférieure. Dans ces deux cas les malades ſe plaignoient d'abord d'un battement qui répondoit à celui des arteres, & d'un embarras dans le thorax, qui à la fin fut ſuivi d'une grande oppreſſion, d'une difficulté de reſpirer, & d'une langueur univerſelle quelque tems avant qu'on s'apperçût d'aucun ſigne extérieur au-deſſus des clavicules ? Après cela il parut d'autres ſymptômes tels que je les ai obſervés moi-même dans un cas pareil, comme la douleur non ſeulement dans la poitrine, mais encore aux épaules, aux bras & à la tete : à la fin de fréquentes palpitations, un ſommeil léger ſouvent interrompu,

une peine à ſe coucher horiſontalement dans le lit, où le malade étoit toujours plus commodément dans une poſture penchée en avant; la reſpiration étoit quelquefois ſi embarraſſée, qu'il ſembloit qu'il allât mourir d'une ſuffocation ſoudaine. Dans le premier de ces exemples, quelques-unes des côtes, le ſternum & les clavicules ont été trouvées cariées; la gangrene ſurvint & la mort la ſuivit de près: chacun de ces trois *anevryſmes*, dit M. Littre, n'étoit qu'une dilatation de l'artere. Mais j'avouerai que quoique la deſcription ſoit fort détaillée & fort exacte, j'ai de la peine à croire que dans ces cas ce ne fût qu'une ſimple dilatation des membranes artérielles: car il dit lui-même qu'il n'y avoit pas partout une ferme adhéſion de cette poche anévryſmale aux côtes, au ſternum, aux clavicules, aux muſcles, mais une corroſion des membranes dans tous ces endroits où elle étoit adhérente. Ces membranes qu'il attribue à cette poche pourroient bien être des portions du médiaſtin & de la pleure, ou des expanſions appartenantes aux muſcles. Nous ne dirons rien d'abſurde, ſi nous avançons outre cela que les humeurs extravaſées ſe forment une nouvelle membrane pour elles-mêmes, laquelle ne fait pas partie des vaiſſeaux d'où les humeurs ſont déchargées, ce qu'on obſerve chaque jour dans le ſarcocele & dans les skirrhes, conſiſtans dans un grand nombre de kyſtes, chacun deſquels a ſa membrane particuliere & eſt plein ſouvent de différentes ſortes de ſubſtances: cette obſervation, dis-je, appuie ſi fortement cette opinion, qu'elle vaut au moins la peine d'être examinée avant de décider ſur cette queſtion. La relation que Ruyſch donne d'un *anevryſme* dans le thorax qui en rempliſſoit la cavité entiere ſans qu'il parût aucune tumeur extérieure ſemble quadrer aſſez bien avec cette idée; car cet *anevryſme* conſiſtoit, dit-il, dans un grand nombre d'enveloppes épaiſſes qui étoient placées comme par couches l'une ſur l'autre, & entre leſquelles s'étoit inſinué beaucoup de ſang coagulé. Ainſi cette coagulation du ſang reſte couchée comme une feuille ſur une autre, de maniere qu'elle forme la ſorte de polype qu'on voyoit dans le cas rapporté par M. Littre. Il eſt certain qu'on trouvera des exemples de cette ſorte dans Severinus, Marchetti, & d'autres. Wiſeman, notre compatriote, dit qu'il a toujours trouvé les deux enveloppes de l'artere ouvertes. En un mot comme ici le fait eſt le meilleur argument, je ne puis m'empêcher d'obſerver que parmi toutes les relations que nous donnent les Anatomiſtes, de diſſections d'*anevryſmes*, à peine s'y trouve-t'il un exemple où il n'y ait pas eu rupture dans l'artere conformément à la doctrine de Paul.

Ce qui a été dit juſqu'ici eſt ſuffiſant, je penſe, pour montrer combien eſt mal fondée la diviſion que font certains modernes des *anevryſmes* en vrais & en faux, pendant que toute la différence conſiſte dans la forme de la tumeur; & ſi l'on conſidere ce qu'ils ont avancé ſur ce chapitre, on trouvera que, comme leur diſtinction eſt mauvaiſe dans la théorie, elle l'eſt encore davantage dans la pratique. FREIND, *Hiſt. de la Med.*

J'ai inſéré ici la diſſertation précédente, parce qu'elle contient beaucoup de choſes qu'il n'eſt pas permis de paſſer ſous ſilence dans un Traité de l'*anevryſme*. Mais je ne peux me diſpenſer en même tems de faire remarquer au Lecteur, que le Docteur Freind n'a point entendu du tout le paſſage de Paul, qui a donné lieu à ſa diſſertation. Car cet Auteur diſtingue évidemment deux ſortes d'*anevryſmes*, l'une par dilatation & l'autre par rupture. En décrivant l'opération, voici comment il s'exprime: Εἰ μὲν κατ' ἀνευρυσμὸν ὁ ὄγκος ἐγένετο; ce que Cornarius le Traducteur de Paul rend ainſi, *ſi ex apertione tumor factus eſt*; le Lecteur verra du premier coup d'œil combien cette traduction eſt infidelle. Paul ſemble, à mon avis, diſtinguer encore un peu plus haut deux eſpeces d'*anevryſme*, l'une δι' ἀναστόμωσιν ἀρτερίας, & l'autre κατὰ ῥῆξιν; mais comme il n'eſt pas poſſible de prendre dans cet endroit le mot *anaſtomoſis* dans la ſignification qu'on lui trouve communément dans les Auteurs Grecs, & comme Paul paroît l'interpréter lui-même dans la ſuite, par ἀνευρυσμὸν, lorſqu'il vient à parler de l'opération; je ſerois porté à croire qu'*anaſtomoſis* eſt ſynonime dans cet endroit à dilatation de l'artere.

Les obſervations que je vais rapporter jetteront de la lumiere ſur l'origine & la formation des *anevryſmes*, & elles ſerviront à prouver, contre le Docteur Freind, que la diſtinction de cette maladie en vraie & fauſſe, n'eſt pas ſans fondement, comme il le prétend.

OBSERVATION I.

Par M. LITTRE.

Un homme âgé de 56. ans qui avoit toujours eu de la ſanté & de l'embompoint, me fit appeller le dix-huit Juillet dernier. Je le trouvai dans un fauteuil auprès du feu; il étoit arrêté depuis quatre mois, ne pouvant ni ſe tenir au lit, ni ſe promener, parcequ'il étouffoit, dès qu'il étoit couché, & qu'il ne pouvoit marcher, ſans s'expoſer à tomber en défaillance.

Il me dit qu'il dormoit fort peu, que ſon ſommeil étoit léger & interrompu; qu'il avoit extremement maigri; qu'il étoit très-foible; & qu'il tomboit quelquefois en défaillance, même étant dans ſon fauteuil, quoiqu'il prît des alimens fort nourriſſans & en aſſez grande quantité; que ſa reſpiration étoit difficile; qu'il ne pouvoit tourner ni fléchir le cou qu'avec beaucoup de peine; que depuis cinq mois il avoit une tumeur au cou, qui avoit toujours augmenté peu à peu, quoique de tems en tems elle diminuât fort ſenſiblement: mais cette diminution n'étoit pas de durée, la tumeur revenant bien-tôt à ſon premier volume, il y ſentoit de la douleur, principalement à la partie inférieure, avec un battement perpétuel, qui depuis un mois alloit toujours en diminuant.

Je touchai ſon pouls que je trouvai foible. J'examinai enſuite la tumeur qui étoit en partie au cou & en partie ſur la poitrine. Cette tumeur étoit molle & cédoit à la preſſion des doigts: mais elle revenoit à ſon premier état, dès que je ceſſois de la preſſer. J'y ſentis un petit battement qui répondoit exactement à celui des arteres. La couleur de la peau qui la couvroit, étoit naturelle. Toutes ces circonſtances me firent juger que cette tumeur étoit un vrai *anevryſme*, c'eſt-à-dire, formé par la dilatation de quelqu'artere,

Je demandai au malade, s'il avoit reçu quelque coup au cou ou à la poitrine, ou s'il avoit fait des efforts violens en touſſant, en éternuant, en vomiſſant, &c. Il me répondit qu'il n'avoit jamais reçu de coups, mais qu'il avoit fait pendant cinq jours de grands efforts & preſque continuels pour vomir & pour aller à la ſelle, effet des pilules que lui avoit données un charlatan, pour le guérir d'un rhumatiſme; que trois ſemaines après il avoit commencé à ſentir vers le milieu de la poitrine, un battement qu'il n'y avoit pas encore ſenti; qu'un mois & demi enſuite, une difficulté de reſpirer avoit ſuccédé à ce battement, & que la difficulté de reſpirer avoit été ſuivie, trois mois après, d'une tumeur au cou; que le battement & la difficulté de reſpirer avoient toujours augmenté inſenſiblement, juſqu'à ce que cette tumeur y eût paru; qu'alors il n'avoit plus ſenti le battement de la poitrine, & qu'il avoit commencé d'en ſentir un nouveau au cou à l'endroit de la tumeur; que la difficulté de reſpirer n'avoit plus augmenté, mais qu'elle perſiſtoit ſeulement dans le même endroit.

Je conſeillai au malade de prendre peu d'alimens, ou d'en prendre de peu nourriſſans, ou de ſe faire ſaigner de tems en tems, s'il prenoit beaucoup de nourriture. Je lui conſeillai auſſi de faire appliquer ſur la tumeur un bandage qui ne la comprimât pas, mais qui ſoutint ſimplement les tégumens, afin que réſiſtant davantage à l'impulſion du ſang, ils apportaſſent quelque retardement à l'accroiſſement de la tumeur.

Le malade m'ayant fait appeller quinze jours après, me

dit que depuis ma premiere viſite, ſes défaillances étoient beaucoup plus grandes & plus fréquentes. Je le trouvai beaucoup plus foible & la tumeur plus groſſe; je n'y ſentis plus de battement, la peau étoit livide du côté de l'aiſſelle droite, de la largeur de trois pouces. Il y avoit au milieu de la partie livide deux trous preſque imperceptibles, par où il ſuintoit de tems en tems quelques gouttes de ſang. Ces nouveaux accidens étoient apparemment causés par les médicamens acres, qu'un nouveau charlatan avoit appliqués ſur la tumeur pour la faire réſoudre ou ſuppurer, ne connoiſſant pas ſans doute la nature du mal, ou ignorant que les vrais *anevryſmes* ne ſe guériſſent ni par des médicamens réſolutifs, ni par des ſuppuratifs.

Le ſurlendemain, il ſurvint une gangrene ſeche à la partie livide de la tumeur, & le malade mourut trois jours après.

J'ouvris ſon cadavre, qui étoit ſi maigre, qu'il n'avoit preſque que la peau collée ſur les os. Je ne remarquai rien d'extraordinaire aux parties contenues dans la cavité du ventre, ni dans celles du crane, ſinon qu'il y avoit peu de ſang dans leurs vaiſſeaux, auſſi-bien que dans ceux de la face & des extrémités.

Avant que d'ouvrir la poitrine, je détachai avec un ſcalpel les tégumens qui couvroient la tumeur, excepté à l'endroit gangrené où je les laiſſois, n'étant pas poſſible de les en détacher ſans couper ou déchirer une partie de la tumeur, tant leur union avec cette tumeur étoit étroite. Je ſéparai enſuite la tumeur du cou, des clavicules & des parties intérieures de la poitrine; elle étoit encore fort adhérente dans les endroits qui touchoient aux côtes, au ſternum & aux clavicules, où elle étoit rongée & les os cariés, le reſte de la tumeur étoit peu adhérent. Les parties molles, ſituées ſur la poitrine au-deſſous de la tumeur, étoient abreuvées d'une ſéroſité jaunâtre.

Je levai enfin le ſternum avec une partie des côtes & des clavicules qui y ſont attachées de côté & d'autre, pour avoir la liberté de bien examiner les parties renfermées dans la cavité de la poitrine, & d'enlever la tumeur toute entiere.

J'obſervai 1°. que le poumon étoit ſec, fletri & affaiſſé, & que le tronc & les branches de ſes vaiſſeaux ſanguins avoient entr'eux leur proportion naturelle.

2°. Qu'il y avoit une cuillerée & demie de ſéroſité dans la cavité du péricarde, & que le cœur n'avoit point du tout de graiſſe.

3°. Que le tronc de l'aorte, depuis neuf lignes au-deſſous du cœur juſqu'à l'endroit où il prend le nom d'aorte deſcendante, avoit ſes tuniques beaucoup plus minces & étoit fort dilaté, de ſorte que preſque toute la dilatation s'étoit faite en devant & en haut, & que les trois branches qui compoſent l'aorte deſcendante, & qui partent d'ordinaire de la partie ſupérieure moyenne du tronc de l'aorte, ſe trouvoient placées dans la partie poſtérieure de ce tronc.

4°. Que la partie dilatée du tronc de l'aorte s'élevoit juſqu'à la machoire inférieure, en couvrant le devant & les deux côtés du cou, en ſe rabattant ſur toute la partie ſupérieure anterieure de la poitrine depuis une aiſſelle juſqu'à l'autre, & en formant une poche aſſez ſemblable à une bouteille, dont le cou auroit été au-dedans de la poitrine & le fond au dehors. Cette poche avoit neuf pouces & demi de longueur depuis le tronc de l'aorte, pris dans ſa groſſeur ordinaire, juſqu'à la mâchoire inférieure. Elle étoit large de deux pouces en ſon commencement, & de trois à la ſortie de la poitrine. Son diametre ſur le cou étoit de neuf à dix pouces & de treize ſur la poitrine. Enfin cette poche avoit au cou un demi-pié de profondeur & ſept pouces & demi ſur la poitrine.

5°. L'épaiſſeur des parois de cette poche étoit ſi différente, qu'on y en remarquoit preſque de toute ſorte, depuis la cinquieme partie d'une ligne, juſqu'à dix lignes. Les endroits les plus minces auſſi-bien qu les plus épais, étoient hors de la poitrine; les plus minces, principalement dans la partie gangrenée & les plus épais dans la partie ſituée ſur la poitrine.

6°. Qu'il y avoit au-dedans de cette poche environ deux pintes de ſang; dont un tiers étoit noir, caillé & fort adhérent à ſa ſurface intérieure; le ſecond tiers étoit d'un rouge brun & à demi caillé; le troiſieme étoit liquide & avoit à peu près la couleur & la conſiſtance naturelle.

7°. Enfin, la ſurface intérieure de la poche du tronc de l'aorte étoit liſſe & polie en certains endroits, & inégale en d'autres. L'égalité de cette ſurface étoit naturelle, & elle dépendoit de la tunique intérieure de la poche qui s'étoit conſervée entiere. L'inégalité de la même ſurface étoit contre nature, & elle dépendoit de deux cauſes; ſavoir de l'éroſion d'une partie des tuniques propres de la poche & de l'adhérence de certaines fibres qui ne différoient de celles des polypes du cœur, qu'en ce qu'elles étoient plus groſſes, plus diſtinctes, plus fermes & plus rouges. Ces fibres compoſoient pluſieurs plans, qu'on ſéparoit facilement les uns des autres.

Après avoir expoſé la maladie de cet homme avec les ſymptomes dont elle a été ſuivie, & avoir rapporté ce que j'ai obſervé d'extraordinaire dans ſon cadavre; je vais tenter d'expliquer la cauſe de cette maladie, & de rendre raiſon de ſes principaux accidens.

Les pilules que cet homme avoit priſes étant compoſées de purgatifs fort violens, comme il eſt aiſé d'en juger par la violence de leurs effets, ont vraiſſemblablement donné lieu à la dilatation extraordinaire du tronc de l'aorte.

Voici mes conjectures.

1°. Dans les efforts que ces pilules lui ont fait faire pour vomir & pour aller à la ſelle, le diaphragme s'étant contracté avec violence, à ſerré & comprimé fortement l'aorte deſcendante, & y a preſque intercepté le cours du ſang. Alors le ſang pouſſé du cœur dans le tronc de l'aorte ne trouvant que les branches de l'aorte deſcendante libres, mais inſuffiſantes pour le recevoir, il falloit néceſſairement qu'il forçât le tronc & les branches pour ſe faire un paſſage. Or ſi les parois du tronc ſe ſont trouvés à proportion plus minces ou d'un tiſſu moins ſerré que les branches, le tronc a dû ſe dilater, & non pas les branches. Et cette dilatation a dû ſe faire ſeulement dans les parties les plus foibles du tronc, ſavoir, dans ſes parties moyennes, & gauche-antérieures, comme il a été remarqué. Ces deux parties ayant été une fois forcées par l'impulſion & la quantité extraordinaire du ſang n'ont plus été en état de lui réſiſter, quoiqu'il n'y ait été pouſſé que par la force & dans la quantité ordinaire, par conſéquent elles ont dû préter & ſe dilater de plus en plus dans la ſuite.

2°. Les mêmes efforts cauſés par les pilules ont pu exciter beaucoup d'agitation dans les eſprits animaux, les déterminer à couler dans le cœur en plus grande quantité & avec plus de viteſſe que de coutume, à rendre les contractions plus fortes & plus fréquentes, & par conſéquent à faire lancer plus de ſang & avec plus d'impétuoſité dans le tronc de l'aorte; à forcer ſes parois de ſe dilater pour le recevoir, & par-là donner lieu à la dilatation extraordinaire de cette artere.

La partie poſtérieure du tronc de l'aorte ne s'étoit preſque point dilatée, parce qu'elle s'eſt trouvée plus épaiſſe & d'un tiſſu plus ſerré. Or parce que le tronc s'eſt dilaté en haut, les trois branches qui compoſent l'aorte aſcendante ont dû néceſſairement ſe trouver placées à la partie poſtérieure.

Les parois de la poche de l'aorte étoient très-minces en certains endroits, & fort épais en d'autres. Les endroits qui étoient minces l'étoient pour deux raiſons. 1°. Parce qu'il n'y avoit que les ſimples tuniques de l'artere. 2°. A cauſe de l'extreme dilatation que ces tuniques avoient ſoufferte par l'impulſion du ſang & par ſon amas dans la cavité de la poche.

Les parois de la poche étoient épais aux endroits où les fibres polypeuſes s'étoient attachées à la ſurface intérieure, & l'épaiſſeur y étoit plus ou moins grande, ſuivant qu'il y avoit plus ou moins de ces fibres posées les unes ſur les autres. Ces fibres de même que celles des polypes devoient avoir été formées par la lenteur du mouvement du ſang, par la groſſiereté & la viſcoſité de ſes parties, & par la convenance de leurs ſurfaces.

La lenteur du mouvement du ſang pouvoit encore lui avoir donné lieu de s'amaſſer dans la poche, de s'y coaguler, d'y cauſer de foibles battemens & de ſe ſéparer d'une partie de la ſéroſité. Le mouvement du ſang étoit lent dans la poche; parce qu'elle alloit toujours en s'élargiſſant, & que ſon fond étant aveugle, il falloit que le ſang en ſortît par le même endroit qu'il y étoit entré. Or le ſang qui avoit été lancé dans la poche par une contraction du cœur, étoit empêché d'en ſortir par celui que la contraction ſuivante y pouſſoit.

Dès qu'il parut une tumeur au cou du malade, il y ſentit un battement & n'en ſentit plus dans la poitrine, parce que l'impulſion du ſang qui étoit la cauſe du battement, faiſoit beaucoup plus d'effort contre le fond de la poche qui formoit la tumeur, que contre les autres parties, & que ce fond étoit alors hors de la cavité de la poitrine. Le battement diminua peu à peu dans la tumeur, à meſure qu'il ſe coagula plus de ſang dans la poche, qu'il s'y forma davantage de fibres polypeuſes, & que les contractions du cœur devinrent plus foibles.

La difficulté de reſpirer n'augmenta plus après que la tumeur du cou eut paru, parce que l'impulſion du ſang ſe faiſant principalement en ligne directe, la poche de l'aorte ne croiſſoit dans la poitrine preſque qu'en longueur. Ainſi, lorſqu'elle fut parvenue au cou, elle n'augmenta plus dans la poitrine, par conſéquent la difficulté de reſpirer demeura dans le même état.

Le malade étouffoit dès qu'il étoit couché. 1°. Parce que dans cette ſituation le ſang lancé par le cœur dans le tronc de l'aorte, ayant beaucoup plus de facilité à couler dans la poche de cette artere que dans la ſituation verticale, elle en recevoit pour lors une plus grande quantité. 2°. Parce que le ſang contenu dans la partie de la poche ſituée extérieurement ſur la poitrine, tomboit alors dans la partie de la poche renfermée dans la poitrine, & de-là en partie dans le tronc de l'aorte. Enfin parce que dans la ſituation horiſontale ou peu oblique, le ſang contenu dans la partie de la poche qui formoit la tumeur du cou, peſoit beaucoup plus ſur la trachée artere que dans la ſituation verticale, & la comprimoit par conſéquent davantage. Ces trois cauſes devoient néceſſairement produire l'étouffement que cet homme ſentoit dès qu'il étoit couché.

Vers la fin de la maladie la tumeur diminuoit de tems en tems & revenoit bien-tôt après à ſon premier volume; la tumeur diminuoit de tems en tems, 1°. par le reſſerrement & la coagulation du ſang. 2°. Lorſque le cœur pouſſoit peu de ſang dans le tronc de l'aorte, ou qu'il l'y pouſſoit lentement & foiblement; parce qu'alors le ſang contenu dans la tumeur pouvoit facilement tomber dans le tronc de l'aorte & de là paſſer dans ſes branches. La tumeur pouvoit revenir à ſon premier volume, 1°. par la fermentation & la raréfaction du ſang. 2°. Lorſque quelque caillot de ſang bouchoit ſa ſortie de la tumeur dans le tronc de l'aorte, de maniere qu'il permettoit bien l'entrée à de nouveau ſang, mais qu'il s'oppoſoit à celui qui ſe préſentoit pour en ſortir.

Les parois de la poche de l'aorte étoient rongés aux endroits où ils touchoient aux côtes, au ſternum & aux clavicules, & ces mêmes endroits des os étoient cariés, parce que le tronc du corps de cet homme étant toujours vertical, une partie du ſang contenu dans la cavité de la tumeur, y péſoit toujours davantage ſur les tuniques de la poche & ſur le périoſte de ces os, les comprimoit & empêchoit ou retardoit le retour du ſang & de la lymphe dans leurs vaiſſeaux, & donnoit par là occaſion à une partie de leur ſéroſité de s'en ſéparer. Or cette ſéroſité étant toujours chargée de ſels qu'elle diſſout & entraîne avec elle, a piqué & rongé d'abord les tuniques de la poche, enſuite le périoſte & enfin les os. Les tuniques de la poche ont été rongées en ces endroits plutôt qu'en d'autres, parce qu'y étant appuyées ſur des os, elles étoient plus tendues, réſiſtoient davantage & par conſéquent donnoient plus de priſe à l'action des ſels. Les parties molles ſituées ſur la poitrine au-deſſous de la tumeur, étoient abreuvées de beaucoup de ſéroſité qui s'étoit extravasée à l'occaſion de la compreſſion que faiſoit la tumeur ſur ces parties.

Le corps du malade avoit extremement maigri, quoiqu'il usât d'alimens ſucculens & qu'il en prît en aſſez grande quantité, parce que la circulation étant beaucoup rallentie par la mauvaiſe diſpoſition du tronc de l'aorte, les parties du ſang ne pouvoient être ni aſſez briſées, ni pouſſées avec aſſez de force dans les pores des parties ſolides pour leur fournir une quantité ſuffiſante de nourriture.

A l'égard de ſa grande foibleſſe & des défaillances qui lui prenoient ſouvent, elles pouvoient avoir les mêmes cauſes que la maigreur : outre cela les défaillances pouvoient être causées par quelques caillots de ſang, qui tombant de la poche de l'aorte dans ſon tronc, bouchoient en partie quelqu'une de ſes branches. Ces défaillances duroient juſqu'à ce que les caillots fuſſent rangés ou broyés & atténués par l'expulſion du ſang, & par le reſſerrement de l'aorte. *Mémoires de l'Acad. Roy.* 1707.

OBSERVATION II.

Par M. Littre.

Un homme âgé de quarante-quatre ans étant mort d'un *anevryſme*, je fis l'ouverture de ſon cadavre, pour bien examiner les particularités de cette maladie.

Cet *anevryſme* étoit un *anevryſme* vrai, c'eſt-à-dire, une dilatation extraordinaire d'artere, ſitué en partie ſur le cou, & en partie dans la poitrine preſque parallelement à l'épine, s'étendant depuis la troiſieme vertebre ſupérieure du dos, juſqu'à la cinquieme inférieure du cou & couché dans toute ſa longueur ſur l'œſophage, par ſa partie ſupérieure & moyenne ſur la trachée artere, & par ſa partie moyenne & inférieure ſur le corps du poumon. Il avoit quatre pouces de longueur ſur deux & demi de largeur à l'endroit de ſon plus grand diametre; ſa groſſeur étoit inégale, étant plus gros en ſa partie inférieure, qu'en la ſupérieure, & en la ſupérieure qu'en la moyenne. Il étoit rond & oblong, liſſe & uni, de couleur d'un rouge-brun, & dur de telle ſorte, que quoique j'appuyaſſe fortement deſſus avec le doigt, il s'affaiſſoit peu. Il étoit fort adhérent pardevant au ſternum, à la premiere côte de chaque côté & à la peau; & par derriere aux muſcles qui couvrent la trachée artere; enfin il étoit continu par toute ſa baſe à la partie ſupérieure droite du tronc de la groſſe artere dont il n'étoit qu'une extenſion & un allongement.

Après avoir examiné cet *anevryſme* dans ſa ſituation, je le séparai de toutes ſes attaches & en fis l'ouverture. J'obſervai enſuite, 1°. que les parois en étoient fort denſes & d'une épaiſſeur inégale, ayant un quart de ligne d'épaiſſeur dans les endroits les plus minces & environ une ligne dans les endroits les plus épais; de maniere que dans les derniers endroits les parois n'y étoient guere moins épaiſſes que dans le reſte du tronc. J'obſervai 2°. que la moitié de la cavité de l'*anevryſme* étoit occupée par une eſpece de chair polypeuſe, diſpoſée par feuillets qui tenoient les uns aux autres; & le plus extérieur à la ſurface extérieure de cette partie, de maniere que l'on pouvoit les séparer ſans les rompre, pourvu toutefois qu'on s'y prît doucement.

J'obſervai 3°. que la même ſurface de cet *anevryſme* étoit

unie aux endroits où la chair polypeuſe n'étoit pas attachée, & qu'elle étoit inégale en ceux où elle tenoit. C'étoit vraiſemblablement l'inégalité de cette ſurface qui avoit donné lieu à l'attache de la chair polypeuſe, & l'inégalité étoit l'effet de l'éroſion de la membrane, causée par quelques ſels séparés du ſang dans la cavité de l'*anevryſme* à l'occaſion du séjour qu'il étoit obligé d'y faire.

Enfin les parois de cet *anevryſme* formoient en dedans deux eſpeces de cordons. L'un étoit ſitué vers ſa partie moyenne; il étoit de couleur rougeâtre, épais d'une ligne, & il ne décrivoit que les trois quarts de la circonférence. L'autre cordon étoit placé à la partie inférieure, ſa couleur étoit blanche. Il étoit beaucoup plus dur que le premier, épais de deux lignes, & faiſoit le tour entier de l'*anevryſme*. A l'endroit de ces deux cordons de l'*anevryſme*, il étoit moins gros qu'aux environs & il y faiſoit une eſpece d'étranglement.

Tout le tronc de l'aorte, hormis à l'endroit de l'*anevryſme*, avoit conſervé ſa premiere forme de canal; il étoit devenu plus gros & ſes parois un peu plus denſes, mais l'épaiſſeur paroiſſoit naturelle.

Ce tronc avoit deux pouces & ſix lignes de circonférence vers ſon origine ou ſa baſe, ſix pouces dix lignes vers ſon milieu, & deux pouces ſix lignes vers ſon extrémité. On remarquoit dans l'épaiſſeur de ſes parois du côté interne, de petites lames pierreuſes, de couleur blanche, aſſez fragiles, de différente largeur & de différente épaiſſeur. La ſurface intérieure aux endroits où il n'y avoit point de ces lames, étoit percée de quantité de petits trous, d'où il ſortoit, quand je preſſois l'artere, une eſpece de lymphe qui étoit claire & un peu mucilagineuſe. Cette lymphe peut donner quelque fluidité au ſang, humecter la ſurface intérieure des arteres, la rendre liſſe & gliſſante & la garantir de l'action des ſels du ſang.

L'artere axillaire droite avoit ſa groſſeur ordinaire, & ſa ſurface extérieure étoit partout comme de coutume. Mais l'intérieure, à quatre lignes de ſon commencement de la longueur d'un demi pouce étoit inégale, les parois y étoient un peu plus denſes & deux fois plus épaiſſes qu'aux environs, & la cavité plus étroite à proportion.

L'artere ſouſclaviere gauche étoit pareillement groſſe à l'ordinaire & ſa ſurface extérieure égale; mais l'intérieure étoit inégale en ſon commencement de la longueur de trois lignes: ſes parois dans la même étendue étoient un plus compactes, trois fois plus épaiſſes, & la cavité y étoit plus étroite à proportion.

On obſervoit dans les parois de ces deux arteres, aux environs marqués, une légere teinture de jaune. Enfin l'artere carotide gauche & l'aorte deſcendante étoient dans leur état naturel.

Le cœur étoit gros, la cavité de ſes ventricules & ſurtout du gauche étoit ample, leurs parois denſes, mais un peu plus minces que de coutume.

Les poumons étoient pleins d'un ſang groſſier & noirâtre; la trachée-artere, à l'endroit où poſoit l'*anevryſme*, étoit plus épaiſſe, plus compacte & moins ronde qu'ailleurs; enfin les bronches & les véſicules de ce viſcere contenoient dans leur cavité beaucoup d'humeur qui étoit viſqueuſe, ténace & de couleur jaunâtre.

Réflexions ſur les faits que je viens de rapporter.

PREMIERE REFLEXION.

L'*anevryſme* vrai n'étant, comme j'ai dit, qu'une dilatation extraordinaire d'artere, on pourroit avancer que dans le tronc de l'aorte de l'homme dont nous venons de parler, il y avoit deux *anevryſmes* vrais, un particulier & un univerſel. Le premier & qui a fait le ſujet de mon obſervation, n'étoit fait que d'une portion de ce tronc, & le ſecond l'étoit de tout le reſte.

SECONDE REFLEXION.

Ces deux *anevryſmes* ont été produits par les mêmes cauſes. La diminution de la cavité des arteres axillaires droite & ſouſclaviere gauche en a été la cauſe occaſionnelle, le ſang la cauſe inſtrumentale, & le cœur la cauſe efficiente.

Il eſt aiſé de comprendre, 1°. que le ſang ſans ceſſe lancé du ventricule gauche du cœur dans le tronc de l'aorte, ne trouvant plus, après la diminution de la cavité de ces arteres la même facilité dans la diſtribution, a dû faire plus d'effort ſur les parois du tronc, les forcer peu à peu, les dilater extraordinairement & former enfin un *anevryſme* univerſel, ſi toutes leurs parties ont également cedé à cet effort, & un particulier, outre l'univerſel, ſi quelques-unes ſe ſont plus laiſſées étendre que les autres, ſoit qu'elles ſe ſoient trouvées plus minces ou d'un tiſſu moins ſerré, ou bien que l'effort du ſang s'y ſoit fait ſentir davantage.

Il eſt aiſé de comprendre, 2°. que la circulation du ſang en partie interrompue dans les parois de ces mêmes arteres y a pu donner lieu à l'épaiſſiſſement du ſang. L'interruption a pu être occaſionnée par le froncement des fibres qui compoſent ces parois, irritées par quelques ſels extravasés, ou par le reſſort forcé de leurs membranes & de leurs vaiſſeaux particuliers par le ſang qui y eſt continuellement pouſſé par le cœur.

Dans ces cas le ſang n'ayant pas ſon cours libre, ou n'étant pas pouſſé à l'ordinaire, a dû s'arrêter & s'amaſſer dans la cavité de ces vaiſſeaux particuliers, les dilater, en écarter les fibres, en agrandir les pores, donner occaſion à une plus grande quantité de ſucs nourriciers de s'échapper, de s'engager entre les différens plans des membranes des parois, ſe répandre entre leurs fibres, les séparer, les éloigner, l'y coller de part & d'autre, & par conſéquent augmenter l'épaiſſeur des parois de ces arteres.

TROISIEME REFLEXION.

La diminution conſidérable de la cavité des mêmes arteres étoit l'effet de l'épaiſſeur extraordinaire de leurs parois; d'autant plus que tout l'épaiſſiſſement s'étoit fait du côté interne; ſoit que la circulation n'eût été interceptée que de ce côté-là, ou que les plans externes euſſent plus reſiſté à leur écartement que les internes. Ainſi la partie interne des parois devoit empiéter ſur la cavité & la diminuer à proportion.

QUATRIEME REFLEXION.

On peut demander, ſi l'épaiſſeur extraordinaire des parois de ces arteres étoit un vice de la premiere conformation, ou s'il avoit été contracté depuis par quelque accident particulier. La ſeconde propoſition me paroît plus vraiſemblable que la premiere par les raiſons ſuivantes:

1°. Le malade, quelques jours avant que de mourir, me dit qu'il y avoit environ huit mois, qu'il ſentoit vers le milieu de la poitrine, une chaleur, un battement, & une oppreſſion extraordinaire, qui avoient toujours depuis augmenté. Trois accidens qu'on peut facilement déduire de la deſcription de l'*anevryſme* que je viens de faire.

2°. Le malade m'aſſura auſſi qu'avant ce même tems-là, il n'avoit jamais ſenti la moindre indiſpoſition à la poitrine.

Enfin, le tiſſu des mêmes parois étoit irrégulier, & la ſurface interne étoit inégale. C'eſt pourquoi il n'y a pas lieu de croire que ce vice fût contracté depuis quarante-quatre ans, que cet homme avoit vécu, ni même depuis pluſieurs années; puiſque dans les enfans & dans les adultes mêmes, à peine remarque-t'on le calus d'un os qui a été rompu quelque année auparavant.

CINQUIEME REFLEXION.

Les membranes du tronc de l'aorte, quoiqu'elles duſſent être fort minces, à cauſe de la grande dilatation qu'el-

les avoient soufferte, avoient cependant conservé leur épaisseur naturelle. Vraisemblablement parce qu'à mesure que ces membranes se dilatoient, leurs pores s'entr'ouvroient. Il s'écouloit plus de suc nourricier entre les fibres; il s'y en colloit davantage & elles grossissoient à proportion.

Sixieme Reflexion.

L'*anevrysme* particulier a dû se former à l'endroit de l'aorte, où je l'ai observé, plutôt que dans les autres, toutes ses parties étant supposées d'une égale épaisseur & d'une égale résistance; d'autant que ce tronc d'artere dont la figure approche de la semi-circulaire, ne commence presque à se recourber qu'à l'endroit où cet *anevrysme* étoit situé; ainsi le sang poussé par le cœur, a dû faire plus d'effort sur cette partie, la dilater davantage, & y causer enfin un *anevrysme*.

Septieme et derniere Reflexion.

L'*anevrysme* particulier a dû se former plutôt à la partie supérieure de l'aorte qu'à l'inférieure & qu'aux latérales, parce que le sang qui en a été la cause instrumentale, a la détermination de son mouvement de bas en haut. Par conséquent son effort a dû être plus grand à sa partie supérieure qu'aux autres. Cette partie a donc dû être poussée en en haut, être insensiblement dilatée, & former enfin un *anevrysme* particulier, & cet *anevrysme* prendre son accroissement de ce côté-là.

*Explication des principaux symptomes dont l'*anevrysme *a été accompagné.*

Le malade se plaignoit d'une pesanteur & d'une douleur de tête, & d'une foiblesse dans les fonctions principales de l'ame. Ces trois symptomes dépendoient de la même cause, savoir de la compression que l'*anevrysme* faisoit sur les veines jugulaires.

En effet, ces veines étant comprimées, le retour du sang du cerveau au cœur n'étoit pas libre. Il devoit donc en revenir moins, y en rester davantage, & la tête être plus pesante. De ce qu'il y avoit plus de sang dans le cerveau, les tuniques de ses vaisseaux sanguins, ses membranes, &c. devoient être plus tendues, plus tiraillées, & souffrir une espece de divulsion & de déchirement dans lesquels la douleur consiste.

Les mêmes vaisseaux excessivement remplis de sang devoient comprimer les nerfs placés dans leurs intervalles, ôter aux esprits animaux la liberté de leurs mouvemens dans le cerveau, & par conséquent affoiblir les fonctions de l'ame qui dépendent de ces mouvemens.

Le malade sentoit encore de la douleur au cou, aux épaules & aux bras, parce que l'*anevrysme* étant située sur les veines jugulaires aussi-bien que les souclavieres, par où le sang revient de ces parties au cœur, devoit les comprimer, y rendre le mouvement du sang difficile; l'arrêter dans ces parties, celui-ci les étendre, les forcer par sa quantité démesurée, les picoter & irriter par ses sels extravasés à l'occasion du séjour du sang, & par ces deux moyens causer de la douleur à ces parties.

Il avoit beaucoup de peine à respirer & à avaler, parce que l'*anevrysme* étant placé sur la trachée & sur l'œsophage qui sont les conduits de la respiration & de la déglutition, les pressoit fortement l'un & l'autre, & en rendoit l'usage difficile, principalement à l'entrée de la poitrine, où le passage étant borné de tous côtés par des parties osseuses, dont la résistance est invincible, ces deux conduits ne pouvoient éluder cette pression.

Cet homme avoit le pouls du poignet droit petit & foible, parce que, comme je l'ai remarqué, l'entrée de la branche de l'artere, d'où part le rameau qui fait ce pouls, étant fort diminuée, il devoit s'y porter peu de sang, & s'y porter lentement, ce rameau se trouvant trop large par rapport à la quantité du sang qui y passoit. Ainsi ce sang ne pouvoit ni en remplir la cavité, & faire un grand pouls, ni en dilater les parois avec force & avec impétuosité, & faire un pouls fort. Ce pouls devoit donc être petit & foible.

Le pouls du poignet gauche étoit si petit & si foible qu'on ne le sentoit presque pas. Nous avons remarqué que l'entrée de la branche de l'artere qui en fournissoit le rameau, étoit beaucoup plus petite que du côté droit. Ainsi l'artere de ce pouls devoit recevoir beaucoup moins de sang, ses parois être moins dilatées, dilatées plus foiblement, & le battement en être presque insensible.

Enfin, le malade tomboit en syncope, lorsque lassé de tenir la tête & le cou dans une situation droite, il les penchoit ou étendoit un peu trop de quelque côté que ce fût.

Lorsque la tête & le cou sont penchés en devant, les veines jugulaires font un pli, & sont comme étranglées; lorsqu'ils sont penchés en derriere, ces mêmes veines sont étendues, & le diametre de leur cavité diminue, parce que les parois s'approchent l'une de l'autre; & lorsqu'ils sont penchés sur le côté droit ou sur le gauche; les jugulaires d'un côté sont trop fléchies & font des plis, pendant que celles de l'autre sont trop étendues.

Or dans toutes ces situations les veines jugulaires se trouvent pressées & leur cavité diminue. Par conséquent le retour du sang du cerveau au cœur est mal aisé. Si l'on ajoute à ces pressions, celles que faisoit l'*anevrysme* sur les mêmes veines; on n'aura point de peine à comprendre que les veines du cerveau devoient être engorgées, & que ces veines engorgées devoient comprimer les nerfs; de sorte qu'il ne se portoit pas alors dans cet homme assez d'esprits au cœur pour y entretenir son mouvement sans interruption. Or cette interruption est toujours suivie de syncopes qui sont plus ou moins grandes, selon que l'interruption est plus ou moins longue; & elle est suivie de la mort même, lorsque l'interruption est de quelque durée. *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences* 1712.

OBSERVATION III.

Par M. Morand.

Un Soldat entra aux Invalides le 5 Juin 1721. avec un *anevrisme* qu'il portoit depuis près d'un an à la partie antérieure, droite & supérieure du péritoine. La tumeur extérieure, éloignée du sternum d'un travers de doigt, sembloit se partager en deux, dont l'une occupoit l'espace intercostal du second au troisieme cartilage du sternum; & l'autre, celui du troisieme au quatrieme. Elle excédoit de plusieurs lignes le niveau de ces cartilages, quoiqu'ils fussent sensiblement plus cambrés, & plus saillans en dehors que ceux du côté gauche, & cela par l'effet des battemens vifs & continuels de l'*anevrysme*. Ils étoient visibles même à quelque distance. Tout cet endroit étoit si sensible & si douloureux qu'à peine le malade y pouvoit-il souffrir l'attouchement de son habit. Il ne se souvenoit point d'aucun accident extérieur qui eût pû causer son mal. Il traîna avec beaucoup d'incommodité jusqu'au 22 Octobre qu'il mourut.

M. Morand le fils l'ouvrit, & trouva l'*anevrysme* dans l'aorte, mais prodigieux. L'aorte déja élargie en sortant du cœur devenoit à un pouce plus haut une large poche de treize pouces de circonférence, & capable de tenir une pinte d'eau. Ensuite elle se resserroit pour continuer son trajet ordinaire; jetter ses quatre rameaux supérieurs & former sa crosse, & à sa partie haute & supérieure extérieure, elle s'unissoit étroitement à la pleure où cette membrane recouvre les cartilages du sternum.

Deux polypes proportionnés à la grandeur du sac *anevrysmal* le rempliſſoient. L'un commençoit dès le bas de

l'aorte, en tapiſſoit la ſurface intérieure du côté de la baſe du cœur, & formoit enſuite dans la poche une eſpece de plancher percé d'un trou parallele à l'ouverture du ventricule gauche. L'autre polype revétoit la partie ſupérieure de l'aorte attachée à la pleure. Tous deux avoient cette ſingularité que leurs maſſes-rouges ſervoient de fond à un ouvrage très-proprement fait par des filets blancs qui ſe ramifioient, s'entrelaçoient, & repréſentoientdifférentes figures, des rayons qui partoient d'un centre, des lozanges, des réſeaux, des nervures de feuilles. Les maſſes rouges étoient bien ſurement des concrétions ſanguines formées par le ſang amaſſé dans l'aorte dilatée. Mais, qu'étoit-ce que les filets blancs? Peut-être la partie lymphatique & nourriciere du ſang qui s'étoit ſéparée par le ſéjour, & raſſemblée autant qu'il avoit été poſſible. Mais pourquoi s'étoit-elle raſſemblée ſeulement en filets? Il faudroit concevoir, ſans en connoître bien diſtinctement le mécaniſme, qu'elle ſe diſpoſe naturellement ainſi; ce qui eſt en effet très-conforme à ſa fonction, & eſt prouvé par des membranes nouvellement formées, par des kyſtes nouveaux qui ſe trouvent en certaines occaſions.

Il eſt étonnant, & c'eſt une reflexion que M. Morand a faite ſur cet *anevryſme*, combien la nature ſait ſe ménager de reſſources, & tirer des déſordres mêmes où tombe la machine animale, quelques moyens de la conſerver, ou d'en éloigner la deſtruction. Les polypes cauſoient à leur ordinaire beaucoup d'inégalité dans le pouls du malade, tantôt de l'intermittence, tantôt une trop grande fréquence; mais ſans eux le mal eût été encore plus grand; puiſque l'aorte dilatée auroit reçu une quantité de ſang que le cœur n'auroit preſque pas eu la force de pouſſer. Les polypes en rempliſſant le vaiſſeau réparoient l'excès de ſa dilatation, & dirigeoient le cours du ſang dans un canal qui s'étoit toujours maintenu ouvert. Auſſi dans celui des deux polypes dont une partie étoit percée d'un trou : ce trou étoit-il parallele à l'ouverture du ventricule gauche par où le ſang ſort? La partie ſupérieure de l'*anevryſme* s'étoit collée à la pleure, & cette union ayant fortifié la membrane de l'aorte, il y avoit moins de péril qu'elle ne ſe rompît par l'effort du ſang, & qu'il ne s'en fît dans la poitrine un épanchement qui auroit cauſé la mort ſur le champ. *Hiſtoire de l'Acad. Roy.* 1721.

OBSERVATION IV.

Un Chirurgien apporta à l'aſſemblée un fait particulier. Un homme qui étoit à la chaſſe s'étant détourné la tête du côté droit avec un grand effort, il eut beaucoup de peine à ſe remettre dans ſa ſituation naturelle; & depuis ce moment il fut toujours malade, ne pouvant ni avaler, ni reſpirer qu'avec beaucoup de peine. Il mourut au bout de quinze mois, & on lui trouva l'aorte extraordinairement dilatée, un grand ſac anevryſmal dans la ſouſclaviere droite, l'œſophage & la trachée extremement preſſés par ce ſac, les clavicules écartées, & un morceau d'os qui manquoit au ſternum, renfermé dans le ſac anevryſmal. Il n'eſt pas aiſé de comprendre comment cet os avoit pu y entrer. *Hiſt. de l'Acad. Roy.* 1721.

OBSERVATION V.

Par M. Maloet,

D'une hémorrhagie par la bouche, qui, en moins d'une minute qu'elle a duré, a été ſuivie de la mort du malade, & dont le ſang venoit immédiatement du tronc de l'artere ſouſclaviere droite.

Le 26 Juin dernier, un Soldat âgé de quarante-ſix ans, entra l'après-midi dans l'infirmerie de l'Hôpital Royal des Invalides. Je l'y vis le même jour, & je lui demandai pour quel mal il étoit venu : il me répondit qu'il avoit eu chez lui depuis ſix ſemaines une fluxion de poitrine, pour laquelle il avoit été ſaigné ſix ou ſept fois; qu'il avoit touſſé beaucoup, & craché du ſang; qu'il lui reſtoit encore de la toux & une douleur à la gorge. Je viſitai ſon cou pour voir s'il y auroit quelque élévation; je trouvai à ſa partie inférieure antérieure, une tumeur de la groſſeur d'une noix, immédiatement au-deſſus de l'échancrure du ſternum, ſur laquelle elle portoit; elle étoit molle, ronde & égale; la couleur de la peau qui la couvroit étoit naturelle; elle avoit un battement fort ſenſible & très-réglé; elle cédoit à la preſſion des doigts, mais elle ſe remettoit promptement & avec force. De tous ces ſignes, il me fut aiſé de conclurre que c'étoit un *anevryſme* vrai; & je jugeai qu'il étoit à la partie ſupérieure de l'aorte, que je ſuppoſai prolongée, indépendamment de l'*anevryſme*.

Je demandai à ce Soldat depuis quand il portoit cette tumeur, & s'il s'étoit apperçu de quelque cauſe qui y eût pu donner lieu. Il me répondit qu'il ne s'en étoit apperçu que depuis ſa fluxion de poitrine, & qu'il ne voyoit pas qu'il pût l'attribuer à autre choſe qu'aux efforts qu'il avoit faits pour touſſer.

Comme il lui reſtoit encore de la toux, je lui ordonnai des remedes adouciſſans; & parce qu'il avoit un peu de fréquence dans le pouls, je le mis au bouillon & à la tiſanne, & je lui interdis toutes ſortes d'efforts à cauſe de cet *anevryſme*.

Ayant été dans ce régime juſqu'au vingt-neuf du même mois, il me demanda ce jour-là, à ma viſite du matin, ſi c'étoit par mon ordre qu'on ne lui donnoit point de vin; lui ayant répondu qu'oui, il me répliqua que je lui coupois la gorge; qu'étant ouvrier, & travaillant de ſon métier dans les carrieres, il avoit beſoin d'en boire, & il me pria de lui en faire donner. Ayant trouvé ſon pouls plus calme que le jour qu'il étoit entré à l'infirmerie; & ſa toux étant appaiſée, je le fis marquer pour avoir du vin.

Je ne fus pas plutôt au lit qui étoit après celui de ce malade, que j'entendis derriere moi un bruit comme de quelqu'un qui vomiſſoit. M'étant retourné, je vis que cet homme que je venois de quitter, rendoit par la bouche des flots de ſang. Je courus à lui; l'Apothicaire de l'Hôtel qui m'accompagne dans ma viſite, en fit de même : mais comme on ne pouvoit pas en approcher ſans être inondé de ſang, & qu'il s'en inondoit lui-même, notre premier mouvement de l'un & de l'autre, fut de chercher promptement un vaiſſeau pour recevoir le ſang que ce Soldat rendoit ſans aucun effort, par fuſées, dont l'une à peine attendoit l'autre. Jugeant le cas des plus preſſans, je criai à une Sœur de l'infirmerie, de faire venir au plus vîte un Pretre. Le malade qui s'étoit mis ſur ſon ſéant pour rejetter ce ſang, ſe coucha ſur ſon lit à la renverſe, & rendit encore du ſang dans un vaiſſeau, que l'Apothicaire tenoit à portée de le recevoir, & il expira dans le moment, ſans donner le tems à un Prêtre qui étoit dans l'infirmerie, & qui accourut dans l'inſtant, de lui adminiſtrer aucun ſecours ſpirituel; car il ne ſe paſſa pas une minute depuis qu'il avoit commencé à rendre du ſang juſqu'à ſa mort. Ce ſang étoit rouge, vermeil & écumeux.

Quoique je m'attendiſſe bien à des ſuites funeſtes de la part de cette tumeur telle que je viens de la décrire, j'avoue que je ne comptois pas que la mort fût ſi prochaine; je m'attendois encore moins que cet *anevryſme* ſe vuidât par la bouche.

Il n'y avoit pourtant pas lieu de douter qu'il ne ſe fût ouvert, & que ce ne fût par cette ouverture que le malade avoit perdu tout ſon ſang, d'autant plus qu'après ſa mort la tumeur du cou ſe trouva totalement diſſipée. Mais comment ce ſang avoit-il paſſé dans la bouche? Car il ne paroiſſoit pas moins ſûr que cette tumeur étoit une artere dilatée, & il n'y en a point qui naturellement ait de communication immédiate avec la

bouche, ni avec aucun des canaux par leſquels cette prodigieuſe quantité de ſang avoit pu lui être fournie. Je voyois bien qu'il falloit qu'il s'en fût fait une contre nature. Mais comment avoit-elle pu ſe faire ſi ſubitement? Puiſqu'il falloit pour cela qu'il ſe fût fait deux ouvertures en même-tems, l'une dans l'artere où étoit l'*anevryſme*, l'autre dans la trachée, que je jugeois être la ſeule voie que le ſang, qui étoit ſorti par cette hémorrhagie, avoit pu prendre pour aller à la bouche; cela me paroiſſoit d'autant moins aiſé à comprendre, que le fluide contenu dans cette tumeur paroiſſoit peu propre à ronger les parois de ces canaux; & que quand il en auroit été capable, comme il n'auroit pu agir ſur les parois de la trachée artere qu'après avoir percé celles de l'aorte; dans ce cas, c'eſt-à-dire, après avoir percé cette artere, il auroit dû ſe répandre dans la poitrine, & par-là il n'auroit pas été à portée de ronger la trachée, ni de paſſer par ſon canal dans la bouche.

L'ouverture du cadavre m'a levé ces difficultés,& pleinement ſatisfait ſur tout cela. Je la fis le jour même de la mort du malade; je remarquai avant de la commencer, qu'il couloit de ſa bouche une écume ſanguinolente, & qu'il ne reſtoit aucun veſtige de la tumeur du cou.

J'ouvris la poitrine; & après avoir dégagé la grande artere avec ſes trois groſſes branches, ſavoir, la ſouſclaviere droite, la carotide gauche, & la ſouſclaviere gauche, je trouvai que l'aorte avoit quelque choſe de ſingulier; elle étoit dilatée dans la partie ſupérieure de ſon arcade, entre la ſouſclaviere droite & la carotide gauche, entre leſquelles il y avoit à leur origine, contre l'ordinaire, un eſpace de ſix lignes; l'artere ſouſclaviere droite étoit plus groſſe & plus longue que de coutume, ayant environ un pouce de diametre & deux pouces de longueur, avant que de fournir la carotide; il s'étoit fait dans ſa partie ſupérieure à la naiſſance de l'aorte, une poche à peu près ronde, laquelle avoit formé la tumeur qui avoit paru à la partie inférieure du cou. Il réſulte de-là que cet *anevryſme* n'étoit pas tout-à-fait à l'aorte, comme je l'avois penſé; elle contribuoit pourtant un peu à le former, & elle étoit réellement dilatée, ou prolongée dans la partie ſupérieure, ainſi que je l'avois jugé.

La cavité de la poche dont je viens de parler, avoit environ deux pouces de diametre en tout ſens; elle étoit placée au-devant de la partie antérieure de la trachée artere, depuis le dixieme ſegment cartilagineux, juſqu'au cinquieme incluſivement, enſorte qu'elle couvroit ſix de ces ſegmens: elle y étoit intimement adhérente par ſa partie poſtérieure, comme elle l'eſt encore par le côté gauche de cette partie, auquel je n'ai pas touché.

J'eſſayai de la détacher de la trachée-artere: mais dès que j'y eus porté le ſcalpel, le plus légerement qu'il me fut poſſible, elle s'ouvrit. Voyant qu'il n'étoit pas poſſible de ſéparer cette poche entiere, comme c'étoit mon premier deſſein, j'aggrandis, pour regarder la cavité de ce ſac, l'ouverture que j'avois commencé à faire dans ſa partie latérale droite. Je n'y trouvai rien: mais je fus fort ſurpris de voir à découvert les cartilages de la trachée-artere. Je cherchai la paroi poſtérieure de cette poche ou artere dilatée, laquelle paroi, par la ſituation de cette même poche, auroit dû être appliquée contre ces cartilages; je n'en trouvai point, ſi ce n'eſt au bas de la poche, poſtérieurement, un petit lambeau qui me parut extremement mince, uſé, & même déchiré; je remarquai auſſi que les cartilages contre leſquels cette poche ſe trouvoit appliquée, étoient plus foibles, plus applatis ſur le devant, & faiſoient moins de ſaillie que les autres. Enfin, j'obſervai entre le ſixieme & ſeptieme de ces cartilages, au côté droit de la partie antérieure de la trachée artere, un trou à peu près rond, de deux lignes & demie dans ſon diametre vertical, & de deux lignes dans le tranſverſal.

Ce trou étoit pratiqué entre la membrane ligamenteuſe, par laquelle ces ſegmens cartilagineux tiennent l'un à l'autre; il anticipoit même ſur le ſixieme & ſur le ſeptieme qui en étoient un peu échancrés à cet endroit-là.

Je ſondai ce trou avec un ſtilet, & je trouvai qu'il perçoit juſques dans la cavité de la trachée-artere, de maniere pourtant qu'il étoit plus grand à ſon entrée que dans le reſte de ſon trajet. Je crus devoir viſiter l'eſtomac; je le trouvai rempli de caillots de ſang.

Alors je ne fus plus en peine de ſavoir par où étoit venu le ſang qui étoit ſorti par la bouche, ni pourquoi il en étoit ſorti en ſi grande quantité & ſi promptement; pourquoi même il n'y étoit pas venu plutôt, quoique le trou pratiqué dans la trachée ne parût pas fait depuis peu.

Il n'y a pas lieu, à ce que je crois, de douter que le ſang n'ait paſſé de la poche, à la faveur de ce trou, dans la trachée artere; de-là il falloit néceſſairement qu'il montât dans le larinx, où qu'il deſcendît dans les bronches: mais l'air renfermé dans ceux-ci l'ayant empêché de ſuivre cette derniere route, quoiqu'il y fût porté par ſon propre poids, il a été obligé de prendre celle du larinx, & d'aller de-là vers le fond du palais, d'où il eſt ſorti par la bouche.

Quoique ce trou ait paru avoir été fait dans la membrane ligamenteuſe dont je viens de parler, quelque tems avant la mort du malade, ou plutôt avant ſon hémorrhagie; cependant le ſang ne paſſoit pas de ce ſac dans la cavité de la trachée, parce que la membrane interne de ce canal étoit demeurée entiere, qu'elle bouchoit ce trou du côté de cette cavité, & qu'elle lui en défendoit l'entrée: mais cette membrane ayant été enfoncée & rompue dans le moment qui a précédé la mort du malade, alors le ſang du ſac anevryſmal, ou plutôt celui de l'artere ſouſclaviere, n'a rien trouvé qui s'opposât à ſon paſſage dans la trachée.

Je dis que cette derniere membrane a été d'abord enfoncée, & enſuite rompue; car outre que cela n'a gueres pu arriver autrement, parce qu'étant aſſez lâche, elle a dû prêter, & être pouſſée de dehors en-dedans par le ſang qui venoit de l'artere ſouſclaviere; cela paroît par la forme de ſon ouverture, dont les bords font une ſaillie conſidérable dans la cavité de la trachée artere, de maniere qu'en les repouſſant vers le trou formé dans la membrane ligamenteuſe, on en bouche la plus grande partie.

Il reſte à ſavoir comment ce trou s'eſt fait entre ces deux cartilages, dans la membrane par laquelle ils ſont attachés l'un à l'autre; cela n'eſt pas difficile à comprendre.

La paroi poſtérieure de cette poche s'étant rendu adhérente à la trachée artere, ayant été uſée, & à la fin rompue par les efforts & l'impétuoſité du ſang qui y abondoit continuellement; cette paroi, dis-je, ayant été uſée & même détruite,d'autant plus aiſément qu'elle étoit fort mince, & qu'elle étoit d'un côté appliquée à des corps plus durs qu'elle, & de l'autre expoſée aux coups du ſang dardé avec beaucoup de force; celui-ci s'eſt trouvé porter immédiatement ſur la trachée; il ne s'eſt pas néantmoins répandu hors de cette poche, à cauſe de l'intime adhérence de celle-ci à la trachée qui a ſervi de paroi à la partie poſtérieure de ce ſac. Ce même ſang, ſoit par ſa ſéroſité, ſoit par quelques-unes de ſes parties ſalines, ſoit par l'effort avec lequel il étoit pouſſé dans cette poche, a miné l'interſtice des ſegmens cartilagineux qui concourent à former la trachée, & a pratiqué cette ouverture entre le ſixieme & le ſeptieme, parce que cet endroit s'eſt peut-être trouvé le plus foible, ou le plus expoſé à l'effort du ſang par la direction de celui-ci.

Mais cette ouverture n'a pas été faite dans un moment, elle s'eſt faite peu à peu; elle étoit déja commencée & même fort avancée dans le tems que le malade me parloit avec tant de réſolution, & m'accuſoit de lui couper la gorge, parce que je lui avois retranché le vin. Il ne croyoit pas ſans doute alors être ſi près de l'avoir réelle-

ment

ment coupée ou du moins percée. Le ſang s'étoit déja fait jour entre deux ſegmens cartilagineux de la trachée, à travers leur membrane ligamenteuſe ; & il étoit parvenu à la membrane interne de ce canal, laquelle étoit le ſeul obſtacle qui lui reſtoit à lever pour s'y faire un paſſage ; c'eſt véritablement dans ce tems-là qu'on auroit pu dire que la vie de ce ſoldat ne tenoit qu'à un filet ; puiſqu'elle dépendoit uniquement du plus ou du moins de tems que devoit ténir une ſi foible membrane contre tout l'effort du ſang de la premiere & de la plus groſſe branche que fourniſſe l'aorte. Il n'étoit pas poſſible que cette membrane tînt long-tems contre un effort capable de vaincre les plus grandes réſiſtances, auſſi a-t'elle été enfoncée dans un moment qui eſt celui qui a précédé la mort du malade.

La communication du ſac *anevryſmal* avec la cavité de la trachée artere, s'étant trouvée libre par l'enfoncement de cette membrane, le ſang de ce ſac ou plutôt de l'aorte ſouſclaviere, a paſſé avec toute ſon impétuoſité dans ce canal, & de-là il s'eſt porté par le larinx, comme je l'ai dit, vers le fond du palais, d'où il eſt ſorti par la bouche, tant que le malade a eu aſſez de force pour demeurer ſur ſon séant : mais ayant été obligé de ſe coucher ou plutôt étant tombé à la renverſe par l'extreme foibleſſe où l'avoit réduit une ſi grande perte de ſang, & celui-ci continuant à ſe porter vers le fond du palais, il en eſt tombé alors une partie dans le pharinx, de-là dans l'œſophage & dans l'eſtomac, d'autant plus facilement que la ſituation du malade le favoriſoit à y entrer par ſon propre poids, & qu'elle s'oppoſoit au contraire à ſa ſortie par la bouche, de-là eſt venu le ſang qui s'eſt trouvé dans l'eſtomac où il s'eſt mis en caillots par ſon séjour.

L'effort du ſang qui paſſoit de l'artere ſouſclaviere dans le ſac *anevryſmal*, ayant heurté continuellement & à nu, pour ainſi dire, contre les cartilages de la trachée artere, il n'a pu manquer de les uſer, de les applatir & de les amincir, comme j'ai remarqué qu'ils le ſont.

Cet *anevryſme* me paroît avoir été une ſuite de l'augmentation de diametre que j'ai obſervée dans l'artere ſouſclaviere droite, par quelque cauſe que cette augmentation ſoit venue. Car comme le diametre de cette artere n'a pu augmenter ſans que ſes parois ſe ſoient étendues & par conſéquent amincies, comme elles l'étoient effectivement ; enſorte qu'elles avoient perdu de leur épaiſſeur à proportion qu'elles s'étoient dilatées ; il eſt clair que ces parois étant devenues plus minces, elles en ont eu moins de force pour réſiſter à l'impétuoſité du ſang qui y abordoit & qui y étoit d'autant plus grande, qu'il y venoit immédiatement de l'artere ſouſclaviere, & pour ainſi dire, de l'aorte. Ces parois ont donc été obligées de céder à cette force, de préter & de ſe dilater en quelques endroits, (qui y étoient le plus exposés ou qui ſe ſont trouvés plus foibles) plus que dans d'autres ; & comme ces endroits qui ont prété plus que les autres, ont été portés au-delà de leur reſſort, ils n'ont pu ſe rétablir, c'eſt ce qui a fait la poche ou l'*anevryſme*.

Les efforts que ce Soldat étoit dans l'uſage de faire, travaillant de ſon métier dans les carrieres, ont pu donner lieu à cette augmentation de diametre de l'artere ſouſclaviere droite, & par-là être plutôt la cauſe de l'*anevryſme* qui y eſt ſurvenu, que ceux qu'il avoit faits en touſſant, dans la fluxion de poitrine, auxquels il l'attribuoit ; car comme dans cette eſpece de travail, il faut que les muſcles des bras ſe mettent dans de violentes contractions & qu'ils s'y tiennent long-tems, ils n'ont pu manquer d'y intercepter le cours du ſang dans les arteres qui leur fourniſſent, mais plus dans celles du bras droit que dans celles du gauche, parce que le premier fait ordinairement les plus grands efforts & qu'il en fait plus ſouvent ; le cours du ſang ayant été intercepté dans les arteres du bras droit, il a dû s'arrêter dans le tronc de la ſouſclaviere d'où ces arteres prennent leur origine, & qui ſe trouvoit à l'abri de toute compreſſion. Le ſang ayant été arrêté dans ce tronc, n'ayant pu aller en avant, à la même proportion qu'il y étoit pouſſé par le cœur, & s'y étant accumulé, il a dû le dilater dans toute ſon étendue ; de-là eſt venue ſon augmentation de diametre.

Il eſt aſſez rare qu'un *anevryſme* vrai s'ouvre & faſſe périr le malade en ſi peu de tems, ſurtout quand il n'eſt pas plus conſidérable que celui-là l'étoit ; car on en voit qui en portent pendant pluſieurs années de beaucoup plus gros, au lieu que celui-ci s'eſt ouvert dans l'eſpace d'environ ſix ſemaines.

La raiſon qu'on en peut donner eſt, ce me ſemble, parce qu'il s'eſt trouvé appliqué contre les cartilages de la trachée artere. J'ai dit plus haut la part que ces cartilages ont eue à la deſtruction de la paroi poſtérieure de cette poche & par conſéquent à ſon ouverture.

Il eſt peut-être encore plus rare qu'on rende par la bouche du ſang venant immédiatement du tronc de l'artere ſouſclaviere. Comme je n'en ai point vu d'exemples juſqu'ici, ni trouvé dans un aſſez grand nombre d'Auteurs que j'ai lus exprès pour y en chercher, cela m'a déterminé à donner cette obſervation qui m'a paru ſinguliere.

OBSERVATION VI.

Tirée des Tranſactions Philoſophiques.

En 1685. une domeſtique de Mylord Culpeper fit une chute qui lui cauſa pendant quelque tems une douleur aiguë au ſein. Un mois après cet accident, il lui en arriva un autre : un fuſil lui creva dans les mains, & la heurta ſi violemment au côté droit par ſon recul, que depuis ce moment elle en cracha le ſang ſix mois de ſuite. Un an après elle commença à ſentir une pulſation au côté : le crachement de ſang lui reprit auſſi-tôt & ne la quitta plus que par intervalles juſqu'à ſa mort.

Elle eut auſſi un ſaignement de nez deux fois dans la même année, qui lui dura un mois chaque fois. En 1695. ou 1696. il lui vint une tumeur au-deſſous du mamelon droit, qui croiſſant petit à petit, devint à la fin d'une groſſeur exceſſive. Au bout de quelque tems qu'elle y avoit mis de ſon chef quelques onguens émolliens, la tumeur s'ouvrit tout d'un coup, & elle mourut auſſitôt après. M. Lafage ouvrit le corps & trouva deux des cartilages des côtes minés par la pulſation continuelle de la tumeur qui avoit auſſi creuſé le ſternum. La dilatation de l'aorte commençoit préciſement à ſon tronc, proche du cœur, en deça de l'endroit où elle ſe partage en deux autres troncs, l'un aſcendant & l'autre deſcendant ; & quoique dans ſon origine elle n'occupât pas un grand eſpace, elle s'étoit cependant ſi exceſſivement dilatée, que la poche qui s'étoit formée avoit rempli toute la cavité du thorax du côté droit & preſſoit ſi conſidérablement les poumons, que le volume de ce viſcere étoit diminué ſenſiblement en cet endroit. Elle étoit auſſi collée au médiaſtin, au diaphragme, à la pleure & au ſternum qu'elle avoit creuſé en deux endroits, tant étoit grande la force de ſon impulſion. L'intérieur de cette poche étoit doublé preſque partout de lames oſſeuſes, reſſemblantes à des écailles, les unes plus larges, les autres moins. Le cœur étoit ſi conſidérablement élargi qu'il avoit le double de la capacité qu'il doit avoir. Parmi ſes fibres il y avoit quelques pierres ſemblables à celles qu'on trouve quelquefois dans les poumons de perſonnes attaquées des écrouelles. *Abrégé des Tranſactions Philoſophiques, Tom. III.*

OBSERVATION VII.

Tirée des Tranſactions Philoſophiques.

Nous eûmes occaſion dernierement d'examiner la nature d'un *anevryſme* ſur une malade qui venoit d'être reçue à l'Hôpital Saint Barthelemy. Elle pouvoit avoir trente-quatre ans ; elle étoit d'un bon tempérament : elle

avoit une tumeur plus groſſe que le poing qui prenoit à la partie ſupérieure du ſternum entre les origines des muſcles ſternomaſtoïdiens, & s'étendoit juſqu'au cartilage thyroïde, un peu au-deſſous du menton & occupoit tout l'intervalle qui eſt entre les arteres carotides. Ce mal lui avoit été causé par ſon mari, homme violent, qui un jour qu'elle crioit, (n'importe à quelle occaſion) la prit au goſier & la ſerra ſi fort, qu'il l'étrangloit preſque. Elle étoit groſſe, & auſſi-tôt après ce traitement violent, elle ſentit de la douleur autour du cœur, & quelques jours après parut une tumeur groſſe comme le bout du doigt, préciſément au-deſſus du ſternum, laquelle reſta en cet état ſans accroiſſement & ſans pulſation, juſqu'à ce que cette femme accoucha, tems auquel la tumeur commença à s'élargir pendant le travail qu'elle eut fort rude; ce qui eſt conforme aux obſervations des Praticiens qui ont remarqué que ces accidens arrivent ſouvent aux femmes pendant & à l'occaſion des douleurs de l'accouchement. Il s'étoit paſſé quatre ans depuis cette couche, & la tumeur avoit toujours été en augmentant par degrés juſqu'à ce qu'elle fût parvenue à ſon plus haut degré d'accroiſſement. Elle avoit reſſenti pendant tout ce tems-là des palpitations & un reſſerrement douloureux en dedans du thorax; elle avoit des inſomnies & des peſanteurs fréquentes, avec des battemens continuels le long de la poitrine à l'endroit de la tumeur, où elle éprouvoit une pulſation toute ſemblable à celle du pouls & auſſi réglée, la tumeur s'élevant à chaque battement d'une maniere ſi viſible, qu'il n'étoit pas beſoin d'y porter la main pour s'en appercevoir. Malgré ſa ſituation, elle avoit toujours été juſqu'au période fatal de ſa tumeur, vive, enjouée & de bonne humeur comme auparavant; elle avoit toujours eu bon appétit & avoit eu ſes regles tous les mois. Un excès de tenſion ſurvenu à la partie la plus éminente de la tumeur, à peu près vers le milieu, produiſit un commencement de mortification, d'abord ſur les tégumens extérieurs: mais la tenſion continuant, la mortification fit du progrès & gagna juſqu'à la membrane extérieure de l'artere, qui ſe ſépara auſſi-bien que les autres tégumens; après quoi à l'extrémité de la partie dépouillée de l'artere, il ſe fit tout-à-coup une ouverture deux fois large comme la cavité d'une plume d'oie, par où le ſang ruiſſela ſur le champ comme un torrent, & la malade mourut en moins d'une minute.

Lorſque nous ouvrîmes le corps, nous commençâmes par le cœur, où nous ne trouvâmes preſque rien de remarquable, ſi ce n'eſt que le ventricule gauche & ſes colonnes charnues étoient plus larges qu'ils ne le ſont dans un état naturel. Nous ne vîmes rien non plus dans l'aorte qui méritât qu'on s'y arrêtât beaucoup, excepté lorſque nous fûmes arrivés à ſa courbure, ſur le côté de laquelle étoit la baſe de la tumeur qui formoit une tige cylindrique de quatre pouces en direction longitudinale, mais prenant une direction circulaire fort ample en avançant vers les parties externes. En ouvrant la partie inférieure de l'aorte opposée à la baſe, & continuant l'inciſion dans toute ſon étendue le long du thorax, nous trouvâmes que le tronc avoit conſervé ſa forme & ſa dimenſion ordinaire, & n'étoit point du tout dilaté. Mais à la partie ſupérieure décrite ci-deſſus, préciſément à côté de l'origine de l'artere ſouſclaviere droite, qui étoit plus proche qu'elle n'a coutume d'être, de l'origine de la carotide gauche, il y avoit une ouverture circulaire contre nature, d'un demi-pouce de diametre. En diviſant cette ouverture & continuant l'inciſion juſqu'à la pointe de la tumeur, nous fûmes à portée d'en voir toute la ſubſtance interne. Nous trouvâmes les bords de l'ouverture à l'endroit de la baſe de la tumeur durs & preſque cartilagineux, & nous crûmes y reconnoître des reſtes de fibres épaiſſes & charnues; en les examinant de près, il ſe trouva que c'étoit en effet des fibres rompues de la membrane intérieure, ou, comme on l'appelle plus ordinairement, la membrane muſculaire de l'artere, qui ſe terminoient là, paſſé lequel endroit immédiatement la tumeur prenoit un accroiſſement de deux pouces de diametre & gardoit la même dimenſion en avançant juſqu'au cou entre les clavicules, où s'étendant circulairement elle avoit trois pouces & plus de diametre, & n'étoit couverte que par la membrane externe de la même artere dilatée tout du long depuis ſa baſe juſqu'à l'extrémité de la tumeur. La cavité étoit en grande partie remplie d'une ſubſtance polypeuſe, mais dans laquelle néantmoins il y avoit trois ſinus ou paſſages qui étoient tenus ouverts par l'abondance du ſang qui y affluoit, & communiquoient près de la pointe de la tumeur à un quatrieme, qui étant au milieu étoit le plus large & ſe terminoit à l'extrémité de la tumeur près de l'endroit où elle perça. *Abrégé des Tranſactions Philoſophiques, Tom. VIII.*

Je terminerai ces hiſtoires des *anevryſmes* par les remarques ſuivantes du Docteur Nicholls, que j'ai trouvées dans les Tranſactions Philoſophiques, parce qu'elles me paroiſſent propres à mettre la nature de ces tumeurs dans tout ſon jour.

L'*anevryſme* eſt défini par la plupart des Auteurs qui en ont parlé, une tumeur molle & circulaire, accompagnée d'une pulſation ſenſible de l'artere à laquelle elle eſt adhérente: puiſqu'il eſt certain qu'une tumeur de quelque ſorte qu'elle ſoit placée ſur ou adhérente à un artere tant ſoit peu conſidérable, ne ſauroit manquer de participer à la pulſation de cette artere; la pulſation n'eſt donc pas, (à moins qu'on ne veuille l'entendre de la maniere que je vais l'expliquer inceſſamment,) un diagnoſtic sûr & une marque caractériſtique qui diſtingue l'*anevryſme* de toute autre tumeur. L'*anevryſme* eſt ordinairement la ſuite de chutes, de vomiſſemens, d'accouchemens fâcheux ou autres mouvemens ou indiſpoſitions du corps, qui arrêtent le cours du ſang par la compreſſion des groſſes branches de quelque artere. Comme il eſt viſible que la portion de l'artere ſituée au-deſſus de l'endroit où ſe fait la compreſſion, n'eſt guere capable dans ſon état naturel, de contenir à la fois toute la quantité de ſang qui y a pû paſſer ſucceſſivement, & que la force du cœur peut ſouvent ſurpaſſer la réſiſtance qu'il trouve dans les membranes de l'artere: cet obſtacle au mouvement progreſſif du ſang doit conſéquemment occaſionner ou la rupture de l'artere, ſinon une violente diſtenſion, ou rompre la tunique interne de l'artere & diſtendre l'externe. La rupture des groſſes branches de l'aorte entraîne néceſſairement avec ſoi une abondante effuſion de ſang qui procure une mort ſoudaine; au lieu que ſi ce ne ſont que des vaiſſeaux capilaires qui s'ouvrent, tout ce qui en arrive eſt une légere ecchymoſe, qui conſiſte dans une extravaſation qui n'eſt que ſuperficielle. La rupture des branches moyennes, telles que celles qui ſont étendues ſur le tibia, ſur le péroné, le radius & le cubitus ſera accompagnée d'une effuſion de ſang conſidérable; mais qui cependant n'iroit jamais juſqu'à former une tumeur circulaire, parce que le ſang ſe frayeroit un paſſage au travers des interſtices des muſcles. Cependant l'effuſion du ſang continuant par jet au travers de l'artere rompue, il en arrivera une pulſation douloureuſe qui reſſemblera en quelque choſe à un *anevryſme*, & c'eſt la raiſon pour laquelle quelques Chirurgiens ont appellé cet accident *anevryſme bâtard*. On a diſputé pendant quelque tems avec aſſez de chaleur, ſi l'*anevryſme* étoit formé ou non par la dilatation ſimple de l'artere, ou par la rupture de ſes tuniques internes & la diſtenſion de ſes tuniques externes, chaque parti proteſtoit contre l'opinion contraire à la ſienne, (peut-être avoient-ils tort de part & d'autre) la poſſibilité de la dilatation de l'artere eſt prouvée par la raiſon & par l'inſpection même. Dans la groſſeſſe on trouve partout les arteres utérines augmentées de groſſeur & de diametre à proportion de la dilatation de l'uterus; & il eſt arrivé en effet dans pluſieurs cas, que les palpitations du cœur ont été accompagnées de grandes dilatations de l'aorte, j'en ai vu des exem-

plés tant ſur des hommes que ſur des animaux. Une pareille dilatation viendra infailliblement à la ſuite d'une preſſion fréquente ou continue ſur quelque partie de l'aorte, pourvû toutefois que cette preſſion n'arrête pas entierement le mouvement progreſſif du ſang dans l'aorte ; mais cette dilatation ne détruira pas entierement la forme de l'artere. La réſiſtance dans ce cas ne ſera pas parfaitement ſemblable à celle qui eſt cauſée par une tumeur occaſionnée par des liqueurs extravasées ; parce que la preſſion du ſang, qui ſe fait en tous ſens, ſera contre-balancée par celle qui ſe fera ſur l'artere & par la réſiſtance des tuniques des arteres; ce qui fera conſerver à l'artere ſa forme cylindrique. Or une pareille dilatation (en faiſant abſtraction de la preſſion,) ſi elle eſt dangereuſe, du moins ne l'eſt pas plus que celle d'une veine variqueuſe. D'un autre côté ceux qui croyent que l'*anévryſme* eſt l'effet de la rupture des deux tuniques de l'artere, oppoſent à l'opinion de ceux qui prétendent qu'il eſt cauſé par la rupture de la tunique interne & par la diſtenſion de l'externe, la comparaiſon de ces deux membranes, & diſent que l'interne étant beaucoup plus épaiſſe que l'externe, il ne leur ſemble pas poſſible que cette derniere puiſſe réſiſter à une force capable de détruire la premiere. Il eſt vrai que ſi ces deux tuniques étoient conſtruites de même on pourroit eſtimer leur force par leur épaiſſeur, & l'argument que nous venons de rapporter auroit en ce cas plus de force qu'il n'en a en effet ; attendu que la tunique interne étant compoſée de bandes annulaires dont les bords ne tiennent les uns aux autres que foiblement, il ne faut pas juger de la force de leur réſiſtance par celle des anneaux mêmes, mais par celle de leur adhéſion réciproque par leurs bords : de plus, la tunique externe étant compoſée de fibres entrelacées également & d'une compoſition tout-à-fait différente ; elle peut faire une plus forte réſiſtance ou être capable d'une plus grande dilatation que l'interne; & ſi l'on veut ſe convaincre par l'inſpection même de la vérité de ce que nous venons de dire ſur la différence des forces de ces tuniques, on aura le plaiſir de s'en aſſurer par l'expérience ſuivante. Qu'on ſouffle avec force dans l'artere pulmonaire ; celle des deux tuniques qui rompra la premiere ſera l'interne, tandis que l'externe, qui ne rompra point, formera des tumeurs *anevryſmales*. (*C'eſt une expérience que la Société Royale a faite avec ſatisfaction.*)

La Société Royale m'ayant chargé d'examiner en public & en particulier un *anevryſme* qui étoit rond comme ſeroit toute autre tumeur provenante d'extravaſation, ſi ce n'eſt quand il étoit expoſé à quelque preſſion conſidérable ; & trouvant que la poche n'étoit pas compoſée de deux membranes comme l'artere d'où il prenoit ſon origine, j'en conclus que cet *anevryſme* étoit une tumeur formée de ſang qui avoit déchiré & forcé la tunique ligamenteuſe, ou, comme on l'appelle autrement, muſculaire, & qui diſtendoit la membraneuſe qui eſt plus externe ; le ſang pouſſé perpétuellement avec impétuoſité à l'orifice de la tumeur étoit repouſſé, du moins en grande partie, par l'élaſticité de la membrane externe. *Abregé des Tranſactions Philoſophiques, Tome VIII.*

Comme l'*anevryſme* eſt ſouvent l'effet d'accidens arrivés dans la ſaignée : je vais expoſer ici la méthode propre à prévenir l'*anevryſme*, lorſqu'on a lieu de le craindre pour avoir bleſſé l'artere en ſaignant.

Il arrive quelquefois à un Chirurgien de piquer l'artere pour la veine, ou de piquer l'une & l'autre à la fois. Cet accident n'arrive guere que quand le Chirurgien a voulu prendre la veine baſilique du bras : car ordinairement il ſe rencontre auprès de cette veine quelque groſſe artere, & le plus ſouvent même, la principale du bras, (quoiqu'il ſoit encore fort commun d'en rencontrer de groſſes auprès de la veine céphalique.) La piquure de l'artere cauſe pour l'ordinaire une terrible effuſion de ſang, un *anevryſme* ou même la gangrene au bras, comme l'a remarqué Hildanus & quelques autres, & comme j'en ai été témoin moi-même, parce que la circulation du ſang ſe trouve arrêtée à cet endroit : mais ce qui eſt encore plus terrible, c'eſt qu'il peut arriver que le malade en meure par la grande quantité de ſang qu'il perd. Or voici les ſignes auxquels on connoît que l'artere eſt bleſſée.

Le ſang ſort de l'ouverture par intervalles & s'élance en dehors par jets & ſouvent avec beaucoup plus de violence qu'il ne feroit ſans cet accident, il s'éleve en forme d'arcade ; il eſt d'un rouge plus vif que quand il ſort d'une veine. Si l'on appuie le doigt au deſſous de la piquure, le ſang ruiſſelle avec encore beaucoup plus d'impétuoſité. Il vient au contraire en bien plus petite quantité ſi l'on preſſe au-deſſus. Il arrive tout le contraire quand c'eſt la veine qui a été ouverte & qui l'a été bien. Si ce malheur arrive à un Chirurgien, il eſt bon qu'il en connoiſſe la conſéquence pour en prévenir les ſuites : mais il faut auſſi qu'il conſerve ſa préſence d'eſprit afin d'être en état de prendre les meſures les plus convenables, & qu'il dérobe s'il eſt poſſible la connoiſſance de ſa mépriſe au malade & aux aſſiſtans. C'eſt pourquoi il faut qu'il obſerve en premier lieu avec ſoin ſi le ſang coule librement de l'ouverture en dehors, ou s'il ne s'inſinue pas en abondance entre les muſcles & la peau. S'il coule librement, il faudra tirer une grande quantité de ſang au malade, & continuer même juſqu'à ce qu'il tombe en foibleſſe. En même tems il faudra, ſuivant le conſeil de Dionis, faire entendre aux aſſiſtans & au malade lui-même qu'il a beaucoup de ſang, que ce ſang eſt trop chaud & trop bouillonnant ; & que par ces raiſons il eſt beſoin de faire une ample évacuation ; car, comme le ſang s'arrête lors de la défaillance, on aura le tems de bander la plaie comme il faut, & d'empêcher par ce moyen que l'abondance ou l'impétuoſité du ſang, ne cauſe une nouvelle hémorrhagie, ou ne produiſe un *anevryſme*, ou n'empêche au moins la ſaignée de ſe refermer. Le Chirurgien alors gliſſera, s'il lui eſt poſſible, une piece d'argent dans la premiere compreſſe, qu'il appliquera immédiatement ſur la ſaignée pour la mieux comprimer ; enſuite après qu'il aura nettoyé le bras du malade, il y appoſera une ſeconde compreſſe plus large que la premiere, & même une troiſieme plus large encore que les deux autres, chacune d'une épaiſſeur ſuffiſante ; après quoi pliant le bras de ſon malade, il paſſera autour un double bandage, & pour tenir les compreſſes plus fermes, & pour faire fermer plus exactement l'ouverture de l'artere. La bande ſera roulée comme pour une ſaignée ordinaire. Il ſera auſſi fort à propos d'appliquer le long de l'artere brachiale une compreſſe longue, étroite & épaiſſe, depuis l'endroit de la piquure juſqu'à l'aiſſelle, & de la tenir en état au moyen d'un bandage que l'on fera tourner autour du bras en forme de ſpirale, au moyen de quoi l'artere brachiale étant ainſi comprimée doucement, le ſang ne pourra plus venir avec tant d'abondance à l'endroit de la ſaignée ; & afin que les aſſiſtans ne ſe doutent de rien, il faudra leur dire d'un ton bien grave & bien ſérieux, qu'il n'y avoit pas d'autre moyen d'arrêter le ſang bouillant & impétueux du malade, que d'y employer ce bandage ſingulier & ſi artiſtement fait. Au lieu de la premiere compreſſe, dans laquelle j'ai dit qu'il falloit gliſſer une piece d'argent, on pourra mettre ſur la piquure un peu de papier mâché qu'on fera bien de tremper auparavant dans de la graiſſe fondue, ayant ſoin de le preſſer enſuite ; & cette ſeconde méthode ſera auſſi bien que la piece d'argent, ſi elle ne fait mieux. On appliquera par-deſſus, comme il vient d'être dit plus haut, pluſieurs compreſſes graduées, qu'on aſſurera avec des bandages diſpoſés comme on vient de le lire.

Cela fait, ſi le malade n'eſt pas encore revenu de ſon évanouiſſement, il faut l'en tirer en lui appliquant ſous le nez un linge trempé dans du vinaigre ou dans de l'eau de la Reine d'Hongrie, en lui inſinuant un peu de vin dans la bouche, & ouvrant une fenêtre pour lui donner la liberté de reſpirer un air froid. Quand cette triſte

ſcene ſera finie, il faudra lui recommander très-expreſſément de ne prendre que des nourritures extremement légeres, & l'avertir bien formellement que le ſang fera quelque éruption dangereuſe, s'il manque au régime qu'on lui preſcrit, s'il remue ſon bras, ou que par toute autre cauſe il arrive que ſa bande ſe lâche ou ſe défaſſe; c'eſt pourquoi il eſt non-ſeulement à propos, mais même abſolument néceſſaire de lui ſoutenir le bras pendant le jour avec une ſerviette ou une écharpe qui ſera paſſée autour de ſon cou, & attachée à ſon vetement de place en place avec des épingles, pour l'empêcher de remuer aucunement; & pendant la nuit de le poſer ſur un oreiller bien mollet.

Quelques heures après avoir appliqué le bandage, le Chirurgien viſitera ſouvent ſon malade, & portera ſurtout ſon attention au bandage & au bras bleſſé; il obſervera s'il n'eſt point venu de ſang nouvellement, s'il ne ſe forme point de tumeur dure & douloureuſe, s'il n'y a pas d'inflammation au bras, ſi la gangrene ne s'y met pas, ou s'il n'y a pas quelque ſymptome qui y tende; enfin ſi la bande eſt toujours bien ferme & bien ſerrée. S'il paroît que tout aille bien d'ailleurs, quand il y auroit une tumeur large ſur le bras affecté, pourvu qu'elle ſoit molle, il n'y a qu'à laiſſer les bandages dans le même état, & ne les ôter que le quatrieme jour; car une tumeur de cette ſorte n'annonce rien de mauvais, quand même elle s'étendroit ſur tout le bras: mais quand le bandage paroît lâche, il faut le défaire avec beaucoup de précaution, & le ſerrer davantage lorſqu'on l'aura remis, & tandis qu'on l'ôtera, il faudra que l'artere brachiale ſoit comprimée par un tourniquet, ou du moins avec le pouce d'un aide, vers le milieu du bras; mais pour l'endroit de la piquure, le Chirurgien lui-même aura toujours un pouce ou un autre doigt deſſus, juſqu'à ce qu'il ait remis le même bandage ou un autre avec des compreſſes nouvelles. Il aura ſoin ſpécialement, ſi les compreſſes, & ſurtout celle de deſſous, ou le papier mâché tiennent un peu fortement à la plaie, de ne les point arracher, mais de faire enſorte qu'ils ſe détachent d'eux-mêmes: en un mot c'eſt ſur ce bandage qu'il faut avoir l'œil principalement; quand il commence à ſe lâcher, il faut le refaire plus ſerré, après avoir mis dans la plaie un peu de baume du Perou ou de Copaü, tant qu'il y aura à craindre que le ſang ne revienne; & juſqu'à ce que la plaie ſoit entierement refermée. Mais ſi malheureuſement le ſang revient, il faudra comprimer fortement l'artere brachiale vers le milieu du bras, ſoit avec le tourniquet, ſoit avec le pouce ou autre doigt que quelques-uns des aides y appliquera, comme nous l'avons déja conſeillé ci-deſſus, juſqu'à ce qu'on ait eu le tems de préparer un bandage plus long & des compreſſes plus épaiſſes qu'au premier appareil. Il faudra à ce ſecond panſement ôter ce qu'on avoit mis ſur la plaie, la bien nettoyer avec du vin chaud ou de l'eau-de-vie, & remettre les compreſſes & le bandage avec les précautions que nous avons dit plus haut, juſqu'à ce que la plaie ſoit refermée. Si la gangrene paroît, il faut voir ſi ce nouvel accident ne vient pas de ce que le bandage étoit trop ſerré, & en ce cas il faudra l'ôter avec toutes les précautions que j'ai déja recommandées plus haut, & ſubſtituant des compreſſes plus larges à celles qu'on ôtera, les ſerrer un peu moins que celles qu'on aura rétirées, & appliquer ſur la partie affectée des fomentations & médicamens propres à diſſiper & à prévenir la gangrene: mais ſi elle vient de défaut de circulation dans le bras, par la raiſon qu'il n'y auroit pas d'autre artere au bras, (cas qui eſt extremement rare) on ne pourroit pas ſe diſpenſer d'avoir recours ſur le champ à l'amputation.

Quand bien même il n'arriveroit aucun de ces accidens, & que la plaie pendant quelques tems donneroit les meilleures eſpérances du monde, il ne faudroit pas moins conſeiller au malade de garder ſon bandage pendant huit & dix, & même pendant quatorze ou quinze jours; (le plus long-tems ne peut être que le meilleur,) & de ne point remuer ſon bras, dans la crainte qu'un nouvel abord trop vif du ſang ne rompe la cicatrice encore tendre, ou ne forme un *anevryſme*. Quant au régime, il faut continuer de ne prendre que des alimens extremement légers, ſe priver de vin & autres liqueurs fortes, de peur que le mouvement du ſang ne devienne par-là trop violent; & ſi cet inconvénient arrivoit, le moyen d'y remédier ſeroit d'ouvrir la veine en quelque autre partie du corps; car par cette voie, non-ſeulement on garantiroit le malade d'accidens très-dangereux, tels qu'une ſubite hémorrhagie & l'*anevryſme*, mais même on contribueroit à faire refermer la plaie. Si la derniere compreſſe ou le papier mâché qu'on a mis pour cet effet tombent d'eux-mêmes; on mettra, comme il a déja été dit, ſur la plaie, du baume du Perou ou de Copaü ou quelque autre eſſence balſamique. En traitant ainſi le malade, on le rétablit ſouvent ſi parfaitement qu'il ne ſe ſent plus jamais dans la ſuite d'avoir été bleſſé par la faute du Chirurgien.

Voilà les meſures que doit prendre, & la route que doit ſuivre le Chirurgien, ſi ni le malade ni les aſſiſtans ne ſe ſont apperçus de ſa faute: mais ſi quelqu'un s'en eſt douté ou même s'en eſt apperçu, le mieux qu'il pourra faire, ſera de l'avouer ingénument, & après avoir expoſé les raiſons qui la lui ont fait commettre, raiſons auxquelles, à ce qu'il dira, les Chirurgiens les plus habiles & les plus éclairés ſe ſeroient trompés comme lui, il ajoutera pour encourager le malade & les aſſiſtans, qu'il promet de reparer ſa mépriſe par une guériſon prompte & parfaite, pourvu que le malade ſuive exactement ce qu'il lui preſcrira. Cet aveu ingénu du Chirurgien eſt ſouvent cauſe que la cure eſt plus ſure & traîne moins, que ſi le malade ne s'étoit pas douté de l'accident qui eſt arrivé; car étant informé du danger, il ſe conforme plus religieuſement aux avis du Chirurgien, & lui laiſſe faire tout ce qu'il juge néceſſaire pour la guériſon.

Mais quand l'ouverture de la peau & celle de l'artere ne ſe répondent pas exactement, & que le ſang qui ſort de l'artere bleſſée s'inſinue entre les muſcles & la peau, il faut que le Chirurgien ſuive une autre méthode que celle que nous venons d'indiquer; car ce n'eſt plus là le cas de laiſſer ſaigner le malade juſqu'à défaillance, parce que pendant ce tems-là, il peut s'inſinuer entre les muſcles & la peau une ſi grande quantité de ſang, qu'il en naiſſe un ſphacele lorſqu'il viendra à ſe corrompre, ou qu'on ſoit réduit au moins à faire bien-tôt après l'opération de l'*anevryſme*. C'eſt pourquoi ſi dans cette perplexité, on ne peut, en conduiſant la peau avec le bout du doigt, en amener l'ouverture vis-à-vis de celle du vaiſſeau bleſſé, afin que le ſang, au lieu de s'inſinuer entre les muſcles & la peau, ſorte librement du bras: il faudra boucher ſur le champ l'ouverture avec le doigt, ou avec du papier mâché, & mettre par deſſus pluſieurs compreſſes de plus larges en plus larges, & par deſſus les compreſſes, des bandages, tels que nous avons dit plus haut, pour les tenir en état. Il ne faudra pas non plus dans ce cas-ci négliger la compreſſe longitudinale & le bandage en forme de ſpirale que nous avons recommandés dans le cas précédent, pour comprimer le tronc de l'artere brachiale. Il ſera bon auſſi de ſaigner copieuſement le malade aux autres parties du corps, ſi les circonſtances ſemblent l'exiger. A ces différences près, on ſuivra en tout la même route que nous venons de preſcrire dans le cas où le ſang ſortoit librement; juſqu'à ce que la plaie ſoit bien refermée. Il ne faut pas que le Chirurgien ſoit long-tems ſans revenir voir ſon malade: car il arrive quelquefois que le ſang, ſans s'écouler par l'ouverture de la plaie, s'inſinue entre les muſcles & la peau, & cauſe un gonflement d'un volume prodigieux. Dionis rapporte dans un cas pareil, avoir été obligé d'inciſer la peau tout le long du bras, & en avoir tiré quatre pintes de ſang qui s'étoit logé dans le bras, entre le coude & l'épaule. Ruyſch, dans un cas tout ſemblable, raconte qu'il a vu un bras rempli d'un bout à l'autre de ſang coagulé. HEISTER.

Cure de l'anevryſme.

L'*Anevryſme*, eſt un terme uſité en Chirurgie, par lequel on entend une tumeur cauſée par la dilatation, la contuſion violente, & la rupture d'une artere, remplie de ſang & accompagnée ordinairement de pulſation. On diſtingue deux ſortes d'*anevryſmes*, le vrai & le faux ou bâtard. L'*anevryſme* vrai eſt une tumeur accompagnée d'une pulſation plus ou moins forte, cauſée par la dilatation, ſoit de l'artere toute entiere, ſoit d'un ſeul côté de ce vaiſſeau : Elle eſt à peu près pour les arteres ce que ſont les varices pour les veines. Les unes & les autres de ces tumeurs peuvent être conſidérées comme des eſpeces d'*hernies* des arteres & des veines : Auſſi y a-t-il quelques Auteurs qui leur donnent ce nom. Quant à l'*anevryſme* faux, il vient d'une ouverture faite à l'artere par quelque cauſe violente externe, comme une ſaignée, une plaie ou une contuſion, ou bien une éroſion, de quelque maniere qu'elle ſoit produite, laquelle eſt cauſe que le ſang s'extravaſe entre la peau & les parties ſubjacentes. Or cette extravation du ſang ſous la peau fait enfler la partie petit à petit, à un point ſi conſidérable, que la peau en devient livide & noire : il eſt encore produit, quand il arrive à l'*anevryſme* vrai de groſſir au point de diſtendre & de rompres ſes tuniques, & que le ſang fait éruption par l'ouverture de la plaie, ou bien qu'il ſe répand ſous la peau, où il ſéjourne ſans s'ouvrir de paſſage. De-là ſe forme une tumeur incommode qui n'a qu'une foible pulſation ou n'en a point du tout, & ne s'éleve pas ſi fort en pointe que dans l'*anevryſme* vrai. Quelquefois la corruption du ſang dans le bras y engendre la gangrene; ou, ce qui eſt encore bien plus déplorable, il arrive quelque hémorrhagie abondante qui fait périr le malade.

On peut encore diſtinguer les *anevryſmes* par les accidens qui les accompagnent. Il y a des ſymptomes diſtinctifs qui ne ſont pas communs à toutes les ſortes d'*anevryſmes*. Ainſi, il y en a quelques-uns, tels ſont en particuliers les *anevryſmes*, faux qui ſont accompagnés d'un ſentiment de peſanteur, d'immobilité, d'une douleur aiguë, de corruption & de ſphacele dans la partie : On pourroit les appeller avec aſſez de fondement *anevryſmes compliqués ;* & les autres *anevryſmes ſimples*. Ceux-ci peuvent encore être diviſés en deux claſſes ; les *internes* & les *externes*. Les premiers ſont ceux qui affectent une artere interne : les autres, ceux qui en affectent une externe : & ces deux ſortes d'*anevryſmes* ne different pas ſeulement par le nom ; il y a des différences très-ſenſibles qui les diſtinguent : il y en a qui, quoique d'un volume aſſez conſidérable, tantôt ont de la pulſation, & tantôt n'en ont point ; d'autres en ont perpétuellement, mais l'ont tantôt plus forte, tantôt moins : & l'on remarque, comme nous l'avons déja dit, que les *anevryſmes* faux, ſurtout ceux d'un plus ample volume, ſont rarement accompagnés de pulſation, au lieu que les vrais, & ſurtout ceux d'un plus petit volume en ont une très-forte, laquelle dans quelques-uns diminue à meſure que la tumeur augmente, & augmente au contraire dans d'autres avec la tumeur.

Aux marques diſtinctives auxquelles nous venons de dire, qu'on reconnoît les *anevryſmes* vrais externes; ajoutons qu'ils ne forment ordinairement d'abord qu'une petite tumeur de la groſſeur d'une noiſette tout au plus, mais accompagnée d'une pulſation perpétuelle. Quant aux *anevryſmes* internes, comme ils ſont imperceptibles lors de leur naiſſance, il n'y a pas lieu de déterminer ici leur groſſeur. Mais, pour ne parler que de ceux qui frappent la vue, l'endroit de la tumeur dans ceux-ci, eſt pour l'ordinaire mou au toucher, & on ſent ſous la peau un liquide qui a de la fluctuation & qui oppoſe de la réſiſtance ; ils ne font gueres changer de couleur à la peau, & ils ont un battement ſemblable à celui des arteres. Lorſque la tumeur n'eſt encore que naiſſante, quand on la preſſe avec le doigt, elle diſparoît, & reparoît auſſi-tôt qu'on retire le doigt. Mais il n'arrive plus la même choſe lorſque la tumeur a acquis un volume conſidérable ; car elle croît par degrés au point de devenir d'une groſſeur prodigieuſe. Pour l'*anevryſme* faux, à meſure qu'il augmente, il devient de plus en plus douloureux & dur, & la peau livide : mais la tumeur eſt moins éminente que dans le vrai, & n'a point ordinairement de pulſation. Quand on la preſſe, on entend un petit bruit ; ſouvent lorſque le membre entier ou en partie eſt arrivé à un point d'enflure exceſſive, la putréfaction s'y met, & cette putréfaction engendre un ſphacele.

Il vient un *anevryſme* au bras toutes les fois qu'un Chirurgien en ouvrant la veine, ſurtout la baſilique, pique l'artere en même-tems, ou l'effleure du moins avec le bout de la lancette : car alors les autres tuniques de l'artere, ou celles mêmes qui viennent de ſe refermer étant amincies & minées par la continuelle pulſation du ſang, s'affoibliſſent & ſe diſtendent au point de donner lieu à une tumeur conſidérable. C'eſt pourquoi ſi quelques jours ou quelques ſemaines après une ſaignée au bras, il s'éleve une tumeur accompagnée de pulſation, comme il vient d'être décrit plus haut, on a tout lieu de croire que c'eſt un *anevryſme* qui ſe forme. Mais indépendamment de la piquure de la lancette, il y a une infinité d'autres cauſes tant internes qu'externes qui peuvent donner naiſſance à l'*anevryſme*, non-ſeulement au bras, mais encore partout ailleurs ; car il n'eſt point ſans exemple de voir s'élever à toute autre partie du corps des tumeurs provenantes de bleſſure, de contuſions, & de ſuppuration des arteres, opérées par quelques cauſes externes ; & il n'eſt pas impoſſible qu'il ſe forme des *anevryſmes* au dedans de la poitrine & de l'abdomen, à cauſe de la foibleſſe des tuniques, ſoit internes, ſoit externes, des arteres, occaſionnée par quelque cauſe que ce ſoit, ou par exulcération, ou par preſſion ou par éroſion. Ce que j'avance eſt confirmé par des obſervations indubitables de Fallope, de Severinus, de Ruyſch, de Lanciſi, & par des cas dont j'ai été moi-même témoin. Il eſt bien vrai que les cauſes de l'*anevryſme* interne ſont ſouvent bien douteuſes & bien incertaines. Il faut cependant qu'elles ſoient elles-mêmes ou internes ou externes : & il eſt probable que ces ſortes d'*anevryſmes* doivent ſouvent leur naiſſance ou à une chute, ou à un coup, ou à une fracture arrivée précédemment, à un effort qu'on aura fait pour ſoulever ou pour tirer quelque lourd fardeau, aux ſecouſſes d'une voiture rude, ou d'un méchant cheval, ou à toute autre impreſſion violente dont l'artere aura été affectée aſſez vivement pour l'affoiblir, la comprimer, & la diſtendre ; de maniere que cette diſtenſion donne lieu à une tumeur. Ces mêmes *anevryſmes* peuvent auſſi venir d'inflammation, de ſuppuration & d'éroſion, occaſionnées par un ulcere aux parties voiſines ou à quelque partie de l'artere même ; ce qui rend ſes tuniques trop foibles pour réſiſter à l'action du ſang qui coule dedans, & la force ainſi de prêter & de s'élargir au point de donner lieu à une tumeur. Ainſi on voit ſouvent une légere bleſſure faite à l'artere par un biſtouri, une lancette ou autre inſtrument coupant, ſurtout lors de la ſaignée du bras, comme il a déja été dit, produire un *anevryſme*, quoique même l'artere n'ait été qu'effleurée, & qu'il n'y ait eu que ſa tunique externe qui ait été bleſſée par la lancette, ſans que l'interne en ait été endommagée. Cette légere bleſſure eſt cauſe que la tunique interne, à l'endroit qui répond à celui de la tunique externe qui a été endommagée, n'étant plus aſſez forte pour ſoutenir le choc du ſang que le cœur lui envoie, il faut de toute néceſſité qu'elle prete ; d'où il arrive que l'artere qui a été bleſſée ſe dilatant par degrés, il ſe forme une tumeur ſenſible qu'on appelle *anevryſme*. Appliquant la théorie mécanique de l'*anevryſme* externe à l'interne : ne peut-il pas arriver auſſi-bien des accidens qui bleſſent une artere interne ? Or une fois

bleſſée elle s'affoiblira & perdra ſon élaſticité, ſurtout dans la partie endommagée, ſoit que ce qui l'a bleſſée ait agi ſur la ſurface externe de l'artere, ou en dedans ſur ſes tuniques internes. Une chute, un coup, une compreſſion violente, une inflammation, une ſuppuration, un ulcere, &c. peuvent auſſi affoiblir l'artere, la corroder & la mettre hors d'état de ſoutenir l'action du cœur, & du ſang qu'il lui envoie, & par-là cauſer un *anevryſme*, ſurtout ſi quelque impreſſion externe vient à s'y joindre enſuite, comme un mouvement violent, une chute, une ſecouſſe, ou quelque choſe de ſemblable.

J'ai indiqué plus haut les meſures qu'il falloit prendre pour prévenir la formation de l'*anevryſme*, lorſqu'il eſt arrivé lors d'une ſaignée quelque accident qui y peut conduire : A préſent je vais décrire les ſignes auxquels on reconnoît qu'on a bleſſé une artere, ſi légerement que ce ſoit. Comme dans ce cas il n'y a pas de ſignes abſolument certains, & que (pour m'exprimer en termes propres,) on ne doit pas compter ſur des ſymptomes pathognomiques pour découvrir une légere bleſſure à l'artere. les ſignes que je vais décrire ne ſont que des conjectures, mais conjectures extremement probables. Quand on a ſenti diſtinctement une pulſation contre la pointe de la lancette en la tenant plongée dans le bras; on eſt bien fondé à croire que l'artere a été effleurée & bleſſée. On a vu plus haut par quelle méthode on peut obvier à la formation de l'*anevryſme*.

Mais ſi le malade ou le Chirurgien lui-même par imprudence ou par négligence ne veulent pas ſe donner la peine de prendre ces précautions, ou qu'ils ôtent trop-tôt le bandage que j'ai indiqué, il ſe formera un *anevryſme* qui ne tardera point à ſe déclarer. Il eſt à remarquer que ſi vous voyez paroître au bras une tumeur accompagnée de pulſation, dans le mois même qu'a été faite une ſaignée, c'eſt une *anevryſme* qui ſe forme en conſéquence d'une légere bleſſure à l'artere. Or le véritable *anevryſme* lorſqu'il ne fait encore que de naître n'eſt accompagné d'aucun autre accident, qu'une pulſation incommode & une petite tumeur : mais par la ſuite, lorſqu'inſenſiblement il a pris de l'accroiſſement, & qu'il eſt devenu auſſi gros qu'un œuf, que le poing, ou la tête; car il y en a qui vont juſques-là (voyez *Pl. XII. fig. 6.*) il eſt accompagné d'une douleur aiguë, d'immobilité dans la partie, de relâchement & autres ſymptomes dangereux; d'où il arrive que ſi on n'y remédie pas à tems, les tuniques des arteres s'aminciſſant tous les jours, elles crevent à la fin, au grand préjudice du malade, qu'elles mettent ſouvent en danger de mort : car ou la peau perce en même-tems, & dans ce cas il en arrive une hémorrhagie terrible; ou le ſang reſte enfermé deſſous, & alors s'y corrompant inſenſiblement, la gangrene vient au bras.

Quoique preſque tous les *anevryſmes* ſoient très-dangereux, & qu'on en voie peu, comme nous l'aſſurent Bartholin & Harder, qui ſe terminent heureuſement; cependant on peut dire que les plus fâcheux & les plus dangereux de tous, ſont ceux qui affectent les plus groſſes arteres internes, ou qui ſont tellement cachées & enfoncées, qu'on n'y ſauroit atteindre pour y porter du remede. De cette ſorte ſont ceux qui viennent à l'aorte, à l'origine des arteres brachiale, ſoufclaviaire ou carotide, &c. leſquels ſont incurables; tels ſont encore ceux qui affectent l'artere carotide au cou, l'axillaire près de l'humerus, & l'artere crurale, ſurtout dans le haut de la cuiſſe. Car ſi l'on y fait l'opération, on doit s'attendre à une hémorrhagie exceſſive, qui pour l'ordinaire eſt mortelle : ſinon la gangrene s'y met, & il s'y forme un ſphacele. Les *anevryſmes* aux arteres externes ſont bien moins dangereux, & on en guérit ſouvent; tels ſont en particulier ceux qui affectent les arteres du crane, celles qui ſont en-deſſus des côtes, celles des piés, des mains & de l'avant-bras. Pour l'*anevryſme* au bras, à moins qu'on ne s'y prenne lorſqu'il commence à ſe former, tems auquel on peut le guérir avec les compreſſes graduées & le bandage, il eſt bien rare, lorſqu'on eſt obligé d'employer le biſtouri, que la fin en ſoit heureuſe; car comme l'objet principal qu'on ſe propoſe eſt de fermer & faire reprendre l'ouverture faite au tronc de l'artere dans l'opération, il eſt bien difficile que le bras depuis le coude juſqu'à la main ne manque de nourriture, parce qu'il ne vient plus de ſang dans les gros vaiſſeaux, & qu'il en vient trop peu dans les petites ramifications pour entretenir la vie dans cette partie; de-là la gangrene & le ſphacele, & ſouvent la mortification de cette partie, comme j'en ſuis aſſuré par un grand nombre d'expériences, confirmées par les obſervations de beaucoup de Medecins; de ſorte que ſouvent il en faut venir à couper la partie affectée pour ſauver la vie du malade : encore arrive-t'il quelquefois que nonobſtant tous les ſoins qu'on peut prendre, le malade ne laiſſe pas de périr, même après l'amputation. Toutes les fois que l'*anevryſme* perce de lui-même & ſans qu'on s'y ſoit attendu, il en arrive ordinairement une hémorrhagie ſi abondante, que le malade épuiſé, en meurt auſſi-tôt, à moins qu'il ne ſoit promptement ſecouru par un habile Chirurgien qui y applique le tourniquet ou autre inſtrument de cette nature. Le malade ſe trouve encore dans un extreme danger, lorſqu'un Chirurgien ignorant, prenant la tumeur de l'*anevryſme* pour une tumeur d'abſcès, la traite ſur ce pié-là, & y fait l'inciſion.

Il y a une choſe entre autres qui mérite d'être remarquée, c'eſt que les *anevryſmes* faux ſont plus dangereux que les véritables : car on peut garder ces derniers, ſurtout s'ils ne ſont pas d'un volume bien étendu, pendant pluſieurs années & même toute la vie, ſans beaucoup d'incommodité ni de riſque, en prenant la précaution de porter une ligature ou un bandage convenable, au lieu que les *anevryſmes* faux tendent inceſſamment ou à une hémorrhagie exceſſive, ou à la corruption & au ſphacele.

Ces deux ſortes d'*anevryſmes* ſont à craindre à proportion de leur volume & de la nature des parties qu'ils affectent; Hildanus, l'homme du monde le plus intrépide & le plus expérimenté, n'a jamais tenté d'opération chirurgique dans ce genre; Ruiſch dit formellement des Chirurgiens d'Amſterdam, que depuis trente ans il n'y en avoit pas un d'eux qui eût entrepris une opération d'*anevryſme*. L'opération de l'*anevryſme* faux eſt ſujette à plus d'inconvéniens que celle du véritable; par le raiſon que le ſang extravaſé étant repandu de tous côtés & caillé, c'eſt une grande affaire pour le Chirurgien que de le faire ſortir.

Pour ce qui eſt de l'*anevryſme* interne, comme il eſt d'ordinaire tellement caché & enfoncé, que le Chirurgien n'y peut atteindre pour y porter du remede; & que quand même, par quelque voie que ce fût, on pourroit le voir de ſes yeux, ce ſeroit haſarder la vie du malade que d'y porter le biſtouri ou d'y faire une inciſion : toutes ces raiſons ont fait que les plus conſommés en Chirurgie, tels que Fallope, Paré & Severinus n'ont jamais ſongé à entreprendre ces ſortes de cures. Quant à nous, de crainte qu'on ne nous accuſe de perdre le tems à indiquer des remedes pour des cas qui ſont incurables, nous nous contenterons de traiter des *anevryſmes* externes, qui ſont ſuſceptibles de guériſon.

Afin que chacun ſoit au fait de la meilleure méthode de traiter un mal ſi dangereux, nous allons tâcher dabord d'expoſer en peu de mots comment il faut traiter les *anevryſmes* qui viennent au pli du bras où ils ſont plus ordinaires que partout ailleurs; ce qui ſuffira pour faire voir comment il faut s'y prendre pour les autres, qui ſont moins ordinaires. Quand il vient un *anevryſme* vrai au pli du bras, lorſqu'il ne fait que de commencer, & qu'il eſt encore petit, ou que du moins il n'eſt encore guere groſſi, il y a deux manieres de le traiter; ou en ſe contentant d'y appliquer des compreſſes

& un bandage, ou en employant le biſtouri. Lorſqu'on s'en tient à la premiere, on peut s'y prendre de deux manieres différentes, qui ſont, ou de n'employer rien de plus que des compreſſes & des ligatures, ou bien de ſe ſervir d'inſtrumens particuliers faits exprès pour cet uſage. La méthode de ſe ſervir des compreſſes pour l'*anevryſme* vrai nouvellement formé, & même pour l'*anevryſme* faux, au cas qu'il n'y ait point de ſang extravasé dans les parties voiſines, eſt toujours celle qu'il faut tenter la premiere; car il y auroit de la cruauté de commencer par faire une inciſion dangereuſe lorſqu'on pourroit parvenir à la même fin par une voie beaucoup moins dure. Quand on a repouſſé le ſang de la tumeur, il faut la ſerrer & la tenir preſſée au moyen d'un peu de papier mâché qu'on mettra deſſus, ou de quelque emplâtre aſtringente, après quoi on mettra par deſſus des larges compreſſes & des bandages tels qu'il convient, qu'on laiſſera en place pendant quelques ſemaines & même quelques mois. Cette méthode, ſans parler des modernes qui l'ont ſuivie, a été celle d'Hildanus, de Tulpius & de Roger. Mais ſi on ne tire pas du bandage tout l'avantage qu'on en attendoit comme l'a éprouvé ſur lui-même M. Bourdelot Medecin du Roi de France, les Chirurgiens ont inventé, pour y ſuppléer, une machine, au moyen de laquelle, non-ſeulement on comprime & l'on contient les *anevryſmes* qui ſont de peu de volume, mais même on les guérit ordinairement (en appliquant une emplâtre fortifiante ſur la plaie.) Deux de ces machines, entre autres ſont repréſentées, *Pl. XII. fig.* 8. *&* 9. je ſai que de voir ces machines en nature, en apprendroit mille fois mieux l'application & l'uſage que tout ce qu'on en peut dire à celui qui ne les a point vues; cependant je me flate qu'on ne laiſſera pas de s'en former une idée, au moyen de la planche, à laquelle je renvoie.

Si l'*anevryſme* eſt trop conſidérable pour pouvoir être réprimé & aſſujetti, ou par le bandage ou par les inſtrumens imaginés pour cet uſage; ſi c'eſt un *anevryſme* vrai, qui au moyen de ce que la tunique de l'artere s'eſt déchirée a dégéneré en *anevryſme* faux, ſurtout ſi le ſang répandu parmi les chairs fait appréhender la gangrene; ſi le bras eſt douloureux & ſans mouvement; en un mot, ſi on a lieu de craindre que la tumeur & la peau même perçant à la fois, il n'en arrive une hémorrhagie exceſſive, qui cauſe la mort au malade, ce ſera le cas d'avoir recours au biſtouri. Mais cette opération étant extremement dangereuſe, il ne faut pas l'entreprendre inconſidérément. Il y faut au contraire apporter toute la prudence & la circonſpection poſſible, & ne la pas faire ſans avoir pris avis de Medecins & de Chirurgiens expérimentés, de peur que s'il arrivoit quelques accidens qui n'auroient pas été prévus, on ne pût les imputer à l'ignorance ou à la témérité du Chirurgien, qu'on prétendroit s'y être pris autrement qu'il n'auroit dû.

On a deux objets dans cette opération; le premier d'emporter la tumeur de l'*anevryſme*, le ſecond de fermer enſuite l'artere. En Italie, ſans remonter plus haut que le ſiecle dernier, on avoit pour méthode d'amputer le bras où s'étoit formé l'*anevryſme*, & enſuite de cautériſer l'artere bleſſée avec un fer chaud, comme on le voit dans l'hiſtoire des *anevryſmes*, de Bartholin. A preſent on tâche de conſerver le bras, & de le guérir par des voies plus douces. Afin de guider le Chirurgien dans ſon opération, voici les trois choſes qu'il a à faire: la premiere, d'arrêter le ſang avec le tourniquet, invention que n'avoient pas les Anciens; en ſecond lieu, de chercher & de découvrir l'artere; & enfin de la comprimer & la lier au moyen d'une ligature qu'il applique par-deſſus. C'eſt pourquoi avant de ſe mettre à ſon opération, il faut qu'il ait ſes inſtrumens tout prêts, rangés par ordre, ſur un plat, ſur une planche ou ſur une table. Voilà à peu près ce qui lui eſt néceſſaire: un tourniquet pour comprimer l'artere du bras & arrêter le ſang; (ſoit que ce ſoit un tourniquet, ordinaire, ſoit que ç'en ſoit un plus compoſé & décrit à l'Art. *Amputatio*) enſuite un biſtouri, pour découvrir l'artere; (voyez *Pl. II. 2 vol. fig. G.*) quelques petits crochets, une éponge trempée dans du vin chaud, de l'eau de vie; une paire de ciſeaux dont la pointe ſoit mouſſe, (voyez *Pl. II. 2 vol. fig. C. D.*) pluſieurs compreſſes quarrées de différentes largeurs; une compreſſe étroite & en pluſieurs doubles, d'un demi-pié de long; deux morceaux de toile aſſez larges, & aſſez longs pour couvrir & envelopper tout le bras; & enfin deux ou trois bandes de deux doigs de large, trois ou quatre fois plus longues que celles qu'on emploie pour une ſaignée du bras ordinaire. Outre tout ce que je viens de dire, ſi le Chirurgien eſt dans le gout de ſe ſervir d'aſtringens & de corroſifs; (méthode que je regarde comme fort douteuſe,) il faut qu'il ait auſſi ſous ſa main un morceau de vitriol bleu, un peu d'eau ſtyptique de Weber ou de beurre d'antimoine, ou quelque autre choſe de même nature. Mais s'il juge plus à propos d'appliquer une ligature ſur l'artere, ce qui en effet eſt le plus sûr pour empêcher qu'il ne ſurvienne quelque nouvelle hémorrhagie, & qui eſt auſſi ce que pratiquent à preſent les meilleurs Chirurgiens, par la raiſon que la chute de l'eſcarre eſt ſouvent ſuivie d'une hémorrhagie qui met la vie du malade en un danger extreme; il faut en ce cas qu'il ſoit muni d'une aiguille courbe, & enfilée d'un fil double ou triple, & ciré; ſinon, d'un inſtrument particulier que j'ai inventé pour ce cas.

Tout ce qui eſt néceſſaire pour l'opération, ainſi diſpoſé, il faut faire aſſeoir le malade ſur une chaiſe, qu'il ſoit un peu penché en devant, & preſente ſon bras étendu, comme s'il s'agiſſoit de le ſaigner. Alors quatre aides, que le Chirurgien aura amenés pour le ſeconder dans ſon opération, ſe rangeront à l'entour, de la maniere qu'il jugera la plus commode. Par exemple, ſi c'eſt le bras droit où eſt l'*anevryſme*, je crois qu'il ſera bon que le Chirurgien ſe place lui-même à la droite de ſon malade, & qu'il faſſe mettre un de ſes aides, le plus entendu des quatre, à l'épaule droite, de ſorte qu'il ſoit à portée d'empoigner le bras, d'y ajuſter le tourniquet, & de le ſerrer plus ou moins, ſelon qu'il en ſera beſoin, ou que le Chirurgien le lui dira. Un autre ſe mettra vis-à-vis du malade, & lui tiendra le bras bien ferme au-deſſus du poignoit, afin qu'il ne puiſſe pas le retirer pendant l'opération. Un troiſieme qui ſera à la gauche du malade, tiendra ſur un plat ou ſur une table les inſtrumens & tout l'appareil néceſſaire. Le quatrieme ſe tiendra tout prêt, pour l'occaſion, à fournir au Chirurgien ce qu'il croira néceſſaire pour ſon opération. Cet arrangement du Chirurgien & de ſes aides, lorſque l'*anevryſme* eſt au bras droit, fait aſſez comprendre comment il faudroit le varier ſi l'*anevryſme* étoit au bras gauche, il eſt viſible qu'il faudroit dans le ſecond cas mettre à gauche ceux qui dans le premier auroient dû être placés à droite.

La premiere attention du Chirurgien doit ſe porter à ce que le tourniquet ſoit appliqué ſur l'artere brachiale de la maniere qu'il doit l'être, c'eſt-à-dire, environ au milieu de la partie ſupérieure du bras, (Voyez *Pl. IV. fig.* 1. *K.*) & qu'il ſoit ſerré au point qu'on ne ſente plus de pouls à l'*anevryſme* ni au poignet; car c'eſt la meilleure précaution qu'on puiſſe prendre pour empêcher l'hémorrhagie. Il faut ſeulement prendre garde de ne pas ſerrer juſqu'à bleſſer les nerfs & les autres parties tendres. Celui des aides qui ſera à droite, tiendra la manivelle du tourniquet en état, de peur qu'il ne ſe lâche; ſi ce n'eſt que ce ſoit un tourniquet à vis, (tel que celui qui eſt repréſenté *Pl. V. & VI.*) auquel cas il tiendra de lui même, ſans qu'il y ait à craindre qu'il ne ſe lâche.

Le tourniquet une fois bien en état, l'opération ſe peut faire de trois manieres différentes, qu'il eſt, je crois, à propos de décrire ici.

La premiere opération conſiſte, ſi c'eſt un *anevryſme* vrai, a y plonger le biſtouri de bas en haut ſelon la longueur

& la direction de l'artere. L'ouverture étant faite, d'une étendue ſuffiſante, ſoit avec le biſtouri, ſoit avec des ciſeaux, en long ou en travers; le Chirurgien avec ſes doigts, avec une ſonde ou une éponge, fera ſortir ce qu'il peut y avoir de ſang & de matiere. Après avoir ainſi nettoyé la plaie, il relâchera un peu le tourniquet, afin que le ſang qui arrive de l'artere lui faſſe découvrir l'endroit où elle a été ouverte. Si le malade eſt fort & vigoureux, il ne faudra pas reſſerrer le tourniquet ſur le champ, mais attendre qu'il ſoit ſorti de l'artere quelques onces de ſang, autant qu'on verra le pouvoir faire ſans qu'il en arrive d'accident. Lorſqu'on a ſerré le tourniquet avec tout le ſoin poſſible, ſi l'on juge à propos d'appliquer quelques topiques; il n'y aura qu'à mettre ſur l'ouverture de l'artere un petit morceau de vitriol bleu enveloppé dans du linge ou du coton, & par-deſſus quelques compreſſes les unes ſur les autres, en commençant par mettre la plus étroite deſſous, & mettant enſuite les autres qui couvrent la premiere, de plus larges en plus larges, avec quantité de plumaſſeaux de charpie, bien entrelacés tout au tour. Il faut aſſurer tout cet appareil enſemble avec les doigts, & ſurtout avec le pouce de la main gauche, ſur l'endroit de l'artere qui a été ouvert. Au lieu du morceau de vitriol vous pouvez mettre ſur la plaie un plumaſſeau épais, imbibé d'eau ſtyptique de Weber, & preſſé enſuite, ou de beurre d'antimoine; qui feront tout auſſi-bien que le vitriol, & peut-être mieux: du moins faudra-t'il mettre quelqu'une de ces trois choſes. Par-deſſus l'un ou l'autre de ces topiques, vous appliquerez une emplâtre quarrée, fendue de tous les côtés, & la couvrirez d'une compreſſe auſſi quarrée, bien large & bien épaiſſe. Enfin pour tenir le tout en état, vous l'entourerez d'un bandage trois ou quatre fois plus long que celui qu'on fait après une ſaignée du bras. Ceux qui s'attachent à la méthode de Dionis mettent ſeulement ſur l'ouverture de l'artere un morceau ou deux de papier mâché, ou une compreſſe humectée de quelque eau ſtyptique, & par-deſſus quantité d'autres compreſſes plus larges les unes que les autres, comme nous avons dit plus haut; & ſouvent en effet il ne faut rien de plus.

Mais pour obvier plus ſûrement à l'hémorrhagie, après avoir arrêté la premiere bande, il en faudra ajouter une ſeconde, à laquelle on fera faire quelques tours dans le même ſens que la premiere ſur la partie affectée; enſuite on la fera paſſer le long du bras en remontant vers l'épaule, pardeſſus une compreſſe étroite & épaiſſe poſée en long ſur l'artere brachiale, pour tenir perpétuellement ce vaiſſeau dans un état de compreſſion; & afin que cette bande ne ſe lâche pas, je lui ferois faire un tour par-deſſus la poitrine, & viendrois l'arrêter à l'épaule, ou du moins au bout du bras, après quoi je laiſſerois le malade en repos. L'opération finie, & le tourniquet un peu relâché, il faudra regarder s'il ne vient pas de ſang à travers le bandage; & ſi on n'en voit aucune apparence, c'eſt un ſigne que l'opération a été bien faite.

S'il vient du ſang, il faudra ſerrer de nouveau le tourniquet; & ſi le bandage eſt lâché, le délier tout-à-fait, & le refaire comme la premiere fois, mais avec tout le ſoin poſſible: ou bien ſi cette méthode ne paroît pas aſſez ſûre, il faudra, ſuivant l'avis de Paul Eginete, au moyen d'une aiguille courbe & émouſſée, paſſer un fil double & fort par-deſſous l'artere pour la lier; car il n'y a gueres d'autres moyens pour mettre la vie du malade en ſûreté. Mais le Chirurgien a deux choſes à obſerver; la premiere, d'éviter ſoigneuſement de bleſſer l'artere; la ſeconde, de prendre garde auſſi de ne pas piquer le nerf qui en eſt voiſin. Pour cette raiſon, il ſera à propos de faire une inciſion ſuffiſante à la peau, & d'écarter & dégager, s'il eſt poſſible, le mieux que l'on pourra, le nerf d'avec l'artere, au moyen d'un petit crochet; après cela on paſſera par-deſſous l'artere, une aiguille, la tête la premiere, de peur de bleſſer l'artere, ſi on la paſſoit par la pointe; & quand on pourra ſaiſir le fil dont elle eſt enfilée, on nouera le vaiſſeau avec; ou bien on ſe ſervira, ſi on l'aime mieux, de l'inſtrument que j'ai inventé pour ce cas. Dans le cas où vous vous ſervirez de l'aiguille enfilée, après que vous l'aurez paſſée, vous couperez le fil près de l'aiguille; vous lierez la partie ſupérieure de l'artere avec; vous mettrez au-deſſous de la ligature un peu de charpie, ou une compreſſe de linge, & vous laiſſerez paſſer un bout du fil d'environ quatre doigts, juſqu'à ce que l'artere ayant repris, il ſe détache de lui-même, & tombe. Quelques Chirurgiens ſont d'avis qu'on lie la partie inférieure de l'artere bleſſée: mais d'autres le trouvent déraiſonnable, inutile & même dangereux. Et en effet, il y a des circonſtances où ces derniers ont raiſon, comme, par exemple, quand l'*anevryſme* eſt au pli du bras; car en ce cas, pour lier l'artere en deux endroits, la plaie & la cicatrice qu'on ſeroit obligé de faire, leſquelles auroient immanquablement une étendue conſidérable, pourroient bien rendre le coude roide & inflexible. Mais ſi l'*anevryſme* n'eſt pas au pli du bras, & ſingulierement s'il eſt au-deſſous, lorſqu'après qu'on a lié la partie ſupérieure de l'artere, l'inférieure continue de ſaigner, on peut ſans danger, & l'on doit même la lier auſſi. Par exemple, moi, traitant un *anevryſme* à l'artere cubitale, ſitué entre la main & le pli du bras, après avoir lié l'extrémité ſupérieure de l'artere bleſſée, & l'inférieure après que j'eus lâché le tourniquet, continuant de rendre du ſang conſidérablement, je la nouai avec un fil que je paſſai par-deſſous au moyen d'une aiguille courbe; & le malade qui étoit prêt de périr, revint en ſanté ſans autre nouvel accident, moyennant les médicamens balſamiques que j'employai pour achever la cure. C'eſt pourquoi, s'il y a néceſſité de nouer l'artere auprès du coude, il faut le faire, ou au moins appuyer deſſus des compreſſes avec un bandage bien ſerré; car il m'eſt arrivé par cette derniere méthode, de guérir parfaitement la partie inférieure de l'artere ſans la moindre effuſion de ſang.

Il y a des Chirurgiens qui ſont dans l'uſage, après qu'ils ont lié l'artere, de la couper en travers, dans la vue de prevenir quelque nouvelle hémorrhagie, comptant que les deux extrémités de l'artere ainſi liée ſe ferment mieux, les chairs occupant l'entre-deux: mais je crois cette méthode dangereuſe, ou tout au moins ſuperflue; & j'ai moi-même fait l'opération de l'*anevryſme* deux fois ſans couper l'artere; & mes deux malades n'en ont pas été moins bien guéris. Quant à ce qui reſte à faire, c'eſt d'emplir la plaie de charpie, d'appliquer enſuite pluſieurs compreſſes l'une ſur l'autre, & d'aſſurer le tout avec un bandage bien ſerré.

Quelques-uns ſont d'avis, dans la vue d'obvier à l'inflammation, qu'on enveloppe les parties voiſines du coude, d'un linge trempé dans de l'oxycrat, de rouler enſuite par-deſſus un bandage ſpiral, & quelquefois de ſaigner le malade à l'autre bras. C'eſt une fort bonne précaution à l'égard des perſonnes d'un tempérament chaud & ſanguin: mais pour celles qui ne ſont déja que trop rafraîchies & affoiblies pour avoir perdu beaucoup de ſang, c'eſt les tuer que de leur en tirer encore, quoiqu'en diſent quelques Chirurgiens, qui recommandent cette pratique, ou de leur appliquer des réfrigérans; car j'ai guéri des malades dans le cas dont nous parlons, ſans leur tirer une goutte de ſang; & attendu la diminution de leur chaleur naturelle, au lieu d'oxycrat ou de vinaigre, je leur mettois pour leur fomenter le bras, de l'eau-de-vie camphrée ou imprégnée de thériaque. Tout cela fait, ce qui reſte à faire, eſt de mettre le malade dans ſon lit, & de lui faire poſer ſon bras tout de ſon long ſur un oreiller mollet, lui recommandant de ne pas le remuer, pour éviter les impulſions & les pulſations du ſang que pourroient occaſionner des ſecouſſes trop violentes. Il eſt de la derniere importance que le malade ſe tienne en repos. S'il arrivoit pourtant que le bras enflât, il faudroit prendre garde ſi l'enflure ne viendroit pas de ce que le bandage

ſeroit trop ſerré, d'où il pourroit arriver une inflammation dangereuſe; car en ce cas il faudroit bien le défaire & le racommoder de maniere qu'il ſerrât moins. Mais par une autre conſidération, il faudroit auſſi ne ſe pas laiſſer aller trop aiſément à lâcher le bandage, de peur de l'hémorrhagie; car je ſai par expérience, que dans ces cas le bras peut enfler extremement, & même juſqu'à en être livide, ſans qu'il en arrive aucun mal, pourvu que la tumeur ne ſoit pas dure & douloureuſe, & qu'il n'y ait aucuns ſignes qui faſſent appréhender la gangrene.

Pour garantir le malade de quelque hémorrhagie qui le feroit périr d'épuiſement, laquelle pourroit être causée par l'uſage d'aſtringens & de corroſifs employés mal-à-propos, ou par la mauvaiſe façon du bandage: il faut qu'il y ait auprès de lui, jour & nuit, une perſonne munie d'un tourniquet, qui ſoit toute prête, s'il arrivoit une hémorrhagie, à lui arrêter le ſang, en appliquant d'abord le pouce ſur l'orifice, & ajuſtant le tourniquet ſur le bras: on iroit chercher en même-tems le Chirurgien pour mettre un bandage au bras, s'il n'y en avoit pas, ou en refaire un meilleur, s'il y en avoit un mal fait, de peur que le malade ne périſſe en perdant ſon ſang. Pour moi, je crois, que pour prevenir cet accident, le plus sûr eſt de lier l'artere avec un fil le plus exactement qu'il eſt poſſible; & je ſuis bien éloigné de blâmer certains Chirurgiens qui paſſent trois fils par-deſſous l'artere, & en laiſſent un lâche, afin de l'avoir tout prêt, s'il arrive qu'il en ſoit beſoin, & de n'avoir qu'à le ſerrer, au cas que les deux ne ſuffiſent pas.

Si le bandage tient bien, & qu'il n'arrive ni hémorrhagie, ni inflammation ou tumeur conſidérable, ni aucuns autres accidens de cette ſorte, je ne conſeille pas de le défaire avant le troiſieme ou quatrieme jour, afin de laiſſer à la plaie de l'artere tout le tems de reprendre comme il faut. Mais quand il vient à ſe lâcher, il faut d'abord que le Chirurgien faſſe mettre le doigt à quelqu'un des Aides ſur l'artere, ou qu'il y applique le tourniquet, enſuite qu'il prenne garde de ne pas arracher trop bruſquement les compreſſes, ſurtout celles qui ſont immédiatement ſur la plaie, de peur de faire venir le ſang. Il commencera par bien nettoyer la plaie, & y mettra enſuite de la charpie nouvelle, avec quelque onguent digeſtif, & ne fera rien de plus juſqu'à ce que ce qui s'eſt attaché, ſoit compreſſe ou autre choſe, ſe détache de ſoi-même. Le plus sûr même eſt de ne défaire le bandage que le moins qu'on pourra pendant les premiers quinze jours; & quand on ſera obligé de le faire par quelque bonne raiſon, d'y apporter toutes les précautions que j'ai recommandées, ſurtout ſi l'artere n'eſt pas liée, dans la crainte de quelque hémorrhagie, qui donneroit un nouvel embarras au Chirurgien.

Mais ſi, peu de jours après l'opération, il ſurvient une chaleur brûlante, accompagnée d'un mouvement vif & fréquent dans le ſang, ce qui indique de la fievre, & donne lieu de craindre l'hémorrhagie & la gangrene; il faut faire une ſaignée à l'autre bras, & quelquefois même en faire plus d'une, ſurtout ſi le malade a beaucoup de ſang, & faire uſage de médicamens propres à tempérer la chaleur. Quant à la diete, le mieux que puiſſe faire le malade, eſt de ne prendre aucuns mets échauffans fermes & ſolides, mais de s'en tenir à des bouillons qui ne ſoient pas même trop forts de viande, & à des alimens liquides, bien délayés & bien rafraîchiſſans, tels qu'on les preſcrit dans le cas des plaies & des inflammations dangereuſes.

Auſſi-tôt que l'orifice de l'artere eſt fermé, ce qui dans les *anevryſmes* les plus benins, arrive au bout de dix ou douze jours, mais plus tard dans ceux qui le ſont moins, il faut mettre de la charpie toute ſimple, ou quelque baume vulnéraire ſur la plaie externe; & que le malade de tems en tems ouvre & ferme ſon bras, de peur qu'il ne devienne roide & inflexible par la contraction qui ſe pourroit faire à l'endroit de la cicatrice, & par le long tems qu'il auroit été ſans flexion.

Voici une autre méthode de traiter les *anevryſmes*.

La premiere choſe à faire, eſt d'ajuſter le tourniquet; & de placer le bras dans la ſituation que j'ai dit plus haut. Enſuite on fait l'inciſion à la peau, ſans toucher à l'*anevryſme*; après quoi on dégage l'artere au-deſſus & au-deſſous de la tumeur, d'avec les nerfs qui lui ſont contigus; & au moyen d'un petit crochet, on la ſouleve de façon qu'on puiſſe paſſer par-deſſous une aiguille courbe & mouſſe, enfilée d'un fil double & ciré, ou l'inſtrument de mon invention que j'ai indiqué ci-deſſus: entre l'artere & le fil, on met une eſpece de petite compreſſe ou morceau de linge, de peur qu'en ſerrant le fil on ne coupe l'artere. L'artere étant ainſi liée des deux côtés de la tumeur, il faut ouvrir la tumeur avec un biſtouri, & gouverner la plaie de la maniere qu'on a dit ci-deſſus. C'eſt avec cette méthode que Purmannus, à ce qu'il rapporte lui-même, venoit à bout des plus terribles *anevryſmes* (*Voyez Pl. XII. fig. 6.*) & conſolidoit la plaie en un mois de tems.

Voici une maniere de traiter l'*anevryſme* vrai, différente des deux précédentes.

D'abord on applique le tourniquet ſur le bras; enſuite après avoir preſſé la tumeur pour faire deſcendre, s'il ſe peut, le ſang du côté de la main, on fait une inciſion en long dans la peau avec le biſtouri, ſans toucher à l'*anevryſme*; enſuite, après avoir dégagé un peu au-deſſus de la tumeur l'artere d'avec les parties contiguës, & ſingulierement d'avec les nerfs, on la lie d'un fil en double ou triple, une ou deux fois ſelon que l'occaſion l'exige, & qu'il eſt néceſſaire pour qu'il ne vienne plus de ſang dans la tumeur après que le tourniquet eſt ôté. Cela fait, on bande le bras & on le gouverne de la maniere qu'il convient, juſqu'à ce que le fil ſe défaiſant, tombe de lui-même, & que la plaie ſoit conſolidée.

Cette méthode de traiter l'*anevryſme* ſans faire de plaie, ni de cicatrice conſidérable, a été introduite par Anellius, à ce qu'il nous apprend lui-même. C'eſt en la ſuivant qu'il a guéri à Rome un *anevryſme* très-dangereux en un mois de tems. Quant à la pratique générale qui a été en uſage juſqu'ici, d'ouvrir l'*anevryſme*, & d'en tirer avec les doigts, ou avec des inſtrumens faits exprès, tout le ſang qui s'y eſt amaſſé, elle a quelques inconvéniens, comme d'être plus longue, de cauſer plus de douleur, & de faire une cicatrice plus conſidérable. L'opération finie, Anellius ſaignoit ſon malade quatre fois à l'autre bras, ſuivant la méthode de preſque tous les Chirurgiens François. Il eſt vrai que la ſaignée réitérée peut être d'un excellent uſage pour tempérer la chaleur & le mouvement du ſang dans les pays chauds: mais dans les contrées ſeptentrionales où le climat eſt plus froid & le tempérament différent, je la juge moins néceſſaire, & même ordinairement contraire, ſurtout quand le malade eſt déja affoibli; outre que l'expérience m'a appris qu'on guérit très-bien les *anevryſmes* ſans ſaignée.

Si la tumeur de l'*anevryſme*, comme j'en ai vu des exemples, perce d'elle-même, & dégénere en *anevryſme* faux, il eſt rare qu'on puiſſe tirer d'affaire le malade ſans lui faire l'opération. Dans ce cas, il faut, comme pour tout autre *anevryſme*, commencer par appliquer le tourniquet pour prevenir l'hémorrhagie; après quoi on fait une inciſion à la peau aſſez profonde pour pouvoir faire ſortir tout le ſang & la matiere qui ſe ſont amaſſés; & après avoir bien détergé la plaie, il faut ſonger à la conſolider au moyen d'aſtringens & de corroſifs, ou, ce qui vaut encore mieux, en liant l'artere avec un fil, comme dans le cas de l'*anevryſme* vrai.

Si l'artere brachiale ou cubitale, ou tibiale, étoit bleſſée d'un coup d'épée, ou par quelque autre arme, au point qu'on ne pût ni par les médicamens, ni par le bandage arrêter l'hémorrhagie, il n'y auroit pas de remede, ni plus prompt, ni plus sûr à mon avis, que celui qui vient d'être indiqué plus haut pour la cure de l'*ane-*

vryſme, qui eſt d'appliquer le tourniquet au-deſſus de la plaie, de chercher enſuite l'artere qui a été bleſſée; ſi c'en eſt une petite, d'employer des aſtringens pour arrêter le ſang, & ſi elle eſt groſſe de la lier avec un fil, de la maniere qu'on l'a vu ci-deſſus : car en ſuivant cette méthode, j'ai moi-même ſouvent guéri des gens qui ſembloient n'attendre plus que la mort & que j'avois trouvés dans le dernier épuiſement par la perte de preſque tout leur ſang, au ſortir des mains d'autres Chirurgiens qui les avoient traités avec des remedes ſtyptiques, & leur avoient mis des ligatures ſi ſerrées que leur bras en étoit enflé prodigieuſement. Je n'ai vu nulle part ſi cette méthode ſeroit également bonne, s'il s'agiſſoit d'une artere crurale, & l'occaſion ne m'eſt pas encore venue d'en faire l'expérience.

Il faut traiter à peu près de même les *anevryſmes* qui viendroient à quelque autre partie, pourvu qu'ils ſoient guériſſables; ce dont on peut s'aſſurer par la conſidération de la partie où ils ſont ſitués, & de l'étendue qu'ils y occupent. Au reſte, je crois que je ne ferai pas mal de dire ici quelques particularités de ces *anevryſmes* en faveur des jeunes Praticiens, attendu que les Chirurgiens modernes ne nous en ont preſque rien dit du tout. Le premier dont je vais faire mention eſt un qui étoit venu d'une coupure de canif entre le pouce & le doigt index, que Tulpius guérit en le tenant dans un état de compreſſion. Il y mit une emplâtre aſtringente qu'il fit tenir en mettant une plaque de plomb par-deſſus & un bandage ſerré; & au bout de quatre mois le ſang étant ſorti de la tumeur & les levres de la plaie bien refermées, l'*anevryſme* ſe trouva totalement guéri. C'eſt ainſi qu'il faut comprimer tout autre *anevryſme*, en quelque endroit qu'il ſoit, ſurtout quand il eſt encore récent, & qu'il n'a pas acquis un large volume, commençant par faire refluer le ſang dans l'artere autant qu'il eſt poſſible.

Le ſecond exemple eſt d'un *anevryſme* à la tête. Une femme donna à ſon fils âgé de ſept ans, un grand coup de bâton ſur le côté gauche de la tête, à l'endroit où paſſe l'artere carotide. Auſſi-tôt après, il lui vint une tumeur avec pulſation, de la groſſeur d'une noiſette; elle étoit blanchâtre d'abord, & cédoit au toucher: mais en huit jours de tems elle devint ſi conſidérable, qu'elle occupoit la moitié de la tête, s'étendant depuis la future ſagittale juſques aux yeux, & couvrant le front & les tempes. Pluſieurs Medecins aſſemblés en conſultation, convinrent que dans un cas déſeſpéré, il valoit mieux employer un remede douteux que d'abandonner l'enfant. En conſéquence ils firent ouvrir la tumeur avec un biſtouri, & après avoir fait ſortir le ſang qui s'y étoit déchargé abondamment, ils firent cicatriſer la plaie avec des aſtringens & de bons bandages, & guérirent le malade en peu de tems.

Le troiſieme exemple eſt d'un *anevryſme* à l'artere derriere l'oreille, lequel étoit très-douloureux, qui fut guéri au moyen de médicamens aſtringens & de bandages convenables.

S'il arrivoit un *anevryſme* à la cheville du pié, tel que celui dont parle Ruyſch, qu'un Chirurgien eut l'imprudence d'ouvrir de la maniere qu'il auroit fait un abſcès, croyant que c'en étoit un; ou il faut l'ouvrir avec un biſtouri, & conſolider la plaie comme dans le cas précédent, avec des aſtringens & de bonnes ligatures, ou bien attirer l'artere à ſoi & la lier avec un fil. Il faut s'y prendre de la même maniere pour les *anevryſmes* qui ſont à toute autre partie du corps, où il y a lieu de préſumer qu'on les pourra guérir. Cependant il ne faut pas ignorer que Harder rapporte un exemple d'une perſonne morte d'un *anevryſme* au cou, qu'on lui avoit ouvert; & Van-Horne en rapporte un autre d'une perſonne qui mourut auſſi d'un *anevryſme* à la jambe, qu'on lui avoit ouvert pareillement.

Ceux qui voudront ſe former une idée plus diſtincte de la ligature des arteres dans le cas des *anevryſmes*, n'auront qu'à conſulter la *Fig. 7.* de la *Pl. XII.* où la lettre *A* repréſente la partie de l'artere qui eſt au-deſſus de la tumeur, & *B* celle qui eſt au-deſſous, *C* l'*anevryſme*, *D* la ligature ſupérieure, *E* l'inférieure. Mais il eſt bon d'obſerver que quand l'*anevryſme* eſt au pli du bras, il ne faut pas lier la partie inférieure de l'artere, à moins qu'une néceſſité très-marquée n'oblige à le faire, & cela, à cauſe des raiſons que j'en ai données plus haut.

Pour finir cet Article j'aurois dû, ſi j'étois en état de le faire, expliquer comment la circulation du ſang ſe rétablit dans le bras après l'opération de l'*anevryſme*, ſurtout quand il n'y a au pli du bras qu'une ſeule artere, comme cela arrive ſouvent, & comment il arrive dans des cas ſemblables à celui que rapporte Anelius, où la partie inférieure de l'artere n'étoit pas liée, que le ſang ne reflue pas dans la tumeur. Pour s'éclaircir de ces deux points, il faudra lors de l'ouverture du corps de perſonnes mortes, qui pendant leur vie ont ſubi l'opération de l'*anevryſme*, examiner l'état de la partie ſur laquelle a été faite cette opération. Harris, Auteur Anglois, dans ſa huitieme Diſſertation Chirurgique, blâme abſolument cette opération, & l'appelle un opération téméraire & meurtriere. Quant aux raiſons ſur leſquelles il ſe fonde, il n'y a qu'à lire cet Auteur pour s'en inſtruire. Pour moi je crois que c'eſt puſillanimité à un Chirurgien que de ne vouloir pas entreprendre une opération, qui en même tems qu'elle eſt la plus difficile, eſt auſſi la plus belle de ſon art, & que ſon peu de hardieſſe eſt ſouvent cauſe de la perte d'un malade qu'il auroit pu guérir. HEISTER.

Les deux exemples ſuivans tirés des *Eſſais de Medecine d'Edimbourg*, ſerviront à mettre dans un plus grand jour la méthode qu'il faut ſuivre pour traiter l'*anevryſme*.

I. EXEMPLE,

Rapporté par M. MACGILL.

Le nommé Jacques Forreſt, Cocher, âgé de quarante ans, d'un tempérament fort robuſte, ſe laiſſa tomber du haut du ſiége de ſon carroſſe, & ſe fracaſſa les os de la jambe droite. La gangrene ſurvint bien-tôt à cette fracture, ce qui obligea de lui faire l'amputation de la jambe à la campagne où il ſe trouvoit alors. Le troiſieme jour après l'amputation, il fut ſaigné par un jeune Chirurgien du lieu, lequel lui ouvrit la veine baſilique du bras droit. Le malade ſentit une douleur très-vive lorſque le Chirurgien enfonça la lancette, & quatre jours après il apperçut à l'endroit piqué une tumeur qui étoit environ de la groſſeur d'une petite ceriſe. Il regarda d'abord cette groſſeur comme une de ces tumeurs ordinaires qui ſont faites de ſang caillé & que les Chirurgiens appellent *thrombus*; c'eſt pourquoi il n'en parla pas à celui qui lui avoit fait l'amputation.

Le douzieme jour après ſa chute il fut tranſporté à la ville & reçu dans l'Hôpital. On le traita de la plaie faite par l'amputation de la jambe, dont la guériſon ſe fit avec tout le ſuccès qu'on pouvoit déſirer & ſans qu'il arrivât aucun accident propre à la retarder. Huit jours après qu'il fut dans l'Hôpital, il dit au Medecin & au Chirurgien qui étoient pour lors en fonction, qu'il étoit incommodé d'une tumeur qui lui étoit venue au pli du bras. On l'examina & on découvrit une groſſeur de figure ovale, du volume d'un petit œuf de poule, ſituée au-deſſous de la baſilique. La peau qui couvroit cette tumeur étoit de couleur naturelle. On ne put y ſentir aucune pulſation, & elle étoit auſſi adhérente au tendon du muſcle biceps, que les ganglions le ſont d'ordinaire aux tendons des muſcles. Deux jours après on apperçut diſtinctement au doigt & à l'œil une pulſation exactement correſpondante à celle des arteres. Quand on preſſoit fortement la tumeur, elle paroiſſoit diminuer; mais on ne put jamais la faire diſparoître entierement. Le malade ne reſſentoit preſque aucune douleur dans cette partie, ſoit qu'il remuât l'avant-bras, ſoit qu'on portât les doigts ſur la tumeur.

Pluſieurs Medecins & tous les Chirurgiens qui ſervent dans l'Hôpital, étant aſſemblés en conſultation, on

convint unanimement que cette maladie étoit un vrai *anevryſme* : mais attendu que le malade étoit encore foible, il fut reſolu qu'on tenteroit d'abord quels pourroient être les effets d'une compreſſion artificielle, & de remettre l'opération juſqu'à ce qu'il eût repris les forces néceſſaires pour pouvoir la ſoutenir, à moins qu'avant ce tems-là la tumeur ne parut vouloir s'ouvrir.

En conſéquence on appliqua ſur la partie malade des compreſſes graduées trempées dans de l'oxycrat, que l'on ſoutint d'un bandage convenable. Cette méthode eut d'abord un très-bon effet & la tumeur diminua. Mais peu de tems après elle recommença à croître tout de nouveau. On mit alors en uſage différentes machines telles que celle qui eſt avec un écroue & dont on ſe ſert pour la fiſtule lacrymale, le tourniquet de M. Petit, &c. mais ſans aucun ſuccès ; la tumeur continua toujours à augmenter, la peau même commença à s'enflammer & on apperçut un commencement de ſuppuration ſur la partie la plus ſaillante de la tumeur.

On ceſſa pour lors de ſe ſervir de toutes ces machines gênantes, & on revint à l'uſage des compreſſes & du bandage, auxquels on avoit eu d'abord recours ; on appliqua ſur le petit ulcere ſuperficiel de l'onguent blanc, moyennant quoi l'inflammation ceſſa & l'ulcere ſe guérit. La tumeur devint alors dure & ferme : elle ne cédoit preſque pas à la compreſſion, excepté dans cet endroit où elle étoit ſaillante & où elle conſervoit quelque molleſſe. C'étoit auſſi le ſeul endroit où on pouvoit ſentir la pulſation, lorſque l'avant-bras étoit plié. Quand il étoit tendu, on ne pouvoit appercevoir aucun battement dans toute la tumeur.

Le malade n'étoit pas encore bien rétabli : c'eſt pourquoi on retarda l'opération de l'*anevryſme* : mais pour prévenir les accidens qui pouvoient arriver par l'ouverture imprévue de la tumeur, on lui appliqua le tourniquet au bras & on le lui laiſſa pour s'en ſervir dans le beſoin.

Au commencement de Janvier 1733. on jugea que le malade étoit aſſez fort pour ſupporter l'opération, & la tumeur en effet s'accrut tellement alors, qu'il étoit à craindre que les tégumens ne ſe déchiraſſent tout-à-coup : c'eſt pourquoi il n'étoit pas poſſible de reculer. Comme c'étoit alors le mois où j'étois de ſervice, c'étoit à moi à faire cette opération : mais auparavant j'appellai en conſultation tous les Chirurgiens de l'Hôpital pour examiner conjointement l'état de la tumeur, & pour décider ſur la méthode qu'il falloit ſuivre dans l'opération.

La tumeur étoit fort groſſe & élevée, ſa baſe s'étendoit intérieurement juſqu'au condyle interne de l'humerus; & extérieurement elle avoit pouſſé le tendon du muſcle fléchiſſeur de l'avant-bras juſqu'à la veine céphalique ; & elle montoit environ trois pouces le long de la partie interne du muſcle biceps, deſcendoit autant au-deſſous du pli du coude & étoit auſſi fort ſaillante.

Dans l'incertitude où nous étions, ſi cette tumeur étoit formée ſans que l'artere y eût aucune part, ou ſi elle venoit de la dilatation de l'artere, nous reſolûmes de faire l'opération ſelon la méthode la plus sûre quoique la plus longue, qui étoit de diſſéquer ces parties. Nous préparâmes auſſi tous les inſtrumens & l'appareil néceſſaire pour en venir à l'amputation, au cas qu'il n'y eût point d'eſpérance de réuſſir par l'opération de l'*anevryſme*.

Ayant placé le tourniquet comme il convient en pareil cas pour remédier à l'hémorrhagie, je pinçai les tégumens vers le milieu de la tumeur & je les coupai avec un biſtouri. Je pouſſai une petite ſonde cannelée dans la membrane graiſſeuſe, d'abord du côté de la partie ſupérieure, après en embas, & latéralement de côté & d'autre ; & portant la pointe de l'inſtrument dans la cannelure, je fis une inciſion cruciale qui avoit une étendue égale à celle de la tumeur. Après cela je diſſéquai les quatre angles des tégumens que je ſéparai de la tumeur avec un ſcalpel arrondi du côté du tranchant, & je liai les arteres cutanées, qui ſans cette précaution, auroient pu m'incommoder dans le tems de l'opération.

La tumeur ainſi expoſée à nos yeux, nous parut couverte par ſa partie ſupérieure, d'une membrane cellulaire mince : mais plus bas, elle l'étoit d'une tunique très-forte qui paroiſſoit tendineuſe, & que nous découvrîmes peu après, n'être autre choſe que l'aponévroſe du muſcle biceps. Je ſéparai avec les doigts le tiſſu cellulaire qui attachoit cette aponévroſe avec la tumeur, & je diviſai cette premiere juſqu'à la partie inférieure de l'*anevryſme*, qui par-là ſe trouvoit à nu.

La tunique de l'*anevryſme* étoit une membrane mince & peu ſolide, laquelle nous parut rongée, auſſi-bien que la matiere ſolide qui y étoit renfermée, à cet endroit qui étoit le plus ſaillant & le plus mou, & qui, comme je l'ai dit ci-devant, étoit le ſeul où l'on pouvoit ſentir quelque pulſation. Lorſque je voulus tenter de détacher avec les doigts la tumeur d'avec les parties auxquelles elle étoit adhérente, je m'apperçus que ſa membrane étoit ſi délicate, qu'elle ſe déchiroit au moindre effort en différens endroits ; c'eſt pourquoi je n'inſiſtai pas davantage ſur cette ſéparation, & j'ouvris la tunique d'une extrémité à l'autre. Il en ſortit pluſieurs onces d'une liqueur qui étoit de couleur griſe-noirâtre, telle à peu près qu'une teinture faite avec du caffé à moitié brûlé ; & il tomba par terre pluſieurs caillots de ſang & concrétions polypeuſes. Ce qui reſtoit de la tumeur étoit une ſubſtance qui tenoit de la nature du polype & qui étoit du poids de ſix onces. Au-deſſous de cette ſubſtance ſe trouvoient quelques cuillerées de cette liqueur noirâtre mêlée avec du ſang pur, que j'ôtai avec une éponge.

Je ne trouvai aucune bride ni paquet de fibres charnues, ſituées tranſverſalement d'un côté de la cavité à l'autre : mais nous découvrîmes l'artere brachiale, enveloppée de toutes ſes tuniques. Vers le milieu de la partie de l'artere qui étoit à nu, nous apperçûmes une ouverture : cette ouverture étoit aſſez grande pour recevoir une des plus groſſes ſondes, & nous ne trouvâmes pas que les levres en fuſſent renverſées. Nous ne vîmes rien non plus qui indiquât que la tunique interne de l'artere ſe fût étendue & eût été pouſſée par l'ouverture faite à la tunique externe : mais ce trou nous parut exactement tel qu'il auroit été s'il eût été fait avec un inſtrument tranchant & ovale par le bout.

Le tourniquet étant un peu lâché, nous eûmes une preuve certaine que le vaiſſeau que nous voyions étoit l'artere bleſſée ; & un des Chirurgiens qui aſſiſtoit à l'opération, introduiſit dans l'ouverture de l'artere une forte ſonde, à l'aide de laquelle il ſouleva le vaiſſeau : par ce moyen je paſſai facilement une aiguille ſous la tumeur au-deſſus & au-deſſous de l'endroit où ſe trouvoit l'ouverture. L'aiguille étoit enfilée d'un fil convenable ; & j'obſervai de ne point embraſſer le nerf ni la veine avec le fil. Je fis enſuite les deux ligatures ſelon la méthode ordinaire, & lorſque je liai le vaiſſeau au-deſſus du trou, le malade reſſentit quelque douleur ; je lâchai alors le tourniquet, & il ne ſortit par l'ouverture de l'artere que quelques gouttes de ſang ; je panſai la plaie comme il eſt d'uſage en pareil cas.

La ſubſtance polypeuſe que nous retirâmes de cette tumeur étoit très-dure & très-ſolide du côté le plus proche de la peau, excepté pourtant à l'endroit où j'ai dit qu'elle étoit rongée. Elle étoit plus molle du côté de l'artere, où elle étoit diſpoſée par couches ; & plus près de l'ouverture de ce vaiſſeau, ce n'étoit plus que du ſang coagulé.

Pendant la premiere demi-heure après le panſement fini, la main droite reſta froide & preſque inſenſible : mais elle recouvra enſuite par degrès le ſentiment & la chaleur. Le lendemain elle étoit un peu gonflée, & le jour ſuivant elle le fut au point que je fus obligé d'ôter la forte compreſſe qui comprimoit les vaiſſeaux du bras par le ſecours d'un bandage ; par ce moyen, & à l'aide des fomentations que j'y fis faire avec l'eau chaude & l'eau de vie, le gonflement diminua.

Le cinquieme jour après l'opération, nous ôtames l'appareil, & nous trouvâmes la ſuppuration de la plaie en bon train. Elle fut entierement guérie avant la fin du mois de Mars, ſans aucun accident, ſi ce n'eſt que le 22. du mois de Janvier, le ſang s'échappa à travers l'appareil. Ce ſang étoit ſorti par l'ouverture de l'artere: mais il ceſſa de couler dès-qu'on eut ôté l'appareil; & il ne ſurvint depuis aucune hémorrhagie.

Pendant le tems que la plaie fut à guérir, la main devint ſouvent œdémateuſe, & quelquefois la peau fut attaquée d'un léger éréſipele: mais il cédoit promptement aux embrocations faites avec l'eau connue dans nos boutiques ſous le nom d'*aqua Minderi*, ou avec de l'eau de chaux, animée d'un peu d'eau de vie. Les fils dont je m'étois ſervi pour lier l'artere ne tomberent que vers le milieu du mois de Mars.

Nous n'avons jamais pu ſentir aucune pulſation au-deſſous du coude, depuis l'opération faite. Ce membre eſt foible. Le malade peut cependant remuer l'avant-bras, la main & les doigts. Il ſe plaint toujours d'un engourdiſſement & d'une difficulté qu'il ſent à remuer le pouce & le doigt indice, plus grande que celle qu'il a à mouvoir les autres doigts, quoiqu'il y ait à préſent deux mois que la plaie eſt entierement guérie. *Eſſais de Med. d'Edimbourg. Tom. II.*

AUTRE EXEMPLE

Rapporté par M. Monro.

Le nommé André Rady, demeurant à Galloway, eut le malheur, en ſe faiſant ſaigner à la veine baſilique du bras droit, par un jardinier des environs, d'avoir l'artere piquée; accident qui fut ſuivi d'un *anevryſme*. Un peu plus d'un an après cet accident, il vint en cette ville & fut reçu à l'Hôpital au mois de Mai 1735. Le 22. du même mois, M. George Cuningham, Chirurgien dudit Hôpital, pour lors en exercice, lui fit l'opération.

Après avoir placé le tourniquet, M. Cuningham mit la tumeur a nû d'un bout à l'autre par une inciſion longitudinale; enſuite il enleva la ſubſtance polypeuſe, & une petite quantité de ſang fluide, & nous apperçumes alors ſi diſtinctement l'ouverture faite à l'artere, que j'introduiſis une ſonde qui me ſervit à en ſoulever le tronc pour donner à l'opérateur la facilité de paſſer une aiguille enfilée ſous le vaiſſeau, tandis que les levres de la plaie étoient tenues écartées l'une de l'autre par le moyen de deux crochets mouſſes. La membrane propre de la tumeur étoit beaucoup plus épaiſſe & plus forte que dans l'*anevryſme* de Jacques Forreſt; & il fallut quelque effort pour la ſéparer avec l'aiguille mouſſe à *anevryſme*: mais le nerf étoit repouſſé par la tumeur loin de l'artere, de maniere qu'il n'y avoit point de danger qu'il ſe trouvât compris dans la ligature.

Le tourniquet étant un peu lâché, nous eûmes une preuve certaine que le vaiſſeau que nous voyions étoit l'artere bleſſée; & un des Chirurgiens qui aſſiſtoit à l'opération, introduiſit dans l'ouverture de l'artere une forte ſonde, à l'aide de laquelle il ſouleva le vaiſſeau: par ce moyen je paſſai facilement une aiguille ſous la tumeur au-deſſus & au-deſſous de l'endroit où ſe trouvoit l'*anevryſme*. L'aiguille étoit enfilée d'un fil convenable; & j'obſervai de ne point embraſſer le nerf ni la veine avec le fil. Je fis enſuite les deux ligatures ſelon la méthode ordinaire, & lorſque je liai le vaiſſeau au-deſſus du trou, le malade reſſentit quelque douleur; je lâchai alors le tourniquet, & il ne ſortit par l'ouverture de l'artere que quelques gouttes de ſang; je panſai la plaie comme il eſt d'uſage en pareil cas.

Lorſqu'on eut fait la ligature du côté de la partie ſupérieure, on lâcha le tourniquet, & il ne ſortit point de ſang par l'ouverture de l'artere; ce qui nous prouva que les vaiſſeaux qui étoient anaſtomosés avec l'artere étoient très-petits. On ne laiſſa pas, pour plus grande ſureté, de faire la ſeconde ligature au-deſſous de l'endroit où le vaiſſeau étoit ouvert. On remplit la plaie avec des bourdonnets mous, & on appliqua par deſſus l'appareil ordinaire. L'après-midi, la main devint enflée & s'échauffa, ce qui nous tira de la crainte où nous étions, que la circulation ne fut entierement interrompue. Nous fumes pluſieurs jours ſans appercevoir aucun battement à l'un ou à l'autre côté du poignet: mais avant le cinquieme du mois de Juin, lorſque les deux ligatures ſe ſéparerent par la ſuppuration, le pouls ſe fit pleinement ſentir aux deux côtés du poignet, & le malade guérit bien-tôt après, ayant ce bras auſſi fort, & pouvant le remuer auſſi facilement qu'avant l'opération.

Pour faire cette opération en moins de tems, & d'une maniere plus ſure, je voudrois qu'auſſi-tôt qu'on a fait l'inciſion longitudinale, & qu'on a enlevé le polype & le ſang qui forme la tumeur, on pliât un peu le bras du malade; que l'Opérateur pinçât avec le pouce & le doigt indice de la main gauche l'artere brachiale, & pouſſât les extrémités des doigts ſous les vaiſſeaux, afin de pouvoir paſſer l'aiguille ſur ſes ongles. Il auroit par-là un moyen sûr d'éviter le nerf, qu'il peut aiſément diſtinguer de l'artere par le tact, d'autant plus qu'il eſt facile, le bras étant plié, comme je l'ai dit, de ſoulever l'artere autant qu'il faut pour l'éloigner du nerf.

On peut voir que l'opération de l'*anevryſme*, qui, ſelon la deſcription qu'en font ordinairement les Chirurgiens, eſt délicate, difficile, de longue haleine, & qu'on ne peut faire ſans être aidé, peut être faite ſans peine, en peu de tems & avec ſureté, en ouvrant la tumeur entiere par une ſeule inciſion, & en faiſant enſuite la ligature de l'artere de la maniere que je viens de le dire. *Eſſais de Med. d'Edimbourg, Tom. IV.*

Comme il peut-être utile de ſavoir au juſte la méthode qu'on ſuit dans les Hôpitaux de Londres en pareil cas, je vais placer ici ce qu'en dit M. Sharp.

Après avoir, dit-il, placé le tourniquet près de l'épaule, & arrangé le bras dans une ſituation convenable, faites une inciſion conſidérable en deſſus & en deſſous du coude, dans le muſcle *biceps* en ſuivant le cours de l'artere: & par ce moyen vous la découvrirez auſſi-tôt que vous aurez repouſſé le ſang coagulé que vous ferez ſortir avec les doigts, après que vous aurez fait une ouverture aſſez grande pour cela. Si vous avez de la peine à découvrir l'orifice de l'artere, lâchez un peu le tourniquet, & l'effuſion du ſang qui en ſortira vous le fera trouver; enſuite après avoir paſſé bien adroitement une aiguille courbe enfilée, par deſſous l'artere, liez le vaiſſeau au-deſſus de l'orifice; faites-en autant au-deſſous de l'orifice, afin d'empêcher le ſang de revenir, & laiſſez la partie de l'artere qui eſt entre les deux ligatures, telle qu'elle eſt, ſans la couper, comme font quelques Chirurgiens. De crainte de bleſſer le nerf, ou de le lier en même-tems que l'artere, commencez par la dégager d'avec le nerf, & la tenez un peu élevée avec un crochet. Je crois que, vu la ſituation de ce nerf, il n'eſt pas à craindre qu'on le bleſſe. L'opération faite & le malade couché dans ſon lit, il faut mettre le bras tout doucement ſur un oreiller, & traiter la plaie à l'ordinaire, laiſſant toujours le bras dans la même poſture pendant quinze jours ou trois ſemaines, ſurtout s'il eſt fort enflé, & que la tumeur ne ſoit pas encore dans un état de digeſtion louable.

Le Chirurgien qui fait cette opération doit être muni d'inſtrumens propres à faire l'amputation, afin de s'en ſervir dans le cas où la ligature de l'artere ne ſeroit pas pratiquable. Et même après qu'on eſt parvenu à la lier, il ne faut pas laiſſer d'avoir toujours les yeux ſur le bras, afin de l'amputer s'il arrivoit que la mortification s'y mît, ce qu'on pourroit s'imaginer devoir toujours arriver, ſi l'expérience ne nous apprenoit que cela n'arrive que rarement. Car les *anevryſmes* qui ſe ſont formés à l'occaſion d'une ſaignée à la veine baſilique, ne peuvent être que des *anevryſmes* à l'artere humérale, ſitués à un pouce au moins au-deſſus de ſa diviſion, laquelle étant obſtruée par la ligature,

devroit, ce ſemble, opérer la mortification. Cependant nous voyons tout le contraire, quoique quelquefois on ne ſente pas après l'opération le moindre degré de pouls, & que même après il ſoit toujours languiſſant. S'il arrive que l'artere humérale ſe diviſe au deſſus du coude, ce qui n'eſt pas rare, ce ſera le cas d'eſpérer un meilleur ſuccès de l'opération : auſſi lorſqu'elle ſera faite, le pouls ſera-t-il plus fort. SHARP, dans ſa *Chirurgie*.

Il faut ſe ſouvenir qu'il a déja été dit plus haut, qu'Heiſter regarde comme ſuperflu & ſouvent même comme dangereux de lier la partie inférieure de l'artere.

* Si les cauſes qui occaſionnent l'*anevryſme* vrai des arteres, agiſſent ſur le cœur, elles y produiront une maladie approchante de l'*anevryſme*, & qui ſera même un véritable *anevryſme* du cœur. Les plaies qui pénétreront juſqu'au cœur & qui n'offenſeront que ſes fibres extérieures, les ſuppurations, ou la corroſion de ces mêmes fibres ſeront très-propres à produire une dilatation du cœur dans cet endroit. Les obſervations faites ſur des cadavres, ont prouvé que ces cauſes n'avoient que trop ſouvent produit un pareil effet.

Cette dilatation contre nature à laquelle je donne le nom d'*anevryſme* du cœur eſt le plus ſouvent l'effet d'une autre cauſe. On ſait que l'action du cœur conſiſte à ſe dilater pour recevoir le ſang qui y eſt porté par les veines, & à ſe contracter enſuite pour le pouſſer dans les arteres. Cette diſpoſition à la contraction eſt ſi forte qu'on peut la ranimer même après la mort, en ſoufflant ou en injectant un peu d'eau chaude par les veines dans ſes ventricules. Si l'on ſuppoſe maintenant que la force par laquelle les arteres réſiſtent à l'intromiſſion du ſang dans leurs canaux eſt plus grande, par quelque cauſe que ce ſoit, que la force avec laquelle le cœur ſe contracte & pouſſe ce liquide, il eſt aiſé de concevoir que le ſang s'amaſſera dans les ventricules; les nouveaux efforts que fera le cœur pour chaſſer ce fluide étant inutiles, à cauſe de l'obſtacle qu'il continue d'éprouver, les fibres qui compoſent ſes ventricules doivent s'affoiblir par la diſtenſion violente où elles ſe trouvent, leur coherence doit être moins forte & moins intime : telle ſera la cauſe qui produira néceſſairement la dilatation des cavités du cœur.

Si l'artere pulmonaire ſeule oppoſe de la réſiſtance au cœur, ſi ſes ramifications ſont les ſeules que le ſang ait de la peine à parcourir, le ventricule droit ſera le ſeul à ſe reſſentir de cette réſiſtance, & conſéquemment le ſeul où l'on remarquera de la dilatation : mais ſi cet empêchement au mouvement progreſſif du ſang eſt placé dans l'aorte, non-ſeulement le ventricule gauche qui y pouſſe le liquide, ſe dilatera contre nature, mais encore le ventricule droit; parce que les veines pulmonaires ne pouvant plus vuider le ſang pulmonaire dans l'oreillette & dans le ventricule gauche, oppoſent une réſiſtance à celui qui le ſuit, qui ſe fait bien-tôt ſentir au ventricule droit, & avec d'autant plus de facilité que le ventricule droit étant beaucoup plus foible que le gauche doit céder plus promptement aux cauſes qui peuvent le dilater.

Cette théorie eſt confirmée par pluſieurs obſervations. Un enfant de quatre ans ayant été attaqué d'un aſthme, continua d'en être affligé juſqu'à ſa quatorzieme année, qu'il mourut, après qu'on eut tenté inutilement pluſieurs moyens pour lui donner du ſoulagement. Sa reſpiration avoit toujours été très-laborieuſe, & il ſe plaignoit de palpitations de cœur preſque continuelles. A l'ouverture du cadavre, le cœur ſe trouva attaché au péricarde, & les cavités des ventricules étoient d'une grandeur triple de la naturelle. Un homme qui s'étoit toujours plaint de fréquentes palpitations de cœur, étant mort à l'âge de trente-quatre ans, on trouva les ventricules du cœur prodigieuſement dilatés, &, ce qu'il y a d'extraordinaire, leurs parois avoient conſervé leur épaiſſeur naturelle. L'aorte s'étoit oſſifiée dans ſon origine à la ſortie du ventricule gauche.

Tout ce qui oppoſera une réſiſtance trop conſidérable au ſang pouſſé par les ventricules du cœur, pourra donc en occaſionner une dilatation contre nature. On peut rapporter ici la pléthore, la vélocité exceſſive des liqueurs dans les maladies aiguës, & la difficulté que l'état inflammatoire ou polypeux du ſang lui donne à traverſer les dernieres ramifications des arteres : les vices des arteres qui s'oppoſent au libre cours du ſang à travers leurs canaux, tels que ſont leur rigidité, leur calloſité, leur diſpoſition à devenir cartilagineuſes ou oſſeuſes, les *anevryſmes*, &c. On pourroit compter encore ici une derniere cauſe, qui eſt bien rare à la vérité : c'eſt l'air que l'on a quelquefois trouvé raſſemblé en grande quantité dans les ventricules du cœur, & qui les diſtendoit énormément. « Dans une femme, dit *Ruyſch*, *Epiſt. Problem. XVI. pag.* 11. qui mourut de mort ſubite, on trouva le » cœur d'un volume étonnant : les ventricules qui » étoient preſque vuides de ſang, furent trouvés rem» plis d'air qui s'échappa auſſi-tôt qu'on les eut ou» verts, & dont la ſortie les fit s'affaiſſer comme une » veſſie que l'on a vuidée. »

On doit craindre l'*anevryſme* du cœur lorſque l'on eſt tourmenté par des palpitations de cœur continuelles, & lorſque l'on a lieu de croire que le paſſage du ſang n'eſt pas libre au travers du poumon : ſi à la moindre augmentation de mouvement dans les humeurs le pouls devient dur & plein, & que l'on ſe trouve dans un état d'angoiſſe, on peut conjecturer que la réſiſtance que le cœur éprouve eſt dans l'aorte.

Le dérangement de la circulation eſt alors accompagné de phénomenes très-ſurprenans : le pouls change à chaque inſtant : dans un moment à peine le ſent on, & le moment ſuivant il devient d'une force extraordinaire : ſouvent il eſt convulſif; ces changemens ſont occaſionnés par l'irrégularité de la ſécrétion du fluide nerveux : la reſpiration eſt laborieuſe, les ſens tant internes qu'externes, ne rempliſſent plus leurs fonctions avec ordre ; enfin le malade périt dans une anxiété exceſſive.

Quand cette maladie eſt une fois établie elle devient un obſtacle à ſa guériſon, parce que la dilatation du cœur emportant néceſſairement ſa foibleſſe, le met hors d'état de vaincre la réſiſtance qui lui eſt oppoſée. Le mal ne fait qu'augmenter, & les ſymptomes deviennent tous les jours plus funeſtes, principalement ſi le malade mene une vie active.

Les ſecours que l'art peut lui fournir ſe bornent à empêcher le progrès de ſon mal, & l'augmention des ſymptomes. On ne peut y parvenir qu'en faiſant mener une vie très-tranquille au malade, & en réglant tellement le cours de ſes humeurs, que le cœur n'ait de mouvement qu'autant qu'il en faut pour entretenir la vie. Il faut le faire uſer de boiſſons légeres & abondantes : les principales doivent être le petit lait, le lait de vache coupé, avec trois parties d'eau, auquel on ajoutera un peu de miel, les eaux de Spa coupées avec le lait. Il doit ſe nourrir avec les alimens les plus légers & les plus aiſés à digérer, encore doit-il en prendre très-peu à la fois, afin qu'il ne ſe mêle pas ſubitement avec le ſang une trop grande quantité de chyle. Il doit éviter avec le plus grand ſoin tout ce qui peut échauffer & irriter. Les médicamens qu'on lui fera prendre doivent être propres à donner de la fluidité aux humeurs, à dégager les vaiſſeaux, & à entretenir la liberté & l'égalité de la circulation.

ANF

ANFAKA, un *coagulum*, RULAND. JOHNSON.
ANFIR-FILIUS, *Mercure*. JOHNSON.
ANFIRARTO-SPIRITUS, *Sel*. JOHNSON.

ANG

ANGEILOGIA, 'Αγγειολογία. Voyez *Angiologia*.
ANGEION, 'Αγγεῖον, *Vaiſſeau*. Voyez *Vas*.
ANGEIOTOMIA, 'Αγγειοτομία, de ἀγγεῖον, *vaiſſeau*,

& de τέμνω, couper ; diſſection de vaiſſeau, comme dans la phlebotomie & l'artériotomie. Il ſe dit auſſi de la diſſection des vaiſſeaux dans un ſens anatomique. Voyez *Angiologia*.

ANGELICA, *Angélique*, eſt une plante dont Dale compte quatre différentes eſpeces.

La premiere eſt appellée

Angelica, Officin. Chab. 400. P. Parad. 529. *Angelica ſativa*, C. B. Pin. 155. J. B. 3. 140. Ger. 846. Emac. 999. Park. Theat. 939. Raii Hiſtor. 1. 434. Synop. 3. 208. Boerh. Ind. A. 53. Rupp. Flor. Jen. 222. Phyt. Brit. 8. Mer. Pin. 8. Mor. Umb. 9. Hiſt. Oxon. 3. 280. *Imperatoria ſativa*. Tourn. Inſt. 317. Elem. Bot. 267.

C'eſt une des plus grandes plantes qui portent des ombelles. Sa racine eſt fort groſſe, remplie de branches, & pénetre fort avant dans la terre. Il en ſort une tige ronde & creuſe d'une verge & demie ou de deux verges de haut, qui pouſſe un grand nombre de branches. Ses feuilles ſont larges, diviſées pour l'ordinaire en trois parties & dentelées tout autour. De l'extrémité des branches ſortent des fleurs de couleur blanche en ombelles ou paraſols, dont chacune a cinq petites feuilles. Lorſque la graine eſt mûre les ombelles ſe changent en une groſſe tête de figure ronde, qui renferme une graine un peu longue, étroite & cannelée, & d'une couleur blanchâtre, attachées de deux en deux comme dans les autres plantes qui ont des ombelles. Sa racine, ſa tige & ſa graine ont une odeur & un gout aromatique fort agréables. Cette plante croît dans les jardins ; elle fleurit & monte en graine au mois de Juin & de Juillet, & meurt lorſque la graine eſt parvenue à ſa maturité, ce qui arrive deux ans après qu'elle a été plantée.

L'*angélique* a un grand nombre de vertus, elle eſt ſtomacale, cordiale, elle réſiſte au venin, & elle eſt d'un grand uſage dans les fievres malignes peſtilentielles, dans toutes les maladies contagieuſes, & dans la peſte même. Elle excite la ſueur, & chaſſe toutes les mauvaiſes humeurs par la tranſpiration. On l'emploie dans les maladies de la matrice, auſſi-bien que dans les affections hyſtériques. Elle excite l'urine & les ordinaires, & chaſſe les vuidanges. La racine, la tige, les feuilles & la graine de cette plante ſont d'uſage dans la Medecine.

On tire une eau de cette plante, & on confit au ſucre ſes côtes. Miller, *Bot. Offic.*

Son eſprit réjouit le cœur & ranime les eſprits d'une maniere extraordinaire. L'huile que les Chymiſtes en tirent eſt d'un effet admirable dans beaucoup d'occaſions, & guérit outre cela l'apoplexie, les convulſions, la crampe, & le rhumatiſme. Pomet.

On prétend encore qu'elle eſt bonne contre la morſure du chien enragé, & pour le ſcorbut.

Paracelſe rapporte qu'il fit des cures miraculeuſes avec cette plante durant la peſte qui ravagea en 1510. la Ville de Milan où il étoit, & ſon témoignage eſt confirmé par celui d'un grand nombre d'Auteurs qui lui attribuent de grandes vertus contre cette terrible maladie. On aſſure qu'elle eſt un excellent pectoral, ce qui lui a fait donner le nom d'*herbe pectorale*, *herba pectoraria* ; & que ſon ſuc épaiſſi empêche la corruption des dents & des gencives. Les Chymiſtes tombent d'accord que la quinteſſence de l'*angélique* eſt le meilleur reſtauratif & le meilleur cordial qu'il y ait dans la nature. On fait auſſi beaucoup de cas de l'*angélique* contre la lepre.

L'odeur de la tige de l'*angélique*, qui eſt différente de celle de ſa graine, eſt une odeur fort agréable. Sa racine eſt la plus aromatique de toutes ſes parties, & ſes parenchymes contiennent un grand nombre de véſicules réſineuſes. Elle eſt fort ſujette aux vers qui la détruiſent en rongeant ſon parenchyme, & en laiſſant ſa partie réſineuſe à découvert.

On obſerve la même choſe dans le gingembre, le fenouil, & dans preſque toutes les plantes qui ont des ombelles. *Mémoires de l'Académie*, 1721.

Sel volatil aromatique d'angélique.

Prenez deux onces de petite racine d'*angelique* cueillie dans le mois de Fevrier, & après l'avoir coupée en morceaux, mettez-là dans une retorte avec douze onces d'eſprit de vin rectifié. Ajoutez-y une once de ſel ammoniac en poudre, & trois dragmes de ſel de tartre. Cela fait, lutez la cornue, & faites diſtiler ſur un petit feu qui n'excede pas cent cinquante degrés. Vous aurez par ce moyen dans la retorte un ſel alcalin blanc alcoholisé. Lorſqu'il aura ceſſé de paſſer, augmentez tant ſoit peu le feu pour en tirer l'eſprit de vin qui paroîtra en forme d'huile. Continuez juſqu'à ce qu'il ne ſorte plus d'eſprit, & lorſque le ſel commencera à ſe diſſoudre par cette partie aqueuſe qui monte la derniere, ceſſez cette opération, & mettez la liqueur dans un vaiſſeau que vous boucherez avec ſoin. Vous jetterez ce qui aura reſté après la diſtilation.

Prenez encore une once de la même racine, coupez-la par petits morceaux, & mettez-la dans la retorte avec la liqueur ci-deſſus, & faites-la diſtiler juſqu'à ce que le ſel qu'on a d'abord tiré commence à ſe diſſoudre. Agitez le ſel & l'eſprit juſqu'à ce qu'ils ſoient bien mêlés enſemble, & mettez-les dans un vaiſſeau que vous fermerez le plus exactement qu'il ſera poſſible.

REMARQUE.

L'alcali du tartre abſorbant l'acide du ſel ammoniac, le rend purement alcali, & par conſéquent volatil ; ce dernier alcali venant à ſe mêler avec l'eſprit de vin, forme avec lui le ſel volatil dont nous avons parlé ci-deſſus. Il ſe mêle encore par le moyen de l'alcohol avec l'eſprit recteur de l'*angélique* qui réſide dans ſa partie balſamique huileuſe, & qui eſt entierement volatil. Il arrive de-là que l'alcohol qui eſt propre à ſe mêler avec tous ces différens eſprits, quitte en quelque ſorte ſa propre nature pour prendre celle de l'eſprit d'*angélique*. En même-tems les ſels volatils & alcali fixe, & l'eſprit acide du ſel marin ouvrant les pores de l'*angélique* pendant la diſtilation, la diſpoſent à rendre l'huile & les eſprits qu'elle contient en plus grande quantité. La liqueur qu'on tire par ce moyen nous fournit par ſa bonne odeur, ſon gout agréable, ſa pénétrabilité & ſon activité, par ſa qualité anti-acide, & anti-auſtere, un remede qui peut produire de très-grands effets lorſqu'il eſt employé par d'habiles Medecins. On peut s'en ſervir dans toutes les maladies cauſées par les humeurs pituiteuſes, froides, & acides, dans les cas où la bile ne fait point ſon office, & dans les maladies accompagnées de langueur ſans inflammation ni corruption, ſurtout lorſque l'irrégularité du mouvement des eſprits & des nerfs, occaſionne des maladies hypocondriaques & hyſtériques, auſſi-bien que dans les flatuoſités qui en proviennent.

Ce remede a une vertu cordiale, ſtomacale, chaude, ſudorifique, diurétique, diaphorétique, anti-ſpaſmodique & anti-épileptique dans toutes les maladies qui proviennent des cauſes dont nous avons fait mention ci-deſſus. Baſile Valentin & François Sylvius ont introduit les premiers cet excellent remede dans la Medecine, & c'eſt à eux qu'il doit ſa réputation. Il eſt ſouvent arrivé cependant que les Sectateurs de Sylvius l'ont décrédité par le mauvais uſage qu'ils en ont fait. Boerhaave, *Chymie*.

La ſeconde eſpece eſt connue ſous le nom d'

Angelica ſylveſtris, Offic. Buxb. 20. Mor. Umb. 9. Park. Theat. 940. Ger. 846. Emac. 999. Raii Hiſt. 1. 434. Synop. 3. 208. Mercur. Bot. 1. 19. Phyt. Brit. 8. Mer. Pin. 8. *Angelica ſylveſtris major*. C. B. Pin. 155. Boerh. Ind. A. 51. Hiſt. Oxon. 3. 280. Rupp. Flor. Jen. 222. *Angelica ſylveſtris magna & vulgatior*. J. B. 3. 144. *Angelica ſylveſtris vulgatior*. Chab. 400. *Angelica aquatica*. Dill. Cat. Giſſ. 156. *Angelica paluſtris*. Rivin. Irr. Pent. *Imperatoria pratenſis major*. Tourn. Inſt. 317. Elem. Bot. 267.

Cette plante croît dans les lieux humides, & fleurit au mois de Juillet. Elle eſt d'uſage dans la Medecine, & on prétend qu'elle a les même vertus que l'*angélique* des Jardins, mais dans un moindre degré. DALE.

La troiſieme eſpece eſt :

Herba Gerardi, Offic. Ger. 848. Emac. 1001. Merc. Bot. 1. 42. Phyt. Brit. 58. Mer. Pin. 61. *Podagraria*, Rivin. Irr. Pent. Dill. Cat. Giſſ. 90. *Podagraria Rivini & Lobelii*, Rupp. Flor. Jen. 225. *Podagraria vulgaris*, Park. Theat. 943. *Angelica Podagraria dicta*, Mer. Umb. 9. *Angelica ſylveſtris minor ſeu erratica*. C. B. Pin. 155. Raii Hiſt. 1. 435. Synop. 3. 208. Boerh. Ind. A. 53. Tourn. Inſt. 313. Elem. Bot. 262. *Angelica ſylveſtris repens*. J. B. 3. 145. Chab. 400. Hiſt. Oxon. 3. 281.

Cette plante croît principalement parmi les haies des jardins & fleurit aux mois de Juin & de Juillet ; ſes feuilles & ſa racine ſont fort eſtimées pour la goute. DALE.

La quatrieme eſt,

Archangelica. Offic. J. B. 3. 143. Raii Hiſt. 1. 454 Chab. 400. *Angelica Scandiaca, ſive Archangelica Tabernæ montani, quæ umbellâ eſt flavâ, ſemine rotundiore*. C. B. Pin. 155. Boerh. Ind. A. 53. *Archangelica ſeu Angelica Tabernæmontani, ſeu Scandiaca*. Herm. Prælect. *Angelica prima*. Boerh. Hiſt. P. 84. *Imperatoria Archangelica dicta*. Tourn. Inſt. 317. Elem. Bot. 267.

Cette quatrieme eſpece a les mêmes vertus que la précédente.

* Rien ne prouve mieux le grand cas que l'on fait de l'*angélique*, que le grand nombre de préparations que l'on en fait, & de compoſitions dans leſquelles on la fait entrer. La Pharmacopée de Paris emploie l'*angelica ſativa* (l'*angelique* de Boheme) de la maniere ſuivante : elle fait une eau diſtilée des feuilles & des fleurs, elle en retire auſſi des ſemences, & de la racine deſſéchée. Elle donne la maniere de faire une conſerve, & de retirer un extrait de ſa racine. Elle fait entrer la racine d'*angelique* dans les eaux compoſées, thériacale, anti-épileptique, prophylactique, de meliſſe compoſée, générale, impériale, dans les deux eſpeces d'orvietan dont elle donne la diſpenſation, dans le baume oppodeltoch, dans celui du Commandeur. Elle emploie la racine, les feuilles, & les ſemences dans l'emplâtre diabotanum, dans l'eſprit carminatif de Sylvius. Les feuilles ſeules ont place dans l'eau de lait alexitere, & l'extrait eſt un des ingrédiens de la thériaque céleſte.

Schulze, dans ſes *Prælectiones*, dit qu'un morceau de racine d'*angélique* macérée pendant quelque-tems dans du vinaigre, eſt un bon prophylactique, lorſqu'en allant viſiter des Peſtiferés, on le garde dans ſa bouche. Ceux qui veulent éloigner les malignes influences d'un air corrompu, mangent pour cet effet la conſerve faite avec la racine, les feuilles, ou les ſemences d'*angélique*. L'eau diſtilée d'*angélique*, contenant les parties les plus volatiles de la plante, eſt un diaphorétique eſtimé. On la fait ſervir de véhicule à pluſieurs médicamens, & on l'emploie extérieurement dans les douleurs de goute, de ſciatique, & dans les maladies peſtillentieles. L'eſprit d'*angélique* que l'on retire par la diſtilation de ſa racine avec l'eſprit de vin, eſt chargé des parties huileuſes de cette racine. Pris à la doſe d'une demi-once, il eſt bon contre les catarrhes opiniâtres. On le fait entrer auſſi dans les potions diaphorétiques.

L'extrait d'*angélique* que l'on retire de ſa racine avec l'eſprit de vin tartariſé, paſſe pour avoir une vertu pectorale & anodyne : on le mêle avec les pilules bechiques. Dans les douleurs de colique, on en fait prendre dans de l'eau ſpiritueuſe de mille-feuilles, ou de fleurs de camomile, en y ajoutant, ſi les circonſtances le requierent, quelques gouttes de laudanum liquide de ſydenham. On en peut donner depuis un ſcrupule juſqu'à une dragme. Il eſt bon encore dans les intempéries froides de l'eſtomac, & dans tous les cas où l'on peut preſcrire les aromatiques.

Le baume d'*angélique* de Sennert, eſt ainſi preſcrit dans la Pharmacopée d'Ausbourg :

Prenez *d'extrait d'*angélique, *une once*,
de manne en larme, deux gros.

Mêlez-les ſur un petit feu, en y ajoutant une dragme & demie d'huile d'*angélique*.

Ce baume a les vertus cordiales & alexipharmaques, qu'on attribue à l'*angélique*.

Bauhin dit que dans l'Iſlande, le pauvre peuple eſt quelquelquefois obligé de ſe nourrir à la campagne de tiges d'*angélique*, dont ils ſéparent l'écorce ; cette nourriture leur paroît agréable, & ils en uſent ſans en reſſentir d'incommodités.

M. Linnæus *Fl. Lap. p.* 67. *& ſeq.* parlant de l'*angelica foliorum impari lobato*, dit ce qui ſuit : « La racine » d'*angélique* d'une année, avant qu'elle devienne ligneuſe, étant séchée, eſt regardée par les Lapons, » comme un des meilleurs remedes prophylactiques. » Ils mâchent ces racines comme nous faiſons les feuilles de tabac, & ils s'en ſervent dans une colique exceſſivement violente, à laquelle ils donnent le nom de » *Ullem*. Les tiges tiennent aux Lappons, lieu des fruits » que la rigueur du froid ne permet pas d'y croître. Ils » coupent ces tiges avant que la plante ait fleuri (car » elles deviennent enſuite ligneuſes) ils les coupent à » fleur de terre, & après avoir enlevé l'écorce, & la » partie la plus extérieure de ces tiges, ils les mangent, comme nous faiſons les raves. A peine la fleur » en ombelle de l'*angélique* s'eſt-elle développée, qu'ils » la coupent, & la mêlent avec le lait dont ils font » en partie leur nourriture. Elle lui donne un gout » aigrelet qui leur paroît agréable. »

Il y a encore quelques autres eſpeces d'*angélique* qui ne different que peu de celles dont nous avons parlé. Leurs propriétés médicinales ſont à peu près les mêmes. Telles ſont :

L'*angelica Acadienſis, flore luteo*, B.
L'*angelica lucida, canadenſis*, B.
L'*agelica canadenſis atro-purpurea*, B.

L'*angelica arbor*, ou *angelica arboreſcens ſpinoſa* eſt une eſpece de ſureau, qui, dans Bauhin, porte le nom de *chriſtophoriana, arbor aculeata, virginienſis*.

ANGELICUS PULVIS, eſt un nom que l'on donne au *mercure de vie*. CASTELI I. Voyez *Mercurius vitæ*.

ANGELINA ZANONI ACOSTÆ. *Caſtanea Malabarica Angelina dicta Ansjeli*. H. M. *An Angelina arbor* C. B ?

C'eſt un arbre dont le tronc a quelquefois ſeize piés d'épaiſſeur, qui croît parmi les rochers & dans des lieux ſabloneux du Malabar dans les Indes Orientales. Il porte pendant cent ans un fruit qui eſt en maturité au mois de Decembre.

Ses feuilles ſeches & chauffées ſoulagent les douleurs & les engourdiſſemens des jointures, diſſipent l'enflure des teſticules occaſionnée par une contuſion ou par quelque cauſe étrangere, auſſi-bien que l'hydrocele ou pneumatocele. Etant réduites en poudre & appliquées extérieurement avec de l'onguent camphré blanc, elles guériſſent le bubon vénérien; elles guériſſent entierement par leur vertu aſtringente, & en conſolidant les orifices des vaiſſeaux, le flux invétéré des hémorrhoïdes, en en frottant tous les jours la partie après les avoir pilées avec de la racine de Turmeric. Son fruit lorſqu'on le mange avant qu'il ſoit mûr cauſe la diarrhée, qu'on arrête avec la même facilité par le moyen de ſa racine & de ſon écorce. L'huile qu'on tire de ſon fruit étant bouillie excite l'appétit & aide à la digeſtion en la prenant intérieurement ou en l'appliquant extérieurement. Le fruit employé avec de l'ail, pilé ou roti, ou frit dans du lait caillé & appliqué ſur la partie, ſoulage les douleurs causées par les hémorrhoïdes. RAY. *Hiſt. Plant.*

ANGELOCALOS. C'eſt le véritable nom du vingt-quatrieme antidote de Myrepſe, ſi l'on en croit Fuchſius qui a traduit & commenté cet Auteur, quoiqu'on lui donne communément celui d'*Alcancali* qui eſt tiré en partie de ce nom qu'on a corrompu, & en partie des copies latines de Myrepſe qui emploie celui d'*Alcancalus* qu'il rend par *bonus nuncius*, qui eſt la véritable ſignification du nom *Angelocalos*. Voyez *Alcancali*.

ANGELUS, *Confection* ou médicament compoſé de différentes drogues. JOHNSON.

ANGELYN ou *Andira*, Piſon. Marcgrav. *Arbor nucifera Braſilienſis, fructu ovi figurâ & magnitudine*; Raii. Hiſt. Plant. Le même que *Andira* dont nous avons parlé ci-deſſus.

ANGI, *bubon*, tumeur qui vient dans l'aîne. FALLOPE, *de Morb. Gall.*

ANGIGLOSSI, *Begue*. BLANCARD.

Fin du premier Volume.

EXPLICATION

Des Planches contenues dans ce premier Volume.

PLANCHE PREMIERE.

TOUTES les Figures de cette Planche ſont expliquées dans le Dictionnaire ſous l'article *Acus*.

Nota. Dans le Dictionnaire à l'article *Acus*, le renvoi eſt ſous le titre de *Planche II.* c'eſt une faute qu'il n'a pas été poſſible de corriger.

PLANCHE II.

Les Figures marquées *A. B. C. D. E. F. G. H. L. M. N. O. P. Q. R. S. T. U. W. X. Y. Z.* ſont expliquées à l'article *Acetum*, où le renvoi marqué *Planche I.* doit être corrigé en liſant *Planche II.*

Les Figures marquées dans la même Planche *I. I. I. Adeps*, ſont expliquées ſous l'article *Adeps*, qui au lieu de renvoyer à la Planche *I. I. I.* doit renvoyer à la deuxieme qui eſt celle-ci.

L'explication des Figures marquées 2. 3. 4. doit être cherchée ſous l'article *Allantois*, où la même faute ſe trouve que dans l'article *Adeps*, c'eſt-à-dire, que le renvoi au lieu d'être marqué *Planche II.* eſt marqué *Planche III.*

Nota. Ces deux premieres Planches ſont les ſeules où il ſe trouve de pareilles erreurs dans les renvois; elles ont été occaſionnées parce que les articles du Dictionnaire ont été imprimés avant que ces deux Planches aient été gravées. En ſe donnant la peine de jetter les yeux ſur l'explication précédente, il ſera bien aiſé de remédier à ce petit inconvénient.

PLANCHE III.

La *Figure* premiere repréſente la ventouſe dont on ſe ſert aujourd'hui en Allemagne & partout ailleurs, pour les ventouſes ſeches, ou pour tirer du ſang après les ſcarifications.

Fig. 2. Eſt un inſtrument à ſcarifier dont ſe ſervent communément les Chirurgiens Allemands.

Fig. 3. Repréſente le ſcarificateur cubique moderne pour faire ſeize inciſions à la fois.

Fig. 4. Eſt la machine appellée communément l'*ambe* d'Hippocrate. On s'en ſervoit autrefois pour réduire la luxation du bras, dans laquelle la tête de l'humérus étoit tombée ſous l'aiſſelle. Elle eſt composée d'un pié *AA.* auquel eſt attaché le levier mobile *B C.* par une charniere ou eſſieu *D.* Voyez l'article *Ambe.*

Fig. 5. Repréſente la maniere de ſe ſervir de l'inſtrument, que nous venons de décrire, dans la luxation de l'humérus. Ce dernier differe de l'autre par la maniere dont les deux pieces de bois ſont jointes enſemble au point *CD*: quelques-uns même le préférent au précédent.

AA. Eſt le pié.

BC. Le levier auquel eſt attaché le bras luxé par les trois ligatures *EEE.*

D. Eſt l'endroit où le pié & le levier ſont joints par une charniere. En baiſſant l'extrémité *B* du levier, le bras s'étend & s'éleve vers l'épaule.

Fig. 10. Repréſente la petite ſeringue dont on ſe ſert pour injecter des liqueurs dans l'uretre des mâles, & dans le vagin des femmes dans les cas de plaies ou d'ulceres à ces parties.

AA. Le corps de la ſeringue.

B. Son extrémité qui eſt terminée en forme de cannule.

Fig. 11. Les lettres *AA* indiquent les endroits de la plante des piés, où Miſtichelli, Medecin Italien, veut qu'on applique des cauteres dans l'apoplexie.

B. Le cautere quarré de fer pour faire cette opération.

Fig. 12. Repréſente la méthode de brûler la partie attaquée de la goute, avec le *moxa Indien.*

Fig. 13. *a b.* Repréſentent différentes tumeurs enkyſtées.

c. d. Des tumeurs skirrheuſes du cou.

e. Excroiſſance charnue qu'on a apportée en naiſſant.

Fig. 14. Repréſente le petit couteau dont on ſe ſert pour extirper les tumeurs ou les glandes skirrheuſes du cou, les loupes, & même les glandes skirrheuſes des mamelles.

Fig. 15. Repréſente la main d'un enfant avec ſix doigts.

A. Repréſente le doigt ſurnuméraire avec un ongle comme l'éperon d'un coq, que je coupai avec des ciſeaux, ou des pinces tranchantes, dont je me ſers auſſi dans le *ſpina ventoſa* des doigts.

Fig. 16. Eſt une main dont l'index étoit entierement carié & ulcéré; je le coupai tout contre le métacarpe avec le couteau repréſenté par la *Fig.* 14. mais j'eus ſoin de ſéparer la tête de la premiere phalange, pour que la plaie fut plutôt guérie.

B. Marque une carie occaſionnée par un *ſpinoſa ventoſa* dans la ſeconde phalange du doigt du milieu que j'amputai dans la premiere phalange.

C. Eſt une groſſe excroiſſance ou tubéroſité à l'extrémité du petit doigt occaſionnée par la même maladie, que j'amputai avec le même ſuccès dans la ſeconde phalange avec le maillet & le ciſeau.

Fig. 17. Montre la maniere d'amputer le gros orteil avec le maillet & le ciſeau. Roonhuyſen l'a pratiquée.

PLANCHE IV.

Tirée d'Heiſter.

Fig. 1. *A.* Repréſente la maniere dont on doit appliquer le couvre-chef après l'opération du trépan, ou dans le panſement des autres plaies de la tête.

B. La ceinture ou ſerviette qui entoure le corps dans les plaies de la poitrine & du bas-ventre.

C. Le ſcapulaire pour ſoutenir la ſerviette.

D. Méthode de faire les ligatures après la ſaignée du bras.

E. Maniere de faire la ligature après la ſaignée du pié. On lui donne le nom d'étrier à cauſe de la reſſemblance qu'elle a avec lui.

F. Montre la maniere ſpirale dont le bandage doit remonter lorſqu'on l'applique aux bras ou aux jambes.

G. Bandage rampant dont les tours ne ſont pas ſi fréquens.

H. Grande plaie à la cuiſſe, qui demande la future vraie.

I. K. Endroit du bras où l'on doit appliquer le tourniquet, & la maniere de l'appliquer.

L. M. Maniere d'appliquer le tourniquet à la partie ſupérieure de la cuiſſe. La compreſſe eſt poſée ſur l'artere crurale au point *M.*

N. Montre la maniere dont on doit appliquer le tourniquet à la partie intérieure de la cuiſſe, dans lequel cas la compreſſe doit être appliquée à la partie poſtérieure de la cuiſſe.

O. Grande plaie du bas-ventre par laquelle les inteſtins ſortent.

Fig. 2. Tourniquet ordinaire, avant qu'on l'applique.
Fig. 3. Tenailles courbes munies de dents aux extrémités, appellées bec de grue.
Fig. 4. Pincettes droites.
Fig. 5. Pincettes à bec de canne avec un anneau mobile *A*.
Fig. 6. Pincettes a bec d'oie.
Fig. 7. Inſtrument inventé par Barthelemi Maggi, pour tirer les balles qui ſe ſont fixées dans un os.
Fig. 8. Tire-bale à crochet.
Fig. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. Différentes ſortes de cauteres.
Fig. 17. Montre en partie la maniere de faire l'opération appellée gaſtroraphie ou ſuture du bas-ventre.
a a. Décrit la plaie.
b. b. Deux aiguilles courbes enfilées.
c. c. c. c. c. c. Deux fils paſſés à travers les levres de la plaie.

PLANCHE V.

Tirée d'Heiſter.

Fig. 1. Repréſente une aiguille mouſſe pour paſſer de la charpie ou une touffe de ſoie en forme de ſeton à travers une plaie d'arme à feu, ou telle autre plaie qui paſſe d'outre en outre.
Fig. 2. Tourniquet, inſtrument pour arrêter le ſang dans les plaies des grandes arteres.
AAA. Plaque d'airain un peu pliée.
B. Vis d'airain très-forte.
C. Plaque ronde d'un pouce de diametre pour appliquer ſur la plaie.
D. Manivelle qui ſert à tourner la vis, afin qu'elle preſſe la plaque qui eſt ſur la plaie.
E E E. Ceinture de cuir pour entourer la partie bleſſée.
F F. Partie de la ceinture, percée de pluſieurs trous, pour pouvoir la fixer, l'alonger & la racourcir au moyen des crochets *G G*, ſuivant la grandeur du membre.
Fig. 3. Biſtouri courbe avec une pointe ronde mouſſe *A*, pour aggrandir les plaies de la poitrine & du bas-ventre lorſque cette opération eſt néceſſaire.
Fig. 4. Biſtouri droit avec un bouton à ſa pointe.
Fig. 5. Biſtouri courbe avec une pointe mouſſe.
Fig. 6. Tourniquet de bois, de grandeur naturelle.
A A. La partie ſupérieure.
B B. La partie inférieure.
C. La grande vis.
D. Deux petites vis de fer, pour fixer la bande de cuir ou de ſoie.
E. Crochets pour arrêter l'autre extrémité de la bande lorſqu'elle a fait le tour de la partie.
F F F F. Les extrémités ſupérieures & inférieures de l'inſtrument creusées pour recevoir la bande & pour l'empêcher de changer de ſituation.
Fig. 7. Autre Tourniquet de fer, plus petit de moitié qu'il ne l'eſt dans ſa grandeur naturelle.
L'explication de cette Figure & de la précédente eſt détaillée plus au long ſous l'article *Amputatio.*
Fig. 8. Rouleau large appellé Uniſſant; il eſt percé dans le milieu, & ſe roule à deux chefs. On s'en ſert dans les plaies longitudinales du bas-ventre.
Fig. 9. Cannule d'argent flexible pour évacuer la matiere qui s'eſt amaſſée dans les plaies de la poitrine, ou dans l'empyeme.
A. Ouvertures à ſon extrémité, de chaque côté.
B B. Plaque percée de deux petits trous pour y paſſer un cordon.
C. Cavité de la cannulle *A.*

PLANCHE VI.

Tirée d'Heiſter.

Fig. 1. Tourniquet d'airain, ſuivant la méthode de M. Petit, mais avec quelques changemens. Ceux qui ont lu ce que nous avons dit ſous le mot *Amputatio*, n'auront pas de peine à en deviner l'uſage.
Fig. 2. Manche dans lequel on fixe les aiguilles lorſqu'on veut faire une ſuture. Voyez *Acutenaculum.*
Fig. 3. Autre de même eſpece, dont Garengeot eſt l'inventeur.

Nota. On a repreſenté ces deux inſtrumens, une ſeconde fois dans la *Planche I. Fig.* 36. & 37.

Fig. 4. Porte-aiguille de M. Petit.
Fig. 5. Aiguille pour la Gaſtroraphie.
Fig. 6. Autre Aiguille beaucoup plus grande.
Fig. 7. Autre de nouvelle invention pour faire la même opération.
Fig. 8. Seringue pour différens uſages, avec des cannules de différentes eſpeces; par le moyen de laquelle on peut non-ſeulement injecter des fluides dans les plaies de la poitrine & du bas-ventre, dans le goſier, les abſcès, les ulceres & l'utérus; mais évacuer encore le ſang extravaſé dans la capacité de la poitrine. Il faut dans ce cas que la ſeringue ſoit deux fois plus grande, que l'orifice de la cannule ſoit triangulaire & d'environ deux pouces de large.
Fig. 9. Autre cannule avec un orifice rond, propre aux mêmes uſages.
Fig. 10. Petite cannule que l'on peut adapter à la ſeringue, *Fig.* 8. pour différens uſages.
Fig. 11. Autre tant ſoit peu courbe & percée des deux côtés: elle peut ſervir à évacuer le ſang contenu dans la cavité de la poitrine, & à faire des injections dans cette partie & dans le goſier.
Fig. 12. Autre, percée à ſon extrémité comme un arroſoir.
Fig. 13. Autre, ſemblable à la précédente, mais courbée, pour faire des injections dans l'utérus & pour d'autres uſages.
Fig. 14. Inſtrument de fer fait comme une ſonde ou un cure-oreille, propre à différens uſages.

PLANCHE VII.

Tirée d'Heiſter.

Fig. 1. Repréſente le petit couteau droit avec lequel on coupe les chairs & la peau beaucoup plus commodément qu'avec le ſuivant.
Fig. 2. Le grand couteau courbe dont on ſe ſert pour couper les chairs juſqu'à l'os dans les amputations des extrémités ſupérieures ou inférieures, quoique je lui préfere dans certains cas celui de la *Fig.* 1.
Fig. 3. Eſt un couteau droit à deux tranchans pour couper les chairs & les ligamens qui ſe trouvent entre les os des bras & des jambes; ce que l'on peut faire pareillement avec le petit couteau ſimple repréſenté par la lettre *G.* de la *Planche II.* du ſecond volume. On ſe ſert auſſi de ce couteau dans l'amputation à lambeau.
Fig. 4. Repréſente la ſcie dont on ſe ſert pour couper les os des membres. Quelques-uns la repréſentent une fois auſſi grande que dans notre Figure, mais une ſcie auſſi grande ou un peu plus grande que celle dont nous donnons ici la deſcription, eſt beaucoup plus commode qu'une autre. On embellit pour l'ordinaire les trois inſtrumens dont nous venons de parler de différens ornemens, qui ne ſervent qu'à en augmenter le prix & à les rendre plus embarraſſans, ſans rien ajouter à leur utilité.
Fig. 5. Repréſente une eſpece de pincette, ou bec-de-corbin, dont le bec eſt garni intérieurement de petites rainures, & l'autre extrémité d'un double reſſort, afin de ſerrer avec plus de force l'extrémité de l'artere coupée pour en faire la ligature avec un cordon, & pour arrêter l'hémorrhagie dans les amputations des extrémités ſupérieures & inférieures.
Fig. 6. Eſt un autre bec-de-corbin qui ſert au même uſage & dont on trouve la deſcription dans Garengeot.

On peut ne point garnir ſon bec de dents, afin de ne pas offenſer les tuniques des arteres.

PLANCHE VIII.

*Tirée d'*HEISTER.

AB. Plumaſſeaux.
CDE. Bourdonnets de charpie en forme d'olives & de noyaux de dattes.
FG. Les mêmes liés dans le milieu par un fil.
HI. Plumaſſeau d'étoupe.
KLM. repréſentent des tentes de charpie de différentes grandeurs.
N. Groſſe tente avec un fil attaché autour.
O. Tente conique de linge.
P. Q. R. S. T. V. X. Tubes ou cannules de différentes eſpeces d'argent ou de plomb.
1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 11. Différentes formes d'emplâtres.
12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. Différentes ſortes de compreſſes, parmi leſquelles la *fig.* 16. repréſente trois compreſſes en forme d'aſtériſque.
20. Balle de charpie qui tient quelquefois lieu de compreſſe.
21. Petite compreſſe quarrée.
22. 22. Pluſieurs petites compreſſes minces.
a. Rouleau ſimple qui eſt étendu.
b. Rouleau à un chef roulé à l'une de ſes extrémités.
c. Rouleau à deux chefs roulé par ſes deux bouts.
d. Rouleau à quatre chefs.
e. Petit rouleau qui ſert à aſſurer les emplâtres ou compreſſes des doigts ou du pénis.
f. Rouleau incarnatif ou uniſſant percé dans le milieu.
g. Le ſcapulaire.
h. Bandage en T.

PLANCHE IX.

*tirée d'*HEISTER.

Fig. 1. Repréſente la maniere dont le Malade, le Chirurgien & les Aides doivent être placés pour faire l'amputation d'un bras ou d'une main.
A. Le Malade.
B. Le Chirurgien qui fait l'amputation avec la ſcie.
C. L'Aide qui tient la main du Malade.
D. Un ſecond Aide qui empoigne le bras.
E. Troiſieme Aide qui tient le malade par le corps, & qui a ſoin du tourniquet.
F. Eſt un vaiſſeau pour recevoir le ſang qui coule de la plaie.
Fig. 2. Repréſente la poſition du Malade, du Chirurgien & de ſes Aides, dans l'amputation de la jambe.
A. Eſt le Malade aſſis ſur une chaiſe.
B. Le Chirurgien.
C. L'Aide qui empoigne la jambe au-deſſous du mollet.
D. L'Aide qui empoigne la jambe au-deſſus du genou.
E. Vaiſſeau pour recevoir le ſang.
Fig. 3. *A.* Indique l'endroit le plus convenable pour amputer la jambe.
B. Celui où l'on doit couper la cuiſſe. Lorſque la maladie a fait du progrès, on doit faire l'amputation proportionnellement au-deſſus de cette marque. Mais l'opération eſt pour lors très-dangereuſe.
Fig. 4. *A.* Repréſente la cuiſſe avec la jambe *B* dont on a fait l'amputation. On peut voir ſur la cuiſſe l'endroit où doit être appliqué le tourniquet *CD*. Le tourniquet ainſi appliqué, peut ſervir pour l'amputation du tarſe & du métatarſe, auſſi bien que pour celle de la jambe, quoique moins commodément. On voit encore dans cette *figure* l'artere coupée, que l'on a ſaiſie avec le valet à Patin *E*, pour en faire la ligature avec le cordon *F*. Quelques Chirurgiens n'approuvent point cette maniere de lier les vaiſſeaux, mais elle m'a toujours réuſſi.
Fig. 5. Repréſente la maniere de faire l'amputation à lambeau.
La ligne *AB.* marque la premiere inciſion que l'on doit faire avec le couteau repréſenté par les *Fig.* 1. ou 3. de la *Planche VII.*
La ligne *BC.* marque la ſeconde inciſion, par le moyen de laquelle on ſépare le gras de jambe de l'os.
CD. L'endroit où l'on doit faire l'amputation, après avoir replié le gras de jambe vers le jarret. Quelques Chirurgiens percent d'abord le gras de jambe au point *C*, avec le couteau à deux tranchans, repréſenté par la *Fig.* 3. de la *Planche VII.* & dirigent le couteau ſuivant la ligne *AB.* Mais la premiere méthode me paroît préférable à celle-là.
Fig. 6. Repréſente la maniere de replier le gras de jambe vers le jarret, après qu'on l'a ſéparé de l'os par une double inciſion; le Chirurgien coupe enſuite les tégumens, la chair & le périoſte, ſuivant la ligne *B*, & ſcie l'os dans le même endroit.
Fig. 7. Repréſente une jambe que l'on vient de couper, avec le mollet *A*, qui tient encore à la partie, pour voir les extrémités des deux os.
B. L'extrémité de l'os du tibia.
C. Celle du péroné.
Fig. 8. Repréſente une jambe coupée de la même maniere.
B. Le gras de jambe qui recouvre le moignon.
C. Une partie de la cuiſſe.
Fig. 9. Repréſente la méthode d'appliquer le tourniquet à vis, *Planche V. fig.* 6. ou *Planche VI. fig.* 1. au-deſſus du genou, pour amputer la jambe.
CC. Le tourniquet poſé ſur ſon couſſinet.
D. L'endroit où eſt attachée la courroie ou bande de ſoie *EE* avec des clous. Elle tient à l'autre côté par de petits crochets *F.*
G. La vis par le moyen de laquelle on comprime l'artere.
Fig. 10. Eſt une groſſe aiguille courbe pour faire la ligature de l'artere brachiale, avant de couper le bras à ſon articulation avec l'épaule, quoiqu'on puiſſe faire la même choſe avec une des aiguilles droites, repréſentées dans la *Planche I.* Ces aiguilles peuvent encore ſervir à appliquer des sétons ſur la nuque du cou.

PLANCHE X.

Figure premiere, *AB.* Repréſente un cancer qui n'eſt pas encore ouvert & qui occupe une partie de la mamelle, & qui s'étend depuis le mamelon juſques ſous l'aiſſelle.
Fig. 2. *AB.* Repréſente la cicatrice en forme de ligne qui reſte après la parfaite guériſon du cancer que l'on a extirpé.
Fig. 3. *AB.* Repréſente un cancer monſtrueux non-ouvert qui occupoit toute la mamelle, qui peſoit douze livres, & que Heiſter extirpa avec un biſtouri.
Figure 4. Repréſente la méthode que quelques Praticiens employent pour l'extirpation d'une mamelle carcinomateuſe. *a a.* Repréſentent la mamelle : *b b.* de larges aiguilles enfilées des fils *c c.* que l'on paſſe au travers.
Fig. 5. Repréſente la maniere dont on unit les fils que l'on a paſſés au travers de la mamelle. On les ſaiſit avec la main : on éleve par ce moyen la mamelle que l'on coupe enſuite avec le raſoir *B.*
Fig. 6. Eſt une eſpece de fourchette propoſée par Solingen & par Bidloo, pour ſoutenir & élever une mamelle carcinomateuſe que l'on veut extirper, lorſqu'elle eſt d'un volume conſidérable.
Fig. 7. Eſt un raſoir dont on peut ſe ſervir pour l'extirpation de la mamelle carcinomateuſe.
Fig. 8. Eſt un inſtrument tranchant reſſemblant à une épée que Bidloo paſſoit au travers de la mamelle, & dont il ſe ſervoit pour en extirper le cancer.
Fig. 9. *A.* Grande & large aiguille courbe, ayant un œil en ſa partie *B.* On peut s'en ſervir pour le séton longitudinal : on la paſſe alors à travers la peau du cou, & elle conduit un fil qui y eſt attaché.

Fig. 10. Repréſente la pointe d'un biſtouri vu par ſa partie concave ou interne, dont quelques Chirurgiens ſe ſont ſervis pour l'extirpation du cancer.

PLANCHE XI.

Fig. 1. Repréſente les tenailles d'Helvétius avec les branches *A A.* deſquelles on embraſſe la mamelle carcinomateuſe pour pouvoir l'extirper plus commodément enſuite avec le biſtouri ou le raſoir.

Fig. 2. Autre inſtrument inventé par Helvétius. C'eſt une eſpece de ciſeaux avec leſquels on embraſſe la mamelle. Les branches *AB.* ſont tranchantes. On les ſaiſit par les anneaux *C C.* & on coupe en les faiſant mouvoir ſur le point *D.*

Fig. 3. Repréſente un inſtrument pour l'amputation d'une mamelle carcinomateuſe. *A A*, eſt une branche demi-circulaire garnie dans ſon rebord interne d'une rainure ou goutiere qui ſe termine au point *C.* Cette goutiere occupe tout l'eſpace marqué *D D.* & eſt faite pour recevoir le raſoir demi-circulaire *E F.* On voit cette goutiere ſous les lettres *a a. B B.* eſt une autre branche demi-circulaire, mais ſans rainure, unie avec l'autre par une vis au point *G.* Ces deux branches réunies forment enſemble un cercle très-propre à embraſſer la mamelle & à élever ſa baſe. On rapproche ces deux branches par leurs extrémités *C C.* pour ſaiſir la mamelle ; & conduiſant alors le raſoir sémi-circulaire *E f.* dans la rainure *D D.* la mamelle ſe trouve extirpée.

Fig. 4. *A.* Repréſente une mamelle carcinomateuſe. *B.* eſt le bras tendu. *CC.* ſont les branches demi-circulaires avec leſquelles on a embraſſé & ſoulevé la mamelle. *E D* ſont les mains du Chirurgien qui tiennent les extrémités de ces branches. *H* eſt le couteau demi-circulaire avec lequel on doit faire l'extirpation. La ligne ponctuée marque le chemin qu'il doit parcourir.

Fig. 5. eſt une aiguille particuliere dont on ſe ſert pour le séton tranſverſal. *A.* Eſt l'œil de l'aiguille, au travers duquel on paſſe un fil ou un cordon. On pouſſe l'aiguille dans les tégumens juſqu'au point *B* & en la retirant on retient dans la plaie qu'elle a faite le fil qu'elle conduiſoit. *C* eſt l'extrémité de l'aiguille à laquelle on peut adapter un manche quand il eſt néceſſaire.

PLANCHE XII.

Fig. 1. Repréſente un bras dont on veut ouvrir la veine.
A. Marque la veine céphalique.
B. La veine baſilique.
C. La médiane.
D. La ligature que l'on fait au-deſſus du coude pour faire enfler les vaiſſeaux.

Fig. 2. Repréſente les différentes manieres d'ouvrir une veine avec la lancette.
A. Eſt une inciſion longitudinale.
B. Une inciſion tranſverſale.
CD. Des inciſions obliques.

Fig. 3. On voit le phlébotome ou flamme dont les anciens Allemands ſe ſervoient pour ouvrir la veine.
A. La pointe qui doit percer la veine.
B. Le manche que l'on tient d'une main, tandis que l'on frappe avec les doigts de l'autre ſur l'endroit *C.* pour que la pointe perce la veine.

Fig. 4. Eſt une flamme à reſſort dont ſe ſervent quelques Chirurgiens modernes. On applique ſa partie *A.* ſur le vaiſſeau, & l'on preſſe le reſſort à ſon extrémité *B.* afin qu'il oblige par ſa réaction ou ſon élaſticité la partie *C.* qui eſt levée à retomber ſur la flamme pour qu'elle perce la veine. *D D* eſt une boîte de cuivre ou d'argent dans laquelle le reſſort de l'inſtrument *B* eſt renfermé.

Fig. 5. Repréſente la lancette dont on ſe ſert aujourd'hui pour la ſaignée. Elle forme un angle obtus au point *A*, pour pouvoir la tenir avec plus de commodité lorſqu'on fait l'opération.

Fig. 6. Repréſente un bras *A B.* au pli duquel *Purmannus* trouva l'anevryſme *C C* auſſi gros qu'une tête.

Fig. 7. Montre la maniere d'appliquer les ligatures au-deſſous & au-deſſus de l'anevryſme pour en faire l'opération.
A B. L'artere.
C. L'anevryſme.
D. La ligature ſupérieure.
E. La ligature inférieure.

Fig. 8. Eſt un inſtrument qui ſert à prevenir & à guérir par la compreſſion les anevryſmes qui ne ſont pas conſidérables.
A A A A. Eſt une plaque de fer que l'on applique à la courbure du bras..
B. Sa fente.
CC. D D. Cordons ou petits rubans de ſoie attachés à la plaque *A*, qui s'étendent juſqu'en *D.*
E. eſt une plaque de fer mobile attachée à la partie *A.* par la charniere *I*, & couverte d'un couſſinet de coton ou de ſoie, convexe, au point *F*, qui doit appuyer ſur l'anevryſme.
G G. Sont deux petits crochets qui ſervent à attacher l'inſtrument au bras par le moyen des cordons *CC. DD.*
H. Eſt une vis qui ſert à preſſer la laine & le couſſinet *E F.* ſur la tumeur, pour comprimer l'anevryſme & fortifier l'artere offenſée.

Fig. 9. Repréſente un autre inſtrument de même eſpece que le précédent, avec quelque changement dans ſa figure. La plaque *E* & le couſſinet *F* ſont beaucoup plus grands, & par conſéquent plus propres aux anevryſmes d'une groſſeur conſidérable. Preſque toute la machine eſt couverte de cuir, mais ſurtout au-deſſous de la plaque *E*, qui eſt revétue de cuir & de coton. Cette machine a des courroies, au lieu que la précédente avoit des cordons de ſoie. Les autres lettres marquent les mêmes parties repréſentées dans la *figure* précédente.

Fig. 10. Repréſente l'appareil avec une veſſie & un tube pour injecter des liqueurs dans les veines.
A. La veſſie & le tube.
B. Veine du bras dans laquelle on a introduit le tube.

Fig. 12. Repréſente en quelque ſorte la maniere dont ſe fait la transfuſion du ſang d'une main dans une autre.

Fig. 1. Même *Planche*, relative à l'article *Ancyloglossum*, repréſente la maniere de couper le filet aux enfans avec un biſtouri.

Fig. 2. Repréſente la même opération exécutée avec des pincettes & des ciſeaux.

Fig. 3. Montre la fourchette dont on peut ſe ſervir pour ſoulever la langue, & laiſſer appercevoir le filet ou frein que l'on coupera enſuite avec les ciſeaux.

Fin de l'explication des Planches du premier Volume.

De l'Imprimerie de J. Chardon.

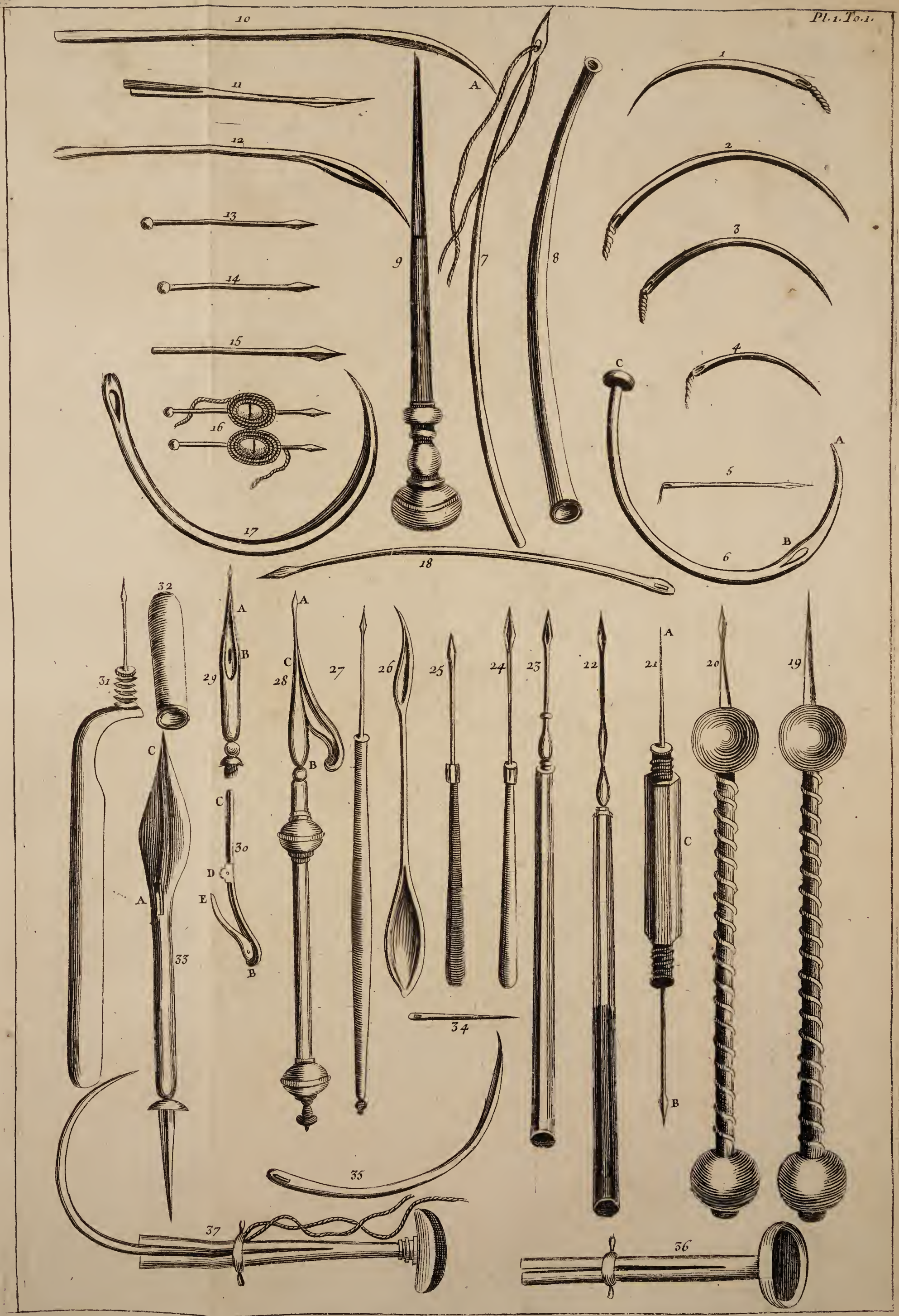

10
11
12
13
14
15
16
17
18
9
A
7
8
1
2
3
4
C
5
A
B
6
32
31
C
A
A
B
29
C
30
D
E
B
A
C
28
B
27
26
25
24
23
22
A
21
C
B
20
19
34
35
37
33
36

Fig. 3.

Fig. 1. adeps

Fig. 4.

Fig. 2.

Fig. adeps

Fig. 1. adeps

Fig. 6.

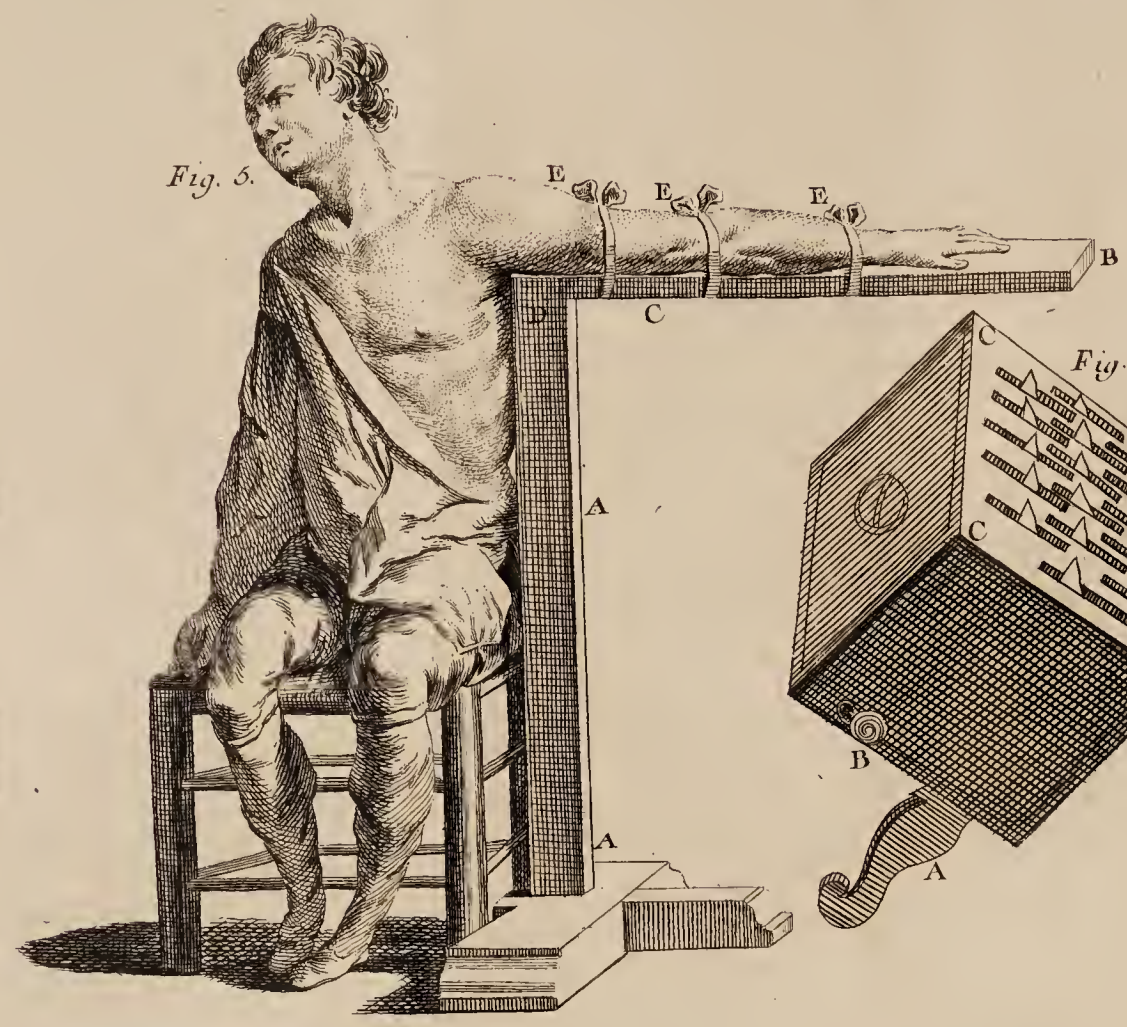


Fig. 3.

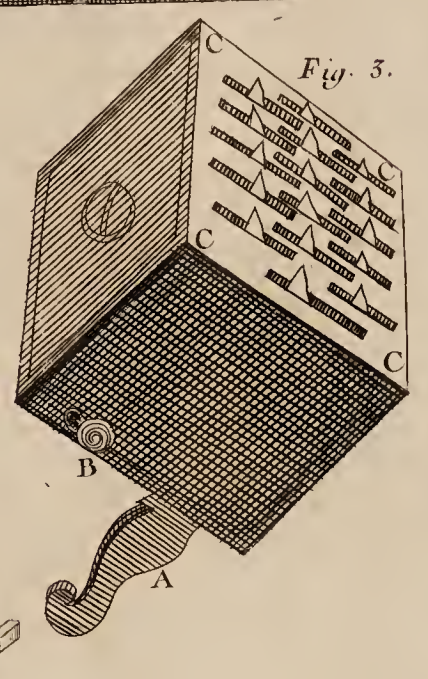


Fig. 4.

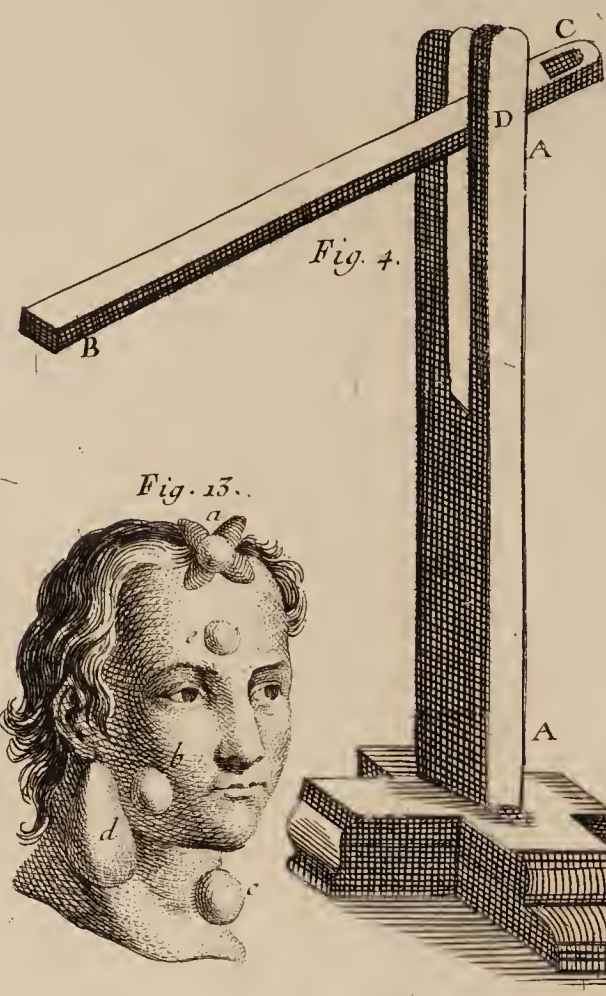


Fig. 13.

Fig. 1.

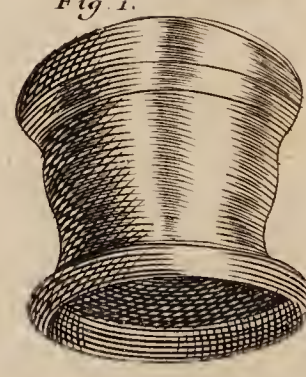


Fig. 10.

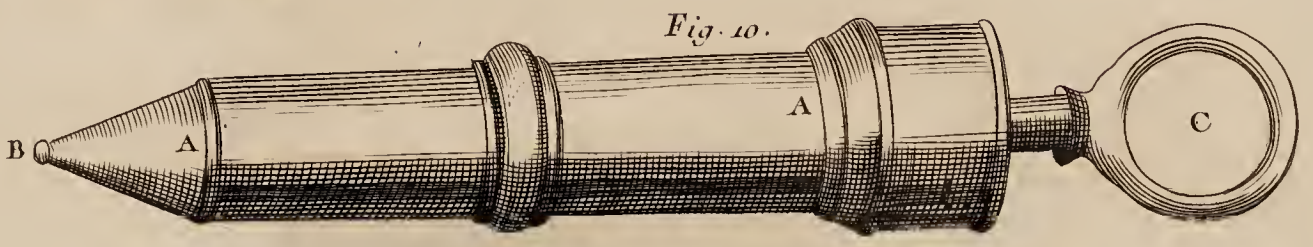


Fig. 14.

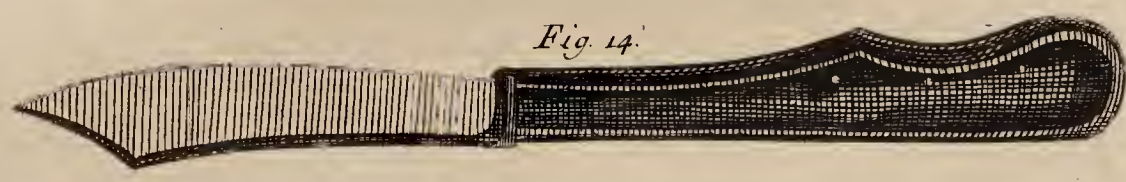


Fig. 2.

Fig. 11.

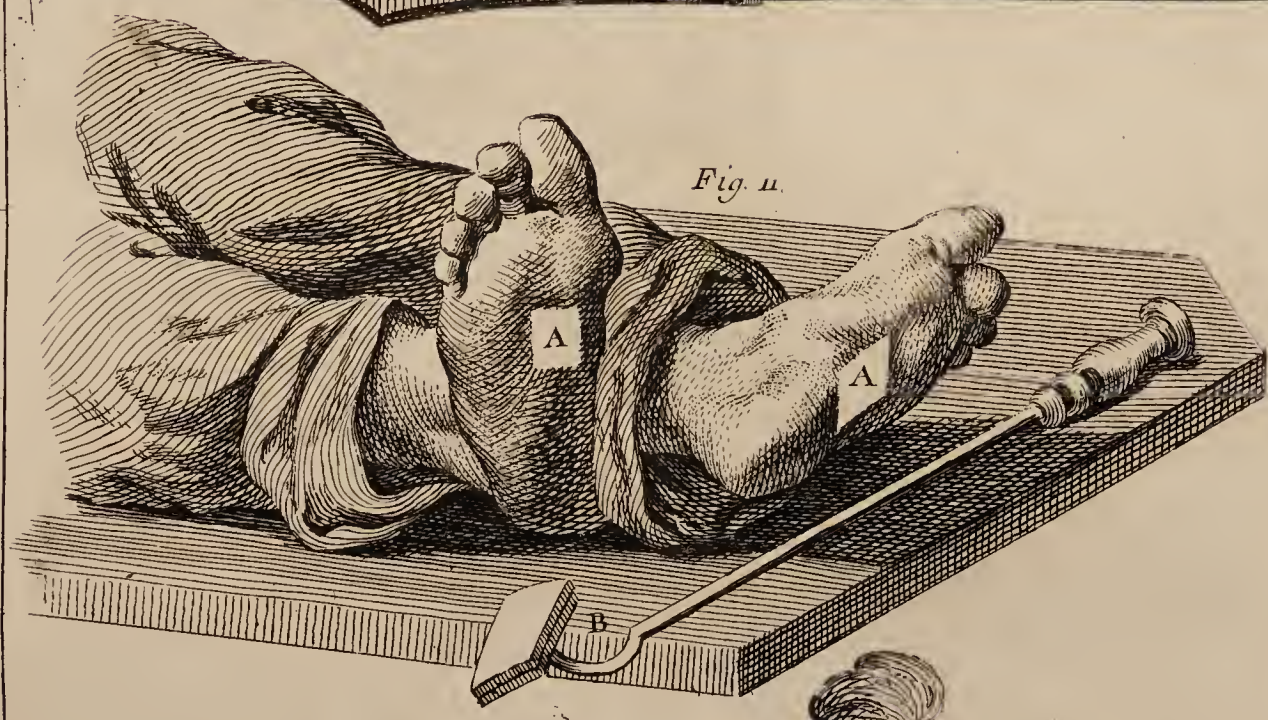


Fig. 15.

Fig. 12.

Fig. 16.

Fig. 17.

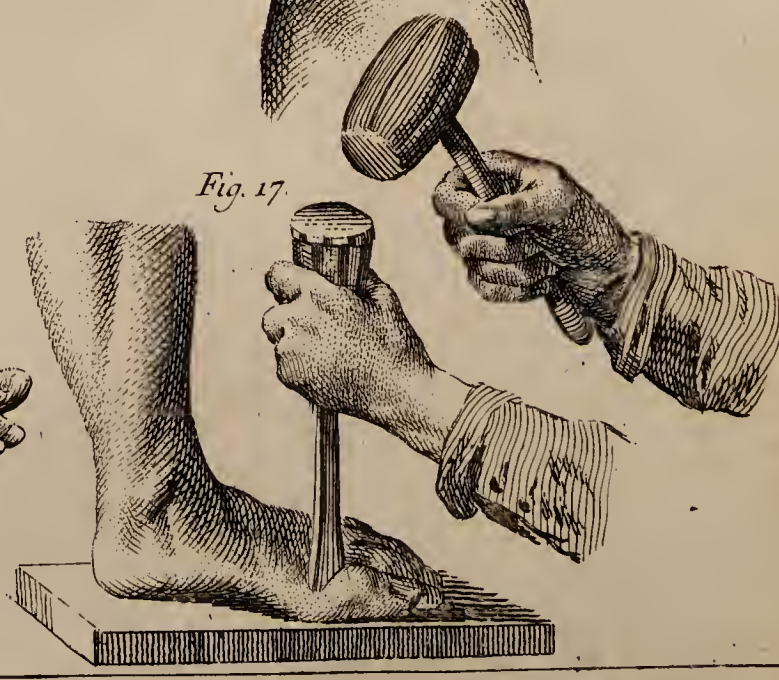


Fig. 1.

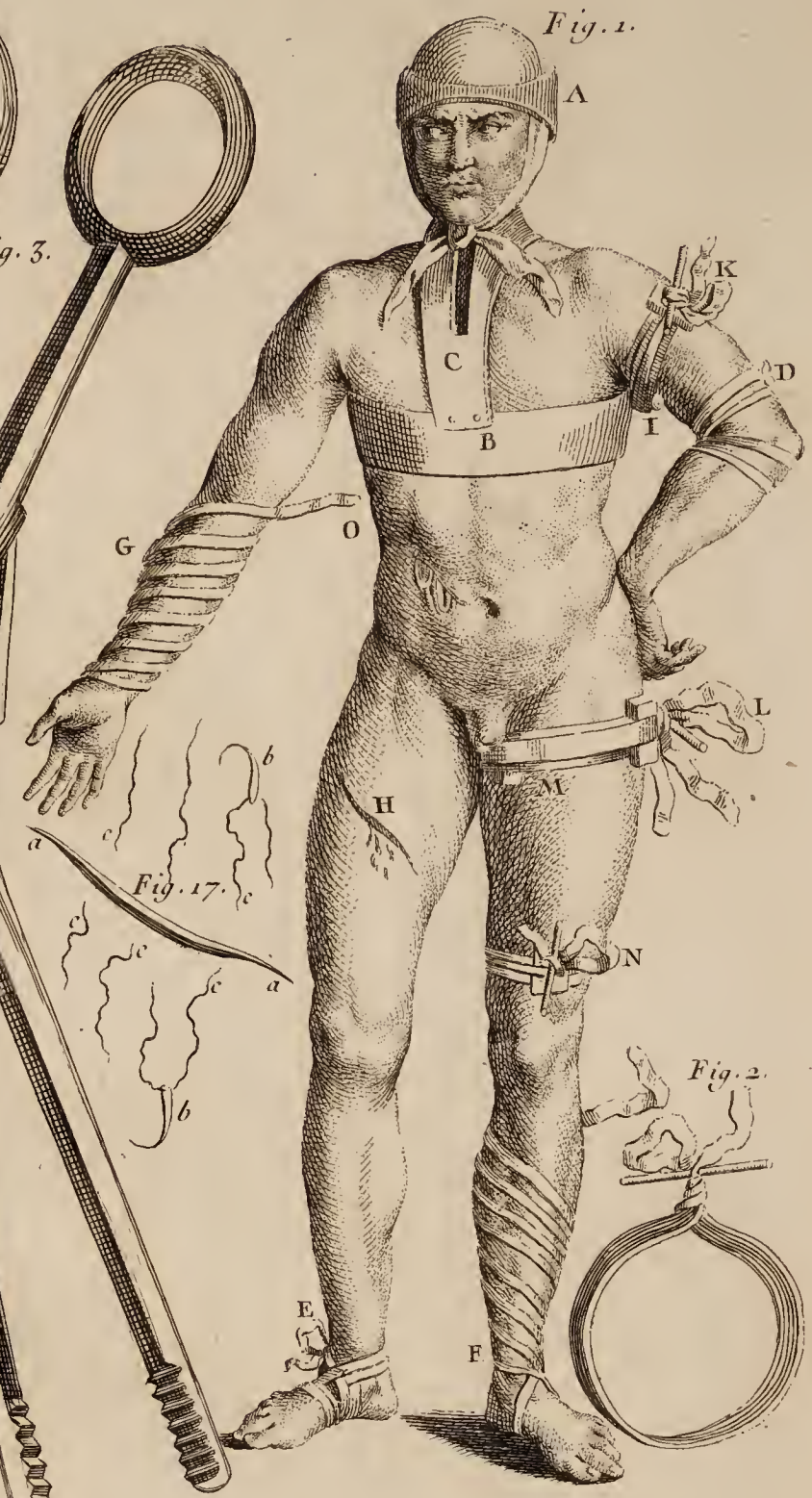


Fig. 2.

Fig. 3.

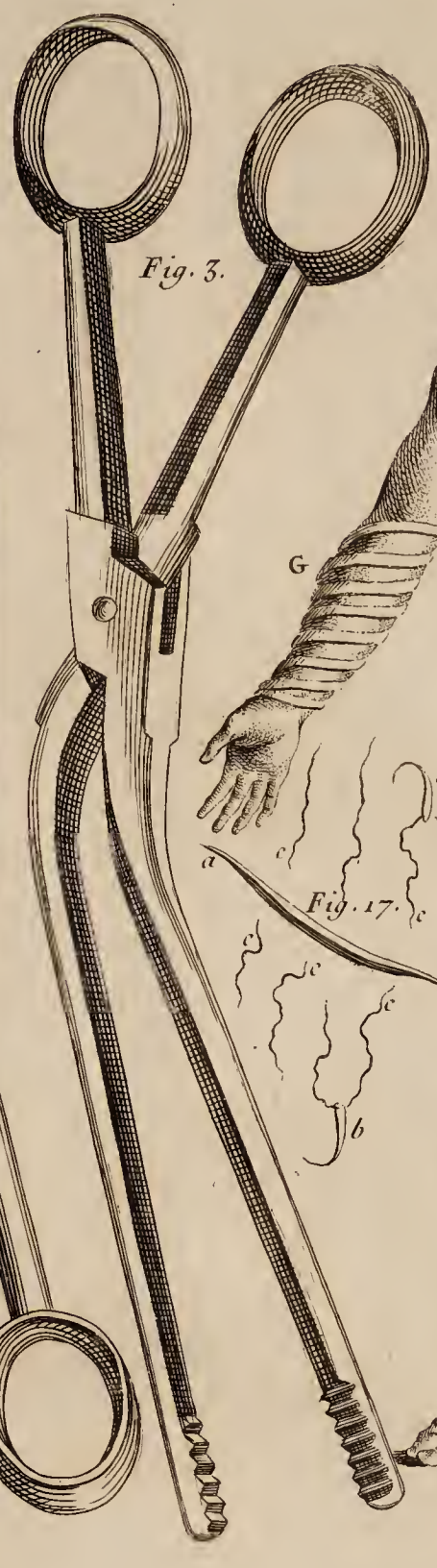


Fig. 4.

Fig. 5.

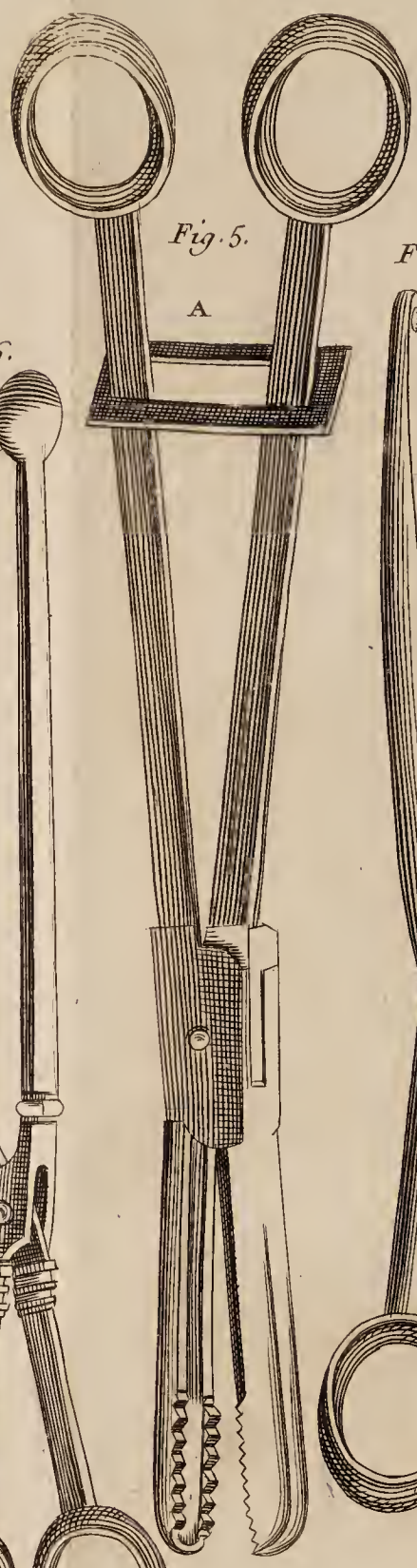


Fig. 6.

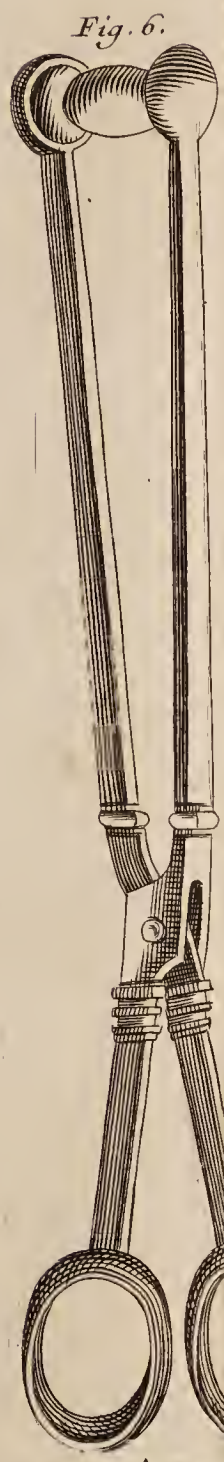


Fig. 17.

Fig. 7.

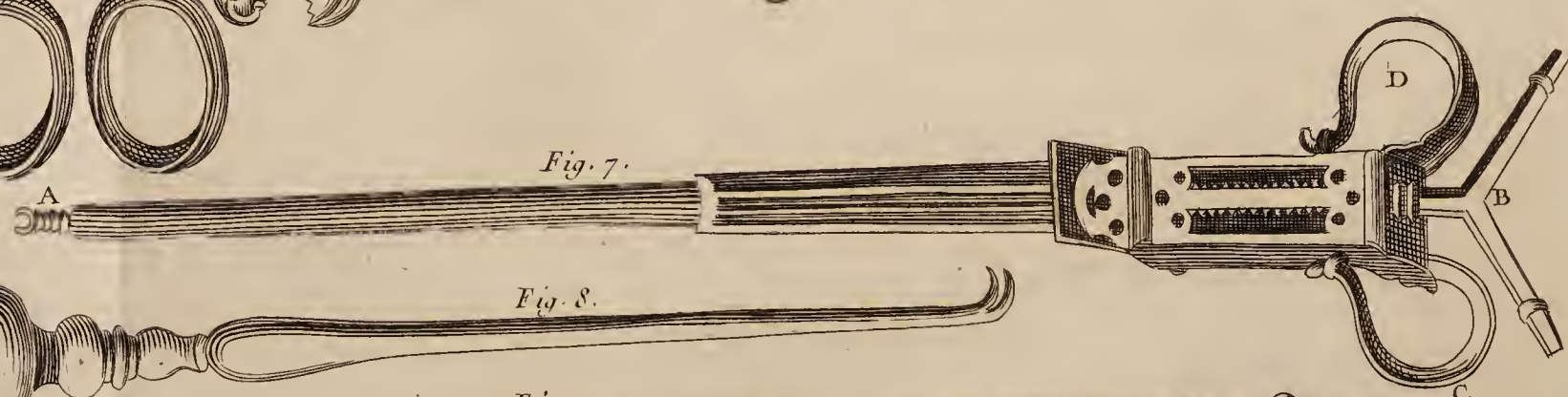


Fig. 8.

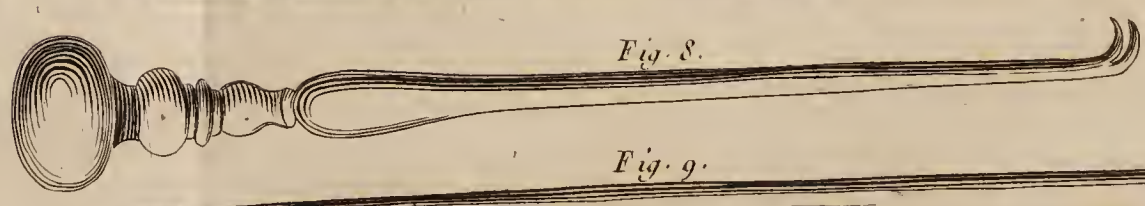


Fig. 9.

Fig. 10.

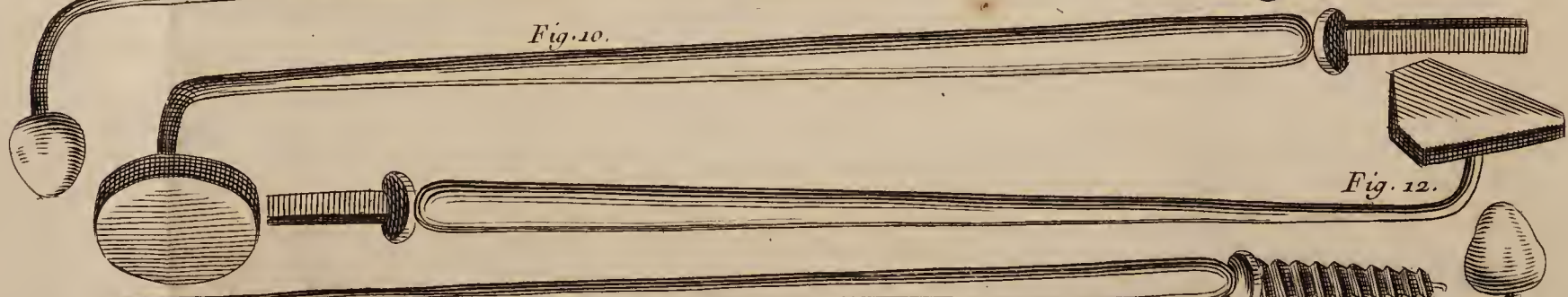


Fig. 12.

Fig. 11.

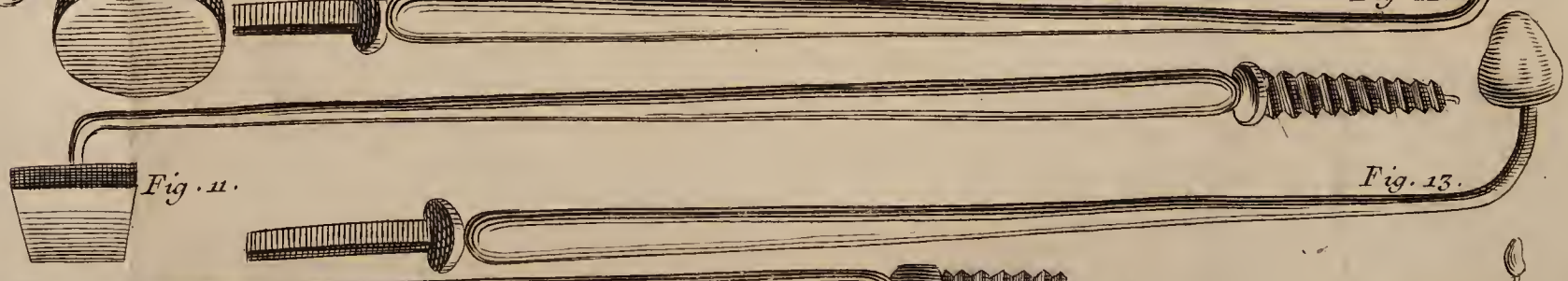


Fig. 13.

Fig. 15

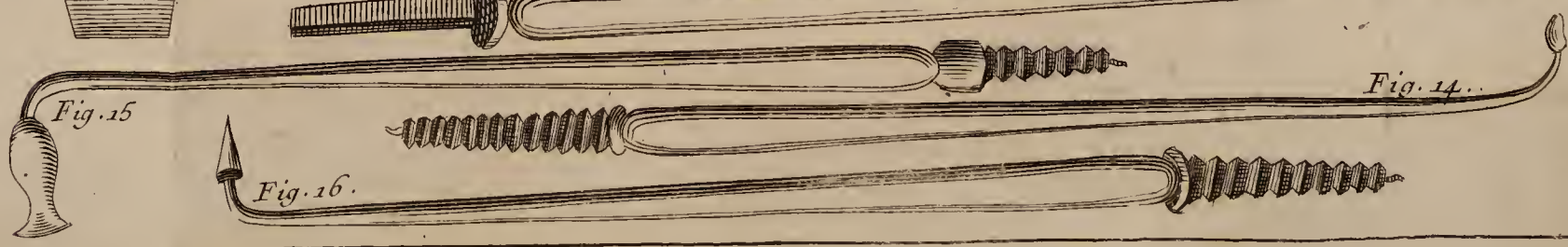


Fig. 14.

Fig. 16.

Fig. 5.

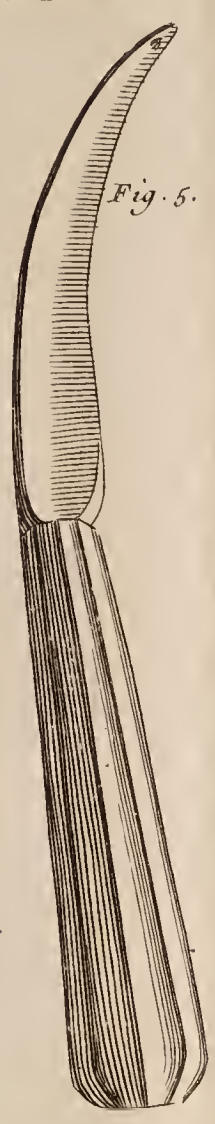


Fig. 4.

Fig. 6.

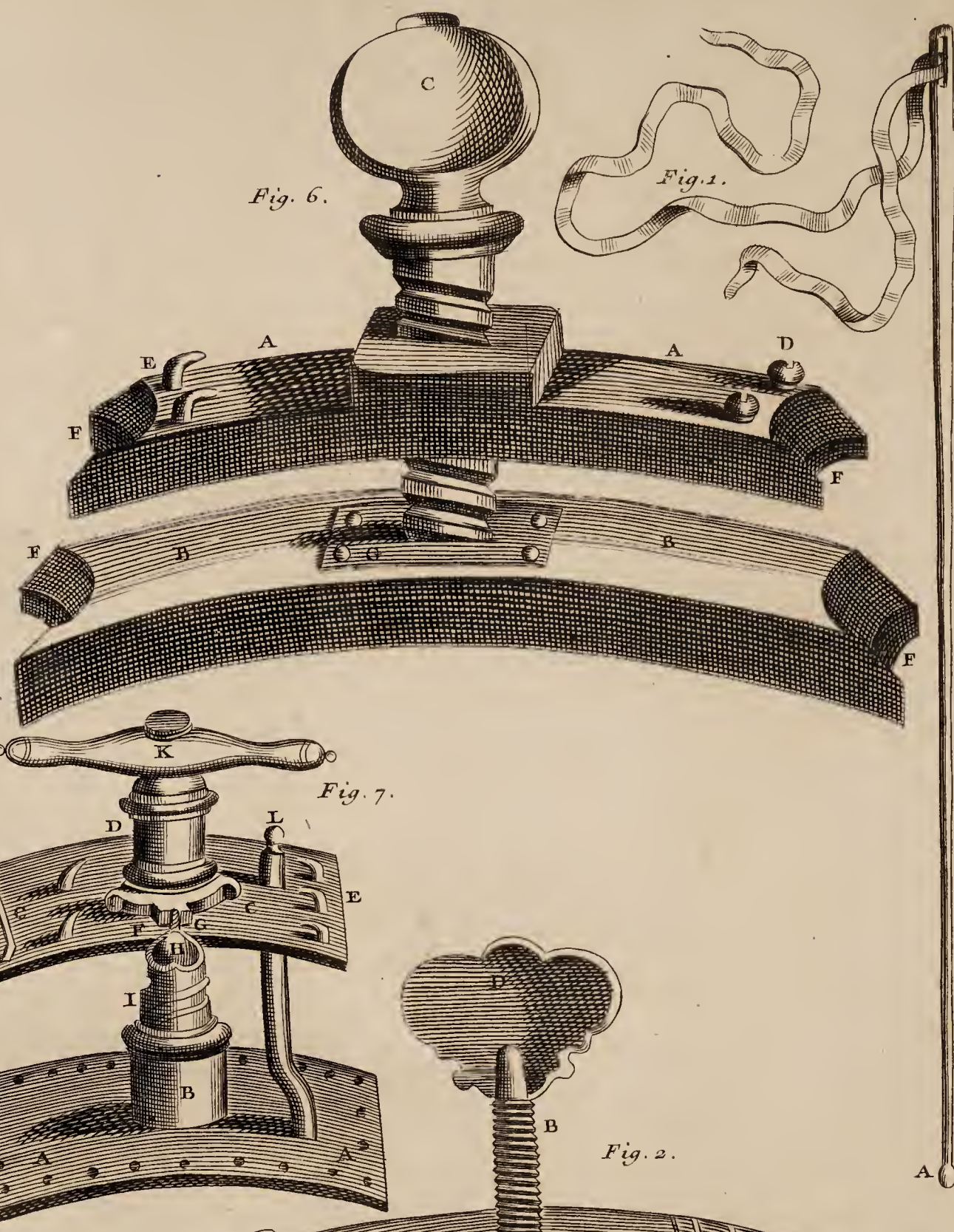


Fig. 1.

Fig. 7.

Fig. 2.

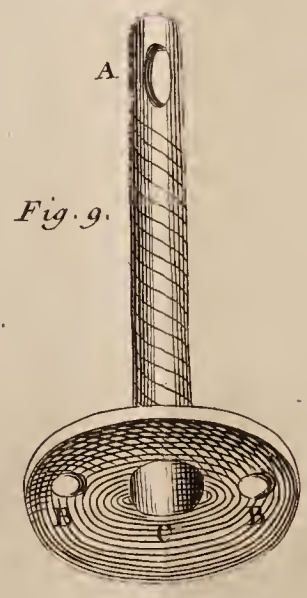


Fig. 9.

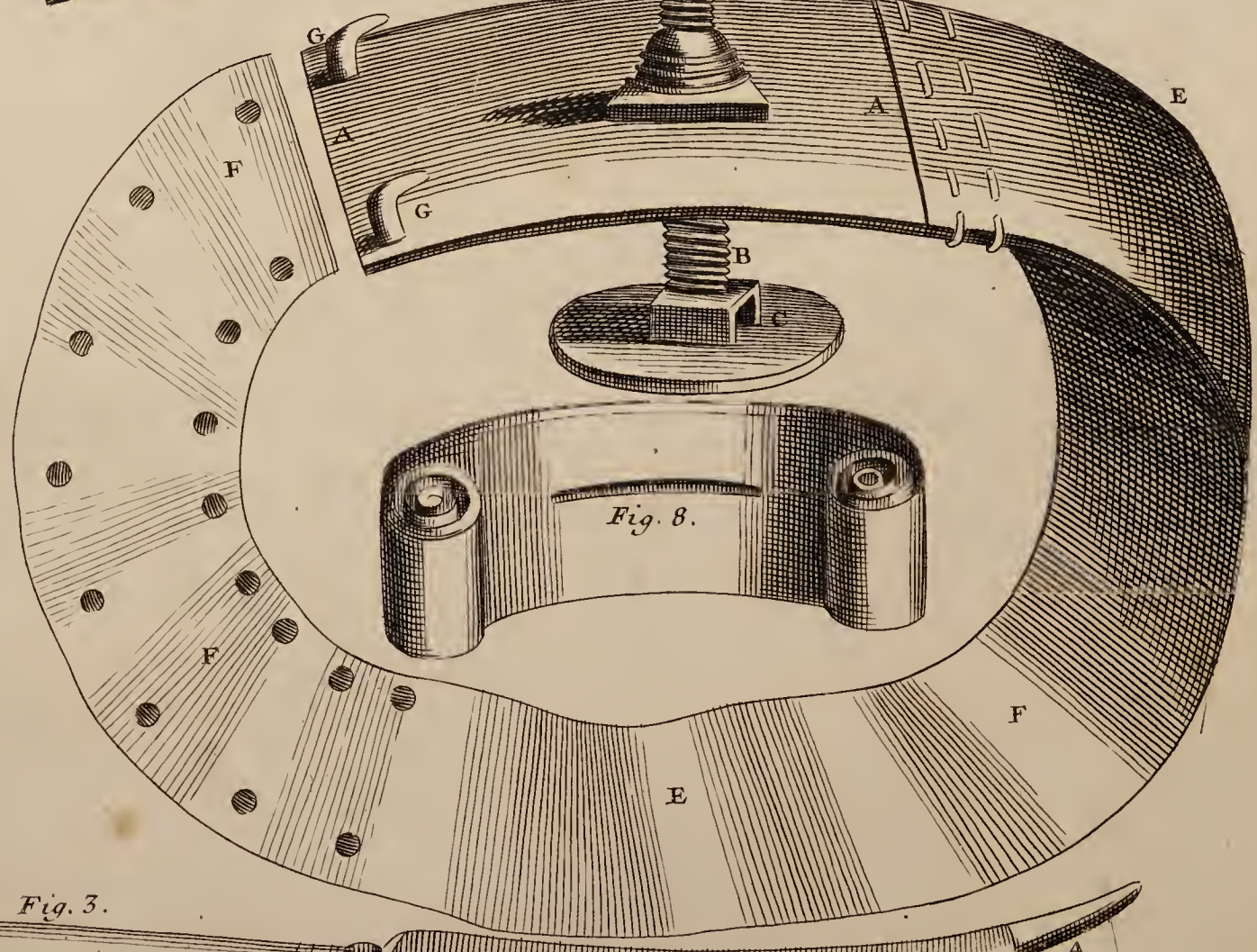
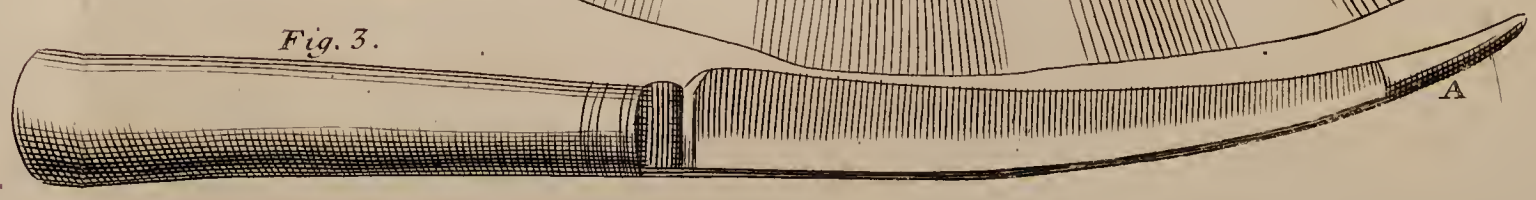
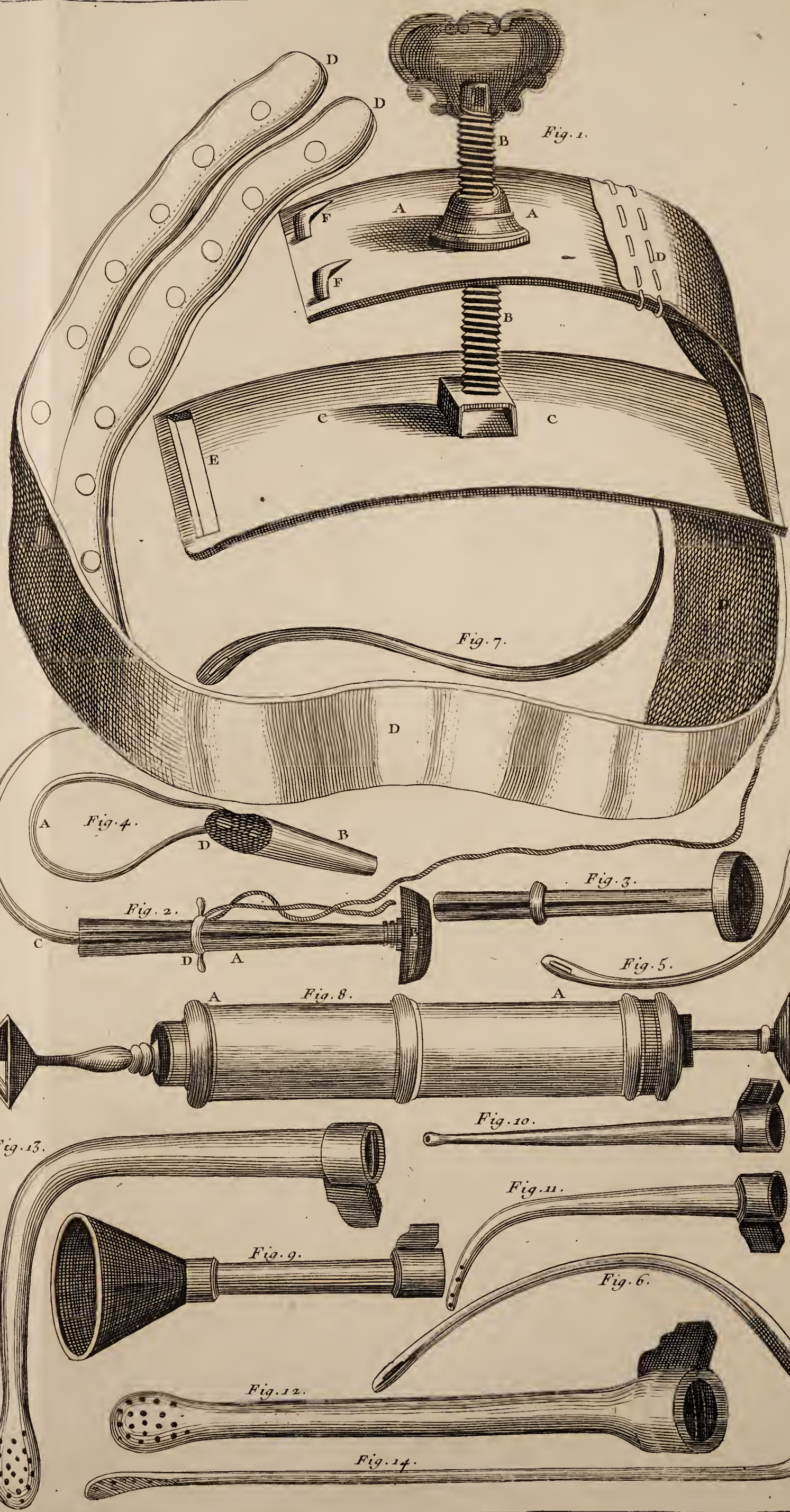


Fig. 8.

Fig. 3.




D
D
B
A
A
F
F
D
B
C
C
E
D
Fig. 1.
Fig. 7.
A
Fig. 4.
D
B
Fig. 3.
Fig. 2.
C
D
A
Fig. 5.
A
Fig. 8.
A
B
Fig. 10.
Fig. 13.
Fig. 11.
Fig. 9.
Fig. 6.
Fig. 12.
Fig. 14.

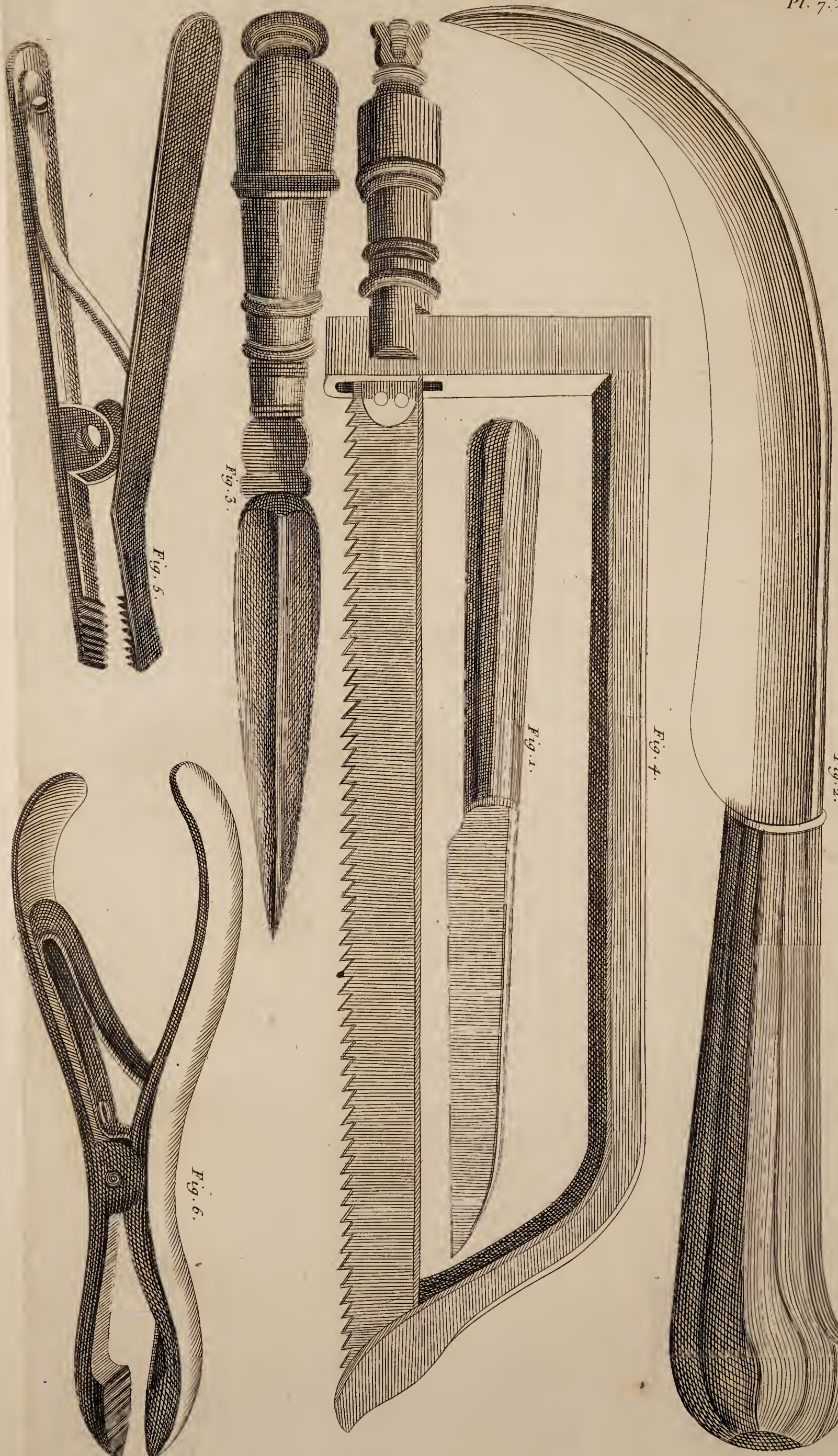


Fig. 5.

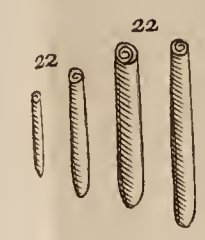
Fig. 3.

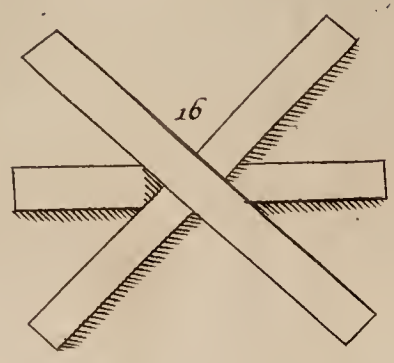
Fig. 1.

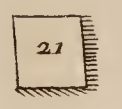
Fig. 4.

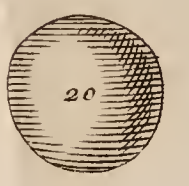
Fig. 2.

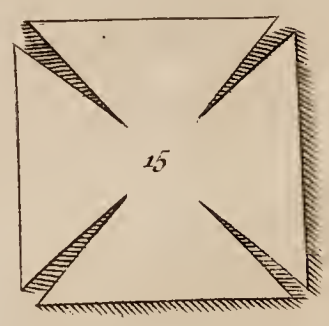
Fig. 6.

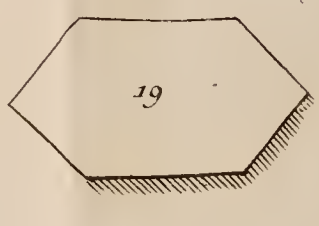

22
22

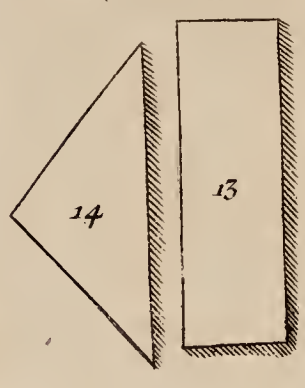

16

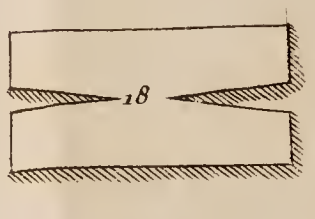

21

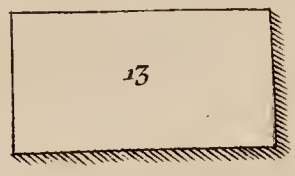

20

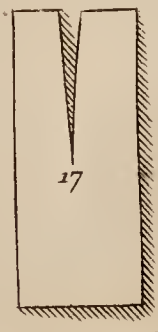

15

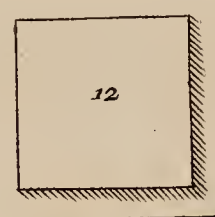

19

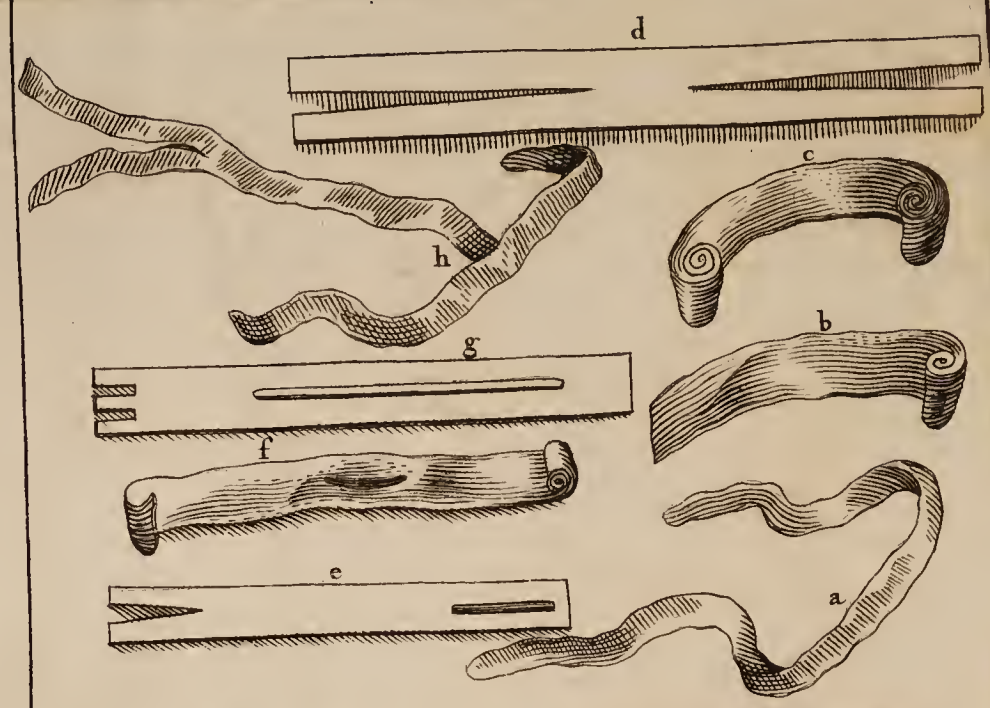

14
13

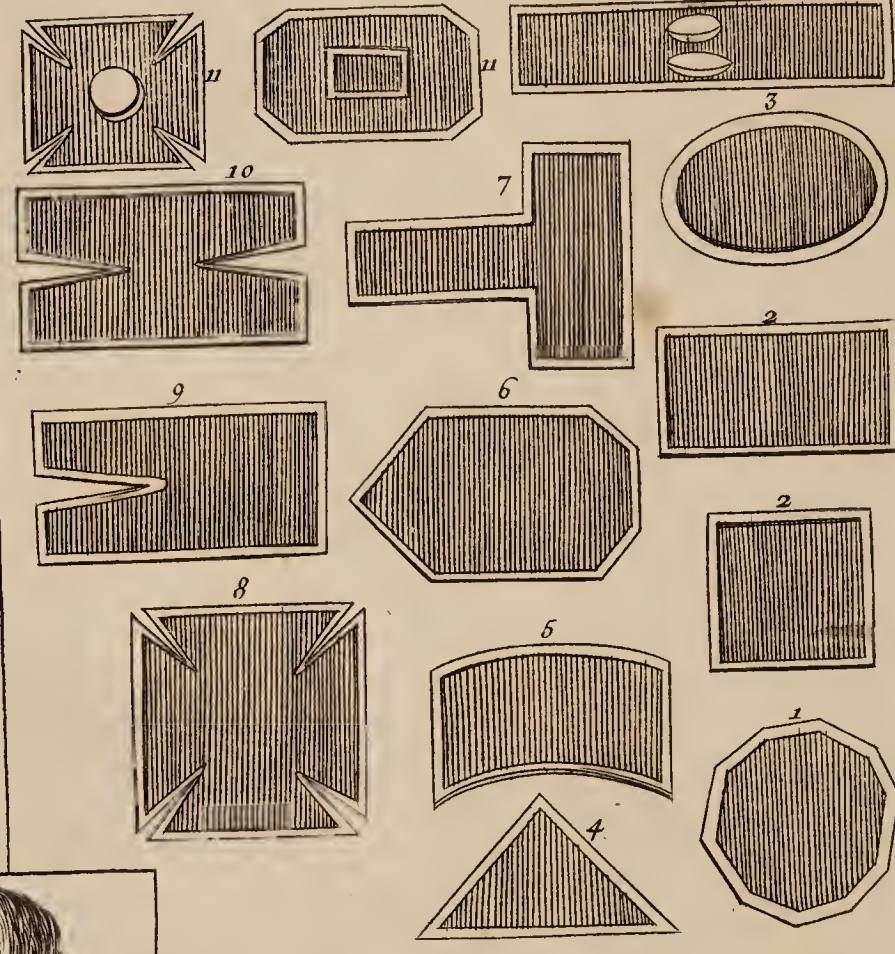

18

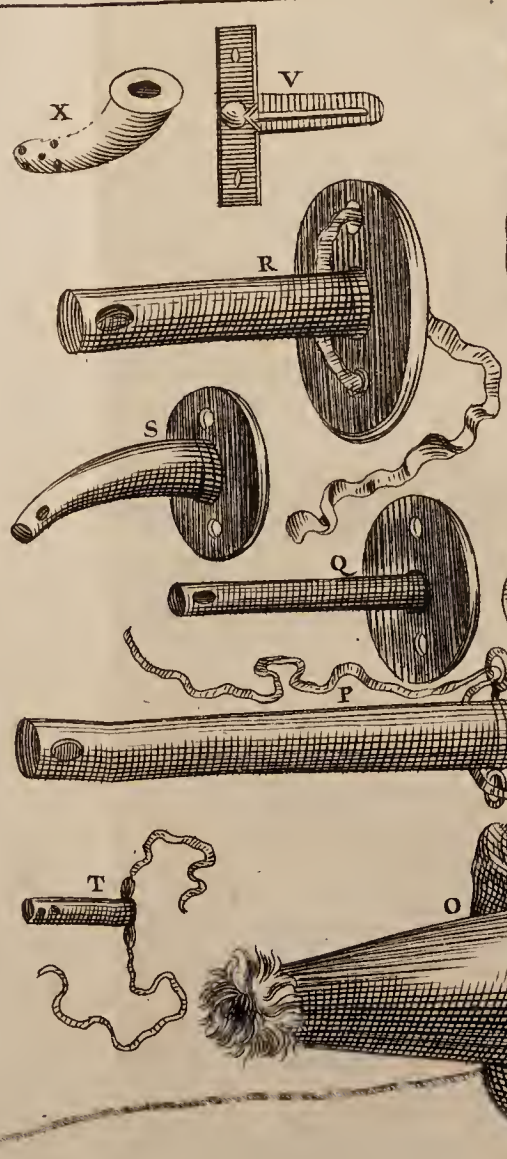

13


17

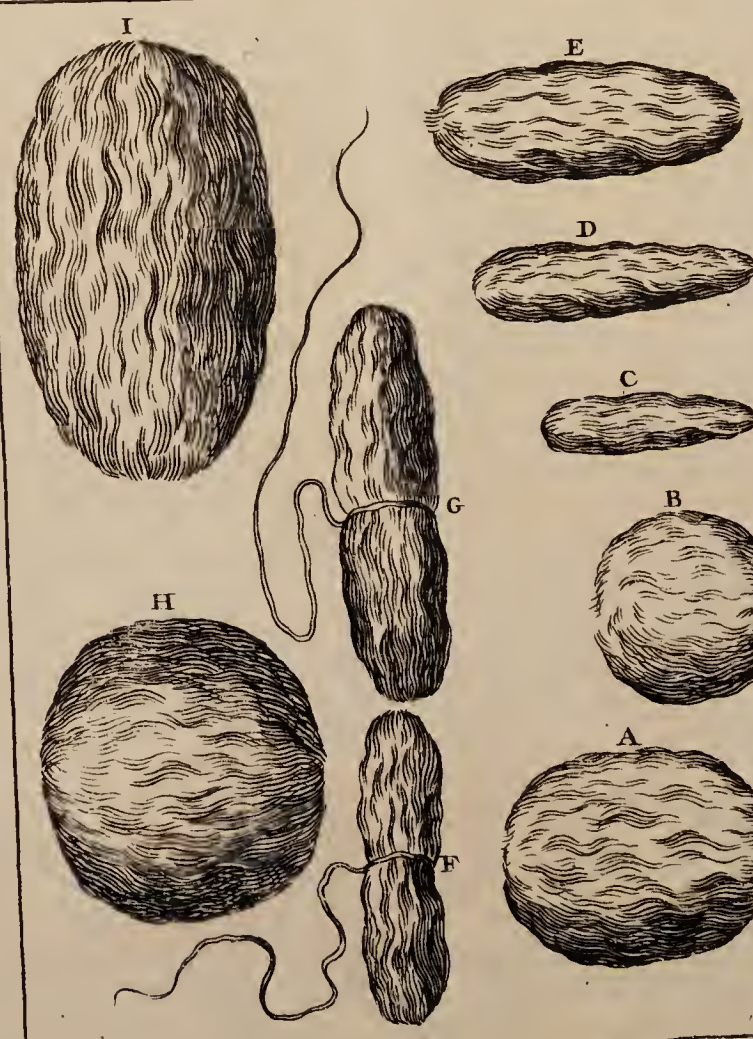

12


d
c
h
b
g
f
e
a


11
11
3
10
7
2
9
6
2
8
5
1
4


X
V
R
S
Q
P
T
O

N
M
L
K


I
E
D
C
G
B
H
A
F

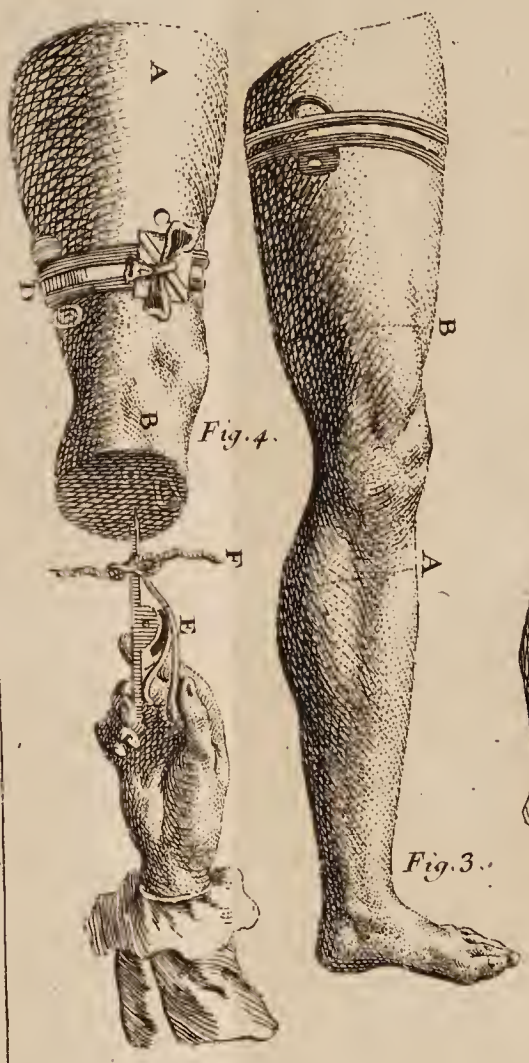


Fig. 4.

Fig. 3.

Fig. 2.

Fig. 9.

Fig. 5.

Fig. 1.

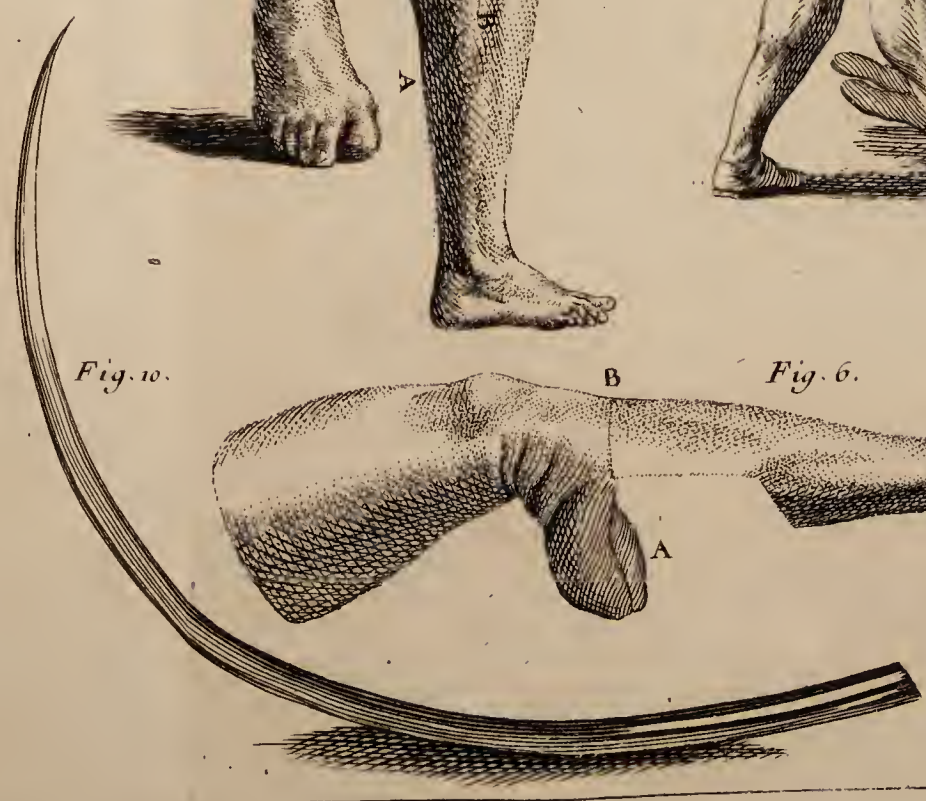


Fig. 10. Fig. 6.

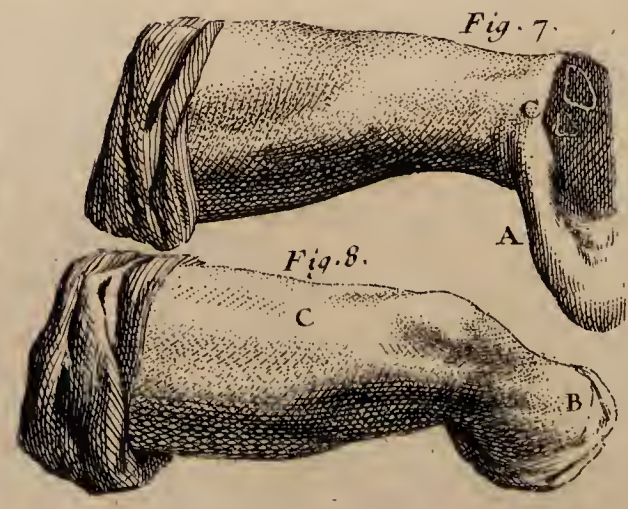


Fig. 7.

Fig. 8.

Fig. 1.

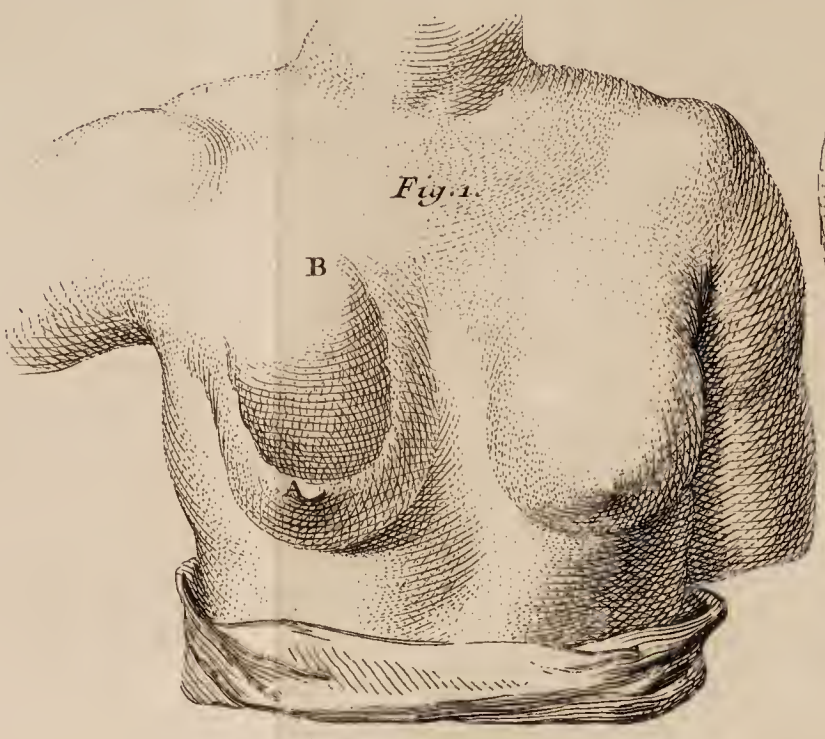


Fig. 2.

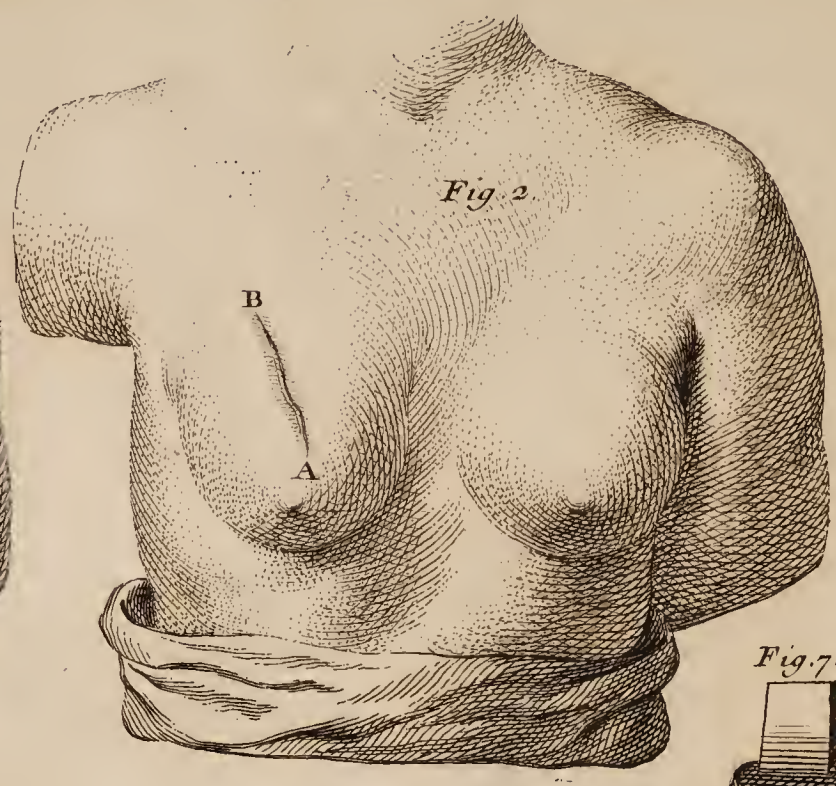


Fig. 3.

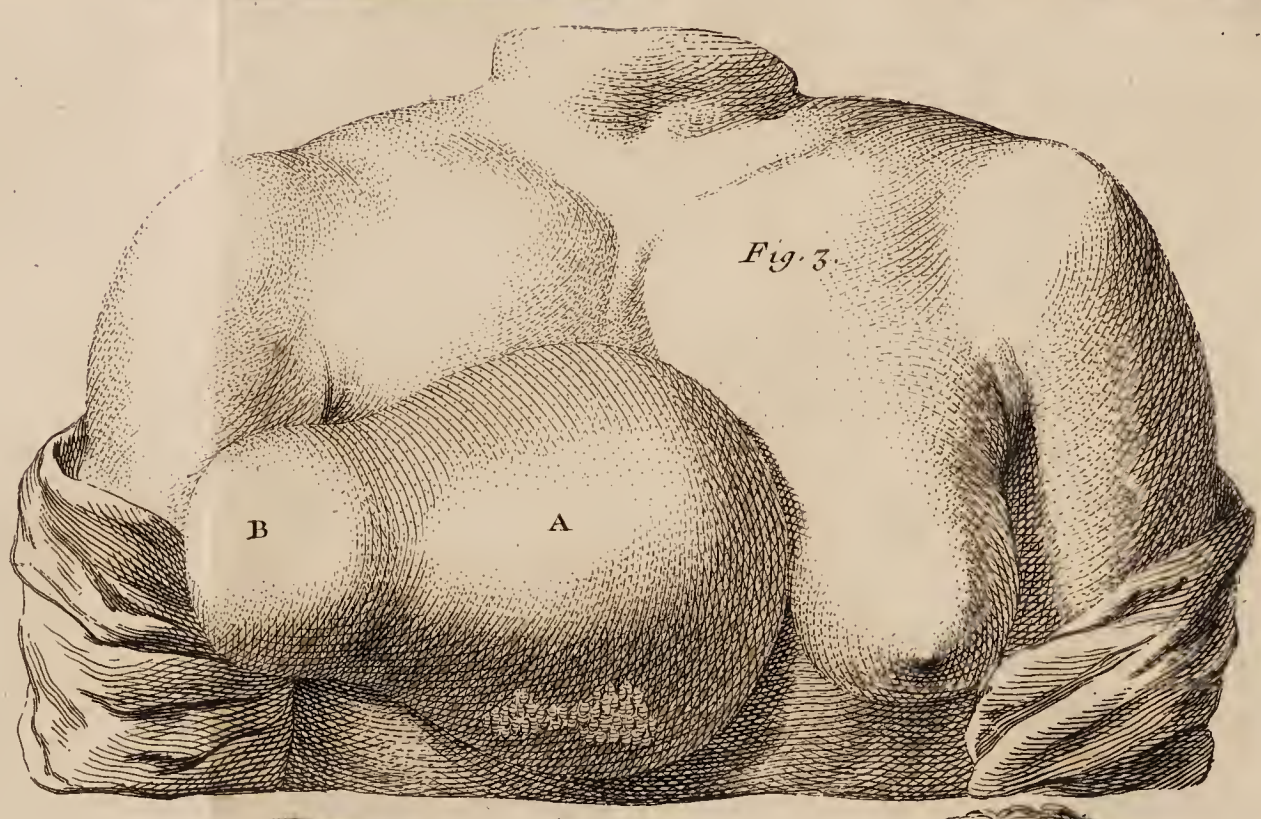


Fig. 5.

Fig. 4.

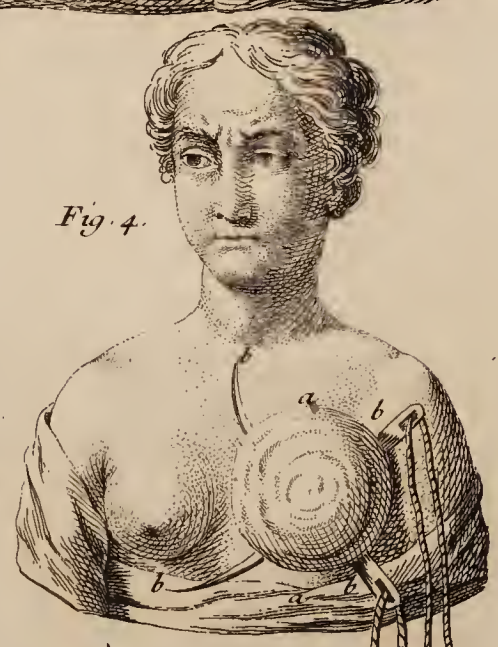


Fig. 7.

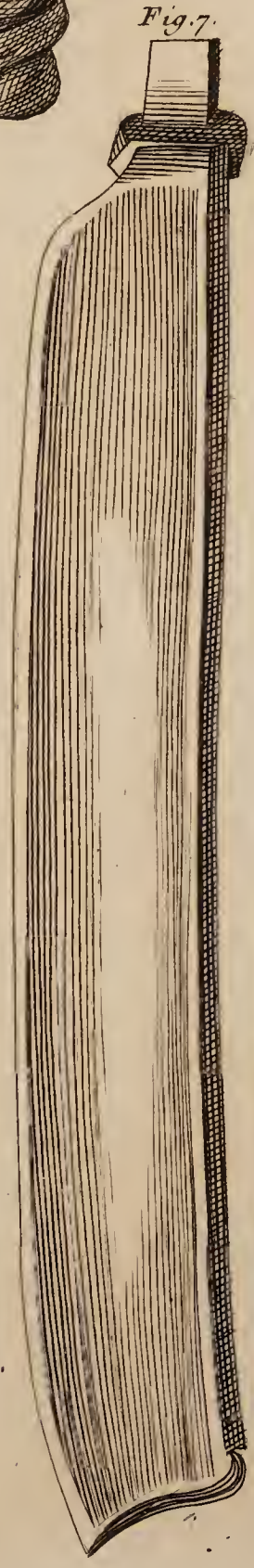


Fig. 8.

Fig. 9

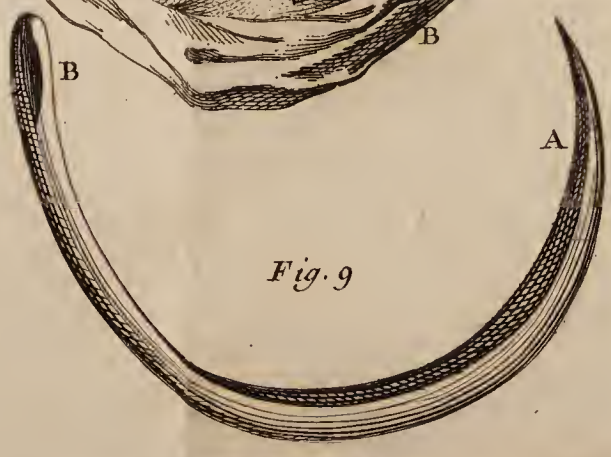


Fig. 10.

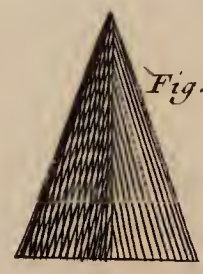
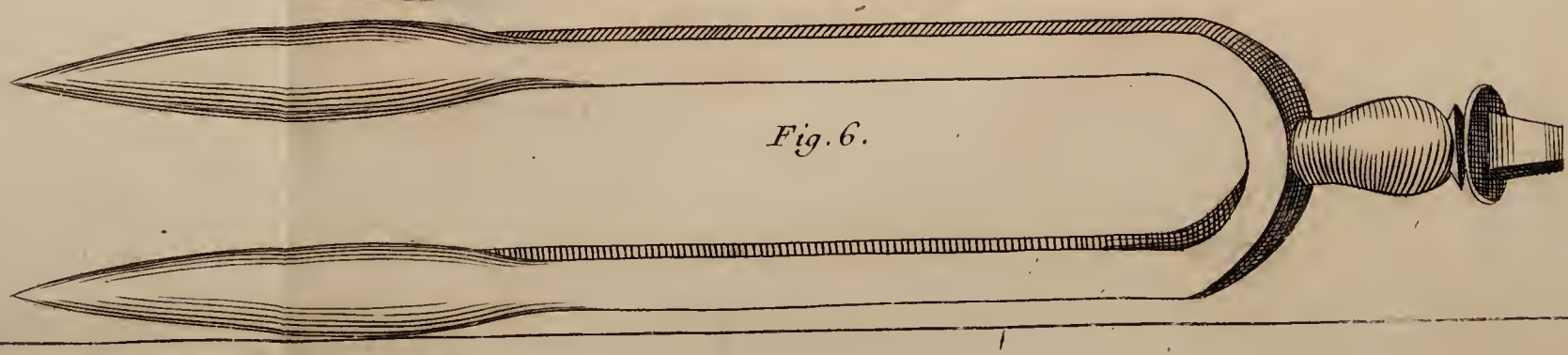


Fig. 6.



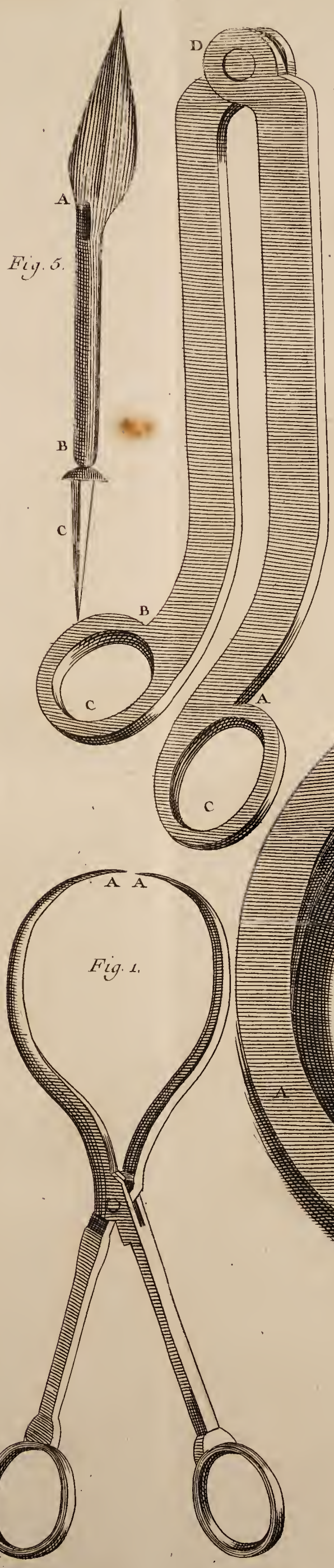


Fig. 5.

Fig. 2.

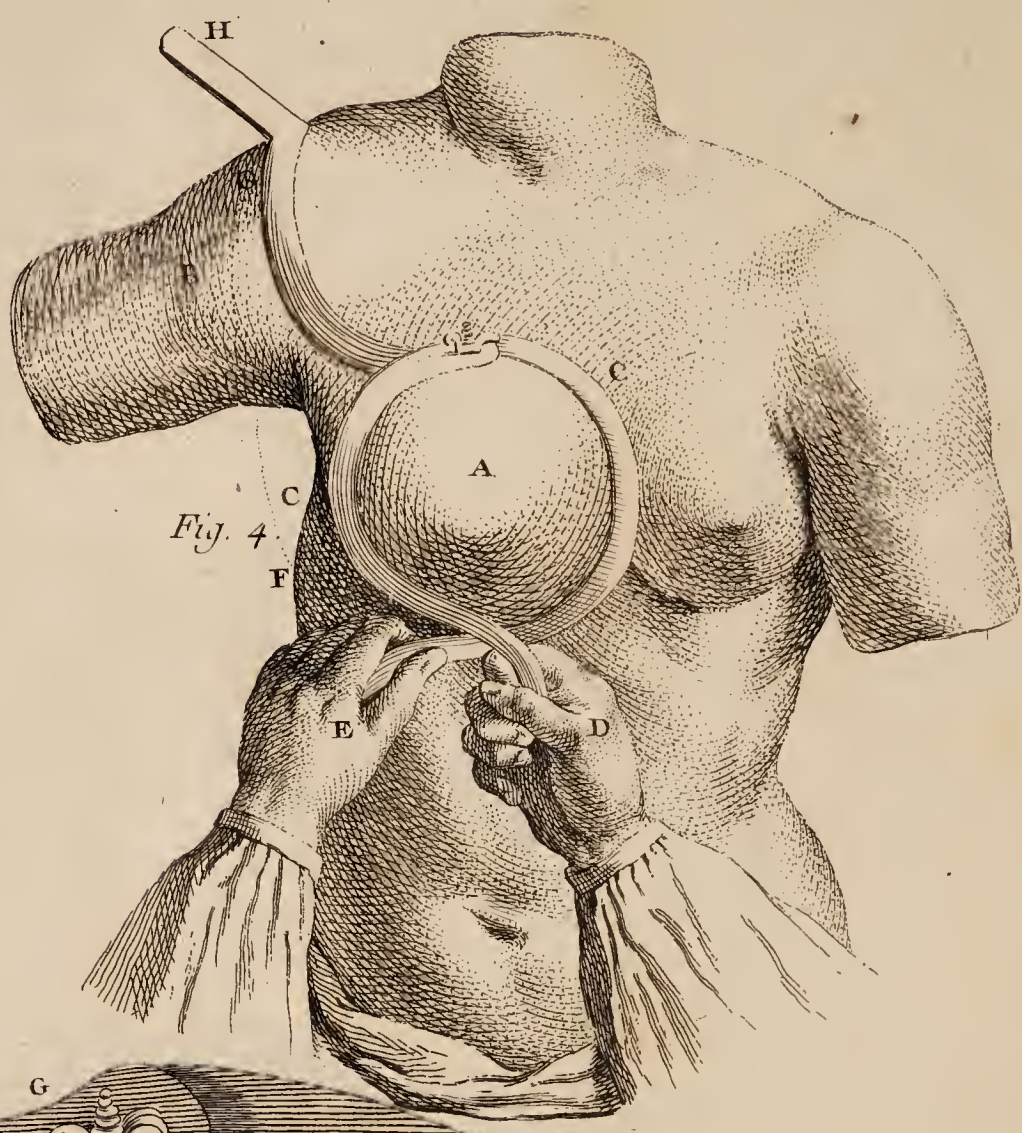


Fig. 4.

Fig. 1.

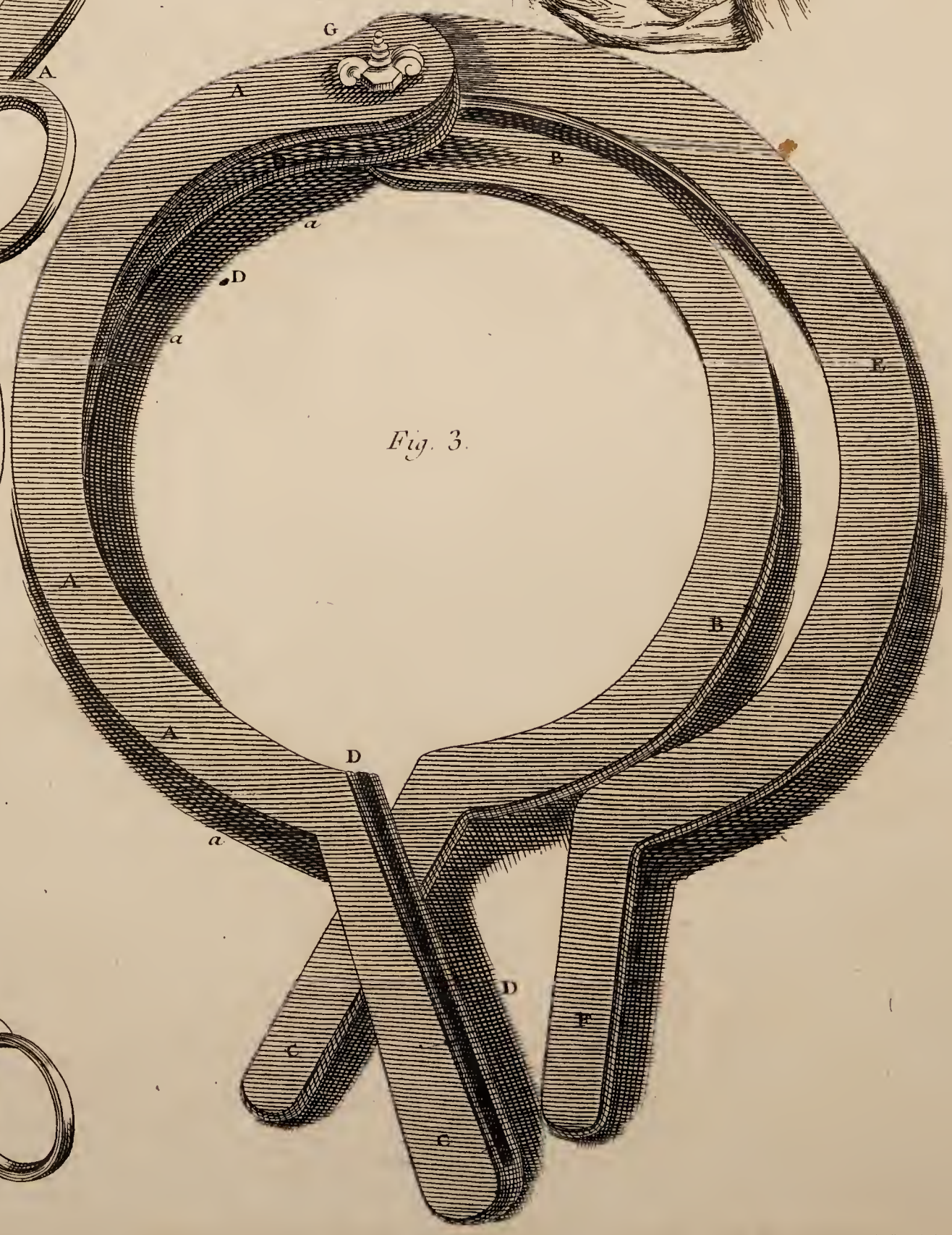


Fig. 3.

Fig. 2.

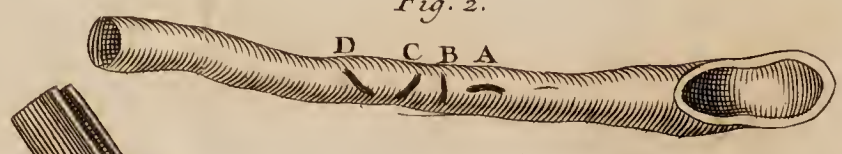


Fig. 1.

Fig. 4.

Fig. 3.

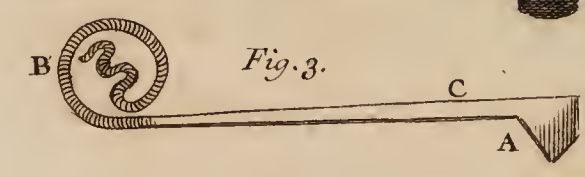


Fig. 5.

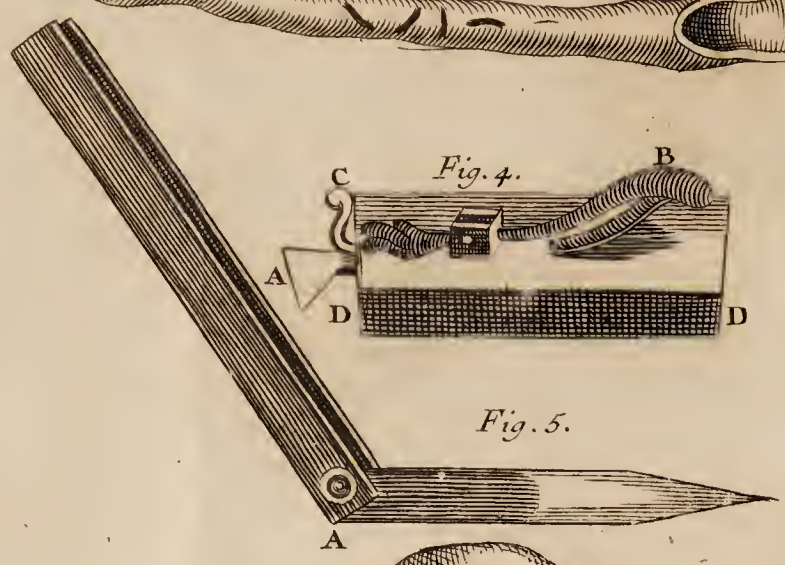


Fig. 10.

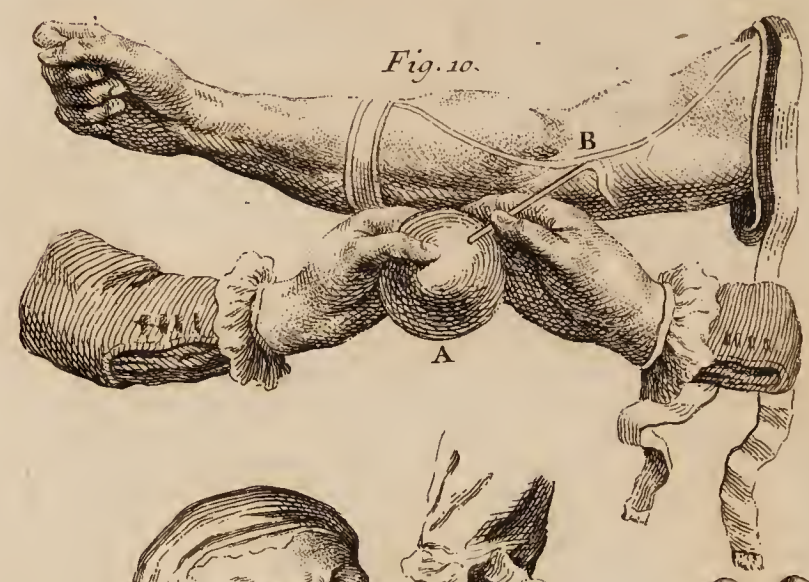


Fig. 6.

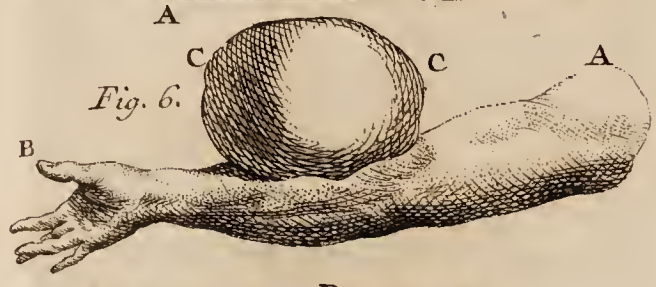


Fig. 7.

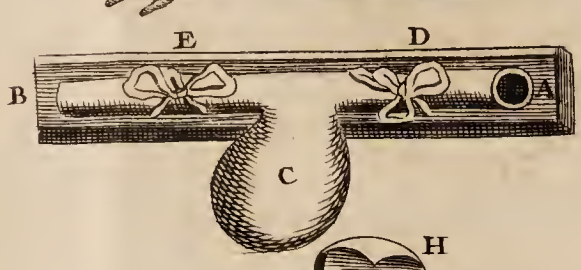


Fig. 1.

Fig. 3.

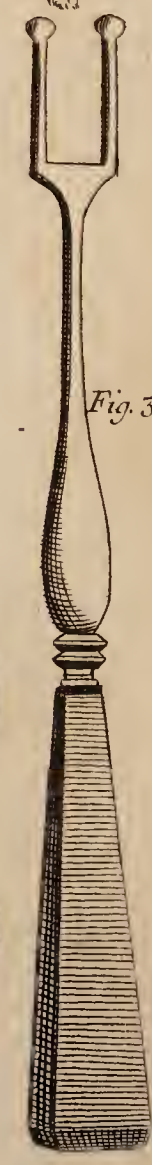


Fig. 8.

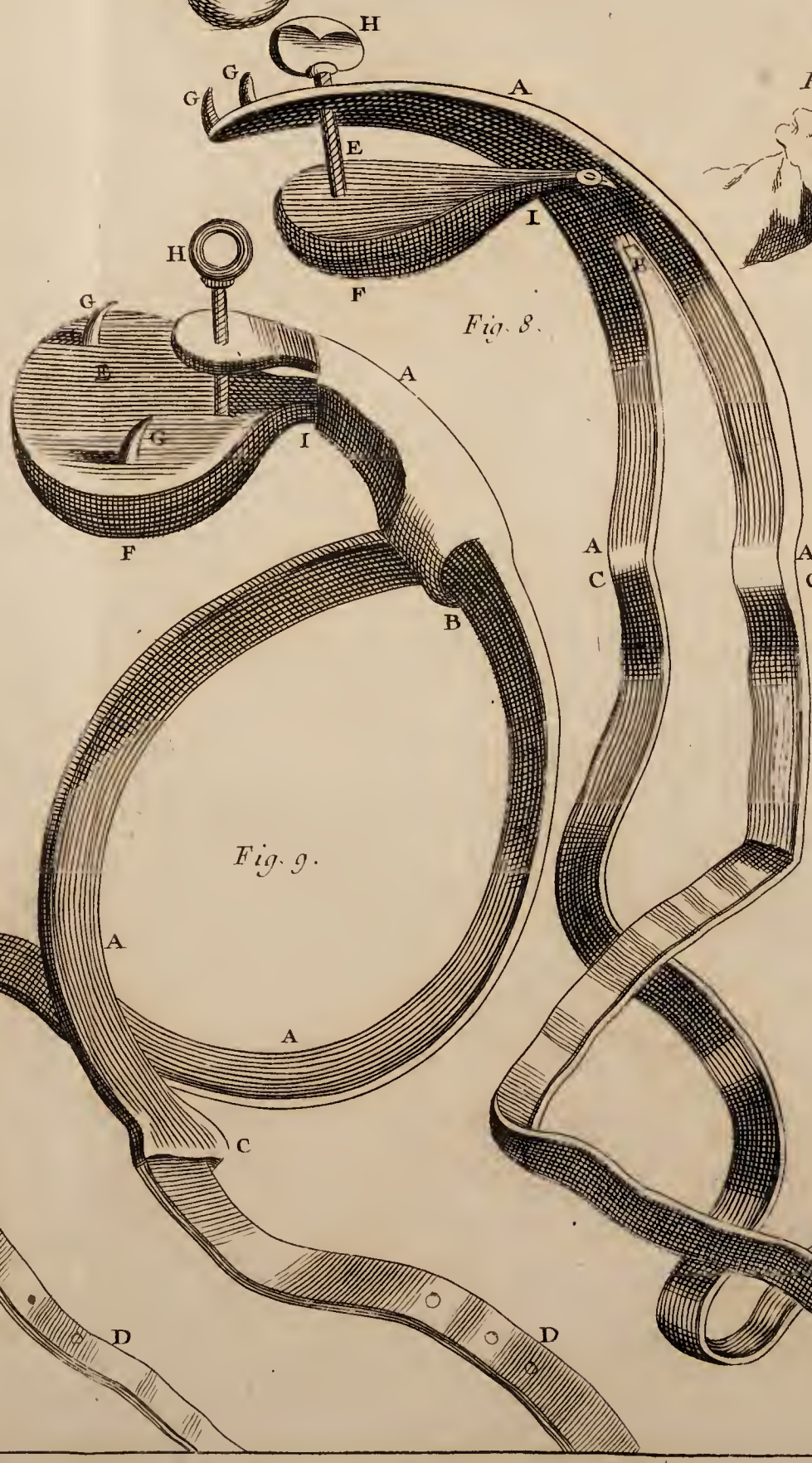


Fig. 2.

Fig. 9.

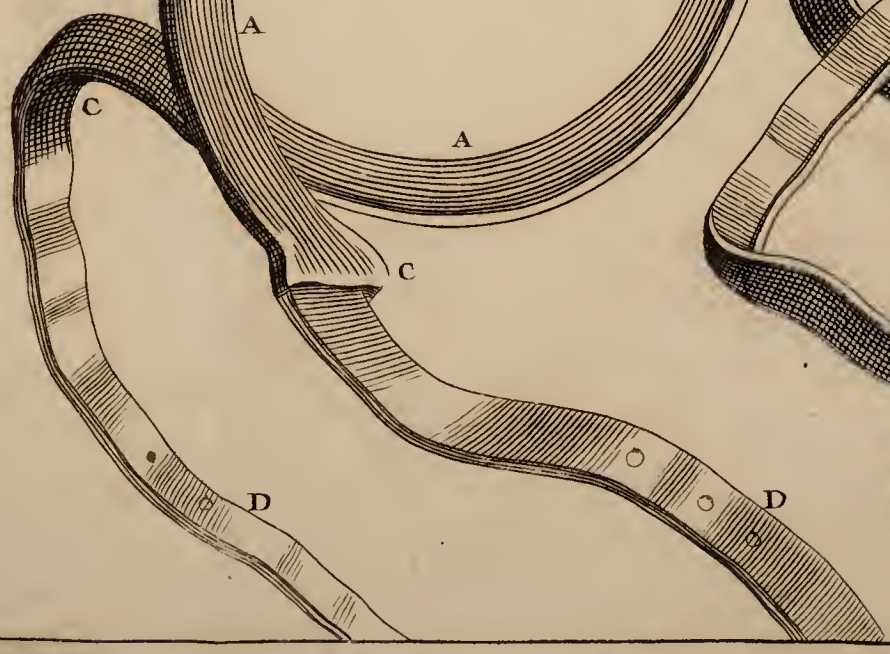
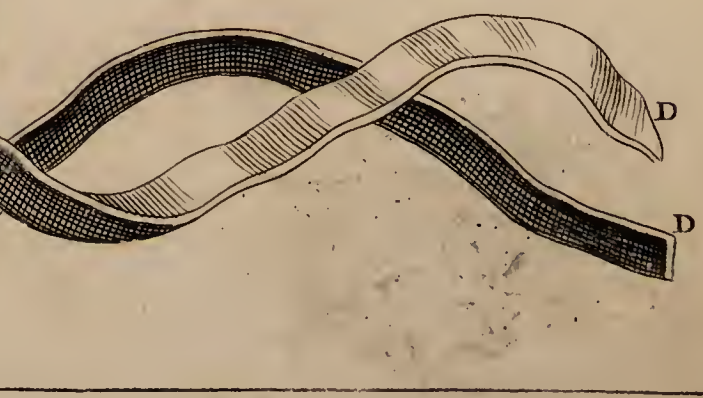



Fig. 12.